DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS

L'auteur et les éditeurs du *Dictionnaire universel des Contemporains* prient les personnes qui s'intéresseront à l'amélioration successive de cet ouvrage, de vouloir bien leur signaler les inexactitudes et les lacunes qu'elles pourront y remarquer.

Ch. Lahure et Cie, imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation, rue de Vaugirard, 9; près de l'Odéon.

DICTIONNAIRE
UNIVERSEL
DES CONTEMPORAINS

CONTENANT

TOUTES LES PERSONNES NOTABLES

DE LA FRANCE ET DES PAYS ÉTRANGERS

AVEC LEURS NOMS, PRÉNOMS, SURNOMS ET PSEUDONYMES,
LE LIEU ET LA DATE DE LEUR NAISSANCE, LEUR FAMILLE, LEURS DÉBUTS,
LEUR PROFESSION, LEURS FONCTIONS SUCCESSIVES, LEURS GRADES ET TITRES, LEURS ACTES PUBLICS,
LEURS ŒUVRES, LEURS ÉCRITS ET LES INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES QUI S'Y RAPPORTENT,
LES TRAITS CARACTÉRISTIQUES DE LEUR TALENT, ETC.

ET DESTINÉ

1° à enregistrer avec exactitude et impartialité les éléments de l'histoire;
2° à faire connaître les hommes qui jouent un rôle sur la scène actuelle du monde, ou qui se sont signalés à l'attention publique;
3° à fournir des documents indispensables aux lecteurs de toutes les classes, aux écrivains, aux hommes politiques, aux voyageurs, etc.

OUVRAGE RÉDIGÉ ET CONTINUELLEMENT TENU A JOUR

AVEC LE CONCOURS D'ÉCRIVAINS ET DE SAVANTS DE TOUS LES PAYS

PAR

G. VAPEREAU

ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE, ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE,
AVOCAT A LA COUR IMPÉRIALE DE PARIS.

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1858

PRÉFACE.

Voici en quels termes nous faisions connaître, il y a quatre ans, le but et le plan de l'ouvrage que nous livrons aujourd'hui au public :

« A la simple annonce d'une publication si délicate et si périlleuse, le public aura peut-être à se défendre d'un certain sentiment de défiance et d'inquiétude.

« L'histoire du présent et des hommes qui le remplissent éveille tant de passions, inquiète tant d'intérêts, porte ombrage à tant de sentiments présomptueux et jaloux, qu'on ne lui croit pas le pouvoir d'échapper aux influences aveugles ou égoïstes du moment.

« Nous n'avons pourtant d'autre pensée que celle d'être utile, et nous espérons que, par son but, son esprit, son exécution, notre *Dictionnaire universel des Contemporains* se séparera profondément de tous les ouvrages dont la biographie contemporaine a été l'objet.

« Ce ne sera, en effet, ni une publication inspirée par de bas calculs, qui provoque la curiosité par le scandale, et qui, flattant l'amour-propre ou l'intimidant tour à tour, trafique également de la louange et de l'insulte; ni une œuvre de parti, condamnée d'avance à fausser l'histoire, en prenant pour mesure des faits et des hommes des sympathies ou des haines de convention; ni une galerie de portraits, ouverte à un petit nombre d'illustrations d'élite, sans autre but que de faire briller le talent du peintre.

« Notre publication doit avoir un intérêt plus général et plus élevé. En réunissant dans le plus commode des cadres, celui d'un dictionnaire, la connaissance exacte et complète des hommes de notre époque, nous avons eu un double but : faciliter, dans l'avenir, la tâche de l'histoire; satisfaire, dans le présent, une légitime curiosité.

« Malgré l'abondance des documents historiques que, grâce à la presse, chaque époque lègue désormais à l'époque qui suit, ou plutôt à cause de cette abondance même, les historiens se trouvent parfois dans un assez grand embarras et exposés à d'étranges confusions. L'identité des noms, la diversité des personnages dans le même rôle, ou des rôles remplis par le même personnage, l'ignorance d'une date précise, qu'il devient, à distance, plus difficile de fixer, une foule enfin de causes

d'incertitude nous induisent souvent à prêter aux hommes du passé une participation à des événements qu'ils ont à peine connus. N'est-ce pas rendre d'avance les erreurs de l'avenir plus rares que d'enregistrer, sous les yeux mêmes et sous le contrôle perpétuel des vivants, la part de chacun dans le grand drame de la vie contemporaine, que de marquer en quelque sorte le moment précis où chaque acteur entre en scène, celui où il en sort, la suite de ses rôles aux différents actes, l'accueil qui lui est fait, ses chutes ou ses triomphes? Oui : la biographie des vivants, complète, impartiale, avec ses dates précises, ses renseignements positifs, en déterminant la place exacte des individus au milieu du mouvement de l'époque, ouvre pour l'avenir à l'histoire une source précieuse.

« Son utilité immédiate est encore plus manifeste. La connaissance des hommes et des faits contemporains, intéressante à toutes les époques, devient, au milieu de la vie moderne, un véritable besoin. Dans ce siècle de communication rapide, universelle entre les pays, de rapprochement, d'échanges perpétuels entre les idées, les intérêts et les choses, que de noms célèbres à divers titres viennent frapper notre oreille, qui ne sont pour nous que des noms! Que d'énigmes nous présentent à chaque instant le journal, le livre, le théâtre, les voyages, la conversation même, et toutes les relations de la vie! Notre *Dictionnaire universel des Contemporains* donnera un sens à tous ces noms, et mettra sous la main de chacun la clef de toutes ces énigmes. Il offrira à notre curiosité, éveillée par un événement nouveau, la vie passée de celui qui l'accomplit, sa naissance et sa famille, son éducation, ses débuts, ses travaux, toute sa carrière. Nous comprenons alors l'acte d'aujourd'hui par celui de la veille; nous pouvons même prévoir l'acte du lendemain, et juger ce qu'il faut attendre de l'homme d'État qui arrive au pouvoir, du général investi d'une mission difficile ou glorieuse, du magistrat, du prélat, promus à de hautes dignités, du savant ou de l'artiste dont on annonce une nouvelle découverte ou un chef-d'œuvre de plus.

« Pour atteindre plus sûrement ce but, nous avons voulu que le titre de *Dictionnaire universel* fût à tous les égards justifié. Il s'étendra non-seulement à la France entière, aux départements comme à Paris, mais à tous les États de l'Europe, mais à toutes les nations de l'ancien et du nouveau monde, selon qu'elles entrent dans le mouvement de notre civilisation.

« Dans ces divers pays, nous recueillons tous les noms vraiment notables que peuvent offrir l'administration et la politique, la religion, la science et les arts, la magistrature et le barreau, la médecine, l'enseignement, la presse, le théâtre, l'industrie, le commerce, etc. Dans quelque carrière que ce soit, tout homme qui s'est placé aux premiers rangs et appelle sur lui les regards publics, nous appartient.

« Nous ne nous sommes pas dissimulé les difficultés que présente l'exécution d'un tel plan, mais nous nous sommes entouré de toutes les ressources nécessaires pour les surmonter. Aux renseignements que nous offraient tous les ouvrages spéciaux publiés, dans chaque pays, sur la biographie contemporaine, nous avons ajouté tous ceux que pouvait fournir le dépouillement des journaux dans ces dernières années. N'acceptant les uns et les autres que sous bénéfice d'inventaire, nous les avons con-

trôlés par tous les renseignements directs que des relations étendues nous ont permis d'obtenir. Enfin, avant d'aborder la publicité, nous ne craignons point de nous adresser à toutes les personnes que notre œuvre intéresse, et nous venons demander nos derniers renseignements à ceux-là même que leur vie ou leurs travaux signalent à l'attention publique et désignent aux honneurs de la biographie. Tout en réservant notre indépendance, nous accueillerons avec empressement les communications qui peuvent nous éclairer et nous guider dans cette immense accumulation de faits et d'événements.

« Libre de toute passion, dégagée des amplifications arbitraires du réquisitoire ou du plaidoyer, la biographie, en s'attachant aux faits, ne devient pas seulement plus sûre, plus honnête, plus instructive; elle reçoit aussi des faits eux-mêmes la proportion et la mesure : l'étendue de chacun de nos articles se réglera d'elle-même sur l'éclat des noms, l'importance des rôles, le nombre et la valeur des œuvres.

« Le format et surtout la combinaison typographique adoptés pour le *Dictionnaire universel des Contemporains* méritent d'appeler l'attention. Malgré l'étendue de son plan, il ne formera qu'un volume; mais ce volume, conforme au *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* de M. Bouillet, et contenant également, dans ses quatre mille colonnes, la matière de seize forts volumes in-8 du format ordinaire, pourra comprendre un assez grand nombre d'articles pour ne laisser échapper aucun personnage digne d'être connu. Nous avons aimé à rattacher à un ouvrage si goûté du public notre publication nouvelle, qui en forme comme la suite et le complément.

« Enfin, ne reculant devant aucun sacrifice, nous avons voulu que le temps, qui enlève si vite aux ouvrages de ce genre leur plus grand intérêt, ne fît pas vieillir le nôtre. Quelque énorme quantité de caractères que demande l'impression d'un tel livre, il restera toujours entièrement composé et se prêtera, par ses fréquents tirages, aux changements que chaque jour amène, comme aux rectifications qu'il serait à propos d'y introduire. Grâce à cette sorte d'édition perpétuelle, le *Dictionnaire universel des Contemporains*, suivant sans relâche le mouvement de l'époque, ouvrant chaque jour ses colonnes aux nouveaux venus de la célébrité, reproduira, par ses variations même, la mobilité de l'histoire contemporaine [1]. »

Telles étaient nos promesses : le public verra, dans le livre, comment nous les avons tenues. Qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur

1. Voici quels étaient les *Renseignements demandés* : ils indiquent toute l'importance donnée dans nos notices aux faits proprement dits :

1. NOMS : Prénoms, surnoms, pseudonymes. — 2. NAISSANCE : Lieu et date. — 3. FAMILLE : Parenté, alliance — 4. ÉDUCATION : Maîtres célèbres, circonstances mémorables. — 5. DÉBUTS : Premières publications, premiers faits notables. — 6. FONCTIONS SUCCESSIVES : Date de chacune. — 7. CHANGEMENTS de carrière, de direction, de système, de méthode. — 8. GRADES et TITRES divers : décorations, récompenses honorifiques, etc. — 9. ÉVÉNEMENTS PUBLICS (participation aux) : Révolutions, négociations, batailles, votes importants, principaux actes politiques ou d'administration. — 10. FAITS PARTICULIERS : Traits caractéristiques, actions ou paroles remarquables, blessures, etc. — 11. OUVRAGES et PUBLICATIONS : Nombre et date des éditions. — 12. RECTIFICATIONS d'erreurs accréditées.

dans plusieurs de nos notices, aux faits leur caractère, aux partis leur couleur, aux hommes leur physionomie et leur langage. Nous nous sommes efforcé de le faire, avec la plus grande réserve, et, lorsque nous avons rappelé sur quelques grands actes les opinions les plus répandues, nous avons aimé à mettre en présence, sous les yeux du lecteur, les opinions contraires. Dépouillant, autant que possible, nos sympathies et nos antipathies personnelles, nous nous sommes interdit, pour notre part, le blâme ou l'éloge inspiré par la passion. Nous n'élevons ni n'abaissons personne aux dépens ou au profit d'autrui ; nous ne donnons pas de rangs à nos contemporains ; nous les montrons dans les rôles qu'ils ont successivement remplis, laissant aux faits eux-mêmes le soin de mettre en relief le mérite ou les torts de chacun, et nous retenant de franchir la limite délicate qui existe entre caractériser et juger.

La Bruyère a dit : « Ce sont les faits qui louent ; » il faudrait dire aussi : ce sont les faits qui blâment. Ou plutôt, ils ne blâment ni ne louent, ils jugent.

Il est difficile, dans le vaste cadre que nous avons embrassé, que notre livre soit complet. Nous n'avons rien négligé pour qu'il le fût, du moins relativement, et nous croyons pouvoir dire qu'il est, sous plusieurs rapports, plus complet que toutes les publications qui ont pré-

sa grande *Histoire des guerres de la Péninsule* (Paris et Londres, 13 vol.), pour la rapporter à son frère, le conquérant du Scinde. Le même livre attribue à l'honorable avocat *Paillet*, qui venait de mourir, toute la bibliographie d'un laborieux magistrat du même nom. — Dans une publication officielle de 1852, le marquis de *Larochejaquelein*, sénateur, est confondu avec le comte de La Rochejaquelein, général. — Les deux frères *Kisseleff*, tour à tour ambassadeurs à Paris, ont dû à cette circonstance de devenir l'objet d'une seule et même notice dans des recueils périodiques de 1856, et tout récemment (septembre 1858), la mort tragique du beyzadé *Grégoire Ghika*, l'un des nombreux neveux du caïmacan de Valachie, Alex. Ghika, a été l'occasion, dans quelques journaux, d'une confusion entre ce prince et l'ex-hospodar Grégoire qui s'est donné volontairement la mort l'année précédente.— Enfin, car il faut s'arrêter, nous dirons que dans la 10ᵉ édition d'un recueil encyclopédique allemand, le plus accrédité des ouvrages de ce genre en France et à l'étranger, on attribue au publiciste contemporain, M. *Proudhon*, comme ouvrages de jeunesse, tous les grands traités du célèbre jurisconsulte dijonnais sur les droits d'usufruit, d'usage, sur les servitudes, sur le domaine public, etc. — Parlerons-nous des erreurs de nécrologie? le docteur *Andral*, le dramaturge *Bouchardy*, l'archéologue *de Caumont*, etc., etc., ont eu, dans ces dernières années, leurs notices nécrologiques. Le philosophe Auguste *Comte*, qui vient de mourir, est donné formellement, dans la première notice qui lui ait été consacrée, il y a vingt-cinq ans, comme mort au commencement de 1827. Il y aurait un petit travail curieux à faire, la nécrologie des vivants.

cédé. Aucun dictionnaire biographique, en France, n'a encore fait aux étrangers une aussi grande place. L'Angleterre, l'Allemagne, le Danemark, la Suède, la Norvége, la Russie, la Hollande, la Suisse, l'Italie, l'Espagne, la Turquie, les Principautés danubiennes, les États-Unis d'Amérique, tous les pays avec lesquels la politique, la science, la littérature, les arts, l'industrie, multiplient sans cesse nos relations, sont représentés très-largement dans nos colonnes. Les autres parties du globe nous ont aussi fourni leur contingent biographique. La Chine même, que la dernière guerre vient d'ouvrir toute grande à l'Europe, avait déjà donné lieu à d'intéressantes notices sur l'empereur et ses principaux ministres, ainsi que sur le chef et les rois auxiliaires de la grande insurrection.

Mais la France reste sur le premier plan. Ici plusieurs séries sont complètes, plus complètes même que dans les ouvrages les plus spéciaux. On trouvera tout le Sénat, le Conseil d'État, une grande partie du Corps législatif, les membres des anciennes assemblées législatives dont nous avons pu retrouver la trace, un très-grand nombre d'officiers supérieurs de l'armée et de la marine, les hauts dignitaires du clergé, de la magistrature, de l'administration et de l'Université, les cinq classes de l'Institut, l'Académie impériale de médecine, etc., etc.; puis, en dehors de ces grands corps dont nous avons suivi les modifications jusqu'à l'année 1858, tous les hommes politiques, fonctionnaires de divers ordres, écrivains, journalistes, savants, médecins, artistes, acteurs, industriels, etc., qui ont appelé par leur vie ou leurs œuvres l'attention publique, ou dont les succès ont reçu, dans nos concours solennels, des récompenses et une consécration.

Ajoutons que, dans la France, nous avons fait, pour la première fois peut-être, une part légitime à ce qu'on appelle la province. On rencontre dans nos départements encore bien des hommes qui consacrent à des études sérieuses les loisirs que leur fait la richesse, ou que leurs fonctions leur laissent : magistrats laborieux, propriétaires intelligents, médecins qui allient la science à la pratique, professeurs des facultés ou des lycées, archivistes, bibliothécaires, ingénieurs, anciens élèves de nos grandes écoles, jaloux de conserver actives et fécondes les traditions de leur jeunesse, membres des sociétés savantes locales, correspondants et associés de celles de Paris, etc. Il y a là un ensemble de travaux, d'efforts, de recherches, dont les résultats généraux, concentrés un jour par quelque esprit supérieur, serviront au progrès des sciences, surtout

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS.

AA'LI-pacha (Mehemet-Emin), homme d'État ottoman, né à Constantinople, l'an 1230 de l'hégire (1815), fut attaché, à l'âge de quinze ans, sur la recommandation de Réchid, au bureau de traduction de la Porte, sorte de noviciat politique par lequel ont passé toutes les notabilités de l'empire. Lorsqu'en 1834, le sultan Mahmoud eut résolu d'accréditer des envoyés à poste fixe auprès des principales cours de l'Europe, Aa'li fut attaché, en qualité de deuxième secrétaire, à l'ambassade d'Ahmed-Fethi-pacha, à Vienne. Il passa deux années dans ce poste, et revint, en 1836, à Constantinople par la Russie. Dès lors nous le voyons successivement grand interprète du Divan (novembre 1837), conseiller d'ambassade, puis chargé d'affaires à Londres (1838-39), sous-secrétaire d'État des affaires étrangères (1840), ambassadeur en titre à Londres (1841-44), membre du conseil suprême d'État et de justice, ministre des affaires étrangères par intérim et chancelier du Divan impérial (1844-46). Lors de l'élévation de Réchid au grand vizirat, il le remplaça au ministère des affaires étrangères, et le suivit dans toutes ses vicissitudes politiques de 1846 à 1852. C'est dans cet intervalle qu'après l'heureuse terminaison du différend turco-grec, il fut promu à la dignité de *muchir*, et changea son titre d'effendi en celui de pacha. Son court passage au grand vizirat (août-novembre 1852) ne fut signalé par aucun incident remarquable, si ce n'est par le rejet du premier emprunt ottoman, qui servit de prétexte à sa retraite. Tombé de nouveau en disgrâce, après un court séjour à Smyrne, en qualité de gouverneur général, il demeura, pendant une année environ, éloigné des affaires. Au mois de mai 1854, il obtint le gouvernement général de Brousse, et, le 1er octobre de la même année, fut rappelé à Constantinople, où il cumula les fonctions de président du conseil du *tanzimat* ou des réformes, et de ministre des affaires étrangères. Désigné, l'année suivante, pour représenter la Porte aux conférences de Vienne, il revint de sa mission pour occuper de nouveau le poste de grand vizir, auquel il avait été appelé pendant son absence (juillet 1855). Il présida, en cette qualité, la commission chargée d'arrêter les bases du quatrième point des garanties, en formulant, de concert avec les représentants des puissances alliées, les nouvelles mesures en faveur des chrétiens, mesures qui furent confirmées par le *hatti-chérif* du 18 février 1856. Nommé, dans l'intervalle, premier plénipotentiaire de la Porte aux conférences de Paris, Aa'li-pacha prit une part active aux délibérations, y déploya à la fois beaucoup de finesse et de fermeté, et signa, un peu à contre-cœur, dit-on, le traité de paix du 30 mars 1856.

Le 1er novembre de la même année, la situation étant très-tendue à Constantinople, par suite des difficultés qu'avait suscitées l'exécution de plusieurs articles du traité du 30 mars, notamment en ce qui concernait la question des Principautés, Aa'li-pacha, qui depuis son retour de Vienne semblait s'être rallié entièrement aux vues de la politique autrichienne, quitta le grand vizirat, où il fut remplacé par Réchid-pacha. Néanmoins, il consentit, trois semaines après (20 novembre), à rentrer dans le conseil, en qualité de ministre des relations extérieures; mais sa ligne politique différait trop de celle du chef du nouveau cabinet, pour qu'il continuât à participer directement aux affaires, et, dès le lendemain, il se démit de son poste. Une ordonnance impériale rendue deux jours après, le nomma ministre sans portefeuille et membre du conseil d'État. La mort de Réchid l'a ramené au grand vizirat (6 janvier 1858).

Laborieux, instruit, d'une probité que le soupçon n'a pas même effleurée, tenace sous une apparence chétive et des dehors modestes, Aa'li-pacha est, avec Réchid, un des propagateurs les plus zélés et les plus sincères de la réforme en Turquie. Il est décoré des ordres impériaux du Medjidié et du Mérite de première classe, grand'croix de la Légion d'honneur, de Saint-Étienne d'Autriche, de l'Aigle rouge de Prusse, de Sainte-Anne de Russie, des saints Maurice et Lazare de Sardaigne, etc.

Il existe sur Aa'li-pacha une notice biographique écrite en langue turque par Fatin-effendi, qui a publié la biographie de ses principaux compatriotes. On y parle avec emphase du talent du grand vizir pour la poésie.

ABADIE (Paul), architecte français, né à Bordeaux, le 22 juillet 1783, y reçut les premières notions d'architecture de Bonfin, vint à Paris, en 1806, entra dans l'atelier de Percier en même temps qu'à l'École des beaux-arts, et y resta jusqu'en 1811. Choisi quelques années après comme

architecte par la ville d'Angoulême, qu'il habite encore, il y a exécuté les travaux proposés, depuis 1822, par l'administration : le palais de justice, l'hôtel de la préfecture, l'abattoir, la prison, le nouveau portail de la paroisse Saint-André, et la petite église gothique attenant au séminaire; la restauration du séminaire, etc.

M. Paul Abadie a été nommé, vers 1845, membre correspondant de l'Académie des beaux-arts, et chargé, dans la dernière organisation du service des édifices diocésains (1853), des diocèses d'Angoulême et de Périgueux. Il a été décoré en février 1836.

Un fils de cet architecte, M. Paul ABADIE, longtemps appelé du nom de sa mère, *Mallard-Abadie*, né à Paris, le 9 novembre 1812, a suivi, de 1835 à 1838, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de A. Leclère. Attaché, dans ces dernières années, à la commission des monuments historiques, il s'est surtout fait connaître par ses dessins de restauration admis à l'Exposition universelle de 1855, à la suite de laquelle il a obtenu une mention.

ABBADIE (Antoine et Arnaud-Michel D'), voyageurs français, nés à Dublin (Irlande), d'une famille originaire du département des Basses-Pyrénées, sont deux frères très-connus par leurs excursions en Abyssinie. Ils sont nés, le premier, en 1810, le second, en 1815. Celui-ci n'avait pas trois ans quand leur père rentra en France avec ses enfants. En 1835, M. Antoine d'Abbadie partit pour le Brésil, chargé d'une mission de l'Académie des sciences. M. Arnaud, qui avait suivi une première fois en Algérie le maréchal Clauzel en 1833, y retourna en 1836, dans l'intention de faire partie de l'expédition de Constantine. Divers incidents changèrent le but de son voyage, et, après une tempête qu'il essuya, en se dirigeant vers Constantinople, il se rendit à Alexandrie, où il se retrouva avec son frère vers la fin de l'année. Ils entreprirent ensemble d'explorer l'Éthiopie et séjournèrent dans le pays de 1837 à 1845. Ils furent encore retenus dans le pays des Gallas, par l'hospitalité du souverain, jusqu'en 1848. L'année précédente, sur le bruit de leur mort, un troisième frère, M. Charles d'Abbadie, était allé à leur recherche : il les ramena en Europe.

M. Antoine d'Abbadie n'a pas revu l'Éthiopie; M. Arnaud y retourna en 1853 et y passa encore une année. Dans ces explorations, les frères d'Abbadie ont recueilli, sur les sources du Nil, des renseignements dont l'exactitude a été contestée, surtout en Angleterre. Mais toutes leurs observations, sous le rapport ethnographique et linguistique, n'en présentent pas moins d'intérêt. Ils ont envoyé leurs relations de voyage à la Société de géographie, et l'on cite, parmi les articles insérés sous leur nom, dans le *Bulletin* de cette Société, celui imprimé à part sous ce titre : *Note sur le haut fleuve Blanc* (Paris, 1849).

MM. Antoine et Arnaud d'Abbadie ont été nommés chevaliers de la Légion d'honneur le même jour (27 septembre 1850); le premier est correspondant de l'Académie des sciences. Tous deux habitent dans les Pyrénées.

ABBAL (l'abbé Basile-Joseph), prêtre français, représentant du peuple à l'Assemblée constituante de 1848, né à Pont-de-Camerct (Aveyron), le 2 mars 1799, fut cinq ans curé de Gissac, puis grand vicaire de l'évêque de Tarbes, et vicaire général du diocèse de Rodez. En 1848, les conservateurs et les républicains modérés du département de l'Aveyron le choisirent pour représentant à l'Assemblée nationale. Il y vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère, qui comptait M. de Falloux (voy. ce nom) parmi ses membres les plus influents. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit à Rodez ses hautes fonctions. M. Abbal a publié un *Paroissien romain*, des *Vies des saints*, etc.

ABBATUCCI (Jacques-Pierre-Charles), ancien magistrat français, ancien député et représentant du peuple, ministre de la justice, est né à Zicavo (Corse) le 22 décembre 1791. Petit-fils du général Abbatucci, qui fut le rival de Paoli, et neveu d'un général de la République mort sous les murs d'Huningue en 1796, il fit ses études au lycée Napoléon (collége Henri IV), où il eut pour condisciples MM. O. Barrot, de Rémusat et Casimir Delavigne. En 1808, il se rendit en Italie, pour suivre les cours de droit à l'université de Pise. Après la chute de Napoléon, il entra dans la magistrature et fut nommé procureur du roi près le tribunal de Sartène (Corse) le 12 mars 1816. Par un avancement rapide, il obtint, le 4 mars 1819, le siége de conseiller à la Cour royale de Bastia et devint magistrat inamovible. Engagé dès lors dans l'opposition, il se rapprocha du parti radical. Il applaudit à la révolution de 1830 et à l'avénement de Louis-Philippe. Aussi M. Dupont (de l'Eure), plein de confiance dans son libéralisme, s'empressa-t-il de l'appeler à la présidence de la Cour royale d'Orléans (16 septembre 1830), et les électeurs de la Corse l'envoyèrent à la Chambre des Députés. Il y prit place à côté de La Fayette et de Laffitte. En 1839, lors de la coalition, il fut nommé député d'Orléans. Il soutint, en 1840, le ministère présidé par M. Thiers, et, lorsque le pouvoir passa aux mains de M. Guizot, il le combattit avec une persévérance infatigable. En 1846, il obtint, à Orléans, l'appui des électeurs légitimistes, grâce aux engagements qu'il prit sur les questions relatives à la liberté d'enseignement et aux corporations religieuses. [illegible]bent attaqué, à cette occasion, par le *Journal des Débats*, il répondit (6 août 1846) : « Je n'ai pas fait de capitulation de conscience : vous savez que je ne suis pas de ceux qui usent de ce moyen de succès. » En 1847, il prit la part la plus active à la campagne des banquets réformistes, présida celui d'Orléans, et y prononça un discours qui lui valut les applaudissements des radicaux les plus avancés. Le 22 février 1848, il signa la demande de mise en accusation présentée contre le ministère Guizot et déclara que « ne pas aller au banquet du XII^e arrondissement après l'avoir provoqué, c'était manquer à un rendez-vous d'honneur et commettre une insigne lâcheté. »

L'attitude qu'il avait prise pendant cette lutte le recommandait à la confiance du gouvernement provisoire. Ses amis du *National* s'empressèrent de le faire nommer conseiller à la Cour d'appel de Paris (2 mars 1848), et bientôt après (22 mars), conseiller à la Cour de cassation en remplacement de M. Madier de Montjau, démissionnaire. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu en même temps à Orléans et à Bastia, et opta pour le département du Loiret, qui lui avait donné 60840 suffrages. Comme président du comité de législation, il se mêla aux travaux les plus importants de l'Assemblée et vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il servit la politique de l'Élysée et appuya la proposition Rateau, qui congédia la Constituante. Il se fit admettre à la retraite, comme magistrat, le 27 mai 1849. Réélu à l'Assemblée législative par le département du Loiret, il s'associa aux efforts de la coalition formée par les anciens partis monarchiques; mais, quand l'accord cessa entre le président et la majorité, il se sépara des

chefs de la droite, pour s'attacher à la personne de Louis-Napoléon. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut nommé sénateur, garde des sceaux et ministre secrétaire d'État au département de la justice. Commandeur de la Légion d'honneur, le 8 décembre 1852, il a été promu successivement à la dignité de grand officier et de grand'croix. — M. Abbatucci est mort en novembre 1857.

ABBATUCCI (Charles), fils du précédent, avocat au barreau de Paris, a été nommé, par le gouvernement provisoire de 1848, substitut du procureur de la République près la Cour d'appel de la Seine. Envoyé, en 1849, à l'Assemblée législative par le département de la Corse, il soutint, comme son père, la politique napoléonienne. Il est aujourd'hui chevalier de la Légion d'honneur et maître des requêtes de 1re classe au conseil d'État.

M. Séverin ABBATUCCI, second fils du ministre, chevalier de la Légion d'honneur, est, depuis 1852, député de la Corse au Corps législatif.

Un troisième fils, Antoine-Dominique ABBATUCCI, ancien officier au 2e régiment des zouaves et chevalier de la Légion d'honneur, depuis le 22 décembre 1852, est, depuis le 22 mars 1856, lieutenant-colonel du 52e régiment d'infanterie de lig.

ABBOTT (Jacob), écrivain américain, est né à Hallowell (Maine), en 1803. Il fit ses études au collége de Bowdoin, puis reçut le grade de docteur en théologie au séminaire d'Andover. En 1825, il commença à écrire des livres d'éducation morale et religieuse pour l'enfance et débuta par *le Jeune Chrétien* (the Young Christian, Boston, 1825), suivi de *la Pierre angulaire* (the Corner stone), *la Manière de faire le bien* (the Way to do good), et autres dont la collection, trop longue à énumérer, porte pour titre général : *Young Christian Series*. Vinrent ensuite les *Rollo Books : Rollo's Tour in Europe*, *Rollo on the Atlanti[illegible]* *Rollo in Paris*, etc., 16 vol.); les *Lucy [illegible]* (6 vol.), et les *Jonas Books* (4 vol.). La collection des *Voyages et courses de Marc-Paul à la poursuite des connaissances* (Marco Paul's voyages and travels, etc., New-York, 6 vol. in-16), décrit quelques points et villes des États-Unis. A cette collection succéda celle des *Franconia stories* (10 vol. in-16, New-York). Depuis, M. Jacob Abbott a publié, avec le concours de son frère John (voy. l'article suivant), les *Illustrated Histories*, environ trente volumes, dont chacun contient la vie de quelque grand personnage de l'histoire ancienne et moderne. Enfin une dernière collection se publie en ce moment à New-York, sous le titre de *Harpers story Books*, dont il paraît un volume chaque mois. On a encore de M. Jacob Abbott : *un Été en Écosse* (A summer in Scotland, New-York, in-12). Tous ces ouvrages, généralement destinés à l'enfance, ont acquis à leur auteur une grande réputation, par la précision et la clarté du style et l'intérêt du récit.

ABBOTT (John S. C.), frère du précédent, a aussi écrit pour l'enfance. Il prit ses degrés au collége de Bowdoin en 1825, et se fit, comme son frère, ministre congrégationaliste. Il est l'auteur de : *Kings and Queens, or Life in a Palace* (New-York, in-12), suite d'esquisses historiques et biographiques de souverains et surtout d'une *Vie de Napoléon*, publiée dans le *Harper's Magazine* et réimprimée en 1855 (New-York, 1855, 2 vol. gr. in-8), ouvrage où il se fait l'apologiste ardent de son héros; enfin, de deux volumes : *the Mother at Home* (New-York, in-16), et *the Child at Home* (New-York, in-16), qui ont été traduits en français sous le titre de : *la Famille, ou les devoirs et les joies de la piété domestique* (in-18).

ABD-EL-HALIM (*Esclave du Clément*), ou plus communément le prince HALIM-pacha, quatrième des cinq fils survivants de Mohammed-Ali d'Égypte, est né au Caire, l'an 1242 de l'hégire (1826), d'une esclave blanche du harem de Mohammed-Ali. Envoyé, de bonne heure, à Paris, il s'initia rapidement aux langues, aux mœurs et aux idées de l'Occident. A son retour en Égypte, après huit années d'absence, l'avénement d'Abbas-pacha, successeur de Mohammed-Ali et d'Ibrahim, le tint forcément éloigné des affaires. Abbas, en haine des idées de civilisation dont ses parents étaient, pour ainsi dire, les représentants par droit de naissance, après la mort du grand pacha, non-seulement les éloigna des affaires, mais, pour diminuer leur influence, il s'empara de la succession patrimoniale de Mohammed-Ali, au mépris de la loi musulmane. Les enfants de Mohammed-Ali, dépossédés, en appelèrent au sultan. Le prince Halim, se rendit à Constantinople pour plaider la cause de sa famille, obtint justice et retourna en Égypte avec le titre de pacha et le grade de général de division (*muchir*), mais n'en vécut pas moins dans la retraite jusqu'à l'avénement de son frère, Mohammed-Saïd. Il fit alors partie du conseil de famille institué par le nouveau vice-roi pour gérer les affaires de l'État, jusqu'à l'arrivée du firman d'investiture. Le prince Halim demanda et obtint le gouvernement général du Soudan oriental, où il voulait asseoir une administration forte et régulière, pour y faciliter les relations de cette riche contrée avec l'Égypte et l'Europe. Il partit, vers la fin de 1855, pour Khartoume, siége de son gouvernement, [illegible] parcourut les rives du Nil-Blanc, pour prendre connaissance du pays. Il avait un plan arrêté de réforme et d'administration, et pensait ouvrir, par le Soudan, l'Afrique centrale à la civilisation au commerce de l'Europe. Il avait compté sans jalousies et les préjugés du vieux parti turc. se démit de ses fonctions en juin 1856.

ABD-EL-HAMID-bey (DU COURET), voyageur français, est né à Huningue (Haut-Rhin) en 1812. Entraîné par la passion des voyages, il partit à vingt-deux ans pour l'Orient (1834), où des aventures de toute sorte devaient longtemps le retenir. D'abord il visita l'Égypte, remonta le Nil, pénétra à travers mille dangers en Abyssinie, et revint au Caire en suivant les bords de la mer Rouge, chemin à peu près inconnu aux Européens. L'habitude des mœurs orientales qu'il avait contractée dans ce voyage lui fit embrasser l'islamisme; ce fut alors qu'il prit le nom arabe d'Abd-el-Hamid. Après avoir accompli, comme un bon croyant, le pèlerinage de la Mecque, qui lui valut le surnom de *hadji*, il traversa l'Yémen et le pays d'Aden, et aborda, épuisé de fatigues, à l'île Bourbon. De là, il se rendit à Maskate, puis en Perse où il fut accusé de fomenter des intrigues politiques et jeté quelque temps en prison. Délivré par l'intervention de l'envoyé de France, il quitta l'Orient après treize années de continuels voyages et rentra dans sa patrie en 1847.

En 1849, M. du Couret, chargé cette fois d'une mission officielle par le gouvernement, est parti pour l'Afrique, avec l'intention de pénétrer par le nord jusqu'à Tombouctou. Il a publié le résultat de cette exploration : *Mémoire à Napoléon III* (1853, in-4). et le récit de son pèlerinage : *Médine et la Mekke* (1855, 3 vol. in-8), repris, dans *le Siècle*, par M. Alex. Dumas (1857).

ABD-EL-KADER (Sidi-el-Hadji-Ouled-Mahiddin), célèbre défenseur de la nationalité arabe, est né vers 1807 aux environs de Mascara, sur le territoire des Hachems. Il fut élevé avec ses trois

frères à la *guetna* (sorte de séminaire) de son père, Sidi-el-Mahiddin, marabout très-vénéré de la province d'Oran, qui faisait remonter sa généalogie jusqu'au Prophète. Doué d'une intelligence précoce, il expliquait, dès l'enfance, les passages les plus difficiles du Coran. Plus tard il se distingua par son éloquence et sa connaissance de l'histoire nationale, en même temps que par sa fervente piété et mérita les titres de marabout et de thaleb, c'est-à-dire de saint et de savant. Il ne négligeait pas non plus les exercices du corps et surpassait tous les Arabes par son habileté à manier le cheval et le yatagan. C'est alors que le dey d'Alger auquel l'intelligence d'Abd-el-Kader était suspecte, et qui redoutait peut-être son ambition, voulut le faire assassiner. Prévenu à temps, il s'enfuit en Égypte avec son père et se trouva pour la première fois en contact avec la civilisation européenne, au Caire et à Alexandrie. Il profita de son séjour en Égypte, pour aller visiter le berceau du prophète, à la Mecque, et se recommander encore par ce saint pèlerinage à l'attention de ses compatriotes.

Quand il revint en Algérie, Alger était au pouvoir des Français, et la domination turque anéantie dans la province. Les tribus arabes voisines d'Oran crurent le moment favorable pour reconquérir leur indépendance; elles se soulevèrent, sous le commandement du père d'Abd-el-Kader, battirent les Turcs et s'emparèrent de Mascara. Les habitants de la ville voulurent reconnaître Mahiddin pour roi, mais il se déchargea de cet honneur sur son fils dont l'autorité s'étendit bientôt de proche en proche jusqu'au grand désert.

Dès lors l'histoire d'Abd-el-Kader est l'histoire de la conquête française en Algérie. Encouragé par ses premiers progrès, il se mit à prêcher la guerre sainte et vint avec 10000 cavaliers assiéger Oran, occupé par nos troupes, sous le commandement du général Boyer (1832). Il fit preuve d'un grand courage et ne se décida à la retraite qu'après une lutte de trois jours. L'année suivante, le général Boyer fut remplacé par le général Desmichels, qui battit Abd-el-Kader dans des escarmouches sanglantes et mit garnison sur deux points importants de la côte, à Arzew et à Mostaganem. Cependant l'influence de l'émir allait croissant, il devint bientôt le seul chef des diverses tribus soulevées contre la domination française et put attaquer Tlemcen. En 1834, au milieu du chagrin que lui causa la mort de son père, il eut la satisfaction de conclure avec le général Desmichels un traité qui, faisant du Chélif la limite de ses possessions, lui constituait un véritable royaume, avec Mascara pour capitale, entre l'empire de Maroc, les provinces d'Oran, de Titeri et d'Alger, lui livrait tout le commerce de la province d'Oran et lui donnait le temps de dresser ses troupes contre nous, d'établir un gouvernement régulier, en un mot de reconstruire la nationalité arabe. Le cabinet français, abusé par ses promesses, avait cru se décharger sur lui des embarras de l'occupation.

Il lui en créa bientôt de nouveaux. Après avoir brouillé les généraux Voirol et Desmichels, et comprimé, avec l'aide de la France, une révolte dangereuse excitée par quelques chefs jaloux de son autorité, il passe le Chélif et s'empare de Médéah. Le général Trézel, qui avait remplacé, en 1835, le général Desmichels à Oran, marcha contre l'émir et l'atteignit sur les bords de la Macta; mais, entouré par 20000 cavaliers il dut battre en retraite, après des prodiges de valeur, abandonnant à l'ennemi son ambulance et ses bagages. Cette victoire redoubla le fanatisme des Arabes et jeta la consternation dans notre armée. On choisit, en France, pour gouverneur de l'Algérie un homme d'action, le maréchal Clauzel, qui partit accompagné du duc d'Orléans. Il commença par semer la mésintelligence entre les chefs arabes; puis, avec un corps de 8000 hommes, il se dirigea vers Mascara qu'il trouva évacué, et dont il ordonna la destruction. De là, il alla occuper Tlemcen, et, après quelques escarmouches où se distingua le général Cavaignac, qui n'était encore que commandant, il revint imprimer à Alger des bulletins annonçant l'extermination d'Abd-el-Kader.

Les premiers succès véritables contre l'émir furent obtenus par le général Bugeaud, qui parvint à débloquer le général d'Arlanges, enfermé dans son camp, et rompit le prestige attaché au nom et à la fortune d'Abd-el-Kader. Toutefois, pour faciliter notre première expédition contre Constantine, il offrit la paix à son ennemi vaincu et lui fit, par le traité de la Tafna (3 mai 1837), des conditions encore plus avantageuses que celles du traité Desmichels. L'émir profita de la paix pour resserrer le lien de fédération entre les diverses tribus arabes, se créer des intelligences dans les provinces françaises et s'approvisionner de munitions de toute sorte. Puis, quand il se crut prêt pour recommencer la guerre, il trouva des prétextes d'hostilités dans certaines clauses mal définies du traité de la Tafna, et, en novembre 1839, fit massacrer nos colons. Alors le duc d'Orléans et le maréchal Valée commencèrent cette rude campagne de 1840, signalée par la victoire de Mouzaïah et par la prise de Médéah et de Milianah. Ils réduisirent l'ennemi à la défensive, mais sans pouvoir assurer la tranquillité des populations algériennes.

On vit bien qu'il fallait une lutte acharnée, pour en finir avec Abd-el-Kader, et le général Bugeaud fut nommé gouverneur du pays. Il changea la tactique suivie jusqu'alors, augmenta les colonnes d'attaque, leur donna une plus grande légèreté et organisa ce système de razzias qui, en portant nos armes jusqu'aux limites du désert, fit naître bientôt la famine parmi les Arabes. Mascara fut pris, en décembre 1841, et un grand nombre de tribus firent leur soumission. Abd-el-Kader redoubla d'efforts, souleva les Kabyles de Bougie, et recula pas à pas vers le désert, avec les tribus fidèles à sa cause. La prise de sa *Smala* par les chasseurs du duc d'Aumale, en février 1842, le força à se réfugier sur le territoire de l'empereur de Maroc, Abd-er-Rahman (voy. ci-dessous), qui l'avait presque toujours soutenu sourdement jusque-là, et qui se décida, en 1844, à attaquer les positions françaises. La victoire complète du général Bugeaud sur les troupes marocaines, à Isly (14 août), et le bombardement de Mogador et de Tanger par le prince de Joinville guérirent pour toujours l'empereur de l'envie de protéger ouvertement Abd-el-Kader. Mais l'infatigable émir sut encore trouver chez les peuples fanatiques du Maroc, et malgré leur souverain, des secours en hommes et en argent qui lui permirent de se jeter de nouveau sur l'Algérie. En 1845, la plaine de la Métidja se trouva encore une fois menacée, et le général Bugeaud dut recommencer cette guerre de marches et de contre-marches, de poursuites et de razzias continuelles qui, empêchant son adversaire d'établir un gouvernement régulier, devait aboutir à sa soumission. Il fallut encore deux ans pour réduire Abd-el-Kader, qui profitait de l'hospitalité d'Abd-er-Rahman pour pratiquer des intelligences dans le Maroc et y préparer une révolution à son profit. Il parvint à soulever en sa faveur un certain nombre de peuplades et contraignit l'empereur à faire cause commune avec les Français contre lui. Après une tentative inutile contre la ville d'Oudtscha, il remporta deux victoires sur les troupes marocaines dont la plu-

part refusaient de le combattre, s'empara d'un de leurs camps, puis de la ville de Teza et se tourna de nouveau contre les possessions françaises. Enveloppé bientôt par des forces supérieures, il est contraint de fuir, et après la mort de ses derniers partisans, il vient se rendre au général Lamoricière, sous la condition d'être mené à Alexandrie ou à Saint-Jean d'Acre. Il fut embarqué pour la France avec sa famille, et après avoir été détenu quelque temps au fort Lamalgue, à Toulon, puis au château de Pau, il fut enfin installé au château d'Amboise. L'Assemblée nationale, plusieurs fois saisie des réclamations du prisonnier, jugea qu'il ne pouvait sans inconvénient revoir la terre d'Afrique. Il fut enfin mis en liberté par l'empereur Napoléon III, à l'occasion même de la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852) et témoigna la plus vive reconnaissance pour cet acte auquel tout le monde applaudit. Il s'embarqua, le 21 du même mois, avec toute sa suite, pour Brousse, où il vécut dans la retraite jusqu'au tremblement de terre qui détruisit cette ville en 1855. Lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et les puissances occidentales, le bruit courut qu'il allait prendre du service dans l'armée turque; sa santé l'a forcé de demeurer à Constantinople.

A la fois plein de ruse et de courage, Abd-el-Kader a reçu longtemps le nom classique de Jugurtha moderne. Nul n'a su mieux que lui entretenir le fanatisme d'un peuple, et en profiter pour se faire un royaume, et l'on ne saurait dire s'il fut poussé à la guerre par l'ambition ou le patriotisme. Il est certain qu'il a toujours fait paraître une foi profonde en sa religion, et outre le titre qu'il s'était donné de *coupeur de têtes de chrétiens pour l'amour de Dieu*, il faut rappeler son incroyable assiduité aux longues prières et aux nombreux exercices de dévotion musulmane, pendant tout son séjour parmi nous. Juge impartial, administrateur intègre, il donnait encore l'exemple d'une pureté de mœurs relative, sous l'empire d'une législation indulgente. Lorsqu'au sortir de sa captivité, Abd-el-Kader vint à Paris, il fut pendant quelque temps l'homme à la mode; on se pressait autour de lui pour voir sa figure qui a quelque ressemblance avec la figure traditionnelle du Christ, et pour observer son organisation fine et nerveuse qui faisait de lui un homme à part, même parmi les Arabes.

ABD-ER-RAHMAN (Muléi-), empereur ou sultan actuel de Maroc et de Fez, né en 1778, était appelé à monter sur le trône, à la mort de son père, en 1794; mais son oncle, Muléi-Soliman, profita de sa jeunesse pour prendre sa place et régna jusqu'en 1822. Toutefois, avant de mourir, il voulut désigner lui-même son neveu comme son successeur. Abd-er-Rahman eut à comprimer, au début de son règne, une insurrection des populations des montagnes et s'appliqua ensuite à développer les bienfaits de l'ère pacifique que son oncle avait inaugurée pour le Maroc. Son règne devait pourtant être troublé par bien des différends avec les puissances de l'Europe, et sa dynastie, par contre-coup, menacée, au dedans, des plus grands dangers.

Jusqu'au milieu de la première moitié de ce siècle, la plupart des puissances maritimes payaient un tribut annuel à l'empereur du Maroc, pour se racheter en quelque sorte du droit de pillage que les pirates des États barbaresques avaient exercé sur leurs navires pendant tant d'années. Celui que payait la république de Venise était de 8 375 000 francs. En 1828, l'Autriche résolut de s'en affranchir. Aussitôt un navire de commerce vénitien fut saisi et pillé par les Marocains dans le port de Rabat, et l'équipage mis aux fers. Une escadre autrichienne, sous la conduite de l'amiral Bandiera, parut sur les côtes du Maroc, et, devant cette démonstration, le sultan conclut la paix, rendit le vaisseau et l'équipage et renonça à tout tribut.

La prise d'Alger par les Français, en 1830, et l'occupation de l'Algérie qui en fut la suite, créèrent à l'empereur Abd-er-Rahman bien d'autres soucis. Voulant profiter de cette révolution, il tenta, jusqu'en 1832, de s'emparer d'une partie de la province d'Oran; mais l'attitude menaçante que la France prit alors contre lui, mit fin à ce projet. L'appui, plus ou moins déclaré, qu'il donna à Abd-el-Kader, augmenta la mésintelligence entre son gouvernement et le nôtre, et, lorsque l'émir, réduit à l'extrémité par la tactique du général Bugeaud, se fut réfugié sur le territoire du Maroc où il put réunir contre nous une nouvelle armée, la guerre entre les Français et le sultan devint inévitable. Au lieu de donner satisfaction à nos justes réclamations, il fit marcher ses propres troupes sur les frontières de l'Algérie (mai 1844), et commença les hostilités. Il eut bientôt à s'en repentir. Une escadre française, commandée par le prince de Joinville (voy. ce nom) accourut, bombarda Tanger (6 août) et Mogador (9 août), et quelques jours après, le général Bugeaud, ayant franchi, avec les forces de terre, la frontière du Maroc, mettait en déroute, sur les bords de l'Isly (14 août), une grande armée marocaine, commandée par le fils même de l'empereur, et s'emparait de son camp. Abd-er-Rahman s'empressa de signer avec nous, par la médiation de l'Angleterre, le traité de Tanger (10 septembre) qui rétablissait à peu près les anciennes limites entre l'Algérie et le Maroc, et l'obligeait à éloigner ses troupes de nos frontières et à reléguer l'émir dans l'intérieur de son empire.

Mais bientôt Abd-el-Kader fut plus dangereux pour le sultan que pour nous, et recruta, malgré ce dernier, de nouvelles forces au milieu des populations fanatiques du Maroc, aussi disposées à accepter l'émir comme le fondateur d'une nouvelle dynastie impériale, qu'à marcher avec lui contre les Français. D'un autre côté, la délimitation des frontières entre l'empire marocain et l'Algérie avait fait naître des complications, et il fallut l'apparition de trois de nos vaisseaux devant Tanger pour forcer Abd-er-Rahman à l'exécution complète du traité (1845). La présence d'Abd-el-Kader sur les frontières y appela de nouveau l'armée française et Abd-er-Rahman fut contraint de faire marcher ses troupes, en même temps que les nôtres, contre lui, et de déposer les gouverneurs qui jusque-là lui avaient fourni des secours. Alors l'émir entra en révolte ouverte contre le sultan, dont les soldats refusèrent de marcher contre lui. En 1847, plusieurs provinces se déclarèrent pour Abd-el-Kader qui, après avoir battu deux fois l'armée impériale, s'empara de la ville marocaine de Teza, d'où il menaçait la province d'Oran. Heureusement pour Abd-er-Rahman, la France intervint, et les choses changèrent de face. Le sultan eut, toutefois, une grande part au rétablissement de son propre pouvoir. Tandis que son fils Sidi-Mohammed exterminait, sous les murs de Fez, les tribus puissantes des Beni-Ameret et des Hadjems, lui-même faisait rentrer dans le devoir les peuplades insurgées de la frontière. La capture d'Abd-el-Kader par le général Lamoricière acheva d'assurer le repos de l'empire du Maroc.

Au milieu même de cette longue crise, le gouvernement d'Abd-er-Rahman avait eu des démêlés avec d'autres puissances européennes. Un différend avec l'Espagne, qui avait eu pour origine le

meurtre de l'agent consulaire espagnol Darmon, avait été terminé, sous la médiation de l'Angleterre, par le traité de paix de Madrid (4 septembre 1844). Le Danemark et la Suède avaient aussi jugé convenable dans cet intervalle, de se délivrer du tribut qu'ils avaient payé jusque-là; un arrangement conclu, sous la médiation de l'Angleterre et de la France (5 avril 1845), sanctionna leur affranchissement.

Dans ces dernières années, des démêlés plus ou moins graves ont encore eu lieu entre le gouvernement d'Abd-er-Rahman et la France. En 1849, à la suite d'insultes faites à notre chargé d'affaires, M. Roche, et de mauvais traitements envers un courrier français, nous demandons d'abord en vain des satisfactions que l'apparition de la frégate *la Pomone* dans les eaux de Tanger nous fait ensuite obtenir. En 1850, l'empire eut à subir une violente crise intérieure, occasionnée par une sécheresse extraordinaire suivie de la famine et de l'interruption de tout commerce; en outre, l'accaparement du trafic des peaux et des cuirs par l'empereur provoqua une révolte, dont un de ses neveux chercha à profiter pour le renverser. Le gouvernement était à peine rétabli, que le pillage d'un navire français amena de nouvelles difficultés avec nous. Le sultan refusant, selon son habitude, les satisfactions demandées, le contre-amiral Dubourdieu parut, le 25 novembre 1851, à la tête d'une escadre, devant la ville de Salé, la canonna, puis passa dans les eaux de Tanger et obtint qu'il fût fait droit à nos réclamations (convention du 23 mars 1852). Pendant la guerre d'Orient, il fallut surveiller de près les côtes du Maroc, pour assurer la mer contre des habitudes séculaires de piraterie. En 1855, l'assassinat d'un négociant français à Tanger nécessita, une dernière fois, la présence de notre pavillon pour obtenir l'exécution de l'assassin. Plus récemment encore (1856), une escadre prussienne, commandée par le prince Adalbert (voy. ce nom), insolemment attaquée par les pirates du Riff, descendit à terre pour les châtier; mais, après un engagement où le prince fut blessé, les Prussiens durent reprendre la mer à cause de l'insuffisance de leurs forces. De cet incident faillit naître une nouvelle guerre entre le Maroc et une puissance européenne.

Tout le règne d'Abd-er-Rhaman fait comprendre son caractère. Assez supérieur aux peuplades fanatiques qu'il gouverne, pour exciter parmi elles de l'antipathie ou des défiances, il ne l'est pas assez pour leur imposer de haut le progrès et la civilisation. Trop faible pour soutenir devant l'Europe les traditions barbares d'un autre âge, c'est toujours de mauvaise grâce, et sous le coup d'une intimidation pressante, qu'il se plie aux lois du droit des gens. On le dit très-avide et surtout très-empressé de retenir dans son palais tout le numéraire européen que le commerce fait entrer dans ses États. Il passe pour être sincèrement attaché à la foi musulmane. Du moins il déploie beaucoup de zèle et de rigueur pour en faire exécuter les prescriptions.

Le sultan Abd-er-Rahman a eu de nombreux enfants dont l'aîné, Sidi-Mohammed, né en 1803, est l'héritier présomptif du trône.

ABDUL-MEDJID-KHAN, sultan ou empereur (*padichah*) des Ottomans, 31ᵉ souverain de la dynastie d'Othman et le 25ᵉ depuis la prise de Constantinople, fils aîné du sultan Mahmoud-Khan, né le 11 chaban de l'an 1238 de l'hégire (19 avril 1823), a succédé à son père le 1ᵉʳ juillet 1839. Quoique fils d'un monarque réformateur, l'enfance et l'éducation d'Abdul-Medjid diffèrent peu de celles des autres princes qui l'avaient précédé sur le trône. Relégué, comme eux, dans le Sérai, à part les rares circonstances où, par une dérogation à l'ancien usage, il se montrait en public, aux côtés de son père, ayant passé des mains des femmes et des eunuques dans celles des mollahs et des astrologues, seuls instituteurs de sa jeunesse, il semblait, lorsqu'il fut appelé à recueillir l'héritage de son père, devoir être écrasé sous le poids de sa précoce grandeur. Jamais, en effet, les circonstances n'avaient été plus graves pour la Turquie. C'était huit jours après la bataille de Nézib (24 juin), gagnée par Ibrahim-pacha, au moment le plus critique de la lutte entre l'empire et son redoutable vassal. Bientôt cependant l'intervention européenne arrêta la marche du vainqueur, et par les deux traités du 15 juillet 1840 et du 13 juillet 1841, garantit l'intégrité de l'empire ottoman. Rassuré contre l'éventualité d'une invasion étrangère, le jeune sultan annonça dès lors son intention de continuer l'œuvre de réforme si énergiquement poursuivie par son père.

Un acte qui eut un grand retentissement en Europe, le hatti-chérif de Gulkhanè (3 nov. 1839), marqua le premier pas de cette politique libérale et conciliatrice, et le point de départ de ce qu'on appela plus tard le *Tanzimat* (d'un mot arabe qui signifie *ordre*), c'est-à-dire l'ensemble des réformes qui constituent la nouvelle organisation du gouvernement intérieur. Nous nous contenterons d'indiquer les plus importantes de ces réformes, et celles dont l'application peut être considérée comme définitive : la réorganisation de l'armée en 1843 et 1844; la création des deux nouveaux départements ministériels du commerce et des travaux publics et l'établissement de conseils spéciaux à la tête de chaque branche des services publics; la nouvelle organisation des provinces; la promulgation d'un Code pénal et d'un Code de commerce; la création des tribunaux mixtes; le nouveau système monétaire; l'abolition du *kharadj*, impôt de capitation payé par les seuls sujets non musulmans; la réforme de l'enseignement et l'érection d'une Académie impériale des sciences et belles-lettres à Constantinople; la création de l'ordre du Medjidiè; l'institution des postes, des quarantaines, des télégraphes, de la banque, etc.

Appliquées d'abord dans la capitale, ces réformes se sont étendues, par portions successives, aux diverses provinces de l'empire, où elles ont détruit une grande partie des maux de l'ancien régime, et préparent de loin l'assimilation si désirable des races conquises et de la race conquérante. Le tanzimat n'est donc point un ordre définitif; il se continue chaque jour et s'accroît de toutes les améliorations que la Porte introduit, au fur et à mesure des circonstances, dans son régime intérieur. C'est ainsi qu'il a été institué, au mois de septembre 1854, un *conseil du tanzimat*, ayant pour attribution spéciale de développer sans cesse et de généraliser l'œuvre de la réforme; et à une époque encore plus récente (18 février 1856), un nouveau hatti impérial, mentionné dans le traité de Paris du 30 mars suivant, a confirmé et élargi les dispositions du hatti-chérif de Gulkhanè en faveur des chrétiens, et proclamé de nouveau le principe de l'égalité des droits entre tous les sujets de l'empire.

Ces réformes, inspirées par une politique à la fois généreuse et prévoyante, font d'autant plus d'honneur au sultan et aux ministres qui les ont conseillées ou préparées, qu'elles ont été accomplies au milieu de difficultés et d'embarras sans cesse renaissants, tant à l'intérieur qu'en dehors de l'empire : la fin du différend turco-égyptien et les dernières complications de la question d'Orient en 1840 et 1841; la question serbe en 1842

et 1843; l'insurrection de l'Albanie en 1845; la guerre du Kardistan, en 1848; les troubles de la Syrie, de la Bosnie et du Montenegro (1847-1852); le différend turco-grec et la révolution valaque (1848-1849); l'affaire des réfugiés hongro-polonais (1850), dans laquelle le sultan Abdul-Medjid refusa noblement, au risque d'une guerre avec ses deux redoutables voisins, de livrer à l'Autriche et à la Russie les généraux magyars et polonais réfugiés sur son territoire; enfin, à partir de 1852, la malencontreuse question des lieux saints d'où devait sortir la dernière guerre d'Orient, avec ses résultats à la fois honorables et heureux pour la Turquie qu'elle a fait entrer définitivement par le traité de Paris, du 30 mars 1856, dans le concert européen.

Le sultan Abdul-Medjid n'a point hérité de la trempe vigoureuse de caractère ni de l'énergie parfois cruelle de son père; doux, circonspect, ombrageux, prompt à soupçonner, mais non pas à punir, il a horreur du sang répandu, et son conseil n'a jamais pu obtenir de lui la confirmation d'une sentence de mort pour crime de haute trahison. Depuis son avénement au trône, il s'est appliqué, avec une louable persévérance, à combler les lacunes de son éducation; et grâce aux leçons de son ancien aide de camp, Edhem-pacha, devenu son ministre des affaires étrangères, il parle et lit couramment le français. A l'exemple de son père Mahmoud, il a voulu, à deux reprises différentes (1846 et 1850), visiter en détail certaines provinces de son empire pour s'enquérir par lui-même de l'état et des besoins des populations; et même l'intérêt qu'il prit à ces excursions avait fait naître dans son entourage la présomption, fort peu probable, d'un voyage dans les principales contrées de l'Europe. Suivant l'usage turc, Abdul-Medjid était accompagné, dans ces tournées officielles, de son fils aîné, Mourad-Effendi, et de son frère Abdul-Aziz-Effendi, l'héritier présomptif de la couronne d'après la loi de l'empire qui appelle à la succession non le fils aîné du monarque régnant, mais le plus âgé des princes de la famille impériale (voy. TURQUIE).

ABDY (Mira SMITH, mistress), femme de lettres anglaise, née à Londres vers 1818, épouse d'un ecclésiastique de cette ville, fit paraître, avec l'encouragement de son mari, ses premiers essais en prose et en vers dans le *New monthly Magazine*, sous les initiales M. A. Puis elle collabora assidûment au *Metropolitan*, dirigé alors par Campbell, qui l'assista de ses conseils. On regrette qu'elle ait toujours renfermé son gracieux talent dans les étroites limites de la nouvelle ou des poésies fugitives; car ses vers, dont les événements du jour sont le prétexte, témoignent d'un goût épuré et d'un généreux enthousiasme. L'*Appel en faveur des gouvernantes* est sa plus longue et sa meilleure pièce. Les écrits de Mrs Abdy ont été réunis en cinq volumes.

A'BECKETT (sir William), magistrat anglais, né en 1806 à Londres, descend d'une ancienne famille de Wiltshire. Il fut élevé au collége de Westminster, étudia le droit à l'école de Lincoln's Inn et fut admis au barreau en 1829. Lors du triomphe des whigs dont il partageait les opinions politiques, il fut envoyé, en qualité d'avoué général, dans la Nouvelle-Galles du sud (1834); il y devint successivement procureur général, juge à Port-Philip et président du tribunal de Victoria (1852), colonie qui venait d'obtenir une organisation particulière. A cette occasion, il fut créé chevalier à vie (*knight bachelor*). On a de lui deux ouvrages biographiques, qui ont été de sa part l'objet de travaux considérables: *Biographie universelle* (Universal Biography, 3 vol.), et l'*Ère des Georges* (the Georgian era, gr. in-8), qui comprend tous les hommes remarquables de l'Angleterre, depuis la reine Anne jusqu'à Guillaume IV.

A'BECKETT (Gilbert Abbot), journaliste et littérateur anglais, né en 1811, et fils d'un attorney, étudia le droit et fut admis au barreau, en 1841, par la société de Lincoln's Inn. Vers 1835, il avait tenté de fonder un journal satirique, *Figaro à Londres;* cette importation française n'eut aucun succès; et, soit dédain des choses légères, soit indifférence, les Anglais ne voulurent pas être amusés. *Le Punch*, lancé en 1841 par Henry Mayhew (voy. ce nom), ne se soutint qu'à force de talent, et n'est jamais arrivé à cette prospérité qui est le partage de tant de feuilles périodiques en Angleterre. M. A'Beckett fut un des plus joyeux collaborateurs de cette seconde création charivarique.

Dans l'intervalle, il avait travaillé à la partie littéraire des grands journaux politiques, tels que *le Times*, *le Morning-Herald* et *le Daily-News*. Il avait même fait partie d'une commission de la loi des pauvres, en qualité de secrétaire adjoint, et l'on avait beaucoup remarqué l'excellent rapport qu'il avait rédigé. Cette intelligence rapide des affaires sérieuses le fit quelque temps après nommer magistrat de police pour le quartier de Southwark, modestes fonctions que Fielding avait honorées dans le siècle précédent.

Quoique juge, M. A'Beckett est resté rédacteur du *Punch*, auquel il a donné, entre autres articles, des *Commentaires drolatiques sur les lois anglaises*, sujet traité avec une verve fort amusante. Il a encore écrit une *Histoire comique de l'Angleterre* (Comic history of England), une *Histoire romaine comique*, et, sous le titre de *Quizziology of the British drama*, une satire plaisante des exagérations du drame moderne. Ces ouvrages, publiés à part, ont eu plusieurs éditions. — Il est mort le 30 avril 1856.

ABEGG (Jules-Frédéric-Henri), jurisconsulte allemand, né à Erlangen, en 1796, suivit les cours des facultés de droit d'Erlangen, de Heidelberg et de Landshut et, en 1818, obtint le titre de docteur. En 1820, il commença à donner des leçons publiques à Kœnigsberg, où il devint, en 1821, professeur adjoint de droit, et en 1824, titulaire. Deux ans plus tard, il fut appelé à Breslau pour occuper à l'université de cette ville la chaire de droit qu'il a gardée jusqu'à ce jour. M. Abegg a été, en 1846, député de la faculté de droit de Breslau au synode du royaume de Prusse; il est conseiller intime de justice, décoré des ordres de plusieurs cours de l'Europe.

On doit surtout à ce savant jurisconsulte: *Traité de procédure criminelle* (Lehrbuch des Criminal-processes. Kœnigsb., 1835; 2e éd., 1833); *Système de la science du droit criminel* (System der Criminalrechtswissenschaft. *Ibid.*, 1826): *Recherches sur la science du droit pénal* (Untersuchungen aus dem Gebiete der Strafrechtswissenchaft. Breslau, 1830). *Essai d'une histoire de la législation pénale dans les États brandenbourg-prussiens* (Versuch einer Geschichte der Strafgesetzgebung.... der Brandenb.-preuss. Lande, Berlin, 1835); *les Diverses théories du droit pénal dans leurs rapports réciproques et avec le droit positif et son histoire* (die verschiedenen Strafrechtstheorien in ihrem Verhaeltniss zu einander, etc., Neustadt, 1835); *Traité de la science du droit pénal* (Lehrbuch der Strafrechtswissenschaft. Ibid., 1836); *De la législation en matière pénale* (Beitraege zur Strafprocessgesetzgebung, Ibid., 1841); *Essai d'une histoire de la législation*

civile en Prusse (Versuch einer Gesch. der preuss. Civilgesetzgebung. Breslau, 1848): *des Rapports réciproques de la législation pénale en Prusse et de la littérature judiciaire* (die preussische Strafgesetzgebung und die Rechts-Literatur in ihrer gegenseitigen Beziehung. Berlin, 1854), etc.

On cite encore de M. Abegg des écrits de circonstance fort estimés, relatifs aux nouvelles lois pénales proposées en Norvége (1835), en Saxe (1836), en Wurtemberg (1836), dans le duché de Bade (1839), en Prusse (1847 et 1849) et en Bavière (1854). L'auteur se montre partout critique compétent et consciencieux et il a souvent su indiquer d'avance des réformes que l'époque a rendues nécessaires. Il a collaboré à plusieurs recueils judiciaires, notamment à la *Revue hebdomadaire de jurisprudence pour les États du royaume de Prusse* et aux *Nouvelles Archives du droit criminel*, dont il a été un des rédacteurs, avec MM. Heffter, Mittermaier et Wachter.

ABEILLE (Jules), chirurgien français, né vers 1811, fit ses études de médecine à Paris et fut reçu docteur en 1837. Il est actuellement attaché à l'hôpital du Roule. Il s'est particulièrement signalé comme un des promoteurs de la méthode de traitement du choléra par la strychnine, et ses services lui ont valu, en 1854, la décoration de la Légion d'honneur.

On a du docteur J. Abeille : un *Mémoire sur les injections iodées* (1849, in-8), honoré d'une médaille d'or par la Société de médecine de Toulouse; des *Études cliniques sur la paraplégie indépendante de la myélite* (1854, in-8), ouvrage couronné par l'Académie de médecine en 1853; et de nombreux articles dans le *Moniteur des hôpitaux*.

ABEKEN (Bernard-Rodolphe), écrivain allemand, né, le 1er décembre 1780, à Osnabruck (Hanovre), étudia à Iéna, pendant trois ans, la théologie, et alla en 1802, remplir une place de précepteur à Berlin. Il suivit les cours de Schleiermacher, Fichte et Schlegel, passa ensuite deux ans dans la famille de Schiller, qui lui avait confié l'éducation de ses enfants, renonça entièrement à la carrière ecclésiastique, et accepta une chaire de professeur au collége de Rudolstadt. En 1815, il fut appelé, dans sa ville natale, aux mêmes fonctions. M. Abeken y réside encore et est, depuis la mort du philologue Fortlage, directeur du collége.

On lui doit : *Études sur la Divine Comédie du Dante* (Beitraege zum Studium der Gœttlichen Comœdie, etc. Berlin, 1826); *Cicéron d'après ses lettres* (Cicero in seinen Briefen. Hanovre, 1835), traduit en anglais (Londres, 1854); *un Épisode de la vie de Gœthe*, etc. (ein Stück aus Gœthe's Leben, etc. Berlin, 1848). Il a publié un écrit posthume de son fils, Guillaume-Louis-Albert-Rodolphe, mort en 1843, à vingt-neuf ans : *l'Italie centrale avant la domination romaine*, etc. (Mittelitalien vor den Zeiten der rœmisch. Herrschaft, etc. Stuttgart, 1843), et les *OEuvres complètes* de son compatriote, Justus Mœser (Berlin, 1842-1843, 10 vol.).

ABEL (Charles D'), ancien ministre bavarois, né à Wetzlar le 17 septembre 1788, suivit les cours de droit à l'université de Giessen, et fut nommé, en 1827, conseiller du ministère de l'intérieur à Munich. En 1833, il accompagne en Grèce le roi Othon Ier, mais son opposition au président de la régence, d'Arsmansperg, le fit rappeler. En 1838, il succéda, comme ministre de l'intérieur, au prince d'Œttingen-Wallerstein, avec lequel il dut se battre en duel à la suite de quelques paroles inconvenantes prononcées publiquement. Le nouveau ministre fut, dans les conseils du pouvoir, le représentant et le chef du parti ultramontain. Son intolérance excita les réclamations unanimes des protestants, et, en 1844, le synode d'Anspach adressa au roi ses doléances respectueuses. M. d'Abel voulait que tous les signataires de l'adresse fussent traduits en justice comme prévenus de haute trahison. Mais l'intervention du prince Luitpold mit obstacle à ses projets, et le conseil d'État se prononça pour les mesures propres à garantir les droits de tous les cultes. (1er mars 1845).

L'année suivante, les représentants libéraux formèrent une protestation contre l'augmentation exagérée du nombre des couvents. On en comptait en Bavière plus de quatre-vingts, et la moitié au moins avaient été fondés depuis l'avénement de M. d'Abel au ministère. Celui-ci prit, devant la Chambre, la défense des corporations ecclésiastiques, tout en affirmant que jamais les jésuites ne seraient tolérés dans le royaume. C'est alors qu'il fut menacé, dans le sénat par le prince de Vrède d'une demande de mise en accusation. M. d'Abel s'inquiétait peu de ces orages; il se croyait sûr de conserver la faveur du roi, dont il favorisait la liaison avec Lola Montès (voy. ce nom); mais la nouvelle Pompadour déclara la guerre aux jésuites, et, comme M. d'Abel, irrité de ses tendances libérales, refusait de signer ses lettres de noblesse, la comtesse de Landsfeld renversa le ministère (13 février 1847). M. d'Abel céda la place au prince Wallerstein et fut envoyé comme ambassadeur à Turin. Après les événements de 1848, il revint en Bavière, et se fit élire, en 1849, membre de la chambre des représentants. Orateur de l'extrême droite, toujours dévoué au parti de l'intolérance, hostile à toutes les libertés, il a conservé, hors du pouvoir, toute son impopularité.

ABEL DE PUJOL (Alexandre-Denis), peintre français, membre de l'Institut, né à Valenciennes le 30 janvier 1785, étudia quelque temps à l'école de dessin de cette ville, et vint suivre à Paris les leçons de David, dont il a gardé la tradition. Remarqué à l'exposition de 1810, pour son *Jacob bénissant les enfants de Joseph*, il remporta, l'année suivante, le premier grand prix de peinture sur ce sujet : *Lycurgue présentant l'héritier du trône*, et travailla dès lors fréquemment pour la liste civile. Cet artiste, dont les premiers tableaux sont restés les plus estimés, a exposé: *Saint-Étienne prêchant l'Évangile*, à l'église Saint-Étienne du Mont (1817); *la Vierge au tombeau* (1819); *Achille de Harlay devant les ligueurs*, au musée de Versailles; *la Clémence de César*, au musée de Valenciennes; *Ruth et Noémi*, à Rennes; *Joseph expliquant les songes*, à Lille; *l'Amour cosmogonique*, etc. (1820-1843). Il a exécuté des peintures à fresque à la chapelle Saint-Roch de Saint-Sulpice, travaillé au plafond du grand escalier du Louvre, démoli en 1856, et concouru à la décoration de la galerie de Diane, à Fontainebleau. C'est de lui que sont les grisailles de la Bourse, qui imitent, à s'y méprendre, le relief de la sculpture. A l'Exposition universelle de 1855, il a envoyé avec son *Saint Étienne* et sa *Vierge au tombeau*, une toile nouvelle, *la Ville de Valenciennes encourageant les arts*, vaste allégorie où il occupe lui-même une place, et une grisaille, *les Danaïdes*.

Honoré, dans sa longue carrière, de toutes les distinctions, M. Abel de Pujol, a reçu une 2e médaille en 1810, une 1re en 1814, une de première classe en 1855, la décoration en 1822. Officier de la Légion d'honneur, en août 1835, il a été élu, la même année, membre de l'Académie des beaux-arts, en remplacement du baron Gros.

Il a un fils, né à Paris, vers 1815, qui s'occupe également de peinture, et a figuré plusieurs fois au Salon, depuis 1844. M. Abel de Pujol a épousé, en mars 1856, Mlle Grandpierre Deverzy (voy. ci-dessous).

ABEL DE PUJOL (Adrienne-Marie-Louise GRANDPIERRE DEVERZY, dame), femme peintre française, née, en 1798, à Tonnerre, et élève de son mari, débuta au Salon de 1836, par l'*Intérieur d'un atelier de peinture*, qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855. On cite encore : *Scène du roman de Gil Blas*, et *Portraits* (1842-1850), etc. Mariée en mars 1856, elle a figuré, sous son nouveau nom, au Salon de 1857. Elle a obtenu une 3e médaille en 1836.

ABERCORN (James HAMILTON, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1811 à Londres, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1786 à la pairie héréditaire; son second titre est vicomte Hamilton. Il fit ses études au collége de Christ-church à Oxford, succéda, en 1818, aux honneurs de son père qui, en 1790, avait été créé marquis d'Abercorn, et devint, en 1846, grand maître de la maison du prince Albert, charge qui lui ouvrait l'accès du conseil privé. Il appartient au parti conservateur, est lord lieutenant du comté de Donegall et porte, depuis 1844, les insignes de l'ordre de la Jarretière. De son mariage avec une fille du duc de Bedford (1832) il a dix enfants dont l'aîné, James, vicomte HAMILTON, est né en 1838 à Brighton. (Voy. HAMILTON.)

ABERCROMBY (sir Rolph), diplomate anglais, né en 1803, est le fils aîné du présent lord Dunfermline (voy. ce nom). Il débuta dans la carrière diplomatique par le poste d'attaché à la mission de Francfort (1821), passa, en 1824, à la Haye, puis à Paris, et devint, en 1826, secrétaire des plénipotentiaires chargés de discuter avec les États-Unis le principe de la réciprocité commerciale. Les négociations ayant été rompues, il fut quelque temps employé à la rédaction des protocoles (1827), fit partie de la mission particulière du Brésil (1828) et de celle de Bruxelles (1830), se rendit en 1831 à Berlin en qualité de secrétaire de légation, et fut nommé ministre résident à Florence, en décembre 1835. Depuis cette époque, il a représenté son pays auprès de la Confédération germanique (1839), de la Sardaigne (1840-1851), à laquelle, après les désastres de Charles-Albert, il a offert la médiation anglo-française, et des Pays-Bas (novembre 1851). Il a épousé, en 1838, la fille du comte de Minto.

ABERCROMBY (George-Rolph ABERCROMBY, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1838 à Leamington, descend du célèbre général de ce nom dont la veuve fut élevée, en 1801, à la pairie. Il a succédé, en 1852, aux honneurs de son père, et prendra place à la Chambre des Lords en 1860, époque de sa majorité.

ABERDEEN (George HAMILTON GORDON, 4e comte D'), célèbre homme d'État et pair d'Angleterre, né, le 28 janvier 1784, à Édimbourg, descend d'une ancienne famille écossaise qui a pour souche les ducs de Gordon; ses titres inférieurs sont vicomte Formartine, baron Haddo, Methlic, Tarves et Kellie. Connu d'abord sous le nom de lord Haddo, il fit ses études à Harrow, et au collége de Saint-Jean, de l'université de Cambridge, qui lui conféra, en 1804, le diplôme de maître ès arts. Cette même année, au retour d'une excursion en Grèce, il fonda la Société athénienne à laquelle on ne pouvait appartenir qu'à la condition d'avoir visité Athènes. En 1807, il fit son entrée dans la vie publique par sa nomination comme pair électif d'Écosse, et, sans se mêler aux débats, suivit la bannière du ministère tory dirigé alors par le duc de Portland. Après quatre ans de silence, il fut choisi comme l'organe de l'adresse en réponse au discours du prince régent (1810), et son discours où le bon sens mitigeait la morgue aristocratique, fit pressentir à son parti un homme d'État de plus.

L'occasion de mettre ses talents à l'épreuve ne se fit pas attendre. Au mois de juillet 1813, il partit pour Vienne en qualité d'ambassadeur et muni par lord Castlereag de tous les pouvoirs nécessaires pour détacher l'Autriche de l'alliance française; à travers beaucoup de difficultés créées par l'hésitation de l'empereur François, il atteignit le but de sa mission, et, avec le concours tacitement donné de M. de Metternich, prépara les conférences qui s'ouvrirent à Tœplitz. Les mobiles divers les plus propres à entraîner ou à convaincre furent employés par lui avec autant d'activité que de discernement. On le voit se préoccuper à la fois des délimitations d'un traité de frontières, de la quotité des subsides, des tarifs commerciaux, de la répartition des contingents militaires, etc. Le 3 octobre 1813, les négociations préliminaires furent arrêtées, et l'Autriche consentit à entrer dans la coalition déjà formée contre Napoléon par la Russie, la Prusse, la Suède et l'Angleterre.

Ce succès à peine obtenu, le jeune diplomate courut à Naples, décida le faible Murat à tourner ses armes contre la France, sous la promesse d'être maintenu sur le trône, et rejoignit le camp des alliés en marche sur Paris. A l'avant-garde autrichienne, il entra dans cette capitale où il signa le traité de paix du 1er juin 1814 avec Louis XVIII. Le même jour, il quittait le nom de lord Haddo et était élevé à la pairie héréditaire, avec le titre anglais de vicomte Gordon d'Aberdeen.

Tory pur, lord Aberdeen combattit vivement, à la Chambre haute, la politique de Canning, refusant ainsi aux idées nouvelles la part qu'il leur a faite depuis; il s'opposa à l'émancipation des catholiques d'Irlande, à l'importation des grains étrangers, de même qu'à la reconnaissance des républiques de l'Amérique espagnole. Peu de temps après la mort de Canning, il devint, sous les auspices du duc de Wellington, chancelier du duché de Lancastre (janvier 1828), charge qu'il abandonna au mois de juin pour prendre le portefeuille des affaires étrangères. A peine installé, il se trouva dans une position difficile et dut se faire pardonner l'acceptation d'événements qu'il avait hautement blâmés, entre autres l'intervention armée en Portugal, la bataille de Navarin qu'il avait appelée « un fatal accident, » et l'émancipation des catholiques. L'acte le plus important de son administration fut la reconnaissance du gouvernement de Juillet, concession faite à l'opinion et qui releva le cabinet de son impopularité.

Au mois de novembre 1830, lord Aberdeen, cédant le pouvoir aux amis du comte Grey, rentra dans l'opposition et se fit remarquer par l'ardeur singulière avec laquelle il encouragea les prétendants absolutistes, don Miguel et don Carlos, et il leur vint à diverses reprises publiquement en aide. Cependant, lorsqu'il fut chargé, dans le premier ministère Peel, de diriger les colonies (1834-1835), il s'associa à des mesures vraiment libérales : ainsi ce fut seulement après un discours fort remarquable qu'il prononça à la Chambre des Lords, que put passer le bill en faveur des dissidents religieux. Lors des luttes qui amenèrent la séparation de l'Église d'Écosse, il déploya la même tolérance et essaya de la conciliation.

La chute du ministère whig de lord Melbourne, tombé en minorité dans les élections générales de 1841, avait replacé au pouvoir sir R. Peel et rendu à lord Aberdeen la direction des affaires étrangères. Le même revirement s'opérait, à quelques semaines de là, en France, où M. Thiers avait pour successeur aux affaires M. Guizot, l'ami du comte d'Aberdeen. Le premier soin de celui-ci fut de renouer l'alliance française si gravement compromise par les événements de Syrie, alliance que Louis-Philippe regardait comme l'acte le plus glorieux de son règne et au maintien de laquelle le parti doctrinaire fit tant de sacrifices. L'entente cordiale, comme on l'appela, rapprocha, en apparence, les deux nations rivales; ce fut à elle qu'on dut la double visite de la reine d'Angleterre au château d'Eu et du roi des Français à Windsor. Grâce au parfait accord qui régnait entre les deux ministres des affaires étrangères, elle ne fut troublée ni par le droit de visite, si abusivement exercé sur nos bâtiments, ni par la chute d'Espartero qui était un échec pour l'influence anglaise, ni par la fameuse indemnité Pritchard. Au reste, la politique extérieure des tories était à la fois plus pacifique et plus brillante que celle de leurs prédécesseurs. Quant à lord Aberdeen, il fit preuve de cet esprit de clairvoyance et de modération qui sait faire à l'opinion et au progrès les concessions nécessaires. Il suivit volontiers sir R. Peel sur le terrain des réformes économiques, et, par un heureux revirement, s'associa sans scrupules à la grande mesure de l'importation libre des grains étrangers. Mais une négociation dont l'honneur lui revient tout entier, c'est le traité qui réglait la question de l'Orégon. L'esprit public poussait le gouvernement américain à s'emparer de ce vaste territoire. Quelque inclination qu'il eût pour la paix, lord Aberdeen s'opposa fermement à cet acte d'usurpation, et sa déclaration d'en faire un *casus belli*, détermina le président Polk à des négociations qui firent disparaître jusqu'au prétexte de ce fâcheux conflit (juin 1846).

Ce fut le dernier acte important qu'il accomplit avant de suivre dans sa retraite son chef et son ami (3 juillet 1846), avec les opinions duquel il s'unit dorénavant dans une glorieuse solidarité. Aussi refusa-t-il la place que lord J. Russell lui offrit dans son ministère. En dehors du pouvoir, il se montra fidèle aux principes qu'il venait de soutenir: en dissidence avec lord Palmerston, dans l'affaire Pacifico (1850), il n'en rendit pas moins aux qualités de son adversaire un éclatant hommage, et dans la discussion du bill contre l'épiscopat catholique (1851), il opposa les droits de la tolérance à une législation exceptionnelle.

Après avoir refusé, lors de la crise de 1851, de se rapprocher des protectionnistes, lord Aberdeen fut appelé à prendre la succession du ministère mort-né de lord Derby (décembre 1852) et composa ce cabinet de whigs, de peelites et même de radicaux. Il présida comme premier lord de la trésorerie, cette coalition de chefs de partis, où se trouvaient réunis les lords Lansdowne, Palmerston, J. Russell, M. Gladstone, sir W. Molesworth, etc. Les deux actes les plus saillants de son administration furent l'alliance offensive et défensive conclue avec la France (1853) et la déclaration de guerre à la Russie (1854); le premier réalisait le plus cher de ses vœux, le second fut l'objet de ses plus vives répugnances, et cela devait être aux yeux de l'homme d'État qui avait proclamé le principe de non-intervention, un dogme politique. Le soin qu'il mit, dans son discours, à ne pas s'associer au sentiment public contre la Russie, la bienveillance trop marquée de Nicolas à son égard, l'hésitation et la faiblesse de sa conduite le rendirent tout à fait impopulaire. A la suite de la prise en considération par le parlement de la proposition Rœbuck, qui rejetait sur la négligence ministérielle la mauvaise organisation de l'armée de Crimée, il se retira (février 1855) avec tout le cabinet, devant la plus imposante majorité qu'aucun ministre eût subie depuis le bill de la réforme parlementaire. Il eut pour successeur lord Palmerston. Depuis cette époque il se tient à l'écart, accepté par les conservateurs comme leur chef le plus éminent et par la Chambre comme un conseiller toujours écouté.

Lord Aberdeen fait partie du conseil privé, depuis 1814, et il a reçu, en 1855, les insignes de l'ordre de la Jarretière. Il s'est marié deux fois: la première, avec la fille aînée du marquis d'Abercorn (1803), de laquelle il n'a point eu de postérité; la seconde, avec la veuve du vicomte Hamilton (1815). Il a de cette dernière, qui est morte en 1833, quatre enfants dont l'aîné est lord Haddo. (Voy. Haddo et Gordon).

ABERGAVENNY (révérend William Nevill, 4e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1792, descend de l'ancienne famille de Nevill, élevée en 1450 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Nevill, il fut élevé au collége de la Madeleine, à Cambridge, entra ensuite dans les ordres et administra les paroisses de Birling, dans le Kent, et de Frant, dans le Sussex. En 1845 il prit la place de son frère à la Chambre des Lords et vota avec les défenseurs de l'aristocratie et de l'Église. De son mariage avec miss Leeke (1824), il a quatre enfants dont l'aîné, William, vicomte Nevill, est né en 1826 et a servi quelque temps dans les gardes.

ABINGDON (Montagu Bertie, 6e comte d'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1808, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1572 à la pairie héréditaire, sous le nom de baron Norreys, qui est son second titre nobiliaire; il fut élevé à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1834, le diplôme de docteur en droit, et siégea pendant vingt-deux ans à la Chambre des Communes pour la ville et le comté d'Abingdon, où ses grands biens assuraient sa constante réélection (1832-1854). A cette dernière date il prit le nom et la place de son père à la Chambre des Lords, où il fit partie de la minorité politique qui se rallie aux principes de lord Derby. En 1855, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Berks. Marié à la fille de E. G. Harcourt (1835), il a huit enfants dont l'aîné, Montagu-Arthur, baron Norreys, est né à Londres, en 1836.

ABINGER (Robert-Campbell Scarlett, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1794, à Londres, est fils de sir J. Scarlett, président de l'Échiquier, élevé en 1835 à la pairie héréditaire. Après avoir fait son éducation à l'université de Cambridge, il étudia le droit à l'école d'Inner Temple et fut admis au barreau en 1818. Envoyé à la Chambre des Communes, de 1835 à 1837, par Norwich, il y rentra pour Horsham, aux élections générales de 1841, et fut un des partisans de la politique de sir R. Peel. En 1844, la mort de son père l'appela à la Chambre des Lords où il continue d'appartenir au parti conservateur. De son mariage avec la fille de G. Smith (1824), il a deux enfants dont l'aîné, William-Frédéric Scarlett, né en 1826, à Abinger-Hall (comté de Surrey), a pris du service dans les gardes et a été nommé major, pour sa conduite en Crimée.

ABOUL-SOOUD (*le Père des prospérités*), poëte arabe, né d'une pauvre famille, dans un village

de la basse Égypte, vers 1828, fréquenta l'école de son quartier, et dut à l'intelligence et à l'aptitude qu'il montra dans ses premières études, d'être compris dans le petit nombre d'élèves qu'on choisissait, chaque année, dans les écoles primaires, pour leur faire suivre le cours de l'*École des langues* que Mohammed-Ali avait fondée au Caire et où l'enseignement, large et libéral, embrassait les langues orientales, le Koran, l'histoire de l'Orient et l'histoire universelle, la géographie et les autres connaissances de l'Europe, ainsi que les langues de l'Occident. Aboul-Sooud fut un des élèves les plus distingués de cette école, et, lorsqu'il en sortit, le gouvernement égyptien lui offrit une place dans l'administration qui, tout en lui assurant l'existence, lui laissait assez de loisir pour cultiver l'étude et la poésie.

Dans ses premiers vers, il commença par imiter les poëtes élégiaques de l'Arabie. Mais il ne tarda pas à s'affranchir de tout esprit de servilité et à être lui-même. Toutefois, dans ses romances (*maouals*) et dans ses odes (*kacida*), il n'en demeura pas moins toujours très-attaché à ce fonds d'idées, mystiques et voluptueuses à la fois, où les poëtes arabes puisèrent d'habitude leurs inspirations. Comme eux, il chanta dans des vers très-imagés, harmonieux, brûlants, l'amour, les molles délices, sans cesser d'invoquer la pensée et le grand nom d'Allah. Quelques-unes des romances d'Aboul-Sooud sont devenues très-populaires au Caire. L'avénement de Mohammed-Saïd lui inspira une *kacida* qui a de l'éclat et de la vigueur, et dont un chronogramme, au premier et au dernier hémistiche, donne le chiffre de l'année 1271 de l'hégire. Il fit, sur la chute de Sébastopol, un dithyrambe qui révèle un ordre d'idées et de sentiments jusqu'ici peu connus en Orient : européenne au fond, musulmane par la forme, cette pièce exprime sous des images tout orientales des aspirations vers un idéal de civilisation supérieure et vers l'alliance fraternelle de tous les peuples.

L'œuvre de prédilection d'Aboul-Sooud est un poëme encore inédit de mille vers, une myriade (*elfia*) dont Mohammed-Ali est le héros, épopée dans le genre des *Moallakak*, qui toutefois n'admet de merveilleux que celui de l'histoire et de la philosophie. Le docteur Perron est le premier en France qui ait fait mention d'Aboul-Sooud.

ABOUT (Edmond-François-Valentin), littérateur français, né à Dieuze (Meurthe), le 14 février 1828, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, remporta, en 1848, le prix d'honneur de philosophie et entra à l'École normale, d'où il passa, en 1851, à l'École française d'Athènes. Pendant son séjour en Grèce, il ne resta pas étranger aux recherches archéologiques et rédigea un mémoire intitulé : *l'Ile d'Égine* (Paris, 1854, in-8). Mais peu soucieux de s'enfermer dans des travaux de pure érudition, et certain de trouver par lui-même, en dehors de l'Université, le chemin de la réputation et de la fortune, il préparait les matériaux de quelques livres qui n'ont rien de commun avec l'archéologie ou le professorat. De retour à Paris, en 1853, il débuta dans les lettres par un succès : *la Grèce contemporaine* (1855, in-16), qui, publiée dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, parvint rapidement aux honneurs de la réimpression en France et de la traduction à l'étranger. Cet ouvrage, où le peuple hellénique était traité avec une sévérité qui fut taxée d'ingratitude et que les événements des années suivantes ont si vite justifiée, offrait déjà, dans la forme, les qualités qui distinguent toutes les œuvres de l'auteur : une facilité vive et légère, de l'esprit jusqu'à l'abus et les meilleures qualités d'un style vraiment français.

M. About reçut alors des encouragements de toute sorte. La *Revue des Deux Mondes* accueillit immédiatement *Tolla* (1855, in-16), roman plein de détails autobiographiques, qui avait été inspiré par un livre très-peu connu : *Vittoria Savorelli, istoria del secolo* XIX (Paris, 1841, in-8). Quoiqu'il eût indiqué tout d'abord cette source, l'auteur se vit en butte à de bruyantes accusations de plagiat, surtout de la part de la *Revue de Paris* et du feuilleton de *la Presse*, et il eut contre lui les timorés, qui blâmaient son impatience de parvenir, et les envieux, qui ne lui pardonnaient pas de troubler la quiétude de certaines positions acquises. Rien ne le déconcerta. L'orage n'était pas calmé qu'il risquait, sur la scène classique du Théâtre-Français, une comédie en trois actes, *Guillery*, intitulée d'abord *l'Effronté* (2 février 1856). Cette pièce, reçue et jouée sans aucun retard et avec une solennité inusitée, eut une chute éclatante : elle fut retirée après deux représentations. Une revue étincelante sous le titre de, *Voyage à travers l'Exposition des beaux-arts* (1855, in-16) et une suite de charmantes nouvelles, *les Mariages de Paris* (1856, in-16), obtinrent un succès qui compensait, et au delà, les attaques de la critique envers l'auteur de *Tolla* et de *Guillery*. Il accepta cependant une place au *Figaro*, pour engager contre ses détracteurs, par manière de représailles, une polémique pleine de spirituelles impertinences sous les pseudonymes de Valentin (de Quévilly) et de vicomte de Quévilly. Le feuilleton littéraire du *Moniteur*, auquel il avait déjà donné *les Mariages de Paris*, a reçu de lui, dans ces deux dernières années, *le Roi des montagnes* (1856, in-16), *Germaine* (1857, in-16), *les Échasses de maître Pierre* (1857), trois romans, ainsi que *Nos artistes au Salon de* 1857, nouvelle revue de peinture. Publiées en volumes, toutes ces œuvres ont fait à ce jeune auteur une des plus grandes places dans la littérature contemporaine. Il vient d'être décoré.

ABRAHAM-DUBOIS (Abraham DUBOIS, plus connu sous le nom D'), magistrat français, ancien député, est né à Granville (Manche), en 1792, prit part aux dernières guerres de l'Empire et s'établit comme notaire dans sa ville natale, dont il fut maire après la révolution de Juillet. Élu en 1832 député d'Avranches sous les auspices de l'opposition, il ne tarda pas à se rallier au ministère, dont il appuya la plupart des actes jusqu'en février 1848. Il n'en vint pas moins représenter la Manche à l'Assemblée constituante. Nommé, en 1833, à la Cour des comptes référendaire de seconde classe, il fait, depuis 1854, partie de la première classe. On a de lui des *Lettres de Sicile* (1844). M. Abraham Dubois est, depuis 1831, chevalier de la Légion d'honneur.

ABRAHAMS (Nicolas-Christian), archéologue danois, né, à Copenhague, le 6 septembre 1798, s'occupa d'abord de droit romain, puis de langues modernes. Dans l'année 1819, et, de 1825 à 1828, il visita l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la France, et fit un assez long séjour à Paris pour y étudier les monuments de la littérature française du moyen âge. Le fruit de ses recherches a été un mémoire intitulé : *de Roberti Waci carmine quod inscribitur Brutus* (Copenhague, 1828, in-12). De retour dans sa patrie il prit le grade de maître ès arts et fut nommé lecteur (1829), puis professeur adjoint de langue et de littérature française (1832) et de littérature allemande (1839) à l'université de Copenhague.

M. Abrahams a été à plusieurs reprises mem-

bre ou président du conseil de la Société pour les progrès de la littérature et de l'Union artistique à Copenhague. Il est chevalier du Danebrog (1845) et de l'ordre suédois de l'Étoile polaire (1853). Sa *Description des manuscrits français du moyen âge et de la Bibliothèque royale de Copenhague, précédée d'une notice historique sur cette bibliothèque* (Copenhague, 1844, in-4, avec 3 planches) lui a valu le titre de chevalier de la Légion d'honneur (1847) et une médaille en or de la part du roi de Prusse (1845). Il a aussi publié une *Grammaire française* à l'usage des Danois, qui a eu trois éditions de 1845 à 1852; *Balthasari Castilionei aulici liber tertius secundum veterem versionem gallicam* (Copenhague, 1848, in-4) et un assez grand nombre d'articles dans la *Biographie générale*.

ABRAHAMSON (Joseph-Nicolas-Benjamin), officier et pédagogue danois, né le 6 décembre 1789, est fils d'un archéologue distingué. Attaché comme capitaine à l'état-major danois, il vint en France avec les armées alliées (1815), et profita du séjour qu'il y fit pour étudier les méthodes d'enseignement simultané récemment importées d'Angleterre. De retour en son pays, il s'efforça de les propager par ses démarches et par ses écrits; parmi ces derniers, il faut remarquer l'ouvrage intitulé: *de l'Enseignement mutuel* (om indbyrdes Undervüsnings Vœsen og Vœrd; Copenhague, 1822-1827, 3 vol.), qu'il rédigea en collaboration avec M. Münster, prévôt du chapitre ecclésiastique d'Aarhuus. Chargé de la réorganisation et de la surveillance des écoles primaires, il perdit ces fonctions en 1832, sous le prétexte que ses méthodes n'apportaient que du désordre dans l'enseignement. M. Abrahamson a aussi dirigé jusqu'en 1836 l'École militaire de Copenhague.

ABRANTÈS (Adolphe-Alfred-Michel JUNOT, duc D'), chef actuel de la famille de ce nom, né en 1810, est le second fils du maréchal Junot, créé duc d'Abrantès en 1808. Il hérita du titre paternel en 1851, à la mort de son frère aîné, Napoléon d'Abrantès, connu également par des romances et des pièces de théâtre, et par l'éclat de quelques excentricités. M. Adolphe d'Abrantès embrassa la carrière militaire, et suivit en Afrique, comme capitaine d'état-major, le général Mac-Mahon. Élevé au grade de chef d'escadron d'état-major, le 10 mai 1852, il est aujourd'hui aide de camp du prince Jérôme. Il est officier de la Légion d'honneur et a épousé, en 1845, la fille du baron Lepic, général de brigade.

Les deux sœurs aînées du duc d'Abrantès, Constance et Joséphine, sont connues en littérature sous le nom de leurs maris (voy. AUBERT (Constance) et AMET (Joséphine).

ABREU, voy. CARREIRA (vicomte DE).

ABZAC (Raymond DE VANDIÈRE DE VITRAC, vicomte D'), agriculteur français, né, le 1[er] janvier 1800, à Loudonie (Dordogne), fut adopté, en 1828, par son grand-oncle, le vicomte d'Abzac, commandant du manége du roi à Versailles, et ancien directeur du haras du Pin. Au sortir du collége de Périgueux, il fut attaché, jusqu'en 1830, à la maison du roi, comme élève, puis comme écuyer du manége. A la révolution de Juillet, il se retira dans sa propriété de Milon-la-Chapelle, près Chevreuse (Seine-et-Oise), où il s'est livré avec succès jusqu'à ce jour à l'agriculture et à l'élève du cheval, non moins utile à son département par les exemples qu'il donne que par les fonctions qu'il remplit. Membre du comice et de la Société d'agriculture de Versailles, et président de cette société, en 1849, il a organisé et dirigé, pendant dix-huit ans, le service gratuit des étalons. Défrichements, irrigations, perfectionnement du matériel, il a suivi ou hâté, en agriculture, tous les progrès. Il avait notamment devancé la méthode anglaise du drainage, par l'usage des pierrées dans ses prés.

ACCENTI (N....), patriote roumain de la Transylvanie, né vers 1822, était professeur à Bucharest, lorsque éclata la révolution de Juin 1848. Sans prendre une part officielle aux affaires, il eut une grande influence sur le mouvement des esprits durant cette courte période. Doué d'une éloquence mâle et pathétique, faite à l'image du peuple d'où il était sorti, il réunissait chaque jour dans le Champ de la Liberté, à Bucharest, un groupe de plusieurs milliers d'auditeurs qu'il électrisait en leur commentant les articles de la constitution. Après la chute de la caïmacamie, il retourna en Transylvanie, où la guerre des magyars contre l'Autriche excita bientôt de violentes secousses. La population roumaine, opprimée par les magyars, s'étant levée en armes, à la voix de l'intrépide Janko, Accenti se trouva à la tête d'un corps nombreux de partisans, avec lequel il guerroya pendant près de huit mois contre les magyars. Sa réputation de bravoure surpassait celle de Janko lui-même. Trompé comme lui, dans ses patriotiques espérances par l'Autriche, oublieuse des promesses qu'elle avait faites aux Roumains au jour du danger, il rejeta fièrement les décorations et titres qui lui étaient offerts, et se retira avec sa famille dans une terre qu'il prit à ferme et qu'il cultive lui-même.

ACHARD (Jacques-Michel-François, baron), général français, sénateur, est né le 14 octobre 1778, à l'île de Sainte-Lucie (Antilles). Enrôlé volontaire dans le 2[e] bataillon de Sainte-Lucie, le 17 avril 1793, il obtint, le 22 mai 1797, le grade de lieutenant, après avoir passé par tous les grades inférieurs. Tombé au pouvoir des Anglais, il fut, après deux ans d'une dure captivité, incorporé dans le 13[e] léger qui devint le 19[e] de la même arme, fit les campagnes de Vendée et d'Italie, passa le mont Saint-Bernard et assista aux batailles de Marengo et du Mincio.

Lors de l'expédition de Saint-Domingue dont il fit partie, il fut nommé adjudant-major pour sa conduite dans une affaire contre le général noir Maupas, et obtint le grade de capitaine des grenadiers de la garde du général en chef, après une action d'éclat dans la plaine du Cul-de-Sac (11 août 1803), où il reçut vingt-trois coups de sabre, dont treize sur la tête. Après la capitulation de Rochambaud, il revint en France, et fit, comme capitaine au 5[e] léger, la campagne de 1807, et assista à toutes les batailles de Prusse, de Pologne, etc. Promu au grade de chef de bataillon au 26[e] léger, et décoré en 1809, il fut nommé colonel du régiment de l'île de France, le 17 février 1811. Dans la campagne de Russie, il prit le commandement du 108[e] de ligne, et coopéra activement au passage du Niémen. A Mohilev, un boulet lui fractura le bras, et néanmoins, deux heures après, il se signalait en reprenant une batterie de réserve qui avait été enlevée par les Russes, et méritait d'être cité au treizième bulletin. Il prit part à la bataille de la Moskowa et au passage de la Bérésina, où il sauva son aigle malgré l'ordre de la détruire. A son retour, il réorganisa son régiment à Anvers et rejoignit le 13[e] corps, placé sous les ordres du maréchal Davoust.

Louis XVIII, à sa première rentrée, le nomma chevalier de Saint-Louis et officier de la Légion

d'honneur. Créé général de brigade, pendant les Cent-Jours (5 mai 1815), il fut chargé du commandement de la Mayenne; mais, après Waterloo, il se vit retirer son grade et fut mis en non-activité. En 1818, sous le ministère de Gouvion Saint-Cyr, il rentra dans le service et fut successivement colonel de la légion du Lot et du 18e de ligne. Il fit la campagne de 1823 en Espagne, et fut, à cette occasion, promu maréchal de camp. Nommé inspecteur général d'infanterie le 23 juin 1824, il exerça ces fonctions jusqu'en 1830. Il fit alors partie de l'expédition d'Afrique, et s'empara de Médéah. Élevé au grade de général de division, et nommé de nouveau inspecteur général d'infanterie, le 13 décembre de la même année, il fut chargé de couvrir le siége d'Anvers. En 1837, il fut mis à la tête de la 5e division militaire, et y resta jusqu'en 1846, époque où il fut placé dans le cadre de réserve.

Pair de France en 1845, représentant de la Moselle en 1849, le général Achard qui fut souvent chargé de missions diplomatiques, a été nommé sénateur en 1852. Grand'croix de la Légion d'honneur depuis 1845, il est aussi membre de plusieurs ordres étrangers.

ACHARD (Louis-Amédée-Eugène), romancier français, né à Marseille, en avril 1814, fut d'abord destiné au commerce. Il alla à vingt ans, en Algérie, coopérer à la fondation d'une entreprise agricole, qu'il abandonna, en 1835, pour devenir chef du cabinet du préfet de l'Hérault. Il avait déjà débuté comme littérateur dans *le Sémaphore de Marseille*, lorsqu'il vint à Paris, en 1838, et s'attacha à la rédaction de quelques petits journaux, *Vert-Vert*, *l'Entr'acte*, *le Charivari*, où il ne tarda pas à se faire un nom. Lors de la fondation du journal *l'Époque* (1845), il fut chargé du *Courrier de Paris*, et les *Lettres parisiennes* qu'il publia sous le pseudonyme de Grimm, eurent de la vogue. En 1846, il fut choisi pour accompagner en Espagne le duc de Montpensier, en qualité d'historiographe des fêtes de son mariage. L'année suivante, il faisait paraître dans *l'Esprit public* le joli roman de *Belle-Rose* (1847, 5 vol. in-8), le plus souvent réimprimé de ses ouvrages.

Après la révolution de 1848, M. Achard se jeta dans la presse politique, et fonda (mai 1848) *le Pamphlet*, journal illustré qui parut jusqu'à l'insurrection de juin. Dans ces tristes journées, M. Achard vit son frère tomber à ses côtés, atteint de deux coups de feu, et fut lui-même fait prisonnier par les insurgés. Capitaine d'état-major de la garde nationale, il se démit de ce grade après la destitution du général Changarnier. En 1849, il entra au journal *l'Assemblée nationale*, et y donna *la Chasse royale* (1849-1850, 7 vol. in-8). En 1850, blessé très-grièvement en duel par M. Fiorentino, à la suite d'un article du *Corsaire*, M. Achard dut, pour se guérir, aller prendre les eaux d'Aix. De là, son livre, *une Saison à Aix-les-Bains*. Il est, en outre, auteur de quelques proverbes, de plusieurs itinéraires de la *Bibliothèque des Chemins de fer*, et de nouvelles insérées dans la *Revue des Deux-Mondes*. M. Am. Achard est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847.

Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : *une Arabesque* (1840, in-8); *les Petits-fils de Lovelace* (1854, 3 vol. in-8); *les Châteaux en Espagne*, recueil de nouvelles (1854, in-18); *la Robe de Nessus* (1854, 3 vol. in-8); *Maurice de Treuil*, *Madame Rose*, *le Clos-Pommier* (1856-1857, in-18).

ACHARD (Alexis-Jean), peintre français, né à Voreppe (Isère), en 1807, vint, en 1835, à Paris, où il s'exerça quelque temps à la peinture, et fit ensuite un voyage en Égypte; à son retour, il débuta par un *Paysage* au salon de 1839, et renouvela plusieurs fois ses envois, bien qu'à de longs intervalles. Il a surtout exposé : *Vue prise aux environs du Caire*, *la Vallée du Graisivaudan*, les *Hameaux* et la *Vallée de l'Isère* (1844); *la Grande Chartreuse* (1845); *les Peupliers de Neuville*, sur les bords de l'Ain, *le Parc du Raincy*, *le Moulin de Crémieu* (1848), *un Sentier du Dauphiné*, *un Effet d'automne dans la vallée de l'Isère*, acquis par le ministère d'État (1853); *une Matinée*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Ferme abandonnée*, *Vue d'Anvers* (1857), etc.

M. Jean Achard a obtenu une 3e médaille en 1844, deux secondes en 1845 et 1848, et une de troisième classe à la suite de l'Exposition de 1855.

ACHARD (Frédéric-Adolphe), acteur et chanteur comique français, né à Lyon, le 4 novembre 1808, fils d'un ouvrier tisseur de soie, fut d'abord destiné à la même profession; mais sa vocation l'entraîna vers le théâtre. Après quelques succès sur de petites scènes de société, un début au théâtre des Célestins, à Lyon, et des excursions dramatiques dans le midi de la France, il s'était fait particulièrement connaître à Grenoble, Saint-Étienne, Lyon, Roanne et Bordeaux. Les encouragements de Mlle Déjazet, avec laquelle il eut l'occasion de jouer dans cette dernière ville, l'amenèrent à Paris. Il y débuta, et créa ensuite sur la même scène, le 10 juillet 1834, au Palais-Royal, avec un succès particulier, Titi le talocheur dans *la Tirelire*, *l'Enfant du faubourg*, *Bruno le fileur*, Jacques dans *le Ramoneur*, etc. M. Achard s'est fait, en outre, une réputation à part dans la chansonnette. *Le Moutard de Paris*, *Petit-Pierre*, et une foule d'autres bluettes chantantes lui ont fait autant de popularité que ses meilleures créations dramatiques; il joignait aux avantages d'un jeu plein de verve et de franchise, une voix agréable, pénétrante, et plus de savoir musical que n'en exige ce modeste genre; l'acteur comique avait fait en effet des études sérieuses au Conservatoire, où il avait remporté un second et un premier prix de vocalisation. — M. Achard est mort au mois de juillet 1856, laissant une fortune assez considérable et un nom universellement estimé.

Son fils, M. Léon ACHARD, né à Paris, en 1832, reçu avocat en 1852, puis élève du Conservatoire, où il obtint le premier prix d'opéra-comique en 1854, a tenté divers essais sur les petites scènes de Paris et de la province, et débuté (octobre 1854) au Théâtre-Lyrique, où il a chanté deux ans.

ACHENBACH (André), peintre allemand, né à Cassel, le 29 septembre 1815, vint de bonne heure à Dusseldorf, où il étudia sous Schirmer, et se livra spécialement au paysage. Ses principaux tableaux portent le nom général de *Vues* et sont empruntés aux natures si diverses des bords du Rhin, de la Norvége et de l'Italie. Il a surtout réussi à rendre la poésie de la mer.

M. Achenbach qui avait déjà figuré plusieurs fois aux Expositions de Paris, a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec cinq paysages : *Marée haute à Ostende; Vue de Corleone en Sicile; Mer orageuse sur la côte de Sicile; Kermesse en Hollande; Clair de lune; Paysage.* Il a obtenu une 3e médaille en 1844, deux secondes en 1844 et 1848, et une de première classe en 1855. Il a de plus obtenu la grande médaille d'or aux Expositions de Prusse et de Belgique. Comme peintre d'architecture, M. Achenbach jouit d'une certaine renommée; on vante enfin ses carica-

la Fille du Danube, ballet en deux actes (1836); *le Fidèle berger*, en trois actes, qui eut plus de succès à l'étranger qu'à Paris (1837); *le Brasseur de Preston*, en trois actes (1838); *la Rose de Péronne*, en trois actes (1840); *le Roi d'Yvetot*, en trois actes (1842); *le Diable à quatre*, ballet en deux actes (1845); *Griselidis ou les Cinq sens*, ballet en trois actes (1848); *le Toréador*, en deux actes (1849); *Giralda*, en trois actes (1850); *Si j'étais roi*, en trois actes (1852); *le Bijou perdu*, en trois actes, qui révéla Mme Cabel; *la Poupée de Nuremberg*, en un acte (1853); *le Corsaire*, ballet en trois actes (1855), etc.

M. Ad. Adam a retouché en outre l'instrumentation de quelques opéras anciens, lors de leur reprise, entre autres *Richard*, de Grétry, et *le Déserteur*, de Monsigny. Il a achevé un opéra laissé imparfait par Monpou, *Lambert Simnel*. Il a aussi écrit de la musique religieuse, notamment deux *messes solennelles*, exécutées à Saint-Eustache (26 mars 1847, et 22 novembre 1850), et qui lui ont fait, la dernière surtout, le plus grand honneur. Il a enfin composé plusieurs cantates officielles, entre autres celle en l'honneur de la prise de Sébastopol.

La musique de cet infatigable compositeur eut à la fois les avantages et les inconvénients de la fécondité. Vive, légère, facile, elle n'exige pas plus d'efforts d'attention qu'elle n'a coûté de travail. Le rhythme en est toujours nettement marqué, l'orchestration naturelle; mais les mélodies manquent souvent de caractère ou de nouveauté, et ordinairement de distinction. Quelques-unes pourtant, comme celles du *Chalet* ou de *Giselle*, réunissent ces trois mérites; mais la critique n'a paru s'en souvenir que pour les opposer aux productions trop hâtives de ces derniers temps, et regretter que l'auteur ne se souvînt pas lui-même de ce que la perfection de ces œuvres renfermait de promesses. M. Ad. Adam, avait été nommé officier de la Légion d'honneur, le 25 avril 1847.

ADAM (Albert), peintre allemand, né à Nordlingue, en 1786, étudia la peinture à Nuremberg, puis à Munich. En 1809, il prit part à la campagne contre l'Autriche et esquissa sur le champ de bataille ses premiers tableaux militaires. En 1810, le vice-roi d'Italie, Eugène, le prit à son service, et l'emmena dans l'expédition de Russie. M. Adam resta jusqu'en 1815 auprès du vice-roi et ne retourna en Allemagne qu'après la paix. Depuis, il a exécuté un certain nombre de tableaux ou d'esquisses de batailles, ainsi que des animaux. Nous citerons de lui un album intitulé : *Voyage pittoresque militaire* et une *Bataille de la Moskowa* (1835), pour le roi Louis de Bavière. Un grand nombre de ses dessins les plus remarquables se trouvent dans les collections du feu roi Maximilien et de M. de Rothschild. Dans ces derniers temps, il a fait paraître un second album intitulé : *Souvenirs de la campagne de l'armée autrichienne en Italie en* 1848-1849.

ADAM-SALOMON (Antony-Samuel), sculpteur français, né à la Ferté-sous-Jouarre, en 1818, d'une famille israélite, fut élevé à Fontainebleau, où il passa quelques années dans le commerce, connut l'Italien Vercelli, et entra comme modeleur, vers 1838, dans la manufacture de M. Jacob-Petit. A cette époque il exécuta son *Béranger*, la plus vraie et la plus populaire des reproductions des traits de ce poëte, et vint ensuite à Paris, comme pensionnaire du département, pour étudier la sculpture. Il a fait plusieurs voyages artistiques en Suisse et en Angleterre.

M. Adam-Salomon, qui a exposé deux fois aux Salons, sous le pseudonyme d'*Adama* (1844-1846), a donné entre autres œuvres : *Copernic*, *Amyot*, médaillons; *Hermann* le violoniste; *miss Georgine*, *M. Hector de Laborde*, *l'amiral de Rigny*, bustes en marbre. En dehors des Expositions annuelles, il a exécuté un admirable bas-relief de *Charlotte Corday*, qui a déjà occasionné seize procès en contrefaçon; les bustes de *Lamartine* et de *Rossini*, pour les États-Unis; le premier reproduit plusieurs fois; ceux du docteur *Amussat*, pour l'Académie de médecine; de *Léopold Robert*, pour les galeries du Louvre; de *Mme de Girardin;* celui de *Marie-Antoinette*, pour Mme Rothschild; le monument funéraire du duc de Padoue, aux Invalides, et termine en ce moment *le Génie de la musique* et *l'Étude*, au nouveau Louvre, etc.

Adam-Salomon (Georgine-Cornélie Coutellier, dame), femme du précédent, depuis 1850, a exposé en 1853 plusieurs médaillons. Elle s'est tournée depuis vers les questions de morale et d'éducation, et elle a publié récemment : *de l'Éducation, d'après Pan-Hoei-Pan*, précédé d'une *préface* de M. de Lamartine (1856, in-32).

ADAMS (John-Couch), astronome anglais, est né vers 1816, près Launceston (comté de Cornouailles). Fils d'un fermier, il ne se sentit aucun goût pour les travaux de la terre; on l'envoya au collége Saint-Jean, à Cambridge, où son aptitude particulière pour l'étude des sciences abstraites le fit nommer bientôt répétiteur de mathématiques, place modeste qu'il occupe encore aujourd'hui. En 1841, il entreprit de rechercher la cause des irrégularités auxquelles donnait lieu la rotation d'Uranus, afin de savoir si on pouvait les attribuer à l'influence d'une planète inconnue située dans sa sphère. On sait que M. Le Verrier (voy. ce nom) ne commença que dans l'été de 1845, et sur l'invitation d'Arago, à s'occuper de la théorie d'Uranus et à se livrer à cette longue suite de calculs qui devaient avoir pour résultat de déterminer l'existence, l'orbite et la position de la planète *Neptune*, jusque-là invisible à nos télescopes. M. Le Verrier, qui publia immédiatement le fruit de ses travaux et eut la confiance d'annoncer solennellement à l'Institut, le 1[er] juin 1846, l'apparition prochaine de la planète et la région du ciel qu'elle occuperait au premier jour de l'année suivante, eut naturellement tout l'honneur de cette belle découverte.

Le mérite de M. Adams n'en est pas moindre. Ses recherches sont antérieures, sans contredit, à celles de M. Le Verrier; le savant Humboldt s'est empressé de le reconnaître dans le *Cosmos*. Il est à regretter, pour l'honneur du jeune astronome, qu'elles soient restées inédites. Il fit part, en 1844, de ses premiers résultats, mais sans rien confier à l'impression, au professeur Challis, et avec quelques changements à M. G. B. Airy, l'astronome royal, au mois d'octobre 1845. Ce dernier eut encore communication des résultats définitifs, corrigés de nouveau en septembre 1846, au moment où le savant français venait de donner aux siens tout l'éclat de la publicité. Aussi la Société d'astronomie de Londres pensa faire acte de justice en partageant son prix annuel entre les deux compétiteurs. Les faits historiques qui se rapportent à cette découverte ont été détaillés avec impartialité par M. Airy dans les *Monthly notices of the royal astronomical Society* (1854, t. VII, 9).

ADDINGTON (Henry Unwin), diplomate anglais, né en 1790, près Henley, est cousin du vicomte Sidmouth. En sortant du collége de Winchester, il fut admis au ministère des affaires étrangères et accompagna lord Amherst en Sicile

1808). Durant le blocus continental, il fut chargé de diverses missions relatives à des questions politiques auprès des cours de Berlin et de Stockholm; il se trouvait à Washington lorsqu'il fut choisi, en 1826, pour régler le différend commercial qui s'était élevé entre l'Angleterre et les États-Unis. Il alla ensuite représenter son pays en qualité d'envoyé extraordinaire à Francfort (1828) et à Madrid (1829). Sa connaissance des cours étrangères et son habileté diplomatique le firent appeler, en 1842, au *foreign-office* où, pendant douze ans, il a rempli les fonctions de sous-secrétaire d'État. Lorsqu'il les résigna en mars 1854, il reçut le titre de conseiller privé.

ADELON (Nicolas-Philibert), médecin français, membre de l'Académie impériale de médecine, est né à Dijon (Côte-d'Or), en 1780. Compatriote de Chaussier, il vint à Paris faire ses études médicales sous le patronage de cet illustre professeur, dont il devint l'élève favori. Il s'appliqua d'abord à l'étude de la physiologie. Sa thèse pour le doctorat *sur les Fonctions de la peau* (1809), révélait déjà la tendance dogmatique qui devait l'entraîner vers l'enseignement.

Le premier ouvrage qui attira l'attention sur lui fut une *Analyse du cours du docteur Gall, ou Anatomie physiologique du cerveau d'après son système* (1818, in-8). Gall revit lui-même les épreuves de ce livre. En 1821, il fit paraître dans le *Grand dictionnaire des sciences médicales*, les principaux articles physiologiques que l'habile éditeur de cette publication faisait contre-signer par Chaussier. Ces articles ne servirent pas moins plus tard de base à son *Traité de la physiologie de l'homme*, 1823-1824, 4 vol. in-8; 2e édit. 1829), recueil bien fait et utile, quoiqu'il ne contienne rien de bien nouveau.

Nommé professeur de médecine légale en 1826, M. Adelon s'attacha surtout à l'étude de la toxicologie; mais, bientôt dépassé par les nombreuses et rapides découvertes de la chimie, il se renferma dans les limites plus étroites de la médecine légale. Personne, du reste, ne soutient avec plus de zèle que lui, soit à l'Académie, soit au conseil de salubrité dont il est membre, les principes de la police médicale. Il a toujours combattu hautement la fraude et le charlatanisme et a fait tous ses efforts pour obtenir la suppression des remèdes secrets, et pour faire disparaître l'abus des brevets pour les découvertes médicales. Élu membre de l'Académie de médecine en 1821, il est devenu, en 1845, officier de la Légion d'honneur, c'est l'un des fondateurs des *Annales publiques d'hygiène et de médecine légale*.

ADELSWARD (Renauld-Oscar D'), ancien représentant du peuple français, né à Longwy (Meurthe), le 18 décembre 1811, est fils d'un prisonnier de guerre suédois qui avait épousé une Française, et fut élevé au collége Louis-le-Grand. Vers la fin de la Restauration, il entra à l'École militaire de Saint-Cyr, d'où il passa à l'École d'état-major. Il fit plusieurs campagnes en Afrique, devint aide de camp du général Baraguey-d'Hilliers, reçut une grave blessure et fut décoré de la croix de la Légion d'honneur, le 17 août 1841. En 1844, il se retira du service avec le grade de capitaine, et alla s'établir à Nancy, où il fut nommé commandant de la garde nationale et administrateur du bureau de bienfaisance. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Meurthe et fut nommé représentant du peuple par 42 123 voix, sur plus de 100 000 votants. Il vota ordinairement avec la fraction de la droite la moins hostile à la République : Après l'élection du 10 décembre, seul des onze représentants de la Meurthe, il soutint le gouvernement de Louis Napoléon, adopta la proposition Rateau, et fut seul réélu à l'Assemblée législative. Fidèle au mot d'ordre des chefs de la droite, il continua d'appuyer de ses votes toutes les mesures répressives et toutes les lois contraires aux institutions républicaines, sans prévoir le triomphe de la politique du président. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a renoncé à la vie politique.

ADER (Jean-Joseph), littérateur français, né à Bayonne, le 16 octobre 1796, vint de bonne heure à Paris et se mêla activement au mouvement littéraire de la Restauration; ainsi il fournit un grand nombre d'articles à *la Pandore* et au *Mercure du XIXe siècle*. En 1816, il écrivit avec MM. Abel Hugo et Malitourne, mais sous le voile de l'anonyme, un petit *Traité du mélodrame, par MM. A! A! A!* Plus tard il fit jouer avec quelque succès, sur le théâtre de l'Odéon, des comédies en vers : *les Deux écoles, ou le Classique et le Romantique* (1825), en trois actes; *l'Actrice et les deux portraits* (1826), en un acte; *les Suites d'un coup d'épée* (1828), etc. On a aussi de lui des vaudevilles et des drames faits en collaboration, tels que *Gilette de Narbonne* (1829), *le Barbier du roi d'Aragon* (1832), *Deux Normands* (1840); quelques résumés d'histoire, et un recueil biographique intitulé *le Plutarque des Pays-Bas* (Bruxelles, 1828-1830, 3 vol. in-8).

ADHÉMAR (Alphonse-Joseph), mathématicien français, né à Paris au mois de février 1797, fit ses études dans cette ville, où, depuis longues années, il se livre à l'enseignement particulier des mathématiques. On a de lui des traités élémentaires, publiés, de 1834 à 1835, dans la *Bibliothèque populaire;* un recueil de *Questions diverses* (1841, in-8), dans lequel se trouve la première idée d'un chemin de fer de ceinture pour Paris; les *Révolutions de la mer* (1842, in-8), etc., et surtout, sous le titre de *Cours de mathématiques à l'usage de l'ingénieur civil* (1832-1856, t. I à XIV, in-8), une suite de traités spéciaux qui comprennent l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie, la charpente, la coupe des pierres, la perspective, les ponts-biais, etc. Quelques-uns sont accompagnés d'*atlas* considérables et ont eu, malgré leur prix élevé, plusieurs éditions.

ADLER (George-J.), grammairien américain, né en Allemagne, en 1821, vint aux États-Unis en 1833, fit ses études à l'université de New-York, y fut nommé, dès 1846, professeur de langue allemande, et garda huit ans ces fonctions.

On a de lui un grand nombre d'ouvrages élémentaires pour l'étude de l'allemand, écrits en anglais et fort estimés, entre autres : *and English Dictionary* 1848, in-8 de 1400 pages), une traduction en vers de l'*Iphigénie* de Gœthe, et plusieurs articles sur la littérature allemande et les classiques dans un journal littéraire de New-York, *the Literary World*. Quelques-uns des manuels de M. Adler, à la fois savants et didactiques, ont été traduits en français.

ADLER-MESNARD, grammairien et professeur français, né en Allemagne, a été chargé de l'enseignement de sa langue maternelle aux lycées Charlemagne et Napoléon, et à l'École normale. Il a publié, à l'usage des classes et conformément aux programmes officiels des diverses époques, une foule de livres spéciaux ou élémentaires, entre autres : *Premières lectures allemandes* (1841, 6e édit., 1853); *Nouveau dictionnaire allemand-français et français-allemand* (1844, in-32, 3e édit., 1853); *Éléments de grammaire allemande* (1854);

Histoire des temps héroïques de la Grèce, en allemand (1846); *La littérature allemande au* XIX[e] *siècle*, prose et poésie (1851, 2 parties); un *Traité de la formation des mots* (in-8); des *Exercices, Manuels*, *Guides;* des éditions classiques, etc.

ADOLPHE, duc de Nassau. Voy. NASSAU.

ADORNE DE TSCHARNER (Augustin), médecin militaire français, est né à Strasbourg le 11 juin 1784. Entré le 19 juin 1798 à l'hôpital militaire d'instruction, il en sortit le 11 février 1804 et fut attaché à l'armée d'Italie. De 1806 à 1812, il fit plusieurs campagnes dans le royaume de Naples et en Sicile, et se distingua par son infatigable activité. En 1812, il fit la campagne de Russie, et fut nommé chef d'escadron par le roi Murat sur le champ de bataille de la Moskowa. Fait prisonnier pendant la retraite, il fut chargé de diriger plusieurs ambulances, et reçut plusieurs décorations des autorités russes. De retour en France, il reprit ses fonctions de chirurgien-major dans l'armée française. En 1823, il fit partie de l'expédition d'Espagne. Le délabrement de sa santé le força de demander le traitement de réforme en 1829. Depuis sa mise à la retraite (1836), il exerce à Paris la médecine. Outre un certain nombre de mémoires scientifiques, il a publié une *Topographie de l'île d'Ischia* (Naples, 1809, in-8).

M. Adorne de Tscharner est membre de plusieurs Sociétés savantes et chevalier de la Légion d'honneur (1825). Comme héritier d'une famille qui fait remonter son origine à la seconde croisade, il a reçu du droit le brevet de chevalier du Saint-Sépulcre, décoration qui se transmet de mâle en mâle aux aînés de cette famille.

ADRIAN (Jean-Valentin), littérateur allemand, né à Kingenberg sur le Mein, le 17 septembre 1793, étudia à Miltenberg, Aschaffenbourg et Würzbourg, prit part, comme volontaire, aux campagnes de 1813 et 1814 contre la France, et vécut ensuite alternativement dans la Suisse et dans sa ville natale. Après avoir professé et voyagé pendant quelques années, il se fixa en 1823 à Giessen, où il devint professeur de langues et de littérature modernes, et en 1830, conservateur de la bibliothèque de l'Université.

M. Adrian a publié comme résultat de ses voyages: *Tableaux de la vie anglaise* (Bilder aus England, Francfort, 1827-28, 2 vol.). *Esquisses de l'Angleterre* (Scizzen aus England. Ibid., 1830-1833, 2 vol.). On a en outre de lui: *Grammaire et Chrestomathie provençales* (Ibid., 1825); *Les prêtresses de la Grèce* (Die Priesterinnen der Griechen, *ibid.*, 1823); *Catalogus codicum MSS. bibl. acad. Gissensis* (Ibid., 1840); *Mélanges d'histoire et de Littérature* (Mittheilungen zur Geschicte und Literatur, Ibid., 1846). Il a dirigé aussi la publication d'une traduction allemande des *OEuvres complètes* de Byron (Francfort, 1837, 12 vol.), et a traduit lui-même d'une manière très-distinguée plusieurs compositions de ce poëte.

AFFRE SAINT-ROMME (Louis-Henri), ancien représentant du peuple français, est né à Saint-Romme-de-Tarn (Aveyron), le 3 décembre 1791. En 1814, il entra dans la carrière administrative. Il donna sa démission, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe, et reprit ses fonctions après Waterloo. En 1830, il était sous-préfet. Après la révolution de Juillet, il se fit inscrire au barreau des avocats de Rodez. Frère de l'archevêque de Paris, il dut à l'appui du clergé le mandat de représentant du peuple à l'Assemblée de 1848. Il se sépara assez rarement du parti Cavaignac, mais s'abstint dans les questions relatives aux événements de juin qui avaient coûté la vie à son saint et glorieux frère. Après l'élection du 10 décembre, il prit peu de part aux travaux de l'Assemblée et garda une sorte de neutralité entre le gouvernement et l'opposition. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

AFZELIUS (Arvid-Auguste), littérateur suédois, né le 6 mai 1785, appartient à une famille qui a fourni à la Suède bon nombre d'écrivains ou de savants. Entraîné par une vocation bien décidée vers la carrière ecclésiastique, il fut nommé pasteur à Eukœping, en 1821, et dans cette position, qu'il n'a point quittée depuis, s'occupa spécialement de la littérature nationale et de son histoire. On lui doit trois ouvrages importants: *Svenska Folkvisor*, recueil des chansons populaires de la Suède, publié de concert avec Geijer (3 vol. in-8). Les vieilles mélodies du pays, notées en regard du texte, donnent à ce travail le plus grand intérêt; une traduction des légendes mythologiques scandinaves: *Saemundar Edda* et *Herwara-Saga;* une histoire de la Suède, fondée sur les traditions populaires: *Svenska Folkets Sagohaefder*. Ce dernier ouvrage, commencé en 1839, et parvenu à son huitième volume en 1857, est rempli de faits curieux et intéressants, auxquels l'auteur semble toutefois avoir attaché trop d'importance pour justifier son point de départ. M. Afzelius a aussi fait un drame: *Den sista Folkungen*, où manque, il est vrai, la force dramatique, mais qui est rempli de mouvements lyriques et de poésie rêveuse, très-goûtés des peuples du Nord.

AGARDH (Charles-Adolphe), théologien, naturaliste et polygraphe suédois, est né à Bastad, en Scanie, le 3 janvier 1785. Fils d'un riche commerçant, il fit d'excellentes études à l'université de Lund, où il s'occupa spécialement d'histoire naturelle. Un instant professeur de mathématiques en 1807, il ne tarda pas à quitter ces fonctions pour se consacrer tout entier à des recherches sur les algues et les plantes maritimes. Nommé en 1812 professeur de botanique et d'économie pratique à l'université de Lund, il se distingua dans cette nouvelle position par un grand zèle et des cours qui attirèrent toute la jeunesse. Mais tout à coup une grande ferveur religieuse s'empara de lui; sans renoncer à ses travaux favoris, il reprit ses études théologiques et fut ordonné prêtre en 1816. Grâce à la double influence que lui donnaient son talent de professeur et son caractère ecclésiastique, il fut élu député de son diocèse aux diètes de 1817, 1823 et 1824. En 1834, il fut promu à l'évêché de Karlstad, qu'il a toujours conservé depuis, et prit une part encore plus active aux affaires politiques. Dans la session de 1839-1840, son libéralisme peu à peu développé se déclara tout à fait, et il réclama une des grandes mesures qui ont hâté notre révolution, la suppression de la représentation par ordres.

Toutefois sa gloire véritable consiste dans ses travaux d'histoire naturelle et dans les nombreux ouvrages qui en ont été le fruit. S'appuyant sur les recherches antérieures de Dillwyn, de Vaucher, de Turner, et par la classification de leurs découvertes, il enrichit la science d'observations et d'idées tout à fait originales. On a de lui: *Dispositio algarum Scandinaviæ*, où il a suivi Linné; *Synopsis algarum Scandinaviæ*, où il a mis plus particulièrement à profit l'ouvrage de Lamouroux; *Species algarum* (Lund, 1820-1828, inachevé); *Icones algarum* (Ibid., 1820-1823): ces divers travaux se rapportent spécialement aux plantes du Nord; il en a donné le complément et

comme le résumé dans son grand ouvrage : *Systema algarum* (Lund, 1824).

A la suite de nombreux voyages scientifiques dans les diverses parties de l'Europe, il publia de nouvelles observations plus étendues : *Icones algarum Europæ* (Leipsick, 1828-1835.); *Essais sur les principes fondamentaux de la physiologie végétale* (Lund, 1828); *Essai sur le développement intérieur des plantes* (Ibid, 1829), et enfin *Traité de botanique*, Lœrobok i botanik; Malmoe, 1830-1831, 2 vol.), dans lequel on rencontre, sous un style vif et même brillant, des opinions assez légères qui ont fait contester, en dehors des algues et des cryptogames, la science de l'auteur.

On lui doit encore des ouvrages de théologie, de littérature orientale, d'économie, d'éducation publique, de mathématiques, et un *Éloge de Linné*. Il est membre de l'Académie suédoise et de l'Académie des sciences de Stockholm.

Son fils, Jacques-Georges AGARDH, s'est déjà fait connaître par deux ouvrages importants : *Synopsis generis supini* (Lund, 1835), et *Recensio specierum generis pteridis*. (Ibid., 1839.)

AGASSIZ (Louis), célèbre naturaliste suisse, correspondant de l'Institut, est né en 1807, à Orbe, (canton de Vaud), où son père était ministre protestant. Il fit ses premières études au gymnase de Biel, acheva son éducation à l'Académie de Lausanne, et alla étudier la médecine à Zurich, à Heidelberg et à Munich. Il se fit recevoir docteur dans cette dernière ville, en 1830. Passionné pour les sciences naturelles, particulièrement pour l'anatomie comparée, il se lia, à Munich, avec Martius et Spix, et quand celui-ci mourut, en 1836, M. Agassiz se chargea, à la prière de Martius, de publier la description des 116 espèces de poissons que leur ami avait recueillies au Brésil, et dont un grand nombre étaient encore inconnues. De là son premier ouvrage important, intitulé : *Pisces, etc., quos collegit et pingendos accedit Spix, descripsit Agassiz* (Neufchâtel, 1839 et suiv., in-fol. avec planches), et dans lequel il expose les idées sur la classification des poissons qu'il a toujours soutenues.

Ce travail le conduisit à s'occuper plus spécialement d'ichthyologie. Après dix ans d'études nouvelles, il entreprit la publication de son *Histoire naturelle des poissons d'eau douce de l'Europe centrale* (Neufchâtel, 1839 et suiv., avec planches et légendes explicatives en français, allemand et anglais). Il se fit aider pour ce grand travail par M. Ch. Vogt (voy. ce nom), qui en fit seul le tome II (*Embryologie des Salmonés*, 1840) et concourut à la rédaction du troisième (*Anatomie des Salmonés*, 1845). Cet ouvrage, plein de faits nouveaux et intéressants, est resté inachevé.

M. Agassiz publiait en même temps ses *Recherches sur les poissons fossiles*, (Neufchâtel, 1833-1842, 311 pl. in-fol.), travail spécial précieux et dont il avait puisé les principaux matériaux dans les collections de Paris, pendant le séjour qu'il avait fait, de 1831 à 1832, dans cette ville. D'autres animaux antédiluviens furent ensuite l'objet de ses études, et il publia successivement : *Description des échinodermes fossiles de la Suisse* (Neufchâtel, 1839 et suiv., avec pl.); *Monographie d'échinodermes vivants et fossiles* (Ibid., 1838-42, avec 62 pl.); *Études critiques sur les mollusques fossiles* (1840, avec pl.); *Mémoire sur les moules de mollusques*, (1840).

Mais l'ouvrage de M. Agassiz qui a fait le plus de bruit, appartient à la géologie : ce sont ses *Études sur les glaciers* (Neufchâtel, 1840, avec 32 pl. in-fol.). Il y explique le transport des blocs erratiques dans des terrains qui n'ont aucune analogie avec leur constitution, par le déplacement d'énormes monceaux de glace, explication rattachée à l'hypothèse d'un refroidissement subit et total du globe qui aurait précédé immédiatement la période actuelle de la création. La vérification de cette théorie par l'exploration des Alpes lui coûta de longues années de recherches des plus pénibles.

Ce savant eut pour collaborateurs dévoués, dans ces divers travaux, MM. Ch. Vogt et E. Desor, qui se lièrent avec lui, en 1838, à Neuchâtel, où il avait été nommé professeur d'histoire naturelle. En 1846, il a quitté la Suisse et l'Europe pour aller prendre possession d'une chaire à New-Cambridge, près Boston. Sa réputation scientifique n'a pas souffert de cet éloignement, comme le prouvent le grand prix que lui a décerné récemment l'Académie des sciences de Paris et l'offre d'une chaire à la Faculté des sciences qui vient de lui être faite par le ministre. Un dernier grand ouvrage se publie en Allemagne sous les noms de MM. Agassiz, A. Gould et Max. Perty; il a pour titres : *Zoologie générale* (Allgemeine Zoologie) et *Esquisses générales de zoologie, contenant la structure, le développement, la classification, etc., de tous les types d'animaux vivants et détruits* (Grundzüge der Zoologie, mit bes. Rücksicht auf. den Bau; Stuttgart, 1854 et suiv.).

AGNEL (Émile), avocat et littérateur français, né vers 1810, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris et se fit inscrire en 1831 au barreau de cette ville, dont il fait encore partie. On a de lui des *Codes-Manuels* spéciaux à l'usage des propriétaires et des locataires (1839; 4e édition, 1846); des propriétaires ruraux et des fermiers (1848); des artistes (1850), une traduction en vers des *Métamorphoses d'Ovide* (1852-1854), et des *Observations sur le langage des environs de Paris* (1855, in-18), qui offrent un certain intérêt de curiosité.

AGNENI (Eugène), peintre italien, né à Sutri, près de Rome, en 1819, et l'un des élèves favoris de Fr. Coghetti, s'était exercé dans tous les genres de peinture, quand la révolution, en 1848 et 1849, le fit soldat. Nommé chef de bataillon dans la première légion romaine, il prit part aux agitations patriotiques de cette époque, dut s'exiler et se retira à Gênes, puis à Paris, où il s'est fixé depuis 1853.

On a de lui : *Minerve conduisant les Vertus sur la terre*, et *Apollon couronnant les œuvres de Métastase*, deux fresques exécutées avant son exil; des marines commandées par le prince Alexandre Torlonia pour le théâtre Apollo, des tableaux pour diverses églises de Rome, de Sutri et de Savone, où son maître Coghetti l'associa à ses grands travaux de l'église de la Mission. Il exposa à Gênes, en 1851 : *une Scène de la vie intime; un Souterrain de l'inquisition; Abraham conduisant son fils Isaac vers le mont Moria; le corps de Sapho retiré de la mer*, sujet divisé en deux tableaux. Il peignit, en 1853, chez le marquis F. Piama, une fresque intitulée : *l'Italie triomphante*, et plus de 40 tableaux d'histoire pour le palais Rocca. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Ève effrayée à la vue du serpent qui lui rappelle sa première faute*, et six dessins représentant les *Phases de la vie humaine;* et au Salon de 1857 : *Zampieri dit Dominichino*, *les Ombres des grands hommes florentins*, *Rêve d'un exilé*, etc.

AGOP (Jacques), logothète du patriarcat arménien, et conseiller de l'ambassade ottomane à Paris (1855), est né à Constantinople en 1807. Il embrassa la vie ecclésiastique, afin

d'être libre de suivre son penchant pour les études. Son éducation terminée en Turquie, il voulut la compléter en Europe, et lorsque Réchid vint pour la seconde fois à Paris (1835), il l'y accompagna d'abord en qualité de précepteur de ses enfants, puis de second interprète de l'ambassade. En 1838, il suivit son patron à Londres, avec le titre de premier interprète, et lors du retour de Réchid à Constantinople, l'année suivante (1839), il remplit, en son absence, les fonctions de chargé d'affaires. Après la signature du traité du 15 juillet 1840, il fut chargé d'en porter le texte à Constantinople; il fit aussi partie des ambassades de Chekib-effendi, de Réchid et de Sarim-pacha, à Vienne et à Londres.

L'élévation de Réchid au grand-vizirat, en fixant M. Agop à Constantinople, lui ouvrit vainement les plus brillantes perspectives; il préféra à l'éclat des hautes fonctions le modeste emploi de secrétaire intime du pacha. Tous ses instants furent consacrés à l'avancement matériel et moral de ses compatriotes. Il fit établir au patriarcat deux conseils, l'un civil, composé de vingt membres laïques élus dans le sein des corporations, l'autre spirituel, composé de quatorze membres ecclésiastiques, dans le but d'exercer un contrôle salutaire sur les actes du patriarche et d'imprimer en même temps une marche plus régulière aux affaires courantes. Il se montra, dans toutes les occasions, le défenseur énergique de la liberté de conscience, et contribua beaucoup par ses conseils et son exemple à arrêter le cours des persécutions religieuses qui désolaient l'Église d'Arménie. L'opposition du clergé l'empêcha de réaliser tous les plans qu'il avait conçus pour l'organisation de l'enseignement populaire : il parvint néanmoins, grâce à son crédit à établir des écoles dans la plupart des provinces qui en manquaient, et à répandre l'usage de la langue littéraire de l'Arménie. Jaloux de procurer à ses coreligionnaires une plus grande somme de bien-être, en acclimatant chez eux de nouvelles industries, il publia un traité complet sur la culture du mûrier, sur l'éducation des vers à soie et sur la fabrication de la soie, d'après les notions qu'il avait puisées en Europe. Cet ouvrage imprimé en arménien, à Constantinople, en 1846, sous le titre de *Traité des soies, d'après le système européen*, et traduit en turc et en grec, contribua beaucoup à doter les villes de Brousse, d'Ismid et d'Amassia, en Asie Mineure, des manufactures dont les produits rivalisent avec les meilleures soies de France et d'Italie. Il composa de même une série de traités pratiques sur la culture du coton, du riz, de la pomme de terre, sur l'élève des porcs et des mérinos, etc.

AGOULT (Mme D'). Voy. STERN (Daniel).

AHLBORN (Lea LUNDGREN, dame), artiste suédoise, née à Stockholm, vers 1820, étudia la gravure sous la direction de son père, graveur à la monnaie de Stockholm. Elle n'a guère exécuté que des médailles fort remarquables, il est vrai, et qui lui ont acquis dans son pays le rang le plus distingué. On a vu d'elle à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, plusieurs œuvres d'un mérite inégal, que le jury n'a pas récompensées : *Birger Jarl, régent de Suède au XIII^e siècle*, *Charles IV Jean, roi de Suède*, d'après les statues de *Fogelberg*, les médailles de *Triewald*, mécanicien suédois; de *J. Berzelius, Jenny Lind*, et deux autres médailles de *Charles XIV*.

Son frère, M. Charles AHLBORN, né à Brunswick, vers 1815, et élève du sculpteur Steinhauser, de Brême, a obtenu des médailles en bronze aux Expositions suédoises de 1847 et 1851, et exposé à Paris, en 1855, un haut-relief sculpté en marbre de Carrare, représentant un *Bouquet de fleurs*.

AHMED-FETHI-pacha, grand maître de l'artillerie (*topkhanè muchiri*) de l'empire ottoman, est né vers le commencement du siècle, d'une famille riche et considérée de l'île de Rhodes, circonstance qui lui valut les avantages d'une éducation commencée dès sa première jeunesse, et plus soignée qu'elle ne l'est généralement en Turquie. Entré de bonne heure au service, il prit part à la campagne de 1818, dans laquelle un brillant fait d'armes lui valut le surnom de *Fethi* (victorieux). Il était très-aimé du sultan Mahmoud, sous lequel il exerça successivement les charges de grand maréchal du palais (*mabeïn muchiri*), gouverneur général d'Aïdin, ambassadeur à Vienne (1834), et à Paris (1838). A son retour à Constantinople, il entra, dans le ministère, au département du commerce créé deux années auparavant, et épousa peu après (août 1840) la troisième fille de Mahmoud, Athiè sultane. Depuis cette époque, Ahmed-Fethi-pacha n'a presque point cessé de faire partie du divan, soit comme ministre du commerce (1840-1844), soit comme président du conseil d'État (1844), soit comme directeur du matériel de la guerre et grand maître de l'artillerie. Il est encore aujourd'hui à la tête de ce département qui comprend un grand nombre de services, tels que les forteresses, le génie et les divers établissements militaires, les quarantaines, etc. Quoique depuis plusieurs années il semble s'être retiré de la politique, il jouit d'une grande considération dans le divan, et passe pour un très-bon administrateur. On lui doit en grande partie l'organisation des quarantaines. Son fils, Mahmoud-Djelaeddin-pacha a été fiancé le 22 février 1854 à une fille d'Abdul-Medjid, Ghémilé sultane.

AHMED-RIFAAT-pacha, fils aîné d'Ibrahim-pacha, le conquérant de la Morée et de la Syrie, est né au Caire, en l'an 1242 de l'hégire (1825). Bien jeune encore, il accompagna son père dans plusieurs de ses voyages, fit, à la suite de l'armée égyptienne, la dernière campagne de Syrie, où il assista à la bataille de Nézib (1838), et fut envoyé à Paris pour compléter son éducation. Devenu sous la direction du colonel Rocquiencourt, un des meilleurs élèves de l'École d'état-major, il avait été promu au grade de capitaine, lorsque la révolution de Février éclata. Rappelé en Égypte où son père venait de mourir, il se trouva à la tête d'immenses propriétés. Plusieurs réformes qu'il y entreprit alors, et qu'il n'a pas laissé d'y poursuivre, toujours avec succès, mirent en évidence ses qualités d'administrateur. Mais la famille de Mohammed-Ali avait rompu avec Abbas. Les opposants, affaiblis et divisés par les intrigues des harems de leur parti, éprouvant le besoin de se rallier autour d'un chef commun, capable et énergique, crurent trouver ce chef dans le prince Ahmed dont les qualités les avaient frappés. Le prince refusa leurs propositions; mais poussé à bout par de nombreuses atteintes à son indépendance, il partit, en 1851, pour Constantinople. Nommé pacha et général de division, il retourna bientôt en Égypte, où il ne recueillit que des promesses suspectes. Pour assurer sa tranquillité il demanda, et obtint d'être officieusement protégé par la France (1854).

A l'avénement de son oncle, Mohammed-Saïd, il fit partie du gouvernement provisoire qui géra les affaires égyptiennes jusqu'à l'arrivée du firman d'investiture. Le prince Ahmed est actuellement membre du conseil d'État.

AHMED-VEFIK, homme d'État et publiciste ottoman, est né à Constantinople vers 1818. Son père, homme de mœurs austères, instruit, et l'un des premiers Osmanlis qui se fût livré à une étude approfondie de notre langue, était ami personnel de Réchid-pacha, alors Réchid-effendi. Lorsque celui-ci fut nommé pour la première fois en 1834 au poste d'ambassadeur à Paris, il l'y accompagna en qualité de premier drogman, et emmena avec lui son fils qu'il plaça dans l'institution de M. Hortus. Ahmed-Vefik y passa trois années dans cette maison, et suivit ensuite comme externe les cours du lycée Saint-Louis. A son retour à Constantinople, il devint membre et plus tard chef du bureau de traduction de la Porte; possédé dès lors du désir d'être utile à son pays, il se livra avec ardeur aux recherches historiques et statistiques, et amassa ainsi une quantité de documents qui lui servirent à la compilation de son *Salaamé*, *ou Annuaire de l'empire ottoman*, (traduit par M. Bianchi, (voy. ce nom); publication importante correspondant à l'année 1263 de l'hégire 1847), et qui s'est continuée, depuis lors, sans interruption, d'année en année.

A la fin de 1849, Ahmed-Vefik fut nommé commissaire de la Porte dans les principautés, en remplacement de Fuad-pacha (voy. ce nom), alord Fuad-effendi. Les dix-huit mois qu'il passa dans ce poste révélèrent en lui un négociateur de premier ordre, et, qualité plus rare en Orient, un homme d'une intégrité à toute épreuve. Peu après son retourà Constantinople, comme la voix publique le désignait pour un ministère, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire en Perse (mai 1851), et contribua beaucoup par la fermeté de son attitude à éloigner le shâh d'une alliance avec la Russie. Il revint en Turquie vers la fin de 1855, et fut nommé successivement membre du conseil d'État, avec le titre de fonctionnaire du premier rang (1re classe), membre du haut conseil de la guerre sous la présidence d'Aali-pacha, enfin membre du conseil du tanzimat. Ahmed-Vefik-effendi passe pour l'un des hommes les plus éclairés du parti de la réforme; il a présidé, en juillet 1856, la commission instituée pour juger selon des formes presque européennes le procès des accusés de Varna (juillet 1856). De mars à septembre 1857, il a occupé le portefeuille de la justice.

AHRENS (Henri), jurisconsulte allemand, appartient, par son séjour à Paris et son enseignement en France et en Belgique, à l'histoire de la philosophie française, est né à Kniestedt, dans le Hanovre, en 1808. Il fit ses études à Wolfenbüttel et à Gœttingue, et adopta les principes philosophiques de Krause. Dès 1830, il se compromit dans sa thèse académique, *De confederatione germanica*, par ses idées sur l'application du système représentatif à l'Allemagne. Il prit part aux mouvements politiques de l'année suivante, fut forcé de fuir, et se réfugia à Paris. Après une étude sérieuse de notre langue, il fournit des articles à plusieurs publications françaises, notamment à la *Revue encyclopédique;* il ouvrit, en 1836, un cours gratuit de philosophie, et fit imprimer ses leçons l'année suivante, sous le titre de *Cours de psychologie* (Paris, 1837-38. 2 vol.). Il donna presque en même temps son *Cours de droit naturel, ou Philosophie du droit* (Paris, 1838, 4e édition; Bruxelles, 1853), qui a été traduit en plusieurs langues, et est devenu classique dans les Écoles de droit de l'Amérique du sud. Fatigué des promesses sans effet de l'Université de France, il accepte, en 1839, une chaire de philosophie à Bruxelles, et la garde, malgré les offres des villes de Leyde et d'Utrecht, jusqu'en 1848.

Sa ville natale l'envoya alors comme député au parlement de Francfort, où il fit partie du comité de constitution. Il se signala par son opposition au parti qui réclamait l'exclusion de l'Autriche, et se retira avec les autres députés hanovriens. Appelé à Graetz, en 1850, M. Ahrens publia la même année le premier volume de la *Science politique fondée sur la philosophie et l'anthropologie* (Organische Staatslehre auf philos. anthrop. Grundlage Vienne). Il a aussi commencé, en 1855, la publication d'une *Encyclopédie du droit et de la science politique*, *fondés sur la philosophie morale* (Juristiche Encyclopaedia, ed., etc. Ibid., gr. in-8).

AICARD (Jean), littérateur français, né vers 1815 en Provence, vint de bonne heure à Paris et collabora à plusieurs journaux et recueils périodiques; il fournit un grand nombre d'articles à *l'Encyclopédie nouvelle* de Pierre Leroux, à la *Revue indépendante*, à *l'Athenæum*, etc. Sa collaboration a été aussi très-active à la plupart des entreprises littéraires de l'éditeur Paulin, telles que le *Million de faits*, *Patria* (1845), la *Biographie portative universelle*, la *Bibliothèque de poche* (1842-1856, 10 vol.), l'*Encyclopédiana* et les *Cent traités*. Il n'a publié à part qu'un *Cours d'histoire nationale* (1849, in-8), qu'il a professé la même année à Toulon.

AIFFRE (Raymond-René), peintre français, né à Rhodez le 30 juillet 1806, vint à Paris en 1825 et suivit l'atelier (de Guillon-Lethierre, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts; il débuta par quelques *Portraits* au Salon de 1831, et aborda depuis la peinture de genre et les sujets religieux. Il a principalement exécuté et exposé : son *Portrait*, *le Diable emportant l'Amour*, *le Martyre de saint Procule*, *la Madeleine*, *Jésus et les petits enfants* (1841), la *Mélancolie*, *l'Enfance de Poussin*, *le Calvaire*, *Mgr Affre*, portrait entouré de quatre médaillons épisodiques (1849); MM. *Dubois d'Amiens*, *de Pongerville*, etc. Il n'a rien exposé depuis 1850. Il avait obtenu une troisième médaille en 1841.

AILESBURY (William-Frédéric BRUDENELL-BRUCE, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1813 à Londres, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1746 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Bruce, il siégea quelque temps à la Chambre des Communes et prit en 1856 la place de son père à la Chambre haute, où il continua de soutenir les principes whigs. En 1837, il a épousé une fille du comte de Pembroke, et n'ayant point d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère puîné, lord Ernest BRUCE.

AILSA (Archibald KENNEDY, 2e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1816 à Dunottar (comité de Kincardine), descend d'une famille d'Écosse élevée en 1806 à la pairie et en 1831 au marquisat. Il servit dans la cavalerie jusqu'en 1842, et succéda à son grand-père à la Chambre des Lords (1846), où il vote avec le parti conservateur. De son mariage avec la fille de sir R. Jephson (1846), il a cinq enfants dont l'aîné, *Archibald*, comte de CASSILLIS, est né en 1847 à Culzean-Castle (comté d'Ayr).

AIMON (Pamphile-Léopold-François), compositeur français, est né, le 4 octobre 1779, à l'Isle (Vaucluse). Il reçut les premières leçons de musique de son père, dirigea à dix-sept ans l'orchestre

du théâtre de Marseille, et écrivit, quelque temps après, 24 quatuors pour instruments à vent. Établi à Paris en 1817, il fit successivement représenter à l'Opéra : *les Jeux floraux* (1818), qui manquent d'originalité; *Velléda*, en cinq actes; *Abufar*, en trois actes; *Alcide et Omphale*. Deux autres partitions, *les Chérusques* et *les Deux Figaros*, reçues à l'Opéra et l'Opéra-Comique, n'ont point été jouées. Il a publié un assez grand nombre de compositions musicales pour violon, violoncelle, piano, guitare, etc. M. Aimon s'est aussi fait connaître par les ouvrages suivants sur la musique : *Connaissances préliminaires de l'harmonie* (1813); *Sphère harmonique* (1827), tableau des accords; *Abécédaire musical* (1831; 7e édit. 1853); etc.

AINMULLER (Maximilien-Emmanuel), peintre allemand, né à Munich en 1807, a été le restaurateur de la peinture sur verre dans son pays. Il se destina d'abord à l'architecture et reçut les leçons de Gaertner. Chargé par son maître de décorer la manufacture royale de porcelaine, il apprit ainsi de nouveaux procédés de couleur qu'il appliqua à la peinture sur verre. A dix-neuf ans, il fut nommé directeur de l'École de peinture sur verre nouvellement fondée, perfectionna ses procédés avec l'aide de Wehrstorfer et remit bientôt en honneur un art complétement abandonné. C'est à lui qu'on doit la restauration des vitraux des cathédrales de Ratisbonne et de Cologne, et de l'église Notre-Dame de Bon-Secours au faubourg d'Au, à Munich, et plusieurs autres travaux importants, tant pour la Bavière que pour le reste de l'Allemagne, et même pour l'Angleterre.

Cet artiste a fait, comme peintre d'architecture, des tableaux où l'on trouve les qualités de ses verrières. On cite surtout : *Notre-Dame de Munich*, *l'Eglise de Saint-Marc à Venise*, *la Cathédrale d'Ulm*, *la Chambre des prélats à Saltzbourg*, *l'Eglise de Saint-Etienne à Vienne*, œuvre de grande dimension qui parut à l'Exposition de Munich en 1848. D'un voyage en Angleterre qu'il fit en 1843, il rapporta, outre les esquisses d'une foule de monuments, *l'Intérieur de la chapelle de Windsor*, et *l'Abbaye de Westminster*.

AINSWORTH (William-Harrison), un des plus féconds romanciers de l'Angleterre, est né à Manchester, le 4 février 1805. Fils d'un avoué, il étudia quelque temps le droit, mais un goût décidé l'entraîna vers la carrière des lettres. Il débuta par des esquisses insérées dans l'*European magazine*, l'*Edinburgh Magazine* et le *London magazine*, fonda un petit journal, *the Manchester Iris*, et écrivit un volume de *Poésies* (Poems, 1824) sous le pseudonyme de Cheviot Tichebourne. Il vint alors à Londres et publia son premier roman de longue haleine, *sir John Chiverton* (1825), qui lui valut les encouragements de Walter Scott. Peu de temps après, son mariage avec la fille d'Ebers, un des principaux libraires de la capitale, ne fit que le confirmer dans la carrière qu'il avait embrassée. En 1829, il édita le *Keepsake*, annuaire destiné à un long succès.

M. W. Ainsworth se fit connaître du public par une œuvre d'imagination, *Rookwood* (1834), écrite dans la manière encore fort goûtée d'Anne Radcliffe. L'histoire intéressante, mais peu morale de *Jack Sheppard* (1839, 3 vol.), voleur fameux par ses aventures, eut une vogue immense, en même temps qu'elle donnait lieu, de la part des critiques, à de justes reproches sur le choix d'un semblable héros. Depuis cette époque, cet auteur a déployé une verve infatigable, et il serait difficile d'énumérer tout ce qu'il a produit. Doué d'une faculté d'assimilation peu commune, il se plie avec un égal talent aux genres les plus opposés; ses plans ne manquent pas d'étoffe, ni ses caractères de variété. Son style est nourri, imagé; il excelle à peindre les localités et les mœurs. Il est seulement fâcheux qu'au lieu de contenter le goût du public, il ne l'ait pas réformé ou dirigé par quelque forte et originale création. Quoiqu'on le lise beaucoup, il ne paraît pas être classé au même rang que MM. Dickens, Thackeray, Warren ou Bulwer dans son pays.

Nous citerons parmi ses nombreux romans, dont la plupart ont d'abord paru dans la presse périodique : *Crichton* (1837); *Guy Fawkes* (1840), épisode de la conspiration des poudres; *Jacques II* (1854, nouv. édit.), dont la principale figure est bien étudiée; *la Fille du malheureux* (the Miser's daughter, 1843); *la Cathédrale de Saint-Paul* (the Old St-Paul's); *le Château de Windsor* (Windsor Castle, 1843); *Saint-James ou la Cour de la reine* (1844; 2e édit., 1853); *la Tour de Londres* (the Tower of London, 1846), un des plus dramatiques; *les Sorcières du Lancashire* (the Lancashire witches, 1848); *la Chambre étoilée* (the Star chamber), histoire des procès d'empoisonnement sous Louis XIV; *la Flèche de lard* (the Flitch of bacon, 1854), tableau des mœurs d'autrefois; etc. Un choix de ses premières nouvelles, illustrées par Cruikshank, a paru sous le titre : *Contes d'hiver* (December tales). Plusieurs de ses œuvres sont traduites dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

Fondateur, en 1842, d'un recueil mensuel auquel il attacha son nom, *the Ainsworth's Magazine*, et qui paraît encore aujourd'hui, il acheta, en 1845, à Colburn, la propriété du *New monthly Magazine*, et, en ces derniers temps, celle du *Bentley's Miscellany*. L'une de ces trois revues, et parfois toutes trois ensemble, contient toujours quelque nouvelle production de sa plume.

AINSWORTH (William-Francis), médecin et voyageur anglais, cousin du précédent, est né à Exeter, le 9 novembre 1807. Il étudia la médecine et les sciences naturelles, et, après avoir été reçu docteur (1827), fit une excursion géologique à travers l'Auvergne et les Pyrénées. De retour à Edimbourg (1828), il prit la rédaction du *Journal of natural and geographical science*, et fit des cours publics de géologie. Lors de l'invasion du choléra, il fut attaché aux hôpitaux de Londres, puis envoyé en Irlande où il publia sur l'épidémie une dissertation qui fit quelque bruit. Il profita de son séjour dans cette île pour faire des recherches géognostiques et donna plusieurs leçons à Limerick et à Dublin.

En 1835, M. Ainsworth fut adjoint comme médecin à l'expédition qui, sous les ordres du capitaine Chesney, cherchait par l'Euphrate une voie plus directe pour aller aux Indes. Après s'être arrêté quelque temps à Bombay, il revint seul, en 1837, par le Kourdistan, le Taurus et l'Asie Mineure. Ces mêmes pays furent de sa part l'objet d'une seconde exploration qui dura plus de trois ans (1838-1841); voyageant de compagnie avec Rassam et Théodore Russell, il fut chargé par la Société royale de géographie de reconnaître le cours du Halys, et par la Société de propagande chrétienne de visiter les chrétiens du Kourdistan. Au printemps de 1840, il parvint à pénétrer dans le pays des Nestoriens, et l'année suivante il était de retour à Londres. M. Ainsworth habite aujourd'hui un petit domaine dans le voisinage de cette capitale.

On a de lui les ouvrages suivants : *Recherches en Assyrie* (Researches in Assyria); *Voyages d'exploration dans l'Asie Mineure, la Mésopotamie, la Chaldée et l'Arménie* (Travels and researches in Asia Minor, etc.; Londres, 1842,

2 vol.); *Réclamations des chrétiens d'Orient* (the Claims of the christian aborigines in the East); *Voyages sur les traces de la retraite des Dix Mille* (Travels in the track of the 10000 Greeks; 1844, 2 vol.); et plusieurs mémoires communiqués aux compagnies savantes. En 1854, il a édité, pour la *Classical library* de Bohn, *l'Anabase* et *les Dits mémorables* de Xénophon, qu'il a fait suivre d'un commentaire géographique (in-8).

AIRD (Thomas), poëte écossais, est né à Bowden (comté de Roxburgh), le 28 août 1802. Il termina son éducation à l'université d'Edimbourg, et succéda au célèbre bibliophile J. Ballantyne, dans la direction du *Weekly Journal*. En 1835, il prit la rédaction en chef du *Dumfries Herald*, organe destiné à défendre les principes de la politique conservatrice. On a de lui : *du Caractère religieux* (Religious characteristics, 1827), esquisses métaphysiques; *le Vieux bachelier* (the old Bachelor, 1845), recueil de nouvelles, et un volume de vers (*Poetical Works*, 1848), dans lequel on remarque la légende du *Rêve du Diable*, où le fantastique est traité avec une grande puissance d'invention. En 1852, M. Aird a réuni et édité les *Poésies* du docteur Moir, qui était comme lui un des collaborateurs ordinaires du *Blackwood's Magazine* écossais.

AIREY (sir Richard), général anglais, né en 1805, à Newcastle, et fils d'un lieutenant général, fut élevé au Collége royal militaire. Entré, en 1821, comme enseigne au 34e régiment d'infanterie, il devint aide de camp du lord commissaire des îles Ioniennes (1827), puis du gouverneur général du Canada (1830). Lorsqu'il revint en Angleterre, il fut attaché à l'état-major des gardes à cheval (1838), et fit partie de l'expédition de Crimée en qualité de quartier-maître général. Ces fonctions difficiles, dont il s'acquitta avec beaucoup de zèle auprès des généraux en chef qui se sont succédé, lui valurent la croix de commandeur du Bain et le rang honoraire de lieutenant général. Lord Raglan et sir Codrington ont cité plusieurs fois son nom avec éloges dans leurs rapports officiels. En 1856, il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur.

AIRLIE (David GRAHAM DRUMMOND OGILVY, 7e comte D'), pair représentatif d'Écosse, né en 1826, descend d'une ancienne famille qui reçut, en 1491, le titre de baron Ogilvy. Il fit ses études à l'université d'Oxford, devint, en 1847, député-lieutenant du comté de Forfar, et fut élu, en 1850, pair représentatif d'Écosse; il est dévoué aux idées libérales. De son mariage avec une fille de lord Stanley d'Alderley (1851), il a un fils, né, en 1856, à Florence.

AIRY (George-Biddell), astronome anglais, est né le 27 juillet 1801, à Alnwick, village du Northumberland. Après avoir fait ses humanités au collége de Colchester, il entra, en 1819, à l'université de Cambridge où il prit ses degrés, devint agrégé en 1824 et fut, en 1827, élu à la chaire scientifique fondée par Lucas, et que l'enseignement de Barrow et de Newton a illustrée; M. Babbage était au nombre des concurrents. L'année suivante, M. Airy ouvrit un cours public de philosophie expérimentale qu'il reprit, en 1836, avec de nouveaux développements; nous signalerons, comme une de ses meilleures leçons, sa théorie des ondulations de la lumière. La plupart de ses premiers mémoires ont été consignés dans les *Transactions* de la Société de philosophie de Cambridge, qui l'avait admis, dès 1823, parmi ses membres. De cette époque date aussi sa participation aux travaux de l'ancien Bureau des longitudes de Londres.

La réputation scientifique de M. Airy était déjà si bien établie en 1828 que le conseil de l'université de Cambridge lui confia sans opposition la chaire d'astronomie, et presque en même temps la direction de l'Observatoire qui venait d'être élevé. Ses observations continues, réunies en corps d'ouvrage (*Astronomical observations*; Cambridge, 1829-1838, 9 vol. in-4), et rédigées sous une forme claire et simple, ont servi de modèle à toutes celles qui ont été faites depuis en Angleterre.

Dans l'automne de 1835, la charge d'astronome royal à l'Observatoire de Greenwich étant devenue vacante par la démission de John Pond, M. Airy en fut investi par le choix spécial de lord Auckland, qui présidait alors le conseil d'Amirauté. S'il ne s'est fait connaître par aucune découverte ou entreprise importante, comme Herschell ou Hind (voy. ces noms), il se recommande par des travaux utiles et intéressants, tels que l'introduction d'instruments nouveaux ou perfectionnés, des méthodes de calcul plus rapides et plus claires, des recherches suivies sur le magnétisme, la météorologie, la photographie, etc. C'est ainsi qu'en 1854, il a indiqué le moyen de corriger les déviations de la boussole dans les bâtiments construits en fer, et qu'il a fait dans les mines d'Harton une série d'expériences très-curieuses avec le pendule pour arriver à connaître la pesanteur exacte de la terre, et, ce point de comparaison acquis, la masse relative du soleil et des principaux corps célestes de notre sphère.

Outre les travaux cités, on a encore de ce savant des écrits destinés à vulgariser la science, notamment des traités *sur la Gravitation* (1837), pour la *Penny Cyclopædia*; sur l'astronomie (1853), sur la trigonométrie (1855), pour l'*Encyclopédie métropolitaine*, etc. M. Airy fait partie de la Société royale de Londres, de la Société astronomique, de l'Institut des ingénieurs civils; il est depuis plusieurs années correspondant étranger de l'Institut de France. A diverses reprises, il a reçu de la Société astronomique des témoignages d'estime, entre autres des médailles d'or pour un travail sur les inégalités de Vénus (1833) et un abrégé des observations planétaires faites de 1750 à 1830 à Greenwich (1846). En 1856, il a été décoré de la Légion d'honneur pour les services qu'il a rendus à la science.

AÏVAZOVSKI (Gabriel), érudit arménien, né à Théodosie (Crimée), le 22 mai 1812, descend de l'ancienne famille des Aïvaz ou Haïvaz, établie depuis environ deux siècles en Gallicie (Pologne). Entré dès l'âge de quatorze ans au couvent des religieux mekhitaristes de Saint-Lazare, près Venise, il eut pour maître le célèbre historien et théologien Aucher, le même qui publia la Chronique d'Eusèbe, en langue arménienne. Après avoir pris les ordres, le P. Gabriel Aïvazovski exerça successivement, dans le monastère de Saint-Lazare, les fonctions de professeur de langues européennes et orientales, de philosophie et de théologie, celles de maître des profès et de secrétaire général de l'ordre. En 1848, il fut nommé préfet des études au collége arménien de Samuel Moorat, à Paris.

Des dissensions religieuses ayant porté le trouble dans la communauté mekhitariste, le P. Gabriel, fermement attaché au principe national en opposition avec l'ultramontanisme professé par un grand nombre de ses collègues, se démit de ses fonctions, et entra, en qualité d'aumônier et d'instituteur, chez Artin-Bey, ancien ministre de Méhémet-Ali, demeurant alors à Paris (1854). Bientôt

les querelles tournèrent au schisme. Le successeur du P. Gabriel et le directeur même du collége de Moorat se séparèrent de la communauté des mekhitaristes et se placèrent sous la juridiction du catholicos d'Edchmiazin et du patriarche de Constantinople. Alors, de concert avec ses anciens collègues, le P. Aïvazovski fonda le nouveau collége arménien de Grenelle (près Paris).

Membre de la Société asiatique, de l'Institut historique de Paris, ainsi que de l'Institut des langues orientales de Moscou, le P. Gabriel Aïvazovski est auteur d'un *Abrégé de l'histoire de Russie* (Venise, 1836, in-12, en arménien), et d'une *Histoire de l'empire ottoman* (Ibid., 2 vol. in-12, aussi en arménien). Il a fondé et dirigé pendant six années, sans interruption, le *Pazmaveb*, ou *Polyhistore*, revue arménienne littéraire et scientifique, qui continue à paraître au couvent arménien de Venise. Il a été l'un des principaux collaborateurs de son ancien maître, le P. Jean-Baptiste Aucher, dans la publication de son *Grand dictionnaire de la langue arménienne* (in-4, 2 vol.), et a annoté les deux premiers volumes de la *Collana degli Storici armeni*, en italien, comprenant Moïse de Khorène et Agathange. On lui doit également un *Atlas arménien*, en dix planches, gravées à Paris sur cuivre, aux frais de M. Ohannès Dadian (voy. ce nom), ainsi que la publication d'une revue arménienne-française, la *Colombe du Massis* (Paris, 1855).

AÏVAZOVSKI (Jean), peintre russe, frère du précédent, professeur à l'Académie impériale des beaux-arts de Saint-Pétersbourg, est né à Théodosie (Caffa), en Crimée, au mois de juillet 1817. Admis à l'âge de seize ans, par ordre spécial du czar Nicolas, comme pensionnaire impérial à l'Académie, il ne tarda pas à être cité comme le premier peintre de marine de la Russie. Il fut nommé, en 1848, membre de l'Académie des beaux-arts d'Amsterdam. M. Aïvazovski a composé un grand nombre de toiles placées dans tous les musées de Russie : ce sont, pour la plupart, des représentations de batailles navales tirées de l'histoire russe, ou des vues maritimes. M. Aïvazovski est décoré de l'ordre de Sainte-Anne de Russie et du Lion Néerlandais.

Il a exposé à Paris : *Vue de Venise*, *Effet de lune*, *les Moines arméniens à Venise* (1848); *l'Hiver dans la grande Russie*, *les Champs de blé*, *les Steppes*, une *Tempête au pied du mont Athos*, *Soleil couchant*, *Café turc à Rhodes* (1857), etc. Il a obtenu une troisième médaille en 1843.

AKRELL (Charles-Frédéric), topographe suédois, né le 13 janvier 1779, fut nommé en 1796 premier officier ou conducteur au bureau d'arpentage, d'où il passa, en 1805, dans le corps des géomètres. Il devint, en 1831, chef du corps topographique de l'état-major, qui a commencé en 1840 la publication de la *Carte de Suède* (Kaart œfver Sverige), dont la huitième feuille a paru en 1850. Parmi les ouvrages de ce genre dont M. Akrell est le seul auteur, il faut citer : *Carte du canal de Trolhætta* (1800); *Carte de Stockholm et de ses environs* (1805), et la belle *Carte routière de Suède*, d'après les documents officiels (Stockholm, 1853).

Il remplit, de 1807 à 1827, les fonctions d'officier instructeur de fortification à l'École militaire de Carlberg. Ses leçons (*Færelesningar i fortification*, 1811, 1 vol. in-8) ont été traduites en russe, à l'usage des écoles militaires de l'empire. Il prit part, avec le grade d'adjudant-major, aux batailles de Grossberen, de Denewitz et de Leipsick (18 octobre 1813), où il fut nommé chevalier de l'ordre de l'Épée. Lors de l'assaut donné à cette dernière place (19 octobre), il fut atteint d'une balle à la poitrine, et mis hors de service pour le reste de la campagne. Il obtint la médaille de la valeur militaire et le titre de lieutenant-colonel. M. Akrell est actuellement général; il a été anobli en 1819. Il est membre des Académies des sciences militaires (1805) et d'agriculture, et associé de la Société géographique de Londres.

Ses autres publications sont : *Essai sur les reconnaissances* (om Recognosceringar, 1813), *Relation de la bataille de Leipsick* (Berættelse om Slaget vid Leipzig, Stockholm, 1814, avec carte), des gravures à l'aqua-tinta, les planches des voyages de Bergstedt, de Klinkowstroem, et d'un grand nombre d'autres ouvrages.

ALAMAN (Lucas), publiciste et homme politique mexicain, né vers la fin du dernier siècle, a été longtemps au Mexique l'un des chefs les plus actifs du parti monarchique ou écossais. En 1829, il fut le principal ministre de Bustamante, et ne dissimula point ses tendances absolutistes. Écarté des affaires, en 1833, par Santa-Anna (voy. ce nom), il revint au pouvoir avec Bustamante, et soutint la politique anti-française qui amena, en 1838, l'expédition de l'amiral Baudin et la prise de Saint-Jean d'Ulloa. L'avénement du parti démocratique en 1840 le jeta dans l'opposition. En 1850, il combattit la candidature du général Arista, et soutint vainement celle du général Nicolas Bravo. La même année, il fit paraître l'*Histoire du Mexique jusqu'à nos jours*, ouvrage qui a excité vivement l'attention du public mexicain, mais qui ne brille pas par l'impartialité. M. Lucas Alaman est le rédacteur en chef du journal *el Universal*, organe du parti monarchique et religieux de Mexico.

ALARD (Jean-Delphin), violoniste français, est né à Bayonne (Basses-Pyrénées), le 8 mars 1815. De très-bonne heure, on lui fit donner des leçons de violon par un vieux musicien du théâtre de Bayonne, et à huit ans il fit lui-même sa partie dans l'orchestre. A onze ans, son père le conduisit à Paris pour le faire concourir à une place vacante dans la classe d'Habeneck, au Conservatoire; il fut admis et y resta jusqu'en 1830, année où il eut le premier prix. En 1838, il fut nommé membre de la Société des concerts; en 1840, violon solo de la chapelle des Tuileries; en 1843, professeur de violon, en remplacement de Baillot (voy. ce nom) au Conservatoire; en 1845, violon solo de la Société des concerts.

Ses œuvres gravées sont : l'*École du violon*, méthode complète, adoptée par le Conservatoire; cinq livres d'*Études*, des *Duos*, *Concertos*, *Symphonies* pour des violons, *Quatuors*, *Duos* pour piano et violon, et une vingtaine de *Fantaisies*. On a surtout remarqué la *Symphonie pour deux violons*, jouée au concours de 1855. A part ses *Fantaisies* et quelques morceaux de concert qui sont un sacrifice au goût brillant, les œuvres de M. Alard appartiennent au genre classique par leur sévérité. Son jeu est très-pur et très-expressif. Il s'est appliqué à faire apprécier la musique classique, et rend chaque année de grands services par ses séances de musique de chambre, commencées en 1847 et où il ne fait guère entendre que les œuvres d'Haydn, de Mozart et de Beethoven. M. Alard a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1845.

ALARY (Jules-Abraham-Eugène), musicien français, d'origine italienne, né en 1814, à Mantoue (Lombardie), étudia, de 1827 à 1831, au Conservatoire de Milan, et fut, jusqu'en 1833, flûtiste au théâtre de la Scala. Il vint alors se fixer à Paris, où il se livra à l'enseignement du

chant et du piano. Il a été nommé, en 1852, pianiste accompagnateur de la chapelle et de la chambre de l'Empereur. Connu par divers morceaux de musique publiés en Italie, il a écrit et fait représenter, depuis son séjour en France, les compositions dramatiques suivantes : *Rosmonda*, opéra seria en 2 actes (Florence, 1840); *la Rédemption*, mystère en 5 parties (Paris, Italiens, 1850); *le Tre Nozze*, opéra bouffe en 3 actes (*Ibid.*, 1851); *Sardanapale*, grand opéra en 5 actes (Théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, 1852); *l'Orgue de Barbarie*, opérette en 1 acte (Bouffes parisiens, 1856), etc.

ALAUX (Jean), peintre français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, en 1786, entra de bonne heure dans l'atelier de Vincent, et remporta le premier grand prix à l'École des beaux-arts, en 1815, sur ce sujet : *Briséis retrouvant chez Achille le corps de Patrocle.* Pendant son séjour à Rome, prolongé au delà de la durée officielle, il envoya au Salon de 1824 une *Scène du combat des Centaures et des Lapithes*, ainsi qu'une *Pandore apportée du ciel par Mercure*, qui forme aujourd'hui un plafond du palais de Saint-Cloud. De retour en France, il donna, au Salon de 1827, une *Ascension*, un *saint Hilaire*, et une composition allégorique en collaboration avec M. Pierre Franque : *la Justice veillant sur le repos du monde*, au musée du Luxembourg.

La monarchie de Juillet fit la fortune de M. Alaux ; il devint le peintre favori du roi, qui, dit-on, portait de lui ce jugement : « Il dessine bien, n'est pas cher, et est bon coloriste. » On voit de lui à Versailles : les *Batailles de Villaviciosa et de Denain*, la *Prise de Valenciennes*, le *Portrait en pied de Gassion*, les *Portraits équestres du maréchal de Rantzau et du duc de Brissac*, la *Lecture du testament de Louis XIV*. On lui doit aussi plusieurs dessus de portes, et la décoration tout entière de la salle des États généraux. Enfin, cet artiste a contribué à restaurer les peintures de la salle de Henri II, au château de Fontainebleau.

En 1847, il remplaça M. Schnetz comme directeur de l'École française à Rome, et M. Drolling, à l'Institut, en 1851. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 22 juin 1841.

Son frère, J. P. Alaux, qui vient de mourir à Paris, avait fondé, dans cette ville, le Néorama, où il exposa la *Basilique de Saint-Pierre* et l'*Abbaye de Westminster*.

ALAUZET (François-Isidore), économiste français, est né à Alexandrie (Piémont), en 1807, de parents français. Il est chef de bureau au ministère de la justice, où il est entré comme employé vers 1835, après avoir fait ses études de droit. Il a écrit sur diverses questions d'économie politique, dont il a fait le but de ses études, plusieurs ouvrages estimés : entre autres, un *Essai sur les peines et le système pénitentiaire* (in-8), couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; un *Traité général des assurances* (1843-44, 2 vol. in-8), plein de faits et de dissertations judicieuses; histoire de la possession et des actes possessoires en droit français, précédée d'une introduction sur le droit de propriété (Imprimerie nationale, 1849, in-8), ouvrage aussi couronné par l'Institut; *De la qualité de Français et de la naturalisation* (1851, in-8). M. Alauzet a collaboré à divers recueils spéciaux de science administrative.

ALBACH (Joseph-Stanislas), savant hongrois, né à Presbourg, le 2 février 1795, et destiné, dès l'enfance, à l'état ecclésiastique, fit ses études de théologie au séminaire de Pesth où il se fit remarquer par son zèle religieux et par son aptitude pour les sciences naturelles. A l'âge de vingt ans, il entra dans l'ordre de Saint-François d'Assise et fut attaché comme prédicateur à l'église des Franciscains de Pesth. Après quelques années d'exercice, la faiblesse de sa santé le força de renoncer à ses fonctions. Il vécut alors dans la retraite et s'occupa spécialement de botanique. On a de lui une *Géographie de la Hongrie*, écrite en allemand (Pesth, 1834, in-8), et une *Géographie générale physico-mathématique et politique* (Ibid., 1834). Il a aussi enrichi les musées hongrois de précieuses collections et facilité ainsi les progrès de la botanique et de la minéralogie dans son pays. Enfin, il a donné quelques ouvrages religieux dont l'ascétisme contemplatif semble rappeler le quiétisme de Fénelon.

ALBEMARLE (George-Thomas Keppel, 6e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, descend d'un zélé partisan de Guillaume III, créé en 1696, comte et pair héréditaire. Entré dans l'armée en 1815, il assista à la bataille de Waterloo, et devint lieutenant-colonel en 1841 et colonel en 1854; il a fait quelques campagnes dans l'Inde. Après avoir rempli les fonctions d'officier d'ordonnance de la reine, il fut attaché, de 1846 à 1852, au cabinet de lord J. Russell, alors premier ministre. Il a siégé deux fois à la Chambre des Communes, d'abord pour le comté de Norfolk (1832-1835), puis pour le bourg de Lymington (1847-1850); il s'y est montré constamment dévoué aux principes de l'école libérale qui sont de tradition dans sa famille. En 1851, il a quitté le nom de Keppel qu'il avait porté jusque-là pour prendre les titres et la place de son frère à la Chambre des Lords. On a de lui quelques ouvrages : *Voyage dans le Balkan* (Journey across the Balkan), *Voyage des Indes en Angleterre* (Journey from India to England), *Souvenirs du marquis de Rockingham* (Memoirs, 3 vol.), etc. De son mariage avec la fille de sir C. Trotter (1831) il a trois enfants dont l'aîné, *William-Coutts*, vicomte Bury, né en 1832, à Londres, a servi un an dans l'infanterie et s'est retiré en 1854 pour prendre l'emploi de secrétaire du gouvernement au Canada (voy. Keppel).

ALBERI (Eugène), littérateur italien, né à Padoue en 1817, fit ses études à la célèbre université de cette ville. Il a publié plusieurs ouvrages historiques qui lui assignent un rang honorable dans son pays. Nous citerons : *Guerre d'Italia del principe Eugenio di Savoy* (1839); *Vita di Caterina de Medici* (1838); *De lavori di G. Galilei* (1843). Ce dernier a été proscrit, dans ces derniers temps, par la congrégation de l'Index.

ALBERS (Jean-Frédéric-Hermann), médecin allemand, né le 14 novembre 1805 à Dorsten, près Wesel (Prusse), acheva ses études à l'université de Bonn, fut nommé docteur en 1827, et médecin expectant à la clinique de Walther. Il y ouvrit un cours particulier de pathologie, qui assura bientôt sa réputation comme professeur. Il obtint, en 1831, une chaire vacante à la Faculté de Bonn. Il y reçut, en outre, la direction de l'hôpital des aliénés et déploya une grande activité comme médecin et comme écrivain.

Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Pathologie et thérapeutique des maladies du larynx* (die Pathologie und Therapie der Kehlkopfskrankheiten; Lepzig, 1829); *les Entérelcoses* (die Darmgeschwüre, *Ibid.*, 1831); *de la Connaissance et du traitement des dermatoses syphilitiques* (über die Erkenntniss und Cur der syphilitischen Hautkrankheiten; Bonn, 1832); *Atlas de l'Anatomie*

pathologique (Ibid., 1832-1846); nouvelle édition, 1854; *Traité de séméiotique* (Lehrbuch der S., etc.; Leipsick, 1834); *Celsi Medicina* (Cologne, 1835), fait en commun avec Ritter; *Études de pathologie et d'anatomie pathologique* (Beobachtungen auf dem Gebiete der Pathologie, etc., Bonn, 1836-1840, 3 vol.); *Manuel de pathologie générale* (Handbuch der allgemeinen Pathologie, Bonn, 1842-1844. 2 vol.); *Reconnaissance des maladies de poitrine à l'aide de signes physiques* (Erkenntniss der Krankheiten der Brustorgane aus physikal Zeichen; Bonn, 1850); *Manuel de pharmacologie générale* (Handbuch der allgemeinen Arzneimittellehre (Ibid., 1853), etc.

ALBERT (Alexandre Martin, dit) ouvrier mécanicien français, membre du gouvernement provisoire en 1848, est, dans les divers recueils biographiques, l'objet de confusions que nous n'avons pu entièrement éclaircir. On s'accorde à le faire naître à Bury (Oise), en 1815. Fils d'un cultivateur, il apprit l'état de mécanicien modeleur chez un de ses oncles, fit ensuite son tour de France et vint à Paris, où, à peine âgé de quinze ans, il se serait battu en Juillet 1830. Quatre ans plus tard, on le montre impliqué dans le procès d'avril. « Mettant dès lors, dit l'*Histoire de dix ans*, à la disposition du parti ses relations et sa fortune, » M. Albert avait fondé à Lyon le journal républicain *la Glaneuse*, qui lui attira, à lui et au gérant, pour ses attaques répétées contre le gouvernement, de sévères condamnations. Il prit une part active à l'insurrection de Lyon. Il était un des chefs de la Société lyonnaise des droits de l'homme et ce fut lui qui fit prendre aux ouvriers mutuellistes la fameuse devise : *Vivre en travaillant ou mourir en combattant*. Mais celui des accusés de Lyon, auquel se rapportent tous ces détails, et qui fut condamné, en 1835, à la déportation, se nommait Pierre-Jean-Marie-Édouard-Albert, et était né à Riom (Puy-de-Dôme) en 1801. En 1840, M. Albert fonda à Paris le journal populaire *l'Atelier*, qu'il rédigea avec d'autres ouvriers, sans cesser de travailler comme ouvrier lui-même. En 1841, le nom d'Alexandre Martin, dit *Albert*, fut mêlé à l'instruction du procès de Darmès, mais sans donner lieu à des poursuites.

Quand la révolution de Février éclata, M. Albert était employé chez M. Bapterosse, fabricant de boutons. Il prit les armes le 23, et, dès le soir du 24, recommandé par son double titre d'écrivain révolutionnaire et de travailleur, ainsi que par des relations d'amitié avec M. Louis Blanc, il prit place à côté de lui dans le gouvernement provisoire. Son nom, dans toutes les proclamations, était accompagné de la qualification d'ouvrier, titre alors en honneur, que son éducation et ses manières lui firent contester. Il prit la plume pour le revendiquer. Devenu vice-président de la commission des délégués du Luxembourg, il se borna à seconder, de sa voix et de son influence, les propositions de M. Louis Blanc. Il eut aussi, à cette époque, la présidence de la commission des récompenses nationales, mais il s'en démit bientôt. M. Albert fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante, dans le département de la Seine, par 133041 voix sur 215000 votants; mais il n'y siégea que quelques jours. Arrêté comme complice ou comme instigateur de l'attentat du 15 mai, il fut traduit devant la haute Cour de justice de Bourges. Déclinant la compétence de ce tribunal, il refusa même de répondre, et se laissa condamner à la déportation. Il fut d'abord renfermé à Doullens, puis à Belle-Isle, d'où il est passé, dans ces derniers temps, au pénitencier de Tours.

ALBERT (Arthur-Albert Thierry, connu sous le nom d'), artiste et auteur dramatique français, né à Reims, en juillet 1811, fils du lieutenant Thierry, entra, comme boursier, au lycée de cette ville; il en sortit bientôt à la suite de couplets voltairiens contre les pères jésuites. Il vint alors à Paris, fut mis dans le commerce, reçut les leçons de Cartigny et les conseils de Frédéric Soulié, et débuta malencontreusement à l'Odéon, dans *les Comédiens* de Casimir Delavigne, le 26 juillet 1830; ces débuts, interrompus par la fusillade, ne furent repris que dix mois après au théâtre Molière, scène plus modeste, où sa première création, dans *la Tireuse de cartes*, lui valut sa libération du service et commença sa réputation. Il passa bientôt à la Porte-Saint-Martin, puis à l'Ambigu, où il créa, pendant douze années, une suite de rôles les plus divers; la critique blâmait alors son jeu souvent forcé, mais la foule aimait sa physionomie mobile, sa voix souple et sonore, notamment dans *Abeilard*, *Atar-Gull*, *l'Ouvrier* et *Madeleine*. En 1850, il fut attaché, comme régisseur, au théâtre du Cirque, où il ne joua plus que rarement, et, en 1853, sous l'administration de M. Royer, à la direction de l'Odéon, comme régisseur général.

M. Albert a beaucoup écrit pour le théâtre, en collaboration avec divers auteurs. Dès 1834, il a donné, avec MM. Brot et Labrousse : *Juliette*, drame en 3 actes et 6 tableaux; et depuis, avec M. Labrousse seul : *Prêtez-moi cinq francs* (1834), *Toniotto, ou le Retour de Sibérie* (1835), *le Corsaire noir* (1837), *le Chevalier du Temple* (1838), *Bonaparte*, pièce militaire en 20 tableaux, au Cirque impérial (février 1850), la *Prise de Caprée, ou les Français à Naples* (1852), *Pougastcheeff*, mélodrame, et le *Consulat et l'Empire*, pièce en 22 tableaux (1853), au même théâtre, ainsi que l'*Armée d'Orient*, en 20 tableaux (octobre 1854), et *le Drapeau d'honneur* (1855), avec M. de Lustières. Il est encore auteur ou collaborateur du *Mari de la reine*, de *Paul et Virginie*, de *Madeleine*, du *Miracle des roses*, et autres pièces pour divers théâtres.

ALBERT (Caroline Boisseau, Mme), actrice française, née à Rouen, vers 1813, débuta par un rôle de vieille, à l'âge de quatre ans. Pendant six années elle joua le vaudeville à Montpellier, Nîmes, Perpignan, et se fit applaudir surtout dans plusieurs rôles créés par Léontine Fay. A Toulouse, elle quitta les pièces comiques pour aborder l'opéra, et, grâce à une très-jolie voix, réussit dans *la Caravane* et *la Joconde*. Venue à Paris, elle ne trouva à se produire qu'à la salle Chantereine, et retourna à Bordeaux. Engagée à l'Odéon, vers 1825, et en même temps attachée à la chapelle du roi Charles X, elle chanta dans *Robin des bois*, *Richard Cœur de Lion*, quitta toutefois l'opéra pour le vaudeville, et accepta un engagement définitif au théâtre des Nouveautés, où elle débuta dans *le Coureur de veuves*. Elle y resta quatre ans, et déploya un grand talent comique ou sentimental selon les pièces. *Caleb*, *Faust*, *la Fiancée du fleuve*, *la Poitrinaire*, furent ses principales créations. Engagée ensuite au Vaudeville, la fermeture souvent réitérée de ce théâtre l'obligea plusieurs fois à retourner en province, où elle fit des tournées lucratives.

Mme Albert acquit une nouvelle célébrité, en figurant, après la mort de Dujarrier, dans le procès Beauvallon. Depuis elle a joué successivement sur plusieurs théâtres du boulevard. Aujourd'hui elle est à la Gaîté où elle a créé, sans beaucoup de succès, le rôle de Catherine de Médicis dans la reprise de *Henri III*. Elle s'est remariée avec l'acteur Bignon.

ALBERT (François-Albert-Auguste-Charles-Emmanuel, prince), mari de la reine d'Angleterre, né, le 26 août 1819, au château de Rosenau, est le second fils d'Ernest, duc de Saxe-Cobourg et Gotha et de sa première femme, la princesse Dorothée-Louise de Saxe-Gotha. Après avoir reçu de ses maîtres particuliers une éducation fort soignée, il alla, en 1837, étudier le droit à l'université de Bonn, où il reçut des leçons des professeurs Walter, Lœbell, Bocking et Perthes. Un an après, il vint avec son père assister au couronnement de la reine d'Angleterre (1838), qui, cédant à la sympathie qu'elle éprouvait pour lui autant qu'aux conseils de son oncle Léopold, rassembla son Conseil privé, le 28 novembre 1839, au palais de Buckingham et déclara publiquement son intention d'épouser le prince Albert.

Le mariage eut lieu à Londres le 10 février 1840. Le prince fut naturalisé Anglais, reçut les titres d'Altesse Royale, de feld-maréchal, de conseiller privé et eut droit à une liste civile de 30 000 liv. st. par an (750 000 fr.). Plus tard il est devenu colonel du 11e de hussards, colonel des grenadiers de la garde, gouverneur de Windsor, chevalier de la Jarretière et de la Toison d'or, chancelier de l'université de Cambridge, qui lui a conféré les diplômes de docteur ès lettres, en droit et en philosophie; président de la Société zoologique, etc.

Le prince Albert est amateur passionné des beaux-arts; il dessine bien, a du goût pour la musique et s'est exercé plus d'une fois dans la poésie. Il est très-populaire en Angleterre, où l'opinion lui impose de rester dans un rôle secondaire, sans s'immiscer d'aucune façon dans les affaires de l'État, il le remplit, du moins, avec une parfaite dignité. C'est à son initiative qu'on doit la magnifique Exposition universelle de 1851; dans la pensée des fondateurs, elle était d'abord restreinte à l'industrie nationale. Le prince Albert, qui vient d'être nommé Prince-époux (*Prince-Confort.*) (1857), a eu huit enfants de la reine Victoria. (Voy. ce nom et GRANDE-BRETAGNE.)

ALBERT (Frédéric-Adolphe), archiduc d'Autriche, est né le 3 août 1817. Fils de l'archiduc Charles, mort le 3 avril 1847, et de la princesse Henriette de Nassau-Weilbourg, morte le 29 décembre 1829, il est frère de Marie-Thérèse, reine actuelle des Deux-Siciles. Il entra de bonne heure dans l'armée autrichienne et se distingua comme général de cavalerie, sans égaler la gloire de son père, qui fut, non le plus heureux, mais le plus habile adversaire de Napoléon. En 1849, il commanda une division en Italie, et prit une part importante à la bataille de Novare. A la suite de cette campagne, il reçut le commandement du 3e corps d'armée. Il est aujourd'hui gouverneur général du royaume de Hongrie. Propriétaire du 14e régiment d'infanterie autrichien, il est en même temps chef du 5e régiment de lanciers dans l'armée russe. Il a épousé, le 1er mai 1844, l'archiduchesse *Hildegarde*-Louise-Charlotte-Thérèse-Frédérique, née le 10 juin 1825, fille de Louis, ex-roi de Bavière. De ce mariage il a deux filles.

ALBERT-MONTÉMONT. Voy. MONTÉMONT (Albert).

ALBOIZE DU PUJOL (Jules-Édouard), auteur dramatique français, est connu par sa collaboration à une foule de drames destinés aux théâtres des boulevards : il débuta, en 1830, en donnant avec Dulac, *Shylock*, en trois actes, imité de Shakspeare. Il a signé depuis : avec M. Charles Desnoyers : *l'Ile d'Amour* (1832), le *Mariage par ordre* (1833), *Caravage* (1834), etc. : avec Mallian, *la Jolie fille de Parme* (1832); *le Château des sept tours* (1846); avec M. Paul Foucher, *Christiern de Danemark, ou les Masques noirs* (1836); *les Chevaux du Carrousel* (1839); *la Croix de Malte* (1840); *la Guerre de l'Indépendance* (1850); *la Salpêtrière*, *le Voisin* (1842), etc.; avec M. Anicet Bourgeois, *Jacques-Cœur* (1841); avec M. Ch. Langlé, *le Testament de Piron*, vaudeville (1835); *la Jacquerie*, opéra (1839); avec M. Geirard, *les Monténégrins*, opéra-comique en trois actes (1849); avec M. Saint-Yves, *Marie Simon* (1852); avec M. Andrel, *Tabarin*, opéra-comique (1853).

M. Alboize du Pujol a donné seul deux drames, *l'Idiote*, en trois actes, et *Céline la Créole, ou l'Opinion*, en cinq actes (1838); *le Paysan*, opéra comique en un acte (1850), etc. — En dehors du théâtre, il a collaboré à l'*Histoire de la Bastille*, avec MM. A. Arnould et Aug. Maquet (1844, 6 vol. gr. in-8 avec gravures), et aux *Prisons de l'Europe*, avec ce dernier (1844-46, 8 in-8, 2e édit., 1852, in-4, avec gravures).

ALBONI (Marietta), célèbre cantatrice italienne, née en 1824, à Forli, dans la Romagne, reçut une éducation distinguée, et après avoir fait dans sa ville natale de fortes études de solfége, alla prendre des leçons de chant à Bologne, auprès de Mme Bertolotti. Elle eut le bonheur de recevoir à cette époque les conseils et même les leçons de Rossini. A seize ans, elle débuta sur le théâtre communal de Bologne, d'où elle passa à la Scala de Milan. Après de grands succès sur cette scène périlleuse, elle parut sur les principaux théâtres d'Italie, d'Allemagne, de Russie, de Hongrie et d'Angleterre, et eut partout les plus brillants triomphes. A Londres surtout, la saison de 1847 lui fut doublement favorable : le directeur du théâtre de Covent-Garden éleva de lui-même le lendemain de ses débuts, le chiffre convenu de ses appointements, de 12 000 à 50 000 francs. Elle soutint glorieusement la concurrence de ce théâtre contre celui de la Reine, où se faisait alors applaudir Jenny Lind.

Au mois d'octobre de la même année, elle parut à l'Opéra de Paris dans trois concerts. Le succès qu'elle y obtint, la fit engager aux Italiens; elle y débuta par le rôle d'Arsace, dans *Sémiramide*, et chanta successivement dans les principales pièces du répertoire. Appelée à l'Opéra, au mois de mai 1850, elle joua, après Mme Viardot, le rôle de Fidès dans *le Prophète*, et sut encore s'y faire applaudir. Elle créa, l'année suivante, le rôle de Zerline dans *la Corbeille d'Oranges*, écrit pour elle par M. Auber, mais qui ne fit pas mieux valoir son talent que les anciens rôles. Dans l'intervalle, elle avait passé l'hiver à Madrid. Depuis cette époque, elle a paru soit à Londres, soit à Paris, et dans cette dernière ville tantôt à l'Opéra, tantôt aux Italiens, où elle est aujourd'hui (1857). Sur ces deux scènes, outre ses rôles dans les pièces déjà connues en France, elle en a créé ou repris plusieurs du répertoire de M. Verdi.

Mlle Alboni doit ses succès à la nature de sa voix et à son talent comme cantatrice. C'est le contr'alto le plus étendu, le plus souple et le plus pur que l'on connaisse; sa vocalisation est incroyable de richesse et de facilité. Tous les prodiges sous lesquels on sent d'ordinaire le travail et l'étude, elle les exécute sans effort et comme en se jouant. La grâce naturelle de son chant répond à tout ce qu'on dit de la simplicité de sa personne et de la gaieté de son humeur. Inférieure comme comédienne, un peu froide dans les situations dramatiques, contrariée dans les rôles gracieux par un épanouissement ex-

cessif de santé, sa voix suffit à racheter toutes ces imperfections et tous ces défauts. Mlle Alboni est devenue par mariage, marquise de Pepoli, sans perdre auprès du public, le nom qu'elle a elle-même illustré.

ALBRECHT (Wilhelm-Éduard), jurisconsulte allemand, né en 1800, à Elbing en Prusse, fit ses études de droit aux universités de Kœnigsberg et de Gœttingue. En 1822, il obtint le grade de docteur, et, après un court séjour à Berlin, il revint à Kœnigsberg pour y donner des leçons particulières de droit. Il y resta sept ans, y devint professeur suppléant (1827), professeur titulaire (1829), et, en 1830, il fut appelé à Gœttingue pour y occuper la chaire de droit devenue vacante par le départ d'Eichhorn. Les événements de 1837 brisèrent sa carrière académique. Il fut un des sept qui protestèrent hautement contre la loi du 1er novembre par laquelle la constitution hanovrienne de 1833 était renversée. Suspendu de ses fonctions, par ordre du cabinet, le 14 décembre 1837, il quitta Gœttingue, se rendit à Leipzig et se remit résolûment à faire des cours particuliers de droit. En 1840, il fut nommé professeur titulaire à l'université de cette ville et obtint en même temps le titre honoraire de conseiller de la cour. En 1848, il fut nommé *homme de confiance* (Vertrauensmann) par les gouvernements réunis dans la quinzième curie, et comme tel choisi avec M. Dahlmann pour poser les bases de la constitution germanique; plus tard il fut envoyé par un district du Hanovre à l'Assemblée nationale. Mais il n'y resta que jusqu'au mois d'août 1848 et se retira pour consacrer de nouveau toute son activité à l'enseignement.

M. Albrecht professe le droit allemand privé et public, le droit ecclésiastique et l'histoire du droit allemand; c'est un des maîtres favoris de la jeunesse des académies. Écrivain peu fécond, il n'a guère donné que: *Commentatio juris Germanici antiqui, doctrinam de probationibus adumbrans* (Kœnigsberg, 1825 et 1827) et son excellent ouvrage *De la possession, comme source de l'ancien droit des choses en Allemagne* (die Gewer als Grundlage des alten deutschen Sachenrechts, *Ibid.*, 1827).

ALBUFÉRA (Louis-Napoléon Suchet, duc d'), député français, né le 23 mai 1813 à Paris, est le fils du maréchal de l'Empire. Voulant suivre la même carrière que son père, il entra à l'École polytechnique en 1831. Après quelques campagnes en Algérie, il revint à Paris, épousa une des filles du riche banquier prussien, le baron Schickler (1844), et donna sa démission de capitaine d'artillerie à la révolution de Février. Il a siégé quelques années au Luxembourg, comme pair de France à titre héréditaire. M. d'Albuféra a représenté au Corps législatif, pour la session 1852-1856, la circonscription d'Évreux; son concurrent était M. de Salvandy. Il a été réélu en 1857.

ALBY (Ernest), littérateur français, est né à Marseille le 1er juillet 1809, d'une famille protestante. Son père occupait à Nîmes un emploi dans l'administration des finances, quand éclatèrent les réactions du Midi en 1815. Forcé de fuir, il vint à Paris, tandis que sa femme et ses enfants cherchaient un refuge dans les Cévennes; les troubles apaisés, ils vinrent le rejoindre et le jeune Alby fit au collége Louis-le-Grand une partie de ses études; mais son père ayant été envoyé à Chartres, il alla les terminer à l'École de Sorèze. Revenu à Paris, en 1828, pour faire son droit, il fut entraîné par M. Em. Barrault, son ancien professeur de rhétorique à Sorèze, dans la religion saint-simonienne, et en devint un des fervents apôtres. Il en prêchait les doctrines à Toulouse, vers 1832, pendant que son père, député du Tarn, siégeait au côté droit de la Chambre.

M. Alby se tourna ensuite vers la littérature, et publia en 1837 *les Prisonniers d'Abd-el-Kader*, sous le nom de A. de France, enseigne de vaisseau. Il a donné, sur ce même fond, toute une série d'ouvrages, dont le plus récent est *les Vêpres marocaines* (1853). Il est un des créateurs du roman-feuilleton historique, et à fourni des œuvres de ce genre à la plupart des revues et des journaux. Parmi celles publiées en volumes, nous citerons *Catherine de Navarre* (1838); *les Brodeuses de la reine* (1843); *l'Olympe à Paris* (1845).

M. Alby, chargé par M. Guizot du dépouillement des manuscrits, à la Bibliothèque impériale, a été décoré, en 1846, par M. de Salvandy. Depuis quinze ans, il fait presque toujours partie du comité de la Société des gens de lettres.

ALCAN (Michel), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né à Donnelay (Meurthe), le 5 mai 1811, d'une famille israélite, et fils d'un ancien soldat de la République, fut employé, dans son enfance, aux travaux des champs; il entra ensuite, comme apprenti, chez un relieur de Nancy, et put alors satisfaire en partie son goût pour l'étude. Il suivit le soir les cours publics et déroba au sommeil les heures qu'il consacrait à s'instruire. Son ardeur fut remarquée par la *Société des amis du travail*, qui lui décerna une médaille d'argent. En 1830, il vint à Paris, et prit sur les barricades une part active à la révolution de Juillet. Appelé devant la commission des récompenses nationales: « je ne vous demande qu'une chose, dit-il, c'est de l'instruction. » On lui donna une décoration. A force de travail, il passa avec succès son examen d'admission à l'École centrale des arts et manufactures, et obtint, au bout de trois ans, le diplôme d'ingénieur civil. Pour compléter ses études, en leur donnant un caractère pratique, il entreprit de faire, à pied et le sac au dos, son tour de France. Il se fixa quelque temps à Louviers, s'y fit connaître comme un ingénieur habile, et se concilia l'estime et l'affection générales. De Louviers, il se rendit à Elbeuf, où il fonda pour les ouvriers un cours gratuit de sciences élémentaires. Poursuivant avec un zèle infatigable ses recherches sur les applications de la science à l'industrie, il fit plusieurs découvertes utiles et perfectionna les procédés de tissage. Les résultats de ses travaux sont consignés dans son excellent *Essai sur l'industrie des matières textiles*, comprenant le travail complet du coton, du lin, du chanvre, des laines, du cachemire, de la soie, du caoutchouc, etc. (Paris, 1847, in-8, avec un atlas de 35 planches). La Société d'émulation de Rouen, la Société industrielle de Mulhouse, et le jury central de l'Exposition le récompensèrent par des distinctions honorifiques, et le gouvernement le nomma, en 1845, professeur de filature et de tissage à l'École des arts et manufactures.

Dans cette position, il conserva son indépendance, tout en restant étranger aux querelles des partis, jusqu'au moment où la révolution de Février vint le pousser dans la carrière politique. Candidat démocrate, dans le département de l'Eure, il fut élu représentant du peuple par 59 267 voix, fit partie du comité de travail, et vota ordinairement avec la gauche. Il s'abstint dans la question du droit au travail. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée, réclama la liberté des clubs et de la presse, et appuya la proposition tendante à décréter d'accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non

réélu à l'Assemblée législative, il reprit son cours de filature et de tissage, et sa collaboration au *Dictionnaire des arts et manufactures*.

ALCOCK (Joseph-François), magistrat français, ancien député et représentant du peuple français, né à Roanne (Loire), le 21 avril 1790, entra dans la magistrature, le 9 octobre 1813, comme juge-auditeur à Roanne. Substitut, le 10 janvier 1816, il fut nommé juge, le 12 mai 1820. Dans ses fonctions publiques, il montra un caractère très-indépendant et s'associa aux efforts de l'opposition libérale contre le gouvernement des Bourbons. Il s'attira la haine des royalistes par la franchise de ses opinions. En 1830, il était juge d'instruction; après la révolution de Juillet, Dupont (de l'Eure) le nomma président du tribunal de première instance de Roanne (8 septembre 1830), et les électeurs de cet arrondissement l'envoyèrent, en 1831, à la Chambre des Députés. Il vota constamment avec la gauche et protesta, en janvier 1832, contre l'épithète de *sujets* insérée dans le projet d'adresse au roi. La même année, il donna sa démission et fut remplacé par M. Baude. Il accepta de nouveau le mandat législatif en 1839, prit part à la coalition, et soutint les prétentions de ses électeurs dans une brochure intitulée: *Chemins de fer d'une grande ligne centrale par la vallée de la Loire* (Paris, 1842, in-8). En 1842 et en 1846, l'administration fit deux fois échouer sa candidature. Nommé conseiller à la Cour royale de Lyon, le 23 février 1837, il persista dans sa lutte contre la politique de la monarchie de Juillet. Il présida, en 1847, le banquet lyonnais auquel assistèrent seize cents partisans de la réforme.

La révolution de Février éleva M. Alcock au poste de procureur général près la Cour d'appel de Lyon (18 mars 1848). Bientôt après, il fut élu représentant du peuple à la Constituante, dans le département de la Loire, le premier sur onze, par 87 500 voix. Membre du comité de législation, il vota avec la droite, adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine, et dans la plupart des questions, approuva la politique du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il fut nommé le 31 mai 1849, conseiller à la Cour de cassation. M. Alcock a été décoré le 30 avril 1836.

ALCOCK (Thomas), homme politique anglais, est né en 1801. Peu de temps après avoir terminé ses études au collége d'Harron, il fut élu député d'un des bourgs du Lancashire (1826). Jusqu'en 1830 il prit part avec les whigs à la lutte qui se termina par la retraite du ministère Wellington, le dernier chef de l'ancien parti tory. En 1840, il se rallia au comité agitateur de Manchester pour obtenir la réforme des tarifs douaniers. Après dix-sept ans d'éloignement, il a été renvoyé au Parlement par le comté de Surrey (1847) et réélu en 1852. Rangé parmi les libéraux avancés, M. Alcock s'est prononcé pour la révision totale de l'*income-tax*, l'extension des franchises douanières, et une réduction aussi large que possible des impôts de consommation.

ALDERSON (sir Edward HALL), magistrat anglais, est né, en 1787, à Yarmouth (comté de Norfolk). Après avoir fait ses classes à la grande institution de Charterhouse, il alla prendre ses degrés universitaires à Cambridge, étudia le droit à Inner-Temple et se fit admettre, en 1811, au barreau de Londres; pendant plusieurs années, il fut attaché au ressort judiciaire des comtés du nord. Il se fit surtout connaître par la publication des *Arrêts rendus par la Cour du banc du roi* (Reports of cases; 1815-1820, 5 vol.), qui plus tard fut reprise par le juge Creswell. Il avait acquis par ses connaissances variées autant que solides une clientèle considérable lorsqu'il fut nommé membre de la Cour des plaids communs (1830) et anobli, suivant l'usage. En 1834 il passa à la Cour de l'Echiquier. — Sir E. Alderson est mort en 1857.

ALDOBRANDINI. Voy. BORGHÈSE.

ALDRIDGE (Ira), acteur nègre, né, vers 1805, dans l'intérieur de l'Afrique, est fils d'un chef de tribu du Sénégal, qui fut emmené par un missionnaire protestant à New-York, afin d'y être élevé dans la religion chrétienne. Ce chef revint plus tard dans son pays natal et chercha à y reprendre possession des terres qui lui appartenaient; à la suite d'un règne éphémère, il fut forcé de s'enfuir et gagna la haute Afrique. Ce fut dans ces solitudes où il menait une vie misérable que sa femme mit au monde son fils Ira. Deux ans après, il se rapprocha de la côte et réussit à s'embarquer pour l'Amérique où il devint pasteur d'une paroisse de nègres.

Destiné à la carrière ecclésiastique, le jeune Ira se laissa entraîner par sa passion pour le théâtre, et débuta à New-York, sur une scène d'amateurs; il y obtint une véritable ovation, mais la série de ses représentations fut interrompue par la police, à cause des troubles auxquels elles donnèrent lieu, et il se vit forcé d'entrer, comme garçon de service, dans un des théâtres inférieurs de la ville. En 1835, il vint en Angleterre où son père l'envoyait, pour qu'il y poursuivît ses études théologiques; mais là encore il se livra à son goût pour la scène, et, après bien des obstacles, obtint pour ses débuts le rôle d'*Othello*, qui convenait parfaitement à ses moyens et à sa couleur. Il joua ensuite *Macbeth* et *Shylock*, et fut accueilli avec tant d'enthousiasme qu'en 1833, il signa un engagement avec le directeur de Covent-Garden. Depuis cette époque, il a parcouru les principales villes de la Grande-Bretagne et s'est montré, en 1852, sur le continent, où il a donné des représentations fort suivies à Bruxelles, Cologne, Berlin, Pesth, Vienne, etc.

ALEM-ROUSSEAU (François), ancien représentant du peuple français, né à Dubiet (Gers), en 1799, fit, très-jeune, les dernières campagnes de l'Empire; mais, après le rétablissement des Bourbons, il quitta le service militaire, et vint à Paris étudier le droit. Recommandé par sa famille aux principaux chefs du parti libéral, il se fit recevoir dans la loge des Amis de la Vérité et fut affilié à la Charbonnerie. Il publia, dans les journaux de l'opposition, des lettres très-vives contre M. Delavau, préfet de police. La réputation qu'il s'était acquise dans le quartier des écoles, le fit arrêter à la suite des troubles auxquels donna lieu le meurtre du jeune Lallemand. Il présenta lui-même sa défense et fut acquitté. A peine remis en liberté, il conçut le dessein de sauver les sergents de la Rochelle détenus dans la prison de Bicêtre. Mais un contre-ordre, venu des chefs de l'opposition, le força d'abandonner l'exécution de ce projet. En 1823, il quitta Paris et voyagea dans les départements méridionaux pour y organiser la Charbonnerie. Reçu avocat, il s'établit à Auch, plaida avec succès, et publia une brochure intitulée: *Demande à M. le Bâtonnier* (Auch, 1829, in-8). Sous Louis-Philippe, il fut, dans le département du Gers, un des membres les plus influents de l'opposition radicale. Il sut pourtant se concilier la faveur du clergé, qui n'oublia pas qu'en 1830, il avait empêché la destruction des monuments religieux.

En 1848, les habitants de la ville d'Auch char-gèrent [illegible] administration départementale [illegible] quelques jours [illegible] commissaire général [illegible] par le gouvernement provisoire. Nommé [illegible] maire de la ville, il fut ensuite [illegible] suffrages représentant du peuple [illegible] Constituante; il siégea sur les bancs [illegible] et soutint le gouver-nement [illegible] Cavaignac [illegible] combattit en-suite [illegible] et prit une part [illegible] de l'assemblée. Sans [illegible] monta souvent à la tribune, et ses discours relatifs aux questions de [illegible] législation [illegible] sur lui l'at-tention [illegible] en 1849 il vit échouer sa candidature [illegible] et se fermer la car-rière [illegible] au moment où il commençait à se faire connaître.

ALEXANDRE (Charles), helléniste français, né [illegible], entra à l'École nor-male [illegible] d'abord professeur à Nancy, [illegible] rhétorique du collège [illegible] devint ensuite proviseur du col-lège Bourbon, et enfin inspecteur général des [illegible] en cette qualité et comme membre du [illegible] depuis de longues années, [illegible] sur tout l'enseignement [illegible] récemment membre de [illegible] et belles-lettres. Il [illegible] officier de la Légion d'honneur.

M. Alexandre a publié sur les langues grecque et latine des travaux estimés qui ont été adoptés pour l'enseignement universitaire; nous citerons [illegible] *Dictionnaire grec-français* (1830; [illegible] 1855, gr. in-8°), com-[illegible] Schneider. [illegible] *Dictionnaire français-grec* (1824, [illegible] édit., 1854), avec le concours de [illegible] *Méthode pour* [illegible] (1833, in-12; 8e édit., 1846), [illegible] la syntaxe de Burnouf, etc. Il a édité les [illegible] (1841-1853, tom. I-III in-8) et collaboré à la *Bibliothèque latine* de Lemaire.

ALEXANDRE (père et fils), industriels fran-çais, se sont fait connaître dans ces derniers temps par la fabrication en grand des orgues, et notamment de l'*orgue à cent francs*. Sorti, jeune encore, des ateliers de M. Debain, M. Alexan-dre père fonda, vers 1840, un petit établissement qui, grâce à son habileté commerciale et à d'in-telligentes [illegible] publicité, prit bientôt une extension considérable. Acquéreurs des procédés brevetés de M. Martin de Provins (voy. ce nom), MM. Alexandre ont, de leur propre aveu, sacrifié environ 400 000 francs à les faire connaître, écar-tant aussi longtemps que leurs conventions le permettaient, le nom et la concurrence de l'in-venteur. A l'Exposition universelle de 1855, où celui-ci reçut la décoration, leur maison obtint elle-même une médaille d'honneur.

On a, sous le nom d'Alexandre, facteur d'or-gues, une *Méthode pour l'accordéon* (Paris, nouv. édit., 1840, en anglais, 1839), et une *No-tice sur les orgues mélodium d'Alexandre et fils, inventeurs* (Paris, 1844 et 1848, in-4. Voy. Mar-tin de Provins.)

ALEXANDRE II, empereur de Russie, est né le 29 avril 1818. Son père Nicolas (voy. ce nom) n'était alors que simple grand-duc, et se trouvait séparé du trône par son frère aîné le grand-duc Constantin; mais déjà, dit-on, un pacte de fa-mille le désignait comme héritier présomptif de la couronne. Élevé d'abord par sa mère Alexan-dra Feodorowna, sœur du roi de Prusse Frédéric-Guillaume IV, Alexandre, encore enfant, eut pour premier gouverneur le général Mœrder, Allemand d'origine et protestant de religion. Son éducation fut achevée par le poëte Joukowski, de l'école romantique et du vieux parti russe. Mais son maître le plus zélé fut Nicolas lui-même, qui, de bonne heure, s'efforça de le façonner pour l'em-pire. A son image, il lui fit porter un habit de soldat, et lui apprit l'exercice avec le soin et la rudesse d'un caporal instructeur.

Le 4 mai 1834, à l'âge de seize ans, le czaré-witsch fut déclaré majeur. Commandant des lan-ciers de la garde, hetman des Cosaques, premier aide de camp de l'empereur, il ne put se plier sans peine à cette vie de manœuvres, de revues et de parades militaires que Nicolas imposait même aux princesses de la maison impériale. Sa santé parut compromise par une sorte de spleen. Il reçut l'ordre d'aller se distraire et se guérir en Allemagne. Il fit un voyage qui fut une longue fête, s'arrêta quelque temps à la cour de Hesse-Darmstadt, et ne la quitta qu'après avoir conclu son mariage avec la princesse Marie, fille du grand-duc Louis II (1841).

Depuis le 11 janvier 1826, il avait le titre de chancelier de l'université de Finlande. Jusqu'à l'époque de sa majorité, il n'avait pu en remplir les fonctions; après son mariage, il s'appliqua fort habilement à se faire aimer des Finnois pour les gagner à la Russie, et, par d'adroites cares-ses, il sut endormir leur esprit d'indépendance. Il fonda une chaire de langue et de littérature fin-noises, accorda son patronage à l'Académie ou Société de littérature finnoise, et pourvut aux frais des explorations lointaines entreprises par les savants finnois tels que Cygnœus, Wallin et Castren. Aussi le vingt-cinquième anniversaire de sa nomination au poste de chancelier fut-il célébré à Helsingfors avec les caractères d'une fête na-tionale (11 janvier 1851). Il avait, en même temps, depuis la mort du grand-duc Michel Paulowitsch, la haute direction des Écoles militaires de l'em-pire. Il s'acquitta de ces fonctions de manière à mériter les éloges de Nicolas, qui le remercia du soin qu'il prenait d'élever la jeunesse « dans le véritable esprit russe. »

En 1850, il visita la Russie méridionale, Nico-laieff, Sebastopol, Tiflis, Erivan, Derbent, et ter-mina cette promenade de deux mois par une es-carmouche contre les Circassiens du Caucase. Le prince Worontzoff, témoin de sa conduite, demanda et obtint pour lui l'ordre de Saint-Georges.

On prétend qu'il ne vit pas sans regrets et sans inquiétude les provocations adressées à l'Europe par Nicolas, et que, dans les conseils intimes de la famille impériale, il désapprouva la guerre d'O-rient. A la mort de son père (2 mars 1855), il hé-rita d'une situation qu'il n'avait point faite, et continua la lutte avec fermeté en préparant le rétablissement de la paix. « Je jure, dit-il à son avénement, de rester fidèle à tous les sentiments de mon père et de persévérer dans la ligne des principes politiques qui lui ont servi de rè-gle! » Il renouvela cette déclaration dans un ma-nifeste adressé à tout l'empire. « Fasse la Provi-dence, dit-il, que, guidé et protégé par elle, nous puissions affermir la Russie dans le plus haut degré de puissance et de gloire; que par nous s'accomplissent les vues et les désirs de nos illustres prédécesseurs, Pierre, Catherine, Alexandre, le bien-aimé, et notre auguste père d'impérissable mémoire. » De telles paroles étaient une satisfaction donnée au parti de la guerre, et une sorte d'hommage aux vieux sentiments

moscovites ; mais, tout en restant fidèle aux traditions de sa famille, Alexandre sembla, suivant les paroles de Napoléon III, animé d'un sincère désir de mettre fin aux causes qui avaient amené ce sanglant conflit. L'honneur des armes une fois satisfait, c'était s'honorer aussi que de déférer au vœu nettement formulé de l'Europe. Quand, aux yeux des Russes, la prise de Kars eut compensé en partie la perte de Sébastopol, il accepta les conditions mises à la paix, envoya ses plénipotentiaires au congrès de Paris, et déclara qu'il voulait désormais consacrer aux affaires intérieures de l'empire toute l'activité de son gouvernement.

A son avénement, il avait d'abord maintenu tous les ministres de Nicolas. Après la conclusion de la paix, il accepta la démission du comte de Nesselrode, que remplaça le prince Gortschakof. (Voy. ces noms.) Il destitua le général Bibckof, ministre de l'intérieur, et le général Kleinmichel, directeur des voies de communication. La disgrâce de ces deux généraux annonça que l'empereur était décidé à réformer les mœurs administratives. Dans le voyage qu'il venait de faire en Crimée, il avait jugé par ses yeux des périls qu'entraîne pour l'État la corruption des fonctionnaires, et il s'était promis de la combattre par des remèdes énergiques. Il fit plusieurs exemples. Dans ses projets d'amélioration, Alexandre donna une grande place à l'instruction publique. Par un décret du 23 octobre 1855, il a fait disparaître les restrictions qui limitaient le nombre des élèves dans les universités russes. Nicolas avait décidé en 1849 que tous les professeurs du Lycée Alexandre et de l'École de droit de Saint-Pétersbourg seraient choisis parmi les officiers supérieurs de l'armée. Alexandre a rendu, le 25 février 1856, une ordonnance toute contraire. « Je désire, dit-il, que désormais des militaires ne soient point nommés à des fonctions de ce genre dans les établissements civils. » Une nouvelle Faculté, dite des langues orientales, a été inaugurée, le 8 septembre 1855, à l'université de Saint-Pétersbourg. Enfin un ukase publié à la fin de mai 1856, en réglant l'instruction publique d'après de nouveaux principes, l'a placée sous la surveillance directe et personnelle de l'empereur. On retrouve ainsi dans Alexandre l'ancien directeur des Écoles militaires, l'ancien chancelier de l'université de Finlande.

La douceur et la modération de son caractère ont donné quelques espérances à la Pologne, si maltraitée par Nicolas. Un ukase du 27 mai 1856 a autorisé le retour des émigrés qui ont quitté leur pays à la suite des événements de 1830 et de 1831. Mais cette amnistie, très-limitée, ne s'applique qu'à ceux qui témoigneront leur repentir, et à ceux-là mêmes elle ne restitue pas les biens confisqués. Sous des dehors plus conciliants, Alexandre n'est pas moins attaché que son père au principe de l'unité. « Avant tout, dit-il, point de rêveries; ceux qui voudraient continuer à nourrir des illusions, je saurai les maintenir dans le devoir. La Finlande et la Pologne me sont aussi chères que toutes les autres provinces de mon empire ; mais, pour le bien des Polonais eux-mêmes, il faut qu'ils restent unis pour toujours à la grande famille des empereurs de Russie. J'aime mieux récompenser que punir ; mais au besoin je saurai sévir, et je sévirai. » C'est ainsi que, durant son voyage à Varsovie, il s'est exprimé devant la noblesse polonaise, aux applaudissements du vieux parti russe. Un œuvre qui paraît devoir marquer surtout son règne, est l'émancipation des serfs, à laquelle il se consacra d'abord tout entier.

La politique extérieure d'Alexandre n'a manqué ni de fermeté ni de souplesse. « Depuis la paix, dit le prince Gortschakoff, la Russie ne boude pas, elle se recueille. » Dans les débats relatifs aux points litigieux du traité de Paris, le gouvernement d'Alexandre a apporté une certaine modération. Il a montré plus de hauteur vis-à-vis de l'Angleterre et de l'Autriche, et témoigné une assez grande condescendance pour la France. Lors des fêtes de son couronnement à Moscou (7 septembre 1856), il a manifesté clairement ses sympathies pour l'Empereur Napoléon III, et, l'année suivante, l'entrevue de Stuttgart (sept. 1857), a semblé le gage d'une plus intime alliance.

ALEXANDRE (Albert), célèbre joueur d'échecs allemand, s'est fait un nom dans *l'école française*, par ses savantes combinaisons, et deux ouvrages devenus classiques : *Encyclopédie des Échecs* (*Paris*, 1837) et *Collection des plus beaux problèmes d'échecs* (à Paris, et en Allemagne, 1846). Alexandre, après avoir habité longtemps Paris, et spécialement le café de la Régence, retourna en Allemagne, vers 1843. Il y fut battu par quelques-uns de ses compatriotes. Depuis, il a visité l'Égypte, et est revenu se fixer à Paris, où malgré son grand âge, il donne encore de solennelles consultations.

ALEXANDRE-KARAGEORGEWITZ (prince), Kniaze de Serbie, né en 1806, est fils du fameux Kara ou Czerni Georges (Georges le Noir), le fondateur de l'indépendance serbe, qui, de simple pâtre s'était élevé au rang suprême. Après la mort de son père (voy. MILOCH), Alexandre, alors âgé de dix ans, quitta la Bessarabie où il avait reçu un commencement d'instruction dans une école primaire, et passa avec sa mère en Valachie, où ils vécurent l'un et l'autre d'une modique pension. Plus tard, il reçut de Michel Obrénovitz (voy. ce nom) l'autorisation de rentrer en Serbie, et fut même attaché à la personne du prince, en qualité d'aide de camp. Lors de la convocation de la grande Assemblée nationale qui se réunit le 14 septembre 1842, après la déchéance de Michel, pour procéder à l'élection d'un nouveau prince, le fils du *libérateur* fut salué Kniaze par les acclamations de la diète entière. La Porte ratifia ce choix qui était en grande partie son ouvrage; mais la Russie protesta par une note, appuyée d'une lettre autographe de l'empereur Nicolas au sultan. A la suite de ce conflit, deux commissaires, l'un russe, le général baron de Liéven, l'autre ottoman, Emin-Muklis-effendi, furent envoyés dans la principauté ; Alexandre dut se démettre provisoirement du gouvernement qui fut confié à une *caïmacamie* (lieutenance) de trois membres nommés par le sénat, et subir les chances d'une nouvelle élection, dont la sincérité devait être garantie par l'éloignement des principaux agitateurs Voutchitch, Pétroniévitch, et autres. Le 15 juin 1843, il fut réélu à l'unanimité en présence des commissaires des deux cours, puis il reçut de la Porte son firman d'investiture.

Les circonstances mêmes de son élévation créaient au nouveau prince une situation pleine de difficultés et de périls. Il les a conjurés en partie. Placé entre les rancunes de la Russie, et les convoitises de l'Autriche, il a toujours affecté de s'appuyer sur la puissance suzeraine dont la faiblesse éloignait toute idée de péril, en laissant un champ libre aux espérances. En même temps il s'est attaché à améliorer l'état de la Serbie. Par suite des encouragements donnés à l'agriculture et au commerce, les importations et les exportations ont presque doublé depuis dix ans. Des chausséesconstruitessous l'administration éclairée de M. Garachanin (voy. ce nom), ont ouvert à la

principauté des débouchés sur toutes les provinces voisines de la Bosnie, de la Bulgarie, de la Valachie et de l'Autriche; l'instruction publique a été organisée à tous les degrés sur une très-vaste échelle et le pays a été doté de deux nouveaux gymnases, d'une École militaire, d'une École de commerce, des arts et métiers et d'une École d'agriculture, etc. (1843-1855).

Lors de la rupture entre la Porte et la Russie (1853), le prince Alexandre Karageorgevitz ne voulut pas se départir du système de neutralité que lui commandaient sa situation et les intérêts de sa patrie, et résista aux entraînements du parti national qui, d'accord avec les amis de Miloch, poussait à une levée de boucliers contre la Porte. Celle-ci l'en récompensa par l'octroi spontané d'un firman par lequel elle confirmait les immunités et priviléges de la Serbie. Le traité du 30 mars 1856 a substitué à la garantie isolée de la Turquie la garantie collective des puissances signataires.

L'année 1857 a été signalée par la découverte d'un vaste complot formé contre le prince par les agents de Miloch et dans lequel entrèrent des sénateurs et de hauts fonctionnaires, notamment le président même du sénat, Stéfanovitz, et celui de la cour de cassation, Sveko Raïovitz. Les deux principaux accusés furent condamnés à mort et six autres aux travaux forcés à perpétuité. La rigueur de la sentence fit éclater des sympathies pour les coupables, et la Porte, appuyée par les consuls de la France et de la Russie à Belgrade, fit surseoir à l'exécution.

ALEXANDRESCO (Grégoire), poëte valaque, né vers 1812, à Tirgoviste, *la ville des poëtes*, fut disciple d'Héliade, avec lequel il se brouilla plus tard. Lié avec le colonel Campineano, chef de l'opposition libérale, sous Alexandre Ghika, il quitta le service militaire pour se vouer exclusivement à la littérature et à la politique, et prit une part active aux travaux de la Société philharmonique, instituée vers cette époque (1835). Ses satires et ses fables politiques lui acquirent en peu de temps une grande popularité, qu'il paya d'un internement de plusieurs années dans un monastère. C'est durant cet intervalle qu'il publia sa fameuse pièce *l'An* 1840, où les vœux et les espérances de la *Jeune Roumanie* étaient exprimés avec une rare vigueur de pensée et de style. Les œuvres poétiques d'Alexandresco ont été réunies en un volume, sous le titre de *Souvenirs et impressions*, *Lettres et Fables* (Bucharest, 1847). Alexandresco est mis par les Valaques au premier rang de leurs fabulistes.

ALEXANDRI (Basile) ou ALECSANDRI, poëte et littérateur roumain, né, au mois de juillet 1821, d'une famille originaire de Venise, passa plusieurs années dans un pensionnat français à Jassy, et fut envoyé à Paris, en 1834, à l'âge de quatorze ans, sous la surveillance d'un gouverneur. Reçu bachelier ès lettres, il fut destiné tour à tour à la médecine, au droit, aux sciences exactes, sans trouver sa vocation. Il revint, en 1839, dans son pays, après avoir accompli un premier voyage en Italie. Il s'associa à la Jeune Roumanie, qui, à Jassy et à Bucharest, essayait de régénérer la Moldo-Valachie par l'introduction des idées et des littératures de l'Occident, et débuta par une nouvelle, *la Bouquetière de Florence*, dans la revue fondée par Cogalniceano, *la Dacie littéraire*, dont il devint un des collaborateurs assidus, jusqu'au moment où elle fut supprimée par le prince Stourdza.

Une longue excursion qu'il entreprit, après la mort de sa mère (1842), dans les montagnes de son pays, fut le signal de ses premières et peut-être ses meilleures poésies : *la Baba-Kloanta*, *la Strounga*, *la Doïna*, *la Hora*, *le Kraïa-Noii*, etc. En même temps, il commençait cette série de ballades et de chants populaires, qu'il ne publia que dix années après (1852). Chargé, en 1844, avec Cogalniceano et Negruzzi, de la direction des deux théâtres, français et moldave, de Jassy, il essaya de suppléer à l'insuffisance et à la pauvreté du répertoire national par la composition de pièces originales, telles que *Georges de Sadagoura*, *Jassy en Carnaval*, *la Pierre de la maison*, *la Noce villageoise*, *Mme Kiritza à Jassy*, *Mme Kiritza en province*, etc., qui excitèrent l'enthousiasme de toute la Roumanie. La même année, il fonda avec Cogalniceano et Jean Ghika une nouvelle revue scientifique et littéraire, *le Progrès*, qui, après neuf mois d'existence, fut aussi suspendue par ordre du prince. Il entreprit alors de visiter une partie de l'Orient. Aux îles des Princes, où il tomba malade, il fit la rencontre de Hommaire de Hell avec lequel il projeta un voyage en Perse, mais mourut avant le départ. Il visita seul Brousse, Athènes, les îles Ioniennes, Venise, et revint dans sa patrie, après une absence de onze mois, ayant en portefeuille la plus grande partie de ses *Lacrimiore*. Compromis, en 1848, dans le mouvement libéral de Jassy (avril), qui précéda, de deux mois environ, la révolution de Bucharest, il se rendit à Paris où, pendant cinq mois, il ne cessa de plaider, dans la presse, la cause de la Moldo-Valachie. En 1855, il fonda *la Roumanie littéraire*, qui fut encore supprimée au bout de l'année. Dévoué au parti de l'union, il a composé, en 1856, un chant appelé *la Hora de l'Union*, qui est devenu une sorte de *Marseillaise* roumaine. Il a fait partie, l'année suivante, des divans *ad hoc*. Deux ans auparavant, devenu, par la mort de son père, maître de sa fortune, il s'était hâté d'affranchir tous les esclaves de ses terres, et cet exemple suivi bientôt par neuf cent quatre-vingt-onze particuliers, contribua sans doute à la mesure d'affranchissement général décrétée par le prince Grégoire Ghika.

Outre un grand nombre d'articles littéraires insérés dans les divers recueils périodiques qu'il a concouru à fonder, M. Alecsandri a publié : *Répertoire dramatique* (Jassy, 1852, in-8, à 2 colonnes); *Ballades populaires de la Roumanie* (1852 et 1853, 1re et 2e parties); le *Collier littéraire* (1857), recueil d'articles et de morceaux de poésie; *les Doïnas*, poésies (Paris, 1853). — *Les Doïnas* ont été traduites en français par M. Voïnesco (Paris, 1853 et 1855) : une partie des *Ballades* l'ont été par M. Alecsandri lui-même, sous le titre de *Ballades et Chants populaires de la Roumanie*, avec une introduction par M. A. Ubicini (Paris, 1855).

ALFORD (le révérend Henry), poëte et érudit anglais, né à Londres, en 1810, fut élevé dans le comté de Somerset, prit ses grades universitaires à Cambridge et embrassa l'état ecclésiastique. Il avait déjà une certaine réputation comme poëte, lorsqu'il fut pourvu d'un vicariat dans le comté de Leicester (1835). Ses *Premières poésies* (Poems and poetical fragments, Cambridge, 1831), et l'*École du cœur* (the School of the Heart, 1835, 2 vol.), poëme qui a été réimprimé plusieurs fois en Angleterre et en Amérique, forment toutes les œuvres poétiques de M. Alford. L'observation calme, l'étude des sentiments intérieurs, la facture des vers, et comme un souffle d'inspiration honnête et religieuse, rattachent l'auteur à l'école de Goldsmith; il cherche moins à plaire qu'à persuader, à étonner qu'à se faire comprendre.

M. Alford publia, en 1841, un ouvrage remar-

quable sur les *poëtes de la Grèce*, où un goût très-pur s'allie à une connaissance exercée de la langue. La même année, les deux universités de Cambridge et de Londres voulurent se l'attacher, la première comme professeur d'humanités, la seconde comme examinateur de philosophie. En 1844, parut l'*Ancien Testament*, texte grec; le *Nouveau* a été publié en 1853. Les deux parties ont été réimprimées ensemble (Londres, 1855, grand in-8). Cette édition est soignée autant pour le texte que pour les notes et variantes.

On a encore du même auteur des pièces de vers disséminées dans les recueils périodiques, les albums et les annuaires; quelques volumes de *Sermons*, et des mémoires critiques sur des points d'histoire ancienne. M. Alford exerce, depuis 1853, son ministère à Londres, dans une chapelle de Quebec-Street. Comme orateur sacré, il ne manque pas de puissance, et les anglicans orthodoxes regardent sa doctrine religieuse comme irréprochable.

ALHOY (Philadelphe-Maurice), littérateur français, né à Paris vers 1802, embrassa la carrière du journalisme, et fonda, sous la Restauration, une foule de petites feuilles, telles que: *le Dandy*, *le Pauvre Jacques*, daté de Sainte-Pélagie, *le Journal des Familles*, *la Gazette des enfants*, *le Moniteur des Gourmands*, *l'Ours*, *le Philanthrope*, etc. Ce fut lui qui créa *le Figaro*, qu'il vendit pour 300 fr. à Lepoitevin Saint-Alme, lequel le revendit, plus tard, 40 000 fr. à Victor Bohain. Sous divers pseudonymes, il a fourni plusieurs pièces aux scènes de genre: *la Vieille Femme colère* (1823), *l'Avocat et le Médecin* (1824), *l'Agent de change* (1825), drame imité de Beaumarchais, *les Employés* (1828), *les Chemins de fer* (1833), en collaboration avec Ét. Arago, *le Magasin pittoresque* (1834), *les Belles Femmes de Paris* (1839), *la Correctionnelle* (1840), *le Secret du soldat* (1840), drame en trois actes, *le Soleil de ma Bretagne* (1843), etc.

On a encore du même auteur des compilations, comme la *Grande Biographie dramatique* (1824), où il signe «l'Ermite du Luxembourg;» *Biographie des représentants du peuple* (1848); des romans: *Sous le Froc* (1840, 2 vol.), qui lui fut, dit-on, inspiré par trois mois de séjour au couvent de la Trappe; enfin, des productions de littérature légère et des publications illustrées. Dans ce dernier genre, nous rappellerons les *Physiologies de la lorette* et *du créancier* (1841); *les Bagues* (1844-1845, grand in-8); *les Brigands et Bandits célèbres* (1846, grand in-8); *les Prisons de Paris* (1845, grand in-8), avec M. L. Lurine; *les Fleurs historiques* (1852, grand in-8), avec M. Rostaing. — M. Maurice Alhoy est mort à Rouen en 1855.

ALI-GHALIB-pacha, administrateur ottoman, gendre du sultan, troisième fils de Réchid-pacha, est né, en 1830, à Constantinople. Il suivit son père dans sa dernière ambassade en France (1844-1845), et fut placé dans une institution particulière où il reçut une instruction solide. Mêlé depuis aux affaires, sous l'habile direction de Réchid, il parcourut, un peu rapidement peut-être, l'échelle hiérarchique de tous les grades civils. Membre du grand conseil d'État et de justice, il fut fiancé, en 1852, à la fille aîné du sultan, Fatmé sultane, qu'il épousa le 10 août 1854. Ali-Ghalib reçut à cette occasion le grade de muchir et la charge de directeur général de la Monnaie (septembre 1854), qui lui donne rang de ministre. Un premier enfant issu de ce mariage est mort huit jours après sa naissance (avril 1856). En 1857, Ali-Ghalib a été quelques mois ministre des affaires étrangères, puis chargé du département des fondations pieuses.

ALIGNY (Claude-Félix-Théodore CARUELLE, dit), paysagiste français, né à Chaumes (Nièvre), le 24 janvier 1798, vint à Paris en 1808, y fit ses études sous Regnault et Watelet, et débuta en 1822 par un paysage historique, *Daphnis et Chloé*. Ce genre, à peu près abandonné aujourd'hui, a été soutenu depuis par M. Aligny à la plupart des expositions de peinture. On a remarqué parmi ses nombreux tableaux: *le Massacre des druides* (1831); *les Carrières de Fontainebleau* (1833); *Prométhée* (1837); *la Campagne de Rome* (1839); *les Bergers de Virgile* et *la Vue de Capri* (1841); *Hercule et l'hydre de Lerne* (1842); *le Bon Samaritain* (1844); *Bacchus enfant* (1848); *la Solitude* (1850); *la Gorge aux loups* (1852). On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855: *Épisode de la révolte des Gaulois, au* III*e siècle*, *l'Acropolis d'Athènes*, etc.

Citons encore un recueil d'eaux-fortes (1846) et la chapelle baptismale à Saint-Étienne du Mont (1851). M. Aligny emprunte généralement la scène de ses paysages à l'Italie, qu'il a visitée à deux reprises, en 1825 et en 1834. — Il a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1837, et la décoration en juillet 1842.

ALINARI (Tite et Michele), photographes italiens, nés à Florence, le premier en 1829, le second en 1832, se sont associés et fait connaître depuis quelques années sous le nom d'Alinari frères. Ils sont peut-être les premiers qui aient, en Italie, abordé les travaux héliographiques. Ils se sont principalement appliqués à la reproduction des vues et des monuments de la Toscane, avec le concours de MM. Bardi et Dovizielli. Ils ont envoyé d'heureux spécimens de la vaste collection qu'ils ont formée, à l'Exposition universelle de Paris (1855), et y ont obtenu une médaille de 2e classe.

ALISON (sir Archibald), historien et jurisconsulte écossais, né à Kenley le 29 décembre 1792, est fils d'un théologien mort en 1839 et qui a laissé sur le goût (*Essay on the taste*) un traité estimé. Il fit ses études à l'université d'Édimbourg et devint, en 1814, avocat du barreau écossais. De longs voyages sur le continent complétèrent l'éducation brillante qu'il avait reçue. En 1828, il fut nommé membre du conseil royal et, en 1834, shériff du comté de Lanark, une des plus hautes charges judiciaires de l'Écosse.

Deux ouvrages l'avaient désigné à ces fonctions: l'un sur la théorie du droit criminel écossais (*the Principles of the criminal law of Scotland;* Edimb., 1832, in-8), l'autre sur la pratique et les usages de ce même droit (*the Practice of the criminal law;* 1833, in-8). Acceptés aujourd'hui comme faisant autorité dans la jurisprudence de son pays, ils ont été souvent réimprimés et suffiraient à sa réputation s'il n'avait embrassé un plus vaste champ de connaissances.

En effet, depuis longtemps sir A. Alison préparait les matériaux d'un travail considérable sur l'*Histoire générale de l'Europe moderne depuis la révolution française* (History of Europe from 1789 to the restoration of the Bourbons in 1815; Londres, 1833-1850, 20 vol. in-8, 9e édit. 1853). Les grands événements dont Paris fut le théâtre en 1814 et auxquels il assista, lui donnèrent l'idée de les raconter en remontant jusqu'à leur source; il y travailla sans relâche pendant plus de trente ans. Le succès le plus flatteur accueillit cette publication qui, pour l'exactitude des faits et la clarté du récit, est de tout point digne

d'éloges; traduite dans toutes les langues, même en arabe (Malte, 1845) et en hindoustani, elle est rangée parmi les meilleures productions de l'histoire contemporaine. On lui a reproché pourtant de la sécheresse dans le style et un certain parti pris en politique attribué au torysme bien connu de l'auteur.

Reprenant l'histoire générale de l'Europe depuis la rentrée des Bourbons en France, sir A. Alison a entrepris de la conduire jusqu'à l'avénement au trône de Louis-Napoléon : le premier volume a paru en 1852 (*History of Europe from the fall of Napoleon to the accession of Louis-Napoleon* in 1852; Londres, in-8). Dans cette seconde partie de sa tâche et qui est la plus ingrate, l'auteur a rencontré beaucoup d'obstacles de tout genre qui ont retardé sa marche. La *Vie du duc de Marlborough* (the Life of the duke of Marlborough, 1847, 2 vol.; 3e édit. 1854) est encore une œuvre historique importante, bien qu'elle soit moins connue à l'étranger.

Sir A. Alison a aussi traité les questions de politique et d'économie sociale. Ses nombreux articles dans le *Blackwood's Magazine*, dont un choix a été tiré à part sous le titre obligé d'*Essays* (Edimb., 3 vol.) le présentent comme un tory exclusif et passionné, prenant ombrage des innovations et s'élevant sans cesse contre la réforme parlementaire de 1832, d'où il date pour l'Angleterre une ère de désorganisation et même de décadence. Les services qu'il a rendus à son parti ont été reconnus, en 1852, lors du ministère éphémère de lord Derby, par le titre de baronnet. A ses efforts contre le libre échange qui ont eu peu de succès, se rattachent les livres suivants : *Des principes de la population et de leurs rapports avec le bien-être de l'humanité* (the Principles of population, etc.; Edimb., 1840, 2 vol. in-8), où l'on rencontre des parties importantes et bien traitées ; *Libre échange et protection* (Free trade and protection, 1844, in-8), plaidoyer en faveur du système protecteur de l'agriculture; *L'Angleterre en 1815 et en 1845* (England in 1815 and 1845: 1845, in-8), parallèle entre les deux époques au point de vue de la circulation monétaire.

Alison (William), frère puîné du précédent, a publié sur les résultats de l'assistance publique un livre qui a exercé une puissante influence: il a pour titre : *Observations sur le traitement des pauvres en Écosse et ses effets sur l'état sanitaire des grandes villes* (Observations on the management on the poor in Scotland, etc.; Édimbourg, 1840, in-8).

ALIX (l'abbé Céleste), écrivain ecclésiastique français, né vers 1820, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice, embrassa l'état ecclésiastique et devint en 1854, chapelain de l'église de Sainte-Geneviève. On a de lui des *Sermons*, un *Cours de chant ecclésiastique* (1853, in-8), branche de la liturgie romaine dont il s'est occupé d'une façon spéciale, et des traductions d'ouvrages religieux : *le Miroir de l'église de Saint-Edmond* (1854), archevêque de Cantorbéry; *le Triomphe de la Croix* (1855), de J. Savonarole; *le Parfait légendaire* (1855-1856, in-4), de M. Emilio Gentilucci, etc.

Alix (Accurse), littérateur français, frère puîné du précédent, a publié quelques volumes de poésies sociales et religieuses : *Harmonies* (1838, in-8), *Poésies* (1842), etc. Il a donné avec son frère une traduction de la *Théologie séraphique de saint Bonaventure* (1853).

ALKAN (Charles-Henri-Valentin Morhange, dit), ou Alkan l'aîné, musicien français, né à Paris, vers la fin de novembre 1813, de parents israélites, entra, en 1820, au Conservatoire, et y remporta, de 1821 à 1826, les premiers prix de solfége, de piano et d'harmonie. Nommé, deux ans après, professeur honoraire au Conservatoire, titre dont il se démit en 1833, il obtint, en 1832, une mention au concours de l'Institut. Depuis, il s'est exclusivement livré à l'enseignement du piano, et s'est aussi fait un nom comme virtuose. Le premier, en 1852, il fit entendre le nouveau piano à clavier de pédales d'Érard, dont il a favorisé, par ses voyages, l'introduction en Allemagne et en Angleterre.

M. Ch. Valentin Alkan a publié les compositions suivantes : *les Omnibus*, variations dédiées aux *Dames Blanches* (1832): un grand *Concerto*, exécuté aux concerts du Conservatoire (1833); une *Marche funèbre*, une *Marche triomphale*, de nombreuses *Variations*, des *Études* et des *Préludes* pour le piano et l'orgue (1840-1848), et, dans ces derniers temps, la *Bourrée d'Auvergne* (1852), *Souvenir des concerts du Conservatoire*, et *Quatre impromptus originaux* (1854), etc.

ALLAIN (J.... E....), magistrat français, reçu avocat à Paris et nommé juge de paix à Chartres, où il se trouve encore, a publié sur l'exercice de la police administrative et judiciaire quelques ouvrages rédigés avec un soin minutieux, tels que : *Code formulaire des lois électorales* (1851, in-8); *Code des officiers de police judiciaire* (1853, 2 vol.), destiné à faciliter les devoirs des fonctionnaires qui n'ont qu'une connaissance imparfaite des formes légales; *Manuel encyclopédique des juges de paix* (1850-1853, 3 vol. in-8), qui est tout à la fois théorique et pratique, etc.

ALLARD (Jean-Baptiste-Pierre), général français, conseiller d'État, est né à Parthenay (Deux-Sèvres), le 27 octobre 1798. Ancien élève de l'École polytechnique, où il entra dans les premiers rangs dès l'âge de seize ans, il faisait partie de ces deux promotions qui, pour avoir défendu Paris contre l'invasion étrangère, furent licenciées en 1816. Dix ans après, il était nommé capitaine (1825), et il concourut, en cette qualité, à l'expédition d'Alger, ainsi qu'aux premières reconnaissances qui eurent lieu dans l'Atlas (1830). Attaché, comme aide de camp, au général Valazé, dont il partagea les travaux relatifs aux fortifications de Paris, il publia divers écrits pour faire prévaloir le système de l'enceinte continue.

Élu, en 1837, député de l'arrondissement de Parthenay, M. Allard vint s'asseoir à la Chambre sur les bancs du centre gauche et fit une opposition modérée. On lui doit des rapports remarquables sur les questions qui intéressent l'armée et la marine et il défendit avec beaucoup d'ardeur le projet de loi sur les fortifications. Il fut nommé tour à tour chef de bataillon (1840) et colonel (1847). Promu au grade de général de brigade, en 1852, M. Allard est aujourd'hui président de la section de la guerre au conseil d'État, où il est entré, en 1839, comme maître des requêtes.

ALLART (Hortense), femme de lettres française, née vers 1790, à Paris, est fille d'un député de la première Assemblée législative. Élevée par sa mère, qui a traduit quelques ouvrages de l'anglais, elle débuta dans les lettres par la publication d'un roman très-remarquable : *la Conjuration d'Amboise* (1821), dont le style révélait une main exercée. Ses *Lettres sur Mme de Staël* (1824) contiennent des aperçus ingénieux. Parmi ses romans postérieurs, nous mentionnerons : *Gertrude* (1827), *Sextus ou le Romain des Maremmes* (1832), *l'Indienne* (1832), *Settimia* (1836). Un long séjour en

Italie lui a permis d'écrire sur ce pays de nombreuses études historiques : *Lorenzo de Médicis*, *Cola de Rienzi*, l'*Italie*, etc. On cite surtout une *Histoire de la république de Florence* (1837-1843, 2 vol.).

ALLÈGRE (Jean-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Guéret (Creuse), le 13 avril 1793, se prépara aux examens de l'École polytechnique, puis se tourna vers l'étude du droit et se fit recevoir avocat. Inscrit, en 1820, au barreau de la Cour royale de Limoges, il commençait à se faire connaître par d'habiles plaidoyers, lorsqu'une grave maladie le força de se restreindre aux fonctions d'avocat consultant. Sous le règne de Louis-Philippe, sans prendre une part active à la politique militante, il professa des opinions démocratiques assez avancées. Aussi, après la révolution de Février, le comité provisoire qui administra d'abord le département de la Haute-Vienne, le mit à la tête du parquet avec le titre de procureur général de la République, qui lui fut confirmé par le gouvernement. Aux élections d'avril, il fut nommé représentant du peuple à la Constituante par 31 000 voix. Il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, mais il s'abstint de voter sur la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres. Le parti avancé fit échouer sa candidature à la Législative. De retour à Limoges, il vécut en dehors des agitations politiques jusqu'au coup d'État du 2 décembre. Il fut alors convoqué aux réunions du comité de résistance et signa l'appel aux armes : au mois de mars 1852, la commission mixte de la Haute-Vienne le condamna à l'internement; mais, depuis, il est rentré à Limoges.

ALLIER (Antoine), sculpteur français et ancien député, est né à Embrun (Hautes-Alpes), en décembre 1793. Son père, longtemps député de ce département, d'abord payeur général des armées impériales, et un instant trésorier du roi de Rome, le destina à la carrière militaire, où il parvint, en peu de temps, au grade de capitaine dans les dragons de la garde impériale. Après les événements de 1815, il suivit ses inclinations d'artiste, compléta pendant quelques années ses premières études et, après avoir débuté, comme sculpteur, à l'Exposition de 1822, parut à tous les Salons suivants, jusqu'en 1835. M. Allier père, étant mort trois ans après, les électeurs reportèrent leur mandat sur le fils qui prit place à toutes les sessions législatives, depuis 1839 au 2 décembre 1851. Il y a constamment siégé à l'extrême gauche.

M. Allier, qui s'est fait un rang plus distingué dans l'art que dans la politique, a successivement exposé, pendant les quinze années de sa carrière artistique, *un Jeune marin expirant*, *Camille renversant les balances des Gaulois* (1822); une série de *bustes* et de *statues* en marbre (1824-1830); le buste de *Sully*, commandé par le ministère des travaux publics, et placé plus tard à la bibliothèque de l'Arsenal, ceux du *comte d'Hauterive* de MM. *Baude* et *Lobbey de Pompières*, *l'Enfant au colimaçon*, (1831); le *masque en plâtre de Napoléon*, exécuté de souvenir, les bustes d'*Arago* et de M. *Odilon-Barrot* (1833); *Ariane*, statuette en marbre (1834). Il a produit, en dehors des Salons, un grand nombre de *bustes* ou *portraits*, en marbre, plâtre et bronze : la statue de *Philopœmen* et celle de l'*Éloquence*, placée à la Chambre des Députés, etc. M. Allier a obtenu une deuxième médaille au Salon de 1834.

ALLIEY (Frédéric), technologiste français, né vers 1790, il a occupé, depuis plus de quarante ans, tous ses loisirs à la recherche de tout ce qui concerne les jeux d'échecs et de dames, et est parvenu à former une collection curieuse et peut-être unique en son genre. On a de lui : une *Bibliographie complète, analytique et raisonnée de tous les ouvrages connus en toutes les langues sur le jeu de dames* (3e édit. 1852, in-8); un recueil de *Poëmes sur le jeu des échecs* (1851, in-8), traduits du latin, du polonais, de l'anglais et de l'allemand, et des articles spéciaux insérés dans *le Palamède*. Cet amateur possède encore en manuscrit une *Bibliothèque complète sur le jeu des échecs*, renfermant l'analyse détaillée de 412 traités qu'il a réunis à grand'peine.

ALLIOLI (Joseph-François), théologien catholique allemand, prévôt du chapitre d'Augsbourg, né le 10 août 1793, à Sulzbach, en Bavière, entra, en 1815, au séminaire épiscopal de Ratisbonne, reçut les ordres en 1816, et, à la suite d'un concours ouvert sur une question théologique, obtint la même année, le titre de docteur en théologie. De 1818 à 1821, il visita Vienne, Rome et Paris dans le but de pousser plus loin ses études philologiques; de retour en Allemagne, il prit, en 1821, ses licences à l'université de Landshut, y fut nommé, en 1823, professeur adjoint. L'année suivante, il fut appelé à Munich, où il obtint le titre de conseiller ecclésiastique et devint, en 1830, recteur de l'université. Sa santé le força de renoncer à ces fonctions en 1835. Il fut nommé alors chanoine à Ratisbonne et, en 1838, prévôt du chapitre d'Augsbourg. M. Allioli est membre de l'Académie des sciences de Munich.

Ce savant doit surtout sa réputation à sa traduction allemande de *la Vulgate*, Nuremberg, 1830; 6e édit., 1839-1845, 6 vol.), accompagnée de notes et approuvée par le pape. Parmi ses autres travaux, on remarque : *Antiquités bibliques* (biblische Alterthümer, Landshut, 1825, 1 vol.); *Manuel d'archéologie biblique* (Handbuch der biblichen Altershumskunde, Ibid., 1841); *la Vie de Jésus* (das Leben Jesu, Ibid., 1840), ouvrage fondé sur le livre de Barradius et Lamy, et réimprimé à Bruxelles, en 1802, sous le titre : *Historia evangelica ex verbis sanctorum quatuor Evangelistarum concinnata*, puis divers écrits sur des sujets de théologie et quelques sermons, entre autres : *les deux Arbres; Sermon du vendredi saint* (die zwei Baeume; Predigt, etc., Augsb., 1845).

ALLOURY (Louis), journaliste français, né vers 1805, fit ses études à Paris, au collége Sainte-Barbe, où il eut pour professeur M. Cuvillier-Fleury, puis suivit les cours de droit et il se fit recevoir docteur. Il travailla pour divers avocats en renom, et notamment pour M. Dupin. Sur la recommandation de M. Cuvillier-Fleury, il fut attaché par M. Bertin à la rédaction du *Journal des Débats*, et chargé du compte rendu des discussions de la Chambre. Il servit avec beaucoup de zèle la cause de la monarchie de Juillet, et défendit le ministère Guizot contre les attaques de l'opposition libérale. Il reçut la croix de la Légion d'honneur, le 20 mai 1845. L'année suivante, il se présenta, dans le département de la Nièvre, comme candidat à la Chambre des Députés, obtint les voix du parti conservateur, mais échoua contre la coalition des légitimistes et des radicaux. Après la révolution de Février, il continua de soutenir les principes du constitutionnalisme modéré. Depuis le 2 décembre, n'ayant plus de débats parlementaires à analyser, M. Alloury s'est restreint comme journaliste aux ques-

tions religieuses ou de politique générale qu'il traite avec autant de conscience que de talent.

ALMASY (Maurice, comte DE), homme politique autrichien, est né, en 1808, en Hongrie. Membre distingué du parti conservateur, il devint, en 1848, vice-président de la Chambre royale hongroise. Pendant que Kossuth occupait le ministère des finances, il fut mis à la tête du tribunal destiné à sévir contre les contrebandiers. Sa conduite modérée durant la période révolutionnaire lui valut les bonnes grâces du gouvernement impérial, qui le chargea de diriger les travaux de la Chambre nouvelle (1849). Depuis 1853 il préside l'administration des finances pour les impôts directs en Hongrie.

ALMASY (Paul DE), homme politique hongrois, né en 1818 à Pesth, appartient à la même famille que le précédent. Il fit ses études à l'université de cette ville, et se rangea de bonne heure parmi les membres de l'opposition libérale. Il fit partie, à ce titre, de la diète de Presbourg (1844); à celle de Pesth (1846), où il representa le district de Syœngyœs, il fut appelé à la vice-présidence. Après la démission de Pazmandy et de Palfy, il dirigea quelque temps les débats du parlement révolutionnaire de Debreczin. Après la capitulation de Gœrgey à Vilagos (15 août 1848), M. de Almasy se retira à Paris, où il vit dans la retraite.

ALMOEFF (Nils Wilhelm), acteur suédois, né le 24 mars 1799 à Stockholm, où son père était valet de chambre du roi, se livra d'abord à l'étude de la médecine et de la chirurgie, qu'il abandonna, en 1818, pour entrer au théâtre royal de Stockholm. Il trouva ses principaux rôles dans *Virginie* de Léopold, *Wallenstein*, *Fiesque*, *Marie Stuart* de Schiller, *la Faute* de Müllner, *Othello*, *Hernani*, etc. Il réussit très-bien dans la tragédie, le drame et la comédie de caractère. Plusieurs pièces d'une médiocre valeur lui ont dû le succès dont elles ont joui. Il se rendit à Paris, en 1829, pour y étudier la scène française.

Ses compatriotes le considèrent comme le Talma de la Suède. M. Almœff a, en effet, quelques-unes des qualités de ce grand artiste. Doué d'une forte constitution, d'une belle figure, d'un accent ferme et noble, il excelle dans les sentiments héroïques, les scènes sublimes, mais il manque de souplesse et il néglige les nuances.

ALMODOVAR (don Ildefonso Dias DE RIBERA, comte DE), général et homme politique espagnol, né à Valence vers la fin du dernière siècle, fut élève de l'École d'artillerie de Ségovie. A peine entré au service, il eut à subir les persécutions du parti rétrogade et fut jeté dans les cachots de l'inquisition. Il dut sa délivrance à la révolution de 1820, dont il embrassa la cause avec ardeur. En 1823, le rétablissement de l'absolutisme le força de chercher son salut dans l'exil. Il se réfugia en France et ne rentra dans sa patrie qu'après la mort de Ferdinand VII. Il se trouva porté aux premiers rangs du parti libéral, entra aux Cortès et obtint les honneurs de la présidence. En même temps, il se fit réintégrer dans l'armée avec le grade de maréchal de camp (1834). Sous le ministère Toreño, il remplit les fonctions de capitaine général à Valence. De là, il passa au ministère de la guerre, sous la présidence de Mendizabal. Entraîné dans la défaite du parti progressiste, en 1836, il revint au pouvoir avec son ami Espartero, et reçut du régent le portefeuille des affaires étrangères. Il succomba avec Espartero, en 1843, sous les efforts combinés des modérés et des progressistes dissidents. Depuis lors, tout en restant fidèle à la cause libérale, il ne s'est point mêlé aux révolutions de son pays.

ALMQUIST (Charles-Jonas-Louis), littérateur suédois, né en 1793, étudia d'abord la théologie et passa ses examens à Stockholm. Il a publié un grand nombre d'ouvrages élémentaires sur les mathématiques, l'histoire, la géographie, la grammaire, etc. Mais il est connu surtout comme romancier et comme poëte. Parmi ses romans, on cite *Gabriele Mimanso*, *Amorina*, *Amélie Hillner*, *les Seigneurs d'Ekolsund* (Herrarne pa Ekolsund; Stokholm 1847, 3 vol. in-8). Son œuvre principale est un recueil de poésies intitulé : Tœrnrosens Bok (*Roses d'églantier*). M. Almquist, élevé au milieu des paysages pittoresques des Alpes scandinaves, appartient par les sentiments, les idées et les images, à l'école moderne ou romantique.

ALOÏS, prince de Liechtenstein. Voy. LIECHTENSTEIN.

ALQUIÉ (Jean-Dominique), médecin militaire français, né à Montrejeau (Haute-Garonne), le 18 mai 1792, fut reçu docteur à Strasbourg en 1816. Il était entré au service en 1814. Il a été successivement médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, et directeur de l'hôpital du Val-de-Grâce, où il a succédé à Broussais. Il a été nommé inspecteur du corps de santé en 1847. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1833, il a été élevé à la dignité de commandeur le 10 décembre 1849. Arrivé à l'âge de la retraite, il a été nommé médecin inspecteur des eaux de Vichy (1856). M. Alquié, exclusivement occupé de la pratique médicale et de ses cours de clinique, n'a écrit que quelques Mémoires depuis sa thèse inaugurale, intitulée : *Essai sur l'hépatite* (Strasbourg, 1816).

ALQUIÉ (Alexis), médecin français, né vers 1812, est professeur de clinique chirurgicale à la Faculté de médecine de Montpellier, et chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de cette ville; il a été reçu docteur en 1838. Il représente, par d'assez nombreux ouvrages, comme par son enseignement et sa pratique, l'ancienne école médicale de Montpellier. Nous citerons, parmi ses publications: *Cours élémentaire de pathologie chirurgicale*, *d'après la doctrine de l'école de Montpellier*, professé à la Faculté de médecine en 1845 (Montpellier, 1845, in-8); *Précis de la doctrine médicale de l'école de Montpellier* (Ibid., 1847, in-8); *Traité élémentaire de pathologie médicale* (Ibid., 1850, in-8); *Chirurgie conservatrice*, *ou Moyen de restreindre l'utilité des opérations* (Ibid., 1850, in-8); *Clinique chirurgicale de l'Hôtel-Dieu de Montpellier* (Ibid., 1852, in-8), etc. M. Alquié avait entrepris, en 1853, les *Annales cliniques de Montpellier*, recueil bi-mensuel qui n'a pas reparu l'année suivante.

ALTAROCHE (Marie-Michel), littérateur, journaliste et représentant français, est né, le 18 avril 1811, à Issoire (Puy-de-Dôme), où il fit ses études. Fils d'un avocat qui le destinait au barreau, il vint à Paris après la révolution de Juillet, et ne tarda pas à abandonner les cours de l'École de droit pour se jeter dans la presse républicaine. Il collabora tour à tour au *Courrier des Électeurs*, à *la Révolution de* 1830, au *Diable boiteux*, à *la Tribune*, au *Populaire*, à *la Caricature*, au *National*, et donna plus tard des feuilletons au *Courrier français* et au *Siècle*. En même temps, il publiait *la Chambre et les Écoles* (1831), satire en vers, et des brochures imprimées aux

frais de la Société des Droits de l'homme. En 1834, il entra au *Charivari*, qu'il avait contribué à fonder, et succéda bientôt à M. Louis Desnoyers dans la direction de cette feuille satirique; il l'a conservée jusqu'au 24 février 1848, en faisant preuve d'un esprit toujours présent et alerte et d'une verve intarissable. A cette époque se rattache la publication de quelques ouvrages politiques : *Chansons* (1835-1836, 2 vol.), dont les couplets mordants firent faire plusieurs tirages; *Contes démocratiques* (1837); *la Réforme et la Révolution* (1841), études sur Alexandre VI et Louis XV. Il a également collaboré au *Dictionnaire politique*, à *Paris révolutionnaire*, à l'*Almanach populaire*, et a écrit un joli vaudeville, *Lestocq* (1836), avec M. Laurencin, et une comédie, *le Corrégidor de Pampelune* (1843), avec M. Moléri. Son roman des *Aventures de Victor Augerol* (1838, 2 vol.) n'est autre chose qu'une espèce d'imitation de celles de Faublas.

Envoyé en 1848 dans le Puy-de-Dôme, en qualité de commissaire du gouvernement, M. Altaroche s'y fit remarquer par une extrême modération. Porté candidat aux élections du 28 avril, il fut nommé le premier de la liste, à la presque unanimité des suffrages. A l'Assemblée constituante, il se rangea, dans la plupart des questions de principes, du côté de la gauche modérée; il vota contre les deux Chambres, contre le vote à la commune, pour le remplacement militaire, pour la suppression des clubs. Absent lors du vote sur le droit au travail, il vota pour l'impôt progressif et rejeta le crédit foncier et la diminution de l'impôt du sel. Il vota pour la proposition Rateau-Lanjuinais, qui mit un terme à sa carrière législative. Il ne fut pas réélu en 1849.

De la vie politique, M. Altaroche passa à une direction de théâtre; sur ce terrain, qui lui est plus familier, il s'est distingué par beaucoup d'activité. Après avoir administré l'Odéon, de 1850 à 1852, il s'est associé avec M. Louis Huart pour l'exploitation d'une nouvelle scène de genre, les Folies-Nouvelles, qu'un public spécial a prise sous sa protection.

ALTENHEIM (Gabrielle Soumet, dame Beuvain d'), ou Daltenheim, femme de lettres française, est née, à Paris, le 17 mars 1814. Fille unique de l'auteur de la *Divine Epopée*, elle manifesta, de bonne heure, beaucoup de penchant pour la poésie. Le recueil de pièces diverses qu'elle publia en 1838 (*Nouvelles filiales*, in-12) date de son enfance, et on se plaisait alors dans le monde à lui en faire réciter des fragments. A vingt ans, elle épousa M. Beuvain d'Altenheim. Le 24 avril 1841, elle fit représenter au Théâtre-Français *le Gladiateur*, tragédie en cinq actes, écrite par elle en collaboration avec Soumet et jouée le même soir que *le Chêne du roi*, comédie historique en un acte de ce dernier. Ces deux pièces, eurent le même succès d'estime, et furent imprimées sous le titre d'*une Soirée au Théâtre-Français*. La tragédie de *Jane Grey*, qu'elle fit encore en collaboration avec Soumet, obtint un meilleur sort à l'Odéon (29 mars 1844), grâce à des situations heureuses, à une sensibilité vraie et à un style harmonieux. Mme d'Altenheim a encore publié : *Récits de l'histoire d'Angleterre les Anges d'Israël* (1856), et elle a en portefeuille, outre plusieurs pièces, une traduction en vers des *Nuits* d'Young, ainsi qu'un poëme intitulé : *le Poëte*, qui doit faire suite à celui de *Berthe Bertha*, édité en 1843.

ALTMEYER (Jean-Jacques), littérateur belge, né le 20 janvier 1804, à Luxembourg, fit, avec succès, ses premières études à l'Athénée de sa ville natale. Après avoir refusé d'aller à Ypres remplacer dans la chaire de rhétorique l'abbé Delebecque, aujourd'hui évêque de Gand, il passa les examens de docteur en philosophie (1831), et de docteur en droit (1832); il fut appelé, en 1836, à l'université libre créée à Bruxelles par le parti libéral, et y fut d'abord chargé du cours d'histoire, auquel il joignit ensuite celui d'antiquités grecques et romaines. Professeur d'histoire commerciale à l'École centrale de commerce et d'industrie, il conserva sa chaire quand cette école devint une annexe de l'Athénée royal, et il y prit, en outre, le cours d'économie politique.

Il a publié à Bruxelles : *Introduction à l'étude philosophique de l'histoire de l'humanité* (1837, in-8); *Précis de l'histoire ancienne* (1838, in-8); *Cours de philosophie de l'histoire* (1840, in-8); *Marguerite d'Autriche, sa vie, sa politique et sa cour* (Liége, 1841, in-8); *Histoire des relations commerciales et politiques des Pays-Bas avec le nord de l'Europe pendant le* XVI*e siècle* (1840, in-8); *Résumé de l'histoire moderne* (1842, in-36); *Du droit d'asile en Brabant* (1849, in-12; 2e édit., 1851); *une Succursale du Tribunal de sang* (1854, in-12), etc. M. Altmeyer a fourni en outre un grand nombre d'articles aux diverses revues belges. Doué d'une vive imagination, il a su pourtant se tenir en garde contre les systèmes préconçus. Ceux de ses ouvrages qui ne sont pas destinés à l'enseignement, grâce à de patientes recherches dans les archives et les bibliothèques, jettent un jour nouveau sur beaucoup de faits.

ALTON-SHÉE (Edmond, comte d'), ancien pair de France, né le 2 juin 1810, est le fils unique de Jacques-Wulfranc, baron d'Alton, et de Françoise Shée, fille du comte Henri Shée, conseiller d'État et sénateur de l'Empire. Il fut substitué, par ordonnance royale du 11 décembre 1816, à la pairie de son grand-père maternel, avec autorisation de réunir les deux noms de d'Alton et de Shée. Entré à la Chambre des Pairs en 1836, il vota d'abord avec les conservateurs. En 1839, il publia sa brochure : *de la Chambre des Pairs dans le gouvernement représentatif*, œuvre d'un homme attaché à la royauté constitutionnelle. Pendant plusieurs années il resta dans les rangs du parti dynastique, et appuya la politique de M. Guizot. En 1847, par une conversion inattendue, il se jeta tout à coup aux extrémités de l'opposition, s'associa sans réserve à l'agitation réformiste, et scandalisa ses collègues par l'audace de ses professions de foi révolutionnaires. Il déclara qu'il n'était « ni catholique ni chrétien; » appela M. de Metternich : « ce vieillard aussi cruel que corrompu; » le duc de Modène : « un Néron en raccourci; » la reine de Portugal : « une princesse parjure, » et soutint que si l'homme sur la tête duquel était tombée la couronne d'Autriche n'était pas empereur, il ne pourrait pas même être citoyen. « Ce n'est pas, s'écriait-il un jour, en tendant le cou comme des victimes, c'est en prenant les armes et en faisant feu sur leurs oppresseurs, que doivent mourir les martyrs de la liberté! »

Après de telles paroles, sa place semblait marquée aux barricades. Il y parut en effet durant les journées de Février, et montra que ses hardiesses de langage n'étaient pas de simples effets de rhétorique. Mais il s'efforça vainement d'y entraîner avec lui les députés de la gauche, qui jusque-là avaient tenu pour suspect son radicalisme de fraîche date. Nommé colonel de la 2e légion de la banlieue, il se rangea du côté de M. Ledru-Rollin, attaqua, dans les clubs et les banquets, le gouvernement du général Cavaignac, se prononça hautement pour la république démocratique et sociale, et prit part à toute les manifestations révolution-

AMÉLIE. (Voy. MARIE-AMÉLIE.)

AMÉLIE (Marie-Frédérique), reine de Grèce, née le 21 décembre 1818, est fille aînée du premier lit de feu le grand-duc d'Oldenbourg Paul-Frédéric-Auguste, mort le 27 février 1853, et d'Adélaïde, princesse d'Anhalt-Bernbourg, morte en 1820, et par conséquent sœur consanguine du grand-duc régnant (voy. OLDENBOURG). Mariée, le 21 novembre 1836, au roi Othon Ier (voy. ce nom), dix-sept mois après que ce prince, parvenu à sa majorité, eut pris les rênes du gouvernement, elle reçut à son arrivée en Grèce un accueil enthousiaste, où la femme n'avait pas moins de part que la souveraine. Le temps et les fautes de la cour n'ont point encore effacé de l'esprit des Grecs cette première impression, et l'on peut dire qu'aujourd'hui la reine Amélie est plus populaire à Athènes que son mari. Il est vrai qu'elle a beaucoup plus de décision dans le caractère, et, dans plusieurs occasions difficiles, notamment pendant sa dernière régence (mars-décembre 1856), en face de l'occupation étrangère, elle a fait preuve d'une énergie qui n'est pas exempte de passion, mais qui a contribué à rallier au trône les sympathies nationales. La reine Amélie a fondé en Grèce plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres un hospice pour les jeunes aveugles (Ὀφθαλμιατρεῖον), qui est en pleine voie de prospérité.

AMÉLIE (Marie-Frédérique-Auguste), duchesse de Saxe, auteur dramatique, est née le 10 août 1794. Fille de feu le duc Maximilien et de Caroline-Marie-Thérèse, née princesse de Parme, elle est la sœur du roi régnant de Saxe. Après avoir reçu l'éducation la plus soignée, elle visita, en compagnie de son père ou de son oncle Antoine, l'Italie, la France et l'Espagne. Elle ne crut point déroger en s'appliquant à des travaux littéraires; mais, par modestie ou par scrupule, elle prit d'abord le pseudonyme d'Amélie Heiter, et, sous ce nom, fit représenter sur le théâtre de la cour, à Dresde, deux comédies en vers : *le Jour du couronnement* (1829), et *Mesrou* (1830), pièces du genre fantastique dont l'action se passe en Orient. Encouragée par les applaudissements de la cour de Saxe, elle adressa au théâtre de la cour, à Berlin, une comédie intitulée : *Mensonge et Vérité* (1833). Vinrent ensuite *l'Oncle*, *la Fiancée du château*, *l'Hôte*, *l'Anneau de mariage*, *le Cousin Henri*, *le Beau-Père*, *la Demoiselle de village*, *l'Héritier du majorat*, etc., joués sur presque tous les théâtres d'Allemagne avec un très-légitime succès.

Ces différentes pièces, où l'on voudrait plus de sel comique, se distinguent par l'élévation et la délicatesse des sentiments, dans la peinture des vertus bourgeoises opposées aux vices raffinés des castes aristocratiques. Le libéralisme d'Amélie Heiter gagna beaucoup d'amis et d'admirateurs à la princesse Amélie de Saxe, qui finit par trahir le secret de son pseudonyme.

Son théâtre a été publié à Dresde, au profit d'une œuvre de charité, sous le titre d'*Essais originaux pour la scène allemande* (Originalbeitraege zur deutschen Schaubühne; 1837-1842, 6 vol.; nouv. édit., 1844, 1 vol.). En France, M. Pitre-Chevalier a publié et traduit une première série de *Comédies* (Paris, 1841, in-12), et Mme Ad. Regnauld et M. Laurencin ont donné, en 1840, *une Femme charmante*, imitée de *la Fiancée du château*. Outre ses œuvres dramatiques, la duchesse de Saxe a composé, dit-on, à l'exemple de son cousin le duc de Saxe-Cobourg-Gotha, divers morceaux de musique sacrée et des partitions d'opéra, comme pour prouver que le culte de la musique est commun à toutes les branches de cette maison.

AMERLING (Frédéric), peintre allemand, né à Vienne, en 1803, coloria d'abord des images pour payer sa pension à l'Académie des beaux-arts. Il y exécuta quelques bons tableaux à l'huile, dont il retira quelque argent, voyagea en Angleterre, où il se lia avec le célèbre portraitiste Lawrence, puis il passa en France, et travailla quelque temps sous M. H. Vernet. De retour à Vienne, il a exécuté des tableaux historiques d'une certaine valeur, entre autres : *Didon délaissée par Énée*, et *Moïse dans le désert*, qui obtint le prix de l'Académie des beaux-arts. En 1831, il fit le voyage d'Italie, et alla étudier les grands maîtres à Venise, Florence et Rome. Dans ces derniers temps, il a peint une *Judith* qui a fait du bruit en Allemagne. Mais M. Amerling doit surtout sa réputation à ses portraits. Le plus célèbre est celui de l'empereur *François Ier*, couronne en tête et sceptre en main.

AMET (Joséphine JUNOT D'ABRANTÈS, dame), femme de lettres française, née, à Paris, le 5 janvier 1802, fut élevée par sa mère, qui lui inspira le goût de la littérature, héréditaire dans la famille. Après avoir été quelque temps sœur de charité, et promue par M. de Quélen, à la dignité de chanoinesse, elle a épousé, en 1841, M. James Amet, commissionnaire de roulage. Avant et depuis son mariage, elle a écrit, sous son propre nom de famille, plusieurs ouvrages d'imagination et de morale, que divers recueils bibliographiques ont attribués par erreur à sa sœur, Mme Constance Aubert (voy. ce nom). En voici les titres : *Histoires morales et édifiantes* (1837, 2 vol. in-12); *une Vie de jeune fille* (in-8, même année); *la Duchesse de Valombray* (1838, 2 vol. in-8); *les Deux sœurs*, scènes de la vie d'intérieur (1840, 2 vol. in-8); *Étienne Saulnier*, roman historique (1850, 2 vol. in-8).

AMHERST (William-Pitt, comte), homme d'État anglais, est né dans le comté de Kent, en janvier 1773. Élevé dans les principes du torysme le plus rigoureux, il suivit d'abord la carrière diplomatique, et fut chargé d'une mission dans la haute Italie. Peu après son retour, il conduisit en Chine la célèbre ambassade qui devait régler les intérêts du commerce anglais (1816). Escorté d'une suite nombreuse, il s'avança, à travers mille obstacles, jusqu'au centre de ce pays; mais ayant refusé d'accepter les conditions humiliantes auxquelles on lui accordait une entrevue avec l'empereur, il dut rebrousser chemin sans avoir atteint le but de son voyage, comme avait fait lord Macartney, en 1793. Pendant son retour en Europe, il eut à Sainte-Hélène une entrevue avec Napoléon. Le capitaine Élie et le naturaliste Abel ont, chacun de leur côté, publié les événements les plus remarquables de cette expédition.

En 1823, lord Amherst fut nommé gouverneur général des Indes. Il sut, dans ce poste important, mériter les éloges de Canning, bien que l'opposition l'accusât d'une excessive sévérité. Ce fut sous son administration qu'eut lieu la première guerre des Anglais contre l'empire d'Annam. Remplacé par lord Bentinck (1828), il revint en Angleterre, où il remplit les fonctions de chambellan de Georges IV jusqu'à la mort de ce prince (1830). Il a été créé comte et pair d'Angleterre en récompense de ses services, le 2 décembre 1826. — Lord Amherst est mort en 1857.

AMICI (Jean-Baptiste), opticien et astronome italien, né à Modène, en 1784, montra de bonne

heure un grand talent pour la mécanique et surtout pour la partie instrumentale de l'astronomie. Après avoir été pendant quelques années professeur de mathématiques à Modène, il y devint, en 1831, directeur général des études; plus tard, il obtint la place de directeur à l'observatoire de Florence, qu'il a occupée jusqu'à ces derniers temps. Il y a fait des observations très-remarquables sur les étoiles doubles, et ses instruments perfectionnés lui ont permis de déterminer certains éléments astronomiques avec plus de certitude qu'on n'avait pu le faire encore. Il a mesuré, par exemple, à l'aide d'un nouveau micromètre, les diamètres polaire et équatorial du soleil.

M. Amici tient en effet un des premiers rangs parmi les meilleurs observateurs de l'époque. Il doit en grande partie, sa réputation aux excellents instruments qu'il a perfectionnés ou inventés lui-même. Il construisit, au commencement de ce siècle, des télescopes de dimensions considérables, et porta plus tard la fabrication de ces instruments, ainsi que celle des lunettes astronomiques, à un haut degré de perfection. Dans ses télescopes, il se servit de miroirs elliptiques, qui ont l'avantage sur les miroirs sphériques de diminuer l'aberration sphérique. L'instrument qui a rendu le nom d'Amici célèbre est le *microscope achromatique*, à l'aide duquel il a fait des observations sur la circulation de la séve dans les plantes, sur les animaux infusoires et sur la fructification des plantes. Les résultats de ses travaux ont été publiés dans les annales de différentes académies. Le *microscope par réflexion*, inventé par Amici, moins célèbre que le précédent, est encore d'une construction originale. On cite, en outre, parmi les instruments d'optique inventés par M. Amici, plusieurs *chambres claires*, très-commodes pour les dessinateurs, et un *appareil de polarisation*. Il avait entrepris la construction d'un miroir concave de 5° de diamètre, pour laquelle furent mis à sa disposition les ateliers de la fonderie de canons de Pavie. Les événements l'empêchèrent de l'exécuter.

AMIEL (Louis-Félix), peintre français, né à Castelnaudary, le 3 mars 1802, suivit, de 1823 à 1825, l'atelier du baron Gros, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et débuta, au Salon de 1833, par l'envoi du *Vieillard et ses enfants*. Livré ensuite à la pratique du portrait, il n'a plus exposé qu'irrégulièrement jusqu'en 1843. Son portrait le plus connu est celui de *Mlle Duchemin* (1834). Il a obtenu, dès son début, une 2e médaille.

AMMON (Frédéric-Guillaume-Philippe D'), théologien protestant allemand, fils d'un célèbre théologien, né à Erlangen, le 7 février 1791, étudia la théologie à Gœttingue, Iéna, et à l'université de sa ville natale, devint ministre à Buttenheim, plus tard à Merzbach, et, en 1820, archidiacre à Erlangen. Il réside depuis cette époque dans cette dernière ville et y occupe depuis une longue série d'années la chaire de théologie.

Parmi les ouvrages de M. d'Ammon, devenus la plupart populaires, on remarque : *Lettres de Rodolphe Ida sur les dogmes qui distinguent l'Église protestante de l'Église catholique* (Dresde, 1827); *Galerie de personnages remarquables des* XVIe, XVIIe *et* XVIIIe *siècles qui ont embrassé le catholicisme* (Erlang., 1833), etc.

AMMON (Frédéric-Auguste D'), médecin allemand, frère du précédent, est né le 10 septembre 1799, à Gœttingue, où il obtint en 1822 le grade de docteur. L'année suivante, il vint s'établir à Dresde, et se livra à la pratique de la médecine, avec succès. En 1829, il fut nommé professeur à l'Académie de chirurgie et de médecine, et directeur de la clinique ambulante. En 1837 il fut attaché, en qualité de médecin particulier, à la personne du roi de Saxe, qui lui a conféré, en 1844, le titre de conseiller intime de médecine. Décoré d'ordres allemands et étrangers, il est membre de plusieurs académies et Sociétés savantes.

M. Frédéric-Auguste d'Ammon a rédigé, pendant cinq ans, un *Journal d'ophthalmologie* (Dresde et Heidelberg, 1830-1836, 5 vol.), et pendant trois ans une *Revue mensuelle de médecine, d'ophthalmologie et de chirurgie* (Leipsick, 1838-40, 3 vol.). Il a collaboré, en outre, à la rédaction du *Journal de chirurgie et d'ophthalmologie* de Walther, et a publié plusieurs ouvrages remarquables parmi lesquels nous citerons : *du Sommeil maladif* (über den Krankhaften Schlaf, Gœttingue, 1820), dissertation couronnée par l'Académie de Gœttingue; *les Devoirs de la mère et l'éducation première* (die ersten Mutterpflichten und die erste Kindespflege; Leipsick, 5e édit. 1857); *De genesi et usu maculæ luteæ* (Weimar, 1830); *De physiologia tenotomiæ* (Dresde, 1837), ouvrage traduit en français; *Description clinique des maladies et des anomalies de l'œil humain* (Klinische Darstellungen der Krankheiten und Bildungsfehler des menschlichen Auges, Berlin, 1838-41, 3 vol.); *De iritide* (Berlin, 1843), mémoire couronné par la Faculté de médecine de Paris et qui a valu à l'auteur la croix de la Légion d'honneur; *le Traitement du strabisme par la myotomie* (die Behandlung des Schielens durch den Muskelschnitt; Berlin, 1840); *Tableau des maladies chirurgicales natives de l'homme* (die angeborenen chirurgischen Krankheiten des Menschen in Abbildungen; Berlin, 1839-1842); *Régime pendant l'usage des eaux minérales* (Brunnendiætetik, Leipsick, 4e édit. 1842); *la Chirurgie plastique* (Berlin, 1842), ouvrage fait en commun avec le docteur Baumgarten et couronné par l'Académie de Gand, etc.

AMMON (Guillaume D'), frère des précédents, né le 24 septembre 1801, à Gœttingue, est actuellement conseiller à la Cour d'appel de Dresde.

AMMON (Charles-Guillaume), vétérinaire allemand, est né en 1777, à Trakehnen, près Gumbinnen (Prusse). L'établissement d'un haras royal dans ce village lui inspira le goût de la science vétérinaire, et, après avoir fini ses études à Berlin, il entra, en 1796, dans l'administration du haras de Friesdorf, près Ansbach. Quelques années plus tard il obtint l'autorisation d'exercer dans le cercle d'Ansbach. Il se fit bientôt connaître comme habile praticien et publia en même temps quelques ouvrages où il montrait une connaissance approfondie de la science vétérinaire, entre autres : *Les maladies des chevaux et des bestiaux* (Nüremberg, 1803), dont la deuxième édition a paru sous un nouveau titre : *Remèdes contre les maladies des animaux domestiques* (Hausvieharzneibuch. Ansbach, 1821); *Manuel complet du vétérinaire pratique* (Vollstaendiges Handbuch der praktischen Pferdearzneikunst. Heilbronn, 1804-1807. 2 vol. 2e éd. 1825).

En 1813, M. Ammon fut nommé directeur en chef du haras de Rohrenfeld, appartenant au roi de Bavière. Durant l'exercice de ces fonctions, dont il se démit, en 1839, pour se retirer dans sa ville natale, il écrivit son grand ouvrage : *sur l'Amélioration de la race chevaline*, etc. (über Verbesserung und Veredlung der Landespferdezucht, etc. Nuremberg, 1829-31). Il a publié, en outre, des ouvrages de Reitzenstein et de Se-

bald, relatifs à l'art vétérinaire, et refondu le *Traité des maladies des chevaux*, de J. B. de Sind, sous le titre de *Manuel de l'aspirant vétérinaire* (Handbuch für angehende Pferdeaerzte, Francfort), livre d'une grande utilité pratique, qui n'a pas moins de douze éditions.

AMMON (Georges-Dieudonné), vétérinaire allemand, frère du précédent, est né aussi à Trakehnen, en 1780. Il a été pendant longtemps inspecteur du haras royal prussien de Vesra, et s'est fait connaître par la publication de quelques ouvrages de science vétérinaire : *de l'Amélioration de la race chevaline* (von der Zucht und Veredlung der Pferde, etc., Berlin, 1818); *Magasin des haras* (Magazin für Pferdezucht, Hildburgh, 1826): *des Qualités du cheval de guerre* (über die Eigenschaften des Soldatenpferdes. Berlin, 1828), etc.

AMPÈRE (Jean-Jacques-Antoine), littérateur français, membre de l'Institut, est né, à Lyon, le 12 août 1800. Fils du célèbre mathématicien, il fit ses études à Paris sous les yeux de son père, qui ne chercha point à lui imposer ses préférences pour les sciences abstraites et le laissa libre de se consacrer entièrement au culte des lettres. L'indépendance naturelle de son esprit très-libéral le poussa dans le parti des novateurs. Il s'associa aux premiers efforts du romantisme et s'éprit d'une vive passion pour les chefs-d'œuvre des littératures étrangères. Introduit par Ballanche dans la société choisie de Mme Récamier, il reçut les conseils et les encouragements des maîtres les plus illustres. Il fut un des collaborateurs du *Globe* et de la *Revue française*, fondée par M. Guizot pour combattre le gouvernement.

Au commencement de 1830, il ouvrit, à l'Athénée de Marseille, un cours de littérature, et publia sa première leçon, *de l'Histoire de la poésie* (Marseille, 1831, in-8). Mais aussitôt après la révolution de Juillet, il revint à Paris, où il suppléa successivement à la Sorbonne M. Fauriel et M. Villemain. En 1833, à la mort d'Andrieux, il obtint la chaire d'histoire de la littérature française au Collége de France. Le résumé de ses leçons a formé l'*Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle* (Paris, 1839-1840, 3 vol. in-8) et l'introduction de l'*Histoire de la littérature française au moyen âge* (1841, in-8). En même temps, M. Ampère publiait, dans la *Revue des Deux-Mondes* et dans *le National*, un grand nombre d'articles intéressants. En 1842, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions, et l'Académie française lui donna place parmi les Quarante (18 août 1847). Il perdit alors deux de ses maîtres les plus chers, Ballanche et Chateaubriand, auxquels il paya un juste tribut de regrets : *Ballanche* (1848, in-16); *Rapport fait à l'Académie française de ce qui s'est passé, le 18 et le 19 juillet 1848, aux funérailles de M. de Châteaubriand* (1848, in-8).

Entraîné par une infatigable curiosité aux voyages les plus lointains, M. Ampère a visité les pays scandinaves, l'Allemagne, l'Italie, l'Égypte, la Nubie, l'Amérique du nord, etc. Il a parcouru toutes les contrées en archéologue et en touriste, en philosophe et en poëte, contrôlant partout les données de la science par le témoignage de ses yeux. La *Revue des Deux-Mondes* est pleine de récits charmants où il a su donner de l'esprit et de la grâce à l'érudition. La plupart ont été réunis sous le titre de *Littérature et voyages* (1833, in-8; 1850, in-18); ils sont, à vrai dire, la meilleure partie de son œuvre, et se distinguent par des qualités tout à fait personnelles et originales. Il faut encore citer : *la Grèce, Rome et Dante; études littéraires d'après nature* (1848, in-12), et l'*Histoire romaine à Rome* (1856), application toute nouvelle et très-libérale de l'archéologie à la littérature et à la politique. M. Ampère est, depuis 1846, officier de la Légion d'honneur.

AMSBERG (Auguste-Philippe-Christian-Théodore D'), administrateur allemand, né à Rostock, le 17 juillet 1789, se destina d'abord au commerce, puis accepta une place dans la perception des impôts de Westphalie. En 1813, il prit du service et fit les dernières campagnes contre Napoléon. De retour dans sa patrie, il devint d'abord secrétaire de la chambre du grand-duc de Brunswick, puis conseiller. Choisi, grâce à ses connaissances spéciales, pour négocier un traité de douanes avec le Hanovre, puis des traités de commerce entre les différents États de l'Allemagne centrale, il s'acquitta avec bonheur de cette mission délicate (1828).

Le principal titre de M. d'Amsberg est d'avoir poussé, dès 1826, à la création du réseau des chemins de fer allemands. C'est lui qui exécuta les plans des lignes de Nuremberg, et en général de toutes les lignes secondaires qui relient le duché de Brunswick au royaume de Hanovre. Nommé conseiller d'ambassade en 1832, il devint, en 1833, directeur du collége des finances, puis conservateur des monuments de Brunswick; mais il renonça bientôt à la première de ces deux places pour se consacrer spécialement à la prospérité des chemins de fer du grand-duché, dont la commission l'a choisi pour son président. Il est. en outre, depuis 1850, directeur de la Société des chemins de fer et des postes de Brunswick.

AMUSSAT (Jean-Zuléma), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Maixent (Deux-Sèvres), le 21 novembre 1796, fut reçu docteur en chirurgie à Paris, en 1826. Il avait pris pour sujet de sa thèse l'*Étude de l'anatomie*. Par une exception unique, il faisait déjà partie de l'Académie royale de médecine deux ans avant d'être docteur. Un mémoire intitulé : *Recherches sur la vésicule biliaire* lui avait valu cet honneur en 1824. Dans ce mémoire, il prouvait l'existence d'une valvule en spirale dans le col de la vésicule biliaire, et expliquait par là l'ascension de la bile, malgré son poids, dans cette vésicule.

C'est à lui qu'on doit l'invention de la sonde tout à fait droite, qui facilite l'introduction dans la vessie, par le canal de l'urètre, de l'instrument inventé, pour broyer la pierre par MM. Civiale et Leroy d'Étiolles. Sa première note sur ce sujet date de 1822, et fut suivie, en 1823, d'un *Mémoire sur les rétrécissements de l'urètre et sur les injections forcées*. Ces deux communications, qui reparurent sous le titre de *Leçons sur les rétentions d'urine* (1832, in-8), suscitèrent à l'Académie une discussion assez curieuse. M. Amussat prétendait partager l'honneur et les droits de l'invention de MM. Civiale et Leroy d'Étiolles, puisque sa découverte avait définitivement assuré le succès de leur instrument dont l'emploi avait été jusqu'alors presque impossible. Les inventeurs réclamèrent leurs droits exclusifs. L'Académie se montra favorable à ces derniers, sans refuser toutefois une large part d'éloges à la découverte de leur concurrent.

M. Amussat dirigea alors ses recherches vers d'autres points de la chirurgie. Il vulgarisa, par la publication de ses *Recherches sur la torsion des artères*, une précieuse méthode. L'Académie décerna, en 1829, un prix de 6000 francs à ce travail. En 1839, ses *Expériences sur l'introduction de l'air dans les veines*, lues à l'Institut, obtinrent un prix de 4000 francs et signalèrent aux chirurgiens un danger encore peu connu. Ses

Recherches sur le système nerveux, tendant à prouver que les nerfs ne sont pas canalisés (1835) et son *Mémoire sur la possibilité d'établir un anus artificiel dans la région lombaire, sans pénétrer dans le péritoine*, comptent aussi parmi ses communications les plus importantes à l'Académie. Une autre découverte qui lui fit honneur auprès des médecins, et qui sauve encore tous les jours la vie à plusieurs malades, est la substitution de la ligature, puis de la cautérisation des tumeurs hémorroïdaires, à l'opération désespérée de l'excision. M. Amussat, n'ayant pas de service dans les hôpitaux, a fait chez lui une clinique suivie par un certain nombre de savants. Il n'a pas été heureux dans ses essais pour la guérison du strabisme et surtout pour celle du bégaiement par la ténotomie de la langue (1840-41). Mais ces échecs n'ôtent rien à l'importance et au mérite de ses découvertes antérieures.

On cite encore parmi ses travaux : *l'Anatomie des hernies* (1825); *les Tables synoptiques de la lithotritie et de la cystotomie hypogastrique; le Tableau des concrétions urinaires de l'espèce humaine, volume et force* (1832); *la Suture des intestins* (1835); *Nouvelles recherches expérimentales sur les hémorragies traumatiques; Observations sur un anus artificiel pratiqué avec succès par un procédé nouveau, à la région anale d'un enfant né sans rectum; Observations sur un vagin artificiel*, inséré dans la *Gazette médicale* (1835); *du Spasme de l'urètre*, dans le même journal (1836); *Notice sur la rétroversion de la matrice dans l'état de grossesse* (1839); *Mémoire sur l'anatomie pathologique des tumeurs fibreuses de l'utérus et sur la possibilité de les extirper lorsqu'elles sont encore contenues dans les parois de cet organe* (1840); *Quelques considérations nouvelles sur le mécanisme du cours de la bile; Considérations sur la disposition des tumeurs sanguines et sur les épanchements de sang qui se forment après la blessure des vaisseaux* (1842); *Considérations sur l'hygiène des peuples des campagnes* (1849), etc.

M. Amussat est mort en 1856, laissant la réputation d'un chercheur ingénieux et opiniâtre, et souvent heureux.

AMYOT (Jacques), éditeur français, né à Paris vers 1805, reprit en 1836, à la mort de son père, la maison fondée par celui-ci au commencement du siècle. Ses publications se rapportent en général à la diplomatie, à la politique, aux mémoires et aux voyages. Parmi les principales, il faut citer les *Œuvres* de l'Empereur Napoléon III, celles de M. Capefigue, l'*Histoire de la guerre d'Orient*, du baron de Bazancourt, etc. Il a édité en 1856, avec un luxe et un soin tout particuliers, l'*Histoire des Carrosses*, de M. Daniel Ramée (voy. ce nom), dont l'*Appendice* mentionne une roue nouvelle (*néogyre*), appelée, dit-on, à révolutionner la carrosserie moderne, et dont l'invention est rapportée à l'éditeur lui-même.

ANAIS (Mlle). Voy. Aubert (Anaïs).

ANASTASI (Auguste), paysagiste et lithographe français, né à Paris, en 1819, étudia la peinture sous MM. Delaroche et Corot, et débuta au Salon de 1843. Depuis 1849, il a heureusement abordé la lithographie, et s'est fait dans ce genre un nom très-estimé. Il a exposé, comme paysagiste : *Démocrite et les Abdéritains, Chemin de Normandie, Roches et Bruyères, Dessous de bois, la Mare aux corneilles*, prise dans la forêt de Fontainebleau (1848); *les Bords de la Touque, les Derniers rayons, la Saison des foins*, les deux derniers commandés par le ministère de l'intérieur (1850 et 1852); des *Chaumières normandes, la Seine à Chatou*, un *Matin d'été* et un *Soir d'hiver*, à Bougival; de nombreux *Effets de soleil* et des *Études de feuillage*, traités quelquefois à l'aquarelle (1843-1853); la *Vallée du Vellace* (Seine-Inférieure), une *Vue prise à Bougival*, les *Bords de la Sprée*, près de Berlin, à l'Exposition universelle de 1855; les *Bords de la Meuse* et plusieurs *Sites* de Hollande (1857).

Comme lithographe, M. Anastasi a particulièrement concouru à la publication du journal *l'Artiste* et à celle des *Artistes contemporains*, pour lesquelles il a reproduit les paysages les plus estimés de l'école moderne. Il a obtenu comme peintre, une 2e médaille en 1848; comme lithographe, une 3e en 1850, et une mention en 1855.

ANCELET (Gabriel-Auguste), architecte français, né à Paris, le 21 décembre 1829, suivit, en 1845, l'atelier de MM. Lequeux et Baltard, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et y remporta le grand prix d'architecture au concours de 1851, sur ce sujet : *un Hospice dans les Alpes*. Son séjour à la villa Médicis a été signalé par le remarquable envoi d'une *Restauration de la voie Appienne*, exposée un peu avant son retour à Paris (octobre 1856). M. Ancelet avait séjourné six mois en Grèce, au commencement de cette même année.

ANCELON (E. A.), médecin français, est né en Lorraine au commencement du siècle. Reçu docteur en 1828, il alla exercer la médecine à Dieuze, où il se trouve encore. On a de lui quelques travaux utiles, insérés pour la plupart dans la *Gazette des Hôpitaux*, entre autres : *Mémoire sur l'état de la végétation dans les terrains salifères* (1847, in-8), où il indique les moyens d'améliorer les cultures par le chlorure de sodium; *des Causes du goître et du crétinisme endémique* (1850), d'après les observations qu'il a faites dans la Meurthe; *l'Art de conserver la santé* (1852, in-18), manuel d'hygiène domestique; *Influence de l'inoculation de la vaccine sur les populations* (1854), etc.

ANCELOT (Marguerite Chardon, dame Virginie), femme de lettres française, est née à Dijon (Côte-d'Or), le 15 mars 1792. Elle vint à Paris en 1804 et épousa, vers 1818, M. Ancelot, mort en 1854, alors employé de la marine, et que la tragédie de *Louis IX* allait bientôt faire connaître. Elle s'occupa assez tard de littérature. D'après son propre aveu, ce ne fut qu'après 1830, lorsque son mari travailla pour les scènes secondaires, « qu'elle s'amusa à arranger avec lui quelques petites pièces, ne cherchant dans cette collaboration secrète que le plaisir d'exprimer ses idées. » La publicité l'effrayait. Il serait donc difficile de savoir dans quelle proportion elle contribua au succès des jolis vaudevilles de *Léontine* et de *Reine, Cardinal et Page* (1832), ainsi que du recueil de nouvelles : *Emprunts aux salons de Paris* (1835, in-8), publié sous le nom de M. Ancelot.

Ses véritables débuts littéraires remontent au *Mariage raisonnable* (1835), comédie qu'elle a revendiquée comme étant d'elle. Le Théâtre-Français joua successivement de cette dame plusieurs comédies en prose : *Marie, ou Trois Époques* (1836), *le Château de ma nièce* (1837), *Isabelle* (1838), dont le principal rôle était destiné à Mlle Mars. *Marie* surtout eut un véritable succès de larmes.

Ensuite elle donna au Gymnase et au Vaudeville plusieurs pièces favorablement accueillies : *Juana* (1838); *Clémence* (1839); *les Honneurs et les Mœurs* et *Marguerite* (1840); *le Père Marcel* (1841); *l'Hôtel de Rambouillet* et *les deux Impératrices* (1842); *Hermance, une Femme à la*

mode, *Loïsa* et *Mme Roland* (1843), etc. Après s'être quelque temps éloignée du théâtre, elle a fait représenter à la Gaîté *les Femmes de Paris* (1848), drame qui n'a pas réussi. Les pièces de Mme Ancelot réunissent les mérites et les défauts que l'on rencontre d'ordinaire dans les ouvrages des auteurs de son sexe, c'est-à-dire beaucoup de finesse et de grâce, des détails bien observés, un style assez élégant, mais des situations défectueuses et une fable languissante. Son *Théâtre complet*, comprenant 20 pièces, a été publié en 1848 (4 vol. in-8).

Mme Ancelot a écrit aussi des romans qui ne répondent pas à la réputation qu'elle s'est faite au théâtre : *Gabrielle* (1839); *Émerance* (1841); *Médérine* (1843), etc. Deux des mieux accueillis, *Renée de Varville* et *la Nièce du banquier*, sont de 1853. Plus récemment, elle a fait paraître *une Famille parisienne* (1856), inséré d'abord dans *le Journal pour Tous*; *les Salons de Paris*, *Foyers éteints* (1857, in-18), étude rétrospective sur la société moderne; *Une route sans issue* (1857, 2 vol. in-8).

Avant de prendre la plume, Mme Ancelot cultivait la peinture; on peut citer d'elle un joli tableau de chevalet exposé au Salon de 1828 sous ce titre : *une Lecture de M. Ancelot*.

ANCKARSWÆRD (Charles-Henri, comte D'), homme politique suédois, né à Svéaborg en 1782, et fils aîné d'un général, entra au service en 1808, comme aide de camp du comte d'Armfelt dans la guerre de Norwége. En 1809, il prit part à la révolution qui détrôna Gustave IV. Promu au grade de colonel, il fut, en 1813, attaché à l'état-major de Bernadotte, prince royal de Suède, qui venait de tourner ses armes contre Napoléon; mais il ne tarda point à protester, dans une lettre adressée au prince royal, contre l'appui donné par la Suède aux ennemis de la France. Aussitôt il reçut l'ordre de quitter l'armée et de se retirer dans ses terres.

En 1817, M. Anckarswærd entra à la Diète, où il devint le chef de l'opposition. Son éloquence de tribun s'épuisa en protestations impuissantes contre la politique du gouvernement, et, découragé par les défaillances du parti libéral, il donna sa démission, en déclarant que désormais toute résistance aux volontés du pouvoir était inutile (1829). On lui reprocha très-vivement cette sorte de désertion, et, pour répondre aux attaques de ses anciens amis, il dut publier son apologie, sous le titre de : *Principes politiques* (1833). Reprenant ensuite ses projets de réforme, il fit paraître le plan d'une nouvelle organisation de la Diète, qu'il reproduisit, en 1839, dans le comité de constitution dont il était président. Le système qu'il proposait fut repoussé comme trop aristocratique; il l'abandonna lui-même pour se rallier au projet présenté par les démocrates, et renouvela ses efforts pour restreindre l'exercice de la prérogative royale. Sa parole conserva toujours une grande autorité dans la Diète, et surtout dans l'ordre des paysans, qui aimaient sa franchise et sa rudesse. Mais, depuis plusieurs années, les fatigues et l'âge l'ont forcé de se tenir plus à l'écart des agitations de la vie politique.

ANDELARRE (Louis PACOT, marquis D'), officier et député français, est né vers 1795 à Treveray (Meuse). Il fit quelques-unes des campagnes de l'Empire, et parvint au grade de colonel de cavalerie. Retiré du service militaire, il devint membre du conseil général de la Haute-Saône. Il se présenta en vain plusieurs fois aux suffrages des électeurs de ce département sous Louis-Philippe et sous le gouvernement provisoire. En 1852, choisi comme candidat officiel, sous la protection du nouveau régime impérial, il obtint de représenter au Corps Législatif la circonscription de Vesoul. On a de lui quelques brochures : *Études sur la question du travail, dans ses rapports avec la législation* (1851), *Du vingtième des produits forestiers*, *Lettre à M. le directeur général des forêts* (1853), etc M. d'Andelarre est chevalier de la Légion d'honneur.

ANDERS (Gottfried-Engelbert), littérateur français, est né, en 1795, aux environs de Coblentz. Sous la Restauration, il vint à Paris et s'occupa de recherches philologiques sur l'histoire littéraire de la musique. Au mois de mars 1833, il entra à la Bibliothèque royale comme employé au département de la musique.

On a de lui d'intéressants travaux d'érudition musicale, notamment deux biographies : *Nicolo Paganini; sa vie, sa personne et quelques mots sur son secret* (1831), et *Détails biographiques sur Beethoven* (1839). En outre, il a inséré de nombreux articles dans la *Gazette musicale* de Leipsick, la *Cæcilia*, la *Revue musicale* de Paris, etc. Depuis longues années, il prépare deux ouvrages considérables pour lesquels il a réuni des matériaux de toute sorte, l'un sur la *Littérature générale de la musique*, l'autre est un *Dictionnaire de musique*, conçu d'après les plans de Walther et renfermant la technologie et la biographie.

ANDERSEN (Hans-Christian), célèbre poëte et romancier danois, est né le 2 avril 1805 à Odensée, dans l'île de Fionie. Ses ancêtres avaient été riches, mais leur fortune s'était trouvée dissipée peu à peu, et son père avait été réduit à prendre l'humble état de cordonnier. Son travail suffisait au moins à faire vivre sa famille. Il mourut dans la force de l'âge, et Andersen resta à la charge de sa mère. Possédé tout enfant du démon de la poésie, il faisait des vers à douze ans et jouissait déjà d'une petite réputation dans sa ville natale. En revanche, il avait une aversion profonde pour tous les travaux manuels qui auraient pu lui donner du pain. Placé dans une fabrique, puis mis en apprentissage chez un tailleur, il ne réussit nulle part, si bien qu'après sa confirmation, sa mère, à l'instigation d'une diseuse de bonne aventure, se décida, quoique à contre-cœur, à laisser partir le jeune ambitieux pour Copenhague.

M. Andersen rêvait alors d'entrer au théâtre royal; on l'éconduisit «parce qu'il était trop maigre.» Grâce à sa jolie voix, il trouva, parmi les musiciens, quelques protecteurs qui lui donnèrent des leçons et fondèrent quelque temps sur lui de grandes espérances; mais une maladie subite lui enleva sa voix et ses protecteurs. La poésie vint alors à son secours. Il publia plusieurs pièces de vers, parmi lesquelles *l'Enfant mourant* eut un grand succès. Les poëtes en renom, Œhlenschlæger et Ingemann, le conseiller Collin, parlèrent au roi en sa faveur et obtinrent pour lui une bourse dans une des meilleures écoles de Copenhague. Andersen commença ses études à vingt-trois ans, en 1828.

Bientôt il fit paraître, sous forme de récit humoristique, une satire littéraire : *Voyage à pied à Amak*, qui eut trois éditions. En 1830 il donna son premier recueil de *Poésies*, qui excita un véritable enthousiasme. Un autre volume qu'il publia dès l'année suivante, *Fantaisies et esquisses*, révéla en lui un des plus grands poëtes du Nord. Dans un voyage en Allemagne, il connut Tieck et Chamisso, qui se chargèrent de révéler ses œuvres à leurs compatriotes. De retour dans sa patrie, il publia des *Esquisses de voyage* (Skyg-

gebilleder af en Reise til Harzen), qui furent goûtées du roi. Le poëte obtint un subside pour visiter la France, la Suisse, l'Italie et une seconde fois l'Allemagne. Le spectacle de ces différentes contrées fournit à son imagination des tableaux nombreux et variés. Il prit surtout à l'Italie le sujet du meilleur de ses romans, *l'Improvisateur*, suite de scènes vraies et intéressantes qu'il a su revêtir des couleurs du Midi (1834). Cet ouvrage a été traduit en français par Mme C. Lebrun (1847, 2 vol. in-8). Six ans plus tard, fuyant des inimitiés personnelles et des jalousies littéraires qu'il eut le tort de prendre trop à cœur, il retourna en Italie et de là passa dans l'Orient, le pays de ses rêves. Il l'a décrit sous les couleurs les plus brillantes dans son *Bazar du poëte* (1842). De nouvelles critiques l'aigrirent encore davantage contre ses compatriotes, et dès lors il passa presque toute sa vie à voyager. Il vint à Paris en 1843: l'année suivante, il reparut en Allemagne, où il reçut de véritables ovations. Il passa l'hiver de 1845-1846 à Berlin et à Weimar, et prépara en même temps à Leipsick une édition générale de ses œuvres. Au printemps, il alla, par Vienne et Trieste, à Rome et à Naples, où il commença sa biographie, *le Récit de ma vie*, terminée plus tard aux bains de Vernet, dans les Pyrénées. En 1847, l'Angleterre et la Suède accueillirent tour à tour le poëte voyageur.

Dans les intervalles de ses courses, il avait publié de nouveaux ouvrages, deux romans pleins d'originalité jusque dans leur titres : *O-T*, c'est-à-dire la maison de réclusion d'Odensée (1835) et *Rien qu'un violoniste* (Kun eu Spillemand, 1837, 2e édit. 1853); un drame qui réussit, *le Mulâtre*; un autre qui n'eut point de succès, *Raphaella* (1840). La même année, parut encore son *Album sans dessins*, suite de tableaux de fantaisie où il a pu déployer à l'aise les richesses de son imagination. Après une comédie sentimentale, *les Fleurs du bonheur* (1842), il donna ses *Contes* (3 volumes publiés d'abord séparément), où son talent se révèle dans toute sa force et son originalité. La plupart ont été traduits en allemand, en français et dans plusieurs autres langues. Un choix des plus jolis a paru, sous le titre de *Contes choisis*, dans la *Bibliothèque rose illustrée* (1855, in-16, illustré). Le conte du *Rossignol*, publié à dix ans de distance par *l'Illustration* et *le Journal pour tous*, est populaire dans toute l'Europe.

On a encore de M. Andersen un drame symbolique, *Ahasvérus*, et un roman emprunté aux mœurs nationales, *les Deux baronnes*, qui ont paru dans l'édition générale de ses *Œuvres* (Leipsick, 1847-1848, 35 vol.).

Avec un esprit qui rappelle quelquefois celui de Voltaire par l'ironie fine et déguisée, M. Andersen a tout le sentiment et la rêverie des peuples du Nord. Mais il a su y mêler une richesse d'imagination vraiment orientale qui contribue à faire de lui un des poëtes les plus originaux du XIXe siècle.

ANDERSON (Arthur), capitaliste anglais, né en 1792, dans une des îles Shetland, employa de bonne heure son activité à améliorer les pêcheries, qui forment le plus grand rapport de cet archipel, ainsi que les communications postales avec l'Écosse. Il avait acquis dans le commerce une fortune considérable, lorsqu'il fut mis à la tête de la *Peninsular and oriental steam navigation Company*, une des plus riches Sociétés maritimes du monde. De 1847 à 1852, il a représenté les Orcades au Parlement et s'est associé aux votes du parti libéral. Durant l'agitation réformiste de Manchester, M. Anderson a soutenu activement les efforts de la ligue (voy. COBDEN) et a écrit plusieurs brochures ou articles de journaux contre le système des tarifs de protection.

ANDERSON (Henry), mathématicien et astronome américain, fut nommé professeur de sciences mathématiques et astronomiques à Columbia-college (New-York) en 1825, et donna sa démission en 1843. Depuis cette époque, il a voyagé en Europe et a été attaché, comme géologue, à l'expédition chargée, sous le commandement du lieutenant Lynch, d'explorer la mer Morte et le Jourdain. Son remarquable travail a été publié aux frais du gouvernement des États-Unis, en avril et mai 1848, sous ce titre : *Reconnaissance géologique de la partie de la terre sainte qui embrasse la contrée du Liban, la Galilée septentrionale, la vallée du Jourdain et de la mer Morte* (Geological reconnoissance of Part of the holy Land, etc.; New-York, in-8). M. Anderson a aussi publié plusieurs mémoires scientifiques, parmi lesquels il faut distinguer celui *sur le Mouvement des solides sur les surfaces*, publié, en 1830, dans les *Transactions* de la Société philosophique américaine.

ANDERSON (William), théologien écossais, est né, en 1800, à Kilsyth (comté de Stirling), où son père est ministre de l'église presbytérienne. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Glasgow, il exerça, dès 1822, les fonctions sacerdotales dans cette ville, et fut attaché à l'église de John-Street, qu'il n'a jamais quittée. Il s'est fait, en Écosse, une certaine réputation, en se déclarant, en chaire comme à la tribune des meetings, l'avocat des opinions libérales. Ses ouvrages religieux sont des traités sur *la Messe*, *la Pénitence*, *le Génie de la papauté*, *la Régénération humaine*, etc. Ils se distinguent par un style vif, coloré, un savoir solide et un grand fonds d'intolérance contre tout ce qui n'est pas orthodoxe, c'est-à-dire presbytérien. M. Anderson a écrit aussi des *Sermons* dont on dit beaucoup de bien; il jouit à Glasgow du renom d'un prédicateur populaire.

ANDIGNÉ DE LA CHASSE (François, marquis D'), ancien député français, né en 1791, servit quelque temps sous la Restauration. Membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine, il fut envoyé, en 1839, à la Chambre des Députés par les électeurs de Montfort et vota avec la droite contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant par 78 000 suffrages, le dixième sur la liste des quatorze élus du département d'Ille-et-Vilaine. Membre du comité d'administration, il vota ordinairement avec la droite, sanctionna néanmoins l'ensemble de la Constitution et se prononça, avec la gauche, pour la suppression complète de l'impôt du sel. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il combattit par tous ses votes les institutions républicaines. Depuis 1851, adversaire de la politique de l'Élysée, il soutint la proposition des questeurs (voy. BAZE), et, le 2 décembre, protesta contre la dissolution de l'Assemblée. Depuis le rétablissement de l'Empire, il vit en dehors de la politique. M. d'Andigné de la Chasse a été décoré le 27 janvier 1815.

ANDLAW (Henri-Bernard D'), homme politique allemand, né en 1802, appartient à une des plus anciennes familles de l'Allemagne. Il entra, en 1821, dans les troupes du grand-duché de Bade, prit son congé en 1825 et fut nommé l'année suivante conseiller à Fribourg, place qu'il n'occupa jamais. En 1833, il fut envoyé

à la première Chambre badoise, où il n'a cessé dès lors de défendre les droits de la noblesse et du clergé. Il est ultramontain déclaré, partisan du système féodal, et ami de l'Autriche; il s'est montré pendant vingt ans, soit dans des brochures, soit dans des discours très-élégants, l'adversaire infatigable de toutes les mesures libérales prises par le gouvernement de Bade, et a soutenu son opposition avec un acharnement tellement systématique, qu'il a conservé, même dans la première Chambre, fort peu d'amis politiques. Dans l'ordre d'idées où il s'est placé, il se distingue surtout par la vigueur de l'argumentation. Parmi ses brochures, nous citerons la plus importante : *l'Insurrection et l'anarchie de Bade, comme suite naturelle de la constitution* (der Aufruhr und Umsturz in Baden; Fribourg, 1850); écrit si violent, que certains hommes politiques, victimes eux-mêmes des mouvements révolutionnaires de 1848, n'ont pu s'empêcher d'en désavouer les principes.

ANDRÆ (Charles-Christophe-George), homme politique danois, né le 14 octobre 1812, à Hjertebjerg (île de Moen), se destina à la carrière militaire que suivait son père, devint, en 1828, second lieutenant au corps du génie, et fut nommé lieutenant-colonel en 1851. Il fit, aux frais de l'État, un voyage scientifique à l'étranger, séjourna une année en France, et fut plus tard chargé d'enseigner la topographie et la géodésie (1842), l'analyse mathématique et la mécanique (1843) à l'École militaire. L'Académie des sciences de Copenhague l'admit au nombre de ses membres en 1853. Député par le roi à l'Assemblée constituante (1848-49), il prit une part active aux discussions, et rédigea l'article 15 de la Constitution. Il fit de nouveau partie de l'Assemblée nationale en 1850-51 comme membre de la première Chambre (Folkething), et, en 1853, comme membre de la seconde Chambre (Landsthing). S'étant prononcé contre le ministère Oersted, il fut destitué de toutes ses fonctions le 15 avril 1854. Mais après la chute de ce ministère, M. Andræ reçut le portefeuille des finances (12 décembre 1854), et, le 18 octobre 1856, il succéda à M. Bang (voy. ce nom) comme président du conseil des ministres. Dans le cabinet Hall, du 13 mai 1857, il ne conserva que son portefeuille des finances.

ANDRAL (Gabriel), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, est né à Paris le 6 novembre 1797. Fils d'un médecin distingué, il suivit la même carrière, fut reçu docteur en 1821, se présenta, au premier concours d'agrégation, en 1823, et fut nommé. Quelque temps après, il devint le gendre de M. Royer-Collard, dont l'influence et la popularité étaient alors à leur plus haut point. Appelé, en 1828, à la chaire d'hygiène, il fut promu, en 1830, à celle de pathologie interne.

C'est, en effet, par l'anatomie pathologique que M. Andral a commencé ses recherches. L'esprit d'examen, qui n'a foi qu'en l'évidence, le poussait dans cette voie. Il avait présenté d'abord à l'Académie plusieurs mémoires, entre autres, un *sur l'Anatomie pathologique du tube digestif*, qui fut fort apprécié. Il publia ensuite un *Précis élémentaire* de cette science (1829), 3 vol. in-8), qui eut un grand succès. La même année, parut la refonte générale de sa *Clinique médicale* (1823-1826, 1829-1830, 5 vol. in-8). Cet ouvrage, composé de traités distincts, publiés d'abord séparément, était arrivé dès 1840 à sa quatrième édition : il traite principalement des maladies de poitrine, de l'abdomen et de l'encéphale.

Nommé membre de l'Académie de médecine en 1824, le docteur Andral fut désigné, en 1839, presque unanimement par ses collègues pour succéder à Broussais dans la chaire de pathologie et de thérapeutique générale, la première de l'école, et dans laquelle il a montré toute l'étendue de ses connaissances médicales. Cependant, en s'occupant trop exclusivement de l'étude de l'anatomie pathologique de l'homme mort, il arriva à négliger l'observation si importante des modifications par lesquelles passe l'économie, avant que les organes eux-mêmes portent des traces d'altération. Le besoin systématique de faire concorder les résultats de l'autopsie avec les phénomènes morbides observés au lit du malade, le jeta dans des erreurs qu'il finit par reconnaître lui-même. Seulement il se laissa aller, par découragement, jusqu'à douter de la médecine, au lieu de se borner à confesser le danger des systèmes, en médecine comme dans toutes sciences.

Il faut citer encore, parmi les ouvrages de M. Andral : *Projet d'un essai sur la vitalité* (1835, in-8); *Traité de l'auscultation médiate et du cœur* (1836, 2 vol. in-in-8), ouvrage de Laennec considérablement augmenté par l'éditeur, *Cours de pathologie interne* (1836-1837, 3 vol. in-8, 2ᵉ édit., 1848), recueilli par M. Amédée Latour; un rapport à l'Académie *sur le Traitement de la fièvre typhoïde par les purgatifs* (1837), et ses *Recherches sur les modifications de proportion de quelques principes du sang*, faites en commun avec MM. Gavarret et Delafond, et destinées à élucider la question des maladies des liquides, travail important, présenté à l'Institut, et qui contribua à en ouvrir les portes à l'auteur, en 1843; *Traité élémentaire de pathologie et de thérapeutique générales* (1840, in-8), résumé des leçons faites par M. Andral à la Faculté de médecine, publié par M. Amédé Latour; *Essai d'hématologie pathologique* (1843, in-8), etc. On regrette qu'un esprit aussi supérieur ait disparu si vite de l'arène où se débattent les grandes questions médicales, et soit resté dans le silence depuis si longtemps.

ANDRÉ (Antoine-Joseph-Maurice, baron D'), général français, sénateur, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 20 janvier 1789, est fils d'un député de la noblesse provençale aux états généraux. Emmené par ses parents en émigration, il fut élevé à l'École militaire de Vienne, et ne quitta qu'en 1809 le service de l'Autriche. Dans l'armée française, il fit les campagnes d'Espagne, de Russie et d'Allemagne, passa chef d'escadron (1814) dans la gendarmerie parisienne et se rallia un des premiers à Louis XVIII qu'il accompagna à Gand. Lors de la guerre d'Espagne (1823), M. d'André fut nommé grand prévôt de l'armée d'expédition et jouit d'une certaine influence auprès du duc d'Angoulême; on croit qu'il ne fut pas étranger à la rédaction du décret d'Andujar, qui tendait à faire prévaloir les principes constitutionnels. Il commandait la gendarmerie des chasses aux journées de Juillet 1830; il défendit contre le peuple les Tuileries et Rambouillet, et, à la tête de ce corps d'élite, escorta Charles X jusqu'à Cherbourg. Pour lui témoigner sa reconnaissance, le roi déchu le promut maréchal de camp le 11 août, grade qui lui fut confirmé par le nouveau pouvoir.

Après plusieurs années de retraite dans les Ardennes, M. d'André obtint une inspection de gendarmerie (1837), puis le brevet de lieutenant général et le commandement de la 5ᵉ division militaire, dont le siége était à Strasbourg (1844). Admis d'office à la retraite après la révolution de Février, il rentra en activité (1851), et fut mis à

la tête de la 3e division militaire (Lille) jusqu'au 31 décembre 1852, époque à laquelle il a été créé sénateur. Il est grand-officier de la Légion d'honneur depuis le 22 avril 1847.

ANDRÉ (Jules), ancien représentant du peuple français né dans le département de l'Hérault, le 2 mai 1809 et fils d'un négociant, s'adonna de bonne heure à l'industrie. Maire de la ville de Lodève, il fut envoyé à la Constituante par 53,700 voix. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac, combattit le socialisme, repoussa même la réduction de l'impôt du sel, mais, comme représentant d'un pays viticole, se prononça pour l'abolition de l'impôt des boissons. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANDRÉ (Marius), ancien représentant du peuple français, né à la Bastide (Var) en 1808, était, à Toulon, simple ouvrier du port, lorsque la révolution de Février éclata. Envoyé par le parti démocratique à l'Assemblée constituante, il fit partie du comité de la marine. Il suivit presque toujours la majorité, et se rapprocha plus souvent de la droite que de l'extrême gauche. L'acte le plus important de sa vie politique, ce fut son apparition à la tribune, le 2 novembre 1848. Dans un discours, dont l'arrangement et la forme trahissaient le secours de quelque collègue plus expérimenté, il repoussa le droit au travail. «Ce n'est pas un patron qui vous parle, dit-il, c'est un ouvrier qui a passé sa vie à travailler, et qui vient vous assurer que le travail manque rarement à ceux qui le cherchent sérieusement. Quand cela arrive, c'est un devoir pour l'État d'intervenir, et son intérêt doit être garant qu'il n'y manquera point. Je voterai pour qu'on ne puisse pas exiger de la République le travail comme un droit.» Ces paroles furent couvertes d'applaudissements. Après l'élection du 10 décembre, M. Marius André se rapprocha de la gauche et vota contre la proposition Rateau, contre l'interdiction des clubs, etc. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANDRÉ (l'abbé Jean-François), prêtre et littérateur français, né à Menerbes, vers 1810 et ancien curé de Vaucluse, a écrit des ouvrages religieux et littéraires; parmi les premiers, nous citerons : *le Cœur du Christ et le Cœur de l'homme* (1839), *Mes souvenirs d'une année, ou Promenades dans Rome* (2e édit., 1839); *Vie des saints de l'église d'Avignon* (1836), *Affaire Rosette Tamisier* (1851), *Histoire de saint Roch* (1854), etc.

On lui doit ensuite divers travaux historiques, la plupart relatifs au Comtat-Venaissin : *Histoire de la révolution avignonnaise* (1844-1845, 2 vol. in-8), *Histoire du gouvernement des recteurs pontificaux dans le Comtat* (1847), *Histoire politique de la monarchie pontificale au XIVe siècle, ou la Papauté à Avignon* (1845, in-8), *Histoire de sainte Isabelle de France* (1855), *Précis de l'histoire de la maison de Rustichelli-Valori* (1855, in-8), etc. L'abbé André est correspondant du ministère, pour les travaux historiques.

ANDRÉ (Jules), peintre français, né à Paris, en 1804, fut élève du paysagiste André Jolivard et de M. Watelet, dont il suivit les ateliers jusqu'en 1827. Il parcourut ensuite les sites pittoresques du midi de la France, et débuta au Salon de 1831. Il visita depuis la Belgique et les bords du Rhin, et fut attaché, pendant ces dix dernières années (1845-1856), à la manufacture impériale de Sèvres. Les travaux qu'il y exécuta et qui figurèrent aux Expositions industrielles de 1849 et 1855, sous le nom de cet établissement, n'interrompirent pas ses envois aux Salons de peinture. Il a exécuté et exposé surtout : une *Entrée de forêt*, *les Bords de l'Ource*, *dans la Côte-d'Or* (1835), *les Rivages du Houyon*, *près de Liége*, *un Chemin des Landes*, *une Forge à Baulac*, *le Gué de Sénac*, près de Bordeaux, *Vue du bas Meudon*,, *l'Abreuvoir de l'Ile-Adam*, *la Maison du garde*, *le Bois de Sèvres*, *la Route de Ville-d'Avray*, *l'Étang du Vivray*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *le Pont de Tauron sur le Torrion*, acquis par l'État, *un Bois près de Saint-Hilaire le Château*, deux sites de la Creuse, une *Vue prise aux environs de Tarbes*, et *les Bords de la Vienne*, et au Salon de 1857, une *Mare*, le *Village de France*, etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1835, et la décoration en juillet 1853.

ANDRÉ (Louis-Jules), architecte français, né à Paris, en 1819, entra à seize ans dans l'atelier d'Huyot, fut ensuite élève de M. Hyp. Lebas; remporta, en 1843, un second prix et en 1847 le grand prix de Rome sur ce sujet de concours : *Une Chambre des Députés*. Pendant son passage en Grèce, à la fin de 1851, il fit une remarquable *Étude du temple de Thésée*, à Athènes, vue l'année suivante à l'École des beaux-arts, et plus tard envoyée par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. De retour en France au commencement de 1852, il a été nommé sous-inspecteur et presque aussitôt inspecteur des travaux du *Muséum*, sous M. Rohault de Fleury, un an après, inspecteur à la Bibliothèque impériale, sous M. Henri Labrouste, et dans ces derniers temps (1855) architecte diocésain, chargé du département de la Corse.

ANDRÉ (Émile), sylviculteur allemand, né à Schnepfenthal le 1er mars 1790, appartient à une famille d'agronomes distingués. Son père, Christian-Charles, dirigeait, depuis 1787, l'institution que Salzmann avait fondée dans cette ville d'après les principes de Jean-Jacques Rousseau. C'était un homme d'un esprit pratique, propre à vulgariser les données positives de la science. L'année même où naquit son fils aîné, il fit paraître un ouvrage populaire intitulé : *Promenades utiles pour chaque jour de l'année* (Brunswick, 1790-1791, 10 vol.). La censure autrichienne arrêta la publication de sa *Bibliothèque compacte des connaissances utiles*; mais il ne renonça point à ses travaux, et publia, jusqu'à sa mort (1831), divers recueils périodiques, entre autres les *Nouvelles économiques*, exclusivement consacrées aux améliorations pratiques de l'agriculture. A l'école d'un tel maître, Émile André fit de grands progrès dans les sciences naturelles. Il avait pour compagnon d'étude et pour émule son jeune frère Rodolphe, né en 1792. Le prince de Salm remarqua l'intelligence des deux frères; il nomma l'aîné conservateur de ses forêts (1807) et plus tard il confia à Rodolphe l'administration d'un vaste domaine.

Durant les guerres de l'Autriche contre la France, Émile André servit avec distinction. La paix de Vienne le rendit à ses travaux de sylviculture. Il fut nommé inspecteur général des biens considérables que la maison d'Auersperg possède en Bohême, en Autriche, en Carinthie et en Istrie. En 1825, il perdit son frère Rodolphe, et, renonçant alors à l'emploi qu'il occupait, il se rendit à Prague, acheta une terre dans les environs de cette ville et se livra exclusivement à ses études favorites. Déjà, en 1823, il avait pu-

blié un *Essai d'organisation forestière selon les besoins de l'époque*. Pendant son séjour à Prague, il composa deux ouvrages du même genre : *Moyens les plus propres pour retirer des forêts le plus de profit possible* (1826, in-8); *Methode de culture forestière la plus simple, garantissant le revenu le plus élevé et le plus durable* (1832, in-8). En même temps, il continuait les travaux entrepris par son frère pour l'amélioration des races ovines. En 1838, le prince d'Odescalchi le tira de sa retraite et lui confia l'administration d'une immense propriété.

ANDRIES (l'abbé Joseph-Olivier), ecclésiastique belge, né à Ruddervoorde (Flandre occidentale), en 1796, était curé de Middelbourg quand éclata la révolution de 1830. Envoyé au congrès national par le district d'Eccloo, il vota pour l'exclusion de la maison de Nassau, pour la régence de M. Félix de Mérode, pour le duc de Leuchtenberg, enfin pour le roi Léopold. Comme les abbés de Haerne et de Foere (voy. ces noms), il se prononça contre le sénat et pour un corps législatif unique. En 1835, il fut élu représentant par le district de Gand, qui le nomma de nouveau en 1837. Le 4 avril 1839, il vota pour le traité qui enlevait à la Belgique une partie du Luxembourg et du Limbourg. Il ne fut pas réélu au renouvellement de la Chambre, et reprit, en 1841, ses fonctions ecclésiastiques comme chanoine de la cathédrale de Bruges. Il a publié quelques écrits, entre autres : *Recherches sur les voies d'écoulement des eaux des Flandres*.

ANDRIEUX (Émile), médecin français, né à Paris, le 30 mars 1797, y fit ses études médicales et fut reçu docteur en août 1820, avec une thèse sur *l'Air atmosphérique et ses influences sur l'économie animale*. Quelque temps après, il ouvrit des conférences sur un sujet nouveau alors, l'application de l'électricité et du galvanisme à la médecine. Il s'occupa, en même temps, de travaux ophthalmologiques, et chercha à en faciliter l'étude par l'invention d'un œil artificiel appelé *ophthalmo-monstre*. Ces titres le firent nommer vers 1840, hors concours, médecin en chef de l'hospice des Quinze-Vingts, dont il est, depuis deux ans, médecin honoraire.

M. Émile Andrieux a publié : *Mémoire sur l'application méthodique du galvanisme au traitement des maladies* (1824); *de l'Emploi du galvanisme dans le traitement de la gastrite chronique* (1835); un *Mémoire sur l'ophthalmo-phantôme* (1840). Il a fourni plusieurs articles aux recueils spéciaux, sur l'emploi de l'électricité dans la thérapeutique. Il a été décoré en mai 1832.

ANDRIVEAU-GOUJON (Gabriel-Gustave), libraire-géographe français, né, à Paris, vers 1808, a pris en 1832 un rang distingué parmi les éditeurs parisiens, en faisant soigneusement réduire et graver une suite de cartes, dont la plupart manquaient jusque-là dans le commerce. Parmi les œuvres de ce genre qui lui ont valu beaucoup d'éloges, on a remarqué son *Plan* exactement géométral *de Paris et des communes environnantes*, édité en 1837 et exposé en 1839. Il a figuré également à toutes les Expositions quinquennales depuis 1834, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, et a obtenu plusieurs médailles d'argent ou le rappel des anciennes.

ANDUZE-FARIS [de l'Aude], ancien représentant du peuple français, né à Chalabre (Aude), le 14 août 1799, et fils d'un fabricant de draps, devint lui-même un riche manufacturier. En 1830, il fut nommé maire de Chalabre et membre du conseil général de l'Aude, se montra toujours opposé aux prétentions du clergé, et, sans se mêler à la politique militante, il professa des opinions très-avancées. En 1848, il fut élu dans son département, le dernier sur cinq, représentant à l'Assemblée nationale par 30 918 voix. Membre du comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il retourna dans son pays et reprit la direction de ses affaires commerciales. Il est aujourd'hui maire de Chalabre et membre du conseil général de l'Aude.

ANETHAN (Jules-Joseph, baron D'), magistrat et homme politique belge, né en 1803, fut nommé procureur du roi en 1831, au lendemain de la révolution, puis avocat-général près la Cour d'appel de Bruxelles en 1836. Le 16 août 1843, il entra comme ministre de la justice dans le cabinet présidé par M. Nothomb, et conserva son portefeuille dans les ministères Van de Weyer (30 juillet 1845) et de Theux (31 mars 1846), jusqu'à l'avénement du parti libéral (12 août 1847). Son dévouement absolu à la politique cléricale lui attira les plus vives attaques de l'opposition dans la presse et dans la Chambre, où M. H. de Brouckère le traitait avec dédain, et M. Verhaegen avec beaucoup de violence. Selon M. Delfosse, ce ministre, qu'on a mis au rang des hommes-obstacles, « ne ressemble à M. Nothomb que par les petits côtés; et encore, on peut dire que M. Nothomb subissait l'influence du clergé, au lieu que M. le ministre de la justice court au-devant. » M. d'Anethan acheva de se rendre impopulaire en présentant un projet de loi restrictif de la liberté de la presse (8 avril 1847). Après la victoire des libéraux et la dissolution du cabinet de Theux, M. d'Anethan, nommé représentant de Louvain en 1844, et réélu en 1847, continua de soutenir par ses votes les prétentions du parti catholique.

ANGAR (Charles), ancien représentant du peuple français, est né à Paris en 1789. Sous la Restauration, il s'établit, comme maître de forges, dans le département de la Haute-Saône. En 1828, le préfet de Vesoul le raya arbitrairement de la liste des électeurs à cause de ses opinions libérales. Pendant le règne de Louis-Philippe, il prêta l'appui de son influence locale à l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il obtint le mandat de représentant du peuple à la Constituante, comme le défenseur naturel des intérêts des cultivateurs et des ouvriers au milieu desquels il avait toujours vécu. M. Angar vota presque toujours avec la droite et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

ANGELIS (Pedro DE), publiciste argentin, est né en Italie, vers 1798. D'abord attaché, comme secrétaire, au roi Murat, il vint à Paris en 1818, et passa, quelque temps après, en Amérique. Il se fixa à Buenos-Ayres, acheta une imprimerie, gagna la confiance de Rosas et devint, en même temps, rédacteur et imprimeur d'une feuille politique, l'*Archivo americano*, toute dévouée au dictateur, et publiée en espagnol, en français et en anglais. Quand Rosas tomba, le journal cessa de paraître, et M. d'Angelis ne se mêla plus des affaires publiques.

Comme historien, il a publié, avec le secours des bibliothèques et des archives publiques ou particulières de Buenos-Ayres, un travail très-important intitulé : *Collection des documents relatifs à l'histoire ancienne et moderne des pro-*

vinces de Rio de la Plata, enrichie de notes et de dissertations (Coleccion de obras y documentos relativos a la historia antigua de las provincias del Rio de la Plata; Buenos-Ayres, 1836 et suiv.; 7 vol. in-folio).

ANGEVILLE (Adolphe, comte D'), agronome français, ancien député, né à Lompnes (Ain), le 20 mai 1796, entra dans la marine militaire, en 1811, fit deux campagnes aux Indes, et donna sa démission d'enseigne de vaisseau, sous la Restauration, afin de se livrer exclusivement à l'étude de l'agriculture. Élu député de l'arrondissement de Belley, en 1834, il prit, jusqu'à la révolution de Février, une large part aux travaux parlementaires, et resta constamment fidèle aux principes conservateurs, qu'il soutint même contre M. Thiers par ses votes et par une brochure très-vive, *la Vérité sur la question d'Orient* (1841). On doit à sa persévérance l'utile loi sur les irrigations, adoptée en 1845 après être restée à l'état de proposition. Il a fait des rapports sur l'amélioration des grands ports de commerce, la navigation intérieure, etc.

Auteur d'un *Aperçu sur nos colonies et notre marine militaire* (1832), M. d'Angeville a publié, en 1836, un *Essai sur la statistique de la population française*, son principal écrit et qui lui valut le titre de correspondant de l'Institut. — Il est mort à Lompnes en 1856.

ANGLADE (Clément), ancien député et représentant du peuple français, est né à Urs (Ariége), en 1801. Sous la Restauration il se fit recevoir avocat, et partagea les sentiments libéraux que professait alors toute la jeunesse des écoles. Après la révolution de 1830, il continua de combattre la royauté. Membre de la Chambre des Députés, en 1833 et en 1834, il siégea à l'extrême gauche, à côté de Dupont (de l'Eure) et de F. Arago. Il fut un des premiers à réclamer la réduction de l'impôt du sel. Il se récusa lors du procès de la *Tribune*, plaidé par A. Marrast devant la Chambre des Députés. Non réélu, il se retira aux Cerbanes, près d'Ax, pour s'occuper de l'administration de ses biens. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, dans le département de l'Ariége, le premier sur sept, par 42 971 voix. Il fit partie du comité de législation, et monta plusieurs fois à la tribune dans les discussions générales. Il vota presque toujours avec l'extrême gauche. C'est lui qui présenta l'amendement qui fut adopté dans la séance du 21 décembre 1848, et en vertu duquel, à dater du 1er janvier 1849, l'impôt du sel fut réduit à dix francs par cent kilogrammes. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de lutter contre la politique de l'Élysée et contre la réaction royaliste, vota contre la loi sur l'enseignement et protesta contre la limitation du suffrage universel par la loi du 31 mai. Le coup d'État du 2 décembre l'a écarté de la vie politique.

ANGLEMONT (Édouard-Hubert-Scipion D'), littérateur français, né à Pont-Audemer (Eure), le 28 décembre 1798, s'est fait quelque réputation par ses lauriers académiques. Dans ces quinze dernières années, il a été couronné environ six fois. M. d'Anglemont débuta, en 1827, par quelques odes légitimistes et un poëme en quatre chants intitulé *Berthe et Robert*. La même année il fit encore imprimer une comédie en un acte, en vers, *le Cachemire*, avec M. Lesguillon, et un opéra, *Tancrède*, pour l'inauguration, à l'Odéon, de la musique de Rossini. Cet opéra, retardé par un concours de circonstances fâcheuses, finalement ne fut pas joué.

En 1829, M. d'Anglemont publia un recueil en vers de *Légendes françaises* et, en 1833, de *Nouvelles légendes françaises*. En 1830, il avait adressé au peuple de Paris une pièce de vers intitulée : *Dix-huit octobre*. En 1832, il écrivit, en collaboration avec M. Théodore Muret, le drame de *Paul Ier*, et, seul, un volume intitulé : *le Duc d'Enghien*, histoire-drame. On lui doit encore l'*Ouverture de la chasse aux environs de Paris*, dans les *Cent et un; les Pèlerinages*, recueil de vers (1835), et, dans ces dernières années, quelques autres recueils de poésies de salon, qui appartiennent à ce genre semi-religieux, dont le danger est la fadeur.

ANGLESEY (Henry PAGET, 2e marquis D'), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1797, appartient à l'ancienne famille des Paget élevée, en 1550, à la pairie héréditaire. Il fut d'abord connu sous le nom de comte d'Uxbridge, qui est son deuxième titre nobiliaire. En 1854, il succéda au nom de son père, dont la vaillante conduite à Waterloo avait été récompensée du marquisat d'Anglesey. Il suivit également la carrière des armes et, sans avoir fait de campagnes, obtint, en 1838, le grade de colonel de cavalerie. A la Chambre des Communes, où il a siégé de 1820 à 1832, comme à la Chambre des Lords où il a été appelé à cette dernière date, il s'est montré le fidèle et zélé partisan des idées progressives et libérales qu'il a défendues avec beaucoup de véhémence. Sous le ministère Melbourne, il a été lord chambellan de la reine (1839-1841), charge officielle qui lui a ouvert l'entrée du Conseil privé. En 1854, il a été nommé lord-lieutenant du comté d'Anglesey, où il possède de grandes propriétés. De son mariage avec la fille du colonel Campbell (1819) il n'a qu'un fils, *Henry-William-Georges*, comte d'UXBRIDGE, né en 1821, qui a servi quelque temps dans les gardes et représenté, de 1834 à 1857, le comté de Strafford à la Chambre des Communes; il est libéral et même réformiste (voy. PAGET).

ANGLETERRE (famille royale d'). Voy. GRANDE-BRETAGNE.

ANHALT (Maison d'), famille souveraine allemande, qui fait remonter son origine au Xe siècle, et dont les États, enclavés dans le territoire prussien, renferment une population de 170 000 âmes. Elle se divise actuellement en deux branches, *Anhalt-Dessau-Cœthen* et *Anhalt-Bernbourg*, qui appartiennent toutes deux à l'Église évangélique.

ANHALT-DESSAU-CŒTHEN (*Léopold*-Frédéric, duc D'), chef de la première branche, né le 1er octobre 1794, succéda, comme duc d'Anhalt-Dessau, à son grand-père Léopold Frédéric-François, le 9 août 1817. Par l'extinction de la branche d'Anhalt-Cœthen, Anhalt-Dessau et Anhalt-Cœthen ont été réunis en un duché, par la patente du 22 mai 1853. En 1848, Léopold donna à ses États une constitution libérale, qu'il abolit le 4 novembre 1851. Depuis lors, il règne avec une autorité absolue sur une population de 115 000 âmes. Il a épousé, le 18 avril 1818, la duchesse Frédérique-Louise-Wilhelmine-Amélie, fille de feu Frédéric-Louis-Charles, prince de Prusse, morte le 1er janvier 1850.

De ce mariage, il a eu trois enfants : Frédérique-Amélie-*Agnès*, née le 24 juin 1824, mariée le 28 avril 1853 au prince *Ernest*, duc de Saxe-Altenbourg; *Marie*-Anne, née le 14 septembre 1837, mariée le 29 novembre 1854 à *Frédéric-Charles*-Nicolas, prince de Prusse, et héritier présomptif du duché d'Anhalt-Dessau-Cœthen; le prince *Léopold*-Frédéric-François-Nicolas, né

le 29 avril 1831, major en retraite au service de Prusse, marié, le 22 avril 1854, à *Antoinette* de Saxe-Altenbourg, dont il a trois enfants.

La branche d'Anhalt-Dessau-Cœthen compte encore plusieurs autres membres, frères du duc régnant: *Georges*-Bernard, né le 21 février 1796; *Frédéric*-Auguste, né le 23 septembre 1799, et *Guillaume*-Woldemar, né le 29 mai 1807.

ANHALT-BERNBOURG (*Alexandre*-Charles, duc D'), chef de la branche cadette de la maison d'Anhalt, né le 2 mars 1805, a succédé au duc Alexis, son père, le 24 mars 1834. Le 30 octobre de la même année, il a épousé la princesse *Frédérique*-Caroline-Julienne, sœur du duc Charles de Holstein-Glucksbourg, née le 9 octobre 1811. Cette union est demeurée stérile, et la branche de Bernbourg menace de s'éteindre.

Avant 1848, le duché était administré par un conseil de conférence, autorité consultative composée de trois fonctionnaires publics. A ce conseil privé, le duc Alexandre-Charles substitua, par lettre patente du 24 juillet 1848, un ministère d'État qui réunit dans son sein la direction de toutes les branches d'administration, tant intérieure qu'extérieure; il est l'organe constitutionnel du souverain. Il a promulgué le 8 mars 1850, une charte en vertu de laquelle les habitants nomment, par élection directe, un député sur 3000 habitants. Par ordonnance du 8 octobre 1855, il a nommé corégente la duchesse régnante Frédérique.

La sœur du duc Alexandre, Wilhelmine-*Louise* d'Anhalt-Bernbourg, née le 30 octobre 1799, a épousé le 21 novembre 1817, Frédéric, prince de Prusse (voy. PRUSSE).

ANICET-BOURGEOIS (Auguste-Anicet BOURGEOIS, plus connu sous le nom d'), auteur dramatique français, est né, à Paris, le 25 décembre 1806. Né sans fortune, il reçut une éducation fort incomplète, et entra, en 1821, dans une étude d'avoué, où le hasard lui donna pour camarades MM. Léon Pillet, Gustave de Wailly et Alphonse Royer. Il prit, en leur compagnie, le goût du théâtre, et, quoique le plus jeune, il parvint le premier à faire jouer une œuvre signée de lui: ce fut un mélodrame, *Gustave ou le Napolitain*, donné à la Gaîté le 25 octobre 1825. Le succès de ce début engagea le jeune clerc à embrasser tout à fait la carrière littéraire.

Doué d'une grande facilité et d'une vive intelligence des conceptions dramatiques, M. Anicet-Bourgeois, depuis trente ans qu'il travaille, a écrit, seul ou en collaboration, près de deux cents ouvrages; il a traité à peu près tous les genres, et de préférence le mélodrame, dans lequel il est longtemps resté sans rival, et a, pour ainsi dire, fait école. En jargon de théâtre, c'est un *charpentier*, c'est-à-dire que, dédaignant les artifices du style, il bâtit ses pièces sur une intrigue plus saisissante que vraisemblable, mais habilement conduite et féconde en péripéties. Malgré la réaction qui s'est produite contre ce genre qu'on traite de faux et de violent, il n'en a pas moins conservé sur les scènes du boulevard, le privilége de passionner vivement le peuple.

Parmi les œuvres nombreuses de M. Anicet-Bourgeois, nous citerons celles qui ont eu le plus de retentissement. Aux théâtres de vaudeville, il a donné: *Mathieu Laensberg* (1829), 2 actes; — avec M. Vanderbuch: *Cotillon III* (1831), 1 acte; — avec M. Lockroy, ses plus jolies pièces: *Pourquoi?* (1833), *Passé minuit* (1839); *la Première ride* et *Trois épiciers* (1840); *Job et Jean* et *le Maître d'école* (1841), bouffonnerie qui attira la foule aux Variétés: — avec M. Brisebarre: *Pascal et Chambord* (1839) et *le Premier coup de canif* (1848), 2 actes plaisamment interprétés par Numa au Gymnase.

Dans le drame, cet auteur a composé seul: *la Vénitienne* (1834), 5 actes, un de ses meilleurs ouvrages: *Djengis-Khan, ou la Conquête de la Chine* (1837), 3 actes; *la Pauvre fille* (1838), *Stella* (1843); *les Maréchaux de l'Empire* (1856); Il a écrit, en collaboration avec Victor Ducange, de véritables mélodrames qui ont eu la vogue: *Sept heures ou Charlotte Corday* (1827), 3 actes; *le Couvent de Tonnington* (1830), 3 actes; et une imitation libre de Shakespeare: *Macbeth;* — avec M. Francis Cornu, des pièces militaires: *Napoléon* (1830), 3 actes; *le Grenadier de l'île d'Elbe* (1831): des pièces politiques: *les Chouans, ou Coblentz et Quiberon*, et *Robespierre ou le 9 thermidor* (1831); *Héloïse et Abailard*, grand succès du temps, et *Nabuchodonosor* (1836), drame biblique; — avec M. Lockroy: *Périnet Leclerc* (1832), 5 actes, tableau émouvant des factions qui déchiraient Paris sous Charles VI; *l'Impératrice et la Juive* (1834); *Karl ou le Châtiment* (1835) et *Marie Rémond* (1839): — avec M. de Pixérécourt: le fameux drame de la captivité et de l'évasion de *Latude* (1834), représenté à la Gaîté; — avec M. Maillan: *la Nonne sanglante* (1835), 5 actes, un des rôles les plus pathétiques de Mlle Georges: — avec M. Dennery: *le Portefeuille* (1837); *Gaspard Hauser* (1838), 4 actes; *Jeanne Hachette* (1839); *la Dame de Saint-Tropez* (1844), et *les Sept péchés capitaux* (1848), 7 actes; — avec M. Albert: *Madeleine* (1843), et *Notre-Dame des Anges* (1848); — avec M. Barrière: *la Vie d'une Comédienne* (1854).

Enfin il a obtenu, dans ces dernières années, ses plus beaux succès avec M. Michel Masson, qui est devenu son collaborateur habituel. Ils ont donné ensemble, depuis *Atar-Gull* (1832): en 1848, *Marceau, ou les Enfants de la République*, 5 actes; en 1849, *les Orphelins du pont Notre-Dame*, et *Piquillo Alliaga*, d'après le roman de M. Scribe; en 1850, *Marianne*, 7 actes, à l'Ambigu; en 1851, *le Muet*, et *Marthe et Marie*, 6 actes; en 1852, *la Dame de la Halle*, pour Mme Guyon; en 1854, *le Pendu;* en 1855, *le Médecin des enfants*, joué 120 fois de suite par M. Laferrière, à la Gaîté.

Il a également collaboré à des féeries, entre autres *les Pilules du Diable* (1839), qui comptent quatre ou cinq reprises; *la Corde de pendu* (1844), *les Quatre parties du monde* (1851), etc. Constatons que l'on attribue encore à M. Anicet-Bourgeois la paternité littéraire de quelques pièces où se trouve le nom seul d'Alexandre Dumas, entre autres: la charmante comédie du *Mari de la veuve*, et les drames si passionnés de *Térésa* et d'*Angèle*.

ANNA-MARIE. Voy. HAUTEFEUILLE (comtesse D').

ANNE (Théodore), littérateur français, né vers la fin du siècle dernier, entra, en 1814, au service militaire et fit, jusqu'à la révolution de Juillet, partie des gardes du corps (compagnie de Noailles). A cette époque, il donna sa démission pour rester fidèle à la branche aînée des Bourbons dont il n'a cessé de défendre les intérêts, soit dans ses livres, soit dans la presse royaliste. Après avoir débuté par un *Éloge historique du duc de Berri* (1820), il aborda la scène et fit, sous la Restauration, un grand nombre de pièces de genre en collaboration de MM. Dartois, Désaugiers, Théaulon, etc. Plus tard il a donné seul: *le Guerillero* (1842), opéra-comique; *Marie Stuart* (1844), opéra en cinq actes, musique de Niedermayer; *l'Enfant du régiment* (1854), drame pour le théâtre de l'Ambigu, et *la Chambre rouge* (1854).

pour celui de la Gaîté. En 1856, il a donné à la même scène, avec M. de Saint-Georges, *l'Espion du grand monde*. On a également de cet auteur des brochures ou relations légitimistes : *Journal de Saint-Cloud à Cherbourg* (1830), relatif à la retraite de Charles X; *Mémoires sur l'intérieur du palais de Charles X* (1831, 2 vol. in-8); *la Prisonnière de Blaye* (1832); *le Comte de Chambord à Wiesbaden* (1850); *Quelques pages du passé* (1851), etc. Citons encore quelques romans : *Edith Mac-Donald* (1832, 4 vol.), histoire jacobite; *la Baronne et le prince* (1832, 4 vol.); *l'Homme au masque d'acier* (1850); *la Folle de Savenay* (1856), etc. M. Th. Anne, qui était un des rédacteurs assidus du journal *la France*, est chargé, depuis longtemps, de la critique théâtrale à celui de *l'Union*.

ANOT DE MAIZIÈRES (Cyprien), littérateur français, né le 27 avril 1794, à Saint-Germain-Mont (Ardennes), fit ses études à Reims, entra dans l'université et professa successivement la grammaire, les lettres et l'histoire. Volontaire royal, pendant les Cent-Jours, il prit part aux luttes de la presse contre les tendances illibérales de la Restauration. Il fit paraître, sous le pseudonyme d'Icilius, une série de *Lettres sur l'état actuel des choses* (Versailles, 1828-34, in-8), qui eurent du retentissement. L'une d'elles allait être déférée à la Chambre des Pairs, lorsque survinrent les événements de 1830. Une collaboration assez active au *Siècle* mit plus tard M. Anot en relations avec les chefs de l'opposition dite dynastique. Après le 2 décembre 1851, il était inspecteur de l'Académie de Seine-et-Oise, lorsque certaines critiques insérées par lui dans le journal légitimiste *l'Union*, contre la nouvelle organisation des études, ainsi que ses articles politiques en faveur de la fusion, le firent révoquer de ses fonctions.

M. Anot de Maizières a publié : *Discours sur la nécessité du maintien de la charte constitutionnelle* (1819, in-8), couronné par l'Académie de Châlons; *Élégies rémoises*, suivies de *Fragments dramatiques et d'un Essai sur les nouvelles théories littéraires* (1825, in-8); *Code sacré ou Exposé comparatif de toutes les religions de la terre*, etc., extrait des livres originaux (1836, in-folio), le plus considérable de ses travaux; *Traité du pathétique ou Étude littéraire du cœur humain* (1842, 2 vol. in-12); *Cours gradué de narrations françaises* (1848, in-12), et autres ouvrages à l'usage des classes. M. Anot de Maizières est encore aujourd'hui un des rédacteurs de *l'Union*.

ANOUL (Victor-Prosper-Ernest), général belge, né à Bruxelles en 1794, entra au service de la France en 1810, comme officier de cavalerie. Il reçut trois blessures à Leipsick, et fut décoré sur le champ de bataille par le maréchal Macdonald. En 1814, il se distingua dans la campagne de France. A la chute de l'Empire, il passa au service des Pays-Bas, et, pendant les Cent-Jours, il porta les armes contre Napoléon; il assista à la bataille de Waterloo. Après la révolution de 1830, il embrassa la cause de la Belgique, et obtint le commandement d'un régiment de cavalerie. En 1831, il fut nommé commandant militaire du Brabant. Général-major en 1841, il est aujourd'hui lieutenant général, commandant de la division de grosse cavalerie, et aide de camp du roi. Il est décoré de divers ordres, et commandeur de la Légion d'honneur de France.

ANSCHÜTZ (Henri), acteur allemand, chef d'une famille qui a compté jusqu'à six de ses membres à la fois engagés sur divers théâtres, est né à Luckau, en 1787, fit ses études à Leipsick, et y débuta comme comédien en 1807. Il joua successivement à Kœnigsberg (1811), à Breslau (1814), passa, en 1821, au théâtre de la cour, à Vienne, et en devint plus tard régisseur. Il s'est fait longtemps applaudir dans les rôles héroïques.

Une première femme de M. H. Anschütz, *Joséphine* KETTE, née en 1793, à Bamberg, débuta comme chanteuse au théâtre de cette ville. Après leur mariage, elle le suivit à Kœnigsberg et à Breslau. Ils se séparèrent en 1820, et, deux ans plus tard, elle épousa l'acteur Müller, et parut depuis sur plusieurs scènes sous le nom de Mme Müller-Anschütz. M. H. Anschütz a épousé, de son côté, une seconde femme, *Auguste* BUDEKOPP, née vers 1800, et engagée depuis 1822 sur le théâtre de la cour, à Vienne.

Son frère Edouard ANSCHÜTZ, comme lui acteur de la cour, à Vienne, est mort en 1855, et a laissé un certain nombre de nouvelles.

ANSCHÜTZ (Alexandre), né du second mariage de M. Henri Anschütz, figura longtemps comme chanteur sur les théâtres de Magdebourg et de Detmold, et est devenu, plus tard, professeur de chant à Francfort, où il épousa, en 1848, la cantatrice Elise Capitain. — Sa sœur, *Auguste* ANSCHÜTZ, se voua aussi à la carrière théâtrale, débuta à Leipsick, et joua ensuite à Dresde et à Vienne. Elle épousa, dans cette dernière ville, le peintre Roberwein.

ANSELME (Jean-Baptiste-Eugène BERT, dit), acteur français, né, le 23 février 1821, à Charolles (Saône-et-Loire), et fils de négociants qui le destinaient au commerce, fit ses études au collège de Lyon, et vint à Paris en août 1840. Il entra au Conservatoire dans la classe de Michelot, passa de l'emploi des premiers comiques à celui des manteaux, mieux approprié à ses qualités physiques, et débuta, deux ans après, à l'Odéon, sous le nom d'*Anselme*, qu'il a depuis gardé au théâtre.

M. Anselme abandonna bientôt l'Odéon, et quitta même pour quelques années Paris et la carrière dramatique. Il la reprit en 1846, obtint, aux Français une première audition alors sans résultat, fut attaché au théâtre de Nantes pendant un an, puis reparut sur la scène de l'Odéon, où il tint tous les rôles de grimes et de financiers dans plusieurs nouveautés ou reprises. A la suite du *Voyage à Dieppe*, M. Arsène Houssaye l'engagea aux Français (1er juin 1851), où il fut admis sociétaire en décembre 1855. L'acteur Micheau étant mort quelques jours après ses débuts, M. Anselme lui succéda naturellement dans tout l'ancien répertoire; il a, de plus, créé divers rôles, entre autres : Thomassin, dans *le Sage et le fou*; Saunders, dans *Sullivan*; Sandoval, dans *Murillo*; Babenhausen, dans *Romulus*; Rigaud, dans *les Jeunes Gens*, etc.

ANSON (George), général anglais, né en 1797, est oncle du présent comte de Lichfield (voy. ce nom). Il entra de bonne heure dans l'armée et assista à la campagne de Waterloo. Aussitôt qu'il eut l'âge requis, il devint membre du parlement pour Yarmouth (1818), qui lui renouvela son mandat jusqu'en 1835, et s'associa à toute la conduite du parti whig. Réélu, en 1837, par le comté de Stafford, il s'est retiré en 1853. Major-général depuis 1851, il fit quelques campagnes dans les Indes et y reçut le rang local de général d'armée. Il a été l'aide de camp du duc de Wellington lorsqu'il avait le commandement des forces de terre; en outre, de 1846 à 1852, il a été chargé par lord J. Russell des fonctions de directeur de l'artillerie et, comme tel fit partie du cabinet.

ANSPACH (Joël, désigné aussi sous les pré-

noms chrétiens de Paul-Léon), magistrat et jurisconsulte français, est né vers 1800, d'une famille israélite de Metz. Avocat à Paris en 1830, il prit une certaine part aux journées de Juillet, et fut nommé procureur du roi à Meaux. Quelques années plus tard, il revint comme substitut à Paris, où il fut nommé, plus tard, conseiller à la Cour royale. Il occupe encore aujourd'hui son siége, et est le seul israélite qui fasse partie de la magistrature parisienne. Il vient d'entreprendre une publication intitulée : *de la Procédure devant les cours d'assises; doctrine et jurisprudence en cette matière* (1856, 1^{re} livraison). M. Anspach est chevalier de la Légion d'honneur.

ANSTER (John), poëte et traducteur anglais, né en 1793, à Charleville (comté de Cork), prit ses degrés universitaires à Dublin, et fut admis, en 1824, au barreau irlandais. C'est plutôt un littérateur qu'un juriste : dès 1817, il publiait un poëme sur la mort de la princesse Charlotte, et collaborait au *Blackwood's Magazine* en prose et en vers. En 1819, parurent ses *Poésies diverses*, avec des traductions de l'allemand (Poems and translations from german; 1 vol.). Coleridge, qui était bon juge en pareille matière, loua beaucoup le jeune débutant. Un second recueil de pièces originales et traduites fut imprimé sous le titre de *Kunila* (1837).

La réputation littéraire de M. Anster repose sur la traduction du *Faust* de Gœthe (1835), œuvre d'un mérite réel, que la *Revue d'Edimbourg* comparait à ces rares copies, si parfaites qu'elles font oublier l'original. Tels sont les travaux modestes qui ont valu à cet auteur une pension de 150 l. st. (3750 fr.) sur la liste civile, en 1841. Il a encore écrit une *Introduction à l'étude du droit civil* (Introductory lecture on the study of the civil law; 1837). M. Anster, qui n'a jamais pris une place sérieuse au barreau, occupe cependant, depuis plusieurs années, une chaire de droit civil à l'université de Dublin.

ANSTEY (Thomas-Chisholm), légiste et politique anglais, né à Londres, en 1816, fut admis au barreau en 1839, sous les auspices de la Société de Middle-Temple. Nommé professeur de droit et de jurisprudence à Bath, il s'était fait connaître par des écrits politiques, lorsqu'il entra au Parlement pour représenter, de 1847 à 1852, le bourg irlandais de Youghal. Libéral ardent, il s'est prononcé en faveur du rappel de l'Union, de l'abolition des taxes sur le revenu et de la réforme judiciaire. On a de lui : *les Catholiques et le Parlement* (British Catholics and the new Parliament, 1841); *des Lois qui règlent la situation des catholiques* (A Guide to the laws affecting roman catholics); *Introduction à l'histoire de la législation anglaise* (A Guide to the history of the laws and constitution of England), qui contient une partie du cours public qu'il a professés dans les colléges de Bath; des lettres politiques, et une foule d'articles de tout genre au *Portfolio*, à la *Dublin Review*, au *Law Magazine*, etc.

ANTHOINE DE SAINT-JOSEPH (François, baron), général français, est né à Marseille en 1787. Il entra d'abord comme volontaire dans un régiment de dragons, d'où il passa à l'école militaire de Fontainebleau (1814). Il servit dans la cavalerie, se rendit en Pologne, et fit, en qualité d'aide de camp du maréchal Soult, la campagne de Friedland, d'où il fut envoyé en mission à Saint-Pétersbourg. De retour en France, il suivit le maréchal en Espagne et en Portugal, et fut fait prisonnier à Grenade. Échangé, en 1809, par les soins du maréchal Suchet, son beau-frère, il fit, sous les ordres de ce dernier, les campagnes de 1811 à 1813, monta l'un des premiers à l'assaut de Tarragone, et contribua à la prise de Sagonte et de Valence. Colonel en 1814, M. Anthoine de Saint-Joseph fut successivement employé auprès du baron de Damas, à la section historique du dépôt de la guerre, et dans la garde royale. Mis en disponibilité après 1830, il ne tarda point à être chargé de l'organisation militaire des douaniers et gardes forestiers. Ses services et son rang d'ancienneté le firent comprendre dans les promotions au grade de maréchal de camp (11 octobre 1832) et à celui de lieutenant général (14 avril 1844). Il fait aujourd'hui partie de la section de réserve dans le cadre de l'état-major général. Le 15 août 1851, il a reçu les insignes de grand officier de la Légion d'honneur.

ANTHON (Charles), humaniste américain, est né en 1797, à New-York. Après avoir reçu dans les écoles publiques la meilleure éducation qu'on pût donner alors, il entra, en 1811, au collége de Columbia, où il prit, avec beaucoup d'honneur, ses grades universitaires. Il étudia ensuite le droit chez un de ses frères, fut admis au barreau en 1819, et chargé, l'année suivante, de l'enseignement des langues grecque et latine au précédent établissement; il y devint, en 1830, préfet des études, et professeur titulaire en 1835, position qu'il occupe encore aujourd'hui. Humaniste distingué, ayant de l'antiquité une connaissance approfondie, il a édité un grand nombre d'ouvrages classiques, entre autres le *Dictionnaire de Lemprière* (Lempriere's classical Dictionary; 1822), et *Horatii carmina* (1830, in-4), avec un texte rectifié, les notes *variorum* et un commentaire perpétuel. En 1835, il commença, avec l'aide de MM. Harper, libraires de New-York, une collection d'auteurs grecs et latins à laquelle il joignit tous les livres d'un usage fréquent dans les colléges. On a encore de lui des traités ou des compilations sur la géographie ancienne, la littérature, la mythologie et les antiquités de la Grèce et de Rome.

ANTIER (Benjamin), auteur dramatique français, est né à Paris le 21 mars 1787. Il fit ses études à Paris, servit quelque temps aux armées et ne songea à tirer parti de sa plume qu'au retour des Bourbons. Il envoya d'abord des articles littéraires aux petits journaux du temps et débuta au théâtre par *l'Habit de cour* (1818), vaudeville signé de son prénom de Benjamin qu'il conserva pendant plus de vingt ans comme pseudonyme. Il a composé seul ou en société plus de quatre-vingts pièces parmi lesquelles dominent les drames; ses collaborateurs habituels ont été MM. Alexis de Comberousse, Th. Nézel, Couailhac, etc. Treize pièces sont de lui seul : *les Femmes ou le Mérite des femmes* (1824), comédie en un acte et en vers représentée à l'Odéon; *la Muette de la forêt* (1828); *Jeffrys ou le Grand Juge* (1830); *l'Irlandais* (1831), traduit de l'anglais; *les Beignets à la cour* (1835), une des meilleures pièces du Palais-Royal; *l'Agrafe* (1837); *le Chien du mont Saint-Bernard* (1838), mélodrame à grand spectacle pour le Cirque; *le Mannequin du prince* (1845), etc.

La part de M. Antier dans la collaboration dramatique a été considérable; son expérience des ressources de la scène lui a fait rencontrer plus d'un succès de rires et de larmes. Dans le vaudeville, nous citerons de lui : *Monsieur du Guignon* (1821); *la Lanterne sourde* (1823), avec Désaugiers; *le Quartier du Temple* et *le Grenier du poëte* (1824); *le Point d'honneur* (1825); *le Capa-*

taine de vaisseau (1834); *la Reine d'un jour* (1836); *Pierre le Rouge* (1836), si bien interprété, à l'ancienne salle du Vaudeville, par Lafont et Suzanne Brohan; *les Héritiers du comte* (1840), etc. Ajoutons *le Jeune Médecin* (1829), jolie comédie faite avec M. Anicet-Bourgeois.

Comme dramaturge il a attaché son nom à quelques-uns des grands souvenirs dramatiques du boulevard, tels que : *le Cocher de Fiacre* (1825); *le Pauvre de l'Hôtel-Dieu* (1826); *Mandrin* (1827); *Guillaume Tell* (1828), avec Guilbert de Pixérécourt; *Rochester* (1829); *Joachim Murat* (1831); *l'Incendiaire* (1831), écrit pour la Porte-Saint-Martin; *les Six degrés du crime* (1831); *les Tours de Notre-Dame* (1834); *le Marché de Saint-Pierre* (1839), pour la Gaieté; *les Filets de Saint-Cloud* (1842), etc. Mais les deux plus grands succès de cet auteur sont *l'Auberge des Adrets* (1824) et *Robert Macaire* (1836), qui en est la suite et dont le génie de l'acteur Frédérick Lemaître a su faire un type impérissable. Ces deux mélodrames, écrits pour la Porte-Saint-Martin et joués des centaines de fois, ont été tardivement interdits, sous le règne de Louis-Philippe, comme entachés d'immoralité. La dernière production de M. Antier est un drame en cinq actes tiré d'un ouvrage de M. Moquard, intitulé : le *Masque de Poix* (1855), et représenté à l'Ambigu-Comique.

ANTIGNA (Jean-Pierre-Alexandre), peintre français, né, en 1818, à Orléans, fit ses études au collége de cette ville, et eut pour maître de dessin M. Salmon, artiste de mérite, qui pressentit le talent de son élève et l'envoya, en 1836, dans l'atelier de M. Norblin. Il n'y resta qu'un an, et s'attacha à M. Delaroche, dont, pendant près de sept années, il reçut les conseils. C'est sous son influence qu'il débuta, sans être remarqué, par des sujets religieux, exposés de 1841 à 1845. Froissé alors par les procédés de la direction des beaux-arts à son égard, il se jeta dans une voie plus indépendante : un petit pamphlet qui faisait alors du bruit, *l'Art de devenir député, ministre, etc.*, lui inspira presque aussitôt la *Pauvre famille*, une de ses fantaisies les plus originales, et c'est ainsi qu'il trouva le genre qui convenait à la nature de son talent.

Depuis, à part un sujet officiel, *la Naissance de Louis-Philippe*, commandé par l'ancienne liste civile, et dont la révolution de Février le dispensa de faire autre chose que l'esquisse, M. Antigna s'est renfermé dans la peinture de genre et de fantaisie, qu'il a souvent élevée au niveau du style historique. Il a successivement exposé : en 1846, *le Coin du feu*, *le Premier joujou*, *l'Orage* et *les Baigneuses*, achetées par le musée d'Orléans, où l'on crut devoir, par décence, suppléer à l'insuffisance du vêtement; en 1847, *les Enfants de Paris*, *les Enfants de la Savoie*, *les Enfants égarés*, *la Lecture*; en 1848, *le Matin*, *le Soir*, *l'Atelier* et *l'Éclair*, achetés par M. Ledru-Rollin pour le musée d'Avignon; en 1849, *Après le bain*; en 1850, *l'Incendie*, acquis pour le musée du Luxembourg; *l'Hiver*, *un Bas-Bleu*, *les Enfants dans les blés* : en 1852, *l'Inondation de la Loire*; en 1853, *la Gamelle*, *la Ronde d'enfants*, etc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *la Fête-Dieu*, *le Paralytique*, *la Jeune mendiante*, *une Fileuse d'Auvergne*, *le Denier de l'ouvrière*, *le Vieux pêcheur de truites*, et *la Fille du bouquiniste*; et au Salon de 1857 : *les Inondations de* 1856 *à Angers*, *Pauvre femme*, *Méfiance*, *Fileuse bretone*, *un Rebouteur*. Citons encore : quelques portraits, entre autres celui de *Mme Decazes*, non exposé (1854), et une *Tête* au pastel dont il a fait présent au musée de Montargis.

M. Antigna, qui a précédé M. Courbet, appartenait d'avance à l'école dite aujourd'hui réaliste; mais il s'est gardé de l'exagération des chefs de cette école. Ses sujets, pris à la vie prolétaire, ne descendent pourtant pas jusqu'au trivial. Il y a chez lui de la composition et de la vérité de sentiment. Il a obtenu, dans le genre historique, une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, une 1re en 1851, et une médaille de 3e classe, la décoration en novembre 1855.

ANTOINE (Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Thionville, en 1793, d'une famille d'ouvriers, acquit par le travail une certaine aisance, et s'établit comme brasseur à Kédange. Après la révolution de Février, les clubs démocratiques le choisirent pour candidat à l'Assemblée nationale. Elu, le dernier de la liste, par 69 937 voix, il fit partie du comité du commerce et de l'industrie. Pendant les journées de juin 1848, il se joignit à une colonne de troupes qui allait attaquer la barricade du faubourg Poissonnière, remplaça le premier artilleur tué, fit feu jusqu'à l'épuisement des munitions, puis démonta la pièce pour qu'elle ne tombât pas aux mains des insurgés. Adversaire du socialisme, il vota cependant, très-souvent avec l'extrême gauche. Il proposa un impôt somptuaire sur les vêtements, que la majorité ne considéra pas comme sérieux. Il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il s'associa constamment aux actes de la Montagne et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il alla reprendre sa brasserie.

ANTONELLI (Giacomo), homme d'État italien, cardinal, né à Sonnio, près de Terracine, le 2 avril 1806, descend d'une ancienne famille de la Romagne qui, dans ses alternatives de splendeur et de déchéance, compte parmi ses membres des jurisconsultes, des historiens et des voleurs de grand chemin. Un de ses parents fut condamné à mort et exécuté sous l'Empire pendant l'occupation française. Son père était un simple bûcheron. Il fit ses études au grand séminaire de Rome, où il fut remarqué, et devint, après avoir reçu les ordres, l'un des favoris de Grégoire XVI qui le nomma prélat, puis assesseur au tribunal criminel supérieur, puis délégué à Orvieto, à Viterbe et à Macerata. En 1841, il devint sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, second trésorier en 1844, et l'année suivante, grand trésorier des deux chambres apostoliques (ministre des finances) à la place de Tosti. Peu de temps après son avénement, Pie IX lui donna le chapeau de cardinal (12 juin 1847).

A cette époque, M. Antonelli se recommandait par des opinions assez libérales auxquelles il dut la faveur du nouveau pape. La souplesse de son caractère, son énergie déguisée sous les dehors les plus affables, lui donnèrent sur le pontife un ascendant qui devint bientôt une véritable domination. Il fit partie, comme ministre des finances, du premier conseil des ministres établi par Pie IX (14 juin 1847), et, de plus, fut nommé président de la consulte d'État, sorte de commission extraordinaire chargée d'examiner les besoins nouveaux de l'époque et de présenter ses rapports sur les réformes qu'elle jugerait nécessaires (novembre); elle fit plusieurs propositions très-patriotiques qui échouèrent devant l'inertie du ministère et le mauvais vouloir du sacré collége. Le cardinal Antonelli exerçait encore une grande influence à Rome comme membre de la commission de con-

stitution qui donna à l'Italie (14 mars 1848) ce fameux *statut*, presque arraché à Pie IX, et dont les principaux articles furent presque aussitôt éludés ou violés. Dans le même mois, le cardinal était devenu, après la dissolution des cabinets Gizzi, Ferretti et Bofonti, président d'un ministère libéral composé de neuf membres, dont trois seulement étaient ecclésiastiques. Il fut un instant très-populaire, lorsque, malgré les indécisions du pape, il flatta le parti national en mettant en campagne une armée de 17 000 hommes destinée à combattre les Autrichiens dans les Légations, et au besoin en Lombardie. Mais déjà il se trouvait, entre son rôle de cardinal et son titre de ministre populaire, dans une situation fausse, dont il se tira quelque temps avec habileté et qui se dénoua par sa retraite du ministère. Alarmé, depuis un mois, du caractère sérieux de la révolution, obligé d'exécuter les promesses d'une Constitution repoussée de tout le haut clergé, il rompit définitivement avec son passé libéral et céda la place au ministère Mamiani.

En cessant d'être ministre du pape, le cardinal Antonelli resta son conseiller intime et le directeur souverain de sa politique. C'est par lui que Pie IX correspondait avec Charles-Albert, par lui et ses amis qu'il faisait élaborer des lois sur la presse; sur son choix qu'il nommait les conseillers d'État et les auditeurs; enfin, d'après ses indications qu'il se décida à remplacer M. Mamiani par un ministre habile, mais impopulaire, Pellegrino Rossi, dont la modération doctrinaire n'avait guère sa place au milieu des factions extrêmes qui divisaient Rome et l'Italie.

Lors de l'assassinat de Rossi, le cardinal conseilla et dirigea la fuite du pape, qu'il alla bientôt rejoindre à Gaëte (novembre 1848). Là, il se montra favorable à l'idée d'une intervention autrichienne, repoussa les députés de la commission provisoire de Rome, qui voulaient voir le pape, et protesta, en son nom et au nom de son souverain, contre le nouveau gouvernement. Il fut alors nommé secrétaire d'État de la cour de Gaëte. Le 18 février 1849, il adressa collectivement aux représentants de l'Autriche, de la France, de l'Espagne et de Naples, la circulaire qui réclamait de la chrétienté tout entière le rétablissement de son souverain spirituel sur le trône de saint Pierre. Toutefois il traitait, avec une certaine froideur hautaine, l'ambassadeur de la France, dont il redoutait l'influence, et il continuait de protester de son respect pour le statut. Le 9 avril, quand déjà les troupes françaises avaient débarqué à Civita-Vecchia, il fut nommé président d'une commission spéciale chargée des réformes de l'Église.

Après la capitulation de Rome, il conseilla au pape d'user avec les Français d'une grande réserve, et de ne point précipiter sa rentrée dans Rome. On attribua à son inspiration les premières mesures répressives qui inquiétèrent la ville, et les Romains se sentirent de nouveau sous la puissance du pape rouge, c'est-à-dire le cardinal pape. Le *motu proprio*, manifeste de Pie IX aux Italiens, passa encore pour son œuvre. Quand Pie IX eut consenti à rentrer dans Rome (12 avril 1850), il nomma son fidèle serviteur ministre secrétaire d'État des affaires étrangères. Le cardinal Antonelli, qui a constamment gardé depuis cette haute position, déploya toute l'ardeur de son nouveau zèle contre-révolutionnaire. Il ne permit de donner suite aux promesses du *motu proprio* que deux ans après, en 1852. Le 10 septembre 1850, il constitua par deux édits les départements ministériels, établit un conseil d'État, et, dans les deux mois suivants, réorganisa, sur les bases les moins libérales, l'administration des provinces et celle des communes: réorganisation qui, par la faute des hommes ou la force des choses, a eu pour résultats la ruine des finances, sans espoir d'emprunt, l'anéantissement du commerce, le dépérissement des études, le brigandage impuni, l'état de siége permanent, le mécontentement universel. Les hostilités contre le tout-puissant premier ministre éclatent de temps en temps jusqu'au sein du sacré collége, effrayé des mesures extrêmes de son chef dans les choses de l'Église et de la justice, et les avertissements des puissances étrangères ne lui ont pas manqué au printemps de 1855. La France et l'Angleterre, excitées par le Piémont, adressèrent au pape leurs remontrances; mais le saint-père refusa la démission de son ministre. Deux mois après, le 12 juin 1855, celui-ci fut frappé par un assassin, et blessé d'un coup de poignard. Aux conférences de Paris, le comte de Cavour (voy. ce nom) a fait entendre ses plaintes; et le sort des États de l'Église semble préoccuper aujourd'hui toute l'Europe; mais le cardinal, à qui s'adressent directement ou indirectement toutes ces récriminations, se retranche derrière l'assentiment de son souverain.

APOIL (Charles-Alexis), peintre décorateur français, né à Mantes (Seine-Inférieure), vers 1816, vint suivre à Paris l'atelier de M. Eugène Devéria, sous lequel il étudia la peinture décorative et le dessin sur vitraux. Marié, en 1842, avec la fille d'un des plus anciens peintres de la manufacture de Sèvres (voy. ci-dessous), il fut bientôt lui-même attaché à cet établissement, et son nom a souvent paru aux expositions industrielles, sur les envois de la manufacture, notamment sur plusieurs émaux, à l'Exposition universelle de 1855.

M. Apoil a exposé, en outre, aux salons de peinture de nombreux portraits, entre autres ceux de *Mme Apoil* (1848) et de *Mme Adam-Salomon*, pastel (1853): ses *Baigneuses* et diverses *Études* également au pastel (1843-1855).

APOIL (Suzanne-Estelle BÉRANGER, Mme); femme du précédent, née à Sèvres, vers 1822, s'est livrée à la peinture de fleurs sous la direction de son père, et a exposé dans ce genre à la plupart des salons, depuis 1846. Elle a obtenu une 3e médaille en 1846, et une 2e en 1848. (Voy. BÉRANGER).

APPERT (Benjamin-Nicolas-Marie), philanthrope et écrivain français, est né à Paris en 1797. Il s'efforça de bonne heure de propager l'enseignement mutuel dans le Nord (1816), et l'appliqua aux écoles régimentaires. La nouvelle méthode eut un tel succès que le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, alors ministre de la guerre, nomma M. Appert professeur du cours normal institué pour les officiers et les sous-officiers (1818). Trois mois après, 163 écoles, fréquentées par 20 000 hommes, furent en pleine activité, et en peu d'années 100 000 soldats apprirent à lire et à écrire par les soins du jeune instituteur.

Il venait de publier un *Manuel des écoles régimentaires* (1822), lorsqu'il fut accusé d'avoir aidé à l'évasion de deux détenus politiques. Enfermé à la Force, le séjour qu'il y fit lui inspira le projet de travailler désormais à améliorer l'état des prisons et à adoucir le sort des condamnés.

Depuis 1823, M. Appert s'est voué sans relâche à cette entreprise généreuse, et l'on peut dire que ses ouvrages ont largement contribué à corriger cette partie défectueuse de notre système pénal. On a de lui: *Traité d'éducation élémentaire pour les prisonniers* (1822); un *Journal des prisons*, qui a paru tous les mois de 1825 à 1830; *Bagnes*,

prisons et criminels (1836, 4 vol. in-8), ouvrage consciencieux qui a été réimprimé et traduit en plusieurs langues; une suite de *Voyages*, ou comptes rendus de ses visites aux prisons, hôpitaux et écoles de la Belgique (1846), de la Russie (1847), de Hambourg (1850), de l'Autriche et de la Bavière (1851); enfin, plusieurs *Notices* lues à des sociétés de bienfaisance.

APPERT (Eugène), peintre français, né vers 1820, à Angers (Maine-et-Loire), et élève de M. Ingres, a peint l'histoire et le genre. Il a surtout envoyé aux salons: *Sarah et les Braconniers* (1841); *Néron devant le cadavre d'Agrippine* (1842); *la Vision de saint Ovens* (1844), sujet acquis par l'État; une *Assomption de la Vierge* (1845); *le Christ descendu de la croix* (1846); *la Mort de saint Joseph* (1847); *une Armure* (1850); *le Délateur* (1852); *l'Adoration des Mages* (1853), qui appartient à l'État, et *les Sœurs de charité en Crimée*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Fileuse* (1857); des *Pastels*, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et une mention en 1855.

APPIANI (André), peintre italien, né à Milan, vers 1812, étudia sous M. François Hayez, et remporta d'abord plusieurs médailles à l'Académie de Saint-Luc, à Rome (1834), puis le grand prix à l'École des beaux-arts de Milan (1838). Il a envoyé deux œuvres importantes à l'Exposition universelle de Paris, en 1855: *Pétrarque à Avignon*, au comte Litta, et une *Jeune Italienne émigrée pressant sur son cœur les couleurs nationales*, appartenant à M. Negroni Prato.

ARAGO (Étienne), littérateur et homme politique français, né à Estagel (Pyrénées-Orientales), le 7 février 1803, est le dernier frère survivant de l'illustre astronome François Arago, mort le 3 octobre 1853. Il fit ses études au collège de Perpignan, dirigé alors par un ecclésiastique, et à l'école de Sorèze, et vint ensuite à Paris, où, grâce à son nom, que son frère aîné avait déjà illustré, il fut admis comme préparateur de chimie à l'École polytechnique. Mais il laissa bientôt de côté la science et se livra tout entier à son goût pour les lettres et surtout pour le théâtre. Il s'était associé aux premiers travaux de Balzac, et avait composé avec lui: *l'Héritière de Birague, histoire tirée des manuscrits de dom Rago, exprieur de bénédictins, mise au jour par ses deux neveux* (Paris, 1822, 4 vol. in-12); dom Rago n'était autre qu'Étienne Arago. Cet ouvrage obtint peu de succès, et les collaborateurs se séparèrent; tandis que Balzac, sans perdre courage, devenait, à force de travail, le premier romancier de son temps, M. Etienne Arago tenta une voie mieux appropriée à la nature de son esprit, prit place parmi nos principaux vaudevillistes.

Il a fait représenter à Paris sur tous les théâtres de genre, une centaine de pièces faites presque toutes, selon l'usage, en société avec un ou deux collaborateurs. Parmi les noms auxquels le sien a été le plus souvent uni, nous citerons MM. Maurice Alhoy, Ancelot, Anicet-Bourgeois, Benjamin, Antier, Bayard, Decomberousse, Victor (Desnoyers), Desvergers (Chapeau), Dumanoir, Dupeuty, F. Duvert, Jaime (Rousseau), Lepoitevin Saint-Alme, Lubize, Rougemont, Théaulon, Varin, Paul Vermond et Ferdinand de Villeneuve.

La plupart de ses pièces ont eu la faveur du public; un grand nombre sont restées au répertoire, en France et sur les théâtres français de l'étranger; plus d'une a été traduite, imitée, ou contrefaite en italien. Parmi ses vaudevilles et comédies mêlées de couplets, il faut mentionner, dans l'ordre chronologique: *Stanislas, ou la Suite de Michel et Christine* (1822); *Un jour d'embarras* (1824); *l'Anneau de Gygès* (1824); *l'Amour et la guerre* (1825); *le Compagnon d'infortune, ou les Prisonniers* (1825); *C'est demain le treize, ou le Sentiment et l'almanach* (1826); *Gérard et Marie* (1827); *les Quatre artistes, ou les Lettres et les portraits* (1827); *la Fleuriste* (1827); *le Cousin Frédéric, ou la Correspondance* (1829); *le Prix de folie* (1834); *les Malheurs d'un joli garçon* (1834); *Théophile, ou ma vocation* (1834); *les Pages de Bassompierre* (1835); *le Démon de la nuit* (1836); *Arriver à propos* (1836); *le Cabaret de Lustucru* (1838); *les Mémoires du diable* (1842); *Brelan de troupiers* (1843); *Une invasion de grisettes* (1844), etc. Citons encore, dans un autre genre: *le Pauvre Arondel, ou les Trois talismans*, vaudeville-féerie en deux actes (1828); *27, 28 et 29 juillet, tableau épisodique des trois journées* (1830); *les Chemins de fer*, vaudeville-revue composé à la mécanique, avec des couplets faits à la vapeur (1833); *Paris dans la comète*, revue-vaudeville (1836). Dans le genre mélodramatique, il a composé: *le Pont de Kehl, ou les Faux témoins* (1824); *Lia, ou une Nuit d'absence* (1826); *l'Avocat* (1827); *la Fille du portier* (1827) et *Mandrin* (1827). Les pièces qui se rapprochent le plus de la comédie proprement dite, sont: *Départ, séjour et retour* (1827); *Madame Dubarry* (1831); *la Vie de Molière* (1832); *Casanova au fort Saint-André* (1836), et *les Maris vengés* (1839). Enfin, son œuvre principale, faite sans collaborateur, est la comédie en cinq actes et en vers des *Aristocrates*, jouée en 1847 au Théâtre-Français, et où les idées républicaines se faisaient jour malgré la censure dramatique, et s'échappaient en épigrammes contre l'alliance du bonapartisme et du parti radical.

En 1829, M. Étienne Arago avait acquis de M. de Guerchy le privilége de la direction du Vaudeville. L'exploitation de cette scène ne l'enrichit pas, malgré l'habileté de son administration. L'incendie du théâtre, acheva sa ruine, et son privilége lui fut retiré en 1840. Mêlé, sous la Restauration, à la polémique de ce qu'on appelle la petite presse, il avait été rédacteur de *la Lorgnette* et de l'ancien *Figaro*. Quand il cessa de diriger le Vaudeville, il reprit le métier de journaliste, et donna au *Siècle* des nouvelles signées du pseudonyme de Jules Ferney. En 1841, il fut un des fondateurs de *la Réforme*, et jusqu'en 1848 il concourut activement à la rédaction politique de ce journal révolutionnaire. Il y publia aussi un roman historique, *les Bleus et les Blancs*, fidèle et curieux tableau des guerres vendéennes, et y fit avec succès la critique théâtrale.

Sa coopération aux efforts du parti républicain ne se borna point à des articles de journal et à des allusions politiques glissées dans ses comédies. Dès l'âge de vingt ans, il se jeta sans réserve dans toutes les luttes. Entré de bonne heure dans la Charbonnerie, il ne cessa d'en défendre les principes, et la légèreté athénienne de son caractère n'ôta rien à l'opiniâtreté de ses convictions. Le 27 juillet 1830, au commencement de l'insurrection, il ferma les portes du Vaudeville, distribua sur les barricades toutes les armes qui étaient en réserve dans le garde-meuble de son théâtre, paya de sa personne durant les trois jours, et, le 29 juillet, fut à l'Hôtel de Ville un des aides de camp de Lafayette. Il fut au nombre des délégués envoyés auprès de Louis-Philippe par la jeunesse républicaine. Lieutenant d'artillerie dans la garde nationale, il fut compromis, avec MM. Guinard Godefroy, Cavaignac et la plupart de ses amis, dans les événements de 1832 et de 1834. Il put se soustraire aux poursuites de la police, et se cacha quelque temps

dans un coin de la Vendée, et c'est alors qu'il recueillit les documents authentiques sur lesquels *les Bleus et les Blancs* furent plus tard rédigés. De retour à Paris, il fit réussir le plan d'évasion qui rendit la liberté aux détenus de Sainte-Pélagie et les déroba au jugement de la Cour des Pairs. Dans la campagne des banquets réformistes, il suivit la ligne politique de M. Ledru-Rollin. Pendant les journées de février, il parut en armes aux postes les plus périlleux, et, dans la rue Bourg-l'Abbé, il sauva soixante gardes municipaux menacés de mort après le combat.

Dans l'après-midi du 24, il s'était emparé de son autorité privée de l'hôtel des postes et installé à la place du directeur général. Il en conserva les fonctions jusqu'à la fin de la présidence du général Cavaignac. Malgré ses préférences pour M. Ledru-Rollin et pour le parti de la *Réforme*, il s'exposa néanmoins aux reproches de ses amis et de ses ennemis, en consentant à retarder de quelques heures le départ des courriers qui portèrent en province le compte rendu de la séance du 25 novembre 1848 et la réponse de l'Assemblée constituante aux accusations calomnieuses dirigées contre le général Cavaignac (voy. ce nom). C'est sous son administration que fut appliquée la réforme postale et organisé l'usage des timbres-poste à 20 centimes. Sa surveillance active et sévère respecta, dans un temps orageux, le secret des correspondances et assura la moralité du service.

M. Arago avait été élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante par le département des Pyrénées-Orientales; il y vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive à la politique de l'Élysée et signa la mise en accusation du président et des ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. Au 13 juin 1849, il se plaça, en uniforme de chef de bataillon, à la tête des gardes nationaux qui répondirent à l'appel de la Montagne. La Haute Cour de Versailles le condamna par contumace à la peine de la déportation. Il avait pu se réfugier en Belgique. Le 2 décembre 1851, à la nouvelle du coup d'État, il essaya de rentrer en France et s'avança jusqu'à Valenciennes. Bientôt après, il organisa à Bruxelles, un comité de secours pour les émigrés. Le gouvernement français obtint son expulsion, à la suite de ses articles dans *la Nation*, sur les vainqueurs et les vaincus des guerres civiles. Après s'être arrêté en Angleterre, en Hollande, à Genève, sans trouver nulle part une entière hospitalité, il alla habiter Turin, où il a repris ses travaux littéraires. Frère d'un homme de génie, dont il fut toujours l'ami le plus tendre, M. Étienne Arago a accru par lui-même dans son parti l'importance politique de son nom.

Parmi les œuvres qu'il a publiées, depuis son départ de France, nous nous bornons à citer le poëme des *Eaux de Spa* (Bruxelles, 1852, 1 vol. in-16, deux éditions). Un journal de Nice et *la Libre recherche* de Bruxelles, ont donné quelques-unes de ses poésies nouvelles. On annonce qu'il achève des comédies de caractère et recueille et rédige ses *Souvenirs.*

ARAGO (Jacques-Étienne-Victor), littérateur français, le troisième des frères Arago, né à Estagel le 10 mars 1790, s'est fait connaître par ses voyages, ses vaudevilles et ses calembours. En 1817, il fit partie de l'expédition de l'*Uranie*, commandée par le capitaine Freycinet. De retour en France, il séjourna successivement à Bordeaux (1823-1828), et à Toulouse (1829). Dans ces deux villes, il dirigea des journaux satiriques, *le Kaléidoscope* et *la Bombe*. En 1835, il fut nommé directeur du théâtre de Rouen, et fonda un journal intitulé: *Qui vive!* Il fut bientôt après atteint d'une cécité presque complète; mais il ne cessa point d'écrire et de faire représenter des pièces de théâtre. Nous citerons le *Noviciat diplomatique* (1834) et *le Cadet de Gascogne* (1836). Ses ouvrages les plus importants sont les divers récits de ses voyages : *Promenade autour du monde pendant les années* 1817-1820 (Paris, 1822, 2 vol. in-8, avec atlas): *Voyage autour du monde* (1838-1840, 5 vol. in-8), etc. — Il est mort à Paris en janvier 1855.

ARAGO (Emmanuel), neveu des précédents, avocat et homme politique français, est né à Paris le 6 août 1812. Fils aîné de François Arago, il suivit d'abord l'exemple de ses oncles Jacques et Étienne, et débuta dans la carrière des lettres par des essais poétiques. A vingt ans, il publia ses *Vers* (1832, in-8). M. Quérard le désigne comme collaborateur de MM. Marie Aycard, Ed. Monnais, et Rochefort, et lui attribue quelques vaudevilles signés de son prénom d'Emmanuel : *la Demande en mariage ou le Jésuite retourné* (1830); *la Nuit de Noël ou les Superstitions* (1832); *Mademoiselle Aïssé* (1832); *Un pont-neuf* (1833); *Un antécédent* (1834); *Un grand orateur* (1837). A vingt-cinq ans, il renonça au théâtre pour s'appliquer sérieusement à l'étude du droit et à l'exercice de la profession d'avocat. Inscrit au tableau de l'ordre en 1837, il plaida avec succès les procès de contrefaçon, mit son talent au service du parti radical, et fut, en 1839, un des défenseurs de Martin-Bernard et de Barbès.

En 1848, il se mêla avec beaucoup d'ardeur aux événements de février. Le 24, il pénétra dans la Chambre des Députés, protesta, sur les marches de la tribune, contre la régence et proclama la déchéance de la famille d'Orléans. Le 27, il partit pour Lyon avec le titre de commissaire général de la république. Il essaya vainement de concilier les partis extrêmes qui divisaient cette cité et irrita la bourgeoisie, en décrétant un impôt de quatre-vingt-dix centimes, sans parvenir à discipliner les *Voraces* de la Croix-Rousse. Il ordonna de prendre sur un fonds de 500 000 francs, destiné au Comptoir national de Lyon, la somme nécessaire à la solde des ateliers nationaux. Cette mesure sauva la ville d'un désastre imminent; mais elle exposa le jeune commissaire à de violentes accusations, qui ne tombèrent qu'un an plus tard, devant un vote formel de l'Assemblée constituante (15 février 1849).

Elu représentant du peuple dans les Pyrénées-Orientales, le second sur cinq, il ne parut que par intervalles à l'Assemblée. Le 25 mai, la commission exécutive l'envoya à Berlin, comme ministre plénipotentiaire. Il intervint en faveur des Polonais du grand-duché de Posen, et fit remettre en liberté le général Mierolawski. A la nouvelle de l'élection du 10 décembre, il donna sa démission et revint à Paris. Il protesta vivement contre l'expédition de Rome, et demanda la mise en liberté des transportés de juin. A l'Assemblée législative, il vota ordinairement avec la Montagne, et défendit constamment par ses discours et par ses votes, la constitution républicaine. Après le coup d'État du 2 décembre, il a renoncé à la vie politique; mais il n'a point quitté la France, et, le 3 octobre 1853, il a pu assister aux derniers moments de son père.

ARAGO (Alfred), second fils de François, frère puîné du précédent, a cultivé la peinture, qu'il a étudiée sous Paul Delaroche, et a fait, de 1841 à 1852, divers envois aux Salons, no-

tamment : *Charles-Quint au couvent de Saint-Just*, la *Récréation de Louis XI*, qui lui a valu une 3e médaille en 1846; l'*Aveugle*, souvenir de l'Italie, qu'il avait visitée vers 1840; *Abraham*, etc. En 1852, il a été attaché, comme inspecteur général des beaux-arts, au ministère d'État, et a fait partie du comité d'organisation ainsi que du jury de l'Exposition universelle de 1855. Il a été décoré en 1854.

ARAN (F.... A....), médecin français, né à Bordeaux vers 1816, fit ses études à Paris, et fut reçu, en 1843, docteur par la Faculté de cette ville, où il exerce sa profession depuis cette époque. On a de lui : un *Manuel pratique des maladies du cœur* (1842, in-12), et une thèse d'agrégation sur la question *des Morts subites* (1853). Il a traduit de l'anglais : *Traité pratique des inflammations de l'utérus* (1850, in-8), de J. H. Bennet; et de l'allemand : *Traité de percussion et d'auscultation* (1854, in-18), du professeur J. Skoda, de Vienne.

ARANY (Janos), célèbre poëte hongrois, est né en 1819, à Nagy-Szalonta, dans le comitat de Bihar. Fils d'un pauvre protestant, il reçut pourtant une éducation soignée, et suivit, pendant plusieurs années, les cours du collége de Debreczin, où il se distingua par son excellente conduite. Mais, arrivé à l'âge de dix-sept ans, il ne put résister à l'amour des aventures. La vue d'une troupe de comédiens ambulants enflamma son imagination; il quitta l'école, s'attacha aux acteurs, et mena pendant quelque temps l'existence vagabonde de ses nouveaux compagnons. La mort de sa mère et une maladie qui avait coûté la vue à son père le firent revenir à une vie plus régulière. Il retourna à Szalonta et obtint la place de professeur de langue latine à l'école réformée de cette ville. En 1840, il y fut nommé second notaire. Bientôt après, il se maria et sembla entrer pour toujours dans l'existence obscure et tranquille d'un employé subalterne. Une circonstance imprévue changea encore une fois le cours de sa vie, en lui donnant conscience de sa valeur. La Société Kisfaludy de Pesth ouvrit, en 1843, un concours pour la meilleure épopée comique populaire. M. Arany envoya son poëme, *la Constitution perdue* (Az elveszett Alkotmany), dans lequel il persiflait les intrigues des candidats à l'assemblée. Il remporta le prix. Un second poëme, *Toldi* (1847), eut le même succès, et fut imprimé aux frais de la Société. M. Arany devint en peu de temps le poëte favori de la nation hongroise. Il passe aujourd'hui, après Petœfi, pour le premier poëte hongrois de notre époque.

Outre les deux ouvrages déjà cités et un grand nombre de poésies, disséminées dans les diverses revues littéraires de la Hongrie, on possède de M. Arany deux poëmes : *la Conquête de Murany* (Murany ostroma : Pesth, 1848); et *Catherine* (Katalin; Ibid., 1850). *Toldi* et *la Conquête de Murany* ont été traduits en allemand par Kertbeny (Leipsick, 1851, 2 vol.).

ARBANÈRE (Étienne-Gabriel), littérateur français, est né, le 6 juin 1784, à Cette (Hérault), où son père dirigeait la manufacture royale des tabacs. En sortant du collége de Sorèze, il parcourut les Pyrénées, la Suisse, l'Italie et l'Angleterre, et fut nommé maire de Tonneins (1827), fonctions qu'il conserva jusqu'en 1831. On a de lui des poésies : *Épîtres* (1818) et *les Chants du printemps* (1836); et des ouvrages historiques : *le Tableau des Pyrénées françaises* (1828, 2 vol. in-8), accompagné d'observations sur le caractère, les mœurs et les idiomes des populations; *Analyse de l'histoire asiatique et de l'histoire grecque* (1835, 2 vol. in-8), imprimée aux frais du gouvernement, et qui a pour complément l'*Analyse de l'histoire romaine* (1840, 4 vol in-8), et *les Études sur le moyen âge et les temps modernes* (1846, 2 vol. in-8). Dans ses *Veillées des familles* (2 vol.), il a eu pour collaborateur Charles Nodier. Ses diverses compositions historiques ont valu a M. Arbanère, décoré depuis 1827, son admission à l'Académie des sciences morales et politiques (1836) en qualité de correspondant. Il réside encore à Tonneins.

ARBOIS DE JUBAINVILLE (Marie-Henri D'), archiviste français, né à Nancy, le 5 décembre 1827, est le fils aîné d'un avocat distingué de cette ville. Il suivit, de 1848 à 1851, les cours de l'École des chartes et fut envoyé à Troyes l'année suivante, comme archiviste du département de l'Aube. Il avait pris, en même temps, ses inscriptions de droit, et s'était fait recevoir avocat.

M. d'Arbois, a fourni à la *Revue archéologique* et à la *Collection des mémoires de la Société de l'Aube*, quelques articles intéressants parmi lesquels il a publié séparément : *les Armoiries des comtes de Champagne* (1852), *Pouillé du diocèse de Troyes* (1853). En dehors de ces recueils, il a donné : *Recherches sur la minorité et ses effets en droit féodal français* (1852); *Quelques pagi de la première Belgique* (Nancy, 1852); enfin, un rapport au préfet de l'Aube, sur une inspection faite en 1854, intitulé : *Voyage paléographique dans le département de l'Aube* (Troyes et Paris, 1855), et un *Essai sur les sceaux des comtes de Champagne* (1856).

ARBUTHNOTT (Hugh), général anglais, né vers 1780, en Écosse, est frère du huitième vicomte de ce nom. Entré, en 1796, au service militaire, il assista au siége de Copenhague et fit, dans la Péninsule, ses principales campagnes sous les ordres des généraux Moore et Wellington; il se fit surtout remarquer à Busaco, à la Corogne et à Vittoria. Major d'infanterie à la fin de la guerre, il fut nommé colonel du 38e régiment en 1843. Le comté de Kincardine, où il possède de grands domaines, le choisit, en 1826, pour député au Parlement et, depuis cette époque, il n'a cessé de le représenter. Partisan de la politique conservatrice, il a vivement plaidé la cause de la protection. En 1854, il a été promu au grade de général.

ARCHIAC (Étienne-Jules-Adolphe DESMIER DE SAINT-SIMON, vicomte D'), géologue français, est né à Reims, le 24 septembre 1802. Il sortit, à l'âge de dix-neuf ans, de l'École militaire de Saint-Cyr, comme officier de cavalerie, et quitta le service après 1830. Il consacra ses loisirs à des études historiques et littéraires. On a de lui un roman intitulé : *Zizim, ou les Chevaliers de Rhodes* (1828, 3 vol.). Mais ses travaux les plus importants sont du domaine de la géologie. Parmi les nombreux mémoires publiés par lui dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* ou dans le *Bulletin de la Société géologique de France*, et qui traitent tous de la constitution des terrains secondaires et tertiaires, nous citerons ceux qui ont rapport à la formation crétacée des versants sud-ouest et nord-ouest du plateau central de la France. On les trouvera dans les tomes XIV, XXI et XXII des *Comptes rendus*. Le premier de ces mémoires a été l'objet d'un rapport fait à l'Académie par M. Dufrénoy, qui l'a jugé digne de l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*.

M. d'Archiac publie, au nom de la Société géologique et sous les auspices du ministre de l'instruction publique, un grand ouvrage, in-

achevé encore, et dont le titre est : *Histoire des progrès de la géologie de 1834 à 1851* (1847-1856, t. I, à VI, In-8). Les quatre volumes parus traitent de la physique générale du globe, des terrains diluviens et tertiaires, de la formation nummulitique, crétacée, etc.

En 1848, M. d'Archiac fut présenté, en même temps que MM. Constant Prevost et de Sénarmont, comme candidat à la place laissée vacante au sein de la section de minéralogie et de géologie par suite du décès de M. Alexandre Brongniart. Il est membre de la Société philomatique de Paris, de la Société géologique de France, de celle de Londres, etc.

ARENALES (Jose), géographe américain, né à Buenos-Ayres vers 1790, entra fort jeune au service, franchit rapidement tous les grades, et devint, vers 1825, lieutenant-colonel d'artillerie. Chargé, en 1833, du département topographique de Buenos-Ayres, il parcourut presque toute l'Amérique méridionale, et publia de son voyage une relation intéressante qui est en même temps un excellent cours de géographie : *Notes historiques et descriptives sur le pays de Chaco et de Rio Bermejo, avec des observations relatives à un plan de navigation et de colonisation* (Noticias historicas y descriptivas sobre el gran pais del Chaco y Rio Bermejo, etc.; Buenos-Ayres, 1833, in-8 avec figures et cartes).

ARENBERG (Louis-*Prosper*, duc D'), prince médiatisé ayant droit au titre d'altesse sérénissime, est né à Bruxelles, le 28 avril 1785. Il succéda, en septembre 1803, à son père le duc Louis-Engelbert, comme chef de la maison d'Arenberg, jadis souveraine, qui possède dans le royaume de Hanovre le duché d'Arenberg-Meppen (53 000 habitants), en Prusse, le comté de Recklinghausen (40 000 habitants), outre d'immenses domaines situés en France et en Belgique, mais dépouillés, depuis la révolution française, de tous titres et droits seigneuriaux. En 1806, il mit, au service de Napoléon, un régiment de chevau-légers belges, qui forma plus tard le 27ᵉ régiment de chasseurs à cheval. Il prit part aux campagnes de Prusse et d'Espagne, reçut une grave blessure au combat d'Arrazo-Molinos, fut fait prisonnier et ne recouvra sa liberté qu'en 1814, à la chute de Napoléon. Peu de temps avant la mort de son père (7 mars 1820), il épousa, le 26 janvier 1819, la princesse Marie-Ludmille-Rose de Lobkowitz, née le 15 mars 1798. Il fut nommé successivement membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de la Westphalie prussienne, avec voix virile (27 mars 1824), membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Hanovre (6 août 1840), membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse (3 février 1847). Il habite à Bruxelles une demeure presque royale où l'on remarque une belle galerie de tableaux.

De son mariage avec la princesse Ludmille de Lobkowitz, il a cinq enfants, dont l'aîné est *Engelbert*-Auguste-Antoine, né le 11 mai 1824.

Son frère, *Pierre* d'Alcantara-Charles, second fils du duc Louis-Engelbert, est né le 2 octobre 1790. Il a été officier d'ordonnance de Napoléon Iᵉʳ. Pendant la Restauration, il se fit naturaliser français et fut créé, en 1828, duc et pair de France par ordonnance de Charles X. De son mariage avec Alix de Talleyrand-Périgord, il a trois enfants.

Son oncle, *Ernest*-Engelbert, né le 25 mai 1777, a publié deux ouvrages sur l'*Art de la fortification* (Vienne et Paris, 1823). Il s'est marié deux fois; mais il n'a point eu de fils, et la branche cadette de la maison d'Arenberg s'éteindra en sa personne.

ARENS (François-Joseph, baron D'), ancien professeur et administrateur allemand, est né le 7 juin 1779 à Arnsberg, en Westphalie, où son père occupait la première magistrature municipale. Destiné d'abord au commerce, il se livra de préférence à l'étude du droit, et après en avoir suivi les cours à Marbourg et à Giessen, se fit recevoir docteur dans cette dernière ville (1803) où il devint successivement professeur adjoint, en 1804, et professeur titulaire en 1806. Les événements de 1815 le détournèrent de l'enseignement et le jetèrent dans la vie publique. Au moment où presque toute la jeunesse allemande, heureuse et fière d'avoir recouvré l'indépendance nationale, concevait les plus belles espérances de liberté politique, M. Arens donna tout son appui aux mesures réactionnaires concertées alors entre les divers gouvernements de l'Allemagne. Il y perdit toute popularité dans les écoles; mais il se vit bientôt appelé aux plus importants emplois et revêtu de tous les titres honorifiques. En 1817, il fut nommé conseiller supérieur de la Cour d'appel. Chancelier, commissaire du gouvernement, puis président du tribunal de Giessen (1821), il fut, en dernier lieu, nommé premier président de la Cour d'appel et de cassation de Darmstadt (1833). Créé baron par le grand-duc de Hesse, il est conseiller intime et décoré des premiers ordres de l'Allemagne. Le baron d'Arens est mort à Darmstadt au mois d'avril 1855. Il dut sa haute position et tous ses titres autant à son intelligence des affaires qu'à ses opinions conservatrices.

ARÉTIN (Karl-Maria, vicomte D'), historien allemand, né à Munich, le 4 juillet 1796, est le fils aîné du vicomte Christophe d'Arétin, homme politique et écrivain distingué, qui mourut en 1832. Après avoir pris part aux campagnes de 1813 à 1815, il entra dans la carrière diplomatique, et fut, plus tard, attaché au ministère de la guerre. Il se retira ensuite à la campagne pour s'y consacrer à l'étude. Étant revenu à Munich pour faire des recherches, il fut nommé (1834) conseiller de légation au ministère de l'extérieur, puis conservateur des archives du royaume de Bavière. Il fit alors de sérieuses études sur les sources historiques qu'il avait sous la main. Attaché en 1847 comme secrétaire de légation à l'ambassade de Bavière en Prusse, M. Arétin est chambellan et conseiller intime du roi de Bavière, Maximilien II.

On a de lui une *Dissertation sur Wallenstein*, qui jette un nouveau jour sur la vie de cet homme célèbre, un *Tableau des relations étrangères de la Bavière* (Darstellung der auswaertigen Verhaeltnisse Baiern; Passau 1839): une *Histoire de l'électeur Maximilien Iᵉʳ* (Geschichte des Churfürsten M. I.; Ibid., 1842) et les *Antiquités et monuments d'art de la maison régnante de Bavière* (Alterthümer und Kunstdenkmale des bayrischen Herrscher Hauses, 1854 et suiv.) Tous ces écrits, dans lesquels l'auteur se montre exclusivement catholique, témoignent d'un travail consciencieux et de sérieuses études.

ARGELANDER (Frédéric-Guillaume-Auguste), célèbre astronome allemand, né, le 21 mars 1799, à Memel, en Prusse, fut destiné d'abord à embrasser la carrière administrative; mais il se livra bientôt exclusivement à l'étude de l'astronomie, sous la direction de Bessel. En 1820, cet illustre savant le prit pour aide, et, en 1823, M. Argelander fut appelé à Abo, en Finlande, pour diri-

ger le nouvel observatoire. Il s'y occupa surtout des étoiles fixes, dont le déplacement dans l'espace est assez considérable pour qu'il puisse être déterminé avec exactitude. Un catalogue de 560 étoiles fut le résultat de ces observations; il lui fit obtenir de l'Académie de Saint-Pétersbourg le prix Demidoff.

En 1827, un incendie détruisit la ville d'Abo, et l'université de la Finlande fut établie dans la nouvelle capitale, Helsingfors. M. Argelander y vint lui-même, en 1832, pour diriger la construction d'un observatoire, qui fut achevé en 1834, et dont il occupa la place de directeur jusqu'en 1837. A cette époque le gouvernement prussien l'appela à Bonn, comme professeur d'astronomie. Quoiqu'il fût réduit pendant les premières années à un observatoire provisoire, il fit de grands travaux qui servirent de base à ses belles cartes célestes. Continuant le grand travail de Bessel, il détermina principalement les positions des étoiles qui se trouvent dans la zone de 45° à 80° de déclinaison. Il les fit connaître dans ses *Observations de l'observatoire de Bonn* (Beobachtungen auf der Sternwarte zu Bonn, Bonn, 1846), ouvrage qui contient les positions de 22 000 étoiles. Quelques années avant, il avait publié sous le titre d'*Uranometria nova* (Berlin, 1843), un excellent atlas de toutes les étoiles visibles à l'œil nu, avec l'indication exacte de leurs grandeurs apparentes. Ces déterminations ne sont que les préliminaires d'un grand travail dont ce savant s'occupe depuis plus de dix ans, et qui a pour but l'observation des variations périodiques ou non périodiques de l'éclat et de la grandeur apparente des étoiles, phénomène déjà constaté par Tycho-Brahé, mais que personne n'avait encore observé avec autant de persévérance et d'exactitude. Le nouvel observatoire de Bonn, achevé en 1845, et dont M. Agelander a surveillé lui-même la construction, lui permettra sans doute de mener à bonne fin cette entreprise difficile.

ARGOUT (Antoine-Maurice-Apollinaire, comte D'), ancien ministre français, sénateur, membre de l'Institut, gouverneur de la Banque de France, est né au château de Veyssilieux, près la Tour-du-Pin (Isère), le 27 août 1782. A vingt ans, il entra dans les bureaux de l'administration publique comme simple expéditionnaire. Nommé, en 1806, receveur principal des contributions indirectes à Anvers, il devint inspecteur général en 1811, et, de 1812 à 1814, il remplit les fonctions de directeur-général de la navigation du Rhin. Après l'évacuation des provinces rhénanes et le départ de l'extrême arrière-garde, commandée par le général Sébastiani, il continua, quelque temps encore, de faire opérer sur divers points la perception des contributions indirectes. Mais les progrès de l'invasion le forcèrent de quitter son poste et de se réfugier à Paris, où il prit part, dans les rangs de la garde nationale, aux dernières tentatives de résistance. Pendant les Cent-Jours, il fut appelé à la préfecture des Basses-Pyrénées, et mit en état de défense la ville de Bayonne, menacée par les Espagnols.

Après la bataille de Waterloo, il se rallia au gouvernement des Bourbons, et fut nommé, en 1817, préfet du Gard et conseiller d'État. Le 5 mars 1819, il fut promu à la dignité de pair de France; dans la Chambre haute, il fit partie de plusieurs commissions, et rédigea, en 1828, le rapport de l'enquête sur les colonies et sur la production du sucre indigène. Il soutint le ministère Martignac, vit, dans la politique de conciliation, le salut de la monarchie et déplora les atteintes portées à la Charte par les ordonnances de Juillet.

Pendant la révolution, il se rendit à Saint-Cloud auprès de Charles X, et contribua au retrait des ordonnances. Le 29 juillet, il accompagna M. de Sémonville, grand-référendaire de la Chambre des Pairs, dans sa célèbre démarche à l'Hôtel de Ville, et entendit le mot de M. Schonen: « Il est trop tard! » Négociateur impuissant du roi fugitif, il reconnut vite l'inutilité de ses efforts en faveur d'une cause perdue, se tourna vers le pouvoir sorti des barricades et prêta serment à Louis-Philippe.

Le 27 novembre 1830, il accepta, dans le ministère, une des places laissées vacantes par la retraite des doctrinaires et devint le collègue de MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure). Il eut le portefeuille de la marine, et, par intérim, celui de la justice. En réalité, sa présence dans le ministère Laffitte n'était qu'un expédient du parti de la cour contre le parti de l'Hôtel de Ville; il se mêla fort activement aux démarches qui amenèrent la chute de ce qu'on appelait alors la dictature de La Fayette, et par suite la dissolution du ministère libéral. Il entra dans le cabinet du 13 mars 1831, présidé par Casimir Périer, et reçut le portefeuille du commerce, des travaux publics, des beaux-arts, et de l'administration départementale et communale. Au mois d'avril 1832, il fut atteint du choléra, mais, plus heureux que le président du conseil, il conserva la vie, et garda sa place dans le ministère Montalivet. Le 7 juin 1832, il contre-signa l'ordonnance royale qui mit Paris en état de siége et déféra les insurgés aux conseils de guerre; mais, le 30 juin, il contre-signa également celle qui rétablit le cours de la justice. Dans le cabinet du 11 octobre, il fut le collègue de MM. Thiers, Guizot et de Broglie. Nommé, le 1er janvier 1833, ministre de l'intérieur et des cultes, ce fut, sous son administration, que la duchesse de Berri, détenue à Blaye, reçut la visite officielle de deux médecins, et fut contrainte d'avouer son mariage secret. L'opposition le rendit également responsable des violences commises par la police dans les rues de Paris. Mais il affirma devant la Chambre qu'il n'y avait pas eu « d'excès graves. » Le ministère ne le trouva point assez résolu, et, comme l'agitation causée par les débats relatifs au droit d'association présageait des troubles prochains, il dut céder sa place à M. Thiers, qui lui donna, pour dédommagement, le gouvernement de la Banque de France (5 avril 1834). Il rentra dans le cabinet, le 18 janvier 1836, comme ministre des finances, succédant à M. Humann, dont il ne partageait point les vues libérales sur la question de la réduction de la rente. Quelques semaines après, M. Guizot se retira du ministère; M. Thiers, devenu président du conseil, maintint M. d'Argout à la tête de l'administration des finances, comme pour démentir les promesses qu'il avait faites à la gauche, au sujet de la réduction. Le 7 novembre de la même année, M. Molé succéda à M. Thiers, et M. d'Argout, quittant, pour n'y plus revenir, le ministère, fut rendu à ses fonctions de gouverneur de la Banque.

Depuis lors, il n'a point cessé de les exercer, grâce à l'habileté incontestée de sa gestion, sous les gouvernements les plus dissemblables, aimé de la monarchie de Juillet, ménagé par la République, ainsi que par le nouvel Empire; toujours en paix avec le pouvoir et fort habile à concilier avec les besoins et les exigences de l'État, les intérêts particuliers confiés à sa sollicitude.

Après le coup d'Etat du 2 décembre, M. d'Argout fut nommé membre de la commission consultative, président de la section des finances, membre de la commission municipale de la ville de Paris et du conseil général du département de la Seine, membre et ensuite président de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement et des

dépôts et consignations. Enfin il fut compris, le 26 janvier 1852, dans la première promotion des sénateurs. Il fait partie de l'Institut comme membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques. Décoré de divers ordres étrangers, il est grand'croix de la Légion d'honneur.

ARGOWTINSKI-DOLGOROUKI (Moïse-Zacharie, prince), chef d'une maison princière de Russie, issue de la dynastie arménienne des Bagratides, fut élevé à Tiflis, et entra, à dix-huit ans, dans la cavalerie de la garde impériale où ses talents militaires lui valurent un avancement rapide. Général en 1827, il prit une part brillante à la guerre contre la Perse, gouverna le Daghestan et soutint, depuis 1830, une lutte acharnée contre Schamyl. L'empereur Nicolas le récompensa en le nommant sous aide de camp et chevalier de tous ses ordres.

ARGYLL (Georges-John-Douglas CAMPBELL, 8e duc D'), pair d'Angleterre, né en 1823, descend de l'illustre famille écossaise de Campbell élevée au rang de ducs d'Argyll en 1701, et à la pairie héréditaire en 1766. Il venait d'achever ses études lorsqu'il publia une *Lettre aux pairs* (1842), au sujet des principes religieux qui ont, en ces derniers temps, divisé l'Église d'Écosse. La même question est traitée par lui à un point de vue plus élevé dans l'ouvrage intitulé: *Examen du presbytérianisme* (1848); après avoir exposé à grands traits les progrès de cette communion en Écosse depuis la réforme, il se prononce vivement contre toute tentative de hiérarchie ecclésiastique. En 1847, il succéda à son père à la Chambre des Lords, où il a déjà pris un rang considérable par la variété de ses connaissances. Nommé lord du sceau privé en 1853, il a reçu du ministère Palmerston la charge de directeur-général des postes (novembre 1855). Il exerce en outre, depuis 1851, les fonctions honorifiques de conseiller privé, de chancelier de l'université de Saint-André, et, depuis 1854, celles de recteur de l'université de Glasgow. Protecteur éclairé de la littérature et des arts, il a lui-même pris part aux travaux de la *British association* et fait plusieurs lectures remarquables dans les comtés du nord de l'Angleterre. De son mariage avec la fille aînée du duc de Sutherland (1844), il a neuf enfants dont l'aîné, *John-Genge-Edmond*, marquis de LORN, est né en 1845.

ARGYROPOULO (Périclès), légiste et homme d'État grec, né vers 1810 à Constantinople, est fils de Jakovaki Argyropoulo, ancien grand interprète de la Porte sous le sultan Mahmoud, qui publia une traduction de *l'Esprit des lois* en grec moderne, et une *Vie de Catherine* en langue turque, très-estimée à Constantinople. Après avoir fait ses études de droit à Paris, M. Argyropoulo vint se fixer à Athènes, devenue dans l'intervalle la capitale d'un nouvel État, et fut nommé, bientôt après, professeur de droit constitutionnel à l'université. En 1853, ayant été nommé recteur, il prit pour sujet de son discours de rentrée, l'éloge du grand Alexandre Maurocordato, l'un des hommes les plus remarquables du XVIIe siècle en Orient (Athènes, 1817, in-fol.). Un autre ouvrage beaucoup plus considérable sur les institutions municipales (τὰ Δημοτικά; Athènes, 1843) avait déjà marqué sa place à la tête des jurisconsultes de son pays. Membre de presque toutes les législatures depuis 1843, il figura constamment dans les rangs de l'opposition constitutionnelle dont son beau-frère Maurocordato était le chef. Chargé dans le courant de 1854 (26 mai) du portefeuille des affaires étrangères, il forma, avec ce dernier et le général Calergis (voy. ce nom), le ministère dit *de l'occupation*, qui, après une année de tiraillements et de luttes suscitées en grande partie par l'animosité de la *camarilla*, dut céder la place au ministère Boulgaris. Cependant les haines des partis, n'ont rien enlevé au savant professeur d'une considération acquise par ses travaux et par son caractère.

ARIF-HIKMET bey, haut fonctionnaire ottoman, né l'an 1200 de l'hégire (1786), est un des personnages les plus éminents de la Turquie par les lumières, le savoir et la considération. Il accomplit de nombreux voyages dans sa jeunesse, mais sans sortir des pays musulmans, et visita la Mecque à sept reprises différentes. Agrégé à l'ordre des ulémas, il monta, de degré en degré, jusqu'au sommet de cette hiérarchie compliquée, et parvint, en 1846, à la dignité de cheikh-ul-islam, la première de l'empire après celle de grand-vizir. Chef, par son emploi, du corps redoutable des ulémas qui résume en soi la magistrature et l'église, armé du droit d'accorder ou de refuser le *fetva* qui seul peut valider les ordonnances du souverain dont il est le représentant dans l'ordre spirituel, grand-maître de l'université, Arif-Hikmet n'usa point de l'influence que lui donnait sa position, pour contrarier les vues réformatrices du gouvernement; néanmoins, les ménagements qu'il gardait avec le fanatisme et les idées rétrogrades de son ordre, le firent remplacer, en 1854, par le cheikh-ul-islam actuel, Arif-efendi.

Le plus grand respect suivit Arif-Hikmet dans sa retraite. Absorbé par la méditation ou par l'étude, passant sa vie dans sa bibliothèque, entouré de quatre secrétaires occupés incessamment à lui transcrire des manuscrits, il n'a jamais fait ou rendu aucune visite, tandis que les plus hauts personnages se présentent à l'envi à sa porte. Il passe pour l'homme le plus érudit de la Turquie, et sa bibliothèque est une des plus complètes que l'on connaisse. Elle ne renferme pas moins de 12 000 manuscrits, la plupart très-précieux; mais ces richesses bibliographiques seront comme perdues après sa mort, Arif-Hikmet ayant légué sa bibliothèque à la ville de la Mecque.

ARISTARCHI (Nicolas), grand-logothète du patriarcat grec à Constantinople, né dans cette ville, en 1800, débuta, à l'âge de dix-huit ans, par la charge de *muhurdar* (garde des sceaux) du prince Alexandre Soutzo de Valachie. Enveloppé dans la disgrâce de sa famille en 1821, il accompagna dans son exil à Boli, en Asie Mineure, son père Stavraki, le dernier phanariote qui occupa la charge importante de grand-interprète de la Porte, et qui fut, quelques semaines après, massacré par l'ordre du favori Khalet efendi. L'orage s'étant apaisé, il revint à Constantinople, où la protection de Khosrew et d'Ahmed-Fevzi-pachas, qui avaient remplacé Khalet dans la faveur de Mahmoud, lui rouvrit le chemin des emplois et des dignités. Déjà grand-logothète du patriarcat, il fut nommé, en 1854, *kapou-kiaïa* (fondé de pouvoirs) de Valachie, à l'avénement de l'hospodar Alexandre Ghika. M. Aristarchi a été mêlé de près ou de loin à toutes les grandes affaires intérieures et extérieures de la Turquie depuis trente ans; il a coopéré notamment au traité d'Unkiar-Skelessi (1832) et, plus tard, lors des débats suscités par la question des Lieux-Saints (1851), il a fait partie de la commission mixte instituée pour régler les prétentions respectives des deux Églises, sous la présidence d'Emin-Muklis-effendi. Il a le titre de fonctionnaire de première classe, et est décoré de divers ordres étrangers.

ARISTIAS (N....), poëte valaque, Grec d'origine, né vers 1798, entra, de bonne heure, dans l'hétairie (1816-19), se joignit à Hypsilantis, lors de sa tentative sur les principautés, et fit partie de ce *bataillon sacré* qui montra tant de courage à Dragachan. Echappé, comme par miracle, au massacre de ses compagnons, il se fixa en Valachie, après le départ des Turcs, et de soldat se fit professeur de langues et de déclamation. En 1835, il fut un des membres les plus actifs de la *Société philharmonique* fondée par le colonel Campineano, et donna au théâtre la traduction de plusieurs chefs-d'œuvre français et italiens, notamment celle de *Saül* d'Alfieri. En 1848, il embrasssa avec ardeur la cause de la révolution, fut nommé commandant en chef de la garde nationale, et, à la chute de la lieutenance princière, fit partie du groupe de prisonniers que les Turcs traînèrent à leur suite sur le Danube. Quoique son nom fût compris sur la liste des exilés qui signèrent, en février 1849, la protestation aux grandes puissances, il obtint, à quelque temps de là, l'autorisation de rentrer en Romanie.

L'œuvre capitale d'Aristias, comme poëte, est sa traduction en vers de *l'Iliade* (Bucharest, 1835-40), dans laquelle il a poussé la fidélité jusqu'à reproduire tous les mots composés par un procédé analogue de formation, véritable tour de force qui a fait l'admiration des lettrés, mais qui rend sa version à peu près inintelligible au vulgaire des lecteurs.

ARLÈS-DUFOUR (Jean-Barthélemy), industriel français, né à Lyon, vers 1805, était fils d'un conseiller municipal de cette ville. Commissionnaire en soieries, il s'allia à la famille des Dufour, notables négociants lyonnais, et unit dès lors leur nom au sien. Il a été membre du jury de l'Exposition de 1849, et de ceux des Expositions universelle de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il fut en outre attaché, dès 1853, à la commission impériale, en qualité de secrétaire-général. Il s'est fixé alors à Paris, où il a ouvert une maison de commerce et de commission pour les soieries. M. Arlès-Dufour fait, depuis une quinzaine d'années, partie de la Chambre du commerce et du conseil municipal de Lyon, de la Société d'instruction primaire et du conseil général du département. Décoré de la Légion d'honneur en février 1837, il a été élevé en 1854, à la dignité d'officier. Il a concouru, depuis 1855, à plusieurs publications relatives à l'Exposition universelle.

ARLINCOURT (Charles-Victor Prévot, vicomte d'), littérateur et romancier français, né au château de Mérantres, près de Versailles, le 28 septembre 1789, d'une ancienne famille originaire de l'Artois, perdit tout enfant son père et son aïeul, qui furent victimes, en 1793, de leur attachement à la royauté, et fut emmené par sa mère en Picardie, où il fit ses études sous la direction d'un abbé. Dès l'âge de dix ans, il composa un poëme en 6000 vers sur l'*Effet des passions;* à dix-huit ans, il avait rimé deux tragédies, esquissé plusieurs romans; c'est alors qu'il fut présenté à la cour, nommé d'abord écuyer de Madame mère, puis auditeur au conseil d'État, ensuite intendant au corps d'armée d'Aragon. Son mariage avec Mlle Cholet, fille du sénateur de ce nom, morte en 1847, ne fut pas étranger à cette élévation, dont il se montra digne d'ailleurs par des actes de bravoure au siége de Tarragone, ainsi que par une sage administration, qui lui valut à son départ une médaille offerte par la junte supérieure de la « Catalogne reconnaissante. »

La première Restauration appela à elle M. Victor d'Arlincourt, dont le roi promit de ne jamais oublier « les titres sacrés à son estime »; aussitôt compris sur la première liste des maîtres de requêtes, il fut cependant omis ou écarté à la suite des Cent-Jours; il se retira alors à son château de Saint-Paër, en Normandie, où il offrit, en 1825, à la duchesse de Berri, une fête qui fit époque dans les annales royalistes : c'est là qu'il a composé la plupart de ses nombreux ouvrages. Depuis 1830, il a fait de fréquentes visites aux Bourbons exilés.

Les productions littéraires de M. d'Arlincourt se divisent en plusieurs séries correspondant aux divers événements au milieu desquels il écrivait. Nous citerons : sous l'Empire, *une Matinée de Charlemagne* (1810), fragment du poëme épique, *la Caroléide;* sous la Restauration, ce dernier poëme, intitulé *Charlemagne ou la Caroléide,* et considérablement modifié par la chute du Charlemagne du XIXe siècle (1818, 3e édit., 1824); *Ismalie ou la mort et l'amour* (1828), roman-poëme; *le Renégat* (1822; 9e édit., 1849); *Ipsiboë* (1823, 5e édit., 1829); *l'Etrangère* (1825, 3e édit., *id.*); *le Solitaire*, le plus populaire de tous les romans de cet auteur, traduit à peu près dans toutes les langues et arrangé pour toutes les scènes de l'Europe (1825, 13e édit., 1847). Sous le gouvernement de Juillet, une nouvelle suite de romans ou plutôt d'épisodes historiques disposés selon tout un système d'allusions contre le pouvoir : *les Rebelles sous Charles V*, tableau transparent des journées de Juillet (1832, 3 vol.); *Bannissement et retour de Charles VII* (même année); *les Écorcheurs ou l'Usurpation et la peste*, fragments historiques; *le Brasseur roi*, chronique flamande (1833); *le Double Règne* (1835); *l'Herbagère* (1837); *les Trois châteaux*, histoire contemporaine (1840); *Ida* (1841); *le Pèlerin* (1843); *les Anneaux d'une chaîne* (1844); *les Trois Royaumes* (1845); *la Tache de sang* (1847); et, depuis 1848, outre deux nouvelles, *les Fiancés de la mort* (1850), et *le Château de Chaumont* (1851), les pamphlets royalistes *Dieu le veut !* (1848, 60e édit., 1849), poursuivi avec un certain éclat par le ministère public républicain; *Place au droit !* (1849, 3e édit., 1850), et *l'Italie rouge* (1850), dont la 7e édition (1851) contient le récit du procès connu sous le nom de *Procès Canino*.

M. Victor d'Arlincourt a deux fois abordé le théâtre avec un drame *la Peste noire* (1845), et une tragédie, *le Siége de Paris* (1826), dont le demi-succès, s'il faut en croire certaines épigrammes, aurait absorbé une partie de la fortune de l'auteur. On a expliqué par les mêmes insinuations les nombreuses réimpressions de ses romans en France et leur traduction en diverses langues étrangères.

Le vicomte d'Arlincourt, qui vient de mourir, (22 janvier 1856), avait été décoré, en septembre 1814. Il était grand'croix de l'ordre de François Ier, des Deux-Siciles, commandeur de l'ordre pontifical de Saint-Grégoire, etc.

Le baron d'Arlincourt, frère aîné du précédent, né à Mérantres, en 1787, avait été admis avec lui au service de la cour de l'empereur, et nommé, en 1807, écuyer de la reine de Naples. Il devint plus tard général de brigade, et prit sa retraite après la révolution de Juillet.

ARMAN (Jean-Lucien), industriel français, né à Bordeaux, y dirige d'importants chantiers pour la construction des navires. Il s'est fait remarquer à l'Exposition universelle de 1855 par son nouveau système de vaisseaux en bois et en fer, qu'il a développé dans une *Note* publiée à cette occasion (Bordeaux et Paris, in-4). Il a obtenu à la

suite de cette exposition une médaille de première classe. Il est membre du conseil général de la Gironde et a été décoré en octobre 1852.

ARMAND (Alfred), architecte français, né à Paris, le 3 octobre 1805, entra, au commencement de 1827, à l'École des beaux-arts, sous la direction d'Achille Leclère. Huit ans après, lors de l'installation des premiers chemins de fer, il fut attaché à celui de Versailles et Saint-Germain et dirigea, outre la gare et les bâtiments de la rue Saint-Lazare, les premiers travaux sérieux entrepris en France pour l'organisation des voies nouvelles. Appelé ensuite aux chemins de fer de l'ouest ainsi qu'à celui du nord, il a successivement exécuté sur ces deux lignes, à partir de 1839, les gares de Versailles et de Saint-Cloud (1840), et celles d'Arras, Lille, Amiens (1846-1847), Calais (1843), Saint-Quentin (1850), et Douai (1851). M. Alfred Armand a été décoré en avril 1847.

ARMANDI (Pierre-Damien), général italien, né, en 1778, à Fusignano, dans la basse Romagne, fut élevé, quoiqu'il appartînt à une famille de robe, à l'École militaire de Modène. Il prit part à la défense de Gênes, sous les ordres de Masséna, en 1799, fit ensuite avec distinction les campagnes les plus brillantes de la République et de l'Empire, et fut décoré à Wagram. Après la chute de Napoléon, il fut successivement chargé de l'éducation d'un des fils du roi de Hollande et du fils aîné du roi Jérôme. Il s'est mêlé, depuis, aux principales insurrections qui ont eu pour objet la liberté de l'Italie, jusqu'en 1849. C'est lui qui commandait l'artillerie, pendant la défense de Venise. Réfugié en France, après la défaite de son parti, il a été nommé sous la présidence de Louis-Napoléon, bibliothécaire du château de Saint-Cloud. Il y est mort dans le cours de 1855.

Le général Armandi s'est fait un nom, dans la littérature militaire, par différents ouvrages, dont le plus connu est son *Histoire militaire des éléphants* (Paris, 1843). On cite encore de lui : *Ma part aux événements de l'Italie centrale, en* 1831 (Paris, 1831). Il était membre de l'Académie royale de Turin.

ARMELLINI (Charles), jurisconsulte italien, ancien triumvir de la république romaine, né à Rome, en janvier 1777. Il fit ses études au Collége romain, et, après les plus brillants succès, y devint lui-même, à vingt et un ans, professeur de rhétorique et de littérature grecque. Initié aux connaissances les plus variées, il fondait l'*Académie lyncéenne*, consacrée aux sciences naturelles, devenait membre de l'Académie archéologique, et faisait applaudir, à l'Académie des Arcades, ses poésies. Il écrivait en même temps, en latin, l'oraison funèbre du roi d'Étrurie, et une dissertation sur les banques de circulation, dédiée au pape qui venait de le nommer avocat consistorial. Le droit et les fonctions judiciaires l'occupèrent alors tout entier. Lorsque les États romains furent réunis à l'empire français, en 1809, M. Armellini fut nommé membre de la Cour d'appel de Rome. A la rentrée du pape dans ses États, il fut envoyé à Ancône, comme gouverneur des Marches. Il siégea ensuite à la Cour d'appel de Macerata, d'où il fut enfin rappelé à Rome, pour s'occuper de la rédaction d'un nouveau code civil. Entre autres services rendus à son pays, il réussit à faire maintenir, dans les États romains, sauf de légères modifications, le code de commerce français. Cependant, sur les instances de ses anciens clients, il était revenu au barreau et en exerçait les fonctions avec éclat. Le gouvernement de Suède le choisit pour consul auprès du gouvernement pontifical. Sa réputation, comme jurisconsulte, était déjà répandue au loin, lorsque Pie IX, aussitôt après son avénement (juin 1846), le chargea de préparer la plupart des réformes opérées, de 1846 à 1848, celle surtout de la représentation municipale de la ville de Rome. M. Armellini fut alors décoré de l'ordre du Mérite, nommé conservateur municipal, et bientôt même prosénateur, ou chef de la magistrature municipale.

Approchant continuellement le pontife, il le soutenait dans les voies libérales où il était entré. Quand une constitution eut été proclamée par Pie IX (mars 1848), M. Armellini fut élu député par plusieurs colléges électoraux, puis nommé vice-président de la chambre. Il prépara, entre autres lois, celle sur les substitutions, qui fut votée à la presque unanimité.

Lorsqu'après la fuite du pape à Gaëte, un gouvernement provisoire fut établi, en attendant la réunion d'une Assemblée constituante, M. Armellini crut ne pas devoir refuser le portefeuille de l'intérieur. Il prépara, pendant deux mois, les travaux législatifs de l'Assemblée, et fut chargé de prononcer le discours d'ouverture devant elle. La république fut proclamée, et un triumvirat institué, dont il fut à l'unanimité nommé membre. Collègue de Saffi et de Mazzini, il fut, tant qu'il resta au pouvoir, l'adversaire de toute mesure violente, comme l'ennemi de tout désordre. Travailleur infatigable, il s'occupa surtout de la justice et de la législation. Mais le sanglant combat du 30 juin 1849 ayant démontré l'inutilité d'une plus longue résistance contre l'armée française, les triumvirs donnèrent leur démission, et l'Assemblée nationale romaine leur vota des remercîments et des médailles d'or. Forcé de s'expatrier, M. Armellini alla s'établir à Bruxelles, où il vit avec une partie de sa famille, jouissant de l'estime de tous les partis, et poursuivant, dans sa verte vieillesse, ses études de jurisconsulte.

ARMENGAUD (Jules-Édouard), dessinateur industriel français, s'est consacré, depuis une vingtaine d'années, à la pratique ainsi qu'à l'enseignement du dessin appliqué à l'industrie. Il s'est fait, dès 1835, une réputation spéciale par une suite d'ouvrages destinés à faire connaître par des figures et un texte explicatif, toutes les machines et inventions nouvelles, et exécutés pour la plupart avec la collaboration de M. Jules Amouroux et de M. Charles Armengaud, son frère. Il a été professeur de dessin linéaire au Conservatoire des arts et métiers.

M. Jules Armengaud a figuré, avec un nombre toujours croissant de dessins, aux Expositions de l'industrie depuis 1834, et aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855). Il a obtenu aux premières deux médailles de bronze (1839 et 1844), et une médaille d'argent (1849), et à la dernière, une médaille de 1re classe.

On a sous son nom : *Traité pratique des moteurs hydrauliques et à vapeur* (1843, in-8, 11 planches) : *Publication industrielle des machines, outils et appareils les plus perfectionnés et les plus récents, employés dans ces différentes branches de l'industrie française et étrangère* (1840-1855, 8 vol. in-8, 45 planches in-fol., non terminé) ; et plusieurs brochures, la plupart extraites des ouvrages publiés sous le nom d'Armengaud frères.

ARMENGAUD (Charles), frère puîné du précédent, a pris une part active aux publications industrielles collectives qui portent leur nom. Livré en même temps à l'étude des questions spéciales de législation et de propriété industrielles, il

tient, depuis quelques années, sous le titre d'ingénieur-conseil, un cabinet de consultations pour les brevets. Il est professeur à l'École spéciale de commerce.

On a sous son nom : *Cours de dessin linéaire appliqué au dessin des machines* (1840, in-4) : *l'Ouvrier mécanicien*, traité de mécanique pratique (1840, in-12, 4ᵉ édition, 1854) : *Guide de l'inventeur dans les principaux États de l'Europe*, ou *Précis de lois et règlements en vigueur* (1840, in-8, 2ᵉ édition, 1844) ; *Nouvelle loi sur les brevets d'invention*, précédée d'une revue des principaux articles, extrait de l'ouvrage précédent (1844) : *Guide manuel de l'inventeur et du fabricant*, ou *de la Propriété industrielle en France et à l'étranger* (3ᵉ édition, 1853, in-8) ; et avec M. Em. Barrault, *l'Ingénieur de poche*, tablette usuelle du constructeur, règles et données pratiques (1855, in-12).

MM. Armengaud ont donné ensemble l'*Industrie des chemins de fer*, dessins et descriptions des principales locomotives, etc. (1838-1839, in-4, avec planches in-fol.) ; et sous le nom d'Armengaud frères et Amouroux : *Nouveau cours raisonné de dessin industriel appliqué*, etc., terminé par des vues d'ensemble des appareils et des machines (1848-1850, in-8, 45 planches in-fol.) : *Cours élémentaire de dessin industriel à l'usage des écoles primaires* (1850, in-4, 24 planches) ; *Études d'ombres et de lavis* : machines et architecture (1854, 12 pl. in-fol.).

MM. Armengaud dirigent une revue des inventions françaises et étrangères, formant deux volumes par année, et intitulée : le *Génie industriel* (1851-1856, in-4).

Un autre écrivain du même nom, M. Jean-Germain-Désiré ARMENGAUD, est le fondateur de *l'Histoire des Peintres* éditée par la maison Renouard et l'auteur ou le collaborateur de quelques autres ouvrages illustrés, tels que : les *Galeries publiques de l'Europe* (1855, 4 parties in-fol.), grande publication illustrée, offerte en prime aux abonnés du *Siècle*, en 1856, et dont les gravures sur bois, fort soignées, sont plus estimées que le texte.

ARMITAGE (Edward), peintre anglais, né à Londres, le 20 mai 1817, vint à Paris en 1836, et travailla deux ans sous Delaroche. En 1842, il envoya au salon un sujet allégorique, et retourna peu après en Angleterre, où il se fit connaître lors du concours des fresques, destinées aux salles du nouveau Parlement en 1847 ; il y remporta un premier prix, avec un carton ayant pour sujet le *Débarquement de Jules César en Angleterre*. Depuis cette époque il s'est livré à la peinture de batailles, et a pris pour modèle M. H. Vernet. On cite surtout de lui, entre autres pages empruntées à l'histoire contemporaine : la *Bataille de Meeanee*, remportée par sir Ch. Napier dans l'Inde, tableau qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 ; la *Bataille de Balaclava* et la *Bataille d'Inkermann* (1856).

ARNAL (Étienne), acteur comique français, est né à Meulan (Seine-et-Oise), le 1ᵉʳ février 1794. Dans une épître autobiographique, adressée à Bouffé, il se dit fils d'un épicier. A quatorze ans, il entra aux pupilles de la garde ; et fit dans la jeune garde les campagnes de France et prit part à la défense de Paris en 1814. Au commencement de la Restauration, il se mit dans une fabrique de boutons ; mais il en sortit bientôt, entraîné vers le théâtre par un penchant irrésistible, et joua quelque temps chez Doyen, qui dirigeait, rue Transnonnain, un théâtre de société. Dans l'origine, il se croyait un talent tragique, et s'essaya dans *Gabrielle de Vergy* et dans *Mithridate*, il dit lui-même avec quel succès :

> « L'effet produit par moi dans les rôles tragiques
> Semblait me destiner à l'emploi des comiques. »

Il comprit sa véritable vocation et se tourna vers la comédie. Engagé aux Variétés, en 1817, il remplit des rôles d'amoureux, dans lesquels il fut peu goûté. Mais son engagement au Vaudeville, en 1827, inaugura une longue période de succès. Avec Lepeintre jeune, il suffit à la vogue du théâtre. *Mlle Marguerite*, *M. Galochard*, *le Mari de la dame de chœurs*, *l'Humoriste*, *les Cabinets particuliers*, *les Gants jaunes*, *le Poltron*, *Passé minuit*, *l'Homme blasé*, etc., établirent à jamais sa réputation. Il quitta cependant le Vaudeville pour entrer au Gymnase, dont les traditions correctes gênèrent son talent. Il revint au Vaudeville, et n'en sortit que pour retourner aux Variétés. Il a quitté encore une fois ce théâtre, en 1856, pour passer au Palais-Royal, où il a abordé les pères nobles avec moins de succès que les rôles à caractère. Arnal amuse par une sorte d'excentricité niaise, très-originale. On lui trouve plus de naturel que de variété.

Il cultive la poésie : outre son *Épître à Bouffé* (1840, in-8), qui, avec des détails piquants, renferme de beaux sentiments exprimés en beaux vers, on cite de lui : *les Gendarmes*, poëme épice en deux chants (1826, in-32, 3ᵉ édit., 1829, avec ce faux titre : *Chefs-d'œuvre d'Odry*) ; *les Acteurs et les prêtres*, boutade en vers, suivie de notes (1831, in-8). On lui attribue aussi un conte érotique, *la Planche à bouteilles*.

ARNAULT (Émile-Lucien), littérateur et administrateur français, né à Versailles, le 1ᵉʳ octobre 1787, était fils du poëte tragique et académicien Antoine Arnault, mort en 1834. Son père avait eu pour parrain le comte de Provence, plus tard Louis XVIII ; pour lui, il fut le filleul de Lucien Bonaparte, au patronage duquel il dut un rapide avancement dans la carrière administrative. Après avoir fait ses études à Sainte-Barbe, au prytanée militaire de Saint-Cyr, il suivit les cours de l'École de droit, et fut nommé, dès 1808, auditeur au conseil d'État, et deux ans après, intendant de l'Istrie, dans les provinces illyriennes nouvellement conquises. Au retour des Bourbons, il fut sous-préfet de Châteauroux, pendant les Cent-Jours, préfet de l'Ardèche, et partagea volontairement, en 1815, l'exil de son père. De retour à Paris à la fin de 1818, il se retira peu après en Auvergne, et s'occupa de travaux littéraires jusqu'en 1830. Le gouvernement de Juillet lui confia successivement les préfectures de Saône-et-Loire et de la Meurthe, où son administration n'a laissé que de bons souvenirs. Depuis la révolution de 1848, il est rentré dans la vie privée.

Comme littérateur, M. Lucien Arnault a donné au théâtre un certain nombre de pièces qui, en général, ont eu peu de succès : *Pierre de Portugal*, tragédie (1823) ; *Régulus*, tragédie en trois actes, qui dut une vogue momentanée au jeu de Talma et aux allusions qu'on y chercha pour le grand exilé mort à Sainte-Hélène, 1825 ; *le Dernier jour de Tibère*, tragédie (1828) ; *Catherine de Médicis aux États de Blois*, drame historique en cinq actes (1829) ; *Gustave-Adolphe ou la Bataille de Lutzen*, tragédie (1830) ; *la Conjuration des Pazzi*, et *Pertinax ou les Prétoriens*, tragédies reçues au Théâtre-Français dès 1828, mais dont la seconde seule fut représentée et eut un échec complet.

M. Lucien Arnault a collaboré à *la Renommée*, à *la Minerve*, au *Miroir*, à la *Biographie des*

contemporains de 1824, et à diverses autres publications. Il a été décoré en avril 1846.

ARNAULT (François-Alphonse), acteur et dramaturge français, né en 1819, à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), fut d'abord commis voyageur, et parcourut de 1838 à 1842 les provinces de la Bretagne, de l'Auvergne et du midi; au milieu de 1843, il entra au Conservatoire, dans la classe de Tillet, et sortit deux ans après avec le second prix de tragédie. Pendant une courte apparition sur la scène de l'Odéon, il connut et épousa Mlle Naptal (voy. ci-dessous), avec laquelle il fut jouer quelques mois à Bruxelles. Il revint débuter à l'Ambigu en octobre 1846, et y compta une vingtaine de créations originales. Il a également créé quelques rôles à la Porte-Saint-Martin, et a appartenu à la Gaîté de 1852 à 1857. A la fin de cette dernière année, il a accepté, ainsi que Mme Arnault, les propositions qui lui ont été faites pour Saint-Pétersbourg.

Comme auteur dramatique, M. Alphonse Arnault a donné, en 1846, *Chatterton mourant*, un acte en vers, à l'Odéon; et depuis, toujours en collaboration avec M. Louis Judicis, *les Pâques véronaises*, drame en quatre actes (Odéon, 1848); *Sur la gouttière*, vaudeville en un acte; *Constantinople*, grande pièce en cinq actes (1853, Cirque Impérial), et sur la scène de la Gaîté, en 1853, *les Cosaques*, drame en neuf tableaux, qui a dû à son titre d'actualité un des plus complets succès de ces dernières années, et *les Aventures de Mandrin* (23 mai 1856).

Le frère aîné du précédent, M. Lucien Arnault, né au même lieu, en 1816, est connu comme fondateur et directeur de l'Hippodrome de Paris et des Arènes-Nationales (1850), dont les représentations alternaient avec celles de ce premier établissement, le seul qui ait prospéré. Il a composé pour la vaste scène annexée à son spectacle équestre : *Silistrie*, épisode de la guerre d'Orient (1854), et *la Crimée* (1855), grandes pantomimes militaires avec intermèdes et tableaux successivement modifiés selon le cours des événements.

ARNAULT (Gabrielle-Geneviève Planat, dame), dite Naptal-Arnault, actrice française, femme de l'acteur et auteur dramatique ci-dessus mentionné, est née à Paris, en 1823; elle est fille de J. B. Planat, peintre, acteur et écrivain, qui retoucha le *Don Sanche* de Corneille. Au théâtre, elle a pris le nom de *Naptal*, au moyen d'un léger anagramme. Elève du Conservatoire, pensionnaire, à plusieurs reprises, de la Comédie Française et de l'Odéon, jeune première à Rouen et à Bruxelles, elle se maria, en mai 1846. Elle a depuis accompagné son mari ou interprété ses œuvres et figuré sur les diverses scènes du boulevard, dans des drames à grand spectacle, depuis *les Cosaques* (1853), jusqu'aux *Aventures de Mandrin* (voy. ci-dessus).

ARNDT (Ernest-Maurice), un des poëtes les plus populaires de l'Allemagne, né, le 26 décembre 1769, à Schoritz (île de Rugen), en Prusse, reçut sa première éducation dans la maison de son père, fermier de domaines royaux; il étudia ensuite la théologie aux universités de Greifswald et de Iéna. Plus tard, il renonça à la carrière ecclésiastique et consacra plusieurs années à des études historiques et à des voyages qui eurent pour résultat deux ouvrages : *Voyages à travers l'Allemagne, la Hongrie, l'Italie et la France* (Reisen, etc. Greifswald, 1797-98), et *Voyage à travers la Suède* (Ibid., 1804-1806).

En 1806, il fut nommé professeur d'histoire à l'université de Greifswald. Avant cette époque, il avait encore publié deux autres ouvrages dont le premier, *Histoire de la servitude en Poméranie et à Rugen* (Geschichte der Leibeigenschaft, etc., Greifswald, 1803), lui avait valu des persécutions de la part de la noblesse prussienne, et dont le second, *Germanie et Europe* (Ibid., 1803), était plein d'agressions contre Napoléon, sa politique et la Révolution française. Dans *l'Esprit du temps* qu'il publia ensuite (Geist der Zeit. Altenbourg, 1806, t. I. Berlin, 1813-18, t. II-V), M. Arndt s'élève, au nom de la dignité morale, contre les opinions matérialistes, qui déjà commençaient à avoir cours en Allemagne; il y blâme aussi ce cosmopolitisme idéaliste qui, d'après lui, anéantit la nationalité allemande et est la cause de sa nullité politique. Mais le fond de cet ouvrage est une attaque perpétuelle contre Napoléon, un cri de révolte adressé aux Allemands.

De pareilles sorties n'étaient pas sans danger alors, et après la bataille d'Iéna M. Arndt fut obligé de s'enfuir en Suède. Il revint cependant, sous divers déguisements, déployant une activité extraordinaire dans l'intérêt de la cause allemande, et se rendit, en 1812, en Russie où le celèbre ministre d'État, baron de Stein, l'attacha pendant quelque temps à sa personne. Enfin la guerre de l'indépendance éclata, et Arndt en devint le principal poëte. C'est lui qui, avec Koerner, Schenkendorf et Fouqué, représente le mieux l'enthousiasme allemand de 1812, et, parmi ses poésies qui datent de cette époque, on en cite quelques-unes qui, inspirées par le patriotisme le plus chaleureux, sont de véritables chefs-d'œuvre. Nous ne ferons que mentionner le *Chant funèbre de Schenkendorf*, les *Chants guerriers de Blücher et de Schill*, la pièce commençant par les vers : *Le Dieu qui fit naître le fer ne voulut pas d'esclaves*, enfin *la Patrie de l'Allemand*, le chant le plus populaire de toute l'Allemagne, et qui, en 1848, y devint encore le cri de ralliement du parti démocratique. Ces poésies parurent d'abord sous le titre de *Chants de guerre* (Kriegs und Wehrlieder, 1813-1815); plus tard elles furent réunies au recueil intitulé : *Poésies* (Gedichte, nouvelle édit., Leipsick, 1840, 2e édit., 1843. Nouveau choix, 1850).

Après la guerre, le rôle de M. Arndt perdit de son importance. Il s'établit alors dans les provinces rhénanes, épousa la sœur du philosophe Schleiermacher, et fut nommé, en 1818, professeur d'histoire à l'université de Bonn. Mais, dès l'année suivante, il fut avec tant d'autres hommes honorables, victime des persécutions que les souverains allemands, raffermis désormais sur leurs trônes, exercèrent contre le parti libéral. Quoique acquitté d'une accusation, fondée sur un prétexte futile, M. Arndt fut suspendu de ses fonctions de professeur et ne fut réintegré que lors de l'avénement au trône du roi actuel de Prusse.

Durant ces vingt ans, il a écrit plusieurs ouvrages politiques et historiques, qui font une partie importante de son œuvre ; nous citerons *le Rhin, fleuve, mais non frontière de l'Allemagne* (der Rhein, Deutschlands Strom, aber nicht Deutschlands Grenze, 1812); *le Catéchisme du soldat* (1812); *le Ban et l'arrière-ban* (über Landwehr und Landsturm, 1812); *Présent et avenir de l'Allemagne* (Ansichten und Aussichten der deutschen Geschichte, 1814); *Description et histoire des îles écossaises et des Orcades* (Beschreibung und Geschichte der schottlaendischen Inseln und Orkaden. Leipsick 1826); *Chrétien et Turc* (Christliches und Türkisches. Stuttg., 1828); *la Question des Pays-Bas et des provinces rhénanes* (die Frage über die Niederlande und die Rheinlande, 1831);

la Belgique et ce qui lui appartient (Belgien und was daran hangt. Leips. 1834); *Histoires suédoises sous Gustave III et Gust. IV Adolphe* (Schwedische Geschichten, etc., Ibid., 1839). *Souvenirs de ma vie* (Erinnerungen aus dem aeussern Leben, Ibid., 1840. 3 édit. 1842); *la Gymnastique* (das Turnwesen. 1842); *Essai d'histoire comparée* (Versuch in vergleichenden Vœlkergeschichten, Ibid., 1843, 2ᵉ éd. 1844); *Écrits adressés à mes chers Allemands* (Schriften an und fur seine lieben Deutschen, Ibid., 1845, 3 vol.), ouvrage qui a été complété, en 1855, par un 4ᵉ volume et qui contient un choix des meilleurs articles et brochures de l'auteur; *Voyages sur le Rhin et sur l'Aar* (Rhein und Ahrwanderungen, Bonn, 1849).

Après la révolution de 1848, M. Arndt fut envoyé, comme député des provinces rhénanes, à l'Assemblée nationale de Francfort. Une démonstration touchante, analogue aux démonstrations dont le nom de Béranger était l'objet en France, l'y attendait. Dans sa seconde séance la chambre lui vota des hommages publics, et, lors de son entrée, il fut salué solennellement par toute l'assemblée. Son activité parlementaire ne répondit pas à tant de popularité. Au lieu de se ranger du côté du parti appelé *grand germanique* (grossdeutsch) qui voulait réunir toute l'Allemagne sous un gouvernement unique, M. Arndt vota avec le parti qui soutenait les droits héréditaires des divers princes de l'Allemagne. Ses amis ont essayé d'établir la logique d'une pareille conduite, mais le parti démocratique a reproché à l'auteur du chant patriotique allemand, d'avoir abandonné le drapeau qu'il avait arboré lui-même. Il quitta l'assemblée, avec le parti Gagern, le 21 mai 1849.

Depuis, M. Arndt a encore publié : *Souvenirs de l'Eglise de Saint Paul* (Blaetter der Erinnerung um und aus der Paulskirche, Leipsick, 1849), ayant rapport au séjour de l'auteur à Francfort; *Pro populo germanico* (Berlin, 1854), enfin un dernier recueil de *Poésies* intitulé : *Geistliche Lieder* (Berlin, 1855). Il a continué encore, longtemps après 1849, à publier des brochures politiques et divers écrits inspirés d'un ardent patriotisme. Un de ses derniers appels au peuple allemand finit par cette devise qui semble résumer sa longue carrière: *De cœlo et patria nunquam desperandum.*

ARNDTS (Louis), jurisconsulte allemand, né à Arnsberg en Prusse, le 19 août 1805, appartient à une famille dont les membres ont occupé depuis plusieurs générations des places élevées dans la magistrature. Il étudia le droit aux universités de Bonn, de Heidelberg et de Berlin, passa son examen de docteur, en 1825, devint agrégé à la faculté de droit de Bonn, en 1826, et y fut nommé professeur extraordinaire, en 1837, et professeur ordinaire, en 1839. Mais, à cette dernière date, l'université de Munich lui ayant offert une chaire de droit, il l'accepta. Il réside depuis dans cette ville, où ses cours et ses ouvrages lui ont acquis une solide réputation.

S'occupant à la fois de droit romain et de droit civil, M. Arndts a publié, entre autres ouvrages, un *Manuel des Pandectes* (Lehrbuch der Pandecten), et un *Traité sur diverses parties du droit civil et de la procédure civile* (Beitraege zu verschiedenen Lehren des Civilrechts und Ci ilprocesses, Bonn, 1837), etc. Il a collaboré à plusieurs revues de jurisprudence, et au *Lexicon de droit* (Rechtslexicon) de Weiske. Pendant un voyage en Italie (1834-1835), il collationna le manuscrit farnésien du Festus, et le célèbre Otfried Müller se servit utilement de ce travail pour son ouvrage *De significatione verborum* (Gœttingue, 1839).

De 1844 à 1847, M. Arndts fut membre de la commission législative de Bavière, et, en 1848, député de la ville de Straubing à l'Assemblée nationale de Francfort. Appartenant au parti constitutionnel qui voulait, comme la gauche, fonder la grandeur de l'Allemagne sur son unité, il quitta l'assemblée en même temps que MM. Gagern, Dalhmann, Beseler, Waitz, Mathy, etc., lorsque sa cause lui parut perdue (21 mai 1849). La retraite de ces députés fut la fin de l'Assemblée de Francfort, qui, réduite à 230 membres appartenant exclusivement à la gauche, passa, huit jours plus tard, à Stuttgart, après la session de l'église de Saint-Paul.

Il a été traduit récemment en français par M. Minet, un discours prononcé par M. Arndts devant les étudiants de Munich le 13 janvier 1855 (Munich, 1855).

ARNIM (Elisabeth, comtesse D'), femme de lettres allemande, est née à Francfort-sur-le-Mein, en 1785. Plus connue sous le nom de *Bettina*, diminutif allemand d'Elisabeth, elle a été surnommée aussi pendant longtemps *l'Enfant* (das Kind). Elle était sœur du poëte Clemens Brentano, et elle devint la femme du célèbre écrivain Ludwig Achim d'Arnim, mort le 21 janvier 1831. Sa jeunesse se passa au couvent, ou chez des parents, à Offenbach, à Marburg et à Francfort. Il est assez difficile de donner une idée du caractère original de Mme d'Arnim, et de la réputation particulière qu'elle s'est faite en Allemagne. On a longtemps raconté d'elle une foule de traits incroyables, et, dans tous ces récits, Bettina joue le rôle d'un être étrange et poétique, qui rappelle, dans quelques-unes de ses excentricités, le type de la *femme libre*. Ce caractère se révèle d'ailleurs dans ses ouvrages. Elle y raconte elle-même ses impressions et les principaux événements de sa vie : son enthousiasme pour la nature, son adoration pour Gœthe, sa liaison avec Beethoven, son amitié pour la malheureuse Mlle de Günderode, son mariage avec Arnim, etc., etc.

Son livre le plus curieux est la *Correspondance de Gœthe avec une enfant* (Gœthes Briefwechsel mit einem Kinde, Berlin, 1835, 3 vol.), qu'elle a traduit elle-même en anglais. Les deux premiers volumes contiennent sa correspondance avec Gœthe et avec la mère du poëte, *madame la Conseillère* (Frau Rath); le troisième est consacré au *Journal de Bettina* (Tagebuch). Cette correspondance commence au mois de mars 1807, lorsque Bettina n'était déjà plus une enfant, et que Gœthe était sexagénaire. Le plus pompeux lyrisme s'unit, dans ses lettres, à des reflexions tantôt excentriques, tantôt profondes. Le style n'a rien de fixe, il attire et repousse, et des expressions méridionales charment et déplaisent tour à tour. On y rencontre des portraits de personnages connus, peut-être plus piquants que fidèles. Certaines lettres d'elle se retrouvent sous forme de sonnets dans les poésies de Gœthe; et l'on ne sait si c'est le poëte qui a mis en vers la prose de son amie, ou la femme de lettres qui a traduit en prose les poésies de Gœthe. Ce qui prouve toutefois à quel point les pensées de Bettina prêtent à la paraphrase poetique, c'est que le professeur Daumer (voy. ce nom) a publié toute une collection de poesies sous le titre : *Poëmes de Bettina, tirés de la correspondance de Gœthe avec une enfant* (Bettina's Gedichte aus Gœthes Briefwechsel mit einem kinde, Nürnberg, 1837). Toutes les pensées de ce recueil appartiennent à Mme d'Arnim.

Un autre ouvrage de celle-ci, *la Günderode*

(Grünberg et Berlin, 2 vol., 1840), contient sa correspondance avec cette femme, qui chercha dans le suicide une fin si tragique à son amour pour le philologue Creuzer. Ce livre a un charmant caractère idyllique; mais on y a relevé plusieurs anachronismes qui font croire que les événements les plus poétiques dont elle parle, ne sont que des artifices de composition. A l'époque où elle publiait ces lettres, Mme d'Arnim était à Berlin, et s'y faisait remarquer par l'activité philanthropique avec laquelle elle s'occupait de l'amélioration du sort des classes pauvres. Elle écrivit, dans cette pensée, un livre hardi, qu'elle eut la prudence de dédier au roi de Prusse, en l'intitulant : *Ce livre appartient au roi* (Dies Buch gehœrt dem Kœnige, Berlin, 2 vol., 1843). *Ilius Pamphilius et Ambrosie* (Berlin, 1848, 2 vol.), contenant une correspondance entre Mme d'Arnim et le grand industriel Nathusius, est un ouvrage du même genre, et tous deux jettent sur certaines conditions sociales une vive lumière.

La dernière publication faite par Mme d'Arnim est celle des lettres de son frère, Clemens Brentano, sous ce titre assez étrange : *Couronne printanière de Clément Brentano, tressée à sa mémoire avec ses lettres de jeunesse et selon ses propres souhaits exprimés par écrit*. On ne sait trop jusqu'à quel point Mme d'Arnim a mêlé dans cette publication le rôle d'éditeur et le rôle d'auteur, car, quoique septuagénaire, elle est encore, à beaucoup d'égards, *Bettina*, *l'enfant*, et probablement elle gardera jusqu'au tombeau sa jeunesse d'esprit.

ARNOLD (Mathew), poëte anglais, est né en 1822. Fils du célèbre docteur Arnold, qui, de 1828 à 1841, régénéra l'enseignement en Angleterre, il fut nourri des meilleures études classiques, et remporta, en 1843, le grand prix de poésie d'Oxford. Inspiré par Shelley, dont il représente les idées philosophiques et l'aspiration incessante vers l'idéal, il publia, vers 1847, un poëme, *Empédocle sur l'Etna* (Londres, 1 vol.), qui est une paraphrase brillante des doctrines du panthéisme. Peu de temps après, lord Lansdowne, protecteur éclairé des jeunes talents, le nomma à un emploi d'inspecteur des écoles de l'*Education-Board*. Son second ouvrage, *Poems* (Londres, 1853), est précédé d'une remarquable préface, dans laquelle il part du principe qu'en dehors des Grecs rien n'est grand. Imitateur scrupuleux des anciens, dans les légendes poétiques de *Sohrab et Rustuns*, de *Tristram et Iseult*, il raconte sobrement, à grands traits, presque sans détails. Cependant, bien qu'il proscrive le lyrisme en poésie, il a de l'harmonie, de beaux effets dramatiques, et surtout de l'éclat dans le style et un heureux arrangement de mots.

ARNOLD (rév. Thomas), théologien anglais, né le 13 juin 1795, entra, de bonne heure, dans les ordres, et remplit, depuis 1828, les fonctions de ministre protestant. Écrivain aussi laborieux qu'instruit, il a publié un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels nous citerons une édition estimée de *Thucydide* (1830-1835) avec notes et cartes; une *Histoire romaine* (1838-1842, 3 vol.), qui s'étend jusqu'à la seconde guerre punique; des articles historiques sur Sylla, César, Auguste et Trajan, insérés dans l'*Encyclopédie métropolitaine;* plusieurs volumes de *Sermons*, et les *Principes pour servir de base à une réforme de l'Église* (Principes, etc., 1833), qui ont eu pour complément les *Lettres aux travailleurs de Sheffield* (Letters to the labouring classes, 1834.) En 1846, il a commencé une série d'éditions grecques et latines à l'usage des classes.

ARNOLDI (Wilhelm), prélat catholique allemand, évêque de Trèves, est né le 4 janvier 1798 à Baden (district de Trèves), en Prusse. Il reçut les ordres, le 17 mars 1825, et devint professeur de langues orientales et d'éloquence sacrée au grand séminaire de Trèves; mais sa santé, compromise par les travaux, le força à quitter cette place. Il fut nommé curé de Laufeld, et, en 1830, chanoine à Wisslich. Ses prédications et les traductions allemandes des *Homélies de saint Chrysostome* et du *livre du Sacerdoce*, lui valurent bientôt un nouvel avancement. Il devint chanoine à Trèves, se fit remarquer par ses prédications à la cathédrale, et fut élevé, en 1839, au siége épiscopal qui se trouvait vacant depuis quelques années. C'était au moment où les catholiques orthodoxes s'agitaient sur la question des mariages mixtes. M. Arnoldi était leur ardent champion, et le gouvernement prussien refusa énergiquement de le reconnaître. Le prélat envoya à diverses reprises sa démission, que la cour de Rome accepta enfin, le 9 février 1842. Le chapitre de Trèves le proposa de nouveau, le 21 juin de la même année, au choix de la cour de Rome, et l'État ne mit plus d'obstacle à son installation (18 septembre 1842). M. Arnoldi continua de combattre pour l'indépendance absolue de l'Église, et refusa de prêter le serment exigé par le gouvernement prussien. Il réforma le grand séminaire de Trèves, fonda un petit séminaire, et déploya en tout la plus grande activité pour le triomphe de ses maximes. Il excita à la fois un vif enthousiasme et de grandes rumeurs, en donnant le spectacle solennel, à Trèves, de la robe sans couture du Christ (1844). Cette exposition, qui provoqua le pèlerinage d'un million et demi de catholiques allemands, accueillie avec tant de faveur par les catholiques et avec tant de moqueries ou de colère par les protestants, fut l'occasion d'une des publications du curé Ronge (voy. ce nom).

ARNOTT (Archibald), médecin écossais, est né en 1771, dans le comté de Dumfries. Après avoir été reçu chirurgien, il entra au service militaire, vers 1795, et prit part aux expéditions d'Égypte, de Calabre, de Hollande, puis aux campagnes de la péninsule, et se retira en 1826. Il était attaché au 20e régiment de ligne qui tint garnison à Sainte-Hélène, lorsqu'il fut appelé en consultation par Napoléon à sa résidence de Longwood. Son instruction, la franchise de son caractère, sa conduite digne et loyale, lui attirèrent, de la part de l'illustre malade, une confiance qu'un commerce presque journalier ne fit qu'accroître.

Peu de temps avant son agonie, l'empereur donna au docteur Arnott un témoignage signalé de son estime. Prenant une belle tabatière d'or placée près de lui, il rassembla ses forces qui lui manquaient déjà, grava, avec la pointe d'un canif et d'une main encore ferme, un N majuscule sur le couvercle, et en fit présent au docteur. Ce dernier l'assista à ses derniers moments et lui tint la main droite. Il a publié sur la dernière maladie, la mort et l'autopsie de Napoléon (*an account of the last illness, decease and* post mortem *appearances of Napoleon*, Édimbourg, 1822), un récit fort exact qui s'éloigne, en quelques points, de celui d'O'Meara et d'Antommarchi. Le docteur Arnott figura sur le testament impérial pour un legs de 12 000 francs; mais ce qui est moins connu, c'est que le gouvernement anglais lui accorda spontanément une somme de 500 liv. (12 500 fr.), pour honorer et approuver à la fois la conduite qu'il avait tenue. Il est mort à sa résidence de Kirkconnel-hall (Dumfries), le 6 juillet 1855.

ARNOULD (Edmond-Nicolas), littérateur français, né à Dieuze (Meurthe), le 18 mars 1811, fit dans cette ville des études imparfaites qu'il sut compléter plus tard par son travail personnel. Successivement maître d'études à Sarreguemines et à Nancy, régent à Dieuze (1831-36), chargé de cours à Auch, à Tours et à Angers, il fut reçu agrégé en 1841, docteur l'année suivante, et professa la rhétorique au collége d'Angers. Après avoir suppléé M. Génin dans sa chaire de littérature française, à la Faculté de Strasbourg (1843-45), il fut nommé professeur de littérature étrangère à Poitiers, lors de la création de cette chaire, et, en 1853, délégué à Paris dans la chaire d'Ozanam, dont il devint titulaire le 1er juillet 1856.

On a de M. Arnould : ses thèses *Sur la comédie d'Aristophane* et *de Plotio Menandri* (1842, in-8); *Georges Dalton*, drame en vers, en cinq actes, joué à l'Odéon, en 1846 et imprimé à Poitiers; *De l'invention originale* (1849, in-8), ouvrage couronné par l'Académie française; *Essai d'une théorie du style* (1851, in-8); *Influence de la littérature italienne sur la littérature française* (1852, in-8), mémoire qui a partagé le prix avec M. Rathery, etc. Il a en outre traduit, dans la collection Nisard, les quatre premiers livres de la *Thébaïde*.

ARNOUX (Jean-R....-Claude), ingénieur français, né au Cateau (Nord), le 16 décembre 1792, fut admis, en 1811, à l'École polytechnique, d'où il passa, l'année suivante, à l'artillerie de terre, en qualité de sous-lieutenant. Démissionnaire, le 16 juillet 1816, il entra dans le génie civil, fut quelque temps attaché à l'enseignement scientifique de l'École centrale et devint administrateur des ateliers des messageries générales. C'est à lui qu'est due l'invention des *trains articulés* destinés à parcourir à grande vitesse des courbes de très-petit rayon. Grâce à ce système, qui lui valut, en 1839, le grand prix de mécanique de l'Institut, M. Arnoux a pu franchir, par des développements en lacets, le coteau sur le sommet duquel est assis la ville de Sceaux. Ces lacets ont des courbes de 50 et même de 30 mètres de rayon; à chacun des points extrêmes, la voie unique se recourbe sur elle-même, suivant une espèce de *raquette* raccordée avec une gare circulaire de 25 mètres. Le chemin de fer de Paris à Sceaux, concédé directement à l'inventeur, pour cinquante années, par ordonnance du 6 septembre 1844, a été inauguré le 7 juin 1846. M. Arnoux est aussi l'inventeur du transbordement et du transport des diligences sur les chemins de fer. Administrateur du chemin de Strasbourg, de 1845 à 1852, il est, depuis 1856, directeur de la compagnie générale des voitures parisiennes.

On a de lui des brochures relatives aux chemins de fer, entre autres : *Système de voitures pour chemins de fer de toute courbure* (1838, in-4).

ARONDEAU (Jean), statisticien français, né en 1802 à Marthon (Charente), remplit au ministère de la justice les fonctions de chef de bureau. C'est lui qui, depuis 1826, publie annuellement, d'après les documents officiels, ces remarquables *Comptes rendus de la justice criminelle, civile et commerciale en France* (Imprimerie impériale, in-4), précieux monument de statistique, où une foule de tableaux ingénieusement combinés présentent la criminalité, en France, sous tous ses aspects, et la considérant selon les âges, les sexes, la contrée, les professions, le degré d'instruction, en font ressortir la marche régulière et toutes les lois.

AROUX (Eugène), littérateur français, ancien magistrat et député, est né à Rouen le 21 octobre 1793. Inscrit, en 1815, au barreau de sa ville natale, il se rangea dans l'opposition libérale et contribua au triomphe du libéralisme en 1830. Nommé procureur du roi, il fut destitué en 1832, pour avoir fait déclarer par le tribunal de Rouen que la présence officielle d'une autorité constituée à une cérémonie religieuse était illégale, comme tendant à établir une religion d'État. De 1831 à 1837, il représenta à la Chambre des Députés le collége *extra muros* de Dieppe, et fit partie de plusieurs commissions, entre autres de celle qui prépara la loi de 1835 sur les chemins vicinaux.

M. Aroux a publié plusieurs traductions en vers : *Les amours des anges*, de Thomas Moore (1829); *le Paradis perdu*, de Milton (1842); *la Divine Comédie*, de Dante (1842). Il a traduit aussi, en collaboration avec M. Léopardi, l'*Histoire universelle*, de M. Cantu (1843-1850, 20 vol. in-8). On a de lui un ouvrage singulier, *Dante hérétique, socialiste et révolutionnaire* (1853, in-8), où, avec force citations et des rapprochements spécieux, il parvient à attribuer à Dante un caractère bien différent de celui que lui a prêté Ozanam; l'auteur donne à son ouvrage ce second titre : *Révélations d'un catholique*.

ARRIGHI. Voy. PADOUE (duc DE).

ARRIVABENE (Jean), économiste italien, est né à Mantoue en 1801. Elevé au lycée de sa ville natale, il complétait lui-même son éducation par des études assidues, quand il fut jeté en prison, à Venise, en 1821, pour n'avoir pas dénoncé Silvio Pellico. Il y resta sept mois. De nouvelles persécutions le forcèrent à s'expatrier. Il passa en France, puis en Angleterre. Le 21 janvier 1824, il était condamné à mort par contumace. S'étant établi en Belgique, en 1827, il n'obtint de l'Autriche son émigration légale qu'en 1838. En 1840, il fut naturalisé Belge.

M. Arrivabene s'est particulièrement occupé de la question de l'amélioration du sort des ouvriers. Outre un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des économistes* de Paris, il a publié : *Sur les Sociétés de bienfaisance* (Londres et Lugano, 1828, 1832, 2 vol.); *Des moyens les plus propres à améliorer le sort des ouvriers* (Lugano, 1832); *Situation économique de la Belgique* (Bruxelles, 1843). Il a traduit en italien les *Principes d'économie*, de Mill (Lugano, 1833); et, en français, les *Principes fondamentaux de l'économie politique*, de Sénior (Paris, 1836).

ARSAKIS (Apostolos), savant médecin grec, né en Épire (1789), fut amené encore enfant à Bucharest (Valachie) par ses parents qui fuyaient la tyrannie des Turcs, il fit ses études au collége fondé par les princes grecs. Il alla ensuite étudier la médecine en Allemagne, où il passa plusieurs années. Puis il revint à Bucharest qu'il n'a plus quitté. Ses succès dans l'exercice de sa profession, la variété de ses connaissances, la sûreté de son jugement et l'honorabilité de son caractère lui méritèrent bientôt la considération générale. Choisi pour conseiller intime par le prince Grégoire Ghika, le docteur Arsakis acquit une grande influence. N'oubliant pas son pays natal, il a récemment fait don à la ville d'Athènes d'une somme d'environ 250 000 francs, pour favoriser les progrès de l'éducation. Sa thèse ou *Dissertation inaugurale* : *De piscium cerebro et medulla spinali*, suivie d'une lettre de l'anatomiste Meckal, a été publiée à Halle, en 1813, et a obtenu les honneurs d'une nouvelle édition en Allemagne.

ARSÈNE PAKRADONNI (père), de l'ordre des

Mekhitaristes de Venise, poëte et littérateur arménien, né à Constantinople, vers 1788, de l'ancienne et illustre famille des Pakradonni (Pagratides), fit ses études dans le collége de Saint-Lazare de Venise, reçut les ordres et exerça, pendant près de vingt-cinq ans, les fonctions de professeur dans le même collége. En 1832, il revint à Constantinople pour y réunir les matériaux d'une grande épopée nationale, *Haïg*, à laquelle il travaille depuis cette époque et dont quelques fragments, encore inédits, répandus dans le public, ont causé une grande sensation dans toute l'Arménie. Le père Arsène a publié néanmoins, durant cet intervalle, un grand nombre d'ouvrages, dont les principaux sont : une *Grammaire française arménienne*, un *Traité de versification*, un *Recueil de poésies fugitives;* ces trois ouvrages imprimés à Venise, au couvent de Saint-Lazare; une traduction des *Géorgiques* et de l'*Art poétique* d'Horace, en vers arméniens (Constantinople, 1842). Versé dans les langues et les littératures grecque, latine, italienne, française, turque, le père Arsène a parmi ses compatriotes la réputation de l'arméniste le plus distingué de l'époque.

ARSENNE (Louis-Charles), peintre français, est né à Paris en 1790. Élève de David, il s'adonna à la peinture religieuse et a produit dans ce genre plusieurs compositions qui méritent d'être signalées : *le Débarquement de Saint-Louis à Hyères* (1841), *les Saintes femmes au tombeau du Christ, Jésus au jardin des Oliviers.* On lui doit aussi de grands dessins dont les sujets sont empruntés aux œuvres de Chateaubriant et de Lamartine. M. Arsenne a écrit un ouvrage estimé sur les beaux-arts : *Manuel du peintre et du sculpteur* (1833, 2 vol. in-8), précédé d'une *Notice* intéressante de M. Ferd. Denis sur les manuscrits à miniatures de l'Orient et du moyen âge. Cet artiste est mort en 1855.

ARTARIA (Mathias), peintre allemand, né à Manheim vers 1815, vint de bonne heure commencer ses études à l'Académie de Dusseldorf, et se tourna vers le genre historique. Il a emprunté ses sujets à la nature et à l'histoire du Tyrol, et retracé plusieurs épisodes de la vie d'André Hofer. Parmi ses tableaux, il faut citer surtout un *Engagement entre les Français et les Tyroliens*, les *Tyroliens embusqués tirant sur l'ennemi; Paysans hollandais écoutant leur arrêt de mort.* A la suite d'un voyage en Espagne, M. Artaria exécuta une série de tableaux où sa couleur semble s'être réchauffée au ciel du Midi. Il s'est depuis longtemps fixé dans sa ville natale.

ARTAUD (Nicolas-Louis), littérateur français, né à Paris, le 6 décembre 1794, fit ses études à Sainte-Barbe, fut ensuite élève de l'École normale, et devint, à sa sortie, professeur de seconde à Louis-le-Grand. Quelques articles fournis au *Courrier*, à la *Revue encyclopédique* et autres recueils libéraux le firent mettre en disponibilité vers la fin de la Restauration. Il devint, sous le règne suivant, inspecteur de l'Académie de Paris, inspecteur général des lettres, officier de la Légion d'honneur. En 1840, il eut la mission d'organiser les études en Algérie. M. Artaud est encore aujourd'hui inspecteur général pour l'enseignement secondaire, et membre du Conseil de l'instruction publique.

On a de lui : *Des Grecs et de leur situation actuelle*, au nom du comité grec (1825); *Essai littéraire sur le génie poétique au XIXe siècle* (1825); puis les traductions suivantes : *Chants populaires des frontières méridionales de l'Écosse* de Walter Scott (1826, 4 vol.); *Tragédies de Sophocle* (1827, 3 vol., 4e édit., 1845); *Comédies d'Aristophane* (1830, 6 vol., 4e édit., 1855, 2 vol.); *Tragédies d'Euripide* (1832, 2 vol, 2e édit., 1851). On lui attribue des *Lettres au président de la république*, anonymes, publiées en 1850, sur la nouvelle loi de l'instruction publique.

ARTHUR (T.... S....), romancier américain, né en 1809, près de Newburgh (Orange-County, New-York), reçut à Baltimore une éducation très-imparfaite, qu'il compléta lui-même. Il entra d'abord dans les affaires et alla, en 1833, dans l'Ouest, comme agent d'une compagnie de banque; mais la compagnie ayant fait faillite, il revint à Baltimore, et se fit romancier. A partir de 1841, il est venu s'établir à Philadelphie.

M. Arthur a écrit de nombreuses séries d'ouvrages d'imagination qui, tout en ayant toujours un but moral particulier, renferment des peintures assez vives de la vie et des mœurs américaines. Sans compter tous les romans, esquisses, nouvelles, qu'il a donnés dans les publications à bas prix, il a produit plus de cinquante volumes, dont voici les principaux : *Sketches of life and character* (in-8), *Lumières et ombres de la vie réelle* (Lights and shadows of real life, in-8), *Tales for rich and poor* (6 vol. in-12), *Library for the Household* (12 vol. in-18), *Arthur's juvenile library* (12 vol. in-16), *Tales of married life* (3 vol. in-18), *Tired of house-keeping* (in-12), etc., etc. On a encore de lui quelques précis historiques : *the History of Kentucky* (in-16, Philadelphie, 1852), *of Georgia, of Virginia, of new Jersey*, et quelques écrits dirigés contre l'ivrognerie : *Dix nuits passées dans une taverne* (Ten nights in a barroom (in-12), etc.

ARUNDELL DE WARDOUR (Henry-Bénédict Arundell, onzième baron), pair d'Angleterre, né, en 1787, à Irnham-Hall (comté de Lincoln), descend d'une famille élevée, en 1605, à la pairie héréditaire. En 1834, il a pris à la Chambre des Lords la place de son frère aîné mort sans postérité. Il vote avec le parti libéral. Marié trois fois, en dernier lieu avec la fille de lord Stourton (1838), il a six enfants dont l'aîné, *John-Francis* Arundell est né, en 1831, à Wardour-Castle (comté de Wilts).

ARUNDEL ET SURREY (Henry-Granville-Fitz Alan-Howard, comte d'), homme politique anglais, né, en 1815, à Londres, est le fils aîné du duc de Norfolk (voy. ce nom). Après avoir quelque temps servi dans la brigade des gardes, il entra, en 1837, à la Chambre des Communes, et représenta successivement jusqu'en 1852 les bourgs d'Arundel et de Limerick; ses opinions sont celles d'un libéral modéré. En 1839, il a épousé une fille de l'amiral sir Edmond Lyons.

ARWIDSSON (Adolphe-Iwar), publiciste suédois, est né à Padasjoki, en Finlande, en 1791. Il fit ses études à Abo, et y devint professeur d'histoire en 1821. Un journal politique et littéraire, *Abo morgonblad*, qu'il fonda avec quelques-uns de ses amis, déplut au gouvernement russe pour ses tendances libérales et fut supprimé. Arwidsson ayant continué la lutte dans *la Mnémosyne*, fut destitué et banni de la Finlande (1822). Accueilli en Suède, il y fit diverses publications importantes, une édition complète de Calonius, *Opera omnia* (1830-1833, 3 vol. in 8), une Collection des *Anciens chants populaires de la Suède* (*Svenska fornsanger*, Stockholm, 1834-1842, 3 vol. in-8, avec mélodies), pour faire suite aux collections de Geijer et Afzelius (voy. ce nom) (Stockholm, 1834-

1842, 3 vol. in-8), un *Catalogue des manuscrits islandais de la bibliothèque de Stockholm* et un *Répertoire bibliographique* qui donne de curieux détails sur la littérature suédoise contemporaine.

M. Arwidsson est conservateur de la bibliothèque royale et secrétaire de la Société typographique de Stockholm.

ASCHBACH (Joseph), historien allemand, né à Hœchst (duché de Nassau), le 29 avril 1801, fit ses classes au lycée de Heidelberg et, dans l'intention de se destiner au sacerdoce, étudia la théologie et la philosophie à l'université de cette ville. Quelque temps après, sur les conseils de M. Schlosser, il embrassa la carrière de l'enseignement et s'adonna entièrement aux travaux historiques. Après avoir occupé, à Francfort, une chaire d'histoire (1823), il fut appelé à l'université de Bonn, en 1842, pour remplir les mêmes fonctions.

M. Aschbach s'est principalement occupé des annales de l'Espagne au temps des barbares et des Maures; ses ouvrages comptent au nombre des meilleurs qui aient été faits sur cette époque si troublée : *Histoire des Wisigoths* (Geschichte der West-Gothen, Francfort, 1827); *Histoire des Ommeyades en Espagne* (Geschichte der Ommajaden in Spanien, Francfort, 1830, 2 vol.); *Histoire de l'Espagne et du Portugal sous la domination des Almoravides et des Almohades* (Geschichte Spanien's und Portugal's zur Zeit der Herrschaft der Almoraviden und Almohaden, Francfort, 1833-1837, 2 vol. in-8).

Parmi ses autres écrits, on remarque : *Histoire de l'empereur Sigismond* (Geschichte des Kayser's Sigmund, Hambourg, 1838-1845, 4 vol.); *Histoire des Hérules et des Gépides, pour servir à l'histoire des émigrations germaniques* (Geschichte der Herulen und Gepiden, Ibid., 1835), ouvrage qui se trouve aussi dans le tome VI des *Archives historiques et littéraires* de Schlosser et Bercht; *Histoire des comtes de Wertheim* (Geschichte der Grafen von Wertheim, Ibid., 1843, 2 vol.), œuvre intéressante pour l'intelligence des annales de la Franconie au moyen âge.

On a encore de ce laborieux écrivain, dont les travaux se recommandent par l'exactitude et un soin minutieux, beaucoup de bons articles dans l'*Encyclopédie ecclésiastique* (Kirchen-Lexicon, 1846 et années suivantes), ainsi que dans les *Annales littéraires* de Heidelberg et de Berlin.

ASHBURNHAM (Bertrand *Ashburnham*, quatrième comte D'), pair d'Angleterre, né en 1797, descend d'une famille élevée, en 1689, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de vicomte Saint-Asaph, il le quitta en prenant la place de son père à la Chambre des Lords (1830), où il vote avec le parti conservateur et protectioniste. De son mariage avec miss Baillie (1840) il a sept enfants dont l'aîné, *Bertrand*, vicomte SAINT-ASAPH, est né en 1840.

Son frère, le général ASHBURNHAM (Thomas), né vers 1808, entré, en 1823, au service militaire, fut envoyé aux Indes, prit une part brillante à la campagne du Sutledje et devint, en récompense de sa conduite, aide de camp de la reine (1846). Lieutenant-colonel du 29e régiment de ligne peu de temps après, il fut, en 1854, promu au grade de major-général.

ASHBURTON (William BINGHAM BARING, deuxième baron), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1799, est fils d'un célèbre diplomate à qui, en 1835, fut conférée la noblesse, en même temps que la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il entra, en 1826, à la Chambre des Communes et y représenta depuis, dans les rangs du parti tory, divers bourgs et comtés, jusqu'en 1848, où la mort de son père le fit passer à la Chambre haute. Durant l'administration de sir R. Peel, il fut tour à tour secrétaire du bureau des Indes et payeur général de l'armée (1841-1846). Napoléon III lui a envoyé, en 1855, la croix de commandeur de la Légion d'honneur, pour les services qu'il a rendus à l'industrie internationale, dans les deux expositions universelles de Londres et de Paris. Il fait, depuis 1845, partie du conseil privé. De son mariage avec la fille du comte de Sandwich (1823), il n'a point eu d'enfants et a pour héritier de ses titres son frère Francis BARING (voy. ce nom).

ASOPIOS (Constantin), érudit et littérateur grec, né dans l'Épire, vers 1791, fut au début de sa carrière littéraire, un des principaux collaborateurs du *Mercure littéraire* (ὁ λόγιος Ἑρμῆς), recueil périodique qui exerça une haute influence sur le réveil de la nationalité hellénique; il fut nommé professeur de littérature grecque à l'université de Corfou, nouvellement instituée par lord Guilford, et inséra un grand nombre d'articles dans l'*Anthologie ionienne*. Il passa ensuite à l'université d'Athènes, et se donna tout entier à la composition de ses nombreux ouvrages, parmi lesquels nous nommerons : *Leçons grecques* (Γραικικὰ μαθήματα, Venise, 1818, anonyme); *Abrégé de l'histoire grecque* (Corfou); *Introduction à la syntaxe grecque*, ouvrage volumineux dont l'abrégé sert de base à l'enseignement dans la plupart des écoles grecques dans tout l'Orient; *Introduction à Pindare* (Athènes, 1841, inachevé); *Histoire des lettres grecques* (Athènes, 1851, t. I, in-8).

ASSAKI (Georges), poëte et littérateur moldave, né à Jassy, en 1788, fit ses études dans plusieurs universités d'Allemagne, puis en Italie, et fut reçu, en 1811, membre de l'académie de Rome, sous le nom d'*Alciro*. De retour, l'année suivante, dans son pays, il fut attaché comme rédacteur au département des affaires étrangères. En 1822, il représenta le nouveau gouvernement moldave près la cour de Vienne. Rentré à Jassy, en 1827, il fut appelé à concourir à la rédaction du règlement organique, et se rendit, en qualité de membre du comité, à Saint-Pétersbourg, où l'empereur l'accueillit avec distinction, le décora de l'ordre de Saint-Vladimir et le nomma archiviste de l'État. Vers la même époque, il reçut du sultan les insignes du nichani iftikhar. Depuis cette époque, M. Assaki n'a point cessé de remplir des fonctions publiques importantes; il est, depuis le mois de juillet 1856, directeur au département du culte et de l'instruction publique.

A la fois poëte, historien, littérateur et publiciste, M. Assaki a publié un grand nombre d'écrits parmi lesquels on remarque son *Théâtre*, composé en grande partie de pièces traduites de l'allemand et du français, et dont la plus ancienne remonte à l'année 1817; une *Histoire de Russie* (2 vol. in-8); un volume de *Poésies* en plusieurs langues (2e édit., Jassy, 1854). Il fonda en outre et dirigea plusieurs revues littéraires : l'*Abeille moldave*, le *Glaneur*, l'*Image du monde*, etc. Il est aujourd'hui rédacteur propriétaire de la *Gazette de Moldavie*, journal officiel. En tant qu'écrivain, M. Assaki a été l'Heliade de la Moldavie. Venu, lui aussi, à une époque où l'idiome national s'était altéré par l'effet du temps et la prédominance de la langue grecque dans les principautés, il entreprit de lui rendre son ancien lustre en le purgeant des mots étrangers, par une réforme peut-être un peu trop radicale. Il est considéré

comme l'un des pères de la littérature moderne de la Roumanie.

ASTON (Louise), femme célèbre en Allemagne par l'excentricité de sa vie et ses ouvrages, est née vers 1820, dans les environs de Halberstadt. Elle était fille d'un pasteur qui lui inspira, dès l'enfance, certaines idées d'émancipation. Mariée, fort jeune, avec un riche négociant anglais, elle voulut les mettre en pratique; mais ses tentatives n'aboutirent, après quelques années d'une existence très-malheureuse, qu'à une séparation de corps. Elle vint à Berlin, vers 1846, et se mit à parcourir les rues, portant le costume d'homme et fumant le cigare. La police s'en émut, la fit arrêter; mais on ne put autrement accuser sa conduite. En 1848, elle se lia avec tout ce qu'il y avait d'esprits forts dans Berlin; puis quitta tout à coup cette ville, et alla soigner, avec un grand dévouement, les malades et les blessés dans les hôpitaux du Sleswig-Holstein. En 1851, elle s'est mariée avec le docteur Meier, de Brême, et n'a guère plus fait parler d'elle.

Mme Louise Aston a publié sa profession de foi sous ce titre : *Mon émancipation, mon renvoi et ma justification* (Meine Emancipation, Verweitung, und Rechfertigung, Bruxelles, 1846). On a aussi d'elle plusieurs romans tirés de sa vie : *Scènes de l'existence d'une femme* (Aus dem Leben einer Frau, Hambourg, 1847); *Lydia* (Magdebourg, 1848); *Révolution et contre-révolution* (Manheim, 1849); enfin des poëmes, entre autres : *Roses sauvages* (Wilde Rosen, Berlin, 1846).

ASTON (Sir Arthur INGRAM), diplomate anglais, né à Londres en 1798, appartient à un degré éloigné à la famille du comte de Bristol. Fils d'un colonel, il entra dans la diplomatie après avoir terminé ses études à Oxford. D'abord attaché d'ambassade à Vienne, en 1819, il fut envoyé à Rio de Janeiro (1826) en qualité de secrétaire de légation et passa de là à Paris (1833). De 1840 à 1843, il a rempli auprès de la cour d'Espagne les fonctions de ministre plénipotentiaire, et a reçu, à son retour, la grand'croix du Bain, en récompense de ses efforts pour maintenir en ce pays l'influence anglaise.

ATHOLL (George-Auguste-Frédéric-John MURRAY, 6e duc D'), pair d'Angleterre, né en 1814, est issu d'une illustre famille d'Écosse alliée aux races royales des Tudors, des Plantagenets, des Stuarts et des Bourbons, et élevée, en 1628, à la pairie héréditaire. Son second titre est celui de marquis de Tullibardine. Fils de lord Glenlyon, il servit, en qualité de lieutenant, aux dragons de la garde, se retira, en 1840, et succéda à son oncle, en 1846, à la Chambre haute. Cette même année, il a, pendant quelques mois, rempli la charge de chambellan à la cour; il appartient au parti conservateur. De son mariage avec la fille de H. Drummond (1839), qui est, depuis 1854, dame d'honneur de la reine, il n'a qu'un fils, Charles-John-James-Hugues-Henri, marquis de TULLIBARDINE, né en 1840.

ATTHALIN (Louis-Marie-Jean-Baptiste, baron), général français, est né à Colmar (Haut-Rhin) le 22 juin 1784. Élève de l'École polytechnique (1802), il gagna tous ses grades, dans l'arme du génie qu'il avait choisie. Il venait d'être nommé capitaine, lorsque Napoléon, ayant eu occasion d'apprécier ses talents militaires, l'attacha à sa personne, en qualité d'officier d'ordonnance (14 avril 1811) et le promut, peu de temps après, au grade de colonel (1814). Les états de service de cet officier justifiaient ce brillant avancement : il avait fait, à la grande armée, les campagnes de 1806 et de 1807, celles de 1808 et de 1809, à l'armée de Catalogne; en 1810, il se trouvait au Texel, et, de 1812 à 1815, il accompagnait l'empereur en Russie, en Allemagne, en France, et commandait, en dernier lieu, le génie au blocus de Landau.

Sous la Restauration, le baron Atthalin (il avait reçu ce titre, en 1813, après la bataille de Dresde) remplit, auprès du duc d'Orléans, les fonctions d'aide de camp, que ce dernier lui conserva lorsqu'il eut été appelé au trône. Nommé maréchal de camp, le 12 août 1830, il fut envoyé à Berlin et à Saint-Pétersbourg, avec la mission de notifier aux souverains du nord la volonté du nouveau roi de respecter les traités en maintenant l'indépendance nationale. En 1840, il fut promu au grade de lieutenant général et élevé à la pairie. Depuis la chute et l'exil de la famille d'Orléans, auprès de laquelle il jouissait du plus grand crédit, il s'est complétement tenu à l'écart de la politique. Il est mort au mois de septembre 1856.

M. Atthalin, amateur très-éclairé des beaux-arts, a cultivé lui-même le dessin et l'aquarelle avec distinction; élève du célèbre peintre anglais Daniel, il a publié, en 1819, de belles lithographies dans *l'Ancienne France*, de Charles Nodier et Taylor, et, en 1824, dans *les Antiquités d'Alsace* de MM. de Golbéry et Schweighauser. Plusieurs paysages de sa composition ont fait partie des collections de la famille d'Orléans.

AUBER (Charles), ecclésiastique français, chanoine titulaire de Poitiers et historiographe de ce diocèse, est auteur d'un certain nombre de livres de piété, d'histoires morales et d'un poëme en cinq chants sur *le Sacerdoce catholique en Chine* (1839). Nous citerons à part : une *Table raisonnée des matières contenues dans la première série du* Bulletin monumental (1846, in-8), et une *Histoire de la cathédrale de Poitiers* (1850, 2 vol. in-8 pl.) depuis le IIIe siècle.

AUBER (Théophile-Charles-Emmanuel-Édouard), médecin français, né vers 1805, fit ses études à la Faculté de Paris où il fut reçu docteur en 1831. Mais il n'exerce pas sa profession et s'est consacré à la rédaction d'ouvrages qui la concernent, tels que : *Coup d'œil sur la médecine* (1835), envisagée sous le point de vue philosophique; *Traité de philosophie médicale* (1839, in-8), exposition des vérités générales de la médecine; *Hygiène des femmes nerveuses* (1841); *Traité de la science médicale* (1853, in-8), histoire et principes; *Esprit du vitalisme et de l'organisme* (1855, in-8), examen critique des doctrines enseignées à Paris et à Montpellier, etc. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

AUBER (Daniel-François-Esprit), compositeur français, membre de l'Institut, directeur du Conservatoire, est né à Caen (Calvados), le 29 janvier 1784, pendant un voyage que ses parents, marchands d'estampes à Paris, faisaient dans cette ville. Très-jeune encore, et quoique destiné au commerce, il apprit plusieurs instruments, entre autres le piano, sous le compositeur tyrolien Ladurner, et écrivit quelques romances. A vingt ans, il fut envoyé à Londres pour y apprendre les affaires. Il revint, après la rupture de la paix d'Amiens, rapportant des *Quatuors*. Il écrivit alors les *Concertos pour basse*, publiés sous le nom et dans la manière du violoncelliste Lamare, célèbre virtuose, qui voulait prendre rang parmi les compositeurs et dont la stérilité personnelle était notoire. En même temps, il fit exécuter, sous son nom, au Conservatoire, un concerto de violon qui eut beaucoup de succès,

et dont l'originalité fit concevoir à ses amis de grandes espérances.

M. Auber voulut dès lors aborder la scène lyrique. Il refit la musique d'un vieil opéra comique intitulé *Julie*, et écrivit celle d'un autre libretto dont on ne sait plus même le titre. Ces essais ne furent joués que sur des théâtres de société, notamment chez le prince de Chimay, et ils furent très-applaudis. Sentant, néanmoins, qu'il lui fallait, pour suivre cette voie, des études plus fortes, il s'y livra, sous la direction sévère de Chérubini. Il fut bientôt en état d'écrire divers morceaux de musique religieuse, parmi lesquels on remarqua une messe à quatre voix, dont l'*Agnus Dei* devint plus tard la prière de *la Muette*.

Ce ne fut qu'en 1813 que M. Auber débuta devant le public, à Feydeau, avec un opéra en un acte, *le Séjour militaire*, paroles de Bouilly. Il éprouva un premier échec qui le détourna, pour plusieurs années, d'écrire pour le théâtre. Mais la ruine et la mort de son père le contraignirent à demander plus sérieusement à la musique des moyens d'existence. Il donna des leçons de piano, et voulut affronter, une seconde fois, le jugement du public. En 1819, il donna à l'Opéra-Comique *le Testament* et *les Billets doux*, en un acte, et ne reçut pas un meilleur accueil. On désespérait déjà de son avenir, quand il revint à la charge, au commencement de l'année suivante, et *la Bergère châtelaine*, en trois actes, paroles de Planard, ouvrit enfin la longue série de ses succès. *Emma ou la Promesse imprudente*, en trois actes (1821); *Leicester*, en trois actes (1823), doublement remarquable par la première association des deux noms de MM. Auber et Scribe, désormais inséparables, et par les premières marques de l'influence rossinienne; *la Neige*, en quatre actes (1823), qui a eu d'heureuses reprises; *le Concert à la cour*, en un acte; *Léocadie*, en trois actes (1824); *le Maçon*, en trois actes (1825), qui eut tant de popularité; *le Timide*, en un acte, et *Fiorella*, en trois actes (1825), placèrent M. Auber au rang des compositeurs de l'Opéra-Comique les plus aimés du public.

Il eut bientôt sur la scène du grand Opéra, dans un genre plus élevé, son plus beau triomphe, que ses divers essais dans le même genre n'ont pas soutenu. Le 29 février 1828, *la Muette de Portici*, en cinq actes, paroles de M. Scribe et Germ. Delavigne, prit au répertoire de notre premier théâtre une place qu'elle a gardée, à côté des plus belles œuvres de Rossini ou de Meyerbeer. Une foule de morceaux, l'ouverture, des mélodies, des chœurs, firent aussitôt le tour de l'Europe; un duo surtout, *Amour sacré de la patrie*, devint comme une seconde *Marseillaise*, et, deux ans plus tard, chanté par Nourrit, fut le signal, à Bruxelles, de la révolution du 25 août 1830. M. Auber avait déjà donné au grand Opéra, en 1823, en collaboration avec Hérold, un acte officiel, *Vendôme en Espagne*, à l'occasion du retour du duc d'Angoulême à Paris. Il y a fait représenter, depuis *la Muette*, l'opéra-ballet, *le Dieu et la bayadère*, deux actes (1830), qui réunit Nourrit, Mme Damoreau et Mlle Taglioni; *le Philtre*, en deux actes (1831), qui ne manque ni de mouvement ni d'esprit; *le Serment*, en trois actes (1832); *Gustave III*, en cinq actes (1833), dont le libretto confié d'abord à Rossini présentait, comme *le Serment*, des situations dramatiques au-dessous desquelles resta le musicien; *le Lac des fées*, en cinq actes (1839); *l'Enfant prodigue*, en cinq actes (1850), *Zerline ou la marchande d'oranges*, en trois actes (1851), etc.

Au théâtre de l'Opéra-Comique, son vrai terrain, M. Auber, marchant de succès en succès, a donné, dans le même intervalle : *la Fiancée*, en trois actes (1829); *Fra Diavolo*, en trois actes (1830), une de ses œuvres les plus travaillées; *la Marquise de Brinvilliers*, en trois actes (1831), en collaboration avec Batton, Hérold et Carafa; *Lestocq*, en quatre actes (1834); *le Cheval de bronze*, en trois actes (1835), remanié récemment pour le grand Opéra; *Actéon*, en un acte; *les Chaperons blancs*, en trois actes, et *l'Ambassadrice*, en trois actes (1836), le plus souvent repris peut-être des opéras comiques; *le Domino noir*, en trois actes (1837), pour les adieux au public de Mme Damoreau, *Zanetta*, en trois actes (1840); *les Diamants de la couronne*, en trois actes (1841); *le duc d'Olonne*, en trois actes (1842); *la Part du diable*, en trois actes (1843); *la Sirène*, en trois actes (1844); *la Barcarole*, en trois actes (1845); *Haydée*, en trois actes (1847); *Marco Spada*, en trois actes (1853), pour les débuts de Mlle Duprez; *Jenny Bell*, en trois actes (1855), au moment de l'Exposition universelle; *Manon Lescaut*, en trois actes (1856), une des pièces de l'auteur les moins favorablement accueillies du public et des critiques.

M. Auber est peut-être le plus populaire des musiciens français. On lui a assigné, parmi les compositeurs d'opéras comiques, le même rang qu'à M. Scribe, parmi les vaudevillistes. Seulement, il a prouvé, en faisant *la Muette*, qu'il pouvait s'élever au-dessus du genre qu'il a de préférence cultivé. Il s'y est fait une manière à lui, et dans laquelle il a eu des imitateurs, mais peu ou point de rivaux. Sa musique est, d'ordinaire, légère et facile, presque toujours gracieuse, souvent originale. Il exprime les nuances avec beaucoup de finesse; mais, dans la passion, il manque d'énergie. Aussi fécond que Rossini, il a autant de mouvement et de clarté, mais moins de distinction et de profondeur. Sur la fin de sa longue carrière, il se répète parfois lui-même et sa facilité paraît banale; mais elle ne descend jamais à la trivialité et au plagiat. On lui reproche de négliger l'orchestration, qu'il sacrifie plus volontiers que la mélodie aux entraînements du *far presto*. Enfin, on dit qu'il n'aime pas la musique et qu'affectant pour elle les mêmes dédains que Rossini, il triomphe par la raison seule des dégoûts que le travail de la composition lui inspire.

M. Auber est entré à l'Institut, dans la section des beaux-arts, en remplacement de Gossec, au mois d'avril 1829. Nommé par le roi Louis-Philippe, dès 1830, directeur des concerts de la cour, il a succédé, en 1842, comme directeur du Conservatoire de musique, au savant et laborieux Chérubini, celui peut-être de tous les maîtres modernes auxquels il ressemble le moins. Il est, en outre, directeur de la musique de la chapelle impériale. Chevalier de la Légion d'honneur, en mai 1825, il a été créé commandeur le 29 avril 1847.

AUBERGÉ (Firmin-Louis), ancien représentant du peuple français, né en 1788, à Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne), fut admis à l'École de Fontainebleau, en sortit avec le grade d'officier de cavalerie et fit les campagnes d'Allemagne et de Russie. Il fut plusieurs fois blessé et mérita la décoration qu'il reçut à Moscou. Ayant une main mutilée, il quitta le service, en 1813, et s'établit à Malassis, dans le département de Seine-et-Marne, où il s'occupa de travaux agricoles. Maire de sa commune, président de la Société d'agriculture de Melun, président du comice agricole de Seine-et-Marne, etc., il acquit une influence considérable qu'il mit au service du parti libéral. En 1848, nommé représentant du peuple, le huitième sur neuf, par 19 754 voix, il fit partie du comité de l'agriculture, et vota presque toujours avec la droite. Il ne fut point réélu, le 13 mai 1849, à l'Assemblée législative, où il entra après les élections complémentaires du 8 juin. Il fit partie de la majorité,

mais se prononça contre la politique de l'Elysée, tout en se montrant hostile aux institutions républicaines. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma dans ses travaux agricoles.

AUBERMESNIL (Stanislas-Jules LEMOYNE D'), ancien représentant du peuple français, est né à Dieppe (Seine-Inférieure), le 6 juin 1792. Sous la Restauration, il entra dans la magistrature; révoqué en 1830, il vécut retiré à la campagne pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. Conseiller d'arrondissement de 1836 à 1848, membre du conseil général de la Seine-Inférieure après la révolution de Février, il fut envoyé par 80 000 suffrages à l'Assemblée législative (mars 1849), où il fit partie de la majorité monarchique, jusqu'au coup d'État de décembre 1851.

AUBERT (abbé Marius), ecclésiastique français, né dans le Midi vers 1800, fit ses études théologiques au séminaire d'Avignon, entra dans les ordres et fut quelque temps attaché à la maison des missions de France. On a de lui un grand nombre d'écrits religieux imprimés la plupart à Lyon, tels que divers *Manuels* de morale; une collection de *Mentors* pour tous les âges (1836-1839, 10 vol.), une quinzaine de *Traités* (1844-1846), qui ont pour sujets la divinité de la confession, la présence réelle, l'excellence de la messe, la nécessité d'une religion révélée, etc.; enfin des petits livres édifiants sous des titres mystiques: *la Vertu des chérubins* (1845), *la Clef du ciel* (1847), *le Voyage angélique, ou le Palais de l'amour divin* (1351), *la Guerre sainte* (1855).

AUBERT (Constance JUNOT D'ABRANTÈS, dame), femme de lettres française, est née à Paris le 12 mai 1803. Fille aînée de la duchesse d'Abrantès, elle se forma, de bonne heure, dans le salon tout littéraire que sa mère tint ouvert jusqu'à l'époque de sa mort (1838), et travailla avec elle à plusieurs romans et nouvelles. Mariée à M. Louis Aubert, ancien garde du corps et capitaine d'infanterie retraité, elle n'est connue en littérature que sous le nom de Constance Aubert. Les sujets sur lesquels s'exerce sa plume sont d'ailleurs fort modestes. Elle a fondé, en 1843, les *Abeilles parisiennes*, devenues plus tard les *Abeilles illustrées*, tablettes mensuelles de l'industrie, du commerce et du confortable, auxquelles elle a ajouté à diverses reprises (1849 et suiv.) un petit album sous le titre d'*Étrennes*. Elle a longtemps rédigé le *Bulletin des modes* pour le *Temps*, et donné de plus un certain nombre de courriers et de nouvelles au *Sélam*, à l'*Opale*, au *Salmigondis*; le *Dévouement*, feuilleton de ce dernier recueil, a paru en volume en 1842.

AUBERT (Jean-Ernest), graveur et lithographe français, né à Paris le 11 mai 1824, entra au commencement de 1841 à l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Paul Delaroche et Achille Martinet; il y remporta le grand prix de gravure en 1844, et passa les cinq années d'usage en Italie. Après de sérieux travaux de gravure, exécutés vers cette époque et depuis son retour à Paris, il a abordé la lithographie en 1853, et donné déjà un certain nombre de productions estimées.

Les œuvres les plus connues de M. Ernest Aubert, également dessinateur, sont le *Triomphe de Galathée*, *Héliodore chassé du temple*, la *Vierge à l'œillet*, le *Portrait de Raphaël*, tous sujets de ce dernier peintre copiés à l'aquarelle dans les musées d'Italie, et exposés en 1850 et 1852; la *Princesse Mathilde*, gravée d'après le pastel de M. Eugène Giraud, 1853, et parmi les lithographies: *la Saison des papillons*, *les Orphelins*, d'après M. Hamon, admis à l'Exposition universelle de 1855; la *Galathée* de M. Gleyre; et au Salon de 1857, *le Théâtre Guignol*, *le Dompteur d'amours*, *la Boutique à quatre sous*, d'après M. Hamon, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1857.

AUBERT (Mlle Anaïs), comédienne française, née à Paris en 1802, n'avait pas encore quinze ans lorsque, le 10 novembre 1816, elle débuta au Théâtre-Français dans les rôles d'ingénues. Ayant eu à lutter contre des rivales influentes, elle ne tarda pas à se retirer, pour donner à Londres des représentations fort suivies, reparut quelque temps sur notre première scène et passa une saison au Gymnase. En 1821, elle entra à l'Odéon et y créa avec beaucoup de distinction plusieurs rôles du répertoire moderne, entre autres celui de Juliette dans le drame en vers de Frédéric Soulié (1828). Ce ne fut que dix ans après qu'elle fut admise au Théâtre-Français comme sociétaire, et, malgré son âge, elle y joua constamment les ingénues; elle s'y fit remarquer par un jeu naturel, vrai, élégant, dans les rôles de Chérubin (*Mariage de Figaro*), Richard (*les Enfants d'Édouard*), Victorine (*le Philosophe sans le savoir*), Henriette (*les Femmes savantes*), Agnès (*l'École des Femmes*), Peblo (*Don Juan d'Autriche*), etc. Elle prit sa retraite en 1851.

AUBERT-ROCHE (Louis), médecin français, né vers le commencement de ce siècle, fut reçu docteur à Paris en 1833. Il passa les premières années de sa carrière médicale en Orient, y étudia avec soin la peste et s'occupa des questions qui intéressent l'hygiène, le commerce et la politique internationale. De retour en France en 1839, il publia un ouvrage intitulé: *De la peste et typhus d'Orient, Documents et observations recueillis pendant les années* 1833 *à* 1839, *en Egypte, en Italie, etc., suivis d'un Essai sur le hachisch et son emploi dans le traitement de la peste* (Paris, 1840, in-8). Dans cet ouvrage, M. Aubert déclare que la peste est une maladie sporadique, endémique et épidémique, due à des causes miasmatiques locales ou atmosphériques, que l'hygiène seule peut détruire, et qu'elle n'est nullement contagieuse. D'où il conclut à une réforme dans nos lois sanitaires et à une réduction considérable des quarantaines, qui font perdre à la France une grande partie des avantages de sa position par rapport à l'Orient. Un délai de huit jours lui semble largement suffire pour s'assurer de l'état sanitaire d'un navire, et que toute communication avec les hommes et les choses qu'il apporte, est sans aucun danger. L'auteur a fait tous ses efforts pour amener l'abrogation de mesures surannées, condamnées par l'expérience et par la science, et que l'Angleterre s'est empressée, depuis, d'abandonner. Pour provoquer l'administration, en France, à suivre cet exemple, M. Aubert adressa sur ce sujet des mémoires à l'Institut, à l'Académie, et des pétitions aux Chambres et aux ministres. Il a encore présenté à l'Académie un *Projet d'institution de médecins envoyés en Orient*, qui fut renvoyé par elle au ministre des affaires étrangères. Il a publié aussi, dans les *Annales d'hygiène*, un excellent *Essai sur l'acclimatation des Européens dans les pays chauds*.

AUBERTHIER (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Neuville-sur-Saône, en 1801, et fils d'un tailleur, fut destiné, dès son enfance, à l'industrie. A quatorze ans, il vint à Lyon pour apprendre la fabrication des soieries. Par son intelligence et son activité, il parvint à se créer une position indépendante. Chef d'atelier et tisseur à

la Croix-Rousse, il entra au conseil municipal, en 1846, et bientôt après, il fut nommé premier adjoint au maire. Il conserva ces fonctions après la révolution de Février. Dévoué à la République, mais opposé aux doctrines socialistes, il se présenta comme candidat à l'Assemblée nationale, fut soutenu par les conservateurs et élu le troisième sur quatorze, par 84 644 voix. Membre du comité du travail, il fit partie de la fraction la plus modérée du parti républicain; mais il vota avec la gauche pour les bons hypothécaires, pour la réduction de l'impôt du sel et pour l'abolition de l'impôt des boissons. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

AUBÉRY DU BOULLEY (Prudent-Louis), compositeur français, est né le 9 décembre 1796, à Verneuil (Eure). Après avoir eu son père pour premier maître, il vint perfectionner ses études musicales au Conservatoire de Paris, où il suivit, de 1808 à 1815, les cours de Méhul et de Chérubini. En 1824, il écrivit pour l'Opéra-Comique la partition des *Amants querelleurs*, qui, quoique reçue, ne put être représentée. Forcé par la faiblesse de sa santé de se retirer à la campagne, il consacra ses loisirs à propager parmi les paysans le goût de la musique, et bientôt, grâce à sa persévérance, plusieurs villages de l'Eure eurent des corps de musique militaire ou d'harmonie. Les œuvres de M. Aubéry se composent de sonates, de marches et pas redoublés pour piano, de six quatuors, de sept duos, d'une grande sérénade orchestrée, d'une collection de pièces d'harmonie, de beaucoup de romances, etc. Il a publié en outre une *Grammaire musicale* (1830, in-8) et une brochure sur l'utilité des associations musicales (1839).

AUBRY (Pierre-François-Joseph), ancien représentant du peuple français, est né à Cambrai (Nord), le 8 mai 1789. Petit-fils d'Aubry du Bochet, l'un des constituants de 1789, il a toujours appartenu à l'opposition libérale. Il s'occupa d'abord de travaux industriels et ouvrit des carrières de marbre dans l'arrondissement d'Avesnes. Il fut ensuite notaire pendant douze années. Président de la Société d'agriculture d'Avesnes, il presenta au Conseil général du Nord et au gouvernement plusieurs propositions concernant la réduction de l'impôt sur le sel, l'amélioration des races d'animaux domestiques, l'extension des voies de communication, etc. Il fit un projet de chemin de fer de Valenciennes à Metz, afin de relier Dunkerque à Strasbourg. Nommé ingénieur en chef du cadastre, il dressa, en seize feuilles grand aigle, la carte topographique du département du Tarn-et-Garonne, gravée à Paris en 1840 et 1841. Déjà, en 1837 et 1838, il avait publié divers mémoires intéressants sur le cadastre.

Après la révolution de Février, il fut nommé sous-commissaire du gouvernement provisoire dans l'arrondissement d'Avesnes. Elu représentant du peuple à l'Assemblée nationale par 90 656 voix, il se plaça dans les rangs de la majorité républicaine. Tant que la République parut menacée par les violences des partis extrêmes, il se montra préoccupé avant tout du maintien de l'ordre, et soutint énergiquement la politique du général Cavaignac. Mais, après l'élection du 10 décembre, il ne cessa point de voter avec la gauche, notamment à l'occasion des affaires de Rome : il signa même la mise en accusation du président et de ses ministres. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit à la fois, au sein de la minorité démocratique, la réaction royaliste et les projets de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il vit en dehors de la politique.

AUBRY (les frères), industriels français, après avoir exercé en grand à Mirecourt, dans les Vosges, l'industrie de la dentelle, se sont fixés depuis 1850 à Paris. Déjà remarqués aux expositions particulières de l'industrie et récompensés d'une médaille d'or en 1849, ils ont figuré aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855) et obtenu, à la suite de cette dernière, une médaille de première classe.

M. Felix Aubry père, fondateur et ancien représentant de la maison, a fait partie du tribunal de commerce, ainsi que des jurys des Expositions de Paris, en 1849 et 1855, et de celle de Londres, en 1851. Il a été décoré en octobre 1851. On a sous son nom : *Considérations générales présentées au jury central de l'Exposition de* 1849, *sur les diverses branches de l'industrie de la dentelle* (1849, in-8).

AUBRY-LECOMTE (Hyacinthe-Louis-Victor-Jean-Baptiste), dessinateur-lithographe français, né à Nice en 1797, de parents d'origine française, vint à Paris à la fin de l'Empire, et entra, en 1816, au ministère des finances, où il resta neuf années. Il suivit néanmoins l'atelier de Girodet-Trioson, ainsi que les concours de l'École des beaux-arts, et obtint des médailles, en 1822 et 1823. Il avait exposé pour la première fois, en 1819; il prit part à tous les Salons depuis cette époque, et y envoya une immense collection de près de 200 lithographies, la plupart devenues populaires. Elles reproduisent principalement les œuvres de Girodet, de Gerard et de Prud'hon, ainsi que celles des anciens maîtres.

Nous rappellerons, parmi ses planches les plus remarquables : d'après Raphaël, la *Vierge de S. Sixte*, le *Jésus* de la *Vierge au linge* (1827), l'*Eve* et la *Danse des amours* (1852); la *Joconde* de Léonard de Vinci (1824), une *Jeune fille* du Poussin (1853); d'après Girodet, *Danaé*, *Ariane*, *Érigone* (1824), une *Scène du déluge*, le *Serment des sept chefs*, *l'Amazone*, une *Baigneuse* (1827), la *Belle Elisabeth* (1833), et une nouvelle réduction de *la Danaé* (1839); d'après Gérard, *Corinne au cap Mysène* (1827), *l'Amour et Psyché* (1831), *la Peste de Marseille* (1837); d'après Prud'hon, *l'Enlèvement de Psyché*, *une Famille malheureuse* (1824), *la Soif de l'or* (1845), *l'Étude guidant le Génie*, une *Pensée* (1847), *la Vierge* dite *de Parme* (1848), les *Vendanges*, *les Petits fileurs*, *les Petits dévideurs* (1849), *Marguerite* (1850), et *le Triomphe de Vénus* (1853), commandé par le ministère pour la chalcographie du Louvre : puis divers sujets de Guillon Le Thière et de Dejuinne, la *Pèlerine* de Bonnefond, le *Fleuve Scamandre* de Lancrenon (1827), *la Paix du ménage* de Greuze (1852), la *Druidesse* d'Horace Vernet, la *Francesca et Paolo* de M. Ingres, le *Jardin* de Fauvelet (1853), l'*Ode* de M. Galimard, et bon nombre de dessins d'après nature, entre autres des *Vues* d'Auvergne pour le *Voyage* du baron Taylor, le portrait de son père et le *Rêve de bonheur*, dessiné d'après Mlle Mayer, au château de Compiègne. D'autres portraits estimés, lithographiés d'après les peintres anciens ou modernes, sont ceux du *Roi René*, de *Laurent de Médicis*, des *Enfants de France* (1824), de *Chateaubriant*, *Larrey*, de *Sèze*, de *Mme Pasta*, de *l'impératrice du Brésil*, de *MM. Laval-Montmorency*, *Granger*, *Chatenel* et *Delécluze*.

M. Aubry-Lecomte a obtenu une 2e médaille en 1824, une 1re en 1831, et la décoration en septembre 1849.

AUCKLAND (rév. Robert-John Eden, 3e baron), pair d'Angleterre, évêque de Bath, né en 1799 dans le comté de Kent, est issu d'une fa-

mille irlandaise élevée en 1793 à la pairie héréditaire. Il fit ses classes au collége d'Eton et sa théologie à l'université de Cambridge, reçut, en 1822, l'ordination sacerdotale et exerça son ministère à Eyam, à Hertingfordbury et à Battersea. En 1838, la reine le mit au nombre de ses chapelains ordinaires. Nommé évêque de Sodor et Man en 1847, il prit, en 1849, la place de son frère à la Chambre des Lords et fut transféré, en 1854, au siége épiscopal de Bath, dont le revenu annuel est estimé à 5000 liv. (125 000 fr.). De son mariage avec la fille de F. E. Hart (1825), il a huit enfants, dont l'aîné William-George Eden, né en 1829, a embrassé la carrière diplomatique et a été attaché d'ambassade à Washington, Bruxelles et Stuttgart.

AUDEBRAND (Philibert), journaliste français, né à Paris vers 1812, a été, de 1842 à 1848, attaché, comme sténographe et rédacteur du compte rendu des Chambres, à divers journaux. Après la révolution de Février, il fit la *Physionomie de l'Assemblée nationale*, dans *le Corsaire*, qui fut supprimé à la suite du 2 décembre. On a de lui, en volumes, trois spirituels recueils que M. R. de Rovigo a signés avec lui: *Feuilles volantes*, *Historiettes* et *Menus propos* (1851, 3 v. in-18).

M. Philibert Audebrand a rédigé, depuis 1845, un nombre presque incalculable de chroniques et causeries pour diverses feuilles, et récemment dans la *Gazette de Paris* (1857); les *Souvenirs de la tribune des journalistes*.

AUDIBERT (Louis-François-Hilarion), littérateur français, est né le 27 avril 1797, à Marseille, où son père était avocat. Il y fit ses études, puis vint à Paris et se fit inscrire au barreau. En 1822, il fut attaché au ministère des affaires étrangères, en qualité de secrétaire particulier de Chateaubriant, et il prit part à la rédaction du *Journal des Débats*. Il fut ensuite maître des requêtes au Conseil d'État, en service ordinaire, de 1827 à 1830. Il avait été nommé préfet, en 1829, mais M. de Polignac, en arrivant au pouvoir, avait révoqué sa nomination.

Dans les concours ouverts par la Société des bonnes lettres, il remporta trois fois le prix sur les questions suivantes: 1° *Avantages de la légitimité;* 2° *Influence du christianisme sur les institutions sociales;* 3° *Éloge du duc d'Enghien.* Il a publié en outre: *Fragments d'histoire et nouvelles* (Paris, 1827, in-8); *Mélanges de littérature et d'histoire* (1828, in-8); *Entretien avec Talma* (in-8). M. Audibert est aujourd'hui un des rédacteurs du journal *l'Union*.

AUDIFFRET (Charles-Louis-Gaston, marquis d'), ancien pair de France, sénateur, membre de l'Institut, né à Paris le 10 octobre 1787, descend de l'ancienne famille italienne des Audiffredi, qui s'établit en Provence au XIII° siècle. Après avoir terminé ses études, il entra, en 1805, dans l'administration des finances et fut nommé chef de bureau par M. Mollien (1812), qui voulut récompenser en lui un grand esprit d'ordre joint à une profonde aptitude pour les affaires. En 1814, il accueillit avec empressement le retour des Bourbons, devint chef de division et chevalier de la Légion d'honneur, refusa d'adhérer à l'acte additionnel des Cent-Jours et n'en conserva pas moins sa place. Maître des requêtes au Conseil d'État, en 1817 et conseiller en 1828, il fut, après vingt-cinq ans de travaux administratifs, appelé, le 29 octobre 1829, aux fonctions de président de la Cour des comptes, qu'il occupe encore, et promu, l'année suivante, au rang de commandeur de la Légion d'honneur. Sous Louis-Philippe, il siégea au Luxembourg, en qualité de pair, de 1837 à 1848, et se montra toujours favorable à sa politique. Enfin il a été compris par Louis-Napoléon dans la première promotion de sénateurs, en date du 26 janvier 1852.

On doit à M. d'Audiffret une grande partie des améliorations introduites, depuis 1814, dans le système de la comptabilité publique, et beaucoup de simplifications réalisées dans l'organisation des finances. Il fut chargé par M. de Chabrol, en 1830, d'exposer, dans un rapport, les conséquences de ces mesures d'ordre et d'économie; en 1838 il a présidé à la délibération et à la rédaction du règlement général sur la comptabilité publique, ainsi qu'aux règlements relatifs à chaque ministère. Depuis le 7 octobre 1847, M. d'Audiffret est grand officier de la Légion d'honneur.

Parmi ses travaux, qui se résument surtout dans une foule de rapports, d'instructions, d'arrêtés et d'ordonnances, nous citerons: *Examen des revenus publics* (1839, in-8); *Système financier de la France* (1840, 2 vol. in-8), le meilleur ouvrage que l'on puisse consulter sur l'état actuel des finances françaises; *le Budget* (1841, in-8); *Souvenirs de l'administration de M. de Villèle* (1855, in-8), et plusieurs brochures sur les questions financières à l'ordre du jour. En 1854, on a réimprimé, dans la *Collection des économistes*, un choix des principales publications de M. d'Audiffret (4 vol. in-8).

AUDIGANNE (Amand), avocat et publiciste français, né à Anvers, en 1814, fit à Paris ses études de droit, s'occupa ensuite de questions politiques et débuta, comme écrivain, par des brochures électorales, dès 1838. Il abandonna ce genre de publications, pour aborder, sur l'économie politique et l'industrie, des études en harmonie avec les fonctions auxquelles il fut bientôt appelé. Entré au ministère du commerce, en 1840, il fut placé à la tête du service de l'industrie en 1848. En décembre 1853, il a été nommé, avec M. Chemin-Dupontès, secrétaire de la commission de l'Exposition universelle de 1855, pour la section de l'agriculture et de l'industrie, et attaché, dix-huit mois après, au *Moniteur*, pour les comptes rendus de cette même Exposition. Il a été décoré en 1854.

M. Audiganne a successivement publié: *Monsieur Guizot*, brochure apologétique (1838, in-8); *Histoire électorale de la France depuis la convocation des États généraux de 1789* (1841, in-8); *De la prochaine session des Chambres et du ministère actuel* (id., id.); *l'Industrie française à l'Exposition de 1849* (1850, in-12); *les Ouvriers en famille, ou Entretiens sur les devoirs et les droits du travailleur dans les diverses relations de sa vie laborieuse* (1840, in-8, 4° édit., 1853), ouvrage couronné par l'Académie française et la Société pour l'instruction élémentaire; *les Populations ouvrières et les industries de la France dans le mouvement social du XIX° siècle* (1854, 2 vol. in-18), réunion de fragments publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*, à laquelle il a prêté une active collaboration, et *l'Industrie contemporaine*, livre formé de la série de ses articles insérés au *Moniteur* sur l'Exposition de 1855 (1856, in-8). M. Audiganne a été rédacteur de la *Revue administrative* tome II.

AUDLEY (George-Edward Thicknesse-Touchet, 20° baron), pair d'Angleterre, né en 1817, descend d'une ancienne famille élevée, en 1313, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Touchet, il le quitta en prenant, en 1837, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il n'est pas encore ma-

rié et a pour héritier présomptif son frère, John Touchet, né vers 1819.

AUDOT (Louis-Eustache), littérateur et éditeur français, né à Paris, le 26 février 1783, s'est établi comme libraire depuis plus de quarante ans. Il a publié près de 150 ouvrages, la plupart sur les sciences usuelles, pour lesquelles il a fort souvent réuni les matériaux et indiqué le plan. On lui doit de beaux ouvrages à figures, tels que *l'Italie*, *la Sicile et les îles Ioniennes* (7 vol. in-4), dont les dessins ont été exécutés sous ses yeux dans un long voyage à travers ces contrées; *le Musée de peinture et de sculpture*, reproduisant tous les chefs-d'œuvre du Louvre; *l'OEuvre de Jean Goujon*, etc. Il est auteur du *Langage des fleurs*, sous le nom de Charlotte de La Tour; de *l'Art du menuisier en bâtiments* (1819), de *l'Art de faire des feux d'artifice* (4e édition, 1853), de *la Cuisinière de la ville et de la campagne* (1856, 35e édit.), signés des initiales L. E. A. Il a en outre donné beaucoup d'articles à la *Revue horticole* depuis 1837, ainsi qu'au *Bon Jardinier*.

AUDOUARD (Mathieu-François-Maxence), médecin militaire français, né à Castres, le 29 juillet 1776, et fils d'un pharmacien de cette ville, partit, comme pharmacien, en 1793, pour l'armée des Pyrénées-Orientales. Quatre ans plus tard, il étudia la médecine à Montpellier, s'y fit recevoir docteur, en 1800, avec une thèse *sur le Tétanos*, et vint, en 1804, compléter à Paris son éducation médicale. Suivant les armées de l'Empire, il fut successivement médecin en chef des hôpitaux militaires de Lodi, d'Istrie, de Venise et de Rome, de quelques provinces d'Espagne, et enfin de Kœnisberg, pendant la retraite de Russie. En 1821, il se rendit à Barcelone, où sévissait la fièvre jaune, et, deux ans plus tard, au port du Passage, où il dirigea énergiquement les mesures sanitaires. Son nom fut compris dans la loi d'avril 1822, qui accordait à plusieurs médecins, comme récompense nationale, une pension viagère de 2000 francs, et figura sur la médaille du *Dévouement des médecins français à Barcelone*. Sa dernière mission le conduisit, en 1831, en Afrique, où le choléra ravageait notre armée. Dans tous ces voyages, il a recueilli de nombreuses observations qu'il a consignées dans une foule d'ouvrages et mémoires. Souvent aussi il exprima des idées originales et hardies, qu'une observation plus exacte lui fit ensuite spontanément désavouer.

A l'intérieur de la France, M. Audouard a rempli diverses fonctions. Il a été nommé, en 1819, médecin de l'hôpital de Picpus, succursale du Val-de-Grâce supprimée en 1831. Il refusa à cette époque les places de médecin en chef et de premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille. En 1832, il exerça momentanément la médecine à l'époque du choléra, et mérita la médaille frappée dans cette circonstance. Il prit définitivement sa retraite en 1835, pour se livrer exclusivement à ses travaux. La mort a terminé cette carrière si remplie au commencement de 1856. Décoré sous l'Empire, il a été créé officier de la Légion d'honneur, en janvier 1822. Il était chevalier des ordres de Charles III et de Saint-Ferdinand d'Espagne, et membre titulaire ou honoraire de nombreuses Sociétés.

On a de M. Audouard : *Observations de fièvres intermittentes pernicieuses*, recueillies à l'hôpital militaire français de Rome (1807); *De l'empyème, cure radicale*, etc. (1808); *Nouvelle thérapeutique des fièvres intermittentes* (1812); *Recherches sur la contagion*, *Recherches sur le siége des fièvres intermittentes* (1817 et 1821); *Sur les congestions sanguines de la rate* (1818); *Relation historique et médicale de la fièvre jaune de Barcelone* (1822); *Relation de la fièvre jaune au port du Passage* (1824); *Mémoire sur l'origine et les causes de la fièvre jaune* (1824); *Recueil de mémoires sur le typhus nautique*, etc. (1826); *Histoire du choléra morbus dans l'armée d'Afrique* (1836); *De la morve et du farcin* (1844); *De la traite des noirs* (1849). M. Audouard a, en outre, discuté diverses questions de médecine, surtout celles relatives à la fièvre jaune, dans des articles et mémoires fournis, à différentes époques, aux *Annales* de la Société médicale de Montpellier, dont il était le fondateur, au *Journal des Sciences médicales*, à la *Revue médicale*, au *Moniteur*, etc.

AUERBACH (Berthold), écrivain allemand, né, le 28 février 1812, à Nordstetten, en Wurtemberg, de parents juifs, suivit les cours des universités de Tubingue, Munich et Heidelberg, et y étudia la théologie judaïque, la philosophie et l'histoire (1832-35). Ses études terminées, il se consacra à la littérature, habita successivement Francfort, Mayence, les bords du Rhin, et se fixa, en 1845, dans l'Allemagne septentrionale. Depuis cette époque, il a résidé successivement à Weimar, Leipzig, Breslau, Dresde, etc.

M. Auerbach doit sa réputation aux *Histoires villageoises de la forêt Noire* (Schwarzwalder Dorfgeschichten. Manheim, 1843, 2 vol., 4e édit., 1848. Nouvelle série, 1849), qui eurent un très-grand succès en Allemagne et qui furent traduites en anglais, en hollandais, en suédois et quelques-unes en français. L'auteur a su s'y garder du faux sentimentalisme qui est l'écueil de ce genre; il peint le paysan tel qu'il est, tantôt bon, tantôt mauvais, mais toujours homme, et il trouve en lui un digne sujet d'études psychologiques. Le modèle du genre est *la Femme du professeur* (Die Frau Professorinn), qui parut, en 1848, dans l'annuaire littéraire *Urania*, et plus tard dans la *Nouvelle série d'Histoires de village*. C'est cette petite histoire que Mme Birch-Pfeiffer (voy. ce nom) a transportée, contre la volonté de l'auteur, dans son drame *Village et ville* (Dorf und Stadt) : ce qui donna lieu à leur procès.

On cite encore de ces recueils : *le Maladroit; la Pipe de guerre; Antoine mordu à la joue; Lucifer; les Prisonniers*. Le conteur, restant fidèle à ses anciennces tendances philosophiques et libérales, y montre comment la civilisation pénètre peu à peu jusqu'au fond des villages et change les mœurs et l'esprit de leurs habitants. Il croit que cette invasion produit, en définitive, des résultats salutaires, quoiqu'elle tue l'antique poésie de la vie des champs. Il combat les illusions que les partisans du passé s'efforcent d'entretenir sur un ancien état des choses qui peut nous paraître poétique, comme tout ce qui est lointain et inconnu, mais pendant lequel le paysan restait forcément en dehors du droit et de la civilisation.

On a de M. Auerbach beaucoup d'autres ouvrages : *le Judaïsme et la littérature moderne* (Das Judenthum und die neueste Literatur. Stuttg., 1836); *Spinoza* (Stuttg., 1837, 2 vol.), roman historique qui contient des tableaux très-intéressants de la vie religieuse et sociale des Juifs; *Poëte et commerçant* (Dichter und Kaufmann. Stuttg., 1839, 2 vol.), roman; *le Bourgeois instruit, livre pour la bourgeoisie intelligente* (Der gebildete Bürger, ein Buch für den denkenden Mittelstand. Karlsruhe, 1842); *Littérature et peuple ou Théorie d'une littérature populaire à propos d'une caractéristique de J. P. Hebel* (Schrift und volk. Grundzüge der volksthüml. Li-

teratur, etc.): *Journal à Vienne, depuis Latour jusqu'à Windischgraetz* (Tagebuch aus Wien, etc., Breslau, 1849), ouvrage qui a été traduit en anglais, et dans lequel l'auteur présente les événements politiques de la révolution allemande, au point de vue des démocrates modérés; *Veilles allemandes* (Deutsche Abende. Manheim, 1850), recueil d'histoires et de nouvelles.

M. Auerbach a aussi écrit une tragédie : *André Hofer* (Leipzig, 1850). On lui doit une traduction allemande des *OEuvres complètes de Spinoza* (Stuttg., 1841, 5 vol.), accompagnée d'une biographie critique de ce philosophe. Il a rédigé, de 1845 à 1848, un almanach intitulé : *Le Compère* (Der Gevattersmann), dans lequel il entreprit de populariser des idées claires et vraies sur les affaires publiques.

AUESRPERG (*Charles-Guillaume*-Philippe, prince D'), chef de la maison allemande de ce nom, reçu au collége des princes de l'empire le 28 février 1654, est né le 1er mai 1814. Il a succédé, le 25 janvier 1827, à son père le prince Guillaume, comme possesseur du duché de Goltschée en Carniole, comte-princier de Wels et grand maréchal héréditaire de Carniole et de Windischmark. Il est conseiller intime de l'empereur d'Autriche et grand chambellan héréditaire. Il n'a point eu d'enfants de son mariage avec la comtesse Ernestine de Tolna (18 août 1851). Ses deux frères, *Alexandre*-Guillaume-Théodore, né le 15 avril 1818, et *Adolphe*-Guillaume-Daniel, né le 21 juillet 1821, sont officiers de cavalerie dans l'armée autrichienne. Son cousin germain, le prince *Vincent*-Charles-Joseph, né le 16 juillet 1812, est conseiller intime, chambellan impérial royal, grand maréchal héréditaire du Tyrol, et possesseur des seigneuries allodiales de Nassaberg, Zleb et Tubadl.

AUFAUVRE (Amédée), journaliste français, né vers 1812, est depuis près de vingt ans chargé de la rédaction du *Propagateur de l'Aube*, un des organes du parti démocratique en province. Il a publié à Troyes quelques productions littéraires, telles que : *le Jour de l'an* (1841, in-8), *Fontainebleau* (1850), description historique, et des romans : *une Histoire de chauffeurs* (1853), *les Masques noirs* (1853), *Jean le septembriseur* (1855), etc.

AUFFENBERG (Joseph, vicomte D'), auteur dramatique allemand, est né le 25 août 1798 à Fribourg en Brisgau, d'une famille riche et considérée. Après une jeunesse assez aventureuse, il s'enrôla dans l'armée autrichienne et prit part à la campagne de 1815. La paix étant faite, il quitta le service pour se livrer à la poésie dramatique, vit sa première tragédie refusée par le théâtre de la cour de Vienne, et découragé, redevint soldat, et entra, comme officier dans la garde badoise. Il se mit pourtant bientôt à composer plusieurs autres pièces qui eurent plus de succès, et lui valurent à la fin la place de président de théâtre de la cour de Karlsruhe et le titre de chambellan badois En 1832, il entreprit en Espagne un voyage dont il a raconté les aventures romanesques dans l'ouvrage : *Pèlerinage humoriste à Grenade et Cordoue* (Humoristische Pilgerfahrt nach Granada und Cordava, Leipsick et Stuttg., 1835). De retour en Allemagne, il se fixa à Bade où le grand-duc lui conféra, en 1839, le titre de maréchal de la cour.

M. d'Auffenberg écrit avec une très-grande facilité. Ses *OEuvres complètes* (Saemmtliche Werke, etc.; Wiesbaden, 1843-1847) ne comprennent pas moins de 22 volumes. On remarque surtout son grand poëme dramatique : *Alhambra* (Karlsruhe, 3 vol., 1829-1830). On cite ensuite : *Les Spartiates ou Xerxès en Grèce*, *Louis XI à Péronne*, *la Maison sinistre*, *le Lion de Kurdistan*, *Wallace*, *les Syracusains*, *le sacrifice de Thémistocle*, *les Exilés*, *les Sœurs d'Amiens*, *Fergus Mac Joor*, *l'Aurore boréale de Kasan*, *le Serment du juge*, *le Prophète de Florence*, *la Furie de Tolède*, etc., etc.

AUGER (Hippolyte-Nicolas-Just), littérateur français, est né le 25 mai 1797 à Auxerre, où il fut élevé chez un ancien bénédictin. Placé en 1812 dans une maison de commerce à Paris, il entra deux ans plus tard au service de la Russie, et resta jusqu'en 1817, en qualité de sous-officier des gardes, au régiment d'Ismaïlowski. De retour en France, il se consacra exclusivement à la littérature et publia ses premiers travaux sous le nom de *Saint-Hippolyte;* ce furent des romans : *Marpha* (1818), traduction de Karamsin; *Boris* (1819); *Gabriel Venance* (1820); *Ivan VI* (1824, 3 vol.), épisode des annales moscovites; *Rienzi* (1825, 3 vol.). Plus tard il a écrit dans le même genre : *le Prince*, de Machiavel (1833); *Moralités* (1834); la *Femme du monde* (1837); *Tout pour de l'or* (1839), scènes de mœurs modernes: *Ardotia*, nouvelle russe; *Un roman sans titre* (1846), etc.

Au théâtre, qu'il a abordé sous le pseudonyme de *Gérau*, il a donné quelques pièces qui ont eu du succès, entre autres : *Une séduction* (1832), avec Ancelot; *la Folle* et *Pierre le Grand* (1836), avec Charles Desnoyers; *Pauvre Mère!* (1837), avec Fr. Cornu. Il a écrit seul : *Marcel* (1838), pour la Gaîté; *Précepteur à vingt ans* (1838); *Benoît ou les deux cousins* (1842), etc. Il a eu deux pièces jouées au Théâtre-Français : *Plus de peur que de mal* (1833); et *Un dévouement* (1834). Sa *Physiologie du théâtre* (1839-1840, 5 vol. in-8), est un ouvrage considérable, rédigé avec talent, et comprenant l'histoire littéraire des théâtres de Paris, leur organisation intérieure, les rapports des auteurs et des comédiens, la législation.

On a encore de M. Auger un essai historique sur la *République de Saint-Marin* (1827, in-8); *le Gymnase* (1828, 4 vol.), recueil de morale composé avec M. Hipp. Carnot; *les Mœurs et la loi* (1832), drame en cinq actes et en prose, non représenté, et quelques nouveaux romans, *le Commissionnaire*, *Madame Brice* et *le Roi des petits-maîtres*, imprimés en 1852 dans la *Bibliothèque des romans inédits*. Il a en outre collaboré à *la Mode*, lors de sa fondation, à *l'Européen*, etc.

AUGIER (Guillaume-Victor-Émile), poëte dramatique français, membre de l'Institut, né à Valence (Drôme), le 17 septembre 1820, est petit fils de Pigault-Lebrun dont il a défendu la mémoire dans une lettre qui sert de préface à *la Ciguë*. Après d'excellentes études couronnées par des succès universitaires, il fut sur le point de céder au vœu de sa famille qui le destinait au barreau, mais la passion des vers qui l'avait tourmenté dès le collége, l'emporta, et il présenta au comité du Théâtre-Français une pièce en deux actes, en vers, *la Ciguë*. C'était en 1844. La pièce, que la jeunesse de l'auteur rendait suspecte, fut refusée presque à l'unanimité et portée, par M. Émile Augier au comité de l'Odéon, qui, soit discernement, soit esprit de contradiction, la reçut et la fit jouer. Ce fut un triomphe pour le jeune poëte; sa pièce tint l'affiche près de trois mois, et fit la fortune du théâtre. L'année suivante, la Comédie Française, éclairée par un pareil succès, l'admit dans son répertoire et lui doit encore aujourd'hui de bonnes recettes. *La Ciguë*, qui parut longtemps, et qui est peut-être encore

aujourd'hui la plus parfaite des œuvres de l'auteur, est, sous la forme d'un élégant pastiche des mœurs antiques, une première leçon de morale donnée à l'indifférence égoïste et à la vieillesse prématurée des jeunes gens de notre époque. On y vit, en outre, un commencement de réaction, contre l'empire du romantisme, et, avec plus de raison, un retour calculé vers la comédie de mœurs, écrite en vers.

Recherché dès lors par le comité du Théâtre-Français, M. Augier y présenta l'année suivante une seconde comédie, *un Homme de bien*, en trois actes, en vers, empruntée aux mœurs contemporaines, mais dont la donnée un peu paradoxale effraya les consciences classiques des habitués de la Comédie Française; elle n'eut qu'un demi-succès. L'auteur resta trois ans sans se rappeler à l'attention du public, et ne reparut qu'avec une grande comédie en cinq actes, *l'Aventurière*, donnée au Théâtre-Français en 1848, et qui réussit. L'intrigue en était plus forte que celle de *la Ciguë*, mais le style moins pur, et les caractères, comme dans celle-ci n'offraient guère que ce comique de convention qui semble né des fameuses scènes parallèlement contradictoires du *Dépit amoureux* et dont les poëtes dramatiques contemporains ont tant abusé. On y remarqua aussi un penchant vers cette moralité facile qui donne la récompense à la vertu, ainsi que cette exaltation des mœurs bourgeoises qui devait gagner au poëte tant de sympathies.

L'année suivante parut, sur le même théâtre, *Gabrielle*, comédie en cinq actes, en vers, qui fut, en ce genre, le triomphe de M. Émile Augier. Cette fois, il sacrifiait franchement l'amant au mari et mettait la poésie dans la famille. Le dernier vers est comme la morale et le résumé de toute la pièce :

O père de famille, ô poëte, je t'aime!

L'Académie lui décerna le prix Montyon, que *Gabrielle* partagea avec *la Fille d'Eschyle* de M. Joseph Autran. M. Augier avait, en quelque sorte, créé un genre, et, depuis, plus d'un auteur dramatique s'est plu à rabaisser par le ridicule ces aspirations des natures poétiques, dont les écarts ou l'affectation sont blâmables, mais qui sont peut-être devenues, dans notre temps, respectables par leur rareté même. *Gabrielle*, jouée par Mme Nathalie et par Regnier, dut aux détails meilleurs que l'ensemble, un succès qui est loin d'être épuisé.

Le Joueur de flûte, comédie en un acte, en vers, que M. Émile Augier fit encore représenter en 1850 au Théâtre-Français, parut une imitation de *la Ciguë*, et fut beaucoup moins applaudie que le modèle. En 1852, le poëte, sollicité par Mlle Rachel d'écrire un drame où elle aurait le premier rôle, fit *Diane*, en cinq actes, qui, malgré les efforts de l'actrice, n'eut que peu de succès. On reprocha à M. Émile Augier d'avoir fait reposer toute l'action de sa pièce sur ce fameux édit des duels, dont Victor Hugo s'était déjà servi dans *Marion Delorme*, d'avoir rapetissé son sujet en sacrifiant le rôle du frère à celui de Mlle Rachel, et surtout d'avoir méconnu le caractère historique de Richelieu. On lui conseilla de revenir à la comédie. Il y revint dès l'année suivante avec une grande pièce en cinq actes, en prose, *la Pierre de touche*, à laquelle avait collaboré M. Jules Sandeau, et qui devint pour l'auteur le point de départ d'un autre ordre de succès. En effet, la même année (1853), il donna au Gymnase *Philiberte*, comédie en trois actes, en vers, charmante pièce de genre, où la grâce des détails supplée au vide de l'intrigue, et qui fit, par le succès, une sorte de concurrence à *l'Honneur et l'argent* de M. Ponsard.

Toutefois, depuis cette époque, M. Émile Augier parut abandonner ce genre ingénieux et spirituel pour la comédie plus émouvante d'intrigue et d'observation contemporaines. Il donna, en 1853, au Vaudeville, *le Mariage d'Olympe*, qui lui fut reproché comme une concession au genre inauguré par *la Dame aux camélias*; puis, au Gymnase, en collaboration avec M. Jules Sandeau, *le Gendre de M. Poirier*, comédie en quatre actes, en prose, qui passe généralement aujourd'hui pour la plus forte de ses pièces. Il a su y entre-choquer, avec une grande verve comique, les travers de la noblesse vaniteuse et ruinée et les ridicules mesquins de la bourgeoisie enrichie. Il semble toutefois avoir voulu laisser encore l'avantage à cette dernière, si l'on en croit le premier titre qu'il avait d'abord donné à sa pièce : *la Revanche de Georges Dandin*. Depuis, il a fait représenter au Gymnase *Ceinture dorée*, comédie en trois actes, en prose (1855), dont il reconnaît la demi-paternité à M. Édouard Foussier. Il faut encore citer deux pièces auxquelles il a pris part avec MM. Sandeau et Alfred de Musset, *la Chasse au roman* et *l'Habit vert*, ainsi qu'un opéra, *Sapho*, dont M. Gounod a composé la musique. Aujourd'hui, M. Augier fait répéter, à l'Odéon, une nouvelle comédie en cinq actes et en vers, *la Jeunesse*, dont les situations, les sentiments et le langage paraissent avoir une grande analogie avec *l'Honneur et l'argent* (décembre 1857).

On doit encore à M. Émile Augier un recueil de *Poésies* (Paris, 1856, in-12) qui renferme quelques petites idylles, une satire intitulée *la Langue* et dirigée contre les avocats mêlés aux événements politiques de 1848, une comédie inédite en cinq actes, en vers, *les Méprises de l'amour*, qui fut écrite immédiatement après *la Ciguë*, et qui est plus goûtée à la lecture qu'elle n'aurait sans doute été applaudie à la représentation.

M. Émile Augier est, à côté de M. Ponsard, un des chefs de l'école dite du bon sens. Bien qu'il ait adressé une épître très-louangeuse à l'auteur de *Lucrèce*, on assure qu'il ne revendique ni le titre de chef ni celui de disciple d'aucune école, et plusieurs de ses dernières comédies ressemblent moins à celles de M. Ponsard qu'à celles de M. Dumas fils. Le style de M. Augier, plus brillant qu'égal, mêle volontiers la simplicité antique à l'éclat de l'école de M. Victor Hugo et au chatoiement de la phraséologie moderne. Il a un esprit petillant et raffiné, un peu de mauvais goût de temps en temps, du trait toujours, et souvent de l'intérêt. M. Ém. Augier, après des candidatures déjà nombreuses, vient d'être élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. de Salvandy; et l'on a vu avec plaisir l'Institut ouvrir ses portes à un vrai poëte.

AUGOYAT (Antoine-Marie), officier et écrivain militaire français, né à Mâcon le 28 décembre 1783, fut admis, à dix-huit ans, à l'École polytechnique, entra dans le corps du génie, en qualité de lieutenant, et prit part aux principales campagnes de l'Empire. Sous la Restauration, il quitta le service actif, pour faire, à l'École d'application de Metz, un cours de fortifications. Après 1830, il fut promu au grade de colonel et nommé conservateur de la galerie des plans en relief à l'hôtel des Invalides. En 1844, il fut promu commandeur de la Légion d'honneur.

M. Augoyat, qui est un officier des plus instruits, a donné des éditions nouvelles, revues et annotées, de l'*Essai général de fortification et défense des places* (1838, 4 vol. in-8) de M. de Bousmard; *Mémorial pour l'attaque des places*

tien, frère de François Ier, né le 20 janvier 1782, feld-maréchal autrichien, propriétaire du 1er régiment de dragons, chef du bataillon des grenadiers-sapeurs du corps du génie russe, et propriétaire du 16e régiment d'infanterie prussien, ancien directeur général du génie et des fortifications, curateur de l'académie impériale des sciences de Vienne, vicaire de l'empire en 1848; marié morganatiquement, le 18 février 1827, à *Anne* Plochel, créée comtesse de Méran, dont il a un fils, *François*, comte de Méran, né le 11 mars 1839, lieutenant au 1er régiment d'infanterie;

L'archiduc *Louis*-Joseph-Antoine, frère de François Ier, né le 13 décembre 1784, feld zeugmestre, propriétaire du 8e régiment d'infanterie et du 2e régiment d'artillerie de campagne, ancien directeur général d'artillerie, non marié.

Quatre autres frères morts de François Ier ont formé des lignes collatérales dont l'*Almanach de Gotha* donne toute la descendance.

AUZOU (abbé Louis-Napoléon), prêtre schismatique français, né, le 1er janvier 1806, à Versailles, fit ses études théologiques au petit séminaire de cette ville. Il venait d'être ordonné prêtre, lorsque éclata, après la révolution de Juillet, le schisme de l'abbé Châtel (voy. ce nom). Il s'unit à lui et fit partie de ses coopérateurs; mais il ne tarda pas à s'éloigner, en l'accusant de trop sacrifier à la philosophie. En 1831, il fut élu curé de Clichy-la-Garenne, aux environs de Paris, et occupa dix-huit mois le presbytère sans opposition; forcé par la police de renoncer à ses fonctions (1833), il alla installer le curé de Lèves près de Chartres, et revint à Paris ordonner deux prêtres et célébrer un service funèbre pour Molière et pour le régicide Pépin, « décapité, portait le billet de convocation, par les thermidoriens, l'an XLIV de la République. »

De cette époque date la publication de nombreuses brochures: *Sur le mandement au sujet du choléra* (1832), *Sur les usurpations sacerdotales* (1832), une *Profession de foi* (1833), où il érige en principes la collation du sacerdoce et de la confirmation par de simples prêtres, l'abolition du célibat ecclésiastique, la suppression des tarifs pour les cérémonies religieuses, etc.; des *Discours sur les plaisirs populaires* (1834), les oraisons funèbres de Napoléon Ier et du duc de Reichstadt, des lettres pour l'avent et le carême (1837), etc.

Le schisme de l'abbé Auzou se prolongea jusqu'en 1839. A cette époque, il adressa une rétractation complète de ses erreurs à l'évêque de Versailles ainsi qu'à l'archevêque de Paris. Nommé, peu de temps après, directeur d'un bureau de poste, dans le département de Saône-et-Loire, il se vit obligé de quitter le pays, et trouva un emploi dans une administration particulière.

AUZOUX (Th... Louis), médecin anatomiste français, né à Saint-Aubin d'Ecroville (Eure), vers 1797, fut reçu docteur à Paris, en 1822. Dès le commencement de ses études médicales, il s'occupa des moyens de faciliter et de vulgariser l'étude de l'anatomie. C'est dans ce but qu'il chercha longtemps et réussit enfin, après de grandes dépenses, à trouver une pâte susceptible de prendre les empreintes les plus délicates, d'acquérir par la dessiccation une solidité plus grande que celle du bois et de rester ensuite à l'abri des influences hygrométriques et des ravages des insectes. Cette pâte se coule dans des moules et donne des pièces anatomiques artificielles imitant la nature dans ses plus minutieux détails de forme et de couleur. Un des plus grands avantages des modèles ainsi obtenus, est d'être composés d'éléments séparés représentant des organes distincts ou des parties distinctes d'un même organe, et pouvant à volonté se monter ou se démonter et représenter par leurs divers assemblages tous les rapports des organes entre eux ou des parties d'un organe entre elles. De là le nom d'*anatomie clastique* (de κλαω, rompre, mettre en morceaux), donné par l'inventeur à son système. M. Auzoux en a exposé lui-même les bases et les applications, dans ses *Leçons élémentaires d'anatomie et de physiologie ou Description succincte des phénomènes physiques de la vie*, etc., *à l'aide de l'anatomie clastique* (Paris, 1839).

Dès 1822, l'Académie royale de médecine et l'Institut accordèrent à l'auteur un de leurs prix annuels.

M. Auzoux a établi, à Saint-Aubin, une vaste fabrique de modèles anatomiques qui, indépendamment de la valeur scientifique de ses produits, a mérité d'être citée au premier rang pour son organisation, dans le *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers*, etc., que M. Villermé (voy. ce nom) fut chargé de tracer, en 1819. « De tous les établissements industriels que j'ai visités, dit cet éminent économiste, l'établissement de Saint-Aubin d'Ecroville est le mieux entendu pour instruire les ouvriers, les moraliser, et ne leur donner que de bonnes habitudes. » En même temps, le jury national de l'Exposition de l'industrie constatait que, grâce aux dispositions prises par M. Auzoux, les terribles épreuves qu'ont eu à subir les classes ouvrières en 1847, 1848 et 1849, étaient passées inaperçues à Saint-Aubin d'Écroville. Sans rappeler les règles ingénieuses imaginées pour entretenir parmi les ouvriers l'amour du travail et d'une sage liberté, des sentiments d'honneur, l'esprit d'ordre et de prévoyance, des habitudes d'économie et surtout le besoin de s'instruire, nous dirons seulement que, sous la direction de M. Auzoux, un grand nombre de jeunes travailleurs, presque tous pris dans le pays, deviennent à la fois mouleurs, peintres et anatomistes. Plusieurs ont acquis, dans leur atelier, assez d'instruction pour faire ensuite d'habiles médecins. Les produits de cette fabrique se sont répandus dans la plupart des écoles médicales du monde civilisé. L'Angleterre surtout les recherche, et, chose curieuse, ces nouvelles pièces anatomiques y firent révoquer la loi sur la vente des cadavres. L'anatomie clastique a surtout fait entrer partout, selon le vœu des hommes les plus éminents du dernier siècle, l'étude de l'anatomie dans l'instruction publique.

M. Auzoux reproduit l'anatomie de la manière la plus complète. Les détails trop délicats pour être vus facilement dans les proportions ordinaires, ont été augmentés dans d'énormes proportions. C'est ainsi qu'il a présenté l'œil, l'oreille, le larynx, la face, la base du crâne, le cerveau, l'œuf humain dans tout son développement, depuis son apparition dans l'ovaire jusqu'à la formation de l'embryon. Embrassant ensuite toute l'anatomie des animaux, il a reproduit un sujet de chaque grande famille: type des grands mammifères, le cheval, magnifique modèle composé de 200 pièces, avec plusieurs modèles particuliers de mâchoires de cheval et de bœuf; type des volatiles, le dindon; type des serpents, le *boa constrictor*, plus une tête de vipère avec l'appareil venimeux, muscles, glandes et crochets; type des poissons, la perche de mer ou aigle (*sciana aquila*); types des insectes, le hanneton grossi, décomposable en 500 fragments, l'abeille grossie, sous ses six formes différentes, le papillon du ver à soie et le ver à soie lui-même, avec son appareil producteur de la soie, depuis l'organe sécréteur du liquide jus-

qu'à la filière, avec un gâteau de cire, montrant l'œuf et le développement de la larve aux différentes époques de l'incubation; types des mollusques, un énorme colimaçon avec six cents fragments; types des annélides, la sangsue. Cette collection reproduit, par des pièces spéciales, chaque classe d'animaux, le mécanisme physiologique de la digestion, de la respiration, de la circulation du sang, etc.; etc., depuis l'homme jusqu'au zoophyte, innombrables modèles dont nous ne pouvons essayer ici l'énumération.

Comme récompense de tant d'efforts et de ses succès, M. Auzoux a obtenu : à l'Exposition de 1834, une médaille d'or; à celles de 1839 et de 1844 un rappel de médaille d'or; et, en 1849, une médaille d'or nouvelle. M. Roux a dit, dans son compte rendu officiel de l'Exposition de Londres, que « les travaux de M. Auzoux méritent plus qu'ils n'ont obtenu, » et il ajoute que sa puissance d'invention va jusqu'au génie. M. Auzoux a été décore de la Legion d'honneur en 1834. Il fait lui-même chaque année, à l'aide de ses préparations, des cours d'anatomie qui sont très-suivis. Pour étendre le bienfait de ce système d'enseignement, une ordonnance du ministre de la guerre prescrit que chaque régiment ait son modèle anatomique du cheval. L'anatomie classique, partout où elle est introduite, rend l'étude des organes et de la vie facile et rapide.

Outre l'ouvrage principal déjà cité, on a de M. Auzoux : un *Mémoire sur la vipère;* des *Considérations générales sur l'anatomie; moyen de rendre son étude plus facile, plus générale et moins insalubre*, et un *Mémoire sur le choléra-morbus, son siége, sa nature, son traitement*, etc.

AVELLANEDA (Gertrudis-Gomes DE), femme poëte espagnole, née en 1816 dans l'île de Cuba, où son père commandait une division de la flotte espagnole, vint en Europe, séjourna à Bordeaux, retourna à Cuba et vint habiter successivement Cadix, Constantine, Séville et Madrid, où elle se fixa en 1840. Elle s'était déjà fait connaître par des poésies publiées sous le pseudonyme de *Peregrina*, et par des compositions dramatiques jouées à Cuba dans des réunions privées. A Madrid, elle multiplia ses publications : un recueil de *Poésies lyriques* (Poesias lyricas, Madrid, 1841); des nouvelles : *Sab; Les deux femmes* (Dos Mugeres); *Espatolino; Baronezza de youx;* des tragédies qui eurent un grand succès (*Alfonso Muonio; Principe de Viana; Egilona; Guatimozin*), etc.

En 1846, elle épousa don Pedro Sabator, député aux Cortès, le perdit au bout de quelques mois, et se retira dans un couvent. Après quelques années de silence, elle donna au public deux poëmes : *la Croix* (la Cruz) et le *Dernier accent de ma harpe* (El ultimo accento di mi arpa), puis revint au théâtre avec plus d'ardeur, et fit représenter en deux ans : *Saül*, tragédie; *Recaredo*; *la Vérité victorieuse des apparences* (la Verdad vence aparencias ; *les Erreurs du cœur* (Errores del corazon); *les Gloires de l'Espagne* (las Glorias de España), 1850-1851. Ses œuvres postérieures sont : *Le don du diable* (El donativo del diablo), et *la Fille des fleurs* (la Hija de las flores); *l'Aventurière* (la Aventurera); *Hortensia; la Somnambule* (la Sonambula); *la Fille du roi René;* deux comédies : *Sympathie et antipathie* (Simpatia y antipatia), et *les Oracles de Thalie* (Oraculos de Talia), 1852-1856. Ces différentes pièces, dont plusieurs sont des imitations de pièces étrangères, ont été accueillies avec faveur, et elles témoignent toutes d'une grande entente de la scène.

AVENEL (Denis-Louis-Martial), journaliste et littérateur français, est né à Orbec (Calvados) en 1789. Après avoir été auditeur au conseil d'État du royaume de Westphalie, et secrétaire du roi, il devint actionnaire du *Courrier-Français*, et fut jusqu'en 1842 un de ses principaux rédacteurs. Il a été aussi collaborateur du *Temps*, du *Moniteur universel*, du *Journal des savants*, etc. Il a donné un grand nombre d'articles à la *Revue encyclopédique* et à l'*Encyclopédie des gens du monde*. Aujourd'hui l'un des conservateurs de la bibliothèque Sainte-Geneviève, dont il a été longtemps sous-bibliothécaire, il publie, dans la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, un recueil de *Lettres, papiers d'État et instructions diplomatiques du cardinal de Richelieu*, qui formera 5 vol. in-4.

AVENEL (Paul), littérateur français, né à Chaumont (Oise), au commencement de 1823, suivit en 1837 les cours de l'École de commerce, dont il sortit l'année suivante un des lauréats; livré, depuis cette époque, aux travaux littéraires, il a abordé également la poésie, le roman et le théâtre. Attaché à diverses Sociétés de littérateurs et d'artistes, il a fondé, en 1853, la *Société* dite *du Jeudi*, dont il est vice-secrétaire.

On a de lui : *Monsieur Monaco, ou l'Huissier en bonne fortune; le Pavé d'or*, revue de fin d'année; *un Homme sur le gril, le Gendre de M. Caboche*, vaudevilles en un acte; *la Chasse au lion*, drame en trois actes; *le Feu de Luz, le Veilleur de nuit*, opéras comiques en un acte; *l'Antichambre en amour*, comédie en vers; *les Antithèses morales*, poëme dramatique (1850-54); puis *le Coin du feu*, recueil de nouvelles (1839), *Tablettes d'un fou, ou le Voyage entre deux mondes* (1852), *la Société des malins* (1854), et quelques volumes de vers, entre autres, *Alcôve et boudoir*, scènes de la comédie humaine (1855, in-8), interdit, par les tribunaux, la même année.

M. Avenel a fondé et dirigé *le Daguerréotype théâtral*, un *Journal de la jeunesse*, collaboré au *Lycée français*, au *Mousquetaire*, etc.

AVEZAC-MACAYA (Marie-Armand-Pascal D'), géographe français, né à Bagnères-de-Bigorre, en 1799, se fit recevoir avocat à Paris et fut admis ensuite, comme employé, au ministère de la marine, où il est aujourd'hui chef de bureau. Après avoir fait paraître des *Essais historiques sur le Bigorre* (Bagnères, 1823, 2 vol., in-8), il se tourna vers la géographie, et s'occupa des explorations faites en Afrique. Il écrivit sur ce sujet des notices et des articles de revues, et, en 1830, soutint l'authenticité du voyage de Caillé à Tombouctou. En 1837, il donna, d'après les nouvelles découvertes, une *Esquisse générale de l'Afrique* (Paris, in-12), précédée d'*Études de géographie critique sur l'Afrique septentrionale* (Paris, 1836, in-8).

Comme secrétaire général de la Société de géographie (1834), il a fait, outre le compte rendu des travaux de la Société et des progrès des sciences géographiques (1834-1836), diverses publications savantes, et a fournit au *Bulletin* de la Société, dont il est aujourd'hui l'un des membres directeurs, de nombreuses communications. Il a inséré des articles de géographie dans la *Revue des Deux-Mondes*, les *Annales des voyages*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Encyclopédie nouvelle*, le *Globe*, etc.

Citons encore de M. d'Avezac, l'un des fondateurs de la Société ethnologique de Paris et membre des principales Sociétés de géographie et d'ethnologie du monde, une *Dissertation sur le géographe latin Ethicus* et sur les ouvrages cosmographiques qui portent ce nom, imprimée dans

les *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (1841); *Notice sur le pays et le peuple des Yébous* (1845); *Notice des découvertes faites au moyen âge, dans l'océan Atlantique*, lue à l'Institut en 1845 et 1846; *les Iles fantastiques de l'Océan occidental au moyen âge* (Paris, 1845, in-8). M. d'Avezac est chevalier de la Légion d'honneur et décoré de plusieurs ordres étrangers.

AVOND (Auguste), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Paulhaguet (Haute-Loire), en 1820, d'une famille honorable éprouvée par des revers de fortune, fit au collége du Puy les plus brillantes études, et vint à Paris en 1838. Il suivit les cours de droit, tout en se créant des ressources par divers travaux pour des libraires, fut reçu avocat, en 1841, et se fit connaître, à la fin de son stage, par un éloge remarquable de Philippe Dupin, prononcé à la conférence de l'ordre. Comme journaliste, il prenait alors une part importante à la rédaction du *Commerce*, organe avancé du parti libéral constitutionnel. Après la révolution de Février, M. Avond fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans trois départements; il refusa ces fonctions, mais accepta de M. Crémieux, qui avait protégé ses débuts au Palais, celles de chef du cabinet au ministère de la justice. Il se présenta, dans la Haute-Loire, comme candidat du parti démocratique modéré, et, malgré l'opposition la plus vive de la part de l'administration, il fut nommé représentant du peuple, le cinquième sur huit, par 24 252 voix. Secrétaire du comité de la guerre, il prit une part très-active aux travaux de l'assemblée et fut nommé membre ou rapporteur d'un grand nombre de commissions. Quoiqu'il eût voté avec la gauche pour l'amendement Grévy (voy. ce nom), il soutint, avant et après l'élection du 10 décembre, la politique qui avait pour chef le général Cavaignac. Non réélu, en 1849, dans son département, où triompha toute la liste du parti socialiste, il rentra au barreau de Paris, et y reconquit une des places les plus honorables. Aux dernières élections pour le conseil de l'ordre, sa candidature a été soutenue par 117 voix.

AVRIL (Sophie-Émile-Philippe), ingénieur français, né à Paris, en 1797, entra, en 1814, à l'École polytechnique. Sorti en 1817, il fit, depuis cette époque, partie des ingénieurs du corps des ponts et chaussées. Après avoir passé successivement par toutes les classes d'inspection, il a été nommé, à la mort de M. de Cavenne (avril 1856), directeur général de l'École des ponts et chaussées. Il est en même temps vice-président du conseil d'administration de cette École. M. Avril, chevalier de la Légion d'honneur depuis 1825, a été promu au grade d'officier le 1er mai 1843.

AYCARD (Marie), romancier français, né à Marseille, le 9 novembre 1794, vint de bonne heure à Paris et s'enrôla dans les rangs de cette presse légère qui fit à la Restauration une impitoyable guerre. Après 1830, il collabora, pendant dix ans, au *Temps*, journal d'opposition libérale; puis il donna au *Courrier-Français* un grand nombre d'esquisses et de nouvelles toujours bien accueillies du public, qui y trouvait de l'imagination, des situations intéressantes et habilement conduites, un style simple et naturel.

Il débuta, en 1824, dans le roman par celui de *Dina, ou la Fiancée juive*. Depuis cette époque, il a publié : *Flora* (1824, in-12), un de ses meilleurs ouvrages; *les Parchemins et la livrée* (1825), en collaboration avec M. Eugène de Montglave : la police fit anéantir l'édition à cause des allusions politiques; *le Sire de Moret* (1829), 4 vol. in-12), *Marie de Mancini* (1830, 3 vol.), *l'Actrice et le faubourien* (1833, 4 vol.), avec Ricard; *le comte de Horn* (1834, 4 vol.), *Comme on gâte sa vie* (1835, 5 vol.), *Julienne Petit* (1836, 2 vol. in-8), *M. et Mme de Saintot* (1847), *Lantara* (1850, in-8), *William Vernon* (1852, in-8), *le Château de la Renardière* (1854, 4 vol.). Les plus jolies nouvelles ont été réunies sous le titre de *Nouvelles d'hier* (1854, in-18).

On doit encore au même auteur un recueil des *Ballades et chants populaires de la Provence*, en prose (1826, in-18), une critique du salon de 1824, faite avec M. Ferd. Flocon, des traductions d'ouvrages espagnols, et quelques vaudevilles avec MM. Emm. Arago et Vanderburch : *Mlle Aïssé* (1832), *Mlle Desgarcins* (1839), qui eut beaucoup de succès; *le Premier malade* (1847), etc.

AYLESFORD (Heneage FINCH, 5e comte D'), pair d'Angleterre, né en 1786, descend d'un magistrat élevé, en 1703, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Guernsey, il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1812, la place de son père à la Chambre des Lords où il a toujours défendu les priviléges de l'aristocratie. Sous le règne de Georges III, il a rempli, à la cour, les charges de grand maître et de capitaine des gardes du corps. De son mariage avec une fille du comte de Warwick (1821), il a deux enfants dont l'aîné, Heneage, lord GUERNSEY, né en 1824, à Packington-Hall (comté de Coventry), représente, depuis 1849, le comté de Warwick à la Chambre des Communes.

AYLIES (du Gers), magistrat français, ancien député, ancien représentant, né en 1798. Avocat à la Cour royale de la Seine, il entreprit, en 1825, avec M. Clair, la publication des *Annales de l'éloquence judiciaire en France* (1826-1827, 2 vol. in-8). En 1830, il entra dans la magistrature, par la protection de Dupont (de l'Eure), qui le nomma conseiller à la Cour royale de la Seine. Il fit paraître, en 1837, un volume intitulé : *du Système pénitentiaire et de ses conditions fondamentales* (Paris, 1827, in-8). En 1842, l'opposition le choisit pour candidat dans le collége électoral de Domfront (Orne). Il l'emporta sur son concurrent ministériel, M. le vicomte Lemercier, et alla siéger près de M. Odilon Barrot. Ce fut un des membres les plus actifs de la gauche constitutionnelle. Il prit plusieurs fois la parole dans les débats relatifs à la politique extérieure, et, malgré son titre de conseiller, demanda que les fonctionnaires publics fussent exclus de la Chambre. En 1846, il fut supplanté par M. Lemercier. Mais après la révolution de Février, deux départements, l'Orne et le Gers, lui conférèrent en même temps le mandat de représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Il opta pour le Gers. Quoique la République l'eût élevé à la dignité de président de chambre, il resta fidèle aux opinions de la gauche dynastique et continua de suivre pour guide M. Odilon Barrot. Il vota presque toujours avec la droite. En 1849, il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il est membre du conseil général du Gers pour le canton de Mauvezin. Il a été décoré le 17 décembre 1849.

AYMARD (Antoine, baron), général français, né à Lézignan (Aude) le 13 octobre 1773, s'engagea, comme volontaire, en 1792, dans le 7e bataillon de l'Aude, où le choix de ses camarades l'appela bientôt au commandement d'une compagnie. Distingué par le général Flers, il fut

attaché à l'état-major de l'armée des Pyrénées-Orientales, reçut un coup de feu au combat de Peyrestortes (1793), rentra dans le 17e léger, avec lequel il fit les campagnes d'Italie, et donna maintes preuves de bravoure, surtout à Rivoli et à Novi, qui lui méritèrent le grade de chef de bataillon et la croix d'honneur (1804).

Après la bataille d'Eylau, Napoléon le nomma colonel du 32e de ligne (1807), et, l'année suivante, baron de l'Empire, avec une dotation de 4000 fr. de rente. M. Aymard tint une conduite brillante en Espagne, de 1808 à 1812; il y fut blessé, à la bataille de Talavera, en chargeant, à la tête de son régiment, la 2e brigade des gardes anglaises, et jeta dans la plus complète déroute (4 novembre 1810) le corps espagnol du général Black.

Elevé au grade de général de brigade (12 avril 1813), il prit part à la retraite de Russie, et, en 1814, à la campagne de Belgique, où, avec 1200 soldats de la jeune garde, il chassa l'ennemi de tout le pays compris en deçà de l'Escaut et le battit au combat de Courtrai, le jour même de l'entrée des alliés à Paris. Quoique Louis XVIII lui eût confié la subdivision militaire de l'Hérault, il fut un des premiers à se rallier à l'Empereur, qui, pendant les Cent-Jours, l'appela au commandement d'une brigade de la garde.

A la seconde restauration, M. Aymard sollicita sa retraite et se tint à l'écart jusqu'en 1830, époque à laquelle il fut réintégré dans les cadres de l'armée et employé à l'intérieur. Promu au grade de lieutenant général (30 septembre 1832), il commandait la 7e division militaire lorsque éclata la sanglante insurrection du 9 avril 1834, à Lyon. On lui a reproché de n'avoir pas eu, dans ces circonstances difficiles, la prudence et la mesure nécessaires. Ce ne fut qu'après six journées meurtrières que force resta à la loi. Le gouvernement récompensa néanmoins la victoire du général Aymard par la pairie et la croix de grand officier de la Légion d'honneur, mais le laissa en disponibilité, jusqu'à la révolution de Février qui l'a mis à la retraite. Il a été promu grand'croix, le 14 octobre 1841.

AYTOUN (William-Edmondstoune), poëte et littérateur écossais, né en 1813, d'une famille noble du comté de Fife, fut élevé dans les séminaires d'Édimbourg, et publia, à la fin de ses études, un volume de vers intitulé : *Pologne* (1831). Il étudia le droit, se fit admettre au barreau écossais, en 1840, et acquit quelque réputation dans les affaires criminelles. Toutefois, en 1845, il fut appelé à la chaire de rhétorique et belles-lettres de l'université d'Édimbourg, poste qu'il a toujours occupé avec une grande distinction.

M. Aytoun, renommé comme *essayist*, a longtemps collaboré au *Blakwood's Magazine*, dans la direction duquel il a succédé à son beau-frère, le professeur Wilson. C'est dans ce recueil qu'il a fait paraître ces ballades pleines de couleur et de patriotisme, *le Cœur de Bruce*, *Édimbourg après la bataille de Flodden*, *la Marche funèbre de Dundee*, etc., réunies plus tard sous le titre général de *Chants des cavaliers écossais* (Lays of the Scottish cavaliers). Tous les critiques ont loué la verve poétique et les brillantes qualités de l'auteur; quelques-uns ont vu, dans le choix des sujets, un appel inopportun au vieil esprit jacobite de l'Écosse.

On doit également à M. Aytoun un grand nombre des pièces contenues dans le *Livre de ballades* (Book of ballads), édité en collaboration avec M. Théodore Martin, sous le pseudonyme commun de *Bon Gualtier;* une série de lectures faites à Londres, en 1853, *Sur la poésie et la littérature dramatique;* une tragédie héroï-comique, *Firmilian*, où il tourne en ridicule ce qu'il appelle l'*école spasmodique* des poëtes modernes, etc. Dévoué au parti conservateur, il a été nommé par lord Derby, en 1852, aux fonctions gratuites, mais fort honorées, de sheriff du comté d'Okney.

AZE (Louis-Valère-Adolphe), peintre français, né à Paris, le 4 mars 1823, entra à l'École des beaux-arts en 1840, fréquenta l'atelier de M. Robert Fleury, et, après un voyage en Orient et en Italie (1842-44), débuta au Salon de 1845. Il a surtout exposé : *un Médecin* (1845); *Lesueur au couvent des chartreux* (1846); *un Souvenir d'Égypte* (1847); *le Marchand de Constantinople*, *un Lansquenet* (1848); *un Conseil de cardinaux*, *une Femme au travail*, plusieurs *portraits de chiens* (1850); *la Vente du butin*, *le Billet de logement* (1852); *le Fripier, l'Arrestation discrète* (1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *le Fat*, *Jean Goujon recevant l'ordre de Saint-Michel à Saint-Eustache des mains du duc d'Anjou;* et au Salon de 1855, une *Épisode de Gil-Blas*. M. Aze a obtenu une 3e médaille en 1851, une mention en 1855, et une nouvelle mention en 1857.

AZEGLIO (Maxime TAPARELLI, marquis D'), ancien ministre de Sardaigne, né à Turin en 1801, s'est fait connaître à la fois comme artiste, publiciste, romancier et homme d'État. Issu d'une ancienne famille piémontaise, il eut pour père un des officiers généraux de l'armée. Dès son enfance, il montra la fierté et la vivacité de son caractère. A peine âgé de 14 ans, il mit à la porte son premier maître, un ecclésiastique qui le traitait avec d'extrêmes rigueurs. Excommunié pour ce fait, il ne put rentrer dans le sein de l'Église et faire la paix avec sa famille, qu'en se soumettant à de longues expiations. Son père ayant été envoyé comme ambassadeur à Rome, en 1816, il l'accompagna, et se livra tout entier à la peinture et à la musique. La volonté paternelle lui imposa la carrière militaire. Il fut, quelque temps, officier dans la cavalerie piémontaise, mais il s'occupa plus de sciences et de littérature que de tactique, et à la suite d'une maladie causée par l'excès du travail, il prit son congé. Son séjour à Rome lui avait donné pour toujours la passion des arts; à force de prières, il obtint de son père une petite pension et la permission d'aller vivre dans la patrie de Raphaël. Il y resta huit années, de 1821 à 1829, et prit place parmi les artistes en renom. Il se distingua surtout dans le paysage; le musée du Louvre et le musée royal de Turin possèdent un certain nombre de ses tableaux.

De retour à Turin, en 1829, M. d'Azeglio perdit son père, l'année suivante. Il se rendit alors à Milan, où la peinture était florissante. Il y connut Manzoni, dont il épousa la fille, et, sous son influence, s'occupa plus spécialement de littérature. On retrouve la sensibilité délicate de l'auteur des *Fiancés* dans le premier roman d'Azeglio, *Ettore Fieramosca* (1833). Ce livre, inspiré par un profond sentiment de patriotisme, produisit en Italie un enthousiasme général, renouvelé plus tard par la publication d'un second roman, *Niccolo di Lappi* (1841).

M. D'Azeglio fut dès lors un des représentants les plus aimés de la nationalité italienne. Abandonnant ses études favorites, pour servir la cause de la patrie, il se mit à parcourir les provinces, les villes et les bourgades, excitant, avec ses amis Balbo et Gioberti, ce mouvement révolutionnaire qui commença à se faire sentir dans les dernières années de Grégoire XVI. Cependant il n'entra dans aucun complot, et modéra même l'impatience des

[illegible]

[illegible] Les Souvenirs politiques du marquis d'Azeglio ont été réunis en un volume (Turin, 1850). [illegible]

AZEGLIO (Victor-Emmanuel TAPARELLI, marquis d'), est ambassadeur de Turin à Londres, avec le titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Il a été accrédité le 13 novembre 1850.

B

BABARCZY (*Antoine*), homme politique hongrois, est né en 1814 à Ofen. Après avoir étudié le droit, il devint, en 1837, notaire, puis juge au tribunal de Csongrad, secrétaire du gouvernement en 1840 et conseiller intime en 1847. Élu député à cette époque, il fut l'un des partisans déclarés du gouvernement autrichien; mais entraîné par le mouvement révolutionnaire, il se rendit à Vienne, le 15 avril 1848, pour solliciter auprès de l'empereur la création d'un ministère indépendant pour la Hongrie. Rentré dans la vie privée, il accepta bientôt de Windischgraetz le commissariat civil du district de Pesth et de Gazyge. Lors de la retraite des troupes autrichiennes (avril 1849), il dut renoncer à l'exercice de ses fonctions; mais au rétablissement de la paix publique, il fut nommé commissaire civil supérieur.

BABARCZY (Charles), cousin du précédent, servit dans l'armée autrichienne et devint lieutenant colonel et aide de camp de l'empereur. On lui attribua la brochure intitulée : *Confessions d'un soldat* (Vienne, 1850), qui causa beaucoup de sensation à cause de la franchise avec laquelle l'auteur exprime la nécessité d'un gouvernement militaire et absolu. Parvenu au grade de colonel il tomba en disgrâce et donna sa démission.

BABAUD-LARIBIÈRE (de la Charente), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Confolens (Charente), le 5 avril 1819, fit ses études de droit à la Faculté de Poitiers, et s'inscrivit, en 1840, au barreau de Limoges. Il débuta dans le journalisme, comme rédacteur de l'*Écho du peuple* de Poitiers, et du *Progressif* de la Haute-Vienne. Revenu à Confolens, il continua de s'associer aux luttes de la presse, et publia de nombreux articles dans l'*Écho de la Charente* et l'*Indépendant*. Il fut élu membre du conseil général de la Charente et prit part à la campagne des banquets réformistes. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia l'administration de son département. Nommé par 30 819 suffrages, le cinquième sur neuf, représentant à l'Assemblée constituante et membre du comité de l'intérieur, il prit une part active aux discussions de l'Assemblée et monta souvent à la tribune. Il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et vota pour la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, mais il continua de défendre dans la presse la cause républicaine, et fut un des collaborateurs de la *Liberté de penser*. Il publia, en 1850, une bonne *Histoire de l'Assemblée nationale constituante* (2 vol. in-18). Après le coup d'État du 2 décembre, il vécut retiré dans ses propriétés de la Charente, consacrant ses loisirs à des travaux d'économie politique ou d'histoire.

BABBAGE (Charles), célèbre mathématicien anglais, né en 1790, fit ses études au collége de la Trinité, à Cambridge, passa un examen scientifique remarquable et s'abandonna à son goût pour les mathématiques. Ses nombreux mémoires le placèrent bientôt au rang des savants. La lenteur des opérations qu'exige la construction des tables de logarithmes lui suggéra l'idée de les faire exécuter par une machine à calculer, ou plutôt de perfectionner, dans des proportions plus vastes, les essais de Pascal et de Neper. Assuré du concours du gouvernement, il se mit à parcourir l'Angleterre et le continent, visita un grand nombre d'ateliers et se rendit compte par lui-même des divers systèmes de mécanique, et des forces auxiliaires qu'il lui était possible d'utiliser.

A son retour (1821), M. Babbage écrivit son ingénieux *Traité de l'économie des machines et des manufactures* (Economy of manufactures), traduit en français par M. Édouard Biot; dans cet ouvrage, que l'économiste Blanqui appelle un hymne en faveur des machines, il expose d'a-

manière très-nette le grand principe de la division du travail, son rôle dans l'industrie manufacturière. Ces idées, encore nouvelles, eurent un grand succès. En 1828, l'auteur fut chargé, à l'université de Cambridge, de la chaire de mathématiques, jadis occupée par Newton, et qu'il garda pendant onze ans. Il avait alors publié, dans les recueils des Sociétés savantes de Londres, dont il était déjà membre, d'intéressants mémoires sur *les Jeux de hasard* (1821); *l'Application de l'analyse à la recherche des théorèmes sur les lieux géométriques* (1822); *la Mesure des hauteurs par le baromètre* (1824); *le Magnétisme par rotation* (1825); *l'Application des machines à calculer* (1825), inséré dans le *Philosophical Magazine; les Rotations électriques et magnétiques* (1826); etc.

La machine de M. Babbage, commencée vers 1828, devait, pour atteindre complétement son but, se composer de deux parties distinctes : l'une, pour calculer les nombres, et l'autre, pour les imprimer. La construction de la première partie étant à peu près achevée, en 1833, permit à l'inventeur de recueillir ses excellentes *Tables logarithmiques* (Tables of logarithms of the natural numbers), qui vont de 1 à 108000 et qui se recommandent par leur exactitude et la commodité de leur disposition. La deuxième partie n'était pas, à cette date, à moitié terminée, lorsqu'il reçut l'ordre d'interrompre ce magnifique travail dont la dépense s'élevait à 425000 fr. et qui, pour arriver à son complet achèvement, eût au moins exigé le double de cette somme. M. Babbage qui ne retira aucun profit de toutes ses peines, s'occupa encore de projets relatifs à la construction de machines pour les opérations algébriques. On lui doit, outre les ouvrages déjà cités : *Comparaison des diverses institutions d'assurance sur la vie* (A comparative view of the various institutions for the assurance of lives, 1826, in-8), *De la décadence des sciences en Angleterre* (The decline of science, 1829), thèse qu'il a développée en termes plus précis dans sa *Revue de l'Exposition universelle de* 1851 (The great exhibition, 1851, in-8).

BABINET (Jacques), physicien français, membre de l'Institut, né à Lusignan, le 5 mars 1794 fut élève de M. Binet, au lycée impérial Napoléon, entra à l'École polytechnique, en 1812, et passa à l'École d'application de Metz d'où il sortit sous-lieutenant d'artillerie. Il quitta bientôt la carrière militaire pour l'enseignement et fut successivement professeur de mathématiques à Fontenoy-le-Comte, à Poitiers, et au collége Saint-Louis. De 1825 à 1828, il fit, à l'Athénée un cours de météorologie; en 1838, il suppléa Savary au Collége de France et entra, deux années plus tard, à l'Académie des sciences, en remplacement de Dulong.

M. Babinet est auteur d'un grand nombre de mémoires importants sur les diverses branches des sciences mathématiques et des sciences physiques, insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, ou dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences. Nous citerons, entre autres, en astronomie : *Mémoire sur la détermination de la masse de la planète Mercure*, lu à l'Académie en 1825; en physique : *Recherches sur les couleurs des réseaux* (1829); *Mémoire sur la double réfraction circulaire* (1837); *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux, etc.* (1837); *Mémoire sur la perte d'un demi-intervalle d'interférence dans la réflexion à la surface d'un milieu réfringent* (1839); *Rapport sur le microscope polarisant d'Amici* (1844); etc.; en météorologie : *Mémoire sur la détermination du magnétisme terrestre* (1829); *Mémoire sur le cercle parhélique, les couronnes, l'arc-en-ciel etc.* (1837); *Théorie des courants de la mer* (Ibid., 1849); *Note relative à la modification de la formule barométrique de Laplace*, rendue calculable sans le secours des logarithmes (1850); *Note sur les rapports de la température avec le développement des plantes* (1851), sur la pluie et les inondations (1855), etc.

M. Babinet a proposé d'heureuses modifications dans la construction de divers appareils de physique; on lui doit un perfectionnement important de la machine pneumatique auquel son nom est ordinairement attaché; un nouvel hygromètre d'absorption; un goniomètre, pouvant servir à la mesure et à la détermination des indices de réfraction des substances transparentes, etc.

En dehors de ses travaux académiques qui sont ses plus beaux titres, M. Babinet a aussi, à l'exemple d'Arago, travaillé à la propagation des vérités scientifiques, en publiant de fréquentes notices dans les journaux et les revues, notamment dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur de nombreux sujets d'astronomie, de physique et de météorologie. Ses travaux dans ce genre de littérature, ont été accueillis avec faveur par les gens du monde et même par les savants. On peut y rapporter son *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1 vol. in-8 avec atlas) et surtout son recueil intitulé : *Études et lectures sur les sciences d'observation et sur leurs applications pratiques* dont plusieurs avaient été écrites, à la demande de l'Académie, pour les séances publiques de ce corps savant.

M. Babinet a encore fait éditer, par les soins de M. Bourdin, un certain nombre de cartes géographiques, auxquelles il a donné le nom de *Cartes homalographiques*, et dans lesquelles, pour la première fois, grâce à un système nouveau de projection, la proportion des surfaces entre les espaces sur le globe et sur la carte, est exactement conservée.

BABO (Lambert DE), agronome allemand, né en 1790, à Manheim (grand-duché de Bade), fut élève de Thaer et s'établit dans ses propriétés à Weinheim, où il acquit bientôt une égale réputation de praticien et de savant. Il fut nommé, en 1831, président de la Société d'agriculture de Bade. En 1853, il a été appelé à l'université de Fribourg pour y occuper la chaire de chimie, devenue vacante par la mort de Fromherz.

M. de Babo compte parmi les meilleurs agronomes et œnologues de l'Allemagne; il a publié nombre considérable d'ouvrages, destinés, pour la plupart, à propager les résultats des recherches scientifiques sous une forme facile et populaire. Nous citerons : *Instructions pour la culture des prairies* (Anleitung zur Anlage und Behandlung der Wiesen. Heidelberg, 1836); *Instructions sur la meilleure manière de traiter le vin en cave* (Belehrung über die zweckmaessigste Behandlungsart der eingekellerten Weine. Manheim, 1837); *la Culture de la vigne*, etc. (der Weinbau, etc., Heidelberg, 1840-42, 4 cahiers); *la Vigne et ses variétés* (der Weinstock und seine Varietaten, Francfort, 1843); *Chimie agricole du cultivateur* (Ackerbauchemie für den Landmann, Francfort, 1845; 2ᵉ édit., 1850); *Discussions populaires sur la culture de la vigne* (der Weinbau in Geschichten und Gespraechen, Ibid., 1846); *la Manière de faire et de traiter le vin* (die Erzeugung und Behandlung des Traubeweins, 1846); *les Principes de l'agriculture* (die Hauptgrundsaetze des Ackerbaues., Ibid., 1851).

Il a encore publié avec M. Metzger : *le Raisin ordinaire et le raisin de table* (die Wein-und-Tafeltrauben. Manheim, 1836-1838), et *les Rai-*

sins des vignes et jardins allemands (die Weintrauben der deutschen Weinberge und Gaerten. Suttgart, 2e édit., 1853), et un grand nombre d'articles insérés dans deux recueils dont il a eu longtemps la direction, *les Rapports agricoles*, et la *Revue badoise d'agriculture*.

BAC (Théodore), avocat français, ancien représentant du peuple, est né à Limoges (Haute-Vienne), en 1808. Une intelligence vive et une remarquable facilité de parole lui firent acquérir de bonne heure, comme avocat, une réputation brillante dans son pays. Le procès de Mme Lafarge, dont il fut le défenseur passionné, le fit connaître de toute la France. Comme homme politique, après certains tâtonnements, il entra dans les rangs de l'opposition démocratique, et soutint constamment, depuis, les principes de la Révolution. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il exerça une influence considérable sur la population ouvrière de Limoges, et contribua très-activement à la propagande entreprise dans les départements du centre par M. Pierre Leroux, devenu imprimeur à Boussac. Après la proclamation de la République, il fut à Limoges, le principal orateur populaire, mais, à la suite des troubles qui éclatèrent dans cette ville, à l'époque des élections (23 avril 1848), il ne fut pas impliqué dans le procès intenté à ceux de ses amis qui avaient excité ou n'avaient pas su empêcher les désordres.

A l'Assemblée constituante, où il fut envoyé par 38776 voix, le troisième sur les huit représentants de la Haute-Vienne, M. Bac fit partie du comité des affaires étrangères. Il monta souvent à la tribune, et fut l'avocat de la Montagne dont M. Ledru-Rollin était l'orateur. Il vota constamment avec l'extrême gauche, en motivant souvent son vote par ses discours. Il combattit surtout l'institution de la présidence : « Le pouvoir ne se divise pas, disait-il. Il est dans le président ou dans l'assemblée, comme il était dans le roi ou dans les Chambres; et, dans la lutte qui naît du conflit, il faut que quelqu'un succombe. Ce sera ou le président ou l'Assemblée qui gouvernera; l'un anéantira l'autre. » Il n'accepta pas l'ensemble de la Constitution et repoussa, le 25 novembre 1848, l'ordre du jour déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Après l'élection du 10 décembre, il combattit sans relâche la politique napoléonienne. Après avoir protesté vainement contre la proposition Rateau qui hâta la dissolution de la Constituante, il fut renvoyé à l'Assemblée législative par les départements de la Seine et de la Haute-Vienne. Sa nomination à Paris était un des gages de l'alliance conclue entre les démocrates et les socialistes. M. Bac continua de s'associer, au moins par ses votes, à tous les actes de la Montagne, et, lorsqu'elle eut été réduite par le 13 juin, appelé à remplir le vide que laissait l'exil des principaux chefs du parti révolutionnaire, il fit violence à sa nature amie du repos, et se multiplia pour venir en aide à Michel (de Bourges), sans éviter les reproches que l'impatience de *la Voix du proscrit* n'épargnait pas à « la faiblesse » de l'opposition. Le 2 décembre 1851, il prit part aux essais de résistance tentés à Paris. Tandis que ses amis de la Haute-Vienne attendaient son appel pour commencer la lutte, son nom parut sur la liste des représentants expulsés de France par mesure de sûreté générale ; mais l'amitié du prince de la Moskowa adoucit pour lui les rigueurs du pouvoir, qui ne l'obligea point à quitter le territoire. Depuis, il a pu reprendre sa place au barreau de Paris.

BACH (Alexandre, baron DE), homme d'État autrichien, né à Loosdorf (basse Autriche), le 4 janvier 1813, entra d'abord dans l'administration; mais, après la mort de son père qui était un avocat très-renommé, il se fit inscrire au barreau de Vienne. En 1848, comme député de l'ordre des avocats, il fit partie de la commission provisoire qui prit l'administration de la ville. Bientôt après, il fut admis dans le comité des États de la basse Autriche, qui le choisit pour délégué au comité central des états provinciaux de la monarchie autrichienne. Partisan exclusif du plan de centralisation politique, que l'empereur actuel a entrepris d'appliquer à ses États, il se montra également opposé à l'absorption de l'Autriche dans l'Allemagne et à l'indépendance des nationalités diverses dont le rapprochement fortuit a produit l'empire autrichien. Il fit partie du premier cabinet libéral, comme ministre de la justice, et de l'Assemblée constituante, comme député du faubourg de Wieden. Il s'occupa avec ardeur de réorganiser le système judiciaire; mais il se rendit impopulaire en réclamant pour la couronne le droit de *veto*, en s'opposant à la suppression pure et simple des corvées féodales, dont il voulait faire payer le rachat aux paysans, et en refusant de reconnaître les priviléges nationaux de la Hongrie, qu'il considérait comme une partie intégrante de l'empire. L'insurrection du 6 octobre 1848 l'obligea de prendre la fuite. Il se retira d'abord à Salzbourg, et de là se rendit à Ollmutz, auprès de l'empereur, qui lui donna le portefeuille de la justice dans le ministère Schwartzenberg-Stadion. Il prit une part importante à toutes les mesures qui retirèrent de l'abîme la vieille dynastie des Habsbourg, et firent tourner au profit du principe d'unité tous les mouvements révolutionnaires qui avaient menacé l'empire d'Autriche d'une complète dissolution. La constitution du 4 mars 1849, si contraire aux droits particuliers des provinces, résume toute la politique de M. de Bach, et pour ainsi dire, la pensée du règne. La mission de la mettre en vigueur lui est échue plus spécialement après la mort de Stadion, qu'il remplaça au ministère de l'intérieur (mai 1849). Les complications amenées par la guerre d'Orient ne l'ont pas détourné de son but; il a poursuivi et achevé l'œuvre, durable ou non, de l'unification. Quelle que doive être dans l'avenir le résultat de sa politique, M. de Bach n'en est pas moins aujourd'hui un des hommes d'État les plus considérables de l'Autriche.

BACHARACH (Henri), grammairien et traducteur français, né vers 1810, en Allemagne, d'une famille israélite, vint à Paris à l'âge de vingt ans. Il est, depuis un certain nombre d'années, professeur de langue allemande à l'École polytechnique. Il a publié plusieurs ouvrages relatifs à l'enseignement classique de cette langue : *Grammaire allemande* (1850, in-8; 4e édit. 1854); *Cours de thèmes allemands* (1850); *Leçons de langue allemande* (1855, in-8), etc. On a aussi de lui une bonne traduction de la *Physiognomonie* de Lavater (1845, gr. in-8 pl.); et un *Cours complet de préparation littéraire* (1850, 4 vol. in-8), à l'usage des aspirants aux Écoles du gouvernement.

BACHE (Alexandre-Dallas), hydrographe américain, né à Philadelphie, est l'arrière-petit-fils de Benjamin Franklin. Après s'être distingué successivement comme professeur de physique et de chimie à l'université de Pensylvanie, comme principal de la haute École de Philadelphie, il fut désigné pour succéder à M. Hassler en qua-

lité de surintendant de l'exploration des côtes, et vint alors s'établir à Washington. Savant distingué et habile administrateur, M. Bache a été à même d'exercer une surveillance active sur les détails comme sur l'ensemble de cette grande exploration, la plus gigantesque peut-être qui ait jamais été exécutée par aucun peuple, et il l'a amenée, à force de patience et de soins, au point d'être aujourd'hui le plus beau monument de la science américaine. Depuis le 1er janvier 1855, M. Bache a été elu président de la Société philosophique américaine, fondée à Philadelphie par son illustre bisaïeul.

Son cousin, *Franklin* BACHE, a longtemps été professeur de chimie au collége de Jefferson (Philadelphie), et a compilé, en collaboration avec le docteur Wood, un *Manuel médical des États-Unis* (the Dispensatory of the United-States, Philadelphie, in-8, plusieurs éditions) qui a rendu des services à la médecine de son pays.

BACHELOT DE LA PYLAIE (A....-J....-M....), botaniste français, né à Fougères (Ille-et-Vilaine), le 25 mai 1786. Un goût très-vif pour les sciences naturelles le porta de bonne heure à entreprendre à ses frais de nombreux voyages en Amérique, aux îles et en Afrique; il en rapporta de belles collections en plantes et en coquillages, dont il a généreusement abandonné la propriété au Muséum d'histoire naturelle de Paris. On a de lui: *Manuel de conchyliologie* (1828, in-18), un des premiers livres publiés sur ce sujet; *Traité des algues marines* (1829, in-8), et un grand ouvrage malheureusement interrompu au premier volume: *Flore de Terre-Neuve et des îles Saint-Pierre et Miquelon* (1829, in-4), avec figures dessinées par l'auteur sur la plante vivante. M. Bachelot s'est aussi occupé d'archéologie; quelques-uns de ses mémoires sur des villes bretonnes sont insérés dans le *Recueil* de la Société des antiquaires de France, dont il est membre. En 1848, il a fait paraître une intéressante notice sur la nécessité d'introduire un nouveau mode de lecture dans les écoles élémentaires.

BACHI (Claudia), femme de lettres française, née vers 1820, a publié dans la petite presse parisienne de nombreuses pièces de vers qu'elle a réunies, en 1852, sous le titre: *les Phalènes*. Depuis, elle a écrit: *la Plume et l'épée* (1854, in-32), mélanges de poésie et de prose, et *les Coups d'éventail* (1856, in-18), recueil de maximes et d'observations critiques.

BACHMANN (Charles-Frédéric), philosophe allemand, né le 24 juin 1785, à Altenbourg, étudia à Iena, de 1803 à 1807, la théologie et la philosophie, et s'y fixa plus tard après avoir passé trois ans à Dresde, à Heidelberg et en Suisse. Agrégé à la Faculté philosophique depuis 1810, il obtint, en 1812, la chaire de morale et d'économie politique qu'il a occupée pendant de longues années. — Il est mort le 20 septembre 1855.

On a de M. Bachmann: *Æsthetices apud Græcos vestigia* (1811); *la Philosophie et son histoire* (über die Philosophie und ihre Geschichte, 1811); *de l'Esthétique en général* (die Kunstwissenschaft in ihrem allgemeinen Umrisse, 1811); *Mélanges philosophiques* (Kleine philosophische Schriften, 1812); *De la philosophie des temps modernes* (über die Philosophie neuer Zeit, 1816); *De l'Histoire de la philosophie* (über die Geschichte der Philosophie, 1820); *De l'union des sciences physiques avec la psychologie* (über die Hoffnung einer Vereinigung zwischen Physik und Psychologie. Utrecht, 1821), dissertation couronnée par l'Académie d'Utrecht; *Système de logique* (Leipsick, 1828), traduit en russe et en français (1831); etc.

En 1833, M. Bachmann se déclara contre la philosophie de Hegel: son livre *Sur le système de Hegel et de la nécessité d'une nouvelle réforme de la philosophie* (über Hegels System und, etc.) suscita une polémique assez vive à propos de laquelle il publia, contre Rosenkranz, son *Anti-Hegel* (Iena, 1835.)

BACHMANN (Dieudonné-Louis-Ernest), philologue allemand, né le 1er janvier 1792, à Leipsick, acheva ses études à l'université de sa ville natale. Après avoir été, de 1816 à 1824, professeur à Halle, et Wertheim (duché de Bade), il donna sa démission, pour aller explorer les bibliothèques de Vienne, Rome, Naples et Paris. Ses excursions durèrent trois ans. En 1832, il fut appelé à Rostock, pour prendre la direction du collége et de l'École normale, et occuper en outre la chaire de littérature classique à l'université.

On doit à M. Bachmann: *Les papyrus égyptiens de la bibliothèque du Vatican* (Leipsick, 1828); *Anecdota græca e codicibus bibliothecæ regiæ Parisiensis* (Ibid. 1828. 2 vol.); *Scholia in Homeri Iliadem* (Ibid. 1835-1838); le texte grec du poëme *Alexandra* de Lycophron (Ibid. 1830), accompagné de notes critiques; deux brochures: *Scholia vetusta in Lycophronis Alexandrum* (Rostock, 1848), et *Joanis Tzetzæ opusculum*, etc. (Ibid. 1851), préliminaires d'un nouveau travail sur l'*Alexandre*, etc.

BACIOCCHI (Napoléone-Élisa), princesse de la famille Bonaparte, cousine germaine de Napoléon III, née en Italie le 3 juin 1806, est fille de Félix Baciocchi, prince de Lucques, et de la princesse Élisa Bonaparte. Elle fut élevée à la cour de l'Empereur et épousa, en 1825, le comte Camerata, un des plus riches propriétaires de la marche d'Ancône. Elle avait voué une vive affection au duc de Reichstadt, et on rapporte que, l'ayant décidé à fuir avec elle de Schœnbrünn, elle répondit à ceux qui les arrêtèrent aux environs du palais: « Voilà mon souverain; je suis sa cousine! » Depuis 1830, époque où elle s'est séparée de son mari, elle a vécu dans ses domaines en Illyrie, et son nom n'a été rappelé que par les divers procès de succession qu'elle a intentés à ses quatre oncles. Son fils, Napoléon CAMERATA, a eu une fin tragique en 1853.

Son neveu, le comte Felix BACIOCCHI, né vers 1830 et héritier de la grande fortune du prince de Lucques, est, depuis 1852, premier chambellan de Napoléon III, surintendant des spectacles de sa cour et officier de la Légion d'honneur.

BACK (sir George), navigateur anglais, né le 6 novembre 1796, à Stockport (comté de Chester), entra dans la marine royale comme *midshipman* (1808), prit part, en 1809, à la capture de plusieurs bâtiments français sur les côtes d'Espagne, et se trouvait à bord de *l'Aréthuse* lorsqu'il fut fait prisonnier et envoyé en France, où il resta cinq ans. Devenu libre à la rentrée des Bourbons, il servit tour à tour sur *l'Akhbar*, *le Bulwark* et le brick *le Trent*, commandé par sir John Franklin, qui l'encouragea dans son projet de se vouer aux voyages de découvertes.

Sa première expédition date de 1818 et fut des plus malheureuses. Il partit avec W. Beechey (voy. ce nom) sur *la Dorothée*, confiée au capitaine David Buchan, qui avait mission de s'avancer en ligne directe vers le pôle à travers les mers du Spitzberg aussi loin que la route serait praticable. Les glaces s'opposèrent à ce qu'on allât plus loin que le 80e degré de latitude nord.

A peine M. Back était-il de retour qu'il fut désigné par sir J. Franklin pour coopérer à l'expédition de 1819 dans la baie d'Hudson. Dans cette entreprise hasardeuse, durant laquelle une exploration à pied, aller et retour, fut accomplie au cœur de l'hiver depuis le fort de l'Entreprise jusqu'au fort Chippewyan (plus de 1800 kilom.), il montra ce sang-froid et cette constance héroïques dont il donna plus tard tant de preuves.

Nommé lieutenant en 1821, nous le retrouvons parmi les compagnons de sir J. Franklin dans la mémorable campagne conduite par ce navigateur de concert avec les capitaines Beechey et Parry; elle dura trois années (1825-1827) et fut marquée par des souffrances inouïes. Quant à M. Back, il poussa ses recherches jusqu'au 70e degré de latitude nord. Laissé au fort Franklin à la garde des collections d'histoire naturelle et du matériel scientifique, il s'avança, après la rupture des glaces, jusqu'à la York Factory et ne revint qu'en 1827 dans ses foyers.

Il resta en disponibilité quelques années, et sollicita, en 1833, l'honneur d'aller à la recherche du capitaine Ross, parti depuis 1829 et dont on n'avait pas de nouvelles. Ayant appris dans les grands lacs de l'Amérique du Nord l'heureux retour de ce navigateur, il résolut néanmoins de continuer son voyage en lui donnant une utilité scientifique. Après avoir passé au lac des Esclaves un hiver terrible, il découvrit, en 1834, les lacs Waldesley et d'Artillerie; ensuite il remonta le grand fleuve Thlewi-Schoch, auquel on a donné son nom, et, malgré une navigation périlleuse d'environ 600 kilom., il réussit à déboucher dans la mer Polaire, dont la communication avec les lacs arctiques fut ainsi constatée; enfin il releva avec soin les côtes de cette mer entre le détroit de Bathurst et la baie d'Hudson. Les résultats de ce voyage furent consignés par lui dans sa *Relation d'un voyage aux terres arctiques pendant les années 1833-1835* (Narrative of the arctic land expedition to the mouth of the Great Fish river; Londres, 1836, gr. in-8, fig.). Une traduction française par M. Cazeaux (2 vol. in-8°) en a paru la même année à Paris. On y trouve d'intéressantes observations sur l'atmosphère durant un hiver où le thermomètre descendit à 56 degrés, ainsi que sur les aurores boréales dont il a dressé plusieurs cartes et signalé l'influence marquée sur la boussole au point de faire produire à l'aiguille une déviation de 8 degrés.

Sir G. Back, qui venait d'être promu au grade de capitaine (1835), fut chargé, l'année suivante, d'une seconde expédition qui avait pour but de fixer la géographie des côtes entre le détroit du Regent et le cap Turnagain. Il quitta les îles Orkney à bord de la *Terror*, bâtiment spécialement destiné aux voyages polaires et qui devait être funeste à sir J. Franklin; mais il ne put remplir qu'une partie des instructions qui lui avaient été données. Longtemps enfermé au milieu des glaces, il ramena son équipage dans l'état le plus pitoyable. Il a donné, dans ce style clair et élégant qui ajoute un charme de plus à la lecture de ses ouvrages, le compte rendu de cette campagne: *Relation du voyage de la Terreur aux mers polaires en 1836-1837* (Narrative of the expedition in H. M. ship *Terror* on the arctic shores; Londres, 1838, in-8).

En récompense des services qu'il a rendus à la science, les Sociétés de géographie de Londres et de Paris ont décerné chacune à cet habile marin une médaille d'or (1835), et la reine lui a conféré le titre de chevalier (*Knight bachelor*) en 1839. Appelé, en outre, à des fonctions lucratives dans l'administration du trésor, il a été élevé, en 1857, au rang de contre-amiral.

BACOT (Paul, Frédéric et David), industriels français dirigent, à Sedan, deux des plus importantes maisons, pour la fabrication et le commerce du drap, qui existent en France et à l'étranger. Ils ont succédé, sous la double raison sociale de Paul et David Bacot, et de Frédéric Bacot et fils, à la maison fondée par leur père au commencement de ce siècle. Leur nom et leurs produits ont figuré à toutes les Expositions nationales de l'industrie, où ils ont constamment obtenu le rappel de la médaille d'or décernée à M. Paul Bacot en 1819. Ils ont reçu à l'Exposition universelle de Londres en 1851, une médaille de prix, et une médaille de première classe à l'Exposition universelle de Paris en 1855. M. Paul Bacot a fondé en 1840 un comptoir à New-York. MM. Paul, Frédéric et David Bacot ont été tous les trois faits chevaliers de la Légion d'honneur, le premier en 1827, le second en 1844, le troisième en 1849. On a, sous le nom de ce dernier, ancien président de la chambre consultative de Sedan: *Manuel du sapeur-pompier de Sedan* (Sedan, 1845, in-12).

BADE (Maison grand-ducale de). Grand-duc régnant: *Frédéric*-Guillaume-Louis (voy. FRÉDÉRIC). Grande-duchesse: *Louise*-Marie-Élisabeth, née le 3 décembre 1838, fille du prince de Prusse. — Mère: la grande-duchesse *Sophie*-Wilhelmine, née le 21 mai 1801, fille de feu Gustave IV, roi de Suède; mariée, le 15 juillet 1819, au grand-duc Charles-*Léopold*-Frédéric; veuve le 24 avril 1852.

Frères et sœurs: le grand-duc *Louis*, né le 15 août 1824; Louis-*Guillaume*-Auguste, né le 18 décembre 1829, major au service de Prusse; *Charles*-Frédéric-Gustave-Guillaume-Maximilien, né le 9 mars 1832, major dans l'armée autrichienne; *Alexandrine*, mariée au duc régnant Ernest II (voy. SAXE-COBOURG et GOTHA); *Marie*-Amélie, née le 20 novembre 1834; *Cécile*-Auguste, née le 20 septembre 1839, mariée en 1857, au grand-duc Michel (voy. RUSSIE).

Le grand duc a deux oncles: le margrave *Guillaume*-Louis-Auguste, né le 8 avril 1792, général d'infanterie au service de Bade, marié en 1830 à la duchesse *Élisabeth* de Wurtemberg, dont il a trois filles, et le margrave *Maximilien*-Frédéric-Jean-Ernest, né le 8 décembre 1796, général de cavalerie.

Il faut encore citer la cousine du grand-duc, S. A. I. la grande-duchesse *Stéphanie*-Louise-Adrienne de Beauharnais, née le 28 août 1789, fille adoptive de l'Empereur Napoléon Ier, mariée le 8 avril 1806 au grand-duc Charles-Louis-Frédéric, cousin germain du grand-duc actuel, veuve le 8 décembre 1818; elle a deux filles: la princesse *Joséphine*-Frédérique-Louise, née en 1813 et mariée en 1834 à Charles, prince de Hohenzollern-Sigmaringen; et la princesse Marie-Amélie-Élisabeth-Caroline, née en 1817 et mariée, en 1843, au duc d'Hamilton, pair d'Angleterre.

BADICHE (abbé Marie-Léandre, [illegible]) que français attaché au [illegible] en collaboration de M. [illegible] d'*études élémentaires* ([illegible]) nant l'histoire ancienne [illegible] France, la géographie [illegible] selle, etc. On a de lui [illegible] ques sur *la Divine* [illegible] *Chapelle de Sainte* [illegible]

BADON (de la [illegible]) tant du peuple [illegible] la médecine [illegible] acquit une [illegible]

de la Haute-Loire, et fut élu, en 1840, maire de la ville du Puy. Aux élections de 1846, les libéraux le choisirent pour candidat à la Chambre des Députés; mais il échoua contre M. Richond des Brus. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 36 000 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota avec la majorité modérée. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, vota l'interdiction des clubs et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il est encore maire du Puy et membre du conseil général de la Haute-Loire.

BAECKER (Louis), archéologue français, né à Lille, est revenu, après avoir fait son droit à Paris, s'établir dans cette ville où il a exercé la profession d'avocat. Il est membre de la Société des antiquaires de Picardie et correspondant du ministère de l'intérieur. On a de lui divers travaux d'archéologie relatifs à l'ancienne Flandre, tels que : *Château de la Motte-aux-Bois* (Douai, 1843, in-4); *Rapport sur l'église de Saint-Eloi à Dunkerque* (1850, in-8); *de la Religion du nord de la France avant le christianisme* (Lille, 1854, in-8); *Légende de sainte Godelive* (1854, 2e édit.); *Chants historiques de la Flandre* (Lille, 1855, in-8), recueil qui s'étend jusqu'au milieu du XVIIe siècle; etc.

BAEHR (Jean-Chrétien-Félix), philologue allemand, né à Darmstadt, le 13 juin 1798, fils d'un prélat, fit ses études au collége et à l'université de Heidelberg, où il devint successivement agrégé (1819), professeur adjoint (1821), puis titulaire (1826) de littérature classique. Il n'a pas quitté cette ville, où il a été nommé conservateur en chef de la bibliothèque (1833), inspecteur supérieur (ephore) du lycée (1839), et enfin [illegible] du séminaire philologique (1845). La bibliothèque lui doit des agrandissements considérables [illegible] établissement [illegible]. Le grand-duc [illegible] conseiller aulique [illegible] du Lion de Zahringen.

Les principaux [illegible] sont : *Herod*[illegible] *Gaisfordii editi*[illegible] *F. Creuzeri* [illegible] *mentationem* [illegible] *geographicas* [illegible] *adjecit* (Leip[illegible] 1856), ouvr[illegible] *Hist*[illegible] [illegible] tion [illegible]

[illegible] pour [illegible] pour

selle d'Ersch et Gruber. [illegible] vaux, ont été réimprimés [illegible] collabore aussi activement [illegible] *delberg*, qu'il a rédigées [illegible] Schlosser et Munke, et [illegible] l'unique rédacteur.

BAER (Charles-Ernest [illegible]), né, le 17 février 1792, en [illegible] decine à l'université de [illegible] compléter son éducation [illegible] magne, et, après avoir [illegible] temps sous la direction [illegible] Dollinger et Nees von [illegible] à Kœnigsberg ou [illegible] de médecine en qualité [illegible] sauf de rares interruptions [illegible] chargé d'y organiser [illegible] y exerça, en outre, [illegible] de zoologie (1819), et [illegible] anatomique (182[illegible]) [illegible] mie de Saint-Péters[illegible] des membres [illegible] distinctions honor[illegible] polaires le [illegible] d'exploration [illegible]

M. Baer, comme [illegible] cupe de la [illegible] sur ce sujet [illegible] *hominis* [illegible] du développement [illegible] [illegible] 1828-18[illegible] [illegible] über [illegible] [illegible] *Géry* [illegible] des [illegible] tues, [illegible] cotées [illegible] ction. [illegible] d'I- [illegible] et à [illegible] ce dernier [illegible] *fille se* [illegible] *Grâces*, *la* [illegible] à l'Exposition [illegible] et l'*Étoile* [illegible] est un groupe [illegible] *après la chute* [illegible] 1822, à l'Académie [illegible] tres.

[illegible]), homme politique [illegible] 1799, est fils d'un ancien [illegible] il fit ses premières études [illegible] et ses humanités au collége [illegible] bridge, où il remporta deux [illegible] Admis au barreau par la [illegible] Temple (1825), il fut attaché au [illegible] du nord et acquit, dans la pratique une grande, notoriété. Il devint [illegible] en 1841 et remplit la charge de [illegible] pendant dix ans (1837-1847).

[illegible] fort tard dans la vie politique et dut à [illegible] des habitants de Hull pour les services qu'il leur avait rendus, son premier mandat parlementaire (1847). En 1852, il lui a été continué par la ville de Leeds, qui l'a réélu en 18[illegible]. Partisan des doctrines libérales, il s'est montré favorable à l'extension des droits électoraux, aux courtes législatures et à la réforme de l'Église anglicane.

M. Baines a rempli dans le gouvernement des charges importantes auxquelles le désignait son expérience des affaires : sauf une interruption de quelques mois, il a présidé de 1849 à 1855 le co-

mité de la loi des pauvres (*Poor law board*). Il a été investi, en décembre 1855, des fonctions très-recherchées de chancelier du duché de Lancaster, qui donnent droit à un siége dans le cabinet. Depuis 1849, il fait partie du Conseil privé; il est, en outre, député-lieutenant du West-Riding d'York.

BAITER (Jean-George), philologue suisse, né en 1801 à Zurich, étudia la philologie à Münich, à Gœttingue et à Kœnigsberg (1827). De retour dans sa patrie, il occupa diverses places au collége de Zurich et fut nommé professeur adjoint à l'université de cette ville. En 1849, il donna sa démission de ces fonctions; mais il resta depuis cette époque prorecteur du collége.

M. Baiter a publié, seul ou en collaboration avec d'autres philologues, diverses éditions grecques, notamment celle des *Orateurs attiques* (Zürich, 1839-1850, 2 vol.; 1838-43, 8 vol.); celle d'*Isocrate*, dans la collection des classiques grecs de MM. Didot (Paris, 1846), et celle des *Œuvres complètes de Platon* (Zürich, 1839-1842, 21 vol.), en commun avec Orelli, Winckelmann, etc.

BAJARD (de la Drôme), ancien représentant du peuple français, est né à Saint-Donat (Drôme), en 1793. Il fit à Paris ses études de médecine et fut reçu docteur en 1820. Affilié, dès 1821, à la Charbonnerie, après 1830 il fit partie de la Société des Droits de l'homme, et présida une Société républicaine à Romans. En 1834, il fut nommé, dans cette ville, commandant de la garde nationale, bien qu'il professât ouvertement les doctrines les plus radicales. En 1848, il fut élu, par 35 000 électeurs, représentant de la Drôme. Membre du comité des affaires étrangères, il siégea sur les bancs de l'extrême gauche et vota pour le droit au travail. Il fut réélu à la Législative par 42 000 voix. Jusqu'au coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Montagne.

BAJZA (Antoine), poëte et historien hongrois, né, à Szucsi, le 31 janvier 1804, débuta par des articles dans l'almanach littéraire de Kisfaludy, *Aurora*, dont il fut rédacteur en chef, de 1830 à 1837. A la même époque il écrivit dans les *Feuilles critiques* (1831-1836), dans l'*Athenæum* et dans l'*Observateur* (Figyelmezœ, 1837-1843), en compagnie des meilleurs publicistes de la Hongrie. Les articles de critique théâtrale et de beaux-arts étaient sa spécialité. Il publia, en même temps, des *Poésies* (Pesth, 1835), qui furent réimprimées dans la même année et une édition des *Théâtres étrangers* (Pesth, 1830), qui lui valut, en 1837, la place de directeur du nouveau théâtre national de Pesth. Tout en exerçant sur la littérature dramatique en Hongrie une influence, il s'occupait activement d'études historiques et faisait paraître plusieurs ouvrages : une *Bibliothèque historique* (Tœrtereti Konyvtor; Pesth, 1843-1845, 6 vol.), qui contient la traduction de plusieurs morceaux étrangers; *le Nouveau Plutarque* (Uj Plutarch; Ibid., 1845-1847), d'après les ouvrages allemands; enfin une *Histoire universelle* (Vilagtœrteret), qui n'est qu'une compilation des travaux de Schlosser, Heeren et Rotteck.

En 1847, M. Bajza rédigea et édita à Leipsick l'almanach de l'opposition : *Ellenœr* (le Contrôleur). En mars 1848, Kossuth le nomma rédacteur de la feuille semi-officielle *Kossuth Hirlapja*, dans laquelle il déploya un grand talent d'écrivain politique. Depuis l'issue de la révolution, il semble se tenir à l'écart de la littérature comme des affaires publiques. Il est, depuis 1832, membre ordinaire de l'Académie hongroise, ainsi que membre très-actif de la Société Kisfaludy.

BAKE (Jean), philologue hollandais, né à Leyde, le 1[er] septembre 1787, fit ses études sous la direction du célèbre philologue Wyttenbach, mort en 1820, devint professeur extraordinaire en 1815 et obtint, deux ans plus tard, la chaire de littérature grecque et latine à l'université de Leyde, avec le titre de professeur ordinaire.

M. Bake, un des meilleurs latinistes de son pays, débuta par une édition estimée de *Posidonius* (Posidonii reliquiæ; Leyde, 1810), accompagnée, comme celle qu'il donna plus tard, de l'astronome *Cléomèdes* (Ibid., 1820), de savants commentaires critiques. Il édita ensuite *de Legibus* de Cicéron (Leyde, 1842), et collabora activement à la *Bibliotheca critica nova* (Ibid., 1825-31, 5 vol.), recueil publié par les philologues les plus distingués des Pays-Bas, Geel, Hamacker, Peerlkamp, et qui a beaucoup contribué à faire revivre les études classiques en Hollande.

On a encore de M. Bake plusieurs discours latins, insérés dans les *Annales* de l'Académie de Leyde, tels que : *de Principum tragicorum meritis, præsertim Euripidis* (1815), *de Custodia veteris doctrinæ et elegantiæ, præcipuo grammatici officio* (1818), et un grand ouvrage intitulé : *Scholia hypomnemata* (Leyde, 1837-1852, 4 vol.), qui contient un grand nombre de dissertations, pour la plupart philologiques, sur l'antiquité grecque et romaine : *de Instituto legum emendandarum apud Athenienses, de Atheniensium εἰσφορᾶ; de Poletis et de poleterio; de Prædiis publicis Atheniensium*, les articles sur *Cicéron, Eschine*, etc. Ce recueil qui est le résumé de quinze ans d'études, et dont les diverses parties ont paru successivement, aura sans doute une continuation, qui contiendra les résultats des travaux de l'auteur durant ces dernières années.

BALARD (Antoine-Jérôme), et non BALLARD, savant chimiste français, membre de l'Institut, est né à Montpellier, le 30 septembre 1802. Il fut d'abord pharmacien, puis successivement préparateur du cours de chimie à la Faculté des sciences de Montpellier, professeur au collége royal, à l'École de pharmacie et enfin à la Faculté des sciences de la même ville. Il se signala, en 1826, par une importante découverte, celle du brome, corps simple métalloïde qu'on n'était pas encore parvenu à isoler. Appelé à Paris pour y occuper la chaire de chimie à la Faculté des sciences, en remplacement de M. Thénard, il fut encore nommé, en 1844, membre de l'Académie des sciences où il prit le fauteuil laissé vacant par la mort de Darcet. Déjà maître de conférences à l'École normale, il a succédé, en 1851, à M. Pelouze dans la chaire de chimie au Collége de France.

La science et l'industrie doivent à M. Balard, outre la découverte du brome et tous ses travaux sur ce corps et ses composés, de savantes recherches et d'heureuses applications. Par des études patiemment poursuivies pendant vingt années, il est parvenu à extraire directement de l'eau de la mer le sulfate de soude, avec lequel on prépare la soude factice et les sels de potasse et du commerce, découverte éminemment utile, qui a permis de livrer en abondance et à bas prix des matières premières dont les usages dans les arts sont si nombreux et si importants.

M. Balard, savant modeste et laborieux et excellent professeur, n'a point écrit de livres. Les résultats de ses recherches sont consignés dans un assez grand nombre de mémoires insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, et dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences. Il a exposé des produits chimiques à Londres, en 1851, et a fait partie du jury de l'Exposition uni-

verselle de Paris. Décoré en juin 1837, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

BALDASSERONI (Jean), homme politique italien, est né à Livourne en 1790. D'abord simple employé des douanes à Pise, il ne tarda pas à être nommé inspecteur de la comptabilité à Florence. Dans cette nouvelle position, il justifia par son zèle et son esprit de ressources la confiance du gouvernement, et devint administrateur des finances. Le 4 novembre 1845, il reçut le titre de conseiller d'État, et deux ans plus tard, il fut enfin nommé officiellement directeur-général des finances. C'est la place qu'après quelques vicissitudes il occupe encore aujourd'hui. Il traversa sans secousse les crises ministérielles de septembre 1847 et de juin 1848, et s'associa alors au changement de principes adopté ou subi par le gouvernement. La démonstration républicaine du 30 juillet 1848 le renversa pourtant avec le ministère Ridolfi dont il faisait partie. Quoique sénateur, il se tint un instant éloigné des affaires sous le ministère de Capponi (voy. ce nom) et pendant la période révolutionnaire. Il y rentra bientôt à l'appel du grand-duc, et reprit comme ministre, la politique de conservation (24 mai 1849).

En 1850, il accompagna le grand-duc à Vienne, et sous l'influence des conseils qu'ils y reçurent, Léopold et son ministre établirent, à leur retour, deux lois extraordinairement impopulaires, la première qui suspendait indéfiniment la constitution, l'autre qui supprimait la liberté de la presse. On appela ces deux lois les lois de septembre de la Toscane. Pour sa part, et, comme ministre des finances, M. Baldasseroni fit face aux nécessités du moment, en négociant un emprunt de 30 millions à 5 pour 100, et en augmentant beaucoup les impôts directs ou indirects. Esprit pratique et fécond en expédients, administrateur intègre, homme de bonne compagnie et de commerce aimable, M. Baldasseroni ne prête aux accusations de ses adversaires que par une extrême souplesse politique et son intolérance religieuse.

BALDUS (Édouard-Denis), artiste et photographe français, né à Paris, en 1820, cultiva d'abord la peinture, et fit aux Salons, de 1842 à 1850, quatre envois de portraits ou de sujets religieux. La photographie, au progrès de laquelle il a contribué en gelatinant, le premier, le papier des épreuves, l'a depuis entièrement occupé; il s'est consacré surtout à la reproduction des vues, paysages et monuments, et a entrepris, en 1854, sur la commande du ministère d'État, une vaste collection qui comprend aujourd'hui plus de 1200 clichés. Cet artiste a de plus abordé la gravure héliographique ou photolithographie. Ses œuvres les plus importantes, dans ces divers genres, sont : les *Vitraux de Sainte-Clotilde*, plusieurs *Vues du Louvre*, des *Planches d'architecture*, d'après Lepautre, et les *Scènes d'inondation* recueillies, sur les bords du Rhône, en juin 1856. La plupart ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, et ont valu à leur auteur une médaille de première classe.

BALFE (Michel-William), compositeur anglais, né à Dublin, le 15 mai 1808, il reçut ses premières leçons de musique de son père et du célèbre Horn, et obtint ses premiers succès comme violoniste et comme chanteur. A six ans, il exécuta avec beaucoup d'habileté un morceau de Viotti; à seize, il débuta au théâtre de Drury-Lane, à Londres, dans le *Freischütz*. Il n'y resta guère qu'une année, et il venait d'être nommé chef d'orchestre lorsqu'il partit pour l'Italie en 1825. Dans ce pays de la musique, il devint compositeur, et donna à la Scala de Milan un ballet, *Lapeyrouse*, qui n'eut qu'un demi-succès. En 1827, il vint à Paris, et reprit, au Théâtre-Italien, l'emploi de chanteur qu'il avait abandonné un instant, mais qui pouvait seul le faire vivre. Sous le nom de Balfi, il se fit applaudir dans les rôles de basse, à côté de la Malibran et de la Sontag.

Cependant il ne tarda pas à retourner en Italie, et donna successivement à Palerme, à Milan, à Paris ou à Londres les opéras suivants : *les Rivaux* (1830), *Un avertissement* (1832), *Henri IV* (1834), *le Siége de la Rochelle* (1835), *Manon Lescaut*, pour la Malibran (1836), *Catherine Grey* (1837), *la Dame voilée* et *Falstaff* (1838), *Jeanne d'Arc* (1839), *Kiolanthe* (1840), *la Gypsy* (1844), *l'Étoile de Séville* (1846). Cette dernière pièce, représentée à Paris, n'eut aucun succès; mais, l'année suivante, *le Puits d'amour* réunit tous les suffrages. Les autres opéras de M. Balfe eurent des vicissitudes diverses qui amenèrent chez l'auteur des alternatives de courage ou d'abattement. Quoique Anglais, c'est en Allemagne qu'il fut le mieux goûté: *la Bohémienne* et *les Quatre fils Aymon* eurent au delà du Rhin un succès d'enthousiasme. Chacune des pièces du compositeur y fut généralement applaudie; *le Mulâtre* seul, représenté à Berlin en 1848, n'excita qu'un médiocre intérêt.

M. Balfe est un disciple de Paër et de Rossini, un imitateur d'Auber, un rival d'Adolphe Adam. Sa musique est écrite pour le chant et pour les chanteurs; elle se distingue par l'abondance plutôt que par l'originalité des motifs, beaucoup d'entrain et de verve, une orchestration bien entendue.

Depuis 1845, M. Balfe est directeur du Théâtre-Italien de Londres et du Concert philharmonique; il y a fait exécuter quelques opéras, entre autres *l'Enchanteresse*, *Elfride*, *le Serf*, qui n'ont guère contribué à augmenter sa réputation.

BALFOURIER (Paul-Émile-Adolphe), peintre français, né à Montmorency, vers 1815, étudia principalement le paysage sous Charles Rémond. Il voyagea ensuite en Italie et plus tard en Espagne, où il séjourna même assez longtemps. De 1843 à 1857, cet artiste a exécuté et exposé sans interruption : des *Vues de Forlezza*, *Castello*, *Cima*, sur le lac Lugano; la *Villa Mécène* et des *Ruines*, prises à Tivoli; les *Vallons de la Cervara* (1846): *Mazeppa*, une *Étude de Majorque*, le *Lac de Némi;* de nombreuses *Études* et *Vues d'Elche*, de *Trévillente*, en Espagne; des *Paysages* naturels ou composés (1847-1853); un *Pâturage*, une *Fontaine à Majorque* et le *Moulin d'Elche*, à l'Exposition universelle de 1855; *Lisière de Forêt*, *Environs d'Oradour*, *Pont sur le Roubaud* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et une 2e en 1846.

BALL (John), homme politique et écrivain anglais, né en 1818, à Dublin, est fils d'un magistrat d'Irlande. Après avoir fait ses études au collége d'Ascott et à l'université de Cambridge, il fut, en 1843, admis au barreau de son pays. Il remplissait depuis quelques années les fonctions de commissaire de la loi des pauvres, lorsqu'en 1852 il donna sa démission, pour entrer au Parlement, où l'envoyait le comté de Carlow (Irlande). Il s'est rallié au parti libéral, et a appuyé l'introduction du vote au scrutin ainsi que l'égalité et l'indépendance de toutes les communions religieuses. Au mois de février 1855, il a été nommé sous-secrétaire d'État au département des colonies. Ce député est auteur de divers traités sur les mathématiques et l'histoire naturelle, et d'un mémoire politique sur les améliorations dont l'Irlande a le plus urgent besoin.

BALLEYDIER (Alphonse), littérateur français, né vers 1820 à Lyon, collabora d'abord aux journaux de cette ville, et débuta par un recueil de *Nouvelles* (1843). Il vint ensuite à Paris, où il publia par livraisons son *Histoire politique et militaire du peuple de Lyon* (1845-1846, 3 vol. in-8, grav.), qui comprend le récit des événements de 1789 à 1795.

A la suite de la révolution de Février, M. Balleydier mit son nom à un certain nombre de compilations historiques, conçues dans un esprit contre-révolutionnaire, telles que : *Turin et Charles-Albert* (1848); *la Garde mobile* et *la garde républicaine* (1848), publications de circonstance; *Histoire de la révolution de Rome* (1851, 2 vol. in-8, 4e édit., 1854); *Histoire des révolutions de l'empire d'Autriche* (1853, 2 vol. in-8); *Histoire de la guerre de Hongrie en* 1848-1849 (1853, in-8), suite de l'ouvrage précédent. On a encore du même auteur des brochures, et recueils intitulés : *Veillées militaires* (1854), *Veillées de famille* (1855), et *Veillées maritimes* (1856). *Nicolas et la Russie* (1857, 2 vol. in-8; etc. En ces derniers temps, il a été nommé historiographe de l'empereur d'Autriche.

BALLINGALL (sir George), médecin anglais, né à Édimbourg en 1786, s'établit à Londres à la fin de ses études et devint chirurgien du roi Guillaume qui l'anoblit en 1830, puis professeur de chirurgie militaire à l'université d'Édimbourg. Il a publié un *Essai sur la syphilis;* des *Observations sur la fièvre et la dyssenterie* (1818), d'après les cas que l'auteur a etudiés dans l'Inde sur les soldats de la compagnie; *Introduction à un cours de chirurgie militaire* (Introductory lectures to a course of military surgery; Édimbourg, 1830); une dissertation *Sur l'apoplexie sanguine*; divers *Mémoires* insérés dans les rerecueils scientifiques; etc. Son principal ouvrage : *Esquisses de clinique militaire* (Outlines of military surgery; in-8), a eu, en 1855, une cinquième édition. — Sir George Ballingall est mort le 4 décembre 1855.

BALLU (Théodore), architecte français, né à Paris le 8 juin 1817, entra, en 1835, à l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Hippolyte Lebas, et remporta, au bout de cinq années, le grand prix d'architecture : le sujet de concours était *Une Chambre des pairs* (1840). En 1846, au retour d'un voyage en Grèce, d'où il ne rapportait que quelques dessins de l'Erechthéon, il fut d'abord attaché, comme inspecteur, aux travaux de Sainte-Clotilde, que conduisait encore M. Gau. Depuis 1850, il a remplacé ce dernier, et achevé la nouvelle église dont il n'a guère modifié le plan primitif qu'en substituant aux tours projetées des flèches sculptées et percées à jour. En 1852, cet artiste a été chargé de restaurer la tour gothique de Saint-Jacques la Boucherie.

BALLUE (Hippolyte-Omer), peintre français, né à Paris, en mai 1820, abandonna le commerce pour se consacrer à la peinture, fit recevoir au Salon de 1841 une *Vue de Paris prise du pont d'Austerlitz*, et entra l'année suivante dans l'atelier de M. Diaz. Il a exposé depuis : Deux *vues de Fontainebleau;* le 5e acte de *: Ne touchez pas à la reine*, un *Intérieur de harem*, etc. Cet artiste est souvent chargé de dessiner les costumes pour les grands théâtres de Paris et de l'étranger.

BALLY (Victor), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1780, à Beaurepaire (Isère), venait d'être reçu docteur, lorsqu'il prit part à l'expédition de Saint-Domingue en qualité de chef du service de santé. Sous l'Empire, il fut attaché à divers corps d'armée, et se dévoua, en 1821, avec quelques-uns de ses collègues pour aller combattre la fièvre jaune, qui exerçait ses ravages à Barcelone. Ce fut à cette occasion qu'il rédigea, avec MM. François et Pariset, l'*Histoire médicale de la fièvre jaune observée en Espagne et particulièrement en Catalogne* (1823, in-8). Il avait déjà étudié ce fléau dans le livre qui a pour titre : *du Typhus d'Amérique* (1814, in-8). Il fut élu en 1821 membre de l'Académie de médecine.

Outre les ouvrages cités, on a de M. Bally : *Coup d'œil sur l'histoire de la gymnastique* (1817), une édition du *Formulaire magistral pharmaceutique* de Cadet de Gassicourt (1823; 6e édit. 1826), augmentée de plus de 300 formules; *Études sur la choladrée lymphatique ou choléra indien* (1833-1835, 3 part.); *Documents et mélanges* (1855, in-8), publiés à l'occasion de la maladie asiatique introduite dans les États Romains et les Alpes dauphinoises. Les épidémies dont ce médecin a fait une étude spéciale, lui ont encore fourni le sujet de nombreux mémoires insérés dans la *Revue encyclopédique*, la *Revue médicale*, la *Gazette des hôpitaux*, etc. Au *Bulletin de l'Académie de médecine* il a donné de curieuses *Recherches sur les épidémies des bords de la Méditerranée* (1849) et le *Voyage d'Horace à travers les marais Pontins* (1850), considéré sous les points de vue médicaux.

BALOGH (Jean), homme politique hongrois, est né dans le comitat de Barsch, en 1800. Nommé, depuis 1825, député à toutes les diètes de Hongrie, par les comitats de Barsch et de Komorn, il prit place sur les bancs de l'opposition, et eut un duel avec le comte Zichy, député de la noblesse, dont il attaquait les privilèges. La popularité qu'il acquit en cette occasion s'accrut encore dans une autre circonstance où il tint tête au gouvernement autrichien. Le baron Vesselenyi, protestant en pleine diète contre l'oppression étrangère, avait été déclaré coupable de haute trahison et emprisonné. M. Balogh revendiqua pour lui-même la solidarité des expressions dont il s'était servi, et fut à son tour inquiété et destitué même par l'Autriche. Réélu à une immense majorité membre de la diète, il continua encore un certain temps cette vive opposition. Plus tard pourtant, il parut se rapprocher du gouvernement, et sollicita même dans l'administration un emploi qu'on crut devoir lui refuser. Rejeté dans l'opposition, il s'y voua comme un homme qui a besoin de se faire pardonner une faiblesse, et se rangea parmi les membres les plus ardents de l'extrême gauche, après les événements de mars 1848. On l'accusa même d'avoir poussé le peuple à l'assassinat du comte Lamberg; mais ses adversaires politiques n'ont jamais pu fournir aucune preuve à l'appui d'une imputation contre laquelle il a toujours protesté. Pendant la révolution, il défendit ardemment, soit à l'armée, soit dans l'administration, la cause de la nationalité hongroise. Quand elle fut définitivement perdue, il passa avec M. Kossuth sur le territoire turc, où il vit depuis dans la retraite.

BALTACCHINI (Xavier), poëte italien, est né à Barletta (Deux-Siciles), le 27 avril 1800. Élevé à Naples sous les yeux de sa mère, il se fit journaliste pendant la période constitutionnelle de 1820 à 1821, parcourut ensuite l'Italie, et publia à Pise une excellente traduction de Colutus le Thébain. Rentré à Naples, il fit successivement paraître un recueil de poésies et le joli conte de *la Giojetta*; *Claudius Vannini* (1836), poëme en

vers blancs, et *Hugo de Cortone* (1838), autre poëme, composé au retour d'un voyage en France, en Angleterre et en Suisse. Vers le même temps, il traduisit la *Parisina* de Byron et l'*Alaptor* de Shelley.

En 1848, il fut un des principaux rédacteurs du *Musée des sciences et de la littérature* et du journal politique *le Temps*. Enfin il a publié plusieurs éloges funèbres et de nouvelles poésies.

Pendant la courte période du régime constitutionnel, il siégea comme député au parlement de Naples parmi les libéraux modérés, et présida quelque temps la commission d'instruction publique. Depuis le coup d'État qui a supprimé la Constitution, il vit dans la retraite et le silence.

BALTACCHINI (Michel), littérateur italien, est né à Naples le 11 février 1803. Formé par une excellente éducation paternelle, il avait vingt-six ans quand il publia ses *Novellette morali* (1829), qui eurent rapidement plusieurs éditions. Sa remarquable *Histoire de Masaniello* (Lugano, 1834), aussi réimprimée plusieurs fois, accusa ensuite chez lui autant de critique que d'érudition. En 1838, après un voyage à Paris, il fit paraître un roman historique, *le Fils du proscrit*, réimprimé à Naples l'année suivante. C'est à Naples aussi qu'il publia des travaux philosophiques importants, une étude sur *la Vie et les écrits de Campanella* (1840-1843), un *Traité du scepticisme* (1851), et une *Exposition de la philosophie de Kant* (1854). Ainsi que le précédent, il a beaucoup écrit dans plusieurs recueils, entre autres le *Musée des sciences*, et la *Revue sébétienne*. Uniquement occupé de travaux littéraires ou philosophiques, il n'a jamais aspiré à d'autres fonctions qu'à celles de membre ou de correspondant de plusieurs académies, tant napolitaines qu'étrangères.

BALTARD (Victor), architecte français, né à Paris, en 1805, est un des trois fils de Pierre-Louis Baltard, architecte et graveur, mort en 1846 et connu en outre par une foule de publications relatives aux beaux-arts. Il fit ses études sous son père et remporta le premier grand prix d'architecture en 1833 sur ce programme : *une École militaire*. Il partit pour l'Italie, où il exécuta des travaux sérieux. Son principal envoi de Rome fut le *Théâtre de Pompéi;* il fut nommé à son retour architecte du gouvernement et de la ville de Paris. C'est à lui qu'on doit la restauration ou la décoration des églises Saint-Germain des Prés, Saint-Séverin et Saint-Eustache, ainsi que la construction du nouvel hôtel du timbre. Depuis il a dirigé, d'abord avec Victor Callet, l'exécution des halles centrales. La plupart de ses travaux accusent autant de goût que de science, et l'érudition archéologique ne nuit pas chez lui à l'habileté du praticien.

M. Baltard a enrichi de nombreuses planches dessinées d'après nature, un remarquable ouvrage imprimé par les soins de M. le duc de Luynes, les *Recherches sur les monuments de l'histoire des Normands et de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale*, dont le texte est dû à M. A. Huillard-Bréholles. Il s'est chargé de continuer la publication des *Grands prix d'architecture*, commencée par son père. Il a lui-même rédigé le texte historique et dessiné toutes les planches d'une splendide monographie de la *Villa Médicis* (in-fol. 1847-48). Une de ses dernière œuvres est le dessin du *Berceau du prince impérial*, commandé par la ville de Paris. M. Victor Baltard a pris part plusieurs fois aux Salons et envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : le *Théâtre de Pompée*, étude faite en 1837. Il a obtenu à la suite de cette Exposition, une médaille de troisième classe. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Son frère aîné, M. Prosper BALTARD, né à Paris le 1er novembre 1796, a suivi, de 1811 à 1817, les cours de l'École des beaux-arts, et s'est également livré à l'architecture. Attaché, en 1850, à divers travaux du ressort de la ville de Paris, il a été, vers le même temps, nommé inspecteur aux nouveaux bâtiments du Louvre. Sa fille a épousé M. Charles Simart, le sculpteur.

M. Jules BALTARD, frère des deux précédents, né à Paris, le 3 juin 1807, a étudié la peinture sous M. Hersent, suivi l'École des beaux-arts en 1828, et figuré, comme portraitiste, au Salon de 1837.

BALTAZZI, famille de banquiers grecs, originaires de Smyrne, qui entretiennent des comptoirs dans les principales échelles, à Marseille, à Londres, etc. La maison-mère est à Constantinople. Les représentants actuels de cette maison sont MM. Spiridion et Aristide BALTAZZI, fils d'Emmanuel, mort en 1855. Ils ont pris alors la suite des affaires et ont été mêlés à toutes les grandes opérations financières de la Turquie. Le plus jeune surtout, M. Aristide Baltazzi, né en 1830, est cité à Constantinople comme un économiste distingué.

M. Théodore BALTAZZI, leur oncle, frère cadet d'Emmanuel, a été l'un des premiers directeurs de la banque ottomane instituée pour maintenir le taux du change, et qui passa, en 1849, à son frère Emmanuel associé à la maison Jacques Alléon de Constantinople. C'est lui qui proposa le premier au gouvernement turc un plan pour la démonétisation et la refonte des anciennes monnaies, dont la valeur intrinsèque était, comme l'on sait, bien inférieure au titre légal, ainsi que pour l'émission d'un papier-monnaie (*caimé*) destiné à aider à la réalisation de cette opération.

BALTHAZAR (Casimir-Victor-Alexandre DE), peintre français, né à Hayange (Moselle), en 1809, vint à Paris vers 1827, et suivit, jusqu'en 1832, l'atelier de Paul Delaroche. Il débuta l'année suivante au Salon, et traita l'histoire et le portrait. On a surtout de lui : *la Tête de saint Jean offerte à Hérodias; Tobie conduit par l'ange; Lara et Kaled; Goëtz de Berlichingen* (1837); *la Vision de Jeanne d'Arc*, *Jeanne d'Arc dans sa prison* (1838); *le Baptême de Clovis; le Dévouement du trompette Escoffier; Diane au repos; la Mère pieuse;* les portraits du *colonel Haudy*, de l'*évêque de Gap*, du *cardinal Donnet*, et beaucoup d'autres; des *Etudes*, etc. *La Mort de Lara*, déjà exposée en 1840, *le Christ et la Samaritaine* et un *Portrait*, ont été admis à l'Exposition universelle de 1855. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1837, une 2e en 1838, et une 1re en 1840.

BALTZER (Jean-Baptiste), théologien catholique allemand, né, le 16 juillet 1803, à Andernach sur le Rhin, étudia, de 1823 à 1827, la théologie à l'université de Bonn, sous la direction du célèbre professeur Hermes. Ordonné prêtre et promu aux divers grades universitaires, il fut appelé à Breslau où il devint successivement professeur de théologie (1830-1831), membre du conseil du consistoire (1843), examinateur ecclésiastique (1844) et enfin chanoine de la cathédrale de Breslau (1846).

Les principaux ouvrages de M. Baltzer se rapportent en général aux discussions religieuses qui ont été soulevées, en Allemagne, durant ces dernières années. Nous citerons : *Le caractère fondamental du système hermésien* (Hinweisungen auf den grundcharakter des hermesischen Systems.

Bonn, 1832); *Origine de l'opposition de doctrine entre le catholicisme et le protestantisme* (über die Entstehung religiœser Gegensaetze un Katholicismus und Protestantismus. Bonn, 1833), deux ouvrages inspirés par les principes d'Hermes; *Lettres théologiques* (Theologische Briefe. Mayence et Breslau, trois séries, 1844-1853), dédiées à M. Günther, dont M. Baltzer défendit dès lors la philosophie et qui ont excité une vive polémique; *Bases d'un jugement équitable sur le catholicisme et le protestantisme* (Beitraege zur Vermittlung eines richtigen Urtheils über Katholicismus und Protestantismus. Breslau, 1839-1840, 2 vol.); *de la Béatitude de l'autre vie d'après la confession catholique et d'après la confession protestante* (Das christtiche Seligkeits dogma nach, etc. Mayence, 2ᵉ édit., 1844), etc.

BALTZER (Guillaume-Edouard), pasteur de la commune libre de Nordhausen, né, le 24 octobre 1814, à Hohenleine, village de Prusse, où son père était ministre protestant, étudia, de 1834 à 1838, la théologie aux universités de Halle et de Leipsick, et fut nommé prédicateur protestant dans la ville de Delitzsch. Au bout de six ans, il donna sa démission et alla à Nordhausen, où il fonda, le 5 janvier 1847, une commune libre. En 1848, il fit partie du parlement de Francfort et de l'Assemblée nationale, comme représentant du cercle de Nordhausen, et vota avec la gauche. En 1849, il fut compromis dans le grand procès, intenté contre ceux des députés de la Prusse qui, dans la séance du 15 novembre 1848, avaient tenté d'ôter au roi le droit de lever les impôts. Acquitté, il reprit sa place à la tête de la commune libre de Nordhausen. Il devint en outre membre, puis président (1850) du conseil délibératif de cette ville.

M. Baltzer a été conduit, par une trop haute idée de la grandeur morale et intectuelle du peuple, à imaginer des théories religieuses et politiques qui ont été traitées de dangereuses utopies, et lui ont attiré de violentes haines. On cite parmi ses ouvrages : *Delitzch-Halle-Nordhausen; Ma route de l'église nationale à la commune libre protestante* (Delitzch-Halle-Nordhausen. Oder mein Weg aus, etc.; Leipsick, 1847); *Discours prononcés dans la commune libre de Nordhausen* (Vortraege gehalten in der freien Geneinde zu Nordhausen, Nordh., 1850-1851, 2 vol.); *la Commune libre de Nordhausen* (die freie Geimeinde zu Nordh., Ibid., 1851); *Nouveaux prophètes, Discours sur leur vie, leur caractère et leur importance* (Neue Propheten. Vortraege über deren, Ibdi., 1853); *Histoire religieuse universelle, manuel dédié aux personnes qui réfléchissent* (Allgemeine Religionsgeschichte. Ein Handbuch für denkende, Ibid., 1854).

Deux de ses frères, MM. Frédéric et Théodore Baltzer, anciens pasteurs, se sont fait aussi remarquer par leurs opinions libérales et hétérodoxes. Le premier, forcé de s'exiler, vit à Zurich.

BALUFFI (Cajetano), ecclésiastique italien, a publié, à la suite d'un assez long séjour à la Nouvelle-Grenade, une *Histoire religieuse de l'Amérique* (Rome, 1848). Cet ouvrage contient des documents inédits sur les annales des républiques méridionales que l'auteur a recueillis surtout à Santa-Fé de Bogota.

BALZE (Jean-Étienne-Paul), peintre français, né à Rome, le 25 août 1815, de parents d'origine française, vint suivre à Paris, en 1831, les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Ingres, avec lequel il retourna en Italie. Il dut ensuite à l'amitié du maître la commande de plusieurs copies des grandes toiles de Raphaël, et exécuta avec son frère Raymond, les plus importantes, telles que l'*École d'Athènes*, placée en 1850 dans l'escalier monumental de la nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève, et les médaillons allégoriques des loges du Vatican, disposés dans les couloirs du Palais des beaux-arts (1856). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, pour laquelle avait été détachée d'un des plafonds du Louvre, *l'Apothéose d'Homère* de M. Ingres, il fut chargé, également avec son frère, de faire pour la même salle une copie de ce tableau, alors transporté au musée du Luxembourg. M. Paul Balze a en outre exposé : le *Combat entre Fitz-James et Roderick Dhu*, tiré de la *Dame du Lac* (1835), et des *Odalisques* (1849).

Balze (Jean-Antoine-Raymond), peintre français, frère du précédent, né à Rome le 4 mai 1818, suivit également à Paris l'atelier de M. Ingres, et accompagna ensuite son maître en Italie. Outre sa collaboration active aux grandes copies confiées à son frère (voy. ci-dessus), il a figuré par ses propres œuvres au Salon depuis 1849. On cite de lui une *Sainte Cécile*, un *Christ calmant la tempête*, acquis par le ministère de l'intérieur, *Néère*, sujet inspiré de Chénier, et *Horace à Tibur* (1849), admis plus tard à l'Exposition universelle de 1855.

BANCE (Bernard), éditeur français, né à Paris, vers 1795, dirige, depuis 1835, la maison de librairie fondée par son père, et dont il a fait une librairie spéciale d'architecture et de mécanique. Ses principales publications, en général exécutées avec luxe, sont : l'*Encyclopédie d'architecture*, journal mensuel dirigé par M. Victor Calliat; le *Parallèle des maisons de Paris*; le *Dictionnaire d'architecture au moyen âge*, de M. Viollet-Le-Duc; l'*Architecture civile et domestique*, etc. Elles ont figuré, avec plusieurs autres, sous le nom de M. Bance, aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855).

BANCEL [de la Drôme], ancien représentant du peuple français, né à Valence (Drôme), en 1823, a publié, en 1848, un *Essai sur le crédit hypothécaire envisagé comme base fondamentale du crédit public et de l'organisation du travail* (Valence et Paris, in-32). Aux élections générales de 1849, il fut nommé représentant du peuple par les démocrates de la Drôme; membre de la Montagne, il combattit la coalition des partis royalistes et la politique de l'Élysée. Il se signala particulièrement dans les débats relatifs à la révision de la Constitution, et prononça un discours qui fut très-remarqué par toute la presse républicaine. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté et expulsé du territoire français et se retira à Bruxelles, où il fait à l'université libre un cours qui a du succès.

BANCROFT (George), homme politique et historien américain, est né le 3 octobre 1800, à Worcester (État de Massachusetts). Fils d'un savant docteur en théologie, il fut élevé à l'École alors célèbre d'Exeter, dans le New-Hampshire, et plus tard à l'université d'Harvard, où il soutint, à l'âge de dix-sept ans, ses examens de sortie d'une manière très-brillante. Un subside assez considérable, obtenu par l'entremise d'Everett, lui permit d'aller compléter son éducation en Europe : il passa deux années à l'université de Gœttingue, qui, en 1820, lui conféra le diplôme de docteur en philosophie; et s'étant ensuite fixé à Berlin, il s'y lia avec Hegel, Humboldt, Savigny, Schleiermacher, Varnagen d'Ense et autres notabilités littéraires. Puis il parcourut les différentes

parties de l'Allemagne et de l'Italie, se créant partout les relations les plus honorables, et, après un court séjour à Paris et à Londres, il revint, en 1822, en Amérique.

Nommé aussitôt professeur de langue grecque à l'université d'Harvard, M. Bancroft, qui se sentait à l'étroit dans ces fonctions modestes, essaya, avec l'aide d'un de ses amis, de réformer le défectueux système de l'éducation américaine en y substituant les méthodes plus avancées qu'il avait vu pratiquer sur le continent. Il fonda à Northampton un établissement pédagogique appelé *Round-Hill-School*, et s'entoura de professeurs allemands d'un haut mérite; mais les préjugés qu'il eut à combattre, sans parler de la jalousie des maisons rivales, le dégoûtèrent de son entreprise, et il tourna vers les questions politiques toute l'activité de son intelligence. Il quitta donc Northampton pour établir sa résidence à Springfield (1826), et donna au parti démocratique tant de preuves de dévouement par ses discours publics et ses articles polémiques dans les journaux, qu'il fut appelé, en 1838, à remplir à Boston le poste lucratif de receveur des douanes, qu'il garda jusqu'en 1841. Dans cette première période de sa vie, il se fit aussi connaître par des travaux purement littéraires, notamment des *Poésies* (Poems; 1823), une traduction des *Manuels d'histoire d'Heeren* (Heeren's Historical treatises; 1824-1825), et des cours publics de littérature allemande qui eurent alors tout l'attrait d'une nouveauté.

Ce qui compléta la réputation de M. Bancroft fut l'apparition de sa remarquable *Histoire des États-Unis depuis la découverte de l'Amérique jusqu'à nos jours* (History of the United States, etc.; Boston, 1834-1855, 6 vol. in-8; 1850, 12e édit.). Cet ouvrage, antérieur aux travaux de Prescott et le premier qui traite l'histoire américaine à la manière large et philosophique de l'école moderne, suffirait pour ranger son auteur parmi les écrivains supérieurs de son pays.

Après avoir, en 1844, brigué les fonctions électives de gouverneur de l'État du Massachussetts, M. Bancroft fut, l'année suivante, nommé ministre de la marine par le président Polk, et signala sa trop courte administration par la création d'un observatoire à Washington et d'une école de marine à Annapolis. Vers la fin de 1846, il échanga ce portefeuille contre l'ambassade d'Angleterre, et mit à profit son séjour en ce pays pour compléter ses recherches sur la période relative à l'insurrection des colonies. Remplacé par M. Lawrence, en 1849, il se fixa à New-York et reprit ses travaux favoris.

Le résultat de ses récentes investigations parut, en 1850, dans son *Histoire de la révolution d'Amérique* (History of the revolution of Northern America; t. I, in-8). M. Bancroft est un des principaux collaborateurs de la *Northern American Review*, un des organes les plus accrédités de la presse littéraire aux États-Unis, et les articles qu'il y a fournis ont été l'objet d'un recueil de *Mélanges* (Micellanies, essays and reviews, New-York, 1855, in-8).

BANDEL (Ernest DE), sculpteur allemand, né à Ansbach (Bavière) en 1800, alla étudier à l'Académie de Munich. Dès 1820, il donna un *Mars endormi* qui révéla en lui un artiste d'un grand avenir. Il resta dans la capitale de la Bavière jusqu'en 1834, et, durant ces quatorze années, exécuta plusieurs œuvres d'un grand mérite, parmi lesquelles il faut citer les bustes de *Maximilien de Bavière*, des artistes *Quaglio* et *Pierre Hess*, le *Monument du chevalier de Skell* dans le jardin anglais de la ville, celui du peintre *Langer*, les statues de plusieurs divinités antiques, et surtout une statue en marbre de la *Charité*, à laquelle il travailla dix ans, et qui est dans le genre classique, un des plus beaux morceaux de la sculpture moderne chez les Allemands.

En 1834, M. Bandel se rendit à Berlin où il sculpta, pour un tombeau, un *Génie endormi;* plusieurs bas-reliefs remarquables, un *Christ* de grandeur naturelle, et le modèle en plâtre de la statue d'Hermann, prince des Chérusques, qui devait être élevée à Detmold. Le *Monument d'Hermann* est l'œuvre capitale de la vie artistique de M. Bandel. La lithographie qu'il en publia en 1838, excita l'intérêt de toute l'Allemagne. L'artiste donnait son travail pour rien; et les souscriptions nationales couvrirent les frais de fonte et de métal. La statue seule, exécutée en cuivre, a quarante pieds. Les fondements de ce monument colossal furent posés en 1841; mais depuis, des querelles municipales interrompirent le travail.

On doit encore à M. Bandel un buste du sculpteur *Grabbe*, une statue en marbre de *Thusnelda*, la femme d'Herman, *enchaînée et conduite prisonnière par les Romains*. D'un voyage qu'il fit en Italie, il rapporta les bustes du *Prince de Lipp-Detmold* et de la *Duchesse Pauline*, en marbre de Carrare. Toutes les œuvres de M. Bandel se distinguent par une grande habileté d'exécution, un haut style, un vif sentiment du beau. Ses bustes ont de l'expression et du mouvement. Il est généralement regardé, en Allemagne, comme un artiste en dehors de toute école, et qui réunit en lui plusieurs des qualités de l'art grec et de la sculpture moderne.

BANDELLONI (Luigi), poëte et compositeur italien, né à Rome au commencement du siècle, étudia d'abord le contre-point et débuta par la mise en musique des sonnets de Pétrarque, des octaves du Tasse et des épisodes tout entiers du Dante. Il donna ensuite à Naples ses *Preghiere a Dio* pour trois voix et un *Tantum ergo*, qui eurent un grand succès. Il a fait aussi beaucoup de cantates: *Alceste*, *Pyrame et Thisbé*, *l'Amour et Psyché*, *Clytemnestre et Égisthe*, *la Cassandra*, *Agamemnon*, etc. Mais sa supériorité est dans la musique religieuse; plusieurs de ses messes, motets et psaumes font partie de la musique du chapitre de Rome, où il habite.

M. Bandelloni s'est aussi fait connaître comme poëte: il a publié des satires fort remarquables contre les travers, mais aussi contre les espérances de son époque. Esprit sceptique et indifférent au progrès, il affecte de se tenir à l'écart de la vie publique, et de prendre en pitié ceux qui espèrent affranchir ou régénérer les peuples. Son dernier ouvrage est un poëme didactique: *Sulla musica odierna*, qui contient beaucoup de passages spirituels et des portraits fort piquants de plusieurs compositeurs de nos jours.

BANFI (Jean, baron DE), officier hongrois, né en 1816, est issu d'une famille autrichienne établie en Hongrie depuis le XVIIIe siècle. Il reçut une éducation militaire et servit avant 1848 dans le régiment d'infanterie d'Alexandre et les hussards de Szekler. Durant la révolution, il remplit les fonctions de major au 11e bataillon de l'armée de Bem et se distingua par sa bravoure et son activité autant que par la sévérité avec laquelle il maintenait la discipline. Son général, qui le regardait comme un de ses bons officiers, l'employa aux entreprises les plus hasardeuses. Lorsque ce dernier envahit le bannat, il lui confia le commandement d'une division; une maladie causée par les fatigues de la guerre obligea M. de Banfi à s'en démettre, et il n'a pas assisté à la catastrophe de Vilagos (14 août 1849).

BANFIELD (Charles-Thomas), économiste anglais, né à Londres, vers la fin du siècle dernier, séjourna quelque temps en Allemagne, et fut chargé de l'éducation de l'ex-roi Louis II de Bavière. De retour en Angleterre, il fit, de 1844 à 1855, le cours d'économie politique à l'université de Cambridge. Le crédit et l'amitié de sir Robert Peel lui valurent, dès 1846, les fonctions de secrétaire du Conseil privé de la reine, qu'il exerce encore aujourd'hui.

Les leçons de M. Banfield, réunies sous le titre d'*Organisation de l'industrie* (the Organisation of the industry), ont été plusieurs fois réimprimées et traduites par M. Em. Thomas (1851, in-8), dans la *Collection des économistes contemporains*. L'auteur y montre des tendances libérales et démocratiques, et combat les doctrines de Malthus sur la population, ainsi que celles de Ricardo sur la rente. Il a en outre collaboré à l'*Annuaire de statistique* de M. Weld (The Statistical Companion, Londres, 1850, in-12); contribué à la fondation d'une revue mensuelle pour l'émancipation des colonies anglaises, et fourni des articles au *Journal des Mines* (Mining Journal). Il est décoré de divers ordres.

BANGOR (Édward Ward, 4ᵉ vicomte), pair représentatif d'Irlande, né en 1827 à Londres, descend d'une famille anglaise établie en Irlande au XVIᵉ siècle. Il a hérité, en 1837, des titres de son père et a été élu, en 1855, membre de la Chambre des Lords; il appartient au parti libéral.

BANKES (George), homme politique anglais, né en 1788, dans le comté de Dorset, est fils d'un député qui a siégé près d'un demi-siècle au Parlement. Élevé au collége de la Trinité à Cambridge, il étudia la jurisprudence et fut admis au barreau en 1813 par la Société de Lincoln's Inn. Il a rempli diverses fonctions dans l'État lorsque le parti tory, auquel il est attaché, a occupé le pouvoir: d'abord commissaire des faillites (1822), puis greffier en chef de la chancellerie, il a été nommé secrétaire du comité des affaires des Indes (*board of control*), pendant l'administration de lord Wellington (1829-1830) et juge-avocat général pendant celle de lord Derby en 1852. Député conservateur, il est entré à la Chambre des Communes, en 1816, pour le bourg de Corfe-Castle; s'étant retiré après l'adoption du bill de réforme parlementaire (1832), il a reçu, en 1841, un nouveau mandat du comté de Dorset. M. Bankes fait partie, depuis 1852, du Conseil privé de la couronne. Il a publié, d'après d'anciennes chroniques, l'*Histoire de Corfe-Castle* (the Story of Corfe-Castle; 1853, in-8). — Il est mort le 6 juillet 1856.

BANTRY (Richard White, 2ᵉ comte de), pair représentatif d'Irlande, né en 1800 à Cork, fit son éducation à l'université de Dublin. En 1851, il hérita des titres de son père qui les avait reçus pour s'être opposé au débarquement des Français en 1797, et fut élu membre de la Chambre des Lords en 1854. Il vote avec le parti conservateur.

BANVILLE (Théodore de), poëte français, né à Paris, vers 1820, a rédigé, de 1850 à 1852, le feuilleton dramatique du journal *le Pouvoir*. On a de lui, outre plusieurs *préfaces* et *notices* biographiques plusieurs volumes de vers: *les Cariatides* (1842, in-12); *les Stalactites* (1846, in-8); *les Odelettes* (1856, in-16); les *Odes funambulesques* (1857, in-16), sous le pseudonyme de *Bracquemond*; puis *la Muse des chansons*, prologue dédié à Mlle D. Fix (1851); *les Nations*, ode de circonstance chantée à l'Opéra (1851): *les Folies nouvelles*, prologue en vers pour l'ouverture de ce théâtre (1854, in-12); de petits romans: *les Pauvres saltimbanques* (1853, in-16), *la Vie d'une comédienne* (1855), et *le Beau Léandre* (1856), comédie en vers en collaboration avec M. Siraudin. Il vient d'être décoré de la Légion d'honneur (1858).

BAR (Adrien-Aimé Fleury de), général français, sénateur, est né à Thiais (Seine) le 13 décembre 1783. A vingt-deux ans, il s'engagea comme volontaire dans le 15ᵉ de ligne (1805) et gagna ses grades inférieurs sur le champ de bataille. Il était officier lorsqu'il rejoignit l'armée de Portugal d'où il passa à celle d'Allemagne; blessé grièvement à Bautzen, il tomba aux mains de l'ennemi et ne fut rendu à la liberté qu'en 1814. A Waterloo, il commandait un bataillon du 13ᵉ et reçut un coup de feu au bras gauche en combattant au premier rang. La Restauration lui conserva son grade; il prit part à la campagne d'Espagne en qualité de lieutenant-colonel (1823) et fut, en 1829, mis à la tête du 44ᵉ de ligne.

M. de Bar n'obtint pas moins de faveur du gouvernement de Juillet. Peu de temps après 1830, il fut nommé maréchal de camp, commanda tour à tour les départements de la Haute-Garonne et du Tarn et vint se mettre à la disposition du gouverneur général de l'Algérie. Envoyé par ce dernier à la rencontre d'Abd-el-Kader qui se dirigeait sur Cherchell (1842), il le battit trois jours de suite, lui tua beaucoup de monde et le força de se jeter dans les défilés de Gouraya où l'attendait le général Changarnier. Cette victoire qui dégageait la province d'Alger, et plusieurs succès non moins brillants, lui attirèrent l'estime du maréchal Bugeaud, qui contribua beaucoup à son élévation au grade de lieutenant général (14 avril 1844). Commandant de la division d'Alger et doyen des généraux d'Afrique, il fut, à diverses reprises, chargé de remplir les fonctions de gouverneur par intérim.

Mis à la retraite en février 1848, M. de Bar devint colonel de la 3ᵉ légion de la garde nationale parisienne et accepta le patronage de l'Union électorale pour entrer, le 8 juillet 1849, à l'Assemblée législative, où il fit partie de la majorité. Depuis le coup d'État du 2 décembre 1851, il a été successivement membre de la Commission consultative et du Sénat (janvier 1852). Il a obtenu, en 1847, les insignes de grand-officier de la Légion d'honneur.

BARABAS (Nicolas), peintre hongrois, né en 1810, en Moldavie, alla, à l'âge de dix-neuf ans, à Vienne, où des essais heureux lui valurent une bourse à l'Académie des beaux-arts et la protection de son compatriote, le paysagiste Markó. Après avoir terminé ses études, il parcourut la Valachie et la Moldavie, et avec le produit de quelques portraits, put entreprendre le voyage de Rome. Il revint ensuite à Pesth, où il s'acquit par ses portraits une très-grande réputation. Ils sont pleins de vie, et d'un haut style; on cite parmi les plus remarquables ceux des palatins *Joseph* et *Étienne*, du baron *Vesselenyi*, de l'évêque *Pyrker*, des généraux *Georgey* et *Klapka*. Il a outre dessiné une galerie de toutes les notabilités hongroises pour une publication littéraire bibliographique intitulée: *Diratlap*. Ses tableaux d'histoire sont moins estimés. M. Barabas est membre de l'Académie de Pesth depuis 1837.

BARAGUEY D'HILLIERS (Achille, comte), maréchal de France, vice-président du Sénat, né à Paris, le 6 septembre 1795. Fils du général Louis Baraguey d'Hilliers, qui mourut, disgracié par l'Empereur, en 1813, il fut soldat dès l'enfance. En 1807, il entra au Prytanée m

taire, fut nommé sous-lieutenant aux chasseurs à cheval en 1812, et eut le poignet gauche emporté par un boulet à la bataille de Leipsick. Capitaine en 1815, il embrassa le parti de la Restauration et eut plusieurs duels politiques. Il devint, en 1827, lieutenant-colonel, et prit part à l'expédition d'Alger en 1830, à la suite de laquelle il fut nommé colonel (31 août). Attaché, en 1832, à l'École de Saint-Cyr, comme commandant en second, il y réprima un mouvement républicain, et acquit par son énergie la confiance du gouvernement. Promu maréchal de camp, le 29 septembre 1836, il prit le commandement en chef de l'École et le garda jusqu'à la fin de 1840. Mis, au commencement de l'année suivante, à la disposition du gouverneur général de l'Algérie, il fit plusieurs expéditions contre les Arabes, et eut sous ses ordres le duc d'Aumale, à la valeur duquel il rendit justice, dans son rapport sur la prise de Thaza. Il fut nommé lieutenant général le 6 août 1843, et commandant supérieur de Constantine. Mais, à la suite de revers, il fut mis en disponibilité le 14 janvier 1844.

M. Baraguey d'Hilliers était inspecteur général d'infanterie depuis 1847, lorsqu'éclata la révolution de Février. Le gouvernement provisoire lui confia le commandement de la division militaire de Besançon. Son opposition aux partisans de M. Ledru-Rollin lui valut les suffrages des modérés du Doubs, qui le choisirent pour représentant à l'Assemblée constituante. Il fut élu par 31933 suffrages sur 68000 votants. Il se mit, le 15 mai, à la disposition de la Commission exécutive; mais il n'accepta pas, aux journées de Juin, le commandement que lui offrait le général Cavaignac. Il vota en général, avec la droite : pour les deux Chambres, pour le vote à la commune, contre l'impôt progressif, le crédit foncier, etc. Il se prononça toutefois, avec la gauche, contre la suspension arbitraire des journaux, pour l'amendement Grévy et contre l'ordre du jour déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il fut un des chefs de la majorité et s'associa à toutes les mesures répressives contre la presse et les clubs. Il fut un des fondateurs et le président du comité de la rue de Poitiers. Réélu, le deuxième, par le département du Doubs, il se rallia, dans l'Assemblée législative, à la politique de l'Élysée. Il fut envoyé à Rome pour remplacer le général d'Hautpoul et y travailla à la consolidation de l'autorité du pape. De retour en France, en 1850, il fut nommé, le 9 janvier 1851, commandant de l'armée de Paris, à la place du général Changarnier. Ce changement de personnes provoqua, de la part de l'Assemblée, le vote de défiance qui renversa le ministère Baroche, malgré les protestations de respect du général Baraguey pour les droits du pouvoir législatif. Six mois après, il donna sa démission de ces fonctions temporaires, pour se conformer à la loi sur les incompatibilités parlementaires.

Au 2 décembre 1851, il concourut à l'accomplissement du coup d'État, et fut nommé membre de la Commission consultative. Lorsque la guerre eut éclaté entre la Russie et les puissances alliées, le général Baraguey d'Hilliers fut chargé de commander le corps expéditionnaire de la Baltique, et s'empara de la forteresse de Bomarsund. Ce succès lui valut le grade de maréchal de France (28 août 1854) et son admission au Sénat, dont il est un des quatre vice-présidents. Le maréchal est, depuis le 11 décembre 1850, grand'croix de la Légion d'honneur.

BARALT (Rafaël-Maria), écrivain américain, est né à Maracaïbo (Venezuela) au commencement du siècle. Pendant un assez long séjour qu'il fit en France, il publia un ouvrage qui renferme d'utiles renseignements sur une vaste région de l'Amérique méridionale à peine connue chez nous : *Précis de l'histoire du Venezuela depuis le* XV*e siècle* (Resumen de la historia de Venezuela; Paris, 1841, 3 vol. in-8). Les deux derniers volumes, écrits en collaboration avec M. Ramon Diaz, sont consacrés aux événements de l'histoire moderne qu'ils conduisent jusqu'en 1837. L'édition entière a été transportée en Amérique. M. Baralt est depuis plusieurs années fixé à Madrid, où il est, dit-on, attaché à la rédaction du *Clamor publico*, journal du parti démocratique.

BARANOFF (Nicolas DE), peintre allemand, sourd et muet de naissance, et originaire d'Esthonie, où il est né en 1810, étudia la peinture sous Guillaume Wach, à Berlin, et s'est distingué comme lui dans le genre et dans l'histoire. Divers recueils citent de cet artiste, avec une bienveillante sympathie, deux toiles estimées : un *Héraut d'armes* et un *Chasseur écoutant deux jeunes filles*.

BARANTE (Amable-Guillaume-Prosper BRUGIÈRE, baron DE), historien et publiciste français, membre de l'Institut, ancien pair de France, est né à Riom (Puy-de-Dôme) le 10 juin 1782. Élevé d'abord à l'École militaire d'Effiat, il acheva ses études dans une pension de Paris, et entra en 1798 à l'École polytechnique, où il passa trois années. En 1802, il débuta dans la carrière administrative avec le titre de surnuméraire au ministère de l'intérieur. Il publia dès lors quelques articles dans la *Décade philosophique*, et tira de l'oubli le nom de Mlle Aïssé (*Lettres de Mlle Aïssé et de Mmes de La Fayette, de Villars et de Tencin*, avec une *Notice* sur Mlle Aïssé, 1805, in-12).

Grâce au crédit de son père, qui fut nommé préfet de l'Aude en 1803, M. de Barante fut, en 1806, admis comme auditeur au conseil d'État, et chargé de plusieurs missions en Allemagne, en Pologne et en Espagne. Il obtint, en 1807, la sous-préfecture de Bressuire, en 1809, la préfecture de Vendée, et quatre ans plus tard celle de la Loire-Inférieure. En 1809, il publia un écrit anonyme : *De la littérature française pendant le* XVIII*e siècle*, qui, plusieurs fois revu et augmenté, est arrivé, en 1847, à sa septième édition. Cet ouvrage, inférieur à celui de M. J. Chénier sur le même sujet, était conçu dans l'esprit de réaction politique et religieuse dont Chateaubriant venait de donner le signal. Il excita l'enthousiasme de Mme de Staël pour l'auteur, qui s'était lié avec elle, pendant ses voyages à Genève auprès de son père, devenu préfet du Léman. En 1814, il rédigea les *Mémoires de la marquise de La Rochejaquelein* (Bordeaux, 1815, in-8), réimprimés dans la *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française*. Vers cette époque, M. de Barante épousa Mlle d'Houdetot, et Napoléon signa à son contrat.

A la chute de l'Empire, il montra beaucoup de zèle pour la cause des Bourbons. Il parut alors sous son nom une brochure intitulée : *Des divers projets de constitution pour la France* (Paris, 1814, in-8); mais il se hâta d'en arrêter la publication. Maintenu par la Restauration dans la préfecture de la Loire-Inférieure, où il avait gagné les sympathies des royalistes, il ne servit point le gouvernement impérial pendant les Cent-Jours. Après Waterloo, Louis XVIII le nomma conseiller d'État et secrétaire général du ministère de l'intérieur, et deux départements, le Puy-de-Dôme et la Loire-Inférieure, l'envoyèrent à la Chambre

des Députés. Il se rangea parmi les royalistes constitutionnels, et désapprouva les excès de la réaction de 1815. La loi de 1816 ayant élevé l'âge d'éligibilité, il cessa de faire partie de la Chambre; il rentra au conseil d'État et fut appelé à la direction générale des contributions indirectes. Commissaire du roi à la Chambre des Députés en 1818, il soutint le projet de loi sur le recrutement de l'armée, et fit adopter le monopole du tabac. Il fut nommé pair de France le 5 mars 1819. Après la chute de son ami, M. Decazes, M. de Barante perdit sa place de directeur général des contributions. Suivant l'exemple des doctrinaires et de ses amis Camille Jordan et Royer-Collard, il s'engagea de plus en plus dans l'opposition et refusa le poste de ministre plénipotentiaire en Danemark. C'est alors qu'il publia un livre qui fut très-remarqué : *des Communes et de l'aristocratie* (Paris, 1re et 2e édit., 1821; 3e édit., 1829, in-8). Il prononça et publia plusieurs discours dans lesquels il combattait assez vivement la politique intérieure et extérieure de la Restauration (*Opinion sur le projet d'adresse en réponse au discours du roi à l'ouverture de la session*, 1823, in-8; *Discours sur le projet de loi relatif à l'appel de la classe de* 1823; *Opinion sur le projet de loi relatif au sacrilége*, 1825, in-8).

C'était en même temps l'époque de la plus grande activité littéraire de M. de Barante. Il prit une part importante à la traduction des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, inséra plusieurs *Notices* dans la traduction de Shakspeare, revue par M. Guizot, et publia les *Œuvres dramatiques de Schiller*, précédées d'une *Notice biographique et littéraire* (Paris, 1821, 1re édit., 6 vol. in-8; dernière édit., 1844, gr. in-8). Il donna en outre un certain nombre d'articles à la *Biographie universelle*, et mit une notice sur *Allan Cuningham*, en tête d'un roman traduit de l'anglais (*les Épreuves de Marguerite Lyndsay*, Paris, 1825, 4 vol. in-12). Le nom de M. de Barante commençait à être très-connu; le libéralisme modéré du pair de France servait la réputation de l'écrivain qui, sans perdre la faveur de la cour, devenait presque populaire. Cette sorte de prévention favorable qui fut, de 1820 à 1830, le bénéfice de l'opposition, contribua à l'enthousiasme qu'excita l'apparition de l'*Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois* (Paris, 1824-1826, 3 vol. in-8). Prenant à la lettre son épigraphe empruntée à Quintilien : *Scribitur ad narrandum, non ad probandum*, M. de Barante, dans cet ouvrage si vanté, n'a présenté qu'une suite de récits extraits des chroniques contemporaines, sorte de pastiche où la couleur locale est le premier mérite, et qui reste bien loin des travaux de Sismondi, d'A. Thierry, de M. Guizot, et de plusieurs autres. Néanmoins l'ouvrage qui eut, de 1824 à 1827, quatre éditions, fit école, et l'auteur prit place, dans l'opinion de beaucoup, parmi les premiers historiens de notre temps. Il fut élu membre de l'Académie française, où il entra le 2 novembre 1828.

Après la révolution de 1830, M. de Barante applaudit à l'avénement de Louis-Philippe, et, jusqu'en 1848, il fut un des partisans les plus zélés de la politique de ce monarque. Deux fois, il remplit les fonctions d'ambassadeur à Turin et à Saint-Pétersbourg. Dans la Chambre des Pairs, il vota constamment avec les conservateurs, et défendit le ministère Guizot contre les attaques de l'opposition. Au commencement de 1848, il flétrit, comme rapporteur de l'adresse, l'agitation réformiste, qui allait aboutir à une révolution. Les événements de Février l'éloignèrent pour toujours des emplois publics.

Sous le règne de Louis-Philippe, M. de Barante n'avait point abandonné ses travaux littéraires. Dans les séances de l'Académie, il avait prononcé plusieurs discours : pour la réception de M. Ballanche (1842), de M. Patin (1843), etc. Il n'avait pas été non plus, pour la Société de l'histoire de France, un président oisif et purement honoraire, comme l'attestent son *Introduction à la chronique du religieux de Saint-Denis* (Paris, 1839, in-4): son édition des *Lettres et instructions de Louis XVIII au comte de Saint-Priest*, précédées d'une notice sur cet ancien ministre de Louis XVI (Paris, 1845, in-8), et ses *Mélanges historiques et littéraires*, réimpression d'articles disséminés dans divers recueils (Paris, 1836, 3 vol. in 8). Depuis le 24 février 1848, son activité est loin d'être ralentie par l'âge. En 1849, il a publié, sous le titre de *Questions constitutionnelles* (Paris, in-8), un manifeste assez vif contre la démocratie. Le même esprit de réaction a inspiré ses *Notices* sur M. le comte Mollien (1850, in-8), sur le comte A. de Saint-Priest (1852, in-8), et sa préface en forme de *Notice* placée en tête des *Poésies et Nouvelles* de Mme d'Arbouville (1855, 3 vol. in-8). C'est encore sous l'influence de ses ressentiments contre la révolution de Février que M. de Barante a écrit l'*Histoire de la Convention nationale* (Paris, 1851-1853, 6 vol. in-8), et celle du *Directoire de la république française* (1855, 3 vol. in-8), dont la partialité a pu faire dire qu'il a retourné son ancienne devise, et qu'après avoir exclusivement demandé à l'histoire des récits, il l'a mise exclusivement au service de la politique.

BARATEAU (Émile), littérateur français, est né à Bordeaux en 1792. D'abord secrétaire de M. de Martignac, alors avocat à Bordeaux, et membre d'une Société de chansonniers, il avait déjà débuté par des épîtres en vers, des élégies, des madrigaux, etc., quand il vint à Paris pour faire son droit, et collabora à différents journaux de littérature. Un roman, *Georgine*, qu'il publia en 1820, contenait une romance que Romagnesi mit en musique. Le nom de l'étudiant littérateur, associé à une mélodie fort gracieuse, eut aussitôt une vogue de salons. Les compositeurs Panseron, Blangini, Labarre, Bruguière, Berton fils, Mme Duchambge, etc., vinrent tour à tour solliciter de lui des paroles de romances.

Son droit fini, il n'en retourna pas moins à Bordeaux pour reprendre sa place auprès de son ancien patron. Il le suivit en Espagne en 1823, quand il fut nommé commissaire du roi auprès du duc d'Angoulême. M. de Martignac, devenu ministre de l'intérieur, prit M. Barateau pour chef de son cabinet. A la chute du ministère, ce dernier fut nommé inspecteur des hospices du royaume. Il perdit cette place en 1830 et en fut dédommagé par une pension. Dès lors, il ne s'occupa plus que de petits vers et de romances pour les éditeurs de musique.

On a encore de lui quelques romans, insérés dans les journaux, deux recueils de poésies : *Bagatelles* (1831) et *Bigarrures* (1833); *les Pigeons blancs*, fantaisie, et plusieurs autres opuscules du même genre.

M. Ém. Barateau a surtout attaché son nom au genre des romances. Il en a publié plus de trois mille et il en a encore aujourd'hui huit cents en portefeuille. Celle de *Jenny l'ouvrière* a fourni le sujet d'un drame qui a eu du succès. On dit qu'il a été pour quelque chose dans la rédaction du libretto de *Guillaume Tell*.

BARATTA (Eumène), sculpteur italien, né à Carrare (duché de Modène), en 1825, d'une famille célèbre dans les arts, étudia à l'Académ

de Modène, obtint le grand prix de Rome en 1842, et se distingua depuis aux expositions d'Italie. Son œuvre principale, l'*Innocence endormie*, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

Un autre artiste du même nom, M. François BARATTA, né à Gênes, vers 1805, et membre de plusieurs Académies, a cultivé la peinture d'histoire; son tableau le plus connu est un épisode des guerres des Guelfes et des Gibelins, intitulé: *Jacques de Verragine.*

BARATYNSKI (Jewgenij-Abraham), poëte russe, né vers le commencement du siècle, passa sa jeunesse à l'école des pages de Pétersbourg, où il se fit noter comme aimant l'indépendance et le bruit. Dénoncé à l'empereur Nicolas, il dut quitter le service et se voua tout entier dès lors à la poésie. M. Baratynski a imité Puschkin, son ami, dans un assez grand nombre de pièces. Il lui est égal, quelques-uns le disent supérieur pour la profondeur du sentiment et lafinesse de l'observation. Nous citerons parmi ses meilleurs ouvrages un grand poëme, *Éda*, et un épisode où il peint admirablement les mœurs de la société russe, *la Bohémienne*. Mais il a cessé d'écrire aussitôt qu'il a eu de la réputation.

BARBA (Gustave), éditeur français, né à Paris, vers 1805, a succédé, en 1836, à son père, libraire lui-même, et auteur de quelques brochures relatives aux questions de librairie. Il a entrepris, dès son début, d'assez fructueuses publications, telles que la réimpression des romans de M. Paul de Kock, *les Chroniques de l'OEil de bœuf*, et autres œuvres de littérature plus ou moins légère. En 1847, il conçut et réalisa l'idée des romans à 20 centimes, qui ont suscité tant de concurrences. La maison Barba qui a eu à soutenir divers procès, vient d'en avoir un plus grave, à l'occasion d'une nouvelle édition des *Mémoires de Saint-Simon* (1855 et suiv., in-4 et in-8), contre M. le duc de Saint-Simon, qui en revendiqua la propriété exclusive, et contre MM. L. Hachette et Cie, acquéreurs des droits de ce dernier. Après avoir eu gain de cause en première instance, M. Barba a été condamné en cour d'appel. L'affaire a été portée en cassation.

BARBANÇOIS (Charles-Eusèbe-Guillaume HÉLION, marquis DE), sénateur français, né vers 1780 au château de Villegongis (Indre), est fils d'un savant agronome mort en 1822. Il fit ses études au lycée Bonaparte, et dans les dernières années de l'Empire, il fit partie du Sénat. En 1825, il reçut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Grand propriétaire dans l'Indre, il réussit avec l'appui du comité de la rue de Poitiers, à obtenir, en 1849, le mandat de ce département à l'Assemblée législative. Il vota, d'abord avec la majorité réactionnaire, puis se rallia à la politique de l'Élysée. Après avoir approuvé le coup d'État du 2 décembre, il fut appelé à siéger au nouveau Sénat par le décret du 25 mars 1852. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

BARBARA (Louis-Charles), romancier français, né à Orléans (Loiret), en 1822, a commencé ses études au collége de cette ville, et les a terminées à Paris, au collége Louis-le-Grand. Ses débuts sont de date récente. Ses premiers travaux ont paru dans la *Revue de Paris* en 1854. Il a continué depuis d'écrire dans ce recueil et dans *le Journal pour tous*, qui a donné une de ses plus intéressantes nouvelles: *Thérèse Lemajeur*. On a encore de lui: *l'Assassinat du Pont-Rouge* (1855, in-32) et *Histoires émouvantes* (1855, in-12). Observateur exact, écrivain soigneux, plus désireux de bien faire que de faire vite, ce jeune romancier n'a attiré sur lui que par des qualités sérieuses, l'attention et la bienveillance de la critique.

BARBAROUX (Charles-Oger), magistrat français, sénateur, né à Marseille, le 16 août 1792, est le fils du conventionnel girondin. Il fit ses premières études au lycée Louis-le-Grand, et son cours de droit à l'école d'Aix. Reçu avocat en 1814, il se fit inscrire au barreau de Nîmes, et dénonça à la Chambre des Députés, en même temps que M. Madier de Montjau, les massacreurs royalistes du Midi. Cette courageuse pétition fut imprimée dans la *Bibliothèque historique* (1820). Pour échapper aux haines du parti qu'il avait attaqué, M. Barbaroux dut se réfugier à Paris où il concourut à diverses publications, entre autres à *l'Encyclopédie moderne*, ainsi qu'à la rédaction politique des journaux constitutionnels. Après avoir donné, en 1822, la seconde partie des *Mémoires* de son père, dont le manuscrit avait été heureusement sauvé pendant la Terreur, avec celui des œuvres de Mme Roland, il fit paraître successivement un résumé de l'*Histoire des États-Unis* (1824), le *Voyage de La Fayette en Amérique*, et les *Mémoires d'un sergent*, qui eurent plusieurs éditions.

La révolution de Juillet ouvrit à M. Barbaroux la carrière de la magistrature. Nommé, en 1830, procureur général à Pondichéry, il remplit la même charge à l'île Bourbon, puis en 1848 à Alger. Les bons souvenirs qu'il avait laissés dans leur île engagèrent les électeurs de la Réunion à lui confier un de leurs mandats législatifs pour la Constituante. En 1849, quand on s'occupa de reconstituer le conseil d'État, il fut élu un des premiers par l'Assemblée. Le nouveau régime impérial a conservé M. Barbaroux dans le poste qu'il a occupé avec honneur jusqu'en 1858, année où il a été nommé sénateur. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1849.

BARBAT (Louis), éditeur et lithographe français, né à Châlons-sur-Marne, en 1820, dirige, depuis 1850, la maison de librairie et d'imprimerie, fondée par M. Thomas Barbat, son père, le premier qui ait exécuté des impressions typo-lithographiques, en or et en couleur. Leurs principales publications sont un *Évangile des dimanches et fêtes*, envoyé à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une *Histoire de Châlons-sur-Marne et de ses monuments*, dont ils ont fait également le texte et les dessins. Leur maison, qui a figuré, depuis 1835, aux diverses expositions françaises ou étrangères, a successivement obtenu plusieurs médailles d'or et d'argent aux expositions de Paris et de la province: une mention à Londres, en 1851, une médaille de bronze à New-York, en 1853, et une de première classe à Paris, en 1855.

BARBEDIENNE (Ferdinand), industriel français, né à Rouen, vers 1805, a ouvert, en 1841, une maison spécialement destinée à la reproduction, en bronze, des chefs-d'œuvre de la statuaire antique ou moderne; il s'est associé dès-lors avec M. Achille Collas (voy. ce nom), inventeur de la réduction mathématique. Ses ateliers occupent aujourd'hui près de trois cents artistes ou ouvriers, et offrent au public plus de 1100 sujets tirés des principaux musées d'Europe. Il a aussi traité en grand les bronzes d'ornement et l'application des œuvres d'art à la décoration, et a été chargé, de 1850 à 1854, de l'ameublement des salons de l'Hôtel de Ville de Paris. Il a obtenu une médaille de bronze en 1844, une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855 (classe de l'Ameublement), et à l'Exposition universelle de

Londres, en 1851, la récompense exceptionnelle de deux médailles de prix (Bronzes d'art et Ameublement). M. Barbedienne avait fondé, en 1841, une fabrique de papiers peints, qu'il a cédée en 1856, après que cette industrie lui eut procuré la fortune que l'art lui faisait longtemps attendre.

Il a paru, en juillet 1855, une *Note pour MM. les présidents et membres du jury international, concernant l'établissement industriel et commercial de F. Barbedienne*, en tête d'un album photographique de ses principaux produits.

BARBEREAU (Mathurin-Auguste-Balthazar), compositeur français, est né, à Paris, le 14 novembre 1799. Admis, en 1810, au Conservatoire, il y fit toutes ses études musicales et eut Reicha pour professeur de contre-point. En 1824, il obtint le premier grand prix de composition avec la cantate intitulée : *Agnès Sorel*, voyagea en Italie et en Allemagne comme pensionnaire du gouvernement et devint chef d'orchestre du théâtre des Nouveautés après 1830; il y fit exécuter plusieurs ouvertures et collabora à l'opéra des *Sybarites de Florence* (1831). Il est établi à Metz où il a commencé la publication d'*Études sur l'origine du système musical* (1852, gr. in-8).

BARBÈS (Armand), révolutionnaire français, ancien représentant du peuple, est né à la Pointe-à-Pître (Guadeloupe), en 1810. Il fut amené fort jeune dans le midi de la France, d'où sa famille était originaire, et fit ses études à l'école de Sorèze (Tarn), maison où l'enseignement avait un caractère essentiellement religieux et monarchique. Le jeune Barbès se jeta, par réaction, dans l'extrême contraire. Son père, enrichi par le commerce, étant mort, en lui laissant une fortune assez considérable, il fut envoyé à Paris par son tuteur, en 1830, pour y suivre les cours de droit. Dans ce milieu et à cette époque, ses instincts révolutionnaires ne tardèrent pas à se manifester. Son ardeur, ses allures énergiques, sa position de fortune, tout contribua bien vite à le placer aux premiers rangs des hommes d'action du parti républicain. Il entra dans diverses Sociétés secrètes, entre autres la Société des saisons et celle des Droits de l'homme, et fut compromis dans l'insurrection d'avril 1834. Arrêté préventivement, il fut emprisonné cinq mois à Sainte-Pélagie, au bout desquels une ordonnance de non-lieu le rendit à la liberté. Lors de l'attentat de Fieschi (18 août 1835) il fut enveloppé de nouveau dans les nombreuses arrestations qui eurent lieu, puis encore une fois, relaxé sans jugement. Quelques mois plus tard, il était condamné à une année d'emprisonnement pour fabrication clandestine de poudre.

Sa peine expirée, M. Barbès forma une nouvelle conspiration avec M. Blanqui, Martin Bernard et quelques autres chefs de la Société des familles, et c'est à son nom que se rattache l'audacieux coup de main du 12 mai 1839 qui fut la dernière tentative d'insurrection du règne de Louis-Philippe. A la tête d'un petit nombre d'hommes partis du quartier Saint-Martin, aux cris de *vive la république!* il s'élança à l'attaque du poste de la Conciergerie, d'où il devait ensuite marcher sur la préfecture de police. Le lieutenant Drouineau qui commandait le poste, tomba frappé mortellement d'une balle et le poste fut enlevé. Mais des forces redoutables garnirent, en un instant, le quai des Orfèvres; les émeutiers se retirèrent alors dans les étroites rues de la Cité et s'y retranchèrent derrière les barricades. L'insurrection qui comptait au plus deux cents combattants, fut réprimée dans la nuit; Barbès, blessé à la tête, tomba au pouvoir des gardes municipaux. Traduit devant la Cour des Pairs, et personnellement accusé du meurtre de Drouineau, il fut condamné à la peine de mort. Le roi Louis-Philippe, sur les instances du duc et de la duchesse d'Orléans, et contrairement à l'avis de ses ministres, commua la peine capitale en celle de la détention perpétuelle. M. Barbès à qui l'on n'avait laissé jusqu'au dernier moment, aucun espoir dans la clémence royale, avait déjà fait ses adieux à ses amis et s'était préparé à la mort. Il a écrit ses dernières pensées sous ce titre : *Deux jours de condamnation à mort* (Paris 1848, in-8, deuxième édition, 1849, avec une *Lettre* de M. Louis Blanc).

M. Barbès fut d'abord enfermé à Doullens; mais une nouvelle faveur du roi le fit transférer à la maison centrale de Nîmes, sous un climat plus doux et plus près de sa famille. La révolution de Février le rendit à la liberté avec tous ses anciens complices. Président du club de la Révolution et l'un des chefs du parti avancé, qui soutenait l'influence de M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) dans le gouvernement provisoire, il eut peur toutefois des excès qui pouvaient compromettre la République et contre-balança l'influence de son ancien ami, M. Blanqui (voy. ce nom), sur les masses. Les honneurs et le pouvoir venaient à lui. Dans la manifestation du 16 avril, il prêta son appui au gouvernement. Gouverneur du Luxembourg, colonel de la 12ᵉ légion de la garde nationale de Paris, le département de l'Aude l'élut représentant à l'Assemblée constituante.

M. Barbès n'y siégea que quelques jours et s'y fit remarquer par ses violentes protestations contre la répression de l'émeute qui avait éclaté à Rouen, à l'occasion des élections. Il eut une grande part à l'attentat du 15 mai, et fut un de ceux qui se rendirent à l'Hôtel de Ville avec MM. Blanqui, Raspail, Huber, pour essayer en vain d'y constituer un nouveau gouvernement révolutionnaire. Il fut arrêté dans la soirée et enfermé à Vincennes. Traduit devant la haute Cour nationale de Bourges, sous la prévention de complot tendant au renversement du gouvernement républicain, M. Barbès fut déclaré coupable (2 avril 1849) et condamné à la peine de la déportation qui, dans l'absence d'établissements pour l'exécution de cette peine, se trouva commuée, de fait, en celle de la détention perpétuelle.

Il la subissait à Belle-Ile en mer, lorsqu'à la fin de 1854, dans une lettre particulière qui fut rendue publique, il exprima, avec cette spontanéité d'enthousiasme qui le caractérise, la satisfaction qu'il éprouvait, comme Français, à voir le drapeau national se déployer contre la Russie, et les vœux qu'il formait pour le succès de nos armes, dût ce succès tourner à la consolidation du pouvoir impérial. Pour récompenser ces sentiments patriotiques, l'Empereur ordonna aussitôt la mise en liberté de M. Barbès, qui, protestant hautement contre cette grâce, ne sortit de prison que pour venir à Paris la refuser et se constituer de nouveau prisonnier. Laissé libre, il s'exila volontairement.

On cite de M. Barbès, outre l'écrit que nous avons rappelé, une brochure intitulée : *Quelques mots à ceux qui possèdent, en faveur des prolétaires sans travail* (Paris, 1848, in-8).

BARBET (Henri), ancien député et pair de France, né à Rouen vers 1790, comptait sous la Restauration au nombre des patriotes de cette ville. Élu par ses concitoyens maire, membre du conseil général et député (1830), il ne tarda pas à modifier ses opinions et s'associa à toutes les mesures de la majorité ministérielle, notamment

au vote des lois de septembre et de l'indemnité Pritchard. Le 4 juillet 1846, il fut élevé à la pairie et siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février. Depuis cette époque, il vit à Paris, éloigné des affaires publiques. M. Barbet est commandeur de la Légion d'honneur (1844).

BARBET (Auguste), économiste français, né vers 1800, entra d'abord dans l'industrie, et devint plus tard receveur général des finances. Admis, en 1830, dans la Société libre d'émulation de Rouen, il lut devant elle, le 1er mars 1831, un *Essai sur la régénération morale des prisonniers* (Rouen, 1838, in-8). Partisan des idées démocratiques et ami de M. de Lamennais, il publia divers écrits inspirés par une sorte de socialisme gouvernemental : *Réforme politique, organisation d'une nouvelle force unitaire et gouvernementale* (Paris, 1840, in-8); *Système social et responsabilité de l'homme* (1845, in-8); *Mystères de l'homme et de sa responsabilité, ou de la Nécessité du prêt par l'État* (1846, in-8); *du Peuple de Moïse à Louis-Philippe* (1847, 2 vol. in-8), etc. Après la révolution de 1848, il prit part à la fondation du *Peuple constituant*, journal de Lamennais, et fit paraître un *Projet de constitution du crédit social; Du sang! Pourquoi du sang? le Coup de sabre, ou l'empire de Satan*, brochures, etc. En 1850, il adressa, sous le titre de *Questions financières* (in-8), une lettre à M. Fould, ministre des finances. Depuis 1851 il s'abstient de discuter les questions sociales.

BARBETTI (Angelo), sculpteur italien, né à Sienne, en 1803, fut entraîné dès son enfance par une vocation irrésistible vers la sculpture; il exécutait avec son couteau de petites figurines de buis qui depuis ont été payées fort cher par de riches amateurs. De là, sa prédilection pour la sculpture sur bois. Il tâcha d'y introduire la pureté de style des plus belles statues de marbre de l'antiquité. Toutefois, il réussit mieux dans l'ornementation, et, pour ainsi dire, dans la ciselure sur bois. Les façades des cathédrales de Sienne et d'Orvieto, exécutées par lui, sont des chefs-d'œuvre de grâce et de délicatesse. En 1851, M. Barbetti, qui avait déjà obtenu trois médailles d'or au concours de Florence, envoya à l'Exposition universelle de Londres un coffret qui lui valut une médaille d'honneur.

BARBEY D'AUREVILLY (Jules), journaliste et romancier français, né à Saint-Sauveur le Vicomte (Manche), en 1811, travailla d'abord dans divers journaux de province, et habita longtemps la ville de Caen. Depuis 1851, il est attaché au *Pays*, pour lequel il rédige des articles littéraires, signalés par la recherche du style et l'âpreté de la critique. Il est aujourd'hui l'un des rédacteurs du *Réveil* (1858). On a de lui : *l'Amour impossible* (1841); *la Bague d'Annibal* (1843); *du Dandisme et de G. Brummel* (Caen et Paris, 1845); *les Prophètes du passé* (Ibid., 1851); *une Vieille maîtresse* (1851, 3 vol. in-18, nouv. édit. 1858), où l'emphase mystique gaze mal les tableaux les plus risqués; *l'Ensorcelée, ricochets de conversation* (1854, 2 vol.), etc.

BARBIAN ET BELGIOJOSO (Émile, prince DE), prince italien, est né le 14 mars 1800. Fils de feu Louis-François, comte de Lugo et d'Amélie Canziani, il a succédé en 1823 à son oncle le prince Renaud-Albéric. Hercule-Charles, marquis d'Este. Il s'est marié en 1824 à la princesse Christine, fille de Jérôme-Isidore, marquis de Trivulzio (Voy. BELGIOJOSO). Il a deux frères : Louis, né le 8 mars 1801, et Antoine, né le 15 juin 1804.

BARBIER (Henri-Auguste), poëte satirique français, né à Paris le 28 avril 1805, fit d'abord son droit et prit même le grade de licencié. Mais entraîné vers la littérature, il écrivit, en collaboration avec Alphonse Royer, un roman historique : *les Mauvais garçons* (1830, 2 vol. in-8), dont le sujet était la peinture de la société française au moyen âge. La révolution de Juillet révéla son vrai talent. Il s'arma du fouet de la satire, et reprit, dans ses *Iambes*, le mètre et la tradition d'André Chénier. Il donna à la *Revue de Paris* (août 1830), une première pièce restée célèbre, *la Curée*, dans laquelle il poursuivait les solliciteurs qui se pressaient autour du nouveau pouvoir. Il publia ensuite dans la même revue : *le Lion, Quatre-vingt-treize, Varsovie, la Popularité*, etc. (1830-31). Mêlant la satire morale à la satire politique, il s'attaque à la corruption des mœurs aussi bien qu'à l'ambition, et combat la manie du suicide, comme il proteste contre le règne de la force. Son vers, âpre et énergique jusqu'au cynisme, fut extrêmement goûté, et de vives tirades restèrent longtemps dans toutes les mémoires.

M. Barbier eut plus de souplesse dans *Il pianto* et dans *Lazare* (*Revue des Deux-Mondes*, 1832-1833), où il peint l'abaissement politique de l'Italie et la misère du peuple en Angleterre. Il donna encore en 1837 deux satires, *Érostrate* et *Pot-de-vin*, assez froidement reçues. Son opéra de *Benvenuto Cellini*, qu'il écrivit pour Berlioz, en société avec M. Léon de Wailly, eut encore moins de succès (10 novembre 1838). Le public, que l'éclat de ses débuts avait rendu exigeant, n'accueillit pas mieux ses *Chants civils et religieux* (1841, in-8), et ses *Rimes héroïques* (1843, in-18), suite de sonnets avec notes historiques.

En 1848, M. Barbier traduisit en vers le *Jules César* de Shakspeare. Enfin on lui attribua, en 1851, un recueil anonyme de *Chansons et odelettes*, tiré à un petit nombre d'exemplaires. Les *Iambes* et les poëmes *Il pianto* et *Lazare* ont été réunis en un seul volume (1837, in-8) et souvent réimprimés. Il a paru une édition des *Iambes* avec la traduction en allemand par L. G. Fœrster (Quedlinbourg, 1832).

BARBIER (Paul-Jules), auteur dramatique français, né à Paris en 1822, embrassa de bonne heure la carrière des lettres et débuta par le drame intitulé : *le Poëte* (1847), en cinq actes et en vers, qui obtint au Théâtre-Français un succès honorable; la même année, il faisait lire sur la même scène *l'Ombre de Molière*. Ensuite il écrivit pour l'Odéon *Amour et bergerie* (1848), *André Chénier* (1849), drame en trois époques, et *Bon gré mal gré* (1849), comédie en prose. Toutes ses productions postérieures furent signées en collaboration, le plus grand nombre avec M. Michel Carré, quelques-unes avec MM. Barrière et Decourcelle.

Nous citerons d'abord les comédies des *Amoureux sans le savoir* (1850), et des *Derniers adieux* (1851); puis, parmi les drames : *Graziella* (1849), au Gymnase; *un Drame de famille* (1849), *Jenny l'ouvrière* (1850), à la Porte-Saint-Martin; *les Contes d'Hoffmann* (1851) et *les Marionnettes du docteur* (1852), à l'Odéon; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (1852); parmi les vaudevilles : *le Feu de paille* (1849), *l'Amour mouillé* (1850), *Voyage autour d'une jolie femme* (1852).

Depuis quelque temps M. Barbier est devenu avec son collaborateur M. Carré, le fournisseur habituel de l'Opéra-Comique, et il a introduit le genre grec dans la pièce de *Galathée* (1852). Ses derniers livrets sont : *les Noces de Jeannette* (1853), *le Roman de la Rose* et *les Sabots de la*

marquise (1854), *Deucalion et Pyrrha* (1855), *Valentine d'Aubigny* (1856).

BARBIER (Hippolyte), ecclésiastique et biographe français, né à Orléans, vers 1805, fit ses études au séminaire de cette ville, et prit les ordres jusqu'au diaconat. En attendant l'âge exigé pour la prêtrise, il fut, selon l'usage, employé comme professeur; mais, séduit par les idées nouvelles de Lamennais, il eut avec ses supérieurs, les sulpiciens, de graves dissentiments de doctrine qui aboutirent à sa sortie du séminaire. Bien qu'il eût fait acte public de soumission à l'encyclique de Grégoire XVI, il resta dans le monde, fit une éducation particulière, suivit les cours de l'École de droit, et donna des répétitions. Poursuivi par ses anciens chefs, éloigné des carrières ordinaires, dépouillé même d'une partie de ses droits civils par son engagement dans les ordres, il vint à Paris pour s'y créer par sa plume la liberté et des ressources.

Ses premières publications furent : *Élévations poétiques* (1836), et *les Mystères du presbytère* (1838). Il s'attacha, en outre, à la rédaction de quelques journaux, entre autres de *la Mode*, et donna, seul ou en collaboration, quelques écrits anonymes de circonstance. Puis, comme la biographie contemporaine était mise en vogue par le succès si mérité de la *Galerie des contemporains illustres par un homme de rien* (voy. Loménie), M. Barbier entreprit, en 1841, sous le titre de *Biographie du clergé contemporain* (1841 et suiv.; 2ᵉ tirage 1851, 10 vol. in-18, avec portraits), une longue série de notices dont les allures vives et indépendantes et la sincérité caustique eurent longtemps un grand succès. Quelques prélats y étaient traités avec une sévérité à laquelle n'était peut-être pas étranger un certain esprit de rancune. Cette publication n'était pas de nature à ramener vers l'auteur ses anciens chefs. Pourtant, un prélat intelligent et bienveillant, M. Fayet, qui fut membre de l'Assemblée constituante, ayant succédé à M. Morlot dans l'évêché d'Orléans, voulut faire rentrer M. Barbier au bercail, et, le dispensant de toute rétractation de son passé, lui conféra l'ordination en 1847. En 1848, ses relations avec la littérature et la presse d'opposition lui firent une certaine popularité. Depuis, le spirituel biographe orléanais est devenu premier aumônier du lycée Louis-le-Grand.

On cite encore de lui : *une Promenade à Orléans; les Jeunes filles; Vie de Henri Mondeux* (1841), *Histoire de la création* (1846); une *Théologie complète à l'usage de la jeunesse* (8 vol.); *des Corps d'état et de leurs confréries*, etc.

BARBIER (Nicolas-Louis), bibliothécaire français, né à Paris en 1798, est le fils aîné du savant auteur du *Dictionnaire des anonymes*. Initié par son père aux recherches bibliographiques, il termina ou continua plusieurs des ouvrages restés inachevés à la mort de celui-ci (1825). Le gouvernement le chargea, en 1832, de former une bibliothèque spéciale pour le conseil d'État. Il fut ensuite nommé, vers 1837, sous-bibliothécaire au Louvre, et, dix ans après, à la mort de M. de Jouy, bibliothécaire. La bibliothèque du Louvre étant devenue publique après la révolution de 1848, avec toutes les modifications dans le personnel que cette destination entraîne, M. Louis Barbier eut alors le titre de conservateur-administrateur qu'il a gardé depuis.

On lui doit entre autres opuscules ou brochures : *Notice sur Antoine-Alexandre Barbier* (1833, in-8), plusieurs fois réimprimée, et récemment sous ce titre : *le Bibliothécaire de l'Empereur, ou Souvenirs littéraires de l'Empire* (1852), *Notice sur le manuscrit appelé* Livre d'heures de Charlemagne (1837), publiée dans les *Voyages pittoresques de l'ancienne France*. Il a en outre fourni un 4ᵉ volume au *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes, ou Supplément général* des trois autres volumes, avec des *Tables* et des *Renvois*. Il a été chargé de la révision du *Dictionnaire historique* du général Beauvais, de l'*Examen des dictionnaires historiques*, de quelques parties de *la France littéraire*, etc. Ses études se sont spécialement portées sur tout ce qui se rattache à la personne et aux écrits de Voltaire et de Rousseau. Il a épousé la fille du bibliophile Beuchot. Il a été décoré en mai 1837.

Son frère, M. Olivier-Alexandre Barbier, né à Paris, en 1801, a été, comme lui, attaché de bonne heure à l'administration des bibliothèques, et, depuis 1832, à la Bibliothèque royale, qu'il n'a plus quittée. Il y est conservateur-adjoint chargé de la comptabilité et de la réception du dépôt légal. On a de lui : *Notice bibliographique sur Charles Fourier*, extraite du feuilleton du *Journal de la librairie* (1837) et reproduite dans *le Phalanstère* (1840); *Mode d'indication du placement des ouvrages*, etc..., *pour le Salon de* 1837, avec M. Foisy (1837, in-8).

BARBIER (Nicolas-Alexandre), peintre français, né à Paris, vers 1800, étudia sous Xavier Leprince, avec lequel il exécuta plusieurs de ses premiers tableaux. Il a cultivé le genre et le paysage, et exposé, depuis ses débuts au Salon de 1824 : *l'Ancien château de la Muette*, *l'Église de Verneuil*, *les Environs de Meulan*, *la Sacristie de village* (1825-1832); *Ménage rustique dans un vieux monument du* XIᵉ *siècle* (1839); *Bords de la Seine*, *Site du Bourbonnais*, *Cabaret à l'entrée d'un village* (1842); de nombreux *intérieurs* et *vues* de monuments gothiques (1832-1850); *Assemblée de moines dominicains*, *Landes et Bruyères*, *Vue de Fontenay-aux-Roses* (1857), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839, une 2ᵉ en 1842, et la décoration la même année.

BARBOT (Pierre), peintre français, né à Nantes, en 1798, suivit, de 1815 à 1822, les ateliers de MM. Watelet et J. Coigniet, fit ensuite un voyage en Italie et en Sicile, et débuta au Salon de 1827. Les vues qu'il prit et recueillit plus tard dans plusieurs excursions en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, ont figuré aux Salons jusqu'en 1840. Depuis cette époque, il n'a plus travaillé que pour quelques amateurs. On a de cet artiste, des *Vues d'Agrigente* et de *Taormine*, en Sicile (1828); des *Sites de Calabre*, *la Forêt de Woodstock*, *les Falaises de Dieppe*, une *Vue de Saint-Florent-sur-Loire*, un *Taillis de la forêt de Fontainebleau*, l'*Intérieur de l'hôpital d'Angers*, et des *Vues de rochers* et *de ruines*. Il a obtenu une 2ᵉ médaille d'or en 1828.

BARCHOU DE PENHOEN (Auguste-Théodore-Hilaire, baron), publiciste français, ancien représentant, né à Morlaix (Finisterre) le 28 avril 1801. Sous la Restauration, il entra dans la carrière militaire, et fit, comme capitaine d'état-major, l'expédition d'Alger. Après la révolution de 1830, il refusa de servir le gouvernement de Louis-Philippe. Il fut un des premiers rédacteurs de la *Revue des Deux-Mondes*, et publia dans ce recueil des études très-sérieuses sur la philosophie allemande. Il traduisit *la Destination de l'homme* de Fichte (1833, in-8; 2ᵉ édit. 1836); et *la Philosophie de Schelling* (1834, in-8). Sous le titre d'*un Automne au bord de la mer* (1836, in-8), il fit paraître plusieurs morceaux historiques et philosophiques, dont le plus important est un *Essai d'une*

formule générale de l'histoire de l'humanité, d'après les idées de M.Ballanche. Il publia en même temps son *Histoire de la philosophie allemande depuis Leibnitz jusqu'à Hegel* (1836, 2 vol. in-8).

Dans un ordre d'idées moins élevé, on lui doit les *Souvenirs de l'expédition d'Afrique* (1832, in-8), et les *Mémoires d'un officier d'état-major sur la guerre d'Alger* (1835, in-8). Il se plaça parmi les adversaires de la monarchie de Juillet dans un ouvrage intitulé : *Guillaume d'Orange et Louis-Philippe* (1835, in-8). Vinrent ensuite son *Histoire de la conquête et de la fondation de l'empire anglais dans l'Inde* (1841, 6 vol. in-8), et *l'Inde sous la domination anglaise* (1844, 2 vol. in-8).

En 1848, il applaudit à la chute de la dynastie d'Orléans, sans se rallier à la République. Envoyé à l'Assemblée législative, en 1849, par ses compatriotes du Finisterre, il entra, comme catholique et légitimiste, dans la coalition monarchique qui forma la majorité. Il exposa ses opinions et ses sentiments dans deux brochures adressées à ses électeurs : *Un mot sur la situation politique* (1849, in-8), et *Lettre d'un membre de la majorité à ses commettants* (1850, in-8). Le coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta, le rejeta dans la vie privée. Il reprit alors ses études favorites qu'il n'avait jamais entièrement abandonnées, et, sous l'inspiration des doctrines de Ballanche, il écrivit son *Essai d'une philosophie de l'histoire* (1854, 2 vol. in-8).— M. Barchou de Penhoen est mort peu de temps après à Saint-Germain en Laye, le 29 juillet 1855.

BARD (Joseph), littérateur français, né vers 1800 à Beaune (Côte-d'Or), fit ses études à Lyon, et débuta, dans les lettres, par un volume de *Considérations pour servir à l'histoire du développement moral et littéraire des nations* (1826, in-8). Il publia ensuite des poésies, entre autres un poëme en cinq chants sur *la Chute d'Alger* (1830) composé en quelques jours; *le Pèlerin au XIVe siècle*, autre poëme, et *les Mélancoliques* (1832, in-8). Les annales si riches de la Bourgogne, province à laquelle il paraît surtout s'être dévoué, lui ont fourni les matériaux de nombreuses notices sur les églises et les antiquités, d'une histoire populaire de Châlon-sur-Saône (1847), Nuits (1848), Dijon (1849), Bourg (1854), et de plusieurs itinéraires.

Cet auteur, qui a signé *chevalier*, puis *commandeur Bard de la Côte-d'Or*, a encore écrit : un *Manuel général d'archéologie sacrée* (1844, in-8), relatif aux monuments ecclésiastiques de Lyon; des morceaux de prose, tels que *la Vénus d'Arles* (1834, 2 vol.); *Cent têtes dans un bonnet* (1836, in-8); *Paysages et impressions* (1837); et un grand nombre de récits de voyages : *Journal d'un pèlerin* (1845, 2 vol.), de Lyon à Rome; *une Semaine à Londres* (1851); *Londres, la Hollande et la Belgique* (1851); *Turin, Gênes, Florence et Rome* (1854), etc. M. Bard est membre de plusieurs Académies départementales et correspondant de la Société des antiquaires.

BARDELEBEN (Kurt DE), homme politique allemand, est né dans la Prusse orientale, le 24 avril 1796. Fils d'un patriote qui périt en combattant les Français, il prit les armes en 1813, et ne quitta le service qu'après la chute de Napoléon. En 1819 il épousa à Kœnigsberg la fille du président d'Auerswald, dont toute la famille professait des opinions constitutionnelles. Élu, en 1834, député de la noblesse à la diète provinciale, il signa, en 1840, la pétition adressée au nouveau roi Frédéric-Guillaume IV, pour réclamer des institutions représentatives. Dans la diète de 1847, il fut un des adversaires les plus énergiques de M. de Bodelschwing. En 1848, le cercle de Kœnigsberg l'envoya à l'Assemblée nationale de Francfort, où il prit place au centre droit parmi les royalistes constitutionnels. Après le meurtre de son beau-frère le général d'Auerswald (18 septembre 1848), il quitta Francfort avec ses neveux orphelins. Membre de la première Assemblée nationale de Prusse, il s'associa aux manifestations de la droite contre le parti révolutionnaire. Mais, à partir de 1849, quand la réaction menaça la Prusse du retour prochain de l'absolutisme, il se plaça de nouveau au premier rang de l'opposition libérale, combattit avec une éloquence chaleureuse la politique de M. de Manteuffel, et reconquit, surtout dans les classes moyennes, toute son ancienne popularité.

BARDENFLETH (Charles-Émile), homme politique danois, né le 9 mai 1807, devint en 1832, gouverneur général de l'Islande, après avoir passé par les degrés inférieurs de la carrière administrative. Il était grand bailli d'Odensée, lorsque le nouveau roi Frédéric VII, qui était son ami d'enfance, lui confia le portefeuille de ministre de la justice (24 janvier 1848). MM. Oersted, Reventlow-Criminil et de Moltke lui disputèrent vivement la faveur du roi; mais appuyé par le *parti du Danemark jusqu'à l'Eider* (voy. MONRAD), il resta ferme à son poste; et après que ses collègues eurent donné leur démission (mars 1848), il fut chargé de former un nouveau ministère. Il fit partie au même titre du ministère qui parvint aux affaires le 16 novembre 1848; mais, dans la combinaison du 13 juillet 1851, il fut nommé ministre du Slesvig, charge dont il se démit lorsque son parti eut perdu toute influence dans les conseils du roi (janvier 1852). Au mois de mars 1855, il fut nommé directeur des domaines.

BARDIN (Libre) [de la Moselle], ancien représentant du peuple français, né le 18 novembre 1794, entra à l'École polytechnique, en 1813, et passa, en 1815, à l'École d'application de Metz. Nommé lieutenant d'artillerie, il donna sa démission, en 1818, mais bientôt après, il fut chargé de l'enseignement des mathématiques à l'École d'application et, mérita comme professeur, la décoration de la Légion d'honneur (24 septembre 1828). Il fut à Metz un des principaux fondateurs des cours gratuits de sciences appliquées à l'industrie. Ce service rendu aux classes laborieuses et le libéralisme connu de ses opinions, le firent nommer par l'opposition membre du conseil municipal. En 1844, il publia *Metz et le chemin de fer de Paris à la frontière d'Allemagne*, réponse à une brochure distribuée à la Chambre des Députés (Paris, 1844, in-8). Le ministre de la guerre, pour le punir d'avoir accepté de tels suffrages, le révoqua de ses fonctions de professeur à l'École de Metz et l'envoya à Strasbourg. Il quitta de nouveau le service de l'État, et vint à Paris, où il fut chargé de diriger une école libre des arts et métiers.

En 1848, M. Bardin applaudit à la proclamation de la République, se présenta dans son département aux élections pour l'Assemblée constituante et fut élu par 77 076 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac; mais, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et combattit la politique de l'Élysée, au dedans et au dehors, sans toutefois appuyer la demande de mise en accusation proposée par la Montagne contre le président et ses ministres. Non réélu à la Législative, il fut nommé

chef des travaux graphiques à l'École polytechnique. Il a publié récemment des modèles destinés à l'enseignement de la géométrie descriptive et de ses applications sous ce titre : *la Topographie enseignée par des plans-reliefs et des dessins*, avec texte explicatif (1855, in-4).

BARDOU (Jean-Jacques-David), prélat français, est né le 6 décembre 1798 à Lautrec (Tarn). Il reçut la prêtrise en 1823, et prit part aux missions religieuses du Midi. Nommé curé de Saint-Amans-la-Bastide en 1832, puis chanoine honoraire d'Alby, il a été élevé, en 1842, à l'évêché de Cahors, qu'il occupe encore aujourd'hui. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BARDOU (Oscar-François), acteur français, né à Montpellier, vers 1804, fut d'abord clerc dans l'étude d'un de ses frères, avoué à Nîmes, et s'essaya dans cette ville sur des théâtres de société. D'abord tragédien, puis choriste, il joua la comédie avec succès à Nîmes, Montpellier, Toulouse, et vint à Paris vers la fin de 1829. Depuis ses débuts au Vaudeville dans *Rigoletti* et *Paris dans la comète*, où il s'était lui-même arrangé des rôles épisodiques, il a tour à tour appartenu à ce théâtre et à celui des Variétés. Doué d'un jeu plein de rondeur et de franche jovialité, il a souvent été comparé, pour le naturel et la bonhomie, à Arnal, dont il a, dès l'origine, partagé le succès dans *Passé minuit*.

BARDSLEY (sir James-Lomax), médecin anglais, né en 1801 à Nottingham, étudia la médecine à l'université d'Édimbourg, y reçut en 1823 le diplôme de docteur et vint exercer sa profession à Manchester, où il a acquis une brillante réputation. Il a été anobli, en 1853, pour les services qu'il a rendus à la science. On a de lui : une série d'intéressantes observations faites à la clinique des hôpitaux de Manchester (*Hospital facts and observations*, 1837) et un grand nombre d'articles disséminés dans les journaux de médecine, principalement dans la *Cyclopœdia of practical medicine*.

BARESTE (Eugène), littérateur et journaliste français, est né à Paris, le 5 août 1814. A vingt ans, il débuta par une *Biographie des hommes du peuple* (1834; 2e édit., 1852), opuscule qui eut quatre tirages successifs. Après avoir rédigé quelques mois, pour le ministère, le *Journal de l'Aube* (1836), il revint à Paris et traita les questions d'art dans plusieurs journaux, tels que *l'Artiste* (1837), le *Journal général de France* et la *Revue du XIXe siècle*. En 1840, il prétendit expliquer les *Prophéties de Nostradamus*, et, s'engageant plus avant dans cette voie, il fonda l'*Almanach prophétique*, auquel il a fourni chaque année des calculs bizarres, des prédictions ou des nouvelles, entre autres, *la Marquise de Brinvilliers*, réimprimée plusieurs fois. En 1841, parut sous son nom une traduction d'Homère (*l'Iliade* et *l'Odyssée*), illustrée par C. Nanteuil.

M. Bareste a fondé, le soir même du 24 février 1848, sous le titre de *la République*, le premier journal de la révolution. Il sut, sans trop d'encombre, le maintenir dans les voies constitutionnelles jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui le supprima avec les diverses feuilles républicaines. Bien qu'il ait pris la fuite à cette époque, M. Bareste n'a pas été inquiété, et renonçant désormais à la politique et à l'astrologie, il a tourné son activité vers les affaires industrielles.

BARFOD (Paul-Frédéric), publiciste et historien danois, est né en 1811, aux environs de la petite ville de Granae, dans le Jutland. Il se fit d'abord connaître par quelques essais de poésie et des ouvrages historiques recommandables : *Histoire du Danemark et de la Norwége sous le règne de Frédéric III*, *Biographie de la famille Rantzau*, *Dissertation sur l'état des Juifs*. Ces premiers travaux étaient inspirés par un esprit démocratique que l'auteur, comblé des bontés de Frédéric VI, s'efforça, par délicatesse, de dissimuler pendant quelque temps. Mais, à la mort de ce prince, il fit une profession de foi qui le rangeait parmi les ultra-radicaux. Le but constant de ses efforts fut la propagation de ce qu'on appelle dans le Nord l'idée scandinave, c'est-à-dire l'idée de la réunion de la Suède, de la Norwége et du Danemark en un seul peuple et un seul État. C'est dans ce sens que M. Barfod fonda, en 1839, une revue trimestrielle, *Brageog Idun*, destinée à recevoir et à populariser les écrits danois, suédois et norwégiens, animés du même esprit politique. Les gouvernements intéressés à repousser toute idée de réunion, n'ont pu supprimer une publication protégée par la faveur publique, mais ils en ont paralysé le succès, en ravivant entre les trois peuples les anciennes rivalités, et, malgré de brillants et profonds articles, tantôt en langue suédoise, tantôt en langue danoise, la revue de M. Barfod, sinon M. Barfod lui-même, perdit une grande partie de son influence.

BARGÈS (abbé Jean-Joseph-Léandre), orientaliste français, né à Auriol (Bouches-du-Rhône), le 27 février 1810, fit ses classes à Marseille, où il étudia ensuite les langues arabe et hébraïque. Ordonné prêtre en 1834, et d'abord voué au ministère, il fut nommé, trois ans après, professeur suppléant à la chaire d'arabe de Marseille. Il a été appelé à Paris en 1842, pour remplacer M. l'abbé Glaire à la Faculté de théologie, où il a professé depuis les langues orientales. A deux reprises différentes (1839 et 1846), il a visité l'Algérie pour en étudier l'histoire et les idiomes. Depuis 1850, il est chanoine honoraire de Notre-Dame.

On a de l'abbé Bargès un certain nombre de dissertations, de traductions et de mémoires dont plusieurs sont extraits du *Journal asiatique* ou de la *Revue de l'Orient* : *Rabbi Yapheth ben heli Bassorensis karitæ in librum psalmorum commentarii arabici* (1846, in-4), édition et traduction latine; *Temple de Baal à Marseille, ou Grande inscription phénicienne*, etc. (1847, in-8 avec fac-simile); *Aperçu historique sur l'Église d'Afrique en général et en particulier sur l'Église épiscopale de Tlemcen* (1848, in-8); les traductions de l'*Histoire des Beni-Zeiyan, rois de Tlemcen* (1852, in-12), par Cidi-Abou-Abd'-Allah Mohammed ibn Abd'-el-Djelyl et Tenessy; du *Livre de Ruth* (1854, in-8), avec double version et des notes, etc.; *les Samaritains de Naplouse* (1855, in-8), épisode d'un pèlerinage aux lieux saints, etc.

BARING (sir Francis-Thornhill), homme politique anglais, né en 1796, est le neveu du fondateur de la célèbre maison de banque. Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il fut reçu avocat par la Société de Lincoln's Inn (1823). Il représente, depuis 1826, la ville de Portsmouth à la Chambre des Communes. Son expérience consommée l'a rendu plus d'une fois nécessaire : il a rempli les plus hautes fonctions administratives, soit comme lord de la trésorerie (1830-1834), soit comme chancelier de l'Échiquier (1839-1841), soit enfin comme premier lord de l'Amirauté (1849-1852). Libéral en politique, il a la réputation d'un administrateur de premier ordre plutôt que d'un orateur ou d'un homme d'État.

BARING (Thomas), homme politique et banquier

anglais, frère du précédent, est né vers 1795. Il fait partie du Parlement depuis 1844 et vote avec les adversaires politiques de son frère. Il est surtout connu comme capitaliste et chef d'une maison qui n'est restée étrangère à aucune des opérations financières de notre époque.

Baring (Francis), homme politique anglais, cousin des précédents, né en 1800, est frère puîné du 2e baron Ashburton (voy. ce nom), et son héritier présomptif. Après avoir représenté Thetford, de 1832 à 1841, il est rentré à la Chambre des Communes en 1848 pour le même bourg, et s'est retiré en décembre 1857; il appartient au parti conservateur. En 1833, il a épousé une fille du duc de Bassano.

BARJAVEL (C. F. Henri), médecin et érudit français, né à Carpentras (Vaucluse), vers 1815, reçu docteur à la Faculté de Montpellier en 1834, a publié un *Traité complet de la culture de l'olivier* (Marseille et Paris, 1831, in-8); un mémoire : *de la Circoncision et du baptême, au point de vue de la santé publique* (Paris, 1844, in-8); et des considérations de police médicale sur la *Nécessité absolue d'ouvrir au plus tôt des maisons d'attente* (Carpentras, 1845, in-8). Son ouvrage le plus important est un *Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse* (Carpentras, 1842, 2 vol. in-8); auquel il faut joindre les *Dictons et sobriquets patois des villes, bourgs et villages du département de Vaucluse* (Ibid., 1849-1853, in-8), traduits, éclaircis et annotés.

BARLOW (Pierre), célèbre mathématicien anglais, est né, en 1776, à Norwich, où son père fut longtemps employé dans une manufacture. N'ayant reçu que l'instruction insuffisante donnée par les écoles de sa ville natale, on peut dire qu'il s'est formé lui-même, et qu'il doit à la persévérance de ses études la haute position à laquelle il est arrivé dans le monde scientifique sous le triple point de vue des mathématiques, de la physique et de la mécanique. Nommé répétiteur des sciences à l'Académie royale militaire de Woolwich en 1806, il ne tarda pas à devenir professeur en titre et fit sans interruption le cours dont il était chargé jusqu'en 1847, époque où il prit sa retraite, après plus de quarante années de service. Les premiers ouvrages qu'il publia, montrèrent à quel point il était versé dans la connaissance des mathématiques : *Recherches élémentaires sur la théorie des nombres* (Elementary investigations of the theory of numbers; Londres, 1811, in-8); *Nouvelles tables mathématiques* (New mathematical tables; 1814, in-8; 2e édit., 1840); *Nouveau dictionnaire philosophique et mathématique* (a New mathematical and philosophical dictionary; 1814).

Mais ce fut surtout comme physicien que M. Barlow se fit connaître. Son *Essai sur l'attraction magnétique* (an Essay on magnetic attractions, 1820; 2e édit., 1824, in-8), est un traité complet de l'électro-magnétisme, où l'on remarque une série d'observations sur l'attraction locale des bâtiments en fer, sur la faculté magnétique du fer et de l'acier, une esquisse historique de cette partie de la science ainsi que la détermination de ses principales règles. Afin d'obvier à l'impression nuisible que recevait l'aiguille aimantée des masses de fer employées dans la construction des navires, il proposa de placer près de l'habitacle un disque de fer au-dessous du plan horizontal de la boussole. Ce moyen fut appliqué avec succès; mais, tout en diminuant de beaucoup les effets de l'action locale, il n'a pas complétement résolu le problème. Toutefois, il reçut par les soins du Bureau des longitudes la récompense accordée en pareille occasion aux découvertes utiles à la navigation.

Ce fut en 1821, et par un article sur les déviations de la boussole, que ce savant inaugura dans les *Philosophical transactions* une collaboration qui a duré plus de quinze ans. Parmi ses mémoires subséquents, nous citerons ceux qui traitent de divers phénomènes magnétiques et des télescopes achromatiques (1827). Cette dernière question l'amena à faire de curieuses expériences sur la courbure des verres objectifs, et à déduire des principes certains pour la construction des instruments d'optique; ne pouvant obtenir des pièces de *flint-glass* d'une dimension suffisante, il eut l'idée de le remplacer par le sulfure de carbone qui possède une puissance de réfraction double de celle du verre. A l'aide du télescope qu'il fabriqua avec ce fluide, et dont l'ouverture n'avait pas moins de huit pouces, il put corriger les erreurs des catalogues d'étoiles dressés par MM. J. South et W. Herschell. On peut consulter à ce sujet sa brochure *On the construction of a fluid lens refracting telescope*, (1833), qui est plus complète que celle de 1829.

Déjà élu membre de la Société royale (1823), M. Barlow reçut d'elle, en 1825, la médaille d'or de Copley en récompense de ses beaux travaux sur le magnétisme. En 1829, il fit partie de la Société d'astronomie et devint, peu de temps après, correspondant étranger de l'Académie des sciences de France. Ses travaux sur les chemins de fer, par lesquels il a couronné sa carrière scientifique, lui ont acquis sur ces matières une autorité incontestable. Au premier rang il faut placer son important *Traité des matériaux de construction* (Treatise on materials; dern. édit., 1851), où sont consignés les résultats de ses nombreuses expériences sur toutes les essences de bois des chantiers de Woolwich et sur les barres de fer qui ont servi à la construction du pont tubulaire de Menai. On lui doit aussi des recherches sur *les Manufactures de la Grande-Bretagne* (On the machinery and manufactures of Great Britain; 1837, in-8); sur la force et la rapidité des locomotives (1848); sur la résistance de l'air, etc. A diverses reprises il a été appelé au sein des commissions de gouvernement chargées de s'occuper de chemins de fer, et il a écrit à cette occasion, notamment en 1836, en 1839 et en 1845, des *Rapports* d'une haute valeur.

BARNES (Albert), théologien américain, né le 1er décembre 1798, à Rome (État de New-York), étudia la théologie, et devint, en 1830, pasteur d'une église presbytérienne de Philadelphie. Il commença par écrire un court *Commentaire sur les Évangiles;* mais l'ouvrage fut si bien reçu que l'auteur agrandit son premier plan et commenta successivement presque tous les livres du Vieux et du Nouveau Testament. Cet ouvrage, qui a obtenu une grande circulation, a été traduit en partie en français par le pasteur N. Roussel : *Notes explicatives et pratiques sur les Évangiles* (1855, 2 vol. in-8). M. Barnes est en outre l'auteur de plusieurs volumes de sermons et de quelques autres ouvrages sur des sujets religieux. Il jouit d'une grande réputation d'éloquence.

BARNETT (John), compositeur anglais, est né à Bedford en 1802. Doué d'une voix très-étendue, il débuta à onze ans au théâtre de Drury-Lane, puis fut engagé à celui de Covent-Garden. Bientôt après il renonça au chant, et se livra exclusivement à la musique instrumentale sous la direction de Ries. On a publié de sa composition : des *Messes solennelles*, deux *Ouvertures* à grand or-

chestre, des *Sonates*, plusieurs recueils de *Chansons* (Glees); *Airs et duos italiens*; un volume de *Mélodies russes*; etc.

BARNI (Jules), philosophe français, né à Lille (Nord), le 1er juin 1818, fit ses études au collége royal d'Amiens et entra à l'École normale en 1837. A sa sortie, il fut chargé pendant quelques mois de la classe de philosophie au collége royal de Reims et rappelé presque aussitôt à Paris, comme agrégé suppléant de la même classe, qu'il professa pendant dix ans dans les divers colléges. Il fut en outre, pendant un an (1841-42), secrétaire de M. Cousin, et se fit recevoir docteur ès lettres. Il occupait depuis peu la chaire de philosophie de Rouen, lorsqu'il donna sa démission à la fin de 1851. Il est aujourd'hui attaché à des établissements d'enseignement libre de Paris.

M. Barni s'est imposé la tâche difficile d'introduire en France tout l'ensemble de la philosophie de Kant, dont quelques parties seulement y étaient connues par des traductions assez imparfaites. Chacune de celles qu'il publia, contient, outre la version littérale, une analyse critique très-développée qui met tout l'ouvrage allemand sous une forme française et en discute la valeur. Il a déjà donné : *Critique du jugement*, suivie des *Observations sur le sentiment du beau et du sublime* (Paris, 1846, in-8); *Critique de la raison pratique*, précédée des *Fondements de la métaphysique des mœurs* (1848, in-8); *Métaphysique des mœurs*, contenant les *Éléments métaphysiques de la doctrine du droit* et ceux de la *Doctrine de la vertu*, avec divers petits écrits, tels que l'*Essai sur la paix perpétuelle*, le *Traité de pédagogie* (1853, 1re partie, in-8; 1855, 2e partie, in-8). M. Barni a en outre publié, sous le titre de *Philosophie de Kant*, l'examen de la *Critique du jugement* (1850, in-8), et celui des *Fondements de la métaphysique des mœurs* et de la *Critique de la raison pratique* (1851, in-8). Il se propose d'embrasser dans une exposition critique générale tout le vaste système de la métaphysique kantienne. M. Barni a collaboré à divers recueils philosophiques et littéraires : la *Liberté de penser* (1847-51), l'*Avenir* (1855), la *Revue de Paris* (1854-57).

BARNUM (Phinéas-Taylor), célèbre charlatan américain, est né au village de Bethel dans le Connecticut, en 1810. Créé pour l'intrigue et le charlatanisme (*humbug*), il quitta de bonne heure la maison de son père après avoir été berger et valet de ferme. Par aversion du travail, comme il l'avoue lui-même, il se jeta dans les spéculations les plus hasardeuses, cherchant, avant toute chose, à gagner de l'argent, sans s'inquiéter de la moralité des moyens. D'abord il fonda un journal, *le Héraut de la liberté* (1831), qui, en trois ans, lui attira plusieurs condamnations pour injures ou calomnies. En 1834, il montra publiquement à New-York une vieille négresse qu'il avait achetée mille dollars d'un charlatan de Philadelphie, et qu'il donna comme la nourrice de Washington, *âgée de* 160 *ans!* Puis il parcourut les divers États de l'Union, en compagnie d'écuyers et de saltimbanques, et tomba dans une extrême misère d'où les ressources de son imagination ne tardèrent pas à le tirer. Par suite de manœuvres assez peu louables, il se rendit acquéreur de l'*American Museum*, cabinet de curiosités de New-York, et, reprenant de plus belle ce métier d'*exhibiteur*, qui lui avait déjà réussi, il fit admirer tour à tour au crédule public un monstre antédiluvien fabriqué par ses soins, une prétendue sirène des îles Fidji, des géants, des panoramas, des animaux qu'il avait rendus difformes, etc.

En 1845, M. Barnum, qui réalisait à son musée cent mille dollars de recettes annuelles, fit la rencontre de Charles Stratton, devenu célèbre sous le nom de *Tum Thumb* ou *général Tom Pouce*. Cet enfant, âgé de cinq ans, passa pour en avoir quinze, et, après avoir été dressé pendant plusieurs mois à jouer convenablement son rôle, il parcourut l'Amérique et l'Europe, qui célébrèrent à l'envi le prétendu nain, et fut admis dans plusieurs cours, entre autres celles de Victoria et de Louis-Philippe.

Après cette immense mystification, vint l'affaire de Jenny Lind, qui a couronné magnifiquement la vie du plus grand charlatan de notre époque. En 1850, Barnum engagea la cantatrice suédoise pour une série d'environ 150 concerts; il la produisit aux États-Unis de ville en ville, excitant l'enthousiasme populaire à force de réclames, de puffs, d'articles, d'expédients de toute sorte, et réalisa, tous honoraires payés, près de trois millions de francs de bénéfices! Jenny Lind n'en remercia pas moins son directeur de la fortune qu'elle lui devait. Quant à ce dernier, il ne borna pas là ses étranges spéculations : un jour il se mit en tête d'acheter et de montrer en Amérique la maison où était né Shakspeare, mais les Anglais se fâchèrent, et il fallut renoncer à ce beau projet.

Après être devenu millionnaire, M. Barnum quitta cette vie aventureuse et borna ses soins à l'administration de son *museum*, dont les curiosités, adroitement renouvelées, tiennent en haleine la passion des Américains pour le merveilleux. Il a écrit lui-même sa *Vie* pour l'édification des innombrables gens qu'il a dupés (*the Life of P. T. Barnum*, New-York, 1855). Elle a été traduite en français la même année, à Paris, par M. de La Bédollière.

BAROCHE (Pierre-Jules), avocat et homme politique français, ancien député et représentant du peuple, ancien ministre, président du conseil d'État, est né à Paris le 8 novembre 1802. Issu d'une famille de commerçants, il resta orphelin à l'âge de treize ans. Au sortir du collége, il étudia le droit et se fit recevoir avocat, en 1823. Distingué, dès ses débuts, par ses confrères, il ne commença à se faire connaître du public qu'après dix années de plaidoirie. En 1839, il avait déjà pris, au palais, une position considérable, lorsqu'il fut mis en évidence par le procès intenté aux messageries pour délit de coalition. L'année précédente, il avait plaidé, pour les parties civiles, dans l'affaire des mines de Saint-Bérain. Il plaida trois fois devant la Cour des Pairs : en 1841, pour Colombier, compromis dans l'affaire Quénisset; en 1846, pour Joseph Henry, auteur d'une tentative de régicide; en 1847, pour le général Despans-Cubières. M. Baroche fut élu bâtonnier de l'ordre en 1846.

Il sollicita, à cette époque, des électeurs de Mantes, le mandat législatif. Candidat du centre gauche, il accusait avec une grande énergie M. Guizot et son système de corruption. Il échoua aux élections générales de 1846; mais, l'année suivante, la démission du député de Rochefort lui ouvrit l'entrée de la Chambre, où il se plaça, près de M. Odilon Barrot, dans les rangs de l'opposition dynastique. Pendant la campagne réformiste, il se fit remarquer parmi les promoteurs du banquet du 12e arrondissement, et, le 22 février, il signa l'acte d'accusation présenté, à cette occasion, contre MM. Guizot et Duchâtel.

Après le 24 février, M. Baroche devint naturellement un des candidats à l'Assemblée constituante. Ses professions de foi électorales nous le montrent attendant alors de la République le bien-être et la liberté politique, l'éducation gratuite,

l'équitable rémunération du travail, la protection de l'agriculture, etc. Il fut élu, dans la Charente-Inférieure, le second sur douze, par 83 000 voix. A la Constituante, il fit partie du comité des affaires étrangères. Il vota d'abord avec le parti démocratique modéré; puis se rapprocha de la droite, et se prononça pour le vote à la commune, contre le droit au travail, l'amendement Grévy, le crédit foncier, l'abolition de la peine de mort. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution et s'associa au vote qui déclarait que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, par ses votes et ses discours dans l'Assemblée avant d'être appelé à la servir, comme magistrat et comme ministre.

M. Baroche venait, en effet, d'entrer dans la magistrature, comme procureur général de la République près la Cour d'appel de Paris, lorsque les accusés du 15 mai furent traduits devant la haute Cour de justice. Il soutint, devant la Constituante, contre tous les arguments de la gauche, la compétence de ce tribunal. Ce fut lui que le gouvernement chargea des fonctions du ministère public au procès de Bourges, et, quelques mois plus tard, au procès de Versailles.

Au renouvellement de l'Assemblée, il fut réélu, le quatrième, dans la Charente-Inférieure. Il prit place, comme vice-président, au bureau de la Législative. Tant que l'union subsista entre Louis-Napoléon et la majorité de l'Assemblée, il fut l'un des membres les plus actifs de la majorité. Après le message du 31 octobre, qui commença la rupture, il s'efforça de réconcilier le parti parlementaire avec l'Élysée. Les élections démocratiques du 10 mars 1850, en effrayant la majorité, ayant opéré un nouveau rapprochement de tous les partis qu'elles menaçaient, M. Baroche fut nommé ministre de l'intérieur, en remplacement de M. Ferdinand Barrot. Il obtint d'abord de l'Assemblée la suspension du droit de réunion, la faculté d'interdire les réunions électorales, le rétablissement de l'impôt du timbre sur les journaux, l'augmentation du chiffre du cautionnement, la loi sur la déportation des condamnés politiques à Noukahiva, etc. Puis, d'accord avec les chefs de la droite, il ne vit de salut pour le parti de l'ordre que dans la restriction du suffrage universel et présenta et appuya, contre l'opposition la plus vive, le projet qui devint la loi du 31 mai.

Par son active participation à cette limitation du suffrage universel, M. Baroche avait mérité la confiance de la majorité. Mais ses préférences pour la politique du président se manifestèrent, pendant la prorogation de l'Assemblée, à propos des voyages de Louis-Napoléon et des manifestations dont ils furent l'occasion dans le pays. Il prit parti pour l'Élysée, et conserva son portefeuille après la destitution du général Changarnier (9 janvier 1851); mais quelques jours après, il dut se retirer devant un vote de défiance. Le 10 avril 1851, il rentra au pouvoir, comme ministre des affaires étrangères, avec M. Léon Faucher, rapporteur de la loi du 31 mai, pour collègue. Pendant les débats relatifs à la révision de la Constitution, qui le mirent aux prises avec les orateurs de la Montagne et principalement avec M. Victor Hugo, il se vit de nouveau en harmonie avec la majorité conservatrice. Mais le président étant résolu à demander le retrait de la loi du 31 mai, M. Baroche donna sa démission, le 14 octobre 1851, pour n'avoir point à détruire de ses propres mains l'œuvre la plus importante de son premier ministère.

Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, M. Baroche, accepta la vice-présidence de la Commission consultative. Après le dépouillement des procès-verbaux du scrutin qui s'ouvrit, dans toute la France, sur le plébiscite du 2 décembre, il fut chargé d'en faire connaître officiellement le résultat, et le proclama le 31 décembre. Il fut placé à la tête du conseil d'État réorganisé, d'abord avec le titre de vice-président, puis avec celui de président M. Baroche a rang de ministre. Il est, depuis le 3 février 1855, grand'croix de la Légion d'honneur.

BARON (Auguste-Marie), littérateur français, né à Paris, le 1er mai 1794, fit ses études au lycée Napoléon, fut élève, puis répétiteur de grec à l'École normale, et passa, en 1822, en Belgique. Il rédigea quelque temps la *Gazette des Pays-Bas*, et l'abandonna plus tard par suite d'un désaccord avec le ministre Van Gobbelschroy. Il devint préfet des études et professeur de rhétorique à l'Athénée royal de Bruxelles, en 1830, professeur de littérature générale au Musée, et de littérature française à l'Université. Nommé, en 1847, membre de l'Académie royale de Belgique, il est aujourd'hui professeur à l'université de Liége.

On a de lui : *Introduction au Manuel d'histoire ancienne de Heeren* (Bruxelles, 1834, in-18); *Poésies militaires de l'antiquité*, ou Callinus et Tyrtée, en vers français, avec notes, dissertations, etc. (Ibid., 1835, in-8, nouv. édit., Liége, 1850, in-18); *Histoire de la littérature française jusqu'au* XVIIe *siècle* (Ibid., 1841, 2 vol. in-8, 2e édit., 1851, in-8), ainsi que de nombreux articles dans divers recueils belges et français.

BARON (Henri), peintre français, né à Besançon, en 1817, étudia sous M. Gigoux, débuta au Salon de 1840, et fit, avec plusieurs artistes de la jeune école, un assez long voyage en Italie. Il a traité les sujets de genre, et exposé : *un Atelier de sculpteur*, *le Pays latin* (1840); *l'Enfance de Ribeira*, *la Sieste en Italie*, *Condottieri*, *les Oies de frère Philippe*, *Giorgione Barbarelli* (1841-1845); *Sarto peignant la madone*, *Soir d'été* (1847); *le Printemps en Toscane*, *Enfant vendu* (1848); *les Noces de Gamache*, *les Patineurs*, *la Pêche*, *l'Atelier du peintre* (1849-1853); *le Bouquet*, *le Toucher*, *l'Ouïe*, *Vendanges en Romagne*, allégories et sujets de genre commandés pour le ministère de l'intérieur, à l'Exposition universelle de 1855; *Retour de la partie de paume*, *une Camériste*, *Arlequinade* (1857), etc. M. H. Baron, a obtenu une 3e médaille en 1847, une 2e en 1848, et une de troisième classe en 1855.

BARON (Vincent-Alfred), artiste dramatique et sculpteur français, né à Trévoux, le 11 juin 1820, vint à Paris, en 1835, avec son père, peintre panoramique. Il suivit d'abord les cours de l'École de dessin, fréquenta, deux ans après, l'atelier de M. Georges Jacquot, et s'inscrivit à l'École des beaux-arts en 1837. Trois ans après, il entra au Conservatoire, et débuta, en 1841, à l'Odéon, d'où il passa à l'Ambigu (1845), à la Gaîté (1847), et, après une interruption, remplie par des travaux artistiques, au théâtre de la Porte-Saint-Martin que dirigeait depuis peu M. Marc Fournier, son beau-frère (1852), et où il devint un an plus tard chef du matériel.

Comme sculpteur, M. Alfred Baron a exposé au Salon de 1848 ses portraits et médaillons les plus estimés, entre autres *Edmond Audust*, *Debureau*, *M. A. d'Houdetot et ses enfants*, *M. Dumont*, *Mme Clarisse Robert*. On lui doit encore ceux de *Mlle Rachel*, de *MM. Traviès*, *Samson*, *Beauvallet*, et divers autres.

Comme acteur, il a créé avec succès Couriol dans *le Courrier de Lyon*, Ascanio dans *Benvenuto Cellini*, le double rôle d'Aramis et de Buc-

2 vol. in-8; 2e édit., 1845). Au même sujet se rattachent ses *Considérations sur l'établissement des crèches dans la ville de Lyon* (Lyon et Paris, 1847, in-18). Outre ces écrits spéciaux, M. Barrier a fait paraître une *Esquisse d'une analogie de l'homme et de l'humanité* (Lyon, 1846, in-8), et une *Lettre* à M. Émile de Girardin sur un nouveau mode d'élection (Ibid., 1851).

BARRIÈRE (Jean-François), littérateur français, né à Paris le 12 mai 1786, fit de brillantes études à l'institution de Sainte-Barbe. A dix-huit ans, il entra, sur l'invitation de M. Frochot, dans les bureaux de la préfecture de la Seine, s'éleva rapidement jusqu'à l'emploi de chef de division et fut mis à la retraite à la suite de la révolution de 1848. Il est officier de la Légion d'honneur.

Après avoir collaboré, de 1814 à 1820, à la *Gazette de France*, au *Journal de Paris* et au *Constitutionnel* pour la partie littéraire, M. Barrière avait renonçé à la presse, pour publier de concert avec M. Berville, la *Collection de mémoires relatifs à la Révolution française* (1822, 47 vol. in-8), accompagnée de notices et d'éclaircissements historiques. Plus tard il en fit passer une grande partie dans sa *Bibliothèque des mémoires relatifs au* XVIIIe *siècle* (1846-1849, 12 vol. in-18). Dans l'intervalle, il publia les *Mémoires de Mme Campan* (1823, 2 vol.), ainsi que les ouvrages qu'avait laissés cette femme célèbre; *Mémoires du comte Loménie de Brienne* (1828, 2 vol. in-8), précédés d'un *Essai sur les mœurs et les usages du* XVIIe *siècle; Tableaux de genre et d'histoire* (1828), *la Cour et la Ville sous Louis XIV, Louis XV et Louis XVI* (1829, in-8), etc. M. Barrière fait, depuis 1833, partie de la rédaction littéraire du *Journal des Débats*.

BARRIÈRE (Théodore), auteur dramatique français, né à Paris, en 1823, appartient à la famille des graveurs-géographes, attachés depuis près de quarante ans au dépôt de la guerre et de la marine, et fut occupé lui-même, pendant près de dix années (1834-43), de travaux graphiques. Consacrant toutefois ses loisirs à la littérature dramatique, il écrivit, à vingt ans, sa première pièce, *Rosière et nourrice*, jouée au théâtre Beaumarchais avec un succès qui la fit passer dans le répertoire du Palais-Royal. Il s'associa dès lors à divers dramaturges déjà connus, et signa avec eux, de 1842 à 1857, une quarantaine de pièces qui composent aujourd'hui son répertoire. Son nom dut son principal retentissement aux *Filles de marbre*, qu'il donna au Vaudeville en 1853, avec M. Lambert Thiboust, et qui sont restées jusqu'ici un des succès les mieux soutenus de ces dernières années. Cette pièce, qui était la contre-partie brillante de *la Dame aux camélias* (voy. DUMAS fils), accusait chez les auteurs l'entente de la scène, une certaine puissance dramatique, de la verve et de l'éclat dans le style, mais de la recherche et la préoccupation de frapper fort plutôt que juste. Depuis cette œuvre, le nom de M. Barrière a presque toujours prévalu, auprès du public, sur ceux de ses collaborateurs.

Outre les deux pièces ci-dessus, on a de M. Barrière seul : *de Midi à quatorze heures* (1851); *les Bâtons dans les roues* (1854); *les Parisiens* annoncés d'abord sous le titre de *Parisiens de la décadence* (1855), suite assez froidement reçue des *Filles de marbre;* etc. Il faut lui rapporter ensuite pour sa part de collaboration : avec M. Poujol, *Jeanne de Naples*, drame (1842); avec M. Maurice de Saint-Aguet, *les Trois femmes* (1844); avec M. Duval, *le Seigneur des broussailles* (1845); avec M. Clairville, *les Chroniques bretonnes*, vaudeville (1848); avec M. Henri Murger, *la Vie de Bohême* (1848); avec Bayard, *Quand on attend sa belle* (1850); avec M. Marc Fournier, *Manon Lescaut* (1851); avec M. Michel Carré, *un Duel chez Ninon*, *Laurence*, *la Plus belle nuit de la vie* (1849-1851); avec M. Jaime fils, *l'Ane mort*, *la Boissière*, drame en cinq actes (1853); avec M. Lambert Thiboust, *une Femme dans une fontaine* (1853); avec M. de Beauplan fils, *le Lys dans la vallée* (1853), imitation du roman de Balzac froidement accueillie au Théâtre-Français; avec Jules Lorin, *le Piano de Berthe*, *Quand on veut tuer son chien....* (1852-1853); avec M. Henri de Kock, *la Vie en rose* (1854); avec M. Anicet Bourgeois, la *Vie d'une comédienne* (1854); enfin avec M. Adrien Decourcelle, son principal collaborateur, *les Douze travaux d'Hercule*, *un Vilain monsieur*, *les Portraits*, *la Petite cousine*, *un Monsieur qui suit les femmes*, *l'Enseignement mutuel*, *English exhibition*, *un Roi de la mode*, *Tambour battant*, *la Tête de Martin*, *une Vengeance*, *les Femmes de Gavarni*, *Monsieur mon fils* (1848-1855).

M. Barrière a donné, dans l'année 1856, au Vaudeville, avec M. Antoine Fauchery, *Calino*, en un acte; et avec M. Ernest Capendu, *les Faux bonshommes*, bouffonnerie satirique en trois actes, qui rachète par la verve des détails l'invraisemblance de l'ensemble, et qui a joui d'un long et brillant succès. Les auteurs lui ont donné pour pendant, mais avec moins de bonheur, *les Fausses bonnes femmes* (décembre 1857).

BARRILLON (François-Sophie-Alexandre), ancien député et représentant du peuple français, est né à Paris, le 5 avril 1801. Avocat à Paris et membre du conseil général de l'Oise, il fut nommé, en 1837, député de l'arrondissement de Compiègne, vota avec la gauche dynastique, perdit son siége en 1839 et le reprit aux élections de 1842. Rentré à la gauche, il continua d'y combattre la politique de M. Guizot. Il montait rarement à la tribune; mais il se mêlait activement dans les bureaux, à toutes les manœuvres de la stratégie parlementaire. Il prit part à la campagne des banquets réformistes. Le 27 février 1848, il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire à Beauvais; mais bientôt M. Ledru-Rollin, mécontent de son attitude, le destitua. Le département de l'Oise le dédommagea en le nommant, le premier de la liste, représentant du peuple. Membre du comité des finances, M. Barrillon s'occupa spécialement des questions administratives et agricoles. Il vota presque toujours avec la droite. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité monarchique. Sa vie publique s'est terminée au coup d'État de 1851. Il est maire d'Élincourt-Sainte-Marguerite, et il a été décoré en juillet 1851.

BARROILHET (Paul), chanteur français, est né, le 22 décembre 1810, à Bayonne, où son père était négociant. Ses dispositions pour le chant se manifestèrent dès l'enfance. Il ne vint à Paris qu'à dix-neuf ans, et fut admis en 1829, sur la recommandation de Rossini, au Conservatoire, où il reçut deux ans les leçons de Banderali. A sa sortie, ne voulant pas se hasarder aussitôt sur la scène de l'Opéra, il partit pour l'Italie, où des lettres de Rossini le recommandèrent encore. Il y resta neuf ans. En compagnie de la Pasta, de Rubini, de Galli, et associé à leur popularité, il se fit applaudir successivement dans toutes les grandes villes. Il créa des rôles dans *Elena di Feltra* et *la Vestale* de Mercadante et dans *l'Assedio di Calais*, *Robert-Devereux*, *Colombo* de Donizetti.

A Naples, M. Baroilhet rencontra Nourrit et se lia avec lui d'une amitié toute fraternelle. Après sa mort, il voulut revenir en France et obtint facilement un engagement à l'Opéra (1839). Il travailla quelque temps à corriger son accent méridional, puis débuta dans *la Favorite*, au succès de laquelle il a tant contribué. A côté de M. Duprez, il enleva les applaudissements dans *les Martyrs*, *Don Juan*, *Guillaume Tell*, *le Lazzarone*, *la Reine de Chypre*, et surtout *Charles VI*. En 1847, l'Opéra lui refusant une augmentation de traitement, il se retira, au grand regret du public, et ne parut plus que dans des soirées musicales et dans des concerts.

M. Barroilhet est un baryton plus rapproché du ténor que de la basse. Malgré les ornements étrangers qu'il y ajoute, il a fait valoir la musique des maîtres par l'étendue, la souplesse et l'action pénétrante de sa voix. Il a été professeur de chant au Conservatoire. Amateur capricieux de peinture, il a réuni et vendu à plusieurs reprises des collections assez belles de tableaux modernes.

BARROIS (Pierre, comte), général français, né à Ligny (Meuse) le 30 octobre 1774, et fils d'un boulanger, s'engagea, en 1793, dans les chasseurs de la Meuse, qui furent fondus plus tard dans le 9e léger, ce régiment qui reçut, après la journée de Marengo, le surnom d'*incomparable*. Colonel en 1803, il fut promu aux grades de général de brigade en 1807, et de général de division en 1811. Il se distingua à Austerlitz et à Friedland, passa en Espagne, où il prit une glorieuse part aux victoires de Somo-Sierra et de Talavera, puis rejoignit la grande armée à Wilna en Russie (1812). On lui confia une division de la jeune garde avec laquelle il se trouva à Bautzen, Dresde, Leipsick, et qui eut jusqu'au Rhin de continuels combats à soutenir. Enfin il fit toute la campagne de France, et commanda six régiments d'infanterie à Fleurus et à Waterloo. Après le retour de Louis XVIII, il se retira à la campagne plutôt que de reprendre du service sous un régime qu'il n'aimait pas.

Mis à la retraite en 1825, M. Barrois rentra en activité à la révolution de Juillet, assista au siége d'Anvers et fut nommé inspecteur général d'infanterie. La loi de 1839 sur les limites d'âge le plaça dans la seconde section (réserve) de l'état-major général. Son nom a été inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Il est grand'croix de la Légion d'honneur depuis le 30 avril 1836.

BARROIS (Jean-Baptiste-Joseph), bibliographe français, ancien député, né à Lille vers 1780, se montra d'abord partisan des idées libérales. Après avoir rempli des fonctions municipales, il fut élu, en 1825, député du Nord et s'associa aux votes de la majorité ministérielle. Il a publié quelques beaux ouvrages, tels que : *Bibliothèque protypographique* (1830, in-4), catalogue imprimé en caractères gothiques des librairies ou bibliothèques des rois Jean, Charles V, etc.; *Histoire générale de l'Europe*, de Robert de Macqueriau (1841, in-4), pendant les années 1527, 1528 et 1529; *Ogier de Danemarche* (1842, in-4), poëme du XIIe siècle. On a encore de lui : *Éléments carlovingiens linguistiques et littéraires* (1846, in-4), *Dactylologie et langage primitif* (1850, in-4, avec 61 lithographies), restitués d'après les monuments, et un grand nombre d'articles dans les recueils des Sociétés savantes, entre autres dans celui de la Société des Antiquaires, dont M. Barrois fait partie.

BARROT (Camille-Hyacinthe-Odilon), homme d'État français, est né à Villepot (Lozère), le 19 juillet 1791. Son père, J. A. Barrot, était député à la Convention, et faisait partie de la Plaine; il vota contre la mort de Louis XVI. Membre du Corps législatif en 1804, il fut le seul député qui protesta contre l'établissement de l'Empire. Il continua de siéger dans cette assemblée, pendant toute la durée du règne de Napoléon, et dans les derniers jours, il fut un des promoteurs de l'opposition royaliste et libérale. En 1814, il accueillit avec joie les Bourbons et la Charte, soutint dans la nouvelle Chambre des Députés le gouvernement constitutionnel, et rédigea, le 18 mars 1815, un manifeste énergique contre Napoléon qui, revenu de l'île d'Elbe, touchait déjà aux portes de Paris. La vie du père explique en partie celle du fils. M. Odilon Barrot, qui avait, à dix-neuf ans, terminé ses études de droit, fut, en 1814, nommé, par dispense d'âge, avocat aux conseils du roi et à la Cour de cassation. Il montra alors pour les Bourbons un dévouement qu'on lui a vivement reproché depuis. Il s'en est justifié en rappelant que Louis XVIII apportait la Charte et le gouvernement représentatif. « En 1814 et 1815, dit-il, j'ai éprouvé les sentiments que beaucoup de jeunes hommes ont pu éprouver. A cette époque de ma vie, dévoué à la liberté constitutionnelle, je l'ai préférée au régime de l'Empire. Je montais la garde dans les appartements du roi, la nuit même de son départ. Sa Majesté vit nos larmes, et contint l'élan de notre enthousiasme. Je n'eus point à fausser mon serment. Je résignai une situation qui m'était bien chère, celle d'avocat à la Cour de cassation, et ne repris mes titres qu'au retour de Sa Majesté. Je votai contre l'usurpation, sur le registre ouvert au greffe de la Chambre de police correctionnelle. Et enfin je signai, dans la chambre des avocats, une pétition qui, près d'un mois avant le retour de Louis XVIII, demandait, au milieu même des cris des fédérés, le roi et la Charte. »

La seconde restauration ne réalisa point ses vœux et ses espérances. Le roi rentra aux Tuileries, mais il y ramena les émigrés. La charte fut rétablie, mais la chambre introuvable se montra plus hostile que la royauté même aux principes qui servent de base à la monarchie représentative. M. Odilon Barrot entra dans l'opposition, et, par une évolution rapide, il se trouva bientôt au premier rang du parti libéral, près de Dupont (de l'Eure) et de La Fayette. Le barreau, transformé en arène politique, fut le théâtre de ses combats et de ses triomphes. En 1818, il partagea avec Benjamin Constant l'honneur d'arracher Wilfrid Regnault à l'échafaud. Il ne put sauver l'infortuné Caron, mais il défendit avec succès les protestants du Midi poursuivis pour avoir refusé de tapisser leurs maisons devant la procession de la Fête-Dieu (1817-1819). Dans ce procès fut prononcé un mot célèbre, souvent reproché à M. Barrot. Comme il soutenait que la loi doit rester neutre entre tous les cultes : « La loi est donc athée, en France? s'écria de Lamennais. — Oui, elle l'est, et doit l'être, » répondit l'avocat des protestants devant toutes les chambres de la Cour de cassation, assemblées sous la présidence du garde des sceaux. « Elle doit l'être en ce sens qu'elle protége toutes les religions et ne s'identifie avec aucune. » L'arrêt de la Cour lui donna raison.

De tels services acquirent à M. Odilon Barrot la faveur sans réserve du grand parti national; son mariage avec la petite-fille de Labbey de Pompières resserra les liens qui l'attachaient à la cause de la liberté : il fut appelé à présider la Société Aide-toi, le ciel t'aidera. Dans ce poste avancé, il tint d'une main assez ferme le drapeau de l'opposition; mais sa pensée n'allait pas

encore au delà de la Charte, et, dans le banquet des *Vendanges de Bourgogne*, il déclara que les voies légales suffisaient au triomphe de la liberté. « Mais, ajouta-t-il, si ces voies étaient fermées, alors il n'y aurait d'autre ressource que dans le courage des citoyens, et le courage ne manquerait pas. » La publication des ordonnances mit fin à ses dernières illusions ou plutôt à ses derniers scrupules, et il prit, en 1830, une part active à la révolution de Juillet.

Secrétaire de la Commission municipale qui remplit, durant quelques jours, les fonctions d'un gouvernement provisoire, il exerça, dit-on, une grande influence sur le général La Fayette et le retint sur la pente de la république. Il s'opposa, d'autre part, à toute espèce de transaction avec la monarchie de droit divin. Le 30 juillet, au moment où les députés entraient en pourparlers avec les délégués de Charles X, il se présenta au Palais-Bourbon, et, parlant au nom de l'Hôtel de Ville : « Avant de prendre, dit-il, un parti décisif, et au lieu de proclamer *a priori* un chef qui ferait des concessions plus ou moins larges, il faudrait commencer par stipuler en assemblée générale les conditions désirées par le peuple, et déférer la couronne en même temps qu'on proclamerait les garanties stipulées. » Aux républicains de la réunion Lointier qui réclamaient l'appel au peuple, il prêchait l'union et la nécessité de ne pas se séparer des 221. Aux députés, il montrait le peuple en armes, et les barricades prêtes à se relever, si la Chambre pactisait avec les vaincus. Comme Béranger, Laffitte, Benjamin Constant et presque toute la bourgeoisie libérale, M. Odilon Barrot voulait « un trône populaire, entouré d'institutions républicaines. » Ses vues, au moins désintéressées, servirent les projets de la maison d'Orléans. Il gagna La Fayette à la cause du Palais Royal; sa médiation eut pour résultat le programme de l'Hôtel de Ville qui donna la France à Louis-Philippe.

Quand Charles X partit pour l'exil, M. Odilon Barrot fut chargé d'accompagner la famille royale jusqu'à Cherbourg; il dut se souvenir de Barnave, ramenant de Varennes Marie-Antoinette et Louis XVI. Il s'acquitta de sa mission avec tout le respect dû au malheur, et quelques partisans de la royauté déchue se méprirent ou feignirent de se tromper sur les sentiments qu'il témoigna dans ces circonstances délicates.

Au retour, il fut nommé préfet de la Seine. C'était à la fois une récompense personnelle que lui devait la monarchie de juillet et une satisfaction donnée au parti de l'Hôtel de Ville. Mais bientôt les doctrinaires commencèrent à dominer dans les conseils de Louis-Philippe, et M. Barrot fut en butte à des attaques qui épargnaient encore La Fayette et Dupont (de l'Eure). Son attitude pendant les procès de Polignac et de ses complices, excita la colère de M. Guizot. Tout en recommandant le calme aux citoyens de Paris, il assurait dans ses proclamations officielles, que justice serait faite et que les coupables n'échapperaient pas au châtiment (19 octobre 1830). M. Guizot demanda sa destitution, et Louis-Philippe l'aurait accordée sans l'énergique résistance de Dupont (de l'Eure). Peu de temps après, M. Barrot se présenta aux électeurs du département de l'Eure, sous les auspices de Dupont et de La Fayette, et avec une profession de foi qui justifiait cet illustre patronage. Il fut élu, et pour la première fois, à l'âge de quarante ans, il eut accès à cette tribune, où il devait, jusqu'aux derniers jours du régime parlementaire, soutenir des rôles divers avec tant d'éclat.

Son premier discours fut une réplique à M. Guizot, qui venait de déposer son portefeuille avec M. de Broglie et qui engageait une lutte ouverte avec le ministère Laffitte. Il s'agissait de déterminer le sens et la portée de la révolution de Juillet. M. Odilon Barrot déclara, comme M. Dupin, que la nouvelle dynastie, loin de continuer la Restauration, devait se recommander au pays par ses dissemblances avec la dynastie de Charles X. Dans les débats relatifs à l'organisation municipale, il précisa sa pensée, en refusant d'admettre la propriété comme unique mesure de la capacité électorale. Impossibilité de rétablir l'aristocratie, nécessité de prévenir les revendications légitimes de la démocratie et d'absorber pour ainsi dire la république dans une monarchie largement et sincèrement constitutionnelle : telle était la thèse de M. Barrot; il la défendit avec éloquence; mais sa voix qui n'avait plus de crédit dans les conseils de la royauté, ne prévalut pas dans la Chambre contre l'habileté des doctrinaires; et le parti de l'Hôtel de Ville dut céder la place au juste-milieu.

Tandis que M. Odilon Barrot exposait ainsi le programme de la gauche, il était encore préfet de la Seine; il ne put longtemps conserver ce poste, et sa chute précéda même celle du ministère Laffitte. Le 14 février 1831, les carlistes célébrèrent, à Saint-Germain l'Auxerrois, l'anniversaire de la mort du duc de Berri. Cette provocation amena de graves désordres, qui ne furent point empêchés par la police. Son inaction, pendant le sac de l'archevêché, avait l'air d'une connivence. A tort ou à raison, M. de Montalivet, ministre de l'intérieur, en imputa la responsabilité à M. Barrot, son subordonné, ou, comme il disait, son inférieur; celui-ci donna fièrement sa démission (19 février). Quelques jours après, Laffitte se retira et Casimir Périer prit en main la direction des affaires (13 mars 1831).

M. Odilon Barrot, rentré dans l'opposition, combattit énergiquement ce qu'on appelait alors le système du 13 mars. Chef de la gauche dynastique, ami des radicaux les moins attachés au système monarchique, allié des républicains qui rejetaient franchement la royauté, il se prononça fortement contre l'hérédité de la pairie, demanda que les pairs fussent nommés directement par les conseillers municipaux, protesta contre la dénomination de sujet, contribua très-activement à la révision du Code pénal et fit accepter à trois reprises, par la Chambre des Députés, la proposition de M. de Schonen tendant au rétablissement du divorce, et constamment repoussée par la Chambre des Pairs.

La mort de Casimir Périer (16 mai 1832), et l'avénement du ministère Montalivet, fournirent à l'opposition l'occasion de constater sa force par une manifestation solennelle. Les diverses fractions de la gauche chargèrent M. Odilon Barrot et M. Cormenin (voy. ce nom) de rédiger un exposé de la situation politique et des griefs de l'opposition. Après de vives discussions entre les républicains et les dynastiques, le *Compte rendu* fut signé, le 28 mai, chez M. Laffitte, et bientôt il compta cent trente-cinq adhésions. Il souleva dans la presse une ardente polémique et valut à M. Barrot les plus vives attaques des journaux ministériels, qui feignaient de voir en lui un transfuge passé dans le camp des républicains. Il est vrai que le *Compte rendu* ne donnait point une adhésion formelle au système monarchique; il se contentait de dire : « La France de 1830 a pensé, comme la France de 1789, que la royauté héréditaire, entourée d'institutions populaires, n'a rien d'inconciliable avec les principes de liberté. » Et il ajoutait : « La Révolution veut qu'on se donne à elle sans retour, sans arrière-pensée. ....La Restauration et la Révolution sont en pré-

sence; la vieille lutte que nous avions cru terminée, recommence; que le gouvernement choisisse, la position équivoque qu'il a prise, n'est pas tenable... La Révolution s'irrite et se défie. »

L'insurrection des 5 et 6 juin suivit de près la publication de ce manifeste; elle jeta la gauche dans de terribles perplexités. Convaincue que la victoire resterait au gouvernement et, redoutant les excès d'une réaction inévitable, l'opposition envoya aux Tuileries, M. Odilon Barrot, Arago et Laffitte, pour présenter à Louis-Philippe non des conditions et des remontrances, mais des vœux qui ne furent pas écoutés. La relation de leur entretien avec le roi, rendue publique, sous la signature des trois visiteurs, est une des pièces historiques les plus curieuses du temps. Le ministère proclama l'état de siége, et les conseils de guerre rendirent des arrêts de mort. L'ancien défenseur de Wilfrid Regnault eut de nouvaux accusés à défendre. Le 29 juin, il reparut devant la Cour de cassation et fit triompher ce principe de la Charte : « Nul ne peut être distrait de ses juges naturels. » L'arrêt qu'il obtint avait l'importance d'un événement historique, et son plaidoyer restera comme un des chefs-d'œuvre de notre éloquence judiciaire.

Malgré cet appui donné aux vaincus de juin, M. Odilon Barrot, effrayé des périls qui menaçaient la dynastie de juillet, s'arrêta dans la voie d'opposition à outrance où l'avaient poussé les radicaux. Répondant à M. Thiers qui accusait les tendances républicaines de la gauche, il fit une profession de foi monarchique et renouvela ses protestations en faveur de la royauté (novembre 1832). Il défendit néanmoins contre M. de Broglie les associations (mars 1834), demanda l'amnistie en faveur des insurgés de Lyon (décembre 1834) et combattit énergiquement les lois de septembre (1835). Mais quand M. Thiers, se séparant de M. Guizot, forma le ministère du 22 février 1836, le chef de la gauche dynastique soutint le chef du centre gauche contre les attaques des doctrinaires. Après la chute de M. Thiers (6 septembre 1836), il entra dans la coalition. Mais, dans le partage du pouvoir enlevé à M. Molé (voy. ce nom), toutes les promesses faites ne furent pas tenues. M. Odilon Barrot, a qui on avait fait espérer la présidence de la Chambre, vit sa candidature, mal soutenue par ses alliés de la veille, échouer devant celle de M. H. Passy. Pendant la longue crise ministérielle qui suivit le renversement de M. Molé (avril 1839), éclata l'insurrection du 12 mai (voy. Barbès), la dernière levée de boucliers tentée par le parti républicain. A partir de cette journée, les radicaux, renonçant à la lutte armée, se maintinrent sur le terrain légal et se servirent des libertés garanties par la Charte pour attaquer indirectement la royauté qu'elle consacrait. Ils posèrent la question de la réforme électorale, et commencèrent l'agitation qui devait aboutir à la révolution de Février. Le 3 octobre 1839, se forma un comité réformiste, dont le programme se résumait en ces mots : « Tout citoyen ayant le droit de faire partie de la garde nationale doit être électeur; tout électeur doit être éligible. » Cette formule présentée par MM. Laffitte et Dupont (de l'Eure), vivement soutenue par *le National*, avait paru pouvoir être acceptée par la gauche dynastique, comme tout à fait conforme à l'esprit de la révolution de Juillet. On comptait sur l'appui de M. Odilon Barrot. Mais celui-ci qui, depuis qu'il s'était rapproché de M. Thiers, tendait à se séparer de plus en plus de ses anciens amis de l'Hôtel de Ville, essaya de constituer un second parti réformiste et présida un comité distinct qui déclara que la réforme était urgente et nécessaire, mais qui se contentait d'étendre la capacité électorale à la seconde liste du jury, à tous les conseillers municipaux et aux officiers de la garde nationale. Ce programme ne portait guère le nombre des électeurs qu'à cinq cent mille, celui des radicaux l'eût élevé à quatre ou cinq millions. Le mouvement réformiste commença sous le ministère intérimaire du 12 mai (voy. Passy). La question d'Orient vint y faire diversion sous le ministère du 1er mars. Confiant dans le libéralisme de M. Thiers, M. Barrot lui assura les votes de la gauche dynastique, mais il ne put consolider son pouvoir; l'avénement de M. Guizot (29 octobre 1840) le rejeta parmi les adversaires les plus acharnés de la politique conservatrice.

Placé en face d'une majorité compacte qui, sans se laisser entamer, repoussait toutes les attaques par sa seule force d'inertie, et réduit à ne faire entendre que des protestations impuissantes contre ce qu'on appelait les lâchetés du pouvoir et la corruption du corps politique, il retrouva pour flétrir le système de l'abaissement continu toute l'énergie de son éloquence. Le duel de sept ans, sans trêve, sans relâche, qu'il soutint à la tribune contre M. Guizot, lui rendit son ancienne popularité, et la faveur même de la fraction républicaine, de la bourgeoisie, sans qu'il perdît l'amitié de M. Thiers ni les sympathies des libéraux les plus modérés. Il devint, sinon le chef, du moins le porte-étendard de l'opposition.

Les élections de 1846, qui firent entrer à la Chambre deux cents fonctionnaires publics, démontrèrent mieux que jamais à toute la gauche l'urgence de la réforme électorale et la nécessité d'en appeler des deux cent mille censitaires qui formaient le pays légal, à la nation reconnue souveraine. M. Odilon Barrot entreprit la campagne des banquets réformistes, à laquelle s'associèrent toutes les nuances de l'opposition libérale et démocratique. Le 9 juillet 1847, au Château-Rouge, il donna le signal, et bientôt, dans toute la France, l'esprit public sembla se réveiller au cri de réforme. M. Barrot, dont la voix provoquait de tous côtés des manifestations éclatantes, fut « le héros des banquets, » comme le proclamèrent ses amis et ses ennemis. Il prononça plus de vingt discours et sut donner une variété infinie aux développements de sa pensée vague et incertaine; « ses accents, partis du cœur, disait alors un de ses partisans, et presque son seul aspect ont fait aimer la probité et haïr la corruption. Il a accompli un infatigable apostolat. Il a enseigné partout et popularisé le gouvernement représentatif. Il en a fait apparaître l'idéal, il en a dévoilé l'ignoble parodie, fait toucher du doigt toutes les plaies. Il a semé à toutes mains les germes d'une régénération qui ne s'arrêtera plus. » Ces lignes étaient écrites au mois de janvier 1848, et l'auteur ajoutait : « M. Barrot ne se doute pas lui-même de la fécondité de sa mission. » Il ne se doutait pas, en effet, qu'il avait frayé le chemin à la République. Sans doute il avait rencontré, sur le terrain de la réforme, des alliés incommodes, et à leur tête M. Ledru-Rollin (voy. ce nom). Mais le nombre semblait restreint des républicains intraitables qui repoussaient le pacte conclu par *le National* avec la gauche dynastique. M. Barrot avait à ses côtés MM. Marie et Garnier-Pagès et pouvait voir dans les dissidents du radicalisme, sans crainte de l'avenir, une minorité opiniâtre et impuissante.

Ce fut donc avec une entière bonne foi qu'il parla de sa fidélité, de son dévouement à la monarchie constitutionnelle, lorsque, à l'ouverture des Chambres, la couronne accusa « les passions

[illegible]

[illegible] Au lieu d'opérer une fusion de [illegible], je n'ai obtenu qu'une [illegible] de forces. Pour raffermir la République, il faut des hommes qui comprennent la nécessité d'une direction unique et ferme, qui ne compromettent le pouvoir par aucune irrésolution, qui soient aussi préoccupés de ma propre responsabilité que de la leur et de l'action que de la parole. » Ainsi, après avoir tant sacrifié à la cause de l'ordre, de sa popularité, de ses convictions les plus anciennes et les plus chères, M. Odilon Barrot, devenu un instrument inutile ou même un obstacle, tombait sans inspirer de pitié ni à ses partisans d'autrefois ni à ses récents alliés.

La retraite du ministère (31 octobre 1849) annonçait une rupture prochaine entre l'Élysée et l'Assemblée législative. M. Odilon Barrot voulut essayer le rôle de médiateur, et s'efforça de maintenir l'unité du parti de l'ordre. Il prêta son concours à la loi sur l'instruction publique, à la loi sur la presse, à la loi du 31 mai contre le suffrage universel (1850), et prit part, au nom d'une politique de conciliation impossible, aux discussions si envenimées sur la révision de la Constitution. Tandis que, pour toute l'Assemblée, il s'agissait de savoir si cette révision tournerait au profit de la royauté parlementaire ou de la monarchie impériale, M. Odilon Barrot cherchait à placer la question en dehors des intérêts et des passions. « Quelques-uns, dit-il, demandent l'entière révision de la Constitution dans l'intérêt d'un seul homme, contre un seul homme. Moi, je demande la révision dans l'intérêt de mon pays, pour faire sortir de nos nouvelles institutions tout ce qu'elles peuvent donner de sécurité et de grandeur » (19 juillet 1851). Il ne voulut pas voir la portée des vœux exprimés par les conseils généraux pour une révision, [illegible]

[illegible]

vant la place d'avocat du Trésor. Il s'occupa spécialement de la question algérienne, et obtint une vaste concession de terrain en Afrique. Le 18 juin 1848, les électeurs de l'Algérie l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, en remplacement de M. Ledru-Rollin, qui avait opté pour le département de la Seine. Il vota presque constamment avec la droite, mais il adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il entra à l'Élysée, comme secrétaire-général de la présidence. D'anciennes relations le rattachaient au parti bonapartiste; en 1836, il avait défendu le colonel Vaudrey devant le jury de Strasbourg; et, après l'affaire de Boulogne, il avait été l'un des trois conseils du prince Louis-Napoléon devant la Cour des Pairs. Son dévouement à la personne du président lui valut le portefeuille de l'intérieur, après la retraite du ministère que présidait son frère aîné (31 octobre 1849). Il ne le conserva que quelques mois et fut remplacé, le 14 mars 1850, par M. Baroche (voy. ce nom). Mais il obtint en échange la place de ministre plénipotentiaire à Turin. Aux élections générales du 23 mai 1849, il ne fut pas réélu : il n'entra à la Législative qu'au mois de juillet, sous le patronage de l'Union électorale. Il continua de voter avec les chefs de la droite, jusqu'au jour où l'Élysée rompit ouvertement avec le parti parlementaire. A la suite du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, et, bientôt après, il entra au conseil d'État (section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce). Il est aujourd'hui commandeur de la Légion d'honneur et membre du Sénat.

BARROT (Adolphe), frère des précédents, diplomate, est entré, sous le règne de Louis-Philippe, dans la carrière diplomatique. Il a été successivement envoyé à Haïti, consul à Carthagène, et consul général en Égypte. En 1849, il fut nommé ministre de la République à Lisbonne. Le 20 février 1851, il fut envoyé à Naples; il est aujourd'hui envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Belgique. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

BARRY (François-Bernard), peintre français, né à Marseille, vers 1815, vint étudier à Paris sous M. Th. Gudin, traita les marines et le paysage. Il a exposé, depuis ses débuts : *Effet de brouillard*, des *Bateaux de pêche* (1840); *Sortie du port de Marseille*, *Pêche au thon par les Catalans* (1843); *Arrivée de la reine au Tréport* (1845); *Après la tempête*, *Navires en calme* (1849); *le Nouveau Parlement de Londres*, *Entrée du port de Marseille*, *Naufrage*, à l'Exposition universelle de 1855; *Réception à Marseille du cardinal Latrizzi*, *Vue générale des ports de Marseille* (1857), etc. M. F. Barry, qui habite tour à tour Paris et Marseille, a obtenu une troisième médaille en 1840, et une deuxième en 1843.

BARRY (Martin), physiologiste anglais, est né au mois de mars 1802, à Fratton, village du Hampshire. Destiné d'abord au commerce, il lui fut permis de suivre sa vocation pour l'étude des sciences à laquelle il se livra dans les universités d'Écosse, d'Angleterre, d'Allemagne et de France. Après avoir été reçu docteur en médecine à Édimbourg (1833), il parcourut la Suisse et fit l'ascension du mont Blanc; M. de Humboldt fut même si satisfait de la relation qu'il en publia en 1836, qu'il le chargea expressément de traduire en anglais son *Ascension du Chimborazo*. C'est un des rares physiologistes qui aient consacré leurs efforts à résoudre la difficile question de l'embryogénie animale; il se familiarisa d'abord avec tout ce qui avait été dit sur cette science nouvelle, fréquenta ensuite les musées et les laboratoires de Wagner, Purkinje, Valentin et Schwann, et acquit, à la suite d'expériences toujours faites au microscope, cette sûreté de jugement qui donne tant de valeur à ses travaux. On peut regarder comme une sorte d'essai en ce genre sa traduction partielle du *Manuel de Valentin*, imprimée en 1836 dans le *Journal de médecine d'Édimbourg*.

M. Barry entreprit ensuite l'étude du développement de l'œuf et de l'embryon chez les mammifères, et le résultat, communiqué à la Société royale de Londres, et inséré dans son recueil sous le titre de *Recherches d'embryologie* (Researches in embryology, 1839), lui valut la grande médaille d'or et son admission l'année suivante. Il fut le premier à décrire les changements qui s'opèrent pendant que l'œuf passe dans la trompe de Fallope, et à constater la séparation du jaune observée seulement chez les batraciens. Dans ses mémoires subséquents, il s'occupa *des Corpuscules du sang*, *de la Formation du chorion*, *des Fibres musculaires et autres tissus organiques* (voyez *Philosophical transactions*, 1838 à 1842). D'autres ont paru dans le *New philosophical journal* d'Édimbourg et les *Archives* de Müller. Citons à part celui qui traite *de la Présence des spermatozoïdes dans l'œuf* (Spermatozoa founded *within* the ovum; 1843), où il expose, sur ces animalcules, une observation importante qui, niée d'abord par Bischoff, fut ensuite confirmée par lui ainsi que par Nelson et Newport.

Bien que sa fortune le dispensât d'exercer la médecine, M. Barry consacra ses talents au soulagement des classes pauvres, et fut attaché à la clinique de l'hôpital de la Maternité d'Édimbourg. Après avoir voyagé, de 1849 à 1852, pour se remettre des fatigues de l'étude, il alla fixer sa résidence dans le comté de Suffolk, et y mourut le 27 avril 1855.

BARRY-CORNWALL. Voy. PROCTER.

BART (Charles-François-Célestin), administrateur français, est né, en 1800, à Boulogne (Haute-Garonne). Il étudia le droit à Paris, fut reçu avocat en 1827, et fonda, la même année, à Toulouse, *la France méridionale*, journal d'opposition monarchique auquel il collabora activement. Après la révolution de 1830, il devint sous-préfet de Saint-Gaudens, et administra, de 1837 à 1848, la préfecture des Hautes-Pyrénées. Il est officier de la Légion d'honneur.

BARTH (Jean-Raphaël-Philippe), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né vers 1812, à Sarreguemines (Moselle). Reçu interne des hôpitaux de Paris en 1832, il obtint, au concours de 1835, la médaille d'or. Il soutint, en 1837, sa thèse de docteur sur *les Rétrécissements et les oblitérations spontanés de l'aorte*, et devint, la même année, chef de clinique de M. Chomel, à l'Hôtel-Dieu. Il concourut encore avec succès, en 1839, pour l'agrégation, et, en 1840, pour le bureau central.

M. Barth, qui est entré à l'Académie en 1854, est aujourd'hui médecin de l'hôpital Beaujon; il est membre de la Société médicale d'observation et de la Société anatomique, et chevalier de la Légion d'honneur (1847).

On a de lui plusieurs travaux importants, entre autres : *de quelques Cas d'absence du bruit respiratoire vésiculaire*, inséré dans les *Archives générales de médecine* (juillet 1838); *de l'Ulcération des voies aériennes* (ibid., juin 1839); *Histoire médicale du choléra* (ibid., 1849). Son principal ouvrage, en collaboration avec M. Henri Roger,

est le *Traité pratique d'auscultation* (1840, in-18; 4e édit. augmentée, 1854), qui réunit toutes les recherches antérieures sur l'auscultation, et a été regardé comme l'expression complète des faits acquis à la science sur cette pratique importante.

BARTH (Henri), voyageur et géographe allemand, est né à Hambourg, le 18 avril 1821. Fils d'un négociant, il étudia d'abord au collége de sa ville natale, puis alla suivre, en 1839, des cours de philologie et d'archéologie à l'université de Berlin. Il s'y occupa aussi d'histoire et de géographie générale, de droit romain et de droit allemand. Entraîné par la passion des voyages, il employa ses premières vacances à une excursion en Italie et en Sicile, où il étudia, en vue d'un grand ouvrage historique qu'il n'a jamais exécuté, les ruines des monuments antiques. De retour à Berlin, il prépara sa licence et fut reçu, en 1844, avec une thèse très-savante *sur le Commerce de l'ancienne Corinthe.*

Dès l'année suivante, il entreprit son premier grand voyage en Afrique (1845). Parti de Berlin, il se rendit d'abord à Londres, où il apprit la langue arabe. Paris, Marseille, Gibraltar, le virent tour à tour, historien et géographe infatigable, passer de longues journées dans leurs musées ou étudier leur géologie. De Gibraltar, il passa à Tanger, et commença en Afrique cette campagne d'exploration qui a tant contribué aux progrès de la géographie moderne. Le gouvernement du Maroc lui défendit de pénétrer dans l'intérieur du pays; mais il se dédommagea dans la régence de Tripoli et la province de Marmarique, où il s'avança plus loin que la plupart des voyageurs européens qui l'avaient précédé. De retour à Tunis à la fin de 1845, il se rendit à Malte au commencement de l'année suivante pour y mettre en ordre les précieux documents qu'il avait recueillis. Ensuite il revint à Tunis, et parcourut de nouveau cette régence ainsi que celle de Tripoli. Il pénétra dans les sables au sud de la grande syrte, atteignit Bengazi, l'ancienne Bérénice, sur le golfe de la Sidre, riche en antiquités, et de là poussa jusqu'à la vallée du Nil. Au moment d'entrer en Égypte, il fut attaqué par des brigands qui le dépouillèrent, lui volèrent ses papiers et le laissèrent à demi-mort sur la place.

A peine guérit, il refit de mémoire son journal et ses esquisses, et mit à profit son séjour en Égypte pour suivre le cours du Nil jusqu'à la seconde cataracte, et de là, à travers le désert, jusqu'à la ville d'Assouan.

Au commencement de 1846, il passa en Asie par l'Arabie Pétrée et la Palestine, visita d'abord les îles et les côtes, Chypre, la Cilicie, et ensuite l'intérieur, la Pamphilie, la Lycie et Rhodes, l'Ionie, la Lydie, l'Éolie, la Troade et la Bithynie. Étudiant surtout la géographie ancienne, il a lui-même dans ses écrits conservé à ces différents pays leurs noms anciens. En 1847, M. Barth arriva à Constantinople, et employa six mois à parcourir la Grèce.

De retour à Berlin, au printemps de 1848, il s'y fit recevoir professeur particulier (*privat docent*) et fit un cours sur la géographie du nord de l'Afrique et sur l'histoire des colonies grecques. Malgré son érudition en géographie comparée, son peu d'habileté comme professeur nuisit au succès de ses leçons. Cet échec le détermina à publier la relation de son grand voyage : *Exploration des côtes de la Méditerranée, dans les années* 1845, 1846 et 1847 (Wanderungen durch die Küstenlaender des Mittelmeeres, etc.; Berlin, 1849 et suiv.). La publication n'en était pas encore achevée, que le bruit d'un voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique du nord, entrepris sous les auspices du gouvernement anglais, vint de nouveau solliciter son activité. Conseillé d'ailleurs par MM. Bunsen et Petermann, il se joignit, avec son compatriote Overweg, au voyageur anglais, Richardson. Partis de Londres en décembre 1849, ces savants passèrent à Paris, s'embarquèrent à Marseille et abordèrent à Philippeville. Leur voyage d'exploration, commencé aussitôt, eut pour résultat de consacrer les premières découvertes de M. Barth, et d'acquérir de nouveaux et précieux documents pour la géographie. Il dura plus de quatre ans. Vers la fin de l'année 1854, le bruit de la mort de M. Barth se répandit en Europe. Mais lui-même démentit cette nouvelle en septembre, en reparaissant en Allemagne, où il jouit, à peine âgé de 35 ans, de la réputation d'un des plus illustres voyageurs des temps modernes. Il vient de publier, en allemand et en anglais, le résultat de ses récentes découvertes, sous le titre de *Travels and discoveries in north and central Africa.* 1849-1855 (Londres, 1857, 5 vol. in-8 avec cartes et pl.). On annonce une traduction française de cet important voyage.

BARTHE (Félix), magistrat et homme politique français, sénateur, est né à Narbonne, le 28 juillet 1795. Son éducation terminée dans sa ville natale, il suivit les cours de droit de la Faculté de Toulouse, et se fit, en 1817, inscrire au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Lié avec les hommes les plus avancés de l'opposition, il s'affilia, en 1820, à la Société secrète des *carbonari* et fit bientôt partie de la haute vente. Il mit beaucoup de dévouement au service de plusieurs accusés politiques de son parti. La première affaire qui attira l'attention sur lui, fut celle de Gravier et Bouton, accusés d'avoir voulu provoquer l'avortement de la duchesse de Berri en jetant des pétards sur son passage. Plus tard, il se distingua par ses chaleureux plaidoyers dans les procès du colonel Caron, de la conspiration militaire de Béfort, et des quatre sergents de la Rochelle. En 1823, il fut suspendu pour un mois, à cause de l'ardeur qu'il avait mise à défendre devant le tribunal l'innocence de M. Nicolas Kœchlin, poursuivi pour l'exacte relation qu'il avait écrite des événements qui, l'année précédente, avaient eu lieu en Alsace. La Restauration n'eut guère d'ennemi plus agressif que M. Barthe qui, selon un récit tant de fois reproduit, lui avait juré, dans les ventes, sur un poignard, une haine implacable. Son rôle fut important durant les journées de juillet 1830; il s'associa à la protestation qui fut signée, le 26, par les journalistes, somma l'imprimeur du *Commerce* de l'insérer dans ses colonnes et partagea les travaux de la Commission municipale, à laquelle il soumit, le 31, le premier acte public de rupture entre la France et la branche aînée des Bourbons. Nommé par Dupont (de l'Eure) procureur général près la Cour royale de Paris, il fut, quelques semaines ensuite, élu député de la capitale, et monta pour la première fois à la tribune pour combattre l'indemnité accordée aux émigrés.

Le 28 décembre 1830, M. Barthe remplaça M. Mérilhou au ministère de l'instruction publique, et eut à réprimer des troubles qui avaient éclaté dans les écoles. Le 13 mars 1831, lors de la retraite de M. Laffitte, il entra, en qualité de garde des sceaux, dans le ministère présidé par Casimir Périer. Il signala son passage au pouvoir par une réforme partielle du Code pénal, et aussi par la rigueur qu'il déploya contre les crieurs publics, les accusés de juin et les journalistes. Remplacé par M. Persil (4 avril 1834), il obtint, en échange de son portefeuille, les fonctions de premier président de la Cour

des comptes et un siége à la Chambre des Pairs, dont il fut secrétaire en 1837. Le 25 avril de la même année, il rentra au ministère de la justice, dans le cabinet Molé. Il présenta aux Chambres plusieurs projets de lois sur les tribunaux de commerce et de première instance, sur les faillites des sociétés de commerce, etc. Le triomphe de la coalition (8 mars 1839) le ramena à son poste de premier président de la Cour des comptes. Révoqué en 1848, il fut réintégré dans ces fonctions le 15 août 1849. Un décret du 31 décembre 1852 l'a fait entrer au Sénat. M. Barthe est grand'croix de la Légion d'honneur depuis 1846.

On a de lui une édition des *Discours et opinions de Mirabeau*, avec une *Notice historique* (1820, 2 vol. in-8); une brochure relative à l'embarquement de Napoléon sur *le Bellérophon* (1827, in-4), et deux écrits politiques, qui datent de 1831 : *de l'Esprit de notre révolution*, *de celui de la Chambre et du premier ministère* (in-8), et *de l'Esprit des lois faites et des lois présentées* (1831).

BARTHE (Marcel), ancien représentant du peuple français, né dans les Basses-Pyrénées, en 1811, et fils d'un maître-ouvrier qui s'était enrichi par le travail, reçut une bonne éducation, et vint à Paris suivre les cours de la Faculté de droit. Il se fit recevoir avocat; mais ne s'occupa d'abord que de littérature, se mêla aux querelles des classiques et des romantiques, et écrivit dans *l'Artiste* et dans le journal *le Temps*. Il alla ensuite se faire inscrire au barreau de Pau. Tout en exerçant la profession d'avocat, il étudia les questions d'économie sociale et adopta les théories phalanstériennes. En politique, il n'approuva point le système d'indifférence préconisé par les chefs de l'école sociétaire, se prononça nettement contre la monarchie de juillet, fit à l'administration préfectorale une opposition très-énergique et fut nommé conseiller municipal par l'influence des radicaux. Aux élections générales du 23 avril 1848, pour la Constituante, sa candidature échoua faute d'un petit nombre de voix; mais il fut nommé aux élections complémentaires du 4 juin 1848. Secrétaire du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac, et se montra très-opposé au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, mais il s'abstint dans plusieurs questions importantes. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. En 1850, il a publié une brochure *du Crédit foncier* (in-4).

BARTHÉLEMY (Jean-Joseph-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, est né à Lauterbourg (Bas-Rhin), le 8 janvier 1801. Fils d'un ancien soldat de la République, il venait d'achever ses études de droit à la Faculté de Strasbourg, lorsque l'armée française partit pour l'expédition d'Espagne. Il courut au secours des libéraux espagnols et combattit dans leurs rangs, avec Armand Carrel. Rentré à Strasbourg en 1825, il y exerça la profession d'avocat. En 1830, il entra dans la magistrature sous le ministère de Dupont (de l'Eure), et fut nommé procureur du roi à Béthune. Il fut envoyé, par disgrâce, dans le ressort de la Cour de Poitiers, où, en 1840, M. Vivien le nomma conseiller. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du département de la Vienne, par 38615 voix. Membre du comité de la justice, il vota presque toujours avec la majorité républicaine, en inclinant vers la droite. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Il est aujourd'hui conseiller à la Cour impériale de Lyon et chevalier de la Légion d'honneur.

BARTHÉLEMY (Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 18 avril 1802 et élève du collége Sainte-Barbe, exerça quelque temps la profession d'imprimeur. En 1829, il se retira dans une ses propriétés, à Bailleau-l'Évêque (Eure-et-Loir) et sous le règne de Louis Philippe, fit partie de l'opposition libérale. Nommé maire de sa commune, en 1830, et conseiller général en 1836, il ne put obtenir le mandat législatif. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire de la République, avec M. Marescal. Elu par 57 000 suffrages représentant à la Constituante, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac et, après l'élection du 10 décembre, fit au ministère Odilon Barrot une opposition très-modérée. Il admit la proposition Rateau. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il combattit, avec la gauche démocratique, la coalition des anciens partis, protesta contre les atteintes portées au suffrage universel par la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est retiré de la vie politique.

BARTHÉLEMY (des Bouches-du-Rhône), ancien représentant du peuple français, est né à Marseille le 24 juillet 1804. Fils d'un notaire qui l'éleva dans des idées très-religieuses et très-monarchiques, il rompit de bonne heure avec les traditions de sa famille, et combattit le gouvernement de la Restauration. Il se fit, comme courtier de commerce, une réputation honorable, et mit son influence au service du parti radical. Après avoir accueilli avec enthousiasme la révolution de 1830, il réclama, sous le règne de Louis-Philippe, une plus large application des principes de 1789 et se montra très-hostile au ministère Guizot. En 1848, il fut mis à la tête de la municipalité de Marseille, et la manière dont il s'acquitta de ses difficiles fonctions, lui valut la presque unanimité des suffrages aux élections du 23 avril. Nommé représentant du peuple par 72 034 voix sur moins de 80 000 votants, il fit partie du comité de l'Algérie et des colonies, et parut plusieurs fois à la tribune pour se mêler aux discussions générales de l'Assemblée. Il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, vota contre l'interdiction des clubs et contre le cautionnement des journaux, et blâma l'expédition de Rome. Abandonné des anciens partis qui avaient appuyé sa candidature en 1848, il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative de 1849.

BARTHÉLEMY (SAUVAIRE, marquis DE). Voy. SAUVAIRE-BARTHÉLEMY.

BARTHÉLEMY (Auguste-Marseille), poëte français, né à Marseille en 1796, fut envoyé, encore fort jeune, au collége de Juilly. Il avait à peine terminé ses études qu'il se fit connaître, dans le monde littéraire de sa ville natale, par quelques essais poétiques, notamment par une *Satire contre les capucins*. Venu à Paris il publia, sans nom d'auteur, quelques vers qui passèrent inaperçus. Un article, dans *le Drapeau blanc*, contre la liberté de la presse, quelques poésies, exprimant, comme l'ode sur *le Sacre de Charles X* (1825, in-8), tout l'amour de la nation pour son roi légitime, lui valurent, avec quelque argent, les bonnes grâces de la cour, contre laquelle il devait bientôt tourner l'effort de sa vigoureuse versification. Les *Adieux à Sidi-Mahmoud* (1825, in-8), en réponse à une épître adressée par M. Méry (voy. ce nom) au même personnage, furent l'occasion de cette alliance entre les

deux poëtes marseillais qui fut longtemps si complète et si féconde.

La première œuvre collective de MM. Barthélemy et Méry fut un recueil d'épîtres-satires sur le XIXe siècle, intitulées *les Sidiennes* (1825, in-8), avec cette épigraphe significative : « *Melius est ut scandalum oriatur*, etc. » Ils donnèrent ensuite séparément, M. Barthélemy, *les Grecs*, *épître au Grand-Turc* (1826), M. Méry, son *Epître à M. de Villèle*. Après avoir ainsi prouvé que chacun d'eux pouvait revendiquer, avec un égal droit, le titre de créateur de la satire politique moderne, ils firent ensemble le modèle peut-être de la poésie d'opposition, *la Villéliade*, *ou la Prise du château de Rivoli*, poëme héroï-comique en quatre chants, plus tard en six (1826, in-8). Un article d'Étienne, dans le *Constitutionnel* d'alors, lança l'ouvrage qui fut payé un bon prix, 25000 francs, dit-on, à ces deux jeunes auteurs inconnus, et dont le succès épuisa, en un an, quinze éditions. Il fut immédiatement traduit en plusieurs langues.

L'esprit vif et facile, la verve mordante qui animent cet heureux début, se retrouvent dans plus de vingt productions des mêmes auteurs, avant 1830. Nous rappellerons : *les Jésuites*, *épître à M. le président Séguier* (1826); *Rome à Paris*, poëme en quatre chants contre le fanatisme; *Malagutti et Ratta*, *ou les deux ultramontains; Biographie des Quarante de l'Académie française*, pamphlet en prose (même année); *la Corbiéréide*, poëme héroï-comique en quatre chants, sorte de pendant de *la Villéliade* (1827, in-8, 4 éditions); *la Peyronnéide*, simple épître; *une Soirée chez M. de Peyronnet*, scène dramatique; *le Congrès des ministres*, scènes historiques; *la Censure; la Bacriade*, *ou la guerre d'Alger*, poëme héroï-comique en cinq chants; *Étrennes à M. de Villèle, ou nos adieux aux ministres* (même année, in-8, 2e édit.); *Napoléon en Égypte*, poëme en huit chants (1828, in-8; 10e et 11e édit., 1829, in-18), remarquable par la richesse de la poésie descriptive, et dont les auteurs firent hommage à tous les membres dispersés de la famille impériale. M. Barthélemy alla jusqu'à Vienne pour tenter inutilement d'en remettre lui-même un exemplaire au duc de Reichstadt; *le Fils de l'homme*, *ou souvenirs de Vienne* (1829, in-8), relation en 300 vers du voyage précédent, que le gouvernement fit poursuivre, et que M. Barthélemy défendit en vain devant les juges en un plaidoyer en vers très-goûté de l'auditoire. Il fut condamné à trois mois de prison et à 1000 francs d'amende; *Procès du Fils de l'homme*, *avec la défense en vers*, etc.; *Waterloo*, *au général Bourmont* (même année); *Mil huit cent trente*, satire politique contre le ministère (1830, 4 édit.); *la Bourse et la prison*, à l'occasion des 1000 francs d'amende et des frais du procès, dont l'auteur condamné acceptait d'acquitter la moitié, en subissant six mois de détention au lieu de trois.

M. Barthélemy fut tiré de prison par la révolution de Juillet. Il chanta la victoire du peuple, avec M. Méry, dans un poëme dédié aux Parisiens, *l'Insurrection*, œuvre d'improvisation, et, suivant M. de Sainte-Beuve, l'une des meilleures inspirations des auteurs. Un mois à peine après les événements (10 septembre), cinq éditions étaient enlevées. Ce poëme contenait des protestations d'indépendance comme celle-ci :

> Sous lui, sous sa féconde race,
> Vivons sans ployer les genoux,

que M. Barthélemy, en particulier, s'est vu plus plus tard amèrement reprocher. Mais il devait être, quelque temps encore, un des organes les plus violents de l'opposition.

Quoiqu'il eût reçu de Louis-Philippe une pension de 1200 francs, M. Barthélemy poursuivit bientôt ses ministres des mêmes attaques que les ministres de la dynastie déchue. Le 1er mars 1831, commença à paraître *la Némésis*, et, pendant un an, de semaine en semaine, éclatèrent coup sur coup 52 satires politiques, les plus véhémentes peut-être que la langue française puisse comporter, et qui eurent bientôt une popularité aujourd'hui incroyable. Des traits brûlants tombèrent sur MM. d'Argout, Persil, Guizot, tous les hommes du pouvoir; et, vérités ou injures, restèrent pour longtemps attachées à leurs noms. La pension de l'auteur lui fut retirée. Il se sentit plus libre :

> Je respire affranchi de leur étau de fer;
> Le pain de servitude à ma bouche est amer.

Et fier de « tenir du peuple la volontaire obole, » il poursuivit sa tâche impitoyable jusqu'au bout de l'année. M. Barthélemy eut encore, dans cette œuvre, la collaboration de M. Méry. Mais, comme il avait commencé seul cette publication et qu'il lui avait donné pour second titre, celui de *Journal en vers d'un seul homme*, cette collaboration demeura anonyme. Quelques éditions, pourtant, portent les noms réunis des deux auteurs. Car *la Némésis*, réimprimée sous divers formats, eut autant de succès comme livre que comme journal (1833, in-8; 1834, 2 vol. in-32, etc.).

Dans le même temps, l'infatigable M. Barthélemy publiait encore : *la Dupinade*, *ou la Révolution dupée*, poëme héroï-comique en trois chants; les *Douze journées de la Révolution*, suite de poëmes sur les principales scènes de l'histoire révolutionnaire, de 1790 a 1799 (1832, in-8, avec gravures de Johannot et Raffet), réimprimés aussitôt, ainsi que la *Statue de Napoléon*, avec la traduction allemande (Stuttgart, 1832, in-8).

Faisant tout à coup volte-face, M. Barthélemy entreprit l'apologie d'un des actes du pouvoir que la Cour de cassation elle-même, sous la pression de l'opinion publique, refusa de sanctionner, l'état de siége de 1832. Son écrit sur ce sujet, *Justification de l'état de siége* (1832, in-8) parut d'abord anonyme et fut poursuivi par toute la presse libérale. M. Barthélemy s'en déclara l'auteur et publia, en même temps, *Ma justification* (1832), qui, loin de calmer l'orage, souleva une nuée de réponses, en vers, en prose, sous forme de satires, d'odes et de pamphlets. L'auteur de *la Némésis*, dont le silence suffisait au pouvoir, resta plusieurs années sans mêler sa muse à la politique, et consacra une partie des loisirs que les largesses ministérielles lui faisaient, à une traduction en vers de *l'Enéide* (1835-1838, 4 vol. in-8). M. Barthélemy reçut la croix de la Légion d'honneur en 1837. Il donna, en outre, dans le même intervalle : *l'École du peuple*, en vers (1833); les *Aygalades et Fontainieu*, avec M. Méry (1835); *Cinquième anniversaire* (même année); *Constantine*, chant de guerre (1837); *Paris*, revue satirique, à M. G. Delessert, préfet de police (1838); *la Bouillotte*, poëme en cinq parties (1839); *la Colonne de Mazagran;* la traduction en vers des fragments du poëme latin *la Syphilis* de Fracastor, insérée dans le journal de médecine *l'Esculape* et suivie, sous le même titre, d'un poëme en deux chants (*Syphilis*, 1840, in-8; 4e édit. 1851, in-8, en deux chants), sorte de réclame poétique, qui, annotée par le docteur Giraudeau de Saint-Gervais, se vendait dans les librairies spéciales de médecine.

Après avoir encore publié diverses pièces de vers plus ou moins inoffensives ou dévouées au pouvoir, M. Barthélemy reprit, en 1844, le fouet de la satire politique et publia une *Nouvelle Némésis* (1844-1845, in-8) qui comprend 24 pièces

de circonstance, dirigées contre les actes ou les hommes du gouvernement. Quelques-unes, telles que *le Réveil*, *les Ultramontains*, *les Fortifications*, *M. Guizot*, *la Vapeur*, etc., avaient encore de beaux vers; mais l'autorité morale manquait à cette renaissance du satirique dans le poëte courtisan : *la Nouvelle Héloïse* épuisa à peine sa première édition. Il en fut de même du *Zodiaque*, satires nouvelles dédiées à MM. de Lamartine et Thiers (1846). A la même époque appartiennent *l'Art de fumer, ou la Pipe et le cigare*, poëme en trois chants, suivi de notes (1844, in-18 et in-8), traduit, l'année suivante, en portugais; *la Vapeur*, poëme (1845, in-8); *A sa sainteté Pie IX*, etc.

Dans ces dernières années, M. Barthélemy n'a guère laissé passer de grands événements sans les saluer d'un dithyrambe. Il suffit de rappeler les titres suivants : *Louis-Napoléon-Bonaparte* (1848, in-fol.; 1852, in-8); *le Deux décembre* (1852); *Vox populi*, *le Quinze août* (même année; *Au sultan Abd-ul-Medjid; Triomphe d'Osten-Shaken*, à l'occasion du bombardement d'Odessa (1854); *l'Exposition*, *la Reine Victoria* (1855), et autres pièces composées pour les journaux officiels ou semi-officiels, et qui n'ont pas ressuscité l'ancienne popularité de leur auteur.

On s'accorde généralement à parler avec beaucoup d'éloges du talent poétique de M. Barthélemy et avec une grande sévérité de l'usage qu'il a cru pouvoir en faire. Peut-être même, pour accabler l'homme, a-t-on surfait le poëte. Toute passion à part, les brusques changements et les brusques retours de sa vie dépassent ce qu'il y a de juste et de vrai dans ce vers qu'il invoque dès 1832 :

L'homme absurde est celui qui ne change jamais.

Comme poëte il excelle dans la satire, et l'on s'est plu à voir réunies en lui « la véhémence de Juvénal, l'amertume de Gilbert et la causticité de Boileau. » Il y porte à coup sûr l'énergie de la pensée, la propriété de l'expression, la vivacité du tour, et un mouvement général entraînant. Dans tous les genres, on trouve dans ses vers, à côté des traces nombreuses de la précipitation, cet écueil de la facilité, l'éclat du langage, la richesse naturelle des rimes, une harmonie des sons et de la forme, qui suppléent assez heureusement, dans les œuvres éphémères, au vide des pensées ou à l'absence de la véritable inspiration.

BARTHÉLEMY (Mathieu-Barthélemy Thouin, dit), auteur dramatique français, né à Paris, vers 1804, a fait, en collaboration avec MM. Brunswick, Lhéric, Masson, etc., une trentaine de pièces qui ont été jouées sur les scènes de genre; on cite dans le nombre : *les Cuisiniers diplomates* (1828), *le Conseil de révision* (1832), *l'Art de ne pas monter sa garde* (1833), *la Sonnette de nuit* (1836), *les Pages du czar* (1837), *Cantatrice et marquise* (1843), *un Voyage à Paris* (1845), *l'Hospitalité d'une grisette* (1847), *un Déluge d'inventions* (1849), *le Roi*, *la Dame et le Valet* (1853), etc. Il a écrit seul le vaudeville de *l'Audience du roi* (1832).

BARTHÉLEMY (Anatole-Jean-Baptiste-Antoine de), archéologue français, né à Reims (Marne), le 1er juillet 1821, est fils de Claude-Félix-Hyacinthe de Barthélemy, ancien préfet. Élève de l'École des chartes, il entra dans la carrière administrative, remplit les fonctions de secrétaire général de la préfecture dans le département des Côtes-du-Nord, puis fut nommé sous-préfet de l'arrondissement de Belfort (Haut-Rhin). Il est correspondant du ministère de l'instruction publique. Il a publié un *Rapport sur quelques monuments religieux et féodaux du département de la Loire* (Caen, 1842, in-8); *Jean de Fabas* (Saint-Brieuc, 1854, in-8); *Diocèse de Saint-Brieuc, histoire et monuments* (Saint-Brieuc et Paris, 1855, gr. in-8, avec un *atlas* de 13 grandes planches). Il s'est occupé également de numismatique et a fait paraître un *Essai sur l'histoire monétaire du prieuré de Souvigny* (Clermont-Ferrand, 1846, in-8); *Monnaies des Aulerci* (1847, in-8, extrait de la *Revue numismatique*), et, dans la collection des manuels Roret, un *Nouveau manuel complet de numismatique ancienne* (1851, in-18); *Du moyen âge et moderne* (1852, in-18, avec atlas).

Barthélemy (Édouard-Marie de), frère du précédent, archéologue français, est né à Angers (Maine-et-Loire), le 21 novembre 1830. Collaborateur du *Bulletin monumental* de M. de Caumont, il a publié un grand nombre de mémoires, la plupart relatifs au département de la Marne, dont sa famille est originaire : *Essai historique sur les comtes de Champagne* (Châlons, 1853, in-8); *Études biographiques sur les hommes célèbres nés dans le département de la Marne* (Châlons, 1853), in-12; *Claude d'Épense*, *David Blondel et Perrot d'Ablancourt* (1853, in-8); *Châlons pendant l'invasion anglaise* (1852, in-8); *Correspondance inédite des rois de France avec le conseil de ville de Châlons-sur-Marne* (1855, in-12); *la Réforme et la Ligue à Châlons* (1851, in-8); *Statistique monumentale de l'arrondissement de Sainte-Menehould* (Caen et Paris, 1852, in 8); *Cartulaires de l'évêché et du chapitre de Saint-Étienne de Châlons-sur-Marne* (Châlons et Paris, 1853, in-8); *Abbayes du département de la Marne* (Paris, 1853, in-12), etc., etc. Il a résumé toutes ses recherches dans son *Histoire de la ville de Châlons-sur-Marne et de ses institutions depuis son origine jusqu'en* 1789 (Châlons, 1855, in-8), ouvrage qui a obtenu, en 1855, une mention honorable de l'Académie des inscriptions.

BARTHÉLEMY (Charles), archéologue français, né à Paris, membre de la Société des Antiquaires de Picardie, a écrit plusieurs ouvrages dont nous citerons les suivants : *Vie de saint Éloi* (1847), traduite de saint Ouen; *Rational des divers offices de Guillaume Durand* (1848), évêque de Mende au XIIIe siècle; *la Bretagne ancienne et moderne* (1854); *Histoire de Russie* (1855). En 1850, il a fondé, avec le concours de savants français et étrangers, *l'Érudition*, revue mensuelle qui a paru jusqu'en 1853 (3 vol. gr. in-8). Il est correspondant du ministère de l'instruction publique.

BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE (Jules), philosophe et érudit français, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, né à Paris le 19 août 1805, fut attaché pendant la Restauration et jusqu'en 1838, au ministère des finances; mais il n'en fut pas moins, de 1826 à 1830, un des rédacteurs habituels du *Globe*, et, le 28 juillet 1830, il signa la protestation des journalistes. Après la révolution, il fit partie de la Société : *Aide-toi, le ciel t'aidera!* rédigea plusieurs de ses notices biographiques, fonda le *Bon Sens*, avec Victor Rodde et M. Cauchois-Lemaire, et continua d'écrire dans les journaux d'opposition, *le Constitutionnel*, *le Courrier-Français* et *le National*. Vers la fin de 1833, il parut renoncer à la politique et s'appliqua tout entier à des travaux d'érudition. Il fut nommé, en 1834, répétiteur du cours de littérature française à l'École polytechnique. Il avait entrepris, dès 1832, de donner une traduction complète des œuvres d'Aristote, qui servit de pendant à la traduction de Platon, publiée par M. Cousin. Ce

travail lui valut la chaire de philosophie grecque et latine au Collège de France (6 janvier 1838), et le fit admettre à l'Académie des sciences morales et politiques, en remplacement de Broussais (13 mars 1839). En 1840, il fut pendant quatre mois chef de cabinet auprès de M. Cousin, ministre de l'instruction publique. Tout en poursuivant ses études sur Aristote, il reprit l'étude du sanscrit qu'il avait appris avec Eug. Burnouf dès 1823, pour remonter aux sources de la philosophie.

La révolution de Février ramena M. Barthélemy Saint-Hilaire dans l'arène politique. Chef à titre gratuit du secrétariat du gouvernement provisoire, il s'associa étroitement à la politique du parti modéré, et se prononça pour l'Hôtel de Ville contre le ministère de l'intérieur. Le département de Seine-et-Oise l'envoya le onzième sur douze, à l'Assemblée constituante, où il fut un des chefs du tiers-parti républicain. Il vota assez souvent avec la droite et appuya l'ensemble de la Constitution, bien qu'il se fût déclaré partisan des deux Chambres. Tout en approuvant les mesures de répression dirigées contre le socialisme, il refusa sa confiance au général Cavaignac, et ce fut lui qui se chargea de porter à la tribune les griefs de la Commission exécutive contre le vainqueur des insurgés de juin, qui avait provoqué la discussion. Les débats aboutirent à la déclaration solennelle que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie (25 novembre 1848).

Après l'élection du 10 décembre, M. Barthélemy soutint le ministère Odilon Barrot, admit la proposition Rateau, vota l'interdiction des clubs et le maintien du cautionnement des journaux, et approuva la direction donnée à l'expédition de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il se rapprocha peu à peu de la gauche, à mesure que la majorité royaliste et la politique de l'Élysée s'engagèrent plus loin dans la contre-révolution. Dans les débats relatifs à la loi de l'enseignement, il parla le premier et il défendit vivement l'Université et les droits de l'État.

Le coup d'État du 2 décembre contre lequel il protesta à la mairie du Xe arrondissement, [illegible] chute du système parlementaire [illegible] lui des sentiments qu'il ne chercha point à dissimuler. Il refusa de prêter serment, et, bien que dispensé de cette formalité par le [illegible] pouvoir, il quitta sa chaire du Collège de France [illegible] la direction de cet établissement [illegible] l'élection. Depuis 1852, il a repris ses travaux d'érudition, continué sa [illegible] poursuivi ses recherches sur la [illegible] l'Inde, et pris une part active [illegible] l'Académie des sciences morales [illegible] Attaché dans les derniers temps à [illegible] chargée d'étudier la question [illegible] l'isthme de Suez, il a fait [illegible] et les représentants des [illegible] d'Égypte (1855), [illegible] récit intéressant [illegible] 1858, il s'est [illegible]

Le rôle [illegible] laire est [illegible] du *Nat*[illegible]

[illegible]

l'Institut (1828 [illegible] *tote traduite* [illegible] (1839-1849), [illegible] *Traité de l'âme* (1846) [illegible] duits aussi pour [illegible] *Morale d'Aristote* [illegible] (1858, in-8), [illegible] l'Institut, [illegible] *alexandrine* [illegible] *sur la connaiss*[illegible] *philosophie* [illegible] *tote avec les* [illegible] *modernes* [illegible] *Bouddhisme* [illegible]

BARTH[illegible]

[illegible]

aux citoyens membres de l'Assemblée nationale sur le même sujet (in-4).

BASSANVILLE (Anaïs Lebrun, comtesse de), femme de lettres française, née en 1806, fut élevée sous la direction de Mme Campan. Elle ne se décida qu'assez tard à prendre la plume, et collabora à plusieurs journaux de littérature et d'éducation. Elle a fondé le *Journal des jeunes filles*, et dirigé le *Moniteur des dames et des demoiselles* et le *Dimanche des familles*. On cite d'elle les *Aventures d'une épingle* (1845), *la Corbeille de fleurs* (1848), les *Mémoires d'une jeune fille* (1849), *le Soir et le matin de la vie* (1850), *le Monde tel qu'il est* (1853), les *Primeurs de la vie* (1854), *Délassements de l'enfance* (1856), la traduction d'une œuvre attribuée à Cervantès : *Suite de la vie de Sancho Panza* (1851, in-12), etc.

BAST (Louis-Amédée de), romancier français, né à Paris, le 8 septembre 1795. Officier sous l'Empire, il fut mis en demi-solde par la Restauration, et embrassa la carrière des lettres pour laquelle il avait de bonne heure manifesté un goût décidé. Il y débuta par une épître en vers : *Ma destinée* (1819). Outre un grand nombre d'articles et de nouvelles imprimés dans divers recueils périodiques, il a publié beaucoup de romans qui décèlent du talent d'observation et une grande facilité : *le Mameluck de la Grenouillère* (1829, 4 vol in-12); *Malfildtre* (1834, 2 vol. in-8) ; le *Testament de Polichinelle* (1835); *le Cabaret de Ramponeau* (1842); *la Galère de M. de Vivonne* (1848), *les Galeries du palais de justice* (1851, 2 vol. in-8), etc.

BASTARD D'ESTANG (Dominique-François-Marie, comte de), magistrat et ancien pair de France, est né en 1783, à Nogaro (Gers). Ayant embrassé la carrière du barreau, il fut attaché à la Cour impériale de Paris, devint conseiller, en 1810, vota contre l'acte additionnel, et passa, en qualité de président, à la Cour de Lyon (1815). Nommé pair de France, en 1819, il fut chargé d'instruire le procès de Louvel, et déploya dans cette affaire la plus grande intégrité. Il siégea au Luxembourg jusqu'à la révolution de Février.

Bastard d'Estang (Jean-François-Auguste de), officier français, frère du précédent, né en 1794, à Nogaro, fut admis en 1810 à l'École spéciale de cavalerie, en sortit, en 1813, comme sous-lieutenant, au 2ᵉ de cuirassiers, et fit avec ce corps la campagne de Saxe. Blessé à Dresde et à Leipsick, il tomba au pouvoir de l'ennemi et resta prisonnier jusqu'à la paix de 1814. Il fit ensuite partie des mousquetaires, passa, en 1816, à l'état-major de la Seine, et fut retraité, après 1830, avec le grade de chef d'escadron.

Bastard d'Estang (Henri-Bruno de), magistrat français, frère du précédent, né à Paris en 1798, fut reçu avocat à vingt ans. Après avoir exercé en province les fonctions de procureur du roi, il fut nommé conseiller à la Cour royale de Paris, où il se trouve encore. On a de lui des *Recherches sur l'ancien duché-pairie de Randan* (1830, in-8), et une monographie du *Parlement de Toulouse* (1854, in-8). — Son fils, Bastard d'Estang (Jean-Denis-Léon de), né à Paris, en 1822, ancien élève de l'École des chartes, puis attaché au ministère des affaires étrangères, a publié des *Recherches sur l'insurrection communale de Vézelay* (1851), et a été nommé, la même année, chevalier de la Légion d'honneur.

BASTIDE (Jules), publiciste et homme politique français, ministre des affaires étrangères en 1848, membre de l'Assemblée constituante, est né à Paris en 1800. Fils d'un agent d'affaires, il fit ses études au lycée Henri IV, suivit les cours de l'École de droit, et entreprit ensuite un commerce de bois. Il prit une part active à la lutte du libéralisme contre la Restauration, fut un des premiers affiliés de la Charbonnerie française, et mit sa fortune plus d'une fois au service de son parti. Lors des journées de 1830, il paya de sa personne et fut, dit-on, le premier qui arbora le drapeau tricolore au faîte des Tuileries. Sous la dynastie d'Orléans, il fut, jusqu'en 1848, aux premiers rangs des hommes d'action comme des écrivains de l'opposition radicale. Lors de la reconstitution de la garde nationale, M. Bastide fut élu commandant en chef de la légion de l'artillerie, dans laquelle se groupaient les républicains. Arrêté à l'occasion du mouvement insurrectionnel de Grenoble, en 1832, il fut acquitté par le jury. Condamné à mort pour sa participation à l'émeute qui éclata à Paris, le 5 juin de la même année, jour des funérailles de Lamarque, il parvint à s'échapper de prison, et se réfugia à Londres, où il demeura deux ans. Il fut gracié, en 1834, et revint à Paris. Les actionnaires du *National*, qui venait de perdre Armand Carrel, l'appelèrent, en 1836, avec M. Thomas, plusieurs fois déjà son associé commercial, à la rédaction de cette feuille. En 1837, il appela à son tour Armand Marrast, qui, après avoir déployé tant de verve comme journaliste, devait montrer tant d'habileté comme président de l'Assemblée constituante. M. Bastide, sincèrement attaché au catholicisme, qu'il croyait pouvoir allier au radicalisme politique, n'était pas d'accord, sur ce point, avec ses plus actifs collaborateurs du *National*, qu'il quitta enfin, en 1846. Il fonda, l'année suivante, avec un autre républicain catholique, M. Buchez, dont il était le disciple, la *Revue nationale*, organe spécial du néo-catholicisme républicain.

A la révolution de 1848, M. Bastide se trouva porté au pouvoir avec les hommes du *National*. Il remplit d'abord, sous M. de Lamartine (voy. ce nom), les fonctions de secrétaire général au ministère des affaires étrangères, dont il reçut lui-même le portefeuille, après l'ouverture de l'Assemblée nationale et la formation de la commission exécutive. Il fut aussi, pendant quelques semaines, chargé du ministère de la marine (29 juin). Il faisait en outre partie de l'Assemblée constituante, où il avait été envoyé par les trois départements de la Seine, Seine-et-Marne, Saône-et-Loire, et où il représenta celui de Seine-et-Marne, qui lui avait donné 21 103 suffrages. Ses votes, qui n'étaient que le témoignage public de son adhésion entière, comme ministre, à la politique du général Cavaignac, furent ceux du parti républicain non socialiste et modéré. M. Bastide resta ministre des affaires étrangères jusqu'au dernier jour du pouvoir du général Cavaignac (20 décembre 1848). Après l'élection du 10 décembre, il protesta contre la direction des affaires de Rome, tout en repoussant la mise en accusation du président et de ses ministres. Le 26 mai, il vota l'amnistie en faveur des transportés de juin ; mais il s'abstint ou vota avec la droite dans la plupart des questions sociales.

La collaboration de M. Bastide aux journaux de son parti l'a fait estimer comme publiciste. Outre un écrit intitulé : *de l'Éducation publique en France* (1847, in-32), il a concouru à la 2ᵉ édition de l'*Histoire parlementaire de la révolution française* de M. Buchez (1845-47, 5 vol. in-12). Il a aussi donné le tome Iᵉʳ d'une *Histoire de l'Assemblée législative* (1847, in-12), qui devait avoir 25 volumes, et n'a pas été continuée. Il a été un des rédacteurs de la *Revue de Paris*.

BASTIDE (Jenny Dufourquet, dame), femme

de lettres française, née à Rouen, le 8 juillet 1792, s'est fait connaître dans le monde littéraire, sous le double nom de Jenny Bastide et de Camille Bodin. Elle n'a signé de son nom de famille qu'un petit poëme, *Napoléontine*, et un volume de *Souvenirs*, publiés l'un et l'autre en 1821. Ses romans, au nombre d'une trentaine, écrits avec facilité, esprit d'observation et enjouement, lui ont fait, pendant assez longtemps, entre nos femmes auteurs, une certaine vogue.

Nous citerons d'elle : *les Confessions de ma tante* (1825, 4 vol.); *la Belle-Mère* (1828); *Marius et Frédéric* (1830); *la Cour d'assises* (1832); *Contes vrais* (1835-1833, 2 vol.), recueil de nouvelles; *un Drame au palais des Tuileries* (1832), qui a paru sous le nom de Thalaris Dufourquet. Elle a ensuite publié, sous celui de Camille Bodin : *el Albanico* [l'Éventail] (1833); *un Remords* (1834); *Pascaline et Savinie* (1835); *Une sur mille*, *une Passion en province*, et les *Scènes de la vie anglaise* (1836); *Sténia et l'abbé Maurice* (1837); *Élise et Marie* (1838); *Melchior* (1839); *Anaïs* (1840); *Caliste et Jeanne* (1841); *Laurence* (1842); *Berthe et Louise* (1843); *les Mémoires d'un confesseur* (1845). Ses dernières productions sont *Alice de Lostange* (1847) et *Francine de Plainville* (1850, 2 vol.).

BASTIDE (Louis), poëte français, né, vers 1805, à Marseille, vint après la révolution de Juillet à Paris, et s'y mêla activement aux manifestations du parti républicain. Après avoir publié un volume de *Mélanges poétiques* (1832), il voulut prendre la place que la défection de M. Barthélemy (voy. ce nom) venait de laisser libre et fit, pendant deux ans, paraître un recueil hebdomadaire de satires politiques sous le titre de *Tisiphone* (1834-1835, 4 vol. in-8). L'extrême vivacité de ses attaques lui attira diverses condamnations. En 1838, il renouvela cette tentative; mais sa *Pythonisse* fut arrêtée par le parquet à la onzième livraison. Depuis cette époque, il a écrit à de rares intervalles quelques pièces de vers, et, en 1854, il a donné un nouveau volume : *les Larmes d'un prisonnier* (in-8). On a aussi sous son nom la *Vie politique et religieuse du prince de Talleyrand* (1838, in-8).

BATAILLARD (Paul-Théodore), littérateur français, né à Paris le 23 mars 1816, suivit les cours de l'École des chartes, de 1838 à 1841. Il a écrit dans plusieurs journaux, surtout pendant l'année 1848, et s'est signalé par ses opinions démocratiques, qui lui attirèrent, en 1855, un procès étrange : veuf de la fille de Mme Mélanie Waldor, et remarié à une riche Anglaise, il se vit disputer devant les tribunaux, par son ancienne belle-mère, l'enfant qu'il avait eu de son premier mariage. M. Bataillard a publié : l'*OEuvre philosophique et sociale de M. Edgar Quinet* (1846, in-8), et fourni à la bibliothèque de l'École des chartes, *Nouvelles recherches sur l'apparition et la disparition des Bohémiens en Europe*, tiré à part (1849, in-8).

BATAILLE (M.... Eugène), homme politique français, né à la Jamaïque, en 1814, fut admis, en 1834, à l'École polytechnique, et ne fut, à sa sortie, classé dans aucun service. S'étant lié avec des agents du parti bonapartiste, il alla rejoindre à Londres le prince Louis-Napoléon et débarqua avec lui à Boulogne, en 1840; il fut traduit devant la Cour des Pairs, condamné et emprisonné à Doullens, et amnistié en 1844. Dès lors il s'occupa de machines à vapeur et publia sur ces matières un ouvrage spécial (1846) dont le second volume fut terminé par M. Jullien, en 1850. Après plusieurs candidatures infructueuses, il obtint, en 1851, le mandat de la Haute-Vienne à l'Assemblée législative, fit partie de la Commission consultative du 2 décembre, et entra, en 1852, au conseil d'État comme maître des requêtes. Il a été décoré le 5 septembre 1849.

BATEMAN (William BATEMAN BATEMAN-HANBURY, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1826, à Kelmarsh (comté de Northampton), descend d'une ancienne famille élevée, en 1837, à la pairie héréditaire. Après avoir passé quelque temps à l'université de Cambridge, il prit, en 1845, la place de son père à la Chambre haute. En 1852, il a été nommé lord-lieutenant du comté d'Héreford. Son frère et héritier de ses titres, Charles-Spencer Bateman HANBURY, né, en 1827, à Kelmarsh, élevé à Oxford, est entré, en 1852, à la Chambre des communes, où il soutint les principes whigs.

BATH (John-Alexander THYNNE, 4e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1831 à Londres, descend d'une ancienne famille élevée, en 1682, à la pairie et, en 1789, au marquisat. Il hérita, en 1837, des titres de son père, siégea en 1852 à la Chambre des Lords, et fut, en 1853, nommé député-lieutenant du comté de Somerset. Son héritier actuel est son frère lord Hami-Frédéric THYNNE, né en 1832, entré, depuis 1852, dans la cavalerie.

BATHURST (Henry-George Bathurst, 4e comte), pair d'Angleterre, né, en 1790, à Londres, descend d'une famille élevée, en 1712, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'universté d'Oxford, qui lui conféra, en 1820, le diplôme de docteur en droit, et entra, en 1812, à la Chambre des Communes, où, pendant vingt-deux ans, il représenta le bourg de Cirencester. A la mort de son père, en 1834, il passa à la Chambre haute, et continua de s'y associer à la politique conservatrice. De 1812 à 1818, il a fait partie du comité des affaires des Indes. Ne s'étant pas marié, il a pour héritier de sa pairie son frère, William-Lennox BATHURST, né en 1791, à Londres, élevé à Oxford et admis au barreau, en 1821.

BATTA (Alexandre), violoncelliste hollandais, né à Maestricht, en 1816, et fils d'un musicien distingué, aujourd'hui encore professeur au Conservatoire de Bruxelles, fut élève de Platel, qu'il remplaçait, dès l'âge de dix ans, dans des soirées. Bientôt connu dans toutes les grandes villes d'Europe, c'est à Paris qu'il a donné depuis vingt ans le plus grand nombre de ses concerts. Il a fait aussi de fréquentes visites à la cour de la Haye, où le roi l'accueille avec familiarité. Comme virtuose, il se distingue par la grâce, l'expression et la coquetterie même de son jeu; il a moins d'énergie que de sentiment. Il a écrit, pour son instrument, des *Fantaisies*, *Scènes*, *Airs variés*, etc.

BATTAILLE (Charles-Amable), chanteur français, né à Nantes, où son père exerçait avec distinction la médecine, fut destiné à embrasser la même profession, malgré son penchant vers le théâtre. Les détails que racontent ses biographes ne peuvent trouver place dans sa vie qu'en faisant remonter sa naissance jusqu'avant 1820. Il alla commencer à Caen ses études médicales. Reçu docteur, il s'établit, comme médecin, dans sa ville natale; mais bientôt l'insuccès de sa pratique lui fit prendre, malgré les nouvelles résistances de son père, le parti de venir tenter à Paris la fortune dramatique. Après s'être fait entendre avec assez de succès, comme soliste, à l'église de la Madeleine, il se présenta, au mois de novembre 1845, au Conservatoire, où il fut refusé, dit-on, à l'unani-

mité. Encouragé par Garcia, il se remit à l'étude et obtint de débuter à l'Opéra-Comique, en 1848. Ses débuts, qui devaient avoir lieu le 24 février, furent ajournés, par suite des événements, jusqu'à l'année suivante. Il parut enfin dans le rôle du chevrier du *Val d'Andorre*, et fut engagé à ce théâtre, où il a compté depuis tant de créations importantes dans le *Toréador*, *la Fée aux roses*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Carillonneur de Bruges*, *la Dame de pique*, *Marco Spada*, et *l'Étoile du nord*. Le rôle de Pierre le Grand, dans cette dernière pièce, a été son principal triomphe et a mis en relief toutes ses qualités. Sa voix est une basse chantante, d'un timbre agréable, particulièrement souple, énergique au besoin; sa vocalisation facile et la sûreté de sa méthode révèlent d'intelligentes études. Cet artiste est, depuis 1851, professeur au Conservatoire.

BATTHYANY-STRATTMANN (Philippe, prince DE), chef d'une famille hongroise élevée au rang des princes de l'empire en 1764, est né le 13 novembre 1781. Il a succédé, en 1806, à son père, le prince Louis, comme héritier du majorat de Strattmann et de la dotation princière qui comprend plusieurs seigneuries en Autriche et en Hongrie. Il est palatin supérieur du comitat d'Eisenbourg, chambellan et conseiller intime au service de l'Autriche. Il n'est point marié, et son frère, le comte Jean-*Baptiste*, né le 7 avril 1784, chambellan au service d'Autriche, n'a eu que des filles de son mariage avec la comtesse Marie d'Esterhazy de Galantha.

BATTON (Désiré-Alexandre), compositeur français, est né à Paris, le 2 janvier 1797. Son père était fabricant de fleurs artificielles. Après ses premières études de musique et de piano, il apprit de Chérubini le contre-point, et obtint, en 1816, au concours de l'Institut, le second grand prix de composition. L'année suivante, sa cantate sur *la Mort d'Adonis* enleva le premier, et le théâtre Feydeau ne craignit pas de lui confier le livret d'un opéra-comique en trois actes, *la Fenêtre secrète*, dans lequel il révéla un talent plein d'avenir. Après avoir passé, comme pensionnaire du gouvernement, cinq années d'études en Italie et en Allemagne, il revint à Paris et ne trouva à mettre en musique qu'un drame sombre et ennuyeux, *Ethelwina* (1823). Il lui fallut attendre encore cinq ans le texte d'un opéra-comique en un acte, *le Prisonnier d'État*, qui n'eut pas de succès (1828). *Le Camp du drap d'Or*, en trois actes, donné à la même époque, en société avec Rifaut et Leborne, n'en eut pas davantage; et M. Batton, découragé, abandonna la musique, et se jeta dans le commerce de son père. Il revint pourtant à sa vocation première, et écrivit, en 1832, *la Marquise de Brinvilliers*, en société avec MM. Auber, Carafa, Hérold, et quelques autres maîtres. Malgré le succès de cette œuvre collective, il n'a plus guère écrit, et s'est renfermé dans son enseignement au Conservatoire. — M. Batton est mort à Versailles le 15 octobre 1855.

BATTU (Léon), auteur dramatique, né à Paris vers 1825, est fils de M. Pierre Battu, violoniste distingué, second chef d'orchestre à l'Opéra. Il aborda de bonne heure la carrière des lettres, fournit des articles à la petite presse parisienne et écrivit ensuite pour le théâtre. A l'exception des *Quatre coins*, comédie en prose qu'il a donnée seul en 1852 à l'Odéon, il a toujours eu des collaborateurs; c'est ainsi que son nom se rattache aux pièces suivantes : *les Suites d'un feu d'artifice* et *les Deux font la paire* (1848); *Jobin et Nanette* (1849); *Nisus et Euryale* (1850); *Madame Diogène* (1852); *l'Honneur de la maison* (1853), drame en cinq actes joué avec succès à la Porte-Saint-Martin; *un Verre de champagne* (1855); *les Pantins de Violette* (1856), etc. — Il est mort à Paris en octobre 1857.

BAUCHART (Quentin), conseiller d'État français, ancien représentant, est né à Saint-Quentin en 1810. Avocat au barreau de Laon et riche propriétaire, il était, depuis longtemps, membre du conseil général de l'Aisne lorsque, avec l'aide du *National* dont il représentait les doctrines dans son département, il se porta candidat aux élections de l'Assemblée constituante (1848); il fut élu, le onzième, par 65 000 voix. Son nom est attaché à ce fameux *Rapport sur les causes qui ont amené le 15 mai et l'insurrection de juin* (1848, 3 vol. in-4), qui a été l'objet de tant d'attaques passionnées et contraires, œuvre habilement conçue néanmoins et dont les matériaux disparates, groupés avec art, seront un jour profitables à l'historien. A la Constituante, M. Bauchart, après s'être prononcé pour le bannissement de la famille d'Orléans, vota constamment avec la droite : pour les deux Chambres, le vote à la commune, la proposition Rateau, et contre la suppression du remplacement militaire, le crédit foncier et la diminution de l'impôt du sel. Ces votes non équivoques le ramenèrent, à la Législative (1849), dans les rangs du parti modéré, et plus tard dans la fraction de ce parti qui se rattacha à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. Bauchart entra au conseil d'État, où son talent de juriste et son assiduité au travail trouvent un emploi utile et apprécié. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Son fils, M. Quentin-François-Victor-Adèle-Édouard-Ernest BAUCHART, né en 1829, a fait ses études et son droit à Paris; il est auditeur de 1re classe au conseil d'État, depuis le 7 août 1852.

BAUCHERY (Francis-Roland), littérateur français, né à Paris vers 1808, s'est fait connaître dans les lettres par quelques poésies romantiques, deux ou trois drames, entre autres celui de *Beaumarchais* (1846), et des romans écrits avec une certaine verve : *Didier, ou le Borgne et le Bossu* (1836, 2 vol.); *un Héritage de famille* (1837, 2 vol.); *Mémoires d'un homme du peuple* (1838, 2 vol.), etc.

BAUDE (Jean-Jacques, baron), homme politique français, membre de l'Institut, né en 1792 à Valence (Drôme), est fils d'un préfet de l'Empire. Dès l'âge de vingt et un ans, il entra dans l'administration, devint sous-préfet de Confolens (1813), puis de Roanne (1814) et de Saint-Étienne (1815). Il avait reconnu Louis XVIII à la première Restauration; mais, au retour de Napoléon, il se mit à la tête des gardes nationales pour s'opposer à la marche du duc d'Angoulême sur Lyon. Après Waterloo, il donna sa démission et publia une brochure politique intitulée : *le Lundi gras et le mercredi des cendres* (1817), qui le fit condamner par la Cour royale de Grenoble. Il s'occupa ensuite d'économie et de travaux publics, et fit imprimer, entre autres mémoires, un écrit remarquable sur la *Navigation de la Loire au-dessus de Briare* (1826).

Vers la fin du règne de Charles X, M. Baude collabora activement au *Temps* et signa, le 26 juillet 1830, la protestation des journalistes contre les ordonnances. Secrétaire de la Commission municipale de l'Hôtel de Ville, il fut successivement, dans l'espace d'un mois, préfet de la Manche, directeur des ponts et chaussées et sous-secrétaire d'État au ministère de l'intérieur. Nommé préfet

de police en remplacement de M. Treilhard (décembre 1830), il ne put prévenir la cérémonie carliste qui eut lieu, le 14 février suivant, à Saint-Germain l'Auxerrois, ni réprimer les troubles populaires qui se traduisirent par la dévastation de l'archevêché, de la maison des jésuites, etc. Destitué par M. d'Argout, il se renferma dans les travaux de la Chambre des Députés dont il fit partie pendant tout le règne de Louis-Philippe ainsi que du conseil d'État. Il combattit la politique de Casimir Périer. Dévoué au ministère du 29 octobre, il vota l'indemnité Pritchard et repoussa la proposition sur les députés fonctionnaires. Depuis le 24 février, M. Baude s'est retiré dans la vie privée; il est officier de la Légion d'honneur (1844).

On a encore de lui : *l'Algérie* (1841, 2 vol. in-8), ouvrage qu'il a publié à la suite d'un voyage dans cette colonie en qualité de membre de la Commission royale. Le 27 décembre 1856, il a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques en remplacement de M. Benoiston de Châteauneuf.

BAUDE (Louis), ingénieur français, né en 1804 fut admis, en 1822, à l'École polytechnique, entra dans l'administration des ponts et chaussées et s'y éleva rapidement au rang d'ingénieur en chef de première classe. Il est attaché au service de plusieurs chemins de fer, celui de Rennes entre autres où il est chargé de la première section. Il a écrit plusieurs articles dans la *Revue des Deux-Mondes* sur l'hydrographie des côtes de France (1851). Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1849. — Son fils, M. Elphège BAUDE, né en 1826, fait aussi partie du corps des ponts et chaussées.

BAUDELOCQUE (Louis-Auguste), médecin français, né vers la fin du dernier siècle, est le neveu du célèbre professeur de ce nom, mort en 1810. Après avoir étudié à la Faculté de Paris, il fut reçu docteur en 1823, se livra exclusivement à la pratique des accouchements et s'occupa surtout d'en simplifier le manuel opératoire. On lui doit l'invention d'un forceps brise-tête ou *céphalotribe* pour lequel l'Académie des sciences lui a décerné un de ses prix en 1833. On n'a de lui que des brochures et mémoires : *de la Compression de l'aorte ventrale* (1833) comme moyen d'arrêter les hémorragies utérines; *Élytrotomie, ou section du vagin* (1844), etc.

BAUDEMENT (Émile), naturaliste français, né à Paris en 1810, s'occupa spécialement de questions d'agriculture et de zoologie, et obtint en 1850, à la suite d'un concours, une chaire à l'Institut agronomique de Versailles. Lorsque cet établissement fut supprimé, il fut chargé, au Conservatoire des arts et métiers, d'un cours de zoologie agricole créé pour lui et qu'il professe encore. M. Baudement a fourni des articles et des mémoires à la *Revue horticole* et à la *Collection de la Société d'agriculture*, entre autres : *Exposition des produits de l'agriculture et de l'industrie* (1849), et *Rapport sur le concours d'animaux reproducteurs ouvert dans le Nord* (1852). Il a signé avec M. de Béhague plusieurs notes relatives à diverses expériences (1850-1853). Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BAUDEMENT (N....), bibliothécaire français, né à Paris vers 1800, fit une sérieuse étude des langues classiques, et fut, pendant quelques années, précepteur des enfants du comte Martin du Nord. Nommé ensuite conservateur à la bibliothèque Mazarine, il en remplit les fonctions jusqu'au moment où le ministre les lui fit échanger avec celles de M. Jules Sandeau (1852), employé à la Bibliothèque impériale au département des imprimés. Il a publié divers travaux comme latiniste, et a traduit et annoté différents auteurs dans la collection des *Classiques* de M. Nisard.

BAUDENS (Jean-Baptiste-Louis), chirurgien français, né à Aire (Pas-de-Calais) en 1804, fut reçu docteur à Paris en 1837. Il passa successivement par les hôpitaux de Lille, de Strasbourg et de Paris, et obtint partout des prix de chirurgie et d'anatomie. Aide-major en Afrique, il parvint à former un hôpital d'instruction à Alger, et à y faire une clinique. Revenu en France, il dut à ses services en Algérie, dont les princes d'Orléans avaient été témoins, d'arriver vite à une belle position. Il devint chirurgien en chef du Val-de-Grâce. Il fit avec distinction la campagne de Crimée. Chirurgien-inspecteur, membre du conseil de santé des armées et officier de la Légion d'honneur. — M. Baudens est mort à la fin de novembre 1857.

On cite de lui : *Clinique des plaies d'armes à feu* (1836, in-8); *Leçons sur le strabisme et le bégaiement, méthode ténotomique* (1814); *Méthode des amputations* (1842); *Efficacité de la glace combinée à la compression pour réduire les hernies étranglées* (1854); et plusieurs *mémoires* insérés dans les journaux spéciaux de médecine.

BAUDET DULARY (N....), médecin français, né vers 1790, suivit les cours de la Faculté de Paris et fut reçu docteur en 1814. Entraîné vers le système de Fourier, il se retira volontairement de la Chambre des Députés où l'avaient envoyé, en 1831, les électeurs de Seine-et-Oise, pour coopérer activement à la propagation de ses idées favorites. Outre divers articles insérés dans la *Phalange* et le *Phalanstère*, il publia : *Crise sociale* (1834, in-8), écrit remarqué pour sa vigueur. Plus tard, il s'occupa même d'une réalisation pratique du fouriérisme sur ses propriétés, laquelle n'eut d'autre caractère que celui d'une exploitation agricole. On a encore de lui : *Essai sur les harmonies physiologiques* (1838-1845, in-8); *Hygiène populaire* (1836), etc.

BAUDET-LAFARGE (du Puy-de-Dôme), ancien représentant du peuple français, est né en 1804 dans le département du Puy-de-Dôme. Fils d'un membre du conseil des Cinq-Cents, il se montra fidèle aux principes de la Révolution, qui étaient ceux de sa famille. Après les journées de Juillet, il fut nommé sous-préfet d'Ambert; mais il ne conserva pas longtemps ces fonctions, et renonça à la carrière administrative. Il prit, au conseil général du Puy-de-Dôme, la place laissée vacante par la mort de son père. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 74 846 suffrages. Membre du Comité de l'agriculture, il vota presque toujours avec le parti du *National*. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BAUDIN (Désiré-Pierre), ingénieur français, né en 1808, fut admis, en 1826, à l'École polytechnique. Classé, à sa sortie, dans le service des mines, il fut attaché à la division du centre dans laquelle il a obtenu, en 1840, le grade d'ingénieur en chef de première classe. On a de lui, entre plusieurs notices lues à la Société savante de Clermont-Ferrand, une *Description historique et géologique du bassin houiller de Brassac* (Imprimerie nationale, in-4 et atlas), publiée par les soins de l'administration.

BAUDISSIN (Wolf-Henri-Frédéric-Charles, comte de), littérateur allemand, issu d'une an-

cienne famille allemande qui se fixa au XVII[e] siècle dans le duché de Holstein, est né, le 30 janvier 1789, à Rantzau. Il fit ses premières études sous la direction de l'historien Kohlrausch, qui l'accompagna aussi aux universités de Berlin, de Kiel, de Heidelberg et de Gœttingue. En 1810, il entra dans la carrière diplomatique dans laquelle son père, ancien ambassadeur danois à la cour de Berlin, s'était distingué. Nommé secrétaire de légation au service du Danemark, il séjourna successivement à Stockholm, à Vienne et à Paris. Ses sympathies pour l'Allemagne le mirent cependant en discrédit auprès de son gouvernement et lui valurent même un emprisonnement de six mois à la forteresse de Friedrichsort. A partir de 1814, renonçant à la carrière diplomatique, il voyagea pendant plusieurs années en Italie, en France et en Grèce, et se fixa, en 1827, à Dresde, où il se lia intimement avec le poëte Tieck, alors occupé à terminer, avec sa fille Dorothée et A. Guill. Schlegel, la traduction des œuvres de Shakspeare. M. de Baudissin, qui avait déjà publié une traduction de l'*Henri VIII* (Hambourg, 1819), devint leur collaborateur et leur fournit, dans l'espace de deux ans et demi, douze pièces, entre autres : *Beaucoup de bruit pour rien*, *les Méprises*, *Tout est bien qui finit bien*, *Antoine et Cléopatre*, *les Joyeuses commères de Windsor*, *Peines d'amour perdues*, *Titus et Andronicus*, *Othello* et *le Roi Lear*.

On cite encore de lui : *Ben Johnson et son école, avec des commentaires et un aperçu historique de la scène anglaise* (Ben Johnson und seine Schule; Leipsick, 1836, 2 vol.), où l'on trouve la traduction de vieux drames anglais; et *Iwein avec le lion*, de Hartmann von der Aue (Iwein mit dem Loewen; Berlin, 1845); *Wigalois*, de Wirnt de Gravenberg (Leipsick, 1848), et autres anciennes épopées germaniques traduites en allemand moderne.

BAUDISSIN (Othon-Frédéric-Magnus DE), officier danois, frère du précédent, né à Rantzau, le 5 juillet 1792, s'est distingué par ses talents militaires dans la guerre que les duchés du Sleswig et Holstein soutinrent, depuis 1848 jusqu'en 1851, contre le Danemark. Entré, dès le commencement des hostilités, dans l'armée des duchés, il se signala particulièrement au malheureux combat de Bau, où, commandant une brigade, il facilita la retraite du principal corps en soutenant, pendant deux heures, les attaques de troupes danoises trois fois supérieures. Grièvement blessé à la bataille de Kolding (1849), il resta néanmoins à cheval jusqu'à la défaite de l'ennemi. Bientôt sa réputation fut telle que, lors de la retraite du général Willisen, ce fut à lui que l'on offrit le commandement en chef de l'armée. Il le refusa, en alléguant que, dans un moment où les duchés avaient un si grand besoin de secours extérieurs, un général étranger serait plus utile à leur cause. Lorsque l'armée des duchés eut été dissoute, M. de Baudissin, trompé dans toutes ses espérances, quitta sa patrie où son nom est resté populaire.

BAUDRILLART (Henri), économiste et publiciste français, né à Paris, le 28 novembre 1821, est fils du savant légiste, mort en 1832. Il fit ses études au collége Bourbon, où il remporta le prix d'honneur de philosophie, en 1841. Son *Discours sur Voltaire* (1844, in-8), lui valut une simple mention de l'Académie française; mais, au concours de 1846, il obtint le prix d'éloquence pour l'*Éloge de Turgot*, et en 1850, pour l'*Éloge de Mme de Staël*. En 1853, il publiait un ouvrage intitulé : *Jean Bodin et son temps* (in-8), tableau des théories politiques et économiques du XVI[e] siècle, qui, sur le rapport de M. H. Passy à l'Académie des sciences morales, partagea cette année le prix Montyon. Depuis un an, l'auteur suppléait au Collége de France M. Michel Chevalier, dont il occupe encore provisoirement la chaire.

M. Baudrillart appartient à l'école d'économie politique appelée libérale. C'est dans ce sens qu'ont été conçus soit ses discours d'ouverture, sur *les Rapports du travail et du capital*, sur *le Rôle et les principes de l'économie politique*, sur *le Principe de propriété*, etc., reproduits dans le *Recueil des économistes*, soit de nombreux articles de politique, de littérature et de philosophie, donnés au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Dictionnaire de l'économie politique*, à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Journal des Débats* et à diverses publications (1848 à 1851). En 1855, il a remplacé M. Joseph Garnier comme rédacteur en chef du *Journal des économistes*.

BAUDRIMONT (Alexandre-Édouard), chimiste français, est né, en 1806, à Compiègne (Oise). Après avoir été attaché quelque temps à la pharmacie des hôpitaux de Paris, il étudia la médecine et fut reçu docteur en 1831. A cette époque, il s'établit à Valenciennes, où il rendit de grands services pendant le choléra, et, de retour à Paris, devint successivement préparateur de chimie au Collége de France et professeur agrégé à la Faculté de médecine. Depuis plusieurs années, il occupe la chaire de chimie à la Faculté des sciences de Bordeaux. La plupart de ses ouvrages concernent cette science : *Table analytique et raisonnée du* Bulletin *et du* Journal de pharmacie (1831, in-8), qui comprend une période de vingt-deux années (1809-1830); *Introduction à l'étude de la chimie* (1834, in-8) par la théorie atomique; *Traité de chimie générale et expérimentale* (1845, 2 vol. in-8), etc. On a encore de lui : *du Sucre et de sa fabrication* (1841), *de l'Existence des courants interstitiels dans le sol arable* (1852), et un grand nombre d'articles dans le *Dictionnaire de l'industrie* (1833) ainsi que dans les *Annales de chimie et de physique*.

Divers recueils bibliographiques attribuent plusieurs des ouvrages précédents à M. Marie-Victor-Ernest BAUDRIMONT, pharmacien en chef de l'hôpital Sainte-Eugénie, dont la thèse inaugurable a paru sous le titre de *Théorie de la formation des eaux minérales* (1852, in-4).

BAUDRY (Paul), peintre français, né à Bourbon-Vendée, vers la fin de 1824, fut élève de Drolling, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome, au concours de 1850, sur ce sujet : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit, aux expositions de l'École, plusieurs envois remarquables : celui de cinquième année, qui obtint les honneurs du Salon de 1857, se composait de : *Saint Jean Baptiste*, *Léda*, *Portrait de M. Beulé*, *Supplice d'une vestale*, *la Fortune et le jeune enfant*, qui comptèrent au nombre des tableaux les mieux accueillis du public et de la critique. M. Baudry, de retour de Rome, cette même année, a obtenu dès ses débuts, une 3[e] médaille.

BAUER (Bruno), célèbre philosophe allemand, né à Eisenberg, dans le duché de Saxe-Altenbourg, le 6 septembre 1809, est fils d'un peintre sur porcelaine qui se fixa en Prusse en 1814. Après de fortes études dans les colléges et à l'université de Berlin, il fut reçu docteur en théologie, en 1834. Dès lors il sembla se proposer pour but unique la critique savante et approfondie des livres saints et de la religion. Nommé

en 1839, professeur à Bonn, il reçut l'ordre, en 1842, de n'y plus faire aucun cours. Il revint alors à Berlin, et se consacra tout entier à des travaux de critique et d'histoire qui lui ont fait la réputation d'un des hommes les plus savants de l'Allemagne.

Comme M. Feuerbach (voy. ce nom), et toute la nouvelle école philosophique de son pays, M. Bruno Bauer sembla d'abord user de ménagements et tenter une réconciliation, avant lui déclarée impossible entre les philosophes et les théologiens. Il prétendit n'attaquer que les imperfections d'une religion, dont le système entier ne souffre pas qu'on en supprime le moindre élément. Telle est la pensée qui domine dans ses premières œuvres : *Critique de la vie de Jésus*, de Strauss, publiée dans les *Annales de critique scientifique de Berlin* (1835-1836); *Journal de théologie spéculative* (Zeitschrift für speculative theologie, Berlin, 1836, 1838); *Exposé critique de la religion de l'Ancien Testament* (Kritische darstellung der religion des Alten Testaments, Berlin, 1838, 2 vol.). Il s'y montre l'apôtre convaincu, mais prudent, des théories d'Hegel.

Bientôt il alla plus loin, il demanda successivement dans chacun de ses livres, au nom de l'histoire et de la science, des concessions dont le résultat définitif était la ruine de la tradition et des livres saints. Parmi les ouvrages de cette seconde période, il faut citer : *le Docteur Hengstenberg*, Berlin, 1839); *l'Église évangélique de Prusse et la science* (die evangelische Landeskirche Preussens und die Wissenschaft, Leipsick, 1840); *Critique des faits contenus dans l'évangile de saint Jean* (Kritik der evangelischen Geschichte des Joannes, Brême, 1840); *Critique de la concordance des évangiles* (Kritik der evangel. Synoptiker, Leipsick, 1848, 2 vol., 2ᵉ édit., 1841).

Les persécutions qu'eut dès lors à subir M. Bruno Bauer, amenèrent sa rupture éclatante avec l'Église. De sa solitude de Berlin, il publia la brochure intitulée : *la Question de la liberté et ma propre affaire* (die Sache der Freiheit, und meine eigene Angelegenheit, Zurich, 1843). Le gouvernement suisse fit saisir, avant l'impression, son *Christianisme dévoilé* (das entdeckte Christenthum, Zurich, 1843), espèce de résumé de ses opinions qu'il avait fait précéder de deux livres satiriques : *Hégel l'athée et les trompettes du jugement dernier* (Posaune des jüngsten Gerichts, über Hegel den atheisten, Leipsick, 1841), et *la Théorie d'Hégel sur l'art et la religion* (Hegel's Lehre von der Kunst und Religion; Leipsick, 1842). En même temps il se séparait des libéraux, ses amis, sur la question de l'émancipation des Juifs, dans un écrit qui fit beaucoup de bruit : *la Question juive* (die Judenfrage, Brunswick, 1843).

A cette époque, M. Bauer, entrant dans une nouvelle période d'action, s'affilia à plusieurs Sociétés politiques, tout en s'occupant plus spécialement de littérature et d'histoire. Ses travaux, dans ces deux branches sont cités comme des monuments. Ce sont : *Journal général de littérature* (Allgemeine Literaturzeitung, Charlottenbourg, 1843-1844), avec son frère Edgar Bauer et Jungnitz; *Faits de l'histoire des temps modernes depuis la Révolution française* (Denkwürdigkeiten zur Geschichte der neuern Zeit, seit etc. Ibid., 1843-1844, 12 livraisons); *Histoire de la politique, de la civilisation et des lumières du* XVIIIᵉ siècle (Geschichte der Politik, Cultur etc. Ibid., 1843-1845, 4 vol.); *Histoire de l'Allemagne pendant la Révolution française et le règne de Napoléon* (Geschichte Deutschlands unter der franz. Revol. etc. Ibid., 1846, 2 vol.); *Histoire de la Révolution française jusqu'à l'établissement de la République* (Geschichte der franz. Revol. Leipsick, 1847, 3 vol.); *Histoire complète des agitations politiques de l'Allemagne de 1842 à 1846* (Vollstaendige Geschichte der Parteikampfe in Deutschland waehrend, etc., Charlottenbourg, 1847, 3 vol.); *la Révolution nationale en Allemagne* (die Bürgerliche Revol. Berlin, 1849); *la Chute du parlement de Francfort* (der Untergang des Frank. Parlaments, Berlin, 1849).

Dans ces derniers temps, M. Bruno Bauer sembla encore redoubler d'activité. Il a publié, en cinq ans, une série d'ouvrages de philosophie ou d'histoire qui suffiraient à la réputation d'un écrivain : *Critique des évangiles et histoire de leur origine* (Kritik der Evangelien und Geschichte ihres Ursprunges, Berlin, 1850-1851, 2 vol.), sorte de complément des travaux théologiques de toute sa vie; *Histoire des apôtres* (die Apostel geschichte, Ibid., 1850); *Critique des épîtres de saint Paul* (Kritik der paulinischen Briefe, Ibid., 1850, 2ᵉ édit., 1852), que l'auteur considère comme complétement apocryphes, et écrites seulement au IIᵉ siècle; *De la dictature occidentale* (Charlottenbourg, 1855); *Situation actuelle de la Russie* (die jetzige Stellung Russlands, 1855); *l'Allemagne et la Russie* (Deutschland und das Russenthum, Ibid., 1855); *la Russie et l'Angleterre*, Ibid., 1855), et un certain nombre de brochures assez considérables.

Critique pénétrant, spirituel et savant, M. Bruno Bauer s'est placé à la tête de la nouvelle philosophie allemande. Ceux qui ont émis sur ses livres des opinions modérées, lui reconnaissent plus d'autorité pour nier que pour affirmer, et moins de puissance pour édifier que pour détruire. Personne ne conteste l'énergie et la vigueur de son style, l'originalité et l'intérêt de la mise en scène, le mouvement qui règne dans toutes ses œuvres. Ses ennemis voient en lui le premier pamphlétaire politique et religieux, et comme le Voltaire de l'Allemagne.

BAUER (Edgar), publiciste allemand, frère du précédent, né à Charlottenbourg en 1821, étudia la théologie et le droit, débuta par une défense de son frère Bruno, insérée dans les *Annales allemandes* (Deutche jahrbücher), et suivie d'une brochure intitulée : *Bruno Bauer et ses adversaires* (Bruno Bauer und seine Gegner, Berlin, 1842), dont une édition remaniée fut saisie par la police. L'année suivante une seconde brochure valut à l'auteur un procès et une condamnation à quatre ans de prison; elle avait pour titre : *La querelle de la critique avec l'Église et avec l'État* (Der Sreit der Kritik mit der Kirche und Staat, 1843). Pendant l'instruction de son procès, M. Edgar Bauer publia : *Procès de censure du 11 janvier 1843* (die Censurnstruction, etc.), qui fut saisi à Berlin et reparut à Berne, la même année. L'année suivante furent publiées les pièces du procès sous ce titre : *Procès de presse* (Press-process, Berne, 1844).

Pendant sa détention à Magdebourg, M. Edgar Bauer déploya une grande activité; il collabora à quelques publications de son frère et donna lui-même : *Histoire du mouvement constitutionnel dans le sud de l'Allemagne, de 1831, à 1834* (die Geschichte der constitutionnellen Bewegung im, etc.; Charlottenbourg, 1845-1846, 3 vol.); *les Efforts des libéraux en Allemagne* (die liberalen Bestrebungen in Deutschland, Zurich, 1843, 2 vol.); *Histoire de Luther et de son temps* (Geschichte des Lutherthums), qui parut, en cinq volumes, dans la *Bibliothèque des érudits allemands*, publiée, par M. Edgar Bauer lui-même sous le pseudonyme de Martin de Geismar (Leipsick, 1845-1847); *sur le Mariage dans la reli-*

gion de Luther (Über die Ehe im Sinne des Lutherthums; Leipsick, 1849). Rendu à la liberté par l'amnistie du 18 mars 1848, M. Edgar Bauer publia, à la suite de la révolution allemande, une revue politique intitulée : *les Partis* (die Parteien; Hambourg, 1849, 1-3) et parut renfermer son action dans le journalisme.

BAUER (Aurel-Reinhard-Eduin), écrivain allemand, né, le 7 juillet 1816, à Walda en Saxe, étudia la théologie à l'université de Leipsick et se livra pendant plusieurs années à des travaux littéraires. Il rédigea la *Gazette des écoles de Saxe* (1840-1844), et publia plusieurs ouvrages : *Recueil de sermons* (Predigtsammlung, Leipsick, 1841 à 1844, 3 vol.); *Galerie des réformateurs de l'Église chrétienne* (Galerie der Reformatoren der christlichen Kirche, Meissen, 1841-1843); *Vie de Zschokke, le pasteur Cotta, Bibliothèque populaire* (Zchokke's leben, der Landpfarrer Cotta, etc. Ibid, 1844-1845, 3 vol.), etc.

En 1845, s'étant lié avec Robert Blum et avec d'autres chefs du parti germanique-catholique, il reçut de M. Jean Ronge l'ordination de prêtre catholique allemand. Il publia dès lors les ouvrages suivants : *le Christianisme primitif* (das Urchristenthum, Dresde, 1846); *Histoire de la fondation et du développement de l'Église germanique-catholique* (Geschichte der Gründung und Fortbildung der deutsch-katholischen Kirche, Meissen, 1846). Ses attaques contre l'Église orthodoxe protestante lui valurent le titre de ministre des communes germaniques-catholiques de Leipsick, de Dresde, de Brunswick et de tout le royaume de Saxe.

L'exercice de ces fonctions donna lieu, de sa part, à de nouveaux écrits : *Vingt-trois sermons* (Drei und zwanzig Predigten, Meissen, 1846); *Livres de prières chrétiennes* (Allgemeines christliches Gebetbuch, Dresde, 1846); *Dix sermons sur la confession catholique allemande* (Zehn Predigten über etc., Ibid., 1847); *le Christianisme des apôtres* (das Christenthum der Apostel, Ibid., 1847); *le Christianisme des Églises* (das Christenthum der Kirchen, Ibid., 1848); et *la Démagogie en Saxe* (die Demagogie in Sachsen, Grimma, 1849). Ces publications, notamment la dernière, rencontrèrent des adversaires dans le parti même de l'auteur qui, de guerre lasse, se démit, en 1849, de ses fonctions de ministre catholique allemand, et revint au culte protestant. Peu après, il fut nommé professeur au collége de Zwickau. Depuis, il a fait paraître une *Symbolique du Cosmos* (Weimar, 1851).

BAUERLE (Adolphe), auteur comique allemand, né à Vienne, le 9 avril 1786, se fit remarquer, dès l'enfance, par toutes les marques d'une vraie vocation dramatique. Dès l'âge de vingt ans, il écrivit des comédies qui firent la fortune du théâtre de Leopoldstadt, et furent jouées ensuite sur les principales scènes de l'Autriche et de l'Allemagne. Les plus célèbres sont : *Léopold* (der Leopoldstag), *l'Hôtellerie moderne* (die moderne Wirthschaft), *la Fausse prima dona* (Falsche Primadonna), *l'Ami dans le besoin* (Freund in der noth), etc. Un ancien recueil, sous le titre de *Théâtre comique* (B.'s Com. Theater, Pesth, 1820-26), contient à peine la moitié des pièces de cette époque. Ce recueil eut plusieurs suites. En 1808, M. Bauer le fonda le *Journal théâtral de Vienne*, qui donna une vive impulsion à la littérature dramatique. Son théâtre se distingue par une grande verve comique qui ne s'est pas assez gardée de la trivialité. On lui reproche aussi de s'être renfermé dans la peinture des ridicules viennois. Ses types, si grotesques, ont déjà vieilli.

Après un très-long repos, M. Bauerle s'est remis à écrire en 1852. Ce fut alors dans le roman que se déploya son activité. Ses deux premières œuvres (*Therese Krones*, Vienne, 1854-55, et *Ferdinand Raimund*, 1855, 3 vol.), publiées sous le pseudonyme d'*Otto Horn*, sont très-vantées pour l'originalité et l'intérêt. On cite encore : *Notes secrètes d'un avocat viennois* (Aus den Geheimnissen eines wiener Advocaten, 1854); *Zehlheim* 1856, 5 vol.); *le Directeur Charles* (Dir. Karl, 1856, 5 vol.); etc.

BAUERNFELD (Édouard), poëte comique allemand, né en 1804 à Vienne (Autriche), étudia le droit et obtint, en 1826, une place d'employé dans une administration du gouvernement autrichien. Profitant des loisirs qu'elle lui laissait, il publia quelques comédies qui furent favorablement accueillies du public. Bientôt se succédèrent alors rapidement une foule d'œuvres qui ont fait de M. Bauernfeld, écrivain spirituel, sans prétention, et plein de verve, le poëte comique favori de la société viennoise.

On cite en première ligne parmi ses comédies : *les Confessions* (Die Bekenntnisse), *Bourgeoisie et romantisme* (Bürgerlich und romantisch), et *Majeur* (Grossjaehrig). Il faut y joindre : *Industrie et cœur* (Industrie und Herz); *un Journal* (Ein Tagebuch); *Baron Ringelstern; un Guerrier allemand* (Ein deutscher Krieger), drame; *François de Sickingen*, drame, etc., etc.

Un choix de ses nombreux ouvrages a paru sous les titres : *Comédies* (Lustspiele, Vienne, 1833) et *Théâtre* (Mannheim, 1836-1837, 2 vol.). M. Bauernfeld a aussi traduit, en collaboration avec Schumacher, les *OEuvres poétiques complètes* de Shakspeare (Saemmtliche gedichte, Vienne, 1827); et on lui doit enfin une brochure intitulée : *Pensées fugitives sur le théâtre allemand* (Flüchtige gedanken über das deutsche theater, Vienne, 1849).

BAUFFREMONT (*Alphonse*-Charles-Jean, duc DE), sénateur français, chef actuel d'une maison admise parmi les princes du Saint-Empire en 1757, est né le 5 février 1792. Il fit la campagne de Russie comme aide de camp de Murat, assista à la bataille de la Moskowa, et eut beaucoup à souffrir pendant les désastres de 1812 et de 1813. Le 15 octobre 1813, il fut promu au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur. Après l'abdication de Fontainebleau, il servit la Restauration, et, en octobre 1814, accompagna le comte d'Artois comme commandant de la garde d'honneur de Vesoul. Mais, bientôt après, il se rendit auprès de Murat, et, pendant les Cent-Jours, il apporta à Napoléon des dépêches confidentielles du roi de Naples. A son retour en Italie, il fut arrêté par la police autrichienne, gardé neuf jours à Turin, et renvoyé à Paris. Grâce à son père, créé duc et pair de France par Louis XVIII, l'affaire en resta là. Il partit pour l'étranger, et prit quelque temps du service en Russie. Depuis lors, il resta à l'écart. Après l'avénement de Napoléon III, il a été nommé sénateur, et commandeur de la Légion d'honneur.

Il a épousé, le 15 juin 1822, la princesse *Catherine*-Isabelle, née le 2 février 1795, fille du prince Paterno-Moncada. De ce mariage il a deux fils : *Roger*-Alexandre-Jean, né le 29 juillet 1823, et *Paul*-Antoine-Jean-Charles, né le 11 décembre 1827, capitaine d'infanterie dans l'armée française.

BAUFFREMONT-COURTENAY (Anne-Antoine-*Gontran*, prince de), chef actuel de la ligne ca-

dette de la maison de Bauffremont, né le 16 juillet 1822, a épousé, en 1842, *Noémie* d'Aubusson de Lafeuillade, dont il a un fils : Pierre-Léopold-Laurent *Eugène*, né le 6 septembre 1843, et une fille. Sa mère, Anne-Élisabeth-*Laurence* de Montmorency, née le 7 avril 1802, épousa, en 1819, le prince *Théodore* de Bauffremont, chef d'escadron d'état-major, mort le 22 janvier 1853.

BAUGIER (des Deux-Sèvres), ancien représentant du peuple français, né à Niort (Deux-Sèvres), en 1800 se fit connaître, sous le règne de Louis-Philippe, dans son département par sa collaboration à la *Chronique des Deux-Sèvres*, organe de l'opposition libérale. Les électeurs de Niort le nommèrent conseiller municipal. Après la révolution de Février, il devint maire de la ville puis fut élu représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Membre du comité des travaux publics, il vota avec l'extrême gauche dans toutes les questions politiques et sociales. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BAUME (Edmond), avocat français, ancien représentant du peuple, né à Toulon (Var), en 1804 et fils d'un compositeur d'imprimerie, passa son enfance dans toutes les souffrances de la pauvreté. A dix ans, l'inscription maritime l'enleva à sa famille; il servit comme mousse sur les vaisseaux *l'Impérial* et *le Borée;* puis, jusqu'à vingt ans, il travailla comme ouvrier dans le port de Toulon. Employant ses veilles à l'étude, il parvint à compléter son instruction. Il se fit même recevoir avocat, et se fit remarquer par son empressement à prendre en main la cause de ceux dont il avait partagé les souffrances. Après la révolution de Juillet, il fonda un journal républicain, *le Patriote de Toulon et du Var*. La vivacité de ses attaques contre le gouvernement de Louis-Philippe lui attira un grand nombre de procès (1830-1834). En 1833, il fut l'organisateur et le président du banquet offert à Garnier-Pagès par les démocrates du Var. Il réussit à fonder dans son département plusieurs associations pour la liberté de la presse. Mais, en 1835, les lois de septembre l'obligèrent d'abandonner la direction du *Patriote*. Il vint alors à Paris, et s'y fit inscrire parmi les avocats de la Cour royale. En 1848, ses compatriotes le choisirent pour représentant du peuple à l'Assemblée constituante. Membre du comité de la marine, il vota constamment avec l'extrême gauche, et notamment pour le droit au travail l'amendement Grévy. Non réélu à la Législative, il a repris sa place au barreau.

BAUMÈS (Pierre), médecin français, fit ses études à la Faculté de Paris, et fut reçu docteur en 1823. Il est depuis plusieurs années attaché à l'hôpital de l'Antiquaille à Lyon, en qualité de chirurgien en chef. Il est auteur des ouvrages suivants: *Traité des maladies venteuses*, (2ᵉ édit., 1837, in-8), ayant pour objet les causes et les effets de la présence des gaz dans les voies gastriques; *Aperçu médical des hôpitaux de Londres* (1835, in-8), où sont traitées les maladies vénériennes et les maladies de la peau; *Précis théorique et pratique sur les maladies vénériennes* (1840, 2 part. in-8), *Nouvelle dermatologie* (1842, 2 vol. in-8), d'après une classification particulière à l'auteur; *Précis sur les diathèses* (1853, in-8).

BAUMGAERTNER (Charles-Henri), médecin allemand, né le 21 octobre 1798 à Pforzheim (grand-duché de Bade), fit ses études aux universités de Tubingue et de Heidelberg, obtint, en 1818, le grade de docteur et exerça, de 1820 à 1824, les fonctions de chirurgien-major. Appelé alors à l'université de Fribourg, il y occupe encore la chaire de clinique médicale. Il est conseiller intime du grand-duché de Bade.

Parmi les travaux de M. Baumgaertner sur la physiologie, la pathologie et la thérapeutique, on cite surtout son *Système dualistique de la médecine* (Stuttg. 1835-37), divisé en deux parties : *Manuel de pathologie et thérapeutique particulières* (Handb. der speciel. Krankheits-und Heilungslehre, 1835, 2 vol. 4ᵉ édit., 1842), et *Éléments de physiologie*, *de pathologie et de thérapeutique générales* (Grundzüge zur Phys. und zur allgem. Krankheits-und etc., 1837, 2ᵉ éd. 1842).

On a ensuite de lui : *Des fièvres et de la manière de les traiter* (über die Natur und Behandlung der Fieber. Fribourg, 1827); *Observations sur les nerfs et sur le sang* (Beobachtungen über die Nerven und das Blut, Ibid., 1830); *Instructions populaires sur le choléra* (Anleitung für Nichtaerzte zur Behandlung der cholera, Ibid., 1832); *de la Physionomie des malades* (Krankenphysiognomik, Stuttg., 1839, 2ᵉ édit. 1841-42, avec un atlas contenant 80 portraits coloriés); *Nouvelle recherches de physiologie et de médecine pratique* (Neue Untersuchungen in den Gebieten der Physiol. Fribourg, 1845); *Nouveau traitement de la pneumonie et autres maladies de poitrine, etc.* (Neue Behandlungsweise der Lungentzündung und, etc., Stuttg., 1850).

BAUMGARTNER (André, chevalier DE), physicien allemand, ancien ministre de l'empire d'Autriche, est né à Friedberg en Bohême le 23 novembre 1793. Élevé d'abord à l'école de Linz, il vint en 1810 suivre les cours de l'université de Vienne et s'appliqua surtout à l'étude des sciences physiques et mathématiques. En 1817, il fut nommé professeur de physique à Ollmutz, où il composa son premier ouvrage, l'*Aréométrie* (Vienne, 1820). En 1823, il obtint une chaire de physique à l'université de Vienne. Il ouvrit dans cette ville des cours populaires sur la mécanique industrielle, et publia un résumé de ses leçons sous ce titre : *La mécanique dans ses applications aux arts et à l'industrie* (Mechanik in ihrer Anwendung auf Künste und Gewerbe, 1823, 2ᵉ edit.). Il fit paraître, à la même époque, un traité d'*Histoire naturelle* (die Naturlehre, Vienne, 1823; 8ᵉ édit., 1844-1845), devenu classique dans les écoles autrichiennes. Il entreprit, en 1826, la publication d'un *Journal de physique et de mathématiques*, dont la collection, de 1826 à 1837, forme 14 volumes.

Forcé par sa santé de renoncer à l'enseignement. M. Baumgartner diriga successivement une fabrique de porcelaine, une manufacture de tabac, et une ligne de télégraphie électrique. En 1841, il fit paraître le *Guide du chauffeur des machines à vapeur* (Anleitung zum Heizen der Dampfkessel). Ses divers travaux avaient popularisé son nom lorsqu'en 1848, le ministère Pillersdorf lui confia le portefeuille des travaux publics et des mines. A l'avénement du cabinet Dobbhof, il fut nommé chef de division des finances. Commissaire du gouvernement au congrès douanier, tenu à Vienne en 1851, il succéda à M. de Bruck dans le ministère des travaux publics et du commerce, où il s'est maintenu jusqu'au mois de janvier 1855.

BAUMGARTNER (Gallus-Jacques), publiciste et homme politique suisse, né dans le canton de Saint-Gall, le 18 octobre 1797, étudia le droit à l'École de Fribourg. En 1816, il se rendit à Vienne; mais ses opinions démocratiques le firent chasser de l'Autriche. En 1825, il fut élu membre du grand conseil de son canton, et devint un des

chefs du parti radical. Il contribua fortement à l'adoption de la constitution de 1831. Comme membre du pouvoir exécutif, il montra un certain talent d'administrateur; mais il se distingua surtout par son opposition au parti ultramontain. Par une conversion subite, il se sépara des radicaux, dans la question des couvents d'Argovie, et souleva contre lui de vives attaques. Il se retira du petit conseil, en 1841, et ne conserva que sa place à la diète. Bientôt il fonda la *Nouvelle gazette suisse*, où il ne tarda pas à exprimer ouvertement ses sympathies pour les jésuites. On lui attribue un écrit anonyme : *la Suisse en* 1852, très-favorable aux prétentions du Sonderbund. Les explications qu'il donna de sa conduite, dans *Erlebnissen auf dem Felde der politik* (Événements sur le champ de bataille de la politique, Schaffouse, 1844), ne le justifièrent pas aux yeux de ses amis, et ne lui rendirent pas son ancienne influence politique.

BAUMSTARK (Antoine), philologue allemand, né, en avril 1800, à Sinzheim près Bade, fit d'excellentes études à l'université de Heidelberg, obtint, en 1826, une place au collége de Fribourg, et fut, dix ans plus tard professeur titulaire de philologie à l'université de cette ville. Il fut chargé en outre de la direction du séminaire philologique fondé par Zell.

On lui doit divers travaux estimés de philologie classique, notamment les éditions de *César* (Fribourg, 1828, 3 vol.; 2e édit., 1832), de *Quinte Curce* (Ibid., 1829, 3 vol.), de la traduction grecque de la *Guerre des Gaules* attribuée à Maxime Planude (Ibid., 1831, etc.); la traduction allemande des *OEuvres de César* (Stuttgart, 1837, 8 vol.); une *Anthologie grecque* (Blüten der griechischen Dichtkunst, Carlsruhe, 1840, 6 vol.); une *Anthologie romaine* (Blüten der rœmischen Dichtkunst, Ibid., 1841, 4 vol.); des *Commentaires d'Horace* (Commentar zu den Gedichten des Horaz, 1841, 2 vol.); et des *Études sur l'antiquité pour servir de commentaires des poésies d'Horace* (Bilder des Alterthums zur Erlæuterung der Gedichte des Horaz (1841), etc., sans compter un grand nombre de brochures, de mémoires et d'articles insérés dans divers recueils, particulièrement dans l'*Encyclopédie* de Pauly.

BAUMSTARK (Édouard) économiste allemand, frère du précédent, né à Sinzheim au mois de mars 1807, fréquenta aussi l'université de Heidelberg, y prit ses grades universitaires, et ouvrit un cours particulier d'économie politique. Il y fit en même temps paraître ses premiers ouvrages : *Essais sur le crédit national* (Staatsdissenscha ftliche Versuche über Staatscredit. Heidelberg, 1833); *Encyclopédie des sciences économiques et administratives* (Kameralistische Encyklopædie, Ibidem, 1835). Depuis 1835, il rédigea aussi, avec M. Gervinus, les *Annales allemandes* (Deutsche Jahrbücher) et collabora activement à divers autres recueils. Ces différents travaux lui valurent d'être appelé, en 1838, comme professeur, à l'université de Greifswald. L'année suivante, il devint, en outre, professeur et l'un des directeurs de l'Académie des sciences économiques d'Eldena, dont il fut nommé directeur en chef en 1843.

Après la révolution de 1848 M. Baumstark fut élu député à l'Assemblée nationale de la Prusse; il y vota en faveur de la monarchie constitutionnelle et devint chef de la droite et un des membres les plus influents de l'Assemblée. En 1849, il fit partie de la première Chambre. Nommé vice-président il resta fidèle à ses anciennes opinions politiques, et se trouva alors soutenu par le centre gauche dans la lutte contre le système de la monarchie absolue qui prenait alors le dessus. Réélu, en 1851, membre de la première Chambre, M. Baumstark, grâce aux progrès du parti de la réaction, se vit cette fois à la tête de la gauche même et combattit fermement avec elle la politique du ministère Manteuffel.

Outre les travaux déjà cités plus haut on a de M. Baumstark : *les Académies d'économie politique et d'économie rurale* (über Staats-und landwirthschaftliche Academien, Greifswald, 1839), *De la taxe sur les revenus* (Zur Einkommensteuer, Ibid., 1849); *de l'Histoire des classes ouvrières* (zur Geschicht der arbeitenden Klassen, Ibid., 1853), etc.; une traduction allemande des *Principes d'économie* de Ricardo (Grundgesetze der volkswirthschafte, Leipsick, 1837), à laquelle se rattachent les *Explications économiques* (Volkswirthschaftlike Erlaeuterungen, 1838.) Depuis 1848, M. Baumstark rédige les *Annuaires de l'Académie des sciences économiques d'Eldena*, dont il est le fondateur.

BAUNE (Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Montbrison (Loire) en 1800, et élève de l'École industrielle de cette ville, se destina d'abord à la profession d'ingénieur civil. Mais il se jeta de bonne heure dans l'arène politique, s'affilia à la Charbonnerie, et se fit à la fois journaliste et conspirateur contre la Restauration. Après la révolution de Juillet, il entra dans la Société des droits de l'homme, et devint, à Lyon, un des agitateurs les plus influents du parti républicain. Il s'appliqua à donner un caractère politique aux aspirations un peu vagues du mutuellisme : étranger à l'émeute de 1831, dans laquelle les ouvriers lyonnais ne prirent les armes que pour une question de salaires, il publia, bientôt après, un *Essai sur les moyens de faire cesser la détresse de la fabrique* (Lyon, 1832, in-8), resserra les liens qui l'unissaient aux chefs d'ateliers, se créa des intelligences dans l'armée, puis, en 1834, répondit à la loi contre les associations par une insurrection formidable, dont la devise était : « Vivre en travaillant ou mourir en combattant. » Durant le procès d'avril, il fit partie du comité provincial, et fut chargé de lire devant la Cour des Pairs la protestation des accusés contre les restrictions apportées aux droits de la défense. Condamné à la peine de la déportation, il s'échappa de Sainte-Pélagie et se réfugia à l'étranger. L'amnistie lui permit de rentrer en France. Rédacteur de *la Réforme*, il attaqua l'alliance du *National* avec la gauche dynastique, et, dans la campagne des banquets réformistes, fut un des lieutenants de M. Ledru-Rollin.

Au mois de février 1848, M. Baune prit place un des premiers sur les barricades et contribua à faire proclamer immédiatement la République. Il fut chargé par le gouvernement provisoire de la mission difficile de rétablir l'ordre un moment troublé dans la vallée du Rhône, et de contenir les ouvriers de Saint-Étienne et de Lyon. A la Constituante, où il fut envoyé par le département de la Loire, le second sur une liste de onze représentants, il fit partie du comité des affaires étrangères, et se signala parmi les membres les plus actifs de la Montagne. Sans compter parmi les orateurs, il parut souvent à la tribune, surtout pour plaider la cause des nationalités étrangères. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée, et signa les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et de l'expédition d'Italie. En 1849, sa candidature à l'Assemblée législative eut pour adversaires les mo-

dérés de tous les partis, et il ne fut réélu que le neuvième. Il continua de s'associer à tous les actes de l'extrême gauche et de la Société de la solidarité républicaine; il prit part à la manifestation du 13 juin, et fut quelque temps détenu à Sainte-Pélagie. Après le départ de M. Ledru-Rollin et la scission de M. Michel (de Bourges), qui forma un comité séparé, la fraction la plus nombreuse de la Montagne le choisit pour président. Arrêté dans la nuit du 2 décembre, il fut compris dans le premier décret d'expulsion, et alla se fixer à Bruxelles d'où il a pris part aux discussions engagées entre les différentes écoles démocratiques. — Son frère, M. Aimé Baune, s'est signalé parmi les clubistes de Paris, et a été aussi expulsé de France après le coup d'État.

BAUR (Ferdinand-Chrétien), célèbre théologien protestant allemand, né le 21 juin 1792, devint, en 1817, professeur au séminaire de Blanbeuren et fut appelé, en 1826, à l'université de Tubingue, où il est encore professeur titulaire de théologie évangélique. Ses cours et ses travaux lui ont valu la réputation d'un des premiers théologiens de l'Allemagne contemporaine et ont fondé une nouvelle école théologique, l'*École de Tubingue*, qui compte, entre autres maîtres, MM. Keller, Schwegler, Kœstlin et Hilgenfeld.

Les principaux ouvrages symboliques et dogmatiques de M. Baur sont : *Symbolique et mythologie ou la religion naturelle de l'antiquité* (Symbolik und Mythologie oder, etc. Stuttgard, 1824-1825, 3 vol.); *Différence entre le catholicisme et le protestantisme* (Der Gegensatz des Protestantismus und Katholicismus. Tübingue, 2e édit., 1836), où l'auteur attaquait la fameuse *Symbolique* du théologien catholique Jean-Adam Mœhler qui répliqua par ses *Nouvelles recherches sur les différences dogmatiques entre le catholicisme et le protestantisme* (Neue Untersuchungen der Lehrgegensaetze zwischen, etc.); *Gnosis chrétienne, ou Philosophie de la religion chrétienne* (die christliche Gnosis oder, etc. Tübingue, 1835), un des travaux les plus importants sur le gnosticisme; *le Dogme chrétien de la réconciliation* (die christliche Lehre von der Versœhnung, Ibid., 1838); *le Dogme chrétien de la Trinité et de l'incarnation de Dieu* (die christliche Lehre von der Dreieinigkeit und, etc., Ibid., 1841-1843); *Traité d'histoire dogmatique chrétienne* (Lerhbuch der christlichen Dogmengeschichte, Stuttgart, 1847), qui peut servir d'introduction aux autres œuvres dogmatiques de l'auteur et contient la critique de quelques histoires dogmatiques connues.

Parmi les travaux critiques de M. Baur, on remarque surtout : *le Parti du Christ dans la communion corinthienne, ou Opposition entre le christianisme de saint Paul et celui de saint Pierre*, etc. (die Christusparthei in der korinthischen Gemeinde, etc., 1831), dissertation d'une haute importance qui parut dans la *Revue théologique de Tübingue* et destinée à montrer, dans le christianisme primitif, les germes de grandes divergences ultérieures de doctrines; *les Épîtres de saint Paul, dites Lettres pastorales* (Die sogenannten Pastoralbriefe der Apostel Paulus, Stuttgart, 1835), dont M Baur conteste l'authenticité; *Saint Paul, l'apôtre de Jésus-Christ, sa vie et ses œuvres, ses épîtres et sa doctrine; étude critique-historique du christianisme primitif* (Paulus der Apostel Jesu Christi, etc., Ibid., 1845), résumé de tous les anciens travaux de l'auteur sur cet apôtre, avec de nouvelles recherches sur l'origine apocryphe des épîtres secondaires; *Recherches critiques sur les Évangiles canoniques, leurs rapports, leur origine et leurs caractères* (Kritische untersuchungen über die kanonischen Evangelien, etc.; Tubingue, 1847), ouvrage qui, à part les recherches de M. Baur sur l'authenticité des quatre Évangiles, a surtout fait sensation par la multitude et l'importance des preuves tendant à rapporter l'Évangile de saint Jean à une époque postérieure à l'époque apostolique; *l'Évangile de saint Marc, son origine et son caractère* (Das Markus evangelium nach, Ibid., 1851), complément de l'ouvrage précédent; *le Christianisme et l'Église chrétienne durant les trois premiers siècles* (das Christenthum und die christliche Kirche in, etc., Ibid., 1853), ouvrage d'ensemble, comprenant les résultats de toutes les recherches critiques relatives à l'origine du christianisme, etc., etc.

BAUTAIN (l'abbé Louis-Eugène-Marie), philosophe et théologien français, né à Paris, le 17 février 1796, se destina à l'enseignement, et entra, en 1813, à l'École normale, où il eut pour maître M. Cousin, et pour condisciple Jouffroy. Il en sortit en 1816, et fut envoyé comme professeur de philosophie au collége de Strasbourg. Il fut bientôt chargé, en outre, du même cours à la Faculté de cette ville. Il exerçait, dit-on, à cette époque, une telle influence sur la jeunesse, que ses élèves s'empressaient de se modeler sur ses allures et son costume. Les tendances religieuses de son esprit ne trouvant pas dans l'éclectisme, ni dans aucun autre système philosophique, une satisfaction assez complète, M. Bautain se jeta dans les bras de la religion et entra dans les ordres. Le professeur de philosophie devint prêtre en 1828, puis chanoine de la cathédrale et directeur du petit séminaire de Strasbourg.

Après les événements de 1830, il se démit de sa chaire du collége. Mais son enseignement à la Faculté et ses livres lui suscitèrent des démêlés avec l'évêque de son diocèse, M. de Trevern, qui trouvait encore le panthéisme dans ce qui pouvait rester de philosophie au milieu des spéculations théologiques de l'ancien disciple de M. Cousin. L'abbé Bautain, qui appuyait son autorité scientifique sur le triple diplôme de docteur ès lettres, en médecine et en théologie, devint, en 1838, doyen de la Faculté des lettres de Strasbourg, et garda ces fonctions ou plutôt ce titre jusqu'en 1849; car, dans les dernières années, remplacé à Strasbourg par des suppléants, notamment par M. Ferrari (voy. ce nom), il consacrait son activité à un établissement rival de l'Université, le collége de Juilly, dont il prit même en main la direction. A cette époque, l'abbé Bautain fut nommé par Mgr Sibour promoteur de l'archevêché de Paris, puis vicaire-général du diocèse.

De nombreuses prédications valurent, dans le même temps, à M. Bautain une certaine réputation comme orateur. A part les sermons isolés, prononcés dans diverses circonstances, il faut rappeler les conférences qu'il se chargea de faire à Notre-Dame, dans l'année 1848, sur la religion et la liberté, ces deux termes dont l'union, dans la politique du théologien, correspond à celle de la foi et de la raison dans sa philosophie. L'abbé Bautain a été appelé plus récemment à professer le cours de théologie morale à la Faculté de théologie de Paris.

Il faut citer de lui, en première ligne, ses ouvrages philosophiques : *Philosophie-psychologie expérimentale* (1839, 2 vol in-8), et *Philosophie morale* (1842, 2 vol. in-8); puis des ouvrages plus particulièrement relatifs à la religion, tels que : *la Morale de l'Évangile comparée à la morale des philosophes* (1827, in-8), discours couronné par l'Académie de la Marne; *Réponse d'un chrétien aux* Paroles d'un croyant (1834, in-8); *Philosophie du christianisme* (1835,

2 vol. in-8), correspondance religieuse, publiée par l'abbé de Bonnechose; *Lettre à Mgr Lepape de Trevern* (1838, in-8); *la Religion et la Liberté considérées dans leurs rapports* (1848, in-8), reproduction des conférences de Notre-Dame; *la Morale de l'Évangile comparée aux divers systèmes de morale* (1855, in-8), suite de leçons faites à la Sorbonne; etc. On a encore de l'abbé Bautain une traduction des *Paraboles* de F. A. Krummacher (1821, in-12; 3ᵉ édit., 1840); une édition de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1852, gr. in-8), *la Belle saison à la campagne* (1858, in-12), conseils spirituels, etc.

BAUTIER (Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Rouen, le 30 mai 1801. En 1821, il fut associé à un établissement industriel de Louviers; mais, après avoir perdu une partie de son patrimoine, il vint à Paris étudier la médecine, et contracta dans les amphithéâtres de dissection une affection grave qui le força de se rendre en Italie pour rétablir sa santé. De retour en 1830, il se fit recevoir docteur. Occupé spécialement d'histoire naturelle, il publia un *Tableau analytique de la Flore parisienne* (1827, in-18; 7ᵉ édit., 1853). Il s'établit à Rouen en 1831 pour y exercer la médecine, et passa de là à Dieppe, où il ne tarda pas à être élu conseiller municipal. Après la révolution de Février, il fut nommé maire provisoire, et représentant de la Seine-Inférieure par 104 950 suffrages. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la fraction modérée du parti républicain, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BAVA (Jean-Baptiste-Eusèbe, baron), général piémontais, est né à Verceil au mois d'août 1790. Il fut élevé au prytanée militaire de Saint-Cyr, entra comme sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie et fit les dernières campagnes de la grande armée jusqu'à la capitulation de Paris (1814), époque à laquelle il regagna le Piémont avec le grade de capitaine. En 1840, le roi Charles-Albert, qui l'avait pris en affection, le nomma lieutenant-général et baron, et lui confia, en 1847, le gouvernement de la province d'Alexandrie.

Quand la guerre fut déclarée à l'Autriche (1848), le général Bava commanda un des corps d'armée destiné à couvrir la ligne d'opérations du roi et contribua beaucoup par d'habiles manœuvres à la victoire de Goïto. Aussi fut-il promu au grade de général d'armée, la plus haute position militaire des États Sardes. Nommé ministre de la guerre en 1849, il resta peu de temps aux affaires et revint exercer les fonctions d'inspecteur général d'infanterie dans lesquelles il a rendu de grands services, notamment lorsqu'il a fallu organiser le corps expéditionnaire de Crimée en 1855.

BAVAY (Georges DE), homme politique belge, né vers 1802, avait été secrétaire général des travaux publics, lorsqu'il fut nommé, le 31 mars 1846, ministre des travaux publics dans le cabinet présidé par M. de Theux. Étranger aux passions politiques, il s'appliqua tout entier aux questions de sa compétence, fit autoriser par les Chambres la concession du chemin de fer dit de Luxembourg, celle du chemin de fer de Manage à Waivre, et commença le canal de Deynze à Schipdonck pour l'écoulement des eaux surabondantes de la Lys. Il succomba avec M. de Theux, après les élections libérales de 1847, et fut remplacé par M. Frère-Orban. Comme dédommagement, il obtint la place de directeur du trésor public à Hasselt. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

Son frère aîné, M. Charles-Victor de BAVAY, né à Bruxelles en 1801, procureur général près la Cour d'appel de Bruxelles depuis 1844, a publié des mémoires pleins de recherches curieuses et prononcé de nombreux discours de rentrée relatifs à l'histoire nationale de la Belgique.

BAVIÈRE (maison de), divisée en deux branches : la branche ci-devant électorale, élevée à la dignité royale le 26 décembre 1805; la branche ducale, ci-devant palatine Deux-Ponts-Birkenfeld.

BAVIÈRE (branche royale de). Roi régnant : *Maximilien II* (voy. ce nom). Reine : Frédérique-Françoise-Auguste-*Marie*-Hedwige, fille de feu Frédéric-*Guillaume*-Charles, oncle du roi actuel de Prusse, née le 15 octobre 1825, mariée le 5 octobre 1842. — Fils : *Louis*-Othon-Frédéric-Guillaume, prince royal, né le 25 août 1845; — *Othon*-Guillaume-Luitpold-Adalbert-Waldemar, né le 27 avril 1848.

Frères et sœurs du roi : 1° le roi de Grèce *Othon Iᵉʳ* (voy. ce nom); 2° le prince *Luitpold*-Charles-Joseph-Guillaume-Louis, né le 12 mars 1821, lieutenant général bavarois, commandant de la 1ʳᵉ division de l'armée et du corps d'artillerie, marié en 1844, à l'archiduchesse *Auguste*, fille du grand-duc de Toscane Léopold II, dont il a trois enfants; 3° le prince *Adalbert*-Guillaume-George-Louis, né le 19 juillet 1828, général-major des cuirassiers bavarois, marié, en 1856, à l'infante *Amélie*-Philippine, fille de l'infant d'Espagne François-de-Paule; 4° la princesse *Mathilde*, mariée au grand-duc régnant de Hesse; 5° la princesse *Aldegonde*, mariée au duc régnant de Modène; 6° la princesse *Hildegarde*, mariée à l'archiduc d'Autriche Albert; 7° la princesse *Alexandrine*-Amélie, née le 26 août 1826.

Père du roi : le roi *Louis* (voy. LOUIS). — Oncles et tantes : 1° du premier mariage du roi Maximilien-Joseph avec Wilhelmine-Auguste, fille de George, prince de Hesse-Darmstadt : la princesse *Caroline*-Auguste, impératrice douairière d'Autriche (voy. AUTRICHE); et le prince *Charles*-Théodore-Maximilien-Auguste, né le 7 juillet 1795, feld-maréchal au service de la Bavière, inspecteur général de l'armée; 2° du second mariage de Maximilien-Joseph, avec *Caroline*, fille de *Charles*-Louis, prince héréditaire de Bade : *Élisabeth*-Louise, reine de Prusse (voy. PRUSSE), et sa sœur jumelle *Amélie*-Auguste, reine de Saxe (voy. SAXE); l'archiduchesse *Sophie*, mère de l'empereur régnant d'Autriche (voy. FRANÇOIS-CHARLES et SOPHIE), et sa sœur jumelle, *Marie*-Léopoldine, reine douairière de Saxe (voy. SAXE); *Louise*-Wilhelmine, mariée à Maximilien-Joseph, duc de Bavière (voy. ci-après).

BAVIÈRE (branche ducale de). Chef actuel : S. A. R. *Maximilien*-Joseph, duc en Bavière, né le 4 décembre 1808, fils du duc Pie, mort en 1837, lieutenant général bavarois, marié le 9 septembre 1828 à la princesse *Louise*-Wilhelmine, née le 30 août 1808, dont il a cinq filles et trois fils : *Louis*-Guillaume, duc en Bavière, né le 21 juin 1831, major au 1ᵉʳ régiment des chevau-légers bavarois; *Charles*-Théodore, né le 7 août 1839, et Maximilien-Emmanuel, né le 7 décembre 1849. Une de ses filles, *Élisabeth*, est impératrice régnante d'Autriche.

BAVOUX (Évariste), conseiller d'État français, né à Paris, le 5 octobre 1809. Fils d'un savant professeur à la Faculté de droit, il fit de sérieuses études aux colléges Louis-le-Grand et Charlemagne, suivit les cours de droit, se fit inscrire au barreau de Paris en 1834 et se présenta plusieurs fois, comme candidat de l'opposition, devant les électeurs de Provins, mais sans pouvoir réussir à remplacer, à la Chambre des Députés, son con-

current, M. d'Haussonville. Après la révolution de Février, le suffrage universel l'envoya aux deux Assemblées républicaines comme représentant de Seine-et-Marne. M. Bavoux, élu le dernier de la liste des représentants de ce département à la Constituante, se prononça à peu près constamment avec la droite. On le remarquait, dans ces assemblées orageuses, par la fréquence de ses interruptions. En 1852, il a été nommé, sous le patronage du nouveau gouvernement, député au Corps législatif, par le même département, où il possède de grandes propriétés.

M. Évariste Bavoux s'est fait connaître, comme écrivain, par un certain nombre d'ouvrages, qui ont été diversement appréciés : *Philosophie politique, ou l'Ordre moral dans les sociétés humaines* (1840, 2 vol. in-8); *Alger, voyage politique et descriptif* (1841, in-8; 2e édit. 1843, 2 vol. in-8); *Études diverses de législation, de politique et de morale* (1843, in-8); *du Communisme en Allemagne et du radicalisme en Suisse* (1851, in-8); etc.

BAWR (Alexandrine-Sophie Coury de Champgrand, baronne de), femme de lettres française, est née à Stuttgart (Wurtemberg) en 1776, de parents français. D'une ancienne famille, elle contracta deux mariages dont l'issue malheureuse la força d'avoir deux fois recours aux talents qu'une excellente éducation avait développés en elle. Son premier mari, le comte de Saint-Simon, le futur chef de la secte philosophique, se sépara d'elle en 1801, en protestant de toute sa tendresse pour sa femme, à laquelle il ne reprochait que de ne pouvoir « s'élancer avec lui au-dessus de toutes les lignes connues. » Il ajoutait « que le premier homme de ce monde ne devait avoir pour épouse que la première femme. » Le divorce fut prononcé au milieu des pleurs du comte de Saint-Simon, désespéré du sacrifice que sa vocation lui imposait.

Le second mari de Mme de Bawr, baron allemand, périt, au bout de quelques années de l'union la plus heureuse, écrasé par une voiture chargée de pierres (1812). Deux fois veuve, et au milieu des angoisses d'une existence mal assurée, Mme de Bawr a exercé son esprit dans des genres très-différents. Élève de Grétry, elle composa des romances qui furent à la mode sous le Consulat. Elle donna au théâtre des comédies fort enjouées : *Argent et adresse, ou le Petit mensonge* (1802); *le Rival obligeant* (1804); *l'Argent du voyage, ou l'Oncle inconnu* (1809); *le Double stratagème* (1813), *la Suite d'un bal masqué* (1813; 2e édit. 1855), qui s'est maintenue au répertoire du Théâtre-Français; *la Méprise* (1815), *Charlotte Brown* (1835); un mélodrame, *les Chevaliers du Lion* (1804). On lui doit surtout un certain nombre de romans moraux et d'ouvrages d'éducation, entre autres : *Cours de littérature ancienne* (1821, 2 vol.), extrait de La Harpe; *Histoire de Charlemagne* (1821); *Histoire de la musique* (1823); *Raoul, ou l'Énéide* (1832, in-8); *Histoires fausses et vraies* (1834, in-8) : *les Flavy*, roman du XVe siècle (1838, 2 vol. in-8); *Robertine* (1842, in-8); *Sabine*, roman du XVIIe siècle (1844, 2 vol. in-8); *la Famille Récour*, roman du XIXe siècle (1849, 2 vol. in-8); *Nouvelles* (1853, in-8); *Soirées des jeunes personnes* (1854); *Nouveaux contes pour les enfants* (1855) dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, etc. On a encore de Mme de Bawr *Mes Souvenirs* (2e édit., 1853, in-12).

BAXTER (William-Edward), littérateur anglais, membre de la Chambre des Communes, né, en 1825, à Dundee (Écosse). Il fit son éducation au séminaire de Dundee et à l'université d'Édimbourg; après de longs voyages en Europe et en Amérique, il entra dans la maison d'exportation de son père, qui l'associa bientôt à ses affaires. En 1855, il fut élu député au Parlement par le district écossais de Montrose et se prononça pour l'extension des suffrages, le vote au scrutin et un système d'éducation nationale en dehors des influences religieuses. On a de lui quelques ouvrages qui appartiennent à la littérature facile des impressions de voyages : *l'Orient central et méridional* (Impression of central and southern East); *le Tage et le Tibre* (the Tagus and the Tiber, 1848), *l'Amérique et les Américains* (America and the Americans; 1850), etc.

BAYARD (Antoine), vaudevilliste français, né à Paris le 13 novembre 1807, est le frère puîné du célèbre et fécond auteur comique de ce nom, mort en 1853. Sous le pseudonyme de Léon Picard, il a collaboré à diverses pièces de son frère : *le Bonheur dans la retraite* (1838); *Mathias l'invalide* (1838), joué au théâtre des Variétés; *la Marchande à la toilette* (1840); *une Poule* (1848); etc.

BAYER (Jérôme-Jean-Paul), jurisconsulte allemand, né à Salzbourg (Autriche), le 21 septembre 1792, termina ses études de droit aux universités de Salzbourg et de Landshut et obtint, en 1815, le grade de docteur. Il travailla, pendant deux ans, chez un avoué à Munich et alla ensuite à Gœttingue pour s'y préparer à la carrière de l'enseignement. Agrégé, en 1818, à la Faculté de droit de Landshut, il obtint, dès l'année suivante, une place de professeur extraordinaire et le titre de professeur ordinaire, en 1822. Depuis 1826, M. Bayer réside à Munich, où il occupe une chaire de droit, et où il a rempli, à plusieurs reprises, les fonctions de directeur de la Faculté.

Parmi ses ouvrages, plusieurs fois réimprimés, on cite son traité intitulé : *über die Ænderung des Klagelibells* (Landshut 1819); ses *Leçons de procédure civile ordinaire d'après le manuel de Martin* (Vortraege über den gemeinen ordentlichen Civilprocess nach, etc., Munich, 8e édit., 1854-1855); *Théorie de la procédure sommaire* (Theorie der summarisch. Processe, Ibid., 6e édit. 1846); *Théorie de la procédure de concours* (Theorie des Concursprocesses, Ibid., 4e édit., 1850), etc.

BAYLE (Antoine-Laurent-Jessé), médecin français, né au Vernet (Basses-Alpes), le 13 janvier 1799, est neveu de l'illustre Gaspard-Laurent Bayle, que ses travaux sur l'anatomie pathologique ont placé au rang des médecins les plus distingués de son temps. Doué d'une grande activité pour le travail, il fut reçu docteur à Paris en 1822, et nommé bientôt agrégé et bibliothécaire adjoint de la Faculté de Paris; il a été ensuite nommé médecin de la maison de Charenton et chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui un grand nombre de travaux importants : *Nouvelle doctrine des maladies mentales* (1825, in-8); *Petit Manuel d'anatomie descriptive* (1823, in-18), ouvrage remarquable de clarté et de précision, dont une cinquième édition a paru en 1842, sous le titre de *Traité élémentaire d'anatomie*; *Traité des maladies du cerveau et de ses membranes* (1826, in-8), couronné par l'Institut; *Bibliothèque de thérapeutique, ou Recueil de mémoires originaux, anciens et modernes, sur le traitement des maladies et l'emploi des médicaments* (1828-1837, 4 vol. in-8); *Éléments de pathologie médicale* (1855-1856, 2 vol. in-8), écrits dans l'esprit du vitalisme hippocratique.

M. Bayle a fait paraître quelques Mémoires dans la *Bibliothèque médicale*, dont il a été longtemps l'un des principaux collaborateurs. Il a publié, en 1834, une œuvre posthume de son oncle, le

Traité des maladies cancéreuses (in-8), qu'il a revu, terminé et commenté. Il a dirigé l'*Encyclopédie des sciences médicales*, immense recueil qui renferme à la fois un traité sur chaque branche de la médecine et une collection de tous les meilleurs auteurs.

BAYLE-MOUILLARD (Jean-Baptiste), magistrat français, né vers 1800, s'était fait connaître, dès 1835, par un mémoire sur l'*Emprisonnement pour dettes* (in-8), qui remporta le prix de l'Académie des sciences morales et politiques. Membre de la magistrature de nos colonies il plaida vivement, en diverses circonstances, la cause des nègres. Après la révolution de Février, il fut envoyé, comme commissaire de la République, dans l'île de la Martinique, où sa mission donna lieu à une sorte de conflit entre lui et le gouverneur militaire. Son retour forcé en France fut accompagné de circonstances qui firent alors du bruit. En 1851, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il a été décoré en octobre 1844.

On a encore de lui : un *Éloge du baron de Gérando* (1846, in-8); une édition complétée du *Traité des donations*, du baron Grenier (1844, in-8), et le *Rapport sur les travaux de l'Académie de Clermont, de* 1833 *à* 1834 (1835, in-8).

M. Bayle-Mouillard a épousé Mlle Élisabeth Canard, née à Moulins, le 1er octobre 1796, plus connue en littérature sous le nom d'Élisabeth Celnart, et qui a publié, entre autres ouvrages : *Bethsali, ou la Dispersion des Juifs* (1825, 4 vol. in-12); *Consolations chrétiennes* (1825, in-18), recueil de prières en vers et en prose; *l'Inquisition* (1824, in-18), poëme historique en quatre chants; *Manuel des dames, ou l'Art de la toilette*; *Manuel des demoiselles* (1826); *de la Morale de l'Évangile comparée à la morale des philosophes anciens et modernes* (1828); *l'Art de fertiliser les terres* (1831); *du Progrès social et de la conviction religieuse* (1840); *les Soirées du dimanche, ou le Curé de village* (1842); *Loisirs des vacances; Récréations de la jeunesse* (1851); etc.

BAYNING (révérend Henry William Powlett, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1797, à Londres, descend de la famille des Townshend, élevée en 1797 à la pairie héréditaire. Il fit son éducation au collége de Saint-Jean, à Cambridge, étudia ensuite la théologie et embrassa la carrière ecclésiastique. En 1821, il fut nommé recteur de Brome, paroisse du Suffolk, et doyen rural du diocèse de Norwich en 1844. Depuis 1851, il est titulaire du rectorat de Honingham, où il réside habituellement. Ayant hérité, en 1823, de la pairie de son frère aîné, il se montre peu à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. De son mariage avec miss Fellowes (1842), il a un fils, *Charles* Powlett, né en 1844.

BAYRHOFFER (Charles-Théodore), philosophe et homme politique allemand, né en 1812, à Marbourg (Hesse Électorale), suivit pendant quelque temps à Heidelberg les cours de droit, puis se livra entièrement à la philosophie (1832). En 1834, il prit ses grades à l'université de Marbourg; il y fut nommé, en 1838, professeur adjoint et professeur titulaire en 1845, mais il ne garda sa chaire qu'un an. Un discours académique, qu'il fit en 1846, et dans lequel il prit chaleureusement la cause du nouveau catholicisme allemand, le fit suspendre de ses fonctions. Il se jeta alors dans le mouvement politique. Il fut, en 1848, un des membres radicaux des États de Hesse, et devint le chef du parti démocratique dans cet électorat. Il présida la Chambre, du 26 août au 2 septembre. Après la défaite du parti démocratique, il se rendit à Paris, puis alla chercher en Amérique la liberté, pour laquelle il avait combattu en Allemagne.

M. Bayrhoffer a écrit d'assez nombreux traités de philosophie spéculative, dans lesquels il se montre le disciple de Hegel, et entreprend de développer ses doctrines. Tels sont : *Problèmes fondamentaux de la métaphysique* (Grundprobleme der Metaphysik, Marbourg, 1835); *Idée du Christianisme* (Ibid., 1836); *la Guérison organique de l'homme et les moyens de guérison du temps présent* (Begriff der organichen Heilung des Menschen, etc. (Ibid., 1837), ouvrage dans lequel l'auteur s'efforce de rattacher la médecine à la philosophie; *Idée et histoire de la philosophie* (Idee und Geschichte der Philosophie, Leipsick, 1838); *de la Philosophie naturelle* (Beitræge zur Naturphilosophie, Ibid., 1839-40).

La participation de M. Bayrhoffer au mouvement religieux qui agita si fortement les esprits en Allemagne, avant la révolution de 1848, eut pour résultat plusieurs écrits traitant des questions religieuses, notamment un ouvrage intitulé : *les Véritables rapports de l'État libre et chrétien avec la religion et l'Église chrétiennes* (Das wahre Verhæltniss des freien christlichen Staats zur, etc., Marbourg, 1838), dans lequel il combattait les tendances anti-libérales qui se manifestaient alors en Allemagne; mais en 1844, lors du fameux pèlerinage de Trêves et de la lettre de J. Ronge, à laquelle il donna lieu, toute son activité fut absorbée par le catholicisme allemand. Regardant les *Communes religieuses libres* (freien religiœsen Gemeinden), comme le point de départ d'une réformation libérale de la religion, il se fit un des champions les plus ardents des nouvelles doctrines. Il publia à ce propos plusieurs ouvrages et opuscules, entre autres : *du Catholicisme allemand* (über den Deutschcatholicismus, Marbourg, 1845); *la Véritable essence de la Réformation actuelle en Allemagne* (das wahre Wesen der gegenwaertigen Reformation in Deutschland, Ibid., 1846); *le Bon sens pratique et les hommes éclairés de Marbourg* (der practische Verstand und die Marburger Lichtfreunde, Darmstads, 1847).

M. Bayrhoffer fut en outre un des collaborateurs de *l'Annuaire de philosophie spéculative* et de celui qui en fut la suite, *l'Annuaire de la science et de la vie*. Ce dernier recueil contient un article intitulé : *Recherches sur l'essence, l'histoire et la critique de la religion* (Untersuchungen über Wesen, Geschichte und, etc., 1849) qui résume les opinions de l'auteur sur tout le mouvement religieux auquel il prit part.

BAZAINE (François-Achille), général français, est né en 1811, d'une famille connue dans nos annales militaires. Après s'être vainement présenté au concours de l'École polytechnique, il s'engagea en 1831, et passa en Afrique l'année suivante. Au bout de quatre ans, il était devenu lieutenant et avait gagné la croix d'honneur sur le champ de bataille. En 1837, il fut détaché à la légion étrangère, suivit ce corps en Espagne, et, après deux campagnes fatigantes contre les bandes carlistes, revint en Algérie avec le grade de capitaine (1839). Il y prit part aux expéditions de Milianah, de la Kabylie et du Maroc, et eut, pendant quelques années, la direction des affaires arabes de la subdivision de Tlemcen.

Lieutenant-colonel en 1848, cet officier fut mis, en 1850, à la tête de son ancien régiment, le 1er de la légion étrangère, et plus tard, au début de la guerre d'Orient, quand on forma du corps entier une brigade d'infanterie, ce fut encore lui que l'on choisit pour la commander (1854). Il arriva devant Sébastopol le 24 octobre, jour de l'ouverture du feu. Les bulletins des généraux Canrobert

grade jusqu'à celui de contre-amiral, en 1846. Il prit part à plusieurs combats durant les guerres navales de l'Empire, et fut spécialement chargé de surveiller les côtes de l'Asie; il reçut des blessures graves dans un engagement meurtrier avec les tribus syriennes (1812). De 1832 à 1854, il remplit auprès du conseil de l'Amirauté les fonctions d'inspecteur d'hydrographie, et les services qu'il a rendus à la marine lui ont fait donner, en 1848, des lettres de noblesse. On a de lui une relation topographique d'une excursion en Caramanie (*Karamania;* 1817). — Il est mort en 1857.

BEAUFORT (Henry-Charles Fitz-Roy Somerset, 8e duc de), pair d'Angleterre, né en 1824 à Paris, descend d'une illustre famille anoblie au XIIIe siècle et élevée au rang ducal en 1682. Connu d'abord sous le nom de lord Worcester, il fut élevé au collège d'Eton, entra au service militaire, et, après avoir été l'aide de camp du duc de Wellington et du vicomte Hardinge, il se retira, en 1854, avec le grade de major. En 1846, il fut élu député du comté de Gloucester, et siégea parmi les conservateurs jusqu'en 1853, où la mort de son père lui ouvrit les portes de la Chambre des Lords. De son mariage avec la fille du comte Howe (1845), il a quatre enfants dont l'aîné, *Henry-Adalbert-Wellington Fitz-Roy*, marquis de Worcester, est né en 1847.

BEAUFORT-SPONTIN (Alfred-Charles-Auguste-Constantin, duc de), né le 16 juin 1816, le second fils du duc Frédéric-Auguste-Alexandre comte de Beaufort, marquis de Spontin, élevé en 1783, au titre de duc par l'empereur Joseph II. Après la mort de son frère, Frédéric-Louis-Ladislas (10 novembre 1834), il devint le chef de la maison de Beaufort-Spontin, et prit possession du majorat situé en Bohême et contenant 8 milles carrés géographiques, avec 30000 habitants. De son mariage avec Pauline de Forbin-Janson, morte en 1846, il a eu un fils, Frédéric-George-Marie-Antoine-Michel, né le 8 juin 1843. Il s'est marié en secondes noces avec la duchesse Thérèse, fille de Maximilien-Charles, prince de La Tour et Taxis.

BEAULIEU (Jean-Louis Dugas de), archéologue français, né, à Nancy, le 26 août 1788. Il étudia le droit à Paris, fut admis au barreau sous l'Empire et alla s'établir dans sa ville natale. Pendant quelques années, il se contenta de communiquer à des recueils scientifiques le résultat de ses travaux d'archéologie, entre autres : *sur un Camp romain voisin de Nancy* (1826), inséré dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires; *sur les Cercueils de Drouville* (1831), dans les *Mélanges* de Bottin; *sur les Antiquités de Vichy* (1841), dans *les Tablettes de l'Auvergne*, etc. Son principal ouvrage est l'*Archéologie de la Lorraine* (Paris, 1840-1843, 2 vol. in-8), recueil de notices et de documents pour servir aux annales de cette province. On a encore de lui : *Recherches sur le comté de Daschbourg, aujourd'hui Dabo, en Alsace* (1836, in-8); *Antiquités de Vichy, Plombières et Niderbronn* (1851); *Observations sur la ville nommée Andesina* (1853), etc. M. de Beaulieu est membre résidant de la Société des antiquaires de France et correspondant de celle de Londres.

BEAUME (Joseph), peintre français, né à Marseille, en 1790, vint à Paris à l'âge de dix-huit ans, entra dans l'atelier de Gros, et se fit connaître avantageusement, en 1819, par le tableau d'*Eliezer et Nephtali*, aujourd'hui placé dans la galerie de Fontainebleau. Il exposa pour la première fois en 1822 et fut choisi, quelques années plus tard, pour de nombreuses commandes destinées à Versailles.

On cite, parmi ses tableaux les plus connus ou les plus estimés : *l'Esclave de Velasquez*, *Henri III au lit de mort* (1822); *Alain Chartier*, *la Mère infirme*, appartenant à MM. de Sazerac et Duval (1825); *le Roi boit*, une *Halte de chasse*, un *Intérieur rustique*, acquis par M. Du Sommerard (1828); *les Pêcheurs*, *le Maître d'école endormi*, *les Savoyards*, *le 28 Juillet à l'Hôtel de Ville*, fait avec M. Mozin (1831); *la Balançoire*, *la Main chaude*, une *Scène d'orage*, une *Étude à Trouville* (1833); *la Mort de la Grande-Dauphine en* 1690, acquis pour le Luxembourg; *la Chasse au chien courant* (1835); des *Scènes de jeux enfantins* (1836); *la Mort de Charles V*, *la Mère convalescente* (1838); *l'Enfance de Sixte-Quint* (1839); *la Lecture de la Bible*, *le Pardon*, *l'Oiseau mort*, *le petit Chaperon rouge* (1840); *les Enfants surpris par la marée*, *l'Éducation de la Vierge*, *Agar au désert* (1844); *la Sortie de l'église*, *le Gué*, *Giotto enfant dessinant ses moutons* (1845); *Virginie au bain*, *la Prière*, *un Chevrier*, *des Bergers des Pyrénées* (1846); *le Bouton et la rose*, *un Rêve de jeune fille*, *des Vaches dans la prairie* (1847); *l'Avare*, *la Leçon*, *l'Oisiveté*, *le Van-Eyck* (1850); *Marguerite* (1852); *la Prison de Galilée*, *la Dîme*, *la Chasse au lion* (1853), et à l'Exposition universelle de 1855, la *Bataille de l'Alma*, *la Fuite en Égypte* et *Italiens à la fontaine*.

M. Beaume a fait aussi quelques portraits et des marines. Ses principaux sujets historiques, exécutés de 1836 à 1843, appartiennent au Musée de Versailles et représentent les exploits les plus récents de la galerie des batailles : le *Passage du Rhin à Dusseldorff*, le *Combat du Diernstein*, la *Journée d'Albreto*, la *Bataille de Lutzen*, la *Prise de Halle*, le *Combat d'Oporto*, la *Bataille de Bautzen*, celle *de Toulouse* et le *Combat du Sig*, sujets d'ailleurs presque tous exposés à divers intervalles, et complétés par le *Napoléon s'embarquant à Porto-Ferrago* au début des Cent-Jours. Il a obtenu dès longtemps les distinctions décernées aux artistes : une 2e médaille d'or en 1825, la 1re en 1827 et la décoration en mai 1836.

BEAUMONT [de la Somme] (Félix-Bellator, comte de), sénateur français, ancien député, né à Paris le 25 décembre 1793. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il en sortit, en 1812, pour faire comme sous-lieutenant d'infanterie la campagne de Russie, et venait d'être nommé lieutenant lorsque, à la bataille de Dresde, il fut pris par les Russes, qui le retinrent prisonnier jusqu'en 1815. A peine de retour en France, il rejoignit son drapeau et assista à la bataille de Waterloo. En 1816, il fut incorporé dans la légion des Ardennes, qui devint le 1er léger, obtint, en 1823, les épaulettes de capitaine au 61e de ligne, et fut bientôt mis en non-activité sans solde (1826), à cause de ses opinions bonapartistes.

Rendu à la vie privée, M. de Beaumont se retira dans une de ses terres près de Péronne, et s'occupa exclusivement d'agriculture. Déjà membre du conseil général de la Somme, il se porta comme candidat libéral à la députation (1839), et remplaça à la Chambre M. Dehaussy de Robécourt. Réélu en 1842 et en 1846, il siégea sur les bancs de l'opposition et combattit de son vote et de sa parole la politique du parti conservateur.

Après la révolution de Février, M. de Beaumont, qui s'était associé à l'agitation de la réforme parlementaire, se retrouva dans les rangs de l'opposition contre la République. A la Constituante et à la Législative, où il représentait encore la Somme

il vota presque toujours avec la majorité et fut un des orateurs du comité de la rue de Poitiers. Ses souvenirs de l'Empire le rendirent favorable aux plans de l'Élysée, qu'il soutint de tout son pouvoir, et, après le coup d'État de 1851, il figurait sur la liste de la Commission consultative. Il a été appelé au Sénat dès le 26 janvier 1852. M. de Beaumont, qui a repris, depuis cette époque, son titre de comte, a la réputation d'un habile agronome et fait partie de plusieurs Sociétés d'agriculture. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BEAUMONT DE LA BONNINIÈRE (Gustave-Auguste DE), homme politique et écrivain français, membre de l'Institut, est né à Beaumont-la-Chartre (Sarthe), le 2 décembre 1802. Il entra, en 1824, dans la magistrature et fut successivement substitut du procureur du roi à Arcis-sur-Aube, à Versailles et à Paris. En 1831, il fut chargé avec M. A. de Tocqueville, son ancien collègue au tribunal de Versailles, d'aller étudier aux États-Unis le système pénitentiaire.

A son retour d'Amérique (1832), il fut désigné pour porter la parole, au nom du ministère public dans le procès en diffamation que Mme de Feuchères intentait à la famille de Rohan. Ne voulant pas signaler la reprise de ses fonctions par une apologie qui répugnait à sa conscience, il allégua que, par suite de sa longue absence, il ne connaissait pas assez le drame de Saint-Leu pour juger les imputations qu'il provoquait. Ses excuses ne furent pas admises, et enfin, sur son refus positif, il fut révoqué de ses fonctions.

Élu, en 1839, député de la Sarthe, M. de Beaumont a constamment représenté ce département jusqu'en 1852. Ses votes étaient en général ceux du centre gauche, où il siégeait à côté de MM. Barrot et de Tocqueville. Mais il prêta son concours au gouvernement dans toutes les questions relatives aux chemins de fer et à l'Algérie : il les avait étudiées sur les lieux mêmes, et les plus importantes furent résolues dans le sens de ses propositions. C'est sur son rapport que le chemin de fer de Paris à Orléans fut voté, et à sa demande, que le système d'un minimum d'intérêt garanti aux actionnaires, fut consacré en matière de travaux publics. La colonisation de l'Afrique et les intérêts maritimes d'Alger trouvèrent aussi en lui leur défenseur. En dehors de ces questions spéciales, il combattait la politique du gouvernement et l'attaquait surtout dans son système de corruption électorale. C'est lui qui fit voter, en 1842, une enquête sur ce qu'on appelait alors « l'abus des influences. » Il sentait que le régime de 1830, qui semblait vivre d'un tel abus, finirait par en mourir.

Les événements de 1848 vinrent justifier ses prophéties. Appelé aux Tuileries, le 24 février, il y trouva la plupart de ses amis de l'opposition chargés trop tard de sauver la dynastie. Nommé représentant du peuple, dans le département de la Sarthe, le cinquième sur douze, il fut élu vice-président de l'Assemblée constituante et siégea, comme tel, dans le comité de constitution. Le général Cavaignac le nomma (1er août 1848) ambassadeur de France à Londres : il se démit de ses fonctions le jour même de l'élection du prince Louis-Napoléon, et vint alors reprendre son siége à l'Assemblée. Il se rapprocha de nouveau du pouvoir, en voyant entrer au ministère MM. O. Barrot, Dufaure, Lanjuinais et de Tocqueville, et il accepta l'ambassade de Vienne, mais il n'hésita pas à y renoncer aussitôt après le renvoi du ministère qui la lui avait confiée. Au 2 décembre 1851, il fut un des députés qui se réunirent à la mairie du Xe arrondissement. Arrêté, conduit à la caserne du quai d'Orsay, il fut ensuite incarcéré au fort du mont Valérien.

Après sa mise en liberté, il se retira dans sa terre patrimoniale, qu'il ne quitta que pour venir prendre part aux travaux de l'Institut. Il fait partie de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1841. En 1836 il a épousé une petite-fille de La Fayette, sa cousine.

M. Gustave de Beaumont s'est d'abord fait connaître, comme écrivain, en publiant, avec M. de Tocqueville, le *Traité du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application à la France* (1833, in-8, 3e édit., 1845, in-18), fruit commun de leur voyage. Il a donné ensuite : *Marie, ou l'esclavage aux États-Unis* (1835, 2 vol. in-8), tableau aussi vrai, aussi saisissant, mais mieux composé que *l'Oncle Tom* (Voy. BEECKER-STOWE), et *l'Irlande sociale, politique et religieuse* (1839, 2 vol. in-8. 5e édit., 1842, in-12). Ces trois ouvrages, couronnés par l'Académie française, ont été inspirés par le même sentiment; l'auteur, en peignant tour à tour la condition dégradante d'une classe, les préjugés iniques envers une race, ou les misères d'un peuple, manifeste toujours, dans sa sympathie pour les victimes, son éloignement pour toute espèce d'arbitraire ou de tyrannie.

BEAUMONT-VASSY (Édouard-Ferdinand, vicomte DE), historien français, né à Paris en 1813, est cousin du précédent. Ses premiers essais littéraires furent des romans : *une Marquise d'autrefois* (1838, in-8), *Don Luis* (1839, in-8), *les Apparences*, etc., genre qu'il n'a pas abandonné, si l'on en juge par la publication d'*un Dernier rêve de jeunesse*, qui date de 1852. En histoire, il a écrit des ouvrages estimés, dont le premier surtout, *les Suédois depuis Charles XII jusqu'à Oscar Ier* (1841-1847, 3 vol. in-8), se recommande par les recherches que rendit particulièrement faciles à l'auteur sa position auprès de notre ambassade en Suède, sous le ministère de M. Guizot. Nous citerons ensuite : *Swedenborg, ou Stockholm en* 1766 (1842, in-8), tableau de la société suédoise; *Histoire des États européens depuis le congrès de Vienne* (1843-1853, tome I à VI, in-8), publication inachevée qui comprend sous ce titre l'histoire particulière des Pays-Bas, de la Suède, du Danemark, de la Prusse, de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la Russie; *Histoire de mon temps* (1855, tome I, in-8), où le règne de Louis-Philippe est passé en revue avec plus de vivacité que d'impartialité politique. M. de Beaumont, un des hommes les plus dévoués du parti conservateur monarchique, a vivement attaqué la République de février dans différentes brochures, telles que *la Politique des honnêtes gens* (1851) et *la Préface du 2 décembre* (1853). Préfet de Laon, en 1851, il a été nommé, en 1852, maître des requêtes de première classe, au conseil d'État, fonctions auxquelles il a renoncé deux ans plus tard. Il a été décoré en février 1845.

BEAUPLAN (Arthur ROUSSEAU, dit DE), auteur dramatique français, né à Paris en 1821, est fils du compositeur de ce nom, mort en 1853. Il fit ses études au lycée Bonaparte, et, après quelques essais infructueux en poésie, il travailla, depuis 1848, pour les théâtres de genre. A part le vaudeville d'*Élisa, ou un chapitre de l'Oncle Tom*, représenté au Gymnase en 1853, il a signé toutes ses pièces en collaboration, et le nombre s'en élève déjà à une trentaine. Nous citerons d'abord *le Lys dans la vallée* (Théâtre-Français, 1853), drame en cinq actes tiré du roman de Balzac; puis viennent *le Règne des escargots*, revue de l'année 1847; *Hortense de Cerny* (Vaudeville, 1851); *la*

Poupée de Nuremberg (Théâtre-Lyrique. 1852); *Boccace, ou le Décaméron* (1853), avec feu Bayard; *Thérèse, ou Ange et diable* (Gymnase, 1858); *To be or not to be* (1854); *Dans les vignes* (1855), etc. M. A. de Beauplan a collaboré à plusieurs des pièces politiques dirigées, en 1849, contre le régime républicain.

BEAUPRÉ (Jean-Nicolas), antiquaire français, né à Dieuze (Meurthe), vers 1792, étudia le droit à Strasbourg, et, après la seconde Restauration, entra dans la magistrature. Il est aujourd'hui conseiller à la Cour impériale de Nancy. On a de lui des travaux estimables sur les antiquités et la bibliographie de la Lorraine, entre autres : *Recherches sur l'industrie verrière* (1841, in-8), réimprimées en 1847 et complétées sous le titre des *Gentilshommes verriers en Lorraine aux* XV^e, XVI^e *et* XVII^e *siècles; Des livres de liturgie des diocèses de Toul et de Verdun* (1843), *Des commencements de l'imprimerie en Lorraine* (1845), *Essai sur la rédaction des principales coutumes* (1845), *Nouvelles recherches de bibliographie lorraine* (1854, in-8), qui s'étendent de 1500 à 1700, etc. Ce magistrat érudit est un des correspondants de la Société des antiquaires de France.

BEAUREPAIRE-ROHAN (Henri DE), voyageur brésilien d'origine française, est né vers 1818 dans la province de Piauhy, où il a passé une partie de son enfance. Il entreprit, en 1845, d'explorer les vastes solitudes qui s'étendent au sud de Rio de Janeiro. Partant de Cuyaba, il pénétra, en 1846, dans le Paraguay avec un officier français, M. Leverger, qui, après avoir été naturalisé Brésilien, a reçu le gouvernement de la province de Matto-Grosso, et le grade de capitaine de frégate. A l'Assomption, il reçut un excellent accueil du nouveau président Lopez, et alla visiter M. Bonpland à Santa-Borgia. Les résultats de cette pénible exploration, très-curieux pour la météorologie et la géographie, ont été consignés dans la *Revue de l'institut historique du Brésil* et publiés ensuite en portugais sous le titre : *Descripção de huma viagem de Cuyaba ao Rio de Janeiro* (Rio, 1846, in-8).

A la suite d'un voyage au lac Guaïba, M. de Beaurepaire-Rohan a été placé dans le corps des ingénieurs, avec le titre de major (1850), et chargé plus tard par le gouvernement de recueillir des notions exactes sur les régions centrales de l'empire, à peu près abandonnées aux tribus indigènes. Dans ces dernières années il mettait la dernière main à une *Géographie complète du Matto-Grosso*, et préparait une *Histoire générale* des provinces méridionales qu'il a déjà parcourues.

BEAUVALLET (Pierre-François), artiste dramatique français, né à Pithiviers (Loiret), le 13 octobre 1801, se voua d'abord à la peinture et fit, dans l'atelier de Paul Delaroche, d'excellentes études dont il a gardé un certain talent pour le dessin. Une promenade avec Casimir Delavigne, une déclamation en sa présence et les encouragements qu'il reçut de lui, déterminèrent la vocation de M. Beauvallet pour le théâtre. Il entra au Conservatoire et débuta, deux ans après, à l'Odéon, où il compta quelques bons rôles. En 1827, il passa à l'Ambigu et s'essaya avec assez de succès dans plusieurs des drames les plus sanglants du « boulevard du crime. » Engagé au Théâtre-Français en 1830, il eut beaucoup de peine à se défaire des habitudes ultra-romantiques qu'il avait contractées, et dut faire de nouvelles études pour aborder la scène classique. M. Beauvallet, à partir de 1832, devint le tragédien ordinaire de la Comédie-Française. Il a joué presque tout le répertoire ancien, *Cinna*, *le Cid*, *Polyeucte*, *les Horaces*, *Phèdre*, *Bajazet*, *Tancrède*, tout Corneille, tout Racine et tout Voltaire. Ses meilleurs rôles classiques furent Rodrigue, Polyeucte, Tancrède et Orosmane. Il a repris le rôle de Louis XI, après Ligier; il a créé la plupart des rôles, assez rares d'ailleurs, de la tragédie contemporaine, et a voulu aussi aborder la comédie, où il n'a guère eu de succès. Les grandes qualités de M. Beauvallet sont l'entrain, la chaleur, la pureté de la diction; on lui reproche des gestes de convention et surtout les éclats d'un organe trop puissant qu'il n'est jamais parvenu à modérer.

M. Beauvallet, acteur et professeur au Conservatoire, depuis 1839, est encore, comme son collègue M. Samson, un écrivain distingué. On a de lui *Caïn*, drame en deux actes, en collaboration avec M. Davesne (1830); avec le même, un dithyrambe, intitulé *les Trois jours*, et deux tragédies exactement classiques, auxquelles sa bonne volonté et son talent d'acteur n'ont pu donner le succès : ce sont : *Robert Bruce*, en cinq actes, au Théâtre-Français (1847), et *le Dernier Abencerage*, en trois actes (1851). L'artiste poëte a lu plusieurs fois, aux anniversaires de Corneille et de Molière, des vers de sa composition.

Son fils, M. Léon BEAUVALLET, né à Paris vers 1829, a abordé, depuis quelques années, le journalisme et le théâtre. Il a fait partie du grand voyage dramatique, entrepris en 1855 aux États-Unis, par Mlle Rachel (voy. ce nom) et publié à son retour *Rachel et le nouveau monde*, d'abord inséré dans le *Figaro* (1856). Il a donné en outre : *Sur terre et sur mer*, comédie en un acte (1854), et collaboré aux *Femmes de Gavarni*, de MM. Barrière et Decourcelle (1852), ainsi qu'au *Roi de Rome*, drame en cinq actes de M. Ch. Desnoyers (1855).

BEAUVAU (Charles-Juste, prince DE CRAON ET DE), sénateur français, né à Harouel (Meurthe), le 17 mars 1793, et fils du pair de France de ce nom, entra fort jeune au service militaire, et fit, en qualité d'officier de carabiniers, la désastreuse campagne de Russie; au combat de Weronowo, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille. En 1813, il épousa la fille du duc de Choiseul-Praslin. Il s'est tenu éloigné de la scène politique jusqu'en 1852, époque à laquelle un décret l'a appelé à siéger au Luxembourg. Il est prince du Saint-Empire, grand d'Espagne de première classe; décoré en 1853, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

BEAUVAU (Marc-René-Antoine-Victurnien, prince DE), fils du précédent, né à Paris, le 29 mars 1816, est député au Corps législatif depuis la session de 1852. Excellent cavalier, grand chasseur, et membre fort connu du jockey-club, il dispute les prix dans toutes les courses de chevaux, et son nom a été proclamé plus d'une fois parmi les vainqueurs sur le *turf* de Chantilly, de la Marche, de la Croix-de-Berny et du champ de Mars.

BEAUVOIR (Édouard ROGER DE BULLY, dit ROGER DE), littérateur français, né à Paris, le 28 novembre 1809, est neveu du député de Bully, qui le força d'adopter, en littérature, un autre nom que le sien. Jeune encore, il se jeta avec ardeur dans le romantisme et partagea l'enthousiasme à la mode pour le moyen âge. Ses romans, ses nouvelles et ses drames, même parmi ses ouvrages récents, rappellent, par le style ou par les idées, ses tendances premières. Il fit, en 1835, un voyage en Hollande et a transporté dans ses écrits plusieurs détails des mœurs originales

de cette contrée. Vers 1840, il a épousé Mlle Léocadie Doze (voy. ci-dessous), artiste dramatique dont il s'est séparé avec éclat en 1850, et il a donné lui-même le récit en vers du procès qui eut lieu à cette occasion.

M. Roger de Beauvoir a publié de nombreux romans, analysés très-complétement dans la *Littérature française contemporaine*. Nous citerons : *l'Écolier de Cluny, ou le Sophisme* (1832, in-8; 3e édit., 1850); *l'Eccelenza, ou les soirs au Lido* (1833); *Il Pulcinella et l'homme des madones* (1834); *le Café Procope* (1835); *l'Auberge des trois pins* avec M. Alph. Royer; *Ruysch, histoire hollandaise* (1836); *Histoires cavalières* (1838, 2 vol.); *le Chevalier de Saint-Georges*, 4 vol.; *Camille*, 2 vol.; *le Peloton de fil et le Cabaret des morts*, même roman sous deux titres, 2 vol. (1840); *la Lescombat*, 2 vol. (1841); *les trois Rohan*, *Safia*, 2 vol. (1843); *l'Ile des cygnes* (2 vol. 1844); *le Garde d'honneur* (2 vol.); *le Moulin d'Heilly* (2 vol., 1845); *l'Hôtel Pimodan* (4 vol., 1846-47); *Bébé, ou le nain du roi de Pologne* (3 vol., 1853); *l'Opéra* (1854, in-32); plusieurs volumes de poésies; *la Cape et l'épée* (1837); *Mon procès* (1850); *Colombes et couleuvres* (1853); *les Aventurières* (1856); *les Œufs de Pâques*, (1857).

Il a écrit aussi pour le théâtre : avec M. Dupin, *le Cornet à piston*, comédie (1837), sous le pseudonyme d'*Eugène;* avec M. Mélesville, *le Chevalier de Saint-Georges*, mélodrame en 3 actes (1840); avec M. Félicien Mallefile, *le Neveu du mercier*, comédie en 3 actes (1841); avec MM. Dartois et Besselièvre, *les Saisons vivantes*, revue de 1849, et *Un dieu du jour*, vaudeville en 2 actes (1850); avec M. Lambert Thiboust, *les Enfers de Paris*, mélodrame en 5 actes (Ambigu, 1853). Il a donné seul, *la Raisin*, comédie en 2 actes, en vers (Odéon, 1855).

M. Roger de Beauvoir a inséré une *Notice* sur M. Grisier dans l'ouvrage de ce dernier, intitulé : *les Armes et le duel.* Il a collaboré à une foule de journaux, revues et publications périodiques, dans plusieurs desquels il fait aujourd'hui encore des courriers, des feuilletons et des comptes rendus dramatiques.

BEAUVOIR (Aimée-Léocadie Doze, dame Roger de), actrice et femme de lettres française, née à Pont-Kallecq (Morbihan), le 20 octobre 1823, reçut, jeune encore, les leçons de Mlle Mars et de M. Samson, et débuta, en 1840, à la Comédie-Française, où elle dut surtout des succès à sa beauté. Après son mariage, elle quitta le théâtre et se tourna vers la littérature à laquelle, depuis sa séparation, elle s'est encore plus activement consacrée.

On a de Mme R. de Beauvoir plusieurs comédies : *l'Un et l'autre*, joué aux Français; *l'Amour à la maréchale*, au Palais-Royal; *Au coin du feu*, sur la scène des Variétés (1850-1855); divers articles dans des journaux et revues, entre autres les *Confidences et causeries de Mlle Mars*, insérées dans la *Presse* en 1854 et publiées, l'année suivante, sous le titre de *Confidences de Mlle Mars* (1855, 3 vol. in-8, 3e édit., 1857, 1 vol. in-16).

BEBUTOFF (prince Vassili Osipovitch), général russe, né vers 1789, d'une famille arménienne établie en Géorgie, et élevé à l'École des cadets de Saint-Pétersbourg, fut attaché au général Paulucci, suivit dans ses gouvernements de Géorgie et de Riga, et fit sous ses ordres la campagne de 1812 contre les Français. En 1814, il fut nommé aide de camp du général Yermoloff, commandant en chef du Caucase, et à son retour de Perse, où il avait suivi ce général dans son ambassade, il fut chargé du gouvernement de l'Imérétie, avec le titre de commandant en chef des chasseurs mingréliens (1825-27). Promu général major, il fit la campagne de 1828 contre les Turcs, sous le commandement de Paskevitch, se distingua à la prise d'Akhaltsikh dont il fut nommé gouverneur. Il y soutint, en plein hiver (février 1829), avec une faible garnison, un siége en règle contre l'armée d'Ahmed-pacha, et le força à s'éloigner. En 1831, il reçut le commandement militaire de la province d'Arménie, et fut nommé, en 1839, membre du conseil supérieur d'administration des provinces transcaucasiennes, et, en 1843, général lieutenant avec le commandement militaire du Daghestan. Il demeura dix ans dans ce poste, occupé sans cesse à guerroyer contre Schamyl, qui lui fit subir de nombreux échecs. Cependant la victoire de Bach-Kadyklur, remportée dans la dernière guerre sur l'armée d'Abdi-pacha, commandant des troupes turques en Asie (2 décembre 1843), releva la réputation militaire du général Bebutoff. Il est devenu gouverneur de la province de Derbent, dans la Transcaucasie, avec le titre de général d'infanterie.

BÉCHAMP (J.... A ...), médecin français, né à Bassing, près de Dieuze (Meurthe), le 16 octobre 1816, fut conduit en Valachie par sa famille qu'il y perdit, et revint en France à dix-sept ans. Il s'établit pharmacien à Strasbourg; après de longues années de pratique et d'études, il résolut de se faire une carrière dans les sciences. Reçu bachelier ès lettres et ès sciences, en dehors de l'âge des candidats ordinaires, il devint successivement licencié ès sciences, agrégé à l'École de pharmacie de Strasbourg, docteur ès sciences (1853), avec une thèse intitulée: *Recherches sur la pyroxyline*, enfin, docteur en médecine (1856), et aussitôt professeur de chimie médicale, et de pharmacie à la Faculté de médecine de Montpellier où il a ouvert son cours en janvier 1857. Parmi ses travaux, dont la plupart sont insérés dans les *Annales de physique et de chimie*, on remarque ceux sur la pyroxyline ou coton-poudre, et la transformation des substances albuminoïdes en urée.

BÉCHARD (Ferdinand), publiciste français, ancien député et représentant du peuple, né à Nîmes (Gard), en 1799, d'une ancienne famille de robe, débuta en 1827, comme avocat dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il professa des opinions légitimistes, et entra au conseil général du Gard, dont il fit partie pendant près de vingt ans. Partisan déclaré du royalisme libéral de la *Gazette de France*, et très-opposé à l'exagération du principe d'unité qui a concentré à Paris toute la vie de la nation, il publia, en 1837, un *Essai sur la centralisation administrative* (Marseille et Paris, 2 vol. in-8). Peu de temps après, le premier collége électoral de Nîmes l'envoya à la Chambre des Députés, où il prit place sur les bancs de la droite. Réélu en 1842, il continua de voter avec les légitimistes, tout en se rapprochant quelquefois du ministère Guizot. Il était alors moins près de M. de Genoude que de M. de Montalembert. En 1845, il fit paraître une *lettre* à ses électeurs *sur le projet de loi de l'enseignement*, et un écrit intitulé : *De la police des associations religieuses.* Aux élections de 1846, son mandat ne fut point renouvelé; mais il resta à Paris, où il avait acheté une charge d'avocat à la Cour de cassation. Pendant l'agitation réformiste, quoiqu'il se fût prononcé pour la réforme parlementaire, il ne s'associa point aux efforts de l'opposition et publia une réponse à M. Duvergier de Hauranne, pro-

moteur des banquets. Un autre écrit de M. Béchard : *De la réforme administrative et électorale* (Paris, 1848, in-8), venait de paraître quand éclata la révolution de Février. Il fut nommé représentant du peuple, dans le Gard, par 55418 voix, le troisième sur une liste de dix élus. Membre du comité de l'instruction publique, il vota constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau, vota toutes les mesures répressives et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il fit partie de l'extrême droite, se montrant également hostile à la République et à la politique de l'Élysée, et protesta contre le coup d'État du 2 décembre.

M. Béchard qui n'a pas abandonné la lutte contre le système de centralisation, a encore publié : *la Commune, l'Église et l'État dans leurs rapports avec les classes laborieuses* (1849-1850, in-18); et *l'Administration intérieure de la France*, avec un *Appendice sur les lois municipales des principaux États de l'Europe* (1851, 2 vol. in-12); *Lois municipales des républiques de la Suisse et des États-Unis* (1852, in-18); *Lois municipales de l'Italie dans l'antiquité, dans le moyen âge et dans les temps modernes* (1852, in-8); *De l'état du paupérisme en France et des moyens d'y remédier* (1852, in-18), etc.

BECHER (Sigefroy), économiste allemand, né à Plan (Bohême), le 28 février 1806, commença ses études à Prague, et les acheva à Vienne, où il fut reçu docteur en droit en 1831. Pendant la révolution de 1848, il fut nommé secrétaire général du ministère Dobblhoff, et, l'année suivante, il fut chargé d'une mission en Allemagne et en Belgique. Outre un *Manuel pour l'étude de l'histoire* (Handbuch zum historischen Studium, 1833) et une *Géographie universelle* (Allgemeine Geographie, 1842), il a publié le *Tableau statistique du commerce extérieur de l'Autriche*, de 1829 à 1838 (Statist. Uebersicht des Handels der œstreich Monarchie mit dem Auslande, etc., Stuttgart et Tubingue, 1841); le *Tableau statistique de la population de l'empire d'Autriche*, de 1834 à 1840 (Statist. Uebers. der Bevœlkerung der œstreich., etc., Stuttgart, 1841); *la Population de l'empire d'Autriche*, de 1819 à 1843 (die Bevœlkerungsverhæltnisse der, etc. Vienne, 1846); *Du commerce et des recettes douanières de l'Autriche en* 1842 (Ergebnisse des Handels und Zolleinkommens der, etc., Leipsick, 1842); *le Système monétaire autrichien*, de 1524 à 1838 (das œstrichische Munzwesen von. Vienne, 1838); *Relations douanières et commerciales de l'Allemagne avec l'Autriche* (die deutschen Zoll-und Handelsverhæltnisse zur Anbahnungder œstreichischen deutschen Zoll- und Handels-einigung, Leipsick, 1850); *Économie populaire* (die Volkswirthschaft. Vienne, 1853).

BECHSTEIN (Ludwig), écrivain allemand, est né le 28 novembre 1801, dans une petite ville du duché de Saxe-Meiningen. Destiné à la profession d'apothicaire, il travailla pendant quelque temps dans une pharmacie d'Arnstadt jusqu'à l'époque où, par la publication d'un recueil de poésies *Guirlande de sonnets* (Sonettenkraezen-Arnstadt, 1828), il attira l'attention du duc régnant de Saxe-Meiningen; celui-ci lui fournit les moyens d'étudier l'histoire et la philosophie et le nomma, en 1831, conservateur de sa bibliothèque particulière, puis second bibliothécaire de la bibliothèque publique, et, en 1841, conseiller de la cour.

M. Bechstein a écrit un *Livre de contes allemands* (Deutsches Maerchenbuch, 7ᵉ édit. 1844) qui ont obtenu beaucoup de succès en Allemagne, puis une foule de romans, de nouvelles et d'autres ouvrages de littérature légère qui lui firent une assez grande réputation et parmi lesquels on remarque : *Arabesques* (Stuttg., 1832; 2ᵉ édit. 1841); *Histoires et contes fantastiques* (Erzaehlungen und Phantastücke, Stuttg., 1833, 4 vol.); *le Jour des princes* (der Fürstentag. Francf. 1834, 2 vol.), roman historique; *Contes de la Thuringe* (der Sagenschatz und die Sagenkreise des Thuringerlandes, Meiningen, 1835-38, 4 vol.), recueil de tous les récits populaires remarquables de cette province; *l'Odyssée d'un musicien* (Fahrten eines Musikanten (Schleusing, 1836-37, 3 vol.); *le Pays natal et l'étranger* (Aus Heimat und Fremde, Leips., 1839, 2 vol.), suite d'histoires et de nouvelles; *Grumbach* (Hildburgh. et Meining, 1839, 3 vol.), roman historique en trois parties, sous trois titres : *le Chevalier et son droit*, le *Prince et sa parole*, la *Princesse et sa foi; Saphienlust* (Stuttg., 1848); *la Prédiction de la Libussa* (Stuttg., 2ᵉ édit., 1841, 2 vol.); *Philidor, histoire de la vie d'un curé de campagne* (Gotha, 1842); *Vouloir et devenir*, ou *les Burschenschaft de l'Allemagne et la vie de leurs membres* (Wollen und Werden. Deutschlands Burschenschaft und Burschen leben (Halle, 1850, 2 vol.), tableau aussi intéressant qu'authentique; *Une destinée obscure* (Ein dunkles Loos, Numberg, 1850, 3 vol.).

Comme poëte, M. Bechstein a donné : les *Fils d'Aymon* (Leipsick, 1830); la *Danse macabre* (Der Todtentanz, Ibid., 1831); *Poésies* (Gedichte. Francfort, 1836), etc.

Il a publié, au nom de la Société d'antiquaires de Henneberg, qu'il a fondée en 1833, un *Musée d'histoire, de littérature, d'art et d'antiquités* (Iéna, 1842, 2 vol.). On lui doit la belle édition des *Poésies d'Otto von Botenlauben le ménestrel* (Leipsick, 1845) et, dans le grand ouvrage publié par M. G. Wigand : l'*Allemagne pittoresque et poétique*, la partie relative à la Thuringe.

BECK (Karl), poëte allemand, fils d'un négociant juif, né à Baja (Hongrie) en 1817, suivit quelque temps les cours de médecine à l'université de Vienne, entra dans les bureaux de son père, puis alla reprendre à Leipsick ses études de philosophie. Il se lia à cette époque avec les artistes et les littérateurs dont cette ville abonde, et se livra dès lors exclusivement à la poésie. Plus tard il se rendit à Berlin, d'où il passa à Vienne lors du grand mouvement révolutionnaire de la Hongrie.

Parmi ses œuvres poétiques, on remarque : *les Nuits* (Naechte, Leipsick, 1838); *le Poëte ambulant* (der fahrende Poet, Ibid. 1838); *Chants de paix* (Stille Lieder, Ibid., 1839); *Janko, le Hongrois, gardien des chevaux* (Ibid., 1842), roman en vers, son chef-d'œuvre poétique; *Recueil de poésies* (Gesammelte Gedichte, 1844), d'abord supprimé par la police de Berlin, et qui eut, dans la même année, deux éditions; *Chants du pauvre homme* (Lieder vom armen Manne, 1846, trois éditions presque simultanées); *les Roses de tous les mois* (Monatsrosen, 1848); *les Chants armés* (Gepanzerte Lieder, Berlin 1848) et *l'Adresse a François-Joseph* (an Franz Joseph, Vienne, 1849. Ces dernières poésies furent écrites sous l'impression des événements de 1848 et en portent l'empreinte.

M. Beck, doué de grandes qualités poétiques, excelle surtout à peindre le caractère vif et passionné de ses compatriotes, les Hongrois. Ses poésies, purement lyriques, ont une élégance de forme et une pureté de langage qui souvent en

dissimulent le vide. Il s'est essayé aussi dans la tragédie, mais son *Saül*, malgré la beauté de style, n'a pas paru fait pour la scène.

BECK (Johann-Ludwig-Wilhem), jurisconsulte allemand, fils de l'historien Christian-Daniel Beck, né à Leipsick, le 21 octobre 1786, fit ses études de droit dans cette ville et y obtint, en 1809, le grade de docteur. En 1812, il fut nommé professeur à l'université de Kœnigsberg et devint, l'année suivante, conseiller d'État à Weimar. Rappelé par sa ville natale en 1815, il fut nommé successivement professeur (1815), président échevin (1825), premier conseiller (1835), et enfin président (1837) à la Cour d'appel.

Parmi les ouvrages de M. Beck, il faut signaler : *Corpus juris* (Leipsick, 1825-1836 et 1829-1833, 2 vol.); *Instruction sur les référés et sur les décrets* (Anleitung zum Referiren und Decretiren, Leipsick, 1839); *la Loi d'expropriation de* 1838 (das Executionsgezetz von 1838 mit Anmerkungen, Ibid., 1839); *Observations sur la justice pénale en Saxe* (Bemerkungen üb. den Criminalgerichtsstand in Sachsen, Ibid., 1842).

BECKER (Charles-Ferdinand), organiste et musicographe allemand, né à Leipsick, le 17 juin 1804, et fils d'un médecin distingué, étudia la musique dans sa ville natale, sous la direction de Schicht et de Schneider, et devint, à l'âge de 14 ans, organiste de l'église Saint-Nicolas. Dès cette époque, il se faisait applaudir dans les concerts à côté des plus grands artistes. Déjà il s'occupait de l'histoire et de la théorie de la musique, qu'il a toujours menées de front avec la composition et le professorat. En même temps qu'il publiait son *Conseiller des organistes* (1828), il donnait des *Trios* qui eurent un grand succès.

Ses ouvrages se succédèrent sans interruption : *Recueil des chœurs des* XVI^e *et* XVII^e *siècles* (1831); *Exposé systématique et chronologique de la littérature musicale* (Leipsick, 1836); *la musique de chambre aux* XVI^e, XVII^e *et* XVIII^e *siècles* (1840); *Collections chorales des diverses églises chrétiennes* (1841); *Catalogue alphabétique et raisonné d'une collection d'écrits sur la musique* (1846); *Œuvres musicales des* XVI^e *et* XVII^e *siècles* (1847); *les Musiciens du* XIX^e *siècle* (1849), etc. M. Becker a inséré dans le *Journal universel de musique* un grand nombre d'articles qui révèlent à la fois beaucoup d'esprit et beaucoup de science.

Nommé professeur d'orgue au Conservatoire de Leipsick aussitôt après sa fondation (1843), il a formé des élèves très-distingués. Ne dédaignant pas de s'occuper de la construction de l'orgue, il a donné des plans qu'on a suivis pour un grand nombre d'églises de l'Allemagne.

BECKER (Jean-Philippe), publiciste et homme politique allemand, né à Frankenthal (Bavière), le 19 mars 1809, et fils d'un menuisier, avait appris lui-même l'état de brossier, lorsque les événements de 1830 le jetèrent dans la politique. Connu parmi ses camarades pour ses opinions libérales, il rédigea le *Messager de l'Ouest* avec Sieben-Pfeiffer, et, pendant huit années, fit la plus active propagande en faveur de la *Société des amis de la presse*. Plusieurs fois incarcéré, il fut enfin forcé, en 1838, de gagner la Suisse où il devint le collaborateur actif de la *Gazette du Jura;* il y inséra des articles qui firent connaître son nom, même en France, et publia, en 1840, une brochure révolutionnaire : *Un mot sur la question du moment.*

En même temps, il organisait parmi les émigrés allemands, ou les radicaux nés dans le pays, des compagnies franches destinées à agir dans l'occasion. En 1846, elles prirent une grande part à la révolution de Berne, et M. Becker, nommé bourgeois de cette ville, servit M. Ochsenbein, en qualité d'aide de camp dans la guerre qui suivit les mesures énergiques prises contre les jésuites et le Sonderbund. La révolution de 1848 le ramena en Allemagne. A la tête de ses compagnies, il remua le duché de Bade; mais, après l'inutile tentative de Becker, il revint en Suisse, et, craignant les représailles, forma une ligue défensive à Huningue. Il envoya quelques-unes de ses compagnies au secours des révoltés de Rome et de Sicile. Arrêtées à Marseille par le gouvernement français, elles revinrent sur leurs pas, et M. Becker les employa à soutenir l'insurrection qui venait d'éclater dans le palatinat et le grand-duché de Bade. A leur tête, il couvrit la retraite des insurgés à Carlsruhe (18 mai 1849), battit plusieurs fois les troupes du gouvernement, et, après la défaite définitive des démocrates, regagna la Suisse, à travers les impénétrables défilés de la fôret Noire. Son expédition avait duré trois mois. Accueilli à Genève, il y fonda un établissement industriel, devenu très-prospère. Il a publié, avec M. Eisselen, une *Histoire de la révolution de mai* 1849, *dans l'Allemagne méridionale* (Genève, 1849).

BECKER (Jacques), peintre allemand, né à Dittelsheim, près de Worms, le 15 mars 1810, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf. Ses premières toiles sont empruntées à la vie chevaleresque, et ressemblent à des illustrations des ballades d'Uhland. La plus remarquable est *le Chevalier et sa maîtresse*, tableau de genre où revit le moyen âge, avec son architecture gothique, ses costumes et ses paysages. Prenant ensuite ses sujets dans la vie moderne du peuple allemand, il produisit une série de tableaux de genre qui excitèrent une vive sensation. La *Famille de paysans en prière*, idylle charmante, empreinte d'un vif sentiment religieux, excita presque des troubles en Allemagne, inspira des poésies et provoqua des pamphlets. Vinrent ensuite : *le Soir à la fontaine*, toile encyclopédique rassemblant tous les traits des mœurs allemandes, dans un ensemble patriarcal; *le Retour de la guerre*, *la Mort du chasseur tyrolien*, *les Paysans surpris par l'orage*, vaste scène de désolation, pleine d'énergie et de sentiment qui valut à l'artiste la direction de l'institut Stadel de Francfort, *le Berger frappé de la foudre* et autres toiles d'un grand effet dramatique.

On cite encore, de M. Jacques Becker, un certain nombre d'idylles d'une grande fraîcheur, ou de petites comédies de mœurs d'une exécution brillante; le paysage y est toujours traité avec tant de soin que ses tableaux de genre lui ont valu la réputation d'excellent paysagiste. Nous mentionnerons : *Jeune paysan portant le seau de sa fiancée*, *Jeunes filles regardant passer des recrues*, *Vieille femme avec son chat*, *Jeune fille donnant à manger à un agneau*, *une Famille aux champs*, *Jeune ménage buvant devant sa maison*, *la Dégustation du vin*, *le Paysan et sa femme*, etc.; ainsi qu'un grand nombre d'aquarelles qui se recommandent à la fois par la finesse du dessin et l'éclat du coloris.

BECKER (Julius), compositeur et écrivain critique allemand, est né à Freiberg le 5 février 1811. Fils d'un professeur et destiné à la profession de chanteur, il reçut une excellente éducation musicale. La perte de sa voix le ramena vers les études classiques, et, tout en enseignant la musique, il s'occupa de littérature et de philosophie. Aussi, quand il devint collaborateur de la *Nou-*

velle revue musicale, fondée à Leipsick par Schumann, il se fit promptement un nom dans le monde musical, comme critique et esthéticien.

On a de lui un assez grand nombre de compositions pour le chant, entre autres une rapsodie en six actes, *la Bohémienne*, et un opéra, la *Prise de Belgrade*. M. Becker excelle dans les *lieder*, ce genre favori de l'Allemagne; il y porte du mouvement et de la sensibilité. La simplicité facile de ses motifs et de leur accompagnement les a rendus populaires.

Parmi ses œuvres de littérature et de théorie, on remarque un roman musical, les *Nouveaux romantiques* (Leipsick, 1840, 2 vol.); un roman humoristique, *Kleebein et compagnie* (Ibid., 1841); une *Traduction*, avec commentaires, du *Voyage musical en Allemagne*, de Berlioz (Ibid., 1843); des *Leçons d'harmonie*, sous forme de lettres à une dame (1843), et un *Cours de chant pour les hommes* (1845). M. Becker, depuis 1846, vit dans la retraite dans le voisinage de Dresde.

BECKERATH (Hermann DE), homme politique allemand, est né, en 1801, à Créfeld (Prusse rhénane), d'une famille de réfugiés memnonites, originaires du village de Beckerath dans le pays de Juliers. Après avoir été longtemps commis dans une maison de banque, il se fit lui-même banquier, et fut élu, en 1836, membre de la chambre de commerce de sa ville natale. En 1843, député de Créfeld à la diète de la province du Rhin, il rédigea l'adresse présentée au gouvernement contre le projet de code pénal. Dans la diète de 1845, il fit un rapport remarquable sur le projet de M. Camphausen (voy. ce nom), relatif à l'organisation d'une représentation nationale. Membre influent de la première diète générale de 1847, il s'y plaça à la tête du parti constitutionnel. En 1848, il fut envoyé par les électeurs de Créfeld à l'Assemblée constituante de Francfort, où il fut un des principaux orateurs du centre droit.

M. de Beckerath entra dans le ministère de l'empire comme ministre des finances; bientôt après, appelé à Berlin, pour constituer un cabinet, il présenta au roi Frédéric-Guillaume IV un programme libéral qui ne fut pas accepté, et revint à Francfort où il décida le parlement national à sanctionner l'armistice de Malmoë. Lorsque la diète prussienne eut été transférée de Berlin à Brandebourg (8 novembre 1848), il s'efforça de faire intervenir le pouvoir central, comme médiateur entre la révolution et le coup d'État; mais il ne put faire écouter la voix d'une sage modération dans les conseils du gouvernement prussien. Il n'en resta pas moins fidèle à la Prusse et protesta hautement contre les prétentions de l'Autriche, déclarant que la cause de l'unité serait perdue le jour où la dynastie de Habsbourg aurait reconquis en Allemagne son ancienne prépondérance. Après l'élection du 28 mars 1849 qui déféra au roi de Prusse la dignité impériale, il se rendit à Berlin pour connaître les résolutions de Frédéric-Guillaume IV; il ne reçut, après des réponses équivoques, qu'un refus définitif.

Découragé par les progrès de la réaction, M. de Beckerath, blâma la témérité du parti révolutionnaire qui mettait le peuple et les gouvernements en demeure d'appliquer la constitution commune et proposa d'attendre la suite des événements, et de proroger l'Assemblée, pour éviter une dissolution violente. L'insurrection de Dresde, réprimée le 9 mai par l'intervention des troupes prussiennes, le décida à donner sa démission de député et de ministre. Il fut élu membre de la seconde Chambre de Prusse, après l'octroi d'une nouvelle constitution. Dans la session de 1849-1850, il ne fit au pouvoir qu'une opposition modérée, tant que les dispositions presque démocratiques de la loi sur l'administration communale et provinciale (11 mars 1850) et la convocation du parlement fédéral de l'union restreinte à Erfurth (20 mai 1850), permirent de croire que Frédéric-Guillaume IV n'avait pas complètement rompu avec le parti national constitutionnel. Mais, après les conférences de Dresde et la restauration de l'ancienne diète de Francfort, en présence du réveil du vieil esprit féodal, M. de Beckerath devint un des adversaires les plus énergiques de M. de Manteuffel, et ne pouvant plus rien pour la cause de l'unité allemande, resta le défenseur des libertés garanties à la Prusse par sa constitution particulière.

BECKMANN (Frédéric), acteur allemand, né à Breslau, en 1803, débuta comme choriste au théâtre de cette ville, puis fut engagé comme comique au théâtre de Kœnigstadt à Berlin en 1824. Il y fit sa réputation par l'originalité et la verve autant que par la simplicité et le naturel de son jeu. Il était doué d'un embonpoint grotesque, dont il sut tirer le meilleur parti. Il obtint surtout du succès dans *Eckensteher Nante* de Holtei. Il fut l'un des promoteurs les plus ardents de l'idée d'un théâtre populaire à Berlin. Les événements en ayant arrêté l'exécution, il quitta la ville, et se retira à Vienne où il remplit encore l'emploi de premier comique.

BÉCLARD (Jules), médecin français, né vers 1815, à Paris, est fils d'un célèbre anatomiste, mort en 1825. Après avoir suivi les cours de la Faculté de Paris, il fut reçu docteur en 1842, et nommé, en 1852, agrégé pour la chaire d'hygiène. On a de lui : *Le Système cartilagineux* (1846), une édition augmentée des *Éléments d'anatomie générale* de son père (1851), *Hygiène de la première enfance* (1852), *Traité élémentaire de physiologie humaine* (1855, in-8), etc.

BECQUEREL (Antoine-César), physicien français, membre de l'Institut, né le 7 mars 1788, à Châtillon-sur-Loing (Loiret), sortit en 1808 de l'École polytechnique comme officier du génie. Il servit en Espagne sous les ordres du maréchal Suchet, et prit part aux siéges de Tortose, de Tarragone, de Sagonte, de Valence. A son retour, en 1803, il fut nommé inspecteur de l'École polytechnique; en 1814, il fit la campagne de France, et quitta le service militaire, après avoir donné, en 1815, sa démission de chef de bataillon du génie.

M. Becquerel, élu membre de l'Académie des sciences, en avril 1829, et membre correspondant de la Société royale de Londres, en 1837, est actuellement professeur de physique au Muséum d'histoire naturelle. Il a contribué puissamment par ses mémoires et ses rapports au conseil général du Loiret à appeler l'attention du gouvernement sur les améliorations à exécuter en Sologne. Parent et ami du peintre Girodet, il a fait connaître un grand nombre de productions de cet artiste. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1831.

On doit à M. Becquerel un grand nombre de travaux sur diverses branches de l'électricité. En 1835 et 1837, il décrivit sa *chaîne simple à oxygène*, première ébauche des piles à courant constant, et fit connaître la *Balance électro-magnétique*. Il a publié un certain nombre d'importants mémoires dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, les *Annales de physique et de chimie* et autres recueils. Nous citerons : *Recherches sur le dégagement de chaleur dans le frottement* (1838); *Mémoire sur les caractères optiques des minéraux* (1839); *sur les Propriétés électro-chi-*

miques des corps simples et leurs applications aux arts (1841); *Mémoire sur la reproduction artificielle des composés minéraux, à l'aide de courants électriques très-faibles* (1852), etc., etc.

Il a donné dans les mêmes recueils, des mémoires de physique appliquée à la physiologie : *Recherches sur la chaleur animale*, (1835-1836-1838); *Expériences sur la torpille* (1836); *Expériences sur la température propre des animaux à sang froid* (1841); *De l'action du sel dans la végétation et de son emploi en agriculture* (1849), etc.

M. Becquerel a aussi écrit un grand nombre d'ouvrages fort volumineux qui, heureusement, rachètent par la multitude de faits dont ils contiennent l'exposé, le défaut d'ordre et de précision qu'on reproche à la plupart. En voici les titres: *Traité de l'électricité et du magnétisme* (Paris, 1834-1840, 7 vol. in-8); *Traité d'électro-chimie* (in-8); *Traité de physique appliquée à la chimie et aux sciences naturelles* (2 vol. in-8); *Éléments de physique terrestre et de météorologie*, avec M. Edm. Becquerel (1847, in-8°); *Traité des engrais organiques* (in-12); *Des climats et de l'influence des sols boisés et déboisés* (in-8); *Traité de l'électricité et du magnétisme*, avec M. Edm. Becquerel (1855, 2 vol. in-8).

BECQUEREL (Alexandre-Edmond), physicien français, fils du précédent, né, à Paris, le 24 mars 1820, fut admis, en 1838, à l'École Polytechnique, où cependant il n'entra pas. Il assista son père dans un grand nombre de recherches, et fut aide-naturaliste au Muséum, puis professeur au Conservatoire des arts et métiers, où il occupe la chaire de physique depuis 1853. Il a été décoré le 22 décembre 1851.

On doit à M. Ed. Becquerel, en dehors de sa collaboration active aux travaux de son père, des recherches intéressantes sur le spectre solaire et la constitution de la lumière électrique (*Comptes rendus* de l'Académie, 1839, 1840, 1841); de nombreuses déterminations de pouvoirs réfringents de corps liquides, effectuées en collaboration avec M. Cahours (1840); un *Mémoire sur les lois qui président à la décomposition électro-chimique des corps* (1849); des mémoires sur les phénomènes magnétiques et diamagnétiques (1845-1855), une *Note sur le tracé des lignes isothermes en France;* des *Recherches sur les effets électriques produits au contact des corps solides et liquides en mouvement* (1852 et 1855), etc.

BECQUEREL (Louis-Alfred), médecin français, frère du précédent, né aussi à Paris, en 1814, se distingua dans tout le cours de ses études médicales, remporta la médaille d'or à la Faculté et dans les hôpitaux, et fut reçu docteur, en 1840, avec une thèse *sur les affections tuberculeuses et le carreau*, qui lui attira beaucoup d'éloges. Il avait déjà fait paraître, deux ans auparavant, des *Recherches cliniques sur la méningite des enfants* (1838, in-8). Il a été décoré le 25 avril 1845.

Il a encore donné : *Recherches anatomico-pathologiques sur la chlorose du foie*, insérées d'abord, comme les précédentes, dans les *Archives générales de médecine* (1840); *Séméiotique des urines, ou traité des signes fournis par les urines dans les maladies* (1841, in-8); ouvrage pour lequel l'Institut lui décerna, en 1842, l'un des prix Montyon; *Traité du bégaiement et des moyens de le guérir* (Paris, 1844, broch., in-8); *de l'Empirisme en médecine*, thèse pour le concours d'agrégation en 1844 ; *Traité élémentaire d'hygiène privée et publique en* 1854, etc....

BEDEAU (Marie Alphonse), général français, est né à Vertou, près de Nantes, le 10 août 1804. Fils d'un officier de marine, il entra à la Flèche, en 1817, et, en 1820, à Saint-Cyr, d'où il sortit sous-lieutenant d'état-major. Il était capitaine, lorsqu'il fit, de 1831 à 1832, la campagne de Belgique, comme aide de camp des généraux Gérard et Schramm; il se distingua au siége d'Anvers. Envoyé en Algérie, en 1836, il y passa dix années qui composent surtout sa vie militaire. Il se fit remarquer au siége de Constantine et fut nommé commandant de la place, puis lieutenant-colonel; sa belle conduite contre les Kabyles lui valut, l'année suivante, le grade de colonel et le commandement du 17ᵉ léger, dans lequel il eut pour successeur le duc d'Aumale. Il reçut deux blessures dans l'expédition de Cherchell, soutint, au col de Mouzaia, l'effort des réguliers d'Abd-el-Kader et se signala encore à Medéah et Miliana. Il fut récompensé, en 1841, par le grade de général de brigade. En 1842, le général Bugeau le chargea d'opérer, sur les frontières du Maroc où Abd-el-Kader s'était réfugié, et d'occuper la province de Tlemcen. Après un grand nombre de combats où les Français eurent continuellement l'avantage, les Arabes furent chassés, et le général Bedeau put se donner tout entier à l'organisation de la province. En 1844, il assista à la bataille d'Isly, à la suite de laquelle il fut nommé général de division, puis commandant supérieur de la province de Constantine. Il fit deux campagnes heureuses, au printemps et à l'automne de 1845, et prit part, en 1847, à l'expédition dirigée contre les Kabyles de Bougie. Un instant gouverneur d'Alger, il fut remplacé par le duc d'Aumale et revint en France.

Quand éclata la révolution de Février, le maréchal Bugeaud chargea le général Bedeau de comprimer l'insurrection; mais son attitude vis-à-vis des insurgés et les faits qui se passèrent sous ses yeux, le 24 février, sur la place de la Concorde, attirèrent sur lui des accusations très-graves. Le général Bugeaud publia même contre lui une lettre à laquelle il répondit par une brochure. Appelé par le gouvernement provisoire au ministère de la guerre auquel le désignaient ses aptitudes reconnues d'administrateur, il ne l'occupa que quelques heures, l'échangea contre le commandement de la place de Paris, et fit désarmer les troupes. Peu après, il fut nommé commandant de la 1ʳᵉ division de l'armée des Alpes.

Le département de la Loire-Inférieure l'envoya à l'Assemblée constituante dont il devint vice-président, et où il vota avec le tiers-parti républicain. Il fut blessé au Petit-Pont, dès le commencement des journées de juin. Après la lutte, il refusa le ministère des affaires étrangères que lui offrait le général Cavaignac. Élu à la Législative par le département de la Seine, il resta toujours vice-président et essaya vainement de se tenir dans un milieu de modération entre le parti démocratique et la majorité, à laquelle l'associèrent presque tous ses votes. Au 2 décembre 1851, il fut arrêté comme les généraux Cavaignac et Lamoricière, conduit à Mazas, puis à Ham, et enfin éloigné temporairement de la France, où il n'est pas rentré. Il vit retiré en Belgique. La ferveur de ses convictions catholiques a donné lieu, depuis, au bruit de son entrée dans les ordres. Il a démenti ce bruit et plus récemment, à l'occasion de l'affaire de Neufchâtel, il a offert ses services à la Suisse. Le général Bedeau est, depuis le 8 août 1847, grand officier de la Légion d'honneur.

BEDFORD (Francis RUSSELL, 7ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, né en 1788, est issu d'une illustre famille élevée, en 1539, à la pairie par Henri VIII,

et au rang de duc, en 1694. Connu sous le nom de marquis de Tavistock, il fit son éducation au collége de la Trinité, à Cambridge, épousa, en 1808, la fille du comte d'Harrington, et entra, en 1832, du vivant de son père, à la Chambre des Lords, où par tradition il est dévoué aux principes whigs. C'est le frère aîné de lord John Russell. Il a pour héritier de ses titres et dignités son fils unique, William, marquis de TAVISTOCK, né en 1809 à Londres, et qui a siégé de 1832 à 1841 à la Chambre des Communes.

BEECHER (Lyman), théologien américain, né le 12 septembre 1775, à New-Haven (Connecticut), est le fils d'un forgeron de la Nouvelle-Angleterre. Élevé d'abord dans le métier de son père, il entra assez tard à Yale-College (Connecticut), puis fut ordonné ministre presbytérien et chargé d'une église de cette confession à Long-Island en 1798. En 1810, il alla s'établir à Litchfield (Connecticut), où il resta jusqu'en 1826, prenant une part active à la création de diverses sociétés religieuses. Il fut ensuite pendant six ans pasteur à Boston, puis nommé, en 1832, à la présidence d'un séminaire presbytérien qui venait d'être fondé aux environs de Cincinnati (Ohio).

Là, le zèle de M. Beecher et de toute sa famille pour l'abolition de l'esclavage, son ardeur pour recruter à cette cause des partisans et des défenseurs, et l'influence vraiment populaire de ses écrits et de ses discours, lui attirèrent de violentes persécutions. Les propriétaires d'esclaves ameutèrent contre lui la populace de Cincinnati, et plusieurs fois sa maison, où on le soupçonnait de donner retraite à des esclaves fugitifs, courut le risque d'être incendiée. A la fin, le comité d'administration du séminaire défendit à M. Beecher toute discussion abolitionniste. Alors les étudiants, qui avaient épousé avec ardeur les opinions de leur président, se retirèrent en masse (1833). Cependant M. Beecher crut devoir rester à son poste, et tenta pendant dix-sept ans, secondé par son gendre, le docteur Stowe, de ranimer la prospérité du séminaire de Cincinnati. Il ne put y réussir, et retourna, en 1850, à Boston, où il n'a cessé de résider.

Ses principaux écrits consistent en discours et adresses écrits simplement et sans affectation, mais avec chaleur et une grande verve ironique. On les a réunis à Boston en quatre forts volumes.

M. Beecher est père de neuf enfants, qui ont tous écrit sur des sujets littéraires, économiques ou religieux, et se sont fait remarquer, à différents titres, dans les rangs des abolitionnistes. Les plus connus sont : Édouard, Henri et Charles, et parmi les filles, Catherine et Harriet.

BEECHER (Edward), théologien américain, fils aîné du précédent, est aujourd'hui pasteur d'une église presbytérienne à Boston (Massachusets), où il suivit son père en 1850. On a de lui : *le Baptême, son importance et ses modes* (Baptism with reference to its import and modes; New-York, in-12); *les Conflits des âges, ou le Grand Débat sur les relations de Dieu et de l'homme* (Conflicts of ages; Boston, in-12, 1854, compacte), ouvrage hardi et assez bizarre, où il rapporte l'origine du mal à l'existence supposée des *progéniteurs de la race humaine*, qui auraient, selon lui, vécu avant Adam. Ce livre a fait du bruit aux États-Unis, et suffi pour assurer à M. Edw. Beecher un rang à part dans la théologie américaine. Il est aussi l'auteur de nombreux articles sur la littérature biblique.

BEECHER (Henry-Ward), théologien américain, frère du précédent, est depuis longtemps pasteur presbytérien à Brooklyn, dans l'État de New-York. Il a été, pendant quelques années, missionnaire dans les États de l'ouest, et en particulier chargé d'une église à Cincinnati. Il s'est surtout acquis une grande réputation par ses sermons et par ses *lectures*. Adversaire enthousiaste de l'esclavage, il est devenu, par son éloquence, l'un des principaux chefs du mouvement abolitionniste dans les États du nord. Sa parole est entraînante et énergique, pleine de saillies originales et volontiers plaisantes. On lui a reproché de laisser paraître un peu trop sa propre personnalité. Il a publié un recueil de sermons : *Douze lectures aux jeunes gens* (Twelve lectures to young men; New-York, in-12). Il est aussi le rédacteur en chef de *l'Indépendant*, journal hebdomadaire presbytérien de New-York, où il défend ses opinions religieuses et sociales, et qui a une grande popularité.

BEECHER (Charles), frère des précédents, pasteur à Newark (New-Jersey), est l'auteur d'un ouvrage de théologie très-répandu aux États-Unis : *l'Incarnation, ou tableau de la Vierge et de son fils* (the Incarnation, or pictures of the Virgin and her son; New-York), in-12, avec une introduction par sa sœur, mistress Stowe (voy. ce nom). En 1853, il accompagna cette dernière en Europe, et il a écrit dans les *Sunny memorie.* toute la partie qui se rapporte au continent.

BEECHER (miss Esther-Catherine), femme auteur américaine, sœur des précédents, née en 1800, à East-Hampton (Long-Island), s'est consacrée, toute sa vie, au progrès et au développement de l'éducation des femmes. Dès 1822, elle a établi à Hartfort (Connecticut) un grand établissement destiné à instruire les jeunes filles, et surtout à former des institutrices et des maîtresses d'école. Sa fermeté et son bon sens lui ont fait obtenir, dans cette œuvre de dévouement philanthropique, les plus estimables résultats. Elle est aussi fort connue comme écrivain, et son nom, jusqu'au moment où fut publiée *la Case de l'Oncle Tom*, était beaucoup plus répandu que celui de sa sœur, Mme Stowe.

On a de miss Catherine Beecher, outre des contes et des nouvelles, plusieurs ouvrages d'économie domestique, de morale et de religion : *Économie domestique* (Domestic Economy; New-York, in-12); *l'Éducateur moral* (Moral Instructor; in-12); *Le vrai remède aux maux de la femme* (The true remedy for the wrongs of woman; Boston, in-12); *Devoirs des femmes américaines envers leur pays* (Duty of american women to their country; Boston, in-12); *La vérité plus étrange que la fiction* (Thruth stranger than fiction; Boston, in-12), satire contre les mœurs des jeunes étudiants en théologie, etc., etc.

BEECHER-STOWE (Harriet). Voy. STOWE (mistress).

BEECHEY (Frédéric-William), navigateur anglais, né le 7 février 1796, et fils d'un peintre de portraits qui a obtenu quelque célébrité, fut inscrit, dès l'âge de dix ans, sur les cadres de la marine royale en qualité de volontaire, resta deux ans à bord du vaisseau *l'Hibernia*, accompagna à Rio de Janeiro l'amiral Sydney Smith, et prit part, avec beaucoup de distinction, à la campagne de Madagascar, en 1811. Trois ans plus tard, il était à bord du *Tonnant*, qui fut chargé, lors de l'attaque sur la Nouvelle-Orléans, de tourner la ville en remontant le Mississipi. En 1815, il reçut le grade de lieutenant.

A la conclusion de la paix, le jeune officier

tourna son activité vers les découvertes maritimes, et fit, avec sir J. Franklin et David Buchan, sa première visite aux mers du pôle arctique (1818). Sous le titre de : *Voyage de découverte au pôle nord* (A Voyage of discovery towards the north pole performed in *Dorothea* and *Trent;* Londres, 1843, in-8) : il en a donné une relation aussi intéressante qu'importante au point de vue scientifique, s'attachant surtout à signaler les services rendus par le malheureux Buchan, que l'on présume avoir péri plus tard dans un incendie en pleine mer. Cette expédition lui valut du Parlement une somme de 200 liv. (5000 fr.) à titre de récompense nationale. En 1819, il accompagna, sur *l'Hécla*, le capitaine Edw. Parry, et s'avança jusqu'au 113° 54′ dans l'intérieur du cercle polaire arctique.

Mais les principaux voyages de M. F. W. Beechey sont ceux de 1821 et de 1825. Dans le premier, il eut pour mission, avec son frère H. W. Beechey, d'explorer les côtes du nord de l'Afrique à l'est de Tripoli. La relation qu'ils en ont publiée (*Proceedings of the expedition to explore the northern coast of Africa from Tripoli eastward in* 1821 *and* 1822; Londres, 1828, in-4, pl.) renferme des cartes soigneusement relevées du littoral et une savante description du pays connu des anciens sous les noms de Grande Syrthe, Pentapole et Cyrénaïque.

Dans son second voyage, il devait, à bord du *Blossom*, dont il venait d'être nommé capitaine (1825), pénétrer dans les mers polaires par l'océan Pacifique et le détroit de Behring, et concerter ses efforts avec ceux de Parry et de Franklin, pour reconnaître l'existence du passage du nord-ouest entre les deux océans. Il tint la mer trois ans et demi, et les résultats qu'il obtint, fixèrent la géographie de ces parages. Après avoir pris possession de l'archipel Gambier, dans le Pacifique, et visité cinq îles inconnues jusque-là, auxquelle il donna les noms de Barrow, Cockburn, Byammartin, Cooper et Melville, il traversa le détroit de Behring et s'avança, en août 1826, jusqu'à l'extrémité nord du Cap de glace; de là il envoya la chaloupe du *Blossom*, qui gagna le 71° 23′ 31″ de latitude nord, éloignée de 146 milles seulement du point extrême atteint par sir J. Franklin. En revenant, il explora le littoral de l'archipel de Liéou-Khiéou, et découvrit le petit groupe des îles de l'Archevêque. Puis, dans l'été de 1827, il pénétra, pour la première fois, dans une vaste baie située au sud-est du cap du Prince de Galles et à laquelle il donna le nom de baie Grantley.

Lorsqu'il revint en Angleterre (1828), le capitaine Beechey avait parcouru plus de 73 000 milles (environ 117 000 kilomètres). Le compte rendu de cet important voyage, qui contient, entre autres choses, une série d'observations sur la formation des montagnes de glace, a paru sous le titre : *Relation d'un voyage à l'océan Pacifique et au détroit de Behring* (Narrative of a voyage to the Pacific and Behring's strait to cooperate with the polar expedition in 1825-1828; Londres, 1831, 2 parties in-4, fig. et cartes); la partie botanique en a été publiée, de 1831 à 1840, par W. J. Hooker et le docteur Arnott. Pendant dix ans, M. Beechey a été chargé des stations navales de l'Amérique du sud et de l'Irlande; puis, condamné à l'inaction par l'affaiblissement de sa santé, il a consacré ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle, et a écrit deux traités pratiques, l'un sur la *Botanique* (Manual of botany, in-4), l'autre sur la *Zoologie* (Manual of zoology, in-4). Membre de plusieurs compagnies savantes de l'Angleterre et du continent, il a présidé la Société royale de géographie de Londres. Il a été élevé, en 1854, au rang de contre-amiral. — Il est mort le 22 novembre 1856.

BEGAS (Charles), peintre allemand, né à Heinsberg, dans la Prusse rhénane, le 30 septembre 1794, montra dès l'enfance une vocation remarquable pour le dessin. Fils d'un vice-président du tribunal de Cologne, et destiné à la magistrature, il obtint de suivre ses goûts, eut pour maître Philippart, et ne tarda pas à se faire connaître par la copie d'un *saint Jean*, d'après Raphaël, qui se trouvait dans la galerie de Dusseldorf. Elle lui valut, à quinze ans, le titre de membre honoraire de la Société littéraire de la ville de Bonne. En 1810, il quitta Bonne pour Cologne, et bientôt Cologne pour Paris, où il passa dix-huit mois dans l'atelier de Gros. Les nouvelles études qu'il y fit ont eu la plus grande influence sur son talent, et il a retenu du maître français la largeur de composition et l'harmonie de la couleur. Pendant la première occupation de Paris par les alliés, il présenta au roi de Prusse plusieurs copies de Raphaël, d'après les originaux du Louvre, et s'attira la protection de ce monarque. Il exécuta ensuite une *Reine des anges*, aujourd'hui à Berlin, et qui lui fit grand honneur.

M. Begas a traité avec succès la peinture religieuse, la peinture historique, le genre et le portrait. Nous citerons : *Job sur son fumier entouré par ses amis*, acheté par le roi Frédéric-Guillaume III, pendant la seconde occupation de Paris: *le Christ sur la montagne des Oliviers*, pour l'église de la garnison, à Berlin; *la Descente du Saint-Esprit*, pour la cathédrale de Berlin. Ce dernier tableau lui valut du roi un subside pour faire le voyage d'Italie, où il exécuta un certain nombre d'œuvres importantes. A son retour à Berlin (1822), il exécuta, dans la manière des vieux maîtres florentins, un *Baptême du Christ*, placé depuis dans l'église de la garnison, à Postdam; une *Ascension du Christ* pour l'église de Werder; *le Sermon sur la montagne*, appartenant à un particulier de Berlin; *Moïse sauvé des eaux*, acheté par la Société des arts du Rhin et de Westphalie; *la Transfiguration; le Christ portant sa croix; le Christ prophétisant la ruine de Jérusalem;* un second *Christ sur la montagne des Oliviers*, dans la cathédrale de Wolgart; *le Christ appelant à lui les misérables; le Christ sur la croix, avec Marie et saint Jean;* un *Christ colossal, entouré des quatre évangélistes et d'un chœur d'anges*, peint à fresque dans l'église de Sacrow, près Postdam; et un grand tableau d'autel pour celle de Landsberg.

Parmi ses tableaux d'histoire, il en est deux surtout qui sont très-célèbres : *Henri IV au château de Canossa*, et *la Redevance*. Parmi ses tableaux de genre, il faut mentionner : *Die Lorelei*, au roi de Hanovre; *le Blanchissage des nègres*, au roi de Prusse; *Jeunes filles sous un chêne*. Enfin il a exécuté dans le plus haut style, les portraits de *Thorwaldsen, Schelling, Karl Ritter, Alexandre de Humboldt, Léopold de Buch, Rauch, Cornelius, Schadow, Meyerbeer*, etc.

M. Begas venait de mourir quand s'ouvrit en 1855, l'Exposition universelle de Paris où n'en ont pas moins figuré plusieurs de ses œuvres : *le Christ prophétisant la ruine de Jérusalem, la Mort d'Abel* et le *Portrait de l'artiste* peint par lui-même. M. Begas a eu le mérite, en Allemagne, de garder un juste milieu entre les rêveries mystiques des uns et la philosophie un peu prétentieuse des autres. Il possédait à un haut degré la science du coloris. Ses carnations sont florissantes, et pour le style, il n'est inférieur à aucun des peintres de l'école de Dusseldorf. C'était, au jugement de ses compatriotes, le plus

complet, sinon le plus grand peintre contemporain de l'Allemagne. Le gouvernement ne lui avait ménagé ni les distinctions ni les récompenses. Il était peintre ordinaire du roi de Prusse, professeur et membre du sénat de l'Académie des beaux-arts de Berlin, membre de l'Académie de Dresde, chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge et de l'ordre de Léopold; il avait obtenu la grande médaille d'honneur de l'Académie de Berlin.

BÉGAT (Pierre), ingénieur français, né le 1er avril 1800, à Louhans (Saône-et-Loire), entra à dix-huit ans à l'École polytechnique, et fut admis, à sa sortie, dans le génie maritime. Il remplit les fonctions d'ingénieur hydrographe de première classe. On a de lui des ouvrages scientifiques, tels que : *Description physique et politique de la Grande-Bretagne, de l'Italie et de la France* (1833-34, 3 vol.), accompagnée de cartes dressées par l'auteur; *Traité de géodésie à l'usage des marins* (1839, in-8), *Méthodes et formules relatives au levé des plans hydrographiques*; un *Exposé des opérations géodésiques*, exécutées sur les côtes du nord et du midi de la France, en 1839 et 1844, sous la direction de MM. Beautemps-Beaupré et Monnier, etc.; M. Bégat a collaboré activement au dictionnaire inachevé des *Fastes de la Légion d'honneur* (1842-1847, 5 vol. gr. in-8) qu'il a signé avec MM. Lyévins et Verdot. Il a été promu, en 1846, au grade d'officier de la Légion d'honneur.

BÉGIN (Louis-Jacques), chirurgien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Liége, le 2 novembre 1793, et commença sa médecine dans les hôpitaux militaires de Metz et de Paris. Sous-aide en 1812, il fit avec la garde impériale les dernières campagnes de l'Empire. Il devint successivement aide-major en 1819, major de deuxième classe en 1832, passa principal de seconde, puis de première classe (1836 et 1841), et fut enfin attaché, en juillet 1842, comme chirurgien inspecteur, au conseil de santé des armées, dont il est aujourd'hui président (1857). Dans cet intervalle, il a pris le titre de docteur à Strasbourg, en 1823, avec une thèse sur l'*Application de la doctrine physiologique à la chirurgie*, et a professé, à la Faculté de Strasbourg et au Val-de-Grâce, des cours très-suivis d'anatomie pathologique qu'il ne cessa qu'en 1848. Nommé, dès 1823, membre de l'Académie de médecine, et décoré de la Légion d'honneur en 1832, il a été promu, en 1842, officier, et, en 1851, commandeur du même ordre.

On doit à cet habile praticien : *Principes généraux de physiologie pathologique*, d'après Broussais (1821); *Mémoire sur la gymnastique médicale* (1823); *Nouveaux éléments de chirurgie et de médecine opératoire* (1824, 2e édit.; 1838, 2 vol.); *Lettre à F. J. V. Broussais* (1825); *Traité de thérapeutique* (id., 2 vol.); *Supplément au Traité historique et dogmatique de la taille*, de J. Deschamps (1826); *Sur les déviations du rachis* (même année); *Traité de physiologie pathologique* (1828, 2 vol.); *Sur l'œsophagotomie* (1833); *Mémoire sur l'hémorragie à la suite de l'opération de la taille par la méthode périnéale*, etc. (1842); *Quels sont les moyens de rendre, en temps de paix, les loisirs du soldat français plus utiles à lui-même, à l'État et à l'armée*, etc. (1843); *Études sur le service de santé militaire en France* (1849); *Des plaies d'armes à feu* (1849); plusieurs *Discours* de circonstance; des *Notices*, et une foule d'articles dans les journaux de médecine ou dans des recueils spéciaux, d'où quelques-uns ont été extraits et publiés séparément (1823-1852).

BÉGIN (Auguste-Emile), médecin et littérateur français, né à Metz, le 23 avril 1803, et fils d'un magistrat de cette ville, se destina d'abord à l'École polytechnique, puis se tourna vers la médecine, et fut attaché, pendant la guerre d'Espagne, à l'hôpital de Barcelone. De retour en France, il se fit recevoir docteur à Strasbourg, en 1828. Sa thèse avait pour sujet l'*Influence des travaux intellectuels sur le système physique et moral de l'homme*. Fixé dans sa ville natale, il y exerça la médecine, tout en cultivant la littérature et l'archéologie. Il y fonda, en 1830, le journal hebdomadaire l'*Indicateur de l'est*. Depuis 1850, il est venu s'établir à Paris où il s'occupa de publications littéraires. Dans ces dernières années, il a été employé aux travaux de la commission chargée de rassembler et de publier la *Correspondance de Napoléon Ier*. Membre de nombreuses Académies et Sociétés de province, il a été attaché à la commission des monuments historiques de la Moselle.

On a de M. Emile Bégin un assez grand nombre d'ouvrages, volumes ou brochures, qui se rapportent indifféremment à la médecine, à l'histoire, à l'archéologie et à la littérature proprement dite. Nous citerons, dans ces divers genres: *Histoire des sciences, des lettres, des arts,... dans le pays Messin* (1832); *Biographie de la Moselle* (id., 4 vol.); *le Buchan français* (1836); *Connaissance physique et morale de l'homme* (1837); *Lettres sur l'histoire médicale du nord-est de la France* (1840); *Mélanges d'archéologie et d'histoire* (id.); *Histoire des rues de Metz* (1845, 3 vol.); des *Voyages pittoresques en Espagne et en Portugal, en Suisse, en Savoie et sur les Alpes* (1852); de nombreux *Essais* sur divers points d'histoire locale; des *Éloges*; une traduction de la *Moselle*, d'Ausone (1840), et plus récemment une *Histoire de Napoléon, de sa famille et de son époque, au point de vue de l'influence des idées napoléoniennes sur le monde* (1853 et suiv., 6 vol. in-8).

BEHR (Jean-Henri-Auguste), homme politique allemand, né à Freiberg (Saxe) le 13 novembre 1793, étudia la théologie et le droit à l'université de Leipsick. En 1815, il entra dans l'administration du royaume de Saxe, et parvint au poste de chef de la première division du ministère de l'intérieur. Après l'insurrection de Dresde (mai 1849), il fut appelé au ministère des finances et fit partie du cabinet qui rétablit, avec l'appui de la Prusse, la prérogative royale. Il se prononça d'abord pour l'union restreinte de la Prusse, du Hanovre et de la Saxe, mais bientôt il se rapprocha de l'Autriche. Il proposa de nouvelles taxes sur des matières déjà imposées, et rencontra dans les Chambres saxonnes une très-vive opposition. Dans les débats relatifs à l'union douanière, il prit une position intermédiaire entre les prétentions de l'Autriche et de la Prusse. M. Behr n'a jamais cédé aux entraînements du teutonisme et de la révolution; attaché à l'autorité monarchique, et souvent en butte aux colères des démocrates saxons, partisans de l'unité et de la liberté de l'Allemagne, il a voulu du moins sauvegarder les intérêts de son pays, et ne les a sacrifiés à aucune des grandes puissances.

BEHR (Jean-Nicolas-Joseph DE), magistrat belge, né à Liége en 1786, fit partie du congrès national et siégea, pendant dix années (1833-1843), à la Chambre des représentants, dont il a été deux fois président en 1834 et en 1839. En 1833, il fut un des membres de la commission chargée de rédiger un projet de loi relatif à l'instruction publique donnée aux frais de l'État. En 1839, il vota pour le traité de paix avec la Hollande et

consentit, dans l'intérêt de la sécurité nationale, au démembrement du Luxembourg et du Limbourg. Ancien conseiller à la Cour d'appel de Liége, il en est aujourd'hui premier président.

Un diplomate belge du même nom, le baron François-Jean-Désiré BEHR, né à Maëstricht en 1793, entré dans l'administration des finances sous l'administration hollandaise, et nommé en 1817, auditeur au conseil d'État, se fit attacher, après la révolution de 1830, comme premier secrétaire de légation à la commission députée à Londres par le congrès national; de là, il fut envoyé à Berlin par le régent Surlet de Chokier. Il retourna à Londres après l'avénement du roi Léopold, puis il partit pour l'Amérique, où il fut le premier résident belge à Washington. En 1839, il fut appelé au poste de ministre près de la Porte ottomane, et, pendant neuf ans, il représenta la Belgique à Constantinople.

BEIN (Jean), dessinateur et graveur français, né à Gozweiler (Bas-Rhin), en 1789, étudia le dessin chez David et la gravure chez un artiste de Strasbourg, nommé Christophe Guérin. Il a exposé aux Salons de nombreux ouvrages qui reproduisent principalement les tableaux des maîtres : *la Duchesse d'Angoulême quitte Bordeaux*, d'après Desenne (1817); *le Mariage de la sainte Vierge*, d'après Vanloo (1822); *Apelle et Campaspe*, d'après Girodet (1824); *Sainte Apolline*, d'après Raphaël (1835). Il a fourni plusieurs facsimile des dessins de l'école italienne pour la chalcographie du Louvre (1840-1855). M. Bein a obtenu, en 1835, une 2e médaille. — Il est mort le 23 mars 1857.

BEISLER (Hermann DE), homme politique allemand, né à Bensheim, en 1790, servit d'abord dans l'armée bavaroise et fit, en 1807, la campagne du Tyrol. Il entra ensuite dans l'administration et devint secrétaire général du ministère de la justice. En 1813, il reprit du service dans la guerre de l'indépendance; il combattit de nouveau en 1815; puis il rentra définitivement dans la vie civile. En 1831, il publia des *Observations sur l'administration communale* (Betrachtungen über Gemeindeverfassung, Augsbourg, 1831). Il était président de régence, lorsqu'en 1847, après la retraite du ministère d'Abel (voy. ce nom), il fut nommé ministre de la justice. L'année suivante, il se chargea du portefeuille de l'instruction publique et des cultes. Il fut élu en même temps membre de l'Assemblée nationale de Francfort, où il fit partie de la droite. Il demanda pour le clergé une constitution particulière, d'où serait exclu l'élément laïque. Ses collègues s'opposèrent à ce projet, qui aurait eu pour conséquence la séparation de l'Église et de l'État, et il dut sortir du ministère. Il y rentra en décembre 1848, et, jusqu'au 5 mars 1849, il garda le portefeuille de l'intérieur. Il est aujourd'hui conseiller d'État en service extraordinaire et président de la Cour suprême des comptes.

BEKE (Charles-Tilstone), voyageur anglais, est né le 10 octobre 1800. Il abandonna le commerce pour l'étude du droit; puis ayant acquis sur l'histoire d'Orient des connaissances assez étendues, il publia sur les premières races humaines un ouvrage qui fut violemment critiqué en Allemagne : *Origines biblicæ, or researches in primeval history* (1834, Londres, 1 vol.); il a été réfuté par le docteur Paulus. Il entreprit alors de pénétrer par l'Abyssinie dans l'Afrique centrale, fit, dans ce but, des démarches infructueuses auprès du gouvernement et des compagnies savantes, et se décida à accompagner le major Harris (1843), chargé d'une mission en Abyssinie.

Durant le voyage auquel ne manquèrent pas les périls et les obstacles de tout genre, M. Beke rendit des services signalés; ce fut lui qui, à la tête d'une troupe d'indigènes, explora les provinces méridionales, où il semblait impossible aux Européens de pénétrer, et découvrit des territoires complétement ignorés. Le résultat de ses recherches a été publié dans les recueils spéciaux des Sociétés géographiques de Londres et de Paris. Quant à lui, il n'a pas écrit l'historique de son voyage, mais il a traité divers points de géographie et d'ethnographie qui intéressent les contrées reculées qu'il a visitées. Il a publié, au sujet du Nil et de ses sources mystérieuses, trois mémoires dont le plus important est : *On the sources of the Nile* (Londres, 1849); un *Mémoire justificatif* (en français) en faveur des pères Paëz et Lobo (Paris, 1848); des *Notes critiques sur le voyage à Kaffa* de M. A. d'Abbadie (Londres, 1850); *De la distribution géographique des idiomes abyssins* (Édimbourg, 1849), etc.

BEKKER (Emmanuel), philologue allemand, né à Berlin, en 1785, acheva ses études à Halle, sous le célèbre Wolf, qui le regardait comme le plus distingué de ses élèves. En 1807, il obtint une chaire de littérature grecque à Berlin, mais il la quitta trois ans après pour venir à Paris compulser les manuscrits de la Bibliothèque impériale. De retour en Allemagne en 1812, il commença à publier ses *Anecdota græca* (Berlin, 1814-1821, 3 vol.); et sa grande édition de *Platon* (1814-1821, 10 vol.).

Nommé membre de l'Académie des sciences de Berlin, il fut chargé par cette compagnie de faire un second voyage à Paris, pour examiner les papiers de Fourmont et préparer ainsi un *Corpus inscriptionum græcarum*. Il passa ensuite en Italie (1817), avec son collègue Gæschen, et visita successivement Rome, Florence, Venise, le mont Cassin, Césène, Milan et Turin, etc. Les deux savants déchiffrèrent, à Vérone, un manuscrit palimpseste des *Institutes* de Gaïus découvert par Niebuhr. L'Angleterre, la Hollande et le nord de l'Allemagne accueillirent tour à tour M. Bekker et lui livrèrent les ressources de leurs bibliothèques. Depuis la fin de ses grands voyages, il a repris à l'université de Berlin la chaire qu'on lui avait conférée dès 1807.

Ses ouvrages sont aussi nombreux qu'importants. Il a donné d'excellentes éditions : les *Orateurs attiques* (Oxford, 1823, 7 vol.; Berlin, 5 vol.); *Thucydide* (Oxford, 1821, 3 vol.; 1824, 1 vol.; Berlin, 1832, *id.*); la *Bibliothèque de Photius* (Berlin, 1824, 2 vol.); *Aristophane* (Londres, 1825, 3 vol.); les *Scholies de l'Iliade* (Londres, 1826-1827, 3 vol.); *Sextus Empiricus* (Berlin, 1842); ainsi que plusieurs poëtes grecs. On lui doit aussi la révision du texte des principaux historiens grecs et latins, et il a travaillé au *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, publié à Bonn en 24 vol. Enfin, dans ces derniers temps, il s'est occupé de philologie provençale et vénitienne, et a publié, dans les revues savantes de Berlin, des études sur les productions les plus remarquables faites dans ces deux idiomes par les écrivains les plus brillants du moyen âge.

BÉLANGER (Charles), naturaliste français, né à Paris, le 29 mai 1805, a quelque temps dirigé le jardin royal de Pondichéry. Devenu propriétaire d'une mine en France, il réside, depuis 1829, à Paris. En 1825, il a entrepris un long et pénible voyage aux Indes qui n'a pas duré moins de cinq années; il a visité le Caucase,

l'Arménie, la Perse, toute l'Inde, le Pégou, les îles de l'équateur, le Cap, etc., et a rapporté des collections fort intéressantes de plantes et d'animaux. Il a raconté lui-même cette exploration sous le titre : *Voyage aux Indes orientales* (1831-1846, 8 vol in-8 et atlas), qui précède dignement celui de V. Jacquemont. Il a été décoré le 15 janvier 1832.

BÉLANGER (Jean-Baptiste-Charles-Joseph), mathématicien français, né, en 1790, à Valenciennes, et ancien élève de l'École polytechnique, fut admis dans le corps des ponts et chaussées; mais il quitta le service actif, après 1830, pour se livrer à l'enseignement. Il remplit longtemps les fonctions d'inspecteur des études à l'École centrale des arts et manufactures, et passa à celle des ponts et chaussées comme professeur de mécanique. En 1823, ayant un problème d'hydrodynamie à résoudre, il découvrit un nouveau procédé de calcul qui fut approuvé des géomètres, et qu'il compléta plus tard dans l'*Essai sur la solution numérique de quelques problèmes* (1828) relatifs au mouvement permanent des eaux courantes. On a encore de lui une *Géométrie analytique* (1842, in-8), résumé de ses propres leçons; et un *Cours de mécanique* (1847) comprenant la dynamique et la statique générale. M. Bélanger a été décoré le 26 avril 1854.

BELBEUF (Antoine-Louis-Pierre-Joseph GODARD, marquis DE), sénateur français, né à Rouen le 20 octobre 1791, est issu d'une ancienne famille de robe du parlement de Normandie. Son père, député aux états généraux, avait émigré peu de temps avant sa naissance. Pour lui, à peine ses études de droit terminées, il entra dans la magistrature et obtint, sous nos divers régimes, un avancement soutenu. Conseiller auditeur à la Cour de Paris en 1814, conseiller titulaire en 1821 et premier président de la Cour de Lyon en 1829, il fut appelé à la Chambre des Pairs, en 1837. Forcé par l'interrègne républicain d'interrompre ses travaux législatifs, il a été rappelé au Sénat, lors de son organisation, en 1852. Le marquis de Belbeuf est, depuis le 1er mai 1843, officier de la Légion d'honneur.

Son fils, le comte de BELBEUF, inscrit au barreau de Paris en 1847, est auditeur de première classe au conseil d'État.

BELCHER (sir Edward), navigateur anglais, né en 1799, appartient à une famille honorable qui a occupé de hauts emplois dans l'administration des colonies américaines. Inscrit, dès l'âge de treize ans, sur les cadres de la marine royale en qualité de volontaire de première classe, il devint bientôt midshipman et assista, dans les campagnes de 1815 et de 1816, à la prise de Gaëte et au bombardement d'Alger. En 1819, il commanda, comme lieutenant, le sloop de guerre *le Mirmidon*, qui faisait partie de la station navale d'Afrique. De 1325 à 1828, il fut attaché à l'expédition arctique du capitaine Beechey (voy. ce nom).

Promu, à son retour, au rang de capitaine (1829), M. Belcher fut chargé de croiser, à bord de *l'Etna*, sur les côtes de Guinée et dans les eaux de Portugal, où venait d'éclater la guerre civile entre don Pedro et don Miguel. Au mois de novembre 1836, il reçut le commandement du *Sulphur* avec mission d'explorer les côtes occidentales de l'Amérique et des Indes. Ce voyage, qui dura sept ans, a été publié sous le titre de : *Voyage du* Sulphur *autour du monde de* 1836 *à* 1842 (Narrative of the voyage round the world on *the Sulphur*, Londres, 1843, in-8); il eut pour résultat de nombreux renseignements sur la géographie du littoral et l'histoire naturelle de la Nouvelle-Guinée et des archipels de la Chine, ainsi qu'une étude complète des embouchures du Sacramento. En 1841, il rallia la flotte de guerre destinée à agir contre la Chine, et déploya autant d'intelligence que d'énergie : après avoir opéré, dans la rivière de Canton, les sondages nécessaires, et poussé dans l'intérieur une reconnaissance qui aida beaucoup au succès du général H. Gough, il fit la chasse aux jonques chinoises et en coula bas une trentaine. Il fut alors promu capitaine en second et créé chevalier à vie (1843).

Sir E. Belcher reprit bientôt la mer, à bord du *Samarang*, et accomplit son expédition la plus importante; le compte rendu qui a paru en 1848, et qui se distingue même par d'excellentes qualités de style, a pour titre : *Relation d'un voyage aux Indes orientales* (Narrative of a voyage to the east Indies during the years 1843-1848, in-8, fig.); la partie botanique très-détaillée est l'œuvre du chirurgien Adams. Sir Belcher visita l'archipel de Bornéo, où il obtint du sultan la cession de l'île de Laboan, aida puissamment le fameux John Brooks à combattre les pirates malais et reçut même, dans un engagement, une blessure dangereuse. Il parcourut ensuite les ports chinois, les Manilles, les Célèbes, la Gorée, le Japon, les Philippines, etc. Son livre donne de curieux détails sur les mœurs et les productions de ces pays, une étude complète des moussons, le méridien et la longitude exactes d'un grand nombre de villes.

En 1852, ce navigateur fut chargé par le gouvernement d'une expédition envoyée à la recherche de sir J. Franklin; son voyage ne fut pas heureux; non-seulement il ne put obtenir que les plus vagues renseignements, mais, surpris dans les banquises, il fut obligé, pour sauver l'équipage, d'abandonner son bâtiment. Traduit, à son retour, devant un conseil de guerre (1854), il prouva jusqu'à l'évidence qu'il n'avait pas eu d'autre alternative et fut acquitté à l'unanimité.

Outre les ouvrages cités, on a du capitaine Belcher un *Traité de la topographie navale* (Treatise on practical surveying, Londres, 1835, in-4), deux excellents ouvrages d'hydrographie, l'un pour la navigation du Douro (*Direction for the river Douro*, 1835, in-8), et l'autre pour celle de la Gambie (*Direction for the river Gambia*, 1835, in-8), le compte rendu de son expédition arctique : *le Dernier voyage au pôle nord* (the Last of the arctic voyages, 1855, 2 vol. in-8, fig.), dont la partie scientifique a été confiée aux soins de sir J. Richardson, Rob. Owen, Th. Bell, etc. En 1856, il a publié un roman, *Horace Edward Brenton* (3 vol.), qui offre une vive peinture des scènes de la mer.

BELEZE (Guillaume-Louis-Gustave), littérateur français, né à Montpellier, le 21 août 1803, fit ses études avec éclat au collége royal de cette ville et obtint les six premiers prix de la classe de rhétorique. Admis à l'École normale, en 1821, il fut enveloppé, deux ans après, dans le licenciement qui frappa cet établissement, et, se vouant à l'enseignement libre, donna des leçons, fit une éducation particulière, et prit enfin la direction de l'institution Morin, qu'il conserva vingt ans (1831-1852). Aujourd'hui M. Beleze se consacre tout entier aux publications utiles qui ont occupé tous les loisirs de sa vie.

On lui doit principalemont un *Cours complet d'enseignement élémentaire*, qui ne forme pas moins de vingt volumes in-18 et qui comprend l'histoire ancienne et moderne, la géographie, des exercices de langue et de littérature, les sciences physiques et naturelles, etc.; la plupart

des traités de ce cours ont eu de dix à vingt éditions. L'auteur en a fait des abrégés qui n'ont pas eu moins de succès. Il a donné aussi un certain nombre d'éditions classiques de textes grecs et latins, la plupart avec deux traductions, l'une en regard du texte, l'autre interlinéaire (*Discours sur la couronne; De Officiis; Actes des apôtres; les quatre Évangiles*, etc.); il a fourni la traduction de *Jugurtha* aux *Classiques latins* de M. Nisard, et de nombreux articles de biographie littéraire au *Répertoire de littérature ancienne et moderne*. Citons encore les *Jeux des adolescents* dans la *Bibliothèque des chemins de fer* (1855). Enfin, M. Beleze achève un *Dictionnaire universel de la vie pratique*, appartenant à la même série de publications que notre *Dictionnaire universel des contemporains*.

BELGIOJOSO (Christine-TRIVULCE, princesse DE), fille de Jérôme-Isidore, marquis de Trivulzio, est née le 28 juin 1808. Elle épousa, en 1824, le prince Émile de Barbian et Belgiojoso (voy. BARBIAN). Passionnée pour la cause de l'Italie et de la liberté, elle ne put se résigner à vivre à Milan, sous la domination autrichienne, et vint s'établir à Paris, où sa fortune, son amour des lettres et des arts et ses opinions politiques attirèrent autour d'elle une société d'élite. Elle devint l'amie de plusieurs écrivains et hommes d'État célèbres, particulièrement de MM. Mignet et Augustin Thierry, dont elle dépassait de beaucoup le libéralisme de jour en jour plus modéré. En 1848, elle se jeta avec une ardeur tout italienne dans le mouvement révolutionnaire, courut à Milan qui venait de chasser l'étranger, et leva à ses frais un bataillon de volontaires. Les victoires de Radetsky la forcèrent de s'expatrier, et cette fois ses biens furent mis sous séquestre. Pendant cette période de lutte, elle envoya quelques articles à *la Liberté de penser*. En 1850, elle publia, dans *le National*, ses *Souvenirs d'exil*; et, pour se distraire des malheurs de la politique, elle se mit à rédiger des *Notions d'histoire à l'usage des enfants* (1851, in-18). Elle a fait depuis un voyage en Asie Mineure, dont le récit a paru dans *la Revue des Deux-Mondes*. D'intéressantes nouvelles, publiées dans le même recueil, ont révélé chez elle un véritable talent d'écrivain.

Rentrée en possession de ses biens, grâce à l'amnistie décrétée par l'empereur François-Joseph, elle cherche dans ses travaux littéraires un aliment nécessaire à son activité. Balzac a cru reconnaître, dans cette grande dame artiste et républicaine, cette duchesse de San-Severino, dont Stendhal a fait l'héroïne de *la Chartreuse de Parme*. Quoi qu'il en soit, Mme de Belgiojoso est assurément une des figures les plus originales de la société contemporaine.

BELGIQUE (maison royale de), branche cadette de la maison de Saxe-Cobourg-Gotha. Prince régnant : Léopold Ier (voy. ce nom), veuf, le 6 novembre 1817, de la princesse Charlotte-Auguste, fille de feu Georg IV, roi de la Crande-Bretagne, et, le 11 octobre 1850, de la reine *Louise*-Marie-Thérèse-Charlotte-Isabelle, fille de feu Louis-Philippe, roi des Français.—Enfants du deuxième mariage : le prince royal, *Léopold*, duc de Brabant (voy. BRABANT), le prince *Philippe*-Eugène-Ferdinand-Marie-Clément-Baudouin-Léopold-George, comte de Flandre, né le 24 mars 1837, général major, commandant honoraire du régiment des guides; la princesse Marie-*Charlotte*-Amélie-Auguste-Victoire-Clémentine-Léopoldine, née le 7 juin 1840. — Pour les alliances de la famille, voy. SAXE-COBOURG-GOTHA, ORLÉANS et AUTRICHE.

BELHAVEN (Robert-Montgomery HAMILTON, 8e baron), pair d'Angleterre, né en 1793, à Wishaw-house (comté de Lanark), descend d'une famille écossaise élevée, en 1647, à la noblesse, pour sa fidélité à Charles Ier. Il a rempli, pendant de longues années, les fonctions de haut commissaire près de l'assemblée générale de l'Église d'Écosse. Sous le ministère de lord Grey, il obtint le titre anglais de baron Hamilton (1831), en vertu duquel il siége à la Chambre des Lords. Il appartient à l'opinion libérale. Marié, en 1815, avec miss Campbell, il n'a pas d'enfants.

BELHOMME (Jacques-Étienne), médecin français, est né à Paris, en 1800. Reçu docteur à Paris, en 1824, il fut, sous Esquirol, élève interne de la division des aliénés de la Salpêtrière. Il a dirigé très-longtemps un établissement de santé, établi il y a près d'un siècle, par son père, sous les auspices de Pinel. Il est membre de la Société de médecine, dont il a été plusieurs fois président. Il a été décoré le 25 avril 1847.

Parmi les nombreux mémoires de M. Belhomme, il faut citer: sa thèse inaugurale, *Essai sur l'idiotie* (1824); *Examen des facultés intellectuelles à l'état normal et anormal* (Paris, 1829); *Considérations sur l'influence des événements politiques, sur le développement de la folie* (Paris, 1831); *Considérations sur l'appréciation de la folie, sa localisation et son traitement* (Paris, 1834); *Recherches sur la localisation de la folie* (Paris, 1836); *Examen de la valeur des lésions anatomiques dans la folie* (1839); *Expériences sur les animaux pour déterminer les diverses fonctions du système nerveux* (1840); *Mémoire sur la tuméfaction des oreilles chez les aliénés en démence* (1842); *Nouvelles recherches d'anatomie pathologique sur le cerveau des aliénés affectés de paralysie générale* (1845); *Réflexions sur le traitement des aliénés* (1845), et plusieurs autres mémoires sur la localisation de la folie (1845-48). Plusieurs de ces mémoires ont paru pour la première fois dans la *Gazette des hôpitaux*, dans *l'Esculape*, ou dans les *Bulletins* de la Société médico-pratique. M. Belhomme a publié aussi une *Notice* sur l'origine, le développement et les améliorations de son propre établissement (1840).

BELIN [de la Drôme], ancien représentant du peuple français, est né à Valence (Drôme), en 1810. Reçu avocat, il se fit inscrire d'abord au barreau de Valence. Vers 1845, il s'établit à Lyon. En 1848, il fut élu représentant du peuple, dans le département de la Drôme, le dernier sur huit. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il prit quelquefois la parole dans les débats de l'Assemblée. Il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, puis, après le 10 décembre, il vota toujours avec la gauche. Réélu à l'Assemblée législative, il se rapprocha de la Montagne. Après le 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Belgique. Quelques mois après, il reçut la permission de rentrer en France; mais il protesta contre cette grâce par une lettre rendue publique.

BELL (Joachim HOUNAU, dit George), littérateur français, né vers 1825, est fils d'un médecin de Pau (Basses-Pyrénées). Il se jeta dans la politique, en 1848, fut condamné à la déportation par la haute Cour de Bourges, à la suite du 15 mai, obtint de rentrer en France et se tourna vers la littérature. Il a publié : *Études contemporaines* [Mlle Person, Gérard de Nerval] (1854-1855); un *Appendice historique* aux *Voyages en Chine* du capitaine Montfort (1854); une *Étude littéraire* sur M. Méry, en tête des *Œuvres* de ce dernier (1853);

une *Introduction* aux *Doïnas* de V. Alexandri (1855); des articles et des feuilletons dans divers journaux, *le Mousquetaire*, *la Patrie*, etc.

BELL (sir John), général anglais, né en 1782 à Bonytoun (comté de Fife), entra, en 1805, au service militaire, fit ses premières armes dans l'expédition de Sicile, passa en Espagne et y resta jusqu'à l'évacuation complète de ce pays. Après avoir pris part à la guerre d'Amérique (1815), il fut envoyé au cap de Bonne-Espérance, en 1822, et devint principal secrétaire de cette colonie, en 1828, poste qu'il occupa jusqu'en 1841. Promu, alors, au grade de major général, il gouverna l'île de Guernesey, de 1848 à 1854. Ce brave officier, qui a été l'un des aides de camp de Guillaume IV, est, depuis 1851, lieutenant général et colonel du 4e régiment d'infanterie. En 1852 il a reçu la croix de commandeur du Bain.

BELL (Robert), littérateur anglais, est né à Cork (Irlande), le 10 janvier 1800. Fils d'un officier, il obtint après la mort de son père un emploi dans l'administration, et fit jouer sur le théâtre de Dublin deux comédies favorablement accueillies. Il vint ensuite à Londres, travailla activement au *Monthly Magazine* et à *l'Atlas*. En 1840, il fonda, avec Bulwer et Lardner, un nouveau recueil, le *Monthly chronicle*. Cet écrivain, qui s'est fait une réputation, comme journaliste, s'est appliqué à divers genres; il a fait paraître dans l'Encyclopédie de Lardner, une *Histoire de Russie* et les *Vies des poëtes anglais;* puis les derniers volumes de l'*Histoire de la marine anglaise* de Southey (1837) et de l'*Histoire d'Angleterre* de Mackintosh; une *Vie de Georges Canning* (1846) et des *Souvenirs de la guerre civile* (1849, 2 vol.). Il a encore écrit des pièces représentées à Londres, entre autres *le Mariage* (1842) et *Mères et filles* (1840); un récit de voyage, *la France, la Belgique et la Hollande* (1849), et un roman de mœurs, *l'Échelle d'or* (1850, 3 vol.).

BELL (Charlotte Bronte, mistress Nichols, plus connue sous le nom de *Currer*), femme de lettres anglaise, est née en 1824, à Haworth (comté d'York), où son père exerçait des fonctions ecclésiastiques. Passionnée pour les lettres, elle débuta par un volume de *Poésies* (Poems, 1846), composé en commun avec ses deux sœurs, Émily et Anne, et publié sous le pseudonyme de Currer, Ellis et Acton *Bell*. Ce livre n'eut pas un grand succès. Elle écrivit ensuite, en quelques semaines, le roman de *Jeane Eyre* (1847, 3 vol.), qui fut accueilli comme un chef-d'œuvre de grâce féminine, de vérité et de passion, qui a été traduit dans toutes les langues.

Les deux romans de mœurs qui suivirent, *Shirley* (1849, 3 vol.) et *Villette* (1853, eurent une moindre popularité. On y trouve le même dédain des formes romanesques, la même sobriété, la même profondeur d'observation. L'auteur, après avoir vu mourir ses sœurs d'une phthisie pulmonaire, se maria au révérend Arthur Bell Nichols (juillet, 1854), qui succéda à son père comme vicaire d'Haworth. Elle succomba, dans ce village, à la même affection le 31 mars 1855.

BELL (Thomas), naturaliste anglais, né le 11 octobre 1792, à Poole (comté de Dorset), où son père exerça la chirurgie pendant plus de cinquante ans, étudia cet art sous sa direction, fut, dès 1814, admis au collége des chirurgiens, et fit l'année suivante partie de la Société linnéenne. Professeur de chirurgie pratique à l'hôpital de Guy depuis 1817, il ouvrit en outre un cours d'anatomie comparée, le premier qui ait été fait à Londres. Il fonda en 1825, avec MM. Sowerby, Children et Vigors, l'important *Journal de zoologie* (5 vol.). Depuis 1836 il professe la zoologie au Collége du roi.

On cite de M. Th. Bell : *Histoire des reptiles d'Angleterre* (a History of british reptiles, 1829, in-8); *Monographie des testudinacés* (Monography of the testudinata, 1833, in-fol.); *Histoire des quadrupèdes d'Angleterre* (History of british quadrupeds, 1836, in-8); *Histoire des crustacés* (History of the british crustacea, 1853, in-8), etc. Il a fourni aussi de nombreux articles aux recueils des Sociétés linnéennes, de zoologie et de géologie, etc., dont il est membre. Il a été admis, en 1828, à la Société royale de Londres, et y a rempli, de 1848 à 1853, les fonctions de secrétaire.

BELL (John), sculpteur anglais, né en 1800, à Norfolk, ne commença qu'assez tard à prendre part aux expositions de l'Académie de Londres; et se fit connaître, en 1832, par un groupe religieux. Vinrent ensuite des sujets peu nouveaux, mais traités avec une certaine indépendance : *Le jeune fille à la fontaine*, *Psyché enlevée par les zéphyrs*, *Psyché et un cygne*, *saint Jean-Baptiste*. En 1837, parut *le Berger tirant sur un aigle*, qui fut très-admiré et qu'on a revu aux expositions universelles de Londres et de Paris. *L'Art-Union* en fit faire des réductions en bronze. On remarque aussi une *Dorothée* (1841), dont les statuettes en porcelaine ont popularisé le type en Angleterre et la *Clorinde blessée*.

Dès lors, M. Bell prit place parmi les plus habiles sculpteurs de son pays. Dans ces derniers temps, il a exposé: *un Enfant* (1845), qui fut acheté par la reine Victoria; *lord Falkland* (1847) et *sir Robert Walpole* (1854), l'un et l'autre destinés au nouveau Parlement; *les Enfants au bois*, groupe, et *Andromède* (1851), bronze, dont le pendant est *Angélique*. A l'Exposition universelle de Paris, il avait envoyé : *la Science armée*, allégorie destinée à l'arsenal de Woolwich; *Dorothée; Omphale se moquant d'Hercule*, etc. Nous devons encore citer de lui deux publications: une série de *dessins d'après la liturgie romaine*, et un *Manuel de dessin à l'usage des artisans*.

BELLAGUET (Louis-François), littérateur français, né le 9 mars 1807, à Sens (Yonne), ancien professeur au collége Rollin, fut nommé, sous le dernier règne, chef de bureau des bibliothèques au ministère de l'instruction publique, et décoré, en 1846, de la Légion d'honneur. On a de lui des ouvrages traduits de l'italien : *Mémoires du cardinal Pacca* (1833, 2 vol. in-8), augmentés de pièces authentiques déposées au Vatican; *Histoire du royaume de Naples par le général Colletta* (1835, 4 vol. in-8), en collaboration avec M. Lefebvre de Bécourt. Il a traduit du latin, pour la collection de documents inédits sur l'histoire de France, la *Chronique du religieux de Saint-Denis* (1839-1852, 6 vol. in-4), dont M. de Barante a écrit l'introduction, et qui, a obtenu de l'Académie des inscriptions, une médaille en 1852. M. Bellaguet a également fourni des articles de critique à la *Revue de Paris* (1833), à la *Nouvelle revue encyclopédique* (1847), à *l'Illustration*, etc.

BELLANGÉ (Joseph-Louis Hippolyte), peintre d'histoire français, né à Paris, le 17 janvier 1800, se passionna, dès l'enfance, pour les scènes militaires et les batailles de l'époque, et fit ses études dans l'atelier de Gros. Peintre patriote, il n'a guère choisi pour ses tableaux que les pages glorieuses de notre histoire. On a de lui : *le Retour de l'île d'Elbe*, *l'Entrée des Français à Mons*, *le Lendemain de la bataille de Jemmapes*, *la Ba-*

taille de Fleurus, *le Passage du Mincio*, *le Combat de Landsberg*, *la Lutte militaire*, *le Combat d'Anderlecht*, *la Visite du curé*, *la Prise de la lunette Saint-Laurent*, *un Duel sous Richelieu*, *le Coup de l'étrier*, *le Porte-drapeau de la république*, *la Bataille de Wagram*, *Un épisode de la bataille de Friedland*, *la Prise du Téniah de Mouzaïa*, qui eut beaucoup de succès au Salon de 1841 ; *les Batailles de la Corogne* et d'*Ocaña*, qui sont au musée de Versailles.

Il a envoyé à l'Exposition universelle, en 1855, cinq tableaux dont le plus important est une *Bataille de l'Alma*, et, au Salon de 1857, *Prise des embuscades russes*, et quelques portraits. M. Bellangé, qui se distingue par la vie et le feu de ses compositions, a obtenu une 2e médaille en 1824, la décoration au 1er mai 1834 et une médaille de deuxième classe en 1855.

BELLECOMBE (André-Ursule Casse de), littérateur français, est né à Montpezat (Lot-et-Garonne), le 1er mars 1822. Fils d'un ancien officier de cavalerie qui consacrait ses loisirs à l'étude, il acheva ses classes au collége de Cahors, et se tourna de bonne heure vers la littérature. Il débuta par un volume de poésies romantiques, *Fantaisies* (Paris, 1843, in-8), et écrivit dans plusieurs journaux, notamment dans le *Courrier de la Gironde* Il a publié ensuite *l'Agenais illustré* (Agen, 1846, in-4 avec portraits), recueil de notices sur les hommes célèbres de cette province ; *Mélanges littéraires* (Cahors, 1849, in-12); une analyse des questions politiques du jour, sous le titre : *la France républicaine* (1848-1849, in-8), *Élisa*, poëme (1853-54, in-8), etc.

L'ouvrage le plus important de l'auteur est une *Histoire universelle* (1849-1858, 8 vol. in-8), dont il a exposé le *plan* dans un rapport adressé, en 1850, au ministre de l'instruction publique. Cette vaste publication, dont la première partie, *Chronologie universelle*, éclairée par un système ingénieux de tableaux synchroniques, généalogiques et hiérarchiques de toutes les époques, ne doit pas former moins de 25 volumes, comprend séparément, dans deux autres parties, l'histoire politique, militaire et relieuse, et l'histoire scientifique, littéraire et artistique. Ces trois parties sont menées de front par M. de Bellecombe.

BELLEGARDE (Laforgue de), ancien représentant du peuple français, né dans le département des Hautes-Alpes, en 1808, et fils d'un riche propriétaire de l'arrondissement d'Embrun, s'occupa lui-même d'agriculture. Avant la révolution de Février, il professait des opinions démocratiques, et l'opposition l'avait fait entrer au conseil général des Hautes-Alpes. En 1848, il fut élu, le second des trois représentants du peuple du département. Membre du comité des travaux publics, il vota d'abord avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite, et soutint, à l'intérieur ainsi que dans les affaires de Rome, la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il est maire d'Embrun, et conseiller général du département des Hautes-Alpes.

BELLEL (Jean-Joseph), peintre français, né à Paris, en 1814, suivit, de 1832 à 1835, l'atelier de M. Justin Ouvrié, et débuta au Salon de 1836. Quatre ans après, il faisait un premier voyage en Italie, où il est retourné, vers la fin de 1856. Ce paysagiste a principalement exécuté et exposé : *Vue du clos de Saint-Marc à Rouen* (1836); *le Christ et la Samaritaine;* les *Environs de Clermont;* les *Gorges d'Atrans;* une *Vue de Massa*, acquis par la duchesse d'Orléans (1846); onze dessins intitulés *Souvenirs d'Italie* (1848); *Macbeth et les sorcières*, dessin fantastique : *Daphnis et Chloé*, *O bona pastorum!* églogues champêtres; de nombreux *Souvenirs d'Auvergne*, et des *Paysages composés*; et à l'Exposition universelle de 1855, plusieurs des sujets précédents, *la Fuite en Égypte*, paysage, *la Solitude*, dessin, et neuf autres sujets au fusain. Il a obtenu une médaille en 1848, et une mention en 1855.

BELLERMANN (Chrétien-Frédéric), littérateur allemand, né à Erfurth, le 8 juillet 1793, fils d'un savant théologien étudia sous la direction de son père, prit part aux campagnes de 1813 et 1814, puis revint suivre les cours des universités de Berlin et de Gœttingue. De 1818 à 1825, il fut pasteur de l'église évangélique allemande de Lisbonne. Il retourna en Prusse en 1826, après une grande excursion en Espagne et en Portugal. En 1827, il remplit, à Naples, les fonctions de pasteur à l'ambassade prussienne, et à la paroisse évangélique franco-allemande; en 1833 il devint pasteur de l'église Saint-Paul de Berlin.

On a de lui, outre un grand nombre de sermons plusieurs ouvrages de théologie, de littérature et des relations de voyages, notamment : *Texte et Auteurs des livres de la sainte Ecriture* (Inhalt und Verfasser der Bücher der heiligen Schrift, Berlin, 1848); *sur les Mouvements réactionnaires de l'Église évangélique unie* (Über die reactionaren Bestrebungen in der evang. unirten Kirche, Berlin, 1850); *les Catacombes de Naples* (die Katacomben zu Neapel, Hambourg, 1839), ouvrage plein de détails curieux sur l'art et les mœurs des premières églises chrétiennes; une édition des *vieilles chansons portugaises* (die alten Liederbücher der Portugiesen, Berlin, 1840); *Souvenirs du sud de l'Europe* (Erinnerungen aus Südeuropa Berlin 1851), esquisses historiques, topographiques et littéraires concernant l'Italie, le sud de la France, l'Espagne et le Portugal, etc.

Bellermann (Jean-Frédéric), écrivain allemand, frère du précédent, né à Erfurth le 8 mars 1795, fit ses premières études à Berlin, prit part, avec son frère, aux campagnes de 1813 et 1815, puis revint compléter ses études aux universités de Berlin et d'Iéna. Après avoir passé au Cloître gris de Berlin par tous les degrés de la hiérarchie universitaire, il devint directeur de cet établissement, en 1847. On a de lui une édition collationnée d'après les manuscrits et les anciens textes des *Hymnes de Denys et de Mesomède* (die hymnen des Dionysius und Mesomedes, Berlin, 1840); *Anonymi scriptio de musica et Bacchii senioris introductio artis musicæ* (Ibid., 1841), d'après les manuscrits; *les gammes et les notes des Grecs* (die Tonleitern und Musiknoten der Griechen, Ibid., 1847).

BELLET (Benjamin-Louis), littérateur français, né à Paris, le 7 novembre 1805, et neveu de l'ancien bénédictin Basset, débuta, jeune encore, par des *Notions générales et élémentaires sur le droit français*, qui furent couronnées par la Société pour l'enseignement élémentaire (1825). La même Société a couronné aussi le *Code manuel des ouvriers*, *contre-maîtres et apprentis*, ouvrage adopté par l'Université (1847, in-16).

Sous la Restauration, M. Bellet visita une première fois la Belgique. Ses écrits en faveur de l'affranchissement de ce pays, le firent comparaître devant la Cour d'assises de Bruxelles, qui le condamna à une année de prison; relâché et banni au bout de huit mois, il revint en France. De 1830 à 1833, il habita une seconde fois la Belgique, et prit une part active à la rédaction de l'*Émancipation*. M.Bellet s'était également attiré en France,

avant 1830, les poursuites et les rigueurs de l'ancien régime. En 1848, il fut un des premiers fondateurs du comité de l'union électorale de la Seine, qu'il dirigea jusqu'en 1851.

Les écrits de M. Bellet embrassent la politique, l'histoire, le journalisme, le théâtre et l'économie politique et financière. En 1829, il avait fondé *la Silhouette, journal des caricatures*, le premier recueil qui ait intercalé des vignettes sur bois dans son texte. Plus récemment, ses nombreux traités élémentaires sur les assurances contre l'incendie et sur la vie, ont contribué puissamment au développement de ces institutions. Il rédige aujourd'hui (1857) le bulletin quotidien de *la Patrie*.

Nous citerons encore de lui: *la Coquette sans le savoir*, comédie (Lille, 1828), *la Morte*, mélodrame en deux actes (Bruxelles, 1832); *Reine de France* (1839), comédie en un acte, avec P. Colomb; *Biographie des condamnés politiques en France sous la Restauration* (4 vol.); *la Belgique pittoresque* (Bruxelles, 1828-1834); *Manuel des héritiers*, suivi du *Code de la famille* (1838; 3e édit., 1846); *Mémoire à la commission supérieure du chemin de fer* (1843); *Cri de ralliement* (septembre 1848); *le Guide de l'emprunteur*, ou *Ce que c'est que le crédit foncier* (1853; 3e édit., 1854); *le Timbre et l'Exposition universelle* (1855); *Du nouveau mode de libération du service militaire par la création de la caisse de la dotation de l'armée* (1854); etc. Parmi ses nombreuses brochures politiques, une des principales est intitulée: *Connaissez-vous les véritables motifs du projet de loi sur la police de la presse?* (1827).

BELLIOL (Jean-Alexis), médecin français, né à Marseille en 1799, fit à Paris ses études médicales, y fut reçu docteur en 1825, avec une thèse intitulée: *Essai sur les avantages de l'iode dans le traitement de la dartre furfuracée*, et se livra dès lors à la spécialité des affections dartreuses et des maladies syphilitiques. Il fit en outre des excursions dans le domaine de la poésie. Ses opuscules rimés sont: une épître adressée *au Roi des Français, en le priant d'accepter le nom de populaire* (1830); *Marseille vengée* (1842), réponse à Barthélemy, son compatriote, et *la Mort de l'archevêque de Paris* (1849). Ses ouvrages de médecine, la plupart relatifs aux maladies secrètes, sont: *Méthode sur un nouveau mode pour la guérison des dartres* (1826; 4e édit., 1828), traduit par l'auteur même en espagnol; *Sur les dangers du mercure* (1829); *Rapport sur le choléra morbus* (1832); *Traitement des maladies secrètes....* (1835); et une foule de livres dont les titres offusquent, et qui, tels que les *Conseils aux hommes affaiblis* (1852), s'expédient, poste restante et sous enveloppe.

BELLOC (Jean-Hilaire), peintre français, né à Nantes en 1787, vint à Paris étudier sous Regnault, et, à l'exemple de ce maître, s'appliqua exclusivement au genre historique, jusqu'en 1819. Mais, à partir de cette époque, il se vit chargé d'exécuter, soit pour la cour et les musées royaux, soit pour des particuliers, un grand nombre de portraits, la plupart en pied, qui le signalèrent aussitôt comme habile portraitiste, et le détournèrent, malgré lui, des grands sujets. Peu après la révolution de 1830, il fut nommé directeur de l'École spéciale et gratuite de dessin, de sculpture et d'architecture, à la tête de laquelle il est encore. Il y a introduit successivement diverses améliorations, telles que le cours historique d'ornement, l'étude des plantes vivantes et celle de la ronde-bosse, l'exercice sérieux du dessin à l'estompe, la prolongation des classes du soir jusqu'à neuf heures, et depuis peu jusqu'à dix (1856).

Les principaux portraits de M. H. Belloc sont: celui de la *duchesse de Berri* (1824), le plus remarqué de tous, celui de *Boissy-d'Anglas* représenté dans son château de Bougival (1830), et ceux de *Mme Blanqui* (1833), du *docteur Lazaros* (1836), d'*Émile Souvestre*, d'*Ottavi* (1838), du *baron Habert d'Avallon*, son beau-frère (voy. *Habert*), de *MM. Michelet, André Koundouriotis*, et autres personnages, pris dans tous les rangs ainsi que dans tous les âges, et sous tous les costumes. Ses toiles de genre ou d'histoire, beaucoup moins nombreuses, sont principalement: la *Mort de Gaul*, ami d'Ossian (1810); un *Voyageur égaré dans des tombeaux égyptiens* (1812); un *saint Jean précurseur* (1827); une *Sainte Famille* (1829); et la *Mort de saint Louis* (1838), commandée par l'ancienne maison du roi sous la Restauration. On voit plusieurs de ces derniers tableaux dans des églises ou des musées de province, à Bourges, à Ajaccio, et ailleurs; le portrait du *général Drillon* est à Versailles.

M. Belloc fait partie de plusieurs Académies et Sociétés artistiques. Il a obtenu une 1re médaille d'or dès son début, en 1810, et la décoration en avril 1846.

Les deux filles de cet artiste, Mlles Jeanne ou Jenny et Louise BELLOC, nées à Paris, ont étudié la peinture sous leur père, et leurs ouvrages ont figuré fréquemment aux Salons depuis 1835. L'aînée, Mlle Jeanne, avait épousé, en 1844, *Gabriel* BIBRON, mort en 1854, et auteur d'une *Erpétologie générale* continuée par M. Duméril. La seconde s'est mariée deux ans plus tard à M. Redelsperger. Elles ont cessé depuis cette époque d'exposer sous leur propre nom.

BELLOC (Louise SWANTON, dame), femme du précédent, née à la Rochelle en 1799, s'est fait un nom dans la carrière des lettres. Fille d'un officier supérieur irlandais, elle reçut une excellente éducation et acquit de bonne heure, par les soins de son père, une connaissance approfondie de la langue et de la littérature anglaises. Quelques années avant son mariage (1823), elle avait embrassé la carrière des lettres autant par goût que par nécessité; elle débuta par une traduction des *Patriarches, ou la Terre de Chanaan*, de miss O'Keeffe (1818, 2 vol. in-12), et un *Petit manuel de morale élémentaire* (1819, in-18). Mme Belloc a beaucoup écrit ou traduit, soit seule, soit avec Mlle A. de Montgolfier, sa meilleure amie: son style est clair et bien approprié au sujet. Elle a rendu populaire en France les œuvres si morales de miss Edgeworth: *Petits contes moraux* (1812, 2 vol. in-12); *les Jeunes industriels* (1826, 4 vol.); *Éducation familière* (1823-34, 12 vol. in-18), par des traductions qui ont obtenu une médaille d'or à l'Institut en 1825. Elle a également traduit Thomas Moore, lord Byron, *les Mémoires de lord Byron* (1830-31, 5 vol. in-8); la relation du *Voyage des frères Lander en Afrique* (1832, 3 vol. in-8); *le Vicaire de Wakefield* (1839, in-18), *la Case de l'Oncle Tom* (1851), etc.

Mme Belloc a fondé *la Bibliothèque de famille* (1821-22) et *la Ruche* (1836), deux recueils mensuels destinés aux enfants; elle a en outre fourni divers articles à des jounaux, entre autres à la *Revue de Paris* (*Lettres de Bretagne*, 1831).

BELLOCQ (Alexandre), artiste photographe français, né vers 1815, ouvrit d'abord un atelier de daguerréotypie, et envoya quelques portraits à l'Exposition industrielle de 1849. Depuis cette époque, il s'est tourné vers la photographie, dont il a abordé en même temps la pratique et

l'enseignement. Ses derniers travaux en ce genre ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, où il a obtenu une médaille de deuxième classe. Ses leçons ont été résumées par lui dans deux ouvrages spéciaux : *Traité théorique et pratique de la photographie sur collodion* (1854, in-8), et *les Quatre branches de la photographie* (1855, in-8; 2e édit., 1856), ou ses divers procédés, son histoire et ses transformations.

BELLOGUET (Dominique-François-Louis, baron Roget de), archéologue français, est né en 1796, à Bergheim (Haut-Rhin). Fils du général Roget, il servit lui-même comme officier de cavalerie, fit, dans les grenadiers à cheval de la garde, la campagne de France, et fut décoré de la Légion d'honneur, à l'âge de dix-neuf ans. Il fit partie de l'expédition d'Espagne, en 1823. En 1830, il fut attaché, comme officier d'ordonnance, à la commission chargée d'accompagner Charles X jusqu'à la mer. Il a pris sa retraite en 1834 et s'est appliqué à des études historiques et archéologiques sur la province de Bourgogne, qui lui ont valu, en 1847, une médaille d'or de l'Institut, le rappel de cette médaille en 1849, et une nouvelle médaille d'or en 1852.

Sous le titre de *Questions bourguignonnes* (Dijon, 1846, in-8), M. Belloguet a d'abord publié un savant mémoire sur l'origine et les migrations des anciens Burgondes : ce travail a pour complément la *Carte du premier royaume de Bourgogne*, avec un commentaire sur l'étendue et les frontières de cet État, d'après les vingt-cinq signatures épiscopales du concile d'Epagne en 517 (Dijon, 1848, in-8). Il donna ensuite ses *Origines dijonnaises* dégagées des fables et des erreurs qui les ont enveloppées jusqu'à ce jour, suivies d'une *Dissertation sur les actes et la mission de saint Bénigne, l'apôtre de Dijon* (1851, in-8).

BELLOT (Pierre), poëte français, né en 1783 à Marseille, a écrit, dans le patois méridional, des poésies agréables et qui méritent d'être mentionnées : *les Loisirs d'un flâneur* (Marseille, 1822, in-12), recueil de vers provençaux et français; *l'Ermito de la Madeleno* (1824-1835, 6 livr. in-8), espèce de journal poétique où l'on trouve de charmants hors-d'œuvre; *mes Moments perdus* (1829, 2 vol. in-12), et une pièce en 3 actes et en vers : *Moussu Canulo, o lou Fiou ingrat*, représentée en 1832. Ces diverses productions ont été réunies par l'auteur en 3 vol. in-8 (*OEuvres complètes de P. Bellot*, Marseille, 1836), avec une introduction de M. Méry, son compatriote. — M. Bellot est mort dans sa ville natale, en octobre 1855.

BELLOY (Auguste, marquis de), poëte français, né à Paris vers 1815, appartient à une noble et ancienne famille. Son début dans les lettres fut marqué par une traduction poétique du *Livre de Ruth* (1843), qui se rapprochait de la facture élégante de M. de Lamartine. Il écrivit ensuite *Karel Dujardin* (1844), comédie représentée à l'Odéon, et qui n'eut pas le succès de *Pythias et Damon*, et du petit drame larmoyant de *la Mal'aria*, que le Théâtre-Français joua l'un et l'autre en 1853. Ce dernier qui fut suspendu par ordre, eut un grand succès de lecture. Un essai dramatique plus récent, *le Tasse à Sorrente* (1857), a été favorablement accueilli, bien que la fable en ait été trouvée languissante. Citons encore du même auteur le charmant poëme d'*Orfa* (1853), inséré dans la *Revue de Paris; le Chevalier d'Aï, ses aventures et ses poésies* (1854, in-18), et le recueil des *Légendes fleuries* (1855, in-18), qui est peut-être le meilleur de ses ouvrages. Il a été chargé, vers la fin de 1857, de la critique dramatique au *Courrier de Paris*.

BELLUNE (Victor-François Perrin, duc de), né à Paris, le 8 mai 1828, est fils aîné du sénateur de ce nom, mort en 1853, et petit-fils du maréchal Victor, créé duc en 1807. Après la mort de son père il a été attaché au ministère des affaires étrangères en qualité de secrétaire particulier du cabinet du ministre, et décoré de la Légion d'honneur. Il est l'aîné de huit enfants. Un de ses frères, Eugène, né en 1836, est sorti, en 1855, de l'École de Saint-Cyr, avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie.

BELMAS (Jacques-Vital), officier et écrivain militaire français, né à Paris, le 10 août 1792, est neveu du cardinal de ce nom qui fut archevêque de Cambrai. Admis, en 1810, à l'École polytechnique, puis à l'École d'application, il fut, en 1813, nommé lieutenant du génie et employé en Italie où il se distingua aux combats de Caldiero et du Mincio. Capitaine en 1817, il devint aide de camp du général Rogniat et gagna le grade de chef de bataillon au siége d'Anvers (1832). En 1853, il a été mis en retraite en qualité de colonel. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

On a de cet officier, outre divers mémoires spéciaux qui ont obtenu des prix d'encouragement, le recueil des *Journaux des siéges faits ou soutenus par les Français dans la Péninsule de* 1807 *à* 1814 (1836-1837, 4 vol. in-8 et atlas in-folio), ouvrage précieux à cause du grand nombre de documents et de relations consultés par l'auteur.

Son frère, Belmas (Denis-Génie), né à Paris, le 25 décembre 1793, fut reçu docteur en chirurgie en 1820 et devint correspondant de l'Académie de médecine. Il a publié un *Traité de la cystotomie sus-pubienne* (1827, in-8) et de nombreux mémoires.

BELMONTET (Louis), poëte et homme politique français, est né, le 26 mars 1799, à Montauban, où son père, Italien de naissance et qui écrivait son nom *Belmonte*, s'était retiré, en quittant le service du Piémont, avant d'ouvrir à Toulouse un petit commerce. Grâce aux sacrifices de sa famille, il put entrer au lycée de cette dernière ville, et les succès qu'il y obtint, lui valurent bientôt une bourse : mais, à la suite de la seconde restauration, il la perdit, à cause de l'attachement enthousiaste qu'il témoignait hautement pour la dynastie impériale. Pour obéir aux ordres de son père, il commença l'étude du droit en travaillant chez un avoué : il ne poussa guère loin ses examens et s'occupa bien moins du code que de politique et de poésie.

Ses premiers vers, envoyés au concours des Jeux floraux, furent mal accueillis. C'est qu'aussi la pièce des *Mânes de Waterloo*, ainsi que toutes celles de sa jeunesse, ne se recommandent ni par le bon goût ni par la sobriété. Il chercha dans les passions politiques du jour une plus favorable inspiration et réussit au delà de ses désirs, en lançant contre les jésuites les deux satires, *la Mission* et *mon Apologie* (1819). On cria au scandale, l'autorité s'émut et le jeune homme fut invité à quitter immédiatement Toulouse.

Arrivé à Paris pour tenter la fortune littéraire, M. Belmontet se trouva aux prises avec la nécessité; il continua, avec l'aide de quelques libéraux qui l'avaient pris en amitié, son cours de droit, interrompu de nouveau pour participer aux concours académiques, qui ne lui réussirent pas toujours. A l'Académie française, son dithyrambe à la louange de Malesherbes, dont Népomucène Lemercier paya les frais d'impression, échoua complétement. De cette pièce que les juges ne lurent pas jus-

qu'au bout, on a beaucoup cité cette périphrase qui désignait les conventionnels.

« Ces bronzes vivants de l'enfer. »

Il fut plus heureux à Toulouse, où l'académie des Jeux floraux lui décerna plusieurs fois le prix de poésie : (*Pierre l'ermite*, *les Petits orphelins*, *le Pèlerin*, etc.). En même temps il improvisait, en une nuit, l'ode sur *les Funérailles de Napoléon* (1821), qui eut trois éditions successives et où l'on remarque ce passage :

« .... La mort venait sans le troubler.
L'envoyé d'Albion, que la honte dévore,
Vient savoir si les rois doivent trembler encore;
Il approche.... Les rois n'avaient plus à trembler. »

Ces succès le firent connaître : aussi fut-il bien accueilli, malgré la divergence d'opinions, de la pléiade romantique qui avait pour chefs MM. Hugo, Émile Deschamps et Sainte-Beuve, et l'on trouve çà et là son nom inséré dans les colonnes de *la Muse française* (1823). La même année, il fut forcé d'accepter la place de maître d'études que Michel (de Bourges) laissait vacante dans la pension Saint-Victor, dirigée par M. Goubeaux; six mois après, la protection de M. d'Houdetot le faisait entrer, en qualité de précepteur, chez son beau-frère le comte Germain, qui siégeait, comme pair, au Luxembourg.

De cette époque datent les trois principales œuvres de M. Belmontet : nous voulons parler du recueil élégiaque intitulé à l'imitation d'Ovide : *les Tristes* (1824, in-18), qui fut réimprimé; du *Souper d'Auguste* (1828), poëme d'un effet assez grandiose, et d'*une Fête de Néron*, tragédie : cette dernière œuvre faite en collaboration avec son compatriote Alex. Soumet, fut jouée à l'Odéon, le 28 décembre 1829, et eut plus de cent représentations consécutives; néanmoins elle ne s'est pas maintenue au répertoire.

Lorsque la révolution de Juillet éclata, le poëte était en Suisse où il avait reçu de la reine Hortense l'accueil que méritaient ses ardentes convictions. Il accourut au plus vite à Paris, s'unit aux ennemis de Louis-Philippe, pour le renverser. Il fit publiquement au banquet du journal *la Tribune* une profession de foi républicaine. Il plaida ensuite avec la même franchise la cause de Napoléon II, dans *la Tribune du peuple*, journal hebdomadaire qui s'affichait sur les murs, dans les odes adressées aux Belges et au duc de Reichstadt qui furent saisies l'une et l'autre, et dans la brochure qui avait pour titre *Observations d'un patriote*. A la fin de 1831, il entra à *la Tribune* et y défendit, en prose et en vers la république, tandis qu'il nouait des relations personnelles avec le prince Louis et l'ex-roi Joseph, qui lui dictait sa propre biographie (1833). Plus tard, il passa au *Capitole*, organe bonapartiste, et fut, en 1839, chargé de diriger l'impression des Mémoires de la reine Hortense. Deux ou trois pièces de vers rappelèrent encore son nom au public, notamment celle de *l'Empereur n'est pas mort* (1841), puis on n'entendit plus parler du poëte, ni de l'homme politique. Il accepta du gouvernement, en 1845, les fonctions de commissaire près les associations tontinières et les conserva jusqu'à ces derniers temps.

La proclamation de la République rendit à M. Belmontet toute sa liberté d'action. Il chercha inutilement à se faire élire à l'Assemblée nationale, se dédommagea de cet échec en travaillant plus activement que jamais au retour du régime impérial; sa verve poétique se réveilla, moins brillante peut-être, mais plus féconde, et, jusqu'à présent il a consacré près d'une vingtaine d'odes à célébrer le nouvel Empire : *la Saint-Napoléon*, *les Impérialistes*, *l'Honneur de l'Empire*, *Sébastopol*, *A l'armée d'Orient*, *le Fils de Napoléon III* (1856), etc.

Sous le patronage du gouvernement, M. Belmontet est entré au Corps législatif, comme député des électeurs de Montauban (1852); il y a souvent pris la parole, surtout en faveur des anciens militaires dont il s'est fait l'avocat auprès de ses collègues. Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1846. La plupart de ses pièces de circonstance ont été réunies par lui en un recueil : *les Nombres d'or* (1855, in-18). Sa dernière publication est intitulée : *Strophes guerrières* (1857).

BELOUINO (Paul), littérateur français, né vers 1810, aux Ponts-de-Cé (Maine-et-Loire), vint à Paris étudier la médecine, et fut reçu docteur en 1837. Après avoir exercé dans son département il s'établit, en 1850, à Paris. Il est auteur de quelques ouvrages : *Des passions* (1844, 2 vol. in-8, 2e édit., 1855), considérées dans leurs rapports avec la religion, la philosophie et la médecine légale; *la Femme* (2e édit., 1855, in-8), traité historique et physiologique : *Histoire d'un coup d'État* [décembre 1851] (1852, in-8), précédée d'une introduction de M. de Césena, etc.

BELPER (Edward STRUTT, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, est né, en 1801, à Derby. Élevé à l'université de Cambridge (collége de la Trinité), il entra en 1830 à la Chambre des Communes où il siégea sans interruption pour sa ville natale jusqu'en 1848; il représenta ensuite Arundel (1851) et Nottingham (1852). Partisan zélé des doctrines libérales, il a soutenu toutes les réformes politiques. Après avoir présidé la commission des chemins de fer, qui devait réparer les maux causés par la crise de 1845, il a administré, en 1853, la chancellerie du duché de Lancastre. En 1856, il a été élevée à la pairie héréditaire sous le titre de baron Belper. De son mariage avec la fille de l'évêque de Chichetter (1837), il a plusieurs enfants dont l'aîné, Henri STRUTT, est né en 1840.

BENAGLIA (Antoine), sculpteur italien, né à Rome, vers 1800, étudia à l'Académie des beaux-arts de cette ville et dans l'atelier de Thorwaldsen. Il exécuta en marbre plusieurs des modèles du maître, de concert avec quelques-uns de ses condisciples, depuis devenus celebres. Les deux œuvres les plus remarquables de M. Benaglia qui a peu produit, sont un *Pâris* et un *Ganymède*, d'après l'antique, morceaux considérés comme classiques en Italie.

BENARY (François-Ferdinand), orientaliste et exégète allemand, né à Cassel le 22 mars 1805, fit ses études de théologie et de philosophie aux universités de Bonn et de Halle. Reçu docteur, en 1827, il vint à Berlin, y continua ses études sous la direction du théologien Neander, du philologue Bapp et des philosophes Hegel, Schleiermacher et Marnheineke, devint, en 1829, agrégé à la Faculté de théologie et obtint, en 1831, la place de professeur adjoint d'exégèse de l'Ancien Testament à l'université de Berlin, après avoir refusé la chaire de sanscrit, que celle de Saint-Pétersbourg lui avait offerte.

Les écrits de M. Benary qui embrassent, avec l'interprétation de la Bible, les langues sémitiques et la paléographie, consistent en un grand nombre de dissertations et d'articles critiques insérés dans différents recueils littéraires, particulièrement dans les *Annuaires de critique scientifique*. On lui doit en outre une édition du *Nalôdaya*, poëme san-

scrit avec traduction et explication en langue latine (Berlin, 1830) et une dissertation *De Hebraeorum leviratu* (Berlin, 1835) qui lui valut le titre honorifique de docteur en théologie de l'université de Halle.

Son frère, Albert-Agathon BENARY, philologue, né à Cassel, le 17 janvier 1807, étudia aux universités de Gœttingue, de Halle et de Berlin, et obtint, en 1831, après avoir été agrégé à la Faculté des lettres, une place de professeur au *Realgymnasium*, une des grandes écoles de Berlin. Durant l'année 1848, il prit rang, dans cette ville, parmi les chefs du parti populaire.

On cite de lui un *Traité des sons dans la langue latine* (Rœmische Lauthlehre, Berlin, 1837, tome I), et un grand nombre de brochures et de dissertations ayant surtout trait à des questions de grammaire comparée.

BENDEMANN (Édouard), célèbre peintre allemand de l'école de Dusseldorf, né à Berlin, le 3 décembre 1811 et fils d'un banquier, reçut une brillante éducation littéraire; il entra ensuite dans l'atelier de M. Schadow, qui reconnut en en lui une véritable vocation. Les tableaux de la jeunesse de M. Bendemann ne sont pas les moins remarquables. Dès l'âge de vingt et un ans, en 1831, il exposa au Salon de Berlin un grand tableau : *la Douleur des Juifs*, d'après le psaume 137, qui est vraiment une œuvre magistrale. Cette toile célèbre, popularisée par la gravure de Ruscheweyh et par les lithographies de Weiss et de Schreiner est aujourd'hui au Musée de Cologne. L'année suivante, l'artiste exécuta un tableau de genre, gravé depuis par Felsing : *Deux jeunes filles à la fontaine* (1833), qui compte également parmi ses meilleures œuvres et qui fut d'abord acheté par la Société des arts de Westphalie. Vinrent ensuite : *Jérémie sur les ruines de Jérusalem*, toile de grande dimension, qui valut à l'artiste une médaille de première classe au Salon de Paris, en 1837, et qui est aujourd'hui dans la galerie particulière du roi de Prusse. On en a une très-belle lithographie de Weiss; puis *la Moisson*, tableau de genre qui fut gravé par M. Eichens. Ce succès entraîna quelque temps M. Bendemann dans la peinture de genre. Il donna *le Berger et la bergère* (collection du comte de Raczynski), d'après une idylle d'Uhland : *la Fille du prince serbe*, d'après une ballade serbe traduite par Herder, et une série tout entière de petites toiles, dont les sujets sont empruntés à la vie de la campagne.

Il ne tarda pas toutefois à revenir à la grande peinture, surtout après avoir été nommé professeur à l'Académie des arts de Dresde, et membre du conseil académique. Il fut chargé de la décoration entière du château royal et entreprit les grandes fresques auxquelles est surtout attachée sa réputation. Cet énorme travail interrompu par une maladie d'yeux que M. Bendemann avait contractée en Italie, n'a été achevé que dans ces derniers temps. La salle du trône, la salle des bals et des concerts, la salle de l'alliance, sont toutes de la main du maître. Dans la salle du trône on admire quatre grands panneaux dont les sujets sont tirés de la vie de l'empereur Henri, fondateur de la ville, et quatre allégories du plus haut style. Puis viennent les portraits de tous les héros de l'histoire universelle et des législateurs des nations; la frise est formée d'une suite de compositions allégoriques, représentant toute l'étendue de la vie de l'homme depuis le berceau jusqu'à la tombe, et gravées depuis par Hugo Bürkner. Le moyen âge allemand, avec son esprit et ses légendes, revit dans toutes ces peintures. La salle de bal, au contraire, est décorée avec tous les sujets les plus riants, et les plus fraîchement rendus, de la mythologie antique. Le contraste est frappant. La salle de l'alliance est ornée de peintures religieuses.

On cite encore de M. Bendemann une fresque symbolique, *la Poésie et les Arts*, qu'il exécuta dans sa propre maison à Berlin; le dessin du *monument de Sébastien Bach* élevé à Saudstein par Knauer, un portrait de l'empereur *Lothaire II* pour la ville de Francfort, plusieurs autres portraits de notabilités allemandes, et celui de sa femme, une fille de Schadow, qu'il épousa en 1838. Ce portrait est une des plus fortes de ses œuvres; il fait partie de la collection de ses tableaux de famille, réunie dans sa maison de Berlin.

Les qualités de M. Bendemann sont celles qui ont fait la gloire de l'école de Dusseldorf : le caractère et la poésie, la grandeur du style, la correction du dessin, l'habileté de la composition. Mais il se distingue par une grâce particulière, une harmonie et une intelligence profonde de la nature. Il est un des rares peintres de Dusseldorf qui aient pu réussir également dans les grandes toiles historiques et dans le genre.

BENEDEK (Louis DE), général autrichien, est né, en 1804, à Œdenbourg (Hongrie). Fils d'un médecin, il étudia l'art militaire à l'Académie de Neustadt, entra, en qualité de cornette, dans l'armée autrichienne (1822), monta rapidement en grade et devint colonel en 1843. Deux ans plus tard, lors de l'insurrection de la Gallicie, il se distingua par son courage et ses talents militaires, fut chargé par l'archiduc Ferdinand d'Este de pacifier la partie occidentale de la province et ses opérations permirent au général Collin de marcher en avant et de prendre Podgorze d'assaut. Il obtint à cette occasion les insignes de l'ordre de Léopold. Il était à la tête du régiment d'infanterie du comte Gyulai lorsqu'il reçut, en 1847, l'ordre de rejoindre l'armée d'Italie. Dans la campagne de 1848, il montra beaucoup de sang-froid à la retraite de Milan, à Osone, et notamment à la bataille de Curtatone où il soutint, le dernier, les efforts de l'ennemi; porté à l'ordre du jour par le maréchal Radetzky, il fut décoré de l'ordre de Marie-Thérèse. En 1849, à la reprise des hostilités, il contribua à la reddition de Mortara et combattit à la tête de son régiment, à Novare.

Nommé général major et brigadier du premier corps de réserve à l'armée du Danube (3 avril 1849), M. de Benedek prit une part active aux événements militaires de la Hongrie. Ainsi, à Raab et à Oszöny, il commandait l'avant-garde, fut légèrement blessé à Uj-Szegedin et se trouva au combat de Szörnyeozs-Ivány, où il fut atteint d'un éclat de bombe. A la fin de cette guerre il passa en qualité de chef d'état-major au 2e corps d'armée en Italie.

BENEDETTI (Thomas), graveur italien, né à Rome, en 1797, commença ses études artistiques à Vienne. Il y reçut les utiles conseils du docteur Barth, et vint, quelques années plus tard, s'y fixer définitivement, après avoir visité les principales collections de Sicile et d'Italie. Il se consacra dès lors à la reproduction de plusieurs chefs-d'œuvre de l'école ancienne ou moderne, et donna successivement : un *Ange accompagnant à la flûte le chant des oiseaux*, d'après Fendi; *le Duc de Reichstadt*, d'après Daffinger; *François Ier d'Autriche* (1834); un *Fragment de la Cène* de Léonard de Vinci; *la Mise au tombeau*, du Titien, et *la Sainte Famille*, du même maître, sujet qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

BENEDICT (Julius), compositeur et pianiste

allemand, né à Stuttgart, le 27 novembre 1804, et fils d'un riche banquier israélite, reçut les leçons d'Hummel à Weimar, et, à Dresde, celles de Charles-Marie de Weber, qu'il suivit à Berlin, en 1821, puis à Vienne, en 1823. Chef d'orchestre, dans cette dernière ville, et déjà applaudi dans les concerts, il fut emmené en Italie par Barbaja et attaché, comme chef d'orchestre, au théâtre San-Carlo, où il donna, en 1827, son premier opéra-bouffa, *Ernesto e Giovinta*. Après avoir couru toute l'Italie il repassa en Allemagne, se fit applaudir à Stuttgart, à Dresde, à Berlin (1830), se rendit à Paris, où il ne fut pas moins bien accueilli. L'amitié et le talent le rapprochèrent de Bériot et de la Malibran, qui l'emmenèrent encore une fois en Italie. Il reprit à Naples son ancien emploi et donna deux opéras : *les Portugais à Goa* et *Un an et un jour* (1836).

M. Benedict passa ensuite à Londres et y devint directeur du nouvel Opéra-Bouffa, où il fit représenter, en 1838, *the Gypsy's warning*. Depuis, il a eu à Londres divers emplois, et s'est fait un nom comme professeur. On cite encore de lui *le Fiancé de Venise*, et un grand opéra, *les Assassins*, joué en Allemagne avec succès (1848). Il a écrit des *Concertos*, des *Rondos*, des *Sonates* et des *Variations* sur des thèmes de Rossini et de Bellini. Dans l'automne de 1850, il suivit Jenny Lind en Amérique, comme accompagnateur, et partagea ses succès. M. Bénédict est un compositeur allemand qui a su accommoder son talent au goût de l'Italie et de l'Angleterre ; comme pianiste, il s'est fait remarquer par la facilité élégante et la constante clarté de son jeu, souvent relevé par l'inspiration.

BENEDIKTOF (Wladimir), poëte lyrique russe, né vers 1810, entra d'abord dans le corps des cadets à Pétersbourg, prit quelque temps du service, et obtint ensuite une place dans les finances. Il n'a publié qu'un volume de *Poésies* (1832) ; mais jamais poëte russe n'a excité à un si haut degré l'admiration de ses compatriotes. Les plus belles pièces de ce recueil sont : *Trois figures*, *la Mer* et *la Tombe*. Le sentiment en est profond ; la nature y est surtout poétiquement sentie et rendue. M. Benediktof passe pour un des plus grands poëtes vivants de la Russie.

BENEDIX (Julien-Roderich), poëte comique allemand, né à Leipsick en 1811, fit des études très-imparfaites dans plusieurs écoles de sa ville natale. Témoignant néanmoins les plus heureuses dispositions pour la comédie, il débuta par de petites pièces morales, dans le goût de Berquin, qui furent représentées sur des scènes particulières. Il consentit pourtant à compléter ses études dans un collége et s'appliqua spécialement à l'étude des langues modernes. Il entra ensuite au théâtre où il avait déjà des relations nombreuses et joua deux ans la comédie dans la troupe de Bethmann. En même temps il apprenait la musique, et il parut en 1833, comme ténor, sur plusieurs scènes des villes du Rhin et de Westphalie, où il obtint un certain succès. Après avoir mené l'existence la plus vagabonde, il devint régisseur du théâtre d'hiver de Wesel. Bientôt il fonda dans cette ville un journal littéraire : *le Parleur* auquel il donna des articles très-nombreux de critique et plusieurs romans.

A cette époque, sa verve comique commença à se produire dans des pièces plus importantes parmi lesquelles il faut citer *Jeanne Jebus* (1835), *la Tête moussue* (das bemooste Haupt) qui fut représentée d'abord à Wesel et fit le tour de l'Allemagne, ainsi que vingt-huit autres drames ou comédies qui pour la plupart ont été traduits en flamand et en hollandais et représentés avec succès tant en Allemagne qu'en Hollande et en Belgique. Nous mentionnerons : *le Docteur Wespe*, *l'Ennemi des femmes* (der Weiberfeind), *le Procès*, (der Process), *le Voyage des noces* (die Hochzeitsreise), *les Jaloux* (die Eifersüchtigen) et la *Lettre d'amour* (der Liebesbrief) qui obtint une prime d'encouragement au théâtre impérial de Vienne. Ces différentes pièces se recommandent par un certain tour d'esprit original et une grande puissance d'observation. Elles ont paru en six volumes, sous le titre d'*OEuvres dramatiques complètes* (Gesammelte dramatische Werke, Leipsick, 1846-1851, vol. T. VI).

En 1842, M. Benedix passa de Wesel à Cologne où il fit des cours sur la littérature allemande. En 1845 il se chargea de la direction générale du nouveau théâtre d'Elberfeld et fut de 1847 à 1848 régisseur général du théâtre de la ville à Cologne. Il continua de se livrer, dans cette ville, à une grande activité littéraire.

En dehors du théâtre, voici ses principaux ouvrages : *Contes populaires allemands* (Deutsche Volkssagen, Wesel, 1839-1840, 6 vol.) ; un récit très-animé de la guerre de l'indépendance allemande, intitulé : 1813, 1814 et 1815 (Wesel, 1841, 6 livraisons) ; *Itinéraire de Rotterdam à Strasbourg* (Handbuch für die Reise von Rotterdam bis Strasbourg ; Wesel, 1839), un *Almanach populaire du Bas-Rhin* (Niederrheinischer Volkskalender) qui parut de 1836 à 1842, enfin un roman qui a eu un très-grand succès sous ce titre : *Scènes de la vie des comédiens* (Bilder aus dem Schauspielerleben ; Leipsick, 1847, 2 vol. ; 2e édition, 1851).

BENFEY (Théodore), orientaliste allemand, né le 28 janvier 1809, à Noerten près Gœttingue, suivit jusqu'en 1827 les cours du collége et de l'université de cette dernière ville, dirigé dans ses études par les savants philologues Ottfried Müller et Dissen. Après avoir passé ensuite une année à Munich, il parcourut plusieurs autres universités d'Allemagne, et retourna, en 1834, à Gœttingue où il s'est fixé définitivement, et où il a rempli jusqu'à ce jour les fonctions de professeur de langue sanscrite et de grammaire comparée.

M. Benfey a collaboré à divers recueils, notamment à la grande *Encyclopédie* d'Ersch et de Gruber pour laquelle il a écrit l'article *Inde*. Il a publié les ouvrages suivants : *les Noms des mois de quelques peuples anciens*, etc. (die Monatsnamen einiger alten Vœlker, etc., Berlin, 1836) ; une traduction allemande des *Comédies de Térence* (Stuttgart, 1837) ; *Lexicon des racines grecques* (Berlin, 1839-1842, 2 vol.), ouvrage qui a remporté, à l'Institut, le prix Volney ; *des Rapports entre la langue égyptienne et les racines sémitiques* (Leipsick, 1844) ; *les Inscriptions cunéiformes persanes* (die persischen Keilinschriften. Ibid., 1847) avec une traduction allemande et un glossaire ; une édition des *Hymnes de Sama-Veda* (Ibid., 1848) aussi avec traduction et un glossaire ; *Etudes sur le Zend* (Beitraege zur Erklaerung des Zend. Gœtt., 1853), etc.

Le dernier travail de M. Benfey, *Manuel de la langue sanscrite* (Handbuch der Sanskritsprache, Ibid., 1852-1854, 2 vol.), composé d'une grammaire, d'une chrestomathie et d'un glossaire, est le traité grammatical le plus complet qui existe jusqu'à ce jour sur cette langue d'où sont nés tous les idiomes des peuples véritablement historiques de la terre. L'auteur en a publié, en 1855, un *Abrégé* à l'usage des commençants (Kurze Sanskrit Grammatik, 1855, in-4).

BENNETT (William Sterndale), pianiste et compositeur anglais, né le 13 avril 1816, à Sheffield, d'une famille de musiciens. Placé, à huit ans, comme choriste, au collége du roi, puis élève de l'Académie royale de musique, il se distingua de bonne heure comme compositeur et comme virtuose. Il avait déjà écrit des *Symphonies* et des *Concertos* remarquables, quand il se lia avec Mendelsohn, qui, en 1836, l'appela à Leipsick, où il eut de grands succès. En 1838, il revint à Londres et y fut aussitôt nommé membre de la Société royale de musique.

M. Bennett, l'un des rares représentants de la musique anglaise, a publié, comme écrits didactiques : *Classical practices for piano forte students* (Londres, 1841), une dissertation *On harmony* (1849), etc. Parmi ses œuvres musicales, on cite : *les Naïades*, *la Nymphe des bois*, *Parisina*, *les Joyeuses commères de Windsor*, etc.

BENNIGSEN (Alexandre-Levin, comte), homme politique allemand, né à Zakret, près de Wilna, le 21 juillet 1809, est le fils du général russe Bennigsen qui se distingua dans la guerre contre Napoléon, et de la princesse Marie d'Andrzeukowicz. Il suivit son père, lorsque celui-ci quitta, en 1818, le service de la Russie pour celui du Hanovre, et commença ses études dans la capitale de ce dernier royaume. En 1826, il alla faire son droit à Gœttingue et, de 1830 à 1835, occupa plusieurs emplois dans la magistrature. Appelé dans les bureaux du ministère de l'intérieur, en 1835, il y resta cinq ans, au bout desquels sa santé lui fit donner sa démission.

Il entra dans la carrière politique en 1841. Nommé conseiller du trésor par les principautés de Calenberg, de Gœttingue et de Grubenhagen, il devint de droit membre de la première Chambre des états hanovriens, membre de la Chambre des comptes et fut bientôt placé à la tête de la direction générale des contributions indirectes. La révolution de 1848 vint agrandir encore son rôle. Chargé par le roi, après la chute du ministère de Falke, de composer un nouveau cabinet (20 mars), il prit pour lui le portefeuille des affaires étrangères et de la maison royale, ainsi que la présidence du conseil. Des actes importants signalèrent sa présence aux affaires. C'est lui qui conclut *l'alliance des trois rois*, entre le Hanovre, la Prusse et la Saxe (26 mai 1849), et c'est lui qui la rompit (21 février 1850). Il conduisit à Munich les négociations qui avaient pour but de contracter une alliance plus considérable entre la Bavière, le Wurtemberg, la Saxe et le Hanovre, pour faire opposition aux grandes puissances allemandes. Il se rendit aussi à Vienne, où il essaya, mais en vain, de concilier les intérêts locaux et les intérêts de la nationalité germanique. Libéral progressiste, il vit avec peine la chute de la révolution, et présenta plusieurs fois sa démission qui fut acceptée, ainsi que celle de ses collègues, le 28 octobre 1850. Dès l'année précédente, il avait été réélu membre de la première Chambre de Hanovre, dont il fut président pendant les années 1851, 1853 et 1854.

BENNIS (George-Geary), publiciste anglais, né à Limerick, en 1793, fut destiné d'abord au barreau. Ses études terminées, il parcourut la Grande-Bretagne et les pays européens, passa à Paris les sept dernières années de la Restauration, et fut choisi par MM. Bossange et Renouard, en 1830, pour diriger la nouvelle librairie des étrangers. Six ans après, il devint agent général d'une compagnie anglaise d'assurances sur la vie, dont le siége était à Paris. Il était, en outre, et est encore aujourd'hui, bibliothécaire de l'ambassade britannique. Il a été décoré en 1854.

On a de lui, dans des genres différents : *Principes de la foi unique professée par tous les chrétiens* (The Principes on the one faith professed by all christians; 1816, broch. in-12, 3ᵉ édit., 1826); *Journal de poche et Memento du voyageur* (Traveller's pocket Diary and student's Journal, in-12), *Traité des assurances sur la vie* (Treatise on life assurance, in-12).

BENOIST (François), compositeur français, né à Nantes, le 10 septembre 1795, y reçut les premières leçons de musique et de piano; orphelin dès l'âge de quinze ans, il vint à Paris, et entra au Conservatoire, en 1811. Ses maîtres furent Catel pour l'harmonie, et L. Adam pour le piano. Grâce à cette savante direction heureusement secondée par ses dispositions naturelles, cette année même, il remportait le premier prix d'harmonie et trois ans après le premier prix de piano (1814). Enfin, en 1815, l'Institut lui décerna le grand prix de composition pour sa cantate d'*OEnone*, qui révélait un talent plein d'avenir. Envoyé en Italie comme pensionnaire du gouvernement, il passa trois ans à Naples et à Rome, et revint à Paris vers le commencement de 1819. En 1821, il fit jouer au théâtre Feydeau un premier et dernier opéra, *Félix et Léonore*, qui eut peu de succès. Depuis, il a gardé manuscrites d'assez nombreuses compositions. Très-habile improvisateur sur l'orgue, il obtint au concours la place de premier organiste de la chapelle du roi, laissée vacante par la mort de Séjan. Bientôt après, il passa, comme professeur d'orgue et d'improvisation, au Conservatoire de musique, où il est encore aujourd'hui. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis novembre 1851.

BENOIST D'AZY (Denis, vicomte), homme politique français, ancien député et ancien représentant, est né vers 1790. Il entra, sous la Restauration, dans l'administration des finances, fut nommé inspecteur par M. de Villèle, et reçut la décoration de la Légion d'honneur le 26 octobre 1829. Après la révolution de Juillet, il resta fidèle au parti légitimiste, qui le fit élire député, en 1842, par l'arrondissement de Château-Chinon (Nièvre). Il vota constamment avec l'opposition de droite, et se prononça pour la réforme parlementaire, sans s'associer à l'agitation des banquets. Réélu en 1846, il continua de combattre le ministère et la majorité.

M. Benoist d'Azy ne fit point partie de l'Assemblée constituante de 1848; mais, en 1849, il fut élu le premier par le département du Gard, et siégea, comme vice-président, au bureau de l'Assemblée législative. Il fit partie de la coalition des anciens partis contre la République, approuva la loi du 31 mai et demanda la révision de la Constitution; mais il refusa de se rallier à la politique de l'Élysée, et, le 2 décembre 1851, il protesta très-énergiquement contre le coup d'État. Ce fut lui qui présida la réunion des représentants à la mairie du Xᵉ arrondissement, et lut publiquement le décret de déchéance. Pourtant il ne fut pas compris dans les mesures de rigueur prises contre les adversaires du nouvel ordre de choses, et il ne cessa point d'habiter Paris, où il vit en dehors des affaires publiques.

BENOISTON DE CHATEAUNEUF (Louis-François), économiste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 23 mars 1776, acheva ses études au collége Mazarin, suivit ensuite les cours de l'École de médecine et de chirurgie militaires établie au Val-de-Grâce, et fut employé à l'armée

des Pyrénées et d'Espagne. De retour à Paris un peu avant l'établissement de l'Empire, il accepta un modeste emploi au Trésor public, qu'il occupa jusqu'en 1833, sans vouloir aucun avancement.

Il débuta dans la carrière littéraire par un *Précis historique des guerres des Sarrasins dans les Gaules*, qui parut, en 1810, avec ses seules initiales; un *Essai sur la poésie et les poëtes français aux* XII^e, XIII^e *et* XIV^e *siècles* (1815, in-8), qui obtint de l'Institut une mention honorable; et le premier volume d'une *Histoire abrégée du pontificat* (1816, in-8), qui n'a point été terminée. L'année suivante, il prit part à la rédaction de *la Quinzaine littéraire* d'Amar.

Vers cette époque, M. Benoiston, sur les conseils du célèbre géomètre Poisson, se consacra tout entier à la statistique, science encore peu cultivée, et au commencement de 1819, il lut à l'Académie des sciences des *Recherches sur les consommations de tout genre de la ville de Paris en* 1817, *comparées à ce qu'elles étaient en* 1789. Ce travail curieux, qui a eu deux éditions (1820 et 1821, in-8), fut suivi d'un grand nombre de mémoires de statistique sur les sujets les plus divers, dont deux furent insérés dans le *Recueil des savants étrangers*, de la même académie : *de la Fécondité en Europe au commencement du* XIX^e *siècle* (tome III), et de *l'Influence de certaines professions sur le développement de la phthisie pulmonaire* (tome IV).

Élu membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques le 8 juin 1833, M. Benoiston de Châteauneuf poursuivit avec une nouvelle ardeur ses travaux, et lut à ses nouveaux collègues toute une série de mémoires, entre lesquels nous citerons: *sur la Durée de la vie chez les savants et les gens de lettres*, inséré dans le tome III de la 2^e série des mémoires de cette académie; *sur la Durée des familles nobles de France* (tome V, même série); *sur la Durée de la vie humaine dans plusieurs des principaux États de l'Europe* (tome VI), et un mémoire *sur l'État de la France pendant la terreur*, dont il n'a paru qu'un extrait dans les *Comptes rendus* de l'Académie.

Chargé par cette compagnie de faire, de concert avec son confrère M. Villermé (voy. ce nom), trois voyages en France pour y observer les établissements publics sous le rapport moral et économique, il a particulièrement visité le Poitou, les côtes de l'Océan et la Bretagne, et fourni au rapport qu'ils ont publié en commun, les notes relatives à ces pays.

Étranger à toute intrigue et dépourvu d'ambition, ce savant a passé ces quinze dernières années dans une solitude laborieuse, ne sortant guère de son cabinet de Passy que pour venir travailler à la bibliothèque de l'Institut. D'une grande délicatesse et d'une sévère probité, il a apporté dans ses travaux l'exactitude et la régularité de sa vie. Il est mort le 16 mai 1856, après une maladie de quelques semaines dont il avait indiqué, dès le principe, la nature et le dénoûment. Il était, depuis 1845, chevalier de la Légion d'honneur.

BENOÎT (Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Martin-de-Bovel (Ain), en 1812, d'une famille de paysans, fut d'abord employé aux travaux des champs; mais il ne tarda pas à entrer dans l'industrie, comme ouvrier en soieries, et il devint chef d'atelier. Partisan des doctrines démocratiques et socialistes, membre de plusieurs sociétés secrètes, il fut un des rédacteurs du journal communiste, *la Fraternité*. Après la révolution de Février, il se trouva porté à la tête du parti qui dominait dans les faubourgs de Lyon, et fut élu représentant du peuple par 63981 voix. Il vota constamment avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée, et signa l'acte d'accusation présenté contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu le quatrième à la Législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne, et usa de son initiative parlementaire pour présenter quelques propositions qui furent repoussées par la majorité, comme entachées de socialisme. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État et se retira en Suisse.

BENOÎT (Xavier), jurisconsulte français, est né, à Grenoble, le 28 octobre 1797. Il étudia le droit dans cette ville, écrivit, en 1815, un chaleureux *Appel aux Français* en faveur de Napoléon, et fut reçu avocat peu d'années après. Il est encore attaché au barreau de la Cour impériale de Grenoble.

On a de M. Benoît plusieurs ouvrages estimés: *Traité de la dot* (1829, 2 vol. in-8); *Traité des biens paraphernaux* (1835, in-8); *Traité du retrait successoral* (1838, in-8); puis des brochures politiques et un certain nombre d'articles dans l'*Encyclopédie des gens du monde*.

BENOÎT (Philippe-Martial-Narcisse), ingénieur et topographe français, est né, le 13 août 1791, à Saint-Pons (Hérault). Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il servit quelques années et fut nommé professeur adjoint de topographie et de géodésie à l'École d'application d'état-major. Il est, depuis 1837, chevalier de la Légion d'honneur.

M. Benoît a publié divers ouvrages sur les arts industriels : *Théorie générale des pèse-liqueurs* (1821, in-8), appliquée à la construction et à l'emploi de toute sorte d'aréomètres; *Théorie du pachomètre* (1824), instrument proposé par l'auteur pour mesurer l'épaisseur des glaces; *Manuel du boulanger et du meunier* (1824; 4^e édit., 1845, 2 vol.), en collaboration avec MM. Julia de Fontenelle et Malepeyre, pour la *Collection* Roret; *Guide du meunier et du constructeur de moulins* (1830), traduit de l'anglais d'Olivier Evans. On a aussi de lui un *Cours complet de topographie et de géodésie* (1822-1825, 2 vol.), à l'usage des élèves de l'École d'état-major; et plusieurs mémoires scientifiques.

BENOÎT-CHAMPY (Adrien-Théodore), magistrat et homme politique français, est né à Provins, le 24 mai 1805. Avocat distingué du barreau de Paris, il se fit connaître comme partisan déclaré des idées républicaines et, après la révolution de Février, le gouvernement provisoire l'envoya, comme ministre plénipotentiaire, à Florence. Il montra une vive sympathie pour la cause de l'indépendance italienne, et son attitude, pendant la révolution de Toscane, lui valut les éloges de M. Montanelli (voy. ce nom). De retour en France, il se rallia de bonne heure au parti de l'ordre et soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Élu le quatrième à l'Assemblée législative, par 49782 voix, dans la Côte-d'Or, il entra dans la coalition des anciens partis qui formaient la majorité, puis se prononça pour la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma quelque temps dans l'exercice de sa profession d'avocat et devint membre du Conseil de l'Ordre. Il remplaça ensuite M. Delormet comme député de l'Ain, au Corps législatif. En 1855, il fut désigné d'office pour défendre

Pianori, auteur d'un attentat contre la vie de l'empereur. Aux élections suivantes du Conseil de l'Ordre il ne fut pas réélu; mais le choix du chef de l'Etat lui confia, en 1856, la présidence du tribunal de la Seine, en remplacement de M. de Belleyme (voy. ce nom). Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 8 décembre 1849, M. Benoît-Champy a été promu officier, en 1855.

BENOUVILLE (Jean-Achille), paysagiste français, né à Paris, le 15 juillet 1815, fut élève de M. Picot, et obtint, dans le concours de 1845, le premier grand prix de Rome pour le paysage, l'année même où son frère remportait celui d'histoire. Le sujet était *Ulysse et Nausicaa*. Depuis son retour d'Italie, cet artiste a principalement envoyé aux salons : *l'Etang de Fausse-Repose* (1834); *les Bords de la Seine à Bougival* (1837); *la Forêt de Compiègne* (1839); *Effet du soir* (1844); deux *Paysages* (1848); *Langezza* (1850); *Latium, Bois de chênes verts*, ou vues de la villa Doria, à l'Exposition universelle de 1855, etc. M. Ach. Benouville a obtenu une 3e médaille en 1844, et une mention en 1855.

Benouville (François-Léon), peintre français, frère du précédent, est né à Paris le 30 mars 1821. Elève de M. Picot, il a été de bonne heure admis aux expositions des beaux-arts. Ses premiers tableaux sont : *Mercure et Argus* (1839); *l'Ermite et le Chevalier fainéant* (1841), sujet tiré du roman d'*Ivanhoé;* un *Portrait* dessiné à la mine de plomb (1843); *Judith* (1844); *Esther* (1845). A cette époque il obtint le grand prix d'histoire à l'Ecole des beaux-arts, sur ce sujet : *Jésus dans le prétoire*. Après avoir marqué par de brillants envois son séjour à la villa Médicis, il figura au salon de 1852 avec deux *Portraits*. L'année suivante, il exposa une grande toile, *saint François d'Assise mourant*, acheté pour le musée du Luxembourg. Cette peinture sobre et austère, conçue dans un sentiment de calme et de recueillement, et encadrée dans un charmant paysage, le plaça parmi ceux de nos jeunes artistes qui donnaient le plus d'espérances.

A l'Exposition universelle de 1855, M. Léon Benouville envoya *les Martyrs chrétiens entrant à l'amphithéâtre*, et *un Prophète de la tribu de Juda tué par un lion*. Ces deux tableaux, plus remarquables par la composition que par l'exécution, ne manquent ni de beauté ni de grandeur: les têtes parurent belles, les groupes bien distribués, la couleur harmonieuse dans sa pâleur. Au salon de 1857, il a encore donné : *les Deux pigeons*, acquis par M. B. Fould, *Raphaël apercevant la Fornarina pour la première fois*, *Le Poussin sur les bords du Tibre*, et cinq *Portraits*. M. Léon Benouville a obtenu une 2e médaille en 1852, une 1re en 1853, et une médaille de 2e classe, ainsi que la décoration, en novembre 1855. Il a été récemment employé à la décoration des salons de l'Hôtel de Ville.

BENTHEIM (maison de), famille princière allemande, qui comprend les deux branches de Bentheim-Tecklenbourg-Rhéda et de *Bentheim-Bentheim et Bentheim-Steinfurt*.

Bentheim-Tecklenbourg-Rhéda (Maurice-*Casimir*-Georges-Louis-Frédéric-Charles, prince de), chef de la première branche, est né le 4 mars 1795. Il a succédé, le 17 avril 1837, à son père, le prince Emile, comme possesseur de la seigneurie de Rhéda, du comté de Hohen-Limbourg et de la seigneurie de Gronau, dans le royaume de Prusse. Il a été nommé, le 3 février 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. Il n'a point eu d'enfants.

De ses deux frères, *François*, né le 11 octobre 1800, n'est pas marié, et *Adolphe*-Louis-Albert-Frédéric, né le 7 mai 1804, colonel à la suite de l'armée prussienne, a épousé, le 7 mars 1843, la princesse Anne, fille du prince régnant Henri LXVII de Reuss-Schleiz, dont il a deux fils et quatre filles. L'aîné est le prince *Adolphe*-Maurice-Casimir-Emile-Albert-Ernest-Henri-Guillaume-Gustave, né le 14 octobre 1845.

Bentheim-Bentheim et Bentheim-Steinfurt (*Alexis*-Frédéric prince de), chef de la branche de ce nom, est né le 20 janvier 1781. Il a succédé, en 1817, à son père, le prince *Louis*-Guillaume, comme possesseur du comté de Bentheim en Hanovre, du comté de Steinfurt en Prusse, de la seigneurie de Batenbourg en Hollande. Il a été nommé membre héréditaire du Collége des princes à la diète provinciale de la Westphalie prussienne (27 mars 1824), membre de la première Chambre du royaume de Hanovre (6 août 1840), membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse (3 février 1847).

De son mariage avec la princesse Wilhelmine de Solms-Braunfels (17 octobre 1811), il a trois fils, dont l'aîné est le prince héréditaire *Louis*-Guillaume, né le 1er août 1812, lieutenant-colonel dans les gardes du corps du roi de Hanovre, marié le 27 juin 1839 à la princesse Berthe de Hesse-Philippsthal-Barchfeld, père lui-même de plusieurs enfants.

BENTON (Thomas-Hart), homme politique américain, né dans le comté d'Orange (Caroline du Nord) en 1783, étudia d'abord le droit, et, après avoir passé une année dans les rangs de l'armée des Etats-Unis, s'établit, en 1811, comme avocat à Nashville (Tennessee), puis dans le Missouri. Membre du sénat de cet Etat, il fut envoyé, en 1820, au congrès, dont il n'a cessé de faire partie jusqu'en 1854 que pendant la session de 1851. Cette interruption avait eu pour cause sa tiédeur dans la question de l'esclavage, malgré sa réputation bien établie de démocrate. Dans ces derniers temps, il s'est associé à son gendre, le colonel Frémont, pour obtenir du congrès l'exécution du chemin de fer du Pacifique. Mais, aux élections de 1856, il a refusé son concours à la candidature de ce dernier, pour donner son vote au candidat de la démocratie, M. Buchanan, sur le programme duquel il a cru toutefois devoir faire publiquement ses réserves. Lui-même a brigué en même temps les fonctions de gouverneur du Missouri.

Comme écrivain, M. Benton s'est fait connaître par un grand ouvrage auto-biographique plein de détails intéressants et de documents précieux sur les événements auxquels il a été mêlé, et les hommes qu'il a connus : *Thirty years' view; or a History of the Working of the american government, from* 1820 *to* 1850 (New-York, 1853 et suiv.; 2 vol. gr. in-8). On y remarque, outre certains morceaux inédits tirés des papiers du général Jackson, la plupart des discours de M. Benton, en qui la démocratie américaine reconnaît un de ses principaux orateurs.

BÉRANGER (Jean-Pierre de), célèbre poëte chansonnier français, est né à Paris dans une maison, aujourd'hui démolie, de la rue Montorgueil, le 19 août 1780. Comme Horace, avec lequel il a plus d'une autre analogie, il a semé dans ses poésies une foule de traits personnels à l'aide desquels on pourrait construire toute sa biographie, à commencer par la date de sa naissance :

« En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt. »

Il descend d'une ancienne famille militaire, et son père, fidèle royaliste, mais qui n'avait plus

guère alors d'autre fortune que son nom, portait avec un certain orgueil cette particule nobiliaire que le poëte, plus fier de se faire « Vilain et très-vilain, Vilain, vilain, » devait mettre en chansons. La première enfance du jeune de Béranger fut des plus modestes. Il fut élevé à Paris,

« Chez un tailleur *son* pauvre et vieux grand-père. »

Il y était encore en 1789, quand il fut témoin de la prise de la Bastille, scène qui lui revenait à l'esprit, à quarante ans de distance, sous les verrous :

« Pour un captif souvenir plein de charmes!
J'étais bien jeune; on criait : vengeons-nous!
A la Bastille! Aux armes! Vite, aux armes!
Marchands, bourgeois, artisans, couraient tous. »

Son père l'envoya alors à Péronne auprès d'une tante qui tenait auberge dans un faubourg. Les services qu'il eut occasion d'y rendre, lui ont fait dire, en plaisantant, qu'il avait été garçon d'auberge :

« Garçon d'auberge, imprimeur et commis. »

Il lut chez sa tante quelques classiques français, Fénelon, Racine et Voltaire. Les idées de celui-ci eurent encore plus de prise sur lui que le beau style, et c'était déjà un esprit fort, longtemps avant de laisser pressentir un grand écrivain. On raconte que, vers l'âge de douze ans, frappé de la foudre,

« Un coup de foudre ajoute à mes présages. »

au moment où la tante effrayée de l'orage, faisait dans toute la maison des aspersions d'eau bénite, il se releva en lui demandant à quoi son eau bénite avait servi.

A quatorze ans, Béranger (car, dès aujourd'hui, nous ne pouvons pas plus dire M. de Béranger que M. de Voltaire), Béranger entra dans l'atelier de l'imprimeur Laisney, chez lequel il prit les premières notions d'orthographe et de langue. Il faisait même des vers avec son patron, auquel il dit plus tard dans sa gracieuse chanson du *Bonsoir :*

« Dans l'art des vers, c'est toi qui fus mon maître;
Je t'effaçai, sans te rendre jaloux. »

Il suivait en outre, à Péronne, les cours de l'Institut patriotique, organisé suivant les idées de Jean-Jacques Rousseau, et y recevait avec ardeur une éducation toute civique. Il faisait partie d'un club d'enfants dont il était le président et l'orateur. Un sage inconnu du XVIII[e] siècle, M. Ballue de Bellanglise, sorte de philosophe républicain, qui eut plus d'une fois son franc parler avec le premier consul, exerça aussi sur lui une action dont il a gardé le plus vif souvenir. Dépourvu de toute connaissance du latin, il y suppléait déjà par la lecture des meilleures traductions des anciens auteurs.

A seize ans, Béranger revint à Paris où son père avait fondé une maison de banque et se mêlait activement à toutes les conspirations royalistes contre le Directoire. Le futur chansonnier fit alors de la finance et montra, dans ce genre de travail, une telle capacité que son père prévoyait en lui un des plus grands financiers de l'époque. Une fois même, le père ayant été arrêté à la suite d'un complot royaliste, le fils resta quelque temps seul à la tête de la maison et des affaires qui n'en souffrirent pas. Cependant ses préférences étaient ailleurs et son goût pour la poésie prenait le caractère d'une vocation. Mais les genres les plus divers attirèrent tour à tour son ardeur juvénile. Le plaisir que lui causaient les représentations dramatiques, l'engagea d'abord à travailler pour la scène. Il essaya d'écrire, sous le titre d'*Hermaphrodites*, une comédie satirique contre les hommes efféminés et les femmes intrigantes. On dit qu'il s'abstint de ce genre de littérature par respect pour Molière.

Il tendit plus haut, et écrivit à dix-huit ans l'ébauche d'un poëme épique, *Clovis*. Mais, ne le destinant à voir le jour que quand il aurait atteint sa trentième année, il passa, en attendant, à la poésie lyrique religieuse et fit des odes ou plutôt des dithyrambes sur de grands sujets, tels que *le Déluge*, *le Jugement dernier*, *le Rétablissement du culte*. On cite surtout des fragments d'une *Méditation*, où le tableau de la ruine universelle qui attend les mondes s'achève par la destruction du soleil :

« Et, lugubre flambeau du sépulcre où nous sommes,
Lui-même, à ce long deuil fatigué d'avoir lui,
S'éteindra devant Dieu, comme nous devant lui. »

Le jeune poëte essaya encore d'un genre non moins éloigné de la chanson, de l'idylle religieuse, et se plut à tracer, dans un poëme intitulé *le Pèlerinage*, la peinture des mœurs chrétiennes et pastorales du XVI[e] siècle.

Il avait alors vingt-deux ans et, ne se sentant pas encore dans sa véritable voie, il fut un instant tourmenté d'un besoin d'action extérieure, bientôt suivi d'un découragement profond. Il voulait partir pour l'Egypte où la renommée rapportait que Bonaparte faisait tant de merveilles. Parseval Grandmaison qui en revenait le détourna de ce projet par une peinture plus véridique de l'état des choses. C'est à cette époque que l'on fait remonter ses premières chansons. Mais, ne songeant pas encore à élargir ce modeste genre, il n'y voyait qu'un passe-temps poétique et n'invoquait d'autre muse que l'ivresse de la jeunesse et du plaisir.

Dans les moments d'abattement et de doute sur son talent que ces essais joyeux ne suffisaient pas à conjurer, Béranger trouva un appui et un conseiller bienveillant dans Lucien Bonaparte (1803). Lorsque celui-ci fut parti pour Rome, il envoya au jeune poëte qui était retombé dans la misère, une procuration pour toucher son traitement de membre de l'Institut, avec une lettre aussi délicate que pressante et qui ne permettait pas de refuser. Béranger, reconnaissant, a joint plus tard aux éditions de ses œuvres cette lettre que la censure impériale ne lui permit pas de publier à l'époque où son bienfaiteur était disgracié.

En 1805, Béranger est employé, par l'éditeur Landon, à la rédaction anonyme des *Annales du Musée*. En 1809, les recommandations du poëte Antoine Arnault le font entrer, en qualité de commis expéditionnaire, dans les bureaux de l'Université (ministère de l'instruction publique) aux modestes appointements de 1000 fr., portés un peu plus tard à 1200.

Ils suffirent à rendre au poëte la sécurité et la gaieté. Sans renoncer encore à attendre plus de gloire de ses grands poëmes, il revint à la chanson. Quelques-unes des pièces les plus joyeuses et les plus légères de son premier recueil, *les Gourmands*, *le Mort vivant*, *la Bonne fille*, *les Gueux*, *Roger Bontemps*, sont datées de 1810 à 1814. *La Bacchante*, *la Gaudriole*, *Parny*, *ma Grand'mère*, *la Mère aveugle*, *le Petit homme gris*, *Madame Grégoire*, *Frétillon*, etc., etc., qui ne portent point de date, sont des mêmes années ou remontent plus haut. En 1813, il fut reçu membre de la joyeuse société du Caveau que présidait Désaugiers, et chanta, pour discours de réception ses refrains pleins de malice de l'*Académie et le Caveau*. En même temps il essayait timidement d'une satire plus dangereuse :

car elle touchait, si délicatement que ce fût, à la politique. *Le Sénateur* fit rire, dit-on, l'empereur lui-même, mais, *le Roi d'Yvetot*, cette contre-partie si fine et si mordante d'une gloire dangereuse et de pompes éphémères, ne reçut pas, aux Tuileries, le même accueil.

Béranger vit sans regret tomber l'Empire. « Au retour des Bourbons, qui m'étaient indifférents, dit-il, leur faiblesse me parut devoir rendre facile la renaissance des libertés nationales. » Ses illusions, comme celles du pays, étaient déjà dissipées, quand l'empereur reparut avec le drapeau national et des promesses tardives de liberté. Béranger nous dit que, dans les Cent-Jours, l'enthousiasme populaire ne l'abusa point, il vit que « Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement. Ce n'était pas pour cela qu'il avait été donné au monde. » Il refusa d'être censeur et se borna à offrir au pouvoir avec autant de délicatesse que de raison, le tribut de ses conseils, à sa manière, c'est-à-dire dans une chanson, *la Politique à l'usage de Lise* (mai 1815), suite charmante d'allusions aussi fines que celle-ci :

« Bien qu'en des mains comme les tiennes,
Le sceptre passe sans procès,
De nous il faut que tu le tiennes
Pour le bonheur de tes sujets. »

Le premier recueil de Béranger, où la politique ne tient pas d'autre place, parut, en 1815, sous le titre un peu suspect de *Chansons morales et autres* (in-18, avec gravures et musique). Il valut à l'auteur, de la part de ses chefs, un sévère avertissement. Aussi, lorsqu'en 1821, il donna son second recueil, il eut soin de quitter de lui-même son bureau pour n'y plus rentrer. Une grande transformation s'était opérée dans le poëte chansonnier pendant l'intervalle. Le plaisir est encore chanté dans plusieurs refrains : *Ce n'est plus Lisette*, *le Vin et la Coquette*, *le Soir des noces*, *la Vivandière*, *Brennus*, *le Bon ménage*, *Rosette*, *la Fortune*, etc., mais la politique y porte un ton plus élevé et de plus mordantes épigrammes : *le Marquis de Carabas*, *Paillasse*, *la Sainte-Alliance barbaresque*, *Monsieur Judas*, *Halte-là! le Ventru*, etc., attaquent ouvertement un système antinational et ses serviteurs dévoués. Quelques pièces spirituellement irréligieuses : *les Capucins*, *les Clefs du paradis*, *les Chantres de paroisse*, *l'Ermite et ses saints*, *les Missionnaires*, *les Révérends pères*, *le Bon Dieu*, etc., etc., atteignent plus sensiblement encore le parti du trône et de l'autel, et font expier cruellement à la religion le tort de se mêler à la politique. Des accents patriotiques, dégagés de toute amertume satirique, se retrouvent dans *le Champ d'asile*, *la Sainte-Alliance des peuples*, *les Enfants de la France*, *le Vieux drapeau*, *le Cinq mai*. Dans cette dernière série de chants, Béranger avait pris une élévation de style et de sentiment inconnue jusqu'alors à la chanson; *le Dieu des bonnes gens*, compris dans le même recueil, avait été son premier essai dans ce genre nouveau. Aussi tremblait-il en chantant pour la première fois cette pièce à ses amis, inquiet de l'accueil qui allait être fait à la révolution qu'il avait conscience de tenter. Quelques chansons plus intimes, telles que : *Mon âme*, *la Bonne vieille*, *le Retour dans la patrie*, etc., trouvaient aussi place dans le recueil de 1821, et complétaient déjà les cinq séries qu'on peut distinguer dans l'œuvre générale du poëte, jusqu'au recueil de 1833 : chansons joyeuses, chansons politiques, chansons voltairiennes, chansons patriotiques et chansons intimes.

La popularité qu'une si grande variété et tant de talent assuraient à l'auteur, s'accrut encore d'un peu de persécution. Après la destitution qu'il avait prévue et prévenue, il fut traduit en cour d'assises et condamné à 500 fr. d'amende et à trois mois de prison (8 décembre 1821). Il commença sous les verrous de Sainte-Pélagie les chansons de son troisième recueil qui parut en 1825, et ne fut pas poursuivi. Le quatrième, qu'il donna en 1828, lui attira de nouvelles poursuites et une condamnation à neuf mois de prison et à 10 000 francs d'amende (10 décembre 1828), malgré une célèbre plaidoirie de M. Dupin. Reprenant tous les tons auxquels il avait façonné la chanson, il continuait dans ces deux derniers recueils toutes les séries que nous venons d'indiquer. Qu'il nous suffise de rappeler, sans avoir besoin de les classer : *la Préface*, *le Nouvel ordre du jour*, *la Messe du Saint-Esprit*, *les Adieux à la campagne*, *la Liberté*, *la Chasse*, *ma Guérison*, *mon Carnaval*, *l'Ombre d'Anacréon*, ces cinq dernières, datées avec plusieurs autres, de Sainte-Pélagie (1822), *les Conseils de Lise*, *l'Eau bénite*, *le Censeur*, *le Tailleur et la Fée*, sorte d'autobiographie poétique, *le Violon brisé*, *le Chant du Cosaque*, *le Bon pape*, *les Hirondelles*, *le Vieux sergent*, etc.

Béranger subit sa seconde peine à la Force, et sans s'effrayer du bruit menaçant qui se faisait autour de son nom à la tribune des Chambres et dans les chaires des églises, il se remit à chansonner ses ennemis, c'est-à-dire les ennemis du progrès et de la liberté. Parmi les pièces qui ont été écrites dans cette prison, on cite : *le Feu du prisonnier*, *le 14 Juillet*, *le Cardinal et le chansonnier*, *les Dix mille francs*, *le Cordon, s'il vous plaît! Denis maître d'école*.

Lorsque éclata la révolution de Juillet, Béranger, qui par ses chansons y avait tant contribué, eut son action sur ses destinées. Il s'unit à ses amis, Laffitte, Lafayette et Dupont (de l'Eure), pour appuyer la candidature de Louis-Philippe auprès du parti républicain. Mais il refusa le pouvoir et la fortune qui vinrent naturellement au-devant de lui. Il lui répugnait de voir le triomphe de ses principes tourner au service de ses intérêts. D'ailleurs il se défiait du parti vainqueur, et la France avait perdu, trois ans auparavant, dans Manuel, « le seul homme qu'il aurait voulu suivre au pouvoir. » Le dernier recueil de chansons qu'il donna en 1833, permet de suivre toute l'histoire des idées et des sentiments de Béranger à cette époque. Il refuse les honneurs (*A mes amis devenus ministres*) :

« Non, mes amis, non, je ne veux rien être,
Semez ailleurs, places, titres et croix... »

Il repousse les pensions (*le Refus*, au général Sébastiani) :

« Je suis un sou de bon aloi;
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie. »

Néanmoins il dit son mot et celui de l'opinion libérale sur la situation. *Hâtons-nous! Poniatowski* (février et juillet 1831), sont un écho des sympathies d'alors pour la Pologne; *le Conseil aux Belges* (mai 1831) est une des satires les plus mordantes des vanités et des cupidités qui s'attachent au pouvoir royal; et *la Prédiction de Nostradamus* était comme l'oraison funèbre de la royauté elle même. Ce recueil, qui fut le dernier, contenait, en outre, un certain nombre de chansons intimes, telles que *le Bonsoir*, *le Tombeau de Manuel*, *à M. de Chateaubriand*, *Souvenirs d'enfance*, *Cinquante ans*, *le Suicide*; puis quelques nouveaux souvenirs populaires de l'Empire, *le Vieux caporal*, *les Souvenirs du peuple* (On parlera de sa gloire, etc.), qui retentirent d'un bout

à l'autre de la France, jusqu'au fond des campagnes; enfin, quelques essais appartenant à un nouvel ordre d'idées, *les Contrebandiers*, *Jeanne la Rousse*, *le Vieux vagabond*, *Jacques*, *les Fous*, sortes de chansons socialistes, qui indiquent le sentiment profond des misères du peuple ou les préoccupations des théories sociales qui promettaient de les guérir.

Depuis le recueil de 1833, Béranger a encore beaucoup écrit, mais il n'a plus rien donné au public si ce n'est, en 1846, dix chansons: *Notre coq*, *le Grillon*, *les Echos*, *l'Orphéon*, *les Pigeons de la Bourse*, *le Baptême de Voltaire*, *Claire*, *le Déluge*, qui, en 1848, fit l'effet d'une prophétie; *les Escargots et ma gaîté*. Ces chansons, qui rentrent dans presque toutes les cordes du poëte, sont loin de donner une idée de son travail et de sa fécondité pendant toute cette période. Il est surtout une série entière de poésies inédites de Béranger, qui ont pour sujet les gloires nationales de l'Empire, et qui forment une sorte de *romancero* napoléonien, et comme un véritable cycle poétique. Quelques pièces, une entre autres, sur le martyr de Sainte-Hélène, atteignent une longueur d'environ deux cents vers, et sont affranchies du refrain et de la coupe particulière à la chanson. C'est à cette nouvelle partie de son œuvre que l'auteur lui-même conçoit qu'on puisse appliquer la qualification d'épopée nationale, improprement attribuée, suivant lui, à la série de ses premières chansons.

Béranger avait entrepris en outre un travail d'une tout autre nature, une *Biographie des contemporains*, à laquelle il attache dans sa préface de 1833, tant d'importance, que «c'est à cette œuvre, dit-il, que mon nom devra peut-être de me survivre.» Malgré ce que des biographies récentes ont pu dire de la continuation par Béranger de ce travail, il y a depuis longtemps renoncé. Il s'était effrayé d'avoir à dire trop de mal de tous ses amis. Il a seulement écrit ses propres mémoires; mais la lecture des *Mémoires d'outre-tombe* l'a dégoûté de publier les siens, dont il a même détruit la plus grande partie.

C'est au milieu de ces travaux solitaires et de la plus profonde retraite que la révolution de Février vint surprendre Béranger. Républicain de vieille date, il trouva pourtant que le pays était jeté un peu brusquement dans la république. Il aurait mieux aimé, disait-il, descendre les degrés que les événements lui faisaient sauter. Toutefois, par un retour de popularité qui semblait rattacher 1848 à 1830, les électeurs de Paris voulurent donner au chansonnier national un rôle politique. Élu représentant du peuple pour le département de la Seine par plus de 200 000 suffrages, Béranger refusa cet honneur avec une modestie qui put passer plus tard pour une grande habileté. Il donna une première fois sa démission dès le 8 mai. L'Assemblée la repoussa à l'unanimité, l'invitant à la retirer par ses acclamations enthousiastes, mais le poëte la réitéra, le 14, avec autant de simplicité que de bon sens et rentra dans la solitude et le silence. Seulement, comme on fit courir alors, pour expliquer son refus, le bruit de son mariage avec une femme dévouée qui lui a consacré sa vie, et qu'on disait être sa domestique, il démentit cette fable dans le journal *l'Assemblée nationale*, où elle s'était produite, par une lettre qui fut la dernière, mais non la moins gracieuse de ses communications au public (juin 1848).

On cite avec curiosité les différents lieux de retraite où Béranger a cherché à se soustraire aux ovations de la foule et aux importunités des visiteurs. De Passy, où il écrivit sa *Préface* de 1833, il se réfugia à Fontainebleau, puis à Tours, où il eut pour ami le célèbre M. Bretonneau et où un boulevard porte son nom. Il se rapprocha de Paris en 1840, s'établit à Fontenay, puis revint à Passy, d'où il est rentré à Paris dans ces derniers temps.

Malgré son amour de la vie retirée, Béranger a eu des relations avec la plupart des hommes illustres de ce demi-siècle. Talleyrand a voulu le voir; Chateaubriand lui fit des avances, et dans les derniers jours de sa vieillesse triste et maladive ne retrouvait de sérénité et d'expansion qu'avec lui. M. de Lamartine a aussi recherché son amitié, l'a obtenue et s'est montré avide d'en jouir. Mais Béranger a eu ses liens les plus étroits avec les hommes d'action, les artistes et les penseurs du parti démocratique, Manuel, Carrel, David d'Angers, Lamennais. Ce dernier, père de l'Église, transformé en soldat du radicalisme politique, passa bien des soirées à Passy auprès du chansonnier. Le clergé orthodoxe ne craignit pas un jour de franchir le seuil de sa porte. La visite de Mgr Sibour à Béranger, en 1849, fit assez de bruit. Après tous les compliments d'usage, le prélat demanda au poëte de faire un choix de ses chansons et de composer un recueil qui pût entrer dans toutes les familles. Béranger, effrayé sans doute du nombre de celles qui en seraient exclues et n'en voulant désavouer aucune, répondit: «Quoi! monseigneur, ces pauvres filles, vous voulez que je les mette aux Enfants trouvés!»

Les amitiés que Béranger inspirait ne tiennent pas moins à son caractère qu'à son talent. Tous ceux qui l'approchent vantent en lui une bonté extrême, une générosité au-dessus de ses ressources. Volontairement pauvre, la modicité de ses revenus ne lui a causé d'autre chagrin que celui de ne pouvoir assez donner. Il se peint tout entier dans ces trois vers:

> «Mes besoins ne sont pas nombreux;
> Mais, quand je pense aux malheureux,
> Je me sens né pour être riche.»

Si l'argent manquait souvent, la bonne volonté était inépuisable. Démarches, sollicitations, sacrifice de son propre repos, rien ne coûtait pour obliger les autres, à ce solitaire qui n'a jamais rien demandé pour lui ni rien voulu recevoir. En attendant, il partageait avec de plus pauvres que lui une mince fortune, à peine suffisante pour ses besoins, car l'immortel chansonnier n'a pas su mieux l'art de faire de l'argent avec ses poésies que celui de le conserver. En 1833, il a vendu toutes ses œuvres, faites ou à faire, pour la modique rétribution viagère de 800 francs. Mais il faut dire que son éditeur, M. Perrotin, enrichi par ses refrains, a tenu à honneur d'augmenter successivement la pension du poëte. Sous le régime politique actuel, des offres délicates lui sont encore venues d'en haut. L'impératrice elle-même a voulu lui faire parvenir, par les mains et sous le nom de son éditeur, une pension plus forte; mais Béranger, informé de ce stratagème, ne consentit pas à recevoir de la munificence impériale des libéralités qu'il n'a pas acceptées à une autre époque de la sympathie et de la reconnaissance du pouvoir.

Nous avons peu de mots à dire de l'œuvre même de Béranger, de celle du moins que connaît le public. Ses chansons ont été dans toutes les mains et leur éloge dans toutes les bouches, quoique, depuis quelques années, la critique littéraire se soit exercée sur elles. MM. Sainte-Beuve et Pontmartin, entre autres, se sont fait une arme de certaines imperfections de détail contre la gloire nationale de l'auteur. Ils ont relevé quelques phrases obscures, des allusions mytho-

logiques qui ne sont plus de notre goût, et des périphrases classiques d'une élégance un peu vieillie. Mais il est juste de remarquer que ces défauts, sensibles dans le premier recueil, disparaissent peu à peu dans les suivants. Et aujourd'hui que la portée politique de ses chansons ne les soutient plus, on ne peut s'empêcher d'y admirer de sérieux mérites littéraires : dans les idées, la justesse et l'élévation, de la finesse, sans recherche; dans le style, la précision du mot, la vivacité des tours, et cette souplesse constante qui permet à l'auteur de prendre tour à tour tous les tons, et de passer de la simplicité à l'éclat, de la grâce à l'énergie avec un naturel toujours si parfait, que ses critiques mêmes l'ont involontairement comparé à La Fontaine.

On a souvent dit que Béranger avait transformé la chanson en ode. L'auteur, peu sensible à ce compliment, croit n'avoir ni les procédés arbitraires de style, ni l'inspiration factice du genre lyrique chez les modernes; il a voulu faire de la poésie chantée, à la manière des anciens, de l'*ode*, si l'on veut, mais dans le sens étymologique du mot. Une des choses les plus frappantes dans la forme de poésie qu'il a adoptée, est le bonheur ordinaire du refrain. Il sait pourtant s'en affranchir : Le *Refus* n'en a point, ni rien qui en tienne lieu; dans *le Violon brisé*, *les Souvenirs d'enfance*, *l'Épître à Chateaubriand*, *les Hirondelles*, etc., pour tout refrain, la première strophe entière est répétée au milieu et à la fin du morceau, et la sensibilité du poëte s'y épanouit sans entrave.

Les moralistes ont reproché aux chansons de Béranger ses railleries voltairiennes et des légèretés peu morales. Faut-il regretter qu'il ait eu tant de cordes à sa lyre plutôt que d'admirer le bonheur avec lequel il sait les toucher toutes? Nous nous bornons à rappeler l'explication ou l'excuse qu'il donne lui-même : celles de ses chansons « qui ont été traitées d'impies, les pauvrettes, par MM. les procureurs du roi, avocats généraux et leurs substituts, qui sont tous gens très-religieux à l'audience, » ne sont que des représailles et montrent le danger qu'il y a pour la religion « à se faire instrument politique. » Quant à celles qui sont des « folles inspirations de la jeunesse et de ses retours, elles ont été des compagnes fort utiles données aux graves refrains et aux couplets politiques. Sans leur assistance, je suis tenté de croire que ceux-ci auraient bien pu n'aller ni aussi loin, ni aussi bas, ni même aussi haut. »

Les titres honorifiques de Béranger ne sont pas longs à énumérer : ex-convive du Caveau moderne, il n'est ni chevalier de la Légion d'honneur, ni membre de l'Académie française.

La mort de Béranger, arrivée le 17 juillet 1857, nous fera ajouter seulement quelques lignes à cet article, imprimé depuis plusieurs mois et rédigé d'après les renseignements spéciaux d'un des hommes qui l'ont intimement connu. Les derniers jours du chansonnier ont mis une fois de plus en relief son caractère de poëte national. En présence du sentiment public, le gouvernement a voulu que ses obsèques fussent célébrées aux frais de l'État et lui a fait le convoi d'un maréchal de France. On a vu tous les souvenirs, toutes les sympathies, tous les hommages du passé revivre dans les manifestations de la foule et dans les études rétrospectives des journaux. Parmi les publications qui parurent alors, il faut citer à part les *Mémoires sur Béranger* de M. Savinien-Lapointe, comme le livre qui fait le mieux connaître, dans le poëte, l'homme et sa vie privée.

Les œuvres posthumes du chansonnier se réduisent, jusqu'à ce moment, à deux volumes : *Ma Biographie* (1857, in-8) et *Dernières chansons* (1857, in-8). Le premier n'a pas ajouté, autant qu'on pouvait l'espérer, à la connaissance de Béranger, de son entourage et de son époque. Le second qui renferme quatre-vingt-quatorze pièces de vers, datées de 1834 à 1851, en offre plusieurs (*les Fourmis*, *le Cheval arabe*, *Une idée*, *le Chasseur*, *le Merle*, *la Tourterelle et le Papillon*, *les Grands projets*, *le Saint*, *le Postillon*, *les Défauts*, *etc.*, *etc.*), qui sont dignes de prendre place dans les anciens recueils. Sans compter quelques petits poëmes étrangers à la chanson, scènes, dialogues, ballades, etc., assez libres de coupe et de rhythme, les genres divers déjà traités en couplets par l'auteur sont ici tous représentés, mais avec moins de verve dans la joie, moins d'éclat dans l'enthousiasme, moins de vigueur dans la satire. La grâce et la finesse sont les deux qualités de l'écrivain qui se sont le mieux conservées. Mais l'homme y est tout entier, cœur et raison, et entièrement le même, fidèle à toutes ses causes, à la liberté, à la philosophie comme au patriotisme.

La bibliographie des chansons de Béranger est très-simple. Elles ont, en général, paru dans l'ordre où elles ont été écrites. Dans l'intervalle des cinq principaux recueils donnés par l'auteur, de 1815 à 1833, un certain nombre ont été imprimées à part ou insérées dans diverses publications du moment. Parmi les douze éditions générales que nous connaissons sous le titre d'*OEuvres complètes*, nous signalerons la première, celle de 1833-1834 (4 vol. in-8, avec 104 vignettes sur acier); celle de 1835-1836 (3 vol. in-8, avec 120 dessins de Grandville et autres); celle de 1846-1848 (2 vol. in-8, avec 52 gravures), la plus belle de toutes et complétée par la *Musique* (1847, même format), enfin les éditions diamant et elzevirienne (1839 et 1850, in-32), les plus répandues. Une édition particulière de 1828 (2 vol. in-8, avec 31 planches), a été illustrée par Devéria et Henry Monnier. Un grand nombre de types, créés d'après les chansons de Béranger, et reproduits par la lithographie, l'imagerie ou la gravure, ont encore ajouté à la popularité du poëte. Plusieurs de ces types ont aussi été transportés avec succès sur une foule de théâtres. Enfin, malgré le caractère éminemment français de ce genre de poésie, les chansons de Béranger ont été traduites dans toutes les langues de l'Europe.

BÉRANGER (Charles), peintre français, né, à Sèvres, le 21 novembre 1816, est fils d'Antoine Béranger, peintre de porcelaine estimé, sous la direction duquel il se livra lui-même à la peinture. Il suivit ensuite le cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Paul Delaroche, dont l'amitié lui obtint plus tard la commande d'importantes copies dans les musées espagnols (1846-1848). Il a exécuté et exposé, depuis 1837, des *paysages*, des scènes de genre ou d'intérieur, et le plus souvent des tableaux de nature morte; plusieurs portraits, entre autres celui de *M. Mène*, le sculpteur, et dans ces derniers temps, divers sujets de chasse. En 1850, il réduisit, pour la gravure que préparait M. Henriquel-Dupont, la fresque de Delaroche à l'École des beaux-arts. M. Charles Béranger a obtenu une 3[e] médaille en 1839, et une 2[e] en 1840.

Son frère aîné, M. J. B. Antoine-Émile Béranger, né, à Sèvres, le 31 août 1814, a partagé ses études et la plupart de ses travaux. Il a exposé plusieurs fois, bien que beaucoup moins fréquemment, et a obtenu, comme peintre de genre, une 3[e] médaille en 1846.

Mlle Suzanne-Estelle **Béranger**, leur sœur, qui cultive également la peinture, a épousé M. Apoil. (Voy. ce nom.)

BÉRARD (Auguste-Simon-Louis), homme politique et administrateur français, est né à Paris le 3 juin 1783, d'une ancienne famille de Provence, protestante dès l'origine, qui dut chercher un refuge contre l'intolérance religieuse dans le Dauphiné. Son père, négociant, fondateur de la dernière compagnie des Indes, embrassa les principes de la révolution et devint capitaine dans le bataillon des Filles-Saint-Thomas. Il fut guillotiné, en 1794, pour avoir cherché à protéger Louis XVI contre la populace pendant toute la soirée du 10 août. M. Louis Bérard, à qui ce deuil de famille ne fit point abjurer ses opinions libérales, sortit de l'École polytechnique en 1810, et fut nommé, en 1814, maître des requêtes au conseil d'État et chevalier de la Légion d'honneur. Pendant les Cent-Jours, il se montra dévoué à la cause de l'empereur et reprit même possession de l'imprimerie impériale devenue propriété particulière pendant la première Restauration. Quand les alliés revinrent, il protégea, au péril de sa vie, contre leurs exactions la commune d'Yères qu'il administrait. Éloigné du conseil d'État par Louis XVIII, en 1815, il y fut rappelé, en 1817, et en sortit de nouveau en 1820, sur l'ordre d'un ministère rétrograde, en compagnie de MM. Camille Jordan, de Barante, Guizot et Royer-Collard.

Depuis cette époque jusqu'en 1827, M. Bérard consacra son activité aux progrès de l'industrie et au développement du commerce français. Il fonda, avec M. Chaptal fils, la première compagnie d'éclairage au gaz, dirigea, en sa qualité d'ingénieur, les travaux du canal Saint-Martin, créa une maison de banque pour faciliter l'exécution des grands travaux d'utilité publique, fonda les forges d'Alais, entreprit enfin, sous le nom de *Galerie métallique des grands hommes français*, de réunir une importante collection de médailles qui forme aujourd'hui une des richesses du musée du Louvre.

Élu député en 1827 par la ville d'Arpajon (Seine-et-Oise), M. Bérard prit place parmi les membres de l'opposition libérale modérée, et, dans les années 1828 et 1829, négligea la tribune pour prendre part aux travaux des bureaux et des commissions. Après la chute du ministère Martignac, il signa l'adresse des 221, qui, en réponse au discours du trône, votèrent un refus de concours à M. de Polignac, le nouveau ministre. La chambre ayant été dissoute, et les électeurs convoqués de nouveau, M. Bérard fut réélu et se prépara à prendre part à la révolution dont les ordonnances du 25 juillet furent le signal.

Le premier, il proposa une adresse, en forme d'avertissement, au roi Charles X et se montra parmi les membres les plus fermes, les plus décidés, les plus prévoyants de l'opposition. La popularité immense de quelques noms, de ceux de Laffitte et de La Fayette entre autres, n'a pas fait oublier le rôle si activement décisif que joua M. Bérard à cette époque. C'est chez lui que fut rédigée la protestation du 28; c'est lui qui plaida avec le plus d'énergie la cause du duc d'Orléans; il fit partie de la députation qui alla lui offrir le titre de lieutenant général du royaume; puis il monta à la tribune et son discours, net et précis, devint, pour ainsi dire, la nouvelle charte du peuple français, qu'on appela même assez longtemps la « Charte-Bérard : » les changements qu'il réclamait dans la constitution bourbonnienne, furent tous adoptés à la presque unanimité.

A la fin du mois d'août 1830, M. Bérard fut nommé directeur général des ponts et chaussées et des mines, et quelques jours après conseiller d'État. Mais l'indépendance naturelle de son caractère lui attira en haut lieu des paroles désobligeantes, à la suite desquelles il donna sa démission. Il se retira en Touraine où son esprit, essentiellement industriel, s'appliqua à la fondation d'une grande filature pour le chanvre et le lin. Mais, en 1839, le ministère Molé le nomma receveur général des finances dans le département du Cher. Il n'a quitté ces fonctions que depuis peu de temps. On doit à M. Bérard un *Essai bibliographique sur les éditions des Elzevirs les plus précieuses et les plus recherchées* (Paris, 1822), et une brochure historique à laquelle son nom donne de l'importance : *Souvenirs de la révolution de* 1830. (Paris, 1834.)

BÉRARD (Jean), ancien représentant du peuple français né en 1818 d'une famille d'artisans, fut élevé gratuitement dans les écoles publiques; il s'appliqua, de bonne heure, à l'étude des sciences et se fit admettre, en 1842, à l'École polytechnique d'où il fut renvoyé pour un discours prononcé à l'enterrement de Jacques Laffitte. Après la révolution de Février, il obtint du gouvernement provisoire le grade de lieutenant d'artillerie et fut nommé commissaire de la République dans le département de Lot-et-Garonne, en remplacement de M. G. Dubruel. Il se lia étroitement avec M. Baze, qui était alors, à Agen, le chef du parti modéré, et fut élu représentant du peuple par 39 258 voix, le dernier sur une liste de neuf élus. Membre du Comité des affaires étrangères, il se montra par ses discours et par ses votes, dévoué aux idées de la droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau, et s'associa à toutes les mesures répressives. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de voter avec les chefs de la majorité monarchique et fut un des membres les plus actifs du comité de la rue de Poitiers. Lorsque la rupture se déclara entre le président et les royalistes parlementaires il se rallia à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il entra dans l'administration et se signala, comme préfet de l'Isère, par l'attitude sévère qu'il prit vis-à-vis du parti démocratique. Depuis le rétablissement de l'Empire, il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur. En 1856, appelé à une préfecture d'un ordre inférieur, il est sorti des emplois publics.

BÉRARD (Pierre-Honoré) dit **Bérard aîné**, médecin français, membre de l'Académie impériale de médecine, né à Lichtemberg (Bas-Rhin), le 27 octobre 1797, commença ses études médicales à l'École secondaire d'Angers. Sa famille, quoique peu fortunée, put enfin lui procurer les moyens de venir à Paris, où il devint l'élève de Béclard. Nommé aide d'anatomie, puis prosecteur de la Faculté, il fut reçu docteur en 1826, avec une thèse intitulée : *Dissertation sur plusieurs points d'anatomie pathologique et de pathologie*. La même année, il fut nommé agrégé et chirurgien à l'hôpital Saint-Antoine. Il fut, pendant plusieurs années, le soutien de son frère Auguste Bérard, qui se fit plus tard une si grande réputation chirurgicale et qui mourut dans la force de l'âge en 1846.

M. Bérard aîné obtint, au concours de 1831, la chaire de physiologie. Malgré le caractère abstrait de son enseignement, ses cours furent assez suivis, et il sut se concilier, par sa bienveillance, la sympathie des élèves de l'École. C'est vers cette époque qu'il publia, en collaboration avec l'au-

teur, la dixième édition des *Nouveaux éléments de physiologie* de Richerand (1832, 3 vol. in-8) et une notice remarquable *sur la Maladie et la mort de Cuvier* (Gazette médicale, 1832).

En 1848, M. Bérard devint doyen de la Faculté, en remplacement de M. Bouillaud. En 1849, l'Académie impériale de médecine l'appela dans ses rangs et il fut fait officier de la Légion d'honneur. Enfin, en 1852, lors de la réorganisation de l'enseignement supérieur, il fut nommé inspecteur général des Écoles et Facultés de médecine de France et membre du Conseil impérial de l'instruction publique. Il abandonna alors le décanat, qui fut confié à M. Paul Dubois. Il est aussi membre des jurys médicaux des départements.

Savant éclairé, mais d'une activité peu féconde et encore ralentie par l'état de sa santé, il a très-peu écrit. Outre son *Cours de physiologie*, qui est encore en voie de publication (1848-1856, 4 vol. in-8), on n'a plus à citer de lui que plusieurs articles dans le *Répertoire de la science médicale* et les différents *Rapports* auxquels ont donné lieu, dans ses nombreuses fonctions, les missions dont il a été chargé.

BÉRAT (Frédéric), compositeur français, est né à Rouen vers 1810. Après y avoir fait ses études, il vint à Paris, où ses premières productions lui valurent les sympathies du public. Sa *Normandie*, un des refrains les plus populaires du temps, se vendit jusqu'à 30000 exemplaires. Il composait à la fois les paroles et la musique de ses romances, parmi lesquelles nous rappellerons *la Lisette de Béranger*, *Bérénice*, *la Montagnarde au départ*, *Bonne espérance*, *C'est demain qu'il arrive*, *Mon village*, *A la frontière*. Sa musique est naturelle et facile, pleine d'émotion et de franchise. On a encore de lui des chansonnettes comiques et le vaudeville de *la Polka* (1844), avec M. Eugène Guinot. Ses *Chansons* ont paru en un recueil illustré (1853, in-8). — M. Fréd. Bérat est mort à Paris en 1855.

BÉRAUD (Antoine-Nicolas, dit ANTONY), littérateur français, est né à Aurillac (Cantal), le 11 janvier 1792, d'une famille qui prétendait descendre des anciens dauphins d'Auvergne. Élevé dans un pensionnat de Paris, il entra, en 1809, à l'École militaire de Saint-Cyr, d'où il passa sous-lieutenant au 92ᵉ de ligne, en garnison à Milan. Il fit, avec le corps d'armée du prince Eugène, les dernières campagnes de l'Empire, et, à dix-neuf ans, il était capitaine. Fait prisonnier à la bataille du Mincio (8 février 1814), il rentra bientôt en France, fut, pendant les Cent-Jours, nommé capitaine d'état-major au 3ᵉ régiment de la garde, suivit à Grenoble le général Harlet, chargé d'organiser les gardes nationales mobiles, puis prit part à la campagne de Waterloo, et gagna, sur le champ de bataille de Ligny, la décoration et le grade de chef de bataillon.

Dépouillé de l'une et de l'autre sous Louis XVIII, par l'annulation des dernières promotions de Napoléon, licencié et mis en demi-solde, M. A. Béraud résolut de se consacrer à la littérature. Il s'était déjà essayé dans la poésie par un petit recueil intitulé : *Lettres à mon ami et à ma maîtresse* (février 1815, in-8); il avait en outre composé à Grenoble, pour exciter le zèle des gardes nationaux mobilisés, une cantate et une chanson, *la Dauphinoise*, qui avaient obtenu pendant les Cent-Jours un grand succès de circonstance, et lui avaient valu, après la seconde restauration, six mois de prison. Il se mit à écrire dans les feuilles libérales de l'époque, *l'Indépendant*, *la Pandore*, *l'Abeille*, *le Fanal*, *la Minerve*, *la Boussole politique*, qu'il avait concouru à fonder. Il combattit aussi les Bourbons par des poésies patriotiques d'une versification facile : *la Liberté*, *Ode à David exilé*, *le Rappel* (1821, in-8), et par des chansons dont plusieurs, *le Champ d'asile*, *Serrez-vous bien*, etc. (1818 et suiv.), eurent de la vogue dans le parti libéral et bonapartiste. L'auteur, dont elles répandaient le nom, se produisit alors dans les genres les plus divers, le roman, le théâtre, l'histoire et même les beaux-arts.

Après la révolution de 1830, à laquelle il participa activement, M. Béraud reçut la croix de juillet; la décoration de la Légion d'honneur lui fut restituée, et aux premières élections de la garde nationale de Paris, il fut nommé chef de bataillon dans la 7ᵉ légion ; il se démit de ce grade en 1834. Sa conduite pendant le choléra de 1832 lui valut une des grandes médailles décernées par la ville. Directeur du théâtre Saint-Marcel en 1839, il prit, l'année suivante, la direction du théâtre de l'Ambigu, qu'il quitta, en 1849, pour exercer des fonctions bien différentes, celles de directeur de la prison de Belle-Isle en Mer, qu'il a gardées jusqu'en 1850.

Les principaux ouvrages de M. Antony Béraud sont : *Conversations et drames à l'usage de l'enfance* (1819, 4 vol. in-12; 1820, 5 vol. in-18); *Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon et des Cent-Jours* (1818, 2 vol. in-8); *Dictionnaire historique de Paris*, avec M. Dufey de l'Yonne (1825, 2 vol. in-8); *Introduction à toutes les histoires de France* (1832, in-12). Au théâtre, où il débuta en 1818 sous son seul prénom, il a donné environ quatre-vingts pièces, dont quelques-unes sont restées inédites. Parmi ses drames, comédies et vaudevilles, la plupart en collaboration, joués sur toutes les scènes de Paris, depuis Saint-Marcel jusqu'aux Français, nous citerons : *Cardillac* (1824), *Cagliostro* (1826), *le Monstre et le magicien* (1826), *Faust* (1828), *Tom Wild ou le Bourreau* (1828), pour les débuts de M. Beauvallet à l'Ambigu, *la Duchesse et le page* (1828), *Guido Reni*, en vers (1833), *le Gars* (1834), *Lélia* (1834), *la Lescombat* (1841). M. A. Béraud s'est aussi occupé de beaux-arts, et il a exposé au salon, pendant plusieurs années, des paysages à la plume qui lui ont attiré les éloges des connaisseurs.

BERBRUGGER (Louis-Adrien), littérateur et philologue français, est né à Paris, le 11 mai 1801. Élève de l'École des chartes, il fut chargé, en 1834, par le gouvernement anglais, de recueillir des milliers de pièces originales relatives à l'occupation de la France au XVᵉ siècle. En même temps, il exposa, dans plusieurs villes de province, les théories sociales de Fourier et réunit ses discours sous le titre de *Conférences* (1834, in-8).

En 1835, il passa en Afrique avec le maréchal Clausel dont il fut le secrétaire particulier, l'accompagna dans ses expéditions militaires ainsi que le mraéchal Valée, et rapporta de ses excursions un grand nombre de manuscrits arabes qui formèrent le noyau de la bibliothèque d'Alger, fondée, en 1832, par M. Genty de Bussy. En outre, il rédigea jusqu'en 1837 *le Moniteur algérien*, journal officiel de la colonie; s'étant alors borné à ses fonctions de bibliothécaire, il étudia sérieusement l'archéologie africaine, fit exécuter des fouilles qui, en plusieurs endroits, amenèrent d'heureux résultats pour les arts et l'épigraphie, et obtint deux médailles d'or de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui, en 1839, l'admit au nombre de ses correspondants. L'année précédente, il avait reçu la croix d'honneur.

M. Berbrugger a fait partie des diverses commissions scientifiques de l'Algérie et a été l'un des commissaires chargés de traiter avec Abd-el-Kader un échange de prisonniers. Parmi ses nombreux

1840-1852. Édition anglaise, par M. Johnston, Édimbourg). Ce magnifique travail composé de 90 feuilles, comprend, en huit parties distinctes, la météorologie et la climatographie; l'hydrologie et l'hydrographie; la géologie; le magnétisme terrestre; la géographie des plantes; la géographie des animaux; l'anthropologie; et enfin, l'ethnographie. *L'Atlas physique des écoles* (der physikalische Schul-Atlas. Gotha, 1850, 28 feuilles) peut être regardé comme un abrégé de cet important ouvrage auquel *l'Annuaire géographique*, publié par M. Berghaus depuis 1849, sert de commentaire.

Parmi ses autres travaux, nous devons signaler : *Carte des Pays-Bas* (Karte der Niederlande, tracée de 1812 à 1816); *Carte d'Afrique* (Karte von Afrika. Stuttgart, 1825); *Carte de la presqu'île ibérienne* (Karte von dem iberischen Halbinsellande. Stuttg., 1829); *Atlas de l'Asie* (Atlas von Asien. Gotha, 1833-1843), en 18 feuilles accompagnées d'observations géographiques; *Collection de cartes hydrographiques-physiques de marins prussiens* (Sammlung hydrographisch-physikalischer Karten der preussischen Seefahrer. Berlin, 1840); *Atlas de la monarchie autrichienne d'après les dernières divisions politiques et judiciaires* (Atlas der oesterreichischen Monarchie, etc. Gotha, 2e éd. 1855); plusieurs cartes faisant partie de l'*Atlas* de Stieler, etc.

A côté de ces cartes et atlas, il faudrait citer de M. Berghaus de nombreux écrits sur différents sujets de géographie, destinés, pour la plupart, selon une tendance commune aujourd'hui parmi les savants de l'Allemagne, à vulgariser la science: *Guide critique dans le domaine de la science géographique* (Kritischer Wegweiser im Gebiete der Landkartenkunde. Berlin, 1828-1835, 7 vol.); *Connaissance générale des pays et des peuples* (Allgemeine Laender-und Vœlkerkunde, Stuttgart, 1837-1844, 6 vol.); *Principes de géographie* (Grundriss. der Geographie. Breslau, 1842-1843, 2 vol.), ouvrage dont un abrégé a été traduit en hollandais, par Buddingh. (Harlem, 1846-1847, 2 vol.); *Les peuples du globe d'après leurs origines, leurs parentés et leurs particularités* (die Vœlker der Erdballs, etc. Bruxelles et Leipsick, 1845-1847, 2 vol. avec 180 gravures coloriées, 2e éd.; Ibid., 1852); *Description physique générale de la terre* (Grundlinien der physikalischen Erdbeschreibung. Stuttg., 1847; 2e éd. 1856), traitant d'une manière populaire de la géologie, de l'hydrographie, de la climatographie, de la géographie des plantes et des animaux et du magnétisme terrestre; *Principes de la connaissance des États* (Grundlinien der Staatenkunde. Stuttg., 1846; 2e éd. 1856); *Principes de l'ethnographie* (Grundlinien der Ethnographie. Stuttg., 1850; 2e éd. 1856), dont la première partie traite de la distribution des peuples sur la terre selon les différences de race et de langue, et dont la seconde donne un aperçu général des mœurs et coutumes des diverses peuplades de notre globe; enfin, la traduction de l'ouvrage de Breton, intitulé: *Les monuments de tous les peuples de la terre* (Leipsick et Bruxelles, 1849, 2 vol.), et celle du travail de Catlin, sur *les Indiens de l'Amérique du Nord* (Ibid., 1848).

M. Berghaus a collaboré en outre à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment aux *Éphémérides géographiques*, de Bertuch. Il a rédigé lui-même la revue géographique *Hertha*. (Berlin, 1825-1829, 4 vol.); *les Annales de la connaissance de la terre, des peuples et des États* (Berlin, 1830-1841, 1 vol. in-24. Breslau, 1842-1843, vol. 25-28); *l'Almanach dédié aux amis des sciences géographiques* (Almanach der Freunden der Erdkunde gewidmet. Stuttgart, 1837-1839, vol. 1-3. Gotha, 1840-1841, vol. IV et V), et pendant un an, la *Revue géographique de Berlin* (Zeitschrist für Erdkunde, 1847). Il publie actuellement une description très-détaillée, sous le rapport géographique, historique et statistique de la province de Brandebourg (*Landbuch der Mark Brandenburg*, etc. Berlin, 1855-1856, et suivantes; 12 livraisons formant 3 vol. in-4), et un autre ouvrage intitulé: *Ce que l'on sait de la terre* (Was man von der Erde weiss. Berlin, 1856 et suiv.), dans lequel l'auteur se propose de résumer l'état actuel des sciences géographiques.

BERGHES-SAINT-WINOCK (Charles-Alphonse-Désiré-Eugène, vicomte et prince DE), chef actuel de la maison princière de ce nom, qui fait remonter son origine aux rois bretons du IXe siècle, est né le 14 août 1791. Fils de François-Désiré-Marc-Ghislain, mort en 1802, et de Marie-Louise-Agnès de Saint-Blimond, morte en 1852, il fut appelé en 1827, à la Chambre des Pairs et y siégea au rang des ducs, le roi Charles X l'ayant autorisé à instituer un majorat de duc, à raison de l'origine française de son titre de prince. Après la révolution de Juillet, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe, et se retira dans la vie privée.

De son mariage avec une princesse de Broglie, morte en 1855, est né le 11 août 1822, Eugène-Joseph-Marie, prince de Berghes, marié, en 1844, à *Gabrielle*-Françoise-Marie Seillière, dont il a deux fils : Pierre, né le 7 juillet 1846, et Ghislain, né le 23 mai 1849.

Un frère du duc de Berghes, Eugène-Louis-Ghislain, né le 14 septembre 1793, chevalier de Malte, a été capitaine aux chasseurs de la garde royale et gentilhomme de la chambre du roi Charles X.

BERGK (Théodore), linguiste allemand, né à Leipsick, le 22 mai 1812, est le fils de Jean-Adolphe Bergk, connu en Allemagne pour ses traductions d'auteurs modernes et ses livres de philosophie populaire. Il eut pour maîtres dans sa ville natale, Beck, Hermann et Dindorf. Reçu membre du séminaire philologique et de la Société grecque, en 1835, il fut appelé, la même année à Halle, pour professer la langue latine au Collége des orphelins. En 1838, il échangea cette place contre une chaire à Neustrelitz. Successivement professeur à Berlin (1839) et à Cassel (1840), il accepta une chaire de philosophie à Marburg en 1842, et s'y maintint, occupé de travaux importants, jusqu'au commencement de 1847. Connu pour ses opinions libérales il avait dès lors dans l'université, un parti qui l'envoya à la diète. Il y combattit de toutes ses forces les tendances réactionnaires du ministère Scheffer, mais, effrayé par la révolution de 1848, il se jeta prudemment dans le parti libéral très-modéré. Nommé, en mars, membre du comité de confiance des dix-sept, il appuya tous les projets de loi qui avaient trait à l'unité allemande. Dans la diète hessoise, il vota contre la loi d'élection qui laissait, selon lui, une trop petite place à l'élément conservateur. Cette loi ayant passé malgré ses efforts, il donna sa démission, et retourna à ses études de philologie et de critique qui ont fait sa réputation. Il a été nommé professeur à Fribourg en 1852.

On trouve dans les travaux de M. Bergk des critiques originales sur l'antiquité grecque. Il vient après Hermann, Ottfried Müller, Welcker et Boeck. On cite surtout de lui, outre un grand nombre de dissertations et d'articles dans toutes les revues ou journaux scientifiques de l'

magne, une édition d'*Anacréon* (Leipsick, 1834); *Commentationes de reliquis comœdiæ atticæ antiquæ* (Leipsick, 1838); une collection des *Fragments d'Aristophane* (Bruchstücke des Aristophanes. Berlin, 1840); une édition des *Poetæ lyrici græci* (Ibid., 1843; 2e édition, 1853), ouvrage important qui contient des détails précieux sur la prosodie grecque, et des aperçus ingénieux sur le développement de la poésie lyrique des anciens; un examen critique du traité d'Aristote *de Xenophane, Zenone et Gorgia* (Marbourg, 1843), et un traité spécial sur l'*Ancienne prosodie grecque* (über das aetleste Versmaass der Griechen. Fribourg, 1854). M. Bergk a été en outre, depuis 1843, un des rédacteurs les plus actifs et les plus autorisés de la *Gazette pour la connaissance de l'antiquité*, publiée par une société de savants littérateurs ou philologues allemands.

BERGMANN (F. G.), philologue français, né vers 1810, fréquenta les universités d'Allemagne et fut nommé, après 1848, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Strasbourg, où il est encore.

On a de lui : *Poëmes islandais* (1838, in-8), traduits de l'Edda de Sœmund et annotés; *les Aventures de Thor dans l'enceinte extérieure* (1853); l'*Introduction* de son cours de littérature; *les Amazones dans l'histoire et dans la fable* (1853, in-8), *les Peuples primitifs de la race de Jafete* (1854, in-8), esquisse historique; etc.

BERGMANN (Ignace), peintre et lithographe allemand, né à Au, faubourg de Munich, en 1797, fit ses études à l'académie de cette ville. Il voyagea ensuite, et passa plusieurs années en Italie. M. Bergmann a peint en miniature des portraits d'un coloris gracieux, et copié, avec une exactitude scrupuleuse, un certain nombre de chefs-d'œuvre. Mais il doit surtout sa réputation à ses magnifiques lithographies, parmi lesquelles nous citerons : *la Mort de Marie*, d'après Schoreel; *le Crucifiement*, d'après Mabuse; *le Dôme d'Anvers; le Dôme de Milan*, d'après Migliara.

BERGOUNIOUX (Edouard), romancier français, né en 1805, à Séez (Orne), suivit les cours de droit de la Faculté de Paris, fut reçu avocat en 1829, et fit, après 1830, paraître quelques romans sous le voile de l'anonyme; citons entre autres : *Charette* (1832, in-8;) *les Deux Maîtresses* (1834, in-8), esquisse dramatique: *Jules* (1834, in-8); *Aloïse ou le Testament de Robert* (1835, 2 vol. in-8); etc. Ceux qui suivent portent son nom : *Madame de Varennes* (1835, in-8); *le Conseil de guerre* (1836, 2 vol. in-8); *l'Homme de trente ans* (1839, 2 vol.). A cette époque il fut attaché au Conseil d'Etat comme auditeur et y resta jusqu'en 1848; il rentra alors dans la vie privée. On a encore de lui le projet d'un *Emprunt national de deux milliards en billets hypothécaires* (1848), et *une Visite à la Trappe* (1849), extrait de l'ancienne *Revue de Paris*.

BÉRINGER (Béatus), inventeur français, né à Haguenau (Bas-Rhin), le 29 janvier 1801, travailla, jusqu'en 1828, dans les ateliers d'arquebuserie et de mécanique. Le discrédit où était tombé le fusil à bascule, dès son invention, par suite les inconvénients graves de l'emploi de la poudre fulminante, l'engagea, dès cette époque, à étudier la nature de cette poudre et, après d'ingénieuses expériences, il imagina la cartouche à culot métallique, qui, par une disposition particulière de la charge, prévient tout crachement. Dès lors l'usage des armes se chargeant par la culasse devint possible. M. Béringer, inventeur de plusieurs autres perfectionnements importants, a pris vingt-neuf brevets qui embrassent les diverses parties de l'arquebuserie, et résument les principales transformations modernes des armes à feu. Dans ces dernières années, il a cédé sa maison de fabrication à un de ses élèves.

M. Béringer, qui a figuré à toutes les expositions de l'industrie depuis 1839, ainsi qu'aux Expositions universelles de Londres et de Paris en 1851 et 1855 a obtenu aux premières une médaille de bronze et deux d'argent, et en 1855 une médaille de 1re classe.

BÉRIOT (Charles-Auguste DE), célèbre violoniste belge, né à Louvain, le 20 février 1802, fit ses premières études dans sa ville natale sous la direction presque paternelle des professeurs Robrex et Tiby. A l'âge de dix-neuf ans, il vint à Paris, où les encouragements et les conseils de Viotti, alors directeur de l'Opéra, le déterminèrent à entrer au Conservatoire dans la classe de Baillot. Son originalité naissante ne s'accommoda point des leçons classiques qu'il y reçut, et, après s'être fait entendre dans quelques concerts, il ne tarda pas à partir pour l'Angleterre, où la ville de Londres lui fit un accueil qui étendit sa réputation. De retour dans son pays, il obtint du roi Guillaume une pension de deux mille florins avec le titre de premier violon de la musique particulière, avantages dont le priva, quelques années plus tard, la révolution de 1830.

Devenu l'ami intime de Mme Malibran, qu'il épousa en 1836, lorsqu'elle fut parvenue à faire rompre son premier mariage, et qu'il eut le chagrin de perdre quelque temps après, M. de Bériot fit avec elle plusieurs voyages en Belgique, en Angleterre, en France et en Italie. Il donna au théâtre Saint-Charles, à Naples, un concert où il obtint, à côté d'elle, un succès d'enthousiasme. En 1842, à la mort de Baillot, il fut proposé pour le remplacer comme directeur du Conservatoire de Paris. Diverses considérations s'étant opposées à ce qu'il eût cette place, il obtint du moins celle de directeur du Conservatoire de Bruxelles, qu'il a cédée depuis à Léonard, un de ses élèves les plus distingués. C'est encore lui qui a formé MM. Vieuxtemps, Ghys, Prume et Kontsky. Aujourd'hui, M. de Bériot, devenu presque aveugle, a cessé complétement de se faire entendre dans les concerts.

Moins original peut-être que Paganini, ce violoniste s'est distingué surtout par l'ampleur et l'expression de son jeu. Dans les sons harmoniques, il a atteint aussi une pureté remarquable. Mais on lui reprochait d'abuser parfois, aux dépens du goût, des ressources infinies de son archet.

Comme compositeur, il s'est fait un nom honorable par ses airs variés, qui font partie aujourd'hui du répertoire de tous les violonistes. Il a aussi donné plusieurs *Concertos* d'un grand caractère, un *Rondo russe*, justement célèbre, des fantaisies sur *le Siége de Corinthe*, un trio sur des airs de *Robin des bois*, des variations sur des motifs de *Moïse*, et quelques autres œuvres de moindre importance.

BERKELEY (sir George-Henry-Frédérick), général anglais, né à Londres en 1785, est allié aux familles des comtes Berkeley et Fitz-Hardinge. Fils d'un amiral, il entra à dix-sept ans aux *horse-guards* en qualité de cornette, passa ensuite dans l'infanterie et servit en Sicile et en Égypte. Il prit part aux guerres d'Espagne et de Portugal, y devint adjudant général adjoint, et se distingua particulièrement aux batailles de Busaco, Fuentès d'Onor, Salamanque, Vittoria et Saint-Sébastien. Sa conduite à Waterloo lui

valut la croix de commandeur du Bain (1815), ainsi que des décorations de Russie et des Pays-Bas. Nommé au commandement du 35ᵉ de ligne en 1845, il a été promu en 1854 au grade de général. Sir G. Berkeley fut élu membre de la Chambre des Communes par le bourg de Devonport en 1852; il vota avec le parti conservateur. Lord Derby, durant son court ministère, lui confia l'inspection générale de l'artillerie. — Il est mort en 1857.

Son frère, BERKELEY (Charles Lennox Grenville, né, en 1806, à Londres, a servi également dans l'infanterie et s'est retiré avec le grade de capitaine. De 1848 à 1857, il a siégé à la Chambre des Communes pour différentes localités et s'est rangé du côté des libéraux. Nommé secrétaire du comité de la loi des pauvres (décembre 1852), il a été confirmé dans ce poste par les ministères qui se sont succédé.

BERKELEY (sir Maurice-Frédérick FITZ-HARDINGE), amiral anglais, né en 1788, est fils du 5ᵉ comte de Berkeley, mort en 1810, et frère du comte Fitz-Hardinge. Entré à quatorze ans dans la marine royale, il prit part aux guerres maritimes de l'Empire et commanda les chaloupes canonnières qui contribuèrent à forcer les lignes de Torrès Vedras; il reçut à cette occasion les félicitations du duc de Wellington. En 1840, au bombardement de Saint-Jean-d'Acre, il était capitaine du *Thunderer*. Il a reçu, en 1854, le grade de contre-amiral et, en 1857, celui de vice-amiral. Membre du Conseil de l'amirauté de 1833 à 1834 et de 1837 à 1839, il y a siégé de nouveau de 1846 à 1847. Envoyé à la Chambre des Communes par la cité de Gloucester, il a fait partie des législatures de 1832 et 1835, et a été réélu en 1841 jusqu'en 1857. Il appartient au parti libéral. En 1855, il a été nommé membre du Conseil privé.

BERKELEY (Francis-Henry FITZ-HARDINGE), né en 1794, frère du précédent, représente à la Chambre des Communes la cité de Bristol depuis 1837; il vote avec le parti libéral avancé.

BERKELEY (George-Charles-Grantley FITZ-HARDINGE), né en 1800, frère des précédents, a servi quelque temps dans l'armée. De 1832 à 1852, il a représenté le comté de Gloucester à la Chambre basse, où il appuyait la politique libérale. On a de lui un roman, *le Château de Berkeley* (Berkeley Castle), et les *Souvenirs d'un chasseur* (Reminiscences of a huntsman; 1853, in-8).

BERLING (Jean-Charles-Ernest), homme d'État danois, né à Copenhague le 30 août 1812, descend d'une famille qui a singulièrement contribué à la civilisation danoise, en fondant, au commencement du XVIIIᵉ siècle, le premier journal du pays, *Berlingske Tidende*, et en s'occupant beaucoup des progrès de l'art typographique. M. Ernest Berling est, depuis l'avénement de Frédéric VII en 1848, secrétaire intime du roi et intendant général de la liste civile.

BERLIOZ (Hector), compositeur français, membre de l'Institut, est né à la Côte-Saint-André (Isère), le 11 décembre 1803. Son père, médecin distingué, lui fit commencer des études de médecine qu'il vint continuer à Paris. Mais, poursuivi dès l'enfance par le démon de la composition musicale, il quitta l'Ecole de médecine pour le Conservatoire. En vain son père irrité lui supprima sa pension, il se fit choriste au Gymnase, aux appointements de cinquante francs par mois. Sa nature ardente était surexcitée alors jusqu'au délire par un amour passionné. Il était aussi soutenu par une confiance extrême en lui-même qui lui fit bientôt dédaigner et quitter le Conservatoire. Il était convaincu qu'il avait une mission musicale à remplir. Cette croyance ne fut pas justifiée par ses débuts : sa première œuvre, une *messe* en musique, à quatre voix avec chœurs et orchestre, sembla étrangère à tout sentiment musical. Sa pensée se dessina plus clairement dans son *Ouverture de Waverley*, dans sa *Symphonie fantastique*, arrangée pour le piano par M. Listz, dans *la Tempête* de Shakespeare et les *Scènes* de Faust.

Le but de M. Berlioz était de donner à la musique toute la puissance expressive de la poésie et de tout peindre par des effets. Il ne se préoccupait nullement de la mélodie. En 1828, il obtint à l'Institut le second prix de composition musicale, et, au moment de la révolution de 1830, sa cantate de *Sardanapale* lui valut le premier prix. Il fit exécuter aussi, en l'honneur des héros de Juillet, une *Symphonie funèbre et triomphale* qui fut très-admirée. Il partit alors pour l'Italie et écrivit à Rome *le Retour à la vie; la Ballade du pêcheur*, de Gœthe; *le Chœur des ombres*, d'Hamlet; une ouverture du *Roi Lear* et une ouverture de *Rob-Roy*, qui fut exécutée sans succès au Conservatoire. Il revint en 1832 à Paris, estimant peu la musique italienne et dédaignant d'user de ses prérogatives de lauréat pour visiter l'Allemagne.

Dès cette époque, il entra comme critique à la *Gazette musicale*, puis au *Journal des Débats*, et put défendre, dans la presse, ses innovations musicales. Sa *Symphonie d'Harold*, composée principalement pour alto à la prière de Paganini, fut exécutée par Urhan avec un succès qui encouragea les hardiesses de l'auteur. Il écrivit un opéra, *Benvenuto Cellini*, dont MM. de Vigny, A. Barbier et Léon de Wailly firent le libretto. Il avait encore exagéré sa manière; l'administration se mit contre lui, le public était prévenu, la chute fut éclatante. Mais M. Berlioz n'accepta pas le jugement général et soutint contre ses adversaires une vive polémique à la suite de laquelle il tomba malade. Paganini, qui était un de ses admirateurs, lui envoya 20 000 francs et le déclara l'égal de Beethoven.

En 1837, il composa son célèbre *Requiem* pour les funérailles du général Damrémont. Puis, sa symphonie de *Roméo et Juliette*, dédiée à Paganini, eut autant de succès que celle d'*Harold*. Il visita, en 1843, la Belgique et l'Allemagne, donna des concerts avec Mendelssohn et écrivit son ouverture du *Carnaval romain*. L'année suivante, dans un grand festival à l'exposition de l'industrie, il fit exécuter un *Hymne à la France* (dont M. Jules Barbier avait fourni les paroles), avec un orchestre de 1000 musiciens. En 1846, il a donné *la Damnation de Faust*, légende-symphonie exécutée à l'Opéra-Comique; en 1854, *l'Enfance du Christ*, trilogie sacrée; etc.

M. Berlioz est bibliothécaire du Conservatoire. Il a fait partie du jury des Expositions universelles de Londres et de Paris, pour la classe des instruments de musique. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 5 mai 1839. Il a été élu membre de l'Institut, en remplacement de M. Adolphe Adam, le 21 juin 1856.

Il entre dans la manière de M. Berlioz d'employer les grands moyens pour produire de grands effets. Sa musique, qui veut trop exprimer, a souvent besoin de commentaires. L'exemple de Beethoven, qu'il invoque, ne justifie pas, aux yeux du plus grand nombre, ses excentricités. Comme écrivain, il se distingue par une critique vive et passionnée. Ses analyses des œuvres des maîtres allemands, qu'il a surtout imités, sont remarquables de pénétration et de justesse. Il a publié, en 1844, un *Traité d'instrumentation et d'orchestration moderne*, où l'esthétique musicale

tient autant de place que la partie technique de l'art de la composition. Il a écrit lui-même les paroles de plusieurs de ses compositions musicales.

Ses œuvres plus particulièrement littéraires sont : *Voyage musical en Allemagne et en Italie; Études sur Beethoven*, *Glück et Weber* (1845, 2 vol. in-8); *Soirées de l'orchestre* (1853; 2e édit., 1854 in-18), volume de mélanges dans lequel on trouve la liste complète des œuvres de l'auteur.

BERNAL (Ralph), député anglais, est né vers 1789. Avocat et propriétaire dans les Indes, il a pris une part active, dans la presse et au Parlement, aux longues luttes des whigs et des tories sous George III et Guillaume IV. Député depuis 1820 pour la ville de Rochester, et quelque temps pour celle de Weymouth, il n'a pas été réélu en 1852. Ses collègues l'ont choisi deux fois, sous les ministères de lord Grey et de lord Melbourne, pour présider les comités réunis de la Chambre.

BERNAL (Ralph OSBORNE), fils du précédent, est né en 1811. Capitaine d'infanterie et député lieutenant du comté de Waterford, il a été nommé, en décembre 1852, secrétaire du conseil de l'Amirauté avec un traitement de 50000 francs. Libéral comme son père, il est entré à la Chambre des Communes en 1841 et a fait, de 1847 à 1857, partie de la députation du Middlesex.

BERNARD (Louis-Rose-Désiré), dit BERNARD DE RENNES, magistrat français, né à Brest, le 13 mai 1788, est fils d'un négociant de cette ville. Après avoir fait ses études à la Flèche, puis au collège de Sainte-Barbe, il fut admis, en 1810, au barreau de Rennes, et, quoiqu'il eût voté contre l'acte additionnel, fut, pendant les Cent-Jours, conseiller à la Cour impériale. Au retour des Bourbons il redevint avocat et défendit, en 1815, le général Travot. Dix ans plus tard l'attaque du journal *l'Étoile* contre la mémoire de La Chalotais lui fournit l'occasion de se faire connaître à Paris (1825), où il s'établit et traita avec M. Odilon Barrot de son cabinet à la Cour de cassation. Sous le ministère Polignac il défendit le *Journal du commerce*, et fut élu député par les colléges de Lannion et de Rennes. En juillet 1830, il protesta un des premiers contre les ordonnances et fit partie de la Commission envoyée par la Chambre auprès du nouveau lieutenant général du royaume. Il obtint alors les fonctions de procureur général près la Cour royale de Paris; en cette qualité il organisa les parquets du ressort, dirigea à Saint-Leu l'instruction de la procédure relative à la mort violente du dernier des Condé, et présida à l'interrogatoire des ministres de Charles X. Mais bientôt il put quitter une charge qui l'obligeait à poursuivre ses anciens amis politiques, et passa à la Cour de cassation. A la Chambre des Députés, où il a siégé jusqu'à la révolution de 1848, il se montra d'abord favorable aux opinions libérales, proposa d'abolir entièrement le cautionnement des journaux politiques, d'abaisser le cens électoral jusqu'à 150 fr., et proclama la liberté absolue de s'unir et de s'associer. Depuis 1833 il ne prit plus de part qu'à la discussion de questions secondaires, et soutint les divers ministères du règne. En 1851 il a été nommé président de la Cour de cassation.

On a de M. Bernard de Rennes : un *Résumé de l'histoire de Bretagne* (1826, in-18); une édition du Traité d'Émerigon sur *les Assurances maritimes* (1827); des plaidoiries et plusieurs articles dans la *Revue britannique*. On lui attribue les romans anonymes de : *Décence et volupté, ou les Tentations* (1808, 3 vol.); *Tancrède, ou la Conquête de l'épée de Roland* (1808, 2 vol.); *Charles* (1825, 4 vol.), et le vaudeville, *la Crâniomanie* (1808).

BERNARD (Joseph), homme politique français, frère du précédent, né à Brest, le 15 août 1792, fit à Rennes ses études de droit, y fut admis au barreau, et s'occupa d'abord d'anatomie. En 1828 il fit paraître *le Bon sens d'un homme de rien* (2e édit., 1833), petit livre populaire de politique libérale, puis s'affilia à la Société *Aide-toi le ciel t'aidera*, et participa à ses publications. Après la révolution de 1830 il administra successivement les préfectures des Basses-Alpes et du Var, et fut révoqué, en juin 1831, pour avoir refusé de suivre les instructions de Casimir Périer. Les électeurs de Toulon l'envoyèrent à la Chambre des Députés et il y vota constamment avec l'opposition. En 1835 il quitta la vie politique, et fut nommé, peu après, par M. Salvandy, conservateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Il est passé, en la même qualité, à la bibliothèque Impériale, en 1854.

BERNARD (Aristide-Martin), dit MARTIN BERNARD, ancien représentant du peuple, est né à Montbrison (Loire) le 17 septembre 1808. Deuxième fils de l'imprimeur Laurent Bernard, il se fit apprenti typographe, et vint, en 1821, compléter à Paris son éducation. Le 27 juillet 1830, il prit place aux barricades. Après l'avénement de Louis-Philippe, il entra dans le parti républicain et s'affilia à la Société des Droits de l'homme. En 1835, il fut au nombre des défenseurs choisis par les accusés du procès d'avril. Il s'unit ensuite avec MM. Barbès et Blanqui pour organiser la Société des familles, et plus tard celle des Saisons. Il prit une part personnelle à l'insurrection du 12 mai 1839, et comparut devant la Cour des Pairs; mais il refusa de répondre : « Vous êtes mes ennemis, dit-il, vous n'êtes pas mes juges. » Il fut condamné à la déportation, passa plusieurs années au mont Saint-Michel, et fut transféré, en 1846, à la citadelle de Doullens. La révolution de Février lui rendit la liberté, et le gouvernement provisoire l'envoya, avec le titre de commissaire général, dans les quatre départements du Rhône, de la Loire, de la Haute-Loire et de l'Ardèche. Ses efforts et ceux de M. E. Baune, empêchèrent l'explosion de la guerre civile dans ces contrées, où la proclamation de la République venait de réveiller d'anciennes discordes.

Nommé représentant du peuple par le département de la Loire, le troisième sur onze, M. Martin Bernard fit partie du Comité de l'intérieur, et vota constamment avec la Montagne, dans les questions sociales ou politiques. Après l'élection du 10 décembre, il fit une guerre opiniâtre à la politique de l'Élysée, présida la Solidarité républicaine, et signa toutes les demandes de mise en accusation présentées contre Louis-Napoléon et ses ministres. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il s'associa au mouvement du 13 juin 1849; mais il échappa aux poursuites de la justice, et put se réfugier en Suisse. Depuis, il a raconté les vicissitudes de sa vie politique dans un ouvrage dont le coup d'État a interrompu, en France, la publication, reprise à l'étranger : *Dix ans de prison au mont Saint-Michel et à la citadelle de Doullens* (Paris, 1851-1852, in-8, avec gravures; Bruxelles, 1854, in-12).

BERNARD (Auguste-Joseph), archéologue français, né à Montbrison, le 1er janvier 1811, frère puîné du précédent, fit au collége de sa ville natale des études incomplètes. Forcé d'embrasser la profession de son père, il vint à Paris en 1828 et fut employé dans la maison de MM. Didot. Il entra ensuite à l'imprimerie royale, où il ne tarda pas à devenir correcteur

Travailleur infatigable, il a occupé tous les moments dont il pouvait disposer à rassembler des matériaux sur l'histoire, les hommes et les usages de quelques provinces du centre. C'est un des membres les plus honorables de la Société des antiquaires de France.

Nous citerons parmi ses nombreux écrits : une *Histoire du Forez* (Montbrison, 1835-1836, 2 vol. in-8) et la *Biographie forézienne*, qui lui sert de complément; *les d'Urfé* (1839, in-8), et une édition des *Poésies* d'Honoré d'Urfé; *Cartulaire des abbayes de Savigny et d'Ainay* (1853, 2 vol. in-4), pour la Collection des documents inédits de l'histoire de France : plusieurs notices archéologiques insérées dans les *Mémoires de la Société des antiquaires*, la *Revue du Lyonnais*, le *Bulletin du bibliophile*, etc. En 1853, M. Bernard a publié un ouvrage qui est le fruit de longues et laborieuses recherches : *de l'Origine et des débuts de l'imprimerie en Europe* (Impr. imp., 2 vol. in-8), avec de nombrux fac-simile et une *Table* très-détaillée.

Bernard (Michel), frère aîné des précédents, né à Montbrison en 1807, succéda à son père comme imprimeur de cette ville, où il exerce aussi les fonctions de bibliothécaire. En 1833, il a fondé le *Journal de Montbrison*, qui subsiste encore. On a de lui : *Annuaire de la Loire* (1843-1846); *Statistique agricole de l'arrondissement de Montbrison* (1845), et plusieurs mémoires ou articles sur des questions d'utilité locale.

Un quatrième frère, M. Henri Bernard, né à Montbrison, le 13 novembre 1823, a été reçu avocat à Toulouse en 1853. Il a, pendant quelque temps, été sous-préfet dans le Gard (1848).

BERNARD (Laure de Lagrave, dame), femme de lettres française, née à Paris, le 4 novembre 1799, épousa, en 1817, le général d'artillerie Louis Bernard, mort à la Guyane. Après la révolution de Juillet, elle fut réduite à faire des éducations particulières. Plus tard elle écrivit à l'usage de la jeunesse des ouvrages composés avec soin : *Contes et conseils* (1831); *les Deux frères* (1833); *Contes aux enfants* (1835, 4e édit., 1842); *les Voyages modernes* (1836) : *Conseils aux jeunes détenus* (1839); *les Mythologies de tous les peuples* (1853), etc. Mme L. Bernard a collaboré au *Journal des femmes*, et publié des nouvelles et un roman, *Mlle de Valville* (1835, in-8).

BERNARD (Pierre), littérateur français, né vers 1810, étudia d'abord la médecine à Paris et y reçut le diplôme de docteur. Mais il ne tarda pas à renoncer à l'exercice de sa profession, entra dans le journalisme et fut chargé comme sténographe de rendre compte des débats législatifs dans *le Siècle*. Après avoir collaboré à la collection des *Français peints par eux-mêmes*, il se fit connaître par quelques écrits politiques traités avec une verve mordante : *Aperçus parlementaires* (1840-1841, 2 vol.); *Physiologie du député* (1841); *Mes cocottes* (1847), ou mémoires d'un jeune député flottant. On a encore de lui : *Physiologie du Jardin des plantes* (1841, in-8); *Histoire d'Autriche* et *Histoire de Prusse* (1846); *l'Avenir au coin du feu* (1839, in-8), causeries socialistes et humanitaires; *la Bourse et la vie* (1855), satire des mœurs industrielles, etc.

BERNARD (Claude), physiologiste français, membre de l'Institut, né à Saint-Julien, près Villefranche (Rhône), le 12 juillet 1813, fit à Paris ses études médicales, fut reçu, en 1839, interne des hôpitaux, et devint, deux années plus tard, préparateur de M. Magendie au Collége de France. En 1843, il soutint ses thèses pour le doctorat en médecine, et, en 1853, celles pour le doctorat ès sciences. Suppléant de M. Magendie à partir de 1847, il fut appelé, en février 1854, à la chaire de physiologie générale qui venait d'être créée à la Faculté des sciences de Paris. La même année, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Roux, et, l'année suivante, nommé professeur de physiologie expérimentale au Collége de France, comme successeur de M. Magendie.

Par ses importantes découvertes, M. Cl. Bernard a imprimé, dans ces dernières années, une marche toute nouvelle à la physiologie expérimentale. Il a rappelé l'attention des savants sur un grand nombre de questions fondamentales qu'on regardait comme résolues, et a montré combien il restait à faire encore pour expliquer d'une manière satisfaisante les fonctions essentielles de l'organisme animal.

Ses premières recherches ont eu pour objet l'étude du rôle que jouent dans les phénomènes digestifs les diverses sécrétions du canal alimentaire. Dans un mémoire inséré, en 1844, dans la *Gazette médicale*, M. Bernard a fait connaître le mécanisme de la sécrétion du suc gastrique et les modifications que les substances alimentaires éprouvent de la part de ce liquide. D'autres travaux non moins intéressants, entrepris sur la salive, sur le suc intestinal et sur l'influence qu'exercent les différentes paires de nerfs sur les organes de la digestion, de la respiration et de la circulation, ont été publiés par lui dans les *Comptes rendus de la Société de Biologie*.

Mais ce savant jeta surtout les premiers fondements de sa réputation, par ses *Recherches sur les usages du pancréas*, insérées dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. Ce mémoire, où il démontrait que le pancréas est le véritable agent de la digestion des corps gras, mérita, par l'importance du résultat obtenu et la netteté des preuves, le grand prix de physiologie expérimentale décerné en 1849.

La même année, il fit connaître ses premières découvertes sur la *Fonction glycogénique du foie*. Il établit, par des expériences effectuées sur de nombreuses espèces appartenant aux trois premiers embranchements du règne animal, que le sang qui pénètre dans le foie ne renferme point de sucre, tandis que celui qui sort de cet organe, et qui se rend au cœur par les veines hépatiques, en est abondament chargé. Il montra l'influence du système nerveux sur cette fonction, et produisit, par de savantes expériences, des cas de véritable *diabète artificiel*. Après bien des contradictions et des luttes plus opiniâtres en France qu'à l'étranger, ses idées eurent un triomphe complet. Il obtint encore, en 1851 et en 1853, le grand prix de physiologie expérimentale avant d'entrer lui-même à l'Académie : on vit dans son succès un exemple du mérite réel triomphant de l'envie et de la médiocrité. En 1852, M. Cl. Bernard avait présenté à l'Institut ses *Recherches expérimentales sur le grand sympathique et sur l'influence que la section de ce nerf exerce sur la chaleur animale* (1854, in-4). Ce sont les curieuses expériences consignées dans ce mémoire qui valurent à l'auteur, pour la troisième fois, le prix de physiologie expérimentale en 1853.

Sans pouvoir énumérer ici tous les travaux publiés par M. Bernard avant son entrée à l'Institut, nous avons dû nous borner à faire connaître les plus essentiels. Depuis qu'il est membre de l'Académie, ce savant infatigable a continué ses recherches; il a fait un grand nombre de communications nouvelles relatives à la fonction glycogénique du foie et a publié son Cours au Collége

de France : *Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine* (1855, in-8 fig.), ainsi qu'un important *Mémoire sur la chaleur animale* (1856), dans lequel il fait connaître, par des procédés d'expérimentation tout nouveaux, les changements qu'éprouve la température du sang dans le passage de ce liquide à travers les organes de la digestion et de la respiration.

BERNARD-DUTREIL (Jules), ancien représentant du peuple français né à Laval (Mayenne) le 8 mai 1804, entra, en 1824, à l'École polytechnique, et passa, en 1826, à l'École d'application de Metz. Il fut nommé sous-lieutenant du génie, mais il donna sa démission en 1830. Issu d'une très-riche famille, il pouvait vivre dans une complète indépendance. Cependant, après la révolution de Juillet, il sollicita et obtint une place de conseiller de préfecture. En 1846, il donna sa démission, pour se présenter, comme candidat du centre gauche, aux élections pour la Chambre des Députés. Il échoua; mais après la révolution de 1848 il fut élu représentant du peuple par 46184 voix, le sixième sur les neuf élus de la Mayenne. Membre du Comité de l'instruction publique, il soutint le général Cavaignac et sanctionna de son vote la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite, admit la proposition Rateau qui renvoyait la Constituante et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERNARDI (Amédée-Elzéar-Félicien), homme politique français, né à Monieux (Vaucluse), le 12 avril 1788, est fils d'un membre de l'Institut. Il suivit la carrière des armes, et sortit de l'École de Fontainebleau en qualité de sous-lieutenant d'infanterie (1806). Il combattit en Prusse, en Espagne et en Saxe, reçut deux coups de feu à Heilsberg et à Doullens, et venait d'être nommé capitaine dans la jeune garde (1813) lorsqu'il fut décoré pour sa vaillante conduite à Dresde. Admis dans les gardes du corps (1814), il resta fidèle au roi durant les Cent-Jours, et quitta le service en 1829 comme chef de bataillon.

Élu député de Carpentras (1834-1837), M. Bernardi vota contre la politique conservatrice avec la minorité légitimiste; il revint siéger à la Chambre pour la législature 1842-1846. Après la révolution de Février presque toutes les candidatures de son parti échouèrent aux élections de la Constituante; il n'en fut pas de même de celles de la Législative (1849), où M. Bernardi réussit à rallier plus de 28000 suffrages dans le département de Vaucluse. Depuis le coup d'État, il est rentré dans la vie privée. On a de lui des *Observations sur l'emploi des troupes aux travaux d'utilité publique* (1840), où il combat cette mesure réclamée alors par plusieurs conseils généraux.

BERNATZ (Martin), peintre allemand, est né à Spire (Prusse rhénane) en 1802. Fils d'un maçon, il exerça dans son enfance le métier de ramoneur, se livra avec ardeur à l'étude du dessin pour lequel son goût s'était manifesté de bonne heure, et suivit les cours de l'Académie des arts à Vienne. En 1830, on le citait comme un habile peintre d'architecture et d'intérieurs. Son meilleur tableau est jusqu'ici *le Corridor voûté de l'ancienne église de Maulbronn*.

BERNECK (Charles-Gustave DE), écrivain allemand, connu sous le pseudonyme BERND VON GUSECK, né, le 28 octobre 1803, à Kirchhain dans la basse Lusace (Prusse), passa par l'École militaire de Berlin, et entra, en 1820, en qualité d'officier, dans la cavalerie prussienne, où il resta jusqu'en 1839. Nommé, alors, professeur d'histoire à l'École militaire de Francfort-sur-l'Oder, il exerça ces fonctions durant plusieurs années, puis fut appelé à Berlin pour enseigner la tactique à l'École des cadets, et l'histoire de la stratégie et de la tactique à l'École d'artillerie et du génie. Il obtint, en outre, le rang de chef d'escadron et fut nommé membre de la Commission supérieure d'examens militaires.

M. de Berneck s'est fait connaître par la publication d'un grand nombre de nouvelles et de quelques romans. Les premières ont été réunies en partie dans les recueils : *Nouvelles et contes* (Novellen und Erzaehlungen, Leipsick, 1837, 3 vol.); *Perles d'écume* (Schaumperlen, Bunzlan, 1838); *Pierres volcaniques* (Vulkansteine, Ibid., 1838); *De la source du temps* (Vom Borne der Zeiten, Berlin, 1844, 3 vol.), etc. On remarque parmi ses romans : *les Stedinger* (Leipsick, 1837); *l'Héritage de Landshut* (Das Erbe von Landshut, Kottbus, 1842, 2 vol.); *le Fils de la Marche* (der Sohn der Marck, Francfort, 1848), etc.

Il a écrit les paroles de deux opéras de Kreutzer, *l'Écossaise des montagnes* (die Hochlaenderinn), et *le Roi Conradin* (Kœnig Konradin), et publié des traductions allemandes de la *Divine comédie* du Dante (Stuttg., 1840) et de quelques ouvrages de *lord Byron* (Ibid., 1845).

Dans ces dernières années cet écrivain semble avoir renoncé à la littérature légère pour se renfermer dans les sciences militaires. Il a publié en 1852, et cette fois sous son nom véritable, un *Traité élémentaire de la tactique de toutes les armes* (Elemente der Taktik für alle Waffen, Berlin, 2e édit., 1854-1855); un *Précis de l'histoire de l'art militaire* (Grundriss der Geschichte des Kriegswesens, Berlin, 1854).

BERNERS (Henry-William WILSON, 6e baron), pair d'Angleterre, né en 1797, à Kirby-Cane hall (comté de Norfolk), descend d'une ancienne famille élevée, en 1455, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Wilson, il vécut dans la retraite jusqu'en 1851, époque où la mort de son père le mit en possession de son siége à la Chambre des Lords. Il appartient à l'opinion libérale. N'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec miss Crump (1823), il a pour héritier son neveu, Henry-William PIGOTT, né en 1833.

BERNHARD (Karl), romancier danois, dont le véritable nom est SAINT-AUBIN, est né vers le commencement du siècle. Auteur de nouvelles et de romans historiques écrits dans une langue peu répandue, il a eu le bonheur de voir toutes ses œuvres, à peine parues, traduites en allemand par Kannegiesser, et, grâce à cette traduction, a acquis en Europe une assez grande popularité.

Nous citerons parmi ses nouvelles, toutes pleines de grâce, de fantaisie et de sentiment, *une Promesse* (Et Lœvte), *une Famille à la campagne* (Familien pa Landet ol), *la Voiture pressée* (Et Ordsprog), un *Proverbe* (Ecù Sprüchwort), *la Déclaration* et *le Bal d'enfants* (Bœrneballet), traduites toutes quatre en allemand sous le titre de *Scènes de la vie danoise* (Lebensbilder aus Daenemark, Leipsick, 1840-1841, 6 volumes; 2e édit., 1849); puis : *Péchés mignons* (Skjœdesynderne; 1843), *le Favori de la fortune* (Lykkens Yndling, Copenhague, 1849; Leipsick, 1850), *Deux amis* (To Venner, Copenhague, 1849; Leipsick, 1850), et parmi ses romans historiques, *Christian VII et sa cour* (Ibid., 1847, 3 vol.); *Christiern II et son temps* (Ibid., 1837, 4 vol.), et *Chroniques du temps du roi Erick de Poméranie* (Ibid., 1850). L'aversion politique de M. Bernhard contre les Allemands l'a entraîné, dans ce dernier ou-

vrage, à des appréciations épigrammatiques dont la critique allemande s'est vengée en signalant avec amertume les défauts de ses romans historiques : le principal est une certaine sécheresse malgré la longueur. Ses *OEuvres complètes*, sauf une nouvelle importante : *Deux années à Copenhague*, ont été traduites en allemand (Leipsick, 1840-1847, 7 vol.; 2e édit., 1849-1850, 15 vol.).

BERNHARDY (Godefroy), philologue allemand, né le 20 mars 1800 à Landsberg dans la Nouvelle-Marche (Prusse), étudia à l'université de Berlin, et y fut agrégé en 1823. Après y avoir exercé avec succès les fonctions de professeur adjoint, il fut appelé à Halle où il devint, en 1829, professeur titulaire de littérature classique, et, en 1844, bibliothécaire en chef de l'université.

M. Bernhardy avait publié, dès l'âge de vingt-deux ans, sous le titre *Eratosthenica* (Berlin, 1822), l'édition la plus complète des fragments des écrits d'Ératosthène, très-favorablement accueillie des philologues. Il a donné depuis : *Syntaxe scientifique de la langue grecque* (Wissenschaftliche Syntax der griechischen Sprache, Berlin, 1829); *Éléments de la littérature romaine* (Grundriss der rœmischen Literatur, Halle, 1830; *Éléments d'une encyclopédie philologique* (Grundlinien zur Encyklopaedie der Philologie, Ibid., 1832); *Eléments de la littérature grecque* (Grundriss der griechischen Litteratur, Ibid., 1836-1845, 2e vol.; 3e édit., 1855).

On doit en outre à M. Bernhardy une excellente édition de *Suidas* (Halle, 1834-1851, 3 vol.) accompagnée de notes critiques et littéraires, et une édition inachevée des *Geographi græci minores* (Leipsick, 1828, tome I), etc. Il a rédigé encore la *Bibliothèque des éditions critiques exégétiques des classiques latins*, et collaboré activement à plusieurs recueils et revues littéraires, notamment aux *Annuaires de critique scientifique de Berlin* et à l'*Encyclopédie* d'Ersch et Gruber.

BERNOULLI (Christophe), économiste et savant allemand, né à Bâle, le 15 mars 1782, descend des illustres savants de ce nom. Il fit ses premières études au collége français de Neufchâtel, et pendant la Révolution, travailla dans les bureaux de la municipalité de sa ville natale. En 1801, il alla suivre les cours de sciences naturelles de l'université de Gœttingue, et devint, l'année suivante, professeur titulaire à l'école primaire de Halle. A la suite d'un voyage en Prusse et en France, il ouvrit à Bâle un établissement particulier d'éducation, qu'il céda pour prendre la chaire d'histoire naturelle à l'université.

On a de M. Christophe Bernoulli de nombreux ouvrages de technologie théorique et rationnelle : *Sur le rayonnement de la mer* (über das Leuchten der Meers, Gœttingue, 1802); *Anthropologie physique* (Physische Anthropologie, Halle, 1804, 2 vol.); *Guide du physicien* (Leitfaden für Physik); *Guide du minéralogiste* (Leitfaden für minéralogie, Halle, 1811); *Influence pernicieuse des corps de métiers sur l'industrie* (über den nachtheiligen Einfluss der Zunftverfassung aut die Industrie, Bâle, 1822); *Éléments de la théorie des machines à vapeur* (Anfangsgründe der Dampfmaschinenlehre, 1824); *Fabrication du coton* (Betrachtungen über die Baumwollenfabrication, 1825); *Manuel de technologie* (Handbuch der Technologie, 1833-1834, 2 vol.; 2e édit., 1840); *Manuel de la théorie des machines à vapeur* (Handbuch der Dampfmaschinenlehre, Stuttgart, 1833; 2e édit., 1847); *Traité de physique, de mécanique et d'hydraulique industrielle* (Handbuch der industriellen Physik, Mechanik und Hydraulik, Ibid., 1834-1835, 2 vol.); *Histoire de la fabrication du coton en Angleterre* (Geschichte der brit. Baumwollenfabrikation, Ibid., 1836), remaniement de l'ouvrage anglais de Baine; *Traité de statistique* (Handbuch der Populationistik, Ulm, 1840); *Encyclopédie manuelle de technologie* (Technologische Handencyclopaedie, Stuttgart, 1850). M. Christophe Bernoulli est en outre l'éditeur de la *Feuille nationale suisse* et des *Archives suisses de statistique et d'économie sociale* (Bâle, 1828 et suiv., 5 vol.).

Son frère, Jean-Gustave, né à Bâle, en 1811, est auteur d'un livre très-estimé intitulé : *Vademecum du mécanicien* (Vademecum der Mechaniker, 7e édit., Stuttgart, 1851).

BERNSTEIN (Georges-Henri), orientaliste allemand, né à Kospeda, près d'Iéna, le 12 janvier 1787, et fils d'un pasteur protestant, fut élevé à la maison d'orphelins de Halle, puis suivit les cours de théologie et de langues orientales de l'université d'Iéna, où il fut reçu professeur particulier, en 1810. Il fit quelque temps, à Leipsick et à Gœttingue, des cours publics, puis fut appelé à Berlin comme professeur adjoint de langues orientales en 1812. L'année suivante, il s'engagea dans les chasseurs volontaires et prit part aux campagnes de 1813 et 1814. A son retour, il fit des cours à l'université d'Iéna, puis obtint du gouvernement prussien un subside pour voyager en Europe. Il séjourna quelque temps à Leyde, à Oxford et à Cambridge où il rassembla des matériaux pour un dictionnaire syriaque. A Londres, il se livra, sous la direction de M. Bopp, à l'étude du sanscrit. Il revint à Berlin, en 1819, et obtint la chaire de professeur titulaire des langues orientales. La Faculté de Rostock lui conféra, en même temps, le grade de docteur en théologie qu'il avait déjà obtenu de l'université de Leyde. En 1826, il retourna à Oxford, pour compléter ses études lexicologiques sur la géographie syriaque. En 1842, il passa en Italie, visita les bibliothèques de Venise, de Florence, de Rome et de Naples, et rentra à Breslau en 1843.

Outre une foule d'articles dans les journaux et revues scientifiques de l'Allemagne, M. Bernstein a édité un poëme arabe de Szafieddin de Hilla (Leipsick, 1816); un autre écrit arabe, *De initiis et originibus religionum in oriente dispersarum* (Berlin, 1817); une partie de l'ouvrage sanscrit *Hitopadesa* (Breslau, 1823); la *Grammaire et la Chrestomathie arabes* de Michaelis (arabischer Grammatik und chrestomathie, Gœttingue, 1817), suivie de *Suppléments* (Gœttingue, 1817; des dissertations : *Sur quelques traductions du Nouveau Testament* (Breslau, 1837); *sur Bar-Bahlul*, Ibid., 1842); *sur Barthelraeus* (Berlin, 1847), un lexique de la *Chrestomathia syriaca* de Kirsch (Leipsick, 1832-1836, 2 vol.), et plusieurs autres travaux encore importants. Il travaille à un *Dictionnaire complet de la langue syriaque* qui doit avoir au moins quatre volumes.

BEROLDINGEN (Joseph-Ignace, comte DE), général et homme politique allemand, est né à Ellwangen, le 27 novembre 1780, d'une ancienne famille du Wurtemberg. Son oncle, chanoine d'une érudition aussi profonde que variée, dirigea ses premières études et le destina à la carrière diplomatique. Mais, après avoir suivi les cours de droit de l'université de Vienne, le jeune homme préféra l'état militaire, et entra au service de l'Autriche. Il fit les campagnes contre la France, de 1797 à 1803. Mais alors le duc de Wurtemberg le rappela, en le menaçant, comme tous ses autres sujets, d'une confiscation de biens, s'ils prêtaient leurs services à d'autres puissances que le Wurtemberg. Ce petit État étant

alors allié de Napoléon, M. Béroldingen devint, de grade en grade, général français. L'Empereur qui faisait de lui grand cas, lui confia plusieurs missions importantes, et rendit hommage à sa loyauté, lorsque, la veille même de la bataille de Leipsick, M. Beroldingen dut lui annoncer la défection de son souverain.

Envoyé à Londres, comme ambassadeur en 1814, il obtint pour le Wurtemberg un traité de subsides très-avantageux. Quelques années après, il représenta ce royaume à la cour de Saint-Pétersbourg. En 1823, il devint ministre des affaires étrangères et de la maison du roi. Dans cette haute position, il se signala par d'heureux traités de commerce avec la Prusse et d'autres États de l'Allemagne, ainsi que par quelques lois empreintes d'un esprit assez libéral. Il fut vingt-cinq ans ministre, et ne se retira que sous la pression des événements de 1848. Encore fut-il sur le point de rester aux affaires, il entra même dans le cabinet du mois de mars, tant il avait su prendre une position respectée au-dessus de tous les partis. Quand on lui eut définitivement nommé un successeur, il songea à se retirer dans ses domaines d'Autriche; mais sollicité par une partie de la population de Stuttgart, il se détermina à rester dans cette ville où il jouit de l'estime, de la sympathie même de ses adversaires.

BERRI (Marie-*Caroline*-Ferdinande-Louise DE BOURBON, duchesse DE), princesse de la branche aînée des Bourbons, née à Naples, le 5 novembre 1798, est la fille unique de François Ier, roi des Deux-Siciles, et de Marie-Clémentine, archiduchesse d'Autriche. A l'âge de trois ans, elle perdit sa mère, et bientôt après, son père épousa en secondes noces, une infante d'Espagne, qui lui donna onze enfants, parmi lesquels il faut compter le roi Ferdinand II et la reine douairière Marie-Christine (voy. DEUX-SICILES). D'un esprit vif mais inappliqué, elle apprit si peu de chose dans l'exil, où elle passa sa jeunesse, que plus tard elle dut reprendre toute son éducation. A peine les Bourbons étaient-ils restaurés sur le trône de Naples (1815), que Louis XVIII, qui caressait l'espoir d'une alliance de famille, chargea M. de Blacas de demander la main de la jeune princesse pour son neveu le duc de Berri, quoique ce dernier se fût uni à Londres, pendant l'émigration, à une femme qui y vivait encore et de laquelle il avait plusieurs filles. La négociation réussit et une correspondance très-active s'établit entre les futurs époux, qui tous deux descendaient de Louis XIV, au sixième degré.

Le 14 mai 1816, la princesse Caroline quitta Naples, traversa la France au milieu des fêtes, et fit son entrée à Paris, le 17 juin; le mariage fut célébré, le lendemain, à Notre-Dame. On l'accueillit avec assez d'enthousiasme. Plutôt gracieuse que belle, elle plut par sa franchise, la simplicité de ses manières et l'expression de sa physionomie douce et mélancolique. Elle était bienveillante, affable, et manifestait un goût décidé pour les arts. Très-aimée du roi, elle vécut heureuse avec son mari, et dans une intimité pleine de simplicité. Elle était surtout dans les meilleurs rapports d'affection avec la famille d'Orléans, dont le chef obtint par elle qu'on lui rendît le titre d'Altesse Royale.

Après l'assassinat du duc de Berri (13 février 1820), Madame, enceinte du duc de Bordeaux, montra une grande énergie. Elle assista son mari jusqu'à la fin de sa longue agonie, eut la générosité d'assurer le sort de ses enfants naturels et se condamna deux ans à un deuil rigoureux. A l'époque de sa délivrance (29 septembre), elle voulut que des témoins constatassent que l'enfant était bien le sien. Dans l'après-midi, elle le présenta elle-même au peuple dans la cour des Tuileries. Le corps diplomatique vint la complimenter au nom des souverains, et le nouveau-né fut appelé l'*Enfant de l'Europe* et l'*Enfant du miracle* (voy. CHAMBORD). Alors que toutes les ambitions se pressaient autour de ce berceau, Madame ne chercha pas à prendre un rôle dans les affaires de l'État, et ne se mêla pas davantage aux événements qui précipitèrent la chute des Bourbons. Aimant les plaisirs et le monde, elle fréquentait les théâtres, surtout celui du Gymnase, qui, par ordonnance de 1824, fut autorisé à prendre le nom de *Théâtre de Madame*, et donnait des fêtes brillantes au pavillon Marsan et au château de Rosny. Elle fonda une manufacture d'ivoire à Dieppe, où elle prenait les bains de mer. Ses voyages dans l'intérieur de la France, au mont Dore, dans la Vendée, où elle passa en revue 40000 paysans armés, dans les Pyrénées, etc., contribuèrent à étendre sa popularité.

Lors de la révolution de 1830, bien qu'elle ne se fût pas méprise sur la gravité des événements, la duchesse de Berri ne prit aucune initiative et se contenta d'accompagner le vieux roi à Rambouillet, à Cherbourg, puis à Lullworth. L'année suivante elle passa en Italie, contracta à Rome un mariage secret avec le comte de Lucchesi-Palli, et, après une courte visite à son frère le roi de Naples, vint à Massa, où, au milieu des nombreux partisans qui venaient lui faire leur cour, elle conçut le projet de tenter un soulèvement, au nom de son fils. Charles X lui envoya de pleins pouvoirs par M. de Blacas, et, en cas de succès, lui conféra le titre de régente. Au mois d'avril 1832, elle fréta *le Carlo Alberto* et débarqua sous un déguisement, près de Marseille; le mouvement qui devait éclater dans cette ville ayant avorté, elle dut s'éloigner; mais, au lieu de reprendre la mer, elle se dirigea vers la Vendée, en compagnie de MM. de Mesnard, de Lorge et de Villeneuve. Après avoir traversé toute la France, elle s'arrêta quelque temps en Saintonge, au château de Dampierre, fixa la prise d'armes au 24 mai, se concerta avec MM. de Charette, d'Autichamps, Berryer, de Bourmont, etc., et, déguisée d'ordinaire en paysan, sous le nom de *Petit Pierre*, elle parcourut diverses paroisses de la Vendée. Les hésitations d'un grand nombre de royalistes la forcèrent de remettre au 4 juin la tentative d'insurrection; ce contre-ordre fit tout manquer. Dans l'intervalle, plusieurs saisies domiciliaires avaient mis le gouvernement au courant des plans et ressources de Madame, qui, poursuivie sans relâche, dut chercher un asile à Nantes, dans la maison de Mlles Duguigny (9 juin). Au bout de six mois, employés par elle à la plus active correspondance, le secret de sa retraite fut révélé à M. Thiers par un juif converti à la religion catholique, Simon Deutz, qui s'était mêlé aux complots du parti légitimiste. Arrêtée le 6 novembre, la duchesse fut conduite au château de Nantes, puis à la citadelle de Blaye, où elle fut soumise, de la part du général Bugeaud, à une surveillence ombrageuse et vexatoire.

La captivité de la duchesse, qui se prolongeait, devenait pour le ministère une source d'embarras, et pour les partis une occasion de discordes et d'attaques sans cesse renaissantes, lorsque, vers le mois de janvier, des rumeurs étranges se répandirent : on parla d'un amour mystérieux, d'une imprudence sans excuse, de symptômes particuliers dans l'état de santé de la duchesse. Bientôt il ne fut plus possible à celle-ci de dissimuler une grossesse assez avancée à MM. Orfila et Auvity, envoyés auprès d'elle; aussi se résigna-t-elle à déclarer (22 février 1833) le mariage

secret qu'elle avait contracté en Italie. Cet acte, qui la dépouillait de son titre de régente et de sa dignité de mère, fut rendu public et couvrit les royalistes de confusion. Le 10 mai, elle mit au monde une fille, en présence de témoins désignés par le général Bugeaud, et, le 8 juin, lorsqu'elle fut tout à fait rétablie, elle quitta Blaye pour se rendre à Palerme par le bateau à vapeur *le Bordelais*. Depuis cette époque, elle a perdu son influence sur ses anciens partisans. Mal accueillie en Autriche, repoussée de la cour de Charles X, elle se vit enlever la direction de l'éducation du jeune Henri, que l'on remit au général Latour-Maubourg. La plus grande partie de sa vie se passe à Venise au milieu de sa nouvelle famille.

BERRIAT-SAINT-PRIX (Charles), littérateur et jurisconsulte français, né à Grenoble le 1er décembre 1802, fut reçu docteur en droit le 9 mars 1824, s'occupa pendant quelques années de littérature, et entra dans la magistrature, en 1830. Il a rempli successivement les fonctions du ministère public près les tribunaux de Tonnerre, Étampes, Dreux et Tours (1836). Nommé, en 1852, substitut du procureur général de la Cour impériale, à Paris, il est, depuis 1857, conseiller à cette même Cour. Il est membre de plusieurs académies et sociétés savantes et chevalier de la Légion d'honneur.

M. Berriat Saint-Prix, qui a collaboré à tous les journaux de droit, a publié : *Tablettes classiques*, recueil de morceaux choisis, etc. (1825, 2 vol. in-32); *Nouvelles leçons françaises de littérature et de morale* (1828, 2 vol. in-8); *Recherches sur la question ou torture* (1835, in-8); *Instruction sur la police judiciaire* (Tours, 1840, in-8); *Des officiers de police judiciaire* (1842, 3e édit. in-8); *Coup d'œil sur les progrès de la législature en France* depuis la révolution de Juillet (Tours, 1843, in-8); *Législation de la chasse et de la louveterie commentée* (1846, in-8); *De l'exécution des jugements et arrêts et des peines*, etc. (1846, in-8; *le Jury en matière criminelle* (1849, in-18); *Traité de la procédure des tribunaux criminels* (1831-1854, 2 vol. in-8); *Études sur les principaux criminalistes depuis le* XVIe *siècle* (1855, in-8), etc. Il a donné en outre ses soins à la réimpression de plusieurs auteurs, et édité : les *Œuvres choisies* de Parny (1826); de M. J. Chénier 1826); de Napoléon Bonaparte (1827, 4 vol. in-8); de Boufflers, (1827); de Lebrun (1827), etc.

BERRUYER (Alexandre-Auguste DE), littérateur français, né à Paris le 4 février 1804, est fils d'un général des armées de la République. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fut nommé sous-lieutenant de cavalerie, en 1822, et fit partie des gardes du corps. Il donna sa démission, en 1827, et quelque temps après vint habiter Cherbourg où il fonda *le Momus normand* (1832) avec M. Léon Barbey d'Aurevilly, et le *Journal de Cherbourg et de la Manche* (1833) qu'il rédigea pendant deux années. De retour à Paris, il collabora à plusieurs feuilles légitimistes et composa, de 1838 à 1850, un certain nombre de pièces pour la scène dirigée par M. Comte. Il est également auteur de chansons et de vers de circonstance et a présidé deux ou trois fois le Caveau moderne.

BERRYER (Pierre-Antoine), célèbre avocat français, ancien député et représentant du peuple, membre de l'Institut, né à Paris, le 4 janvier 1790. Sa famille, originaire de Lorraine, y était venue, dit-on, d'Allemagne, où elle portait le nom de Mittelberger, transformé et abrégé en celui de Berryer. Son père, avocat au barreau de Paris, avait lui-même un beau talent et un beau caractère. Il confia son fils aux oratoriens de Juilly, auxquels la révolution de Thermidor venait de permettre de rouvrir leur collège. M. Berryer fut un élève aussi turbulent que paresseux, tout en montrant une intelligence et une piété qui le réconciliaient avec ses maîtres. Son inclination le portait à se faire prêtre : mais le vœu de sa famille l'appelait au barreau ; il y entra par docilité. L'amour du travail lui vint avec le succès, et il finit par étudier avec passion non-seulement la jurisprudence, mais les sciences exactes. En moins d'un an il était à même de conduire une étude d'avoué, et déjà on lui promettait dans la procédure un magnifique avenir, quand sa passion pour Mlle Gautier, fille d'un administrateur des vivres, lui fit changer le plan de sa carrière. Il l'épousa à vingt et un ans; elle-même n'en avait que seize.

Il chercha alors à se faire une réputation qui pût asssurer sa fortune, et il y réussit. Non content de gagner ses causes devant les juges, il s'essayait à captiver le public par les inspirations de son éloquence. L'éducation qu'il avait reçue, l'indépendance naturelle de son caractère, sa sympathie pour d'illustres infortunes auxquelles son père avait souvent prêté son appui, tout lui inspirait de l'éloignement pour le régime impérial; aussi vit-il avec joie la France, que Napoléon ne pouvait défendre plus longtemps contre les étrangers, échappant au partage dont on la menaçait, se remettre aux mains de ses anciens rois. Il contribua, dans la mesure de son influence, à cette restauration, proclama à Rennes, en présence des magistrats et des élèves de l'École de droit, la déchéance de l'Empereur et arbora la cocarde blanche. Il en résulta dans la ville un mouvement dont le préfet ordonna d'arrêter l'auteur. Mais M. Berryer, craignant une justice trop expéditive, gagna Nantes où il trouva un asile.

Persécuté pour la cause des Bourbons, M. Berryer ne leur en fut que plus dévoué. Il fit partie des volontaires royaux qui prirent les armes pendant les Cent-Jours pour ramener eux-mêmes l'ancienne dynastie et prévenir les hontes et les malheurs d'une seconde invasion. Mais, malgré tout son dévouement aux principes de la Restauration, il protesta, dès 1815, dans ses plaidoiries, contre les violences des ultra-royalistes. « C'est une honte pour les vainqueurs, disait-il, de ramasser les blessés du champ de bataille pour les porter à l'échafaud. » Il fut l'un des défenseurs du maréchal Ney et, sans nier sa faute, recommanda en vain sa gloire à la clémence de la royauté. Plus heureux dans la défense de Cambronne, il le fit acquitter, mais il se vit accusé lui-même, devant le conseil de son ordre, d'avoir professé des maximes séditieuses. Louis XVIII, touché de la fermeté qu'il avait montrée dans cette circonstance, l'en récompensa en lui accordant la grâce du général Debelle.

Dans le mémoire qu'il publia en faveur des généraux Canuel et Donnadieu, il signala avec énergie le danger des réactions. Même en défendant des royalistes contre des poursuites judiciaires, il professait les maximes d'une sage liberté, et protestait aussi contre toute tentative de corruption et de vengeance. « Vous savez, disait-il, acheter les opinions, vous ne savez pas les défendre. » Les plaidoyers pour Lamennais (1826), Chateaubriand (1833), Audry de Puyraveau et Voyer d'Argenson (1834), le prince Louis-Napoléon (1840), respirent la même honnêteté et le même libéralisme.

Ces deux sentiments dominent toute sa vie politique. Envoyé à la Chambre des Députés par le département de la Haute-Loire en 1830, il fut le brillant organe, mais non l'instrument passif de son parti. Il rendit des services, mais ne s'abdi-

qua jamais. La première fois qu'il prit la parole dans la discussion de l'adresse : « Voilà un grand talent, dit M. Guizot, » « Voilà une grande puissance, » ajouta Royer-Collard. Quelque temps après on lui offrit une place de sous-secrétaire d'État : « C'est trop ou trop peu, » répondit-il.

Après la chute de la branche aînée, il ne suivit pas ses amis dans leur retraite, mais il déclara qu'à côté des intérêts de la dynastie, il restait ceux de la France à défendre, et consentit à prêter à la Charte nouvelle un serment qu'on lui a reproché et qui gêna plus d'une fois ses mouvements. Il fut, dès lors, le redoutable antagoniste de tous les ministres qui travaillaient, comme Casimir Périer, à faire sortir l'ordre d'une révolution; il les accablait du souvenir de leur origine. « L'ordre ! leur disait-il, est-ce à vous de l'invoquer? Vous en avez ruiné les bases en 1830; le principe que vous avez posé alors, vous presse aujourd'hui; il vous faut en subir les conséquences. »

On pense bien qu'il combattit les projets de lois relatifs à l'exil des Bourbons, au rétablissement du divorce, au mariage des prêtres, ainsi que toutes les mesures qui tendaient à consolider la monarchie de Juillet. D'autre part, il fit tous ses efforts pour prévenir le soulèvement tenté dans la Vendée par la duchesse de Berri (1832), et voyant ses conseils repoussés, il voulut, pour dernière protestation, s'éloigner de la France. Arrêté à Angoulême et ramené à Nantes, il fut impliqué dans le procès des insurgés de l'Ouest, cité d'abord avec eux devant un conseil de guerre auquel les arracha la Cour de cassation, enfin jugé par la Cour d'assises de Blois et acquitté avec éclat.

Le talent de M. Berryer, comme orateur politique, se déploya dans de célèbres discussions. Il combattit vivement les lois de septembre 1835, la loi sur les associations, l'indemnité américaine, etc.; il traita avec habileté des questions de finances, celle, par exemple, du remboursement de la rente cinq pour cent (1836). Il se trouva un instant l'allié de MM. Thiers et Guizot dans la coalition contre le ministère Molé (1838-39). Les affaires d'Orient (1840) lui fournirent l'occasion d'un de ses plus beaux discours.

Dans son opposition extrême à la monarchie de Juillet, il semblait parfois autant l'avocat de la Révolution que celui de la Légitimité : accusé, en 1835, par MM. Bugeaud, Barthe et Guizot d'être cyniquement révolutionnaire : « Il y a quelque chose, répondit-il, de plus honteux que le cynisme révolutionnaire, c'est le cynisme des apostasies. » Un autre jour on venait d'attaquer sans réserve les hommes et les choses de la Révolution : « Je n'oublierai jamais, s'écria Berryer, que la Convention a sauvé mon pays. »

Toutefois pour donner des gages de sa fidélité à son parti, il fit, en 1836, un voyage à Gœritz, auprès du vieux roi Charles X, et, en allant porter, plus tard, ses hommages à Belgrave-Square, il encourut, lui aussi, les *flétrissures* de la Chambre, sans pouvoir les conjurer par sa parole.

En 1848, il fut nommé représentant par le département des Bouches-du-Rhône. Dans nos Assemblées d'origine républicaine, il se renferma dans les questions de finances et d'administration. Il appartenait au Comité électoral de la rue de Poitiers, et était un des chefs de cette majorité formée par la coalition des anciens partis monarchiques et qui devait aboutir à la restauration de l'Empire. Il s'efforça, aux derniers jours, de prévenir un tel résultat. Fidèle au régime parlementaire, il prit un rôle actif, dans la réunion du X^e arrondissement, où fut proclamée par l'Assemblée nationale la déchéance du président. Depuis le coup d'État, il n'a touché à la politique que par sa participation aux tentatives de fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon.

Au milieu des agitations politiques, M. Berryer trouva encore le temps d'être le premier avocat du barreau de Paris. Ses plaidoyers dans des causes civiles ou criminelles sont dans tous les recueils. Ses discours pour Seguin contre Ouvrard, pour Castaing, Dehors, etc., sont restés des modèles.

Le désintéressement de M. Berryer, comme avocat, l'abandon de la clientèle pour la politique, le goût des arts, l'existence somptueuse que lui imposaient ses hautes relations, le réduisirent plusieurs fois à un état de gêne qui le força, en 1836, de mettre en vente sa terre d'Angerville. Mais une souscription volontaire de ses amis politiques et de ses admirateurs lui rendit son domaine et sa fortune. Il a été nommé bâtonnier des avocats, en 1852. En 1854, élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. de Saint-Priest, il a été dispensé de faire au chef de l'État la visite imposée par l'usage.

Le caractère politique de M. Berryer ressort de sa vie et de ses actes. Son éloquence se distingue par l'élévation de l'idée, la noblesse du langage, la soudaine impétuosité des mouvements; elle est servie par un admirable organe à la fois sonore et sympathique. Aujourd'hui, M. Berryer plaide encore, et les affaires de Mmes Célestine Doudet, Caumont-Laforce (1855), de Jeufosse (1857), et plusieurs autres, ont prouvé que le vieux lion n'a pas perdu toute sa puissance.

BERRYER (Hippolyte-Nicolas), général français, né à Paris le 4 janvier 1795, est le frère cadet du précédent. Admis, en 1811, à l'École militaire de cavalerie, il fut, en 1814, nommé sous-lieutenant au 2^e régiment d'éclaireurs à cheval de la garde, et fit avec ce corps une partie de la campagne de France. Décoré par Louis XVIII, dans la même année, il fut incorporé aux chasseurs à cheval, passa deux ans au Sénégal où il commanda la place de Saint-Louis en qualité de capitaine (1823) et fut, sur sa demande, réformé en 1826. Rappelé à l'activité en 1829, il prit part aux campagnes de 1831 et 1832 en Belgique, et devint chef d'escadron, en 1835, et colonel du 1er hussards, en 1845. Promu, le 3 août 1851, au grade de général de brigade, et envoyé dans les Ardennes, il commanda ce département jusqu'au mois de janvier 1857 où il fut placé par la limite d'âge, dans la section de réserve. Il était commandeur de la Légion d'honneur. — Le général Berryer est mort à Paris dans les premiers jours du mois de mars 1857.

BERSOT (Ernest), littérateur français, né à Surgères (Charente-Inférieure), le 22 août 1816, d'un père suisse et d'une mère française, et naturalisé en 1848, fit ses classes au collége de Bordeaux, où il devint maître d'études, de 1833 à 1836. Admis ensuite à l'École normale, il fut reçu agrégé de philosophie en 1839, et nommé aussitôt professeur de philosophie au collége de Rennes; mais il échangea cette position contre celle d'agrégé suppléant à Paris, et devint secrétaire particulier de M. Cousin, pendant l'année de son ministère (1er mars-29 octobre 1840). Envoyé ensuite à Bordeaux, comme professeur de philosophie, il y eut, en 1841, avec le clergé, à l'occasion des prédications du P. Lacordaire, une vive querelle, qui amena la mise à la retraite du proviseur et du recteur de l'académie, qui réclamaient sa destitution. Forcé lui-même de demander un congé, il se fit recevoir docteur à Paris, en 1843, avec une thèse brillante sur *la Liberté et la Providence, d'après saint Augustin* (1843, in-8). Chargé, comme

suppléant du cours de philosophie à la Faculté de Dijon, de 1843 à 1844, il demanda sa réintégration dans l'enseignement secondaire, et devint, en 1845, professeur au collége de Versailles. Démissionnaire, par refus de serment, en 1852, M. Bersot s'est renfermé dans l'enseignement particulier et les études philosophiques et littéraires.

On a de lui, outre sa thèse, divers écrits qui se recommandent par l'indépendance et le talent: *Du spiritualisme et de la nature* (1846, in-8), essai de conciliation entre les traditions philosophiques anciennes et les tendances modernes; *Essai sur la Providence* (1853, 4 vol. in-18, 2e édit., 1855), le principal ouvrage de l'auteur, et où sont en partie refondus sa thèse et le livre précédent; *Mesmer et le magnétisme animal* (1853), dans la *Bibliothèque des chemins de fer; Études sur le* XVIIIe *siècle* (1855, 2 vol. in-18), suite d'esquisses, dont les principales ont paru dans *la Liberté de penser; Lettres sur l'enseignement secondaire* (1857), contenant les premières attaques contre l'organisation nouvelle des études classiques, etc. Il a encore publié, sous le titre de *Philosophie de Voltaire*, un recueil d'extraits de ce philosophe sur la liberté, Dieu et la morale (1848, in-18).

BERTALL (Charles-Albert D'ARNOUX, dit), dessinateur français, né à Paris, le 18 décembre 1820, est fils d'Urbain d'Arnoux, ancien commissaire des guerres. Sa famille le destinait à l'École polytechnique; il préféra s'adonner à la peinture, qu'il étudia quelques années, dans l'atelier de Drolling, et à laquelle il renonça pour cultiver exclusivement le dessin d'illustration et la caricature. Ses œuvres, disséminées partout, et dont les premières datent de 1843, ont paru sous le pseudonyme de *Bertall*, sorte d'anagramme d'*Albert* qui lui fut suggéré par Balzac, le protecteur bienveillant de ses débuts.

Parmi les œuvres de cet artiste, qui possède une touche vigoureuse et un cachet de mordante originalité, nous citerons: *les Omnibus*, revue comique, texte et dessins (1843, in-8); *le Diable à Paris*, avec Gavarni (in-8); *Petites misères de la vie conjugale* de Balzac (in-8); *le Cahier des charges des chemins de fer*, pamphlet illustré (in-12); *les Guêpes à la Bourse* (in-32); *la Physiologie du goût* (in-8); *Paris en l'an* 3000 (in-8); *Types de la comédie humaine* de Balzac; *Bibliothèque des enfants*, collection Hetzel, depuis 1848; puis des caricatures nombreuses dans le *Journal pour rire, la Semaine, l'Illustration*, etc., etc. M. Bertall, qui a fourni 3600 dessins à la collection des *Romans populaires illustrés*, est un des dessinateurs ordinaires de *la Bibliothèque des chemins de fer*, du *Magasin pittoresque*, du *Musée des familles*, de *la Semaine des enfants* et du *Journal pour tous*.

BERTHELIN (Max), architecte et dessinateur français, né à Troyes, le 18 juin 1811, vint à Paris en 1830, et suivit quelques années l'atelier de M. Henri Labrouste en même temps que l'École des beaux-arts. En 1835, il parut au Salon avec plusieurs *Aquarelles* d'anciens monuments de sa ville natale, et se consacra dès lors avec succès au dessin d'architecture décorative. Attaché, en 1852, aux travaux extraordinaires de la ville de Paris, il a surveillé, comme sous-inspecteur, les constructions de l'église Sainte-Clotilde; il a été nommé depuis architecte au chemin de fer de l'est. M. M. Berthelin, qui fait partie, depuis 1847, de la Commission des monuments historiques, a exposé de nombreux *Dessins* exécutés pour elle, et de plus divers projets de restaurations ou d'achèvements, ainsi que des *Vues pittoresques de Saint-Vincent de Paule* (1846), et *de Saint-Eustache* (1852). Ces divers envois lui ont valu une 3e médaille en 1837, ainsi que la commande d'importants dessins dans des albums officiels. Il a publié, avec M. Viguet: *Projet d'un théâtre impérial pour l'Opéra, avec salle de concerts* (1855, in-fol.).

BERTHELOT (Pierre-Marcellin), chimiste français, né à Paris, le 25 octobre 1827, et fils d'un médecin, obtint le prix d'honneur de philosophie au grand concours, puis se livra aux sciences et s'occupa spécialement de recherches sur les acides et les corps gras. Il s'est fait recevoir docteur ès sciences en avril 1854. Depuis 1851, il était attaché au Collége de France, où il est encore, comme préparateur du cours de chimie. On a de lui une thèse estimée: *Combinaisons de la glycérine avec les acides, et reproduction des corps gras neutres* (1854), et divers *Mémoires* insérés dans les *Annales de physique et de chimie*. Ses travaux, de 1851 à 1857), ont déjà fourni la matière d'une *Notice* publiée par lui, à l'appui de sa candidature à l'Académie des sciences (1857, in-4).

BERTHERAND (Alphonse-François), médecin militaire français, né à Bazeilles (Ardennes) le 9 février 1815, entra au service le 29 janvier 1834, et fut reçu docteur en 1837. Sa thèse avait pour sujet l'*Observation médicale en général et la valeur du pouls dans le diagnostic*. Nommé chirurgien-major, en 1846, il est aujourd'hui médecin principal des hôpitaux de la division d'Alger. Il a reçu, dans la Légion d'honneur, la croix de chevalier en 1841, celle d'officier en 1854.

Outre une *Notice biographique sur feu le docteur Moreau* (Strasbourg, 1852, in-8), il a publié un *Traité des maladies idiopathiques, et spécialement de celles du col* (Strasbourg et Paris, 1852, in-8); *Des plaies d'armes à feu de l'orbite* (Paris, 1851, in-8); *Des pansements des plaies sous le rapport de leur fréquence et de leur durée* (Strasbourg et Paris, 1851, in-8), et *Précis des maladies vénériennes, de leur doctrine et de leur traitement* (Strasbourg et Paris, 1852, in-8 avec planches), ces deux derniers ouvrages couronnés par le ministre de la guerre.

M. E. L. BERTHERAND, frère du précédent, ancien chirurgien militaire, attaché à l'armée d'Afrique, aujourd'hui docteur en médecine à Lille, a publié un *Mémoire sur l'emploi thérapeutique des eaux ferrugineuses de Teniet-el-Hald* (Paris, 1851, in-8); une *Notice sur le chancre du Sahara* (Lille, 1854, in-8), et, sous le titre de *Médecine et hygiène des Arabes* (Lille, 1854, in-8), des études sur l'exercice de la médecine et de la chirurgie chez les musulmans d'Algérie, et leurs connaissances en anatomie, histoire naturelle, etc.

BERTHET (Élie-Bertrand), romancier français, né le 9 juin 1815, à Limoges, où son père était commerçant, fit ses études au collége de cette ville et montra à la fois du goût pour les sciences naturelles et la littérature. En 1834, il vint à Paris, sous prétexte d'étudier le droit, tenter, malgré sa famille, la fortune littéraire. Il y apportait quelques nouvelles écrites sur les bancs du collége même; il en forma un volume, *la Veilleuse*, qu'il publia sous le pseudonyme d'Élie Raymond. Ce début passa complétement inaperçu, et ce ne fut que quelques années plus tard qu'il commença à se faire connaître par des feuilletons dans le journal *le Siècle*. De 1837 jusqu'à ce jour, M. Élie Berthet a donné, soit dans ce journal, soit dans *l'Union*, *le Commerce*, *la Patrie*, *le Constitutionnel*, un grand nombre de romans publiés ensuite séparément. Il a aussi collaboré à divers recueils, la *Gazette des enfants*, *Paris élégant*, la *Revue du* XIXe *siècle*, le *Journal pour tous*, etc.

Au milieu des productions éphémères du roman-feuilleton, les ouvrages de M. Élie Berthet ont obtenu, depuis vingt ans, une vogue qui s'explique moins par la nouveauté des conceptions ou le mérite du style que par l'habileté de la composition et la moralité. Inférieur dans la peinture des mœurs et dans les caractères, il a le talent d'exciter et de soutenir l'intérêt par les situations et l'intrigue. Quelques amis l'ont comparé à Walter Scott.

Ses ouvrages forment environ quatre-vingts volumes; les plus remarquables sont: *la Croix de l'affût* (2 vol. in-8, 1841); *le Braconnier* (2 vol. in-8, 1846); *le Nid de cigognes* (3 vol. in-8, 1848); *la Roche tremblante* (2 vol. in-8, 1851); *les Mystères de la famille* (3 vol. in-8, 1854); *les Catacombes de Paris* (8 vol. in-8, 1854). M. Élie Berthet a en outre fait représenter deux drames tirés de ses œuvres, *le Pacte de famine*, en collaboration avec M. Paul Foucher, et *le Garçon de recette*, avec M. Dennery.

BERTHIER. Voy. WAGRAM (duc DE).

BERTHIER (Jean-Ferdinand), professeur à l'institution des sourds-muets de Paris, né vers 1805, est un des sourds-muets de naissance qui, par leur exemple et leurs leçons, ont le plus contribué à propager la méthode de l'abbé de L'Epée et de l'abbé Sicard. En toute occasion il a rendu hommage à la mémoire de ses bienfaiteurs, comme l'attestent ses Adieux *gesticulés*, le 11 mai 1823, au nom de ses compagnons d'infortune, sur la tombe de l'abbé Sicard (Paris, 1823, in-8); sa *Notice sur la vie et les ouvrages d'Auguste Bebian, ancien censeur des études à l'institut des sourds-muets* (Paris, 1839, in-8), et son intéressante biographie de l'abbé de L'Épée (*l'abbé de L'Epée, sa vie, son apostolat, ses travaux, sa lutte et ses procès*, Paris, 1852, in-8, 1 vol. avec portrait, planches, etc.) Un de ses mémoires, *les Sourds-muets avant et depuis l'abbé de L'Epée* (Paris, 1840, in-8), a obtenu, le 26 mars 1840, la médaille d'or proposée par la Société des sciences morales de Seine-et-Oise. En 1852, il a présenté aux Académies de médecine et des sciences morales et politiques une réfutation de l'opinion de feu le docteur Itard, relative aux facultés intellectuelles et morales des sourds-muets (Paris, 1852, in-8). Depuis, il a fait paraître des observations sur la mimique considérée dans ses rapports avec l'enseignement des sourds-muets (Paris, 1853, in-8). Il a mérité, comme professeur et comme écrivain, la décoration de la Légion d'honneur (21 août 1849).

BERTHIER (Pierre), minéralogiste français, né à Nemours (Seine-et-Marne) le 3 juillet 1772, fut admis encore fort jeune à l'École polytechnique et en sortit en 1801 dans le corps des mines. Il s'est consacré tout entier aux sciences qui dépendent de sa profession, la minéralogie, la métallurgie, la chimie, la docimasie. Nommé d'adord ingénieur des mines à Nevers, il fut appelé en 1816 à Paris, en qualité de professeur de docimasie à l'École des mines de Paris dont il dirigea le laboratoire jusqu'en 1845, époque à laquelle il prit sa retraite tant comme professeur que comme inspecteur général au corps royal des mines. Il a été élu membre de l'Académie des sciences, le 16 juillet 1827, en remplacement de Ramond. Officier de la Légion d'honneur, il est aujourd'hui commandeur. Il vit dans la plus grande retraite, sans cesser cependant de suivre assidûment les séances de l'Académie.

Les travaux de M. Berthier sont consignés particulièrement dans le *Journal* et les *Annales des mines* et dans les *Annales de physique et de chimie*. Son principal ouvrage est intitulé: *Traité des essais par la voie sèche, ou des Propriétés de la composition et de l'essai des substances métalliques et des combustibles* (Paris, 1833, 11 vol. in-8), et fait autorité parmi les hommes spéciaux.

BERTHOIS (Auguste, baron DE), général français, né à Calais en 1787, est fils d'un colonel du génie. Admis en 1804 à l'École polytechnique, puis à l'École de Metz, il entra dans le corps du génie militaire dont il est un des officiers les plus distingués. Lieutenant en 1809, il rejoignit le quartier général de l'Empereur à Vienne, fut chargé de reconnaître quelques positions sur la frontière méridionale de l'Autriche et passa en 1810 en Espagne, où il prit part au siége de Sagonte et de Valence et assista à la bataille de Castella (1812). L'année suivante, il revint à la grande armée, concourut aux travaux de défense de Dresde et de Mayence et ne se trouva pas à moins de dix-neuf combats jusqu'à la paix de 1814. Nommé capitaine, en 1811, et chef de bataillon, en 1813, après la journée de Leipsick, il fut employé, dans les Cent-Jours, aux fortifications de Paris, et, au bout d'une année de mise en disponibilité, envoyé dans les places du Nord, où il dirigea notamment les travaux de la place de Péronne, qui était presque entièrement à créer.

Choisi par le duc d'Orléans comme l'un de ses aides de camp (1827), M. de Berthois fut le seul des officiers de sa maison qui accompagna ce prince, le 30 juillet 1830, à l'Hôtel de Ville. Ce fut en qualité de colonel qu'il prit part au siége d'Anvers à la suite duquel il devint commandeur de la Légion d'honneur. Promu en 1838 au grade de maréchal de camp et en 1844 à celui de lieutenant général, il a longtemps fait partie du Comité supérieur des fortifications et exercé les fonctions d'inspecteur général du génie. De 1832 à 1848, il a siégé dans les rangs du parti conservateur à la Chambre des Députés et y a représenté tour à tour les arrondissements de Vitré et de Saint-Malo. Il est grand-officier de la Légion d'honneur depuis 1845 et figure dans la seconde section de l'état-major général (réserve).

BERTHOLD (Arnold-Adolphe), naturaliste allemand, né à Soest, en Westphalie, le 26 février 1803, étudia la médecine à l'université de Gœttingue où il obtint, à l'âge de vingt ans, le grade de docteur. Il entreprit ensuite divers voyages et visita plusieurs universités et les hôpitaux de Berlin et de Paris. En 1825, il se fixa à Gœttingue et, après avoir pratiqué, pendant plusieurs années, la médecine et donné des leçons particulières de physiologie, d'anatomie comparée et de zoologie, en qualité d'agrégé à la Faculté des sciences, il devint, en 1835, professeur adjoint et professeur titulaire, dès l'année suivante. Il obtint, en outre, la direction de la belle collection zoologique de l'université, qu'il a encore considérablement enrichie. En 1845, il a reçu le titre de conseiller royal de la cour de Hanovre.

On a de M. Berthold deux livres, très-estimés comme guides des élèves de l'université: *Manuel de la physiologie de l'homme et des animaux* (Handbuch der Physiologie des Menschen und der Thiere, Gœttingue, 1829, 2 vol.) et *Manuel de zoologie* (Lehrbuch der Zoologie, Ibid., 1845). Membre, depuis 1837, de l'Académie des sciences de Gœttingue, il a collaboré activement à son recueil de *Dissertations* (Abhandlungen), et fourni, en outre, un grand nombre d'articles aux diverses revues scientifiques de l'Allemagne. Quelques-uns des travaux de ce genre ont été réunis dans les *Recherches pour servir à l'étude de-*

l'anatomie, de la zootomie et de la physiologie (Beitraege zur Anatomie, etc., Gœtt., 1831); d'autres ont été imprimés à part. On a remarqué surtout : *Comment nous voyons les objets droits* (das Aufrechterscheinen der Gesichtsobjecte, trotz, etc., 1830; 2e édit., 1834); *le Myopodiorthoticon* (1840); *Nouvelles recherches sur la température des animaux à sang froid* (Neue Versuche über die Temperatur der kaltblütigen Thiere, 1835); *Sur des amphibies d'espèces inconnues ou rares* (über verschied. neue oder seltene Amphibienarten, 1842); *De la structure du veau marin* (über den Bau des Wasserkalbes, 1842); *Du principe de la durée des grossesses* (über das Gesetz der Schwangerschaftsdauer, 1844); *De reptiles nouveaux ou rares* (über verschied. neue und seltene Reptilien, 1846); *les Services rendus par Gœthe à l'anatomie comparée* (Goethes Verdienste um die vergleichende Anatomie, 1849); *Du séjour d'amphibies vivants dans l'estomac* (über den Aufenthalt lebender Amphibien im Magen, 1850); *Des rapports arithmétiques de la formation des cheveux et des ongles* (1850), etc.

BERTHOLON (César), ancien représentant du peuple français, né à Lyon en 1796, et fils d'un négociant, fit lui-même le commerce des soieries et se retira avec une fortune considérable. Sous tous les régimes, il se mêla très-activement aux efforts de l'opposition radicale. Après la révolution de Juillet, il fut, à Lyon, un des organisateurs de la Société des Droits de l'homme. Cité comme témoin, dans le procès d'avril, il commença sa déposition en ces termes : « Ma place n'est point ici; elle est au banc des accusés. » Propriétaire et rédacteur du journal républicain *le Censeur*, il présida, en 1840, un banquet patriotique de 6000 citoyens. En 1847, il prit part à l'agitation réformiste. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Vienne, et fut élu représentant de l'Isère par 106186 voix, le cinquième sur quinze. A la Constituante, il vota ordinairement avec l'extrême gauche; il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se rattacha à la Montagne, fit une très-vive opposition à la politique napoléonienne et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il fut porté par la gauche comme candidat aux fonctions de secrétaire. Le 13 juin 1849, son nom parut sur la liste des représentants qui tentèrent un appel au peuple. Il resta dans les rangs du parti démocratique jusqu'au coup d'État du 2 décembre qui termina sa carrière politique.

BERTHON (Mlle Sidonie), artiste miniaturiste française, née à Paris, en 1818, et fille de T. René Berthon, peintre d'histoire estimé, étudia d'abord avec lui la peinture, et reçut ensuite les leçons de Mme de Mirbel. Elle a figuré presque sans interruption aux Salons depuis 1840, et pris rang parmi les artistes qui ont donné la vie et l'expression au genre délicat de la miniature. Ses portraits les plus connus sont ceux de *Partarrieu-Lafosse de Gournay*, de *Mme Decazes*, de *Mme de Mirbel*, fait de souvenir en 1853, et celui du *docteur Nacquart*, admis à l'Exposition universelle de 1855. Elle a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1841, et une 1re en 1845.

Son frère aîné, M. Auguste Berthon, né à Paris, en 1809, s'est également livré à la peinture, et a plus spécialement traité l'histoire et les sujets religieux.

BERTHOT (Jean-Baptiste-*Eugène*), ingénieur français, né en 1800, entra, en 1819, à l'École polytechnique, d'où il passa en 1821 à l'École des ponts et chaussées. Chevalier de la Légion d'honneur, depuis 1845, il est aujourd'hui ingénieur en chef de première classe à Besançon, spécialement chargé de l'inspection du canal du Rhône au Rhin. Il a publié des *Notes pour servir à résoudre quelques-unes des questions qui se présentent le plus souvent lorsqu'on projette ou qu'on dirige les travaux publics* (Paris, 1837, in-18, avec planches). Dans ces dernières années, il s'est occupé avec soin des questions relatives à la pisciculture, et a fait paraître, avec M. Detzem, un mémoire intitulé : *Fécondation artificielle du poisson* (Mulhouse, 1852, in-4), accompagné de deux *Rapports*, l'un sur les faits constatés depuis le 8 mai 1851 jusqu'au 7 mars 1852 (Mulhouse, 1852, in-4); l'autre, en collaboration avec M. Bolot, sur les faits constatés depuis le 7 mars 1852 (Besançon, 1853, in-8).

BERTHOUD (Samuel-Henri), littérateur français, né le 19 janvier 1804 à Cambrai (Nord), est le fils d'un imprimeur-libraire de cette ville. Après avoir fait ses études, comme boursier, au collége de Douai, il rédigea le journal qu'éditait son père, fonda, en 1828, la *Gazette de Cambrai*, et y inséra des feuilletons qui furent remarqués et le firent admettre aux principaux recueils littéraires, *la Mode*, *la Revue des Deux-Mondes*, etc. En même temps, il instituait à Cambrai des cours gratuits d'hygiène, d'anatomie, de droit commercial, et se chargeait lui-même d'enseigner la littérature. Sa collection des *Chroniques et traditions surnaturelles de la Flandre*, commencée à cette époque, fut complétée par lui et portée à 3 volumes (1831-1834).

A la fin de 1832, il vint se fixer à Paris, et grâce à une collaboration active aux divers journaux, prit bientôt place parmi les romanciers les plus connus. Travailleur infatigable, il exploita sa province natale comme d'autres ont fait de la Bretagne, du Berry, etc. De la direction du *Musée des familles* (1834), qu'il remit, en pleine voie de prospérité, à M. Pitre-Chevalier, il passa à celle du *Mercure* (1835), qui servit à fonder *la Presse*, et entra à ce dernier journal dont il fut un des rédacteurs les plus assidus jusqu'en 1848.

M. Berthoud n'est pas seulement un écrivain fécond : toutes ses œuvres partent d'une donnée morale, et son style, ne manque pas de verve. Nous citerons de lui : *Contes misanthropiques* (1831, in-8); *la Sœur de lait du vicaire* (1832, in-8), dont *Bah!* était le premier titre; *le Cheveu du diable* (1833, 2 vol.), légende fantastique; *Mater dolorosa* (1834, 2 vol.); *l'Honnête homme* (1837, in-8), simple et attachante histoire; *Pierre-Paul Rubens* (1840, 2 vol.), inséré d'abord au *Musée des familles*; *la Bague antique* (1842, 4 vol.), roman en deux séries; *Berthe Frémicourt* (1843, 2 vol.); *l'Enfant sans mère* (1843, 2 vol.); *le Fils du rabbin* (1844, 2 vol.); *Daniel* (1845, 2 vol.), un de ses récits de famille les plus intéressants; *la Palette d'or* (1845); *la Mare du diable* (1847); *El-Hioudi* (1848, 4 vol.), études de mœurs algériennes, ainsi que *le Zéphyr d'El-Arouch* (1850), qui a paru dans le journal *le Pays*, etc. Il a spécialement écrit pour la jeunesse *la France historique, industrielle et pittoresque* (1835-1837, 3 vol.), et plusieurs volumes de la collection des *Petits livres de M. le curé* (1844-1850). Citons encore *une Bonne qu'on renvoie*, vaudeville fort gai, joué, en 1851, au théâtre des Variétés. M. Berthoud est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1844.

BERTIN (d'Ille-et-Vilaine), ancien représentant du peuple, né à Rennes, le 23 octobre 1803, fit de bonnes études médicales et fut reçu docteur en 1829. En 1830, il exerçait à Rennes sa profession et faisait un cours de chimie. Il fut nommé sous-préfet de Fougères, après la révolution de Juillet. Pendant dix-sept ans, il resta à la tête de cet arrondissement qu'il administra avec beaucoup de zèle et qui lui doit plusieurs institutions utiles : caisse d'épargne, salles d'asile, conférences agricoles, conseil agricole d'arrondissement, etc. Il publia, en 1846, l'*Histoire statistique et économique de l'arrondissement de Fougères*, et, en 1847, des *Observations sur l'enseignement primaire.* Quelque temps avant la révolution de Février, il fut nommé sous-préfet de Cambrai. Après la proclamation de la République, il se présenta, comme candidat démocrate, dans le département d'Ille-et-Vilaine et fut nommé représentant par 117 522 voix, malgré l'opposition du commissaire général. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la majorité, en se rapprochant quelquefois de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERTIN (Édouard-François), peintre français, né à Paris en 1797, et fils du fondateur du *Journal des Débats*, fut élève de Girodet pour l'histoire et de Bidault pour le paysage. Il devint inspecteur des beaux-arts sous Louis-Philippe, et remplit, en cette qualité, plusieurs missions en Italie. Nous citerons parmi ses œuvres : *Vue de la forêt de Fontainebleau*, au musée du Luxembourg; *Vue des Apennins*, au musée de Montpellier; *la Tentation du Christ* (1842), grand paysage historique, à Saint-Thomas d'Aquin; *les Sources de l'Alphée* (1853), tableau acheté par l'État. Il a obtenu une médaille d'or en 1828 et la décoration au 1er mai 1833. Il a publié en outre une série de dessins rappelant les sites de la France, de l'Italie, de la Grèce, de la Turquie et de l'Égypte, sous le titre : *Souvenir de voyages.*

BERTIN (Mlle Louise-Angélique), musicienne française, née au hameau des Roches, près Bièvres (Seine-et-Oise), le 15 janvier 1805. Fille du fondateur du *Journal des Débats*, et élevée dans une famille où le goût des arts était héréditaire, elle se livra, de bonne heure, à la peinture. Mais bientôt la poésie et la musique se partagèrent ses études. Elle reçut des leçons de composition de Fétis et de Reicha, et débuta par l'opéra de *Gui Mannering*, où l'on remarqua, malgré beaucoup d'inexpérience, le sentiment des situations dramatiques. En 1827, elle donna au théâtre Feydeau *le Loup-Garou*, opéra comique en un acte, qui eut du succès. *Fausto* en quatre actes, joué aux Italiens en 1831, témoigna d'une certaine originalité. Sa dernière œuvre, *la Esmeralda*, dont Victor Hugo, son ami, avait fourni les paroles, fut froidement accueilli à l'Opéra en 1836. La vie retirée de Mlle Bertin a empreint sa musique d'un caractère intime, qui convient peu à la scène.

Elle a publié, en 1842, un volume de poésies, intitulé *les Glanes*, qui a été couronné par l'Académie française.

BERTINI (Henri), pianiste français, né à Londres, d'une famille de musiciens, le 28 octobre 1798, fut, tout enfant, amené à Paris où il reçut, de bonne heure, les leçons de son père et de son frère. Ce dernier était lui-même élève de Clementi, dont il transmit les excellents préceptes à Henri Bertini. A douze ans, le pianiste enfant donna des concerts dans les Pays-Bas, en Hollande, et obtint partout des applaudissements. De retour à Paris, il suivit un cours de composition. Après un voyage artistique en Écosse et en Angleterre, il revint en France et parcourut les départements. Il n'acquit pas moins de réputation comme compositeur que comme virtuose. En 1833, il prit part à la publication d'un ouvrage périodique intitulé : *Encyclopédie pittoresque de la musique*, où il inséra quelques jolis morceaux de piano.

Le jeu de M. Bertini, sans être sévèrement classique, a de la gravité et de la largeur. C'est un virtuose de l'école mixte de Hummel et qui sait allier, comme lui, la sobriété et l'élégance. Comme compositeur, il se distingue par un goût fin et délicat, et par un extrême respect des anciennes traditions. On a de lui : quatre séries d'*Études* formant cent morceaux; des *Trios*, des *Sérénades*, des *Sextuors*, des *Fantaisies*, des *Rondeaux*, des *Variations* sur des thèmes originaux, ainsi qu'un livre didactique intitulé : *le Rudiment du pianiste*. Ces ouvrages, publiés pour la plupart à Paris, ont eu plusieurs éditions dans différentes villes de l'Allemagne.

BERTON (Jean-Michel), littérateur français, né à Cahors le 13 juillet 1794, fit ses études au lycée de cette ville et fut reçu avocat à Paris, à la fin de 1815. Peu de temps après, il acquit, près de la Cour de cassation, un office qu'il conserva jusqu'en 1835. Il se livra dès lors complètement aux travaux littéraires. Au mois de juillet 1825, il fonda avec son beau-frère, M. Saulnier, la *Revue britannique*, traduisit pour cette collection plus de dix volumes et la vendit, dix ans plus tard, à M. Amédée Pichot.

On a, en outre, de M. Berton un certain nombre d'ouvrages de droit, entre autres : *Observations critiques sur la procédure criminelle* (1810); *des Majorats et substitutions* (1831); puis des ouvrages politiques : *les Turcs dans la balance de l'Europe* (1822); *Intérêts rivaux de la France et de l'Angleterre en Orient* (1841); des poésies : *Eleuthérides* (1839, 2 vol. in-8); *Revue poétique française et étrangère* (1835, 2 vol. in-8), etc.

BERTON (Émile-Adolphe-Joseph), médecin français, né à Dinant, en 1801, le dernier fils du général Berton, sacrifié aux vengeances politiques de la Restauration, fit d'abord des études militaires à l'École de Saint-Cyr. A la mort tragique de son père, il quitta la carrière des armes pour celle de la médecine, et se fit recevoir docteur à Paris en avril 1828, avec une thèse intitulée : *Considérations sur la pneumonie partielle.* Trois ans après, il prenait part aux événements de 1830, et devenait, à la suite des journées de Juillet, chirurgien aide-major de la garde municipale de Paris. Il passa plus tard, avec le même titre, au corps de la gendarmerie de la Seine, et fut attaché, en 1853, comme médecin en chef, à la maison du prince Jérôme, poste qu'il a occupé jusqu'à sa mort, arrivée dans les derniers jours de décembre 1855. M. le docteur Berton avait reçu, l'un des premiers, la décoration de Juillet, et la croix de la Légion d'honneur, en mai 1838.

On a de lui : *Recherches et considérations sur la dégénérescence tuberculeuse* (1830, couronné par la Société médicale d'émulation); *Recherches sur l'hydrocéphale aiguë* (1834, couronné par l'Académie médicale de Stockholm); *Traité des maladies des enfants, ou Recherches sur les principales affections du jeune âge* (1837; 2e édit., 1841); *Réflexions sur les névroses et la fièvre intermittente* (1838); *Formulaire thérapeutique, concernant les maladies de l'enfance*, avec M. Lehuby (1846). Il a publié, en dehors de ces ouvrages

spéciaux, une *Réponse à la brochure du colonel Gauchais* (1832), au sujet des *Événements de Thouars et de Saumur.*

BERTON (Francis), acteur français, né à Paris, en 1814, et fils du célèbre compositeur François Berton, entra au Conservatoire, où il fut élève de M. Samson, remporta un premier prix, et débuta au Théâtre-Français, en décembre 1837, dans *l'École des maris*. Il y obtint peu de succès et réussit mieux au Vaudeville, dont la direction l'utilisa dans *la Jolie fille du faubourg;* mais le théâtre ferma peu après, et l'artiste tenta une nouvelle et plus heureuse épreuve à la Comédie-Française, dans *le Menteur*. Attiré par de brillantes propositions à Vienne, puis à Saint-Pétersbourg, il fut, dans cette dernière ville, de 1846 à 1854, le successeur de M. Bressant, qu'il vint alors remplacer au Gymnase. Applaudi depuis dans *Diane de Lys*, *le Gendre de M. Poirier*, *le Demi-monde*, et autres pièces importantes du répertoire moderne, il est regardé comme un des meilleurs interprètes du drame-vaudeville, genre favori de ce théâtre.

M. Berton a épousé, en 1842, la fille de son ancien professeur, Mlle Caroline Samson, qui s'est fait connaître par de gracieux romans et proverbes; nous rappellerons: *les Journées de Madeleine* (1843); *Aventures d'une poupée de Nuremberg* (1845); *les Frères de lait* (1846); *les Philosophes de vingt ans* (1851), lectures pour l'enfance; *la Diplomatie du ménage*, proverbe en 1 acte (1852); *le Bonheur impossible*, *Mort et vivant*, nouvelles (1856, in-18), etc.

BERTRAND (Alexandre-Arthur-Henri), officier français, ancien représentant du peuple, né en 1811, est l'un des fils du général comte Bertrand qui suivit Napoléon dans l'exil; il entra à l'École polytechnique en 1830. Au mois de juin 1832, après l'insurrection républicaine, il fut renvoyé de l'École, avec un grand nombre de ses camarades; mais il fut réintégré au mois de décembre, et dès le mois de janvier 1833, il reçut son brevet de sous-lieutenant d'artillerie. En 1836, il partit pour l'Algérie, et fit la première expédition de Constantine avec le maréchal Clausel, qui le fit nommer chevalier de la Légion d'honneur (13 janvier 1837). Il revint en France en 1839, et obtint, l'année suivante, le grade de capitaine.

Après la révolution de 1848, M. Bertrand se présenta aux suffrages des électeurs de l'Indre, et fut nommé représentant, le second sur sept, par 39 417 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota ordinairement avec la fraction non socialiste du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition modérée, rejeta la proposition Rateau, et désapprouva l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il fut promu, peu après, chef d'escadron. Attaché, comme aide de camp, au prince Napoléon, il est officier de la Légion d'honneur.

BERTRAND (Jean), ancien représentant du peuple français, est né à Vitry-le-François (Marne) en 1809. Élevé dans les principes de 1789, il fit partie de l'opposition libérale sous la monarchie de Juillet. Les radicaux le firent entrer au conseil municipal de Vitry, et le portèrent comme candidat à la députation en 1846. Son concurrent ministériel ne l'emporta que d'un petit nombre de voix. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le troisième sur neuf, par 77 207 voix. Membre du Comité des finances, il vota presque constamment avec la droite, admit les deux Chambres et le vote à la commune, mais adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique de l'Élysée, en suivant pour guides, comme avant 1848, MM. Barrot et Thiers. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de faire partie de la réunion de la rue de Poitiers et de combattre la démocratie en vue de rétablir le régime constitutionnel. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière politique.

BERTRAND (Jean-Pierre-Louis-Toussaint), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, est né à Saint-André de Sangonis (Hérault), le 27 octobre 1793. Étudiant en médecine, il fut pendant plusieurs années interne à l'Hôtel-Dieu de Montpellier, et se fit recevoir docteur en 1823. Plus tard, il obtint au concours le titre d'agrégé à la Faculté de médecine. Ses opinions libérales lui attirèrent quelques disgrâces pendant la Restauration. Pour avoir signé l'acte de la fédération pendant les Cent-Jours, il fut arrêté, le 30 novembre 1815, en vertu de la loi des suspects. La justice le mit en liberté, mais il resta quelque temps sous la surveillance de la police. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit partie de l'opposition radicale. En 1848, le département de l'Hérault le nomma, par 27 000 voix, représentant du peuple à l'Assemblée nationale. Il vota presque toujours avec l'extrême gauche, mais il se sépara de la Montagne sur les questions sociales et repoussa le droit au travail. Le docteur Bertrand ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BERTRAND (l'abbé François-Marie), orientaliste français, est né, le 26 octobre 1807, à Fontainebleau (Seine-et-Marne). Après avoir étudié la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, il embrassa les ordres et administra assez longtemps la paroisse d'Herblay. Aujourd'hui il est chanoine de la cathédrale de Versailles. On a de lui des traductions de l'hindoustani, telles que l'*Histoire du règne des Pandaras dans l'Hindoustan* (1844, in-8), éditée par la Société asiatique; et *les Séances de Haïdari* (1846, in-8), récits historiques sur la vie et la mort des principaux martyrs musulmans; une étude sur *le Dix-huitième chapitre du livre de Job* (1847), et une bonne *Chrestomathie hindoustani* (1847, in-8), publiée avec M. Théodore Pavie sous la direction de M. Garcin de Tassy. De 1848 à 1851, il a fourni à la Bibliothèque religieuse de l'abbé Migne un *Dictionnaire universel, historique et comparatif de toutes les religions du monde* (4 vol. in-8).

BERTRAND (Michel), médecin français, né dans le Puy-de-Dôme, vers 1775, fut élevé à l'École de santé à Paris, et obtint au concours de 1798 un des quatre premiers prix de l'École pratique. L'année suivante, il fut reçu docteur, et devint tour à tour professeur de physique et de chimie à l'École centrale du Puy-de-Dôme (1802), et médecin de l'Hôtel-Dieu de Clermont (1807). Lors du rétablissement de l'Académie de médecine, il fut choisi pour associé non-résident et fit partie, en 1819, de la Commission des eaux minérales, instituée par le ministre de l'intérieur. Inspecteur des eaux du mont Dore depuis cinquante-deux ans (1805), il a publié sur leurs propriétés physiques, chimiques et médicales des *Recherches* (1810, in-8), qui ont eu plusieurs éditions. Il est décoré de la Légion d'honneur. — M. Bertrand est mort en 1857.

Son fils, Pierre BERTRAND, né à Rochefort (Puy-de-Dôme), a fait ses études à Paris, où il a passé, en 1828, sa thèse de doctorat. Il est direc-

teur de l'École préparatoire de Clermont, où il occupe la chaire de chimie et de pharmacie. On a de lui un *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1839), et des rapports sur les travaux de l'Académie des sciences et arts du Puy-de-Dôme (1845-1856).

BERTRAND (Joseph-Louis-François), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Paris en 1822, manifesta dès l'enfance des dispositions extraordinaires pour les mathématiques, fit rapidement ses études au collége Saint-Louis, et fut reçu le premier à l'École polytechnique à l'âge de dix-sept ans. Attaché, dès 1842, au service des mines, il fut successivement professeur au lycée Saint-Louis, examinateur d'admission à l'École polytechnique et maître de conférences à l'École normale. En 1842, il se maria avec une jeune personne à qui il avait sauvé la vie, au péril de la sienne, dans l'affreux accident du chemin de fer de la rive gauche (8 mai). Depuis, il a pris dans la science une des plus honorables positions: il est actuellement répétiteur d'analyse à l'École polytechnique, professeur suppléant de physique mathématique au Collége de France, professeur de mathématiques spéciales au lycée Napoléon, et ses travaux lui ont ouvert, à l'âge de trente-quatre ans, les portes de l'Académie des sciences (1856).

On a de M. Joseph Bertrand deux grands ouvrages qui se recommandent aux professeurs par des connaissances profondes et une excellente méthode : *Traité d'arithmétique* (1849, in-8; 2ᵉ édit., 1851); et *Traité d'algèbre* (1850, in-8). On lui doit, en outre, un certain nombre de mémoires, embrassant à la fois, la physique, les mathématiques pures, la mécanique, et dont nous citerons les principaux : *sur les Conditions d'intégralité des fonctions différentielles; sur le Nombre des valeurs que prend une fonction, quand on y permute les lettres qu'elle renferme; sur la Théorie générale des surfaces; sur la Théorie des mouvements relatifs; sur la Similitude en mécanique; sur l'Intégration des équations générales de la mécanique; sur la Théorie des phénomènes capillaires: sur la Théorie de la propagation du son*, etc. Ces différents mémoires sont insérés dans le *Journal de l'École polytechnique*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville, et dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*.

BERVANGER (Martin DE), ecclésiastique français, est né, le 15 mai 1795, à Sarrelouis (Moselle), où son père était fabricant de draps. Après avoir fait ses classes au lycée de Metz, il étudia la théologie au séminaire de cette ville, reçut la prêtrise en 1818 par dispense d'âge, et passa quelque temps à Sarrelouis en qualité de vicaire. Puis il concourut avec l'abbé Lœvenbruck à la direction de l'œuvre de Saint-Joseph, à Paris, qu'il remit dans une position florissante; s'occupa des classes d'adultes et des salles d'asile, qui commençaient alors à se répandre, et fut mêlé à la plupart des associations charitables de la Restauration.

Forcé de s'exiler à la suite de la révolution de Juillet, M. de Bervanger résida, pendant quelques années, en Belgique. Lorsqu'il put rentrer en France, il jeta les bases de l'institution de Saint-Nicolas (1837), qui, grâce à la générosité de M. Victor de Noailles, prit une grande extension; destinée à l'éducation des enfants pauvres, cette maison compte aujourd'hui plus de huit cents élèves qui joignent l'apprentissage d'un métier à des études élémentaires. M. de Bervanger, qui la dirige encore, a reçu du pape Grégoire XVI, en récompense de son dévouement, le titre honorifique de prélat romain.

BERVILLE (Saint-Albin), magistrat et littérateur français, est né, le 22 octobre 1788, à Amiens, où son père était secrétaire de l'Assemblée provinciale de Picardie. Il étudia le droit à Paris, revint à Amiens, en 1812, faire son stage d'avocat, et passa au barreau de Paris en 1816. Il s'y distingua bientôt par sa facilité d'élocution et par son dévouement à la cause du progrès et de la liberté. Il défendit Paul-Louis Courier en 1821, et, l'année suivante, Béranger. En 1823, il épousa la fille d'Andrieux. Il faisait alors, avec succès, des cours à l'Athénée sur la littérature appliquée à l'art oratoire.

Après 1830, M. Berville fut nommé premier avocat général à la Cour royale de Paris, où il est devenu président en 1853. De 1838 à 1848, il représenta le département de Seine-et-Oise à la Chambre des Députés et, plus tard, à l'Assemblée constituante; il s'y montra à la fois modéré et indépendant.

Les Annales du barreau français de Warée et *le Barreau français* de Panckoucke contiennent ses plaidoyers les plus remarquables. Il a publié une édition des *OEuvres* de Pothier, avec une *Notice* (1821 et suiv., 26 vol. in-8). En littérature, il a donné un *Éloge de Delille*, couronné par l'Académie d'Amiens en 1817; un *Éloge de Rollin* qui remporta, en 1818, le prix d'éloquence proposé par l'Académie française; des *Fragments oratoires et littéraires* (1845, in-8); les *Mélodies amiénoises* (1853, in-8), recueil de vers imprimé pour ses amis; *Épître à MM. les fumeurs* (Amiens, 1856, in-8). Enfin, il a pris part à la rédaction de plusieurs journaux politiques et d'un grand nombre de publications littéraires, telles que l'*Encyclopédie moderne*, le *Dictionnaire de la conversation*, etc. Il a édité, avec M. Barrière, la *Collection des mémoires relatifs à la Révolution française, avec notices et éclaircissements historiques* (1820-26, 56 vol. in-8).

BERWICK (Richard-Noël NOEL-HILL, 5ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1800 à Betton (comté de Salop), descend d'une famille élevée en 1784 à la pairie héréditaire pour des services diplomatiques. Il fit ses études au collége de Rugby, se tint à l'écart des affaires politiques, et quitta, en 1848, le nom de Noël-Hill en prenant la place de son père à la Chambre des Lords. Lord Berwick ne s'est pas marié, et a pour héritier présomptif de ses titres, son frère, William-Noël HILL, né en 1801, et qui, après s'être distingué dans les campagnes de l'Inde, s'est retiré du service militaire, en 1855, avec le grade de colonel.

BESCHERELLE (Louis-Nicolas), grammairien français, est né à Paris, le 10 juin 1802. Après avoir fait ses études au collége Bourbon, il entra, en 1825, aux archives du Conseil d'État. En 1828, il fut nommé bibliothécaire du Louvre. Porté, par une vocation particulière, vers les études grammaticales, son premier écrit fut *le Participe passé ramené à sa véritable origine* (1820). Vint ensuite sa *Revue grammaticale, ou Réfutation des principales erreurs des grammairiens* (1829), où l'auteur, comme il le fit aussi plus tard dans sa *Réfutation complète de la grammaire de MM. Noël et Chapsal* (1838, in-12), met en relief l'opposition perpétuelle des règles absolues et arbitraires de nos théoriciens modernes, avec l'usage général et l'autorité des grands écrivains.

Nous ne citerons pas tous les ouvrages élémentaires que le savant linguiste a publiés, pour améliorer dans les écoles l'enseignement de la grammaire. Ses œuvres principales sont : la *Grammaire nationale* (1834-1838, 2 vol. gr. in-8; 5ᵉ édit., 1852, in-8), travail important et d'une véritable

valeur; *Dictionnaire usuel de tous les verbes français* (1842-1843, 2 vol. in-8), et le *Dictionnaire national, ou grand Dictionnaire critique de la langue française* (1843-1846, 2 vol. gr. in-4), énorme compilation qui prouve qu'il est plus difficile de remplacer le *Dictionnaire de l'Académie* que d'en signaler les erreurs et les lacunes, et qui, en revêtant le caractère d'une entreprise industrielle, a compromis, auprès de quelques-uns, l'autorité du célèbre grammairien. M. Bescherelle publie aujourd'hui un grand *Dictionnaire de géographie universelle.*

Son frère, né à Paris, le 12 juin 1804, est employé au Conseil d'État et a participé à la plupart de ses travaux. On a de lui seul une *Méthode pour apprendre les langues modernes* (1855, 4 vol.).

BESELER (Guillaume-Hartwig), homme politique danois, né, le 3 mars 1806, au château de Marienhausen dans le duché d'Oldenbourg, suivit les cours des universités de Kiel et de Heidelberg, de 1823 à 1827. Bientôt il se fit, comme avocat, la plus belle clientèle du Sleswig. En même temps, il prit part aux affaires politiques, comme partisan déclaré de l'union des duchés et de leur adjonction à l'Allemagne; et persévéra dans cette ligne de conduite, malgré les menaces du Danemark. En 1844, la ville de Tondern le choisit pour son représentant aux États de Sleswig, où il se montra l'un des adversaires les plus acharnés de M. Scheel, commissaire du gouvernement. Il soutenait que les duchés n'avaient d'intérêt que du côté de l'Allemagne; et bientôt il devint un ardent promoteur de la révolte. Quand elle eut éclaté, au commencement de 1848, il fit partie du gouvernement provisoire et contribua, de tout son pouvoir, à organiser la résistance. Quelque temps après, il devint membre du gouvernement municipal, puis du conseil de régence institué par l'Allemagne. Le district de Rendsburg le choisit pour député à l'Assemblée nationale de Francfort, où il s'effaça un peu, jusqu'au jour où il en fut nommé premier vice-président. Alors il fit valoir, en présence de tous les représentants de l'Allemagne, les droits des duchés et la légitimité de la révolte. Les insurgés ayant été définitivement vaincus, M. Beseler dut s'expatrier. Il accepta une retraite que lui avait offerte le duché de Brunswick, où il se consacra tout entier à l'éducation de ses enfants.

BESKOW (Bernard, baron DE), littérateur et poëte suédois, né à Stockholm, le 19 avril 1796, et fils d'un riche marchand, entra, de bonne heure, dans l'administration publique. En 1831, il prit la direction du théâtre royal, qu'il ne garda qu'un an. Depuis 1833, il est maréchal de la cour de Suède. L'Académie suédoise, l'Académie royale d'histoire, d'antiquités et de belles-lettres, celle des sciences, celle des beaux-arts, celle de musique, et d'autres encore le comptent parmi leurs membres les plus distingués.

M. de Beskow, après avoir visité le Danemark, l'Allemagne, la France et l'Italie, a publié des souvenirs de voyage qui ont eu plusieurs éditions et des *Études dramatiques* (Dramatiska Studier, 1836, in-8). Sa tragédie d'*Érik XIV* a été traduite en allemand, en danois et en anglais. Œhlenschlæger lui-même a traduit en danois et en allemand ses tragédies de *Torkel knutsson*, de *Birger* et de *Gustave-Adolphe*. Comme on l'a dit, la célébrité de l'interprète suffit ici pour prouver la valeur des œuvres originales. M. de Beskow a fait encore représenter l'opéra de *Ryno*, dont la musique était du roi Oscar, alors prince royal. Plusieurs de ses poëmes, *Charles XII*, *Sverigs anor*, etc., sont populaires dans le Nord. On a comparé cet écrivain élégant et fécond à notre Casimir Delavigne. Il a publié en français *de l'Influence de la littérature ancienne sur le caractère de la Révolution de* 1789, dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences d'Upsal (1850, t. XIV).

BESLAY (Charles), ingénieur français, ancien député et représentant du peuple, est né à Dinan en 1795. Fils de Charles-Leleu-Bernard Beslay, député sous l'Empire, la Restauration et la monarchie de Juillet, et mort en 1840, il s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences. Il s'est longtemps occupé des travaux du canal de Nantes à Brest. En 1830, il se trouvait à Pontivy, lorsque les ouvriers de Glomel marchèrent sur cette ville. Son intervention pacifique empêcha une collision, et les électeurs de Pontivy l'envoyèrent, par reconnaissance, à la Chambre des Députés, où il siégea en même temps que son père. Il prit place à l'extrême gauche et manifesta des opinions très-radicales. Le centre gauche empêcha sa réélection à Pontivy. Mais, dans le conseil général du Morbihan, dont il faisait partie, il continua de combattre l'administration. M. Ch. Beslay établit à Paris, dans le quartier Popincourt, des ateliers de construction de machines, où il essaya le système d'association.

Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général dans le département du Morbihan. Il résigna bientôt ces fonctions et fut élu représentant du peuple par 95 000 suffrages. Son nom sortit le premier de l'urne. Membre du Comité du travail, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique, soutint le général Cavaignac et sanctionna de son vote l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il fit un peu d'opposition à la politique napoléonienne et s'abstint dans les questions d'amnistie et dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit ses travaux industriels.

BESSBOROUGH (John-George-Brabazon PONSONBY, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né à Londres en 1809, descend d'une ancienne famille de Cumberland élevée en 1834 à la pairie héréditaire. Sous le nom de vicomte Duncannon, il fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge, et fut quelque temps attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg, puis chargé de la rédaction des protocoles aux affaires étrangères (1833). Deux ans auparavant, il était entré à la Chambre des Communes (1831), et y siégea jusqu'au moment où la mort de son père, diplomate distingué, lui permit de prendre place à la Chambre haute (1847). Il appartient au parti libéral et remplit à la cour la charge de grand-veneur depuis mai 1848, sauf une interruption de dix mois en 1852. Il est membre du Conseil privé. De son double mariage avec la fille du comte de Durham (1835) et la fille du duc de Richmond (1849), il n'a pas encore d'enfants et a pour héritier présomptif son frère, *Frédéric-George-Brabazon* PONSONBY, né à Londres en 1815.

BESSON (Louis-Édouard), administrateur et ancien pair de France, est né à Dijon, le 9 juin 1784. Élève de l'École polytechnique, il entra comme auditeur au Conseil d'État, devint bientôt maître des requêtes et remplit, auprès de M. Frochot, les fonctions de secrétaire général de la Seine. Destitué en 1815, il succéda à son père dans l'administration des *Messageries royales* et fut, en 1832, élevé à la dignité de pair de France. il a souvent présidé le conseil municipal et

conseil général de la Seine. M. Besson, est depuis 1845, grand-officier de la Légion d'honneur.

BESSON (Gustave-Auguste), industriel français, né à Paris, en 1820, de modestes artisans, s'occupa, jeune encore, de la fabrication des instruments de musique, fit, malgré lui, trois ans d'apprentissage dans l'optique, étudia, chez divers facteurs, le système et les défauts des cuivres, et débuta, à l'Exposition de 1844, par plusieurs instruments, qui furent admis et récompensés, bien qu'inachevés. Depuis cette époque ses travaux ont porté sur toute la famille des instruments en cuivre. Les pistons dits *Système Besson*, modifiés du système Perinet, sont maintenant les plus répandus à l'étranger, et la perce pleine, procédé qui permet de donner à tous les instruments le diapason voulu, est une des utiles innovations de cette branche industrielle. M. Besson, qui a exposé plusieurs fois, depuis 1844, et qui, dans l'intervalle s'est réhabilité d'une faillite, a obtenu une médaille de prix à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille de première classe à celle de Paris en 1855.

BEST (Jean), graveur et imprimeur français, né à Toul (Meurthe) en 1808, fut livré de bonne heure à lui-même par la mort de ses parents et vint à Paris, à l'âge de vingt ans. Intelligent, ardent au travail, il surmonta tous les obstacles. Il commença par graver sur bois des lettres d'alphabet; bientôt après il travailla pour le *Guide dans Paris*, publié par M. Carpentier, puis entra par un mariage dans la famille de cet éditeur. En 1833, il prit part à la fondation du *Magasin pittoresque*. L'année suivante, il obtint à l'Exposition une médaille de bronze pour ses gravures sur bois et sur cuivre. Il perfectionna les procédés de son art et parvint à des résultats inespérés qui étonnèrent le jury de 1839 et celui de 1844. La gravure sur bois, jusqu'alors trop dédaignée, fut honorée en sa personne d'une médaille d'or. Son atelier devint une véritable école où se formèrent d'habiles artistes français et étrangers. Il fit paraître, dans le *Magasin pittoresque*, dans *l'Illustration*, dans le Supplément de l'*Illustrated London news*, de véritables chefs-d'œuvre de gravure typographique et exécuta pour la Belgique, la Suisse, le Wurtemberg, la Prusse, l'Autriche, la Russie, etc., les illustrations d'ouvrages importants. En 1855, il a reçu du jury de l'Exposition universelle de l'industrie la plus haute récompense qui ait été décernée à la gravure. Comme imprimeur il a obtenu également une médaille de première classe. M. Best occupe 70 ou 80 graveurs pour le compte d'une Société dont il est le gérant, et il a porté la gravure sur bois à une perfection et à un bon marché qui ont contribué puissamment à populariser les chefs-d'œuvre des arts.

BESUCHET (Jean-Claude), médecin français, né à Boulogne, près Paris, le 13 octobre 1790, fit toutes les campagnes de l'Empire, de 1806 à 1810, en qualité de chirurgien militaire, et prit sa retraite après la guerre d'Espagne. Reçu officier de santé à Paris en 1826, il s'est livré depuis à la médecine pratique et à la littérature médicale. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Bésuchet : *Petite médecine domestique à l'usage des campagnes* (1818, in-8); l'*Anticharlatan, ou Traité de la syphilis* (1819, in-8); *le Choléra* (1837, in-8), etc. Mais l'ouvrage auquel il a dû sa réputation est son *Traité de la gastrite et des affections des organes de la digestion* (1837, in-8). Ce livre, auquel la Faculté reprocha de n'être pas assez scientifique, eut plusieurs tirages sous ce titre : *la Gastrite, les affections nerveuses et chroniques des viscères*. On lui doit un ouvrage anonyme, entièrement étranger à la médecine : *Précis historique de l'ordre de la Franc-Maçonnerie depuis son introduction en France jusqu'en 1829, suivi d'une biographie des membres de l'ordre les plus célèbres* (1829, in-8); puis un *Projet de constitution en 23 articles* (1848), une *Biographie de L. N. Bonaparte*, ainsi que plusieurs articles dans l'*Encyclopédie moderne* de MM. Didot.

BETHELL (sir Richard), homme politique anglais, né en 1800, est fils d'un docteur en médecine. Après avoir fait de bonnes études à Oxford, au collége de Wadham, auquel il a été agrégé pour les sciences, il suivit le cours de droit de l'École de Middle-Temple, qui l'admit en 1823 au barreau. Avocat de la reine en 1840, il fut nommé avoué-général en décembre 1852, avec voix délibérative au conseil des ministres, fonctions qu'il occupe encore. Il est en outre vice-chancelier du comté palatin de Lancastre et avocat consultant de l'université d'Oxford. Depuis 1851, il fait partie de la Chambre des Communes, où il siége avec les libéraux. Ses services envers ce parti l'ont fait créer chevalier en 1853.

BETHELL (révérend Christophe), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1773, à Isbeworth. Fils d'un ministre protestant, il fut élevé à l'université de Cambridge, qui lui conféra, en 1817, le diplôme de docteur en théologie, reçut les ordres et fut longtemps attaché à l'enseignement du collége du Roi. Nommé évêque de Glocester en 1824, il fut transféré, en 1830, au siége de Bangor (pays de Galles), dont le revenu annuel est de 4000 liv. (100 000 fr.). A la Chambre des Lords, où il siége au banc des évêques, il s'est rangé parmi les défenseurs de l'aristocratie et de la haute Église. On a de lui un *Aperçu de la doctrine de la régénération par le baptême* (A view of the doctrine of regeneration in baptism).

BETHMANN (Philippe-Henri-Maurice-Alexandre, baron), banquier allemand, chef de l'importante maison Bethmann frères, est né le 8 octobre 1811. Fils aîné de Simon-Maurice Bethmann et de Louise-Frédérique Boode, il est resté fidèle aux traditions de sa famille, qui a toujours fait un noble usage de son immense fortune. Il est consul général de Prusse à Francfort-sur-le-Mein. L'un de ses frères, Charles-César-Louis Bethmann, a été nommé baron et chambellan par le roi de Bavière. Le plus jeune, Alexandre, possède plusieurs seigneuries en Bohême.

BETHMANN-HOLLWEG (Maurice-Auguste de), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 10 avril 1795, à Francfort-sur-le-Mein, est fils de Jean-Jacques Holweg et de Suzanne-Elisabeth Bethmann. Son père, après son mariage avec la sœur de Simon-Maurice Bethmann (voy. ci-dessus), prit le nom et les armes de la famille Bethmann, à laquelle il était associé. Le jeune Maurice, en sortant du gymnase de Francfort, fit, de 1811 à 1813, un voyage en Suisse et en Italie, puis il revint suivre les cours des universités de Gœttingue et de Berlin, où il eut pour maîtres Hugo et Savigny. Après un nouveau voyage en Italie, il fut reçu docteur en droit en 1818. Sur l'invitation de Savigny, il se voua à l'enseignement du droit civil et de la procédure. Au bout de quelques années, il se rendit à Bonn, où il fut successivement professeur et curateur de l'université. En 1845, il fut nommé conseiller d'État, et l'année suivante, il fit partie du synode géné-

ral tenu à Berlin. Anobli en 1840, à l'avénement de Frédéric-Guillaume IV, M. Bethmann-Holweg, qui est un des plus riches propriétaires de la province rhénane, fut élu, en 1849, membre de la première Chambre prussienne, et prit place dans le parti constitutionnel modéré. Son libéralisme et le goût qu'il montra pour les arts l'ont rendu assez populaire; mais il est connu surtout comme jurisconsulte.

On cite parmi ses principaux ouvrages ; *Éléments de procédure civile* (Grundriss des Civilprocesses; 3ᵉ édit , Bonn, 1832); *Essais sur quelques parties de la théorie de la procédure civile* (Versuche über einzeilne Theile der Theorie des Civilprocesses, 1834); *la Constitution judiciaire et la procédure dans l'Empire romain à l'époque de la décadence* (Gerichtsverfsasung und Process des sinkenden rœm., Reichs, 1834); *Origine des libertés des communes lombardes* (Ursprung der lombardischen staedtefreiheit, 1846).

BETHMONT (Eugène), avocat et homme politique français, ancien ministre, est né à Paris au mois de mai 1804. Élevé par des ecclésiastiques au collége de Juilly, il se destina d'abord à l'enseignement; mais une vocation irrésistible le poussait vers le barreau. Il se fit recevoir avocat en 1827, et débuta avec succès, vers la fin de la Restauration. Dévoué au parti de Dupont de l'Eure et de La Fayette, il prêta souvent l'appui de sa parole aux journaux poursuivis par les ministres de Louis-Philippe, et dans les procès politiques qui remplirent les premières années du règne, il fut le défenseur habituel des accusés républicains. Ses succès oratoires et la bienveillance naturelle de son caractère lui acquirent beaucoup d'estime et de sympathie au barreau de Paris, tandis que son attachement aux principes de la Révolution lui assurait les suffrages des radicaux. Le collége du 8ᵉ arrondissement l'envoya, en 1842, à la Chambre des Députés. Il combattit le ministère Guizot, repoussa l'indemnité Pritchard, protesta, au nom de la liberté, contre la flétrissure infligée aux pèlerins de Belgrave-Square, et réclama instamment la réforme électorale et parlementaire. Il s'appliqua avec autant de zèle que de talent à l'étude et à la discussion des questions économiques, et prononça des discours, écoutés favorablement même par le centre, sur les projets de lois relatifs aux caisses d'épargne, aux brevets d'invention, aux irrigations, aux chemins de fer, etc. Lors des élections générales de 1846, le gouvernement fit échouer à Paris sa candidature; mais bientôt il rentra à la Chambre, comme député de la Rochelle. Il continua de prendre une part importante à la lutte engagée contre la politique de MM. Guizot et Duchâtel, concourut à l'agitation réformiste, et, le 22 février, soutint la demande de mise en accusation contre le ministère.

Trois jours après, le gouvernement provisoire lui confiait le portefeuille de l'agriculture et du commerce. Il fut remplacé dans ce poste par M. Flocon, refusa le ministère des cultes qu'on lui offrait en échange, et fut, quelque temps, Garde des sceaux après la démission de M. Crémieux. Candidat à l'Assemblée constituante, il fut nommé représentant du peuple par les trois départements de la Seine, de la Charente-Inférieure et de l'Indre. Il siégea au bureau, comme vice-président; mais sa santé ne lui permit pas de prendre une part active aux travaux de l'Assemblée. Il vota avec le parti démocratique modéré. La Constitution terminée, il donna sa démission, le 3 novembre 1848. Peu de temps après il fut élu membre du conseil d'État, où il présida successivement la section d'administration et le Comité des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Les progrès de la réaction n'ébranlèrent pas ses convictions démocratiques, et, le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Depuis, sans approuver complétement le système d'abstention, il s'est tenu en dehors des assemblées politiques. De 1854 à 1856, il a été bâtonnier de l'ordre des avocats. Plusieurs procès récents, entre autres celui auquel donnèrent lieu les troubles du cours de M. Nisard et celui du capitaine Gœstchli devant la Cour d'Orléans (1856), ont encore mis en relief son caractère et son talent : le dernier surtout lui a fourni l'occasion de défendre avec éclat la cause de la liberté religieuse.

BETHUNE (George-W.), littérateur américain, né en mars 1806, à New-York, fut ordonné, en 1826, ministre presbytérien; mais il embrassa, l'année suivante, la communion hollandaise réformée. Après avoir exercé son ministère en plusieurs endroits, et en dernier lieu à Philadelphie depuis 1834, il vint en 1849 s'établir à Brooklyn (New-York), où il est encore. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages d'un caractère religieux, d'un volume de poésies : *Chants d'amour et de foi* (Lays of love and faith, Philadelphie, 1848, in-8) et d'un volume de sermons. Mais il s'est fait principalement connaître par des essais et des conférences sur différents sujets de morale, d'histoire et d'art, où il déploie de grandes qualités d'esprit et de verve, et qui lui assignent un rang distingué parmi les *lecturers* des États-Unis (*Essays, orations and occasional discourses*, Philadelphie, 1850, in-12).

BÉTOLAUD (Victor-André-Raymond), professeur et grammairien français, né, à Paris, le 27 juillet 1803, fit ses études au lycée Louis-le-Grand, devint un des collaborateurs de l'humaniste N. E. Lemaire, se fit recevoir docteur ès lettres et agrégé des classes supérieures en 1826, et entra dans la carrière de l'enseignement public. Il est, depuis plus de vingt ans, professeur au lycée Charlemagne. M. Bétolaud a aussi pris le diplôme d'avocat et il a reçu la croix de la Légion d'honneur en 1849.

Outre sa thèse française : *sur la Vraisemblance en poésie*, et sa thèse latine : *de Conjunctionibus idearum* (1826, in-4), il a publié plusieurs éditions d'auteurs latins et grecs, la traduction de quelques vies de Plutarque et surtout du roman de *l'Ane d'or* d'Apulée pour la collection Panckouke (1835-1838, in-8), etc. Il est connu dans l'Université comme auteur d'un *Traité élémentaire de l'accentuation grecque* (1836; 5ᵉ édition, 1853, in-12). On le cite aussi pour sa facilité à faire des vers; quelques-unes de ses pièces de circonstance ont été imprimées.

BETTING DE LANCASTEL (Nicolas), littérateur français, est né à Saar-Union (Bas-Rhin), le 5 mars 1798. Placé dans l'administration, il était depuis 1820, secrétaire général de la préfecture du Haut-Rhin, lorsqu'il fut, en 1823, nommé sous-préfet de Colmar. Durant l'exercice de ces fonctions, il fit paraître des *Considérations sur l'état des juifs en Alsace* (Strasbourg, 1824, in-8), et un *Annuaire du département du Bas-Rhin* pour l'année 1825. A cette date, il fut envoyé à l'île Bourbon en qualité de directeur général de l'intérieur, et ne revint en France qu'en 1831. Son séjour dans la colonie fut marqué par la publication d'une bonne *Statistique de l'île Bourbon* (Saint-Denis, 1827, in-8). Fixé à Nantes depuis 1834, il s'y est occupé d'armements maritimes, et a fait pendant longtemps partie de la Chambre du commerce.

On cite encore de M. Betting de Lancastle : *Questions coloniales* (Paris, 1836) et une série d'articles insérés dans *le National de l'Ouest* sur l'exportation française.

BEUDIN (Jacques-Félix), banquier français, homme de lettres, est né à Paris, le 12 avril 1796. Quoique chef d'une grande maison de banque parisienne, il a, pour se délasser sans doute de ses travaux financiers, fait une heureuse excursion dans la littérature, et l'on peut dire de lui qu'il a aidé puissamment, sous le voile de l'anonyme, au triomphe du genre romantique. Avec M. Goubaux, il a donné au théâtre de la Porte Saint-Martin : *Trente Ans, ou la Vie d'un joueur* (1827), drame qui compte les représentations par centaines, et *Richard d'Arlington* (1832), où le caractère de l'ambitieux est poussé jusqu'au cynisme. Deux dramaturges en renom, Victor Ducange et Alex. Dumas, avaient retouché l'un la première, l'autre la seconde pièce. Le pseudonyme de Dinaux, formé des dernières syllabes de leurs deux noms, cachait MM. Beudin et Goubaux ; ce dernier l'a seul conservé au théâtre.

Sans cesser de diriger sa maison de banque, M. Beudin se tourna vers la politique et réussit, en se plaçant sous le patronage ministériel, à succéder à M. Paturle, comme député de Paris (1837). Dans cette session, il se prononça contre la conversion des rentes, et fit passer un crédit de 60 000 fr. relatif à la bibliothèque de l'Arsenal. Remplacé, en 1842, par M. Bethmont, il rentra à la Chambre en 1846; il continuait d'y voter avec la majorité conservatrice, lorsque la révolution de Février le rendit brusquement aux affaires de finance, où il montre, dit-on, beaucoup d'habileté.

BEUGNOT (Arthur-Auguste, comte), archéologue et homme politique français, membre de l'Institut, né le 25 mars 1797, à Bar-sur-Aube (Aube), est le fils aîné d'un ministre de l'Empire qui mourut en 1835. Il fit ses études au lycée Bonaparte, fut admis, en 1819, au barreau et plaida quelque temps à la Cour royale de Paris; mais il renonça bien vite à l'exercice de cette profession pour se livrer exclusivement au culte des lettres. Son premier travail sur *les Institutions de saint Louis* (1821) obtint de l'Institut un prix qu'il partagea avec M. Mignet, alors avocat à Aix. Ce succès se renouvela, du reste, plus d'une fois jusqu'au moment de sa réception à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1832.

Voici les titres des mémoires de M. Beugnot qui furent couronnés à Paris, à Strasbourg et à Gand : *les Juifs d'Occident* (1823, in-8), recherches sur l'état civil, le commerce et la littérature des Juifs pendant la durée du moyen âge; *Conquêtes de Philippe Auguste* (1824); *des Moyens de civiliser les populations israélites de l'Alsace* (1824); *des Banques publiques de prêts sur gages et de leurs inconvénients* (1829); *Histoire de la destruction du paganisme en Occident* (1835, 2 vol. in-8), travail important qui s'étend de Constantin à Théodose et auquel on a reproché quelques assertions hasardées sur le pontificat des empereurs chrétiens.

A cette époque, M. Beugnot s'occupait beaucoup de deux ouvrages, qui néanmoins n'ont pas encore vu le jour; l'un était intitulé : *Recherches sur les cérémonies symboliques usitées dans l'ancienne jurisprudence des Français*, et l'autre était un aperçu de *l'Influence que les corporations d'arts et métiers ont exercée sur le gouvernement municipal de la France*.

Après avoir publié un rapport sur *les Registres du parlement de Paris* (1838) et une *Chronologie des États-Généraux* (1839), M. Beugnot fut chargé par M. Cousin, ministre de l'instruction publique, de surveiller l'impression des *Olim* (1840-1848, 3 vol. in-4), ou registre des arrêts rendus par la cour du roi depuis saint Louis jusqu'à Philippe le Long. En même temps, il donna une édition des *Assises de Jérusalem* (1848-1849, 2 vol. in-folio), recueil des ouvrages de jurisprudence composés pendant le XIII^e siècle dans les royaumes alors chrétiens de Jérusalem et de Chypre; et des *Coutumes du Beauvoisis* (1842, 2 vol. in-8), précédées d'une notice sur Philippe de Beaumanoir. Ce dernier ouvrage fait partie des publications de la *Société de l'histoire de France*.

Nommé pair de France, le 25 décembre 1841, M. Beugnot s'unit à MM. de Montalembert et de Barthélemy pour demander la liberté de l'enseignement, en 1844, et plaida avec chaleur, en 1845, la cause des jésuites qu'on menaçait d'expulsion; il conseillait alors au ministère de laisser le champ libre au clergé, « ce qui, disait-il, était un moyen de réconciliation avec un parti séparé du gouvernement par une simple question dynastique. » La révolution de Février l'écarta quelque temps de la vie politique; mais, puissamment soutenu par le parti réactionnaire, il vint, en 1849, représenter la Haute-Marne à l'Assemblée législative. Son rôle y fut marqué par les deux importantes mesures législatives qui furent l'œuvre capitale de la majorité. Membre de la Commission des dix-sept représentants, les chefs du parti de l'ordre, il contribua à restreindre le suffrage universel et prépara la loi dite du 31 mai qui fut adoptée d'urgence. Dans la même année, il avait été rapporteur de la loi sur l'instruction publique (15 mars) qui, sous le prétexte de liberté, devait soumettre l'enseignement presque entier à la prépondérance du clergé. Plus tard, il appuya la révision de la Constitution et le rejet de la proposition des questeurs. Après le 2 décembre, son nom fut porté sur les listes de la Commission consultative, mais, depuis cette époque, il n'a pris aucune part aux affaires. M. Beugnot est, depuis 1845, officier de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de lui : *l'État théologien* (1845, in-18), *Avis aux honnêtes gens* (1850), *Vie de L. Becquey, ministre d'État sous la Restauration* (1852); *Mémoire sur le régime des terres dans les principautés fondées en Syrie par les Francs au retour des croisades* (1854), et un certain nombre d'articles dans *le Correspondant, la Revue catholique, l'Ami de la religion*, etc.

BEULÉ (Charles-Ernest), archéologue français, né à Saumur, le 29 juin 1826, fut élève de l'École normale, de 1845 à 1848. Agrégé pour les classes supérieures des lettres, il fut nommé professeur de rhétorique à Moulins, puis envoyé à l'École française d'Athènes. Il y reprit avec ardeur les fouilles déjà tentées pour rechercher les propylées de l'Acropole, et fit des découvertes qui causèrent une vive sensation dans le monde savant, et décidèrent du maintien de l'École, dont on contestait alors vivement l'utilité. De retour en France en 1853, M. Ern. Beulé prit le grade de docteur, et fut nommé, dès l'année suivante, en remplacement de Raoul-Rochette, professeur d'archéologie à la Bibliothèque impériale. Il a été décoré à la même époque.

On a de lui ses deux thèses : *An vulgaris lingua apud veteres Græcos exstiterit?* et *les Arts et la poésie à Sparte sous la législation de Lycurgue* (1853); puis *les Frontons du Parthénon* (1854, broch.); *l'Acropole d'Athènes* (1854, 2 vol. in-8);

Études sur le Péloponèse (1855, in-8), ces deux derniers ouvrages publiés par ordre du ministère de l'instruction publique; *les Temples de Syracuse* (1856), inséré d'abord dans le *Bulletin des Sociétés savantes*, enfin quelques autres extraits de ce recueil et de la *Revue archéologique*.

BEURNONVILLE (Étienne-Martin, baron DE), général français, est né à la Ferté-sur-Aube (Haute-Marne), le 11 juillet 1789. Neveu du maréchal de ce nom, il entra à l'École militaire de Fontainebleau, devint à seize ans sous-lieutenant au 27e léger, et passa, après Friedland, en Espagne, où Macdonald l'appela près de lui en qualité d'aide de camp (1809). Il le suivit en Russie, assista au siége de Riga, fut nommé chef de bataillon et colonel dans la même année (1813), et reçut une balle dans la poitrine en défendant les approches du pont de Kehl contre le corps prussien de Bulow.

Sincèrement attaché aux Bourbons, M. de Beurnonville obtint d'eux les plus hautes faveurs : le titre de baron (1814), un régiment dans la garde royale, le grade de maréchal de camp (7 novembre 1817) et enfin la pairie (1821), dignité dans laquelle il succéda à son oncle qui venait de mourir. En 1822, il fut nommé aide de camp du duc d'Angoulême et fit avec lui la guerre d'Espagne, qui lui valut la croix de grand-officier de la Légion d'honneur et plusieurs décorations espagnoles. Après la révolution de Juillet, il se rangea d'abord dans l'opposition légitimiste; mais l'abolition de l'hérédité de la pairie le détermina à se retirer tout à fait des fonctions publiques (1832), et quelque temps après à demander sa mise à la retraite comme officier général.

BEUST (Frédéric-Constantin, vicomte DE), minéralogiste et géologue allemand, né à Dresde, le 13 avril 1806, compléta l'éducation qu'il reçut dans la maison paternelle, en étudiant les sciences mathématiques et naturelles à l'académie de Freiberg et le droit aux universités de Leipsick et de Gœttingue. Il entra ensuite dans diverses administrations d'exploitation des mines, et après avoir parcouru tous les grades en méritant chacun par des services et des preuves de capacité, il fut chargé, en 1842, de la direction de l'intendance supérieure des mines de Freiberg.

M. de Beust a écrit plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons : *Critique de la théorie de Werner sur les filons* (Kritiscke Beleuchtung der Werner'schen Gangtheorie, Freiberg, 1840); *Esquisse géognostique des principales masses de porphyre entre Freiberg, Frauenstein, Tharandt et Nossen* (Freiberg, 1835), et un grand nombre de mémoires et d'opuscules, notamment : *l'Exploitation des mines en Saxe et ses rapports avec les finances du royaume* (Freiberg, 1855); *sur une Loi de la distribution des minerais dans les filons de Freiberg* (1855); *l'Erzgebirge et les chemins de fer* (1855), etc., etc.

BEUTH (Pierre-Christian-Guillaume), fonctionnaire allemand, né à Clèves, le 28 décembre 1781, et fils d'un médecin, étudia le droit et l'administration à Halle, puis entra dans les bureaux, comme référendaire, en 1801. Assesseur à Baireuth en 1806, il devint, en 1809, conseiller à Postdam, et commença à rendre les plus grands services à l'administration prussienne. Il aida surtout le ministre Hardenberg à réorganiser les finances et à développer le commerce et l'industrie de la Prusse. Membre d'une Commission spéciale établie dans ce but, il fut nommé, quelque temps après, conseiller intime pour les finances. En 1813, il entra, comme volontaire, dans les chasseurs de Lutzow, et après la paix, se hâta de reprendre ses fonctions.

Devenu, en 1817, membre d'une Commission chargée de modifier le système des impôts, il fut nommé conseiller d'État en 1821, en 1828 chef de division au ministère des finances, section du commerce, de l'industrie et des travaux publics; en 1830, grand conseiller de gouvernement; en 1844, conseiller intime de première classe. En 1845, son âge avancé le détermina à quitter ses fonctions au ministère; mais il garda sa place au conseil d'État.

C'est en grande partie à M. Beuth que le commerce et l'industrie prussienne doivent leur développement depuis 1815. Libre échangiste, et partisan absolu de toutes les franchises, avant même qu'on eût fait un système de ces opinions, il s'est vu protégé par le gouvernement dans cette voie de rénovation. Il faut lui rapporter la fondation d'une École de commerce à Berlin, et d'écoles spéciales dans les provinces, la publication de plusieurs ouvrages pratiques sur le commerce, l'industrie, et les sciences appliquées, l'importation en Prusse des procédés industriels de la France, de l'Angleterre et de l'Amérique, procédés qu'il voulut examiner et juger lui-même dans divers voyages; la création de plusieurs usines nationales, le changement de l'Académie spéciale d'architecture en École générale des travaux publics, enfin la fondation d'une Société industrielle, dont il fut nommé président. M. Beuth est membre ou correspondant de plusieurs Académies et Sociétés savantes de la Prusse et de l'étranger.

BEVERLEY (Georges PERCY, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1778 à Londres, appartient à une branche cadette des ducs de Northumberland élevée en 1790 à la pairie héréditaire (2e titre, baron LOVAINE). Il prit ses grades universitaires à Cambridge, fut lord de la Trésorerie de 1804 à 1806, et entra en 1820 à la Chambre haute où il vote habituellement avec le parti de l'aristocratie et de l'Église établie. Il est héritier présomptif des titres et dignités de son cousin le duc de Northumberland (voy. ce nom.) De son mariage avec la fille de J. A. Stuart-Wortley (1801), il a quatre enfants, dont l'aîné, *Algernon George*, baron LOVAINE, né en 1810 à Londres, a servi quelque temps dans les gardes, et siége, depuis 1852, à la Chambre des Communes. (Voy. Percy.

BEWER (Clément), peintre allemand, né à Aix-la-Chapelle, le 30 mai 1820, étudia à Dusseldorf, à Anvers et à Paris. Il exécuta, dans cette dernière ville, une *Fuite de Marie-Stuart*, aujourd'hui à Cologne, et y commença un *Roméo et Juliette* qui compte parmi ses meilleures productions. De retour en Allemagne, il attira sur lui l'attention par une grande toile représentant *le Tasse lisant sa Jérusalem à la cour de Ferrare*. L'expression des figures, la disposition des groupes, l'architecture et le paysage y sont également remarquables. Un riche amateur américain l'ayant achetée, en commanda aussitôt le pendant à l'artiste, qui fit sa *Guerre de Wartbourg*, vaste tableau encyclopédique où le moyen âge tout entier figure dans ses types et dans ses mœurs, et dont on a surtout loué les effets de couleur et de lumière. C'est une des toiles que la reproduction par la gravure a le plus popularisée. Depuis, M. Bewer s'est essayé dans la peinture religieuse et dans le portrait.

BEZANSON [de Seine-et-Oise], ancien représentant du peuple français, né à Rethel (Arde-

nes), le 25 mars 1804, étudia le droit, acheta, en 1834, une charge de notaire à Poissy (Seine-et-Oise). Quelques années après, il fut nommé premier suppléant du juge de paix du canton de Poissy. Depuis 1845, il présida le conseil d'arrondissement de Versailles. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs du département de Seine-et-Oise et fut nommé représentant du peuple, le sixième sur douze, par 59 484 voix. Vice-président du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la proposition Rateau, dont l'adoption eut pour effet de hâter la fin de sa carrière politique. Non réélu à la Législative, il revint à Poissy et y reprit ses fonctions de notaire.

BÉZARD (Léon-Louis), peintre français, né à Toulon, en 1800, suivit en 1822 les ateliers de Guérin et de M. Picot; il entra en même temps à l'École des beaux-arts, remporta le second prix de peinture en 1825, et le grand prix au concours de 1829, sur ce sujet : *Jacob refusant de laisser partir Benjamin*. A la suite de son séjour en Italie, il reparut aux expositions annuelles où il avait figuré dès 1824, et où il a donné, entre autres œuvres : *la Madeleine dans le désert*, *le Repos de la Madeleine; l'Intérieur de l'église du bois d'Arcis; une Scène de la révolution de* 1830, *au Louvre; le Martyre de saint Saturnin* (1836); *le Règne des méchants sur la terre* (1837), seul sujet que l'artiste ait renvoyé à l'Exposition universelle de 1855; *le Martyre de saint Eutrope*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Méphistophélès, ou la Joie de l'esprit du mal; l'Ange et l'enfant; le Dormeur napolitain; les Sept œuvres de la miséricorde; l'Assomption; saint Roch priant pour les pestiférés; saint Michel arrachant les âmes des mains du démon; l'Ange de saint Mathieu; une Apothéose; les Sept sacrements*, commandé par le ministère de l'intérieur; *Henri de Bourbon au tombeau de Fleurette;* plusieurs *portraits* et diverses *allégories;* enfin des dessins d'après ses propres tableaux.

En dehors des Salons d'exposition, M. Bézard a exécuté, en grande partie, la décoration de l'église Sainte-Élisabeth (1849), et concouru à la restauration de Saint-Eustache. Il a donné des cartons de vitraux et fourni des aquarelles à plusieurs *Albums* officiels ou recueils d'actualités. Il a obtenu une 1re médaille en 1836.

BEZERÉDY (Étienne), homme politique hongrois, est né le 28 novembre 1796 à Szerdahely (comté d'Œdenbourg). Après avoir terminé ses études de droit, il s'établit dans le comté de Tolna, où son caractère noble et son infatigable activité pour le bien public lui conquirent bientôt une grande influence. Nommé, en 1830, député de Tolna auprès de la diète, où il siégea, sauf une courte interruption, jusqu'en 1849, il s'y montra en toute occasion un des promoteurs les plus zélés des améliorations politiques et sociales, s'occupant surtout de la classe des paysans. On alla jusqu'à le surnommer le « Wilberforce et le Démosthène hongrois. » Il fut, en effet, un des orateurs les plus éloquents du Parlement, quoique sa nature sentimentale le portât à s'adresser plutôt au cœur qu'à l'esprit de son auditoire. Après l'échec public de la cause de la liberté des paysans, en 1844, il ne craignit pas de donner le signal d'une mesure aussi sage que généreuse, en affranchissant spontanément tous les paysans de ses domaines. Il ne joua aucun rôle dans le mouvement révolutionnaire de 1848 et se contenta de s'associer aux actes de la majorité de l'Assemblée nationale. Depuis 1849, il a vécu sur ses terres, ne s'occupant plus que d'améliorations agricoles. — M. Bezerédy est mort à Tolna, le 6 mars 1856.

BEZZUOLI (Giuseppe), peintre italien, né à Florence, en 1784, sentit de bonne heure une véritable vocation pour la peinture. Il s'y abandonna sans guide et n'eut d'autres maîtres que les tableaux des peintres illustres de son pays. Il a traité l'histoire, la mythologie et la peinture religieuse. Ses toiles principales sont restées dans sa ville natale; ce sont deux plafonds du palais Borghèse représentant *la Toilette de Vénus* et *Vénus enlevant Ascagne;* le coloris en est d'une grande fraîcheur et la composition très-heureuse; *le Baptême de Clovis*, à l'église de Saint-Remi; dans un des tabernacles de la même église, *la Via del Palaggio;* dans le palais des célèbres historiens Villani, une madone à fresque qui a remplacé une autre madone du Poceti, fort dégradée; enfin *l'Entrée de Charles VIII à Florence* (au palais Pitti). Cette dernière toile, exposée, en 1829, dans une des salles de l'Académie des beaux-arts, excita un véritable enthousiasme. Depuis, M. Bezzuoli s'occupa surtout de peindre des portraits ou des sujets religieux. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *Ève pécheresse*. Le portrait de cet artiste se trouve dans la collection iconographique de Florence.

BIANCHI (Thomas-Xavier DE), orientaliste français, né à Paris, le 25 juin 1783, est le frère puîné du feld-maréchal autrichien de Bianchi, duc de Casalanza (Voy. ci-après). Il termina ses études à l'École centrale du département de Seine-et-Marne et suivit, à Paris, les cours de langues orientales au Collége de France et à la Bibliothèque impériale sous Sylvestre de Sacy. En 1807, il fut nommé élève à l'école française des Jeunes de langue à Constantinople, alors dirigée par le savant Ducaurroy et acheva de s'y perfectionner dans la pratique de l'arabe, du persan et surtout du turc. Envoyé à Smyrne en 1811, il y remplit successivement les fonctions de deuxième, puis de premier drogman du consulat général, et se signala par son dévouement durant l'horrible peste de 1812. En 1816, il fut nommé adjoint aux secrétaires interprètes du roi, à Paris, et chargé en cette qualité de la conduite de l'envoyé persan près la cour de Louis XVIII (1819).

M. Bianchi fut appelé à remplir, en 1829, auprès de Hussein-pacha, dernier dey d'Alger, une mission difficile et périlleuse dont il a publié la relation, et dont les divers incidents motivèrent, l'année suivante, l'expédition contre Alger. Il fut alors nommé secrétaire interprète en titre, et exerça en outre les fonctions de professeur de turc à l'École des langues orientales jusqu'en 1842. Mis à la retraite, contre toute attente, il se consacra tout entier aux travaux lexicographiques et bibliographiques qui lui ont acquis une notoriété européenne. M. Bianchi est membre de l'Académie impériale de Constantinople, officier de la Légion d'honneur et décoré du Nichan-Iftikhar et du Medjidié.

Voici la liste de ses publications: *Notice sur le premier ouvrage d'anatomie et de médecine imprimé en Turquie* (Paris, 1821, in-8); *Notice sur un recueil de fetvas du cheikh Moustafa Kedouci* (1824, in-8); *Guide des pèlerins de Constantinople à la Mecque* (1825, in-4); *Vocabulaire français-turc* (1828, in-8); *Esquisse de l'état d'Alger* (1830, in-8), traduite de l'anglais; *Notice historique sur Pierre Ruffin* (1825, in-8); *Dictionnaire français-turc* (1831 et 1846, 2 vol. in-8); *Dictionnaire turc-français* (1835 et 1850, 2 vol.

in-8), en collaboration avec M. J. Kieffer; *Guide de la conversation en français et en turc* (1839 et 1852, in-8); *Notice et catalogue de la bibliographie égyptienne* (1843, in-8); *le Premier annuaire de l'Empire ottoman* (1848, in-8); *Sekhathly humaioun, ou Charte impériale du 18 février* 1856 (1856, in-8), etc.

BIANCHI (Barthélemy-Urbain), constructeur d'instruments de physique à Paris, né à Montpellier, le 25 décembre 1821, fit ses études au collége de Toulouse, puis passa cinq ans, comme élève dans les ateliers du célèbre Gambey. Il suivait, en même temps, les cours publics de sciences. Il commença à travailler pour son compte en 1840, construisit avec beaucoup de soin des appareils relatifs à toutes les branches de la physique, et mérita les éloges et la confiance des savants les plus illustres. Il est l'inventeur d'une *machine pneumatique rotative*, à double effet et à un seul corps de pompe oscillant, plus puissante, plus commode et moins coûteuse que les machines pneumatiques ordinaires; elle a figuré à l'Exposition universelle de l'industrie, en 1855.

M. Bianchi a construit encore : un *Appareil pour la détermination de la densité des poudres de guerre* adopté en France, en Belgique et en Suède pour les poudreries de l'État, et qui a valu à son auteur le grade de chevalier de l'ordre suédois de Wasa; un *Appareil pour la liquéfaction du protoxyde d'azote*, établi d'après les indications de M. Dumas, et pouvant fournir, dans une seule opération, un litre de protoxyde d'azote liquide; un *Anémomètre* perfectionné, d'après le système du général Morin; un *Appareil destiné à l'étude des phénomènes de la polarisation rotatoire*, d'après un plan de M. Biot et décrit dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences* (tome XXV); enfin d'utiles perfectionnements apportés à la construction des balances de précision par la substitution de la fonte de fer à l'acier des fléaux, et par la simplification de certains détails d'exécution. Les travaux de M. Bianchi ont obtenu plusieurs médailles aux diverses expositions, et notamment, à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de première classe.

BIANCHI (Vincent-Frédéric, baron DE), duc de Casalanza, général autrichien, né à Vienne, le 2 février 1768, fit des études spéciales à l'École du génie de cette ville et devint officier en 1787. Après s'être distingué contre les Turcs, il fit contre les Français les campagnes de la Révolution. Fait prisonnier à la bataille de Rivoli, il ne tarda pas à être échangé, et obtint, en 1799, le grade de major, avec le titre de baron. En 1800, il passa lieutenant-colonel, puis colonel, et fit avec son régiment une campagne contre les Albanais. Il était à Austerlitz, en 1805, comme adjudant général du grand-duc Ferdinand; général major en 1807, il obtint, en 1809, dans la campagne de Wagram, le commandement d'une brigade, et défendit avec un grand courage la tête de pont de Presbourg. On a de lui une brochure intitulée : *Défense de la tête de pont de Presbourg* (Vertheidigung der Brückenkopf bei Presburg, 1811). Ce fait d'armes lui valut le grade de feld-maréchal-lieutenant. Après la paix de Vienne, il alla servir en Hongrie, puis revint prendre un commandement dans le corps autrichien qui fit avec les Français la campagne de Russie.

Dans la campagne de 1813, il commanda une division sous le prince de Hesse-Hombourg et se distingua aux batailles de Dresde, de Kulm, et de Leipsick. Dans la campagne de France, il commandait l'aile droite de l'armée chargée d'opérer dans le sud et eut une grande part à la prise de Lyon. Il prit le commandement des troupes autrichiennes dans les Marches, et plus tard le commandement de l'armée de Naples. Vainqueur de Murat à Tolentino, il conclut, le 20 mai 1815, avec les ambassadeurs napolitains, la convention de Casalanza, qui rétablissait Ferdinand IV et sa famille sur le trône de Naples. Il se hâta de revenir sur le théâtre de la guerre, mais ne put assister à la bataille de Waterloo. Créé duc de Casalanza, il reçut, en 1817, le commandement de l'armée autrichienne dirigée contre la Bavière, et fut nommé quelque temps après conseiller de guerre d'Autriche.

Il prit sa retraite en 1824, à la suite d'une grave maladie, et alla habiter un magnifique domaine qu'il avait acheté près de Trévise. En 1830, les mouvements révolutionnaires le rappelèrent à l'activité; il demanda et obtint le commandement d'une armée autrichienne. Le gouvernement provisoire de la haute Italie, en 1848, se souvint de ses tendances réactionnaires, et fit arrêter le vieux général. Il resta deux mois prisonnier à Trévise; délivré par la victoire des Autrichiens, il retourna en Autriche. Il est revenu mourir dans sa terre de Mogliano (États vénitiens), le 21 août 1855.

De son mariage avec Mlle Frédérique de Maindorf, le baron de Bianchi a laissé deux fils qui ont embrassé comme lui la carrière militaire. L'aîné, Ferdinand BIANCHI, né en 1810, à Pesth, devint sous-lieutenant dans un régiment de cuirassiers en 1824, et prit sa retraite, comme lieutenant-colonel, en 1849. Le second, Frédéric BIANCHI, né à Presbourg en 1812, entra dans l'infanterie comme sous-lieutenant, en 1829, et se distingua dans la guerre contre l'Italie en 1848 et 1849. Général major dans cette dernière année, il fut nommé feld-maréchal-lieutenant, et reçut le commandement d'un corps dans les principautés danubiennes.

BIANCHI-GIOVINI (Aurèle), publiciste italien, né à Côme (Lombardie), en décembre 1799, de parents pauvres, fut envoyé, dès l'âge de neuf ans, à Milan, dans une maison de commerce. Il profita de ses loisirs pour se livrer à l'étude. Ses voyages accrurent ses connaissances, mais le rendirent suspect à la police autrichienne. En 1830, il quitta le commerce, vint dans la Suisse italienne et entra dans un grand établissement typographique à Capolago. Il y rédigea pendant plusieurs mois un journal politique, *l'Ancre*, puis concourut, comme directeur littéraire de la maison, à la publication d'ouvrages importants, entre autres de l'*Histoire du royaume de Naples*, par le général Colletta. En même temps, il traduisait et annotait l'*Histoire de Venise*, de Daru. En 1835, il passa à Lugano, où il dirigea deux ans *le Républicain de la Suisse italienne*, tout en faisant paraître à Zurich son important ouvrage sur *la Vie et les écrits de Sarpi*. Désapprouvant la conduite du parti radical dans le Tessin, il quitta la rédaction du journal pour ne plus s'occuper que de son *Histoire des papes*, dont il réunissait depuis plusieurs années les matériaux. Il fut en butte, dans sa retraite, à de violentes attaques dont il poursuivit les auteurs devant les tribunaux. En 1839, après la défaite du parti libéral, il sortit du canton et alla à Zurich continuer ses travaux. Il publia alors sur les affaires tessinoises différentes brochures très-remarquées.

En 1841, voyant toutes les fautes de son parti, il demanda à rentrer en Lombardie et, de 1842 à 1847, il vécut à Milan avec sa famille dans une studieuse retraite. Il publia alors de nombreux ouvrages, entre autres : *Histoire des Hébreux*, tra-

duite en allemand, mais interdite dans plusieurs parties de l'Italie; *Essai historique et critique sur la papesse Jeanne*, qui eut un grand succès; *Études critiques sur l'histoire universelle de César Cantù* 3 vol.); *Dictionnaire historique, philologique et géographique de la Bible*, non terminé; *Dictionnaire topographique et statistique de la Lombardie* (gr. in-8), qui a eu deux éditions, mais sur lequel la police autrichienne n'a pas permis à l'auteur de mettre son nom, etc.

M. Bianchi-Giovini fut appelé à Turin, en 1848, pour diriger le journal *l'Opinione*, lorsque le colonel Jacques Durando, son fondateur, partit pour la guerre de l'indépendance. En 1851, l'Autriche, blessée de ses attaques incessantes, obtint son éloignement de Turin; mais il y reprit bientôt la direction de son journal, qu'il ne quitta qu'en 1852, pour publier enfin son *Histoire des papes*, dont il a paru plus de dix volumes. Vers la fin de 1853, il fonda un nouveau journal, *l'Unione*, qu'il dirige encore.

Outre les ouvrages déjà cités, il a encore donné une *Histoire biblique* destinée à populariser sa grande *Histoire des Hébreux;* une *Critique des Évangiles*, dont deux éditions ont été épuisées en quelques jours; un grand pamphlet, *l'Autriche en Italie* (1853), traduit aussitôt en français (1854, 2 vol. in-8), et qui mit le comble aux colères du gouvernement contre l'auteur.

Dans tous ses écrits, M. Bianchi-Giovini poursuit en ennemi personnel l'Autriche et la cour de Rome. Sous un style diffus et négligé, il a une grande clarté, une logique puissante, et, dans tout ce qui touche à l'histoire ecclésiastique, une immense érudition. Sa nature aggressive lui a fait des ennemis aussi acharnés que nombreux.

BIARD (Auguste-François), peintre français, né à Lyon, en 1800, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique, puis suivit, près d'un an, les cours de l'École lyonnaise, sous Réveil et Richard, et sûr désormais de sa vocation, abandonna l'École pour ne prendre conseil que de lui-même et de la nature. Il se mit à voyager, visita, en 1827, Malte, Chypre, la Syrie, Alexandrie, parcourut successivement les principales contrées de l'Europe, affronta les glaces de la Laponie et du Spitzberg, et vint, en 1835, se fixer à Paris, où il était déjà connu par un premier tableau, devenu populaire, *les Enfants perdus dans une forêt* (1828).

M. Aug. Biard a exposé depuis : en 1836, *une Famille de mendiants*. Ces deux toiles ont été achetées par sa ville natale, ainsi que *la Diseuse de bonne aventure* et un *Concert de fellahs*. En 1830, il donna une *Attaque de brigands*, acheté par la duchesse de Berri; en 1833, *les Comédiens ambulants*, au Luxembourg; *le Vent du désert*, au musée de Nîmes; et dans les six années suivantes, *le Baptême sous la ligne*, *le bon Gendarme*, *la Traite des nègres*, *la Garde nationale de campagne*, *le Branlebas de combat*, à l'empereur de Russie, *les Honneurs partagés*, *Duquesne délivrant les captifs d'Alger*. En 1838, il donna *le Désert*, au château de Saint-Cloud; en 1839, *la Sortie d'un bal masqué*, et *l'Embarcation attaquée par les ours blancs;* en 1841, *la Chasse aux rennes*, *du Couedic recevant les adieux de son équipage en* 1780, et *la Pêche aux morses*, acheté par Louis-Philippe; *une Aurore boréale au Spitzberg;* en 1842, *Jane Shore;* en 1853, *Gulliver dans l'île des géants :* ces cinq derniers tableaux et *le Duquesne* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec un *Portrait* et *le Salon du comte de Nieuwerkerke*; enfin, en 1857, *le Bombardement de Bomarsund*, *le Mal de mer*, *un Bal à bord d'une corvette anglaise*, etc. Cet artiste a obtenu deux secondes médailles, en 1828 et 1848, une première en 1836, et la décoration en juin 1838.

M. Biard compte encore une foule d'autres ouvrages moins importants. Paysagiste et peintre d'histoire, portraitiste et peintre de mœurs, il est aussi fécond que varié. On reproche à ses paysages du nord de la monotonie; ses tableaux d'histoire et ses portraits n'arrêtent point la foule; mais il a, dans la peinture de genre, une grande originalité : toutes ses scènes sont vives, animées, pleines de verve comique; mais, par suite peut-être du choix des sujets, tous pris dans les mœurs communes, on trouve qu'elles manquent de distinction. On a comparé M. Biard tour à tour à M. Paul de Kock et à M. Henri Monnier. Ses tableaux, dont plusieurs ont été gravés par M. Jazet, sont très-recherchés, surtout en Angleterre, et ont fait sa fortune en même temps que sa réputation.

BIARD (Mme), femme de cet artiste, séparée de lui depuis 1843, à la suite d'un procès qui a eu du retentissement, a embrassé la carrière littéraire. Sous le nom de Léonie D'AUNET, elle a donné un drame, à la Porte-Saint-Martin, des feuilletons dans *le Siècle* et *la Presse*, et trois ouvrages à la *Bibliothèque des chemins de fer; le Voyage d'une femme au Spitzberg* (1854, in-16; 2[e] édit., 1856), relation d'une des courses dans lesquelles elle accompagna son mari; *un Mariage en province* (2[e] édit., 1857) et *une Vengeance* (2[e] édit., 1858).

BIBESCO (Georges-Demètre), ex-hospodar de Valachie, frère cadet de l'hospodar Barbo Stirbey, son successeur, est né, en 1804, dans le banat de Craïova, d'une famille originaire de la Petite-Valachie et dont l'illustration est toute récente. Leur père, le vornik Demètre Bibesco, obtint le rang de grand boyard. Les deux frères reçurent une brillante éducation, d'abord au lycée de Bucharest, ensuite à Paris, où Georges ne passa pas moins de sept ans à perfectionner ses études (1817-1824). Avant son élévation à l'hospodarat, il fut sous-secrétaire d'État au département de la justice sous l'administration du général Kisseleff, puis secrétaire en chef à celui des affaires extérieures, il donna sa démission, peu après l'avénement d'Alexandre Ghika (voy. ce nom), et quitta la Valachie pour aller vivre, soit à Paris, soit à Vienne, où il contracta de hautes amitiés. En 1851, il fit paraître à Bruxelles l'opuscule intitulé : *Paul Kisseleff et les principautés de Valachie et de Moldavie, par un habitant de la Valachie*. La même année il retourna dans son pays, fut élu membre, puis secrétaire de l'Assemblée générale, et devint un des chefs de l'opposition. L'année suivante il rédigea, au nom de la majorité de l'Assemblée, l'adresse qui amena la déchéance de l'hospodar, et on lui attribua la publication de la brochure où cette adresse est reproduite, et qui a pour titre : *de la Situation de la Valachie sous l'administration d'Alexandre Ghica* (Bruxelles, 1844). L'attaque réussit pleinement : Alexandre Ghika fut destitué (14 octobre), et le 1[er] janvier suivant, M. Georges Bibesco qui avait su se concilier à la fois l'appui de la Russie et celui du parti national, fut porté à l'hospodarat par une majorité de 131 voix contre 90 données à son frère. Le 17 janvier 1843, l'élection fut confirmée par la Porte, et le 25, le nouvel hospodar fut installé solennellement.

Le parti libéral avait fondé sur l'avénement de M. Bibesco de grandes espérances. Mais, dans ses premiers actes, on voulut voir à la fois une tendance à l'absolutisme et une condescendance extrême aux exigences toujours croissantes de la

Russie. L'opposition se reconstitua contre lui par l'union des libéraux et des chefs du parti phanariote. Le prince obtint de la Porte un firman qui prononça la clôture immédiate d'une Assemblée hostile. Les Assemblées suivantes prêtèrent leur concours à toutes les lois et mesures qui réalisèrent dans le pays d'incontestables progrès. Les corvées des paysans furent réduites; des routes ouvertes à travers les Carpathes; on construisit un quai à Ibraïla, des digues à Giurgevo, un pont sur l'Olto, entre les deux Valachies, des casernes, des postes sur pilotis aux frontières danubiennes, des prisons en pierre, des greniers de réserve, des fontaines, etc.; Bucharest fut assaini; les esclaves des monastères affranchis; un lycée fondé avec des professeurs français pour former des maîtres indigènes; des conventions commerciales avantageuses, conclues avec la Turquie et l'Autriche; les douanes supprimées entre la Valachie et la Moldavie, premier acte d'union entre les deux principautés.

De son côté toutefois, le parti phanariote publiait à Bruxelles, en 1847, sous ce titre : *le Prince Bibesco et son administration*, une brochure où l'on se faisait une arme contre le prince de tous les abus et de tous les scandales dont il avait lui-même accusé son prédécesseur. En même temps les chefs du parti national valaque, MM. Golesco, Balcesco, Jean et Demètre Bratiano, Rosetti, Jean Ghika, etc., se préparaient, au dedans et au dehors, pour un mouvement dont la nouvelle de la révolution de Février accéléra l'explosion. Après une manifestation pacifique, organisée sans succès pour arracher à l'hospodar une constitution nationale, l'insurrection éclata dans la Petite Valachie, où MM. Héliade, Stéfan Golesco, Tell, proclamèrent la constitution (9/21 juin); elle gagna promptement Bucharest, où l'arrestation de plusieurs de leurs collègues, MM. Rosetti, Voïnesco, l'archimandrite Josaphat, avait produit, depuis quelques jours, une grande fermentation. Abandonné de la population et de l'armée, le prince Bibesco adhéra aux vingt-deux articles de la constitution et nomma, séance tenante, un ministère composé des chefs du mouvement. Mais, deux jours après, devant les remontrances et la protestation du consul général de Russie, il se démit de l'hospodarat, et passa à Cronstadt en Transylvanie, d'où il ne tarda pas à se rendre à Vienne. Depuis lors M. Bibesco a partagé sa résidence entre cette capitale, Bucharest, Constantinople et Paris. Il a paru, en décembre 1856, sous le nom de Sanejouand, une brochure politique, intitulée : *les Principautés roumaines devant l'Europe*, qu'on lui a faussement attribuée, et à laquelle le journal *le Nord* a donné du retentissement. Le prince Bibesco, membre du divan *ad hoc* (1857), est naturellement un des candidats à la souveraineté de la Moldo-Valachie, sous quelque forme que les puissances signataires du traité de Paris la reconstituent.

De son premier mariage, avec Mlle Brancovano, le prince Georges Bibesco a trois fils : Grégoire, prince Brancovano, du chef maternel, capitaine de cavalerie dans l'armée autrichienne; Nicolas, qui après avoir fait ses études militaires en France, alla servir en Afrique, au titre d'officier étranger; et le troisième, admis, comme élève, à l'École militaire de Saint-Cyr, puis à l'École d'état-major.

BIBESCO (Jean), frère du précédent, et du prince Stirbey, a rempli, sous le gouvernement de ce dernier (1850-1853) les fonctions de ministre du culte et de l'instruction publique. Il a pris part, en cette qualité, au vote par lequel le conseil administratif de Valachie (30 novembre 1853) ordonna, sur la demande du général Budberg, l'incorporation de la milice roumaine dans l'armée russe.

BIDA (Alexandre), dessinateur français, né à Toulouse, en 1823, vint à Paris étudier l'aquarelle et le dessin sous M. Eugène Delacroix. De 1844 à 1846, il visita Constantinople et l'Orient, qui lui ont fourni la plupart des dessins ou pastels exposés depuis son retour. Il s'est borné à ces deux genres, et l'on cite surtout de lui : *Boutique turque*, *Café arabe*, *le Chanteur grec*, *le Marché d'esclaves*, *le Barbier arménien*, *la Bastonnade*, *le Retour de la Mecque*, acquis par l'État; *la Cérémonie du Dosséh*, au Caire, à M. le comte de Morny; *le Mur de Salomon*, *l'Appel du soir*, *Crimée*, *le Chant du calvaire*, etc. (1847-1853), et, dans ces derniers temps, divers portraits, entre autres ceux du *comte de Morny* et du *conseiller Darricau*. M. Bida a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848, et une médaille de première classe, ainsi que la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

BIDARD [d'Ille-et-Vilaine], ancien représentant du peuple français, né à Rennes en 1806, étudia le droit, et devint professeur de procédure à la Faculté de sa ville natale. Sous le règne de Louis-Philippe, son indépendance lui attira quelques démêlés avec le ministère de l'instruction publique. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dixième sur quatorze, par 77 599 voix. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota, en général, avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il cessa de prendre part aux travaux de l'Assemblée et donna sa démission le 24 février 1849. Non réélu à la Législative, M. Bidard reprit à la Faculté de Rennes son cours de procédure civile et de législation criminelle.

BIEDERMANN (Frédéric-Charles), écrivain philosophique et politique allemand, né à Leipsick, le 25 septembre 1812, prit ses grades universitaires dans cette ville, où il devint, en 1838, professeur adjoint de philosophie à l'université. En 1845, il dut renoncer à ces fonctions à cause de ses opinions politiques, trop franchement exprimées dans un discours public, et se livra plus librement, jusqu'en 1848, à des publications politiques ou à des travaux littéraires. Il a particulièrement fondé et rédigé le *Herold* (Leipsick, 1844-1847), revue hebdomadaire libérale, et la *Revue mensuelle allemande de littérature et de vie publique* (1842), qu'il remplaça, en 1846, par la revue trimestrielle, *Notre présent et notre avenir*, laquelle, jusqu'en 1848, forme 10 volumes.

M. Biedermann prit une part assez importante aux mouvements politiques de 1848. Vice-président du conseil délibératif de Leipsick, il proposa et composa l'adresse de cette ville au roi de Saxe (2 mars 1848). Il fit ensuite partie du parlement de Francfort, où il devint secrétaire du Comité des cinquante, et de l'Assemblée nationale allemande qui le nomma secrétaire, et, peu de temps avant sa dissolution, vice-président. Au mois de mai 1849, M. Biedermann, ne suivit pas l'Assemblée à Stuttgart. Il reparut bientôt sur la scène politique et prit part aux séances du parlement de Gotha et de la seconde Chambre de Saxe (1849-1850). L'agitation politique une fois calmée, il obtint l'autorisation de rouvrir son cours à l'université de Leipsick, où il occupe encore aujourd'hui une chaire d'économie politique.

On lui doit plusieurs ouvrages de philosophie et de politique qui se recommandent par la clarté de la pensée et de l'expression, entre autres : *de Genetica philosophandi ratione et methodo præsertim Fichtii, Schellingii, Hegelii*, etc. (Leips. 1835); *Fundamental philosophie* (Ibid., 1837); *la Science et l'université* (Wissenschaft

und Universitaet, Ibid. 1838); *la Philosophie allemande depuis Kant jusqu'à nos jours* (die deutsche Philosophie von Kant bis auf unsere Tage, Ibid. 1842-1843. 2 vol.); *Leçons sur le socialisme et sur des questions sociales* (Vorlesungen über Socialismus und sociale Fragen, Ibid., 1847); *le Parlement allemand* (das deutsche Parlement, *Ibid.* 1848); *Souvenirs de l'église de Saint-Paul* (Erinnerungen aus der Pauls Kirche), Ibid., 1849), où sont caractérisés très-nettement les différents partis de l'Assemblée nationale de Francfort, etc. M. Biedermann a, en outre, collaboré à plusieurs revues ou recueils littéraires. Depuis 1850, il dirige la rédaction d'une grande œuvre encyclopédique intitulée: *Germania.*

BIEFVE (Édouard DE), peintre belge, né à Bruxelles, en 1808, apprit, dès son enfance, le dessin comme art d'agrément. A vingt ans, il fit un voyage artistique à Paris, s'y passionna pour les chefs-d'œuvre de la jeune école romantique, et entra dans l'atelier de David d'Angers, où il fit des statues en même temps que des tableaux. Bientôt il se renferma dans la peinture, et, de retour dans son pays, ne tarda pas à acquérir de la réputation. On a de lui des tableaux d'histoire: *Masaniello*, *le Comte Ugolin*, *la Présentation de Rubens à Charles-Quint*; puis quelques tableaux mythologiques, entre autres *Eucharis et Télémaque.* Dans la peinture religieuse, *la Flagellation du Christ;* dans la peinture de genre, *Raphaël et la Fornarina*, ont été très-admirés. Il a fait aussi un grand nombre de portraits estimés. Mais sa plus belle œuvre est *le Compromis des nobles à Bruxelles le* 16 *février* 1566, qui parut à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

M. E. de Biefve, qui se distingue par la vigueur et l'harmonie de sa couleur, est chevalier de l'ordre de Léopold et de Saint-Michel de Bavière. Le roi de Prusse, pour lequel il a fait un grand tableau d'histoire: *les Chevaliers de l'ordre teutonique reconnaissant pour leur grand-maître l'électeur de Brandebourg*, l'a nommé officier de l'ordre royal de l'Aigle rouge.

BIELOWSKI (Auguste), littérateur polonais, né vers 1806, en Gallicie, s'est fait connaître par une excellente traduction d'un poëme slave fort ancien: *l'Expédition d'Igor contre les Polonais* (Léopol, 1833, in-8); puis par un poëme original qui est estimé et dont un souverain de Pologne, *Henri le Pieux*, est le héros. On a encore de lui une traduction du *Faust* de Gœthe; les biographies de Henri Malczewski et de Joseph Borkowski, et de nombreux articles d'histoire ou d'imagination dans la *Ziewonia*, l'*Album* et la *Gazette des modes*, recueils littéraires de la Gallicie. M. Bielowski est aujourd'hui attaché à la bibliothèque Ossolinski, à Léopol.

BIENAIMÉ (Paul-Émile), musicien français, né à Paris, en 1802, eut pour maîtres MM. Fétis et Dourlen, et remporta successivement les prix d'harmonie (1822), de contrepoint (1825), et le second prix de composition musicale au concours de l'Institut (1826). Il abandonna toutefois la composition pour l'enseignement musical, auquel il a donné depuis tout son temps. Depuis 1824, il professe au Conservatoire le cours d'harmonie et d'accompagnement pour les dames. On a de ce musicien un grand nombre de morceaux de musique religieuse, et quelques *Messes* à grand orchestre; ces compositions sont gravées et remontent, la plupart, aux dernières années de la Restauration, sous laquelle il était maître de chapelle à Notre-Dame.

BIENAYMÉ (Irénée-Jules), administrateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 28 août 1796, fut admis en 1815 à l'École polytechnique d'où il se retira au bout d'un an pour entrer dans le service des finances, il y parvint au rang d'inspecteur général, et prit sa retraite dans ces dernières années. En 1852 il fut élu membre libre de l'Académie des sciences, en remplacement du duc de Raguse. Il a été fait officier de la Légion d'honneur en avril 1844.

On a de lui: *de la Durée de la vie depuis le commencement du* XIX*e siècle* (1835); *Considérations à l'appui de la découverte de Laplace, sur la loi de probabilité dans la méthode des moindres quarrés* (1854); une *Notice* sur ses travaux, à l'appui de sa candidature à l'Institut en 1852, et des *Extraits des comptes rendus de l'Académie des Sciences* et d'autres recueils.

BIENER (Frédéric-Auguste), jurisconsulte allemand, né à Leipsick le 5 février 1787, fils du célèbre jurisconsulte Christian-Gottlob Biener, qui mourut en 1828, étudia aux universités de Leipsick et de Gœttingue, fut appelé, dès 1810, à l'université de Berlin, nouvellement fondée, et obtint plus tard une chaire à Dresden. Il a publié: *Histoire des Novelles de Justinien* (Geschichte der Novellen Justinian's, Berlin, 1824): *Mémoires sur l'Histoire de l'instruction judiciaire et du jury* (Beitraege zur der Geschichte des Inquisitionsprocesses und der geschworenen Gerichte, Leipsick, 1827); *Matériaux pour une révision du Code de Justinien* (Beitraege zur Revision der Justinianeischen Codex, Berlin, 1833), etc.

BIENNOURRY (Victor-François-Éloi), peintre français, né à Bar-sur-Aube, le 10 janvier 1823, suivit en 1828 l'atelier de Drolling, en même temps que l'École des beaux-arts; il y remporta le grand prix de peinture au concours de 1842, sur ce sujet: *Samuel sacrant David*, et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis. Depuis son retour en France, M. Biennourry n'a produit qu'un petit nombre d'œuvres; on ne peut citer, parmi celles connues du public, que la décoration d'une chapelle de l'église Saint-Séverin. Il a envoyé aux Salons, où il avait figuré une première fois, en 1842, avec un *Portrait de jeune fille:* un *Portrait de Drolling*, dessin; le *Mauvais riche*, tableau acquis par le ministère de l'intérieur (1849); *l'Homme qui court après la fortune et l'homme qui l'attend dans son lit* (1857).

BIERCHER (Mathieu), architecte allemand, né à Cologne en 1797, fit ses premières études artistiques dans sa ville natale, et vint les compléter à Berlin, où il suivit les cours d'architecture (1820). Pour se perfectionner ensuite dans sa profession, il parcourut les principales villes d'Allemagne, de France et des Pays-Bas. Les principaux ouvrages qu'il a exécutés sont à Cologne: le *Théâtre*, qui date de 1829, et le *Palais de la Régence*, qui passe pour un des beaux monuments de la province rhénane.

BIERMANN (Charles-Édouard), peintre prussien, né à Berlin, le 26 juillet 1803, entra, à quatorze ans, dans une fabrique de porcelaines, y apprit les éléments du dessin et passa bientôt dans l'atelier de Schinkel, où il fit des progrès rapides. Depuis 1825, il a parcouru l'Allemagne, l'Italie et la Suisse afin de se fortifier par l'étude de la nature. Ses travaux, dont le nombre est déjà considérable, ont la plupart été reproduits par la gravure ou la lithographie; on remarque des *Panoramas* d'un grand effet, plusieurs

Vues de Suisse traitées avec une véritable puissance, un *Soir sur les hautes Alpes*, une *Vue de Florence*, et la *Cathédrale de Milan*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : seize aquarelles représentant des *Vues de Dalmatie*. Cet artiste possède une grande habileté de main ; sa manière est large, vigoureuse, mais on sent qu'il se préoccupe trop des effets. Il est aujourd'hui membre et professeur de l'Académie des beaux-arts à Berlin.

BIESTA (Hippolyte-Guillaume), premier directeur du Comptoir national d'escompte de Paris, a présidé, en 1848, à l'organisation de cet établissement, qui fut l'une des meilleures créations du gouvernement provisoire. Bien qu'il eût reçu de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur (9 août 1833), M. Biesta était attaché depuis longtemps au parti radical, lorsque la révolution de Février vint mettre des hommes nouveaux à la tête des affaires. Au milieu des événements qui se sont succédé depuis, ses talents et ses services ont constamment protégé sa position. Outre ses comptes rendus, présentés au nom du conseil d'administration du Comptoir, il a publié un *Projet d'acte de société pour l'établissement d'une caisse d'escompte pour l'imprimerie* (1848, in-4), et des *Observations sur les projets de décrets relatifs aux concordats amiables* (1848, in-4).

BIET (Léon-Marie-Dieudonné), architecte français, né à Paris, le 26 mai 1785, se fit d'abord recevoir à l'École polytechnique, où il resta jusqu'en 1806. Il entra, l'année suivante, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Percier, et en sortit, quatre ans après, avec diverses médailles obtenues aux concours. Entré dans les bâtiments civils en 1820, il fut attaché peu après aux travaux de l'Institut, et construisit, en 1824, l'escalier de la bibliothèque Mazarine. Il exécuta, en 1832, les cabinets d'expériences de l'Observatoire, et commença les travaux continués deux ans après par M. Alphonse Gisors.

Dès 1835, M. Biet avait entrepris, avec le concours du ministère de l'intérieur, et en collaboration avec MM. Tardieu, Grillon et Paul Gourlier une importante publication qui n'a été terminée qu'en 1850 : *Choix d'édifices publics projetés et construits en France depuis le commencement du* XIX*e siècle* (1836, 1844 et 1850 ; 3 vol. grand in-folio, texte et planches) ; ce bel ouvrage renferme, dans les dix sections uniformes de chaque tome, l'histoire la plus complète des principaux édifices contemporains.

M. Biet, décoré en avril 1837, membre du conseil des bâtiments civils, inspecteur général des deux premières circonscriptions de Paris, et l'un des cinq inspecteurs généraux des départements, est mort à Paris, en 1856.

BIÉTRY (Laurent), fabricant de cachemires français, est né le 4 octobre 1799, au village de Bagnolet, près Paris. Fils d'un simple journalier, il entra, en 1810, comme apprenti dans la fabrique de M. Richard Lenoir, et déploya assez d'intelligence, pour pouvoir, dès 1823, prendre lui-même une petite filature et mériter, à l'exposition de la même année, une mention honorable pour la filature et la fabrication des cachemires.

Grâce à une suite de progrès continus, il obtint successivement une médaille d'argent en 1827, une médaille d'or en 1834, trois rappels de la médaille d'or aux trois expositions consécutives de 1839, 1844, 1849, et une médaille de prix à l'Exposition universelle de Londres, en 1851. A celle de Paris, en 1855, il a été, sur sa demande, mis hors de concours.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1839, et promu officier du même ordre en 1851, M. Biétry a été, en 1854, nommé président du conseil des prud'hommes de la Seine (section des tissus). Il est également connu par la mission qu'il s'est donnée de moraliser le commerce, en y introduisant la marque de fabrique, et par ses fréquents appels à la publicité dans les différents organes de la presse.

BIÉVILLE. Voy. DESNOYERS (Edmond).

BIGNAN (Anne), poëte français, né à Lyon, le 3 août 1795, fit ses études à Paris et remporta, en 1813 et 1814, plusieurs prix au concours général. Au sortir du collège, il publia *Trois chants de l'Iliade*, traduits en vers français (1819, in-18) ; c'était le début d'une œuvre lentement poursuivie, qui a attaché le nom du traducteur à celui d'Homère. La version complète de l'*Iliade* parut en 1830, celle de l'*Odyssée* en 1841 ; toutes deux ont eu plusieurs éditions. Ce travail de longue haleine ne détourna point M. Bignan des concours académiques, où il a cueilli, pour parler son langage, une ample moisson de lauriers. Son élégance et sa correction classique, qu'échauffe trop rarement le feu sacré de la poésie, lui ont acquis la faveur de la Société des bonnes lettres, de l'Académie française et de l'Académie des jeux floraux.

Parmi ses pièces de vers, réunies en recueils : *Poésies* (1828, in-18) ; *Mélodies françaises* (1833, 2 vol. in-18) ; *Académiques* (1837, in-18) ; *Œuvres poétiques* (1846, 2 vol. in-8), quelques-unes ont été inspirées par des sentiments royalistes, telles que : *l'Avénement de Charles X*, *l'Entrée de Henri IV à Paris* ; d'autres sont moins étrangères à l'esprit du siècle : *la Grèce libre* (1821) ; *l'Abolition de la traite des noirs* (1823) ; *Épître à Pascal* (1842) ; *à Molière* (1843) ; *aux Fondateurs de la colonie de Mettray* (1843), etc. ; *L'Épître à un jeune romantique* (1831) et *l'Essai sur l'influence morale de la poésie* (1838, in-8) n'attestent que la fidélité de l'auteur aux traditions classiques.

M. Bignan, qui a étudié avec soin le XVII^{e} et le XVIII^{e} siècle, a essayé de les peindre dans deux romans historiques : *une Fantaisie de Louis XIV* (1833, 2 vol. in-8) ; *Louis XV et le cardinal de Fleury* (1834, in-8). D'autres ouvrages en prose : *l'Ermite des Alpes* (1827, in-18) ; *le Dernier des Carlovingiens* (1836, in-8), n'ont rien ajouté à sa réputation. *L'Échafaud* (1832, in 8) est, sous la forme du roman, un plaidoyer chaleureux contre la peine de mort, et prouve que l'âme de M. Bignan ne reste pas indifférente aux passions généreuses.

Nommé chevalier de la Légion d'honneur, le 28 octobre 1829, il ne sollicita point les faveurs de la monarchie de Juillet, quoiqu'il fût le neveu de M. Fulchiron, député très-influent à la cour. Il évita de s'aventurer dans la mêlée des partis, et justifia ce système de neutralité dans une comédie, qui n'a pas été représentée : *la Manie de la politique* (1840, in-12). La révolution de Février et le coup d'État du 2 décembre ne l'ont pas fait sortir de sa réserve habituelle. Sous Louis-Philippe, il a célébré la gloire et les malheurs de Napoléon dans un poëme en six chants : *Napoléon en Russie* (1839, in-8). Mais, dans ces dernières années, il n'a publié que des *Poëmes évangéliques* (1850, in-12).

BIGNON (Eugène), acteur français, né à Paris, vers 1812, débuta sur différentes scènes de la banlieue, et parut ensuite à l'Odéon, où il joua dans différentes pièces : *Mathieu Luc*, *Cédric*

le Norvégien, *les Enfants blancs*, *les Ressources de Quinola*, *l'Actionnaire*, *la Vie d'un comédien*, *Yvan de Russie*, *le Comte de Bristol*, *le Tribun de Palerme*, *l'Héritage du mal*, etc.

Après avoir fait jouer au Vaudeville, en 1845, un drame en trois actes, *Sous les arbres*, qui n'eut que peu de succès, M. Bignon passa au Théâtre-Historique, où il se fit remarquer spécialement dans *la Reine Margot*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *Attila* et *Marie-Jeanne*. En 1849, il eut des débuts à la Comédie-Française, ne réussit pas dans *Don Juan*, mais créa avec succès le rôle de Danton dans la *Charlotte Corday* de M. Ponsard. A la Porte-Saint-Martin, où il entra en 1851, M. Bignon a créé aussi plusieurs rôles importants : Raoul de Foulques dans *Richard III*, Roncevaux dans *les Nuits de la Seine*, Frochard dans *le Vieux caporal*, Chennevière dans *l'Honneur de la maison*, et plus récemment celui de Pontis dans *la Belle Gabrielle* (1856). Dans l'intervalle, il parut au théâtre de la Gaîté dans plusieurs rôles créés par M. Mélingue, d'Artagnan des *Mousquetaires*, Edmond Dantès de *Monte-Cristo*. Il y a créé lui-même un rôle important dans *le Médecin des enfants* de M. Dennery. Sa principale qualité est une chaleur, quelquefois exagérée, mais qu'il sait communiquer à son public. M. Bignon a épousé Mme Albert (voy. ce nom).

BIGOT (Louis-Julien-Henri), ancien député français et représentant du peuple, est né le 17 septembre 1805. Propriétaire de forges considérables à Aron près de Mayenne, et gendre de M. Caillard, entrepreneur des messageries de ce nom, il faisait partie, sous Louis-Philippe, du conseil de son arrondissement. En 1846, il entra à la Chambre des Députés, où il siégea au centre gauche. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire de la République. Élu représentant du peuple par 77 796 suffrages sur 153000 votants, il prit place au Comité des travaux publics, et vota ordinairement avec la droite modérée et sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau (voy. ce nom) et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le septième, à l'Assemblée législative, il continua de se montrer contraire au parti démocratique, tout en se tenant à l'écart des légitimistes et sans se rallier à la politique personnelle de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée et ne s'occupe plus que d'affaires industrielles.

BIGOTINI (Mlle N....), danseuse française, née à Paris, vers 1784, et nièce de Milon, fut admise à l'Opéra, pour remplacer, dans le genre noble, les premiers sujets de la danse. Douée d'une beauté à la fois vive et sérieuse, et soutenue dans ses études par la passion du théâtre, elle ne tarda pas à prendre place à côté de Mmes Clotilde, Gardel et Noblet, à une époque où la danse était regardée comme le premier des arts. Mais ce fut surtout dans la pantomime qu'elle excella; plusieurs rôles : *Psyché*, *Nina*, *Eucharis*, *Cendrillon*, *la Fille mal gardée*, *Manon Lescaut*, interprétés par elle avec un grand bonheur d'expression, en firent longtemps une artiste très-populaire. Depuis 1825, elle a vécu, à Paris, dans la retraite.

BILEZIKDJI (Pascal-Arutin), architecte et dessinateur turc, né à Constantinople, le 10 juin 1814, était fils d'un négociant. Il se lia avec M. Jules Laurens, pendant le passage de celui-ci en Turquie, et vint, quelques années après, étudier l'architecture à Paris. Il suivit, de 1839 à 1842, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de M. Duban. De retour à Constantinople, il parcourut l'Asie Mineure, se livra au dessin architectural et travailla à divers projets, qui ont surtout le mérite de marquer les premiers pas de la Turquie dans les travaux artistiques. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, plusieurs *Dessins de faïences et de décorations*, recueillis dans diverses mosquées et tombeaux, et *Projet d'un monument commémoratif du tanzimat et de l'alliance de l'Angleterre, de la France et de la Turquie*. Ces œuvres lui ont valu une mention.

BILLARD (Pierre-Joseph, baron), général français, est né, à Paris, le 28 décembre 1772. Après avoir fait ses études au collège Mazarin, il entra comme aspirant volontaire dans la marine royale (1787), et fit trois campagnes contre les Anglais. Nommé sous-lieutenant d'infanterie en 1792, il prit part à la conquête de la Belgique et de la Hollande, ramena deux pièces de canon, au combat de Turcoing, devint capitaine en 1797 et chef de bataillon en 1799; il reçut du premier consul un sabre d'honneur pour le zèle qu'il avait montré dans la journée du 18 brumaire. De 1803 à 1806, où il passa colonel, il resta auprès du maréchal Mortier en qualité d'aide de camp et l'accompagna en Hanovre, à Austerlitz et sur le Danube; puis, avec le 29e de ligne, il contribua à réprimer l'insurrection des Calabres (1807) et se couvrit de gloire à Wagram (1809), où sa conduite lui valut le titre de baron et une dotation annuelle de 6000 fr. Dans la même année, il fut envoyé dans le Tyrol, et la prise d'Andreas Hofer, chef des insurgés, fut le résultat de ses habiles dispositions.

Général de brigade en 1811, M. Billard fit au neuvième corps la campagne de Russie, commanda quelque temps l'arrière-garde, fut fait prisonnier avec ce qui restait de sa division que l'isolement obligea de mettre bas les armes, et ne rentra en France qu'au mois de juillet 1814. A la suite de la campagne de 1815 il fut mis en non-activité. Promu, le 30 juillet 1823, au grade de lieutenant général, il fut à diverses reprises chargé d'inspecter les troupes d'infanterie, notamment l'armée belge en 1831, commanda la 6e division militaire (1835) et fut admis en 1838 à la retraite. L'année précédente, il avait été créé grand officier de la Légion d'honneur. — M. Billard est mort en 1855.

BILLAULT (Auguste-Adolphe Marie), avocat et homme politique français, ancien député et représentant, sénateur, ministre, est né à Vannes, le 12 novembre 1805. Après avoir fait son droit à Rennes, il alla s'établir à Nantes comme avocat, et y acquit une prompte réputation. A vingt-cinq ans, il entrait au conseil municipal de la ville, puis devenait bâtonnier de son ordre, et en 1834, membre du conseil général du département. Se mêlant à toutes les questions du jour, il écrivit alors quelques brochures, sur les voies de transport, sur l'organisation de la commune en France, sur l'éducation, etc. En 1837, trois collèges électoraux de la Loire-Inférieure, ceux de Nantes, de Paimbœuf et d'Ancenis, le portèrent en même temps à la Chambre des Députés. Il opta pour Ancenis, et entra résolûment dans la vie politique.

Les débuts de M. Billault à la tribune ne furent pas heureux. Il y apportait des habitudes de déclamation que son bon sens et son aptitude aux affaires ne tardèrent pas à corriger. A part un discours, très-applaudi d'ailleurs, sur la corruption

électorale, il traitait de préférence les questions spéciales relatives au commerce et aux travaux publics. Il fut rapporteur de plusieurs projets de loi, et, en 1838, membre et secrétaire de la grande Commission chargée de l'étude des chemins de fer. Lors de l'avénement du ministère Thiers (1er mars 1840), il reçut, à défaut du portefeuille du commerce et de l'agriculture, qui lui était d'abord destiné, les fonctions nouvelles de sous-secrétaire d'État, qui furent supprimées à la chute du cabinet (29 octobre). Dans ce court passage aux affaires, il prépara un traité avec la Hollande, soutint, comme commissaire du roi, la discussion de la loi sur les sucres, défendit celle relative aux fortifications, etc. Sorti de ces fonctions, il se fit inscrire au barreau de Paris. A la Chambre, il prenait un rôle de plus en plus important comme orateur. Harcelant sans cesse le ministère du 29 octobre, il était, sauf la précision, selon M. de Cormenin, « comme un autre Phocion, la hache des discours de M. Guizot. » Il fut surtout un des plus vifs adversaires du droit de visite, comme plus tard de l'indemnité Pritchard, à propos de laquelle il fut chargé par l'amiral Lalande de porter à la tribune ses dernières pensées et ses suprêmes conseils. Aux élections de 1846, M. Billault fut porté candidat dans le troisième arrondissement de Paris et y fut nommé. Mais il opta encore pour Ancenis, où il avait été réélu. Aux approches de la révolution de 1848, malgré les récentes protestations qu'il avait fait entendre dans la Chambre contre « la corruption, qui, couvrant toute la France, menaçait d'engloutir à jamais les institutions représentatives, » il ne voulut point prendre de part à l'organisation des banquets réformistes.

Après la révolution de Février, M. Billault fut élu représentant à la Constituante, dans la Loire-Inférieure, le quatrième sur treize, par 88858 voix. Il y prit place dans les rangs du parti démocratique modéré, et se prononça avec la gauche pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre le cautionnement des journaux et contre les deux Chambres; mais, dans toutes les autres questions, jusqu'à l'élection présidentielle, il vota avec la droite. Absent de l'Assemblée, le 2 décembre 1848, il ne prit point part au vote sur le droit au travail. A partir du 10 décembre, il se rapprocha davantage de la gauche, surtout dans les questions extérieures. Son attitude libérale dans les derniers débats de la Constituante, empêcha sa réélection à la Législative dans son département. M. Billault, redevenu avocat à la Cour de Paris, resta fidèle à la cause démocratique et se montra particulièrement l'adversaire de la loi du 31 mai 1850. Il défendit, le 8 juin de cette même année, devant la Cour d'assises, le journal *l'Événement*, poursuivi pour la violence de ses attaques contre cette loi et ses auteurs, et il obtint un acquittement. Le nom de M. Billault fut plusieurs fois mêlé, l'année suivante, aux projets de combinaisons ministérielles extra-parlementaires auxquels donna lieu le retrait de la loi du 31 mai. Il n'entra toutefois dans aucune; mais, après le coup d'État du 2 décembre, nommé député de Saint-Girons (Ariége), il fut choisi pour le premier président du nouveau Corps législatif. Il contribua, pour sa part, dans ce poste élevé, au rétablissement de l'Empire. Le 23 juillet 1854, il succéda à M. de Persigny, comme ministre de l'intérieur, et fut appelé au Sénat, le 4 décembre de la même année. Le 8 février 1858, il céda le ministère au général Espinasse (voy. ce nom). Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1840, M. Billault a été promu, le 8 décembre 1852, commandeur, et le 30 décembre 1855, grand officier du même ordre.

BILLE (Steen-Andersen), marin danois, né à Copenhague, le 5 décembre 1797, est le fils de l'amiral Bille, mort en 1833. Enseigne de vaisseau dès 1816, il entra au service de la France en 1819, prit part à la guerre d'Espagne, et fut employé dans les stations de l'Océan Pacifique, des Antilles et du Levant. De retour dans sa patrie, il fut nommé chevalier du Danebrog, promu au grade de lieutenant et attaché à la maison de la princesse Caroline. Il n'en fit pas moins, en 1840, partie de l'expédition de *la Bellone* sur les côtes de l'Amérique méridionale. En 1845, M. Bille reçut le commandement de *la Galathée* avec mission de faire un voyage de circumnavigation dans un but à la fois commercial et scientifique. Il consigna les résultats de cette intéressante expédition qui dura vingt-six mois dans un ouvrage intitulé : *Relation du voyage autour du monde de la corvette* la Galathée *en* 1845, 1846 et 1847 (Copenhague, 1849-1851, 3 vol. avec cartes et gravures), et traduit en allemand et remanié par de Rosen (1852, 2 vol.).

Quand l'insurrection du Holstein amena la guerre avec l'Allemagne et la Prusse (1848), M. Bille commanda, en qualité de capitaine de vaisseau, l'escadre qui effectua le blocus de l'Elbe et du Weser, puis celui des duchés, et garda cette dernière station jusqu'à la fin de 1850. Le 27 janvier 1852, le roi Frédéric VII chargea M. Bille du ministère de la marine, qu'il a dirigé pendant deux années, et l'éleva, à peu de temps de là, au grade de contre-amiral.

Outre l'ouvrage que nous avons cité, cet officier a publié un *Manuel de terminologie maritime française*, à l'usage des aspirants de marine (1831); des pièces relatives à l'histoire du commerce danois dans la Méditerranée à la fin du XVIIIe siècle; un grand nombre d'articles dans les *Archives de la marine* de Copenhague; enfin une traduction de *l'École des Vieillards*, comédie de Casimir Delavigne.

BILLMARCK (Charles-Jean), lithographe suédois, né à Stockholm, le 28 janvier 1804, ne fit d'abord que la gravure industrielle; puis, grâce aux leçons de Fossel, il se livra, en 1828, à la lithographie artistique. Il vint se perfectionner à Paris en 1833, et fit plusieurs voyages en Italie, en Russie, en Allemagne, en Angleterre, sans interrompre la série de ses travaux et de ses publications. Il a donné, depuis 1829, entre autres collections de sujets noirs ou à plusieurs teintes : *Études de paysage* (100 planches); des *Vues d'Écosse* (24 planches); le *Parc royal de Stockholm* (27 planches); les *Bords du Rhin* (20 planches); le *Panorama de Stockholm* (in-8 format oblong); le *Voyage pittoresque de Stockholm à Naples* (100 vues in-4, 1848); et les *Aquarelles lithographiques*, planches in-folio des divers sites de la Suède, en voie de publication depuis 1852. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Vue de Rotterdam*, une *Vue de Rome* et quatre *Vues du château de Gripsholm*, tirées d'un grand ouvrage sur la Suède.

BIMBENET (Jean-Eugène), greffier en chef de la Cour impériale d'Orléans, né dans cette ville le 2 avril 1801, est l'un des conservateurs de la bibliothèque municipale, et l'un des membres fondateurs de la Société archéologique de cette ville. Il s'est fait connaître par un certain nombre de publications intéressantes : *Relation fidèle de la fuite du roi Louis XVI et de sa famille à Varennes*, extraite des pièces judiciaires et administratives, produites devant la haute Cour nationale établie alors à Orléans, et déposées au greffe (1844, in-8); *Monographie de l'hôtel de la mairie d'Or-*

léans (1851, in-8, édit. refondue, 1855); *Histoire de l'université de lois d'Orléans* (1853, in-8); etc. Il a fourni à la *Revue orléanaise* des *Recherches sur les inondations de la Loire* (1847); aux *Mémoires* de la Société des antiquaires de Picardie un *Mémoire sur les écoliers de la nation picarde, à l'université d'Orléans* (1850, in-8); à la *Revue critique de législation* des *Recherches sur l'état de la femme, l'institution du mariage et le régime nuptial* (1855-1856), etc.; sans compter d'utiles travaux manuscrits, tels que : *Recherches sur la fondation de la bibliothèque publique d'Orléans; Rangement méthodique et chronologique* des archives judiciaires de la province de l'Orléanais et *Jurisprudence de la Cour impériale d'Orléans*, table analytique de ses arrêts, depuis l'an VIII.

BINDER (Guillaume-Christian), écrivain allemand, est né à Weinsberg, dans le Wurtemberg, le 16 avril 1810. Fils d'un ministre protestant, il s'occupa d'abord de théologie avec succès à l'université de Stuttgart, puis alla continuer ses études à Tubingue, où il étudia plus spécialement l'histoire, et fut appelé, en 1831, comme professeur de littérature allemande et d'histoire au gymnase de Biel, dans le canton de Berne. A vingt-trois ans, il fut attaché à la chancellerie de Vienne, et nommé professeur d'économie politique dans cette ville. Il donna, à partir de 1831 : l'*Horace allemand* (der Deutche Horatius, Louisbourg, 3e édition 1841); *la ville de Biel et ses environs* (Geschichte der Stadt und Landschaft Biel, Biel 1834); *le prince de Metternich et son siècle* (Schaffouse 1836, 3e édition 1845); *la Chute de la nationalité polonaise* (Der Untergang der poln. nationalstaats, Stuttgart, 1839): *Pierre le Grand et son siècle* (1841); *Histoire du siècle philosophique et révolutionnaire* (Geschichte des philosophischen und revolutionaren Jahrhunderts, Schaffouse, 1843; 2e édition 1844-1845); *le Protestantisme dissous par lui-même* (der Protestantismus in seiner Selbstauflœsung, Ibid. 1843, 2e édition 1846).

A la suite de ces deux derniers ouvrages, M. Binder qui, depuis 1841, avait quitté la chancellerie de Vienne, pour revenir tout entier à l'étude de la théologie, se convertit avec éclat au catholicisme, et expliqua sa conversion dans une brochure intitulée: *Ma justification et ma foi* (Meine Rechfertigung und mein Glaube, Augsbourg, 1845). Depuis, il n'a pas cessé d'écrire dans l'*Encyclopédie de l'Allemagne catholique* des articles inspirés de toute l'ardeur d'un néophyte. Tous ses livres d'histoire se distinguent moins par l'impartialité que par le style et la connaissance des sources.

BINEAU (Jean-Martial), ingénieur français, ancien député et représentant du peuple, ancien ministre des travaux publics et des finances, est né à Gennes (Maine-et-Loire), le 19 mai 1805. Admis, en 1824, à l'École polytechnique, il entra, en 1826, dans le corps des ingénieurs des mines, où il parvint au grade d'inspecteur général. A la suite d'un voyage en Angleterre, il publia un mémoire intéressant, intitulé : *Chemins de fer de l'Angleterre; leur état actuel*, etc. (Paris, 1840, in-8). En 1841, il débuta dans la carrière politique, et succéda, comme député d'Angers, à M. Robineau, son oncle. Il fit partie du centre gauche jusqu'en 1848, et se prononça pour la réforme électorale et parlementaire. Il s'appliqua surtout aux questions d'affaires, telles que la police du roulage et des chemins de fer, la réforme postale, la navigation intérieure, la conversion des rentes, etc.

Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire, plein de confiance dans ses connaissances spéciales, le nomma, par décret du 30 mars 1848, commissaire extraordinaire près les chemins de fer d'Orléans et du Centre. Un décret qui ne reçut pas d'exécution, le désigna comme professeur d'économie politique et de statistique des mines, usines, arts et manufactures au Collége de France. Le 23 avril 1849, il fut élu représentant du peuple, pour le département de Maine-et-Loire, par 118827 suffrages. Membre du Comité des finances, qui le choisit plusieurs fois pour rapporteur, il vota ordinairement avec la droite; il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, mais il sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de Louis-Napoléon. Réélu, le troisième, par 84762 voix, il s'associa à la coalition formée contre la République; vota pour la loi de l'enseignement, pour la loi du 31 mai, etc., et réclama une prompte révision de la Constitution. Il ne se sépara des chefs de la droite que pour se rattacher à la politique de l'Élysée.

Lorsque M. Odilon Barrot et ses amis quittèrent le pouvoir (31 octobre 1849), M. Bineau accepta le portefeuille des travaux publics qu'il conserva jusqu'à la destitution du général Changarnier (9 janvier 1851). Le 2 décembre, il se mit au service du coup d'État, et fit partie de la Commission consultative. Après les décrets sur les biens de la maison d'Orléans, il succéda, comme ministre des finances, à M. Fould, le 22 janvier 1852. Deux mois après, il entra au Sénat. Son administration a été signalée par de nombreuses concessions de chemins de fer, par les priviléges de longue durée qu'il accorda aux grandes compagnies, par la conversion des rentes, et par la première application du système d'emprunt national que le parti démocratique avait proposé vainement sous le règne de Louis-Philippe. Le 4 février 1855, il fut élevé à la dignité de grand-croix de la Légion d'honneur. Au mois d'avril de la même année, il fut nommé par l'Empereur membre de l'Académie des sciences morales et politiques, lors de la création de la section de politique, administration et finances. Il refusa cet honneur et, peu de temps après, il succombait aux atteintes d'une longue et cruelle maladie (8 septembre 1855).

BINEAU (Amand), chimiste français, né vers 1810, ancien élève de l'École centrale des arts et manufactures, où il devint chef du laboratoire d'analyse, a été successivement employé aux travaux du baron Thénard et préparateur du cours de M. Dumas au Collége de France. Il recueillit et publia les leçons de son illustre professeur *sur la Philosophie chimique* (1837, in-8). Il a collaboré également à la sixième édition du *Traité de chimie* de M. Thénard. En 1837, il fut reçu docteur ès sciences avec une thèse intitulée: *Recherches sur les densités des vapeurs*. Nommé professeur de chimie à la Faculté de Lyon, il a publié, dans les *Annales de chimie et de physique*, un certain nombre de mémoires, notamment sur les combinaisons ammoniacales et sur le rôle que joue l'ammoniaque dans les réactions chimiques. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

BINET (Jacques-Philippe-Marie), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Rennes, le 2 février 1786, fut reçu, en 1804, à l'École polytechnique, et nommé, à sa sortie, élève ingénieur des ponts et chaussées. Il quitta bientôt la carrière des travaux publics pour se vouer à l'enseignement. Il professa pendant quelque temps les mathématiques au lycée Napoléon

1836; 2e édit, 1840); *la Dispute de l'amour* (der Liebestreit, Munich, 1836); *la Mort de Zwingle* (Schwaebisch-Hall, 1846), tragédie historique; *Steffen Langer de Glogau* (1848); *une Famille* (1849); *Anne d'Autriche* (1850); *un Billet* (1851). Les quatre dernières pièces se trouvent dans les *Annales des drames allemands*. C'est d'elle qu'était le libretto de l'opéra de *Sainte-Claire*, que le prince de Saxe fit jouer à Paris en 1855.

En 1847, Mme Birch-Pfeiffer avait commencé à publier ses *OEuvres dramatiques complètes*. Deux volumes seulement ont paru jusqu'à ce jour (Berlin, 1856). Elle a essayé aussi d'écrire des romans; mais ce n'est pas aux ouvrages de ce genre qu'elle doit sa réputation. On cite cependant : *le Rubis* (der Rubin, Leipsick, 1829); *Tableaux du présent et du passé* (Gemaelde aus Gegenwart und Vergangenheit, Ibid., 4 vol. 1824); *Contes* (Erzaehlungen, Ibid., 1830), et surtout *Burrton-Castle* (2 vol., Munich, 1834), et *Contes romantiques* (romantische Erzaehlungen, Berlin, 1836).

BIRNBAUM (Jean-Michel-François), jurisconsulte allemand, né à Bamberg, le 19 septembre 1792, étudia à Erlangen et à Landshut, et reçut le grade de docteur en droit à Wurtzbourg en 1815. Nommé professeur du comte de Westphalie, il s'occupa d'abord de poésie et écrivit un drame, *Alberada*, puis une trilogie, *Adalbert de Babenberg* (1816), et plusieurs autres pièces, représentées avec un certain succès sur plusieurs théâtres. Il pouvait espérer de réussir dans la carrière dramatique, lorsqu'il fut appelé, comme professeur de droit, à l'université de Louvain. Dès lors, il renonça au théâtre pour la jurisprudence et fonda avec plusieurs de ses collègues une revue intitulée : *Bibliothèque du jurisconsulte*, qui se fondit plus tard dans la *Thémis*, publiée à Paris.

Après la révolution de 1830, renvoyé, comme tous les professeurs étrangers par un décret du gouvernement provisoire belge, il se retira à Bonn où il fit des cours. En 1835, il fut nommé professeur titulaire de droit à Utrecht, et, en 1840 à Giessen où il est encore aujourd'hui.

M. Birnbaum, qui est l'éditeur des *Archives de droit criminel* (Archiv des criminalrechts), a, en outre, publié des ouvrages importants : *Exposé des droits du duc de Looz-Corswarem sur la principauté de Rheina-Wolbeck* (Deduction der Rechte des Herzogs, etc., Aix-la-Chapelle, 1830); *la Nature légale des dîmes* (Die rechtliche Natur der Zehnten, Bonn, 1831); *Commentatio de Hugonis Grotii in definiendo jure naturali vera mente* (Ibid., 1835).

BIS (Hippolyte-Louis-Florent), auteur dramatique français, né à Douai, le 29 août 1789, était employé à Lille, en 1816, dans l'administration des droits réunis, qu'il n'a jamais quittée, quand un changement de résidence l'amena à Paris, où il put suivre son penchant pour les lettres. Il écrivit des tragédies : *Lothaire* (1817), en société avec M. Jay, non représentée; *Attila*, jouée en 1822, et *Blanche d'Aquitaine*, en 1827, remplies de ces allusions si avidement saisies par la foule sous la Restauration. On couvrait surtout d'applaudissements ces vers mis dans la bouche du roi des Huns :

Juge pour les Français si ma haine est profonde :
Ils osent conspirer la liberté du monde !

Le héros de la seconde pièce, « le Dernier des Carlovingiens, » n'était autre que le duc d'Orléans, qui, en 1830, donna à l'audacieux auteur de l'avancement et la croix.

La collaboration de M. Bis au libretto de *Guillaume Tell* (1829), dont l'honneur et la responsabilité revinrent à un auteur plus en renom, M. de Jouy, n'a pas beaucoup contribué à sa réputation littéraire; mais, grâce aux nombreuses reprises du chef-d'œuvre de Rossini, il devint pour lui une fortune. En 1845, M. Bis a donné aux Français une dernière tragédie en cinq actes, *Jeanne de Flandre*, qui n'a vécu qu'une soirée. On a encore de lui un petit poëme, assez inconnu : *le Cimetière* (Lille, 1822); *la Marseillaise du Nord* (Paris, 1830), etc. — M. Bis, devenu chef de bureau à la direction des contributions indirectes, est mort en 1855.

BISCHOF (Charles-Gustave), géologue et chimiste allemand, né le 18 janvier 1792 à Nuremberg, en Bavière, étudia à l'université d'Erlangen les sciences mathématiques et l'astronomie, que les leçons du professeur Hildebrandt lui firent abandonner pour la chimie. Après avoir suppléé, pendant quelques années, son maître à Erlangen, il fut appelé, en 1819, à l'université de Bonn, pour y professer la chimie et la technologie.

M. Bischof s'est occupé, en même temps, de géologie, et ses connaissances en physique et en chimie lui ont permis de trouver dans les actions moléculaires l'explication de certains phénomènes géologiques. Il imprima ainsi une toute nouvelle direction à cette science qui lui doit plusieurs ouvrages importants, entre autres : *Description physico-statistique du Fichtelgebirge* (1817); *les Sources minérales d'origine volcanique en France et en Allemagne et les sources minérales de Roisdorf; Traité de la chaleur intérieur du globe terrestre* (Leipsick, 1837), travail couronné par la Société scientifique de Hollande. Plusieurs mémoires insérés dans les journaux scientifiques en forment la suite : *Moyens de soustraire les mines de houille aux dangers des explosions* (Bruxelles, 1840), mémoire qui obtint le prix de l'Académie de Bruxelles; *Lettres populaires à une dame sur les sciences naturelles* (Pforzheim et Bonn, 1840 et 1849, 2 vol.); enfin, *Traité de géologie chimique et physique* (Bonn, 1847-18[illegible]) le livre le plus important de ce savant.

BISCHOFF (Théodore-Louis-Guillaume), anatomiste et physiologiste allemand, né à Hanovre le 28 octobre 1807, est le fils du médecin Christophe-Henri-Ernest Bischoff, professeur à Bonn et connu par un certain nombre d'ouvrages, entre autres un *Traité de la médication chimique* (Die Lehre von den chemischen Heilmitteln, Bonn, 1825-1831). Il étudia, sous la direction de son père, à Dusseldorf, à Bonn et à Heidelberg, obtint, en 1829, le grade de docteur en philosophie, en 1832, celui de docteur en médecine, et fut attaché, comme aide-médecin, à la Maternité de Berlin. Il y fit la connaissance du physiologiste Müller et du naturaliste Ehrenberg, et, sur les conseils de ces deux savants, résolut de s'appliquer spécialement à l'anatomie physiologique. Reçu agrégé, il ouvrit à Heidelberg, en 1836, un cours particulier d'anatomie pathologique comparée; il refusa, l'année suivante, la place de professeur ordinaire à l'université de Bâle, et resta à Heidelberg comme professeur adjoint jusqu'en 1843. Il alla occuper alors à Giessen la chaire de physiologie, et y joignit bientôt celle d'anatomie. Pendant dix ans, M. Bischoff a conservé ce double enseignement et fondé, dans cette ville, un institut physiologique et un amphithéâtre d'anatomie. En 1854, après avoir refusé les offres de plusieurs universités, il consentit à aller remplacer à Munich l'anatomiste Foerg comme professeur titulaire d'anatomie humaine et de physiologie.

Ce savant s'est particulièrement occupé de la formation des mammifères, et ses recherches et ses écrits ont fait faire de grands progrès à cette partie importante de la physiologie qu'il a traitée dans divers recueils scientifiques, notamment dans les *Archives d'anatomie, de physiologie*, etc., de *J. Müller;* le *Dictionnaire de physiologie de Rodolphe Wagner* (Brunswick, 1843 et suiv.), et le septième volume de la nouvelle édition du grand *Traité d'anatomie de Sœmmering* (Leipsick, 1839-1844, 9 vol.), publiée sur un plan nouveau par les premiers physiologistes de l'Allemagne, puis dans les ouvrages et opuscules suivants : *Recherches sur les enveloppes de l'œuf du fœtus humain* (Beitraege zur Lehre von den Eihüllen des menschlich Fœtus. Bonn, 1834); *Histoire du développement de l'œuf de lapin* (Entwickelungsgeschichte des Kanincheneis, Brunswick, 1843), travail couronné par l'Académie des sciences de Berlin; *Histoire du développement de l'œuf de chien* (Entwickel. des Hundeeis, Bonn, 1844); *Maturation et détachement périodiques d'œufs chez les mammifères et les hommes*, etc. (Beweis der von der Begattung unabhaengigen periodischen Reifung und Losloesung der Eier der Saeugethiere und der Menschen, Giessen, 1844); *Histoire de la formation du cochon d'Inde* (Entwickel. des Meerschweinchens, Ibid., 1852); *Histoire de la formation du chevreuil* (Entwickelungsgeschichte des Rehes, Ibid., 1854). On cite encore de ce savant d'importantes dissertations sur la théorie de la respiration (Heidelberg, 1837), sur l'urée (Giessen, 1853), etc.

En 1850, M. Bischoff fut appelé à Darmstadt, avec le médecin Siebold et le chimiste Liebig, pour se prononcer, dans le fameux procès du comte Fréd.-Guill. de Gœrlitz, accusé d'avoir assassiné sa femme, sur la possibilité d'une combustion spontanée. D'accord avec M Liebig, il soutint, contre M. Siebold, l'impossibilité d'une pareille combustion. Son rapport et sa dissertation *sur la Combustion spontanée* (über die Selbstverbrennung) sont imprimés dans les *Annales de la médecine légale* de Henke (1850) et dans le *Nouveau Pitaval* (1851, Tom. XVII).

BISHOP (sir Henri Rowley), le plus célèbre des compositeurs anglais contemporains, né en 1782 à Londres, fit de bonne heure, sous la direction de François Bianchi, ses études musicales, et débuta, en 1806, en collaborant au ballet de *Tamerlan et Bajazet*, exécuté à l'Opéra italien de Londres; puis il écrivit seul les ballets de *Narcisse* et de *Caractacus*. Son premier ouvrage de quelque importance fut l'opéra de *la Fiancée circassienne* (the Circassian bride), qui eut, le 22 février 1809, le plus grand succès à Drury-Lane; mais, dans l'incendie qui éclata la nuit suivante à ce théâtre, la partition, sauf deux ou trois morceaux, devint la proie des flammes.

Engagé, en 1810, par les propriétaires de Covent-Garden pour composer et diriger toute leur musique, il tint ces fonctions jusqu'en 1824, et, pendant quatorze années, ne livra pas à cette scène moins de soixante pièces, qui eurent plus ou moins de succès, et dont la moitié est entièrement de sa composition. Dans le nombre, nous citerons les suivantes, qui sont restées au répertoire : *les Vendangeurs* (the Vintagers, 1809), *la Vierge du soleil* (the Vergin of the sun, 1812), *le Chevalier de Snowdown* (the Knight of Snowdown, 1811), *le Meunier et ses garçons* (the Miller and his men, 1813), *Guy Mannering* et *l'Esclave* (the Slave, 1816), *la Douzième nuit* (the Twelfth night, 1820), *Marianne* (1822), et *la Terre natale* (the native Land, 1824). L'auteur de ces œuvres jouit en Angleterre d'une immense réputation, que ces œuvres mêmes n'ont pas toujours justifiée. De l'aveu de ses compatriotes, il a écrit trop et trop vite, et s'est fait beaucoup de tort en abandonnant le style national, qu'il avait souvent employé avec bonheur, pour imiter les étrangers, dont il s'est quelquefois borné à arranger les productions.

En 1826, quand parut l'*Obéron* de Weber à Covent-Garden, sir H. Bishop fit représenter, sur la scène rivale de Drury-Lane, l'opéra d'*Aladin*, pastiche allemand qui fut reçu avec froideur du public. Piqué de cet échec, il ne voulut plus s'occuper de théâtre, et il a tenu parole. On a encore de lui une grande quantité de duos, d'airs et de *Glees* (couplets avec chœur), que l'on entend encore avec plaisir dans les concerts et les salons; il a fait la musique des *Mélodies irlandaises* de Th. Moore et a arrangé les ritournelles et les accompagnements de trois volumes des *Mélodies nationales* (National Melodies).

Sir H. Bishop n'a manqué d'honneurs d'aucune sorte : directeur de la Société philharmonique, membre de l'Académie royale de musique, chef d'orchestre des oratorios, professeur de musique à Édimbourg, il a, en 1848, reçu de l'université d'Oxford le brevet très-rarement octroyé de docteur en cet art; enfin, distinction plus rare encore, il a été créé chevalier par la reine Victoria. — Il est mort à Oxford, le 30 avril 1855.

BISI (Louis), peintre italien, né en 1814 à Milan, fit ses études artistiques à l'Académie de cette ville. Il a peint de nombreux tableaux d'intérieur, dont les plus connus et les plus estimés retracent des vues d'églises. On a surtout de lui : l'*Intérieur du dôme de Milan* (1842), remarquable par la multiplicité des figures, actuellement au musée de Vienne; l'*Intérieur* de la même cathédrale, au docteur Cavezzali; les *Monuments des ducs de Savoie*, dans le chœur de l'église de Brou, au comte Litta; etc. Ces deux dernières toiles ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec la *Chaire de la cathédrale de Milan*, appartenant au marquis Rocca.

Deux artistes italiens du même nom, Joseph et Michel Bisi, ont également figuré à l'Exposition universelle de 1855. Le premier, dès longtemps connu comme paysagiste, aujourd'hui conseiller et professeur à l'Académie de Milan, n'y a envoyé qu'un *Paysage*. Le second, ancien lauréat de la même Académie, et décoré de divers titres, cultive à la fois la gravure et l'aquarelle. Il a exposé *l'Immaculée Conception*, d'après le Guide, et *les Baigneuses*, aquarelle.

BISMARK (Frédéric-Guillaume, comte de), général allemand, est né à Windheim (Westphalie), le 28 juillet 1783. Issu d'une ancienne famille d'origine slave, il entra, en 1796, dans l'armée hanovrienne en qualité de porte-enseigne, et passa successivement au service du duc de Nassau, de l'Angleterre et du roi de Wurtemberg (1807), qui le nomma capitaine de cavalerie. Il fit avec les Français la campagne de Russie, eut trois chevaux tués sous lui à la Moskowa, et obtint, après Bautzen, le commandement du 1er des chevau-légers et la croix d'officier de la Légion d'honneur. Fait prisonnier à Leipsick, il retourna en Wurtemberg et fut nommé chef d'état-major du prince Adam et aide de camp du roi.

En 1815, M. de Bismark fut chargé de la nouvelle organisation de la cavalerie, dans laquelle il apporta de notables modifications. Promu, en 1819, au grade de général de brigade, il fut, l'année suivante, appelé à siéger dans la première Chambre des États. Depuis cette époque, il a rempli

plusieurs missions diplomatiques à Bade, Carlsruhe, Berlin, Dresde et Hanovre. En 1828, il introduisit, sur l'invitation du roi Frédéric, son système de manœuvres dans l'armée de Danemark. Nommé lieutenant général peu de temps après, et commandant supérieur de la cavalerie wurtembergeoise, il prit sa retraite en 1848.

Outre une relation intéressante de son *Voyage en Russie* (1835), M. de Bismark a publié sur l'art militaire des ouvrages estimés et qui ont été traduits dans plusieurs langues : *Cours de tactique pour la cavalerie* (Carlsruhe, 1818, in-8); *Éléments de manœuvres pour les régiments* (1819); *Instructions pour les tirailleurs et les cavaliers en campagne* (1820; 4ᵉ édit., 1835); *le Capitaine, d'après les modèles de l'antiquité* (1820); *Système de la cavalerie* (Berlin, 1822); la *Vie du général de Seidlitz; Bibliothèque complète du cavalier* (1825-1831); enfin un traité remarquable sur *les Forces militaires de la Russie moderne* (Carlsruhe, 1836, in-8).

BISSEN (Wilhem), sculpteur danois, né à Silding, près Sleswig, en 1798, fit ses études à l'Académie de Copenhague, et se rendit en 1815 à Rome, où, pendant un séjour de dix années, il acheva de se former dans la pratique de son art sous la direction de Thorwaldsen, son illustre compatriote. De retour en Danemark, il exécuta deux belles statues, *Céphale* et *Atalante*, qui appartiennent à un négociant d'Altona; quatre *Anges* pour la chapelle du château de Christiansborg, et un grand nombre de *bustes*, entre autres celui du savant Œrsted. En 1841, il revint s'établir à Rome; après y avoir dessiné les esquisses de dix-huit figures colossales que lui avait commandées son gouvernement, il composa une *Vénus* et *l'Amour aiguisant ses traits*, le plus charmant ouvrage qui soit sorti de son ciseau. En 1846, il décora pour la grande salle du château royal une immense frise qui représente la création du genre humain d'après la mythologie grecque.

Parmi les derniers ouvrages de cet artiste, on remarque un *Apollon*, aujourd'hui à Francfort, une *Minerve* pour l'université de Copenhague, une *Victoire* qui surmonte le Musée des arts, la statue de *Tycho-Brahé*, et celle du *Soldat danois*, bronze colossal exécuté en mémoire de la brillante sortie des Danois en 1849, au siége de Fredericia. A l'Exposition universelle de 1855, M. Bissen représentait seul l'école danoise avec deux ouvrages jugés dignes de sa réputation, *Oreste* et *Philoctète*, et qui lui ont valu une médaille d'or de troisième classe. Désigné par Thorwaldsen mourant, pour donner la dernière main aux travaux qu'il laissait inachevés, il a été chargé de la direction du musée danois et nommé, en 1850, président de l'Académie des beaux-arts de Copenhague.

BISSETTE (Cyrille-Charles-Auguste), homme de couleur, publiciste français, ancien représentant du peuple, né au Fort-Royal (Martinique), le 9 juillet 1795. En 1823, il fut arrêté, avec plusieurs autres mulâtres, sous la prevention de colportage d'écrits séditieux. Condamné au bannissement par le tribunal correctionnel (15 janvier 1824), il en appela à la Cour royale de la Martinique. Elle prononça contre lui la peine des travaux forcés à perpétuité, qui entraînait alors l'exposition publique et la marque. Cet arrêt fut infirmé par la Cour de cassation, sur les plaidoiries de Chauveau-Lagarde et de M. Isambert (28 septembre 1836). Devant la Cour de la Guadeloupe, M. Bissette se défendit lui-même, et fut condamné pour dix ans au bannissement des colonies.

Il vint alors en France avec son ami Fabien, et, grâce à la subvention que lui fournirent les mulâtres et les noirs émancipés, il publia un grand nombre d'écrits pour faire connaître à la France la situation des hommes de couleur et réclamer l'abolition de l'esclavage. Outre un grand nombre d'articles insérés dans *le Constitutionnel*, *le Courrier-Français* et *le Commerce*, M. Bissette publia, avec Fabien, diverses brochures qui lui attirèrent des provocations et des duels. A l'occasion d'une *Lettre au ministre de la marine sur la nécessité d'arrêter la réaction aux Antilles françaises* (1831, br. in-8), il se battit avec un colon de la Martinique et fut blessé d'un coup d'épée. Dans une autre rencontre, en 1833, il blessa son adversaire, M. Cicéron.

Nous citerons encore, parmi ses écrits de circonstance, datant de cette époque : la *Demande en grâce pour Adèle, jeune esclave de la Martinique, condamnée à la peine du fouet pour avoir chanté la Parisienne* (1831, in-8); son *Mémoire sur les améliorations législatives et organiques à apporter au régime des colonies françaises* (1831, in-8), et ses *Observations sur les projets de lois coloniales* (1832, in-8), qui le firent appeler devant les Commissions chargées d'examiner ces projets de loi à la Chambre des Pairs et à la Chambre des Députés.

En 1834, M. Bissette fonda la *Revue des colonies*, qui fut rédigée, sous sa direction, par une Société d'hommes de couleur. Ce recueil fut remplacé, en 1841, par la *Revue abolitioniste* et par le *Martyrologe colonial*, dont les titres indiquent suffisamment des organes voués à la cause de l'émancipation immédiate. Il comptait dans tous les rangs une foule de partisans, lorsqu'en 1843, ses discussions avec M. Victor Schœlcher (voy. ce nom) vinrent en diminuer le nombre. Il publia la *Réfutation* de deux de ses livres (1840-1844, in-8), et l'accusa de sacrifier l'intérêt des mulâtres à celui des noirs. Ces attaques firent éclater, dans le parti abolitioniste, une sorte de guerre intestine envenimée par des passions toutes personnelles. En 1848, le nom de M. Schœlcher au bas du décret de la République qui proclama l'abolition de l'esclavage, porta M. Bissette à se tenir à l'écart. Bientôt il rompit avec les démocrates, et mit toute son influence au service de la réaction politique, qui, dans les colonies, opposa son ancienne popularité à celle de MM. Schœlcher et Perrinon. Il fut nommé représentant du peuple par les colons de la Martinique; mais son élection ne fut pas validée par l'Assemblée constituante. En 1849, il entra à l'Assemblée législative, et, tandis que ses adversaires personnels faisaient partie de la Montagne, il s'associa aux partis hostiles à la République. Le 9 mars 1851, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Depuis le coup d'État du 2 décembre les colonies n'ayant point de député au Corps législatif, M. Bissette est rentré dans la vie privée.

BISSING (Henriette KROHN, dame DE), femme de lettres allemande, née le 31 janvier 1798, à Worm (Mecklembourg-Schwerin), épousa, à l'âge de 16 ans, le lieutenant de Bissing et, en 1837, se retira avec son mari, devenu lieutenant-colonel, dans la petite ville de Nienbourg sur la Weser où elle demeure encore.

Madame de Bissing n'a commencé à livrer ses écrits au public qu'en 1840; mais depuis, ils se sont succédé rapidement. Ce sont pour la plupart des romans et des nouvelles, avec quelques recueils de poésies. La morale sévère et le caractère religieux en ont, dans certains cercles, favorisé le succès. Nous citerons parmi les romans *Werner* (Hanovre, 1840); *la Famille Steinfels* (Ibid., 1841, 2 vol.); *Victorine* (Ibid., 1842,

2 vol.); *Waldheim* (Ibid., 1844, 2 vol.); *Minona* (1844); *Ivan* (1845, 2 vol.); *Don Manoel Godoy* (1845, 3 vol.); *Lucretia Tornabuoni* (1846, 2 vol.); *Raimer Widdrik* (1847, 3 vol.), etc.

BIXIO (Jacques-Alexandre), médecin naturaliste et homme politique français, né à Chiavari, dans l'ancien département des Apennins, en 1808, fit ses classes au collège Sainte-Barbe, puis étudia la médecine et se fit recevoir docteur avec une thèse intitulée : *Propositions de médecine et de chirurgie*. En 1837 il fonda le *Journal d'agriculture pratique, de jardinage*, etc., qu'il publie encore aujourd'hui avec M. Barral. En 1844 il reprit, avec M. Ysabeau, *la Maison rustique du* XIX[e] siècle, et publia l'*Almanach du jardinier* (1844, et suiv.); l'*Almanach du cultivateur et du vigneron*; l'*Annuaire de l'horticulteur* (même année et suiv.).

Lié avec les chefs de l'opposition libérale, M. Bixio était un des rédacteurs du *National* et jouissait d'une grande autorité, dans le X[e] arrondissement de Paris, au moment où éclata la révolution de 1848. Satisfait de l'abdication du roi, il s'opposa, le 24 février, à la proclamation de la République, et retira une première fois de l'Imprimerie royale, avec l'autorisation de quatre des membres du gouvernement provisoire, la déclaration destinée au *Moniteur*. Il accepta néanmoins du nouveau pouvoir les fonctions de chef de cabinet et fut chargé d'une mission extraordinaire à Turin. Elu représentant du peuple, dans le Doubs, le sixième sur sept, par 23863 voix, il résigna ses fonctions diplomatiques pour siéger à la Constituante, dans les rangs du parti démocratique modéré. Il prit une part courageuse à la pacification des luttes de juin et reçut une balle en pleine poitrine. Sa blessure, heureusement légère, l'éloigna quelque temps de l'Assemblée, qui, à son retour, le choisit pour vice-président. M. Bixio fit partie, mais pendant huit jours seulement, du premier cabinet de Louis-Napoléon, comme ministre de l'agriculture et du commerce (20-29 décembre 1848). Réélu, dans le Doubs et à Paris, membre de l'Assemblée législative, il y soutint la cause libérale avec la même fermeté et la même mesure. La franchise de son langage lui valut un duel avec M. Thiers (voy. ce nom). Au 2 décembre il fit partie de la réunion du X[e] arrondissement; l'Assemblée ayant été dispersée, tandis qu'il portait à l'imprimerie le décret de déchéance, il revint se constituer prisonnier. Rendu à la liberté un mois après, M. Bixio se renferma dans ses travaux scientifiques. Il dirige, à Paris, une librairie spéciale d'agriculture.

Outre leurs publications communes, MM. Bixio et Barral ont, en 1850, attaché ensemble leur nom à deux des plus hardies tentatives d'ascension aérostatique. (voy. BARRAL).

BLAAS (Charles), peintre allemand, né à Nauders, petit village du Tyrol, le 28 avril 1815, et destiné à la vie de bureau, préféra se livrer à la peinture qu'il apprit d'abord en faisant des copies. Après avoir donné des leçons de dessin, il put, grâce à la protection de son oncle le baron d'Eschenberg, président du sénat de Vérone, faire des études régulières à l'Académie et dans les musées de Venise. Sa première toile historique lui valut, de l'empereur Ferdinand I[er], une pension de cinq années pour aller se perfectionner à Rome. Une fois connu, il travailla surtout pour de riches étrangers. En 1850, il fut nommé à Vienne professeur à l'Académie de peinture. Mais à la mort du peintre Liparini, son ancien maître, il fut choisi pour le remplacer à l'École des beaux-arts de Venise (1856).

M. Charles Blaas a exécuté un grand nombre de portraits, de sujets d'histoire et de genre, et surtout des toiles religieuses, telles que : *la Séparation de Jacob et de Laban*, au musée de Vienne; *la Vie de Jésus-Christ*, suite de fresques exécutées dans l'église moderne de Foth, en Hongrie, une partie des fresques de la nouvelle cathédrale de Vienne. Son *Charlemagne visitant une école de garçons* a obtenu une médaille de 3[e] classe à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste faisait partie, comme représentant de l'Autriche, du jury international de la même exposition.

BLACAS d'AULPS (Louis-Charles-Pierre-Casimir, duc DE), chef actuel de la famille française de ce nom, né le 15 avril 1815, est le fils aîné du ministre favori de Louis XVIII, mort en 1839. Fidèle aux traditions de son père, il s'est tenu constamment à l'écart des affaires politiques sous les gouvernements qui se sont succédé depuis 1830. Il a épousé, en 1845, sa cousine, Marie-Paule Des Cars, dont il a eu trois enfants. Un de ses trois frères, Pie DE BLACAS, né en 1816, est entré dans les ordres.

BLACHE (Jean-Gaston-Marie), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Senlis (Seine-et-Oise), le 15 janvier 1799, fut reçu docteur à Paris, en 1824. Dès 1822, il avait obtenu, pour une dissertation *sur la Coqueluche*, un prix proposé par la Société de médecine de Lyon. Devenu gendre de Guersant père, il dirigea toutes ses études vers les maladies des enfants. Nommé d'abord médecin à l'hôpital Cochin, il a maintenant un service à l'hôpital des Enfants. Il a pour collègue M. Guersant, fils, avec lequel il a collaboré au *Traité des maladies des enfants*. Il a donné, en outre, plusieurs articles importants dans les *Archives générales de médecine* et dans le *Répertoire général des sciences médicales*. M. Blache, qui est entré, en 1855, à l'Académie, est officier de la Légion d'honneur.

BLACK (John), journaliste et littérateur écossais, est né en 1783 près Dunse (comté de Berwick). Fils d'un pauvre manœuvre et orphelin de bonne heure, il fut élevé à l'école de Dunse et travailla dix ans chez un avoué d'Édimbourg. En 1810, il vint à pied à Londres et entra au *Morning Chronicle*, pour la traduction des journaux étrangers. La connaissance des langues modernes lui fut très-utile au début de cette carrière nouvelle; de cette époque datent les traductions qu'il a publiées, telles que l'*Essai politique sur la Nouvelle-Espagne* (1811-1812, 4 vol.) du baron de Humboldt; les *Voyages en Norvége et en Laponie* de Léop. de Buch (1813); les *Mémoires de Goldoni* (1813, 2 vol.); *Leçons sur le drame et la littérature* (1815, 2 vol.) de Fr. de Schlegel, etc.

Devenu principal éditeur du *Morning Chronicle* en 1821, il garda cet emploi jusqu'en 1844 et, pendant ce laps de vingt-trois années, entretint des rapports suivis avec les hommes les plus distingués du parti libéral, les lords Holland, Sydenham, Erskine, Melbourne, etc. M. Black, en quittant la direction d'un journal qui avait enrichi plusieurs de ses propriétaires, se retira pauvre et fut obligé de vendre sa bibliothèque. Ses amis politiques, entre autres le vicomte Melbourne, s'empressèrent de reconnaître les services qu'il avait rendus au parti whig, en lui faisant une pension annuelle. — M. Black est mort à Birling (Kent), au mois de juin 1855.

BLACKBURNE (Francis), magistrat anglais,

est né, en 1782, dans le comté de Meath (Irlande). Après avoir reçu une brillante éducation au collége de la Trinité à Dublin, il étudia la jurisprudence et fut admis au barreau en 1805. Devenu avocat du roi (1822), il fut appelé à remplir dans son pays les plus hautes charges de la magistrature : il fut nommé tour à tour, et sous les auspices du parti conservateur, procureur général à deux reprises (1831-34 et 1841-42), directeur des archives de la cour de justice (*master of rolls*) de 1842 à 1845, et président de la Cour du banc de la reine de 1845 à 1852. A cette dernière date, le ministère Derby lui remit la chancellerie d'Irlande. Depuis 1831, M. Blackburne fait partie du Conseil privé de la couronne. Il jouit comme magistrat d'une grande réputation de science et d'intégrité.

BLACKWELL (miss Elisabeth), femme médecin américaine, est née à Bristol vers 1820. La mort de son père, émigré depuis longtemps à New-York, ayant plongé sa nombreuse famille dans la détresse, elle entreprit de l'en tirer, en mettant à profit l'éducation qu'elle avait reçue. Aidée de ses deux sœurs aînées, elle ouvrit une école de filles, la dirigea pendant sept ans et ne se retira qu'après avoir assuré à tous les siens une honnête aisance (1843). Libre de soucis à cet égard, elle songea à mettre à exécution le projet, longuement médité par elle, d'étudier la médecine. Ce qui la poussait à cette résolution, étrange chez une jeune fille, c'était, d'après son propre aveu, d'abord l'ambition d'élargir le champ de l'activité féminine, injustement restreinte, selon elle, aux soins domestiques, puis la conviction où elle était que le ministère d'une femme offre, en beaucoup de circonstances, aux malades plus de sympathie et d'efficacité.

Miss Blackwell consacra deux années entières à acquérir la connaissance des langues grecque et latine, indispensable à l'exercice de la profession qu'elle voulait embrasser. Mais, lorsqu'elle invoqua en sa faveur le bénéfice des cours publics, l'accès lui en fut partout interdit, et elle dut se borner à accepter les conseils bénévoles que lui offrirent deux professeurs de la Caroline du Nord. Quant à l'anatomie, elle l'étudia à Philadelphie sous la direction du docteur Allen qui l'admit à ses leçons particulières. Dans la même ville, elle obtint l'autorisation de suivre la clinique de l'hôpital Blockley, et plus tard elle profita de l'enseignement médical du collége de Genève à New-York. Afin de subvenir aux frais des examens et à ses propres dépenses, elle donnait des leçons d'anglais et de musique.

En 1849, miss Blackwell fut reçue, à New-York, docteur en médecine, et sa thèse inaugurale *sur les Maladies des gens de mer* fut imprimée par les soins de la Faculté. L'année suivante, elle visita l'Angleterre, où elle reçut de ses confrères l'accueil le plus distingué. A Paris, où elle vint ensuite, on ne lui permit d'assister aux cours publics qu'à la condition de prendre le costume masculin, ce qu'en sa double qualité d'Anglaise et de puritaine, elle repoussa avec indignation. Néanmoins elle put, à l'hôpital de la Maternité, étudier quelque temps les maladies des femmes et des enfants. L'exemple donné par cette dame a porté ses fruits en Amérique, et une académie de médecine, exclusivement consacrée à son sexe, a été ouverte en 1856 à New-York. Sa sœur Émilie a embrassé la même carrière et pris aussi le diplôme de docteur.

BLACKWOOD (John), libraire-éditeur anglais, né à Édimbourg le 7 décembre 1818. D'excellentes études classiques, complétées par des voyages, par un assez long séjour en Italie et la connaissance de plusieurs langues vivantes, le préparèrent à remplir dignement la tâche difficile de directeur de l'*Edinburgh Magazine*. Fondée, en 1817, par son père, William Blackwood, qui la dirigea jusqu'en 1834, cette revue passa aux mains de ses frères aînés, Alexandre et Robert, avant d'arriver dans les siennes, en 1846. Depuis dix ans, le *Blackwood's Magazine* a conservé, sous sa direction, la prééminence qu'il conquit à son début. Tout en restant fidèle au parti conservateur, il est devenu moins âpre dans la polémique, et s'est efforcé d'unir à sa verve primitive plus de largeur dans ses appréciations.

Le *Blackwood's Magazine* est en Angleterre le plus brillant organe de la littérature générale, de la politique et de la philosophie; il a changé le caractère entier de la presse périodique. C'est lui qui a inauguré les romans et nouvelles en plusieurs suites, origine du roman-feuilleton.

Comme les articles de cette revue, selon l'usage des revues anglaises, même les plus importants, ne sont pas signés, on nous saura gré de trahir l'anonyme modeste des principaux auteurs. Le rédacteur en chef, écrivain de génie caché sous le pseudonyme de *Christophe North*, fut longtemps le professeur Wilson, poëte, critique et philosophe, mort en 1855 (voy. ce nom). Ses plus anciens collaborateurs furent sir Archibald Alison, l'historien; Lockhart, gendre de sir W. Scott, éditeur du *Quaterly Review* en 1825; J. Galt, le peintre des mœurs écossaises; le docteur Croly, fécond polygraphe; le docteur Moir, poëte signant ses vers d'un Δ; de Quincey l'humoriste; Mmes Hemans et Southey, auteurs de poésies touchantes. Parmi les plus récents rédacteurs, nous citerons : M. Warren, sir Bulwer Lytton, le professeur Aytoun, le colonel Hamley, mistress Oliphant, MM. Michel Scott, Hardman, l'auteur des *Scènes et esquisses de la Péninsule* (Peninsular scenes and sketches); feu le professeur Johnston, auteur de *la Chimie de la vie ordinaire* (the Chemistry of common life); J. White, auteur de *Sir Frizzle Pumpkin* et des *Nuits à la pension des officiers* (Nights at mess).

Un grand nombre des articles du *Blackwood's Magazine* ont été réimprimés à part et ont pris une place honorable dans la littérature anglaise. Tels sont : *Noctes Ambrosianæ*, *Récréations de Christophe North*; *le Journal d'un ancien médecin* (the Diary of a late physician), et *Dix mille livres sterl. de rente* (Ten thousands a year), par Warren; *Le Loch de Tom Cringle* (Tom Cringle's Log), et *la Croisière du Moucheron* (Cruise of the Midge), par Michel Scott; *Les Caxton* (the Caxtons), et *Mon roman* (My novel), par Bulwer; les *Essais* d'Alison; les *Contes* de Galt (Galt's tales); *les Lais des cavaliers écossais* (Lays of the Scottish cavaliers), par Aytoun; *Katie Stewart* et *Zaidee*, par mistress Oliphant, etc.

M. John Blackwood partage, avec les premiers directeurs d'une publication qui est le principal titre de sa famille, l'honneur d'avoir provoqué plusieurs de ces œuvres durables ou, tout au moins, de les avoir accueillies et popularisées. Il s'est associé un quatrième frère, le major William Blackwood, pour la direction de la grande imprimerie-librairie fondée par leur père à Édimbourg et à Londres.

BLAISE (Adolphe-Gustave), économiste français, est né à Épinal (Vosges), le 17 juin 18.. Collaborateur de plusieurs feuilles quotidiennes et surtout du *Journal des Économistes*, il a recueilli et publié, avec M. Joseph Garnier, le *Cours d'économie industrielle* fait au Conservatoire des arts et métiers par M. Blanqui (1836-3

4 vol. in-8). En 1848, ses liaisons politiques avec les rédacteurs du *National* le firent nommer secrétaire général du département de la Seine-Inférieure; il garda ce poste quelques mois et revint à Paris traiter les questions d'économie politique, soit dans des annuaires et des revues, soit dans des écrits détachés tels que *l'Assistance publique* (1849), et *Bordeaux, son commerce et son industrie* (1854, in-8). A la suite de l'Exposition universelle de 1855, il a été décoré pour les services qu'il a rendus en sa qualité de secrétaire du jury international.

BLAIZE (Ange), publiciste français, que divers recueils confondent avec le précédent, est né à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), le 28 décembre 1811. Il est neveu de son illustre compatriote, Lamennais. Après avoir été admis au barreau de Rennes, il vint à Paris où ses opinions démocratiques lui donnèrent un facile accès dans les journaux de l'opposition; il y traita spécialement les matières d'économie et d'assistance publique. Deux ouvrages qu'il publia à cette époque : *des Monts-de-piété et des banques de prêt* (1843, in-8), et *des Commissionnaires au mont-de-piété de Paris* (1844, in-8), ont acquis à cet écrivain une véritable autorité dans les questions relatives à cette institution, et lui valurent, en 1848, sa nomination de directeur du mont-de-piété de Paris. C'est à lui qu'on est redevable de la mesure administrative qui abaissa l'intérêt du prêt à 4 1/2 pour 100. Il a été remplacé en 1851 par M. Ledieu.

BLAKENEY (sir Edward), général anglais, est né, en 1778, à Newcastle-sur-Tyne (Irlande). Fils d'un colonel, il suivit la carrière militaire et entra, en 1794, au 8e de dragons en qualité de cornette; deux ans plus tard, il était capitaine d'infanterie. Il fit ses premières armes aux colonies d'Amérique, passa ensuite au corps d'armée du duc d'York qui opérait en Hollande, et, après avoir pris part à l'invasion de la Martinique (1809), fut envoyé en Espagne avec le grade de lieutenant-colonel. Il déploya, dans cette guerre difficile, de véritables talents militaires, qui attirèrent sur lui l'attention de lord Wellington. Blessé à Badajoz et à Albuera, il combattit à Vittoria et à Orthez, et fut compris avec le bataillon de fusiliers royaux qu'il commandait dans l'expédition de la Nouvelle-Orléans (1814). Il devint colonel de ce corps d'élite en 1832. La dernière campagne de ce brave officier est celle de Portugal (1826), qu'il fit sous les ordres de sir W. Clinton, et qui avait pour but de protéger la régence constitutionnelle contre les absolutistes. En 1838, il fut mis à la tête des forces militaires de l'Irlande, et garda jusqu'en 1855 ce commandement; par ses mesures énergiques il sut comprimer dès le premier jour la formidable insurrection, préparée en 1848, par les partisans du rappel. En 1854, il a été promu au grade exceptionnel de général d'armée, et, en novembre 1856, nommé gouverneur de l'hôtel des invalides de Chelsea.

BLANC (Jean-Joseph-Louis), publiciste révolutionnaire français, est né à Madrid, d'une famille française du Rouergue, le 28 octobre 1813. Son père était inspecteur général des finances en Espagne, sous le gouvernement de Joseph Bonaparte. Amené en France, à la chute de l'Empire, le jeune Louis Blanc fit ses études au collége de Rodez. Il en sortit à la révolution de 1830, et rejoignit son père à Paris. A peine âgé de dix-neuf ans, il se vit forcé par la position de sa famille de chercher dans le travail des moyens d'existence, et donna des leçons de mathématiques. Il put toutefois compléter ses études à l'aide d'une petite pension qu'il recevait de son oncle Ferri-Pisani. En 1831, il entra, comme clerc, chez un avoué de la Cour royale. Dès cette époque, M. de Flaugergue, ancien président de la Chambre des Députés, et ami de sa famille, se plut à l'initier à la vie politique. Chargé, en 1832, de l'éducation du fils de M. Hallette, mécanicien d'Arras, M. L. Blanc habita deux ans cette ville, publia, dans *le Progrès du Pas-de-Calais*, divers articles de politique et de littérature, et composa trois ouvrages couronnés par l'académie d'Arras; le poëme de *Mirabeau;* un autre poëme sur *l'Hôtel des Invalides*, et l'*Éloge de Manuel*.

M. Louis Blanc revint à Paris après ces succès, et se mêla bientôt à la rédaction des feuilles politiques avancées. Il donna quelques articles au *National*, entre autres une *appréciation du* XVIIIe *siècle*, dans laquelle il se prononçait énergiquement pour Rousseau contre Voltaire, le représentant, à ses yeux, des classes bourgeoises. Il fut un des collaborateurs de la *Revue républicaine*, que supprimèrent au bout de quelques mois les lois de septembre (1835). Il écrivit ensuite, sous la direction de Sarrans jeune, dans la *Nouvelle Minerve*. En 1836, il devint rédacteur en chef du journal *le Bon Sens*, dont il conserva la direction jusqu'en 1838. Il la quitta pour fonder une autre feuille radicale, la *Revue du progrès politique, social et littéraire*, où il traita toutes les questions sociales à l'ordre du jour. Le 15 août 1839, il y fit paraître un *Compte rendu des idées napoléoniennes* qui fit une vive sensation. Peu de jours après, il était victime d'un lâche attentat dont les auteurs sont demeurés inconnus. Rentrant le soir dans son domicile de la rue Louis-le-Grand, il fut violemment attaqué, frappé de coups, et laissé pour mort. Il garda le lit plusieurs semaines des suites de ses blessures.

C'est dans la *Revue du progrès* que M. Louis Blanc donna, pour la première fois, sa fameuse théorie de l'*Organisation du travail*, qui fut ensuite imprimée à part (Paris, 1840, in-32; 1841, in-12, etc.). Là, déroulant tous ses plans de réforme sociale, il attribue la misère des masses à l'individualisme, et à la concurrence qui en résulte, et réclame « l'absorption de l'individu dans une vaste solidarité où chacun aurait selon ses besoins et ne donnerait que selon ses facultés. » Une conséquence de ce système était l'égalité des salaires, malgré l'inégalité du travail produit. Dans l'atelier social, le mobile de l'intérêt individuel, ainsi que tout mobile égoïste, n'avait pas d'action; il était remplacé par le dévouement de chacun au bien de tous.

Bientôt très-connu comme utopiste, M. Louis Blanc ne se fit pas moins de réputation comme historien. Le succès de son *Histoire de dix ans*, de 1830 à 1840, fut immense (Paris, 1841 et suiv., 6 vol. in 8°; quatre édit. simultanées). Il était dû à la fois à l'intérêt scandaleux des faits révélés, à l'ardeur passionnée qui transformait parfois l'histoire en pamphlet, et au soin, souvent même excessif, du style, qui tourne volontiers à la pompe académique. Ce livre, interprète populaire de toutes les plaintes de l'opposition, porta un coup terrible à la dynastie de juillet. L'auteur voulut en préparer plus directement la chute par son *Histoire de la révolution française*, dont le premier volume, le seul qui eut le temps de paraître avant l'explosion de février, annonçait ouvertement l'avènement du socialisme, et faisait remonter les origines de la Révolution de 1789 par delà Luther.

La popularité de M. Louis Blanc auprès des ouvriers de Paris le fit porter parmi les membres du gouvernement provisoire, lors du nouveau triomphe de la Révolution, en 1848. Ses adeptes

attendaient de lui l'atelier social et l'organisation du travail. Ce fut sur sa proposition que fut décrétée l'abolition de la peine de mort en matière politique. Il proposa avec moins de bonheur la création d'un ministère du *Progrès*, et offrit sa démission. Mais il la retira sur les instances de ses collègues du gouvernement, qui craignaient que sa retraite ne provoquât des troubles dans la rue. En revanche, il fit créer une commission permanente dite *Commission de gouvernement pour les travailleurs*, dont il fut le président, et qui siégea sur les bancs des Pairs, au Luxembourg. L'ouverture des conférences du Luxembourg produisit dans tout le pays un effet prodigieux, et excita ici des espérances qui allaient jusqu'à l'attendrissement, là l'effroi et la stupeur. C'était tout le vieux monde social qu'on venait discuter, et qu'on se disposait, avec toute la pompe officielle, à jeter par terre. Au milieu des discours ou plutôt des hymnes en l'honneur de l'organisation du travail, on appela en congrès mixte ouvriers et maîtres, pour donner plus d'autorité aux solutions qui seraient adoptées en faveur des travailleurs. Débordés bientôt par les événements, les hommes du Luxembourg, « les pairs du travail, » comme les appelait M. Louis Blanc, rejetèrent sur la contre-révolution l'impossibilité radicale où ils se sentaient de rien faire de praticable et de durable, au nom des doctrines idéales de leur jeune chef.

L'enthousiasme dont il fut d'abord l'objet prit plus d'une fois un caractère menaçant contre les autres membres du gouvernement provisoire. La manifestation formidable du 17 mars, ou promenade des 200 000 hommes, était une sorte d'invitation à la dictature qui lui était adressée par le prolétariat et le socialisme. M. Louis Blanc ne se sentit pas assez fort pour la prendre, et essayer par elle l'application de son système; il usa de son autorité toute révolutionnaire pour maintenir l'ordre, et l'eut bientôt perdue. La protestation du 16 avril contre le communisme était autant dirigée contre lui que contre M. Cabet (voy. ce nom). Avec les conférences du Luxembourg, on rapporte souvent à M. Louis Blanc la création des ateliers nationaux qui ont tant compromis la République. L'auteur de l'*Organisation du travail*, à raison même des principes de son atelier idéal, fut particulièrement étranger à cette mesure essentiellement pratique, prise par les membres les plus modérés du gouvernement, expédient nécessaire, sous un nom ou sous un autre, au lendemain d'une révolution, ou dans les temps de crise, mais dont l'extension est pleine de périls.

M. Louis Blanc fut nommé représentant du peuple à Paris, le vingt-neuvième sur trente-quatre, et fut élu aussi en Corse. Il siégea peu de temps à l'Assemblée constituante. Parmi les comptes rendus que firent les membres du gouvernement provisoire de leur administration, aux applaudissements si bruyants de l'assemblée, le sien rencontra le moins de faveur. Quelques jours plus tard, il était traité en accusé, en ennemi. Au milieu des troubles du 15 mai, il faillit être écrasé par l'émeute, puis massacré par les gardes nationaux, à la fureur desquels plusieurs représentants, entre autres M. de La Rochejaquelein et Fr. Arago, ne l'arrachèrent qu'avec peine. Impliqué ensuite dans les poursuites auxquelles le 15 mai donna lieu, et accusé, sans preuves, d'avoir accompagné M. Barbès à l'Hôtel de Ville, il fut protégé une première fois par le vote de l'Assemblée (3 juin), qui refusa l'autorisation de poursuivre, demandée par MM. Portalis et Landrin. Cette autorisation fut accordée enfin sur une nouvelle insistance du ministère public, dans la nuit du 25 au 26 août. M. Louis Blanc se déroba pendant le scrutin, reçut asile chez un représentant, adversaire de ses opinions, M. d'Aragon, mort depuis, et put ensuite gagner la frontière de la Belgique, d'où il passa en Angleterre.

M. Louis Blanc continua dans l'exil ses travaux de publiciste et d'historien. Outre un certain nombre de brochures politiques et quelques écrits de polémique (*Appel aux honnêtes gens*. 1849, in-12; *Catéchisme des socialistes*, 1849, in-16 et in-18; *Pages d'histoire de la révolution de Février*. 1850; *Plus de Girondins; la République une et indivisible*, 1851, in-18, etc.), il a publié, pendant deux ans, un journal mensuel, *le Nouveau monde* (15 juillet 1849 — 15 juillet 1851), et a surtout poursuivi avec ardeur l'achèvement de son *Histoire de la révolution française*, que le huitième volume (1855) ne mène pourtant qu'aux massacres de septembre. Des documents curieux et des plaidoyers, toujours un peu pompeux, en faveur d'hommes ou d'actes généralement condamnés, menacent d'étendre outre mesure cet ouvrage dont toute histoire ultérieure devra pourtant tenir compte en même temps que des œuvres de MM. Thiers et Michelet. En 1857, il a fourni, pendant six mois, une correspondance de Londres au *Courrier de Paris*, sous le pseudonyme de Weller.

BLANC (Charles), littérateur français, né vers 1815 à Castres (Tarn), est le frère puîné du précédent. Après avoir cultivé la gravure, il rédigea des comptes rendus du Salon et des articles de critique artistique dans *le Bon Sens* et la *Revue du progrès* que dirigeait son frère. Il collabora ensuite au *Courrier-Français*, à l'*Artiste*, au *Journal de Rouen* et devint, en 1841, rédacteur en chef du *Propagateur de l'Aube*; l'année suivante, il publia à Paris l'*Almanach du mois*. Lors de la révolution de Février 1848, il remplaça M. Garrault à la direction des beaux-arts, où il fut maintenu jusqu'en 1852; à cette époque, il eut pour successeur M. Fréd. Mercey.

On a de lui : *Histoire des peintres français au XIX[e] siècle* (1845, in-8), dont il n'a paru que le premier volume; *les Peintres des fêtes galantes* (1853), qui comprennent Watteau, Lancret, Pater et Boucher; l'*OEuvre de Rembrandt* (185[illegible], in-fol.), et une notice biographique sur *Granville* (1855). Depuis 1849, il a entrepris, avec MM. Arsène Houssaye et Th. Gautier, une *Histoire des peintres de toutes les écoles* (in-4), qui, grâce à de belles gravures sur bois et [illegible] grand luxe d'impression, a obtenu beaucoup [illegible] succès; elle n'est pas encore terminée (1858).

BLANC (Alphonse), ancien représentant [illegible] peuple français, né à Grenoble (Isère), en [illegible] et fils d'un menuisier, se destina à la médecine, suivit les cours de la Faculté de Paris; mais ses études sur la physique le mirent en rapport [illegible] M. Biot et Arago, qui le fit entrer à l'Observatoire. De retour à Grenoble, il s'y occupa d'industrie, et inventa une machine pour la fabrication des compas. Il fut, avec M. Durand-Savoyat, l'un des fondateurs, et le premier gérant [illegible] journal démocratique *le Dauphinois*. Après [illegible] révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple dans l'Isère, par 92 549 voix, et [illegible] ordinairement avec l'extrême gauche. Il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution et [illegible] que le général Cavaignac avait bien mérité [illegible] la patrie. Après l'élection du 10 décembre, [illegible] combattit la politique de l'Elysée dans les questions intérieures et extérieures, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation Louis Napoléon et ses ministres à l'occasion du [illegible]

de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il a repris ses travaux industriels.

BLANC (Edouard-Adolphe), ancien député français, né à Paris, le 3 octobre 1799, était avocat en 1830, lorsqu'il entra au ministère de l'intérieur; peu de temps après il devint inspecteur général de la Liste civile, et vint, en 1837, siéger à la Chambre des Députés dans les rangs de la majorité conservatrice; il fut réélu par l'arrondissement de Rochechouart jusqu'à la révolution de Février. Écarté alors des fonctions publiques, il ne tarda pas à devenir inspecteur des établissements de bienfaisance. On a de lui : *les Affaires de la Plata* (1849, in-8).

BLANC (Étienne), jurisconsulte français, né à Lyon, le 11 mars 1805, suivit les cours de droit de la Faculté de Paris et fut admis, en 1827, au barreau de la Cour royale. On a de lui des ouvrages et brochures sur la propriété artistique et industrielle, entre autres: *Traité de la contrefaçon et de la poursuite en justice* (1837, in-8; 4e édit., 1855); *Code des inventions et des perfectionnements* (1844, in-8; 2e édit., 1845), *Code général de la propriété industrielle, artistique et littéraire* (1854, in-8), en collaboration avec M. Alexandre Beaume.

BLANC (Louis-Godefroi), philologue allemand, né à Berlin le 19 septembre 1781, d'une famille de réfugiés français, fit ses études de théologie dans cette ville et obtint, en 1806, une place à l'église réformée de Halle. Soupçonné d'avoir trempé dans une conspiration contre le roi de Westphalie, Jérôme, il fut arrêté, en 1811, et passa deux ans dans les prisons de Magdebourg et de Cassel. Délivré par le général russe Czernitschew (28 septembre 1813), il fut nommé aumônier dans l'armée prussienne, suivit, en 1814, le quartier général de Blücher à Bar-sur-Aube et fut présent aux batailles de Brienne et de Champaubert, puis, dans le corps d'York, aux batailles de Laon et de Paris. En 1815, il reprit à Halle sa place qu'il quitta presque aussitôt, pour suivre de nouveau l'armée des alliés. Aux fonctions de ministre de la cathédrale de Halle, il joignit comme suppléant (1822), puis comme titulaire (1833), celles de professeur de langues romanes à l'université.

M. Blanc s'est particulièrement occupé du Dante et de son ouvrage. Il a publié : *Les deux premiers chants de la Divine comédie, d'après tous les commentaires qui ont été faits à ce sujet* (Die beiden ersten Gesange der gœttlichen Comœdie mit Rücksicht auf alle frühern Erlaeuterungs versuche. Halle, 1832), travail très-estimé des érudits; un *Dictionnaire de Dante* (Vocabulario dantesco. Leipsick, 1851); une *Grammaire italienne* (Halle, 1844), et un certain nombre d'importants articles (*Dante*, *Pétrarque*, *Littérature française*, *Littérature italienne*, etc.), dans la grande Encyclopédie d'Ersch et Grüber.

On a de lui, dans un autre ordre, des *Prédications* (Predigten, Halle, 1811) et un *Manuel des merveilles de la nature et de l'histoire* (Handbuch des Wissenswürdigsten aus der natur, etc. Halle, 1846; 5e édit., 1849), qui a eu un succès de popularité.

BLANC-SAINT-BONNET (Antoine-Joseph-Élisée-Adolphe), philosophe français, né, vers 1815, à Lyon, est fils d'un magistrat. Il fit ses études sous la direction de l'abbé Noirot et devint un des rares disciples de Ballanche. Il publia à l'âge de vingt-cinq ans un traité de métaphysique intitulé : *De l'Union spirituelle* (1841, 3 vol. in-8), où il prétendait démontrer, d'après les théories palingénésiaques, la constitution de la société et son but au delà des temps. Il a, depuis, collaboré de temps à autre, à la *Revue des Deux-Mondes*. En 1845, il a reçu la croix de la Légion d'honneur.

BLANCHARD [des Ardennes], ancien représentant du peuple français, né à Sedan (Ardennes) en 1805, suivit à Paris les cours de la Faculté de droit et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Maire de Sedan et candidat à la Constituante, dans un département qui ne choisit pour représentants que des hommes nouveaux d'opinions modérées, il fut nommé, le second sur huit, par 46 706 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis Napoléon, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Sedan.

BLANCHARD (Claude-François), administrateur français, né à Paris, le 28 octobre 1798, entra de bonne heure au ministère de la marine où il remplit, depuis le règne de Louis-Philippe, les fonctions de directeur de la comptabilité. Il est commandeur de la Légion d'honneur. On a de lui : *Correspondance particulière de M. Boursaint* (1834), ancien conseiller d'État; *Saint-Jean d'Ulloa* (1840, in-8), relation de l'expédition française au Mexique, faite en collaboration avec M. Dauzats; *Manuel financier à l'usage du département de la marine* (1847, in-8), sans nom d'auteur; *Répertoire général des lois, décrets, règlements, etc., sur la marine* (1849-1854, Impr. nationale, 2 vol. in-8); etc.

BLANCHARD (Pierre), littérateur français, ancien libraire, né, le 29 décembre 1772, à Dampmartin (Seine-et-Marne), fit ses études au collége de Lisieux, servit quelque temps aux armées de la République et se fit connaître par la publication de plusieurs petits romans moraux, *Félix et Pauline* (1793; 6e édit. 1824); *Rose* (1797), etc., une traduction de Longus et quelques pièces de théâtre. En 1808, il ouvrit une librairie au Palais-Royal, transportée plus tard quai de l'École, la céda en 1832 et prit à Chaillot une institution à laquelle il donna le nom d'Élysée des enfants. Vers 1840, il la laissa à son fils, et continua d'écrire pour la jeunesse, à l'instruction de laquelle il s'est voué exclusivement depuis plus de cinquante ans.

Continuateur de Berquin et de Bouilly, M. Blanchard se recommande par la moralité et par un style simple et parfois élégant. Nous citerons ceux de ses ouvrages qui ont eu le plus de succès : *Petite bibliothèque des enfants* (1795; 14e édit. 1840); *le Buffon de la jeunesse* (1801, 4 vol.; 6e édit. 1835); *la Mythologie* (1801; 13e édit. 1835); *le Voyageur* (1804, 6 vol.), *les Délassements de l'enfance* (1807, 2 vol.; nouv. édit. 1853); *Petit voyage autour du monde* (1812; 14e édit. 1842), *les Accidents de l'enfance* (21e édit. 1855); *le Trésor des enfants* (30e édit. 1853), etc. On a encore du même auteur : *Histoire des batailles, siéges et combats français de 1792 à 1815* (1818, 4 vol. in-8); *les Promenades de Fénelon* (1845, in-8), et *Mélanges d'histoire et de littérature* (1854, in-8), lectures morales et amusantes.

BLANCHARD (Émile), naturaliste français, est né à Paris, le 6 mars 1820. Il a dirigé ses études d'une manière spéciale sur les animaux articulés,

nuel d'acurgie (Handbuch der Akiurgie. Halle, 1830-1832, 3 vol.; 2e édit., 1839-1842), travail très-estimé, traduit en plusieurs langues et auquel se rattache un *Atlas* (Akiurgische Abbildungen, Berlin, 1831-1833; 2e édit., *ibid.*, 1841-1844, planches et texte); *Leçons d'acurgie* (Lehrbuch der Akiurgie, Halle, 1835; 2e édit., 1846), sorte d'abrégé du précédent; *Dictionnaire général de chirurgie et d'ophthalmologie* (Handwœrterbuch der gesammten Chirurgie und Augenherlkunde, Berlin, 1836-1838, 4 vol.); l'*Incision diagonale, nouvelle méthode d'amputation* (Der Schrægschmitt eine neue Amputations methode, Berlin, 1838), *Etudes de chirurgie pratique* (Beitraeg zur praktischen Chirurgie, Berlin, 1848), etc., sans compter des brochures et opuscules sur divers sujets de médecine ou sur des méthodes d'opération particulières à l'auteur. Il a collaboré aussi au *Magasin de médecine*, et au *Manuel théorique et pratique de chirurgie* de Rust, et à divers autres recueils.

BLATIN (Henri), médecin français, né à Clermont-Ferrand en 1808, étudia la médecine à Paris, et fut reçu docteur en 1839, avec une thèse sur une question d'obstétrique. Il adopta de bonne heure la spécialité des accouchements. Il a inventé plusieurs appareils, tels que le marchepied explorateur, les instruments dits rigocéphale et scarificateur. Il a publié : *Essai sur le traitement médical et chirurgical des scrofules* (1840, in-8); *Des enveloppes du fœtus et des eaux de l'amnios* (1840); le recueil des *Leçons de phrénologie* de Broussais, et un *Traité des maladies des femmes*, en collaboration avec M. Nivet (1842).

BLATT (François-Thaddée), musicien allemand, né à Prague en 1793. Après avoir étudié quelque temps la peinture, il entra au Conservatoire de sa ville natale, dont il est devenu, depuis 1820, professeur et directeur-adjoint. Son habileté à jouer de la clarinette le fit mettre presque au même rang que Baermann, et ses longs voyages à travers l'Europe accrurent sa réputation. On a de lui des compositions considérées comme fort bonnes en leur genre : des *Caprices*, des *Variations*, des *Etudes* et une *Méthode complète* pour son instrument.

BLAVIER (Édouard), ingénieur français, né à Paris, le 28 mars 1802, est fils de M. Blavier, ingénieur en chef des mines et traducteur du grand ouvrage de Cancrin sur la *Jurisprudence générale des mines en Allemagne*. Entré à l'École polytechnique à l'âge de dix-sept ans, il fut admis en 1821 à l'École des mines. Il est aujourd'hui ingénieur en chef, à Paris, chargé des carrières de la Seine, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 26 avril 1844. Il a publié une *Notice statistique et géologique sur les mines et le terrain à anthracite du Maine* (1834, in-8), et un *Essai de statistique minéralogique et géologique du département de la Mayenne* (1837, in-8).

BLAVOYER (Arsène), ancien représentant du peuple français, né à Troyes (Aube) le 28 janvier 1815, termina ses études au collége de sa ville natale et vint à Paris faire son droit. Mais, au lieu de suivre la carrière d'avocat, il se livra à l'agriculture et, jusqu'en 1848, resta étranger à la vie politique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 26 674 voix, le dernier sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la droite, mais sanctionna l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il ne fit d'abord aucune opposition au gouvernement du Président et admit la proposition Rateau qui congédiait la Constituante. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il continua de suivre pour guides les chefs du parti de l'ordre, soutint le président contre les démocrates, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution; mais, aux approches du coup d'Etat, il soutint le régime parlementaire contre la politique de l'Elysée. Depuis le 2 décembre 1851, il est resté en dehors de la vie politique.

BLAYNEY (Cadwallader-Davis Blayney, 12e baron), pair représentatif d'Irlande, né en 1803, à Londres, descend d'un colonel qui fut créé baron en 1621 pour ses services militaires. Il fit partie de la Chambre des Communes, comme député de Monaghan, de 1830 à 1834, hérita du titre de son père à cette époque, et fut élu, en 1841, membre à vie de la Chambre des Lords. Il soutient les principes conservateurs.

BLAZE (François-Henri-Joseph Blaze, plus connu sous le nom de Castil-), compositeur et musicographe français, né, le 1er décembre 17.., à Cavaillon (Vaucluse), est le fils d'un notaire qui se fit connaître par quelques productions musicales. Destiné au barreau, il hérita de son père un goût passionné pour la musique et suivit plus volontiers les cours du Conservatoire que ceux de l'École de droit. Après avoir étudié le solfége et l'harmonie, il passa néanmoins sa thèse d'avocat et regagna son département. Sous l'Empire, il ... vit successivement peintre, employé, chef de bureau à la préfecture de Vaucluse, inspecteur de la librairie, marchand de vins en gros. Il jouait de plusieurs instruments et avait composé beaucoup de romances et de pièces fugitives publiées sous un nom qui, tout en se rapprochant du sien, ne pouvait le compromettre auprès de ses chefs. Comme il cherchait encore : « Appelle-toi Gil Blas, lui dit Zimmermann. — C'est un nom de valet, répondit-il; et il m'en faut un qui puisse figurer dignement sur les affiches de l'Opéra. » En relisant le roman de Le Sage, le nom de Bernard de Castil Blazo lui plut; il le francisa et le porta si bien qu'il lui est tout à fait resté 1813.

Résolu de mettre fin à tout ce qui pouvait faire obstacle à ses penchants, M. Castil-Blaze reprit, en 1819, la route de Paris avec ses enfants, et débuta sans bruit par deux volumes sur *l'Opéra en France* (1820), où il attaquait, avec autant de justesse que de vivacité, certains préjugés nationaux qui s'opposaient aux progrès de la musique dramatique. Il dut au mérite de ce livre d'entrer au *Journal des Débats* (7 décembre 1820) comme rédacteur de la chronique musicale, confiée jusqu'alors à des gens de lettres plus ou moins étrangers à la musique. Il eut bientôt fondé sa réputation par une série d'articles piquants, signés XXX, remarquables surtout par la spécialité des connaissances, et qui contribuèrent beaucoup à répandre le goût de la musique. Après la publication de son *Dictionnaire de musique moderne* (1821, 2 vol. in-8), auquel on reproche pourtant d'avoir été rédigé avec trop de précipitation, il fut nommé par M. de Lauriston directeur du Conservatoire (1822), poste qu'il n'accepta pas.

A cette époque, la plus fructueuse de sa vie, M. Castil-Blaze avait fait paraître les traductions qu'il avait apportées à Paris, des *Noces de Figaro*, de *Don Juan*, de *la Flûte enchantée* et du *Mariage secret*; il y ajouta bientôt celles des opéras de Rossini qui avaient alors la vogue : *le Barbier de Séville* (1821); *la Pie voleuse* (1822); *Otello* (1823); *Moïse*, *l'Italienne à Alger* (1830). Ce fut par ces traductions arrangées que la province

au grand bénéfice de l'interprète, fut initiée à la connaissance de ces chefs-d'œuvre. Il alla, dans sa manie d'arrangement, jusqu'à accommoder les comédies de Molière, Regnard, Destouches, Collé, Beaumarchais, à des séries de morceaux puisés dans les partitions de Rossini, Mozart, Paër, Beethoven et autres maîtres; nous rappellerons notamment *les Folies amoureuses* (1823); *la Partie de chasse de Henri IV* (1826), et *M. de Pourceaugnac* (1827). Tous ces pastiches, composés par une main habile néanmoins, furent bien accueillis au théâtre de l'Odéon, spécialement destiné alors à la reproduction des ouvrages traduits; mais celui qui excita le plus d'enthousiasme fut le *Freyschütz* de Weber, mis en opéra comique sous le titre de *Robin des bois* (1824), et repris avec fruit, en 1835, à l'Opéra-Comique, et en 1856 au Théâtre lyrique. A l'Opéra, il donna la traduction d'*Eurianthe* de Weber (1831) et du *Don Juan* de Mozart (1834).

M. Castil-Blaze quitta la chronique musicale des *Débats* en 1832, écrivit quelque temps au *Constitutionnel*, puis passa à la *Revue de Paris*, où il a inséré les opuscules suivants, tirés à part : *Chapelle-musique des rois de France* (1832), *la Danse et les ballets depuis Bacchus jusqu'à Taglioni* (1838), *le Piano* (1840) et *les Prologues de l'Opéra* (1844). Il a également fourni un grand nombre d'articles à la *Revue musicale*, à la *Revue française*, à la *France musicale*, au *Dictionnaire de la conversation*, etc.

On a encore de lui : *le Mémorial du Grand Opéra* (1847, in-8), refondu, en 1855, sous le titre de *l'Académie royale de musique* (2 vol. in-8), histoire littéraire, musicale, chorégraphique, etc.; et *Molière musicien* (1852, 2 vol. in-8), notes sur les œuvres des écrivains dramatiques, où se mêlent des considérations sur l'harmonie de la langue française. Enfin, comme compositeur, il s'est fait connaître par trois opéras originaux dont il a écrit la musique et les paroles, et qui, repoussés aux trois théâtres lyriques de Paris, ont été joués en province : *Pigeon vole*, *Choriste et liquoriste*, *Belzébuth ou les Jeux du roi René* (1841), quelques morceaux de musique religieuse, des quatuors de violon, des sonates, un recueil de romances, etc. — Il est mort à Paris au mois de décembre 1857.

BLAZE (Ange-Henri), dit DE BURY, littérateur français, né en 1816 à Cavaillon, est fils du précédent, et a ajouté son nom à celui de sa mère, qui est d'origine anglaise. Il fit ses études au collége Bourbon, à Paris, et fut associé de bonne heure aux travaux de traduction de son père, avec lequel il arrangea le *Don Juan* pour la scène de l'Opéra. Vers 1836, il commença, sous le pseudonyme de *Hans Werner*, une collaboration des plus actives à la *Revue des Deux-Mondes*, dont le directeur, M. Buloz, avait épousé Mlle Christine Blaze, sa sœur aînée. La plupart des articles qu'il y a insérés ont été réunis par lui et tirés à part. On a de cet auteur : le *Faust de Gœthe* (1840, in-18; 9e édit., 1853), traduction accompagnée d'une étude sur la mystique du poëme; *Rosemonde* (1841), légende illustrée; un recueil de *Poésies* (1842, in-18), les *Poésies de Gœthe* (1843), *Ecrivains et poëtes de l'Allemagne* (1846, 2 vol. in-12), *Souvenirs et récits des campagnes d'Autriche* (1854, in-18), *les Kœnigsmark* (1855), *les Musiciens contemporains* (1856, in-18), études sur Rossini, Mozart, Beethoven; etc.

Mme Henri BLAZE, née Marie-Pauline-Rose Stewart, d'une ancienne famille écossaise, a donné, dès l'âge de dix-huit ans, sous les pseudonymes d'Arthur Dudley et de Maurice Flassan, un certain nombre d'articles de critique et des nouvelles dans la *Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*. Elle a publié sous son nom, en 1851, la relation d'un *Voyage en Autriche, en Hongrie et en Allemagne*, accompli pendant les événements révolutionnaires de 1848.

BLEEK (Frédéric), théologien protestant allemand, né le 4 juillet 1793 à Arensbœck (duché de Holstein), fit ses études au collége de Lübeck et à l'université de Kiel, puis suivit en 1812, à Berlin, les leçons de Wette, Schleiemacher et Neander. Professeur adjoint à Berlin en 1823, il fut nommé, en 1829, professeur titulaire de théologie à l'université de Bonn.

Le principal ouvrage de M. Bleek est l'*Epître aux Hébreux* (der Brief an die Hebraeer, Berlin, 1828-1840, 2 parties en 4 vol.). Il a donné en outre une édition de l'ouvrage de Jacob Bœhn : *Des querelles et disputes des savants sur le testament du Christ* (vom Zank und Streit der Gelehrten um Christi Testament, Berlin, 1823); *De libri Genescos origine atque indole historica* (Bonn, 1836); *Recherches critiques sur l'Evangile* (Bertraege zur Evangelienkritik, Berlin, 1846), etc., et collaboré à plusieurs recueils et revues, notamment aux *Etudes et critiques théologiques*, au *Répertoire biblique exégétique* de Rosenmüller et à la *Revue théologique* de Schleiermacher, Lücke et de Wette.

BLENKER (Louis), révolutionnaire allemand, né vers 1815, servit d'abord dans l'armée grecque, puis entreprit le commerce des vins à Worms, où il fit faillite. Après les événements de février 1848, il fut nommé colonel de la garde nationale de Worms et prit part à la révolution badoise au commencement de 1849. Sa femme combattait à ses côtés. Pendant près de deux années, il fit, à la tête d'un corps d'insurgés, des prodiges de valeur; mais il ne montra ni prudence ni talents militaires. Le 10 mai, il battit l'armée badoise, prit plusieurs officiers et enrôla dans sa troupe un assez grand nombre de soldats. Sept jours après, il occupa Worms, qu'il abandonna pour tenter un assaut inutile contre Landau. En même temps il pressait l'armement du peuple de Frankenthal et organisait, dans tout le pays, la résistance au nom du gouvernement provisoire badois. Maître une seconde fois de Worms, il se dirigea vers le Palatinat, en laissant dans la ville 300 hommes, qui furent chassés le lendemain par les troupes du gouvernement. Il livra un combat sanglant aux Prussiens près de Bobenheim, rentra dans Bade et prit part à la terrible lutte qui s'engagea dans la ville. Pendant que le Polonais Twinski opérait vers Strasbourg, il prit le commandement général des troupes insurgées destinées à couvrir Carlsruhe et à soutenir Mieroslawski, dont le corps occupait la ligne du Necker. Après le combat de Durlach, il se plaça sous les ordres du principal chef révolutionnaire, le badois Becker, qui l'envoya occuper les postes importants de Mühlbourg et Knielingen. Chassé de ses positions, après une lutte longue et acharnée, il fit une grande faute stratégique en n'occupant point Baden-Baden, qui pouvait couvrir la retraite désastreuse des insurgés. Après le départ de Mieroslawski, avec lequel il avait eu quelques démêlés, il se rallia au corps de Sigel, son successeur; mais il dut bientôt fuir le long du Danube avec le reste des troupes révolutionnaires. Il erra quelque temps de village en village, accompagné de sa femme, qui montra, dans toute cette retraite, un incroyable sang-froid. Enfin, sur le conseil de quelques membres du gouvernement provisoire, il se décida à se retirer en Suisse. Mais son caractère remuant effraya les

chefs de la confédération helvétique, qui l'expulsèrent par un décret spécial, en septembre 1849. M. Blenker émigra dans l'Amérique du nord, où il se livre à des opérations commerciales.

BLÉRY (Eugène), dessinateur et graveur français, né à Fontainebleau le 3 mars 1808, se livra, jeune encore, au genre aujourd'hui négligé de la gravure à l'eau-forte. De 1835 à 1840, il reproduisit à la plume et au crayon des *Vues* et des *Sites* du Dauphiné, de la Suisse ou de l'Auvergne : le *Pont de Dorieu*, à Lyon, et le *Vaux-de-Cernay*, en Seine-et-Oise. Depuis, il s'est presque exclusivement occupé d'eaux-fortes, et a fait, dans ce genre, une immense collection de *Forêts* et de *Paysages*, quelques-uns d'après Ruysdaël, Hobbema, etc., les autres d'après les croquis tracés par lui-même ; deux *Environs* de Fontainebleau.

A côté de ces sujets, fréquemment acquis par la calcographie du Louvre, et dont la liste, un peu uniforme, se trouve dans les *Livrets d'exposition* ou dans les *Notes* de Duchesne, M. Bléry a exécuté et édité, depuis 1848, des *Plantes* et des *Groupes*, œuvres moins artistiques, mais plus lucratives, dont il est à la fois le graveur, l'éditeur et l'imprimeur. Il a obtenu les trois médailles de gravure à trois expositions successives, de 1840 à 1842, et la décoration en juillet 1846.

BLESSON (Louis-Jean-Urbain), écrivain militaire allemand, né à Berlin le 27 mai 1790, entra en 1813, comme volontaire, dans le corps de génie de l'armée prussienne, prit part à la campagne de France, obtint le grade de capitaine et devint, après la paix, professeur à l'École militaire de Berlin et membre de la commission d'examen. En 1829, il reçut son congé et le grade de major.

On doit à M. Blesson, entre autres ouvrages de science militaire : *Études pour servir à l'histoire de la guerre de* 1815 (Beitrag zur Geschichte des Festungskrieges von 1815, Berlin, 1818); *De la fortification de campagne pour toutes les armes* (Feldbefestigungskunst für alle Waffen, Ibid., 1825), ouvrage traduit en français (1848, in-8); *Aperçu sur la fortification* (Uebersicht der Befestigungskunst, Ibid., 1827 et 1834, 2 livraisons); *De la science du défilement graphique* (die Lehre vom graphischen Defilement, Ibid., 1828); *Histoire des grandes fortifications* (Geschischte der grossen Befestigungskunst, Ibid., 1830); *Traité des grandes fortifications à l'usage de toutes les armes* (Grosse Befestigungskunst für alle Waffen, Ibid., 1830-1835, 3 vol.).

M. Blesson a publié, en outre, une traduction allemande de l'*Histoire de l'expédition en Russie* (Ibid., 1825). En 1820, il fonda avec Decker et Maliszewsky la *Gazette militaire* (Ibid., 1820-1857 et suiv.), et, en 1824, il devint un des rédacteurs de la *Revue de l'art, de la science et de l'histoire de la guerre*. Depuis plusieurs années, il est directeur en chef de ces deux revues.

BLIGNIÈRES (Jean-Jacques-Célestin-Pantaléon Le Barbier de), écrivain pédagogique français, né à Paris, le 29 novembre 1797, est un des élèves de l'abbé Gaultier qui ont le plus contribué à répandre son nom, ses livres et sa méthode. Il s'est surtout fait connaître en publiant, de concert avec MM. Ducros, Le Clerc et Demoyencourt, une foule de nouvelles éditions, refondues et augmentées, des ouvrages que leur maître commun avait laissés sur la géographie, l'histoire et la grammaire. En 1820, il fonda à Paris une institution libre qu'il a dirigée jusqu'en 1849. On a de M. de Blignières : *Cours de langue latine* (1825); *Racines latines* (1839); *Éléments de grammaire française* (1849), etc.

Son fils, Auguste de Blignières, mort en 1853, s'était fait connaître par son *Essai sur Amyot*, important travail couronné par l'Institut. On a de lui un recueil posthume d'*Essais et mélanges littéraires* (1854, in-8) avec une notice, par M. Jourdain.

BLITTERSDORF (Frédéric-Landolin-Charles, baron de), homme politique allemand, né à Mahlberg, dans la partie badoise du Brisgau, le 10 février 1792, fit ses études au lycée de Carlsruhe, et aux universités de Fribourg et de Heidelberg. Il s'y occupa de philosophie, d'histoire, de jurisprudence et de langues modernes. Avocat en 1812, il devint, en 1813, secrétaire d'ambassade à Stuttgard, et fut employé, l'année suivante, dans les négociations du traité de Paris. Conseiller d'ambassade en 1816, il parut à la diète de Francfort, comme secrétaire de l'envoyé du grand-duc de Bade, qui l'attacha à son cabinet particulier l'année suivante. En 1818, il fut chargé d'affaires en Russie. En 1821, il devint député de Bade à l'Assemblée nationale de Francfort. Il épousa, dans cette ville, la fille du riche échevin Brentano.

Déjà M. Blittersdorf s'était voué tout entier au triomphe des idées réactionnaires. Après avoir mené heureusement quelques négociations avec les diverses puissances représentées à la diète, il appuya les propositions des députés autrichiens tendant à restreindre en Allemagne la liberté de la presse. Le grand-duc le nomma, après la retraite du baron de Türkheim, ministre d'État de sa maison et des affaires étrangères. Malgré l'opposition de la seconde chambre, il suivit la même politique, et fit une résistance permanente aux mesures libérales du ministre de l'intérieur Winter. Ce dernier étant mort (1838), M. de Blittersdorf poursuivit sans réserve toutes les espérances constitutionnelles. Ce fut entre la seconde chambre et lui un défi et une lutte perpétuelle, qui aboutirent souvent à des barricades, et, en dernier lieu, au grand mouvement de 1848. M. de Blittersdorf, qui licencia les Chambres, fut accusé de peser sur les élections, de manière à obtenir des députés obéissants.

Mais, après avoir vu ses collègues renversés un à un (1843), et, après avoir cessé quelque temps de paraître à la Chambre, il dut lui-même céder à la tempête. Il donna sa démission de ministre et alla reprendre son poste de député badois à l'assemblée de Francfort. Il y défendit avec énergie et talent la politique réactionnaire à l'intérieur, tout en demandant que l'Allemagne prît au dehors une attitude, qui n'entrait point dans les vues de M. de Metternich. Ce sentiment de la dignité nationale lui fit une certaine popularité, mais lui aliéna l'Autriche, et, par contre-coup, le grand-duc. La révolution de 1848 l'éloigna définitivement du pouvoir; mais il ne cessa de déployer une grande activité dans le journalisme, en se ralliant de nouveau à la politique autrichienne.

On a de cet homme d'État un ouvrage très-curieux, plein de détails intéressants sur les principaux événements de sa vie politique : il est intitulé : *Quelque chose du portefeuille du baron de Blittersdorf* (Einiges aur der Mappe des Freiherrn von Blittersdorf; Francfort, 1849).

BLOCH (Maurice), philologue hongrois, né en 1815, à Ternova, d'une pauvre famille israélite, commença ses études à Pesth, et vint les achever à Paris. En 1840, il entreprit la publication des *Livres de Moïse et de Josué*, traduits en langue magyare (Pesth, 1840-1843). En 1844, il fut nommé professeur au lycée de Szaryas, et fit paraître en allemand une *Grammaire théorique et pratique de la langue magyare* (3e édition, Pesth,

1850), qui a pour complément l'*Anthologie magyare* (A' magyar nylv' szepségei; Ibid., 1847), et le *Dictionnaire complet des langues hongroise et allemande* (Ibid., 1846, 2 vol.). En dehors de ses travaux philologiques, il avait fait paraître sous le titre d'*A'zzidokrol* (Ibid., 1840), un mémoire en faveur de l'émancipation des Israélites. En 1848, il remplit quelque temps les fonctions de secrétaire au ministère de la guerre. Depuis la défaite du parti national, il a publié un *Recueil de proverbes magyares* (Magyar példabeszédek; Ibid., 1850, 2 vol.). M. Maurice Bloch est connu en Hongrie sous le nom magyare de *Ballagi*.

BLOCHMANN (Charles-Justus), pédagogue allemand, né le 17 février 1786, à Reichstaedt près Dippoldiswalde, fit sous la direction de son père, ministre protestant, ses premières études, qu'il compléta au collége de Bautzen et à l'université de Leipzig. Recommandé au célèbre pédagogue suisse Pestalozzi, il passa huit ans à l'institut pédagogique d'Yverdun (1809-17). Après avoir accompagné ensuite un jeune Anglais dans un voyage en Italie, il se fixa à Dresde, où il fut nommé vice-directeur de l'école Frédéric-Auguste. En 1824, ayant su faire agréer au ministre de Einsiedel et au roi Frédéric-Auguste ses idées sur l'éducation, il ouvrit, sous le nom de *Blochmann'sches Institut*, une grande école subdivisée en sept classes, comprenant l'école primaire (*Progymnasium*), le collége (*Gymnasium*) et l'école normale (*Realgymnasium*). Fondée sur l'assimilation la plus complète de la vie de collége à celle de la famille, elle fut bientôt très-prospère, et obtint le privilége, jusque-là réservé aux colléges royaux, de délivrer des certificats de maturité pour l'université, sorte de diplômes de bachelier. M. Blochmann est mort à Genève, le 4 juin 1855.

Il a laissé quelques écrits parmi lesquels nous citerons: *Principes, but et moyens de mon institution pédagogique* (über die Grundsaetze, Zwecke und Mittel meiner Erziehungsanstalt. Dresde, 1826); *De la manière de développer l'art de bien parler* (über die Bildung zur Wohlredenheit); *Quelques traits de la vie de Henri Pestalozzi* (Heinrich Pestalozzi. Züge aus dem Bilde seines Lebens und Wirkens. Leipzig, 1846).

BLOCK (Maurice), économiste français, né à Berlin, le 18 février 1816, est attaché depuis plusieurs années au bureau de statistique générale (ministère de l'intérieur). Il a publié: *des Charges de l'agriculture dans les divers pays de l'Europe* (Paris, 1851, in-8), ouvrage conçu, selon M. de Villermé, dans un excellent esprit et consciencieusement exécuté; *l'Espagne en 1850, tableau de ses progrès les plus récents* (1851 in-12); *du Commerce des grains* (1854, in-8), traduit de l'allemand du docteur G. Roscher. M. Block dirige, depuis 1855, le *Dictionnaire de l'administration française* (gr. in-8). Il a fourni au *Bulletin* des séances de la Société nationale et centrale d'agriculture plusieurs mémoires publiés à part, et une *Table générale des matières* des *Mémoires* de cette Société, de l'an VII à 1850 (1851, in-8).

BLOCK (François-Eugène DE), peintre belge, né à Grammont (Flandre) en 1812, étudia le genre dans l'atelier de M. de Braekeller, à Anvers, et l'histoire sous la direction de Van Huffel, alors directeur de l'académie de Gand. Il a exposé, soit à Paris, soit à Bruxelles: *Ce qu'une mère peut souffrir*; une *Ferme flamande*; l'*Intérieur d'une ferme*; *le Vieux braconnier*; *Kermesse flamande*; *la Sortie de l'école*, envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. M. de Block a obtenu une 3e médaille au salon de Paris, en 1841. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1846.

BLOCQUEL (Simon), compilateur et ancien libraire français, né à Douai vers 1780, fut nommé imprimeur à Lille en 1807. Afin de créer un fonds spécial à sa librairie, il se mit, dès 1819, à arranger, refaire ou abréger une foule de petits livres de morale ou d'éducation élémentaire, ou même d'amusement, qu'il édita tantôt sous son nom, tantôt sous les pseudonymes de Blismon (Ana-Gramme) Buqcellos, Monblis, etc. En 1844, il s'est retiré du commerce. Quelques-unes de ses publications ont eu, jusqu'en ces derniers temps, de fréquentes réimpressions. Il a aussi dirigé, de 1826 à 1828, une *Bibliothèque catholique*.

BLOMFIELD (Charles-James), philologue anglais, évêque de Londres et pair d'Angleterre, est né à Bury-Saint-Edmunds (comté de Suffolk) en 1786. Il dut aux leçons de son père, simple maître d'école, mais fort instruit, la connaissance approfondie des lettres grecques et latines, dans lesquelles il s'est acquis un juste renom, et acheva ses études théologiques à l'université de Cambridge. En 1810, il entra dans les ordres, et, après avoir administré diverses paroisses, il fut nommé d'abord à l'évêché de Chester (1824), puis à celui de Londres (1828), qui donne droit à un siége à la Chambre des Lords.

Dans ses recherches sur l'antiquité grecque, lord Blomfield s'est surtout attaché à Eschyle, dont il a édité plusieurs tragédies avec un bon commentaire: *Prométhée*, *les Sept chefs devant Thèbes*, *les Perses*, *les Choéphores* et *Agamemnon* (Cambridge, 1810-1825). Il a aussi donné une édition grecque de *Callimaque*, accompagnée de notes et variantes (Londres, 1815, in-8). On lui doit, en collaboration avec Rennel, une compilation poétique des annales de Cambridge, sous le titre: *Musæ Cantabrigienses* (1812), et avec le professeur Monk, la biographie et une défense posthume du savant Porson (1812-1814).

Il y a quelques années, l'évêque de Londres, soupçonné d'incliner vers le puséysme, a été, de la part du clergé, l'objet d'attaques passionnées; mais il y a répondu d'une manière péremptoire, en protestant énergiquement contre la bulle du pape Pie IX en 1850, et en destituant quelques pasteurs de son diocèse qui s'étaient écartés dans le cérémonial du rite anglican.

BLOMMAERT (Philippe), écrivain flamand, est né à Gand (Belgique), vers 1809. Jouissant d'une fortune considérable, il s'est dévoué, lors de la renaissance de la littérature flamande, à la même œuvre que Henri Conscience, la restauration des légendes belges dans l'idiome national. Dès 1834, il a inséré, dans le journal hollandais *Letteræ feningen*, des pièces de vers simples et graves, mais dont la rudesse a déplu au public. Il a rendu aux lettres un véritable service en tirant de l'oubli les vieilles chroniques rimées et les poésies flamandes des XIIIe et XIVe siècles (Gand, 1838-1841, 2 vol. in-8), et en les accompagnant de glossaires et de savantes annotations. Il a publié vers la même époque une traduction flamande des *Niebelungen* en vers iambiques. Mais son ouvrage le plus remarquable est une *Histoire des Belges* (Bruxelles, 1849), dans laquelle il prétend que la destinée politique des Pays-Bas a été de tout temps identique à celle de l'Allemagne, et que c'est avec ce dernier pays seul qu'ils doivent chercher une communauté d'intérêts. M. Blommaert, on le voit, est hostile à l'influence française; il a développé plus vivement encore

ses théories historiques dans plusieurs journaux, et entre autres dans le *Messager des sciences*, qui paraît à Bruxelles.

BLONDEAU (Pierre-Auguste-Louis), compositeur français, est né à Paris, le 15 août 1784. Admis en l'an VIII au Conservatoire, il étudia le violon dans la classe de Baillot et le contre-point sous la direction de Gossec. En 1808, il remporta le premier grand prix de composition avec une cantate intitulée *Marie Stuart*, passa, comme pensionnaire du gouvernement, plusieurs années à Rome et à Naples, et, de retour à Paris, entra à l'orchestre de l'Opéra. Il a publié des sonates pour piano et divers morceaux pour violon, ainsi que les deux ouvrages suivants : *Nouvelle méthode de chant* (1839, in-8), traduite de l'italien de M. Perino, et *Histoire de la musique moderne* (1847, 2 vol. in-8), depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne jusqu'à nos jours.

BLOOMER (mistress Amelia), femme d'un avocat de Boston (États-Unis), au nom de laquelle s'est attachée en ces derniers temps une sorte de célébrité. En 1850, elle entreprit de réformer le costume de son sexe, en substituant à la robe traînante, qui rendait, disait-elle, la femme esclave, une casaque avec tunique et un pantalon fort large. Cette nouvelle mode se propagea rapidement et trouva de nombreuses imitatrices, qui s'empressèrent, suivant l'usage américain, d'en prôner les avantages dans les journaux et les réunions publiques. Mrs Bloomer passa même en Angleterre, où ses réformes n'eurent pas le moindre succès. Depuis 1853, on n'a plus entendu parler d'elle.

BLONDLOT (Nicolas), médecin français, né à Charmes (Vosges), vers 1810, vint à Paris suivre les cours de la Faculté de médecine, et se fit recevoir docteur en 1833. Il est professeur de chimie et de pharmacie à l'École de médecine de Nancy. Outre sa thèse inaugurale : *Dissertation sur la fistule lacrymale*, il a publié beaucoup d'articles dans les mémoires des diverses Sociétés lorraines, et des brochures qui ont pour objet les fonctions du foie et la digestion, notamment : *Essai sur les fonctions du foie et de ses annexes* (1846); *Inutilité de la bile dans la digestion proprement dite* (1851); *sur l'Origine du sucre de lait* (1845); *Nouvelles recherches chimiques sur la nature et l'origine du principe acide qui domine dans le suc gastrique* (1851); *Recherches sur la digestion des matières grasses, suivies de considérations sur la nature des agents du travail digestif* (1855), etc. Son ouvrage le plus étendu est un *Traité analytique de la digestion, considérée particulièrement dans l'homme et dans les animaux vertébrés* (Nancy, 1843, in-8).

BLOOMFIELD (John-Arthur-Douglas, baron), diplomate anglais, né en 1802, appartient à une bonne famille d'Irlande. Fils d'un lieutenant général, il fut, dès l'âge de seize ans, attaché à l'ambassade de Vienne, puis à celle de Lisbonne. Comme secrétaire de légation, il passa, en 1825, à Stuttgart, et, en 1826, à Stockholm, devint, en 1839, secrétaire d'ambassade à Saint-Pétersbourg, et obtint, à cause de ses utiles services, le titre d'envoyé extraordinaire à cette même cour (1844). En 1851, il a été accrédité à Berlin en la même qualité.

BLOSSEVILLE (Bénigne-Ernest Poret, vicomte de), littérateur français, né à Rouen, le 19 janvier 1799, est le frère du navigateur qui périt si malheureusement, en 1833, sur les côtes de l'Islande. Chargé d'une mission particulière en Espagne, lors de la guerre de 1823, il publia à son retour la traduction d'un ouvrage de Séb. Miñano (*Histoire de la révolution de* 1820, 1824, 2 vol. in-8), puis les *Mémoires du général Morillo* (1826, in-8), qui furent désavoués par celui-ci, malgré sa participation avérée. En 1832, il se démit des attributions de conseiller de préfecture de Seine-et-Oise qu'il tenait de Charles X, et prit une part très-active à la rédaction des journaux légitimistes : *le Courrier de l'Europe*, *le Rénovateur* et *la Quotidienne*, qu'il dirigea même de 1838 à 1841. L'*Histoire des colonies pénales de l'Angleterre dans l'Australie* (1831, in-8) obtint de l'Académie le seul prix Montyon décerné en 1832. M. de Blosseville a encore fourni quelques articles à la *Biographie universelle*, et à la *Revue archéologique* de M. de Caumont.

BLOT (Jean-François-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Etreux (Aisne), le 22 avril 1781, entra au service en 1802. Nommé officier après Austerlitz, il passa bientôt dans les chasseurs à cheval de la garde impériale, et fit, avec le grade de capitaine, les campagnes de 1813 et de 1814. Pendant les Cent-Jours, il commanda la compagnie d'élite du 2e régiment de chasseurs. Après Waterloo, il quitta l'armée pour fonder une filature de laine dans le département des Deux-Sèvres. Pendant la Restauration et le règne de Louis-Philippe, il resta toujours aux premiers rangs de l'opposition radicale. Élu représentant du peuple à la Constituante, il fut membre du comité de la guerre, et, à part l'amendement Grévy qu'il repoussa, il vota, dans toutes les questions politiques et sociales, avec l'extrême gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

BLOT-LEQUESNE (J. B. Gustave), *publiciste* français, né vers 1810, avocat à la Cour royale de Paris, rédacteur de la *Gazette de France*, a soutenu en 1854, avec M. Emile de Girardin (voy. ce nom), une longue discussion sur la nature métaphysique du droit. Déjà, en 1839, il avait pris la justice absolue pour sujet d'un discours prononcé à l'ouverture des conférences de l'ordre des avocats. Outre des *Fragments de philosophie sociale* (Paris, 1845, in-8), il a publié : *De l'autorité dans les sociétés modernes, ou examen comparatif du principe révolutionnaire et du principe chrétien* (Paris, 1855, in-8).

BLOUDOFF (comte de), ancien ministre russe, né en 1785, entra au service à la fin du règne de Paul Ier, et fut attaché au ministère des affaires étrangères. Chargé d'affaires en Suède (1813) et en Angleterre (1818), il devint, en 1826, secrétaire d'État et ministre adjoint de l'instruction publique et des cultes étrangers. En 1832, il passa au ministère de l'intérieur, et sept ans après au ministère de la justice. En 1840, il fut nommé chef de la deuxième section de la chancellerie particulière de l'empereur. Conseiller privé et membre du Conseil de l'empire, il a présidé le département des lois. Il est entré depuis au ministère des affaires du royaume de Pologne, et y remplit les fonctions de président. En 1842, M. de Bloudoff a obtenu le titre de comte de l'empire.

BLUHME (Friedrich) ou Blume, jurisconsulte allemand, né à Hambourg, le 29 juin 1797, étudia le droit à Gœttingue, Berlin et Iéna, et obtint le grade de docteur en 1820. Sa thèse, *De geminatis et similibus, quæ in digestis inveniuntur capitibus* (Iena, 1820), indiqua déjà la

direction spéciale de ses études; elle fut suivie d'un mémoire sur un sujet analogue, inséré dans le *Journal de jurisprudence historique* sous ce titre : *Ordre des fragments dans les titres des Pandectes* (die Ordnung der Fragm. in den Pandect.). M. Bluhme entreprit, en 1821, un voyage en Italie, et fouilla avec une patience infatigable un grand nombre de bibliothèques, jusqu'alors presque inexplorées. Les résultats de ses recherches se trouvent déposés dans les notes qu'il fournit aux éditions de Gaïus, aux *Monumenta Germanicæ historica*, au *Corpus juris civilis* de Schrader, à l'*Histoire du droit romain au moyen âge* de Savigny, et aux *Archives de l'histoire allemande*, ainsi que dans deux de ses propres ouvrages, *Iter italicum* (Berlin et Halle, 4 vol., 1824-1836), et *Bibliotheca librorum manuscriptorum italica* (Gœttingue, 1834).

Ces divers travaux ont fait à M. Bluhme une grande réputation en Allemagne, où il passe pour un des érudits qui aient puisé avec le plus de succès aux sources principales du droit romain. Ils lui ont valu, avec le titre de conseiller à la Cour d'appel des villes libres, à Lubeck (1833), différentes chaires de droit dans les universités de Halle, de Gœttingue, et, en dernier lieu, de Bonn, où il est encore aujourd'hui.

Parmi ses autres écrits, il faut citer : *le Droit ecclésiastique des juifs et des chrétiens, particulièrement en Allemagne* (das Kirchenrecht der Juden und Christen, etc., Halle, 1826, 2ᵉ édit., 1851); *Précis des Pandectes* (Grundriss des Pandectenrechts, Halle, 1829; 2ᵉ édit., 1843); *Encyclopédie et système des droits en vigueur en Allemagne* (Encyclopaedie und System der in Deutschland geltenden Rechte (Bonn, 1847-1850, tomes I et II). M. Bluhme a publié aussi des éditions d'ouvrages de jurisprudence, et a été un des rédacteurs du *Musée de jurisprudence des provinces rhénanes*.

BLUHME (Chrétien-Albert), homme politique danois, né à Copenhague le 27 décembre 1794, passa, en 1815, l'examen de fonctionnaire judiciaire, devint en 1822 juge à la cour d'appel de Copenhague, de 1823 à 1825, membre du gouvernement des colonies danoises des Indes orientales, et plus tard grand-bailli d'Aalborg. Directeur général des douanes et du commerce depuis 1843, il fut placé à la tête du département du commerce, dans le ministère de huit mois, présidé par M. Ad. Guill. de Moltke (24 mars 1848). A la fin de l'année, il devint chef du secrétariat particulier du roi. Le portefeuille de ministre de l'intérieur lui fut confié en novembre 1851; le 12 janvier 1852, à l'avénement au pouvoir des chefs du parti de l'*Intégrité de la monarchie*, il reçut, en outre, la présidence du conseil.

Peu de temps après, les grandes puissances reconnurent, par le traité de Londres (8 mai 1852), pour héritier présomptif de la couronne, le prince Christian de Glucksbourg; mais la diète ayant refusé d'adhérer à cet ordre de succession, ainsi que de reculer les douanes jusqu'aux frontières méridionales du Holstein, le roi en prononça la dissolution (13 janvier 1853); l'hostilité de la Chambre suivante amena la retraite du ministère (20 avril 1853). M. Bluhme prit le lendemain le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet présidé par M. A. S. Oersted. Il se prononça pour la neutralité du Danemark dans la guerre d'Orient, et fut moins impopulaire que ses collègues. Mis en accusation avec eux, il fut élu membre du conseil d'Etat (février 1856), avant que son acquittement eût été prononcé. Directeur des douanes du Sund depuis 1850, il fut chargé de représenter le Danemark (février 1856) à la conférence relative à l'abolition du péage du détroit. Sa proposition d'accorder au Danemark une indemnité équivalente au capital des revenus provenant du péage a été convertie en traité en 1857.

BLUM (Isaac-Auguste), mathématicien français, né en 1812, fit ses études à Dijon, fut admis en 1831 à l'École polytechnique, et sortit lieutenant dans l'artillerie de mer. Il donna sa démission en 1835, et se consacra à l'enseignement. Il a publié, dans la *Collection des tableaux polytechniques*, un *Résumé d'algèbre élémentaire* et un *Résumé d'arithmétique* (Paris, 1843, 2 tableaux in-plano), et un *Cours complet de mathématiques* (Paris, 1843-1845, 2 vol. in-8, avec planches). En 1848, il se mêla au mouvement politique et fut vice-président de la commission du Luxembourg. Son ardeur le compromit et le fit arrêter. Mais bientôt relâché, il se chargea de la direction des études scientifiques à l'institut professionnel de M. Bongrand. En 1844, il avait essayé vainement de fonder un *Bulletin polytechnique*, revue des sciences exactes, de leurs applications et de leur enseignement. En 1855, il voulut donner aux mathématiques pures et appliquées un organe quotidien, et fonda le journal la *Science*, qui passa bientôt en d'autres mains, et M. Blum se tourna alors vers l'industrie.

BLUM (Charles), poëte et musicien allemand, né à Berlin en 1788, fut d'abord comédien, puis étudia la musique et fit jouer avec succès un premier opéra à Berlin : *Claudine de Villa-Bella* (1810). Il reçut ensuite des conseils de Salieri, sous la direction duquel en quelque sorte il écrivit *le Chapeau de roses* (1818), et le ballet d'*Aline* (1819), représentés à Vienne. Nommé compositeur de la cour du roi de Prusse en 1820, il dirigea tour à tour le théâtre de l'Opéra de Berlin et celui de la Kœnigstadt. Depuis 1832, il a fait sa principale occupation de la traduction d'ouvrages dramatiques qu'il a arrangés pour la scène allemande. Ses principaux opéras, écrits d'un style gracieux et léger, sont : *Zoraïde, ou la paix de Grenade*, *les Pages du duc de Vendôme*, *le Chanoine cordonnier*, *la Somnambule*, *Achille*, etc. On a encore de lui une grande quantité de chansons allemandes, la musique de plusieurs petits opéras ou vaudevilles, une *Méthode complète pour la guitare*, instrument dont il a joué avec habileté, et beaucoup d'articles insérés dans les journaux de musique.

BLUMROEDER (Auguste-Frédéric de), publiciste allemand, né à Gehren, dans la principauté de Sondershausen, le 2 août 1776, suivit d'abord les cours de théologie de l'université d'Iéna, et s'occupa ensuite des sciences mathématiques. En 1798, il entra dans l'artillerie prussienne. Officier en 1802, il fut fait prisonnier par les Français en 1806, relâché sur parole, et, de retour dans sa patrie, admis comme professeur dans une institution particulière. Il reprit, toutefois, du service comme capitaine en 1809, et faillit être une seconde fois fait prisonnier par les Français dans la guerre d'Espagne. En 1812, il conduisit à la guerre contre les Russes un contingent allié de la France, et rendit de grands services dans la retraite; mais il fut pris par les Russes à Dantsick, et relâché seulement après la bataille de Leipsick. Il fit contre les Français les campagnes de 1814 et 1815, et prit part à la bataille de Waterloo. A son retour dans sa patrie, il obtint des lettres de noblesse et l'emploi de précepteur du prince régnant de Schwazbourg-Sondershausen. En 1822, il fut nommé conseiller provincial. Il a pris sa retraite en 1850.

études à l'université de sa ville natale. En 1831, il entra au service du gouvernement insurrectionnel de la Pologne, comme médecin de l'hôpital de Varsovie et en même temps de l'armée. Après la prise de cette ville par les Russes, il retourna à Leipsick, où il fut nommé, en 1839, professeur suppléant de l'université. Depuis 1850, il est, en outre, directeur de la clinique.

M. Bock, très-connu, soit comme réformateur de l'organisation des établissements de médecine en Saxe, soit comme propagateur des doctrines de l'école de Vienne, a pour principal ouvrage un *Traité de pathologie et de diagnostique* (Lehrbuch der Anatom. pathol. und Diagnostik, Leipsick, 1848; 3e édit., 1851), où il expose ces doctrines. Parmi ses autres ouvrages, il faut citer : *Manuel d'anatomie et de physiologie* (Handbuch der Anatomie des Menschen mit Berücksichtigung der Physiologie und chirurgischen Anatomie, Ibid., 1838, 2 vol; 4e édit. 1849); *Petit manuel d'anatomie* (Anatomisches Taschenbuch. Ibid., 1839; 4e édit., 1851); *Atlas de l'anatomie de l'homme* avec un *Manuel explicatif d'anatomie* (Handatlas der Anatomie des Menschen nebst einem tabellarischen Handbuche der Anatomie. Ibid., 1840-1841; 3e édit., 1850).

BOCHSA (Robert-Nicolas-Charles), né à Montmédi (Meuse), le 9 août 1789, et fils d'un musicien distingué, reçut de son père les premières notions de musique et put, à sept ans, exécuter en public un concerto de piano. Dès cet âge, il était aussi virtuose sur la flûte. A onze ans il devint compositeur, par le seul fait de son organisation musicale, et sans avoir pris une seule leçon d'harmonie. A seize ans, il mit en musique un opéra de *Trajan*, que Napoléon entendit, à son passage à Lyon. Il reçut à Bordeaux, de François Beck, ses premières leçons de composition, et vint à Paris, en 1807, étudier l'harmonie dans la classe de Catel. Il obtint cette même année le premier grand prix. A peine sorti du Conservatoire, M. Bochsa, qui, outre son opéra de *Trajan*, avait déjà écrit un ballet, *la Dansomanie*, et un oratorio, *le Déluge universel*, se mit à composer un nombre prodigieux de morceaux de musique dont la plupart portent la trace d'une trop grande précipitation. Devenu aussi fort sur la harpe que sur le piano et la flûte, il écrivait surtout pour cet instrument. A vingt-quatre ans, il avait composé près de cent ouvrages, *Concertos*, *Sonates*, *Duos*, *Nocturnes*, *Fantaisies*.

En 1813, M. Bochsa aborda l'Opéra-Comique, où il fit jouer neuf pièces en trois ans : *les Héritiers de Paimpol*, *Alphonse d'Aragon*, *les Héritiers Michau*, *les Noces de Gamache*, *le Roi et la Ligue*, *la Lettre de change*, *la Bataille de Denain*, *un Mari pour étrennes*. On trouve dans tous ces opéras des mélodies heureuses et des morceaux assez vifs, au milieu de négligences et de banalités.

L'activité de M. Bochsa finit par se ralentir. En 1816, il passa en Angleterre et se fixa à Londres, où il dirigeait, en 1829, la musique du roi. Depuis de longues années il paraît se reposer, dans la retraite, des fatigues d'une vie agitée. Ceux qui se rappellent encore son nom regrettent qu'il ait ainsi gaspillé les ressources d'une belle organisation. On a annoncé, au mois de juin 1856, la mort de M. Bochsa en Australie, où le cours de sa vie aventureuse l'avait conduit, après un certain séjour en Amérique.

BODENSTEDT (Frédéric-Martin), écrivain allemand, est né à Heine, en Hanovre, le 22 avril 1819. Malgré son goût pour la littérature et la poésie, destiné par son père au commerce, il passa plusieurs années dans les bureaux d'un négociant. A force de travail, il parvint à acquérir de l'instruction et put prendre, à l'âge de vingt et un ans, une place de précepteur dans la maison du prince Galitzin à Moscou. En 1844, il fut chargé par le général de Neithart, gouverneur des provinces du Caucase, de diriger une institution pédagogique à Tiflis et de faire des cours de langues latine et française au collége de cette ville. Mais, fatigué par ses études incessantes et ne voulant pas se faire naturaliser russe, il quitta Tiflis, parcourut tous les pays du Caucase, et revint en Allemagne à travers la Crimée, la Turquie, l'Asie Mineure et les îles Ioniennes. Après divers autres voyages, pendant l'un desquels il travailla quelques mois à la rédaction du journal autrichien *le Lloyd*, il devint, en 1850, rédacteur de la *Gazette du Weser* (Weser-Zeitung), et résida depuis cette époque à Brême. Cette même année, il fit partie du congrès de la paix de Francfort.

Nous citerons parmi les ouvrages de M. Bodenstedt : *l'Ukraine poétique* (Stuttg., 1845); *les Peuplades du Caucase et leurs guerres d'indépendance contre les Russes* (Die Vœlker des Caucasus, etc., Francfort, 1848, avec 7 planches, 4 vignettes), ouvrage contenant des notions intéressantes sur la langue, la religion et les mœurs de ces peuplades : l'auteur y traite l'histoire des guerres de 1823 à 1842, dont Schamyl fut le héros; *Mille et un jours dans l'Orient* (Tausend und ein Tag im Orient. Berlin 1850, 2 vol.), traduit en anglais par Waddington (Londres, 1851); *l'Introduction du christianisme dans l'Arménie* (die Einführung des Christianismus in Armenien. Berlin, 1850). M. Bodenstedt a publié, en outre : *Kaslow*, *Puschkin et Lermontow* (Leipz., 1843), choix de poésies de ces auteurs et une traduction libre en allemand des *Poésies du Persan Mirza-Schaffy* (Berlin, 1850), et donné un grand nombre d'esquisses de voyages très-bien écrites et pleines d'intérêt, aux journaux allemands, l'*Ausland*, le *Morgenblatt* et l'*Allgemeine Zeitung*.

BODICHON (Eugène), médecin français, né à Nantes (Loire-Inférieure), vers 1810, suivit les cours de la Faculté de Paris, et se fit recevoir docteur, en 1835, avec une thèse sur *le diagnostic différentiel de quelques maladies*. Il se rendit à Alger, où il exerce encore la profession de médecin. Il s'est beaucoup occupé des questions relatives à la colonisation, s'est mêlé aux mouvements politiques qui ont suivi la révolution de Février, et fut, en 1849, un des candidats démocrates de l'Algérie, aux élections de la Législative.

Il a publié un *Tableau synoptique* représentant les noms, les émigrations, les filiations, l'origine, les caractères physiques et moraux des races de l'Afrique septentrionale (Nantes, 1844, in-folio); *Considérations sur l'Algérie* (Paris, 1845, in-8); *Étude sur l'Algérie et l'Afrique* (Paris et Alger, 1847, in-8); *Projet d'une exploration politique, commerciale et scientifique d'Alger à Tombouctou par le Sahara* (Paris, 1849, in-8, avec une carte); *Hygiène à suivre en Algérie, acclimatement des Européens* (Alger, 1851, in-12); *Hygiène morale* (Ibid., 1851, in-12).

BODIN (Alexandre-Marcel-Melchior), dit DE MONTRIBLOND, ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, député au Corps législatif, est né dans le département de l'Ain vers 1798. Riche propriétaire, il s'occupa d'agriculture, et sous le règne de Louis-Philippe, il compta parmi les légitimistes. En 1848, candidat à l'Assemblée nationale, il fut nommé, après une lutte assez vive, par 40 929 voix. Le jour de la

lection (23 avril), sa présence à Trévoux, à la tête des électeurs de sa commune, donna lieu à un conflit qui, sans l'intervention de M. Anselme Petetin, commissaire général de l'Ain et du Jura, allait lui devenir funeste. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, M. Bodin vota en général avec la droite. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative; mais après le coup d'État du 2 décembre, il fut présenté comme candidat officiel au Corps législatif pour la circonscription de Trévoux et fut élu le 29 février 1852. Il a été réélu en 1857.

BODMER (Karl), peintre français d'origine étrangère, né à Zurich, vers la fin de 1805, se livra jusqu'en 1830 à l'étude du paysage, et entreprit alors plusieurs grands voyages. Après avoir exploré en artiste la vallée de la Moselle et les bords du Rhin, il accompagna, en 1833, le prince Maximilien de Wied dans l'Amérique du Nord, vint ensuite à Paris et exposa au Salon de 1836. Il habite depuis, alternativement, la Prusse rhénane et la France. Il a envoyé à nos Salons annuels: *Costumes et personnages indiens*, aquarelles (1836); plusieurs *Intérieurs de forêt*, dont l'un a été acquis par le ministère de l'intérieur (1850); *les Feuilles sèches* (1853); un *Étang*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *Après la pluie, Soleil de mars, Intérieur de forêt* (1857), etc.

On cite de lui, en dehors des expositions: *la Vallée de la Moselle, de Trèves à Coblentz*, ou *Vues pittoresques dessinées d'après nature* (Cologne, 1832, in-4), dessins qui ont été gravés à l'eau-forte par son frère, et l'*Atlas du voyage dans l'intérieur de l'Amérique du nord* (1839). Il a obtenu une 2e médaille en 1850, et une médaille de troisième classe en 1855.

BODMER (Théophile), lithographe allemand, né vers 1808, à Munich, où son père était simple instituteur, suivit les cours de l'Académie de cette ville; il se livra d'abord à la peinture, fit, de 1824 à 1829, des portraits pour vivre, et donna dans cet intervalle son gracieux sujet de *la Jeune fille accoudée à une fenêtre tapissée de pampres.* Il fit alors quelques essais de lithographie qui furent plus fructueux pour lui que ses toiles, et à la suite d'un voyage à Paris (1831), où il se mit en relation avec nos principaux artistes, il se consacra à la reproduction lithographique des anciens maîtres ou à celle des peintres modernes de l'école française. Nous citerons, au nombre des œuvres estimées de cet artiste: *la Vierge de saint Sixte*, de Raphaël; *Monna Lisa*, de Léonard de Vinci; *Psyché et l'Amour*, du baron Gérard; *le Premier bain*, de M. Court; *Deux Polonais*, de M. Léon Cogniet; *le Roi Othon*, *Mme Stolz*, etc.

BODMER (George), mécanicien et industriel suisse, né à Zurich, au mois de décembre 1786, fit son apprentissage chez un mécanicien habile du canton de Thurgovie, où il se fit déjà remarquer par des inventions et des perfectionnements. Ayant fondé un atelier pour son compte, dans le canton de Zurich, il y fabriqua le premier canon à grenades creuses, dont des Commissions allemandes et françaises constatèrent l'efficacité. Il s'occupa de perfectionner en général toutes les armes à feu; mais, ne voulant pas faire profiter la France de ses découvertes, il se transporta, en 1809, dans le duché de Bade, où il obtint, en 1816, le grade de capitaine d'artillerie et la direction des fabriques d'armes du grand-duc. Il monta aussi lui-même des ateliers et des filatures où il travailla le fer et le coton, dans des conditions économiques inconnues des fabricants badois.

Il revint dans sa patrie en 1822, établit des filatures dans le canton d'Argovie, et tenta inutilement d'y faire naître un mouvement industriel. Il partit pour Manchester, en 1824, et y forma des ateliers pour le perfectionnement des machines et des outils. Il y transforma toute l'industrie des filatures par un nouveau système pour lequel il prit, en Angleterre, en Autriche, en France et aux États-Unis, un brevet qui, en 1840, lui fut renouvelé par l'Angleterre pour huit années. Il a exécuté dans ce pays des travaux de mécanique très-importants, et imaginé quatre-vingts espèces de machines différentes. Il construisit, à Bolton, la première roue hydraulique de 68 pieds de diamètre, modifia la forme des dents dans les roues à vis, introduisit dans la construction des locomotives le système de la compensation des masses, perfectionna les machines à préparer le coton, les machines à tourner, à forer, à laminer, les machines à vapeur de la marine, etc. Depuis 1847, M. Bodmer vit à Vienne, où il s'occupe de la construction des chemins de fer autrichiens. C'est un des hommes les plus convaincus de cette idée, que le devoir de l'homme est d'appliquer toutes les forces de son esprit à discipliner les forces de la nature, pour se décharger sur elle des travaux les plus pénibles.

BOE (François-Didier), peintre norwégien, né à Bergen (Norwége), le 28 mai 1820, étudia le dessin à l'Académie de Copenhague et dans l'atelier de M. Groënland, et vint, en 1849, se perfectionner à Paris, où il réside aujourd'hui. Les tableaux de fleurs qu'il a exposés dans les galeries de Christiania ainsi qu'aux Salons français, se font remarquer par la fraîcheur du coloris et la coquetterie de l'arrangement. Sa *Grappe de raisins* (1850), a été acheté, pour le musée du Louvre, et les *Camélias sur une toilette* ont obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855. Il a exposé récemment: *Orange entr'ouverte*, et *Faisan et perdrix* (1857).

BOECKH (Auguste), illustre philologue allemand, né le 24 novembre 1785 à Carlsruhe, fit ses classes au collége de cette ville et vint, en 1803, à l'université de Halle, où il fut bientôt cité comme un des meilleurs élèves du célèbre philologue F. A. Wolf. En 1806, M. Bœckh alla à Berlin et fut admis au séminaire pédagogique de cette ville, établissement qui, à cette époque, avait beaucoup d'analogie avec l'ancienne École normale de Paris. Néanmoins il quitta Berlin dès 1807, pour retourner dans le duché de Bade. Il se fixa à Heidelberg, où il fut nommé, la même année, professeur extraordinaire à l'université et professeur ordinaire deux ans plus tard (1809). En 1811, la réputation que lui avaient acquise déjà ses ouvrages de philologie, le fit appeler à Berlin, où il exerce encore aujourd'hui les fonctions de professeur ordinaire d'éloquence et de littérature ancienne à l'université, de directeur du séminaire philologique, de directeur de l'École normale et de secrétaire de la classe d'histoire et de philosophie de l'Académie des sciences. M. Bœckh a été nommé, en outre, à diverses reprises, recteur de l'université de Berlin; il est conseiller intime du gouvernement de Prusse, membre associé de l'Académie des inscriptions et des belles-lettres de France, membre correspondant de la plupart des grandes Sociétés savantes de l'Europe, etc.

Les œuvres de M. Bœckh ont fait époque dans l'histoire de la philologie et de l'archéologie. Suivant les traces de Wolf, qui avait déjà émancipé la philologie en Allemagne, M. Bœckh en élargit singulièrement le cadre et énonça que

« la philologie doit être une méthode historique, ayant pour objet de reproduire toute la vie sociale et politique d'un certain peuple durant une époque déterminée. » Il divisa, d'après ce principe, la philologie en deux parties, dont la première comprend l'*hermeneutique* et la *critique*, et la seconde la *vie pratique* et la *vie théorique* des anciens. La connaissance de la *vie pratique* exige, dans son système, 1° l'étude de la *vie publique :* histoire politique, monuments politiques, chronologie et géographie, et, 2° l'étude de la *vie privée :* agriculture, commerce, industrie, mariage, éducation, domesticité. D'un autre côté, la connaissance de la *vie théorique* doit être fondée : 1° sur la connaissance de la *manifestation intérieure de la pensée :* culte, arts plastiques, musique, orchestique, et 2° sur la connaissance de la pensée même, c'est-à-dire de l'*état scientifique* des nations.

On comprend que la science plus modeste appelée jusque-là du nom de philologie dut, protester vivement contre des prétentions si hautes. On reprocha particulièrement à de semblables innovations de porter atteinte aux études grammaticales. Dans la polémique assez longue qui eut lieu à ce sujet, on remarqua parmi les adversaires de M. Bœckh un autre célèbre philologue, Jean-Godefroy-Jacques Hermann, qui attaqua, dans un écrit spécial, la manière dont M. Bœckh traite les inscriptions grecques (*über Bœckhs Behandlung der griechischen Inscriften*, Leipsick, 1826). Peu à peu cependant la nouvelle méthode, dite historique, gagna du terrain, et aujourd'hui la philologie, en Allemagne, suit, en général, la voie que les travaux de M. Bœckh lui ont tracée.

On trouvera des renseignements plus détaillés sur le système de ce savant éminent dans les écrits suivants : *Biographie de Bœckh*, par Klausen, faisant partie de l'ouvrage : *Biographies d'humanistes célèbres*, par Hoffmann (Lebensbilder berühmter Humanisten, Leipsick, 1837); *la Philologie considérée comme système*, par H. F. Elze (die Philologie als System, Dessau, 1845); *des Divisions de la philologie*, par D. Hans Reichhardt (die Gliederung der Philologie, Tubingue, 1846), et dans le *Discours* que M. Bœckh a prononcé, en 1850 à Berlin devant l'assemblée des philologues (Berlin, 1850).

M. Bœckh ne s'est pas contenté de poser des principes, il a prêché d'exemple. Doué d'une force d'esprit supérieure et d'une activité infatigable, il a formé, par ses cours publics à l'université de Berlin, un nombre considérable d'élèves, parmi lesquels le plus célèbre, Otfried Müller, mort à l'âge de 43 ans, a presque égalé la gloire de son maître. Il a écrit un très-grand nombre d'ouvrages qui témoignent d'une immense érudition, et dont plusieurs jouissent d'une réputation universelle.

Nous signalerons à part cinq travaux ayant rapport à l'antiquité hellénique : *Économie politique des Athéniens* (die Staatshaushaltung der Athener, Berlin, 1817, 2 vol. in-8; 2° édit. considérablement augmentée, Berlin, 1851-1852, 3 vol.), ouvrage traduit eu plusieurs langues, notamment en français par M. Laligan (Paris, 1828, 2 vol. in-8), et qui présente un tableau animé des relations politiques, financières, industrielles et commerciales de l'ancienne Grèce; l'édition de *Pindare* (Leipsick, 1811-1822, 4 vol.), contenant le texte avec les variantes et toutes les scolies, une traduction latine, un commentaire perpétuel, des notes et un traité de versification grecque; *Corpus inscriptionum græcarum auctoritate et impensis Academiæ regiæ Borussiæ* (Berlin, 1824-1850, vol. 1-3, in-fol.), recueil auquel M. Bœckh avait travaillé durant 35 ans, et qui devait être terminé par un de ses élèves, M. Franz, mort dernièrement : il doit contenir toutes les inscriptions grecques connues, tant celles qui ont dejà été publiées que les inédites, classées d'après l'ordre géographique; *Recherches métrologiques sur les poids, étalons et mesures de l'antiquité* (Metrologische Untersuchungen über Gewichte, Münzfuss und Masze des Altertums, Ibid., 1838); *Documents sur l'état de la marine attique* (Urkunden über das Seewesen des attischen Staates, Ibid., 1840).

Après ces grandes œuvres d'érudition et de sagacité qui ont plus particulièrement établi la réputation de M. Bœckh, nous devons citer encore plusieurs autres travaux de philologie fort remarquables, tels que : *Commentatio in Platonis qui vulgo fertur Minoëm* (Halle, 1806); *Græcæ tragœdiæ principum, Æschyli, Sophoclis, Euripidis num ea quæ supersunt et genuina omnia sint* (Heidelberg, 1808); *les Mesures des vers de Pindare* (über die Versmasze des Pindaros, Berlin, 1809); l'édition des *Dialogi IV de Simon* de l'école de Socrate (Heidelberg, 1810); *de Platonis systemate cœlestium globorum et de vera indole astronomiæ philoloicæ* (Ibid., 1810); *de Platonica corporis mundani fabrica conflati*, etc. (Ibid., 1810); *Observationes criticæ in Pindari primum Olympicum carmen* (Ibid., 1811); *Développement de la philosophie du pythagoricien Philolaos et les fragments de son œuvre* (die Entwickelung der Lehren des pythag. Philolaus nebst den Bruchstücken seines Werkes, Berlin, 1819); l'édition de l'*Antigone* de Sophocle (Ibid., 1843); *Recherches sur le système cosmique de Platon* (Untersuchungen über das kosmische System des Platon, Berlin, 1852); *Les cycles lunaires des Hellènes* (Zur Geschichte der Mondcykel der Hellenen, Leipsick, 1855), etc.

On a de plus de M. Bœckh un grand nombre de discours, dissertations ou articles de critique, insérés dans la *Revue de science historique*, dans les *Programmes universitaires* de Berlin, dans les *Comptes rendus* et *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin et dans les *Dissertations* de la Societé philologique, travaux fort estimés et dont beaucoup ont été réimprimés à part à Berlin. Nous signalons les suivants : *de la Critique des poésies de Pindare* (über die Kritische Behandlung der Pindarischen Gedichte, 1825); *Leibniz et les académies de l'Allemagne* (Über Leibnitz und die deutschen Akademien, 1835); *d'Alembert et Frédéric le Grand; les rapports entre la science et l'État* (d'Alembert und Friedrich der Grosse; Über das Verhaeltniss der Wissenschaft zum Staat, 1838); *Oraison funèbre de Frédéric-Guillaume III* (1840); *les Rapports entre la science et la vie* (über das Verhaeltniss der Wissenschaft zum Leben, 1845), etc.

BOECKH (Frédéric DE), homme d'État allemand, frère du précédent, né à Carlsruhe le 13 août 1777, étudia à Heidelberg les sciences politiques, entra, en 1803, dans l'administration badoise, traversa rapidement les grades inférieurs, fut nommé, en 1810, conseiller de finances, en 1815, référendaire intime, en 181[illegible] commissaire du gouvernement à la première diète badoise, en 1820 directeur de la Chambre des comptes, en 1821 conseiller d'État ordinaire, directeur provisoire du ministère des finances, en 1824 directeur définitif de ce même ministère et enfin en 1828 ministre des finances. Après avoir exercé ces hautes fonctions jusqu'en 18[illegible] il devint président du cabinet de Bade, mais deux ans plus tard il se retira dans la vie privée avec une pension méritée par ses services.

On doit à l'administration de M. de Bœckh

remaniement du système des contributions directes, l'amélioration des différents services et surtout la création d'un mode de finances et de crédit public plus conforme aux nouveaux intérêts politiques de son pays. La diète badoise de 1831 reconnut avec éloge l'économie et l'ordre qui, dans des circonstances difficiles, n'ont cessé de régner dans le budget de son ministère.

Bien qu'il eût été anobli lui-même en 1824, il se montra l'adversaire énergique des abus de l'ancien régime et n'hésita pas à s'associer aux membres de la seconde Chambre qui demandèrent l'abolition des dîmes et des corvées. En 1832, il prit, contre le parti réactionnaire, la défense des institutions libérales; mais plus tard, voyant l'influence croissante du parti démocratique, il parut modifier ses opinions et se rapprocha des hommes qu'il avait combattus jusqu'alors. — M. Fréd. Bœckh est mort en 1855.

BOECKING (Édouard), jurisconsulte allemand, né le 20 mai 1802 à Traebach sur la Moselle (Prusse), étudia dans diverses universités de l'Allemagne du nord, et suivit à Berlin et à Gœttingue les cours de Schleiermacher, Hegel, Savigny et Hugo. Reçu docteur en 1822, et agrégé en 1826, il fut, en 1830, attaché à l'université de Bonn, et devint professeur titulaire de droit en 1835.

M. Bœcking dont les cours sont très-suivis, est connu par des éditions d'ouvrages classiques de droit accompagnées de notes et de commentaires détaillés: *Institutiones Gaii et Justiniani* (Berlin, 1829) en collaboration avec Klenze: *Corpus legum seu brachylogus*, etc. (Berlin, 1829); *Fragmenta Ulpiani* (Bonn 1831; 3e édit., 1845); *Institutiones Gaii* (Ibid., 1837; 3e édit., 1850), etc. On lui doit surtout un grand ouvrage, fruit de vingt-cinq ans de recherches: *Notitia dignitatum utriusque imperii* (Bonn, 1839-1850, 3 vol.). Il a entrepris aussi une réimpression des *Œuvres complètes* de A. Schlegel (Leipsick, t. I-XIII, 1845-1847), qui n'est pas achevée, et donné un certain nombre d'articles de droit et de critique à divers recueils périodiques, notamment au *Musée de jurisprudence*, à la *Gazette littéraire* de Halle, aux *Annuaires* de la Société archéologique des provinces rhénanes, etc.

BOEHM (Théobald), flûtiste allemand, né en Bavière vers 1802, est considéré aujourd'hui comme le premier virtuose de l'Allemagne sur son instrument. Après avoir obtenu des succès éclatants dans les diverses capitales de son pays tant par le brillant que par la perfection et les tours de force de son exécution, il passa en Angleterre, en 1834, et y fut universellement applaudi. Il est aujourd'hui membre de la chapelle et de la musique particulière du roi de Bavière.

On a de cet artiste des *Concertos* pour flûte, des *Variations*, entre autres sur l'air de *la Sentinelle*, sur un thème du *Freischütz*, des *Divertissements*, des *Polonaises*, des *Rondeaux*, des *Fantaisies*, etc. M. Boehm a apporté d'importantes modifications dans la construction de la flûte et inventé un nouveau genre de piano qu'il essaya en vain de populariser dans son voyage à Londres, en 1834. On a traduit en français une brochure de lui, sous le titre: *de la Fabrication et des derniers perfectionnements des flûtes* (Paris, 1848, in-8) publiée à Mayence, l'année précédente.

BOEHM (Joseph), violiniste allemand, né à Pesth (Hongrie) en 1798, reçut de son père, virtuose distingué, ses premières leçons de chant et de violon. En 1806, il partit avec ses parents pour la Pologne, où il rencontra Rode, qui, charmé de ses heureuses dispositions, lui donna les principes du grand style que lui-même avait appris de Viotti. En 1815, M. Bœhm fut applaudi à Vienne par l'empereur; en 1818, il partit pour l'Italie et se fit particulièrement entendre à la Scala de Milan. De retour à Vienne en 1820, il obtint la place de professeur au Conservatoire, et, deux ans après, le brevet de violiniste de la chapelle de la cour. En 1825, à la suite d'une grande excursion en Allemagne, et de succès éclatants dans les diverses capitales, il se fixa définitivement à Vienne, où il occupe encore aujourd'hui la place importante qu'il eut dès l'âge de vingt-quatre ans.

M. Joseph Bœhm a publié quelques œuvres pour son instrument, entre autres des *Polonaises*, des *Variations* sur des thèmes de Rossini, un *Concertino*, des *Quatuors*, etc. Ces différents morceaux, comme il arrive d'ordinaire, ne peuvent guère être exécutés que par des virtuoses comme lui. M. Boehm a formé au Conservatoire de Vienne plusieurs élèves, devenus d'habiles maîtres.

BOEHM (Jean-Daniel), sculpteur hongrois, né à Wallendorf, en 1794 quitta le commerce pour prendre des leçons de Cervara, et se rendit ensuite en Italie où il reçut des encouragements de Thornwaldsen et de Canova (1822). Quelques-unes de ses œuvres sont remarquables par le mouvement et la pureté des lignes: *le Faune*, exécuté en 1828 pour le prince de Metternich; une *Danseuse*, pour le comte de Lemberg; et *l'Amour domptant un lion*. On cite en outre de lui des médaillons et des bas-reliefs estimés.

BOEHMER (Georges-Guillaume-Rodolphe), théologien protestant allemand, né le 5 mars 1800, à Bwig près Magdebourg, étudia au Joachimsthal de Berlin, puis à l'université de cette ville, où il mena de front la théologie, la philosophie et la philologie. En 1824, il prit ses licences à la Faculté de théologie, et fut nommé professeur adjoint à Greifswald et ensuite à l'université de Halle (1828). Nommé, en 1830, professeur titulaire de théologie et docteur en théologie, il retourna à Greifswald, d'où il passa, deux ans plus tard, à Breslau.

M. Bœhmer a embrassé dans ses leçons et dans ses écrits toute la science théologique, l'exégèse, l'histoire ecclésiastique, la dogmatique, la patristique, le droit canon, l'éthique et la symbolique. Ses ouvrages forment, pour ainsi dire, une encyclopédie théologique. Nous citerons parmi les principaux: *de Hypsistariis* (Berlin, 1824) avec des *Remarques* (Bemerkungen, Hambourg, 1826): *Isagoge in epistolam a Paulo ad Colossenses datam* (Berlin, 1829); *Hermogenes Africanus* (Stralsund, 1832); *Symbolæ biblicæ ad dogmaticam christianam* (Berlin, 1833); *Explication de l'épître de saint Paul aux Colosses* (Auslegung, etc., Ibid., 1835); *l'antiquité chrétienne ecclésiastique* (die christlich-kirchliche Altershumswissenschaft, Breslau, 1836-39, 2 vol.), ouvrage important qui traite du culte, de la discipline ecclésiastique, de la vie sociale des anciens chrétiens, etc., et dont la première partie a paru aussi sous le titre: *les Conditions sociales de l'Église chrétienne dans l'antiquité* (die socialen Verhaelsnisse der christl Kirche alter Zeit); *la Dogmatique chrétienne et la science de la foi chrétienne* (die christl. Dogmatik und Glaubenswissenschaft, Breslau, 1840-43, 2 vol.); *Éthique théologique* (1er vol., Ibid., 1848).

M. Bœhmer a publié en outre un grand nombre de dissertations et d'articles dans les revues périodiques protestantes, notamment dans les

Études et critiques théologiques, ainsi que plusieurs opuscules de circonstance : *la Doctrine de la commune chrétienne catholique de Breslau* (die Glaubenslehre der christ-katholischen Gemeinde, etc., Breslau, 1845); *la Robe de Trèves et le prêtre catholique J. Ronge* (Ibid., 1845); *sur les Tendances des amis protestants, particulièrement de ceux de Breslau* (Ibid., 1845), etc. Dans tous ses travaux, M. Bœhmer a pour but de prouver d'une manière scientifique la vérité rationnelle de la révélation biblique expliquée par le protestantisme. Il s'est prononcé dans le même sens, d'une manière brillante, dans les synodes de Posen, de Berlin et de Breslau.

BOEHMER (Jean-Frédéric), historien allemand, né en 1795, à Francfort-sur-le-Mein, étudia le droit durant quatre ans, aux universités d'Heidelberg et de Gœttingue. Docteur en 1817, il fit un voyage en Italie, et après son retour à Francfort, il devint successivement coadministrateur de l'institut des arts de Staedel, bibliothécaire-adjoint, puis secrétaire de la Société d'histoire ancienne de l'Allemagne et vicaire des archives. Sa position officielle, son commerce avec plusieurs historiens distingués de Francfort et avec d'autres écrivains de l'Allemagne dirigèrent ses études vers les sources de l'histoire germanique du moyen âge. Pour mieux se consacrer à ses recherches, il ne garda des divers emplois dont il avait été revêtu, que celui de premier bibliothécaire de la bibliothèque urbaine, qui lui fut confié en 1830, et se mit à exécuter annuellement toute une suite de voyages, consacrés à explorer les bibliothèques et archives de l'Allemagne, de la France, de l'Italie et des Pays-Bas. De là cette richesse de documents historiques rassemblés dans ses ouvrages.

Nous citerons de M. Bœhmer les travaux suivants : *Documents relatifs à l'histoire des rois et empereurs romains depuis Conradin Ier jusqu'à Henri VII*, 911-1313 (die Urkunden der rœmischen Kœnige und Kaiser von Conrad I bis Heinrich VII, Francfort 1831); *les Lois de l'empire de 900 à 1400* (die Reichsgesetze von 900 bis 1400, Francfort 1832); *Documents relatifs à l'histoire des Carlovingiens* (die Urkunden sæmmtlicher Karolinger, Francfort, 1833); *Recueil diplomatique de la ville libre de Francfort* (Urkundenbuch der Reichsstadt Frankfurt, Ibid. 1836, 1er vol.); *Documents relatifs à l'histoire de Louis le Bavarois, du roi Frédéric le Beau et du roi Jean de Bohême* (die Urkunden Ludwig des Baiern, etc., Ibid. 1839), avec un choix de lettres, de bulles des papes et d'autres pièces diplomatiques importantes pour l'histoire germanique de 1314 à 1347; deux *Suppléments* à l'ouvrage précédent (Ergaenzungshefte zur den Regesten Ludwigs des Baiern und seiner Zeit, Francfort, 1841 et Leipsick, 1846): *Chroniques de l'empire sous Henri Raspe, Guillaume, Richard*, etc., de 1246 à 1313 (Regesten des Kaiserreichs unter Heinrick Raspe, Wilhelm, etc., Stuttgart, 1844) et *Supplément* (Erstes Ergaenzungshelft zu den Regesten des Kaiserreichs von 1246 bis 1313. Stuttgart 1849); *Chroniques de l'empire sous Philippe, Othon IV*, etc., *de* 1198 *à* 1254 (Ibid., 1847-1849, 2 vol.); *Chroniques de la maison de Wittelsbach depuis l'acquisition du duché de Bavière*, etc. 1180-1340 (Wittelsbachische Regesten von, etc., Ibid., 1854); *Fontes rerum germanicarum* (Ibid., 1843-53, tom. I, III, gr. in-8), contenant les travaux de plusieurs historiens du XIIe et XIIIe siècle.

BOEHTLINGK (Otton), célèbre orientaliste russe, né le 30 mai 1815, à Saint-Pétersbourg, d'une famille allemande de Lübeck, fit ses études dans sa ville natale, puis à Dorpat, et se rendit, en 1835, en Allemagne pour suivre les leçons des savants orientalistes de Berlin et de Bonn. Après un séjour de sept ans dans ce pays, il retourna en Russie où il obtint bientôt un siége à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et le titre de conseiller d'État.

M. Bœhtlingk s'est surtout appliqué à la partie grammaticale et lexicographique de la langue sanscrite, dont ses travaux importants sont de nature à faciliter l'étude. Il faut citer son édition des *Huit livres des règles grammaticales* de Panini, le plus ancien grammairien indien (Bonn, 1840, 2 vol.); sa nouvelle édition de la *Grammaire* de Vopadeva (Saint-Pétersbourg 1846), faite d'après l'édition *Mugdhabodha* (Calcutta, 1826); l'édition du *Dictionnaire* de Hematschandra (Saint-Pétersbourg, 1847), accompagnée d'une traduction; l'édition du texte indien, et la traduction allemande du célèbre poëme dramatique : *Sakuntata* de Kâlidasas (Bonn, 1842); une dissertation *sur l'Accent en langue sanscrite* (über den Accent in Sanskrit, Bonn, 1843); une *Chrestomathie* sanscritique (Saint-Pétersbourg, 1845) et enfin, en collaboration avec Bodolphe Roth, l'éditeur du *Nirukta* de Yaska, le plus célèbre lexicographe indien, un *Dictionnaire de la langue sanscrite* (Sanskritwœrterbuch, Saint-Pétersbourg, 1853 et suiv.). On a encore de M. Bœhtlingk un ouvrage considérable sur *la Langue des Yakutes* (über die Sprache der Yakuten, Saint-Pétersbourg. 1849-51, 3 vol.) et plusieurs dissertations insérées dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg.

BOERJESSON (Jean), poëte suédois, fils d'un paysan de la paroisse de Tanum, où il est né le 22 mars 1790, prit, en 1815, le grade de docteur en philosophie à l'université d'Upsal, entra dans les ordres en 1816, et s'étant fait connaître par son talent oratoire, fut nommé prédicateur de la cour en 1821, et pasteur à Weckholm en 1828. Ses premiers essais poétiques appartiennent au genre lyrique; tel est le poëme de *la Création* (Skapelsen e Sanger, Stockholm, 1820), où les fautes de goût, l'inexpérience, les locutions provinciales parurent rachetées par la richesse de l'imagination. Plus tard, il a publié la tragédie d'*Erik XIV* (Erik den fjortonde, 2e édit., 1846, in-8), suivie du *Fils* d'*Erik XIV* (Erik den fjortondes son, 1847, in-8) et *le Soleil décline* (Solen sjunker, 1857, in-8) tragédie historique en 4 actes, qui a pour sujet les derniers jours de Gustave I. M. Bœrjesson appartient à l'école appelée phosphorite (voy. ATTERBOM).

BOESWILLWALD (Émile), architecte français, né le 2 mars 1815, à Strasbourg, étudia dans cette ville, puis à Munich et à Paris, où il fut élève de l'École des beaux-arts et de M. H. Labrouste. Attaché, en 1843, à la Commission des monuments historiques, il fut ensuite nommé inspecteur à Notre-Dame de Paris (1845), architecte de la cathédrale de Luçon (1847), architecte diocésain (1849), et successivement envoyé dans les sections de Soissons, Luçon, Bayonne et Orléans (1852-1855). Il fut chargé de la restauration de divers monuments historiques dans les départements de la Meuse, de la Haute-Marne et de l'Alsace, et de la reconstruction de l'École centrale rabbinique à Metz.

M. Bœswillwald a exposé au Salon divers dessins, notamment : la *Chapelle d'Elbrach*, en Bavière (1839); des *Monuments religieux de Picardie; l'ancienne Abbaye de Saint-Germer*, dessins et aquarelle (1842); un *projet de restauration*

la cathédrale de Laon (1849); et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, les *Églises de Guelwillier, Neuviller, Niederhaslach*, dans le Haut et le Bas-Rhin, celle de *Moutier-en-Der* (Haute Marne), *le Palais des ducs de Lorraine*, à Nancy. M. Boeswillwald a obtenu, en 1845, la médaille des monuments historiques (ministère de l'intérieur), une 2ᵉ médaille en 1849, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en août 1853.

BOETTCHER (Adolphe), poëte et traducteur allemand, fils du lexicographe de ce nom, né à Leipsick le 21 mai 1815, suivit les cours de langues modernes de l'université de sa ville natale. Les traductions des grands écrivains anglais ont fait sa réputation. Il débuta dans ce genre par la publication des *OEuvres complètes de Byron* (Byrons saemmtliche Werke, Leipsick, 1840-1850, 12 vol.), travail qui n'a pas encore été dépassé, tandis que ses traductions de quelques drames de Shakspeare : *Tout ce que vous voudrez*, *le Songe d'une nuit d'été*, *Beaucoup de bruit pour rien* (1848-1853), ne peuvent rivaliser avec les travaux du même genre de Tieck et de Schlegel. Il a encore donné la traduction allemande des poésies de Goldsmith (Leipsick, 1843), de Milton (1846), de Pope (1842, 4 vol.), et d'Ossian (1847).

M. Bœttcher poëte distingué autant qu'habile traducteur, a de la facilité, de l'élégance, une forme pure, de l'harmonie et de la sensibilité. Parmi ses poésies diverses on remarque : *Agnes Bernarner*, son seul drame (Leipsick, 1845; 3ᵉ édit., 1850); *Chant de la Saint-Jean* (Joannislieder, 1847); *sur le Wartbourg* (auf der Wartburg, 1847); *un Conte de printemps* (Ein Frühlingsmaerchen; 1849; 3ᵉ édit. 1850); *Till Eulenspiegel*, poëme héroï-comique (1850), et le *Pèlerinage des esprits des fleurs* (die Pilgerfahrt der Blumengeister, Leipsick, 1851); un recueil lyrique (Gedichte, 1846; 6ᵉ édit., 1850); un autre recueil, *les Ombres* (Schatten, 1856).

BOETTCHER (Christian), peintre allemand, né à Imgenbroich, près d'Aix-la-Chapelle, le 9 décembre 1818, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf, et débuta par des lithographies dont le succès le détermina à aborder la peinture à l'huile. Ses premiers tableaux ne laissèrent point soupçonner toute son originalité. Un *Aveugle avec son guide*, des *Enfants dans une corbeille*, un *Retour des champs*, toiles bien composées, portaient la naïveté jusqu'à l'enfantillage, et offraient une indiscrète profusion de détails. *La Délivrance du prisonnier politique* parut ensuite une des meilleures œuvres du genre dit social. Il revint à l'idylle douce et calme des champs et de la famille.

Malgré les conseils de quelques peintres *politiques*, M. Bœttcher exécuta alors toute une série de petites scènes, où le nombre des personnages est fort restreint, et où les enfants jouent le principal rôle. Nous citerons en ce genre : *une Mère et ses enfants jouant avec un coq*, *une Jeune femme auprès du berceau de son nourrisson*, *un Ménage causant sur le pas de la porte*, *une Demande en mariage à la campagne*, *Enfants se promenant dans une brouette à travers la forêt*, *Paysanne avec son enfant faisant l'aumône à un mendiant.* Puis vinrent des compositions plus importantes : *Jeunes villageois du Rhin*, tableau très-animé des mœurs patriarcales de l'Allemagne du nord, *le Retour de la fête*, les *Grands parents jouant avec leurs petits-enfants*, et un *Soir dans la forêt Noire*, la plus heureuse peut-être de ses compositions. Enfin, citons encore un tableau de genre intitulé : *Soir de combat*, effet de lune auquel les divers épisodes d'un champ de bataille donnent un grand caractère.

BOETTICHER (Wilhelm-Karl), homme politique prussien, né en 1789, entra, jeune encore, dans la carrière administrative, devint conseiller au ministère des cultes à Berlin, et y acquit, sous M. Eichhorn, une grande influence. En 1842, il fut nommé premier président de la province de Prusse. Ses opinions anti-libérales et son dévouement exclusif à la politique prussienne le forcèrent, en 1848, de se démettre de ses fonctions. Élu, en 1849, membre de la première Chambre de Prusse, il prit place à l'extrême droite, et, plus tard, fit partie de la Commission centrale de Francfort, qui, d'après le traité du 30 septembre 1849 entre la Prusse et l'Autriche, devait remplacer le *Vicaire de l'empire*. Depuis la dissolution de cette Commission, M. Bœtticher est resté dans la vie privée.

BOETTIGER (Charles-Guillaume), historien allemand, fils de l'archéologue Charles-Auguste Bœttiger, est né à Bautzen le 15 août 1790. Il fit ses études littéraires à Weimar et à Gotha et suivit, de 1808 à 1811, les cours de théologie à l'université de Leipsick. En 1812 il obtint à Vienne une place de précepteur et y commença ses études historiques. Il les continua à Gœttingue où il suivit les cours du célèbre historien Heeren. Agrégé à l'université de Leipsick en 1817, il y devint professeur suppléant en 1819. Sa thèse qui avait pour sujet, *Henri le Lion*, fut complétée à cette époque par la biographie détaillée de ce prince. En même temps, il donnait une foule d'articles historiques et littéraires dans divers recueils périodiques. En 1821, M. Bœttiger fut appelé à Erlangen, en qualité de professeur d'histoire et de littérature, et y devint, en 1822, second conservateur de la bibliothèque de l'université.

Les ouvrages de ce savant écrivain se recommandent particulièrement par la vivacité et l'intérêt du récit, et ont eu de nombreuses éditions. Nous citerons : *Histoire universelle* (Allgemeine Geschichte, 11ᵉ édition, Erlangen, 1849); *Histoire d'Allemagne* (Deutsche Geschichte, 3ᵉ édit., Ibid., 1838); *Histoire de Bavière* (Geschichte Baierns nach seinen alten und neuen Bestandtheilen, 2ᵉ édit., Ibid. 1837); *Histoire du peuple et du territoire allemand* (Geschichte des deutschen Tolkes und deutschen Landes, 8 vol., 3ᵉ édit., Stuttgart, 1845); *Précis de l'histoire du royaume et de l'électorat de Saxe* (Kurzgefasste Geschichte des Kurstaates und Kœnigreichs Jachsen, Meissen, 1836); *Histoire du royaume et de l'électorat de Saxe* (Geschichte des Kœnigreichs und des Kurstaates Sachsen, 2 vol., Hambourg, 1830-31, pour la grande collection historique de Heeren et Ukert, une *Esquisse biographique* sur son père (Leipsick, 1837), dont il a publié les œuvres posthumes sous le titre de : *Littérature* et *littérateurs contemporains* (Literarische Zustaende und Zeitgenossen, Leipsick, 1838) 2 vol. Il travaille à un grand ouvrage : *Histoire universelle en forme biographique* (die Weltgeschichte in Biographien) (Berlin 1839 et suiv., tom. I-IX).

BOETTIGER (Charles-Guillaume), poëte suédois, issu d'une famille allemande, est né à Westeræs le 15 mai 1807. Reçu docteur en philosophie à l'université d'Upsal (1833), il entreprit, en 1835, un voyage à travers l'Allemagne, l'Italie, la France et la Hollande. Il tomba alors malade et le gouvernement suédois, jaloux de

conserver un de ses meilleurs poëtes, couronné deux fois par l'Académie suédoise, lui accorda des secours pour aller se rétablir en Italie (1838).

Les poésies les plus connues de M. Bœttiger sont : *Souvenirs de jeunesse*, Ungdoms Minnen fran Sangers Stunder, Upsal, 1830), qui ont été très-souvent réimprimées. Il a publié en outre deux *Recueils de poésies*, dont le second (1837) contient des traductions estimées de ballades du poëte Uhland; *Chants religieux* (Religiœse Sanger, 4e édit. 1841); l'*Oraison funèbre de Gustave III* (1837); *les Oiseaux* (Foglarne, 1852); un *Almanach des muses* (1811), et une traduction de la *Jérusalem délivrée*. Ces poésies ont de la grâce, une tristesse rêveuse et un langage harmonieux. Le premier volume d'une édition de ses *Œuvres* (Samlade Skrifter) a paru en 1856. Une traduction a fait passer ses meilleures poésies dans la langue allemande qui se plie avec tant de facilité au caractère de toutes les autres langues (Stockholm, 1844).

BOHAIN (Alexandre-Victor), journaliste français, est né à Paris vers 1805. Il était étudiant en droit lorsqu'il acheta, en 1827, de Lepoitevin Saint-Alme, moyennant 30 000 fr., la propriété du *Figaro*, revue littéraire fondée par M. Maurice Alhoy, et dont il fit un journal de politique légère. Il signa la protestation des journalistes contre les ordonnances de juillet 1830, et fut récompensé de sa vive opposition au régime déchu par la préfecture de la Charente. Bientôt destitué, à cause du retentissement que cette haute position donnait aux habitudes trop libres de sa vie privée, on le vit tour à tour diriger le théâtre des Nouveautés, écrire pour l'Odéon un drame qui n'eut aucun succès (*Mirabeau*, 1832), fonder *l'Europe littéraire*, exploiter le *Dictionnaire général* de Napoléon Landais (1834), établir, en 1838, un jardin d'horticulture. Peu de temps après, M. Victor Bohain, qui s'était montré industriel fort intelligent, sans cesser d'être un homme d'esprit, se retira à Londres où il devint directeur d'une revue française, *le Courrier de l'Europe*. — Il y est mort en 1856.

BOHRER (Antoine), virtuose et compositeur allemand, né à Munich en 1783, est le troisième fils de Gaspard Bohrer, dont les deux fils aînés, Pierre et François, violinistes distingués, moururent à Vienne en 1805. Le dernier des quatre frères, Maximilien (voyez l'article suivant) a joui aussi d'une grande réputation de virtuose et de compositeur. Formé par son père, il étudia ensuite la composition sous le maître de chapelle François Dauzi, vint à Paris, et reçut des leçons de violon de Kreutzer. De retour dans sa patrie, il fut nommé violon de l'orchestre de la cour et entreprit déjà quelques voyages artistiques avec son père et ses frères, dans l'Autriche, la Bohême, la Suisse, la France, la Saxe et la Prusse. Mais la grande tournée d'Antoine et de Maximilien ne commença qu'après la mort du père, en 1810. Ils visitèrent toutes les grandes villes de l'Allemagne, la Hollande, la Hongrie, la Bohême, la Pologne et la Russie. A Moscou, en 1812, ils triomphèrent des ressentiments de l'empereur Alexandre contre tous les sujets bavarois par l'ascendant de leur talent. Ils parcoururent ensuite la Finlande, la Suède, le Danemark, les villes anséatiques, se rendirent à Londres, et arrivèrent enfin à Paris où leur succès fut éclatant dans les concerts spirituels de la semaine sainte.

En 1815, ils se firent entendre à Berlin où le roi nomma Antoine maître de ses concerts, et Maximilien premier violoncelliste de la chambre. Toutefois, après de nouveaux triomphes en Italie, ils se brouillèrent en Prusse avec Spontini et quittèrent, l'année suivante, le service du roi. De retour à Munich, ils y épousèrent deux sœurs, pianistes distinguées, filles de Dülken, facteur d'instruments de la cour. Les résultats de cette nouvelle association artistique étonnèrent Paris en 1827, lorsque la famille Bohrer joua, dans les salons de Pape, les dernières compositions de Beethoven. La révolution de 1830 éloigna de Paris les frères Bohrer qui se séparèrent pour la première fois. Antoine devint, en 1834, maître de chapelle de la cour de Hanovre.

Dans ce succès universel, c'est comme compositeur que M. Ant. Bohrer a eu la plus belle part. Son jeu, bien qu'élégant, était loin d'avoir l'élévation et la puissance de celui de son frère, mais il composa pour celui-ci un grand nombre de morceaux, propres à faire valoir son talent. Ces morceaux, qui sont très-nombreux, se distinguent surtout par le goût et la pureté du style. Ce sont, pour la plupart, des *Symphonies concertantes* pour violon et violoncelle; des *Concertos* pour violon et orchestre, des *Duos*, des *Airs*, des *Études*, des *Caprices*, etc.

BOHRER (Maximilien), frère du précédent, et le plus jeune des fils de Gaspard Bohrer, est né à Munich en 1785. Il fit sur le violon des progrès si rapides, grâce aux excellentes leçons du professeur Antoine Schwartz, qu'il fut admis à l'orchestre de la cour dès l'âge de quatorze ans. Admirateur enthousiaste du talent de Romberg, il essaya d'imiter le jeu de cet artiste, mais il parvint à une habileté encore plus grande d'exécution, avant de pouvoir acquérir la puissance de son modèle. Il accompagna son frère Antoine dans toutes ses courses, et partagea ses succès. Il réussit surtout à Paris, avant la révolution de Juillet. En 1832 il obtint le titre de premier violoncelliste et maître des concerts de la cour de Stuttgart. Sa femme (voy. l'art. précédent), fut nommée pianiste de la cour du Wurtemberg et maîtresse de piano des princesses.

M. Maximilien Bohrer jouit surtout d'une grande réputation comme virtuose; il a pourtant composé pour violoncelle et violon quelques morceaux. Mais la plupart des œuvres qui ont couru sous son nom, étaient de la main de son frère Antoine qui lui est toujours resté de beaucoup supérieur pour la composition.

BOHTZ (Auguste Guillaume), esthéticien allemand né à Stettin, le 17 juillet 1799, étudia la théologie à l'université de Halle. Mais bientôt, portant sa curiosité sur un grand nombre d'objets, il s'occupa en même temps de philologie, de philosophie et d'histoire. De 1823 à 1828, il fréquenta les universités de Berlin, de Gœttingue et de Dresde où il jouit du commerce et de l'amitié de Tieck. Docteur en philosophie, puis professeur particulier à Gœttingue, il y obtint une chaire provisoire en 1837, et définitive en 1842. Il fit des cours très-suivis sur la littérature nationale, sur la psychologie dans ses rapports avec la logique, sur la philosophie de la religion, sur la morale et surtout sur l'esthétique. M. Bohtz a discuté avec autorité le grand problème du beau dans l'art, particulièrement dans quatre ouvrages : *De Aristophanis ranis* (Hambourg, 1828); *Leçons sur l'histoire de la nouvelle poésie allemande* (Vorlesungen über die Geschichte der neuern deutschen Poesie, Gœttingue, 1832); *Idée du genre tragique* (die Idee des Tragischen; Ibid., 1836); *le Comique et la comédie* (das Komische und die Komœdie, Ibid., 1844). Le principe de M. Bohtz est que

le beau dans l'art résulte des contrastes; mais le savant esthéticien a enveloppé ses idées de formules abstraites et tout allemandes, que lui ont empruntées ses critiques, et il n'est pas facile aux étrangers de se rendre compte des discussions auxquelles ses ouvrages ont donné lieu.

BOICHOT (Jean-Baptiste), un des sous-officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative, est né à Villiers-sur-Suize (Haute-Marne), le 20 août 1820. Fils de paysans, il s'engagea, le 2 mars 1839, et fut incorporé dans le 7ᵉ léger, à Nancy. En 1849, il était sergent-major d'une compagnie d'élite et porté sur le tableau d'avancement pour le grade d'officier, lorsque le choix des sous-officiers de la garnison de Paris le désigna au Comité des démocrates-socialistes, comme un des deux candidats militaires de la Seine. Nommé représentant du peuple par plus de 100 000 voix, il parut en uniforme à la manifestation du 13 juin, et se rendit avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) au Conservatoire des arts et métiers. Il échappa aux poursuites de la justice, et parvint à gagner la Suisse. La haute Cour de Versailles le condamna par contumace à la déportation. En 1850, il publia deux adresses: *Aux démocrates socialistes du département de la Seine* (Paris, in-8) et *Aux électeurs de l'armée* (Paris, in-16). De Lausanne il se rendit en Angleterre, où il a fait paraître, depuis le coup d'État, plusieurs écrits en collaboration avec MM. Caussidière et Félix Pyat. Il a été l'un des organisateurs et des présidents d'une Société politique de Londres, dite *Commune révolutionnaire*. Au mois de juin 1854, il fit un voyage en France; découvert par la police de Paris, il fut, après une condamnation nouvelle, enfermé à la prison d'État de Belle-Ile.

BOIELDIEU (Adrien), musicien français, né à Paris, en 1803, et fils du célèbre compositeur Adrien-François Boieldieu, mort en 1834, a donné, depuis 1838, plusieurs opéras comiques que des journaux étrangers ont bizarrement attribués à son père. Le gouvernement lui a fait, en souvenir de ce dernier, une pension de 1200 francs. Il a été décoré en 1853. On a de lui: *Marguerite* (1838); *l'Aïeule* (1841); *le Bouquet de l'infante* (1847), donnés à l'Opéra-Comique; la *Butte des Moulins* (1852), au théâtre Lyrique; etc. Il a publié, à l'occasion des élections de 1849, une brochure politique sous ce titre: *Ce que tout le monde pense, ce que tout le monde veut* (in-8).

BOIGNE (Charles DE), littérateur français, né vers 1810, a écrit assez longtemps la revue parisienne du *Constitutionnel*. On a de lui quelques ouvrages de littérature légère: *Dans les Highlands* (1852), récit de voyage; *Lequel choisir?* (1852), roman; *les Petits mémoires de l'Opéra* (1856), qui renferment, au milieu de révélations indiscrètes de précieux renseignements pour l'histoire de ce théâtre; et une étude sur l'élève et l'amélioration du cheval en France (1843).

BOILAY (Antoine-Fortuné), administrateur et publiciste, né à Paris en 1802, entra de bonne heure dans la carrière administrative. Il passa plusieurs années à Clermont-Ferrand, attaché aux travaux du cadastre dans le département du Puy-de-Dôme. Il fut successivement nommé vérificateur des géomètres de ce département et placé à la tête des bureaux de l'ingénieur en chef. Pendant son séjour à Clermont, il se lia avec la jeunesse libérale de la ville, toute passionnée alors pour la politique et pour les lettres, et il puisa dans ce commerce le goût d'écrire sur la politique. Enhardi par d'heureux essais dans le journal de la localité, il résolut de revenir à Paris. Il fut mis en rapport avec M. Thiers en 1838, et devint, dans *le Constitutionnel*, l'un des défenseurs accrédités de sa politique. Décoré de la Légion d'honneur le 29 octobre 1840, comme écrivain politique, il quitta, en 1842, le journalisme, pour entrer dans l'administration, avec le titre d'inspecteur général des prisons. Il en exerça les fonctions jusqu'en 1848. Révoqué après la révolution de Février, il rentra au *Constitutionnel*, dans lequel il écrit encore de temps en temps quelques articles. M. Boilay a été nommé, en 1852, secrétaire général du conseil d'État.

BOILEAU (Pierre-Prosper), mathématicien français, né en 1811, élève de l'École polytechnique en 1831, est aujourd'hui capitaine d'artillerie, chevalier de la Légion d'honneur (26 décembre 1852) et professeur de mécanique à l'École d'application de Metz. Outre une *Introduction à l'étude de la mécanique pratique*, à l'usage des écoles régimentaires et de l'enseignement industriel (Metz, 1838, in-8), il a publié une *Instruction pratique sur les sciences, contenant l'étude et les valeurs de la résistance des matériaux à l'action de l'outil* (Metz, 1855, in-8, avec 3 planches); et sous le titre de *Jaugeage des cours d'eau à faible ou à moyenne section* (Paris, 1850, in-4, avec 3 planches), des notions physiques, formules et résultats numériques, constituant une solution complète du problème de l'élévation des volumes liquides débités par les cours d'eau qui alimentent les usines et les irrigations. Son ouvrage principal est un *Traité de la nature des eaux courantes, ou Expériences, observations et méthodes concernant les lois des vitesses, le jaugeage*, etc. (Paris, 1854, in-4 de 47 feuilles et demie, avec 7 planches).

BOILEAU (Louis-Auguste), architecte français, né à Paris, le 24 mars 1842, entra, en 1826, dans un grand atelier de menuiserie, se fit, à vingt ans, entrepreneur, et après avoir pris quelques notions de sculpture, se livra spécialement à la confection des ornements gothiques. Il fonda en même temps une école spéciale de menuiserie, transportée à Mirecourt (Vosges), en 1843, et d'où sont sortis le buffet d'orgue du chœur de Saint-Germain l'Auxerrois et le jubé de Saint-Pierre d'Aire sur la Lys. En 1840, M. Boileau fut chargé de reprendre et de décorer cette dernière église.

L'étude des constructions en fer le conduisit à ce qu'il appela « la nouvelle forme architecturale », dans un *Projet d'église pour la Chaussée-d'Antin* (1853). En 1854, M. l'abbé Coquand le choisit pour terminer les travaux de l'église Saint-Eugène (voy. LUSSON). Il modifia les fondations et le tracé primitif, et le monument, achevé au bout d'un an, montra l'application de plusieurs idées nouvelles.

On a de M. Boileau divers ouvrages: *Esquisse scénographique et historique de l'église de Saint-Pierre d'Aire sur la Lys; de l'Art religieux et monumental*; l'*Église Sainte-Eugène* (1856), etc. Il a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855, où figurait en relief sa nouvelle forme d'architecture.

BOILEUX (Jacques-Marie), magistrat et jurisconsulte français, né à Caen (Calvados), en 1803, étudia le droit à Paris et s'y fit recevoir docteur en droit. Il fit preuve, pendant les dernières années de la Restauration, et dans les journées de Juillet, d'un ardent libéralisme.

En 1832, il fut nommé juge au tribunal civil de Vendôme, d'où il a passé avec le même titre, en 1848, à celui de Blois. On lui doit un excellent travail destiné à adapter la science du droit civil au système des examens, sous le titre de : *Commentaire sur le Code civil* (1828-1844, 3 vol. in-8), réédité sous le titre de *Commentaires sur le Code Napoléon* (6e édit., 1854, et suiv., 6 vol.). Il a fourni au *Complément du Dictionnaire de l'Académie* tous les termes de droit, publiés avec M. R. Gandillot un *Manuel de droit administratif*, et refondu le *Traité des faillites et banqueroutes* de Boulay-Paty (1839).

BOINVILLIERS (Éloi-Ernest Forestier, dit), conseiller d'État français, est né à Beauvais (Oise), le 28 novembre 1799. Son père, le fécond auteur de tant de livres universitaires, sous l'administration de Fontanes, avait pris le nom de Boinvilliers, d'un petit hameau voisin de Versailles où il était né. Il suivit, de bonne heure, les cours de l'École de droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris en 1822. C'est à l'époque de sa jeunesse que se rattache la publication de quelques volumes de compilation qui ont, au moins, le mérite de l'utilité : *Code moral* (1825) : *Beautés de Tacite*, *Beautés des orateurs sacrés* (1826, 2 vol. in-12); *Principes et morceaux choisis d'éloquence judiciaire* (1826, in-8), etc.

Pendant qu'il travaillait à ce que son père nommait *des friperies littéraires*, M. Boinvilliers propageait de tout son pouvoir les principes républicains des Sociétés secrètes dont il faisait partie. Combattant de Juillet, il fut un des aides de camp de La Fayette. Sous le nouveau régime il devint tour à tour avocat de la ville de Paris (1830), juge suppléant au tribunal de première instance, et vice-président du Comité consultatif du département. Membre du conseil de l'ordre des avocats après 1830, il fut élu bâtonnier en 1848. Après avoir échoué plusieurs fois aux élections de la Chambre des Députés, il fut, sous le patronage de l'*Union électorale*, envoyé à la Législative, en juillet 1849, par les électeurs de la Seine. Il y vota constamment avec le parti modéré, et en dernier lieu avec celui de l'Élysée. Après les événements du 2 décembre 1851, il obtint une place au conseil d'État, dans la section des finances. A cette époque il résigna les fonctions d'avocat de la ville qu'il remplissait avec une remarquable conscience. L'un des membres les plus laborieux et les plus utiles du conseil d'État, M. Boinvilliers est officier de la Légion d'honneur.

L'aîné de ses deux fils, M. Ernest Boinvilliers, né à Paris en 1822, a été admis au barreau en 1845; le plus jeune, M. Édouard Boinvilliers, né à Paris en 1828, est auditeur au conseil d'État (section des travaux publics).

BOIS-DUVAL (Jean-Alphonse), médecin et naturaliste français, est né à Ticheville (Orne) le 17 juin 1801. Il fit des études à Vimoutiers, et, après avoir travaillé dans plusieurs officines, à Rouen et à Paris, il remporta, en 1824, à l'École de pharmacie, un prix de botanique et un prix d'histoire naturelle médicale. Il reçut, en 1828, le diplôme de docteur. Sa participation au voyage scientifique de *l'Astrolabe* ainsi que les services qu'il a rendus, lors de la première invasion du choléra, lui ont valu la croix de la Légion d'honneur (30 avril 1835). Il joint à son titre de docteur en médecine les diplômes de docteur ès sciences et de docteur ès lettres.

Parmi ses nombreux ouvrages qui ont trait à la botanique et à l'entomologie, on distingue *Flore française* (1828, 3 vol. in-18), où les plantes sont classées par familles naturelles; *Essai sur une monographie des zygénides*, en latin (1828 et 1840, in-8); *Histoire des lépidoptères et des chenilles de l'Amérique septentrionale* (1829-1847), avec M. Leconte; *les Coléoptères d'Europe* (12 vol. in-8, 1829 et années suiv.), avec le comte Dejean; *les Chenilles d'Europe* (1832 et années suiv., 70 vol. in-8); *Icones historiques des lépidoptères nouveaux* (1832-1841, 2 vol. in-8); *Species général des papillons* (1836, 2 vol. in-8); *Histoire des lépidoptères de la Californie* (1852, in-8), avec M. Guénée.

BOIS-LE-COMTE (Ernest-André-Olivier Sain, comte de), diplomate français, né au commencement de ce siècle, entra sous la Restauration dans la diplomatie. Sa première ambassade fut celle de Lisbonne (1835), où il appuya autant qu'il put la tentative des constitutionnels pour reprendre le pouvoir. De là il passa, en 1838, à la Haye, et, en 1846, à Berne; l'année précédente, il avait été appelé à siéger à la Chambre des Pairs. De 1848 à 1850 il représenta son pays auprès de la cour de Sardaigne et n'a plus été employé depuis cette époque. Il est grand officier de la Légion d'honneur (29 septembre 1851). Il a collaboré à la seconde édition de l'*Histoire parlementaire* de MM. Buchez et Roux (1845-47, 5 vol. in-12).

Son frère, Alexandre-Joseph, vicomte de Bois-le-Comte, nommé général de division en 1852, commande la 3e division militaire (Lille), ainsi qu'une division active de cavalerie.

BOISSEL (Jean-Marie-Hercule), ancien député français et représentant du peuple, né en 1795, servit comme pharmacien militaire, s'établit ensuite à Paris, et acquit une certaine popularité dans le 12e arrondissement, où il fut chargé des fonctions d'adjoint. Il reçut la croix de la Légion d'honneur en 1834. A la mort de M. Cochin (1841), il entra à la Chambre des Députés, où il prit place au centre gauche. Il fut le promoteur du fameux banquet du 12e arrondissement, qui aboutit au renversement de la monarchie. Il échoua aux premières élections pour la Constituante, et, le 4 juin 1848, il ne fut nommé représentant du peuple que par 77 245 suffrages, dus aux divers partis conservateurs. Membre du Comité de l'intérieur, il appuya le gouvernement du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la Constitution. Il soutint ensuite, avec la minorité de la Constituante, la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon. Non réélu à la Législative, en mai 1849, il fut, à plusieurs reprises, choisi pour candidat par l'Union électorale. Depuis le coup d'État, il a été nommé par l'empereur membre de la Commission municipale et départementale de la Seine et de la ville de Paris.

BOISSIÉ (de Lot-et-Garonne), ancien représentant du peuple français, est né dans le département de Lot-et-Garonne en 1806. Riche propriétaire et maire de Laugnac, il faisait partie du conseil général et professait les doctrines libérales lorsque, en 1848, il fut envoyé à la Constituante par 42 679 suffrages. Il prit place au Comité de l'intérieur, et vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre il ne fit point d'opposition au gouvernement de Louis-Napoléon et admit la proposition Rateau. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il se rallia au tiers-parti, soutint le ministère Odilon Barrot, combattit, après le message du 31 octobre, la politique de l'Élysée, défendit jusqu'au bout la constitution républicaine, et, le 2 décembre 1851, fut au nombre de ceux qui essayèrent de résister au coup d'État.

BOISSONADE (Jean-François), helléniste français, membre de l'Institut, est né à Paris le 12 août 1774. Issu d'une ancienne famille originaire de la Gascogne, et fils de J. Fr. Boissonade de Fontarabie, gouverneur de Castel-Jaloux, il fit ses études au collége d'Harcourt (aujourd'hui lycée Saint-Louis), qui le cite parmi ses élèves les plus illustres. Il eut pour maître et pour ami le savant Guéroult, traducteur de Pline. Les *Étrennes aux écoliers* (Paris, 1788-1789, in-18) constatent les succès qu'il obtint au concours général des colléges de l'ancienne Université de Paris. A quinze ans il vit commencer la Révolution. La vie publique d'alors l'entraîna un instant dans son tourbillon. Il laissa de côté les Grecs et les Romains, et, détourné du but où le poussaient les aptitudes spéciales de son esprit tout littéraire, le futur émule des philologues les plus érudits de l'Allemagne dirigea son ambition vers les emplois du gouvernement. En 1792, il entra dans les bureaux du ministère des relations extérieures. Sa conduite suspecte dans la journée du 13 vendémiaire et ses relations avec les insurgés royalistes le firent destituer (1795). Cette disgrâce, qui l'arrêta au début de sa carrière administrative, le rendit à la science et changea heureusement le cours de sa destinée.

Le commis révoqué devint rédacteur du *Magasin encyclopédique* de Millin, et présenta à l'Institut un mémoire sur cette question : *Rechercher les moyens de ranimer en France l'étude du grec et du latin* (1798). De la théorie passant à la pratique, il allait ouvrir à son domicile un cours public de grec, lorsque Lucien Bonaparte, ministre de l'intérieur, le nomma, en 1801, secrétaire général de la préfecture de la Haute-Marne. La rupture de Lucien avec son frère enleva à M. Boissonade la chance de devenir préfet de l'Empire. Enrôlé alors par M. Bertin de Vaux parmi les rédacteurs du *Journal des Débats* (1802-1803), il passa ensuite au *Mercure*, puis il revint aux *Débats*, transformés en *Journal de l'Empire* (1806-1813). En 1806, l'architrésorier Lebrun lui offrit une chaire à l'université de Gênes. Il refusa, et, trois ans après, il fut nommé professeur de littérature grecque à la Faculté de Paris. Dès lors il appartint définitivement à l'Université de France. En 1813, il entra à l'Institut comme successeur de Larcher.

Après la chute de Napoléon, il fut compris, en 1816, dans la réorganisation de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. En 1828, il remplaça J. B. Gail comme professeur de littérature grecque au Collége de France. Là comme à la Sorbonne, il réunit autour de lui un auditoire d'élite qui aimait son érudition exempte de tout pédantisme. Son double enseignement a formé de nombreux élèves, et nul professeur n'a contribué plus que lui à répandre dans notre pays le goût et la connaissance du grec. Ses savantes leçons ont été l'honneur et l'orgueil de l'Université, qui pouvait le mettre en parallèle avec les hellénistes les plus renommés des plus célèbres universités étrangères. M. Boissonade est mort, au mois de septembre 1857. Il était depuis le 5 mai 1840, officier de la Légion d'honneur.

Tous les érudits de l'Europe, qui le jugent surtout d'après ses travaux philologiques, ont entre les mains ses excellentes éditions : *Philostrati heroica* (Paris, 1806, in-8); *Marini vita Procli* (Leipsick, 1814, in-8); *Tiberius rhetor de figuris, altera parte auctior, una cum Rufi arte rhetorica* (Londres, 1815, in-8); *Lucæ Holstenii Epistolæ ad diversos* (Paris, 1817, in-8); *Lettres inédites de Diogène le Cynique* (dans le tome X des *Notices et extraits de la Bibliothèque du roi*, 1818); *Herodiani partitiones* (Londres, 1819, in-8); *Nicetæ Eugeniani narratio amatoria et Constantini Manassis fragmenta* (Paris, 1819, 2 vol. in-12); *Ex Procli scholiis in Cratylum Platonis excerpta* (Leipsick, 1820, in-8); *Eunapii vitæ sophistarum et fragmenta* (Amsterdam, 1822, 2 vol. in-8); *Aristenæti Epistolæ* (Paris, 1822, in-8); *Publii Ovidii Nasonis Metamorphoseon libri XV græce versi à Maximo Planude et nunc primum editi* (Paris, 1822, in-8); *Poetarum græcorum* Sylloge (Paris, 1823-1826, 24 vol. in-32); *Novum Testamentum græc.* (Paris, 1824, 2 vol. in-32); *Traité alimentaire du médecin Hiérophile* (tome XI des *Notices et extraits*, 1827); *Lettres de Cratès le Cynique* (*ibid.*); *De Syntipa et Cyri filio Andreopoli narratio, græce.* (Paris, 1828, in-12); *Anecdota græca è codicibus regiis* (Paris et Strasbourg, 1829-1833, 5 vol. in-8); *Poëme grec de Georgias Lapitha* (tome XII des *Notices et extraits*, 1831); *Theophylacti Simocattæ Questiones physicæ et Epistolæ*, gr. et lat. (Paris, 1835, in-8); *Æneas Gazæus et Zacharias Mitylenæus de immortalitate animæ*, etc. (Paris, 1836, in-8); *Michael Psellus; De operatione Dæmonum* (Nuremberg, 1828, in-8); *Philostrati Epistolæ* (Paris et Leipsick, 1842, in-8); *Lettres inédites de Nicéphore Chumnus* (Paris, 1843, in-8); *Fables de Babrius* (1844-48, diverses éditions).

La plupart des ouvrages édités par M. Boissonade ont été publiés par lui pour la première fois. Ils lui ont rapporté moins de profit que de gloire, comme on en peut juger par ce passage d'une lettre qu'il adressa lui-même, en 1825, au directeur d'un journal anglais, et que nous citons ici pour faire connaître l'homme modeste et indulgent dans l'illustre et savant helléniste : « Vous avez peut-être voulu faire allusion aux pertes d'argent que m'a causées l'impression de quelques volumes que j'ai publiés, bien littéralement, à mes frais et dépens. J'avoue que je pouvais faire de mes économies un emploi plus lucratif; je m'accuse de prodigalité en cela; mais au moins le repentir ne l'a pas suivi, et c'est une consolation. Il y a d'ailleurs, dans les choses de ce monde, une sorte de balancement et de compensation : il ne me semble pas très-injuste que mes ouvrages, dont les libraires ont eu quelquefois à se plaindre, m'aient aussi causé quelque dommage. »

Après ces savantes éditions de textes inédits, nous ne pouvons guère parler des travaux de M. Boissonade sur des textes anciens déjà connus ou sur des textes modernes plus faciles à livrer à la publicité. Nous mentionnerons seulement pour mémoire son édition des *Lettres inédites de Voltaire à Frédéric le Grand* (Paris, 1802, in-12); celles des *OEuvres complètes de Bertin*, avec notes et variantes (Paris, 1824, in-8); des *OEuvres choisies de Parny* (Paris, 1827, grand in-8); des *Aventures de Télémaque* (Paris, 1824, 2 vol. grand in-8), etc.

M. Boissonade a donné en outre un grand nombre d'articles à la *Biographie universelle* des frères Michaud. Il a traduit du portugais *le Goupillon*, poëme héroï-comique (Paris, 1832, in-32). Enfin il a lu à l'Institut des mémoires intéressants qui ont paru dans divers recueils, et dont l'énumération remplirait plusieurs de nos colones.

BOISSY (Hilaire-Étienne-Octave ROUILLÉ, marquis DE), homme politique, sénateur, ancien pair de France, né à Paris le 4 mars 1798, appartient à l'ancienne maison de Rouillé, originaire de Bretagne. Riche propriétaire du Cher, il n'était guère connu que pour avoir fait partie d'une légation diplomatique et du conseil général de son département, lorsque, le 7 novembre 1839, une ordonnance royale l'appela à la Cham-

le protectorat russe, il fut, après neuf mois de détention, exilé pour quelque temps à Poyana-Murului, monastère russe sur la frontière moldave. Mêlé à toutes les conspirations révolutionnaires, il consacra sa plume et sa fortune au mouvement de 1848, et fut l'un des membres du Comité national qui l'organisa. Après la chute de Bibesco (juin 1848), il devint tour à tour *vornik* (préfet-maire) de Bucharest, l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire, président du club roumain, et l'un des rédacteurs du *Popolo soverano*. Il fit, en outre, partie de la Commission de l'instruction publique et de la Commission pour l'affranchissement des Tsiganes. Envoyé en septembre, au camp de Fuad-Effendi pour protester contre le rétablissement du règlement organique, il fut arrêté avec ses compagnons, et conduit par le Danube à Orsowa; mais il parvint à s'échapper et passa en Transylvanie, où il essaya de réconcilier les Roumains et les Hongrois, en fondant *l'Expatriasul* (l'Expatrié). Il conseilla au général Bem de passer en Valachie pour en chasser les Russes. Après un an de séjour en Transylvanie, il se rendit à Constantinople, et de là à Paris (1850), où il travaille à un grand ouvrage numismatique, archéologique et historique sur son pays. Il a commencé, en 1856, la publication d'une série de *Mémoires sur la Roumanie* (in-8).

M. César Bolliac est resté, comme poëte, fidèle à l'école d'Héliade. Malgré les exagérations romantiques où il tombe parfois, on lui reconnaît de l'élévation dans l'ode, de la vigueur dans la satire, de la grâce dans la légende.

BOLTON (William-Henry Orde-Powlett, 3ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1818 à Londres, descend d'une famille élevée, en 1797, à la pairie héréditaire. D'abord connu sous le nom de Powlet, il le quitta en 1850 lorsqu'il prit la place de son oncle à la Chambre des Lords. De son mariage avec une fille du colonel Crawfurd (1844), il a cinq enfants dont l'aîné, *William-Thomas* Powlett, est né en 1845 à Bolton-Hall.

BOMBELLES (Charles-René, comte de), chef actuel d'une des grandes familles d'Autriche, né à Paris, le 6 novembre 1785, est fils d'un général de ce nom, qui fut plus tard évêque d'Amiens. Il exerça une grande influence sur l'esprit de Marie-Louise auprès de laquelle il remplit, dans sa petite cour de Parme, les fonctions de conseiller privé et de maître des cérémonies. Il a publié à la louange de cette princesse l'ouvrage intitulé: *Monumenti e munificenze di Maria-Luigia* (Paris, 1845, in-folio). Son fils, Louis, né en 1817, est chambellan de l'empereur d'Autriche et lieutenant-colonel.

BOMFIM (Joseph-Joachim, comte de), homme politique portugais, né à Péniche, dans l'Estramadure, le 5 mars 1790, était étudiant à l'université de Coïmbre, lorsqu'en 1807 une armée française envahit le Portugal. Il se fit soldat et parvint rapidement au grade d'officier. Colonel d'un régiment en 1828, il embrassa la cause de dona Maria contre don Miguel, et souleva l'île de Madère; il fut vaincu par des forces supérieures. Six ans après, il prit de nouveau les armes et contribua à l'établissement de la monarchie constitutionnelle. En 1836, il eut part à la révolution de septembre, qui fit passer le pouvoir aux mains du parti libéral. Quelques mois après, les chefs de la droite donnèrent à Barca le signal de la contre-révolution (12 juillet 1837). M. de Bomfin marcha, avec Sa da Bandeira (voy. ce nom), contre les insurgés et les refoula vers le nord. Après la victoire décisive de Ruivaes, il fut nommé ministre de la guerre et de la marine dans le cabinet dont Sa da Bandeira eut la présidence. Attaqué à la fois par les royalistes conservateurs et par les radicaux, le ministère septembriste succomba. M. de Bomfim devint un des chefs de l'opposition parlementaire. Mais bientôt toute résistance légale devint impossible, et, pour renverser la dictature de Costa-Cabral, les libéraux furent réduits à recommencer la guerre civile. M. de Bomfim souleva les villes de Portalègre, de Torres-Vedras et d'Almeïda; mais bientôt il fut contraint de se réfugier en Espagne. Il revint, en 1846, pour prendre part au pronunciamento de mai. Le ministère Palmella lui donna le commandement d'une division; mais, le 4 octobre, Saldanha le fit arrêter. Remis en liberté au bout de quelques jours, il battit en novembre l'armée du gouvernement près de Barcellos, fut vaincu à son tour à Torres-Vedras le 28 décembre, et tomba au pouvoir de Saldanha, qui le fit passer devant un conseil de guerre. Il fut condamné à la déportation et envoyé en Afrique. Au mois de mai 1847, l'amnistie lui permit de rentrer à Lisbonne. A la fin de 1848, il s'associa un moment aux manifestations insurrectionnelles du parti radical; mais, depuis lors, il est resté en dehors des agitations politiques.

BOMMART (Amédée-Alexandre-Hippolyte), ingénieur français, ancien député, né en 1807, entra à l'École polytechnique en 1825, d'où il passa, en 1827, à l'École des ponts et chaussées. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il a été député du Nord pour l'arrondissement de Douai. Ingénieur en chef et inspecteur de l'École des ponts et chaussées, il appartenait au groupe des fonctionnaires publics qui, dans la Chambre, appuyaient de leurs votes le ministère Guizot. Depuis la révolution de Février, il n'a point reparu dans les assemblées politiques. Il a été nommé, en 1850, officier de la Légion d'honneur, puis inspecteur général de deuxième classe, et directeur des études à l'École polytechnique.

BON DE LIGNIM (Henri-Antoine, baron), général français, est né, le 14 février 1777, à Rochecorbon (Indre-et-Loire). Élève de l'École militaire de Châlons (an III), il en sortit, l'année suivante, en qualité de lieutenant au 3ᵉ régiment d'artillerie à cheval. De l'an IV à l'an XIII, il servit avec la plus grande distinction aux armées de Sambre-et-Meuse, du Rhin, du Danube et des côtes de l'Océan, et se signala, comme capitaine d'une compagnie d'ouvriers, puis comme aide de camp du général La Riboisière, aux batailles de Wurzbourg, de Neuwied et de Hohenlinden. Sous l'Empire, il fut attaché à la grande armée, et commanda un des corps de réserve spéciaux à Friedland. Nommé inspecteur général du train, il passa en Espagne (1807), se trouva à la bataille d'Ocaña et exerça ensuite les fonctions de directeur général du parc d'artillerie de l'armée du Midi avec le grade de colonel (23 décembre 1810), de directeur de Bayonne et de directeur général des fonderies. Rappelé en 1813 dans la garde impériale, il combattit à Dresde, à Leipsick, à Hanau; sa brillante conduite lui valut alors le titre de baron (16 août 1813). Il prit également part aux campagnes de France et de Belgique.

Licencié avec toute l'armée, M. Bon de Lignim fut bientôt rappelé et jouit des faveurs de la Restauration, qui le nomma d'abord directeur d'artillerie à Rennes (1816), puis colonel d'un régiment de la garde royale avec rang de maréchal de camp (15 janvier 1823). Après la révolution de Juillet, il commanda l'École de la Fère (1830

et entra au Comité supérieur d'artillerie (1836). Admis, depuis 1839, dans le cadre de réserve, il a été relevé de la retraite où l'avait fait passer le décret d'avril 1848, par le décret de 1852. — M. Bon de Lignim est mort en 1856.

BONALD (Louis-Jacques-Maurice DE), prélat français, cardinal et archevêque de Lyon, sénateur, né à Milhau (Aveyron), le 30 octobre 1787, est le quatrième fils du vicomte de Bonald, l'auteur de *la Législation primitive*. Destiné, comme cadet de famille, à la carrière ecclésiastique, il fut placé par son père, après le 18 fructidor, dans une pension de Lyon, et envoyé plus tard au séminaire de Saint-Sulpice, où il se fit remarquer par son ardeur au travail et sa piété fervente. Son admission dans les ordres date de 1811. Après avoir été clerc de la chapelle impériale, ainsi que M. de Quélen, il devint, à la rentrée des Bourbons, secrétaire de M. de Pressigny, archevêque de Besançon, chargé auprès du pape de hâter la conclusion du concordat. La mission de ce prélat étant demeurée sans effet, l'abbé de Bonald revint en France : il avait établi à Rome, dès son arrivée, un couvent de dames françaises qui continua de subsister.

Soutenu par le crédit dont sa famille jouissait auprès du roi, il fut bientôt le prédicateur à la mode du faubourg Saint-Germain. En 1817, à trente ans, il reçut de l'évêque de Chartres les titres de grand-vicaire et d'archidiacre; en 1819, Monsieur (depuis Charles X) le choisit pour aumônier, et, le 27 avril 1823, on lui donna l'évêché du Puy nouvellement restauré. « Trop jeune pour être tolérant », suivant le mot de M. de Frayssinous, le nouveau prélat se montra fort sévère et lança beaucoup d'interdits dont le diocèse s'émut et qu'il fut obligé de retirer. En 1825, la Cour royale de Paris ayant, dans l'arrêt du fameux procès intenté au *Constitutionnel* et au *Courrier-Français*, signalé le clergé comme hostile aux libertés gallicanes, il adressa au roi une *Lettre* de protestation dans laquelle il se prononça hautement contre les libertés que Charles X venait de rendre à la presse. En 1828, au sujet des ordonnances relatives à l'instruction primaire, il publia un *Mandement* dont la cour se montra très-mécontente et pour lequel, sans l'opposition formelle de M. de Chantelauze, il aurait été poursuivi.

Au retour d'un voyage à Rome, M. de Bonald fut nommé archevêque de Lyon et primat des Gaules (4 décembre 1839), en remplacement du cardinal Fesch qui venait de mourir. Il avait, la même année, refusé l'archevêché d'Auch, et celui de Paris, qui, par un perpétuel contact avec le pouvoir de Juillet, aurait trop froissé ses opinions légitimistes. Créé cardinal le 1er mars 1841, il alla recevoir le chapeau des mains de Grégoire XVI dans l'été de 1843. Lorsque le clergé entra en lutte contre les doctrines de l'Université, non-seulement M. de Bonald fut un des premiers à les attaquer, mais il laissa publier sous ses yeux, à Lyon, le violent pamphlet qui parut sous le nom du chanoine Desgarets (1843). Puis, à propos d'un nouveau tirage du *Manuel du droit ecclésiastique* de M. Dupin, il lança contre cet ouvrage une condamnation longuement motivée, qui donna lieu à la plus vive polémique dans la presse. M. Dupin porta plainte devant le conseil d'État, qui, sur le rapport de M. Vivien, déclara qu'il y avait *abus*. Enfin, en 1847, le projet de loi de M. Villemain sur l'instruction secondaire trouva dans l'archevêque de Lyon un adversaire ardent et opiniâtre; sa *Lettre pastorale* à ce sujet fut vivement discutée à la tribune et faillit rallumer la guerre.

Après la révolution de Février, M. de Bonald prescrivit à son clergé de « donner aux fidèles l'exemple de l'obéissance et de la soumission à la République, » et, se prêtant de bonne grâce au désir des nouveaux magistrats, il ordonna un service solennel pour « les citoyens tombés glorieusement à Paris en défendant les principes de la liberté religieuse et civile. » A la suite du coup d'État du 2 décembre 1851, il est entré au Sénat, à raison de son titre de cardinal. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur depuis le 19 septembre 1852.

BONALD (Victor DE), frère du précédent, fut emmené de bonne heure en émigration et fit ses études au collége d'Heidelberg. Nommé, en 1814, recteur de l'Académie de Montpellier, il fut décoré en 1825 et donna sa démission en apprenant la chute de la branche aînée en 1830. Il est auteur de deux ouvrages où l'on retrouve les idées de son père et qui, vers 1850, amenèrent une vive discussion entre lui et le père Ventura : *Moïse et les géologues modernes* (1835, in-18), où il compare le récit de la Genèse aux théories scientifiques sur l'origine et les révolutions de l'univers; *des Vrais principes opposés aux erreurs du XIXe siècle* (1833, in-8), notices positives sur les points fondamentaux de la philosophie.

BONAPARTE (Maison), famille française d'origine italienne, élevée à la dignité impériale le 18 mai 1804 et le 2 décembre 1852. Elle comprend la famille impériale de France (voy. FRANCE) et la branche aînée, résultant de la fusion des deux lignes de Joseph et de Lucien, frères de Napoléon Ier. Celle-ci se compose de Charles, prince de Canino, de ses sœurs et de ses enfants (voy. CANINO), et de ses frères Louis-Lucien, Pierre et Antoine (voy. ci-dessous).

BONAPARTE (Louis-Lucien prince), sénateur français, né en Angleterre, le 4 janvier 1813, est le second fils de Lucien, frère de Napoléon Ier. Sa jeunesse a été moins agitée que celle de ses frères. Rentré en France après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple à la Constituante par les habitants de la Corse. Mais son élection, qui eut lieu le 28 novembre 1848, fut annulée le 9 janvier 1849. Quelques mois après, il fut un des candidats choisis par *l'Union électorale*, et, grâce à la réaction qui suivit la journée du 13 juin, sa candidature triompha dans le département de la Seine. A l'Assemblée législative, il ne se sépara de la droite que pour soutenir, en 1851, la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre ne le mit point d'abord en évidence, mais au rétablissement de l'Empire, il fut nommé sénateur (31 décembre 1852) et reçut les titres de prince et d'altesse. Il a été promu au grade d'officier de la Légion d'honneur à la fin de 1855.

BONAPARTE (Pierre-Napoléon prince), ancien représentant français, né à Rome le 12 septembre 1815, et frère du précédent, est le troisième fils de Lucien. En 1832, il alla rejoindre aux États-Unis son oncle Joseph, ancien roi d'Espagne, et suivit en Colombie le général républicain Santander, qui le nomma chef d'escadron. Peu de temps après, il revint en Italie, où il vécut en mauvaise intelligence avec le gouvernement du pape, qui, en 1836, lui intima l'ordre de quitter les États de l'Église. Cerné par une troupe de sbires, il en blessa deux et tua leur chef de sa main; mais il reçut lui-même deux blessures dans la lutte et fut contraint de se rendre. Après une assez longue détention au fort Saint-Ange, il partit

sa nomination, il remplaça M. Delangle dans les fonctions de président de la section de l'intérieur. Il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 16 février 1855.

Outre les ouvrages cités, on a de M. Bonjean une *Encyclopédie des lois*, publication inachevée : *Socialisme et sens commun* (1849, in-18), et quelques brochures qui traitent de questions administratives.

BONJOUR (Casimir), littérateur français, est né à Clermont en Argonne (Meuse), le 15 mars 1795. Son père était sous-officier dans la gendarmerie. Il fit au lycée de Reims des études brillantes, entra à l'École normale, où il se distingua surtout comme helléniste, et devint maître d'études au lycée de Bruges. Revenu à Paris, il s'attacha à l'institution Muiron, et fut chargé de suivre particulièrement les études du jeune de Morny.

Placé par M. d'Argout dans un des bureaux du ministère des finances, M. Bonjour cultivait la poésie par délassement. Il fit jouer au Théâtre-Français une petite comédie, *la Mère rivale* (1821), qui eut beaucoup de succès, puis vinrent *les deux Cousines* (1823), et *le Mari à bonnes fortunes* (1824), qui en eurent encore davantage. Mais M. de Villèle vit d'un mauvais œil les succès littéraires du jeune auteur et lui ôta sa place, sous prétexte « qu'il avait trop d'esprit pour travailler dans les bureaux. » Des vers comme ceux-ci :

Il économisa cent mille écus de rente
Sur ses appointements qui n'étaient que de trente,

suffisent d'ailleurs à expliquer cette disgrâce.

Nous citerons encore de M. Bonjour : *le Protecteur et le Mari* (1819); *le Presbytère* (1833); *le Bachelier de Ségovie* (1844); trois comédies en vers et en cinq actes : *Naissance, fortune et mérite ou l'Épreuve électorale*, en trois actes et en prose (1831); un roman de mœurs, *le Malheur du riche et le bonheur du pauvre* (1836, in-8).

M. Bonjour, qui, en 1830, préféra à une préfecture la place d'inspecteur des études à l'École militaire de la Flèche, est devenu, depuis, l'un des conservateurs de la bibliothèque de Sainte-Geneviève. — Il est mort à Paris, le 24 juin 1856.

BONNAFONT (Jean-Pierre), chirurgien français, né à Plaisance (Gers), en 1805, entra comme simple soldat dans la garde royale en 1827 et fut admis, quelque temps après, dans la chirurgie militaire. En 1830, il fit partie de l'expédition d'Alger et resta douze années en Afrique, pendant lesquelles il assista à vingt-deux combats. En 1834, il vint se faire recevoir docteur en médecine à Montpellier, avec une thèse *sur les Plaies d'armes à feu observées en Afrique*. Il est aujourd'hui médecin principal de l'École d'état-major.

M. Bonnafont a publié un certain nombre de mémoires, la plupart insérés dans les *Bulletins* de l'Académie de médecine, dont il est correspondant depuis 1836 : *sur la Dégénérescence des reins* (1832); *Nouveau procédé opératoire pour la ligature de l'artère mammaire interne; sur le Choléra d'Alger* (1835); *sur l'Influence du climat d'Afrique sur la phthisie pulmonaire* (1836); *sur le Degré de salubrité du climat d'Alger* (1837); *Observations d'anaplastie* (1841); *Nouveau procédé contre l'imperforation congéniale du conduit auditif externe* (1843); *Réflexions sur l'Algérie* (1846, in-8); *sur les Polypes de l'oreille* (1851); *Discussion sur les déplacements de la matrice* (1854); *de la Surdi-Mutité* (1853, in-8); etc.

BONNARD (Auguste-Henri DE), géologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 8 octobre 1781, est fils du chevalier de ce nom qui a laissé quelques poésies. Admis, en 1797, à l'École polytechnique, puis à l'École des mines, il parcourut tous les degrés de ce dernier service. Nommé ingénieur en chef en 1810, inspecteur divisionnaire en 1824, il a été attaché au conseil général des mines, au conseil de perfectionnement de l'École polytechnique, à la Commission des machines à vapeur et à la nouvelle carte topographique de France. Il a pris sa retraite en 18[illegible]. En 1833, il fut appelé à la présidence de la Société géologique à laquelle il appartenait depuis 1830, et, le 8 mars 1837, élu membre libre de l'Académie des sciences. M. de Bonnard a été nommé commandeur de la Légion d'honneur en 1845. — Il est mort à Paris le 5 janvier 185[illegible].

M. de Bonnard n'est auteur d'aucun ouvrage de longue haleine; et ses travaux sont disséminés dans divers recueils, les *Annales des mines*, le *Bulletin de la Société philomatique*, les *Mémoires de l'Académie des sciences*, etc. On cite parmi ses nombreux mémoires : *sur la Saline de Moyenvic* (1802), *l'Exploitation de l'étain en Cornouailles* (1804); *Aperçu des terrains houilliers de la France* (1810); *Essai géognostique sur l'Erzgebirge* (1816); *Aperçu géognostique des terrains* (18[illegible]), extrait du *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, auquel il a fourni un grand nombre d'articles; *la Géognésie du Hartz* (1823); *Considération sur la classification des roches; les Gîtes de manganèse de Romanèche* (1832), etc.

BONNASSIEUX (Jean-Marie), sculpteur français, né à la Pannissière (Loire), le 19 septembre 1810, étudia d'abord la sculpture à Lyon, et se fit connaître au Salon de 1834, par l'envoi d'*Hyacinthe blessé*, modèle en plâtre. Il vint alors à Paris, fréquenta les ateliers de MM. Foyatier, Ramey fils, Dumont, entra cette même année à l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de sculpture en 1836; le sujet du concours était : *Socrate buvant la ciguë*. De retour d'Italie en 1841, cet artiste a successivement envoyé aux Salons : l'*Amour se coupant les ailes*, acquis par l'État (1842); *David* (1844); le buste de M. *Terme*, maire de Lyon (1846); l'abbé *Lacordaire* (1847); *Jeanne Hachette*, pour le jardin du Luxembourg; *la Vierge mère*, destinée à l'église de Feurs (Loire), (1848); les bustes de *Ballanche* et d'*Ampère*, commandés par la ville de Lyon pour son musée (1849). Une *Tête d'étude*, datée de 1844, et un *Amour*, de 1842, envoyés, en 18[illegible], au palais de cristal de Londres, ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Méditation*, grande statue en marbre.

M. Bonnassieux a exécuté, en dehors des Salons, d'autres *Bustes* qui ont confirmé sa réputation de statuaire. Il a obtenu deux secondes médailles en 1832 et 1848, une 1re en 1844, une de 1re classe en 1855, et la décoration en janvier 18[illegible].

BONNE (François-Julien DE), magistrat et député belge, né, à Bruxelles, le 10 mai 1[illegible], appartient à une famille française, originaire du Dauphiné, et qui, parmi ses illustrations, compte le connétable de Lesdiguières, et, dans une branche italienne, le savant cardinal Bona. Fils d'un officier autrichien en service dans les Pays-Bas, il étudia le droit à Bruxelles, et fréquenta pendant dix années le barreau de cette ville. Appelé, en 1822, aux fonctions de substitut, il ne les accepta que sur les instances du jurisconsulte Merlin qui, banni par la Restauration, avait trouvé auprès de lui des adoucissements à l'exil. Il fut nommé juge en 1826 dans l'affaire des poursuites à diriger contre MM. de Potter, Tielemans

Barthels, etc., il se prononça avec son collègue Herry, en faveur des inculpés; ce qui n'empêcha pas le procureur du roi de publier que la décision avait été prise à l'unanimité. Il en résulta une vive polémique dans les journaux.

Malgré ses sympathies pour la révolution de 1830, M. de Bonne donna sa démission en décembre, pour reprendre son indépendance. Envoyé par Bruxelles à la Chambre des Représentants (1845 à 1848), il fut l'un des membres les plus fermes et les plus éclairés de l'opposition libérale. Sur son refus d'un nouveau mandat législatif, les électeurs l'appelèrent au conseil provincial où il siége encore aujourd'hui.

On a de M. de Bonne : *de l'Inamovibilité des curés succursalistes* (Bruxelles, 1846, in-8), qui atteste un rare savoir canonique et lui a valu la reconnaissance du clergé inférieur, dont il a aussi défendu les intérêts pendant sa carrière parlementaire. Il a été l'un des collaborateurs des *Archives de droit et de législation.*

BONNECHOSE (François-Paul-Émile BOISNORMAND DE), littérateur français, né à Leyerdorp (Hollande), le 18 août 1801. Fils d'un émigré, il servit sous la Restauration, comme officier d'état-major; mais, en 1829, il donna sa démission et obtint du roi la place de bibliothécaire du palais de Saint-Cloud, qu'il conserva pendant toute la durée du règne de Louis-Philippe. De 1850 à 1853, il a été conservateur de diverses bibliothèques de la liste civile, entre autres de celles des palais de Versailles et de Trianon.

M. de Bonnechose avait donné, dès 1826, une tragédie, *Rosemonde*, représentée au Théâtre-Français. En 1833, son poëme intitulé : *la Mort de Bailly*, eut le prix de l'Académie française. L'année suivante, parut son *Histoire de France* (2 vol. in-12), dont la 10ᵉ édition est de 1855. On a encore de lui : *Christophe Sauval, ou la Société en France sous la Restauration* (1836, 2 vol. in-8); *Histoire sacrée* (1838); des *Abrégés* de l'histoire de France et de l'histoire sainte (1840); *les Réformateurs avant la réforme du* XVᵉ *siècle, Gerson, Jean Hus et le concile de Constance* (1844, 2 vol. in-8); *Chances de salut et conditions d'existence de la société actuelle* (1850, in-18). M. É. de Bonnechose a travaillé, en outre, au *Complément du Dictionnaire de l'Académie* et à *la Revue contemporaine*, où il a fait insérer des études sur *le Chancelier Bacon* et *Thomas Becket* en 1854.

BONNECHOSE (Henri-Marie-Gaston BOISNORMAND DE), prélat français, frère du précédent, né à Paris, le 30 mai 1800, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique. Nommé évêque de Carcassonne, le 18 novembre 1847, il fut transféré au siége d'Évreux le 1ᵉʳ novembre 1854. En 1835, il a publié, sous le titre de *Philosophie du christianisme* (2 vol. in-8), la correspondance religieuse de l'abbé Bautain.

BONNEFOND (Jean-Claude), peintre français, né à Lyon, vers 1790, fut élève de l'Académie de cette ville, parcourut l'Italie de 1812 à 1815, et débuta au Salon de 1817. Il a exposé jusqu'en 1834, et s'est consacré depuis tout entier à la direction de l'école de Lyon, dont il avait été nommé directeur en 1831. Il est depuis le même temps membre de l'Académie lyonnaise et, depuis 1854, correspondant de l'Institut pour la section des beaux-arts. On a de lui : *les Petits Savoyards* (1817); *le Maréchal ferrant*, acquis par B. Delessert (1822); la *Chambre à louer, Scène militaire* (1824); *Bergères dans la campagne de Rome* (1827), et le *Portrait du célèbre mécanicien Jacquard*, commandé par la ville de Lyon (1834). Il a obtenu une médaille en 1817, une grande médaille en 1827, et la décoration en janvier 1834. Il a publié : *de l'État actuel de la peinture en France, comparé à ce qu'était cet art au* XVᵉ *et au* XVIᵉ *siècle* (Lyon, 1835, in-8).

BONNEGRACE (Adolphe-Charles), peintre français, né à Toulon, le 2 avril 1812, suivit, de 1831 à 1833, les cours de l'École des beaux-arts, prit en même temps les leçons du baron Gros, et débuta par un *Portrait* au Salon de 1834. Ce genre a fait surtout sa réputation. Il a en outre exposé, parmi des œuvres de divers genres : *la Femme du pêcheur priant Notre-Dame de La Garde, Saint Pierre aux liens* (1839); le *Christ au tombeau, la Nuit chassée par l'Aurore*, la *Vision de saint Jean* (1842); le *Baptême de Jésus-Christ par saint Jean*, *l'Extase de saint Louis de Gonzague, saint Laurent martyr* (1853), et de nombreux personnages, dont quelques-uns ont été commandés ou acquis par l'État (1835-1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *Jésus enfant parmi les docteurs*, pour la ville de Toulon. M. Bonnegrace a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839, et une 2ᵉ en 1842.

BONNELIER (Hippolyte), littérateur français, né vers 1805, se trouva mêlé de bonne heure aux luttes politiques de la Restauration. Il ouvrit en 1826, à Paris, un cours public de débit oratoire et de lecture à haute voix, qu'il publia la même année. Durant les journées de Juillet, il prit part à la lutte, s'installa à l'Hôtel de Ville et fut un des secrétaires de la Commission municipale; quelque temps après, il obtint la sous-préfecture de Senlis, que son retour à l'opposition et son caractère aventureux lui firent quitter. En 1845, emporté par la passion du théâtre, il débuta à l'Odéon sous le nom de *Max* et remplit quelques rôles tragiques. Il revint à ses travaux littéraires, qu'il quitta encore une fois pour la politique après la révolution de Février. En 1849, il a été momentanément sous-préfet de Sceaux.

M. Bonnelier est auteur d'un assez grand nombre de romans, parmi lesquels les principaux sont : *la Fille du libraire* (1828, in-8); *la Plaque de cheminée* (1832, 3 vol.); *Nostradamus* (1833, 2 vol.); *le Maréchal de Retz* (1834, 2 vol.); *un Homme sans cœur* (1835, 2 vol.); *l'Anneau de paille* (1836); *un Malheur domestique* (1837); *le Vicomte d'Aché* (1839); *Manette* (1841); *Manoir et Chalet* et *le Pigeon noir* (1844); *Fauvella* (1845, 2 vol.); *sous la Lampe* (1847, in-8), etc. Sous le titre de *Mémorial de l'Hôtel de Ville* (1830, in-8), il a donné, comme témoin oculaire, un récit circonstancié des événements de Juillet.

BONNET (Guillaume), général français, est né à Genève, en 1784, de religionnaires français réfugiés. Il prit du service, en 1804, dans les vélites de la garde impériale, et, après avoir conquis ses grades par des actions d'éclat et six blessures, il fut nommé chef de bataillon à Moscou. La Restauration le mit d'abord en disponibilité, puis le fit passer colonel à l'ancienneté. Envoyé en Vendée lors de l'insurrection carliste (1832), il s'y conduisit avec tant de modération que les habitants de Laval lui offrirent une épée d'honneur. Il fit ensuite deux campagnes en Afrique, obtint le brevet de maréchal de camp (12 août 1839), et fut placé, quelques années après, dans la réserve. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1832.

BONNET (Pierre-Ossian), mathématicien français, né en 1819, fut reçu, en 1838, à l'École polytechnique, d'où il sortit comme élève ingénieur

des ponts et chaussées; mais il renonça aux services publics afin de pouvoir se consacrer entièrement à l'étude. Il est actuellement répétiteur de mathématiques à l'École polytechnique. A plusieurs reprises déjà, il a été présenté comme candidat à l'Académie des sciences par la section de géométrie.

On doit à ce jeune savant des travaux intéressants sur diverses branches des mathématiques et insérés, à leur date, dans le *Journal* de M. Liouville, le *Journal* de l'École polytechnique, et les *Comptes rendus* de l'Académie : en analyse, diverses *Notes sur la convergence des séries*, (1843-1849); *sur le développement des fonctions en séries* (1852); et quelques *Notes relatives aux intégrales définies* (1841 et 1849); en géométrie, des mémoires : *sur les Surfaces isothermes et orthogonales* (1845, 1849); *sur la Théorie générale des surfaces* (1849); *sur les Surfaces dont les lignes de courbure sont planes ou sphériques* (1853); *sur Quelques propriétés générales des surfaces et des lignes tracées sur les surfaces* (1844); *sur Quelques propriétés des lignes géodésiques* (1855); *sur la Théorie mathématique des cartes géographiques* (1852); enfin diverses notes *sur les Propriétés de la lemniscate* (1844); *sur les Ombilics des surfaces* (1845); en mécanique : *Mémoire sur la théorie des corps élastiques* (1845); *Mémoire sur quelques cas particuliers de l'équilibre de température dans les corps dont la conductibilité varie avec la position et la direction* (1848); enfin, plusieurs *Notes sur diverses questions et problèmes de mécanique* (1844).

BONNET (Amédée), dit BONNET DE LYON, médecin français, né vers 1795, à Ambérieux (Ain), reçu docteur en 1832, fut attaché, vers 1840, à l'École de médecine de Lyon, où il professe encore aujourd'hui le cours de clinique externe. Reçu membre de l'Académie de la même ville en 1848, il en a présidé les séances publiques, et publié plusieurs des discours qu'il y a prononcés. Membre correspondant de l'Institut, il a été décoré en 1847.

On a de lui : *Traité des sections tendineuses et musculaires dans le strabisme* (1842, in-8, 16 pl.); *Traité des maladies des articulations* (1845, 2 vol. in-8, 16 pl.); *Mémoire sur la lithotritie* (1846); *des Services rendus par la médecine aux sciences naturelles* (1848); *Éloge du docteur Alph. Dupasquier* (1849); *de l'Influence des lettres et des sciences sur l'éducation* (1855); *Traité de thérapeutique des maladies articulaires* (1853, in-8, 97 pl.), etc. Ses leçons sur la cautérisation ont été réunies en un volume par M. Philippeaux (1855, in-8) *Traité pratique de la cautérisation*. Il est un des rédacteurs de la *Gazette médicale de Lyon*.

BONNET (Auguste-Bernard), médecin français, né vers 1790 à Miramont (Lot-et-Garonne), fit ses études à la Faculté de Montpellier et y reçut, en 1816, le diplôme de docteur. Il alla s'établir à Bordeaux, et il occupe encore une chaire de pathologie à l'École préparatoire de cette ville. Il y est un des rédacteurs du *Journal de médecine de la Gironde*.

Ses principaux ouvrages sont : *Traité des maladies du foie* (1828, in-8); *de la Nature et du siége du choléra-morbus* (1832), qui a pour complément le mémoire où il traite *in extenso* le mode de propagation des maladies épidémiques réputées contagieuses (1837); *Traité des fièvres intermittentes* (1835, in-8; 2ᵉ édit. augmentée, 1852); *de la Monomanie du meurtre* (1852, in-8), etc. M. Bonnet s'est beaucoup occupé du système pénitentiaire sur lequel il a écrit, de 1844 à 1846, plusieurs mémoires; il les a longuement développés dans son *Hygiène physique et morale des prisons* (1847, in-8), où il apprécie l'influence du système cellulaire et les modifications qu'il convient d'y apporter.

BONNET (S.), agronome français, né à Besançon vers 1800, fit ses études médicales à Paris et y reçut en 1826 le diplôme de docteur. Il exerce sa profession dans sa ville natale; mais il est surtout connu par de nombreux travaux d'agriculture. On a de lui : *Traité des engrais liquides* (Besançon, 1830); *Manuel pratique et populaire d'agriculture* (Ibid., 1837, 4ᵉ édit.); *Leçons sur la culture des racines fourragères* (1842); *des Prairies artificielles dans la Franche-Comté* (1842, in-8), etc. M. Bonnet a rédigé, jusqu'en 1845, le *Bulletin agricole du Doubs*.

BONNETTY (Augustin), publiciste français, né le 9 mai 1798, à Entrevaux (Basses-Alpes), fonda, en 1800, un recueil mensuel qui n'a pas cessé de paraître : *Annales de philosophie chrétienne*, et où il s'efforce de faire tourner les progrès des sciences modernes au service de la révélation. Il y a quelques années il soulева une polémique très-vive contre l'enseignement de la philosophie dans les séminaires, au nom de cette opinion qu'il est impossible à la raison d'atteindre seule à la connaissance de la vérité. Depuis 1836, il dirige également *l'Université catholique*, revue encyclopédique à laquelle ont collaboré MM. de Salinis, de Montalembert, Jager et Gerbet. On a de M. Bonnetty : *Beautés de l'histoire de l'Église* (1841), et une *Table de tous les auteurs édités par le cardinal Maï* (1850, in-8).

BONNIER (Édouard), jurisconsulte français, né à Lille, le 27 septembre 1808, fit ses études au collége Rollin, en rivalité de gloire scolaire avec M. de Montalembert. Reçu licencié en droit en 1830 et docteur en 1832, il obtint à la Faculté de Paris une chaire de supplément au concours de 1839, et fut par la même voie professeur titulaire de la chaire double de législation pénale et de procédure civile et criminelle en 1844. Il devint, la même année, gendre de M. Ortolan. Il a suppléé à plusieurs reprises, M. Oudot, dans son cours philosophique du Code civil.

M. Bonnier a publié à un point de vue général et historique : *Traité des preuves en droit civil et criminel* (1843, in-8), traduit en italien en 1846; *Éléments de l'organisation judiciaire* (1847-1848, 2 vol. in-8); *Éléments de procédure civile* (1853, in-8); *Commentaire théorique et pratique du Code civil* (1848, 2 vol. in-8), commencé avec MM. Ducaurroy et Roustain. M. Bonnier a collaboré en outre, à la *Revue du droit français et étranger*, à la *Revue de législation* et au *Correspondant*, dans lequel il a donné des articles sur les *Rapports entre l'Église et l'État*.

BONNIN [de la Vienne], ancien député français, ancien représentant du peuple, né dans le département de la Vienne en 1795, fut longtemps notaire à Civray. Après la mort du général Demarçay, envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs libéraux de son arrondissement, il fit partie de l'extrême gauche, et préoccupé de la question du paupérisme, publia deux brochures : *Emploi de l'armée aux travaux d'utilité publique*, et *Extinction de la mendicité*. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le premier sur huit, par 49,909 voix, sur environ 60 000 votants. Il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, et approuva l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il se

battit la politique de Louis-Napoléon au dedans et au dehors, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

BONPLAND (Aimé), voyageur et botaniste français, né, le 22 août 1773, à la Rochelle, où son père exerçait la médecine, se proposa de suivre la même carrière ; mais les événements politiques interrompirent ses études médicales. Il prit du service dans la marine de la République et fit, comme chirurgien, une croisière dans l'Océan. De retour en France, il reprit à Paris ses études et suivit assidûment les leçons de Corvisart. C'est chez lui qu'il fit la connaissance de M. Al. de Humboldt, avec lequel il se lia d'une étroite amitié. Cet illustre doyen de la science, jeune alors, projetait quelque longue excursion scientifique : il offrit à M. Bonpland de l'accompagner. Après avoir hésité entre les plus vastes projets, ils se décidèrent à visiter les régions équinoxiales de l'Amérique. Pendant cinq années, M. Bonpland parcourut le Mexique, Cuba, la Colombie, les Cordillères et les bords de l'Orénoque et de l'Amazone, recueillant dans son herbier plus de 6,000 plantes, la plupart inconnues. Il les offrit, à son retour, au Muséum, et les décrivit dans son bel ouvrage intitulé : *Plantes équinoxiales* (1805 et ann. suiv., 2 vol. in-fol., 140 pl.). L'Empereur l'accueillit avec distinction, lui accorda une pension et, bientôt après, le nomma intendant de la Malmaison. Les loisirs que lui laissait cette place, lui permirent de publier alors sa *Monographie des Mélastomées* (1806 et suiv., 2 vol. in-fol. 120 pl.), et la *Description des plantes rares de Navarre et de la Malmaison* (1813-1817 in-fol., 64 pl.).

En 1816, M. Bonpland voulut revoir l'Amérique, et s'embarqua au Havre pour Buenos-Ayres. A peine arrivé dans cette ville, il y fut nommé professeur d'histoire naturelle ; mais bientôt les dispositions du gouvernement changèrent à son égard, et, fatigué des tracasseries dont il était l'objet, il donna sa démission et entreprit d'explorer tout le centre de l'Amérique méridionale. Il avait déjà remonté en partie le cours du Parana et était arrivé dans le territoire des Missions, à peu de distance d'Itapua, lorsque l'ombrageux dictateur du Paraguay, le docteur Francia, le prenant pour un espoin politique, se saisit violemment de sa personne (3 décembre 1821) et le fit conduire dans un village voisin de Santa-Maria, où il le retint près de dix ans prisonnier, malgré les réclamations réitérées des gouvernements français et brésilien. La liberté lui fut enfin rendue le 2 février 1831 ; mais sa carrière était brisée, sa fortune perdue ; sa pension, depuis rétablie, avait été rayée du grand-livre. Il résolut de s'établir dans les solitudes de l'Uruguay, où il réside encore aujourd'hui dans une modeste habitation, auprès de la petite ville de San-Borja, consacrant à l'étude de la botanique et à sa correspondance avec les savants de l'Europe, les derniers jours de sa belle vieillesse. Membre d'une foule de Sociétés savantes, il est au nombre des correspondants de l'Institut.

Outre les ouvrages cités ci-dessus, M. Bonpland a publié en collaboration avec M. de Humboldt, le *Voyage aux régions équinoxiales du nouveau continent* (1815 et suiv., 2 vol. avec cartes); les *Vues des Cordillères et monuments des peuples indigènes d'Amérique* (2 vol.), et avec M. Kunth les *Mimoses et autres plantes légumineuses du nouveau continent* (in fol., avec pl.); *Nova genera et species plantarum*, etc. (1885 et suiv., 7 vol. in-4). Voy. DE HUMBOLDT.

BONVAL (Clarisse), actrice française, née à Paris, en 1824, passa du Conservatoire au Théâtre-Français en octobre 1843, et n'y fut admise comme pensionnaire qu'à son second début, en juillet 1847. Elle avait, dans l'intervalle, paru sans succès au grand théâtre de Lyon, et avec plus de bonheur sur la scène de l'Odéon. En 1852, elle est devenue sociétaire de la Comédie Française; elle y tient l'emploi des soubrettes, principalement dans les comédies de Marivaux, et compte peu de créations dans le répertoire moderne.

BONVALOT (Antoine-François), poëte et littérateur français, est né à Salins (Jura) en 1784. Il entra vers 1810 dans l'enseignement, fut appelé à Paris, et occupa au lycée Charlemagne une chaire d'humanités jusqu'en 1840, époque où il prit sa retraite. Doué d'une grande facilité, écrivant sans cesse, il a traité beaucoup de genres, mais de préférence la poésie. Nous citerons parmi ses ouvrages : les poëmes de *la Nature* (1836) et de *Jeanne d'Arc* (1837); *les Fous et les anges* (1844); *le Vieux barde* (1815), poésies diverses; et un petit volume assez curieux, *Théosophie* (1853), dont le sujet est l'histoire poétique de la fondation des cultes primitifs.

BONVIN (François), peintre français, est né à Vaugirard (Seine), le 22 septembre 1817. Fils d'un ouvrier, il apprit le dessin dans une école gratuite et fut tour à tour compositeur d'imprimerie et employé; il consacrait à la peinture les moments de loisir que lui laissaient ses travaux manuels. Ses petits tableaux de genre décelèrent bientôt une observation savante de la réalité, et une reproduction assez heureuse des procédés de l'école flamande. Cet artiste a exposé en 1849 des *Buveurs* et *une Cuisinière*, entourés d'accessoires finement rendus; en 1850, l'*École des petites orphelines*, gracieuse peinture achetée pour le musée de Langres et honorée d'une médaille de deuxième classe; en 1852, *la Charité*, au musée de Niort; en 1853, l'*École régimentaire*; en 1855, des *Religieuses tricotant* et *la Basse messe*, qui appartient à l'État, et en 1857, *les Forgerons*.

BOPP (Franz), célèbre philologue allemand, est né à Mayence le 14 septembre 1791. Il fit ses premières études à Aschaffenburg et s'y lia avec le professeur Windischmann, qui occupait la chaire de philosophie et d'histoire à l'université de cette ville. Ce savant philosophe, disciple de Schelling, vivement attiré par le mystère de l'antiquité indienne, se livrait presque exclusivement à cette époque à des études orientales dont le résultat fut son grand ouvrage : *la Base de la philosophie dans l'Orient* (die Grundlage der Philosophie im Orient, Bonn, 1827-34). Il inspira ses goûts à M. Bopp, qui résolut de se consacrer entièrement à l'étude de la littérature orientale. En effet, ayant fini ses études élémentaires, il partit, en 1812, avec l'intention de faire des recherches sérieuses sur les langues indiennes. Soutenu par une modique pension que lui faisait le roi de Bavière, il put rester plusieurs années à Paris, où il fut encouragé dans ses travaux par Chezy, Silvestre de Sacy et Auguste-Guillaume Schlegel. Il compléta ses études à Londres et à Gœttingue, et, de retour en Prusse, fut nommé professeur de langue sanscrite à l'université de Berlin. En 1842, il a été créé chevalier de l'Ordre du mérite, et en 1857, l'Institut (Académie des inscriptions) l'a élu associé étranger.

Les travaux de M. Bopp ont fait époque dans l'histoire de la linguistique. Son grand et bel ouvrage : *Grammaire comparée des langues sanscrite, zende, grecque, latine, lithuanienne, slave ancienne, gothique et allemande* (Vergleichende Grammatik des Sanskrit, Zend, Griechischen, etc.,

Berlin, 1833-1849, in-4; 2ᵉ édit. entièrement refondue, 1857, présente l'analyse complète des formes grammaticales des langues indo-germaniques, et les lois générales que l'auteur en dégage, ont fait le plus grand honneur à sa perspicacité.

Ses recherches particulières sur la grammaire du sanscrit, d'une importance moins haute, ont singulièrement facilité l'étude de cette langue, et ses traductions de quelques monuments orientaux ont, pour ainsi dire, naturalisé la littérature sanscrite dans l'Allemagne savante et littéraire. Ses principales œuvres grammaticales, après sa *Grammaire comparée*, sont: *le Système de la conjugaison du sanscrit, comparé avec celui des langues grecque, latine, persane et germaniques; suivi de la traduction de quelque épisodes de poëmes indiens* (über das Conjugationssystem der Sanskritsprache, etc., Francfort, 1816, 1 vol. in-4); *Système complet de la langue sanscrite* (Ausführliches Lehrgebaeude der Sanskritsprache, Berlin, 1827, 1 vol. in-4); *Grammatica critica linguae sanscritae* (Berlin, 1829-1832, 1 vol. in-8); *Précis de la grammaire critique de la langue sanscrite* (Kritische Grammatik der Sanskritssprache in Kürzerer Fassung, Berlin, 1834, 2ᵉ édit. 1845); *Glossiarium sanscritum, in quo omnes radices et vocabula usitatissima explicantur, et cum vocabulis græcis, latinis, germanicis, lithuanicis, slavicis, celticis comparantur* (editio nova, Berolini, 1840), ouvrage qui contient beaucoup de recherches étymologiques et dans lequel les *Vedas* ont été, pour la première fois, l'objet de travaux lexicologiques; *les Langues celtiques* (über die celtischen Sprachen, Berlin, 1839); *des Rapports des langues malaiso-polynésiques avec les langues indo-germaniques* (über die Verwandtschaft der malagisch-polynesischen Sprachen mit den indo-germanischen (Berlin, 1841); *des Membres caucasiens du système des langues indo-européennes* (über die kaukasischen Glieder des indo-europ. Sprachsystems, Berlin, 1847).

On cite parmi les traductions et éditions de poësies orientales données par M. Bopp: *Srimahâbharate Naldpakhyonam*, ou *Nalus*, *carmen sanscriticum Mahabharati episodium* (Londres, 1819; 2ᵉ édit., Berlin, 1832, traduit en vers métriques (Berlin, 1838). Ce poëme, grandiose jusqu'à l'emphase, a été traduit aussi en vers allemands par Kosegarten et par Rückert; *Indralokagamdnam*, c'est-à-dire *le Voyage d'Ardjouna au ciel d'Indra* (Ardschuna's Reise zu Indra's Himmel, Berlin, 1824), publié pour la première fois dans la langue originale et accompagné d'une traduction en vers allemands et de notes; *Diluvium cum tribus aliis Mahabharati episodiis* (Berlin, 1829). M. Bopp a écrit aussi plusieurs articles pour les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, et publié, à propos de la grammaire de J. Grimm et d'un ouvrage de Graff le livre: *Vocalismus* (Berlin, 1836).

BOQUILLON (Nicolas), publiciste français, né à Rethel, le 1ᵉʳ avril 1795, fit ses débuts littéraires et politiques dans les journaux de la Meurthe; créa, vers 1817, à Nancy, *l'Abeille de la Moselle*, feuille constitutionnelle et libérale qui fut bientôt supprimée et valut six semaines de prison à son rédacteur. Étant venu à Paris, il écrivit dans divers recueils éphémères, et se chargea plus tard du compte rendu des expositions quinquennales dans plusieurs journaux, notamment dans le *Moniteur* (1849). Cette spécialité lui valut une place de bibliothécaire au Conservatoire des arts et métiers, où il a concouru à l'établissement de collections technologiques.

M. Boquillon a principalement publié: *C'est lui! ce n'est pas lui! Hé! mais qui donc!* brochure anonyme, à l'occasion des *Mémoires sur la Révolution*, et surtout de ceux du duc de Rovigo (1823); *un Jésuite par jour* (1825); *Dictionnaire biographique des personnages illustres, célèbres ou fameux de tous les siècles et de tous les pays* (1825, 3 vol. in-12); *Dictionnaire des inventions et des découvertes depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours* (1826, in-12). Il a traduit de l'anglais, entre autres ouvrages scientifiques: *Discours sur le but, les avantages et les plaisirs de la science* (1827); *Traité mécanique pratique* et *Traité de pneumatique, ou des propriétés de l'air et des gaz* (1828); et de l'italien: *la Véritable consolation des affligés* (Rethel, 1812), du cardinal Mattéi, alors exilé à Rethel. Il a travaillé à la *Revue scientifique et industrielle* et pris une part importante au livre de M. Tresca, intitulé: *Visite à l'Exposition universelle de* 1855.

BORDAS-DEMOULIN (Jean-Baptiste), philosophe français, né à Montagnac-la-Crempse (Dordogne), le 18 février 1798, est le chef d'une école catholique qui s'efforce de concilier toutes les conséquences politiques et sociales de la Révolution avec les traditions religieuses de l'ancien gallicanisme. Il se voua de bonne heure à l'étude de la métaphysique et de la théologie, sans négliger la politique. Il publia d'abord ses *Lettres sur l'éclectisme et le doctrinarisme* (1833, in-8), dirigées à la fois contre ces deux systèmes et leur application au gouvernement de la monarchie nouvelle. Il présenta ensuite à l'Académie des sciences morales et politiques un travail qui fut couronné comme une des œuvres philosophiques les plus remarquables de ce temps, et qui a pour titre: *le Cartésianisme, ou la Véritable rénovation des sciences* (1843, 2 vol. in-8), suivi de la *Théorie de la substance* et de celle de l'infini.

M. Bordas-Demoulin a donné depuis: *Mélanges philosophiques et religieux* (1846, in-8), contenant l'*Éloge de Pascal*, couronné par l'Académie française, en 1842, et l'*Éloge de Voltaire*, les *Pouvoirs constitutifs de l'Église* (1855, in-8), et les *Essais de réforme catholique* (1856, in-12) etc., il a fourni au *Dictionnaire de la conversation* un certain nombre d'articles relatifs à l'histoire de l'Église constitutionnelle, et qui sont la glorification de l'évêque Grégoire et de ses amis.

BORDOGNI (Giulio-Marco), chanteur français, d'origine italienne, né en 1791, à Gazzaniga, près de Bergame, fit quelques études musicales sous le maître de chapelle Simon Mayer, et débuta en 1813 au théâtre royal de Milan, dans *Tancrède* de Rossini. Il passa ensuite deux saisons au théâtre Carcano de la même ville, parcourut plusieurs scènes de l'Italie, et vint à Paris en 1819, engagé au Théâtre-Italien. Il y tint quatorze ans l'emploi de premier ténor, et ne s'en absenta que pour chanter près d'une année aux Italiens de Madrid (1825).

Dès 1820, M. Marco Bordogni, dont le goût et la méthode avaient été remarqués par Cherubini, fut choisi par ce dernier pour diriger une des classes de chant au Conservatoire. Pour éviter les interruptions apportées dans son cours par ses travaux du théâtre, il quitta définitivement, en 1833, la scène pour l'enseignement. Ses succès répondirent à l'excellence de sa méthode. Quatre vingts prix ont été décernés à ses élèves, et c'est de sa classe que sont sorties Mmes Falcon, Sontag, Rossi, Garcia, etc. Au mois de juin 1856, la fatigue d'une longue carrière, et surtout la perte de Victor Morpurgo, son gendre, le décidèrent à prendre sa retraite. Quelques semaines après, il mourait lui-même à Paris.

M. Marco Bordogni a donné, vers 1835, d[illegible]

Exercices ou morceaux d'*Études*, entre autres 36 *Vocalises* pour soprano et ténor, publiés à Paris, et presque aussitôt également édités à Leipsick et à Berlin. Il a été décoré en mai 1839.

BOREAU (Victor), littérateur français, né à Angers, en 1804, débuta dans la carrière des lettres par un volume de *Poëmes* (1829), qui ne fut point remarqué. Il donna ensuite des romans dont le plus estimé fut *la Conjuration d'Amboise* (1834, 2 vol. in-8), chronique du XVIe siècle qui ne manque pas de fidélité historique. Depuis 1838, il dirige une publication qui, sous le titre de *Cours complet d'instruction*, doit mettre à la portée des enfants l'étude des connaissances les plus nécessaires. Une trentaine de volumes ont paru, et plusieurs ont donné lieu à des éditions nouvelles.

BOREL (Pierre BOREL D'HAUTERIVE, plus connu sous le nom de Petrus), romancier français, est né à Lyon, le 28 juin 1809. Il vint à Paris de bonne heure, travailla chez un architecte, puis écrivit dans les journaux littéraires du temps. L'école romantique n'eut pas de disciple plus hardi. Dans ses ouvrages, écrits en général dans un style bizarre, inégal, on rencontre, du moins, de la verve et des inspirations heureuses. En voici les titres : *Rhapsodies* (1831), poésies diverses; *Champavert, contes immoraux* (1833, in-8); *Madame Putiphar* (1839, 2 vol. in-8). Il a aussi publié des articles dans les *Cent et un*. Depuis longtemps, M. Borel a abandonné la littérature; il est aujourd'hui inspecteur de la colonisation à Mostaganem.

BOREL D'HAUTERIVE (André-François-Joseph), généalogiste français, frère du précédent, est né à Lyon le 6 juillet 1812. Après avoir obtenu le diplôme de docteur en droit, il est devenu pensionnaire de l'École des chartes et a été attaché aux travaux historiques entrepris par le gouvernement. Ses études spéciales dans l'art des Chérin et des d'Hozier lui ont acquis de l'autorité. Il a publié un *Précis historique sur la maison royale de Saxe* (1843, in-4); un *Nobiliaire de France* (1854, 3 vol. in-4); un *Annuaire de la noblesse*, qui paraît régulièrement depuis 1842, et un *Armorial de Flandre* (1856, in-4). Outre divers articles sur l'armorial et le blason fournis au *Dictionnaire de la conversation*, au *Cabinet de lecture*, etc., M. Borel a fondé une *Revue historique de la noblesse de France* (1845-1847, 3 vol. in-8). On lui attribue la rédaction des deux voyages pittoresques intitulé : *la Saône et ses bords* (1835, in-8) et *la Seine et ses bords* (1836, in-8), ainsi que celle des *Grands corps politiques de l'État* (1853, in-12), biographie des sénateurs, conseillers d'État et députés au Corps législatif. Il est, depuis quelque temps, secrétaire de l'École des chartes.

BORGHÈSE (*Marc-Antoine*-Jean-Baptiste-Alexandre-Jules, prince DE), chef d'une maison italienne élevée à la dignité princière en 1605, est né, à Paris, le 23 février 1814. Il a succédé, le 29 mai 1839, à son père le prince François, comme possesseur d'une partie de la *Campagne de Rome* et des principautés de Sulmona et de Rossano dans le royaume de Naples. Il a le titre de duc français et de grand d'Espagne de première classe. Il a épousé, le 11 mai 1835, Catherine Talbot, fille du comte de Shrewsbury, morte le 27 octobre 1840. De son second mariage avec Thérèse de la Rochefoucauld, fille du duc d'Estissac (2 décembre 1843), il a plusieurs fils, dont l'aîné est le prince *Paul*-Marie-Augustin, né le 13 septembre 1845.

Son frère, *Camille*-François-Jean-Baptiste-Melchior, prince ALDOBRANDINI (titre qui appartient à la maison Borghèse depuis 1769), est né le 16 novembre 1816. Il a été, durant quelques années, du 10 mars au 3 mai 1848, ministre de la guerre au service des États de l'Église. De son mariage avec la princesse Marie d'Arenberg 9 août 1841), il a plusieurs enfants dont l'aîné, Pierre, est né le 14 juin 1845. — Un autre frère, *Scipion*-Marie-Jean-Baptiste, duc de Salviati, né à Paris, le 23 juin 1823, s'est marié, le 10 mai 1847, à Arabella de Fitz-James.

BORGHESI (Bartolomeo, comte), savant numismate et épigraphiste italien, est né à Savignano, près Rimini (Romagne), le 11 juillet 1781. Attiré dès sa jeunesse vers l'étude des sources de l'histoire, il s'appliquait à déchiffrer, dans les couvents, les vieilles chartes du moyen âge; mais sa vue ne tarda pas à s'affaiblir et il dut renoncer à ces pénibles travaux. Il s'occupa alors presque exclusivement du riche musée de médailles que son père avait fondé dans sa propre maison, l'étudia, s'efforça de l'enrichir encore, visita les collections les plus riches de l'Italie, ainsi que les bibliothèques de Rome, et se partagea entre l'étude de la numismatique et celle de l'épigraphie.

En 1820, il publia le travail le plus important de toute sa longue existence scientifique, les *Nouveaux fragments des fastes consulaires du Capitole* (2 vol. in-4). Troublé dans ses études par les agitations qui eurent lieu en Italie l'année suivante, M. Borghesi, véritable solitaire de l'érudition, se retira sur le haut du mont Titan, dans la petite république de Saint-Marin. C'est là qu'il fixa l'attention de tous les savants de l'Europe. Ils lui apportèrent de tous côtés des matériaux et des documenst pour la continuation et l'achèvement de ses *Fastes consulaires* (Nuovi Frammenti dei Fasti consolari capitolini illustrati, Milan, 1818-1820, 2 vol.), œuvre immense, appuyée de monographies, d'inscriptions qui jettent la plus vive lumière sur beaucoup de points inconnus de l'histoire romaine. Là encore, il vit se grouper autour de lui de nombreux élèves, qu'il envoya dans les diverses contrées pour y populariser la science. En 1842, il se rendit à Rome, comme plénipotentiaire de sa république adoptive, pour conclure avec le gouvernement papal des conventions relatives au commerce du sel et du tabac.

M. Borghesi a donné une foule d'articles d'une critique savante aux *Mémoires de l'Académie des sciences* de Turin, au *Giornale arcadico* de Rome, aux *Annales de l'Institut archéologique*, à *l'Académie romaine d'archéologie*, au *Bulletin napolitain*, etc. Il a eu le dessein de réunir et de publier un *Corpus universale inscriptionum latinarum*. Plusieurs fois il écrivit, à ce sujet, aux divers gouvernements de l'Europe qui lui promirent leurs concours, mais ne lui donnèrent guère autre chose que des encouragements. Ce grand travail, qui serait d'une si haute importance pour l'histoire et la chronologie romaines, et que M. Villemain, en France, eut aussi la pensée d'entreprendre, serait à moitié fait si l'on réunissait les excellents articles que M. Borghesi a disséminés dans presque toutes les feuilles savantes de l'Europe.

Ce savant épigraphiste est membre correspondant de l'Institut de France, associé de l'Académie de Berlin, membre de la Légion d'honneur, de l'ordre de l'Aigle rouge de Prusse et de plu- autres ordres.

BORGHI-MAMO (Adélaïde Borghi, dame), cantatrice italienne, née à Bologne, en 1829, fut amenée par les conseils de Mme Pasta à cultiver sa voix de contralto naturellement remarquable. Elle débuta, en 1846, à Urbin, dans *le Giuramento*, avec un succès qu'elle retrouva ensuite dans plusieurs villes d'Italie, et en 1849, à Malte, où elle épousa M. Mamo. A Naples, Pacini écrivit pour elle *Malvina di Scozia* et *Romilda;* Mercadante, *la Statira*, et Rossi, *l'Alchimista*. Applaudie à Vienne en 1853, elle vint à Paris l'année suivante et resta à la salle Ventadour jusqu'en 1856. Ses succès dans *la Cenerentola*, *le Barbier*, *Mathilde* et surtout dans *le Trovatore* de M. Verdi qu'elle soutint à la scène pendant deux saisons, déterminèrent l'Opéra à l'engager pour trois ans. Elle a joué *la Favorite*, *le Prophète*, *la Reine de Chypre* et *le Trovatore* traduit et arrangé, sous le titre du *Trouvère*, pour la scène française.

BORNEMANN (Wilhelm), jurisconsulte allemand, président du tribunal supérieur de Berlin, est né en Poméranie en 1794. Il étudia le droit, entra dans la carrière judiciaire et devint conseiller supérieur au ministère des finances, puis conseiller intime et supérieur au ministère de la justice. Membre du conseil d'État depuis 1842, il fut nommé secrétaire du conseil et se fit connaître comme un des hauts fonctionnaires favorables aux réformes dont la révolution de 1848 fit reconnaître l'urgence. Aussi fut-il nommé alors ministre de la justice. Il remplit ces fonctions durant le ministère de Camphausen. Après la retraite de ce cabinet, il se retrouva membre de la Chambre nationale, prit sa place au centre de la droite et fut nommé second vice-président. Lorsque le roi de Prusse voulut disperser l'Assemblée (9 novembre 1848), M. Bornemann se sépara de son parti qui sanctionna cet acte par son obéissance; il assista aux séances de la majorité sans pourtant prendre part au fameux vote qui enlevait au roi le droit de lever des impôts et autorisait les provinces à les lui refuser. En 1849, il fut nommé second président du tribunal supérieur et élu membre de la première Chambre où il vota avec le centre gauche.

Le principal ouvrage de M. Bornemann et qui fait autorité, est une *Exposition systématique du droit civil en Prusse* (systematische Darstellung des preussischen Civilrechts, Berlin, 1837-45, 2ᵉ édit., 6 vol. in-8. Il a écrit en outre ; *des Affaires judiciaires en général et des contrats en particulier d'après les lois prussiennes* (von Rechtsgeschaeften überhaupt und, etc. Berlin, 1833, 2ᵉ éd.).

BORREGO (don Andreas), publiciste espagnol, né à Madrid au commencement du siècle, fut élevé en France où il étudia, particulièrement l'économie politique. De retour en Espagne, il fut, vers 1840, quelque temps ministre des finances, et plus tard, chargé de négociations en Suisse et en Allemagne. Dans ces dernières années, il a soutenu l'un des premiers l'idée de la réunion du Portugal à l'Espagne. On a surtout de lui : *de la Dette publique et des finances de la monarchie espagnole* (Paris, 1834, in-8); *Principes de l'économie politique* (Principios de economica politica, Madrid, 1844, in-8); et *de l'État des partis en Espagne* (1854, in-8).

BORREL (Maurice-Valentin), graveur en médailles français, né à Montataire (Oise), le 18 août 1804, suivit, à sept ans, son père en Savoie, et subit pendant près de six années toutes les souffrances de la misère. Revenu en France, en 1816, il étudia chez M. J. J. Barre, et débuta au Salon de 1833. Trois ans après, il fut nommé par Honoré V graveur de la Monnaie de Monaco. Il commença, vers 1840, une série de médailles estimées pour diverses collections, telles que celle des hommes célèbres et des hommes utiles, et toutes placées au musée des monnaies. Nous citerons les suivantes : *Papin*, *l'abbé de L'Épée*, *James de Montgommery*, commandé par l'École de Londres : *Bouvard*, *Coster* et *Guétard*, pour le roi de Sardaigne : *la Pose de la première pierre du timbre* (ministère des travaux publics); *le Conseil des prud'hommes*, pour la ville de Paris; *les membres de la famille d'Orléans*, *la chapelle Saint-Ferdinand ;* les portraits *d'Andrieux*, *Théaulon*, *Mickiewicz;* de MM. *Victor Hugo*, *Lamartine*, *Michelet*, *Quinet*, *de Girardin*, *Provost; une tête de République*, au concours de 1848; *Mgr Affre*; *l'Amnistie*, pour le pape Pie IX, etc. M. Borrel a obtenu une 3ᵉ médaille en 1842, et un certain nombre de récompenses et de décorations étrangères.

BORROW (Georges) écrivain anglais, né, à Norfolk en 1803, et fils d'un officier instructeur, ne reçut aucune éducation et traîna, à la suite du régiment, une enfance vagabonde. Plus tard, honteux de son ignorance, il vint de lui-même suivre les cours de l'université d'Édimbourg et embrassa l'état ecclésiastique. Mais un goût prononcé pour les aventures joint aux nécessités matérielles de la vie, le décidèrent à se mettre au service de la Société biblique d'Angleterre. On ne pouvait rencontrer un agent plus hardi ni plus infatigable. Le rév. Georges Borrow, la Bible à la main, parcourut, dans tous les sens, presque tous les pays catholiques de l'Europe, une partie de l'Asie et de l'Afrique, « passant sa vie, comme il le dit lui-même, à la recherche de l'inconnu. »

A Madrid, en 1840, il fut emprisonné pour le délit qu'il commettait partout, de *distribuer la* Bible en langue vulgaire ; son arrestation fit grand bruit et faillit se tourner en *casus belli*. On le relâcha, l'alcade lui adressa des excuses; mais la populace fanatisée s'ameuta contre lui, et, durant plusieurs semaines, il fut obligé, pour échapper à une mort certaine, de vivre dans les bois comme un sauvage. Il y retrouva cette forte race d'hommes d'une originalité si frappante, les bohémiens, parmi lesquels s'était écoulée une partie de son enfance, et dont lui seul a pu, dans des ouvrages bizarres, expliquer les mœurs, les traditions et l'histoire même grâce à la connaissance exacte qu'il possède de leur langue.

Son premier livre, *les Zingaris* (the Zincary, or an account of the gypsies, 1841, 2 vol.), intéresse par la vivacité dramatique du style et l'étrangeté des personages peints d'après nature; mais il dut sa réputation littéraire à *la Bible en Espagne* (the Bible in Spain, 1843, 2 vol.), où, dans un désordre pittoresque, se déroule toute la série des aventures personnelles résumées plus haut. Après un long silence, M. Borrow, pour se reposer de ses nouveaux voyages de propagande, a publié *Lavengro* (1850, 3 vol.), espèce d'autobiographie où la fable se mêle à la vérité. Cet ouvrage ramène encore en scène les bohémiens, que l'auteur semble avoir pris à tâche de réhabiliter dans l'opinion.

Malgré un style heurté, des peintures trop crues, un parti pris d'écrire à l'aventure, on ne peut refuser à M. Borrow beaucoup de verve et d'originalité, des tableaux et des caractères saisissants, et çà et là des pages remplies d'émotion. C'est un des remarquables prosateurs de l'Angleterre et il se fait gloire d'être probablement le seul chrétien qui sache écrire et parler à fond l'idiome insaisissable des Zingaris.

BORSATO (Joseph), peintre italien, né à Venise, vers 1800, fit ses études à l'Académie de sa ville natale et se livra à la peinture du paysage et des monuments. Il a reproduit, dans une suite de tableaux estimés pour la couleur et la science de la lumière, les sites les plus célèbres de Venise : *le Rialto*, *le Pont des Soupirs*, ainsi que la *cathédrale* et le *Palais des doges*. Il se rendit ensuite à Rome où il prit quelques vues et dessina plusieurs paysages de la campagne romaine. On a de lui un ouvrage intitulé : *Œuvres ornementales publiées par les soins de l'Académie de Venise* (Opera ornementale publicato per cura dell' Academia di belle-arti de Venezia, 1831). Il est devenu, à trente ans, professeur et membre de cette Académie.

BORSINI (Lorenzo), poëte satirique italien, est né à Sienne, en 1800, d'une famille peu aisée. Son vrai talent ne se révéla qu'après les épreuves d'une existence aventureuse. Volontaire à l'âge de dix-sept ans au 1er régiment anglo-sicilien, il se dégoûta de la vie militaire, et, son engagement expiré, il reprit ses études à l'université de Sienne. Reçu docteur en théologie en 1819, il fut nommé professeur d'exégèse biblique au séminaire. Un écrit de controverse qu'il publia, en 1821, sous le titre de *Réflexions sur la science sacrée* (Riflessioni sulla scienza sacra, Colle, 1821, le força de renoncer à l'enseignement). Il se rendit à Rome, pour tenter une nouvelle carrière, il étudia le droit avec ardeur et fut reçu avocat en 1823. Le souvenir des démêlés théologiques qu'il avait eus à Sienne le poursuivit à Rome d'où il dut s'éloigner. Il se fit tour à tour comédien, musicien, journaliste, jusqu'à ce que le succès le retînt enfin dans la carrière littéraire.

Du fond d'une prison où il avait été jeté pendant cette vie si tourmentée, M. Borsini avait publié un recueil de sonnets satiriques : *la Bibajoccheide* (Florence, 1831), que le public avait bien accueilli, et que suivirent d'autres essais également remarqués. En 1835, il fonda à Naples, avec C. A. Fiorentino, deux journaux littéraires, *le Vésuve* et *le Globe*, dont le succès fut immense, mais que la police se hâta de supprimer. Un *Poëme sur Mme Pasta*, un *Poëme sur Barbaja*, le fameux impresario napolitain, et un voyage humoristique (*Viaggio sentimentale*, Naples, 1837), complètent cette première période.

Après un court voyage à Paris, M. Borsini se rendit à Malte en 1841, où il passa les dix années les mieux remplies de sa vie. Il y publia, outre un recueil de ses œuvres choisies : *Poche parole, prose e versi* (1841), et une seconde édition de son *Voyage sentimental* (1842); *le Prédicateur muet*, nouvelle; *Mes prisons en Sicile* (le mie Prigioni in Sicilia, 1841); *l'Espion*, comédie politique en prose (*la Spia, in 3 atti*, 1842), et enfin les deux poëmes qui devaient fonder sa réputation : *l'Ane* (l'Asino, 1844), sorte d'épopée allégorique, remarquable de verve et de souplesse, et le *Novissimo Galateo* (1851), dont l'idée et le sujet étaient empruntés d'un ouvrage d'éducation, le *Galateo* de Mgr Casa, vaste satire morale, où les idées les plus hautes trouvent place au milieu d'épisodes gracieux ou pathétiques. Ce dernier poëme, écrit en tercets et composé de cent livres, réimprimé aussitôt à Turin, fit le tour de l'Italie. M. Borsini quitta Malte en 1851, et fit un voyage en Orient; il s'arrêta en Égypte, où il semble s'être fixé. Une *Élégie* sur sa fille, qui y mourut du choléra, en 1855, est sa dernière œuvre.

BOSBOOM (Johannes), peintre hollandais, né à la Haye, en 1817, s'est fait connaître par des vues de villes et des intérieurs d'église. On cite surtout : *la Tombe d'Engelbert II, comte de Nassau, dans l'église de Bréda*; la *Grande église protestante à Amsterdam*; *les Franciscains chantant un* Te Deum, actuellement dans la galerie de M. Volker, à la Haye; *la Sainte Cène dans une église protestante*, à M. Fodor; *la Salle du consistoire à Nimègue*; etc. Ces trois derniers sujets ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et y ont obtenu une médaille de troisième classe. M. Bosboom est chevalier de l'ordre hollandais de la Couronne de chêne.

BOSC (Jean-Urbain), général français, est né à Olonzac (Hérault), le 16 août 1804. Il entra comme engagé volontaire au 21e de ligne, y gagna tous les grades inférieurs, et passa, en 1830, en Algérie où il servit continuellement jusqu'en 1848. Capitaine des zouaves (1838), il mérita d'être mis plusieurs fois à l'ordre du jour par sa belle conduite à Medeah, dans la retraite de Milianah et à la bataille d'Isly. Il prit part à l'expédition de Rome (1849) comme colonel du 32e de ligne, y fut atteint d'un éclat d'obus et commanda jusqu'en 1852 la province de Civita-Vecchia. Il venait d'être promu au grade de général de brigade (1er janvier 1854) lorsqu'il fut envoyé de nouveau en Afrique et fit, avec la plus grande distinction, la campagne de la Kabylie dans laquelle il reçut deux blessures. — M. Bosc est mort à Montpellier en décembre 1855 des fatigues causées par vingt-cinq années de guerre.

BOSCO (N....), célèbre prestidigitateur italien, né à Turin en 1793, manifesta de bonne heure son adresse merveilleuse. Destiné à la carrière des armes, il aimait à se mesurer avec les plus habiles maîtres d'escrime, et soutenait leur assaut les yeux fermés. A dix-huit ans, il fit plusieurs des campagnes de l'Empire et reçut plus d'une blessure. Il trouva jusque sur les champs de bataille de la Russie (1812), l'occasion de révéler, d'une façon assez comique, sa vocation irrésistible pour la prestidigitation. Atteint dans un combat contre les Cosaques d'un coup de lance dans le flanc, il est jeté à terre et voit le soldat qui l'a frappé courir sur lui et se mettre en devoir de le fouiller. Bosco le laisse faire; mais, songeant qu'il va se trouver sans le sou, il explore lui-même les poches du Cosaque, et, tout en faisant le mort, rançonne à son tour son voleur. Ramassé parmi les blessés, il fut emmené en Sibérie, et y resta dix-huit mois. Mais un jour le gouverneur de Tobolsk qui passait les prisonniers en revue, ayant été informé de son savoir-faire, voulut en faire l'épreuve. Bosco se procura comme il put quelques appareils et donna le soir même une représentation, qui eut un grand succès et lui rapporta assez d'argent pour venir en aide à tous ses compagnons de captivité. Il fut échangé en 1814 et ne tarda pas à quitter l'état militaire pour courir le monde, armé de sa baguette magique, choyé partout et partout, divertissant les rois et les peuples, et remplissant les journaux du récit de ses merveilles. Depuis plus de quarante ans, Bosco se promène de Paris à Constantinople, de Naples à Saint-Pétersbourg, et en Amérique où l'on annonce qu'il donne encore aujourd'hui des représentations. Homme d'esprit et de cœur, il ne se fait pas moins remarquer par ses saillies que par l'agilité de ses doigts, et il est toujours prêt à mettre son talent au service des malheureux.

BOSIO (Astyanax), dit Bosio jeune, sculpteur français, né à Paris, vers 1798, est le fils du peintre d'histoire Jean Bosio, et élève du célèbre sculpteur le baron Bosio, son oncle. On a vu de

lui aux Salons, où il a débuté en 1831 et figuré d'une manière peu suivie : *Buste de l'amiral Bougainville* (1831); *Jeune chasseresse pansant son chien blessé* (1835); *Soldat romain redressant son arme* (1838); *Flora la courtisane* (1840); des *Bustes*, *Bas-reliefs*, etc. (1835-1849). Il a obtenu une deuxième médaille en 1838.

BOSQUET (Pierre-François-Joseph), maréchal de France, sénateur, est né à Mont-de-Marsan (Landes), le 8 novembre 1810. Admis à l'École polytechnique en 1829, il passa, deux ans après, en qualité de sous-lieutenant élève d'artillerie, à l'École d'application de Metz; il en sortit en 1833 pour rejoindre le 10ᵉ d'artillerie. Lieutenant en second (1ᵉʳ janvier 1834), il s'embarqua le 8 juin suivant pour l'Algérie, où il était destiné à servir jusqu'en 1853. Capitaine en 1839, il se fit remarquer au combat de Sidi-Lakhdar (14 janvier 1841), où il fut blessé d'un coup de feu à la tête, et à celui de l'Oued-Melah (17 juillet 1841).

Lors de la formation des troupes indigènes en Afrique, beaucoup des officiers des armes spéciales demandèrent à y être admis. Le capitaine Bosquet, que ses brillants services désignaient d'une manière toute particulière, fut nommé, le 5 juin 1842, chef de bataillon des tirailleurs indigènes d'Oran. A la tête de ce corps, il se distingua, le 14 mai 1843, dans une razzia exécutée contre la tribu des Flittas, et mérita d'être cité au rapport du gouverneur général. Lieutenant-colonel depuis 1845, il fut promu au grade de colonel du 53ᵉ de ligne (8 novembre 1847), et passa, en la même qualité, au 16ᵉ de la même arme. Il fut appelé, le 30 avril 1848, au commandement de la subdivision d'Orléansville et contribua puissamment le mois suivant à réprimer l'insurrection qui avait éclaté dans la contrée de l'Ouarensenis.

Nommé général de brigade le 17 août 1848 et investi du commandement de Mostaganem, M. Bosquet fit, avec la plus grande distinction, la campagne de la grande Kabylie, et fut blessé à l'épaule en combattant à la tête de la colonne expéditionnaire (11 mai 1851). Il ne tarda pas à être élevé au grade de général de division (10 août 1853), et rentra en France à la fin de cette année, après vingt campagnes glorieuses accomplies sans relâche dans notre colonie africaine.

Dès que la guerre éclata entre la France et la Russie, il fut mis à la tête de la 2ᵉ division d'infanterie de l'armée d'Orient, commandement qu'il a exercé avec le plus grand éclat durant toute la campagne de Crimée. A la bataille de l'Alma (25 septembre 1854), il se couvrit de gloire, et « ses manœuvres, selon les expressions du maréchal Saint-Arnaud, décidèrent du succès de la journée. » Chargé ensuite des 1ʳᵉ et 2ᵉ divisions dites corps d'observation et destinées à protéger les opérations du siége contre toute armée de secours venant de l'intérieur de la Crimée, il contribua, par sa brillante initiative et ses habiles dispositions, à la déroute des Russes à la bataille d'Inkermann (5 novembre 1854). Le Parlement anglais lui vota des remercîments pour le secours efficace qu'il avait apporté aux troupes de lord Raglan, écrasées par le nombre, et le sultan lui adressa les insignes de l'ordre de Medjidié de première classe. Comme commandant du 2ᵉ corps de l'armée d'Orient (10 janvier 1855), le général Bosquet se distingua dans la nuit du 23 au 24 février, en enlevant aux Russes les travaux de contre-approche qu'ils avaient établis en face de nos ouvrages du côté de la baie du petit Carénage. Le 7 juin, il prit une part active à l'enlèvement de vive force des redoutes du Mamelon Vert, et fut cité dans le rapport du général Pélissier comme ayant préparé et assuré le succès de cette opération.

On se rappelle la belle conduite du général Bosquet dans la prise meurtrière de Sébastopol. Chargé, le 8 septembre au matin, de l'attaque de droite à la tête du 2ᵉ corps, renforcé d'une division de la garde, il fut atteint d'un éclat d'obus au côté droit : cette blessure qui mit un moment ses jours en danger, força de revenir en France. Décoré de la médaille militaire le 1ᵉʳ novembre, il fut autorisé à accepter une épée d'honneur que les habitants de la ville de Pau, où réside sa famille, lui offrirent en témoignage de la reconnaissance publique.

Nommé sénateur le 9 février 1856, le général Bosquet a obtenu, le 18 mars suivant, la plus haute récompense à laquelle puisse aspirer un soldat : il a été élevé, en même temps que les généraux Randon et Canrobert, à la dignité de maréchal de France. La reine d'Angleterre l'a nommé, en 1855, grand'croix de l'ordre du Bain, et l'empereur Napoléon III lui a donné la même année, le même rang dans l'ordre de la Légion d'honneur.

BOST (Jean-Augustin), théologien protestant français, né vers 1805, fit ses études à Genève et y prêcha l'Évangile. Appelé dans l'Église réformée de France, il fut successivement pasteur à Bourges, à Reims et à Sedan, où il se trouve depuis 1852. On a de lui des ouvrages d'histoire et de controverse : *Histoire générale de l'établissement du Christianisme* (Valence, 1838, 4 vol. in-1), traduite de l'allemand de Blumhardt; *Histoire ancienne et moderne de l'église des frères de Bohême et de Moravie* (1844, 2 vol., 2ᵉ édit.); *Dictionnaire de la Bible* (1849, 2 vol. in-8), concordance raisonnée des Écritures contenant, en plus de 4000 articles, la Biographie sacrée, l'Histoire sainte, l'Archéologie, etc.; *Petit abrégé de l'histoire des papes* (1853, in-12), au point de vue de leur infaillibilité; *Mémoires pour servir à l'histoire du réveil religieux des églises protestantes de Suisse et de France* (1854-1856, 2 vol. in-8), etc.

BOST (Alexandre-Armand), juriconsulte et administrateur français, né à Cahors, le 14 juillet 1799, étudia le droit à Paris et s'y fit recevoir avocat. En 1830, il entra au ministère de l'intérieur où il devint sous-chef de bureau. Nommé sous-préfet à Nontron en 1838, et, l'année suivante, à Brioude, il revint, en 1842, reprendre son premier emploi au ministère de l'intérieur. Préfet du Lot, en mai 1848, il conserva ces fonctions jusqu'en 1849.

On a de lui : *Législation et jurisprudence des tribunaux de simple police* (1830, in-8); avec M. Daussy : *Traité de l'organisation et des attributions des corps municipaux* (1837-1838, 2 vol. in-8), qui se réimprime aujourd'hui sous le titre d'*Encyclopédie municipale*, et doit contenir 24 codes formulaires (1856 et suiv., in-18); *Encyclopédie des justices de paix et des tribunaux de simple police* (1851, 2 vol. in-8). M. Bost a été l'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie du* XIXᵉ *siècle*, et a fourni de nombreux articles d'économie politique, de jurisprudence et d'administration au *Journal des communes*, au *Courrier des communes*, au *Journal des chemins de fer*, etc.

BOSTON (Georges-Yves Irby, 3ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1802, à Londres, est petit-fils d'un homme d'État, élevé en 1761, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom d'Irby, il étudia à l'université d'Oxford et prit, en 1856, la place de son père à la Chambre des Lords, où

il vote avec le parti tory. De son mariage avec miss Hopkins-Northey (1830) il a plusieurs enfants dont l'aîné, *Florence-Georges-Henry* Irby, est né en 1837.

BOSWORTH (révérend Joseph), philologue anglais, né dans le comté de Derby à la fin de 1788, fit ses classes au collége de Repton et prit ses grades universitaires à Aberdeen. Dans le cours de sa carrière, il reçut à Leyde le diplôme de docteur en philosophie, à Cambridge (1839) et à Oxford (1847) celui de docteur en théologie. Il s'occupa d'abord avec ardeur de l'étude des sciences et de la littérature, et, en particulier, de l'application des mathématiques à l'astronomie et à l'art nautique. Mais, comme il se destinait à l'état ecclésiastique, il se familiarisa de bonne heure avec l'hébreu et les idiomes qui s'y rattachent, tels que le chaldéen, le syriaque et l'arabe. Nommé, en 1815, vicaire de Bunny, près Nottingham, il obtint ensuite la cure de Horwood, où, de 1817 à 1829, il se fit connaître par la publication de livres pédagogiques : *de la Construction grammaticale de la langue latine* (On latin construing), une *Grammaire grecque* (Eton greek grammar), etc., ainsi que par plusieurs brochures sur l'assistance publique.

En 1829, le docteur Bosworth se rendit en Hollande pour exercer les fonctions du culte anglican d'abord à Amsterdam, puis à Rotterdam (1832); ce fut pendant son séjour en ce pays qu'il traduisit en hollandais le *Book of common prayer* et écrivit une dissertation sur l'*Origine des Hollandais* (Origin of the Dutch; in-8), accompagnée de recherches assez étendues sur leur langage. De retour en Angleterre (1840), il accepta un des bénéfices du comté de Lincoln; mais sa santé l'obligea, en 1842, à renoncer, pour ne plus le reprendre, à l'exercice du sacerdoce.

C'est principalement par ses travaux sur l'anglo-saxon et ses dialectes que le révérend Bosworth s'est acquis sa réputation de philologue. En étudiant les formes primitives de la langue anglaise, il reconnut la nécessité, pour la posséder à fond, de remonter jusqu'à ses origines, et il fut le premier, dans ses *Éléments de grammaire anglo-saxonne* (Elements of anglo-saxon grammar; Londres, 1823, in-8), qui débarrassa cet idiome des prétendues affinités latines dont on l'avait surchargé. Cet ouvrage estimé le mit en rapport avec les savants qui s'occupaient des mêmes recherches, entre autres avec Grimm, qui lui prêta un concours fort utile, et le professeur danois Rask, dont il traduisit, en 1830, la grammaire anglo-saxonne. Il employa ensuite près de quinze ans à préparer les matériaux de son grand *Dictionnaire anglo-saxon* (a Dictionary of the anglo-saxon language, 1838, grand in-8), qui renferme un traité complet des formes grammaticales et un lexique, aussi étendu que possible, de tous les mots traduits en anglais et en latin avec leurs équivalents dans les langues teutoniques. Il y a aussi fait entrer deux mémoires précédemment publiés par lui sur l'*Origine du langage danois* (Origin of the danish language; 1834), et sur l'*Origine des nations et des langages germaniques et scandinaves* (Origin of the german and scandinavian languages and nations; 1836). Il a paru, en 1848, une édition abrégée de cet ouvrage sous le titre : *A compendious anglo-saxon and english dictionary*.

Depuis cette époque, on a eu de lui la publication revue, traduite et annotée de la *Version anglo-saxonne de l'histoire du monde* du roi Alfred (King Alfred's anglo-saxon version of the history of the world; 1855, in-4), qui, comme on sait, a été écrite d'après le moine espagnol Orose. Il prépare en ce moment une édition des Évangiles en anglo-saxon et méso-gothique mis en colonnes parallèles. Le docteur Bosworth fait, depuis 1829, partie de la Société royale de Londres; il est aussi membre de la Société des antiquaires, de l'Institut royal de Hollande, de la Société des sciences de Norwége, de celle de Copenhague, des Académies de Leyde, Utrecht, Rotterdam, etc. Il y a plus de dix ans qu'il s'est établi à Londres.

BOTTA (Paul-Émile, archéologue et voyageur français, né vers 1805, est fils de l'historien italien, membre de l'ancien Corps législatif français. Il entreprit de bonne heure un voyage autour du globe, s'arrêta surtout sur les côtes occidentales de l'Amérique, et fit ensuite, en qualité de médecin de Méhémet-Ali, l'expédition du Sennaar (1830-1833). De retour en France, où il rapportait d'importantes collections zoologiques, il fut nommé successivement consul à Alexandrie, agent consulaire à Mossoul, et consul général à Tripoli (1836-1857). C'est au milieu de ces importantes fonctions diplomatiques qu'il découvrit les importantes ruines de Ninive, et jeta les premiers fondements de l'archéologie assyrienne, et dirigea, dès 1843, les fouilles qui furent continuées l'année suivante par une Commission officielle, et depuis par M. Layard. M. Botta a été fait officier de la Légion d'honneur en avril 1845.

On a de cet archéologue habile et dévoué : *Relation d'un voyage dans l'Yémen* (1841); *Monument de Ninive, découvert et décrit par M. P. E. Botta, mesuré et dessiné par M. E. Flandin* (Imprimerie impériale, 1849-1850, 5 vol. in-fol.), publié sous les auspices d'une Commission composée de MM. Raoul-Rochette, Letronne, Lenormant, Mohl, Burnouf, de Lajard, Guigniault, Ingres et Lebas; *Inscriptions découvertes à Khorsabad* (1848), extrait du précédent, etc.

BOTTA (Anne-Charlotte Lynch, dame), femme poëte américaine, née à Bennington (Vermont), fut élevée à Albany et alla vivre à Providence (Rhodes-Island), où elle débuta dans la vie littéraire, puis à New-York, où elle a toujours résidé depuis. En 1855, elle a épousé M. Botta, neveu du célèbre historien de ce nom, mort en 1837.

On a d'elle, outre des romans et des nouvelles, insérés dans les *Magazines* et les journaux littéraires, un gracieux volume de *Poésies* (New-York, in-8, 1849). Mlle Fréd. Bremer (voy. ce nom) conçut, pendant son voyage au nouveau monde, une vive amitié pour elle et a fait connaître son nom en Europe.

BOTTOMBY (Joseph), musicien anglais, est né à Halifax (comté d'York) en 1786. Dès l'âge de huit ans, il jouait des concertos de violon et touchait le piano. En 1798, on le fit étudier à Manchester sous la direction de Grimshaw, savant organiste, et de Watts. Plus tard, Yanewitz et Woelfl lui donnèrent des leçons, l'un pour le violon, et l'autre pour le piano. A vingt-un ans, il était déjà assez avancé dans son art pour être nommé organiste à Bradford (1807); il n'a quitté cette place que pour en occuper une semblable à Halifax. Il a publié un *Dictionnaire de Musique* (a Dictionary of Music, Londres, 1816); des suites de walses, des sonates, des rondos, des airs variés pour piano, des exercices, etc. Depuis 1820, cet artiste s'est fixé à Sheffield, où il se livre à l'enseignement.

BOUBÉE (Théodore), ancien représentant du peuple français, né à Auch, en 1794, servit dans la cavalerie sous l'Empire, puis fit des études médicales et se fit recevoir pharmacien à Paris. L'in-

vention du sirop anti-goutteux, qui porte son nom, lui rapporta des bénéfices considérables. Établi comme pharmacien-chimiste à Auch, il devint un des chefs de l'opposition, et contribua à la fondation du journal *le Pays*, qui propagea, dans le département, les opinions démocratiques. En 1848, il fut élu représentant du Gers par 28 825 voix. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit l'opposition la plus vive au gouvernement présidentiel et signa la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres à l'occasion des affaires de Rome. Il ne fut point réélu à la Législative.

On a de lui : *Mémoire sur le traitement de la goutte et des rhumatismes* (1834), souvent réimprimé ; des *Considérations générales sur la goutte* (1842), etc.

BOUBÉE (Nérée), apppelé souvent NÉRÉE-BOUBÉE, géologue français, né à Toulouse, le 12 mai 1806, fit à Paris, de 1832 à 1836, des cours d'histoire naturelle, ayant pour accessoire des excursions botaniques poussées jusque dans les Pyrénées. Il a dirigé plusieurs journaux spéciaux : la *Revue agricole*, la *Revue élémentaire et progressive des sciences physiques et naturelles*, et *l'Écho du monde savant*. On a de lui sous les titres de *Bulletins*, *Relations*, *Traités* et *Cours* une foule d'ouvrages descriptifs ou élémentaires (1832-1845), puis : *Géologie populaire* (1833, in-18), dont il a paru plusieurs éditions augmentées ; *la Géologie dans ses rapports avec l'agriculture et l'économie politique* (1840, in-18) ; *Bains et courses de Luchon* (1843, in-18) ; *les Chemins de fer et l'amendement des terres* (1844), note à MM. les députés ; *la Géologie dans ses rapports avec la médecine et l'hygiène publique* (1850, in-8), à l'occasion du choléra ; *Cours de géologie agricole* (1856), etc.

BOUCHARDAT (Apollinaire), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à l'Isle-sur-le-Serein (Yonne), vers 1810, fut destiné de bonne heure à la pharmacie, et vint fort jeune à Paris faire ses études. Doué d'un esprit sérieux et aimant le travail, il s'occupa, tout en s'appliquant spécialement à la partie pharmaceutique, de médecine et d'hygiène, ainsi que des sciences accessoires que ces deux sciences supposent. Au commencement de l'année 1832, et à la fin de cette même année, il fut nommé agrégé de la Faculté. En 1834, il passa de l'hôpital Saint-Antoine où il était pharmacien en chef, à l'Hôtel-Dieu, où il remplit les mêmes fonctions jusqu'en 1855, époque où il les résigna pour se consacrer sans réserve à des travaux scientifiques. M. Bouchardat disputa à M. Dumas, en 1838, avec beaucoup de science et de talent, la chaire de pharmacie et de chimie organique à la Faculté. Vaincu alors avec tous les honneurs possibles, il obtint au concours, en 1852, la chaire d'hygiène. Il était entré à l'Académie de médecine en 1850. Il fait partie du conseil de salubrité. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845.

M. Bouchardat a publié de bonne heure d'importants mémoires, dont plusieurs, traitant de différentes maladies des plantes, ont été réunis sous le titre de : *Recherches sur la végétation* (1846, in-12), et l'ont fait nommer, en 1848, membre titulaire de la Société d'agriculture ; les autres, contenant des recherches thérapeutiques et hygiéniques, se trouvent dans les *Annales d'hygiène publique*.

On a de ce savant médecin des ouvrages plus considérables : *Cours de chimie élémentaire avec ses principales applications à la médecine et aux arts* (1834-1835, 2 vol. in-8) ; *Cours des sciences physiques* (1841-44, 3 vol.), comprenant la physique, la chimie, l'histoire naturelle : *Éléments de matière médicale et de pharmacie* (1838, in-8) ; l'*Annuaire de thérapeutique*, qui paraît régulièrement depuis 1841 ; *Nouveau formulaire magistral* (1840), souvent réimprimé ; *Formulaire vétérinaire* (1849, in-18) ; *Opuscules d'économie rurale* (1851, in-8) ; *Archives de physiologie* (1854, 2 livr.), et le *Répertoire de pharmacie*, recueil mensuel qu'il dirige depuis 1847.

Il faut encore citer de M. Bouchardat une série de travaux fort intéressants sur la vigne et les vins : *Études sur les produits des cépages de Bourgogne* (1846, avec des observations sur les boissons alcooliques et les principaux vins, et des considérations sur le commerce du vin dans Paris ; *sur les Cépages du centre de la France ; sur les Cépages du midi* (1850) ; *Dégénération et perfectionnement des cépages cultivés* (1849) ; *des Vignes de semis* (1852) ; un *Essai sur le lait et les maladies déterminées par une lactation exagérée*, et une étude sur l'*Influence des eaux potables sur la production du goître et du crétinisme* dans ses *Opuscules d'économie rurale* ; une excellente notice sur le *chloroforme* dans le *Supplément au Dictionnaire des dictionnaires de médecine* ; un très remarquable travail sur *le Diabète sucré ou glucosurie* (1852), et plusieurs importants *Mémoires* présentés à l'Académie de médecine.

BOUCHARDY (Joseph), auteur dramatique français, dont le nom a figuré à tort dans les nécrologies de l'année 1852, est né à Paris, en avril 1809. Fils et frère d'artistes peintres et graveurs, originaires de Lyon, et qui ont fréquemment figuré aux Salons jusque dans ces dernières années, il débuta lui-même par des travaux de gravure, et produisit un certain nombre de planches à l'aqua-tinte destinées au commerce ; il imagina même un instrument appelé *physionotrace*, qui sert à réduire et graver les dessins, et pour lequel il prit un brevet vers 1832. A la même époque, il se lia avec M. Eugène Deligny et débuta avec lui dans la littérature dramatique, en 1836, par *le Fils du bravo*, vaudeville, et *Hermann l'ivrogne*, drame en un acte.

Il écrivit ensuite seul une série de drames. *Gaspardo le Pêcheur* (1837), en quatre actes, resté au répertoire et souvent repris ; *Longue-Épée le Normand* (1837), en cinq actes ; *le Sonneur de Saint-Paul* (1838), en quatre actes ; *Christophe le Suédois*, en cinq actes (1839) ; *Lazare le Pâtre*, en quatre actes (1840) ; *Pâris le bohémien*, en cinq actes (1842) ; *les Enfants trouvés*, en trois actes (1843) ; *les Orphelins d'Anvers*, en cinq actes (1844) ; *la Croix de Saint-Jacques*, en six tableaux (1850) ; *Jean le Cocher*, en cinq actes (1852), et *le Secret des cavaliers* (1857). Ces pièces ont été données, transportées ou reprises sur les scènes de la Porte-Saint-Martin, de la Gaîté et de l'Ambigu, selon les pérégrinations des grands acteurs du mélodrame.

M. Joseph Bouchardy a personnifié, surtout à son début, le drame à grand effet et à grand spectacle, le drame du « boulevard du crime. » On vante en lui l'habileté scénique, l'art de la charpente et la simplicité du dialogue : son théâtre, comme le dit la préface d'une de ses pièces, est « écrit pour ceux qui ne savent pas lire. » En dehors de ses trois scènes privilégiées, il a fait jouer aux Variétés, en avril 1849, un petit vaudeville en un acte, *un Vendredi*. Il a fourni à la *Galerie artistique et dramatique* de 1853 la *Biographie de M. Saint-Ernest*, pour lequel il a, pendant vingt ans, écrit tant de rôles.

BOUCHÉ DE CLUNY (Jean-Baptiste), littérateur français, né vers 1815 à Cluny (Saône-et-Loire), a publié un certain nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *les Druides* (1844, in-8), histoire de l'origine des sociétés et des sciences, réimprimée en 1848 ; *Voyage en Bourgogne* (1845, in-8); *Christ et pape* (1846); *un Cri de la vérité* (1855, in-18), etc. Après la révolution de Février il commença une satire hebdomadaire en vers, *le Scorpion politique*, et, en 1852, il écrivit *les Scapins de la République* (in-8), épopée satirique en 32 chants.

BOUCHER DE PERTHES (Jacques), littérateur français, né à Rethel, le 10 septembre 1788, est président de la Société d'émulation d'Abbeville. Il a écrit des tragédies : *Frédégonde*, *Persée de Macédoine*, *Constantine* (1850); une comédie, *le Grand homme chez lui*, reçue en 1828 à l'Odéon, des mémoires sur les antiquités de sa province; un dictionnaire alphabétique des passions et des sensations, intitulé : *Hommes et choses* (1851, 4 vol. in-8); un roman par lettres, *Emma* (1852); *Voyage à Constantinople et en Grèce* (1856, 2 vol.), etc. Mais nous citerons à part deux ouvrages qui ont attiré vivement l'attention du public savant : *de la Création* (1839-1841, 5 vol. in-8), essai sur l'origine et la progression des êtres; et *Antiquités celtiques et antédiluviennes* (1847, in-8, 80 pl.), mémoire sur l'industrie primitive et les arts à leur origine.

Son frère, Étienne BOUCHER DE CRÈVECŒUR, né à Rethel, le 21 février 1791, est directeur des douanes à Saint-Brieuc. Il a traduit de Grimaldi un volume de *Nouvelles corses* (1823, in-8).

BOUCHERIE (Auguste), chimiste et inventeur français, né à Bordeaux, au mois de septembre 1801, fit ses études au collége de cette ville, et entra, pour satisfaire au vœu de ses parents, dans une maison de commerce, avant de pouvoir suivre librement son goût pour les recherches scientifiques. Il passa ensuite à l'École de médecine de Bordeaux et vint deux ans plus tard à Paris, où, avec des ressources à peine suffisantes pour vivre, il parvint, à force de privations, à se créer un petit laboratoire et à faire des cours particuliers dont le produit lui permit de pousser plus loin ses études. Docteur en mai 1832, il retourna à Bordeaux, où il se livra à la pratique de la médecine et fit des cours publics de chimie qui eurent un grand succès.

Le docteur Boucherie commença dès lors ses recherches sur la conservation des bois, que l'on avait déjà tenté d'obtenir, en Angleterre, à l'aide du sublimé corrosif. Après une multitude d'essais inspirés par des connaissances théoriques, il arriva, en pénétrant profondément le bois de sulfate de cuivre, à le métallifier en quelque sorte et à le rendre vraiment incorruptible. Il exposa ce résultat dans un mémoire à l'Institut, en mai 1840 (*Mémoire sur la conservation des bois*, inséré dans les *Annales de chimie et de physique*, t. LXXIV). Les rapports les plus favorables furent présentés sur cette découverte par les hommes les plus compétents à l'Académie des sciences et du ministère de la marine, et valurent à l'inventeur, avec l'approbation de l'Institut et du gouvernement, les éloges de toute la presse.

Au lieu de se livrer à l'exploitation de brevets qui contenaient plusieurs fortunes, le docteur Boucherie ne s'occupa que de perfectionner ses procédés, de les rendre aussi économiques que sûrs et d'une main d'œuvre facile. Ces résultats, qui lui coûtèrent douze années de nouvelles expériences, furent complets; et aujourd'hui les bois les plus putrescibles, préparés presque sans dépenses par les procédés Boucherie, résistent aussi bien ou mieux, dans les conditions hygrométriques les plus défavorables, que les bois les plus durs. Outre de nouveaux rapports officiels dont ces procédés ont été l'objet, ils ont surtout pour eux la pratique des compagnies de chemins de fer, qui comptent par millions les économies dont elles leur sont redevables, sans songer à en faire une juste part à l'auteur. Ils ont eu une consécration nouvelle à l'Exposition universelle de 1855, où l'on remarqua des traverses de bois extraites de voies ferrées, parfaitement intactes grâce à leur préparation, à côté des débris ou même de la poussière des traverses non préparées qui avaient servi dans les mêmes conditions. L'inventeur fut récompensé par une grande médaille d'honneur. Il avait déjà obtenu des médailles d'or aux expositions nationales précédentes et à l'Exposition universelle de Londres (1851).

Le docteur Boucherie, dont la biographie spéciale des *Médecins de Paris* attribue les travaux à un de ses confrères qui n'est pas même un homonyme, au docteur Bourgery, n'a rien écrit encore que son *Mémoire sur la conservation des bois*, réimprimé à part en 1857 (in-8°, 31 p.). Mais il a en main les matériaux de plusieurs volumes qui ne paraîtront qu'après une dernière vérification faite par l'auteur des résultats nouveaux et curieux qu'ils doivent contenir.

BOUCHET (Frédéric-Jules), architecte français, né à Paris, en 1799, fut élève de Percier, dont il a particulièrement suivi les traditions, et un instant aussi de Debret; il obtint à l'École des beaux-arts le second grand prix d'architecture en 1822, le prix départemental en 1824, et partit pour l'Italie, où, après un premier séjour de trois ans, il retourna en 1832. C'est dans ce pays qu'il a pris le sujet de ses diverses publications qui ont figuré la plupart aux Salons : *Vues et plans de la villa Pia* (1846); *Thermes de Pompeï* (1850); *la villa de Pline* (1850 et 1853); *le Forum* et *la Basilique de Fano* (1853).

Ses aquarelles, très-estimées des amateurs, reproduisent presque toutes les mêmes souvenirs; ce sont : la *Villa Pia*, le *vieux Palais* de Florence, l'*Intérieur de Saint-Marc*, et la *nouvelle Galerie de Saint-Louis*, au Palais de Justice de Paris. En dehors de ces *Études* et de divers *Essais* de renaissance italienne, M. J. Bouchet a peu produit comme architecte. Il a cependant surveillé, comme inspecteur, les travaux de la Bibliothèque royale (1829-1837); de la Cour de cassation (1833); et du *Tombeau de Napoléon* aux Invalides (1842-1853), dont il est devenu l'architecte à la mort de Visconti. Comme dessinateur, et c'est là son principal titre, il a saisi et traduit d'une façon supérieure le style et le caractère antiques. C'est le véritable continuateur de Percier.

Ses écrits relatifs à l'architecture sont : la *Villa Pia* (1837, in-4); les *Compositions antiques*, (1850, in-4); *le Laurentin, ou Maison de Pline* (1852); *Exercices de dessin linéaire* pour les candidats à l'École centrale (1854), où il venait d'être nommé professeur des travaux graphiques. M. Bouchet est membre de la Commission de l'École des beaux-arts, depuis 1850, et a obtenu, aux expositions, une deuxième médaille en 1849, et une première en 1850.

BOUCHITTÉ (Louis-Firmin-Hervé), philosophe français, est né à Paris, le 15 février 1795. Sorti de l'École normale en 1817, il devint professeur de diverses classes, et, en dernier lieu, d'histoire au collége royal de Versailles. Inspecteur de l'Académie de Paris en 1845, mis à la retraite en 1849, il fut, l'année suivante, rappelé à l'activité,

et nommé successivement recteur des Académies d'Eure-et-Loir et de Seine-et-Oise. Il rentra de nouveau dans la vie privée en 1854, lors de la suppression des académies départementales.

Il a publié : *de la Philosophie dans ses rapports avec les sciences morales, la littérature et les arts* (1837, broch. in-8) ; *Histoire des preuves de l'existence de Dieu, depuis les temps les plus reculés jusqu'au* Monologium *d'Anselme de Cantorbéry* (1841, in-8°) ; *le Rationalisme chrétien à la fin du XIe siècle, ou* Monologium *et* Proslogium *de saint Anselme, traduits et précédés d'une Introduction* (1842, in-8), ouvrage qui a obtenu, en 1842, de l'Académie française un prix Montyon ; *Confiance en Dieu* (1849, in-8), et *Leçons d'histoire ancienne* (1855, 8r. in-8). M. Bouchitté a fourni aux *Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques* (tome II, *Savants étrangers*) : *Mémoire sur la notion de Dieu dans ses rapports avec l'imagination et la sensibilité*, et *de la Persistance de la personnalité après la mort*. Il a lu, en 1849 et en 1853, devant la même Académie, une *Histoire des opinions philosophiques et religieuses sur l'existence, la nature et la destinée de l'âme humaine*, etc. Il a encore fourni un certain nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, et des fragments de philosophie à plusieurs recueils. Il a aussi publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de Philippe de Champaigne* (1856, in-8).

BOUCHUT (Eugène), médecin français, né en 1816, à Paris y fit ses études médicales et y reçut, le 12 avril 1843, le diplôme de docteur. Après avoir exercé les fonctions de chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il fit partie du bureau central d'admission, et passa, en 1852, à l'hôpital Bon-Secours ; depuis 1856, il est attaché à celui de Sainte-Eugénie. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Manuel pratique des maladies des nouveau-nés et des enfants à la mamelle* (1845, in-12 ; 9e édit. 1855) ; *Traité des signes de la mort et des moyens de prévenir les enterrements prématurés* (1849, in-12), couronné par l'Institut ; *des Méthodes de classification en nosologie* (1853), thèse d'agrégation, et plusieurs mémoires insérés dans les *Annales d'hygiène publique*, la *Gazette des Hôpitaux*, etc. En 1857, M. Bouchut a été chargé de la suppléance du cours de M. Duméril à la Faculté de médecine.

BOUDET (Paul), conseiller d'État français, est né à Laval (Mayenne), en 1800, d'une famille protestante. Inscrit au barreau de Paris depuis 1821, il a fait partie, sous la Restauration, des Sociétés secrètes qui préparaient la chute des Bourbons, et est devenu, après 1830, un des plus zélés partisans de la dynastie nouvelle. De 1834 à 1848, il représenta sans interruption le collége de Laval à la Chambre des Députés ; en 1839, M. Teste, alors garde des sceaux, l'appela auprès de lui comme secrétaire général et le nomma conseiller d'État, doubles fonctions qu'il a conservées sous le ministère de M. Thiers. A la chute de ce dernier, M. Boudet se trouva un instant dans l'opposition et vota avec le centre gauche, contre l'indemnité Pritchard.

Il était rentré dans les rangs des conservateurs et prêtait son appui au système de M. Guizot, lorsque la révolution de Février éclata. M. Boudet, qui cessait d'être conseiller d'État, dut à son influence locale d'être nommé représentant de la Mayenne à la Constituante. Élu, le huitième sur neuf, par 39 966 suffrages, il vota presque constamment avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, appuya la politique de l'Élysée. Lorsque le conseil d'État fut recomposé par l'Assemblée, M. Boudet y rentra par l'élection, et y fut maintenu après le coup d'État du 2 décembre 1851, contre lequel il avait protesté, avec la minorité du conseil. Il est président de la section du contentieux et officier de la Légion d'honneur.

BOUDIN (Jean-Christiern-Marc-François-Joseph), médecin français, né vers 1800, fit ses études à Paris, et y reçut, en 1830, le diplôme de docteur. Depuis plusieurs années, il est médecin en chef de l'hôpital militaire du Roule. Il est, depuis le 21 décembre 1849, officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Essai de géographie médicale* (1843, in-8) ; *Études de géologie médicale* (1845, in-8), sur la phthisie pulmonaire et la fièvre typhoïde dans leurs rapports avec les localités marécageuses ; *Études de géographie médicale* (1846, in-8), notamment sur la question d'antagonisme pathologique ; *sur le Recrutement des armées* (1849, in-8) ; *Histoire physique et médicale de la foudre* (1854, in-8) ; *Système des ambulances des armées française et anglaise* (1855, in-8), etc. M. Boudin, qui est un des collaborateurs assidus des *Annales d'hygiène*, a été chargé, avec MM. Marchal (de Calvi) et Jacob, de rédiger l'important *Recueil des mémoires de médecine, de chirurgie et de pharmacie militaires* (1854, t. XIV, 2e série), publié par ordre du ministre de la guerre.

BOUDOUSQUIÉ (Pierre-Alain), homme politique français, né à Cahors (Lot), le 9 mai 1791, entra, en 1810, au 8e de ligne, en qualité de sous-lieutenant, fit la campagne de Russie, reçut plusieurs blessures à Valontina et à la Moskowa, et tomba aux mains de l'ennemi à l'affaire de Krasnoë. Il prit sa retraite en 1816, et, trop jeune pour se condamner au repos, il embrassa la carrière du droit et fut admis au barreau de Paris en 1818. La part active qu'il prit à la revolution de 1830 lui fit accorder la croix de Juillet.

Nommé par Dupont (de l'Eure) procureur du roi à Cahors, il donna sa démission, à la fin de 1832, et fut choisi par les électeurs indépendants de cette ville pour les représenter à la Chambre (1834). Jusqu'à la proclamation de la République, époque où il s'est retiré de la vie publique, il s'est associé à tous les actes de l'opposition : adversaire des lois de septembre et d'apanage, il a appuyé de son vote toutes les tentatives de réforme parlementaire. En 1837, il prit l'initiative de la loi du 16 juin en faveur des sous-officiers et soldats amputés, nommés membres de la Légion d'honneur depuis leur admission à la retraite. On doit à M. Boudousquié un *Traité de l'assurance contre l'incendie*, publié en 1829.

BOUET-WILLAUMEZ (Louis-Édouard, comte), marin français, né le 24 avril 1808, fut admis en 1823 à l'École navale. Enseigne en 1829 et lieutenant en 1835, il fut attaché à la station navale de la Plata, assista au bombardement de Mogador et fut chargé en 1838, par le contre-amiral Montagniès de La Roque, de relever les côtes de l'Afrique occidentale, travail qu'il publia sous le titre de *Description nautique des côtes comprises entre le Sénégal et l'équateur* (1849, in-8, 2e édit.), inséré, en 1845, dans les *Annales maritimes*. Quelque temps après sa nomination au grade de capitaine de vaisseau (17 septembre 1844), il devint gouverneur de nos possessions au Sénégal et rentra en France en 1847 ; deux ans plus tard, la croix de commandeur de la Légion d'honneur récompensait le zèle et l'activité qu'il avait déployés dans cette colonie. Nommé contre-amiral le 12 août 1854, il a pris part à l'expédition de Crimée sous les ordres de l'amiral Hamelin.

On a encore de lui : *Campagne aux côtes occidentales d'Afrique* (1850, in-8); *la Flotte française et les Colonies en* 1852, articles extraits de la *Revue des Deux-Mondes* ; et *Batailles de terre et de mer* (1855, in-8), jusques et y compris la bataille de l'Alma.

BOUFFÉ (Marie), acteur français, né à Paris le 4 septembre 1800, passa son enfance moitié à l'école, moitié dans la rue. C'était alors le temps des théâtres de société : malgré les répugnances de son père, il s'essaya chez Doyen, vint ensuite débuter au théâtre des Panoramas avec 300 francs d'appointements, que son succès dans les rôles de traîtres fit porter à 1200, puis à 3000. Lorsque ce théâtre ferma, il fut engagé à la Gaîté et se fit goûter dans le *Pauvre Berger* et le *Petit Pauvre de l'Hôtel-Dieu*. Il entra, en 1827, aux Variétés, où étaient réunis Potier, Mlle Déjazet et Lafont. *Le Futur de la Grand'Maman*, *le Marchand de la rue Saint-Denis*, *Cabel*, *le Couvreur*, *Sir Jack* établirent sa réputation.

Engagé au Gymnase, en 1831, il y entra après une tournée à Londres, où il joua douze fois pour 3000 francs. Il tint sa place dans cette troupe brillante qui réunissait Mmes Déjazet, J. Vertpré, J. Colon, MM. Paul, Numa, Klein, etc. Cependant il n'obtint pendant trois années que des demi-succès mêlés à beaucoup d'échecs. Les auteurs lui donnaient des rôles qui convenaient mal à son talent. Il se releva, en 1831, dans *Michel Perrin*, et bientôt il eut quatre triomphes de suite; *la Fille de l'Avare*, *le Gamin de Paris*, *Pauvre Jacques*, *les Enfants de troupe*. Ces deux dernières pièces surtout l'ont rendu populaire et son nom y est resté attaché. Lorsque le Gymnase refusa de céder aux prétentions qu'il élevait, il alla jouer aux Variétés, et transporta la vogue à ce théâtre. En 1854, voulant après un long repos se rappeler au public, il choisit encore *Pauvre Jacques* et *le Gamin de Paris*, et il eut à la Porte-Saint-Martin son succès habituel. En 1855, il a joué aux Variétés dans *l'Abbé galant*. Plus récemment encore il a reparu aux Variétés dans une création nouvelle, *Jean le Toqué* (1857).

Le talent de M. Bouffé se distingue par une finesse de nuances qui ne déparerait pas la haute comédie, et par une grande habileté à exciter, selon l'occasion, le rire ou les larmes. C'est par excellence l'acteur du drame-vaudeville.

BOUGENEL (Jean-François), général français, né à Paris, le 16 mai 1786, servit dès l'âge de quatorze ans à bord des vaisseaux de l'État. Après avoir étudié à l'École militaire de Fontainebleau, il fut attaché en 1806 au prince de Neufchâtel, en qualité d'officier d'ordonnance, et fit toutes les campagnes de la grande armée jusqu'en 1813, époque à laquelle il devint prisonnier des Russes. Quoiqu'il eût pris part à la bataille de Waterloo, il passa dans les chasseurs de l'Isère avec son grade de chef d'escadron ; mais il n'obtint de l'avancement qu'à la révolution de Juillet. Colonel du 6^{e} de lanciers (1830), il fut nommé maréchal de camp (1838) et lieutenant général (28 décembre 1846). M. Bougenel, qui fait encore partie du Comité supérieur de cavalerie, a été admis en 1851 dans la réserve de l'état-major général. Il est grand-officier de la Légion d'honneur, depuis le 2 décembre 1850.

BOUGRON (Louis-Victor), sculpteur français, né à Paris, le 2 novembre 1798, fut élève de l'École des arts et métiers de Châlons, puis se livra, en 1821, à l'étude de la sculpture sous la direction de Ch. Dupaty. Il a envoyé aux diverses expositions artistiques : *Le Spartiate mourant* (1824); *sainte Appoline* (1827), à l'église Saint-Laurent, et *Achille s'armant pour venger Patrocle*, au musée de Rouen; *le roi Pépin combattant un lion* (1831), au musée de Saint-Omer; *Kléber assassiné* (1834); *le Génie du Suicide* (1835), et des bustes en marbre pour les galeries de Versailles. En 1837, M. Bougron s'établit à Lille; il a exécuté dans le Nord d'assez nombreux travaux, notamment des sujets de sainteté, l'ornementation sculpturale du beffroi d'Arras, des bas-reliefs à Cambrai, etc. Il a obtenu une 2^{e} médaille en 1834.

BOUGUEREAU (Adolphe-Williams), peintre français, né à la Rochelle, en 1824, suivit, de 1843 à 1850, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Picot, et remporta le grand prix de Rome au concours de 1850, dont le sujet était : *Zénobie trouvée sur les bords de l'Araxe*. De retour à Paris en 1855, il a exécuté diverses décorations d'hôtels aristocratiques. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *le Triomphe du martyre, ou le Corps de sainte Cécile apporté dans les catacombes*, appartenant à l'État; *l'Amour fraternel*, un *Portrait* et une *Étude*; et au Salon de 1857 : *l'Empereur visitant les inondés de Tarascon*, commandé par le ministère d'État; *le Retour de Tobie*, *le Printemps*, *l'Été*, *l'Amour*, *l'Amitié*, *la Fortune*, *la Danse*, *Arion sur un cheval marin*, *Bacchante sur une panthère*, ces huit derniers sujets à la cire; *les Quatre heures du jour*, plafond. — Son *Triomphe de Vénus* (1856) a été popularisé par la gravure et la lithographie. M. Bouguereau a obtenu une médaille de deuxième classe en 1855.

BOUGUERET (Édouard), ancien représentant du peuple français, est né à Qurgy-la-Ville, près de Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), en 1809. Riche industriel, directeur de la grande Société des maîtres de forges de Châtillon, et propriétaire de la belle ferme des Quatre-Bornes, il était, sous le règne de Louis-Philippe, un des chefs les plus populaires du parti radical dans le département de la Côte-d'Or. Son intelligence et sa générosité lui avaient acquis l'affection des paysans et des ouvriers. En 1848, il fut élu représentant du peuple à la Constituante, le cinquième sur dix, par 46 180 voix. Membre du Comité du travail, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit par la plupart de ses votes la politique de l'Élysée. Il admit toutefois la proposition Rateau et s'opposa à la mise en accusation du président et de ses ministres. Non réélu à la Législative, il reprit la direction de ses forges à Voulaines. Il est aujourd'hui membre du conseil général de la Côte-d'Or.

BOUHIER DE L'ÉCLUSE (Robert-Constant), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né aux Sables d'Olonne, le 8 octobre 1799. Après avoir fait ses études au collége de Poitiers, il suivit à Paris les cours de droit, fut reçu avocat en 1822, et fut nommé substitut du procureur du roi à Mantes, d'où il passa au parquet de Chartres. Après la révolution de Juillet, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe et se fit inscrire au barreau de Paris. Il se fit remarquer, dans plusieurs procès politiques, par son zèle légitimiste. En 1831, il publia une brochure intitulée : *du Célibat sacerdotal dans l'Église catholique et du mariage des prêtres en France* (Paris, in-8), suivie d'un *Traité sur l'adoption par les prêtres*. Ces deux écrits ont été réunis sous le titre de *l'État des prêtres en France*, etc. (1842, in-8).

En 1848, il applaudit à la chute de la dynastie

d'Orléans et se porta candidat dans la Vendée. Nommé représentant du peuple par 44 572 voix, le sixième sur neuf élus, il fit partie du Comité des cultes. Il siégea à l'extrême droite, mais il se signala par l'indépendance de ses votes. Il s'opposa au bannissement de la famille d'Orléans et à la mise en accusation de M. Caussidière, protesta contre le maintien de l'état de siége et contre la suppression des journaux, vota contre les deux Chambres, pour l'amendement Grévy, pour le crédit foncier, pour la suppression de l'impôt du sel, et pour l'abolition de la peine de mort, et repoussa l'ensemble de la Constitution, qu'il voulait soumettre à la sanction du peuple. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique du parti de l'ordre dans les questions intérieures et extérieures, admit la proposition Rateau et fut réélu, le huitième, à l'Assemblée législative. Il y fit partie de la coalition des partis monarchiques, mais se sépara encore de la droite dans les débats relatifs à la limitation du suffrage universel, et se prononça très-vivement contre les projets de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, désobéissant à la consigne de son parti, il sollicita de nouveau le mandat législatif et fut élu député de la Vendée pour la circonscription des Sables-d'Olonne. Mais il dut quitter la Chambre pour refus de serment et reprit, en 1853, sa place au barreau de Paris.

BOUHOT (Étienne), peintre français, est né en 1780, à Bard-lès-Époisses (Côte-d'Or). Depuis longues années il réside à Semur, d'où il envoie de temps à autre aux expositions artistiques quelques tableaux qui se recommandent par des qualités de précision et de fidélité. Cet artiste s'est exercé de préférence aux vues de villes, d'intérieurs et d'architecture, et a principalement exposé : *la Place du Châtelet*, *le Jour de la Fête-Dieu*, plusieurs *Vues prises à Semur*, un *Intérieur du musée des Thermes* (1846), un *Intérieur de Saint-Germain-l'Auxerrois* (1855), à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1810, et une 2ᵉ en 1817.

BOUILHET (Louis), littérateur français, né à Cany (Seine-Inférieure), en 1824, fit d'excellentes classes au collége de Rouen, puis étudia la médecine; il l'abandonna bientôt et se mit à donner des leçons afin de se livrer plus librement à son goût pour la poésie. Il quitta Rouen en 1854 et vint habiter Paris.

On a de ce jeune poëte, à part quelques pièces de vers insérées dans différents journaux, deux poëmes de longue haleine : *Melænis, conte romain* (1856, in-12), élégante étude sur les mœurs au temps de Commode, publiée d'abord dans la *Revue de Paris*, et *les Fossiles*, suite de scènes de la nature antédiluvienne. Vers la fin de 1856, M. Bouilhet a fait jouer à l'Odéon un drame en cinq actes et en vers, *Madame de Montarcy*, qui, grâce à la beauté de la versification, a eu du succès et a surtout été regardé comme une brillante promesse.

BOUILLAUD (Jean-Baptiste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né à Angoulême, le 16 septembre 1796. Dirigé et soutenu dans sa conduite et ses études par son oncle Jean Bouillaud, chirurgien-major des armées, qui lui prodigua les soins les plus touchants, il y répondit par un extrême zèle et des succès. Reçu docteur à Paris le 23 août 1823, il professait alors pour les doctrines et la méthode de Broussais une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme, et qui eut une grande influence sur toute sa destinée.

Dès 1824, M. Bouillaud s'était fait avantageusement connaître en publiant, avec Bertin, un *Traité des maladies du cœur*, que plusieurs mettent au-dessus de celui de Corvisart, et qui eut, en 1841, une seconde édition. Bientôt il se plaça au premier rang des médecins pour la précision qu'il portait dans le diagnostic. Mais l'esprit de système l'égarait dans la pratique. Exagérant encore les préceptes de Broussais, il adopta la dangereuse méthode des saignées coup sur coup. Ses opinions médicales excitèrent les critiques ou les railleries de ses confrères, et l'extrême vivacité avec laquelle il repoussait toute contradiction, acheva de les éloigner de lui. De là l'isolement qui s'est fait autour de M. Bouillaud dans le corps médical de Paris, dont il est pourtant un des membres les plus distingués, « surtout, comme le dit un spirituel et mordant biographe, depuis qu'il saigne moins. »

M. Bouillaud est professeur de clinique médicale à l'hôpital de la Charité, depuis 1831. Député d'Angoulême de 1842 à 1846, il vota ordinairement avec la gauche. Il a été nommé membre du conseil supérieur de l'Université. Officier de la Légion d'honneur en 1847, il a été choisi, en 1848, pour doyen de la Faculté de médecine de Paris, en remplacement de M. Orfila. Il s'éleva entre l'administration du nouveau doyen et celle de l'ancien des difficultés qu'il ne nous appartient pas de vouloir éclaircir, et à la suite de débats assez bruyants, il dut se retirer.

Les ouvrages de M. Bouillaud, qui sont très-nombreux, se recommandent par la science à la fois et le mérite du style. Nous citerons : *Traité de l'encéphalite* (1825, in-8); *Traité clinique et expérimental des fièvres dites essentielles* (1826, in-8); *Traité clinique et statistique du choléra* (1832); *Essai sur la philosophie médicale* (1836, in-8); *Clinique médicale de l'hôpital de la Charité* (1837, 3 vol. in-8); *sur l'Introduction de l'air dans les veines* (1838); *sur la Coïncidence du rhumatisme avec l'endocardite* (1840); *sur le Siége du sens du langage articulé* (1839-1848); *Traité de nosographie médicale* (1846, 5 vol. in-8), le travail le plus important de l'auteur; *Leçons cliniques sur les maladies du cœur et des gros vaisseaux* (1853, in-8); etc.

BOUILLET (Marie-Nicolas), philosophe et lexicographe français, né à Paris, le 5 mai 1798, d'une famille d'habiles armuriers, originaire de Saint-Étienne, à laquelle on doit des armes de luxe qui décorent divers Musées de l'Europe, et d'ingénieuses inventions en mécanique, fut élevé par sa mère, restée veuve dès 1800, puis placé à l'institution Sainte-Barbe, où il fit de solides études. Il entra, en 1816, à l'École normale et eut pour maîtres Jouffroy et M. Cousin, et fut, à sa sortie, envoyé comme professeur suppléant de philosophie au collége de Rouen. Atteint, en 1822, par les persécutions dirigées alors contre les élèves de l'École normale, il revint à Paris, subit avec honneur les épreuves nouvellement établies de l'agrégation, et fut chargé de l'enseignement de la philosophie au collége particulier qui venait d'être institué sous le nom de Sainte-Barbe et qui devint plus tard le collége Rollin. Rentré, huit ans plus tard, dans les établissements de l'État, il fut successivement suppléant de philosophie à Saint-Louis (1829), et titulaire de la même classe aux colléges de Charlemagne (1830), et d'Henri IV (aujourd'hui Lycée Napoléon). Son enseignement, qui simplifiait la science autant que possible et par une suite d'extraits des meilleurs auteurs, ramenait la philosophie à la littérature philosophique, fut signalé par le succès de ses élèves au concours général.

M. Bouillet, placé en 1840, comme proviseur, à la tête du collége Bourbon (aujourd'hui lycée Bonaparte), eut à diriger les agrandissements nécessités par la création de nouveaux quartiers de Paris, dont cet établissement devenait le centre. Lors de la réorganisation du conseil royal de l'instruction publique par M. de Salvandy (1845), il fut appelé à en faire partie pour l'année suivante. Chevalier de la Légion-d'honneur depuis 1839, il fut élevé au rang d'officier le 7 décembre 1846. La révolution de Février lui fut funeste. A la suite de quelques désordres dans son collége, et malgré son empressement à lui restituer son ancien nom, M. Bouillet fut mis en disponibilité, au mois d'avril 1848. Nommé, dès 1850, conseiller honoraire de l'Université, il est, depuis 1851, inspecteur de l'Académie de Paris. Il a, en outre, rempli plusieurs fois par délégation, les fonctions d'inspecteur général de l'instruction publique.

M. Bouillet a employé utilement, comme écrivain, les loisirs que la vie universitaire lui a laissés. Connu surtout comme lexicographe, il avait publié, dès 1826, un *Dictionnaire classique de l'antiquité sacrée et profane* (2 vol. in-8), exécuté sur le plan du *Classical dictionary*, de Lemprière, et contenant, pour chaque nom, l'indication des sources; il en donna un *Abrégé* en 1827. Un travail de même nature, mais plus général, eut pour résultat le *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie* (1842, gr. in-8 à 2 col., 12e édit. 1856). Peu de livres de cette dimension ont eu, en France, autant de popularité. Spécialement recommandé par l'Université, accueilli des gens du monde, approuvé de l'archevêque de Paris, il eut l'honneur d'exciter les colères intolérantes d'un journal religieux, fut déféré au saint-siége, et mis à *l'index;* mais au retour d'un voyage de Rome, l'auteur, par d'habiles remaniements, fit lever l'interdit et put ajouter à toutes les autres approbations celle du Saint-Père (1855). M. Bouillet donna ensuite pour pendant à cet ouvrage le *Dictionnaire universel des sciences, des lettres et des arts* (1854, même format; 3e édit. 1857), qui est pour les choses, ce que l'autre est pour les noms et forme une véritable encyclopédie classique. Outre les collaborateurs spéciaux auxquels a dû recourir l'auteur, pour l'exécution de ce dernier ouvrage, il a été particulièrement secondé, dans le travail d'ensemble, par M. A. Legouez, professeur au lycée Bonaparte, son ancien élève et qui avait déjà collaboré au premier dictionnaire.

En dehors de ces ouvrages destinés à vulgariser les résultats élémentaires de la science, M. Bouillet compte, en philosophie, des travaux recommandables: des éditions annotées des *OEuvres philosophiques de Cicéron et de Sénèque*, dans la collection des *Classiques latins* de Lemaire, et qui ne forment pas moins de dix volumes; une édition des *OEuvres de Bacon* (1834-35), pour la *Bibliothèque philosophique des temps modernes*, avec introduction, sommaires, notes, etc.; enfin et surtout une traduction longuement élaborée des *Ennéades* de Plotin (1857 et suiv., 3 vol.), avec tous les éclaircissements nécessaires à l'intelligence du Lycophron de la philosophie néo-platonicienne.

M. Bouillet a, en outre, collaboré à divers recueils, tels que *l'Encyclopédie moderne*, *le Dictionnaire de la conversation*, *le Supplément de la biographie universelle*, *le Dictionnaire des sciences philosophiques*, *la Revue française*, *la Revue nouvelle*, etc.

BOUILLET (Jean-Baptiste), géologue français et banquier à Clermont-Ferrand, né à Cluny (Saône-et-Loire), en 1799, est auteur d'un grand nombre de mémoires et de publications diverses sur la géologie du Puy-de-Dôme et de l'Auvergne. Mais il a surtout consacré ses loisirs à rassembler une collection de minéraux et de coquillages fossiles provenant des environs du plateau central; c'est une des plus riches qui existe en France. Nous citerons de lui : *Topographie minéralogique du département du Puy-de-Dôme* (1829, in-8) et *Description scientifique de la haute Auvergne* (1835, in-8 et atlas).

BOUILLIER (Francisque), philosophe français, né à Lyon, en 1813, commença ses études au collége Stanislas de Paris, les acheva à celui de Lyon, fut admis à l'École normale en 1834, et reçu, en 1837 le premier, à l'agrégation de philosophie. D'abord professeur de philosophie à Orléans, il prit le grade de docteur en 1839; sa thèse principale avait pour objet : *la Légitimité de la faculté de connaître*. Nommé professeur à la Faculté de Lyon, la même année, il remporta, en 1841, le prix de l'Académie des sciences morales et politiques sur ce sujet : *Histoire du cartésianisme*, et fut élu correspondant de l'Institut l'année suivante. De 1846 à 1848, M. Bouillier a fait partie du conseil municipal de Lyon. Doyen de la Faculté, depuis la fin de 1848, il a été, en 1856, président de l'Académie impériale de sa ville natale, où il a su conserver un auditoire nombreux et sympathique. Il a été décoré le 6 mai 1846.

On a de lui : *Histoire et critique du cartésianisme* (Paris, 1842, in-8), reproduction développée de son mémoire couronné; *Théorie de la raison impersonnelle* (1845, in-8); *Histoire de la philosophie cartésienne* (1854, 2 forts vol. in-8), etc. Il a traduit de l'allemand : *de la Religion dans les limites de la raison*, de Kant (1842, in-12), avec M. Lortet, et *Méthode pour arriver à la vie bienheureuse* de Fichte (1845, in-8). Il a collaboré à *la Liberté de penser* et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, et a publié à part des *Discours* d'ouverture ou de circonstance, notamment, en 1857 deux très-remarqués, l'un intitulé : *l'Académie de Lyon au* XVIIIe *siècle*, l'autre, *l'Institut et les académies de province*.

BOUISSON (F.), médecin français, né à Mauguis (Hérault), en 1813, fit ses études médicales à Montpellier, où il fut élève de Delpech. Premier agrégé au concours de chirurgie, en 1836, il fut nommé, l'année suivante, professeur de physiologie à la Faculté de Strasbourg, et rappelé, en 1840, à Montpellier, comme professeur de pathologie chirurgicale, puis de clinique chirurgicale en remplacement de Lallemand. En 1851, il concourut avec éclat pour la chaire de clinique chirurgicale de la Faculté de médecine de Paris, qui fut obtenue par M. Nélaton. Il est, depuis 1845, chirurgien en chef de l'hôpital civil et militaire Saint-Eloi de Montpellier, où il a traité, à leur retour, les nombreux blessés de la guerre d'Orient. M. Buisson, dont on vante beaucoup l'habileté, comme praticien, est un des médecins les plus répandus dans tout le Midi et l'un des plus honorables représentants de l'École chirurgicale de Montpellier. Il est correspondant de l'Académie de médecine de Paris et de plusieurs autres Sociétés médicales.

M. Bouisson a publié : *de la Bile, de ses variations physiologiques, de ses altérations morbides* (Montpellier, 1843, in-8), traduit en allemand par le docteur Platner avec annotations (Vienne, 1845); *Traité théorique et pratique de la méthode anesthésique*, etc. (Paris, 1850, in-8, traduit en italien, Milan 1850), ouvrage qui a obtenu l'un des prix Montyon décernés par l'Académie des

sciences (1854); *des Vices de conformation de l'anus et du rectum* (1851), thèse d'agrégation; un grand nombre de *Mémoires de chirurgie* et de *physiologie*, publiés en grande partie dans la *Gazette médicale de Paris* ou dans les *Annales de Chirurgie*, des *Observations cliniques*, des *Rapports*, *Discours*, *Éloges académiques* (1848-1852); *Parallèle de Delpech et de Dupuytren* (1841), etc. De 1840 à 1848, M. Bouisson a été un des principaux rédacteurs du *Journal de la Société de médecine* de Montpellier.

BOULANGER (Louis), peintre français, est né de parents français à Verceil (Piémont), le 11 mars 1806. Il étudia la peinture sous Guillon-Lethière, et entra, vers 1828, dans la carrière des arts, sous l'influence et avec l'appui des chefs de l'école romantique, auxquels il dut une réputation précoce qu'il sut soutenir. Intimement lié surtout avec M. Victor Hugo, qui lui a dédié un certain nombre de poésies, il a brillamment illustré les œuvres du poëte, et lui a emprunté plusieurs de ses meilleures toiles. M. Boulanger a fait avec lui plusieurs voyages d'artiste. Il a exposé irrégulièrement aux Salons depuis 1828. Ses tableaux les plus favorablement cités sont : *Mazeppa*, *le Départ* (1828); *le Triomphe de Pétrarque* (1836); *saint Jérôme et les Romains fugitifs*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Gentilshommes de la Sierra*, *Roméo achetant du poison*, *Lazarille et le mendiant* (1857); de nombreux *Portraits*, et la dernière scène de *Lucrèce Borgia*, aquarelle, acquise par le duc d'Orléans (1834). M. L. Boulanger, souvent confondu avec des homonymes, a obtenu une 2e médaille en 1827, une 1re en 1836, et la décoration en mai 1840.

BOULANGER (François-Louis-Florimond), architecte français, né à Paris, le 29 novembre 1807, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1830, suivit les ateliers d'Huyot, de Leclère et de M. Châtillon, et partagea le grand prix d'architecture, en 1836, avec M. J. Clerget; le sujet du programme était : *un Palais pour l'Exposition des arts et de l'industrie*. Pendant son séjour en Italie, il envoya en France une belle *Restauration de la maison du Faune, à Pompéi*, l'une des plus grandes et des mieux conservées, et deux ans après (1842), les *Thermes de Dioclétien*, présentés par la Commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1841, M. Florimond Boulanger repartit quelques années après pour la Grèce. Il paraît avoir abandonné les beaux-arts pour s'occuper de littérature et de publications politiques.

BOULANGER (Gustave-Adolphe), peintre français, né à Paris, vers 1824, fut élève de P. Delaroche et de M. Jollivet, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome en 1849, sur ce sujet : *Ulysse reconnu par Euryclée*. De retour d'Italie en 1856, il a figuré avec succès au Salon de l'année suivante, où il avait envoyé : *Jules César arrivé au Rubicon*, *les Choassa*, *la Maison du poëte tragique à Pompéi*, *Maestro Palestrina*. M. Boulanger a obtenu, pour son début, une 2e médaille.

BOULATIGNIER (Sébastien-Joseph), ancien représentant du peuple français, conseiller d'État, né à Valognes (Manche) le 11 janvier 1805, fit ses études au collége de Caen et son droit à Paris. Il eut pour protecteurs Andrieux et de Gérando, et apprit de MM. de Cormenin et Macarel la science administrative. M. Macarel, nommé directeur général de l'administration départementale et communale, le fit entrer, en 1837, comme chef de bureau au ministère de l'intérieur. Bientôt après, il arriva au conseil d'État, comme maître des requêtes en service ordinaire, et fut chargé des fonctions du ministère public. Collaborateur de Macarel avec lequel il a publié un livre considérable : *de la Fortune publique en France et de son administration* (Paris, 1838-1841, 3 vol. in-8), on lui doit en outre un bon traité sur les *Conflits* et des articles de droit insérés dans l'*Encyclopédie des gens du monde*.

Après la révolution de Février, M. Boulatignier fut élu représentant du peuple, dans la Manche, par 79 302 voix. Membre du Comité des finances, il vota ordinairement avec la droite mais adopta l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère présidé par M. Odilon Barrot, admit la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Il fut élu conseiller d'État et donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Il suivit jusqu'au coup d'État les inspirations de M. Vivien et fut compté parmi les partisans de la république modérée. Le 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation du conseil contre les actes du pouvoir exécutif. Il fut néanmoins appelé à faire partie du conseil d'État réorganisé. Le 12 août 1853, il a été nommé officier de la Légion d'honneur. Il est, en outre, membre de la Commission municipale nommée par l'empereur pour le département de la Seine et de la ville de Paris.

BOULAY DE LA MEURTHE (Henri-George, comte), sénateur français, ex-vice-président de la République, né à Nancy le 15 juillet 1797, est le fils de l'ancien membre du conseil des Cinq-Cents, ministre d'État sous le premier Empire. Inscrit comme avocat au barreau de Paris, en 1820, il s'occupa moins de droit que d'agriculture pendant la durée de la Restauration. Ses principes libéraux l'entraînèrent dans le mouvement de juillet 1830. Décoré par la nouvelle monarchie, nommé lieutenant-colonel, puis colonel de la onzième légion de la garde nationale de Paris, il fut élu, en 1834, membre de la Chambre des Députés par le collége de Lunéville et fit partie de l'opposition dynastique. Il s'occupait surtout de l'enseignement primaire et du sort des instituteurs. L'année suivante, il devint membre du conseil général de la Seine. Réélu député en 1832, il échoua en 1836; mais il fut envoyé de nouveau à la Chambre, en 1842 et 1846, par les électeurs de Mirecourt (Vosges), et demanda à plusieurs reprises le rappel de la famille Bonaparte.

Après la révolution de Février, le département des Vosges le choisit encore pour le quatrième de ses onze représentants à l'Assemblée constituante. Il s'y montra toujours également préoccupé des questions d'éducation, particulièrement des salles d'asiles et des écoles primaires. Dans les journées de juin 1848, il combattit en tête de sa légion et se fit remarquer à l'attaque du quartier Saint-Jacques. Quand Louis-Napoléon, devenu président de la République, dut présenter au choix de l'Assemblée trois candidats pour les fonctions de vice-président, il mit Boulay de la Meurthe en tête sur sa liste et l'Assemblée s'empressa de l'élire. Ce choix fut favorablement accueilli de tous les partis, comme un gage inattendu d'union entre la Constituante et le président élu, malgré ses efforts, par le pays. Le vice-président de la République était, en vertu de la Constitution, président du conseil d'État. On lui affecta pour demeure le Petit-Luxembourg, qu'il refusa d'habiter, et l'Assemblée, après diverses discussions, lui alloua des frais de repré-

sentation qu'il abandonna, avec son traitement, aux établissements de bienfaisance. M. Boulay de la Meurthe accepta sans opposition le coup d'État du 2 décembre qui lui enlevait ses fonctions plus honorifiques que réelles, et fit partie de la Commission consultative jusqu'au jour où il entra dans le nouveau Sénat. Il est, depuis le 17 décembre 1849, commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui divers écrits d'économie rurale ou domestique, des rapports sur les travaux de la Société pour l'instruction élémentaire, dont il est président; enfin, une *Histoire du choléra-morbus dans le quartier du Luxembourg* (1832, in-8).

Boulay de la Meurthe (Joseph, baron), sénateur français, né à Paris en 1800, est frère du précédent. Ancien secrétaire général du ministère de l'agriculture et du commerce, il était depuis 1837 conseiller d'État, lorsque les suffrages de la Constituante le maintinrent dans ces fonctions. En juillet 1855, il remplaça M. Bonjean comme président du Comité de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes. Le 9 juin 1857, un décret impérial l'a fait entrer au Sénat. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

BOULAY-PATY (Évariste-Cyprien-Félix), poëte français, né à Donges (Ille-et-Vilaine), le 19 octobre 1804, est fils du jurisconsulte de ce nom. Après avoir fait ses études au collége de Rennes, il fut reçu avocat en 1824. Ses penchants littéraires le firent venir à Paris, où il débuta par un volume intitulé : *Dithyrambes* (1825, in-8), dont les Grecs, qui étaient alors à la mode, avaient fourni le sujet. Le duc d'Orléans, grâce aux recommandations de MM. Dupin et Casimir Delavigne, attacha le jeune poëte à son secrétariat, en 1829, et le nomma l'année suivante bibliothécaire du Palais-Royal, à la place de M. Alex. Dumas qui venait de donner sa démission. Un second volume de vers, d'un sentiment aussi élevé que le premier, parut après les journées de Juillet, sous le titre d'*Odes nationales* (1830, in-8).

Depuis cette époque, le talent de M. Boulay-Paty s'est développé, et sans être devenu populaire, il n'en est pas moins digne d'estime. Déjà chargé des couronnes des Académies de Toulouse et de Nantes, cet auteur a obtenu, en 1837, de l'Académie française, une médaille d'or pour son poëme sur l'*Arc de triomphe de l'Étoile*, et ce succès eut tant d'éclat que le prix fut doublé, ce qui jamais n'avait eu lieu; il reçut encore de la même compagnie, en 1844, une mention honorable pour le poëme du *Monument de Molière*, et en 1851, un prix Montyon pour les *Sonnets de la vie humaine*, qu'il venait de faire paraître. On lui doit également, en dehors des concours académiques, un volume de poésies amoureuses publié sous le pseudonyme d'*Élie Mariaker* (1834, in-8) et des *Odes nouvelles* (1844, in-8).

BOULÉ (N....), auteur dramatique français, né en 1806, s'est fait connaître, depuis 1830, par sa collaboration avec MM. Ch. Potier, Desnoyers, Rimbaut, Chabot de Bouin, Cormon, à un assez grand nombre de drames, dont quelques-uns ont eu du succès sur les scènes du boulevard. Tels sont: *les 2000 francs* (1832); *le Facteur, ou la justice des hommes* (1835), représenté une centaine de fois à l'Ambigu-Comique; *la Tache de sang* (1835); *l'Honneur de ma mère* (1837), *Denise et Paula* (1840); *Paul et Virginie* (1841); *Jeanne* (1844); *les Ruines de Vaudemont* (1845); *les Œuvres du démon* (1854), etc.

BOULET (Jean-Baptiste-Étienne), jurisconsulte et pédagogue français, né à Metz, le 4 février 1804, fit son droit et s'inscrivit fort jeune au barreau de la Cour royale de Paris, et publia, à vingt ans, le *Ferrière moderne, ou nouveau Dictionnaire des termes de droit et de pratique* (1824, 2 vol. in-8). Il traduisit peu après *les Institutes de Gaïus* (1826, in-8), qui venaient d'être découverts. En 1835, il fonda *la Revue du Nord*, destinée à propager l'influence de la littérature allemande. Il acheta ensuite une des institutions libres qui suivaient le collége Bourbon. Dès lors, il ne s'occupa plus que de livres classiques, et fit paraître plusieurs *Manuels pratiques* de langue grecque, de langue latine, de lecture, de rhétorique, un *Cours d'études préparatoires* (1840, 7 vol. in-12) et diverses brochures, dont une sur l'*Affranchissement des colléges communaux* (1852).

BOULGARINE (Thaddœus), écrivain satirique et romancier russe, est né en Lithuanie, en 1789. Son père périt dans la guerre de l'indépendance, provoquée par Kosciusko. Réduite au plus triste dénûment, sa mère se retira à Saint-Pétersbourg, et parvint à le faire entrer, en 1798, à l'École des cadets. Il y fit d'excellentes études qu'il abandonna, en 1805, pour prendre part à la guerre contre la France, dans le régiment des hulans du grand-duc Constantin. Après la paix de Tilsitt, il fut compris dans le corps d'armée de Finlande: mais plusieurs humiliations qu'il eut à subir au service de la Russie, l'en dégoûtèrent, et il prit le parti de se retirer à Varsovie. Il y fut inquiété par la police du czar, et passa en France, où il servit Napoléon. Il fit la campagne d'Espagne, en 1810, puis celle de Saxe, en 1813. Blessé dans une rencontre avec les Prussiens, il fut fait prisonnier. Échangé quelque temps après, il reçut de Napoléon le commandement d'un corps de volontaires dans la campagne de France.

Après les traités de 1815, il renonça pour jamais à la carrière des armes, et retourna à Varsovie, où il fit ses débuts comme écrivain. Il lui fallut apprendre de nouveau la langue polonaise, qui avait cessé de lui être familière; il y réussit en peu de temps, et publia ses premiers essais dans l'idiome national. Mais à la suite d'un voyage qu'il fit à Saint-Pétersbourg, il se détermina à se fixer en Russie, où il jouit ouvertement de la faveur de l'empereur Alexandre. L'éminent publiciste M. Gretsch, son ami, lui enseigna bientôt toutes les ressources de la langue, et M. Boulgarine commença, en 1823, la publication des *Archives du Nord*, recueil d'articles d'histoire, de géographie, de statistique et de littérature, où il inséra des essais satiriques et humoristiques, qui lui firent une grande réputation. Deux ans après, il substitua aux *Archives du Nord*, *l'Abeille du Nord*, en collaboration avec M. Gretsch, et publia le *Ruskaja Talija*, le premier almanach dramatique de la Russie.

En 1827, M. Boulgarine rassembla ses œuvres diverses, contes, nouvelles, esquisses de mœurs, satires (Pétersbourg, in-12.) Une traduction ou imitation de ce recueil parut en France l'année suivante, sous ce titre : *Thaddeiewitch*, mais de nombreux contre-sens et des fautes matérielles défigurent l'œuvre du poëte russe, et donneraient de lui une idée défavorable au public français. En 1838, M. Boulgarine publia un ouvrage historique intitulé: *Tableaux de la guerre de Russie*, mais il quitta bientôt le domaine pur de l'histoire, pour tenter le roman historique à la manière de Walter Scott. Il y réussit: *Iwan Wuishigin, ou le Gil B as russe* (Pétersbourg, 1829); *Pierre Iwanowit h Wuishigin* (1830); *Rostaflef, ou la Russie en 1812* (1831); *Démétrius Mazeppa* (1832), quoique peu conformes aux règles du roman, qui exigent des caractères et une intrigue suivie, fu-

rent cependant traduits dans toutes les langues. Ils offrent des détails piquants sur les mœurs du peuple russe; mais comme ces détails ne sont pas toujours flatteurs pour cette nation, l'écrivain est plus populaire à l'étranger que dans son pays. Il s'est fait d'ailleurs beaucoup d'ennemis, comme critique, par des appréciations passionnées et partiales, qui lui ont attiré de vigoureuses ripostes. Le dernier ouvrage de M. Boulgarine : *la Russie sous les rapports historique, statistique, géographique et littéraire* (Riga, 1839-1841, 3 vol.), n'a pas, s'il faut en croire le jugement des Russes, l'importance que semble promettre l'ampleur de son titre.

BOULLAY (Pierre-François-Guillaume), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Caen (Calvados), en 1777. Il fonda sous l'Empire et dirigea, pendant longtemps, une des officines les plus connues et les plus accréditées de Paris. En 1818, il passa ses examens de docteur ès sciences et devint, en 1820, membre de l'Académie. Il a collaboré pendant plus de trente ans, d'une manière très-active, au *Bulletin de pharmacie*, dont il fut l'un des fondateurs, ainsi qu'au *Journal de pharmacie*, qui lui a succédé. Il est, depuis 1831, officier de la Légion d'honneur.

On a de M. Boullay un grand nombre de mémoires parmi lesquels on cite avec éloges ceux qui ont rapport à la découverte qu'il a faite de la *picrotoxine*, principe actif et vénéneux de la coque du Levant, aux *éthers phosphorique et arsénique*, aux *éthers en général* (1825), à *l'ulmine et l'acide azulmique* (1830), au *volume des atomes* (1833), à la *méthode de déplacement* (1835), etc. Ses travaux les plus importants ont été insérés dans les recueils de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine.

Son fils M. Polydore BOULLAY, reçu pharmacien en 1834, a aussi exercé à Paris. Il est mort dans ces dernières années. Il avait collaboré à plusieurs des savantes recherches de son père, sur les applications de la chimie à la pharmacie.

BOULLÉE (A....), historien français, né au commencement de ce siècle, étudia d'abord le droit, et entra dans la magistrature. Il s'en retira, jeune encore, pour se livrer tout entier à des travaux historiques. Après de sérieuses recherches sur l'ancienne magistrature française, il a publié *l'Histoire de la vie et des ouvrages du chancelier d'Aguesseau*, précédé d'un *Discours sur le ministère public* et suivi d'une *Notice historique sur Henri d'Aguesseau*, père du chancelier (nouv. édit., Lyon et Paris, 1849, in-12.) Son *Histoire complète des États généraux et autres assemblées représentatives de la France depuis 1802 jusqu'en 1826* (Paris, 1845, 2 vol. in-8), a été honorablement mentionnée par l'Institut. Il a inséré, en outre, dans la *Revue du Lyonnais*, et publié à part des *Études biographiques sur Louis-Philippe d'Orléans, dernier roi des Français* (Lyon et Paris, 1849, gr. in-8).

BOU-MAZA (Si-Mohammed-ben-Abdallah, surnommé), c'est-à-dire *Père à la chèvre*, chef arabe, né vers 1820, au milieu des tribus situées entre Tlemcen et Mascara, s'affilia de bonne heure à la secte religieuse de Muley-Taïeb, et mena pendant trois ans la vie austère des derviches. Profitant à la fois de l'éloignement d'Abd-el-Kader, refugié dans le Maroc, et de l'ardeur belliqueuse des Kabyles, il se mit à prêcher l'extermination des chrétiens et usa de toutes les jongleries en usage pour fanatiser un peuple ignorant, se disant envoyé de Dieu, invulnérable, promettant le ciel ou des richesses à qui le suivrait, etc. Tout le Dahra se souleva à sa voix. Le 20 avril 1845, il remporta un facile avantage sur un camp de travailleurs près d'Orléansville; puis il assiégea en vain cette place et essuya, aux environs de Tenez, une sanglante défaite (31 mai.) Le mois suivant, après avoir été battu par nos alliés Sidi-Darribi et Hadj-Ahmed, il remonta la vallée de l'Oued-Riou, et disparut quelque temps. Le 17 juillet, il manifesta sa présence par le massacre de l'agha Hadj-Ahmed; mais, harcelé par les colonnes mobiles parties de Mostaganem et de Tenez, et qui faisaient à ses adhérents une guerre sans relâche, il finit par chercher asile chez les Cheurfas des Flittas. Différents agitateurs se montrèrent alors sur divers points de l'Algérie, prirent le nom du chérif et payèrent de la vie leurs tentatives d'insurrection.

A la fin de 1845, Bou-Maza, sans accepter la suprématie de l'émir, s'entendit avec lui pour le seconder dans la lutte qu'il préparait. En effet, tandis qu'Abd-el-Kader écrasait, à Sidi-Brahim, le malheureux lieutenant-colonel de Montagnac, il assaillit dans les défilés des Flittas la colonne du général de Bourjolly, la réduisit à la défensive derrière la basse Mina, et se porta même un jour jusque dans les jardins de Mostaganem. D'assez rudes échecs lui firent expier la témérité de ses entreprises : abandonné de ses partisans, il réussit pourtant à reprendre la campagne avec un millier d'hommes du bas Dahra. Atteint, sur l'Oued-Ksa, par le colonel Saint-Arnaud (avril 1846), il fut, dans le combat, blessé d'une balle qui lui ôta pour longtemps l'usage d'un bras, parvint encore une fois à se soustraire aux poursuites, et rejoignit Abd-el-Kader à Stittema. La mésintelligence éclata bientôt entre les deux prophètes rivaux, et, sauvé à grand'peine des embûches de l'émir, Bou-Maza parcourut de nouveau toutes les tribus du petit désert, soutint chez les Ouled-Djellal un combat meurtrier contre le général Herbillon (10 janvier 1847), et, se voyant à bout de ressources, vint se rendre, le 13 avril, au colonel Saint-Arnaud.

Amené en France, Bou-Maza fut interné à Paris, où on lui donna un riche appartement aux Champs-Élysées, près de l'hôtel de la princesse Belgiojoso; il reçut du gouvernement une pension de 15 000 francs, et ne tarda pas à devenir tout à fait à la mode. Il aurait été pourvu du commandement d'un corps indigène en Afrique, sans les actes de cruauté qui avaient marqué sa carrière militaire. Après s'être enfui de Paris, pendant la nuit du 23 février 1848, et avoir été arrêté à Brest, il fut enfermé au fort de Ham et remis en liberté le 22 juillet 1849, par le prince Louis-Napoléon, qui lui rendit même sa pension. En 1854, il a quitté définitivement la France, et a commandé un corps de bachi-bouzouks dans la campagne d'Anatolie. Il a reçu, au mois d'août 1855, le grade de colonel dans l'armée ottomane.

BOUQUET (C. Jean-Claude), mathématicien français, né en 1818, fut admis, en 1838, à l'École polytechnique et à l'École normale et entra de préférence à cette dernière. Il fut nommé, à sa sortie (1841), professeur de mathématiques au collége royal de Marseille. En 1845, il était appelé, comme professeur de mathématiques pures, à la Faculté des sciences de Lyon, où il resta jusqu'en 1852. Il vint alors professer, à Paris, les mathématiques spéciales au lycée Bonaparte.

Le nom de M. Bouquet est inséparable de celui de son collègue, M. Briot, avec lequel il a donné, outre les *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, un des meilleurs livres destinés à l'enseignement des mathématiques, la série de re-

cherches *sur l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles*, qui ont reçu à l'Institut le plus favorable accueil.

M. Bouquet était déjà connu par sa thèse importante de docteur (*sur le Calcul des variations*, 1841, in-4), et par des mémoires assez intéressants sur des sujets de géométrie et d'algèbre, insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, et dans les *Comptes rendus des séances* de l'Académie des sciences.

BOURASSÉ (l'abbé Jean-Jacques), archéologue français, né à Sainte-Maure (Indre-et-Loire), le 22 décembre 1813, fit toutes ses études au séminaire de Tours, puis vint suivre les cours des grands établissements scientifiques de Paris. Après avoir été professeur au petit et au grand séminaire de Tours, il fut nommé, en 1843, chanoine titulaire de la cathédrale de cette ville. Il est membre de plusieurs Sociétés savantes, et chevalier de la Légion d'honneur.

On doit à l'abbé Bourassé des ouvrages élémentaires d'histoire naturelle (*Histoire naturelle des oiseaux, des reptiles et des poissons*, Tours, Mame, 1840, in-12); *Esquisses entomologiques* (Ibid., 1842, in-12); des éditions ou traductions d'ouvrages théologiques (*Décrets et actes du concile de Rennes, tenu en* 1849. Tours, 1850, in-8; *V. Hildeberti, primo cenoman. episc. deinde Turon. archiepisc. opera omnia...*, Paris, Migne, 1854, in-4; *Dictionnaire de discipline ecclésiastique, d'après le traité de L. Thomassin* (Ibid., 1856, 2 vol. in-4), et surtout de nombreuses publications archéologiques, entre autres : *Archéologie chrétienne, ou Précis de l'histoire des monuments religieux du moyen âge* (Tours, 1841, in-8, plusieurs éditions); *les Cathédrales de France* (Ibid., 1843, grand in-8); *Verrières du chœur de l'église métropolitaine de Tours* (Paris et Tours, 1849, in-fol.), avec l'abbé Manceau; *la Touraine* (Tours, 1855, in-folio), avec le concours de plusieurs de ses collègues de la Société archéologique d'Indre-et-Loire, ouvrage remarquable par le luxe de l'exécution typographique (voy. MAME); *Les plus belles églises du monde* (Ibid., 1857, gr. in-8), etc.; sans compter un certain nombre d'articles d'histoire et d'archéologie, insérés dans divers recueils.

BOURBEAU (Louis-Olivier), jurisconsulte français, ancien représentant du peuple, né à Poitiers le 2 mars 1811, fit ses études de droit sous la direction de Boncenne, et débuta, jeune encore, au barreau de Poitiers, où sa parole nette et précise lui valut bientôt un nom honorable et une belle clientèle. Nommé maire de Poitiers en 1847, M. Bourbeau conserva ses fonctions au milieu de la crise de 1848, et sut se concilier les sympathies de ses administrés, qui l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Élu, le quatrième sur les huit représentants de la Vienne, par 50 000 voix, il ne monta guère à la tribune, mais il fut rapporteur de plusieurs Commissions. Son indépendance le rapprocha et l'éloigna tour à tour des différentes fractions de l'Assemblée : il vota en général avec le parti démocratique modéré. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Poitiers.

M. Bourbeau, comme jurisconsulte, a continué et complété l'important ouvrage de Boncenne, la *Théorie de la procédure civile* (Paris, 1837-1845), à laquelle il a ajouté deux volumes (1844-1847, t. V et VI).

BOURBON (maison DE), dernière branche survivante de la troisième dynastie française; divisée, à partir de Louis XIII, en deux lignes principales : celle de Bourbon ou branche aînée; et celle d'Orléans ou branche cadette (voy. ORLÉANS).

La branche aînée a pour chef actuel le prince *Henri*-Charles-Ferdinand, etc., duc de Bordeaux et comte de Chambord (voy. CHAMBORD); et comprend seulement, avec lui, sa sœur, la princesse Louise-Marie-Thérèse (voy. PARME), et sa mère, la princesse *Caroline*-Ferdinande-Louise, duchesse de Berri (voy. BERRI).

De cette ligne est issue la branche royale des Bourbons d'Espagne (voy. ESPAGNE), qui a formé, à son tour, la branche royale des Bourbons de Naples (voy. DEUX-SICILES) et la branche ducale de Parme (voy. PARME).

BOURBON-BUSSET (François-Louis-Joseph, comte DE), général français, ancien pair de France, est né à Paris, le 4 février 1782, d'une ancienne famille qui fait remonter son origine à saint Louis. Fils d'un lieutenant général, il fit ses études au collége militaire d'Effiat, servit quelque temps dans la cavalerie blanche de Saint-Domingue et fut admis, comme lieutenant, au régiment des chevau-légers belges (1806), qui devint plus tard le 27ᵉ de chasseurs à cheval. Capitaine en 1807, il fit les campagnes d'Allemagne, de Prusse et de Pologne, passa, en 1809, à l'armée d'Espagne, et se distingua surtout à Talaveyra et à Albuera. Tombé aux mains des Anglais pendant cette dernière bataille, il resta un an sur les pontons, et revint prendre part à la guerre de France, en qualité de chef d'escadron.

Après l'abdication de Napoléon, le comte de Bourbon-Busset se rattacha à l'ancienne dynastie, fut nommé colonel aide-major des gendarmes du roi (1814), maréchal de camp (18 mars 1815), et après avoir exercé deux fois les fonctions d'inspecteur général de cavalerie, reçut, en 1820, le commandement d'une subdivision militaire. L'année suivante, il fut élevé à la dignité de pair de France. Chef d'état-major général de la garde royale à l'armée d'Espagne (1823), il rapporta de cette courte campagne le grade de lieutenant général (22 mai 1825). Peu de temps après, il commanda une division au camp de Saint-Omer et à celui de Lunéville. Voulant rester fidèle à la branche aînée, il résigna, après la révolution de Juillet, son titre de pair de France, et sollicita son admission à la retraite, qui fut définitivement réglée en 1833. Il était commandeur de la Légion d'honneur, depuis le 31 décembre 1815.

BOURBOUSSON (Théophile-Eugène) ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante et à l'Assemblée législative, né à Gigondas (Vaucluse), le 6 juillet 1811, étudia la médecine, se fit recevoir docteur et fut attaché à l'établissement des eaux thermales de Vacqueyras, près d'Orange. Sous le règne de Louis-Philippe, il professait des opinions très-libérales, et fut porté par l'opposition au conseil général de Vaucluse. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 21 562 voix; son nom sortit le dernier de l'urne. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota, en général avec la droite. Il demanda, avec M. Bérard, que l'élection des représentants se fît au chef-lieu de la commune. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la proposition Rateau. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il continua de soutenir la politique des chefs de la droite, sans abandonner entièrement la cause du système parlementaire; et, dans le conflit engagé entre l'Élysée et l'Assemblée nationale, il prit parti contre le président. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté étranger à la vie publique.

BOURDON (François), ancien représentant du peuple français, est né à Seurre, près Châlons (Saône-et-Loire), en 1795. Fils d'un marchand de bois, il commença ses études à Mâcon, puis les interrompit, pour s'appliquer à l'industrie. Très-jeune encore, il proposa quelques modifications au système des premiers bateaux à vapeur qui naviguèrent sur la Saône. Plus tard il inventa un moulin à vapeur qui eut peu de succès. Il voulut alors quitter son pays et sa famille et se rendit en Amérique, où il acquit une position importante comme ingénieur. De retour en France, il fut nommé contre-maître et chef d'atelier des fonderies du Creuzot. Le jury des récompenses nationales lui fit decerner la décoration de la Légion d'honneur après l'Exposition de 1844. En 1848, il se présenta, comme candidat républicain, aux suffrages des électeurs de Saône-et-Loire et fut envoyé à la Constituante par 127 088 voix. Membre du Comité des travaux publics, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique de Louis-Napoléon une opposition modérée. Non réélu à la Législative, il est rentré dans l'industrie.

BOURDON (Jean-Baptiste-Isidore), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Merry (Orne), le 26 août 1796, étudia la médecine à Montpellier et à Paris, et s'occupa principalement de physiologie. Interne des hôpitaux, il publia, en 1819, son premier mémoire, dans lequel il traite *de l'Influence de la pesanteur sur quelques phénomènes de la vie* (Paris, in-8; 2e édit., en 1822). Ce travail, ainsi que ceux qu'il a faits *sur la Respiration* (1820, in-8), contiennent des découvertes qui manifestaient chez l'auteur une ingénieuse sagacité. L'Institut les apprécia fort honorablement, et Cuvier en accepta la dédicace. M. Bourdon devint son disciple. Il fut reçu docteur en 1823, avec une thèse intitulée : *Considérations physiologiques sur la vie et la mort*. Peu de temps après, en 1825 il fut nommé membre de l'Académie de médecine. Chargé de diverses missions et particulièrement attaché au service des épidémies dans le département de la Seine, M. Isidore Bourdon a mérité deux fois la médaille de la ville de Paris, pendant l'épidémie de choléra de 1832 et 1849. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Mémoire sur le vomissement* (Paris, 1819, in-8); *Recherches sur les maladies de l'estomac* (Paris, 1824, in-8), en commun avec M. Fouquier; *Physiologie médicale* (Paris, 1828, 2 vol. in-8); *Lettres à Camille sur la physiologie* (Paris, 1829, in-8), ouvrage destiné à populariser la science; *Physiologie comparée, ou Histoire des phénomènes de la vie dans tous les êtres qui en sont doués, depuis les plantes jusqu'aux êtres les plus complexes* (Paris, 1830, 2 vol. in-8, avec planches) l'œuvre la plus nouvelle et la plus importante de l'auteur; *Physiognomonie de l'homme, ou l'Art de connaître les hommes d'après les traits de leurs visages, selon les systèmes de Lavater, de Gall*, etc. (Paris, 1830, in-8 avec portraits); *Guide aux eaux minérales de France et d'Allemagne* (Paris, 1834, in-12); *Illustres médecins et naturalistes des temps modernes* (Paris, 1844, in-12); *Notions d'hygiène pratique* (Paris, 1844, in-8), pour le *Cours complet d'éducation des filles*. Citons parmi ses communications à l'Académie un important mémoire *sur les divers Modes de traitement du choléra* (1857), où l'auteur recommande surtout le traitement par la strychnine.

M. Bourdon a aussi collaboré à l'*Encyclopédie méthodique*, au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, dans lequel il fit insérer plusieurs publications importantes, parmi lesquelles nous citerons les *Considérations générales sur les animaux, leur organisation et leurs fonctions* (1821), à la *Revue médicale*, où il a donné sa *Notice sur l'anévrisme de l'aorte*. Il a écrit dans une foule de revues et de journaux tels que le *Journal des connaissances utiles* et le *Dictionnaire de la conversation*, auquel il a fourni surtout de piquants articles de biographie médicale contemporaine.

BOURGADE (François), missionnaire français, né en 1806, à Ganjou, village du Gers, fit ses études théologiques au grand séminaire d'Auch; il fut ordonné prêtre en 1832, et sollicita vainement l'autorisation d'accompagner la seconde expédition contre Constantine. En 1838, il lui fut permis d'exercer son ministère en Algérie, et il s'attacha aux hôpitaux de Danaouda et de Bouffarick. Il alla ensuite fonder, à Tunis, un hôpital pour les femmes pauvres, et des écoles pour les jeunes filles. Il fut chargé du service de la chapelle fondée par Louis-Philippe à l'endroit où mourut saint Louis.

En 1852, M. Bourgade est venu à Paris publier les ouvrages suivants, que recommande sa connaissance approfondie de l'arabe : *Soirées de Carthage* (in-8), dialogues entre un prêtre catholique, un muphti et un cadi; *la Clef du Coran* (in-8), faisant suite au précédent; *Toison d'or de la langue phénicienne* (in-8), où l'on trouve un grand nombre d'inscriptions puniques.

BOURGEOIS (Anicet), voy. ANICET-BOURGEOIS.

BOURGOING (Paul-Charles-Amable, baron DE), diplomate français, sénateur, né à Hambourg (Allemagne) le 19 décembre 1791, est le fils aîné du célèbre diplomate de l'Empire qui a laissé plusieurs ouvrages historiques estimés. Entré au service militaire en 1811, il fit dans la jeune garde les campagnes de Russie et d'Allemagne, et celle de France, comme aide-de-camp du général Mortier. Sous la Restauration, il embrassa la carrière diplomatique, et fut attaché tour à tour aux ambassades de Berlin, de Munich et de Vienne. En 1828, il était à Saint-Pétersbourg, lorsque la guerre éclata entre la Russie et la Turquie; il accompagna l'état-major de l'armée d'invasion et prit part au siége de Silistrie.

Après la révolution de Juillet, il continua à représenter la France auprès du czar, mais seulement comme chargé d'affaires. Ministre plénipotentiaire en Saxe (1832), puis en Bavière (1835), il fut élevé à la pairie le 25 décembre 1841, et se montra tout dévoué à la famille d'Orléans. La République l'écarta momentanément des affaires; mais son nom, ainsi que le souvenir des services de son père, le désignèrent au président Louis-Napoléon, qui lui confia l'ambassade d'Espagne (1849-1851). M. de Bourgoing a été appelé au Sénat, par décret du 31 décembre 1852. Il est, depuis le 20 février 1851, grand officier de la Légion d'honneur.

Il est l'auteur du *Tableau des chemins de fer de l'Allemagne* (1842, in-8), et des *Guerres d'idiomes et de nationalités* (1849, in-8), livre dans lequel il se prononce contre les mouvements populaires, toujours nuisibles à l'équilibre européen.

Son frère, Adolphe DE BOURGOING, habite l'arrondissement de Cosne (Nièvre), où il s'occupe d'industrie et d'agriculture; il a écrit un récit de voyage, intitulé : *l'Espagne, souvenirs de 1823 et de 1833* (1834, in-8), et quelques mémoires sur des questions d'économie politique, qu'il a adressés, sous le dernier règne, à la Chambre des Députés.

BOURJOLLY (de), voy. Le Pays de Bourjolly.

BOURQUELOT (Louis-Félix), archiviste paléographe et littérateur français, né à Provins (Seine-et-Marne), le 19 août 1815, est devenu élève pensionnaire de l'École des chartes et avocat à la Cour royale de Paris, après avoir étudié le droit dans cette ville. Attaché plus tard aux travaux relatifs à l'histoire du tiers état, auprès d'Auguste Thierry, il fut, en 1852, nommé membre de la Commission des archives, créée au ministère de l'intérieur. Il est, depuis 1854, professeur adjoint à l'École des chartes, et il fait partie de la Société des antiquaires de France, dont il a été nommé président pour 1856.

On a de lui : *Histoire de Provins* (Provins, 1839-1840, 2 vol. in-8), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Voyage en Sicile* (Paris, 1849, in-12); *Inscriptions antiques de Nice, de Cimiez et de quelques lieux environnants* (Paris, 1850, in-8), ouvrage qui a obtenu à l'Institut une mention très-honorable. M. Bourquelot a concouru à la rédaction de l'*Encyclopédie moderne*, de l'*Histoire des villes de France*, de *Patria*, et surtout de la *Littérature française contemporaine*, grande publication bio-bibliographique, entreprise par M. Quérard pour faire suite à sa *France littéraire*, qui s'arrêtait à l'année 1838. Cet ouvrage, successivement rédigé par son fondateur, par MM. Maury, Louandre, et Bourquelot, restera, sous le nom de ce dernier, malgré le manque de précision, d'ordre et de proportion que ces changements de main expliquent en partie, un des plus utiles répertoires de bibliographie contemporaine.

M. Bourquelot, a donné en outre, des mémoires ou des articles dans divers recueils périodiques, notamment dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, d'où il a extrait son *Traité des opinions et de législation en matière de mort volontaire pendant le moyen âge* (1843, in-8); dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*, où ont paru ses *Recherches sur la lycanthropie* (1849, in-8); dans le *Magasin pittoresque*, l'*Art en province*, l'*Athenæum*, etc.

BOURZAT [de la Corrèze], ancien représentant du peuple français, né à Brives-la-Gaillarde (Corrèze), en 1798, fit son droit, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale, où bientôt on l'appela l'avocat des pauvres. Républicain austère, il vivait avec la simplicité d'un puritain. En 1848, il fut élu représentant à la Constituante, le quatrième sur huit, par 22226 voix. Membre du Comité de législation, il se mêla activement aux discussions de l'Assemblée, surtout dans les questions de droit. Il vota ordinairement avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il fut un des plus ardents défenseurs des institutions républicaines, monta souvent à la tribune, et se montra particulièrement hostile à l'influence cléricale. Il protesta contre les restrictions apportées par la loi du 31 mai au suffrage universel, et repoussa toutes les demandes de révision. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la liste des représentants expulsés de France, et se réfugia à Bruxelles.

BOUSQUET (Jean-Baptiste-Édouard), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1790, fit ses études à la Faculté de Montpellier, et y fut reçu docteur en mai 1815. Il vint exercer sa profession à Paris, et fut nommé, en 1820, chef des bureaux de l'Académie de médecine, membre titulaire en 1824, et après 1830, secrétaire de son conseil d'administration. Depuis longues années, il dirige le bureau de vaccine. M. Bousquet a été nommé en janvier 1832, chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui entre autres publications : *Traité de la maladie scrofuleuse* (1820, in-8), traduit de l'allemand de Hufeland; *Traité des maladies des yeux* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'italien de Scarpa; *Traité de la vaccine et des éruptions varioleuses* (1833, in-8, nouv. édit. 1848), rédigé sur la demande du gouvernement, et couronné par l'Académie des sciences; *Notice sur le cow-pox* (1836, in-4), etc. En outre, il a collaboré activement au *Dictionnaire de médecine pratique*, à la *Revue médicale*, à l'*Encyclopédie des sciences médicales*, aux *Mémoires de l'Académie*, et rédige, depuis 1836, le *Bulletin* bimensuel que publie cette Société.

BOUSSI (François-Narcisse), ancien représentant du peuple français, né à Thouars (Deux-Sèvres), en 1795, était en 1830, avocat à Bressuire. Il refusa la place de procureur du roi à Bourbon-Vendée, et vint à Paris où il prit part à la rédaction de *la Tribune*. Après les journées de juin 1832, il fut obligé de prendre la fuite, et chercha un refuge à Tours. Arrêté avec M. Germain Sarrut, il resta un mois en prison. Quand il fut libre, il recommença, dans *la Tribune*, une guerre acharnée contre la monarchie, jusqu'au moment où son journal succomba sous le poids des amendes. Arrêté de nouveau, par ordre de M. Gisquet, préfet de police, comme complice d'un régicide, il se justifia sans peine. Il s'établit alors comme avocat à Parthenay. En 1848, malgré l'opposition des légitimistes, il fut élu représentant du département des Deux-Sèvres, le troisième sur huit. Membre du Comité de la justice, il monta plusieurs fois à la tribune, vota ordinairement avec la gauche, et par un amendement radical, demanda l'incompatibilité absolue du mandat législatif avec toute fonction publique salariée. Il ne fut point réélu à la Législative.

M. Boussi a publié quelques ouvrages de linguistique : *la Grammaire ramenée à ses principes naturels* (Paris, 182?, in-8); *Mécanisme du langage, ou Théorie des sons et articulations* (1834, in-8), et beaucoup d'articles dans le *Journal de la langue française*, dont il était rédacteur en chef.

BOUSSINGAULT (Jean-Baptiste-Joseph-Dieudonné), savant chimiste et agronome français, membre de l'Institut, ancien représentant, est né à Paris, le 2 février 1802. Intelligent et laborieux, mais sans fortune, il fut élevé à l'École des mineurs de Saint-Étienne. A sa sortie, il reçut d'une compagnie anglaise l'offre d'aller dans l'Amérique du sud, retrouver d'anciennes mines comblées depuis longues années, de les rouvrir et d'en diriger l'exploitation. Il accepta sans hésiter et partit. Tout alla bien d'abord, et le jeune Boussingault se vit avec bonheur à même d'observer une foule de phénomènes, particuliers aux régions tropicales où il se trouvait; les comptes rendus qu'il fit de ces premières observations le firent dès lors remarquer des savants, notamment de M. de Humboldt, qui alors explorait aussi le nouveau monde. Mais bientôt éclata l'insurrection générale, qui devait se terminer par l'indépendance des colonies espagnoles. Arraché par les événements à son entreprise industrielle, M. Boussingault prit place dans les rangs de l'armée insurrectionnelle, et fut attaché à l'état-major du célèbre général Bolivar. Il parcourut ainsi, en savant plus encore qu'en soldat, non-

seulement la Bolivie et la province de Vénézuéla, mais aussi les contrées situées entre Carthagène et l'embouchure de l'Orénoque.

Lorsqu'il revint en France, sa réputation était établie parmi les savants, avec lesquels il avait toujours correspondu pendant ses voyages. Aussi fut-il nommé, presque aussitôt, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Lyon, dont il devint doyen peu de temps après. Enfin, Huzard étant mort, en 1839 M. Boussingault fut appelé à le remplacer à l'Académie des sciences, et vint à Paris où il obtint une chaire d'agriculture au Conservatoire des arts et métiers.

La chimie, dans ses applications à l'agriculture et à l'élève des bestiaux, doit beaucoup aux travaux de M. Boussingault, notamment d'excellentes indications sur l'appréciation des engrais par le dosage de l'azote, et sur les propriétés nutritives des aliments destinés aux herbivores. C'est lui aussi qui, conjointement avec M. Dumas, a déterminé les proportions des éléments de l'air. Il a donné dans les *Annales de physique et de chimie*, dont il est un des principaux collaborateurs, et dans les *Comptes rendus l'Académie des sciences*, etc., un grand nombre de mémoires, dont plusieurs ont été réunis sous le titre de : *Mémoires de chimie agricole et de physiologie* (Paris, 1854, in-8). Il a en outre publié un excellent *Traité d'économie rurale* (Paris, 1844, 2 vol. in-8).

En 1848, les électeurs du département du Bas-Rhin, où M. Boussingault était un des propriétaires de l'usine de Béchelbronn, l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Il y siégea parmi les républicains modérés. Il devint, par élection, membre du Conseil d'État, dont il a fait partie jusqu'au 2 décembre. A partir de cette époque, il a renoncé à la vie politique, pour laquelle il ne se sentait pas fait, et il a repris ses travaux favoris, au grand profit de la science et de ses applications. Ce savant vient d'être promu (mars 1857) au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

BOUSSON DE MAIRET (Emmanuel), littérateur français, né à Lons-le-Saulnier, vers 1805, a publié divers ouvrages d'éducation et d'histoire dont les principaux sont : *Cours de belles-lettres* (1839, in-8); *Éloge historique et littéraire de l'abbé d'Olivet* (1839, in-8); *le Muséum littéraire* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire sacrée* (1847); *Éloge historique du général Lecourbe* (1855, in-8). En outre il a édité les *Mémoires de la république sequanoise* de Louis Gollut (1844-1846), ainsi que les *OEuvres* de Rollin.

BOUTHORS (Jean-Louis-Alexandre), littérateur et antiquaire français, né à Beauquesne (Somme) le 27 juin 1797, étudia le droit à Paris, devint avocat, puis avoué à la Cour royale d'Amiens, et enfin greffier en chef de cette Cour. Il consacre depuis longtemps à l'étude les loisirs que lui laissent les affaires, et il est membre de la Société des antiquaires de Picardie.

M. Bouthors se fit d'abord connaître par le *Voyage du roi au camp de Saint-Omer* (Amiens, 1828, in-4), poëme couronné par l'Académie d'Amiens. Depuis il a publié : *Esquisse féodale du comté d'Amiens au XIII*[e] *siècle*, etc. (Amiens, 1843, in-4); *Coutumes locales du bailliage d'Amiens, rédigées en* 1507 (Amiens, 1845-1853, 2 vol. in-4), ouvrage qui lui a valu, en 1854, une deuxième médaille de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il a inséré, en outre, divers travaux estimables dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*, d'où il a extrait et fait paraître séparément : *Cryptes de Picardie; Recherches sur l'origine des souterrains refuges qui existent en grand nombre dans les départements de la Somme, du Pas-de-Calais, de l'Oise et du Nord* (Amiens, 1838, in-8); *Notice historique sur la commune de Corbie* (Amiens, 1839, in-8); *Rapport descriptif et analytique sur le cartulaire de Valoires, manuscrit des archives du département de la Somme* (Amiens, 1839, in-8).

BOUTIN (René-François), acteur comique français, né à Paris en 1802, fut d'abord ouvrier ciseleur, joua chez Doyen, puis en province et à Belleville. Il débuta, en 1831, au Palais-Royal où il tint sept ans l'emploi des seconds comiques. Il passa à l'Ambigu, joua dans le *Naufrage de la Méduse*, et obtint un succès marqué dans l'*Ouvrier* de Fr. Soulié (1840). Il n'y fut pourtant pas réengagé et retourna à la ciselure. En 1847, il créa au Théâtre-Historique, d'une façon originale, le personnage de Caderousse dans *Monte-Cristo*. Il est depuis 1852 à la Porte-Saint-Martin, où il s'est distingué dans *la Poissarde*, *les Nuits de la Seine*, *la Faridondaine*, etc. Il est goûté pour le naturel avec lequel il représente les physionomies populaires.

BOUTOEY (Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Bayonne vers 1803, se fit, comme avocat, une certaine réputation dans le Béarn. Partisan déclaré des doctrines libérales, il accueillit avec empressement la proclamation de la République en 1848. Le commissaire du gouvernement provisoire le nomma maire de Bayonne, et les électeurs des Basses-Pyrénées l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le troisième sur onze, avec 64 232 suffrages. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti Cavaignac et se montra très-hostile au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche pour résister à la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à la Législative de 1849, et reprit sa place au barreau de Bayonne.

BOUTOWSKI (Alexandre), économiste russe, est né à Saint-Pétersbourg, en 1814. Après avoir rempli divers postes dans l'administration, il reçut le titre de conseiller d'État, et fut envoyé à Paris, comme agent officiel du ministère des finances. Il fait partie de la Société impériale d'agriculture de Moscou. Le meilleur et le plus substantiel des ouvrages qu'il ait publiés est un *Essai sur la richesse nationale et les principes de l'économie politique*, en langue russe (Saint-Pétersbourg, 1847, 3 vol. in-8). Il y développe les théories de Smith et de Rossi, avec des vues nouvelles applicables spécialement à son pays.

BOUTRON-CHARLARD (Antoine-François), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Paris, vers la fin du siècle dernier, et a dirigé longtemps une des bonnes officines de cette ville. Ses travaux, insérés en grande partie dans les recueils scientifiques, le firent admettre, après 1830, à l'Académie. Il est membre du conseil de salubrité de Paris et décoré depuis avril 1841.

On a de lui : *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées* (1823, in-8), avec M. Bussy; *Manuel des eaux minérales naturelles* (1837, in-8), avec M. Patissier; *Analyse chimique des eaux qui alimentent les fontaines publiques de Paris* (1848, in-8), etc. Il est aussi l'un des rédacteurs de l'*Annuaire des eaux de France* pour 1851. M. Boutron a inventé, en 1854, un instrument, appelé *hydrotimètre*, pour déterminer la composition des eaux de sources et de rivières.

BOUVERIE (Edward Pleydell), homme politique anglais, né en 1818, est fils du présent comte de Radnor (voy. ce nom). Il fit ses études à l'école d'Harrow et à l'université de Cambridge, et entra à la Chambre des Communes, en 1844, pour le district écossais de Kilmarnock qui lui a renouvelé son mandat jusqu'à présent; il s'est montré fidèle aux traditions de sa famille en soutenant la politique des whigs qui depuis quelques années l'ont investi de charges importantes. Sous l'administration de lord J. Russell, il a débuté par le sous-secrétariat de l'intérieur (1850-1852) qui lui donnait accès au cabinet: lord Palmerston lui a confié, de février à août 1855, les fonctions réunies de vice-président du bureau de commerce, de payeur général de l'armée et de trésorier de la marine. Depuis le mois d'août 1855, il préside le bureau des pauvres, avec un traitement de 50000 fr. Il fait partie du Conseil privé.

BOUVET (François-Joseph-Francisque), publiciste français, ancien représentant du peuple, est né à Vieux-d'Izenave (Ain) le 25 avril 1799. Attaché au parti libéral, il se tint en dehors des questions personnelles ou purement politiques et prit place parmi les philosophes humanitaires. Son premier ouvrage : *Loisirs de la solitude, ou Poésies et nouvelles*, (Paris, 1828, in-8), fut vendu au profit des Grecs. Il publia ensuite *République et Monarchie, ou Principes d'ordre social* (Paris, 1832, in-8); *du Principe de l'autorité en France et de la limite des pouvoirs; conciliation des partis* (Paris, 1839, in-8): *du Catholicisme, du protestantisme et de la philosophie* en France, en réponse à M. Guizot (Nantua et Paris, 1840, in-8); *du Rôle de la France dans la question d'Orient; Congrès universel et perpétuel à Constantinople* (2 éditions, Nantua, 1840, broch. in-8); *aux Députés et aux journaux de l'opposition; Appel à l'union* (Paris, 1844, broch. in-8); *les Ultramontains et les gallicans devant la nation, ou Nécessité pour la France de se séparer de Rome* (Paris, 1845, in-12): *Lettre à ma femme, ou les Révélations* (Lyon, 1846, in-8), écrit distribué à un petit nombre d'exemplaires.

M. Francisque Bouvet, rédacteur de la *Revue indépendante*, fonda le *Réveil de l'Ain*, où il développa à son aise ses idées sur la paix universelle qu'il a prêchée avec autant de conviction et aussi peu de succès que l'abbé de Saint-Pierre. Après la révolution de Février, ses compatriotes de l'Ain l'envoyèrent à l'Assemblée constituante où il fit partie du Comité des affaires étrangères. Il vota ordinairement avec la gauche et, tout en repoussant la mise de Paris en état de siége, déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et condamna l'expédition de Rome, mais sans soutenir la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il s'unit à la Montagne et protesta notamment contre la loi du 31 mai. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il ne sortit de la retraite que pour intervenir, en apôtre de la paix, dans les débats soulevés par la question d'Orient. Il réclama de nouveau la formation d'un congrès européen, d'une sorte de conseil amphyctionique dont l'arbitrage terminerait à l'amiable les différends de toutes les puissances rivales. Il a accepté récemment la place de consul à Mossoul, poste lointain, où il peut se considérer comme un missionnaire de la civilisation occidentale.

Un de ses parents, M. Aristide Bouvet, médecin à Ambérieux, a été son collègue à l'Assemblée législative, et s'est associé comme lui aux principaux votes de la Montagne.

BOUVET (Pierre-François-Henri-Étienne), marin français, né à l'Ile Bourbon, le 23 novembre 1775, entra au service en 1786, et fit ses premières campagnes sous le commandement de son père, capitaine de vaisseau. Aspirant le 19 juin 1792, enseigne de vaisseau le 1er juillet 1793, lieutenant de vaisseau le 24 avril 1802, capitaine de frégate le 1er février 1810, capitaine de vaisseau le 20 décembre de la même année, il mérita cet avancement rapide par un grand nombre d'actions d'éclat. Les Anglais n'eurent pas d'adversaire plus entreprenant et plus audacieux. Avec sa frégate *l'Aréthuse*, il leur livra en deux années (1811-1813), six combats successifs. Des six frégates anglaises auxquelles il eut affaire, trois amenèrent pavillon, deux se détruisirent elles-mêmes; la dernière, *l'Amélia*, commandée par le capitaine Irby, eut 147 hommes tués ou blessés, et ne dut son salut qu'à la fuite (7 février 1813). « Depuis longtemps, dit *le Times*, en racontant ce combat obstiné de trois heures et demie, nous n'avions pas vu de la part des Français une telle persévérance et de tels efforts. » Le capitaine Bouvet fut nommé contre-amiral le 31 octobre 1822. Après la révolution de Juillet, il obtint le rang de grand-officier de la Légion d'honneur (26 avril 1831). Après trente années de service, il est entré dans la section de réserve du cadre de l'état-major général.

Il a publié, en 1840, *le Récit des campagnes du capitaine de vaisseau Pierre Bouvet*, mémoire qui renferme d'utiles renseignements sur la fin de la guerre de la révolution aux Indes orientales.

BOUVIER (Henri), médecin et chirurgien orthopédiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, vers la fin du dernier siècle, fit ses études dans cette ville, suivit particulièrement le cours de Béclard et se fit remarquer, comme aide d'anatomie, par une rare habileté. Docteur en 1823, il obtint, par la voie du concours, un service à la Salpêtrière et une place d'agrégé à la Faculté. Forcé par sa santé de s'abstenir des concours, il se décida à embrasser la spécialité de l'orthopédie, dans laquelle sa renommée scientifique devait lui donner la supériorité sur les fabricants ordinaires. Il acheta en 1825, à Chaillot, un établissement déjà connu, où l'on employait les lits mécaniques d'un coutelier de Würtzbourg contre les courbures de l'épine dorsale. Le zèle avec lequel il défendit dès lors la méthode d'extension lui attira de vives critiques, dont il profita pour modifier son système. Il obtint, en 1837, pour ses procédés, un prix de 6000 francs à l'Académie des sciences. On lui a beaucoup reproché d'avoir écrit dans le *Dictionnaire de médecine et de chimie pratique* (article *Vertèbre*), une phrase qui condamnait toute sa pratique : « Les courbures de la colonne vertébrale ne se redressent jamais complétement. » M. Bouvier est, depuis 1839, un des membres les plus actifs de l'Académie. Il est aujourd'hui médecin en chef de l'hôpital des enfants, et chevalier de la Légion d'honneur.

Le docteur Bouvier, qui a excité, comme tous les praticiens spécialistes, des sentiments hostiles parmi ses confrères, s'est assuré leur estime par ses ouvrages scientifiques. Nous citerons : *Étiologie des difformités en général et des déviations de l'épine en particulier*, travail couronné par l'Institut; *Mémoire sur les causes et le traitement du pied-bot;* divers autres mémoires lus à l'Académie, entre autres celui contre le *Traité des airs, des eaux et des lieux* d'Hippocrate, et celui sur *la Surdi-mutité* (1852).

BOUZIQUE (Étienne-Ursin), ancien représen-

tant du peuple français, né à Châteauneuf-sur-Cher le 7 janvier 1801, fit ses études au collége de Bourges et son droit à Paris. Inscrit au barreau de Bourges, il consacra ses loisirs au commerce des grands écrivains de l'antiquité, et publia les *Satires* de Juvénal, traduites en vers français avec le texte en regard (Paris, 1853, in-8). Avant et après la révolution de 1830, il fit partie de l'opposition radicale, et fut élu, en 1833, membre du conseil général, où il ne cessa de combattre l'administration. En 1848, il fut nommé par acclamation maire de la ville de Bourges, et il obtint, comme candidat à la Constituante, la presque unanimité des suffrages. Membre du Comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se trouva dans les rangs de l'opposition républicaine, jusqu'aux derniers jours de la Constituante. Réélu, le deuxième à la Législative, il se rapprocha de la Montagne pour défendre la Constitution contre la majorité royaliste de l'Assemblée et contre la politique de l'Élysée. Il refusa sa confiance à tous les ministères, repoussa la loi sur l'enseignement ainsi que celle du 31 mai. Après avoir protesté, le 2 décembre, contre le coup d'État, il se retira complétement de l'arène politique. Il a fait paraître récemment un volume de vers intitulé : *Théâtre et souvenirs* (Paris, 1857, in-18).

BOVY (Jean-François-Antoine), graveur français d'origine étrangère, né à Genève, en 1803, vint étudier à Paris, où il fréquenta l'atelier de Pradier, et débuta, comme graveur, au Salon de 1831. Il a exposé un assez grand nombre de médailles et médaillons exécutés d'après des commandes officielles : *le Jubilé de la réformation* (1835); *la Loi des chemins de fer* (1845), etc.; et à l'Exposition universelle, où figuraient ses œuvres les plus importantes : *François Arago*, *l'Impératrice*, *Prix pour les beaux-arts*, *Agrandissement du Luxembourg*, *le Duc de Plaisance*, *le Baron Cuvier*, *Napoléon Ier*, *Gœthe*, *Listz*, *Schopin*, *Paganini*, *général Dufour*, etc. (1855); *la Bataille de l'Alma* (1857). M. A. Bovy a obtenu une 2e médaille en 1835, une de troisième classe en 1855, et la décoration en septembre 1843.

BOWEN (Francis), philosophe et écrivain américain, né à Charlestown (Massachusetts), vers 1814, fit ses études à l'université de Cambridge, et les termina en 1833. De 1835 à 1839, il resta dans cette université, en qualité de répétiteur de philosophie et d'économie politique. En janvier 1843, il fut appelé à diriger une des principales revues des États-Unis, le *North American Review*, et garda ces fonctions jusqu'en 1853. Vers les derniers temps, il attira sur lui l'attention par des articles sur la question hongroise, entièrement opposés à l'enthousiasme populaire d'alors, que la présence de M. Kossuth aux États-Unis avait porté jusqu'au comble. En quittant le *North American Review*, il accepta une chaire de philosophie morale et d'économie politique à Harward-College, où il est encore.

On a de lui plusieurs ouvrages estimés : *Essais critiques sur l'histoire et la condition présente de la philosophie spéculative* (Critical Essays on the history and present condition of speculative philosophy, Boston, in-12, 1842); *Discours sur l'application de la métaphysique et de la morale à la démonstration de la religion* (Lectures on the application of metaphysical and, etc., Ibid., in-8, 1849), et plusieurs volumes de la *Biographie américaine* de Sparks.

BOWLES (sir George), général anglais, né en 1787, à Heale-House (comté de Wilts), obtint à dix-sept ans un brevet d'enseigne aux Coldstream-guards, fit en Allemagne ses premières armes sous la conduite de lord Cathcart (1805), assista au siége de Copenhague, et fut envoyé en Espagne, où il servit avec distinction de 1808 à 1814, il prit part à la campagne de Waterloo, et resta en France avec l'armée d'occupation, jusqu'en 1818, époque où il alla remplir au Canada les fonctions de secrétaire militaire du duc de Richmond. Durant l'insurrection de 1838, il commanda les troupes qui agirent sur la frontière des États-Unis, et déploya beaucoup de vigueur contre les rebelles. Devenu major général, il rentra en Angleterre, et fut, de 1845 à 1851, directeur de la maison de la reine. Lorsqu'il résigna cette charge, il fut nommé lieutenant gouverneur de la Tour de Londres, et chevalier commandeur de l'ordre du Bain. Depuis 1854, il a été promu au grade de lieutenant général et mis à la tête du 1er régiment d'infanterie des Indes.

BOWRING (sir John), homme politique et littérateur anglais, né à Exeter (comté de Devon), le 17 octobre 1792, est fils d'un honorable manufacturier, qui l'associa quelque temps à ses affaires. Issu d'une famille de vieux puritains, et partageant la foi religieuse des unitaires, il se prononça de bonne heure, dans la presse et dans les assemblées politiques, contre les *lois* qui avaient frappé les dissidents d'incapacité politique. Il se fit aussi connaître par la logique rigoureuse avec laquelle il exposa dans la *Revue de Westminster*, dont il fut l'éditeur de 1825 à 1830, les principes utilitaires de son maître, Jérémie Bentham : lié avec lui d'une étroite amitié, il fut chargé d'exécuter ses dernières volontés et de préparer une édition posthume de ses *Œuvres complètes*. En 1840, il a donné une traduction française de ses *Sophismes parlementaires* (Paris, in-8).

M. Bowring a enrichi la littérature anglaise de traductions de chants populaires anciens et modernes recueillis sur les lieux mêmes et dans presque toutes les contrées de l'Europe. Grâce à sa merveilleuse facilité à s'assimiler les langues étrangères, il rapporta de ses continuels voyages les documents précieux d'une anthologie poétique trop peu connue en France, et dont il s'est fait de nombreuses et fréquentes réimpressions en Angleterre et en Allemagne. C'est ainsi qu'il a successivement publié : *Choix de poésies russes* (Specimens of the russian poets, 1821-1823); *Anthologie javanaise* (Batavian anthology, 1824); *Choix de poésies polonaises* (Specimens of the polish poets, 1827), *Chants populaires de la Serbie* (Servian popular Songs, 1827); *Poésies de la Hongrie* (Poetry of the Magyars, 1830); *Anthologie des Tchèkes* (Cheskian anthology, 1832); *Romanceros d'Espagne* (Ancient poetry and romances of Spain, 1834), etc. Poëte lui-même, l'éditeur de cette collection a écrit un volume de vers qui ne manquent pas d'élégance.

M. Bowring, à qui ses vastes connaissances et son aptitude pour les affaires avaient acquis une haute position dans le parti whig, fut mis, dès 1832, par ses amis politiques, en rapport avec le gouvernement de lord Grey, et obtint dès lors, sous divers ministères, des missions en pays étrangers relatives à des questions industrielles et commerciales. Parmi les rapports qu'il a rédigés, et qui passent pour des chefs-d'œuvre, dans le genre, nous citerons les suivants : *Relations commerciales entre la France et l'Angleterre* (On the commercial relations between France and England, 1834 et 1835, 2 vol. in-fol.), en collaboration avec M. Villiers; *Commerce et fabriques de*

la Suisse (On the commerce and manufactures of Switzerland, 1836, in-fol.), où il défend les avantages de la liberté commerciale; *l'Égypte, Candie, et statistique industrielle de la Syrie* (On Egypt, Candia, on commercial statistics of Syria, 1840, 2 vol. in-fol.); *de l'Association douanière allemande* (On the prussian commercial union, 1840, in-fol.), où il prétend que les fabriques sont protégées au détriment de l'agriculture.

Élu membre de la Chambre des Communes (1835), M. Bowring donna de nombreuses preuves d'indépendance, fut réélu en 1841, et se décida en 1849, par suite du mauvais état de ses affaires, à accepter les fonctions lucratives de consul britannique à Hong-Kong. Depuis 1854, il est gouverneur de cette île; il a été créé chevalier à la même époque. Lors des derniers événements de la Chine (novembre 1856), il prit, vis-à-vis des autorités de Canton une attitude d'une extrême énergie, et donna l'ordre à sir M. Seymour de bombarder la ville; approuvé par lord Palmerston, blâmé par le vote des communes, il fut rappelé en Angleterre à la fin de mars 1857. On a publié de lui la même année : *Le royaume de Siam et ses habitants* (Kingdom of Siam and its people, 1857, 2 vol. in-8). Il avait visité deux ans auparavant ce pays.

BOWYER (George), jurisconsulte écossais, est né en 1811, à Radley-Park (comté de Berks). Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, de laquelle il tient un diplôme de docteur ès lettres, il fut admis au barreau par l'École de Middle-Temple, où il professe depuis 1850. Plusieurs ouvrages sur le droit national ou étranger lui ont acquis de la réputation; nous citerons une bonne dissertation sur les *Institutions municipales des républiques italiennes* (On the statutes of the italian cities); des commentaires sur le *Droit constitutionnel de l'Angleterre* (On constitutional law of England) et sur le *Droit civil moderne* (On the modern civil law). On trouve aussi de nombreux articles de lui dans les recueils de législation et de jurisprudence. Député du bourg de Dundalk depuis 1852, il s'est déclaré en faveur de la politique libérale.

BOYE (Gaspard Jean), poëte danois, né à Kongsberg (Norwége), en 1791, vint de bonne heure en Danemark, où il fit d'excellentes études, et obtint, en 1818, au séminaire d'Instrup, une chaire qu'il échangea, en 1826, pour une place de pasteur à Sölleröd. En dernier lieu, il fut nommé à Helsingford (1835). On a de M. Boye plusieurs drames historiques représentés, presque tous avec succès, sur les différentes scènes de la Norwége : *Élisa*, *Conradin*, *Juta*, *Floribella*, *Svend Grathe*, le *Roi Sigorer* (Kong Sigurd), *William Shakspeare;* des chants religieux qui témoignent d'une certaine verve lyrique, et une traduction de plusieurs psaumes, dont l'inexactitude est le grand défaut.

BOYER (Pierre Paul François-Xavier, baron), général français, né à Belfort (Haut-Rhin), le 7 septembre 1772, partit comme volontaire à l'âge de vingt ans, dans un des bataillons de la Côte-d'Or, et devint bientôt capitaine. En 1796, il passa en Italie, suivit Bonaparte en Égypte et en Syrie, fut blessé à la bataille d'Alexandrie, et revint en France avec le grade de général de brigade (1800.) A Saint-Domingue, où il fut chef d'état-major de l'armée d'expédition, et en Allemagne, il se comporta de la manière la plus brillante; en Espagne, il devint la terreur des guerillas, et plusieurs actes de sévérité lui firent donner le surnom de *Cruel*. Général de division et baron de l'Empire (16 février 1814), il combattit l'étranger pendant les deux invasions, et fut réformé, sans aucun traitement, en 1816.

Après avoir quelque temps vécu dans la vie privée, il s'était mis au service de Méhémet-Ali, pacha d'Égypte, lorsque, à la nouvelle de la révolution de Juillet, il rentra en France et obtint le commandement d'Oran, en Algérie (1831). La rigueur avec laquelle il sévit contre les Maures et les Arabes, habitués à ne respecter que ce qu'ils craignent, ne tarda pas à le faire remplacer par le général Desmichels, dont la faiblesse détruisit en peu de temps les effets de la vigoureuse administration de son prédécesseur. M. Boyer fut laissé depuis cette époque en disponibilité, et admis, en 1839, dans la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée, où il se trouve encore aujourd'hui. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis août 1841.

BOYER (T.... Partout, dit), vaudevilliste français, entra dans les bureaux de l'assistance publique et dirigea pendant plusieurs années l'hôpital Necker. Après 1848, il est passé en la même qualité à l'hôpital Saint-Louis. Il n'est connu au théâtre que sous son pseudonyme. Ses pièces, à l'exception d'une seule, *un Lièvre en sevrage* (1849), ont été faites en collaboration avec MM. Varin, Paul de Kock et Duvert, et représentées le plus souvent au théâtre du Palais-Royal. Nous citerons à part : *l'Omelette fantastique* (1842); *la Rue de la Lune* (1843); *la Garde-malade* (1846), amusantes bouffonneries qui sont du répertoire courant. Il a aussi travaillé aux vaudevilles suivants : *l'Habeas corpus* (1845); *le Fruit défendu* (1846); *une Femme à deux maris* (1847); *Habit, veste et culotte* (1849), en cinq actes ; *J'ai mangé mon ami* (1850); *la Tante Vertuchoux* (1851); *le Poupard* (1853); *un vieux Loup de mer* (1854), etc.

BOYER (Louis), littérateur français, souvent confondu avec le précédent, est né à Paris, vers 1810, et a lui-même écrit plusieurs vaudevilles, la plupart en collaboration, et signés du pseudonyme de *La Roque*. Il a écrit des notices dans les *Théâtres de Paris*, et fondé, en mai 1848, avec MM. Villemessant et de Montépin : *le Lampion, ou Éclaireur politique*. De 1851 à 1854, M. Louis Boyer a été attaché au ministère d'État comme inspecteur, puis comme censeur des théâtres. Il a administré ensuite le Vaudeville avec un bonheur que n'ont pas souvent connu les directeurs de ce théâtre (1854-56).

BOYER (Philoxène), littérateur français, né à Grenoble, en 1827, et fils de l'inspecteur d'académie L. A. Boyer, connu par des traductions de poëtes grecs, commença ses études au collége Stanislas, où son père était alors professeur. Menant tour à tour à Paris et à Grenoble une existence assez agitée, il débuta dans la littérature, en 1848, par un volume consacré à l'apologie exagérée du *Rhin* de M. Victor Hugo. Il a commencé, en 1857, au cercle Malo, des conférences de littérature qui ont du succès.

M. Philoxène Boyer a principalement écrit, pour le théâtre, un certain nombre de pièces en vers : *Sapho*, drame en un acte (Odéon, novembre 1850); *le Feuilleton d'Aristophane*, comédie satirique, avec M. Théodore de Banville (Ibid., 1853), et avec le même, *le Cousin du roi*, comédie en un acte (Ibid., 1857). On a encore de lui : *l'Engagement*, scènes en vers (1851); *les Chercheurs d'amour*, scènes de la vie romanesque, publiées dans *l'Artiste* (1855), et réunies sous le titre des *Délaissées* (1856); des *Odes*, des *Cantates*, des *Hommages*, à l'occasion des principaux événe-

ments publics contemporains; un certain nombre de notices biographiques dans les *Théâtres de Paris*; etc.

BOYER (Philippe, baron), médecin français, est né à Paris, vers 1802. Fils de l'illustre chirurgien de Napoléon, il suivit la carrière médicale et fut reçu médecin en 1825. Il obtint, au concours le titre d'agrégé de la Faculté de médecine et la place de chirurgien des hôpitaux. Il a été moins heureux dans ses efforts pour arriver par la même voie à une chaire à l'École. Son *Traité pratique de la syphilis* (Paris, 1836, in-8), commença sa réputation. Mais il se fit surtout connaître, comme praticien, par ses efforts persévérants pour la guérison des ulcères de la jambe par la compression. En effet, cette méthode, adoptée par beaucoup de médecins, compte déjà de nombreux succès. M. Boyer a publié les résultats de ses essais dans un excellent *Rapport sur le mode de traitement des ulcères des jambes, sans assujettir les malades ni au repos, ni au régime.* Il est officier de la Légion d'honneur.

BOYER-PEYRELEAU (Eugène-Édouard, baron), général français, né vers 1775, à Alais (Nord), entra au service, comme simple soldat, en 1793, et fit les campagnes d'Italie. Devenu aide de camp de l'amiral Villaret-Joyeuse, il le suivit à la Martinique, s'y défendit avec lui jusqu'à l'occupation anglaise (1809), et partagea sa disgrâce à son retour en France. En 1812, il rejoignit la grande armée en Russie, fit partie du corps de cavalerie du général Latour-Maubourg, et concourut à protéger la retraite de nos troupes de Leipsick à Mayence. Il fut un des officiers qui déployèrent le plus de courage dans la campagne de France. Nommé commandant en second à la Guadeloupe (1814), il arbora le drapeau tricolore et fut, après les Cent-Jours, condamné à mort pour ce fait; sa peine fut commuée en vingt ans de détention. Mais au bout de trois ans il fut mis en liberté. Il reprit quelque temps du service sous le gouvernement de Juillet. Il est officier de la Légion d'honneur depuis juin 1813.

On a du général Boyer-Peyreleau : *les Antilles françaises* (1823, 3 vol. in-8), où il traite plus particulièrement l'histoire de la Guadeloupe.

BOYNEBURG VON LENSGFELD (Maurice-Henri, baron DE), général prussien, né en 1788, entra au service à l'âge de 16 ans, et prit part à presque toutes les campagnes contre Napoléon. Il était colonel et commandait un régiment en 1814. Il passa au service de l'Autriche, et devint général major en 1832. Dix ans après, il reçut, avec le grade de feld-maréchal-lieutenant, le commandement d'une division de l'armée de Bade. En mai 1848, il fut mis un instant à la tête de l'armée chargée d'opérer contre la Hongrie, mais dès le mois de juillet, il fut envoyé en Galice où il prit part à la répression du mouvement de Lemberg. Au commencement de 1849, il fut nommé commandant militaire de la ville de Troppau, dans la Silésie autrichienne. Mais il ne tarda pas à prendre sa retraite, et alla se fixer à Vienne.

BOZZELLI (François), littérateur et homme politique italien, né à Manfredonia (royaume de Naples), vers la fin du dernier siècle, acheva très jeune ses études classiques à Naples, où il fit son droit, tout en cultivant les sciences et la littérature. Avant vingt ans, il publia un recueil de vers lyriques; mais il entra bientôt dans l'administration. Il était conseiller d'État en 1820; compromis alors dans les événements dont Naples fut le théâtre, il dut chercher son salut dans l'exil, et ne put rentrer dans son pays que vers la fin de 1837. Il publia à Paris: *Essai sur les rapports primitifs entre la philosophie et la morale*; et à Bruxelles, une *Esquisse politique sur l'action des forces sociales dans les différentes espèces de gouvernement*. Il donnait en outre des articles aux revues françaises et anglaises. Ses *Recherches sur l'imitation tragique chez les anciens et chez les modernes*, publiées d'abord à Lugano, en 3 volumes, eurent ensuite, à Naples, deux éditions. Membre de l'Académie des sciences de Naples, M. Bozzelli y a lu de nombreux mémoires.

La politique le détourna encore de l'étude. Arrêté deux fois, comme conspirateur, avec Charles Poerio et beaucoup d'autres libéraux, il fut rendu à la liberté par les événements de 1848, et devint, à deux reprises, ministre constitutionnel du roi. Il se vit accusé par son parti de n'être pas fidèle à son passé, et, per lit, à la journée du 15 mai 1848, toute sa popularité. M. Bozzelli s'est retiré tout à fait de la vie publique, et refugié dans l'étude. Il prend une part active aux divers travaux de la Société bourbonnienne, dont il a été nommé président.

BRABANT (LÉOPOLD-Louis-Philippe-Marie-Victor, duc DE), prince royal de Belgique, fils du roi Léopold 1er et de feue Louise d'Orléans, petit-fils du roi Louis-Philippe, est né, à Bruxelles, le 9 avril 1835. Il a le grade de général major et le commandement honoraire du régiment des grenadiers. Il a épousé, le 22 août 1853, la duchesse Marie, archiduchesse d'Autriche, née le 23 août 1836, fille de feu l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie. En 1855, il a fait, avec la duchesse de Brabant, un voyage de plusieurs mois dans divers États de l'Europe et sur les côtes de l'Égypte et de l'Asie mineure. Il vint ensuite visiter l'Exposition universelle de Paris, et fit auprès de l'empereur des Français un séjour de près de trois semaines, qui donna lieu, dans la presse belge, à de nombreux commentaires. Membre du Sénat depuis sa majorité, le duc de Brabant a pris part à des discussions importantes, notamment, en 1855, à celle sur l'établissement d'un service de navigation entre Anvers et le Levant. Il aime surtout à soutenir les intérêts de sa ville natale, et ceux du Brabant, dont il porte le nom.

BRABANT (Jean-Baptiste), homme politique belge, né à Namur, en 1802, fut élu au congrès national de 1830, et se prononça pour la monarchie constitutionnelle. Envoyé à la Chambre des représentants par le district de Namur qui l'a constamment réélu depuis 1831 jusqu'en 1848, il fut un des membres les plus actifs du parti catholique et en même temps un des défenseurs constants de la nationalité belge. Parmi les propositions émanées de son initiative, on remarque le projet de loi tendant à ériger l'université catholique de Louvain en personne civile (10 février 1841), et connu sous le nom de proposition Du Bus-Brabant (Voy. Du Bus). Ardent au travail et habile à découvrir les abus, il s'attacha surtout à diminuer le budget de la guerre, s'appuyant sur ce principe, « que le principal élément de la défense d'un État est dans le bien-être des populations, dans leur affection pour leur gouvernement ». La victoire du parti libéral en 1847 jeta M. Brabant dans l'opposition. Non réélu après la dissolution de la Chambre en 1848, il rentra dans la vie privée, où l'a suivi l'estime même de ses adversaires.

BRACKENRIDGE (Henry-M....), littérateur américain, est né à Pittsburgh, le 11 mai 1786. Élevé par son père, qui remplissait des fonctions élevées dans la magistrature, il se familiarisa de bonne

heure avec les langues française, allemande et espagnole. Avocat à vingt ans, il fut tour à tour juge en Louisiane (1809), secrétaire de l'ambassade chargée, en 1817, de reconnaître les républiques de l'Amérique du Sud, juge du district occidental de la Floride (1821-1832). S'étant marié à cette époque, il s'établit dans une propriété, voisine de sa ville natale qu'il n'a jamais quittée depuis. En 1840, il siégea au congrès; en 1844, il fit partie de la législature de Pennsylvanie, puis ne sortit plus de la vie privée.

Mêlé, dès sa jeunesse, aux événements politiques de son pays, M. Brackenridge a écrit diverses brochures qui ont eu du retentissement, entre autres celle qui est adressée au président Mauroë (1816), et que l'abbé de Pradt a traduite en français. Parmi ses nombreux ouvrages littéraires, nous citerons: *la Louisiane* (Pittsburgh, 1812), étude de mœurs; une *Histoire populaire de la guerre de 1814 avec l'Angleterre* (1815, Baltimore), qui eut plusieurs éditions; *Voyage dans l'Amérique du Sud* (Voyage to south America, New-Yorck, 1810, 2 vol.), duquel M. de Humboldt a parlé avec éloge; *Jefferson et Adams* (1820), études historiques; *Souvenirs de l'Ouest* (Recollections of persons and places in the west, 1834), dont il n'a donné que le premier volume. Cet auteur a de nombreux écrits en portefeuille, et entre autres une *Histoire de l'insurrection américaine* (History of the western insurrection).

BRACONNOT (Henri), chimiste français, né le 28 mai 1781 à Commercy (Meuse), étudia la médecine et la chimie à Paris, où il obtint au concours un prix de botanique, fut pharmacien à l'hôpital militaire d'instruction de Strasbourg, puis s'établit à Nancy. En 1807, il devint professeur d'histoire naturelle, et directeur du Jardin des plantes. Il prit sa retraite après 1840. Il est correspondant de l'Institut, associé de l'Académie de médecine, membre de plusieurs Sociétés savantes, et décoré depuis octobre 1828. — M. Braconnot est mort le 23 janvier 1855.

On a de lui un grand nombre de mémoires dans les *Annales de chimie et de physique*, le *Journal de physique*, le *Bulletin de pharmacie*, le *Journal de chimie médicale*, etc., sur des produits nouveaux de l'analyse végétale, qu'il a appelés acides fungique, bolétique, nancéique, ellagiaque, absinthique, etc.

BRADFORD (Georges-Auguste-Frédéric-Henry Bridgeman, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1789, est fils d'un magistrat élevé, en 1794, à la pairie héréditaire. Sorti du collége de la Trinité, à Cambridge, il entra, en 1825, à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. En 1849 il a épousé en secondes noces, la veuve de sir Moncreiffe, sa belle-sœur. De son premier maariage (1818), il a eu cinq enfants, dont l'aîné est le vicomte Newport (voy. ce nom).

BRADI (Agathe-Pauline Caylac de Ceylan, comtesse de), femme de lettres française, est née à Paris, le 1er mai 1782, fille d'un officier de cavalerie, elle fut mariée, à l'âge de dix-sept ans, au comte de Bradi. Elle faillit mourir de faim à Gênes, lors de la défense de cette ville par Masséna. Liée d'amitié avec Mme de Genlis, qui se plaisait à la nommer son élève, elle ne fut pourtant décidée à écrire que par des revers de fortune. On a d'elle: *Lettres d'une dame grecque écrites de l'île de Corse* (1815), qui lui suscitèrent des tracasseries de la part de la police; une suite de romans: *l'Héritière corse* (1823), histoire de Vanina d'Ornano; *Colonna* (1825); *Nouvelles* (1825, 3 vol.); *une Nouvelle par jour* (1827); *les deux Chaumières* (1852); *le Savoir-vivre en France* (1840, plusieurs éditions); une *Galerie des femmes célèbres* qui n'a pas été terminée, etc.; enfin une foule de nouvelles ou d'articles dans le *Dictionnaire de la Conversation*, *l'Encyclopédie des gens du monde*, la *Revue de Paris*, le *Plutarque français*, les *Cent et un*, et les journaux destinés aux jeunes personnes. Sa fille a écrit sous le pseudonyme de *Marie de l'Épinay*.

BRADY (Maziere), magistrat anglais, est né en 1796, à Dublin. Il fit ses études à l'université de cette ville et fut admis au barreau en 1819. Sous les auspices du parti libéral auquel il appartient, il a rempli en Irlande de hautes fonctions; avoué général en 1837, il a été nommé procureur général deux ans plus tard; et président de l'Échiquier en 1840. Depuis la chute du ministère Peel, en 1846, il occupe la chancellerie d'Irlande, charge qu'il a résignée, quelques mois seulement durant la courte administration de lord Derby, en 1852. Il a reçu, en 1839, le titre de conseiller privé pour l'Irlande.

BRAEKELEER (Ferdinand de) peintre belge, né à Grammont (Flandre orientale), en 1772, étudia la peinture à Anvers, dans l'atelier de Philippe Van Brée, et se livra à la peinture de genre. Il a formé à son tour un certain nombre de jeunes peintres de l'école flamande. On cite de lui: *une Vue intérieure de la ville d'Anvers*, au musée de Bruxelles; *le comte de Mi-Carême*, toile grotesque exposée à Paris, en 1840; *le Jour de saint Thomas*, acquis par le roi des Belges; *l'École de village*, au musée des académiciens d'Auxerre, etc. Ces deux derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Cet artiste est chevalier de l'ordre de Léopold.

Son neveu et son élève, M. Adrien Félix de Braekeleer, né à Anvers, en 1818, s'est fait un nom dans la peinture d'histoire et le portrait.

BRAEMT (Joseph-Pierre), graveur de la Monnaie à Bruxelles, né à Gand, en 1796, a exécuté plusieurs travaux très-estimés, parmi lesquels on cite la médaille que l'Académie royale de Belgique décerne aux auteurs et aux artistes couronnés, celle de l'Institut royal des Pays-Bas, celle pour la Société de Harlem, à l'occasion de la fête séculaire de l'invention de l'imprimerie, etc. Il est membre de la Société des beaux-arts de Bruxelles, des Académies de Bruxelles et d'Anvers, et de l'Institut des Pays-Bas.

BRAHAM (Maurice), chanteur anglais, né à Londres, vers 1770, d'une famille juive, fut élevé par le célèbre chanteur Leoni et débuta à l'âge de dix ans sur le théâtre royal à Londres. En 1796 il donna des concerts avec le flûtiste Ashe à Bath, et aux théâtres des Italiens et de Drury-Lane. Il passa ensuite sur le continent. Il se fit entendre avec beaucoup de succès à Paris, donna des concerts dans toutes les grandes villes d'Italie. Il s'acquit une réputation européenne, et, après avoir chanté à Hambourg (1801), il fut rappelé à Londres par les offres les plus brillantes.

Il tint pendant plus de vingt ans, d'abord à Covent-Garden, puis au théâtre royal, l'emploi de premier ténor, et ce fut expressément pour lui que Weber écrivit le rôle difficile de Huon dans l'opéra d'*Oberon* (1826). Après sa retraite, il fit construire une salle de spectacle où diverses troupes d'opéra allemand donnèrent des représentations. De 1841 à 1843 il parcourut la Grande-Bretagne avec ses deux fils et recueillit d'amples recettes. Il a aussi composé quelques opéras; ses chansons populaires ont joui d'une grande vogue.

Ses fils, MM. Hamilton et Georges **Braham**, chanteurs comme leur père, ont fait leurs études musicales sur le continent, l'un à Leipsick, l'autre à Milan. Ce dernier retourna à Londres, en 1851, après s'être produit avec succès, comme ténor, sur différentes scènes d'Italie.

BRANCAS (Ferdinand de Hibon, comte de Frohen, duc substitué de), chef actuel de l'ancienne maison princière de ce nom, a succédé, en 1852, aux titres et armes de son beau-frère le duc *Louis* de Brancas, en vertu de son contrat de mariage avec Marie-Ghislaine-Yolande, duchesse de Brancas et grande d'Espagne, dont il a deux filles et un fils, le prince *Henri*-Marie-Désiré-Ferdinand, duc de Lauraguais, né le 1er décembre 1851.

BRAND (Henri-Bouverie-William), homme politique anglais, né en 1814, est frère et héritier présomptif du présent baron Dacre (voy. ce nom). Il a d'abord été secrétaire de sir E. Grey et n'est entré à la Chambre des Communes qu'aux élections générales de 1852 pour le bourg de Lewes. Partisan des idées libérales et d'une extension modérée des droits électoraux, il remplit, depuis le ministère de lord Palmerston, les fonctions de lord de la Trésorerie (avril 1855). En 1838, il a épousé la fille du général Ellice.

BRANDIS (Chrétien-Auguste), philosophe allemand, conseiller privé du royaume de Prusse, professeur à Bonn, est né à Hildesheim (Hanovre), le 15 février 1790. Son père, le docteur Joachim-Dietrich Brandis, l'un des premiers médecins de l'Allemagne, né en 1762, dans la même ville, était professeur de clinique à Kiel et directeur du collége médical, quand le roi de Danemark, qui avait passé trois années dans cette ville, l'emmena à Copenhague (1809) où il mourut en 1846, après avoir écrit les ouvrages de théorie et de pratique médicales les plus importants. M. Chrétien Brandis fit ses études de philologie et de philosophie aux universités de Kiel et de Gottingue. C'est à Copenhague qu'il donna, en 1812, sa thèse sur les philosophes d'Élée (*Commentationes eleaticæ*, imprimée à Altona en 1813). Il y ouvrit des cours comme professeur privé et fut ensuite adjoint à la Faculté de philosophie. Il passa bientôt à Berlin où ses études le firent remarquer par Niebuhr, qui voulut l'emmener à Rome comme secrétaire de la légation prussienne.

L'Académie royale des sciences de Berlin avait entrepris une grande édition critique des *OEuvres d'Aristote* (Berlin, 1831-36, 4 vol.). M. Brandis fut chargé, avec Emmanuel Bekker, de visiter les bibliothèques les plus importantes de l'Europe, pour préparer ce travail. A son retour, en 1821, il fut nommé professeur à Bonn. C'est là qu'il a donné ses éditions si correctes de la *Métaphysique d'Aristote* (Berlin, 1823); des *Scolia in Aristotelem* (*Ibid.*, 1836); et des *Scolia græca Aristotelis metaphysicam* (*Ibid.*, 1837), et a concouru pendant quatre ans, avec Niebuhr (1827-1830), à la publication du *Musée philologique*, *historique et philosophique du Rhin*.

En 1837, il fut appelé en Grèce auprès du jeune roi Othon, et fut attaché à son cabinet comme conseiller, pendant plusieurs années. Il a publié, à la suite de ce voyage, ses *Communications* (Mittheilungen) *sur la Grèce* (Leipsick, 1842, 3 vol.). M. Brandis, à qui l'on reproche de n'avoir abordé la philosophie dogmatique que dans quelques articles de critique, a donné du moins un excellent *Manuel de l'histoire de la philosophie grecque et romaine* (Berlin, 1835-44, 1-2 vol.)

BRANDON (Robert), architecte anglais, né vers 1810, élève de l'Académie de Londres, a envoyé à l'Exposition universelle de Paris en 1855, plusieurs dessins : *l'Église de Porstwood*, des *Bains et lavoirs publics*, etc. Il a publié avec son frère, qui suit la même carrière que lui, de beaux ouvrages artistiques : *l'Architecture gothique* (an Analysis of gothic architecture, 2 vol. in-4), accompagnée de plus de 700 gravures; *les Voûtes en charpente du moyen âge* (the Open timber roofs of the middle ages, 1842, in-4), *les Églises paroissiales* (Parish churches, 1854, 2 vol. grand in-8 et 160 pl.), choix des divers styles des églises de campagne en Angleterre, etc.

BRANDT (Henri de), général et tacticien allemand, né en Westphalie en 1789, étudia le droit à Kœnigsberg, et, après la bataille d'Iéna, s'enrôla dans l'armée prussienne. En 1808, il fut incorporé avec le 2e régiment de la Vistule dans une division française et envoyé en Espagne, passa à la grande armée, devint capitaine aide-major à Smolensk, fit avec les Français les campagnes de 1813 et 1814 et rentra dans son pays avec un grade supérieur. En 1823, il débuta comme tacticien par un ouvrage *Sur l'Espagne* (über Spanien, in-8), où il appréciait l'état politique et militaire de ce pays au point de vue de la guerre d'intervention qui se préparait. Il écrivit ensuite : *sur la Manière de faire la guerre à notre époque* (Ansichten über die Kriegsführung, 1824); *Histoire de l'art de la guerre au moyen âge* (Geschichte des Kriegswesens des Mittelalters. Berlin, 1828, in-8); *Manuel élémentaire de la grande stratégie* (Handbuch für den ersten Unterricht in der hœhern Kriegskunst, 1829), ouvrage qui lui valut une chaire de professeur à l'École des Cadets de Berlin.

En 1830, M. de Brandt fut admis dans le corps d'état-major, passa ensuite à l'École supérieure militaire et devint membre de la Commission d'examen. En 1831, il fut employé dans la division chargée de surveiller la frontière méridionale et conclut, le 4 octobre, avec le général Wronicki la convention aux termes de laquelle l'armée polonaise put entrer sur le territoire prussien où elle déposa immédiatement les armes. Il dirigea l'émigration des Polonais en France. De retour à Berlin, il reprit ses travaux et donna encore : *Tactique des trois armes* (Taktik der drei Waffen; 1833, 2e édit. 1842), et *la Petite guerre* (der kleine Krieg; 1837, in-8), livres qui, avec le *Manuel* déjà cité, font partie de la *Bibliothèque portative des officiers*. En 1840, M. de Brandt fut nommé chef d'état-major du deuxième corps et colonel en 1842. Depuis 1848, il a le grade de général-major et commande dans l'armée active une brigade d'infanterie.

BRANICKI (Xavier), homme politique polonais, né vers 1815, est par sa richesse et les services qu'elle lui permet de rendre à ses compatriotes, un des personnages les plus considérables de l'émigration. En 1849, il a fondé à Paris un journal démocratique, *la Tribune des peuples*, organe de la révolution européenne qui n'eut qu'une courte existence. Pendant la guerre d'Orient, il suivit le prince Napoléon à Constantinople, où il essaya sans succès d'organiser un régiment polonais. Il se tient dans une position intermédiaire entre les démocrates et le parti du prince Czartoryski (voy. ce nom).

BRANISS (Christlieb Jules), philosophe allemand, né à Breslau, le 18 septembre 1792, fit ses études à Berlin et à Breslau, et s'occupa spécialement de philologie et de philosophie. Il obtint le prix de l'Académie des sciences de Berlin pour

une dissertation intitulée : *la Logique dans ses rapports avec la philosophie* (die Logik in ihrem Verhaeltniss zur Philosophie, Berlin, 1823), qui lui valut, en outre, le grade de docteur à l'université de Gœttingue. Il fut admis comme professeur à l'École supérieure de philosophie de Breslau, à la suite d'une thèse *de Notione philosophiæ christianiæ* (Breslau, 1825). Il ne fut nommé professeur titulaire qu'après avoir déjà donné d'importantes publications.

On cite de lui : *de la Doctrine de Schleiermacher* (über Schleiermacher's Glaubenslehre; Berlin, 1824), et *Principes de la logique* (Grundriss der Logik, Breslau, 1830); *Système de métaphysique* (System der Metaphysik, Ibid. 1834): *Histoire de la philosophie depuis Kant* (Geschichte der Philosophie seit Kant, Ibid. 1842); *la Tâche scientifique du temps, pour servir d'introduction à l'enseignement académique* (die wissenschaftliche Aufgabe der Gegenwart als, etc., Ibid. 1841).

Comme Schleiermacher, M. Braniss appartient à cette école de disciples de Hegel, qui font leur part avec indépendance dans les doctrines du maître. A des idées originales, il joint un style simple et clair. En 1848, il a donné un écrit politique : *l'Assemblée nationale allemande et la Constitution prussienne* (die Deutsche National versammlung und die preuss, etc. Breslau.

BRARD (Pierre-Lucien), ancien représentant du peuple français, né à Soubran (Charente-Inférieure), le 8 janvier 1804, suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1826. Dévoué à la cause libérale avant et après 1840, il combattit, dans le collége électoral de Cognac, la candidature de M. Duchâtel, et ses efforts persistants parvinrent à amoindrir de jour en jour la majorité conservatrice. En 1847, il se signala au banquet réformiste de Saintes. Après la révolution de Février, il fut un des candidats démocrates de la Charente-Inférieure et fut nommé représentant du peuple, par 64 922 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il s'associa aux attaques de la Montagne contre la politique de l'Élysée, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il échoua, en 1849, dans sa candidature à l'Assemblée législative.

BRASCASSAT (Jacques-Raymond), peintre français, membre de l'Institut, né à Bordeaux, le 30 août 1805, reçut les leçons de Richard et de M. Hersent, remporta en 1825, à l'École des beaux-arts, le second prix de paysage historique sur ce sujet : la *Chasse de Méléagre*, et fit le voyage d'Italie aux frais de la duchesse de Berri, sous le roi Charles X. De retour en 1830, il fit irrégulièrement, jusqu'en 1845, de nouveaux envois aux Salons, où il avait figuré dès 1827. Ses tableaux les plus connus, dont les premiers surtout ont joui d'une immense réputation, sont : *Mercure et Argus* (1827); *Vue de Cassano en Calabre*; le *Temple de Vénus à Bayes*, acheté par la comtesse du Fourcroy; *Étude de chiens* (1831); une *Sortie de forêt*, la *Campagne de Rome*, acquis par M. Monsigny (1833); *Taureau se frappant contre un arbre*, *Repos d'animaux*, une *Sorcière* (1834): *Lutte de taureaux*, actuellement au musée de Nantes; *Étude de renard*, le *Pâturage*, (1837): *Nature morte*, un *Loup* (1838); *Parc de Brebis*, le *Pâtre* (1840); *Paysages de la Lozère* (1842): *Vache attaquée par des loups, défendue par un taureau*; le *Golfe de Naples*, (1845). En 1855, après une interruption de dix années, cet artiste a reparu à l'Exposition universelle, avec une répétition libre de la *Lutte de taureaux*, la *Vache attaquée* de 1845, un *Repos d'animaux* et un *Portrait*. Il faisait partie du jury pour la 27e classe (peinture et gravure).

On trouve dans les œuvres de M. Brascassat une certaine fougue de composition, de la vie, et une rare solidité de couleur dans les teintes les plus légères. On lui a quelquefois reproché d'avoir quitté le genre du Poussin pour celui de Paul Peters, sans qu'il ait peut-être jamais songé à lutter contre le premier ou à imiter le second; il a suivi la nature de son talent, qui lui a valu le surnom de « poëte des animaux. » Il a obtenu une 2e médaille en 1827, une 1re en 1831, et la décoration en août 1837. Il a été élu membre de l'Académie des beaux-arts en 1846, en remplacement de Bidault. Depuis 1855, il est professeur de dessin au Muséum.

BRATIANO (Demètre), publiciste roumain, né en 1818, à Bucharest, fit ses premières études au collége national de cette ville, puis son droit à Paris, où, de 1836 à 1848, il se mêla au mouvement politique et littéraire, et publia plusieurs articles dans le *National* et la *Revue indépendante*, sous le pseudonyme de Regnault. Il combattit avec son frère (voy. ci-dessous), sur les barricades de février 1848, et retourna dans sa patrie deux mois après. Il fit partie du Comité révolutionnaire et fut envoyé en Transylvanie et en Hongrie, afin de rallier le mouvement roumain au mouvement maggyar. Ce projet d'union ayant avorté, M. Bratiano revint à Bucharest, où il fit partie de la Commission qui se rendait à Constantinople, pour présenter la nouvelle constitution à la sanction du sultan. Après la chute de la lieutenance-princière (septembre 1848), et l'entrée des Russes dans les Principautés, il parvint à gagner la Transylvanie, d'où il se rendit en France et plus tard (1852) à Londres. Il y noua des relations suivies avec lord Palmerston, lord Dudley-Stuart, M. Layard et autres personnages influents, et parvint, dès les premiers mois de 1853, à faire porter la question roumaine à la tribune du Parlement. Depuis, il a publié dans les feuilles et les revues anglaises un nombre considérable d'articles sous forme de lettres ou de mémoires relatifs à l'histoire et aux droits des Principautés. En juillet 1847, il a obtenu l'autorisation de rentrer en Valachie, avec les autres exilés de 1848. Nommé ensuite député au divan *ad hoc*, il a pris une grande part aux travaux de l'Assemblée et rédigé un mémorandum explicatif des résolutions qu'elle a adoptées et qu'il fut chargé, avec M. Golesco, de soutenir auprès du congrès de Paris.

BRATIANO (Jean), frère du précédent, né en 1822 à Bucharest, entra à l'âge de seize ans dans l'armée, et trois ans après vint compléter ses études à Paris (1841). Il suivit les cours de l'École polytechnique, puis ceux du collége de France, s'appliquant de préférence aux sciences qui étaient le plus négligées parmi ses compatriotes, l'histoire, l'économie politique, l'art militaire, etc. Lorsque la révolution de Février éclata, lié par d'anciennes relations avec tous les hommes qu'elle portait aux affaires, et se croyant assuré d'avance de leur concours, il se rendit en toute hâte à Bucharest, où les patriotes roumains s'organisaient en comité révolutionnaire. M. Bratiano en fut un des membres les plus ardents, et devint, au mois de juin, l'un des quatre secrétaires du gouvernement provisoire. Il était un des chefs du parti qui, poussant les conséquences de la révolution à l'extrême, rejetait du même coup le protectorat

de la Russie et la suzeraineté de la Porte, et aspirait à faire de la Roumanie un État démocratique indépendant. Ministre de la police, sous la lieutenance-princière, il fut proscrit après la journée du 21 septembre et revint en France, où il a publié plusieurs brochures et écrits périodiques, notamment en 1855, un *Mémoire sur l'empire d'Autriche dans la question d'Orient*, qui produisit une certaine sensation. Il était, à cette époque, détenu dans la maison de santé du docteur Blanche, à la suite d'un jugement du tribunal correctionnel de Paris qui l'avait condamné à trois mois de prison et 3000 f. d'amende pour dépôt de presse clandestine (septembre 1853); et il employait les loisirs de sa captivité, très-peu rigoureuse d'ailleurs, grâce aux sympathies dont il était l'objet, à la composition d'une grande histoire de la Roumanie. Il a été remis en liberté au mois de juillet 1856. Rentré, avec son frère, en Valachie, il a été aussi député au divan *ad hoc*, où il s'est distingué comme orateur. Il venait de publier un *Mémoire sur la situation de la Moldo-Valachie, depuis le traité de Paris* (1857, in-8).

BRAUN (Auguste-Émile), archéologue et esthéticien allemand, né à Gotha, le 19 avril 1809, et élevé au gymnase de cette ville (1829), alla compléter ses études à Gœttingue, puis à Munich, où il eut pour maîtres et pour amis Schelling et Gerhard. Après quelques mois de séjour à Dresde et à Berlin, il suivit ce dernier à Rome (1833) où il fut presque aussitôt attaché à la bibliothèque, puis au secrétariat de l'Institut archéologique. — Il est mort le 12 septembre 1856.

Les nombreux ouvrages d'archéologie et d'art de M. Braun, écrits en allemand, en italien et même en anglais, sont estimés des juges les plus compétents. Nous citerons : *le Jugement de Pâris* (il Giudizio di Paride; Paris, 2ᵉ edit. 1838); *le Bacchus ailé*, Kunstvorstellungen des geflugteten Dionysius; Munich, 1839); *Mythologie grecque* (Griechische Mythologie; Hambourg et Gotha, 1850), etc.; une foule de *Mémoires* dans le *Bulletin* de l'Institut archéologique (1834 et suiv.), ou dans ses *Annales* (1837 et suiv.), et diverses monographies : *la Coupe de Codrus* (die Schale des Codros; Berlin, 1843); *le Cortége de Neptune et d'Amphitrite* (the marriage Procession of Neptune and Amphitrite; Birmingham, 1849); *il Sepolcro di Porsenna*, etc.

On doit particulièrement à M. Braun une application nouvelle de la galvanoplastie, qui a pour effet de reproduire d'une manière peu coûteuse les illustrations indispensables dans les ouvrages d'archéologie, et qu'on n'obtenait, avant lui, qu'à grands frais par la gravure. Il en a fait l'aplication dans son *Apothéose d'Homère* (Leipsick, 1848, all.), et dans plusieurs publications importantes. Il fut ensuite conduit à fonder un établissement de statuaire galvanoplastique d'où est sortie, entre autres, la grande statue de Hahnemann, qui fut érigée, en 1851, à Leipsick.

BRAUN (Alexandre-Charles-Hermann), jurisconsulte et homme politique allemand, né le 10 mai 1807, à Plauen (royaume de Saxe), fit ses classes au lycée de cette ville et son droit à l'université de Leipsick. De retour à Plauen, où il s'établit comme jurisconsulte, il eut bientôt une grande clientèle et commença en même temps à s'occuper des affaires politiques de son pays, sur lesquelles il écrivit divers articles dans le *Journal du Voigtland*. Membre de la seconde Chambre des États saxons, de 1839 à 1842, il soutint le principe du progrès moderé. En 1842, il visita l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la Hollande, dans le but d'étudier la procédure de ces pays. Il publia plus tard le *Compte rendu* (Rechenschaftsbericht, Leipsick, 1846), de ce voyage, ainsi qu'un écrit intitulé : *Principes de la procédure judiciaire publique et verbale*, etc., *d'après la législation française et hollandaise* (Haupttück des offentl. mundl. Strafverfahrens, etc., Ibid., 1845).

En 1845, M. Braun fut envoyé à la cinquième diète constitutionnelle de la Saxe. Nommé par le roi président de la seconde Chambre, il reprit de nouveau sa place à la tête de l'opposition modérée. Lors de la révolution de 1848, sa popularité le fit charger de la formation d'un nouveau ministère, qui se composa de MM. George, Oberlaender, Von der Pfordten et Holtzendorff. Il prit, avec la présidence, le portefeuille de la justice. Il se maintint avec dignité pendant un an, mais l'influence croissante de l'extrême gauche le força à se retirer avec tout le cabinet. Il resta encore quelque temps sur la scène politique, en qualité de membre de la diète. Fatigué de ses travaux et des luttes révolutionnoires, il donna, en mars 1850, sa démission de député et se retira à Plauen, où il exerce les fonctions de prévôt de bailliage.

Outre les écrits déjà cités, M. Braun a inséré divers travaux de jurisprudence dans la *Gazette de jurisprudence et d'administration*, dans les *Annuaires du droit criminel saxon*, et dans d'autres recueils de même nature.

BRAUN (Jean-Guillaume-Joseph), théologien catholique allemand, né le 27 avril 1801, à Gronau près Duren, en Prusse, étudia dans sa ville natale, à Cologne et à Bonn. Il fut un des plus ardents disciples du théologien Hermes, mort en 1831 qui occupait alors à l'université de cette dernière ville la chaire de théologie et unissant à la religion la philosophie, professait des doctrines dont l'ensemble prit le nom d'Hermesianisme. Après avoir reçu les ordres à Vienne (1825) et fini ses études théologiques à Rome, il revint auprès de son ancien professeur, et devint répétiteur au *Convictorium* de théologie catholique, agrégé à la Faculté de théologie, professeur adjoint, en 1829 et professeur ordinaire en 1833. Dans cette position, M. Braun ne cessa de collaborer à la *Revue de philosophie et de théologie catholique* qu'il avait fondée avec son maître Hermes et son collègue Droste-Hulshoff, et qui était restée l'organe des doctrines hermésiennes.

En 1835, le comte de Spiegel, archevêque de Cologne et ami d'Hermes, vint à mourir, et eut pour successeur Droste de Vischering qui, ayant eu des démêlés avec le maître, étendit son inimitié sur ses disciples. Les poursuites contre eux commencèrent par le bref papal du 26 septembre 1835 qui condamna les écrits d'Hermes. En vain M. Braun et son ami, M. Elvenich (voy. ce nom), firent tous leurs efforts, à Rome même, pour prouver la pureté de leur cause. Ils avaient affaire à des antagonistes trop puissants. L'archevêque de Cologne avait l'appui de M. de Metternich. Ils durent revenir en Allemagne sans avoir rien gagné. Ils publièrent alors ensemble les *Meletemata theologica* (Bonn, 1838) et les *Acta romana* (Hanovre, 1838) consacrés à rendre compte de leur voyage.

L'histoire de l'Hermesianisme, et avec elle la vie de M. Braun, entrèrent dans une nouvelle phase, lors de l'avénement de Frédéric-Guillaume IV au trône de Prusse. En 1843, MM. Braun et Achterfeld (voy. ce nom) de Bonn et M. Elvenich de Breslau furent suspendus de leurs fonctions de professeurs et forcés de rentrer dans la vie privée. M. Braun en sortit, en 1848, pour devenir membre de l'Assemblée nationale de Francfort.

En 1850, il fut élu membre de la première Chambre de Prusse et de l'Assemblée d'Erfurt. Ses opinions politiques se retrouvent dans son livre intitulé : *l'Allemagne et l'Assemblée nationale* (Deutschland und die national-versammlung. Aix-la-Chapelle, 1849). Elles sont celles de cette partie de l'Assemblée de Francfort, dont les membres espéraient pouvoir créer par la voie des réformes un grand empire germanique.

On a de M. Braun, qui est président de la Société archéologique des provinces rhénanes, outre les ouvrages déjà cités : *Critique des travaux littéraires du docteur Anton Theiner* (über die schriftstellerischen Leistungen des Dr. A. Th., Bonn, 1829); *Notice biographique sur Clément-Aug. de Droste-Hulshoff* (Cologne, 1833); *Des devoirs du clergé touchant la doctrine et l'exemple* (von den Pflichten der Geistlichkeit in Hinsicht auf Lehre und Beispiel, Bonn, 1833); *les Doctrines de l'Hermesianisme touchant les rapports entre la raison et la révélation* (die Lehren des sogenannten Hermesianismus über das Verhaetniss der Vernunft zur Offenbarung, Ibid., 1835); *les Chambres et le pays* (die Kammern und das Land, Elberfeld, 1855); *les Capitoles* (Ibid., 1849) et *Explication de l'antique sarcophage à Trèves* (Ibid., 1850).

M. Braun a publié en outre les *OEuvres de Justinien le martyr* (Bonn, 1830), une *Bibliotheca regularum fidei* (Ibid., 1844, t. I et II), une traduction allemande du *Livre sur la prière* de Cyprien (Ibid., 2e édit. 1844), une traduction latine du *Laocoon, ou Hermès et Perrone* de Bernhardi (Ibid., 1843), et terminé la publication d'une nouvelle édition de l'ouvrage *de Christianæ ecclesiæ politia* de Pellicia (Cologne, 1829-1838, 3 vol.) commencée sous la direction de Ritter.

BRAUX (des Vosges), ancien représentant du peuple français, né en 1796, à Rambervilliers, exerça quelque temps la profession d'avocat, et se livra ensuite à l'agriculture. En 1848, envoyé à la Constituante par 37 914 suffrages sur 90000 votants, il fut membre du Comité de l'Algérie et des colonies, et vota avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il repoussa la proposition Rateau, s'abstint de se prononcer sur l'expédition d'Italie et vota la mise en liberté des transportés de juin. Non réélu à l'Assemblée législative, il n'a plus reparu sur la scène politique.

BRAVAIS (Auguste), géomètre français, membre de l'Institut, né, en 1811, à Annonay (Ardèche), sortit, en 1831, de l'École polytechnique comme aspirant de marine, entreprit, quelques années après, un voyage dans les régions boréales et rapporta de cette expédition de nombreuses observations météorologiques et géologiques. Parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, il quitta le service de la marine pour se vouer à l'enseignement, professa pendant quelques années à la Faculté des sciences de Lyon, et fut nommé, en 1846, à la chaire de physique de l'École polytechnique. Il a été décoré en mai 1841.

M. Bravais publia d'abord avec son frère, M. Louis Bravais, un travail de géométrie botanique qui a pour titre : *Essai sur la disposition générale des feuilles rectisériées* (Clermont-Ferrand, 1839), puis de 1840 à 1841, il présenta à l'Académie des sciences plusieurs mémoires contenant le résumé de ses observations dans les contrées arctiques, entre autres : *Mémoire sur les lignes d'ancien niveau de la mer dans le Finmarck*, dans lequel l'auteur a fait connaître un des phénomènes géologiques les plus remarquables de l'époque actuelle, le mouvement de bascule de la presqu'île scandinave; *sur la Comparaison des baromètres des principaux Observatoires du nord de l'Europe avec ceux de l'Observatoire de Paris*, avec M. Martins; *sur les Phénomènes crépusculaires; Observations sur la température de l'ébullition de l'eau pendant une ascension sur le mont Blanc*, avec le même.

Il entreprit ensuite d'importantes études sur la cristallographie, qu'il résuma dans une série de notes et de mémoires : *sur les Polyèdres symétriques*, 1849); *sur les Systèmes formés par des points distribués régulièrement sur un plan ou dans l'espace* (1850); *Études sur la cristallographie* (1851). Ces travaux ouvrirent à M. Bravais les portes de l'Académie des sciences, où il fut nommé, le 15 mai 1854, membre de la section de géographie et de navigation, en remplacement de l'amiral Roussin.

Il faut encore citer de lui, comme résultat de ses recherches météorologiques : *Notice sur les parhélies qui sont situées à la même hauteur que le soleil* (1845); *Notice sur l'arc-en-ciel blanc* (même année); *Mémoires sur les halos et les phénomènes optiques qui les accompagnent* (1847), sans compter quelques publications moins importantes, telles que : *Mémoire sur le mouvement propre du soleil dans l'espace* (1843); *sur l'Influence qu'exerce la rotation de la terre sur le mouvement du pendule conique* (1854); *Notice sur un nouveau polariscope*, suivie de *Recherches sur les doubles réfractions peu énergiques* (1851). — On trouvera les plus importants de ces travaux, à leur date, dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des sciences, les autres dans le *Journal* de M. Liouville, le *Journal de l'École polytechnique* et les *Comptes rendus*.

BRAVARD (Toussaint), ancien représentant du peuple français, né dans le département du Puy-de-Dôme, en 1810, suivit à Paris les cours de médecine, et se fit remarquer dans les écoles par la vivacité de ses sentiments républicains. Reçu docteur, il alla s'établir, comme médecin, à Jumeaux, et acquit parmi les paysans une grande popularité. En 1848, commissaire général du gouvernement provisoire dans la Haute-Loire, il fut envoyé à la Constituante par 48 088 voix, fit partie du Comité de l'Algérie et des colonies, et vota ordinairement avec la Montagne. Il repoussa l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon, et signa la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit, à Jumeaux, l'exercice de la médecine.

BRAVARD-VEYRIÈRES (Pierre-Claude-Jean-Baptiste), jurisconsulte français, ancien représentant du peuple, né le 3 février 1804, à Arlanc (Puy-de-Dôme). Fils d'un médecin, et parent du légiste Bergier, l'un des rapporteurs du Code civil, il fit ses études au lycée Louis-le-Grand avec MM. Zangiacomi, Duchatel, de Sacy, puis étudia le droit et fut reçu licencié en 1824. Docteur dès l'année suivante, il obtint au concours, en 1830, le titre de professeur suppléant, et en 1832, avec dispense d'âge, celui de professeur titulaire. M. Bravard a constamment occupé depuis la chaire de droit commercial. Porté aux élections de l'Assemblée constituante en 1848, et de l'Assemblée législative, l'année suivante, sur la liste dite du parti de l'ordre, dans le Puy-de-Dôme, il eut dans les deux Assemblées moins d'influence par ses votes politiques que par ses connaissances spéciales, et fut nommé rapporteur dans plusieurs questions de législation. Il fit abroger la dispo

sition par laquelle MM. J. Favre et Dupont de Bussac avaient fait accorder aux faillis de 1848 des concordats amiables, et ramena au Code de commerce ; il fit rejeter l'extension de privilége en faveur des ouvriers demandée par MM. Astouin et Rouher, et maintenir le principe de la contrainte par corps pour les lettres de change souscrites par les non-commerçants. Il réclama l'abrogation de la loi fiscale qui rend nulles les lettres de change pour défaut ou insuffisance du timbre (décembre 1851) et l'introduction au Code de commerce des concordats par voie d'abandon. Ses votes, dans toutes les questions sociales et dans presque toutes les questions politiques, furent ceux de la droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine, et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après le 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, vota la proposition Rateau qui congédiait la Constituante et rentra à la Législative dans les rangs de la majorité. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 25 avril 1847.

Le principal ouvrage de M. Bravard est un *Manuel de droit commercial*, qui a déjà eu cinq éditions (Paris, 1847-1855, in-8). On cite encore de lui : *Leçons sur l'amortissement* (1833); *Examen du titre des faillites, au Code de commerce*, qui a servi à l'élaboration de la loi nouvelle (1838); *de l'Étude et de l'enseignement du droit romain*; *du latin dans les concours*, écrit qui amena, après plusieurs années de discussions, la suppression d'un usage suranné et devenu barbare. M. Bravard a, en outre, rédigé de 1827 à 1830, pour des recueils de droit les audiences de la chambre civile de la Cour de cassation.

BRAVO (don Nicolas), général mexicain, né vers 1790, prit part, dès 1811, aux complots et tentatives d'insurrection qui avaient pour but l'affranchissement de la métropole, se rangea sous les drapeaux du curé Morelos et combattit avec lui à Acapulco. Son père, qui servait la même cause, étant tombé aux mains du vice-roi, il offrit trois cents prisonniers pour le racheter de la mort, et, bien qu'il n'eût pas réussi, il n'exerça aucune représaille sur les Espagnols et les renvoya sans condition. Lorsque la plupart des chefs de l'insurrection eurent accepté l'amnistie, il déposa les armes; mais, en 1821, il fut un des premiers à les reprendre, et au milieu des troubles qui n'ont cessé d'agiter son pays, soutint constamment la cause de l'indépendance. Il protesta avec vingt-trois membres du congrès contre le titre d'empereur décerné à Iturbide, fut jeté en prison (1822), et, quand il recouvra sa liberté (1823), fit partie du directoire exécutif en même temps que Vittoria et Negrette. Après le vote de la constitution (1824), il fut appelé aux fonctions de vice-président par le suffrage populaire; il était alors regardé comme le chef des modérés ou *Escoceses*, opposés aux démocrates ou *Yorkinos*, dénomination qui provenait des différents rites maçonniques que chacun de ces partis avait adoptés. Ces derniers ayant réussi à faire voter l'expulsion en masse de tous les Espagnols, il s'opposa, les armes à la main, à l'exécution de ce décret, fut complétement battu dans la plaine d'Apan par Guerrero (1827), et condamné à six ans de bannissement sur les côtes du Guatemala. Rappelé en 1829, il concourut à repousser les Espagnols qui avaient envahi le Mexique, fut accueilli avec enthousiasme à la Vera-Cruz et devint une seconde fois président lorsque Bustamente eut triomphé de Guerrero (1830). Sous l'administration de ces deux hommes de mérite, le Mexique a joui de quelque repos après tant de révolutions. A la fin de 1833, le général Bravo, pour ramener encore le pouvoir à la modération, appela ses partisans aux armes et fut battu par Vittoria l'année suivante. Il se retira dans une petite ville des États-Unis où il s'est condamné au repos et à l'obscurité.

BRAVO-MURILLO (don Juan), homme politique espagnol, né à Frejenal de la Sierra (province de Badajoz) en juin 1803, étudia d'abord la théologie à Séville et à Salamanque; mais, quittant l'Église pour le barreau, il s'établit, en 1825, à Séville, où quelques procès politiques mirent son talent en évidence. Après la mort de Ferdinand VII, il obtint la place de fiscal à Cacères, et s'y montra dévoué à la monarchie constitutionnelle. En 1835, à l'avénement des progressistes, il donna sa démission, et alla fonder à Madrid le *Bulletin de jurisprudence*. L'année suivante, il fut nommé secrétaire du département de la justice dans le ministère Isturitz. La révolution de la Granja (14 août 1836) le jeta dans l'opposition. Il fut, dans le journal *El Porvenir*, un des adversaires les plus actifs du parti radical. Envoyé aux Cortès par la province de Séville, il y traita surtout les questions de droit. Pendant la domination des progressistes, il resta quelque temps en dehors de l'Assemblée, mais, en 1839, il fut réélu par la province d'Avila, et depuis lors, il prit place parmi les orateurs politiques du parti conservateur. Après la fuite de Marie-Christine (octobre 1840), il fut compromis dans une conspiration formée contre la régence d'Espartero, se réfugia dans les provinces basques, et de là passa en France où il vécut jusqu'à la chute du dictateur (juillet 1843). Pendant la première administration de Narvaez (1844-1846), il resta en dehors des emplois publics, et ne s'occupa que de plaidoirie. Lorsque l'exil du duc de Valence fit passer le pouvoir aux mains de MM. Mon et Pidal, M. Bravo-Murillo garda une sorte de neutralité entre les diverses fractions du parti modéré. Après l'affaire des mariages espagnols, il accepta le portefeuille de la justice dans le ministère transitoire du duc de Sotomayor (1847), bientôt remplacé par le ministère Pacheco. Quelques mois après, il rentra au pouvoir avec Narvaez, qui lui confia successivement l'administration du commerce et des travaux publics, et celle des finances. Vers la fin de 1850, la division éclata de nouveau dans le parti modéré : Narvaez donna sa démission, et M. Bravo-Murillo resta à la tête du gouvernement. La nouvelle administration menaça toutes les libertés conquises au prix de tant de sang par la nation espagnole, supprima le droit de réunion, comprima la presse et voulut reviser, dans le sens absolutiste, la constitution monarchique de 1845. Mais au moment où M. Bravo-Murillo semblait aller tout droit à la dictature, il perdit l'appui de la reine et céda la place au général Lersundi (1852). Ses mesures contre-révolutionnaires, imitées par ses successeurs, eurent pour résultat l'insurrection de 1854 et la victoire d'Espartero et d'O'Donnell, qui l'obligea de quitter l'Espagne. Il n'y est rentré qu'après le rétablissement de la prérogative royale (1856). Il a été appelé récemment à de hautes fonctions diplomatiques, malgré ses rivalités de longue date contre Narvaez, dont il peut redevenir, tôt ou tard, le successeur.

BRAY (Othon-Camille-Hugues DE), diplomate allemand, né à Berlin le 17 mai 1807, et fils d'un Français admis au service de la Bavière, entra de bonne heure dans la carrière diplomatique, et fut chargé de plusieurs missions à Vienne, à Paris et à Saint-Pétersbourg. En 1846, il fut

nommé ministre des affaires étrangères; mais bientôt il déposa son portefeuille pour protester contre la faveur scandaleuse de Lola-Montès. Cet acte le rendit assez populaire, et la révolution de 1848 le ramena au pouvoir. Il se montra très-hostile à la démocratie, soutint d'abord la politique de la Prusse, et se tourna du côté de l'Autriche. Vivement attaqué par les Chambres, il donna sa démission le 5 mars 1849. Quelques mois après il reprit son poste à Saint-Pétersbourg, ou il s'est maintenu jusqu'ici.

BRAY (Anna-Éliza Kempe, mistress), femme de lettres anglaise, est née dans le comté de Surrey, vers la fin du dernier siècle. Douée d'une vive intelligence et d'une aptitude remarquable pour tous les arts d'imagination, elle avait la pensée de se faire comédienne, lorsqu'elle préféra cultiver la peinture. Elle reçut les conseils de Stothard, dont elle épousa, en 1818, le fils, Charles, artiste distingué, qu'elle seconda dans ses travaux. Elle parcourut avec lui la Normandie et la Bretagne, et plus tard les Flandres. Le premier voyage donna lieu à la publication d'un volume de *Lettres* adressées à sa mère (Letters written a tour in Normandy and Brittain), et qui parut en 1820 avec des dessins originaux des deux époux. Cette même année, Charles Stothard périt misérablement dans le Devonshire, laissant inachevé le grand ouvrage des *Monuments de la Grande-Bretagne* (Monumental effigies of Great Brittain), auquel il travaillait depuis plusieurs années. Sa veuve entreprit de le terminer avec l'aide de son frère, ce qu'elle fit malgré les malheurs répétés qui l'assaillirent; elle perdit coup sur coup son enfant et son père, et fut attaquée d'une cécité momentanée qui l'obligea au repos. En 1823, elle consacra au souvenir de son mari une biographie anecdotique (*Memoirs of Ch. Stothard*), qui lui valut les félicitations de Soutley et de W. Scott. Deux ans après, elle épousait, en secondes noces, le révérend Edw. Atkyns Bray, curé de Tavistock à Londres et auteur de divers ouvrages de théologie.

C'est depuis cette époque, au milieu d'une retraite profonde, que mistress Bray, presque aveugle et d'une santé languissante, a écrit la plus grande partie de ses romans. Ils se distinguent par une saine morale, sans manquer d'intérêt. Ses premiers appartiennent au genre historique, qui était alors à la mode : *Gaston de Foix* (1826, 3 vol.), dont la légende est empruntée à Froissard; *les Chaperons blancs* (The white hoods, 1828), sur les guerres civiles de la Flandre; *le Protestant* (the Protestant, 1829), sujet à moitié religieux qui remonte au règne de Marie Tudor; *le Talba* (the Talba, 1834), épisode relatif au séjour des Maures en Portugal. C'est aussi aux romans historiques qu'elle est revenue dix ans plus tard, par la publication du plus achevé de ses livres : *Courtenay de Walreddon* (1838, 3 vol.), où elle retrace le règne orageux de Charles Ier.

Parmi ses œuvres de pure fantaisie, qui prennent parfois pour base ou pour thème la légende anglaise, nous citerons : *Fitz de Fitzford* (1831); *Warleigh, ou le Chêne fatal* (1836); *Trelawny de Trelawne* (1837); *les Épreuves du cœur* (Trials of heart); *Henry de Pomeroy* (1845); *les Épreuves de famille* (Trials of domestic life; 1848, 3 vol.), etc. Il a paru, dans la collection des *Novels and Romances* de Longman, un choix des romans de mistress Bray (1845-1846, 10 vol.). Ajoutons à cette longue liste un *Voyage en Suisse* (Tour throughout the mountains and lakes of Switzerland); une *Vie du peintre Thomas Stothard* (1851, in-8), son beau-père et son premier maître, et un conte de Noël pour la même année.

BRAYBROOKE (Richard Griffin, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1783, à Stanlake (comté de Berks), appartient à une branche des lords Howard de Walden élevée, en 1788, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Griffin qu'il avait substitué à celui de Neville, son patronymique, il fit ses études au collége de la Madeleine, à Cambridge; en 1825 il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il partage les principes du parti conservateur. On a de lui quelques ouvrages dont il s'est fait l'éditeur : *Correspondance de lady Jane Cornwallis* (Private correspondence of Jane lady Cornwallis, 2 vol.), qui embrasse le règne de Charles Ier, et le *Journal de Samuel Pepys*, (the Diary of. S. Pepys), etc. Marié à une fille du marquis de Cornwallis (1819), il a six enfants dont l'aîné, Richard Cornwollis Neville, est né à Londres, en 1820.

BREADALBANE (John Campbell, 2e marquis de), pair d'Angleterre, né en 1796, à Dundee, descend d'une ancienne famille écossaise élevée, en 1806, à la pairie et, en 1831, au marquisat. Il siégea à la Chambre des Communes, de 1832 à 1834, sous le nom de comte d'Ormelie, et prit, à cette dernière date, la place de son père à la Chambre haute, où il continua de voter avec le parti libéral. Depuis 1848 il exerce, sauf une interruption de quelques mois en 1852, les fonctions de grand chambellan de la maison de la reine et fait, à ce titre, partie du conseil privé. Il est colonel et lord-lieutenant du comté d'Argyll. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier de ses titres écossais son cousin, John-Alex.-Gavin Campbell, né en 1824.

BRÉGUET (Louis), horloger et physicien français, né à Paris, le 22 décembre 1804, et petit-fils d'Abraham Bréguet, l'académicien, terminait son apprentissage lorsque la mort surprit son grand-père, en 1823. Il fut aussitôt envoyé en Suisse, où il s'exerça pendant trois ans dans la chronométrie : son père le rappela en 1826, et le mit à la tête de son horlogerie de marine. En 1833, après la retraite définitive de M. Bréguet père, M. Louis Bréguet dirigea ses idées vers l'application des sciences physiques. Plusieurs découvertes le firent admettre au Bureau des longitudes, et F. Arago l'encouragea vivement dans ses recherches sur le télégraphe électrique.

Ce constructeur, dont les travaux d'horlogerie ont fréquemment mérité le rappel des quatre médailles d'or obtenues par sa famille, est regardé comme le premier qui se soit chez nous sérieusement occupé de la télégraphie électrique. Le *Traité* dans lequel il l'a résumée, en 1845, est à la fois le premier et le plus complet qui ait paru. Il a imaginé un télégraphe à signaux, adopté quelque temps par l'administration en France, qui employait les signes mêmes de la télégraphie aérienne. Décoré depuis 1845, M. Bréguet est membre du bureau des longitudes, de la Société philotechnique de Paris, de celle des ingénieurs civils, correspondant de la Société des sciences de Liége et de l'université de Kazan (Russie).

BREHM (Christian-Louis), naturaliste allemand, né à Schœerau, près de Gotha, le 24 janvier 1787, étudia la théologie à Iéna, obtint un emploi de pasteur, en 1813, et se livra à son goût pour l'histoire naturelle, particulièrement pour l'ornithologie. Il a formé, avec quelques autres naturalistes, la plus complète collection d'oiseaux de toute l'Allemagne. On lui doit un certain nombre d'ouvrages qui témoignent de patientes recherches et d'un remarquable talent d'observation. Nous citerons : *Essais sur les oiseaux* (Beitraege zur Vœgelkunde, Neustadt,

1821-1822, 3 volumes); *Traité d'histoire naturelle de tous les oiseaux de l'Europe* (Lehrbuch der Naturgeschichte aller Europ. Vœgel; Iena, 1823-1824, 2 vol.) Les classifications nouvelles que M. Brehm a introduites dans cette partie de la science ont été peu goûtées des ornithologistes étrangers.

On cite encore de lui : *l'Oiseau* (Ornis, Iena, 1824-1827, 3 vol.); *Manuel d'histoire naturelle des oiseaux de l'Allemagne* (Handbuch der Naturgeschichte aller Vœgel Deutschlands, Ilmen, 1831); *Monographie des perroquets* (Monographie der papageien, Iena, 1842, 3 vol.); *l'Oisellerie* (Der Vogelfang, Leipsick, 1836); *Manuel de l'amateur d'oiseaux familiers*, etc. (Handbuch für Liebhaber der Stuben-haus-und anderer der Zaehmung werther Vœgel, Ilmen, 1832); *l'Art de préparer, d'empailler, de poser et de conserver les oiseaux* (Die Kunst, Vœgel als Bælge zu bereitein, etc., Weimar, 1842); ainsi que de nombreuses dissertations dans l'*Isis* d'Oken.

BREHMER (Henri), homme politique allemand, né à Lubeck, en 1800, étudia le droit à Iéna et à Gœttingue, et s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. En 1836, il entra au Sénat de Lubeck et fut chargé de plusieurs missions diplomatiques en Danemark et à Francfort, où il défendit avec talent les intérêts des villes hanséatiques. Après avoir représenté Lubeck, en 1848, près du vicaire de l'empire, et en 1850 aux conférences de Dresde, il a été accrédité, en 1851, comme ministre des trois villes libres, près la diète de Francfort. De retour à Lubeck, il fit partie du Sénat modifié par la constitution du 9 décembre 1851, et fut appelé, peu après, à diriger le tribunal de police.

BREITHAUPT (Jean-Auguste-Frédéric), minéralogiste allemand, né le 18 mai 1791, à Probotzella près Saalfeld (Saxe-Meiningen), termina ses études à l'université d'Iéna et à l'Académie de Freiberg. Recommandé par le géologue Werner, il obtint, dans cette dernière ville, l'emploi d'inspecteur des pierres précieuses et une chaire de professeur adjoint. Il publia alors, outre des travaux scientifiques, tels que : *sur la Pureté des cristaux* (über die Echtheit der Kristalle, Freiberg, 1816), une excellente étude topographique, *la Ville de Freiberg* (Die Bergstadt Freiberg, Ibid., 1825, et fut nommé professeur ordinaire d'oryctognosie, en 1827.

M. Breithaupt a été conduit par l'étude minutieuse d'un très-grand nombre de minéraux à découvrir une plus grande diversité dans les lois de la cristallisation et un nombre considérable d'espèces nouvelles. Nous citerons encore parmi ses ouvrages de minéralogie : *Caractéristique complète du système minéral* (Vollstaendige Charakteristik des Mineralsystems, Freiberg, 1820, 3ᵉ édit., Dresde, 1832; *Manuel complet de minéralogie* (Vollstaendiges Handbuch der Mineralogie, Ibid., 1830-1847, 3 vol.); *Aperçu du système minéral* (Uebersicht des Mineralsystems, Ibid., 1830); *la Paragénèse des minéraux* (die Paragenensis der Mineralien, Freiberg, 1819); *les Caractères des genres et espèces du système minéral* (die Charaktere der Klassen und Ordnungen des Mineralsystems, Ibid., 2ᵉ édit., 1854), etc. Il a continué en outre le *Manuel de minéralogie* de Hoffmann et collaboré à plusieurs recueils et revues scientifiques, notamment au *Journal de chimie pratique* d'Erdmann, aux *Annales* de Schweigger-Seidel et aux *Annales* de Poggendorf

Un fils de ce savant, M. Hermann BREITHAUPT, ancien conseiller municipal de Swickau, a pris part aux mouvements révolutionnaires de 1848 et 1849, à la suite desquels il fut condamné à une longue détention qui dure encore (1857).

BREITING (Hermann), chanteur allemand, né à Augsbourg, le 24 août 1804, débuta au théâtre de Manheim. Sa belle voix de ténor lui valut, dès l'âge de vingt ans, un engagement à Berlin. Il passa ensuite à Vienne, puis à Darmstadt, et partit en dernier lieu pour Saint-Pétersbourg où il resta jusqu'en 1842. De retour en Allemagne, il prit un nouvel engagement au théâtre de Darmstadt, où il est resté jusqu'en ces derniers temps. Son énergie dramatique, autant que la pureté et l'étendue de son organe ont fait de lui un des premiers chanteurs de l'Allemagne. Il réussissait surtout dans les rôles de Masaniello de *la Muette*, et de Fernand Cortez dans la pièce de ce nom.

BREMER (Mlle Frederika), célèbre romancière suédoise, née en 1802 à Abo (Finlande), fut conduite en Scanie (Suède) avant que sa province natale tombât au pouvoir des Russes (1808). Elle vécut plus tard en Norwége dans la maison de son amie, la comtesse Sommerhjelm, et exerça, pendant plusieurs années, les fonctions d'institutrice dans un pensionnat. Elle réside aujourd'hui tantôt à Stockholm, tantôt à Asta, dans une propriété de sa famille, à trois milles de la capitale. Mme la comtesse Ida Hahn-Hahn (voy. ce nom), dans son *Voyage en Suède*, décrit avec détail la contrée peu pittoresque qu'habite Mlle Bremer, sa chambre qui a toute la simplicité d'une cellule, et les principaux traits de sa personne, « ses yeux pleins d'expression, son front clair et large, sa figure petite, mais pleine de charme. » Elle parle très-bien l'anglais, le français et l'allemand.

Dès l'âge de huit ans, Mlle Fr. Bremer composait des vers en français et en suédois. Mais ce ne fut que vingt ans plus tard qu'elle se décida à livrer à l'impression le tome premier des *Tableaux de la vie quotidienne* (Teckningar ur Hvardagslifvet, Stockholm, 1828, 2ᵉ édit., 1835-1843, 7 vol.). Ils furent suivis d'une nouvelle collection du même genre (Nya Teckningar, Stockholm, 1844-1848, 4 vol.). Les nouvelles et les romans qui composent ces recueils ont trouvé beaucoup de lecteurs, quoique l'intrigue y soit faiblement développée. La multitude de détails y arrête parfois la marche de l'action, mais on s'intéresse vivement à la description qu'on y trouve des scènes les plus simples de la vie ordinaire. L'Académie suédoise décerna à l'auteur, en 1831, une médaille d'or. Le succès que ses œuvres ont obtenu à l'étranger a beaucoup contribué à attirer l'attention sur la littérature suédoise jusqu'alors si négligée.

Toutes ses nouvelles ont été traduites en allemand sous les titres suivants : *Skizzen aus dem Alltagsleben* (Leipsick, 1841-49, 19 vol.); *Ausgewaehlte Schriften von Fr. Bremer*, par E. A. Wolheim et M. Runkel (Bielefeld, 1845, 3 vol. in-8), et dans le recueil dit *Ausgewaehlte Bibliotek der Classiker des Auslandes*. Elles ont été aussi traduites en anglais par Mme Mary Howitt et d'autres écrivains; quelques-unes l'ont été en hollandais, en italien. Les suivantes, qui sont les plus remarquables, ont été traduites en français par Mlle R. du Puget : *la Famille H* (Paris, 1846, in-8; 2ᵉ édit., 1854, in-16); *les Filles du président* (1847, in-8; 1854, in-16); *les Voisins* (1846, in-8; 1853, in-16); *le Foyer domestique* (1853, 2ᵉ édit., 1855, in-16); *un Journal* (1853, in-16); *le Voyage de la Saint-Jean* (1855, in-16); *Guerre et paix*, *scènes norwégiennes* (trad. par Cohen, 1847, in-8, et par Villeneuve, 1849 in-12); *Hertha* (traduit également par M. Geffroy 1855). Il faut encore citer : *Nina* (1835, 2 vol.

en Dalécarlie (I. Dalarne, Stockholm, 1845, in-12); *la Vie fraternelle* (Syskonlif, Stockholm, 1848; *le Réveil-matin* (Morgonvaeckare, Stockholm, 1848), où elle expose sa profession de foi religieuse.

Mlle Bremer avait déjà donné de bonnes relations de voyage : *la Vie au nord* (Lif i Norden, Stockholm, 1849); *le Voyage au milieu de l'été* (Midsommarresan, 1849), lorsqu'en 1849, elle s'embarqua, absolument seule, pour l'Amérique. Les lettres qu'elle écrivit à sa sœur durant son séjour aux États-Unis et à l'île de Cuba (octobre 1849 à septembre 1851), ont été publiées sous le titre de *Hemman i nya Verlden* (Stockholm, 1853-54, 3 vol. in-8), et traduites en français par Mlle R. du Puget, sous celui de *la Vie de famille dans le nouveau monde* (Paris, 1854-55, 3 vol. in-16). Accueillie avec les démonstrations les plus flatteuses, l'auteur a peut-être trop facilement cédé au plaisir de décrire avec détail des hôtes bienveillants; mais les tableaux qu'elle trace de l'aspect du pays, des institutions et des mœurs publiques et privées, ont paru exacts et fortement touchés. Rentrée dans sa patrie, elle s'occupe de la réalisation des projets philanthropiques qui sont le but de toute sa vie.

BRÉMOND (Jean-François), peintre français, né à Paris, en 1807, fut élève de MM. Ingres et Couder, se fit d'abord remarquer dans le portrait, et traita depuis les sujets de religion. Nous citerons de lui : *une Caravane* (1834); *le Christ, sainte Catherine d'Alexandrie* (1842); *Suzanne au bain* (1847); *le Christ descendu de la croix* (1852); *l'Amour vainqueur* (1853), etc. Chargé, en 1850, de décorer l'église de la Villette, il y a exécuté plusieurs tableaux, ainsi qu'une vaste frise composée de sept sujets, admise à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 2e médaille en 1833.

Une fille de cet artiste, Mlle Amélie-Cornélie Brémond, née à Paris en 1831, et morte en 1856, avait étudié sous sa direction le portrait et le pastel, et exposé dans ces deux genres depuis 1849.

BRÉSIL (maison impériale de), dynastie de Bragance. Empereur régnant : dom Pedro II (voy. ce nom). Impératrice régnante : *Thérèse*-Christine-Marie, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, née le 14 mars 1822, mariée le 30 mai 1843. Enfants : la princesse *Isabelle*-Christine-Léopoldine-Auguste, etc., née le 29 juillet 1846; la princesse *Léopoldine*-Thérèse-Françoise, etc., née le 13 juillet 1847.

Impératrice mère : *Amélie*-Auguste-Eugénie-Napoléone, duchesse de Bragance, née le 31 juillet 1812, fille de feu le prince Eugène, duc de Leuchtenberg, mariée, le 2 août 1829, à dom Pedro Ier, empereur du Brésil, veuve le 24 septembre 1834. Sœurs de l'empereur, nées du premier mariage de dom Pedro Ier avec Léopoldine-Caroline-Joséphine, archiduchesse d'Autriche : dona *Januaria*, mariée de au prince *Louis*, comte d'Aquila (voy. Deux-Siciles); dona *Françoise*, mariée au prince de Joinville (voy. ce nom). Oncle et tantes : le prince don *Miguel*, fils de don Pedro Ier (voy. Miguel); dona *Marie-Thérèse* (voy. Portugal et D. Carlos), dona *Isabelle-Marie* et dona *Anne-de-Jésus* (voy. Portugal). Neveux : le roi de Portugal dom Pedro V, et ses frères (voy. Portugal).

BRESSANT (Jean-Baptiste-Prosper), acteur français, né à Châlons-sur-Saône, le 24 octobre 1816, fut quelque temps clerc d'avoué à Paris, et débuta, en 1835, au théâtre de Montmartre. Les conseils de Casimir Bonjour et les leçons de Michelot lui facilitèrent un engagement aux Variétés, dont il épousa une actrice, Mlle Dupont. Après quelques démêlés judiciaires avec la direction, il disparut tout à coup, vers la fin de 1839. De brillantes conditions l'attendaient à Saint-Pétersbourg, d'où, après sept ans de vogue, il partit, en 1846, aussi brusquement qu'il était sorti de Paris. Ces allures lui coûtèrent, à son retour en France, 20 000 francs de dommages envers l'administration des Variétés, et 16 000 envers le général Guédéonoff, son dernier directeur. De 1846 à 1854, il tint, dans les rôles de jeunes premiers, un rang distingué sur la scène du Gymnase. A l'expiration de son engagement, il préféra, aux 25 000 francs qu'il touchait pour dix mois à ce théâtre, et aux 70 000 que lui offrait, pour le même temps, la Russie, le titre de sociétaire de la Comédie-Française, qui lui fut conféré d'office, le 31 janvier 1854.

Les créations de M. Bressant, en qui l'on vante beaucoup la distinction, peut-être un peu conventionnelle, du débit et des manières, ont été nombreuses au Gymnase, où il a compté plus de quarante rôles marquants, depuis le Lovelace de *Clarisse Harlowe* jusqu'au Valentin de *Diane de Lys*. Dans le répertoire si varié des Français, où son entrée de plain-pied a causé quelque émoi, il a pris entre autres rôles, ceux de Bolingbroke, dans *le Verre d'eau*, d'Ancenis, dans *mon Étoile*, de Richelieu, dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, et malgré sa répugnance pour les pièces classiques, celui de Clitandre, dans *les Femmes savantes*.

BRESSON (Jacques), économiste français, né à Paris, le 11 mars 1798, a publié plusieurs écrits sur diverses matières d'économie politique et surtout de finances, entre autres, une *Histoire financière de la France* (1829 et 1840, 2 vol. in-8 : 2e édit. 1857), où les faits sont exposés d'une manière concise et rapide; et un *Traité pratique* sur les opérations de bourse. Il dirige, depuis 1855, un journal industriel, *la Gazette des chemins de fer*.

BRET (Charles-Wangel), sénateur français, né vers 1800, fit son droit à Paris et se fit inscrire au barreau en 1825. Il était attaché, depuis peu de temps au parquet d'Aix, lorsqu'il fut nommé, au mois d'août 1830, avocat-général à la même Cour. L'année suivante, il quitta la magistrature pour entrer dans l'administration et devint successivement préfet de la Loire (1832) et du Haut-Rhin (1833) : il resta à la tête de ce dernier département jusqu'à la chute de la dynastie de Juillet. En 1851, il reprit des fonctions actives et administra la Loire (1851), la Haute-Garonne (1852) et le Rhône : remplacé à Lyon par M. Vaïsse, il reçut, en recompense de ses services, la dignité de sénateur par décret du 4 mars 1853. Il est grand-officier de la Légion d'honneur, depuis le 14 janvier 1853.

BRETEUIL (Achille-Charles-Stanislas-Émile Le Tonnelier, comte de), sénateur français, ancien pair, né à Paris le 29 mars 1781, d'une ancienne famille qui a rempli dans l'État des charges importantes, passa par l'École polytechnique (1800-1802), fut attaché au ministère des affaires étrangères et travailla quelque temps dans le cabinet de M. de Talleyrand. En 1809, il entra au conseil d'État. L'année suivante, Napoléon le chargea d'administrer la Styrie et la basse Carniole; il s'y fit remarquer par son activité, et fut envoyé ensuite, comme préfet, dans le département de la Nièvre, et, en 1813, dans celui des Bouches-de-l'Elbe. Après la reddition de Hambourg (1814), il revint en France et se rallia à Louis XVIII, qui lui confia différentes préfectures, notamment celle de la Gironde, avant de l'élever à la dignité de pair (1823). Après avoir

soutenu la dynastie de Juillet, M. de Breteuil fut écarté quelque temps des affaires par la République. Il a été appelé à siéger au nouveau Sénat par le décret du 25 janvier 1852. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

BRETON (Alexandre-Hippolyte), général français, né à Melun (Seine-et-Marne), le 4 novembre 1805, et fils d'un officier supérieur de l'Empire, entra à l'École militaire de la Flèche en 1815, passa, en 1822, à l'École de Saint-Cyr, fut nommé, en 1824, sous-lieutenant au 42e de ligne, et fit, en Morée, les campagnes de 1828 et 1829. Attaché, de 1831 à 1838, au collége de la Flèche comme directeur du gymnase, il était correspondant de l'Institut historique et membre de la Société littéraire de la Flèche. Il fut, dans cette ville, l'un des plus ardents promoteurs de l'institution des salles d'asile pour l'enfance. Nommé capitaine, le 10 juillet 1838, il rejoignit le 42e de ligne. En 1844, il fut détaché à l'École militaire de Saint-Cyr. Il entra, le 9 novembre 1845, au 12e régiment d'infanterie légère avec le grade de major. En 1851 (2 janvier), il fut nommé lieutenant-colonel au 15e de ligne. Colonel au 74e en 1853 (29 octobre), il partit, sous les ordres du maréchal Saint-Arnaud pour l'expédition de Crimée. Durant le siége de Sébastopol, placé aux attaques de gauche, il ne montra pas moins de sollicitude pour ses soldats que d'énergie contre les Russes. Le 11 octobre 1854, il fut frappé au côté d'un éclat d'obus en portant secours à un blessé. Le 5 novembre, après la mort du général de Lourmel, il repoussa une sortie des assiégés, et, par sa ferme contenance, les força de rentrer dans leurs retranchements. Il fut nommé officier de la Légion d'honneur le 28 décembre 1854, et général de brigade le 21 mars 1855. Il se distingua encore à plusieurs reprises, et son nom fut cité à l'ordre du jour de l'armée. Il prit part à l'expédition de Kertch et Jénikalé. De retour au camp, il courut les plus grands dangers à l'attaque de la tour Malakoff, dans la terrible journée du 18 juin. Le 10 juillet, un boulet lui enleva son képi. Enfin, il tomba, le 8 septembre, tué d'une balle au front, au dernier assaut de Malakoff.

BRETON (François-Pierre-Hippolyte-Ernest), archéologue et dessinateur français, né à Paris le 21 octobre 1812, étudia le dessin dans les ateliers de Regnier, de Watelet et de Champin, parcourut l'Italie à diverses reprises et exposa au Salon quelques paysages qui furent remarqués. En 1838, il fit paraître un important ouvrage sur l'archéologie gauloise, en collaboration avec M. Achille de Jouffroy, intitulé : *Introduction à l'histoire de France, ou Description physique et monumentale de la Gaule jusqu'à l'établissement de la monarchie,* in-fol. avec planches. Après avoir activement travaillé aux *Monuments anciens et modernes,* sous la direction de M. J. Gailhabaud, il donna lui-même les *Monuments de tous les peuples* (1843, 2 vol. gr. in-8 avec 300 gravures sur bois dessinées par l'auteur), résumé de l'histoire générale de l'architecture, traduit en allemand, en italien, en espagnol et en russe. Mais *Pompéia* (1855, in-4), où l'habile crayon de M. Breton seconde heureusement ses études archéologiques, est jusqu'à présent son meilleur ouvrage. Comme écrivain, on lui doit encore des articles d'art insérés dans *l'Artiste*, *le Magasin pittoresque*, les *Recueils* des Sociétés savantes dont il est membre ; et, comme dessinateur, il a collaboré au *Musée des familles*, à l'*Histoire de Paris* et aux *Environs de Paris*, de Dulaure; au *Manuel d'archéologie nationale*, etc. Il est aussi l'un des rédacteurs de la *Nouvelle biographie générale.*

BRETON DE LOS HERREROS, Voy. Los Herreros.

BRETONNEAU (Pierre), médecin français, né en 1771, à Tours, où il a passé à peu près toute sa vie, est peut-être le praticien de France qui s'est acquis la plus grande célébrité hors de la capitale. Il étudia la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1815, et revint se fixer à Tours. Il y devint médecin en chef de l'hôpital, et il a formé de nombreux élèves, dont plusieurs sont devenus à Paris des médecins distingués. Le docteur Bretonneau, plus qu'octogénaire, s'est marié à la fin de 1856, et il consacre encore à l'exercice de son art sa verte vieillesse. Il est correspondant de l'Académie des sciences et chevalier de la Légion d'honneur.

Il est surtout connu par d'admirables travaux sur le croup, et c'est à lui qu'on rapporte la découverte de l'opération de la trachéotomie, dernière ressource dans les cas extrêmes de cette maladie. Il n'a écrit que des notes et des mémoires : *de l'Utilité de la compression dans les inflammations idiopathiques de la peau* (Paris, 1815, in-4), thèse inaugurale; *des Inflammations spéciales du tissu muqueux* [Diphtérite, croup, angine maligne, etc.] (1826, in-8), extrait des *Archives générales de médecine*, où M. Bretonneau a donné plusieurs autres travaux; *Médication curative de la fièvre intermittente* (1845, in-8); *Traitement de la coqueluche* (1855, in-8), extrait du *Bulletin général de thérapeutique*, etc.

BRETZENHEIM DE REGECZ (Alphonse, prince de), magnat de Hongrie, chambellan impérial-royal, ancien colonel au service de l'Autriche, né le 28 décembre 1805, a succédé, le 1er août 1855, à son frère le prince Ferdinand, comme chef de la maison de Bretzenheim, admise par les princes de l'empire en 1790, et qui a reçu le surnom de Regecz en 1803.

BREWSTER (David), célèbre physicien anglais, particulièrement connu par ses travaux et ses découvertes sur la polarisation de la lumière, est né à Jedburg, en Écosse, le 11 décembre 1781. Destiné au ministère ecclésiastique, il étudia la théologie à l'université d'Édimbourg et s'y fit recevoir licencié de l'Église presbytérienne. La vivacité de ses goûts pour l'étude des phénomènes de la nature le détourna tout à fait d'une carrière dont la faiblesse de sa santé ne paraissait pas d'ailleurs lui permettre de remplir les devoirs. Plus tard il eut même la délicatesse de refuser un bénéfice ecclésiastique que lui offrait le duc de Roxburg.

Son aptitude pour l'observation parut tout d'abord étonnante. Au moment où, formé par les leçons de Robison, Playfair et Dugald-Stewart, il obtenait le grade de maître ès arts (1800), il avait déjà, en soumettant à une vérification sérieuse les bases de la théorie de Newton sur la lumière, découvert un fait nouveau et important, en optique, celui de l'influence de l'état des surfaces des corps sur le changement de direction des rayons lumineux qu'on appelle *inflexion* et qu'on attribuait jusque-là à la nature même des corps. Dès cette époque l'université d'Aberdeen lui envoya spontanément le diplôme de docteur ès lois, et la Société royale d'Édimbourg, qui le choisit plus tard pour son secrétaire, l'élisait, en 1807, au nombre de ses membres. En même temps il était chargé des fonctions d'éditeur de l'*Encyclopédie d'Édimbourg*, vaste et sérieuse publication qui, commencée en 1808, ne se termina qu'en 1830 et à laquelle M. Brewster, pendant ce long intervalle, donna les plus grands

soins. Il y a consigné plusieurs des importantes découvertes attachées à son nom. En 1815, il essaya, à la prière des principaux magistrats d'Édimbourg et du docteur Playfair, de suppléer ce dernier dans son cours de physique; mais il y renonça, pour se consacrer tout entier à ses travaux scientifiques. Il avait épousé, en 1810, l'une des filles de J. Macpherson, le traducteur ou plutôt l'auteur des *Poésies d'Ossian*.

Il est impossible de rappeler ici, sans excéder de beaucoup nos limites ordinaires, tous les faits nouveaux dont M. Brewster a enrichi les branches les plus délicates de la physique, et les lois, expérimentales ou mathématiques, auxquelles il a ramené ces faits, ne peuvent s'exprimer que dans un langage scientifique dont les formules sont inaccessibles à un trop grand nombre de nos lecteurs. Ses travaux et ses découvertes sur la polarisation de la lumière, surtout, forment un vaste ensemble et, pour ainsi dire, une science nouvelle. A peine le savant français Malus avait-il, de 1808 à 1812, découvert cette singulière propriété de la lumière, que M. Brewster se mit à l'étudier avec toute la persévérance et toute la sagacité dont il était doué. Dès 1813, il rendit compte, dans une suite d'ouvrages et de mémoires dont nous énumérons plus loin les principaux, des expériences, des calculs et des théories que les phénomènes de la polarisation lui avaient suggérés. Il la suivit dans toutes ses phases et dans toutes les circonstances qui la modifient, dans ses rapports avec la nature et la forme des corps qui réfléchissent ou réfractent les rayons, dans les relations géométriques, mathématiques et trigonométriques des angles et des plans, selon lesquels elle s'accomplit; il constata les propriétés polarisantes d'une foule de corps nouveaux; formula des lois générales, compléta, rectifia les découvertes faites, dans le même ordre d'études, par Fresnel, Arago et M. Biot, en profita pour aller lui-même plus avant, et servit par les siennes à toutes les recherches qui ont pu se faire depuis ou se feront encore, pendant longtemps, dans le même domaine.

En dehors de cette partie si spéciale de l'optique, M. Brewster a exécuté d'autres travaux; on lui doit encore, sur la lumière, des recherches qui ont donné lieu à des applications ingénieuses ou utiles. Ainsi, en 1810, il s'occupa de la construction des *lentilles composées* ou *polyzonales*, si importantes pour l'éclairage des phares et dont l'invention, qui lui fut contestée par Fresnel, n'appartient sans doute ni à l'un ni à l'autre, mais se rattache naturellement aux idées de Buffon sur les *lentilles à échelons*, heureusement modifiées plus tard par Condorcet. M. Brewster est l'inventeur incontesté du *kaléidoscope*, dont la science n'a pas tiré tout le parti qu'il en espérait, mais qui eut dans le monde un immense succès de vogue. Il se vendit, en quelques mois, des centaines de mille de ces petits appareils, qui n'enrichirent pas leur inventeur, moins soucieux de ses intérêts que des progrès de la science, mais qui lui donnèrent, du moins, plus de popularité que ses plus savantes découvertes. En 1851, M. Brewster a exposé au palais de cristal un autre appareil ingénieux, le stéréoscope par réfraction, construit pour la première fois, sur ses indications, par l'ingénieur français, M. J. Duboscq (voy. ce nom).

On doit encore à ce savant physicien des recherches sur la température moyenne de la terre et la détermination des lignes isothermes, ainsi que des études sur les minéraux, qui ont abouti à la découverte de deux nouveaux fluides et de leurs propriétés.

Les travaux et les découvertes de M. Brewster sont exposés dans divers ouvrages séparés et dans les grands recueils scientifiques de l'Angleterre et de l'Écosse. En tête des premiers se place, dans l'ordre chronologique comme pour l'importance, son *Traité sur les nouveaux instruments scientifiques applicables à divers usages dans les arts et les sciences, avec des expériences sur la lumière et les couleurs* (A Treatise on new philosophical instruments for various purposes, etc., Édimbourg, 1813, in-8). Puis viennent : son *Traité sur le kaléidoscope* (A Treatise on the kaleidoscope, Édimbourg, 1819, in-8); son recueil de *Notes sur le système de philosophie mécanique de Robison* (Notes to Robison's system of mechanical philosophy (1822, 4 vol. in-8); un *Traité d'optique* (A Treatise on optics, 1831, in-8), etc.

Parmi les communications faites par M. Brewster aux Sociétés royales d'Édimbourg ou de Londres, et consignées dans leurs *Transactions*, nous citerons les suivantes qui se rapportent à ses principales découvertes : *sur deux Nouveaux fluides dans les minéraux* (*Transactions* d'Édimbourg, t. X); *sur les Lentilles composées* (Ibid., t. XI); *Mémoire sur la polarisation de la lumière par réflexion* (*Transact. philosoph.* de Londres, 1815); *de la Dépolarisation de la lumière* (Ibid., 1813); *sur l'Action des lames cristallisées et non cristallisées* (Ibid., 1814); *de la Production de la structure polarisante du verre par la chaleur, etc.* (Ibid., même année, avril et mai); *Précis d'une longue série d'expériences sur la structure dépolarisante des substances animales et végétales* (Ibid., 15 décembre); *de la Communication des phénomènes de polarisation et de double réfraction aux gelées molles et durcies, par la simple pression* (Ibid., 1815, 19 janvier), où se trouve formulée cette loi, que « l'indice de réfraction est la tangente de l'angle de polarisation; *sur les Propriétés de la chaleur que présente sa propagation dans les lames de verre* (Ibid., 1816); *de la Production de la structure polarisante dans toutes les substances solides par la compression* (Ibid., 1816, 29 février); *des Effets de la pression sur tous les cristaux à double réfraction* (Ibid., 17 novembre); *sur les Lois de polarisation et de double réfraction dans les corps régulièrement cristallisés* (Ibid., 1818), où est constatée cette grande loi, contraire aux théories admises jusque-là, que les cristaux, en général, ont deux axes de double réfraction; *sur l'Action des surfaces cristallisées sur la lumière* (Ibid., 1819, 25 février), mémoire qui jette un jour tout nouveau sur les lois de la cristallisation; *Description d'une lampe monochromatique et Remarque sur l'absorption des rayons prismatiques par des milieux colorés* (*Transact.* d'Édimb., t. IX); *sur la Réflexion et la décomposition de la lumière, aux surfaces de séparation de différents milieux* (*Transact. phil.*, 1829); *sur une Nouvelle série de couleurs périodiques*, etc. (Ibid., même année); *Détermination de la quantité de la lumière polarisée* (Ibid., 1830); *de la Polarisation elliptique de la lumière* (Ibid., 2me partie), etc.

En dehors de ces recueils, M. Brewster a créé en 1819, avec le minéralogiste Jameson, l'*Edinburgh philosophical journal*, dont la collection jusqu'en 1824, forme 10 volumes. A cette époque il l'a remplacé par l'*Edinburgh journal of science*, dont il a paru 16 volumes. Il est en outre un des principaux fondateurs de l'Association britannique, formée dans le but de favoriser les progrès de la science par des congrès, dont le premier s'est tenu à York en 1831. Il a donné lui-même aux *Comptes rendus* de cette Association, notamment en 1855, un certain nombre de mémoires intéressants. On lui doit aussi une traduction, avec *Notes* et *Introduction*, de la *Géo-*

(1820), également bien reçu, quoique plus faible de versification et d'intrigue.

On cite encore de M. Briffaut, dans le genre dramatique, un opéra, en collaboration avec Dieulafoi, *Olympie* (1819), musique de Spontini, et une comédie en vers pour l'ouverture du théâtre de Dijon : *les Déguisements* (1829). Quelques poésies de circonstance : *la Journée de l'hymen* (1810); *la Naissance du roi de Rome* (1811); *le Retour de Louis XVIII* (1814); un poëme d'amour, *Rosemonde* (1813), et deux volumes de *Dialogues et Contes* (1824), rimés dans le goût classique, complètent l'énumération des titres littéraires qui valurent, en 1826, à M. Brifaut, un fauteuil à l'Académie française, en remplacement du marquis d'Aguesseau. Il a été décoré au mois d'octobre de la même année.

Depuis cette époque, l'auteur de *Ninus II* s'est renfermé dans un long silence, qu'il n'a rompu qu'une fois, en 1829, pour éditer un poëme : *Droit de vie et de mort*. Il tenait pourtant en réserve plusieurs ouvrages de prose et de poésie, entre autres une comédie en cinq actes et en vers, intitulée : *Amour et opinion*. En 1857, la réception à l'Académie française de M. de Falloux, à qui il était chargé de répondre, a rappelé son nom au souvenir du public. — M. Brifaut est mort peu après, à Paris, le 5 juin 1857.

BRIGHAM JEUNE, ou BRIGHAM YOUNG, chef actuel et second prophète des mormons, est né à Wittenham, dans l'État de Vermont (Amérique du nord), le 1er juin 1801, d'une famille de cultivateurs, et fut cultivateur lui-même jusqu'à l'âge de trente-deux ans. Affilié alors à la secte religieuse fondée, par Joseph Smith, sous le nom de *Saints des derniers jours* (Latter days saints), il en partagea les tribulations pendant son séjour à Nauvoo, et, comme il le dit lui-même, « marcha quatre ans dans le désert les souliers pleins de sang ». Lorsque Smith fut mis à mort par les habitants de l'Illinois (27 juin 1844), il présidait le conseil des douze apôtres; grâce à une intelligence et à une instruction supérieures à celles de ses associés, il se fit élire prophète, excommunia S. Rigdon, son compétiteur, et au lieu de chercher à venger la mort de Smith, le reconnut pour roi et pour Christ, et remit à Dieu la punition des coupables, espérant, par cet acte de modération, apaiser les haines qu'avait soulevées autour d'elle la nouvelle Église.

Mais les hostilités se renouvelèrent avec tant de violence, et les habitants de l'Illinois se montrèrent tellement résolus à ne pas souffrir au milieu d'eux ce qu'ils appelaient « un ramassis de voleurs et d'infâmes coquins, » que Brigham dut prendre le parti d'abandonner l'établissement déjà prospère de Nauvoo. En février 1846, il donna le signal de l'émigration, qui, à cause de la difficulté des chemins et du grand nombres des mormons (ils étaient près de quinze mille), ne fut pas terminée avant deux ans. Marchant vers l'ouest, la première colonne se dirigea à travers l'Iowa et le Missouri, où les mauvais traitements ne lui furent pas épargnés; elle fournit à l'armée du Mexique le contingent d'un bataillon de guerre, passa l'hiver sous les tentes ou sur les wagons de transport, décimée par les maladies, pillée par les Indiens, franchit, au printemps de 1847, les montagnes Rocheuses, et s'arrêta enfin dans la vallée du grand lac Salé (21 juillet), entre la Californie et l'Orégon. A dix milles au sud de ce lac, Brigham fonda la cité de Deseret ou la Nouvelle-Sion, qui, en 1850, comptait déjà 8000 habitants, et où il fit construire une école normale, des bains, des édifices publics, un fort, une vaste salle d'assemblée, et un temple.

Au bout de trois ans, la colonie des mormons avait fait des progrès si rapides, qu'elle fut érigée en territoire sous le nom d'Utah (9 septembre 1850). Brigham en fut le gouverneur en titre et fut salarié par le gouvernement fédéral. Mais il était stipulé, dans l'acte du congrès, que toute loi contraire aux lois de l'Union serait annulée, ce qui sembla une reconnaissance tacite de la polygamie et de la communauté. Brigham parvint d'abord à faire respecter sa position en Amérique; plein d'énergie, de persévérance il passa pour avoir une foi vive dans la sainteté de sa mission, et déploya beaucoup d'habileté vis-à-vis des gentils ou étrangers qui visitaient son peuple. Quoiqu'il ne soit pas investi légalement du pouvoir absolu, son autorité n'a point de bornes; lui seul a le don de s'entretenir avec les anges. Il a le droit de dépasser, pour son usage, le nombre de sept épouses accordé à chaque mormon, et l'on dit qu'en 1857, il s'en est adjugé plus de soixante et dix. Par ses soins, la propagande est poursuivie avec beaucoup d'activité; un fonds commun favorise l'émigration des saints qui se convertissent dans l'Océanie, en Afrique, en Europe, et quatre-vingt-dix missionnaires travaillent à la provoquer. A Paris même, il a paru plusieurs publications en faveur de la doctrine, rédigées par l'apôtre John Taylor et quelques adhérents, telles que le *Livre des mormons* (1852, in-18), *Évangile des mormons*, *l'Étoile du désert* (1851-1852, 12 numéros). C'est dans ce dernier recueil que nous trouvons un résumé des croyances du prophète. Les principales sont : la foi en Jésus-Christ, le repentir, le baptême par immersion, l'imposition des mains pour la réception du Saint-Esprit, la Cène, le rassemblement des saints à la Nouvelle-Jérusalem, la résurrection des morts qui arrivera après le règne millénaire du Christ, et le jugement éternel. Quant à la polygamie, si ouvertement acceptée par lui et ses adeptes, il s'écrie avec audace : « Je défie qu'on me prouve par la Bible que je n'aie pas le droit de prendre mille femmes, si cela me convient ! » En 1856, le président Pierce a refusé de recevoir le territoire de l'Utah au nombre des États de l'Union, bien que sa population atteignît le chiffre de 30 000 habitants et, à la fin de 1857, la guerre éclatait entre l'Utah et le gouvernement fédéral.

BRIGHT (John), homme politique anglais, est né en 1811, dans le comté de Lancaster. Associé de la grande filature de Rochdale, qui a pour raison sociale *John Bright et frères*, il comprit de bonne heure de quelle importance était, pour les districts manufacturiers, le rappel des lois prohibitives de l'introduction des blés étrangers, et fut un des premiers, en 1835, à organiser la ligue de Manchester connue sous le nom d'*Anti-corn law league*. Bientôt il fit partie du bureau et prit, avec M. Cobden, la part la plus active à l'agitation d'où sortit, en 1846, le triomphe du libre-échange. En 1843, grâce au concours de ses amis, il obtint, mais à grands frais, le mandat des électeurs de Durham, et demanda, la même année, la liberté commerciale; depuis 1847, il représente Manchester à la Chambre des Communes. Partisan déclaré de la paix, au double titre de quaker et d'industriel, il s'opposa de toutes ses forces à la déclaration de guerre contre la Russie, et contribua, dans une assemblée de ses coreligionnaires, à l'envoi d'une députation au tzar Nicolas pour l'amener à cesser les hostilités (1854). Au Parlement, il s'est acquis, par l'élégance de sa parole et l'autorité de son caractère, une position des plus honorables; ardent réformiste, il s'attache surtout à soutenir toutes les améliorations demandées en faveur du peuple. Après la dissolution des Communes, en mars

1857, il a perdu, sans aucune raison apparente, la confiance des électeurs de Manchester; mais il a pu, quelques mois plus tard, reprendre son siége par suite d'une réélection partielle.

BRILLIER [de l'Isère], ancien représentant du peuple français, né en 1807, à Heyvieux (Isère), et fils d'un cultivateur, vint à Paris étudier le droit et se fit recevoir avocat. Il exerçait depuis douze ans sa profession à Vienne, lorsqu'il fut élu, comme candidat démocrate, représentant à l'Assemblée constituante, le septième sur quinze, par 99 197 voix. Membre du Comité de législation, il vota avec le parti républicain modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la demande d'amnistie en faveur des transportés et désapprouva l'expédition de Rome. Réélu, le onzième, à l'Assemblée législative, il vota constamment avec la gauche. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté en dehors de la vie politique, et a repris sa place au barreau de Vienne.

BRINDEAU (Louis-Paul-Édouard), acteur français, né à Paris, vers 1810, quitta le collége Bourbon à seize ans, pour débuter au théâtre de Belleville. Quelques mois après, il parut au Vaudeville, dans le rôle de l'abbé de Gondy d'*un Duel sous Richelieu*. Il passa aux Variétés et joua les amoureux dans plusieurs pièces en vogue: *Mathias l'invalide*, *le Chevalier de Saint-George*, *le Chevalier du guet*, etc. En 1841, il fut admis à débuter au Théâtre-Français, dans le rôle de Bolingbroke du *Verre d'eau*, et, la même année, engagé, puis nommé sociétaire. Il prit au théâtre les rôles de Menjaud, puis ceux de Fleury et de Firmin, dans *le Menteur*, *le Barbier de Séville*, *Turcaret*, *Don Juan d'Autriche*, etc. Il compta aussi plusieurs créations importantes dans *une Chaîne*, *le Mari à la campagne*, *Sullivan*, *la Comédie à Ferney*. Les comédies de M. Alfred de Musset surtout trouvèrent dans Brindeau un excellent interprète. Lorsque M. Bressant passa, en 1854, du Gymnase au Théâtre-Français, M. Brindeau, rejeté tout à coup au second plan, après de vaines tentatives pour garder au moins les rôles qui lui appartenaient jusque-là, crut devoir se retirer. Il reparut au Vaudeville, puis alla donner des représentations dans les principales villes des départements.

Une fille de cet artiste, Mme HARVILLE-BRINDEAU, née en 1836, a obtenu, en 1854, le second prix de déclamation au Conservatoire, et appartenu quelque temps au personnel de l'Odéon.

BRIOT (Charles), mathématicien français, né le 19 juillet 1817, à Saint-Hippolyte (Doubs), ne commença ses études classiques qu'à l'âge de dix-sept ans, à la suite d'un accident qui le rendait inhabile à exercer une profession manuelle. Quatre ans après, il les terminait, et avec succès, au collége Saint-Louis, et se préparait, par l'étude spéciale des sciences, à l'École normale, où il fut admis au premier rang, en 1838. Il en sortit en 1841, alla remplir, pendant quatre ans, les fonctions de professeur de mathématiques spéciales au collége royal d'Orléans, et fut appelé, en 1845, à la Faculté des sciences de Lyon. En 1848, il revint à Paris, où il occupa successivement les chaires de mathématiques spéciales du lycée Bonaparte et du lycée Saint-Louis et fut répétiteur à l'École polytechnique. Il est, depuis 1855, maître de conférences de mécanique et d'astronomie à l'École normale. Il est décoré de la Légion d'honneur.

M. Briot, l'un des professeurs de mathématiques les plus populaires de l'Académie de Paris, doit la faveur dont il jouit auprès des élèves, à la clarté de son enseignement, à la simplicité de ses démonstrations et à la bienveillance de son caractère. Il a écrit pour les classes une collection de traités, formant un cours complet de mathématiqnes, savoir: *Leçons nouvelles d'arithmétique* (1 vol. in-8); *Éléments de géométrie* (2 vol. in-8), comprenant la théorie et les applications, et publiés en collaboration avec M. Vacquant, professeur au lycée Bonaparte; *Leçons d'algèbre* (in-8, composé de deux parties); *Cours de cosmographie, ou Éléments d'astronomie* (in-8, avec figures dans le texte; *Leçons nouvelles de trigonométrie* (1 vol. in-8, 2e édit. 1850); *Leçons nouvelles de géométrie analytique*, par MM. Briot et Bouquet (2e édit., 1851, 1 vol. in-8). Ce dernier ouvrage, le plus important de tous ceux qui précèdent, a cela de particulier que les auteurs y ont, les premiers, introduit les considérations de la géométrie nouvelle dans l'enseignement élémentaire de la géométrie analytique.

Outre ces livres, destinés à l'enseignement, M. Briot s'est fait connaître par divers travaux académiques. Après avoir publié, dans le *Journal des mathématiques* de M. Liouville et dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, plusieurs mémoires d'un intérêt secondaire sur diverses questions d'analyse, de mécanique et de physique mathématiques, il a uni ses efforts à ceux de M. Bouquet, son collègue et son ami d'enfance, pour présenter à l'Institut une série de mémoires très-importants *sur l'Étude des fonctions définies par des équations différentielles*. Ces mémoires, objet de rapports très-favorables de la part de M. Cauchy, ont été jugés dignes de l'insertion dans le *Recueil des savants étrangers*. Des extraits en ont été imprimés dans les *Comptes rendus* de l'Académie (1854-56), et ils ont paru complétement dans le *Journal de l'École polytechnique* (XXVIe cahier; 1856).

BRISEBARRE (Édouard-Louis-Alexandre), auteur dramatique français, né à Paris, le 12 février 1818, fit ses études au collége Charlemagne, fut clerc d'avoué à dix-huit ans, puis employé dans une recette de contributions. Ayant perdu sa place, il alla jouer la comédie dans une troupe des environs de Paris. Médiocre acteur, il se mit à écrire pour le théâtre. Il débuta par un vaudeville, *la Fiole de Cagliostro*, joué au Palais-Royal, le 31 décembre 1835, où Mlle Déjazet tenait le principal rôle, et qui eut un succès complet.

Il entrait en même temps dans l'administration de la Banque de France, où son père était chef de bureau; mais au bout d'un an, il se démit de son emploi pour éviter d'être remercié, ne voulant pas s'astreindre au travail et à l'assiduité bureaucratiques, et revint au théâtre. Il a surtout réussi dans ce genre de vaudevilles excentriques, où l'esprit touche à la bouffonnerie et consiste le plus souvent dans l'équivoque des situations et du langage. Ses tentatives dans le domaine du drame n'ont pas été heureuses. De 1847 à 1854, il a fait partie de la Commission de la Société des auteurs dramatiques.

Le nombre de pièces qu'il a fait représenter, la plupart en collaboration avec MM. Anicet-Bourgeois, Dumanoir, Lubize, Eug. Nyon, s'élève à plus de cent. Elles ont été publiées dans les divers recueils dramatiques. Parmi celles qui jouirent d'une grande vogue, nous citerons: *Pascal et Chambord* (1839); *Mme Camus et sa demoiselle* (1841); *la Vie en partie double* (1845); *le Tigre du Bengale* (1849); *Drin-Drin* (1851).

BRISSET (Joseph-Alexandre), littérateur fran-

çais, né en 1793, entra, après 1815, dans les gardes du corps (compagnie d'Havré) et servit ensuite dans l'infanterie de ligne, jusqu'en 1830. Depuis, il s'est exclusivement occupé de travaux littéraires, et a rédigé pour la *Gazette de France* des articles politiques, des comptes rendus de la Chambre, et la critique théâtrale.

On a de M. Brisset des poésies royalistes : *les Dames du lis* (1816), *la Statue d'Henri IV* (1818), etc.; un certain nombre de pièces de théâtre en société de Caigniez, Dartois, Rochefort et Théaulon, et surtout des romans, la plupart historiques : *les Concini* (1834, 2 vol. in-8); *les Templiers* (1837, 2 vol.); *la Maréchale de Saint-André* (1838, 2 vol.); *François de Guise* (1840); *le Balafré* (1841, 4 vol.); *la Charmante Gabrielle* (1842, 2 vol.); *le Béarnais* (1844); *Hugues le cadavre* (1853, gr. in-8); et *Jacquot* (1854), publiés par la *Gazette de France*.

BRISSET (Pierre-Nicolas), peintre français, né à Paris, le 18 août 1810, et fils d'un habile mécanicien, suivit à dix-huit ans l'atelier de M. Couder, puis celui de M. Picot, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix de peinture historique, au concours de 1840, sur ce sujet : *la Mort de Priam*. Son séjour en Italie fut signalé par l'envoi d'un *saint Laurent montrant les trésors de l'Église*, exposé, en 1846, au Palais des beaux-arts, et admis l'année suivante au Salon. Après avoir exposé quelques portraits en 1837, M. Brisset n'a reparu qu'à l'Exposition universelle de 1855, avec un sujet religieux inspiré des paroles du Christ sur l'humilité, et acquis par le ministère d'État. Il a encore exécuté un *saint Sébastien*, et activement secondé M. Picot, son maître, dans la fresque de l'église Saint-Vincent-de-Paule. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1847, et une médaille de deuxième classe en 1855.

BRISTED (Charles-Astor), écrivain américain, né à New-York, en 1820, petit-fils, par sa mère, du fameux marchand de New-York Jacob Astor, alla achever ses études en Angleterre, et suivit pendant cinq ans les cours de l'université de Cambridge, où il fut reçu bachelier ès arts en 1845. Il retourna en Amérique en 1847, et commença à écrire de nombreux articles de critique littéraire et d'érudition dans divers recueils périodiques. En 1852, il fit paraître, à Londres, dans le *Fraser's Magazine*, une série de scènes animées et légèrement satiriques, où il décrit spirituellement les mœurs aristocratiques de sa ville natale. Ces esquisses furent réunies en un volume, qui eut beaucoup de succès, sous ce titre : *the Upper ten thousand sketches of american society* (Londres, in-8, New-York, in-12). A la même époque, il publia un autre ouvrage d'un genre plus sévère : *Five years in an english University* (New-York, 2 vol. in-12; 2e édit., 1 vol. in-12), plein de détails intéressants sur la vie universitaire en Angleterre.

M. Bristed habite Paris, d'où il envoie souvent au *Fraser's Magazine* des articles, à la fois spirituels et sérieux, sur la politique, la littérature et les mœurs américaines, et, à l'occasion, sur les mœurs et les idées françaises. Il est aussi le correspondant français de divers journaux de New-York, entre autres du *Spirit of the times*.

BRISTOL (Frédéric-William Hervey, 1er marquis de), pair d'Angleterre, né en 1769, descend d'une ancienne famille élevée en 1703 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Hervey, il fit ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, et siégea à la Chambre des Communes de 1796 à 1803, époque où, son père étant mort, il prit sa place à la Chambre haute comme comte de Bristol. Il occupait alors une position considérable dans le parti tory, qui lui fit donner de 1801 à 1803 le secrétariat des affaires étrangères. En 1826, le ministère Canning, qu'il avait vivement soutenu dans la Chambre des Lords, lui conféra les titres de marquis de Bristol et comte Jermyn. De son premier mariage avec la fille de lord Templetown (1798) il a sept enfants, dont l'aîné est lord Jermyn (voy. ce nom).

BRITTON (John), archéologue anglais, né le 7 juillet 1771, près Chippenham (comté de Wilt), reçut à l'école de son village une éducation élémentaire, que plus tard il compléta lui-même par des études assidues, et chercha dans diverses branches de commerce à se créer des ressources qui furent toujours insuffisantes. Ayant enfin accepté l'offre de l'éditeur du *Sporting Magazine*, de travailler à des publications artistiques, telles que *les Beautés du Wiltshire* (the Beauties of Wiltshire, Londres, 1801-1825, 3 vol. in-8, fig.), *les Beautés du Bedfordshire*, etc., il s'assura par ces obscurs travaux une position indépendante, et put préparer son grand ouvrage sur *les Anciens monuments de l'Angleterre* (the Architectural antiquities of Great Britain, 1807-1814, 4 vol. gr. in-4), qui est accompagné d'environ 300 planches, et qui a pour complément le volume intitulé : *Éclaircissements chronologiques et historiques de l'ancienne architecture anglaise* (Chronological and historical illustrations, 1820-1825, in-4). L'ouvrage entier a été réimprimé en 1826.

Parmi ses travaux postérieurs, nous signalerons les plus estimés : *les Beaux-Arts en Angleterre* (the Fine Arts of the english schools, 1812, gr. in-4), recueil de planches avec des notes biographiques et critiques; *les Édifices publics de Londres* (Architectural illustrations of public buildings of London, 1825, 2 vol. in-8), dont les dessins sont du célèbre Pugin; *Spécimens des monuments de la Normandie* (Specimens of the architectural antiquities of Normandy), 1825-1827, in-4); *Esquisses topographiques du nord du Wiltshire* (Topographical sketches of north Wiltshire, 1826, in-8); la description de la maison et des collections du peintre J. Soane, sous le titre : *the Union of architecture, sculpture and painting* (1827, in-4); les *Antiquités pittoresques des villes d'Angleterre* (Picturesque antiquities of the english cities, 1828-1830, pet. in-4), et surtout un bon *Dictionnaire de l'architecture et de l'archéologie au moyen âge* (a Dictionary of the architecture and archæology of the middle ages, 1835-1836, 4 part. in-8).

Il faut citer à part une des plus belles collections à gravures entreprises par M. Britton, celle de ses *Cathédrales d'Angleterre* (Cathedral antiquities of England, 1814-1833, 14 vol. in-4). On réunit ordinairement, sous cette dénomination, les descriptions particulières qu'il a données des églises cathédrales de Salisbury, Norwich, Winchester, York, Lichfield, Oxford, Canterbury Wells, Exeter, Peterborough, Gloucester, Bristol, Hereford et Worcester. A cette collection l'on peut joindre : *l'Essai relatif à l'église de Redcliffe* (an Historical and architectural essay relating to Redcliffe church Bristol, 1813, gr. in-8); la *Description de l'abbaye de Fonthill* (Graphical and literary illustrations of Fonthill abbey, 1823, in-4), et celle de l'*Abbaye de Bath* (the History and antiquities of Bath abbey, 1825, gr. in-8).

Ce savant a aussi écrit quelques livres sur des sujets d'un intérêt plus général, tels que la *Vie de John Aubrey*, des *Observations sur la vie et les écrits de Shakspeare* (Remarks on the life

and writings of Shakspeare, 1814, in-8); un *Essai sur l'auteur des* Lettres de Junius (Essay on the authorship, in-8), qui contient une biographie du colonel Barré; etc. A partir de 1847, il consacra ses loisirs à écrire ses mémoires. M. Britton a rendu d'éminents services aux beaux-arts, et n'a pas peu contribué à développer le goût de ses compatriotes pour l'architecture et les antiquités nationales. Il fait partie de diverses Sociétés savantes. — M. Britton est mort à Londres, le 1[er] janvier 1857.

BRIVES (Jacques), ancien représentant du peuple français, né à Montpellier (Hérault), en 1800, fut élevé, ainsi que toute sa famille, dans les idées républicaines, qu'il a toujours ouvertement professées. Sous le règne de Louis-Philippe, il exerçait dans l'Hérault une influence politique qu'il mit au service du parti radical et, dans la campagne des banquets réformistes, il suivit la ligne de conduite adoptée par M. Ledru-Rollin. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général de la République. Candidat du parti le plus avancé, il fut envoyé à la Constituante par 27 338 suffrages. Il siégea et vota avec la Montagne et rejeta l'ensemble de la constitution ainsi que l'ordre du jour de Dupont (de l'Eure) déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu le huitième à l'Assemblée législative, il continua de servir avec le même zèle le parti démocratique; son nom parut, le 13 juin 1849, au bas de la proclamation adressée au peuple par la Montagne. Il fut arrêté et détenu quelque temps à Sainte-Pélagie; mais il n'encourut point de condamnation. Il fut un des fondateurs et des rédacteurs principaux du journal *le Vote universel*, protestation quotidienne contre la loi du 31 mai. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il vit à Bruxelles.

BRIZEUX (Julien-Auguste-Pélage), poëte français, né à Lorient, le 12 septembre 1806, d'une ancienne famille bretonne, fut élevé, sur les bords du Scorff et de l'Ellé, par un prêtre de sa famille. Un premier amour pour une jeune paysanne du voisinage du nom de Marie, éveilla en lui la poésie. Il vint à Paris en 1828, et y publia, avec M. Ph. Busoni, la comédie de *Racine*, en un acte et en vers, qui eut peu de succès. Après un voyage en Italie, en 1832, il alla faire un cours de littérature à l'Athénée de Marseille. Ayant publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, des poésies qui furent remarquées (1833), il voulut consacrer tout un poëme à son enfance et à la Bretagne: ce poëme fut *Marie* (1836), dont la grâce mêlée de tristesse fut très-goûtée. Il repartit pour l'Italie, en 1841, publia à son retour les chants mystiques intitulés: *les Ternaires, ou Fleurs d'or*, et alla chercher dans son pays des inspirations plus profondes. Il en revint, en 1846, avec son poëme des *Bretons*, tableau de la vie rustique, qui fut couronné par l'Académie française. Le 6 mai de la même année, il recevait la décoration de la Légion d'honneur.

Il a donné depuis: *Primel et Nola, les Pêcheurs, les Bains de mer, Telen Arvor, ou Harpe d'Armorique*, poésies en langue celtique, populaires en Bretagne (1853); *Histoires indo-armoricaines, Poétique nouvelle* (1854); *Histoires poétiques* (1855). M. Brizeux s'est aussi occupé de recherches philologiques relatives au vieil idiome de son pays. Élève de Legonidec, auquel il fit faire, au moyen d'une souscription, des funérailles honorables, il l'assista dans ses derniers travaux, et publia sur lui une *Notice* en tête de sa *Grammaire celto-bretonne*. Il a travaillé depuis longtemps à un *Dictionnaire topologique et historique des noms de lieux de la Bretagne*. Il a donné, en 1841, une traduction en prose de la *Divine Comédie* (nouvelle édition, 1853, in-18).

BROCKHAUS (Henri), imprimeur-libraire-éditeur allemand, né à Amsterdam le 4 février 1804, est le propriétaire actuel de la librairie *Friedrich-Arnold Brockhaus* à Leipsick, qui a été fondée par son père, en 1817, et qui est aujourd'hui l'une des plus grandes et plus importantes librairies de l'Allemagne. Sous sa direction et celle de son frère aîné, Frédéric, né en 1800, aujourd'hui retiré des affaires, la maison paternelle prit une nouvelle extension. Elle réunit successivement à la librairie, dans le même local, une imprimerie, avec tous les perfectionnements récents que la typographie doit à la mécanique, une stéréotypie, des ateliers de reliure, un atelier de construction de machines, etc. Ces différents travaux occupent environ quatre cents personnes.

Parmi les publications qui ont paru, et qui paraissent encore, en grande partie, dans cet établissement, il faut signaler: la *Gazette allemande universelle* (Deutsche allgemeine Zeitung), fondée en 1837, grand journal qui rivalise avec la *Gazette universelle d'Augsbourg;* l'excellent *Dictionnaire de conversation* (Conversationslexicon, 10[e] édit. 1853-1856, 16 vol.), sorte d'encyclopédie universelle aussi complète que bien proportionnée, à laquelle se rattachent quatre autres recueils, dont deux dictionnaires, *Conversationslexicon der neusten Zeit und Literatur* (1832-1834, 4 vol.) et *Conversationslexicon der Gegenwart* (1838-1841, 4 vol.), et deux revues, *le Présent* (die Gegenwart, 1848-1857), et *Unsere Zeit* (1857 et suiv.), qui sert plus spécialement de supplément au *Conversationslexicon; l'Encyclopédie universelle des sciences et des arts d'Ersch et Gruber* (Allgemeine Encyclopedie der Wissenschaften und Künsten), commencée en 1818, vaste répertoire, auquel les savants et les écrivains les plus distingués de l'Allemagne ont collaboré, et qui doit se composer de plus de 100 volumes; l'almanach littéraire *Urania* (depuis 1810); l'annuaire critique de littérature *Hermes* (depuis 1819); la *Revue littéraire périodique de conversation* (literarisches Conversationsblatt, depuis 1820) qui paraît actuellement sous le titre de *Feuilles de conversation littéraire* (Blaetter für literarische Unterhaltung, depuis 1826); le *Dictionnaire bibliographique universel d'Ebert* (Eberts allgemeines bibliographisches Lexicon, depuis 1823); la *Bibliographie universelle de P. Trœmel* (Allgemeine Bibliographie); le recueil périodique *Pfennig Magazin* (depuis 1833), etc., etc.

En 1837, MM. Brockaus et Avenarius fondèrent à Paris et à Leipsick une librairie de littérature allemande et étrangère, sous la raison sociale de *Brockhaus et Avenarius*. L'établissement de Paris fut vendu, en 1844, et il appartient aujourdhui à M. Ch. Franck. La succursale de Leipsick a cessé d'exister en 1850, pour être incorporée à la maison principale.

BROCKHAUS (Hermann), orientaliste allemand, frère des précédents, né à Amsterdam le 28 janvier 1806, étudia particulièrement la littérature indienne aux universités de Leipsick, de Gœttingue et de Bonn et séjourna ensuite successivement à Copenhague, Paris, Londres et Oxford, pour y compléter ses travaux. De retour en Allemagne, il fut nommé professeur adjoint

à l'université de Iéna (1839), et, deux ans plus tard, appelé à Leipsick, où il devint, en 1841, professeur adjoint et, en 1848, professeur titulaire de langue et de littérature indienne.

On doit à M. Herm. Brockhaus, entre autres éditions : le texte sanscrit et la traduction allemande des cinq premiers livres du recueil de légendes de Somadeva intitulé : ***Kathâ sarit sâgara*** (Leipsick 1839; traduction allemande seule, 1843. 2 vol.); le texte et les scolies indiennes du drame de Krishna Mira intitulé : ***Prabodha candrodaya*** (Ibid., 1845); le texte persan des ***Sept maîtres savants*** de Nachschebi (Ibid., 1845); celui du ***Vendidad Sade*** (Ibid., 1850), d'après les éditions de Paris et de Bombay, avec un ***Dictionnaire*** et un ***Glossaire*** de la langue zend : le texte persan des ***Chansons de Hafis*** (Ibid., 1854), accompagné du commentaire de Sudi. On cite aussi de lui une dissertation ***sur l'Impression des œuvres sanscrites en caractères latins*** (über den Druck sanskritisch. Werke mit lateinischen Buchstaben, 1841), qui a contribué à faire adopter cette pratique par les orientalistes.

BROD (Henri), musicien français, est né à Paris, le 13 juin 1799. Admis, en 1811, au Conservatoire, il devint élève de Vogt pour le hautbois, et remporta un premier prix. Pendant longtemps il a fait partie de l'orchestre de l'Opéra et de la Société des concerts. Artiste distingué, il s'est occupé de perfectionner son instrument par une division plus rationnelle du tube et par une disposition nouvelle de quelques clefs. Il a fait descendre le hautbois de l'*ut* au *la*. Sa fabrication réunissait toutes les qualités désirables. On a de M. Brod une ***Méthode complète*** et un assez grand nombre de morceaux pour le hautbois.

BRODERIP (William-John), naturaliste anglais, est né vers 1794, à Bristol, où son père exerçait la médecine. Après avoir pris ses degrés universitaires à Oxford, il étudia le droit et fut admis, en 1817, au barreau; à cette époque il donna une réimpression de Callis, et collabora, avec M. Bingham, à la grande collection des lois et arrêts (***Law reports***). Juge de paix à Londres pendant trente-quatre ans (1822-1856), il a consacré le peu de loisirs que lui laissait cette charge à des travaux littéraires et scientifiques. C'est ainsi qu'il a fourni à la ***Penny cyclopædia***, à l'***English cyclopædia***, à la ***Quarterly Review***, au ***Zoological journal***, un grand nombre d'articles sur les diverses branches de l'histoire naturelle, notamment sur la zoologie. On a aussi de lui : ***Récréations zoologiques*** (Zoological recreations, 1847), et ***Pages du portefeuille d'un naturaliste*** (Leaves from the note-book of a naturalist, 1852).

M. Broderip avait formé patiemment une magnifique collection de coquilles qui, en ces derniers temps, a été jugée digne d'être acquise pour le ***British Museum***. Il fait partie de la Société royale de Londres (1828), de la Société de géologie, dont il a été secrétaire honoraire, et a contribué à l'établissement de la Société de Zoologie, qui l'a élu pour un de ses vice-présidents. Les recueils de ces divers corps savants ont reçu de lui de nombreuses communications.

BRODHEAD (John-Romeyn), historien américain, né le 2 janvier 1814, à New-York, d'une ancienne famille de cette ville, étudia le droit et fut admis à la profession de légiste, en 1835. Quatre ans plus tard, il fut attaché à la légation des États-Unis, à la Haye, et là il conçut le projet d'écrire une histoire de l'État de New-York, pour laquelle il trouvait, en Hollande, des renseignements fort considérables. Vers cette même époque, sur la demande de la Société historique de New-York, la législature de cet État ayant décidé, par un acte officiel, qu'un agent serait chargé de recueillir tous les documents relatifs à l'histoire de New-York, qui pourraient se trouver en Europe, ce fut M. Brodhead que le gouverneur Seward choisit pour cette mission. Parti en 1841, il revint en Amérique au bout de trois ans, après avoir tiré des bibliothèques et des archives de France, d'Angleterre et de Hollande, plus de 5000 pièces, inédites pour la plupart, et formant une collection de 80 volumes manuscrits. Un acte de la législature de l'État de New-York, du 30 mars 1849, en a ordonné la publication, qui forme 12 volumes in-4. En 1846, M. Bancroft, envoyé en Angleterre, comme ministre des États-Unis (1846), obtint du président Polk, que M. Brodhead fût nommé secrétaire de la légation. Il y resta jusqu'en 1849, et, à son retour, s'occupa de mettre à exécution l'œuvre qu'il avait si longtemps méditée. Le premier volume de son ***Histoire de l'État de New-York***, qui comprend la période hollandaise, de 1609 à 1664, et qui est si riche de faits nouveaux et intéressants, parut à New-York, en 1853. En 1853, M. Brodhead fut nommé, par le président Pierce, officier naval du port et district de New-York, poste qu'il a refusé d'échanger, au commencement de 1855, contre celui de consul général des États-Unis au Japon, afin de pouvoir continuer ses travaux historiques. On cite encore de lui un ***Essai sur l'histoire commerciale de New-York***, lu en forme d'Adresse, le 8 juin 1854, devant l'Association de la bibliothèque commerciale de New-York, et publié aux frais de cette Société.

BRODIE (sir Benjamin COLLINS), célèbre chirurgien anglais, né à Winsterslow, dans le comté de Wilts, en 1783, étudia l'anatomie à l'école spéciale de Greatwindmill street, et la clinique à l'hôpital de Saint-George, à Londres. Ayant débuté par l'enseignement public de l'anatomie et de la chirurgie, il fut élu, en 1808, chirurgien assistant, puis chirurgien à l'hôpital de Saint-George, en remplacement de son ancien maître sir Everard Home, et enfin membre du collège des chirurgiens. En 1809, il rendait compte, dans les ***Transactions philosophiques***, d'un phénomène tout à fait anormal, la circulation du sang dans un fœtus humain qui n'avait pas de cœur. En 1810, la Société royale de Londres le nommait associé, et lui décernait, l'année suivante, une médaille pour ses ***Recherches sur l'influence de la chaleur animale*** (Researches respecting on the influence of animal heat), et pour ses ***Expériences et Observations sur les divers modes d'action des poisons végétaux*** (Experiments an observations on the different, etc.). Insérés dans les ***Transactions philosophiques***; ces deux articles annotés, ainsi que plusieurs autres sur le dernier sujet, ont été publiés séparément en 1851. On a encore de lui : ***Expériences et observations sur l'influence des nerfs de la huitième paire sur les sécrétions de l'estomac.***

M. Brodie a été chirurgien de Georges IV et de Guillaume IV, et il remplit les mêmes fonctions auprès de la reine Victoria, qui, en 1834, l'a créé baronnet. Membre correspondant de l'Institut de France et membre étranger de plusieurs Sociétés savantes et Académies, il a reçu, en 1850, de l'université d'Oxford, le grade honorifique de docteur en droit civil. Ses études toxicologiques expliquent l'importance que son opinion sur l'effet de la strychnine a eue, récemment, dans le jugement d'un empoisonneur (affaire Palmer, juin 1856). Il est surtout célèbre comme prati-

cien et, par sa clientèle, il se fait, dit-on, un revenu de 250000 fr.

BRODIE (Benjamin COLLINS), fils du précédent, est né à Londres, en 1817. Professeur de chimie à l'université d'Oxford et associé de la Société royale de Londres, il a publié plusieurs ouvrages estimés sur les affections nerveuses locales et sur diverses questions de pathologie et de chirurgie. Nous citerons : *Observations pathologiques et chirurgicales sur les maladies des articulations* (Pathological and surgical observations on the, etc. London, 1848, in-8; 1850, 5ᵉ édit.); *Leçons sur les maladies des organes urinaires* (Lectures on the diseases of the urinary organs, London, 1832, in-8; 1849, 4ᵉ édit.); *Recherches physiologiques* (Physiological researches, London, 1851); *Investigations physiologiques* (Physiological inquiries, London, 1854; 1856, 3ᵉ édit.).

BROFFERIO (Ange), avocat piémontais, homme politique et littérateur, né à Castelnuovo, dans la province d'Asti, le 24 décembre 1802, se fit remarquer dès l'enfance pour sa passion pour le théâtre et pour la littérature dramatique. Envoyé à Turin pour faire son droit, il composait des comédies, des drames, des tragédies, dont plusieurs furent joués et réussirent. Reçu docteur en droit, il se livra plus librement aux études littéraires, sous la direction du jésuite Manera, et fit représenter avec succès une tragédie en cinq actes, *Eudoxie*. M. Brofferio visita ensuite toute l'Italie et la France, et écrivit tout en voyageant, de nouvelles pièces, entre autre *le Retour du proscrit* et *Salvator Rosa*, qui ont été applaudies à Naples. Enfin, revenu en Piémont, il voulut prendre place au barreau, entra chez un homme de loi pour apprendre la procédure, et débuta dans des causes criminelles, qui furent pour lui de véritables triomphes.

Incarcéré, en 1830, pour avoir trempé dans une conspiration, il sortit de prison, au bout de quelques mois, grâce à l'amnistie accordée lors de l'avénement de Charles Albert. Il avait employé ses loisirs forcés à composer des chansons en patois piémontais, qui lui valurent le surnom de « Béranger piémontais. » Il fonda ensuite un journal politique, *le Messager turinois*, pour la défense de la liberté et de l'indépendance italiennes. Sans accepter les offres brillantes de Charles Albert, il seconda de tout son talent ses projets de réforme et d'affranchissement. Sur son invitation, il composa une tragédie nationale, *Vitigès roi des Goths*, toute pleine d'allusions, et dont l'ambassadeur d'Autriche empêcha la représentation. Mais la pièce, imprimée à Paris, fut bientôt dans toutes les mains. M. Brofferio dirigeait, en outre, une foule de publications hostiles à l'Autriche.

Quand le mouvement réformiste de toute l'Italie reçut, à l'avénement de Pie IX, une nouvelle impulsion, M. Brofferio redoubla d'activité pour réclamer, dans son journal, une garde nationale, la liberté de la presse, la suppression des jésuites, enfin et surtout une constitution. Le roi en donna une le 8 février 1848, et le rédacteur en chef du *Messager turinois*, devenu député, fut bientôt l'un des premiers orateurs de la Chambre. Ses discours sur la fusion des provinces lombardo-vénitiennes avec le Piémont, et sur la médiation anglo-française, eurent du retentissement hors de l'Italie. Les interpellations au ministère Gioberti (12 février 1849), causèrent l'agitation la plus vive, et dans la séance mémorable du 24 mars, après la défaite de Novarre, il prit la parole jusqu'à huit fois, pour faire adopter par la Chambre les moyens qui lui paraissaient propres à réparer ce désastre.

M. Brofferio est resté, depuis, le chef de l'opposition démocratique piémontaise, et il intervient, à ce titre, dans toutes les questions, comme dans celles de la suppression des couvents et de la participation du Piémont à la guerre d'Orient. *Le Messager* ayant dû cesser de paraître, il l'a remplacé successivement par *la Voix dans le désert*, *la Voix de la liberté*, *la Voix du progrès commercial*. De 1849 à 1852, il a publié une *Histoire du Piémont depuis* 1814 *jusqu'à nos jours*.

Au milieu de cette vie, où la littérature et la politique ont tant de place, M. Brofferio, doué d'une infatigable activité, n'a cessé d'exercer comme avocat criminel, et d'ajouter à sa réputation par ses succès dans les affaires ordinaires ou dans les procès politiques. Parmi ces derniers, on cite ceux intentés au *Messager* par la légation de Rome, et à *la Voix de la liberté* par la légation d'Espagne. On cite aussi sa défense du général Romarino, traduit, après la campagne de Novarre, devant le conseil de guerre de Turin.

BROGLIE (Maison de), famille française d'origine italienne, comme l'atteste encore la prononciation de son nom (*Broille*). Venue en France à la suite de Mazarin, elle fut admise, en 1759, parmi les princes du saint empire; elle est actuellement divisée en deux branches qui descendent l'une et l'autre de François-Victor, duc de Broglie, maréchal de France : la première a pour chef le fils de Charles-Louis-Victor, *Achille-Charles*-Léonce-Victor (voy. ci-dessous), qui, de son mariage avec Albertine de Staël, morte en 1838, a une fille, *Louise* de Broglie, mariée en 1836 au comte d'Haussonville (voy. ce nom), et deux fils : *Albert* de Broglie (voy. ci-dessous), et *Paul* de Broglie, né le 18 juin 1824. La branche cadette comprend Gabriel-*Octave* de Broglie, fils d'Auguste-Joseph, prince de Broglie-Revel, né le 11 novembre 1786, et ses deux fils : *Auguste*-Victor, né le 6 avril 1822, et *Raymond*-Charles-Amédée, né le 15 mai 1826.

BROGLIE (Achille-Charles-Léonce-Victor, duc DE), homme d'État français, membre de l'Institut, est né le 28 novembre 1789. Son grand-père, maréchal dans la guerre de sept ans, le vainqueur de Berghen, émigra et mourut à Munster, en 1804, au moment ou Lebrun l'invitait, au nom de Bonaparte, à rentrer dans sa patrie. Son père, député de la noblesse de Colmar aux états généraux, et qui s'était rallié à la cause constitutionnelle, refusa d'émigrer, et fut guillotiné le 10 juillet 1794. Il laissait quatre enfants, un seul fils et trois filles. Sa veuve, petite-fille du maréchal de Rosen, jetée dans la prison de Vesoul, s'en échappa et se retira en Suisse. Elle rentra en France, à la chute de Robespierre, et se remaria à M. d'Argenson qui fit donner au jeune de Broglie une éducation toute virile, en l'envoyant dans les écoles centrales de l'époque. Il y fit, sous la direction d'un professeur distingué de Strasbourg, de fortes études de grec, d'histoire et de droit.

Sous l'Empire, M. de Broglie, racheté du service militaire, pour lequel il n'avait aucun goût, par les soins de M. d'Argenson, entra dans les fonctions administratives et diplomatiques. Attaché, comme auditeur, à la section de l'intérieur au conseil d'État, il se fit remarquer de l'Empereur par son intelligence et son travail, et fut chargé de différentes missions, en Illyrie, en Espagne, à Varsovie, à la suite de l'abbé de Pradt, en 1812, et, l'année suivante, au congrès de Prague, auprès de M. de Narbonne. Toutefois M. de Broglie n'aimait ni Napoléon ni son régime. Imbu des principes de la constitution an-

glaise, il ne trouvait pas, d'ailleurs, que le vainqueur de l'Europe justifiât dans les séances du conseil d'État, cette réputation de légiste et d'orateur qu'on lui faisait généralement.

Il accueillit donc avec empressement, en 1814, la Restauration et la charte. Au mois de juin, Louis XVIII le nomma pair de France. Mais son âge ne lui permettait pas de prendre part aux délibérations. Il eut ce droit, avec ses trente ans, l'année suivante, quelques jours à peine avant le jugement du maréchal Ney. Il en réclama vivement l'exercice, l'obtint, non sans peine, parla à plusieurs reprises en faveur de l'illustre accusé, et fut de la minorité qui voulait, par un vote indépendant, épargner au nouveau pouvoir un de ses plus mauvais souvenirs. M. de Broglie venait d'épouser la fille unique de Mme de Staël, qui écrivait alors son ouvrage, si libre et si fort, des *Considérations sur la Révolution française*. Mme de Broglie, protestante fervente, vécut jusqu'à la fin (1838) dans la plus parfaite harmonie avec son mari, sincère catholique, et contribua, par l'élévation de son esprit, à maintenir et à rehausser chez lui l'élévation du caractère.

Jeté dans l'opposition par ses premiers actes, M. de Broglie dut combattre, au nom des mêmes principes, les divers ministères de la Restauration, ceux de M. Decazes et de Martignac exceptés. En 1816, à propos de la loi d'amnistie et de ses exceptions, il demande l'amnistie complète. Après la dissolution de la *Chambre aux catégories*, il soutient, contre les royalistes, un projet d'organisation plus libérale des collèges électoraux. Mais ses grandes luttes parlementaires ont lieu à l'occasion des lois sur la presse (1817). Il réclame avec éloquence le libre exercice du droit de discussion, en dépit de l'abus qu'en pourront faire quelques écervelés, dans des pamphlets. Il repousse, à la même époque, avec autant de vivacité, les restrictions proposées par Barthélemy à la loi électorale, la saisie préalable des écrits; la loi de censure; la loi sur la détention préventive, celle sur les substitutions, la loi de *justice et d'amour;* la contrainte par corps en matière civile. Sur toutes ces questions et tant d'autres (traite des nègres, lois de douane, indemnité américaine, discussion du budget, etc.), il faisait paraître, avec son attachement inaltérable à la liberté, la solidité de son savoir comme économiste et comme jurisconsulte, la sincérité de ses convictions, et la vigueur de sa logique, qui, jointes à une certaine âpreté d'ironie, faisaient la force de son talent oratoire.

Membre de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*, et de celle des *Amis de la presse*, M. de Broglie, vers la fin de la Restauration étendit le cercle de son activité libérale et ajouta à sa renommée de publiciste par la fondation de la *Revue française* (1828), à laquelle il fournit un certain nombre d'articles anonymes qui furent très-goûtés. Celui sur la peine de mort est resté comme une des meilleures analyses de la question si complexe du droit de punir.

La révolution de Juillet donna au libéralisme de M. de Broglie une satisfaction trop complète, et la frayeur des tendances démocratiques qu'elle avait encouragées, fit de lui, pendant tout le règne de Louis-Philippe, un des chefs du parti appelé doctrinaire, qui, sans renier en théorie aucun des principes d'un gouvernement libéral, se dévoua à en ajourner indéfiniment l'application. Dès le 31 juillet, il avait été placé au ministère de l'intérieur par la Commission municipale; mais il n'y resta que jusqu'au 9 août, et le céda alors à M. Guizot, son ami, organe plus hardi des mêmes idées, se contentant du portefeuille de l'instruction publique, dans la première combinaison ministérielle essayée par le nouveau roi. Tous deux furent bientôt forcés de faire place à un ministère qui répondit mieux à l'excitation générale du pays, au ministère Laffite (2 novembre). Ils passèrent alors dans l'opposition. Mais ils se rallièrent au ministère de Casimir Perier. M. de Broglie, allant même plus loin, défendit, avec M. Thiers (voy. ce nom), l'hérédité de la pairie, abandonnée par le cabinet. En 1832, il forma avec MM. Guizot et Thiers et le maréchal Gerard, le ministère du 11 octobre, l'un des plus longs de la monarchie de Juillet : M. de Broglie eut le portefeuille des affaires étrangères. Un de ses principaux actes, à cette époque, fut un arrangement conclu avec l'Angleterre pour la répression de la traite des nègres, et qui, s'il consacrait le droit de visite, servait du moins efficacement une cause à laquelle le ministre s'était dévoué depuis quinze ans, l'abolition de l'esclavage. Sorti du ministère une première fois, le 4 avril 1834, à la suite du rejet de la loi sur l'indemnité américaine, il fut rappelé par le roi, le mois suivant, avec le même portefeuille et le titre de président du conseil, pour mettre un terme aux rivalités de M. Guizot et de M. Thiers. C'est sous sa présidence que furent présentées, soutenues et votées les fameuses lois sur la presse, dites lois de septembre (1835), si contraires aux principes qu'il avait soutenus sur cette matière sous la Restauration. Non content d'édicter une pénalité plus sévère contre les délits de presse, le projet de loi les distrayait de la justice ordinaire pour les soumettre, malgré l'article 28 de la Charte, à une juridiction exceptionnelle, la Chambre des Pairs. Ces lois ont valu, dans le moment, à M. de Broglie les plus violentes accusations d'apostasie; mais, grâce à l'empressement que mit M. Thiers à en défendre la disposition la plus énorme, c'est au nom de ce dernier plutôt qu'au sien que cette législation est resté attachée.

M. de Broglie se retira définitivement au mois de février de l'année suivante, à l'occasion du vote de la Chambre contre l'ajournement du projet de conversion des rentes, et entraîna enfin la dissolution du cabinet. Depuis il n'est pas revenu au pouvoir, refusant malgré les sollicitations qui lui ont été plusieurs fois adressées, d'entrer dans des combinaisons ministérielles qui n'avaient pas son entier assentiment. Il s'est associé aux efforts de la coalition contre le ministère Molé (voy. ce nom), mais sans se soucier de recueillir son héritage. Après avoir désapprouvé, dans la question d'Orient, la politique de M. Thiers dont il n'avait pas voulu être le collègue, au 1er mars, il s'est borné, tout en blâmant l'inaction de M. Guizot, à soutenir, comme pair de France, le ministère du 29 octobre, entre les mains duquel la monarchie constitutionnelle devait périr.

Après la révolution de Février, M. de Broglie prit naturellement l'attitude d'un homme qui ne pouvait voir sans douleur s'évanouir, en un instant, la royauté qu'il avait contribué à fonder. Il resta dans une silencieuse retraite jusqu'aux derniers jours de la Constituante. Avant le 10 décembre il parut un article anonyme assez sévère dans la *Revue des Deux-Mondes* sur la politique étrangère de la République et qu'on lui attribua. Après l'élection de Louis-Napoléon, il rentra dans la politique active, se fit élire représentant à l'Assemblée législative, par le département de l'Eure, et reprit la place que son nom et son passé lui marquaient parmi les chefs de ce parti de l'ordre, formé par la coalition de tous les anciens partis. C'est lui qui, en 1851, proposa à l'Assemblée la loi pour la révision de la Constitution, destinée, dans sa pensée et celle de ses amis, à rouvrir la porte à une monarchie de

son choix. Mais, au milieu de toutes les luttes et de tous les tiraillements d'une majorité hétérogène, le coup d'État du 2 décembre fit arriver un ordre de choses dont M. de Broglie et ses amis ne pensaient pas préparer le triomphe, en poussant au renversement des institutions républicaines. Il a vécu, depuis lors, dans la retraite. Au commencement de 1856, il fut nommé membre de l'Académie française. Cette élection était toute politique; car M. de Broglie, qui n'avait pu entrer autrefois (1833), que comme membre libre, à l'Académie des sciences morales et politiques, où était sa vraie place, n'avait d'autres titres littéraires que ses discours parlementaires et quelques articles de revue. Sa réception qui prit les proportions d'un événement, lui a fourni la seule occasion qu'il pût avoir, de protester publiquement de la fidélité de ses sympathies pour des hommes tombés et un régime qui n'est plus.

M. de Broglie, comme homme d'État, a été rarement populaire, et pour peu de temps, mais les divers partis l'ont généralement respecté. Malgré les changements de conduite auxquels les événements l'ont conduit il passe pour avoir, en politique, moins de souplesse et d'habileté que de droiture. Suivant Talleyrand, il était également désagréable à Londres, à Vienne, à Saint-Pétersbourg. Lafayette disait de lui : « Je ne l'aime pas mais je l'estime. » Décoré de divers ordres étrangers, il est, depuis le 30 avril 1836, grand-croix de la Légion d'honneur.

BROGLIE (Albert, prince DE), fils aîné du précédent, né le 13 juin 1821, s'est fait au sortir des bancs de l'Université, une réputation précoce comme publiciste. Après avoir débuté dans la *Revue des Deux-Mondes*, il est devenu un des principaux rédacteurs du *Correspondant*, où il défend les intérêts catholiques et les principes du constitutionnalisme le plus modéré. Adversaire de *l'Univers religieux* comme de la philosophie rationaliste, du pouvoir absolu comme de la démocratie, il suivit la ligne politique et religieuse adoptée par MM. de Montalembert et de Falloux. Il a réuni ses premiers essais en un volume intitulé: *Études morales et littéraires* (1853, in-18). Son œuvre principale a pour titre: *l'Église et l'Empire romain au IVe siècle* (1856, 2 vol. in-8); c'est l'histoire du règne de Constantin, écrite au point de vue catholique; elle doit être suivie de deux autres parties: *Julien l'Apostat* et *Théodose le Grand*. En 1846, il a donné une traduction du *Système religieux* de Leibniz (in-12).

M. Albert de Broglie a épousé, le 19 juin 1845, Mlle Pauline-Éléonore de Galard de Béarn. Il en a eu cinq fils dont l'aîné, Victor, est né le 30 octobre 1846.

BROHAN (Augustine-Suzanne), comédienne française, née, le 29 janvier 1807, d'une famille d'artisans, entra dès l'âge de onze ans, au Conservatoire, y eut pour maîtres Saint-Prix et Lafont, et obtint, en 1821, le premier prix de comédie. Elle alla débuter en province et parut avec succès à Orléans, à Tours et à Angers. Elle entra ensuite, en mai 1824, au second Théâtre-Français, et montra, dans le rôle de Dorine du *Tartufe*, beaucoup d'intelligence et de verve. Lorsque la musique envahit ce théâtre, elle partit pour Rouen, où la comédie était alors très-goûtée. Elle rentra à l'Odéon le 1er avril 1827, y resta quinze mois et passa au Vaudeville, où elle eut de grands succès pendant sept ans, surtout dans *Frontin mari garçon* et *Marie Mignot*. Elle fut appelée, en 1835, à la Comédie-Française, y fit d'heureux débuts dans son rôle favori de Dorine et dans celui de Madelon des *Précieuses*. Mais bientôt les tracasseries que lui suscitèrent des rivalités parmi les sociétaires de notre première scène, la déterminèrent à retourner au Vaudeville, où elle retrouva, dans *Pierre le Rouge*, *un Monsieur et une dame*, etc., toute la faveur du public. De l'esprit, de la verve, un naturel qui n'excluait pas la finesse, une grande habileté à ménager ses ressources, furent les principales qualités que déploya Mlle Augustine Brohan dans sa courte carrière dramatique. Elle avait à peine trente-cinq ans, lorsqu'elle renonça aux agitations du théâtre et à ses triomphes.

BROHAN (Augustine), actrice française, fille de la précédente, née à Paris, dans l'ancien hôtel de Rambouillet, en 1824, fut nommée, à dix ans, pensionnaire du Conservatoire et entra dans la classe de M. Samson; elle s'y fit d'abord remarquer par une extrême dévotion, dont son premier professeur, l'abbé Paravey, lui avait inculqué les principes. Elle n'en remporta pas moins le second prix de comédie à l'âge de treize ans et le premier prix l'année suivante. A la suite de ces succès, elle se réfugia, dit-on, dans un couvent de la rue du Bac, d'où on eut grand'peine à la tirer, pour la faire débuter au Théâtre-Français dans *Tartufe* et dans *les Rivaux d'eux-mêmes*. Elle avait quatorze ans et demi. Sa grâce, sa vivacité, tempérées alors par une certaine pudeur juvénile, lui conquirent tous les suffrages. Elle fut engagée le soir même, aux appointements de 3000 francs.

Bientôt, Molière n'eut point de plus spirituelle, ni de plus franche interprète; car elle ne tarda pas à se défaire de cet embarras naïf qui n'est point dans les mœurs des soubrettes de l'ancienne comédie. Les rôles de Dorine du *Tartufe*, de Toinette du *Malade imaginaire*, de Cléanthis dans *Amphitryon*, furent trois de ses plus beaux triomphes. Elle joua avec succès tout l'ancien répertoire. Mais peut-être eut-elle encore plus de verve, d'esprit et de coquetterie gracieuse dans le rôle de Suzanne du *Mariage de Figaro*.

Elle a créé ou repris des rôles importants dans plusieurs pièces modernes : *Oscar, ou le Mari qui trompe sa femme*, *l'Homme de bien*, *le dernier Marquis*, *la Marinette*, *la Tutrice*, *Pascariel et Scaramouche*, *les Amoureux sans le savoir*, *les Burgraves*, *le Testament de César*, *la Tour de Babel*, *le Carrosse*, *la Vieillesse de Richelieu*, *le Château de cartes*, *le Roi attend*, *la Famille Poisson*, *les Lundis de Madame*, *le Songe d'une nuit d'hiver*, *le Pour et le contre*, *le Béarnais*, *don Gusman*, *la Marquise de Senneterre*, *le Caprice*, *Mademoiselle de Belle-Isle*, *les Demoiselles de Saint-Cyr*, etc. Justice est rendue à l'originalité de cette artiste dans la devise fièrement parodiée, qu'elle a prise ou qu'on lui a prêtée. « Coquette ne veux, Soubrette ne daigne, Brohan suis. »

En 1850, Mlle Augustine Brohan obtint un congé de six mois qu'elle consacra à une tournée en province et à l'étranger; elle reçut de véritables ovations dans plusieurs villes, particulièrement à Bordeaux et à Turin.

Mlle Brohan compte aussi des succès comme auteur dramatique. Elle a écrit, pour les théâtres de société, un proverbe : *Compter sans son hôte; les Métamorphoses de l'amour*, petit drame; *Quitte ou double*. La première de ces pièces a seule été jouée devant le public, au Théâtre-Français, dans une représentation à bénéfice. Elle refusa également de livrer à la publicité des œuvres diverses, entre autres des *Mémoires*, très-vantés de ses amis. Dans ces derniers temps (1857), elle s'est laissée aller à rédiger, sous le nom de *Suzanne*, quelques *Courriers de Paris* dans *le Figaro*. Ses attaques contre M. Victor Hugo, son ancien ami, et de plus

exilé, lui attirèrent de la part de la presse et des gens de lettres des représailles sévères qui la déterminèrent à renoncer au journalisme. Elle reçut, peu de temps après, la suppléance de la chaire de Mlle Rachel, au Conservatoire.

Nous ne pouvons passer sous silence, à propos de Mlle Augustine Brohan, cet esprit d'à-propos, cette science de répartie qui, dans le monde du théâtre, a contribué à sa réputation autant que son talent dramatique, et plus que son talent littéraire. Elle apporte dans ce genre d'escrime une vivacité foudroyante, dont la bienveillance n'est pas le défaut, et une rondeur d'expression ou de pensée qui rappelle ce style audacieux des soubrettes de Molière, auquel ont dû renoncer les auteurs dramatiques de nos jours.

BROHAN (Émilie-Madeleine), sœur de la précédente, née à Paris, le 21 octobre 1834, fut aussi destinée de bonne heure à la carrière dramatique. Au sortir du Conservatoire où elle remporta, en 1850, le prix de comédie, elle débuta, le 15 septembre, au Théâtre-Français, sous les auspices de la gloire de sa mère et de sa sœur, dans le rôle de Marguerite des *Contes de la reine de Navarre*, et reçut moins d'éloges pour son talent dramatique que pour la grâce et l'éclat de sa beauté. Bientôt reçue sociétaire, elle a abordé depuis l'ancien répertoire, notamment le rôle de Célimène; mais c'est dans les pièces modernes, telles que *Mademoiselle de La Seiglière*, *Par droit de conquête*, les *Caprices de Marianne*, qu'elle a le mieux répondu aux espérances fondées sur son nom.

En 1854, Mlle Madeleine Brohan épousa M. Mario Uchard qui, en 1857, pendant le séjour de sa femme en Russie, a donné au Théâtre-Français le drame si favorablement accueilli de *Fiammina*, dans laquelle tout le monde a voulu voir une indiscrétion autobiographique. Il vient de donner une seconde pièce: *le Retour du mari*, qui devait former comme le pendant de la première et qui n'a pas eu le même succès (1858).

BRONGNIART (Adolphe-Théodore), savant botaniste français, membre de l'Institut, né à Paris, est le fils d'Alexandre Brongniart, l'un des plus illustres naturalistes de notre siècle, mort en 1847. Il se livra, lui aussi, à l'étude des sciences naturelles et surtout à celle de la botanique, dans laquelle il s'appliqua encore de préférence à une branche spéciale, l'histoire des cryptogames. Dès 1825, il publiait une *Classification des champignons;* et, en 1828, il présentait à l'Institut les premiers fragments de son *Histoire des végétaux fossiles*, ou *Recherches botaniques et géologiques sur les végétaux renfermés dans les diverses couches du globe*. Il n'en a encore paru que quinze livraisons, formant ensemble 2 volumes in-4. La faible santé de l'auteur a arrêté la publication de ce grand travail, qui promet de jeter sur la paléontologie végétale d'aussi vives lumières que les travaux de Cuvier en ont jeté sur la paléontologie des animaux. E. Brongniart a observé que les débris de cryptogames gigantesques, aujourd'hui disparus, se trouvent dans les mêmes couches que les débris des reptiles et des poissons antédiluviens. L'existence des uns et des autres doit donc être rapportée à une même époque antérieure à celle qui a vu paraître, d'une part, les végétaux phanérogames, de l'autre les oiseaux et les mammifères; il voit, dans ce fait, un argument décisif en faveur de la théorie de l'incandescence primitive et du refroidissement du globe, et des modifications successives de l'atmosphère.

M. A. T. Brongniart a remplacé, en 1834, Desfontaines à l'Académie des sciences. Il est docteur en médecine agrégé à cette Faculté, et professeur de botanique et de physique végétale au Muséum d'histoire naturelle. C'est un des fondateurs et principaux collaborateurs des *Annales de physique et de chimie*; il y a inséré, ainsi que dans plusieurs autres recueils scientifiques, un assez grand nombre de mémoires sur divers sujets de botanique et de physiologie. On a aussi imprimé de lui: la partie botanique du *Voyage de la coquille* (1831, in-4 pl.), et *Énumération des genres de plantes cultivées au Muséum d'histoire naturelle* (1843; 2ᵉ édit. Angers, 1850). Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1846.

BRONN (Henri-Georges), naturaliste allemand, né le 3 mars 1800, à Giegelheim, près Heidelberg, étudia dans cette dernière ville l'art forestier et l'histoire naturelle, dont il donna depuis 1822 des leçons particulières à l'Université. Son enseignement, portant sur la science des pétrifications, qu'on n'avait encore professée dans aucun cours académique, attira un grand nombre d'élèves. Nommé, en 1828, professeur suppléant de sciences naturelles et de technologie, il devint, en 1835, professeur titulaire et directeur des collections de géologie de l'Université.

Ses ouvrages ont surtout pour objet la description et la classification des restes organiques enfermés dans les roches. Tels sont: *Système des Conchytes antédiluviennes* (System der urweltlichen Conchylien, Heidelberg, 1827); *Système des Zoophytes antédiluviens* (System der urweltl. Pflanzenthiere, Ibid., 1828); *Gaea Heidelbergensis*, ou *Description minéralogique des environs de Heidelberg* (Ibid., 1830), fruit de dix années d'explorations aux environs de cette ville.

Pour augmenter les matériaux de ses études sur les fossiles, M. Bronn parcourut presque tous les pays de l'Europe, en commençant par l'Italie. Deux voyages dans ce pays en 1824 et en 1827, eurent pour résultat un ouvrage sur *les Formations tertiaires de l'Italie et leurs restes organiques* (Italien's tertiaer Gebilde und deren organ. Einschlüsse, Heidelb., 1834). Il donna ensuite *Lethæa geognostica*, ou *Description des pétrifications qui servent à caractériser les formations rocheuses* (Stuttgart, 1834, 2 vol., 3ᵉ édition, revue et augmentée avec la collaboration de Rœmer, 1850), résumé de ses explorations dans toute l'Europe, etc.

M. Bronn, s'appuyant sur la connaissance des restes des organismes disparus, rattache ces derniers aux organismes du monde actuel. Il tend à expliquer les métamorphoses de la terre par l'application des sciences physiques aussi bien que par la nature des restes fossiles. De là le point de vue élevé sous lequel son *Histoire de la nature* (Stuttgart, 1841-1849, 4 vol.), et sa *Zoologie générale* (Stuttgart, 1850), sont traitées. Membre de plusieurs Académies, il rédige, depuis 1830, avec M. Léonhaud, les *Annales de minéralogie, géologie, géognosie et de la science des pétrifications*.

BRONTE (Charlotte), voy. Bell (Currer).

BROOKE (sir James), navigateur anglais, né le 29 avril 1803, à Bandel au Bengale, où son père occupait un des emplois civils de la Compagnie des Indes, acheta un brevet d'officier dans un régiment employé à la guerre des Birmans, reçut peu de temps après, à Rungpour, une blessure dangereuse, et, à la suite de divers incidents, renonça à la carrière militaire. A la mort de son père, maître d'une fortune considérable, M. Brooke, qui avait déjà fait un

voyage aux archipels de la Malaisie (1830), acheta un yacht armé en guerre, *le Royaliste*, de 140 tonneaux, appartenant à la *Royal yacht squadron* et jouissant à ce titre des priviléges d'un bâtiment de la marine militaire, composa avec soin son équipage, l'exerça pendant trois ans sur toutes les mers de l'Europe; puis, le 27 octobre 1838, il mit à la voile pour l'Orient, sous le prétexte de faire la chasse aux pirates malais. Ayant pris terre à Sarawack, province située au nord-est de Bornéo, il gagna l'affection de Muda-Hassim, oncle maternel du sultan de l'île, Omar-Ali, l'aida à comprimer la rébellion des Dyaks, et se fit accorder le gouvernement de Sarawack avec le titre de rajah indépendant, titre qui lui fut confirmé, non sans peine, par le sultan le 21 septembre 1841.

Maître d'un vaste territoire, à peine défriché et peuplé d'une race belliqueuse, M. Brooke voulut détruire des habitudes séculaires de meurtre et de piraterie, et n'y parvint qu'à l'aide des bâtiments de la marine anglaise, et en versant des flots de sang. L'opinion publique s'émut en Angleterre et flétrit du nom de prix du sang (*head money*) l'argent destiné à payer l'extermination des pirates, dont les têtes mises à prix n'avaient pas coûté moins de 500 000 francs. Mais le sultan de Bornéo ayant fait massacrer Mouda-Hassim et les principaux partisans des Anglais, M. Brooke, avec le concours de l'amiral Gochrane, entreprit une expédition contre la capitale de l'île, défit l'armée du sultan, qui consentit à céder à l'Angleterre la petite île de Labuan (1846), appelée par sa position à devenir un entrepôt de premier ordre entre la Chine, les Indes et l'archipel.

De retour dans sa patrie (1847), le rajah de Sarawack fut accueilli avec les plus grands honneurs et devint l'objet d'une extrême popularité. Il reçut la décoration du Bain, le titre de gouverneur de Labuan avec un traitement de 2000 livres sterl. (50000 fr.), et un vaisseau de guerre fut mis à ses ordres. Plus tard, M. Hume et des membres de l'opposition reprirent, à la tribune, les accusations auxquelles avait donné lieu le massacre des prétendus pirates; M. Brooke revint en Angleterre (1851), et demanda une enquête, qui eut pour résultat de faire déclarer insuffisantes les charges portées contre lui.

L'entreprise de sir J. Brooke a une portée que font comprendre les honneurs et protections qui lui sont accordés par le gouvernement anglais. Aujourd'hui, il travaille à civiliser son territoire en même temps qu'à l'agrandir avec toute la patience et l'énergie également propres au génie colonisateur de l'Angleterre. Les capitaines Mundy et Keppel ont publié, en 1847, une partie du *Journal* de sir Brooke, et sa *Correspondance particulière depuis* 1838 *jusqu'en* 1852 (the Private letters of sir J. Brooke; Londres, 1853, 3 vol. in-8) a été éditée par J. C. Templer.

BROOKS (Charles), littérateur américain, né à Salem (Massachusetts), le 20 juin 1813, étudia la théologie, et, après avoir été ministre dans diverses paroisses, se fixa, en 1837, à Newport (Rhodes-Island). Il s'est fait connaître dans les lettres par deux volumes de *Poésies*, et principalement par des traductions en prose et en vers de différentes œuvres modernes de l'Allemagne. Il en a réuni un certain nombre en 1853, sous le titre de *German Lyrics* (Boston, in-12). On annonce de lui un *Voyage aux Indes* et plusieurs traductions nouvelles.

BROOKS (Shirley), auteur dramatique anglais, né en 1816, étudia d'abord le droit, qu'il abandonna pour se livrer à son goût pour le théâtre. Plusieurs de ses pièces ont été jouées à Londres avec succès : *Notre nouvelle gouvernante*, comédie amusante, et fréquemment reprise; *Honneurs et richesse*, comédie de mœurs; *la Créole*, drame, etc.

M. Brooks a fourni aux divers *Magazines* de Londres un grand nombre d'articles et de nouvelles; collaborateur du *Morning Chronicle*, il a exploré, en 1854, aux frais de ce journal, la Russie méridionale, la Turquie et l'Égypte. Ses lettres ont été réunies en un volume sous ce titre : *les Russes du Midi* (Londres, 1855).

BROSBOELL (Charles), romancier danois, né dans le Jutland, le 7 avril 1820, étudia quelque temps la peinture à l'Académie des beaux-arts de Copenhague; mais, orphelin et sans fortune, il entra dans le journalisme, et, pour gagner sa vie, écrivit des romans et des pièces de théâtre. Son talent d'observation et sa facilité ne tardèrent pas à le tirer de l'obscurité; on le goûta même à l'étranger, et la plupart de ses œuvres furent traduites en anglais, en allemand et en hollandais. On a de lui dans le genre dramatique: *les deux Étudiants* (de to Studenter; Copenhague, 1838); *le Fils du contrebandier* (Smuglerens Sœn, 1839); *les Fils d'Éiagh* (Eiags Sœnner, 1845); *Ayella* (1847); *Jane Tuyon* (1849), pièces représentées à Copenhague; et dans le roman : *le Parentage* (Slægtskabet, 1839); *les Conflits de la vie* (Livets conflicter, 1844); *Contes et légendes du Jutland* (1847-1848); *Récits de châteaux de campagne* (Herregaards fortœllinger, 1853).

BROSSARD (Amédée-Hippolyte, marquis DE), général français, né, le 8 mars 1784, à Follény (Seine-Inférieure), fit ses premières armes dans les rangs de l'armée des princes. De retour en France en 1806, il s'engagea dans un régiment de cavalerie, fit toutes les campagnes de l'Empire, et devint, sous la Restauration, lieutenant-colonel au corps d'état-major. Attaché à l'armée expéditionnaire d'Alger (1830), il fut, en 1833, élevé au grade de maréchal de camp, commanda le département de la Drôme et passa, en 1837, en Afrique. C'est lui qui fit construire le camp de la Chiffa, occuper Misserghin, bloquer Blidah et repousser dans leurs montagnes les Beni-Salah. En 1839, traduit devant le conseil de guerre de Perpignan, sous l'accusation de concussion et d'excitation à la haine du gouvernement, il fut acquitté, mais aussitôt mis à la retraite. Il est, depuis 1822, officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *Mélanges sur l'Afrique* (1838, in-8), et des brochures plus récentes.

BROSSET (Marie-Félicité), orientaliste français, né à Paris, le 5 février 1802, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique, et fut pendant trois ans professeur d'humanités au Petit-Montrouge et à un autre collége de jésuites. Abandonnant les études théologiques, il vint se fixer à Paris, et, au milieu des conditions d'existence les plus modestes, se mit à étudier les langues sémitiques, le chinois, le mandchou et le thibétain, et, à partir de 1824, l'arménien et le géorgien. Pour apprendre cette dernière langue, il dut en composer, pour son propre usage, au moyen de la traduction géorgienne de la Bible, une grammaire et un dictionnaire. Au bout de quatre ans, il était en état de converser avec des princes géorgiens venus à Paris. Il allait être chargé d'une mission scientifique en Géorgie, lorsque survint la révolution de 1830. N'attendant de ses études spéciales aucunes ressources, il se fit compositeur, puis correcteur dans une imprimerie.

Enfin, il se décida à quitter la France et sollicita une chaire d'adjoint pour les littératures arménienne et géorgienne à l'Académie impériale des sciences de Saint-Pétersbourg. Il est devenu depuis académicien ordinaire, conseiller d'État, inspecteur des écoles primaires de Saint-Pétersbourg (1841), bibliothécaire à la grande bibliothèque publique (1842), et conservateur de la collection des monnaies orientales du palais de l'Ermitage (1851). Il est membre associé correspondant de la Société asiatique de Paris et décoré de l'ordre de Sainte-Anne.

M. Brosset a publié, à Paris, sous le nom de Brosset *jeune : Chronique géorgienne*, texte et traduction (1830, in-8; nouv. trad. corrigée dans les *Mémoires de l'Acad. des sciences de Saint-Pétersbourg*, série IV, t. V); les tomes XIII-XXI de la nouvelle édition de l'*Histoire du Bas-Empire de Lebeau* commencée par Saint-Martin, avec notes tirées d'auteurs orientaux. *Mémoires inédits sur la langue et l'histoire géorgienne* (1834, in-8), et l'*Art libéral, ou Grammaire géorgienne* (1834, in-8). Il a fourni une quarantaine d'articles au *Journal asiatique*, et édité quelques ouvrages à l'usage du clergé.

En Russie, M. Brosset a trouvé, dans la belle collection de manuscrits, de monnaies et d'antiquités géorgiennes que possède l'Académie, les moyens de pénétrer plus avant que ne l'avait fait aucun Européen, dans la connaissance de la Géorgie. Il a publié à Saint-Pétersbourg : *Description géographique de la Géorgie, par le tzarewitch Wakhoucht*, texte et trad. avec cartes (1842, in-4); *Catalogue de la bibliothèque d'Edchmiadzin*, en russe et en français (1840, in-8); *Histoire de la Géorgie*, texte et traduction (1re partie, 1849-1850, in-4; 2e partie, 1854-1857); *Additions et éclaircissements relatifs à l'Histoire de Géorgie* (1851, in-4), et un grand nombre d'articles dans le *Bulletin scientifique*, et plus tard le *Bulletin historico-philologique de l'Académie impériale*. Il a publié aussi *Rapport sur un voyage archéologique dans la Géorgie et dans l'Arménie, exécuté en* 1847-48 (1849-1851, in-8, avec un atlas in-4).

BROT (Charles-Alphonse), romancier français, né à Paris, le 12 avril 1809, fut clerc chez un avoué (1827) et commis chez un banquier (1829), avant de s'occuper de littérature. En 1830, il débuta par des *Chants d'amour* (in-8), insérés en partie dans *le Voleur*, puis donna une vingtaine de romans : *Priez pour elle!* (1833, 2 vol. in-8); *Ainsi soit-il!* (1833); *Jane Grey* (1835, 2 vol., 3e édit 1838); *Carl Sand* (1836, 2 vol.); *la Comtesse aux trois galants* (1839, 2 vol.); *la Nuit terrible* (1840); *les Secrets de famille* (1841, 2 vol.); *la Sirène de Paris* (1845, 2 vol.); *le Réveille-matin* (1847, 2 vol.); *la Terre promise* (1849, 2 vol.); *Deux coups de tonnerre* (1853, 2 vol.), etc. Il a aussi écrit quelques drames en collaboration : *Juliette* (1834); *la Lescombat* (1841); *la Tour de Londres* (1855); *Jane Grey* (1856); des articles de journaux, des nouvelles et des pièces de vers.

BROUCKÈRE (Charles-Marie-Joseph-Ghislain DE) économiste et homme politique belge, est né à Bruges en 1796. Fils d'un magistrat, qui fut nommé, en 1815, gouverneur de Limbourg, il entra, la même année dans l'armée des Pays-Bas, comme officier d'artillerie. Il donna sa démission en 1820, et fut élu, en 1825, par la province de Limbourg, membre de la seconde Chambre où il se signala parmi les libéraux les plus hostiles au gouvernement hollandais. A la révolution de 1830, il crut d'abord qu'une séparation administrative entre la Belgique et la Hollande suffirait pour concilier tous les intérêts; il entra même en pourparler avec le prince d'Orange; mais ayant reconnu l'impossibilité d'un accord honorable, il se dévoua tout entier à la cause de l'indépendance nationale. Commandant militaire de la province de Liége et membre du congrès, il fit partie de la Commission de constitution et se prononça pour la monarchie représentative. Après avoir présidé, sous le gouvernement provisoire, le Comité des finances, il fut nommé ministre du même département par le régent Surlet de Chokier (26 février 1831). Il vota en faveur du duc de Nemours, accompagna la députation chargée d'aller offrir la couronne à ce prince et se montra contraire à l'élection de Léopold. Il n'en fit pas moins partie du premier ministère du roi, d'abord avec le portefeuille de l'intérieur (3 août 1831), puis comme ministre de la guerre (16 août 1831).

Après les revers de l'armée belge, il se rendit au camp avec le roi Léopold. Mais, au courage du soldat, il ne parut pas, dans ces temps difficiles, unir l'habileté de l'administrateur. La Chambre lui demanda un compte sévère du marché Hambrouck, conclu à un prix onéreux, sans adjudication publique. Il se défendit avec talent (22 février 1832); mais à la suite de ces débats fâcheux, il déposa son portefeuille (15 mars 1832). Il faut du moins constater que «l'habileté de l'administrateur fut seule mise en question, et que la probité du citoyen sortit du combat sauve de tout reproche, à l'abri même de tout soupçon.» M. Ch. de Brouckère fut surtout en butte aux attaques du parti catholique; il y répondit par de vives représailles, en accusant dans la Chambre ses projets d'ambition (25 mai 1832).

Bientôt après, il cessa de faire partie de la Chambre des Représentants où les électeurs de Bruxelles l'avaient envoyé en 1831. Il fut nommé directeur de la Monnaie, et s'appliqua avec succès à l'étude de l'économie politique. Il fut un des fondateurs et des premiers professeurs de l'Université libre de Bruxelles et de l'École de commerce de la même ville. Partisan de la liberté des échanges, il combattit très-vivement les théories protectionnistes, adoptées par la majorité du parti catholique. En 1835, il conçut le projet d'une banque nationale en Belgique et devint directeur de cet établissement. Mais la crise de 1838 le força de donner sa démission. De 1841 à 1846, il fut directeur de l'usine de la Vieille-Montagne.

En 1847, il prit une part active à l'agitation libérale, et contribua de tous ses efforts à la chute du ministère De Theux. Élu l'année suivante bourgmestre de la ville de Bruxelles et membre de la Chambre des Représentants, il reprit, pendant l'administration de MM. Rogier et Frère-Orban, son ancienne importance politique. Après le coup d'État du 2 décembre, il témoigna pour un certain nombre de réfugiés français des sympathies qui ajoutèrent aux complications de l'hospitalité belge. En mars 1855, le retour des catholiques au pouvoir le fit rentrer dans l'opposition. Son nom fut un de ceux qui caractérisèrent le mieux le triomphe du parti libéral, aux élections générales de 1857.

M. de Brouckère a écrit beaucoup d'articles et de brochures sur des questions financières et sociales : il suffit de mentionner à part ses *Principes généraux d'économie politique* (Bruxelles, 1851, in-8). M. Charles de Broukère est grand officier de la Légion d'honneur.

BROUCKÈRE (Henri-Marie-Joseph-Ghislain DE) homme politique belge, frère du précédent, né à Bruges en 1801, entra dans la magistrature pe

dant la domination hollandaise, comme substitut du procureur du roi à Maëstricht. Il remplissait les fonctions de procureur du roi à Ruremonde, quand éclata la révolution de septembre 1830. Nommé conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles, il fut élu en même temps membre du Congrès national. Dans cette assemblée, il se prononça pour la monarchie constitutionnelle et pour l'institution du Sénat. Il approuva même l'usage des *fournées*, prétendant que « la chose est bonne en elle-même et qu'elle produit de grands avantages. » Il vota l'expulsion de la maison de Nassau, et fut au nombre des commissaires envoyés auprès de Léopold pour lui offrir la couronne de Belgique. Le 29 août 1831, il fut élu représentant de Ruremonde, et le 1er novembre repoussa le traité *des 24 articles* (voy. Muelenaere). En 1832, il développa une proposition tendant à la suppression de la peine de mort. Élu représentant de Bruxelles en 1833, et constamment réélu depuis, il approuva le traité de 1839, relatif au Luxembourg et au Limbourg. L'année suivante, il fut nommé gouverneur civil à Anvers, par le ministère libéral Lebeau-Rogier. Il conserva ces fontions pendant trois ans sous le ministère mixte de M. Nothomb; mais, en 1844, il fut pensionné pour infirmités et remplacé par M. Jules Malou (voy. ce nom). Il reprit sa place dans les rangs de l'opposition, et entra dans une combinaison ministérielle dont MM. Rogier et Deffose devaient faire partie. Cette combinaison échoua, et, le 30 juillet 1845, le ministère Van de Weyer (voy. ce nom) succéda au ministère de M. Nothomb. Il dirigea des attaques très-vives contre un des membres du nouveau cabinet, M. d'Anethan, ministre de la justice.

Après la victoire du parti libéral, en 1847, M. Henri de Brouckère fut nommé ministre d'État. En 1849, il remplit diverses missions diplomatiques en Italie. Après la chute du cabinet Rogier et Frère-Orban, il fut chargé d'organiser (31 octobre 1852) un ministère, dit de conciliation, dont il eut la présidence. L'abolition de la contrefaçon, le traité de commerce avec la France, la conversion des rentes, la *convention d'Anvers*, tentative de rapprochement entre l'autorité civile et le clergé catholique dans la question de l'éducation publique, tels furent les principaux actes de la nouvelle administration. M. H. de Brouckère s'appliqua a éteindre les querelles intérieures, à pacifier les partis, et à ménager les susceptibilités des grandes puissances, sans trahir l'honneur de la Belgique. Cette politique ne pouvait satisfaire que la fraction la plus modérée du parti libéral. Aussi, bien que l'opposition ne fût, dans la Chambre des Représentants, ni très-nombreuse ni très-vive, le ministère, à la suite de quelques échecs partiels, ne se jugea point assez soutenu et assez fort, pour traverser la crise difficile où la guerre d'Orient pouvait d'un jour à l'autre entraîner la Belgique en l'obligeant de prendre parti entre la Russie et la France. Au mois de mars 1855, tous les ministres déposèrent leurs portefeuilles; M. H. de Brouckère, invité par le roi à reconstituer un cabinet, déclina cet honneur et céda la place à M. de Decker. Revenu sur les bancs de la gauche, il a combattu, avec autant de persévérance que de mesure, les concessions faites par ses successeurs aux exigences de la réaction cléricale. Il a été ramené à la Chambre, avec une nouvelle influence, par le triomphe du parti libéral, aux dernières élections (décembre 1857).

BROUGHAM (Henry Brougham, 1er baron) [on prononce *Broum*], célèbre homme d'État et pair d'Angleterre, né à Édimbourg le 17 septembre 1779, est le fils aîné d'un propriétaire de Westmoreland qui faisait remonter l'origine de sa famille au delà de la conquête. Parmi ses cinq frères, deux seulement, James et William, vinrent siéger au Parlement et prirent part aux affaires publiques durant la plus brillante période de sa carrière. Petit-neveu de l'historien Robertson, dont les conseils durent influer sur son éducation, il fit ses classes à l'École supérieure (*High School*) d'Édimbourg, et passa de là, à l'âge de quinze ans, à l'université de cette ville, où la réputation des professeurs D. Steward, Robison et Black attirait à cette époque une affluence considérable d'étudiants. Il ne tarda pas à être remarqué par sa vive intelligence et son aptitude extraordinaire; il montra même une vocation toute particulière pour les mathématiques et les sciences naturelles. A dix-huit ans, étant encore sur les bancs, il écrivit un *Essai sur la flexion et la réflexion de la lumière* qui, d'après l'avis de sir Ch. Blagden, fut jugé digne d'être inséré dans les *Transactions* de la Société royale de Londres (1796). Ce début l'encouragea, et il fit suivre cette première étude de deux travaux non moins remarquables, l'un sur le même objet, l'autre sur des problèmes de géométrie transcendantes; tous deux reçurent un accueil également favorable au même recueil (1797-1798). En même temps qu'il entretenait une correspondance en latin avec plusieurs savants étrangers, il lisait assidûment Démosthène, Cicéron, Milton et Dante, commençait l'étude de la jurisprudence et se préparait à la vie publique, en s'exerçant à la parole dans la *Speculative society*, où la jeunesse universitaire préludait aux luttes du barreau et de la tribune.

Vers la fin de ses études, il fit, avec un de ses amis, lord Stuard de Rothsay, un voyage sur le continent et visita la Hollande et la Prusse, la seule partie accessible alors aux touristes anglais. A son retour il fut inscrit au tableau des avocats d'Édimbourg (1800). Durant la courte trêve qui suivit la paix d'Amiens, il vint à Paris et fut présenté à Carnot, comme un savant de grande espérance : il venait en effet de publier un nouveau travail *sur les Propriétés de l'hyperbole conique et le rapport de la ligne harmonique aux courbes de différents ordres*, qui lui avait ouvert d'emblée les portes de la Société royale de Londres.

C'était pourtant vers la politique que le jeune Brougham se sentait le plus vivement attiré, et la *Revue d'Édimbourg*, que Jeffrey fonda vers cette époque (1802), trouva en lui un collaborateur dévoué et infatigable. Tous ses collègues, Allen, Sydney Smith, Thomas Brown, Horner, Thompson, étaient, comme lui, jeunes, pleins d'ardeur et de talent: leur œuvre réussit au delà de leurs désirs; elle fit naître les imitations par centaines, fonda la critique sérieuse, en même temps qu'elle retrempa les forces du parti whig dont elle était l'organe, et exerça la plus salutaire influence sur le mouvement politique et littéraire de l'Angleterre. Quant à lui, il se plaça bientôt en première ligne. « Dès le troisième numéro, dit Jeffrey, il fut admis parmi nous, et il contribua au succès plus que personne. » Rédacteur assidu de ce recueil jusqu'en 1828, il l'enrichit d'une grande quantité d'articles qui, réunis, ne formeraient pas moins d'une quinzaine de volumes compactes. Dans une lettre adressée à l'éditeur Constable, il alla jusqu'à lui offrir de se charger à lui seul de toute la rédaction pour un millier de livres par an; et l'on cite, dans le tome XVII, tel numéro qu'il a écrit presque en entier, y compris une dissertation sur la lithotomie. Comme critique, il méritait les énergiques reproches que Byron incompris lançait aux *reviewers* écossais; juge hautain et dédaigneux,

il disséquait les ouvrages et distribuait aux auteurs moins de conseils que de sarcasmes.

Au milieu de ces travaux, il put encore publier deux volumes d'économie politique, sous le titre de *Recherches sur la politique coloniale des puissances européennes* (An inquiry into the colonial policy of the european powers, Édimbourg, 1803, in-8). C'est là qu'après avoir exposé rapidement les divers systèmes de colonisation des anciens, et arrivant à la question de l'esclavage des nègres, loin de s'en montrer partisan, comme on le lui a reproché plus tard, pour le mettre en opposition avec lui-même, il demande l'abolition de l'infâme traite, et exprime l'espoir qu'un jour « les fils de ces Africains transportés aux îles d'Amérique obtiendront la légitime possession du sol fécondé par les sueurs et les souffrances de leurs pères. »

En 1807, M. Brougham s'établit d'une manière définitive à Londres, où un long procès relatif à la revendication du titre ducal et des domaines de Roxburgh l'avait fait avantageusement connaître. Il était las des divisions intestines qui s'étaient produites au sein du parti whig, et Édimbourg n'offrait plus à son ambition un théâtre assez vaste. Admis par la Société des avocats de Lincoln's-Inn, il s'attacha à la Cour du banc du roi, et ne tarda pas à se faire remarquer par sa rude et nerveuse éloquence, son ironie amère, ses apostrophes aussi soudaines qu'écrasantes. Il passait, dit-on, pour aimer à plaider les causes douteuses ou désespérées. En 1810, il fut chargé par plusieurs négociants anglais de porter la parole à la barre de la Chambre des Communes, pour demander le rappel des ordonnances de conseil (*Orders in council*) qui interdirent aux bâtiments neutres, sous peine de capture, de pénétrer dans les ports de France; il s'en acquitta avec une dialectique si puissante que cette plaidoirie lui valut d'un seul coup la popularité et un siége au Parlement. Ce fut le duc de Cleveland qui, la même année, lui en facilita l'accès, en le faisant élire député du bourg pourri de Camelford. Après un début insignifiant, il prit possession de ce nouveau terrain, en lançant de véritables philippiques contre les ordonnances du conseil, que l'on fut obligé de rapporter deux ans plus tard; puis il se mêla à tous les débats importants, parla avec un égal succès contre la peine du fouet dans l'armée, pour l'émancipation catholique, et s'unit à Wilberforce et à Clarkson pour réclamer énergiquement la suppression de la traite des nègres.

Lors de la dissolution du Parlement (1812), M. Brougham se présenta devant les électeurs de Liverpool; mais son concurrent, Canning, l'ayant emporté sur lui, il resta éloigné pendant quatre ans de la tribune; et il lui fallut, pour y remonter, avoir encore une fois recours au duc de Cleveland, qui le fit nommer en 1816, et jusqu'en 1830, par Winchelsea, autre bourg pourri. Cette période de quinze ans fut la plus favorable à sa réputation d'orateur et d'homme d'État. Ennemi acharné des idées rétrogrades de lord Liverpool, adversaire, violent jusqu'à l'injure, de Canning, qui avait sur lui l'avantage du sang-froid et de l'élégance, il déploya une activité qui lui donna une grande place dans l'histoire parlementaire. La détresse de l'agriculture, la réduction de l'armée, l'appui prêté par lord Castlereagh à la sainte-alliance, la réforme parlementaire, l'intervention française en Espagne, l'émancipation des catholiques d'Irlande, l'abolition de l'esclavage, le monopole des blés, l'amélioration de la justice, tels furent les principaux thèmes de sa fougueuse éloquence. Au milieu de ses attaques passionnées contre Canning, il s'oublia un jour jusqu'à l'accuser de *bassesse*. Une autre fois il traitait R. Peel de *honteux parasite*. Usant du même langage envers tous les membres du cabinet français, il accabla Chateaubriand d'invectives. Plus tard il lui rendit visite, et l'illustre écrivain lui dit avec finesse : « Milord, je suis bien aise que vous ne m'en vouliez pas de vos anciens discours. » Peu de temps auparavant, le scandaleux procès d'adultère intenté par Georges IV à la reine Caroline, sa femme (1820), était venu mettre le sceau à la popularité de son talent. Choisi par cette princesse pour son *attorney général*, il réussit à enflammer les passions du peuple par ses magnifiques plaidoyers; la péroraison du second, qui produisit une impression si vive, fut écrite par lui jusqu'à quatorze fois.

En même temps qu'il poursuivait sans relâche les tories à la tribune, qu'il suffisait à peine aux clients qui assiégeaient son cabinet d'avocat, et qu'il continuait, à 500 francs la feuille, sa collaboration à la *Revue d'Édimbourg*, M. Brougham se vouait à l'examen et à la solution de la question, alors si négligée, de l'éducation populaire. Membre, dès 1816, d'un Comité spécial d'enquête, institué sur sa motion par la Chambre des Communes, il prouva que 120000 enfants à Londres étaient totalement privés d'instruction, et ne cessa d'appeler, tous les ans, l'attention du pouvoir sur cette lacune. Il contribua à fonder les écoles d'adultes destinées aux ouvriers et connues sous le nom de *Mechanic's institutes* (1823), l'université libre de Londres, où toutes les communions étaient admises, la Société pour la diffusion des connaissances utiles (1827), dont il fut le premier président, et qui reçut de lui un grand nombre de communications, d'articles et le discours sur le *but*, *les avantages et les plaisirs de la science* (On the objects, pleasures and avantages of science, 1827), traduit en français. Ses *Observations pratiques sur l'éducation du peuple* (Practical observations on the education of the people, 1825), répandues à plus de 50000 exemplaires, concoururent puissamment à faire triompher la cause dont il s'était fait le champion avec un si louable désintéressement. La même année, l'université de Glascow l'élut au poste honorifique de chancelier recteur, en concurrence avec M. Scott.

M. Brougham, siégeait, en 1830, pour le bourg pourri de Knaresborough, lorsque la mort de Georges IV força le ministère d'en appeler au pays. Il brigua alors la représentation du Yorkshire, un des plus importants comtés de l'Angleterre, et fut nommé avec un tel enthousiasme, qu'il put se regarder comme un véritable tribun du peuple, et que son rang politique à la Chambre obligeait maintenant les partis à compter avec lui. Comme un exemple de son activité et de son énergie, nous rappellerons que, pendant cette élection, il lui arriva en un jour d'assister à huit meetings dans des lieux différents, d'y porter la parole, de faire en voiture un trajet de 120 milles et de reparaître, le lendemain, aux assises d'York. Dès son arrivé aux Communes, il posa la question de la réforme parlementaire. Le duc de Wellington ayant déclaré, avec sa légèreté habituelle, que cette mesure lui semblait aussi inutile que pernicieuse, il annonça aussitôt, d'accord avec le parti whig, sa motion sur la réforme pour le 16 novembre. Ce jour-là même les tories, après avoir occupé vingt-cinq ans le pouvoir, cédèrent enfin la place à leurs adversaires.

Un nouveau cabinet se forma par les soins de lord Grey, et celui qui avait si puissamment contribué à cette victoire inespérée, y accepta, après une longue résistance, la dignité de chancelier d'Angleterre avec le titre de baron Brougham et Vaux et la pairie héréditaire. Ces fa-

veurs causèrent un profond désappointement, et il fallut au nouveau ministre toute la puissance de ses facultés, pour rappeler à lui la sympathie publique. La lutte qu'il entreprit, pour vaincre la résistance opiniâtre des lords qui voyaient en sa personne la révolution incarnée, mit de nouveau en relief toute son impétueuse originalité; de tous ses effets oratoires, le plus célèbre est celui qui consista à raconter, au milieu d'images bizarres ou grandioses et d'apostrophes menaçantes, la parabole de la sybille. Après plus d'un an d'inutiles tentatives, le roi, sur la proposition de Brougham et de Grey, menaça la Chambre aristocratique d'une nouvelle création de pairs pour déplacer la majorité; celle-ci, se déclarant privée de sa liberté, cessa la lutte et la loi fut votée (juin 1832). Ce succès obtenu, on pourrait croire que l'ardeur de lord Brougham pour les réformes allait se calmer; il n'en fut rien, si l'on en juge par le programme qu'il présenta comme une conséquence de l'acte précédent : l'esclavage aboli dans les colonies, le commerce de l'Inde rendu libre et le monopole des compagnies inutiles, la réforme de la législation criminelle et des attributions municipales, la loi des pauvres transformée, l'Irlande améliorée, etc. Une partie de ces travaux considérables fut l'œuvre du premier ministère whig; nous y ajouterons même l'appui prêté au dehors à toutes les tentatives constitutionnelles, et de grandes réductions dans l'impôt et le budget, entre autres celle de 175 000 francs, faite par lord Brougham sur son propre traitement de chancelier. Dans son département, il développa autant qu'il put l'esprit de progrès, et tint en partie les promesses du célèbre discours prononcé en 1828 contre les vices de la législation anglaise. Il introduisit de grands changements dans le régime des faillites et la contrainte par corps, régularisa l'administration intérieure de la chancellerie et essaya vainement d'établir un système régulier de justice locale dont l'Angleterre est complétement privée. Ce fut l'apogée de sa gloire.

Lorsque, au mois de novembre 1834, les whigs divisés durent céder à sir R. Peel la direction des affaires, lord Brougham résigna ses fonctions et ne joua plus de rôle politique dans aucune des combinaisons qui se sont produites. La cause de cet éloignement a le droit de surprendre, surtout quand elle atteint un homme dont toute la carrière a été consacrée au triomphe de son parti. Depuis cette époque, il a vécu dans ce qu'on pourrait appeler un énergique isolement. Cependant il est peu de questions importantes qu'il ne traite à son point de vue, sans se préoccuper s'il soutient les tories ou s'il attaque les whigs; cette indépendance d'opinions l'a fait accuser de versatilité. Après avoir présenté un bill sur l'éducation nationale (1835), il reprocha violemment au cabinet Melbourne la conduite agressive suivie au Canada (1838), publia ses trois discours, qui eurent pour effet le rappel du gouverneur lord Durham, et combattit la politique de lord Palmerston dans la question d'Orient (1840). Durant l'administration de sir R. Peel, il fut l'un des premiers à se déclarer contre l'impôt des céréales, et, de 1843 à 1847, revint à plusieurs reprises, soit à la tribune, soit par des brochures, à son projet de réformer la législation criminelle et d'établir un système de tribunaux locaux.

En 1848, pris d'une belle passion pour la révolution de Février, il demanda au gouvernement provisoire à être naturalisé citoyen français, en raison de la propriété qu'il possède à Cannes, mais sans rien perdre de sa qualité de citoyen anglais. Le ministre de la justice, M. Crémieux, lui fit spirituellement sentir l'impossibilité de le satisfaire. Bientôt il écrivait au marquis de Landsdowne une lettre où il s'exprime dans les termes les plus amers au sujet de cette même révolution. Depuis plusieurs années, il a repris avec une nouvelle ardeur sa campagne en faveur de la réforme judiciaire; il est à regretter que le génie et la persévérance d'un des plus savants jurisconsultes qu'ait eus l'Angleterre ne puissent venir à bout des préjugés de la routine pour introduire l'unité et la clarté dans les lois.

En résumé, lord Brougham, comme politique, savant ou écrivain, doit être placé au premier rang des personnages éminents de l'Angleterre. « Ses connaissances sont étendues, dit de lui le critique Allan Cunningham, et son génie est d'un ordre élevé. Il n'est peut-être pas d'homme vivant qui sache autant que lui, et son activité est égale à ses talents. Ce que les autres acquièrent par l'étude, il le saisit d'inspiration. Il a pénétré à travers la surface de chaque chose, il paraît familier avec l'esprit et l'essence comme avec la forme extérieure de l'objet sur lequel il discourt. Son esprit est prompt et infatigable; son ironie est perçante; la promptitude de sa conception et l'immensité de ses connaissances le rendent impatient et colère.... » Depuis 1833, lord Brougham fait partie de notre Académie des sciences morales et politiques, à titre de membre associé. On sait qu'il passe tous les étés à son château de Cannes, en Provence, sur la porte duquel il a fait graver ce distique latin :

Inveni portum : spes et fortuna, valete
Sat me lusistis; ludite nunc alios.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : *Précis historique du partage de la Pologne* (1831, in-8), traduit en français; une édition de la *Théologie naturelle* de Paley, suivie de *Discours* (Dissertations on subjects of science connected with natural theology; 1835); ses principaux *Discours au barreau et au Parlement* (Speeches; 1838, 4 vol. in-8), avec notes historiques et introductions; *Esquisses historiques des hommes d'État du temps de Georges III* (Historical sketches of states men who flourished in the time of George III; 1839-1843, in-8; trad. fr. 1847); auxquelles il faut joindre *les Écrivains et les savants du même règne* (Lives of men of arts and science; 1845), galerie de portraits qui a paru dans la *Revue d'Édimbourg*, et dont les personnages sont peints avec beaucoup de finesse; *Essai sur la constitution anglaise* (1845); *Voltaire et Rousseau* (1845), écrit en français par l'auteur; *Philosophie politique* (Political philosophy); un roman aussitôt détruit qu'imprimé, etc. Dans ces derniers temps il a repris ses travaux scientifiques et a publié : *Recherches expérimentales et analytiques sur la lumière* (Experiments and observations upon the properties of light; 1850), suivies de deux nouveaux mémoires en 1852 et 1853 : elles ont été communiquées à l'Institut, où Arago les ramenait à la théorie des interférences; une *Appréciation analytique des principes de Newton* (Analytical view of sir J. Newton's Principia; 1855, in-8), écrite en société avec M. E. J. Routh. Il fait paraître en ce moment une édition de ses *OEuvres complètes* (Brougham's works; 1855-1857, t. I à IX, in-8), qui n'est pas encore terminée.

De son mariage avec mistress Spalding (1819), lord Brougham n'a eu qu'une fille, morte depuis longtemps. Sa pairie s'éteindra avec lui.

BROUGHTON (John, baron) voy. HOBHOUSE.

BROWN (Henri-Kirke), sculpteur américain, né à Leyde (États-Unis), en 1814, et fils d'un fer-

mier, fut élevé comme un paysan, et travailla aux champs jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il vint à Boston et apprit à peindre le portrait. Une tête de femme qu'il avait modelée par hasard, détermina des connaisseurs à lui faire faire de sérieuses études. En se formant à la pratique de son art, il improvisait des statuettes dont le produit l'aidait à vivre. Après bien des épreuves, il put visiter l'Italie, et ne revint en Amérique qu'après plusieurs années de séjour à Rome. Vers 1840, il s'établit à Brooklyn dans le Massachussets.

C'est à M. Brown que l'on doit la première statue qui ait été coulée en bronze sur le continent américain. Parmi ses principales productions en marbre, nous citerons : *l'Espérance*, figure pleine de charme ; des bas-reliefs savamment composés, *les Hyades*, *les Pléiades*, *les quatre Saisons;* les bustes de *Bryant* et de *Spencer*. On lui doit également la reproduction en bronze de *l'Ange du jugement*, d'après Clinton.

BROWN (William), homme politique anglais, est né, en 1784, à Ballymena (comté d'Antrim). Après avoir achevé son éducation dans le Yorkshire, il suivit ses parents en Amérique (1800), et commença sa carrière commerciale dans les bureaux de son père, qui avait ouvert à Baltimore un grand magasin de toiles. En 1809, il fut chargé de fonder une succursale à Liverpool, fit d'excellentes affaires, agrandit sa maison et finit par ne plus s'occuper que de spéculations financières. C'est au chaleureux concours qu'il prêta aux mesures de Huskisson que la ville de Liverpool dut, en 1825, l'amélioration de ses magnifiques docks.

Après avoir échoué aux élections de 1844, il fut nommé membre du Parlement en 1845, et siégea, depuis cette époque, parmi les députés libéraux et surtout libre-échangistes. En 1850, il a publié dans *le Pennsylvanian*, journal de Boston, une suite de *Lettres sur les avantages du libre échange*, qui ont excité l'attention publique. Il s'est fait, avec autant d'ardeur, l'avocat du système décimal dans les revues américaines.

BROWN (sir George), général anglais, né à Linkwood au mois d'août 1790, fut élève du Collége royal militaire, entra au service comme enseigne en 1806, et assista, l'année suivante, au bombardement de Copenhague. En 1808, il passa en Espagne, où il se distingua jusqu'à l'évacuation par de beaux faits d'armes. Blessé à Talavera, il combattit à Vimiera, Busaco, Fuentes, Saint-Sébastien, Salamanque, Vittoria et Toulouse. Capitaine en 1811, il venait d'être nommé lieutenant-colonel (1814) lorsqu'il fut adjoint au général Ross dans l'expédition contre les États-Unis ; il reçut deux coups de feu au combat de Bladensburg et contribua à la prise de Washington.

Quarante années de paix firent lentement parvenir sir G. Brown aux grades supérieurs : après avoir longtemps commandé un régiment d'infanterie légère, il fut nommé colonel de plein exercice (6 mai 1831), major général (23 novembre 1841) et lieutenant général en 1851. La confiance de lord Wellington l'investit des fonctions d'adjudant général de l'armée anglaise ; mais il les résigna à la fin de 1853. Envoyé en Orient (1854) à la tête d'une division légère, il déploya une activité remarquable à Gallipoli et lors du débarquement des alliés en Crimée. A la bataille de l'Alma (20 septembre), il traversa la rivière en face de l'ennemi et dans des conditions très-défavorables. Les rives escarpées et dentelées présentaient elles-mêmes un sérieux obstacle, et les vignes à travers lesquelles il fallait passer, les arbres que les Russes avaient abattus créaient autant de difficultés, qui rendaient toute formation régulière, sous un feu très-vif, à peu près impossible. Sir G. Brown avança cependant ; son cheval, criblé de balles, s'abattit, et le désordre se mit dans les rangs de ses soldats qui croyaient leur chef tué. L'arrivée opportune du duc de Cambridge leur ayant donné le temps de se rallier, ils s'emparèrent d'une redoute et occupèrent bientôt les hauteurs du plateau. « La conduite de sir G. Brown, dit lord Raglan dans son rapport, mérite les plus grands éloges. » Il ne montra pas moins de sang-froid à Inkermann (5 novembre), qui fut surtout, comme on l'a justement nommée, *une bataille de soldats*. Il accourut avec sa division au secours des gardes, accablés sous le nombre ; l'un de ses régiments, le 88ᵉ, s'avança si loin qu'il aurait été surpris sans une habile manœuvre du 77ᵉ, qui le dégagea. Quant à lui, il fut frappé d'une balle qui lui traversa le bras. Obligé de prendre du repos, il alla passer quelque temps à Malte et revint, dans le courant de l'année 1855, prendre le commandement de sa division au siége de Sébastopol. A l'issue de la guerre, ses services furent récompensés par les insignes de la grand'croix du Bain, de la grand'croix de la Légion d'honneur et de l'ordre de Medjidié (1ʳᵉ classe) ainsi que par le grade exceptionnel de général d'armée (1856).

BROWN (John), théologien écossais, né en 1785 à Whitburn (comté de Linlithgow), petit-fils du fameux John Brown d'Haddington, l'auteur de la *Self-interpreting Bible*, fit ses études universitaires à Édimbourg, entra dans les ordres et fut, en 1806, envoyé à Biggar en qualité de vicaire. Durant le long séjour qu'il fit dans cette paroisse, il acquit les vastes connaissances littéraires et théologiques qu'il mit plus tard en œuvre. En 1821, il fut appelé à Édimbourg, où il remplaça le docteur Hall à l'église de Rosetreet, puis à celle de Broughton-Place. En 1835, le synode presbytérien lui donna une chaire de théologie exégétique qu'il occupe encore à l'université d'Édimbourg.

M. Brown jouit, dans l'Église presbytérienne d'Écosse d'une haute influence comme professeur, comme pasteur et comme critique. Il a publié un grand nombre d'ouvrages de religion et de controverse, parmi lesquels il faut particulièrement mentionner ses *Commentaires sur la première Épître de saint Pierre* (Expository discourses on the first Epistle of the apostle Peter, Édimbourg, 3 vol. in-8) ; *la Loi du Christ touchant l'obéissance civile* (the Law of Christ), écrit dans lequel, à propos du schisme de 1843, il se prononce formellement contre l'institution d'une Église indépendante et en dehors de l'État ; et un recueil de *Sermons et dissertations* (Plain discourses on important subjects ; 1852, in-8).

BROWN (miss Frances), femme de lettres irlandaise, est née, le 16 juin 1818, au village de Stranorlar (comté de Donegal), où son père était maître de poste. Devenue aveugle peu de mois après sa naissance, elle put néanmoins, à force de patience et de courage, recevoir les bienfaits de l'éducation ; sa mémoire prodigieuse lui permit de profiter des nombreuses lectures que lui faisaient ses frères ou les amis de sa famille. Dès l'enfance, elle s'exerça à la versification, qu'elle abandonna pour quelque temps, découragée par la perfection des poésies de Pope et de Byron. Toutefois, trois petites pièces de vers insérées dans un journal irlandais lui attirèrent des félicitations, et, en 1841, elle s'enhardit à en envoyer une série à l'*Athenæum*, dirigé alors par M. Hervey qui se plut à faciliter les débuts de la jeune aveugle dans la carrière littéraire.

Depuis cette époque, miss Brown a écrit deux volumes de vers, dont l'un, *l'Étoile d'Atteghei* (the Star of Atteghei; 1844) lui valut de la part de sir Robert Peel une petite pension de 20 liv. (500 fr.) par an. En 1852, un gracieux poëme imprimé dans l'*Athenæum* fit sur lord Lansdowne une impression si favorable qu'il s'empressa d'envoyer à l'auteur un bon de 100 liv. (2500 fr.), afin d'adoucir sa position précaire. Elle a fait aussi paraître plusieurs nouvelles en prose dans le *Fraser's Magazine*, le *Chambers' Journal*, le *Leisure hour*, etc. Après un séjour de quelques années à Édimbourg, miss Brown est venue se fixer à Londres.

BROWN (Robert), célèbre botaniste anglais, né en 1781, montra dès sa jeunesse un goût très-vif pour les sciences naturelles dont il étudia toutes les branches et obtint, sur la recommandation du célèbre sir Joseph Banks, la faveur d'être attaché à l'expédition du capitaine Flinders, qui avait pour but la reconnaissance des côtes de l'Australie (1801). L'année suivante, il refusa, ainsi que le peintre Ferdinand Bauer, de suivre ce navigateur à l'île de Timor, et il parcourut avec lui plusieurs régions alors inexplorées de ce continent, la terre de Van Diémen et les îles du détroit de Bass. Il revint en Angleterre avec une collection de plus de 4000 espèces de plantes dont la plupart étaient inconnues. (1805).

Devenu bibliothécaire de son protecteur, sir J. Banks, il consacra plusieurs années à l'étude et au classement des trésors qu'il avait amassés; une partie parut dans son *Prodromus floræ novæ Hollandiæ* (Londres, 1810, in-4), réimprimé heureusement dans l'*Isis* d'Oken, et augmenté, en 1827, par Von Esenbeck; car l'auteur, mécontent, avait supprimé tous les exemplaires de ce remarquable travail. Il compléta la flore australe, qu'il a la gloire d'avoir le premier fait connaître d'une façon exacte, par les *Observations générales sur la botanique des terres australes* (General remarks on the botany of terra australis; 1814, in-4), et le *Supplementum primum floræ novæ Hollandiæ* (1830).

La grande réputation de M. Brown le fit charger par plusieurs voyageurs de la partie botanique de leurs comptes rendus; c'est ainsi qu'il a donné la description des plantes recueillies de 1802, à 1805, par Horsfield dans l'île de Java (*Plantæ Javanicæ*, 1838-1840); des herbiers, rapportés de l'Abyssinie par H. Salt (*Travels in Abyssinia;* 1816), de l'embouchure du Zaïre au Congo, par Tuckey (*Narrative of an expedition...*, 1818), de l'intérieur de l'Afrique, par Oudney et Clapperton. Il a également fourni des notices botaniques aux relations des navigateurs arctiques, tels que John Ross, Parry, Edw. Sabine et Franklin. En 1820, il hérita de la bibliothèque et des collections de sir J. Banks, et justifia, par l'emploi qu'il sut faire de ces innombrables matériaux, le titre de premier botaniste de l'Angleterre. Il s'est surtout efforcé de limiter les familles anciennes dont il a perfectionné la classification et de créer, dans les familles nouvelles, de nombreuses espèces qu'il a le premier décrites et nommées. La physiologie végétale lui doit aussi des recherches ingénieuses, entre autres la découverte encore obscure du mouvement propre des molécules de la poussière fécondante, mouvement auquel les micrographes ont attaché son nom, et celle du rapport direct des tubes polliniques avec les ovules à travers le tissu conducteur du style. Ces travaux particuliers ont été consignés par lui dans ses *Mélanges ou Opuscules botaniques*, dont M. d'Esenbeck a donné une édition allemande annotée (Nuremberg, 1827-1834, 5 vol. in-8).

M. Brown, qui entretient une correspondance active avec les principaux savants de l'Europe, est un des plus anciens membres de la Société royale de Londres; la Société linnéenne l'a nommé son président en 1849. Il est en outre un des associés étrangers de l'Académie des sciences de France (section de botanique).

BROWNE (James-Ross), voyageur et écrivain américain, né vers 1817, fit, dès l'âge de dix-huit ans, une excursion à pied tout le long du cours du Mississipi, puis s'engagea sur un baleinier, mais il débarqua à l'île de Zanzibar où il séjourna assez longtemps. A son retour à Washington, il fut employé quatre ans dans l'administration publique et nommé ensuite au poste de troisième lieutenant dans le service du trésor en Californie et en Orégon. Il y fut choisi comme secrétaire de la convention chargée de rédiger la constitution de l'État de Californie, récemment annexé à l'Union. Revenu à Washington, il en repartit quelque temps après pour un grand voyage en Orient, qui avait été le rêve de toute sa vie.

M. Ross Browne a publié trois récits de voyages écrits avec originalité et verve, et qui, sous une forme amusante, n'en constituent pas moins des ouvrages sérieux : *Tableau d'une croisière à la pêche de la baleine; avec les détails d'un séjour à l'île de Zanzibar et une histoire de la pêche de la baleine* (Etchings of a Whaling cruise; New-York, 1846, in-8 illustré); une série d'articles dans le *Harper's Magazine* sur une descente, en 1853, dans l'île de Juan Fernandez, mélange de ses impressions personnelles et de tous les souvenirs laissés dans cette île par le matelot naufragé dont l'histoire a servi de thème à Robinson Crusoé; enfin, *Yusef, ou le Voyage d'un frangi, croisade en Orient* (Yusef or the Journey of the frangi; New-York, 1854, in-8, illustré), dont on vante la verve humoristique.

BROWNING (Robert), poëte anglais, né à Camberwell près de Londres, en 1812, débuta par un conte en vers, *Pauline*, qui fut suivi de *Paracelse* (1836, in-8), drame fantastique dans le genre du *Faust*, et où l'auteur chercha à réhabiliter le fameux thaumaturge. Deux ans plus tard, il donna *Strafford*, drame historique qui tomba complétement, malgré le concours du tragédien Macready. En 1840, parut *Sordello*, tragédie fantastique qui n'obtint pas un meilleur accueil. Il publia depuis une série de poëmes sous ce titre : *Bells and pomegranates* (1848), et plus tard un poëme à la fois religieux et philosophique intitulé: *Nuit de Noël et jour de Pâques* (Christmaseve and Easterday); ce livre, riche de pensées et d'images, n'est pas exempt de ces bizarreries qui plaisent moins aux étrangers qu'au peuple anglais, et qui ont peut-être contribué à la réputation de l'auteur. Une édition générale des premiers poëmes de Browning a paru en 1849 (2 vol. in-8).

BROWNING (Élisabeth BARRETT, mistress), femme poëte anglaise, plus connue sous son propre nom de famille, est née vers 1809. Elle passa toute sa jeunesse à Londres ou à Florence, dans une retraite que lui commandait la faiblesse de sa santé et qu'attristèrent de cruels malheurs domestiques. La poésie était sa seule consolation. Elle débuta, en 1833, par une traduction en vers du *Prométhée* d'Eschyle dont on loue l'élégance et l'exactitude. La même année, elle donna un volume de *Poésies diverses* qui eut aussi beaucoup de succès. En 1840, parut son *Drame de l'exil*, dont les héros sont Adam et Ève, et qui ne parut pas un plagiat de Milton. C'est en 1846 que miss Barrett épousa le poëte Browning. Il l'em-

mena en Italie où elle rétablit sa santé et écrivit un nouveau livre : *Casa Guidi windows* (1851), éloquente peinture de l'état politique du pays. Mme Browning est collaboratrice de *l'Athenæum* et du *Chaucer modernized*.

BROWNSON (Oreste), théologien et publiciste américain, est né à Windsor (État de Vermont), en 1802. Livré de bonne heure à lui-même, il entreprit à travers les États-Unis une série de prédications religieuses qui durèrent plusieurs années. Il a plusieurs fois changé de religion; mais, quoique tour à tour presbytérien, déiste, méthodiste ou unitaire, sa parole enthousiaste n'en a pas moins gardé beaucoup d'autorité sur les masses. En 1831, il inséra, dans le *Christian Examiner*, plusieurs articles sur les doctrines philosophiques de MM. Guizot et Cousin dont il se proclamait le disciple. En 1837, il a fondé à Boston une *Revue religieuse et politique* (Brownson's Quarterly Review), qui tient un rang distingué dans la presse américaine; après l'avoir rédigée presque seul pendant cinq années consécutives, il en est resté directeur et propriétaire. L'énergie de ses discours et l'originalité de ses idées ont acquis à M. Brownson une grande renommée à laquelle sa récente conversion au catholicisme n'a point porté atteinte. On a de lui un petit traité sur *les Rapports du christianisme avec la société* (1836); un roman bizarre, *Charles Elwood*, (1840), où il fait l'historique de ses variations religieuses et une foule d'écrits très-hardis sur des sujets métaphysiques et politiques imprimés, pour la plupart, dans la *Revue* qui porte son nom.

BRUAT (Armand-Joseph), marin français, né à Colmar, en 1796, entra au service en 1811. Aspirant de première classe en 1815, enseigne en 1819, il servit comme officier de manœuvre sur plusieurs frégates, contribua à la prise du pirate *la Quintanilla*, et fut fait lieutenant de vaisseau en 1827. La même année, il mérita la croix à la bataille de Navarin. Ayant obtenu, en 1829, le commandement du brick *la Silène*, il se signala au blocus de la côte d'Afrique, et osa croiser jusque sous les forts d'Alger. Mais ayant fait naufrage, il vit massacrer une partie de son équipage, et fut emmené lui-même à Alger, d'où il eut l'audace de faire parvenir à l'amiral Duperré une note sur l'état de la place. Délivré par la victoire des Français, et nommé, en 1831, capitaine de frégate, il fut attaché à la station de Lisbonne, et reçut, en 1838, le titre de capitaine de vaisseau. Il passa alors sous les ordres de l'amiral Lalande, à bord de *l'Iéna*, et fit, en qualité de capitaine de pavillon la campagne du Levant. En 1843, Louis-Philippe le nomma gouverneur des îles Marquises, puis des établissements français de l'Océanie. Commissaire du roi près de la reine Pomaré, il déjoua les intrigues des missionnaires anglais, et força la reine à accepter le protectorat de la France. En 1848, M. Bruat, depuis deux ans contre-amiral, reçut du général Cavaignac la préfecture maritime de Toulon. L'année suivante, il fut chargé du commandement général de la Martinique, de la Guadeloupe et de leurs dépendances, et sut pacifier les troubles inséparables d'une récente émancipation des noirs. A partir de 1852, il devint successivement vice-amiral, commandant de la flotte de l'Océan, puis d'une escadre dans la mer Noire, sous les ordres de l'amiral Hamelin, auquel il succéda en décembre 1854. Il prit alors une part importante au siége de Sébastopol, et fut nommé amiral, après une brillante expédition dans la mer d'Azof, et la prise de Kinburn. — Il revenait en France, quand il mourut pendant la traversée (décembre 1855).

BRUCE (Ernest-Auguste-Charles BRUDENELL BRUCE, lord), homme politique anglais, né en 1811 à Londres, fit ses études à l'université de Cambridge, et, aussitôt qu'il fut majeur (1832), vint à la Chambre des Communes représenter le bourg de Marlborough, qui l'a constamment réélu jusqu'à présent; il appartient au parti conservateur modéré. Sous le ministère Peel, il a rempli, dans la maison de la reine, la charge de vice-chambellan (1841-46), qui l'a fait entrer au Conseil privé; elle lui a été rendue au mois de décembre 1852.

BRUCK (Charles-Louis, baron DE), homme politique allemand, né, à Elberfeld, le 18 octobre 1798, d'une famille bourgeoise, entra d'abord dans une maison de commerce de Bonn, et s'établit ensuite à Trieste, où il épousa la fille d'un riche négociant. Appelé à diriger le Lloyd autrichien, il montra dans ce poste de grandes qualités d'administrateur. En 1848, il fut envoyé par les habitants de Trieste à l'Assemblée nationale de Francfort. Quand éclata la révolution de Vienne, il resta fidèle à la cause de la monarchie et fut chargé du portefeuille du commerce et des travaux publics dans le ministère Stadion-Schwartzenberg. Il prit part aux mesures qui rétablirent l'autorité de l'empereur en Autriche et dans les provinces annexées, s'efforça de rétablir l'équilibre dans les finances, imprima une certaine activité aux entreprises industrielles, et mit en avant un projet d'union commerciale entre l'empire d'Autriche et l'Allemagne. Par suite de quelques dissentiments avec ses collègues, il donna sa démission en mai 1851, mais, le 10 mars 1855, il est rentré au pouvoir comme ministre des finances.

BRUCKER (Raymond), littérateur français, né à Compiègne vers 1805, a donné une partie de ses ouvrages sous le double prénom de *Michel Raymond*, qui cachait la collaboration de Michel Masson, son ami. Il a écrit aussi dans un grand nombre de recueils périodiques sous les pseudonymes les plus divers : Champercier, Davernay, Étienne de La Berge, Ch. Dupuy, Olibrius, etc. On a surtout de lui des romans, entre autres : *le Maçon* (1828); *les Intimes* (1831); *les Sept péchés capitaux* (1833); *un Secret* (1835); *Mensonge* (1837); *Maria* (1840); *le Scandale* (1841); *Au milieu des douleurs* (1842), etc. Il a inséré quelques feuilletons au *Constitutionnel* en 1854.

BRUCKNER (Fr. Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Strasbourg le 8 février 1814, entra à l'École polytechnique en 1834. En 1848, il était capitaine d'artillerie lorsque ses compatriotes du Bas-Rhin l'envoyèrent à l'Assemblée constituante. Élu, le dernier, sur quinze, par 46 193 voix, sur environ 120 000 votants, il fit partie du Comité de la guerre et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il déclara toutefois que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et les ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il s'associa aux actes de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. De concert avec son ami le colonel Charras, il présenta plusieurs propositions tendant à améliorer la condition des sous-officiers et des soldats, et repoussées par l'Assemblée comme trop démocratiques. Après le coup d'État du 2 décembre il fut compris dans le décret d'expulsion, et se re-

fugia en Belgique. Rayé des contrôles de l'armée en 1853, il habite Liége, où il donne des leçons de mathématiques.

BRÜGGEMANN (Jean-Henri-Théodore), homme d'État prussien, né à Soert, en Westphalie, en 1795, suivit les cours de philologie et de théologie à l'université de Munster. En 1815, il fut nommé professeur au lycée de Dusseldorf, puis devint directeur de cet établissement qui prospéra entre ses mains. Catholique tolérant, il sut vivre en paix avec tous les professeurs protestants, mais il s'attira l'inimitié du clergé. Soutenu par le gouvernement, il ne quitta Dusseldorf qu'en 1832, pour passer à Coblentz en qualité de conseiller d'instruction publique. Grâce à son expérience et à son zèle, le niveau des études s'éleva dans les colléges du Rhin. Mais, toujours poursuivi par les mêmes hostilités, il demanda son rappel, et alla à Berlin, où on lui confia depuis diverses missions. Il accompagna le chevalier de Bunsen (voy. ce nom) comme attaché d'ambassade, et contribua au succès des importantes conférences entreprises avec le pape Grégoire XVI (1837-1838). A son retour, il fut nommé conseiller intime au ministère de l'instruction publique et des cultes. En 1849, il fut nommé membre de la seconde Chambre prussienne et s'y montra partisan déclaré du gouvernement. Dans presque toutes les questions importantes, il soutint le ministère par son influence, ses discours et ses votes, Il n'a pas cessé depuis de faire partie de la seconde Chambre des États, dont il a été vice-président pour la session de 1840-1851.

BRÜGGEMANN (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Hopsten, dans la partie prussienne de la province de Munster, le 29 août 1810, termina ses études à l'université de Bonn, où il s'occupa surtout de droit et d'économie. Mêlé, de bonne heure, aux mouvements politiques de l'époque, il s'affilia, en 1830, à une Société d'étudiants qui avait son siége à Heidelberg, fut arrêté, en 1832, à la suite de troubles, et condamné à la prison et à la surveillance. Interné successivement dans différentes villes, il ne profita de sa mise en liberté que pour se jeter dans toutes les nouvelles agitations politiques. A la fin, convaincu de conspiration contre le gouvernement et contre le roi, il fut condamné à être roué avec deux de ses camarades (1837) Son procès fit une grande sensation en Allemagne, et le roi Frédéric-Guillaume IV commua la peine en une détention perpétuelle.

L'amnistie de 1840 rendit de nouveau la liberté à M. Brüggemann, qui cessa dès lors de se mêler aux Sociétés secrètes, et voulut même se faire recevoir professeur d'économie politique. Rebuté par les difficultés qu'il rencontra, il se mit à écrire des livres où un talent de style remarquable fit valoir des idées larges et nouvelles. Il donna d'abord un *Commentaire critique du traité national d'économie politique* du docteur List. Partisan déclaré du libre-échange, il écrivit contre les douanes un certain nombre d'articles de journaux et son livre intitulé : *le Zollverein allemand et le système protectioniste* (der Deutsche Zollverein und das Schützsystem, Berlin). En 1845, il devint rédacteur en chef de la *Gazette de Cologne*, un des journaux constitutionnels les plus importants de l'Allemagne. Il en garda dix ans la direction, et publia en se retirant, en 1855, *Ma direction à la Gazette de Cologne*, et *Crises de la politique prussienne de* 1846, à 1855 (Meine Leitung der Kœlnischen Zeitung, und die Krisen der preuss Politik von 1846-1855, Leipsick, 1855).

BRÜLLOW (Charles-Paulowitch), peintre russe, né à Saint-Pétersbourg en 1800, suivit les cours de l'Académie de cette ville, fit un voyage en Italie, aux frais d'une Société d'amis des arts (1823) et sous la protection de l'impératrice Élisabeth. Deux tableaux lui ont acquis la célébrité : *le Dernier jour de Pompéi*, au musée de l'Ermitage, et *le Siége de Pskow*. Le premier, que la gravure a longtemps popularisé, est conçu dans des proportions grandioses, et ressemble, pour la manière, aux grandes pages de Martinn; il a dix mètres de longueur et renferme vingt-trois figures de grandeur naturelle dont les attitudes expriment l'horreur et l'épouvante. Le second est peint avec la même fougue, mais aussi avec les mêmes défauts qui sont l'exagération, les tons violents et la mollesse du dessin. Dans un pays où les arts sont à l'état d'enfance, un homme de talent devait être comblé d'honneurs : M. Brüllow fut, à trente ans, peintre de la cour, chevalier de l'ordre de Wladimir, membre de plusieurs Académies, etc. On connaît encore de cet artiste d'excellentes copies de Raphaël, une *Ascension*, des toiles de sainteté pour la cathédrale de Kasan, la décoration de l'église d'Isaac nouvellement construite, des tableaux de genre qui se distinguent par la hardiesse de la composition et la vigueur du coloris, et enfin un grand nombre de portraits, entre autres celui de l'empereur Nicolas.

BRÜLLOW (Alexandre), architecte russe, frère du précédent, né à Saint-Pétersbourg au commencement de ce siècle, fit aussi ses premières études à l'Académie impériale des beaux-arts, et l'accompagna, en 1823, dans le voyage qu'il fit en Italie. On cite, au nombre des travaux qu'il a exécutés, l'église évangélique de Saint-Pierre, le théâtre de Michaïloff, l'Observatoire de l'Académie des sciences, et la restauration complète du Palais d'hiver entreprise avec Strassoff.

BRUN-LAVAINNE (Élie-Benjamin-Joseph), littérateur français, né à Lille, le 22 juillet 1791, et fils d'un professeur de musique, chercha lui-même des ressources dans l'enseignement de cet art. Après avoir publié une série d'études locales sous le pseudonyme du *Rôdeur wallon*, il fut nommé, en 1826, archiviste de Lille, et, dans cette position, rassembla les matériaux d'un ouvrage important intitulé : *Atlas topographique et historique de Lille* (1830-1836, in-fol.). En 1833, il fonda un recueil mensuel, *la Revue du Nord*, dont il garda la direction pendant quatre ans, et qui amena, peu de temps après, la création de *l'Association lilloise pour l'encouragement des lettres et des arts*. Cet auteur, qui est correspondant du ministère de l'instruction publique, a encore publié : *les Sept siéges de Lille* (1839, in-8), plusieurs petits livres destinés à l'éducation et signés H. Révault, beaucoup d'articles épars dans *la Revue du Nord*, *la Boussole*, *la Gazette de Flandre*, etc.

BRUN-ROLLET (N....), voyageur savoisien, connu, dans le Soudan, sous le nom de *marchand Yakoub* (el-Kawadja Yakoub), né, en 1810, dans la petite ville de Saint-Jean de Maurienne, reçut une éducation première fort médiocre et refit lui-même toutes ses études, grâce à ses relations avec M. Belley, archevêque de Chambéry. Naturellement porté à l'enthousiasme, il prit en dégoût la vie étroite imposée à son pays, il n'aspira plus qu'à émigrer sous un autre ciel, et, n'ayant pas assez de ressources pour aller à Paris, il saisit une occasion qui se présenta d'aller tenter la fortune plus loin et partit pour l'Égypte.

M. Brun-Rollet remonta le Nil, pour la première fois en octobre 1831, et arriva à Collabad, sur

les confins de l'Abyssinie, le 21 mars 1832, en compagnie d'un Français établi depuis quelque temps en Égypte. Cette excursion le décida à entreprendre des voyages plus étendus, et à nouer des relations commerciales avec les tribus soudaniennes jusque-là fort peu connues. Ayant choisi pour point de départ et pour centre d'opérations, Khartoum, capitale de la Haute-Nubie, au confluent du Nil Bleu et du Nil Blanc, il fit, sous le nom de *marchand Yakoub*, de longues et nombreuses pérégrinations en dehors des frontières des domaines turcs, et pénétra bien avant chez les peuplades indépendantes arabes ou noires. Il visita tour à tour et à plusieurs reprises toutes les tribus riveraines du fleuve, entre autres les Hassanieh et les Bagghana, importantes peuplades subdivisées en plusieurs tribus; les Deuka, les Bary, peuple doux et intelligent dont il ne put voir que de loin la capitale; Belenia, mystérieuse comme Tombouctou; les Chelloub, la plus puissante des tribus du Soudan, composée de brigands et de pirates, s'étendant depuis Éleis jusqu'au Darfour. Avec toutes ces tribus, sur lesquelles M. Brun-Rollet nous a fourni des renseignements intéressants et nouveaux, il établit d'utiles relations. Les gouverneurs généraux du Soudan oriental, qui se servaient de leur pouvoir discrétionnaire pour monopoliser dans leurs mains tout le commerce du Haut-Nil, virent en lui un concurrent dangereux, et lui suscitèrent toute sorte d'obstacles, au mépris du firman que le vice-roi d'Égypte lui avait accordé. On en vint jusqu'à le faire attaquer à main armée. Pour mettre un terme à ces vexations, il intenta contre Abd-el-Satif-pacha, un des derniers gouverneurs du Soudan, avant l'avénement de Saïd-pacha, un procès, qui eut pour résultat de faire proclamer, par le vice-roi d'Égypte, la liberté pleine et entière du commerce et de la navigation dans le Soudan oriental.

Dans toutes ses excursions, à la fois scientifiques et commerciales, M. Brun-Rollet ne perdait pas de vue la question depuis si longtemps débattue des sources du Nil. Il ne put dépasser la quatrième parallèle nord, déjà atteinte avant lui, mais il sut recueillir des renseignements qui, contrôlés par les données de la science géographique, lui permirent d'émettre, sur les sources et le cours supérieur du fleuve, des conjectures très-précises, qui ont été confirmées par les dernières explorations personnelles.

Pendant un voyage rapide en France, où il était venu pour publier les résultats de ses voyages et de ses recherches, *le Nil Blanc et le Soudan* : Paris, 1855, in-8), il se vit nommé proconsul de Sardaigne dans le Soudan oriental, en remplacement de M. Vaudey, assassiné en 1854 sur le Nil Blanc. Cette position officielle devait l'aider puissamment dans les excursions qu'il méditait et qu'il entreprit aussitôt après son retour dans le pays, avec la résolution d'aller aussi avant que possible. Quelques mois après son départ de Khartoum pour le Sud, il adressa, des bords du Misslad ou Bahr-el-Gazal, soupçonné d'être le vrai Nil, un rapport au chevalier Négri, chef de division au ministère des affaires étrangères à Turin, en date du 1er février 1856. Il avait parcouru le lac de 200 kilomètres de long, par lequel le Nil Blanc communique avec le Misslad et le Modj, trouvé l'embouchure par laquelle le Misslad s'y jette, et remonté sans difficulté déjà pendant quarante lieues, cette belle et large rivière, qui se dirige vers les monts Kombirat, et lui paraissait être le vrai Nil.

M. Brun-Rollet est membre de la Société de géographie de Paris. Son livre, si intéressant par tout ce qui concerne la question des sources du Nil, offre, en outre, des documents nombreux et nouveaux sur les populations, le commerce de la région supérieure du fleuve.

BRUNE (Aimée Pagès, dame), femme peintre française, née à Paris, le 24 août 1803, fut élève de Meynier, et débuta de bonne heure par un joli tableau, *Psyché enlevée par Zéphire*, et un *portrait* de femme (1822). Parmi ses productions, qui se recommandent par la grâce, le sentiment et l'heureux choix des sujets, nous citerons : *Daphnis et Chloé* (1824); *la Pauvre fille* (1827), d'après une élégie de Soumet; *le Sommeil* et *le Réveil* (1831); *une Jeune femme apprenant la mort de son mari* (1834); *Moïse sauvé des eaux* (1841): au musée de Bordeaux; *la Fille de Jephté* (1846), etc. Elle a obtenu une 2e médaille en 1831. — Son mari, Christian Brune, peintre de talent, qu'elle avait épousé en 1832, est mort en 1846, à l'âge de soixante ans.

BRUNEL (Isambard-Kingdom), ingénieur anglais, est né, en 1806, à Portsmouth, où son père, l'illustre ingénieur français, mort en 1849, était occupé à construire la poulierie des docks. Envoyé tout jeune en France, il fut élevé au collége de Caen, et employé à son retour, dès 1826, au percement du tunnel de la Tamise. L'irruption des eaux lui fit courir plus d'un danger, notamment en 1828, où, surpris à six cents pieds de l'ouverture, il fut entraîné par le courant et jeté sain et sauf sur la berge. Nommé, en 1833, ingénieur du chemin de fer du Great-Western, il dirigea tous les travaux d'art élevés sur cette ligne et ses embranchements, parmi lesquels on cite les ponts de Maidenhead, de Chepstow et du Thamar, qui n'était pas encore terminé en 1856. On lui doit aussi le pont suspendu de Hungerford, à Londres, un des plus longs de l'Angleterre, ainsi qu'une partie des constructions du chemin de fer sardo-toscan, et il a pris part à l'établissement si difficile des ponts tubulaires de Conway et de Britannia, pour lesquels on a eu recours aux lumières réunies des principaux ingénieurs (voy. Stephenson).

M. Brunel s'est également appliqué à la construction des bâtiments et des machines à vapeur c'est lui qui lança *le Great-Western*, le premier steamer colossal qui ait traversé l'Atlantique et qui construisit *le Leviathan*, ce monstre des mers, dont le lancement seul exigea, pendant tant de semaines le déploiement de toutes les forces de l'industrie moderne (1857-1858).

Durant la dernière guerre avec la Russie, il fut chargé d'élever l'hôpital de Renkioi, situé sur le détroit des Dardanelles, et destiné à contenir trois mille malades. Membre de la Société royale de Londres depuis 1830, il fait aussi partie de l'Institut des ingénieurs civils, de la Société des arts, des Sociétés d'astronomie, de géologie et de géographie. Il a reçu de Louis-Philippe la croix de la Légion d'honneur.

BRUNET (Jean-Baptiste), officier français, ancien représentant du peuple, né à Limoges (Haute-Vienne), le 3 novembre 1814, et fils d'un officier de la République et de l'Empire, se destina à la carrière militaire, fut reçu à l'École polytechnique en 1832 et nommé, à vingt-six ans, capitaine d'artillerie. Employé quelque temps à la poudrière des Vosges, il découvrit et dénonça de graves abus administratifs. Il fut ensuite attaché à la direction d'artillerie des Alpes, puis au Comité d'artillerie. De là il passa en Afrique, où il fit plusieurs campagnes comme officier d'ordonnance de divers généraux, qui lui confièrent d'importantes missions.

Joignant la théorie à la pratique de l'art militaire, il publia un ouvrage considérable, *Histoire générale de l'artillerie* (Paris, 1842, 2 vol. in-8, avec un atlas in-4), suivi du *Système pénitentiaire de l'armée*, et d'une étude sur la *Question algérienne* (1847).

En 1848, M. Brunet fut nommé représentant du peuple, le septième sur huit, dans la Haute-Vienne. Membre du Comité des travaux publics, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit au président de la République une opposition modérée, désapprouva la direction donnée à l'expédition d'Italie, mais repoussa la demande de mise en accusation présentée à ce propos contre le pouvoir exécutif. Il soutint la proposition Rateau qui mit fin à la Constituante et, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Son refus d'adhérer à l'ordre de choses établi par le coup d'État du 2 décembre, mit fin à sa carrière militaire.

BRUNET (Jean-André-Louis), général français, né à Valence (Drôme), en 1803, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr. Il fit plusieurs campagnes en Afrique, et commandait, en 1852, le 15e de ligne. Le gouvernement impérial le nomma à cette époque général de brigade, l'employa à l'intérieur et à l'armée d'occupation de Rome, et lui donna, en 1854, un commandement en Crimée avec le grade de général de division. M. Brunet eut mainte occasion de se signaler durant le pénible siége de Sébastopol, contribua puissamment à la prise du mamelon Vert, et trouva une mort glorieuse dans l'assaut malheureux tenté, le 18 juin 1855, contre le fort Malakoff. Il était, depuis le 13 septembre 1847, officier de la Légion d'honneur.

BRUNET (Jacques-Charles), bibliographe français, est né, à Paris, le 2 novembre 1780. Fils d'un libraire, il se livra de bonne heure à l'étude de la bibliographie, pour laquelle il se sentait un goût très-vif, et qui devait faire l'occupation principale de toute sa vie. Il fit d'abord imprimer, en 1802, un supplément au *Dictionnaire bibliographique* de l'abbé Duclos et Cailleau (1802, t. IV, in-8). Ce travail ayant été favorablement accueilli, il pousuivit avec ardeur ses recherches et publia le *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* (1810, 3 vol. in-8; 4e édit. complétement refondue, 1842-1844, 10 vol. in-8). Cet ouvrage, le plus étendu que l'on ait sur cette matière, a été appelé, par le bibliophile Jacob, le chef-d'œuvre de la bibliographie moderne. Avant de faire paraître la quatrième édition, M. Brunet avait donné comme *Supplément* à la troisième les *Nouvelles recherches bibliographiques* (1834, 2 vol. in-8).

On lui doit encore : *Notice sur les différentes éditions des Heures gothiques* (1834, broch. in-8); *Notice sur deux anciens romans intitulés :* les Chroniques de Gargantua (1834, broch. in-8); *Poésies françaises de J. E. Alione* [*d'Asti*] (1836, in-8); *Recherches bibliographiques et critiques sur les éditions originales des cinq livres du roman satirique de Rabelais, et sur les différences de texte qui se font remarquer particulièrement dans le premier livre du Pantagruel et dans le Gargantua*, 1852, in-8), dissertation mentionnée honorablement par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

M. Brunet, qui, malgré son âge déjà avancé, prépare une refonte générale de son *Manuel*, a reçu la croix d'honneur en 1846.

BRUNET (Pierre-Gustave), littérateur français, né à Bordeaux, le 18 novembre 1807, est membre de l'Académie des belles-lettres de cette ville, où il a été nommé adjoint au maire. Ses publications bibliographiques lui ont valu l'honneur d'être confondu avec son homonyme, J. C. Brunet, de Paris, le savant bibliophile.

Il s'est occupé particulièrement de recherches sur les divers patois de la France, ainsi que sur la vieille langue française, et a mis en lumière, dans un grand nombre de brochures, des fragments et des extraits d'auteurs anciens devenus fort rares, en les accompagnant de notices intéressantes. Nous citerons entre autres : *Recueil d'opuscules et de fragments en vers patois* 1839, in-16); *les Amours de Colas*, comédie en vers poitevins (1843, in-8); *les Joyeuses recherches de la langue tolosaine* (1847, in-8); *la Piedmontoize*, en vers bressans (1855, in-12); *Essai d'étude bibliographique sur Rabelais* (1841, in-8), et autres publications d'un petit nombre de pages et tirées à très-peu d'exemplaires.

M. Brunet a donné en outre des traductions ou des éditions de divers ouvrages : *la Légende dorée*, de Jacques de Voragine (1843, 2 vol. in-12); *les Propos de table de Martin Luther* (1844, in-12); *les Évangiles apocryphes* (1849, in-12); *Correspondance complète de la duchesse d'Orléans, princesse palatine, mère du régent* (1855, 2 vol. in-18); *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay* (1856, 2 vol. in-18); *le Nouveau siècle de Louis XIV* (1857, in-18), choix de chansons inédites de 1634 à 1712.

On a encore de lui divers opuscules d'économie politique et commerciale, des mémoires sur les questions vinicoles et sur le libre-échange, dont il est partisan. Il a traduit de l'anglais, sous le titre de : *Principes de législation commerciale et financière* (Bordeaux, 1843, in-8), un écrit rédigé sous l'inspiration de sir Robert Peel. Il a enfin pris part à la rédaction d'une foule d'ouvrages collectifs et de recueils périodiques, entre autres le *Dictionnaire de la conversation*, la *Biographie générale*, le *Bulletin du bibliophile*, la *Revue archéologique*, le *Journal des économistes*, *le Libre-échange*, etc.

BRUNET-DENON (Vivant-Jean, baron), général français, député, né à Givry (Saône-et-Loire), le 9 mai 1778, suivit son oncle, le savant Denon, en Egypte, et remplit auprès de Bonaparte les fonctions de secrétaire. De retour en France, il entra dans le 9e de dragons, gagna sa première épaulette à Marengo, et devint aide de camp de Murat. Durant les campagnes de l'Empire, qu'il fit presque toutes, il fut blessé à Austerlitz, nommé colonel à Tilsitt en 1807, et baron en 1808; à Essling, il perdit le bras droit, et Napoléon lui donna la direction des études à l'École spéciale de cavalerie qui devait s'organiser à Saint-Germain en Laye. Promu au grade de maréchal de camp par Louis XVIII (1814), il fut mis à la retraite le 1er août 1815, pour avoir accepté un commandement dans les Cent-Jours. Après la révolution de Juillet, les électeurs de Châlon-sur-Saône envoyèrent M. Brunet-Denon à la Chambre des Députés (1843-1846); il y vota constamment avec les divers ministères. En 1852 et en 1857, il a été envoyé par le même collége, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

BRUNET DE PRESLES (Charles-Marie-Wladimir), helléniste et érudit français, membre de l'Institut, né, à Paris, le 10 novembre 1809, se livra de bonne heure, avec l'indépendance que donne la fortune, à l'étude des langues anciennes. Ses relations suivies avec plusieurs hellènes, lui permirent d'approfondir le grec moderne, et il

publia, en 1828, une version dans cette langue des *Maximes* de La Rochefoucauld. En 1842, il obtint à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, un prix pour les *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile* (Impr. roy. 1845, in-8), et, en 1846, une mention honorable pour *l'Examen critique de la succession des dynasties égyptiennes.* (1850. 1re partie, in-8).

A la mort de Letronne (1848), M. W. Brunet fut chargé de continuer la publication des papyrus grecs de l'Égypte préparée par le célèbre érudit. L'étude de ces papyrus et la nouvelle de la découverte de M. Mariette lui suggérèrent l'idée d'une *Monographie du Sérapéon de Memphis*, d'après les auteurs anciens, imprimée dans le tome II, 1re série des *Mémoire des savants étrangers*, de l'Académie des inscriptions. En 1852, M. Brunet fut élu membre titulaire de cette compagnie en remplacement du géographe Walckenaer. Depuis cette époque, il s'est borné à faire, à l'Institut, des communications qui attestent, à défaut de fécondité, la sûreté de son érudition et la sagesse de sa critique. Peu de Français possèdent aussi bien que lui le grec moderne et le parlent avec autant de facilité.

BRUNIUS (Charles-George), archéologue suédois, né, le 23 mars 1792, à Tanum (diocèse de Gothenbourg), où son père était pasteur, prit, en 1814, le grade de docteur en philosophie et soutint en latin sa thèse qui était une traduction en vers de *l'Argonautique* d'Apollonius de Rhodes. Plus tard, il s'exprima en grec dans un discours public. D'abord répétiteur à l'université de Lund (1815), il succéda à Tegner (1824), comme professeur ordinaire de grec. Il est commandeur de l'ordre de l'Étoile polaire (1853), membre de la Société des antiquaires du Nord à Copenhague, et de plusieurs autres Sociétés savantes.

On a de lui une *Vie de Tyrtée*, en grec (Lund, 1816); un grand nombre de poésies en latin et en suédois; un long poëme latin, *De diis Arctois, libri VI* (Stockholm, 1822), et des travaux archéologiques très-remarquables : *Antiquités septentrionales*, avec J. G. Liljegren (Nordiska Fornlemningar; Stockholm, 1819, avec 100 pl.); *Description historique et architecturale de la cathédrale de Lund* (Historick och arhiteckt. Beskrifning, Lund, 1836, avec pl., 2e édit. 1854, gr. in-8); *Voyage archéologique et architectural à travers le Halland, le Bohusland, le Dalsland, le Werland et le Westergœthland en* 1838 (Antiquarisk och arkit. Resa genom Halland, etc., Lund, 1839, in-8); *Description de la Tour d'Helsingborg* (Historisk och arkit. Beskr. öfver Helsingborgs Kærna, 1845, in-4); *Histoire de l'art en Scanie au moyen âge* (Skanes konsthistoria för medeltiden, 1850, in-8); *Observations artistiques faites pendant un voyage de Lund à Falhun, etc., en* 1849. (Konstanteckningar under en Resa till Fahlun, etc., 1851, in-8).

BRUNNOW (Ernest-Philippe, baron DE), diplomate russe, né à Dresde (Saxe), le 31 août 1796, d'une famille noble de Courlande, fit ses études à Leipsick et fut admis en 1818, par ordre de l'empereur Alexandre, au ministère des affaires étrangères de Russie; il assista ensuite aux congrès de Troppau et de Laybach. Secrétaire d'ambassade à Londres, de 1820 à 1823, il revint, après le congrès de Vérone, occuper un poste de confiance sous les ordres du comte de Nesselrode. En 1827, il fut attaché à la personne du général Woronzow, gouverneur d'Odessa, et fit avec lui deux campagnes contre les Turcs. Il assista aux négociations d'Andrinople (1829), puis accompagna le comte Orloff en qualité de conseiller d'ambassade à Constantinople, à la Haye et à Londres. Après 1830, il fut nommé conseiller d'État et premier rédacteur à la chancellerie; M. de Nesselrode se loua de son concours dans plusieurs missions et conférences diplomatiques.

En 1839, M. de Brunnow dont la santé avait été altérée par suite d'un travail trop assidu, fut accrédité, comme ministre plénipotentiaire, auprès de la cour du Wurtemberg, et régla à Darmstadt les dispositions relatives au futur mariage du grand-duc Alexandre. Il fut ensuite envoyé en mission spéciale à Londres, à l'effet de profiter du refroidissement survenu entre la France et l'Angleterre au sujet de la question d'Orient. Ses premières tentatives n'eurent, à ce qu'il semble, aucun résultat satisfaisant, et il reprit son poste en Allemagne. Pourtant, quelques semaines après, il revint à Londres avec le titre d'ambassadeur (mars 1840), y renoua avec beaucoup de prudence et d'habileté les négociations et conclut le fameux traité du 15 juillet 1840, par lequel l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Prusse s'engageaient, à l'exclusion de la France, à terminer les affaires d'Orient. Ce traité, qui faillit allumer une guerre générale, et fit pour quelque temps concourir l'Angleterre aux desseins de la politique russe, a placé M. de Brunnow au premier rang des diplomates contemporains.

Dès lors, M. de Brunnow eût ordre de ne rien négliger pour faire croire aux tendances pacifiques de la Russie : en 1849, il contribua au traité de commerce qui rapprocha les deux pays, et, en 1850, quand lord Palmerston éleva des réclamations contre la Grèce et les États d'Italie, il parvint à apaiser le différend et à rétablir les bonnes relations. Rappelé en 1854, au moment où la guerre éclata, il a été accrédité auprès de la Confédération germanique (1855), comme ministre plénipotentiaire, avec mission de faire tous ses efforts pour retenir les États secondaires dans la neutralité. En 1856, M. de Brunnow a été, avec le comte Orloff, choisi par l'empereur Alexandre II pour assister aux conférences diplomatiques du congrès de Paris. Le 10 février 1857, il a été accrédité, comme ministre plénipotentiaire, auprès de la cour de Prusse. Le baron de Brunnow est grand'croix de l'ordre de la Légion d'honneur.

BRUNO (Adrien-François, baron), général français, né, à Pondichéry, le 10 juin 1771, s'enrôla à dix-neuf ans dans la légion de cavalerie de la Nièvre, fit les premières campagnes de la République sur le Rhin, et soutint la retraite de l'armée après la défaite de Vérone (1796). Chef d'escadron au 12e de hussards (1801), il devint aide de camp de Louis Bonaparte, qu'il accompagna en Hollande, et bientôt lieutenant général et grand-écuyer de la couronne. Replacé dans les cadres de l'armée française comme simple général de brigade et avec le titre de baron (11 novembre 1810), il se distingua à la tête d'une division de cuirassiers à la Moskowa, repoussa à Reichenbach les Russes et les Prussiens, et fut fait prisonnier à la suite de la bataille de Dresde. Il était à peine de retour en France qu'il prit une part active à la dernière campagne de l'Empire; sa présence à Waterloo ne l'empêcha point d'être employé à l'intérieur sous les ministères Gouvion Saint-Cyr et Latour-Maubourg. Mis en disponibilité par le maréchal Soult, il fut rappelé, en 1832, pour commander les Vosges, et fut placé dans le cadre de réserve l'année suivante. Il est depuis 1814, commandeur de la Légion d'honneur.

BRUNSWICK (Léon LÉVY, dit LHÉRIE, plu

connu sous le nom de), auteur dramatique français, né le 20 avril 1805, fit ses études à Paris et embrassa de bonne heure la carrière des lettres. Après avoir, sous la Restauration, travaillé dans la petite presse, il aborda le théâtre en 1831, et fit quelques vaudevilles avec MM. Vanderburch, Dumersan, Barthélemy, Dartois. Sa collaboration avec M. de Leuven (voy. ce nom), à qui l'unissaient déjà les liens d'une étroite amitié, commença vers 1834, et depuis plus de vingt ans elle s'est maintenue au théâtre avec un bonheur presque constant. Nous citerons de lui dans le vaudeville : *Mistress Siddons* (1836); *le Bon moyen* (1841); *la Chasse aux maris* (1843); *le Mobilier de Rosine* (1848); *Boccace, ou le Décaméron* (1855), et une série de pièces politiques jouées au Gymnase et au Vaudeville : *la Foire aux idées* (1849), dirigée contre les hommes et les choses de Février; *le Suffrage universel*, *la Volière*, etc.; à l'Opéra-Comique : *le Postillon de Longjumeau* (1836); *le Brasseur de Preston* (1839); *le Panier fleuri* (1839); *le Roi d'Yvetot* (1842); *Gibby la cornemuse* (1847); au Théâtre-Lyrique : *le Roi des halles* (1853); *la Promise* (1854); *Dans les vignes* (1855); *les Toquades de Borromée* (1856).

M. Brunswick passe pour avoir travaillé également, de 1841 à 1845, à plusieurs comédies, drames et vaudevilles, signés par M. Alexandre Dumas seul, tels que : *un Mariage sous Louis XV* (1841); *Lorenzino* (1842); *les Demoiselles de Saint-Cyr* (1843); *le Mariage au tambour* (1843); *le Laird de Dumbicky* (1844), etc.

BRUNSWICK (famille de), maison souveraine qui fait remonter son origine aux Guelfes, issus de la maison d'Este. Elle comprend deux lignes : celle de Brunswick-Wolfenbuttel (voy. ci-dessous), et celle de Brunswick-Lunebourg, qui se subdivise elle-même en deux branches : la branche royale de Hanovre (voy. ce nom), et la branche royale d'Angleterre (voy. GRANDE-BRETAGNE).

BRUNSWICK-WOLFENBUTTEL (maison ducale de), branche aînée de la famille de Brunswick, alliée de la maison royale de Hanovre et de la maison royale d'Angleterre. Elle ne comprend plus aujourd'hui que deux membres : le duc régnant *Guillaume* et son frère aîné le duc *Charles* (voy. ces noms).

BRUYS (Amédée), ancien représentant du peuple français, né à Cluny (Saône-et-Loire), en 1818, vint à Paris étudier le droit et se fit recevoir avocat. Il entra de bonne heure dans le parti républicain, fut affilié à des Sociétés secrètes, et subit, en 1836 et en 1838, deux condamnations politiques. En 1847, il soutint, dans la campagne des banquets réformistes, les principes de M. Ledru-Rollin. Candidat à l'Assemblée constituante, il fit une profession de foi qui écarta de lui les suffrages de tous les électeurs modérés, et ne fut élu que par 67 178 voix, le dernier sur la liste des quatorze représentants de Saône-et-Loire. Membre du Comité des affaires étrangères, il fit partie de la Montagne, vota constamment avec l'extrême gauche et repoussa l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fut un des adversaires les plus ardents de l'Élysée, et signa la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de la Montagne, et, après le coup d'État du 2 décembre, fut expulsé du territoire français. Depuis 1852, il vit à Louvain (Belgique), avec un frère, banni comme lui.

BRYANT (William-Cullen), poëte américain, né le 3 novembre 1794, à Cummington (État du Massachussets), fut élevé d'abord par son père, médecin distingué, et manifesta dès l'enfance une grande aptitude pour la poésie. A quatorze ans il fit imprimer un recueil de morceaux détachés (1809, in-12), parmi lesquels la satire de *l'Embargo* eut une seconde édition. Puis il passa quelque temps au collége Williams, étudia ensuite le droit, et pratiqua le barreau pendant dix années à Plainfield et à Great-Barrington. En 1816, il donna, dans la *North American Review*, un poëme en vers blancs, *Thanatopsis*, dont on a loué l'élégance et l'harmonie, et qui fut suivi, en 1821, de celui de *Phi*, *Beta*, *Kappa* et de l'allégorie des *Siècles* (the Ages and other poems), célébrant l'alliance de la civilisation et de la liberté.

M. Bryant renonça, en 1825, au barreau, et vint à New-York fonder un *Magazine* qu'il réunit l'année suivante à l'*United States Review and literary Gazette;* mais ce dernier journal, à la rédaction duquel il avait appelé ses amis Dana, Sands et Halleck, n'eut qu'une existence éphémère. Il y inséra ses meilleures pièces de vers : *la Mort des fleurs*, *le Guerrier déterré*, *le Chef africain*, *Plaintes de la jeune indienne.* A la même époque il fournit un assez grand nombre d'articles en prose à la *North American Review*. En 1826, il entra à l'*Evening Post*, feuille très-influente de New-York, à laquelle il n'a cessé de travailler depuis, et qu'il a dirigée seul, de 1836 à 1850. En même temps il collaborait à d'autres recueils périodiques, écrivait avec Sands l'annuaire littéraire *le Talisman* (the Talisman, 1827-1829, 3 vol.), et faisait de fréquents voyages sur l'ancien continent; il visita l'Angleterre (1834), la France, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne, la terre sainte (1853), les Indes, etc. Ses relations, adressées à l'*Evening Post*, forment un volume, sous le titre de : *Lettres d'un voyageur* (Letters of a traveller). On cite parmi ses pièces les plus populaires : *les Prairies*, *l'Hymne de la cité*, *le Champ de bataille*, *le Vent du soir*, etc.

Un premier recueil des *OEuvres poétiques* de M. Bryant a été imprimé en 1832; il en a paru depuis des éditions plus complètes et plus belles en Amérique ainsi qu'en Angleterre, où ce poëte, qui se rattache, par ses principales qualités, le bon sens et l'élégance, à l'ancienne école classique anglaise, est très-goûté. Mentionnons, parmi les plus récentes, celle de 1855 (Bryant's poetical works, New-York, in-8).

BRZEZANSKI (Augustin), officier polonais, né dans le grand-duché de Posen en 1789, prit du service dans l'armée française en 1806, assista au siége de Dantzick et à la bataille de Friedland, fit, en 1812, la campagne de Russie, fut blessé, en 1813, à la bataille de Leipsick, et se distingua surtout pendant la campagne de France. Après la chute de Napoléon, il rentra dans son pays. En 1830, il accourut à Varsovie avec un escadron de *lanciers de Posen*, qui mérita d'être appelé l'escadron des héros, et il prit part à tous les combats de l'indépendance. Il rentra en Prusse après avoir brisé ses armes; mais il resta fidèle à la cause nationale, et, malgré son âge, il s'associa encore, en 1848, au mouvement insurrectionnel de Posen.

BUBE (Adolf), poëte allemand, né à Gotha le 23 septembre 1802, passa du collége de sa ville natale à l'université d'Iéna, où il se lia avec Stieglitz, Heeringen, Moser, Einsiedel, Gœthe, etc., qui se trouvaient alors dans cette ville (1821). Il fut successivement précepteur dans la famille du vicomte de Lindemann, lecteur auprès de la duchesse douairière de Cobourg,

précepteur des enfants du comte Mensdorff, secrétaire des archives de Gotha (1834), secrétaire du consistoire, et, en 1842, directeur du cabinet des arts, qui a été l'objet d'une de ses publications : *le Musée ducal de Gotha* (das herzogliche Kunstcabinet zu Gotha, 1846).

Parmi les ouvrages de poésie de M. Bube qui se distinguent par la grâce et la pureté, nous citerons en première ligne ses *Contes allemands* (Deutsche Sagen und Sagenhafte Anklaenge, Iéna, 4ᵉ édit., 1842), qui eurent un grand succès; puis : *Fleurs de la vie* (Lebensblüten, Cobourg, 1826); *Obolen* (Ibid., 1827); *Poésies* (Gedichte, Ibid., 2ᵉ édit., 1836); *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte, Iéna, 1840), recueil qui contient quelques poésies politiques sur le règne de Napoléon, *Contes de la Thuringe* (Thuringische Volkssagen, Gotha, 1837 et 1848); *Tableaux de la nature* (Naturbilder, Ibid., 1848); *Trésor des Contes de la Thuringe* (Thuringen Sagenschatz, Ibid., 1851); *Ballades et Romances* (Ibid., 1850). M. Bube a publié aussi divers ouvrages en prose, entre autres : *Souvenirs de Gotha* (Gothas Erinnerungen, Gotha, 1842). Il a collaboré à plusieurs annuaires littéraires de l'Allemagne, notamment à *l'Aurore*, dirigée par M. J. G. Seidl.

BUCCLEUCH ET QUEENSBERRY (Walter-Francis MONTAGU DOUGLAS SCOTT, 5ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, ancien ministre, né, en 1806, près d'Édimbourg, appartient à une des premières familles d'Écosse, élevée, en 1662, à la pairie héréditaire sous le titre de comte de Doncaster, et qui place le duc de Monmouth parmi ses aïeux. Connu d'abord sous le titre de comte de Dalkeith, il a fait ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, et tient de cette université les diplômes de docteur ès lettres et de docteur en droit. En 1829, il épousa la plus jeune fille du marquis de Bath, qui remplit à la cour l'office de grande maîtresse de la garde-robe, et s'est convertie récemment à la religion catholique. A sa majorité, il prit son siége à la Chambre des Lords (1827), où il a toujours donné son concours au parti conservateur. Sir Robert Peel le nomma lord du sceau privé (1842), et lorsque, en 1846, la question des céréales donna lieu à un remaniement partiel du cabinet, le duc de Buccleuch, favorable aux réformes proposées, accepta la présidence du conseil, qu'il garda jusqu'au retour des whigs (janvier à juillet). En 1855, il a été nommé colonel de la milice d'Édimbourg, ville dont il était déjà lord-lieutenant, et en 1857, il a été choisi pour un des aides de camp de la reine. Depuis 1835, il est chevalier de la Jarretière. Agronome distingué, il a remporté deux prix au concours agricole universel de Paris (1856) pour les beaux échantillons d'espèce bovine (race d'Angus) qu'il avait envoyés. — Son fils aîné William-Henri-Walter, comte de DALKEITH né en 1831, à Londres, siége à la Chambre des Communes depuis 1853 pour le comté d'Édimbourg; il vote avec le parti conservateur.

BUCHANAN (James), homme politique américain, président des États-Unis pour les années 1857-1861, est né le 23 avril 1795, à Stony-Batter, dans le comté de Franklin (Pensylvanie). Son père, Irlandais de naissance, avait quitté l'Europe en 1783 et s'était établi à Stony-Batter, où il avait établi une ferme et épousé, en 1788, Élisabeth Speer. James Buchanan fut élevé à Mercersbourg, et vint, à l'âge de 14 ans, au collége Dickinson de Carlisle. Il y termina ses classes, prit ses grades et entra, en 1809, dans la maison de James Hopkins, de Lancastre, jurisconsulte distingué, sous la direction duquel il se livra, durant trois ans, à l'étude sérieuse du droit. Le 17 novembre 1812, il prit le titre d'homme de loi. Il eut bientôt une assez grande réputation parmi ses concitoyens qui l'envoyèrent, en octobre 1814, à l'Assemblée législative de la Pensylvanie. Six ans plus tard, M. Buchanan devint membre du congrès de Washington où, réélu à quatre différentes reprises, il siégea jusqu'au 4 mars 1831.

Il entra alors dans la carrière diplomatique. Le président général Jackson le chargea de la conclusion d'un important traité commercial entre l'Union et la Russie, et M. Buchanan, ayant montré beaucoup d'habileté dans la conduite de cette affaire, resta en qualité de ministre plénipotentiaire des États-Unis, jusqu'en 1833, à la cour de Saint-Pétersbourg. Il revint alors dans sa patrie, pour prendre part aux séances du congrès, où il votait avec le parti démocratique. Sénateur jusqu'en 1845, il exerça, durant la présidence de Polk (1845-1849), les fonctions de secrétaire d'État, et publia en cette qualité, un grand nombre d'écrits officiels ayant rapport aux plus importantes questions du jour, telles que l'annexion du Texas et de la Californie, la guerre contre le Mexique, etc.

Durant le gouvernement du général Taylor (1849-1852), M. Buchanan se retira de la scène politique; mais en 1852, Baltimore le proposa pour la présidence. En 1853, le général Pierce le nomma ambassadeur des États-Unis auprès de la cour de Londres. Il y représenta son pays jusqu'en 1856, et fut rappelé alors en Amérique où le parti démocratique le choisit immédiatement pour son candidat. Son nom représentait, dans la lutte électorale, qui fut des plus vives, l'alliance, si difficile à comprendre en Europe, du progrès démocratique avec le maintien complet du grand abus de l'esclavage. Grâce aux inquiétudes inspirées par l'attitude menaçante des États à esclaves du sud, il parvint à détacher quelques suffrages des États libres du nord, et obtint 163 voix contre contre 125 données au colonel Fremont (voy. ce nom), son plus sérieux adversaire. Il fut mis à la tête du gouvernement au mois de février 1857.

Agé de plus de soixante ans, mais d'une santé encore robuste, d'un caractère résolu et d'un esprit supérieur, M. Buchanan apporte dans la direction du gouvernement de son pays, la prudence, le coup d'œil et toute l'expérience que donne la longue habitude des affaires politiques. Reconnu comme un des plus savants jurisconsultes des États-Unis, il possède en outre des connaissances approfondies sur la géographie, la statistique et l'histoire de l'Amérique du nord. Son attitude à la tribune, ferme et digne, commande le respect et inspire la confiance qu'on accorde à un honnête homme. Sa parole, ordinairement très-calme, presque basse, devient forte et vibrante lorsque la discussion l'anime, et son langage, toujours clair, simple et d'une grande élégance naturelle, prend, au besoin, le mouvement qui entraîne une grande assemblée.

A l'occasion de son élection M. Houton a publié une biographie : *Life of James Buchanan* (New-York, 1856), qui expose d'une manière détaillée, la position politique que le président actuel des États-Unis a occupée depuis 1814.

BUCHEZ (Philippe-Joseph-Benjamin), médecin et publiciste français, président de l'Assemblée constituante en 1848, né, le 31 mars 1796, à Matagne-la-Petite, village du pays wallon, alors compris dans le département des Ardennes. Il fit ses études à Paris, et y obtint un modeste emploi dans l'administration de l'octroi, qui ne l'empêcha pas de se livrer à son goût pour l'étude

sciences naturelles, et de suivre les cours de la Faculté de médecine. Il se distingua par son dévouement aux idées révolutionnaires répandues dans la jeunesse des écoles à cette époque, devint bientôt un des chefs de la lutte organisée contre le gouvernement de la Restauration. Le 1er mai 1821, il fonda, avec ses amis Bazard et Flottard, la Charbonnerie française, d'où sortirent tant de complots avortés, dont quelques-uns amenèrent de rigoureuses expiations. Compromis dans l'affaire de Béfort, qui coûta la vie au général Berton, au colonel Caron et aux quatre sergents de la Rochelle, il fut jugé aux assises de Colmar, mais les charges ne parurent pas suffisantes et le partage des voix du jury le sauva.

M. Buchez parut alors renoncer aux conspirations. Il reprit ses études de médecine, se fit recevoir docteur en 1825, et mena de front, avec les sciences naturelles, la philosophie et l'histoire. Il publia, à cette époque, un *Précis élémentaire d'hygiène* (in-12), avec M. Trélat; fut le principal rédacteur du *Journal des progrès des sciences et institutions médicales*, et en 1826, s'associa à la publication saint-simonienne, *le Producteur*, qu'il abandonna, avec plusieurs autres collaborateurs, lorsque les tendances de cette feuille lui parurent enfin incompatibles avec ses idées personnelles sur la rénovation de la société et de la science par une application inattendue du catholicisme.

La révolution de Juillet ramena M. Buchez à la politique d'action. Il fut, avec MM. Flocon, James Fazy, etc., un des fondateurs de la Société des Amis du peuple. Mais il prit surtout de l'influence comme publiciste. En 1831, se séparant complétement de l'école saint-simonienne, il fonda *l'Européen*, revue philosophique qu'il a en grande partie rédigée (1831-32, 2 vol in-4; 2e série, 1835-38, 2 vol. in-4), et dont il a fait l'organe du système néo-catholique qu'on a appelé le *Buchésisme*. L'idée fondamentale de M. Buchez est celle du progrès, dont il cherche la double manifestation dans la nature et dans l'humanité. La géologie, l'embryogénie et l'anatomie comparée lui en fournissent des preuves hors du monde moral; dans l'homme, il croit nécessaire de soustraire le progrès au hasard, en lui donnant un but marqué d'avance par la révélation. Telles sont les théories de l'*Essai d'un traité complet de philosophie au point de vue du catholicisme et du progrès* (Paris, 1839, 3 vol. in-8), et de l'*Introduction à la science de l'histoire* (1833, in-8; 2e édit. 1842, 2 vol. in-8). M. Buchez, dévoué aux principes de 1789 autant qu'au catholicisme, a particulièrement attaché son nom à la grande publication, entreprise avec M. Roux-Lavergne, de l'*Histoire parlementaire de la révolution française, ou Journal des Assemblées nationales, depuis* 1789 *jusqu'en* 1815 (1833-38, 40 vol. in-8; 2e édit. 1845-47, 5 vol. in-12, inachevée).

Après la révolution de Février 1848, les anciens amis de M. Buchez le poussèrent au pouvoir; il fut élu représentant du peuple par le département de la Seine, et devint, par l'influence du parti du *National*, président de l'Assemblée constituante. Il n'occupa ce poste difficile que peu de jours, et ne montra ni habileté ni énergie, lors de l'attentat du 15 mai. Depuis, aucun rôle politique ne l'a mis en évidence. Il vota, dans l'Assemblée constituante, avec les membres les plus modérés: pour le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution; pour l'autorisation de poursuivre MM. Louis Blanc et Caussidière; contre la réduction de l'impôt du sel; contre le crédit foncier; contre l'abolition de la peine de mort, etc., etc. Il ne fut point réélu à la Législative.

Retiré de la vie politique, M. Buchez est revenu à ses premières études. Il a publié quelques nouveaux articles dans le *Journal des sciences médicales*, et pris part aux travaux de la Société médico-psychologique. Il faut ajouter aux ouvrages que nous avons cités de lui: un *Discours de clôture*, à l'Institut historique (1836); *Théorie générale des fonctions du système nerveux, ou Démonstration de la loi de génération des phénomènes nerveux* (1843, broch. in-8), etc., etc.

BUCHWALD (Joseph-Henri DE), littérateur danois, né à Vienne, le 2 octobre 1787, fut destiné à la carrière des armes, et entra à l'École militaire de Copenhague; mais, à la suite d'une altercation avec ses parents, il s'embarqua comme mousse pour Batavia. De retour en Europe, il servit la France comme aspirant de marine, puis passa dans l'armée de terre, fit les campagnes d'Autriche, d'Espagne et de Portugal, et devint lieutenant. Sous la Restauration, il eut un commandement dans la légion de Hohenlohe, servit encore sept ans, et reçut la croix d'honneur.

Cependant le goût des lettres le décida, en 1822, à regagner sa patrie, où il publia, tant en français qu'en danois, un grand nombre d'ouvrages dont plusieurs avaient été écrits sous les drapeaux. Nous citerons parmi les plus importants: *Souvenirs d'un émigré du Nord* (Copenhague, 1822); *l'Age poétique d'un Scandinave* (Paris, 1823); *Dernières pensées d'un jeune invalide* (Copenhague, 1824); *Souvenirs* (Erindringer, Copenhague, 1827-1829, 2 vol.); *Constant et Elvire* (Copenhague, 1827); *Caprices d'un officier français* (Kiel, 1830). Il a donné trois recueils de poésie: *les Regrets d'Alfred* (Copenhague, 1824); *Pensées et essais poétiques* (Tankelege og Digterforsœg, 1831), et *Fleurs de Kiel* (même année). Il a traduit du danois en français: *Kiœrlighed uden Strœmper* (l'Amour sans bas), tragédie comique de M. Wessel (Kiel, 1838); et du français en danois: *Zaïre*, *Mérope* et *Alzire* de Voltaire, et *Hernani* de Victor Hugo. Depuis longtemps, il ne publie rien de nouveau et ne s'occupe que de la réimpression de ses anciens ouvrages.

BUCKINGHAM (Joseph), journaliste et homme politique américain, est né le 21 décembre 1779. Sa mère, étant pauvre, le plaça chez un fermier, où il put à peine acquérir par lui-même et sans maîtres l'instruction la plus élémentaire. Il travailla ensuite dans plusieurs imprimeries, et, en 1806, il commença, pour son premier essai littéraire, la publication d'un journal mensuel, *the Polyanthus*, qui, suspendu l'année suivante, put reparaître en 1812. Il contribua encore à la fondation de quelques autres journaux, notamment d'une revue franc-maçonnique dont il vendit sa part au bout de dix ans, en 1828, pour donner tous ses soins à un journal quotidien, *the Boston courier*, qu'il avait créé en mars 1825, et à la tête duquel il resta jusqu'en 1848. M. Buckingham fut, à divers intervalles, membre d'abord de la législature, puis du Sénat du Massachusetts.

Depuis qu'il a abandonné le journalisme, où il s'est fait un nom honorable par les qualités de son esprit et la droiture de son caractère, il a publié deux ouvrages pleins d'intérêt et d'agrément: *Specimens of news-paper Literature* (Boston, 2 vol. in-12), et *Personal memoirs and Recollections of editorial Life* (Ibid., 2 vol. in-12).

BUCKINGHAM (Richard-Plantagenet TEMPLE NUGENT BRYDGES CHANDOS GRENVILLE, 2e duc DE), pair d'Angleterre, né à Londres, le 11 février 1797, descend de la famille de Grenville élevée,

en 1718, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Temple, qu'il porta jusqu'en 1822, puis sous celui de marquis de Chandos, il prit, en 1839, celui de duc de Buckingham. Après avoir fait ses études à Oxford, il épousa, en 1819, une fille du marquis de Breadalbane, laquelle a obtenu, en 1850, l'autorisation de divorcer pour incompatibilité d'humeur. Nommé membre du Parlement par le comté de Buckingham où sa famille est toute-puissante (1826), il s'attacha au parti des tories et défendit la loi des céréales en même temps que les intérêts des grands propriétaires. En 1832 pourtant, il proposa d'étendre le droit électoral aux fermiers qui payaient une redevance de 50 livres, ce qui le rendit populaire et lui fit donner le surnom d'*Ami du fermier* (Farmer's friend).

Lors du premier ministère de sir Robert Peel en 1834, il lui refusa son concours parce qu'il ne voulait plus la suppression de l'impôt sur la drèche (*malt-tax*) qu'il avait demandé peu de temps auparavant. A la mort de son père, qui avait été créé duc en 1822, il entra à la Chambre haute (1839), et fit, en qualité de lord du sceau privé, partie d'un nouveau cabinet Peel (1841-1842), dont il se sépara complétement sur la question de l'affranchissement des céréales. Depuis ce moment, il renonça à la politique active et se retira dans la vie privée, vivant d'une modique pension que lui sert son fils aîné. Il a publié d'intéressants *Mémoires sur la cour et les ministres de Georges III* (Memoirs of the court and cabinets of George III; 3 vol.). Il fait partie du Conseil privé et a reçu, en 1842, les insignes de la Jarretière. Il a deux enfants, dont l'aîné est le marquis de CHANDOS (voy. ce nom).

BUCKINGHAM (James-Silk), littérateur anglais, né à Truro (comté de Cornouailles), en 1784, eut une jeunesse très-agitée, et fut conduit par un caractère aventureux à essuyer des fortunes très-diverses. Il dirigea d'abord une imprimerie, qui réussit médiocrement; puis il se fit marin, prit part aux guerres maritimes de l'Empire, eut plusieurs bâtiments sous ses ordres. Ensuite il passa dans les Indes et fonda à ses frais un journal à Calcutta. L'indépendance de ses opinions donna de l'ombrage à la toute-puissante Compagnie, qui prit le prétexte d'une critique un peu verte de ses actes pour se débarrasser du journal et du journaliste : l'un fut supprimé, l'autre expulsé de l'Inde. Cette violente mesure porta avec elle son châtiment. M. Buckingham, de retour en Angleterre, déclara la guerre à la Compagnie, et, au nom de la liberté offensée, organisa contre elle une agitation formidable. L'opinion s'émut, le Parlement interpella le ministère, et les directeurs se virent contraints de résigner quelques-unes de leurs prérogatives. Plus tard même, ils allèrent jusqu'à pensionner le malencontreux auteur de tout ce bruit.

Lors de la ligue contre la loi des céréales (*anti-corn-law league*), M. Buckingham, qui était déjà un whig ardent, soutint la liberté commerciale : on le vit, de 1838 à 1846, dans les meetings de toute sorte, mettre sa parole facile au service de l'Association de Manchester. L'adoption du bill de réforme parlementaire (1832) lui permit de se présenter aux élections: il siégea au Parlement pour la ville de Sheffield, qui tenait pour la ligue, mais jusqu'en 1837 seulement.

M. Buckingham, orateur amusant et habile, compte, comme écrivain, un assez grand nombre de livres écrits facilement, mais froids et confus. On cite pourtant ses récits de voyages, où il passe tour à tour en revue la terre sainte (*Travels in Palestine*, 1822), les Arabes du désert (*Arabia*, 1825), l'ancienne Assyrie (*Mesopotamia and adjacent countries*, 1827; *Assyria and Media*, 1830), la plupart des pays de l'Europe et les États-Unis, où il a donné des cours littéraires (*Lectures*) très-suivis, et sur lesquels il a publié cinq ou six volumes. Ses plus récents ouvrages sont destinés, l'un à préparer la réforme parlementaire (*the Coming Era of practical Reform*, 1854, in-8), et l'autre à préconiser les Sociétés de tempérance (*History and progress of the temperance Societies*, 1854, in-8). En 1855, a paru, sous le titre d'*Autobiography* (in-8), une apologie des actes les plus importants de sa vie.

Au début de sa carrière littéraire, ce laborieux écrivain a fondé deux journaux : *le Sphinx*, qui s'est réuni plus tard au *Spectator*, et l'*Athenæum*; ce dernier, toutefois, n'a conquis la belle place qu'il occupe aujourd'hui dans la presse anglaise que depuis que son fondateur en a quitté la direction. — M. Buckingham est mort aux environs de Londres, le 30 juin 1855.

BUCKINGHAMSHIRE (révérend Auguste-Edward HOBART, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1793 à Ripon, descend d'une ancienne famille élevée, en 1728, à la pairie héréditaire. Destiné, en sa qualité de cadet, à la carrière ecclésiastique, il fit sa théologie à Oxford, reçut les ordres vers 1818 et fut pourvu d'un bénéfice. Son frère étant mort sans enfants mâles (1849), il prit ses titres et sa place à la Chambre des Lords, où il vote habituellement avec le parti conservateur modéré. Marié deux fois, en 1816 et en 1826, il a treize enfants, dont l'aîné, *Vere-Henry*, baron HOBART, né en 1818 à Welbourn (comté de Lincoln), a étudié à Oxford et a été attaché, en 1854, au cabinet de sir G. Grey.

BUCKLAND (rév. William), célèbre géologue anglais, est né, en 1784, à Axminster, village du Devonshire. Après avoir fait ses études classiques à Winchester, il entra, en 1801, à l'université d'Oxford, y devint agrégé du collége de Corpus-Christi (1808) et reçut ensuite l'ordination sacerdotale. Nommé, en 1813, professeur de minéralogie, il fut, sur sa demande, transféré à la chaire de géologie qui venait d'être fondée (1816). Ce fut alors qu'il organisa le musée géologique d'Oxford, si riche en fossiles. Sa connaissance profonde du sujet et un grand talent d'exposition joint au charme d'une éloquence naturelle, valurent à son cours un tel succès qu'il suffit pour déterminer au sein de l'université une réaction salutaire en faveur des sciences physiques, jusqu'alors trop négligées. Avant qu'il eût rien publié, la Société royale de Londres crut devoir l'admettre parmi ses membres (1818).

Le premier ouvrage du docteur Buckland fut la publication de son cours intitulé : *Vindiciæ geologicæ, ou les Rapports de la géologie et de la religion expliqués* (1820, in-8), où il prétend démontrer la véracité du récit de la Genèse par les recherches scientifiques. L'année suivante, le hasard ayant fait découvrir à Kirkdale, dans la partie méridionale des montagnes de Cleveland (Yorkshire), une vaste caverne située à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, il la visita, y trouva une grande quantité d'ossements de lion, de tigre, d'hyène, d'éléphant et de trente-trois autres animaux antédiluviens, et après une patiente investigation, les décrivit avec une admirable sagacité. Ce travail, publié d'abord dans les *Transactions philosophiques* (Account of an assemblage of fossil and bones discovered, 1822, in-4), lui valut la grande médaille de Copley. Ce fut le point de départ de son célèbre ouvrage, *Reliquiæ diluvianæ* (1823, in-4), reçu

d'observations sur les restes organiques et autres phénomènes géologiques, qui s'adaptent plus ou moins heureusement à la tradition du déluge universel, tels que les cavernes et les animaux fossiles qu'on y rencontre; les couches de gravier et les lits de marne qui couvrent la surface du globe, même dans les lieux les plus élevés; les excavations des vallées et les alluvions formées par les courants.

En 1825, le docteur Buckland quitta la chaire d'Oxford et fut promu à un canonicat ressortant de cette université. Vingt ans plus tard, il fut choisi par sir R. Peel pour remplacer le rév. S. Wilberforce, élevé à l'épiscopat, dans les fonctions très-honorées de doyen de Westminster (1845). En se retirant de l'enseignement, il se livra, avec une nouvelle ardeur, à ses recherches sur la composition des terrains diluviens, et publia divers mémoires remarquables, entre autres: *Esquisse de la structure des Alpes* (Sketch of the structure of the Alps), inséré dans les *Annales de philosophie*, où il démontre que la plupart des roches de cette chaîne ne remontent pas à une antiquité plus éloignée que les terrains oolitiques et crétacés; et une *Description des mines de houille du sud-ouest de l'Angleterre* (Description of the south-western coal district of England, 1825), dans les *Mémoires* de la Société de géologie, signalée par MM. Sedgwick et Murchison comme un bon travail.

Mais le plus beau titre du docteur Buckland est le traité qui parut dans la collection Bridgewater, intitulé : *la Géologie et la Minéralogie dans leurs rapports avec la théologie naturelle* (Geology and Mineralogy; 1836-1837, 2 vol. in-8 fig.), et traduit en français par Doyère en 1838. Il se divise en deux parties : 1° l'histoire de la formation de la croûte terrestre, qui, bien que présentée avec beaucoup d'érudition, laisse à désirer sous le rapport de la portée philosophique; quant à la solution même du problème, il ne l'explique ni par le refroidissement successif des points éloignés du foyer central, ni par l'action chimique des bases métalliques s'oxydant sans cesse sous la pression de l'air et de l'eau; entre les deux systèmes, il croit plus prudent de s'abstenir; 2° l'histoire des êtres organisés qui ont peuplé la terre aux époques primitives; cette seconde partie, qui est en quelque sorte un manuel de paléontographie, renferme d'excellentes études sur l'ensemble du monde antédiluvien, les insectes et les zoophytes fossiles, le règne végétal, etc.

Outre les ouvrages cités, on a encore de ce savant, dont l'influence a toujours été consacrée au développement des études géologiques dans son pays : *de la Superposition des couches dans les Iles Britanniques* (Order of superposition of strata in the british isles; in-fol.); *Description d'ossements fossiles* (a Description of fossil remains, 1834), et de nombreux mémoires insérés dans les recueils de diverses compagnies savantes. Il a été un des premiers membres de la Société de géologie, qui le reçut en 1813 et le nomma deux fois son président; la Société linnéenne lui décerna le même honneur. Comme théologien, il n'a rien laissé de remarquable. Nous regrettons d'ajouter que, depuis 1850, son intelligence s'est obscurcie et qu'il a perdu presque toutes ses facultés. — M. Buckland est mort, à Clapham, le 14 août 1856.

BUDDEUS (Aurelio), publiciste allemand, né à Altembourg en 1817, descend de la famille du savant français Guillaume Budée. Fils du conseiller d'État Charles Buddeus, il étudia d'abord la médecine à Leipsick et fut reçu docteur en 1842. A la suite de voyages en Allemagne, en France, dans les Pays-Bas et dans les États du Nord, il se fit publiciste et littérateur, résida longtemps dans le sud de l'Allemagne, et collabora à la *Gazette générale*, puis se fixa à Francfort, où il est devenu, depuis 1849, un des rédacteurs les plus actifs de la *Chronique européenne*.

On a de M. Buddeus plusieurs ouvrages sur la situation politique, économique ou statistique de quelques États, tels sont : *Pétersbourg malade* (Petersburg im kranken Leben, Stuttgart, 1846); *A moitié Russe* (Halbrussisches, Leipsick, 1847); *la Russie* (Russland, 1851, 2 vol.); *la Suisse* (das Schweizerland, 2 vol., 1853), etc.

BUFFET (Louis), ancien représentant du peuple français, ancien ministre, né à Mirecourt (Vosges) en 1818, était un avocat assez inconnu avant la révolution de Février. Nommé représentant du peuple par 73 761 voix, le deuxième des onze élus du département des Vosges, il vota ordinairement avec l'ancienne gauche dynastique, devenue la droite de la Constituante et se montra l'ardent ennemi du socialisme. Il adopta l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement de Louis-Napoléon, qui lui confia le portefeuille du commerce et de l'agriculture après la démission de M. Bixio (voy. ce nom). Comme ministre et comme représentant, il conforma toute sa conduite aux vœux du parti de l'ordre, mais il refusa de s'asservir complétement à la politique de l'Élysée, et quitta le ministère avec M. Odilon Barrot (31 octobre 1849). Réélu, le premier, par son département, il devint un des personnages importants de l'Assemblée législative. En 1850, il fit partie de la Commission chargée d'élaborer avec M. Baroche le projet de réforme électorale, et fut le plus jeune des dix-sept qui servirent de parrains à la loi du 31 mai. Après la crise qui suivit la destitution du général Changarnier, il rentra au pouvoir avec M. Léon Faucher (10 avril 1851), et, dans ce cabinet parlementaire, il représenta les idées de la majorité. Il donna sa démission avec ses collègues, lorsque le président se fut prononcé pour le retrait de la loi du 31 mai (14 octobre 1851). Quelques jours après il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur (28 octobre). Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est tenu en dehors des emplois publics.

BÜLAU (Frédéric), écrivain allemand et professeur, né à Freyberg en Saxe, le 8 octobre 1805, étudia dans sa ville natale et à Leipsick, puis se retira dans un petit village auprès de cette ville, pour se livrer, avec son ami J. Weiske, à l'étude de l'économie politique, de l'histoire et de la littérature. Agrégé à la Faculté de philosophie en 1829, il devint professeur extraordinaire en 1833 et professeur ordinaire en 1836. Il fut en même temps (1837-1844) censeur de la presse périodique. Malgré le contre-coup de la réaction politique dans l'enseignement, il garda le rectorat de l'université, qui lui avait été confié en 1849, et il se vit chargé, en 1851, de la rédaction du journal officiel, la *Gazette de Leipsick*.

M. Bülau, comme écrivain, s'est signalé par une activité infatigable. On a de lui de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *Encyclopédie de l'économie politique* (Encyclop. der Staatswissenschaften, Leipsick, 1832); *le Droit de la constitution du royaume de Saxe* (das Verfassungsrecht des Kœnigreichs Sachsen, Ibid., 1833); *l'État et l'agriculture* (Der Staat und der Landbau, Ibid., 1833); *l'État et l'industrie* (der

Staat und die Industrie, Ibid., 1834); *Manuel de l'économie politique* (Handbuch der Staatswirthschaftslehre, 1835); *Histoire du système des États de l'Europe* (Geschichte der europaeisch. Staatensystems, 1837-1839, 3 vol.); *Histoire universelle depuis* 1830 *jusqu'en* 1838 (Allgemeine Geschichte, etc., 1838); *Histoire de l'Allemagne depuis* 1806 *jusqu'en* 1830 (Geschichte Deutschlands, etc., Hambourg, 1842), ouvrage qui fait partie de l'*Encyclopédie historique* de Keeren et Uckers; *Actualités de politique et d'économie politique* (Zeitfragen aus Politik und Volkswirthschaft, Leipsick, 1846); *du Droit d'élection et de son exercice* (Wahlrecht und Wahlverfahren, Ibid., 1849); *Histoires secrètes et hommes mystérieux* (Geheime Geschichten und raethselhafte Menschen, Ibid., 1850 et suiv.), recueil intéressant dont les 6 premiers volumes ont paru jusqu'en 1856 et auquel plusieurs autres écrivains, MM. Guhrauer, H. de Rommel, etc., ont collaboré. On cite, parmi les articles de M. Bülau dans ce recueil : *Wallenstein et sa catastrophe*, *Scènes de la vie de Jean de Werths*, *Jean Keppler; Querelles de l'ambassade française à Rome touchant le droit d'asile*, etc. etc.

M. Bülau a rédigé, de 1831 à 1835, avec son ami Weiske, la revue *la Patrie* (Vaterland); de 1838 à 1849, les *Nouveaux annuaires d'histoire et de politique* (Neue Jahrbücher der Geschichte und Politik), et, de 1843 à 1848, la *Gazette universelle allemande* (Deutsche allgemeine Zeitung). Il dirige encore aujourd'hui la publication de la *Bibliothèque domestique d'histoire* (Historische Hausbibliothek), dont le 36e volume, contenant l'*Histoire de la Russie* depuis les temps les plus reculés jusqu'à la mort de Nicolas Ier, a paru en 1855. Il continue l'*Histoire de Saxe*, commencée par Gretschel. On doit enfin à M. Bülau des traductions allemandes, celle de l'*Histoire de l'Angleterre*, de plusieurs autres écrits de Macaulay, et celle de *la Germanie* de Tacite, à laquelle MM. Weiske et de Lentsch ont collaboré.

BÜLOW (Frédéric-Kubech-Henri DE), général danois, né à Neustrup (duché de Schleswig), le 4 février 1791, fit toutes les études qui préparent à la carrière des armes, et prit part, lors du siége de Copenhague en 1807, à deux sorties sanglantes contre les Anglais. Il avança lentement pendant la paix, et ce fut l'insurrection des duchés, en 1848, qui mit en évidence ses talents militaires. A la tête d'un régiment d'infanterie, il se distingua à la bataille de Flensborg et à celle de Schleswig, à la suite de laquelle il fut obligé de se retirer dans l'île d'Als avec le reste de l'armée danoise. Nommé maréchal de camp, il commanda le centre dans l'attaque des troupes hanovriennes du général Halkett, qui plièrent de toutes parts. M. de Bülow commandait l'importante forteresse de Frédéricia lorsqu'en 1849 elle fut investie par les insurgés. Après deux mois de siége, il dirigea lui-même, le 5 juillet, une sortie générale qui fut couronnée de succès. La lutte dura dix heures; tous les retranchements furent pris, et l'ennemi en pleine déroute abandonna presque tous ses canons et 2000 prisonniers. La veille de cette mémorable victoire, M. de Bülow a été élevé au grade de lieutenant général. En 1851, il a été appelé à commander le duché de Schleswig.

BULL (Ole-Bornemann), violoniste norvégien, né, à Bergen, le 5 février 1810, fut destiné à la théologie par son père, qui combattit par tous les moyens son penchant pour la musique. Envoyé à dix-huit ans à l'université de Christiana, il eut occasion d'y prendre part à un concert de bienfaisance et excita le plus vif enthousiasme. Bientôt le directeur de musique étant tombé malade, il remplit ses fonctions, en lui laissant les honoraires. Le désir de faire des études meilleures l'amena à Cassel, où Spohr qui avait une grande réputation de violoniste l'entendit, et le trouva froid et bizarre. Dégoûté de la musique, M. Bull se rendit à Gœttingue pour étudier la jurisprudence. Repris bientôt par sa passion première, il partit, en 1831, pour Paris. Il y passa ses jours les plus malheureux. Sans abri, sans ressources, sans violon (on le lui avait volé), il erra trois jours et trois nuits, poursuivi par l'idée du suicide, et alla même, dit-on, jusqu'à attenter à ses jours. Échappé à la mort, il fut rencontré par une vieille dame, la veuve du comte Faye, qui l'accueillit chez elle, le soigna, ranima son courage et le maria plus tard à sa petite-fille. Par l'entremise du facteur Lecoux, il obtint de jouer dans un concert, gagna 1500 francs et alla visiter la Suisse et l'Italie. Il y rappela Paganini, et, à Naples, il fut embrassé par la Malibran sur le théâtre Saint-Charles. Il revint à Paris avant d'aller se faire applaudir dans toute l'Europe. L'Angleterre, la Belgique, la Hollande, l'Allemagne et la Russie l'accueillirent tour à tour. Dans ces divers voyages, il associa son ami Kellermann à ses succès. Après un long repos, il partit pour l'Amérique. Revenu en 1850, il y est retourné en 1852.

La manière de M. Bull est celle de Paganini, qu'il a pris pour modèle, et dont il a trop souvent imité les bizarreries : il étonne plus qu'il ne touche. Il n'a point formé d'élèves, ni rien écrit pour entretenir sa popularité. Artiste nomade par excellence, il n'aura laissé de lui que de brillants souvenirs.

BULLER (sir Georges), général anglais, né en 1804, entra au service militaire dès l'âge de seize ans. Devenu lieutenant-colonel de carabiniers en 1841, il fut envoyé au Cap de Bonne-Espérance et prit une part active aux diverses campagnes faites contre les peuplades guerrières de la Cafrerie; il fut blessé grièvement au combat de Boom-Plats (1848) et fut attaché, en 1852, à l'état-major de l'armée d'occupation. Rappelé en Angleterre, il fit partie du corps expéditionnaire de Crimée, commanda une brigade de la division légère au passage de l'Alma et eut à Inkermann deux chevaux tués sous lui. Il resta jusqu'au mois de mai devant Sébastopol et fut, à son retour (1855), nommé major général et chevalier commandeur de l'ordre du Bain.

BULOZ (François), littérateur français d'origine étrangère, né à Vulbens, près de Genève, en 1803, vint terminer ses études à Paris, où il fut d'abord prote d'imprimerie, et débuta dans la littérature par des traductions de l'anglais. En 1831, il fonda la *Revue des Deux-Mondes*, l'œuvre capitale de sa vie, et dont le succès a répondu à ses efforts. Il y a tour à tour appelé ou produit les écrivains les plus brillants de l'école contemporaine. Ce vaste recueil, dont les deux livraisons mensuelles sont arrivées à composer un fort volume, a pris, en littérature et quelquefois en politique, un ascendant considérable sur l'opinion. M. Buloz a annexé à sa *Revue*, depuis 1850, l'*Annuaire des Deux-Mondes*, l'un des résumés les mieux faits de l'histoire universelle.

En 1838, M. Buloz avait succédé à M. Taylor en qualité de commissaire royal près la Comédie Française. Il a été révoqué de ces fonctions après la révolution de 1848. On ne peut citer sous son nom, en dehors d'une collaboration active à beau

coup d'articles de son recueil, que quelques *Lettres* et *Mémoires* relatifs à divers procès.

BULWER (sir Henry Lytton Earle), diplomate anglais, né en 1804, frère aîné du célèbre romancier Lytton-Bulwer (voy. ce nom), manifesta de bonne heure une grande apitude pour les affaires. D'abord attaché de légation à Berlin (1827), il passa successivement à Vienne et à la Haye, d'où il alla en 1830, avec une mission spéciale, étudier à Bruxelles les causes de la révolution de Septembre. La même année, il fut élu député de Wilton à la Chambre des Communes où il représenta aussi les bourgs de Coventry (1831-1832) et de Marylebone (1834-1837). Il prit peu de part aux débats politiques, résidant la plupart du temps à Paris et s'occupant de travaux littéraires. Il écrivit alors : *la Société*, *la littérature et la politique en France* (1834, 2 vol.), une *Vie de lord Byron*, en tête d'une édition parisienne de ses œuvres (1835), *la Monarchie bourgeoise en France* (the Monarchy of the middle classes in France; 1836).

M. Bulwer alla ensuite, comme secrétaire d'ambassade, à Bruxelles, puis à Constantinople, où il négocia, en 1838, un traité de commerce avec la Turquie. Il revint, en 1839, à Paris, exercer les mêmes fonctions. Nommé ministre plénipotentiaire en Espagne (1843), il fut choisi comme arbitre entre cette puissance et le Maroc et termina, en 1844, leurs différends par un traité de paix. En 1846, il s'opposa sans succès à la conclusion des mariages espagnols, qui faillirent ruiner l'entente cordiale. Au milieu des troubles qui éclatèrent en mars 1848, il protesta avec fermeté contre le général Narvaez, qui avait suspendu les garanties constitutionnelles, se vit accusé de complicité dans les complots des progressistes et reçut, le 12 juin, ses passe-ports avec ordre de s'éloigner sur-le-champ de Madrid. Le Parlement approuva sa conduite : il fut élevé au rang de chevalier grand'croix de l'ordre du Bain, et le gouvernement refusa, pendant deux ans, de lui donner un successeur. Il se maria, à cette époque, avec la plus jeune fille de lord Cowley.

En 1849, sir H. Bulwer représenta son pays aux États-Unis, où il jouit d'une grande popularité, et passa en Toscane en 1852. Rappelé au mois de janvier 1855, il a été chargé de diverses missions particulières à Constantinople et dans les principautés du Danube. Depuis 1845, il fait partie du Conseil privé.

Outre les ouvrages déjà cités on a encore de sir H. Bulwer : *un Automne en Grèce* (an Autumn in Greece, 1826, in-8); *les Lords*, *le gouvernement et le pays* (the Lords, the government and the country; 1836, in-8). — Pour son frère, Voy. Lytton-Bulwer.

BUNGE (Frédéric-Georges), jurisconsulte russe, né à Kiew, le 1er mars 1802, fit ses études à l'université de Dorpat, et devint, en 1823, professeur de droit. Établi à Reval et bourgmestre de cette ville, il s'est occupé surtout de l'ancienne législation de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande. Il a publié, entre autres écrits sur cette matière : *du Miroir de Saxe considéré comme source du droit de l'ordre équestre en Livonie* (über den Sachsenspiegel, als Quelle der mitlern und umgearbeiteten livlaendischen Ritterrechts, Riga, 1827); *Documents pour servir à la connaissance des sources du droit en Livonie, en Esthonie et en Courlande* (Beitraege zur Kunde der Liv.-Esth.- und Kurlaendischen Rechts Geschichte, Riga, 1832); *le Droit romain dans les provinces allemandes de la Russie sur les côtes de la Baltique* (das Rœmische Recht in den deutschen Ostseeprovinzen Russlands. Dorpat, 1833), *Introduction à l'histoire du droit en Livonie, en Esthonie et en Courlande* (Einleitung in die Liv.-Esth.-und-Kurlaendische Rechts-Geschichte, Reval, 1849); *Archives historiques de la Livonie, de l'Esthonie et de la Courlande* (Archiv. für die Geschichte Liv.-Esth.-und Kurlands, 1842 et suiv.), et *Traité des origines de la Livonie, etc.* (Liv.-Esth.-und Kurlaendisches Urkundenbuch nebst Regesten, Reval, 1852-1853).

BUNGE (Alexandre), botaniste russe, frère du précédent, né à Kiew le 24 septembre 1803, fit ses études à l'université de Dorpat, et fut reçu docteur médecin en 1825. L'année suivante, il explora la Sibérie, où il rencontra M. A. de Humboldt. En 1830, l'Académie de Saint-Pétersbourg le fit attacher, comme naturaliste, à la mission de Péking. En 1832, il visita de nouveau les régions Altaïques. Au retour, il fut nommé professeur de botanique à Casan; puis, en 1836, il succéda à son ancien professeur Ledebours, comme professeur et directeur du jardin botanique à Dorpat.

Parmi ses principaux écrits, on cite : *Enumeratio plantarum quas in China boreali collegit* (Saint-Pétersbourg, 1831); *Plantarum mongholico-Chinensium decas I* (Casan, 1835); *Catalogue des plantes recueillies en 1832 dans la partie orientale de l'Altaï* (Verzeichniss der im Jahr 1832 im œstlichen Altaïgebirge gesammelten Pflanzen, Saint-Pétersbourg, 1836); *Tentamen generis Tamaricum species accuratius definiendi* (Dorpat, 1852); *Flore des steppes de l'Asie centrale* (Beitrag zur Kenntniss der Flora Russlands u. der Steppen central Asiens, Saint-Pétersbourg et Leipsick, 1851), extrait du tome VII des *Mémoires des savants étrangers* de l'Académie de Saint-Pétersbourg.

BUNSEN (Christian-Charles-Josias, chevalier de), savant et homme d'État allemand, né à Korbach, dans la principauté de Waldeck, le 25 août 1791, commença ses études à Marbourg en 1808, et les continua de 1809 à 1813 à l'université de Gœttingue, sous la direction du savant philologue Heyne. En 1811, il obtint une chaire au gymnase de Gœttingue. Deux ans après, il publia une dissertation remarquable : *de Jure Atheniensium hæreditario*, et par ce travail, se recommanda dès lors à l'estime des érudits.

Après avoir donné sa démission en 1813, il entreprit plusieurs voyages pour compléter ses études sur l'antiquité et sur le moyen âge allemand. Il se rendit d'abord en Hollande, puis à Copenhague où Magnussen lui enseigna la langue islandaise. Vers la fin de 1815, commencèrent à Berlin ses relations d'amitié avec le célèbre Niebuhr. En 1816, il visita Paris, suivit les leçons des orientalistes français, et, sous la direction de Sylvestre de Sacy, étudia l'arabe, le persan et le sanscrit. Après s'être préparé à faire le voyage de l'Inde, il se rendit à Rome où il retrouva Niebuhr, ministre de Russie près le saint-siége. Son ami devint son protecteur, obtint pour lui, en 1818, la place de secrétaire d'ambassade et lui ouvrit la carrière politique et le chemin de la fortune.

Pendant le séjour que le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III fit à Rome, en 1822, M. Bunsen s'attira, par son zèle et son érudition de théologien, la bienveillance de ce prince, très-préoccupé des questions religieuses; il ne fut pas étranger aux innovations que la volonté royale introduisit alors dans le protestantisme prussien. En récompense de son dévouement à la réforme, Frédéric-Guillaume l'attacha définitivement à son service; il lui donna la place de chargé d'affaires à Rome, après le départ de Niebuhr (1824), et,

trois ans plus tard, le nomma ministre résident.

Depuis son arrivée en Italie, M. Bunsen, éclairé par les conseils de Niebuhr, n'avait pas interrompu le cours de ses laborieuses recherches. Il étudia en même temps la philosophie platonicienne, les constitutions de l'antiquité, la liturgie, l'histoire ecclésiastique, l'archéologie, etc. Les leçons de Champollion le jeune, qui vint à Rome en 1826, tournèrent son attention du côté de l'Égypte. Il poussa Lepsius vers les études hiéroglyphiques et suscita, par ses encouragements, cet illustre rival de Champollion. Dans son ardeur pour la science, il s'unit avec Gerhard pour la fondation de l'institut archéologique (1829). Il partagea tous les travaux de cette Société jusqu'en 1838, et fit construire pour elle, près de son habitation au Capitole, une belle salle de séances (1835). Préoccupé en même temps de ses fonctions de chargé d'affaires et de ministre, il fonda un hôpital protestant à Rome, et chercha toutes les occasions de propager autour de lui les idées de la réforme.

M. Bunsen prit une grande part aux négociations relatives à cette question délicate des mariages mixtes. Il retourna même à Berlin, en 1827, pour recevoir, de la bouche du roi, des instructions précises. En 1832, il rédigea un memorandum, et obtint du pape Léon XII un bref qui devait mettre fin aux débats. Mais l'intolérance des ultra-catholiques ne s'accommoda point d'un arrangement accepté par la cour de Rome. Des troubles éclatèrent dans la Prusse rhénane (1834), et l'archevêque de Cologne lutta ouvertement contre l'autorité royale. Le prélat fut arrêté au mois de novembre 1837. Alors M. Bunsen, dont la position à Rome devenait intolérable, demanda son rappel et partit pour l'Angleterre (1838). Nommé, en 1839, ministre à Berne, près de la confédération helvétique, il fut rappelé à Berlin deux ans après. Ayant proposé la fondation d'un évêché protestant à Jérusalem, il fut chargé de négocier cette affaire avec le gouvernement anglais. Le succès de ses démarches lui valut le poste d'ambassadeur prussien en Angleterre, en 1841.

Pendant le règne de Frédéric-Guillaume IV, M. Bunsen revint plusieurs fois à Berlin, sur l'invitation de son souverain qui voulait s'éclairer de ses lumières et de ses conseils. En 1844, il insista, dit-on, auprès du roi, sur la nécessité de donner à la Prusse une constitution libérale, et d'établir une Assemblée délibérative divisée en deux Chambres. Il ne réussit point à faire accepter par Frédéric-Guillaume IV cette imitation du système anglais. Comme diplomate, il montra dès l'origine une grande ardeur à soutenir le parti allemand des duchés de Schleswig-Holstein contre le gouvernement de Danemark. En 1848, il publia un mémoire sur cette question : *Memoir on the constitutional rights of the dutchies of Schleswig and Holstein, presented to viscount Palmerston 8 th april* 1848. L'année suivante, il représenta la Prusse dans les négociations engagées entre les grandes puissances sur l'affaire des duchés; ses efforts en faveur du parti allemand n'eurent point de succès, et ne purent empêcher la conclusion d'un arrangement favorable au Danemark; il fut réduit à protester, en 1850, contre le protocole de Londres.

Au milieu de ses occupations politiques, M. Bunsen n'avait pas abandonné ses travaux d'érudition et de polémique religieuse. Il publia, à Hambourg, par les soins de l'agence de Rauhes Haus, en 1843, une sorte d'épître évangélique : *Élisabeth Fry aux femmes et aux jeunes filles chrétiennes* (Elis. Fry, an die Christl. Frauen, etc.); en 1845, la *Constitution de l'Église de l'avenir* (die Verfassung der Kirche der Zukunft); en 1847, *Ignace d'Antioche et son époque* (Ignatius v. Ant. und seine Zeit), avec les *trois lettres authentiques* et les *quatre lettres apocryphes d'Ignace d'Antioche* (die drei echten und die vier unechten Briefe des Ign.). La littérature théologique de notre temps compte parmi les publications les plus importantes de la critique moderne un livre qu'il a fait paraître en anglais à Londres et en allemand à Leipsick (1851) : *Hippolyte et son époque, ou Vie et doctrine de l'Église romaine sous Commode et Sévère* (Hippolytus und seine Zeit, etc.). Dès son premier séjour en Italie, il avait fourni de nombreux matériaux à la *Description de Rome*, publiée pas le baron Cotta; en 1843, il résuma ses recherches archéologiques dans ses *Basiliques de Rome chrétienne* (die Basiliken des Christl. Roms). Son bel ouvrage : *De rôle de l'Égypte dans l'histoire du monde* (Ægyptens Stelle inder Weltgeschichte, Hambourg, 1845) n'est pas encore achevé, et déjà il a paru à Londres (1848) une traduction anglaise du premier volume; la plupart des écrits de l'auteur ont été, du reste, traduits en anglais. En 1856, M. Bunsen a mis au jour deux volumes qui ont pour titre : *Signes du temps*, *Lettres sur la liberté de conscience;* cet ouvrage, qui a eu deux éditions en trois mois, le place parmi les défenseurs les plus éclairés de la tolérance religieuse et est le digne couronnement de toute sa vie.

Disciple de Heyne, de Sylvestre de Sacy, de Champollion et de Niebuhr, érudit, théologien et diplomate, fondateur de l'institut archéologique de Rome et de l'évêché protestant de Jérusalem, M. Bunsen est assurément une des figures les plus remarquables de l'Allemagne contemporaine; son nom restera associé à l'œuvre de propagande protestante entreprise en ce siècle par les rois de Prusse.

BUNSEN (Robert-Guillaume Eberard), chimiste allemand, né à Gœttingue, où son père était professeur de littérature occidentale, étudia à l'université de cette ville les sciences physiques et naturelles, et compléta son instruction à Paris, à Berlin et à Vienne. Ayant pris ses grades, pour l'enseignement de la chimie, à Gœttingue, en 1833, il succéda, trois ans plus tard, à Wœhler, comme professeur de cette science à l'Institut polytechnique de Cassel. Appelé, en qualité d'adjoint, à l'université de Marbourg, en 1838, il y devint professeur titulaire, en 1841, puis directeur de l'Institut de chimie. En 1851, il passa à l'université de Breslau.

M. Bunsen s'est fait un nom, dans la chimie, par des recherches importantes et d'heureuses découvertes; mais il ne les a guère consignées que dans les recueils et journaux de son pays, notamment dans les *Annales de chimie* de M. Liebig. Il a construit une nouvelle pile de charbon d'un usage très-répandu et qui porte son nom. Il a publié à part : *Descriptio hygrometrorum* (Gœtting., 1830); *l'Hydrate de fer, contre-poison de l'arsenic blanc et de l'acide arsénieux* (Eisenoxydhydrat, das Gegengift, etc.; Ibid., 2e édit., 183[illegible]

BUOL-SCHAUENSTEIN (Charles-Ferdinand, comte de), diplomate et homme d'État allemand, conseiller privé et chambellan de l'empereur d'Autriche, né le 17 mai 1797, appartient à la branche cadette d'une des plus anciennes familles nobles du pays des Grisons qui a donné successivement plusieurs diplomates célèbres à l'Allemagne. Son père, le comte Jean-Rodolphe présida pendant de longues années la diète germanique, à Francfort, en qualité de plénipoten-

tiaire de l'Autriche. Sous sa direction, le jeune Charles se prépara de bonne heure à la carrière de la diplomatie, et après avoir été attaché à la légation de Florence (1816), puis à diverses légations d'Allemagne, il fut envoyé, comme secrétaire d'ambassade, à Paris (1822) et deux ans après à Londres (1824), où il se rencontra avec le baron Bourqueney et le prince Gortschakoff alors, comme lui, secrétaire d'ambassade.

En 1828, il fut nommé titulaire de la légation impériale de Carlsruhe, et, en 1831, envoyé extraordinaire près la cour de Darmstadt. Mis à la tête de la légation de Stuttgart, en 1838, il y mérita par ses services la dignité, si rare alors, de conseiller intime, qui lui conférait le titre d'Excellence. Son mariage avec la princesse Caroline Isembourg-Borstein, avait encore relevé son importance en augmentant sa fortune.

La révolution de 1848 trouva le comte Buol plénipotentiaire à Turin. Quand il vit le roi Charles-Albert se préparer à soutenir l'insurrection milanaise, malgré ses protestations d'amitié vis-à-vis de l'Autriche, il crut digne des deux cours de prendre une attitude plus franche, et demanda de lui-même ses passe-ports. Le prince de Schwarzenberg, le sauveur de la monarchie autrichienne, en arrivant au pouvoir (octobre 1848), reconnut cet acte d'énergie, en lui confiant la légation de Saint-Pétersbourg. Plus tard, quand le prince devint président des conférences de Dresde destinées à terminer les graves différends de l'Autriche et de la Prusse au sujet du duché de Holstein et de la Hesse électorale, sur les bases de l'arrangement d'Ollmütz (novembre 1850), il appela le comte Buol auprès de lui comme second plénipotentiaire impérial.

Les nouvelles preuves de fermeté et d'habileté que le comte donna dans ces conférences le firent nommer à l'ambassade de Londres, en 1851; mais bientôt la mort subite du prince de Schwarzenberg (11 avril 1852), laissa vacant un poste plus élevé, le ministère des affaires étrangères, avec la présidence du conseil des ministres. M. de Buol devint le successeur du prince, et maintint la politique impériale dans les mêmes voies. Acceptant, lui aussi, pour les relations extérieures, la substitution du principe nouveau des intérêts des nations à l'ancien principe de l'alliance des dynasties, il continua de se rapprocher de la France, au lieu de s'associer aux rancunes ambitieuses de la cour de Saint-Pétersbourg. Malgré le mécontentement du czar Nicolas, malgré l'opposition de l'aristocratie militaire de l'Autriche, toute dévouée à la Russie, malgré les difficultés incessantes suscitées par la Prusse, il encouragea l'empereur François-Joseph, dans ses sympathies pour l'alliance française, et il signa enfin le traité du 2 décembre 1854, qui engageait l'Autriche dans les intérêts des puissances occidentales. Il a su garder assez longtemps à son pays, dans la question orientale, la situation d'arbitre. C'est à son intervention qu'on dut l'ouverture du Congrès de Paris, où il est venu prendre place avec le baron de Hubner, comme plénipotentiaire impérial. Il fut un des signataires du traité du 30 mars 1856.

Au milieu des graves préoccupation de la politique, M. de Buol signala son ministère par sa sollicitude pour les intérêts matériels de son pays, dans ses rapports avec l'étranger. Il a préparé et signé un certain nombre de traités de commerce, de douanes et de navigation, ainsi qu'une foule de conventions postales avec les différents États d'Italie, la Confédération germanique et le Zollverein, la Suisse, l'Espagne, la France, la Belgique, la Russie. On vante généralement dans le comte de Buol, outre l'habileté et l'énergie, une loyauté rare dans les transactions diplomatiques.

BUONCOMPAGNI (Balthazar), savant italien, né, à Rome, le 10 mai 1821, descend de la famille des princes de Piombino, qui compte, parmi ses membres, plusieurs cardinaux et le pape Grégoire XIII. L'abbé Dominique Santucci lui donna des leçons dans la maison paternelle et le poussa également vers les sciences et vers les lettres. Dès 1840, le jeune Buoncompagni inséra dans le *Journal des sciences, des lettres et des arts* une très-savante *Biographie de l'abbé Joseph Calandrelli*, une autre de l'*abbé Andrea Conti, mathématicien et astronome*. Vinrent ensuite ses *Notes à la traduction des épigrammes grecques* de l'abbé Dominique Santucci (Rome, 1841, in-8); *Recherches sur les intégrales définies*, dans le *Journal des mathématiques* de M. Crelle, à Berlin; *Alcuni cenni intorno alla di Maddalena Buoncompagni, principessa di Piombino; intorno ad alcuni avanzamenti della fisica in Italia nei secoli* XVI *et* XVII, dans le *Giornale Arcadico* (Rome, 1846.)

En 1847, M. Buoncompagni fut nommé membre de l'Académie pontificale *de Nuovi Lincei*, dont il devint bientôt bibliothécaire et trésorier. Il se signala dès lors par des travaux encore plus importants, et publia, en 1851, une série d'études remarquables sur *la Vie et les œuvres de Guido Bonati, astrologue et astronome du* XIII*e siècle* (Rome, in-8); *la Vie et les œuvres de Gérard de Crémone, traducteur du* XII*e siècle et de Ghérard de Sabbionetta, astronome du* XIII*e siècle* (Rome, in-4, avec des fac-simile de quelques manuscrits du Vatican); *la Vie et les œuvres de Léonard Pisano*, dans les *Actes de l'Académie pontificale de' Nuovi Lincei;* sur les *Traductions faites par Platon de Tibur, traducteur du* XII*e siècle* (in-4, avec des fac-simile en manuscrit). M. Philarète Chasles a fait sur ces trois ouvrages le rapport le plus favorable à l'Académie des inscriptions de Paris. Dans son pays, M. Buoncompagni jouit d'une grande réputation de science : il a dépensé pour ses travaux d'érudition beaucoup de temps et une grande partie de sa fortune. Appelé à la Chambre du Piémont, en 1854, il a occupé le fauteuil de la présidence et a été, quelque temps, ministre de l'instruction publique.

BURBURE-WEZEMBEEK (Léon-Philippe-Marie, chevalier DE), compositeur et littérateur belge, né à Termonde en 1812, fut, après de brillantes études, reçu docteur en droit à l'université de Gand (1832). Paléographe distingué, il fut chargé, en 1842, de classer les archives du chapitre et de l'église de Notre-Dame de Termonde, et, en 1846, celles de la cathédrale d'Anvers. En 1830, un essai musical applaudi à Gand ayant mis son nom en évidence, il écrivit un grand nombre de compositions diverses, et devint directeur de plusieurs Sociétés chorales. Il a donné des articles littéraires au *Messager des sciences historiques*, à *la Belgique musicale*, etc. Il dirige depuis 1852, la publication archéologique des *Inscriptions de la province d'Anvers*, in-4.

BURDACH (Ernest), physiologiste allemand, fils du célèbre savant de ce nom, né à Leipsick, en 1801, est prosecteur et professeur d'anatomie à l'université de Kœnigsberg, où il a fait ses premières études. Il a publié des *Recherches sur l'anatomie microscopique des nerfs* (Beitrag zur mikroskopischen Anatomie der Neruen, Kœnigsberg, 1837), et une seconde édition complétement revue et corrigée de l'ouvrage de son

Burgos et de Saint-Sébastien. Son intrépidité dans le siége de ces deux forteresses de l'armée anglaise, deux blessures qu'il avait reçues, et la capacité dont il avait fait preuve lui valurent, dans la même année, les grades de major et de lieutenant-colonel (1812).

A la paix de 1815, sir J. Burgoyne fut attaché à l'expédition de la Nouvelle-Orléans en qualité de commandant supérieur du génie, et prépara l'attaque de la ville et la prise du fort Bowyer. En 1826, il remplit les mêmes fonctions en Portugal. Colonel en 1830, il fut, cette même année, mis à la tête de la Commission des travaux publics de l'Irlande. Devenu major général (28 juin 1838), il fut, par l'influence toute-puissante alors de lord Wellington, nommé inspecteur général des fortifications (1845), place qui en Angleterre, où il n'y a ni forteresses ni places fortes, équivaut à une sinécure. C'est à l'occasion de ces inutiles fonctions qu'il reçut du noble duc une lettre qui fut rendue publique et dont l'opinion s'émut beaucoup : dans cette lettre des plus chagrines, il ne s'agissait de rien moins que de la décadence militaire de la Grande-Bretagne, de son armée insignifiante, de ses côtes sans défense, de ses ports ouverts à l'ennemi.

Dans la dernière guerre, sir J. Burgoyne a été envoyé en Orient (1854) pour aviser aux moyens de mettre Constantinople ainsi que le Bosphore et les Dardanelles à l'abri d'une invasion russe. Ses travaux n'aboutirent pas, d'autres plans ayant été adoptés. Il assista aux batailles de l'Alma, de Balaclava et d'Inkermann, et commença les premiers ouvrages de circonvallation du siége de Sébastopol. En 1855, il fut remplacé dans la direction du génie par sir Harry Jones, resta néanmoins encore trois mois au camp et reçut des remercîments de lord Raglan dans l'ordre du jour qui annonçait son départ. Sir J. Burgoyne a été promu au grade de lieutenant général le 11 novembre 1851 et au rang de baronnet en 1856 ; il est grand'croix de l'ordre du Bain et grand-officier de la Légion d'honneur.

BÜRKEL (Henri), peintre allemand, né à Pirmasentz (Bavière rhénane), le 9 septembre 1802, fut d'abord destiné au commerce, puis travailla dans un greffe de justice de paix, consacrant ses loisirs à l'étude de la peinture. La maison de son père, qui tenait une auberge, lui offrit de nombreux types et sujets. En 1822, il entra dans l'atelier de Gsell, Kœbell et suivit les cours de l'académie de Munich ; en 1831, il partit pour l'Italie et y passa deux années. Cet artiste a peint le genre, les batailles, le paysage et les animaux ; mais c'est surtout dans la reproduction des tableaux populaires qu'il excelle. Tels sont les *Convoi de bandits dans la campagne romaine*, la *Scène de village*, plusieurs *Scènes d'auberge*, les *Fêtes des Alpes*, etc. Parmi ses paysages, où l'on remarque à la fois de l'animation et de l'exactitude, nous citerons une *Vue de Benedicter-Wand* et une série de *Vues du Tyrol*.

BURLINGTON (William CAVENDISH, 2e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1808 à Londres, appartient à la famille des ducs de Devonshire (voy. ce nom) dont il est l'héritier présomptif. Après avoir fait de bonnes études au collége de la Trinité à Cambridge, il eut l'honneur très-recherché d'entrer à la Chambre des Communes avec le mandat de cette université (1829). Il représenta ensuite le bourg de Malton (1831) et un district du Derbyshire (1832-1834). A cette dernière date, il quitta le nom de lord Cavendish pour prendre à la Chambre haute le titre et la place de son grand-père, qui, en 1831, avait obtenu une pairie. Il est chancelier de l'université de Londres et fait partie de la Société royale. De son mariage avec une fille du comte de Carlisle (1829), il a trois enfants dont l'aîné, Spencer-Compton, baron CAVENDISH, est né en 1833 (voy. CAVENDISH).

BURMEISTER (Hermann), naturaliste allemand, né en 1807 à Stralsund, en Prusse, où son père était employé supérieur des douanes, fit ses premières études dans sa ville natale, et suivit pendant quatre ans les cours de médecine aux universités de Greifswald et de Halle. Dans cette dernière ville il se lia avec le professeur Nitzsch qui fortifia son goût pour la zoologie et particulièrement pour l'entomologie. Docteur en 1829, il débuta par la publication d'un *Traité d'histoire naturelle* (Lehrbuch der Naturgeschichte, Halle 1830), se rendit ensuite à Hambourg, où il termina la classification de la grande collection d'insectes de M. Sommer, et passa à Berlin où il se fit recevoir agrégé et professa au lycée jusqu'en 1837. A la mort de Nitzsch (1842), il le remplaça à l'université de Halle dans sa chaire de zoologie.

Les premiers ouvrages, publiés par M. Burmeister, sont destinés à l'enseignement. Tels sont, avec celui que nous avons cité : *Esquisse d'histoire naturelle* (Grundriss der Naturgeschichte, Berlin 1832, 7e édit. 1851) ; *Manuel d'histoire naturelle* (Handbuch der Naturgeschichte, ibid. 1837) et un *Atlas de zoologie* (ibid. 1835-43, 7 cahiers). Parmi ses autres écrits de zoologie il faudrait citer un grand nombre de Mémoires contenus dans les journaux scientifiques de l'Allemagne et plusieurs monographies qui ont été publiées à part, telles que : *Histoire naturelle de l'espèce Calandra* (zur Naturgeschichte der Gattung Calandra, ibid., 1837) ; *l'Organisation des trilobites* (ibid., 1843) ; *Nouvelles recherches sur l'espèce tarsius* (Beitrage zur neuern Kenntniss der Gattung Tarsius, ibid., 1847) ; *Labyrinthodon* ... Halle, 1847) ; *les Labyrinthodontes* (Berlin, 1849-1850, 3 vol.).

Il faut citer à part, dans l'entomologie qui resta toujours l'objet des études favorites de M. Burmeister : *Manuel d'entomologie* (Handbuch der entomologie, Berlin, 1832-1844, 4 vol.) et *Genera insectorum* (Berlin, 1833-46, cahiers I-X).

M. Burmeister s'occupa encore avec activité de répandre des notions exactes sur la géologie parmi les gens du monde, et fit dans ce but des cours très-suivis, dont il publia le résumé dans deux ouvrages : *Histoire de la création* (Geschichte der schœpfung, Leipsick, 1843, 4e édit. 1851) et *Tableaux géologiques pour l'histoire de la terre et de ses habitants* (Geologische Bilder zur Geschichte der Erde und ihrer Bewohner, ibid., 1851), qui furent accueillis avec une faveur toute particulière. Comme MM. B. Cotta et Carl Vogt (voy. ces noms), il dut en partie la popularité de ses cours et de ses livres à des tendances matérialistes aujourd'hui assez en faveur auprès de la jeunesse savante de l'Allemagne.

Lors des événements de 1848, M. Burmeister, bien connu par son libéralisme, se fit encore remarquer par la facilité avec laquelle il exprimait ses principes politiques. Aussi fut-il envoyé d'abord par la ville de Halle comme député à l'Assemblée nationale, et plus tard par la ville de Liegnitz à la première Chambre prussienne. Il prit place dans le parti Dybrn, du côté gauche, et y resta jusqu'à la fin de la session. Sa santé, compromise par son incessante activité, l'obligea alors à demander un congé dont il profita pour faire un voyage de deux ans au Brésil. A la suite de ce voyage il publia : *les Animaux du Brésil* (Ueber-

sicht der thiere Brasiliens, Berlin, 2 vol. 1854-1856). Depuis son retour en Europe, il a repris ses fonctions à l'université de Halle.

BURNAP (George-W.), théologien américain, né à Merrimack (New-Hampshire), en 1802, étudia la théologie et prit, en 1827, la charge d'une église de Baltimore. C'est un des plus fermes défenseurs de la communion des Unitairiens. Après quelques articles dans un journal religieux en 1834, il a fait paraître, depuis 1835, un nombre considérable d'ouvrages théologiques, qui se distinguent par l'érudition et la force de logique. En voici les principaux : *Discours sur les points de controverse entre les Unitairiens et les autres sectes chrétiennes* (Lectures on the doctrines of controversy (Baltimore, 1835, in-12); *Discours aux jeunes gens sur la culture de l'esprit, la formation du caractère et la conduite de la vie* (Lectures to young men; on the cultivation of the mins, 1840, in-12, Ibid.; *Discours sur les attributions et les devoirs des femmes* (Lectures on the sphere and duties of women; Ibid. 1840, in-12); *Exposition des principaux textes de la Bible qui ont rapport à la doctrine de la Trinité* (Expository lectures on the principal texts of the Bible which relate to the doctrine of Trinity, Boston, 1845, in-12); *Examen des objections populaires à l'unitairianisme et réponse à ces objections* (Popular objections to unitarian christianity considered and answered, Ibid. 1848, in-12); *le Christianisme, son essence et ses preuves* (Christianity its essence and evidence, Ibid. 1855, in-12). Ce dernier ouvrage, résultat de vingt ans d'études sur le Nouveau Testament, peut être considéré comme l'exposé le plus précis de la théologie biblique particulière aux doctrines unitairiennes d'Andrews Norton, qui, tout en critiquant avec une grande vigueur certaines parties des préceptes canoniques de l'Évangile, n'en reconnaît pas moins une origine surnaturelle au christianisme. M. Burnap est, depuis la mort de M. Norton (1852), un des principaux représentants de cette école aux États-Unis.

BURNET (John), peintre et graveur écossais, né, le 20 mars 1784, à Fisher-Row, près d'Édimbourg, fut pendant sept ans l'élève de Robert Scott, célèbre graveur du temps, et étudia le dessin sous la direction du peintre J. Graham à l'Académie libre des beaux-arts. Vers 1804 il se rendit à Londres, où son camarade Wilkie venait d'exposer le fameux tableau des *Politiques de village*, et obtint de lui l'autorisation de reproduire *la Harpe juive* et *le Ménétrier aveugle*. Le style large et ferme de ces deux toiles de genre, gravées dans la manière de Cornelius Vetscher, obtint un grand succès.

L'œuvre si animée de Wilkie n'a pas eu d'interprète plus intelligent et plus fidèle que M. Burnet. Il a, depuis, popularisé le talent de son ami par les charmantes gravures devenues bientôt populaires de *la Lecture du bill, la Lettre d'introduction, la Mort de Tippoo-Saëb, les Invalides de Chelsea lisant le bulletin de Waterloo, l'École de village*, etc. La plupart de ces gravures ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

Après 1815, cet artiste vint à Paris étudier les chefs-d'œuvre des écoles anciennes réunis au Louvre. Dès lors, abandonnant les sujets de genre dans lesquels il n'avait point eu de maître, il traita avec non moins de bonheur la gravure historique. C'est ainsi qu'il publia le beau recueil des *Cartons de Raphaël* (the Cartoons of Raffaelle, in-4), qui sont au palais d'Hamptoncourt, et qu'il reproduisit pour la grande collection de *la Galerie nationale* les meilleures toiles de Rembrandt. Il a également collaboré à la *British Gallery* de Forster. Maniant les pinceaux avec autant de facilité que le burin, il a exposé un assez grand nombre de petits tableaux, parmi lesquels nous signalerons : *les Invalides de Greenwich, les Petits oiseaux, le Jeu de dames* et *la Souris*. Il a pris soin d'en graver les planches lui-même.

M. Burnet est encore auteur de plusieurs livres relatifs à la peinture et aux artistes et publiés de 1815 à 1830, tels que : *Idées pratiques sur la peinture* (Practical hints on painting); *Traité de la peinture* (a Treatise on painting, 1837, in-4, fig.), traduit en français par M. Van Geel; *de la Peinture de portraits* (Practical hints on portrait-painting); *des Paysages à l'huile* (Landscape painting in oil colours); *Essais pratiques sur les beaux-arts* (Practical essays on the fine arts); *Vies de Rembrandt et de Turner* (Lives of Rembrandt and Turner), etc.

BURRITT (Élihu), philanthrope américain, surnommé l'*Apôtre de la paix*, est né en 1811, à Berlin, petite ville du Massachussets. A la mort de son père, il fut mis en apprentissage chez un forgeron, et exerça cette profession durant la plus grande partie de sa vie. Doué d'une vive intelligence et d'un extrême désir de s'instruire, il consacra tous les moments de loisir que lui laissait son rude labeur, à d'opiniâtres études, se familiarisa avec les auteurs classiques de la littérature anglaise, et étudia les mathématiques et la linguistique avec un attrait particulier. Afin de pouvoir lire la Bible dans le texte original, il apprit l'ébreu et les autres langues sémitiques : le syriaque, le chaldéen, l'arabe, le samaritain, etc. Il aborda aussi le grec et le latin, et passa à l'étude des idiomes qui s'y rattachent. Le slave lui donna la clef des divers dialectes en usage en Russie. Il poussa l'ardeur philologique jusqu'à vouloir se rendre compte, comme fit le cardinal Maï, des principaux patois d'une partie de l'Europe. En dernier lieu, il tourna son attention vers la littérature indienne et chinoise.

La réputation du savant forgeron (*the learned blacksmith*) s'etendit promptement dans toute l'Union, et les journaux ne cessaient de le proposer pour modèle à la classe ouvrière. Quant à lui, étranger au bruit qui se faisait à son sujet, il se mit à voyager, prêchant de ville en ville la concorde et la fraternité. Dès l'âge de vingt ans, il avait formé ce qu'il appelait un *cercle de famille*, au milieu duquel il exposait ses idées, en prenant constamment, à l'exemple de Canning, la Bible pour texte et pour base. Son élocution facile et persuasive, l'autorité de son caractère, et l'immense savoir qui lui permettait de varier ses entretiens, attirèrent partout un grand nombre d'auditeurs.

En 1846, M. Burritt se rendit en Angleterre, étudia les institutions de ce pays avec beaucoup de soin et y publia un petit livre : *Étincelles de l'enclume* (Sparks from the anvil, Londres, 1848), qui fut très-favorablement accueilli. Dans les divers congrès tenus par la Société des Amis de la paix, à Bruxelles, à Londres, à Paris, à Francfort, il développa à la tribune la doctrine de l'incompatibilité de la guerre avec l'essence du christianisme, et de la réalisation par la paix de la fraternité universelle. Une de ses dernières publications *Feuilles d'olivier* (Olive leaves, 1853), a été traduite en plusieurs langues et imprimée à des millions d'exemplaires.

BURTON (John-Hill), jurisconsulte et littérateur écossais, né vers 1808, étudia le droit à Édimbourg et fut admis, en 1831, au barreau de

cette ville. Il a écrit de nombreux ouvrages, préparés avec conscience, et que le public a favorablement accueillis. Quelques-uns ont trait à la jurisprudence de son pays, tels que : *Manuel du droit écossais*, *Traité de la faillite*, etc. Mais ceux qui lui ont donné le plus de notoriété littéraire sont des recherches biographiques d'un grand intérêt : *Vie et correspondance de David Hume* (Édimbourg, 1846, 2 vol. in-8); *Vies de lord Lovat et de Duncan Forbes* (Londres, 1847, in-8), et une *Histoire d'Écosse* (Ibid., 1853, 2 vol. in-8), qui s'étend depuis la révolution de 1688 jusqu'à la défaite de la dernière rébellion jacobite. Il est aussi l'auteur d'un petit traité d'*Économie sociale et politique* (Édimbourg, 1849), et d'un *Compte rendu des affaires criminelles d'Écosse* (Londres, 1852, 2 vol. in-8). M. Burton a été nommé, en 1854, secrétaire de l'administration des prisons d'Écosse.

BURTON (Richard-T.), voyageur anglais, né dans le comté de Norfolk, en 1820, étudia en Angleterre et en France, et entra au service de la Compagnie des Indes, obtint un brevet de lieutenant dans un régiment indigène. Attaché à la présidence de Bombay, il visita d'abord les Nilgherries ou montagnes Bleues, puis fut employé dans le Sindh où il fit une résidence de cinq années. Curieux, intrépide, doué d'une facilité remarquable pour apprendre les langues et se plier aux mœurs de chaque pays, il profita de son séjour dans cette province pour en étudier la géographie et les populations, et consigna ses observations dans trois ouvrages : *le Sindh ou la Vallée maudite* (Scinde or the unhappy Valley, 1850, 2 vol. in-8); *la Fauconnerie sur les bords de l'Indus* (Falconry in the valley of the Indus, 1850, in-8), et *le Sindh et les races de la vallée de l'Indus* (Sindh and the races that inhabit the valley of the Indus, 1851, in-8), le livre le plus intéressant et le plus complet peut-être qu'on ait sur les peuples de ce pays. M. Burton fit paraître en même temps que ce dernier ouvrage, une description des Nilgherries, *Goa et les montagnes Bleues* (Goa and the blue Mountains, in-8).

En contact journalier avec une foule de populations asiatiques, il en apprit les langues : l'hindoustani, le persan, l'afghan, le moultan dont il a donné une *Grammaire* (a Grammar of the multani language), et s'attacha surtout à connaître l'arabe, qu'il ne tarda pas à parler comme un naturel. Il forma alors le projet de visiter Médine et la Mecque où aucun Européen n'avait pénétré depuis Burckhardt. Il se rendit à la fin de 1851 en Angleterre, pour prendre, avant de tenter ce voyage périlleux, les instructions de la Société de géographie de Londres, et s'embarqua à Southampton en avril 1853. Arrivé à Suez, il pénétra dans le Hedjaz par Yembou, sous le déguisement d'un pèlerin afghan. Il réussit à visiter les deux villes saintes et il opéra son retour par Djedda. La relation de ce *Pèlerinage à Médine et à la Mecque* (Personal narrative of a pilgrimage to el Medineh and Meccah, Londres, 1855, 3 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1857), a obtenu en Angleterre le plus grand succès.

Revenu au Caire, M. Burton reçut la mission de visiter le pays des Somaulis sur la côte de l'Afrique orientale, et partit avec les lieutenants Stroyan, Speke et Hern; mais il ne put dépasser Harar, qu'aucun Européen n'avait encore visité jusque-là. Dans cette expédition, il fut grièvement blessé et M. Stroyan tué. Le livre dans lequel il en est rendu compte, intitulé : *Première excursion dans l'Afrique orientale* (First footsteps in east Africa or an exploration of Harar, Londres, 1856, in-8), contient une grammaire de la langue d'Harar. L'intrépide voyageur se rembarqua à Barbera, le 6 avril 1854; depuis, il a formé le projet d'aller à la découverte des sources du Nil et il est parti, à la fin de 1856, avec le lieutenant Speke, pour la côte de Mozambique.

M. Burton a été récemment élevé au grade de capitaine. Peu de voyageurs ont montré autant de résolution et d'énergie de caractère que cet officier dont l'indépendance d'opinions en toute matière égale l'audace.

BURY (BLAZE DE), voy. BLAZE Henri.

BURY (Charlotte-Suzanne-Maria CAMPBELL, lady), femme de lettres anglaise, née en 1775, est fille du 5ᵉ duc d'Argyll. Mariée deux fois, d'abord au colonel John Campbell (1796), puis au révérend Ed. J.-Bury (1818), elle se mit à écrire vers 1834, après son second veuvage. Ses nombreux romans, presque tous traduits en français par la comtesse Molé, sont destinés à reproduire les mœurs de la haute société à laquelle elle appartenait; nous citerons : *un Mariage du grand monde* (a Marriage in high life, 1836); *Souvenirs d'une pairesse* (Memoirs of a peeress or the days of Fox, 1837); *la Femme divorcée* (the Divorced, 1837); *Amour* (Love, 1838); *Souvenirs de famille ou les deux Sœurs* (Family records, 1841), etc.

BUS (François-Louis-Joseph DU), homme politique belge, est né à Tournai (Hainaut) en 1791. Après la révolution de 1830, il fut élu au congrès national, et fit partie de la Commission de constitution. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau et se rallia à la candidature de Léopold. Envoyé à la Chambre des Représentants par le district de Tournai, il fut appelé, pendant plusieurs sessions, à la vice-présidence de l'Assemblée, fut rapporteur d'un grand nombre de projets de loi, et prit place parmi les chefs les plus éminents du parti catholique. Dans l'ardeur de son patriotisme, il protesta contre les traités de 1831 et de 1839, et contre toutes les atteintes portées par la diplomatie européenne à l'intégrité du territoire belge. Il combattit l'institution de l'ordre royal de Léopold, et proposa un amendement tendant à exclure de l'ordre civil « les membres des Chambres, des conseils provinciaux et de l'ordre judiciaire, aussi longtemps qu'ils seront en fonctions. »

Adversaire déclaré de l'enseignement de l'État, M. du Bus formula en projet de loi, dans la séance du 10 février 1841, et de concert avec M. Brabant (voy. ce nom), la demande des évêques belges, ayant pour but d'obtenir la personnification civile de l'université catholique de Louvain, qui aurait eu ainsi « le droit d'acquérir et d'aliéner des biens. » Le projet du Bus-Brabant, vivement soutenu par les partisans de l'influence cléricale, entre autres par M. J. Malou (voy. ce nom), rencontra dans le pays une opposition très-énergique. Les évêques se décidèrent à demander, par une lettre collective, que leur pétition fût regardée comme non avenue, et M. du Bus déclara qu'il retirait sa proposition. Dans la discussion relative à l'organisation de l'enseignement primaire (août 1842), il plaida chaleureusement la cause du clergé et contesta ses droits à l'autorité civile. Au renouvellement partiel de 1843, il ne fut pas réélu à Tournai; mais il rentra à la Chambre le 23 avril 1844, comme représentant de Turnhout. Depuis lors, il a pris une part beaucoup moins active aux débats législatifs. La victoire du parti libéral (8 juin 1847) l'éloigna définitivement de l'Assemblée. Réélu à Turnhout, il renonça bientôt à son mandat. Il est président du tribunal de première in-

stance de Tournai depuis le 4 octobre 1832. En 1845, il a été nommé par M. Nothomb commandeur de l'ordre de Léopold.

Bus (Albéric du), frère du précédent, né à Tournai, le 10 mai 1810, a été commissaire de district à Mons, puis à Turnhout. Attaché comme lui au parti catholique, il a été envoyé à la Chambre des Représentants par le district de Turnhout. La loi sur les incompatibilités lui a enlevé, en 1848, le mandat législatif, mais il a repris son siége en juin 1854 comme représentant de Bruxelles.

BUS DE GHISIGNIES (Bernard-Amé-Léonard, vicomte du), administrateur belge, né à Tournai en 1808, fut envoyé à la Chambre des Représentants par le district de Soignies (Hainaut), depuis 1835 jusqu'à 1847. Membre du parti catholique, il approuva le traité de 1839, relatif à l'abandon d'une partie du Luxembourg et du Limbourg. Il prit peu de part aux discussions de l'Assemblée, et n'eut qu'un rôle politique très-secondaire. Mais, comme questeur, il s'occupa de l'organisation de la bibliothèque des représentants. Il est connu surtout comme directeur du Musée d'histoire naturelle de Bruxelles. Ces fonctions, qu'il remplit avec beaucoup de zèle, et quelques travaux sur des questions zoologiques, l'ont fait nommer membre de la Société entomologique de France et de l'Académie royale de Belgique.

BUSCH (Auguste-Louis), astronome allemand, né, à Dantzick, le 7 septembre 1804, fut élève du célèbre astronome Bessel, suppléa ce savant dès 1844, et lui succéda, après sa mort, en 1846, comme directeur de l'Observatoire de Kœnigsberg.

On a de M. Busch un *Traité préparatoire à l'étude de la géométrie descriptive* (Vorschule der darstellenden Geometrie, 1846); *de l'Éclipse totale de soleil du 28 juillet* 1851, dont trois éditions furent épuisées dans l'année; *Observations et remarques à l'occasion de l'éclipse totale*, etc. (1852); et quatre volumes du recueil des *Observations astronomiques faites à l'Observatoire de Kœnigsberg* (Astronom. Beobachtungen, 1845-52). — Il est mort à Kœnigsberg, le 30 septembre 1855.

BUSH (Georges), écrivain mystique et orientaliste américain, né, le 12 juin 1796, à Norwich (Vermont), fit ses études au séminaire de Princeton (New-Jersey), et fut, pendant quelques années, missionnaire de l'Église presbytérienne dans l'Indiana. En 1831, il fut nommé professeur de littérature hébraïque à l'université de New-York et occupa en même temps un poste éminent dans la société biblique américaine. En 1832, il débuta dans la carrière des lettres par une *Vie de Mahomet* (Life of Mahommed, in-18), et laissa entrevoir en même temps ses tendances mystiques dans un *Traité sur le millenium* (Treatise on the millenium, 1832, in-12, New-York). A partir de 1840, il publia une suite de commentaires sur la Bible (*Notes on Genesis*, *Exodus*, *Leviticus*, etc., New-York, 7 vol. in-12), où la connaissance des livres sacrés et des langues orientales est jointe à des aperçus pleins de finesse et à des spéculations originales et audacieuses.

En 1844, un écrit intitulé : *Anastasis, ou la Doctrine de la résurrection des corps considérée au point de vue rationnel et sacré* (Anastasis, or the Doctrine of the resurrection, in-12), et dans lequel, M. Bush, à l'aide d'arguments tirés de la raison et de la révélation, nie l'existence du corps matériel dans la vie future, souleva contre lui, dans la chaire et dans la critique, une vive opposition. Le révérend Bush y répliqua par deux nouveaux ouvrages : *la Résurrection du Christ en réponse à la question suivante :* Christ est-il ressuscité avec un corps spirituel et céleste ou terrestre et matériel ? (The resurrection of Christ, in answer to the question, etc., New-York, in-12); et *l'Ame, étude psychologique d'après les Écritures* (the Soul, an inquiry into scriptural psychology, Ibid., in-12). A la suite de cette double publication, il se rallia ouvertement à l'École swedenborgienne, prêchant les doctrines de *l'Église nouvelle*, traduisant les écrits de Swedenborg, et prenant la direction d'un journal intitulé : *The new Church Repository*. En 1847, il a publié un dernier ouvrage sur les rapports du swedenborgianisme et du magnétisme animal.

Au milieu de ses préoccupations ultra-spiritualistes, M. Bush a su fonder sur de savants travaux sa réputation d'orientaliste et d'hébraïsant. On a de lui : *Illustrations des saintes Écritures* (Scripture illustrations, 1833, in-8), curieuse compilation des ouvrages d'un grand nombre de voyageurs, archéologues et commentateurs orientaux, ayant pour but de mettre en lumière les mœurs, usages, arts, costumes, etc., de l'ancien peuple juif; et *Grammaire et chrestomathie hébraïques* (Hebrew grammar with chrestomathy, 1835).

BUSONI (Philippe), littérateur français, né vers 1805, d'une famille originaire d'Italie, fut mêlé, dès 1829, au mouvement saint-simonien, et prit part aux publications et aux luttes de la secte jusqu'à l'époque de sa dispersion. Il fut ensuite chargé par le gouvernement de parcourir l'Italie pour recueillir sur la maison de Médicis les documents qui peuvent intéresser l'histoire de France. On a de lui : *Racine* (1828), comédie en un acte et en vers, en société avec M. Brizeux; *Anselme* (1825, 2 vol.), roman; l'édition des *Chefs-d'œuvre poétiques des dames françaises* (1841); le recueil des *Étrusques* (1843), poésies; et un grand nombre de nouvelles et d'articles insérés dans la presse périodique. Depuis dix ans, il rédige la chronique parisienne dans le journal hebdomadaire *l'Illustration*.

BUSS (François-Joseph), publiciste allemand, né à Zelle en 1803, étudia successivement la philosophie, la médecine et le droit à Offenbourg et à Fribourg. En 1833, il fut nommé professeur de droit public; il professait alors des opinions très-libérales; mais bientôt il passa dans le parti des ultramontains, et devint un des adversaires les plus ardents du rationalisme et de la démocratie. En 1837, il entra à la seconde Chambre du grand-duché de Bade; mais bientôt après il donna sa démission. Il fut réélu en 1846, et cette fois encore il s'attira des attaques si vives qu'il renonça de nouveau au mandat législatif. Il fit cependant partie de l'Assemblée nationale de Francfort, où il fut l'orateur le plus fougueux du parti ultra-catholique. Lorsque la révolution éclata dans le pays de Bade, il protesta contre la proclamation de la république et donna tout son appui à la réaction, sans approuver néanmoins l'occupation prussienne.

Outre ses ouvrages de droit, *la Science politique et son histoire* (Geschichte und System der Staats-Wissenschaf, 1839, 3 vol. in-8); *de la Méthode du droit canonique* (die Methodologie des Kirchenrechts, Fribourg, 1842, in-8), M. Buss a publié divers écrits de circonstance : *Union des droits et des intérêts du catholicisme* (die Gemeinsamkeit der Rechte und der Interessen des katholicismus, Schaffhouse, 1847-1850); *l'Unité allemande et la Prusse* (die Deutsche Einheit und die Preussenliebe, Stuttgard, 1849); *Haut et bas radicalisme* (der hohe und der niedere Radicalismus, Schaffhouse, 1850); *Réformation du clergé*

catholique en Allemagne (Reformen im Dienst der katholischen Geistlichkheit Deutschlands, Ibid., 1852); *Histoire et origine de l'Église chez les Allemands* (Urkundliche Geschichte des national und territorial kirchenthums, Schaffhouse, 1851); et, en dernier lieu, *la Société de Jésus, son but, son histoire, son avenir* (die Gesellschaft Jesu, ihr ZweckMayence, 1853-1854).

BUSSY (ANTOINE Alexandre-Brutus), pharmacien et médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Marseille, en 1794, fut reçu docteur à Paris en 1832. Il est aujourd'hui agrégé libre de la Faculté, et directeur de l'École de pharmacie. Appelé à l'Académie de médecine dès 1824, il a été élu membre libre de l'Académie des sciences, en 1850, en remplacement de Francœur. Il est officier de la Légion d'honnenr.

Outre plusieurs découvertes importantes, telles que le moyen de liquéfier l'acide sulfureux, le chlore et plusieurs gaz considérés jusqu'alors comme fixes, on doit à M. Bussy un certain nombre d'écrits, la plupart en collaboration avec d'autres savants : avec M. Lecanu, *Essais cliniques sur l'huile de ricin* (Paris, 1840); *Recherches cliniques sur la saponaire d'Égypte* (Paris, 1833); *de quelques Produits nouveaux obtenus par l'action des alcalis* (Paris, 1834); avec MM. Orfila et Olivier : *Réponse aux écrits de M. Raspail sur l'affaire de Tulle* (Paris, 1840), et surtout, avec M. Boutron-Charlard, un *Traité des moyens de reconnaître les falsifications des drogues simples et composées, et d'en constater le degré de pureté* (1 vol. in-8, 1829). M. Bussy est un des collaborateurs ordinaires du *Journal de pharmacie*. Il a revu la traduction des *Manipulations chimiques de Faraday*.

BUSTAMANTE (don Carlos-Maria DE), archéologue mexicain, est né à Mexico vers la fin du dernier siècle. Versé de bonne heure dans la connaissance des antiquités de son pays, il s'est fait connaître par la publication d'ouvrages relatifs à la conquête ou à l'histoire des races primitives. Il débuta par un *Mémoire topographiqe sur le pays d'Oaxaca* (Memoria estadistica de Oaxaca y descripcion del valle del mismo nombre; Mexico, 1821), extrait du grand ouvrage de J. Murguia y Galardi, et qui fut suivi d'une dissertation *sur la République de Tlaxcala*. Il édita ensuite, en y ajoutant des notes critiques fort estimées : *Tezcoco sous ses derniers rois* (Tezcoco en los ultimos tiempos de sus antiguos reyes; Mexico, 1826, pet. in-4), relation historique tirée des manuscrits inédits de Boturini; la traduction mexicaine de l'*Histoire des conquêtes de Fernand Cortès* (Historia de las conquistas de Hernando Cortez; Ibid., 1826, 2 vol. in 4). Ayant été mis en possession, en 1831, des savantes dissertations de don Antonio de Gama sur le calendrier des Indiens, leur manière de diviser le temps, etc., il en publia deux (*Descripcion historica y cronologica de las dos piedras,...* Ibid., 1832, in-4), qu'il fit suivre d'un commentaire historique.

Les deux publications les plus importantes de M. de Bustamante se rattachent aux annales de l'Amérique espagnole; l'une est intitulée : *Trois siècles de la domination espagnole au Mexique* (los Tres siglos de Mexico durante el gobierno español; Ibid., 1836-1842, t. I à III, in-4), et a pour auteur Andres Cavo; l'autre est l'*Histoire complète des choses qui se sont passées à la Nouvelle-Espagne* (Historia universal de las cosas de Nueva España, en XII libros, Ibid., 1839, 3 vol in-4) du moine Bernardino de Sahagun : cette édition d'un livre précieux a été faite d'après les manuscrits de la bibliothèque de lord Kingsborough.

BUTLER (William-Allen), poëte américain, né à Albany, en 1825, est fils d'un jurisconsulte qui a rempli quelques charges politiques. Après avoir terminé ses études à l'université de New-York, il se fit admettre au barreau, voyagea sur le continent et en rapporta des traductions d'Uhland qui furent imprimées dans la *Democratic review*. On a encore de lui : *les Villes artistiques et les premiers artistes* (the Cities of art and the early artists), série de biographies et d'esquisses; *les Lieux écartés de l'Europe* (Out of the way places in Europe), tableaux de voyage; *le Club du colonel* (the Colonel's club), mélanges humoristiques en prose et en vers; *le Parnasse de Barnum* (Barnum's Parnassus; 1850), publié à propos du tournoi poétique auquel ce dernier avait convié les écrivains en l'honneur de Jenny Lind.

BUVIGNIER (Eusèbe-Isidore), ancien représentant du peuple français, né à Verdun (Meuse), le 3 avril 1812 étudia le droit à Paris et à Dijon, s'affilia aux Sociétés républicaines des Amis du peuple et des Droits de l'homme, et fut impliqué, en 1834, dans un procès politique. Acquitté par le jury de la Côte-d'Or, il n'en fut pas moins exclu pour quatre ans de toutes les Facultés de droit. A l'expiration de ce terme, il reprit ses études à Toulouse, où il fut reçu licencié. Il fit ensuite son stage à Paris, et s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. A la révolution de Février, il prit sur lui de déposer l'administration municipale de Verdun, et s'installa à la sous-préfecture. Ses pouvoirs furent confirmés par le gouvernement provisoire, et les électeurs de la Meuse l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le dernier de leurs huit représentants, avec 29681 voix. Il fit partie de la Montagne et vota avec elle dans les questions politiques et dans les qnestions sociales. Il attacha son nom à une proposition tendante à faire abolir la peine de mort, qu'il présenta avec M. Coquerel (voy. ce nom), et qu'il soutint avec énergie. Il s'abstint de voter sur l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement la politique de l'Élysée, protesta contre la suppression des clubs, et signa la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il continua de lutter contre le gouvernement et contre la coalition des anciens partis et il s'efforçait de ressuciter le journal *la Réforme*, quand s'accomplit le coup d'État du 2 décembre. Chassé du territoire, avec un de ses frères, il se réfugia en Belgique.

BYRON (Georges ANSON BYRON, 7e baron), pair d'Angleterre, né en 1789 à Bath, descend d'une ancienne famille élevée, en 1643, à la pairie héréditaire. Entré en 1800 dans la marine royale, il prit part aux guerres de l'Empire, et fut, en 1849, promu au grade de contre-amiral du pavillon bleu. Pendant plusieurs années, il a été chambellan de la reine. En 1824, il a pris à la Chambre des Lords la place de son cousin, le poëte lord Byron, qui venait de mourir en Grèce. Il est attaché aux principes libéraux. De son mariage avec miss Pole (1816), il a six enfants dont l'aîné, Georges-Anson BYRON, né en 1818, à Cheltenham, a donné, en 1843, sa démission de capitaine d'infanterie.

C

CABALLERO (Firmin-Agosto), journaliste et homme politique espagnol, né le 7 juillet 1800 à Barajas de Melo dans la province de Cuenza, étudia le droit et reçut, à Madrid, le diplôme d'avocat. Il embrassa avec ardeur le parti de la révolution qui venait d'arracher à Ferdinand VII une constitution libérale (1820); mais, en 1823, après que les armées françaises eurent rétabli le despotisme, il se retira en Estramadure où il vécut pendant 10 années. Après la mort de Ferdinand VII (1833), il revint à Madrid. De graves événements se préparaient; don Carlos disputait le trône à l'infante Isabelle, et Marie-Christine, pour soutenir les droits de sa fille, faisait appel aux partisans de la liberté. Caballero fonda le *Bolatin del comercio*, dans lequel il combattit avec la même vigueur l'hypocrisie de la cour constitutionnelle et les prétentions des absolutistes. Cette feuille, poursuivie et supprimée en 1834, reparut bientôt sous le titre d'*el Eco del comercio*.

Ces persécutions donnèrent à Caballero une grande popularité, et les électeurs de Madrid et de Cuença le choisirent pour député aux Cortès. Il fut dans l'Assemblée comme dans la presse un des adversaires les plus redoutables du ministère modéré que présidait M. Martinez de la Rosa. En 1835, le ministère Toreno, empruntant à la France les lois de septembre, essaya de contenir le journalisme et dirigea des poursuites contre le directeur de l'*Écho du commerce*, qui n'en continua pas moins ses attaques contre le pouvoir et ses protestations en faveur de la liberté. Lorsque Mendizabal fut mis à la tête du gouvernement et entreprit des réformes nécessaires, M. Caballero, qui était son ami, lui prêta un concours énergique. Il se distingua surtout dans la discussion sur la suppression des couvents et réclama la vente des biens ecclésiastiques restitués à la nation. Mais il se sépara de lui dans plusieurs circonstances, pour rester fidèle à son programme politique qui était contenu tout entier dans la constitution de 1812, et dans les débats relatifs à la constitution de 1837, il donna l'exemple de l'abstention. Il fit partie de la députation nationale de Madrid, en 1838.

M. Caballero a publié, entre autres écrits : *Fisionomia natural y politica de los deputados a Cortes, en* 1834, 1835, 1836 (Madrid, 1836); *El Gobierno y los Cortes del Estatuto, materiales para su historia* (Ibid., 1837); *Manual geografico-administrativo de la monarquia española* (Ibid., 1844), etc. Il est membre correspondant de l'Académie royale d'histoire.

Caballero (Manuel-Antoine), a été appelé, après la révolution libérale de juillet 1854, au poste de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères. Il ne garda ces fonctions qu'une année. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

CABANEL (Alexandre), peintre français, né à Montpellier, le 28 septembre 1823, suivit l'atelier de M. Picot et se fit remarquer au Salon de 1844 par une *Agonie du Christ au jardin des Oliviers;* l'année suivante, il remporta le second grand prix de peinture, sur ce sujet : *Jésus dans le prétoire*, et obtint, par suite d'une vacance, la pension et les avantages attachés au premier grand prix. Revenu de Rome, il exposa, de 1850 à 1853, entre autres œuvres, un *saint Jean*, la *Mort de Moïse* et une *Velleda*. Chargé d'exécuter, à l'Hôtel de Ville de Paris, douze médaillons représentant les douze mois, il accepta pour ce travail le concours désintéressé de M. Binouville. Il a envoyé, à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Mort de Moïse*, le *Martyr chrétien*, la *Glorification de saint Louis* et un *Soir d'automne;* et au Salon de 1857 : *Othello racontant ses batailles*, *Michel Ange*, *Aglaé*. M. Cabanel a obtenu une 2e médaille en 1852, et une médaille de première classe, ainsi que la décoration, en novembre 1855.

CABAT (Nicolas-Louis), paysagiste français, né à Paris, le 24 décembre 1812, étudia la peinture sous M. Camille Flers et parcourut de bonne heure les sites les plus pittoresques de la France, explorant de préférence les bords de l'Indre, ceux de la Meurthe et le Calvados. Il débuta au Salon de 1833 par des paysages qui furent alors accusés de « réalisme », et persévéra jusqu'en 1837 dans le genre qu'il avait adopté et qui fit école. Jusqu'en 1848, il ne figura plus que deux fois aux expositions annuelles (1840 et 1841), et fit deux voyages en Italie. Ses nouveaux envois, non interrompus depuis 1848, ont moins d'originalité que ses premières œuvres.

On a surtout de cet artiste : la *Vue des bords de la Bouzame*, *le Moulin de Dampierre*, *le Cabaret de Montsouris* et l'*Intérieur d'une métairie*, *le Hameau de Sarasin*, *une Hôtellerie dans l'Indre*, *l'Oiseleur à l'affût*, *la Fête de la Vierge de l'eau* et *les Plaines d'Arques*, le *Bois de Fontenay-aux-Roses; la Gorge aux loups; l'Hiver; le Samaritain*, paysage historique; *le Jeune Tobie présenté par l'ange à Raguel;* le lac *Némi Genzano*, près de Rome, tous deux acquis par le duc d'Orléans; les *Bords de la rivière d'Arques*, les *Disciples d'Emmaüs;* la *Chasse au sanglier;* des *Chèvres dans un bois;* des *Vues de la Nésa*, *du lac Dolsena*, prises en Italie, etc., et autres sujets reproduits fréquemment dans *l'Artiste* et autres recueils. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : le *Ravin de Villeray*, site pittoresque, et trois effets différents de lumière, le *Matin*, le *Crépuscule*, et le *Soir au lever de la lune;* et au Salon de 1857 : *l'Ile de Croissy* et *les Bords de la Seine à Croissy*.

M. Louis Cabat a obtenu une 2e médaille en 1834. Chevalier de la Légion d'honneur depuis juin 1843, il a été fait officier en novembre 1855.

CABEL (Marie Dreullette, dame Cabu, dite), est née à Liége, vers 1828. M. Louis-Samson Dreullette, son père, ancien officier de cavalerie dans l'armée française, était employé comme agent comptable dans les principaux théâtres de Belgique. Encore tout enfant, elle montra de grandes dispositions pour la musique, et Mme Viardot prédit son talent et sa fortune. Lorque son père mourut, elle savait assez de solfége pour en donner des leçons; son travail soutint sa mère. Un jeune professeur de chant, M. Louis-Joseph Cabu, dit *Cabel*, qu'elle épousa, continua son éducation. En 1847, elle vint à Paris, chanta au Château des fleurs, y fut remarquée, et obtint un engagement à l'Opéra-Comique, où elle joua *le Val d'Andorre* et *les Mousquetaires de la reine*. Bientôt M. Hanssens, directeur du théâtre de Bruxelles, vint la reprendre à nos théâtres. Elle excita l'enthousiasme des Belges dans *la Sirène*, *le Songe d'une nuit d'été*, *le Toréador*, *le Caïd*,

la Dame de pique et *le Prophète*. On dit qu'elle apprit le rôle de Berthe, dans cette dernière pièce, en 11 heures.

Son engagement terminé, Mme Cabel revint en France. Elle alla jouer *Galathée* à Lyon, donna des concerts au Havre, à Strasbourg, et enfin fut engagée à Paris au Théâtre-Lyrique. Là, elle joua avec le plus grand succès des pièces faites pour elle : *le Bijou perdu*, *la Promise*, etc., et commença la gloire et la fortune de ce théâtre. Le 23 février 1852, elle débuta à l'Opéra-Comique dans *Manon Lescaut*, écrit pour elle par M. Auber, et reprit le rôle de Catherine créé par Mlle Duprez dans *l'Étoile du Nord*. Le chant de Mme Cabel, naturel et brillant, a été remarqué également pour sa hardiesse et sa facilité.

CABET (Étienne), publiciste français, chef d'une secte communiste, est né à Dijon le 2 janvier 1788. Fils d'un tonnelier qui, après l'avoir fait travailler avec lui jusqu'à l'âge de 12 ans, put lui faire donner une éducation libérale, il commença ses études, suivant la méthode Jacotot, fit son droit et exerça d'abord la profession d'avocat dans sa ville natale. Il défendit, en 1816, le général Veaux, accusé de conspiration, avec une ardeur qui compromit sa position au barreau de Dijon. Il vint à Paris, en 1818, et fut attaché à la rédaction du *Journal de la jurisprudence*, de M. Dalloz. Après 1830, il fut nommé par Dupont (de l'Eure) procureur général en Corse. Dépassant de beaucoup les idées et les intérêts qui avaient triomphé en juillet, il tint un langage officiel qui manifestait son peu de respect pour la *charte bâclée*, comme on disait alors, et fut révoqué par M. Barthe, le nouveau ministre de la justice (31 mai 1831). Au mois de juillet suivant, il fut élu député par le deuxième collége électoral de Dijon et fut admis à la Chambre sans justifier du cens d'éligibilité.

M. Cabet se signala parmi les adversaires les plus ardents de la dynastie et publia une série de pamphlets : *Révolution de 1830 et situation présente expliquée*, etc. (1832, in-8; 1832 et 1834, 2 vol. in-12); *Louis-Philippe à lui seul fait plus de propagande républicaine*, etc. (1833, in-8), etc., et un journal mensuel, le *Populaire* (1833-1834) qui, plusieurs fois suspendu, a toujours reparu, comme le moniteur officiel du communisme. Poursuivi devant le jury, M. Cabet fut condamné à une forte amende et à deux ans de prison (13 février 1834); mais il se réfugia en Angleterre où il passa les cinq ans nécessaires pour la prescription de sa peine. Il y vécut dans le dénûment et y prit connaissance des théories socialistes anciennes et modernes, notamment de l'*Utopie* de Thomas Morus qui lui inspira, en grande partie, son roman philosophique et social, le *Voyage en Icarie* (1842, in-18, 2ᵉ édit.). Par une double supercherie littéraire, il donna d'abord ce livre, sous le pseudonyme de Dufruit, comme une simple traduction de l'ouvrage anglais d'un certain Francis Adams : *Voyages et aventures de lord William Carisdall en Icarie* (1840, 2 vol. in-8), et par une erreur assez piquante, il passe, auprès de certains biographes, pour le plagiaire maladroit de ce lord imaginaire. Dans l'heureuse contrée de l'Icarie, grâce au système de la communauté, à l'intervention de l'État en toutes choses et à la prévoyance universelle de la loi, on ne connaît ni misère, ni débauche.

Ce rêve de bonheur, que ne relevait ni l'originalité des pensées, ni le talent du style, séduisit les classes laborieuses, vers la fin du règne de Louis-Philippe, et le communisme icarien compta de nombreux adeptes dans toutes les villes de France. Avant 1848, le *Voyage en Icarie* avait épuisé quatre éditions, et le journal *le Populaire* en propageait les doctrines jusque dans les mansardes. Pressé de les mettre en pratique, M. Cabet s'était assuré, dans un voyage à Londres, en 1847, la concession d'un territoire d'un million d'acres au Texas. Il passa, la même année, avec 150 de ses partisans, un premier traité d'association qui lui conférait, avec une autorité absolue, la libre disposition de tous les biens dont chacun s'engageait à se dépouiller au profit de la communauté. Le premier départ, annoncé dans *le Populaire* au commencement de janvier 1848, eut lieu le 2 du mois suivant. M. Cabet, déjà inquiété et poursuivi, à cette occasion, comme prévenu d'escroquerie, mais sans que l'affaire eût alors des suites, fut retenu à Paris par les événements de février. Sa popularité, comme chef d'opposition et fondateur d'école, lui donna d'abord une importance qui s'évanouit promptement. A la fin d'avril même, de violentes menaces de mort se produisirent contre lui. Il se mit inutilement sur les rangs pour la représentation nationale. Enfin, les réclamations des premiers émigrants et de ceux qui les avaient suivis, le forcèrent de partir, avant la fin de 1848, pour le Texas. Pendant son absence, sur de nouvelles poursuites en escroquerie, il fut condamné par défaut à deux ans de prison (30 septembre 1849).

Au Texas, le plus grand désordre régnait dans la communauté, et la misère y sévissait. M. Cabet, abandonnant à elle-même la minorité, qui réclamait la dissolution de la Société, se rendit avec le reste de ses adhérents à Nauvoo, dans l'Illinois, où il acquit, à bas prix, l'établissement que les Mormons, en butte aux hostilités des populations voisines, étaient forcés de quitter, pour se réfugier plus avant dans l'Ouest. En 1850, au milieu des protestations renaissantes des dissidents contre lui, M. Cabet résolut de revenir en Europe, pour combattre ses accusateurs devant le tribunal qui l'avait condamné. Outre les volumineux mémoires qu'il avait publiés pour sa défense, il rapportait une délibération rendue en sa faveur par l'assemblée de Nauvoo, pour justifier la dictature qu'il avait prise et l'exactitude des comptes qu'il avait rendus. Il plaida lui-même sa cause, pendant quatre heures entières, devant la Cour d'appel de Paris, et, malgré la vivacité des nouvelles poursuites, un arrêt, infirmant le jugement primitif, déclara qu'il n'avait commis ni détournements de fonds ni manœuvres frauduleuses (23 juillet 1851). Pendant son séjour à Paris, M. Cabet, redevenu populaire, avait été désigné, pour une élection partielle à l'Assemblée législative, comme le premier candidat des délégués du conclave démocrate-socialiste. Il échoua; puis le coup d'État du 2 décembre lui ôta tout espoir de jouer un rôle politique, et, ne voulant mettre au service d'aucune doctrine religieuse ou sociale étrangère à son système, son influence sur les masses, il repartit pour Nauvoo. Depuis cinq ans, on avait peu de détails sur l'établissement icarien, lorsqu'on apprit, qu'au commencement de 1856, M. Cabet s'était vu forcé de reprendre la dictature par une sorte de coup d'État, et qu'il avait été réduit, quelques mois après, à se réfugier à Saint-Louis dans le Missouri, où il mourait au mois de décembre de la même année. En 1857, on ouvrit, à Paris, une souscription en faveur de sa veuve.

Aux publications que nous avons citées, il faut ajouter les suivantes qui se rattachent également à son rôle politique ou social : *Association libre pour l'éducation du peuple* (1833); *Histoire populaire de la révolution de 1789 à 1830*, etc. (1840, 4 vol. in-8); *l'Émigration de M. Guizot à Gand*, etc. (in-8); *Réfutation ou Examen de to*

les écrits ou journaux contre ou sur la communauté, etc. (1841, in-8); *douze Lettres d'un communiste à un réformiste sur la communauté* (1841, in-8); *Propagande communiste* (1842, in-8); *Pourvoi en cassation devant la postérité contre l'arrêt de la Cour des pairs sur l'attentat Quénisset* (1842, in-8); *Almanach icarien* (1842 et suiv., in-24, plus. éditions); *Bombardement de Barcelone*, etc. (1843, in-8); *la Femme, son malheureux sort dans la société actuelle, son bonheur dans la communauté* (1844, in-16; 2e édit., 1848); *l'Ouvrier, ses misères actuelles, leur cause et leur remède, son futur bonheur dans la communauté* (même année, in-12, 2e édit., 1848), et une foule de brochures à bas prix consacrées au même thème.

CABRERA (Ramon), général espagnol, né à Tortose, en Catalogne, le 31 août 1810, fut élevé au séminaire de Cervera et embrassa d'abord la profession ecclésiastique; mais des excès de jeunesse lui firent refuser les ordres majeurs. La mort de Ferdinand VII (1833), en donnant le signal de la guerre civile, lui ouvrit une carrière plus conforme à ses aptitudes et à ses goûts : il se mit à la tête d'une petite bande de guérillas, prit parti pour l'absolutisme contre la royauté constitutionnelle, et, pendant plusieurs années, porta le pillage dans les provinces d'Aragon, de Valence et d'Andalousie. En 1836, sa mère et ses trois sœurs, tombées au pouvoir des *Christinos*, furent mises à mort par ordre de Mina; il fit à son tour fusiller en masse plusieurs centaines de prisonniers, et poursuivit la guerre avec une ardeur impitoyable. Rejeté en Aragon par des forces supérieures, il tomba dans une embuscade, reçut à la cuisse une grave blessure et n'échappa qu'avec peine aux recherches des Christinos. Les partisans d'Isabelle le traquaient dans les bois comme une bête fauve. Cependant il trouva un refuge, près des cantonnements ennemis, chez le curé du village d'Almagon.

On avait répandu la nouvelle de sa mort, lorsqu'il reparut tout à coup avec une armée, envahit la province de Valence, battit les troupes de la reine à Buñol, puis à Burjasot, et resta quelque temps maître du pays. Vaincu à son tour à Torre-Blanca par les chasseurs d'Oporto et grièvement blessé, il se tint de nouveau caché. Pendant son absence, les Christinos occupèrent l'importante position de Villa-Réal. Leurs succès ranimèrent son audace. Il reprit le commandement de ses bandes, s'empara de Morella et soutint la marche du prétendant jusqu'aux portes de Madrid. C'est alors que Don Carlos le nomma comte de Morella, lieutenant général et gouverneur général des provinces d'Aragon, de Valence et de Murcie (1838).

Les absolutistes se croyaient déjà maîtres de l'Espagne, et Cabrera se préparait à porter au trône d'Isabelle le coup décisif, lorsque la trahison de Maroto changea la face des choses, réduisit les carlistes à la défensive et le prétendant à la fuite. Cabrera, plus dévoué à la cause de la monarchie qu'à celle de don Carlos, continua la guerre pour son propre compte, et s'établit dans une position presque inexpugnable au milieu des montagnes de la Catalogne et de l'Aragon. Enfin, le 6 juillet 1840, il fut mis en déroute complète par le général Espartero. Sa fuite parut terminer la guerre civile.

Le gouvernement français refusa d'abord de le recevoir comme un réfugié politique et le fit enfermer au château de Ham. Mais bientôt il lui rendit la liberté et l'autorisa même à faire un voyage aux îles d'Hyères (1841). Durant son exil, le comte de Morella se sépara ouvertement de la fraction de son parti qui formait la cour de don Carlos, et se vit enlever, au mois de mai 1842, les pouvoirs et le titre de général des armées royales. En 1845, après s'être prononcé très-vivement contre l'abdication du prétendant, il ne tarda point à se rapprocher du comte de Montemolin, et, croyant trouver, dans l'affaire des mariages espagnols, l'occasion favorable de recommencer la lutte avec l'appui de l'Angleterre, il se rendit à Londres, pour préparer une invasion dans la Péninsule, dont il dut ajourner l'exécution jusqu'en 1848. Comme si la révolution de Février eût favorisé ses desseins, il débarqua en Espagne au mois de juin, et reparut en armes dans les montagnes de la Catalogne. Cette tentative aventureuse échoua misérablement à Pasteral, le 17 janvier 1849, et Cabrera repassa les Pyrénées.

Après quelques mois de séjour en France, il retourna en Angleterre et épousa à Londres miss Richards qui lui apporta en dot une fortune considérable; lui-même possédait une somme de plusieurs millions, amassée durant la guerre civile. En 1850, il se rendit en Italie, chercha en vain à mettre à profit la mésintelligence survenue entre la cour d'Espagne et celle des Deux-Siciles, et l'année suivante, fut expulsé du royaume de Naples. Lorsqu'après la révolution libérale de juillet 1854, les carlistes se soulevèrent sur plusieurs points contre le gouvernement d'Espartero et d'O'Donnell, Cabrera ne prit point une part active et personnelle à cette lutte désespérée. Le comte de Morella ne se souvenait plus du guerillero Cabrera.

CACHEUX (l'abbé N....), théologien français, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels nous signalerons : *Essai sur la philosophie du christianisme* (1839-1841, 2 vol. in-8), considérée dans ses rapports avec la philosophie moderne; *Philosophie de l'histoire des conciles tenus en France* (1844, in-8), où l'auteur apprécie leur influence sur les lois, les mœurs et la civilisation; *Discussion théologique et philosophique avec le protestantisme* (1855, in-8), sur tous les points qui le séparent de la religion catholique. L'abbé Cacheux a été, en 1840, l'un des éditeurs du *Répertoire des prédicateurs modernes*.

CADET-GASSICOURT (Charles-Louis-Félix), pharmacien français, né à Paris, le 11 octobre 1789, fit ses classes à Sainte-Barbe, et commença ses études de chimie et de médecine. Il seconda son père, pharmacien distingué, mort en 1821, et lui succéda à cette époque, après avoir été reçu docteur (1817). Affilié au parti libéral, il eut jusqu'en 1837, un certain rôle administratif et politique, et fut, de 1830 à 1833, premier adjoint, puis maire du 11e arrondissement. Il reçut dans cet intervalle, la décoration de Juillet (1831), et celle de la Légion d'honneur (1833), la médaille du choléra (1832), et le titre de membre d'une foule de Sociétés et d'Académies.

On a de lui, outre sa thèse *sur le jalap*, une *Dissertation sur les euphorbiacés* (1834); des *Notices* sur l'emploi médical de la moutarde, sur les eaux de Wiesbaden, etc.; un *petit Dictionnaire des cas d'urgence;* des articles dans le *Journal des Sciences médicales*, à la *Biographie universelle;* quelques chansons patriotiques (1830-1850), etc. Il a fourni sur lui-même les matériaux d'une des plus longues notices de la *Biographie des hommes du jour*.

CADOGAN (Georges, 3e comte), pair d'Angleterre, né en 1783, à Londres, descend d'un gé-

néral distingué élevé, en 1718, à la pairie héréditaire. Entré dans la marine en 1795, il a pris part aux guerres de l'Empire et a reçu, en 1857, le rang d'amiral de l'escadre bleue. Depuis 1832, il siége à la Chambre des Lords, où il a remplacé son père et où il vote avec les conservateurs. De son mariage avec miss Blake (1810), il a plusieurs enfants, dont l'aîné, Henry-Charles, vicomte CHELSEA, né en 1812, a fait ses études à Oxford. Attaché d'ambassade, de 1834 à 1835, il a siégé à deux reprises à la Chambre des Communes (1841-1847 et 1852-1857).

CADORE (Louis-Alix NOMPÈRE DE CHAMPAGNY duc DE), ancien pair de France, né le 12 janvier 1796, est le fils aîné de feu Jean-Baptiste de Champagny, ministre de Napoléon, créé duc de Cadore en 1809. Après la mort de son père (1834), il hérita du titre ducal et entra à la Chambre des Pairs le 11 septembre 1835. Depuis la révolution de 1848, il est resté en dehors des affaires politiques et fait seulement partie du conseil général de la Loire. Marié en 1824 à *Caroline*-Élisabeth, fille du général Lagrange, comte de l'Empire, il a, de cette union, deux filles et un fils : Camille Nompère de Champagny, marquis de Cadore, né en 1825, officier dans la marine de l'État. Le duc de Cadore a trois frères, les comtes Franz, Napoléon et Paul de Champagny (voy. ce nom).

CAETANI (Michel-Ange), chef actuel de la maison italienne de ce nom, élevée à la dignité princière en 1507, est né le 20 mars 1804. Il a succédé, le 21 octobre 1850, à son père don *Henri*, comme possesseur du duché de Sermoneta et du marquisat de Cisterna dans les États de l'Église, baron romain, grand d'Espagne de première classe, etc. Veuf de la comtesse *Caliste* Rzewuska, morte en 1842, il a épousé, en 1854, miss *Marguerite* Knight. Il a de son premier mariage deux enfants : *Honoré*, né le 28 janvier 1842, et *Hertilie*, née le 12 octobre 1840. Son frère *Philippe*, né le 26 mai 1805, n'est point marié. Une de ses sœurs, *Émilie*, née le 8 juillet 1811, a épousé, le 4 mars 1831, le marquis *Cajetan* Longhi. Un de ses oncles, *Boniface*, né le 19 août 1789, est le chef d'une branche cadette de cette famille.

CAFFE (Paul-Louis-Balthazar), médecin français, né à Chambéry (Savoie) en 1803, fut reçu docteur à Paris en 1833, et devint, à l'Hôtel-Dieu, chef de clinique du professeur Sanson qui s'occupait spécialement d'ophthalmologie. Ses conférences sur la même matière furent très-remarquées. En 1838, il fut chargé par le gouvernement d'aller étudier sur les lieux l'ophthalmie qui sévissait depuis quelques années dans les armées belges, hollandaises et prussiennes. A son retour, il adressa au ministre de l'agriculture un *Rapport sur l'ophthalmie régnante en Belgique* (1840), qui fut plus tard un titre à la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

On a, en outre, de M. Caffe : *Considérations sur l'histoire médicale et statistique du choléra-morbus de Paris* (1832); *Paris vu dans ses causes* (1835); *l'Hygiène des hommes livrés aux travaux de l'esprit*, dans la *Revue administrative; Leçons pratiques sur l'amaurose* (1846, in-12); et divers articles insérés dans plusieurs recueils de médecine.

CAFFI (Hippolyte), peintre italien, né à Bellune en 1814, d'une famille de riches négociants dont la ruine le jeta dans une vie de lutte et de privations, vécut quatre ans à Venise, et y obtint des prix académiques qui lui valurent d'être exempté du service militaire. Le prix d'un *Chemin de la Croix* lui permit d'aller à Rome où il donna des leçons et écrivit un *Traité de la perspective* qui eut du succès. Ayant abandonné la peinture historique, il s'occupa spécialement de vues monumentales, et il a excellé dans ce genre par un usage souvent original des effets de lumière et de perspective. Une fresque exécutée en douze heures au Café des beaux-arts, le mit à la mode, surtout parmi les étrangers. Sa grande scène du *Carnaval*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, fut reproduite plus de quarante fois pour les amateurs. Il a voyagé dans toute l'Italie, laissant partout des fresques sur son passage. En 1843, il a visité la Grèce et l'Orient, d'où il a rapporté des *Études*. Mêlé à la révolution de 1848, il faillit être fusillé par les Autrichiens, et après la capitulation de Venise, il se réfugia en Piémont, où ses tableaux sont très-goûtés.

CAGNIARD DE LA TOUR (Charles, baron), physicien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 31 mars 1777, fit ses études à l'ancienne École militaire de Rebais, entra en 1794 à l'École polytechnique d'où il passa à celle des ingénieurs-géographes. Attaché, dès 1811, au conseil d'État et au ministère de l'Intérieur, il se livra dès lors à des recherches persévérantes sur différents points de mécanique, de physique et de chimie, et ses travaux lui ont mérité de nombreuses distinctions : la croix d'honneur en 1815, le titre de baron en 1818, la croix de Saint-Michel en 1823, et la succession de Gay-Lussac à l'Académie des sciences (17 janvier 1851).

Nous signalerons, parmi les travaux et inventions dus à M. Cagniard de la Tour : la transformation de la vis d'Archimède en machine soufflante (1809); de nouveaux procédés pour exécuter avec rapidité le lissage de la poudre (1814); un moulin ne pesant que sept livres, destiné à moudre le blé dans les camps et utilisé pendant les Cent-Jours; les appareils d'éclairage à gaz de l'hôpital Saint-Louis et de l'usine royale (1818 et 1819); la sirène, instrument d'acoustique (1819); l'aqueduc suspendu de Crouzol, œuvre hardie, de près de 200 mètres de longueur, sans point d'appui intermédiaire, exécutée en 1826; la découverte d'un végétal conferroïde de nouvelle espèce; le peson chronométrique; la machine à étudier le vol des oiseaux; la pompe hydraulique filiforme; le canon pompe, etc. (1830-1850); inventions utiles ou recherches curieuses dont les différents recueils scientifiques ont rendu compte.

CAHEN (Samuel), hébraïsant français, né à Metz le 4 août 1796, de parents israélites, et destiné au rabbinat, étudia exclusivement dans sa jeunesse la Bible, le Talmud et ses commentaires. Envoyé à quatorze ans au collége rabbinique de Mayence, il cultiva en secret les langues et la littérature modernes sévèrement exclues de l'enseignement par la ferveur synagogale des rabbins, et se familiarisa avec nos classiques et avec les philosophes allemands, sans toutefois négliger les études hébraïques. Ayant renoncé au rabbinat, il fut précepteur dans deux familles, et vint à Paris en 1822. Après des débuts pénibles dans l'enseignement, il fut appelé à diriger l'école israélite, mérita par son zèle plusieurs médailles, se fit recevoir bachelier ès lettres, et publia quelques ouvrages d'éducation traduits de l'allemand. En 1831 parut le premier volume de son œuvre capitale, *la Traduction de la Bible*, avec l'hébreu en regard, dont les notes soulevèrent de vives contestations. Malgré son peu de fortune et sa nombreuse famille, M. Cahen se démit de ses fonctions en 1836, pour se consacrer

entièrement à cet ouvrage, dont la publication s'est terminée en 1853 (18 vol. in-8), et à la révision duquel il ne cesse de travailler (1845-56, tom. I-V). Il a fondé en 1840 un journal mensuel, *les Archives israélites de la France*, où il a eu son fils aîné pour collaborateur. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 3 mai 1849.

On a encore de lui : *Cours de lecture hébraïque* (1824, in-8, 2e éd. 1832, 3e édit. 1842); *l'Ange protecteur de la jeunesse*, *Joseph le manteau noir*, et *Bonne famille, ou Morale mise en action*, traduits de Salzmann (1825, in-12); *Annuaire israélite pour l'année du monde* 5592 (1831, in-18); *Manuel d'histoire universelle* (1836, in-18); *sur les Lettres tsarphatiques* (1837, in-8); *Exercices élémentaires sur la langue hébraïque* (Metz, 1842, in-12); etc.

Un de ses fils, M. Isidore CAHEN, né à Paris, le 16 septembre 1826, ancien élève de l'École normale, nommé en 1850 professeur de philosophie au collége de Napoléon-Vendée, se vit forcé par l'intolérance de l'évêque de Luçon d'abandonner sa chaire et quitta aussitôt l'enseignement public. Attaché d'abord à la rédaction des *Débats*, il fait depuis 1856 des comptes rendus littéraires dans *la Presse*.

CAHOURS (Auguste), chimiste français, né en 1813, fut admis en 1833 à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans le corps d'état-major. En 1836, il donna sa démission de sous-lieutenant et entra dans l'instruction publique : il devint tour à tour professeur de chimie à l'École centrale des arts et manufactures, répétiteur de chimie et examinateur de sortie à l'École polytechnique, essayeur à la Monnaie de Paris, membre de la Société philomatique. Il s'est distingué par de belles et importantes recherches en chimie organique; on lui doit la connaissance d'un grand nombre de propriétés de l'huile de pommes de terre ou alcool amilique et de plusieurs dérivés de cette substance (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences; 1836-1838-1840); la détermination des indices de réfraction d'une foule de liquides (Ibid., 1840); des mémoires sur les huiles essentielles de cumin, d'anis, de badiane, de fenouil, de son, etc. (Ibid., 1841-1844); sur l'essence de *gaultheria procumbens* (Ibid., 1843 et 1848); sur la densité de vapeur de l'acide acétique à différentes températures (Ibid., 1844); sur de nouveaux composés sulfurés de l'éthyle et du méthyle (Ibid., 1846); sur une série de bases phosphorées, parallèles aux bases ammoniacales, avec M. Hofmann (Ibid., 1856), etc.

M. Cahours a publié récemment sous le titre de *Leçons de chimie générale élémentaire* (1855-1856, 2 vol. in-12), un traité méthodique et complet où est exposé avec beaucoup de clarté l'état actuel de nos connaissances chimiques. Il est, depuis 1846, décoré de la Légion d'honneur.

CAIL (Léon-François), industriel français, chef unique de l'ancienne maison DEROSNE et CAIL, est né à Douai, vers 1804. Familiarisé dès sa jeunesse avec la construction des machines, il s'associa, en 1825, l'associé de Charles Derosne, qui possédait, à Paris, l'usine déjà importante du quai de Billy. Celui-ci, habile théoricien et chimiste intelligent, étudiait alors, avec l'ingénieur Degrand, les appareils évaporatoires à double effet d'Howard, ainsi que les systèmes de distillation de Sellier Blumenthal, et cherchait à les adapter chez nous à la préparation des sucres exotiques ou indigènes. Après leur association, ils établirent, à Chaillot, une usine nouvelle pour la construction des machines motrices, et secondèrent ainsi l'essor de la vapeur et l'extension des chemins de fer. La maison Derosne et Cail fournit pendant quinze ans, au roi de Hollande, toutes les machines employées pour l'épuration du sucre dans les colonies de ce pays; c'est elle aussi qui a fabriqué, depuis 1845, pour les Hôtels des monnaies de France et de l'étranger, les presses monétaires de Thonnelier. Elle s'est accrue de diverses succursales établies à Valenciennes, Douai, Bruxelles, Amsterdam, et placées sous la surveillance de M. Cail. Elle est restée définitivement dans les mains de ce dernier, à la mort de Charles Derosne, en 1846.

MM. Cail et Derosne ont publié en 1844 : *de la Fabrication du sucre aux colonies et des nouveaux appareils propres à améliorer cette fabrication* (2 parties in-4). Leurs noms, devenus inséparables, ont honorablement figuré, depuis 1827, à toutes les Expositions, où ils ont obtenu sans interruption deux médailles d'or et trois rappels. M. Cail a figuré sous son seul nom aux Expositions universelles de Londres et de Paris (1851 et 1855); il a obtenu à la suite de cette dernière, où ses produits étaient répartis dans trois classes, une grande médaille d'honneur pour la sixième, celle des locomotives. Il a été décoré en juillet 1844.

CAILLEUX (Achille-Alexandre-Alphonse DE CAILLOUX, dit DE), artiste français, membre de l'Institut, né à Rouen, le 31 décembre 1788, cultiva de bonne heure la peinture. Il n'exposa qu'une fois au Salon de 1822. Vers le même temps, il prit part, comme littérateur et comme dessinateur, à la publication du *Voyage pittoresque dans l'ancienne France*, commencé par le baron Taylor, à laquelle il fournit la partie comprise sous le nom d'*Ancienne Normandie*. Attaché, sous la Restauration, au ministère de la maison du roi, en qualité de secrétaire général des Musées, M. de Cailleux devint ensuite directeur adjoint et, en 1841, à la mort du comte de Forbin, directeur général des Beaux-Arts. Il occupa ce poste jusqu'en février 1848, et se tint, depuis, en dehors de toutes fonctions. Il a succédé, en 1845, au comte de Vaublanc, comme membre libre de l'Académie des beaux-arts. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le mois de mai 1825.

CAILLIAUD (Frédéric), voyageur français, est né à Nantes, le 17 mars 1787. Fils d'un serrurier-mécanicien, il apprit seul, dans son enfance, les premiers éléments de la minéralogie. Plus tard, il vint à Paris et se livra tout entier à l'étude des sciences naturelles. Le besoin de connaître développa en lui la passion des voyages; le commerce des pierres fines fut l'objet ou le prétexte du premier qu'il entreprit. De 1813 à 1815, il visita successivement la Hollande, l'Italie, une partie de la Grèce, la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie, achetant ou vendant des pierres fines, et faisant des collections de minéraux.

En 1815, il partit de Constantinople pour l'Égypte, où il fut chaleureusement accueilli par Méhémet-Ali, qui le chargea même d'explorer les déserts à l'est et à l'ouest du Nil. Dans les environs de la mer Rouge, M. Cailliaud découvrit les ruines d'un ancien temple égyptien et retrouva les fameuses mines d'émeraude du mont Labarah qui n'étaient connues que par les livres des auteurs anciens ou par les récits des Arabes. Il y descendit à une grande profondeur et en rapporta une foule d'outils qui devaient y être enfouis depuis le temps des Ptolémées. Logé dans les débris d'une ville grecque, qui avait été habitée par les mineurs d'autrefois, il continua l'exploitation pour son propre compte, et rapporta au vice-roi jusqu'à cinq kilogrammes d'émeraudes. Il parcourut ensuite toute la Haute-

Égypte avec M. Drovetti, pénétra en Nubie, et explora les monuments qu'on trouve entre les deux dernières cataractes du Nil.

En revenant sur ses pas, il découvrit ensuite une des anciennes routes du commerce de l'Inde, de Coptos à Bérénice, ville ruinée, sous le 24e degré de latitude, auprès de la montagne d'Elbé. Il traversa plus de soixante lieues de désert, pour arriver à la grande oasis et à la ville de Thèbes, où il séjourna neuf mois. En février 1819, il revint en France avec une collection inappréciable d'antiquités, de minéraux, de plans, d'inscriptions et de monuments nouveaux dont n'avaient point parlé les savants voyageurs Browne et Hornemann. Sur le rapport très-favorable d'une Commission, le ministre de l'intérieur acheta le portefeuille et le journal de M. Cailliaud et confia tous les matériaux à M. Jomard, pour en faire la publication. L'ouvrage parut, en 1821, sous ce titre : *Voyage à l'oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébaide, fait pendant les années* 1815 à 1818 (texte et planches, 2 vol. gr. in-fol.).

Cependant M. Cailliaud était déjà retourné en Égypte avec une mission du gouvernement, en compagnie de M. Letorzec. Après dix-huit jours de fatigues et de privations de toute espèce, il parvint à la ville de Syouah, située à l'occident de l'Égypte, et visita le temple de Jupiter Ammon dont il leva le plan et détermina la latitude. L'oasis de Falafré, jusqu'alors inconnue aux voyageurs européens, lui offrit surtout des ruines précieuses et des documents nouveaux pour l'histoire de l'antiquité égyptienne. Il envoya d'Égypte ses matériaux à M. Jomard qui publia, trois ans après, le *Voyage à l'oasis de Syouah de* 1819 *à* 1820 (1823, in-fol. avec planches).

M. Cailliaud était resté dans le pays pour suivre l'expédition qu'Ismaïl-Bey, l'un des fils de Méhémet-Ali, préparait contre la Haute-Nubie; le jeune conquérant qui comptait sur ses connaissances pour lui découvrir des mines d'or ou de diamant, en avait fait son ami et son conseiller. Il dépassa, de plus de 125 lieues, les mines de Meroë, et pénétra jusqu'au dixième degré de latitude au milieu d'un pays presque inaccessible. Après le meurtre d'Ismaïl-Bey, il revint à Paris et publia lui-même, cette fois, la relation de son entreprise sous ce titre : *Voyage à Méroé, au fleuve Blanc, au delà de Fazoyl, dans le midi du royaume de Sennar, à Syouah, et dans cinq autres oasis, de* 1819 *à* 1822 (1823-1826, 4 vol. in-8 avec un atlas de cartes et planches in-folio). Jamais tant de documents précieux d'astronomie, de géographie, d'archéologie et d'histoire naturelle n'avaient été recueillis en si peu de temps. Une momie, rapportée par M. Cailliaud, servit tout d'abord aux découvertes hiéroglyphiques de Champollion le jeune; l'Afrique centrale n'avait pas été explorée si avant par les voyageurs Bruce, Browne, Kobbé et Gau.

M. Cailliaud n'accepta, avec la croix de la Légion d'honneur (1824), que les fonctions de conservateur du musée de Nantes, sa ville natale. Les Sociétés savantes se disputèrent l'honneur de l'admettre dans leur sein, sauf l'Académie des inscriptions. Il est membre de la Société de Géographie, et il a été surnommé le *continuateur de l'expédition d'Égypte*. Dans la modeste retraite qu'il s'est choisie, il n'a depuis longtemps publié qu'un seul ouvrage : *Recherches sur les arts et métiers, les usages de la vie civile et domestique des anciens peuples de l'Égypte, de la Nubie et de l'Ethiopie, suivies de détails sur les mœurs et costumes des peuples modernes des mêmes contrées* (Paris, 1831-1837, in-4 avec figures). Le titre seul de cet ouvrage, et la compétence si connue de l'auteur à traiter un tel sujet, en indiquent suffisamment l'intérêt et la valeur. M. Raffeneau-Delille a décrit, dans ses *Centuries* (1826, in-8), la collection de plantes rapportées d'Afrique par ce voyageur.

CAILLOUETE (Louis-Denis), sculpteur français, né à Paris, en 1791, prit dans l'atelier de Cartelier les premières notions de son art. Ses œuvres sont peu nombreuses; nous citerons entre autres un buste de *Ruysdaël* (1822); *Psyché abandonnée* (1824); l'*Architecture* (1827), bas-relief en marbre qui décore le grand escalier du vieux Louvre; une *sainte Élisabeth* (1840); un buste de *Cortot* pour les galeries de Versailles; *Marie de Médicis* (1847), statue en marbre, au jardin du Luxembourg, etc. M. Caillouete a obtenu une 2e médaille en 1822.

CAIN (Auguste), sculpteur français, né à Paris, en novembre 1822, travailla d'abord chez le menuisier Guillonnet, puis suivit l'atelier de Rude. Il débuta au Salon de 1846 et se fit une spécialité des types et groupes d'animaux. Il est lui-même l'éditeur de ses bronzes de fantaisie. Il a épousé, en 1852, la fille du sculpteur Mène son associé. Nous citerons parmi ses envois aux Salons annuels : *le Loir et les fauvettes* (1846); *les Grenouilles voulant un roi* (1850); *l'Aigle défendant sa proie*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852); *Aigle chassant un vautour* (1857); des *Vautours*, des *Faucons*, des *Natures mortes*, etc. Plusieurs des mêmes sujets ont reparu aux Expositions universelles de Londres et de Paris. M. Cain a obtenu une 3e médaille en 1850, une médaille de bronze à Londres (1851), et une mention en 1855.

CALAMATTA (Louis), graveur français d'origine italienne, né à Civita-Vecchia (États-Romains), en 1802, y fut d'abord l'élève de Marchetti et de Giangiacomo, et vint jeune encore à Paris. Il suivit les traditions de l'école de M. Ingres, et débuta au Salon de 1827, par *Bajazet et le berger*, d'après Dedreux-Dorcy. Il a donné depuis : le portrait de *Paganini* (1831); le masque de *Napoléon*, moulé à Sainte-Hélène par le docteur Antomarchi, une de ses meilleures œuvres et l'une des mieux accueillies (1834); le *Vœu de Louis XIII*, et le portrait du *duc d'Orléans* d'après M. Ingres; *Françoise de Rimini* et le portrait de *Lamennais* d'après M. Ary Scheffer, le portrait de *M. Guizot* d'après Paul Delaroche, celui de *Fourier* d'après M. Gigoux, du *roi d'Espagne* d'après M. Madrazzo. On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855, avec la plupart des œuvres précédentes, *la Vision d'Ézéchiel* et *la Paix*, de Raphaël, la *Joconde*, de Léonard de Vinci; le portrait du *comte Molé* d'après M. Ingres, et un cadre contenant dix-neuf *portraits*; au Salon de 1857 *la Cenci*, d'après Guido Reni, *Paysans romains dans l'admiration*, d'après M. Madou, *Souvenir de la patrie*, d'après M. A. Stevens. M. Calamatta a encore gravé, d'après ses propres dessins, deux portraits célèbres : ceux de *M. Ingres* et de *George Sand*, ce dernier exécuté deux fois, dans une attitude et un costume différents.

Les qualités dominantes de cet artiste sont la correction et la finesse. Il rappelle, par la sobriété des effets, l'école austère à laquelle il s'est attaché. Il a obtenu une 1re médaille en 1837, et une médaille de première classe en 1855; chevalier de la Légion d'honneur depuis août 1837, il a été fait officier en novembre 1855.

Sa femme, Mme Joséphine CALAMATTA, cultive elle-même la peinture avec succès. On a d'elle *une Vierge* (1842); *Eudore et Cymodocée* (1844

sainte Cécile (1846); *Ève* (1848; *sainte Véronique* (1842). Les œuvres de cette artiste témoignent de l'influence exercée sur elle par la manière et les principes de son mari.

CALAME (Alexandre), peintre suisse, né à Vevay, vers 1815, vint encore enfant à Genève, où il reçut les leçons de M. Diday, qu'il a remplacé depuis comme chef d'école. De fréquentes excursions à travers les montagnes et les sites pittoresques de la Suisse, un voyage en France (1842), et un séjour assez long en Italie (1845), lui ont permis de réunir dans ses tableaux la végétation et l'aspect des diverses contrées de l'Europe. On cite surtout de lui : *le Mont-Blanc*, *la Jungfrau*, *le Lac de Brientz*, *la Chaîne neigeuse du Monte-Rosa* et du *Mont-Cérin*, *la Chute de la Haudeck*, *l'Oberland bernois* (1838-1844), *Midi d'été*, *Soir d'automne*, *Nuit d'hiver*, *les Ruines de Pæstum*, une *Vue du Tyrol*, *les Quatre saisons*, *les Quatre heures du jour* (1845-1849). On a encore vu de lui à Paris, au Salon de 1842 : un *Site des environs du lac de Waldstettes*; et à l'Exposition universelle de 1855 : *le Lac des quatre cantons*. en novembre 1855.

M. Calame est souvent cité avec éloges pour ses lithographies et ses eaux-fortes, dont les plus connues sont : 18 *vues de Lauterbrunnen et Meiringen*; 24 feuilles de *Paysages des Alpes*, etc. Il est membre des Académies de Saint-Pétersbourg, de Bruxelles, honoré des 2e et 1re médailles aux Salons de 1839 et 1840, et chevalier de la Légion d'honneur depuis celui de 1842.

CALDERON (don Séraphin-Étienne), poëte espagnol, est né à Malaga au commencement du siècle. Il étudia le droit à l'université de Grenade, y devint, en 1822, professeur de poésie et de rhétorique, et attira l'attention sur lui par la publication de quelques poëmes. Ayant donné sa démission peu de temps après, il se fit recevoir avocat et vint exercer cette profession dans sa ville natale. En 1830, il s'établit à Madrid où il écrivit sous le voile de l'anonyme les *Poésies d'un solitaire* (Poesias del solitario, 1833, in-8), qui furent suivies, en 1840, d'un second volume. En même temps, il donnait aux *Cartas españolas*, le seul journal littéraire de cette époque, des articles pleins d'originalité sur les mœurs de l'Andalousie.

En 1834, M. Calderon fut nommé auditeur général de l'armée du Nord, charge judiciaire qui lui laissa de nombreux loisirs, puisqu'elle lui permit de mener à fin la traduction des *Principes d'administration* de Bonnin, dont le gouvernement l'avait chargé. Il venait d'être promu gouverneur civil à Logroño (1836), lorsqu'une chute de cheval le força de revenir à Madrid; là, il rassembla les manuscrits de l'ancienne littérature espagnole et jeta les bases d'un grand travail critique sur les *Cancioneros* et les *Romanceros*. A la fin de 1837, il fut envoyé à Séville en qualité de chef politique, fonctions qu'il résigna l'année suivante, à la suite d'une émeute où ses jours avaient été menacés.

Rentré dans la vie privée, cet écrivain publia l'ingénieux roman de *Chrétiens et maures* (Cristianos y moriscos; 1838), écrit dans la manière de Cervantès et qui fait partie de la *Collection des romans originaux de l'Espagne*; un essai sur *la Littérature arabe* (Literatura de los Moriscos), et les *Scènes andalouses* (Escenas andalusas; 1847, in-8), livre charmant où l'on retrouve toute la verve qu'il avait déployée à ses débuts. Un choix de ses œuvres en vers et en prose a été fait pour le recueil d'Eug. de Ochoa : *Apuntes par una biblioteca de escrittores españoles contemporaneos* (Paris, 1840).

CALÈS (Godefroi), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Denis (Seine), le 21 mars 1799, neveu d'un conventionnel mort en exil et fils d'un administrateur républicain du département de la Haute-Garonne, fut élevé dans les idées démocratiques. Il suivit à Montpellier les cours de médecine. Reçu docteur, il s'occupa spécialement d'une maladie peu connue, la pellagre, sur laquelle il publia un mémoire cité avec éloge. Établi à Villefranche (Haute-Garonne), il acquit dans cette ville une assez grande influence politique, et fut nommé, après la révolution de 1830, commandant de la garde nationale; mais il donna bientôt sa démission. Membre du conseil municipal, il proclama la république en 1848, et prit en mains l'administration de la ville. Il fut envoyé à la Constituante par 51 003 suffrages, le sixième sur les douze représentants de la Haute-Garonne. Il prit place au Comité des cultes et vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses ministres, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit l'exercice de sa profession.

CALLA (Chrétien-François), mécanicien français, né vers 1802, dirige, depuis une trentaine d'années, l'usine créée par son père pour les grands ouvrages de fonte et les machines industrielles ou agricoles. Il s'est, dans ces derniers temps, spécialement occupé de la fonte artistique et du bronze monumental, et a exécuté, sur les dessins de M. Duban, les candelabres de la cour du Louvre (1854). Cette maison a obtenu, outre une médaille d'or de la Société d'encouragement (1820), et une citation favorable en 1827, trois médailles d'or à toutes les Expositions depuis 1834, et deux médailles de première classe à l'Exposition universelle de 1855. M. Fr. Calla a été décoré en avril 1843. Il est actuellement secrétaire de la Société d'encouragement; il a été chargé officiellement d'écrire, entre autres rapports, celui de l'Exposition de Bruxelles de 1844 (classe de la fonte), inséré dans les *Annales du commerce extérieur*.

CALLET (Pierre-Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Étienne (Loire) le 27 octobre 1812, vint de bonne heure à Paris, fut rédacteur de la *Gazette de France* jusqu'en 1840 et inséra des articles de philosophie et de morale dans l'*Encyclopédie du XIXe siècle*. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans la Loire, le huitième sur onze, par 41 607 voix sur près de 100000 votants. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti modéré et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, admit la proposition Rateau, et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité royaliste et parlementaire, puis se prononça contre la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, quoique non compris dans le décret d'expulsion, il se réfugia en Belgique. En 1851, il avait fait paraître sous le titre d'*Études morales* (Paris, in-16), un choix de ses anciens articles. Il reprit, à Bruxelles, ses travaux littéraires. En 1853, il fut autorisé à revenir à Paris, mais il fut, bientôt après, traduit en justice et condamné à l'emprisonnement par suite de la distribution en France de brochures qu'il avait publiées en Belgique contre le gouvernement impérial.

CALLIAT (Victor), architecte français, né à Paris, le 1er septembre 1801, suivit avec succès les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de MM. Vaudoyer et Châtillon (1819-1824), et fut, dès l'année suivante, attaché aux travaux publics. Plus tard il dirigea, comme premier inspecteur, les travaux de l'Hôtel de Ville de Paris (1845). Il est aujourd'hui inspecteur de la ville, et depuis 1846, chevalier de la Légion d'honneur. M. Calliat, dessinateur et graveur habile, a publié ou dirigé, entr'autres ouvrages : *Hôtel de Ville de Paris*, mesuré, dessiné et gravé (1846, 27 pl. in-fol.); *Parallèle des maisons de Paris*, construites depuis 1830 jusqu'à nos jours (1850, 125 pl. in-fol.); *Église Saint-Eustache* (1850, 11 pl. in-fol.). Le 1er novembre de cette dernière année, il fonda l'*Encyclopédie d'architecture*, publication mensuelle dont il dirige encore la partie artistique. Il termine en ce moment (fin 1856) un *Supplément* à son ouvrage sur *l'Hôtel de Ville*, travail commandé en 1853 par M. Berger, et comprenant la nouvelle disposition des grands salons des fêtes.

CALLIMACHI (prince), diplomate ottoman, d'une famille phanariote qui fournit plusieurs hospodars aux principautés, est fils du prince Charles Callimachi, qui, après avoir gouverné à deux reprises la Moldavie, fut enveloppé dans les massacres qui suivirent, en 1821, la première explosion de l'hétairie à Constantinople et dans les provinces. Réfugié en Russie avec sa mère et quelques autres membres de sa famille, le jeune Callimachi compléta son éducation à l'université de Kiew, puis entreprit une série de voyages dans les principales contrées de l'Europe. Vers 1829, il rentra en Turquie, fut réintégré, par le sultan Mahmoud, dans les biens et titres de sa famille, et suivit Réchid-pacha à Paris en qualité d'attaché, puis de conseiller d'ambassade. En 1848, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Londres, et passa, l'année suivante, avec le même titre à Paris, où il fut chargé de la négociation du premier emprunt ottoman. Rappelé, au mois de janvier 1853, il refusa les fonctions de gouverneur général (prince) de l'île de Samos, et se retira à Versailles. En 1855, le retour aux affaires de Réchid-pacha lui fit donner l'ambassade de Vienne (17 décembre). Retenu à Constantinople par les conférences qui s'ouvrirent à cette époque pour la réorganisation des principautés danubiennes, et auxquelles il prit une part active, il partit pour Vienne après la conclusion de la paix. Le prince Callimachi passe pour un des plus habiles diplomates de la Turquie; il a reçu, en 1856, les insignes de grand-officier de la Légion d'honneur.

CALLISEN (Adolphe-Charles-Peter), médecin danois, né, le 8 avril 1786, à Gluckstadt en Holstein, est le neveu du célèbre pharmacien Henri Callisen. Il étudia la médecine à Kiel et à Copenhague, fut nommé, en 1808, aide-major chirurgien et entreprit l'année suivante un voyage d'étude en Allemagne, en Suisse, en Italie, en France et en Hollande. Les connaissances qu'il recueillit dans ces divers pays lui valurent une grande considération dans le sien. En 1816, il alla occuper le poste de professeur suppléant à l'Académie de chirurgie de Copenhague. Nommé professeur en 1829, il obtint, un an après, le titre de conservateur de la bibliothèque; en 1836, celui de chevalier; et enfin, en 1839, celui de conseiller d'État. Sa santé le força de renoncer au professorat. Retiré à Altona, il se consacra tout entier à des travaux de littérature médicale.

M. Callisen a exécuté le plus grand monument bibliographique qui ait encore été élevé à la médecine et à toutes les sciences accessoires, en composant son *Dictionnaire littéraire des médecins*, *chirurgiens*, *accoucheurs*, *pharmaciens et naturalistes vivants de tous les peuples* (Medicinisches Schriftstellerlexicon der jetzt lebenden Aerzte, Wundaerste, etc.); Copenhague, 1829-1835, 33 vol.). Ce vaste recueil, rédigé d'ailleurs avec beaucoup de soin, répond à son titre et fournit les plus précieux renseignements sur tous les sujets qu'il embrasse.

CALMEIL (Juste-Louis), médecin français, né à Poitiers (Vienne) en 1798, fut d'abord élève d'Esquirol, à la Salpêtrière, et passa ensuite à la maison royale de Charenton dont Royer-Collard était alors médecin en chef. Il fut reçu docteur en 1824; sa thèse *sur les Rapports de causes et d'effet qu'ont entre elles l'épilepsie et la folie*, attira l'attention sur la fréquence, jusqu'alors peu remarquée, des désordres graves que produisent les accès épileptiques et même les vertiges, dans les facultés intellectuelles et physiques. Une chose frappa dès lors M. Calmeil dans l'étude des maladies nerveuses, c'est la difficulté qu'on éprouve à rattacher les dérangements fonctionnels de l'intelligence à une lésion déterminée des centres nerveux. S'occupant avec ardeur de la solution de ce problème, il examina tous les cadavres des aliénés de Charenton, et ses nombreuses expériences finirent par lui révéler une corrélation presque constante, entre la manifestation de certains troubles fonctionnels et celle de certains désordres appréciables au doigt et à l'œil. Le fait le plus remarquable de ses recherches est que la paralysie partielle qui survient si souvent dans la démence et qui se manifeste surtout par un embarras dans la prononciation, était, dans l'immense majorité, déterminée par une phlegmasie chronique très-appréciable de la superficie de l'encéphale. Il publia à ce sujet, en 1826, un travail intitulé : *de la Paralysie considérée chez les aliénés* (in-8), qui lui valut cet éloge de la part de Broussais dans le *Traité de l'irritation et de la folie*. « Sagacité et patience infatigable sont les qualités de cet observateur, qui paraît fait pour fixer cette partie de l'anatomie pathologique. »

M. Calmeil a été successivement nommé inspecteur pour le service médical, puis médecin adjoint à la maison de Charenton. Il est maintenant médecin en chef de cette maison et officier de la Légion d'honneur.

Son principal ouvrage est intitulé : *de la Folie, considérée sous le point de vue pathologique, philosophique, historique et judiciaire* (1845, 2 vol. in-8), depuis la Renaissance jusqu'au XIXe siècle. Il a publié, en outre, dans le *Journal du progrès* toute une série d'importants mémoires sur la *physiologie*, *l'anatomie et le ramollissement de la moelle épinière;* dans les *Archives générales de médecine*, plusieurs articles relatifs à *l'innervation;* dans le *Journal hebdomadaire de médecine*, plusieurs *observations de vers développés dans le cerveau*, et enfin dans la 3e édition du *Dictionnaire ou Répertoire général des sciences médicales*, tous les articles sur l'*anatomie*, la *physiologie et la pathologie du système nerveux* qui, à eux seuls, formeraient un précieux volume.

CALMELS (Anatole-Célestin), sculpteur français, né à Paris, en 1822, suivit les ateliers de Karl Elshoëct, Bosio et Pradier, et jusqu'en 1840, les cours de l'École des beaux-arts, où il remporta le premier second grand prix de Rome en 1839. Il a, depuis, exécuté ou exposé : la *Guerre*, statue placée autrefois sur le pont de la Concorde (1840); *Guttemberg*, pour l'Imprimerie impériale; *Denis Papin*, pour la façade de l'Hôtel de Ville;

la Naissance de la Vierge et *la Présentation au temple*, bas-reliefs pour l'église de Saint-Maurice, à Lille (1850-52); *Psyché*, *Mme Fournier*, *M. Sanchez de Agreda* (1857); *Calypso*, statue commandée par la maison de l'empereur; *saint Clément*, pour la tour Saint-Jacques; le groupe de l'*Industrie;* la statue de *Masséna*, pour le nouveau Louvre; les bustes de *Ballanche*, à l'Institut; *Géricault* pour le Louvre; *Oudot*, *Napoléon III*, *MM. Montaubry*, *Moulin*, *Dupotet;* les statuettes du *prince Arthur*, du *marquis de Lawœstine;* de *Mmes Rose Chéri*, *Lavoie*, *Doche*, etc.; une foule enfin de groupes, statuettes et sujets divers, notamment un *Chemin de la croix*, reproduits et édités chez nos principaux bronziers et envoyés, sous leur nom, à l'Exposition universelle de l'industrie, en 1855. M. Calmels a obtenu une mention en 1850 et une 3e médaille en 1852.

CALMON (Jean), homme d'État français, né en 1774 à Carlucet (Lot), commença son éducation sous la direction de son père, avocat consultant distingué, président de l'administration départementale du Lot en 1790 et membre de l'Assemblée législative. En 1792, il vint terminer ses études à Paris, puis accepta un emploi subalterne dans l'atelier de la fabrication des assignats et fut ensuite attaché au ministère de la guerre. Tiré des bureaux par la loi de la première réquisition, il fut choisi comme lieutenant par ses jeunes camarades. Mais au bout d'un an, il fut rappelé à Paris dans son ancien emploi au ministère. En l'an VI, il entra dans l'administration de l'enregistrement et des domaines, se fit remarquer par ses talents et son activité, et parvint en peu d'années au grade d'inspecteur général. Napoléon le choisit alors pour organiser le système administratif à Corfou (îles Ioniennes). Il accompagna ensuite en Westphalie le baron Louis et procéda à la liquidation de la dette publique de l'ancien évêché de Munster et à la vente des biens du clergé et des couvents convertis en biens nationaux.

Sous la Restauration, M. Calmon fut appelé au conseil d'État et à la direction générale de l'enregistrement. Estimé et respecté de tous pour sa probité et son indépendance, il dota l'administration de plusieurs règlements fort utiles. Il établit les concours pour l'admission des candidats à tous les emplois administratifs, depuis le simple surnumérariat jusqu'aux grades les plus élevés. En 1821, ses concitoyens du Lot l'élurent député; pendant dix-sept ans, son mandat fut fidèlement renouvelé à toutes les législatures. Il fut, à plusieurs reprises, vice-président de la Chambre et refusa deux fois le portefeuille des finances. Il votait avec le centre gauche, et opposait aux entraînements aristocratiques de la Restauration les conseils modérés du royalisme constitutionnel. La chute du ministère Martignac, qu'il avait activement soutenu, lui fit perdre la direction générale des domaines qui lui fut rendue en 1830. A la révolution de 1848, M. Calmon, après 52 ans de services administratifs, résigna ses hautes fonctions, et depuis lors il n'a pris aucune part à la vie politique. Il est grand-officier de la Légion d'honneur. — M. Calmon est mort à Paris, le 13 mars 1857.

CALONNE (Pierre Fabius DE), littérateur français, né, à Paris, le 4 février 1794, a été longtemps professeur au collége Henri IV. Son principal ouvrage est un *Traité de la narration*, *suivi des règles générales de l'analyse et du développement oratoire* (1825, in-12; 5e édit., 1835). Il a traduit *Cornelius Nepos* dans la collection Panckoucke, et publié une bonne édition de Tacite. En 1828, il fit paraître deux brochures relatives à la question de l'enseignement : *de l'Université et du clergé* et *les Jésuites et l'Université*. Mais il n'était point né pour la polémique. Héritier du vieil esprit français et très-ennemi du pédantisme, il est encore un des joyeux membres du Caveau, pour lequel il a composé plusieurs chansons. Il est chevalier de la Legion d'honneur.

CALONNE (Ernest DE), poëte et auteur dramatique français, fils du précédent, né, à, Paris le 11 janvier 1822, fit ses études au collége Henri IV et obtint des succès au concours général. En 1842, il fit paraître un poëme, *l'Amour et Psyché*, qui fut remarqué pour l'harmonie et l'élégance. Peu de temps après, il présentait au directeur de l'Odéon une pièce en un acte et en prose, intitulée: *le Docteur amoureux*, et qui fut jouée sous le nom de Molière. La critique ne découvrit point tout d'abord cette innocente supercherie que, du reste, l'auteur n'a jamais avouée publiquement, et qui donna lieu à une polémique assez vive dans les journaux.

Quittant, pour quelque temps, la vie d'homme de lettres, M. Ernest de Calonne entra dans l'Université et se fit recevoir agrégé des classes supérieures. En 1850, il fut nommé professeur de rhétorique au lycée d'Alger. Mais il ne renonça point à ses études favorites et eut l'idée originale de faire jouer sur le théâtre d'Alger une comédie en vers, *Berthe et Suzanne* (13 décembre 1853). L'*Europe artiste*, dont il était alors rédacteur, a publié, en 1856, son *Docteur amoureux*, avec un prologue et une préface très-spirituelle où l'auteur raconte l'origine et les aventures de cet enfant trouvé ou supposé, venu au monde sous les auspices de Molière.

CALONNE (Alphonse DE), journaliste français, parent éloigné des précédents, né vers 1815, fit ses débuts, à l'âge de vingt ans, dans le journal légitimiste de Douai, et, en 1846, vint tenter à Paris la fortune littéraire. Après la révolution de 1848, il se fit connaître par sa collaboration à des brochures de circonstance : *les Trois journées de Février* (in-8), *le Gouvernement provisoire*, *histoire anecdotique et politique de ses membres* (juin 1848), etc., et fut un des principaux rédacteurs du *Lampion*. Quand ce journal fut suspendu par le général Cavaignac (21 août 1848), il essaya, de concert avec MM. de Montépin et de Villemessant, de le remplacer par *la Bouche de fer*, dont le spécimen fut saisi le jour de sa publication. Il entra ensuite à *l'Opinion publique*, dirigée par M. A. Nettement, et s'y occupa surtout des questions d'art. Il lança contre M. Fiorentino ces graves accusations qui amenèrent un duel entre celui-ci et M. Am. Achard, et se vit condamné à une amende par le tribunal correctionnel qui ne lui permit point d'en fournir la preuve.

Le 4 août 1850, M. Alphonse de Calonne fit paraître le premier numéro d'une feuille hebdomadaire : *le Henri IV*, *journal de la réconciliation*, destinée à servir la politique fusionniste, mais qui ne put vivre. Après le coup d'État du 2 décembre, il se renferma d'abord dans des travaux littéraires et publia une nouvelle sous le titre de *Bérangère* (1852, in-18). Revenant bientôt à ses préoccupations politiques, il prit part à la fondation de la *Revue contemporaine* (15 avril 1852) et devint directeur de ce recueil destiné à propager les idées de l'ancienne droite parlementaire, sous les auspices de MM. Guizot, Villemain, de Salvandy et autres antagonistes du pouvoir. C'est alors qu'il publia, sous le titre de *Voyage au pays de Bohême*, une véhémente philippique

contre les *mendiants et flibustiers littéraires* (septembre 1852). Depuis, la *Revue contemporaine*, sous la direction de M. Calonne, a changé complétement son caractère politique, renouvelé le personnel de ses rédacteurs, et, sous le patronage du gouvernement, s'est fait une large place, à côté de la *Revue des Deux-Mondes*, dans la littérature périodique.

CALTHORPE (Frédéric Gough, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1790 à Londres, est le troisième fils d'un membre du Parlement, élevé, en 1796, à la pairie héréditaire. Après avoir siégé à la Chambre des Communes de 1826 à 1830, il fut nommé, en 1848, député-lieutenant du comté de Stafford et prit le titre de son frère en lui succédant à la Chambre des Lords (1851). De son mariage avec une fille du duc de Beaufort (1823), il a neuf enfants dont l'aîné, *Frédéric-Henri-William* Gough-Calthorpe, est né en 1826 à Londres. Un de ses jeunes fils, né en 1831, a pris du service dans l'armée, où il a le grade de major, et s'est distingué dans la campagne de Crimée en qualité d'aide de camp de lord Raglan.

CALVERT (Georges-Henry), écrivain américain, né à Baltimore en 1803, appartient, comme son nom l'indique, à la famille du célèbre fondateur de la colonie du Maryland, Georges Calvert, lord Baltimore. Il fit ses études au collége de Harvard, puis à l'université de Gœttingue, en Allemagne. A son retour, il se mit à la tête d'un journal important de Baltimore, *the Baltimore american*, et en garda plusieurs années la direction. Établi, depuis 1843, à Newport (Rhode Island), il fit un nouveau voyage en Europe en 1845.

On a de lui : *la Phrénologie expliquée* (Illustrations of phrenology, 3 vol., 1832), un des premiers ouvrages qui aient paru en Amérique sur la phrénologie; *la Vie d'Herbert Barklay* (a Volume from the life of Herbert Barclay; Baltimore, 1832); une traduction du *Don Carlos* de Schiller (1836); une tragédie originale, *le Comte Julien* (Count Julian, 1840); *Arnold et André* (1840), fragment dramatique; un poëme, *Cabiro*, publié la même année, et une traduction d'une partie de la *Correspondance de Gœthe et de Schiller*. En 1848, à son retour d'Europe, il donna la première série de ses *Scènes et pensées en Europe* (Scenes and thoughts in Europe) New-York, 2 in-8, sorte de revue originale et hardie des principales questions du jour, écrite avec une certaine recherche aristocratique. La seconde série, qui parut en 1852, est consacrée à l'exposition de différents systèmes de physiologie et de philosophie sociale, de l'hydropathie, de la phrénologie et du fouriérisme, etc. M. Calvert a écrit en outre de nombreux articles fort remarqués dans les revues américaines.

CALVIMONT (Jean-Baptiste-Albert, vicomte de), littérateur et administrateur français, né à Périgueux, le 12 mai 1804, appartient à une bonne famille du Midi. Après avoir terminé son droit à Paris, il entra, en 1827, au ministère des finances et donna sa démission en 1832 pour écrire dans la presse légitimiste. En même temps, il publia quelques romans : *Veillées vendéennes* (1832), *A l'ombre du clocher* (1842), etc. S'étant, à cette époque, rallié au gouvernement, il accepta les fonctions de sous-préfet à Nontron (1841); destitué en 1848, il se rejeta dans l'opposition et rédigea *l'Union nationale*, feuille réactionnaire de la Dordogne. En 1849, il fut nommé sous-préfet de Bergerac et, en 1851, préfet du département. Depuis 1853, il fait partie du conseil d'État comme maître des requêtes.

CAMBACÉRÈS (Marie-Jean-Pierre-Hubert, duc de), sénateur français, né, à Montpellier, le 20 septembre 1798, est l'aîné des deux neveux de l'archi-chancelier du premier Empire. Pour complaire à son oncle, il a étudié le droit, et s'est fait inscrire, en 1823, au tableau des avocats de Paris; mais il ne paraît pas avoir jamais plaidé, et l'attention n'a jamais été attirée sur aucun des actes de sa vie publique. Élevé à la pairie en 1837, il soutint les derniers ministères du règne de Louis-Philippe. La révolution de Février le fit rentrer quelque temps dans la retraite. Les traditions de sa famille le rattachaient naturellement au régime établi par le coup d'État de décembre 1851, et il fut, un mois après, appelé à reprendre son siége au Luxembourg, en qualité de sénateur. M. de Cambacérès, qui aujourd'hui porte le titre de duc, est grand-maître des cérémonies de la maison de l'Empereur; il a été chargé, en cette qualité de plusieurs missions de cour. Il est grand-officier de la Légion d'honneur.

CAMBACÉRÈS (Étienne, comte de), frère du précédent, ancien député, est né à Montpellier en 1804. Gendre du maréchal Davoust, il fut du nombre des bonapartistes qui tinrent rigueur à la dynastie de Juillet. En 1842, envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs indépendants de Saint-Quentin, il y remplaça M. Benoît Fould, député ministériel, et siégea à l'extrême gauche. Il ne se mit pas sur les rangs aux élections de la Constituante; mais, à celles de la Législative, il fut élu représentant de l'Aisne à une forte majorité. Il appuya énergiquement la politique de l'Élysée, et, après le coup d'État de décembre 1851, reçut des mêmes électeurs un nouveau mandat pour le Corps législatif (1852-1857). M. de Cambacérès n'y est pas rentré en 1857, mais il a été remplacé par le jeune Louis de Cambacérès, ancien auditeur au conseil d'État. Il est officier de la Légion d'honneur.

CAMBON (Charles-Antoine), peintre décorateur français, né à Paris, au commencement de 1802, s'occupa d'abord de peinture à l'aquarelle et de dessins à la sépia et fréquenta ensuite l'atelier de M. Charles Cicéri, qu'il aida fréquemment dans ses travaux les plus importants. Dès 1828, il se livra pour son compte à la décoration théâtrale et exécuta ses premiers décors pour les scènes de Paris ou de la province, notamment le Cirque olympique, le grand théâtre de Lyon, celui de Brest, et plusieurs autres. Associé plus tard à M. Philastre, il a fait avec lui les décorations des nombreux opéras, drames et ballets joués dans ces dix-huit ou vingt dernières années; nous citerons parmi les plus récentes : *la Sylphide*, *Zerline*, *Jovita*, *le Corsaire*, *Les Noces Vénitiennes*, œuvres qu'il a été souvent appelé à reproduire à l'étranger.

CAMBRIDGE (Georges-William-Frédéric-Charles, 2e duc de), général et pair d'Angleterre, né, le 26 mars 1819, à Hanovre (Allemagne), est le fils aîné du duc Adolphe et de la princesse Augusta de Hesse-Cassel et le cousin germain de la reine Victoria. Colonel d'infanterie à l'âge de dix-huit ans (1837), il a successivement commandé un régiment de dragons et un régiment de fusiliers écossais. En 1852, il a reçu les fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Promu, en 1845, au rang de major général, et en 1854, à celui de lieutenant général, il fut attaché à l'expédition d'Orient et mis à la tête d'une division d'élite composée de gardes et de *highlanders*; au passage de l'Alma, il mena ses troupes au feu avec un sang-froid qui lui valut les éloges des

chefs de l'armée, et, à la bataille d'Inkermann, il opposa la plus opiniâtre résistance aux Russes et eut un cheval tué sous lui. L'horreur que lui inspira le spectacle de l'affreuse mêlée au plus fort de laquelle il s'était trouvé, lui causa un ébranlement nerveux qui l'obligea à vivre quelque temps dans un repos absolu à Constantinople, et, en 1855, il était de retour en Angleterre. Lord Hardinge ayant succombé aux suites d'une chute de cheval, il lui succéda dans le poste important de commandant en chef des forces de terre (13 juillet 1856), lequel équivaut à un ministère et lui donne voix délibérative au conseil. En 1857, il a reçu de la cité de Londres une épée d'honneur et le droit de bourgeoisie.

Le duc de Cambridge a des opinions libérales; il jouit, comme prince du sang, d'une dotation annuelle de 12 000 liv. (270000 fr.) qui lui a été accordée, par décision du Parlement, après la mort de son père (août 1850). Il est chevalier de la Jarretière, grand'croix des ordres du Bain et de la Légion d'honneur, et préside, depuis 1851, l'ordre de Saint-Michel et Saint-Georges. Il n'est pas encore marié et a deux sœurs cadettes. (Voy. GRANDE-BRETAGNE [famille royale de]).

CAMDEN (Georges-Charles PRATT, 2e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1799 à Londres, est le fils aîné d'un éminent magistrat élevé, en 1765, à la pairie, et en 1812, au marquisat. Connu d'abord sous le nom de lord Brecknock, il entra en 1826, à la Chambre des Communes sous les auspices du parti tory et y représenta Bath et Dunwich jusqu'en 1834. L'année suivante, il fut créé pair comme baron Camden et prit le titre de marquis à la mort de son père (1840). Sous le ministère de lord Wellington, il fit partie du conseil de l'Amirauté (1828). Il reçut, en 1846, les insignes de la Jarretière. De son mariage avec une fille de l'évêque de Rochester (1835) il a onze enfants dont l'aîné, *John-Charles*, comte de BRECKNOCK, est né en 1840 à Londres.

CAMINADE (Alexandre-François), peintre français, né à Paris, le 14 décembre 1783, reçut les leçons de David et de Mérimée et remporta le second grand prix de peinture à l'École des beaux-arts. De 1812 à 1824, des *portraits*, *la Fuite en Égypte*, *le Mariage de la Vierge*, commencèrent sa réputation. A la suite d'un voyage à Rome il exposa successivement : *l'Adoration des mages* à l'église Saint-Étienne du Mont (1831); une *Visitation* (1843); une *Annonciation* (1834), et un petit tableau de genre historique, *la Duchesse d'Orléans visitant à l'Hôtel-Dieu les blessés de Juillet* 1830 à la mairie de Bordeaux); *sainte Thérèse recevant l'extrême-onction* à l'église Notre-Dame de Lorette (1837); et l'année suivante, *le Lévite d'Éphraïm*, qu'on regarde comme sa meilleure œuvre. Il a fait pour Versailles : l'*Entrée des Français à Anvers, le* 17 *juillet* 1794; et, pour l'ancien conseil d'État, quatre dessus de porte représentant les génies de *Numa*, de *Moïse*, de *Justinien* et de *Charlemagne*. Après un long repos, M. Caminade a envoyé une *Jeune fille* à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 2e médaille en 1852, une 1re en 1831, et la décoration en avril 1833.

CAMOYS (Thomas STONOR, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1797 à Londres, descend d'une ancienne famille élevée, en 1383, à la pairie héréditaire. Élu, en 1832, député d'Oxford à la Chambre des Communes, il résigna son mandat l'année suivante, fit de vains efforts pour y rentrer et fut mis, en 1839, en possession d'un siége à la chambre haute, laissé vacant depuis le XVe siècle et auquel lui donnait des droits sa descendance maternelle. Depuis 1846, il a exercé dans la maison de la reine, sauf en 1852, les fonctions de chambellan; il appartient au parti libéral. De son mariage avec miss Towneley (1821) il a douze enfants dont l'aîné, *Thomas-Edward* STONOR, est né en 1824 à Stonor (comté d'Oxford).

CAMPAIGNAC (Antoine-Bernard), ingénieur français, né, le 9 novembre 1792, dans la Haute-Garonne, fut admis, en 1811, à l'École polytechnique et classé, à sa sortie, dans le service du génie maritime. Retraité, en 1841, avec le grade d'ingénieur en chef, il fut nommé, en 1843, directeur de l'École des arts et métiers d'Aix, où il se trouve encore. Il est, depuis 1856, officier de la Légion d'honneur. On a de lui d'importants travaux sur le génie maritime et la navigation à vapeur : *Atlas du génie maritime* (Toulon, in-fol.), rédigé en collaboration des officiers de ce corps; *de l'État actuel de la navigation par la vapeur* (1842, in-4), suivi de notes, projets d'améliorations et tableaux; et des notices dans le *Journal des mines*.

CAMPBELL (John CAMPBELL, 1er baron), homme politique et pair d'Angleterre, né, en 1779, à Springfield, est fils d'un ecclésiastique de l'Église d'Écosse. Destiné au sacerdoce, il fit dans ce but ses études à l'université de Saint-André: puis, étant venu chercher fortune à Londres, il entra à l'École de droit de Lincoln's Inn (1800), collabora, durant ses loisirs, au *Morning Chronicle* et fut admis au barreau en 1806. Ses talents de jurisconsulte lui avaient depuis longtemps, acquis une grande réputation, lorsqu'il fut nommé conseiller de la couronne (1827), titre qu'on lui avait refusé jusqu'alors, à cause de ses relations bien connues avec le parti whig.

M. Campbell ne put aborder qu'assez tard la vie politique; mais ses progrès y furent des plus rapides dès que ses amis se furent emparés du pouvoir. Il avait plus de cinquante ans quand il réussit, après de vaines tentatives, à forcer l'entrée de la Chambre des Communes, où l'envoya d'abord le bourg de Stafford (1830). Il prit, dans les orageuses sessions de 1830 et 1831, une bonne position et soutint avec une grande vivacité la nécessité d'une réforme parlementaire. Aussi lord Grey, qui avait apprécié l'importance d'un semblable auxiliaire, l'appela-t-il à faire partie de son cabinet, d'abord comme avocat général (1832), puis comme procureur général (1834). Ces dernières fonctions, un moment résignées sous sir R. Peel, il les accepta de nouveau du comte Melbourne, lors de son retour aux affaires.

Au Parlement, il n'en tint pas moins une place distinguée, et sa parole claire et ferme y était écoutée avec beaucoup de faveur. Après avoir représenté le bourg de Dudley de 1832 à 1834, il obtint à cette époque le mandat très-recherché de la cité d'Édimbourg. En juin 1841, il fut élevé à la pairie avec le titre de baron Campbell et chargé de la chancellerie d'Irlande; sa femme, fille de lord Abinger, avait déjà, par décret royal, le rang de pairesse du Royaume-Uni, attaché à son titre de baronne Stratheden. Le cabinet tory, qui prit quelques mois plus tard la direction des affaires, enleva au nouveau lord sa charge ministérielle et restreignit son action politique à la Chambre haute. Ce fut alors qu'il employa ses loisirs à écrire deux ouvrages biographiques qui lui ont coûté de longues recherches, l'un sur *les Chanceliers d'Angleterre* (Lives of the lords Chancellors and Keepers of the great seal, 1845-1847, 8 vol. in-6), et l'autre sur *les Présidents des*

cours suprêmes (Lives of the Chief justices of England; 1849).

Le triomphe du parti whig en 1846 fit nommer lord Campbell chancelier du duché de Lancastre, et, en sa qualité de membre du ministère Russell, il prit une part très-active aux débats de la Chambre des Lords. En 1850, lors de la retraite du baron Denman, il fut installé dans la charge de président de la Cour du Banc de la reine, qui est, après la Chancellerie, le plus haut degré de la magistrature anglaise. Depuis 1841, il fait partie du conseil privé.

Lord Campbell, marié en 1821, a sept enfants, dont l'aîné, *William-Frédéric* CAMPBELL, est né en 1824 à Londres; il a fait ses études à Cambridge et a siégé dans les rangs du parti libéral à la Chambre des Communes, où il a représenté le bourg de Cambridge de 1847 à 1852.

CAMPBELL (sir Colin), général anglais, est né en 1792 près Glasgow. Entré, en 1808, au service militaire avec le brevet d'enseigne, il fit ses premières armes à l'expédition de Walcheren et prit part, de 1809 à 1814, à toutes les guerres de la Péninsule; il fut blessé à Saint-Sébastien et au passage de la Bidassoa. Il était capitaine lorsqu'il fit la campagne des États-Unis (1814), devint major en 1825 et, lors de l'expédition de Chine (1842), fut placé comme colonel à la tête du 98e régiment d'infanterie, qui se distingua à la prise de Chin-Kiang-Fou et de Chusan.

Durant la guerre du Pendjâb, sir C. Campbell agit, sous les ordres du général Gough, en qualité de major général. Après avoir battu les Sikhs près de Ramnuggour (22 novembre 1848), ainsi qu'au passage du Chenâb, il dut se retirer devant des forces supérieures, rallia le gros de l'armée et commanda une division entière aux sanglantes batailles de Chillianwâllah et de Goudjerât. Il reçut, pour sa belle conduite, les remercîments publics du Parlement et la croix de commandeur du Bain (1849). Sir Ch. Napier l'employa, en 1852, à réduire les montagnards rebelles du Peshâwer.

Il fut rappelé en 1854 pour prendre part à la guerre d'Orient et placé, comme major-général, sous les ordres du duc de Cambridge. Il se conduisit vaillamment à l'Alma, où il aborda, avec les *highlanders*, l'ennemi à la baïonnette, et à Balaclava, qu'il préserva de l'attaque soudaine des Russes. Il a été créé chevalier en 1855 et a reçu, en 1856, la croix de grand-officier de la Légion d'honneur.

CAMPBELL (sir John), général anglais, né le 14 avril 1807, est fils du célèbre général de ce nom, qui dut à ses victoires dans l'Inde le titre de baronnet (1831). Il entra fort jeune au service militaire, et fit, comme aide de camp de son père, la première campagne contre les Birmans (1824-1826). Devenu lieutenant-colonel d'infanterie en 1840, il prit part à l'expédition de Crimée avec le grade de major général (1854), combattit au passage de l'Alma et à Inkermann, et fut tué à la tête de sa brigade lors de la désastreuse attaque de Malakoff (18 juin 1855).

CAMPERDOWN (Robert Dundas DUNCAN-HALDANE, 1er comte DE), pair d'Angleterre, né en 1785, est fils du célèbre amiral Duncan créé pair et vicomte en 1797, en récompense de la victoire navale qu'il remporta sur les Hollandais devant Camperdown. Membre de la Chambre des Lords depuis 1804, il s'est associé à tous les actes du parti whig. C'est un des députés-lieutenants du comté de Perth. En 1831, il fut élevé, par le ministère de lord Grey, à la dignité de comte de Camperdown. De son mariage avec la fille de sir H. Hamilton (1805) il a quatre enfants dont l'aîné est le vicomte DUNCAN (voy. ce nom).

CAMPHAUSEN (Ludolf), homme politique allemand, né à Hünshoven, près d'Aix-la-Chapelle, le 3 janvier 1803, s'est d'abord fait connaître par son activité et son intelligence commerciales. Chef d'une maison de banque fondée à Cologne en 1825, il contribua au développement de la navigation à vapeur sur le Rhin et du réseau des chemins de fer en Allemagne. Il se déclara de bonne heure contre le système protectionniste. De 1839 à 1848, il présida la chambre de commerce de Cologne. En 1842, il débuta dans la carrière politique comme membre de la diète provinciale du Rhin, et s'y plaça à la tête de l'opposition constitutionnelle qui réclamait la liberté de la presse et l'établissement d'une représentation nationale. En février 1847, il fit partie de la première diète générale des états, convoquée à Berlin par le roi de Prusse. Dès les premières séances, il acquit une grande popularité, et devint l'espoir de la bourgeoisie libérale. Après les événements de Berlin (18 mars 1848), il fut nommé président du conseil des ministres, mais il fut bientôt débordé par le parti révolutionnaire qui exigeait la convocation immédiate d'une constituante. Ne voulant céder ni à l'esprit rétrograde de la cour ni aux entraînements de la démocratie, il donna sa démission ([illegible] 1848). Il refusa la présidence de l'Assemblée nationale de Prusse, et le portefeuille des affaires étrangères que lui offrait le vicaire de l'empire; mais il accepta le titre de ministre d'État, et fut accrédité auprès du pouvoir central allemand, en qualité de ministre plénipotentiaire. Fidèle à son système de conciliation et de juste-milieu, il se prononça contre le rétablissement de l'empire, ne voulut point sacrifier l'indépendance de la Prusse à l'unité de l'Allemagne, et s'efforça de ménager tous les intérêts légitimes, en proposant une confédération d'États dont la Prusse aurait la direction. Il approuva le traité dit des trois rois (26 mai 1849), et dans le parlement fédéral, convoqué à Erfurt au nom de l'union restreinte (20 mars 1850), il remplit les fonctions de rapporteur du Comité de constitution. Mais bientôt la Prusse, devant les menaces de l'Autriche, reconnut l'autorité de l'ancienne diète rétablie à Francfort; les conférences d'Ollmütz et de Varsovie dissipèrent les dernières illusions du parti modéré, et M. Camphausen rentra dans l'opposition. Il reprit sa position d'associé gérant de la maison de banque qui porte le nom de sa famille, et parut renoncer à toute ambition politique.

Son frère, Otto CAMPHAUSEN, né à Hünshoven le 21 octobre 1812, a rempli, de 1834 à 1844, des fonctions administratives, tout en s'occupant d'affaires commerciales. En 1847, il a rédigé un projet d'impôt sur le revenu. Membre de l'Assemblée prussienne (1849-1850), il a voté constamment avec les libéraux modérés.

CAMPHAUSEN (Guillaume), peintre allemand, né à Dusseldorf, le 8 février 1810, et fils d'un négociant, manifesta dès l'enfance de grandes dispositions pour le dessin, et, après de bonnes études au collége, entra comme élève à l'Académie de Dusseldorf. Il peignit toujours de préférence les chevaux et les batailles, s'engagea même quelques années dans un régiment de hussards pour étudier de plus près ses sujets favoris, et fit de grandes tournées en Belgique, en Hollande, en Suisse, en Italie et en Allemagne.

Parmi les tableaux de M. Camphausen, qui se recommandent la science du dessin, l'habileté de la composition et la sobriété de la couleur, nous citerons : *Puritains observant l'ennemi*, apparte-

nant au consul Wagner, à Berlin; et dont le roi de Hanovre a une copie; *Transport de prisonniers appartenant au parti de Cromwell*, *Cavaliers et têtes rondes*, *Charles II à la retraite de Worcester*, au roi Louis de Bavière: *Pillage d'un château anglais par les soldats de Cromwell; Charles Ier à la bataille de Naseby; Tilly à Breitenfeld; le Prince Eugène à Belgrade; Godefroy de Bouillon à Ascalon*, etc.; sans compter une foule de dessins pour des publications illustrées, entre autres pour *l'Almanach mensuel de Dusseldorf*.

CAMPINEANO (Jean), homme d'État valaque, né vers 1798 d'une famille de grands boyards connue par son patriotisme, entra dans la milice lors de sa formation en 1829, et parvint, en peu d'années, à un grade supérieur. En 1835, un an après l'avénement d'Alexandre Ghika, désespérant de rallier à ses vues de réforme le prince jadis son ami, il fonda, sur le modèle de l'ancienne hétairie des Philomuses, la Société dite *philharmonique*, qui restreinte en apparence à la littérature, exerça une grande influence sur l'avenir politique de la Roumanie. Devenu le chef de l'opposition libérale, il combattit au sein de l'Assemblée générale de 1837, l'insertion au règlement organique des deux articles supplémentaires qui annulaient au profit de la Russie l'autonomie de la principauté. Après la dissolution de l'Assemblée et la fermeture du théâtre national, qu'il avait fondé avec le concours d'Héliade et d'Aristias (voy. ces noms), il se rendit, en 1840, en France et en Angleterre pour y plaider, au nom du parti national, la cause de la Moldo-Valachie devant les cabinets de l'Occident. Pendant son absence, le ministre de Russie à Constantinople obtint contre lui un firman d'exil. Lorsqu'il voulut rentrer dans son pays, il fut arrêté à la frontière et enfermé pour plusieurs années dans un monastère. La révolution de 1848, qu'il avait préparée par l'effort de toute sa vie, ne lui causa qu'appréhensions et défiance. Ministre du contrôle pendant la caïmacamie de Constantin Cantacuzène (voy. ce nom), puis, à divers intervalles, sous l'administration de Stirbey, il ne s'est point jeté dans la réaction; mais il n'a rien fait pour reconquérir son ancienne popularité, s'exposant à la désaffection et au blâme de tous les partis, qui rendent hommage à son désintéressement et à son intégrité.

CAMUS DE LA GUIBOURGÈRE (Alexandre-Prosper), ancien représentant du peuple français, né à Paris en 1793, y fit son droit, puis alla s'établir dans le département de la Loire-Inférieure. Maire d'une commune voisine d'Ancenis depuis 1824, membre du conseil d'arrondissement, puis du conseil général, il fit partie, sous Louis-Philippe, de l'opposition légitimiste. Après la révolution de Février, nommé représentant du peuple par 68 184 suffrages, le dernier sur treize, il vota avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint d'abord le gouvernement de Louis-Napoléon, et fut réélu le sixième, à l'Assemblée législative. Il fit partie de la majorité royaliste, vota la loi de l'enseignement, celle du 31 mai, et se prononça pour la révision de la Constitution. Dans les derniers débats entre l'Assemblée et l'Élysée, il prit parti pour le pouvoir parlementaire. Depuis le 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

CANDLISH (révérend R.), théologien et réformateur écossais, a été l'un des chefs du parti religieux de la *non-intrusion* durant les troubles qui amenèrent, en 1843, la scission de l'Église presbytérienne en deux camps, et l'établissement régulier de la secte des indépendants (*free church*). Il écrit avec une grande facilité et ses articles de controverse ont été fort remarqués. On a de lui une *Exposition de la Genèse*, commentaire critique du premier livre de la Bible.

CANEL (Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Pont-Audemer (Eure) le 30 novembre 1803, fit de bonnes études de droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale et fit partie de l'opposition jusqu'à la chute de la monarchie. Nommé sous-commissaire de la République à Pont-Audemer, il fut élu, en avril 1848, représentant de l'Eure par 64 418 voix. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, mais sans se prononcer sur la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à propos des affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il vit en dehors des affaires publiques.

Très-versé dans la connaissance de l'histoire et des antiquités de la Normandie, M. Canel a écrit sur cette province : *Essai historique et statistique sur l'arrondissement de Pont-Audemer* (1833-1834, 2 vol. in-8 et atlas); *Revue historique des cinq départements de la Normandie* (1835-1837, 3 vol. in-8), publications trimestrielles: *Mémoire et recherches sur les États de l'ancienne province de Normandie* (1837-1839, in-8); *Lettres sur l'histoire de Normandie pendant le* XIVe *siècle* (in-8), et un grand nombre d'articles tirés à part, dans le *Journal de Pont-Audemer*, la *Revue de Rouen* et les *Mémoires* de la Société des antiquaires normands à laquelle il appartient. Il annonce, comme devant paraître prochainement : *Histoire de Pont-Audemer* (2 vol. in-8) et *Blason populaire de la Normandie* (2 vol. in-8), comprenant les proverbes, sobriquets ou dictions relatifs à cette province.

CANINA (Luigi), architecte et archéologue italien, né à Casal en 1793, fit, vers 1830, un assez long séjour à Rome, et y publia, à la suite de sérieuses recherches : *l'Architecture antique décrite et démontrée par les monuments* (L'architettura antica descritta e demonstrata coi monumenti; Rome, 3e édit., 1844. 9 vol.); *Plan topographique de l'ancienne Rome* (Indicazione topografica di Roma antica; 1831; 3e édit., 1841). Chargé de continuer les fouilles commencées à Tusculum en 1840, et celles faites plus tard à Veïes, il dut à l'amitié et à la protection de la reine de Sardaigne la publication somptueuse de quelques-uns de ses ouvrages. Nous citerons au nombre des principaux : *Exposé historique et topographique du forum romain* (Esposizione del foro romano; 1834, in-fol., 2e édit. 1845); *Description de l'ancien Tusculum* (Descrizione dell' antico Tusculo; 1841, in-fol.); *de l'Architecture particulièrement dans le style chrétien* (Sull' architetture più propria dei tempj cristiani, 1843, 145 pl. in-fol.); *l'Ancienne ville de Veïes* (Antica città di Veji, 1847); *l'Étrurie maritime* (Sull' Etruria maritima; 1847-1850, 2 vol. in-fol.); *les Édifices de Rome* (gli Edifici di Roma, 1849-1852, 2 vol.)

Ces divers travaux méritèrent au chevalier Canina la chaire d'architecture à l'Académie de Turin, de nombreuses décorations, et le titre d'associé de plusieurs Académies d'Europe, notamment celui de correspondant de l'Institut de France (avril 1843). — Il est mort pendant un voyage à Florence, le 17 octobre 1856.

CANINO (Charles-Lucien-Jules-Laurent Bonaparte, prince de), homme politique italien et savant naturaliste, est né à Paris, le 24 mai 1803. Fils aîné de Lucien Bonaparte, qui, par son caractère indépendant et par son mariage avec la veuve Berthon, s'était attiré la disgrâce de son frère Napoléon, il fut élevé loin des splendeurs et de l'influence de la cour impériale. Après avoir fréquenté les universités italiennes, il se rendit dans l'Amérique du nord, y étudia plusieurs années l'histoire naturelle et publia ses premiers ouvrages. De retour en Italie, vers 1830, il se fixa à Rome, continua pendant seize années ses travaux et ses publications, et présida la plupart des congrès scientifiques.

Mais au congrès de Venise, en 1847, il mêla la politique aux discussions de la science, et fut expulsé de la ville par ordre du gouvernement autrichien. Il retourna à Rome, où l'avénement de Pie IX semblait inaugurer une politique plus libérale, et se rangea dans le parti du pape. Mais quand celui-ci voulut enrayer le mouvement démocratique, le prince de Canino devint un des chefs du parti radical. Le 16 novembre 1848, il fut imposé comme ministre au pape avec Sterbini, Cernuschi et les autres chefs républicains, par la nécessité des circonstances. Député à l'Assemblée constituante romaine au commencement de 1849, il en fut plusieurs fois nommé vice-président. Il n'abandonna la cause de la république romaine qu'après l'entrée des Français à Rome.

Il voulut alors se retirer en France; mais il était à peine à Marseille que le gouvernement du président de la République, lui interdit le séjour sur le territoire français. Comme il n'en continuait pas moins sa route vers Paris, il fut arrêté à Orléans et conduit au Havre, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre. Cependant il obtint l'année suivante de venir à Paris, où il a repris depuis ses travaux d'histoire naturelle. Il avait été élu correspondant de l'Académie des sciences, en mars 1844. — Il est mort le 29 juillet 1857.

On a de lui, outre plusieurs dissertations insérées dans les *Annales* du lycée de New-York : *Ornithologie américaine* (Philadelphie, 1825, 3 vol.), continuation des travaux de Wilson; *Sur la seconde édition du règne animal de Cuvier* (Sulla seconda edizione, etc. Bologne, 1830); *Essai d'une classification des animaux* (Saggio di una distribuzione degli animali; Rome, 1831); *Iconographie de la faune italique* (Iconografia della fauna italica; Ibid., 1833-1841, 3 vol. gros in-folio), son plus important ouvrage. *Catalogue méthodique des mammifères européens* (Catalogo metodico, etc.; Milan, 1845); *Catalogue méthodique des poissons européens* (Naples, 1846); *Conspectus systematum* (Leyde, 1850, et *Conspectus generum avium* (Ibid., 1850).

Le prince de Canino qui a porté jusqu'à la mort de son père (1840), le titre de prince de Musignano, avait épousé à Bruxelles, en 1822, la fille de Joseph Bonaparte, Zénaïde, femme d'un esprit cultivé qui a traduit plusieurs pièces de Schiller et qui est morte le 8 août 1854. Huit enfants sont nés de ce mariage. L'aîné Joseph, né à Philadelphie, en 1824, et qui était, en politique, l'adversaire de son père, faillit être victime d'un assassinat à Rome, le 10 février 1850. Le second, Lucien, né à Rome, le 15 novembre 1828, entra dans les ordres en 1853. Il est secrétaire-camérier du pape.

CANNING (Charles-John Canning, 1er vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812 à Gloucester-lodge, près Brompton, est le second fils du célèbre homme d'État de ce nom, mort en 1827. En sortant du collége d'Eton, il acheva d'une manière brillante son éducation à l'université d'Oxford. En 1835, il épousa la fille aînée de lord Stuart de Rothsay, dame d'honneur de la reine, et qui a toujours joui d'une haute faveur à la cour. L'année suivante, il siégea à la Chambre des Communes pour le comté de Warwick; mais, sa mère étant morte en 1837, il hérita de la pairie qu'un décret de Georges IV avait conférée à elle et à ses descendants mâles.

A la Chambre haute, le nouveau lord fit preuve, dans les rares occasions où il prit la parole, de beaucoup de bon sens et d'une intelligence des affaires assez étendue; quant à ses opinions politiques, il se rangea, après quelque hésitation, parmi les partisans de sir R. Peel, dont l'opposition constante aux principes de Georges Canning était notoire. Ce fut sous le patronage de cet homme d'État qu'il entra dans la carrière des emplois publics. Sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères, en septembre 1841, il fit partie du cabinet, à partir de mars 1846, avec le titre de grand maître des domaines et des forêts.

Lord Canning suivit son chef dans la retraite (juillet 1846); fidèle à la fortune de son parti, il n'accepta d'emploi que sous le ministère de la coalition formé en janvier 1853 par lord Aberdeen. Au reste, la direction générale des postes qu'il occupait lui fut maintenue par lord Palmerston jusqu'en juillet 1855. A cette époque, il a été désigné pour remplacer lord Dalhousie dans le gouvernement des Indes, où il a fait preuve, durant la terrible insurrection de 1857, d'une modération, injustement taxée de faiblesse.

CANNON (N....), général anglais, né vers la fin du siècle dernier, entra de bonne heure au service militaire de la Compagnie des Indes, et prit part à plusieurs campagnes. Il était lieutenant-colonel, lorsqu'en 1835 il rejoignit la légion anglaise qui servait en Espagne sous les ordres du général Evans, y reçut le commandement de deux régiments d'infanterie et fut blessé lors de l'attaque des lignes de Saint-Sébastien. En 18[illegible], il repassa dans l'Inde, devint colonel et fut forcé, par le mauvais état de sa santé, de donner sa démission (1847). Au moment où la guerre éclata entre la Russie et la Turquie (1853), il se rendit avec quelques amis à Constantinople, et prit du service dans l'armée ottomane où le sultan lui donna le rang de major général, sous le nom de *Behram-pacha*. A la tête de 6000 hommes, il fut chargé par Omer-pacha de harceler les Russes qui venaient de mettre le siége devant Silistrie. Ayant appris l'état désespéré de la garnison, il se jeta de lui-même dans la forteresse, et plus tard dans la place. En 1854, il se distingua au passage du Danube près Giurgewo, ainsi qu'à la bataille qui s'ensuivit, et commanda, en 1855, la division turque placée en réserve à Eupatoria. Au mois d'avril 1856, il est revenu en Angleterre.

CANONGE (Jules), poëte français, né vers 1815, à Nîmes, fit ses études au collége de cette ville, débuta, en 1835, par un volume de vers intitulé *Préludes* (in-18), et collabora à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue du midi* et à *l'Art en province*. Depuis cette époque, il a donné des poésies et des nouvelles qui ne manquent ni de facilité ni de grâce, telles que : *le Tasse à Sorrente*, *Terentia* et *le Songe des lis d'or* (1839, in-8), poëmes; *les Premiers solitaires* (1841), légendes; *la Reine des fées* (1844); *Poëmes et impressions poétiques* (1846); *Isane* (1849), nouvelle arlésienne; *Arles en France* (1850), nouvelles; *Varia* (1855), poésies.

CANROBERT (François-Certain), maréchal de France, sénateur, né en 1809, appartient à une honorable famille de la Bretagne. Admis en 1825 à l'École militaire de Saint-Cyr, il en sortit en 1828 en qualité de sous-lieutenant au 47[e] de ligne, devint lieutenant en 1832, et s'embarqua en 1835 pour l'Algérie, où tout d'abord il prit part à l'expédition de Mascara; puis il assista successivement à la prise de Tlemcen, aux combats de Sidi-Yacoub, de la Tafna et de la Sikkak. Capitaine en 1837, il se trouva au siége de Constantine, fit partie des colonnes d'assaut, et reçut sa première blessure sur la brèche à côté du colonel Combes, qui, avant d'expirer, le recommanda au maréchal Vallée par ces mots : « Il y a de l'avenir dans cet officier. » Décoré de la Légion d'honneur, il rentra en France en 1839, et fut chargé d'organiser avec les débris des bandes carlistes un bataillon pour la légion étrangère.

De retour en Afrique (1841), il se distingua par son sang-froid et son active énergie dans les expéditions aventureuses qui lui furent confiées, notamment au col de Mouzaïa; commanda un bataillon de chasseurs à pied, puis le 64[e] de ligne, et, à la tête de ce dernier corps, réduisit au néant la rébellion de Bou-Maza et des tribus du Bas-Dhara; l'affaire de Sidi-Kalifa lui fit surtout beaucoup d'honneur. Huit mois de luttes opiniâtres et sanglantes lui valurent le grade de colonel (1847); en cette qualité, il dirigea l'expédition contre Ahmed-Sghir, s'avança jusqu'au défilé de Djerma où l'ennemi s'était retranché, le battit, et rentra à Bathna en emmenant deux cheiks prisonniers. Après avoir commandé le 2[e] régiment de la légion étrangère, il fut mis à la tête du 3[e] de zouaves qu'il conduisit avec le même bonheur contre les Kabyles et les tribus du Jurjura. Quittant ensuite Aumale (novembre 1849), il délivra Bou-Sada dont la garnison était bloquée, rallia le gros de l'armée devant Zaatcha, et monta un des premiers à l'assaut de cette ville; cette action d'éclat lui valut la croix de commandeur de la Légion d'honneur (10 décembre 1849).

Rappelé en France l'année suivante, M. Certain-Canrobert s'attacha à la fortune du prince Louis-Napoléon qui le nomma général de brigade (13 janvier 1850), le prit pour aide de camp et lui donna un commandement à Paris, où il s'employa énergiquement à réprimer l'insurrection qui avait suivi le coup d'État de décembre. Quelques semaines plus tard, il fut chargé avec des pouvoirs très-étendus de parcourir les départements et d'y étudier la situation politique. Le 14 janvier 1853, il devint général de division.

Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, M. Canrobert, qui avait adopté ce dernier nom, quitta le camp d'Helfaut, et prit le commandement de la 1[re] division de l'armée d'Orient (mars 1854), qui, à la suite de la malheureuse campagne de la Dobrutscha, fut si effroyablement décimée par le choléra. Plus tard, il appuya de tous ses efforts l'expédition de Crimée, soutint au passage de l'Alma le premier choc des Russes, et malgré un feu très-vif, s'établit sur les hauteurs jusqu'à l'arrivée du général Forey; blessé au bras par un éclat d'obus, il n'en resta pas moins jusqu'à la fin de la journée (24 septembre). Deux jours après, le maréchal Saint-Arnaud qui sentait sa fin prochaine, lui remettait le commandement en chef ainsi que le lui prescrivait une lettre confidentielle de l'Empereur en date du 12 mars précédent. Le nouveau général marcha aussitôt sur Sébastopol, fit construire plusieurs batteries ainsi qu'une première parallèle, et ouvrit le feu le 17 octobre; mais, ayant reconnu l'impossibilité de s'emparer de la place par un coup de main, il entreprit au milieu d'insurmontables obstacles et dans une saison des plus rigoureuses les gigantesques travaux qui en amenèrent l'investissement complet. Cette première période du siége, la plus pénible, fut signalée par la sanglante bataille d'Inkermann (5 novembre), les combats de Balaclava et d'Eupatoria, l'enlèvement du Carénage et les continuelles sorties de l'ennemi. Par suite du refus de lord Raglan de coopérer au plan d'attaque proposé par M. Canrobert, ce dernier, dont la situation était de jour en jour plus embarrassante vis-à-vis des alliés, résigna le 16 mai 1855 le commandement en chef entre les mains du général Pélissier, et reprit sa place à la tête du 1[er] corps. A deux mois de là, il dut quitter la Crimée, et l'année suivante, il reçut en même temps que MM. Bosquet et Randon le bâton de maréchal de France (18 mars 1856). Sénateur de droit par le fait de cette nouvelle dignité, il est grand'croix de la Légion d'honneur depuis le 20 mai 1855.

CANS (Léon), éditeur belge, ancien député, né vers 1800, est l'un des chefs de la maison *Meline et Cans*, qui s'est fait une si grande réputation par la contrefaçon des livres français. Plusieurs fois élu député de Bruxelles depuis 1845, il appartint toujours au parti libéral. En 1853 il s'éleva vivement contre le traité relatif à la propriété littéraire conclu entre la France et la Belgique. Il déclarait que supprimer la contrefaçon, c'était compromettre l'existence de la librairie belge. Il quitta peu après la Chambre des Représentants, et reçut vers le même temps la croix de l'ordre de Léopold.

CANSON (frères), industriels français, fils du célèbre Barthélemy Canson, fabricant de papier, pair de France sous la monarchie de Juillet. Ils dirigent aujourd'hui, à Vidalon-lès-Annonay, l'établissement que celui-ci avait reçu, en 1810, des mains d'Étienne Montgolfier, son beau-père. Après avoir donné successsivement, aux systèmes anciens et nouveaux de fabrication, l'extension la plus complète, ils ont adopté, depuis une dizaine d'années, la spécialité des feuilles photographiques. Souvent cités comme d'habiles chimistes, les frères Canson ont obtenu trois médailles d'or aux expositions, de 1834 à 1849. M. Étienne Canson, l'aîné, a inventé pour rendre les chaudières inexplosibles, un appareil qui lui a valu la croix d'honneur en 1843.

CANTACUZÈNE (Constantin), homme politique roumain, est né, vers le commencement du siècle, d'une famille de grands boyards, dont les ancêtres gouvernèrent à plusieurs reprises les deux principautés avant l'avénement des beys du Phanar, et qui prétend même se rattacher, par une filiation non interrompue, à la maison impériale de Constantinople, malgré les contestations d'une famille homonyme. Entré de bonne heure dans l'administration, il fut porté rapidement aux premiers emplois. Secrétaire d'État dans les dernières années du règne d'Alexandre Ghika, il donna lieu, par ces abus de tout genre si souvent reprochés aux fonctionnaires valaques, à des plaintes nombreuses et fut destitué lors de l'enquête qui amena la déchéance de l'hospodar lui-même (1842). Pendant tout le règne du prince Bibesco et les trois mois de l'administration provisoire amenée par les événements de juin à Bucharest, il ne prit aucune part directe aux affaires. Retiré dans le camp d'Omer-pacha à la première nouvelle de l'approche des Turcs, il entra avec ce général et Fuad-effendi à Bucharest, le soir de la journée du 13-25 septembre qui mit fin à la lieutenance princière de MM. Golesco,

Héliade, et Tell (voy. ces noms). Installé par le plénipotentiaire ottoman, en qualité de caïmacan, il gouverna la Valachie jusqu'au mois de juin 1849, époque à laquelle il fut remplacé par le prince Barbo Stirbey (voy. ce nom). Une brochure, publiée en 1855, à Paris et à Bruxelles (*la Valachie depuis* 1830 *jusqu'à ce jour*, par Ganesco), sous l'inspiration de M. Cantacuzène, représente son administration, pendant cette période, comme la plus libérale et la plus honnête dont la principauté eût joui depuis de longues années. Le pays eut toutefois à souffrir alors, outre le poids des anciens abus, toutes les charges d'une double occupation. Il accueillit du moins avec humanité les Roumains de la Transylvanie, jetés en Valachie par l'invasion russe en Hongrie, et leur fit distribuer toute sorte de secours. Il en usa avec plus d'empressement encore à l'égard des soldats autrichiens que les hasards de la lutte forcèrent à plusieurs reprises à passer les Carpathes. L'empereur François-Joseph lui envoya alors les insignes de commandeur de l'ordre de Léopold, et plus tard, lors du voyage qu'il fit à Hermanstadt en 1852, il lui conféra lui-même le grand cordon de l'ordre de Sainte-Thérèse.

Au mois d'août 1854, après que les Russes eurent évacué les provinces, où ils furent remplacés par les Autrichiens, M. Constantin Cantacuzène fut investi par le commissaire ottoman, Dervich-pacha, des fonctions de président du conseil d'administration, et, comme tel, chargé du gouvernement civil de la Valachie jusqu'au retour de l'hospodar Stirbey (septembre, même année). Rentré depuis dans la vie privée, l'ex-caïmacan figure parmi les prétendants à la future couronne du royaume moldo-valaque.

M. Constantin Cantacuzène a un fils aîné, Jean, né en 1820, qui a rempli successivement les fonctions de directeur au ministère de la justice, sous l'administration de Stirbey, puis de chef de ce même département, pendant l'intérim de son père, à la fin de 1854. Son nom figure également sur la liste des candidats à la principauté. Il a aussi un neveu, fils de son frère Grégoire, qui a épousé, en 1855, à Vienne, une fille de l'ex-hospodar Bibesco.

Le nom de Cantacuzène est aussi porté, en Moldavie, par un grand nombre de familles qui toutes, plus ou moins, se prétendent issues des anciens princes roumains de ce nom.

CANTAGREL (Félix), littérateur français, ancien représentant, né, dans le Midi, en 1809, se fit recevoir avocat, et vint à Paris, où il s'occupa de littérature et coopéra à la rédaction de plusieurs journaux, notamment *l'Artiste*. Attaché ensuite à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*, il publia, aux frais de l'école sociétaire, *le Fou du Palais-Royal* (1841, in-8), satire dialoguée où il cherche à préparer la transition du monde actuel à l'unité *harmonienne* de Fourier. C'est tout ce qu'il a écrit avec une étude sur les colonies agricoles de Mettray et d'Ostwald (1842, in-8). Grâce au patronage de M. Considérant, son ami, il fut envoyé à l'Assemblée législative, en 1849, comme représentant du Loir-et-Cher. Mais, accusé d'avoir pris part au mouvement du 13 juin avec les chefs de la Montagne, il prévint la condamnation de la haute Cour de Versailles en se réfugiant en Belgique.

CANTERBURY (Charles-John Manners-Sutton, 2e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812 à Londres, est issu d'une branche cadette des ducs de Rutland élevée, en 1835, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à Cambridge et vécut éloigné des affaires publiques jusqu'en 1845 où la mort de son père, ancien président de la Chambre des Communes, le fit entrer à la Chambre haute. Suivant les traditions de sa famille, il y défend les principes conservateurs. En 1853, il a fait partie de la Commission d'enquête de la marine. Il n'est pas marié et a pour héritier de ses titres son frère puîné, John-Henri-Thomas Manners-Sutton (voy. ce nom).

CANTÙ (César), historien italien, né à Brivio, dans le Milanais, le 5 septembre 1805, fut élevé à Sondio, dans la Valteline, et devint à dix-huit ans professeur de littérature au collège de cette ville. De là, il se rendit à Côme, puis à Milan où il a passé une partie de sa vie. Il embrassa la cause libérale, et ses *Réflexions sur l'histoire de la Lombardie au* XVIIe *siècle* (Ragionamenti sulla historia Lombarda nel secolo XVIIe; Milan, 2e éd., 1842-44), le firent condamner par la justice autrichienne à une année d'emprisonnement. Pendant sa captivité, il composa un roman historique : *Margherita Pusterla* (Florence, 1838), ouvrage souvent comparé aux *Promessi Sposi* de Manzoni. Des chants religieux où le sentiment de l'indépendance nationale s'allie à un vif amour de l'Église catholique, un poëme patriotique, *Algiso o la Legua Lombarda;* des *Lectures à l'usage de la jeunesse* (Letture giovanelli), propagées en Italie par plus de trente éditions et imitées en France par Mme Amable Tastu; des articles de littérature et d'histoire publiés dans la *Biblioteca italiana*, dans l'*Indicatore* de Milan, etc.; tous ces travaux, qui popularisèrent le nom de M. Cantù, le rattachent à l'école romantique fondée par Manzoni et par Silvio Pellico.

Ses titres les plus durables sont ses œuvres historiques, et surtout l'*Histoire universelle* (1843-1849, 19 vol. in-8; 2e édit. française, 1854-1855), traduite en anglais, en allemand et en français, monument considérable, malgré ce qu'il laisse désirer aux penseurs et aux érudits et dont l'esprit de parti a encore favorisé le succès. L'auteur, qui n'aime pas Voltaire, a cru servir l'Italie en dépréciant le XVIIIe siècle et la France. Cette sorte de gallophobie, qui fut un instant de mode au delà des Alpes, inspire encore son *Histoire de la littérature italienne* et son *Histoire des cent dernières années*, traduite en 1852 par M. Amédée Renée. M. Cantù est de l'école qui persiste à mettre dans la papauté l'espoir de l'Italie et à ramener, par l'absorption de l'État dans l'Église et de la politique dans la religion, la révolution vers le moyen âge.

CANUTI (Philippe), publiciste et homme politique italien, est né le 1er avril 1802, à Bologne (États romains), d'une famille qui compte parmi ses membres le peintre Canuti, de l'école des Carraches, et le docteur Canuti, professeur d'anatomie, dans le siècle dernier, à l'université de Bologne. Il étudia la jurisprudence à cette université, fut reçu docteur en droit civil et canonique en 1822, et nommé avocat en 1824. Il se fit d'abord connaître par une biographie du père Mattei, maître de Rossini (*Vita di Stanislao Mattei*, Bologna, 1829). Il prit une part active à la révolution de 1831. Par ses relations avec Ciro Menotti de Modène et les libéraux les plus influents des Légations, de la Lombardie et de la Toscane, il contribua à la propagation si vive du mouvement insurrectionnel de toute l'Italie centrale. Il eut alors des rapports directs avec les princes Napoléon et Louis Bonaparte. Nommé préfet d'Ascoli par le gouvernement révolutionnaire de l'Italie centrale, M. Canuti exerçait ces fonctions au moment de la capitulation d'Ancône. Forcé de s'expatrier (avril 1831), il passa

successivement à Corfou, à Malte, à Marseille, enfin à Paris, où il est resté jusqu'en 1848.

Pendant son séjour en France, il s'appliqua aux sciences morales et politiques et fut le collaborateur de plusieurs journaux, et entre autres du *Commerce*, ainsi que de différentes revues politiques et littéraires de l'émigration italienne. Il aida de sa plume le mouvement de la Romagne en 1845, par une brochure intitulée : *la Question italienne* (Paris, 1845, in-8), qui eut beaucoup de retentissement.

Après la révolution de Février, M. Canuti fut nommé par le parti constitutionnel vice-président de l'*Association nationale italienne* qui venait de se constituer à Paris, sous la présidence de Mazzini, pour aider au triomphe de la cause italienne, sans acception d'aucune forme de gouvernement. Il partit aussitôt pour Turin avec M. Bixio, nommé ministre de la république française en Piémont. De là, il se rendit à Milan, puis à Crémone où il eut une entrevue avec Charles-Albert à son quartier général. M. Canuti était favorable à la fusion du royaume lombardo-vénitien avec le Piémont. En juin 1848, il fut nommé par le gouvernement constitutionnel de Pie IX commissaire général extraordinaire de l'armée pontificale qui avait passé le Pô, pour prendre part à la guerre de l'indépendance dans les provinces vénitiennes. L'armée romaine étant rentrée dans les Légations après la capitulation de Vienne, M. Canuti revint à Rome, et fut envoyé par le ministère Mamiani (5 décembre 1848) en mission diplomatique à Paris et à Londres. A son retour de cette dernière ville, il reçut du gouvernement provisoire de Rome l'ordre de s'arrêter à Paris en qualité de chargé d'affaires. Ces fonctions lui furent retirées aussitôt après la proclamation de la république romaine, et il rentra dès lors dans la vie privée. On cite encore de lui : *Réflexions sur les affaires d'Italie* (Paris, 1848).

CAP (Paul-Antoine GRATACAP, dit), naturaliste français, né à Mâcon, le 2 avril 1788, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, se fit recevoir pharmacien, et fut pendant longtemps l'associé de M. Planche aîné, qui était titulaire d'une des meilleures officines de Paris. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

Parmi ses travaux scientifiques, on remarque : *de la Classification régulière des médicaments* (1823), mémoire qui avait obtenu en 1821 une médaille d'or de la Société de médecine de Paris; *Principes élémentaires de pharmaceutique* (1837, in-8); *Recherches sur les lactates* (1838), avec M. Henry; *Traité de pharmacie* (1847, in-8); *Histoire de la pharmacie* (Anvers 1851, in-8); *le Muséum d'histoire naturelle* (1853, gr. in-8); *Éloge de Mathieu Bonafous* (Lyon, 1854, in-8), couronné par l'Académie de Lyon; etc. Ce savant a encore donné une traduction des *Aphorismes de la physiologie végétale* de J. Lindley (1838, in-8); plusieurs abrégés pour la collection des *Cent traités*; une édition des *OEuvres de Senecé* (1856, 2 vol.), et un grand nombre d'articles dans les recueils périodiques.

CAPEFIGUE. (Jean-Baptiste-Honoré-Raymond), publiciste français, né à Marseille en 1802, vint à Paris en 1821, suivit longtemps les cours de l'École des chartes, et commença son droit. Mais il se lança bientôt dans le journalisme et devint rédacteur de la *Quotidienne*. Sous le ministère Martignac, il fut choisi pour diriger le *Messager des chambres*. Après la révolution de Juillet, il fournit des articles qui attestaient une facilité d'improvisation toute marseillaise, au *Temps*, au *Moniteur du commerce*, au *Courrier-Français*, à l'*Europe monarchique*, à la *Gazette de France*, etc. Il continuait à produire des publications historiques qui lui avaient déjà valu, sous la Restauration, quelques succès. La *Société catholique des bons livres* avait couronné sa *Vie de saint Vincent de Paule* (1827, in-8), et quelques-uns de ses mémoires avaient été accueillis par l'Académie des inscriptions et belles-lettres.

Ses principales productions, dans ce genre, sont : *Histoire philosophique des Juifs depuis la décadence des Machabées jusqu'à nos jours* (1833, in-8), couronnée par l'Académie des inscriptions; *Charlemagne* (1841, 2 vol. in-8); *Hugues Capet et la troisième race jusqu'à Philippe Auguste* (1839, 4 vol. in-8); *Histoire de Philippe Auguste* (1829, 4 vol. in-8), couronnée par l'Institut, « le seul de ses ouvrages, dit un bibliographe, où il y ait une apparence d'études sérieuses; *Histoire constitutionnelle et administrative de la France, depuis la mort de Philippe Auguste jusqu'à la fin du règne de Louis XI* (1831-1833, 4 vol. in-8); *François Ier et la Renaissance* (1844, 4 vol. in-8); *Histoire de la réforme, de la Ligue et du règne de Henri IV* (1834-1835, 8 vol. in-8); *Richelieu, Mazarin, la Fronde et le règne de Louis XIV* (1835-1836, 8 vol. in-8); *Louis XIV, son gouvernement et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1837-1838, 6 vol. in-8); *Jacques II à Saint-Germain* (1832, 2 vol. in-8); *Philippe d'Orléans, régent de France* (1838, 2 vol. in-8); *Louis XV et la société du XVIIIe siècle* (1842, 4 vol. in-8); *Louis XVI, son administration et ses relations diplomatiques avec l'Europe* (1844, 4 vol. in-8); *l'Europe pendant la Révolution française* (1843, 4 vol. in-8); *l'Europe pendant le Consulat et l'Empire de Napoléon* (1839-1841, 10 vol. in-8); *les Cent-Jours* (1841, 2 vol. in-8); *Histoire de la Restauration et des causes qui ont amené la chute de la branche aînée des Bourbons* (1831-1833, 10 vol. in-8); *les Diplomates européens* (2e édit., 1845, 4 vol. in-8), *l'Europe depuis l'avénement de Louis-Philippe* (1845-1846, 10 vol. in-8); *le Congrès de Vienne* (1847, in-8); *les Quatre premiers siècles de l'Église chrétienne* (1850, 3 vol. in-8); *l'Église au moyen âge* (1852, 2 vol. in-8); *l'Église pendant les quatre derniers siècles* (1854-1856, 4 vol. in-8); *Histoire des grandes opérations financières* (1855-1857, 4 vol. in-8); *Avant 1789, Royauté, Droit, Liberté* (1857, in-8), etc.

Quelques-uns de ces nombreux ouvrages furent d'abord signés : *un Homme d'État*. A cette époque, M. Capefigue, grâce à la complaisance sans bornes du ministère Guizot envers lui, vivait tout entier dans le commerce des documents diplomatiques, et puisait à discrétion dans les plus précieuses archives de l'État. La reproduction dans ses livres d'une foule de pièces dont plusieurs ont paru d'une authenticité douteuse, a donné lieu à beaucoup de contestations. On reproche, d'ailleurs, à l'auteur, dont les théories tendent à la glorification de l'absolutisme politique et de l'intolérance, des défauts de composition et de style qui indiquent l'extrême précipitation du travail.

La révolution de Février ferma à M. Capefigue les archives des affaires étrangères, et la *Revue rétrospective* mit au jour sa large participation aux fonds secrets. Il combattit un des premiers la République dans l'*Assemblée nationale*, et, pendant deux ans, dicta les plans de la contre-révolution dans des lettres datées de Londres, de Vienne, de Berlin, et signées symboliquement d'une croix ou d'un fer à cheval, jusqu'au moment où la loi Tinguy imposa aux journalistes l'obligation de la signature.

CAPITAINE (Ulysse), bibliographe belge, né à Liége, en 1828, publia très-jeune, et souvent

CARAGUEL (Clément), journaliste français, est né à Mazamet (Tarn), en 1819. Il vint à Paris en 1840, avec l'intention bien arrêtée d'entrer dans la carrière des lettres et publia, la même année, en collaboration avec M. Ch. Marchal, *Quatre mois en mer* (1840, in-8). Bientôt il se tourna plus spécialement vers le journalisme et fut l'un des plus actifs collaborateurs du *Vert-Vert*, du *National*, de *l'Ent'racte*, de *la Revue de Paris*, de *la Politique nouvelle*, etc. Il publia dans *la Silhouette* quelques articles intitulés : *les Boutiques de journaux*, et dans *le Crédit : le Baron de Paturot à la recherche de la meilleure des monarchies.*

Mais la réputation de M. Caraguel date véritablement de son entrée au *Charivari* (février 1848). Il n'a pas cessé depuis de publier dans ce journal, au sujet de la politique contemporaine, des articles pleins de vivacité et de finesse qui dissimulaient souvent, sous une verve caustique, une haute et courageuse portée. Dans ses plus grands excès d'hilarité bouffonne, il sait garder une mesure à laquelle rendent hommage même quelques-uns de ceux qu'elle attaque. En 1852, il a donné au second Théâtre-Français une très-joyeuse comédie en un acte, *le Bougeoir*, qui fut alors très-goûtée et qui a été reprise avec succès en 1856. On a encore de lui : *les Soirées de Taverny* (1854, in-18), recueil de nouvelles; et *Messieurs les cosaques* (1854, 2 vol. in-18 illustrés), avec avec MM. Taxile-Delord et Louis Huart.

CARAMAN (Riquet de), famille française qui descend de P. P. Riquet, bourgeois de Béziers et fondateur du canal du Languedoc en 1666, et qui a été élevée par Charles X à la dignité ducale; elle se divise en deux branches, les ducs de Caraman et les princes de Chimay (voy. ce nom).

Caraman (Victor-Antoine-Charles Riquet, duc de), chef actuel de la branche aînée, né en 1810, est fils d'un général de brigade tué à Constantine en 1837. Il a épousé en 1838 Louise, fille du duc de Crillon, de laquelle il a trois enfants. Il a reçu la décoration de la Légion d'honneur en 1846 titre d'homme de lettres.

On a de lui, en effet : *de la Philosophie au* XVIII*e siècle et de son caractère actuel* (1840, in-8); *Études de critique, d'histoire et de philosophie* (1840, in-8), extraites de divers recueils littéraires; *Histoire des révolutions de la philosophie en France pendant le moyen âge jusqu'au* XVI*e siècle* (1845-1848, 3 vol. in-8); et *Études critiques de science et d'histoire* (1851, in-18).

De ses deux oncles, l'un, *Georges*-Joseph-Victor Riquet, comte de Caraman, né en 1788, officier de la Légion d'honneur depuis 1825, a été ministre plénipotentiaire en Wurtemberg et en Saxe sous la Restauration : il a donné quelques articles à *la Revue contemporaine*; l'autre, *Adolphe*-Frédéric-Joseph-Marie-Victor Riquet, comte de Caraman, né à Berlin en 1800, a servi dans le corps d'état-major, et a donné sa démission de capitaine peu de temps après la révolution de Juillet.

CARATHÉODORY (Étilenne), médecin et philologue grec, né à Andrinople en 1789, prit ses degrés en Italie et en Allemagne. Ses études terminées, il visita les principales contrées de l'Europe, dont il se rendit les langues familières. Fixé vers 1825, à Constantinople, il acquit bientôt une grande réputation. Lorsque le sultan Mahmoud fonda l'École de médecine de Galata-Seraï (1828), il appela M. Carathéodory à l'une des principales chaires, et le nomma peu après médecin du palais impérial. Outre un grand nombre de mémoires et de travaux relatifs à son art, on doit à M. Carathéodory une traduction de *Salluste* en grec moderne (Constantinople, 1845); une dissertation très-curieuse et très-savante sur l'*Inscription du temple de Delphes* et divers opuscules de linguistique et de littérature. Il est décoré de l'ordre du Mérite personnel et du Medjidiè, membre de l'Académie impériale des sciences et belles-lettres de Constantinople (1851), de la Société impériale de botanique de Vienne, etc.

CARAYON-LATOUR (Edmond, baron de), ancien député français, ancien représentant du peuple, membre du Corps législatif, est né à Bordeaux, en 1809. Fils d'un receveur général, il travailla long-temps dans les bureaux de son père, puis il se consacra à l'exploitation de ses propriétés. En 1846, il fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral de Castres et prit place dans les rangs de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, nommé représentant du peuple par 48 043 voix, le troisième sur une liste de neuf élus, il vota constamment avec la droite; toutefois mais il adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative; mais, après le coup d'État, il a été envoyé au Corps législatif par la circonscription de Castres et il a été réélu en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

CARBONNEAU (Achille), ancien représentant du peuple français, né à Lectoure, en 1803, fit de bonnes études de droit, s'établit, comme avocat, dans sa ville natale, et acquit par son talent une fortune considérable. Républicain déclaré, il fit, sous le règne de Louis-Philippe une opposition très-vive au gouvernement et fut élu par le parti radical membre du conseil général du Gers. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Lectoure. Il fut ensuite élu représentant du peuple par 28 636 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite dans les questions sociales, et avec la gauche dans les questions politiques. Réélu à l'Assemblée législative, il soutint la Constitution, se rapprocha de la Montagne, et fit partie de la réunion démocratique du Palais-National. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il se retira de l'arène politique et reprit sa place au barreau de Lectoure.

CARDIGAN (James-Thomas Brudenell, septième comte de), général et pair d'Angleterre, né en 1797, à Londres, appartient à une ancienne famille élevée, en 1627, à la pairie héréditaire et qui a servi de tige aux marquis d'Ailesbury. Connu d'abord sous le nom de baron de Brudenell, le deuxième titre nobiliaire de sa famille, il fit ses études à Oxford et devint membre du Parlement, aussitôt qu'il fut majeur; il y représenta successivement les bourgs de Marlborough (1818-1830), de Fowey (1830-1831) et un district du Northamptonshire (1831-1837). A cette dernière date, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de se faire remarquer par l'extrême vivacité de ses opinions conservatrices.

Il n'entra au service militaire qu'à l'âge de vingt-sept ans; son avancement n'en fut pas moins très-rapide, grâce à la vénalité des grades et, en 1830, il était déjà lieutenant-colonel de hussards. La mort de son père l'ayant mis en possession d'une immense fortune, il en fit largement usage pour améliorer son régiment.

lant par exemple jusqu'à ajouter plus de 60000 fr. au prix des chevaux de remonte. A cette époque, il occupa plusieurs fois le public de ses démêlés avec les officiers qu'il accablait de vexations et de tracasseries continuelles. A la suite d'une de ces querelles, provoquées par un caractère impérieux et hautain, il se battit avec un capitaine, le blessa et fut traduit pour cette infraction à la discipline devant la Chambre des Lords constituée en Cour de justice (février 1841); la Chambre rendit un verdict d'acquittement en faveur du noble accusé.

Lord Cardigan resta jusqu'en 1854 à la tête du 11e de hussards, qui, selon une lettre du duc de Wellington, était un des plus beaux régiments de l'armée. Nommé au mois de juin major général, il fut employé à l'armée d'Orient dans la cavalerie légère. Ce fut lui qui, à la journée de Balaclava (25 octobre), reconquit les canons abandonnés par les Turcs et fit, avec 600 hommes, à travers un feu roulant de mousqueterie, cette admirable charge qui culbuta plus de 5000 cavaliers russes. Bientôt il revint en Angleterre où il était appelé aux fonctions d'inspecteur général de la cavalerie. Il a reçu, en 1855, les insignes de commandeur du Bain, et, en 1856, ceux de commandeur de la Légion d'honneur. N'ayant pas eu d'enfants de son mariage avec la fille de l'amiral Tollemache (1826), il a pour héritier de ses titres son cousin, le marquis d'Ailesbury.

CARDINAUX (collége des) comprenait au 1er janvier 1858 six cardinaux de l'ordre des évêques, quarante-sept de l'ordre des prêtres, et treize de l'ordre des diacres.

I. Ordre des évêques :

Amat di S. Filippo e Sorso (Louis), né à Cagliari (Sardaigne), le 21 juin 1796; ancien légat de Bologne, promu au cardinalat, le 19 mai 1837; évêque de Palestrine, le 15 mars 1852; vice-chancelier de l'Église romaine.

Cagiano de Azevedo (Antoine-Marie), né dans le diocèse d'Aquino (Naples), le 14 décembre 1797; promu à l'évêché de Sinigaglia et à la dignité de cardinal le 22 janvier 1844; évêque de Frascati, le 23 juin 1854; préfet de la congrégation du concile.

Ferretti (Gabriel), né à Ancône, le 31 janvier 1795; évêque de Sabine, le 12 septembre 1853; promu au cardinalat, le 30 novembre 1838.

Macchi (Vincent), né à Capo di Monte (États-Romains), le 31 août 1770; nommé cardinal le 2 octobre 1826, et évêque d'Ostie le 11 juin 1847, doyen du sacré collége, légat de Velletri, secrétaire des brefs apostoliques, grand chancelier de tous les ordres, etc.

Mattei (Marius), né à Pergola, le 6 septembre 1792; nommé le 2 juillet 1832; évêque de Frascati le 17 juin 1844, et évêque de Porto le 23 juin 1854; second doyen du sacré collége et archiprêtre de la basilique du Vatican.

Patrizi (Constantin). Voy. ce nom.

II. Ordre des prêtres :

Altieri (Louis d'), né à Rome, le 17 juillet 1805; préconisé, le 21 avril 1845; ancien président de Rome et de Comarca; archi-chancelier de l'Université romaine.

Andrea (Jérôme d'), né à Naples, le 12 avril 1812; nommé cardinal, le 15 mars 1852; archevêque de Mélitène *in partibus*, abbé de Subiaco, préfet de la congrégation de l'index.

Angelis (Philippe de), né à Ascoli, le 16 avril 1792; archevêque de Fermo, le 27 janvier 1842; préconisé, le 8 juillet 1839.

Asquini (Fabio-Marie), né à Fagagna dans le diocèse d'Udine, le 14 août 1802; préconisé, le 21 avril 1845; préfet de la congrégation des indulgences et des reliques.

Baluffi (Gaëtan), né à Ancône, le 29 mars 1788; évêque d'Imola, le 21 septembre 1846; nommé cardinal, le 21 décembre 1846.

Barberini (Benoît), né à Rome, le 22 octobre 1788, préconisé le 15 décembre 1828; archiprêtre de la basilique de Saint-Jean de Latran; préfet de la congrégation des immunités ecclésiastiques.

Barnabo (Alexandre), né à Foligno, le 2 mars 1801, nommé cardinal, le 16 juin 1856; préfet de la congrégation de la propagande.

Bonald (L. Maurice de). Voy. ce nom.

Brunelli (Jean), né à Rome, le 23 juin 1795; préconisé, le 7 mars 1853; évêque d'Osimo, le 18 septembre 1856.

Carafa di Traetto (Dominique), né à Naples, le 12 juillet 1805; archevêque de Bénévent, le 22 juillet 1844; nommé cardinal le même jour.

Carvalho (Guillaume-Henri de), né à Coïmbre (Portugal), le 10 février 1793; patriarche de Lisbonne, le 24 novembre 1845; préconisé, le 30 novembre 1854.

Clarelli-Paracciani (Nicolas), né à Rieti, le 12 avril 1799; évêque de Montefiascone et de Corneto, le 22 janvier 1844; nommé cardinal le même jour.

Corsi (Côme de), né à Florence, le 10 juin 1798; cardinal, le 24 janvier 1842; archevêque de Pise, le 19 décembre 1853.

Cosenza (Joseph), né à Naples, le 20 février 1788; archevêque de Capoue, le 30 septembre 1850; nommé cardinal le même jour.

Donnet (F. Ferdinand). Voy. ce nom.

Dupont (J. M. A.-Célestin) Voy. ce nom.

Falconieri (Mellini), né à Rome, le 17 septembre 1794; archevêque de Ravenne, le 3 juillet 1826; nommé cardinal le 12 février 1838; secrétaire des suppliques.

Fieschi (Adrien), né à Gênes, le 7 mars 1788; grand prieur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem; préconisé le 13 septembre 1838.

Gaude (François), né à Cambiano (Piémont), le 5 avril 1809; archevêque de Turin, procureur général de l'ordre des dominicains; nommé cardinal, le 17 septembre 1855.

Geissel (Jean de), né à Gimeldingen, près de Spire, le 4 février 1796; archevêque de Cologne, le 14 octobre 1845; cardinal, le 30 septembre 1850.

Genga (Gabriel Sermattei della), né à Assise, le 4 décembre 1801; cardinal le 1er février 1836; préfet de la congrégation des évêques et du clergé régulier.

Gousset (Thomas). Voy. ce nom.

Haulik (Georges), né à Turnavia (Croatie), en 1787, archevêque d'Agram depuis 1853; cardinal, le 16 juin 1856.

Lewicki (Michel), né à Pokucia (Gallicie) en 1774; archevêque de Léopol, le 8 mars 1836; nommé cardinal, le 16 juin 1856.

Lucciardi (Dominique), né à Sarzana, le 8 décembre 1796; évêque de Sinigaglia, le 5 septembre 1851; cardinal, le 15 mars 1852.

Mathieu (J. M. A. Césaire). Voy. ce nom.

Morichini (Charles-Louis), né à Rome, le 21 novembre 1805; nommé le 5 mars 1852; évêque de Jesi, le 23 juin 1854.

Morlot (François N. M.) Voy. ce nom.

Pecci (Joachim), né à Carpineto (diocèse d'Anagni), le 2 mars 1810; évêque de Pérouse, le 19 janvier 1846; nommé cardinal, le 19 décembre 1853.

Pianetti (Gaspard-Bernard), né à Jesi, le 7 fé-

vrier 1780; évêque de Viterbe et de Toscanella, le 3 juillet 1826; préconisé, le 14 décembre 1840.

Piccolomini (Jacques), né à Sienne, le 31 juillet 1795; préconisé, le 24 novembre 1845.

Pietro (Camille di), né à Rome, le 19 janvier 1806; préconisé, le 16 juin 1856.

Rauscher (Joseph-Othmar), né à Vienne, le 6 octobre 1797; archevêque de Vienne, le 27 juin 1853; cardinal, le 17 décembre 1855.

Recanati (Juste), né à Camerino, le 9 août 1789; de l'ordre des capucins; cardinal, le 7 mars 1853.

Reisach (Charles), né à Rot, dans le diocèse d'Eichstaedt (Bavière), le 6 juillet 1800; cardinal, le 17 décembre 1855.

Riario-Sforza (Sixte), né à Naples, le 5 décembre 1810; archevêque de Naples, le 24 novembre 1845; cardinal, le 19 janvier 1846.

Schwarzenberg (Frédéric-Jean-Joseph-Célestin, prince de), né à Vienne, le 6 avril 1809; cardinal, le 24 janvier 1842; archevêque de Salzbourg le 1er février 1836; archevêque de Prague, le 20 mai 1850.

Spinola (Hugues-Pierre), né à Gênes, le 29 juin 1791; préconisé le 2 juillet 1832; prodataire de Sa Sainteté.

Sterkx (Engelbert), né à Ophem dans le diocèse de Malines (Belgique), le 2 novembre 1792; archevêque de Malines, le 24 février 1832; cardinal, le 13 septembre 1838.

Szcitowski (Jean), né à Bela (Hongrie), le 1er novembre 1785; archevêque de Gran, primat de Hongrie, le 28 septembre 1849; préconisé, le 16 novembre 1854.

Tosti (Antoine), né à Rome, le 4 octobre 1776; préconisé le 18 février 1839.

Vannicelli-Casoni (Louis), né à Amelia, le 16 avril 1801; préconisé, le 24 janvier 1842; ancien préfet de la congrégation du cens; archevêque de Ferrare, le 20 mai 1850.

Viale-Prela (Michel). Voy. ce nom.

Villadicani (François de Paule), né à Messine, le 22 février 1780; archevêque de Messine, le 17 novembre 1823; cardinal, le 27 janvier 1843.

Villecourt (Clément de). Voy. ce nom.

Wiseman (Nicolas). Voy. ce nom.

III. Ordre des diacres :

Antonelli (Jacques). Voy. ce nom.

Bofondi (Joseph), né à Forli, le 24 octobre 1795; préconisé, le 12 juin 1847; président du cens.

Caterini (Prosper), né à Onano (diocèse d'Acquapendente), le 15 octobre 1795; nommé le 7 mars 1853.

Ciacchi (Louis), né à Pesaro, le 16 août 1788; nommé le 12 février 1838.

Gazzoli (Louis), né à Terni, le 18 mars 1774; second diacre, préconisé, le 2 juillet 1832.

Grassellini (Gaspard), né à Palerme, le 19 janvier 1796; nommé, le 16 juin 1856.

Marini (Pierre), né à Rome, le 5 octobre 1794; cardinal, le 21 décembre 1846; économe de la propagande.

Medici (François de), né à Naples, le 28 novembre 1808; préconisé, le 16 juin 1856.

Roberti (Robert), né à San-Giusto, le 23 décembre 1788; nommé, le 30 septembre 1850; président de Rome et de la Comarque.

Santucci (Vincent), né à Gorga, (diocèse d'Anagni), le 18 févri r 1796; nommé, le 7 mars 1853; préfet de la congrégation des études.

Savelli (Dominique), né en Corse, le 15 septembre 1792; nommé, le 7 mars 1853; président de la consulte d'État pour les finances.

Ugolini (Joseph), né à Macerata, dans la marche d'Ancône, le 6 janvier 1783; nommé, le 12 février 1838.

CARDWELL (Edward), homme politique anglais, né en 1813, à Liverpool, et fils d'un négociant de cette ville, étudia à Oxford, et fut reçu avocat, en 1838, par la Société d'Inner-Temple. Quelques années plus tard, il abandonnait sa clientèle pour aborder la scène politique; élu, en 1842, député du bourg de Clitheroe, il vit son mandat renouvelé par Liverpool (1847) et par Oxford (1853). Par ses opinions, il appartient à cette fraction libérale du parti conservateur qui a soutenu les réformes économiques de sir R. Peel. Ce ministre l'avait attaché à son administration par l'office de secrétaire de la trésorerie (1845-1846). Sous lord J. Russell, il a été chargé de présider le bureau du commerce (1852), fonctions qui lui donnaient place au cabinet et qu'il a résignées lors de l'arrivée de lord Palmerston aux affaires (février 1855). Il fait, depuis 1852, partie du Conseil privé.

CAREL (Philibert-Flore), général français, est né à Troyes, le 7 mai 1789. Il entra au service en 1807, comme fourrier dans le 27e léger, fut nommé sous-lieutenant pendant la campagne d'Autriche et capitaine au début de la campagne de Russie; il fut grièvement blessé en Volhynie, et, peu après, attaché au général Grenier, en qualité d'aide de camp. Sa courageuse résistance dans les montagnes d'Illyrie, en 1813, lui valut le grade de chef de bataillon et la croix d'honneur. Après avoir été incorporé dans la légion des Deux-Sèvres, puis dans celle du Bas-Rhin, il fut mis en disponibilité (1820), à cause de ses opinions bonapartistes. La dynastie de Juillet le rappela au service et l'envoya en Afrique, où il se signala par le combat acharné qu'il livra à Ibrahim-bey sous les murs de Bone (1832), brillant fait d'armes qui fut récompensé par le grade de colonel. Promu à celui de maréchal de camp, le 22 avril 1846, M. Carel a été admis dans la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il est officier de la Légion d'honneur.

CARETTE (Antoine-Ernest-Hippolyte), officier et publiciste français, né en 1808, entra à l'École polytechnique en 1828, et prit une part active, avec la plupart de ses camarades, à la révolution de Juillet. Incorporé dans le génie militaire, il fit les campagnes d'Algérie, se dévoua aux intérêts de la colonie naissante, et entreprit de nombreuses recherches historiques sur l'Afrique ancienne. L'Institut accorda des mentions très-honorables à ses mémoires sur la ville de Bougie, sur la station romaine de Plumbaria, sur les ruines d'Hippone, sur l'origine de la division territoriale établie en Afrique par les Romains, etc. Il fut décoré de la Légion d'honneur le 11 novembre 1837, et désigné bientôt après pour faire partie de la Commission scientifique qui explora l'Algérie pendant les années 1840, 1841 et 1842, et dont les travaux furent publiés en 1848. M. Carette y a collaboré, surtout pour la partie historique et géographique. Après la révolution de 1848, il se mêla encore plus activement aux débats engagés sur la question algérienne, et se présenta vainement, comme candidat républicain, aux élections de la Constituante. Nommé chef de bataillon du génie, le 21 décembre 1852, il exerce aujourd'hui son commandement à Nantes.

Il est l'auteur des *Études sur la Kabylie proprement dite* (1848-1849, 2 vol. gr. in 8), et des *Recherches sur l'origine et les migrations des principales tribus de l'Afrique septentrionale* (1853, gr. in-8). On lui doit encore la *Description et division de l'Algérie*, en collaboration avec M. Warnier (1847, in-8); la *Notice explicative* qui accompagne l'*Atlas de l'Algérie* de L. Bo-

fard, dressé en partie d'après ses travaux; et dans la collection de *l'Univers pittoresque : Alger, Tunis, Tripoli et le Fezzan* (1853, in-8), en collaboration avec MM. Rozet et Marcel. Il a fourni de nombreux articles au journal *l'Algérie*.

CAREW (Robert Shapland CAREW, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1818, à Dublin, appartient à une bonne famille irlandaise élevée, en 1838, à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford et entra en 1840 à la Chambre des Communes au nom de la cité de Waterford, qu'il représenta jusqu'en 1847. Au mois de juin 1856, il a hérité du titre et du siége de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il n'est pas encore marié.

CAREW (John), sculpteur anglais, né au commencement de ce siècle, travailla d'abord dans l'atelier de Richard Westmacott jusqu'en 1823; à cette époque, le comte Egremont l'attacha en quelque sorte à sa personne, et l'occupa exclusivement à décorer ses domaines. Il vécut successivement avec lui à Londres, à Brighton, à Petworth; mais, après la mort de son protecteur, il eut avec ses héritiers un assez triste procès. Le premier travail important de cet artiste fut une *Aréthuse;* puis il composa la statue de *Kean*, le célèbre tragédien, dans le rôle de Hamlet contemplant le crâne de Yorick.

A l'Exposition de 1845, M. Carew produisit son *Fauconnier*, qui fut très-admiré. Parmi ses bas-reliefs on distingue celui du *Bon Samaritain* et ceux qu'il fit pour le tombeau de Nelson. Quelques-unes de ses compositions, au nombre desquelles il y a des *bustes* estimés, ont été reproduites dans les *Illustrations of modern sculpture* (Londres, 1834 et ann. suiv.).

CAREY (Henry-C....), célèbre économiste américain, né à Philadelphie, en 1793, appartient à une famille d'origine irlandaise. Il est le fils du savant libraire-éditeur de Philadelphie, Mathew Carey, auquel il succéda en 1821. Il se retira du commerce en 1838 pour se livrer tout entier à ses études économiques. Il avait débuté, en 1835, par un *Essai sur le taux des salaires, suivi de recherches sur les causes des différences dans la condition des populations ouvrières dans les diverses contrées du globe* (Essay on the rate of wages; Philadelphie, in-8), suivi de ses *Principes d'économie politique* (Principles of political economy; Ibid., 1837-1840, 3 vol. in-8). Cet ouvrage auquel on a reproché de manquer de critique et de s'appuyer sur des renseignements statistiques d'une autorité douteuse, n'en renferme pas moins une grande érudition et une foule d'idées neuves et originales, en opposition, pour la plupart, aux systèmes de Ricardo et de Malthus sur la population, la richesse, le travail, les salaires et les principaux points de l'économie politique et sociale. Le second des grands ouvrages de M. Carey est intitulé : *le Passé, le Présent et l'Avenir* (The past, the present and the future; Philadelphie, 1848, in-8), vaste synthèse de philosophie progressive où il s'est proposé de montrer, d'après les données de la science économique, la marche régulière de l'humanité, dominée à l'origine et écrasée par la nature extérieure, puis s'élevant peu à peu jusqu'à l'asservir à son tour, et étendant sans cesse, avec les limites de son domaine, sa richesse et son bien-être.

On a encore de M. Carey : *le Système du crédit en France, en Angleterre et aux États-Unis* (The credit system in France, England an the United states, Philadelphie, 1838, in-8); *Réponse aux questions suivantes : Qu'est-ce que la circulation? Quelles sont les causes de son instabilité? Et quel en est le remède?* (Answer to the questions : What constitutes currency? etc., Ibid., 1840, in-8); *le Commerce des esclaves au dedans et à l'étranger* (The slave trade domestic and foreign; Ibid., in-12); *l'Harmonie des intérêts agricoles, manufacturiers et commerciaux* (The Harmony of interests, Ibid., 1851, in-8), où, par une anomalie assez fréquente aux États-Unis, tout en se montrant partisan très-décidé de la liberté industrielle, il repousse, en fait, la liberté du commerce extérieur; *la Perspective agricole, manufacturière, commerciale et financière à l'ouverture de l'année 1851* (The prospect agricultural, manufacturing, etc., Ibid., 1851, in-8), etc. M. Carey a aussi publié plusieurs brochures sur la propriété littéraire, et un grand nombre d'articles dans les revues américaines.

CAREY (miss Alice), femme de lettres américaine, née en 1822, à Mount-Healthy, près de Cincinnati (Ohio), commença par publier, sous le pseudonyme de Patty Lee, quelques esquisses dans un journal de Washington, *The National Era*. En 1850, elle fit paraître, avec sa sœur Phœbé, un volume de *Poésies* (Poems Philadelphie, in-12). En 1851, parut un roman composé de scènes descriptives destinées à peindre les divers incidents de la vie dans l'Ouest : *Clovernook, ou Souvenirs de notre intérieur dans l'ouest* (Clovernook; New-York, 1851, in-12). La fraîcheur et la grâce des descriptions, justifièrent le succès qu'obtint ce roman, dont l'auteur publia une suite en 1853 : *Clovernook, ou Souvenirs de notre voisinage dans l'Ouest* (Clovernook or Recollections of our neighbourhood, etc., New-York, in-12).

On cite encore de miss Al. Carey : *Agar, histoire d'aujourd'hui* (Hagar, New-York, 1853 in-12); *Lyra et other poems* (New-York, in-12, 1852), recueil de poésies; deux romans : *Married, not mated* (Mariée, non unie), et *Hollywood*; ainsi qu'un nouveau volume de vers : *Poems* (New-York, in-12, 1855), etc. Elle a tiré de ses premiers ouvrages quelques histoires pour les enfants : *les Enfants de Clovernook* (Clovernook children, 1 vol. 1855). Miss Carey s'est acquis une égale réputation comme poëte et comme romancière : on reconnaît en elle une étude sérieuse du cœur humain et un vif sentiment de la nature.

Miss Phœbé CAREY, sa sœur, a souvent écrit dans les *Magasines* et dans les journaux périodiques. Outre le volume publié de concert avec miss Alice, en 1850, elle a fait paraître sous son propre nom : *Poems et Parodies* (Philadelphie, in-12, 1854), mélange de poésies sérieuses et de pièces bouffonnes.

CARISTIE (Auguste-Nicolas), architecte français, membre de l'Institut, né à Avallon (Yonne), le 6 décembre 1783, vint à Paris étudier l'architecture dans les ateliers de Vaudoyer et de Percier. En 1813, il remporta le grand prix de Rome. Le sujet de concours était : *Un Hôtel de Ville pour une capitale.* Il prolongea de deux ans la durée officielle de son séjour en Italie et rapporta sur le temple de Sérapis, à Pouzzoles, quatorze dessins destinés aux archives de l'Institut, en même temps que *le Plan et la Coupe d'une partie du forum et de la voie sacrée*, publié en 1821 chez Gœury, et exposé l'année suivante.

En 1823, M. Caristie fut chargé par le ministère de l'intérieur de constater l'état de l'arc de Marius à Orange; il en prépara une restauration qui fut exécutée, d'après ses dessins, par Renaux, architecte d'Avignon, et terminée en 1829. Il fit ensuite en 1824 : le *Monument des victimes de*

et la foule, pour se livrer à la rêverie, et préférait aux jeux de ses camarades la lecture des poëtes ou une excursion solitaire dans les montagnes.

Après avoir enseigné pendant deux ans les mathématiques dans un collége du comté de Fife, il déclara nettement à ses parents qu'au lieu d'entrer dans les ordres, il voulait embrasser la carrière littéraire, la seule qui convînt à ses goûts et à son caractère indépendant. « La presse et la littérature, disait-il, voilà la seule et militante Église des temps modernes. L'écrivain n'est-il pas un prédicateur, prêchant des idées, non pas ici ou là, aujourd'hui ou demain, mais partout, à tous les hommes et dans tous les temps? » Vers 1822 il se maria, et se retira, à quinze milles de Dumfries, dans un petit domaine de famille, « verte oasis égarée au milieu des déserts de granit et des plaines incultes. » Ce fut de là qu'il envoya ses premiers articles à *l'Encyclopédie* de Brewster sur Montesquieu, Montaigne, Nelson et les deux Pitt (1823). Il fournit aussi des études littéraires à la *Nouvelle Revue d'Édimbourg*. Cette même année, il termina sa traduction de la *Géométrie* de Legendre, à laquelle il ajouta un *Traité des proportions*.

En 1825, M. Carlyle publia à Édimbourg une traduction du roman de *Wilhem Meister* (William Meister's apprenticeship, 2 vol.), qui fut pour lui l'occasion d'une correspondance avec Gœthe, « une des deux âmes de l'Allemagne »; l'autre âme, selon lui, était Schiller, dont il se fit une gloire de raconter la vie (*Life of Schiller*, 1825). Il en parut des fragments dans le *London Magazine* que dirigeaient alors MM. Lamb, Hazlitt, Hood et A. Cunningham. Ces deux ouvrages furent suivis d'un recueil de *Nouvelles allemandes* (German romances; Édimbourg, 1827, 4 vol.), extraites de Gœthe, Tieck, Richter, Fouqué, Musæus, Hoffmann, etc. L'enthousiasme des admirateurs de Gœthe, à cette époque, alla jusqu'à lui adresser à lui-même, d'après les conseils de Carlyle, un poëme rempli de louanges exagérées.

La publication du *Sartor resartus*, entreprise dans les colonnes du *Fraser's Magazine* après 1830, commença à attirer sur l'auteur l'attention publique. Il disait l'avoir traduit d'un vieux livre allemand intitulé : *les Vêtements, leur origine et leur enfance*, par le docteur Diogène Teufelsdreck (crotte du diable), et édité dans la ville *On ne sait où*. A travers les obscurités et l'emphase du style qu'on serait tenté de prendre pour un brillant pastiche de Jean-Paul, on trouva de la profondeur, un esprit pénétrant, des observations ingénieuses et une connaissance pleine d'amertume des passions humaines. Si Carlyle n'avait voulu se singulariser que pour s'assurer la renommée, il y réussit pleinement. Cette critique impitoyable de la société anglaise, faite, dans un langage hérissé de germanismes, par un philosophe dédaigneux qui se proclame lui-même en avance de plusieurs siècles sur le sien, obtint un véritable succès d'étonnement. On donna à l'auteur le beau surnom de *Censeur du siècle* (Great censor of age), et l'Allemagne mystique et philosophique redevint plus que jamais à la mode.

Dans l'*Histoire de la Révolution française* (the French revolution, 1837), M. Carlyle continue son rôle d'écrivain frondeur et dogmatique. A ses yeux, la Révolution « est la victoire de l'anarchie déchaînée contre une autorité corrompue et rusée, une frénésie qui, phase après phase de délire, se consume et dirige les éléments d'ordre qu'elle contenait vers un pouvoir sage et bien réglé. » Toujours hardi dans l'expression, sinon original dans l'idée, il intéresse par la sombre horreur ou le grotesque entassement de ses tableaux, ceux par exemple de la Bastille, de la Guillotine, des Sans-Culottes, de la Mort du roi, etc. Même étrangeté d'allure, même exagération de style dans *le Chartisme* (Chartism, 1839), brochure où il qualifie la tentative du peuple pour ressaisir ses droits « de crime et d'absurdité. »

En 1840 parut le fameux ouvrage intitulé: *des Héros, du culte des héros et du sentiment héroïque dans l'histoire* (on Heroe, hero-worship and the heroic in history: 1852, 4ᵉ édit.). Là se résume tout le système politique de M. Carlyle : au héros seul appartient le droit de gouverner les sociétés, et le devoir des sociétés est de découvrir cet être providentiel et de lui obéir aveuglément. Cromwell et Napoléon sont présentés comme les types de l'*héroïsme*. Au fond de cette vague doctrine qui a fait des disciples en Allemagne, on trouve l'individualisme érigé en principe de morale et en règle unique du salut de l'humanité. Quelques années plus tard, l'auteur l'a développée ou plutôt exagérée dans ses *Pamphlets du dernier jour* (Latter-day pamphlets, 1850); il y proteste avec colère contre le mouvement de 1848, « année, s'écrie-t-il, qui marquera par la suite comme une des années les plus bizarres, les plus désastreuses, les plus épouvantables et les plus humiliantes qu'ait vues le monde européen! »

On a encore de M. Carlyle : *Essais* (Essays, 1841, 5 vol.), recueil des articles de toute sorte qu'il a fournis à la presse périodique; *le Passé et le présent* (the Past and the present Time, 1843), où il flagelle les prétendus progrès de la civilisation et vante un passé imaginaire; *Vie de John Sterling* (Life of J. Sterling, 1851), qui fut un de ses plus enthousiastes admirateurs. Citons à part un excellent travail historique : *Lettres et discours d'Olivier Cromwell* (O. Cromwell's Letters and Speeches, 1846, 2 vol.), où, s'écartant des points de vue acceptés par les biographes, il présente le Protecteur moins comme un homme politique que comme un fanatique inspiré.

CARMOLY (Éliacin), hébraïsant français, né en 1805, à Soultz (Haut-Rhin), avait à peine vingt-quatre ans lorsqu'il fit paraître en hébreu une *Biographie des Israélites anciens et modernes* (Metz, 1829, in-8), ouvrage estimé qu'il se propose de réimprimer avec de nombreuses additions. Il était alors secrétaire intime du marquis Foras d'Urban. Quelque temps après, il alla s'établir en Belgique et fut, en 1834, élu grand rabbin à Bruxelles, fonctions dont il se démit, en 18[illegible], pour se livrer plus librement à ses études. Il est membre de la Société asiatique.

Parmi les nombreux écrits de M. Carmoly, qui a pris à tâche de restaurer la littérature hébraïque, nous citerons : *Wessely et ses écrits* (Nancy, 1829), notice sur un poëte du XIIᵉ siècle; *Vie de Saadin Gaon* (1830); *le Tour du monde* de Péthachia de Ratisbonne (Impr. roy., 1831, in-8), traduction française avec texte et notes; *des Khozars au Xᵉ siècle* (Bruxelles, 1838), peuplade espagnole; *les Mille et un contes* (Ibid., 18[illegible], in-8), récits chaldéens; *Relation d'Eldad le Danite, voyageur du IXᵉ siècle* (Paris, 1838, in-8); *Histoire des médecins juifs anciens et modernes* (Bruxelles, 1844, in-8); une collection fort curieuse des *Itinéraires de la terre sainte du XIIIᵉ au XVIIᵉ siècle* (Ibid., 1847, grand in-8), traduits avec notes, cartes et éclaircissements, d'après Samuel bar Simon, Rabbi Jacob, Charizi, Farchi, Baruch, Eliezer, etc. : *Histoire littéraire des écrivains juifs du XIIᵉ au XVIᵉ siècle* (Francfort, 18[illegible], in-8), en hébreu; *la Famille Almosnino* (Paris, 1850, in-8), etc.

M. Carmoly a fourni, en outre, une grande quantité de notices, dissertations et mémoires aux recueils littéraires de la France, de la Belgique et de l'Allemagne. La *Revue orientale*, qui a paru à Bruxelles de 1841 à 1843, est due presque en entier à son active collaboration. En 1855, il a fondé à Paris une revue mensuelle, *la France israélite*.

CARMOUCHE (Pierre-François-Adolphe), auteur dramatique français, né à Lyon, le 9 avril 1797, d'une famille de robe ruinée par la Révolution, ne reçut qu'une éducation incomplète et fut successivement peintre, orfèvre, bureaucrate, sans s'arrêter à aucune profession. Sa famille s'opposant à ce qu'il se fît acteur, il se consola en écrivant pour le théâtre. Après avoir fait représenter sans succès à Lyon un petit vaudeville, il vint à Paris et donna, en 1816, à la Porte-Saint-Martin, plusieurs bluettes assez bien accueillies du public. Admis au Caveau moderne, il se lia avec Brazier, dont il devint le collaborateur, ainsi que celui des plus féconds vaudevillistes.

M. Carmouche fut, en 1827, directeur de la scène à la Porte-Saint-Martin, et, après 1830, directeur du théâtre de Versailles, puis de celui de Strasbourg. Il a aussi dirigé le Théâtre-Français de Londres, installé par ses soins dans la salle de Saint-James-street.

M. Carmouche, qui a abordé, après le vaudeville, tous les genres de littérature dramatique, a aussi donné, dans les journaux et dans divers recueils, beaucoup de petits vers, de poésies fugitives et de chansons. Les auteurs avec lesquels il a habituellement travaillé sont, après Brazier, MM. Dumersan, Mélesville et de Courcy. Le chiffre de ses ouvrages s'élève à environ 220; la plupart ont été imprimés dans les divers magasins dramatiques. Il faut citer, parmi les plus applaudis: *le Vampire* (1820); *les deux Forçats*, *la Carte à payer* (1822); *les Frères féroces*, *les Cancans*, *la Neige*, *la Lune de miel*, *Tony* (1822-1827); *la Demoiselle de boutique* (1828); *l'Espionne russe* (1829); *Trilby* (1829); *le Petit homme rouge* (1832); *Pauline* (1833); *la Femme de l'avoué* (1833); *les Duels* (1834); *la Chaste Suzanne* (1840), opéra-comique; *les Envies de Mme Godard* (1848); *la Belle Bourbonnaise* (1839); *la Permission de dix heures* (1841); *les Rêves de Mathéus* (1852), etc.

CARNARVON (Henry Howard Molyneux Herbert, 4e comte de), pair d'Angleterre, né en 1831 à Londres, appartient à une branche cadette des comtes de Pembroke élevée en 1780 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de baron Porchester, il fit ses études au collége de Christchurch à Oxford, et prit, en 1849, les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Il y vote avec le parti conservateur modéré.

CARNÉ (Louis-Marcein, comte de), publiciste français, ancien député, né à Quimper, en 1804, d'une famille noble de Bretagne, entra, en 1825, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, d'où il passa dans la carrière diplomatique, comme attaché et secrétaire d'ambassade. En 1830, il se rallia au gouvernement de Louis-Philippe, conserva ses fonctions jusqu'à l'époque de son mariage, fut élu, en 1833, membre du conseil général du Finistère, et, le 30 juin 1837, reçut la décoration de la Légion d'honneur. Envoyé, en 1839, à la Chambre des Députés, il combattit la coalition et suivit la ligne politique de M. de Lamartine (voy. ce nom), qui défendait alors M. Molé. Il vota d'abord avec le *parti social* qui affectait de dédaigner les questions d'affaires et les querelles de portefeuilles, et dont les aspirations vagues autant que désintéressées restaient en dehors de l'action du pouvoir.

Lorsqu'en 1840, l'autorité passa aux mains de M. Guizot, M. de Carné se rapprocha de l'opposition, repoussa l'indemnité Pritchard, et blâma l'ensemble de la politique extérieure adoptée par le cabinet du 29 octobre. Il proposa même, en 1845, un amendement qui mit en péril l'existence du ministère. Il réclama la liberté de l'enseignement telle que l'entendait le parti catholique, proposa d'abolir le certificat d'études et défendit contre M. Thiers les associations religieuses non autorisées. On le comptait parmi les députés indépendants, lorsqu'au commencement de 1847, il prit, au ministère des affaires étrangères, la place de M. Drouyn de Lhuys (voy. ce nom), révoqué de ses fonctions de directeur pour avoir appuyé contre M. Guizot une proposition de M. de Carné lui-même. Ce changement subit l'exposa aux attaques les plus vives de l'opposition. Depuis la révolution de Février, il n'a plus paru dans les assemblées politiques. Sous la République et l'Empire, il n'a gardé que les fonctions de conseiller général du Finistère.

Comme publiciste, M. de Carné s'est distingué par une laborieuse fécondité. Il a fourni de nombreux articles à la *Revue européenne*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Journal des Débats*, à *l'Univers religieux*, au *Correspondant* et à la *Revue des Deux-Mondes*. Parmi ses livres, nous citerons: *Vues sur l'histoire contemporaine* (1833, 2 vol. in-8); *des Intérêts nouveaux en Europe depuis la révolution de* 1830 (1838, 2 vol. in-8); *du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre* (1841, in-8); *Études sur l'histoire du gouvernement représentatif en France*, *de* 1789 *à* 1848 (1855, 2 vol. in-8); *Études sur les fondateurs de l'unité française* (1848-1856, 2 vol. in-8); *un Drame sous la Terreur* (1856). Ces divers écrits rattachent M. de Carné à l'école religieuse de M. de Montalembert et à l'école politique de M. Guizot.

CARNOT (Lazare-Hippolyte), homme politique français, ancien ministre, fils de l'illustre conventionnel de ce nom, est né à Saint-Omer le 6 avril 1801. Il accompagna son père dans son exil en Belgique, en Bavière, en Pologne, et étudia à loisir la littérature et les mœurs de ces pays, surtout de l'Allemagne. Il séjourna sept ans à Magdebourg. Rentré en France, en 1823, il suivit la carrière du barreau; mais, dominé par l'esprit de réformation philosophique et sociale, il devint un des plus zélés partisans de la doctrine de Saint-Simon, jusqu'au jour où le père Enfantin voulut en tirer les dogmes d'une religion toute charnelle. D'accord avec Bazard, MM. Pierre Leroux, J. Reynaud, Ed. Charton, etc., M. Carnot protesta hautement contre « l'organisation de l'adultère », et après avoir rédigé et soutenu de sa fortune les divers journaux de l'école, *le Précurseur*, *le Globe*, *l'Organisateur*, il développa dans la *Revue encyclopédique* les idées socialistes, dans une mesure qui lui semblait plus orthodoxe. Son activité fut quelque temps suspendue par la douleur que lui causa la mort d'un frère; mais, à la suite de nouveaux voyages en Angleterre, en Hollande et en Suisse, il reprit ses travaux. Président du Comité central des électeurs de Paris, il fut élu successivement député en 1839, 1842 et 1846, et prit place sur les bancs de l'opposition radicale. Il fut un des rédacteurs de la *Revue indépendante*. Pendant la campagne des banquets réformistes, il publia une brochure intitulée: *les Radicaux et la Charte*, qui avait pour but de provoquer un rapprochement entre les républicains et la gauche dynas-

tique, et qui souleva une vive polémique entre le *National* et la *Réforme*.

Quoique la révolution de Février dépassât de beaucoup son programme, M. Carnot n'en fut pas moins nommé aussitôt ministre de l'instruction publique. Tout en respectant les positions des principaux chefs de son administration, il appela auprès de lui ses anciens amis, MM. J. Reynaud, Ed. Charton, Renouvier, etc. (voy. ces noms). Les actes de son ministère répondirent à ses principes. Il ménagea les personnes, s'occupa d'améliorer le sort des instituteurs, fit décréter la gratuité de l'École normale, institua les lectures publiques pour le peuple et fonda l'École d'administration qu'on se hâta, après lui, de supprimer. Une de ses circulaires aux instituteurs, ayant pour objet le rôle qu'ils devaient prendre dans les élections, émut vivement l'opinion et fut exploitée par les partis hostiles à la République. M. Carnot eut le temps encore d'élaborer un projet de loi sur l'instruction primaire, d'après le double principe de la gratuité et de l'obligation. Il garda son portefeuille jusqu'au 5 juillet. Sa chute fut déterminée par les brochures de M. Renouvier, dont la position semblait indiquer une approbation officielle du socialisme qui les inspirait. M. Carnot se retira devant un vote de blâme de l'Assemblée et fut remplacé par M. Vaulabelle. Il faisait lui même partie de la Constituante, comme représentant du département de la Seine, où il avait été élu le cinquième sur trente-quatre, par près de 200 000 suffrages. Il y prit place dans les rangs de la gauche républicaine, avec laquelle il soutint l'amendement Grévy (voy. ce nom). Il s'associa toutefois au vote qui déclarait que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

M. Carnot échoua aux élections générales de la Législative: mais le 10 mai 1850, le parti démocrate et socialiste le fit passer avec MM. Vidal et de Flotte. Il y siégea jusqu'au 2 décembre 1851 parmi les membres de l'opposition républicaine, qui essayaient de lutter à la fois contre la majorité royaliste et contre la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État, trois candidats républicains furent élus députés au Corps législatif: M. Carnot et le général Cavaignac à Paris, M. Hénon à Lyon. Le refus de serment les rejeta tous trois dans la vie privée En 1857, M. Carnot fut élu une seconde fois député d'une des circonscriptions de Paris, et fut écarté par le même obstacle du Corps législatif.

En dehors de son active collaboration aux revues déjà citées et à plusieurs autres recueils, M. Carnot compte d'assez nombreuses publications: *Gunima*, nouvelle traduite de Van der Welde (1824, in-12); *Chants helléniens* de Wilhelm Müller (1828, in-18), ces deux publications sans nom d'auteur; *Exposé de la doctrine saint-simonienne* (1830, in-8, plusieurs éditions), traduit en anglais; *Mémoires de Henri Grégoire, ancien évêque de Blois*, etc. (1837, 2 vol. in-8); *Quelques réflexions sur la domesticité* (1838, in-8); *Mémoires de Bertrand Barrère*, d'après des manuscrits autographes (1842-1843, 4 vol. in-8), avec David d'Angers; un certain nombre de *Notices*, notamment sur Adolphe Müllner (1830, in-8), l'abbé Grégoire (1837, 312 pages), Barrère (1842, 202 pages), Joseph Lakanal (1845); des discours, rapports, lettres et autres brochures de circonstance, etc. M. Carnot travaille depuis longtemps à un ouvrage historique sur *l'Allemagne pendant la guerre de la délivrance*, dont la *Revue indépendante* a publié un long fragment en 1843 et il doit éditer les *Mémoires* de son père, dont il a donné un épisode intéressant, *le Siége d'Anvers*, dans la *Revue de Paris* (1857).

CARO (Elme-Marie), littérateur français, est né en 1825, à Rennes, où son père, auteur de quelques traités à l'usage de la jeunesse, était alors professeur de philosophie. Il termina ses études au collége Stanislas, obtint de nombreux succès au concours général, notamment les deux prix de philosophie en 1845, et il entra aussitôt à l'École normale. Agrégé de philosophie en 1848, il professa successivement aux lycées d'Alger, de Rouen et de Rennes. Il occupa ensuite la chaire de philosophie a la Faculté des lettres de Douai, où l'élégance de sa parole attirait un nombreux auditoire. Il vient d'être rappelé à Paris, comme maître de conférences à l'École normale En 1856, M. Fortoul l'envoya officiellement à Anvers pour exposer devant la Société littéraire de cette ville les doctrines spiritualistes et religieuses de l'Université de France, dont il est un des plus orthodoxes interprètes. A la suite de cette mission, M. Caro a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Outre des memoires favorablement accueillis par l'Institut, il a publié, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*: *Saint Dominique et les Dominicains*, et, sous le pseudonyme de Saint-Hermel, *la Vie de Pie IX*. Son livre *du Mysticisme au XVIII^e siècle* (1852-1854, in-8), qui fut d'abord sa thèse de docteur, est un essai sur la vie et la doctrine de Saint-Martin, le philosophe inconnu. M. Caro a fourni à la *Revue de l'instruction publique* et à la *Revue contemporaine*, dont il est resté un des rédacteurs, un grand nombre d'articles dont les principaux ont été réunis sous le titre d'*Études morales sur le temps présent* (1855, in-18): ce recueil a été couronné par l'Académie française.

CAROLATH-BEUTHEN (*Henri*-Charles-Guillaume DE), comte de Schoenaich, chef actuel de la maison allemande de ce nom, élevée à la dignité princière en 1741, est né le 29 novembre 1783. Il a succédé en 1817 à son père, comme possesseur de la principauté de Carolath, avec la ville de Beuthen, du majorat de Gersdorf, etc., en Silésie et dans la Basse-Lusace. Entré de bonne heure au service militaire, il prit part aux luttes de la Prusse contre Napoléon et parvint au grade de lieutenant général. Il devint en [illegible] membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de Silésie, et, en 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. Il a fait partie du conseil d'État prussien et occupé à la cour la charge de grand veneur. Il a épousé, en 1817, *Adelaïde* de Pappenheim, morte le 29 avril 1849, et, le 12 novembre 1851, sa nièce, *Alma*, baronne de Fircks, née en 1822. De son premier mariage, il n'a qu'une fille, *Lucie*, mariée, en 1843, au comte de Hangwitz.

Son frère, le prince *Frédéric*-Guillaume-Charles, né le 29 octobre 1790, est seigneur de Saabor et possesseur du majorat de Mellendorf. De son mariage avec Caroline, fille de feu Henri XLIV, prince de Reuss, morte en 1828, il a une fille, *Auguste*, née le 10 juin 1826, et trois fils: 1° *Ferdinand*-Henri-Erdmann, né le 26 juillet 1818, lequel, de son mariage (20 juillet [illegible]) avec *Jeanne* de Reuss Schleiz-Koestritz (ligne cadette), a cinq filles et deux fils; 2° *Charles*-Henri-Fréderic-Georges-Alexandre, né le 28 juin [illegible], et marié, en 1849, à *Émilie* de Oppen-Schilden; 3° *Auguste*-Henri-Bernard, né le 20 août [illegible], directeur des mines au service de Prusse à Tarnowitz.

CARON (Adolphe-Alexandre-Joseph), graveur français, né à Lille, en 1797, étudia le dessin sous Clément Bervic, et débuta au Salon de [illegible]

reçut dès lors diverses commandes du gouvernement et de la Société des Amis des Arts. Ses gravures sont généralement en taille-douce et quelques-unes à l'eau-forte. Celles qui ont fait sa réputation sont principalement : *Cyparisse*, d'après Vinchon; *Mme de Sévigné*, d'après A. Dévéria; *la Nativité*, d'après Decaisne; *la Résurrection de la fille de Jaïre*, d'après T. Johannot; *Jésus-Christ au jardin des Oliviers*, *Faust apercevant Marguerite*, tous deux d'après M. Ary Scheffer (1846); *la Leçon de harpe*, de Cosway (1824-1855). Les trois derniers sujets ont figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855. M. Caron a obtenu, sans compter plusieurs médailles aux expositions de Lille, une 2e médaille au Salon de 1824, une 1re en 1846, et une mention en 1855.

CARPENTER (Margaret GEDDES, mistress), femme peintre anglaise, est née à Salisbury, en 1793. Un goût décidé, deux ans d'études chez un artiste de sa ville natale, et la protection du comte de Radnor qui lui ouvrit sa belle galerie de tableaux, la mirent de bonne heure en état de se produire aux expositions de la Société des arts; elle y obtint, en 1813, la grande médaille d'or pour une *Tête d'enfant*. En 1814, elle vint se perfectionner à Londres, où, un an après, elle épousa M. Carpenter, un des conservateurs du *British Museum*. Depuis trente ans, elle contribue aux exhibitions de l'Académie royale. Ses portraits et ses figures d'étude, genre où elle excelle, se recommandent par un grand bonheur d'expression, une touche hardie et un coloris brillant, qualités peu communes chez les artistes de son sexe. A l'Exposition universelle de 1855, elle a envoyé un beau *Portrait d'une dame âgée*.

CARRÉ (Félix), ancien représentant du peuple français, né dans le département des Côtes-du-Nord en 1792, se livra, au sortir du collége, à l'industrie, puis à l'agriculture et particulièrement à l'élève des chevaux. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il ne cessa point de réclamer une large application des principes de 1789. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans les Côtes-du-Nord, le troisième sur seize, par 79 529 voix. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition, repoussa la proposition Rateau, et, sans se prononcer sur la mise en accusation de Louis Napoléon et de ses ministres, désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

CARRÉ (Narcisse-Épaminondas), magistrat français, né à Paris le 1er mars 1794, étudia le droit dans cette ville, et se fit inscrire en 1815 au barreau de la Cour royale. Sous la Restauration, il s'occupa de jurisprudence civile, donna ses soins à la première édition des *OEuvres de J. Domat* (1821-1822, 9 vol. in-8), revue, corrigée et augmentée d'une table de concordance avec les articles de nos codes. Nommé à la fin de 1831 président du tribunal de première instance de la Rochelle, il passa en 1834 à Tours en la même qualité; depuis 1848, il occupe à la Cour impériale de Paris un siége de conseiller. Il est chevalier de la Légion d'honneur. On a encore de lui : un *Code des femmes* (1828, in-18), analyse de toutes les dispositions législatives qui règlent les droits et les devoirs de la femme; *la Taxe en matière civile* (1839, in-8).

CARRÉ (Michel), auteur dramatique français, né en 1819, fit ses études au collége Charlemagne et débuta, en 1841, par un volume de poésies, *les Folles rimes* (in-12), d'un romantisme exagéré. Il se tourna ensuite vers le théâtre, où il arriva difficilement à se produire; travaillant seul d'abord, il donna à l'Odéon *la Jeunesse de Luther* (1843), drame en un acte et en vers, *l'Eunuque* (1845), imitation libre de Térence, puis au Théâtre-Français, *Scaramouche et Pascariel* (1847), comédie en un acte. En 1850, il fit jouer au Gymnase la fantaisie de *Faust et Marguerite*, qui fut médiocrement goûtée. C'est à l'année précédente que remonte sa collaboration avec M. Jules Barbier (voy. ce nom) : ils ont écrit en commun des drames, des vaudevilles et des opéras-comiques, dont quelques-uns ont eu du succès : *un Drame de famille* (1849), à l'Ambigu; *Henriette Deschamps* (1850), à la Porte-Saint-Martin; *le Mémorial de Sainte-Hélène* (1852); *l'Amour mouillé* (1850), au Vaudeville; *Galathée* (1852); *les Noces de Jeannette* (1853); *Miss Fauvette* (1855); *les Saisons* (1855); *Psyché* (1856), à l'Opéra-Comique, etc. On a encore de M. Carré : *Van Dyck à Londres* (1848), comédie en trois actes et en prose, avec M. Narrey, représentée à l'Odéon; *Jobin et Nanette* (1849), avec M. Battu.

CARRELET (Gilbert-Alexandre), général français, sénateur, est né à Saint-Pourçain (Allier), le 14 septembre 1789. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il prit part, comme officier de cavalerie, à la guerre d'Espagne (1809-1811), où il reçut deux blessures, et aux campagnes de France et de Waterloo. Il était simple capitaine depuis 1822, lorsque, à la suite des événements de 1830, il fut nommé chef d'escadron et bientôt chargé d'organiser, en Afrique, le service de la gendarmerie. Colonel de la même arme en 1838, il reçut en 1842 le brevet de maréchal de camp avec le commandement du Gard. Il est devenu général de division en 1848. En 1851, il concourut à la répression des mouvements insurrectionnels qui éclatèrent à Paris, à la suite du coup d'État du 2 décembre. Il a été nommé sénateur après le rétablissement de l'Empire. Le général Carrelet fait partie du Comité supérieur de cavalerie et est grand officier de la Légion d'honneur.

CARRETTO (François-Xavier, marquis DEL), ancien ministre de la police à Naples, est né en Sicile d'une famille obscure originaire du Piémont, et fut élevé à l'École polytechnique de Naples, d'où il passa dans l'armée en 1806. Attaché aux Bourbons, il les servit en Italie et en Espagne, et son talent non moins que son zèle le fit arriver promptement aux premiers grades. Il prit une part active, comme chef d'état-major du général Guillaume Pepe, à la révolution libérale de 1820, mais quand les baïonnettes autrichiennes eurent triomphé de la cause nationale, il prétendit ne l'avoir servie que pour la compromettre et la pousser aux excès. Cette interprétation de sa conduite fut favorable à sa fortune. Quelques années après, nommé par le roi François Ier général inspecteur de la gendarmerie, il inaugura ses fonctions de manière à inspirer une longue épouvante. Ayant, avec 6000 hommes, comprimé un soulèvement dans la province de Salerne, il brûla le village de Bosco, qui était le centre de la révolte, et fit mettre à mort un octogénaire et dix-neuf autres personnes qui s'étaient livrés sur une promesse d'amnistie (1828). Odieux au peuple, il grandit dans la faveur de la cour et fut fait général.

En 1831, quelque temps après l'avénement de Ferdinand II, le marquis del Carretto fut, au milieu de circonstances difficiles, nommé mi-

nistre de la police, comme le seul homme capable de tenir tête aux mouvements révolutionnaires. Son ministère empiéta sur tous les autres; le gouvernement devint un espionnage, les Commissions spéciales remplacèrent les tribunaux. Toute tentative de révolte fut comprimée d'une façon sanglante. Lors du soulèvement qui éclata en Sicile, en 1837, au milieu des ravages du choléra, Carretto fut envoyé dans l'île avec de pleins pouvoirs et laissa à Syracuse, à Catane et ailleurs de terribles souvenirs. Plus de cent personnes périrent: il présidait lui-même aux exécutions, employant souvent la bastonnade et la torture pour faire parler les accusés, et mettant à prix les têtes des fugitifs. Sans avoir de sympathie pour un tel ministre, Ferdinand II avait confiance en lui, parce qu'à lui seul il lui tenait lieu des troupes étrangères dont se servaient les autres gouvernements italiens. Le marquis del Carretto, de son côté, s'efforçait de ne point se brouiller avec le confesseur du roi, le jésuite monsignor Cocle, et le ménageait tout en le haïssant. Il lui fit même donner la direction des prisons, qui se trouvaient alors dans l'état horrible que lord Gladstone révéla un peu plus tard à l'Europe. Il avait un ennemi personnel et déclaré dans Parisio, ministre de la justice, contre lequel il fit publier une brochure anonyme pleine d'accusations haineuses, mais qui jette du jour sur l'administration de cette époque. Elle parut à Livourne en 1836, sous le titre de *Seize années*.

A l'avénement de Pie IX (1846), le marquis del Carretto se montra l'ardent adversaire des idées libérales dont le pape se faisait le représentant. Mais, à la fin de l'année suivante, en présence de la révolution de Calabre, il changea d'attitude et de langage; il rejeta sur ses collègues et sur le roi lui-même le peu de progrès de la réforme dans le royaume, tout en refusant de donner sa démission. Mais tout à coup éclata l'insurrection de Palerme; Ferdinand II, surpris et troublé, fit arrêter son ministre par le général Filangieri, dans la nuit du 26 janvier. Le marquis fut jeté sur un bateau à vapeur, sans avoir le temps de faire ses adieux à sa famille; honteusement repoussé de Livourne, de Gênes et de tous les ports italiens, il alla débarquer à Marseille. Après avoir vécu quelque temps dans les environs de Montpellier, il fut rappelé à Naples par le triomphe de la contre-révolution. Le roi le combla de faveurs, mais sans lui rendre le ministère.

La vie et les actes publics du marquis del Carretto expliquent assez l'horreur que son nom inspire à l'Italie patriotique. Des avantages extérieurs, un air de noblesse, de la beauté même, contribuèrent à le faire réussir dans les hautes régions du monde politique, autant que sa souplesse à servir les vengeances royales.

CARRIER (Joseph-Auguste), peintre français, né à Paris, en 1800, étudia la peinture sous Gros et Prud'hon, le portrait sous le chevalier Saint, et débuta aux Salons de 1824 et 1827 par plusieurs cadres de portraits et de miniatures. Vers 1840, il aborda le grand portrait et le paysage, dont il ne fit toutefois qu'une étude accessoire. Ses miniatures les plus connues, représentant souvent des figures en pied, sont celles du *baron Lagarde*, de *l'évêque de Poitiers*, et de plusieurs dames anglaises; ses grands tableaux: *un Site de Lorraine*, un *Souvenir de la Gorge aux Loups* et divers *paysages*. Il n'a figuré que comme miniaturiste à l'Exposition universelle de 1855 et a obtenu, pour ce dernier genre, une 2[e] médaille en 1833 et une 1[re] en 1837.

CARRIÈRE (l'abbé Joseph), théologien français, né le 19 février 1795, fut élève du séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1820, il fut chargé d'enseigner la théologie dans cet établissement dont il devint le directeur. Depuis quelques années, il y a remplacé, comme supérieur, M. de Courson. Chanoine honoraire de Notre-Dame, il a exercé auprès de M. Sibour les fonctions de vicaire général.

Les ouvrages que l'abbé Carrière a publiés, et qui jouissent d'une grande estime dans le clergé, portent le titre général de *Prælectiones theologicæ majores in seminario Sancti Sulpitii*, et comprennent les divisions suivantes: *de Matrimonio* (2 vol. in-8), où se trouve une discussion complète de toutes les questions intéressant la société civile et religieuse; *de Justitia et jure* (1839-1840, 3 vol. in-8), c'est-à-dire tout ce qui a rapport au for intérieur; *de Contractibus* (1844-1847, 3 vol. in-8), complément du précédent, où l'étude des lois civiles tient une place importante. L'abbé Carrière a également donné un abrégé de ce cours, *Prælectionum compendium* (1841-1842), destiné aux étudiants en théologie.

CARRIÈRE (Maurice), littérateur allemand, né à Grindel dans le grand-duché de Hesse, le 5 mars 1817, étudia la philosophie à Giessen, à Gœttingue et à Berlin, et l'enseigna successivement à Giessen et à Munich. On cite parmi ses écrits: *la Cathédrale de Cologne et l'Église libre* (Der Kœlner dom als freie deutsche Kirche, Stuttgart, 1843); *Abailard et Héloïse* (Giessen, 1844); *la Religion considérée dans son esprit, son développement*, etc. (die Religion in ihrem Begriff, etc., 1841); *la Contemplation philosophique du monde au temps de la Réformation* (die philosophische Weltanschauung der Reformationszeit, Stuttgart, 1847); *la Dernière nuit des Girondins*, poëme (die letzte Nacht der Girondisten, Giessen, 1849); *Paroles de religion adressées au peuple allemand par un philosophe allemand*, anonyme (Religiœse Reden und etractungen für das deutsche volk, etc., Leipsick, 1850); *le Portrait de Cromwell* (das Charackerbild Cromwells (1851), dans le *Manuel historique*; *Essence et forme de la poésie* (Das Wesen und die form der poesie, Leipsick, 1854).

CARRION-NISAS (André-Henri-François-Victor DE), publiciste français, ancien représentant du peuple, est né à Lésignan-la-Cèbe (Hérault), le 2 janvier 1794. Fils d'un membre du tribunat, mort en 1841, il professa de bonne heure les opinions libérales, et publia, pendant la Restauration, un grand nombre de brochures: *la Jeunesse française* (1820): *des Idées républicaines* (1821); *la France au XIX[e] siècle* (1821), etc., et le livre plus sérieux des *Principes d'économie politique* (1824, in-12). Il composa aussi quelques drames: *Valérien* ou *le Jeune aveugle*, imité de Kotzebue (1823); *le Forgeron* (1824), et fut l'un des auteurs des *Victoires et conquêtes*.

En 1830, M. Carrion-Nisas reçut la décoration de Juillet; mais il compta bientôt parmi les adversaires de la politique adoptée par le nouveau pouvoir et se présenta plusieurs fois sans succès aux électeurs de l'Hérault comme candidat du parti radical. En 1848 seulement, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur dix, par 39 885 suffrages. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CARRINGTON (Robert-John CARRINGTON, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée, en 1797, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Smith, qu'il échangea en 1839 contre celui de Carrington, il prit ses grades universitaires à Cambridge (collége du Christ), et entra de bonne heure à la Chambre des Communes, où il représenta différents bourgs pendant vingt ans (1818-1838). A cette dernière date, il hérita du siége de son père à la Chambre des Lords, où il a continué de soutenir la politique du parti libéral. Il est lord-lieutenant du comté de Buckingham et colonel de la milice. Les encouragements qu'il a souvent donnés aux sciences l'ont fait élire membre de la Société royale de Londres. Marié deux fois, il a eu de la fille de lord Willoughby quatre enfants dont l'aîné, *Charles-Robert* CARRINGTON, est né en 1843, à Londres.

CARRO (Jean DE), médecin allemand, est né le 8 août 1770, à Genève, d'une famille patricienne. Reçu en 1793 docteur à l'université d'Édimbourg, où il avait fait une partie de ses études médicales, il alla s'établir à Vienne et y acquit une nombreuse clientèle dans les rangs élevés de la société. Aussitôt qu'il eut connaissance de la découverte de Jenner, il s'empressa de la propager en Autriche et fut secondé dans ses efforts par le gouvernement de ce pays, qui appuya d'une recommandation officielle son ouvrage intitulé : *Observations et expériences sur l'inoculation de la vaccine* (Vienne, 1801, in-8). On rencontre de précieux documents sur ce préservatif dans son *Histoire de la vaccination en Turquie, en Grèce et aux Indes orientales* (1803). Vers 1825, il se fixa à Carlsbad, et c'est par ses soins qu'on y a organisé tout ce qui se rapporte aux fumigations sulfureuses, moyen thérapeutique dont il s'était déjà servi avec succès.

On a encore de M. Carro : *Carlsbad et ses eaux minérales* (1827), traduit par lui-même en anglais en 1842; des mémoires et un *Almanach de Carlsbad* qu'il publie depuis 1826, et où il consigne toutes les observations médicales de quelque importance. — Il est mort le 12 mars 1857.

CARUS (Carl-Gustav), médecin, physiologiste et peintre allemand, né le 3 janvier 1789, à Leipsick, étudia d'abord la chimie pour diriger l'établissement de son père qui était teinturier, puis se tourna vers l'étude de la médecine. Il donna des leçons particulières à l'université de Leipsick, où il enseigna le premier la science de l'anatomie comparée, nouvellement créée par Cuvier. Après avoir dirigé, pendant la guerre de 1813, l'hôpital français de Pfaffendorf, près Leipsick, il alla, en 1814, à Dresde, pour occuper les places de directeur de la clinique d'accouchement et de professeur à l'Académie médico-chirurgicale qui venait d'y être fondée. Nommé médecin de la cour et conseiller d'État, il quitta ces fonctions, en 1827, pour accompagner le prince de Saxe dans un voyage en Italie et en Suisse. De retour à Dresde, il s'adonna plus sérieusement à la peinture, dont il possédait les éléments et qu'il cultiva depuis avec succès. Plusieurs de ses tableaux à l'huile, ne sont pas, dit-on, sans mérite. Sa maison est le rendez-vous des savants et des artistes les plus distingués de Dresde.

Le nombre et les titres mêmes des écrits de M. Carus prouvent à la fois sa fécondité et la variété de ses aptitudes. Parmi ses ouvrages scientifiques on remarque : *Essai sur le système des nerfs et particulièrement sur l'organisation du cerveau* (Versuch einer Darstellung des Nervensystems und ins besondere des Gehirns, Leipsick, 1814); *Traité de zootomie*, avec 40 planches gravées par lui-même (Ibid., 1818; 2ᵉ édition 1834); *Traité de gynékologie*. (Ibid., 1820; 2 volumes, 3ᵉ édition, 1835) : *Tableaux explicatifs d'anatomie comparée* (Erlaeuternde Tafeln zur vergleschenden Anatomie, 7 cahiers, Ibid., 1826 1849), ouvrage traduit en latin par Thienemann (Ibid., 1828-1849); *de la Circulation du sang chez les insectes* (über den Creislauf des Blutes der Insecten, Ibid., 1827), couronné par l'Académie des sciences de Paris; *Principes d'anatomie comparée et de physiologie* (Grundzüge der vergleichenden Anatomie und Physiologie, Dresde, 1828, 3 vol.); *Traité sur les parties primitives de la charpente osseuse et écailleuse* (Ibid., 1828); *Système de physiologie* (System der Phys., Leipsick et Dresde, 1838-1840, 3 vol.; 2ᵉ édit., Leipsick, 1847-1849, 2 vol.); *Principes d'une nouvelle crânioscopie* (Grundzüge der Cr., Stuttgart, 1841); *Atlas de crânioscopie* (Leipsick, 1843-1844, 2 cahiers).

D'autres écrits de M. Carus appartiennent à la philosophie et à la littérature; nous citerons : *Leçons sur la psychologie* (Leipsick, 1831), publiées plus tard sous le titre : *Psyché, histoire du développement de l'âme* (Psyche, zur Entwickelungsgeschichte der Seele, Pforzheim, 1846, 2ᵉ édition, Stuttgart, 1851) : *Physis, histoire de la vie corporelle* (Physis, zur Geschichte des leiblichen Lebens); ces deux derniers ouvrages offrent ensemble le tableau complet de la vie humaine : *Lettres sur la peinture des paysages* (Leipsick, 1831; 2ᵉ édit., 1835); *Paris et les bords du Rhin*, journal d'un voyage exécuté en 1835 (Ibid., 1836); *l'Angleterre et l'Écosse* (Berlin, 1846, 2 vol.), excellent livre qui fut le fruit du voyage que M. Carus fit, en 1844, à la suite du roi de Saxe; *Commentaire des œuvres de Gœthe* (Leipsick, 1843); *des Diverses formes de la main chez différentes personnes* (Stuttgart, 1846); un mémoire sur *l'Inégalité des qualités spirituelles des différentes races humaines* (Leipsick, 1849), publié à propos de la fête séculaire de la naissance de Gœthe, et suivi de celui intitulé : *Gœthe et son importance dans le présent et dans l'avenir* (Gœthe und sein Bedeutung fur diese und die Künftige Zeis, Dresden, 1849).

CARVALHO, Voy. FREIRE et HERCULANO DE CARVALHO.

CARVALHO-MIOLAN (Caroline-Félix MIOLAN, dame), cantatrice française, née à Châteauroux, à la fin de 1829, suivit deux ans la classe de M. Duprez au Conservatoire, et débuta, en 1849, à l'Opéra-Comique. Elle y reprit ou créa avec succès, jusqu'à la fin de 1854, divers rôles, dans *Giralda*, *le Pré aux Clercs*, *la Cour de Célimène*, et surtout dans *les Noces de Jeannette*. En 1853, Mlle Miolan épousa M. Léon Carvaille, dit Carvalho, né en 1825, aux colonies, et qui figurait, depuis 1847, dans le personnel chantant de l'Opéra-Comique, et qui, en 1856, au moment où sa femme était engagée comme première chanteuse au Théâtre Lyrique, se trouva être le principal créancier de l'administration de ce théâtre, dont il obtint le privilége. Mme Carvalho, par le succès avec lequel elle y a joué les principaux rôles dans *la Fanchonnette*, *les Noces de Figaro*, *la Reine Topaze*, a heureusement secondé l'habile direction de son mari. Mme Carvalho, dont la voix est très-souple et d'un diapason élevé, brille surtout par sa facilité à exécuter les fioritures et les vocalisations les plus capricieuses.

CARY (Pierre), ancien représentant du peuple français, né à Boulogne-sur-mer (Pas-de-Calais), le 25 avril 1798, est fils d'un marin qui fut tué

dans un combat contre les Anglais. Il fit ses études au collége de Douai et entra ensuite à l'École d'application d'artillerie, mais renonça au service militaire et vint s'établir à Boulogne, où il s'occupa de littérature. Marié à Béthune en 1823, il se fixa définitivement dans cette ville; il y devint l'un des chefs de l'opposition libérale et l'un des rédacteurs du *Progrès du Pas-de-Calais*, organe assez important du parti républicain. De 1836 à 1848, il fit, au collége de Béthune, un cours gratuit d'anglais. Il fut élu conseiller municipal en 1839, comme candidat de l'opposition. En 1848, nommé représentant du peuple par 78809 voix, le septième sur dix-sept, il fut membre du Comité de la marine, et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il se sépara très-rarement de l'extrême gauche, et s'associa à la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. — M. Cary est mort en 1857.

CARYSFORT (Granville-Leveson PROBY, 3e comte DE), amiral et pair d'Angleterre, né en 1781, est frère puîné du général de ce nom, auquel il succéda, dans la dignité de comte et dans la pairie, le 11 juin 1855. Il entra, en 1798, dans la marine royale, assista aux batailles navales d'Aboukir et de Trafalgar, et siégea à la Chambre des Communes de 1812 à 1820. Il est devenu vice-amiral en 1851. A la Chambre haute, il vote d'ordinaire avec le parti conservateur. Il a plusieurs enfants de son mariage avec une nièce du comte de Wicklow.

CASABIANCA (François-Xavier, comte DE), sénateur français, ancien représentant et ministre, né à Nice (États Sardes), le 27 juin 1797, est le fils d'un général corse anobli par l'empereur. Il fit ses études au lycée Napoléon, y remporta, en 1812, un prix de philosophie, et suivit ensuite les cours de droit à la Faculté de Paris. Reçu avocat en 1820, il se fit inscrire au barreau de Bastia, et ne tarda pas à y acquérir une réputation méritée. Ses opinions libérales et surtout son dévouement à la famille exilée de Napoléon, le tinrent éloigné des fonctions publiques jusqu'à la révolution de Février. Nommé représentant de la Corse à l'Assemblée constituante, le quatrième sur six, par 16000 suffrages, il vota en général avec la droite et, après l'élection du 10 décembre, soutint la politique du président. A la Législative, où il fut réélu, le troisième, par le même département, il adhéra au Comité de la rue de Poitiers et n'abandonna la majorité parlementaire que lorsque les conflits éclatèrent entre elle et l'Élysée. A la fin de 1851, le président lui confia successivement le ministère de l'agriculture et du commerce (26 octobre) et celui des finances (23 novembre).

Après les événements du 2 décembre, M. de Casabianca fut chargé d'organiser le ministère d'État qui venait d'être créé par le décret du 22 janvier 1852. Il quitta ces fonctions importantes pour entrer au Sénat, le 28 juillet suivant. Promu officier de la Légion d'honneur, le 4 août 1852, il est commandeur de cet ordre.

CASANELLI D'ISTRIA (Archange-Xavier-Toussaint-Raphaël), prélat français, est né à Vico (Corse), le 24 octobre 1794. Il entra, malgré l'opposition de ses parents, dans la carrière ecclésiastique, fit ses premières études sous la direction de plusieurs prêtres corses, reçut l'ordination à vingt-trois ans et professa d'abord les humanités. En 1821, il alla compléter son cours de théologie à Rome et y obtint le diplôme de docteur en droit civil et en droit canon. Secrétaire intime du cardinal d'Isoard, il le suivit à Auch et exerça auprès de lui les fonctions de grand vicaire jusqu'à sa nomination à l'évêché d'Ajaccio, qui date du 28 juin 1833. Dans le cours de son administration, qui a été longtemps des plus laborieuses, il a déraciné beaucoup d'abus, opéré des réformes dans le clergé, fondé plusieurs établissements utiles; il a surtout réussi à mettre le ministère sacerdotal à l'abri des influences locales qui lui ôtaient toute indépendance.

M. Casanelli a été, depuis quelques années, pourvu d'un coadjuteur, M. Jean SARREBAT-ROUSE, évêque *in partibus* et ancien vicaire général du diocèse.

CASATI (Gabrio, comte DE), homme d'État italien, né à Milan d'une famille noble, le 2 août 1798, alla faire ses études à Pavie, et fut reçu docteur en droit et en mathématiques. Sans prendre une part directe aux mouvements révolutionnaires de 1821, il s'efforça de soustraire aux vengeances du gouvernement autrichien quelques-uns de ses compatriotes. Il se rendit même à Vienne, en 1824, pour obtenir la commutation de peine de son beau-frère, le comte Verèse, gonfalonier de Milan, condamné à mort. Il passa les années suivantes dans une retraite profonde; mais ses concitoyens lui conférèrent, en 1837, et lui maintinrent jusqu'en 1848 les fonctions de podestat, les seules qui fussent restées nationales Il fit sentir au gouvernement la nécessité de plusieurs réformes administratives, et retourna à Vienne, en 1844 pour plaider la cause de son pays. En 1846, l'évêque allemand étant mort, il obtint de l'Autriche la nomination de l'évêque italien Romilli. Sa popularité augmenta encore; mais les fêtes qu'on célébra en cette circonstance prirent un caractère patriotique que la police autrichienne réprima à coups de fusil. M. Casati réclama du comte Fiquelmont l'éloignement des fonctionnaires devenus les plus odieux.

Au commencement de 1848, il fit tous ses efforts auprès de Radetzsky pour faire mettre un terme aux violences des soldats. Patriote modéré, il voulut encore, après la révolution française, tenir la Lombardie en repos; mais il ne put arrêter l'élan général. Le 18 mars, il prévint un conflit entre les troupes et la population, en arrachant au gouverneur O'Donnell l'éloignement des sbires et l'établissement d'une garde nationale. Dans la même journée commença cette lutte de cinq jours qui se termina par la retraite des Autrichiens. Nommé, dès le 20 mars, membre du gouvernement provisoire, il écarta toute idée de république, se prononça pour la réunion de la Lombardie et du Piémont et soutint la cause de Charles-Albert. Bientôt celui-ci le choisit pour ministre des finances et fit de lui un de ses principaux conseillers.

Après la soumission de Milan et de la Lombardie par les Autrichiens (6 août), il pressa les membres du gouvernement provisoire d'obéir à la *loi de fusion* et de se constituer à Turin en *consulta* lombarde, et il fut reconnu pour président de ce nouveau Comité. Mais la bataille de Novarre vint ruiner, avec les espérances italiennes, son influence politique. En attendant la délivrance de sa patrie, il s'est fait naturaliser piémontais et a été nommé sénateur. Le parti radical accuse M. Casati d'avoir perdu la cause de l'Italie par ses faiblesses et sa confiance excessives en Charles-Albert; mais beaucoup de patriotes italiens, et des plus illustres, accept-

volontiers l'idée de l'unité italienne, sous la suprématie du roi de Piémont.

En 1855, son fils a été envoyé à Florence, comme secrétaire de légation; mais le grand-duc de Toscane, d'après les conseils de l'Autriche, refusa de le recevoir en cette qualité. Il en résulta un conflit diplomatique qui s'est terminé par le rappel de M. Casati.

CASPARI (Charles-Paul), savant allemand, est né à Dessau, le 14 février 1814. Élève des universités de Leipsick, de Berlin et de Kœnigsberg, il prit ses grades en théologie dans cette dernière ville et devint, en 1847, lecteur et membre de la Faculté de Christiania. Il y fit des cours de théologie et d'exégèse qui eurent un grand succès. Il a composé des ouvrages qui le font regarder comme un des théologiens les mieux pensants de l'Allemagne du nord et des plus érudits défenseurs de la tradition chrétienne.

On cite parmi ses écrits théologiques : ***Manuel d'exégèse pour les prophètes de l'ancienne alliance***, en collaboration avec le savant Delitzsch (Exegetisches Handbuch zu den Propheten des alten Bundes); *Études de théologie biblique et de critique apologétique* (Biblisch theologische und apologetisch-Kritische Studien, Leipsick, 1842); *Introduction au livre d'Isaïe et à une histoire de son temps* (Beitraege zur Einleitung in das Buch Iesaias, etc., Ibid., 1848); *sur la Guerre syriaque* (über den Syrisch-ephaimitischen Krieg unter Jotham und Ahas, Christiania, 1849): *Michée et sa prophétie* (über Micha und, etc., Ibid., 1851); une traduction des *Psaumes* en langue norvégienne (Ibid., 1851), etc.

M. Caspari a aussi publié quelques travaux spéciaux sur la langue arabe, une édition de l'*Enchiridion studiosi* de Borhan-ed-dins (Leipsick, 1838), et une *Grammaire arabe* (Ibid., en latin, 1848), classique en Allemagne et en Norvége.

CASPER (Johann-Ludwig), médecin allemand, né le 11 mars 1796, étudia successivement à Berlin, à Gœttingue et à Halle, et prit à l'université de cette dernière ville, en 1819, le grade de docteur. Il fit alors un voyage à travers la France et l'Angleterre et se fixa, en 1820, à Berlin pour donner des leçons particulières à l'université de cette ville. Il fut nommé, en 1825, professeur suppléant, conseiller de médecine et membre du Comité de médecine pour la province de Brandenbourg; en 1834, conseiller intime de médecine, membre du Comité supérieur médico-scientifique, membre de la Commission scientifique de médecine au ministère, et, en 1839, professeur à l'université de Berlin. Depuis 1841, M. Casper est en outre médecin des tribunaux et directeur de l'École pratique de médecine.

Parmi les ouvrages de ce savant, on cite sa thèse : *de Phlegmasica alba dolente* (Halle, 1819), première monographie de cette maladie; *Caractéristique de la médecine française et ses rapports avec la médecine anglaise* (Characteristik der franzœsischen Medizin, etc., Leipsick, 1822); *sur les Lésions de l'épine dorsale* (über die Verletzungen des Ruckenmarks in Hinsicht auf ihr Lethalitaetsverhaellniss, Berlin, 1823): *Essais de statistique médicale et de médecine officielle* (Beitraege zur medicinischen Statistik und Staatsarzneikunde, 2 vol., Ibid., 1825-1837): *Bases de statistique médicale et de médecine officielle* (Denkwurdigkeiten zur medizinischen Statistik und Staat-arzneikunde, Ibid., 1846): *Dissections judiciaires* (Gerichsliche Leicheuœffnungen, Berlin, 1851).

Les ouvrages de M. Casper se distinguent par la clarté, la vivacité et l'intérêt de l'exposition. Ses cours de médecine sont très-suivis. Comme praticien, il est un des médecins les plus renommés de l'Allemagne. A l'époque du choléra de 1831, directeur d'un grand hôpital de cholériques, il a fait sur cette maladie des observations précieuses dont les résultats sont consignés dans la *Gazette de choléra* (Berliner Cholerazeitung. Berlin, 1831), qu'il rédigeait. Depuis 1833, il publie le *Journal hebdomadaire de médecine* (Wochenschrift fur die gesammte Heilkunde), qui a remplacé le *Répertoire critique de médecine* (Berlin, 1823-1833, 23 vol.)

CASS (Louis), homme d'État américain, est né vers 1780, à Exeter, petite ville du New-Hampshire. Admis en 1802 au barreau, il fit, dès 1806, partie de la législature de l'Ohio, État où sa famille s'était retirée, et contribua par sa fermeté à l'arrestation du fameux Aaron Burr, qui complotait l'établissement d'une république séparatiste formée à l'exclusion des provinces du Nord. Lorsque la guerre éclata contre les Anglais, il rejoignit, avec un régiment de volontaires de l'Ohio dont il était colonel, le corps d'armée du général Hall (1812), et envahit résolûment le territoire canadien en appelant le peuple aux armes; mais, abandonné par son chef, homme d'une incapacité notoire, il se vit bientôt entouré par des forces supérieures et fut compris, sans y avoir souscrit, dans la honteuse capitulation de Malden. Un échange de prisonniers lui ayant permis de rentrer dans son pays, il reçut, en récompense de sa courageuse conduite, le grade de major général et la surveillance des frontières du Nord. A la bataille de Themse, il servait dans l'état-major du général Harrison.

Nommé, au rétablissement de la paix (1814), gouverneur du Michigan qu'il avait su préserver de toute excursion ennemie, M. Cass organisa cette vaste contrée sur des bases entièrement nouvelles, conclut de nombreux traités avec les tribus indiennes et accrut le territoire américain de plus de 3 millions d'acres. Ses opinions démocratiques, autant que sa réputation d'administrateur intègre et habile, lui firent donner par le président Jackson le portefeuille de la guerre (1831); quatre ans plus tard, il fut accrédité à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire. Cette mission fut marquée par deux actes de fermeté : sa polémique dans le *Galignani's Messenger* au sujet de la délimitation des frontières septentrionales de l'Union, et sa protestation publique contre l'adhésion de M. Guizot au droit de visite. Le traité conclu en 1842 entre l'Angleterre et les États-Unis lui ayant paru en contradiction avec les principes qu'il avait émis, il donna sa démission d'envoyé et revint, l'année suivante, en Amérique.

Au Sénat, où il fut envoyé par le Michigan, M. Cass défendit contre les whigs l'administration du président Polk, combattit les mesures de conciliation proposées par Henri Clay et vota en faveur de l'extradition des esclaves fugitifs, bien qu'il se fût montré jusque-là abolitioniste décidé. Ce fut sans doute cette contradiction qui fit échouer, en 1852, sa candidature à la présidence des États-unis; malgré l'estime universelle dont il est entouré, il fut sacrifié à M. Pierce par les hommes de son propre parti.

CASSE (Jean-Baptiste-Antoine), ancien représentant du peuple français, né à Marseille (Bouches-du-Rhône), en 1791, entra à l'École polytechnique en 1808 et passa de là, en 1810, à l'École d'application de Metz. Attaché au corps du génie militaire, il fit les dernières campagnes de l'Em-

pire. Sous la Restauration, il fut nommé capitaine au 1er régiment du génie et décoré de la croix de la Légion d'honneur le 16 juillet 1823. Il donna sa démission en 1825, et s'établit à Lavalanet, dans le département de l'Ariége, où il s'occupa spécialement d'agriculture. Il professa constamment les opinions libérales. En 1848, il fut élu représentant de l'Ariége, le cinquième sur sept, par 22 289 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota d'abord avec la gauche modérée et soutint le gouvernement du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il ne fit point d'opposition à la politique de l'Élysée, et vota avec la droite ou s'abstint de voter dans les questions les plus importantes. En votant pour la proposition Rateau, il hâta l'expiration de son mandat législatif, qui ne lui fut pas renouvelé par les électeurs de l'Ariége.

CASTELBAJAC (Barthélemy-Dominique-Jacques-Armand, marquis DE), général français, sénateur, est né à Ricaud (Hautes-Pyrénées), le 12 juin 1787. Ancien élève de l'École militaire de Fontainebleau, il entra comme sous-lieutenant au 8e de hussards (1807), et fit à la grande armée les campagnes de Russie, d'Allemagne et de France; il fut blessé à Wagram, à Ostrowno, à la Moskowa et à Brienne. Chef d'escadron en 1814, il s'empressa d'adhérer au retour des Bourbons. Sous la Restauration, il fut nommé successivement colonel des chasseurs des Pyrénées (1815), puis des dragons de la garde, et maréchal de camp (1826).

Après la révolution de Juillet, il a exercé, à diverses reprises, les fonctions d'inspecteur de cavalerie qu'il avait déjà obtenues sous Charles X; il a commandé le département de la Moselle et a fait une campagne en Algérie aussitôt après avoir été élevé au grade de lieutenant général (1840). Admis à la retraite en 1848, M. de Castelbajac a été chargé, l'année suivante, de représenter la France en Russie comme envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire; il a été rappelé en décembre 1854, lors de la déclaration de guerre entre ces deux puissances. Le 12 juin 1856, il entrait au Sénat. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis 1847.

CASTELBAJAC (Marie-Barthélemy, vicomte DE), homme politique français, cousin du précédent, est né à Rabastens (Hautes-Pyrénées), en 1776. Il émigra au debut de la Révolution et s'employa activement dans les rangs de l'armée de Condé. Rentré en France avec les Bourbons, il fut élu député par un collége du Gard, fit partie de la Chambre *introuvable* où il vota pour les exceptions de la loi d'amnistie, et réclama énergiquement en faveur du clergé qu'on ne saurait, disait-il, trop enrichir. Ses principes de royalisme absolu lui valurent, à cette époque, outre les applaudissements de *la Quotidienne*, les honneurs d'un arc de triomphe à Auch. Élu plus tard député dans la Haute-Garonne, il fut nommé par M. de Villèle, son collègue, directeur général des haras et manufactures (1823), poste qu'il échangea, en 1824, contre la direction plus importante des douanes. Il dut à l'amitié du même ministre son élévation à la Chambre des Pairs (1827); mais cette dignité lui fut enlevée par le gouvernement de Juillet. Depuis cette époque, il a vecu éloigné des affaires publiques.

CASTELL (Frédéric-Louis-Henri, comte DE), membre héréditaire de la première Chambre du royaume de Bavière depuis 1818, né le 2 novembre 1791, a succédé en 1810 à son père, comme chef de la branche aînée de la maison de Castell, qui possède en Bavière les seigneuries de Bourg-Haslach de Ruden-Hausen et de Remlingen, et en Prusse, les terres de Wolkenberget de Stradow. De son mariage avec la comtesse Émilie, fille du prince de Hohenlohe-Langenbourg, est né, le 23 mai 1826, Frédéric-Charles-Guillaume Ernest, lieutenant en premier au service de Bavière. Un second fils, Gustave, né le 17 janvier 1829, est officier d'ordonnance du roi Maximilien de Bavière.

CASTELLANE (Esprit-Victor-Élisabeth-Boniface, comte DE), maréchal de France, sénateur, est né à Paris le 21 mars 1788, d'une ancienne famille provençale. Son père, député aux États généraux de 1789, y apporta des opinions libérales qui ne l'empêchèrent pas d'être, plus tard, nommé pair de France par la Restauration; sa mère était une Rohan-Chabot de Jarnac. Le caractère turbulent du jeune Castellane le destinait à la carrière militaire. Il entra, comme simple soldat, au 5e d'infanterie légère en 1804, et passa par toute la série des grades inférieurs. En 1806, il était sous-lieutenant au 24e de dragons, lorsqu'il partit pour l'Italie. Il fit la campagne d'Espagne en 1808, fut nommé lieutenant, et justifia son avancement par sa belle conduite à Rio-Seco et à Burgos. En 1809, il passa en Allemagne, et fut décoré à Wagram. Il devint alors un de ces officiers que l'Empereur appelait par leur nom, et auxquels il aimait à confier des missions délicates ou perilleuses. Capitaine en 1810, il fit la campagne de Russie en qualité d'aide de camp du comte de Lobau, fut nommé chef d'escadron à Moscou même, et se signala dans la retraite, où il eut la main droite gelée. Il fut nommé colonel major du 1er régiment des gardes d'honneur en 1813.

Après la chute de l'Empire, il se rallia à la Restauration, et fut nommé, en 1822, colonel des hussards de la garde royale. L'année suivante, il prit part à la guerre d'Espagne. On dit que son esprit de justice et de modération le rendit cher aux Espagnols, et qu'il fut rappelé, en 182[illegible], pour n'avoir pas voulu s'associer aux persécutions politiques dirigées par le roi Ferdinand. Il fit de l'opposition vers la fin de la Restauration.

Le gouvernement de Juillet l'envoya, en 1831 dans la Haute-Saône, avec une brigade de cavalerie. Il prit part au siége d'Anvers (1832), et, la même année, fut nommé lieutenant général, puis commandant de l'armée des Pyrénées. Il devint pair de France en 1837, et parut un instant en Afrique. C'est lui qui, par son énergie, comprima le soulèvement de Rouen en 1848. Il commanda, depuis, la division de Tours. Appelé, avant le 2 décembre 1851, au commandement de Lyon, il sut en contenir la population dans ces jours de crise. L'Empereur l'a récompensé en le faisant, dans la même année, sénateur (26 janvier), puis maréchal (2 décembre 1852). Il est grand'croix de la Légion d'honneur depuis 1847.

Le maréchal de Castellane se fait remarquer par un besoin d'activité et de mouvement que l'âge n'a point diminué et qui s'est manifesté par quelques excentricités devenues célèbres.

Son fils, le comte Louis-Charles-Pierre DE CASTELLANE, capitaine aux carabiniers, a fait plusieurs campagnes et publié : *Souvenirs de la vie militaire en Afrique* (1852, in-12, 2e édit., 18[illegible], in-18), et *Nouvelles et récits* (1858, in-16, *Bibliothèque des chemins de fer*). Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 24 janvier 1846.

CASTELLANE (Louis-Joseph-Alphonse-Jules, comte DE), issu d'une autre branche que les précédents, s'est fait connaître par la protection [illegible]

veillante qu'il a accordée aux lettres. Sous le règne de Louis-Philippe, il ouvrit pendant plusieurs années à l'art dramatique son magnifique hôtel du faubourg Saint-Honoré. Les représentations, qui comprenaient tous les genres, depuis le vaudeville jusqu'à la tragédie, avaient lieu indistinctement le matin et le soir; les accessoires, décors et costumes y avaient une exactitude et une richesse qu'on ne trouvait dans aucun autre théâtre de société. Parmi les artistes, dirigés par MM. Mennechet, ancien lecteur de Charles X, on remarquait Michelot, de la Comédie-Française, et Mme Sophie Gay. Vers 1845, M. de Castellane entreprit vainement de faire revivre l'ancien Athénée et présida quelques-unes de ses séances. La révolution de Février interrompit ces réminiscences aristocratiques et littéraires d'un autre siècle. Depuis, son hôtel s'est ouvert un des premiers à ces représentations d'opérettes de salon, qui ont aujourd'hui une si grande vogue.

CASTELLI (Ignace-Frédéric), auteur dramatique allemand, né à Vienne, le 6 mars 1781, a servi pendant quarante ans en Autriche, dans l'administration des vivres, ce qui ne l'a pas empêché de faire représenter plus de cent pièces de théâtre. Il a imité, peut-être avec trop de fidélité, les comédies de M. Scribe. Les Autrichiens vantent sa bonhomie et sa jovialité; ils aiment à reconnaître en lui le type du bourgeois de Vienne. Outre ses ouvrages dramatiques, il a publié des poëmes en dialecte bas-autrichien, qui ont singulièrement contribué à populariser son nom. Il a réuni ses œuvres principales dans une édition de luxe (*Saemmtliche Werke*, Vienne, 1844, 15 vol., 2^e édit., 1848). Depuis 1840, il a vécu dans un repos tout épicurien, uniquement occupé à jouir de sa fortune, et à former la plus belle collection de tabatières qui soit au monde. Il se mêla un moment aux agitations politiques de 1848, et publia quelques brochures qui eurent un succès de circonstance (*le Paysan revenant de la diète*, etc.); mais ce fut un court réveil et le dernier effort de sa vieillesse.

CASTIAU (Adelson), avocat et homme politique belge, né à Péruwelz (Hainaut), en 1801, avait acquis, au barreau, une brillante réputation lorsque les électeurs de Tournai l'envoyèrent à la Chambre des Représentants en 1843. Il fut pendant cinq ans l'orateur de l'opposition libérale et l'adversaire infatigable de MM. Nothomb et de Theux (voy. ces noms). Il soutint quelque temps le ministère libéral de 1847; mais, quand éclata en France la révolution de Février, il se fit en Belgique l'organe des idées qui venaient de triompher à Paris, « appelées, disait-il, à faire le tour du monde ». Dans la séance du 4 avril, après une profession de foi franchement républicaine, il annonça qu'il se retirait de la vie parlementaire, et le lendemain il donna sa démission. Il a persisté à se tenir depuis en dehors des assemblées politiques.

CASTILHO (Antoine-Félicien DE), poëte portugais, est né à Lisbonne, le 26 janvier 1800. Devenu aveugle à la suite d'une variole, il fut élevé par son frère et ne commença à écrire qu'après avoir acquis une connaissance approfondie de l'antiquité, des sciences et de l'histoire moderne. Ses premiers vers, *Lettres d'Écho à Narcisse* (Coïmbre, 1836), obtinrent un grand succès et révélèrent en lui un talent harmonieux et jaloux de conserver les belles formes de la langue portugaise. La même faveur accueillit les charmantes pièces du *Printemps* (Lisbonne, 1837, 2^e édition); *Anoite de Castello* (1836); les *Méditations poétiques* (1844, in-8), et surtout l'étude historique, ou plutôt le poëme national sur *le Camoëns* (1849, in-8), où l'auteur s'est élevé aux plus touchantes inspirations. Au reste, il s'était, dès 1836, montré le plus ardent promoteur des honneurs rendus si tardivement à la mémoire du chantre des *Lusiades*. Parmi ses écrits en prose, nous citerons un bon *Traité de versification portugaise* (1851); une *Histoire du Portugal* (1838, in-fol.), édition de luxe qui n'a pas été achevée: de nombreux articles dans la *Revue universelle de Lisbonne*, et des traductions estimées, telles que celles des *Métamorphoses d'Ovide* (1841) et des *Paroles d'un croyant* de Lamennais. M. Castilho, après un séjour de quelques années aux Açores, vit aujourd'hui retiré à Lisbonne.

CASTILLA (don Ramon), général et homme d'État péruvien, est né le 31 août 1797, à Javapaca, sur les frontières de la Bolivie. Entré en 1816 dans l'armée espagnole, il était capitaine lorsque éclata la guerre de l'indépendance: il prit aussitôt parti pour ses compatriotes et assista, sous les ordres du général San Martin, à la victoire décisive d'Ayacucho remportée, le 9 décembre 1822, sur le vice-roi Laserna. En peu de temps, il devint successivement major et colonel. Ce n'est guère que vers 1830 qu'il a commencé à figurer sur la scène politique, et on l'a vu généralement, au milieu des bouleversements de son pays, se rattacher au pouvoir qui avait un caractère régulier.

Pendant la guerre civile de 1834, il resta fidèle au président Orbegoso, qui l'avait nommé général de brigade, jusqu'au moment où celui-ci livra le Pérou à Santa-Cruz, président de la Bolivie. Il se réunit alors aux patriotes insurgés par Salaberry, et, après avoir combattu aux journées malheureuses d'Yanacocha et de Socoboya (1835), il se réfugia au Chili. Trois ans plus tard, ce pays dont les vues ambitieuses de Santa-Cruz menaçaient l'existence, leva une armée contre lui et le défit complétement à Jungay (20 janvier 1839). A la suite de cette bataille où il avait commandé la cavalerie, don Castilla fut appelé au ministère des finances. Mais, la guerre s'étant rallumée avec la Bolivie, il concourut à la courte campagne qui, après la prise de La Paz, se termina par la déroute d'Yngari (1841). Forcé de prendre une seconde fois le chemin de l'exil, il revint en 1844 de l'émigration pour combattre au nom de la Constitution supprimée par Vivanco; aidé par les généraux Nioto et Yguain, il marcha de succès en succès, battit le dictateur et se trouva, en 1845, le candidat naturel et préféré à la présidence du Pérou.

En général, don Castilla a justifié à beaucoup d'égards le choix dont il avait été l'objet. il a donné l'ordre et la paix au Pérou pendant une période de six années, ce qui est assez peu commun en Amérique. Homme d'un cœur droit et d'un esprit éclairé, il a porté son attention sur divers points dont l'importance est grande pour cette république: le règlement des finances, l'augmentation de la marine et la construction de bateaux à vapeur, le développement de quelques branches d'industrie ou de commerce national. En outre il a considérablement réduit l'effectif de l'armée, en a modifié l'organisation et a remplacé le recrutement discrétionnaire par un système de conscription en harmonie avec les mœurs. Le 20 mars 1851, il rendit compte au Congrès de la situation du pays, qui était satisfaisante et révélait un progrès marqué, et remit ses fonctions à son successeur, don Jose-Rufino Echenique. C'est la première fois que l'autorité suprême au Pérou changeait ainsi de mains sans secousse et sans révolution.

deur et hardi, qui rappelait parfois celui de Paul-Louis Courier. Des nombreux procès que lui intenta le parquet, il suffit de rappeler celui auquel donna lieu, en 1829, la publication de sa *Lettre au duc d'Orléans*, où il conviait fort clairement ce prince à jouer le rôle de Guillaume d'Orange. Condamné à une forte amende et à quinze mois de prison, il n'en protesta pas moins contre les ordonnances de Juillet et prit une part active à l'insurrection armée.

Sous le nouveau régime, M. Cauchois-Lemaire continua de faire partie de l'opposition et refusa les places qu'on lui offrait, de même qu'une pension de 6000 francs sur la cassette de Louis-Philippe. En quittant *le Constitutionnel* (1832), il passa à la rédaction en chef du *Bon Sens*, qui lui valut, outre un duel avec M. Raspail, de nouvelles poursuites. Il contribua plus tard à la fondation du *Siècle*. Las de servir une cause à laquelle il avait sacrifié son repos et sa fortune, il obtint en 1840, par l'intervention d'un de ses anciens amis politiques, l'emploi de chef de section aux Archives, où il se trouve encore. En 1847, il fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

On a encore de cet écrivain les ouvrages suivants : *Lettres sur les Cent-Jours* (1819); *les Quatre Évangiles* (1824); *Lettres politiques, religieuses et historiques* (1828-1832, 2 vol. in-8), recueil de brochures et d'articles publiés sous la Restauration; *Histoire de la révolution de* 1830, précédée d'un *Résumé historique de la Restauration* (1840, t. Ier, in-8), publication inachevée.—Sa femme a écrit plusieurs nouvelles insérees dans les recueils littéraires.

CAUCHY (Augustin, baron), mathématicien français, membre de l'Institut, né le 21 août 1789 à Paris, fit de très-brillantes études à l'École centrale du Panthéon, et fut reçu à l'âge de seize ans élève de l'École polytechnique. Il en sortit en 1807, et embrassa la carrière des ponts et chaussées. Des mémoires nombreux et importants, un prix obtenu en 1816 pour un remarquable travail sur la propagation des ondes à la surface d'un liquide pesant, le désignaient comme un des candidats à l'Académie des sciences. Mais il y entra par une nomination officielle, lors du remaniement de l'Institut, sous l'inspiration des rancunes de la Restauration. Les deux savants, Monge et Carnot ayant été rayés de la liste, M. Cauchy fut appelé avec Bréquet à les remplacer. Nommé en 1816 professeur d'analyse à l'École polytechnique, il joignit à ces fonctions celles de professeur d'algèbre supérieure à la Faculté des sciences, et de professeur adjoint de physique mathématique au Collége de France. Mais la révolution de 1830 vint à son tour interrompre sa brillante carrière. Refusant de prêter serment au gouvernement de Juillet, il quitta ses élèves, sa patrie et sa famille, et se rendit en Suisse. Le roi de Sardaigne l'appela à Turin, où il occupa pendant deux ans une chaire de mathématiques spécialement créée pour lui. Il se rendit ensuite à Prague auprès de l'ex-roi Charles X, et devint l'un des professeurs du comte de Chambord. Vers la fin de 1838, ses fonctions auprès du prince étant terminées, il revint à Paris, reprit sa place à l'Institut, et se livra tout entier à ses abstraites recherches de mathématiques.

La République lui rouvrit sa chaire de la Sorbonne en affranchissant tous les fonctionnaires du serment; le gouvernement de Louis-Napoléon après le coup d'État du 2 décembre, l'y maintint en le dispensant avec Arago de prêter le serment qui venait d'être rétabli. M. Cauchy répondit à cette mesure exceptionnelle en dépensant en œuvres de bienfaisance tout son traitement, et il disait à ses amis qui le trouvaient trop prodigue : « Ce n'est pas moi, c'est l'Empereur qui paye. »— Il mourut à sa campagne de Sceaux le 23 mai 1857, après une courte maladie.

La liste des travaux de M. Cauchy est beaucoup trop longue pour trouver place ici. Nous n'indiquerons que les principaux : en 1811, un *Mémoire sur les polyèdres géométriques* que l'illustre Legendre combla d'éloges; en 1813 et 1814, deux mémoires de haute analyse (*Correspondance de l'École polytechnique*, II, 253 et 361); en 1815, un *Mémoire sur la théorie des nombres*, où il démontrait un théorème énoncé par Fermat, et dont Legendre et Gauss n'avaient établi jusqu'alors que quelques particularités; en 1816, son travail *sur la Propagation des ondes*.

Ces premiers mémoires, dit M. Biot dans une *Lettre à M. de Falloux* (*le Correspondant*, V, 381) sont remarquables non-seulement à cause de leur excellence, mais encore parce qu'on y voit déjà cette généralité d'aptitude à toutes les parties des mathématiques, qui a été un caractère distinctif du talent de Cauchy. » De 1816 à 1826, M. Cauchy s'occupa de la publication de trois ouvrages importants, ses *Cours d'analyse algébrique*, de *Calcul différentiel* et d'*Application de l'analyse infinitésimale à la théorie des courbes*. Il commença en 1826 celle de ses *Exercices mathématiques*, espèce de revue périodique qu'il a continuée jusqu'à sa mort, et dans laquelle il aborde par des méthodes neuves et originales toutes les branches des mathématiques. De 1838, époque de sa rentrée en France jusqu'en 1851, il inséra dans le recueil des *Mémoires de l'Académie* et dans *les Comptes rendus* plus de cinq cents mémoires de mathématiques pures et de physique mathématique, et une multitude de rapports sur des mémoires présentés par des étrangers.

« Dans cette masse immense de travaux rapidement produits, dit encore M. Biot, beaucoup ont une valeur propre; d'autres présentent des initiatives d'idées, de méthodes qui ont été déjà ou qui seront plus tard fécondes. Tous portent sur les sujets les plus élevés des mathématiques. Malheureusement sa précipitation à produire ne lui laissait pas la patience de mûrir ses travaux. Chaque voie nouvelle qui se présentait à son esprit le passionnait exclusivement, et pour la suivre, il quittait celle qu'il avait commencé d'explorer, même sans avoir pris le temps de reconnaître jusqu'où elle pouvait conduire. Pour aller plus vite, il condensait presque toujours ses aperçus nouveaux dans des notations inusitées, qui les rendaient inintelligibles à tout autre que lui, jusqu'à ce qu'on se les fût appropriées, et souvent il ne s'aperçut pas que ces innovations ne faisaient que déguiser sous une forme étrange des résultats déjà connus. »

CAUCHY (Alexandre-Laurent), frère du précédent, étudia le droit à Paris et fut admis au barreau sous l'Empire. Après avoir occupé divers emplois dans la magistrature, il entra à la Cour de cassation et y devint conseiller en 1849. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut adjoint à son père en qualité de secrétaire de la Chambre des Pairs.

CAUCHY (Eugène), frère puîné des précédents, partagea, après 1830, les travaux de son père au Luxembourg, et lui succéda dans la charge de secrétaire archiviste qu'il remplit sans interruption jusqu'au 24 février. En 1841, il fut créé officier de la Légion d'honneur. On a de lui : *les Précédents de la Cour des Pairs* (1840), sorte de manuel de jurisprudence, à l'usage des membres de la Chambre haute; *de la Propriété communale* (1848, in-8) et des *Études sur Domat* (185[illegible]) extraites de la *Revue de la législation*.

CAULAINCOURT (Olivier-Joseph, marquis DE), officier français, député, est né à Paris, en 1818. C'est le second fils du général de ce nom qui fut ministre et pair de France pendant les Cent-Jours. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr (1837), il a fait, comme officier de chasseurs, plusieurs campagnes en Algérie, notamment celle de 1843, où un coup de feu lui a enlevé l'œil gauche. Il a représenté le Calvados à l'Assemblée législative (1849-1851), et s'y est rangé tout d'abord du côté de l'Élysée; il siége depuis 1852 pour le même département au Corps législatif. Depuis plusieurs années, M. de Caulaincourt est colonel de la garde nationale parisienne (légion de cavalerie) et officier de la Légion d'honneur. Son frère aîné est sénateur (voy. VICENCE).

CAUMONT (Arcisse DE), antiquaire et géologue français, est né, le 28 août 1802, à Bayeux (Calvados). Ayant pu jouir de bonne heure d'une fortune qui le rendait indépendant, il étudia les sciences naturelles, l'archéologie, et devint le fondateur de la Société linnéenne de Normandie, de la Société pour la conservation des objets d'art, et des congrès scientifiques de province dont la première session eut lieu en 1833, dans la ville de Caen.

On a de M. de Caumont plusieurs ouvrages importants parmi lesquels nous citerons : *Cours d'antiquités monumentales, professé à Caen en 1830*; *Histoire de l'art dans l'ouest de la France, depuis les temps les plus reculés jusqu'au XVIIe siècle* (1831-1840, 5 vol. in-8), travail estimable, qui fit nommer l'auteur correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Histoire sommaire de l'architecture religieuse, militaire et civile au moyen âge* (Caen, 1837, in-8, 30 pl.), livre utile, mais publié trop tôt, et, par suite, manquant de l'esprit de généralisation que comporte la matière; *Abécédaire ou rudiment d'archéologie* (Ibid., 1850, in-8), extrait en grande partie du livre précédent; *Statistique monumentale du Calvados* (Ibid., 1847-1850, vol. I-II, in-8. L'ouvrage aura quatre volumes).

Ce laborieux écrivain a publié, en outre, quantité de *Mémoires* dans divers recueils scientifiques, dans les *Annuaires de Normandie*, dans le *Bulletin monumental* et dans le *Journal de l'Institut des provinces*. On lui doit plusieurs circulaires en forme d'instruction aux délégués des Sociétés savantes des départements auprès des congrès scientifiques, et aux collaborateurs du *Bulletin monumental*, dont il dirige la publication et surveille l'impression; cette collection curieuse forme déjà 18 forts volumes in-8. Président ordinaire de l'Institut des provinces, de la Société pour la conservation des monuments, et quelquefois des congrès eux-mêmes, M. de Caumont prépare, alimente, vivifie ces réunions scientifiques. Nul homme n'a contribué autant que lui, à propager en France le goût des antiquités et de l'art chrétien. Par les congrès, il a établi entre les hommes studieux des provinces des rapports utiles, et leur a créé une tribune annuelle, sans laquelle des intelligences remarquables n'eussent peut-être pas trouvé le moyen de se produire; les congrès donnent, en outre, à la ville où ils siégent, une animation particulière et font mettre en relief ses institutions, ses curiosités, toute son histoire. La bienveillance de caractère qui distingue M. de Caumont, entre pour beaucoup dans le succès des congrès et de l'Institut provincial.

CAUMONT LA FORCE (Auguste-Luc-Nompar, comte DE), sénateur français, né le 22 vendémiaire an XII (octobre 1803), descend du garde du corps Bertrand de Caumont, substitué, par une adoption confirmée en 1787, à l'ancienne maison ducale qui venait de s'éteindre. Il entra au service en 1822, comme sous-lieutenant au 1er régiment de lanciers; il passa, en 1827, aux lanciers de la garde, fut attaché, après la révolution de Juillet, à l'état-major du maréchal Gérard et assista au siége d'Anvers. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 9 janvier 1833, il demanda, bientôt après, sa mise en disponibilité, et brigua sans succès le mandat législatif dans le département de la Gironde. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut promu, le 26 janvier 1852, à la dignité de sénateur, et, le 30 décembre 1855, au grade d'officier de la Légion d'honneur. Il a eu deux enfants de son mariage avec *Antonine*, fille d'Antoine-Philippe Ghislain de Vischer, comte de Celles. Mme de Caumont La Force, séparée de son mari à la suite de plusieurs procès, a été assassinée, en 1856, par son domestique.

CAUSSIDIÈRE (Marc), homme politique français, ancien préfet de police de Paris, et ancien représentant du peuple, est né à Lyon, vers 1809, d'une famille d'artisans. Jusqu'en 1834, il n'était guère qu'un ouvrier obscur, employé dans les fabriques de Lyon et de Saint-Étienne. Il se révéla comme révolutionnaire lors des sanglantes affaires de Lyon et de Saint-Étienne (avril 1834), dans lesquelles il prit une part active comme chef et comme combattant. Traduit devant la Cour des Pairs, il fut condamné à la détention et envoyé au Mont Saint-Michel. Il réussit presque à s'en évader; mais un de ses amis, compagnon de sa fuite, s'étant cassé la jambe en franchissant une dernière muraille, M. Caussidière voulut rester avec lui. Sa captivité dura jusqu'à l'amnistie accordée par le ministère Molé, en 1837. Toujours animé de la même ardeur républicaine, il devint un des plus actifs propagateurs de *la Réforme*, l'organe le plus avancé du parti révolutionnaire.

En février 1848, M. Caussidière, qui s'était constamment tenu sur les barricades jusqu'au moment de la victoire de son parti, s'installa de sa propre autorité à la préfecture de police, dont la direction lui fut bientôt officiellement attribuée par le gouvernement provisoire. Il eut dans ce poste l'habileté et l'énergie que réclamaient les circonstances, et se fit gloire de faire « de l'ordre avec du désordre. » Ferme contre ses anciens amis politiques eux-mêmes, il réprima leurs tentatives nouvelles. Il résista ouvertement à la démonstration du 17 mars, cette promenade menaçante de plus de 200 000 hommes et fut encore, au 16 avril, parmi les défenseurs de l'ordre. La bourgeoisie vit en lui, un moment, son sauveur, et le département de la Seine l'envoya à la Constituante, avec une forte majorité, le douzième sur trente-quatre représentants.

L'inaction de M. Caussidière, dans la journée du 15 mai, le fit accuser devant l'Assemblée. Il se défendit à la tribune, fit distribuer à ses collègues un mémoire justificatif, et donna sa démission. Son mandat lui fut rendu avec éclat par les électeurs. Mais, après les journées de juin, une double demande d'autorisation de poursuites fut portée contre lui, et dans la nuit du 25 au 26 août, l'Assemblée, par un double vote, accorda sa mise en accusation pour l'attentat du 15 mai, et la refusa pour l'attentat des journées de juin. M. Caussidière qui prononça en vain, dans cette circonstance un très-habile discours, prit la fuite et se réfugia à Londres, d'où il fit paraître ses *Mémoires* (Paris, 1848, 2 vol. in-8), qui contiennent le récit et l'explication de toute sa conduite.

Sorti de la vie politique, M. Caussidière fait, à Londres, le courtage des vins. Il reçut, assure-t-on, de la reconnaissance de M. de Rothschild, dont il avait protégé l'hôtel en 1848, les sommes d'argent qui lui étaient nécessaires pour rentrer dans le commerce.

CAUSSIN DE PERCEVAL (Amand-Pierre), orientaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1795, est fils d'un savant professeur du Collége de France. Envoyé, en 1814, comme élève interprète, à Constantinople, il visita, en 1817, la Turquie d'Asie, passa une année parmi les Maronites du mont Liban, et remplit à Alep l'emploi de drogman. A son retour en France, il fut nommé, en 1822, professeur d'arabe vulgaire à l'École des langues orientales vivantes, puis au Collége de France. En 1824, il fut attaché en qualité d'interprète, au dépôt de la guerre.

Il a publié : *Précis historique de la guerre des Turcs contre les Russes* (1769-1774), tiré de l'historien turc Vassif-Effendi (1822, in-8); *Précis historique de la destruction du corps des janissaires par le sultan Mahmoud en* 1826, traduit du turc (1833, in-8); *Grammaire arabe vulgaire* (1824 et 1833, in-4); une nouvelle édition, revue et augmentée, du *Dictionnaire français-arabe* d'Ellious Bocthor (1848, in-8), et un ouvrage considérable, rédigé d'après les nombreux manuscrits de la Bibliothèque impériale de Paris: *Essais sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme, pendant l'époque de Mahomet et jusqu'à la réduction de toutes les tribus sous la loi musulmane* (1847, 3 vol. in-8). Ces travaux lui ont valu la décoration de la Légion d'honneur (29 avril 1839), et son admission dans l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement du vicomte Le Prévost d'Iray (1849).

CAUVAIN (Henri-Alexis), journaliste français, avocat, né vers 1815, étudia le droit à Paris, et fut inscrit en 1838 au barreau de la Cour royale. Après avoir coopéré à la fondation d'une *Revue générale de l'impôt* (1842), en société avec MM. Billiard et Guibert, il entra au *Bulletin des tribunaux* créé par Dujarrier, et passa de là au *Constitutionnel* où il écrit encore, et dont il a suivi les diverses transformations politiques. M. Cauvain a été décoré le 16 novembre 1851.

On a de lui : *Code des avocats* (1841, in-18); *Code des faillites* (1842); *Code de l'instruction primaire* (1842); une lettre à M. Crémieux sur *la Situation des offices ministériels* (1848), etc.

CAVAIGNAC (Louis-Eugène), général français, chef du pouvoir exécutif du 28 juin au 20 octobre 1848, fils du conventionnel Jean-Baptiste Cavaignac et frère de Godefroy, l'un des chefs les plus populaires du parti républicain sous le règne de Louis-Philippe, est né à Paris, le 15 octobre 1802. Il fit ses études au collége Sainte-Barbe, entra en 1820 à l'École polytechnique, passa deux ans à l'École d'application de Metz, et fut incorporé, en 1824, dans le 2e régiment du génie. Lieutenant en second, le 1er octobre 1826, lieutenant en premier, le 12 janvier 1827, il fit, en qualité de capitaine en second, la campagne de Morée, en 1828, et fut nommé capitaine le 1er octobre de l'année suivante.

Lorsque éclata la révolution de Juillet, M. Cavaignac, qui se trouvait à Arras, fut le premier des officiers de son régiment à se prononcer pour le nouveau gouvernement dont la politique cessa bientôt de répondre à ses opinions républicaines. En 1831, il signait, à Metz, le projet d'*Association nationale*, destinée à résister aux tendances restauratrices de la nouvelle monarchie. On raconte qu'interpellé un jour par son général sur la conduite qu'il tiendrait au cas où il y aurait une lutte à soutenir contre les républicains, il répondit nettement qu'il ne se battrait pas. Ces sentiments indépendants lui valurent quelques mois de mise en disponibilité. Rappelé en 1832, il fut envoyé en Afrique, où, éloigné des occasions qui pouvaient le mêler à la politique, il se fit remarquer par les meilleures qualités de l'officier et du soldat. Il prit part aux travaux de casernement et de défense de la place d'Oran, à l'établissement de routes stratégiques, et à une foule d'expéditions périlleuses de ces premières années de l'occupation française en Algérie. Mais ce fut après la prise de Tlemcen (13 janvier 1836) que le capitaine Cavaignac dont les opinions politiques avaient jusque-là retardé l'avancement, marqua parmi les héros de l'Afrique. Le maréchal Clausel le chargea de garder le *Méchouar* ou citadelle de Tlemcen avec 500 volontaires contre les forces d'Abd-el-Kader. Il tint cette place, qui ne fut ravitaillée qu'au bout de six mois, pendant quinze mois de suite, avec un courage, une habileté et une persévérance extrêmes. Retiré de cette pénible séquestration, vers la fin de mai 1839, il fut fait chef d'escadron; l'état de sa santé le força de revenir passer quelque temps en France, où il publia son écrit intitulé : *la Régence d'Alger* (Paris, 1839, in-8).

Rentré au service, M. Cavaignac fut placé à la tête du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, dit des *zéphyrs*, et chargé d'occuper Cherchell après la prise de cette ville (15 mars 1840). Il la défendit vigoureusement contre les attaques incessantes et acharnées des Arabes, payant chaque jour de sa personne. Il reçut une fois une balle dans la cuisse et ne quitta le champ de bataille qu'après que le succès fut assuré (29 avril). Le 21 juin, il fut nommé lieutenant-colonel des zouaves. Il fit ensuite partie de l'expédition de Médéah, s'y distingua dans plusieurs rencontres, notamment au col de Mouzaia, et le 11 août 1841, il fut appelé à remplacer, comme colonel de zouaves, M. Lamoricière, devenu maréchal de camp. Pendant les trois années qui suivirent, il prit la plus grande part à toutes nos luttes et à tous nos succès. En 1842, il combattit avec éclat dans la Mitidja (28 avril), et à El-Harbourg (15 septembre), contre les Beni-Rachel. En 1844, il commandait l'avant-garde à Isly. Il reçut alors, avec le grade de maréchal de camp, le commandement de la subdivision de Tlemcen. Il s'occupait de la colonisation du pays conquis, quand, vers la fin de 1845, Abd-el-Kader recommença contre nous une lutte désespérée. Le nom de M. Cavaignac se trouve mêlé à tous nos périls et à tous nos exploits. Il délivre Djemma-Ghazaouat et presse l'émir dans les monts Traras. A la fin de 1847, après la capture d'Abd-el-Kader, il succéda encore à M. de Lamoricière dans le commandement de la province d'Oran.

Deux mois après, la révolution de Février éclatant, le général Cavaignac, recommandé à la fois par ses anciens sentiments, par la mémoire de son frère et par ses services, fut nommé, par le gouvernement provisoire, général de division et gouverneur général de l'Algérie, où l'on craignait de la part des princes de Joinville et d'Aumale quelque tentative de résistance. Le 20 mars le ministère de la guerre lui fut offert. Le général dont les premiers actes avaient manifesté une confiance médiocre dans l'avenir de la République ou une médiocre sympathie pour ses chefs provisoires, refusa par une lettre du 27 mars qui irrita vivement le gouvernement de l'Hôtel de Ville, et lui attira une réplique assez amère d'Armand Marrast, avec l'injonction de rester en Afrique

Quelques semaines après, élu représentant du peuple par les départements de la Seine et du Lot, il opta pour ce dernier et vint à Paris remplir son mandat. Après que l'Assemblée constituante eut légalement établi la Commission exécutive, le général Cavaignac accepta, du choix de celle-ci, le surlendemain de l'attentat du 15 mai, le portefeuille de la guerre, et se mit en devoir de garantir l'Assemblée contre tout coup de main. Il obtint que le commandement des troupes chargées de la protéger qui avait été confié, le même jour (17 mai) au général Baraguey-d'Hilliers (voy. ce nom), fût placé sous ses ordres, et celui-ci donna sa démission. Il dissout en même temps la Commission de défense nationale composée des principaux généraux de l'armée, et qui avait contrarié jusque-là son prédécesseur, le général Subervic, et prend ainsi sous sa responsabilité la sécurité du pays en face des éventualités les plus redoutables.

Peu à peu se manifestèrent entre le général Cavaignac et la Commission exécutive des mésintelligences qui se développent à mesure qu'on approche des journées de juin. Il n'avait encore réuni à Paris et dans la banlieue qu'un effectif de moins de 30 000 hommes lorsque éclata cette insurrection formidable préparée au grand jour dans les ateliers nationaux et dont la dissolution de ces derniers fut le signal. Au début de cette lutte sinistre, pendant toute la journée du 23 et le lendemain encore la répression de l'émeute se fit avec la plus grande mollesse. Les barricades se dressaient partout à peu près sans opposition. La garde nationale, abandonnée à elle-même, réclamait inutilement de l'appui. La Commission exécutive donnait en vain ordres sur ordres. Le ministre de la guerre, invoquant le souvenir des émeutes de 1848, de 1832 et de 1830, avait son système de stratégie qui consistait à laisser prendre à l'émeute tout son développement, pour l'envelopper ensuite, l'écraser et en finir avec elle. Au milieu du danger croissant, la Commission exécutive se vit forcée, par la terreur générale, de donner sa démission (samedi 24), et l'Assemblée, en permanence depuis la veille, décréta l'état de siége et délégua la dictature au général Cavaignac.

Le général déploya dès lors la plus grande énergie, fit marcher avec unité les troupes, la garde mobile et la garde nationale de Paris, appela les provinces au secours de la capitale, associant le pays tout entier aux mêmes émotions et aux mêmes dangers. « La France, disait un de ses bulletins, bat d'un même cœur. » Vainement une dernière proclamation du général invitait les insurgés à la soumission et au repentir, et leur montrait « les bras de la République tout prêts à les recevoir; » la lutte devenait plus acharnée à mesure qu'elle se circonscrivait davantage. Les barricades derrière lesquelles se pressaient plus de 60000 combattants pourvus d'armes et de munitions de toutes sortes, nécessitèrent souvent l'emploi du canon. Le quartier Saint-Antoine et, sur la rive gauche, une partie du quartier Saint-Jacques présentaient, après la victoire, l'aspect d'une ville prise d'assaut. Les pertes, des deux parts, furent très-grandes; on porta à 2000 le nombre des insurgés tués sous les armes; deux représentants, l'archevêque de Paris, cinq généraux, une foule d'officiers de mérite, et plus de 1500 soldats ou gardes nationaux périrent dans le combat ou des suites de leurs blessures. Dès le soir du 26, le général Cavaignac voulut du moins prévenir les excès qui pouvaient souiller la victoire, et, dans une admirable adresse à la garde nationale et à l'armée, il disait : « Soyez aussi grands dans le calme que vous venez de l'être dans le combat. Dans Paris, je vois des vainqueurs, des vaincus. Que mon nom soit maudit, si je consentais à y voir des victimes. » Ses ennemis n'en firent pas moins remonter jusqu'à lui tout l'odieux des représailles inévitables de la vengeance et de la peur.

L'Assemblée nationale crut exprimer la reconnaissance du pays autant que la sienne, en déclarant que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, et lorsque celui-ci s'empressa de résigner son autorité entre ses mains, elle la lui rendit avec le titre de chef du pouvoir exécutif. Il eut encore à prendre, dans l'intérêt de l'ordre, et toujours de concert avec l'Assemblée, des mesures rigoureuses; plusieurs milliers d'insurgés, condamnés à la transportation, furent envoyés sans jugement sur les pontons, ou détenus à Belle-Isle-en-Mer. Les journaux démagogiques et ceux dévoués aux intérêts royalistes ou bonapartistes furent suspendus. Le rédacteur de *la Presse* fut arrêté et mis au secret, puis relâché sans jugement. Le général amassait ainsi contre lui de nombreuses haines. Il crut avoir besoin de maintenir l'état de siége pendant la discussion de la Constitution. L'Assemblée constituante lui dut de continuer ses travaux en toute sécurité. Obéissant au mouvement de réaction qui se faisait, dans la majorité, contre les hommes de Février, il prit pour ministres MM. Dufaure, Vivien, etc., et s'aliéna par ces choix la plupart des républicains de la veille. Au dehors, il découragea la propagande révolutionnaire, et ne laissa espérer à aucune insurrection le concours de la France. Il offrit un asile au pape, chassé de ses États, et envoya un de ses ministres au-devant de lui jusqu'à Marseille, et des troupes à Civita-Vecchia, en déclarant toutefois que le seul but de cette expédition était de protéger, au besoin, la personne du pape.

A l'approche des élections pour la présidence de la République, les plus violentes accusations furent portées contre lui à la tribune, au sujet de sa conduite dans les journées de juin. Mais, après un admirable plaidoyer du général, l'Assemblée, dans sa séance du 25 novembre 1848, sur la proposition de Dupont (de l'Eure), renouvela avec solennité sa déclaration que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Malgré l'action puissante de l'administration, qui n'alla pourtant pas jusqu'à gêner la liberté d'action de ses adversaires, le nom du général Cavaignac ne put réunir que 1 448 302 suffrages, contre six millions environ donnés à Louis-Napoléon Bonaparte. Le 20 décembre 1848, le général Cavaignac descendit du pouvoir avec une dignité qui fut applaudie de tous les partis. Il prit place, comme simple représentant, parmi les républicains modérés.

Dans les derniers jours de la Constituante, il parut plusieurs fois à la tribune. Il y expliqua ses idées sur la politique extérieure, qui l'éloignaient également du parti de la propagande et de celui de la contre-révolution; il blâma la direction donnée à l'expédition de Rome; protesta contre l'intervention russe en Hongrie, sans demander, avec la Montagne, une déclaration de guerre immédiate. Réélu à la Législative par le département du Lot, on le vit aussi repousser avec énergie la loi du 31 mai, et prendre la défense du suffrage universel qui, pourtant, l'avait fait sortir du pouvoir. Dans les débats relatifs à la révision de la Constitution, il plaçait au-dessus du suffrage universel la République elle-même, qu'on lui reprocha d'investir d'une sorte de droit divin.

Lors du coup d'État du 2 décembre 1851, le général Cavaignac, qui était sur le point d'épouser la fille du banquier M. James Odier, fut arrêté par

mesure de sûreté et conduit au château de Ham. Sa fiancée et sa mère, fidèles à sa fortune, y coururent, et obtinrent de M. de Morny et du président non-seulement l'autorisation de le voir, mais l'ordre de son élargissement. Après son mariage, le général s'éloigna quelque temps de la France, et demanda sa mise à la retraite. Aux élections pour le Corps législatif, il fut nommé député à Paris, avec M. Carnot; mais cette élection ne fut pour eux que l'occasion de refuser le serment à la nouvelle Constitution. Depuis lors, l'ancien chef du pouvoir exécutif menait auprès du Mans la vie la plus retirée, lorsqu'en 1857, sa candidature au Corps législatif, dans le IV^e arrondissement de Paris, réunit encore une fois la majorité. Quelques semaines après, la mort le frappait subitement, le 28 octobre, et sa femme, avec une énergie surhumaine, ramenait elle-même son corps à Paris où se firent ses funérailles. Les organes des diverses opinions, sans revenir sur les appréciations du passé, s'accordèrent à regretter, dans l'ex-dictateur, un grand citoyen.

Le général Cavaignac est un de ces hommes qui ont blessé trop d'intérêts et soulevé trop de passions, pour pouvoir, sans doute, être jamais jugés. La sanglante victoire de juin lui a valu, après des transports de reconnaissance, une profonde impopularité et des surnoms odieux. Mais à côté des haines vivaces et des accusations toujours renaissantes, il faut constater les hommages rendus par des hommes honorables de tous les partis à la probité politique et à la droiture de ses intentions. Esprit juste et pratique, il passait généralement pour manquer d'initiative, et pour mettre autant d'hésitation à choisir sa route que d'opiniâtreté à la suivre. Il y avait dans son caractère, comme dans toute sa personne, cette sorte de roideur qui n'exclut pas l'irrésolution. Quoi qu'il en soit, peu d'hommes, après avoir occupé le pouvoir dans des temps aussi difficiles, ont conservé plus intact l'honneur de leur nom.

Un cousin de l'ancien chef du pouvoir exécutif, M. Antoine-Louis-Stanislas CAVAIGNAC, est général de brigade depuis le 26 septembre 1844. Il a été fait grand officier de la Légion d'honneur, le 10 mai 1852.

CAVAILLÉ-COLL (Aristide), industriel français, né en 1811, à Toulouse, où son père était facteur de pianos, vint à Paris en 1834, et y obtint, à la suite du concours ouvert à cette époque, la commande de l'orgue de l'église de Saint-Denis. Fixé dès lors à Paris, où son père transporta aussitôt son établissement, il dut à cette première œuvre une réputation qu'une suite de travaux importants a soutenue jusqu'ici. Nous nous bornerons à citer: les orgues de la Madeleine, de Saint-Vincent-de-Paule, de Saint-Paul de Nîmes, de Notre-Dame de Saint-Omer, de la cathédrale de Carcassonne et de Saint-Nicolas de Gand, en Belgique. Ces instruments renferment les plus heureuses applications de la science à l'art musical, notamment celle du *levier pneumatique*, inventé par ce facteur en 1842.

M. Cavaillé-Coll, qui a figuré à toutes les expositions industrielles, depuis 1844, y a constamment obtenu des médailles d'or, ainsi que toutes les récompenses supérieures des expositions départementales et de diverses Sociétés. Il a reçu une grande médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855. Il est, depuis novembre 1849, chevalier de la Légion d'honneur.

CAVÉ (Élisabeth-Marie BLAVOT, veuve), artiste française, née à Paris, vers 1810, étudia l'aquarelle sous Camille Roqueplan, et exposa plusieurs œuvres dans ce genre aux Salons de 1835 et 1836. Elle avait épousé, depuis quelques années déjà, le peintre Clément Boulanger, sous la direction duquel elle aborda la peinture de genre. Veuve en 1842, elle se maria quelques années après à François Cavé, qui fut inspecteur des beaux-arts jusqu'en 1848 et mourut en 1852. On a surtout de cette artiste, dont la liste civile a souvent acquis les tableaux: *Enfant pleurant sa chèvre*, *Jean-Jacques et les petits Savoyards*, *la Pauvre femme*, *Bernardin de Saint-Pierre au village*, aquarelles; *l'Enfance de Véronèse*, *Plan du combat d'Ivry*, *les Premiers ennuis*, *Convalescence de Louis XIII*, *les Rois*, *le Mardi gras*, *le Triomphe de Bacchus*, etc. (1835-1849); *la Vierge aux douleurs*, acquis par le musée de Rouen; *un Tournoi d'enfants*, aquarelle: *un Triptyque*, appartenant à l'État, sujets admis à l'Exposition universelle de 1855. Mme Cavé a obtenu, pour l'aquarelle, une 3^e médaille en 1836 et une 2^e en 1839. Elle s'est fait connaître, en dehors des Salons, par une *Méthode de dessin sans maître* (1853, 1^{re} partie). Des fragments de la seconde partie de cet ouvrage ont paru dans l'*Ane savant*, en janvier 1857.

CAVÉ (François), mécanicien français, né dans un village de Picardie, le 12 novembre 1794, fut d'abord ouvrier, soldat, puis modeliste chez Cellier, l'un de nos premiers constructeurs; il surveilla ensuite, comme menuisier mécanicien, la manufacture de M. Hindenlang, dont il refit ou remplaca tout l'outillage des tissus et des cachemires. En 1823, il exécuta pour le même industriel une série d'appareils mus par la vapeur, et cet essai le décida à ouvrir pour son compte un atelier de machines. L'extension que prit bientôt son usine le mit souvent à la tête de 8 à 900 ouvriers, occupés à embouter la tôle pour doubler la coque des bateaux, à fléchir les courbes en fer, qui ont remplacé dans la marine royale les courbes en bois, à construire la plupart des vapeurs destinés au commerce sur la Seine, la Somme, le Rhin et les lacs de la Suisse, ainsi qu'à établir les machines des plus grands navires à hélice, à exécuter en un mot tous les appareils de navigation et tout l'outillage des ateliers industriels. M. Cavé a toujours inventé seul ses machines, fait ses accessoires et formé les apprentis.

Cet habile industriel n'a pris part qu'à un petit nombre d'expositions de l'industrie française, à celles de 1827, de 1834 et de 1844, de nombreuses commandes de l'étranger l'ayant empêché de paraître aux autres. Il a successivement obtenu une médaille de bronze en 1827, une médaille d'or et la décoration en 1834, et deux nouvelles médailles d'or en 1844.

CAVELIER (Pierre-Jules), sculpteur français est né à Paris, le 30 août 1814. Son père faisait des dessins pour les bronzes, l'orfèvrerie et l'ameublement. Il avait un frère aîné, Louis, qui suivit la profession paternelle, et mourut à trente ans. Pour lui, il eut pour maîtres David d'Angers et Paul Delaroche, et obtint en 18[illegible] le grand prix de sculpture. Le sujet du concours était *Diomède enlevant le Palladium*. La même année, il débutait au Salon avec un *Jeune coureur grec vainqueur aux jeux olympiques*. Pendant les cinq années de son séjour officiel à Rome, il envoya au Salon de 1849 sa célèbre statue de *Pénélope endormie*, achetée 10000 francs depuis par M. le duc de Luynes, qui fit construire pour elle un pavillon spécial au château de Dampierre. L'artiste obtint la médaille d'honneur, et conserva pendant trois années la pension de 4000 francs qui y était attachée. Il ne la perdit, en 1852, qu

pour la voir passer, comme récompense posthume, à une grande œuvre et à un grand nom, à la *Sapho* de Pradier.

Au Salon de 1853, M. Cavelier envoya une statue de *la Vérité*, qui fut placée au Luxembourg; puis à l'Exposition universelle de 1855, *Cornélie*, *une Bacchante*, un *Buste;* et deux nouveaux *Bustes* au Salon de 1857.

On doit encore à M. Cavelier les deux statues surmontant l'horloge de l'Hôtel de Ville de Paris, *la Seine* et *le Rhin*, et la restauration des figures qui entourent le cadran; une *Renommée récompensant les arts*, au fronton de la galerie d'Apollon, du côté du jardin; une statue de *saint Mathieu* pour le portail principal de Notre-Dame de Paris, et une statue de *Mgr Affre* pour la cour de la nouvelle sacristie; un groupe de cariatides au pavillon central du nouveau Louvre, côté du midi; sur la place du Carrousel, un couronnement de pavillon d'angle représentant *la Poésie* et *l'Histoire;* une statue d'*Abeilard*, au nouveau Louvre; la statue de *Blaise Pascal* pour le rez-de-chaussée de la tour Saint-Jacques la Boucherie (1856), etc.

M. Cavelier, dont les œuvres se distinguent par la science et la pureté de l'exécution, par l'élégance des formes et la grâce des attitudes, cherche à concilier la beauté antique avec l'expression et le sentiment tout modernes qui appartiennent à son maître David. Il a aussi exécuté des modèles pour la bijouterie et l'orfévrerie fine, entre autres celui d'une poignée d'épée offerte au général Cavaignac et ciselée par Froment Meurice (1849). Il a obtenu, outre la médaille d'honneur de 1849, une 3e médaille en 1842, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration en juillet 1853.

CAVENDISH (Henry-Frédéric COMPTON), général anglais, né en 1789, est frère du présent comte de Burlington (voy. ce nom). Entré de bonne heure au service militaire, il fit les campagnes de la Péninsule et fut blessé à la Corogne. En 1853, il devint colonel des dragons de la garde et en 1854 lieutenant général.

CAVENDISH (Charles COMPTON), frère du précédent, est né en 1793, et entra à la Chambre des Communes en 1820 avec le mandat du bourg de Newton. Constamment réélu depuis cette époque, il a représenté tour à tour Yarmouth, le Sussex, Youghal et Bucks. Il appartient au parti whig.

CAVENDISH (George-Henry), frère des précédents, né en 1810, succéda au comte de Burlington, en 1834, dans la représentation du district nord du Derbyshire. Il est d'opinions libérales.

CAVENNE (François-Alexandre), ingénieur français, sénateur, est né au village de Mont-d'Origny-Sainte-Benoîte (Aisne), le 3 mai 1773. Fils d'un cultivateur, il fut, à l'âge de 22 ans, admis à l'École polytechnique qui venait d'être organisée, et en sortit un des premiers, en 1796. Envoyé comme ingénieur des ponts et chaussées dans le département de la Meuse-Inférieure, il écrivit sur cette partie, alors française, de la Belgique une *Statistique* estimée (1802, in-8). En 1810, il devint ingénieur en chef et exerça successivement ces fonctions dans les départements de la Doire (Piémont) et du Rhône. Inspecteur général en 1831, il a été mis, en 1842, à la tête de l'École des ponts et chaussées, qu'il a su, durant sa longue administration, maintenir au rang élevé où il l'avait trouvée. M. Cavenne est un homme de science, qui était resté étranger aux affaires politiques jusqu'au moment où il a été élevé à la dignité de sénateur par décret du 31 décembre 1852. — Il est mort à Paris en 1856. Il était commandeur depuis le 7 mai 1840.

Son fils, M. François-Alexandre CAVENNE, né à Paris en 1799, ancien élève de l'École polytechnique, est directeur de l'administration des contributions indirectes dans le département du Nord.

CAVENTOU (Joseph-Bienaimé), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Omer (Pas-de-Calais), le 30 juin 1795, fit à Paris ses études spéciales comme élève de Thénard, reçut de la Faculté son diplôme en 1820, et dirigea longtemps une des officines les plus accréditées de la capitale. Associé à Pelletier, un de ses confrères, dans des recherches sur les alcalis végétaux, il attacha son nom à la découverte la plus importante dont se soit enrichie la thérapeutique moderne, celle du sulfate de quinine (1820). Mais, au lieu de garder pour eux-mêmes un secret qui probablement leur eût rapporté un bénéfice de plusieurs millions, les deux chimistes s'empressèrent de le porter sans restriction à la connaissance du public, se contentant du grand prix Montyon de 10000 fr., que l'Institut leur décerna en 1827.

Cette découverte avait antérieurement valu à M. Caventou un siége à l'Académie de médecine (1821); assistant régulièrement aux séances, il a fait plusieurs fois partie du bureau, et ses communications sont encore assez fréquentes. Depuis plusieurs années, il professe la toxicologie à l'École supérieure de pharmacie de Paris. En avril 1845, il a été créé officier de la Légion d'honneur.

Parmi les nombreux travaux de ce savant, nous rappellerons : *Nouvelle nomenclature chimique* (1816, in-8), d'après la classification de Thénard, et dont l'utilité fut incontestable, à l'époque déjà éloignée de sa publication; *Traité élémentaire de pharmacie théorique* (1819, in-8); *Manuel du pharmacien et du droguiste* (1821, 2 vol. in-8), traduit de l'allemand d'Ebermayer; beaucoup de mémoires et d'analyses chimiques imprimés à part ou dans le recueil de l'Académie, le *Journal de pharmacie*, les *Annales de chimie*, le *Bulletin de la Société médicale d'émulation*, etc.

CAVOUR (Camille, comte DE), homme d'État italien, président du conseil des ministres en Sardaigne, né à Turin, en 1809, est fils d'un commerçant du comté de Nice, anobli par le roi Charles-Albert. Lorsque se manifestèrent en 1847 les mouvements réformistes, M. de Cavour fonda, avec le comte Balbo, la feuille constitutionnelle *il Risorgimento*, où il traita surtout les questions économiques. En 1848, il n'eut qu'un rôle très-secondaire pendant la lutte du Piémont contre l'Autriche. Il se sentait alors dépassé par les démocrates et les partisans les plus enthousiastes de l'indépendance italienne. Après le désastre de Novare et la chute du parti démocratique, il entra, en 1849, à la Chambre des Députés, et bientôt après il succéda à Santa-Rosa comme ministre du commerce et de l'agriculture; au commencement de 1851, il fut chargé, en outre, du portefeuille des finances. Il s'efforça de réparer les pertes causées par une guerre malheureuse et de rétablir l'équilibre entre les dépenses et les recettes. Mais les difficultés de la situation ne l'empêchèrent point d'engager son pays dans les voies aventureuses du libre échange. Il suivit l'exemple du gouvernement anglais avec une ardeur qui souleva contre lui, dans les Chambres, une opposition assez vive, et qui le fit traiter d'anglomane. Ses expériences économiques qui n'ont pas toutes réussi, lui étaient à la fois re-

prochées par la droite qui repoussait toutes les nouveautés, et par la gauche, qui l'accusait de donner le change à la révolution.

En 1852, M. de Cavour rompit avec ses collègues da Foresta et d'Azeglio, pour se rapprocher du parti avancé et quitta un moment le ministère. Il y rentra comme président du conseil. Depuis lors, il est resté constamment à la tête des affaires, soutenu par une majorité compacte, qui lui a donné une grande force contre tous les partis extrêmes. Dans les questions intérieures, il a toujours professé un profond respect pour les principes proclamés par la France, en 1789, pour la liberté de la presse, des cultes, de l'industrie et du commerce, pour tous les droits individuels garantis par la Constitution de 1848; mais il a opposé les droits de l'État aux privilèges du clergé, proposé et fait exécuter la vente des biens de mainmorte, et enlevé aux corporations religieuses le monopole de l'enseignement; cette politique, approuvée par le roi Victor-Emmanuel et par la nation, a attiré sur le Piémont les foudres du Vatican; et M. de Cavour, sans se laisser effrayer par les menaces de la cour de Rome, s'est vu forcé d'ajourner les projets de loi relatifs au mariage civil et à l'émancipation définitive de la société laïque. La question capitale, c'est aujourd'hui celle de l'indépendance et de l'unification de l'Italie. M. de Cavour a franchement arboré le drapeau national aux trois couleurs, sur lequel il a mis, comme Charles-Albert, la croix de Savoie. C'est pour assurer à l'Italie l'appui de l'Angleterre et de la France qu'il a décidé le roi et les Chambres à s'unir contre la Russie aux puissances occidentales. La guerre d'Orient terminée, il essaya de faire tourner au profit de l'Italie la malveillance de la Russie contre l'Autriche. Dans le congrès de Paris, il a exposé les maux des provinces soumises à l'occupation autrichienne et au gouvernement pontifical; si la diplomatie européenne s'est déclarée incompétente pour recevoir ses réclamations, du moins il a porté jusque dans les conseils des souverains les plaintes et les vœux de l'Italie, et l'Italie tout entière lui a témoigné sa reconnaissance par des manifestations solennelles. La plus éclatante est la souscription ouverte dans toutes les villes italiennes pour l'armement de la citadelle d'Alexandrie. L'Autriche a protesté contre cette menace de guerre et les relations diplomatiques furent suspendues entre la cour de Vienne et celle de Turin. Mais M. de Cavour ne s'est point montré disposé à céder; comptant sur les sympathies de l'occident, et appuyé sur le sentiment national, dont les élections libérales de 1857 ont été un nouveau témoignage, il se prépare, sans crainte et sans impatience, à toutes les chances de l'avenir.

CAWDOR (John-Frédéric CAMPBELL, 1er comte), pair d'Angleterre, né en 1790, à Londres, est issu d'une branche cadette des ducs d'Argyll, élevée en 1796 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de M. Campbell, il fit ses études à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1841, le diplôme honoraire de docteur en droit, et représenta, de 1813 à 1821, le bourg de Carmarthen à la Chambre des Communes. A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre haute, et fut, en 1827, créé comte Cawdor et vicomte Emlyn. Ses opinions sont conservatrices. Protecteur éclairé des sciences, il fait partie de la Société royale de Londres. De son mariage avec une fille du marquis de Bath (1816), il a cinq enfants dont l'aîné, John-Frédéric-Vaughan, vicomte EMLYN, né en 1817, à Londres, a étudié à Oxford et siége au Parlement, depuis 1841, dans les rangs du parti conservateur.

CAYLA (Jean-Mamert), journaliste français, né au Vigan (Lot), en 1812, termina ses études au collége royal de Cahors, et embrassa la carrière littéraire. De 1837 à 1843, il rédigea l'*Émancipation* de Toulouse. Il fonda ensuite la *Mosaïque du Midi*, qui obtint rapidement un grand succès. Dans le même temps, pendant son séjour à Toulouse, il publia l'*Histoire de Toulouse* (in-8, avec gravures); *Toulouse monumentale et pittoresque* (in-4, avec gravures), etc., et réédita les *Poésies* patoises de Goudoulin, avec une *Étude sur les dialectes méridionaux* (2 vol. grand in-8). A Paris, il a travaillé successivement à l'*Esprit public* (1846), à *la Réforme* (1847-1849), à *la République* (1849-1851), et, depuis le 2 décembre, au *Siècle*, à l'*Écho du commerce* et à l'*Estafette*.

M. Cayla a publié, en outre, un volume de *Célébrités européennes* (par livraisons grand in-8 à 2 colonnes); une *Histoire des Invalides* (in-8); une *Histoire de la ville de Constantinople* (in-8); une *Histoire des vaisseaux* (in-8); une *Histoire des arts et métiers et des corporations ouvrières de la ville de Paris*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (1853, in-8); l'*Histoire de la caricature*, etc.

CAYLEY (Arthur), mathématicien anglais, né le 16 août 1821, à Richmond (comté de Surrey), reçut une bonne éducation à l'université de Cambridge, étudia le droit et fut admis, en 1849, au barreau; mais, au lieu de pratiquer, il s'est livré avec ardeur à son goût favori pour les sciences. Ses recherches se sont portées plus spécialement sur la partie transcendante des mathématiques; il les a consignées dans les divers recueils publiés à Cambridge, à Édimbourg et à Dublin, dans le *Journal* de M. Liouville et celui de Crelle. On remarque, entre autres, ses *Recherches analytiques sur le problème de Malfatti* (Analytical researches, 1852), et la *Théorie de la transformation géométrique* (On the theory of linear transformations). Élu membre de la Société royale de Londres, en 1852, il faisait, en 1855, partie de son bureau. C'est un des éditeurs du *Mathematical journal*, recueil qui ne paraît que trois fois par an.

CAYLUS (Jean-Baptiste-Ernest), journaliste français, né en 1813, entra à l'École polytechnique en 1831. Compromis dans les affaires d'avril 1834, il partit pour l'Amérique avec M. Latrade, fonda à New-York une maison de commerce, mais resta en relation avec les chefs du parti radical français, et fut un des correspondants du *National*. A la nouvelle de la révolution de Février, il revint à Paris, et fut nommé préfet d'un département. Il quitta les fonctions publiques lorsque le général Cavaignac descendit du pouvoir. Il devint administrateur du *National*, fit partie de la *Société des amis de la Constitution*, et contribua au rapprochement qui se fit, en 1850, entre les démocrates purs et les socialistes. Après le coup d'État du 2 décembre, il gagna la Belgique et repassa aux États-Unis. Il habite New-York, où il a repris ses anciennes opérations commerciales.

CAYX (Charles), historien français, recteur de l'Académie de Paris, ancien député, est né dans le département du Lot, en 1794. Il était professeur de l'Université, lorsqu'à la fin de la Restauration l'enseignement historique prit dans les colléges de l'État un nouveau développement. Nommé professeur d'histoire au collége Charlemagne, il publia plusieurs ouvrages élémentaires à l'usage des classes : *Précis de l'histoire*

ancienne, en collaboration avec M. Poirson; *Précis de l'histoire de France*, 1re partie, comprenant l'histoire de France au moyen âge; *Précis de l'histoire des successeurs d'Alexandre*. Ces divers manuels, adoptés par le conseil royal de l'Université, ont eu de nombreuses éditions, et, pendant vingt ans, ont servi de base à l'enseignement historique dans les établissements d'instruction publique. M. Cayx a aussi entrepris une *Histoire de l'empire romain*, depuis la bataille d'Actium. Il n'a paru de cet ouvrage que le tome I, qui s'arrête à la mort de Néron (1828-1837, in-8).

En 1839, M. Cayx fut nommé député par le collége électoral de Cahors, et prit place au centre gauche. Réélu en 1842, il vota contre l'indemnité Pritchard; mais il se rallia au ministère Guizot, dans les débats relatifs à la réforme électorale et parlementaire. Le parti « de la liberté d'enseignement » fit échouer sa candidature en 1846. Depuis lors, il est resté en dehors des assemblées politiques. Inspecteur général de l'Université, il fit partie du conseil supérieur réorganisé par M. de Salvandy, et fut, en même temps, inspecteur d'Académie et bibliothécaire de l'Arsenal. Le 15 avril 1845, il fut promu au grade d'officier de la Légion d'honneur. Depuis la révolution de 1848, il a été nommé vice-recteur de l'Académie de Paris; c'est sous son administration qu'a été inauguré, dans les lycées de Paris, le nouveau système d'études.

CAZALÈS (l'abbé Edmond DE), ancien représentant du peuple français, né à Grenade-sur-Garonne (Haute-Garonne), le 31 août 1804, est fils de Jacques de Cazalès, membre de la première Constituante. Il étudia le droit et entra dans la magistrature en qualité de juge auditeur au tribunal de Provins. Mais il abandonna ces fonctions, en 1829, pour se consacrer à la discussion des questions religieuses. Il adopta les principes des catholiques qui essayaient de concilier l'Église romaine avec la Révolution française, et jusqu'en 1834 il fut rédacteur du *Correspondant* et de la *Revue européenne*. En 1835, il obtint une chaire à l'université catholique de Louvain (Belgique). Deux ans après, il embrassa la carrière ecclésiastique et fut ordonné prêtre en 1843. Après un voyage à Rome, il fut nommé, en 1845, directeur du séminaire de Nîmes. A l'avénement de la République, il était vicaire général et supérieur du grand séminaire de Montauban. Il se présenta aux suffrages des électeurs de Tarn-et-Garonne et fut nommé représentant du peuple par 22 674 voix, le cinquième sur une liste de six élus. Membre du Comité des cultes, il s'abstint de voter dans un grand nombre de questions délicates, telles que le bannissement de la famille d'Orléans, la mise en accusation de MM. L. Blanc et Caussidière, l'amnistie générale, l'abolition de la peine de mort, les deux Chambres, etc. Il adopta l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il vota constamment avec la droite. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il soutint le gouvernement. Champion déclaré de ce qu'il appelait les droits de l'Église, il prit une part active à la discussion de la loi sur l'enseignement, puis, donnant sa démission, il se retira de l'arène des partis.

Outre un certain nombre d'articles insérés dans *l'Université catholique*, dans les *Annales de la philosophie chrétienne*, etc., M. de Cazalès a publié quelques ouvrages de piété; une *Étude historique et critique sur l'Allemagne contemporaine* (Paris, 1853, in-8), etc.

CAZEAUX (Paulin), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1808, reçut le diplôme de docteur en 1835. Ancien chef de clinique d'accouchements à la Faculté, il devint agrégé au concours de 1844, avec un excellent mémoire sur *les Kystes de l'ovaire*, et y est encore chargé d'un cours d'obstétrique. Il fut élu, en 1851, membre de l'Académie.

On a de lui une traduction du *Voyage du capitaine Back dans les régions arctiques* (1836); des *Éléments de chimie* (1838), pour la *Bibliothèque du Magasin pittoresque*, et un *Traité théorique et pratique de l'art des accouchements* (1840, in-8, 5e édit., 1855), placé par décision ministérielle au rang des livres classiques destinés aux sages-femmes.

CAZELLES (Mathieu-Brutus), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né à Montagnac (Hérault), le 7 octobre 1793. Fils d'un patriote républicain que ses amis appelaient le Dupont de l'Eure du Midi, il fut élevé dans les principes de la Révolution, fit ses études aux colléges de Castres et de Montpellier et fut nommé, pendant les Cent-Jours, secrétaire d'état-major du général de brigade Guillet. Après la bataille de Waterloo, il fut licencié et revint à Montpellier, où sa famille était en butte aux persécutions des royalistes. Son père, après avoir vu ses propriétés incendiées et ravagées, ayant pris le parti de quitter le pays, il refusa de le suivre, resta au milieu de ses ennemis et faillit périr victime de sa témérité. Après avoir été l'objet d'une tentative d'assassinat nocturne, il fut provoqué en duel par un officier, le tua et fut traduit devant les tribunaux, mais acquitté. Sa famille plaidait alors contre la commune de Montagnac, pour obtenir réparation des dégâts commis par les royalistes sur ses propriétés. Ce procès dura plusieurs années. L'indemnité fut refusée par deux ou trois arrêts de Cour royale; mais la Cour de cassation renvoya l'affaire devant la Cour royale de Pau, qui condamna la commune de Montagnac à 120 000 francs de dommages et intérêts. En 1830, la commune devait encore 40 000 francs, dont M. Cazelles fit l'abandon. Il avait accueilli avec joie le changement de dynastie; mais bientôt il reprit contre Louis-Philippe l'opposition qu'il avait faite à la branche aînée. En 1848, il était à Paris, et il prit une part active à la révolution de Février. Il fut élu représentant du peuple, comme candidat des démocrates de l'Hérault, mais par 35 088 voix seulement et le neuvième sur dix. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec la gauche non socialiste, notamment pour l'abolition de la peine de mort et l'amendement Grévy (voy. ce nom). Non réélu à l'Assemblée législative, il accepta les fonctions d'inspecteur général de la police, à Lille, et, après le coup d'État du 2 décembre, fut l'un des candidats du gouvernement pour le Corps législatif, dans le département de l'Hérault, qu'il n'a cessé depuis de représenter. M. Cazelles a été créé le 13 août 1852, officier de la Légion d'honneur.

CAZENAVE (Jules-Jacques), médecin français, né à Bordeaux, exerce dans cette ville depuis 1817. Il est correspondant de l'Académie de médecine. Il a publié un certain nombre d'écrits dont plusieurs ont été confondus avec ceux de son homonyme (voy. ci-après): *du Coryza chronique et de l'ozène non vénérien* (1835); *Fragments d'un traité complet des maladies des voies urinaires chez l'homme* (1836); *du Traitement des vaginites chroniques*, *Études expérimentales et pratiques sur le nitrate* (1841); *Choix d'observations*

sur le coryza chronique, la punaisie, etc. (1848); des *Opérations*, *Observations*, *Relations* de divers cas ou modes de traitement (1832-1854), etc.

CAZENAVE (P. L. Alphée), médecin français, né vers 1795, reçut à Paris le diplôme de docteur, le 28 août 1821. Ancien interne de l'hôpital de Saint-Louis, auquel il est attaché depuis plus de dix ans, il passa, en 1839, le concours d'agrégation et fut chargé à la Faculté d'un cours de matière médicale. Il s'occupe aujourd'hui des maladies de la peau, dans le traitement desquelles il s'est fait une certaine réputation. M. Cazenave est, depuis le mois de mai 1843, chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié les ouvrages suivants: *Abrégé pratique des maladies de la peau* (1828, in-8, 4e édit. 1848), en société avec M. Schedel; *Traité des syphilides ou maladies vénériennes de la peau* (1843, in-8 et atlas); *Leçons pratiques sur les maladies de la peau* (1843-1844, in-folio), professées à l'École de médecine de 1841 à 1844; *Appendice thérapeutique du codex* (1844, in-8); *Traité des maladies du cuir chevelu* (1850, in-8); *Leçons cliniques sur les maladies de la peau* (1855, in-8), etc. Depuis 1843 M. Cazenave rédige la revue mensuelle des *Annales des maladies de la peau et de la syphilis;* il a aussi collaboré activement à la seconde édition du *Dictionnaire de médecine.*

CÉCILLE (Jean-Baptiste-Thomas-Médée), marin français ancien représentant, sénateur, né à Rouen, le 16 octobre 1787, fut nommé aspirant le 15 mai 1804, enseigne de vaisseau, le 14 juin 1810, et prit part aux diverses campagnes maritimes de l'Empire. Sous la Restauration, il devint lieutenant de vaisseau (31 juillet 1816), et capitaine de frégate (30 octobre 1829). Sous le règne de Louis-Philippe, il obtint successivement le grade de capitaine de vaisseau (17 juin 1838), le commandement de plusieurs expéditions maritimes, la croix de commandeur de la Légion d'honneur (5 février 1843), le brevet de contre-amiral (2 juin 1844), une mission dans l'Inde dont il s'acquitta avec honneur, enfin le grade de vice-amiral (23 décembre 1847).

Après la révolution de Février, ses compatriotes de Rouen et de la Seine-Inférieure le choisirent pour candidat à l'Assemblée constituante, où il fut élu, le septième sur dix-neuf, par 130 870 suffrages. Membre du Comité de la marine, il vota avec la droite dans toutes les questions politiques. Réélu à l'Assemblée législative, il se rangea de bonne heure parmi les partisans de la politique de l'Élysée, et le président de la république, qui le nomma grand officier de la Légion d'honneur (3 mai 1849), l'appela au conseil d'amirauté (6 novembre 1852). Il est entré au Sénat le 31 décembre 1853.

CÉLESTE (Céleste Elliot, plus connue sous le nom de madame), artiste dramatique anglaise, est née à Paris, le 6 août 1814 de parents français, et entra dès l'enfance dans les classes de danse de l'Académie royale de musique. A l'âge de quinze ans, elle accepta un engagement pour l'Amérique où elle fut bien reçue, s'y maria avec M. Elliot, mort quelque temps après, parut ensuite à Liverpool, dans Fenella de *Masaniello* (1830), et après avoir parcouru les grandes villes du Royaume-Uni, dansa avec un grand succès, à Londres, les ballets de *la Fille de Cachemire* et *la Révolte au sérail* (1833). En 1834 elle retourna aux États-Unis; ses représentations ne furent qu'un long triomphe, et sa présence causa, partout où elle se montra, un enthousiasme qui touchait à l'idolâtrie; on lui portait les armes, la foule s'attelait à sa voiture, on alla jusqu'à la nommer par acclamation citoyenne de l'Union, et le président Jackson la présenta lui-même au conseil des ministres qui la félicitèrent d'avoir été jugée digne d'un tel honneur. Au bout de trois ans elle revint millionnaire à Londres (1837), et se mit à jouer le drame et la comédie à Drury-Lane, puis à Haymarket. Depuis 1844, elle dirige la scène secondaire d'Adelphi, et fait, de temps à autre, une tournée dans les comtés où elle a encore conservé tout son prestige.

CELLIER-DUFAYEL (Narcisse-Honoré), littérateur français, né en 1807, ancien notaire à Rouen, puis professeur d'improvisation oratoire et directeur d'une feuille hebdomadaire qui eut une assez grande publicité, *le Causeur universel*, est auteur d'un certain nombre de publications très-diverses, sur le notariat, sur les femmes, sur les sciences occultes et sur la politique, telles que: la *Philosophie du notariat; Réforme notariale et vénalité des offices;* Lettres sur l'amour, à Mme A... D.... (Aurore Dudevant); *Origine commune de la littérature et de la législation; Influence de la littérature; Études sur les femmes; Un mot aux partis; Noblesse et préjugés* (18..-1854, in-8). — Il est mort à la fin de 1857.

CENAC (Jean-Pierre-Blaise), ancien représentant du peuple français, né à Lourdes (Hautes-Pyrénées), le 4 février 1799, était, en 1848, médecin à Argelès et l'un des chefs de l'opposition radicale dans un département où dominait le parti conservateur. Nommé sous-commissaire de la République par le gouvernement provisoire, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, par 20 066 voix, le cinquième sur six représentants. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et repoussa la proposition Rateau qui mit fin à la Constituante. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, mais il entra au conseil général des Hautes-Pyrénées, et en 1851 il protesta contre toute révision de la Constitution en dehors des voies légales. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est renfermé, à Argelès, dans l'exercice de la profession de médecin.

CENAC-MONCAUT (J....), littérateur français, né vers 1810, dans le département du Gers, a publié un grand nombre de « romans historiques méridionaux », comme il les appelle, et qu'il réunissent sous le titre général d'*Aquitaine et Languedoc*. Tels sont: *le Berger d'Alaric* (Toulouse, 1843, in-8); *le Duc Bernard* (Ibid., 18.., in-8); *Adélaïde de Montfort, ou la Guerre des Albigeois* (Paris, 1849, 2 vol. in-16); *l'Écho de Satan* (Paris, 1851, 2 vol. in-8); *Raymond de Saint-Gilles, ou les Croisades* (1852, 3 in-8), etc.

A la veille de la révolution de Février, M. Cenac-Moncaut, partisan de certaines réformes libérales, fit l'éloge de Pie IX dans un livre intitulé: *l'Église romaine et la liberté* (Lyon, Paris, janvier 1848, in-8); mais, après la proclamation de la République, il écrivit contre les démocrates un essai de pamphlet allégorique, *Fortun-Peda, ou les Aventures d'un grand agitateur* (Auch, in-12). Il publia aussi, sous le titre d'*Avant et pendant, le Commissaire malgré lui* et *l'École des représentants*, des comédies politiques en vers, « imitées de Molière » (Auch, in-12). L'expédition de Crimée lui a inspiré *l'Europe et l'Orient*, poëme en six chants (Paris, 1857, in-8). Son ouvrage le plus sérieux est l'*Histoire des Pyrénées et des rapports inter*

[illegible] mma commissaire de la Ré[illegible], et les électeurs de ce [illegible]rent, le premier, à l'Assem[illegible] 29713 voix. Membre du [illegible] et des colonies, il traita [illegible] la question du paupé[illegible]position en faveur des indi[illegible]. Il vota ordinairement avec [illegible] l'élection du 10 décembre, [illegible]nstante au gouvernement de [illegible]ppuya la demande de mise [illegible] par la Montagne contre [illegible] ministres à l'occasion de [illegible]. Réélu le cinquième à [illegible] il continua de voter avec [illegible]tre les divers ministères [illegible] la loi de l'enseignement, [illegible] mai, et s'opposa à [illegible]ution. Depuis le coup [illegible] renoncé à la vie po[illegible]

[illegible]rre), bibliographe fran[illegible]mme), en 1796. D'abord [illegible] correcteur d'impri[illegible] tard la carrière des [illegible]tait conduit par le goût de l'ancien langage. De[illegible]aux travaux historiques [illegible]ion publique et membre [illegible]res de France.

[illegible] d'ouvrages anciens : [illegible] inédite de Frois[illegible]ard (1835, in-8), avec [illegible] corrections; *les Mys[illegible] de saint Crespinien* [illegible]ur la première fois, en [illegible]ales; un *Glossaire* fort [illegible] *justice* (1850, in-4), [illegible] la collection des Docu[illegible]ce. M. Chabaille a [illegible] l'archéologie ou de bi[illegible] *Société de l'histoire* [illegible] *Savants*, au *Biblio*[illegible], etc.

[illegible] (Pierre-Adrien), pein[illegible]ieu (Loire) vers 1815, [illegible] et vint en 1840 à Pa[illegible] au Salon. Il a traité [illegible]ande quantité de fleurs [illegible] depuis 1850 à la manu [illegible] vu de lui aux Salons : [illegible] *de fleurs entou*[illegible], *Bouquet de* [illegible]*mps* (1849); *Études de* [illegible] *Vierge entourée de* [illegible] *l'automne*, à l'Exposi[illegible] il a obtenu une 3e mé[illegible] en 1847.

[illegible] (Jean-Jacques-Gil[illegible]arquis DE), général [illegible]mbre 1791, au château [illegible]

tion lui était confiée, puis attaché, en qualité d'écuyer cavalcadour, à la maison du roi. Colonel des lanciers de la garde royale au moment de la révolution de 1830, il fut nommé général de brigade le 11 août 1830, et mis dans la section de réserve où il est encore (1857). Il est, depuis 1823, commandeur de la Légion d'honneur.

CHABANNES-LA-PALICE (Alfred-Jean-Eginhard, comte DE), général français, frère du précédent, est né à Barnes, près Londres, le 13 janvier 1799. Enrôlé, en 1814, dans la compagnie des gardes du corps que commandait le duc de Luxembourg, il suivit avec elle le roi Louis XVIII dans sa retraite à Gand (1815). A son retour en France, il entra, comme simple volontaire, dans le régiment de chasseurs que son frère, le marquis de Chabannes, était chargé d'organiser. En 1824, il passa dans la garde royale avec le grade de capitaine, qui lui donnait dans l'armée le rang de chef d'escadron. La garde royale ayant été licenciée en 1830, il fit comme simple soldat volontaire, dans le 12e de ligne, la première campagne de Belgique, à la fin de laquelle il fut attaché, avec son grade de chef d'escadron, à l'état-major général de l'armée du Nord. Bientôt Louis-Philippe le choisit pour officier d'ordonnance, et il assista en cette qualité au siége d'Anvers. Il y mérita d'être nommé colonel du 3e régiment des chasseurs d'Afrique. Après s'être distingué dans les deux expéditions de Constantine, il devint, en 1837, colonel du 10e régiment de dragons, et, peu après, aide de camp du roi, qui, en 1840, le nomma général de brigade.

A la révolution de 1848, le comte de Chabannes s'éloigna volontairement du service, et, après s'être distingué pendant les journées de juin, il alla rejoindre l'ex-roi Louis-Philippe dans l'exil. Il réside auprès de la reine Amélie. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1847.

CHABANNES LA PALICE (Octave-Pierre-Antoine, vicomte DE), marin français, frère des précédents, est né à Paris, en 1803. Admis à l'École polytechnique en 1822, il passa en 1824 dans la marine, et fit avec distinction diverses campagnes dans la Méditerranée et dans les mers des Indes, et conquit successivement les grades d'enseigne, de lieutenant de vaisseau, de capitaine de frégate et de capitaine de vaisseau. C'est en cette qualité, qu'en 1832, il fut nommé gouverneur de Cayenne, et chargé de préparer le nouvel établissement pénitentiaire. Son dévouement, au milieu d'une colonie ravagée par la fièvre jaune, faillit lui coûter la vie, et, sur le bruit de sa mort, on lui donna un successeur.

De retour en France, il reçut, en 1854, le commandement du *Charlemagne*; c'est comme capitaine de ce vaisseau qu'il prit une part si glorieuse à l'attaque des forts de Sébastopol, sous le feu desquels il fut placé le premier; sa conduite en cette circonstance lui valut le grade de contre-amiral. Il fut nommé peu après commandant des forces maritimes de la France en Algérie. M. de Chabannes, officier de la Légion d'hon[illegible]oré du Nichani-Iftikar.

[illegible]is-Félix), graveur français, né [illegible]ches-du-Rhône) vers 1822, fut [illegible] et suivit l'École des beaux-[illegible] le grand prix de Rome au [illegible] a exposé depuis son retour [illegible]*ssant Triptolème enfant* [illegible], *l'Agriculture* (1853); [illegible]daillons ou médailles avec [illegible] l'Exposition universelle

cipales scènes de l'Italie, à Rome, à Florence, à Turin, enfin à la Scala de Milan, en 1838, à l'occasion du couronnement de l'empereur Ferdinand. Vienne la retint ensuite pendant deux années, et Londres l'applaudit à chaque saison, de 1840 à 1845. Dans cette dernière ville, elle dansa un pas de quatre avec Fanny Elssler, Marie Taglioni et Carlotta Grisi, et sut se faire goûter à côté d'elles. Elle y épousa, vers le même temps, M. A. Saint-Léon, musicien et danseur distingué. Ils se séparèrent à Paris, en 1850. Elle était alors attachée à l'Opéra, où elle a pris, en 1852, un nouvel engagement. Sans exercer le prestige de quelques talents hors ligne, Mme Cerrito a un charme qui l'a fait surnommer, lors de ses débuts en Italie, « la quatrième grâce ». Elle a écrit et signé, avec M. Th. Gautier, plusieurs ballets, tels que *la Gipsy* et *Gemma*.

CESARE (Giuseppe, chevalier DE), historien italien, est né à Naples, vers 1783. Issu d'une noble famille, il arriva de bonne heure à de hauts emplois, et devint enfin directeur général des douanes. Ouvertement dévoué aux idées libérales, il perdit cette place à la suite des agitations de 1827, et se livra dès lors tout entier à son goût pour les études historiques. Ses premières publications n'ayant pas reçu un très-favorable accueil, il se replongea dans de longues et pénibles recherches, si bien qu'il avait cinquante-quatre ans lorsque parut son premier ouvrage sérieux : *Histoire de Manfred, roi de Sicile et de Pouille* (Naples, 1837, 2 vol.). C'est une réhabilitation, avec preuves à l'appui, d'un prince calomnié par les apologistes du moyen âge : elle eut un grand succès. Un mémoire *sur la Philosophie de l'histoire*, que M. de Cesare donna, peu après : dans la *Bibliothèque des sciences morales, judiciaires et économiques* de Mancini, consolida sa réputation. Il insérait en même temps d'excellentes dissertations historiques sur Naples dans la revue *il Progresso*.

Pendant quelques années, on a annoncé de lui une *Histoire de la loi lombarde* qui devait être tout empreinte de l'esprit libéral de l'auteur, mais qu'il s'est abstenu jusqu'ici de publier. En 1848 le gouvernement constitutionnel, inauguré à Naples, le nomma intendant général de Bari, l'une des provinces les plus importantes du royaume. Mais, prévoyant l'issue de la révolution, il rentra bientôt dans la vie privée.

On a encore de M. Cesare un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons un roman historique dont les Vêpres siciliennes sont le sujet, *Arrigo di Abbate*, et des *Lettres romaines*, où il montre une haine profonde du despotisme et de la tyrannie. — Il est mort le 15 avril 1856.

CESBRON-LAVAU (Charles), ancien représentant du peuple français, né à Chollet (Maine-et-Loire), le 30 septembre 1791, est fils d'un député de l'opposition libérale qui se retira de la Chambre après l'expulsion de Manuel. Élevé dans les principes de 1789, il applaudit à la révolution de Juillet. En 1831 et 1832, il marcha contre les Chouans à la tête d'une compagnie de garde nationale, et se signala dans plusieurs rencontres à la suite desquelles il reçut la décoration de la Légion d'honneur (17 juillet 1832). Nommé trois fois membre du conseil général de Maine-et-Loire, il combattit souvent l'administration, et professa les opinions de la gauche dynastique. Agriculteur et industriel, il fit défricher une vaste étendue de terrains incultes, et s'occupa avec succès de l'élève des bestiaux, comme l'attestent les rapports du concours de Poissy. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut nommé président du tribunal de commerce et du conseil des prud'hommes de Chollet, dont la juridiction s'étend sur 120 communes.

En 1848, M. Cesbron-Lavau se présenta aux suffrages des électeurs de Maine-et-Loire, et fut élu représentant du peuple à la Constituante, le douzième sur treize, par 59384 voix. Membre du Comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il appuya le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative par 86633 suffrages, grâce à l'appui des légitimistes qui avaient combattu sa candidature en 1848, il fit partie du Comité de la rue de Poitiers, et continua de lutter contre la démocratie et un peu plus tard contre la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre 1851 le fit rentrer dans la vie privée.

CESENA (Amédée GAYET, dit DE), journaliste français, est né à Sestri de Levante (États sardes), en 1810, de parents français. Il débuta à vingt ans par une hymne classique sur *la Conquête d'Alger* (Dijon, 1830), travailla quelque temps auprès du baron Taylor, et, après avoir publié une tragédie, *Agnès de Méranie* (1842), qui ne fut pas reçue au Théâtre-Français, il alla diriger l'année suivante le *Journal de Maine-et-Loire*, feuille ministérielle. Au mois de mars 1848, il adressa au *Représentant du peuple* quelques articles consacrés au développement des théories économiques de M. Proudhon ainsi qu'à la défense du gouvernement républicain. M. de Césena se tourna peu à peu vers d'autres idées, et, de 1850 à 1852, défendit, dans *la Patrie*, les opinions contre-révolutionnaires de son directeur, M. Delamarre. Il fut ensuite, avec MM. Granier de Cassagnac et Cauvain, un des rédacteurs principaux du *Constitutionnel*, journal des idées napoléoniennes. En mai 1857, mis en demeure d'opter entre *le Constitutionnel* et le *Journal des Actionnaires*, pour lequel il travaillait depuis quelque temps, il est resté rédacteur de cette dernière feuille. Il a publié en volume : *les Césars et les Napoléons* (1856).

M. A. de Césena a un frère connu sous le nom de Sébastien RHÉAL (voy. ce nom).

CEY (François-Arsène CHAISE DE CAHAGNE, dit Arsène DE), littérateur français, est né le 2 mars 1806, à Thiers (Puy-de-Dôme). Employé depuis longtemps dans l'administration, il est aujourd'hui sous-chef de bureau au ministère des travaux publics. Après avoir collaboré, sans se nommer, au roman de *Joasine* de V. Ducange, il écrivit quelques ouvrages consacrés à la peinture des mœurs familières : *la Fille du* [illegible] (1832, 4 vol.) ; *Jean le bon apôtre* (1833, 4 vol.) ; *la Jolie fille de Paris* (1834) ; *Sagesse, ou le* [illegible] *d'étudiant* (1835) ; *le Premier pas* (1836), etc. Il se tourna ensuite vers le théâtre, et, depuis 18[illegible], il a fourni en collaboration plusieurs pièces ou scènes de genre, telles que : *la Fiancée du prince* (1848) ; *le Mari d'une Camargo* (1850) ; *l'Ami du roi de Prusse* (1852) ; *Quand on n'a pas le sou* (1854).

CEYRAS [de la Corrèze], ancien représentant du peuple français, né à Rochefort, en 1796, est fils d'un magistrat républicain. Il étudia le droit et entra dans la magistrature, vers la fin de la Restauration. Après la révolution de Juillet, il fut nommé juge au tribunal de Tulle ; il conserva dans ce poste une complète indépendance, fut le correspondant de *la Tribune* et du *National* et l'ami de M. Pierre Leroux. En 1848, le gouvern-

ment provisoire le nomma commissaire de la République dans la Corrèze, et les électeurs de ce département l'envoyèrent, le premier, à l'Assemblée constituante, avec 29 713 voix. Membre du Comité de l'Algérie et des colonies, il traita plusieurs fois à la tribune la question du paupérisme, et fit une proposition en faveur des indigents de la campagne. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition constante au gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Réélu le cinquième à l'Assemblée législative, il continua de voter avec le parti démocratique contre les divers ministères du président, repoussa la loi de l'enseignement, protesta contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a renoncé à la vie politique.

CHABAILLE (Jean-Pierre), bibliographe français, est né à Abbeville (Somme), en 1796. D'abord ouvrier compositeur, puis correcteur d'imprimerie, il a embrassé assez tard la carrière des lettres, vers laquelle il était conduit par le goût des recherches et l'étude de l'ancien langage. Depuis 1840, il est attaché aux travaux historiques du ministère de l'instruction publique et membre de la Société des Antiquaires de France.

On a de lui des éditions d'ouvrages anciens: *le Temple d'honneur*, pièce inédite de Froissart; *le Roman du Renard* (1835, in-8), avec supplément, variantes et corrections; *les Mystères de saint Crespin et de saint Crespinien* (1836, in-8), publiés pour la première fois, en collaboration avec M. Dessales; un *Glossaire* fort détaillé, joint au *Livre de justice* (1850, in-4), édité par M. Rapetti dans la collection des Documents de l'histoire de France. M. Chabaille a donné plusieurs articles d'archéologie ou de bibliographie au *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, au *Journal des Savants*, au *Bibliophile*, à la *Revue française*, etc.

CHABAL-DUSSURGEY (Pierre-Adrien), peintre français, né à Charlieu (Loire) vers 1815, étudia à l'École de Lyon, et vint en 1840 à Paris, où il débuta peu après au Salon. Il a traité surtout à la gouache une grande quantité de fleurs et de fruits. Il est attaché depuis 1850 à la manufacture des Gobelins. On a vu de lui aux Salons: *des Fleurs* (1842-45); *Couronne de fleurs entourant le portrait du duc d'Orléans*, *Bouquet de camélias* (1846); *le Printemps* (1849); *Études de fleurs* (1843-1852); *la Sainte Vierge entourée de fleurs*, *un Coin de vigne à l'automne*, à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 3e médaille en 1845, et une 2e en 1847.

CHABANNES-LA-PALICE (Jean-Jacques-Gilbert-Frédéric-Hugues, marquis DE), général français, est né le 31 décembre 1791, au château de la Palice (Allier). En 1806, il s'engagea, comme simple soldat, dans le régiment des chevau-légers belges que commandait le prince d'Aremberg, et, de grade en grade, il arriva à celui de chef d'escadron. Il fit les campagnes de 1807, en Prusse, de 1808, en Danemark, de 1809, en Autriche, de 1810 et de 1811, en Espagne, et de 1812, en Russie. A Wagram, il fut blessé et gagna la croix. Fait prisonnier à Wilna, dans la retraite de Moscou, il rentra en France en 1814, et fut nommé officier dans les gardes du corps. En 1815, après le licenciement de l'armée, il fut fait colonel du 1er régiment de chasseurs, dont la formation lui était confiée, puis attaché, en qualité d'écuyer cavalcadour, à la maison du roi. Colonel des lanciers de la garde royale au moment de la révolution de 1830, il fut nommé général de brigade le 11 août 1830, et mis dans la section de réserve où il est encore (1857). Il est, depuis 1823, commandeur de la Légion d'honneur.

CHABANNES-LA-PALICE (Alfred-Jean-Eginhard, comte DE), général français, frère du précédent, est né à Barnes, près Londres, le 13 janvier 1799. Enrôlé, en 1814, dans la compagnie des gardes du corps que commandait le duc de Luxembourg, il suivit avec elle le roi Louis XVIII dans sa retraite à Gand (1815). A son retour en France, il entra, comme simple volontaire, dans le régiment de chasseurs que son frère, le marquis de Chabannes, était chargé d'organiser. En 1824, il passa dans la garde royale avec le grade de capitaine, qui lui donnait dans l'armée le rang de chef d'escadron. La garde royale ayant été licenciée en 1830, il fit comme simple soldat volontaire, dans le 12e de ligne, la première campagne de Belgique, à la fin de laquelle il fut attaché, avec son grade de chef d'escadron, à l'état-major général de l'armée du Nord. Bientôt Louis-Philippe le choisit pour officier d'ordonnance, et il assista en cette qualité au siége d'Anvers. Il y mérita d'être nommé colonel du 3e régiment des chasseurs d'Afrique. Après s'être distingué dans les deux expéditions de Constantine, il devint, en 1837, colonel du 10e régiment de dragons, et, peu après, aide de camp du roi, qui, en 1840, le nomma général de brigade.

A la révolution de 1848, le comte de Chabannes s'éloigna volontairement du service, et, après s'être distingué pendant les journées de juin, il alla rejoindre l'ex-roi Louis-Philippe dans l'exil. Il réside auprès de la reine Amélie. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1847.

CHABANNES LA PALICE (Octave-Pierre-Antoine, vicomte DE), marin français, frère des précédents, est né à Paris, en 1803. Admis à l'École polytechnique en 1822, il passa en 1824 dans la marine, et fit avec distinction diverses campagnes dans la Méditerranée et dans les mers des Indes, et conquit successivement les grades d'enseigne, de lieutenant de vaisseau, de capitaine de frégate et de capitaine de vaisseau. C'est en cette qualité, qu'en 1832, il fut nommé gouverneur de Cayenne, et chargé de préparer le nouvel établissement pénitentiaire. Son dévouement, au milieu d'une colonie ravagée par la fièvre jaune, faillit lui coûter la vie, et, sur le bruit de sa mort, on lui donna un successeur.

De retour en France, il reçut, en 1854, le commandement du *Charlemagne*; c'est comme capitaine de ce vaisseau qu'il prit une part si glorieuse à l'attaque des forts de Sébastopol, sous le feu desquels il fut placé le premier; sa conduite en cette circonstance lui valut le grade de contre-amiral. Il fut nommé peu après commandant des forces maritimes de la France en Algérie. M. de Chabannes, officier de la Légion d'honneur, est décoré du Nichani-Iftikar.

CHABAUD (Louis-Félix), graveur français, né à Venelles (Bouches-du-Rhône) vers 1822, fut élève de Pradier, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de Rome au concours de 1848. Il a exposé depuis son retour d'Italie: *Cérès embrassant Triptolème enfant pour lui rendre la santé*, *l'Agriculture* (1853); *Napoléon III*, cinq médaillons ou médailles avec les sujets précédents, à l'Exposition universelle

de 1855; une statue, *la Chasse* (1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1853.

CHABAUD-LATOUR (François-Ernest-Henri, baron DE), général français, ancien député, né à Nîmes, le 25 janvier 1804, est fils d'un député qui a représenté le Gard pendant plus de trente ans à la Chambre. Admis, en 1820, à l'École polytechnique, il en sortit, le premier de la promotion, et choisit le génie militaire, où il devint capitaine en 1827. Au retour d'une excursion en Russie, il prit part à l'expédition d'Alger, y gagna la croix d'honneur, travailla ensuite aux fortifications de Paris et, de 1832 à 1843, fut attaché comme officier d'ordonnance au duc d'Orléans, avec lequel il fit les campagnes d'Anvers et de Mascara. Envoyé en 1837 à la Chambre des Députés par l'arrondissement du Vigan, il fut réélu jusqu'en 1848 et soutint constamment le ministère dans les rangs de la majorité conservatrice. Chef de bataillon en 1837 et colonel en 1845, il fut promu, le 30 avril 1853, au grade de général de brigade et remplit les fonctions de commandant supérieur du génie en Algérie. Le général Chabaud-Latour est commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur.

CHABOT DE BOUIN (Jules), littérateur français, né vers 1805, a publié plusieurs romans, et signé, le plus souvent en collaboration, un certain nombre de drames et comédies dont plusieurs sont restés à la scène. Nous citerons de cet écrivain, qui a pris, entre autres pseudonymes, ceux de *Michel Morin*, *Jules Pécherel*, *Oct. de Saint-Ernest*, etc. : *Élie Tobias*, histoire allemande (1834, 2 vol.); *Histoire de deux sœurs* (1835, 2 vol.), romans; *le Moutard des faubourgs*, vaudeville en un acte (1836); *la Mouche du mari*, en un acte (1832), avec M. Dumanoir; *le Fils du Savetier, ou les amours de Télémaque*, avec M. Dartois; *les deux Étoiles, ou les petites causes et les grands effets*, en trois actes (1837), avec M. Lubize; *Rita l'Espagnole*, drame en quatre actes avec M. Charles Desnoyer; *la Maîtresse d'un ami*, en un acte (1840), avec le même; *l'Hospitalité*, *le Beau-Père*, *le Quinze avant midi*, vaudevilles en un acte (1841), avec M. Cormon; *Paula*, drame en cinq actes (1841), etc.

CHABOUILLET (Anatole), antiquaire français, né à Paris, en 1810, fut admis, jeune encore, en qualité d'employé au cabinet des médailles, grâce à la protection de son oncle, Marion Dumersan, qui occupait le poste de conservateur. Il s'est appliqué surtout à l'étude des monnaies et des médailles modernes, et a pris une part active à la rédaction du *Trésor de numismatique et de glyptique*, dirigé par M. Charles Lenormant. Depuis, il a fourni à la *Revue numismatique* et à la *Revue archéologique* un certain nombre de mémoires dont plusieurs ont été publiés à part. En 1849, il fut nommé conservateur-adjoint au cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale. M. Chabouillet a été décoré, en août 1848, pour sa conduite dans les journées de juin.

CHABRILLAN (Louis-Olivier-Théodose DE MORETON, comte de), député français, né à Paris, le 6 mai 1811, est le fils aîné d'un gentilhomme dauphinois de la chambre de Charles X. Il entra en mai 1830 au service du roi de Bavière avec le grade de sous-lieutenant, revint en France trois ans après, et se rallia au gouvernement de Juillet, qui le nomma auditeur au conseil d'État et attaché au ministère des affaires étrangères (1837). Retiré des affaires publiques depuis plusieurs années, il est devenu, en 1852, candidat du gouvernement au nouveau Corps législatif pour la circonscription de Louhans, qui l'a réélu en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

CHABRILLAN (Lionel, comte DE), frère puîné du précédent, né à Paris, vers 1820, est aujourd'hui consul de France à Melbourne (Australie). Après une jeunesse orageuse, il a épousé, en 1853, Mlle Céleste Vénard, connue dans Paris sous le surnom de Mogador, et dont les *Mémoires*, publiés en 1854 (*Adieux au monde, Mémoires de Céleste Mogador*, 2 vol. in-8), ont été supprimés dès leur apparition. La comtesse de Chabrillan a publié, sous ce dernier nom, *les Voleurs d'or* (1857). Son mari a envoyé au journal *la Presse*, en 1856, des études sur l'Australie.

CHACATON (Jean-Nicolas-Henri, dit DE), peintre français, né à Chézy (Allier), le 30 juillet 1813, suivit en 1831 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Hersent, puis de M. Ingres, et étudia surtout le paysage sous Marilhat. Il débuta au Salon de 1835, et compléta ses études en visitant successivement l'Italie, la Sicile et l'Orient. Les tableaux qui ont le plus contribué à sa réputation, outre un certain nombre de *Vues de Sicile* et de *Sites* recueillis dans ses voyages, sont : *le Prisonnier de Chillon* (1835); *les Trois âges* (1838); *le Christ au jardin des Olives*, actuellement à Chartres (1844); plusieurs *Portraits*, entre autres celui de l'auteur; *les Arabes à la citerne*, *Souvenir de Smyrne*, admis à l'Exposition universelle de 1855; *Souvenirs des bords du Tibre*, *les Latomies* et *le Couvent des Capucins à Syracuse* (1857), etc. — M. Chacaton a obtenu, comme paysagiste, une 3e médaille en 1838, et deux secondes, en 1844 et 1848.

CHADENET [de la Meuse], administrateur français, ancien représentant du peuple, né à Verdun (Meuse), en 1798, étudia le droit et s'établit comme avocat dans sa ville natale en 1821. Sous la Restauration, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller général du département. La gauche soutint sans succès sa candidature à la députation sous le règne de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple par 37 260 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota avec la fraction la plus modérée du parti démocratique et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l Élysée. Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative, il vota d'abord avec les chefs de la droite et approuva la loi du 31 mai. Mais, quand la guerre éclata entre le président et la majorité royaliste, il se prononça pour le premier. Après le 2 décembre, il est entré dans l'administration : maître des requêtes en service extraordinaire, puis préfet de la Meuse, d'où il vient de passer dans la Charente (1857), il est chevalier de la Légion d'honneur.

CHADWICK (Edwin), administrateur anglais, né en 1802, suivit la carrière du barreau, où il fut admis en 1830. Sa collaboration à la *Revue de Westminster*, et notamment un travail remarquable qui parut en 1828, sur la question alors très-débattue des assurances sur la vie, lui attira les encouragements de l'économiste J. Bentham, qui, à sa mort, lui fit don d'une partie de sa bibliothèque. Quand le ministère Grey créa la Commission d'enquête de l'administration de la loi des pauvres (1834), il y fut appelé et ses recherches dans les districts ruraux éveillèrent de ce côté l'attention publique; puis, ayant [illegible]

chargé du rapport général, il introduisit dans les conclusions l'établissement d'écoles industrielles comme moyen préventif de la misère.

M. Chadwick a également fait partie de diverses Commissions administratives et par son activité et son amour du bien, a attaché son nom à la nouvelle organisation de l'assistance publique. En 1835, au sujet du travail des enfants dans les manufactures, il contribua beaucoup à faire adopter le système des inspections locales, qui, depuis, a été étendu à toutes les branches d'industrie occupant des ouvriers mineurs. En 1838 il obtint du bureau des pauvres (*Poor laaw board*) l'autorisation d'entreprendre une enquête spéciale sur les causes physiques de la fièvre à Londres; il étendit ensuite cette enquête à toute l'Angleterre et fit un rapport qui contenait d'excellentes mesures pour l'assainissement des grandes villes. Depuis 1848, il a pris une part considérable aux travaux du Comité général de santé.

Décoré de l'ordre du Bain et pensionné par le gouvernement pour ses longs services, M. Chadwick a été, en 1854, chargé de présenter un rapport sur différentes branches d'administration civile et les améliorations dont elle est susceptible; il a proposé, entre autres réformes urgentes, des examens d'admission, des concours publics et un avancement gradué selon le mérite respectif des ayants droit.

CHAILLOU DES BARRES (baron), administrateur et publiciste français, né près de Nevers, en 1784, fut, sous le premier Empire, auditeur au conseil d'État, puis préfet de la Creuse. Après d'assez longs loisirs consacrés à des études d'économie politique, ou à des voyages archéologiques, il fut nommé, vers 1836, préfet de l'Yonne. Décoré de la Légion d'honneur en 1827, M. Chaillou des Barres a été promu au grade d'officier en mai 1838. — Il est mort à la fin de 1857.

On a de lui : *Essai historique et critique sur la législation des grains jusqu'aujourd'hui; Mémoire sur les moyens de prévenir, avec les seules ressources de la France, les disettes de blés et les trop grandes variations dans les prix* (1820, in-8); des *Notices sur le château d'Anecy-le-Franc* et sur celui de *Saint-Fargeau*, insérées dans les *Annuaires statistiques de l'Yonne* (1838 et 1839, in-8), et une *Histoire de l'abbaye de Pontigny*, près d'Auxerre, qui a obtenu une mention honorable au concours d'Antiquités nationales de 1844.

CHAILLY (Nicolas-Charles HONORÉ), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né en 1805, à Paris, a ajouté à son nom celui du docteur Honoré, son beau-père. Il fit ses études à Paris, y reçut son diplôme le 27 juin 1838, et fut d'abord chef de clinique d'accouchements à la Faculté. Après une thèse estimée *sur l'Avortement et les moyens de l'arrêter*, il publia : *Traité pratique de l'art des accouchements* (1842, in-8, 3e édit., 1853), ouvrage adopté pour l'enseignement spécial; *de l'Éducation physique des enfants* (1844, in-8), et plusieurs mémoires insérés dans *l'Union médicale*, le *Journal des connaissances médicales*, le *Bulletin de thérapeutique*, etc. Il a été élu membre de l'Académie en 1851 et il est chevalier de la Légion d'honneur.

CHAIS (Auguste), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Riez (Basses-Alpes), vers la fin du dernier siècle, suivit à Aix les cours de la Faculté de droit et fut le condisciple de M. Thiers et de M. Mignet. Après avoir passé ses examens de licence, il entra dans la magistrature en 1818, comme substitut du procureur du roi près le tribunal de Digne. En 1824, il fut nommé procureur du roi à Tarbes (Hautes-Pyrénées); en 1827, il devint avocat général à la Cour de Grenoble; de là il passa, en 1829, à la Cour de Lyon. Après la révolution de Juillet, il conserva ses fonctions d'avocat général jusqu'en 1838. Il obtint alors la place de procureur général près le tribunal supérieur d'Alger. Deux ans après, il fut mis à la tête du parquet de Bastia. Pendant son séjour en Corse, il montra beaucoup d'énergie contre le banditisme, et ses services lui valurent d'être appelé comme président de chambre à la Cour royale de Montpellier. Il donna sa démission en 1842. Ses compatriotes l'envoyèrent au conseil général des Basses-Alpes, dont il fut deux fois secrétaire et quatre fois président. En 1848, il se rallia au gouvernement républicain et fut élu représentant du peuple, le troisième sur quatre, par 16400 voix. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec la droite; mais il adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et dans les affaires d'Italie, la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. M. Chais est demeuré membre du conseil général des Basses-Alpes et il a le titre de président honoraire de la Cour impériale de Lyon. Il a été fait officier de la Légion d'honneur en août 1843.

CHAIX-D'EST-ANGE (Victor-Charles), avocat français, né à Reims le 11 avril 1800, était fils d'un magistrat de cette ville. Il venait à peine de débuter au palais, lorsqu'il resta orphelin, à l'âge de dix-neuf ans, avec une jeune sœur, et 600 francs pour toute fortune. Il se fit d'abord connaître dans quelques affaires politiques : celle des événements de juin 1820; celle de la conspiration du 19 août, devant la Cour des Pairs; celle des sergents de la Rochelle. En 1828, il défendit avec plus de talent que de succès M. Cauchois-Lemaire, poursuivi pour une lettre adressée au duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe Ier.

La révolution de 1830, qui prit au barreau tant d'hommes politiques, aplanit la route aux jeunes avocats, entre autres à M. Chaix-d'Est-Ange. Parmi les nombreuses et célèbres affaires qu'il plaida depuis cette époque, il faut citer le procès du parricide Benoît, où, plaidant pour la partie civile, il eut l'honneur d'arracher presque l'aveu du coupable; l'affaire La Roncière; l'affaire du jeune Donon-Cadot, qu'il sauva d'une accusation de parricide, et plus récemment l'affaire Pescatore (1856-57), à laquelle la question de la validité, quant aux effets civils, du mariage religieux, donna un si grand retentissement. M. Chaix-d'Est-Ange a souvent plaidé des questions de propriété littéraire. Il soutint les droits de l'administration à propos de la suppression du drame de Victor Hugo, *le Roi s'amuse* (1832). Avocat de la ville de Paris, il a eu l'occasion, dans ces derniers temps, de plaider dans une foule d'affaires d'expropriation. Il apporte dans ses moindres plaidoiries une éloquence dramatique et passionnée, une grande fougue de gestes et une aussi grande facilité de langage. M. Chaix-d'Est-Ange a été bâtonnier de l'ordre des avocats du barreau de Paris. A la fin de 1857, il est entré dans la magistrature comme procureur général près la Cour impériale de Paris. Il a été nommé, peu après, conseiller d'État. Il est, depuis le 4 mai 1845, officier de la Légion d'honneur.

M. Chaix-d'Est-Ange n'a pas joué un rôle politique très-important, quoiqu'il ait été élu trois fois député par sa ville natale, en 1831, en 1837 et en 1844. Il siégeait parmi les conservateurs

indépendants. En 1839, il se déclara contre la politique du ministère du 15 avril. Il parla contre la loi de disjonction et prit part aux discussions sur le projet de loi relatif à la navigation intérieure, sur la propriété littéraire, etc. En 1850, il défendit, à la barre de l'Assemblée législative, le gérant du journal *le Pouvoir*, qui fut condamné à 5000 francs d'amende. Les mémoires et les plaidoyers les plus importants de M. Chaix-d'Est-Ange, reproduits par *le Droit* et la *Gazette des Tribunaux*, ont été réimprimés, avec une notice biographique, dans les *Annales du barreau français*.

CHALLAMEL (Jean-Baptiste-Marie-Augustin), littérateur français, né à Paris le 18 mars 1818, fit ses classes au collège de Henri IV, passa dix-huit mois dans une maison de commerce, étudia ensuite le droit, fut reçu avocat en août 1838, et se tourna vers la littérature. Depuis 1844, il est bibliothécaire à Sainte-Geneviève.

On a de lui, outre ses nombreux articles dans *la France littéraire* éditée par son frère, et des nouvelles fournies à plusieurs revues : *Les plus jolis tableaux de Téniers, Gérard Dow*, etc., (1839, in-4); *Album du Salon de* 1840 (1840, in-4); *Histoire-Musée de la République française depuis l'assemblée des notables jusqu'à l'Empire* (1841, 2 vol., 3e édit. 1857); *Saint Vincent de Paul* (1841, 3e édit., modifiée, 1856); *les Français sous la Révolution* (1843), avec W. Ténint; un *Été en Espagne* (1843); *Isabelle Farnèse* (1851, 2 vol.); *Mme du Maine, ou les Légitimes et les légitimés* (1851 et 1853); *Histoire populaire de la France, de la Révolution, de Napoléon, de Paris* (1851, 4 parties); *Histoire anecdotique de la Fronde*, publiée en partie dans *la Revue française* (1857), etc. Il a signé quelques-uns de ses écrits du nom de *Jules Robert*.

CHALLAMEL (Pierre-Joseph), artiste français, frère du précédent, né à Paris le 20 juillet 1813, a été élève de MM. Ingres et Rémond, et a cultivé tour à tour la peinture et la lithographie. Après avoir collaboré aux *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*, du baron Taylor, il a publié des *Revues* des Salons, des *OEuvres* des peintres primitifs, ainsi que *l'OEuvre d'Eustache Lesueur*, ouvrages dans lesquels il a donné de nombreux dessins originaux.

CHALON (Alfred-Édouard), peintre anglais, né vers la fin du XVIIIe siècle, étudia son art à Londres, se familiarisa avec les types et les costumes du siècle de Louis XIV, qu'il reproduisit souvent avec beaucoup de bonheur, et devint, pour les portraits à l'aquarelle, l'émule de Leslie. Ses meilleurs portraits sont ceux de *Lady Georgina* et de *Louise Russell*. On doit à cet artiste des suites de dessins qui se trouvent dans divers recueils, tels que les *OEuvres* de Walter Scott, les *Types de femmes* (1833) et la *Galerie des Grâces* de Finden (1832-1834). Il a peint aussi quelques personnages du théâtre de Molière.

CHALON (John-James), peintre anglais, frère du précédent, a cultivé le genre; son meilleur tableau est *l'Arrivée du paquebot de Boulogne*.

CHALYBAEUS (Henri-Maurice), philosophe allemand, né le 3 juillet 1796, à Pfaffroda en Saxe, fit ses premières études sous la direction de son père, ministre protestant, puis suivit les cours du collège de Meissen et de l'université de Leipsick. Reçu docteur en philosophie en 1820, il occupa divers emplois à Vienne, au collège de Meissen, et aux grandes écoles de Dresde. En 1839, il fut appelé comme professeur ordinaire de philosophie à l'université de Kiel. Renvoyé en 1852 par le gouvernement danois avec quelques autres professeurs allemands, il passa quelque temps en Allemagne, mais il reprit bientôt à Kiel l'exercice de ses anciennes fonctions. Le premier écrit de M. Chalybaeus fut une *Histoire du développement de la philosophie spéculative depuis Kant jusqu'à Hegel* (Historische Entwickelung der speculativen Philosophie von Kant bis Hegel. Dresde, 1836; 4e édit., 1848), qui a eu beaucoup de succès en Allemagne et a été traduite en anglais par Edersheim (Édimbourg, 1853). L'auteur y marque le caractère particulier de tous les systèmes qui ont surgi dans cette période, et qui, selon lui, se divisent en deux classes : la direction mécanique-réaliste et la direction dynamique-idéaliste.

On cite ensuite, comme l'œuvre philosophique principale de M. Chalybaeus, le *Système d'éthique spéculative, ou Philosophie de la famille, de l'État et de la morale religieuse* (System der speculativen Ethik oder Philosophie der Familie, des Staates und der religiœsen Sitte. Leipsick, 1850, 2 vol.; nouv. édition, 1853).

Parmi ses autres ouvrages qui appartiennent à l'école spiritualiste, nous mentionnerons : *Études phénoménologiques* (Phœnomenologische Blætter. Kiel, 1841) : *la Sophistique moderne* (die moderne Sophistik, Ibid., 1843); *Essai d'un système de la théorie des sciences* (Entwurf eines Systems der Wissenschaftslehre, Kiel, 1846); *Philosophie et christianisme, étude pour servir à la fondation d'une philosophie religieuse* (Philosophie und Christenthum, ein Beitrag zur Begründung der Religionsphilosophie. Kiel, 1853), etc.

CHALYBAEUS (Charles-Théodore), frère du précédent, né le 16 septembre 1803, à Pfaffroda, exerce, à Dresde, les fonctions de directeur du musée des antiques, de directeur du musée de Mengs, et d'inspecteur de la chambre du trésor (Grünes Gewoelbe). Il s'est fait connaître dans cette ville par des cours publics sur l'art et sur l'histoire des arts. Il a écrit aussi un *Guide du musée de Mengs*.

CHAM (Amédée DE NOÉ, dit), caricaturiste français, né à Paris le 26 janvier 1819, est fils de l'ancien pair de France, le comte de Noé qui vient de mourir. Destiné à l'École polytechnique, il préféra suivre son goût pour la peinture. Il fréquenta quelques mois l'atelier de Paul Delaroche, puis celui de Charlet, et développa sous l'influence de ce dernier maître son talent pour la charge et le dessin grotesque. Il débuta en 1842, par des caricatures signées de ce pseudonyme à demi transparent, qui était lui-même un trait d'esprit. Il fournit dès lors aux *Albums*, *Physiologies*, *Almanachs*, notamment à *l'Almanach prophétique*, au *Musée-Philipon*, enfin et surtout au *Charivari*, une suite non interrompue de dessins, croquis, scènes et revues comiques, dont la plupart ont été réunis ensuite en albums (1843-1857, in-4).

Tels sont : *Souvenirs de garnison*, *Impressions de voyage de M. Boniface*, *Mélanges comiques*, *Nouvelles charges*, *la Grammaire illustrée*, *Croquis en noir*, *Croquis de printemps*, *Croquis d'automne*, *en Carnaval*, *l'Exposition de Londres*, *Punch à Paris*, *Revue comique de l'Exposition de l'industrie* (1842); *Revue comique du Salon* (1851-1853); *Soulouque et sa cour*, *P. J. Proudhon en voyage*, *les Représentants en vacances*, *Histoire comique de l'Assemblée nationale*, *les Cosaques*, et tant d'autres séries dont quelques-unes sont restées anonymes, et qui forment dans ces quinze dernières années la satire la plus mordante et la plus gaie à la fois de tous les faits, gestes et types contemporains.

CHAMBARD (Louis-Léopold), sculpteur français, né à Saint-Amour (Jura), vers 1812, suivit, tout en se destinant à la sculpture, l'atelier de M. Ingres. Il remporta le grand prix de Rome au concours de 1837, sur ce sujet de bas-relief : *Marius à Carthage*. De retour d'Italie en 1842, il a exposé : *Bacchus* (1842); *Buste de Christ*, *Oreste poursuivi par les Furies*, *Buste de Ch. Nodier*, *Aspasie* (1843-1847); *Oreste*, *Rouget de Lisle*, esquisse, *Pascal Blaize*, buste (1849); *la Parure*, figurine, *Jeune fille écoutant le bruit d'un coquillage*, une *Suppliante*, *Stratonice*, *Salmaüs* (1850-52); *l'Amour enchaîné* (1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1842.

CHAMBERS (Montagu), homme politique anglais, est né en 1800, à Hartford (comté de Huntingdon). Petit-fils du fameux architecte sir W. Chambers, il fut destiné à la carrière militaire, fit en conséquence des études à l'École de Sandhurst, et obtint, à quinze ans, un brevet de lieutenant aux grenadiers de la garde. Mis en demi-solde en 1818, il se tourna vers la jurisprudence, fut admis au barreau en 1828, et plaida avec distinction dans les affaires civiles. En 1845, il reçut le titre honorifique d'avocat de la reine (*Queen's counsel*). Il a succédé, en juillet 1852, au vice-amiral Dunda comme député du bourg de Greenwick, et s'est fait une place honorable au Parlement par la vigueur avec laquelle il a soutenu les principes de progrès et de liberté.

CHAMBERS (William et Robert), littérateurs et éditeurs écossais, sont nés à Peebles, petite ville située sur les bords de la Tweed, l'un en 1800, l'autre en 1802. Abandonnés dès l'enfance à leurs propres ressources, ils reçurent une éducation élémentaire et ouvrirent à Édimbourg, dans le même quartier, deux magasins de librairie. L'aîné qui était un peu typographe, ajouta à la sienne un petit atelier d'imprimerie; le cadet, chez qui l'amour de l'étude avait développé des talents naturels, se mit à écrire. Son premier ouvrage, *les Traditions d'Édimbourg* (Traditions of Edinburgh, 1824, nouv. édit.; 1852), où l'histoire était agréablement combinée avec la légende, eut beaucoup de vogue, et les deux recueils qui suivirent : *Ballades populaires de l'Écosse* (Popular rhymes of Scotland, 1826), et *Tableau pittoresque de l'Écosse* (Picture of Scotland, 1827), vinrent encore ajouter à sa réputation naissante.

Ensuite il publia la *Vie de Jacques Ier* (Life of James I, 2 vol.); une collection plus complète des *Chants et chansons populaires de l'Écosse* (Scotish ballads and songs, 3 vol.); *les Bords de la mer* (Ancient sea margins, in-8), etc. Mais son meilleur ouvrage est sans contredit l'*Histoire des insurrections papistes en Écosse* (History of the rebellions in Scotland, 1828-1829, 5 vol. in-12, dernière édition, 1854), où l'on remarque surtout la partie très-développée qui traite de la prise d'armes de 1745 sous le comte de Marr.

Obligés d'abord de lutter contre la mauvaise fortune, les deux frères réunirent, en 1832, le commerce de librairie que chacun d'eux avait fait jusque-là séparément, et en peu de temps, grâce à leur activité et à d'heureuses entreprises, ils prirent rang parmi les principaux éditeurs d'Édimbourg et de Londres, où ils ne tardèrent pas à établir une succursale. Quelque temps auparavant, William, qui de son côté avait écrit un bon *Guide en Écosse*, fonda une revue mensuelle à très-bas prix, qui, après avoir longtemps porté le titre d'*Edinburgh Journal*, est connue, depuis 1854, sous celui de *Chambers's Journal*. Cette publication devint rapidement populaire et obtint en quelques semaines une circulation de 50000 exemplaires, laquelle dépasse aujourd'hui, malgré la concurrence, le chiffre de 100000.

Encouragés par ce prodigieux succès, MM. William et Robert Chambers unirent leurs efforts pour composer ou éditer de nombreuses collections à bon marché embrassant tout le cercle des connaissances humaines et sans cesse tenues au niveau du progrès. Les plus remarquables sont : *la Science populaire* (Information for the people, Édimbourg, 1834-1835, 2 vol. grand in-8), imitée en France sous le titre des *Cent Traités*, et le *Cours d'éducation* (The educational course, 1856, 100 vol. et atlas). Viennent ensuite : le *Cours de littérature anglaise* (Cyclopœdia of english literature, 1843-1844, 2 vol.), avec notices biographiques ; les *Classiques anglais* (The people's edition of standard english works), édition populaire; le recueil des *Petits traités utiles et amusants* (Repository and miscellanies of tracts), qui comprend 24 volumes; le *Pocket miscellany* (12 vol.); la *Bibliothèque de la jeunesse* (Library for young people, 20 vol.); la *Feuille du peuple* (Papers for the people, 1852-1856, t. I à XII), etc.

Comme éditeurs, MM. Chambers sont, en Angleterre, les premiers libraires qui soient résolument entrés dans la voie du bon marché; leurs publications, en dépit des frais énormes de main-d'œuvre et de composition, ont toujours été mises par eux à la portée du plus grand nombre. Dans leurs vastes ateliers d'Édimbourg, ils n'ont pas moins de 200 ouvriers et 10 presses à vapeur tirant près de 800000 feuilles par mois.

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de M. Robert Chambers : une bonne *Biographie écossaise* (Lifes of illustrious Scotsmen, Glasgow, 1833-1835, 4 vol.), accompagnée de notices critiques et bibliographiques; une *Histoire naturelle de la création* (Vestiges on the natural history of creation), qui a paru sans nom d'auteur, et, sous le titre d'*Essais* (Essays, 4 vol.), la réunion des articles qu'il a fournis à la presse périodique. Quant à William, il a repris la plume d'une manière plus active depuis quelque temps, et a publié dans son journal deux séries d'études suggérées par un récent voyage aux États-Unis : *l'Amérique telle qu'elle est* (Things as they are in America, 1854); *Mélanges sur l'Amérique* (American Jottings, 1855). En 1856, les deux frères ont donné leurs soins à une *Relation complète de la guerre d'Orient* (History of the russian war, grand in-8) et à une *Histoire pittoresque de l'Angleterre* (Pictorial history of England, 1855-1856, 2 vol. in-8).

CHAMBOLLE (François-Adolphe), journaliste français, ancien député et représentant, est né à la Châtaigneraie (Vendée), le 13 novembre 1802. Fils d'un ancien militaire, il entra, comme boursier, au collége de Bourbon-Vendée, puis vint finir ses études au collége Charlemagne, où il eut pour condisciple le général Cavaignac. Il entra dans la vie politique sous les auspices de Manuel, député de son département, et fut admis comme rédacteur au *Courrier-Français*, sous la direction de Châtelain. En 1830, il devint, au *National*, le collaborateur de Carrel, Thiers et Mignet. Mais il se retira bientôt, lorsqu'il vit ses opinions dépassées par Carrel, et retourna au *Courrier-Français*. Il prit, en 1837, la direction du *Siècle*, qui lui dut un nouveau développement de publicité et d'influence, et il la garda jusqu'en 1848. Mais alors le gérant, L. Perrée, devenu l'un des maires de Paris, demanda aux rédacteurs du *Siècle* une adhésion à la République trop complète pour les convictions de M. Chambolle. Il se retira et fonda lui-

même un nouveau journal, *l'Ordre*, qui disparut au 2 décembre 1851.

M. Chambolle a fait successivement partie de nos Assemblées législatives depuis 1838. Il fut député de la Vendée jusqu'à la révolution de Février. Malgré ses liaisons avec M. Odilon Barrot, il refusa énergiquement d'adhérer aux banquets réformistes, comme s'il en eût prévu les conséquences. Il voulait que, donnant leur démission en masse, les députés de l'opposition posassent la question de la réforme devant les colléges électoraux et non dans les rues de Paris.

Envoyé à la Constituante par le département de la Mayenne, dans l'élection partielle du 7 septembre, et à la Législative par celui de la Seine, grâce aussi à une autre élection partielle, il vota avec le parti de la contre-révolution. Mais au milieu des conflits entre le président et la majorité parlementaire, il se tourna contre l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut un des représentants qui se réunirent au X^e arrondissement et fut conduit à la caserne du quai d'Orsay et de là à la prison de Mazas. Le décret du 9 janvier 1852 le condamna à sortir de France avec MM. Thiers, de Rémusat, etc. Mais un autre décret, le 9 août, lui permit d'y rentrer. Écarté de la politique, il est aujourd'hui secrétaire de la compagnie du chemin de fer de ceinture (1855).

CHAMBORD (Henri-Charles-Ferdinand-Marie-Dieudonné d'Artois, duc de Bordeaux, comte de), chef actuel de la branche aînée des Bourbons, né le 29 septembre 1820, à Paris, est fils du duc de Berri, assassiné le 14 février 1820, et de Caroline, princesse des Deux-Siciles, duchesse de Berri (voy. ce nom). Baptisé en grande pompe avec de l'eau du Jourdain rapportée de la terre sainte par M. de Chateaubriand, l'*Enfant du miracle*, comme on l'avait surnommé, reçut le titre de comte de Chambord à la suite de la souscription nationale qui lui donna le château de ce nom. Il eut successivement pour gouverneurs les ducs de Montmorency, de Rivières et de Damas, qui l'élevèrent, ce dernier surtout, dans les principes de l'ancienne monarchie. Quoique Charles X eût pris la résolution d'abdiquer la couronne en sa faveur (2 août 1830), et tenté, en présence des troupes campées à Rambouillet, un simulacre de proclamation sous le nom de Henri V, il dut suivre les destinées de sa famille et prendre la route de l'exil. Après avoir séjourné tour à tour à Holy-Rood, à Prague (1832), à Goritz (1836), il entreprit un grand voyage afin de compléter son éducation, et visita, en compagnie du général Latour-Foissac et du duc de Lévis, les établissements militaires de l'Autriche, la Hongrie, une partie de l'Allemagne, la Lombardie, les États de Rome et de Naples, où il fut traité en souverain. Il était à peine de retour que, pendant une promenade à cheval aux environs de Kirchberg, il eut, à la suite d'une chute malheureuse, la cuisse gauche fracturée dans sa partie supérieure (28 juillet 1841). Lorsqu'il fut complétement guéri, il reprit le cours de ses excursions (septembre 1843), visita la Saxe, la Prusse, la Grande-Bretagne, et s'établit, le 27 novembre suivant, à Londres, dans un hôtel de la place de Belgrave (*Belgrave square*). Ce fut là qu'il fit, en quelque sorte, ses débuts politiques, en se posant en prétendant avoué à la couronne de France; il y reçut, avec l'étiquette des cours, plusieurs notabilités du parti légitimiste, entre autres MM. de Chateaubriand, de Fitz-James, Berryer, de Valmy, de Larcy, de Pastoret, etc. L'adresse parlementaire de 1844 *flétrit cette coupable manifestation;* les députés qui s'y étaient associés, se représentèrent devant leurs électeurs, qui les renvoyèrent à la Chambre.

Trois ans plus tard le comte de Chambord épousait, à Grätz, Marie-Thérèse-Béatrix-Gaëtane, fille aînée du duc de Modène, qui lui apportait en dot plusieurs millions (16 novembre 1846). Devenu, par la mort de son grand-père et par celle de son oncle, chef de la famille des Bourbons, il alla se fixer au château de Frohsdorff, près de Vienne.

Il était avec sa mère à Venise lorsqu'il apprit la nouvelle des événements de Février. Ne croyant pas qu'il y eût à tirer parti pour sa cause d'une révolution si soudaine, il se contenta du rôle de spectateur, protestant, dans ses lettres, « de son amour pour la France, » et attendant le jour où, « lasse d'expériences, elle tournerait vers lui ses regards et prononcerait son nom comme un gage de sécurité et de salut. » Ses partisans l'entretenaient en effet dans l'espoir d'une restauration prochaine, et afin d'en hâter l'accomplissement, unissaient leurs efforts à ceux des orléanistes et même des bonapartistes. Ils ne cachaient pas qu'à leurs yeux la présidence de Louis-Napoléon n'était qu'une *planche* pour arriver à la royauté. Quant au comte de Chambord, réglant sa conduite sur la politique temporisatrice de ses conseillers, il se montrait de temps en temps près de la frontière et accueillait, avec une bienveillance toute royale, l'élite de ses serviteurs à Ems, à Cologne ou à Wiesbaden. Ce fut dans cette dernière ville que l'on tenta pour la première fois la fusion des deux branches de la maison de Bourbon, question délicate et dont la solution, bien souvent reprise depuis, est encore restée une énigme, soit à cause des prétentions du chef de la famille, soit à cause des invincibles répugnances de quelques membres de la branche cadette.

Le rétablissement du régime impérial, en 1852, a forcé le comte de Chambord à rentrer dans l'expectative. Bien que marié depuis huit ans, il n'a pas encore d'enfants, et d'après une opinion assez généralement répandue, la branche de sa maison est destinée à s'éteindre dans sa personne.

CHAMIER (Frédéric), romancier anglais, est né à Londres, en 1796. Entré fort jeune dans la marine, il prit part aux dernières campagnes contre les Français et se distingua particulièrement dans les guerres d'Amérique. En 1833, il quitta le service de l'État, après avoir obtenu le grade de capitaine, et se retira à Waltham-Hill où il remplit quelque temps les fonctions de juge de paix. Puis, s'essayant dans un genre que le capitaine Marryat devait achever de mettre à la mode, il écrivit des romans maritimes, qui ont pour eux l'exactitude des tableaux, sinon la force et la nouveauté des intrigues. Voici ses principaux ouvrages : *Ben Brace* (Londres, 1835, 3 vol.); *l'Aréthuse* (1836, 3 vol.); *Jack Adams* (1838); *Tom Bowling* (1839); *la Vie d'un marin* (1840, 3 vol.), un des meilleurs ouvrages de l'auteur; *Trevor Hasting* (1841); *Amour et principes* (1842), etc. M. Chamier a fait paraître en 1849 une *Histoire critique de la révolution de Février en France.*

CHAMPAGNAC (Jean-Baptiste-Joseph), littérateur français, est né à Paris, le 1er mars 1796. Ancien employé de l'administration des poudres sous l'Empire, il débuta par donner des éditions d'auteurs classiques et dirigea la publication du *Dictionnaire historique, critique et bibliographique universel* (1821-1823, 30 vol. in-8), qui n'est qu'une refonte générale du *Dictionnaire* de Prudhomme. A la même époque, il compila la collection des *Causes célèbres anciennes et nouvelles* (1823, 8 vol. in-8), réimprimée en 18.. Depuis 1825, jusqu'en ces dernières années, il

auteur a écrit une centaine de petits livres destinés à l'amusement ou à l'instruction de l'enfance et édités par MM. Eymery, Barbou, Lehuby, Mame, etc. Il s'est souvent caché sous des pseudonymes, notamment celui de *J. B. de Chantal*. Une de ses dernières publications est le *Trésor des voyages* (1856).

CHAMPAGNY (François-Joseph-Marie-Thérèse Nompère, comte Franz de), publiciste français, né à Vienne (Autriche), le 10 septembre 1804, est le second des quatre fils de J. B. de Champagny, ministre sous l'Empire, créé, en 1809, duc de Cadore, et mort en 1834. Partageant les idées politiques et religieuses de MM. Beugnot et de Montalembert, il collabora activement à *l'Ami de la religion* et au *Correspondant*, où il défendit avec talent la cause de la liberté de l'enseignement au point de vue du clergé. Quelques-uns de ses articles ont été reproduits à part, tels que : *un Mot d'un catholique* (1844); *du Projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847); *de la Propriété* (1849); *du Germanisme et du christianisme* (1850); *les premiers Siècles de la charité* (1854). Son plus important ouvrage, qui lui a coûté plusieurs années de recherches, l'*Histoire des Césars* (1841-1843, 4 vol. in-8; 2e édit., 1853), fut inséré, par longs fragments, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

On a encore de M. de Champagny : *l'Homme à l'école de Bossuet* (1847, 2 vol. in-12), extraits de ses œuvres; et une traduction des *Lettres et discours de Donoso Cortès* (1850, in-8). Il a été, avec les notabilités de son parti, un des rédacteurs-fondateurs de la *Revue contemporaine*.

CHAMPAGNY (Napoléon Nompère, comte de), député français, frère puîné du précédent, et troisième fils du duc de Cadore, eut Napoléon Ier pour parrain. Il étudia le droit et se fit recevoir docteur. En 1844, il entreprit la publication d'un *Traité de la police municipale, ou de l'Autorité des maires, de l'administration et du gouvernement en matières réglementaires* (Paris, 1844-1847, 2 vol. in-8). Maire de Loyat (Morbihan) et possesseur de vastes propriétés en Bretagne, il sollicita plusieurs fois inutilement le mandat législatif, sous le règne de Louis-Philippe et sous la République. Au mois de mai 1850, lors des débats relatifs à la loi présentée par M. Baroche, il fit paraître : *Quelques mots sur le système électoral, ou des Garanties à demander au suffrage universel* (Vannes et Paris, in-8). Après le coup d'État du 2 décembre, il fut nommé, comme candidat de l'administration, député de l'arrondissement de Ploermel. Il fait aussi partie du conseil général du Morbihan.

Un autre frère, M. Jérôme-Paul Nompère de Champagny, quatrième fils du duc de Cadore, représente au Corps législatif le département des Côtes-du-Nord. Les deux frères ont été réélus en 1857.

CHAMPANHET (de l'Ardèche), ancien député français et représentant du peuple, est né au Pont-d'Aubenas (Ardèche), le 26 novembre 1796. Fils d'un négociant, il professa sous la Restauration des opinions modérées. En 1828, il fut nommé maire d'Aubenas par le ministère Martignac; il donna sa démission pour protester contre les ordonnances de Juillet; mais il fut immédiatement réélu et conserva ses fonctions pendant tout le règne de Louis-Philippe. Il fut nommé deux fois conseiller général de l'Ardèche, et décoré de la Légion d'honneur en 1843. En 1848, il fut élu représentant du peuple à une grande majorité. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite, mais adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le huitième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité anti-républicaine, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution, sans se rallier complétement à la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté en dehors de la politique.

CHAMPFLEURY (Jules Fleury, dit), littérateur français, né à Laon, le 10 septembre 1821, fit au collége de cette ville des études incomplètes, puis fut employé dans les bureaux de son père, qui était secrétaire de la municipalité. Il entra ensuite dans une maison de librairie de Paris. Il se lia alors avec une société de jeunes gens dont quelques-uns acquirent de la réputation, tels que MM. Pierre Dupont, Murger, de Banville, Courbet, Bonvin, etc., qui travaillaient péniblement à s'ouvrir une voie dans le journalisme ou dans les arts; plus tard, il raconta lui-même les joies et les misères de ce temps d'épreuves dans *les Confessions de Sylvius*, que n'ont pas fait oublier *les Scènes de la vie de Bohême* de M. Murger, et plus tard dans *les Aventures de Mariette*. Introduit par ses amis à la rédaction du *Corsaire* et de *l'Artiste*, il y inséra une foule d'esquisses, de nouvelles et de fantaisies dont la plupart ont été reproduites dans la série intitulée : *Contes d'hiver*, *Contes de printemps*, *Contes d'été*, *Contes d'automne*, et publiée de 1848 à 1854. Il ne songeait pas encore à se faire chef d'école. On ne pourrait citer dans ses premiers essais, comme une tentative bien marquée de réalisme, que l'histoire désolante de *Chien-Caillou* (1847); Victor Hugo la proclama un chef-d'œuvre et traita de poëte l'auteur, qui se plaît à faire profession d'abhorrer la poésie.

Quelques écrivains, Nodier, MM. J. Janin, Th. Gautier etc., avaient mis à la mode l'humble scène des Funambules : M. Chamfleury, qui se sentait de l'imagination et une certaine originalité fantasque, se passionna, lui aussi, pour Pierrot et Colombine, et ses pantomimes, interprétées par Paul Legrand, l'excellent successeur de Deburau, attirèrent la foule; il est le seul auteur qui ait, à ce théâtre, reçu 200 fr. par pièce. Nous citerons : *Pierrot valet de la mort* (1846), qui fut son début; *la Reine des carottes* (1848); *les Trois filles à Cassandre* (1849), et *Trois Pierrots* (1851). Là se sont bornées les excursions de M. Chamfleury dans l'art dramatique, pour lequel il ne se croit pas encore assez mûr.

En 1848, il figura parmi les fondateurs de *l'Événement*, auquel il fournit du reste peu d'articles; en 1849 il donna à *la Voix du peuple* de M. Proudhon *les Oies de Noël*, roman rustique rempli d'agréables descriptions. Ce n'est que depuis deux ou trois ans que cet écrivain a pris une place plus importante dans la littérature moderne; quoique jeune, il a déjà produit une vingtaine de volumes dont il annonce aujourd'hui la réimpression sous le titre un peu prématuré d'*Œuvres complètes* (1857). On y distingue *les Excentriques* (1852), suite de portraits d'après nature; *les Aventures de Mariette* (1853), récit qui ne brillait pas par la moralité; *les Contes vieux et nouveaux* (1854); *les Bourgeois de Molinchart* (1854).

De ce dernier roman, qui est moins un tableau qu'une satire de mœurs provinciales, date la réputation de M. Champfleury, quoiqu'il soit, sous le rapport de l'observation et du style, bien inférieur aux *Souffrances du professeur Deltheil* ou aux *Sensations de Josquin*, insérées dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes*.

Son ouvrage le plus complet jusqu'ici, celui où il a le plus accusé sa manière, est *M. de Bois d'Hyver*, que *la Presse* a publié, en 1856, dans son feuilleton. Au mois de janvier suivant paraissait *la Gazette de M. Champfleury*, qui n'a eu que deux numéros faute d'un public sympathique au réalisme. Malgré ses prétentions à décrire la société telle qu'elle est, et à matérialiser la littérature, on trouve chez cet écrivain des pages pleines de sentiment et de grâce, beaucoup de finesse dans l'observation, des descriptions heureuses; son style n'est pas toujours correct, mais il n'emprunte à personne son originalité, pas même à Balzac, qu'on l'a injustement accusé de prendre de trop près pour modèle. Outre les ouvrages cités, on a encore de lui d'excellentes critiques dans *l'Artiste*, entre autres un *Essai sur les frères Lenain, peintres de Laon* (1850); une *Étude sur Balzac* (1851); *Contes posthumes d'Hoffmann* (1855), etc.; *la Succession Le Camus*, dans le *Journal pour tous*.

Le frère de M. Champfleury, M. Edmond Fleury, est imprimeur à Laon et directeur du *Journal de l'Aisne*. Il a publié en 1852 : *Dupin de l'Aisne, Études révolutionnaires* (in-8).

CHAMPIN (Jean-Jacques), peintre et lithographe français, né à Sceaux (Seine), le 8 septembre 1796, fut élève de Store[illegible] de Regnier. Nous citerons de cet artiste [illegible] a exposé à presque tous les Salons depu[illegible] : *les Côtes de la Provence vues des hauteurs de Nice* (1831); un grand nombre de lithographies, telles que *les Vues d'Antibes et d'Avignon*, divers sujets de l'Ancien et du Nouveau Testament, *les Vues de Paris au quinzième siècle*, etc. Parmi les publications illustrées auxquelles il a contribué, il faut signaler : *Paris historique*, avec texte de Charles Nodier; *la Grande Chartreuse*; les *Habitations des personnages les plus célèbres de la France, depuis 1790 jusqu'à nos jours*, en collaboration avec Regnier; *le Voyage dans l'Amérique du sud* de M. de Castelnau; et une suite d'*Albums* destinés à l'étude progressive du paysage. Il a obtenu une 1re médaille en 1831.

CHAMPOLLION-FIGEAC (Jean-Jacques), archéologue français, frère aîné du célèbre Champollion le jeune, est né à Figeac (Lot), en 1778. Professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de Grenoble et conservateur de la bibliothèque de cette ville, il publia d'abord quelques écrits relatifs aux antiquités du Dauphiné : *Inscriptiones cularonenses restitutæ* (Gratianopoli, 1804, in-plano); *Antiquités de Grenoble, ou Histoire ancienne de cette ville d'après ses monuments* (Grenoble, 1807, in-4); *Nouveaux éclaircissements sur la ville de Cularo, aujourd'hui Grenoble* (1814, br. in-8); *Notice sur diverses contrées du département de l'Isère* (Grenoble, 1811, in-8); *Nouvelles recherches sur les patois ou idiomes vulgaires de France, et en particulier sur ceux du département de l'Isère* (Paris, 1809, in-8), etc. Excité par l'exemple de son frère, il tourna vers l'Égypte ses études archéologiques; mais en se bornant à l'étude des documents grecs, et sans disputer à Champollion le jeune la gloire de déchiffrer les hiéroglyphes. L'Institut a couronné ses *Annales des Lagides, ou Chronologie des rois grecs d'Égypte* (1819, 2 vol. in-8), ouvrage suivi d'un *supplément*, qui est une réponse apologétique à des critiques nombreuses (1821, in-8).

Nommé conservateur du cabinet des chartes et diplômes de l'histoire de France à la Bibliothèque du roi, M. Champollion-Figeac prit part à la réorganisation de l'École des chartes, où il professa pendant vingt ans. Il mit en lumière un certain nombre de manuscrits : *Charte de commune en langue romane pour la ville de Gréalou en Quercy*, etc, (1830, in-8); *Ystoire de li Normant et chronique de Robert Guiscart*, par Aimé, moine du Mont-Cassin, (1835, in-8); les *Tournois du roi René* (1827-1828, in-folio); *Documents inédits tirés des collections manuscrites de la Bibliothèque royale et des Archives ou des bibliothèques des départements*, (1842-1843, 4 vol. in-4), etc. En même temps, il fournissait un grand nombre d'articles au *Dictionnaire de la Conversation*, au *Moniteur*, à la *Nouvelle Revue encyclopédique*, et à d'autres recueils scientifiques et littéraires, publiait des traités élémentaires d'archéologie (in-32), commençait une édition des *OEuvres de Fréret*, collaborait à la *Paléographie universelle* (1839-1841, 4 vol. in-fol.), et, mettant à profit les manuscrits laissés par son frère, ajoutait à ses anciens travaux sur les Lagides *l'Égypte ancienne et moderne* (1840, in-8, dans la collection de *l'Univers pittoresque*), *l'Écriture démotique égyptienne* (1843, in-4), et sous le titre de *Fourier et Napoléon* (1844), des mémoires et documents inédits relatifs à l'expédition d'Égypte.

Les travaux personnels de M. Champollion-Figeac et sa parenté avec l'illustre égyptologue lui ont acquis une certaine notoriété, mais n'ont pas suffi pour lui ouvrir les portes de l'Institut. En 1848, il fut destitué de ses fonctions de conservateur à la Bibliothèque nationale. L'année suivante, il entra au service personnel de Louis-Napoléon comme bibliothécaire du palais de Fontainebleau, titre qu'il a conservé jusqu'à ce jour. Il a été décoré en avril 1828.

Un de ses fils, M. Aimé Champollion, ancien employé de la Bibliothèque impériale, aujourd'hui chef du secrétariat des archives départementales au ministère de l'intérieur, a publié, dans la collection Michaud, les mémoires de *P. de l'Étoile*, de *Brienne*, de *François de Guise*, d'*Omer Talon*, de *Pierre Lenet*, etc. On lui doit encore une édition des *Mémoires du cardinal de Retz*, d'après le manuscrit autographe (1837, in-8); les *Poésies du duc d'Orléans*, d'après le manuscrit de Grenoble, conféré avec ceux de Paris et de Londres (1842-43, in-8 et in-12); *Louis et Charles d'Orléans, leur influence sur les arts, la littérature et l'esprit de leur siècle* (1844, 2 vol. in-8), et les *Poésies du roi François Ier, de Louis de Savoie et de Marguerite reine de Navarre*, suivies de la *Correspondance intime du roi avec Diane de Poitiers*, etc. (1847, in-4).

CHANAY (Philibert), ancien représentant du peuple français, né à Belleville, le 30 décembre 1800, est fils d'un officier de la République. Après avoir achevé ses études de droit, il s'établit à Lyon comme avocat, et fut un des défenseurs habituels des Sociétés ouvrières et de la presse républicaine. En 1834, il fut compromis dans l'insurrection d'avril. En 1848, à la première nouvelle de la révolution de Février, il fit partie de la Commission exécutive qui siégea à l'hôtel de ville de Lyon. Quelques jours après il devint maire de la Croix-Rousse, puis procureur de la République. Élu représentant du peuple par 54 504 voix, il donna, le 1er mai, sa démission de procureur, jugeant que le mandat législatif était incompatible avec le titre de fonctionnaire public. Membre du Comité du travail il vota ordinairement avec la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, il appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le président et ses

ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il défendit la constitution républicaine contre la coalition des anciens partis, et protesta contre la loi du 31 mai. Quand l'alliance fut rompue entre le président et les chefs de la droite, il se prononça à la fois contre la politique de l'Élysée et contre celle de la majorité royaliste et repoussa toutes les propositions tendant à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a renoncé à la vie politique.

CHANDOS (Richard-Plantagenet CAMPBELL, marquis DE), homme politique anglais, né en 1823, est fils unique du présent duc de Buckingham (voy. ce nom). Élevé au collége de Christchurch à Oxford, il entra, en 1846, à la Chambre des Communes pour le bourg de Buckingham, où sa famille est très-influente, et qui l'a réélu jusqu'à présent sans opposition; il appartient au parti de la protection et de la haute Église. Devenu lord de la trésorerie sous l'administration Derby (1852), il a rempli quelque temps, sous celle d'Aberdeen, les fonctions de garde des sceaux du prince de Galles. Depuis 1853, il préside le bureau des directeurs des chemins de fer de Londres et du North-Western.

CHANGARNIER (Nicolas-Aimé-Théodule), général français, né à Autun (Saône-et-Loire), le 26 avril 1793, sortit de Saint-Cyr, en 1815, avec le grade de sous-lieutenant, et entra, comme simple garde, dans l'une des compagnies privilégiées des gardes-du-corps de Louis XVIII. Il passa, comme lieutenant, au 60ᵉ de ligne, formé de la légion départementale de l'Yonne, et fit avec distinction, en 1823, la campagne d'Espagne. En 1830, il faisait partie du premier régiment de la garde royale. Réintégré dans les cadres, il fut envoyé en Afrique, où il justifia, par une série d'actions de vigueur et d'éclat, un avancement rapide. Il prit part à l'expédition de Mascara, dans le 2ᵉ léger. Chef de bataillon, il se signala par son intrépidité et son sang-froid dans la campagne du maréchal Clausel contre Achmet-Bey, et pendant la retraite de Constantine sur Bone, mit en fuite de nombreuses hordes qui harcelaient l'armée (24 novembre 1836). Il fut, en récompense, nommé lieutenant-colonel. La part qu'il prit ensuite à l'expédition des Portes-de-fer, lui valut le grade de colonel du 2ᵉ léger, et ses succès contre les Hadjoutes et les Kabyles, la croix d'officier de la Légion d'honneur. A la suite de l'expédition de Médéah et des affaires du col de Mouzaïa et du Chéliff (1840), il fut fait maréchal de camp. Trois années de nouveaux et brillants services, une blessure reçue près de Médéah, une vigoureuse charge de cavalerie contre des Kabyles supérieurs en nombre, enfin la réduction des tribus des environs de Tenez, qui soutenaient Abd-el-Kader, le firent élever au rang de général de division (3 août 1843). En 1847, il reçut le commandement de la division d'Alger des mains du duc d'Aumale, gouverneur général de l'Algérie.

Lorsque M. Cavaignac eut été nommé par le gouvernement provisoire, à la fois général de division et gouverneur de la colonie, M. Changarnier revint en France, et, dans une lettre où il parle lui-même de son habitude de vaincre, sollicita « le gouvernement républicain d'utiliser son dévouement à la France. » M. de Lamartine le nomma ambassadeur à Berlin. Mais il préféra rester à Paris, et lors de la manifestation du 16 avril, si menaçante pour le gouvernement provisoire, il se mit spontanément à la tête des forces qui se trouvaient à la disposition du gouvernement et sut rétablir l'ordre. Au mois de mai, il alla remplacer en Algérie le général Cavaignac, qui venait siéger à la Constituante. Mais aux élections partielles du 4 juin, il fut lui-même élu représentant du peuple dans le département de la Seine. Le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, confia à M. Changarnier le commandement supérieur de la garde nationale de Paris, qu'il garda après l'élection présidentielle, et auquel même il joignit à deux reprises (9 janvier et 14 juin 1849) celui des troupes de Paris, portées alors au chiffre de 100 000 hommes.

Il tint dès lors une grande place dans les événements et les complications politiques de ce temps. Sa réputation et son attitude énergique prévinrent, le 29 janvier, la guerre civile dans les rues de Paris, et la rapidité et la sûreté de ses mesures l'étouffèrent, le 13 juin, sous les murs du Conservatoire (voy. LEDRU-ROLLIN). Adversaire déclaré des institutions républicaines, il passait pour être prêt à les détruire par la violence au profit des ambitions monarchiques les plus opposées, et tout le monde s'accordait à lui prêter le rôle de Monk. Après avoir soutenu, pendant deux années, co[illegible]e les inquiétudes ou les hostilités de l'Assemblée, le pouvoir du président, M. Changarnier se montra contraire à la politique de Louis-Napoléon le 9 janvier 1851, et fut dépouillé de son double commandement. L'Assemblée voulut, pour sa p[illegible] sécurité, lui confier en échange celui des [illegible]es destinées à la protéger; mais la proposition [illegible]s questeurs, destinée à donner à son président le droit de requérir la force armée, échoua, et M. Changarnier, qui avait déclaré dans la Chambre que « pour inaugurer l'ère des Césars on ne trouverait ni un bataillon, ni une compagnie, ni une escouade, » ne put rien pour prévenir ni pour empêcher le coup d'État. Arrêté, le matin du 2 décembre, il fut conduit à Mazas, où il resta quelques jours, puis éloigné de France par le décret du 9 janvier 1852. Depuis il réside en Belgique, à Malines, refusant de profiter de l'autorisation qui lui a été accordée de rentrer dans son pays. Il a envoyé aux journaux français, le 21 mars 1855, une lettre opposant le plus violent démenti au chapitre des *Mémoires d'un bourgeois de Paris* de M. Véron, où celui-ci raconte que, au mois de janvier 1849, devant lui et d'autres témoins, M. Changarnier s'offrait à procéder à l'arrestation de ses collègues Cavaignac, Charras, Lamoricière et autres généraux républicains.

CHANNING (William-Henry), écrivain américain, neveu de l'illustre William Ellery Channing, est né, vers 1810, dans le Massachussets. Sorti du collége de Harvard en 1829, il prit ses degrés de docteur à l'École de théologie de Cambridge en 1833. On lui doit, sous le titre de *Mémoires*, plusieurs publications biographiques importantes : *Memoirs of the Reverend James Perkins, of Cincinnati*, et surtout ceux sur son oncle, *Memoirs of William Ellery Channing, with Extracts from his correspondence and manuscripts* (Boston, 1848, 3 vol. in-12). Dans cet ouvrage, il a vivement fait ressortir les différents traits de cette grande physionomie américaine, et développé avec force cette doctrine de l'individualisme chrétien limitant, au profit de la personnalité humaine, le principe, depuis longtemps rattaché au christianisme par d'autres écoles, des intérêts supérieurs de la société et du droit des gouvernements. M. Channing a aussi collaboré aux *Mémoires* publiés sur la célèbre Marguerite Fuller. Il a traduit, en 1840, le *Cours de morale* de Jouffroy, et publié pendant deux ans, comme directeur d'une congrégation religieuse libre, un journal hebdomadaire, *the Pre-*

sent, dévoué à ses idées de réorganisation sociale.

M. Channing diffère des rationalistes purs par un sentimentalisme religieux, qui le rapproche des disciples de Swedenborg et se traduit à la fois par la hardiesse des spéculations spiritualistes et les pratiques de l'ascétisme. Il n'habite plus l'Amérique; il est aujourd'hui ministre d'une église unitairienne à Liverpool. Il possède un grand talent d'improvisation et jouit d'une certaine réputation comme orateur.

Un de ses cousins, William Ellery CHANNING, aussi neveu de Channing le philosophe, a écrit plusieurs volumes de poésies et un ouvrage de considérations sur l'art, intitulé : *Conversations in Rome betwen an artist, a catholic and a critic* (1847, Boston, in-12).

CHANTELAUZE (Jean-Claude-Balthazar-Victor DE), magistrat français, ancien ministre de Charles X, est né à Montbrison (Loire), en 1787. Il était avocat depuis quelques années, lorsque, à la première rentrée des Bourbons, il se fit connaître par une brochure très-libérale sur le projet de Constitution. Louis XVIII n'en goûta pas moins les idées de l'auteur et le fit nommer substitut au tribunal de Montbrison (1814). Son chemin fut rapide dans la magistrature: dès 1815, il devint avocat général près la Cour royale de Lyon; en 1826, procureur général à Douai, d'où il passa à Riom, avec le même titre. Il avait été décoré le 30 avril 1821.

Élu député par sa ville natale (1827), M. de Chantelauze, qui était orateur disert autant qu'écrivain habile, fut chargé de rédiger plusieurs rapports, et en les soutenant à la tribune, plus d'une fois il protesta de son attachement aux libertés nationales, au gouvernement représentatif, à la Charte; mais, nourri des théories de MM. de Maistre et de Bonald, il ne plaidait en réalité que la cause de la monarchie. Il se vit élever aux fonctions de premier président de la Cour de Grenoble le 26 août 1829. Après avoir refusé le portefeuille de l'instruction publique et longtemps résisté à de nouvelles sollicitations de ses amis politiques, de M. de Polignac et même du duc d'Angoulême, il accepta le ministère de la justice que venait de quitter M. de Courvoisier, le 19 mai 1830. «Résigné à ce rôle de victime, écrivait-il la veille à son frère, je regarde cet événement comme le plus malheureux de ma vie.» Néanmoins, quand le résultat des élections générales fut connu, ce fut lui qui prit l'initiative des résolutions; il proposa à ses collègues de recourir à l'une de ces trois mesures dont chacune était un coup d'État: ou suspendre le régime constitutionnel jusqu'à l'établissement d'une monarchie fortement assise; ou déclarer nulles les élections des députés de l'opposition; ou dissoudre la nouvelle Chambre. On s'arrêta à ce dernier parti.

Lors de la discussion des fameuses ordonnances (24 juillet), M. de Chantelauze ne se prononça ni pour ni contre; mais il les signa sans hésiter et les fit précéder d'un long préambule pour en démontrer la nécessité, pièce justificative que le roi et la cour couvrirent d'éloges. Complétement aveuglé sur l'effet du coup d'État, il notifia, le 28, au procureur général la mise de Paris en état de siége et l'ordre à la Cour royale de se réunir aux Tuileries. Le lendemain, il dut se rendre à l'évidence et, fidèle au malheur, il accompagna le roi déchu jusqu'à Rambouillet. De là, espérant se cacher en Vendée, il s'éloigna avec M. de Guernon-Ranville, gagna Châteaudun à pied à l'aide d'un déguisement, et fut arrêté comme suspect aux environs de Tours par des gardes nationaux; il se nomma et fut transféré un mois après au donjon de Vincennes.

Le procès des ministres de Charles X fut instruit et jugé la même année devant la Cour des Pairs. M. de Chantelauze, que le procureur général Persil déclarait le plus coupable après M. de Polignac, montra le plus grand calme et ne désavoua aucun des faits qui lui étaient imputés relativement aux ordonnances de Juillet. Malgré l'éloquente plaidoierie de M. Sauzet, il fut condamné, ainsi que ses collègues, à la prison perpétuelle, à l'interdiction légale et aux frais du procès (22 décembre 1830). « Eh bien! mon cher, dit-il alors à M. de Guernon-Ranville, nous aurons tout le temps de jouer aux échecs. » Détenu au fort de Ham, il fut amnistié par le ministère Molé (1838). Depuis cette époque, il a vécu dans la plus profonde retraite.

CHANTÉRAC (Bonaventure DE LA CROPTE, comte DE), conseiller d'État français, né vers 1800 dans le département de la Dordogne, étudia le droit à Toulouse et s'établit comme avocat à Marseille, où il s'assura l'appui du parti légitimiste et catholique. Après la révolution de Février, il montra beaucoup de zèle contre le socialisme. Il fut nommé maire de Marseille l'année suivante. Jusqu'au 2 décembre, il ne se sépara point de M. Berryer et de ses amis; mais, à la suite du coup d'État, il se rallia au nouvel *ordre de* choses et fut élu membre du Corps *législatif*, comme candidat du gouvernement, tout en conservant ses fonctions municipales. Le 15 juin 1854, il est passé au conseil d'État, où il fait partie du Comité du contentieux (section de l'intérieur) et de celui de l'instruction publique et des cultes. Il n'est plus maire de Marseille, mais il est resté membre du conseil général des Bouches-du-Rhône. Il est, depuis le 4 janvier 1852, officier de la Légion d'honneur.

CHAO PHA MONGKOUT, principal roi de Siam, né vers 1805, n'avait que vingt ans lors de la mort de son père Phen Din Klang (1825). Quoique la couronne lui revînt de droit en sa qualité de fils aîné de la reine, il fut écarté du trône par un de ses frères qui était plus âgé, mais qui avait pour mère une femme d'un rang inférieur. Il eut l'habileté d'éviter toute action qui aurait pu porter ombrage à l'usurpateur, et, refusant d'accepter aucune dignité, il se fit *talapoin* (religieux bouddhiste). Il consacra à de sérieuses études ce temps de retraite forcée. Outre le pali, langue sacrée des bouddhistes de l'Indo-Chine, outre sa langue maternelle et le sanscrit, il parle très-bien l'anglais, le français et le latin, qui lui furent enseignés par des missionnaires catholiques et protestants. Les sciences de l'Europe ne lui sont pas moins familières; il s'est principalement occupé d'astronomie, de géographie, de physique et de chimie, et il est membre de la Société asiatique de la Grande-Bretagne et d'Irlande.

Lorsque Phra Chao Prosat Thong fut sur le point de mourir, il ne put obtenir ni des grands, ni même de ses ministres qu'ils reconnussent pour roi l'un de ses fils, et, lorsqu'il eut expiré, le 3 avril 1851, Chao Pha Mongkout monta sur le trône, de l'assentiment général et s'y maintint malgré l'opposition de ses neveux. Il quitta l'habit monastique et prit le titre royal de *Prabat Somdet Pra Paramenthon Maha Mongkout* (roi suprême sacré auguste qui porte la grande couronne). Plusieurs réformes furent immédiatement entreprises par ses ordres; il fit exercer ses troupes à l'européenne, établit une imprimerie royale et accorda la liberté du culte à toutes les nations qui composent son empire. Huit mission-

naires catholiques, qui avaient été exilés sous le règne précédent, obtinrent l'autorisation de retourner à Bangkok. Lorsque Mgr Pallegoix se rendit en Europe (1852), le roi lui remit pour la cour pontificale une lettre où il renouvelait la promesse de ne pas persécuter les chrétiens.

Chao Pha Mongkout manifesta en même temps le désir de négocier un traité de commerce avec le gouvernement anglais, et demanda que sir James Brooke lui fût envoyé avec de pleins pouvoirs à cet effet. Ce fut sir John Bowring, gouverneur de Hong-Kong, qui fut chargé de cette mission. Il conclut un traité fort avantageux pour la Grande-Bretagne (18 avril 1855), dont les négociants jouissent des mêmes priviléges que les négociants siamois et chinois; ils peuvent s'établir dans le royaume et traiter sans intermédiaire avec les habitants, ce qui entraîne l'abolition du monopole précédemment en vigueur. En 1856, M. de Montigny et M. Townsend Harris ont été chargés l'un par le gouvernement français, l'autre par le gouvernement des États-Unis, de négocier des traités analogues.

Le souverain siamois a également donné ses soins à l'amélioration de l'état intérieur du royaume. Il favorise les arts, fait bâtir des forteresses, tracer des routes, creuser des canaux, construire des navires et même des bateaux à vapeur. Tout porte à croire que son règne sera une ère de prospérité et de progrès.

Le second roi de Siam, *Prabat Somdet Pra Boroma Ramesouen Mahiswaret* (roi suprême sage auguste grand Rama parfait), né vers 1820, est le frère du roi principal et passe aussi pour un prince très-éclairé.

CHAPIN (E.... H....), prédicateur américain, né le 29 décembre 1814, à Union-Village (Washington-County, New-York), commença par étudier le droit, puis entra dans le ministère évangélique, et fut chargé d'une église de Richemond (Virginie), en 1838. Il remplit ensuite les mêmes fonctions à Charlestown (Massachussets) et à Boston. En 1848, il vint à New-York et fut mis à la tête d'une des sectes universalistes de cette ville.

M. Chapin doit le succès de ses prédications et de ses *lectures* à son talent de parole et à l'heureux choix de ses sujets. Les principales de ses publications, dont le nombre est assez considérable, se rapportent à la piété et à la dévotion (*Discourses on the Beatitudes* (Boston, in-12); *Characters in the Gospels* (New-York, in-12); *Crown of Thorns*, etc.), où sont des peintures morales de la société et de ses contrastes : *Moraltespects of City Life* (New-York, in-12, 1853); *Humanity in the City-True Manliness* (New-York, in-12, 1854).

CHAPLIN (William-James), capitaliste anglais, est né en 1787, à Rochester (comté de Kent). Sa vie offre un remarquable exemple d'un homme s'élevant des rangs les plus humbles, par son intelligence et son activité, jusqu'à la plus haute place parmi les riches et les puissants de l'époque. Avant 1830, il était l'un des plus grands propriétaires de diligences de la Grande-Bretagne. Son établissement, commencé vers 1806, de la manière la plus modique, ne fit que prospérer jusqu'à l'ouverture des grandes voies ferrées. Il possédait alors 64 voitures et 1500 chevaux, et ses recettes annuelles dépassaient plus d'un demi-million sterling (12 500 000 fr.). Les chemins de fer ont doublé sa fortune; son nom se trouve dans plusieurs compagnies, surtout en France et en Hollande. Il a placé de grands capitaux dans le *South-Western* de Londres, et il a été nommé directeur de ce chemin, puis président du conseil. M. Chaplin ne s'est pas tenu en dehors de la vie politique; après avoir été shériff de la capitale, il est entré au Parlement pour représenter Salisbury (1847). C'est un député libéral, partisan zélé du libre-échange et du vote au scrutin secret.

CHAPUS (Eugène), littérateur français, né à Paris, vers 1800, débuta par un *Essai critique sur le théâtre français, publié d'après les notes anglaises* (Paris, 1827, br. in-8). Porté par un goût naturel vers la littérature facile et légère, il écrivit quelques romans, œuvres de jeunesse oubliées aujourd'hui : *le Caprice* (Paris, 1831, 2 vol. in-12), avec M. Victor Ch.; *Titime, histoire de l'autre monde* (Ibid. 1833, in-8); *la Carte jaune, roman de Paris* (1836, 2 col. in-8), avec M. Léon Vidal; *Aux bains de Dieppe* (1838, 2 vol, in-12); *Cinq nouvelles*, à la suite des *Jours de bonheur* de M. Léon Guérin (1840, in-12); *Deux heures de canapé* (1842, in-8); *le Roman des duchesses* (1844, 2 vol. in-8).

D'autres écrits d'un caractère spécial ont fait la réputation de M. Eugène Chapus. Il a rédigé quelque temps un recueil hebdomadaire intitulé : *Paris et Chantilly, bulletin des salons, des arts, de la littérature, des théâtres et des chasses*. Ce titre indique ses préoccupations favorites. M. Chapus est l'historien du *turf* et du *sport*, comme l'atteste la liste suivante de ses œuvres en ce genre : *les Chasses de Charles X, Souvenirs de l'ancienne cour*, études des mœurs royales au XIX[e] siècle (Paris, 1837, in-8); *les Chasses princières en France*, de 1589 à 1841 (Paris, 1853, in-16); *Théorie de l'élégance* (Paris, 1844, in-32); *le Turf, ou les Courses de chevaux en France et en Angleterre* (Paris, 1853, in-16); *le Sport à Paris*, ouvrage contenant le turf, la chasse, le tir au pistolet et à la carabine, les salles d'armes, la boxe, le bâton et les échecs, le whist, etc. (Paris, 1854, in-16). Plusieurs de ces volumes ont paru dans la *Bibliothèque des chemins de fer*. La même collection doit à M. Chapus toute une série de *Guides*, entre autres : le *Guide de paris au Havre*, celui de *Paris à Dieppe; Dieppe et ses environs*. Il a fondé le journal hebdomadaire *le Sport* (1854).

CHAPUY (Nicolas-Marie-Joseph), architecte et lithographe français, né à Paris, en 1790, débuta par quelques travaux d'architecture et de restauration dans le style gothique. Il fit, entre autres œuvres estimées, un *Projet d'autel* pour Sainte-Cécile d'Alby, et se consacra presque exclusivement, dès 1822, à des compositions et des dessins lithographiques. On a de lui, dans ce dernier genre, un certain nombre de publications importantes : les planches de la *Navigation par la vapeur*, commandées par le ministère de la marine pour l'ouvrage de Marestier; celles du *Voyage de Lyon*, des *OEuvres de Palladio; les Monuments de France, les Antiquités d'Athènes, les Monuments de Péra* (1820-1850), etc. On cite surtout avec éloge *les Cathédrales françaises*, en 36 livraisons, dont plusieurs ont figuré aux Salons, et obtenu deux médailles d'or, en 1823 et 1833.

CHAPUYS DE MONTLAVILLE (Benoist-Marie-Louis-Alceste, baron), publiciste français, ancien député et représentant, sénateur, est né à Tournus (Saône-et-Loire), le 19 septembre 1800. Il fit ses études à Lyon, montra de bonne heure le goût de l'histoire et publia, dès 1826, des *Lettres sur la Suisse et le pays des Grisons* (Paris et Lyon, in-8), et bientôt après une *Histoire du Dauphiné* (Ibid., 1827-1828, 2 vol. in-8). Élu député, en 1834, par le département de Saône-et-Loire, il siégea jusqu'en 1848 dans les rangs

tant du peuple français, est né à Ludre (Meurthe), le 30 mars 1798. Après avoir achevé ses études, il s'établit comme notaire à Nancy et en remplit pendant longtemps les fonctions. Retiré des affaires, il s'associa aux efforts de l'opposition libérale contre le ministère Guizot. En 1848, il se présenta comme candidat à l'Assemblée constituante et fut élu le septième sur onze, par 70614 voix. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CHARTON (Édouard), littérateur français, ancien représentant du peuple, né à Sens, le 11 mai 1807, fit son droit à Paris, où il fut reçu avocat à vingt ans, et fut, dès 1829, rédacteur en chef du *Bulletin de la Société pour l'instruction élémentaire* et du *Journal de la morale chrétienne*. Voué dès lors à ce genre de littérature utile et pratique, il fonda, en 1833, le *Magasin pittoresque*, resté jusqu'à présent sous sa direction, et le premier journal populaire qui ait vulgarisé la gravure sur bois, dont il a adopté successivement tous les perfectionnements. Vers la même époque, M. Charton embrassa avec ardeur les doctrines saint-simoniennes.

Après la révolution de 1848, il fut appelé par M. H. Carnot, son ancien collègue et son ami, au poste de secrétaire général du ministère de l'instruction publique. Il fut ensuite élu représentant à l'Assemblée constituante, dans le département de l'Yonne, le sixième sur sept, par 35608 suffrages. Il y vota, en général, avec le parti démocratique modéré. Il appuya toutefois l'amendement Grévy (voy. ce nom). Il fut l'auteur d'une proposition tendant à restreindre le droit d'électeur aux classes dotées de l'instruction première. Élu au mois d'avril de l'année suivante conseiller d'État, il fut un des membres actifs de la section de législation. Au 2 décembre 1851, il signa, avec dix-sept de ses collègues, la protestation contre le coup d'État. Écarté de la vie publique, il est revenu dès lors à ses travaux littéraires.

On a de lui : *Lettres sur Paris* (1830), avec G. Doin; *Guide pour le choix d'un état, ou Dictionnaire des professions* (1842); *Doutes d'un pauvre citoyen* (1847) broch.); *les Voyageurs anciens et modernes* (1855-57, 4 vol.), couronné, la même année, par l'Académie française; des articles fournis à la *Revue encyclopédique*, au *Bon Sens*, au *Monde*, au *Temps*, à l'*Encyclopédie nouvelle*, et surtout au *Magasin pittoresque*, où sa part est très-grande dans une rédaction d'ailleurs anonyme.

CHASLES (Michel), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Épernon (Eure-et-Loir), le 15 novembre 1793, fut reçu en 1812 élève de l'École polytechnique; il en sortit en 1814, renonçant aux services publics pour se vouer à la carrière de l'enseignement. Il professa, pendant quelques années, les mathématiques au collége de Chartres, fut élu membre correspondant de l'Académie en 1839, et nommé professeur de géodésie et de machines à l'École polytechnique en 1841, en remplacement de Savary. En 1846, on créa pour lui à la Faculté des sciences de Paris une chaire de géométrie supérieure; enfin, en 1851, il fut nommé membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. Libri qui venait d'en être exclu. Il se démit, à la même époque, des fonctions qu'il remplissait à l'École polytechnique. Il a été décoré le 13 février 1839.

M. Chasles possède une très-grande érudition mathématique; il connaît à fond les travaux des anciens, des Arabes et des Indiens, et il a publié à diverses époques des notices fort intéressantes sur l'histoire des sciences exactes; tel est son *Aperçu sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie*. Il a fait preuve, d'autre part, d'un esprit original et fécond, par la découverte de méthodes nouvelles qui lui servent à résoudre, sans le secours de l'algèbre, les questions les plus difficiles de la géométrie; on le regarde comme le créateur de cette branche moderne des mathématiques qu'on désigne sous le nom de *géométrie nouvelle*.

Les nombreux et importants travaux de M. Chasles se trouvent disséminés dans une foule de recueils spéciaux français et étrangers, notamment dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, les *Annales de mathématiques de Gergonne*, la *Correspondance mathématique et physique* de M. Quételet, les *Nouveaux mémoires de l'Académie de Bruxelles*, le *Journal* de Crelle, la *Connaissance des temps*, etc. Nous nous bornerons à citer ses plus importants mémoires. En première ligne se placent ceux *sur l'Attraction des ellipsoïdes*, publiés dans le *Journal* de l'École polytechnique et dans les *Comptes rendus* de l'Académie, en 1835, 1837 et 1838, et que M. Poinsot fit connaître à l'Académie par le plus élogieux rapport. Il faut y rattacher celui inséré, en 1840, dans le *Journal* de l'École polytechnique, sur l'attraction d'un ellipsoïde hétérogène sur un point extérieur.

De 1836 à 1840, M. Chasles a publié dans ce dernier recueil un grand nombre de mémoires sur divers sujets de géométrie, tels que les sections coniques, les surfaces du second ordre, les contacts des courbes et des surfaces, etc., etc. Il a donné, en 1840, des travaux fort importants, au point de vue de la méthode, sur les lignes géodésiques et les lignes de courbure des surfaces du second ordre; en 1854 et 1855, des mémoires sur la construction de la courbe du troisième ordre déterminée par neuf points, et sur la construction des racines des équations du troisième et du quatrième degré, etc. M. Chasles a fait paraître, en 1852, le premier volume d'un *Traité de géométrie supérieure*, qui se caractérise essentiellement par l'uniformité de la méthode, c'est-à-dire des procédés géométriques de démonstration, et la portée de ses applications.

CHASLES (Victor-Euphémion-Philarète), littérateur français, né le 8 octobre 1799, à Mainvilliers, près de Chartres, est fils d'un ancien professeur de rhétorique, qui embrassa avec ardeur la cause de la Révolution, siégea dans les assemblées républicaines, et de là passa dans l'armée, où il parvint au grade de général. Malgré la piété de sa mère qui était protestante, il fut élevé d'après les principes de J. J. Rousseau. A quinze ans, il entra, comme apprenti, chez un pauvre imprimeur de la rue Dauphine, ancien jacobin qui avait conservé toutes ses convictions. La police de la Restauration arrêta le maître et l'apprenti, sous prétexte de complot contre la sûreté de l'État. M. Chasles, qui était encore enfant, resta en prison deux mois, et dut sa délivrance à Chateaubriand. Il partit pour l'Angleterre où, pendant sept ans, il dirigea, dans l'imprimerie de Valpy, la réimpression des classiques grecs et latins. Il fit ensuite un voyage en Allemagne, puis il rentra à Paris, et devint le secrétaire ou plutôt le collaborateur de M. de Jouy.

M. Philarète Chasles se distingua d'abord dans les concours académiques, et partagea en 1[illegible] avec M. Saint-Marc Girardin le prix d'éloquence proposé par l'Académie française pour le meilleur essai sur l'histoire du XVIe siècle : *Tableau de la marche et des progrès de la*

et de la littérature françaises depuis le commencement du XVI*e siècle jusqu'en* 1610 (1828, in-8). Bientôt après, il fut attaché à la rédaction du *Journal des Débats*, qu'il n'a point quitté depuis. Très-versé dans la connaissance des littératures anglaise et allemande, il fournit à la *Revue britannique* des traductions parfois supérieures à l'original. Sa fécondité prodigue put satisfaire à toutes les demandes des éditeurs de recueils littéraires en France, en Angleterre, en Russie et en Amérique. Il faudrait presque un volume pour énumérer tous ses travaux; nous mentionnerons seulement sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, au *Dictionnaire de la conversation*, au *Livre des Cent et Un* et au *Plutarque français*. Dans la *Bibliothèque latine-française*, il a traduit des fragments d'Horace et trois livres de *la Pharsale*. Sans parler d'un grand nombre de préfaces et de notices, nous citerons encore sa traduction du roman de *Titan* de J. P. Richter (1834-1835, 4 vol. in-8).

Les principaux articles de M. Phil. Chasles, réunis sous le titre général d'*Études de littérature comparée*, forment onze volumes in-8 (1847-1854), dont voici les titres: *Études sur l'antiquité*, 1 vol.; *Études sur le moyen âge*, 1 vol.; *Études sur le* XVI*e siècle en France*, 1 vol.; *Études sur l'Espagne*, 1 vol.; *Études sur la révolution d'Angleterre* (O. Cromwell), 1 vol., *Études sur le* XVIII*e siècle en Angleterre*, 2 vol.; *Études sur les hommes et les mœurs au* XIX*e siècle*, 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs de l'Angleterre au* XIX*e siècle*, 1 vol.; *Études sur la littérature et les mœurs des Anglo-Américains au* XIX*e siècle*, 1 vol.; *Études sur W. Shakspeare, Marie Stuart et l'Arétin*, 1 vol.; *Études sur l'Allemagne ancienne et moderne*, 1 vol.

Reçu docteur ès lettres en 1841, M. Philarète Chasles ne s'est point borné à ses travaux de *rewiewer* et a rempli diverses fonctions officielles. Il est conservateur à la bibliothèque Mazarine et professeur des langues et littératures étrangères de l'Europe moderne au Collége de France. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1838.

CHASSAIGNAC (E....), médecin français, né à Nantes (Loire-Inférieure), en 1805, fit ses études médicales à Paris et fut reçu docteur en 1835. Il professa quelque temps des cours particuliers d'anatomie, de chirurgie et de médecine opératoire et concourut avec succès pour l'agrégation, pour le prosectorat et pour le bureau central. Il est aujourd'hui chirurgien de l'hôpital Lariboisière. Il a été décoré en 1852.

On a de lui : *Fracture du col du fémur* (1835), thèse; la traduction de *la Névrologie* de J. Swan (1838, in-4) et des *OEuvres chirurgicales* de sir A. Cooper (1835); plusieurs mémoires sur la *Distribution des nerfs dans le système musculaire;* sur les *Ruptures de l'utérus*, couronné par la Société médicale d'émulation, sur le *Tissu fibreux en général*, sur la *Texture et le développement des organes de la circulation sanguine* et sur *la Circulation veineuse* (1836); sur l'*Appréciation des appareils orthopédiques; Nouveau moyen de traitement des fistules confluentes de la face* et *sur les Tumeurs enkystées de l'abdomen* (1851). M. Chassaignac a collaboré au *Traité d'anatomie* de M. Cruvelhier; il a fait paraître encore un mémoire, en 1850, *sur les Opérations applicables aux fractures compliquées*. Ses *Leçons sur la trachéotomie*, résultant de sa clinique à l'hôpital Lariboisière, ont été publiées en 1855 (in-8, fig.).

CHASSELOUP-LAUBAT (Justin-Prudent, marquis DE), général français, ancien représentant, né à Paris, le 20 juin 1800, est le fils aîné du général de ce nom mort en 1833. Destiné à la carrière militaire, il fut admis, en 1819, à l'École d'application d'état-major, passa, en 1821, dans la garde royale et fit, à ce corps, la campagne de 1823 en Espagne, où sa conduite à la prise du Trocadero lui valut la croix d'honneur. Attaché, en 1824, à l'ambassade de Constantinople, il fut, pendant trois ans, chargé d'importants travaux topographiques sur les côtes du Bosphore et de la mer Noire, ainsi que de diverses missions en Grèce, en Égypte et en Syrie. Capitaine de cavalerie en 1830, il prit part à la campagne de Belgique et accompagna, comme aide de camp, le général Maison dans ses ambassades de Vienne et de Saint-Pétersbourg. A la suite d'une mission en Algérie, il fut promu au grade de chef d'escadron d'état-major (1837). La même année, il obtint le mandat des électeurs de Dieppe et siégea à la Chambre jusqu'à la révolution de Février; il participa activement à ses travaux, se montra hostile aux cabinets Molé et Thiers, mais il soutint constamment le ministère Guizot.

M. J. de Chasseloup-Laubat vint représenter la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative (1849), où il fit partie de la majorité contre-révolutionnaire; il fut un des dix-sept membres chargés spécialement par le président de préparer la loi sur les modifications à apporter au suffrage universel (31 mai 1850). Général de brigade en 1848, il a été promu, le 10 août 1853, général de division, mais laissé en disponibilité. Il est, depuis le 15 août 1851, commandeur de la Légion d'honneur.

CHASSELOUP-LAUBAT (Justin-Napoléon-Samuel-Prosper, comte DE), homme politique français, frère du précédent, est né à Alexandrie (Piémont), le 29 mars 1805. Après avoir fait ses études au lycée Louis-le-Grand, il entra, en 1828, au conseil d'État comme auditeur de deuxième classe. Aide de camp de La Fayette en 1830, chargé plus tard d'une mission temporaire en Algérie, il était maître des requêtes lorsqu'il fut élu, en 1837, député de l'arrondissement de Marennes (Charente-Inférieure); l'année suivante, il était nommé conseiller d'État. Dévoué à la politique conservatrice, il en a continué les traditions à l'Assemblée législative (1849), où il soutint plus particulièrement la politique de l'Élysée; entré au Corps législatif en 1852, comme candidat du gouvernement, il a été réélu en 1857. Le comte de Chasseloup-Laubat est depuis le 17 septembre 1851, commandeur de la Légion d'honneur.

CHASSÉRIAU (Frédéric-Victor-Charles), conseiller d'État français, est né en 1803. Après avoir fait partie du barreau de Paris, il devint, en 1839, un des historiographes de la marine, et écrivit, en cette qualité, un *Précis de l'abolition de l'esclavage dans les colonies anglaises* (in-8); un *Précis historique de la marine française, son organisation et ses lois* (1845, Impr. roy., 2 vol. in-8), et une *Vie de l'amiral Duperré* (1848, in-8). Nommé, au mois de décembre 1848, chef de cabinet du ministre de la marine, il conserva ces fonctions jusqu'au coup d'État de 1851, et fut compris dans la réorganisation du conseil d'État (janvier 1852), comme maître des requêtes de première classe. Durant la guerre d'Orient, il siégea au conseil des prises et prit rang de conseiller d'État ordinaire le 3 juillet 1857. Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1849. M. Chassériau a donné des articles à *Patria*, aux *Cent traités* et au *Dictionnaire d'administration*.

CHASSÉRIAU (Théodore), peintre français, né en 1819, à Samana (Amérique espagnole), de pa-

rents français, fut élève de M. Ingres et chercha à concilier la manière de ce maître avec le style de M. Delacroix; mais son intelligence pénétrante et son sentiment pittoresque l'ont mieux guidé que ses divers maîtres. Ses qualités, qui lui appartiennent en propre, sont l'invention, une imagination poétique, un peu tournée vers l'étrange, mais originale; un remarquable talent de composition, et dans ses créations un caractère de spontanéité, que la recherche même des effets ne fait pas disparaître. Parmi ses productions nous citerons : *Vénus Anadyomène*, *le Souper de Machbeth*, *Andromède attachée au rocher* (1841); une *Descente de croix*, pour Saint-Philippe du Roule: *les Troyennes pleurant au bord de la mer* (1842); *Jésus au jardin des Oliviers* (1844); *le Jour du sabbat à Constantine* (1848); *Cavaliers arabes emportant leurs morts* (1850); *Chefs de tribus arabes se défiant au combat singulier* (1852); *le Tepidarium* (1853); *Suzanne au bain* à l'Exposition universelle de 1855, où reparurent plusieurs des sujets précédents. Au premier rang de ses travaux on doit ranger la décoration d'une chapelle de saint Merry où cet artiste a peint la *Légende de sainte Marie l'Égyptienne*, ainsi que la décoration d'une des chapelles de Saint-Roch.

M. Chassériau, dont une mort prématurée a interrompu tout à coup la brillante carrière, à la fin de 1856, avait obtenu une 3ᵉ médaille en 1836, une 2ᵉ en 1844, la décoration en mai 1849 et une médaille de seconde classe en 1855.

CHASSIRON (Alexandre-Charles-Gustave, baron DE), sénateur français, ancien député, né à la Rochelle, le 27 avril 1791, est le fils d'un conseiller-maître à la Cour des comptes qui fut anobli sous l'Empire. Auditeur au conseil d'État et sous-préfet en 1812, il fut nommé, l'année suivante, directeur de la police à Osnabrück, fonctions qu'il remplit jusqu'à la première Restauration. En 1831, élu député par le collége *extra muros* de la Rochelle, il se fit remarquer pendant dix-sept ans à la Chambre par son dévouement aux divers ministères du gouvernement de Juillet. La République l'éloigna des affaires; il se rapprocha alors de l'Élysée, et, après avoir administré quelques départements, il fut appelé à la dignité de sénateur par décret du 19 juin 1854. Il est officier de la Légion d'honneur.

CHASSIRON (Charles DE), fils du précédent et, gendre du prince Lucien Murat, né vers 1820, remplissait depuis quelques années les fonctions d'attaché d'ambassade lorsqu'il a été nommé maître des requêtes au conseil d'État, lors de sa reconstitution, en 1852.

CHATEL (l'abbé Ferdinand-Toussaint-François), prêtre réformateur français, né à Gannat (Allier), le 9 janvier 1795, fit ses études, aux frais d'un ecclésiastique de sa paroisse, au petit séminaire et au lycée impérial de Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme). Après avoir étudié la théologie au grand séminaire de cette ville, il reçut la prêtrise en 1818, et fut successivement vicaire à la cathédrale de Moulins, curé de Monetay-sur-Loire (Allier), aumônier du 20ᵉ régiment de ligne, puis, en 1822, aumônier du 2ᵉ régiment de grenadiers à cheval de la garde royale. Depuis cette époque, il se distingua comme prédicateur, et se fit, dans plusieurs chaires de Paris, l'interprète du libéralisme. Quelques mois avant la révolution de 1830, il fonda un journal d'opposition religieuse, *le Réformateur, ou Écho de la religion et du siècle;* mais il ne rompit ouvertement avec l'Église romaine qu'après les événements de Juillet. Après avoir réuni dans son appartement, rue des Sept-Voies, plusieurs prêtres mécontents, il leur fit part de ses projets d'évangélisation nouvelle. Au mois de janvier 1831, les prosélytes devenant plus nombreux, il se forma une Église qui fut appelée tour à tour Église française, Église unitaire française, Église primatiale française, et dont le siége principal fut successivement transféré dans divers quartiers de Paris. Un soi-disant dignitaire de l'ordre du Temple, nommé Fabré-Palaprat, donna à M. Chatel, devant « le peuple et le clergé réunis, » la consécration épiscopale. Le nouveau prélat prit le titre de *Primat des Gaules;* une hiérarchie fut établie, et une profession de foi formulée : « La loi naturelle, toute la loi naturelle, rien que la loi naturelle, » tel fut le résumé des doctrines du nouveau culte, qui n'honorait en Jésus-Christ qu'un « homme prodigieux, » rejetait la confession, le jeûne, l'abstinence, et remplaçait dans la liturgie la langue latine par la langue française.

L'Église primatiale eut des adhérents dans plus de trente départements; mais des schismes ne tardèrent pas à surgir. Une lutte ardente s'engagea entre M. Chatel et son ancien disciple, M. Auzou (voy. ce nom). Enfin, en 1842, un arrêté de police fit fermer l'église primatiale du faubourg Saint-Martin. M. Chatel, qui restait sans ressources, fut quelque temps directeur d'un bureau de poste dans le département de Saône-et-Loire. Il essaya de rouvrir ses églises, après la révolution de 1848, et prit plusieurs fois la parole dans quelques clubs particulièrement consacrés aux idées d'émancipation. En 1850, un arrêté suspendit pour la seconde fois l'exercice du nouveau culte. M. l'abbé Chatel, qui a été emprisonné trois fois, à la suite des troubles occasionnés par ses essais de réforme, a eu souvent de longues conférences avec MM. de Ravignan, Millériot et Sibour, qui ont tenté de le ramener à la foi catholique; mais il a résisté à tous leurs efforts. — Il est mort le 13 février 1857.

On a de lui : *Sermon de M.... à l'ouverture de la nouvelle Église française* (1831, br. in-8); *Profession de foi de l'Église catholique française* (1831, in-8); *Catéchisme à l'usage de l'Église catholique française* (1833, in-8); *le Code de l'humanité ramenée à la connaissance du vrai Dieu et au véritable socialisme* (1838, in-8); *Éloge de Napoléon* (1841, in-8); *A la Chambre des Députés* (184., in-8). Il a en outre publié un grand nombre de *Discours* sur des sujets de réforme, particulièrement *contre le Célibat des prêtres*, *sur les Abus de la confession*, *sur l'Excellence de la loi naturelle*, *sur la Vocation de la femme*, *sur l'Immortalité*, etc.

CHATELAIN (Anatole-Julien), géographe français, né à Paris, le 4 juillet 1817, fut de bonne heure secrétaire de M. le comte Walewski, et fut employé, en 1846, au ministère de l'agriculture et du commerce. Attaché, comme secrétaire, à la commission de l'exposition des produits rapportés de Chine par M. de Lagrenée, il fut chargé par M. Dumas, en 1850, d'une mission commerciale dans les deux Amériques. M. Walewski, en arrivant aux affaires, l'a pris pour secrétaire de son cabinet, et l'a nommé chef adjoint du bureau de la statistique. M. Chatelain est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 23 août 1848.

On a de lui un ouvrage sur la Californie, intitulé : *les Portes d'or* (185[illegible], in-8); un *Atlas chronologique des chemins de fer de France* (1855) qui a obtenu une médaille à l'Exposition universelle; des *Rapports* insérés dans le *Moniteur* et dans les *Annales du commerce extérieur*, etc. Il a dressé pour le ministère une carte des voies de communication anglo-américaines sur toutes les

mers du globe, et il fait graver, sous les auspices de l'Empereur, un *Atlas des voies de communication dans le monde entier*.

CHATILLON (André-Marie), architecte français, né à Paris, le 7 décembre 1782, entra, à la fin de 1800, à l'École des beaux-arts, sous la direction de Percier, y remporta le deuxième prix départemental, deux seconds prix d'architecture et le grand prix de Rome en 1809, sur ce sujet : *un Palais impérial*. A son retour d'Italie, il fut attaché, comme inspecteur, aux travaux de la ville de Paris, ainsi qu'au bureau de la grande voierie, et fit partie de la commission des alignements. En 1823, il donna les plans et dirigea l'exécution de l'église de Bercy, et huit ans plus tard, de 1830 à 1833, construisit, dans le XII^e arrondissement, le marché des Patriarches, dont il est encore aujourd'hui l'architecte. M. Châtillon est architecte honoraire du Palais de la Légion d'honneur. Il a été, avec M. Garnaud, un des fondateurs de la Société des architectes.

CHATIN (Adolphe), médecin français, né à Tulliac (Isère) et élu membre de l'Académie de médecine en 1853, fit ses études spéciales à Paris et y reçut, le 2 mai 1844, le diplôme de docteur avec une thèse *sur quelques principes de toxicologie*. Il est pharmacien à l'hôpital Beaujon et professe la botanique à l'École supérieure de pharmacie. Parmi ses travaux, on remarque ceux qui ont pour objet *la physiologie végétale* (1848), études faites au moyen de l'acide arsénieux; *la Symétrie générale des organes des végétaux* (1848); *l'Existence de l'iode dans les plantes d'eau douce* (1851) et le *Vallisneria spiralis* (1855).

CHATROUSSE (Pierre-Alexandre), prélat français, naquit à Voiron (Isère), le 2 juillet 1795. Après avoir fait ses études au séminaire de Lyon, il entra dans les ordres (1819) et resta huit ans vicaire à Grenoble. Il y revint comme vicaire général (1833), après avoir occupé une des cures de Vienne. Il a succédé à M. de La Tourette, depuis le 26 mai 1840, dans l'administration spirituelle du diocèse de Valence. M. Chatrousse a été décoré en juin 1837. — Il est mort en 1857.

CHAUCHARD (Jean-Baptiste-Hippolyte), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né à Langres, le 8 mars 1808. Fils d'un avocat, il étudia le droit à Paris, puis fut admis, comme employé, au ministère de l'instruction publique. Il fit paraître quelques brochures relatives aux intérêts de son département, une entre autres contre le canal projeté de Vitry à Gray, et rédigea, avec M. Muntz, un *Cours méthodique de géographie* (1837-1839, gr. in-8, grav. et cartes). Depuis quelques années il faisait partie du conseil général de la Haute-Marne, lorsqu'en 1848 ses compatriotes l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le second sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et admit la proposition Rateau. Réélu, le premier, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité, mais sans se dévouer complétement à la politique de l'Élysée; il vota le rappel de la loi du 31 mai, et le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État. Candidat du gouvernement au Corps législatif, en 1852, il fut élu par la circonscription de Chaumont qui l'a réélu en 1857.

CHAUDRUC DE CRAZANNES (Jean-Marie-César-Alexandre, baron), littérateur français, né au château de Crazannes, près de Saintes, le 31 juillet 1782, fut élève de l'École militaire de Sorrèze, et devint, à sa sortie, secrétaire de M. Balguerie, alors préfet du Gers, puis secrétaire général de la préfecture d'Orléans. En juillet 1814, il entra, comme maître des requêtes, au conseil d'État, dont il devint, en 1830, maître des requêtes honoraire. Il a été successivement, sous le dernier règne, inspecteur-conservateur du musée d'antiquités, à la Rochelle, sous-préfet à Figeac, à Lodève et à Castel-Sarrasin. Après la révolution de Février il resta dans cette dernière ville, et se renferma dès lors dans ses travaux d'antiquaire. Membre de plusieurs académies départementales, il est, depuis plus de vingt ans, correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, associé du Comité des monuments historiques, etc. Décoré depuis décembre 1814, il a été créé récemment officier de la Légion d'honneur.

On a du baron Chaudruc de Crazannes : *Voyage de Sorrèze à Auch*, prose et vers (1802); *le Bonheur, épître à Eugénie* (1810); *les Médailles, ou le règne de Napoléon le Grand* (1811); *sur la Liberté de la presse et les moyens légaux d'en réprimer les abus* (1814); *Encore un mot sur l'Université* (1814); *Antiquités de la ville de Saintes et du département de la Charente-Inférieure* (1820); *Calendrier ou annuaire administratif et historique de Tarn-et-Garonne* (1838); *Lettre à M. de Caumont*, sur divers points d'archéologie (1852); et un nombre presque incalculable de *Notices*, *Dissertations*, *Discours*, *Recherches*, *Épîtres*, publiés à part après avoir été insérés dans divers recueils archéologiques (1809-1856).

CHAUCHEPRAT (François-Claude), marin français, né à Cusset (Allier), le 31 mars 1792, fit ses études au lycée de Moulins. En 1807, il s'embarqua comme novice à bord du brick *l'Etna*, fit partie, en 1814, du corps des aspirants de marine organisé par Decrès pour la défense de Paris, et fut destitué pour ce fait au retour des Bourbons. Rentré au service en 1817 et devenu enseigne l'année suivante, il navigua dans la Méditerranée et les deux Océans et servit de chef d'état-major à M. de Rosamel durant la guerre d'intervention en Espagne. Il obtint, en 1832, le grade de lieutenant de vaisseau, et fut admis, sur sa demande, à la retraite en 1836; quelque temps après, il fut nommé secrétaire général du ministère de la marine. Il fit en même temps partie du conseil d'État jusqu'en 1848.

On a de lui : *le Routier des Antilles, des côtes de terre ferme et de celles du golfe du Mexique* (1824, in-8; 1842, 4^e édit. revue et augmentée, 2 vol. in-8), traduit de l'espagnol et augmenté de documents anglais.

CHAUDESAIGUES (Charles-Barthélemy), chanteur français, né à Paris, le 12 avril 1805, fut d'abord enfant de chœur à Saint-Merry, et entra au Conservatoire en 1812. Ses parents l'en firent sortir au bout de quelques années pour le placer chez un horloger, chez lequel il travailla jusqu'en 1831. Libre alors de suivre son penchant pour la musique, il se fit connaître peu à peu dans les salons et les concerts, comme chanteur comique. Il fut un des premiers à populariser chez nous la chansonnette et interpréta, depuis cette époque, une foule de créations badines ou grotesques, presque toutes ayant trait aux succès et aux modes du jour; nous rappellerons seulement *l'Éducation à la Jean-Jacques*, *la Noce de Mme Gibou*, *le Langage des cloches*, *le Boursier*, etc. — Il est mort à Paris à la fin de décembre 1857.

CHAUFFARD (Marie-Denis-Étienne-Hyacinthe), médecin français, est né à Avignon, le 26 décembre 1796. D'abord interne à l'hôpital de Nîmes, il fut reçu docteur à Montpellier en 1818 et s'établit dans sa ville natale, où il fut chargé d'un cours annuel d'anatomie. En 1832, il vint observer le choléra à Paris et y donna, pendant quelque temps, des leçons publiques de médecine pratique. Chevalier de la Légion d'honneur en 1815 et officier en 1842, il fut, en 1825, nommé correspondant de l'Académie de médecine. Il est aujourd'hui médecin en chef des hôpitaux et prisons d'Avignon.

On a de lui : *Éloge de Bichat* (1822); *Traité sur les fièvres prétendues essentielles* (1825, in-8), refondu en 1831 dans le *Traité des inflammations internes* (2 vol.); *Mémoires et résumés de médecine pratique, d'anatomie pathologique et de littérature médicale* (1832, 2 vol. in-8); *OEuvres de médecine pratique* (1848, 3 vol. in-8), etc. Ces divers travaux lui ont valu, en 1832, le prix Montyon aux deux concours ouverts à la Faculté de Paris, et, en 1833, la grande médaille d'or de la Société des sciences physiques et chimiques.

Son fils, M. Paul-Émile CHAUFFARD, reçu docteur en 1846 et médecin en chef des hôpitaux d'Avignon, a publié : *Essai sur les doctrines médicales* (1846, in-8), thèse inaugurale, et une traduction annotée des *Institutes de médecine pratique* (1855, 2 vol. in-8), d'après l'italien Borsieri.

CHAUFFOUR (Ignace) [du Haut-Rhin], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Colmar e 1809. Fils d'un avocat légitimiste, il devint lui-même un des membres les plus distingués du barreau de Colmar, en même temps qu'un des chefs les plus actifs du parti radical dans le Haut-Rhin. Après la révolution de Février, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 35 000 suffrages. Il y vota ordinairement avec la gauche, adopta l'ensemble de la constitution républicaine, puis le 24 novembre 1848, il donna sa démission et reprit sa place au barreau de sa ville natale.

CHAUFFOUR (Victor) [du Bas-Rhin], frère du précédent, ancien représentant du peuple français, né aussi à Colmar, en 1820, était, en 1848, un des professeurs les plus jeunes et les plus distingués de la Faculté de droit de Strasbourg. Après la révolution, il embrassa avec beaucoup d'ardeur la cause de la République, et organisa le Comité dont l'action décida le succès des candidatures démocratiques. Nommé représentant du peuple par plus de 70 000 suffrages, il fit partie du Comité de législation et monta assez souvent à la tribune. Il vota ordinairement avec l'extrême gauche, soutint l'amendement Grévy (voy. ce nom), admit le droit à l'existence par le travail, etc. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive aux partis hostiles à la République et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion de l'expédition d'Italie. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer aux principaux actes de la Montagne, et présenta plusieurs propositions démocratiques, qui furent repoussées par la majorité. Le 2 décembre l'a rejeté à la fois hors de la vie politique et de l'enseignement public.

M. Chauffour a épousé la fille d'un riche fabricant, M. Kestner. Mais l'industrie à laquelle il s'est associé ne lui a pas fait oublier la science, et il a publié de remarquables *Études sur les réformateurs du XVIe siècle, Ulrich de Hutten et Zwingle* (Paris, 1853, 2 vol. in-18).

CHAUVEAU (Adolphe), jurisconsulte français, né vers 1790, étudia le droit à Poitiers, et se fit inscrire, en 1813, au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Il s'était acquis une réputation honorable au barreau lorsque, en 1830 il acheta une charge d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation; après l'avoir occupée avec distinction pendant dix ans, il se voua à l'enseignement et devint, en 1821, professeur de droit administratif à la Faculté de droit de Toulouse, chaire de création récente et dont il n'a pas cessé d'être titulaire. Il a été décoré en 1842.

M. Chauveau compte au rang de nos meilleurs criminalistes; ses travaux nombreux, conçus avec une grande clarté, sont estimés et ont obtenu plusieurs éditions. Mettons en première ligne : *Théorie du Code pénal* (1834-1843, 8 vol. in-8, 3e édit., 1852, 6 vol.), en société avec M. Faustin Hélie. Nous citerons ensuite : *Code forestier expliqué* (1827, in 8); *Manuel de la contrainte par corps* (1829, in-18); *Code de la saisie immobilière* (1829, in-8); *Commentaire du tarif en matière civile* (1831, 2 vol. in-8); *Code pénal progressif* (1832, in-8); *Principes de compétence et de juridiction administrative* (Toulouse, 1841-1845, 3 vol. in-8); *Formulaire général et complet* (1852-1853, 2 vol. in-8), traité pratique de procédure civile et commerciale revu par M. Glandaz, etc. Rédacteur en chef, depuis 1824, du *Journal des avoués*, recueil dont il a publié une table générale sous le titre de *Dictionnaire de procédure* (1837, in-8), il a fondé, au mois de janvier 1853, un *Journal de droit administratif*, qui a paru quelque temps à Toulouse. Il a aussi donné une troisième édition des *Lois de la procédure civile* de L. J. Carré (1840-18.. 7 vol. in-8, 2e édit., 1846).

CHAVASSIEU [de la Loire], ancien représentant du peuple français, né en 1813, était con... à Montbrison comme un républicain de la ve... lorsque après la révolution de Février, il ... nommé maire de cette ville et représentant ... peuple par 85 412 voix, le second sur la liste ... onze élus de la Loire. Membre du Comité de ... griculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec l'extrême gauche : pour l'amendement Grévy, pour le droit au travail, pour le cr... foncier, pour la suppression de l'impôt du ... de l'impôt des boissons, pour l'amnistie ... rale, etc. Après l'élection du 10 décembre, ... testa contre l'interdiction des clubs et app... demande de mise en accusation présentée ... le président et ses ministres à l'occasion de ... de Rome. Réélu, le premier, à l'Assemblée ... lative, il continua de s'associer à tous les ... de la Montagne et repoussa la loi du ... Depuis le 2 décembre 1851, il est resté étr... aux affaires publiques.

CHAVÉE (Honoré-Joseph), linguiste be... à Namur, le 3 juin 1815, fut élevé au peti... naire de Floreffe, apprit l'anglais, l'alleman... l'hébreu, le syriaque et l'arabe. Ordonné ... en 1838, il fut vicaire quelques mois, et ... envoyé par son évêque à l'université de ... vain, où il lut par hasard le *Parallèle des ... de l'Europe et de l'Inde*, par M. Eichoff. I... bientôt une connaissance assez étendue ... écrit, et après être venu à Louvain avec le ... de prouver un jour l'unité des races huma... l'identité primitive de toutes les langues, ... entraîné à démontrer tout le contraire à l'aide ... mêmes moyens plus rigoureusement ... Placé dans un presbytère de campagne en ... il y écrivit un *Essai d'étymologie philosophique ou Recherches sur l'origine et les variat...*

mots qui peignent les actes intellectuels et moraux (Bruxelles, 1841, in-8), ouvrage où le prêtre fait de visibles efforts pour concilier la foi avec la science. M. Chavée vint en 1844 à Paris, et fut successivement professeur au collége Stanislas et à l'Athénée. Il acheva dans cette ville sa *Lexicologie indo-européenne, ou Essai sur la science des mots sanscrits, grecs, latins, français, lithuaniens, russes*, etc. (Paris, 1849, in-8). Ici l'auteur se déclare ouvertement pour la pluralité originelle des systèmes de parole et des races. Mais dès-lors, le sentiment de son opposition aux idées de la Genèse l'avait déterminé à s'abstenir de toutes fonctions ecclésiastiques.

M. Chavée a fait paraître encore : *Moïse et les langues, ou Démonstration par la linguistique de la pluralité originelle des races humaines* (Paris, 1855, in-8); *Français et Wallon, parallèle linguistique* (Paris, 1857, in-18). Il a inséré dans la *Revue du XIXe siècle*, en 1854, deux articles sur l'*Enseignement des langues au XIXe siècle*.

CHAVOIX (Jean-Baptiste), ancien représentant du peuple français, né à Excideuil (Dordogne), en 1805, fut reçu docteur médecin en 1827, et s'établit dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il fut élu conseiller municipal, puis appelé aux fonctions de maire. Il fut un des chefs du parti radical dans la Dordogne. Nommé membre du conseil d'arrondissement de Périgueux en 1836, il se présenta comme candidat au conseil général en concurrence avec le général Bugeaud, qu'il parvint à supplanter, malgré tous les efforts de l'administration (1839). Il lui disputa également le titre de député d'Excideuil, et, dans cette lutte quatre fois renouvelée, il n'échoua, en 1846, que de quelques voix. Il fut alors destitué des fonctions de maire d'Excideuil. Réintégré par la révolution de Février, il fut en outre nommé par le gouvernement provisoire commissaire général pour le département de la Dordogne. Il y fut élu représentant à la Constituante, le dernier sur treize, par 34 343 suffrages. Secrétaire du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la gauche et appuya l'amendement Grévy. Après le 10 décembre 1848, il fit une opposition très-vive à la politique napoléonienne, particulièrement dans la question de l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative par 62 184 suffrages, il s'abstint de prendre part à la manifestation du 13 juin, mais vota presque toujours avec la Montagne. Une rivalité personnelle, envenimée par l'esprit de parti, amena entre lui et M. Dupont, son collègue, un duel où son adversaire perdit la vie. Traduit devant la justice sous l'inculpation de meurtre volontaire, il fut acquitté, mais il dut payer à la famille de M. Dupont des dommages-intérêts considérables. Cette affaire, toute politique, causa en France une grande sensation. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans le décret d'expulsion et se retira en Espagne. En 1852, les journaux annoncèrent qu'il était gracié. Par une lettre rendue publique, il protesta contre cet acte de clémence, sollicité, dit-on, sans son aveu, par sa famille.

CHAZAL (Pierre-Emmanuel-Félix, baron), général belge, ancien ministre, né à Tarbes (Hautes-Pyrénées), en 1808, est fils d'un conventionnel qui mourut exilé en Belgique pendant la Restauration. Elevé à Bruxelles, il prit part, en 1830, à la guerre contre les Hollandais et parvint rapidement aux plus hauts grades militaires. En 1844, les Chambres lui accordèrent la grande naturalisation pour services éminents rendus à l'État. Après la chute du parti catholique, il entra, comme ministre de la guerre, dans le cabinet Frère-Rogier (12 août 1847). Des discussions relatives au budget de l'armée le décidèrent à déposer son portefeuille. En 1856, il a été envoyé en mission à Saint-Pétersbourg pour féliciter l'empereur Alexandre II à l'occasion de son avénement. Aide de camp du roi, il commande la quatrième division territoriale (Bruxelles).

CHAZAL (Charles-Camille), peintre français, né à Paris, en 1823, est fils du peintre distingué de ce nom, mort en 1854. Il reçut les leçons de Drolling et de M. Picot, et suivit l'École des beaux-arts, où il remporta un second prix en 1848. Il a principalement exposé aux Salons, depuis 1849 : *le Christ*, *Glycère la bouquetière* (1849-1852); *le Printemps* (1853); *la Prière*, *Étude de bouc*, *Étude de lama*, ces deux derniers à l'aquarelle, à l'Eposition universelle de 1855; des *Portraits* (1849-1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1850.

CHAZALLON (Antoine-Marie-Rémi), ingénieur hydrographe français, ancien représentant du peuple, né à Desaignes (Ardèche), le 17 janvier 1802, fut admis à l'École polytechnique en 1822, classé en 1824 dans le corps des ingénieurs hydrographes, et attaché au grand travail hydrographique que dirigeait Beautemps-Beaupré et qui eut pour résultat la publication du *Pilote français*. Après de longues recherches, il reconnut que les marées de nos divers ports, au lieu d'être proportionnelles à celles de Brest, ainsi qu'on le supposait, sont une fonction quelconque de ces dernières. En 1838, il parvint à rédiger une série de tables indiquant pour chaque port et pour chaque heure de la journée la hauteur des pleines et basses mers. Ce travail, approuvé par les amiraux Hamelin et Rosamel et par Fr. Arago, fut l'origine d'une publication officielle, l'*Annuaire des marées*, qui paraît depuis 1839.

La science et la marine doivent encore à M. Chazallon la découverte des marées quart diurne, semi-tiers diurne, semi-quart diurne, etc. (*Comptes rendus* de l'Académie, t. XIV, p. 368), un Mémoire sur les divers moyens de se procurer une base en mer (*Annales maritimes et coloniales*, 1837, IIe partie, p. 323); des méthodes nouvelles pour déterminer les diverses ondes de la marée (*Annales hydrographiques*, IIe partie, t. VII, p. 103); un instrument pour abréger certaines opérations graphiques, et l'invention du *Marégraphe* qui trace lui-même toutes les phases de la marée. Ces divers travaux lui ont valu le grade d'ingénieur hydrographe de première classe et la décoration de la Légion d'honneur; mais il ne put obtenir, malgré la recommandation du ministre Ducos, la place de membre adjoint au bureau des longitudes.

En 1848, M. R. Chazallon se présenta comme candidat à la Constituante aux électeurs de l'Ardèche. Nommé représentant du peuple le quatrième sur neuf, par 28669 suffrages, il vota avec la gauche non socialiste, appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom), et adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée au gouvernement de Louis-Napoléon et repoussa la proposition Rateau (voy. ce nom); mais il s'abstint dans les débats relatifs à l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il se tint, dès-lors, en dehors de la politique.

CHAZELLES (Léon DE), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée législative, membre du Corps législatif, né en 1805, était magistrat sous le règne de Louis-Philippe. Attaché au parti

catholique et légitimiste, et partisan de la liberté d'enseignement, il se présenta plusieurs fois comme candidat à la députation, mais il n'obtint le mandat législatif qu'en 1849. Élu, le douzième des treize représentants du Puy-de-Dôme, il fit partie de la majorité, approuva la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution. Le 2 décembre 1851, il protesta contre le coup d'État et fut arrêté à la mairie du 10ᵉ arrondissement. Son nom figura pourtant, le 4 décembre, sur une liste supplémentaire de la Commission consultative. Il reçut, en outre, la décoration de la Légion d'honneur, et présenté par l'administration aux suffrages des électeurs de la circonscription de Clermont, il devint membre du Corps législatif, où il a été réélu en 1857. Il est maire de la ville de Clermont et fait partie du conseil général du Puy-de-Dôme.

CHEEVER (Georges), littérateur américain, né le 17 avril 1807, à Hallowell (Maine), fut élevé au séminaire d'Andover, et ordonné pasteur d'une église de Salem en 1832. La même année, il vint en Europe, où il resta deux ans et demi. En 1835, un pamphlet vigoureux sur la tempérance, *la Distillerie du diacre Giles* (Deacon Giles's distillery), attira l'attention sur lui; mais les trop vives personnalités qu'il contenait, le firent poursuivre et condamner à la prison. Depuis 1839, à l'exception d'une nouvelle excursion en Europe (1844), il a exercé son ministère à New-York.

On a de lui, à part des articles nombreux dans les journaux religieux et littéraires : *Excursion d'un pèlerin dans les Alpes* (Wanderings of a Pilgrim in the Alpes, in-12, New-York); une réimpression du *Journal des pères pèlerins* (Pilgrim fathers), avec des commentaires historiques; plusieurs ouvrages de dévotion : *la Main de Dieu en Amérique* (God's hand in America, 1841); *Discours sur le Voyage du chrétien*, de Bunyan (the Lectures on Pilgrim's progress, in-12), qui eut beaucoup de succès; *la Montée difficile et autres allégories* (the Hill difficulty and other allegories; 1849, in-12); *les Détours du fleuve de l'eau de la vie* (the Windings of the River of the water of life; 1850); enfin plusieurs brochures d'économie sociale, dont la principale est une *Défense de la peine capitale* (the Argument for punishment by death, 1842).

Cheever (révérend Henry), frère du précédent, a longtemps voyagé sur mer, et a publié plusieurs récits maritimes qui ont joui d'une certaine vogue : *les Archipels du Pacifique* (the Island world of the Pacific, New-York, in-12); *la Vie dans les îles Sandwich* (Life in the Sandwich islands); *la Baleine et ses chasseurs* (the Whale and his Captors), etc. Le rév. Henry Cheever a écrit aussi, comme son frère, plusieurs volumes d'allégories religieuses.

CHÉGARAY (Michel-Charles), magistrat français, ancien député, est né à Bayonne (Basses-Pyrénées, en 1802. Il fit ses études classiques au lycée Henri IV et son cours de droit à la Faculté de Paris, et remplit tour à tour les fonctions de juge-auditeur au tribunal de Bayonne (1826), de substitut à Orthez (1827), de procureur du roi à Montbrison (juillet 1830), puis à Lyon (1832). Étant avocat général, il fut désigné pour porter la parole dans le fameux procès d'avril 1834, où comparurent devant la Cour des Pairs les accusés politiques de Paris, de Lyon et de Saint-Étienne; il soutint l'accusation avec une grande chaleur. Cette affaire ayant attiré l'attention sur lui, il fut nommé, en 1835, procureur général à Orléans, d'où il passa à Rennes. Il revint à Paris, comme avocat général près la Cour de cassation, en juillet 1843. A cette époque, membre de la Chambre des Députés, où il représenta l'arrondissement de Bayonne, depuis 1837 jusqu'à la révolution de Février, il soutint par ses votes la politique ministérielle. Écarté des élections de l'Assemblée constituante, M. Chégaray vint siéger à la Législative en 1849, dans les rangs de la majorité contraire à la République. Révoqué en 1848 de ses fonctions d'avocat général, il les a reprises en 1852; en janvier 1853, il est passé à la Cour de cassation en qualité de conseiller. Parmi les travaux nombreux dont il a été chargé durant le cours de sa vie parlementaire, nous signalerons les rapports sur la réforme postale et sur les banques coloniales, à l'ancienne Chambre, et ceux sur le crédit foncier et la réintégration des conseillers de la Cour des comptes destitués par le gouvernement provisoire, à l'Assemblée législative. M. Chégaray est, depuis le 9 avril 1834, officier de la Légion d'honneur.

CHELIUS (Maximilien-Joseph), médecin-chirurgien allemand, né en 1794 à Mannheim (grand duché de Bade), fit ses études dans cette ville et à l'université de Heidelberg, et obtint, dès l'âge de 18 ans, le grade de docteur en médecine. Après avoir pratiqué son art dans différentes villes, occupé une place de médecin à l'hôpital d'Ingolstadt (Bavière), et accompagné l'armée badoise en France, il se livra à des études suivies dans les hôpitaux et universités de Vienne, de Gœttingue, de Berlin et de Paris, jusqu'à ce qu'en 1817, il fut appelé à Heidelberg avec le titre de professeur adjoint de médecine. Deux ans plus tard, il devint professeur titulaire, et, en 1826, le gouvernement badois lui conféra le titre de conseiller intime de la cour. M. Chelius a fondé à Heidelberg une clinique chirurgico-ophthalmiatrique, excellente école d'où sont sortis d'habiles et savants chirurgiens.

Le principal ouvrage de M. Chelius est son grand *Manuel de chirurgie* (Handbuch der Chirurgie, Heidelberg, 2 vol.; 7ᵉ édit., 1851), ouvrage fort répandu en Allemagne, et traduit en plusieurs langues, notamment sous le titre de *Traité de chirurgie* (1842, 2 vol. in-8).

On a en outre de ce savant une étude sur la *Guérison des fistules vésiculaires par la cautérisation* (über die Heilung der Blasen-Schneiden Fisteln durch Cauterisation, Heidelberg, 1844), le premier volume d'un *Manuel d'ophthalmologie* (Stuttgart, 1844), presque aussitôt traduit en français, et un grand nombre d'articles insérés dans les *Annales de médecine*, recueil scientifique rédigé depuis 1835 par MM. Chelius, Puchelt et Naegele.

Chelius (François), fils du précédent, a fait sous la direction de son père, de bonnes études de chirurgie, et s'est fait connaître par la publication de quelques écrits, tels que : *de l'Amputation à l'articulation tibio-tarsienne* (über die Amputation am Fussgelenk, Heidelberg, 1846) et *du Staphylome de la cornée* (über das Staphylom der Hornhaut, Ibid. 1847). Il fait des cours particuliers de chirurgie à Heidelberg en qualité d'agrégé à la Faculté de médecine.

CHENAVARD (Paul), peintre français, né à Lyon, le 9 décembre 1808, vint prendre à Paris les leçons de MM. Hersent et Ingres, et partit ensuite pour l'Italie, où il se livra pendant plusieurs années à l'étude approfondie des grands maîtres et acquit ainsi un vaste savoir qui a pu nuire à son originalité. A son retour, il se fit connaître par deux grandes toiles : *le Jugement de Louis XVI* et *Mirabeau répondant au marq-*

de Dreux-Brézé. Les hommes de la révolution de Février, dont il partageait les principes, et avec lesquels il avait agité souvent les plus hautes questions politiques et sociales, le chargèrent d'exécuter cinquante grandes compositions surmontées d'une frise, et de quatre mosaïques circulaires pour la décoration monumentale du Panthéon. Le peintre philosophe choisit un sujet qui allait à son talent : l'histoire de la civilisation depuis la Genèse jusqu'à la révolution française. *Le Déluge*, *la Mort de Zoroastre*, *la Guerre de Troie*, *la Mort de Socrate*, *le Passage du Rubicon*, *la Poésie italienne*, *le Siècle de Louis XIV*, et plusieurs autres cartons de onze pieds sur quinze, étaient déjà terminés lorsque le Panthéon fut rendu au culte catholique. M. Chenavard, ne pouvant exécuter son œuvre, en continua l'ébauche et les cartons, et exposa en 1853 : *Auguste fermant les portes du temple de Janus*, *Attila arrêté devant Rome*, et les *Commencements de la réforme*; puis à l'Exposition universelle de 1855 : la *Mort de Caton et de Brutus*, la *Naissance de Jésus-Christ*, la *Convention nationale*, et seize autres cartons de mérite inégal, mais dont la plupart se distinguent par la grandeur du style et la clarté de la composition. Il a été décoré en juillet 1853, et a obtenu une médaille de première classe en 1838.

CHENAVARD (M.-Antoine), architecte français, frère du précédent, est, depuis environ vingt ans, professeur à l'École des beaux-arts de Lyon. Correspondant de l'Institut, il est surtout connu par l'excursion qu'il entreprit, en 1843, avec plusieurs de ses confrères, dans diverses contrées du Levant, et dont il a donné lui-même, en 1846 et 1849, deux *Relations* illustrées (in-8 et in-12). On a encore de lui : *sur le Goût dans les arts* (1831, broch.); *Tombeaux* (1851, in-fol.); *Lyon antique restauré, d'après les recherches et documents de F. M. Artaud*, etc. (1851, id.); des *Notices*, etc.

CHÉNIER (Louis-Joseph-Gabriel DE), écrivain militaire français, né, à Paris, le 14 septembre 1800, est neveu des deux poëtes de ce nom. Après s'être fait inscrire au barreau de la Cour royale de Paris, il entra au ministère de la guerre, où il est aujourd'hui chef de bureau. Il a reçu, en 1842, la croix de la Légion d'honneur. Tous ses ouvrages ont pour objet la législation criminelle de l'armée : *Manuel des conseils de guerre* (1831, in-8); *Guide des tribunaux militaires* (1838, 2 vol. in-8), augmenté d'un troisième volume en 1853; *Manuel des parquets militaires* (1848, in-8); *de l'État de siége et de ses effets* (1849), etc. On a encore de lui : *la Vérité sur la famille de Chénier* (1838); *Éloge historique du maréchal Moncey* (1848, in-8), couronné l'année précédente par l'Académie de Besançon, et des articles dans le *Journal des sciences militaires* et le *Dictionnaire d'administration* de M. Block.

CHENNEVIÈRES (Charles-Philippe, marquis DE), administrateur français, né à Falaise (Calvados), le 23 juillet 1820, débuta dans les lettres par quelques volumes anonymes de contes et d'historiettes. Il parcourut ensuite le midi de la France, visitant surtout les musées. Attaché dès 1846 à l'administration des musées royaux, il fut nommé, en janvier 1852, inspecteur des Musées de province, chargé des expositions annuelles des artistes vivants. Il organisa, en cette qualité, les salons du Palais-Royal et des Menus-Plaisirs, et l'Exposition universelle des beaux-arts en 1855. Il faisait partie du jury international et reçut alors la décoration. Depuis, il a reçu le titre d'inspecteur général des expositions d'art.

On a principalement de M. de Chennevières, qui a pris, depuis son mariage, le nom de Chennevières-Pointel : *Recherches sur la vie et les ouvrages de quelques peintres provinciaux de l'ancienne France* (1847-1854, t. I à III, in-8); *Observations sur le musée de Caen et son nouveau catalogue* (1851); *Lettres sur l'art français* (1851), à propos du Salon; *Notice sur la galerie d'Apollon* (1851); *Essai sur l'organisation des arts en province* (1852, in-16), etc. Il a fondé, le 15 janvier 1851, avec M. de Montaiglon, les *Archives de l'art français*, recueil périodique de documents artistiques et de pièces inédites, continué depuis 1856 par ce dernier, et collaboré à la publication des *Mémoires inédits sur la vie et les ouvrages des membres de l'Académie royale de peinture et de sculpture* (1854, 2 vol.), et du *Journal de Dangeau* (1854-1857, t. I à XII, in-8).

CHENU (Jean-Charles), naturaliste français, né à Metz, en 1808, vint en 1825 à Paris, où il fit ses études de médecine. Parti à vingt et un ans comme chirurgien militaire, il se trouva dans le Midi au moment de la première épidémie de choléra. En garnison à Carcassonne avec le régiment de cavalerie dans lequel il était passé depuis 1834, il eut occasion de donner ses soins au préfet de l'Aude, Gabriel Delessert, et dut à cette rencontre les relations qu'il eut plus tard avec toute la famille de ce dernier. Placé, quelques années après, à la tête de la riche collection botanique et minéralogique de M. Benjamin Delessert, il fut également attaché par celui-ci, comme sous-inspecteur, aux sources ferrugineuses de Passy. Il devint, vers le même temps (1845), aide-major de la gendarmerie de la Seine. Il a été décoré en mai 1845.

Les observations que fit M. Charles Chenu, soit dans sa carrière médicale, soit au milieu de ses richesses botaniques et minérales, ont été consignées par lui dans plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Rapport sur le choléra-morbus* (Perpignan, 1835, in-8); *Illustrations conchyliologiques, ou Descriptions et figures de toutes les coquilles connues, vivantes et fossiles, avec les genres nouveaux et les espèces récemment découvertes* (1842-1847, in-fol.); *Essai sur l'action thérapeutique des eaux ferrugineuses de Passy* (1841, in-12), annoté par M. Isidore Bourdon; *Essai sur les eaux minérales, avec le précis des sources minéro-thermales connues* (1840, 23 vol. in-8); *Leçons élémentaires d'histoire naturelle* (1846, gr. in-8); *Encyclopédie d'histoire naturelle* (1858-1855, 14 vol. in-8), publication populaire; *Chasse au chien d'arrêt* (1851, in-18, etc. M. Ch. Chenu a de plus rédigé les *Souvenirs d'un voyage dans l'Inde*, sur les notes de M. Adolphe Delessert en 1841.

CHERBONNEAU (Jacques-Auguste), orientaliste français, né, le 28 août 1813, à la Chapelle-Blanche (Indre-et-Loire), fit ses études à Paris, au collége Charlemagne. Sa famille le destinait à l'enseignement. Son goût pour l'étude des langues vivantes, particulièrement de l'anglais et de l'arabe, le conduisit à Londres et en Algérie. De 1838 à 1846, il suivit les cours d'arabe de MM. Reinaud et Caussin de Perceval. Nommé membre de la Société asiatique en 1843, il débuta dans le *Journal asiatique* par des articles sur Antar, une étude sur Hariri et trois mémoires sur les khalifes abbassides (1846). Appelé par le ministre de la guerre à la chaire d'arabe de Constantine (1846), il se proposa à la fois d'enseigner l'arabe aux Français et le français aux Arabes, et de rechercher en Afrique les manuscrits relatifs à l'histoire du pays, ainsi que les monuments

d'archéologie romaine. Il parvint à se procurer les ouvrages d'Ibn Konfoud, d'Ibn Chemma, de R'abrini, d'Ibn Hammad et d'El-Abdéri, qui n'existent pas dans les bibliothèques de l'Europe. Il en a donné de longs extraits dans le *Journal asiatique* et la *Revue d'Orient*. L'ouvrage d'Ahmed Baba, intitulé : *Tekmilet ed-dibddj*, qui renferme la biographie des savants du nord de l'Afrique, lui a fourni les matériaux de son *Essai sur l'histoire de la littérature arabe au Soudan* (1855), véritable révélation du mouvement intellectuel chez les Nègres.

De concert avec le général Creully, M. Cherbonneau a fondé, en 1852, la Société archéologique de la province de Constantine. Il a publié dans le premier volume de cette Société (1853) une longue *Notice sur Constantine et ses antiquités* et un *Itinéraire de Tombouctou aux monts de la Lune*. Il fit en outre plusieurs découvertes, telles que celles du château d'Arsacal et des colonies de Sila et de Phna, qui intéressent l'histoire locale. En 1856, il est devenu correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques.

Outre les nombreux mémoires et articles qu'il a insérés dans divers recueils, on doit à ce savant professeur : *Fables de Lokman* (1846), texte et traduction; *Anecdotes musulmanes* (1847), texte arabe, suivi d'un dictionnaire analytique; *Exercices pour la lecture des manuscrits arabes* (1850); *Éléments de la phraséologie française* (1851, 2 vol. in-12), avec une traduction arabe à l'usage des musulmans; *Traité méthodique de la conjugaison arabe* (1854); *Leçons de lecture arabe; Histoire de Chems eddin*, extraite des *Mille et une Nuits* (1853), texte arabe avec deux traductions françaises; les *Fourberies de Delilah* (1856), texte arabe avec notes.

CHERBULIEZ (Antoine-Élisée), économiste suisse, né à Genève en 1797, fit ses études de droit, s'établit comme avocat dans sa ville natale, et entra ensuite dans la magistrature. En 1833, il fut nommé professeur de droit en remplacement de M. Rossi, et, quatre ans après, il obtint à Genève la chaire d'économie politique et de droit public. De 1831 à 1846, il fit partie de la législature cantonale, et fut successivement membre du conseil représentatif, de l'Assemblée constituante et du grand conseil jusqu'à la révolution de 1848. Entraîné dans la chute du parti républicain conservateur, il est resté le constant adversaire de M. James Fazy (voy. ce nom), et n'a point cessé de combattre au nom de la liberté, contre les révolutionnaires et les socialistes, sans approuver les excès de la réaction militaire et monarchique.

Parmi ses écrits politiques, nous citerons deux ouvrages importants : *Théorie des garanties constitutionnelles* (1838, 2 vol. in-8), et *de la Démocratie en Suisse* (Ibid., 1843, 2 vol. in-8).

Il est connu surtout comme économiste de l'école libérale. Rédacteur de *l'Utilitaire*, journal des sciences sociales de 1828 à 1830, et collaborateur de la *Bibliothèque universelle* de Genève depuis 1836, du *Journal des économistes* depuis 1848, il a publié, sous le titre de *Richesse ou Pauvreté*, un *Exposé des causes et des effets de la distribution actuelle des richesses sociales* (Genève, 1840, in-8; 2[e] édition. Paris, 1841, in-18); *le Socialisme, c'est la barbarie* (Paris, 1848, brochure in-8); *Simples notions de l'ordre social à l'usage de tout le monde* (Ibid., 1848, in-18); *le Potage à la tortue, ou Entretiens populaires sur les questions sociales* (Ibid., 1849, in-18); *Étude sur les causes de la misère, tant morale que physique, et sur les moyens d'y porter remède* (Ibid., 1853, in-18); enfin il est un des auteurs du *Dictionnaire d'économie politique*.

Son frère puîné, M. Joël CHERBULIEZ, né à Genève en 1806, et libraire dans cette ville, a traduit avec lui plusieurs romans et contes de l'allemand.

CHÉRI (Rose-Marie CIZOS, dite ROSE), actrice française, née à Étampes, vers la fin de 1824, et fille d'un acteur et chef de troupe, qui prenait au théâtre le surnom de *Chéri*, fut de bonne heure actrice, musicienne et danseuse. Elle parut à Bourges, en 1830, dans la Lisette du *Roman d'une heure*, joua ensuite, à Moulins, Nevers, Clermont, etc., le répertoire de Léontine Fay, et dansa fréquemment le boléro de la *Muette*. En mai 1842, elle fit, sous son prénom de Marie, un premier début au Gymnase, mais sans succès, et se présenta inutilement aux autres scènes parisiennes. Elle revint prendre, au Gymnase, aux appointements annuels de 800 francs, l'emploi de doublure dans les rôles de Mlle Nathalie. La première occasion qui se présenta pour elle de remplacer cette actrice (5 juillet 1842) fit porter son engagement au chiffre de 4000 francs, et commença la série non interrompue de ses succès. Elle adopta dès lors le nom de Rose Chéri qu'elle n'a plus quitté, même après son mariage avec M. Lemoine-Montigny (2 mai 1845), alors directeur du Gymnase.

Les créations les plus estimées de Mme Rose Chéri, qui a toujours affectionné jusqu'ici les rôles d'ingénue, sont : Estelle, Clarisse Harlowe, Thérèse, Manon Lescaut, Graziella, Philiberte, Diane de Lys, dans les pièces qui portent ces noms; Camilla dans le *Démon du foyer*, Sarah Melvil dans *Flaminio*, Antoinette dans le *Gendre de M. Poirier*, et autres rôles du répertoire de MM. Dumas fils et Émile Augier (1843-1856). Son jeu a du naturel, de la finesse, une certaine grâce qui n'est pas exempte de manière, en un mot les qualités et les aimables défauts qui sont les qualités voulues au Gymnase.

CHÉRI-LESUEUR (Anna CIZOS, dite), sœur de la précédente, et née comme elle à Étampes, au commencement de 1826, a eu les mêmes débuts et la même existence. Engagée, peu de temps après elle, au théâtre du Gymnase, elle y a tenu depuis, comme chef d'emploi, les rôles de soubrettes de vaudeville. Elle a épousé, en 185[illegible], M. Lesueur, artiste au même théâtre, et dont elle a joint le nom au sien.

CHÉRON (Amédée-Paul), bibliographe français, né à Paris, le 11 mars 1819, entra, vers 1845, à la Bibliothèque impériale, où il est encore employé (département des imprimés). Il a donné ses soins à la réimpression de quelques opuscules rares, et il dirige, depuis 1856, pour le libraire Jannet, le *Catalogue général de la librairie française au* XIX[e] *siècle* (gr. in-8), nomenclature de tous les ouvrages publiés en France du 1[er] janvier 1800 au 31 décembre 1855, par ordre alphabétique de noms d'auteurs.

CHERRIER (Claude-Joseph DE), officier et historien français, membre libre de l'Institut, est né à Neufchâtel (Vosges), le 6 mars 1785. Dans sa première jeunesse, il s'occupa des sciences naturelles et fut même remarqué par Cuvier qui l'aida de ses conseils et de ses encouragements. Mais Napoléon, qui cherchait à s'attacher par des faveurs les descendants des anciennes familles nobles, lui envoya, lors de la campagne d'Austerlitz, un brevet d'officier. Nommé plus tard chef d'escadron au 4[e] corps de la grande armée et attaché, comme aide de camp, au général com-

Bertrand, M. de Cherrier fit les campagnes de Calabre et d'Italie, puis celles de Saxe, d'Allemagne et Waterloo.

Malgré ses services sous l'Empire, son nom fut une recommandation auprès du pouvoir de la Restauration. Employé dans l'administration, sans cesser d'appartenir à l'armée, il ne donna sa démission qu'après les journées de Juillet 1830, et ayant refusé le serment à la nouvelle royauté, il perdit son grade militaire en même temps que sa place. Depuis, il ne se rallia à aucun gouvernement et se renferma dans des travaux historiques, qui le firent appeler en 1854, à remplacer le marquis Séguier de Saint-Brisson à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 27 janvier 1815.

On a de lui : *Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets*, etc., etc. (1841-1845, t. I à III, in-8). Les deux premiers volumes contiennent quelques pièces justificatives intéressantes, entre autres une dissertation curieuse *sur les Effets civils attachés à l'excommunication.*

CHÉRUEL (Auguste), historien français né, à Rouen (Seine-Inferieure), le 17 janvier 1809, fut reçu à l'École normale en 1828, et agrégé des classes supérieures des lettres en 1830. Nommé professeur d'histoire au collége royal de Rouen, il devint bientôt membre des Académies de Rouen et de Caen, et de la Société des antiquaires de Normandie. Outre un certain nombre de dissertations et de notices remarquables insérées dans les mémoires de ces compagnies savantes, il publia l'*Histoire de Rouen sous la domination anglaise* (Rouen, 1840, in-8), et l'*Histoire de la commune de Rouen* (Ibid., 1844, 2 vol. in-8). En 1849, il fut choisi pour succéder à M. H. Wallon, comme maître de conférences à l'École normale.

M. Chéruel joint, comme professeur, à une érudition variée, à une profonde connaissance des sources, à la sûreté du jugement, la netteté d'une parole claire et facile. Comme écrivain, sa réputation s'est étendue par la publication de plusieurs ouvrages considérables. Outre sa thèse intitulée : *de l'Administration de Louis XIV* (1661-1672) *d'après les mémoires inédits d'Olivier d'Ormesson* (Rouen, 1849, in-8), il a fait paraître *l'Histoire de l'administration monarchique en France depuis l'avénement de Philippe Auguste jusqu'à la mort de Louis XIV* (1855, 2 vol in-8); *Dictionnaire historique des institutions, mœurs et coutumes de la France* (1855, 2 forts vol. in-12, à 2 col., petit texte); *Marie Stuart et Catherine de Médicis* (1856, in-8), etc. Membre du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France, il a publié dans la Collection des documents inédits le *Journal d'Olivier d'Ormesson* (1856, 2 vol. in-4), et a surveillé la triple édition des *Mémoires du duc de Saint-Simon* (1856 et ann. suiv.) publiés, pour la première fois, d'après le manuscrit original.

CHESEBRO (miss Caroline), romancière américaine, est née à Canandaigua (État de New-York), où elle a toujours résidé avec sa famille. Ses premiers articles littéraires parurent dans les *Magazines* en 1848. En 1851, elle publia une collection de contes et de nouvelles : *Dream-Lands, a Panorama of Romance* (New-York, in-12), œuvre d'un caractère sévère et parfois sombre, qui se retrouve encore, mais modifié par des études sérieuses et un talent mieux réglé, dans ses productions plus récentes : *Isa, pèlerinage* (Isa, a pilgrimage; in-12); *Agar, histoire d'aujourd'hui* (Hagar, a romance of to-day; in-12); *les Enfants de la lumière* (The Children of light; in-12); deux petites nouvelles : *Philly et Kit, ou Vie et vêtement* (Philly and Kit; in-12), et *Victoria, ou le Monde vaincu* (Victoria, or the World overcome; 1855, in-12), histoire religieuse du temps des descendants immédiats des *Pilgrim fathers.*

CHESNEY (Francis Rawdon), général anglais, est né en 1789 à Ballyvea (Irlande). En sortant de l'Académie militaire de Woolwich, il obtint, à l'âge de seize ans, un brevet de lieutenant dans le corps d'artillerie et consacra les loisirs que lui laissa la vie de garnison dans les îles de la Manche, à compléter d'une manière approfondie son éducation militaire. Capitaine en 1815, il servit quelque temps à Gibraltar, et, ayant pris un congé illimité, se mit à parcourir l'Europe et à visiter les champs de bataille illustrés par les guerres de Frédéric et de Napoléon. En 1829, il se rendit à Constantinople pour soutenir les Turcs alors en lutte avec la Russie : son plan était d'arrêter l'armée de Diebitsch en reliant, par des fortifications, la chaîne des Balkans à une forte escadre de bateaux à vapeur qui occuperaient la mer Noire.

La paix ayant rendu ce plan de défense inutile, le capitaine Chesney se remit à voyager; ce fut en visitant l'Orient qu'il conçut l'audacieux projet de résoudre, au moyen de la vapeur, le problème d'une communication directe avec les établissements de l'Inde, soit par l'Euphrate, soit par la mer Rouge. Il est inutile d'insister sur les incalculables avantages qu'offrait au commerce anglais une entreprise de cette nature, dont la réussite devait lui faciliter l'accès de vastes régions jusque-là inexplorées, en abrégeant des deux tiers la durée du trajet. Notre voyageur parcourut d'abord la mer Rouge et établit pour la navigation à vapeur la possibilité d'aller en vingt et un jours de Suez à Bombay; puis, traversant les déserts de l'Arabie et de la Palestine, il atteignit l'Euphrate à Ana, y fit construire un radeau, et, avec l'aide de quelques Arabes, descendit le fleuve sur une étendue d'environ 800 milles jusqu'au golfe Persique (janvier 1831).

Ce voyage accompli au milieu des plus grands obstacles, il revint par la Perse et l'Asie Mineure, releva avec soin tous les points de repère de la nouvelle route, et plaça ses plans et mémoires sous les yeux du ministère. Deux ans plus tard, grâce à l'intervention toute particulière du roi Guillaume IV, un crédit de 20 000 liv. sterl. (500 000 fr.) fut ouvert au capitaine Chesney pour faire une expérience définitive (1834). On mit en outre à sa disposition deux bateaux à vapeur, *le George Canning* et *le Tigre*, un détachement de soldats d'élite pris dans l'artillerie, des ouvriers, des ingénieurs, etc. L'expédition devait durer dix-huit mois et reconnaître les deux routes de l'Inde, par l'Euphrate et par la mer Rouge. Muni des instructions du duc de Wellington et de lord Ellenborough, M. Chesney qui venait d'être promu au grade de lieutenant-colonel, mit à la voile en février 1835, et, après des retards suscités par le mauvais vouloir d'Ibrahim-pacha, commença seulement en mars 1836, la descente de l'Euphrate. L'expérience réussit complétement malgré la perte totale du bateau qu'il montait, et il eut enfin l'honneur de conduire, par cette nouvelle voie, la première malle de l'Inde en Angleterre (1837). Ses efforts furent récompensés par une pension nationale et le grade de colonel d'artillerie (1851). Tout récemment, il a été chargé par lord Palmerston d'étudier le tracé d'un chemin de fer qui relierait l'ancien port de Séleucie à l'Euphrate (septembre 1856). L'année précédente, il avait été nommé major général.

M. Chesney a écrit, dans les plus grands détails, l'historique de son expédition sous le titre : *Exploration de l'Euphrate et du Tigre* (Survey of the Euphrates and Tigris; Londres, 1850, 2 vol in-8), dont il avait déjà fourni l'abrégé au *Journal de la Société de géographie*. Il est également auteur d'un ouvrage sur *le Passé et le présent des armes à feu* (Observations on the Past and present state of the fire arms, 1852).

CHESTERFIELD (Georges-Auguste-Frédéric STANHOPE, 6e comte DE), pair d'Angleterre, né, en 1805, à Bretby-Hall, (comté de Derby), descend d'une ancienne famille élevée en 1616 à la pairie, et qui compte parmi ses membres le célèbre écrivain de ce nom. Il fit ses études à l'université d'Oxford, hérita en 1815 du siége de son père à la Chambre des Lords et exerça, pendant quelques années, la charge de grand-veneur dans la maison de Guillaume IV. C'est à ce titre qu'il fait partie du Conseil privé depuis 1834. Ses opinions sont conservatrices. De son mariage avec une fille de lord Forester (1816) il a deux enfants dont l'aîné, Georges-Philippe-Cecil-Arthur, baron STANHOPE, né en 1831, a servi, de 1849 à 1855, dans les gardes à cheval.

CHEVALIER (Michel), célèbre économiste français, conseiller d'État, membre de l'Institut, ancien député, est né à Limoges, le 13 janvier 1806. Fils aîné d'un petit commerçant, il fut admis à l'âge de dix-huit ans à l'École polytechnique (1824), d'où il passa à l'École des mines; quelques jours avant la révolution de Juillet, il fut attaché, comme ingénieur, au département du Nord. Séduit par les théories de la secte saint-simonienne, il adressa, le 11 et le 25 septembre 1830, au *Globe*, deux articles d'adhésion chaleureuse et reçut aussitôt la direction de cette feuille. Pendant deux ans, il y déploya, à un degré remarquable, les aptitudes les plus diverses; connaissances positives, ardeur infatigable au travail, style passionné, enthousiaste. Après s'être distingué parmi les orateurs les plus véhéments de la salle Monsigny, il partagea le schisme de M. Enfantin (voy. ce nom), suivit ce dernier à Ménilmontant et prit une part active aux prédications ainsi qu'à la rédaction du *Livre Nouveau*, l'Évangile futur de la doctrine. Lorsque l'autorité dut mettre un terme aux scandales de la nouvelle Église, il comparut devant la Cour d'assises de la Seine avec le *Père suprême*, dont il était un des *cardinaux*, et fut nominativement condamné à un an de prison pour outrages à la morale publique (juillet 1832).

Après l'expiration de sa peine, dont le gouvernement avait abrégé la durée de moitié, M. Chevalier n'hésita pas à rétracter tout ce qu'il avait écrit, dans *le Globe*, contre la religion chrétienne, le mariage et la famille, et obtint de M. Thiers une mission particulière aux États-Unis; chargé d'y étudier le système des communications par eau et par voie de fer, il adressa au *Journal des Débats*, des diverses villes qu'il parcourut, une série de lettres qui attirèrent vivement l'attention, et qui étaient un cadre habilement choisi pour signaler les préjugés industriels de tous genres auxquels notre pays était livré. Plus tard il les augmenta et les publia à part sous le titre de *Lettres sur l'Amérique du nord* (1836, 2 vol. in-8; 3e édit., 1838). Il dut à ce brillant ouvrage, que M. de Humboldt considérait « comme un traité de la civilisation des peuples de l'Occident, » une seconde mission en Angleterre, où venait d'éclater une crise commerciale des plus graves (1836). Après avoir fait à Londres une chute qui mit quelque temps sa vie en danger, il fit paraître le livre si souvent réimprimé, *des Intérêts matériels en France, travaux publics, routes, canaux, chemins de fer* (1838, in-8; 4e édit., 1839), véritable programme des grandes améliorations industrielles.

Nommé successivement chevalier de la Légion d'honneur, conseiller d'État (1838), membre du Conseil supérieur du commerce et du Conseil royal de l'université et professeur d'économie politique au Collége de France, en remplacement de M. Rossi (1840), rétabli, dans le corps des mines, comme ingénieur de première classe, M. Chevalier, qui soutenait avec beaucoup de vivacité, dans les *Débats*, le système doctrinaire, réclama l'appui de l'administration pour entrer à la Chambre des Députés, où il ne fit du reste qu'une courte apparition (1845-1846). Non réélu par les électeurs de l'Aveyron, il devint un des plus fougueux champions du libre échange, et durant la campagne de 1847, essaya vainement, d'accord avec F. Bastiat, d'organiser en France une ligue réformiste sur les bases de celle qui venait de triompher en Angleterre.

L'avénement de la République fit perdre à M. Chevalier ses divers emplois, et le jeta dans les rangs de l'opposition contre-révolutionnaire. Prenant la défense de l'économie politique, alors si vivement attaquée par les différentes écoles socialistes, il combattit ses anciens coreligionnaires dans ses *Lettres sur l'organisation du travail* et *la Question des travailleurs* (1848), où il opposait aux systèmes radicaux de transformation sociale la saine interprétation des théories économiques. Après le coup d'État du 2 décembre, auquel il applaudit dans l'allocution qu'il fit à Montpellier au prince président, au nom du conseil général de l'Hérault (septembre 1852), M. Michel Chevalier fut remis en possession de sa chaire au Collége de France, que lui avait ôtée le gouvernement provisoire, nommé conseiller d'État et promu au rang d'ingénieur en chef. Il avait, en 1851, remplacé M. Villermé à l'Académie des sciences morales et politiques dans la section d'économie politique.

Outre les deux ouvrages déjà cités, et qui sont les plus importants, on a encore de lui : *Histoire et description des voies de communication aux États-Unis et des travaux qui en dépendent* (1840, 2 vol. in-4, avec un atlas in-fol.), exposé méthodique des recherches les plus détaillées sur les routes, canaux et chemins de fer américains, leurs conditions d'établissement et priviléges d'exploitation, etc.; *Cours d'économie politique* (1842-1850, 3 vol. in-8), dont les objets principaux sont les machines, les voies de transport et la monnaie; *Essais de politique industrielle* (1843, in-8), souvenirs d'un voyage en France, en Belgique et en Allemagne; *l'Isthme de Panama* (1844, in-8); *la Liberté aux États-Unis* (1849, in-8); *Examen du système protecteur* (1851, in-8); *la Question de l'or* (1853, in-18); et un très-grand nombre d'études de longue haleine, insérées dans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal des Débats*, le *Dictionnaire d'économie politique*, le *Journal des économistes*, et dont la plupart ont été l'objet d'une réimpression à part.

Son frère puîné, M. Auguste CHEVALIER, ancien secrétaire général de la présidence, a été nommé député, aux élections de 1857, au Corps législatif, dans le département de l'Aveyron. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

CHEVALLIER (Jean-Baptiste-Alphonse), pharmacien et chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né à Langres le 19 juillet 1793, se fit d'abord connaître par un *Traité des réactifs chimiques* (1824, in-8; 3e édit., 1829-1830, 2 vol.) qu'il publia en collaboration avec M. Payen. Le succès de cet ouvrage mit en lumière

le mérite des auteurs, et leur procura des bénéfices que M. Chevallier, pour sa part, employa à prendre ses grades en pharmacie. Avec l'aide de son ami, M. Payen, il ouvrit à Paris une officine sur laquelle un événement, resté fameux dans les annales judiciaires, attira l'attention publique. Un empoisonnement avait été commis à l'aide d'acétate de morphine acheté chez M. Chevallier. Ce chimiste, qui avait déjà précédemment étudié les propriétés toxiques de ce sel, eut le courage, en cette circonstance, de se prendre lui-même pour sujet de nouvelles expériences, dont les résultats furent consignés dans la revue médicale.

En 1823, MM. Chevallier et Payen publièrent deux nouveaux mémoires, le premier sur *le houblon*, le second sur *la pomme de terre;* ce dernier leur fit décerner une médaille d'or par la Société d'agriculture du département de la Seine.

M. Chevallier s'est spécialement occupé des questions qui intéressent l'hygiène publique. Outre les mémoires mentionnés plus haut, il a fait insérer de nombreux articles dans les journaux de pharmacie et de médecine, dans les *Annales de l'industrie*, dans les *Annales d'hygiène*, etc. On a aussi de lui : *Dictionnaire des drogues simples et composées* (1826-1829, 5 vol. in-8) en collaboration avec MM. Ach. Richard et Guillemain; *Manuel du pharmacien* (1824-1825, in-8), en collaboration avec M. Idt: *l'Art de préparer les chlorures désinfectants* (1829); *un Essai sur la dissolution de la gravelle et des calculs de la vessie* (1837); enfin un excellent *Dictionnaire des falsifications des substances alimentaires, médicamenteuses et commerciales* (1850-1852, 2 vol. in-8, 1854; 2e édit. considérablement augmentée, 1855).

M. Chevallier dirige actuellement la rédaction du *Journal de chimie médicale*, revue mensuelle fondée en 1825. Il est devenu successivement professeur-adjoint à l'École de pharmacie, membre des Académies de médecine de Paris (1824) et de Bruxelles, du conseil d'administration de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, et des conseils de salubrité de Paris et de Bruxelles; membre correspondant de plusieurs Sociétés savantes des départements et de l'étranger. Il a été décoré en janvier 1833.

CHEVALLON [des Deux-Sèvres], représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à la Motte-Saint-Héraye en 1798, était, en 1814, élève du lycée Napoléon à l'époque de l'invasion étrangère; il prit part à la défense de Paris. Après avoir fait son droit à Poitiers, il devint le secrétaire de Manuel, entra dans la Charbonnerie, fut chargé de diverses missions secrètes en Allemagne, en Espagne, en Italie, et fit partie du comité de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. Après la révolution de Juillet, il fut un des délégués du parti républicain qui eurent, au Palais-Royal, une entrevue avec Louis-Philippe. Il refusa la préfecture de la Vienne, et continua de professer ouvertement des opinions radicales. Il établit et dirigea une fabrique de chaux hydraulique dans les environs de Niort. En 1848, il prit une part active aux travaux du *Comité central* du bazar Bonne-Nouvelle, formé par *le National* et par *la Réforme*, et fut nommé représentant du peuple dans les Deux-Sèvres, le cinquième sur sept. Membre du Comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il repoussa la proposition Rateau (voy. ce nom) et appuya la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CHEVASSUS [du Jura], ancien représentant du peuple français, né à Poligny (Jura), le 15 juillet 1810, et fils d'un notaire de cette ville, occupa quelque temps la charge de son père, mais il ne tarda pas à s'en démettre. Il fut nommé successivement maire de sa ville natale et conseiller général du département. Comme administrateur du bureau de bienfaisance, il montra beaucoup de zèle pendant la disette de 1847. Aussi, après la révolution de Février, fut-il élu représentant du peuple, le troisième sur huit, par 41 443 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction de la droite la moins hostile à la république, adopta la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition modérée à la politique de l'Élysée et admit néanmoins la proposition Rateau (voy. ce nom). Le parti démocratique fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. M. Chevassus est resté maire de Poligny et membre du conseil général du Jura.

CHEVÉ (C. F.), journaliste français, né vers 1810, s'est fait une place à part dans la presse républicaine en essayant de concilier le catholicisme avec les théories socialistes les plus avancées. Son premier écrit est un *Programme démocratique, ou Résumé d'une organisation complète de la démocratie radicale* (1839, in-8). Il publia ensuite *le Règne du Christ, ou Catholicisme et démocratie* (1842, in-18). Après la révolution de 1848, il adopta les idées de M. Proudhon sur la propriété, le loyer de l'argent, l'égal échange, etc., et les soutint avec beaucoup d'énergie dans *la Voix du peuple*. En 1850, il publia un petit *Catéchisme socialiste;* mais, pour rester fidèle à ses croyances catholiques, il dut se séparer de M. Proudhon et de son école qui combattaient ouvertement le christianisme. Quelque temps après cette rupture, il fit paraître de *Simples notes sur la base historique et le principe constitutif du catholicisme* (1851, in-18).

CHEVREAU (Henri), administrateur français, né, le 28 avril 1823, à Belleville (Seine), est fils du député au Corps législatif mort en 1854. Après avoir été élevé chez son père, qui était alors maître de pension à Saint-Mandé, il s'occupa de travaux littéraires et donna, en collaboration avec M. Laurent Pichat (voy. ce nom), un volume de poésies : *les Voyageuses* (1844, in-8). En 1848, il se présenta sans succès aux élections pour l'Assemblée constituante : il lui manquait quelques jours pour avoir l'âge d'éligibilité. Il s'occupa ensuite activement de la candidature du prince Louis-Napoléon à la présidence, et, dès le 10 janvier suivant, n'ayant pas vingt-six ans, il fut nommé préfet de l'Ardèche. Au 2 décembre 1851, il soutint avec énergie la politique du coup d'État, et son dévouement à la cause napoléonienne le fit appeler au secrétariat général du ministère de l'intérieur, de l'agriculture et du commerce, comme directeur général du personnel. Il se mêla alors, d'une manière active et directe, aux événements qui ont amené l'Empire. En quittant la préfecture de l'Ardèche, il fut élu membre du conseil général de ce département.

Nommé conseiller d'État hors sections, M. H. Chevreau fut chargé, en 1853, de soutenir le projet de budget devant le Corps législatif: mais, à la suite de quelques difficultés de détail et de divergences d'opinion avec le ministre, M. de Persigny, il dut quitter le ministère, et fut nommé préfet de première classe à Nantes (1855). Il fut alors créé commandeur de l'ordre de la Lé-

gion d'honneur, dont il avait été fait chevalier en 1850 et officier en 1852.

Son frère, M. Léon Chevreau, né, le 23 octobre 1827, à Saint-Mandé, s'est trouvé de bonne heure associé à sa fortune politique. Chef de son cabinet dans l'Ardèche en 1849, sous-préfet à Forcalquier, puis au Havre, il a été appelé, en 1853, à la préfecture de l'Ardèche, à l'âge auquel son frère avait été nommé au même poste. Il vient de passer à la préfecture de la Sarthe. M. Léon Chevreau a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 7 août 1852.

CHEVREUL (Michel-Eugène), chimiste français, membre de l'Institut, né à Angers le 31 août 1786, et fils d'un médecin distingué, fit ses études à l'École centrale d'Angers, où il eut pour condisciple et pour émule l'anatomiste Béclard. Il avait dix-sept ans lorsqu'il vint à Paris et entra comme manipulateur dans la fabrique de produits chimiques de Vauquelin, qui reconnut bientôt dans son jeune élève des aptitudes et une sagacité singulières, et le chargea de la direction de son laboratoire. Préparateur du cours de chimie au Muséum d'histoire naturelle (1810), il fut, quelques années après, nommé professeur au lycée Charlemagne, officier de l'Université, et directeur des teintures et professeur de chimie spéciale à la manufacture de tapis des Gobelins. Ces dernières fonctions le mettaient à même de se livrer à son goût pour les recherches analytiques, et d'appliquer ses vues si profondes et si ingénieuses sur ce qu'on peut appeler la philosophie pratique des phénomènes naturels. En 1826, il prit, dans la section de chimie de l'Académie des sciences, la place que la mort de Proust venait de laisser vacante, et en 1829, il succédait à son ancien maître, Vauquelin, dans la chaire de chimie appliquée du Muséum d'histoire naturelle. Il est devenu, depuis, membre de la Société royale de Londres, président de la Société d'agriculture, et, à plusieurs reprises, il a été chargé de l'administration du Muséum.

Dès 1823, M. Chevreul avait publié ses *Recherches chimiques sur les corps gras d'origine animale*, travail qui a ouvert à la chimie organique et à plusieurs des industries qui en dépendent, une voie jusqu'alors inconnue. L'importance de cet ouvrage et des résultats qu'il a produits a tellement frappé, en 1852, la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, qu'elle a décerné à l'auteur le prix de 12 000 francs, de la fondation du marquis d'Argenteuil. « Le prix, disait M. Dumas à son illustre confrère, consacre l'opinion de l'Europe sur des travaux servant de modèle à tous les chimistes; c'est par centaines de millions qu'il faudrait nombrer les produits qu'on doit à vos découvertes. Le monde entier se livre à leur fabrication et trouve dans leur emploi de nouvelles sources de salubrité et de bien-être. » M. Chevreul est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 24 septembre 1844. Il a été membre des jurys internationaux des Expositions universelles de Londres et de Paris.

Les travaux les plus remarquables de M. Chevreul ont eu pour objet, outre l'étude des corps gras d'origine animale, celle des couleurs, de leurs contrastes, de leur alliance et de la graduation de leurs nuances; il a fait sur ce sujet, tant aux Gobelins qu'au Muséum, de nombreuses leçons qui ont fait l'objet des publications suivantes : *Leçons de chimie appliquée à la teinture* (1828-1831, in-8), et *de la Loi du contraste simultané des couleurs et de l'assortiment des objets coloriés, considéré d'après cette loi dans ses rapports avec la peinture* (1839, in-8, avec un atlas in-4).

Nous n'essayerons point d'énumérer tous les mémoires intéressants que ce savant a présentés à l'Institut, non plus que les articles insérés dans les recueils scientifiques; nous signalerons seulement ses articles sur l'histoire de la chimie (*Journal des savants*); ses *Considérations générales sur l'analyse organique et sur ses applications* (1824, in-8); *Théorie des effets optiques que présentent les étoffes de soie* (1848); *de la Baguette divinatoire du pendule et des tables tournantes* (1854, in-8); *Lettres adressées à M. Villemain sur la méthode en général* (1855, in-12), enfin tous les articles de chimie du *Dictionnaire des sciences naturelles*. Il a joint quelques *Considérations scientifiques* aux *Recherches photographiques* (1855), publiées par M. Niepce de Saint-Victor.

CHEZY (Guillaume de), écrivain polygraphe allemand, fils de l'orientaliste de ce nom, né à Heidelberg, le 21 mars 1806, fit ses études dans différentes villes de l'Allemagne et les acheva à Vienne en 1829. Depuis il n'a cessé de parcourir l'Allemagne, écrivant dans les journaux, publiant des romans, faisant représenter des drames. Il a donné des articles de genre très-piquants au *Magasin populaire du Rhin* (Rheinische Volkshalle), et depuis 1848 à la *Gazette de l'empire autrichien*, ainsi que des romans ou des nouvelles pleines d'intérêt au *Miroir périodique* (Zeitspiegel) de Spindler (1831-1832); au *Morgenblatt* (1837), aux *Feuilles volantes* (Fliegende Blaetter); à la *Gazette de Cologne*, etc.

Parmi ses meilleurs romans, qui se recommandent par la grâce et le bon goût, on remarque : *Wanda Wielopolska* (Stuttgart, 1831); l'*Écolier en voyage* (der fahrende Schüler, Zurich, 1835, 3 vol.); *les Oiseaux de Martin* (die Martinsvœgel, Carlsruhe, 1837); *le Pieux juif* (der fromme Jude, Stuttgart, 1845, 4 vol.); et d'autres ouvrages de fantaisie ou d'érudition : le *Grand livre des maléfices* (das grosse Malefizbuch, Landshut, 1847, 3 vol.); *le Héraut d'honneur* (der Ehrenherold, Stuttgart, 1848), etc. On cite aussi : *Coup d'œil sur les parties les plus intéressantes du blason* (Uebersicht des Wissenswerthesten aus der Wappenkunst); *la Chevalerie en image et en parole* (das Ritterthum in Bild und Wort, Stuttgart, 1848), et deux drames de jeunesse qui jouirent d'une certaine vogue : *Camoens* et *Pétrarque* (Baireuth, 183[illegible]).

CHICHESTER (Henry-Thomas Pelham, [illegible] comte de), pair d'Angleterre, né, en 1804, à Londres, appartient à une ancienne famille élevée en 1762 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Pelham, il obtint en 1820 un brevet de sous-lieutenant dans l'armée et prit, en 1826, les titres et la place de son père à la Chambre des Lords; il y vota avec le parti conservateur modéré. Depuis 1844, il a le grade de major. En 1850, il a été appelé à présider le comité d'enquête des propriétés domaniales de l'Église établie. De son mariage avec une fille du Comte de Cardigan (1828), il a six enfants, dont l'aîné, Walter-John, baron Pelham, est né en 1838, à Stanmer (comté de Sussex).

CHILD (Lydia-Maria Francis, mistress [illegible] femme de lettres américaine, est née dans le Massachussets vers 1802. Une circonstance fortuite décida de sa vocation littéraire. Elle n'avait pas encore songé à écrire lorsqu'elle trouva chez son frère un numéro de la *North american Review*, où l'on indiquait combien il serait facile à un écrivain de transporter dans le domaine des fictions l'établissement des premiers colons en Amérique. Ce fut comme un trait de lumière; elle prit aussitôt la plume, et composa en six semaines

nes *Hobomok* (1824), où elle mit en scène les émigrants du XVIe siècle. Ce roman, accueilli avec beaucoup de faveur, fut suivi d'un second, *les Rebelles* (1825), destiné à rappeler l'insurrection générale des colonies.

Miss Francis se maria l'année suivante, et, voyant désormais sous le jour le plus sérieux les devoirs de l'écrivain, elle traita des sujets propres à instruire ou à moraliser. De 1828 à 1832, elle publia: *la Bonne ménagère* (the Frugal housewife), à l'usage des classes pauvres; deux manuels d'éducation, *le Livre des jeunes mères* (the Mother's Book), traduits en français en 1839; et *le Livre des jeunes filles* (the Girl's Book); un recueil de morceaux détachés en vers et en prose, intitulé: *la Guirlande* (the Coronal); enfin quelques portraits pour la *Ladies' Library* (Mmes Guyon, Roland, de Staël, etc.); les *Biographies des honnêtes femmes* et l'*Histoire et condition des femmes à toutes les époques* (2 vol.).

En 1833, mistress Child se prit d'enthousiasme pour l'abolition de l'esclavage aux États-Unis, et lança un chaleureux *Appel en faveur de cette classe d'Américains appelés Africains* (an Appeal, in-12). Le moment était mal choisi, et cette tentative généreuse déchaîna contre elle l'opinion publique. On remarqua peu son roman grec de *Philothea*, qui parut quelque temps après (1835). En 1841, elle vint à New-York et prit, avec son mari, la direction d'un journal abolitioniste, le *National anti-slavery Standard*, dans lequel elle fit paraître une série de *Lettres*, plus tard imprimées sous le titre de: *Letters from New-York* (2 vol.). Nous citerons encore de cette dame: *Agir et rêver* (Fact and Fiction, 1846), recueil de nouvelles, et *les Fleurs du printemps* (Spring Flowers, 1850). En 1855, elle mettait la dernière main à une exposition critique des diverses formes religieuses, *the Progress of religions Ideas* (3 vol.), depuis les anciens cultes de l'Inde jusqu'à l'établissement du catholicisme.

CHILLY (Charles-Marie), acteur français, est né à Stenay (Meuse), vers 1808. Il quitta le modique emploi qu'il avait à Paris dans une maison de commerce, pour s'enrôler dans une troupe de province dirigée par M. Bocage. En 1831, il débuta à l'Odéon dans *les Secrets de cour*, remplit quelques seconds rôles de comédie, et aborda le drame à la Porte-Saint-Martin dans *Pinto* et *Marie Tudor*. Il fut quelque temps attaché au théâtre français d'Amsterdam. Depuis 1839, M. Chilly a fait plus souvent partie du personnel de l'Ambigu-Comique, et s'est acquis de la réputation au boulevard, en jouant le mélodrame. *L'Abbaye de Castro*, *les Bohémiens*, *les Mousquetaires*, *le Juif errant*, *Marthe et Marie*, *le Juif de Venise*, lui ont fourni ses principaux succès. Après avoir été quelque temps au Havre, il est entré momentanément en 1856, à la Gaîté d'où il vient de passer comme directeur à l'Ambigu.

CHIMAY (Joseph-Philippe-François RIQUET, DE CARAMAN, prince DE), chef actuel de la maison princière de ce nom, diplomate belge, né le 20 août 1808, compte parmi ses ancêtres Pierre-Paul Riquet, créateur du canal du Languedoc. Après la révolution de 1830, il entra dans la diplomatie comme ministre plénipotentiaire de Belgique. Il a rempli ces hautes fonctions à la Haye, à Francfort, à Rome, à Florence et à Paris; en dernier lieu, il a négocié le traité qui a supprimé, pour l'honneur de son pays, la contrefaçon. De 1841 à 1842, il a été gouverneur de la province du Luxembourg. Depuis 1843, il représente le district de Thuin dans la seconde Chambre, où il vote avec la droite catholique. Il est un des appuis du journal *l'Émancipation*.

Marié le 25 août 1830 à Émilie, veuve du comte de Bridge et fille du célèbre banquier Pellapra, née le 11 novembre 1808, il a trois enfants: Marie-Joseph-Guy-Henri-Philippe, prince héréditaire, né le 9 octobre 1837; *Eugène*, comte de Caraman, né le 8 janvier 1843, et Marie-Henriette-Valentine, née le 15 février 1839. — Son frère, Michel-Gabriel-*Alphonse*-Ferdinand Riquet de Caraman, prince de Chimay, né le 5 juin 1810, a épousé, le 27 décembre 1834, sa cousine Rosalie-Marie-Joséphine Riquet, née le 31 juillet 1814, dont il a trois enfants. Lors de la création du titre de prince de Chimay (24 septembre 1824), il a obtenu, pour lui seul, l'autorisation de l'ajouter à son nom patronimique.

CHISHOLM (Caroline JONES, mistress), dame philanthrope anglaise, est née, vers 1810, à Wootton (comté de Northampton). Elle reçut de sa mère une excellente éducation qui développa les généreux instincts de charité et de dévouement dont elle donna des preuves dès son enfance. A peine mariée au capitaine Alexandre Chisholm, qui l'emmena aux Indes (1830), elle s'occupa d'améliorer le sort des filles de soldat, intéressa en leur faveur le gouverneur et les fonctionnaires de Madras, et fonda pour elles une école, organisée avec tant de bonheur, que l'établissement a survécu à son départ.

A Sydney, où elle suivit alors son mari, elle montra le même zèle envers les malheureux: ce fut surtout vers les pauvres familles d'émigrants qu'elle se sentit attirée, et rien ne lui coûta, ni sacrifices ni démarches de toute sorte, pour leur rendre un foyer et une patrie. Les jeunes femmes surtout devinrent ses protégées; afin de leur procurer quelques ressources, elle obtint à grand'peine du gouvernement un local où elle établit un atelier de travail. Pour encourager ces infortunées par son exemple et être en quelque sorte une mère pour elles, elle choisit l'asile même pour demeure. De temps à autre, elle faisait, dans l'intérieur, de longs et pénibles voyages, soit pour former des comités d'assistance, soit pour les placer dans les fermes ou fabriques. Dans un moment où il y avait excès de population, elle se mit à la tête des émigrants, les dirigea au delà des montagnes et surveilla leur établissement, faisant à la fois fonctions de guide, de conseiller et de commissaire général.

En outre, mistress Chisholm ouvrit à Sydney un bureau pour les gens sans travail; plus de 10000 personnes, qui se sont adressées à elle, ont été, par son ingénieux dévouement, mises à l'abri du besoin. En 1845, son mari, qui avait repris du service dans l'Inde, la rejoignit, la seconda de tous ses moyens, et, l'année suivante, ils s'embarquèrent ensemble pour l'Angleterre. Mistress Chisholm reçut, avant son départ, comme témoignage de la reconnaissance publique, une somme de 150 livres (3750 fr.), recueillie par souscription, et qu'elle réserva pour l'accomplissement de ses charitables projets.

A Londres, *l'amie des émigrants*, ainsi qu'on l'appelait, continua sa bonne œuvre au milieu de nouveaux obstacles. Soutenue par une ferme volonté, elle réussit à attirer l'attention du gouvernement; elle obtint que plusieurs navires seraient affectés au transport des femmes et des enfants des *convicts* d'Australie, lorsque ceux-ci auraient mérité par leur conduite de rentrer dans la vie de famille. Des comités particuliers furent organisés afin d'éclairer l'opinion; une importante Société fut créée sous le titre de *Family colonisation loan Society* pour

provoquer le système d'émigration par familles, le seul dont les résultats satisfassent l'économie et la morale. De nombreux bâtiments sont ainsi partis, non sans avoir été, l'un après l'autre, pourvus par l'infatigable mistress Chisholm de tout le bien-être nécessaire à des êtres humains. Ajoutons que, tout le temps qu'elle resta en Angleterre, elle ne cessa d'être pour les émigrants l'agent le plus actif : elle s'occupait de rechercher et de soutenir leurs parents, de leur fournir tous les renseignements désirables, de recevoir leurs envois d'argent, etc. Sa correspondance était incessante : en Irlande seulement, elle entretenait un échange de lettres avec plus de 5000 individus de la plus basse condition.

De retour à Sydney en 1854, mistriss Chisholm fut reçue par la population avec les démonstrations d'un sincère enthousiasme ; on ouvrit même une nouvelle souscription en sa faveur afin de la mettre à même d'exercer sa philanthropie sur une plus large échelle, car elle a des revenus à peine suffisants pour vivre. On a d'elle un livre précieux pour les émigrants australiens, dont il est devenu en quelque sorte le code : *Voluntary information of the people of New South Wales.*

CHLAPOWSKI (Desiré), général polonais, né en 1788 dans le grand-duché de Posen, entra, en 1807, dans les troupes polonaises organisées par Napoléon, et devint officier d'ordonnance de l'Empereur, puis chef d'escadron de la garde. Il fit plusieurs campagnes en Espagne et en Allemagne ; mais, en 1813, il quitta le service et se retira dans ses terres. Après la révolution du 29 novembre 1830, il se rendit à Varsovie, où il obtint le commandement d'une brigade de cavalerie. Il marcha vers la Lithuanie, qui l'accueillit comme un libérateur, et opéra sa jonction avec Gielgud ; mais, après plusieurs échecs, il recula devant l'armée russe et se réfugia sur le territoire prussien. Cette retraite très-précipitée lui attira, de la part des patriotes polonais, de graves accusations, auxquelles il répondit par la publication de ses *Lettres sur les événements militaires en Pologne et en Lithuanie* (Paris, 1839). Depuis 1831, le général Chlapowski, rallié au gouvernement prussien, est resté étranger à toutes les tentatives d'affranchissement du parti national, et s'est appliqué exclusivement à de grands travaux agricoles.

CHMEL (Joseph), historien allemand, né à Ollmütz le 16 mars 1798, acheva ses classes au séminaire de Kremsmünster, entra, à l'âge de 18 ans, dans le chapitre de Saint-Florian, dont il devint plus tard bibliothécaire, et dut à l'aptitude qu'il montra pour les recherches historiques d'être envoyé à Vienne par le prieur Michael Arneth, pour y continuer ses études aux frais du chapitre (1830). Appuyé par M. de Metternich et le comte Kolowrat, il obtint, en 1834, la place de second archiviste des archives secrètes de la maison impériale d'Autriche (Geheime Haus, Hof und Staatsarchive). Premier archiviste en 1840, il fut nommé, en 1846, vice-directeur des archives, et en même temps conseiller du gouvernement. Il est chanoine régulier du chapitre de Saint-Florian et membre de l'Académie des sciences de Vienne depuis sa fondation.

M. Chmel s'est surtout occupé des sources de l'histoire autrichienne et plus spécialement des sources de l'histoire de la maison de Habsbourg jusqu'au règne de Maximilien I[er]. Il a publié sur ce sujet plusieurs travaux d'une grande importance, parmi lesquels il faut mentionner : *Matériaux pour servir à l'histoire d'Autriche* (Materialien zur œsterreichischen Geschichte, Vienne, 1832-1840, 5 vol.); *Regesta chronologico-diplomatica Ruperti regis Romanorum* (Francfort, 1834); *Regesta chronologico-diplomatica Friderici III Romanorum imperatoris* (Vienne, 1838-1840, 2 vol.); *l'Historien autrichien* (der œsterreichische Geschichtsforscher, Ibid., 1838-1842, vol. I-III); *Extraits et catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale royale de Vienne au point de vue historique* (die Handschriften der K. K. Hofbibliothek zu Wien, etc., Ibid., 1840-1841, t. I et II); *Histoire de l'empereur Frédéric IV* (Geschichte Kaiser Friedrich's IV, Hambourg, 1840-1843, 2 vol.); *Documents pour servir à l'histoire de la Croatie et de la Slavonie durant les années* 1526 *et* 1527 (Actenstücke zur Geschichte Kroatiens und Slavoniens in den Jahren 1526 und 1527, Vienne, 1846); *l'Ambassade de Herberstein en Espagne en* 1519 (Herbersteins Gesandtschaftsreise nach Spanien, 1519, Ibid., 1846); *Monumenta Habsburgica* (Ibid., 1850 et suiv.); *Recherches historiques sur la maison de Habsbourg* (Habsburgische Excursionen, Ibid., 1850 et suiv.); *Archives pour servir à la connaissance des sources de l'histoire autrichienne* (Archiv für Kunde œsterreichischer Geschichtsquellen), publication périodique qui comprend deux volumes par an depuis 1848, et qui a été confiée à M. Chmel, ainsi que le *Recueil de notices* (Notizenblatt), qui s'y rattache ; enfin un grand nombre de mémoires et d'articles insérés dans *les Comptes rendus* et dans les *Mémoires* de *l'Académie des* sciences de Vienne.

CHOATE (Rufus), orateur américain, né, le 1[er] octobre 1799, à Ipswich (Massachussets), étudia le droit, et s'établit successivement, comme avocat, à Danvers, à Salesse, et enfin, en 1834, à Boston. Avant cette époque, il avait déjà été sénateur dans l'État de Massachussets, et avait siégé au Congrès. En 1842, il remplaça Daniel Webster au sénat des États-Unis ; mais il donna sa démission en 1845, abrégeant volontairement sa carrière publique pour se renfermer exclusivement dans la pratique du barreau. Quoiqu'il n'ait publié aucun ouvrage, il s'est acquis une véritable réputation littéraire par son éloquence. Parmi ses discours au Congrès, on remarque ceux qu'il a prononcés à propos de la question de l'Orégon et de l'annexation du Texas. On cite encore une adresse qu'il prononça à New-York en 1843, le jour anniversaire du débarquement des *pères pèlerins* (father pilgrims), fondateurs de la colonie de la Nouvelle Angleterre, et surtout l'*Éloge* de son illustre ami, Daniel Webster (juillet 1853). Cet orateur a de l'impétuosité, une abondance pompeuse qui touche à l'emphase, mais qui n'exclut chez lui ni la vigueur du raisonnement ni la souplesse.

CHODZKO (Jacques-Léonard Borejko), historien et littérateur polonais, né le 6 novembre [illegible] à Oborek (district d'Oszmiana), descend d'une famille ancienne et noble de Lithuanie. Il étudia à l'université de Wilna, où il s'adonna de préférence à l'histoire, sous le célèbre Lelewel, et fut reçu licencié ès lettres. Secrétaire de Michel Oginski en 1819, il parcourut avec ce prince la plus grande partie de l'Europe, et vint se fixer à Paris en [illegible]. À la révolution de Juillet 1830, il prit part à la lutte et fut choisi pour aide de camp par le général La Fayette, avec le grade de capitaine d'état-major. Rentré quelque temps après dans la vie privée, il fut successivement employé à la bibliothèque de la Sorbonne, sous-bibliothécaire à Sainte-Geneviève, et bibliothécaire au ministère de l'instruction publique. Il est membre de l'Académie de Nancy et de plusieurs Sociétés savantes.

On a de lui : *Histoire des légions polonaises en Italie* (Paris, 1829, 2 vol. in-8); *les Polonais en Italie* (1829, in-fol.); *Esquisse chronologique de l'histoire de la littérature polonaise* (Id.); *Tableau de la Pologne ancienne et moderne* (1830, 2 vol. in-8), ouvrage traduit en plusieurs langues; *Coup d'œil, etc., sur la guerre actuelle entre la Russie et la Pologne* (1831, in-8); *Histoire politique de la Lithuanie, etc.* (1831, in-8); *Tableau des révolutions de la Pologne*, avec M. de Mancy; plusieurs cartes et atlas concernant la Pologne; des *Notices* sur *Kosciuzko* (Fontainebleau, 1837, in-18) et sur *Lelewel* (1834, in-8); *la Pologne historique, littéraire, monumentale, etc.* (1834-1847, 3 vol. gr. in-8, avec gravures et cartes); *Histoire de Pologne* (1855, in-4); *Histoire de Turquie* (1855, in-4), deux publications littéraires illustrées faisant partie de la *Guerre d'Orient*. M. Chodzko a collaboré en outre à un grand nombre de recueils, *le Globe*, *le Courrier-Français*, *le Constitutionnel*, etc.

Deux membres de la même famille, MM. Ignace et Alexandre CHODZKO, nés, le premier en 1795, le second, en 1804, ont publié plusieurs ouvrages historiques et philologiques. On cite principalement du premier : *Tableaux de la Lithuanie* (Wilna, 1840-1854, par livraisons).

Le second, aujourd'hui retiré en France, a donné : *Specimens of the popular poetry of Persia* (Londres, 1842); *le Théâtre perse* (Paris, 1845, in-8); *le Guilan; Excursions aux pyles Kaspiennes* (1851); *le Khoraçan et son héros populaire* (1852); *le Decâti* (1852); *Grammaire persane* (Paris, 1852, in-8), et autres travaux sur les langues orientales.

CHOLAT (François-Joseph-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à la Tour-du-Pin (Isère) en 1806, entra à l'École polytechnique en 1826, et en 1828, à l'École d'application de Metz. Nommé lieutenant d'artillerie en 1830, il était, en 1848, capitaine au 4e d'artillerie et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 22 avril 1847. En garnison à Lyon lorsque la République fut proclamée, il entra en relations directes avec les autorités provisoires, et M. Emmanuel Arago, commissaire général dans le département du Rhône, le nomma chef de l'état-major de la garde nationale de Lyon. Dans ce poste difficile, il sut maintenir l'ordre en présence des exigences des passions populaires, et s'acquit l'estime des républicains de toutes nuances. Ses compatriotes de l'Isère l'adoptèrent pour candidat à la Constituante, où il fut envoyé le neuvième sur treize, par 86 610 voix. Membre du Comité de la marine, il vota presque constamment avec la Montagne, et refusa de sanctionner par son vote l'ensemble de la Constitution, ainsi que de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-ardente à la politique de l'Élysée, signa les demandes de mise en accusation présentées par Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres, à l'occasion de l'interdiction des clubs et de l'expédition de Rome. Réélu, le huitième, à l'Assemblée législative, il continua de lutter avec le parti démocratique contre la coalition des anciens partis, repoussa la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision du pacte fondamental. Non moins hostile à la politique de l'Élysée qu'aux plans de la majorité royaliste, il fut un des premiers représentants qui, après le coup d'État du 2 décembre, reçurent l'ordre de quitter la France, et se vit rayer des cadres de l'armée.

CHOLLET (Jean-Baptiste-Marie), chanteur français, né, à Paris, le 20 mai 1798, et fils d'un choriste de l'Opéra, commença, en 1806, au Conservatoire, des études de solfége et de violon, qui furent interrompues pendant quelques années, puis reprises avec beaucoup d'ardeur. Il obtint un prix de solfége en 1814, mais l'année suivante, le Conservatoire ayant été fermé par les événements politiques, il entra parmi les choristes de l'Opéra. Sa voix était alors celle d'un baryton. Il chanta aux Italiens, puis au théâtre Feydeau, de 1816 à 1818, et s'engagea ensuite dans une troupe de comédiens de province pour jouer les rôles de Martin. Il fut applaudi dans plusieurs, au Havre entre autres, sous le nom de Dôme-Chollet.

A la suite de brillants succès à Bruxelles, il obtint, en 1826, un engagement avantageux à l'Opéra-Comique, et fut admis comme sociétaire en 1827. Il chanta dès lors les rôles de ténor; Hérold écrivit pour lui *Marie*, et plus tard *Zampa*, où il a laissé des souvenirs ineffaçables. Il obtint aussi un grand succès dans *la Fiancée* d'Auber et *Fra-Diavolo*. *Le Postillon de Lonjumeau* d'Adam fut pour lui un vrai triomphe.

Devenu libre par la dissolution de la société de l'Opéra-Comique et la ruine de l'administration qui lui succéda, M. Chollet alla jouer dans les grandes villes de province. En 1832, il débuta au grand théâtre de Bruxelles, où il resta deux années. Après un engagement d'une année au théâtre de la Haye, il rentra à l'Opéra-Comique (1835), et fut encore accueilli avec quelque faveur dans *l'Éclair* et dans *le Chalet*. Peu de temps après, il quitta le théâtre. Plus de quinze ans plus tard, il essaya de reparaître dans *le Postillon de Lonjumeau*, au Théâtre-Lyrique (1854), mais cette tentative ne fut pas assez heureuse pour le retenir encore à la scène.

La voix de M. Chollet, qui tient le milieu entre celle du baryton et celle du ténor, avait plus de puissance et de douceur que de facilité. Il a dû une grande partie de ses succès à son adresse vocale, à la connaissance parfaite des effets qui plaisent au public, à sa science du point d'orgue. Les compositeurs dont il rendit les œuvres populaires lui reprochèrent d'y mêler des traits qui en altéraient le caractère. Violoniste habile et compositeur distingué, il a publié, à Paris et à Bruxelles, des romances et des nocturnes, dont plusieurs ont eu du succès.

CHOLMONDELEY (Georges-Horace CHOLMONDELEY, 2e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1792 à Paris, descend d'une famille irlandaise élevée, en 1689, à la pairie, et, en 1815, au marquisat. Il porta le nom de comte de Rocksavage jusqu'en 1821, où il siégea à la Chambre des Lords sous celui de baron Newburgh; depuis la mort de son père (1827), il est connu comme marquis de Cholmondeley. Ses opinions sont conservatrices. En 1830, il a été nommé membre du Conseil privé. Marié deux fois, en 1812 et en 1830, il n'a pas d'enfants, et son héritier présomptif est son frère, Henry-William-Hugues, né en 1800 à Londres, et député du Hampshire, de 1852 à 1857.

CHOMEL (Auguste-François), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né en 1788. Élève de l'hôpital de la Charité, il eut pour maîtres Pinel, Corvisart, Laennec et Bajer, dont il devint le protégé. Reçu docteur en 1813, sa thèse *sur le Rhumatisme*, dans laquelle il se déclara ouvertement contre les systèmes de Bichat et de Broussais, donna de bonne heure à son nom un certain retentissement qui contribua à ses succès. Nommé médecin des hôpitaux, il

arriva dès 1827, au professorat, par ordonnance royale, le concours n'étant pas encore établi. Il donna sa démission en 1852. Il était médecin de la duchesse d'Orléans. Élu membre de l'Académie de médecine en 1823, il fut créé officier de la Légion d'honneur en 1837.

M. Chomel compte à la fois parmi les professeurs et parmi les praticiens, comme un homme de haute valeur. C'est lui qui, le premier, quoique jeune encore, fit à l'hôpital de la Charité une véritable clinique. Ne se contentant pas de faire quelques observations en passant, il interrogeait les malades avec attention, explorait l'état de leurs organes avec un soin scrupuleux, et faisait remarquer aux élèves les phénomènes les plus importants. Il commença ainsi à former cette école de sages praticiens que nous voyons grandir chaque jour, grâce à la propagation de la même méthode. Se recommandant par un diagnostic rationnel et sûr, ainsi que par une sage médicamentation, il préfère, entre les remèdes, ceux dont l'usage a constaté l'efficacité, n'admettant l'expérimentation que dans les cas qui sont au-dessus des ressources de la science.

Parmi les ouvrages que M. Chomel a publiés, nous citerons : *Éléments de pathologie générale* (1817, in-8; 3e édit. en 1840); et *des Fièvres et des maladies pestilentielles* (1821, in-8), qui furent tous deux réfutés par Broussais. On a publié, de 1834 à 1840, ses *Leçons de clinique médicale* (3 vol. in-8), qui traitent *de la Fièvre typhoïde*, *des Rhumatismes et de la goutte*, et *de la Pneumonie*. En outre, il a fourni de nombreux travaux au *Dictionnaire de médecine*, au *Dictionnaire des termes de médecine*, au *Nouveau journal de médecine*, etc.

CHONSKI (Henri DE), économiste polonais, né à Kremenetz (Volhynie) en 1801, s'appliqua de bonne heure à l'étude des institutions de crédit. Après les désastres de 1831 et la soumission de la Pologne, il vint à Paris, se fit naturaliser Français, et fut admis, comme rédacteur, au ministère de l'agriculture et du commerce. Il est le principal auteur de l'ouvrage intitulé : *des Institutions de crédit foncier et agricole dans les divers États de l'Europe* (Imp. nationale, 1851, gr. in-8); il a publié, en outre : *Études sur les colonies hollandaises* (1850, in-8), et la traduction des *Mémoires de lord Holland* (1851, in-12).

CHOPIN (J.... M....), littérateur français, né en Allemagne de parents français, vers 1795, fut de bonne heure secrétaire du prince Kourakin et publia, sur l'histoire et la littérature des nations slaves et scandinaves, de nombreux travaux : *de l'État de la Russie, ou Observations sur ses mœurs, son influence politique et sa littérature, suivies de poésies traduites du russe* (Paris, 1822, in-8); *la Russie et la Sibérie, la Crimée, la Servie, la Croatie, la Bosnie, le Danemark*, etc., dans la collection de *l'Univers pittoresque*; *les Révolutions des peuples du nord* (1840, 4 vol. in-8), etc. Pendant la Restauration et après 1830, il fit des poésies libérales de circonstance : *Ode sur l'indépendance d'Haïti* (1825); *Ode sur la victoire de Navarin* (1827); *Première république* (1833); *A M. l'abbé de Lamennais* (1834), etc. Il fournit aussi des articles à la *Revue indépendante*.

Plus récemment, M. Chopin a composé une pièce de vers intitulée : *l'Empire* (1852), et publié une *Histoire de Napoléon Ier, du roi de Rome (duc de Reichstadt) et de la famille Bonaparte* (1853, in-8), en collaboration avec MM. Leynadier, E. Marco de Saint-Hilaire et A. de Cesena; *les Provinces danubiennes* (1856), avec M. Ubicini, etc. Il a traduit une partie de l'*Histoire universelle* de C. Cantu, et deux romans de Dickens : *David Copperfield* (1852, 4 vol.), et *la Nièce du pêcheur* (1853, 3 vol.).

M. J. M. Chopin est le frère d'un peintre distingué, qui a donné à leur nom une forme germanique (voy. SCHOPIN).

CHOQUE (Emmanuel-Louis-Joseph), ancien député français et représentant du peuple, membre du Corps législatif, est né à Douai (Nord) le 15 septembre 1806. Après avoir exercé les fonctions d'avoué et de notaire, il entra, en 1846, dans la carrière politique, comme député de sa ville natale. Il prit place au côté gauche, près de M. Odilon Barrot. En 1846, il ne fut pas réélu, mais il continua de se mêler aux agitations politiques, et montra beaucoup de zèle dans la campagne des banquets réformistes. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 191 875 voix, le troisième sur la liste des vingt-huit élus du Nord. Membre du Comité des finances, il soutint d'abord la politique du général Cavaignac, et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia au gouvernement du président, et soutint de son vote sa politique intérieure et extérieure. Réélu, le dix-huitième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité, vota la loi du 31 mai, donna son appui à la politique particulière de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement au Corps législatif, il fut élu dans la circonscription de Douai, qui l'a réélu en 1857.

CHOTEK (François-Xavier), compositeur allemand, est né, le 22 octobre 1800, à Liebisch (Moravie), où son père était maître d'école. Après avoir étudié les humanités au gymnase de Freiberg, il suivit, en 1819, les cours de jurisprudence et de philosophie à l'université de Vienne. En 1824, il quitta la carrière du droit pour se livrer complétement à l'étude de la musique, dont son père lui avait déjà enseigné les éléments; il eut pour maîtres d'harmonie et de contre-point l'organiste de la cour Henneberg et Simon Sechter. L'œuvre musicale de cet artiste comprend plus de cent compositions d'un genre léger et gracieux, telles que *contredanses*, *romances*, *rondeaux* et autres morceaux faciles. Le plus connu de ses ouvrages est une *Anthologie musicale*, suite de fantaisies et de variations sur des motifs d'opéras en vogue. M. Chotek a toujours résidé à Vienne, où il s'est fait, comme professeur de musique, une brillante clientèle.

CHOULANT (Louis), médecin allemand, né le 12 novembre 1791, à Dresde, étudia dans cette ville jusqu'à vingt-deux ans, puis suivit les cours du Collegium medico-chirurgicum de Neustadt. Il termina ses études à la Faculté de médecine de Leipsick, obtint, en 1817, le diplôme de docteur, et bientôt après partit pour Altenbourg, où, tout en pratiquant la médecine, il collabora aux ouvrages publiés par le médecin et libraire Jean-Fréd. Pierer. Les articles que M. Choulant fournit à cette époque au *Dictionnaire anatomico-physiologique* (Altenbourg, 1816-1829), et ceux aux *Annales de médecine* (Ibid., 1798-1832), commencèrent à fonder sa réputation, et, en 18[illegible], il fut rappelé dans sa ville natale comme médecin de l'hôpital de Friedrichsstadt. Dès l'année suivante, il ouvrit un cours de médecine, et, en [illegible], il fut nommé professeur de thérapeutique à l'Académie médico-chirurgicale de Dresde.

Depuis cette époque M. Choulant a déployé une grande activité comme praticien et comme écrivain. S'étant démis, en 1827, de ses fonctions de médecin à l'hôpital de Friedrichsstadt, il [illegible]

en 1828, professeur et directeur de la clinique thérapeutique; en 1835, assesseur du comité médical; en 1842, directeur de l'académie chirurgico-médicale, et en 1844, conseiller référendaire de la section médicale au ministère de l'intérieur du royaume de Saxe.

Au milieu de ses diverses fonctions, M. Choulant a écrit plusieurs ouvrages de médecine très-estimés, et parmi lesquels on remarque : *Instructions pour écrire les ordonnances* (Anleitung zur aerztlichen Receptirkunst, Leipsick, 1825; 2ᵉ éd., 1841); *Introduction à l'étude de la médecine* (Anleitung zum Studium der Medicin, Ibid., 1829); *Traité de pathologie et de thérapeutique spéciales* (Lehrbuch der speciellen Pathologie und Therap., Ibid., 1831; 4ᵉ éd., publiée par Richten, 1847; 5ᵉ éd., 1853); *Instructions pour l'exercice de la médecine* (Anleitung zur arztlichen Praxis, Ibid., 1836); *la Cranioscopie à l'usage du monde* (Vorlesungen über die Kranioscopie für gebildete Nichtaerzte, Dresde, 1844).

Les autres travaux de ce savant ont trait à la bibliographie, à la littérature et à l'histoire de la médecine. Tels sont: *Tableaux pour servir à l'étude de l'histoire de la médecine* (Tafeln zur Geschichte der Medicin, Leipsick, 1822); *Manuel bibliographique de médecine ancienne* (Handbuch der Bücher-Kunde für aeltere Medicin, Ibid., 1828; 2ᵉ éd., 1841); *Annuaires historico-littéraires de médecine allemande* (Historisch-literarische Iahrbücher für die deutsche Medicin, Ibid., 1838-40, 3 tomes); *Bibliotheca medico-historica* (Ibid., 1841); *Consultations et mémoires de médecine légale* (Gutachten und Aufsaetze im Gebiete der Staatsarzneikunde, Ibid., 1847); *Histoire et bibliographie des dessins d'anatomie* (Geschichte und Bibliographie der anatomischen Abbildungen, Ibid., 1852); *Choix de rapports de médecine légale*, etc. (Auswahl von Gutachten medicinal-polizeilichen Inhalts. Dresde, 1853).

On doit en outre à M. Choulant des éditions nouvelles des *Questiones medicinæ forensis* de Platner (Leipsick, 1824); des *Carmina medica* d'Ægidius Corboliensis (Ibid., 1826); de la *Syphilis* de Fracastori (Ibid., 1830); de la *Theoria medica vera* de Stahl (Ibid., 1832-1833, 3 vol.); du *de Viribus herbarum* de Macer (Ibid., 1832), et du poëme latin *Callipædia, seu de pulchræ prolis habendæ ratione* de Claude Quillet (Ibid., 1836). Ces nombreux travaux ont valu à l'auteur diverses distinctions honorifiques : il est décoré de plusieurs ordres, conseiller de la cour de Saxe, conseiller intime de médecine, etc.

CHOUMARA (Pierre-Marie-Théodore), écrivain militaire français, né en 1787, entra à l'École polytechnique en 1806 et passa, en 1808, à l'École d'application de Metz. Attaché au corps du génie militaire, il fit les dernières campagnes de l'Empire, devint rapidement capitaine, et reçut la décoration de la Légion d'honneur le 9 novembre 1814. Il s'est retiré du service avec le grade de chef de bataillon.

Parmi les nombreux écrits de M. Choumara, les plus importants sont les *Mémoires sur la fortification* (1827, in-8; 2ᵉ édit., 1847, avec un atlas de 70 pl.), et les *Considérations militaires sur les* Mémoires du maréchal Suchet *et sur la bataille de Toulouse* (1838, in-8), dont la deuxième édition est augmentée de la *Correspondance entre un ingénieur militaire français et le duc de Wellington sur cette bataille* (1840, 2 vol. in-8). Nous rappellerons encore : *Lettres au ministre de la guerre sur les fortifications de Paris* (1841, in-8); *Résumé historique des échecs éprouvés par les armées britanniques* de 1792 à 1814 (1844); *Théodore, ou cinquante-neuf ans de la vie d'un homme de tête et de cœur* (1846), révélations sur les manœuvres de la police secrète; *l'Astronomie simplifiée* (1847), etc.

CHRISTISON (Robert), médecin écossais, né en 1798, est fils d'un professeur d'humanités; il fut reçu docteur en médecine à Édimbourg, en 1819, après avoir étudié successivement dans cette dernière ville, à Londres, dans les principales écoles du continent, et particulièrement dans celle de Paris. A vingt-quatre ans, il succédait au savant docteur Alison comme professeur de jurisprudence médicale à Édimbourg, et devenait de bonne heure une autorité dans les questions de médecine légale. Attaché à l'hospice royal, il y remplit avec distinction, pendant plusieurs années, les fonctions de médecin ordinaire. Enfin, à la mort du docteur A. Duncan, il fut appelé, en 1832, à la chaire de matière médicale et de clinique. Depuis cette époque, sa réputation n'a cessé de grandir, comme professeur, comme médecin consultant et comme écrivain. Deux fois président du Collége royal des médecins d'Édimbourg, il est aujourd'hui un des vice-présidents de la Société royale de la même ville, et médecin ordinaire de la reine pour l'Écosse.

On a de lui, entre autres ouvrages fort estimés : *Traité sur les poisons* (Treatise on Poisons, 1829; 4ᵉ édit., 1844); *Dégénérescence de la granuleuse des reins* (Granular Degeneration of the Kidneys, 1838); *Dispensaire ou commentaire sur les pharmacopées* (Dispensary or commentary on the Pharmacopœas, 1842; 2ᵉ édit., 1848).

M. Christison a été, en outre, le principal rédacteur de la *Pharmacopée d'Édimbourg* (1839) et a donné, dans les feuilles médicales, plusieurs articles, parmi lesquels on cite ceux *sur les acides oxaliques* considérés comme poison (On oxalic acids) et sur la simplification des moyens propres à découvrir les plus petites quantités d'arsénic.

CHURCH (sir Richard), général grec, né en 1785, est fils d'un propriétaire irlandais. Entré en 1800 dans la carrière des armes, il servit dans l'infanterie britannique, prit part aux expéditions du Ferrol et de Malte, passa ensuite au service du roi de Naples, et fut blessé à la défense de Capri. En 1811, il leva un corps d'Arnautes et de Klephtes, fut nommé lieutenant-colonel en 1812, reçut les insignes du Bain en 1815, et fut anobli en 1822. Comme l'amiral Cochrane, son compatriote, il vint mettre son épée au service des Hellènes, qui, depuis six ans, faisaient d'héroïques efforts pour conquérir leur indépendance (1827).

Nommé par l'Assemblée nationale généralissime des forces de terre, il opéra immédiatement contre Athènes et réussit d'abord à s'emparer du couvent de Saint-Spiridion; mais la division, favorisée par la jalousie des chefs de bandes, s'étant mise dans son petit corps d'armée, il se vit bientôt réduit à faire la guerre de partisans. Après s'être solidement retranché dans l'isthme de Corinthe, il profita de la victoire de Navarin pour envahir l'Acarnanie avec 5000 hommes, et occupa toute la province jusqu'au golfe d'Arta, à l'exception de quelques forts voisins de la mer. En 1828, il obligea Reschid-pacha à la retraite; l'année suivante, il se rendit maître du golfe d'Ambracie et bloqua Prevesa, qui, après une résistance opiniâtre, se rendit le 17 mai.

La paix ayant été conclue, le général Church vit ses services payés de la plus noire ingratitude; sacrifié à la haine de Capo-d'Istrias, il envoya sa démission à l'Assemblée nationale, et, comme la Grèce était devenue pour lui une terre d'adoption, il se retira à Argos, où il vécut dans l'obscurité. En 1830, il reçut l'ordre de quitter le

territoire, mais il n'en tint pas compte et sut se dérober aux poursuites, grâce à l'influence qu'il avait conservée sur ses anciens compagnons d'armes. Après l'assassinat du président (1831), il se rallia aux adversaires de la politique russe, fut placé une seconde fois à la tête de l'armée et resta en état d'opposition avec le gouvernement jusqu'au moment où l'intervention française rétablit l'ordre. Lors de la création du royaume grec, il devint conseiller d'État, puis membre du Sénat, où, malgré son grand âge, il siége encore aujourd'hui. On a de lui un *Mémoire sur les limites à assigner au nouvel État grec* (Observations of an eligible line of frontier for Greece; Londres, 1840), publié par son beau-frère V. Norton.

CHURCHILL (Francis-Georges SPENCER, 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1802 à Blenheim (comté d'Oxford), descend d'une branche cadette des ducs de Marlborough, élevée en 1815 à la pairie héréditaire. A vingt et un ans, il entra dans la diplomatie, fut nommé attaché à Vienne et passa, en 1838, en la même qualité à Lisbonne; il était alors connu sous le nom de lord Spencer. Lorsque son père mourut (1845), il quitta ces fonctions pour venir siéger à la Chambre des Lords. Il appartient au parti libéral. En 1849, il a épousé la fille du marquis de Conyngham, qui est devenue dame d'honneur de la reine.

CHRZANOWSKI (Adalbert), général polonais, né vers 1789 dans le palatinat de Cracovie, fut élevé à l'École militaire de Varsovie, et fit, comme officier d'artillerie, plusieurs campagnes au service de la France. Il assista aux batailles de Krasnoï, de Leipsick, de Paris et de Waterloo. Rentré dans sa patrie, il fut nommé lieutenant dans la nouvelle armée polonaise, fut attaché pendant huit ans à l'état-major du général russe d'Auvray, passa en 1828 sous les ordres de Diebitsch, fit la campagne de 1829 contre les Turcs, et se distingua au siége de Varna. Il fut envoyé à Varsovie pour annoncer au grand-duc Constantin la conclusion de la paix d'Andrinople.

Quand éclata la révolution de 1830, il suivit le mouvement national, commanda quelque temps la forteresse de Modlin et fut appelé, bientôt après, aux fonctions de chef de l'état-major général par le généralissime Skrzynecki. Il défendit les passages du Wieprz contre les Russes, battit à Kotz le général Thieman, arrêta les progrès de Rudiger en Podlachie, gagna la bataille de Minsk (14 juillet 1831), et opéra sa retraite, de Zamosc à Varsovie, avec une grande habileté stratégique. Il obtint, en récompense de ses services, le grade de général de division. Mais déjà Chrzanowski ne croyait plus au succès de la révolution, et laissait paraître son découragement. Étranger aux passions politiques, il faisait peu de cas des ressources que donne à une cause juste l'enthousiasme des citoyens, et n'avait de confiance que dans les soldats; jugeant la lutte inégale entre les Polonais et les Russes, il se prononçait contre toutes les mesures révolutionnaires qui prolongeaient inutilement cet effort désespéré. Il eut même, avec le général russe Thieman, une entrevue secrète qui le rendit tout à fait suspect aux patriotes.

Bientôt le pouvoir passa aux mains de Kruckowieski. Chrzanowski fut nommé gouverneur de Varsovie, et, comme tel, il encourut la responsabilité des fautes ou des trahisons qui paralysèrent la défense de cette ville. Il s'opposa de toutes ses forces à l'armement de la garde nationale et fit arrêter les citoyens qui voulaient prendre part au combat. Après l'entrée des Russes, il continua d'habiter la ville sans être inquiété, et n'en sortit qu'au bout de quelques mois, avec un passe-port délivré par la police russe, qui lui reconnaissait le titre de colonel. Il se rendit à Paris, où il fut mal accueilli par les émigrés, puis à Bruxelles, où le général Dwernicki déclara au gouvernement belge que les Polonais refusaient de voir dans le général Chrzanoswki un compagnon d'exil.

Depuis longtemps il vivait oublié, sans faire parler de lui, même pendant la crise de 1848, lorsqu'au printemps de 1849, il reçut du roi Charles-Albert la mission de réorganiser l'armée piémontaise. Un mot qu'on lui attribue peint la disposition d'esprit qu'il apporta dans ses fonctions : « La guerre contre l'Autriche n'est pas populaire dans l'armée; les troupes ne veulent pas entendre parler d'obéir aux émeutiers. » Ce fut sans espoir et avec répugnance qu'il dirigea cette malheureuse campagne. Après la bataille de Novare (23 mars 1849), il ne fut point accusé de trahison, comme son lieutenant Ramorino, qui paya de son honneur et de sa vie l'inexécution de quelques ordres secondaires; il remit au ministère un mémoire justificatif de toutes ses opérations et ne quitta Turin qu'au mois de mai 1850. On l'a revu à Paris, le 10 mai 1852, dans le cortége de Louis-Napoléon, lors de la distribution des aigles à l'armée.

CHRISTIAN-AUGUSTE (Christian-*Frédéric*-Charles-Auguste, dit prince), duc de SCHLESWIG-HOLSTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG, fils aîné du duc Frédéric-Christian et petit-fils (par sa mère, la princesse Louise-Augusta), de Christian VII, roi de Danemark, grand-oncle du roi actuel, est né à Copenhague le 19 juillet 1798, et a succédé, comme duc, à son père en 1814. Il étudia, de 1817 à 1819, aux universités d'Heidelberg et de Genève, fit ensuite quelques voyages et revint se fixer dans ses terres. Il écrivit sur l'amélioration des haras, dont il s'est beaucoup occupé, plusieurs mémoires insérés en allemand et en danois dans des recueils spéciaux.

Une question plus importante absorba bientôt son attention. A l'avénement de Christian VIII, cousin de Frédéric VI (1840), les princes appelés à lui succéder, d'abord son fils, aujourd'hui Frédéric VII, et son frère le prince Ferdinand-Frédéric semblaient devoir rester sans postérité. D'après *la loi royale* de Frédéric III (1660), qui appelle à la succession la ligne féminine après l'extinction de la ligne masculine, la couronne devait échoir, dans un avenir plus ou moins éloigné, au fils aîné de la princesse Louise-Charlotte, sœur de Christian VIII, mariée à l'électeur Guillaume de Hesse-Cassel. Cet ordre de succession était pleinement accepté en Danemark. Mais les Allemands du Holstein et du Schleswig, desireux de se soustraire à la domination danoise pour se constituer en État indépendant, prétendirent que le Holstein, protégé par ses statuts particuliers, ne tombait pas sous l'application de la *loi royale*, mais qu'il était régi par la loi salique. En conséquence, en cas de mort du prince héréditaire Ferdinand-Frédéric, le duc d'Augustenbourg était appelé à gouverner le Holstein comme chef de la branche masculine la plus rapprochée de la famille royale. En outre, le Schleswig, en vertu de son union indissoluble avec le Holstein, devait suivre ce duché en quelques mains qu'il passât.

Les Danois du *parti de l'Intégrité* (Heelstats parti) et ceux du *parti du Danemark jusqu'à l'Eider* (Eiderdanske) combattaient, dans une mesure différente, ces prétentions. Le duc d'Augustenbourg se plaça naturellement à la tête de ces

qui voulaient lui créer un État indépendant, faisant partie de la Confédération germanique. Il se servit de la voix virile qui lui avait été attribuée, lors de l'établissement des états provinciaux (1834), pour préparer le triomphe de son parti, et fit, en 1846, aux états de Flensborg, la motion de demander au roi une Constitution commune pour le Schleswig-Holstein. En 1848, il fut élu député à l'Assemblée constituante, puis à l'Assemblée législative du Schleswig-Holstein. Tout en continuant à se montrer l'ennemi du Danemark, il s'opposa avec tant de persistance au développement des institutions en faveur du peuple, qu'il perdit toute popularité.

Lorsque les duchés, abandonnés du roi de Prusse (traité du 2 juillet 1850), furent livrés à leur propre défense, il se prononça pour la cessation des hostilités. Mais cette soumission tardive ne lui fut d'aucun profit : son château d'Augustenbourg, dans l'île d'Alsen, fut occupé par les Danois, et ses biens furent mis sous séquestre. Il fut du nombre des trente-trois personnes exceptées de l'amnistie du 10 mai 1851. S'étant retiré en Silésie, il y acheta, en 1853, la terre de Primkenau. Il a cédé, moyennant une somme d'argent ses biens et ses droits sur le Holstein à la famille royale. Les articles anonymes, qu'il a publiés dans des journaux sur la question du Schleswig-Holstein, ont été réunis, par Alfred Fich, sous le titre de *Herturgen af Augustenborgs Litteraire virksomberg iden Slesvig-Holstenske sag* (Odense, 1850). M. Wegèner a publié un écrit fort connu : *le Duc d'Augustenbourg et la révolte du Holstein*, Copenhague (1849, in-8).

CIBOT (François-Barthélemy-Michel-Édouard), peintre français, né à Paris, le 11 février 1799, concourut, de 1822 à 1826, à l'École des beaux-arts, et suivit tour à tour l'atelier de Paulin Guérin et celui de M. Picot. Il exposa, pour la première fois, au Salon de 1827, aborda le portrait, et plus tard l'histoire et la peinture de genre, à la suite d'un voyage fait en Suisse (1834).

Les œuvres principales exposées par M. Cibot, sont : *une Mère blessée allaitant son enfant* (1827) ; *Jésus tenté par Satan*, un *Trait de la vie de Frédégonde*, *les Beignets, ou Louis XV et Mlle d'Humières*, *les Amours des anges*, *une Chaîne de forçats* (1836) ; *la Visite indiscrète*, *Diane posant pour Jean Goujon devant Henri II*, *les Petits conscrits*, *Galilée à Notre-Dame*, *Raphaël et le Pérugin*, *la Jeune mariée*, *Regina Cœli* (1846) ; une *Nativité*, *Caritas*, et toute une suite de *Portraits*, dont quelques-uns en pied (1829-1853). Six anciens sujets ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Vallée de Fontenay-aux-Roses*, les *Châtaigniers d'Aulnay*, un *Fourré de bois* et un *Portrait*. On lui doit encore : *Judith se rendant au camp d'Holopherne*, *les Paresseuses*, tableau exposé à Cambrai et acheté par cette ville (1827) ; *l'Origine du Sacré-Cœur*, à l'église Saint-Leu, *les Funérailles de Godefroy de Bouillon*, *la Victoire de Raymond Dupuy*, et *la Défense de Beauvais*, pour les galeries de Versailles, *un Parc à Orsay*, *le Printemps*, *l'Été*, *les Environs de Sceaux* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1836, une 1re en 1843, et une mention en 1855.

CIBRARIO (Louis, chevalier), historien et homme politique italien, est né, à Turin, le 23 février 1802. Docteur en droit civil et en droit canon en 1824, il se livra tout entier aux recherches historiques, et publia bientôt trois ouvrages qui établirent sa réputation : *Notice sur l'histoire des princes de Savoie* (Notizie sulla istoria dei principi di Savoia, Turin, 1825) ; *Notice sur Paolo Simone de Belli* (1826) ; *delle Storie di Chieci libri IV* (1827, 2 vol.). Il fit paraître ensuite : *de l'Économie politique au moyen âge* (della Economia politica del medio evo, Turin, 1839 ; 3e édit. 1842, 3 vol., traduite en 1843 en français) ; *Histoire de la monarchie de Savoie* (1840) ; *l'Artillerie de 1300 à 1700* (Turin, 1844) ; *Histoire de Turin* (2 vol., 1847) ; et plusieurs autres écrits relatifs à l'histoire de la Savoie. Il s'est fait connaître comme littérateur par son *Livre de nouvelles* (Libro di novelle, Turin, 1834) ; et ses *Nouvelles* (Novelle, Milan, 1836, 2 vol.). Il a donné une édition des *Rimes* de Pétrarque (Turin, 1825), et des *Lettres des princes et des hommes illustres* (Ibid., 1828). Enfin, il a publié un grand nombre d'articles dans des recueils périodiques, entre autres dans les *Actes de l'Académie des sciences* de Turin.

M. Cibrario a été longtemps l'ami dévoué et le conseiller assez libéral du roi Charles-Albert, qui lui confia diverses missions diplomatiques en Suisse, en France et en Autriche (1832-1833), et qui l'envoya, en 1848, à Venise en qualité de commissaire royal. Après la bataille de Novare et l'abdication de Charles-Albert, il rejoignit ce malheureux prince, et s'efforça vainement de le ramener à Turin. Il a raconté ce voyage dans un ouvrage intéressant : *Souvenirs d'une mission en Portugal auprès de Charles-Albert* (Ricordi d'una missione, etc., Turin, 1850). Depuis quelques années, M. Cibrario fait partie du ministère présidé par M. de Cavour ; il y est chargé du portefeuille des affaires étrangères ; mais son action personnelle n'est pas considérable et ne se manifeste que dans les questions de détail. Il a été nommé président du congrès télégraphique de Turin en juin 1857.

CICÉRI (Pierre-Luc-Charles), peintre décorateur français, né à Saint-Cloud, le 17 août 1782, dirigea, presque enfant, l'orchestre du modeste théâtre Séraphin, et entra à dix-sept ans au Conservatoire. Écarté de la carrière dramatique par un accident qui le rendit boiteux, il étudia le dessin sous l'architecte Bellangé, et la peinture de décors dans les ateliers de l'Opéra, dont il fut bientôt nommé décorateur en chef. Il fut en outre attaché, sous la Restauration, au département des Menus-Plaisirs comme décorateur des fêtes données par la maison du roi. Au milieu des travaux que lui imposaient ces doubles fonctions, cet artiste a fait de fréquents voyages, et formé un grand nombre d'élèves.

M. Cicéri a principalement exécuté, comme décorateur : la restauration du grand théâtre de Cassel, commandée par le roi Jérôme en 1810, et les fêtes du sacre de Charles X, en 1826. Il avait, dès lors, commencé la série de ses décorations vraiment innombrables, pour tous les opéras, ballets ou drames qui ont eu le plus de vogue, depuis plus de quarante ans, sur les différents théâtres, soit de Paris, soit même de l'étranger. Nous citerons seulement, parmi plus de quatre cents tableaux ou décors : ceux de *la Vestale*, d'*Armide*, de *la Muette*, d'*Aladin*, de *Clary*, des *Petites Danaïdes*.

M. Cicéri s'est également distingué comme peintre d'aquarelles. Ses principales œuvres en ce genre, exposées en 1827, 1831 et 1839, sont *le Pont Sanita*, et *la Piazetta della Capella Vecchia*, à Naples ; *Interlachen*, *les Buttes Saint-Nicolas*, *le Val de Brunnen*, et d'autres *Vues* de la Suisse, de Baden et de Saint-Chiron ; *l'Attaque de Vienne*, grande aquarelle, au Musée de Versailles (1840). Il a été décoré en mai 1825.

Des six enfants que M. Cicéri a eus de son mariage avec Mlle Isabey, une des filles du célèbre mi-

niaturiste, il en est deux, Ernest et Eugène, qui se sont fait un nom comme peintres et lithographes, et ont envoyé aux Salons, à la suite de nombreux voyages, des aquarelles fort recherchées des éditeurs.

CICOGNA (Emmanuel-Antoine), littérateur italien, né, à Venise, le 17 janvier 1789, fit ses études au collége des nobles, à Udine, et exerça, d'abord dans cette ville, puis à Venise, les fonctions de procureur impérial. On a de lui divers ouvrages de littérature et d'histoire : *Contes inédits* (Novelle inedite, Venise, 1822, 2 vol.); une partie des *Epîtres de Sénèque* en italien (le XXIII prime epistole, 1824); un *Traité d'orthographe*, qui a eu dix éditions ; *Vie des deux poëtes Tiepoli* (Vite di N. e di J. Tiepoli, 1828, in-8); *Bianca Capello;* plusieurs mémoires et dissertations archéologiques, etc. Son ouvrage le plus important est le recueil des *Inscriptions de Venise* (Iscrizioni veneziani, 10 vol. in-4), dont la publication, entreprise sous les auspices du gouvernement impérial d'Autriche, s'est continuée jusqu'à ces dernières années.

CIESZKOWSKI (Auguste, comte), économiste polonais, né à Sucha (Pologne) le 12 septembre 1814, a été, en 1848, député du grand-duché de Posen à l'Assemblée nationale de Prusse; depuis 1849, il a siégé dans la seconde Chambre. Philosophe rationaliste, il a publié un *Traité sur la personnalité de Dieu et l'immortalité de l'âme*, et une *Philosophie de l'histoire ;* mais il est connu surtout comme économiste libéral. Outre un grand nombre d'articles insérés dans le *Journal des économistes*, et diverses études sur les salles d'asile, sur les caisses d'épargne, sur les finances de l'Angleterre, sur *l'income-tax*, etc., il a publié un ouvrage qui a attiré l'attention de tous les économistes, intitulé : *du Crédit et de la circulation* (Paris, 1839, in-8). La deuxième édition (1847) est augmentée du rapport présenté par l'auteur au congrès central d'agriculture sur la question du crédit foncier. Suivant lui, le crédit n'est autre chose que la mobilisation des inscriptions hypothécaires ou de tout autre titre de même sorte, métamorphosant des capitaux stables et engagés en capitaux circulants et dégagés. M. Cieszkowski, joint à une grande activité et à une remarquable indépendance d'esprit, la connaissance de trois langues vivantes, le polonais, l'allemand et le français, et il s'est fait, comme économiste, un nom européen.

CITTADELLA (Jean, comte), littérateur italien, est né à Padoue en 1806. Après avoir étudié les belles-lettres, la philosophie, et le droit, il se voua exclusivement à la littérature. Il débuta par des essais poétiques, entre lesquels il faut citer *le Café Pedrocchi* (Padoue, 1832), écrit dans le genre cavalier et humoristique déjà popularisé en France par le talent d'Alfred de Musset. Il donna ensuite une traduction en vers du poëme latin de son professeur Rodari : *Descriptio prati vallis et quarumdam imaginum ex civibus Patavinis* (Padoue, 1835). Enfin il publia le livre auquel il doit une réputation locale : *Histoire de la domination de Carrare* (Storia della dominazione Carrarese, Padoue, 1842, 2 vol.), ouvrage intéressant où il expose clairement le rôle que sa patrie joua aux différentes époques de l'histoire italienne, mais qui a, comme la plupart des monographies, le tort de donner trop de relief aux plus petits détails.

CIVIALE (Jean), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Thiézac (Cantal), en juillet 1792, étudia la médecine à Paris. Vers 1817, il était élève externe à l'Hôtel-Dieu, dans la section des maladies des voies urinaires du service de Dupuytren, lorsque quelques mots prononcés par Marjolin, dans son cours, lui firent entrevoir la possibilité d'attaquer la pierre dans la vessie par le canal de l'urètre. Deux méthodes se présentèrent à la fois à son esprit : la faire fondre ou la briser. Il adopta d'abord la première. Ses essais infructueux firent néanmoins assez de bruit pour que le but de ses recherches pût être connu de la plupart des médecins qui s'occupaient des maladies des voies urinaires. Il n'y aurait donc rien d'étonnant que d'autres, profitant du premier échec de M. Civiale, se fussent immédiatement emparés de la deuxième méthode, celle de briser la pierre, et aient songé à l'exploiter à leur profit. Aussi l'Institut, sans méconnaître les perfectionnements que quelques praticiens ont pu apporter à l'opération elle-même, l'a-t-il toujours désignée sous le nom d'*Opération Civiale.* C'est ce qu'attestent les deux prix décernés à M. Civiale, l'un de 6000 francs en 1826, et l'autre de 10000 francs l'année suivante. Il est donc, depuis longtemps, hors de contestation que ce médecin est bien le premier qui ait eu l'idée d'affranchir l'homme de l'opération de la taille, et qui ait fait usage du brise-pierre sur le vivant.

M. Civiale est un spécialiste, et malgré la défaveur qui s'attache, en médecine, à ce titre, il l'avoue lui-même, et il n'a rien écrit qui soit étranger à la lithotritie. Ses principaux ouvrages sont : *Nouvelles considérations sur les rétentions d'urine, suivies d'un traité sur les calculs urinaires et la possibilité d'en opérer la destruction sans l'opération de la taille* (1823, forte brochure, in-8); *de la Lithotritie, ou du broiement de la pierre dans la vessie* (1826-1848, in-8, avec planches, série de lettres publiées à diverses dates; *Parallèle des diverses méthodes de traitement employées pour guérir les calculeux* (1837, in-8); *Traité pratique sur les maladies des organes génito-urinaires* (1836-1841, 3 vol. in-8; 2e éd. très-augmentée, 1842-1851 ; *Traité de l'affection calculeuse, ou Recherches sur la formation, les caractères physiques et chimiques, les causes, les signes et les effets pathologiques de la pierre et de la gravelle* (1838, in-8); *Traitement médical et préservatif de la pierre et de la gravelle, avec un Mémoire sur le calcul de cystine* (1840, in-8), où il combat l'efficacité des eaux alcalines; *de l'Urétrotomie, ou de Quelques procédés usités de traiter les rétrécissements de l'urètre* (1849), etc. Élu membre de l'Académie de médecine en 1833 et membre libre de l'Académie des sciences en 1847, il a été nommé officier de la Légion d'honneur en décembre 1850.

CLAIRVILLE (Louis-François NICOLAÏE, dit), auteur dramatique français, est né à Lyon le 28 janvier 1811, de parents comédiens ; son père, en quittant sa famille pour se faire acteur, avait changé de nom et pris celui de Clairville, sous lequel son fils s'est fait connaître. Il passa sa jeunesse dans les coulisses de [illegible], puis au théâtre du Luxembourg, où il débuta à dix ans. Il remplit à la fois, sous l'administration de son père qui dirigeait cette scène, tous les emplois, depuis celui de [illegible] et de souffleur jusqu'à celui de jeune premier ou de père noble. Il voulut, en outre, être auteur. En 1829, il fit représenter sa première [illegible] et devint le principal pourvoyeur du théâtre [illegible]. Quand il passa à l'Ambigu en 18[illegible], il avait déjà donné un assez grand nombre de [illegible] qui n'ont pas été imprimées à l'exception de [illegible]

torze ans, ou la Vie de Napoléon, en quatre actes (1830, in-8).

En abordant, comme acteur, une scène plus élevée, il voulut s'y produire dans une de ses propres œuvres, et 1836 *dans la Lune* inaugura cette série de revues comiques dans lesquelles il a tant de fois réussi. La fécondité de M. Clairville, qui cessa de jouer, fut dès lors extraordinaire. On compte aujourd'hui plus de 250 ouvrages signés de lui. Mais ses pièces se ressentent à la fois de la rapidité de la composition et de l'insuffisance des études premières de l'auteur. Il a plus de témérité que de science, plus de facilité et de verve que de style ou de goût. Mais l'entrain, le mouvement, une gaieté bouffonne, des couplets ingénieux, sinon poétiques, des allusions transparentes, des équivoques hardies, tout cela suffit de reste pour expliquer, sur les scènes où il règne, la continuité de ses succès. M. Clairville a reçu la croix d'honneur en 1857.

Collaborateur ordinaire de la plupart des auteurs dramatiques estimés, MM. Théaulon, Dartois, Dumanoir, Dennery, Varin, Mélesville, il a eu lui-même divers collaborateurs, dont le plus actif, M. Miot, a constamment gardé l'anonyme. Nous citerons parmi les pièces qui ont le plus contribué à sa réputation : *Margot* (1837); *les Hures-graves*, parodie des *Burgraves* (1843); *les Petites misères de la vie humaine* (1843); *Satan, ou le Diable à Paris* (1844); *les Sept châteaux du diable* (1844), féerie; *les Pommes de terre malades* (1845), revue; *Gentil Bernard* (1846); *Clarisse Harlowe* (1846); *Roger Bontemps* (1848); *la Poule aux œufs d'or* (1848); *l'Exposition des produits de la République* (1849); *la Propriété c'est le vol* (1848); *Paris sans impôts* (1850); *les Représentants en vacances* (1849); *les Tentations d'Antoinette* (1850); *le Bourgeois de Paris* (1850); *les Coulisses de la vie* (1852); *les Trois gamins* (1854). Toutes les pièces de M. Clairville ont été imprimées dans les collections dramatiques. Il a aussi publié un volume sous le titre de *Chansons et poésies* (1853, in-12).

CLANCARTY (William-Thomas LE POER TRENCH, 3ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1803 à Castletown (comté de Kildare), appartient à une famille irlandaise élevée en 1815 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Dunlo, il fit ses études au collége de Saint-Jean à Cambridge, devint colonel de la milice de Galway, et prit, en 1837, à la Chambre haute, la place de son père qui avait reçu les titres de baron Trench et vicomte de Clancarty. Il vote avec le parti tory. Agronome distingué, il a remporté divers prix dans les concours agricoles, et notamment à celui de Paris, en 1856, pour les beaux bœufs race Durham qu'il y avait envoyés. De son mariage avec la fille du comte de Carrick (1832), il a six enfants dont l'aîné, Richard-Somerset, vicomte DUNLO, est né en 1834 à Dublin.

CLANRICARDE (Ulick-John DE BURGH, 1ᵉʳ marquis DE), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1802 à Belmont (Hants), appartient à une ancienne famille irlandaise. Son mariage avec la fille de George Canning (1825) lui valut d'abord le titre de marquis, puis un siége à la Chambre des Lords (1826) sous le nom de baron Somerhill; en outre, il fut chargé du sous-secrétariat des affaires étrangères (1826-1827). A la fin de 1838, il fut nommé par lord Melbourne ambassadeur à la cour de Russie, avec mission de déjouer les projets de cette puissance sur l'Orient; de retour en 1841, il n'a plus figuré que dans le cabinet de lord J. Russell en qualité de directeur général des postes (1846-1852). Son nom a été mêlé, en 1855, à un procès scandaleux, qui a attiré sur lui, de la part de plusieurs journaux anti-irlandais, de violentes attaques et l'a forcé de s'éloigner pour un temps de la vie politique. Depuis 1830, il fait partie du Conseil privé. De ses six enfants, l'aîné, Ulick-Canning, baron DUNKELLIN, né en 1827 à Londres, a été nommé, en 1854, lieutenant-colonel des *coldstream guards*, et a fait la campagne de Crimée. En 1857, il est devenu membre de la Chambre des Communes pour le bourg de Galway.

CLANWILLIAM (Richard MEADE, 3ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1795, descend d'une famille irlandaise élevée en 1828 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1834, le diplôme honoraire de docteur en droit, et, dès qu'il fut majeur, prit à la Chambre des Lords le siége de son père, vacant depuis 1805. En 1822, il fit pendant six mois partie du cabinet Castlereagh en qualité de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères. M. Canning le nomma, en 1823, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près la cour de Berlin, poste qu'il résigna à la fin de 1827. Il appartient au parti conservateur. De son mariage avec une fille du comte de Pembroke (1830), il a cinq enfants dont l'aîné, Richard-James, baron GILFORD, né en 1832, sert dans la marine royale.

CLAPEYRON (Benoît-Paul-Émile), ingénieur français, né à Paris, le 26 février 1799, fut élève de l'École polytechnique et passa, en 1818, dans le service des mines. Sous la Restauration, il fut employé en Russie, avec le grade de colonel, dans le génie des voies de communication; il reçut, à son retour, la croix de la Légion d'honneur (1831). Il est ingénieur en chef de première classe et professeur à l'École des ponts et chaussées.

M. Clapeyron est surtout connu par d'importantes inventions mécaniques, telles que celle de la détente des machines à vapeur à double effet. On a aussi de lui : *Vues politiques et pratiques sur les travaux publics en France* (1832, in-8), en collaboration avec MM. Lamé et Flachat; *Plan d'écoles générale et spéciale* (1833, in-8) pour l'agriculture, l'industrie, le commerce et l'administration, ainsi que divers mémoires présentés à l'Académie des sciences.

CLAPISSON (Antoine-Louis), compositeur français, membre de l'Institut, né à Naples, le 16 septembre 1809, de parents français, originaires de Lyon. Amené dans cette ville dès l'âge de cinq ans, puis à Paris en 1819, il étudia de bonne heure la musique, et obtint le premier prix de violon au Conservatoire. Mais ses goûts le poussaient vers la composition, et il entra dans la classe du savant Reicha, qui lui apprit à fond la science de l'harmonie et du contrepoint. Aussi les débuts du jeune élève furent-ils brillants et sa réputation rapide. Longtemps, il n'écrivit que des romances et des morceaux de fantaisie. En 1838 seulement, il aborda le théâtre; son premier opéra-comique, *la Figurante*, fut un succès. Depuis ce temps, il a écrit successivement : *la Symphonie*, en un acte (1839); *la Perruche*, un acte (1840); *le Pendu*, un acte (1841); *Frère et mari*, un acte (1841); *le Code noir*, trois actes (1842); *les Bergers trumeaux*, un acte (1844); *Gibby la cornemuse*, trois actes (1846), et deux grands opéras : *Jeanne la Folle*, cinq actes (1848); *la Statue équestre*, un acte (1850). Il a donné durant ces dernières années des opéras-comiques fort goûtes : *les Mystères d'Udolphe*, en trois actes (1852); *la Promise*, en trois actes (1854); *la Fanchonnette*, en trois actes (1856),

ces deux derniers au Théâtre-Lyrique, dont ils ont soutenu la fortune.

M. Clapisson est aussi l'auteur d'un nombre considérable d'albums, de mélodies, de morceaux, etc., répandus dans tous les salons. Il a remplacé, en 1854, à l'Académie des beaux-arts, M. F. Halévy, nommé secrétaire perpétuel. Il est décoré depuis mars 1847.

CLARE (Richard-Hobart FITZ-GIBBON, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1793, à Dublin, est fils d'un chancelier d'Irlande élevé en 1799 à la pairie héréditaire. Dès l'âge de quinze ans, il entra au service militaire, fut envoyé dans la Péninsule et assista aux batailles d'Oporto et de Talaveyra. Peu de temps après la paix, il obtint le mandat électoral du comté de Limerick (1818), qui lui fut renouvelé jusqu'en 1841, et appuya les actes du parti whig, en refusant toutefois de s'associer à ceux de ses compatriotes qui demandaient le rappel de l'Union. En 1851, il quitta le nom de Fitz-Gibbon, qu'il avait porté jusque-là, et prit à la Chambre des Lords les titres et la place de son frère. Il est lord-lieutenant et colonel des milices du comté de Limerick. De son mariage avec miss Woodcock (1825), il n'a que deux filles.

CLARE (John), poëte anglais, surnommé *le paysan du Northamptonshire*, est né dans ce comté, au bourg d'Helpstone, le 13 juillet 1793. Fils d'un simple journalier des environs, il fut obligé d'aider dans ses pénibles travaux son père, que la misère et la maladie mirent, vers la fin de sa vie, à la charge de la paroisse. Il comprit dès lors la nécessité de l'instruction pour s'élever au-dessus de sa position précaire; les secours de la bienfaisance publique joints aux faibles économies produites par le travail forcé qu'il s'imposa pendant trois ans, lui permirent d'acquitter le prix d'écolage. Ce fut ainsi qu'il put lire la Bible et connaître les éléments de la grammaire. Il lut ensuite *Robinson Crusoé* et le poëme des *Saisons* de Thomson. Ce dernier ouvrage éveilla chez lui le goût poétique et l'excita à traduire en vers les tableaux agrestes au milieu desquels il vivait. Un hiver, chargé d'aller deux ou trois fois par semaine dans un village voisin, d'où il ne revenait que le soir, dans l'obscurité, il mit en vers les histoires de fées et de revenants qui se racontent dans la campagne. Il n'avait alors que treize ans. Ces essais, où l'on trouvait déjà des pensées originales, frappèrent un employé de l'*excise*, John Turnhill, et l'intéressèrent au sort du malheureux petit paysan; il le fit venir chez lui et lui donna des leçons de calcul et d'écriture.

Les progrès de John Clare furent rapides; il réussit même, avec l'aide de quelques ménétriers, à acquérir sur le violon une habileté assez grande dont il tira parti pour améliorer sa condition. Pendant treize ans, il composa des vers, sans interrompre ses travaux champêtres, célébrant Dieu, la nature et la famille. Un sonnet sur le coucher du soleil, communiqué à un libraire de Hamford, devint l'origine de sa réputation. Ayant réuni quelques-unes de ses meilleures pièces, « afin, dit-il lui-même, de payer son cordonnier, » il les publia sous le titre de *Scènes et tableaux de la vie des champs* (Poems descriptive of rural life and scenery, 1820). Le succès en fut aussi grand que mérité; depuis Burns et Bloomfield, on n'avait pas chanté la campagne avec autant de charme et de naïve grandeur. Un mois après, l'auteur se trouvait maître d'une petite fortune: lord Milton lui envoya une somme d'argent, et le marquis d'Exeter une rente annuelle de 15 guinées (environ 400 fr.).

John Clare se maria aussitôt, prit avec lui sa mère et son père infirme, et se consacra tout entier à la poésie. En 1821, parut un second volume: *le Poëte villageois* (the Village minstrel and other poems, 1 vol.), qui reçut le même accueil que le premier. Mais dès qu'il cessa d'être misérable et de labourer la terre, le paysan poëte perdit son prestige; le public, qui l'avait mis à la mode, l'oublia, et ses illustres protecteurs l'abandonnèrent au moment où l'accroissement de sa famille le replongeait dans le besoin.

Son dernier volume: *la Muse des champs* (the rural Muse, 1836), bien supérieur aux précédents par la simplicité des images, un style plus achevé et l'élévation des pensées, le tira à peine de l'obscurité où il était retombé. John Clare, menacé par la misère, tenta la voie des spéculations industrielles; il y perdit le peu qui lui restait et s'abîma dans un morne désespoir qui le conduisit à la folie. Il habite encore le Northamptonshire, et ses derniers jours se passent à déclamer des vers et à revendiquer comme siens les chefs-d'œuvre de Byron, de Campbell, de Wordsworth, etc.

CLARENDON (Georges-William-Frédéric VILLIERS, baron HYDE, 4e comte DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né, à Londres, le 26 janvier 1800, descend de la famille des Villiers, comtes de Jersey, qui furent créés, en 1776, comtes de Clarendon. Sous le nom de Villiers, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra dans la diplomatie, et fut, de 1820 à 1823, attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg. En 1831, il fut chargé de négocier un traité de commerce avec la France. Mais ce fut à Madrid, où il fut, en 1833, envoyé comme ministre plénipotentiaire, qu'il attira sur lui l'attention publique par sa conduite ferme et digne au milieu des luttes sanglantes excitées par la succession de Ferdinand VII. Malgré ses sympathies en qualité de whig, pour le gouvernement constitutionnel de Christine, il contribua à modérer les rigueurs de la guerre civile, en préparant une convention qui réglait le sort des prisonniers. Plus tard, il plaida la cause des noirs et décida l'Espagne à s'associer à la répression de la traite.

De retour en Angleterre (1839), lord Clarendon, qui l'année précédente avait pris le nom et la place de son oncle à la Chambre haute, défendit avec beaucoup de chaleur, contre le marquis de Londonderry, les nouvelles institutions qu'il avait appuyées à Madrid. Il accepta en 1840, de lord Melbourne, le sceau privé, et, par intérim, la chancellerie du duché de Lancastre. Vers la fin de 1841, il se retira avec ses amis, et ne combattit de l'administration de sir R. Peel que les mesures politiques. Le retour des whigs à la direction des affaires lui valut d'abord la présidence du bureau de commerce (juillet 1846), fonctions qu'au bout d'un an, il échangea contre celles, plus importantes, de lord-lieutenant d'Irlande (juillet 1847), vacantes par la mort de lord Bessborough. Sa bienfaisante administration a fait époque dans ce malheureux pays, tourmenté par la guerre civile et la famine. Il fit surtout preuve de prudence lors de la prise d'armes de Smith O'Brien et de ses adhérents; c'est par ses soins que les pauvres furent soulagés, de nombreux ateliers de travail établis et les fabriques encouragées.

L'arrivée de lord Derby au pouvoir amena la retraite de lord Clarendon (février 1852); mais le triomphe des tories fut de courte durée, et il revint, l'année suivante, prendre, dans le ministère de la coalition, le secrétariat des affaires étrangères, où il a déployé une telle aptitude que lord J. Russell et lord Palmerston se sont empressés de l'y maintenir. C'est lui qui a dirigé

les difficiles négociations qui ont eu pour résultat l'alliance de la France, de la Turquie et de la Sardaigne avec l'Angleterre. Si, au commencement de la guerre, on a pu lui reprocher un peu de mollesse dans ses rapports avec la Russie, l'attitude qu'il a tenue au congrès de Paris, ainsi qu'à propos de l'occupation de l'île des Serpents et de la délimitation des principautés (1856), marque au contraire chez lui autant de fermeté que de persistance à soutenir l'honneur de son pays. Au commencement de 1858, il a suivi lord Palmerston dans sa retraite. Lord Clarendon est membre du Conseil privé et, depuis 1849, chevalier de la Jarretière. De son mariage avec la fille du comte de Verulam (1839), il a quatre enfants dont l'aîné, Georges-Patrick, baron Hyde, est né, en 1847, à Dublin.

CLARK (sir James), médecin anglais, est né, en 1788, à Finlater. Il étudia la médecine à l'université d'Édimbourg, où il fut reçu docteur, visita ensuite la France, l'Italie et la Suisse, et publia, en 1820, les notes de cette excursion scientifique, sous le titre : *Medical notes on climate, diseases, hospitals and medical schools in France, Italy and Switzerland*. A son retour, il s'établit à Édimbourg, où il acquit, par ses connaissances, une vaste clientèle. Lorsqu'il vint à Londres, il fut attaché à l'hôpital Saint-Georges et devint médecin particulier du roi et de la reine des Belges, de la duchesse de Kent et de la princesse Victoria. Cette dernière, qui l'estimait beaucoup, le retint auprès d'elle à son avénement au trône et l'éleva à la dignité de baronnet (1837). Depuis cette époque, il a constamment joui de la faveur royale, et n'a cessé de faire partie des différents voyages de la cour en Angleterre et sur le continent.

Sir J. Clark s'est fait une grande réputation dans le traitement des affections de poitrine. On a de lui, outre l'ouvrage cité : *de l'Influence climatérique sur les maladies chroniques* (the influence of climate on the prevention and cure of chronic diseases, 1829; 2ᵉ édition, 1830), où il étudie plus spécialement les organes de la digestion; *de la Phthisie pulmonaire* (on pulmonary Consumption, 1835), excellent traité qui a été traduit en allemand.

CLARKE (Mary Novello, mistress Cowden-), femme de lettres anglaise, née en juin 1809, est la fille aînée d'un musicien distingué; sa sœur, miss Clara Novello (voy. ce nom), s'est acquis de la célébrité comme cantatrice. En 1828 elle épousa M. Charles Cowden-Clarke, qui entretenait avec Lamb, Keats, Hazlitt, Leigh Hunt, des relations littéraires suivies, et commença, dès 1829, son analyse des œuvres de Shakspeare. Ce travail de patience lui coûta seize années de recherches et parut en 1845, sous le titre de : *Concordance de Shakspeare* (Complete concordance to Shakspeare; nouv. édit., 1855); il obtint un grand succès, grâce au préjugé anglais, qui veut voir chez le poëte national un génie universel, et dans ses écrits le germe de toute chose. Dans cet index alphabétique, où chaque phrase est soigneusement relevée et mise pour ainsi dire sous son étiquette, l'auteur a la prétention de s'adresser au théologien, à l'astronome, au naturaliste et au philosophe, et de rendre des services aux sciences et aux arts aussi bien qu'à l'étude du cœur humain.

On doit encore à mistress Clarke quelques romans : *les Aventures du marin Kit Bam* (1848); *le Cousin* (1854); une étude sur *les Héroïnes de Shakspeare* (1850), et beaucoup d'articles insérés dans les Magazines, et en général relatifs aux chefs-d'œuvre dramatiques, dont la connaissance lui est depuis longtemps familière.

CLARY (François, comte), sénateur français, né à Marseille en 1799, est issu d'une famille de négociants qui a donné des reines à l'Espagne et à la Suède, par le double mariage de Julie Clary avec Joseph Bonaparte, et d'Eugénie Clary avec le général Bernadotte. Il n'était guère connu que par sa grande fortune, lorsqu'après la nomination du prince Louis-Napoléon à la présidence de la République, ses liens de parenté avec la famille Bonaparte le mirent en évidence. Lieutenant-colonel de la 1ʳᵉ légion de la garde nationale parisienne depuis 1849, il a été appelé à faire partie du Sénat à l'époque de sa fondation (janvier 1852). Il a été décoré en octobre 1846, et promu depuis au grade d'officier.

Son frère, le comte Joachim-Charles-Napoléon Clary, sénateur français, est né à Paris, le 15 février 1802. Riche propriétaire, il s'est de tout temps tenu à l'écart des affaires politiques, même après la révolution de Février, et malgré la vive amitié qui l'unissait à son cousin Napoléon III. Il n'est entré au Sénat que le 31 décembre 1852. — Il est mort à Paris, en septembre 1856.

CLARY (Justinien-Nicolas, comte), député français, né à Paris en 1805, est le cousin des deux sénateurs de ce nom. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fut attaché à la légion étrangère et fit partie de l'expédition des Portes de Fer, en Algérie. Il fut quelque temps aide de camp du maréchal Bugeaud avec le grade de capitaine; puis il revint à Paris, étudia le droit et se fit inscrire au tableau des avocats (1840). Après la révolution de Février, il obtint du gouvernement provisoire le commandement d'un bataillon dans la garde mobile. En 1852, il a été élu député de Romorantin au Corps législatif. M. Clary a cultivé la peinture de genre avec quelque talent : il a exposé, au Salon de 1841, un *Relais volant*, et, à celui de 1842, une *Vue d'Exeter* et un groupe de *petits Chiens anglais*. Il a été fait officier de la Légion d'honneur, en juillet 1848.

CLARY ET ALDRINGEN (Edmond-Maurice, prince de), chef d'une maison princière et non souveraine d'Allemagne, né le 3 février 1813, a succédé à son père le prince Charles-Joseph le 31 mai 1831, comme possesseur des seigneuries de Tœplitz, de Graupen et de Binsdorf, en Bohême, dont la population est d'environ 2000 habitants. Chambellan impérial-royal de la cour d'Autriche, il a épousé, le 5 décembre 1841, la princesse Élisabeth-Alexandrine-Marie-Thérèse, comtesse de Ficquelmont, née le 10 novembre 1825, dont il a une fille : la comtesse Edmée, et trois fils, les comtes Marie-Charles-Richard, né le 3 avril 1844; *Siegfried-François*-Jean-Charles, né le 14 octobre 1848; et *Manfred*-Alexandre-Robert-Jean-Adalbert, né le 30 mai 1852. Le prince Edmond a quatre sœurs, dont trois sont entrées par mariage dans différentes familles princières.

CLAUSEL DE MONTALS (Claude-Hippolyte), prélat français, né le 5 avril 1769, au château de Coussergues (Aveyron), est le frère cadet de J. C. Clausel de Coussergues, magistrat, qui se fit une célébrité sous la Restauration par son intolérance politique. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, se réfugia dans le Rouergue sous la terreur, et reçut peu de temps après la prêtrise. Attaché ensuite au clergé de Paris, il fit quelques prédications qui obtinrent du succès. Mis au nombre des vicaires généraux de Beauvais, il fut appelé à la cour sous Louis XVIII; son zèle pour la monarchie, soutenu par une

instruction étendue, le mit en faveur auprès de la duchesse d'Angoulême qui le choisit pour aumônier (1819), et obtint pour lui l'évêché de Chartres (26 août 1824). A cette époque, il avait déjà publié plusieurs écrits inspirés par les doctrines ultramontaines : *la Religion prouvée par la Révolution* (1816, in-8) : *Réclamations en faveur de l'Église de France* (1817, in-8) ; *le Concordat justifié* (1818, in-8) ; *Éloge funèbre du duc de Berri* (1820). Ami de Lamennais, il se sépara de lui lors des affaires de Rome et critiqua vivement sa conduite dans ses *Dernières observations* et ses *Réflexions* (1826).

Après la révolution de 1830, M. Clausel de Montals, sans abdiquer ses opinions légitimistes, évita de se compromettre dans les matières purement politiques, et se contenta d'être un des plus ardents champions de la liberté d'enseignement. Il combattit, avec une passion extrême, les principes de la philosophie éclectique et toutes les tendances de la société moderne. Ses vertus privées lui concilièrent d'ailleurs l'estime et l'affection de tous dans son diocèse. Dans une polémique récente, engagée par l'abbé Gaume, il se prononça pour le maintien de l'ancien système d'études. Démissionnaire, en 1851, à cause de son grand âge, il eut pour coadjuteur, avec future succession, l'abbé Louis-Eugène REGNAULT, qui devint titulaire en 1853.

On a encore de M. Clausel de Montals, outre un grand nombre de mandements dirigés surtout contre le voltairianisme et l'Université, qu'il appelait « les deux plaies du siècle : » *Effets probables des disputes sur le Gallicanisme* (1853, in-8) ; et *Portrait fidèle de l'Église gallicane* (1855, in-8). — Ce prélat est mort le 4 janvier 1857, à Chartres.

CLAUSEN (Henri-Nicolas), théologien et homme politique danois, né à Maribo, dans l'île de Laland, le 22 avril 1793, est fils de Henri-George Clausen, célèbre prédicateur, mort en 1840. Il commença, sous la direction de son père, de fortes études qu'il alla continuer à l'université de Copenhague. Dès 1817, il publia une dissertation pleine de recherches curieuses et d'opinions hardies : *Apologetæ Ecclesiæ christianæ antetheodosiani Platonis ejusque philosophiæ arbitri*. De 1818 à 1820, il visita l'Allemagne, l'Italie et la France. A Berlin, il rencontra Schleiermacher qui développa encore ses tendances rationalistes. De retour dans sa patrie, il fut nommé professeur de théologie à l'université de Copenhague, et publia en 1825, un livre qui excita, dans les États du nord et même en Allemagne, la plus vive polémique : *l'État ecclésiastique, la doctrine et le rite du catholicisme et du protestantisme* (Catholicismens og Protestantismens Kirkeforfatning, Lære og Ritus).

Les attaques violentes dont M. Clausen fut l'objet, eurent pour résultat de développer son talent et sa puissance de dialectique, témoin ses trois ouvrages, simultanés : *Aurelius Augustinus Hipponensis, sacræ scripturæ interpres* (Copenhague, 1829) ; *Quatuor evangeliorum tabulæ synopticæ* (Ibid., 1829) ; *Bulla reformationis Pauli Papæ III, ad historiam concilii Tridentini pertinens, concepta non vulgata* (Ibid., 1829). Malgré la persistance de ses adversaires, il vit croître pour lui l'affection du peuple et l'estime du roi. En 1834, il fut nommé doyen de la Faculté de théologie, et, trois ans plus tard, quand il eut publié ses *Discours populaires sur la réformation* (Foredrog over Reformationen, 1836), il devint recteur de l'université. Il produisit encore : *Précis historique sur les travaux de l'université de Copenhague en* 1837 *et* 1838 (Historisk Fremstilling af Kiœbenhavns Universitets Virksomhed) ; *Herméneutique du Nouveau Testament* (Det nye Testaments Hermeneutik, Copenhague, 1840) ; *Développement des dogmes fondamentaux du christianisme* (Udvikling af de christelige hovedlærdomme, 1843) ; *la Confession d'Augsbourg expliquée historiquement et dogmatiquement* (den Augsburskeg Confession historisk og dogmatisk beligst, Copenhague, 1851), etc. Il publiait, en outre, depuis 1831, le *Journal de littérature théologique étrangère* où il entretenait, par une polémique courante, la ferveur de ses adeptes.

M. Clausen professait, en politique, des maximes analogues à ses théories religieuses. Partisan déclaré de la nationalité danoise, de la liberté civile, de la liberté de la presse, défenseur de toutes les idées libérales ou patriotiques, il fut élu, en 1840, membre de l'assemblée des États consultatifs. De 1842 à 1846, il présida les États provinciaux de Roeskilde, et sut, malgré son opposition à la politique de Christian VII et de Christian VIII, se maintenir dans leur amitié. En 1848, son influence le mit à la tête du mouvement libéral ; il collabora à une brochure politique qui fit grand bruit : *le Changement de trône*, et devint le président des réunions dites du Casino. Il se brouilla pourtant avec plusieurs de ses amis et ne fit point partie du ministère dont il avait amené l'avénement. Rejeté dans l'opposition, il se mêla aux débats ardents que suscita l'octroi de la Constitution danoise. A la chute du ministère du Casino (novembre 1848), il fut appelé au conseil d'État, puis aux fonctions de ministre du culte qu'il conserva, sans portefeuille, jusqu'en juillet 1851. La Constitution danoise, votée enfin le 5 juin 1849, fut faite en grande partie sous son inspiration et selon ses vues. Depuis qu'il a cessé de prendre part aux affaires publiques, il est rentré dans sa place de recteur de l'université, où son autorité est toujours considérable. C'est un des hommes les plus généralement estimés en Danemark.

CLAY (Cassius), homme politique américain, né en 1810, est neveu du célèbre homme d'État de ce nom qui fut le chef le plus accrédité du parti abolitioniste et est mort le 29 juin 1852. Fils d'un général, il fut élevé dans le Kentucky, sous la tutelle de son oncle, déploya de bonne heure de rares facultés oratoires et fut élu par ses concitoyens membre de l'assemblée législative de l'État, puis membre du Congrès. Loin d'adopter les idées nouvelles d'Henry Clay, il se rapprocha davantage des démocrates et écrivit plusieurs ouvrages d'économie et de philosophie qui portent un cachet remarquable d'originalité et où il ne craint pas de déduire de ses principes les conséquences les plus radicales. A l'époque de la guerre du Mexique (1847), il commanda l'avant-garde qui, après une héroïque résistance, tomba au pouvoir de l'ennemi, et fut détenue prisonnière dans la forteresse de Perote. Défenseur intrépide des droits de l'humanité, il rallia à sa voix éloquente le parti de l'émancipation des esclaves ; dans les troubles de 1849, il fut grièvement atteint d'un coup de couteau, mais il conserva assez de force pour tuer son meurtrier. Guéri de sa blessure au bout d'une année seulement, il recommença la lutte avec plus d'énergie encore, se porta, en 1851, candidat aux fonctions de gouverneur du Kentucky, et, s'il ne fut pas nommé, réussit au moins à y faire consacrer la liberté de la presse et de la parole sur la question de l'esclavage, et fut le plus éminent des orateurs qui se firent entendre dans la convention nationale des *Free-soilers*, tenue au mois de septembre de la même année.

CLAYE (Jules), imprimeur français, né au commencement du siècle, entra, en 1818, comme ouvrier dans la maison Didot; une quinzaine d'années plus tard, il prit la maison fondée en 1827 par M. Henri Fournier. Il a le premier essayé avec succès, au moyen de la presse mécanique, l'impression des gravures sur bois, qui, pendant longtemps, avait présenté tant de difficultés, même pour la presse manuelle. M. Claye a figuré à l'Exposition de l'industrie nationale, en 1849, et aux Expositions universelles de 1851 et 1855; il a obtenu successivement une médaille d'argent, une médaille de prix, et une médaille d'honneur. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1857. Les produits les plus importants de cette imprimerie sont : les *Galeries publiques de l'Europe*, l'*Histoire des peintres de toutes les écoles*, les *Statuts de l'ordre du Saint-Esprit*, la *Revue des Deux-Mondes*, etc.

CLAYS (Paul-Jean), peintre belge, né à Bruges, en 1819, vint à Paris étudier la peinture dans l'atelier de M. Gudin, et se consacra comme lui au genre des marines; le voyage de la reine d'Angleterre en France et en Belgique lui fournit le sujet de quelques-uns de ses meilleurs tableaux. On cite surtout de lui : *la Catarina, chébec portugais désemparé en vue d'une escadre française; l'Entrée de la reine Victoria à Ostende; Côtes de Flandre; Plage des environs de Tréport* (1844-1854) : les deux derniers ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; *Vue de la digue d'Ostende; Baie de la Somme; Plage du bourg d'Ault*, au Salon de 1857, etc. Cet artiste a obtenu, en 1851, une médaille d'or à Bruxelles.

CLAYTON (John-Middleton), homme politique américain, né, le 24 juillet 1796, dans le Delaware, fut admis fort jeune au barreau et s'y fit une réputation telle qu'il ne tarda pas à siéger à l'Assemblée législative de son État (1824). Habile orateur et défenseur chaleureux des principes whigs, il fut envoyé au sénat où, de 1829 à 1836, il fit preuve d'autant de modération que de finesse. Lors de l'élection du général Taylor à la présidence (1849), il fut chargé par ce dernier, dont il était l'ami, de composer le cabinet et d'y prendre les fonctions importantes de secrétaire d'État. Pendant son court passage aux affaires, il eut à lutter contre les circonstances les plus critiques; tandis que sa persistance à défendre la politique de non-intervention à l'égard des puissances européennes, lui attirait l'animadversion des démocrates, il perdait la confiance de ses propres amis qui lui reprochaient sa condescendance pour les États du sud. Il s'était, du reste, entouré d'hommes complétement incapables dont les fautes jetèrent sur son administration la plus déplorable renommée; l'un d'eux, le général Crawfurd, se rendit coupable d'escroqueries dans l'exercice de ses fonctions. Au mois de juillet 1850, le cabinet tout entier fut forcé de se retirer devant l'énergique manifestation de l'opinion publique. M. Clayton, rentré depuis cette époque au barreau, et qui, malgré ses faiblesses politiques, est regardé comme un honnête homme, a attaché son nom au traité conclu avec l'Angleterre au sujet du Nicaragua (avril 1850); ce traité, objet d'un blâme presque général, n'a jamais reçu une entière exécution et a donné lieu plusieurs fois aux récriminations les plus vives entre les deux puissances contractantes. — M. Clayton est mort le 9 novembre 1856, à Douvres (Delaware).

CLÉMENT (Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Grenoble (Isère), en 1799, fit partie sous la Restauration, de l'opposition libérale et fut nommé en 1830, par M. Dupont (de l'Eure), procureur du roi près le tribunal de Saint-Marcellin (Isère). Il conserva ces fonctions jusqu'en 1842. Destitué à cause de ses opinions démocratiques, il se retira dans ses propriétés et s'occupa d'agriculture et d'industrie. Élu conseiller municipal de la ville de Grenoble, vers la fin du règne de Louis-Philippe, il y proclama la République, le 26 février 1848 et fit partie de la Commission départementale de l'Isère. Il fut envoyé à l'Assemblée constituante par 84 417 suffrages, le dixième sur treize représentants. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il approuva toutefois l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il s'associa aux attaques de la Montagne contre le gouvernement de Louis-Napoléon, et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il prit place dans les mêmes rangs, et son nom parut, le 13 juin, au bas de l'appel adressé au peuple par la Montagne. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté en dehors de la vie politique.

CLÉMENT (Ambroise), économiste français, né à Paris, le 21 mars 1805, était simple secrétaire de la mairie de Saint-Étienne, quand il se fit connaître par de nombreux articles dans le *Journal des Économistes* et dans le *Dictionnaire de l'Économie politique*, dont il eut même quelque temps la direction (1852-1854). Partisan du *Laissez faire, laissez passer*, il a vivement attaqué les doctrines socialistes dans un écrit de circonstance intitulé : *des Nouvelles idées de réforme industrielle et en particulier du projet d'organisation du travail de M. L. Blanc* (1848). Un travail plus ancien du même auteur, *Recherches sur les causes de l'indigence* (1846, in-8), a été l'objet, à l'Académie des sciences morales, d'un rapport très-favorable de M. H. Passy.

CLÉMENT (Jean-Pierre), historien et économiste français, membre de l'Institut, né à Draguignan (Var), le 2 juin 1809, a mis son érudition au service de l'école du libre-échange. Il s'est surtout appliqué à l'histoire de notre administration financière. Ses premières études parurent dans *le Correspondant*. Ses articles sur Fouquet, sur Colbert, etc., rédigés d'après des documents inédits et peu connus, ont été réunis en volume, sous le titre d'*Histoire de la vie et de l'administration de Colbert*, précédée d'une *Notice historique sur Nicolas Fouquet* (1846, in-8), ouvrage couronné, la même année, par l'Académie française. En 1848, il publia sous ce titre : *le Gouvernement de Louis XIV* (1848, in-8), de nouvelles études historiques, accompagnées de pièces justificatives, de lettres et de documents inédits, sur la cour, l'administration, les finances et le commerce, de 1683 à 1689. Ce livre, qui est la continuation du précédent, contient des renseignements très-curieux sur la révocation de l'édit de Nantes, et fait connaître toute la perfidie et toute la cruauté avec lesquelles furent traités les sujets protestants. L'Académie des inscriptions et belles-lettres accorda à l'auteur, en 1848, le second prix Gobert. Après de nouveaux prix obtenus à l'Institut, M. Clément fut appelé lui-même au sein de l'Académie des sciences morales et politiques, par le décret de 1855 qui institua la section nouvelle d'administration. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur le 3 mai 1849.

M. Pierre Clément a encore donné : *Jacques Cœur et Charles VII, ou la France au* XV^e^ *siècle*

(1853, 2 vol. in-8), étude historique, précédée d'une notice sur la valeur relative des anciennes monnaies; *Histoire du système protecteur en France depuis le ministère de Colbert jusqu'à la révolution de* 1848 (1854, in-8); *Portraits historiques* (1854, in-8 et in-18), recueil d'articles insérés dans *le Moniteur*, dont il est devenu un des rédacteurs ordinaires; *Trois drames historiques* (1857, in-8); etc.

CLÉMENT (Félix), musicographe français, né vers 1810, a été organiste au collége Stanislas, et l'est aujourd'hui à la Sorbonne. Il fait partie de la Commission des arts et édifices religieux établie en 1848 près le ministère de l'instruction publique. En 1849, il a adressé à M. de Falloux, alors ministre, un *Rapport sur l'état de la musique religieuse en France* (in-4). Pour populariser la connaissance du plain-chant, il a publié plusieurs ouvrages parmi lesquels nous citerons: *le Paroissien romain avec les plains-chants en notation moderne et dans un diapason moyen* (1854, in-18); *Méthode complète de plain-chant, d'après les règles du chant Grégorien* (1854, in-12): *Tableaux de plain-chant* (1854, in-folio), pour l'enseignement mutuel et l'enseignement simultané, etc. Son œuvre principale est l'album des *Chants de la Sainte-Chapelle*, tirés des manuscrits du XIIIe siècle, traduits et mis en parties avec accompagnement d'orgue (1849, in-4). Il a publié, à l'usage des institutions ecclésiastiques, un recueil de poésies latines tirées des auteurs chrétiens: *Carmina e poetis christianis excerpta, cum notis gallicis* (1854, in-12).

CLÉMENT (Knut-Jungbohn), linguiste et historien danois, né, le 4 décembre 1803, dans l'île d'Amram (Frise septentrionale), acheva ses études aux universités de Kiel et de Heidelberg. Docteur en philosophie, en 1835, il entreprit aux frais du gouvernement danois un voyage de trois ans à travers l'Écosse, l'Irlande, l'Angleterre, la France, les Pays-Bas et l'Allemagne. De retour en Danemark, il fut agrégé à l'université de Kiel, et ouvrit en cette qualité des cours publics qui furent suivis avec empressement.

On a de M. Clément, écrivain savant et spirituel, mais dont l'originalité va quelquefois jusqu'à la bizarrerie: *de l'Origine des Teutons* (über den Ursprung der Theudisken, Altona, 1836); *Introduction à l'histoire du Danemark* (Erklaerende Einleitung zur Geschichte Danemarks, Hambourg, 1839); *le Monde germanique septentrional* (die nordgermanische Welt, Copenhague, 1840); *la Loi salique* (die Lex salica, Mannheim, 1843); *Voyages en Irlande* (Reisen in Irland, Kiel, 1845); *Histoire de la vie et des souffrances des Frisons* (die Lebens-und Leidensgeschichte der Friesen, Ibid., 1845); *la Tempête de Shakspeare expliquée historiquement* (Shakspeare Sturm historisch beleuchtet, Leipsick, 1846); *Voyages à travers la Frise, la Hollande et l'Allemagne dans l'été de* 1845 (Reisen durch Friesland, Holland und Deutschland im Sommer, 1845, Kiel, 1847), etc.

On cite encore de M. Clément, comme un écrit très-original, *le Français et sa langue* (Der Franzos und seine Sprache, Francfort, 1848), où l'auteur prétend, entre autres choses, que c'est grâce aux trois mots *foi*, *loi*, *roi*, que la France est amenée à renoncer à la liberté; une dissertation *sur les meilleurs Moyens d'améliorer l'état des duchés de Schleswig et Holstein* (die geeignetesten Mittel zur Besserung der Schl. und Hols., Altona, 1848), et son livre sur l'*État réel de la langue et de la nationalité du Sud-Jutland* (das wahre Verhaeltniss der süderjütischen Nationalitaet und Sprache, Hambourg, 1849): ces deux derniers écrits sont consacrés à défendre la cause des duchés.

CLERGET (Jacques-Jean), architecte français, né à Dijon, le 30 novembre 1808, étudia l'architecture sous la direction de Baltard père, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1828, et y partagea le grand prix de Rome, en 1836, avec M. Florimond Boulanger, sur un *Projet de palais d'exposition des objets d'art et d'industrie*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il fit et envoya la *Maison d'Auguste*, exposée au Palais des beaux-arts en 1839, et en 1855 à l'Exposition universelle. De retour à Paris, en 1843, après une excursion en Orient, il exécuta peu après la mairie de Vincennes, et fut nommé, en 1848, architecte du palais de Saint-Cloud.

M. Jacques Clerget a paru plusieurs fois au Salon depuis 1833; il y a exposé, entre autres dessins: *les Portes romaines* d'Autun; *le Temple d'Auguste et de Livie*, à Vienne, état et restauration; des *Portes* et des *Murs* de l'antique cité de Langres, et le *Temple de Diane Leucophryné*, à Magnésie. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, et une médaille de troisième classe en 1855.

Cet artiste a publié des *Mélanges d'ornements divers, recueil destiné à la décoration et aux fabriques dans tous les genres*, et collaboré à l'*Encyclopédie d'architecture*.

CLERK (sir George), homme politique anglais, est né, en 1787, à Édimbourg. Après avoir fait ses études à l'université de cette ville, il fut admis au barreau écossais, exerça quelque temps sa profession avec succès et vint à Londres tenter la carrière administrative. De 1819 à 1830, sauf un court intervalle en 1827, il fit partie du conseil de l'Amirauté. S'attachant ensuite à la fortune de sir R. Peel, il devint, sous son premier ministère, un des secrétaires de la trésorerie (1834-1835), fonctions qu'il reprit, sous le second (1841) jusqu'en février 1845, où il les quitta pour celles de directeur des monnaies et de vice-président du bureau de commerce.

En 1846, lors de la retraite du chef des conservateurs, sir G. Clerk ne garda que son siége à la Chambre des Communes, où, tour à tour, il avait représenté le comté d'Édimbourg (1835-1837), et le bourg de Stamford (1838). Élu par Douvres en 1847, il a été remplacé en 1852 par le vicomte Chelsea, député tory comme lui. L'université d'Oxford lui a conféré, en 1810, le diplôme de docteur ès lettres. Il fait partie du Conseil privé depuis 1845.

CLERMONT-TONNERRE (Aimé-Marie-Gaspard, marquis, puis duc DE), général français, ancien ministre et pair de France, né à Paris en 1780, est fils du prince de Clermont-Tonnerre, et neveu du cardinal-archevêque de Toulouse. Élève de l'École polytechnique (1799), il en sortit, en 1801, comme sous-lieutenant d'artillerie, fit les campagnes d'Italie, d'Allemagne et d'Espagne, et passa en qualité d'aide de camp (1808) au service du roi Joseph, dont il resta le favori jusqu'à la rentrée des Bourbons. A cette époque, le nom qu'il portait le fit admettre aisément dans les mousquetaires gris, et la ferveur de ses opinions ultra-royalistes lui valut, en peu de temps, le titre de pair de France, et les grades de colonel des grenadiers à cheval dans la garde royale et de maréchal de camp (1815).

Appelé, en décembre 1821, à faire partie du ministère Villèle, M. de Clermont-Tonnerre reçut le portefeuille de la marine qu'il échangea, en 1823, contre celui de la guerre. Il déploya dans l'exercice de ces importantes fonctions, autant

d'intelligence que d'activité pour le développement de la marine et la réorganisation de l'armée. Quoiqu'il eût prit part à toutes les mesures de réaction présentées par M. de Villèle, il s'opposa, en 1827, à la dissolution complète de la garde nationale parisienne dont les cris contre les ministres, à la revue du champ de Mars, avaient, disait-on, offensé la majesté royale. Il n'en fit pas moins réprimer avec une extrême rigueur les troubles de la rue Saint-Denis, qui suivirent le rejet de la loi du droit d'aînesse. A l'avénement du ministère plus modéré de M. de Martignac (mai 1827), M. de Clermont-Tonnerre se retira de la scène politique. Mais, fidèle à ses convictions monarchiques, il refusa, après la révolution de 1830, son concours à la nouvelle dynastie et donna sa démission de pair de France. Depuis cette époque, il a vécu dans ses terres où il cultive la littérature et les arts. Son nom a été l'objet de quelques discussions, dans la presse, à l'occasion des *Mémoires* du duc de Raguse (1857).

CLÉSINGER (Jean-Baptiste-Auguste), sculpteur français, né à Besançon, vers 1820, apprit chez son père, qui était sculpteur, les éléments de la statuaire, et partit ensuite pour l'Italie. De retour en France, il débuta au Salon de 1843 avec un *buste* qui passa inaperçu. L'année suivante, son *Buste de M. Scribe* commença sa réputation. Il donna, en 1840, ceux du *Duc de Nemours* et de *M. Ch. Weiss*, de Besançon; en 1846, deux statues, un *Faune* et la *Mélancolie;* puis, en 1847, cinq ouvrages: la *Jeune Néréide*, les *Enfants du marquis de las Marismas*, le *Buste de M. de Beaufort*, et la *Femme piquée par un serpent*, qui obtinrent du public le plus favorable accueil.

Il a exécuté depuis: *Louise de Savoie*, pour le jardin du Luxembourg; une *Bacchante* (1847); un buste colossal de *la Liberté*, offert au gouvernement provisoire (1848); une *Fraternité*, placée au milieu du champ de Mars le jour de la fête de la Concorde (14 mai 1848); *Mlle Rachel* dans *Phèdre* et dans *le Moineau de Lesbie; la Pieta* (1852); une statue de *la Tragédie*, destinée au Théâtre-Français (1852); quelques nouveaux bustes (1853), et une statue équestre de *François Ier*, exposée, en plâtre, pendant près d'un an, dans la cour du Louvre (1856), et retouchée d'après les indications de la critique, sans obtenir d'être coulée en bronze pour cette place d'honneur.

Les œuvres de M. Clésinger ont souvent, comme cette dernière, été très-vivement discutées. On leur reproche des défauts d'exécution que ne rachètent pas, aux yeux de tous, la vivacité de l'expression et du mouvement. Il a épousé une fille de Mme Sand dont il a été, au bout de quelques années, séparé judiciairement. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1846.

CLESSE (Antoine), poëte belge, né en 1816, est un armurier de Mons, à qui ses vers ont acquis de la popularité. Il écrit en français avec assez de correction et d'élégance, et le souffle poétique ne lui manque pas. Nous citerons de lui: un poëme, *Godefroid de Bouillon* (1839); un volume de *Poésies diverses* (1841), et deux volumes de *Chansons* (1845-1848). Son libéralisme modéré et conciliant a servi sa renommée et lui a valu des encouragements officiels à l'époque où le gouvernement redoutait les entreprises du parti républicain. Quoiqu'on ait affecté de récompenser en lui le poëte ouvrier, il semble appartenir entièrement à la classe bourgeoise.

CLEVELAND (Henry VANE, 2e duc DE), général et pair d'Angleterre, né, en 1788, à Londres, appartient à l'ancienne famille de Vane, élevée en 1699 à la pairie héréditaire. Sous le nom de comte de Darlington, qui est son deuxième titre nobiliaire, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra au service militaire, fit quelques campagnes dans la Péninsule et devint en 1851 major général. Élu député à la Chambre des Communes en 1812, il fut réélu pendant trente ans de suite par différents bourgs, et prit, en 1842, à la Chambre haute la place de son père auquel Guillaume IV avait conféré le duché de Cleveland. Il a toujours compté parmi les plus fermes défenseurs des priviléges de l'aristocratie et de l'Église. Il reçut, en 1842, les insignes de la Jarretière. N'ayant point d'enfants, il a pour héritier présomptif son frère puîné lord POWLETT (voy. ce nom).

CLIFDEN (Henry AGAR-ELLIS, 4e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1825, descend d'une famille irlandaise élevée en 1794 à la pairie héréditaire. A sa majorité, il prit, à la Chambre des Lords, la place de son père, mort en 1833, et exerça, pendant quelques années, la charge de chambellan auprès du prince Albert. Il n'est pas encore marié.

CLIFFORD DE CHUDLEIGH (Hugues-Charles CLIFFORD, 8e baron), pair d'Angleterre, né, en 1790, à New-Park (comté de Somerset), descend d'un ministre d'État élevé en 1672 à la pairie héréditaire. Il prit, en 1831, la place de son père à la Chambre des Lords, où il se distingua par son attachement aux principes libéraux. De son mariage avec la fille de Th. Weld, qui fut en 1830 créé cardinal, il a eu six enfants dont l'aîné, Charles-Hugues CLIFFORD, est né en 1819.

CLINCHAMP (François-Étienne-Victor DE), peintre et écrivain français, est né à Toulon en 1787. Issu d'une ancienne famille originaire de Normandie, sa santé le força de renoncer à la carrière de la marine à laquelle on le destinait, et il vint à Paris étudier la peinture dans les ateliers de Barbier l'aîné et de Girodet. Il a doté sa ville natale de plusieurs tableaux religieux et historiques, tels que *la Guérison du paralytique*, *les Fils de Zébédée*, *la Mort de Phocion*, *le Baptême de saint Mandrier*, etc. Son dernier ouvrage exposé est *le Christ en croix*, qui figura au Salon de 1841.

Outre un *Recueil de fables* (1829), deux drames et quelques autres pièces de théâtre, M. de Clinchamp a écrit des traités estimés sur les différentes branches qui se rattachent à la peinture: *Éléments de perspective linéaire et aérienne* (1820, in-8); *Nouveau traité de la perspective des ombres et de la théorie des reflets* (1828, in-4); *Cours complet de perspective* (1840, 2 vol. in-4), et plus récemment *l'Idiome de la peinture, ou le Panlexique de l'atelier*. On doit au même artiste plusieurs instruments ingénieux destinés à dessiner la perspective et à mesurer le périmètre d'un lieu sans avoir recours aux calculs mathématiques. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1826.

CLINTON (Charles-Rodolphe TREFUSIS, 18e baron), pair d'Angleterre, né en 1791, appartient à une illustre famille élevée en 1299 à la pairie héréditaire. Il prit ses grades universitaires à Oxford, et quitta le nom de Trefusis lorsqu'en 1832 il succéda à son frère à la Chambre des Lords; il y vote avec le parti conservateur. C'est un des députés-lieutenants du comté de Devon. De son mariage avec une fille du marquis de Lothian (1831), il a onze enfants dont l'aîné, Charles-

Henry-Rolle Trefusis, est né en 1834 et siége aux Communes depuis 1857.

CLODT-JURGENSBOURG (Pierre, baron de), sculpteur russe, né le 29 mai 1805, descend d'une ancienne famille d'Esthonie. Son père, major général et chef du corps d'armée de Sibérie, le destina au métier des armes, en dehors duquel il n'est guère d'illustration pour les nobles russes. M. de Clodt-Jurgensbourg ne l'embrassa toutefois qu'à contre-cœur, et, après la mort de son père, donna sa démission d'officier d'artillerie. Il s'abandonna dès lors à son goût pour la sculpture et entra à l'École des beaux-arts de Saint-Pétersbourg. Il excella bientôt à modeler les chevaux, et se fit de ce genre une spécialité. C'est de lui que sont les chevaux du quadrige qui surmonte l'arc de triomphe de la rue de Moscou, ainsi qu'un certain nombre de groupes en grandeur colossale, sur les places publiques de Saint-Pétersbourg. La Prusse possède aussi quelques-unes de ses œuvres. Depuis 1835, M. de Clodt-Jurgensbourg est membre de l'Académie des arts de Berlin, et depuis 1848, professeur à l'Académie de Saint-Pétersbourg.

CLONCURRY (Edmond Lawless, 3e baron), pair d'Angleterre, né, en 1816, à Lyons-Castle (comté de Kildare), descend d'une famille irlandaise élevée en 1831 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Lawless, il vécut loin des affaires publiques jusqu'en 1853, où il prit le titre et la place de son père à la Chambre des Lords. Il est député-lieutenant du comté de Dublin. De son mariage avec la fille de M. Kirwan (1839), il a sept enfants dont l'aîné, Valentin Lawless, est né en 1840 en Irlande.

CLOQUET (Germain-Jules), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né, à Paris, le 18 décembre 1790, est frère du célèbre anatomiste Hippolyte Cloquet, mort en 1843. Appliqué aux mêmes études, il fut reçu docteur à Paris en 1817, remplit l'emploi de modeleur des cabinets de l'École, puis de prosecteur. C'est lui qui introduisit, dans les cours d'anatomie, le dessin au tableau comme mode de démonstration; cette innovation eut une grande vogue. M. Cloquet, qui avait disputé, avec plus de talent que de succès, en 1819, à M. Breschet, la place de chef des travaux anatomiques, eut un triomphe complet au concours d'agrégation de 1824. En 1827, la Faculté lui confia le cours de clinique chirurgicale qu'une indisposition du célèbre Dubois avait quelque temps suspendu. Il concourut, en 1831, pour cette chaire et fut nommé à l'unanimité.

Ce savant professeur avait déjà publié, outre ses deux thèses, contenant également des *Recherches anatomiques sur les hernies de l'abdomen* (1817 et 1819), les écrits suivants : *de l'Influence des efforts sur les organes renfermés dans la cavité thoracique* (1820); *sur les Fractures par contre-coup de la mâchoire supérieure* (1820); *Anatomie des vers intestinaux, ascarides, lombricoïdes* (1824, in-4, fig.), mémoire couronné par l'Académie des sciences qui avait mis le sujet au concours en 1818; *Mémoire sur l'existence et la disposition des voies lacrymales dans les serpents* (1821); *An in curanda oculi suffusione lentis cristallinæ extractio hujus depressione præstantior*, pour sa thèse au concours de l'agrégation en 1824; *Anatomie de l'homme, ou Description et figures lithographiées de toutes les parties du corps humain* (1821-1831, 52 livrais. formant 3 vol. grand in-fol., avec 240 planches), en société avec M. Béclard; *Pathologie chirurgicale, plan et méthode qu'il convient de suivre dans l'enseignement de cette science* (1831, in-4), thèse de concours; *de la Cautérisation appliquée à la guérison des ruptures du périnée* (1855), etc. Il a, en outre, fourni de nombreux travaux à divers recueils spéciaux, notamment au *Dictionnaire des sciences médicales*.

M. J. Cloquet, opérateur habile, a aussi doté l'anatomie ou la chirurgie de plusieurs instruments utiles, tels que : des ciseaux pour diverses opérations; un appareil pour l'emploi de la sonde à double courant dans les affections calculeuses de la vessie; un siphon aspirateur gradué; des pinces à fourche pour la ligature des vaisseaux, etc. Les cabinets de la Faculté lui doivent bon nombre de pièces anatomiques en cire parfaitement modelées. Malheureusement, depuis son entrée à l'École, il n'a presque plus rien produit. Comme s'il eût atteint, dès lors, le but de toute sa carrière, comme médecin et comme savant, il est entré, au grand détriment de la science, dans un repos prématuré. Chevalier de la Légion d'honneur en 1847 et officier en 1856, il fait partie de l'Académie de médecine depuis 1851 et de l'Académie des sciences depuis 1855, en remplacement de Lallemand.

CLOT (Antoine), dit Clot-Bey, médecin français, né près de Marseille en avril 1795, y commença ses études médicales, se fit recevoir docteur à Montpellier vers 1820, et revint à Marseille exercer la chirurgie. Un agent de Méhémet-Ali l'emmena, quelques années après, en Égypte, où il s'occupa aussitôt, avec l'aide du vice-roi, d'organiser l'enseignement complet de la médecine. Il fit construire, à quatre lieues du Caire, l'hôpital d'Abou-Zabel, fonda au même lieu une École de médecine, et rattacha à ces deux établissements des bureaux de vaccination, des cliniques d'accouchement, etc.; il obtint partout pour les chrétiens les mêmes avantages que pour les musulmans. Ces importantes créations s'accomplirent au sein d'une population malveillante, et M. Clot fut lui-même frappé un jour d'un coup de poignard. Néanmoins elles produisirent promptement d'heureux résultats; l'armée de Méhémet-Ali compta de nombreux et intelligents chirurgiens sortis de cette École naissante. Le vice-roi reconnut tous ces services en conférant successivement à M. Clot le titre de bey (1831), qui n'avait encore été accordé à aucun chrétien, et plus tard le rang de général (1836). Il le chargea, en 1832, d'une mission auprès de Louis-Philippe.

A la mort de Méhémet-Ali (1849), M. Clot-Bey est revenu se fixer à Marseille, ramenant avec lui une précieuse collection égyptienne, qu'il a cédée à l'État en 1852. Décoré de la Légion d'honneur en 1832, il a été fait commandeur du même ordre le 3 septembre 1851.

On a de lui, entre autres ouvrages et mémoires : *Compte rendu des travaux de l'École de médecine d'Abou-Zabel*, et *Exposé de la conduite et des travaux de l'auteur lui-même en Egypte* (Marseille, 1830-32, in-8); *Aperçu général sur l'Égypte* (1840, 2 vol. in-8); *de la Peste observée en Égypte* (1840, in-8); *Compte rendu de l'état de l'enseignement médical et du service de santé en Égypte* (1849, gr. in-8); *Coup d'œil sur la peste et les quarantaines* (1851, in-8).

CLUMP (Joseph-Ignace-Martin), général belge, né à Mons (Hainaut), le 12 novembre 1781, entra, en 1797, au service de la République française, assista à la bataille de Marengo, fit ensuite la campagne de Portugal, prit part en Allemagne aux batailles d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland, de Ratisbonne, d'Essling, de Wa-

gram, se distingua dans la guerre d'Espagne, et fit l'expédition de Russie. Après avoir servi, de 1814 à 1830, dans l'armée des Pays-Bas, il s'engagea au service de la Belgique, et, quelques jours après la révolution, prit le commandement du 4ᵉ régiment d'infanterie. Nommé général de brigade le 21 avril 1831, il montra beaucoup de courage et de sang-froid, lorsque l'armistice fut rompu par les Hollandais, qui s'avancèrent à marches forcées sur Louvain. « Mon bon général Clump, lui dit le roi Léopold, vous nous avez tous sauvés! » Le 14 octobre 1834, il fut nommé commandant militaire de la Flandre orientale, et, cinq ans après, il fut promu au grade de général de division. Le 11 août 1847, un arrêté royal le mit à la retraite; mais il reçut alors le commandement de la garde civique de Gand. — Il est mort dans cette ville, le 20 septembre 1855.

COBB (Howell), homme politique américain, né, le 7 septembre 1815, à Cherry-Hill (État de Géorgie), fils d'un colonel, prit à dix-neuf ans ses grades universitaires au collége Franklin, étudia le droit et fut admis en 1836 au barreau; il montra assez de maturité et d'aptitude aux affaires pour être élu, l'année suivante, *solicitor general* (avoué) pour un des districts de la Géorgie. Démocrate ardent, il obtint en 1838 un premier mandat de ses concitoyens au Congrès de l'Union; il y fut encore envoyé pour les sessions de 1844, 1846 et 1848. Sa position politique y fut considérable malgré sa jeunesse : en qualité de chef (*leader*) de son parti, il eut mission de porter la parole dans les circonstances importantes. On cite, parmi ses discours, ceux qu'il prononça sur la doctrine du libre-échange (3 mai 1844), l'annexion du Texas (22 janvier 1845), la question de l'Orégon (8 janvier 1846), et la conduite de la guerre au Mexique (2 février 1848). Lors de son élection à la présidence, M. Buchanan lui a confié, dans son cabinet, le portefeuille des finances (mars 1857).

COBDEN (Richard), homme politique et économiste anglais, est né, en 1804, à Dunford, près de Midhurst (comté de Sussex). Sa vie entière a été consacrée à défendre trois principes : la liberté commerciale ou libre-échange, la liberté politique, et la paix. Il a poursuivi cette triple tâche avec une ardeur infatigable, et, sur quelques points, a fini par triompher. Dès sa jeunesse, il fut le témoin et la victime de l'accumulation des propriétés dans quelques mains. Son père fut dépouillé du petit héritage qu'il cultivait lui-même, et M. Cobden fut, dit-on, forcé de garder les troupeaux. Il apprit, dans la pauvreté, à détester l'injustice, et, plus tard, la fortune ne changea point ses vues. Dans son humble condition, il ne savait rien autre chose que lire, écrire et compter. Cependant un de ses oncles, fabricant de cotonnades à Londres, fut frappé de la vivacité de son esprit, l'emmena avec lui et l'initia aux affaires. M. Cobden se croyait à l'abri de la misère, mais la maison de son oncle tomba, et il se trouva de nouveau sans ressources. Alors, poussé par une volonté ardente, il résolut de faire son chemin tout seul. Il se rendit à Manchester, où l'on ne fabriquait encore que des cotonnades grossières, gagna la confiance des grands industriels, et y établit une manufacture de toiles fines de coton, qui firent bientôt concurrence à celles de Londres, travaillées à plus haut prix et vendues plus cher. En 1835, M. Cobden était riche et pouvait aborder la politique.

Il commença par publier deux brochures en 1836 : *l'Angleterre, l'Irlande et l'Amérique*, et *la Russie*. Dans ces écrits, M. Cobden émettait les principes de toute sa vie : il raillait les prétentions de la diplomatie, faisait bon marché de l'équilibre politique de l'Europe, et ne demandait que la paix pour permettre à l'Angleterre d'étendre par le commerce son influence sur le monde entier. Cette publication commença la réputation de M. Cobden, qui l'accrut encore en fondant à Manchester, sous le nom d'Athenæum, une école gratuite pour les jeunes ouvriers. Cette ville lui dut un second bienfait : il fit remplacer le *lord of the manor*, qui réglait arbitrairement les taxes locales, par la corporation municipale dans laquelle il siégea lui-même comme *alderman*. Quelque temps après, il fut nommé président de la chambre de commerce de cette ville; mais il quitta l'Angleterre et passa deux années à voyager et à s'instruire. Comme il connaissait déjà la France, la Belgique, la Suisse et les États-Unis, il parcourut alors l'Égypte, la Turquie, la Grèce, et enfin l'Allemagne, où la vue des ruines féodales fortifia dans son cœur le sentiment de l'égalité.

De retour à Manchester, il provoqua, dans la chambre de commerce, les débats les plus vifs sur la législation des céréales, réclama le libre-échange, et convertit tous ses collègues à son opinion. L'Angleterre entière s'émut, et des millions de signatures appuyèrent au Parlement les vœux de M. Cobden, mais sans les faire accueillir. C'est alors que l'énergie déployée par les champions du libre-échange fit donner à l'association le nom de *league* (ligue). Cette ligue célèbre qui, pendant huit années (1838-1846), remua l'Angleterre, n'épargna ni l'argent ni la peine pour faire triompher ses idées. Des millions furent dépensés, des meetings organisés, des journaux fondés : il se formait tout un parti en dehors des torys inhabiles et des whigs impuissants.

Envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Stockport en 1841, M. Cobden put y développer à son aise son système et battre en brèche le parti protectioniste, qui lui opposait moins des principes que des intérêts. En 1843, à propos d'une discussion sur la détresse des districts manufacturiers, il attaque sir Robert Peel, s'en prend à lui de la misère du peuple dans le nord, et l'en fait responsable. Le ministre répond avec vivacité, rappelle l'assassinat de son secrétaire Drummond, et accuse son adversaire de provoquer au meurtre contre lui. M. Cobden essaie vainement de se justifier; il ne peut couvrir de sa voix les cris de l'aristocratie, et se voit forcé de sortir du Parlement. Alors des meetings s'organisent dans toute l'Angleterre pour rendre hommage à l'énergique défenseur du libre-échange; l'opinion de la Chambre revient à lui; enfin, sir Robert Peel provoque lui-même en 1846 la suppression des droits d'entrée sur les céréales, et rapporte à M. Cobden toute la gloire de cette mesure. Celui-ci accepte une indemnité de 70 000 liv. (1 750 000 fr.), que lui offrent ses concitoyens en reconnaissance de ses sacrifices; mais il refuse une place dans le cabinet whig et recommence ses voyages. Il est cordialement accueilli par la France, l'Italie, l'Allemagne, la Suède, et presque porté en triomphe par les Russes. Pendant son absence, les électeurs du Yorkshire le renvoient au Parlement avec 36 000 voix (1847). M. Cobden y poursuit la réalisation de ses idées, joint ses efforts à ceux du cabinet Russell pour faire supprimer l'acte de navigation, et s'occupe spécialement des réformes à introduire dans l'administration et dans la politique. La *Financial-reform Association* succède à l'*Anticorn-law league*.

Aux congrès de la paix de Paris (1849) et de

Francfort (1850), il émut l'opinion publique et fit prendre un instant au sérieux des idées qui devaient recevoir bientôt un cruel démenti. Il sut même faire agréer à lord Palmerston ses vues sur la création d'un tribunal d'arbitrage international. Mais il se sépara de lui dans les affaires de Grèce, en 1850. Partisan zélé de la cause hongroise, il s'opposa de tout son pouvoir à l'emprunt russe de 1849, et tendit la main à Kossuth lorsqu'il vint en Angleterre.

Pendant la guerre de Crimée, M. Cobden, quoique partisan de l'alliance française, fit encore en faveur de la paix, contre le sentiment national, des tentatives qui furent funestes à sa popularité. Au 4 mars 1857, il signala encore ses tendances pacifiques, par sa motion contre le ministère Palmerston, à propos de la conduite des affaires de Chine. Cette motion, qui rallia toutes les nuances de l'opposition dans une majorité inespérée, amena la dissolution de la Chambre. Aux élections générales qui suivirent, un mois après, M. Cobden et ses deux amis, MM. J. Bright et Milner-Gibson, perdirent leur siége au Parlement. Ils n'y rentrèrent que par des élections partielles.

Comme orateur, M. Cobden se distingue plus par la force de la logique que par l'éclat des mouvements. Son éloquence simple et pénétrante tient à la fois de la causerie et du sermon. Économiste hardi, radical prudent en politique, il a hâté en Angleterre des réformes indispensables, mais son amour de la paix n'a pas su comprendre la leçon des événements, et, dans ces derniers temps, ses discours contre le ministère ont plus contribué à troubler la Chambre qu'à servir son pays. Ses plus importants discours ont été réunis en un volume (*Speeches;* 1850, in-8). M. Joseph Garnier a publié sur cet homme d'État une étude intitulée: *Richard Cobden, les ligueurs et la ligue* (Paris, 1846, in-16).

COCCIA (Charles), compositeur italien, né à Naples au mois d'avril 1789, était fils d'un violoniste qui le destina d'abord à l'architecture, et se vit bientôt forcé de l'abandonner à son goût pour la musique. Après avoir reçu quelques leçons de maîtres obscurs, écrit quelques essais, et chanté dans les églises de Naples, il entra au Conservatoire de cette ville dans la classe de Paisiello. A sa sortie, il eut du succès à Naples comme professeur, et devint accompagnateur de la musique particulière du roi Joseph Bonaparte.

De 1808 à 1840, M. Coccia a produit environ soixante opéras dont voici les principaux: à Rome, *Il matrimonio per cambiale* et *Rinaldo d'Asti*; à Venise, *la Verita nella buggia*, *la Matilde*, *I Solitari*, *Il sogno verificato*, *Arrighetto*, *Etelinde*, *l'Orfano delle Selve*, et surtout *Clotilde*, sa meilleure œuvre et la mieux accueillie en Italie, mais représentée sans succès à Paris en 1821; à Naples, *Rosamunda* et *Catarina di Guisa*; à Ferrare, *Voglia di dote e non di moglie*, *Simile;* à Milan, *la Selvagia*, *Il crescendo*, *Euristea*, *Evelina*, *I Begli usi di città*, *Edoardo Stuart* et *Enrico di Montfort;* à Florence, *Il poeta fortunato*, et *Fayel;* à Turin, *Carlotta e Werther*, *Claudine* et *Donna Caritea;* à Lisbonne, *Atar*, *Il Puritano*; *Mandane regina di Persia*, *Elena el Costantino, la Festa della Rosa,* etc. (1820-23).

En 1823, M. Coccia se rendit à Londres, où il avait été nommé directeur de la musique du théâtre du roi. Il y fit représenter un grand opéra, *Maria Stuart*, qui eut du succès. Son dernier ouvrage est de 1846. Après de nouveaux voyages en Europe, il s'est définitivement retiré à Palerme. Admiré longtemps de ses compatriotes pour l'extrême facilité de ses mélodies, cet artiste a souvent sacrifié à la rapidité de la composition l'originalité des motifs, la fermeté et la correction du style.

COCHELET (Adrien-Louis), sénateur français, ancien consul et conseiller d'État, est né à Charleville (Ardennes), le 29 avril 1788. Fils d'un constituant de 1789, il entra, sous le Consulat, dans les emplois publics. Nommé d'abord référendaire à la Cour des comptes, il devint en 1809 auditeur au conseil d'État, fut chargé de porter un rapport à l'Empereur après la bataille de Wagram, et resta près de la personne de Napoléon, qui lui destinait un poste de confiance. Après une mission en Illyrie, il remplit les fonctions d'intendant, d'abord dans la province de Gorice (Frioul autrichien), puis dans le gouvernement de Bialystock (1812) et dans les cercles de Liegnitz et de Luben. Entraîné dans la retraite de l'armée, il se rendit en Belgique, où il maintint à Tournai l'administration française jusqu'à l'invasion de 1814. Pendant la campagne de France, il fut chargé de rédiger un rapport sur les dévastations des étrangers en Champagne et particulièrement à Nogent-sur-Seine. La première restauration l'exclut du conseil d'État. Au retour de Napoléon, il rentra à la section des finances et fut nommé préfet de la Meuse (11 avril 1815).

Après Waterloo, M. Cochelet se livra à des opérations commerciales, et parcourut l'Allemagne, la Pologne, la Russie, la Suède, le Danemark et la Hollande. En 1825, il fut nommé agent consulaire à Varsovie; mais le grand-duc Constantin ne voulut pas le recevoir. Il partit alors pour l'Amérique, où il fut successivement consul à Saint-Louis de Maragnon, au Brésil, puis à Tampico (Mexique), et gérant du consulat général à Mexico. C'est là qu'il apprit la révolution de Juillet, à laquelle il dut le titre de chargé d'affaires (21 août 1831). Après avoir reconnu, en cette qualité, l'indépendance du Mexique, il revint à Paris, d'où M. de Broglie l'envoya à Lisbonne (janvier 1833), pour transmettre à don Miguel les réclamations du gouvernement français. Nommé, en 1834, consul général dans les principautés de Valachie et de Moldavie, il fut nommé, en 1837, au consulat général d'Égypte, et montra beaucoup de zèle pour la cause de Méhémet-Ali.

M. Cochelet fut rappelé en France, le 1er mai 1841, par le ministère Guizot, et cessa de servir activement dans la diplomatie. Il sortit du conseil d'État en 1848, mais il y rentra après le coup d'État et fit partie de la section de la guerre et de la marine. Vers la fin de 1857, il a obtenu un siége au Sénat.

COCHERIS (Hippolyte-François-Jules-Marie), paléographe et littérateur français, né à Paris le 1er décembre 1829, suivit les cours de l'École des chartes, et fut envoyé à Rome, en 1849, pour examiner les manuscrits du fonds de la reine Christine de Suède. Attaché aux Archives de l'Empire, puis à la bibliothèque Mazarine, il a rempli diverses missions bibliographiques. M. Cocheris est membre de la Société des antiquaires de France.

Il a publié: *Notices et extraits des documents conservés dans les dépôts publics de Paris, et relatifs à l'histoire de la Picardie* (Paris, 1854 et suiv., 5 vol. in-8), ouvrage couronné par la Société des antiquaires de Picardie; *Ma bibliothèque française* (Paris, 1855, in-12, anonyme); *Nouveau dictionnaire géographique de la France. Glossaire étymologique, etc., précédé d'un Traité de philologie géographique* (1856 et suiv., 5 vol. in-4); etc. Il a fourni des articles au *Bulletin de la Société des antiquaires de Picardie*, à la *Bib*

thèque de l'École des chartes, à l'*Athenæum français*, à la *Bibliothèque universelle de Genève*. Il a aussi traduit et annoté le *Philobolion*, de Richard de Bury, pour le *Trésor des pièces rares et inédites* (1856, petit in-8).

COCHET (l'abbé Jean-Benoît-Désiré), archéologue français, né à Sanvic, près le Havre, le 7 mars 1812, fit ses études au collége et au séminaire de Rouen, et reçut les ordres en 1836. Aumônier du collége, puis curé de Saint-Remy, à Dieppe, il se livra, au milieu de ses fonctions ecclésiastiques, à l'étude de l'archéologie. En 1842, il découvrit à Étretat, dans l'enclos du presbytère, les restes d'une ville romaine. Encouragé par ce premier succès, il entreprit dans les environs de Dieppe des fouilles actives qui mirent au jour un certain nombre d'antiquités remarquables. Il publia dans divers recueils, notamment dans *la Vigie de Dieppe*, les résultats de ses recherches, et, sans se borner à des articles de revues, il fit paraître des ouvrages importants : *Églises de l'arrondissement du Havre* (Ingouville, 1844-1846, 2 vol. in-8); *Églises de l'arrondissement de Dieppe* (Dieppe, 1846-1850, 2 vol. in-8); *Églises de l'arrondissement d'Yvetot* (Dieppe, 1852, 2 vol. in-8); etc.

Nous citerons encore de cet archéologue, que les érudits normands comptent parmi leurs célébrités contemporaines : *Étretat, son passé, son présent, son avenir* (Dieppe, 1852, in-8); *Dieppe depuis* 1846; *Galerie dieppoise*, sur les hommes célèbres de Dieppe; enfin, *la Normandie souterraine, ou Notices sur des cimetières romains et franks explorés en Normandie* (Rouen, 1854, gr. in-8, avec planches lithographiées), ouvrage couronné par l'Institut dans la même année; *Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes* (Dieppe, 1857, gr. in-8). M. l'abbé Cochet est membre des Sociétés des antiquaires de France, de Normandie, de Picardie et de Morinie, de l'Académie d'archéologie de Belgique, de l'Association archéologique de la Grande-Bretagne, etc.

COCHIN (Pierre-Suzanne-Augustin), administrateur et publiciste français, est né, à Paris, le 12 décembre 1823, d'une famille qui compte depuis longtemps des membres distingués dans le clergé, l'administration, le barreau et les arts. Son père et son grand-père ont été tous deux maires et députés du 12ᵉ arrondissement de Paris. Préparé par son éducation, et appelé par toutes ces traditions de famille aux fonctions administratives, M. Augustin Cochin a fait partie de bonne heure d'une foule de Sociétés philanthropiques ou de Commissions importantes, telles que la Commission des hautes études scientifiques et littéraires; en 1848, la Commission de surveillance des prisons, la Société des amis de l'enfance, etc. Adjoint au maire du 10ᵉ arrondissement en 1850, il est devenu maire en 1853.

On a de M. Augustin Cochin plusieurs écrits en général relatifs aux questions de charité sociale, à l'étude desquelles il s'est voué, et un certain nombre d'articles critiques sur des ouvrages d'économie politique. La plupart ont été insérés dans les *Annales de la charité* et dans *le Correspondant*, dont il est, depuis 1845, un des rédacteurs les plus influents. Nous citerons : *Notice sur Mettray* (1846; 3ᵉ édition, 1851); *Notice sur la vie de M. Cochin*, son père, écrite pour la 4ᵉ édition du *Manuel des salles d'asile*; *Essai sur la vie, les méthodes d'instruction et d'éducation et les établissements de Pestalozzi*, qui obtint, en 1848, une mention honorable de l'Académie des sciences.

COCHRANE (lord Thomas), voy. DUNDONALD.

COCHRANE (sir Thomas-John), marin anglais, né, en 1789, à Édimbourg, appartient à une branche cadette de la famille écossaise des comtes de Dundonald (voy. ce nom). Fils de l'amiral sir Alexandre Cochrane, qui mourut en 1832 à Paris, il entra fort jeune dans la marine royale, prit part aux expéditions contre Belle-Isle, le Ferrol et Cadix, et avait atteint le grade de capitaine lorsqu'il fit, sous les ordres de son père, la campagne d'Amérique en 1814. De 1825 à 1834, il fut gouverneur de l'île de Terre-Neuve. Après avoir vainement brigué l'élection de Westminster, il représenta le bourg d'Ipswich à la Chambre des Communes (1837), et appuya de son vote la politique de sir R. Peel. Contre-amiral en 1841, il ne fut pas réélu, et commanda pendant cinq ans la station navale des Indes-Orientales (1842-1846), entreprit avec succès une croisière contre les pirates malais, et s'empara, en 1846, de la capitale du sultan de Bornéo. Il est vice-amiral depuis 1851, et a obtenu, en 1825, la dignité à vie de chevalier (*knight bachelor*).

COCHRANE (Alexandre-Dundas-Ross-Wishart-Baillie, homme politique anglais, né en 1814, est fils du précédent. Envoyé par le bourg de Bridport à la Chambre des Communes (1841), il s'est déclaré en maintes circonstances zélé partisan des principes conservateurs, excepté dans la question du libre-échange, où il a voté pour sir R. Peel. Dans la session de 1851, il s'est élevé avec la plus grande violence contre le système politique de lord Palmerston, et a justifié les gouvernements de Naples et d'Autriche des accusations portées contre eux par l'opposition. Aux élections générales de 1852, il a dû faire place à un candidat libéral. On a de lui plusieurs ouvrages : *Voyage en Morée* (the Morea, in-8); *la Jeune Italie* (Young Italy, 1850, in-8), où il se montre l'ardent champion de l'absolutisme, et des romans : *Lucile Belmont*, *Ernest Vane*, etc., qui sont de pâles imitations de sir Edw. Bulwer.

COCHUT (André), économiste français, né à Paris en 1812, entra, en 1836, à la *Revue des Deux-Mondes*, où il a traité les questions d'économie politique, et particulièrement celles qui se rapportent à la colonisation algérienne. Ses travaux obtinrent l'approbation d'un juge compétent, le maréchal Bugeaud, et attirèrent sur lui l'attention du gouvernement qui le chargea de rédiger un *Rapport général sur l'Algérie*. Ce travail, qui formait un voulme in-4, sortait des presses de l'imprimerie royale, lorsque la révolution de Février en arrêta la publication. M. Cochut fut attaché, en 1848, à la rédaction du *National*, où il discuta avec beaucoup de modération et de talent les doctrines socialistes. Un certain nombre de ses articles ont été réunis sous ce titre : *les Associations ouvrières, histoire et théorie des tentatives de réorganisation industrielle opérées depuis la révolution de* 1848 (1851, in-8). Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. André Cochut s'est tenu en dehors de la scène politique. Il a publié, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, une étude intéressante sur l'histoire et le système de Law (*Law*, 1853, in-18). C'est un des correspondants les mieux renseignés de la presse hispano-américaine.

COCKBURN (sir Alexandre-James-Edmond), magistrat anglais, né à Londres vers 1805, est issu d'une ancienne famille écossaise. Fils d'un diplomate, il fut élevé au collége de la Trinité à Cambridge, suivit dès 1825 les cours de droit de Middle-Temple, fut admis au barreau en 1829

et attaché au ressort judiciaire des comtés de l'ouest; en 1841, il a reçu le titre d'avocat de la reine (*Queen's counsel*). C'est un jurisconsulte distingué que ses opinions libérales ont porté, suivant la fortune de son parti, à de hautes fonctions dans la magistrature. Sous le premier ministère de lord J. Russell, il a été nommé avoué général (1850) et chevalier en même temps, puis procureur général (1851). Cette dernière charge, qu'il avait résignée à l'avénement des conservateurs au pouvoir, lui a été rendue en décembre 1852. Il a représenté la ville de Southampton, de 1847 à 1857, à la Chambre des Communes.

COCKERELL (Charles-Robert), architecte anglais, né à Londres, le 27 avril 1788, a passé plusieurs années d'une studieuse jeunesse au milieu des ruines de l'architecture classique en Orient, en Sicile, en Grèce, à Rome; en 1811 et 1812, il a concouru aux fouilles du temple de Jupiter à Égine et de celui d'Apollon à Phygalée, dont les restes ont été transportés à Munich et au *British Museum* de Londres. Ensuite il a entrepris la restauration du Capitole, du Forum et du Parthénon. En Angleterre, on met au nombre des principaux ouvrages qu'il a exécutés : la salle de réunion et la chapelle au collége d'Harrow (1819); l'Institut philosophique de Bristol, le collége de Lampeter (1822), dans le genre gothique, la nouvelle bibliothèque publique de Cambridge, les hôtels des compagnies d'assurances du Soleil et de Westminster à Londres, etc.

M. Cockerell est un partisan déclaré de l'architecture classique dont le style est le seul, à son avis, qui convienne à la civilisation industrielle du XIXe siècle. Bien qu'il ait combattu l'engouement du public pour le genre gothique, il n'en a pas moins fait une étude approfondie des divers systèmes du moyen âge, et, à ce point de vue, c'est un des associés les plus actifs de l'Institut archéologique. Outre beaucoup de mémoires insérés dans les *Annales* de cette Société, il a publié : *Iconographie des Églises du pays de Galles; Vie et travaux de l'architecte William de Wikeham; Description artistique de la cathédrale de Lincoln*, etc.

Élu membre de l'Académie royale des beaux-arts depuis 1836, ce savant artiste a succédé à Wilkins comme professeur d'architecture (1840), fonctions dont il s'acquitte avec le plus grand succès. Plusieurs compagnies savantes du continent ont voulu le compter parmi leurs membres, entre autres l'Institut de France qui, en 1841, lui a envoyé le titre d'associé étranger. M. Cockerell a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 deux dessins, dont l'un, celui du *Monument élevé à la mémoire de Wren*, lui a valu une médaille d'or de première classe.

CODAZZI (Augustin), ingénieur-géographe italien, né à Lugo, près de Ferrare, en 1792, s'engagea à seize ans dans un régiment italien au service de la France, fit la campagne de Saxe en 1813, et assista aux batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde et de Leipsick. En 1814, il se battit en Italie, et il se trouvait assiégé dans la forteresse de Mantoue lors de la chute de Napoléon. Après le licenciement de l'armée en 1815, il quitta le service et résolut de se livrer au commerce. Mais, en passant en Turquie, il fit naufrage à la hauteur des îles Ioniennes, et parvint à grand'peine à Constantinople. Il sut s'y créer quelques ressources, et entreprit de voyager : il parcourut successivement la Grèce, la Valachie, la Moldavie, l'Allemagne, la Russie, la Pologne et les États du Nord. Il était en Hollande, lorsque le bruit des événements accomplis par Bolivar le détermina à s'embarquer pour l'Amérique du Sud. Arrivé à Baltimore, il s'attacha comme ingénieur à la flottille de l'amiral du Vénézuéla, Villaret, qui fit voile, en 1817, vers l'île Marguerite. Jeté sur les rives de la Floride, il servit d'abord un chef mexicain, puis le gouvernement de la Colombie.

Revenu en Europe il fit un séjour de quelques mois dans sa patrie, puis retourna, en 1826, en Amérique et se fixa à Santa-Fé de Bogota. Accrédité auprès de Santander, vice-président de la république, par des lettres de recommandation des divers gouvernements qu'il avait servis, il fut admis dans l'armée avec le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, et envoyé à Maracaïbo pour dresser la carte de la barre du lac. Il revint avec des plans précis et détaillés et un mémoire sur les moyens de défense du pays. Il dressa ensuite, sous les auspices du général Carreno, la carte chorographique de tout le département de Zulia, travail très-important qui lui prit deux années (1828-1829).

Lorsque l'État de Vénézuéla se fut séparé du reste de la Colombie, il fut chargé par le général Paez de faire le plan de chacun des départements dont se composait la nouvelle république. Interrompu plusieurs fois par la nécessité de prendre part à diverses expéditions militaires, ce cadastre fut terminé en 1838, et M. Codazzi obtint en récompense le grade de colonel.

De 1838 à 1839, il parcourut les déserts de la Guyane, et suivit jusqu'à la source le cours des fleuves si nombreux dont elle est arrosée. A son retour, le congrès de Vénézuéla lui vota une allocation pour publier les résultats de ses découvertes. M. Codazzi vint alors à Paris, et y publia son ouvrage en espagnol sous ce titre : *Resumen de la geografia de Venezuela, por Augustin Codazzi*, (1841, in-8, 20 planches). Il en expédia toute l'édition en Amérique, y retourna bientôt lui-même et s'y maria. En 1848, il passa au service de la Nouvelle-Grenade, qui l'employa aussitôt à de nouvelles explorations chorographiques. Dans ces derniers temps, il s'est rendu dans l'isthme de Panama, pour s'assurer de la possibilité d'une canalisation aussi difficile à exécuter que desirable.

CODRINGTON (sir William-John), général anglais, né en 1800, est le fils aîné du célèbre amiral de ce nom, qui gagna, en 1829, la bataille de Navarin. En sortant de l'université de Cambridge, il fut admis en qualité d'enseigne aux *Coldstream guards* (1821), corps dans lequel il a successivement acquis les grades de capitaine et de lieutenant-colonel (1836), et où il a laissé la réputation d'un officier brave, instruit et aimant sa profession. Colonel en 1846, il fut nommé major général le 20 juin 1854, et, n'ayant reçu aucun emploi dans l'armée expéditionnaire contre la Russie, il se rendit en Orient, afin de suivre la guerre en amateur. Bientôt une vacance produisit par le départ forcé de lord de Ros, il fut appelé à prendre le commandement de la 1re brigade de la division légère (1854).

Depuis ce moment, sir Codrington a assisté pendant deux ans à toutes les péripéties de la guerre en Crimée. Au passage de l'Alma (20 septembre), il a ouvert le feu contre les Russes; à Inkermann (5 novembre), il a soutenu, avec les gardes, tout l'effort de la journée. Aussi sa conduite, dont les rapports officiels ont parlé plusieurs fois avec éloges, lui valut-elle, après la retraite de sir G. Brown, le commandement de la division légère. Durant le terrible siége de

bastopol, il n'a pas quitté son poste un seul jour; à la prise du mamelon Vert comme à l'assaut définitif, il s'est toujours montré à l'endroit le plus périlleux. Chargé de préparer l'attaque du Redan, cette entreprise malheureuse lui attira des reproches aussi injustes que passionnés.

Lorsque le général Simpson dut résigner le commandement en chef de l'armée d'opérations (12 novembre 1855), ce fut sur sir Codrington que le ministère jeta les yeux pour le remplacer comme étant, de tous les officiers généraux, un des plus braves et des plus expérimentés. Il n'est revenu en Angleterre qu'au mois de juillet 1856, après avoir assisté au réembarquement des soldats et du matériel. Il est chevalier commandeur du Bain, et a reçu de Napoléon III les insignes correspondants dans l'ordre de la Légion d'honneur, le 16 juin 1856. Lieutenant général dans la même année, il a reçu, en février 1857, le mandat de Greenwick à la Chambre des Communes.

COËNE (Jean Henri DE), peintre belge, né à Veder-Brakel (Flandre Orientale), en 1798, étudia la peinture à Bruxelles, sous la direction de Louis David, alors exilé, et plus tard sous celle de Joseph Paëlinck. Il a fait depuis plusieurs voyages en France, et notamment à Paris, où il réside, depuis quelques années, presque autant qu'à Bruxelles. On a surtout de cet artiste : *une Tournée pastorale*, *le Vendredi*, *ou le jour d'abstinence*, sujet exposé à Paris en 1837, et que la lithographie a rendu assez populaire en France; *Misère et probité*, admis à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 2e médaille en 1837.

COËTLOGON (Louis-Charles-Emmanuel, comte DE), administrateur français, né à Paris, le 10 août 1814, appartient à une ancienne famille de Bretagne. Élève de l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, il prit rang dans l'armée, en 1834, avec le grade de sous-lieutenant et donna sa démission en 1840; se trouvant en Algérie en 1847, il prit part en amateur à l'expédition de la Kabylie. A cette époque, il avait publié dans les journaux, un assez grand nombre de romans, nouvelles et contes en vers, ainsi qu'un *Voyage en Algérie* (1848). Nommé sous-préfet de Bressuire en 1849, il a administré, depuis 1853, les préfectures de l'Ain et de la Haute-Vienne.

Son frère, le marquis Alfred de COËTLOGON, ancien page de Charles X, nommé sous-lieutenant de cavalerie quelque temps avant les journées de Juillet 1830, donna sa démission et vécut dans la retraite sous Louis-Philippe. En 1848, il entra au *Corsaire* et contribua, avec M. de Rovigo, à en faire un journal légitimiste. Il a donné quelques publications archéologiques.

COEUR (Pierre-Louis), prélat et prédicateur français, né à Tarare (Rhône), le 14 mars 1805, est issu d'une ancienne famille de négociants que la tradition du pays fait descendre du célèbre argentier de Charles VII. Élevé d'abord par ses parents, il fit ses classes à la Chartreuse de Lyon que dirigeait alors M. Bochard, et professa avec distinction la philosophie, de 1820 à 1824, dans un séminaire de cette ville. Ce fut à cette époque qu'il essaya de réfuter, dans un petit ouvrage, la doctrine du sens commun qui venait de se produire; son livre fit dire à M. Fayet que, « pour réfuter Lamennais, il faudrait être Lamennais lui-même. » En 1827, il vint à Paris et se montra durant trois années l'auditeur assidu des cours de la Sorbonne. C'est à l'école de MM. Guizot, Cousin et Villemain que se forma cet orateur sacré que quelques-uns n'ont pas craint de surnommer « le Cyprien du XIXe siècle. »

Ordonné prêtre en 1829, l'abbé Cœur refusa les diverses fonctions qu'on s'empressa de lui offrir : un goût irrésistible le portait vers la chaire. Il y monta pour la première fois dans la paroisse de Saint-Georges, une des plus pauvres de Lyon (1830), et avec un succès tel que la réputation lui vint aussitôt. Dès lors commença pour lui cette longue série de travaux apostoliques qui embrassent la plus grande partie de sa vie. Tous les diocèses de France le réclamèrent à l'envi : il prêcha le carême à Clermont-Ferrand, à Lyon, à Nantes, à Troyes, etc.; Paris ne se lassait pas d'entendre sa parole toujours élevée; tolérante, vraiment chrétienne. Tous ses sermons, hormis ceux où il traite des dogmes et des devoirs spéciaux, peuvent se résumer en cette idée, que l'ordre providentiel tout entier se développe en harmonie avec le christianisme. Le genre de son éloquence se rapproche beaucoup de celui de Massillon.

Les dignités ecclésiastiques ne devaient pas manquer à l'éminent prédicateur : il fut en effet nommé chanoine ou grand-vicaire honoraire des diocèses de Nantes, d'Arras, de Lyon, de Gap, de Paris, etc. Louis-Philippe lui donna la croix d'honneur à la suite du carême qu'il prêcha à Saint-Roch en 1840. Il a été, pendant quelques années, chargé du cours d'éloquence sacrée à la Faculté de théologie de Paris. Enfin, après s'être longtemps refusé aux honneurs de l'épiscopat, il a accepté du général Cavaignac l'évêché de Troyes (16 octobre 1848). M. Cœur est très-ouvertement gallican; il s'est opposé à la réforme pédagogique de l'abbé Gaume (voy. ce nom). On dit qu'il prépare depuis longtemps un grand ouvrage *sur le Rationalisme et les mystères*.

COFFINIÈRES (Antoine-Simon-Gabriel), avocat et publiciste français, né à Castelnaudary, le 5 janvier 1786, était fils d'un médecin de cette ville, connu comme auteur de *la Médecine de la nature*. Reçu avocat à Paris en 1806, puis docteur en droit, il est attaché à la Cour de cassation; il plaida dans plusieurs grandes affaires, le procès du 19 août, celui des sergents de la Rochelle et celui de la souscription nationale. Il écrivait et publiait en même temps divers ouvrages importants de droit ou d'économie politique, de nombreuses brochures de circonstance, et des essais de poésie. Dans ces dernières années, il a été membre du conseil général de Seine-et-Oise. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1849.

On a de M. Coffinières entre autres ouvrages de droit et de jurisprudence : *Analyse des novelles de l'empereur Justinien*, conférées avec l'ancien droit français et le Code Napoléon (1805, in-12); le *Code Napoléon*, expliqué par les décisions suprêmes de la Cour de cassation et du conseil d'État (1807, in-4) : *Jurisprudence des cours souveraines sur la procédure* (1812, 5 vol. in-8) : *Traité des actes dans l'état civil* (1826, in-8) : *Traité de la liberté individuelle* (1828, 2 vol. in-8), à l'usage de toutes les classes de citoyens : le premier volume complémentaire (1791-1804) du *Journal des audiences de la Cour de cassation* (1816) : *Éléments de notre organisation gouvernementale, administrative et judiciaire* (1850, in-12), etc.; entre autres ouvrages d'économie politique : *de la Bourse et des spéculations sur les effets publics* (1824, in-8), ouvrage dans lequel les marchés à terme sont considérés d'après les lois, la jurisprudence et le crédit public, comme l'une des premières protestations contre l'agiotage; et des *Études sur le budget financier et spécialement sur l'impôt foncier* (1849, in-8).

Nous citerons encore, parmi les brochures

d'actualité, et les divers travaux de moins longue haleine de M. Coffinières : *Observations sur le rétablissement du divorce* (1821); *Examen du projet de loi sur la presse périodique* (1828); *Examen du nouveau projet de loi sur la contrainte par corps* (1829); *Rapport sur le système cellulaire* (1844); plusieurs morceaux poétiques, un *Conte* (1849), *la Gloire*, *l'Amour et le Bonheur*, épître (1852); sans compter une longue série d'articles insérés dans les journaux de jurisprudence et dans divers recueils. *La France littéraire* lui attribue : *Buonaparte peint par lui-même* dans sa carrière militaire et politique, et des *Observations* sur le projet de loi relatif à la liberté de la presse, signés seulement de ses initiales (1814 et 1817, brochures in-8).

COGALNICEANO (Michel), historien et publiciste roumain, né vers 1806, débuta dans la carrière de l'enseignement, et occupa à Jassy la première chaire d'histoire nationale créée, lors de l'organisation des écoles, sous le règne de Jean Stourdza (1822-1828). En 1834, il quitta la Moldavie et parcourut toute l'Allemagne et une partie de la France, en quête de matériaux pour son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie*. Rédacteur de *la Dacie littéraire*, de *l'Archive roumaine* et de *la Feuille villageoise*, il fonda, en 1841, de concert avec Jon Ghika et Basile Alexandri, *le Progrès*, organe influent de l'opinion libérale, qui fit l'éducation politique de la jeunesse, et força le gouvernement de Michel Stourdza à décréter l'acte d'émancipation des *Tsigani* ou bohémiens-esclaves (31 décembre 1843).

M. Cogalniceano a collaboré également à *la Harpe*, à *l'Abeille*, à *la Bukovine*, à *la Roumanie littéraire*, fondée en 1855 par B. Alessandri. L'année suivante, il profita de la liberté de la presse décrétée par le prince Grégoire Ghika (voy. ce nom), pour fonder *l'Étoile du Danube*, où il s'est montré un des plus ardents promoteurs de l'union des deux principautés. Après le rétablissement de la censure, ce journal cessa d'être publié à Jassy; mais il reparut quelques mois après en français, à Bruxelles, où sa publication s'est continuée jusqu'à ce jour. Au mois de septembre 1857, M. Cogalniceano a été élu député au divan *ad hoc*, pour la Moldavie, et s'y est distingué comme auteur de rapports importants.

Son principal titre comme historien national, est, avec son *Histoire de la Valachie et de la Moldavie* (Berlin, 1837, in-8; en français), une *Collection des anciennes chroniques*, dans laquelle il a réuni et annoté avec soin les copies manuscrites enfouies depuis des siècles dans la poussière des monastères. On lui doit aussi, de remarquables travaux sur les Tsiganis, leur origine, leur langue, etc. Non moins distingué comme avocat que comme écrivain, M. Cogalniceano a de plus contribué à naturaliser l'industrie en Moldavie, en établissant à Niamtzo une fabrique de draps, la seule que possède la principauté. Il a le rang de colonel dans la hiérarchie nobiliaire de Moldavie.

COGELS (Édouard), homme politique belge, né à Anvers en 1790, d'une riche famille de négociants, entra dans les affaires commerciales vers 1815. Il fut élu représentant de sa ville natale le 19 décembre 1839. En 1840, il fut un des neuf commissaires chargés de faire une enquête sur la situation industrielle et commerciale de la Belgique. Non réélu en 1845, il revint à la Chambre le 8 juin 1847; mais il échoua de nouveau l'année suivante. En 1854, il est entré au Sénat où il s'occupe surtout des questions d'affaires et soutient la cause de la liberté commerciale.

COGHEN (Jacques-André, comte), homme politique belge, né en 1791, a fait partie du premier ministère nommé par le roi Léopold (24 juillet 1831), après avoir dirigé quelque temps le comité des finances pendant la période révolutionnaire. Ce cabinet n'était pas composé d'éléments homogènes; M. Coghen y représentait ce qu'on a appelé depuis le parti mixte. C'est pendant son administration que fut ouvert, par la loi du 31 octobre 1831, le premier emprunt forcé pour les besoins de la guerre contre la Hollande. Comme ministre et comme représentant de Bruxelles, il approuva le traité des 24 articles imposé à la Belgique par la conférence de Londres. Il quitta le pouvoir le 20 octobre 1832; mais il conserva jusqu'en 1845 le mandat législatif. En 1836, il fut question de le nommer ministre d'État; mais comme il était administrateur d'un établissement financier, la Société générale, puissante rivale de la Banque de Belgique, la plupart des ministres jugèrent ses fonctions incompatibles avec un tel titre. Il en résulta une crise terminée par la retraite de M. de Muelenaere. M. Coghen fut élevé, l'année suivante, par un bref du pape, à la dignité de comte. En 1839, il vota avec la majorité l'abandon définitif du Luxembourg et du Limbourg. Depuis 1845, il est passé de la seconde Chambre au Sénat, où il représente l'arrondissement de Nivelles.

COGHETTI (François), célèbre peintre italien né à Bergame (Lombardie), le 4 octobre 1804, dut à la révélation précoce de ses dispositions pour la peinture la protection et les leçons de Diotti, professeur à l'académie Carrara de Bergame. Il vint bientôt chercher à Rome un enseignement plus solide, et, sous la direction de M. Camuccini, consacra deux années à l'étude sérieuse de Raphaël. Ses premières œuvres furent bien accueillies. Deux tableaux à l'huile surtout, la *Présentation* et l'*Assomption*, qu'il peignit pour sa ville natale, engagèrent Mgr Morlacchi à lui confier la décoration de la chapelle de son palais et de la grande coupole de la cathédrale.

De retour à Rome, M. Coghetti peignit à fresque dans la villa Torlonia, un salon elliptique et représenta les *Exploits d'Alexandre*. Le prince Torlonia lui fit exécuter ensuite, pour sa villa de Castel-Gandolfe, *les quatre Éléments*, *le Triomphe de Bacchus* et *la Bataille des Amazones*; et pour son palais de Piazza Venezia, toute la fable d'A-*mour et Psyché*, divers sujets tirés des poëmes d'Homère, et la magnifique composition : *le Parnasse des hommes illustres de tous les temps*; enfin, pour le théâtre Tordinone, *Apollon* ... *par les heures* et *la Fable de Prométhée*. ... l'œuvre capitale de M. Coghetti dans la fresque ... la décoration de la basilique de Savone; ses cartons ont été considérés comme des chefs-d'œuvre de style et de finesse.

Cependant l'artiste ne négligeait pas la peinture à l'huile, et, parmi ses tableaux, il faut citer ... *Ascension*, dans la cathédrale de Porto-Maurizio en Ligurie, et la *Condamnation de saint E*... qui lui valut le titre de chevalier de saint Grégoire le Grand.

M. Coghetti, doué d'une rare puissance de création, est un des chefs d'école dont l'Italie s'honore le plus. Il a formé de nombreux élèves ... la tête desquels est M. Agneni (voy. ce nom).

COGNIARD (Hippolyte et Théodore, ... GNIARD frères), vaudevillistes français, et tous ... administrateurs de théâtre, sont nés, le premier en 1803, le second en 1804, et ont débuté ... 1831, par des pièces patriotiques. Déjà ... par de nombreux succès, ils obtinrent, en ...

à la retraite du célèbre Harel, le privilége de la Porte-Saint-Martin, firent restaurer la salle, et inaugurèrent, au mois de novembre, une heureuse administration de sept années. M. Hippolyte Cogniard résigna, en juillet 1845, sa part dans cette direction pour prendre celle du Vaudeville, qu'il ne garda qu'une année. A la fin de 1854, il est devenu directeur des Variétés.

Les vaudevilles de MM. Cogniard, qui ont plusieurs fois associé à leur fraternelle collaboration divers noms influents, se comptent annuellement par dizaines, depuis les premiers jours de 1831. Nous rappellerons, parmi les plus populaires : *la Cocarde tricolore* (3 actes); *le Modèle* (1 acte); *le Chouan* (2 actes); *la Courte-paille* (3 actes); *la Révolte des modistes* (3 actes); *Dupont, mon ami* (3 actes); *les deux Borgnes* (1 acte); *les Chauffeurs* (3 actes); *l'Agnès de Belleville*, avec M. Paul de Kock (3 actes); *les Femmes, le vin et le tabac*, avec le même (3 actes); *le Rapin* (2 actes); *une Botte neuve* (2 actes); *Bobèche et Galimafré* 3 actes (1837); *Bruno le fileur* (2 actes); *Portier, je veux de tes cheveux* (1 acte); *les Coulisses* (2 actes); *le Naufrage de la Méduse*, mélodrame en 4 actes (1839); *une Femme, s'il vous plaît* (1 acte); *la Fosse aux ours* (1 acte); *la Dame aux gobéas*, parodie en 3 actes, *la Foire aux idées*, 2 actes (1849); *une Nichée d'arlequins* (1 acte); *le Royaume du calembourg*, revue de 1855; *Jean le toqué; le Monde camelotte* (1856), etc., etc.

MM. Hyppolyte et Théodore Cogniard ont été tous deux décorés dans ces dernières années; le premier, comme capitaine de la garde nationale, aux promotions d'août 1848, le second, comme auteur dramatique, en août 1852.

COGNIET (Léon), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 29 août 1794, fut élève de Guérin, obtint le second grand prix de Rome en 1815, et le premier en 1817, sur ce sujet : *Hélène délivrée par Castor et Pollux*. Ses premiers tableaux, *Metabus, roi des Volsques*, et *une jeune Chasseresse*, furent peu remarqués, mais son *Marius sur les ruines de Carthage*, au Luxembourg, et son *Massacre des innocents*, exposé en 1824, commencèrent sa réputation. De 1827 à 1836 il envoya aux Salons de peinture : un *Numa*, au Luxembourg, un *saint Étienne partant des secours à une pauvre famille*, à l'église Saint-Nicolas-des-Champs, *l'Enlèvement de Rébecca*, *la Garde nationale partant pour l'armée en* 1792. Ce dernier tableau est placé au musée de Versailles, avec la *Bataille de Rivoli* et les *Épisodes de la campagne d'Égypte*, auxquels l'artiste travailla avec MM. Philippoteaux, Karl Girardet, Vignon et Guyon. Sa célèbre toile du *Tintoret peignant sa fille morte*, au musée de Bordeaux (1845), rendit surtout son nom populaire. Elle a reparu, avec *le Massacre des innocents*, *le saint Étienne* et deux *Portraits*, à l'Exposition universelle de 1855.

M. Cogniet à peint en outre sur un des plafonds du Louvre, *Bonaparte dirigeant les travaux des savants en Égypte*, et décoré une des chapelles de la Madeleine. Parmi ses portraits, les plus célèbres sont ceux du *maréchal Maison*, de *Louis-Philippe dans sa jeunesse*, de *Guérin*, de *M. de Crillon*. On a diversement apprécié le talent de M. Cogniet, mais on lui reconnaît entre autres qualités la correction du dessin et la sobriété de la couleur. Professeur de dessin au lycée Louis-le-Grand et à l'École polytechnique, il est devenu membre de l'Académie des beaux-arts en 1849, en remplacement de Garnier. Il a obtenu une 2e médaille en 1824, une de première classe en 1855, la décoration en avril 1823, et le grade d'officier en juillet 1846.

COHEN (Joseph), journaliste français, né à Marseille, le 1er novembre 1817, et fils d'un négociant israélite, fit ses études au collége d'Aix, se fit inscrire avocat au barreau de cette ville en novembre 1836, et fonda ensuite le *Mémorial d'Aix*, qu'il dirigea jusqu'en 1843. Chargé, en 1842, avec M. Altaras, d'étudier en Algérie l'état des populations israélites et les moyens de les civiliser, il fut, depuis cette époque jusqu'en 1848, défenseur officiel près le tribunal d'Alger, président du consistoire de cette ville après le décret organique de 1845, et capitaine de la milice algérienne. De retour en France, il organisa à Paris la Société algérienne, dont il fut secrétaire, devint un des actifs collaborateurs de *la Semaine*, puis, en 1853, rédacteur en chef du *Pays*. Il a été décoré au 1er janvier 1854.

On a de lui, à part ses articles de journaux : *Analyse raisonnée de la législation des eaux* (1841, 2 vol.), avec MM. Tardif et Dubreuil; un *Rapport* sur sa mission en Algérie (1845), et de nombreux travaux dans *les Archives israélites de France*.

COIGNARD (Louis), peintre français, né à Mayenne, vers 1812, vint étudier à Paris sous M. Picot, et débuta au Salon de 1838. Il a cultivé les divers genres, et plus particulièrement, depuis quelques années, celui du paysage. Nous citerons de lui : *Marie dans le désert* (1838); *petit Pêcheur au bord de la mer*, *Jésus-Christ et les disciples d'Emmaüs*, *le Sommeil*, *le Soir*, *Vaches dans la forêt* (1842-1845); *Vaches sur la lisière d'un bois* (1846); *Combat de taureaux* (1847); *l'Abreuvoir, effet du matin* (1848); *la Gardeuse de vaches*, *le Bal*, *les Soins de la fermière*, *le Repos du matin*, *le Chêne de Henri IV*, acquis par l'État (1849-1853); *un Pâturage en Hollande*, *Vallée du Maine*, à l'Exposition universelle de 1855; *Pendant l'orage, Paysage avec animaux* (1857), etc. M. Louis Coignard a obtenu une 3e médaille en 1846, une 1re en 1848, et une mention en 1855.

COIGNET (Jules-Louis-Philippe), peintre français, né à Paris, en 1798, fut élève de V. Bertin, et s'est fait un certain renom en cultivant le paysage classique. Depuis 1824, il a exposé un assez grand nombre de *Vues* de France, d'Italie et de Suisse. On a de cet artiste un magnifique album de 60 planches : *Vues pittoresques de l'Italie*, dessinées d'après nature (1826, grand in-folio), et un *Cours complet de paysages*. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1824 et 1848, et la décoration au 1er mai 1836.

COIGNY (Augustin-Louis-Joseph-Casimir-Gustave de FRANQUETOT, duc DE), général français, ancien pair de France, est né à Paris le 4 septembre 1788. Laissé en France aux soins de son aïeule qui n'avait pas émigré, il reçut une bonne éducation dans un lycée de Paris et s'engagea à dix-sept ans au 9e de dragons. Il n'était que sous-lieutenant (1807) lorsqu'il rejoignit à Constantinople le général Sébastiani et prit part dans les rangs de l'armée ottomane à la campagne de 1808 contre les Russes. Ensuite il passa en Espagne avec le grade de capitaine, y servit trois ans d'une façon distinguée, fut appelé en Russie et perdit le bras droit à Smolensk. Des souvenirs de famille le rallièrent aisément à la Restauration, qui le nomma colonel de cavalerie (16 juillet 1814) et l'attacha au duc de Berri, puis au duc de Bordeaux. A la cour comme à la Chambre des Pairs, où il avait succédé, en 1820, à son grand-père, il conserva son indépendance, parla souvent en faveur de l'ancienne armée et fit d'inutiles efforts auprès de Charles X pour obtenir de

lui la révocation des fameuses ordonnances qui amenèrent la révolution de Juillet.

Depuis 1830, M. de Coigny n'a accepté d'autres fonctions que celles de chevalier d'honneur de la duchesse d'Orléans. Il a été promu, en 1840, au grade de maréchal de camp, mais il refusa toute espèce de traitement. Depuis 1848, il vit dans une retraite absolue et fait partie de la seconde section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il a été nommé grand officier de la Légion d'honneur en mai 1845.

COIN-DELISLE (Jean-Baptiste-César), jurisconsulte français, né le 8 mai 1789, à Paris, n'étudia le droit qu'après avoir traversé de rudes vicissitudes dans lesquelles il déploya une rare énergie de caractère. Reçu avocat à la Cour royale de Paris, à l'âge de 34 ans (1823), il se fit principalement un nom parmi les jurisconsultes. Il a publié, en société avec M. Frédérich : *Commentaire sur le Code forestier, suivi de l'ordonnance d'exécution, avec une concordance des articles du Code et de l'ordonnance, et une conférence des lois abrogées ou subsistantes, nécessaire à l'interprétation du nouveau Code* (Paris, 1827-1828, 2 vol. in-8), et *Loi sur la pêche fluviale, expliquée par la discussion législative et par ses rapports avec le Code forestier* (Ibid., 1829, in-8). Le *Commentaire analytique du Code civil, d'après la doctrine des auteurs et la jurisprudence des arrêts*, etc. (1835-1852, 4 vol. in-4, 2ᵉ tirage, 1855), est dû à M. Coin-Delisle seul, bien qu'annoncé avec la collaboration de plusieurs jurisconsultes : il comprend les titres de la contrainte par corps, de la jouissance et de la privation des droits civils, des actes de l'état civil et des donations et testaments. M. Coin-Delisle a donné encore une monographie de l'article 845 du Code civil, sous le titre de : *Limite du droit de rétention par l'enfant donataire renonçant*, etc. (1852, in-8); *Observations sur l'hypothèque légale d'indemnité, acquise en temps suspect* (1855, in-8), etc. Il a fourni des articles à *l'Encyclopédie des juges de paix*, et il est l'un des rédacteurs de la *Revue critique de législation et de jurisprudence.*

COLBRUN (Eugène-Auguste). artiste dramatique français, né à Paris, en 1833, figura à l'âge de dix ans à la Gaîté, entra peu après au Gymnase enfantin, passa ensuite en Angleterre, reparut, à Paris, à la salle Comte (1844), d'où M. Alexandre Dumas le tira pour lui donner le rôle de Friquet dans la *Reine Margot*, qui lui fit la réputation d'un comique original. A la chute du Théâtre-Historique, engagé pour quelques mois à celui de la Gaîté, il y parut, auprès de M. Frédérick-Lemaître, dans *Kean* et *Paillasse*, et entra définitivement à la Porte-Saint-Martin, en janvier 1852; il y a repris ou créé avec succès divers rôles : Colibri dans la *Faridondaine*, Criquet dans les *Carrières de Montmartre*, et Planchet dans *les Mousquetaires*. Les incidents de la vie de cet artiste ont été l'objet d'une amusante biographie dans *le Mousquetaire*, en 1854.

COLCHESTER (Charles ABBOT, 2ᵉ baron), amiral et pair d'Angleterre, né en 1798 à Londres, est fils d'un président de la Chambre des Communes, élevé en 1817 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom d'Abbot, il fit des études spéciales au collége royal de la marine, prit la mer en 1811 et assista à quelques engagements avec les bâtiments français. En 1854 il fut promu au grade de contre-amiral et placé dans la réserve. Membre de la Chambre des Lords depuis 1829, il se montra en toute occasion le fidèle partisan des doctrines conservatrices. Sous l'administration de lord Derby (1852), il fut chargé des triples fonctions de vice-président du bureau du commerce, de payeur général et de trésorier de la marine qui lui donnèrent accès au Conseil privé. De son mariage avec une fille de lord Ellenborough (1836) il n'a qu'un fils, Reginald-Charles-Edward ABBOT, né en 1842.

COLE (Henry), littérateur anglais, est né vers 1810. Il s'était beaucoup occupé des arts domestiques, du confort appliqué à la vie pratique, de l'industrie usuelle, lorsqu'il fut désigné pour faire partie du comité d'organisation du Palais de cristal, en 1851. Son concours qui fut jugé très-utile, fut récompensé par la décoration de l'ordre du Bain, une forte gratification et le poste de directeur des arts pratiques (*practical art*). Il y a quelques années il a fondé l'*Historic register*, revue politique, et le *Journal du dessin*. Sous le nom de plume de Félix Summerly, il a écrit un grand nombre de nouvelles, brochures, articles de journaux, etc.

COLEBROOKE (sir William-Macbean-George), général anglais, né en 1787, est fils d'un officier d'artillerie. Lieutenant de cette arme en 1807, il prit part en 1810 à l'expédition contre Java. Il y fut blessé d'un coup de feu, et nommé, en 1812, député quartier-maître général de cette île, qui peu de temps après fut rendue à la Hollande. Il servit, en 1817, dans la guerre des Mahrates, et en 1818, dans celle des Afghans. De 1823 à 1831, il fut attaché au comité d'enquête des affaires intérieures de l'Inde. Promu au grade de colonel, il passa comme sous-gouverneur à l'archipel de Bahama (1834), puis aux Antilles sous le vent (1837), et au nouveau Brunswick (1841). En 1843, il est devenu gouverneur général de la Guyane anglaise d'où il est passé, en la même qualité, aux îles Barbades. Créé chevalier en 1837, il fut, en 1854, nommé major général.

COLERIDGE (sir John Taylor), jurisconsulte anglais, est né en 1790 à Tiverton (comté de Devon). Il reçut son éducation à l'université d'Oxford, qui lui conféra, en 1852, le diplôme honoraire de docteur en droit, resta quelque temps attaché à l'enseignement du collége d'Exeter, étudia ensuite la jurisprudence et fut admis au barreau de Londres, en 1819, par la Société de Middle-Temple. En 1825, il donna une édition estimée des célèbres *Commentaires de Blackstone* (Blackstone's Commentaries), et publia, peu de temps après, le recueil des Arrêts les plus importants en matière civile rendus par la Chancellerie. En 1835, il a été nommé juge de la Cour du banc du roi et élevé à cette occasion à la dignité de chevalier.

COLERIDGE (le rév. Derwent), littérateur et théologien anglais, né à Keswick, le 14 septembre 1800, est fils du célèbre poëte Samuel Taylor Coleridge, mort en 1834. Confié d'abord aux soins de son frère aîné, il termina son éducation au collége de Saint-Jean, à Cambridge, et fit ses débuts littéraires dans le *Quarterly Magazine* de Knight, sous le pseudonyme de *Davenant Cecil*. Après s'être livré, à Plymouth et à Helston, à l'enseignement privé, il devint principal du collége de Saint-Marc, à Chelsea, reçut les ordres en 1826 et se maria l'année suivante. Il est aujourd'hui attaché au clergé de la cathédrale de Saint-Paul à Londres.

Depuis quelques années, il a entrepris la publication des œuvres inédites ou peu connues et la correspondance de son père; cinq volumes

déjà paru. Il a également recueilli l'héritage poétique de son frère Hartley (*Poetical remains*, in-8), et a fait précéder cette collection d'une touchante biographie. L'édition des poésies de Macworth Praed, à laquelle il travaille, doit paraître prochainement. Comme théologien, M. Coleridge a écrit une dissertation sur *le Rôle biblique de l'Église anglaise* (The scriptural character of the english church, 1839).

COLET (Louise Révoil, dame), femme de lettres française, est née à Aix, en Provence, le 25 août 1816. Son père était un commerçant originaire de Lyon; sa mère, Mme Henriette de Servanne, appartenait à la noblesse de robe du parlement de Provence. La jeune Louise, dont la vocation poétique se révéla de bonne heure, et qui a dit d'elle-même :

« *Je fis mes premiers vers, sans savoir les écrire,* »

vint à Paris après son mariage, en 1835. Elle débuta, l'année suivante, par un recueil de poésies intitulé : *Fleurs du Midi*, qui lui ouvrit les portes du monde élégant, et qui lui attira les éloges des hommes politiques et des académiciens : la France compta une *Muse* de plus. On remarquait, dans ce volume, des tendances libérales, manifestées surtout dans l'*Ode à Béranger*. En 1839, elle obtint le prix de poésie de l'Académie française sur ce sujet : le *Musée de Versailles*. C'était la première fois que cette palme était décernée à une femme. Un second volume de poésies, *Penserosa*, parut la même année, et l'année suivante, une imitation en vers de la *Tempête* de Shakspeare, fut le premier essai dramatique de l'auteur.

A la fin de la même année, Mme Louise Colet donna encore un poëme, les *Funérailles de Napoléon*, et un roman en prose dont le titre seul éveilla les susceptibilités de la critique, la *Jeunesse de Mirabeau*. La vivacité ou l'injustice des reproches qu'il attira à l'auteur, eut pour résultat de modifier profondément la douceur naturelle de la femme poëte, et de la porter à des actes qui firent beaucoup de bruit. Le spirituel auteur des *Guêpes*, surtout, la poursuivit, à charge de revanche, de ses piqûres.

Toutefois, Mme Louise Colet, ne s'arrêta pas dans la carrière poétique, où elle avait pour l'encourager les suffrages de l'Institut, qui lui décerna encore trois fois le prix de poésie. Ces trois pièces couronnées sont : le *Monument de Molière*, *la Colonie de Mettray*, et *l'Acropole d'Athènes*. Ces différents poëmes, qui répondent à toutes les exigences du genre, se distinguent par l'élégance soutenue du style académique plutôt que par l'inspiration. En dehors de ces succès, la belle *lauréate* publiait de nouveaux volumes de vers : *Mezza vita* (1843, 1 vol.); le *Marabout de Sidi-Brahim*, suivi de la chanson des soldats d'Afrique (Paris; 1845); puis une suite de pièces du genre amoureux, insérées dans la *Revue de Paris*, une, entre autres, sous le titre d'*Ore felice*.

En 1849, Mme Louise Colet dut soutenir un procès qui eut du retentissement, contre les héritiers de Mme Récamier, à qui elle avait été présentée par Chateaubriand; elle avait entrepris de publier, dans *la Presse*, des *Lettres de Benjamin Constant*, que lui avait confiées, à cet effet, la célèbre amie de l'auteur d'*Adolphe*. Les héritiers de celui-ci intervinrent, et un arrêt de la Cour royale décida que les lettres n'appartiennent pas, après décès, à celui qui les a reçues, mais à celui qui les a écrites.

Mme Louise Colet a encore donné divers recueils : *Ce qui est dans le cœur des femmes* (1852); *Ce qu'on rêve en aimant* (1854); et surtout diverses parties d'une œuvre plus sérieuse, le *Poëme de la femme*, divisé en six récits, *la Paysanne*, *la Servante*, *la Religieuse*, *la Bourgeoise*, *la Femme artiste* et *la Princesse*. Les trois premiers ont paru de 1853 jusqu'à ce jour. Le but de l'auteur est de suivre toute l'histoire de la femme, dans les diverses phases de sa double existence d'amour et de dévouement.

On a encore de Mme Louise Colet des essais dramatiques imprimés, dont un seul a été représenté : *la Jeunesse de Gœthe*, comédie en un acte, en vers (1839); deux *Études dramatiques sur Charlotte Corday et sur Mme Roland*, réunies sous le titre de *Chants des vaincus* (1851); *une Famille en 93*, drame en cinq actes, en vers (1851); *l'Institutrice*, comédie en trois actes, en prose (1854); les *Lettres d'amour*, comédie en un acte, en vers (1856).

Parmi les autres ouvrages en prose de Mme Louise Colet, nous citerons : *les Cœurs brisés* (1839, 2 vol. in-8); *Folles et saintes* (1841, 2 vol.); *Deux mois d'émotion* (1843, 1 vol.); *Il est un Dieu pour les maris* (1844); *Campanella* (1844, 1 vol.), traduction et étude biographique; *Historiettes morales* (1845, 1 vol.); *Deux femmes célèbres* (1847, 2 vol.); *les Exilés* (1848, 2 vol.); *Enfances célèbres* (1854, 3e édit. 1858); *un Drame dans la rue de Rivoli* (collection Hetzel); *une Promenade en Hollande* (1858); *Deux mois dans les Pyrénées* (1859), etc. Elle a fourni en outre un nombre considérable d'articles et de nouvelles à une foule de journaux et de revues, et, sous un pseudonyme, des causeries hebdomadaires sur la mode dans plusieurs feuilles. On trouve tour à tour dans la prose et dans les vers de Mme Louise Colet de l'abandon, de la verve, les traces d'un travail long et souvent remanié, et tour à tour une grande élévation de pensée et de singulières hardiesses de langage.

Le mari de cette femme célèbre, Hippolyte Colet, né à Uzès en 1814, mort en 1851, était un musicographe et un compositeur assez savant. Après avoir remporté le second grand prix de Rome, il devint professeur au Conservatoire. On a de lui un ouvrage de théorie : *la Panharmonie musicale* (1840), deux opéras comiques : *l'Abencerrage* et *l'Ingénue*, ce dernier représenté; une *Messe de minuit*; des *quatuors* et une brochure intitulée : *Conseils à mes élèves*.

COLIN (Jean-Jacques), chimiste français, né, le 16 décembre 1784, à Riom (Puy-de-Dôme), ancien professeur de chimie à la Faculté des sciences de Dijon et à l'École spéciale militaire de Saint-Cyr, s'est fait connaître par un assez grand nombre de travaux remarquables en chimie. On lui doit particulièrement les premières études sur l'*iodure d'amidon* (*Annales de chimie et de physique*, 1814); la détermination exacte de la composition de l'*huile des Hollandais*, en collaboration avec M. Robiquet (Ibid., 1816), et une suite de notes et mémoires : *sur la Fabrication des savons* (Ibid., 1816, 1820 et 1825); *sur l'Acide pyroligneux* et ses applications (Ibid., 1819); *sur les Phénomènes de la fermentation* (Ibid., 1825 et 1838), dont l'auteur a le premier déterminé les conditions et donné une explication scientifique; *sur la Garance*, double mémoire composé avec M. Robiquet, lu en 1826 et 1827, et inséré dans le *Recueil de savants étrangers;* enfin, divers travaux sur la *végétation*, la *respiration des plantes* et la *germination*, publiés dans les *Annales* de 1834 à 1840.

Observateur scrupuleux et habile, M. Colin a enrichi la science de résultats qui n'ont point été contestés, mais dont les auteurs des ouvrages de

chimie ont négligé trop souvent de rapporter la découverte à son nom.

COLIN (Alexandre-Marie), peintre français, est né à Paris, en 1798, et fut élève de Girodet. Depuis 1822, époque de ses débuts, il a exposé un grand nombre de tableaux qui accusent de la facilité et du savoir-faire. Ses derniers ouvrages sont : *Scène d'Otaïti*, *une Rue de Calcutta* (1841) ; *les Pêcheuses de Flandre* (1842) ; *Christophe Colomb* (1846) ; *Masaniello* (1848) ; *le Christ en croix* (1850), acquis par l'État ; *Michel-Ange veillant au lit de son serviteur*, à l'Exposition universelle de 1855 ; *Première arrivée de Colomb en Espagne*, *Nymphes au bain*, etc. (1857). M. Colin a dirigé pendant plusieurs années l'école de dessin de Nîmes. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1824 et 1831, et une 1re en 1840.

Un frère de cet artiste, M. Paul-Hubert Colin, né à Paris, en 1801, et élève de Bosio, s'est fait connaître aux salons, sous la Restauration. Il s'est depuis consacré à la sculpture d'ornementation et a cessé d'exposer ses œuvres.

COLLALTO (*Édouard*, prince de), chef actuel d'une maison vénitienne élevée au patriciat de Venise, en 1306, au titre de comte en Autriche, en 1781, à la dignité princière, le 22 novembre 1822, est né le 17 octobre 1810, et a succédé, le 23 novembre 1854, à son père, le prince *Antoine*-Octavien, comme possesseur de 8 bourgs et 54 villages en Moravie, et des fiefs de Collalto, San-Salvadore, Santa-Lucia, etc., dans la délégation de Trévise en Italie. Il a épousé, le 4 novembre 1834, la comtesse *Caroline* Appongi, née le 18 juillet 1814, dont il a deux enfants : Emmanuel-Joseph-Antoine, né le 24 décembre 1854, et *Julie*-Caroline-Thérèse, née le 5 mars 1838.

Son frère, le comte *Alphonse*, né le 19 juillet 1814, a épousé, le 10 mai 1840, la comtesse *Ida* de Colloredo-Mansfeld, née le 13 février 1816, dont il a deux enfants : *Octavien*-Antoine-Salvatore, né le 5 mai 1842, et *Marguerite*-Julienne, née le 29 mai 1841. Sa sœur, la comtesse *Cécile*, née le 30 avril 1812, s'est mariée, le 1er juillet 1830, au comte *Frédéric*-Auguste Piatti.

COLLARDEAU DU HEAULME (Charles-Félix), mécanicien français, né en 1796, suivit, de 1815 à 1817, les cours de l'École polytechnique, puis se livra spécialement à l'étude et à la fabrication des instruments de précision. Il prit en outre part à diverses expériences de Gay-Lussac, et acquit de sérieuses connaissances chimiques. La maison qu'il a fondée et dirigée depuis plus de trente-cinq ans, a honorablement figuré aux expositions générales et particulières de l'industrie, et obtenu, depuis 1834, trois médailles d'argent ou de deuxième classe ; le *Catalogue* de chacune d'elles contient la liste des balances, aréomètres, équiangles, appareils gradués, etc., inventés ou modifiés par M. Collardeau.

COLLAS (Achille), inventeur français, né à Paris, le 24 février 1795, fit, chez un fabricant d'outils d'horlogerie, son apprentissage d'ouvrier mécanicien, étudia la médecine et passa quelque temps au service militaire. A la paix de 1814, il s'établit à son compte et se livra à la confection des petits outils de quincaillerie. Trois inventions purement industrielles datent de cette époque : la machine à faire des agrafes (1822), celle à graver les poinçons pour les boutons irisés (1826), qui fut l'objet d'un rapport à la Société d'encouragement, et celle à guillocher les cylindres pour l'impression des indiennes (1828).

Les premières tentatives de M. Collas pour l'application de la mécanique aux arts remontent à 1825, année où il créa une machine à graver les teintes pour la taille-douce, dont on fait encore usage. En cherchant le moyen de produire avec des tailles l'effet convenable pour rendre les nuages, il fut conduit à appliquer ce procédé à la gravure numismatique (1831). Dès cette époque, avec le concours de MM. Lachevardière, Paul Delaroche et Henriquel-Dupont, il fit paraître *le Trésor de numismatique* (1831-1836, in-4), vaste collection de médailles et de monnaies, dont il fournit les planches comme graveur d'acier et dont il exécuta le travail.

Mais la découverte qui a popularisé le nom de M. Collas et rendu aux arts plastiques le plus de services, c'est la réduction des œuvres d'art opérées à toutes dimensions par une machine (1836). Il avait déjà, en 1827, essayé un tour vertical à réduire, et, en 1829, un appareil à réduire les objets sculptés en ronde-bosse, mais sans obtenir de résultats satisfaisants. La Vénus de Milo fut le premier exemple d'une statue exactement reproduite à une échelle moindre ; vinrent ensuite le *Moïse* de Michel-Ange, la *Diane* de Gabier, l'*Apollon pythien*, la *Polymnie*, la *Vénus* de Médicis, *il Pensieroso*, *les Portes du baptistère* de Florence, des coupes de B. Cellini, des œuvres modernes de David, de Pradier, de Bosio, de Cavelier, de Dantan, etc. Le catalogue des morceaux réduits comprend plus de 200 numéros. M. Barbedienne, l'associé de l'inventeur, a obtenu, à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, une médaille supérieure.

De 1840 à 1844, M. Collas s'occupa d'étudier la terre plastique, d'abord pour le moulage des bas-reliefs et des rondes-bosses, puis pour la fabrication de tuyaux et de briques creuses ; il fut même le premier à les appliquer au drainage. Il chercha ensuite, mais sans succès, à substituer la gélatine aux types métalliques de l'imprimerie. Aujourd'hui l'inventeur s'est consacré à une application nouvelle de son procédé pour la gravure des lettres et des ornements par des machines. Par une machine qui dérive de son appareil à réduction pour la statuaire, il exécute des dessins sur les matières les plus dures, et transporte des ornements et des caractères sur toutes surfaces en obtenant les réductions ou les amplifications exigées.

COLLET-MEYGRET (Pierre-Marie-Hector), administrateur français, né en 1816, dans le département de l'Ain, fit successivement des études de droit et de médecine, et entra ensuite dans l'administration. Lorsque éclata la révolution de février, il était déjà commissaire du roi près le chemin de fer de Saint-Étienne. Au mois d'octobre 1848 il fonda à Lyon, un journal intitulé le *Président*, qui soutint vivement la candidature de Louis-Napoléon, et, après l'élection du 10 décembre, il fut nommé conseiller de la préfecture du Rhône. Le 7 décembre 1849, il fut appelé au poste de sous-préfet de Béziers. Il était encore à la tête de cet arrondissement au moment du coup d'État du 2 décembre 1851, et y courut des dangers. Après avoir été depuis sous-préfet de Saint-Étienne et préfet de l'Aube, il revint à Paris au mois d'octobre 1853, comme secrétaire général de la préfecture de police et au mois de mai 18[illegible] il fut élevé aux fonctions de directeur de la sûreté générale de l'empire au ministère de l'intérieur. En 1857, il a été mis, comme préfet, à la tête du département du Nord qu'il a quitté au bout de quelques semaines. M. Collet-Meygret, nommé chevalier de la Légion d'honneur le 22 janvier 1852, est aujourd'hui officier du même ordre et décoré de plusieurs ordres étrangers.

COLLIER (John Payne), littérateur et critique anglais, est né à Londres le 11 janvier 1789. Son père était un commerçant que le hasard jeta dans le journalisme et qui fut quelque temps éditeur du *Monthly Register* et de la *Literary Review*. Quant à lui, son éducation terminée, il étudia le droit (1809) à l'école d'Inner Temple, et, à peine admis au barreau, il fut chargé au *Morning Chronicle* des comptes rendus parlementaires. Peu de temps après, il rédigea *l'Evening Chronicle*, journal reproducteur patroné par les tories. Son mariage l'ayant mis en possession d'une honnête fortune (1816), il sortit de la presse militante et consacra tous ses loisirs à l'étude des anciens poëtes nationaux ainsi qu'à la critique littéraire. Dans ce dernier genre il faut signaler les articles qu'il fournit à cette époque à la *Revue d'Édimbourg* et à la *Revue littéraire*, notamment ses études critiques sur les œuvres d'Ellis, de Lamb, d'Hazlitt, etc.

Poëte distingué lui-même, M. Collier a écrit : *le Décameron poétique* (the poetical Decameron; Édimbourg, 1820, 2 vol.), dialogues ingénieux dont le XVI^e^ siècle a fourni les interlocuteurs; et *le Pèlerinage du poëte* (The poet's Pilgrimage; Ibid., 1822). Il donna ensuite une édition de l'ancien répertoire anglais connu sous le titre de *Dodsley's old plays* (Londres, 1825-1827, 3 vol.), à laquelle il ajouta six drames inédits; un volume supplémentaire en contint encore cinq qui avaient jusqu'alors échappé aux recherches.

En 1831, il publia son excellente *Histoire du théâtre anglais* (History of english dramatic poetry, 3 vol.), qu'il a conduite depuis les origines jusqu'à l'apparition de Shakspeare. Cet ouvrage, fruit de consciencieuses études, est plutôt une suite de dissertations historiques qu'une histoire proprement dite; néanmoins il offre de l'intérêt, de l'exactitude et un grand fonds de savoir.

M. Collier n'a pas moins de réputation comme philologue. Dans l'intérêt de la littérature nationale, les plus grands seigneurs, entre autres le duc de Devonshire et le comte d'Ellesmere, s'empressèrent de lui faciliter l'accès de leurs bibliothèques. Ce fut pour ce dernier qu'il rédigea le *Catalogue critique* (1837), si apprécié des amateurs de livres et auquel le savant Dibdin donna une pleine approbation. Plusieurs Sociétés littéraires l'attirèrent dans leur sein; celles de Camden et de Shakspeare le choisirent, à diverses reprises, pour trésorier, et celle des antiquaires, aux travaux de laquelle il a activement participé, le nomma vice-président, en 1850. Quelques académies du continent l'ont choisi pour membre associé ou de correspondant.

En s'occupant des origines et des progrès de la poésie dramatique en Angleterre, M. Collier a été naturellement amené à étudier le grand rénovateur du théâtre, Shakspeare, sur lequel tous les critiques sont en quelque sorte obligés d'exercer leur talent d'investigation. La bibliothèque du comte d'Ellesmere lui a d'abord fourni des matériaux précieux concernant la vie du poëte; il s'en est utilement servi dans les trois dissertations suivantes : *Particularités inédites de la vie de Shakspeare* (New facts regarding the life of Shakspeare, 1835); *Nouveaux détails* (New particulars, 1836) et *Derniers détails* (Further particulars, 1839). Enfin, au bout de vingt ans de laborieuses et patientes recherches, il fit paraître son édition de Shakspeare (1842-1844, 8 vol.), qui passe aujourd'hui pour une des plus complètes. Cependant elle a été l'objet de violentes attaques, surtout de la part d'un autre savant commentateur du poëte, le rév. A. Dyce, qui a publié, en 1852, un volume sur les prétendues corrections et interpellations de M. Collier. En 1847, la Commission royale qui venait d'être chargée de la difficile mission de réorganiser le Musée britannique, s'adjoignit cet écrivain en qualité de secrétaire, et lui délégua le soin de faire sur les améliorations nécessaires un rapport détaillé. On adopta quelques-unes de ses idées; mais on écarta, sous prétexte d'inopportunité, la proposition qu'il fit de dresser le catalogue raisonné des richesses de cet établissement. Toutefois, pour le récompenser des services qu'il a rendus à la littérature nationale, il lui fut accordé sur la liste civile une pension annuelle de 100 liv. (2500 fr.).

Outre les ouvrages cités, on a encore de M. Collier : des documents biographiques sur *les Principaux interprètes du théâtre de Shakspeare* (Memoirs of the principal actors in the plays of Shakspeare, 1846); des extraits de biographie ancienne sous le titre : *Extracts from the registers of the stationers' company of books* (1848), s'étendant de 1557 à 1570; une édition annotée des *Ballades de Roxburgh* (a book of Roxburgh Ballads, 1847); diverses dissertations sur la poésie dramatique et tout ce qui se rattache à Shakspeare, insérés dans les mémoires des Sociétés de Camden, de Shakspeare, des Antiquaires, etc.

COLLIER (Robert PORRETT), jurisconsulte anglais, né en 1817, près de Plymouth, est fils d'un constructeur de navires. Après avoir fait ses classes à Cambridge, il étudia le droit à l'École d'Inner Temple, fut admis, en 1843, au barreau et exerça sa profession dans le ressort judiciaire des comtés de l'Ouest. Ses compatriotes l'ont envoyé, en juillet 1852, à la Chambre des Communes où il s'est rangé du côté des libéraux avancés, demandant avec eux l'extension des droits électoraux, les courtes législatures, l'indépendance religieuse, etc. On a de lui deux ouvrages estimés : *Législation des chemins de fer* (Law of railways, 1850) et *Législation des mines et carrières* (Law of mines).

COLLIGNON (Charles Étienne), ingénieur français, né en 1802 à Metz, entra en 1821 à l'École polytechnique, passa dans le corps des ponts et chaussées et parcourut, jusqu'en 1837, tous les divers grades d'ingénieur. Il s'occupait, en 1845, des études du chemin de fer de l'est, lorque les électeurs du collége de Sarrebourg le choisirent en remplacement de M. Marchal, député démissionnaire. Il siégea sur les bancs ministériels, et, réélu en 1846, soutint jusqu'en 1848 la politique de M. Guizot. Rentré dans ses fonctions d'ingénieur en chef de première classe, il a été, en février 1857, l'un des ingénieurs français choisis par le cabinet de Saint-Pétersbourg pour l'étude et la direction du nouveau réseau des chemins de fer russes. M. Ch. Collignon est auteur d'une brochure intitulée : *du Concours des canaux et des chemins de fer, et de l'achèvement du canal de la Marne au Rhin* (1846, in-8). Il est officier de la Légion d'honneur depuis décembre 1850.

COLLIN (Jonas), administratenr et économiste danois, né à Copenhague le 6 janvier 1776, passa l'examen de fonctionnaire judiciaire en 1795, entra comme procureur au secrétariat du collége des finances (1801), devint en 1816 délégué, et en 1841 premier délégué des finances. Sa retraite lui fut accordée en 1848. Il occupa des fonctions analogues à la Chambre des rentes de 1801 à 1841. On le trouve mêlé à toutes les Sociétés ou Commissions qui, depuis un demi-siècle, ont été instituées en Danemark, dans un but de bienfaisance ou d'utilité publique. Président de la Société d'économie rurale, depuis 1809, il introduisit l'usage

de distribuer aux agriculteurs, en guise de prix, des instruments perfectionnés. C'est lui qui donna l'idée de planter une forêt à Amager (1816), de publier une description statistique du Danemark, dont le premier volume a paru en 1826, d'organiser la première exposition nationale danoise (1834). Il fut membre de la direction du théâtre royal, de 1821 à 1829 et de 1842 à 1849. C'est lui qui détermina son ami Thorwaldsen à faire présent de ses œuvres à la ville de Copenhague, et qui fut chargé d'en former un musée (1834).

M. Collin, comme membre d'une commission spéciale, a pris part à la publication du *Statistik Tabelværk* (Copenhague, 1835-1848, I-XVI part. in-fol.). Il a publié, en outre, un *Recueil pour l'histoire et la statistique, particulièrement du Danemark* (For Historie og Statistik, især Fædrelandets, 1822-1825, 2 vol.); rédigé les *Mémoires de la Société d'économie rurale* (Landhuusholdnings-Selskabs Skrifter, nouv. série, t. I-IV, 1806-1817), et fourni des mémoires à un grand nombre de recueils. Il est grand-croix du Danebrog (1840), membre honoraire de la Société d'économie rurale de Moscou (1844), de l'Académie des beaux-arts (1841), et de quelques autres Sociétés purement littéraires.

COLLIN DE PLANCY (Jacques-Albin-Simon Collin Danton, dit), littérateur français, né à Plancy, près d'Arcis-sur-Aube, le 28 janvier 1793, et neveu de Danton le conventionnel, vint à Paris en 1812, et travailla, dès ce moment, pour divers libraires. Au commencement de la Restauration, il mit de côté le nom dangereux de son oncle, et ouvrit une imprimerie-librairie pour laquelle il fit ou remania lui-même bien des livres. Les journées de Juillet compromirent sa position commerciale. Réfugié en Belgique, il y vécut quelques années de publications qui flattaient la nationalité belge : (*Fastes militaires de la Belgique; Histoire des premières années du règne de Léopold*). Il revint en France en 1837. Vers cette époque, il travailla à fonder à Plancy une espèce de Société phalanstérienne, qui, par une transformation complète, est devenue depuis la Société de Saint-Victor.

Les écrits de M. Collin de Plancy reflètent les idées auxquelles il a successivement voué sa vie aventureuse. De 1812 à 1835, les titres en indiquent l'esprit tout voltairien et anti-clérical : tels sont : le *Dictionnaire infernal* et le *Dictionnaire féodal*, *Mémoires d'un vilain au XIVe siècle*, *Taxe des parties casuelles de la boutique du pape*, *Biographie pittoresque des jésuites*, *le Diable peint par lui-même*, *le Droit du seigneur*, et autres ouvrages, frappés la plupart de l'excommunication pontificale ou au moins mis à l'index. Mais depuis 1837, époque où l'auteur fit amende honorable aux pieds du pape, il a pris à tâche de refaire son œuvre au point de vue de la plus fervente orthodoxie. De là une seconde série de publications répandues spécialement par la Société pour la propagation des bons livres : *Légendes de la Sainte Vierge*, *Légendes des Origines*, *Légendes du Juif Errant* (in-8); *la Chronique de Godefroy de Bouillon*, *le Champion de la sorcière*, *la Cour du roi Dagobert*, *les Douze convives du chanoine de Tours*, *Légendes des sept péchés capitaux*, *Légendes des commandements de Dieu* (in-12); *le Roman du renard*, (in-16); *le Chansonnier du chrétien* (in-32), contenant les injures rimées les plus grossières contre les philosophes; des éditions transformées du *Dictionnaire infernal*, etc., etc. (1840-1857).

Toutes ces œuvres sont publiées dans tous les formats possibles, et quelques-unes fractionnées sous divers titres. L'auteur les signe d'une foule de pseudonymes parmi lesquels nous indiquerons seulement ceux de *Paul Béranger*, *Croquelardon*, *Hormisdas-Peath*, *Baron Nilense*, *Saint-Albin*, *J. des Sept Chênes*, *Johannes Videlbius*, *le Neveu de mon oncle*, etc.

M. Collin de Plancy avait épousé, vers 1815, une de ses cousines, morte depuis, Mlle Clotilde Marie Paban, connue en littérature sous le nom de *Marie d'Heures*. — Une sœur de cette dernière, Mlle Gabrielle Paban, a publié aussi plusieurs ouvrages qu'on a attribués à son cousin.

COLLINEAU (Jean Charles), médecin français, membre de l'Académie impériale de médecine, né à Chirault (Indre) en 1781, fit ses premières études à Angers, où il fut le condisciple de Béclard et de Chevreul. Il y obtint de grands succès, et fut envoyé, en 1804, à Paris, où il fut reçu docteur en 1808. Nommé médecin de la prison de Saint-Lazare, il hérita, en 1816, de la vaste clientèle du célèbre Jean Roy. Sa réputation et ses succès, comme praticien, déterminèrent l'Académie de médecine à l'appeler dans son sein, dès 1823, alors qu'il n'avait encore presque rien écrit. La Société de médecine de Paris avait, la même année, couronné son importante dissertation sur cette question : *Peut-on mettre en doute l'existence des fièvres essentielles?* M. Collineau est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1833.

Il a publié depuis : *sur l'Absorption par les vaisseaux sanguins et lymphatiques* (1833, brochure in-8), mémoire très-apprécié des médecins; *Analyse de l'entendement humain, d'après l'ordre dans lequel se manifestent, se développent et s'opèrent les mouvements sensitifs, intellectuels, affectifs et moraux* (1843, in-8), ouvrage d'une portée philosophique, où l'on trouve d'ingénieux tableaux synoptiques des facultés intellectuelles et des instincts, avec une grande élévation de pensée; *sur l'Éducation des idiots en général et principalement sur les idiots de Bicêtre*, exposé d'un projet dont on a fait revenir l'honneur à M. Édouard Seguin, le premier qui ait eu l'idée d'une éducation des idiots.

On cite aussi de M. Collineau divers mémoires lus à l'Académie, entre autres celui *sur la valeur de la méthode numérique appliquée à l'appréciation des doctrines médicales*.

COLLINS (William-Wilkie), romancier anglais, est né à Londres en 1824. Sa première jeunesse s'est passée en Italie, où son père, paysagiste distingué, à l'exemple du peintre Wilkie, son ami, avait voulu retremper son talent. En [illegible] il publia sur la vie et les travaux de son père une biographie intéressante pour l'histoire de l'art anglais (*Memoirs of the life of W. Collins*, Londres, 2 vol. in-8). Sous l'empire des souvenirs de l'Italie, il débuta, dans le roman, par un récit historique de la prise de Rome par Alaric, intitulé : *Antonina* (Londres, 1850, 3 vol.). M. Collins a ensuite mieux trouvé sa voie, en abordant la peinture de la vie contemporaine, qui a toujours été en grande faveur chez les Anglais. *Basil*, publié en 1853, est une histoire très-simple et très-émouvante, et, jusqu'à ce jour, sa meilleure œuvre. *Hide and Seek* (le Cache-Cache, 1854, 3 vol.) est aussi un roman de mœurs, mais plus faiblement conçu. Les œuvres de M. Wilkie Collins se distinguent moins par l'ensemble que par la finesse et la variété des détails. On a encore de lui un petit drame en deux actes (*the Lighthouse*) que M. Ch. Dickens a fait jouer chez lui en [illegible]

COLLOREDO-MANSFELD (*Joseph* François-Jérôme), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 26 février 1813, est fils du com

Ferdinand, mort le 10 décembre 1848, et de Marie-Marguerite, née de Ziegler, morte le 23 avril 1840. Il a succédé, le 28 mai 1852, d'après le droit de primogéniture, à son cousin le prince *François*-Gundaccar, comme possesseur des seigneuries de Sierendorf et Staatz dans la Basse-Autriche, et du fidéicommis d'Opoczno, du comté de Grunberg, des seigneuries de Duppau, Nussel, etc., en Bohême. Il s'est marié, le 27 mai 1841, à la princesse *Marie*-Thérèse de Lebzeltern, née le 27 avril 1818, dont il a deux fils : *Jérôme*-Ferdinand-Rodolphe, comte de Mansfeld, né le 20 juillet 1842, et *François de Paule*-Ferdinand-Gundaccar, né le 1er août 1847; et deux filles : *Caroline*-Wilhelmine, née le 24 février 1844, et *Ida*-Madeleine-Sophie, née le 23 août 1845. — Sa sœur *Ida* a épousé le comte Alphonse Collatto (voy. ce nom).

COLMEIRO (D. Manuel), économiste espagnol, né à Santiago de Galice, le 1er janvier 1818, termina ses études classiques à l'université de sa ville natale, suivit les cours de droit et se fit recevoir avocat. Mais il se tourna bientôt tout entier vers l'étude de l'économie politique, et enseigna, pendant deux ans, cette science à Santiago. Reçu docteur en droit, il se présenta aux concours pour une des chaires d'économie politique et de droit administratif, fondées dans les universités espagnoles. En 1847, il obtint celle de l'université de Madrid.

M. Colmeiro a publié un ouvrage estimé sur le droit administratif de son pays (*de Recho administrativo espanol*); une traduction des *Principes d'économie politique* de Droz; un mémoire, couronné en 1840 par la Société économique de Santiago, *sur le Moyen le plus efficace de remédier au mal inhérent à l'extrême subdivision de la propriété foncière dans la Galice* (Memoria sobre el modo mas acertado de remediar, etc.); un *Traité élémentaire d'économie politique éclectique* (Tratado elemental de economia politica eclectica, Madrid, 1845), ouvrage où sont mises en regard et appréciées les opinions des principaux économistes sur toutes les questions importantes, etc.

COLMET-DAAGE (Gabriel-Frédéric), jurisconsulte français, professeur de procédure civile à l'École de droit de Paris, est né dans cette ville le 7 janvier 1813. Destiné à la carrière du barreau que suivait son père, il fit avec succès ses classes au collège Henri IV (lycée Napoléon), puis ses études de droit, sous la direction de M. Bugnet, et fut reçu licencié en 1834. Après avoir été clerc d'avoué pendant deux ans, il revint à la science, sur les conseils de M. Bugnet, et, reçu docteur, il fut nommé, en 1841, professeur suppléant à Paris. Pendant dix-huit mois, il remplaça M. Rossi, alors ambassadeur à Rome (1845-1847), dans la chaire de droit constitutionnel, qui est aujourd'hui fermée. En 1847, le concours l'a porté, comme professeur titulaire, à la chaire de procédure civile.

M. Colmet-Daage a associé son nom à celui du si regrettable professeur Boitard, en publiant un volume complémentaire de ses *Leçons de procédure civile et criminelle* (Paris, 1851, in-8). Depuis, il a publié ces mêmes *Leçons*, divisées méthodiquement, entièrement refondues et complétées (Paris, 1854, 6e édit., 2 vol. in-8). Il y explique toute la procédure civile et quelques lois qui s'y rattachent, avec une élégante ampleur et une parfaite lucidité de style.

COLONNA (famille), maison princière italienne, qui fut, au moyen âge, la plus puissante de toutes les familles de la noblesse romaine et si longtemps la rivale de la papauté. Elle comprend aujourd'hui les trois branches de PALIANO, de STIGLIANO et de SCIARRA, celle-ci subdivisée en deux rameaux : COLONNA-BARBERINI et COLONNA DI SCIARRA.

COLONNA-DORIA-PALIANO (don *Jean*-André), chef actuel de la branche de ce nom, né le 27 janvier 1820, a succédé, le 3 février 1847, à son père don *Aspreno*-Colonna-Doria, comme prince Colonna, duc de Paliano et Tursi, grand d'Espagne de première classe, prince assistant au saint-siége, etc. Il a épousé, le 20 février 1843, donna *Isabelle* Alvarez de Tolède, née le 7 juillet 1823, fille du marquis de Villafranca, dont il a deux fils : *Marc-Antoine*, né le 8 avril 1844, et *Fabrice*, né le 28 mars 1848, et deux filles : *Victoire*, née le 10 avril 1846, et *Bianca*, née le 19 mars 1850.

La branche de Paliano comprend encore : *Charles*, frère du prince régnant, né le 28 août 1825, duc de Castiglione-Aldovrandi, marié le 5 avril 1856 à la duchesse *Adèle* d'Affres; un second frère, *Édouard*, né le 13 juillet 1833; une sœur, donna *Thérèse*, née le 22 février 1823, mariée le 16 juillet 1840 au prince *Alexandre* Torlonia; la princesse douairière, *Marie*-Jeanne-Cattaneo, née en 1789, fille du prince de San-Nicandro, mariée le 20 mars 1819 à don Aspreno Colonna Doria, veuve le 3 février 1847; et la fille du grand oncle paternel, *Marguerite*, mariée au prince *Jules*-César Rospigliosi.

COLONNA-STIGLIANO (*Marc-Antoine*), chef actuel de la branche napolitaine de ce nom, né le 5 juillet 1808, a succédé, le 12 octobre 1834, à son père le prince *Ferdinand*, comme prince de Stigliano, prince d'Aliano et de Galatro, marquis de Castelnuovo, etc. Il n'a point eu d'enfants de son mariage avec *Cécile* Mastrilli, fille de Martius, duc de Gallo, morte le 29 octobre 1854. Il a deux frères : *Joachim*, né le 25 juillet 1809, marié le 2 juin 1842 à *Amélie* Acquaviva d'Aragona, née le 12 août 1811, fille de Jérôme, duc d'Atri; et *André*, né le 26 février 1820.

Les oncles et tantes du prince régnant de Stigliano sont : 1° *Charles*, né le 4 novembre 1787, général de brigade au service de Naples, marié, le 14 janvier 1831, à *Émilie* Ciardulli, née le 24 janvier 1808, dont il a deux enfants : *Ferdinand*, né le 27 février 1837, et *Victoire*, née le 9 janvier 1841; 2° *Philippe*, né le 15 mai 1799, lieutenant-colonel des chasseurs à cheval au service de Naples, marié le 8 janvier 1834 à *Marie-Louise* Hueber, née le 24 février 1811, dont il a deux filles et trois fils : *André*, né le 1er septembre 1834; *Gustave*, né le 18 janvier 1837, et *Louis-Marie*, né le 17 décembre 1844; 3° *Laurent*, né le 20 juin 1802, gentilhomme de la chambre du roi de Naples, chevalier de compagnie du comte de Syracuse, marié le 24 mai 1831 à *Olympia* della Valle de Ventignano, née le 17 décembre 1803; 4° *Joseph*, né le 7 juin 1807; 5° *Marie-Julie* Colonna, née le 29 octobre 1783, mariée le 4 novembre 1804 à *Jérôme* Acquaviva d'Aragona, duc d'Atri et comte de Conversano, veuve le 29 octobre 1848; 6° *Ippolita* Colonna, née le 3 septembre 1792, mariée en juin 1806 à *François*, prince de Francavilla, veuve le 15 novembre 1820; 7° *Marie-Clélie* Colonna, née le 10 septembre 1797, mariée le 10 décembre 1825 à *François*-Marie, comte de Tewanova.

L'aîné des oncles, *Marc-Antoine*, né le 16 août 1786, mort le 16 février 1853, a laissé six filles et trois fils; ces derniers sont : *Landolphe*, né le 26 juillet 1829, officier dans le corps royal du génie au service de Naples; *Charles*, né le 2 juin 1831, officier dans le même corps; et *Henri*, né le 13 juillet 1838.

A la branche de Stigliano appartiennent encore les enfants du grand-oncle paternel, le général *Augustin* Colonna, mort en 1830 : *Marc-Antoine* Colonna, né le 1er avril 1813, marié le 26 janvier 1837 à *Éleusine Cicconi*, née le 17 décembre 1816, dont il a une fille, *Victoire*, née le 23 septembre 1840; *Julie* Colonna, née le 13 juillet 1807, mariée, en 1837, au chevalier Joseph Garofalo; et *Marie*, née le 14 mai 1818, mariée, le 7 novembre 1851, à Pierre Sarimento, capitaine au service de Naples.

Colonna-Barberini (*Henri*, prince), chef actuel du premier rameau de la branche romaine de Sciarra, né le 26 mars 1823, a succédé, le 8 novembre 1853, à son père *François*-Marie, dans le majorat de la famille, comme prince de Palestrina, etc. Il s'est marié, le 2 octobre 1853, à la princesse Thérèse, née le 1er février 1835, fille du prince Dominique Orsini, dont il n'a pas d'enfants. Son frère, Charles-*Félix*, né le 14 avril 1817, duc de Castel-Vecchio, est capitaine-commandant de la garde noble du pape. Il s'est marié, le 29 avril 1839, à Julienne, née le 28 septembre 1820, fille de don Horace Falconieri, morte en 1849, dont il a deux filles : *Anne*, née le 10 décembre 1840, et *Louise*, née le 30 mars 1844.

Au même rameau appartiennent *Thérèse*, tante du prince régnant, née le 26 novembre 1776, veuve de *Scipion*, comte de Chiaramonti, et son frère, *Benoît* Barberini, né à Rome le 22 octobre 1788, archiprêtre de la basilique de Saint-Jean de Latran, préfet de la congrégation des immunités ecclésiastiques, cardinal de l'ordre des prêtres, réservé *in petto* le 2 octobre 1826, préconisé le 15 décembre 1828.

Colonna di Sciarra (*Maffeo*-Barberini), chef actuel du second rameau de la branche de Sciarra, né le 10 septembre 1850, est le fils posthume de *Maffeo*, mort le 23 décembre 1849, et de *Caroline* d'Andrea de Naples, marquise de Pescopagano, née le 15 octobre 1820, mariée le 17 septembre 1848. Il est prince de Carbagnano, Roviano et Nevola, duc de Basanello, Montelibretti et Anticoli-Corrado, etc., baron et seigneur de Saint-Étienne, grand d'Espagne de première classe. Il a deux oncles : *Hector* Barberini Colonna di Sciarra, né le 24 novembre 1778; et *Prosper*, prince de Roviano, né le 16 mars 1780.

COLONNA D'ISTRIA (Ignace-Alexandre, comte), magistrat français, né à Ajaccio le 30 juillet 1782, est issu d'une des plus anciennes familles de la Corse. Après avoir fait son droit à l'université de Pise, il fut admis au barreau d'Ajaccio et nommé, quoiqu'il n'eût pas l'âge requis, procureur impérial près le tribunal civil de cette ville (1805). Il obtint de la même manière le poste d'avocat général (1811), et peu après celui de procureur général. Lorsque la Corse fut occupée par les Anglais, en 1814, ce fut sur son réquisitoire que la Cour impériale refusa, dans une délibération solennelle, de rendre la justice au nom de George III. Transféré, en 1818, à la Cour de Nîmes en qualité de conseiller, il revint en Corse (1823), où il a exercé, jusqu'en 1852, les fonctions de premier président de la Cour de Bastia. Président honoraire depuis cette époque, il est, depuis 1849, officier de la Légion d'honneur.

COLTON (Calvin), économiste et théologien américain, né à Long-Meado (Massachussets) vers 1796, fit ses études à Yale College, suivit les cours de théologie au séminaire d'Andover, et fut ordonné ministre en 1815. Il fut alors appelé à la direction d'une église presbytérienne de Batavia (New-York), que sa santé le força d'abandonner en 1826. En 1831, il visita Londres comme correspondant d'un journal religieux de New-York, et publia, pendant sa résidence en Angleterre, un *Manuel pour les émigrants en Amérique;* un ouvrage, moitié historique, moitié théologique, qui eut plusieurs éditions, *the History and character of American Revivals of Religion* (1832); puis, en 1833, une défense de son pays contre les attaques de la presse anglaise : *les Américains, par un Américain à Londres* (the Americans by an American in London); un petit roman religieux : *the American Cottager ;* une brochure de polémique *sur l'Église et l'État en Amérique ;* et deux volumes de voyages : *Visite aux lacs de l'Amérique et parmi les Indiens des territoires du nord-ouest* (A Tour of the American Lakes and, etc.).

A son retour, en 1835, M. Colton fit paraître : *Quatre ans dans la Grande-Bretagne* (Four years in Great-Britain), et, l'année suivante, un ouvrage anonyme intitulé : *le Jésuitisme protestant* (Protestant jesuitism), où il poursuit, avec une sévère franchise, les intrigues et l'intolérance des principales Sociétés de religion et de bienfaisance. Il était, à cette époque, entré dans les ordres de l'Église épiscopalienne, et il expliqua les raisons qui l'avaient déterminé à cette démarche dans ses *Thoughts on the Religious State of the Country and Reasons* for preferring *Episcopacy.* Il est revenu sur ce sujet dans son dernier ouvrage intitulé : *Genius and Mission of the Protestant Episcopal Church* (in-12), où il cherche à prouver la véritable descendance apostolique de l'Église épiscopalienne, affranchie à la fois du despotisme de l'Église romaine, des erreurs de la réforme et du contrôle de l'État.

A partir de 1838, M. Colton se voua complètement à la science politique. Ainsi l'on a de lui : *L'abolition, c'est la sédition* (Abolition, a Sedition, 1838), et *Contraste de l'abolition et de la colonisation* (Abolition and colonization contrested, 1838); *A voia from America* to England, *by an American Gentleman* (1839). Il donna, en 1840, diverses brochures, signées *Junius*, qui eurent une grande circulation dans le parti whig et contribuèrent beaucoup à l'élection à la présidence du général Harrisson. En 1842, il rédigea un journal whig de Washington, et composa, dans les deux années suivantes, une nouvelle série de dix brochures, comprises, comme les précédentes, sous le titre de *Junius' Tracts.*

En 1844, Henry Clay mit tous ses papiers à la disposition de M. Colton qui, l'année suivante, fit paraître la vie de cet illustre homme d'État : *Life and Times of Henri Clay* (2 vol. in-8, New-York). La même année, il publia, pour défendre le tarif protecteur : *les Droits du travail* (the Rights of Labor), écrit qui fut suivi, en 1848, d'un second ouvrage plus étendu : *Public Economy of the United States* (in-8, New-York), où il soutint encore sa thèse favorite du système prohibitif. — M. Colton était depuis quelques années professeur d'économie politique à Trinity College (Hartford-Connecticut), lorsqu'il mourut le 18 mars 1857. — Son frère, Walter Colton, mort en 1851, chapelain de la marine américaine, est auteur d'amusants récits de voyages.

COLVILLE (Charles-John Colville, 11e baron), pair représentatif d'Écosse, né en 1811 à Édimbourg, est fils d'un général. Entré de bonne heure dans la cavalerie, il devint capitaine et donna sa démission, lorsqu'il fut élu en 1851 membre de la Chambre des Lords. En 1852 il fit partie de l'administration de lord Derby dont il partageait les opinions politiques, et occupa dans la maison de la reine la charge de grand écuyer.

COMAIRAS (Philippe), peintre français, né à Saint-Germain-en-Laye, le 24 octobre 1803, et fils de Mme Jaquotot, suivit un an à peine, en 1833, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Ingres; il y remporta, dès son début, le second prix de peinture sur ce sujet : *Moïse et le serpent d'airain.* Il exposa l'année suivante, et envoya depuis au Salon des *Ecce homo,* des *Christ en croix* et des *Portraits.* Depuis 1848, il a cessé d'y paraître et il vit retiré à Fontainebleau. Cet artiste, connu par ses voyages, ses amitiés littéraires, sa participation bruyante à la guerre dite des *Ingristes*, a obtenu une 2e médaille en 1838. Il a hérité des collections de sa mère, qui lui ont été inutilement disputées par des procès ou des offres brillantes.

COMANDRÉ (Jean-Joseph-Marie-Édouard), ancien représentant du peuple français, né à Florac (Lozère), le 5 décembre 1791, fit ses études au lycée de Toulouse, et fut reçu avocat à Paris. Pendant la Restauration, il professait des opinions libérales qui lui attirèrent quelques démêlés avec la police. En 1848, il fit une profession de foi républicaine, et fut nommé représentant du peuple par 9196 voix, le troisième des quatre élus de la Lozère. Membre du Comité des affaires étrangères, il soutint par ses votes la politique du général Cavaignac. Non réélu à l'Assemblée législative, il entra dans l'administration et remplit quelque temps les fonctions de préfet. Mais quand la rupture fut définitive entre l'Élysée et les chefs de la majorité parlementaire, il rentra dans la vie privée.

COMBALOT (l'abbé Théodore), prédicateur français, né à Chatenay (Isère), le 21 août 1798, fut ordonné prêtre, avec dispense d'âge, à vingt-trois ans, après avoir déjà professé la philosophie. Il fut un des plus zélés partisans de Lamennais dont il désavoua plus tard les doctrines, et représenta longtemps, dans la chaire, les traditions du journal *l'Avenir.* Ce fut lui qui prêcha, devant Charles X, le carême de 1830. Pendant les dix premières années du règne de Louis-Philippe, il fut, dans les églises de Paris, le principal émule de l'abbé Lacordaire. Le pape Grégoire XVI devant lequel il prêcha, à Rome, lui donna le titre de vicaire apostolique. L'animation dramatique de sa parole et une certaine nouveauté de pensées et de langage, qui rappelaient, malgré son attachement à l'orthodoxie, l'école lamennaisienne, ont surtout fait sa fortune comme prédicateur. M. Combalot est vicaire général de Rome et de Pamiers.

On a de lui : *Éléments de philosophie catholique* (Paris 1833, in-8); *la Connaissance de Jésus-Christ, ou le Dogme de l'incarnation envisagée comme la raison dernière et suprême de tout ce qui est* (1841, 1re et 2e édit., in-8, 4e édit. 1852); *Mémoire adressé aux évêques de France et aux pères de famille sur la guerre faite à la société par le monopole universitaire* (1844, in-8 de 63 pages), écrit violent qui eut un grand retentissement, et valut à l'auteur des poursuites judiciaires et une condamnation à un mois de prison; *Conférences sur les grandeurs de la Sainte Vierge* (1845, in-8, nouv. édit. 1854), prêchées dans l'église de Saint-Sulpice, pendant le mois de Marie, etc. Il a été aussi publié, à Nantes, des *Analyses développées des discours et conférences de M. l'abbé Combalot* (1841).

Un neveu du prédicateur, propriétaire de la brasserie dite du Luxembourg, a signé de son nom une brochure intitulée : *Quelques mots sur la brasserie en France et sur ses rapports avec l'agriculture* (1839, in-8).

COMBAREL DE LEYVAL (du Puy-de-Dôme), ancien député français et ancien représentant du peuple, né dans le Puy-de-Dôme, en 1807, entra à vingt-cinq ans, au conseil général de ce département. En 1839, il fut envoyé à la Chambre des députés par les électeurs de Riom. Jusqu'en 1848, il fit partie du centre gauche et fut néanmoins décoré sous le ministère Guizot (2 août 1845). Après la révolution de Février, il fut élu représentant du Puy-de-Dôme, le dixième sur seize, par 55552 voix. Il vota ordinairement avec la droite, adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fut un des membres les plus actifs de la majorité monarchique, monta souvent à la tribune, vota la loi sur l'enseignement, la loi du 31 mai, etc., et appuya la révision de la Constitution. Mais, après le coup d'État du 2 décembre 1851, il vécut à Paris en dehors des affaires publiques.

COMBE (George), phrénologue écossais, né à Édimbourg, le 21 octobre 1788, est le frère d'Abraham Combe, qui fut le plus fervent disciple du réformateur Robert Owen et d'André Combe qui fut tour à tour médecin du roi des Belges et de la reine Victoria. Élevé dans sa ville natale, il fut admis au barreau, en 1812, et investi pendant vingt-cinq ans des fonctions d'*attorney* (procureur). En 1837, il renonça à la pratique judiciaire pour se livrer entièrement à son goût pour les sciences physiques.

L'anatomie et la chimie lui étaient déjà familières, lorsqu'en 1816 il fit la connaissance du docteur Spurzheim, qui dirigea le cours de ses idées vers les doctrines encore peu connues de Gall. Convaincu qu'elles avaient une base certaine dans la nature, il résolut d'en faire la démonstration pratique par une série de livres estimés dont la plupart ont été traduits et commentés en France, en Allemagne et en Suède. Le premier, intitulé modestement : *Essais de phrénologie* (Essays on phrenology, 1819, in-8), lui servit de point de départ pour les nombreuses lectures publiques qu'il fit en Écosse et reparut, en 1824, avec des additions considérables (*System of phrenology*, 2 vol. in-8). A cette époque il fonda le *Phrenological journal*, destiné à propager le nouveau système et dont un de ses parents, M. Cox, prit ensuite la direction. En 1828 il écrivit le fameux traité de *l'Organisme humain dans ses rapports avec le monde externe* (the Constitution of man), qui donna lieu à la plus vive polémique. Un M. Henderson en fit faire à ses frais une édition populaire qui eut un prodigieux succès : il s'en écoula en peu de temps plus de 90000 exemplaires.

En revenant d'Allemagne, M. Combe se rendit aux États-Unis (1838), où il donna des leçons publiques sur la phrénologie. Un volume d'esquisses intitulé : *Notes on America* (Édimbourg, 1841, 3 vol.) est le compte rendu de ce voyage. En 1842, il visita de nouveau l'Allemagne et ouvrit à Heidelberg, en langue allemande, un cours qui lui attira de nombreux auditeurs. Outre les ouvrages cités, on a de lui des livres sur l'éducation, conséquence naturelle de son système : *de l'Éducation populaire* (On popular education; 1832), et *de l'Éducation nationale* (Remark, 1847); puis *de la Réforme de l'Allemagne* (Notes on the reformation of Germany, 1846); *de la Phrénologie appliquée aux arts* (Phrenology applied to painting and sculpture, 1855), etc.

COMBERMERE (Stapleton Stapleton-Cotton, 1er vicomte), général et pair d'Angleterre, né en 1769, à Llewenny-hall (comté de Denbigh), est fils d'un baronnet. Entré fort jeune au service militaire, il fut envoyé dans l'Inde, où il prit part à la guerre contre Tippoo-Saïb, et passa de là en Espagne, en qualité de major général de cavalerie; à la bataille de Salamanque, il eut en second le commandement de l'armée. Ses brillants services lui valurent, à la conclusion de la paix, la dignité de pair avec le titre de baron (1814). Après avoir été gouverneur des Barbades, il revint aux Indes et fut chargé de toute la conduite de la guerre contre les Birmans, qui se termina, en 1826, par la cession à la Compagnie du royaume d'Assam et de vastes territoires en deçà du Gange. De retour en Angleterre, il fut élevé au rang de vicomte. Enfin, en 1855, il a reçu le grade de feld-maréchal, qui est la plus haute récompense militaire. Il fait, depuis 1834, partie du Conseil privé. De son second mariage (1814), il a deux enfants, dont l'aîné, Wellington-Henry Combermere, né en 1818, aux Barbades, est entré dans l'armée, où il est devenu major en 1850, et a représenté à la Chambre des Communes le bourg de Carrickfergus de 1847 à 1857. Il appartient, comme son père, au parti conservateur.

COMBES (Charles-Pierre-Matthieu), ingénieur français, membre de l'Institut, né en 1801, entra en 1818 à l'École polytechnique, dont il sortit en 1820, comme ingénieur des mines. Il est aujourd'hui inspecteur général et professeur d'exploitation à l'École des mines. Secrétaire de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, il en publie le *Bulletin*, avec M. Péligot.

Présenté une première fois, en 1843, comme candidat au fauteuil laissé vacant par la mort de Coriolis, M. Combes fut nommé membre de l'Académie des sciences le 29 mars 1847, en remplacement de Gambey. Depuis lors, il s'est fait remarquer par la communication d'un grand nombre de rapports sur divers mémoires de mathématiques pures ou appliquées. Il a présidé ce corps savant pendant l'année 1854. Il a été fait officier de la Légion d'honneur en avril 1847.

On doit à M. Combes un grand nombre de mémoires, dont la plupart se rapportent à l'art des mines. Ils sont insérés dans le *Journal de mathématiques* de M. Liouville, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences et dans les *Annales des mines*. Voici les titres des plus intéressants : *sur le Dégagement du grisou dans les mines de charbon de terre* (1836); *sur la Théorie du ventilateur* (1838): *sur une Méthode générale d'évaluer le travail dû au frottement entre les pièces des machines; application aux engrenages* (1837); *Discussion de quelques observations relatives au mode d'action de la vapeur dans les machines, principalement dans les machines d'épuisement usitées dans le comté de Cornouailles* (1843); *sur la Manière d'employer le pyroxyle dans l'exploitation des mines* (1848).

Il a encore écrit : *Traité de l'exploitation des mines* (3 vol. in 8 avec atlas de 68 planches in-fol.); *Mémoire sur les levés des plans souterrains* (in-8 avec planches); *Traité de l'aérage des mines* (2 vol. in-8 avec planches); *Recherches théoriques et expérimentales sur les roues à réaction ou à tuyau* (1843, in-4 avec planches); *Moyens de brûler ou de prévenir la fumée des foyers où l'on brûle la houille* (1847); *Mémoire sur le mouvement de l'air dans les tuyaux de conduite, avec application à l'aérage des mines* (in-8 avec planches), etc

COMBES (Edmond), voyageur français, né à Castelnaudary (Aude), le 8 juin 1812, était vice-consul dans un petit port de l'Asie mineure, à Scala Nova, lorsque, poussé par la passion des voyages, il entreprit d'explorer les côtes de la mer Rouge ainsi qu'une partie de l'Arabie, qu'il trouva plongée dans l'anarchie la plus grande. A vingt-trois ans, il partit, en compagnie de M. Tamisier, dans l'intention de pénétrer dans l'Afrique intérieure, visita les pays des Gallas, de Choa et d'Ifat, séjourna deux ans sous le tropique et s'avança, dans ses aventureuses expéditions, de l'Abyssinie jusqu'aux montagnes de la Lune, que nul voyageur n'avait encore reconnues d'une manière précise. En 1841, il parcourut la Nubie et l'Égypte. Il est aujourd'hui vice-consul à Rabat (Maroc). On a de lui une intéressante relation de ses voyages, rédigée en collaboration avec M. Tamisier : *Voyage en Abyssinie* (1837-1838, 4 vol. in-8). Il a été décoré en avril 1838.

COMET (Charles-Jean-Baptiste), médecin français, né, à Paris, le 23 avril 1796, y commença ses études médicales, fut reçu docteur à Strasbourg en 1825, et vécut ensuite quelques années en Belgique. De retour en France en 1830, il a pratiqué la médecine et publié un certain nombre de brochures relatives à des cures plus ou moins curieuses. Il a dirigé ou fondé plusieurs recueils de médecine et de littérature : *l'Hygie* (Paris et Bruxelles, 1826-1827); *l'Esculape*, *l'Abeille médicale*, et, depuis le 1er janvier 1857, *l'Ane savant*, journal illustré, tenant école pour tout le monde, et dont l'immense cervelle, suivant le prospectus, devait alimenter 30000 lecteurs. Le docteur Comet a été décoré, comme capitaine de la garde nationale, en novembre 1855.

COMMERSON (J.), littérateur français, né vers 1810, fonda, en 1839, un journal hebdomadaire intitulé *le Tam-Tam*, qui, grâce à un système d'annonces bien entendu et à une gaieté bruyante, prit une place à part dans la petite presse. Au bout de quelques années, il le transforma en *Tintamarre*, titre sous lequel il parait encore. C'est là qu'il fit paraître ces séries de bouffonneries qui ont obtenu un succès de vogue : *Pensées d'un emballeur* (1851), dont on attribue une part à M. Lovy (voy. ce nom); *Mayonnaise d'éphémérides* (1851), *les Petites affiches* du Tintamarre et *les Rêveries d'un étameur* (1853). On a du même auteur : *les Trente* (1841), drame en quatre actes et en vers; quelques vaudevilles dans le genre bouffon : *Où sont les pincettes?* et *la Pêche aux corsets*. En 1856, il a commencé, sous le nom de *Petit Tintamarre*, une publication à gravures consacrée à reproduire ses anciens articles. A la même époque, il entreprit, comme parodie de tant de galeries de portraits contemporains, celle des *Binettes contemporaines*, sous son pseudonyme habituel de Citrouillard.

COMMISSAIRE (Sébastien), un des sous-officiers français qui siégèrent à l'Assemblée législative en 1849, est né à Dôle (Jura), le 10 septembre 1822. Il fut quelque temps ouvrier en soierie à Lyon. Appelé au service, il était, en 1849, sous-officier dans les chasseurs à pied, quand le parti démocratique le fit passer de sa caserne à l'Assemblée nationale. Il fut élu en même temps dans le département du Bas-Rhin, où il tenait garnison, et dans celui du Rhône, où il avait commencé à se faire connaître. A cause de son âge, il fit partie du bureau provisoire de l'Assemblée. Le 13 juin 1849, il parut en uniforme à la tête des représentants de la Montagne, et se rendit avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) au Conservatoire des arts et métiers. Moins heureux que

camarades Ratier et Boichot, il fut arrêté au moment où il haranguait les soldats. Il comparut devant la haute Cour de Versailles et fut condamné à la déportation; il est détenu à la prison d'État de Belle-Isle.

COMONFORT (Ignacio), président de la république du Mexique, né vers 1810, a commencé par exercer la profession d'avocat. Il entra ensuite dans l'administration et remplit les fonctions de préfet. Membre de la Chambre des Députés, puis sénateur, il a été aussi directeur des douanes. En 1855, après le soulèvement d'Alvarez (voy. ce nom), il se mit de son côté à la tête d'un pronunciamento contre la tyrannie de Santa-Anna (voy. ce nom). Colonel de milice, il réunit ses partisans à Acalpuco, prit le titre de général, adopta le *plan d Ayutla*, et opéra sa jonction avec Alvarez, dont il devint le premier lieutenant, à la suite des conférences tenues, le 16 septembre 1855, à Dolorès-Hidalgo, entre les divers chefs de la révolution. Dans la junte de Cuernacava (octobre 1855), son nom fut porté sur la liste des candidats à la présidence de la république; mais il céda à l'ascendant d'Alvarez, et dut se contenter du portefeuille de la guerre. Il représenta d'abord, dans le ministère, la fraction modérée du parti démocratique, tout en signant le décret du 24 novembre qui abolit le *fuero* militaire et le *fuero* ecclésiastique. Bientôt après (10 décembre) Alvarez lui transmit ses pouvoirs, sous le titre de président *substitué*. Par cette nomination irrégulière, M. Comonfort se trouva le chef nominal, sinon le maître de l'État.

Dès le 13 décembre, il forma un ministère composé de MM. Luis de La Rosa, ministre des relations extérieures; J. M. Yanez, ministre de la guerre; Lafragua, ministre de l'intérieur; Ezéquiel Montès, ministre de la justice; Manuel Payno, ministre des finances. Soutenu et poussé en avant par le parti démocratique des *puros*, il eut pour adversaires le clergé, l'armée, les employés destitués, la grande masse des conservateurs. Des révoltes, prenant pour prétexte l'abolition des priviléges ecclésiastiques et militaires, éclatèrent dans les États de Guanajuato, de Puebla, d'Oajaca, de Guadalajarra. La junte de Zacapoaxtla (19 décembre 1855) déclara que le président n'était point l'expression du vœu national et que la révolution était détournée de son but. M. Comonfort, abandonné, trahi par les troupes régulières, arma le peuple de Mexico, et, tandis que le congrès constituant se rassemblait dans la capitale, il marcha en personne, avec 12000 gardes nationaux, sur la ville de Puebla, devenue le foyer de la résistance. Il n'avait sous ses ordres qu'un général, l'Italien Ghilardi, ancien lieutenant de Garibaldi. Le 11 mars 1856, il donna l'assaut; il échoua; mais, le 22, la ville se rendit volontairement, et la garnison, gagnée à la cause démocratique, se mit à la disposition du gouvernement. On laissa échapper M. Haro y Tamariz et les autres chefs du parti contre-révolutionnaire. Le 31 mars 1856, un décret du président, se fondant sur l'appui donné par le clergé à la guerre civile, ordonna la mainmise sur les biens ecclésiastiques des États de Puebla, de la Vera-Cruz et du territoire de Tlaxcala; un autre décret nomma des curateurs pour l'administration de ces biens.

Depuis la capitulation de Puebla, M. Comonfort, d'accord avec le congrès de Mexico, ne s'est point arrêté dans la voie des réformes démocratiques. Un décret du 28 juin 1856 a interdit au clergé la possession des propriétés foncières. La Cour de Rome protesta contre les atteintes portées aux priviléges de l'Église. Mais une partie du clergé mexicain embrassa la cause de la révolution, et le pape put se plaindre, dans un monitoire récent, que des prêtres et des moines favorisent eux-mêmes la vente des propriétés ecclésiastiques. Les rancunes des hauts dignitaires menacent encore la tranquillité de la république mexicaine et mettent en péril l'autorité de M. Comonfort. D'autre part, le général Vidaurri (voy. ce nom) refuse de se soumettre au président *substitué*, et l'Espagne, profitant de ces divisions, emploie l'intimidation pour imposer au Mexique le payement d'anciennes créances d'une origine suspecte. Au milieu de toutes ces complications dont on ne saurait prévoir l'issue, il est aussi impossible de porter sur M. Comonfort un jugement définitif, que de se défendre de suivre avec intérêt sa destinée.

COMTE (Auguste), mathématicien et philosophe français, né, à Montpellier, le 12 janvier 1795, est le fondateur de la doctrine dite *positivisme*. Il fit ses études à Paris, et entra à l'École polytechnique en 1814. En 1820, il laissa entrevoir ses idées philosophiques dans le journal *l'Organisateur*, et, pendant les dix années qui suivirent, poursuivit dans le silence du cabinet des études sérieuses de science et de métaphysique. En 1832, M. Comte, que la *France littéraire* fait mourir en 1827, devint répétiteur à l'École polytechnique, et depuis, il y a été examinateur pour l'admission. Dans ces derniers temps, il avait quitté ses fonctions pour vivre dans la retraite. Il est mort à Paris au mois de septembre 1857.

La philosophie de M. Auguste Comte, exposée avec moins de clarté et de précision dans ses propres ouvrages que dans les livres élégants de M. Littré (voy. ce nom), est un composé des doctrines de Fourier, de Saint-Simon et de Hegel. L'ouvrage dans lequel il en a posé les fondements et développé les théories principales est son *Cours de philosophie positive* (1839-1842, t. I à VI, in-8; inachevé), traduit en anglais par miss H. Martineau. L'auteur y énumère et y définit les sciences pures, qui sont au nombre de six : mathémathiques, astronomie, physique, chimie, biologie, science sociale, comprenant tout le savoir humain, et dont l'ensemble, ordonné en système, doit satisfaire à toutes les conditions d'une bonne philosophie. Un de ses dogmes favoris est celui de la perfectibilité de la race humaine, à laquelle il fait parcourir trois phases successives de progrès, l'activité militaire conquérante, l'activité militaire défensive, l'activité pacifique, subordonnées à ses progrès dans la science et la philosophie.

Les théories de M. A. Comte, quelle qu'en soit la valeur, ont recruté un grand nombre de fervents adeptes, surtout parmi les disciples de Saint-Simon et de Fourier. Ils ont formé une espèce de société, dont le centre est à Paris, et dont les membres travaillent activement à propager les idées du maître. Ces idées ont été développées par le maître lui-même dans une série d'ouvrages parmi lesquels nous mentionnerons : *Système de politique positive* (1828, in-8); *Traité élémentaire de géométrie analytique à deux et à trois dimensions* (1843, in-8); *Discours sur l'esprit positif* (1844, in-8); *Traité philosophique d'astronomie populaire* (1844, in-8); *Discours sur l'ensemble du positivisme* (1848, in-8); *Système de politique positive, ou Traité de sociologie, instituant la religion de l'humanité* (1851-1854, in-8; *Calendrier positiviste* (4e édition, 1852); *Catéchisme positiviste* (1852, in-12). M. Auguste Comte a en outre collaboré à plusieurs journaux, *l'Industrie*, *le Catéchisme des industriels*, publié

par Fourier, et *le Producteur*, feuille saint-simonienne. Les *Considérations sur les sciences, les savants et le pouvoir spirituel*, qu'il a insérées dans ce dernier journal, l'ont fait accuser par Benjamin Constant de *théocratisme* ou de *papisme industriel*.

COMTE (Achille-Joseph), naturaliste français, né, à Grenoble, le 29 septembre 1802, se voua de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et de la médecine, et devint, en 1823, interne des hôpitaux de Paris. Quelques années plus tard, il entra dans l'Université, en qualité de professeur d'histoire naturelle au collége Charlemagne. Il remplit, avant 1848, les fonctions de chef de bureau au ministère de l'instruction publique. Pendant quelques années, il a présidé la Société des gens de lettres. Il est aujourd'hui directeur de l'École préparatoire à l'enseignement supérieur des sciences et des lettres de Nantes, et y professe l'histoire naturelle. Il a été décoré en 1846.

M. Comte est auteur de quelques mémoires originaux sur la zoologie, tels que : *Mémoire sur la circulation du sang dans le fœtus* (1826); et *Recherches anatomiques et physiologiques relatives à la prédominance du bras droit sur le bras gauche*. Il s'est fait surtout connaître, en publiant, à l'usage de la jeunesse et des gens du monde, différents traités et recueils d'histoire naturelle qui méritent d'être mentionnés, et où il a représenté les divers organes de l'économie animale par des figures découpées et superposées : *le Règne animal de Cuvier* (1832 à 1841), disposé en 91 tableaux méthodiques; *Physiologie à l'usage des gens du monde* (1834, in-4; 4e édition, 1841); *Cahiers d'histoire naturelle* (1836 à 1845), à l'usage des colléges, en collaboration avec M. Milne-Edwards; *Œuvres complètes de Buffon*, avec les suites (1849, 6 vol. in-8, avec planches); *Lectures choisies sur les sciences* (1853, in-8); *Structure et physiologie animales* (1853, in-18); *Musée d'histoire naturelle* (1854, in-4, avec 50 planches), etc.

Sa femme, Arabella DAGONVILLE, veuve en premières noces de J. L. Laya, l'auteur de *l'Ami des lois*, a écrit quelques ouvrages d'éducation, un *Éloge de Mme de Sévigné*, couronné, en 1840, par l'Académie française; deux comédies en prose : *le Veuvage* (1842) et *Mme de Lucenne* (1843), etc.

COMTE (Louis-Christian-Emmanuel-Apollinaire), prestidigitateur français, est né à Genève, d'un père français, le 11 juin 1788. Mis tout enfant au collége, il se livra avec passion à la lecture de Berquin, dont il représentait les pièces avec ses camarades, les assaisonnant de scènes bouffonnes. A douze ans, il s'échappa de la maison paternelle et vécut de ses petits talents d'escamoteur et de physicien. Il vint pour la première fois à Paris en 1809, se fixa provisoirement dans l'ancienne salle des *Jeunes élèves*, rue de Thionville, et attira toute la ville par ses tours d'adresse et ses prodiges de ventriloquie. En 1814, il alla s'installer à l'hôtel des Fermes, et ajouta à ses soirées de petites pièces qu'il jouait avec ses enfants. La vogue le suivit dans ce nouveau local où Louis XVIII et les alliés vinrent l'applaudir. Il se transporta ensuite rue Monthabor; mais les exigences de l'administration, qui ne lui permit de jouer que derrière un rideau de gaze, le ramenèrent bientôt à l'hôtel des Fermes. C'est alors qu'à force de sollicitations et d'efforts il obtint le privilége d'établir un théâtre moral, où la troupe, comme le public, se composerait d'enfants. Après avoir parcouru la Hollande, l'Allemagne et l'Angleterre, il revint à Paris en 1820 et fit bâtir une salle, passage des Panoramas. Quelques auteurs connus, entre autres M. Vanderburch, ne dédaignèrent pas d'y apporter des pièces, et la fortune se montra de plus en plus favorable à M. Comte. Mais l'autorité, craignant l'incendie, le força de changer de salle encore une fois. Il alla définitivement s'établir dans le passage Choiseul, et bientôt son théâtre, sous le nom de *Théâtre des Jeunes élèves de M. Comte*, prit place parmi ceux de Paris. On lisait déjà sur ses affiches :

Par les mœurs, le bon goût, modestement il brille,
Et sans danger la mère y conduira sa fille.

L'autorité n'en jugea pas toujours ainsi; car, changeant tout à coup les conditions de son théâtre, elle ordonna à M. Comte de prendre des acteurs plus âgés. Jusqu'en ces derniers temps, c'étaient de grands jeunes gens qui jouaient des pièces enfantines; mais la salle Comte n'en avait pas moins d'attrait pour son petit public, lorsqu'en 1855, son nom et sa spécialité disparurent tout à coup du monde dramatique. Elle est devenue la salle d'hiver des Bouffes parisiens.

COMTE (Pierre-Charles), peintre français, né à Lyon, vers 1815, étudia la peinture chez M. Robert Fleury, se livra, comme son maître, au genre historique, et fit ses débuts au Salon de 1846. Il a principalement exécuté et exposé depuis cette époque : *le Dernier coup de dé; le Couronnement d'Inès de Castro; Visite de Charles IX à Coligny; Jeanne d'Albret* chez René (1848-1853); *Henri III et le duc de Guise*, acquis pour le Luxembourg, *Arrestation du cardinal de Guise et de d'Espaignac, Joueur de basse*, à l'Exposition universelle de 1855; *Jeanne Gray, Henri III visitant sa ménagerie*, etc. (1857). M. Comte a obtenu une 3e médaille en 1852, une 2e en 1853, et une médaille de deuxième classe en 1855.

CONCHA (don Manuel DE LA), général et homme politique espagnol, né à Madrid en 1794, fit ses premières armes dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon, partit en 1816 pour les colonies de l'Amérique du Sud, révoltées contre la domination espagnole, et se distingua avec Espartero dans cette guerre difficile. De retour en Espagne en 1824, il devint brigadier, puis maréchal de camp dans la guerre contre don Carlos, et fut nommé député aux Cortès par la ville de Cadix. Attaché au parti modéré, et dévoué aux intérêts de Marie-Christine et de l'infante Isabelle, il servit d'abord Espartero, puis, après la défaite de ce dernier, devint l'un des plus fermes soutiens du gouvernement de Narvaez.

En juin 1843, le général de la Concha fut nommé commandant de Valence et de Murcie, força les rebelles de Saragosse à capituler, et occupa Barcelone au nom de la reine. En février 1844, un nouveau mouvement progressiste ayant éclaté à Carthagène, il le comprima encore, et reçut en récompense de ses services le titre de capitaine général de la Catalogne. Après les libéraux, ce furent les carlistes qui agitèrent cette province ouverte à toutes les insurrections. Il les battit et déclara don Carlos, ainsi que le prince des Asturies, traîtres au pays et mis hors la loi.

En 1847, lors des différends du gouvernement espagnol avec le Portugal, le général de Concha, envoyé à la frontière portugaise avec six mille hommes de troupes d'élite, occupa la ville d'Oporto. La même année, il accompagna la reine Marie-Christine à Paris, puis il reprit sa place aux Cortès parmi les membres les plus réservés du parti constitutionnel et conservateur. En 1849, il reçu

le commandement en second du corps d'armée espagnol envoyé en Italie pour concourir au rétablissement du pape et occupa Terracine. Il revint bientôt en Espagne, et remplit de nouveau les fonctions de capitaine général de la Catalogne.

A la fin de 1853, mécontent des tendances du nouveau gouvernement d'Isabelle II, il rédigea avec O'Donnell, Gonzalès Bravo, le duc de Soto-Mayor, etc., une adresse fameuse qui, exposant l'état alarmant des esprits, réclamait une prompte convocation des Cortès. Cet acte, qui fut le signal de la révolution de 1854, fut jugé inconstitutionnel, et le fit exiler aux îles Canaries par un acte du cabinet daté du 15 janvier de cette année. Il préféra se retirer en France, d'où les mouvements révolutionnaires de son pays le rappelèrent presque aussitôt. Arrivé à Saragosse, il reçut de la junte le commandement de l'insurrection qui se termina, comme on sait, par l'exil de Marie-Christine, la chute de Narvaez et la réintégration d'Espartero. Le général de la Concha fut rétabli dans toutes ses dignités, et nommé en outre directeur général de l'artillerie et enfin maréchal. Ces titres lui furent conservés par O'Donnell, à la suite du coup d'État qui renversa Espartero en 1856; ils lui ont été retirés après depuis le retour de Narvaez, qui força le maréchal de la Concha à vivre éloigné des affaires.

CONCHA (don José DE LA), général espagnol, frère puîné du précédent, né à Madrid vers 1800, servit aussi en Amérique, et se distingua surtout dans la longue guerre contre les chefs carlistes des provinces du nord de l'Espagne. Lieutenant général après la convention de Bergara en 1839, il fut, de 1843 à 1846, capitaine général des provinces basques, et comprima énergiquement le soulèvement de Santiago. Nommé, à cette occasion, au commandement en chef de la cavalerie espagnole, il devint, en 1849, capitaine général de l'île de Cuba, d'où il fut subitement rappelé en 1852, à la suite de la tentative de l'aventurier Lopez, et remplacé par le général Canedo. L'année suivante, il se jeta avec son frère dans l'opposition. Banni à Majorque en janvier 1854 et rayé des cadres de l'armée, il se réfugia en France, où un ordre du gouvernement l'interna dans la ville de Bordeaux. La révolution de juillet 1854 lui rendit son poste de capitaine général de Cuba, que le retour du général Narvaez aux affaires lui a enlevé de nouveau en 1856.

CONCONI (Maur), peintre italien, né à Milan vers 1815, suivit les cours de l'Académie de cette ville, comme élève de Sanguinetti; il y remporta plusieurs médailles, puis le grand prix-Venise et le grand prix-Bologne, en 1841. Principalement consacré, depuis cette époque, à la peinture d'histoire, il a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec deux tableaux fréquemment cités : *la Jeunesse de Christophe Colomb*, acquis par M. Marozzi de Pavie, et *les Baigneuses surprises*, appartenant au marquis d'Adda.

CONDER (Josiah), poëte et littérateur anglais, est né, à Londres, le 17 septembre 1789. Fils d'un libraire, et libraire lui-même de 1814 à 1819, il envoya à *l'Athenæum* quelques pièces de vers, dont il forma ensuite un recueil en collaboration avec quelques amis, sous le titre : *les Ménestrels réunis* (the Associate minstrels; 1810, 1 vol.); ce recueil eut deux éditions. En 1814, il devint propriétaire de l'*Eclectic Review*, qu'il maintint, pendant vingt-trois ans, à un assez bon rang littéraire, grâce à la collaboration de MM. Chalmers, Isaac Taylor, Z. Uwins, Vaughan, Pye, Smith, Foster, Marsh, etc. Il la céda en 1837 au docteur Thomas Price.

M. J. Conder a pris une part active au mouvement des protestants dissidents; dès 1818, il publiait, pour appuyer leur cause : *Protestant non conformity* (2 vol.). En 1833, on lui offrit la rédaction du *Patriot*, organe de l'Église évangélique: il le dirigea avec beaucoup d'habileté, le fit paraître deux fois par semaine et s'assura, en ces derniers temps, le concours exclusif du révérend Hare, qui réunit au *Patriot* son propre journal, *Christian Advocate*.

Outre un nombre considérable d'articles fournis à l'*Eclectic Review* et au *Patriot*, M. Conder a publié des écrits très-divers. On cite en première ligne ses poésies, qui sont d'une grande élégance : *l'Étoile de l'Orient* (the Star in the East, and other poems; 1824); un *Livre de cantiques* (1836), adopté par la *Congregational Union*, et que l'on peut regarder comme une suite aux *Psaumes et Hymnes* du docteur Watts; *le Chœur et l'Oratoire* (1837), poésies sacrées. En 1851, il a donné une édition nouvelle des *Psaumes* de Watts, sur lequel, l'année précédente, il avait écrit un essai intitulé : *le Poëte du sanctuaire* (1850). On a encore de lui : *le Professeur de village* (1822); vingt-cinq volumes de la collection du *Modern Traveller* (1824-1831), compilations historiques et géographiques sur les diverses contrées du monde; un *Dictionnaire de géographie* (1834); une *Analyse de toutes les religions* (1838, in-8); une *Histoire littéraire du Nouveau Testament* (1845, in-8); la traduction de l'*Épître aux Hébreux; l'Apocalypse expliquée; la Loi du dimanche*, etc. — M. Conder est mort à la fin de 1855.

CONGLETON (John-Vesey PARNELL, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1805 à Londres, est fils de sir H. Parnell, qui occupa des charges importantes dans l'État, et fut élevé en 1841 à la pairie héréditaire sous le nom de baron Congleton. Il fit ses études à l'université de Cambridge, entra en 1842 à la Chambre haute et s'y montra fidèle aux principes libéraux. Il s'est marié deux fois, en dernier lieu avec une Arménienne, et n'a pas d'enfants; l'héritier de sa pairie est son frère Henry-William PARNELL, né en 1809 à Londres.

CONGNET (l'abbé Louis-Henri), grammairien français, né à Soissons, le 6 décembre 1795, est aujourd'hui chanoine de la cathédrale de Soissons, et fait partie de la Société asiatique et de l'Institut historique. Auteur d'une méthode nouvelle pour apprendre la langue grecque, à laquelle il a donné le nom d'*enseignement positif*, il a publié un certain nombre de livres adoptés dans plusieurs établissements religieux, fréquemment réimprimés, et dont il s'est vendu, dit-on, 30 000 exemplaires en quelques années. Nous citerons : *Grammaire grecque comparée avec le latin* (1845, 3ᵉ édit.); *Lexique grec-français* (1846); *Prosodie grecque* (1848), d'après Passow; et des *Cours de thèmes*, des *Corrigés*, des *Exercices*, des traductions, etc.

CONNEAU (Henri), médecin français, né à Milan de parents français, en 1802, suivit par vocation la carrière médicale, et entra en qualité de docteur en médecine dans la maison de la reine Hortense; il s'attacha ensuite à la fortune de Louis-Napoléon, dont il partagea les bons et les mauvais jours, fut arrêté et condamné avec lui dans l'affaire de Boulogne, sollicita, comme unique faveur, de partager sa cellule, et favorisa son évasion du fort de Ham. Lors du rétablisse-

ment de l'Empire, M. Conneau, qui était resté le médecin particulier du prince, a été compris dans le service médical comme premier médecin de l'Empereur. Il a été porté, en 1852, au Corps législatif par l'arrondissement de Péronne, et réélu en 1857. Décoré en février 1849, il a été promu, en 1856, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

CONNY (Jean-Adrien DE), prêtre français, né à Moulins (Allier), le 24 mai 1817, est un des trois fils du vicomte Félix de Conny, ancien député et auteur d'une *Histoire de la Révolution française*, qui mourut en 1850. Il fit ses études théologiques au séminaire de Saint-Sulpice et alla les compléter à Rome. Ce fut dans cette ville, où il a longtemps résidé, qu'il reçut, en 1840, la prêtrise et le diplôme de docteur *in utroque jure*. Le pape Pie IX, qui l'honorait d'une estime particulière, le nomma protonotaire apostolique; M. Sibour, ne pouvant l'attacher à son diocèse, lui conféra le titre honorifique de chanoine de Notre-Dame. On doit à M. de Conny un *Petit cérémonial romain* (Moulins, 1854, in-12), rédigé d'après les sources authentiques; et *des Usages et des Abus en matière de cérémonies* (Ibid., 1855, in-8). Cet ecclésiastique habite Moulins: depuis quelques années, l'evêque de ce diocèse, M. de Dreux-Brézé, l'a placé à la tête du chapitre et nommé vicaire général honoraire.

CONRADI (Jean-Guillaume-Henri), médecin allemand, né, le 22 septembre 1780, à Marbourg, étudia la médecine à l'université de sa ville natale, obtint en 1802 le diplôme de docteur, y devint professeur adjoint en 1805 et presque aussitôt titulaire, puis directeur de la clinique ambulante (1809), et plus tard de la clinique médicale de l'hôpital. En 1814, il fut appelé à l'université d'Heidelberg; il y occupa neuf ans une chaire, dirigea en outre l'établissement d'un nouvel hôpital, et reçut les titres de conseiller et de conseiller intime de la cour (1820). En 1823, il passa à Gœttingue, où il a conservé les fonctions de professeur, de directeur de clinique et de médecin du nouvel hôpital Ernest-Auguste. Il est membre de l'Académie des sciences de Gœttingue, et, depuis le 13 janvier 1852, conseiller supérieur de médecine. Ce dernier titre lui a été conféré à l'occasion du 50e anniversaire de sa promotion au grade de docteur.

M. Conradi jouit d'une grande réputation en Allemagne, comme praticien, comme professeur et comme écrivain. Un grand nombre de médecins distingués sont sortis de son école, et plusieurs de ses ouvrages, fréquemment réimprimés, ont été traduits en danois et en hollandais. Nous citerons les suivants : *Introduction à l'étude de la médecine* (Einleitung in das Studium der Medicin, Marbourg, 3e édit., 1828); *Manuel de thérapeutique générale* (Handbuch der allgemeinen Therapie, Cassel, 1833; 6e édit., 1841); *Manuel de pathologie et de thérapeutique spéciales* (Handbuch der speciellen Pathologie und Therapie, Marbourg, 4e édit., 1831-1833, 2 vol.).

Il a collaboré activement aux *Annales littéraires de Heidelderg* aux *Annonces savantes de Gœttingue* et aux *Dissertations* de l'Académie des sciences de Gœttingue. Un grand nombre des travaux insérés par M. Conradi dans ces recueils ont été imprimés à part, tels que : *Observations sur les variolides*, etc. (Bemerkungen über die Varioliden, etc., Gœttingue, 1841); *des Fièvres décrites par Hippocrate* (über die von Hippokrates geschilderten Fieber, Ibid., 1844); *Observations sur les fièvres gastriques* (Bemerkungen über die gastrischen Fieber, Ibid., 1854), etc., etc.

CONSCIENCE (Henri), romancier flamand, est né à Anvers (Belgique), le 3 décembre 1812. Son père, Français d'origine, et longtemps employé dans la marine impériale, s'établit après 1815 à Anvers, où il spéculait sur l'achat et la construction des navires. L'enfant, livré à lui-même, était dévoré d'une fiévreuse ardeur de s'instruire; il lisait beaucoup et sans choix. L'isolement où il vivait imprima de bonne heure à son âme une gravité mélancolique dont on retrouve l'empreinte dans ses ouvrages. En 1829, son goût pour les livres l'entraîna à se faire instituteur, et c'est au milieu d'études assidues que le surprend la révolution belge de 1830. Aussitôt il s'engagea volontairement et passa six années au service. La vie militaire disciplina son esprit rêveur; il devint bientôt le poëte de l'armée, et ses chansons françaises, pleines d'entrain et d'à-propos, coururent de bouche en bouche. Libéré après avoir obtenu le grade de sergent-major (1836), il fut amené, par les tracasseries de sa belle-mère, à rompre avec sa famille et à gagner péniblement sa vie, pauvre et isolé, mais indépendant. Tour à tour garçon jardinier, employé aux archives d'Anvers, greffier d'une académie artistique, M. Conscience reçut à la fin de 1845, le titre de professeur agrégé à l'université de Gand et se vit chargé d'enseigner aux enfants du roi Léopold la langue et la littérature flamandes. Il est devenu commissaire de l'arrondissement administratif de Courtrai.

A l'époque où M. Conscience *quittait le service* militaire, un parti assez nombreux et dont l'élément catholique faisait la force, tentait de reconstituer en Belgique une littérature flamande, en haine de l'esprit français et des idées philosophiques du XVIIIe siècle. Livré alors aux angoisses de la misère, il fut heureux de se dévouer à cette cause, qui résumait, à ses yeux, toutes les vieilles gloires de son pays. Le premier livre qu'il publia, *l'Année des miracles* (In het wonder jaer, Gand, 1837), est moins un roman qu'une série de brillants tableaux dramatiques sur la période espagnole des Flandres; on l'accueillit avec beaucoup de faveur. Mais cet heureux début dans les lettres attira sur lui la colère de son père, qui l'abandonna complétement. Un ami, le peintre Wappers, lui fit obtenir du roi Léopold un subside qui le sauva du désespoir et lui permit de composer un second volume, *Phantasia* (Anvers, 1837), recueil de légendes et de poésies flamandes, qui plut par une élégante sobriété.

Un ouvrage vraiment original et qui mit le sceau à sa reputation de romancier national est *le Lion de Flandre* (Leuw van Vlandern; Anvers, 1838, 3 vol.), dont le héros est le comte Robert de Béthune, l'adversaire de Philippe le Bel. Quittant les légendes du moyen âge, M. Conscience a fait revivre, en de gracieuses ébauches, les mœurs de la Flandre moderne : *Heures du soir* (1839), scènes familières pleines de candeur; *l'Enfant du bourreau*, *la Nouvelle Niobé*, *Rikke-tikke-tak*, *le Conscrit*, *le Gentilhomme pauvre*, une de ses plus touchantes histoires; etc. En 1845, il donna son *Histoire de Belgique*, récit éloquent, habilement conduit d'après les vieilles chroniques, mais où l'on regrette de voir les arts et les lettres tenir si peu de place.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui *Hugo de Craenhoven*, *Quintin Metzys*, *Quelques pages du Livre de la nature* (1846), *Jacques d'Artevelde* (1849), *Rosa l'aveugle* (1851), etc. Depuis que M. Conscience a entrepris la restauration d'un idiome abandonné, il n'a presque plus voulu donner à ses idées d'autre forme que le flamand, protestant sans cesse contre l'introduction de la langue française, qu'il manie cependant fa-

bien. A part un patriotisme exagéré, cet auteur, que les peuples du Nord ont vite adopté, déploie un talent plein de vigueur et d'adresse dans ses compositions dramatiques; mais la peinture des tableaux familiers et des scènes de la vie domestique semble mieux convenir jusqu'à présent à sa plume ingénieuse et touchante. Traduit depuis longtemps en anglais, en allemand, en danois, en italien même, il ne l'a été que tardivement en français par M. Léon Wocquier: *Scènes de la vie flamande* (1854-1855, 4 vol. in-18). M. Henri Conscience publie aujourd'hui ses *Mémoires* dans la *Revue contemporaine* (1858).

CONSIDÉRANT (Victor-Prosper), économiste français, chef de l'école dite *sociétaire*, né à Salins (Jura) en 1805, entra en 1826 à l'École polytechnique, d'où sont sortis tant d'autres adeptes des divers systèmes socialistes. Placé dans le génie, il ne tarda pas à devenir capitaine. Mais, séduit par les idées phalanstériennes, il donna sa démission en 1831 et se mit à propager à Metz le fouriérisme. La nouvelle doctrine grandit sur les débris du saint-simonisme, et eut bientôt ses journaux, entre autres *le Nouveau Monde ou la Réforme industrielle*, dont M. Considérant fut, à côté de Fourier, le principal soutien. A la mort du maître (1837), il prit la direction de *la Phalange*, revue philosophique et sociale destinée à rallier tous les disciples. Il y continua, mais avec plus de mesure, la guerre de l'*unité harmonienne* contre la *civilisation*. Il prêcha surtout l'établissement du *phalanstère*, immense édifice où chacun se livrant, pour le bien-être de tous, à des travaux *attrayants et passionnels*, devait réaliser le bonheur universel par l'association, dans une organisation libre du capital, du travail et du talent. Des souscriptions particulières et les largesses de l'Anglais Young permirent de tenter des essais de phalanstère en France, à Cîteaux, à Condé-sur-Vègre, etc., et à l'étranger, en Belgique et au Brésil.

Malgré toutes les contributions volontaires, *la Phalange* eut peine à vivre, et, après diverses vicissitudes, fut remplacée, en 1845, par un journal politique quotidien, *la Démocratie pacifique*, qui, stimulant, dans sa *Petite correspondance*, la libéralité des abonnés, se créa d'abondantes ressources. Elles servirent à fonder une librairie spéciale, des cours publics et autres établissements de propagande phalanstérienne. Cependant M. Considérant faisait abjurer à ses amis les plus fortes excentricités de la doctrine primitive, comme les transformations merveilleuses de la nature ou des animaux et les nouveaux organes que devait revêtir, après 15 000 ans, l'humanité perfectionnée.

La révolution de Février donna aux chefs des écoles socialistes un rôle politique. M. Considérant fut nommé à l'Assemblée constituante par le département du Loiret et à l'Assemblée législative par celui de la Seine. Il vota avec la Montagne, mais prit rarement la parole. Il porta pourtant à la tribune des propositions qui n'excitèrent que l'hilarité de l'Assemblée. Il demandait tantôt cinq séances de nuit pour faire connaître son remède au malaise social, tantôt 1500 hectares de la forêt de Saint-Germain pour établir un phalanstère. Après s'être un instant rapproché du général Cavaignac, son ancien camarade, il se tourna contre lui et combattit, dans son journal, sa candidature à la présidence. Adversaire déclaré de la politique du nouveau président de la République, il suivit, avec M. Ledru-Rollin (voy. ce nom), le mouvement démocratique du 13 juin 1849. Il put se retirer en Belgique, d'où il s'embarqua pour le Texas, pour tenter de nouveau l'application de son système. De retour à Bruxelles, l'année suivante, il se vit accusé de complot contre la sûreté de l'État, mais l'instruction lui fit rendre la liberté. Il repartit bientôt pour le Texas, où, grâce aux fonds d'une société en commandite, il établit une commune sociétaire de colonisation, la *Réunion*, qui paraissait, dans le cours de l'année 1856, malgré les bruits contraires, être en voie de prospérité.

On a de M. Considérant : *Destinée sociale* (1834-44, 3 vol. in-8); *Théorie de l'éducation naturelle et attrayante* (1835); *Débâcle de la politique en France* (1836); *Manifeste de l'école sociétaire fondée par Fourier, ou Bases de la politique positive* (1841); *Chemins de fer*, rapport au conseil municipal de Paris, dont l'auteur était membre (1844); *Principes du socialisme* (1847); *Théorie du droit de propriété et du droit au travail* (1848); *le Socialisme devant le monde, ou le vivant devant les morts* (1849); *la Dernière guerre et la paix définitive de l'Europe* (Bruxelles, 1850).

Les idées de M. Considérant, plus sensées que celles de plusieurs de ses coreligionnaires, sont particulièrement dominées par des inspirations généreuses. Les sentiments d'amour et de fraternité auxquels il fait sans cesse appel, lui font porter jusque dans les questions d'intérêt matériel une certaine emphase mystique. Malgré les luttes de partis où il a été lui-même entraîné, l'école sociétaire, subordonnant, comme toutes les écoles socialistes, les questions politiques aux questions sociales, s'est montrée, surtout pendant le règne de Louis-Philippe, assez indifférente aux formes de gouvernement, et disposée à se rattacher aux chefs d'État qui lui auraient permis d'expérimenter en grand son système.

CONSTANT-PRÉVOST. Voy. PRÉVOST (Constant).

CONSTANT-DUFEUX (Simon-Claude CONSTANT, dit), architecte français, né à Paris, le 5 janvier 1801, suivit dix ans l'École des beaux-arts comme élève de Debret, et remporta le grand prix d'architecture, en 1829. Le sujet du concours était un *Lazaret pour une ville méridionale de France*. Après son retour d'Italie, en 1836, M. Constant-Dufeux ouvrit un atelier d'élèves et exécuta plusieurs tombeaux de famille, dont la plupart sont placés au cimetière Montmartre. Il dirigea aussi l'exécution de celui de Dumont-Durville, au cimetière de l'Est. Il a été nommé, en 1850, architecte du Panthéon, et chargé des travaux d'appropriation de cet édifice au culte. Il a construit dans le genre grec, dont il est un fidèle partisan, la petite façade de l'École de dessin, dont il est architecte, ainsi qu'un grand hôtel situé rue Vendôme. Depuis 1845, il est professeur de perspective à l'École des beaux-arts. Il a envoyé aux Salons : l'*Église de Germigny des Prés*, *la Cheminée de Quinerille* (1848), le projet d'un *Hôtel des invalides civils* sur la demande du ministère des travaux publics. Il a été décoré en janvier 1852.

CONSTANTIN (Nicolaewitch), grand-duc de Russie, né le 21 septembre 1827, est le second fils de Nicolas et le frère d'Alexandre II. Il est grand-amiral, chargé de la direction supérieure du ministère de la marine, du 29e équipage de la flotte et de la division des pionniers à cheval de la garde, aide de camp général et commandant de la 4e brigade d'infanterie de la garde, chef du régiment des hussards de feu le grand-duc Michel, membre du conseil des écoles militaires et du Comité de la Sibérie, propriétaire du 18e régiment d'infanterie autrichienne, et chef du 9e régiment des hussards prussiens. Pendant la guerre d'Orient,

il a commandé la flotte russe de la Baltique et présidé aux préparatifs de défense qui ont tenu en échec devant Cronstadt les escadres française et anglaise. Il se prononça, dit-on, dans les conseils de l'empire, contre les concessions faites par la Russie aux puissances occidentales. On le représente en effet comme l'héritier le plus fidèle de la politique de Nicolas; il est le chef du vieux parti russe, tandis que son frère Alexandre paraît incliner vers le parti allemand. Le voyage qu'il a fait en France au mois de mai 1857 est un des signes de la réconciliation opérée entre son pays et le nôtre.

Le grand-duc Constantin a épousé, le 11 septembre 1848, la grande-duchesse Alexandra-*Josefowna*, ci-devant *Alexandra*-Frédérique-Henriette-Pauline-Marianne-Élisabeth, fille de Joseph, duc de Saxe-Altenbourg, et née le 20 juillet 1830. De ce mariage, il a un fils, le grand-duc *Nicolas*-Constantinowitch, né le 14 février 1850, chef du régiment d'infanterie du Schirwan, et deux filles, *Olga*, née le 3 septembre 1851, et *Véra*, née le 16 février 1854.

CONSTANTIOS (Constantin), ex-patriarche de Constantinople, né en 1770, à Constantinople, fit ses premières études dans la grande école nationale, que les Grecs possédaient alors dans cette capitale. Il reçut les ordres à Jassi (Moldavie), se rendit de là à Kiew, en 1790, et y suivit, pendant sept années, le cours de théologie et de littérature à l'université. En 1798, il visita l'Égypte et le mont Sinaï, dont l'antique archevêché lui fut confié en 1805. Porté plus tard par les suffrages unanimes de la nation au siége patriarcal de Constantinople (1836), il illustra son pontificat par les réformes qu'il tenta d'introduire au sein de l'Église et dans la nation, et qui n'eussent laissé rien à faire après lui, si une accusation, dont la fausseté fut trop tard reconnue, en le rendant suspect au gouvernement, ne l'eût contraint à donner sa démission, et à laisser son œuvre imparfaite (1834). Depuis lors le vénérable prélat vit retiré à Khalki (îles des Princes), estimé pour son savoir, sa tolérance et ses vertus chrétiennes. On a de lui une *Description de la ville d'Alexandrie* (Moscou, 1801), une excellente *Description de Constantinople* (1834), et un *Essai historique et descriptif sur l'Égypte*.

CONTI (Charles-Étienne), conseiller d'État français, ancien représentant du peuple, né à Ajaccio (Corse), en 1812, étudia le droit et cultiva en même temps la poésie. Il était moins connu dans son pays comme jurisconsulte et comme poëte que comme personnage politique. Membre du conseil général de la Corse, il fit l'opposition la plus vive au préfet, M. Jourdan. Après la révolution de Février, il fut nommé procureur général de la République à Bastia. Élu représentant du peuple, le second sur cinq, par 18 760 voix, il fit partie du Comité de l'intérieur, et vota, en général, avec le parti démocratique : pour le bannissement à perpétuité de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution, contre le rétablissement du cautionnement des journaux, l'ensemble de la constitution républicaine, etc. Il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique personnelle de Louis-Napoléon, vota pour la proposition Rateau et pour l'interdiction des clubs, et approuva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il se dévoua à la politique du président de la République. Le 21 octobre 1851, il reçut la décoration de la Légion d'honneur. Depuis le coup d'État du 2 décembre et la réorganisation des pouvoirs publics, il est conseiller d'État en service ordinaire. Il fait toujours partie du conseil général de la Corse.

CONVERS (César), ancien député et représentant du peuple français, né à Besançon (Doubs), en 1800, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de Paris. Il s'établit ensuite à Besançon, où il acquit de la réputation et de l'influence. Sous le règne de Louis-Philippe, il siégea dans la dernière législature à la Chambre des Députés et fit partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il adhéra à la république. Colonel de la garde nationale de Besançon, il se plaça à la tête du parti démocratique modéré dans le conflit élevé entre les autorités municipales et le commissaire du gouvernement provisoire, qui céda devant la résistance de toute la ville. Élu représentant du peuple par 45 000 voix, il fit partie du Comité de l'administration départementale et communale, et soutint la politique adoptée par le général Cavaignac, votant, dans les questions sociales avec la droite, dans les questions politiques, avec le parti du *National*. Après l'élection du 10 décembre, il se sépara rarement de la gauche et ne fut point réélu à la Législative.

CONYNGHAM (Francis-Nathaniel CONYNGHAM, 2[e] marquis), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1797 à Dublin, appartient à une famille irlandaise élevée en 1821 à la pairie héréditaire. Sous le titre de lord Mount-Charles, il fut de bonne heure appelé aux emplois publics. Nommé sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères dans l'administration de Canning (1823-1826), il fut maintenu, malgré ses opinions libérales, dans celle de lord Wellington, en qualité de lord de la trésorerie (1827-1830). A la Chambre des Communes, où il a représenté Donegal de 1825 à 1832, il prit une part active aux discussions d'où sortit le bill de réforme parlementaire. A cette dernière date, il hérita des honneurs de la pairie. Lors de son premier ministère, lord Melbourne lui confia la direction générale des postes (1834), et, plus tard, la charge de grand chambellan de la couronne (1835-1839). En 1849, il a été nommé aux fonctions honorifiques de vice-amiral de l'Ulster. Il fait partie, depuis 1835, du Conseil privé. De son mariage avec la fille du marquis d'Anglesey (1824), il a cinq fils, dont l'aîné, Georges-Henry, comte de MOUNT-CHARLES, né en 1825 à Londres, a obtenu, en 1854, le grade de capitaine dans les gardes.

COOKE (John-Esten), romancier américain, né à Winchester (Virgine), le 3 novembre 18[illegible], publia d'abord plusieurs esquisses et nouvelles dans les journaux littéraires. Puis, il fit paraître, à partir de 1854, la plupart sous le voile de l'anonyme, une série de romans où il décrit les mœurs de la Virginie avant la révolution américaine, en s'attachant surtout à faire contraster le luxe des anciens planteurs avec la vie aventureuse du colon des bois : *Bas de cuir et soie, ou le Chasseur John Myers et son époque* (Leather stocking and silk, New-York, 1854, in-12); *la Jeunesse de Jefferson* (The youth of Jefferson, Ibid., 1855, in-12); *les Comédiens de Virginie, ou le Vieux temps dans le vieux domaine* (the Virginia comedians, Ibid., 1855, in-12); *Ellie, ou la Comédie humaine* (Ellie; in-12); *le Dernier des forestiers* (the Last of the foresters, Ibid., in-12), histoire d'amour, etc. Ces divers ouvrages, remarqués pour la grâce [illegible]

récit et le talent d'observation, ont accru rapidement la réputation de ce jeune écrivain.

COOKE (Thomas), compositeur irlandais, est né à Dublin vers 1785. Il reçut des leçons de son père pour le violon, et de Giordani pour la composition musicale. Malgré sa grande jeunesse, il prit la direction du théâtre de Dublin, et joignit à cet emploi celui de chef d'orchestre. En 1808, il débuta comme ténor dans l'opéra du *Siége de Belgrade*, et cette tentative ayant réussi au delà de ses désirs, il vint à Londres, où le théâtre du roi s'empressa de l'engager. Il chanta ensuite plusieurs années à Drury-Lane, et ne quitta la scène, vers 1827, que pour diriger l'orchestre.

On a de cet artiste deux opéras, *Frédéric le Grand* et *le Procureur du roi* (the King's proxy), l'ouverture de *Fille et femme* (Maid and wife), des duos et des sonates pour piano, beaucoup de chansons anglaises, et un ouvrage élémentaire intitulé: *Scale for young performers on the piano*. M. Cooke, familièrement désigné sous le nom de *Tom Cooke*, a épousé miss Howells, cantatrice distinguée de Covent-Garden.

COOMANS (Jean-Baptiste), publiciste belge, né à Bruxelles, en 1813, est un des chefs les plus actifs du parti ultramontain. Il a rédigé successivement le *Journal des Flandres*, le *Courrier d'Anvers* et le *Journal de Bruxelles*, qui est l'organe le plus important de l'opinion catholique. Envoyé, en 1848, à la Chambre des Représentants par le district de Turnhout, et constamment réélu depuis, il a été l'adversaire acharné du ministère libéral, et, depuis la chute de MM. Frère et Rogier, l'auxiliaire exigeant de leurs successeurs. Il a beaucoup écrit et beaucoup parlé en faveur des corporations religieuses dans les questions d'enseignement et d'assistance. Mais, en même temps qu'il réclame pour le clergé tous les bénéfices de la liberté, il défend le système protecteur contre le libre échange.

Outre ses travaux parlementaires (*Rapport sur le défrichement de la Campine; Étude sur les questions d'intérêts matériels à l'ordre du jour*, etc.), on cite de lui quelques romans historiques : *Vonck*, *les Communes belges*, *Baudoin Bras de Fer*, *le Moine Robert*, *la Clef d'or*, *Richilde* (1839), épisode de l'histoire des Flandres, etc., et une *Histoire de la Belgique* (1836, in-8), en français et en flamand.

COOMANS (Olivier-Joseph), frère du précédent, peintre belge, né à Bruxelles en 1816, a passé plusieurs années en Algérie et visité le Sahara pour étudier la nature africaine. Il a exposé un grand nombre de tableaux d'histoire et de genre : *le Déluge*, *la Dernière charge d'Attila à la bataille de Châlons-sur-Marne*, *Paysage de la province de Constantine*, *Émigration de tribus arabes*, *Danseuses algériennes*, *la Bataille d'Ascalon*, *la prise de Jérusalem*, etc.

COOPER (Susan-Fenimore), fille du célèbre romancier Fenimore Cooper, a publié deux ouvrages estimés : *Heures à la campagne* (Rural Hours, 1850, in-8 illustré et in-12), où elle décrit avec une certaine finesse d'observation et d'expression les sites de Cooperstown (État de New-York) et les détails de sa vie dans cette demeure; et *la Rime et la Raison de la vie de campagne* (The Rhyme and Reason of country life, New-York, in-8, 1854), choix des meilleurs auteurs qui ont écrit en vers ou en prose sur la vie à la campagne, avec des commentaires critiques.

COOPER (Thomas-Sidney), peintre anglais, né à Canterbury, le 26 septembre 1803, fut d'abord forcé, par la pauvreté de ses parents, d'apprendre un état; mais il manifesta un goût si vif pour la peinture qu'on l'abandonna à lui-même. Il dessina longtemps sans autre guide que la nature, prenant ses sujets à la ville et dans les champs; les étrangers lui achetaient ses croquis, et cela l'aidait à vivre. En 1820, il fut engagé au théâtre de Canterbury pour peindre les décors et, malgré son inexpérience, s'en acquitta avec honneur. Cette modique place, ainsi que le fruit des leçons qu'il donnait, lui permit bientôt de faire quelques visites à la galerie nationale et à l'Académie de Londres afin de compléter ses études.

En 1827, M. Cooper, que tourmentait l'ambition de s'instruire, partit pour le continent et, après avoir visité les Flandres, s'établit à Bruxelles; il s'y fit à la fois des patrons et des amis. La révolution de septembre vint l'obliger à retourner à Londres (1830). Jusqu'alors, il n'avait guère peint que des portraits. En 1833, il se révéla par un magnifique paysage, qui fut acheté par M. Vernon. Pourtant sa réputation est d'origine plus récente; elle date des admirables groupes de *Bestiaux* allant au pâturage ou en revenant (1842), conduits à l'abreuvoir ou couchés au soleil. Ils témoignent d'une observation patiente de la nature, et rappellent l'influence de l'école flamande, particulièrement d'Albert Cuyp et de Paul Potter. En 1845, M. Cooper devint membre associé de l'Académie des beaux-arts de Londres. En ces derniers temps, il a fréquemment travaillé avec M. Lee, le paysagiste.

Cet artiste a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, deux toiles où l'on retrouve le fin sentiment des maîtres hollandais : *Groupe de vaches dans le parc d'Osborne*, qui appartient à la reine, et *Matinée dans les prairies de Windsor*. On a de lui un *Album d'animaux* (Drawing-book of Animals and rustic groups; 1853, en 8 parties).

COPE (Charles-West), peintre anglais, né à Leeds, vers 1815, et fils d'un professeur de dessin, étudia à l'Académie royale de Londres, et exposa à seize ans une *Sainte-Famille*, qui, malgré d'évidentes réminiscences, faisait pressentir de belles dispositions pour le genre sérieux. On peut dire qu'il doit sa réputation à la Commission royale des beaux-arts, dont il a été plusieurs fois le lauréat. Ses principales productions sont : *Agar et Ismaël* (1836), *Paolo et Francesca* (1837); *une Hôtellerie dans la campagne de Rome* (1838); *la Mère flamande* (1839), l'un et l'autre dus à un voyage que l'auteur venait de faire sur le continent et qui eut sur ses travaux postérieurs une heureuse influence. Viennent ensuite : *l'Enfance* (1841); quelques sujets tirés de Goldsmith (1842); *la Première épreuve du jury* (1843), qui obtint un prix de 300 liv. (7500 fr.); *les Derniers jours du cardinal Wolsey* (1846), au prince Albert: plusieurs plafonds pour les salles du nouveau Parlement, entre autres, *la Rencontre de Jacob et de Rachel* et *la Soumission du prince Henri*; des scènes de Shakspeare, etc.

Dans un genre plus familier, M. Cope a encore mieux réussi; nous citerons : *la Jeune mère* (1846); *l'Enfant qui prie* et *la Jeune fille qui médite* (1847); *Au coin du feu* (1849); *le Rêve de Milton* (1850); *Florence Cope avant dîner* (1852); *les Petits amis* (1854). Ce sont là des sujets pris sur nature qui fourmillent de détails agréables; les physionomies enfantines y ont surtout une remarquable variété d'expressions. Cet artiste a envoyé plusieurs des tableaux indiqués ici à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a été nommé, en 1848, membre de l'Académie royale des beaux-arts de Londres.

COPLAND (James), médecin anglais, né en 1792 à Deerness, dans les îles Orcades, reçut d'abord les leçons d'un prêtre de l'Église presbytérienne et se rendit, en 1807, à l'université d'Édimbourg, où il suivit les cours de Leslie, de Dugald-Stewart et de Brown. Il se livra ensuite à l'étude de la médecine, fut reçu docteur en 1815, et parcourut l'Europe et l'Afrique. De retour en Angleterre en 1820, il fut nommé membre du collége des médecins. En 1822, il prit la rédaction du *London medical repository*, développa, la même année, dans un discours académique, une nouvelle théorie de l'électro-galvanisme, et publia d'importantes *Esquisses de pathologie et de médecine pratique* (Outlines of pathology and practical medicine). Mais son œuvre principale est le *Dictionnaire de médecine pratique* (Londres, 1830 et suiv.; nouv. édit., 1855-57), qui a été réimprimé en Amérique et traduit en allemand (Berlin, 1834). L'apparition du choléra en Angleterre provoqua ses recherches, et, dans un livre intitulé : *On pestilential cholera*, il proposa des hypothèses, qui furent justifiées plus tard par l'expérience. Il a collaboré à l'ouvrage d'Annesley *sur les Maladies des climats chauds* (On the diseases of warm climates; 2 vol. avec pl.). On cite aussi sa dissertation *sur la Paralysie et l'apoplexie* (On palsy and apoplexy (1850). M. Copland a fourni de nombreux articles scientifiques aux feuilles mensuelles et aux journaux. Il est mort à la fin de l'année 1855.

COQUEREAU (Félix, abbé), prédicateur français, est né à Laval (Mayenne), le 27 novembre 1808. Il venait d'être reçu avocat à Paris lorsqu'une vocation subite se manifesta chez lui pour l'état ecclésiastique; il entra aussitôt dans un séminaire du diocèse de Vannes, et, après avoir complété ses études théologiques sous la direction de M. Jean de Lamennais, frère de l'illustre philosophe, il fut ordonné prêtre en 1833. Il exerça quelque temps le ministère sacerdotal dans le département de la Sarthe; puis il vint à Paris, où les nombreux carêmes qu'il prêcha firent apprécier ses qualités oratoires.

Grâce à la protection de M. Olivier, curé de Saint-Roch, et à l'originalité de ses sermons aux marins de Brest, il fut nommé aumônier de *la Belle-Poule* (1840), frégate qui allait à Sainte-Hélène chercher les restes de Napoléon. L'année suivante, il publia le récit de ce voyage, sous le titre de *Souvenirs de Sainte-Hélène* (1841, in-8). Après un de ses sermons prêchés à Saint-Roch, le prince de Joinville, qui l'honorait d'une estime particulière, lui annonça lui-même, dans une lettre rendue publique, sa nomination au canonicat de Saint-Denis (1843).

Depuis la réorganisation du service religieux à bord des vaisseaux de l'État (1850), l'abbé Coquereau est devenu aumônier en chef de la flotte. Il a fait en cette qualité une des campagnes maritimes d'Orient; il s'était déjà trouvé, en 1844, au bombardement de Mogador. Il a été décoré en octobre 1844.

COQUEREL (Athanase-Laurent-Charles), pasteur protestant français, ancien représentant du peuple, est né à Paris, le 27 août 1795. Élevé d'abord par sa tante, Mme Héléna Williams, qui s'est fait un nom dans la littérature anglaise, il acheva ses études à la Faculté protestante de Montauban et fut nommé, en 1816, ministre du saint evangile. On lui offrit la place de pasteur de la chapelle épiscopale à Jersey; mais il la refusa pour ne point signer le symbole de l'Église anglicane. Pendant douze ans, il vécut en Hollande et prêcha dans les assemblées calvinistes d'Amsterdam, de Leyde et d'Utrecht. Rentré en France, d'après le conseil du célèbre Cuvier, qui professait la religion réformée, il exerça le ministère évangélique à Paris depuis 1830, et entra en 1833 au consistoire, dont il fait encore partie. Il acquit rapidement une brillante réputation d'orateur et une autorité due non moins à son caractère qu'à son talent. Ses doctrines libérales, qui se sont de plus en plus rapprochées de la pure philosophie spiritualiste, le mirent de bonne heure en opposition avec les calvinistes exclusifs, qui lui reprochent d'exagérer le mérite des œuvres volontaires et d'abandonner le principe de la prédestination. Mais les attaques les plus vives de l'école méthodiste n'ont pas empêché sa popularité de croître chaque jour, et, sous sa direction, une partie de ses coreligionnaires s'est engagée dans une voie qui mène à une sorte de rationalisme chrétien.

M. Coquerel a fondé successivement trois recueils périodiques, destinés à propager ses idées progressives : *le Protestant* (août 1831, décembre 1833); *le Libre examen* (janvier 1834, juillet 1836), et *le Lien* (janvier 1841). Outre un grand nombre de *Sermons divers*, dont la collection, de 1819 à 1852, forme huit volumes, ses principaux ouvrages sont : *Cours de religion chrétienne* (18[illegible], in-12); *Biographie sacrée* (1837, in-8); *Histoire sainte et analyse de la Bible, avec une critique et un ordre de lecture* (1839 et 1842, in-12); *Réponse* à la *Vie de Jésus* de M. Strauss (18[illegible], in-8), traduit à l'étranger; *Orthodoxie moderne* (1842, in-12); plusieurs *Lettres*, etc.

Après la révolution de Février, M. Coquerel se mêla au mouvement politique, parut dans les clubs de Paris et se présenta, comme républicain modéré, aux électeurs du département de la Seine; il fut nommé représentant du peuple par 109934 voix, et prit place au Comité du travail. Le choix de ses collègues le désigna pour faire partie de la Commission de constitution. Il soutint, de ses discours et de ses votes, le gouvernement du général Cavaignac, combattit les socialistes et les montagnards et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il ne refusa point son appui au premier ministère de Louis-Napoléon, et sanctionna par ses votes l'expédition de Rome et le rétablissement de la souveraineté temporelle du pape. Réélu, le vingt et unième, à l'Assemblée législative, il continua de siéger au centre, et s'efforça de suivre une ligne de modération entre les partis extrêmes, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, qui termina sa carrière politique. L'acte le plus important de sa vie parlementaire fut de proposer, conjointement avec un de ses collègues, M. J. Buvignier, l'abolition complète et définitive de la peine de mort. M. Coquerel a été décoré le 26 janvier 1835.

CORBAUX (miss Fanny), femme peintre anglaise, née en 1812, est fille d'un membre de la Société royale de Londres, qui a écrit divers traités sur les finances et les mathématiques. En 1826, des pertes considérables l'ayant réduit à la pauvreté, il se trouva, à un âge avancé, dans l'impossibilité de remédier à sa malheureuse position. Miss Fanny, sa fille, qui entrait dans sa quinzième année, se mit alors courageusement au travail; elle savait du dessin ce qu'on en apprend dans les écoles privées, et n'avait aucune idée de la peinture. En six semaines, elle apprit seule, en copiant et recopiant une estampe coloriée, la pratique de l'art qu'elle voulait exercer; son intelligence fit le reste, et après un apprentissage rapide, elle obtint, à l'exposition de la Société des arts de 1827, deux médailles d'argent

pour une miniature et des copies d'aquarelles, et, à celle de 1830, la médaille d'or. De plus elle fut admise, comme membre honoraire, dans la Société des peintres anglais. Elle avait alors dix-huit ans. A cette époque, la *National Gallery* ayant été ouverte aux artistes, elle alla avec empressement y recommencer ses études d'après les œuvres des maîtres.

Dès 1830, miss Corbaux, déjà favorablement connue du public, avait abordé le portrait, mais plutôt par nécessité que par goût, et elle ne cessa pas d'envoyer tous les ans quelque composition originale aux exhibitions des peintres d'aquarelle ou de l'Académie. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, elle a donné deux aquarelles d'une touche fine et brillante; *Lia* et *Rachel*.

Douée d'un esprit sérieux, cette femme artiste s'est aussi appliquée à l'étude savante de la Bible, et des points historiques qui s'y rattachent. Cherchant dans l'investigation et la critique des textes et des passages douteux un aliment à son désir de s'instruire, elle a acquis une connaissance approfondie des livres sacrés. Des Sociétés savantes et des revues ont eu communication des mémoires qu'elle a rédigés sur des questions ardues d'archéologie hébraïque et égyptienne, par exemple *la Géographie physique de l'Exode* insérée dans l'*Athenæum*, et *les Rephaïm*, lettres remarquables sur l'existence politique d'une tribu juive et qui ont paru dans le *Journal de la littérature sacrée*. Les vues ingénieuses que contient ce dernier morceau ont été adoptées par plusieurs orientalistes.

CORBIÈRE (Jean-Antoine-René-Édouard), romancier français, est né à Brest, en 1793. Ancien officier de la marine impériale, il donna sa démission sous Louis XVIII et débuta dans la carrière littéraire par une comédie en vers jouée à Brest, *les Jeux floraux* (1818) et quelques poésies fortement empreintes de l'esprit libéral: *la Marotte des ultras* et *Philippiques françaises* (1820). Suivant bientôt les traces d'Eugène Sue, qui en écrivant *Plik et Plok* venait de créer un nouveau genre dans la littérature, le roman maritime, il publia, de 1827 à 1845, une vingtaine le volumes destinés à peindre les scènes et les nœurs qui lui étaient familières: *Contes de bord* in-8), *le Négrier* (4 vol. in-12), *les Aspirants de narine*, *le Banian*, *les Trois Pirates*, *Peaio*, etc. M. Ed. Corbière a donné un grand iombre d'articles à *la France maritime*. Vers 848, il a rédigé le *Journal du Havre*. Il a été écoré en juin 1831.

CORBIN (Joseph-Louis), général français, né Rennes (Ille-et-Vilaine), en 1793, est fils d'un pitaine de la garde tué à Bautzen. Après avoir udié au lycée Napoléon, il entra en 1810 dans s vélites de la garde, puis dans l'infanterie; us-lieutenant en 1813, il fit les dernières erres de l'Empire. Pendant la Restauration, il it part à l'expédition d'Espagne et reçut le ade de chef de bataillon. En 1833, il fut mmé colonel du 17e léger, un des braves rénents d'Afrique dont il laissa le commandent au duc d'Aumale. Au siége de Constane, son plus beau fait d'armes, il reçut du mahal Valée l'ordre de conduire les troupes à saut et ne put pénétrer dans la ville qu'après résistance opiniâtre (1837). Il fut créé, au is de novembre suivant, commandeur de la ion d'honneur.

ommé maréchal de camp en 1839, M. Corbin é employé à l'intérieur et chargé d'une brie dans l'expédition de Rome (1849). L'énergie l montra dans la répression de l'insurrection qui suivit le coup d'État, lui valut la promotion au grade de général de division (22 décembre 1851) et le commandement de la division de Limoges. — M. Corbin est mort en 1855.

CORBLET (abbé Jules), archéologue français, né vers 1815, a été longtemps attaché au clergé d'Abbeville. Il fait partie de la Société des antiquaires de Picardie, au recueil de laquelle il a fourni de nombreuses notices historiques. Ses principaux ouvrages sont: *Parallèle des traditions mythologiques avec les récits bibliques* (1846, in-8); *l'Art chrétien au moyen âge* (1847, in-8); *Glossaire du patois picard* (1851, in-8); *Manuel d'archéologie nationale* (1852, in-8), etc. En 1857, il a fondé à Paris la *Revue de l'art chrétien*, dont il a pris la rédaction en chef.

CORBON (Antoine), ancien représentant du peuple français, vice-président de l'Assemblée constituante de 1848, est né le 23 décembre 1808. Né dans le peuple et destiné à être ouvrier, il était à dix ans, rattacheur de fils, plus tard il se fit sculpteur sur bois, et dans cette branche d'industrie si voisine des beaux-arts, il devint de bonne heure un ouvrier très-habile. Au milieu de ses travaux, il appliquait son intelligence à l'étude des questions sociales et religieuses; et lorsqu'après l'insurrection de mai 1839 le parti républicain déposa les armes, il fut un des fondateurs de *l'Atelier*, journal créé et rédigé par des ouvriers, qui représenta spécialement, dans la presse démocratique, les intérêts des classes laborieuses. Sous la direction de M. Corbon, *l'Atelier* s'efforça de concilier la modération du langage avec l'ardeur des convictions. Il se déclarait franchement socialiste, mais il n'attaquait ni la religion, ni la nationalite, ni la famille, ni la propriété. Il prêchait l'association dans le travail; et proposait, comme moyen transitoire, pour accorder l'intérêt du maître et l'intérêt de l'ouvrier, une organisation nouvelle des conseils de prud'hommes. Également hostile aux fils de Voltaire et aux fils des croisés, il se croyait en même temps catholique et révolutionnaire, s'inspirait des doctrines de M. Buchez (voy. ce nom) et louvoyait, dans les questions politiques, entre *le National* et *la Réforme*. En octobre 1844, il fut traduit devant la Cour d'assises, sous l'inculpation de provocation à la haine des citoyens les uns contre les autres et, sur la plaidoierie de Me Bethmont, il fut acquitté. En 1848, M. Corbon et ses amis prirent une part active à la révolution de Février, payèrent de leurs personnes, affichèrent des appels aux armes et engagèrent les combattants à ne pas quitter les barricades avant d'avoir obtenu la proclamation de la république.

Quand le gouvernement provisoire fut installé à l'hôtel de ville, *l'Atelier* mit immédiatement son influence au service du parti modérateur, et se prononça contre les socialistes et les révolutionnaires qui combattaient la politique dite du *National*. M. Corbon devint un des candidats de la bourgeoisie, et fut élu à Paris représentant du peuple par 135 043 voix. A la Constituante, il vota ordinairement avec les amis du général Cavaignac et la majorité, qui aimait à l'opposer à l'école du Luxembourg, le choisit pour un des vice-présidents de l'Assemblée. Il vota contre les deux Chambres, contre l'amendement Grévy, contre le droit au travail, contre le crédit foncier, contre la réduction de l'impôt du sel, etc. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, repoussa la proposition Rateau, la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et s'associa

encore quelque temps aux manifestations démocratiques des Amis de la constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est renfermé dans ses travaux artistiques.

CORBOULD (Edward-Henry), peintre anglais, né vers 1817, passa sa jeunesse à orner de dessins les albums et les livres d'illustrations, il concourut, en 1843, à Westminster-Hall et remporta, pour une grande composition d'histoire, un prix de 100 liv. st. Il s'essaya ensuite à peindre la fresque; mais c'est comme aquarelliste qu'il mérite d'être mentionné. Ses toiles, qui sont en ce genre d'une dimension peu ordinaire, se font remarquer par la richesse des tons et la science des procédés. Il se plaît à reproduire les foules agitées, les costumes éclatants, les scènes dramatiques, et il sait en tirer de violents effets de contraste, de capricieux détails tout à fait inattendus. Ses meilleures productions sont : *la Peste de Londres en 1344*, *la Belle Rosemonde*, *William d'Eynesham racontant ses hauts-faits*, *la Destruction des idoles à Bâle* (1854), où les passions humaines sont interprétées avec une énergie pleine de mouvement, etc.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Corbould a obtenu une mention; il avait envoyé trois grandes aquarelles : *la Femme adultère*, qui appartient au prince Albert, une scène tirée de l'opéra du *Prophète*, à la reine Victoria, et *le comte de Surrey contemplant la belle Géraldine à l'aide du miroir magique*, la plus originale des trois et celle où la fantaisie un peu théâtrale de l'artiste s'est donné librement carrière. Citons encore un grand tableau d'histoire peint à l'huile en 1847, et dont la critique anglaise s'est accordée à louer l'ordonnance et le brillant coloris.

CORCELLES (François-Tirecuy DE), ancien député français et représentant du peuple, né en 1801, est le fils d'un ancien député de l'extrême gauche qui fit une opposition très-vive à la Restauration et à la monarchie de Juillet. Envoyé lui-même à la Chambre des Députés, en 1837, par l'arrondissement de Séez (Orne), il vota ordinairement avec le groupe des libéraux indépendants dont M. de Tocqueville était le chef. Il s'occupa surtout des matières économiques et de la question algérienne. Catholique fervent, son libéralisme le rapprochait de l'école de M. de Montalembert. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le second sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du Comité des finances, il vota en général avec la droite, adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Approuvant complétement la direction donnée à l'expédition de Rome, il prit une part personnelle aux événements d'Italie. Envoyé en mission auprès du pape, il désavoua le traité conclu par M. de Lesseps (voy. ce nom) avec les triumvirs romains, et présida, après la prise de Rome, au rétablissement de l'ancien régime. Il fut réélu, le premier, à l'Assemblée législative, et continua de siéger dans les rangs de la majorité hostile aux institutions républicaines; mais il ne voulut point se rallier à la politique particulière de l'Élysée, et depuis le coup d'État du 2 décembre, il est resté en dehors des affaires publiques.

CORDIER (Joseph), ingénieur français, ancien député, né à Orgelet (Jura), le 15 août 1775, fit ses études au collége de Dijon, et se disposait à suivre son goût pour la carrière des sciences, quand la réquisition de 1793 le fit soldat. Assez heureux pour revenir sain et sauf à la vie civile, il entra, en 1799, dans l'administration des ponts et chaussées et fut attaché, l'année suivante, en qualité d'ingénieur aux travaux de la route du Simplon que le premier consul faisait ouvrir entre la France et l'Italie. Cette grande entreprise achevée, il devint ingénieur en chef et fut envoyé, en cette qualité, en 1812, dans le département du Nord. C'est à cette époque qu'il publia son *Histoire de la navigation et particulièrement de celle de France et d'Angleterre* (in-8). Dans les années 1818 et 1819, il fit exécuter le canal de la Scarpe à l'Escaut, dit canal de *la Sensée*, et achever en 1822 le pont de Maisons-sur-Seine. En 1827, M. Cordier fut envoyé par ses compatriotes à la Chambre des Députés. Réélu après la révolution de Juillet (1831), par le collége de Belley, il conserva son mandat jusqu'aux dernières élections générales du règne de Louis-Philippe. Dans les différentes sessions dont il a fait partie, ses votes ont été constamment acquis à l'opposition. Il vit retiré, depuis 1848, dans une de ses propriétés du Jura.

M. Cordier a publié : *Histoire de la navigation intérieure de la France* (1827, in-8); *Essai sur la construction des routes et des ponts suspendus* (1827, broch. in-8); *Traité sur le meilleur mode de construction et d'entretien des routes et canaux* (1828, in-8); *Considérations générales sur la législation des travaux publics* (1829, broch. in-8), faisant suite au travail précédent, ainsi que diverses autres brochures relatives à l'exécution des grands travaux publics, et dont un recueil considérable a paru sous le titre de *Mémoires sur les travaux publics* (1841-1842, 4 vol. in-8). Comme publiciste, il a écrit dans beaucoup de journaux et revues, où il a traité particulièrement les questions de *l'Algérie*, de *l'Émancipation de l'Irlande*, de la *Suppression du monopole universitaire*. En 1843, il a fait paraître *la France et l'Angleterre, comparaison des institutions des deux peuples*, et en 1844, un *Mémoire sur l'agriculture de la Flandre française*.

CORDIER (Pierre-Louis-Antoine), géologue et minéralogiste français, membre de l'Institut, né à Abbeville, le 31 mars 1777, fit des études brillantes, et fut admis, en 1793, à l'École des travaux publics d'où l'on tira les premiers élèves de l'École polytechnique. Il passa, en 1795, dans le corps des mines. Il se livra avec ardeur à la minéralogie, et, lors de l'expédition d'Égypte, il fit partie des ingénieurs qui composaient une section de la Commission scientifique. Il exécuta dans la Basse-Égypte plusieurs travaux topographiques, notamment un relevé des ruines de San, l'ancienne *Tanis*, dont il a fait paraître plus tard la description dans le tome I[er] du grand ouvrage sur l'Égypte publié par la Commission. A son retour en Europe, en 1801, ayant fait naufrage sur la côte de Calabre, il profita de cette circonstance pour étudier la minéralogie et la géologie de cette province de l'Italie. Rentré enfin dans sa patrie, il reprit son service d'ingénieur et fut élevé, en 1808, au grade d'ingénieur en chef.

Livré tout entier à ses études, il continua, sous les conseils de Haüy, des recherches minéralogiques et géologiques commencées sous la direction bienveillante de Dolomieu. Il entreprit, en 1804, un voyage en Espagne et alla étudier aux Canaries l'action des volcans. C'est alors qu'il conçut l'hypothèse du feu central dont il a poursuivi depuis la démonstration dans différents mémoires. M. L. Cordier, en prenant pour objet de ses études une science qui était encore dans l'enfance, la géologie, en devint l'un des fondateurs

teurs. Ses travaux, l'amitié d'Haüy et la protection du minéralogiste Ramond, lui assuraient l'entrée de l'Académie des sciences; il y remplaça Haüy lui-même en 1822.

M. L. Cordier, élevé au grade d'inspecteur divisionnaire des mines dès 1810, ne fut appelé qu'en 1831, à celui d'inspecteur général. Les honneurs ne lui manquèrent pas sous la nouvelle dynastie. Nommé successivement, après 1830, maître des requêtes et conseiller d'État en service extraordinaire, vice-président du conseil général des mines, il fut élevé, en 1840, à la dignité de pair de France. Sans figurer parmi les orateurs de la Chambre, il s'y distingua par l'indépendance de ses votes et de ses opinions. Favorable aux principes que la révolution de Juillet avait fait triompher, il ne fut jamais le courtisan du pouvoir; en 1848, il laissa la pairie avec autant d'indifférence qu'il l'avait reçue. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis 1837.

Au milieu de ses occupations administratives, M. L. Cordier continua de remplir ses fonctions de professeur de géologie au Jardin des plantes. Minéralogiste très-exercé, il a négligé la paléontologie et il est aujourd'hui le représentant de la vieille école géologique. Il n'a publié aucun ouvrage, et tous ses travaux se trouvent consignés dans des mémoires spéciaux; les plus importants sont contenus dans le *Journal des Mines* et dans les *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*. C'est aujourd'hui (1857) le plus ancien ingénieur des mines. Doué d'une force de constitution vraiment surprenante et gardant dans la vieillesse toute la verdeur de l'âge mûr, il continue de présider le conseil général du corps et de faire annuellement son cours, qui se ressent moins des glaces de l'âge que de l'éloignement du professeur pour les doctrines novatrices qui ont transformé la science autour de lui.

CORDIER (Henri-Joseph-Charles), sculpteur français, né à Cambrai, le 19 octobre 1827, suivit de 1845 à 1847 les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de M. Fauginet, puis de Rude, et débuta au Salon de 1848. Porté par goût vers l'étude des races humaines, il fit ensuite, aux frais du gouvernement, un voyage en Afrique et en rapporta de nouveaux types, qui ont rapidement passé de son atelier dans les collections des principaux éditeurs. Nous citerons, au nombre de ses œuvres importantes : les bustes de *Saïd-Abdalla*, du lieutenant *E. Cordier*, son frère, de *monseigneur Giraud;* une *Tête de Vierge*, *Époux Chinois*, *Vénus Africaine*, *Types nègres et mongols* (1848-1853); ces derniers sujets ont figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855; *le maréchal Randon*, *Mme Randon*, *Mlle Matham*, douze *bustes d'Algériens* (1857), etc. M. Cordier a exécuté, pour la ville de Verdun, la *statue du maréchal Gérard*, inaugurée à la fin de 1856. Il a obtenu deux secondes médailles, en 1850 et 1853.

CORDIER (Jules). Voy. Vaulabelle (Éléonor).

CORDOVA (don Fernando-Fernandez de), général et homme politique espagnol, né à Madrid, en 1792, et frère des deux généraux de ce nom, morts dans ces dernières années, fit ses études à l'École militaire de Madrid, entra au service en 1810 et gagna successivement tous les grades dans la guerre de l'indépendance contre Napoléon. Après avoir traversé tous les gouvernements qui se succédèrent en Espagne, il se compromit gravement en 1841, avec Diego Léon et le général de la Concha, dans le soulèvement qu'excita O'Donnell contre Espartero. Il se rattacha ensuite au parti des progressistes modérés, dit de Salamanque. En septembre 1847, il fut deux mois ministre de la guerre et devint général directeur de l'infanterie. En 1849, il passa en Italie, avec un corps de troupes espagnol chargé d'aider à rétablir le pape, et occupa la ville de Gaëte. Le 8 mars 1850, il fut nommé capitaine général de la nouvelle Castille. L'année suivante il devint capitaine général de Cuba, et en 1853, directeur général de la cavalerie. Aussitôt qu'éclata à Madrid la révolution de 1854, la reine le chargea de former un nouveau cabinet. Il déclina cette mission; mais il n'hésita pas à faire tirer les troupes sur les insurgés au nom de la reine. Après la victoire de ceux-ci, il jugea à propos de quitter Madrid dans la nuit du 27 au 28 juillet, et de se retirer en France. Il a regagné l'Espagne à la suite des événements de 1856, et a repris son rang parmi les généraux, sans toutefois recevoir dès lors des fonctions actives.

CORÉ (François), mécanicien français, né à Norroy-le-Veneur (Moselle), en 1813, fit ses études au collége de Briey, vint en 1831 à Paris et y fonda plus tard une institution qu'il abandonna pour se livrer tout entier à la mécanique. Il s'occupa surtout du rapport de cette science avec les arts industriels. On lui doit, entre autres inventions ou perfectionnements, les machines à mouler et comprimer les combustibles artificiels, les machines à mouler divers produits céramiques, ainsi qu'un nouveau système pour le travail des métaux, particulièrement appliqué à la fabrication des objets en fer battu. M. Coré a été, en 1851, un des délégués choisis par le conseil municipal et la chambre de commerce de Paris pour aller étudier l'Exposition universelle de Londres. Il a rendu compte de cette mission dans un intéressant ouvrage intitulé : *Histoire de la mécanique depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1854, in-8). Il a commandé, pendant quelques mois de 1848, la garde républicaine qu'il avait contribué à organiser.

CORK ET ORRERY (Richard-Saint-Lawrance Boyle, 9e comte de), pair d'Angleterre, né en 1829, à Dublin, descend d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1711 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Dungarvan, il fit ses études à l'université d'Oxford et siégea au Parlement de 1854 à 1856. A cette dernière date il hérita des titres de son grand-père et entra à la Chambre des Lords où il continue de défendre les doctrines du parti libéral.

CORMENIN (Louis-Marie de la Haye, vicomte de), publiciste et jurisconsulte français, conseiller d'État, membre de l'Institut, ancien représentant du peuple, est né à Paris, le 6 janvier 1788, d'une famille distinguée. Son grand-père et son père furent lieutenants généraux de l'Amirauté. Il eut pour parrain le duc de Penthièvre, et pour marraine la princesse de Lamballe. Après avoir fait ses classes dans le pensionnat de M. Lepître, à Paris, il suivit avec succès les cours de l'École de droit et fut reçu avocat en 1808. Continuant en même temps ses études littéraires sous la direction bienveillante de MM. Laya et Villemain, il se livrait à la poésie avec assez de bonheur et voyait ses vers accueillis dans le *Mercure de France* et l'*Almanach des muses*. Mais en 1810, l'empereur l'appela au conseil d'État, comme auditeur. La Restauration, qu'il accueillit avec empressement, le fit maître des requêtes; aux Cent-Jours, il résigna ses fonctions, qui lui furent rendues à la rentrée du roi, quoiqu'après avoir refusé de conserver sous Napoléon un titre

reçu de la main des Bourbons, il eût concouru de sa personne et de sa bourse aux efforts du parti national contre l'invasion étrangère.

M. de Cormenin s'était déjà livré activement, dès cette époque, à l'étude des questions du droit administratif, et plusieurs publications importantes vinrent bientôt attester son savoir et son indépendance. Dans l'une d'elles qui parut anonyme : *du Conseil d'État envisagé comme conseil et comme juridiction dans notre monarchie constitutionnelle* (Paris, 1818), l'auteur, plus jaloux des droits des administrés que de l'autocratie de l'administration, demande que des garanties soient données aux particuliers dans la distribution de la justice administrative par la création d'une cour spéciale avec des membres inamovibles, la défense orale et la publicité des audiences. Un autre écrit du même temps : *de la Responsabilité des agents du gouvernement*, etc., réclamait des garanties contre le conseil d'État lui-même. En 1822 parut, sous le titre de *Questions de droit administratif*, le plus important de ses ouvrages, dont la 5e édition porte celui de *Droit administratif* (1840, 2 vol. in-8). Ce livre, fruit de plusieurs années de labeur, traite surtout d'une manière approfondie toutes les matières contentieuses. Écrit avec une remarquable clarté, avec une grande force de déduction et de logique, il donna, dès cette époque, à son auteur une véritable autorité parmi les jurisconsultes.

Élu député d'Orléans en 1818, il prit place au centre gauche, et commença aussitôt une vive opposition contre le gouvernement de la Restauration. Il paraissait peu à la tribune, mais il se faisait le défenseur de toutes les libertés menacées, soit dans les bureaux de la Chambre, soit dans diverses brochures politiques d'actualité. Il fut, dès lors, vivement attaqué par les journaux ministériels qui l'appelaient ironiquement « l'homme du contentieux ». Il fut surtout un des plus ardents adversaires de l'hérédité et de la dotation de la pairie (avril 1829).

Associé, en 1830, aux 221, M. de Cormenin protesta, après les journées de Juillet, contre l'élévation au trône de la dynastie d'Orléans, qu'il considérait comme un empiètement de pouvoirs de la part des députés sur la souveraineté du peuple, et fut un de ceux qui flétrirent la charte du nom de *charte bâclée*. Il refusa les plus hautes fonctions dans la magistrature et se démit de ses fonctions au conseil d'État et de son mandat de député. Mais bientôt il voulut le reprendre et se présenta sans succès devant les électeurs du Loiret. Renvoyé à la Chambre, en octobre 1830, par le département de l'Ain, il y siégea à l'extrême gauche, et montra plus d'acharnement contre la quasi-légitimité que contre la Restauration. Maniant alors avec une extrême habileté l'arme meurtrière du pamphlet, il commença, en 1831, à propos de la discussion du budget, ses fameuses *Lettres sur la liste civile*, réunies plus tard en volume, ayant pour second titre : *Trois Philippiques*. Elles eurent, en dix ans, vingt-cinq éditions. En 1832, M. de Cormenin fut élu, le même jour, député dans les quatre arrondissements de Belley, Pont-de-Vaux, Montargis et Joigny : il opta pour Belley. Réélu, en 1834, dans la Sarthe et dans l'Yonne, il opta pour l'arrondissement de Joigny jusqu'à la dernière session de l'ancienne Chambre. Pendant toute cette période, il publia, sous le pseudonyme redouté de *Timon*, une foule de pamphlets sur toutes celles des questions à l'ordre du jour qui étaient de nature à passionner l'opinion publique et une série d'articles de journaux et de revues, immédiatement reproduits par toutes les feuilles de l'opposition.

Parmi les nouveaux pamphlets politiques de M. de Cormenin, il faut d'abord rappeler, comme les plus populaires, ses *Très-humbles remontrances de Timon au sujet d'une compensation* d'un *nouveau genre que la liste civile prétend* établir entre *quatre millions qu'elle doit au Trésor* et *quatre millions que le Trésor ne lui doit pas* (1838), à propos des répétitions élevées par la liste civile contre le Trésor, et les *Questions scandaleuses d'un jacobin au sujet d'une dotation* (1840), à propos de la demande de dotation en faveur du duc de Nemours, lors de son mariage. Le succès de ces écrits força le gouvernement à retirer le double projet de loi qui les avait provoqués. Deux autres pamphlets, d'un autre ordre, portèrent une légère atteinte à la popularité de Timon auprès du parti républicain ; ce sont : *Oui et non, au sujet des ultramontains et des gallicans* (1845, 20 tirages) et *Feu! Feu!* (même année), en réponse aux critiques que le premier avait soulevées. Aux élections générales qui suivirent (1846), l'auteur, traité d'*ami des jésuites*, vit échouer sa candidature.

Une réputation, littéraire et politique à la fois, était alors attachée au nom de Timon par le succès d'une œuvre moins éphémère qu'un pamphlet, les *Études sur les orateurs parlementaires* (183…, 2 vol. in-32 ; 14e édit., 1843-44, gr. in-8, avec 27 portraits). Cet ouvrage, qui contient les préceptes de l'éloquence parlementaire et représente, comme à l'appui, dans les principaux traits de leur vie publique et de leur talent, les orateurs de la Restauration, Manuel, Foy, Royer-Collard, M. Berryer, etc., et ceux de la monarchie de Juillet, MM. Guizot, Thiers, Dupin, de Lamartine, Odilon Barrot, etc., a été longtemps cité comme un modèle classique du genre.

Le suffrage universel, dont M. de Cormenin était, avant la révolution de 1848, un des rares champions, lui fut favorable. Il fut élu représentant du peuple dans quatre départements : la Seine, les Bouches-du-Rhône, l'Yonne et la Mayenne. Nommé l'un des vice-présidents de l'Assemblée, il fut aussi élu, le premier, membre de la Commission de constitution et en eut la présidence. Il prit la plus grande part à la rédaction du pacte républicain et contribua, pendant assez longtemps, à lui imprimer le caractère le plus démocratique qu'il put comporter. Mais des scissions d'idées, qui éclatèrent dans le sein de cette Commission, lui firent donner sa démission de président avant que l'œuvre fût achevée. Il persista, mais sans succès, à réclamer la ratification de la Constitution par le peuple. Nommé membre du conseil d'État provisoire, il résigna son mandat de représentant du peuple comme incompatible avec ses fonctions nouvelles. M. de Cormenin présida le conseil d'État jusqu'au moment où il fut reconstitué par l'élection parlementaire (11 avril 1849). Il y rentra alors avec le titre de président du Comité du contentieux. Il était passé, comme conseiller, dans la section de finances, lorsque le coup d'État du 2 décembre amena encore une fois la réorganisation de ce corps. M. de Cormenin, qui, de son point de vue de publiciste radical, avait pris part à la défense de Louis-Napoléon après la tentative de Strasbourg, accepta une place dans le nouveau conseil, où il fait partie de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes. En 1855, une ordonnance du gouvernement impérial l'a fait entrer à l'Institut, comme membre de la section d'administration ajoutée à l'Académie des sciences morales. Il avait été promu au rang d'officier de la Légion d'honneur le 30 avril 1821.

M. de Cormenin a aussi pris rang parmi les écrivains moralistes par son livre des *Entretiens de village* (1846, in-32 et in-18, six éditions dans

même année), dont une partie avait paru dix ans auparavant sous le titre de : *Dialogues de maître Pierre*, et qui valut à l'auteur, en 1846, un des prix Montyon. L'illustre publiciste a, d'ailleurs, prouvé ses sentiments philanthropiques par une foule de créations de bienfaisance ou de moralisation : veillées-ouvroirs pour les femmes âgées, œuvres de couture pour les jeunes filles des campagnes, ouvroirs industriels, œuvres des dernières prières, distribution de secours aux vieillards par les enfants de la première communion, inscriptions rurales des hommes célèbres de chaque arrondissement, etc.

CORMENIN (Louis, baron DE), fils du précédent, né à Paris, en 1826, débuta dans le journalisme, en 1850, comme suppléant de M. Théophile Gautier au feuilleton de *la Presse*. Il entra ensuite à *l'Événement*, journal démocratique qui était, dans l'opposition, l'organe personnel de M. Victor Hugo. Mais après le coup d'État du 2 décembre, il se rallia, comme son père, au gouvernement. On lui confia la direction du *Moniteur officiel*, en remplacement de M. Grün. Il a depuis été remplacé lui-même dans ces fonctions par M. Turgan. Il a été l'un des premiers rédacteurs de la nouvelle *Revue de Paris*, avant qu'elle prît un caractère politique.

CORMON (Pierre-Étienne PIESTRE, plus connu sous le pseudonyme d'Eugène), auteur dramatique français, né le 5 mai 1811, à Lyon, appartient par sa mère à la famille des Cormon, libraires, dont il a pris le nom. Il a beaucoup écrit pour le théâtre, notamment pour les scènes de drame et de vaudeville; mais, sauf trois pièces, il a toujours eu des collaborateurs. De 1832 à 1856, il compte plus de cent ouvrages dramatiques, dont quelques-uns ont obtenu une longue série de représentations. Nous citerons dans le nombre : *les Faussaires anglais* (1833); *les Gueux de mer* (1835); *le Vagabond* (1836); *le Pensionnat de Montereau* (1836); *Rafaël, ou les Mauvais conseils* (1838); *Paul et Virginie* (1841); *Paris la nuit* (1842), un des plus grands succès de l'Ambigu; *le Canal Saint-Martin* (1845); *Corneille et Rotrou* (1845), comédie représentée au Théâtre-Français; *un Mari qui se dérange* (1846); *Philippe II roi d'Espagne* (1846); *Gastibelza* (1847), pour l'ouverture de l'Opéra-National; *les Paysans* (1847); *le Moulin des tilleuls* (1849), opéra-comique; *la Ferme de Primerose* (1851); *Paris qui pleure et Paris qui rit* (1852); *les Femmes du monde* (1853), joué aux Variétés; *la Queue du diable* (1854); *la Foire aux plaisirs* (1855); *le Billet de faveur* (1856); *Don Pèdre*, opéra comique (1857), etc. Cet auteur travaille d'ordinaire avec MM. Dennery, Grangé et Laurencin.

CORNE (Hyacinthe-Marie-Augustin), littérateur français, ancien magistrat et représentant du peuple, est né à Arras (Pas-de-Calais), le 28 août 1802. Élevé par les jésuites à la maison de Saint-Acheul, il fut nommé, vers la fin de la Restauration, conseiller auditeur près la Cour royale de Douai. Après la révolution de Juillet, il devint président du tribunal de cette ville. En 1837, il entra à la Chambre comme député de Cambrai, et siégea sur les bancs de la gauche jusqu'en 1846. Supplanté par un candidat ministériel aux élections qui précédèrent la chute de la monarchie, il prit une part très-active à la campagne des banquets réformistes et fut un des lieutenants de M. Odilon Barrot. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma procureur général à Douai et, le 17 juin, la Commission exécutive lui confia les fonctions de procureur général près la Cour d'appel de Paris, en remplacement de M. Portalis. C'est en cette qualité qu'il demanda la mise en accusation de MM. Louis Blanc et Caussidière. Nommé représentant du peuple par 190 935 suffrages, le second sur la liste des 28 élus du département du Nord, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac : et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il fut remplacé dans le poste de procureur général par M. Baroche. Il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition très-modérée, et désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Il ne fut réélu que le dix-neuvième à l'Assemblée législative, sa candidature ayant eu pour adversaires tous les partis extrêmes. Il resta dans les rangs du parti démocratique non socialiste, jusqu'au coup d'État du 2 décembre, contre lequel il protesta. Retiré de la scène politique, M. Hyacinthe Corne est revenu aux travaux littéraires, qui ont toujours tenu une assez grande place dans sa vie.

On lui doit un *Essai sur la littérature considérée dans ses rapports avec la constitution politique des différents peuples* (Cambrai, 1826, in-8); *du Courage civil et de l'éducation propre à inspirer les vertus publiques* (1828, in-8); *de l'Éducation publique dans ses rapports avec la famille et avec l'État* (Paris, 1844, in-8); *Rapport et projet de loi sur les jeunes détenus*, présentés à l'Assemblée législative le 14 décembre 1849 (1851, in-8); *le cardinal de Richelieu* (1853, in-18); *le cardinal Mazarin* (1853, in-18); *Lettres à Adrien* (1856, in-8), etc.

CORNEILLE (Pierre-Alexis), littérateur français, né à Carpentras, le 23 janvier 1792, est un des derniers descendants du grand poëte de ce nom. Élevé au collége de Marseille, pour lequel une bourse lui avait été accordée par le premier consul, il entra dans l'enseignement et professa d'abord les mathématiques à Lorgues; admis en 1813 à l'École normale, il obtint une chaire d'histoire à Poitiers, puis à Rouen, où il a exercé les fonctions d'inspecteur d'académie. Décoré en 1846, il a été nommé, en 1852, comme candidat du gouvernement, député au Corps législatif, comme député de la Seine-Inférieure; il a été réélu en 1857. On a de lui quelques livres classiques et un rapport adressé en 1829 à la Société libre d'émulation *sur le Jour de la naissance de P. Corneille et la maison où il est né*.

CORNÉLIUS (Pierre DE), célèbre peintre allemand, né à Dusseldorf, le 16 septembre 1787. Fils d'un peintre, son goût pour la peinture fut naturellement secondé par l'éducation. Encore tout enfant, il se faisait un petit revenu en illustrant des calendriers et d'autres publications aussi modestes. Il ne négligeait pas cependant les études sérieuses, l'antique et Raphaël, et il s'habituait à reproduire de mémoire les ouvrages des maîtres. A seize ans il perdit son père et fut sur le point de renoncer à la peinture pour prendre un état qui pût soutenir sa famille. Mais sa mère aima mieux s'imposer tous les sacrifices, que de gêner l'avenir d'un enfant de génie.

M. Cornélius avait dix-neuf ans lorsqu'il fut chargé de peindre la coupole de l'église de Neuss. Ce travail, que d'autres œuvres ont fait oublier depuis, commença sa réputation. Il résolut alors de visiter Rome et de s'inspirer aux sources mêmes de l'art; mais épris tout à coup du génie de Gœthe, il entreprit avec passion cette illustration du *Faust*, dont il fit hommage au poëte et qui est restée un de ses plus beaux ouvrages. A Rome, il se lia avec MM. Overbeck, Schadow, et d'autres artistes qui éprouvaient le même en-

thousiasme que lui pour les chefs-d'œuvre des maîtres italiens. Il exécuta une composition aussi vaste et aussi nationale que le *Faust*, *le Cycle des Nibelungen*, qui eut aussi en Allemagne un succès populaire. Il aborda ensuite la peinture à fresque, inconnue ou négligée dans son pays, et qu'il devait y restaurer plus tard. Aidé de ses amis, il peignit, au palais de M. Bartholdy, ministre de Prusse à Rome, l'*Histoire de Joseph*. Il devait aussi exécuter une grande fresque de *la Divine comédie* pour un prince italien, mais les dessins seulement étaient faits lorsqu'il fut appelé à Munich par le prince royal de Bavière, plus tard le roi Louis. Ces dessins et ceux qu'il fit ensuite pour *la Jérusalem délivrée*, sont un digne commentaire de Dante et du Tasse.

L'artiste allemand quitta Rome en 1819, et alla s'établir à Munich, où le prince le chargea de décorer la Glyptothèque. Il y remplit deux grandes salles, la *Salle des héros* et la *Salle des dieux*, de fresques empruntées à la mythologie antique et traitées dans le goût païen. Il retourna ensuite à Dusseldorf, où il avait été nommé directeur de l'académie, mais il y resta peu de temps, et revint à Munich peindre les loges de la Pinacothèque. Il y a exécuté une *Histoire de la peinture*, où les peintres français, quoique sacrifiés, reconnaissent une grande profondeur de conception. En même temps, il décorait l'église Saint-Louis de quatre grandes fresques, *Dieu le père*, *la Naissance du Christ*, *le Crucifiement* et *le Jugement dernier*. Cette dernière composition, qui a 62 pieds de haut sur 38 de large, se distingue par des qualités originales, même après *le Jugement dernier* de Michel-Ange. La réputation de M. de Cornelius se répandit en Europe. Il fit un nouveau voyage à Rome en 1833 et en 1839 il vint à Paris, où les artistes français, moins exclusifs que les allemands, lui firent le meilleur accueil. Le gouvernement anglais le consulta pour la décoration du nouveau palais du Parlement, et eut même l'intention de l'appeler en Angleterre.

Une grande fierté de caractère amena M. de Cornelius à se brouiller avec le roi Louis. Il accepta la place de directeur de l'Académie de Berlin, où l'appelait Frédéric-Guillaume, qui le chargea de décorer le Campo-Santo. Il dessina aussitôt ses cartons, dont quatre ont paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et ont frappé, sinon séduit le public. C'est lui aussi qui a fait les dessins du bouclier que le roi de Prusse a offert à son filleul, le prince de Galles, et dirigé l'exécution des fresques du musée de Berlin.

M. de Cornélius est un peintre vraiment allemand : penseur autant qu'artiste, il introduit une idée dans toutes ses compositions. Il passe pour pousser ce mérite jusqu'à l'exagération, et pour sacrifier l'exécution, et surtout le coloris, à la pensée. Ses œuvres, pour vouloir trop exprimer, ont quelquefois besoin d'un commentaire. Le peintre s'efface devant le philosophe et le poëte et son génie profond et créateur ne rencontre pas toujours le naturel. Ce qu'il excelle à rendre, ce sont les types rêvés par la poésie, Faust et Marguerite, Siegfrid et Brunehilde, Armide et Ugolin. C'est un peintre épique. Il a formé d'illustres élèves, entre autres M. Kaulbach. Ses œuvres ont été reproduites par le burin des maîtres allemands, Amsler, Schœfer, Eberlé. C'est peut-être le peintre le plus populaire de l'Allemagne; toutes les récompenses lui ont été prodiguées dans son pays et l'Institut de France le compte depuis 1838, parmi ses membres étrangers.

CORNILLE (Timothée-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Arras (Pas-de-Calais), le 15 septembre 1788, fit ses études à Paris au lycée Charlemagne, où il eut pour condisciple et pour ami M. Cormenin, puis suivit les cours de droit et revint en 1812 s'établir comme avocat à Arras. Sous la Restauration, il mit son talent au service des libéraux, et défendit un grand nombre d'accusés politiques devant les cours prévôtales et les conseils de guerre, comme devant les tribunaux et les Cours d'assises. L'Académie d'Arras lui conféra le titre de secrétaire perpétuel. Bâtonnier du barreau d'Arras, il protesta énergiquement, en 1830, contre les ordonnances de Juillet. Après la révolution il fut nommé président du tribunal civil, conserva toute son indépendance et représenta l'opposition au conseil municipal d'Arras et au conseil général du Pas-de-Calais. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le huitième sur dix-sept, par 78763 voix. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

CORNU (Sébastien-Melchior), peintre français, né à Lyon, en 1804, étudia d'abord sous MM. Richard et Bonnefoud, vint ensuite à Paris prendre les leçons de M. Ingres, et reçut dans ses ateliers le style des divers genres auxquels il s'appliqua tour à tour. Il fit, de 1832 à 1836, un voyage en Italie et en Turquie et se fixa depuis à Paris. Cet artiste a principalement exécuté depuis 1833 : *le Repas du moissonneur*, *le Pifferaro malade*, *Louis II faisant ses adieux à sa mère* (1838); *Jésus au milieu des docteurs* (1848); *les Deux entrevues de Faust et de Marguerite*; les portraits de *Jacques Arago*, du *baron Prony*, le sien, et ceux de divers personnages en costumes orientaux (1833-1853); *Invention d'une statue de la Vierge* (1857); *le Christ sur la croix*, pour la salle des assises de Poitiers, *la Reddition d'Ascalon à Baudouin III*, le *Combat d'Oued-Halleg* pour les galeries de Versailles; un sujet de *Bacchanales*, actuellement au musée de Grenoble, *Vision d'un Turc*, à Valenciennes; *Sainte Anne instruisant la Vierge*, pour la chapelle des Du-guesclin, à Saint-Laurent au Puy; plusieurs sujets compris dans la restauration de Saint-Severin et des peintures sur faïence émaillée, destinées aux tympans extérieurs de l'église impériale de Saint-Leu-Taverny. Ces derniers travaux, représentant *Jésus-Christ*, *saint Leu et saint [illegible]* et *la Vierge, ou mère des affligés*, ont [illegible] l'Exposition universelle de 1855. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1838, une 2e [illegible] et une 1re en 1845.

CORNU (Hortense LACROIX, dame), femme de lettres française, née à Paris, en 1812, [illegible] de la reine Hortense, a épousé, en 1834, M. Sébastien Cornu. Familière avec la littérature allemande, elle a, sous le pseudonyme de Sébastien Albin, publié : *Ballades et chants populaires de l'Allemagne* (1841); *Gœthe et Bettina*, correspondance inédite (1843, 2 vol. in-8); elle a, de plus, fourni des articles au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Revue du Nord*, à la *Revue indépendante*, à la *Nouvelle Encyclopédie moderne*, etc. Elle est la sœur de l'architecte [illegible] Lacroix.

CORNUDET DES CHAUMETTES (Étienne [illegible], comte), ancien pair de France et ancien [illegible], né à Felletin (Creuse), le 10 février 1795, fils aîné d'un sénateur créé comte par Napoléon. Il entra au conseil d'État en 1813, passa quelques années sous les drapeaux et fut nommé, en [illegible], sous-préfet à Issoudun, puis à Figeac. Peu de [illegible]

après, il donna sa démission pour se livrer à l'administration de ses biens. Élu député en 1831 par l'arrondissement d'Aubusson, il soutint de son vote pendant quatre législatures successives les divers ministères du roi. Promu à la pairie (18 juillet 1846), il suivit au Luxembourg la même ligne politique. La révolution de Février l'a rejeté dans la vie privée. M Cornudet est officier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1843.

CORNUT (Romain), publiciste français, né vers 1815, a été professeur, avocat et journaliste. Il a publié, à l'usage des classes élémentaires, une *Grammaire grecque et latine comparée* (Paris, in-8); *le Jardin des racines grecques et latines mises en vers* (1843, in-18), etc. En 1845, il acquit, comme avocat, une certaine réputation, en plaidant, devant les assises de Privas, pour deux prêtres accusés de détournement de mineure protestante; il fit acquitter ses clients et on consacra le souvenir de ce triomphe par une médaille qui représente le défenseur terrassant le démon de l'impiété. M. Cornut appartenait alors à la rédaction de *l'Univers religieux* et rivalisait de zèle ultramontain avec M. Louis Veuillot. Lorsque l'Académie française mit au concours l'éloge de Voltaire, il présenta un discours qui était une violente philippique contre le philosophe de Ferney. Depuis la révolution de Février, il a professé des opinions religieuses et politiques toutes différentes, soit dans ses écrits, soit dans ses leçons publiques au cercle littéraire de Bruxelles. Longtemps chargé de la critique littéraire au journal *la Vérité*, qui est devenu *le Courrier de Paris*, il a collaboré à *l'Avenir* et a compté parmi les rédacteurs de *la Revue de Paris*. M. Proudhon lui a dédié, en 1853, sa *Théorie du progrès*. Il a donné une édition annotée des *Confessions de Mme de La Vallière repentante* (1855, in-12).

CORONINI-CRONBERG (Jean-Baptiste-Alexandre, comte DE), général autrichien, né à Gœrtz, le 16 novembre 1794, entra comme cadet, en 1813, dans le corps des pionniers, obtint le grade de lieutenant pendant la campagne de 1814, prit alors du service dans les volontaires italiens du colonel Schneider, et, après leur licenciement, fut réincorporé dans un régiment de ligne. Indépendant de caractère, il quitta un instant le service de l'Autriche, en 1824, pour celui du duc de Modène; mais l'attente d'une guerre générale lui fit offrir de nouveau son épée à l'empereur, qui lui donna le commandement du 17e d'infanterie, avec lequel il fit la campagne de Rome et séjourna plusieurs années dans l'Italie autrichienne. En 1836, il fut nommé chancelier du grand-duc François-Charles et précepteur de l'aîné de ses fils, aujourd'hui l'empereur François-Joseph. Devenu major en 1837, le comte Coronini franchit un à un tous les grades, jusqu'à celui de feld-maréchal, qu'il obtint en 1849, à la suite d'une campagne toute d'observation dans le sud du Tyrol. Après avoir passé la fin de 1849 en Croatie et en Esclavonie, il fut nommé, en 1850, gouverneur civil et militaire du bannat de Servie. Dans ces différents postes, il avait attiré sur lui les récompenses de l'empereur d'Autriche, mais non l'attention de l'Europe, lorsque, en 1854, il fut nommé commandant en chef du corps d'armée autrichien chargé d'occuper les principautés danubiennes. L'opinion publique lui attribue peu d'impartialité et ses soldats passent pour avoir traité la Valachie plus en pays conquis qu'en pays protégé militairement.

COROT (Jean-Baptiste-Camille), peintre français, né à Paris, en juillet 1796, fut placé, au sortir du lycée de Rouen, chez un marchand de draps, et y resta jusqu'en 1822, époque où, entraîné par une vocation décidée, il entra, contre le gré de ses parents, dans l'atelier du peintre Michallon. Les idées de ce maître, qu'il connut quelques mois à peine, développèrent ses qualités instinctives. A sa mort, M. Corot passa chez Victor Bertin, puis il alla étudier seul en Italie pendant plusieurs années. Il exposa au Salon de 1827 ses premiers tableaux : *Vue prise à Narni*, *la Campagne de Rome*. Ses ouvrages, dont le sentiment poétique était vivement apprécié des artistes, obtinrent peu à peu la faveur du public. On peut indiquer, parmi les plus remarquables, deux *Vues d'Italie*, qui ont fait partie de la galerie du duc d'Orléans; une autre *Vue d'Italie* (1834), au musée de Douai; *Souvenir des environs de Florence* (1839), au musée de Metz; *la Danse des nymphes*, au musée du Luxembourg; *le Christ au jardin des Oliviers* (1849), au musée de Langres; *Soleil couchant dans le Tyrol* (1850), au musée de Marseille; *Souvenir de Marcoussy*, acheté par l'empereur; *Effet de matin*, *une Soirée* à l'Exposition universelle de 1855, *l'Incendie de Sodome*, *une Nymphe jouant avec un Amour*, *le Concert*, *Soleil couchant*, etc. (1857). M. Corot excelle à peindre les matins et les soirs; il y a chez lui un sentiment vrai et puissant de la solitude, et ses œuvres plaisent plutôt par la profondeur et le charme de l'impression que par la vérité de l'imitation matérielle. Il a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1848, la décoration en mai 1846, et une médaille de première classe en 1855.

CORPORANDI (Xavier), sculpteur français, né le 30 octobre 1812, à Gilette, dans le Piémont, qui faisait alors partie du département du Var, entra comme Français à l'École des beaux-arts, tout en suivant l'atelier de Bosio. Il s'est fait connaître jusqu'ici par deux œuvres distinguées : *la Mélancolie*, statue en plâtre qui eut beaucoup de succès au Salon de 1846, et une *Bacchante enseignant la danse à un satyre*, groupe en plâtre admis, avec l'œuvre précédente, à l'Exposition universelle de 1855. Il a travaillé, de 1854 à 1856, à divers groupes et bas-reliefs du nouveau Louvre. Il a obtenu une 3e médaille en 1846.

CORRÉARD (Frédéric), général français, est né à Poyols (Drôme), le 9 septembre 1789. Il entra à dix-neuf ans dans les dragons de la garde impériale, fit la campagne d'Autriche et combattit avec distinction à Essling et à Wagram. En Espagne, où il passa en 1811, il gagna le grade de lieutenant et la croix d'honneur sur le champ de bataille (1813), pour avoir un des premiers enfoncé un carré ennemi. Il devint capitaine en juin 1815 et fut licencié après Waterloo. Bien qu'il eût repris du service l'année suivante, il n'obtint aucun avancement de la Restauration. Il fut envoyé en Algérie en 1832, et prit une part glorieuse aux deux expéditions de Constantine; de retour en France, il fut mis à la tête du 4e de chasseurs. Nommé maréchal de camp le 22 avril 1847, M. Corréard a rempli divers commandements militaires à l'intérieur jusqu'en 1852, époque où il a été placé dans la réserve de l'état-major général. Il est, depuis le mois d'avril 1844, commandeur de la Légion d'honneur.

CORRÉARD (Alexandre), littérateur français, né en 1788, s'embarqua en 1816, comme ingénieur hydrographe à bord de la frégate *la Méduse*, qui faisait partie de l'expédition du Sénégal. Échappé avec quelques passagers sur un radeau, il revint à Paris après avoir traversé une partie du désert

de Sahara et publia une relation du fameux naufrage qui, pour être émouvante, n'avait besoin que d'être fidèle : *Naufrage de la frégate* la Méduse (1817, in-8; 3ᵉ édit., 1821), en collaboration avec le chirurgien Savigny. En 1818, il s'établit comme libraire sous les galeries de bois du Palais-Royal, édita de nombreux pamphlets contre la Restauration et se vit enlever son brevet à la suite d'une condamnation pour délit de presse (1822). Depuis cette époque il consacra sa vie aux sciences, aux arts, à l'industrie et écrivit plusieurs brochures sur les chemins de fer, les ponts, les canaux, etc. — M. Corréard est mort le 5 mars 1857 aux Basses-Loges, près Fontainebleau.

CORRÉARD (J.), écrivain militaire français, frère du précédent, est depuis longtemps libraire à Paris. Il a publié sur l'art militaire un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous rappellerons les plus estimés : *Histoire des fusées de guerre* (1840, 2 vol. in-8 et atlas); *Recueil sur les reconnaissances militaires* (1845, in-8); *Géographie militaire de l'Italie* (1848, in-8); *Recueil des bouches à feu les plus remarquables depuis l'origine de la poudre à canon jusqu'à ce jour* (1849-1853, in-4 et atlas de 120 pl.), commencé par le général Marion; *Guide maritime et stratégique dans la mer Noire et en Crimée* (1854, in-8), etc. M. Corréard édite, sur les documents fournis par les officiers des armées françaises et étrangères, le *Journal des sciences militaires*.

CORRY (Henry-Thomas LOWRY), homme politique anglais, né en 1803, à Dublin, appartient à la famille irlandaise des comtes de Belmore. Élevé au collége de Christchurch à Oxford, il épousa en 1830 une fille du comte de Shaftesbury. Après avoir fait partie de la maison royale de Guillaume IV, en qualité de contrôleur (1834-1835), il entra au conseil de l'Amirauté sous le ministère de sir Robert Peel (1841) et se retira en même temps que lui (1846). Membre du Parlement depuis plus de trente ans (1826), il a été constamment réélu par le comté de Tyrone et appartient au parti conservateur modéré. Il est entré, en 1835, au Conseil privé.

CORSINI (don Tommaso), prince de Sisismeno et grand d'Espagne, homme politique italien, né à Rome, en 1767, descend d'une famille ancienne qui a joué à plusieurs reprises un rôle décisif dans l'histoire de l'Italie. Après s'être tenu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans à l'écart de la politique active et s'être contenté de l'influence que son nom lui donnait à Rome, il se laissa nommer *sénateur* (maire) de cette ville en 1847 et 1848. Partisan déclaré de Pie IX, il eut une grande part dans les réformes libérales qui marquèrent l'avénement de ce pontife. Attaché particulièrement à sa personne, il lui sacrifia, sinon ses convictions démocratiques, du moins sa position et sa popularité; et, après qu'il eut fui de Rome, il se retira lui-même à Florence. — Rentré dans sa ville natale, il est resté complétement étranger aux affaires et est mort le 6 janvier 1856.

CORSINI (don Andrea), duc de Casigliano, homme politique italien, né à Rome, vers 1806, est l'aîné des quatre fils du précédent. Libéral comme son père et toute sa famille, il fut ministre des affaires étrangères en Toscane pendant l'année 1849.

CORSINI (don Neri), marquis de Lajatico, homme politique italien, né vers 1810, autre fils du prince Tommaso, entra de bonne heure au service de la Toscane et passa par la plupart des grades de la hiérarchie militaire. Sa vie politique, comme celle de son père et de son frère, ne commença qu'en 1847. Général major et gouverneur de Livourne, il fut un de ceux qui conseillèrent au duc d'octroyer une constitution, avant d'y être contraint par la pression révolutionnaire. Il n'accepta qu'à cette condition, restée d'ailleurs inexécutée, le portefeuille de la guerre, donna bientôt sa démission, et ne fut rappelé qu'au moment où les circonstances vinrent donner raison à ses conseils. Sorti du ministère au bout de six mois, il renonça complétement à la vie politique et se retira en Piémont, où il vit encore aujourd'hui.

CORTAMBERT (Pierre-François-Eugène), géographe français, est né à Toulouse, le 12 octobre 1805. Il a professé la géographie dans divers colléges, surtout au lycée Charlemagne de Paris, jusqu'à l'époque où cette branche de la science a été supprimée de l'enseignement secondaire. Ses ouvrages, écrits la plupart à l'usage de la jeunesse, sont des résumés fort complets, tenus par des réimpressions fréquentes, au courant des découvertes modernes et des changements politiques; nous citerons : *Géographie universelle* (1826, in-8); *Éléments de géographie* (1828); *Éléments de géographie ancienne* (1834, in-12); *Physiographie* (1836), description générale de la nature; *Leçons de géographie* (1839, in-8 avec atlas); *Petit cours de géographie* (1840, in-12); *Traité élémentaire de géographie physique et politique* (1852); etc. On lui doit encore une traduction de la *Géographie sacrée* de Worcester (1830); un *Petit dictionnaire des découvertes et inventions anciennes et récentes* (1836); quelques livres d'éducation imprimés à Limoges, et la partie géographique d'un *Manuel du baccalauréat ès lettres*. Membre de la Société de géographie, M. Cortambert a publié, en 1854, une *Notice sur* des travaux de cette Société pendant les deux années précédentes.

Sa femme, Mme Louise CORTAMBERT, est l'auteur d'un charmant petit livre sur *le Langage des fleurs* (1844, 6ᵉ édition), qui a paru sous le pseudonyme de Charlotte de Latour.

COSSÉ-BRISSAC (Désiré-Emmanuel-Délie-Léon-Michel-Timoléon, comte DE), homme politique français, né à Moussy-le-Vieux (Seine-et-Marne), le 3 juillet 1793, entra en 1811 à l'École de cavalerie de Saint-Germain, d'où il sortit, l'année suivante, avec le grade de sous-lieutenant aux dragons de la garde impériale. Il fit les campagnes de 1813 et de 1814 jusqu'à la bataille de Brienne, où il reçut trois blessures et fut fait prisonnier. La Restauration, qu'il accueillit avec empressement, le nomma tour à tour capitaine, aide de camp et gentilhomme du duc de Berri, qu'il avait accompagné à Gand, lieutenant-colonel (1822) et chevalier d'honneur de la duchesse de Berri (1827). Après la révolution de Juillet, il suivit la famille royale dans l'exil et s'attacha surtout à la princesse, à laquelle il rendit d'importants services. Renonçant bientôt à la politique d'action, M. de Cossé-Brissac rentra vers 18.. en France et vécut dans un éloignement absolu des affaires. Il a épousé, en 1817, Mlle Henriette de Montmorency-Tancarville, et a eu d'elle six enfants. Il est, depuis 1821, officier de la Légion d'honneur.

COSTA-CABRAL (Antonio-Bernardo DA), comte DE THOMAR, homme politique portugais, est né en 1803, à Fornas de Algostra, dans la province de Beira. Il fit ses études à l'université de Coïmbre, fut nommé d'abord par don Pedro procureur à la haute cour d'Oporto, puis devint

à Lisbonne. Élu pour la première fois à la Chambre des Députés en 1835, il s'attacha au parti chartiste ou de la cour, arriva au ministère, le 7 mars 1838, et fut renversé, deux mois après, par l'émeute victorieuse qui imposa à la reine le rétablissement de la constitution de 1820. Il revint au ministère en 1841, et l'année suivante excita à Coïmbre, de l'aveu de la reine mais sans son consentement officiel, un mouvement insurrectionnel qui eut pour résultat la restauration de la charte réformée de don Pedro. Alors commença ce que l'on a appelé sa première dictature. Soutenu à la fois par la cour, par les deux Chambres, et par son frère, gouverneur de Lisbonne, il voulut affermir encore sa domination par trois décrets qui abolissaient les dernières libertés du Portugal. Le premier supprimait l'inamovibilité des juges; le second soumettait les officiers à l'arbitraire du ministre, le troisième établissait dans l'enseignement la censure et anéantissait les universités. Alors il y eut contre lui une coalition générale des partis. Vainqueur de plusieurs insurrections, il dut céder à un effort suprême (1844), et se retirer en Espagne. Le triomphe des chartistes aux élections de 1848 le ramena au pouvoir; mais il fit donner la presidence du ministère au duc de Saldanha, se réservant une sorte de suprématie anonyme. Il rentra dans le cabinet, quand tous les dignitaires du royaume eurent refusé tour à tour de lui servir de prête-nom, et inaugura une nouvelle dictacture qui releva du moins le Portugal au dehors. Il tomba une dernière fois, en 1851, devant une insurrection dirigée par le duc de Saldanha, et par son propre frère, M. Sylva Cabral. Les actes de son ministère furent annulés, et le Portugal entra dans une nouvelle période, plus libre et plus orageuse. Sous les diverses administrations qui se sont succédé depuis sa chute, M. Costa-Cabral, toujours membre de la Chambre des Députés, a dirigé une fraction de l'opposition. Malgré toutes les haines soulevées contre son gouvernement, l'ancien dictateur est regardé comme la plus haute personnalité politique du Portugal.

Une importante étude sur Costa-Cabral, publiée à Lisbonne, sous le titre d'*Apontamentos historicos*, a été traduite par extraits, sous celui de *Costa-Cabral, notes historiques* (Paris, 1846, in-8), par M. Évariste Bavoux.

COSTE (Jean-Jacques-Marie-Cyprien-Victor), naturaliste français, membre de l'Institut, est né le 12 mai 1807, à Castries (Hérault). Son éducation terminée, il vint à Paris et se voua à l'étude des sciences naturelles, notamment de l'embryogénie, cultivée alors avec succès en Allemagne. Les beaux travaux qu'il publia dès 1834 attirèrent sur lui l'attention des savants et de l'Académie des sciences, qui lui décerna une médaille d'or pour ses *Recherches sur la génération des mammifères et la formation des embryons* (1834, in-4 avec pl.), faites en société de M. Delpech. Peu de temps après, il fut appelé à développer ses idées sur cette science au Muséum d'histoire naturelle, et plus tard on créa pour lui, au Collége de France, une chaire spéciale qu'il occupe encore. Le 10 février 1851, il fut élu membre de l'Académie des sciences en remplacement de M. de Blainville. Il a été récemment décoré de la Légion d'honneur.

Son premier *Cours d'embryogénie comparée* fut publié en 1837 (in-4, pl.), par les soins de MM. Gervais et Meunier. Depuis cette époque, il fit paraître sur le même sujet : *Ovologie du kanguroo* (1838), mémoire en réponse aux lettres du naturaliste anglais, Robert Brown; *Histoire générale et particulière du développement des corps organisés* (1847, t. I, in-4), ouvrage inachevé.

Dans ces dernières années, M. Coste s'est beaucoup occupé de l'art de multiplier les poissons au moyen d'une fécondation artificielle. La pisciculture, comme on dit, découverte en Allemagne au siècle dernier, n'a été mise en pratique que de nos jours par deux cultivateurs des Vosges, MM. Gehin et Remy, qui formèrent à leurs frais en 1842 un établissement pour la multiplication des truites. Sur les rapports de MM. Coste et Milne-Edwards, le gouvernement fit les avances nécessaires pour l'application en grand de cette industrie, et une piscine modèle fut créée, en 1851, à Huningue, laquelle, en deux ans, fournit 600 000 saumons ou truites pour l'ensemencement du Rhône. M. Coste se livra, de son côté, à des multiplications de races nouvelles, qu'il éleva dans des bassins au Collége de France et, en 1855, il fut chargé d'empoissonner le lac et la rivière du bois de Boulogne. Ses travaux sur ce sujet se trouvent dans les *Comptes rendus* et les *Mémoires* de l'Académie des sciences (1852-1854), ses *Instructions pratiques sur la pisciculture* (1853, in-18, 2e édit., 1856) et surtout son *Voyage d'exploration sur le littoral de la France et de l'Italie* (1855, gr. in-4 et cartes), récit d'une mission officielle qui contient des renseignements intéressants sur les industries similaires du lac Fusaro, de Marennes, de Comacchio et de l'anse d'Aiguillon.

COSTE (Xavier-Pascal), architecte français, né à Marseille, en 1787, fut élève de Pinchaud et de l'École des beaux-arts de Paris, et partit pour l'Égypte, en 1818, avec l'emploi d'architecte de Méhémet-Ali, qu'il occupa jusqu'en 1827. Il fit exécuter en ce pays d'importants travaux, notamment la reconstruction de la forteresse d'Aboukir, le grand canal d'El-Mamoudieh, d'Alexandrie au Nil, des moulins à poudre, une fabrique de salpêtre, enfin un grand nombre de petits canaux servant à l'irrigation des cultures récemment introduites. A Marseille, il a donné les plans de deux grandes églises, dont l'une avait été mise au concours. Pendant les années 1840 et 1841, il fut attaché, avec M. Eug. Flandin, à l'ambassade de France en Perse. Il a été décoré à son retour (1842).

On a de M. Coste un magnifique ouvrage intitulé : *Architecture arabe ou monuments du Kaire, dessinés et mesurés pendant les années* 1820, 1821 et 1822 (Paris, 1827, in-fol.), accompagné de 66 planches, et d'un précis sur l'histoire des khalifes d'Égypte; une grande *Carte de la Basse-Égypte*, en 4 feuilles, dont il a fait plus tard une réduction et qui a été dressée d'après les nombreuses opérations de nivellement et de relèvements; une série de *Dessins* coloriés sur les monuments arabes, qui a été exposée aux Salons de 1832 et 1835. Il a collaboré, avec M. Flandin, à la relation du *Voyage en Perse* (1843-1854, 2 vol. in-8, et 6 vol. gr. in-fol. avec planches.

COSTELLO (Mme Louisa Stuart), femme de lettres anglaise, est née en Irlande, en 1815. Ses nombreux écrits se divisent en deux genres qu'elle aime également à traiter; des romans historiques : *les Prisonniers de la reine* (the Queen's prisoners 1841); *Jacques Cœur* (1847), etc., et des récits de voyages qui ne manquent ni d'animation ni d'exactitude : *Pèlerinage en Auvergne* (Pilgrimage to Auvergne, 1842); *le Béarn et les Pyrénées* (Bearn and the Pyrenees, 1844); *de Londres à Venise, aller et retour* (Tour to and from Venice, 1846). On a encore de cette dame une sorte de biographie sous le titre : de *Souvenirs des plus illustres dames anglaises* (Memoirs of eminent english women, Londres, 1844).

Son frère, Dudley Costello, a aussi publié des impressions de voyage; il collabore à plusieurs revues littéraires de Londres.

COSTER (Jacques), médecin français, né à Montagny (Mont-Blanc), en 1798, remporta, en 1811, le prix de l'Académie de Grenoble pour une *Ode sur la naissance du roi de Rome*, fit ensuite ses études à Annecy, son droit à Genève et sa médecine à Turin. En 1814, il devint, par le concours, élève du collége des provinces de cette dernière ville, où il fut un des promoteurs de l'insurrection de 1821. Réfugié à Genève, puis à Paris (1822), il y a depuis exercé la médecine. Comme praticien, il a appliqué le premier, par l'action de la pile voltaïque, l'iode aux tumeurs des corps tyrhoïdes, et tenté le traitement du choléra par le gaz oxygène.

On lui doit plusieurs ouvrages: *Manuel de médecine pratique* (1828, in-8); *Dictionnaire de santé* (1828, in-8); *Manuel des opérations chirurgicales* (1823, in-18), ouvrage trois fois imprimé et traduit en plusieurs langues; *de la Nouvelle doctrine italienne et de ses rapports avec la doctrine physiologique* (1824 et ann. suiv.), plusieurs *Mémoires*, et une traduction *du Prince*, de Machiavel, faite en 1824 avec son ami Pellegrini.

COTELLE (Toussaint-Ange), jurisconsulte français, né à Bléneau (Yonne), le 12 juin 1795, est fils d'un conseiller à la Cour impériale d'Orléans qui devint, en 1810, professeur à la Faculté de droit de Paris. D'abord élève de l'École normale, M. Cotelle fit ensuite son droit, devint docteur en 1819 et, en 1823, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il est, depuis 1831, professeur de droit administratif à l'École des ponts et chaussées. Il a obtenu, en 1856, un accessit au concours de l'Académie des sciences morales et politiques. Il avait été décoré en avril 1845.

Ses principaux ouvrages sont: *Cours de droit administratif appliqué aux travaux publics* (1835, 2 vol. in-8; 2e édit., 1838-1840, 3 vol. in-8); *des Alignements et permissions de voirie urbaine, et des référés législatifs à introduire en cette matière* (1837, in-8); *Traité des procès-verbaux de contravention en matière administrative* (1848, in-8). M. Cotelle a collaboré aux *Annales des ponts et chaussées*, à *la Thémis*, à la *Revue de législation et de jurisprudence*, au *Moniteur universel*; il est l'un des auteurs du *Dictionnaire de l'administration française* (1855-1856, gr. in-8). Enfin il a édité: *Éléments du droit naturel* et les *Principes du droit de la nature et des gens* de Burlamaqui (1820 et 1821, in-8); *le Droit des gens*, de Vattel (1820, in-8).

COTTA (Bernhard), célèbre géologue allemand, est né, le 24 octobre 1808, à Kleinen-Zillach dans les forêts de la Thuringe. Son père, directeur de l'académie forestière de Tharand, près Dresde, lui donna sa première instruction et l'initia aux éléments des sciences naturelles, particulièrement de la minéralogie et de la géologie. Il continua ses études à l'École des mines de Freiberg, et se rendit en 1832 à Heidelberg, où il fut promu docteur en philosophie. Dès cette époque, il commença des recherches de géognosie, particulièrement en Saxe, et entreprit avec Naumann la carte géologique de ce royaume. Ce beau travail qui les occupa dix ans (1832-1842) parut en 12 sections, accompagnées de plusieurs volumes de commentaires d'explications. M. Cotta seul le compléta plus tard par une *Carte géognosique de la Thuringe* (4 sections 1843-1848). Nommé, en 1841, secrétaire de l'académie de Tharand, il remplaça, l'année suivante, son collaborateur comme professeur à l'École des mines de Freiberg.

On possède de ce savant
parmi lesquels il faut cite
dendrolithes, *Excursions gé*
stische Wanderungen, Dres
1838, 4 vol.); *Introduction à*
sie et de la géologie (Anleitun
Geognosie und Geologie, Ibi
1849); *Lettres sur le* Cosmos
boldt, commentaire de cet o
du monde instruits (Briefe
boldt Kosmos, ein Commen
1848-51: trois parties en coll
ler); la première partie, qui
a eu en 1856 une troisième
tient 41 lettres sur les étoi
solaire, le magnétisme terr
réales, la géologie, les d
astronomiques, etc.; *Lettre*
des Alpes (geologische Bri
Leipsick, 1850), publiées
voyages dans les Alpes et en
de la Constitution intérieure
den innern Baü der Gebir
contenant la théorie de l'au
la création; *Lettres sur la*
Briefe), ouvrage populaire
néraux (Lehre von den Er
berg, 1855, avec planches)
M. Cotta rédigea en o
les *Annales forestières et a*
de Tharand (Forst-und
Iahrbuch der Academie zu
Leipsick, 4 vol.); il publie
des sur les filons (Gangstudi
et suiv.). Il a écrit aussi u
ticles et de mémoires desti
riser les résultats de ses
ques. Ces travaux se trouv
revues périodiques de l'All
ment dans les *Annales de*
par M. Leonhard.
Ce savant, qui doit toute
travaux personnels sur la g
l'*Histoire et la Science de l*
nevix (Leipsick et Dresde,
d'un travail original: *Idé*
(Gedanken über Phrenolog
En géologie, M. Cotta a
qui prétend donner au m
gne sa plus haute express
content d'admettre, d'aprè
successive sur la terre d'
parfaits, et un rapport in
organiques et les formes i
période, il croit expliquer
être supérieur par la c
toutes les impressions ext
cédents. L'homme est le d
cumulation en un seul fo
appelle « les observations
ture et de ses lois à trav
générations ». Les Alle
M. Cotta expose ses idée
leur prête un grand charm

COTTA (George vicomt
tuel et directeur d'une d
de l'Allemagne, qui appar
depuis 1642. Fondée à Tu
sociale J. G. Cotta, elle
tout au vicomte Jean-Fr
27 avril 1764, mort en 1
ment avec tous les grand
son siècle, le grand siècl
gne, et publia en grande
Gœthe, Schiller, Herde
Tieck, Voss, Hebel, Hu

Digitized by Google

laume et Alexandre de Humboldt, Jeannes de Müller, Spittler, Pfeffel, etc.

Le vicomte George de Cotta, sous la direction duquel la maison a encore pris une extension nouvelle, est chambellan du roi de Bavière, écuyer du roi de Wurtemberg, etc.

Outre les classiques allemands dont nous avons parlé plus haut, et tant d'autres dont les œuvres ont eu, pour la plupart, plusieurs éditions, la librairie J. G. Cotta a publié et publie en grande partie encore aujourd'hui les revues, journaux, annuaires littéraires et recueils suivants : *la Gazette universelle d'Augsbourg* (Allgemeine Augsburger Zeitung), fondée par J. F. Cotta en 1798; *die Horen*, fondé par le même et par Schiller (1795); *Annales politiques* (1795); *Annuaires d'architecture* (1795); *Annuaire littéraire des dames* (1798); *le Journal du matin* (Morgenblatt, 1807); *Journal polytechnique de Dingler*; *Annuaires de Wurtemberg de Memminger*; *Hertha, l'Étranger* (Ausland), *l'Intérieur* (Inland); *Revue allemande trimestrielle* (Deutsche Vierteljahrsschrift, (1838-1849); *Revue hebdomadaire d'agriculture et d'industrie* (depuis 1834), etc., etc.

COTTENHAM (Charles-Edward Pepys, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1824, à Londres, est fils d'un chancelier élevé en 1836 à la pairie héréditaire. Il fit ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, fut nommé clerc de la couronne à la chancellerie (1848), et hérita, en 1851, des titres et de la place de son père à la Chambre des Lords. Il appartient au parti libéral. Non marié, il a pour héritier son frère, William-John Pepys, né à Londres en 1825.

COUAILHAC (Louis), littérateur français, est né à Lille, en 1810. Après avoir fait de bonnes études au collége Henri IV, il occupa une chaire de grammaire à Lyon, où il publia un recueil de nouvelles, *les Sept contes en l'air* (1832, in-8), quitta l'enseignement en 1833 et vint à Paris tenter la fortune littéraire dans tous les genres. C'est au théâtre, où il a donné plus de 60 pièces, qu'il a le mieux réussi : *Brutus* (1843), *le Roi des goguettes* (1844), *la Cuisinière mariée* (1845), etc. Parmi ses romans, genre qu'il a abandonné assez vite, nous citerons : *Avant l'orgie* (1836, 2 vol.); *Pitié pour elle!* (1837, 2 vol.); *une Fleur au soleil* (1838, 2 vol.); *les Mères d'actrices* (1843, 3 vol.), qui se distinguent par une peinture très-vive des mœurs théâtrales; *le Comte de Mauléon*, etc. M. Couailhac a pris une part active à diverses publications littéraires, telles que *les Français peints par eux-mêmes*, *les Étrangers à Paris*, *le Jardin des plantes*; enfin l'on a de lui un petit livre de caractères, *le La Bruyère charivarique* (1842), et quelques bonnes *physiologies* (*l'Homme marié* et *le Jour de l'an*), etc.

M. Couailhac est aussi un des vétérans de la presse parisienne, à laquelle il a longtemps fourni les faits divers, des feuilletons, des articles de circonstance, des articles politiques, des comptes rendus, etc. De 1833 à 1848, il a presque toujours travaillé dans les journaux de l'opposition : *le Temps*, *le Messageer*, *le Courrier-Français*, *le Corsaire*, *le Charivari*, *la Caricature*, *le Droit*. Entré à *la Patrie* en 1847, il suivit jusqu'au coup d'État les variations politiques de cette feuille, et fut chargé, après 1852, de la rédaction de *la Normandie*, à Rouen, et du *Nord*, à Lille, fondés l'un et l'autre pour soutenir le gouvernement. Aujourd'hui, il écrit pour les théâtres de vaudeville. Il a signé dans *la Presse* jusqu'en 1856 une intéressante correspondance sur les affaires d'Espagne, dont les matériaux lui étaient envoyés de Madrid par son frère, Victor Couailhac.

COUDER (Louis-Charles-Auguste), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, vers 1790, fit ses premières études à Marseille, pays natal de sa mère, et revint les achever à Paris. Admis à l'École centrale, il aima mieux être artiste qu'ingénieur, et entra dans l'atelier de Regnault, puis dans celui de David. Ses premiers tableaux, *Amour, tu perdis Troie*, et la *Mort du peintre Massaccio*, firent espérer un grand talent. A l'exposition de 1817, *le Lévite d'Ephraïm* fonda sa réputation, partagea le grand prix avec le *saint Étienne* de M. Abel de Pujol et prit place au Luxembourg. Mais dès lors l'enthousiasme des amis de M. Couder provoqua une réaction qui lui fut fatale. Les peintures de la salle d'Apollon au Louvre, *la Lutte d'Hercule et d'Antée*, *Achille près d'être englouti par le Xante et le Simoïs*, *Vénus recevant de Vulcain les armes qu'il a forgées pour Énée*, furent jugées inférieures au *Lévite d'Éphraïm* et pendant sept années, il travailla vainement à regagner la faveur du public. *Le Soldat de Marathon*, *Adam et Ève*, *Léonidas faisant ses adieux à sa famille* (à Versailles), *Tanneguí du Châtel sauvant le jeune dauphin*, *la Mort de Virgile* et plusieurs autres tableaux, exposés de 1820 à 1827, furent froidement accueillis, et l'artiste prit le parti de s'exiler en Allemagne. A Munich il travailla à des fresques qui donnèrent plus de souplesse à son pinceau.

Il revint en France après la révolution de 1830. *L'Adoration des Mages* (1831), les portraits du *général Rampon*, du *maréchal de Saxe*, du *maréchal Luckner* (1833-1835) et surtout la *bataille de Laufeld* (1836), lui rendirent sa popularité. Il donna, de 1838 à 1844, la *Prise de York Town*, *la Prise de Lérida en 1807*, *l'Assemblée des états généraux* et *la Fédération*. Après la révolution de Février, au Salon de 1848, parut le *Serment du jeu de Paume*. Enfin M. Couder a exécuté des fresques à Saint-Germain l'Auxerrois et un des tableaux de la Madeleine. Il n'a rien envoyé à l'Exposition universelle de 1855. Il est membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1839, comme successeur de Langlois, et officier de la Légion d'honneur depuis 1841.

Couder (Jean-Baptiste-Amédée), dessinateur français, frère du précédent, né à Paris, en 1797, étudia la peinture, et figura d'abord comme peintre aux Salons, où il obtint une médaille en 1836. Il s'est depuis exclusivement consacré au genre d'ornementation désigné sous le nom de dessin industriel. Il a obtenu, pour ces derniers travaux, diverses distinctions aux expositions de l'Industrie, et notamment la croix d'honneur à la suite de l'Exposition universelle de Londres (22 novembre 1851).

COUDERC (Charles), artiste dramatique français, né à Toulouse, le 10 mai 1812, d'une famille de négociants, céda à son goût naturel pour le théâtre et entra, en 1831, au Conservatoire. Formé particulièrement par les leçons de Nourrit, il débuta, en 1834, à l'Opéra-Comique dans *le Chaperon rouge*, de Boïeldieu, par le rôle du comte Rodolphe, qu'aucun artiste, depuis la retraite de Martin, n'avait osé jouer. Il obtint, ainsi que dans le rôle principal de *Fra Diavolo*, un grand succès grâce à son intelligence comme acteur et aux qualités agréables de sa voix. Il eut ensuite un rôle important dans *le Fils du Prince*, créa Daniel dans *le Chalet* et contribua puissamment au succès inépuisable de ce chef-d'œuvre de M. Adam. Il joua avec autant de bonheur dans *l'Éclair*, *l'Ambassadrice*, *le Domino noir*, *les Diamants de la couronne*, etc.

En 1842, M. Couderc alla chanter en Belgique

et à Londres. Il rentra, en 1850, à l'Opéra-Comique par le rôle grave et sérieux de Shakspeare dans *le Songe d'une nuit d'été*. Parmi ses autres créations remarquables, on peut citer *les Noces de Jeannette*, *le Nabab* (1854) et *l'Avocat Patelin* (1856), qui ont fait valoir la souplesse, la variété et le naturel de son talent.

COUPART (Antoine-Marie), auteur dramatique français, né à Paris, le 13 juin 1780, entra, à seize ans, dans l'administration des transports militaires, puis, en 1799, au ministère de la police générale, dans le bureau des journaux et du théâtre. Il en était chef depuis cinq ans lorsqu'il fut mis à la retraite en 1829. M. Coupart, que la *Biographie générale* fait mourir en 1848, est encore aujourd'hui régisseur général au théâtre du Palais-Royal.

Nous rappellerons de cet écrivain, dont les débuts appartiennent à l'autre siècle : *Honneur et richesse* (1799); *la Bossomanie*, *l'Amant comédien*, *le Prêteur sur gages*, *les Deux bastringues* (1799-1800), ces quatre vaudevilles avec Servières; *l'Homme gris, ou qui a bu boira* (1802), avec Moreau; *Lise bonne*, parodie (1804); *le Passe-partout* (1819), avec Brazier; *Levez la toile!* (1820); *l'Aubergiste malgré lui* (1823), avec Brazier; *le Fils de l'invalide* (1826), avec Varez; une trentaine de vaudevilles de circonstance (1812-1826); des pièces de vers fournies au *Chansonnier français*, à l'*Almanach poétique*, au *Momus moderne*, etc.; les plus heureuses ont paru sous le titre de : *Chansons d'un employé mis à la retraite* (1829). M. Coupart a publié et rédigé, de 1825 à 1830, les six années de l'*Almanach des spectacles*.

COURAND (Jean), général français, né à Ajaccio (Corse), le 11 avril 1795, entra le 20 août 1809 dans les vélites à pied de la garde napolitaine, devint sous-lieutenant en 1812 et, dans la campagne de Saxe, qu'il fit avec une grande distinction, fut blessé au combat de Wurtschen. On le confirma dans le grade de lieutenant au service de France (1814); il fut d'abord attaché aux chasseurs corses, qui furent licenciés avec le reste de l'armée après Waterloo, puis à la légion de la Charente-Inférieure. Ses opinions bonapartistes l'ayant fait écarter du service actif en 1819, il renonça à sa carrière, étudia le droit et se fit inscrire comme avocat au barreau de Marseille.

Après la révolution de Juillet, M. Courand rentra dans l'armée avec le grade de capitaine, fit la guerre de Belgique et fut mis à l'ordre du jour pour la part qu'il avait prise à l'assaut de la lunette Saint-Laurent (1832). Chef de bataillon en 1840, il fit les campagnes de 1841 et 1842 en Afrique, devint colonel du 19e de ligne (10 juillet 1848) et enleva à la tête de ce regiment les hauteurs de la Croix-Rousse dans l'insurrection lyonnaise de 1849. Promu au grade de général de brigade le 21 décembre 1851, il a été appelé, le 24 du même mois, au commandement du département de la Seine et de la place de Paris. — Il est mort en 1856.

COURBET (Gustave), peintre français, né à Ornans (Doubs), le 10 juin 1819, commença ses études au séminaire de sa ville natale, où il eut pour maître l'abbé Gousset, aujourd hui cardinal; il les termina au collége royal de Besançon. Il passa ensuite une année chez un professeur de mathématiques, M. Delly, qui favorisa, à l'insu de sa famille, sa vocation pour la peinture. Son père, parent de M. Oudot, professeur à la Faculté de droit de Paris, le destinait au barreau. Envoyé à Paris, en 1839, pour y étudier le droit, M. Courbet se
livra ardemment à la peinture. E
de ses tableaux admis au Salon.
core eu de maître. Il reçut q
peine de Steuben, et suivit
M. Hesse, dont on le dit l'élèv
s'attachant de préférence aux
Florentins et aux Vénitiens. Son
dédain pour l'École des beaux-
lui attirèrent la malveillance des
firent repousser pendant six ans
tableaux par le jury de l'exposit
égaré dans le romantisme, lisa
mait le *Faust* dans une allégor
tre épuisé par une longue pours
saisissable (*Nuit classique du W*

La révolution de Février lui r
l'espérance. Il envoya à l'exposi
tableaux ou dessins qui eurent
tendu. Plus sûr de lui-même,
complir dans la peinture une ré
à celle qui a subordonné en li
de l'idéal au sentiment du r
cause à celle que M. Champfleur
défendait déjà, sous le nom d
laissa aller à des exagérations s
soulevèrent les plus vives polém
quelles il semblait vouloir, à
compatriote et ami, M. P. J. Pr
lence à la renommée. Aux crit
accueilli *l'Après-dînée à Ornan*
terrement d'Ornans (1850), il
Baigneuses (1853). Au momen
universelle de 1855, méconten
le jury officiel donna à ses toile
son exposition particulière et
uns d'orgueil et d'indiscipline,
pour son audace et sa persévéra
a la haine du factice et du con
profond de la nature, qui n'
pour les besoins du système. Is
ques et les romantiques, il a en
tation très-contestée. A l'étran
d'éclatants triomphes, et à M
dernière exposition, le jury lui
honneur une salle entière.

Parmi les nombreux tableau
nous citerons encore divers *po*
peint lui même en des attitudes
traits de MM. *Urbain Cuenot* (
(1850), *Gueymard* (1857), *Jean J*
le Violoncelliste (1848); *une*
(1855); *le Matin*, *le Milieu du j*
sages exposés en 1848; *la V*
(1849); *les Communaux de*
couchant (1849); *les Bords d*
Vue et ruines du château d
(1850); *Paysage des bords de*
roche de dix heures (1855); *le*
noir, le Château d'Ornans (185
Flagey revenant de la foire (
de pierres (1850), une de ses
les Demoiselles de village (1
(1853); *la Fileuse* (1853); *les*
(1855); *les Demoiselles des b*
types de laideur systématique
vreuil, *Biche forcée à la neige*,
effet remarquable (1857), etc.
tenu une 2e médaille en 1849.

COURCELLE-SENEUIL (J....
français, né vers 1800, a d'abor
puis, quittant la pratique de
théorie, il a publié sur les qu
politique de nombreux articles
dans *la Réforme*, dans *la Sem*
publique, et autres journaux d
Il a été un des plus actifs coll

Digitized by Google

tionnaire politique, édité par Pagnerre. En 1848, il remplit quelque temps, au ministère des finances, les fonctions de directeur des domaines. Il est aujourd'hui professeur d'économie politique à Santiago (Chili). Parmi ses ouvrages nous citerons : *Lettres à Édouard sur les révolutions* (in-8); *le Crédit et la Banque*, etc. (1840, in-8), études sur les réformes à introduire dans l'organisation de la Banque de France; *Traité théorique et pratique des opérations de banque* (1853, in-8, 2ᵉ édit., 1857), et divers articles dans le *Dictionnaire de l'économie politique*.

COURDOUAN (Vincent), peintre français, né à Toulon (Var), en 1816, reçut à Paris les leçons de Paulin Guérin, et fit ses débuts au Salon de 1835. Il retourna vers la même époque dans sa ville natale, se mit à explorer les côtes et les sites maritimes de nos contrées méridionales, et continua sans interruption de nombreux envois aux expositions annuelles. En 1848, après un premier voyage en Algérie, il a été nommé professeur de dessin à l'École navale de Toulon. M. Courdouan a exécuté et exposé, entre autres toiles : *le Château de la Napoule*, une *Vue de Bayols*, *les Gorges d'Ollioules*, *les Côtes de Provence*, *l'Arrivée du bey de Tunis à Toulon*, *le Port d'Alger*, *le Combat du Romulus*, *les Navires affalés par un gros temps*, *le Soir sous les pins*, *la vallée d'Ardennet*; puis comme aquarelles, outre plusieurs des sujets précédents, *la Rade de Toulon*, *le Port de Marseille*, *le Lendemain d'une tempête*, une *Vue de Nice*, *les Bords du Var*, des *Effets* de couchants, de calme et d'orage; enfin quelques pastels, également composés d'après des sujets maritimes, et notamment *le Naufrage de* la Marne *à Istora*, en Afrique (1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *l'Embarquement des zouaves partant d'Alger pour la Crimée*, et au Salon de 1857 : *Rade de Toulon*, *Vue de Bordighiera*, et *Coteaux de Balagnier*. — Il a obtenu deux troisièmes médailles en 1838 et 1844, une 2ᵉ en 1847, et la décoration en octobre 1852.

COURNOT (Antoine-Augustin), mathématicien français, né à Gray (Haute-Saône), le 28 août 1801, entra à l'École normale en 1821. En 1834, il fut nommé professeur de mathématiques à la Faculté des sciences de Lyon, et, l'année suivante (5 octobre), appelé aux fonctions de recteur de l'académie de Grenoble. Il occupa ce poste important pendant trois ans; le 18 septembre 1838, il fut nommé inspecteur général des études. Enfin, le 22 août 1854, lors de la nouvelle organisation des rectorats, il fut placé à la tête de l'Académie de Dijon. Il a gardé le titre d'inspecteur général honoraire. Il est membre des Académies et Sociétés savantes de Grenoble, de Besançon et de Dijon, docteur ès sciences, et officier de la Légion d'honneur depuis 1845.

On doit à M. Cournot divers mémoires de mathématiques pures ou appliquées, publiés pour la plupart dans les recueils de l'Institut et dans le *Journal de Crelle*; mais ses travaux les plus importants ont été l'objet de publications séparées. L'auteur s'y montre à la fois philosophe profond et mathématicien savant, et s'attache surtout à mettre en lumière les principales questions qui se rapportent aux méthodes à suivre dans l'étude des sciences. Citons une édition des *Mémoires* du maréchal Gouvion de Saint-Cyr (4 vol. in-8, 1831); la traduction du *Traité d'astronomie* de sir John Herschell (1834; 2ᵉ édit., 1836), et des *Éléments de mécanique* de Kaater et Lardner (1834; 2ᵉ édit., 1842); *Recherches sur les principes mathématiques de la théorie des richesses* (1838 et 1842, in-8); *Traité élémentaire de la théorie des fonctions et du calcul infinitésimal* (1841, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1856); une édition des *Lettres d'Euler*, publiées et annotées par M. Cournot (1842, 2 vol. in-8); *Exposition de la théorie des chances et des probabilités* (1843, in-8); *de l'Origine et des limites de la correspondance entre l'algèbre et la géométrie* (1847, in-8); *Essais sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique* (1851, 2 vol. in-8).

COURSON (Aurélien DE), historien français, est né, le 25 décembre 1811, au Port-Louis (Ile de France), où son père, le comte de Courson, pris les armes à la main dans le Morbihan, avait été envoyé, avec le grade de capitaine d'infanterie, par le premier consul, après la paix d'Amiens. Amené en France, M. de Courson fit son droit à Rennes et y fut chargé par M. Guizot de recherches relatives à l'histoire du tiers-état. Après avoir été employé à la bibliothèque Sainte-Geneviève, il est devenu conservateur de celle du Louvre.

Ses principaux ouvrages sont : *Essai sur l'histoire, la langue et les institutions de la Bretagne armoricaine* (1840, in-8); *Histoire des origines et des institutions des peuples de la Gaule armoricaine et de la Bretagne insulaire* (Paris et Saint-Brieuc, 1843, in-8); *Histoire des peuples bretons dans la Gaule et dans les Iles Britanniques* (1846, 2 vol. in-4), ouvrage qui a obtenu le second prix Gobert à l'Académie française; *Mémoire sur l'origine des institutions féodales chez les Bretons et les Germains* (1847, in-8), avec M. Vallery-Radot : les *Chefs-d'œuvre des classiques français du* XVIIᵉ *siècle* (Paris, 1855, in-12). Il traduit de l'allemand l'*Histoire des institutions judiciaires des Anglo-Normands*, de Phillips (voy. ce nom), et est chargé de publier, pour la *Collection des documents inédits sur l'histoire de France*, le cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon, en Bretagne.

COURT (Joseph-Désiré), peintre français, né à Rouen, en 1797, fut élève de Gros, et remporta, en 1821, le grand prix de peinture : le sujet du concours était *Samson livré aux Philistins*. Il envoya de Rome une *Scène du Déluge*, et un *Faune au bain attirant à lui une jeune fille*, qui eurent du succès. En 1827, sa *Mort de César*, qui prit place au Luxembourg, fit sa réputation. Il concourut pour le *Boissy d'Anglas* destiné à la Chambre des Députés; mais l'esquisse de Vinchon fut préférée à la sienne, comme à celle de M. Delacroix. Il sembla en appeler au public en exposant son œuvre au Salon de 1833.

On a encore de lui : *Saint Pierre au pouvoir des Romains s'embarquant pour Jérusalem* (1835); *le duc d'Orléans, lieutenant général du royaume*, à Versailles (1836); *le Roi distribuant des drapeaux à la garde nationale le 29 août 1830*, à Versailles; *la Fuite du gouverneur de Constantine* (1839); *le Retour de saint Louis* (1841); *le duc d'Orléans posant la première pierre du grand canal d'Agen* (1844); les portraits de *Mme Adélaïde* et du *prince de Joinville*, du *roi* et de *la reine de Danemark*, du *duc Decazes*, de *Mgr Sibour*, archevêque de Paris, ainsi que des peintures à l'hôtel de ville. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : la *Mort de César* et trois portraits, parmi lesquels celui du *pape Pie IX*; et au Salon de 1857 : *le Maréchal Pélissier*, *le général de Chasseloup-Laubat*, *MM. Émile Hébert*, *Thévenin*, etc. M. Court a obtenu une 1ʳᵉ médaille en 1831, une médaille de deuxième classe en 1855, et la décoration au mois de juin 1838.

COURTAIS (Amable-Gaspard-Henri, vicomte DE),

ancien député français et représentant du peuple, né à Moulins, en 1786, servit dans l'armée sous l'Empire et sous la Restauration et se retira avec le grade de chef d'escadron de cavalerie et la croix de chevalier de la Légion d'honneur, qu'il avait reçue le 5 septembre 1813. En 1842 et en 1846, il fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de Montluçon. Il siégea constamment à l'extrême gauche, près de Fr. Arago et de M. Ledru-Rollin et signa, le 22 février 1848, la demande de mise en accusation présentée contre le ministère Guizot. Après la proclamation de la République, il fut appelé par le gouvernement provisoire au commandement en chef de la garde nationale de Paris. Les électeurs du département de l'Allier le nommèrent représentant du peuple par 71 368 voix, le premier sur une liste de huit élus. Mais il ne put remplir son mandat législatif; l'indécision qu'il montra, le 15 mai, en présence de l'émeute, s'efforçant uniquement d'empêcher une collision, le fit accuser de connivence avec les envahisseurs de l'Assemblée. Insulté par des gardes nationaux, destitué par la Commission exécutive et livré aux poursuites de la justice, il subit un an de détention préventive; le verdict de la Haute-Cour de Bourges lui rendit la liberté. Il reprit sa place à la Constituante, s'associa aux derniers votes de la gauche, puis cessa de paraître sur la scène politique.

COURTAUD-DIVERNERESSE (Jean-Jacques), philologue français, né à Felletin (Creuse), vers 1795, a fait longtemps partie de l'Université, comme professeur de rhétorique. En 1848, il était censeur des études au collége Bourbon et il succéda comme proviseur à M. Bouillet (voy. ce nom). Il avait toujours professé des opinions républicaines et il fut mis à la retraite peu de temps après l'élection du 10 décembre. On a de lui : un *Cours élémentaire de rhétorique appliquée aux trois langues française, grecque et latine* (1822, in-12); diverses traductions d'auteurs latins : *Juvénal*, *Perse*, *Sulpicia*, *Lucain*, dans la collection Panckoucke; une *Grammaire grecque, ou Méthode nouvelle et complète pour étudier la langue grecque, avec syntaxe analytique* (1828, in-8; 1853, 8e édition); un *Examen critique de la* Grammaire grecque *de M. Burnouf* (in-8); enfin, un *Dictionnaire français-grec* (1re partie, 1847; 2e partie, 1857).

COURTET (Alexandre-Victor), littérateur français, né, le 21 juillet 1813, à l'Isle (Vaucluse), abandonna le commerce pour venir à Paris s'occuper de travaux littéraires. Il collabora au *Globe* (1830-1831) et partagea les doctrines saint-simoniennes; puis il donna des articles à la presse politique et aux encyclopédies, notamment au *Dictionnaire de la conversation*. On a de lui : *la Science politique fondée sur la science de l'homme* (1838, in-8), où il étudie les races humaines sous le rapport de l'histoire, de la philosophie et de la société; *du Crédit en France* (1840, in-8); *Tableau ethnographique du genre humain* (1850, in-8); *le Canal des Alpines* (1855, in-4), canal dont il est devenu directeur, etc.

COURTET (Xavier-Marie-Benoît-Auguste, dit *Augustin*), sculpteur français, né à Lyon, le 29 juillet 1821, vint suivre à Paris les ateliers de Pradier, de Ramey fils et M. Dumont, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts, et débuta par un *Buste* au Salon de 1847. Il a exposé depuis : un buste de *Jeune fille* (1848); *Bacchanale*, *Centauresse et faune*, groupe, *MM. de Kontski, de Kerminguy, Baroche, C. Jourdan, J. Ricord*, statue de *Léda*, *Carle Wanloo* (1849-1850); *M. Baroche*, statuette, le *comte de Castellane*, pour le musée de Lyon, *Adrienne Lecouvreur*, pour le Théâtre-Français (1852-1853); *le comte de Casabianca*, et deux autres Bustes, à l'Exposition universelle de 1855; *Danseurs d'Herculanum* (1857), etc. Il a exécuté, au nouveau Louvre : *Gabriel* et *Nic. Coustou*. Il a obtenu une 2e médaille en 1848.

COURTOWN (James-Thomas STOPFORD, 4e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1794, à Londres, descend d'une famille irlandaise élevée en 1796 à la pairie héréditaire. Il prit ses degrés universitaires à Oxford, vécut éloigné des affaires publiques et quitta, en 1835, le nom de lord Stopford, qu'il avait porté jusque-là, pour prendre les titres et la place de son père à la Chambre haute. Il est attaché aux doctrines du parti tory. Marié deux fois, en 1822 et en 1850, il a cinq enfants, dont l'aîné, James-Georges-Henry, vicomte STOPFORD, né en 1823, à Courtown-House, a servi quelque temps dans les gardes.

COUSIN (Victor), philosophe et écrivain français, membre de l'Académie française, né le 28 novembre 1792, à Paris, où son père était horloger, fit de brillantes études au lycée Charlemagne, et remporta une foule de prix au concours général, notamment le prix d'honneur de rhétorique (1810). Quoique possédé de la passion des arts, surtout de celle de la musique, il passa du collége à l'École normale, où l'enseignement de Laromiguière, Royer-Collard et Maine de Biran décida de sa vocation philosophique. Il y devint répétiteur de grec dès 1812, puis maître de conférences de philosophie en 1814. Il professa à la même époque la classe de troisième au lycée Napoléon. Pendant les Cent-Jours, il s'enrôla dans les volontaires royaux. Appelé, à la fin de 1815 (7 décembre), à suppléer M. Royer-Collard dans sa chaire de la Sorbonne, il s'inspira, en philosophie, de cet esprit de réaction contre le XVIIIe siècle qui était alors à l'ordre du jour en politique et en littérature et consacra toute l'année 1817 à développer l'enseignement de la philosophie écossaise, que M. Royer-Collard avait introduit chez nous.

Un premier voyage en Allemagne (1817) convertit M. Cousin à une métaphysique plus hardie; il devint le disciple et l'interprète fervent de Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Il exposa la doctrine du premier, dans ses cours de 1819 à 1821. Le progrès de la réaction politique lui suscita une première persécution. Suspendu d'abord de ses fonctions à la Sorbonne, le licenciement de l'École normale, en 1822, l'éloigna tout à fait de l'enseignement public. Il devint précepteur d'un fils du maréchal Lannes. C'est alors qu'il entreprit, ou poursuivit plus activement ses éditions de *Proclus* (Paris, 1820-27, 6 vol. in-8, avec commentaires), de *Descartes* (Paris, 1826, 11 vol. in-8, avec planches), et sa fameuse traduction des *Œuvres complètes de Platon* (1825-40, 13 vol. in-8), dont les *Arguments*, accueillis avec tant de faveur, sont restés inachevés.

De 1824 à 1825, M. Cousin fit un second voyage en Allemagne. Arrêté par la police de Dresde, comme suspect de carbonarisme, il fut conduit à Berlin et y subit une captivité de six mois qui servit à sa popularité, et lui permit d'autre part de se pénétrer plus intimement encore de la doctrine et de la méthode de Hegel. A son retour en France, il se jeta dans l'opposition, qui prenait de jour en jour plus de force, et quand le ministère Martignac remplaça le ministère Villèle (1827), il fut réintégré dans

chaire. Il partagea alors, avec MM. Guizot et Villemain, cet immense succès, sans exemple dans les annales de la Sorbonne, et dû en partie au talent de l'illustre triumvirat universitaire, en partie au bonheur des circonstances. Professeur libéral, devant une foule plus libérale encore, chaque phrase, chaque mot, qui pouvait contenir une allusion, même involontaire, aux luttes du jour et aux triomphes du lendemain, était saisi avidement et couvert de bravos enthousiastes. M. Cousin traçait alors, à grands traits et dans un splendide langage, sous prétexte d'introduction à l'histoire de la philosophie, le tableau des destinées universelles de l'humanité, du point de vue de la philosophie de l'histoire. Il embrassait tout : les idées et les faits, les sciences et les arts, les philosophies et les religions, la civilisation et la politique, le passé, le présent et l'avenir de l'homme. Il mêlait à tout cela des protestations solennelles de royalisme, exaltait la charte octroyée comme le dernier mot de la liberté et du progrès, et ne voyait dans Waterloo qu'une victoire de la civilisation.

Il était donc naturel que M. Cousin, en 1830, ne prît aucune part à la lutte des trois jours, malgré tous les reproches adressés à son inaction par ses anciens amis du *Globe*. Il rendit toutefois hommage aux combattants dans la personne d'un de ses élèves, le jeune Farcy, de l'École normale, tué sur la place du Carrousel, et à la mémoire duquel il dédia un de ses dialogues de Platon. Le nouveau régime lui fit une brillante fortune; il fut nommé conseiller d'État, membre du conseil royal de l'instruction publique, officier de la Légion d'honneur, professeur titulaire à la Sorbonne par suite de la retraite de Royer-Collard, membre de l'Académie française en remplacement du baron Fourier (1830) et de l'Académie des sciences morales et politiques, lors de sa création (1832), directeur de l'École normale, pair de France. Ces divers titres, les avantages qui y étaient attachés, l'influence que donne le talent, l'éclat de son passé, tout désignait M. Cousin aux colères de l'opposition. Chef tout-puissant de la philosophie officielle, il se voyait en butte à des attaques contradictoires et également violentes de la part des hommes avancés et de tout le clergé.

Au 1er mars 1840, M. Cousin, qui à la Chambre des Pairs s'était montré en général conservateur, entra, comme ministre de l'instruction publique, dans le cabinet libéral de M. Thiers. Pendant les huit mois qu'il fut au pouvoir, il opéra un certain nombre de réformes dans l'administration et dans les programmes d'études; il en publia, à sa sortie, un compte rendu apologétique dans la *Revue des Deux-Mondes* (février 1841. L'année suivante, la mort de Jouffroy lui rendit sa position de membre du conseil royal, qu'il avait abandonnée pour prendre le ministère. Mais il ne put rentrer à l'École normale, et une réforme du budget fit de son titre de conseiller d'État sans fonctions un titre sans traitement dont il se démit. Sous le ministère du 29 octobre, M. Cousin eut encore un beau rôle, comme défenseur de la philosophie et de l'université, dans la Chambre des Pairs. Il a publié les discours qu'il prononça à cette occasion, sous ce titre : *Défense de l'Université et de la philosophie*, etc. (1844, in-8, trois édit.; 1845, in-8).

La révolution de 1848, qui surprit M. Cousin, trouva pourtant en lui, tout d'abord, un auxiliaire plutôt qu'un ennemi. Lorsque le général Cavaignac, devenu chef du pouvoir exécutif, demanda à l'Académie des sciences morales et politiques son concours pour raffermir la société et moraliser le peuple, M. Cousin ouvrit la série de publication entreprises dans ce but par l'Institut, en donnant, avec une préface républicaine, une édition populaire de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Il écrivit ensuite, sous le titre de *Justice et charité*, une réfutation des doctrines socialistes sur le droit à l'assistance. Depuis l'année 1849, où il fut un instant question de sa candidature à l'Assemblée législative, M. Cousin a disparu de la vie publique. Maintenu au conseil supérieur de l'instruction sous le ministère de M. de Falloux, mais sans influence personnelle au milieu de tous ses anciens ennemis, il sanctionnait seulement par sa présence les conditions nouvelles imposées à l'enseignement philosophique et à l'Université. D'autre part, il ramenait à lui, par ses démonstrations respectueuses, toute l'opinion ecclésiastique, refondait, en l'épurant, un de ses anciens cours, sous le titre : *du Vrai, du Beau et du Bien* (1853, in-8 et in-12), et s'entendait proclamer, dans une solennité de l'église de Sainte-Geneviève, par un des adversaires les plus ardents du panthéisme universitaire, « le plus grand philosophe des temps modernes. » Comme professeur, M. Cousin s'était tu depuis longtemps. Titulaire, pendant vingt ans, de la chaire où il avait professé comme suppléant de Royer-Collard, il a toujours eu à son tour des suppléants, jusqu'au jour où une ordonnance ministérielle l'a placé, avec MM. Villemain et Guizot, au rang de professeur honoraire (1852).

Il est plus facile de faire l'histoire des doctrines philosophiques développées tour à tour par M. Cousin, et toujours dans un admirable langage, que de préciser celles qui lui sont propres. Disciple de Royer-Collard, des philosophes écossais et de Maine de Biran, il s'est attaché d'abord à la méthode psychologique, et a incliné à réduire toute la philosophie à la science modeste de l'esprit humain. Une fois dans le courant de la métaphysique allemande, il en a exposé les doctrines panthéistes avec une telle effusion que, lors même qu'il n'aurait pas écrit, à propos du système de Schelling, ces mots qu'il a supprimés depuis : « Ce système est le vrai, » il était bien difficile de ne pas le compter parmi les adeptes fervents du panthéisme et de toutes les inspirations hégéliennes. Aujourd'hui, M. Cousin paraît ramener toute la philosophie à la morale, et appuyer celle-ci sur la religion. De tout temps, d'ailleurs, il a donné moins d'importance à la philosophie elle-même qu'à son histoire, et à part les travaux d'érudition philosophique qu'il a lui-même entrepris, il a suscité autour de lui, dans l'Université et au dehors, un mouvement considérable d'études historiques et de recherches savantes. Il avait toutefois la prétention de leur donner pour but et pour centre une sorte de système dogmatique, l'éclectisme. « Publier des systèmes, et des systèmes tirer la philosophie, tel est, en deux mots, disait Jouffroy, le plan de M. Cousin. » Il a quelquefois présenté l'éclectisme comme une sorte d'opération mécanique donnant la vérité par le choc ou l'amalgame des systèmes contraires, dont aucun n'est faux, mais dont chacun est incomplet, ou encore, dont chacun est vrai parce qu'il affirme, faux parce qu'il nie. D'autres fois, sentant qu'il faut au-dessus de l'éclectisme un principe de discernement, il déclarait que l'éclectisme n'est pas une méthode, mais un drapeau, une manifestation de l'esprit moderne de liberté et de tolérance dans la philosophie. En résumé, sans avoir de méthode propre, et à part les écarts d'imagination qu'il a désavoués, M. Cousin s'est attaché, comme autrefois Cicéron, à toutes les doctrines qui ont pour elles le sens commun, le sentiment moral et religieux, la vraisemblance, et il les a dévelop-

pées avec une abondance et une puissance de style qui font de lui un des premiers écrivains philosophiques de notre temps et peut-être de notre langue.

Les livres de M. Cousin sont nombreux et attestent en lui cette faiblesse de l'esprit dogmatique, cette préoccupation constante de l'histoire et cette prédilection croissante pour les sujets d'art et de littérature, qui ont fini par l'absorber tout à fait. A ceux que nous avons déjà cités, nous ajouterons : *Cours de philosophie professé à la Faculté des lettres pendant l'année* 1818, *sur les fondements des idées absolues du vrai, du beau et du bien* (1836, in-8), publié par M. Ad. Garnier et transformé par M. Cousin lui-même en 1853; *Cours de l'histoire de la philosophie* (1827, par livraison; 2e édition, 1840, 3 vol. in-8); *Cours d'histoire de la philosophie moderne, pendant les années* 1816 *et* 1817 (1841, in-8) et *Cours d'histoire de la philosophie morale au* XVIIIe *siècle, de* 1816 *à* 1820 (1840-41, 5 vol. in-8), publiés par MM. Vacherot et Danton; *Ouvrages inédits d'Abélard*, pour servir à l'histoire de la philosophie scolastique en France (Impr. roy., 1836, in-4), faisant partie de la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*; *de l'Instruction publique en Hollande* (Paris, 1837, in-8; Bruxelles, 1838, 2 vol in-18) et *de l'Instruction publique dans quelques pays de l'Allemagne et particulièrement en Prusse* (1840, 2 vol. in-8), résultat de missions officielles dans ces pays; *de la Métaphysique d'Aristote* (1835, in-8; 2e édition, 1838), rapport sur un concours de l'Académie des sciences morales, suivi d'un *Essai de traduction des deux premiers livres de la Métaphysique; Manuel de l'histoire de la philosophie*, de Tenemann, traduit de l'allemand (2e édition, 1839, 2 vol. in-8, avec la collaboration active de M. Viguier); *Fragments philosophiques* (1826, in-8; 3e édition, 1838, 2 vol. in-8), suivis d'une demi-douzaine au moins de volumes de même nature : *Nouveaux fragments, Fragments de philosophie ancienne, Fragments de philosophie scolastique, Fragments de philosophie cartésienne, Fragments de philosophie moderne, Fragments littéraires*, etc.; *Leçons de philosophie sur Kant* (1842, in-8); *des Pensées de Pascal* (1842; in-8, 2e édition, 1844, in-8), restitution très-intéressante du texte primitif de Pascal, si profondément altéré dans toutes les éditions: *Jacqueline Pascal* (1844, in-18); toute une suite d'*Études sur les femmes et la société du* XVIIe *siècle*, comprenant jusqu'à ce jour: *Madame de Lougueville* (1853, in-8: 3e édition, 1855); *Madame de Sablé* (1854, in-8); *Madame de Chevreuse* et *Madame de Hautefort* (1856, 2 vol. in-8); *la Société française au* XVIIe *siècle, d'après* le Grand Cyrus *de Mlle de Scudéry* (1858, 2 vol. in-8), etc. M. Cousin a, en outre, collaboré à un certain nombre de recueils, tels que la *Revue des Deux-Mondes*, les *Mémoires* de l'Académie des sciences morales et politiques, et surtout le *Journal des savants*, où la plupart de ses livres, notamment ses *Fragments*, ont paru une première fois sous forme d'articles détachés. On lui a aussi attribué un *Livre d'instruction morale et religieuse* (1833, in-12), sorte de catéchisme gallican qui ne porte pas son nom. M. Cousin a réuni la plupart de ses œuvres dans une première édition générale (Paris, 1846-47, 22 vol. in-18).

COUSSEMAKER (Charles-Edmond-Henri DE), littérateur français, né à Bailleul (Nord), le 19 avril 1805, suivit à la fois les cours de la Faculté de droit et les leçons de Reicha au Conservatoire de musique. Il fut nommé juge de paix à Bergues, exerça à Cambrai plusieurs fonc-

tions administratives, et p
pour écrire des *Ouvertures*
chures et mémoires d'arché
a surtout de lui : un *Mémo*
ses traités de musique (184
les collections musicales de
Cambrai (1843, in-8); une *I*
nie au moyen âge (1852),
cadémie des inscriptions et
Coussemaker est membre de
logie de l'Académie royale
pondant du ministère de l'in
vaux historiques, membre d
Nord, etc. Il a été décoré en

COUTANCEAU [de la Chare
cien représentant du peuple fr
constituante de 1848, né à Sai
près de Saint-Jean d'Angely (
vers 1789, se livra à l'agricu
sieurs médailles pour des am
tions diverses. Après la révo
fut élu représentant du peu
douze, par 49 454 voix. Me
l'agriculture et du crédit f
la fraction modérée du pa
adopta l'ensemble de la Con
gea sa mission terminée et
le 4 novembre 1848. Il conti
coles dans sa propriété de Sa

COUTTS (miss Angela-G
une des plus riches héritiè
le 25 avril 1814, est la plus
whig, sir Fr. Burdett, mor
dernières années de sa vie,
ternel, le banquier Coutts,
trice de Drury-Lane, miss
ria plus tard avec le duc de
seigneur ruiné. N'ayant pas
deux unions, elle disposa à
immense fortune, s'éleva
60 millions de francs, en fa
sous condition par elle de
armes des Coutts. Peu de te
tion de son mariage avec
dants, parmi lesquels on p
duc de Norfolk et le prin
Restée célibataire et très-dé
glicane, miss Coutts a mis
vice des Sociétés de bienfaisa
religieuse; elle a pourvu, à
tation d'un évêché dans l'A
et fait bâtir, en 1847, une m
le quartier de Westminster,

COUTURE (Thomas), pei
genre français, né à Senlis,
reçut d'abord les leçons de
Paul Delaroche. Il obtint, e
de Rome et débuta au Sal
Jeune Vénitien après une or
il exposa un *Enfant prod*
Retour des champs; en 1
deux *portraits*. Ces divers
remarquées: mais en 1844.
mour de l'or (musée de
chez l'artiste une manière o
une réputation de coloriste.
médaille de troisième classe,
vre considérable et envoya
Romains de la décadence,
deux vers de Juvénal :

Nunc patimur longæ pacis
Luxuria incubuit, victumque

Ce tableau fut le grand s

Digitized by Google

et valut à M. Couture la médaille d'or et la croix de la Légion d'honneur.

Après ce coup d'éclat, M. Couture laissa passer quatre expositions sans se rappeler au souvenir du public, et n'envoya au Salon de 1852 que deux portraits et une tête de fantaisie, *la Bohémienne*. A l'Exposition universelle de 1855, il donna un tableau remarquable de dessin et de coloris, *le Fauconnier*, et fit en même temps reparaître ses *Romains de la décadence*. L'impression fut toujours grande et générale, quoique la couleur du tableau fut assez effacée pour lui donner quelque ressemblance avec une grisaille. Il a entrepris, depuis, un grand tableau : *Enrôlements volontaires*, dont il a fait seulement les dessins. Il exécute en ce moment deux commandes : le *Retour des troupes de Crimée*, et le *Baptême du prince impérial*. On lui doit la décoration récente d'une des chapelles de la Vierge à Saint-Eustache.

M. Couture prend place parmi les coloristes qui ne dédaignent pas le dessin. Il procède de M. E. de Delacroix, dont il affecte pourtant de renier les traditions, et il a fait lui-même école. Outre les récompenses ci-dessus mentionnées, il a obtenu une médaille de première classe.

COUVREUX-DAGUIN (Auguste-Alfred), ancien représentant du peuple français, né à Langres, le 14 février 1811, et fils d'un receveur particulier, étudia de bonne heure les questions de finances, et s'établit comme banquier dans sa ville natale, dont il fut maire, sous le règne de Louis-Philippe. Après la révolution de Février, les électeurs modérés de la Haute-Marne l'adoptèrent pour candidat à la Constituante. Élu, le dernier, sur sept, par 25 714 voix, il fit partie du Comité du travail et se mêla quelquefois aux discussions générales de l'Assemblée. Il vota ordinairement avec la droite. Il appuya pourtant l'amendement Grévy et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il vota avec le parti de l'ordre, admit la proposition Rateau, ne fut pas réélu à la Législative, et reprit à Langres la direction de sa maison de banque.

COWLEY (Henry-Richard-Charles WELLESLEY, 2e baron), diplomate anglais, né à Londres en 1804, est fils de lord Wellesley, frère du duc de Wellington, qui représenta son pays dans presque toutes les cours de l'Europe. Il commença en 1824 sa carrière diplomatique comme attaché à Vienne, puis à la Haye; en 1832, il était secrétaire de légation à Stuttgart. A la fin de 1838, il vint à Constantinople et fut à plusieurs reprises chargé de gérer l'ambassade en l'absence de sir Stratford Canning. En 1848, lord Cowley (il prit ce nom à la mort de son père, arrivée l'année précédente) eut à diriger en Suisse, comme ministre plénipotentiaire, des négociations délicates qui intéressaient la tranquillité des États voisins, et dut se rendre en mission spéciale à Francfort où siégeait l'Assemblée constituante. Accrédité, en 1851, près la Confédération germanique, il concourut, par ses conseils et son influence, au rétablissement du *statu quo* en Allemagne.

A l'avénement de Napoléon III au trône, personne ne parut au ministère de lord Derby plus propre que lord Cowley à préparer les bases d'une alliance durable entre la France et l'Angleterre, il fut appelé dans ce but à remplacer lord Normanby comme ambassadeur à Paris (1852). Il a représenté son pays, avec lord Clarendon, au congrès qui s'est tenu dans cette capitale le 25 février 1856. Lord Cowley est attaché au parti libéral.

COWPER (Georges-Auguste-Frédéric COWPER, 6e comte), homme politique et pair d'Angleterre, né, le 26 juin 1806, à Londres, appartient à une famille élevée, en 1706, à la pairie héréditaire, et qui compte parmi ses membres Thomas Cowper, poëte distingué du dernier siècle. Sous le nom de vicomte Fordwich, son deuxième titre nobiliaire, il servit quelque temps dans les gardes et représenta, de 1830 à 1835, la ville de Canterbury à la Chambre des Communes, où il se distingua dans les rangs du parti libéral. Sous le premier ministère de lord Melbourne, son grand-père maternel, il remplit les fonctions de sous-secrétaire d'État aux affaires étrangères (1834). Trois ans plus tard, il prenait les titres et la place de son père à la Chambre haute (1837). Il est lord-lieutenant du Kent. De son mariage avec la fille du comte de Grey (1833), il a cinq enfants, dont l'aîné, Francis-Thomas de Grey, vicomte FORDWICH, né en 1834 à Londres, lui a succédé dans ses honneurs à l'époque de sa mort, arrivée le 15 avril 1856.

COWPER (William-Francis), politique anglais, frère du précédent, né, en 1811, à Brocket-Hall (comté de Herts), fit ses études à Oxford, entra au service militaire avec le grade d'enseigne et devint major d'infanterie en 1852. Envoyé, en 1835, à la Chambre des Communes par le bourg de Hertford qui, depuis un siècle, a toujours élu un membre de sa famille, il s'est montré fidèle aux doctrines des whigs. Son oncle, le vicomte Melbourne, auprès duquel il a fait l'apprentissage de la vie politique en qualité de secrétaire particulier, le nomma lord de la Trésorerie durant son second ministère (1837). Sous lord J. Russell, il a fait partie du conseil de l'Amirauté (1846-1852), et y est rentré à la chute du ministère Derby. Après avoir tenu quelques mois les fonctions de sous-secrétaire d'État au département de l'intérieur, lord Palmerston, dont il avait épousé la fille en premières noces, l'a mis à la tête du bureau de santé (août 1855), qu'il dirige de nouveau depuis septembre 1857, après avoir fait quelque temps partie du Comité d'éducation. Il est membre du Conseil privé. Il s'est marié en secondes noces avec la fille de l'amiral Tollemache (1848).

Un troisième frère des précédents, Charles-Spencer COWPER, né en 1816, entra, en 1834, dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, et exerça, de 1839 à 1843, l'emploi de secrétaire de légation à Stockholm. Il a épousé, en 1852, la veuve du comte d'Orsay.

CRAIK (George-Lillie), littérateur anglais, est né, en 1799, dans le comté de Fife (Écosse). Fils d'un maître d'école, il fit ses études théologiques à l'université de Saint-André dans l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique; mais, emporté par ses goûts littéraires, il négligea de prendre ses degrés, et ouvrit un cours sur la poésie et les poëtes de l'Écosse. En 1824, il vint à Londres, où, pendant de longues années, il a mis sa plume au service de la Société pour la diffusion des connaissances utiles. En 1849, il a obtenu la chaire d'histoire et de littérature anglaise au collége de la Reine, à Belfast.

Le premier ouvrage de M. Craik, *l'Instruction acquise au milieu des obstacles* (Pursuit of knowledge under difficulties), est un de ceux qui l'ont fait le plus avantageusement connaître; il a paru sans nom d'auteur dans la *Bibliothèque de l'instruction amusante*. C'est sous sa direction qu'a été publiée la belle *Histoire pittoresque de l'Angleterre* (Pictorial history of England). Il a encore écrit : *Esquisses d'une histoire de la littéra-*

ture depuis la conquête des Normands jusqu'au règne d'Élisabeth (6 vol.); *Histoire du commerce anglais* (3 vol.); *Études sur la vie et les ouvrages de Spencer* (Spencer and his poetry; 3 vol.): *de la Langue anglaise* (1 vol.), *le Roman de la pairie* (Romance of Peerage; 4 vol.), etc.

CRAMAYEL (René-Éleuthère Fontaine, marquis de), général français, sénateur, est né à Moissy-Cramayel (Seine-et-Marne), le 14 juillet 1789. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il devint sous-lieutenant de dragons et fit les guerres de 1806 à 1809 aux armées de Naples et d'Italie. Il suivit le maréchal Macdonald comme aide de camp en Espagne et en Allemagne, et gagna, dans la retraite de la Russie, les grades de capitaine et de chef d'escadron (1813). La Restauration l'admit dans le corps royal d'état-major, mais sans lui donner d'avancement. Nommé colonel en 1831, il remplit, à l'armée du Nord, les fonctions de chef d'état-major de la 3e division (1832), et passa, dans la même qualité, à Metz. Maréchal de camp en 1839, M. de Cramayel fut successivement appelé à commander les départements de l'Isère, de la Charente et d'Ille-et-Vilaine. Général de division le 12 juin 1848, il fut mis à la tête de l'École d'application d'état-major, chargé de l'inspection des écoles militaires, et attaché aux travaux de la carte de France. Il était en disponibilité depuis 1850, lorsqu'il a été nommé, en 1852, président du Comité supérieur d'état-major, et créé grand-officier de la Légion d'honneur. Il a été élevé, depuis, à la dignité de sénateur par décret du 19 juin 1854. Il fait aujourd'hui partie de la 2e section (réserve) de l'état-major général de l'armée.

CRANWORTH (Robert Monsey Rolfe, 1er baron), chancelier et pair d'Angleterre, est né, en 1790, à Cranworth (comté de Norfolk). Fils d'un ecclésiastique, il fit ses études aux colléges de Bury-Saint-Edmond et de Winchester, et passa ensuite à l'université de Cambridge, qui l'élut, en 1812, au nombre de ses agrégés. Ayant étudié le droit à l'École de Lincoln's Inn, il fut admis au barreau en 1816, et y gagna peu à peu une clientèle considérable par la solidité de ses connaissances, la rectitude de son jugement et un talent oratoire qui tient plus du raisonnement que de la passion. Il obtint, en 1832, le titre honorifique d'avocat du roi. Soutenu par les partisans des doctrines libérales, il entra, en 1832, à la Chambre des Communes pour le bourg de Penryn, qui le réélut jusqu'en 1839. Il débuta, dans les emplois publics, par la charge d'avoué-général, qu'il occupa dans les deux cabinets Melbourne, en 1834 et en 1835; la faveur du premier ministre lui valut d'abord le titre de chevalier (1835), puis un siége à la Cour suprême (1839).

Après la retraite de lord Cottenham, il fut l'un des commissaires chargés de tenir les sceaux, succéda, en 1850, à sir L. Shadwell comme vice-chancelier, et fut, quelques mois plus tard, élevé à la pairie avec la dignité de baron. Nommé président de l'une des cours de la chancellerie (1851), lord Cranworth fut appelé, par le comte d'Aberdeen, au poste éminent de grand chancelier d'Angleterre (décembre 1852), avec un traitement de 10 000 liv. (250 000 fr.). Il fait partie du Conseil privé depuis 1835. Marié depuis 1845, il n'a point d'enfants.

CRASSIER (Guillaume-Louis-Dominique-Joseph, baron de), administrateur belge, né, à Maëstricht, le 20 juin 1804, fit ses études avec succès dans sa ville natale, et suivit à Liége les cours de la Faculté de droit. Reçu docteur en 1825, il se fit inscrire au barreau de Maëstricht. Après la révolution de 1830, il quitta cette ville, restée au pouvoir de la Hollande, et offrit ses services à la Belgique. Pendant plusieurs années, il remplit les fonctions de procureur du roi à Malines, puis à Bruxelles. Le 22 mars 1842, il fut appelé au poste de secrétaire général du ministère de la justice, où il s'est maintenu jusqu'à ce jour. Issu d'une famille où s'est transmis le goût de la science, il a publié des *Recherches et dissertations sur l'histoire de la province de Liége* (1845, in-8).

CRAVEN (William Craven, 2e comte de), pair d'Angleterre, né, en 1809, à Londres, descend d'un général distingué qui, en 1665, obtint pour ses services une pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et prit, en 1825 la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. En 1854, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Warwick. De son mariage avec une fille de lord Verulam (1835) il a eu neuf enfants, dont l'aîné, William-Auguste-Frédéric, vicomte Uffington, est né en 1838, près de Saint-Albans.

CRAWFORD (James Lindsay, 24e comte de), pair d'Angleterre, né, en 1783 à Balcarres (comté de Fife), descend de l'ancienne famille écossaise des Lindsay, qui fait remonter au XIIIe siècle son titre de comte. Après avoir été élevé à l'université de Cambridge, il obtint, en 1826, une pairie anglaise et entra à la Chambre des Lords, où son nom a été mêlé à tous les actes du parti conservateur. De son mariage avec la fille de lord Muncaster (1811) il a quatre enfants, dont l'aîné est lord Lindsay (voy. ce nom).

CREASY (Edward-Shepherd), historien anglais, est né, en 1812, à Bexley (comté de Kent). Fils du propriétaire de la ***Brigthon Gazette***, il fut élevé à Eton, et termina avec succès ses études à l'université de Cambridge. En 1834, il fut admis au barreau par la société de Lincoln's Inn. Ce n'est qu'en 1850 qu'il est entré dans l'enseignement auquel l'avaient préparé ses précédentes études; il obtint, à cette date, la chaire d'histoire ancienne et moderne à l'université de Londres. Parmi ses ouvrages, celui qui a fait le plus de bruit a pour titre : ***les Quinze batailles décisives du monde*** (Fifteen decisive Battles of the world; Londres, 1851, in-8). Écrit dans un style attrayant, cet ouvre, grâce à l'humeur guerrière du public et aux récents événements d'Orient, s'imprimait pour la sixième fois en 1854. On a encore de M. Creasy : ***Origine et progrès de la Constitution anglaise*** (Rise and progress of the british Constitution; 1834, in-8; 2e édition, 1854), et une ***Histoire des Ottomans*** (History of the Ottoman Turks), dont il n'a encore paru qu'un volume.

CREDNER (Charles-Auguste), théologien allemand, né à Waltershausen, près de Gotha, le 10 janvier 1797, et fils d'un diacre de cette ville, fut, dès son enfance, destiné aux études théologiques et passa du gymnase de Gotha aux universités d'Iéna, de Breslau et de Halle. Après avoir demandé vainement une place de missionnaire, il alla achever ses études de théologie à Gœttingue, en 1821, tout en donnant des leçons particulières. Reçu docteur à Iéna, en 1828, il y obtint deux ans après une chaire de théologie et se fit connaître par une première publication : *le Prophète Joel* (Halle, 1831).

Appelé, en 1832, à Giessen comme professeur de théologie, il y fit des cours à la fois très-savants et très-orthodoxes sur l'ancien et le nouveau

Digitized by Google

Testament, et continua en même temps la série de ses travaux théologiques. Il donna successivement : *Introduction aux études bibliques* (Beitraege zur Einleitung in die biblischen Schriften), Halle, 1832-1838, 2 vol.; *le Nouveau Testament, son but, son origine et son texte* (das Neue Testament, nach seinem Zweck, etc., Halle, 1841-1843, 3 vol.; *Essai sur l'histoire du droit canon* (zur Geschichte des Kanons), Halle, 1843.

En 1845, les querelles religieuses soulevées à Leipsick donnèrent lieu à une publication importante de M. Credner : *de l'Église protestante allemande et du progrès fondé sur l'écriture sainte* (Berechtigung der protest. Kirche Deutschlands zum Fortschritt auf dem grunde, etc., Francfort, 1845), qui donna lieu à des réclamations très-vives de la part de M. de Linde, ministre de Hesse-Darmstadt. Les *Éclaircissements sur les questions religieuses du temps* (Erœrterungen Kirchlicher Zeitfragen), que M. Credner fit paraître, en 1846, à Francfort, sont un nouveau plaidoyer contre l'Église protestante. Il a encore donné depuis une *Histoire du nouveau Testament* (Geschichte des Neuen Testament), Francfort, 1852, destinée à compléter une *Introduction au nouveau Testament* (Einleitung in das Neue Testament), dont le premier volume avait paru à Halle dès 1836.

CRELINGER (dame Augusta Düring, célèbre actrice allemande, née à Berlin, en 1795, dédébuta, en 1812, par le rôle de Marguerite, dans *le Vieux garçon* (der Hagestolz) d'Iffland. Sous l'administration du comte Brühl, et après avoir épousé, en 1817, l'acteur Stich, elle acquit une grande réputation. Veuve en 1824, elle se maria en secondes noces avec Otto Crelinger, dont elle prit le nom, et c'est celui sous lequel elle est encore connue aujourd'hui. Mme Crelinger, qui est restée constamment fidèle au théâtre de la cour de Berlin, excelle dans le genre tragique. Ses principaux rôles ont été ceux d'Iphigénie, de Léonore, de la comtesse Terzky, d'Orsina et de lady Macbeth. Depuis un certain temps elle joue les rôles de mères, et malgré son âge, elle se ditingue encore par le profond sentiment avec lequel elle entre dans l'esprit de ses personnages, et par son enthousiasme pour l'art.

Ses deux filles du premier lit, Mlles Bertha et Clara Stich, ont débuté au théâtre en 1834. Mlle Bertha s'est retirée du théâtre pour faire un brillant mariage; Mlle Clara, veuve, depuis 1849, de l'acteur Hoppe, jouit à un haut degré de la faveur du public de Berlin, et brille dans les rôles de sentiment.

CRELLE (Auguste-Léopold), mathématicien et ingénieur allemand, est né, le 17 mars 1780, à Eichenwerder, près Wriezen, en Prusse. Malgré un goût prononcé pour les mathématiques, il fut forcé par sa famille d'entrer dans l'administration des ponts et chaussées, et, s'y étant distingué de bonne heure par son aptitude, il parcourut rapidement les grades inférieurs et faisait partie, vers 1815, du conseil supérieur des bâtiments civils à Berlin, ainsi que de la direction des travaux publics. Il a présidé à l'ouverture de la plupart des voies de grande communication en Prusse, de 1816 à 1826, et a été chargé des études du chemin de fer entre Berlin et Potsdam, un des premiers exécutés en Allemagne. Toutefois, M. Crelle ne négligea pas un seul instant les mathématiques, l'objet de ses prédilections. En 1824, une place qui l'attacha au ministère de l'instruction publique lui permit de s'y adonner entièrement. Deux ans plus tard parut, sous sa direction, le *Journal de mathématiques pures et appliquées* (Journal fur reine und angewandte Mathematik), qui s'est acquis une place très-honorable dans la science; on y trouve, au milieu des communications intéressantes que ne cessent de lui adresser les savants étrangers, une série de mémoires de M. Crelle, notamment sur l'algèbre et la géométrie. Quelques-uns ont été réimprimés, entre autres l'*Exposé encyclopédique de la théorie des nombres* (Encyclop. Darstellung der Theorie der Zahlen, Berlin, 1845), etc. Il a également fondé le *Journal d'architecture* (Journal für Baukunst, Berlin, 1828-1851; 30 vol.), où il a lui-même inséré divers articles remarquables particulièrement sur les questions de chemins de fer. M. Crelle, obligé par sa santé en 1849, de quitter le service de l'État, est depuis 1828, membre de l'Académie des sciences de Berlin.

Parmi les ouvrages de ce savant, nous citerons : *Essai sur le calcul avec des quantités variables* (Versuch über die Rechnung mit veraenderlichen Grœssen, Gœttingue, 1811); *Recueil de dissertations et de notices mathématiques* (Sammlung mathematischer Aufsaetze und Bemerkungen, Berlin, 1820-1822; 2 vol.); la traduction en allemand des *Éléments de géométrie* de Legendre (Berlin, 1822; 4e édit., 1844); *Tables arithmétiques* (Rechnentafeln, Ibid., 1822); *Essai d'une théorie générale des facultés analytiques* (Versuch einer allgemeinen Theorie der analytischen Facultaeten, Ibid., 1823); *Traité d'arithmétique et d'algèbre* (Lehrbuch der Arith. und Algebra, Ibid., 1825); *Manuel de l'art d'arpenter et de niveler* (Handbuch des Feldmessens und Nivellirens, Ibid., 1826); *Manuel élémentaire de géométrie* (Lehrbuch der Elemente der Geometrie, Ibid., 1826-1827, 2 vol.); *Tables pour faciliter les calculs* (Erleichterungstafeln für jeden der zu rechnen hat, Ibid., 1836), etc., etc.

CRÉMIEUX (Isaac-Adolphe), célèbre avocat français, ancien membre du gouvernement provisoire et ministre, est né à Nîmes, de parents israélites, le 30 avril 1796. Après avoir achevé ses classes à Paris, au collége Louis-le-Grand, il suivit à Aix les cours de la Faculté de droit, fut reçu avocat en 1817 et prit place au barreau de sa ville natale. Il montra beaucoup de talent et de courage dans plusieurs procès politiques, et osa, l'un des premiers, dénoncer en plein tribunal le fameux Trestaillon, chef des assassins du Midi et trouva dans cette occasion un des plus beaux triomphes oratoires. Son libéralisme bien connu ne l'empêcha point, après 1830, de défendre devant la Cour des Pairs un des ministres de Charles X, M. Guernon-Ranville. Ce fut son premier échec; après un exorde long et pénible, il tomba évanoui. On sait que son client fut condamné.

M. Crémieux se fixa définitivement à Paris en achetant la charge d'avocat à la Cour de cassation de M. Odilon Barrot. Il offrit ses services au parti radical et plaida pour *le National*, pour *la Tribune*, pour les accusés d'avril, etc. Pendant les débats de la question d'Orient, en 1840, il prit avec beaucoup de zèle la défense de ses coreligionnaires et fit le voyage de Russie, pour éclairer le gouvernement sur leur situation et leurs intérêts. En 1842, M. Crémieux entra à la Chambre comme député de l'arrondissement de Chinon, qui le réélut en 1846. Sans rompre entièrement avec la monarchie de Juillet, il fit une guerre très-vive au ministère Guizot, et se distingua parmi les promoteurs de l'agitation réformiste. Durant les journées de Février, il se trouva aux Tuileries, parmi les personnes qui pressèrent le roi Louis-Philippe d'abdiquer, et il se prononça pour la régence de la duchesse d'Orléans.

Il se rendit à la Chambre pour appuyer cette résolution; mais la salle était déjà envahie: entraîné par le mouvement, il fit partie du gouvernement provisoire, et s'associa, non sans hésitation, à la proclamation de la République.

Dans le partage du pouvoir, M. Crémieux prit possession du ministère de la justice, où il fut maintenu par la Commission exécutive. Il s'exposa, dans l'exercice de ses fonctions délicates, aux reproches contradictoires des démocrates extrêmes qui blâmèrent l'excès de sa modération, et des royalistes qui lui firent un crime de quelques destitutions contraires au principe de l'inamovibilité des magistrats. Le département de la Seine et celui d'Indre-et-Loire pour lequel il opta, l'envoyèrent en même temps à l'Assemblée constituante, devant laquelle il rendit compte de ses actes, comme membre du gouvernement provisoire et comme ministre. Mais un mois plus tard, lors de la première demande d'autorisation de poursuites contre M. Louis Blanc, à propos de l'attentat du 15 mai, le vote de M. Crémieux en faveur de son collègue, parut à MM. Portalis et Landrin, organes du ministère public, le désaveu des ordres auxquels ils avaient obéi en formant cette demande; ils donnèrent leur démission qui entraîna celle du ministre (7 Juin).

Comme représentant, M. Crémieux, dans les questions de principes, ne se sépara point de la gauche démocratique, mais il témoigna peu de sympathie pour le gouvernement du général Cavaignac, et, seul des huit représentants d'Indre-et-Loire, favorisa la candidature de Louis-Napoléon. Pourtant, après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la Montagne et fut un des orateurs les plus ardents de l'opposition, surtout dans les débats relatifs à la suppression des clubs. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit de toutes ses forces la coalition des anciens partis, et ne fit point de concession à la politique particulière de l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut arrêté et conduit à Mazas; depuis, il s'est tenu en dehors des affaires publiques et s'est renfermé dans les occupations du barreau, où son talent et la dignité de son attitude lui ont acquis l'estime générale.

Habile jurisconsulte, et connu comme un des auteurs du *Code des codes* (1835, in-4), M. Crémieux, dit *le Livre des orateurs*, « a la parole franche, un organe mordant, une dialectique abondante, animée, spirituelle, une réplique heureuse. » On a beaucoup plaisanté sur la laideur presque proverbiale de son visage; mais, sous un masque dont il est le premier à rire, on a toujours trouvé en lui l'âme d'un citoyen et l'esprit élevé d'un artiste.

CREMORNE (Richard Dawson, 3ᵉ baron), pair d'Angleterre, né, en 1817, à Billyfin (comté de la Reine), appartient à une famille irlandaise. Il siége à la Chambre des Lords depuis 1847, époque où il a obtenu une pairie anglaise sous le titre de baron Dartrey. C'est un des membres les plus éclairés du parti libéral. Marié en 1841 avec miss Stanley, il a cinq enfants, dont l'aîné, Vesey Dawson, est né en 1842 à Londres.

CRÉPU (Alexandre), ancien représentant du peuple français, né à Grenoble (Isère), en 1796 et fils d'un avocat, se livra lui-même à l'étude du droit, mais il abandonna bientôt le barreau pour le journalisme. Sous la Restauration, il rédigea le *Journal libre de l'Isère*. Après la révolution de Juillet, il devint rédacteur en chef du *Dauphinois*, puis du *Patriote des Alpes*, et fut nommé, en 1834, conseiller municipal de Grenoble. Il s'appliquait alors à l'étude des ques-

tions économiques. En 1847, i
active à la campagne des banqu
Après la révolution de Février,
la Commission départementale d
nommé représentant du peuple
frages, le sixième sur une liste d
vota ordinairement avec le par
modéré, approuva l'ensemble de
et déclara que le général Cavai
mérité de la patrie. Après l'éle
cembre, il combattit la politique
Élu membre du conseil d'État,
mission de représentant le 20
bientôt après il reparut à l'Assem
où il continua de voter avec le
tique. Le coup d'État du 2 décem
dehors de la carrière politique.

CRESPEL DE LATOUCHE (
représentant du peuple françai
Bernard, le 31 mai 1808, étudia l
une charge d'avoué à Nantes. A
partenait à la fraction du part
présentée dans la presse par la G
et, comme membre du conseil m
battit constamment l'administra
volution de Février, il se prése
des électeurs du Morbihan et f
sentant du peuple, le neuvièm
60000 suffrages. Membre des Co
et de l'instruction publique, i
ment avec l'extrême droite, r
ble de la Constitution, et s'ab
que le général Cavaignac avai
la patrie. Après l'élection du
ne fit point d'opposition à la p
sée, admit la proposition Rat
l'expédition de Rome. Réélu à
lative, il continua de voter to
hostiles à la République, adopt
et demanda la révision de la
en se prononçant contre la po
l'Élysée. Depuis le coup d'État
il n'a point reparu dans les
ques, mais il a fait partie du c
son département.

CRESPEL-DELLISSE (Lou
vier-Joseph), industriel et ag
né à Lille, le 22 mars 1789,
ville, avec MM. Dellisse et P
fabrique importante de sucre in
prisonniers espagnols y import
de faire la concurrence aux co
logrammes obtenus la premièr
duit s'éleva, dès la seconde, à
maison fut presque la seule q
milieu des désastres de 1812. P
pel-Dellisse étendit encore ce
tionale, l'introduisit à Arras,
départements voisins du Nord,
Pas-de-Calais et la Somme, et
ment dix-neuf établissements a
pendant de la raffinerie central
plétés par un atelier général
pour les besoins de cet imme
usines de cet industriel entr
pour près de 4 millions dans
toute la France. Ses travaux on
jet d'un rapport du comte Cha
d'encouragement lui a décern
daille d'or.

CRESWICK (Thomas), pei
à Sheffield en 1811, fut élève
Londres, et commença, dès 18
aux expositions annuelles de

Digitized by Google

le nomma associé en 1842, et membre titulaire en 1851. Ses productions les plus connues sont des *Vues d'Écosse*, *du Derbyshire* et *du pays de Galles*, et *le Passage du gué* (1855). Cet artiste, qui est fort goûté en Angleterre, n'a rien obtenu à l'Exposition universelle de Paris, où il avait envoyé trois tableaux. Il excelle dans le genre pittoresque, quoiqu'on lui reproche des effets exagérés, des perspectives à vol d'oiseau et des plans détachés comme des coulisses de théâtre.

CRÉTINEAU-JOLY (Jacques), littérateur français, né à Fontenay (Vendée), le 23 septembre 1803, fut chargé à dix-neuf ans d'une classe de philosophie, voyagea ensuite en Italie et en Allemagne et débuta, dans la littérature, par des essais poétiques : *Chants romains* (1826, in-18); *les Trappistes* (Angoulême, 1823, in-8); *Inspirations poétiques* (Ibid., 1829, in-12). Après la révolution de Juillet, il fonda un journal légitimiste, *le Vendéen;* de 1834 à 1838, il rédigea *l'Hermine*, de Nantes; puis, il devint directeur de *l'Europe monarchique*.

Outre une nouvelle intitulée : *Un fils de pair de France* (1839, in-8), M. Crétineau-Joly a publié plusieurs ouvrages historiques relatifs aux luttes soutenues par les Vendéens contre la Révolution : 1793-1815-1832; *Épisodes des guerres de la Vendée* (1834, in-8); *Histoire des généraux et chefs vendéens* (1838, in-8); *Histoire de la Vendée militaire* (1840-1841, 4 vol. in-8; 2e édition, augmentée de plus de 1000 pages de nouveau texte, 1843, 4 vol. in-12), livre qui a valu à l'auteur une décoration de la part du gouvernement russe. On lui doit encore une *Histoire des traités de 1815 et de leur exécution, publiée sur des documents officiels et inédits* (1842, in-8).

Partisan de l'autorité absolue en religion comme en politique, M. Crétineau-Joly a montré beaucoup de zèle pour la cause des jésuites. Il a fait paraître une *Histoire religieuse, politique et littéraire de la Compagnie de Jésus, composée sur des documents inédits et authentiques* (1844-1846, 6 vol. in-8, ornés de portraits et d'autographes des principaux personnages de la Société; autre édition, 6 vol. in-18). Ce sont aussi les doctrines ultramontaines qui lui ont inspiré les deux lettres contre le P. Theiner : *le Pape Clément XIV* (Paris et Lyon, 1853, in-8), et ses *Scènes d'Italie et de Vendée* (1853, in-18).

CRETON [de la Somme], ancien député français et representant du peuple, né à Amiens en 1794, fit son droit à Paris, et s'établit comme avocat dans sa ville natale. En 1846, il entra à la Chambre des Députés, où il fit partie de l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 137 995 suffrages, le second des quatorze élus du département. Secrétaire du Comité de la justice, il se montra très-hostile à la République et demanda des comptes sévères au gouvernement provisoire, sans faire accueillir par l'Assemblée ses défiances et ses imputations. Il vota contre le bannissement de la famille d'Orléans, pour les deux Chambres, pour le vote à la commune, contre le crédit foncier, contre la réduction du sel, etc.; mais il sanctionna l'ensemble de la Constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint contre les démocrates le gouvernement de Louis-Napoléon, refusa l'amnistie aux transportés, et approuva l'expédition de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fut un des membres les plus actifs de la coalition formée par les anciens partis, et s'associa à toutes les mesures de compression; mais, fidèle au parti orléaniste, il protesta contre la politique particulière de l'Élysée. Il présenta vainement une proposition tendant à rappeler en France les anciennes familles royales. Depuis le coup d'État du 2 décembre, resté en dehors de la scène politique, il a repris sa place au barreau d'Amiens.

CREUZER (Georges-Frédéric), philologue allemand et un des doyens du monde savant, est né à Marbourg (Hesse électorale) le 10 mars 1771. Après avoir fait de longues études dans sa ville natale, à Iéna, à Wetterau et à Leipsick, il obtint, en 1802, une chaire à l'université de Marbourg. Nommé, en 1804, professeur de philologie et d'histoire ancienne à l'université de Heidelberg, il a occupé cette place pendant près de 44 ans de la manière la plus distinguée. C'est à lui que la ville d'Heidelberg doit la fondation de son séminaire de philologie, toujours si prospère. M. Creuzer, membre associé de l'Institut depuis 1825, ne s'est retiré dans la vie privée qu'en 1848, et si l'âge l'a forcé de renoncer aux fatigues de l'enseignement, il n'a pas interrompu ses études, ni même ses publications.

Toute la vie de ce savant éminent a été consacrée à l'étude de l'antiquité. D'importants ouvrages ont été les résultats de ses travaux assidus. On en cite en première ligne deux auxquels son nom est resté plus particulièrement attaché : *Symbolique et mythologie des anciens peuples, notamment des Grecs* (Symbolik und Mythologie der alten Vœlker besonders der Griechen, Leipsick, 1810-1812, 4 vol.), dont une deuxième édition, avec une suite par François-Joseph Mone, directeur des archives de Carlsruhe est intitulée : *Histoire du monde païen dans l'Europe septentrionale*, Ibid., 1820-1823, 6 vol.; 3e édit., Leipsick et Darmstadt, 1837-1844, 4 vol.); puis l'édition complète de Plotin : *Opera omnia Plotini* (Oxford, 1835, 3 vol.).

La *Symbolique* de M. Creuzer, que la remarquable traduction de M. Guigniaut a fait connaître en France par une interprétation souvent originale, est un des ouvrages fondamentaux de la science moderne sur l'histoire des religions des anciens peuples. Il a été pourtant en Allemagne l'objet de sérieuses attaques. G. Hermann a combattu les opinions et la méthode de l'auteur dans ses *Lettres sur Homère et sur Hésiode* (Heidelb., 1818), et dans son écrit *sur l'Essence de la mythologie et la manière de la traiter*. J. H. Voss a publié une *Antisymbolique* (Stuttg., 1824-1826), et M. Lobeck a dirigé contre M. Creuzer son livre intitulé *Aglaophamus*. L'édition de Plotin est aussi un monument d'érudition, et elle devra nécessairement servir de guide, dans tous les pays, à tous les éditeurs commentateurs ou traducteurs de l'illustre néoplatonicien.

Parmi les autres travaux de M. Creuzer, on remarque : *Art historique des Grecs* (Historische Kunst der Griechen, Leipsick, 1803); *Dionysus seu commentationes de rerum bacchicarum orphicarumque originibus et causis* (Heidelberg, 1808, 2 vol.); *Esquisse des antiquités romaines* (Abriss der rœmischen Antiquitaeten, Leipsick et Darmstadt, 1824, 2e édit., 1829); *Explication d'un vase antique d'Athènes avec peinture et inscription* (Darmstadt, 1832); *Documents pour servir à l'histoire de l'ancienne civilisation romaine aux bords du Haut-Rhin et du Neckar* (zur Geschichte altrœmischer, Cultur, etc., Leipsick et Darmstadt, 1833); *Matériaux pour la connaissance des gemmes* (zur Gemmenkunde, Darmstadt, 1834); *Études pour servir à l'histoire romaine et à la connaissance de l'antiquité* (zur rœmischen Geschichte und Alterthumskunde, Ibid., 1836), ouvrage tra-

duit en français dans les *Annales de l'Institut* (t. XIV, série 2e, Paris, 1840); *le Mithreum de Neuenheim* (Heidelberg, 1838), etc., etc.

Une partie de ces ouvrages ont été réunis dans la publication intitulée : *Écrits allemands* (Deutsche Schriften, Leipsick et Darmstadt, 10 vol., 1837-1848). Le dernier volume contient la biographie de l'auteur écrite par lui-même et publiée sous ce titre : *Souvenirs de la vie d'un vieux professeur* (Aus dem Leben eines alten Professors). Les principaux discours et dissertations de M. Creuzer se trouvent réunis dans sa dernière publication : *Friderici Creuzeri opuscula selecta* (Leipsick, 1854). On y remarque surtout trois discours en l'honneur des professeurs *Curtius*, *Tiedemann* et *Boldinger*, et une *Inscriptio lapidaria in laudem typographiæ*.

CREWE (Hungerford Crewe, 3e baron), pair d'Angleterre, né, en 1812, à Londres, descend d'une famille élevée, en 1806, à la pairie héréditaire. Entré, en 1835, à la Chambre des Lords, il s'y est associé à la politique du parti libéral.

CRILLON (Marie-Gérard-Louis-Félix-Rodrigues de Berton des Balbes, duc de), général français, né, à Paris, le 15 décembre 1782, est issu de l'antique famille provençale illustrée par le compagnon d'armes d'Henri IV. Il fit ses premières armes comme aide de camp du général Dessoles et prit part à quelques campagnes, mais sans obtenir beaucoup d'avancement. Lorsque Louis XVIII reconstitua sa maison militaire (1814), il entra dans les mousquetaires gris et fut nommé, à la suppression de ce corps, colonel de la légion des Basses-Alpes, devenue, en 1820, le 2e régiment d'infanterie légère. Durant la guerre d'Espagne, il fut placé à l'avant-garde de l'armée, entra le premier dans Madrid, et se distingua en Andalousie par l'occupation de San Lucar et d'Algésiras. Il y apprit sa nomination au grade de maréchal de camp (11 août 1823).

Dès 1820, M. de Crillon avait succédé à son père, officier général de l'ancien régime, dans le titre de duc et la dignité de pair de France. Au Luxembourg, il se fit remarquer, dans mainte discussion, par son esprit de modération et par son respect pour la Charte constitutionnelle. Après 1830, il se rallia à la monarchie nouvelle, vota toutefois en faveur de l'hérédité de la pairie, et rentra dans la vie privée lors de l'avénement de la République. Comme général de brigade, il fait partie de la réserve. En 1806, il a épousé Mlle de Mortemart, dont il n'a eu que des filles. Il est grand-officier de la Légion d'honneur.

Crillon (Louis-Marie-Félix-Prosper, marquis de), frère du précédent, né le 30 juillet 1784, a fait les campagnes de Russie, d'Allemagne et de France. En 1830, il a succédé dans la pairie à son beau-père, le marquis d'Herbouville. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

CROFTON (Edward Crofton, 1er baron), pair représentatif d'Irlande, est né, en 1806, à Londres. Il fut élu membre à vie de la Chambre des Lords en 1840, et s'associa à la politique du parti conservateur. Sous l'administration de lord Derby (1852), il occupa, dans la maison de la reine, la charge de chambellan. En 1833, il a épousé une fille du marquis d'Anglesey.

CROIX D'HEUCHIN (Ernest-Charles-Eugène-Marie, marquis de), sénateur français, est né à Paris le 27 août 1803. Ancien élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il fit la campagne d'Espagne en qualité de sous-lieutenant, et sa belle conduite dans plusieurs engagements fut récompensée par la croix d'honneur (1823). Il était capitaine de hussards lorsqu'il quitta le service (1832), pour exploiter ses grands domaines de Normandie. Il a créé, dans le département de l'Eure, quelques établissements industriels. M. de Croix passe pour posséder des connaissances fort étendues sur les races chevalines et l'amélioration dont elles sont susceptibles. Depuis 1827, il a fait partie d'un grand nombre de commissions hippiques. Il a été appelé au nouveau Sénat dès la création (janvier 1852). Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

CROKER (John-Wilson), littérateur politique irlandais, est né à Galway en 1780. Fils d'un administrateur du comté de Waterford, T. Crofton Croker, qui a laissé d'excellentes *Recherches historiques sur le midi de l'Irlande* (1824, in-4), il fut élevé à l'université de Dublin qui lui conféra, en 1800, le grade de bachelier ès arts. Admis au barreau (1802), il fut élu, en 1807, député pour le bourg de Downpatrick et garda jusqu'en 1832 son siége à la Chambre des Communes dans les rangs du parti tory. De 1809 à 1830, il occupa les fonctions importantes de secrétaire en chef de l'Amirauté et reçut le titre de conseiller privé en 1828. Après le vote qui accueillit le bill de réforme dont il s'était montré un des plus violents adversaires, il refusa, malgré des instances renouvelées, de reprendre sa place au parlement, et consacra tous ses loisirs aux lettres, qui jusqu'alors avaient été son délassement favori.

Homme politique avant tout et tory de la nuance libérale de Canning, son ami, M. Croker a mis de bonne heure sa plume mordante au service de ses opinions; la *Quarterly Review* a inséré de lui une foule d'articles où les coryphées du parti whig sont attaqués avec une extrême vivacité, entre autres lord John Russell et M. Macaulay. Ses œuvres purement littéraires sont nombreuses, et ont pour principal mérite cette verve caustique qui semble propre aux écrivains irlandais. On cite de lui des poésies sur les victoires de l'Angleterre : *Trafalgar* (Songs of Trafalgar, 1805), *Talaveyra* (the Battle of Talavera; 1809), et sur la mort du ministre Canning (1827); des esquisses de littérature légère : *Épîtres familières à Frédéric Jones, esq.* (Familiar epistles), le premier livre sorti de sa plume; *Lettre de Canton* (Letter from Canton), revue satirique de la haute société de Dublin; *Essai sur le passé et le présent de l'Irlande* (Sketch of Ireland, past and present), où l'auteur se prononce énergiquement pour le maintien de l'union anglaise; *Lettres sur la guerre de ... avec l'Amérique* (1815); *Récits tirés de l'histoire de l'Angleterre à l'usage des enfants* (Stories from the history of England), que Walter Scott, dans une préface, déclare avoir pris pour modèle de ses chroniques; un *Historique militaire de la révolution de Juillet* (Military events, 1830). Il a donné, en 1850, d'après le propre journal manuscrit du roi : *une Relation du départ de Louis-Philippe, au 24 février*. Elle a été traduite dans la *Revue britannique* et publiée à part (Paris 1850, in-8).

On doit encore à M. Croker une version anglaise de l'*Ambassade de Bassompierre en Angleterre*, des éditions annotées des *Lettres de lady Hervey*, des *Souvenirs* de son mari relatifs au règne de Georges II, et de la *Vie de Johnson* par Boswell. En 1855, il a commencé, de concert avec M. Peter Cunningham, une réimpression complète des *OEuvres de Pope*. Cet écrivain avait depuis maintes années, établi sa résidence dans le domaine de West Moulsey (comté de Surrey). Il est mort à Hampton, le 10 août 1857.

Digitized by Google

CRONHOLM (Abraham), historien suédois, né, le 22 octobre 1809, à Landskrona (Scanie) où son père était bourgmestre, fit ses études à l'université de Lund (1825-1829); il y est devenu professeur ordinaire d'histoire septentrionale (1832). Il est membre de plusieurs Sociétés savantes de Suède ou de l'étranger. On lui doit plusieurs importantes publications historiques : *les Waringues* (Wæringarne; Lund, 1832, in-8); *Souvenirs de l'ancien Nord* (Forn-nordiska-Minnen; 1833-1835, 2 vol. in-8); *la Ligue catholique et les Huguenots* (Catolska Ligan og Huguenoterna; 1839, in-8); *de Snorronis Sturlonidis historia* (1843, in-8); *de Sueciæ nobilium ordine ante unionem Calmariensem instituto* (1847-1848, 5 parties in-8); *Histoire politique de la Scanie, d'après des sources imprimées ou manuscrites* (Skanes politiska historia efter tryckta och otryckta Kællor; 1846-1851, 2 vol. in-8); *la Guerre de Trente Ans* (Trettioarigakriget; Norkœping, 1847-1849, avec 1 carte et 9 plans), en collaboration avec G. H. Mellin; *Histoire de Suède sous le règne de Gustave-Adolphe* (Sveriges Historia under Gustav II Adolphs Regering; 1857, t. I-II, gr. in-8). Il a collaboré activement au *Dictionnaire biographique des hommes connus de la Suède* (Biographiskt Lexicon œfver namnkunnige Svenska Mæn; 1835-1857, 23 vol. in-8).

CROSNIER (François), administrateur français, député au Corps législatif, né à Paris, vers 1798, est le fils des anciens concierges de l'Opéra, où sa mère a gardé ce poste plus de trente-cinq ans. Il s'occupa d'abord de littérature, écrivit des vaudevilles, puis se jeta dans les affaires. Sa fortune lui permit de prendre, en 1830, la direction de la Porte-Saint-Martin, théâtre alors déchu, qu'il remit florissant aux mains d'Harel, en 1832. Cinq ans après, il obtint le privilége de l'Opéra-Comique, dont la situation était également compromise, et lui rendit en moins de huit années une prospérité qui ne s'est plus arrêtée depuis. Enfin, en novembre 1854, M. Crosnier fut appelé, comme administrateur général, à remplacer M. Roqueplan dans la direction de l'Académie de musique; il y ramena le système de la régie par l'État, fit jouer les *Vêpres siciliennes* et *la Fonti*, montés par son prédécesseur, reçut et monta, pour sa part, *Pantagruel*, *le Corsaire*, *la Rose de Florence*, etc., et eut à lutter contre les prétentions dès lors croissantes des premiers sujets. Il a cédé ses fonctions, en juin 1856, à M. Alph. Royer (voy. ce nom), et a reçu, en prenant sa retraite, le titre de commandeur de la Légion d'honneur.

M. Crosnier, qui est depuis longtemps un des riches propriétaires des environs de Vendôme, est entré au Corps législatif, comme candidat du gouvernement, en 1852, pour le département de Loir-et-Cher. Il a été réélu en 1857.

CROSSLAND (mistress). Voy. TOULMIN (miss.)

CROUSEILHES (Marie-Jean-Pierre-Pie DOMBIDAU, baron DE), magistrat français, ancien pair et ministre, sénateur, né à Oleron (Basses-Pyrénées), le 11 juillet 1792, dut à la faveur de son oncle, qui était évêque de Quimper, un avancement rapide dans la magistrature. Il venait de terminer ses études de droit et d'être reçu avocat lorsqu'il fut nommé, pour son début, avocat général à la Cour royale de Pau (1816). En 1820, il entrait au conseil d'État en qualité de maître des requêtes; en 1823, il était chargé de la direction des colonies, et, en 1824, M. de Peyronnet le choisit pour secrétaire général du ministère de la justice. Il fut dédommagé de la perte de ces fonctions passagères par le titre de conseiller à la Cour de cassation (1827), où ses profondes connaissances et ses services étaient appréciés même des adversaires de ses doctrines politiques.

Le 4 mai 1845, M. de Crouseilhes fut appelé à siéger au Luxembourg; il s'y occupa surtout des questions qui se rattachaient à la jurisprudence. En 1849, les électeurs des Basses-Pyrénées lui confièrent le soin de les représenter à l'Assemblée législative: il donna aussitôt sa démission de conseiller à la Cour de cassation et vint grossir les rangs de la majorité hostile aux institutions républicaines. Ministre de l'instruction publique du 10 avril au 26 novembre 1851, il tempéra, par la bienveillance de son caractere, les rigueurs dont le corps enseignant était alors l'objet. Après le coup d'État, il fut élevé à la dignité de sénateur par le décret constitutif du 26 janvier 1852. M. de Crouseilhes a la réputation d'un savant légiste; néanmoins il ne s'est fait connaître par la publication d'aucun ouvrage. Il a été fait commandeur de la Légion d'honneur le 28 octobre 1851.

CROWE (Catherine STEVENS, mistress), femme de lettres anglaise, née, vers 1803, à Borough Green (comté de Kent), épousa, en 1822, un lieutenant-colonel de l'armée anglaise. Son début dans la carrière littéraire fut une tragédie classique, *Aristodème* (1838), qui passa à peu près inaperçue. Comprenant qu'elle avait fait fausse route, elle adopta un genre plus goûté du public qui, cette fois, n'eut que des encouragements à lui donner. Elle écrivit plusieurs romans : *les Droits du seigneur* (Manorial Rights) et *les Aventures de Suzanne Hopley* (Suzan Hopley's adventures), dont le théâtre rendit le sujet populaire; *Lilly Dawson* (1847), où elle démontrait l'influence des passions sur le développement de l'intelligence; *les Aventures d'une Beauté* (The Adventures of a Beauty, 1850) et *Linny Lockwood* (1854, in-8).

La traduction qu'elle donna, en 1848, de *la Voyante de Prévorst* (the Seeress of Prevorst) du docteur Justinus Kerner, amena mistriss Crowe à étudier les phénomènes du magnétisme animal, et, s'engageant même fort avant dans cette voie périlleuse, elle publia successivement : *le Côté sombre de la Nature* (the Night Side of Nature; 1848), recueil très-curieux de récits, d'accidents et d'observations qui se rattachent au monde surnaturel; et une série de contes fantastiques, *Lumière et Ténèbres, ou Mystères de la vie* (Light and Darkness, 1852).

CROY-DULMEN (*Alfred*-François-Frédéric-Philippe), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 22 décembre 1789, a succédé, le 19 octobre 1822, à son père le duc *Auguste*-Philippe, comme possesseur de la seigneurie de Dulmen dans la Westphalie prussienne, laquelle compte plus de 16 000 habitants, et de vastes propriétés en Belgique et en France, notamment de la terre de Croy en Picardie, érigée en duché le 4 juillet 1598. Il fut nommé, en 1824, membre héréditaire du collége des princes à la diète provinciale de la Westphalie prussienne, et, en 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse.

De son mariage avec *Éléonore*-Wilhelmine-Louise, fille de feu Constantin, prince de Salm-Salm, née le 6 décembre 1794, il a huit enfants dont les aînés sont : *Léopoldine*-Auguste-Jeanne-Françoise, née le 9 août 1821, mariée le 13 juillet 1841 à son cousin germain le prince *Emmanuel* (voy. ci-dessous), et le prince héréditaire *Rodolphe*-Maximilien-Louis-Constantin, né le 13 mars

1823, marié le 15 septembre 1853 à la princesse *Nathalie*, née le 31 mai 1835, fille d'Eugène, prince de Ligne.

La maison de Croy-Dulmen comprend en outre la sœur du duc actuel : *Stéphanie*-Victorine, née le 5 juin 1805, veuve le 5 août 1846, de Benjamin, prince de Rohan-Rochefort; et ses deux frères : le prince *Ferdinand*-Victorin-Philippe, et le prince *Philippe*. Le premier, né le 31 octobre 1791, est général major au service des Pays-Bas; il a épousé, le 3 septembre 1810, la princesse *Constance*-Anne-Louise, fille de feu Emmanuel prince de Croy-Solre, née le 9 août 1789, dont il a une fille, *Augustine*-Adélaïde-Emmanuelle-Constance, née le 7 août 1815, mariée le 13 juin 1836 au prince Alfred de Salm-Salm, et trois fils : *Emmanuel*, né le 13 décembre 1811 marié à sa cousine germaine *Léopoldine; Maximilien*, né le 24 janvier 1821, qui, depuis 1839, porte le nom de Croy-Havré, comme héritier testamentaire de feu le duc Joseph de Croy-Havré; et *Juste*, né le 19 février 1824, marié le 18 septembre 1854 à *Marie*-Joséphine-Madeleine, née comtesse d'Ursel. Le prince *Philippe*, né le 26 novembre 1801, est général major au service de Prusse, commandant d'une brigade de cavalerie, et aide de camp de Frédéric-Guillaume IV; il a épousé le 28 juillet 1824 la princesse *Jeanne*-Wilhelmine-Auguste, née le 5 août 1796, fille de feu Constantin, prince de Salm-Salm, dont il a sept enfants.

CRUIKSHANK (Georges), fameux caricaturiste anglais, est né à Londres vers 1794. Fils d'un dessinateur de quelque mérite, qui l'initia dès l'enfance aux principes de son art, il fut d'abord marin et acteur, et ne songea à tirer parti de son crayon que pour venir en aide à sa famille. Il n'avait pas vingt ans lorsqu'il s'associa avec un journaliste pour publier *le Météore*, recueil illustré qui n'eut qu'une existence éphémère. Ce fut vers 1815 qu'il se fit connaître dans un genre très-goûté des Anglais, et où il devait acquérir un grand savoir-faire. Ses premières séries de caricatures morales et politiques eurent beaucoup de vogue : *la Maison du marin*, *l'Homme de la lune*, *le Cordonnier politique*, *l'Échelle du mariage*, sont des créations aussi amusantes qu'originales. *La Vie de Londres* et *la Vie de Paris*, accompagnées d'anecdotes et d'esquisses de mœurs, appartiennent à un ordre plus élevé et n'ont pas eu moins de succès; on en peut dire autant d'un volume de *Légendes allemandes*, des *Contes d'Italie*, des *Types irlandais*, des *Anglais peints par eux-mêmes* (1837), et d'une foule de publications pittoresques, alors fort à la mode.

L'œuvre de cet artiste se recommande par des saillies inattendues, une gaieté communicative, une critique au fond bienveillante et une imagination très-féconde; il vise rarement à l'effet et provoque le rire, bien plus par le grotesque de ses compositions que par l'esprit ou la portée de ses légendes. Ses dessins, qu'il prodigue dans les livres d'étrennes, les almanachs, les journaux, les albums de toute sorte, se comptent par milliers. Nous nous bornerons à rappeler les séries qui ont obtenu le plus d'approbation : *l'Humoriste*, complété par *les Pointes d'esprit; Tom Pouce*, le conte de *John Gilpin*, *Robinson Crusoé*, *la Phrénologie en action le Dimanche à Londres*, *Mon portefeuille;* les illustrations des premiers romans de M. Dickens; *les Vieux marins*, *le Palais du gin*, *la Bouteille*, où l'ivrognerie est flétrie avec une grande vigueur, etc. La collection du *Punch* et celle du *Comic almanack*, dont il est le constant collaborateur, fournit aussi de nombreuses preuves de son talent pour la caricature.

En ces derniers temps, M. Crui
dans la peinture, et on a vu d
tions de l'Académie royale,
genre qui ne manquent pas
que *le Trouble-fête*, *une Situ*
Costume à la mode, *Cendri*
sonnette (1855); etc.

CRUSENSTOLPE (Magnus-Ja
romancier suédois, né, à Jonk
1795, fit son droit pour entre
ture, et devint, en 1825, asse
cour de Stockholm. Bientôt
par trois nouvelles et un ouv
il regrettait hautement les be
liberté suédoise (*Politiska a*
1828). La même année, il publi
avec Hjesta, *l'Aftonbladet* (le
feuille d'opposition avancée,
tout le parti constitutionnel
pela « la Bible du peuple. »
fois Hjesta dans la voie ultr
celui-ci s'engageait, et n'en d
ner sa démission d'assesseur e

Dès lors, il se consacra tou
ture et publia un livre célèbr
toire sont heureusement mél
un grand nombre d'éditions :
inre af dagens historia (Stock
Quelque temps après, il ach
thèques du pays les plus ri
historiques et en tira des
Portefeuille (Ibid., 1837-
pour un autre ouvrage :
Gustave IV Adolph's forsta
1837). De 1838 à 1851, il p
manach politique, biographi
sous le titre de : *Staellning*
(Stockholm), qui eut le plus
ses épigrammes contre le go
lurent un procès et une cond
d'emprisonnement. Son nom
qu'il fallut comprimer par la
lèvements des ouvriers en sa

Depuis, il a montré une g
raire en publiant : *Morianer*
1844, 6 vol.), récits demi-his
à toutes les époques de l'hi
nouvelles, entre autres *Bi*
des romans, dont l'intrigue
le style surtout d'une pur
sont : *Carl Johan och Sœn*
1845-1846, 3 vol.); *Tvænne*
1847): *Huset Tessin under*
1847-1849, 4 vol.). La plup
M. Crusenstolpe, fort en vog
ont été traduits en allemand
nus en France.

CRUVEILHIER (Jean), mé
bre de l'Académie de méde
vers 1791, fit ses études m
il eut pour maître Dupuy
docteur, en 1816, avec une
intitulée : *Essai sur l'ana*
Forcé, par des raisons de fa
Limoges, il y exerça la méd
bientôt à Paris et fut reçu
cours de l'agrégation. Quel
fut appelé à Montpellier, pou
dans la Faculté de cette ville
le premier volume d'un *Tra*
ratoire éclairée par l'anatom
En 1825, à la mort de Bécla
grand-maître de l'Universi
embarrassé pour choisir un
maître; ne voyant, à Pari

Digitized by Google

dont les opinions, en dehors de la médecine, blessaient les siennes, il demanda à la province un homme dont il connût les tendances religieuses. L'honnêteté de M. Cruveilhier, autant que les preuves de talent qu'il avait déjà données, lui fit pardonner l'honneur dangereux dont il était l'objet.

Aussitot installé dans sa chaire, il se remit à l'étude de l'anatomie avec une ardeur infatigable. Il reconstitua, en 1826, l'ancienne Société d'anatomie, où il appela tous ceux qui s'étaient fait remarquer par leurs travaux dans les dissections. Il passait sa vie dans les amphithéâtres. Le prix de ses efforts ne se fit pas attendre : son cours devint l'un des plus suivis. Ce *Cours*, imprimé de 1834 à 1838 (4 vol. in-8), compose, sans aucun doute, un des meilleurs traités d'anatomie descriptive que nous possédions.

Cependant, des fonctions d'une autre nature avaient ramené M. Cruveilhier vers le premier objet de ses études, l'anatomie pathologique. Devenu médecin de la Salpêtrière, il profita des immenses matériaux que son service mettait à sa disposition, pour commencer le bel ouvrage qui a pour titre : ***Anatomie pathologique du corps humain, ou description avec figures lithographiées et coloriées des diverses altérations morbides dont le corps humain est susceptible*** (1829-1840, 41 livraisons formant 2 forts vol., grand in-fol., avec 233 planches). Quelques critiques ont pensé que, dans cet ouvrage, l'auteur, arrêté par ses croyances religieuses, n'a pas été assez loin dans ses recherches, et ils lui reprochent de n'avoir point puisé, dans les altérations organiques, les éléments d'une solution du problème de la vie, dont le secret lui semble être ailleurs. Toutefois, on lui rendit cette justice que, loin d'être conduit par la foi religieuse, parfois voisine, en médecine, du fatalisme, à douter de la science et de l'efficacité de son action, il expérimente tous les agents thérapeutiques avec un zèle et une patience admirables. Cette œuvre capitale désignait de droit l'auteur pour la nouvelle chaire d'anatomie pathologique créée par Dupuytren. Il y fut installé le 3 août 1835. L'année suivante, il entrait à l'Académie de médecine.

M. Cruveilhier, qui a été, jusqu'en ces derniers temps, médecin de l'hôpital de la Charité, est certainement un des professeurs les plus laborieux et les plus influents de la Faculté. Il a encore publié : ***Discours sur les devoirs et la moralité du médecin*** (1837); ***Vie de Dupuytren***, pour lequel il professe une admiration et un respect profond; ***Anatomie du système nerveux de l'homme, représentée par des planches de grandeur naturelle*** (1845); ***Traité d'anatomie pathologique générale*** (1849); ***Traité d'anatomie descriptive*** (1851), etc.

CRUVELLI (Sophie CRUWELL, dite), cantatrice d'origine allemande, née à Bielefeld (Prusse), le ... août 1824, débuta sur plusieurs scènes de l'Allemagne, et passa ensuite en Italie, où elle modifia son nom. Elle chanta surtout à Venise et à Milan, où sa réputation la fit appeler, en 1852, au Théâtre-Italien de Londres; les succès qu'elle y obtint dans ***Norma***, ***la Fille du régiment***, ***la Somnambule***, ***Fidelio***, ***Nabuco***, etc., amenèrent son engagement au grand Opéra de Paris. Elle y parut, en 1854, dans Valentine des ***Huguenots***, puis dans les ***Vêpres siciliennes***, et s'y fit remarquer par la puissance de sa voix et son jeu passionné. A la fin de 1856 Mlle Cruvelli a épousé le baron Vigier. Elle semble avoir terminé sa carrière théâtrale. — Sa sœur cadette, Mlle Marie Cruwell, dite également CRUVELLI, et engagée, par l'influence de sa sœur, au grand Opéra, a quitté en même temps la scène.

CSASZAR (François), publiciste et poëte hongrois, né à Zalaugersseg, près Pesth, en 1807, fut nommé, en 1830, professeur de langue hongroise à l'université de Fiume. En 1836, il quitta l'enseignement pour l'administration et devint *notaire* au tribunal d'échange (*wechselgericht*) de cette ville, puis assesseur à celui de Pesth en 1840. Il garda sa position, successivement modifiée par un avancement rapide, pendant la révolution de 1848; mais, après la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849, il fut destitué par le gouvernement révolutionnaire qui se défiait de la modération de ses idées. Ce n'était pourtant point un conservateur, et, après le rétablissement de l'ordre, il fonda, en mars 1850, le *Journal de Pesth* (Pesti naplo), qui attaqua vivement le parti réactionnaire.

Comme jurisconsulte, il a publié des travaux très-importants : *Droit d'échange hongrois* (Magyar valtojog; Pesth, 1840-46); *Dictionnaire de droit d'échange* (Valtojogi müszotar, Ibid., 1841); *Loi de banqueroute hongroise* (A magyar esodtorvénykezés, Ibid., 1847). Comme poëte, il a fait de nombreux emprunts à l'Italie, et a traduit, en langue hongroise, Alfieri, Silvio Pellico et Dante. Ses poésies se distinguent par la grâce de l'expression et la vivacité du sentiment; ses *Chants des matelots* ont une véritable originalité. On lui doit encore une traduction de Beccaria, ainsi que *le Port de Fiume* (Pesth, 1842-43, 2 vol.); des *Voyages italiens* (Ibid., 1843); et un *Dictionnaire de mythologie* (Ibid., 1844), où l'on trouve des aperçus ingénieux sur la littérature hongroise.

CSORICH DE MONTE-CRETO (Antoine, baron DE), général autrichien, né à Machichno, en Croatie, en 1795, est le neveu et le fils adoptif du général Csorich, qui se distingua dans les guerres contre Napoléon et fut créé baron de Monte-Creto en souvenir du combat de ce nom. Entré au service en 1809, il fut promu général-major en 1842, et feld-maréchal-lieutenant en 1848. Il fut un des lieutenants de Windischgraëtz au siége de Vienne, fit ensuite la campagne de Hongrie, investit Komorn et fut repoussé par Klapka jusqu'à Presbourg. Au mois de juillet 1850, il fut chargé du portefeuille de la guerre, qu'il déposa, en février 1853, pour prendre le commandement d'un corps d'armée.

CUCHEVAL-CLARIGNY (Narcisse), journaliste français, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), en 1820, a fait de brillantes études au collége de sa ville natale et obtenu le prix de discours français au concours qui eut lieu, en 1838, entre tous les colléges des départements. Il vint à Paris, acheva ses classes au collége Henri IV, où il eut pour condisciple et, dit-on, pour ami, le duc d'Aumale; puis il entra à l'École normale et y fit partie de la section d'histoire. Reçu agrégé, il ne se sentit point de vocation pour l'enseignement public, suivit les cours de l'École des Chartes, obtint le diplôme d'archiviste, accepta la place de bibliothécaire à l'École normale, puis devint conservateur à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Vers 1845, il fut attaché à la rédaction du *Constitutionnel*, et, jusqu'en 1848, il combattit le ministère Guizot sous le seul nom de Clarigny. L'un des fondateurs de *la Liberté de penser*, il y inséra, sous le même nom, entre autres articles, une très-piquante étude sur *le P. Loriquet, sa vie et ses écrits* (1847).

Après la révolution de Février, M. Cucheval, fut porté sans succès candidat à la Constituante; bientôt il se montra très-hostile à la République, et se rattacha, sous les inspirations de M. Véron,

Digitized by Google

muald, *ou la Vocation* (1848, 4 vol. in-8), grand roman théologique, qui a pour objet la réfutation du scepticisme religieux. En 1833, il a voulu aborder le théâtre et a donné, à la Porte-Saint-Martin, une tragédie, *Béatrix Cenci*, qui n'eut qu'une représentation. Il a encore concouru à la publication de *la Péninsule*, tableau pittoresque de l'Espagne et du Portugal, et de la *Bibliothèque anglo-française*, collection de poëtes anglais avec traduction en regard. — M. de Custine est mort à la fin du mois de septembre 1857.

CUVIER (Charles-Frédéric), conseiller d'État français, né à Montbéliard (Doubs), en 1798, est le neveu du célèbre naturaliste. Ayant terminé ses études de droit, il entra dans l'administration en 1822, et devint, sous Louis-Philippe, chef de la section des cultes non catholiques au ministère de la justice, et maître des requêtes en service extraordinaire. Destitué par le gouvernement provisoire en 1848, il a été compris par les suffrages de l'Assemblée nationale au nombre des membres élus du nouveau conseil d'État. Il a été rappelé aux mêmes fonctions après le coup d'État du 2 décembre, dans la section de l'intérieur et de l'instruction publique. M. Cuvier a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1845.

CUVILLIER-FLEURY (Alfred-Auguste), littérateur et journaliste français, né en 1802, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et obtint au concours général le prix d'honneur de rhétorique en 1819. Il fut, pendant deux ans, secrétaire de l'ancien roi de Hollande, Louis Bonaparte, dont il partagea l'exil. De retour en France, il entra comme directeur des études au collége Sainte-Barbe. En 1827, Louis-Philippe lui confia l'éducation du jeune duc d'Aumale, à la personne duquel il resta attaché comme secrétaire des commandements. Depuis 1834, il est un des rédacteurs habituels du *Journal des Débats*, où il a jusqu'à la fin soutenu la cause de la monarchie de Juillet. Promu à la dignité d'officier de la Légion d'honneur par M. de Salvandy le 29 avril 1845, il se présenta, en 1846, aux suffrages des électeurs de Guéret; mais les efforts de l'administration ne firent point triompher sa candidature. La révolution de Février et les événements qui l'ont suivie n'ont rien changé aux idées ni au langage de M. Cuvillier-Fleury. Un certain nombre de ses articles ont été recueillis dans ces derniers temps, sous divers titres : *Portraits politiques et révolutionnaires* (1851, in-18); *Études historiques et littéraires* (1854, 2 vol. in-18); *Nouvelles études* (1855, in-18); *Voyages et voyageurs modernes* (1856, in-18).

CYBULSKI (Adalbert), érudit polonais, né à Conin, dans le duché de Posen, le 10 avril 1812, d'une famille noble, mais presque complétement ruinée, resta orphelin de bonne heure et reçut sa première éducation à l'école gratuite de Marie-Madeleine à Posen. A dix-sept ans, il alla à Berlin pour y étudier la philologie; mais, à la nouvelle de la révolution de Pologne, il courut à Varsovie et s'engagea dans le quatrième régiment d'infanterie, se signala par son courage aux batailles de Groschow, de Wawre, de Dembe, d'Iganie et d'Ostrolenka, et reçut dix-sept blessures. Après la défaite des Polonais, il fut mis en prison et y resta pendant trois ans. Mis en liberté sur une réclamation de la Prusse, il revint à Berlin en 1834; mais ayant eu l'imprudence de repasser en Pologne et d'y renouer des relations avec d'anciens amis, il fut de nouveau arrêté et subit six mois d'une dure captivité à Schweidnitz.

De retour à Berlin, il tourna toute son activité
vers les études de philologie
En 1836, il publia un travail
de mérite, intitulé : *de Bello*
fut reçu docteur en philosoph
rendit ensuite en Autriche, p
dialectes slaves. Les relations
publia à Vienne dans le journal
nik literacki, eurent un grand
rent une polémique des plus v
core une fois à Berlin, il se fit r
de langue et de littérature
donna de nombreux articles à d
nais ou allemands. En juin 184
grès slave de Prague, qui ava
lumières et à son érudition. D
Chambre prussienne, en 1849
peu d'influence et ne put y
sympathie en faveur de la Polo
1850, de prendre part aux affai
quittant la capitale, il obtint
chaire de langue et de littératu

CZARTORYSKI (Adam-Geor
nais, né à Varsovie le 14 janvie
ses études dans la maison de s
simir, et les acheva à l'univer
puis à Londres. En 1792, il co
Russes dans les rangs de l'arm
le partage de la Pologne, il fu
avec son frère Constantin, à
rine II. Il gagna l'amitié du
dre, et le czar Paul I^er lui con
bassade de Turin. Il revint de
après l'avénement d'Alexandr
jalousie du parti russe, lui do
des affaires étrangères. Le jeu
le 11 avril 1805, au nom de l
avec l'Angleterre. Peu de te
sa démission pour suivre l
champs de bataille, depuis la j
jusqu'au traité de Tilsitt. Il ne
espérances des Polonais qui
poléon la délivrance de leur pa
guerre éclata de nouveau, en
sie et la France, il resta cons
la personne d'Alexandre, qu'i
1814, à Paris et à Vienne.

En 1815, nommé sénateur p
de Pologne, il manifesta dans
thies pour la monarchie cons
il dut renoncer bientôt aux ill
naître dans son esprit trop c
pour le czar. Comme curateur
Wilna, il eut souvent à défe
polonais contre les violences
et, quand il se reconnut impu
ger, il donna sa démission. D
retiré dans son château de Pul
que de la révolution. En 1830,
tie du conseil d'administra
nommé président du gouver
La diète le chargea de la dire
affaires (30 janvier 1831); m
fonctions à la suite des événe
Il servit alors comme simple
les armes qu'après la retraite
territoire autrichien. Il perdit
menses qu'il possédait en Pol
ris, où il habite l'hôtel Lam
de l'aristocratie de l'émigratio
comme le roi constitutionnel

Après la tentative d'insurrec
menaça le gouvernement autr
la cour de Vienne mit le séqu
dans cette province.
une lettre adressée a
gue, il revendiqua le

Digitized by Google

même temps, pour répondre au sentiment démocratique qui dominait alors dans toute l'Europe, il abolit la corvée dans sa terre de Sienawa qui venait de lui être rendue par l'Autriche, et donna des terres en toute propriété aux paysans de ce domaine. Pendant la guerre d'Orient, le prince Adam Czartoryski a tenté plusieurs fois d'unir la cause de la Pologne à celle de la Turquie et des puissances occidentales, mais ses efforts ont échoué comme ceux du parti démocratique. Les marques d'estime et de considération accordées à sa personne n'impliquent pas de la part des gouvernements une adhésion formelle au principe qu'il représente.

Marié, le 25 septembre 1817, à la princesse *Anne* de la maison de Sapieha, il a une fille, *Isabelle*, née le 19 décembre 1832, et deux fils: *Witold*, né le 6 juin 1824, marié le 30 octobre 1851 à *Marie*, comtesse Grocholska, et *Ladislas*, né le 3 juillet 1828, marié le 1er mars 1855 à *Marie*-Amparo, comtesse de Vista-Alegre, née le 17 novembre 1834, fille de la reine Christine d'Espagne et de Muñoz, duc de Rianzarès.

CZARTORYSKI (Constantin-Adam-Alexandre), frère du précédent, né le 28 octobre 1773, fut, comme le prince Adam, envoyé en ôtage à Saint-Pétersbourg; il ne suivit point l'exemple de son frère, et ne servit jamais le gouvernement russe. Placé près de la personne du grand-duc Constantin, qui n'était point fait pour lui inspirer une vive affection, il le quitta en 1800 et retourna en Pologne. En 1809, il obtint le commandement du 16e régiment d'infanterie du duché de Varsovie, avec lequel il fit, en 1812, la campagne de Moscou, tandis que le prince Adam était auprès d'Alexandre. Après le désastre de l'armée française en Russie, il se retira en Autriche; depuis lors, il est resté étranger aux agitations politiques. De deux mariages, il a quatre fils: *Adam*-Constantin, né le 24 juin 1804; *Alexandre*-Romuald, né le 7 février 1811; *Constantin*-Marie-Adam, né le 9 avril 1812, et *Georges*-Constantin, né le 23 août 1829.

CZAYKOWSKI (Michel), plus connu sous le nom de Sadyk-pacha, *miri-miran* (commandant en chef) des cosaques de l'empire ottoman, est né en 1808 au château de Hatezyniec (en Podolie), domaine héréditaire de sa famille. Après avoir terminé ses études à Kryemienec, il entra dans l'armée sous les ordres de son beau-frère Charles Rozynski, dans le régiment qui prit une part si glorieuse à la campagne de 1831 contre les Russes. Émigré en France l'année suivante, Czaykowski publia une série de contes et romans historiques qui eurent une grande vogue, et dont plusieurs furent traduits en français et en anglais. En 1840, il se rendit en Turquie comme agent du prince Czartoryski, visita les cosaques zaporogues émigrés depuis près d'un siècle dans l'Asie Mineure, et se fixa ensuite à Constantinople, où il se fit bien venir du cabinet ottoman et de la mission française, déjoua, dans plusieurs circonstances à force d'activité et de pénétration, les menées secrètes de la Russie, et contre-balança habilement son influence dans les provinces slaves de la Turquie d'Europe. Prévoyant le cas d'un conflit armé entre les deux empires, il fit une étude approfondie de l'état et des ressources de la Turquie, et fournit au gouvernement des données précieuses sur les moyens d'utiliser ces ressources. Ces mémoires manuscrits dénotent une grande sagacité et un rare esprit de prévoyance: il s'y préoccupe de donner à la Turquie une forte organisation militaire, et demande qu'on rattache les populations chrétiennes à l'empire en donnant satisfaction à leurs vœux légitimes.

Sentant qu'elle avait dans Czaykowski un adversaire redoutable, la cour de Russie réclama à plusieurs reprises son renvoi de Constantinople sans pouvoir l'obtenir; enfin, en 1850, irritée de l'échec qu'elle avait subi dans la question des réfugiés hongrois-polonais, elle renouvela sa demande avec une insistance telle que Czaykowski, voyant le gouvernement français près de l'abandonner, fut contraint, afin d'échapper à son ennemie, de se faire musulman sous le nom de *Sadyk*. Cependant ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser: la Turquie se vit forcée par les exigences de la Russie de lui déclarer la guerre et entraîna avec elle sur le champ de bataille les puissances occidentales, qui lui avaient refusé leur concours en 1849. Sadyk, élevé au grade de pacha, fut alors chargé d'organiser le corps des cosaques ottomans, qui s'accrut bientôt d'un grand nombre de déserteurs de l'armée russe. Il rendit des services signalés pendant le siége de Silistrie, en manœuvrant avec sa cavalerie, de manière à ravitailler la place. Dans la Dobrutcha, il défendit pendant plus d'une heure, avec un seul escadron, le passage du pont de Touttcha contre trois bataillons ennemis. Après l'expulsion des Russes des principautés, il fut nommé gouverneur militaire de Bucharest, et ne quitta cette capitale que pour prendre le commandement de l'armée turque que le généralissime Omer-pacha destinait à opérer en Bessarabie.

Czaykowski n'est pas moins célèbre comme poëte et comme romancier que comme soldat. Ses *Contes cosaques*, publiés en 1857, à Paris, révélèrent en lui un talent aussi original que fécond. Ils introduisent dans le roman polonais un nouvel élément de poésie et d'intérêts, les traditions et légendes des hommes de la steppe, et le style en est étincelant et hardi. Ils viennent d'être traduits en français (1857, in-18) par M. Wladislas Mickiewicz. L'auteur a aussi donné une série de romans historiques: *Nernyhora, Kirdjali, Étienne Czarnecki, l'Hetman de l'Ukraine*, etc., publiés de 1837 à 1840, et dont il parut plusieurs traductions en français, en anglais et en allemand.

CZERNY (Charles), pianiste, et compositeur allemand, né à Vienne, le 21 février 1791. Son père, qui était lui-même professeur de piano, fut son premier maître. A neuf ans, il exécutait assez bien les œuvres de Mozart pour se faire applaudir au théâtre de Léopoldstadt. L'année suivante, il fait connaissance avec Beethoven, qui le prend en amitié et lui donne des leçons; il étudie en même temps la composition dans Sébastien Bach et les meilleurs auteurs de l'Allemagne. Il eut encore pour maître Clémenti (1809), dont la méthode imprima à son style un caractère classique, que n'altère pas l'originalité du disciple de Beethoven. Déjà il donnait des leçons lui-même depuis longtemps, et les douze heures que le professeur consacrait par jour au métier nuisirent au progrès du talent de l'artiste, mais il eut la gloire de former des élèves qui allèrent plus loin que lui. Il fut le maître de Dœhler et de Liszt.

Après avoir écrit, en 1804, des variations pour piano et violon, M. Czerny, qui devait tant produire, fit attendre quatorze ans sa seconde œuvre. De combien d'autres celle-là fut suivie! on compte par centaines ses études, sonates, rondos, fantaisies, variations, etc. Il y en a pour toutes les mains, pour tous les degrés de force. Bien des catalogues d'éditeurs sont moins riches que la liste complète de ses ouvrages. Il l'a dressée lui-même en 1849; elle dépassait déjà le nombre de huit cents, et depuis, il n'a pas cessé de produire. M. Czerny a aussi écrit des ouvrages

théoriques : *l'École pratique de la composition*, qui a paru simultanément en anglais et en allemand (3 parties, Londres et Bonn, 1849), et une *Ébauche d'une histoire de la musique* (Mayence, 1851 et suiv.). — Il est mort le 15 juillet 1857.

CZERSKI (Jean), sectaire allemand, né vers 1815, d'une famille pauvre, à Werlubien (Prusse occidentale), fut ordonné prêtre à Posen en 1842 et nommé vicaire dans un petit village polonais. Envoyé deux ans après à Schneidemühl en Silésie, il secoua le joug de la discipline ecclésiastique, contracta un mariage, et s'associa aux prédications de M. Ronge (voy. ce nom). Mais il ne s'entendit pas avec les autres chefs de ce mouvement, sur le symbole définitif à adopter pour *l'Église catholique allemande*. Il faut mentionner, parmi ses écrits : *Offenes Bekenntniss der Christlich-Apostol. Gemeinde zu Schneidemühl* (Stuttgart, 1844, 2e édition : Dantzick, 1845), et *Justification de ma séparation d'avec l'Église officielle* (Rechtfertigung meines Abfalls von der rœmischen Hofkirche, Bromberg, 1845).

CZETZ (Jean), révolutionnaire hongrois, né à Gidofalva (Transylvanie), en 1822, et fils d'un officier de hussards, reçut une éducation toute militaire et obtint, en 1842, le grade de lieutenant dans un régiment d'infanterie. En 1846, il entra dans l'état-major. Au commencement de 1848, le comité d'état-major autrichien lui donna un poste élevé au ministère de la guerre, et c'est lui qui dicta presque tous les rapports et les instructions de la guerre de Servie. Quelque temps après, il accompagna le ministre de la guerre, Messaros, au camp de Verbasz, où il acquit la réputation d'un brave officier, d'un administrateur habile et d'un révolutionnaire à toute épreuve. Rapporteur militaire du Comité de défense nationale, il fut bientôt nommé capitaine par Kossuth, puis chef d'état-major en Transylvanie. Il eut le commandement d'un corps de troupes dans cette province après le rappel de Baldacci. Bem, son général en chef, lui confia la réorganisation de l'armée. Il se battit avec des efforts désespérés dans plusieurs rencontres importantes, entre autres à Hermanstadt. Nommé lieutenant-colonel, puis colonel, il devint, en mai 1849, commandant général de la Transylvanie. Une blessure au pied l'empêcha de prendre part en personne à la campagne contre les Russes. Après la catastrophe de Vilagos, il revint en Hongrie où il resta tout un hiver caché dans la maison d'un ami dévoué. Au printemps de 1850, il gagna Hambourg, d'où il s'embarqua pour l'Angleterre.

M. Czetz est regardé comme un des hommes les plus capables de la révolution hongroise. Historien de mérite, il a publié deux ouvrages très-appréciés dans son pays : *Grammaire de la langue militaire hongroise, à l'usage des officiers allemands* (Auleitung zur Erlernung der ungar. militarsprache, fur deutsche offiziere), et *Mémoires sur la campagne de Bem en Transylvanie dans les années* 1848 *et* 1849 (Hambourg, 1850).

CZOERNIG (Karl, baron), administrateur et statisticien allemand, né à Czernhausen, en Bohême, d'une famille roturière, le 5 mai 1804, fit ses premières études à Gitschin et à Prague, et son droit à Prague et à Vienne. Il était encore étudiant lorsqu'il publia son importante *Description de Reichenbach et de Gableuz* (Reschreib ung von Reichenbach und Gableuz, Vienne, 1829). Il entra aussitôt dans l'administration, à Trieste, d'où il passa à Milan, comme secrétaire du gouvernement lombard. Il y composa de sérieux travaux d'histoire et de statistique : une *Étude*
sur la liberté du commerce à
Freihaudel von Venedig, Vienn
de la constitution municipale
(Geschichte der lombard. Gem
publiée à Heidelberg en 1844)
italiennes (Italienische Skizzen

Nommé, en 1840, directeur
tistique de Vienne, et secréta
M. Czœrnig donna une nouve
études de statistique, en faisa
direction des *Tables de statis*
chie autrichienne (Tafeln zur
Monarchie), qui ont continué
1840. En 1843, il devint conse
sion impériale, et en 1845 dire
de la navigation du Danube
lui-même les bords du fleuv
tout son pouvoir à établir de
l'Autriche et les riverains. L
fut nommé conseiller impéria
voyage en Turquie, en Grèce
entrepris pour créer, par des
tan et le roi des Grecs, des d
breux à l'industrie autrichien
plus suivies avec l'Orient.

M. Czœrnig fut, en 1848, u
de l'Autriche à l'Assemblée na
où il affecta de rester à peu
questions purement politiques
tra, comme chef de la sectio
ministère du commerce, et s'o
du commerce maritime et de
rine autrichienne. En 1849,
politique et commercial, A
1850 conseiller ministériel,
mission à Hambourg, par le
merce et de la marine, et
Trieste pour y organiser un
marine, dont il reçut la v
1852, il fut président de la C
pour la conservation des monu
et devint chef de section du
ments publics, directeur gén
puis des chemins de fer de l'
née, il publia sa grande carte
la monarchie autrichienne, ac
sieurs volumes de texte, qui
sultats de ses recherches et d
années. En récompense de s
nommé, en 1853, baron de
1855, il fut choisi pour représ
congrès international de statis
Czœrnig en rapporta la déco
d'honneur et des témoignages
ticiens français.

CZUCZOR (Georges), poëte
grois, né à Andod, dans le co
17 décembre 1800, entra, en
des bénédictins, dont la règl
peu à l'indépendance de son
1835, il fut employé comme
gymnases de Raab et de Kon
dès cette époque ses première
la Bataille d'Augsbourg (182
rad (1828) et *Botond* (1831).
publique autant par la form
vers que par les idées nationa
le fond, il fut choisi, en 183
crétaire des archives de l'Aca
se fixa à Pesth, où parut, l'a
édition de ses *OEuvres poét*
clergé reprochait à un moine
et son libéralisme. On l'empê
un nouvel ouvrage du même
fut retirée, et il dut ren

Digitized by Google

En 1842, il parvint à faire reviser son affaire, et obtint pleine liberté pour de nouvelles publications. Il fit alors paraître en prose : *Jean Huniade* (2ᵉ édit., Pesth, 1843), une traduction de *Cornelius Nepos* (2ᵉ édit., 1843) et la *Vie de Washington* (Pesth, 1845). Dès l'année précédente, l'Académie avait confié à ses lumières et à son érudition le soin de remanier le grand dictionnaire national hongrois, qui, grâce à son zèle, fut mené en quatre ans (1844-1848), jusqu'à la lettre J : il a été achevé depuis.

Connu depuis longtemps pour ses opinions libérales et même républicaines, partisan déclaré de M. Kossuth, M. Czuczor jouit, pendant la révolution de 1848, d'une grande popularité. Un poëme qu'il publia en décembre, dans le journal du dictateur, et qui avait pour titre : *le Réveil* (Riado), attira sur lui les rigueurs de Windischgraetz, qui le fit arrêter en janvier 1849 et condamner à six ans de prison. A la prière du comte Teleky, président de l'Académie, on adoucit sa captivité et on lui permit de continuer le dictionnaire. Délivré par les Hongrois vainqueurs, après la prise d'Ofen, il sembla renoncer pour jamais à la politique, se remit volontairement entre les mains de l'Autriche, et fut transféré à Pesth, puis à Kufstein. L'amnistie accordée aux Hongrois en 1850 l'a définitivement rendu à la liberté.

D

D', DE, DE LA, DES, DU. Chercher à la lettre qui suit ces particules, les noms qui ne se trouveraient pas ici.

DAA (Ludvig-Kristensen), homme politique et publiciste norvégien, né le 19 août 1809, dans la paroisse de Saltdalen (Nordland), où son père était pasteur, fit ses premières études à l'école latine de Bergen, et, en 1834, passa l'examen philologique à l'université de Christiania. Après y avoir enseigné l'histoire comme professeur particulier, il se rendit, en 1838, à Paris et à Londres, pour y étudier l'économie et la politique. A son retour (1839), il prit rang parmi les rédacteurs du *Morgenbladet*, journal démocratique très-influent dans les États scandinaves. Devenu l'un des chefs de son parti, il fonda, le 17 mai 1848, le *Christiania-Posten*. M. Daa est un homme énergique, instruit et grand admirateur de la Constitution des États-Unis. Ses opinions ont nui à son avancement, et, quoique placé plusieurs fois par le ministère norvégien, en tête des listes où le roi doit choisir les fonctionnaires publics, il a toujours été laissé à l'écart. Mais l'Assemblée nationale ou *Storthing*, dont il a fait partie pendant plusieurs sessions, lui a confié (1839) la charge de *statsrevisor*, qui consiste à vérifier les comptes publics et à veiller à l'exécution rigoureuse de la Constitution. Il a été élu, en 1845, président de l'*Odelsthing*. Il est devenu depuis maître supérieur à l'école latine de Christiania.

M. Daa a publié les *Actes* des xᵉ et xiᵉ stortings ordinaires (1842-1844; 1845-1847, 16 vol. in-8); un certain nombre de mémoires politiques et d'écrits relatifs à l'enseignement, entre autres un *Dictionnaire suédois-norvégien* (Svensk-norsk Haandordbog; Christiania, 1841, 2 vol. in-8); *Coup d'œil sur l'Ethnologie* (Udsigt over Ethnologien; 1855); et une revue, *l'Investigateur*, qui parut de 1840 à 1843 (Granskeren, Ibid., 4 vol. in-4).

DABEAUX [de la Haute-Garonne], ancien représentant du peuple français, né à Aurignac (Haute-Garonne), le 18 mai 1796, s'établit comme avocat à Saint-Gaudens, en 1823, et fut élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit constamment partie du conseil général de la Haute-Garonne, où il professa des opinions très-libérales, et se présenta sans succès comme candidat à la députation, en 1842 et 1846. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 53469 suffrages, le cinquième sur la liste des douze élus de la Haute-Garonne. Il vota, en général, avec le parti démocratique modéré et approuva l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite et soutint, au dedans et au dehors, la politique de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il s'associa à tous les efforts de la majorité monarchique contre les institutions républicaines. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative.

DACRE (Thomas TREVOR, 21ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1808, est issu d'une illustre famille élevée en 1307 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université de Cambridge, brigua en vain plusieurs fois la députation, et réussit à obtenir le mandat du comté de Herts pour la législature de 1847-1852. L'année suivante, il quitta le nom de Trevor qu'il avait porté jusque-là et prit la place de son père à la Chambre des Lords; il y siége dans les rangs du parti libéral. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec miss Cavendish (1837), il a pour héritier son frère H. W. BRAND (voy. ce nom).

DADIAN, famille arménienne de Constantinople, originaire d'Eguin (Petite-Arménie) et descendant d'un nommé Dadou Zada qui vivait vers la fin du xivᵉ siècle. Depuis la nomination d'un de ses membres, Mahdesji Dad, au poste de directeur-général des poudrières de l'Empire (1795), sous le sultan Sélim, les mêmes fonctions sont restées dans cette famille.

DADIAN (Ohannès), directeur de la poudrière impériale d'Azadlè, sur la mer de Marmara, second fils de Mahdesji Dad, est né en 1798. Chargé par le sultan Mahmoud de réorganiser les poudrières d'après le système européen, il fit plusieurs voyages en France et en Angleterre, et, à son retour à Constantinople il introduisit de notables améliorations dans toutes les branches du service. On lui doit, en outre, la création d'un grand nombre d'établissements industriels pour le compte de l'État, et placés la plupart dans la dépendance du ministère de la guerre ou de la grande-maîtrise, tels que la fonderie de canons de Zeïtoun-Bournou, la tannerie impériale de Beïcos pour la fourniture des cuirs et toiles cirées nécessaires aux équipements militaires, la fabrique de draps de Nicomédie pour l'habillement de l'armée, la fonderie de San-Stefano, etc. (1833-1847). Décoré pour ses services de la grande plaque de Nichan Iftikhar par le sultan Mahmoud, et appelé par son successeur à siéger dans le conseil du tanzimat, M. Ohannès Dadian a été promu au titre de bey, avec le grade de fonctionnaire de première classe (11 décembre 1856). — Il a quatre fils qui sont tous employés dans les services publics : Arakel, né en 1820; Nersès-Kossen, né en 1825; Aroutun-

Karékine, né en 1830; Kircor-Mihian, né en 1832. Les deux premiers sont sous-directeurs de la poudrerie d'Azadlè.

Dadian (Boghos), neveu du précédent et fils de Simon Dadian, directeur de le poudrière de San-Stefano après la mort de son père (1832), est né à Constantinople en 1800. Membre du conseil national arménien, il est l'auteur d'un mémoire fort important, imprimé à Paris (1855) et remis par lui à M. Sibour, dans lequel il proteste contre la qualification de schismatiques et même d'hérétiques attribuée aux Arméniens, en soutenant la conformité des dogmes des deux Églises.

Fonctionnaire du deuxième rang (première classe), comme son oncle, et décoré comme lui du titre de bey, M. Boghos Dadian a six fils qui ont tous fait leur éducation à Paris, MM. Arakel, Simon, Ohannès, Mardira, Agon et Mighirditz.

DAGNAN (Isidore), peintre français, né à Marseille, en 1794, a cultivé particulièrement le paysage, et emprunté la plupart de ses sujets à l'Italie, à la Suisse ou au midi de la France. Parmi les principales productions de cet artiste qui se distingue par sa manière simple et naturelle, on cite : *des Jeunes filles romaines écoutant un berger* (1819); *Vue du lac de Genève* (1822), au grand Trianon; *Vue de Lausanne* (1822), au palais de Fontainebleau; *Vue prise en Dauphiné* (1827), au même palais; *Vue de Paris prise du quai de la Cité* (1831), une de ses toiles les mieux accueillies, *une Marine à Marseille* (1833), au musée du Luxembourg; *Vue de Dinan* (1836); *la Vallée de Lauterbrunn dans l'Oberland* (1841); *le Pont de Nice* (1843), et une *Vue d'Avignon* (1845), commandé par le ministre de l'intérieur; *le Lac de Genève*. *les Bords de l'Aar*, *le Vieux chêne Pharamond* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831 et la décoration en février 1836.

DAHIREL (Hyacinthe), ancien représentant du peuple français, est né à Ploermel (Morbihan), le 15 octobre 1804. Petit-fils d'un constituant de 1789, et fils d'un député de la Restauration, il venait d'entrer dans la magistrature en 1830. Il donna sa démission et se fit inscrire au tableau des avocats de Lorient, où il fut élu bâtonnier de son ordre et conseiller municipal. Après la révolution de Février, candidat du parti légitimiste et des anciens conservateurs à la Constituante, il fut nommé représentant du peuple, le onzième sur douze, par 54 000 suffrages, et entra au Comité de la marine. Il vota ordinairement avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de se montrer très-hostile à la République; mais il combattit par ses votes la politique de l'Élysée et protesta contre le coup d'État du 2 décembre. Il s'est abstenu depuis de prendre part aux affaires publiques.

DAHL (Wladimir-Iwanowitsch), littérateur russe, connu sous le pseudonyme de *Kosak Luganski*, est né à Saint-Petersbourg vers le commencement de ce siècle. Élevé à l'École de marine, il servit dans la mer Noire pendant plusieurs années, prit part à la campagne de Pologne et à une expédition contre Khiwa, et se fit remarquer de ses chefs autant par son intelligence que par sa bravoure. Rentré dans ses foyers vers 1835, il se consacra tout entier à des travaux littéraires, dont ses observations et ses voyages lui fournissent en partie le sujet.

On a de lui des romans et des nouvelles où le style ajoute encore à l'intérêt : *l'Ivresse* (Chmœl); *le Rêve et la veillée* (Son u Jaw); *Ce qui n'a jamais existé et ce qui a été* (Wakeh sroem tschaikin njebulwalo s bülom); *Récit de misère de bonheur et de vérité* (Skaska o Mishde, Stschastŭ o Prawda); *le Domestique* (Dwarnik); *le Valet d'officier* (Denschtschik). Les héros de ces différents récits sont pris dans les classes populaires dont il excelle à peindre les mœurs. On y trouve aussi d'excellents détails ethnographiques dont les écrivains étrangers n'ont pas hésité à tirer parti pour des livres plus sérieux.

M. Dahl a particulièrement rendu service à la littérature et à la langue de son pays en rapportant de ses voyages plus de quatre mille légendes, dix mille proverbes, et un grand nombre de locutions populaires; en donnant plusieurs dictionnaires des dialectes provinciaux, et en fournissant les moyens de parer à l'inconvénient, fort bien démontré par lui, des différences qui existent chez les Russes entre la langue écrite et la langue parlée. Il a écrit à ce sujet un court, mais précieux ouvrage : *Quelques mots sur la langue russe* (Poltora slowa o russkom jasikje). Ses œuvres, publiées en volumes à part ou en feuillets, n'ont point encore été réunies dans une édition complète.

DAHL (Jean-Christian-Claude), paysagiste norvégien, né à Bergen, le 24 février 1788, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique. Il étudia pendant six ans la peinture sous la direction du professeur J. G. Moller. Ses premiers essais dans le genre et la miniature ne furent guère remarqués; et lorsqu'il changea de manière (1811), les académiciens de Copenhague qui n'avaient pas, comme lui, conçu l'art du paysage au point de vue de la nature, ne goûtèrent pas le mérite de ses ouvrages. Il commença d'attirer l'attention publique par une grande toile, *Cascade au milieu des rochers de Norvége*, qu'il exposa en 18.. à Dresde. Il passa l'année suivante en Italie. Thornwaldsen et le consul général de Prusse Bartholdy lui conférent plusieurs travaux.

M. Dahl se plaît à reproduire les sites pittoresques de son pays natal, qu'il a visité à diverses reprises, et la dernière fois, en 1850, en compagnie de son jeune fils. Nous citerons, parmi les nombreux tableaux qui lui ont fait une réputation de paysagiste aussi exact que fécond: *Vue de Naples*, *l'Hiver en Zélande*, une *Vue de Bergen*, une *Vue prise aux environs de Christiania*, et une *Scène d'hiver au bord de l'E...* Ces deux derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855. M. Dahl est membre de plusieurs académies, et professeur de paysage à Dresde depuis 1821.

Son fils, M. Siegwald-Jean Dahl, né à ..., le 16 août 1827, s'est consacré à la peinture de genre et d'animaux.

DAHLBOM (André-Gustave), entomologiste suédois, né à Forssa, village de l'Ostrogothie, le 3 mars 1806, passa sa première jeunesse à ...stena, où son père était médecin de l'hôpital, à l'âge de vingt ans, fréquenta les cours de l'Université de Lund. Il y connut les professeurs Zetterstedt et Fallen, qui cultivèrent avec ses dispositions pour l'histoire naturelle et firent de lui un des premiers entomologistes de l'E... Il ne négligeait pourtant point les autres ... et se fit recevoir docteur en philosophie en ...

C'est de cette même année que datent ses premières publications scientifiques, parmi lesquelles nous citerons les plus importantes : *Monographia pompilorum Sueciæ* (Lund, 1829); *Exercitationes hymenopterologicæ* (Ibid., 1831-1833); *... Scandinaviæ* (Ibid., 1832); *Conspectus* ...

donidum, siricidum et oryssinorum Scandinaviæ (Copenhague, 1835); *Prodromus hymenopterologiæ Scandinaviæ* (Ibid., 1837); *de Crabonibus Scandinaviæ* (Ibid., 1839); et enfin *Hymenoptera Europea præcipue borealia*, en deux volumes, dont le premier (Ibid., 1843-1845), contient le genre *Sphex*, le second (Berlin, 1852) contient le genre *Chrysis*. A ces divers travaux se rattachent des écrits de moindre importance, entre autres des articles d'entomologie insérés dans les *Mémoires de l'Académie de Stockholm* et dans divers recueils scientifiques.

M. Dahlbom est professeur d'histoire naturelle à l'université de Lund, et préparateur du musée zoologique de cette ville.

DAHLGREN (Charles-Jean), poëte suédois, né à Quillinge, près de Norrkœping, en Ostrogothie, le 28 juin 1791, fit ses études à l'université d'Upsal, s'adonna de préférence à la théologie, et devint, en 1824, ministre d'une paroisse à Stockholm. Déjà il s'était fait connaître comme poëte et comme écrivain. Les essais qu'il publia, dès 1813, dans le *Poetisch Kalender* d'Atterbom, se distinguaient par une verve de jeunesse et un sentiment national qui le rendirent cher à ses compatriotes. Il obtint, en 1818, le prix de poésie de la Société des sciences et belles-lettres de Gothenbourg, et plus tard le prix Lumblad à l'Académie de Stockholm. Ses tendances libérales l'ont fait nommer député aux diètes de 1829, 1832 et 1840, où il siégea toujours parmi les membres de l'opposition. Il fit preuve toutefois d'un grand esprit d'impartialité, et n'hésita pas à voter quelquefois avec le ministère, dans de très-importantes questions.

Il faut citer, parmi ses recueils les plus importants, de 1813 à 1837 : *Poésies et nouvelles; Ungdoms Krifter* (Stockholm, 2 vol.); *Samlade Skrifter* (Ibid.); *Odolgumman* et les *Angbatssonger*. Une édition complète de ses œuvres a paru sous ce titre : *Samlade arbeten* (Stockholm, 1847-1849, 6 vol.). M. Dahlgren, dont l'originalité consiste particulièrement dans l'alliance d'une fraîcheur tout idyllique avec une verve facétieuse et burlesque, est doué d'une fécondité malheureuse qui, dans les derniers temps surtout, a nui à son talent.

DAHLMANN (Frédéric-Christophe), historien, publiciste et homme politique allemand, né à Wismar le 17 mai 1785, étudia d'abord les sciences archéologiques à Copenhague et à Halle, et fut reçu docteur avec une thèse très-remarquable sur l'origine et les développements de la comédie ancienne chez les Grecs : *Primordia et successus veteris comœdiæ Atheniensium*. Nommé professeur à Kiel en 1813, il y fit des cours publics en latin sur le théâtre d'Aristophane. Appelé en 1815 aux fonctions de secrétaire de la députation permanente de la noblesse et des prélats de Sleswig-Holstein, il s'occupa de droit public et chercha dans la science du passé des remèdes aux maux présents. Il a fait paraître comme travaux historiques : *Vita Ansgarii*, insérée dans les *Monumenta Germaniæ historica; Recherches sur l'histoire d'Allemagne* (Altona, 1822-1823, 2 vol.), et une édition de la *Chronique des Dithmarses* (Kiel, 1827, 2 vol.).

Mais l'opposition qu'il fit au gouvernement danois comme représentant du Sleswig-Holstein, lui fit refuser par le ministère une chaire à laquelle il avait droit. Il accepta alors celle d'économie politique à Gœttingue, où il publia, en 1830, un travail d'une grande importance intitulé : *Documents originaux pour l'histoire d'Allemagne*.

Les événements de 1831 lui rouvrirent la carrière politique en Allemagne. Libéral modéré, il offrit, en 1833, ses services au gouvernement hanovrien pour la rédaction de l'espèce de charte qui fut accordée aux menaces du peuple. Il y contribua en effet, et exposa ses opinions dans un ouvrage où il combat également les principes de la souveraineté du peuple et de la monarchie absolue : *la Politique ramenée sur le terrain des faits* (Gœttingue, 1835; 3e édit., 1847). Lorsque le roi de Hanovre, Ernest-Auguste, supprima, en 1837, la constitution, M. Dahlmann protesta énergiquement contre un coup d'État qui frappait son œuvre, et fut forcé de quitter le Hanovre avec six de ses collègues. Il se retira à Leipsick, où il reprit de sérieuses études. C'est alors qu'il publia son *Histoire de Danemark* (Hambourg, 1840-1843, 3 vol.), un des ouvrages historiques les plus importants de ce siècle si fécond en historiens. Nommé en 1842 professeur d'histoire et d'économie politique à Bonn, il publia, la même année (1845), deux ouvrages nouveaux : *Histoire de la révolution d'Angleterre* et *Histoire de la révolution française*. A cette époque de sa vie se rapportent encore quelques autres publications moins importantes, soit historiques, soit polémiques; mais la révolution de 1848 vint tout à coup l'arracher à ses travaux pour le rejeter dans les affaires et agrandir son rôle politique.

Avant même d'être élu membre de l'Assemblée nationale de Francfort, il fut nommé l'un des *hommes de confiance* de la Prusse dans le Comité des dix-sept qui fut chargé d'élaborer un projet de constitution. Le projet, qui lui appartient presque tout entier, se prononçait pour la forme monarchique héréditaire. La souveraineté de la nation allemande était exercée par l'empereur et par la diète de l'empire. Élu membre du parlement de Francfort, il exposa, comme rapporteur de la Commission des dix-sept, un plan de gouvernement provisoire qui fut adopté par la majorité. Un directoire fédéral provisoire, composé de trois membres nommés par les gouvernements et acceptés par l'Assemblée, devait avoir le pouvoir exécutif jusqu'à l'établissement définitif de la puissance exécutive en Allemagne. M. Dahlmann voulait donner l'empire héréditaire au roi de Prusse, mais partisan avant tout de la liberté et de l'unité allemande, il se prononça contre l'armistice de Malmoë, conclu par la Prusse sans l'autorisation du parlement. Ayant fait prévaloir son sentiment, il fut chargé par le chef du pouvoir exécutif, l'archiduc Jean, de former un nouveau ministère; mais il succomba à cette tâche et, au milieu des agitations et des divisions de l'Assemblée, assista à la défaite de la révolution allemande. Lorsque la Prusse eut refusé de ratifier la constitution (28 mars), il suivit les députés qui se séparèrent de l'Assemblée de Francfort pour se réunir à Gotha. Là encore, il fit tous ses efforts et usa de tous les ménagements pour intéresser la Prusse à la cause de l'unité allemande; mais il reconnut bientôt chez les grandes puissances de l'Allemagne des tendances réactionnaires auxquelles il s'opposa vainement, tant à la Chambre prussienne qu'au parlement d'Erfurt. Après la défaite complète de l'opinion libérale, il alla reprendre la chaire d'histoire et d'économie politique que l'université de Bonn lui avait toujours conservée.

DAHOMEY (roi de). Voy. Guézo.

DAIN (Charles), ancien représentant du peuple français, né à la Guadeloupe en 1810, fit ses études en France, suivit les cours de la Faculté de droit de Paris et se fit recevoir avocat. Initié par M. P. Considérant aux doctrines phalansté-

riennes, il prit part, en 1833, aux discussions du *Congrès européen* ouvert par l'Institut historique, et combattit, au nom de l'école fouriériste, le néo-catholicisme de MM. Buchez et Roux-Lavergne. Il publia dans la *Démocratie pacifique* des articles relatifs à la question de l'esclavage, et soutint la théorie de l'émancipation graduelle. Les ménagements qu'il gardait envers les colons, dont plusieurs furent défendus par lui devant le tribunal de la Basse-Terre, lui attirèrent des attaques assez rudes de la part de M. Schœlcher, qui, après la révolution de Février, appuya néanmoins sa candidature auprès des hommes de couleur. Élu à la Guadeloupe par 10 996 voix, M. Ch. Dain prit place, à la Constituante, dans le Comité de l'Algérie et des colonies (20 octobre 1848). Il vota avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au nouveau gouvernement, et demanda la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'interdiction des clubs et du siége de Rome. Il se signala particulièrement par la véhémence de ses discours dans les réunions socialistes. Aux élections complémentaires qui suivirent la journée du 13 juin, M. Ch. Dain, recommandé par la Montagne, fut nommé représentant du peuple dans le département de Saône-et-Loire, et continua de s'associer à tous les actes de l'opposition la plus radicale. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut envoyé à la Guadeloupe avec le titre de conseiller à la cour. Son arrivée à la Basse-Terre excita une sorte d'émeute, et le gouverneur dut recourir à des mesures vigoureuses pour faire respecter la décision du pouvoir central.

DALBAN (Pierre-Jean-Baptiste), littérateur français, né, à Grenoble, le 14 décembre 1784, embrassa de bonne heure la carrière des lettres, vint se fixer à Paris et écrivit d'abord des romans et des poésies, telles que *les Fugitives* (1807); *Jules ou mon Testament* (1810), etc. Il travailla ensuite pour le théâtre, et deux de ses comédies furent représentées à Grenoble : *les Préventions* (1817), et *les Amants par procuration* (1818). Depuis 1829, il n'a pas publié moins d'une vingtaine de tragédies grecques et romaines où la faiblesse du plan n'est pas rachetée par la vigueur de l'exécution : *Hécube* (1829); *Thésée ou les Lois de Minos* (1834); *Olinde et Sophronie* (1837); *Perolla* (1841); *Télégone* (1848); *Hercule au mont OEta* (1852); *Alcméon* (1854); *Alceste* et *Zobaïde* (1855); *Cyrus* (1856), etc.

DALBIS DU SALZE, ancien représentant du peuple français, né à Salzes (Aveyron), en 1798, fut admis dans la magistrature sous le règne de Charles X, donna sa démission après la révolution de Juillet, et fit une opposition persévérante au gouvernement de Louis-Philippe. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le septième sur dix, dans le département, et fit partie du Comité de l'Algérie et des colonies. Conservateur dans les questions sociales et légitimiste en politique, il vota toujours avec la droite. En 1849, il revint à l'Assemblée législative, et suivit toujours pour guides les chefs de la majorité monarchique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

DALE (révérend Thomas), poëte et théologien anglais, est né, à Londres, le 22 août 1797. Orphelin en bas âge, il obtint, par des amis de sa famille, une bourse à Christ's Hospital, institution excellente où se sont formés quelques hommes distingués de l'Angleterre, Coleridge, Charles Lamb, Richards, Scholefield, Middleton, etc. En 1817, il entra à l'université de Cambridge, et, sans interrompre le cours de ses études, il publia des essais littéraires, tels que *Widow of Nain*, *le Proscrit du Taurus* et *Irad et Adah*, nouvelle qui épuisa rapidement six éditions.

La nécessité de se créer une position moins précaire que la littérature fit entrer M. Dale dans les ordres (1823); il était déjà marié depuis quatre ans. D'abord vicaire à Saint-Michel, puis à Saint-Bride (1835) par le choix spécial de sir Robert Peel, la protection de cet homme d'État le pourvut encore d'un canonicat à Saint-Paul (1843) et de la cure importante de Saint-Pancrace (1846). Ses devoirs ecclésiastiques ne l'empêchèrent pas d'ouvrir une pension de jeunes gens à Beckenham, ancienne résidence de lady Byron. Il accepta ensuite une chaire de littérature anglaise à l'université de Londres (1828-1830) et une semblable à King's College (1836-1839). Enfin, jusqu'en 1848, il a fait un cours très-suivi de morale religieuse à l'église de Sainte-Marguerite.

Les travaux littéraires de M. Dale sont estimés; dans les divers genres qu'il a traités, on peut dire qu'il a toujours fait preuve d'un talent solide, d'un goût exercé et d'une érudition de bon aloi. Comme poëte, il a écrit trois volumes de vers (Londres, 1819, 1820 et 1822), réimprimés plusieurs fois et réunis en recueil (*Poems*, 1836, 1 vol.). On a encore de lui : une *Traduction anglaise des tragédies de Sophocle* (A translation from Sophocles, 1824); une bonne édition du poëte Cowper (2 vol.), avec notes critiques et biographiques; des *Sermons* et des *Discours religieux* (1830-1836); enfin beaucoup d'ouvrages ascétiques ou moraux, comme *le Compagnon du dimanche* (the Sabbath companion, 1844); *le Bon Pasteur* (the Good Shepherd, 1845); *la Liturgie domestique* (the Domestic liturgy, 1846), et *Psaumes dorés* (the Golden psalm, 1847), etc.

DALHOUSIE (James-Andrew-Broun Ramsay, comte, puis marquis DE), homme d'État anglais, pair d'Écosse, ancien gouverneur général des Indes, est né à Londres en 1812. Il fit ses études à l'université d'Oxford, et prit, à la mort de son père (1838), le titre de comte de Dalhousie, en même temps qu'il lui succédait aux honneurs de la pairie. En 1843, il entra dans le ministère de sir R. Peel avec les fonctions de vice-président de la direction du commerce (*board of trade*), et fut chargé, en 1845, de l'administration intérieure des affaires d'Écosse. Mais le poste le plus élevé qu'il ait encore occupé est celui de gouverneur-général des Indes orientales, dans lequel il remplaça, en 1847, le vicomte Hardinge.

Durant son administration qui a duré huit années (1847-1856), lord Dalhousie, continuant la politique de ses prédécesseurs, a su ménager adroitement les intérêts de la métropole. Bien que les Anglais aient maintes fois annoncé et proclamé qu'ils ne voulaient plus faire en Asie de nouvelles conquêtes, il n'en a pas moins présidé à l'incorporation du royaume des Sikhs (29 mars 1849) après la bataille de Goudjerate, et du royaume d'Oude (février 1856), renommé dans l'Inde pour la fertilité de son sol et ses richesses minérales. En 1852, la guerre fut déclarée contre les Birmans, à cause de diverses pertes éprouvées par des négociants anglais dans le royaume d'Ava. On s'empara rapidement, et sans rencontrer nulle part de véritable résistance, des villes de Martaban, Rangoun, Bassin, Pégou, etc., et lia des relations d'amitié avec les Taliens et les Karins, qui forment les quatre cinquièmes de la population de l'empire birman. Enfin, le [illegible] décembre 1852, lord Dalhousie déclara qu'il allait procéder à la confiscation du Pégou; mais

révolution intérieure ayant donné un nouveau souverain au royaume d'Ava, cette menace n'a pas eu d'effet et la paix a été rétablie en 1854. De plus l'insurrection des fanatiques tribus de l'Himalaya fut réprimée, le Caboul sollicita l'amitié du gouvernement anglais, le khan tartare du Khokhan demanda des officiers pour discipliner ses troupes à l'européenne, et un chemin de fer fut commencé entre Calcutta et Bombay.

Élevé au rang de marquis (1849), lord Dalhousie a reçu les félicitations publiques du Parlement et de la Compagnie des Indes pour le zèle et la capacité qu'il a déployés. Il a résigné ses fonctions de gouverneur général entre les mains de lord Canning (mars 1856). Comme il n'a point d'enfants mâles, c'est lord Panmure, son cousin, qui est l'héritier présomptif de ses titres nobiliaires.

DALLAS (Georges-Mafflin), homme d'État américain, est né à Philadelphie en 1792. Après avoir été reçu avocat, il entra, vers 1817, dans la carrière diplomatique et occupa divers postes dans les chancelleries européennes. Il revenait de Saint-Pétersbourg, où il avait rempli pendant quelques années les fonctions de secrétaire d'ambassade, lorsqu'il fut nommé attorney de district en Pensylvanie. La législature de cet État l'envoya au Congrès de 1831 en qualité de sénateur. En 1837, le président Van Buren lui confia l'ambassade de Russie et le rappela, en 1839, sur sa demande. De 1845 à 1852, M. Dallas fut choisi pour vice-président des États-Unis; en résignant le pouvoir, il reprit au barreau de Philadelphie sa profession d'avocat, qu'il exerce avec une intégrité reconnue. Il a été nommé, en 1856, ambassadeur à Londres, en remplacement de M. Buchanan. Il s'est efforcé de rétablir l'entente cordiale, un instant compromise, entre les deux pays, et, dans un discours au banquet du lord-maire, on a applaudi cette remarquable protestation contre les apologistes de la guerre : « La meilleure guerre est toujours un mal, quels que soient les avantages moraux ou matériels qu'elle puisse procurer » (avril 1856).

DALLOZ (Victor-Alexis-Désiré), avocat français, né à Septmoncel (Jura) le 12 août 1795, débuta en 1816, avec éclat, au barreau de Paris, passa en 1823 à la Cour de cassation, et plaida, pendant une vingtaine d'années, un certain nombre de causes célèbres. Le libéralisme dont il avait fait preuve sous la Restauration lui facilita, en 1838, l'entrée à la Chambre des Députés, où il représenta l'arrondissement de Saint-Claude (Jura) dans les rangs du parti conservateur, et ne se signala que par la rédaction de divers projets de lois. La révolution de 1848 le fit rentrer dans la vie privée.

Le nom de M. V. Dalloz est attaché à un certain nombre de grands travaux de jurisprudence, notamment au grand ouvrage intitulé: *Jurisprudence, ou Répertoire méthodique et alphabétique de jurisprudence générale* (1824-1830; 2e édit., 1845, 40 vol. in-4). Il a refondu dans cette sorte d'encyclopédie le *Journal des audiences* et le *Recueil de jurisprudence générale du royaume*, dont il était devenu possesseur en 1819, et lui a donné pour suite un *Recueil périodique* comprenant les arrêts et les lois, et qui compte depuis 1845 un volume par année. On doit encore à cet écrivain plusieurs *Plaidoyers*, *Mémoires* et *Rapports* imprimés en diverses circonstances (1824-1839); un *Traité de la péremption d'instance en matière civile*, avec M. Reynaud (1837, in-8), et des articles fournis aux feuilles et recueils spéciaux, entre autres *la Thémis, ou la Bibliothèque du jurisconsulte*, etc.

M. Victor Dalloz est décoré de plusieurs ordres des pays étrangers où son grand ouvrage a été souvent traduit et adopté. Fait chevalier de la Légion d'honneur en 1826, il est devenu officier du même ordre en février 1846.

Son fils, M. Édouard Dalloz, également avocat, est aujourd'hui député au Corps législatif, où il représente depuis 1852 le département du Jura. On lui doit un *Commentaire du décret du 21 janvier 1852 et de la loi du 13 juin 1851 sur la garde nationale* (1852). Il a été décoré en 1856.

Son frère, M. Pierre-Armand Dalloz, avocat, dit aussi Dalloz jeune, a pris une part active à plusieurs de ses ouvrages, et a, de plus, publié sous son seul nom un *Dictionnaire général et raisonné de jurisprudence* (1836, in-4). Il a, en outre, annoté, pour les éditions de Bourguignon, le *Code électoral* et le *Code forestier*, et donné, avec M. Clerc, le *Traité théorique et pratique, ou Formulaire général et complet du notariat* (1837; 3e édit., 1853, 2 vol. in-8). Il a été décoré en 1847. — M. Arm. Dalloz est mort en novembre 1857.

DALMATIE (Napoléon-Hector Soult, duc de), ancien ambassadeur français, né en 1802, est le fils unique du célèbre maréchal Soult, mort en 1852. Admis en 1819 à l'École polytechnique, il en sortit deux ans plus tard dans le service de l'état-major, fut attaché à son père en qualité d'aide de camp, et donna sa démission en 1835; il avait alors le grade de capitaine. Élu député de la ville de Castres en 1842 et réélu en 1846, il fit de rares apparitions à la Chambre, où il se montra favorable à la politique conservatrice. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il fut nommé ambassadeur à la Haye, à Turin, et en dernier lieu à Berlin. Depuis 1843, il est grand-officier de la Légion d'honneur. — Il est mort à Paris en décembre 1857.

DALTON (Alexandre, comte), général français, né à Brives (Corrèze), le 20 avril 1776, entra au service militaire en qualité de sous-lieutenant d'infanterie, en 1791. Aide de camp du général Hédouville, il le quitta pour suivre Hoche dans la malheureuse expédition d'Irlande, puis à l'armée de Sambre-et-Meuse. Murat, qui l'avait placé sous ses ordres au passage du Pô et à Marengo, fit le plus grand éloge de sa conduite. Nommé chef de bataillon en 1800, il alla rejoindre son régiment à Saint-Domingue, où le général Leclerc l'attacha à sa personne. Colonel du 59e de ligne après Austerlitz, M. Dalton prit part à toutes les opérations de la grande armée en Allemagne, fut promu général de brigade en 1809, et blessé grièvement à Smolensk. Napoléon, qui avait eu plus d'une occasion en Russie d'apprécier sa bravoure, le créa baron et lui confia le commandement de la citadelle d'Erfurt; il y resta bloqué six mois par les alliés, et n'en sortit qu'à la condition de ramener la garnison en France (1814).

M. Dalton se rallia aux Bourbons, dont il sut se concilier la faveur; en peu de temps, il obtint le titre de comte, une inspection d'infanterie, et, en 1821, le brevet de lieutenant général. Il a commandé à Alger après la conquête (1831). Membre des Comités supérieurs d'infanterie et de cavalerie en 1834, il fut placé en 1841 dans la réserve. Il a été promu en avril 1833 au grade de grand-officier de la Légion d'honneur.

DALY (César), architecte et publiciste français, né à Verdun, en 1809, étudia l'architecture sous M. Jacques Duban. Il s'associa ardemment, vers 1830, au mouvement et aux idées de *la Pha-*

lange. Chargé, de 1840 à 1845, de divers travaux d'architecture, il dirigea principalement la restauration de la cathédrale de Sainte-Cécile à Alby. Au commencement de 1855, il est allé au Texas visiter la colonie communiste de M. Cabet.

M. Daly a exposé aux Salons de 1841 et 1846: un *Projet de décoration intérieure de chapelle* et les *Dessins de la restauration de la cathédrale d'Alby*, exécutés pour les monuments historiques, et qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, où ils ont obtenu une médaille de troisième classe. Il a fondé, en 1840, la *Revue de l'architecture et des travaux publics*, journal mensuel édité avec luxe, dans lequel il a donné le plan complet d'un *Phalanstère*. Membre d'un grand nombre de Sociétés savantes, M. Daly est architecte diocésain du Tarn.

DALY (Robert), pair ecclésiastique d'Angleterre, né vers 1785 dans le comté de Galway, appartient à la famille des barons Dunsandle. Il fit de bonnes études au collège de la Trinité à Dublin, reçut les ordres vers 1811, et devint doyen de Saint-Patrick. Depuis 1843, il est évêque du diocèse irlandais de Cashel et siége à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Les revenus de son siége sont de 5000 livres par an (125 000 fr.).

DAMAS (Ange-Hyacinthe-Maxence, baron DE), général et ancien ministre français, né à Paris, le 30 septembre 1785, appartient à une vieille famille originaire de la Bourgogne. Emmené en émigration par ses parents, il fut élevé à l'École d'artillerie de Saint-Pétersbourg, obtint en 1803 un brevet de lieutenant dans la garde impériale russe, assista à la bataille d'Austerlitz, et avait le rang de chef de bataillon au même corps, lorsqu'il prit part à la campagne de 1812. Blessé à la Moskowa, il fut nommé colonel du régiment des grenadiers d'Astrakhan, gagna, quelques mois plus tard, le grade de général-major, et se distingua à Leipsick, ainsi qu'à Brienne et sous les murs de Paris. L'empereur Alexandre lui donna, en récompense de ses services, une épée d'honneur enrichie de diamants.

Confirmé, en 1814, dans le grade de maréchal de camp français, M. de Damas ne tarda pas à être élevé à celui de lieutenant général (1815) et accompagna le duc d'Angoulême dans le midi durant les Cent-Jours; ce fut lui qui régla les articles de la capitulation de la petite armée royaliste. De 1816 à 1822, il commanda la 8e division militaire (Marseille), prit part à la campagne d'intervention en Espagne, et fut appelé, le 19 octobre 1823, à remplacer, au département de la guerre, le duc de Bellune. Comme il répugnait à certaines mesures réclamées par le parti de la cour, telles que la mise à la réforme d'un grand nombre d'officiers généraux, il passa, le 4 août 1824, au ministère des affaires étrangères, d'où M. de Chateaubriand venait d'être si brusquement expulsé. Il y resta jusqu'au 4 janvier 1828, mais dans une position si secondaire, qu'on ne peut lui imputer la responsabilité des actes d'un cabinet dont le chef réel était M. de Villèle.

A la mort du duc de Rivière, M. de Damas, qui était fort avant dans les bonnes grâces du roi, devint gouverneur du jeune duc de Bordeaux (mai 1828) et le suivit, après les événements de 1830, dans son exil. Déclaré démissionnaire de son grade de lieutenant général, il fut mis à la retraite. Lorsque l'éducation du comte de Chambord fut jugée complète, il revint en France et vécut dans un éloignement absolu des affaires publiques. M. de Damas est, depuis le 2 octobre 1823, grand-officier de la Légion d'honneur.

DAMAS-HINARD (Jean-Josep
bert), littérateur français, né à
gne), le 11 décembre 1805, fut él
étudia le droit à Paris et se fit r
Il débuta dans la littérature par
lord Byron (1824, in-8), suivis
au roi. Il rédigea ensuite, sur les
Lamothe-Langon, les quatre pr
des *Mémoires de la comtesse D*
On lui doit encore une compilat
ses opinions et jugements sur le
choses (1838, 2 vol. in-8), recu
alphabétique.

M. Damas-Hinard s'est fait co
par ses nombreux travaux sur le t
publiés dans *le Correspondant*, e
tion de *Caldéron* (1841-1844, 3
Lopez de Vega (1842, 2 vol. in-
cero espagnol (2 vol. in-12), et d
de la Manche (1847, vol. in-12).
plaça au Collége de France M.
pendu par M. de Salvandy, et c
par une leçon sur l'esprit du t
mais, ayant à lutter contre une
bruyante, il prit le parti de se
bibliothécaire au palais du Louv
1848, il est devenu le 7 février 1
commandements de l'impératri
sous le titre de *Dictionnaire*
in-8), une édition abrégée de son
et a annoté l'ouvrage du marq
sais : *Un prophète inconnu* (185

DAMER (Georges-Lionel DAW
litique anglais, né en 1788, da
Reine (Irlande), est fils du 1er
lington (voy. ce nom). En sorta
de Dublin, il fut admis, comn
service militaire, fit quelques
la Péninsule et assista à la bata
où sa bravoure lui valut la de
(1815). Après avoir hérité des bi
de sa tante, lady C. Damer, dont
se retira avec le grade de colo
après à la Chambre des Commu
le bourg de Portarlington (18
de 1847, il obtint le mandat
chester, qui lui préféra en 1852
ral. Attaché au parti conservat
moins soutenu les réformes co
R. Peel, qui, lorsqu'il occupa
fois le pouvoir, lui remit la c
leur de la maison de la reine (1
ce titre qu'il fait partie du Con

DAMINOIS (Angélique-Adèl
femme de lettres française, n
(Oise), le 21 décembre 1795.
elle a écrit une douzaine de
leur moment de faveur et qu
un style assez élégant, des
mœurs de convention : *Alfred*
et Oscar, *Alaïs, ou la Vierg*
Ame d'enfer, etc. Membre de
cette dame y a fait de nom
presque toujours consacrées à
sexe ou à la revendication de
ques-unes de ses leçons ont dû
ses opinions et de son langage
tentissement.

DAMIRON (Jean-Philibert),
çais, membre de l'Institut
(Rhône), le 10 mai 1794, com
Villefranche et les termina au l
Entré à l'École normale en 18
maîtres éminents, Burnouf,

Digitized by Google

Il eut dès lors pour le talent et les doctrines de ce dernier un véritable culte. Ses débuts dans l'enseignement furent modestes. Il fut successivement régent de seconde à Falaise, de rhétorique à Périgueux, et enfin professeur de philosophie à Angers. Après cinq ans d'enseignement en province, il vint à Paris où il professa la philosophie dans les lycées Bourbon, Charlemagne et Louis-le-Grand. A cette époque, il se hasarda dans la politique et fut, en 1827, un des fondateurs de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* comme membre des comités. En 1824, il avait concouru à la fondation du *Globe*, avec M. Dubois et Jouffroy; il y donna une série d'articles, qui, réunis en 1828, formèrent l'*Essai sur l'histoire de la philosophie en France au* XIX*e siècle* (3e édition, 1834, 2 vol. in-8), resté le plus intéressant et le plus fort de ses ouvrages.

Après 1830, M. Damiron devint maître de conférences à l'École normale et professeur adjoint, puis titulaire à la Sorbonne. La réorganisation de l'enseignement philosophique dans les colléges lui fournit l'occasion de substituer, aux anciens traités de philosophie écrits en latin, les premiers ouvrages élémentaires en français. Grâce à cette circonstance, son *Cours de philosophie* (3 vol. in-8, 2e édit. générale, 1842), s'écoula rapidement. Décoré en 1833, l'auteur entra à l'Académie des sciences morales en 1836, comme successeur de Destutt de Tracy. En 1842, il fut chargé d'une publication qui fit plus de bruit que ses propres ouvrages, celle des *Nouveaux mélanges philosophiques* de Jouffroy. Les suppressions et les changements qu'il fit ou permit de faire à cette œuvre posthume, pour ne pas fournir des armes contre l'enseignement universitaire ou contre ses chefs, tournèrent contre ses prévisions et excitèrent dans toute la presse une violente polémique, au milieu de laquelle M. Pierre Leroux publia son livre *de la Mutilation des manuscrits de M. Jouffroy* (1843, in-8).

M. Damiron a contribué à la publication des petits traités demandés à l'Académie par le général Cavaignac, en 1848, par deux écrits sur la Providence : *de la Providence* (1849, in-18), et *Appendice au Traité de la Providence* (1850, in-18). Dans ces dernières années, il a composé une suite de *Mémoires*, sur les philosophes du XVIIIe siècle : *d'Holbach* (1851, in-8), *Diderot* (1852, in-8), *Helvétius* (1853, in-8), *d'Alembert* (1854, in-8), *Saint-Lambert* (1855), etc., longues et consciencieuses monographies dans lesquelles l'auteur, avec une grande patience d'analyse, met en lumière toutes les parties des systèmes de ces philosophes. En 1857, il les a réunis sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire de la philosophie du* XVIII*e siècle* (2 vol. in-8).

On cite encore de lui un discours d'ouverture à la Faculté sur *les Deux richesses* (1848, in-8), et un *Rapport sur les principaux systèmes modernes de théodicée* (1854). Étranger à la forme brillante du maître dont il a embrassé les idées, M. Damiron a obtenu, du moins, par sa réputation d'honnêteté, une juste considération personnelle.

DAMOREAU (Mme Laure-Cinthie MONTALANT, dite CINTI-), célèbre cantatrice française, née à Paris, le 6 février 1801, manifesta des dispositions musicales précoces, entra, dès 1808, au Conservatoire dans une classe de solfége et fut bientôt admise dans les classes de piano et d'harmonie. Elle profitait si bien des leçons, que parfois elle suppléait le maître; elle se montrait surtout habile pianiste, et ses professeurs, pour cultiver ce talent, refusaient de la faire entrer dans une classe de chant. Elle résolut alors de se passer de maître, et la fermeture du Conservatoire en 1814 lui en fournit l'occasion. Conseillée par de bons professeurs, assidue à écouter les chanteurs en vogue, elle fit des progrès rapides et se fit remarquer dans les salons de Paris; mais les premiers concerts qu'elle essaya de donner furent peu suivis, à cause de son obscurité. Cependant, en 1819, le Théâtre-Italien l'engagea pour les seconds rôles. Elle débuta dans *la Cosa rara* et joua le page dans les *Nozze di Figaro*. Elle aborda les grands rôles deux ans plus tard et y obtint plus d'estime que d'admiration. Elle continua ses études sans relâche, et en 1822, elle fit applaudir au Théâtre-Italien de Londres sa méthode toute française et sa voix plus habile encore que puissante. Après l'arrivée de Rossini à Paris, son nom s'associa à presque tous les chefs-d'œuvre du maître. Elle joua quelque temps tout ensemble aux Italiens et à l'Opéra, mais ce dernier théâtre se l'attacha en 1826. L'année suivante, elle se brouilla avec l'administration, partit pour Bruxelles, où elle excita le plus vif enthousiasme, et contracta avec l'acteur Damoreau un mariage qui ne fut point heureux. De retour à Paris, elle se réconcilia avec l'Opéra, et reçut de M. Meyerbeer un rôle dans *Robert le Diable*. En 1829, une représentation extraordinaire à l'Opéra la mit en présence de Mmes Sontag et Malibran, dans le premier acte du *Mariage secret*, et Mme Damoreau égala au moins ses rivales. Mais c'est surtout à l'Opéra-Comique, où elle fut engagée en 1835, qu'elle a laissé un souvenir ineffaçable.

Les principales pièces qui ont fait la réputation de Mme Damoreau sont, à l'Opéra : *Fernand Cortès*, *le Siége de Corinthe*, *Moïse*, *la Muette*, *le comte Ory*, *Robert le Diable*, *le Serment*, etc.; à l'Opéra-Comique : *Actéon*, *l'Ambassadrice*, et surtout *le Domino Noir*, écrit pour ses adieux au théâtre. On a surtout admiré en elle la souplesse de la voix, la douceur, la légèreté, la sûreté et la justesse. Sa méthode, pleine de goût et de mesure, a fait école et est restée classique au théâtre, même après sa retraite. On a de cette artiste un *Album de romances* et une *Méthode de chant*. — Sa fille, Marie DAMOREAU, aujourd'hui Mme Weekerlin, est auteur de quelques articles. Elle a aussi embrassé la carrière musicale et s'est fait entendre, depuis 1856, dans quelques concerts.

DAMPIERRE (Auguste-Philippe-Henri DU VAL, comte DE), général français, est né le 3 juin 1786, à Hans, village de la Marne. Élève de l'École militaire de Fontainebleau, il en sortit en 1806, en qualité de sous-lieutenant au 17e de dragons. Il fit avec distinction les campagnes de 1806 et 1807 en Prusse et en Pologne; sa brillante conduite à la bataille de Friedland, où il fut atteint par un boulet à la cuisse droite, lui valut à vingt-un ans la croix d'honneur. Envoyé en Espagne en 1808, il devint capitaine l'année suivante et trouva de nouveau l'occasion de se signaler dans la plupart des combats qui furent livrés, notamment à Albuera. En 1813, il fut rappelé à la grande armée, prit part à la campagne de France et passa lieutenant-colonel des hussards du Jura en 1815. Nommé commandant d'une compagnie des gardes du corps (1819), ce qui lui donnait rang de colonel dans l'armée, il fut élevé, en 1825, au grade de maréchal de camp et mis peu après en disponibilité.

Replacé par le gouvernement de Juillet sur le cadre d'activité, M. de Dampierre reçut en 1837 le commandement d'une brigade de cavalerie à l'une des divisions d'observation des Pyrénées. En 1838, il fut envoyé en Algérie et se distingua

dans les diverses expéditions contre les Arabes, entre autres à celle de Médéah, où il fut blessé pendant le combat du 20 mai 1840. Promu au grade de lieutenant général le 26 avril 1841, il exerça, de 1842 à 1847, les fonctions d'inspecteur général de cavalerie et fit partie du Comité supérieur de l'arme depuis 1845. Retraité en 1851 avec le cordon de grand-officier de la Légion d'honneur, il fut admis en 1852 dans la seconde section de l'état-major général (réserve). — Il est mort au mois de décembre 1856.

DAMPIERRE (Élie DE), ancien représentant du peuple français, est né au château du Jaumont (Landes), en septembre 1813 et fils d'un légitimiste qui fut nommé pair de France par Charles X. Pour lui, il professa, sous le règne de Louis-Philippe des opinions très-libérales. Après avoir étudié le droit et fait de nombreux voyages à l'étranger, il sollicita sans succès le mandat législatif, comme candidat de l'opposition, en 1836 et en 1842. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 19000 suffrages environ, le dernier sur la liste des sept élus du département des Landes. Il fit partie de la droite, avec laquelle il vota constamment. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, admit la proposition Rateau, et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité hostile à la République, mais il se prononça contre la politique particulière de l'Elysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

DANA (Richard-Henry), poëte américain, né à Cambridge, le 15 novembre 1787, est fils d'un magistrat du Massachussets qui a été ambassadeur en Russie. Après avoir terminé ses études au collége d'Harvard, il se fit recevoir avocat, mais la faiblesse de sa santé l'empêcha de suivre cette profession. Dans la littérature, où son penchant l'entraînait, il débuta par un discours prononcé, le 4 juillet 1814, à l'occasion des fêtes anniversaires de l'indépendance américaine. De 1817 à 1820, il collabora à la *North American Review*, dirigé alors par J. E. Channing, et en 1821 il fonda l'*Idle Man* (le Désœuvré), dont la publication fut interrompue par des difficultés pécuniaires. Dans les numéros qui parurent il fit insérer *Tom Thornton*, un de ses meilleurs contes; M. Bryant y donna quelques vers, et Allston y commença le roman de *Monaldi*.

Le talent poétique de M. Dana se révéla assez tard au public. A trente-huit ans, il envoya à la *New-York Review* sa première pièce : *Dying raven* (le Corbeau mourant, 1825). Le poëme du *Boucanier* (1827), qui peignait avec des couleurs ardentes les étranges mœurs de la vie libre des chasseurs, fut accueilli favorablement et place, un peu à la hâte peut-être, au nombre des œuvres originales de la littérature américaine.

En 1833, parut un volume qui contenait quelques pièces nouvelles et tous les articles fournis par l'auteur aux divers organes de la presse. Depuis cette époque, à part de rares morceaux littéraires et des lectures faites en 1839, à Boston et à New-York, sur la poésie anglaise, M. Dana n'a rien ajouté d'important à la liste de ses productions, qui ont été réunies et publiées à New-York (*Poems*, 1850, 1 vol.). Il vit à Boston, dans une complète retraite.

DANA (Richard-Henry), fils aîné du précédent, a étudié le droit et s'est fait au barreau de Boston une position honorable. Sous le titre de *Deux années à bord* (Two years before the mast), il a écrit des scènes de la vie maritime peintes avec

une fidélité qui en a
des lords de l'Amira
plaires de cet ouvra
équipages de la mari

DANBY (Francis),
vembre 1793, près
éducation artistique
de Dublin, à laquel
premier tableau et
Bristol. Ce fut de là
nées, il concourut a
royale de Londres da
le paysage historiqu
le seul représentant.
ductions de cette é
pointé (1821); *des*
lades d'un ménestre
après l'orage (1824)
voulut acheter pour
la terre d'Égypte (1
tion, savamment co
fit nommer l'auteur

Ensuite M. Danby
sur les eaux (1826);
nus à la rencontre
de richesse et d'ima
pressa de répandr
(1828); *une scène d*
trouve au musée So
tions, *le Passage d*
conçues dans la ma
rivé au point culmi
peut-être alors le t
les entreprises art
fournit un grand n
au *Literary souven*
Bientôt une union
cher des distracti
nouveaux sujets d'é

Plus de dix ans
tiste rappelât son
par la scène de *l'A*
réussie de Claude
aux expositions de
sieurs toiles : *une*
du sculpteur, *le C*
la même magie d
d'exécution au serv
Dans les années su
où il a fixé sa rési
du chalumeau, éc
de soleil, et une *S*
niers feux du sole
(1844), qui n'est a
tion d'un coucher
levant (1845); *la*
acheté pour la ga
rines auxquelles le
vége servent de ca

M. Danby se p
de la lumière; il
effets pleins d'éner
ductions sont de
nières années : *Ma*
Carthage (1848);
de Wallenstadt, *le*
sition universelle
pleurant le départ
ment rendu, et *le*
poétiques marines
table qui le place
de son pays, le j
mention honorable
la peinture et ont

DANEMARK (m

Digitized by Google

olstein (voy. ce nom). Roi régnant : Frédéc VII (voy. ce nom). — Épouse morganatique du i : Louise-Christine, comtesse de Danner (voy. ANNER). — Oncle du roi : Frédéric-*Ferdinand*, le 22 novembre 1792, prince héréditaire, géral dans l'armée danoise, membre du conseil time d'État; marié le 1er août 1829 à la prinsse *Caroline*, née le 28 octobre 1793, fille de Frédéric VI, roi de Danemark. Le roi Fréric VII et son oncle Ferdinand n'ayant point nfants, la couronne est dévolue, par la loi érédité du 31 juillet 1853, au prince *Christian*, la maison de Sleswig-Holstein-Sonderbourgicksbourg. Ce prince, né le 8 avril 1828, s'est rié le 26 mai 1842 à *Louise*-Wilhelmine-Fréique-Caroline-Auguste-Julie, princesse de se-Cassel, née le 7 septembre 1817. Il a trois s et deux fils : *Christian*-Frédéric-Guillaumerles, né le 3 juin 1843, et Christian-*Guilne*-Ferdinand-Adolphe-Georges, né le 24 débre 1845. La famille royale de Danemark prend encore la reine douairière : *Carolinelie*, née le 28 juin 1796, fille de feu Frédérictien, duc de Sleswig-Holstein-Sonderbourgstenbourg; mariée le 22 mai 1815 au roi tian VIII; veuve le 20 janvier 1848.

ır les lignes collatérales, voy. SLESWIGTEIN-SONDERBOURG-AUGUSTENBOURG; SLES-HOLSTEIN-SONDERBOURG-GLUCKSBOURG; TEIN-GOTTORP; OLDENBOURG et RUSSIE.

NGER (Ferdinand-Philippe), chimiste frané au Mans, le 17 novembre 1802, se fit quer, dès son début dans la carrière sciene, par son habileté à imaginer des appat des instruments, ainsi qu'à les construire les manier. Il eut l'idée d'ouvrir un laborao où les étudiants vinssent s'exercer aux maations. Son entreprise eut un plein succès, orma plusieurs élèves distingués, entre auf. Walferdin (voy. ce nom), et M. Houdin, equel il a exécuté depuis des expériences arsenic qui ont si vivement occupé l'attenblique; ces expériences, on se le rappelle, nversé les théories émises par un célèbre logiste, en démontrant que le corps des ux, pas plus que celui de l'homme, ne nt d'arsenic normal. M. Danger est aue quelques mémoires publiés dans les *Anle physique et de chimie*, et dans d'autres ls scientifiques.

IÉLO (l'abbé N....), ancien représentant ple français, né à Port-Louis (Morbihan), cembre 1808, fut employé, à la fin de ses comme professeur de mathématiques et sique, au petit séminaire de Sainte-Anne , puis nommé curé de Guer, dans l'arement de Ploermel. Élu représentant du le troisième sur douze, par 71 000 voix, rtie du Comité des cultes. Il vota dans un nombre de questions, avec le parti déque modéré, adopta la constitution répuet déclara que le général Cavaignac avait rité de la patrie. Après l'élection du 10 déil soutint, au dedans et au dehors, la e de l'Élysée. Non réélu à la Législative, à ses études et publia des *Éléments de sacrée*, à l'usage des séminaires et des (Paris, 1851, in-12). — L'abbé Daniélo le 10 mai 1857.

ÉLO (Jean-Paul), littérateur français, souvent avec le précédent, est né dans ement du Morbihan, vers le commencece siècle. Il publia d'abord des articles ures politiques dans le sens légitimiste, entre autres : *la Révolution, l'Europe et la guerre, ou de Louis-Philippe et de Charles X* (1830). Collaborateur de l'*Encyclopédie du* XIXe *siècle*, il fut quelque temps le secrétaire de M. de Chateaubriand et l'aida dans ses recherches sur la chute de l'Empire romain; son nom est cité avec éloges dans la préface des *Études historiques*. Il a fait paraître, dans la *Bibliothèque choisie* : les *Lettres des femmes célèbres de France*, avec une *Introduction* et des *Notices* (1830, in-8); l'*Histoire de la province de Champagne* (1833, 2 vol. in-8); la *Vie de Madame Isabelle* (1840, in-12), sœur de saint Louis, fondatrice de l'abbaye de Longchamp; *Histoire et tableau de l'univers* (1837-1841, 4 vol. in-8), etc. Il a traduit de Digby, *les Mœurs chrétiennes au moyen âge* (1841, 2 vol. in-8). Citons encore : *du Panthéisme, du mosaïsme et du christianisme* (1848, in-18), envisagés dans leurs rapports avec les sociétés humaines et les gouvernements; et le récit intitulé : *Visites pastorales de Mgr Sibour, archevêque de Paris* (1852, in-12).

DANILO Ier (Pétrovitch-NIÉGOSCH), prince régnant de Monténégro, né le 25 mai 1826, d'une famille dans laquelle se transmet par succession collatérale la dignité de prince-évêque (*vladika*), a été élevé à Vienne, et a succédé, le 31 octobre 1851, à son oncle Pierre-Pétrovitch Niégosch, malgré les difficultés soulevées par un de ses autres oncles, Tomaso Pétrovitch, et grâce à l'appui de la cour de Russie. Proclamé le 13 janvier de l'année suivante, en présence de tous les chefs de tribus, il alla recevoir à Saint-Pétersbourg l'investiture, et en revint, au bout de six mois, avec des idées de réformes, dont les plus importantes avaient été soumises à l'approbation du czar. Il commença par séparer les deux pouvoirs religieux et civils confondus jusque-là dans les mains du vladika, transmit ses fonctions ecclésiastiques à l'un de ses parents avec le titre d'archimandrite, et prit, en qualité de premier prince séculier de Monténégro, le titre de Danilo Ier. Il s'occupa ensuite de tracer une route de Cattaro à Cettinie, sa capitale, agrandit cette dernière, et promulgua un nouveau code pénal, destiné à faire disparaître en partie les abus des atroces *vendettes* monténégrines. La guerre qui survint entre la Turquie et le Monténégro, à la fin de 1852, interrompit le cours de ces réformes. Pendant près de six mois les Monténégrins, retranchés derrière leurs montagnes, tinrent en échec l'armée ottomane commandée par Omer-pacha. L'intervention de l'Autriche et la mission du comte de Leinengen-Wettersbourg à Constantinople mirent fin aux hostilités, mais ne rendirent pas la tranquillité au Monténégro, en proie à l'ambition des primats et à celle des puissances médiatrices. A part la conspiration du primat Pétrovitch-Niégosch, oncle du prince, découverte et sévèrement réprimée (juin 1854), divers troubles furent attribués à des agents russes ou autrichiens. La guerre continua sur les frontières.

En 1855, le prince Danilo épousa, avec une dot de 100 000 florins, Mlle Darinka Kuikitch, fille d'un banquier triestain, dont la sœur aînée est mariée au comte Roma, à Corfou. En même temps, grâce à l'intervention officieuse du consul de France à Scutari, les hostilités cessèrent tout à fait avec les Turcs. Le prince Danilo essaya en vain de se faire reconnaître comme prince indépendant, par le traité de Paris qui ne stipula rien en faveur du Monténégro. Animé d'une vive rancune contre la Russie, il songea, suivant le conseil de son prédécesseur, à s'affranchir de la tutelle des czars, et rechercha l'appui de l'Au-

triche et de la France. En septembre 1856, il adressa aux principaux cabinets de l'Europe un *Memorandum* par lequel il demandait expressément la reconnaissance de l'indépendance du Monténégro, un agrandissement de territoire du coté de l'Herzégovine et de l'Albanie, enfin la cession du port d'Antivari, sur l'Adriatique. Au commencement de 1857, il se rendit avec sa femme à Vienne et à Paris, pour y plaider sa cause en personne, mais il se refusait lui-même à admettre comme point de départ de toute délibération, la reconnaissance de la suzeraineté de la Porte. Les affaires intérieures du Monténégro dont il avait conféré l'administration à son frère Mirko, vice-président du Sénat, précipitèrent son retour. Le président, Georges Pétrovitch, leur oncle, travaillait à renverser Danilo en excitant contre lui le vieux parti russe. Le cabinet de Saint-Pétersbourg avait déjà retiré la dotation annuelle de 40 000 florins, que la Russie avait coutume de payer aux vladikas. La conspiration fut découverte, et se termina par la retraite de G. Pétrovitch sur le territoire autrichien. De nouvelles entreprises échouèrent, grâce à la vigilance de Mirko. Le retour du prince dans ses États acheva d'y rétablir le calme. Mais bientôt il songea à s'affranchir lui-même de la suzeraineté turque par les armes et fit en grand les préparatifs d'une guerre générale dans laquelle les montagnes sont pour lui de redoutables auxiliaires.

DANNER (Louise-Christine Rasmussen, comtesse de), épouse morganatique du roi actuel de Danemark, est née le 21 avril 1814, à Copenhague. Appartenant à une famille pauvre, elle fut obligée de mettre à profit l'éducation qu'elle avait reçue en acceptant les fonctions d'institutrice en Norvége; puis elle vint à Paris, où, pendant deux ans, elle fut attachée à un théâtre. De retour à Copenhague, elle entra dans un magasin de modes et ce fut là que commença pour elle une liaison qui semblait devoir être passagère, mais qui, après avoir été interrompue par une absence assez prolongée, se renoua plus solide et lui donna, ou à peu près, une couronne. En effet, dès que le prince Christian monta sur le trône (1848), Mlle Louise passa favorite en titre; elle eut une petite cour, un palais, tout l'appareil de la grandeur et le titre de baronne, puis de comtesse de Danner. A peu de temps de là, elle parvint à faire célébrer solennellement son mariage à l'église de Friedericksbourg (7 août 1850); en 1852 et en 1854, elle accompagna le roi dans ses excursions et partagea avec lui les ovations populaires. On la dit remplie de générosité, d'un caractère ferme et élevé, et tout aussi jalouse de son rang que pourrait l'être une véritable reine.

DANTAN (Antoine-Laurent), statuaire français, né à Saint-Cloud, le 8 décembre 1798, et fils d'un sculpteur en bois, suivit l'atelier de Bosio, et concourut à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de sculpture en 1826, et le grand prix de Rome en 1828; le sujet du concours était *la Mort d'Hercule*. Son séjour à la Villa Médicis fut signalé par l'envoi d'une copie de *l'Amour* de Praxitèle. M. Antoine Dantan, qui avait figuré au Salon dès 1819, a principalement exécuté et exposé : *l'Asie* (1824), figure allégorique; *Jeune baigneur jouant avec son chien* (1835); *l'Ivresse de Silène* (1836); *Jeune fille napolitaine jouant du tambourin* (1838); divers bustes et statues, entre autres le *maréchal Villars*, *Louis de Bourbon*, *Louis de France*, *Joséphine de France*, pour le musée de Versailles; *Juvénal des Ursins*, pour l'hôtel de ville de Paris; *le baron Mounier*, buste, au palais du Luxembourg, etc. (1837-1850). On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 : le *Baigneur* de 18[illegible], *une Vendangeuse italienne*, le *Silène* de 18[illegible], [illegible] bustes de *Mlle Rachel*, de *Mme Delaroche*, [illegible] *M. Boguet*. Cet artiste a obtenu une [illegible] en 1824, une 1[re] en 1835, une médaille de [illegible] classe en 1855, et la décoration en juin 18[illegible].

DANTAN (Jean-Pierre), dit Dantan [illegible], sculpteur français, frère du précédent, né à Paris, le 25 décembre 1800, étudia aussi sous Bosio et visita ensuite l'Italie. A son retour en France il s'abandonna à cette verve satirique qui [illegible] signe une place à part parmi les sculpteurs français. Comme caricaturiste, c'est le Daumier, ou le Cham de la sculpture. Habile à saisir et à [illegible] primer le côté grotesque des célébrités contemporaines, il a travesti dans ses figurines une foule de personnages qui demeurent néanmoins [illegible] semblance frappante : *Berton*, *Pradier*, *Liszt*, les deux *Vernet*, *Paganini*, *Rubini*, *Tamburini*, [illegible] *Frédérick-Lemaître*, *Arnal*, et bien d'autres qui se sont reconnus sans s'irriter de leurs portraits [illegible] ges. Mme Malibran posa elle-même devant lui. Il rapporta d'un voyage en Angleterre les figurines de *lord Wellington*, de *lord Brougham*, de *Samuel Rothschild*, du *comte d'Orsay*, celle de *Talleyrand*, qui compte parmi ses meilleures, etc.

M. Dantan jeune a aussi des œuvres plus sérieuses : les bustes de *Boieldieu*, de *Jean Bart*, de *Julia Grisi*; ceux de MM. *Thalberg* et *[illegible]tinck*, exposés au Salon de 1844 avec la statue de la tragédienne anglaise, *Adelaïde Kemble*; [illegible] de *Mme Rose Chéri*, exposé en 1848, et qui [illegible] rut, comme le précédent, avec quelques autres ouvrages, à l'Exposition universelle de 18[illegible] *maréchal Canrobert*, *C. Pleyel* 1851, [illegible] artiste a obtenu une 2[e] médaille en 18[illegible] décoration en juin 1841.

DANTON (Joseph-Arsène), professeur français, né à Plancy (Aube), le 1[er] janvier 1814, [illegible] célèbre révolutionnaire de ce nom, fit ses études au collége Charlemagne, où il obtint de brillants succès; il entra, en 1831, à l'École normale [illegible] reçu agrégé de philosophie et enseigna [illegible] science, de 1835 à 1837, au collége de [illegible] les. En 1840, il fut attaché, en qualité de [illegible] cabinet, au ministère de l'instruction [illegible] alors occupé par M. Villemain. M. Danton [illegible] blié en propre aucun ouvrage; on a seulement de lui quelques bons articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques*. [illegible] fait l'éditeur, pour M. Cousin, du *Cours d'histoire de la philosophie morale au* [illegible] professé par ce dernier en 1819 et [illegible] Sorbonne (1839, in-8), et des *Œuvres philosophiques de Fénelon* (1843, in-12), [illegible] d'un *Essai* de M. Villemain et accompagnées de notes. On lui doit également un *Trésor de poésie française* (1835, in-12), recueil fait en collaboration de M. Cantan. Depuis plusieurs années, M. Danton est inspecteur de l'Académie de Paris. Il a été décoré en février 1835.

DANTZELL (Joseph), graveur en [illegible] français, né à Lyon, le 17 décembre 18[illegible] d'un graveur sur pierres fines, étudia [illegible] à l'école de Lyon. Il fut destiné d'abord [illegible] vure en taille-douce. Mais, en 1826, [illegible] de l'exposition publique au profit des [illegible] tenta avec succès un premier essai de [illegible] médailles et s'attacha dès lors à ce genre [illegible] à Paris en 1839, il reproduisit en [illegible] *taille de Marengo*, d'après Carle Vernet, ouvrage alors fort vanté (1840). Il a exécuté puis deux *Têtes d'étude* (1841); divers p[illegible]

Digitized by Google

nédailles, commandés, en général, par la Commission des monnaies; *Blaise Pascal*, *la princesse Marie de Bade*, *le comte de Montalembert*, la *Médaille* de la Société des amis des arts de Lyon; a *Médaille commémorative de la Refonte des monnaies*, pour le ministère des finances, et Exposée en 1855; enfin l'*Expédition française à Rome*, *les Halles centrales*, *Achille Leclère*, etc.

DANYAU (Antoine-Constant), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Paris, en 1803, est fils d'un des accoucheurs les plus renommés sous la Restauration. Il fit ses études médicales à Paris, où il devint docteur en août 1829. Chef de clinique à la Faculté, de 1830 à 1834, et reçu dans l'intervalle agrégé au concours de chirurgie (1832), il fut ensuite attaché au bureau central d'admission dans les hôpitaux, puis en qualité de professeur-adjoint à l'hospice de Bicêtre, et peu après, avec le même titre, à celui de la Maternité, où il est encore aujourd'hui. M. Danyau a épousé la fille du chirurgien Roux. Il a été décoré au mois d'avril 1856.

Il a publié, outre sa thèse d'agrégation : *des Abcès à la marge de l'anus* (1832), qui se fit remarquer par de curieuses observations sur la méthode gangréneuse; une traduction des *Principaux vices de conformation du bassin*, de Charles Naegele, professeur à Heidelberg, et divers mémoires dans les *Archives générales de la médecine*, dans le *Journal de chirurgie*, où il traite spécialement tout ce qui a rapport aux accouchements.

DARBOY (l'abbé Georges), écrivain ecclésiastique français, né à Fayl-Billot (Haute-Marne), le janvier 1813, fit des études brillantes au séminaire de Langres, fut ordonné prêtre en 1836 et nommé vicaire de Saint-Dizier, près de Vassy. Trois ans après, il fut chargé, au grand séminaire de Langres, de la chaire de philosophie, puis de celle de théologie dogmatique (1841). M. Parisis ayant, en 1846, confié son séminaire à un ordre religieux, M. Darboy quitta le diocèse et vint à Paris, où M. Affre le fit nommer aumônier du collège Henri IV, puis chanoine honoraire de la métropole. M. Sibour, à son tour, le chargea de la direction du *Moniteur catholique*, qu'il ne garda pas longtemps, puis le nomma premier aumônier du collège Henri IV, et vicaire général honoraire, avec mission d'inspecter l'enseignement religieux des lycées du diocèse. En novembre 1854, M. Darboy accompagna l'archevêque à Rome, et fut présenté au pape, qui lui conféra le titre de protonotaire apostolique.

M. Darboy a publié : une traduction, avec *Introduction* et *Notes*, des *OEuvres de saint Denys l'Aréopagite* (1845, in-8); *Étrennes pour l'année 1848*; *les Femmes de la Bible* (1843, in-8, avec gravures); *les Saintes femmes* (1850, in-8, avec gravures); une traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* (1852, in-8, avec 12 gravures d'Owerbeck édit., 1856). Il a en outre écrit, contre l'abbé Combalot, des brochures en faveur de la hiérarchie ecclésiastique, et collaboré aux *Vies des Saints*, au *Correspondant*, etc., quelquefois sous l'anonyme ou avec les initiales G. D. Il a prêché l'Avent de 1851 à Saint-François-Xavier, et prononcé divers sermons dans plusieurs paroisses de Paris. Il est, depuis les derniers jours de 1855, vicaire général titulaire de la métropole.

DAREMBERG (Charles-Victor), médecin et érudit français, né à Dijon, le 14 avril 1817, s'est fait connaître par des travaux importants sur la médecine grecque, et notamment par la traduction des *OEuvres choisies d'Hippocrate* (1843, in-12; 2e édit., 1855, in-8) et des *OEuvres complètes d'Oribase* (1853-1855, in-8, Imprimerie impériale). Cette dernière publication, avec texte en grande partie inédit, notes, table et planches, a été faite en collaboration avec le docteur Bussemaker. M. Daremberg a traduit du grec les *OEuvres médicales et philosophiques de Galien* (1854 et suiv., in-8), avec une introduction et des études littéraires et scientifiques, et concouru à l'édition napolitaine de la *Collectio Salernitana* (Naples, 1852-54, 4 vol. in-8). On lui doit aussi la traduction d'ouvrages allemands, notamment de l'*Histoire et critique des doctrines des maladies de la peau*, de Rosenbaum (1846, in-8); et de l'*Histoire de la syphilis de l'antiquité*, du même auteur (1846, in-8).

Il a donné, en outre, divers articles dans le *Journal de l'instruction publique*, la *Gazette médicale* et surtout dans le *Journal des Débats*. Chargé à plusieurs reprises, depuis 1845, par le ministre de l'instruction publique, de rechercher dans les bibliothèques d'Allemagne, d'Italie et d'Angleterre, les manuscrits intéressant l'histoire médicale, il a rédigé sur ces missions plusieurs rapports imprimés, en partie, dans les *Archives des missions scientifiques*.

M. Daremberg, nommé, en 1843, bibliothécaire de l'Académie royale de médecine, est passé depuis à la bibliothèque Mazarine.

DARESTE DE LA CHAVANNE (Antoine-Élisabeth-Cléophas), économiste français, né à Paris, le 25 octobre 1820, a successivement enseigné l'histoire dans les colléges de Versailles, de Rennes et de Stanislas à Paris, et a occupé, en 1847, une chaire à la Faculté des lettres de Grenoble. On a de lui : *Éloge de Turgot* (1846, in-8); *Histoire de l'administration en France depuis Philippe-Auguste* (1848, 2 vol. in-8); et *Histoire des classes agricoles en France depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI* (1853, in-8). Ces deux ouvrages, dont l'exécution présentait tant de difficultés, ont été couronnés par l'Académie des sciences morales et politiques. M. Dareste professe, depuis 1849, l'histoire nationale à la Faculté des lettres de Lyon. Il est un des principaux collaborateurs de la *Revue du droit*.

DARGAN (William), capitaliste irlandais, est né vers 1801, dans le comté de Carlow, où son père exploitait un petit domaine. Il reçut une bonne éducation et passa quelques années dans les bureaux d'un inspecteur des travaux publics. Après avoir été employé à diverses entreprises de chemins de fer sous la direction de l'ingénieur Telford, il opéra pour son propre compte et parvint peu à peu, grâce à sa persévérance et à une grande habitude des affaires, à gagner une immense fortune; il y a peu de grands travaux en Irlande dont il n'ait été chargé ou auxquels il n'ait donné l'appui de ses capitaux. Nous ne citerons qu'une de ses entreprises, celle qui assurément lui mérite une place d'honneur parmi ses contemporains. Après l'expérience si pleinement réussie de l'Exposition universelle de Londres, M. Dargan résolut, dans l'intention louable de développer les ressources industrielles et commerciales de son pays, d'ouvrir une seconde exposition à Dublin, et mit à la disposition du Comité national qui se forma, une somme de 20000 liv. (500000 fr.), destinée à toutes les dépenses qu'elle devait entraîner. Ces avances ne suffirent pas, et, le 3 mai 1853, jour de l'ouverture, elles atteignaient presque le chiffre énorme de 2 millions et demi de francs. L'exposition d'Irlande, si elle n'eut pas tout le succès qu'elle méritait, donna du moins une forte impulsion à l'industrie si longtemps languissante de ce pays. Lorsqu'elle

fut close, on offrit à son fondateur le titre de chevalier, qu'il refusa. M. Dargan possède de vastes ateliers et usines pour les machines à vapeur de toute sorte et des domaines sur lesquels il s'occupe d'améliorer l'agriculture par les méthodes renommées de l'Angleterre.

DARGAUD (J. M.), littérateur français, est né le 22 février 1800, à Paray le Monial (Saône-et-Loire). Il fit ses études à Paris aux lycées Charlemagne et Bonaparte, suivit ensuite les cours de l'École de droit et fut reçu avocat. Forcé par sa santé en 1828, de renoncer au barreau, il s'occupa de travaux littéraires et débuta par un tableau philosophique de *la Solitude* (1833, in-8). Ses traductions des *Psaumes de David* (1838, in-8), de *Job* (1838), du *Cantique des Cantiques* (1839) sont remarquables par leur poétique fidélité; on voit que l'auteur s'est inspiré heureusement de l'abondance et de l'éclat de M. de Lamartine, qui a applaudi à ses essais. Nous rappelons pour mémoire un roman oublié : *Georges ou une Ame dans le siècle* (1840, 2 vol. in-8), et quelques brochures en faveur de la légitimité. Le meilleur ouvrage de M. Dargaud est l'*Histoire de Marie Stuart* (1850, 2 vol. in-8), qui, inspirée par une sympathie trop passionnée pour ne pas exclure un jugement impartial, n'est que l'éloquent plaidoyer d'un catholique ardent pour la victime du protestantisme. Ce même écrivain a aussi collaboré, avant 1848, au *Bien public* de Mâcon. En 1853, il a publié sous ce titre : *la Famille*, une série de scènes et d'esquisses destinées à peindre les joies simples et pures du foyer domestique. Il a été décoré en avril 1847.

DARIMON (Alfred), journaliste français, député au Corps législatif est né à Lille, le 17 décembre 1819. Au sortir de ses études, il se livra à la carrière des lettres et y débuta, en 1840, par des travaux archéologiques sur la Flandre publiés dans la *Revue du Nord*. En 1848, il fut l'un des principaux rédacteurs du *Peuple*, fondé par M. Proudhon, et, cette feuille ayant cessé de paraître, il prit successivement la rédaction en chef de *la Voix du peuple* et du *Peuple de* 1850. M. Darimon a écrit, depuis 1854, dans *la Presse*, des articles d'économie financière. Il a publié, sous le titre de *Réforme banquière* (1857, in-8), le résumé de ses idées en matière de banques et d'échange, qui sont, en grande partie, celles de M. Ém. de Girardin. Candidat de l'opposition démocratique à Paris, aux élections générales de 1857, il a été élu à une assez forte majorité et a prêté le serment exigé pour entrer au Corps législatif.

DARIOT [de Saône-et-Loire], ancien représentant du peuple français, né à Buxy (Saône-et-Loire), en 1803, et fils d'un notaire dévoué à l'ancienne République, appartint lui-même, pendant la Restauration, au parti patriotique et libéral. Après la révolution de Juillet, il fut nommé juge de paix de Buxy et élu membre du conseil général, dont il partagea plusieurs fois la présidence avec M. de Lamartine. En 1848, il fut nommé représentant aux élections complémentaires du 4 juin. Membre du Comité de l'intérieur, il se rangea parmi les républicains modérés. Après l'élection du 10 décembre, il soutint en quelques points la politique de l'Élysée, ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit ses fonctions de juge de paix.

DARISTE (Jean-Baptiste-Auguste), homme politique français, sénateur, ancien conseiller d'État, est né à la Martinique, le 19 juin 1807. Fils d'un médecin distingué, il reçut une bonne éducation dans cette colonie, et se familiarisa, dès sa jeunesse, avec l'étude des sciences agricoles et économiques. En 1831, il vint en France et se fixa dans le département des Basses-Pyrénées, où il devint tour à tour maire, délégué au congrès vinicole et membre du conseil général. Gendre du général Lamarque, il représentait, à cette époque, les idées libérales de l'opposition. Il avait essayé sans succès d'arriver à la Chambre des députes, lorsque la révolution de Février éclata. Il fut alors élu représentant des Basses-Pyrénées par 45335 voix. Membre du Comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec la droite, mais il adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Renvoyé à la Législative par 39 440 voix, il fit partie de la majorité monarchique, dont il se sépara, en [illegible], pour soutenir la politique particulière de l'Élysée.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Dariste fit partie de la Commission consultative, et fut ensuite appelé au conseil d'État (25 janvier 1852), dans la section de la guerre et de la marine. Le 4 mars 1853, il fut élevé à la dignité de sénateur. Chevalier de la Légion d'honneur depuis avril 1847, il a été fait officier de cet ordre en décembre 1855.

DARLING (sir Ralph), général anglais, né en 1775, entra comme enseigne au 45e régiment d'infanterie (1793) et servit aux Antilles jusqu'à la paix d'Amiens. Envoyé ensuite dans l'Inde, il y resta peu de temps et passa en Espagne où, à la tête du 51e de ligne, il combattit à la bataille de la Corogne. En 1809, il prit part à la [illegible] expédition de Hollande et assista au siége de Flessingue. Nommé commandant des forces de terre à l'île Maurice (1818), il s'y fit remarquer par sa modération et y déploya de grandes qualités d'administrateur, qui lui firent donner, en 1825, les fonctions plus importantes de gouverneur général de la Nouvelle-Galles du Sud et de la Tasmanie. Rappelé en 1831, il fut créé chevalier en récompense de ses services et devint, en novembre 1841, lieutenant général. Depuis [illegible] il est colonel honoraire du 69e de ligne.

DARMAGNAC (Jean-Barthélemy-Claude-Toussaint, vicomte), général français, est né à Toulouse, le 1er novembre 1766. Il entra au service en 1791 et devint capitaine la même année. Il montra sur tous les champs de bataille une valeur qui voisine de la témérité; en Italie, il surprit avec une poignée d'hommes un corps de 600 Autrichiens qu'il ramena prisonnier; en Orient, il commanda la fameuse 32e demi-brigade, entra le premier dans le Caire et emporta d'assaut la tour carrée de Saint-Jean d'Acre.

Général de brigade en 1801, il reçut du premier consul deux sabres d'honneur, se signala à nouveau à Austerlitz, débuta à l'armée d'Espagne par la prise de Pampelune, et, après avoir été grièvement blessé au combat de Medina del Rio Seco, fut promu au grade de général de division (19 juillet 1808). Dans les provinces de la Galice et de la Vieille-Castille, qu'il fut chargé de gouverner, il se montra aussi bon administrateur qu'il était soldat intrépide. Il rendit encore de grands services à la désastreuse journée de Vittoria (1813) et surtout au siége de Toulouse.

Rallié au gouvernement de la Restauration, M. Darmagnac commanda tour à tour plusieurs divisions militaires, et reçut, en [illegible], de Louis XVIII, le titre de vicomte en échange de celui de baron que lui avait conféré l'Em

Mis en disponibilité après 1830, il fit partie de a 2ᵉ section (réserve) de l'état-major général de 'armée. Son nom a été inscrit sur l'arc de riomphe de l'Étoile et sur les tables de marbre le Versailles. Il a été fait grand-officier de la Légion d'honneur le 13 août 1823. — Le général Darmagnac est mort en 1855.

DARNAUD (Firmin), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, est né près le Mirepoix (Ariége), en 1798. Fils d'un officier de police de la première République, il suivit à Toulouse les cours de la Faculté de droit et s'y fit recevoir avocat. Libéral sous la Restauration, il fut nommé, après 1830, procureur du roi, puis conseiller à la Cour royale de Toulouse (2 février 1835). Plus tard, il fit partie de l'opposition constitutionnelle et, en 1842, il fut élu, comme candidat de la gauche, député de Pamiers (Ariége). fut du petit nombre des fonctionnaires publics qui ne soutinrent pas sans réserve la politique du ministère Guizot. Après la révolution de Février, fut nommé représentant dans l'Ariége, le second sur sept, par 33 201 voix. Membre du Comité de intérieur, il vota ordinairement avec la droite, mais il se rangea, après le 10 décembre, parmi les partisans de la politique présidentielle. Après voir voté pour la loi qui fixait à dix les lois organiques, il appuya la proposition Rateau, qui mit fin à son mandat législatif. Le parti républicain fit échouer sa candidature à la Législative. En 1850, il appuya, dans le conseil général, la proposition tendant à réviser la Constitution en dehors des formes légales. Décoré de la croix de Légion d'honneur le 11 août de la même année, est devenu, depuis, président du tribunal de première instance à Toulouse.

DARNLEY (John Stuart BLIGH, 6ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1827, à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée en 1608 à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à université d'Oxford, il prit, à l'époque de sa majorité, la place de son père à la Chambre des Lords (1848), où il s'est rangé parmi les conservateurs. C'est un des députés-lieutenants du comté de Kent. De son mariage aevc une fille du comte de Chichester (1850), il a trois enfants, dont l'aîné, Edward-Henry-Stewart, baron CLIFTON, est né en 1851 à Cobham-Hall.

DARRICAU (Daniel-Charles-Auguste, baron), administrateur français, né à Saint-Denis (Seine), le 24 septembre 1808, est fils d'un général de l'Empire mort en 1819. Entré au service en 1825, il fut commissaire au 48ᵉ de ligne (1836) et passa, l'année suivante, dans le corps de l'intendance; il a obtenu successivement les grades de sous-intendant de deuxième classe (11 juillet 1844), d'intendant (31 décembre 1850) et d'inspecteur général (1856). Appelé au mois de mars 1848 à siéger au Comité de défense nationale, il remplaça, le 6 mai suivant, le général Parchappe comme directeur de l'administration à la guerre, fonctions qu'il a conservées jusqu'à ce jour. Lors de la réorganisation du conseil d'État (26 janvier 1852), il a été nommé conseiller titulaire. M. Darricau, commandeur de la Légion d'honneur en 1852, est grand officier depuis le 23 décembre 1855.

DARRICAU (Rodolphe-Augustin, baron), frère du précédent, né le 17 mars 1807, a suivi la carrière de la marine militaire. Élève de l'École navale en 1827, il est capitaine de vaisseau depuis le 1 juin 1853 et commandeur de la Légion d'honneur.

DARTMOUTH (William-Walter LEGGE, 5ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1823, à Sandwell-Park, près Birmingham, descend d'un amiral distingué, élevé en 1682 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Lewisham, qui est le second titre de sa famille, il fit ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, et vint siéger à la Chambre des Communes de 1849 à 1853, pour le comté de Stafford. A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer aux actes du parti conservateur. De son mariage avec une fille du comte d'Aylesford (1846), il a cinq enfants dont l'aîné, William-Henneage, vicomte LEWISHAM, est né en 1853 à Londres.

DARTOIS (François-Victor-Armand), auteur dramatique français, né à Beauvains, près Noyon (Oise), le 3 octobre 1788, d'une ancienne famille de la Picardie, fut destiné au barreau et commença par travailler chez un avoué; mais le succès qu'obtint la petite pièce des *Fiancés*, en 1808, détermina sa vocation pour la littérature dramatique. En 1814, il entra dans les gardes du corps (compagnie écossaise), suivit le roi en Belgique et quitta le service militaire en recevant la croix d'honneur (1817). En 1830, il devint, pour quelques années, un des administrateurs du théâtre des Variétés.

M. Armand Dartois a donné sur différentes scènes, seul ou en société, un très-grand nombre de vaudevilles, dont plusieurs ont été applaudis et sont restés au répertoire. Il a eu pour collaborateurs MM. Théaulon, Dupin, Dumersan, Francis, Saintine, Achille Dartois, etc. Voici les titres de quelques-uns de ses ouvrages : *les Femmes soldats* (1809); *la Partie carrée* (1811); *les Maris ont tort* (1813); *la Route de Paris* (1814); *le Roi et la Ligue*, *Charles de France*, *le Fruit défendu*, *le Sceptre et la charrue*, joués de 1815 à 1817 à l'Opéra-Comique; *M. Champagne* (1818); *Angéline* (1823); *le Perruquier et le coiffeur* (1824); *Paris et Londres* (1827); *le Portefeuille* (1828); *le Curé de Champaubert* (1835); *Nanon, Ninon et Maintenon* (1839); *deux Systèmes* (1840); *le Héros du marquis de Quinze sous* (1843); *la Gardeuse de dindons* (1845); *un Domestique pour tout faire* (1846); *les Saisons vivantes* (1850); *une Nuit orageuse* (1852); *Reculer pour mieux sauter* (1854), etc.

DARU (Napoléon, comte), homme politique français, né à Paris, en 1807, est le fils du célèbre historien qui fut un des hommes d'État les plus éclairés de l'Empire. Il fut, à sa naissance, tenu sur les fonts baptismaux par Napoléon et l'impératrice Joséphine. Élevé au lycée Louis-le-Grand, il fut admis à l'École polytechnique en 1825; il entra par choix dans l'arme de l'artillerie, servit quelque temps en Algérie et donna, en 1848, sa démission de capitaine.

En 1832, il était entré à la Chambre des Pairs par droit d'hérédité, et bien qu'il fût devenu partisan de la monarchie de Juillet, il sut en mainte circonstance faire preuve d'un esprit libéral et ami du progrès. Travailleur infatigable comme son père, il concourut à préparer dans les bureaux, aussi bien qu'à discuter à la tribune tous les projets de loi relatifs aux travaux publics. Il publia même, sous le titre : *des Chemins de fer* (1843, in-8), un traité raisonné de l'application et des conséquences de la loi du 11 juin 1842. Les nombreux rapports qu'il a été chargé de rédiger sur diverses questions d'économie politique peuvent être encore consultés avec fruit.

Après la révolution de Février, M. Daru adhéra au nouveau gouvernement et les électeurs du département de la Manche, où il possède de grandes

cité sa verve moqueuse et inépuisable. Il en est peu, parmi les illustrations contemporaines, qui aient échappé à son crayon mordant, et le pire c'est que toutes ses charges sont d'une ressemblance frappante. Il débuta au *Charivari* par la série des *Robert Macaire* dont M. Philipon composait les légendes, et y donna ensuite successivement *les Actualités*, *les Divorceuses*, *les Femmes socialistes*, *les Philanthropes du jour*, *les Grecs*, *les Gens de justice*, *les Bons bourgeois*, *les Pastorales*, *Locataires et propriétaires*, *les Papas*, *les Beaux jours de la vie*, etc. La révolution de 1848 lui inspira deux de ses albums les plus remarquables : *Idylles parlementaires* et *les Représentants représentés*.

M. Daumier est encore, au *Charivari*, le collaborateur de Cham dont il égale la gaieté, tout en rivalisant avec Gavarni, pour la profondeur. Il rachète la facture un peu sèche de son dessin par l'ampleur magistrale et la vie de toutes ses compositions. On l'a appelé l'Aristophane et le Paul-Louis Courier de la caricature.

DAUPHIN (François-Gustave), peintre français, né vers 1807, à Belfort (Haut-Rhin), a étudié la peinture dans l'atelier de M. Hersent, et s'est exclusivement adonné aux sujets religieux, qu'il traite du reste avec une certaine grandeur de composition. Il a concouru à la restauration de plusieurs églises de Paris. Parmi les rares tableaux qu'il a exposés, on remarque : *le Christ portant sa croix* (1841); *Mater dolorosa* (1842); *le Baiser de Judas* (1845); *les Derniers moments du Christ* (1850); et des cartons représentant *le Christ en croix* et *le Christ marchant au supplice; la Vierge et saint Jean, un Pastel* (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1842 et une 1re en 1845.

DAUSSOIGNE-MÉHUL (Joseph), compositeur français, né à Givet (Ardennes), le 24 juin 1790, fut élève de Louis Adam pour le piano, et de Catel et Méhul pour l'harmonie ; l'Institut lui accorda successivement un deuxième et un premier grand prix de composition musicale. Malgré le succès qui avait marqué ses études, il resta de longues années avant d'obtenir la faveur d'être joué sur un des théâtres royaux. A l'Opéra, il présenta vainement *Robert Guiscard*, puis un drame lyrique de M. Viennet, *le Faux inquisiteur*; il n'eut pas même une audition et ses deux partitions furent perdues. A Feydeau, après une malheureuse tentative du même genre, il réussit à faire représenter un petit opéra, *Aspasie* (1820); mais la musique ne put sauver la médiocrité du poëme. Cependant il fut chargé, à titre d'élève favori de Méhul, de retoucher la *Stratonice* de ce maître et, en 1822, de terminer sa *Valentine de Milan*, qui fut jouée avec succès. En 1824, il donna à l'Opéra *les Deux Salem*, pièce en un acte qui obtint un petit nombre de représentations. Les dégoûts de toute sorte qui l'avaient assailli dans sa carrière artistique lui firent accepter, en 1827, les fonctions de directeur du Conservatoire de Liége, où il se trouve encore. M. Daussoigne a été nommé correspondant de l'Institut (1834) en remplacement de M. Meyerbeer, promu au titre d'associé étranger. Autorisé à ajouter à son nom patronymique celui de Méhul, il a entrepris en 1856 des tournées artistiques où il fait entendre les pianos-orgues de la maison Alexandre.

DAUSSY (Pierre), savant français, membre de l'Institut, né à Paris en 1792, s'est surtout occupé de travaux d'hydrographie, a été admis, vers 1806 dans le corps des ingénieurs hydrographes, et en a parcouru successivement tous les grades jusqu'à celui d'ingénieur en chef directeur de conservateur du dépôt des cartes et plans du ministère de la marine. Il remplaçait dans ces fonctions Beautemps-Beaupré, dont il recueillit aussi plus tard la succession à l'Institut, comme membre de l'Académie des sciences (section de géographie et de navigation). M. Daussy, aujourd'hui retraité, est membre du Bureau des longitudes et président honoraire de la Société de géographie. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur en décembre 1852.

On lui doit, outre divers fragments fournis à la *Connaissance des Temps*, un *Rapport sur la détermination de la longueur de l'arc du méridien entre les parallèles de Dunkerque et de Formentera* (in-8), avec MM. Mathieu et Largeteau; des *Tables des positions géographiques des principaux lieux du globe* (1847, in-4), et un grand nombre de cartes nautiques fort estimées.

DAUTHEVILLE (François), général français, ancien représentant du peuple, né à Châteauneuf (Ardèche), le 8 mai 1792, entra à l'École polytechnique, en 1811, puis à l'École d'application de Metz. En 1813, il prit part, comme officier du génie, aux dernières campagnes de l'Empire. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il resta étranger à la politique. En 1848, il était colonel du 3e régiment du génie. S'étant présenté aux suffrages de ses compatriotes de l'Ardèche, comme candidat à l'Assemblée constituante, il fut élu le troisième de la liste de ce département. Membre du Comité de la guerre, il vota constamment avec la droite et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative. Le gouvernement de Louis-Napoléon le nomma général de brigade (13 févr. 1852), et commandeur de la Légion d'honneur (26 août 1850). Il fait partie du cadre de réserve.

DAUZAT-DEMBARRÈRE (Pierre-Marie), agronome français, né le 17 avril 1800, à Lourdes (Hautes-Pyrénées), est petit-neveu du général Dembarrère. Après avoir été admis au barreau de Paris en 1833, il obtint, la même année, les fonctions de substitut près le tribunal civil de Tarbes, et remplaça son père au conseil général du département, où, depuis 1835, il a été constamment réélu. En février 1848, il quitta la magistrature pour se livrer à la grande exploitation agricole. Lors de la création des fermes-écoles, son domaine de Visens, sur lequel il avait établi à ses frais un quartier de remonte de ... 350 chevaux, fut acquis par le gouvernement et il en devint le directeur. M. Dauzat est membre du Comité d'agriculture et de la Société d'encouragement pour l'espèce chevaline. En 1852, il a été élu député au Corps législatif par la circonscription de Tarbes, qui lui a continué son mandat en 1857.

DAUZATS (Adrien), peintre français, né à Bordeaux, en 1808, vint à Paris étudier la peinture dans l'atelier de Julien-Michel Gué, son compatriote, se livra, dès 1828, à l'aquarelle et à la lithographie et fut un des artistes associés par le baron Taylor à la grande publication des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*. Il entreprit alors, dans le midi de la France, cette série d'excursions artistiques qui l'ont conduit plus tard en Espagne et en Portugal (1831), en Égypte et en Orient (1830), en Algérie (1839) et, dans ces dernières années, en Allemagne. En 1856, il accompagna le prince Napoléon dans les contrées du Nord.

M. Dauzats a principalement exposé aux S...

by Google

depuis 1833, comme sujets de genre et d'intérieur: *Sainte Cécile d'Albi*, *la Chaise-Dieu*, *les Gitanos*, *une Mosquée sur les bords du Nil* (1835); *l'Église de Belem*, à Lisbonne; *la Giralda de Séville*, *le Passage des Portes de Fer*, acquis par le duc d'Orléans; *l'Arc de Djimilah*, à Constantine; *Sainte-Catherine*, couvent du Sinaï; *la Cathédrale de Tolède* (1848); *l'Intérieur de Sainte-Catherine* (1850); *le Passage des Bibans*, *la Chapelle de l'Escurial*; comme aquarelles ou sépias: *une Fontaine au Caire*, *la Mosquée de Cordoue*, des *Types turcs* (1833-1853); et à l'Exposition universelle de 1855, outre la *Cathédrale de Tolède* de 1848, *l'Église Saint-Géréon*, à *Cologne*. Le musée de Versailles possède de lui, dans la galerie des gouaches, la *Bataille d'Almanza*, *les Ruines de Djimilah*, et cinq aquarelles sur le *Passage des Portes de Fer*.

Les lithographies les plus estimées de cet artiste, également exposées de 1834 à 1836, font partie des divers *Voyages* du baron Taylor. Il a exécuté, en outre, la plus grande partie des cinquante-deux vignettes et gravures de la *Relation de l'expédition française au Mexique*, de MM. Blanchard et Maissin (1840, in-8), écrit avec M. Alexandre Dumas: *Quinze jours au Sinaï* (1834-1842, 2 vol. in-8), impressions de voyage, et concouru à la publication de *l'Algérie pittoresque et monumentale*.

M. Dauzats a obtenu, comme peintre de genre, une 2e médaille en 1831, deux 1res en 1835 et 1848, une médaille de première classe en 1855, et la lécoration en mai 1837.

DAVELUY (A....), directeur de l'École fran:aise d'Athènes, né vers 1805, fit à Amiens de ›rillantes études et se destina à l'enseignement. ıncien élève de l'École normale, il était, en 1830, rofesseur au collége royal de Dijon, lorsque le ôle patriotique qu'il prit dans cette ville à la aite des journées de Juillet, lui valut la décoıtion de la Légion d'honneur. Il fut rappelé à aris, et professa la rhétorique au collége Henri IV; est alors qu'il collabora au savant et utile *ictionnaire latin-français* de M. L. Quicherat oy. ce nom). En 1846, lors de la création de École française d'Athènes, M. de Salvandy lui ı confia l'organisation. M. Daveluy est resté à la te de cette institution, que son habileté comme ministrateur et l'estime inspirée par son carac'e, ont contribué à maintenir, aussi bien que heureuses découvertes de plusieurs élèves. Daveluy s'est lui-même livré à des recherches antes, et a fait à la *Revue archéologique* d'inessantes *Communications*. Il a été promu au g d'officier de la Légion d'honneur en janr 1847.

AVENNE (Henri-Jean-Baptiste), administrar français, né à Paris, le 12 janvier 1789, endans les bureaux du ministère de l'intérieur 812, et y devint en 1814 chef de la division de ministration communale et hospitalière. Il en it en 1848; mais il devint, l'année suivante, cteur de l'administration générale de l'assis:e publique. Il a été décoré en novembre 1848. a de lui: *Recueil méthodique et raisonné lois et règlements sur la voirie*, *les alignets et la police des constructions* (1824, in-8; lit. augmentée, 1836, 2 vol. in-8): *Régime adstratif et financier des communes* (1840, in-8; elle édit., 1844); *Législation et principes de virie urbaine* (1849, in-8). M. Davenne a en pris part à la rédaction de plusieurs ouvrages fs à l'administration générale.

VID (Irénée), ancien représentant du peuple français, est né à Auch, en 1791. Riche propriétaire et avocat distingué, il fut nommé maire de la ville d'Auch sous la Restauration, dans un de ces moments où le pouvoir semblait incliner vers le libéralisme. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il combattit vivement, dans un journal d'opposition, *le Pays*, le ministère Guizot et se présenta plusieurs fois sans succès comme candidat à la Chambre des Députés. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 35 400 voix. Membre du Comité des finances, il parut quelquefois à la tribune et vota ordinairement avec la majorité républicaine qui soutenait la politique du général Cavaignac. Dans les débats relatifs aux affaires du Piémont et de Rome, il se rangea du côté de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DAVID [D'ANGERS] (Pierre-Jean), célèbre statuaire français, ancien représentant du peuple, est né à Angers, le 12 mars 1789. Son père, sculpteur d'ornements, peu favorisé de la fortune, aurait voulu lui donner un métier lucratif, mais l'enfant puisa la passion des arts dans l'atelier paternel. En même temps, il était témoin des guerres de la Vendée, auxquelles son père prenait part dans les rangs de l'armée républicaine, et il l'entendait raconter chaque jour les exploits de nos soldats; son cœur s'échauffa sous l'influence des grands événements de l'époque et il brûla de faire revivre les héros, sinon de compter parmi eux. Sa famille finit par l'abandonner à sa vocation et lui permit de suivre les cours de dessin de M. Marchand, à l'École centrale d'Angers. Il y fit des progrès rapides; mais bientôt l'école ayant été supprimée, il supplia son père de le laisser venir à Paris. Il fallut, pour vaincre sa résistance, qu'un des maîtres du jeune David, M. Delusse, fît les frais du voyage. Muni d'une soixantaine de francs, qu'il ménagea en faisant la route à pied, David arriva à Paris en 1808. Il trouva à travailler aux ornements de l'arc de triomphe du Carrousel et aux modillons de la corniche du Louvre. Il gagnait ainsi vingt sous par jour et mangeait le plus souvent du pain sec; mais il retrouvait du courage dans l'étude, dans la foi en son avenir et dans les consolations de l'amitié.

L'année 1809 décida de sa vie. Il avait intéressé par ses travaux le célèbre peintre David, son homonyme, qui voulut bien lui enseigner cette pureté et cette correction de dessin qu'il s'est toujours efforcé de concilier avec l'énergie. Les procédés de la statuaire lui furent montrés en même temps par le sculpteur Rolland et, à la fin de l'année, il put prendre part aux concours d'essai; il obtint une médaille, et sa ville natale, déjà fière de son sculpteur, lui accorda une subvention de 600 fr. par an jusqu'à la fin de ses études. En 1810, il remporta le prix de la tête d'expression et le second grand prix de sculpture, enfin en 1811, le premier grand prix sur ce sujet: *la Mort d'Épaminondas*. Il partit pour Rome, où il étudia Raphaël et Michel-Ange et se lia d'amitié avec Canova. Il admirait la grâce et la pureté des œuvres de cet artiste, mais en se proposant déjà de donner à la sculpture plus d'expression et de vie. Il visita successivement Naples, Portici, Pompéi, Florence, Venise et toute l'Italie, fut sur le point de partir pour l'Égypte, prit part à la tentative qui coûta la vie à Murat, et se décida enfin à revenir en France en 1816. Il y rapportait un *Jeune berger*, la *Néréide portant le casque d'Achille*, et une *Tête d'Ulysse*, qu'il refusa à M. de Polignac pour en faire présent au musée d'Angers.

Quelques mois après son retour, il s'embarqua pour l'Angleterre afin de voir les bas-reliefs du Parthénon, récemment enlevés à la Grèce par lord

Digitized by Google

Elgin. Il comptait sur l'appui du célèbre sculpteur Flaxmann pour trouver des leçons et vivre quelques mois; mais Flaxmann, qui détestait les opinions républicaines et le nom même de l'artiste français, lui ferma sa porte. M. David se trouvait sans ressources lorsqu'on vint lui offrir une forte somme d'argent pour exécuter un bas-relief de la bataille de Waterloo; il préféra vendre ses habits et revenir en France. A Paris, il fut chargé de faire la statue du grand *Condé* à la place de son ancien maître Rolland, qui venait de mourir. Cette œuvre, qui établit enfin la réputation de l'artiste, est aujourd'hui dans la cour d'honneur du palais de Versailles. En 1825, il fut décoré et, en 1826, nommé membre de l'Institut, en remplacement de Stouf, auquel il succéda également comme professeur à l'École des beaux-arts. Deux ans après, il fit un premier voyage en Allemagne, où il exécuta le buste colossal de *Gœthe* pour la bibliothèque de Weimar. Dans un second voyage, il modela les bustes de *Schelling*, de *Tieck* et de *Rauch*.

Lorsque éclata la révolution de Juillet, il combattit dans les rangs du peuple; le nouveau gouvernement lui confia le frontispice du Panthéon. Il épousa, en 1831, la fille de La Réveillère-Lepeaux, l'ancien membre du Directoire. En 1848, le républicanisme bien connu de l'artiste le fit nommer maire du 11ᵉ arrondissement de Paris. Envoyé à l'Assemblée constituante par les électeurs de Maine-et-Loire, le huitième sur treize, il prit place parmi les représentants du parti radical; mais son rôle politique se réduisit à des votes. Il ne fut pas réélu à la Législative. Exilé de France après le coup d'État du 2 décembre, il visita la Grèce, mais il rentra bientôt en France, où il est mort le 5 janvier 1856.

Sa gloire est dans ses œuvres, dont l'énumération complète remplirait ici plusieurs pages. Dispersées dans toute la France, c'est au musée d'Angers qu'elles se trouvent réunies en plus grand nombre, dans une salle qui porte son nom. Il a légué au même musée tous les moules et tous les plâtres qu'il possédait encore au moment de sa mort. En 1855, ses scrupules d'homme politique l'empêchèrent de contribuer, pour sa part, à l'éclat de l'Exposition universelle. Nous citerons parmi ses œuvres principales : la *Jeune fille au tombeau de Botzaris*, en Grèce (1827); le *Monument de Bonchamp*, pour l'église de Saint-Florent, en Vendée (1824); une *Vierge au pied de la croix* et un *saint Jean* (château de Fontainebleau); un bas-relief représentant *le Retour du duc d'Angoulême à Paris après la guerre d'Espagne* (1826); un *Jeune enfant cherchant à manger une grappe de raisin*; les statues du *général Foy*, du *maréchal Gouvion Saint-Cyr*, du *général Gobert* (au Père-Lachaise), de *Philopœmen*, aux Tuileries, de *Corneille*, à Rouen, de *Jefferson*, de *Fénelon*, de *Racine*, d'*Armand Carrel*, à Saint-Mandé, etc., etc.; plus de vingt bas-reliefs, entre autres *les Batailles de Fleurus et d'Héliopolis*, pour l'arc de triomphe de Marseille; les bustes de *La Fayette*, à Washington, de *Béranger*, de *Mlle Mars*, donné par la veuve de l'auteur au foyer du Théâtre-Français, de *Rossini*, de *Chateaubriand*, de *Balzac*, d'*Arago*, de *Sieyès*, des deux *Chénier*, de *Casimir Delavigne*, et de cent autres célébrités qu'il a éternisées sur le marbre; enfin près de cinq cents médaillons, dont plusieurs sont de grande dimension.

Deux choses frappent dans le talent de David : la science et l'énergie, bien qu'il ait des œuvres pleines de charme et de grâce. Il songe à la forme et encore plus à l'idée, cherchant à fondre l'une dans l'autre et à faire, comme il l'a dit lui-même, « de la sculpture morale. » C'était bien sa pensée que son ami M. Victor Hugo, qui lui a dédié tant de vers, exprimait ainsi dans *les Rayons et les Ombres* :

La forme, ô grand sculpteur, c'est tout et ce n'est rien.
Ce n'est rien sans l'esprit; c'est tout avec l'idée!

On a reproché à David de faire de la sculpture politique et de mettre l'art au service de ses opinions républicaines, en fermant son Panthéon aux illustrations des partis opposés. Bien des œuvres du sculpteur, même parmi ceux que nous avons cités, sont là pour montrer ce qu'il y a dans ce reproche d'exagération et d'injustice.

Cet artiste a un peu écrit. Il a fourni des articles au *National*, et édité, avec M. Carnot, les *Mémoires de Barrère* (1842-43). On a publié, après sa mort, un certain nombre de pages de son *Journal*.

DAVID (Maxime), peintre miniaturiste français, né à Châlons-sur-Marne, le 24 août 1798, fit ses études au lycée de Reims, travailla longtemps dans une étude de notaire, commença son droit après la révolution de Juillet et fut reçu avocat en 1833. Il avait épousé, l'année précédente, Mlle Carnot, par laquelle il s'alliait à la famille du conventionnel et à celle de Monge. Il fréquentait dès lors l'atelier de Mme de Mirbel et exécutait dans le genre miniature quelques portraits d'amis, qu'il commença d'exposer en 1835. L'année suivante, il fut nommé juge-suppléant au tribunal de Compiègne. Pris pour un peintre de profession par les ducs d'Orléans et de Nemours, qui avaient remarqué ses œuvres au Salon, il fut appelé par eux aux Tuileries, reçut diverses commandes et se consacra dès lors tout entier à la carrière artistique.

Nous citerons parmi les principaux portraits de cet artiste : *le vice-amiral Rosamel*, *le duc de Nemours*, *la reine Amélie*, *le roi Louis-Philippe*, *le prince Napoléon*, une *Trilogie d'Abd-el-Kader*, placée au musée du Luxembourg, *Reschid-pacha*, *Léon Faucher*, les généraux *Dulenvaux* et *Hurault de Sorbée*, dont le dernier était son grand-père; MM. *Lacave-Laplagne*, *l'avocat*, *Bourassais*, *Quinette* (1835-1855), le *général Bosquet* (1856). La plus connue de ses compositions, en dehors du portrait, est celle de la *Jeune mère* (1842), qui a reparu, au milieu de vingt-neuf miniatures du même peintre, à l'Exposition universelle de 1855.

M. Maxime David, dont le nom a figuré déjà à quelques expositions étrangères, a obtenu chez nous, comme miniaturiste, une 3ᵉ médaille en 1835, deux secondes en 1836 et 1848, une 1ʳᵉ en 1841, et une mention en 1855. Il a été décoré de la Légion d'honneur en mai 1851, de l'ordre du Nicha-Iftikhar en 1847, et de celui de Léopold à la suite de l'exposition universelle de Bruxelles en 1851.

DAVID (Félicien), célèbre compositeur français, né à Cadenet (Vaucluse), le 8 mars 1810, reçut de son père, qui était musicien, sa première éducation musicale et attira bientôt l'attention sur lui, comme enfant de chœur de l'église Saint-Sauveur à Aix. Ayant obtenu une place au collége des jésuites, il s'y fit remarquer à la fois par sa mémoire extraordinaire et son talent sur le violon. A dix-huit ans, il quitta leur maison, orphelin et sans ressources, il se fit clerc d'avoué. Mais, négligeant bientôt la procédure pour la musique, il devint second chef d'orchestre au théâtre d'Aix et maître de chapelle à Saint-Sauveur.

M. Félicien David vint à Paris en 1830. Une composition remarquable lui ayant attiré la bienveillance de Chérubini, il entra au Conservatoire, où il eut pour maîtres Lesueur, M...

Digitized by Google

tis, Benoist et Reber. Mais ouvrant son âme tout entière aux doctrines ou plutôt aux aspirations sociales, politiques et religieuses de l'époque, il devint saint-simonien. C'est lui qui composa pour ses frères de la religion nouvelle tous les cantiques chantés en chœur à Ménilmontant. Il les suivit encore dans leur émigration et visita l'Orient avec le père Enfantin. Pendant que les missionnaires cherchaient à semer leurs idées, il recueillit des mélodies, des airs populaires, et demanda tour à tour au désert d'Afrique et à la civilisation de l'Asie des inspirations originales.

De retour en France (1835), il lutta longtemps en vain pour se faire un nom dans le monde musical. Son premier recueil, *Mélodies orientales*, eut peu de succès et ne laissait pas présager la popularité que ce genre de compositions devait lui acquérir. Enfin il put faire exécuter au Conservatoire, en 1844, son *Désert*, grande ode-symphonie dont M. Auguste Colin, son ami et son compatriote, lui fournit les paroles. Le succès fut aussi complet que soudain. Plusieurs scènes de Paris, les Italiens, l'Opéra-Comique disputèrent cette œuvre au Conservatoire. Elle fit le tour de l'Europe. Partout on applaudit ces souvenirs d'Orient, pleins de grâce et de fraîcheur, et cette imitation parfaite des scènes de la vie nomade ou des tableaux de la nature, qui portait l'imitation par la musique aussi loin que possible.

Un nom, devenu du jour au lendemain si célèbre, est difficile à porter. Les éditeurs de musique s'arrachèrent tous les essais, toutes les ébauches que le nouveau maître pouvait avoir en portefeuille, et à côté de quelques mélodies originales et charmantes, telles que *les Hirondelles*, on lui fit publier des compositions qui n'auraient pas dû voir le jour. Après plusieurs voyages en Belgique, en Allemagne, M F. David revint à Paris et donna *Moïse sur le Sinaï* (1846), qui ne répondit pas à l'attente générale. Il prit en partie sa revanche l'année suivante avec son *Christophe Colomb*, qui rappela de loin le succès du *Désert*. De temps en temps, il fait entendre, dans de grandes solennités publiques, des fragments de ces diverses symphonies.

Dans la musique dramatique, M. Félicien David n'a eu qu'un succès, celui de *la Perle du Brésil*, opéra-comique représenté au Théâtre-Lyrique, en 1851, et repris depuis avec succès. Le mouvement, la passion que réclame le théâtre, ne vont peut-être pas à son génie; mais l'originalité heureuse de ses mélodies et son mérite comme harmoniste, lui assurent un des premiers rangs dans le chant et dans la musique d'ensemble.

DAVID (Ferdinand), violoniste et compositeur allemand, né à Hambourg, le 19 janvier 1810, fut remarqué, à l'âge de treize ans, par Spohr, qui l'admit au nombre de ses élèves. Deux ans après, il entreprenait son premier voyage artistique en compagnie de sa sœur Louise, qui devint plus tard, sous le nom de Louise Dulcken, pianiste de la cour de Londres et mourut en 1850. Après avoir obtenu des succès à Dresde, à Leipsick, à Berlin, à Copenhague, il se fixa en 1826 à Berlin et fut nommé premier violon au théâtre de la *Kœnigstadt*, où il resta trois ans, et s'acquit la réputation d'un chef d'orchestre consommé. Appelé à Leipsick en 1836 pour remplir, sous la direction de Mendelssohn, les fonctions de maître de concerts, il se lia intimement avec cet artiste, et Leipsick dut à leurs efforts communs un des meilleurs orchestres de l'Allemagne. Depuis la fondation du Conservatoire de cette ville, M. David y occupe une chaire avec un talent qui rappelle, dit-on, celui de son maître Spohr. Un grand nombre des jeunes violonistes remarquables de l'époque sont sortis de son école. Il a profité des loisirs de l'enseignement pour visiter diverses capitales, où il rivalise avec les premiers virtuoses.

M. David a écrit des *Concertos pour violon*, particulièrement appréciés dans toute l'Europe; une série de *Morceaux de salon pour violon et piano* (Bunte Reihe, 1851), que M. Liszt a transposés pour piano seul; des *Romances*, des *Mélodies* et deux *Symphonies* (1841-1848).

DAVID (Christian-Georges-Nathan), publiciste danois, né à Copenhague, le 16 janvier 1793, et fils d'un riche négociant israélite, étudia à l'université de Copenhague l'histoire et la philosophie, embrassa le christianisme et se livra à son goût pour les voyages. De retour dans son pays, il publia plusieurs brochures d'économie politique qui eurent un grand succès. Le bon sens tout pratique de l'auteur lui fit une grande popularité chez un peuple qui avait un pressant besoin de réformes promptes et décisives. Nommé professeur à l'université de Copenhague, M. David travailla de tout son pouvoir à hâter l'octroi d'une Constitution, et lorsqu'en 1834, on eut obtenu l'établissement des États provinciaux, il fonda un journal, le *Fædrelandet*, pour défendre ces libertés naissantes. Il ne tarda pas à s'attirer l'inimitié du gouvernement qui lui enleva sa chaire, et se consacra tout entier au journalisme. Il fut nommé membre du conseil d'administration de la Banque et en 1840, élu représentant de la bourgeoisie de Copenhague aux États provinciaux de Koeskilde. Il devint, l'année suivante, membre du conseil municipal de la capitale; bientôt même il fut chargé d'aller examiner, aux frais du trésor public, l'état des prisons en France, en Suisse et en Allemagne.

Au milieu des événements de 1848, M. David fut nommé membre de la Diète constituante et protesta par écrit avec quelques-uns de ses collègues contre la Constitution, et en particulier contre le système de représentation nationale qu'elle donna au pays. Réélu cinq années de suite, de 1849 à 1853, il conserva dans la Diète une grande influence et fut un des chefs du parti libéral. Il contribua de son vote et de ses discours à plusieurs lois qui achevèrent paisiblement la révolution danoise; à celle qui étendait à tous les citoyens l'obligation du service militaire, et à toutes celles qui rachetaient les corvées et travaux obligatoires pesant sur les propriétés des paysans ou journaliers, créaient des droits pour les habitants des villes et des campagnes, et établissaient définitivement la liberté de la presse. Il combattit toutefois le parti ultra-progressiste, qui, en soutenant toutes les exigences des paysans, se faisait accuser de vouloir amener une jacquerie danoise.

En 1856, M. David représenta le Danemark en France au Congrès international de statistique, à la suite duquel il fut nommé officier de la Légion d'honneur.

DAVIEL (Alfred), jurisconsulte français, sénateur, est né à Évreux, le 3 mars 1800. Il étudia le droit à Paris, puis exerça avec succès la profession d'avocat à Rouen, où il devint bâtonnier de son ordre. Ayant marqué dans les rangs de l'opposition, il devint, en août 1830, premier avocat général à la Cour royale de Rouen; mais, en 1833, il se démit de cette place pour protester contre la destitution de deux de ses amis qui avaient été appelés en même temps que lui aux fonctions du ministère public. Rentré au barreau de Rouen, il défendit plusieurs fois des écrivains politiques, mais sans adhérer à l'opinion

républicaine. Procureur général à Rouen en février 1850, il fut, le 1er novembre 1851, appelé, pour quelques semaines, au ministère de la justice, puis vint reprendre son poste. Nommé sénateur le 19 juin 1854, il a reçu le titre de premier président honoraire de la Cour impériale de Rouen. — Il est mort à Paris, le 11 juin 1856.

M. Daviel a publié, entre autres ouvrages: *Traité de la législation et de la pratique des cours d'eau* (1824, in-8; 3e édit. augmentee 1845, 3 vol. in-8); *Commentaire de la loi du 29 avril 1845 sur les irrigations* (1845, in-8). Il a donné des articles à la *Revue de législation et de jurisprudence.*

DAVIS (sir John-Francis), orientaliste anglais, né en 1795, à Londres, et fils d'un directeur de la Compagnie des Indes, fut dès sa jeunesse attaché à l'administration civile des colonies et se trouvait en Chine, lors des événements de 1840, en qualité d'inspecteur général du commerce; familiarisé depuis longtemps avec les habitudes de ce pays, il rendit de grands services dans l'exercice momentané des fonctions de plénipotentiaire. Nommé, après la guerre, gouverneur de l'etablissement qui venait d'être fondé à Hong-Kong, il reçut, en récompense de sa bonne administration, le titre de baronnet (1845). On a de lui plusieurs ouvrages fort estimés sur la Chine, entre autres: *de la Poésie chinoise* (on the Poetry of the Chinese, Londres, 1829, in-4), extrait du tome II des *Mémoires de la Société asiatique*, et réimprimé avec des additions à Macao en 1834; *la Chine* (China, 1836, 2 vol. in-8), traduit en français par A. Pichard, et qui contient des notions fort exactes sur la géographie, les productions, le commerce, les castes, les mœurs, la religion, etc.

Sir J. Davis a également fait de nombreuses traductions du chinois: *San-yu-low, ou les Trois chambres consacrées* (The three dedicated Rooms, Canton, 1815, in-8), roman intime; *Laou-sengh-urh, ou un Vieux héritier* (an Heir in his old age, Londres, 1817, in-12), drame dont nous avons une traduction; *un Roman chinois* (a Chinese novel, 1822, in-8), accompagné de proverbes et de maximes morales tirés des livres classiques, et d'un essai sur la littérature; *Hien-woun-shoo, ou Code moral* (Chinese moral maxims, Macao, 1823, in-8); *l'Heureuse union* (the Fortunate union, 1829, 2 vol. in-8 fig.), roman de mœurs; *les Douleurs de Han* (the Sorrows of Han, 1829, in-4), une des cent pièces du théâtre de Yuen d'où Voltaire a tiré son *Orphelin de la Chine*, etc. Ce savant, un des sinologues les plus instruits de l'Europe, fait partie de la Société asiatique, à laquelle il a fourni plusieurs mémoires sur l'extrême Orient.

DAVY [de l'Eure], ancien représentant du peuple français, né à Rouen (Seine-Inférieure), le 24 février 1814, étudia le droit, et acheta une charge d'avoué à Évreux. Après avoir rempli ces fonctions pendant sept ans, il se retira des affaires, et se jetant dans la politique, fit une opposition très active au gouvernement de Louis-Philippe et prit part à l'agitation réformiste. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire général de la République dans le département de l'Eure, où il fut élu représentant du peuple, le quatrième sur onze, par 52407 voix. Membre et secrétaire du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré qui soutenait le gouvernement du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit avec la gauche la politique extérieure et intérieure de l'Elysée et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DAVYS (révérend Georges), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né en 1780, à Loughborough (comte de Leicester). Il fit ses études à l'université de Cambridge, qui, en 1831, lui conféra le diplôme de docteur en théologie, et y fit quelque temps partie du corps enseignant. Après avoir embrasse les ordres, il administra des paroisses de province et devint doyen de Chester. C'est lui qui, vers 1828, fut chargé de l'éducation religieuse de la reine Victoria. En 1839, il a été élevé au siége épiscopal de Peterborough dont le revenu annuel est de 4500 liv. (112 500 fr.). A la Chambre des Lords, il s'est associé aux votes du parti libéral.

DAWISON (Bogumil), célèbre acteur allemand d'origine polonaise, né à Varsovie, le 15 mai 1818, d'une famille pauvre, quitta le collége de bonne heure et travailla comme copiste dans les bureaux de la *Gazette* de sa ville natale. Mais cédant à son goût pour le théâtre, il fit des études sous la direction de Kudlicz, débuta, en 1837, au théâtre polonais de Varsovie et obtint un engagement à celui de Vilna, où il dut jouer toute sorte de rôles. En 1840, il passa à Lemberg et y trouva, dans le directeur du théâtre polonais de cette ville et dans le comte Skarbeck, des protecteurs qui lui fournirent les moyens de compléter ses études en visitant les principales villes de l'Allemagne et de la France.

Au retour de ce voyage, M. Dawison débuta cette fois au théâtre allemand de Lemberg et obtint un succès complet. En 1846, il se rendit à Hambourg et y soutint sa réputation, qui lui attira dès lors des offres avantageuses de la part des principaux directeurs de l'Allemagne. Appelé, en 1849, au théâtre impérial de la cour d'Autriche (Hofburgtheater), le premier de l'Allemagne, il y resta jusqu'en 1853, époque où la santé de sa femme le forçant de s'éloigner du climat de Vienne, il donna volontairement sa démission. Il fut alors engagé au théâtre royal de Dresde.

Le répertoire de M. Dawison est extrêmement varié. Ses principaux rôles sont: Hamlet et Richard III; puis, Macbeth, Othello, Shylock, Philippe II, le duc d'Albe, Posert, dans le Joueur, Caligula, Wallenstein, Méphistophélès, François Moor, dans *les Brigands*, etc. Il se distingue par son habileté à saisir toute la pensée du poëte et à rendre, jusque dans les moindres détails, les caractères des personnages.

DAWSON (Georges-Robert), homme politique anglais, né en 1790, à Dublin, appartient à une branche cadette de la famille de lord Portarlington. Après avoir fait de bonnes études à l'université d'Oxford, il épousa la fille de sir R. Peel, dont il partageait les opinions politiques, et qui lui prêta son appui pour arriver aux grands emplois de l'État. Il commença par occuper dans le ministère Canning (1823) le sous-secrétariat de l'intérieur, et dans le ministère Wellington (1828) celui de la Trésorerie; en 1834 il fut adjoint au Conseil de l'Amirauté et passa en 1841 au bureau des douanes (*customs*), qu'il présida en 1846. A la Chambre des Communes, où il tint une place honorable parmi les hommes utiles de son parti, il siégea sans interruption, de 1815 à 1832, d'abord pour la ville de Londonderry, puis pour celle d'Harwich. Il est devenu, depuis 18.., membre du Conseil privé. — M. Dawson est mort le 3 avril 1856.

DAXEMBERGER. Voy. FERNAU (Charles).

DAY (Jeremiah), [illegible]
à New-Preston (C[illegible]

Digitized by Google

études au collège d'Yale, y fut nommé, en 1801, professeur de mathématiques et de physique, et, en 1817, président. Il s'est retiré en 1847. On a de lui plusieurs traités de mathématiques, adoptés dans la plupart des colléges de l'Union et qui ont eu de nombreuses éditions, puis deux ouvrages estimés de philosophie, où il soutient les doctrines spiritualistes sur la volonté : *Recherches sur le pouvoir autonomique de la volonté* (An Inquiry respecting the self determining power of the will, 1838, in-12), et un *Examen* du livre de Jonathan Edwards *sur le Fatalisme*.

DÉADDÉ (Édouard), auteur dramatique français, né vers 1810, a écrit, depuis plus de vingt ans, un grand nombre de pièces pour les scènes de genre. Presque toutes ont été faites en collaboration; elles sont signées du pseudonyme de D. A. D. S[t]-Yves. Nous rappellerons entre autres : *Odette* (1832); *Léonie* (1833); *la Jeunesse de Louis XIV* (1836); *Rose et Colas* (1838); *Béatrix* (1839), drame en quatre actes; *Cocorico* (1840); *Au Vert Galant* (1842); *les Femmes et le secret* (1843); *le Fils du Diable*, drame (1847), avec M. Paul Féval; *le Protégé de Molière* (1848), comédie en vers jouée à l'Odéon; *le Marin de la garde* (1849), drame; *Belphégor* (1851); *Marie Simon* (1852), drame; *l'Heritage de ma tante*, *Flâneuse* (1855). M. Déaddé est un des collaborateurs principaux de la *Revue et Gazette musicale*; il a été quelque temps directeur du théâtre de la Porte-Saint-Antoine (plus tard théâtre Beaumarchais).

DEAK (François), homme politique hongrois, né à Kehida, comitat de Szalad, en 1803, étudia le droit à Raab, et revint ensuite dans son pays, où il embrassa la profession d'avocat. Renommé bientôt pour son éloquence, mise en relief par quelques belles causes, il fut élu membre de la diète hongroise et ne tarda pas à devenir le chef du parti libéral. Dévoué aux intérêts des paysans qui forment une classe très-considérable en Hongrie, il lutta de tout son pouvoir pour les faire émanciper et obtint au moins quelques améliorations à leur sort. Il se fit surtout remarquer aux sessions importantes de 1832-1836 et 1839-1840. Dans cette dernière année il joua un rôle très-actif au sein de la Commission chargée d'élaborer le projet d'un code pénal. Mais l'ardeur de ses idées démocratiques, qui lui aliéna les nobles, l'empêcha d'être réélu à la diète de 1843. Sa popularité s'en accrut. Il travailla à organiser une association de défense nationale en vue d'une lutte future avec l'Autriche. Les événements de 1848 le ramenèrent aux affaires. Il accepta le portefeuille de la justice, et s'efforça de réformer l'ordre judiciaire en Hongrie. Mais il fut aussitôt débordé par la révolution. Il crut alors que le seul moyen d'arrêter le parti ultra-démocratique était de rester en paix avec l'Autriche. Quand la guerre eut éclaté, il vota sur toutes les questions politiques avec le président du conseil, le comte Batthyanyi, afin d'opposer du moins aux forces de l'ennemi l'union du gouvernement hongrois. L'arrivée de M. Kossuth aux affaires le fit sortir du ministère (17 septembre 1848). Renfermé dans ses fonctions de membre de la diète, il y eut encore une grande influence. A l'approche de Windischgraëtz, en 1849, ce fut lui qui fut chargé d'aller porter au général autrichien des paroles de conciliation. Les actes du parti de la guerre et l'irritation de l'Autriche ayant rendu cette démarche inutile, M. Deak se retira dans sa ville natale, jusqu'à la chute de la révolution.

DEBAIN (Léon), ancien représentant du peuple français, né à Rochefort (Charente-Inférieure), en 1808, est fils d'un soldat de la République qui mourut en 1815. Se trouvant sans ressources, il entra dans les chantiers du port, où il resta jusqu'en 1825, gagnant successivement de 6 à 22 sous par jour. Las enfin de l'insuffisance de son salaire, il alla chercher de l'ouvrage à l'île d'Oléron, puis à Marennes. Un professeur lui donna gratuitement des leçons et le fit recevoir instituteur du deuxième degré en 1831. Il tint une école à Meschers, entra ensuite comme maître d'études dans un pensionnat, et passa avec succès, en 1837, les examens du baccalauréat ès lettres et du baccalauréat ès sciences mathématiques. Venu sans argent à Paris pour étudier la médecine, il obtint la place de sous-directeur à l'importante institution Mayer, qui lui fut cédée en 1840. En 1848 il se présenta, comme ancien ouvrier, aux suffrages de ses compatriotes de Rochefort, et fut nommé représentant du peuple par 60 440 voix. Il fit partie du Comité de l'instruction publique et vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste qui soutint le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, à l'intérieur et dans les affaires d'Italie. Non réélu à l'Assemblée législative, il a cédé son institution et s'est tenu, depuis le 2 décembre, en dehors des affaires publiques.

DEBAIN (Alexandre), industriel français, né à Paris, en 1809, entra à seize ans dans l'industrie des instruments de musique, travailla chez M. Sax et chez M. Mercier, et s'établit lui-même facteur de pianos en 1834. Peu après, il commença à se signaler par diverses inventions qui toutes attestaient une grande habileté mécanique. On vit successivement, soit dans ses ateliers, soit aux expositions industrielles, un *Oranger* mécanique de quatorze pieds, dont le feuillage était chargé d'oiseaux voltigeant et chantant, et qui a été acquis par M. Henry Clifford; le *Piano-écran*, le *Sténographone*, notant les improvisations de l'exécutant; l'*Harmonium*, qui porte particulièrement son nom, et dont un brevet, pris en août 1840, lui assura la propriété; le *Concertina*, nouvel orgue expressif; l'*Antiphonel*, mécanisme applicable à tous les instruments à clavier; le *Piano mécanique*, l'*Harmonicorde*, etc. (1835-1854). C'est lui qui, en 1850, exécuta pour l'Assemblée nationale l'urne de votation imaginée par M. Lanet de Limancet, et restée depuis la seule en usage. M. Debain a obtenu de nombreuses distinctions aux expositions nationales ou étrangères. Il a eu à soutenir, comme tant d'inventeurs, plusieurs procès en contrefaçon dont les plus importants se sont terminés à son avantage.

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur français, né à Malines le 16 octobre 1779, fut élève de l'ancienne Académie des beaux-arts et de Chaudet; il se fixa d'abord à Nantes et y exécuta plusieurs sujets religieux ou allégoriques, le *Fronton* de l'hôtel de ville et une série de *soixante bustes* pour la Bibliothèque. Il revint à Paris après la seconde Restauration, et exposa, au Salon de 1817, la statue du *Chancelier de L'Hospital*, destinée à la ville d'Aigueperse; puis deux colossales figures, composées d'après les traditions classiques: *Argus endormi* et *Mercure tuant Argus* (1824).

On distingua aux Salons suivants : *Léonidas* (1827); un groupe bien conçu des *Trois Parques* (1828); *Louis XIV* (1829), statue équestre pour la ville de Montpellier; *Périclès* (1833), au jardin des Tuileries; *Charles Martel* (1836), au musée de Versailles; *Colbert* (1844), au palais du Luxembourg; enfin *la Jeune fille au coquillage*, à l'Exposition universelle de 1855, œuvre qui décèle dans le mouvement tant de coquetterie et

de grâce, et la dernière de cet artiste dont la longue existence a été si laborieusement remplie. Citons encore un *saint Sébastien*, à l'église Saint-Merri, un *saint Mathieu* à la cathédrale d'Arras, et des bustes d'hommes célèbres pour les galeries de Versailles et divers monuments publics. M. Debay père, qui a conservé avec fidélité les meilleures traditions de l'école française, a obtenu une 2e médaille en 1817, une médaille de première classe en 1855, et la décoration en 1825.

DEBAY (Jean-Baptiste-Joseph), sculpteur français, fils aîné du précédent, né à Nantes, le 31 août 1802, acquit la fécondité et les qualités académiques qui distinguent son père, dont il est l'élève, sans allier au même degré la correction à l'élégance. A vingt-sept ans, il obtint le premier grand prix de Rome, sur ce sujet : *la Mort d'Hyacinthe* (1829). Ses ouvrages principaux sont : un *Thésée* (1827); *Jésus au milieu des docteurs* (1834), bas-relief que l'on voit à Saint-Sulpice; une *Jeune esclave* (1836), figure en marbre remplie de finesse; *saint Jean-Baptiste enfant* (1842); *Cambronne* (1846), sur une place de Nantes; *Anne de Bretagne* (1847), au jardin du Luxembourg; un monument considérable élevé à Bar-le-Duc au maréchal Oudinot en 1852 : *le général Lepic* (1854), à Montpellier; *la Pudeur cédant à l'Amour*, groupe en marbre à l'Exposition universelle de 1855; quatre *Bustes*, au Salon de 1857, etc. M. J. B. Debay a reçu, une 1re médaille en 1836, la décoration en mai 1851, et une médaille de deuxième classe en 1855.

DEBAY (Auguste-Hyacinthe), peintre et sculpteur français, frère du précédent, né à Nantes, le 2 avril 1804, exécuta, dès 1816, pour sa ville natale, un buste colossal de *Louis XVIII*, et fit l'envoi d'un *buste* de son frère au Salon de 1817. Il concourut en même temps à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de peinture en 1822, et le grand prix en 1824, sur ce sujet : *Égisthe reconnaissant le corps de Clytemnestre*. Quelques copies officielles retardèrent son départ pour Rome; ses travaux et ses études se bornèrent alors à la peinture, et son séjour en Italie fut signalé par l'envoi de plusieurs tableaux remarquables. Il revint en France en 1830 et reparut aux Salons, où son nom a toujours figuré depuis dans la section de peinture ou dans celle de sculpture, et quelquefois, la même année, dans les deux. Il a principalement exécuté et exposé comme peintre : *Lucrèce au forum de Collatie* (1831); *les Enrôlements volontaires en* 1792; *l'Entrevue du Camp du drap d'or*, pour le musée de Versailles (1839); *la Bataille de Dreux*, pour le musée de cette ville (1846); *la Lune de miel* (1850); *le Vieillard et ses enfants*, *les Deux amies* (1842 et 1855). Comme sculpteur, il a donné le buste de *Mlle Desbrosses*, les mausolées de *Mgr Affre* et de la *Comtesse de Damas*; *Perrault*, pour le nouveau Louvre (1818-1854); le groupe original et gracieux du *Berceau primitif, ou Ève et ses deux enfants* (1842 et 1855). Il a encore exécuté, en 1843, pour la coupole de l'église Saint-Pierre de Chaillot, *les Vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse*.

M. Auguste Debay a obtenu une 3e médaille pour la sculpture, en 1819, une 1re médaille pour la peinture, en 1831, et une médaille de première classe pour la sculpture en 1855.

Un frère des deux précédents, qui s'occupe d'études médicales et pharmaceutiques, et auteur de divers écrits sur l'hygiène, la physiologie et le magnétisme, avait épousé, en 1828, Mlle Emma Pérignon, qui mourut en 1832, et qui s'était déjà fait, sous le nom de Mme Emma DEBAY, une réputation dans la peinture de genre.

DEBELAY (Jean-Marie-Mathieu), prélat français, né à Viriat (Ain), le 24 février 1800, fit ses études au collège de Bourg, et sentant de bonne heure en lui la vocation ecclésiastique, il entra au séminaire de Lyon, où il passa ses examens de théologie d'une manière brillante. Ensuite il professa deux ans la rhétorique au séminaire de Meximieux. Appelé à la cure de Nantua (1828), il concourut à la restauration de l'église byzantine de cette ville, fonda un hospice ainsi que plusieurs écoles gratuites, qu'il entretint longtemps à ses frais, constitua les ouvriers en association charitable, etc. Devenu évêque de Troyes (1843), il fut élevé à l'archevêché d'Avignon en remplacement de M. Naudo (15 octobre 1848). Dans ces deux diocèses, il s'est distingué par une fermeté qui n'exclut pas la tolérance, et par son talent pour la prédication. Il a été un des plus fervents promoteurs de la liberté de l'enseignement. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis septembre 1852.

DEBELLEYME (Louis-Marie), magistrat français, né à Paris, le 16 janvier 1787, est fils d'un officier du génie, chef de la division topographique aux archives du royaume. Reçu avocat à la Cour impériale de Paris, en 1807, il se fit remarquer par son talent et par son attachement aux devoirs de sa profession. En 1814, il fut nommé substitut du procureur du roi à Corbeil. Il obtint les mêmes fonctions à Pontoise, en 1816, et à Versailles, en 1819. Cette dernière ville le choisit deux ans après pour un des membres de son conseil municipal. La même année, il devint juge d'instruction à Paris, vice-président au tribunal de première instance, en 1824, et procureur du roi au même tribunal, en 1826.

M. Debelleyme s'était concilié tous les suffrages, comme magistrat, par une modération [illegible] remarquable à cette époque, lorsque la chute de M. de Villèle entraîna celle du préfet de police M. Delavau. Il fut appelé à lui succéder. Les [illegible] huit mois de l'administration du nouveau [illegible] furent bien remplis. Il s'efforça de donner [illegible] certaine moralité à l'institution de la police, [illegible] restreignant l'espionnage politique, imposa [illegible] uniforme aux agents, créa les sergents de ville [illegible] les commissaires de police de première classe [illegible] attacha son nom à diverses mesures d'utilité publique, telles que la vérification des poids et mesures, l'assainissement des rues et des salles de spectacle, l'abolition de quelques impôts [illegible] que celui sur les livrets d'ouvriers, l'institution des nouvelles voitures, dites *omnibus*, la fondation des maisons de refuge, etc. A l'avènement du ministère Polignac, M. Debelleyme, dont on prétendait exploiter la popularité, [illegible] sa démission, malgré les instances de Charles X, qui le nomma néanmoins président du tribunal de première instance de la Seine. Il occupa [illegible] place jusqu'en 1827, époque à laquelle [illegible] comme conseiller à la Cour de cassation. En [illegible] les électeurs de la Dordogne l'envoyèrent [illegible] Chambre des Députés, où il siégea au centre droit et montra d'abord pour le pouvoir [illegible] grande condescendance. Réélu à la première session de 1830, il refusa de voter l'adresse [illegible] pour le renvoi des ministres, mais quand [illegible] rent les ordonnances, il autorisa les journaux à paraître en dépit des prohibitions.

M. Debelleyme se rallia au gouvernement de Juillet, conserva ses fonctions, et devint chef de bataillon dans la septième légion de la garde nationale. Renvoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de Ribérac, il fut nommé vice-président pendant la session de 1846. Promu au grade d'officier de la Légion d'honneur, en [illegible]

by Google

été fait commandeur en 1837. Il a été décoré de l'aigle rouge de Prusse en 1830. Il préside plusieurs sociétés de commerce ou d'éducation.

On a publié une *Histoire de l'administration de M. Debelleyme, ex-préfet de police* (1830, in-8). Deux recueils ont surtout contribué à donner à son nom, en jurisprudence, de l'autorité: *Ordonnances du président du tribunal civil de la Seine, suivies d'observations pratiques* (1837, in-8), et *Ordonnances sur requêtes et sur référés, selon la jurisprudence de première instance du département de la Seine* (3ᵉ édit., 1856, 2 vol. in-8).

Un fils de M. Debelleyme, Louis-Charles, actuellement juge au tribunal de première instance, a été député de 1845 à 1846. Fidèle à la profession de foi libérale qu'il avait faite, il vota pour la proposition relative aux députés fonctionnaires et ne fut pas réélu. Son frère, Adolphe, est depuis 1852 député au Corps législatif pour une des circonscriptions de la Dordogne. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

DEBON (Hippolyte), peintre français, né en 1816, à Paris, est élève de Gros et de M. Abel de Pujol. Il a régulièrement envoyé au Salon, depuis plus de vingt ans, divers tableaux d'histoire, parmi lesquels nous citerons: *Rubens en Espagne*, *le Retour de Ravenswood*, *Jésus remettant le soin de la religion catholique aux Pères de l'Église* (1842); *Bataille d'Hastings* (1845); *Henri VIII et François Iᵉʳ* (1846), placé à Versailles; *Défaite d'Attila dans les plaines de Chalons* (1848); une *Fête de l'agriculture du temps des Gaulois*, acheté par l'État (1850); une *Bataille près de Grenade* (1852); l'*Entrée de Guillaume le Conquérant à Londres*, à l'Exposition universelle de 1855, maintenant au musée du Luxembourg; *Christophe Colomb*, *Rabelais* (1857), etc.

M. Debon, dont les tableaux se font remarquer par une sage ordonnance et la correction du dessin, a obtenu une 3ᵉ médaille en 1842, et deux secondes, en 1846 et 1848.

DEBREYNE (Pierre-Jean-Corneille), médecin français, trappiste, né à Quœdypre, près Dunkerque, le 7 novembre 1786, fit ses études médicales à Paris et y fut reçu docteur en 1814. Après quelques années de pratique et d'enseignement à la Faculté, il fut attaché comme médecin au couvent de la Trappe, près Mortagne, dans le département de l'Orne, et prit lui-même, vers 1840, l'habit de l'ordre. Les nombreux ouvrages qu'il y a composés, surtout depuis cette époque, au milieu d'une solitude et d'une concentration favorables à l'étude, tiennent à la fois de la science, de la théologie et du mysticisme. Nous nous bornerons à indiquer, parmi ses ouvrages de médecine pure: *Considérations philosophiques, morales et religieuses sur le matérialisme moderne* (1829); *Thérapeutique appliquée aux traitements spéciaux des maladies chroniques* (1840); *Précis sur la physiologie humaine*; des *Vertus thérapeutiques de la belladone* (1851), couronné en Belgique.

Quelques-uns de ses écrits ont un caractère plus spécial: *Pensées d'un croyant catholique; du Suicide et du duel; Précis de physiologie catholique et philosophique; le Prêtre et le médecin devant la société; Étude de la mort; Essai sur la théologie morale; le Dimanche, ou Nécessité physiologique, hygiénique, politique, sociale, morale et religieuse du repos heptamérique; Colonie agricole fondée à la Grande Trappe, Agriculture monastique* (1845-1853); *Mœchialogie, ou Traité des péchés contre les VIᵉ et IXᵉ commandements, avec un abrégé pratique d'Embryologie sacrée* (1846, in-8; 2ᵉ édit., 1856, in-4) «livre exclusivement destiné au clergé,» et dont l'auteur rappelle tous ses titres de médecin, professeur, prêtre et religieux de la Trappe.

DEBROTONNE [de l'Aisne], ancien député français et représentant du peuple, membre du Corps législatif, est né à Marles en 1789. Député de Laon, il fit partie de l'opposition et se mêla activement, en 1847, à l'agitation réformiste, et parut dans les banquets à côté de M. Odilon Barrot. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 48 903 suffrages, le dernier des quatorze élus de l'Aisne. Membre du Comité de l'agriculture, il vota ordinairement avec la droite et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le quatrième, à l'Assemblée législative, il continua d'appuyer la politique contre-révolutionnaire, vota la loi du 31 mai, et demanda la révision de la Constitution. Fidèle pourtant à l'esprit parlementaire, il fut un des représentants arrêtés, le 2 décembre 1851, à la mairie du Xᵉ arrondissement. Mais il se rattacha bientôt au nouveau gouvernement, et fut nommé, sous son patronage, député de la circonscription de Vervins qui l'a réélu en 1857. En 1852, M. Debrotonne a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

DEBURAU (Charles), et non DEBUREAU, mime français, né à Paris, le 12 février 1829, et fils de Gaspard Deburau, le célèbre pierrot des Funambules, mort en 1847, fut tour à tour horloger, peintre sur porcelaine et sculpteur. En 1846, il entra au Conservatoire et s'essaya inutilement, vu son manque d'organe, aux rôles comiques. La mort de Gaspard Deburau, qu'il avait dû plusieurs fois remplacer, lui fit recueillir à dix-huit ans la casaque et les traditions paternelles. Il débuta en novembre 1847 aux Funambules, dans *les Trois planètes*, pièce écrite pour lui, créa peu après divers rôles et reprit successivement le répertoire varié de son père; en huit ans, il parut dans près de quatre-vingts créations ou reprises, quelquefois avec M. Paul Legrand, et personnifia avant tout le pierrot populaire. En juin 1855, il soutint, contre la direction des Funambules, un procès que termina un dédit de 10 000 francs payé par lui. Il a reparu pendant quelques mois, en 1856, sur la scène des Délassements-Comiques dont il s'est également retiré. Il s'est marié, en 1857, à Orléans et a joué sur quelques scènes de province.

DECAISNE (Joseph), botaniste et horticulteur français, membre de l'Institut, né à Bruxelles, le 18 mars 1808, fut réduit de bonne heure, par la mort de son père, à vivre de son travail, et vint à Paris avec son frère Henri, peintre de talent mort en 1852 et qui était alors le soutien de toute la famille. Il s'exerça au dessin du paysage et s'occupa avec lui, en 1823 et 1824, de la lithochromie. Son goût pour la botanique lui ayant procuré quelques connaissances au Jardin des plantes, il parvint à s'y faire attacher à la culture. Il fut promptement remarqué des professeurs, et nommé, après quelques années, aide-naturaliste et adjoint à la chaire de M. de Mirbel, qui avait la direction de la culture.

M. Decaisne se livra alors tout entier à la physiologie végétale et à la botanique descriptive. En 1834, il devint un des directeurs des *Annales des sciences naturelles*, pour la partie botanique, et publia divers mémoires. En 1835, il donna sous le titre d'*Herbarii Timorensis descriptio* (in-4), une excellente flore de l'île de Timor,

dont il avait classé l'herbier au Muséum. Tout en suivant exactement les herborisations que M. Adr. de Jussieu dirigeait alors tous les ans aux environs de Paris, il entreprit des travaux plus spéciaux, attestés par d'importants mémoires, tels que celui *sur la Famille des lardizabalées* (1839, in-4) et la *Description des plantes recueillies par Em. Botta dans l'Arabie Heureuse en 1843* (*Archives du Muséum d'histoire naturelle*). En 1843, il donna des *Essais sur une classification des algues et des polypiers calcifères, suivis d'un mémoire sur les corallines* (gr. in-8).

Appliquant en outre ses connaissances scientifiques à des questions d'industrie agricole, il publia des *Recherches sur l'analyse et la composition chimique de la betterave à sucre, et sur l'organisation anatomique de cette racine* (1839, in-8), avec M. Eugène Péligot, une intéressante *Histoire de la maladie des pommes de terre* (1845, in-8), et des *Recherches anatomiques et physiologiques sur la garance* (1847).

Il a pris une part active à la rédaction de divers recueils : *la Maison rustique*, le *Dictionnaire universel des sciences naturelles*, la *Revue horticole*, et il dirige, depuis quelques années, l'excellent annuaire spécial du *Bon jardinier*. Il a dessiné une partie des planches qui composent l'*Atlas élémentaire de botanique* de M. Lemaout, avec lequel il a préparé une *Flore élémentaire des jardins et des champs* (1855, 2 vol. in-12).

Les travaux de M. Decaisne lui valurent d'être élu à la presque unanimité par l'Académie des sciences dans la section d'économie rurale (19 avril 1847). En 1848, le gouvernement provisoire l'appela à la chaire d'économie générale et de statistique agricole, fondée en projet au Collége de France; mais il n'était encore que simple aide-naturaliste, lorsqu'en 1851, la démission de M. de Mirbel le mit en possession de la place de professeur de culture au Jardin des plantes, et lui donna un titre dont il avait depuis plusieurs années toutes les charges.

Mis à la tête d'un des plus grands jardins botaniques du monde, M. J. Decaisne y opéra de nombreuses améliorations. Il dessina lui-même un jardin d'ancien style, qui se fait remarquer par son goût et sa hardiesse. Il affecta une terre spéciale à la culture des plantes aquatiques, et introduisit des espèces nouvelles. Bientôt mis au premier rang de nos horticulteurs, il devint un des membres les plus influents de la Société centrale d'agriculture et de la Société d'horticulture de Paris. Il a fait partie de la Commission de l'Exposition universelle de Paris. Il a été décoré le 19 février 1845.

DECAISNE (Pierre), médecin belge, frère du précédent, né à Bruxelles, le 11 mai 1809, y étudia la médecine, se fit recevoir docteur à l'université de Louvain et entra au commencement de 1830, dans le corps des chirurgiens militaires. Il partit, au mois d'octobre, avec les volontaires français conduits par le général Niellon à la guerre de l'indépendance belge; nommé aide-major à la bataille de Berchem, il fut tour à tour médecin de régiment (1839), médecin de garnison (1848), et s'occupa en même temps de travaux de médecine qui le firent successivement appeler à l'Académie royale de Bruxelles ainsi qu'à une des chaires de la Faculté de médecine de Gand. Il a reçu, en 1834 et en 1835, la croix de Léopold et la croix de fer.

M. A. Decaisne a présenté à l'Académie de médecine de Belgique un certain nombre de mémoires, parmi lesquels nous citerons : *Essai sur les corps étrangers développés spontanément dans l'articulation fémorotulienne* (1835); *Choix d'observations chirurgicales* (1838); *Lettre à un confrère parisien sur l'ophthalmie régnant en Belgique; de la Phlébite et de ses suites* (1841); *Remarques sur la réunion immédiate après les amputations* (1843); *sur les Causes de l'ictère* (1845); *sur les Données fournies par l'anatomie pathologique à la médecine pratique* (1847); *sur les Plaies des articulations et des tendons* (1851); enfin *sur les Moyens d'éviter les amputations et les résections osseuses*, mémoire couronné par l'Académie belge en 1854.

DECAMPS (Alexandre-Gabriel), célèbre peintre français, est né à Paris, en 1803. Élève de M. Abel de Pujol, il se hâta d'oublier les principes de l'académie pour s'abandonner à sa nature. Il fit, vers la fin de la Restauration, un voyage en Orient, et rapporta d'un pays, peu exploité encore, des sujets et des couleurs qui frappèrent par leur nouveauté. Malgré leur originalité, ou plutôt à cause de leur originalité même, ses toiles furent souvent refusées par le jury, et celles qui furent admises au Salon laissèrent longtemps l'opinion publique indécise.

Un grand nombre des paysages de M. Decamps ou de ses tableaux de genre sont empruntés à la nature ou aux mœurs orientales, comme le *Paysage en Anatolie*, les *Ânes d'Orient*, *Souvenir de la Turquie d'Asie*, le *Café turc*, *le Boucher turc*, *le Grand bazar turc*, une *Halte de cavaliers arabes*, *les Enfants turcs avec des tortues*, *la Sortie de l'école turque*, aquarelle, *la Ronde de Smyrne*, etc. M. Decamps aime à peindre toute sorte d'animaux, des chiens, des chevaux, des ânes, des tortues, des poules, et en compose des scènes variées : *Chevaux de halage*, *Ane et chiens savants*, *un Chenil*, *Chiens, poules et canards*, etc. Mais sa spécialité, dans la peinture des animaux, ce sont les singes [illegible] fait : *le Singe au miroir*, *les Singes boulangers*, *les Singes charcutiers*, deux dessins, *le Singe peintre*, et surtout *les Singes experts*, piquante satire du jury de l'Académie de peinture si sévère pour ses œuvres.

Dans la peinture historique, on a de lui : *Moïse sauvé des eaux*, *Joseph vendu par ses frères*, neuf *Scènes de la vie de Samson*, dessins au fusain rehaussés de blanc, *le Siége de Clermont*, et surtout *la Défaite des Cimbres*, qui a fait partie de la collection du duc d'Orléans.

Les divers tableaux de M. Decamps, plus recherchés des particuliers que de l'État, atteignent depuis longtemps, dans les ventes, des prix élevés. Il a pu en réunir, à l'Exposition universelle de 1855, une soixantaine qui appartiennent à MM. de Morny, de Rothschild, Duc d'Harcourt, Louis Véron, H. Seymour, et il est assez remarquable que nos collections publiques ne possèdent rien de lui. On regrette surtout son absence au Luxembourg.

L'originalité incontestable de ce peintre éminemment humoriste consiste dans l'énergie du coloris, la hardiesse des effets de lumière, l'expression caractéristique des objets et des personnages, obtenue quelquefois au mépris de la correction de la perspective. Sa manière d'empâter la toile, de prodiguer la lumière, d'accuser les contours, de forcer l'expression, a fait école et donné lieu à des imitations exagérées. M. Decamps a gravé lui-même, dans *l'Artiste*, quelques-uns de ses sujets, au vernis mou, genre de gravure qui convient particulièrement à la nature de son coloris. Ses *songes* ont été souvent lithographiés.

Cet artiste a eu longtemps des habitudes en harmonie avec son talent : il vivait aux environs de Paris, dans les bois, au milieu des gardes de chasse, des paysans, des chiens, en un mot.

Digitized by Google

tous les êtres qu'il aimait à transporter sur la toile. Il a obtenu en 1831, une 2e médaille (genre), et une 1re en 1834. Chevalier de la Légion d'honneur en 1839, il a été créé officier en 1851. A l'Exposition universelle, il a disputé à MM. Ingres, Delacroix et Vernet l'attention du public, et reçu une grande médaille d'honneur.

DECAZES (Élie, duc), homme d'État français, né le 28 septembre 1780, à Saint-Martin-de-Laye, près Libourne (Gironde), où son père était lieutenant au présidial, descend d'une famille gasconne anoblie par Henri IV, en 1595. Il commença ses études à l'École militaire de Vendôme, en 1790, et revint les terminer à Libourne où, après avoir fait son droit, il s'établit comme avocat. Sous le Consulat, il vint à Paris chercher une plus haute fortune. Il était employé au ministère de la justice, quand il épousa en premières noces, en 1805, la fille du comte Muraire, premier président à la Cour de cassation. Ce mariage lui ouvrait la carrière de la magistrature. Nommé presque aussitôt juge au tribunal de la Seine il devint conseiller à la Cour impériale en 1806. Mais, la même année, il fut appelé en Hollande par la confiance du roi Louis, ce souverain honnête homme qui aima mieux abdiquer un trône que de sacrifier les intérêts de son peuple aux vues politiques de son frère (1810). M. Decazes, son conseiller intime, le soutint, dit-on, dans cette résolution et excita par là contre lui-même le mécontentement de l'empereur. Après avoir accompagné l'ex-roi en Bohême et en Autriche, il fut attaché, en 1811, au service de l'impératrice mère, madame Létitia, comme conseil et secrétaire de ses commandements.

Dès la première restauration, M. Decazes se rallia avec empressement aux Bourbons et à la Charte constitutionnelle. Il leur resta fidèle pendant les Cent-Jours, et se mettant à la tête d'une compagnie de garde nationale mobile, il offrit ses services au roi qui bientôt se voyait forcé de reprendre le chemin de l'exil. M. Decazes s'opposa alors à l'adresse que la Cour royale dont il était membre, rédigeait en l'honneur de Napoléon, à peine revenu de l'île d'Elbe; quelques-uns de ses collègues soutenant que la rapidité de son retour de Cannes à Paris légitimait son rétablissement, il répondit ce mot devenu célèbre. « Je ne savais pas que la légitimité fût le prix de la course. » Il le paya de la perte de son titre de conseiller et fut, en outre, exilé de Paris.

M. Decazes alla attendre à Libourne la seconde restauration. Après le désastre de Waterloo il accourut à Paris, où la Commission provisoire venait de se dissoudre. Il prit de sa propre autorité, au nom du roi, le poste de préfet de police, et, dans l'absence des troupes, il maintint la tranquillité de la ville avec la garde nationale seule, et 500 gendarmes, au milieu de la transformation générale des pouvoirs publics et de l'administration. Si on a reproché à M. Decazes ses efforts, dans ces tristes jours, pour imposer à la population parisienne une attitude respectueuse envers les alliés, il faut lui savoir gré de ceux non moins énergiques qu'il dut faire pour forcer nos vainqueurs à quelque respect envers nos personnes et nos monuments. Dès cette époque Louis XVIII conçut pour son jeune serviteur une estime et une confiance qui n'eurent bientôt plus de bornes.

Le nom de M. Decazes est inséparable de tous les actes des cinq premières années de la Restauration et a été voué, comme cela était inévitable, à bien des haines. Tandis que le libéralisme l'accuse, sans en mesurer le degré, de sa participation à des mesures de réaction et de violence, les ultra-royalistes lui ont reproché, avec autrement d'amertume, les obstacles qu'il apportait à l'assouvissement de leurs ressentiments et de leurs colères. On a fait retomber, en grande partie sur lui, la responsabilité des exécutions juridiques de Ney, de Labédoyère, Mouton-Duvernet, des frères Faucher, du général Chartran, celle de l'impunité des assassins du Midi qu'il qualifia toutefois, à la tribune, « de profanateurs du royalisme, et de bourreaux enrôlés; » celle de la loi sur les cris séditieux, des lois qui suspendirent la liberté individuelle et la liberté de la presse; celle du bannissement des régicides, de l'établissement des cours prévôtales et de la répression si sanglante des troubles de Grenoble et de Lyon. Il passait néanmoins auprès des fauteurs de toutes ces vengeances pour seconder Louis XVIII dans ses désirs secrets, de leur arracher le plus possible de victimes. C'est cette situation que le roi exprimait spirituellement à son ministre, après l'évasion de La Valette en disant : « Vous verrez qu'ils diront que c'est nous. »

M. Decazes fut en effet un des adversaires les plus constants de la *chambre introuvable*, et, tout en la subissant, comme Louis XVIII, il aidait celui-ci à s'en débarrasser. De préfet de police devenu ministre de la police générale depuis le 24 septembre 1815, il se vit, avec son collègue, le comte de Barbé-Marbois, dénoncé au roi par une commission de la chambre, comme ayant perdu la confiance du pays. Mais, soutenu par l'affection de Louis XVIII, le ministre l'emporta et obtint enfin la fameuse ordonnance du 5 septembre 1816, à laquelle on assimilait plus tard, pour les justifier, les ordonnances de 1830. Celle de 1816, non-seulement dissolvait la Chambre, mais, modifiant le système électoral, sans cesser de professer un entier respect pour tous les articles de la Charte, elle retranchait de la Chambre les membres âgés de moins de quarante ans et ramenait les députés au nombre constitutionnel de 256, parmi lesquels l'aristocratie fougueuse de l'émigration n'avait plus la majorité. M. Decazes, qui n'avait lui-même que trente-six ans, se trouva l'une des premières victimes de cette réforme; mais le roi l'en dédommagea en l'élevant à la pairie, avec le titre de comte.

Le roi et le ministre, pour s'affranchir plus sûrement des exigences imprudentes de l'aristocratie, lui enlevèrent son ascendant dans les élections par la nouvelle loi électorale de 1817, qui devint le sujet principal des luttes parlementaires, dans les années suivantes. Cette loi qui établissait l'élection directe, l'unité de collége, et n'exigeait pour l'exercice du droit électoral que trente ans d'âge et 300 francs de contributions, élargissait assez le cercle des électeurs pour faire naître une opposition libérale, moins dangereuse pour le trône que l'opposition aristocratique. De 1817 à 1819 M. Decazes a la principale part dans les mesures suivantes : abolition successive des lois d'exception portées en 1815; libération du territoire et des charges de l'occupation étrangère, deux ans avant le terme; lois de 1819 sur la presse, admettant la juridiction du jury; abolition de la traite des noirs; loi de recrutement; rappel successif de nombreux bannis.

Après une dislocation partielle du cabinet, causée par les élections de La Fayette, de Manuel et de Benjamin Constant, M. Decazes passa au ministère de l'intérieur abandonné par le duc de Richelieu (1818). Il s'y signala par une heureuse activité. C'est lui qui rétablit alors l'exposition quinquennale de l'industrie nationale : elle eut lieu en 1819, au Louvre, avec un grand éclat.

L'agriculture, qu'il aimait dès cette époque, l'industrie à laquelle il consacra une si grande partie de sa vie, furent efficacement protégées. Un conseil général d'agriculture fut établi, et les conseils généraux du commerce et des manufactures réorganisés. Les prisons commencèrent à sortir de leur effroyable désordre, sous le haut patronage et la surveillance des hommes les plus distingués du royaume. Les grands établissements de sience et d'utilité publique reçurent des subventions qui leur rendirent la vie.

Cependant la loi électorale restait toujours une source de difficultés. La Chambre des Députés la maintenait et soutenait, dans M. Decazes, son naturel défenseur. La Chambre des Pairs luttait toujours et avait déclaré la loi funeste. Elle manifesta plus rudement encore son opposition par le refus net de sanctionner un projet de loi pour la perception provisoire de trois douzièmes de l'impôt. Pour vaincre cette résistance, l'ordonnance du 5 mars 1819 introduisit d'un seul coup dans la Chambre soixante pairs nouveaux. C'était la première *fournée* à laquelle le pouvoir exécutif eût recours. Mais, quelques mois plus tard, le même ministre acceptait de modifier lui-même la loi qu'il avait maintenue jusque-là par ces coups d'autorité. Une élection plus significative du parti libéral, dans l'Isère, celle de l'abbé Grégoire, à laquelle les manœuvres de l'aristocratie n'étaient pas étrangères, fut violemment exploitée par l'aristocratie, contre la loi électorale de 1817. Les ministres partisans de cette loi, Dessoles, président du cabinet, Gouvion Saint-Cyr, Louis, se retirent en même temps; M. Decazes, l'auteur de la loi, reste, forme et préside un nouveau ministère bientôt atteint par un plus grave événement, l'assassinat du duc de Berri (13 février 1820).

Les ultra-royalistes n'hésitèrent pas à faire remonter jusqu'à M. Decazes la solidarité de cet attentat. Une accusation de complicité fut portée contre lui devant la Chambre par l'un des plus ardents, Clausel de Coussergues, qui s'attira une véhémente apostrophe de la part de M. de Saint-Aulaire, devenu depuis peu beau-père du ministre. Il exigea que l'épithète de *calomniateur* fût consignée au procès-verbal avec cette injonction éloquente : « Il faut que vous obteniez la tête de M. Decazes, ou que la vôtre reste chargée d'infamie ! » Si la complicité directe de M. Decazes était insoutenable, toute la presse aristocratique crut pouvoir soutenir la complicité morale et indirecte de son système avec le crime de Louvel. La famille royale s'émut tout entière; le comte d'Artois menaça de fuir, si le roi n'abandonnait son ministre favori. Louis XVIII consentit enfin à une séparation que M. Decazes lui-même sollicitait, et Chateaubriand osa flétrir son départ de ce mot cruel qui a trouvé depuis tant de plagiaires : «Le pied lui glissa dans le sang.» Le vieux roi voulut, du moins, témoigner avec éclat ses sentiments pour la personne de M. Decazes, et sa reconnaissance pour ses services, il l'éleva au rang de duc et le nomma ambassadeur à Londres.

M. Decazes garda ce poste jusqu'à la chute du duc de Richelieu (décembre 1821), son ancien collègue et son successeur comme président du conseil. L'avénement du ministère de Villèle lui fit perdre son ambassade et le ramena sur les bancs de la Chambre des Pairs. Il prit part aux discussions les plus importantes, et combattit avec le parti libéral, sans tomber dans une opposition systématique, les lois contre la presse, sur les substitutions, sur le droit d'aînesse, et sur le sacrilége. Il contribua aussi à l'amélioration de la loi du jury et à la réforme du Code pénal militaire.

En 1830, M. Decazes, absent de Paris au moment de la révolution, déplora publiquement la catastrophe qui frappait la famille royale; mais en présence des faits accomplis il se rattacha à la nouvelle dynastie. Il la servit avec un grand zèle tout en restant étranger aux combinaisons ministérielles qui suivirent. En 1834, il fut nommé grand référendaire de la Chambre des Pairs. Le palais du Luxembourg lui dut sa nouvelle salle des séances, sa bibliothèque, son agrandissement du côté du jardin, et, dans la nouvelle pépinière le rétablissement et l'extension de cette école de vignes, où sont réunies toutes les espèces et variétés de l'univers. La révolution de Février l'a éloigné sans retour de la vie publique.

Le caractère politique de M. Decazes a été [illegible] devait être l'objet des attaques les plus contradictoires de la part des deux partis entre lesquels il s'est chargé de maintenir le système de balance adopté par Louis XVIII. La dignité de l'homme et des principes reste difficilement saine et sauve dans ces transactions continuelles entre deux opinions également absolues, et dans ces alternatives avec des adversaires invariables, de rigueurs et de concessions. Mais, pour pratiquer pendant cinq ans cette politique d'équilibre, il faut une intelligence des hommes et des nécessités du moment, une souplesse d'esprit, une certaine fécondité de ressources et d'expédients, une docilité et en même temps une fermeté de caractère qui n'ont pas manqué à M. Decazes, et qui expliquent, avec l'aménité de ses manières et le charme de sa conversation, tout l'ascendant qu'il avait su prendre sur Louis XVIII.

Le duc Decazes, sorti du ministère simple chevalier de la Légion d'honneur, avait été nommé trois mois après, pendant son ambassade, officier de cet ordre, et, un peu plus tard, chevalier de celui du Saint-Esprit, à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Il a été élevé au rang de grand-croix par Louis-Philippe, le 21 [illegible] 1841. En épousant, en 1818, Mlle de Saint-Aulaire, petite-fille par sa mère du dernier prince régnant de Nassau-Sarrebruck, il avait obtenu du roi de Danemark, Frédéric VI, le titre de duc de Glücksberg. En 1846, le souverain du même pays, Christian VIII, auprès duquel il avait été envoyé en mission, le décora de l'ordre de l'Éléphant et de la croix particulière du Danebrog.

Protecteur éclairé de l'agriculture, des arts et de l'industrie, pendant sa vie publique, M. Decazes leur a consacré aussi les loisirs de sa vie privée. Il est le fondateur d'un des plus grands établissements métallurgiques de France. Les forges de Decazeville, ouvertes depuis [illegible] dans l'Aveyron, ont créé, dans un pays [illegible] une riche commune de 4000 âmes, qui perpétue lement son nom. Il est membre de la Société impériale et centrale d'horticulture, président d'honneur de la Société impériale d'horticulture [illegible]

M. Decazes a trois enfants. Son fils aîné, Charles-Élie-Amanieu, marquis Decazes de Glücksberg, né le 9 mai 1819, a été ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire de France auprès des cours d'Espagne et de Portugal. La révolution de 1848 l'a fait rentrer, comme son père, dans la vie privée. Il est commandeur de la Légion d'honneur, grand-croix d'Isabelle la Catholique, et chambellan honoraire du roi de Danemark.

DECHAMPS (Adolphe), homme d'État [illegible] né à Melle (Flandre orientale), le 17 [illegible] fit à Seneffe, avec son frère Victor, sous la direction de son père, de fortes études qu'il compléta au musée de Bruxelles, en suivant les leçons de MM. Van de Weyer, Lesbroussart, Quetelet. La révolution de septembre [illegible]

prendre au milieu de ses travaux littéraires et philosophiques. Élevé dans les principes de l'Union catholique et libérale, il soutint dans *l'Émancipation* et le *Journal des Flandres* la cause de la nationalité belge. Ses opinions et ses amitiés le rattachaient alors au parti de M. de Lamennais et de *l'Avenir*. Mais bientôt, à l'exemple des abbés Lacordaire et Gerbet et du comte de Montalembert, il sacrifia la liberté à l'autorité ecclésiastique qui la condamnait, et il s'enrôla dans le parti ultra-catholique. Élu représentant, en 1834, par le district d'Ath, il acquit dans la Chambre une influence considérable. Sa parole facile et abondante obtint l'attention même de ses adversaires, particulièrement dans les discussions des projets de loi sur l'organisation communale et sur l'instruction publique supérieure. Il se montra en même temps homme d'affaires, en s'occupant des intérêts industriels et commerciaux de la Belgique. En 1841, il fut nommé gouverneur du Luxembourg belge. Son rapport sur l'enseignement primaire et le succès d'une mission commerciale auprès du gouvernement français lui valurent une place dans le cabinet mixte dirigé par M. Nothomb (1843). Comme ministre des travaux publics, il déploya beaucoup de zèle pour l'achèvement du réseau des chemins de fer belges. Il présida successivement à l'inauguration du chemin de fer de Liège à Verviers, de celui de Braine-le-Comte à Namur, et de la grande ligne qui relie le Rhin à l'Escaut. Dans les questions politiques, il donnait toute son adhésion au système de conciliation et d'équilbre entre les catholiques et les libéraux.

Lorsque après les élections de 1845, M. Nothomb fut remplacé par M. Van de Weyer, M. Dechamps ne se sépara point des libéraux modérés, et accepta le portefeuille des affaires étrangères. Il le conserva dans le cabinet exclusivement catholique de M. de Theux. Sous son ministère fut signée la convention commerciale du 3 décembre 1845 entre la France et la Belgique; par ce traité, la Belgique maintenait la diminution, déjà consentie en 1842, sur les vins et sur les soieries de France; elle obtenait en échange un tarif exceptionnel pour les fils et les tissus de lin. Le traité du 29 juillet 1846 rétablit les relations commerciales entre la Belgique et la Hollande, en assimilant les pavillons et les cargaisons provenant directement de l'un et de l'autre pays. Déjà, le 1er septembre 1844, un traité de commerce, de navigation et de transit avait été conclu avec l'union douanière allemande. Le 30 mars 1846 fut ratifiée une convention du même genre entre la Belgique et les États-Unis d'Amérique. Ainsi, de tous côtés tombaient les barrières protectionnistes; M. Dechamps, sans écouter les réclamations du parti national, voulait pour toujours tirer la Belgique de l'isolement où des préjugés funestes l'avaient maintenue.

La chute de M. de Theux entraina celle de M. Dechamps, qui, depuis 1847, est resté éloigné du pouvoir. Jusqu'en 1851, il a soutenu la lutte contre le parti libéral dans la Chambre des Représentants comme député de Charleroi, et dans la presse, comme rédacteur de la *Revue de Bruxelles*. Il est resté un des principaux défenseurs des intérêts de l'épiscopat et de ce qu'on a appelé en France la *liberté comme en Belgique*.

DECHAMPS (A. Victor), prédicateur belge, frère du précédent, né à Melle, en 1811, rédigea en 1830, avec son frère, dans *l'Émancipation* et dans le *Journal des Flandres* des articles signés des initiales A. V. D. Disciple de Lamennais, il se sépara bientôt de son maître, entra en 1831 au séminaire de Tournai et y commença ses études de théologie qu'il compléta à l'université catholique de Malines. Il se fit admettre au couvent de Saint-Trond, dans la congrégation des Rédemptoristes. Après avoir enseigné, pendant deux ans, la théologie à Wittem, près d'Aix-la-Chapelle, il se voua tout entier à la prédication. A Liège, à Bruxelles, à Louvain, à Tournai, il obtint de véritables triomphes oratoires, et se plaça parmi les maîtres de l'éloquence ecclésiastique à côté de l'abbé Lacordaire et du P. Ravignan. Les fatigues de la prédication épuisèrent ses forces. Il partit pour l'Italie en 1847, visita Rome et Naples, eut plusieurs entretiens avec le pape Pie IX, et revint par Vienne et par Munich. Depuis quelques années, il dirige une maison de son ordre établie à Tournai.

DECKER (Pierre-Jacques-François DE), publiciste et homme politique belge, né à Zèle (Flandre orientale), le 25 janvier 1812, fut élève des jésuites à Saint-Acheul, puis au collège de Fribourg, fit son cours de droit à la Faculté de Paris, et revint en Belgique, où il se fit connaître comme journaliste par des articles d'un style élégant et facile. En 1835, il publia un recueil de poésies sous le titre de *Religion et Amour*. Deux ans après, il fonda, avec M. Dechamps, la *Revue de Bruxelles*, organe du parti catholique. En 1839, les électeurs de Termonde l'envoyèrent à la Chambre des Représentants. Il se plaça dans les rangs des catholiques, mais il conserva son indépendance, et plus d'une fois il se sépara des ultramontains exclusifs, qui l'accusèrent de faiblesse et d'irrésolution. Il essaya vainement de ramener entre les partis cette union qui avait fait la force des Belges contre l'administration hollandaise. Ainsi après la retraite du ministère *mixte*, en 1845, il s'opposa énergiquement à la formation d'un cabinet homogène; mais sa voix ne fut point écoutée, et les ultra-catholiques restèrent seuls maîtres du pouvoir, jusqu'au jour où l'avénement de MM. Rogier et Frère-Orban justifia les prévisions de M. de Decker.

Pendant cette période de sa vie politique, le député de Termonde fit paraître plusieurs écrits remarquables : *du Pétitionnement en faveur de la langue flamande* (1840); *Quinze ans de* 1830 *à* 1845 (1845); *de l'Influence du clergé en Belgique* (1843); *Études historiques et critiques sur les monts-de-piété; de l'Influence du libre arbitre de l'homme sur les faits sociaux* (1848).

M. de Decker fut, pour le ministère libéral de 1847, un adversaire courtois autant que loyal. Mais, à l'approche des élections partielles de 1852, il s'écarta un moment de ses habitudes de modération et presque de neutralité. Sans imiter les emportements de M. de Gerlache, il le soutint dans sa guerre à outrance contre M. Rogier et M. Frère.

Dans *l'Esprit de parti et l'esprit national*, il évoqua les souvenirs de l'union, et les tourna avec habileté contre les libéraux exclusifs. Les électeurs lui donnèrent raison, et le gouvernement modifia sa politique. De concession en concession, les libéraux perdirent tout le terrain qu'ils avaient conquis en 1847. M. de Decker, sur le conseil même des libéraux modérés, fut appelé à former un cabinet mixte (30 mars 1855), qui a pris pour devise « la transaction entre les opinions modérées, en dehors des luttes des partis et de leur influence. » Au dehors, il a maintenu scrupuleusement la neutralité de la Belgique; au dedans, il s'est soutenu jusqu'à la fin de 1857, par ces demi-mesures et ces ménagements systématiques d'un homme d'État qui sait louvoyer entre les écueils.

DECOMBEROUSSE (François-Isaac-Hyacinthe),

Digitized by Google

auteur dramatique français, est né à Vienne (Isère), le 3 juillet 1786. Fils d'un conventionnel qui eut la singulière idée de traduire le *Code civil* en vers français, il occupa dans les droits réunis un emploi que ses opinions bonapartistes lui firent perdre au retour des Bourbons. Dès lors, il se livra complètement aux lettres, dans lesquelles il avait débuté sans bruit en donnant à l'Odéon deux petites comédies, *le Mariage de Corneille* (1809) et *le Temporiseur* (1813). Il écrivit ensuite des pièces politiques, telles que *l'Ultra* (1818) et *le Ministériel, ou la Manie des dîners* (1819), dont la censure n'autorisa point la représentation, et fit ses adieux au genre classique dans une jolie comédie, *le Présent du prince* (1821) et *Judith* (1825), tragédie sacrée qui n'eut aucun succès. Les mélodrames qu'il a écrits méritent d'être signalés pour mémoire : *Ali-pacha*, *le Lépreux*, *Jane Shore*, *le Pauvre berger*; il les a composés en collaboration avec MM. Daubigny, Merle, Jouslin de La Salle, etc. M. Decomberousse aîné, suivant l'exemple de son père, a fait aussi des traductions malheureuses; en 1814, il a mis en vers français *le Bourgeois gentilhomme* et *le Médecin malgré lui* de Molière. Son dernier livre est une sorte d'épopée religieuse, *l'Évangile de Jésus-Christ* (1843, in-8), avec une épître à Chateaubriand. — Il est mort à Paris, le 21 mai 1856.

DECOMBEROUSSE (Alexis-Barbe-Benoît), vaudevilliste français, frère du précédent, est né à Vienne (Isère), le 13 janvier 1793. Il étudia le droit à Paris et fut reçu en 1818 avocat à la Cour royale; mais il ne tarda pas à abandonner le barreau pour la littérature dramatique, qui avait déjà valu quelque réputation à son frère aîné. Parmi les quatre-vingts ouvrages qu'il a écrits seul ou en société pour les divers théâtres de Paris, nous choisirons d'abord dans le vaudeville, genre qu'il a exploité avec le plus de succès : *Mme d'Egmont* (1832); *l'Ami Grandet* (1834); et *Vouloir, c'est pouvoir* (1837), avec Ancelot; *Salvoisy, ou l'Amoureux de la reine* (1834), avec MM. Scribe et Rougemont; *la Polka en province* (1844), avec M. Cordier; et enfin, avec Bayard, *Frétillon* (1834), chanson de Béranger mise en cinq actes pleins de malice, et qui obtint au Palais-Royal une véritable vogue. On doit au même auteur une comédie, *l'Espion du mari* (1832), avec M. Fulgence, et quelques drames, *le Fou* (1829), avec MM. Drouineau et Béraud; *l'Incendiaire* (1831) et *le Marché de Saint-Pierre* (1839), avec M. Antier. Les dernières pièces de M. Decomberousse jeune sont des vaudevilles peu remarqués : *Un amant qui ne veut pas être heureux* (1850), avec M. Lubize; et *Trois coups de pied* (1851), au théâtre des Variétés, avec M. Lockroy.

DECOURCELLES (Adrien), auteur dramatique français, né à Paris en 1824, fit ses classes au collége Charlemagne, et débuta très-jeune par des comédies et des vaudevilles. Livré d'abord exclusivement à ce dernier genre, il a aussi abordé le drame, depuis son mariage avec une nièce de M. Dennery, le dramaturge. Il a déjà signé une cinquantaine de pièces, dont les suivantes sont de lui seul : *une Soirée à la Bastille*, en un acte, en vers (Français, avril 1845); *la Marinette, ou le Théâtre de la Farce*, en un acte, en vers (Ibid., 1er janvier 1848); *les Mémoires de Grammont*, en un acte (Gymnase, 2 janvier); *le Roi de cœur*, en un acte (Vaudeville, novembre); *Diviser pour régner*, en un acte (Gymnase, janvier 1850); *le Président de la bazoche*, en un acte (Vaudeville, juin); *les Dragons de la Reine*, en un acte (Palais-Royal, octobre 1851).

Il a donné en collaboration, avec M. Deslandes, *Un et un font un* (1848); avec M. Th. Barrière *les Portraits*, *les Douze travaux d'Hercule*, *le vilain Monsieur* (1848); *la Petite Cousine*, ... *un Monsieur qui suit les Femmes* (1850); ... *de la mode*, *l'Enseignement mutuel*, ... *exhibition*, *Tambour battant* (1851); ... *geance*, *les Femmes de Gavarni*, *la* ... *Martin* (1852); *Monsieur mon fils!* (1855); ... M. Labiche : *Oscar XXVIII*, *Agénor le Dangereux* ... *les Petits moyens* (1848-1850); avec M. ... Guillard, *le Bal du prisonnier* (1849); ... M. Lefranc, *Pierrot*, pièce de carnaval ... 1851); avec M. Lambert Thiboust : *la Perle rouge* (1852); *Je dîne chez ma mère* (Gymnase, 1855); *un Tyran domestique* (1856); avec M. ... de Lacretelle : *Fais ce que dois*, en trois actes, en vers (Français, septembre 1856); avec M. ... *l'Échelle des Femmes* (1850); *un Ménage* ... (1853); avec M. Anicet Bourgeois, *J'enlève ma femme* (1857), etc. Rappelons parmi les drames *Jenny l'ouvrière* (Porte-Saint-Martin, 18..), ... M. J. Barbier, *les Orphelines de Valneige* ... de la *Geneviève* de M. de Lamartine, ... actes (Vaudeville, 1853); avec M. ... *Château des Tilleuls* (Ambigu, 18..), ... Deslandes et Roland, *la Bête du* ... six tableaux (Porte-Saint-Martin, ...), avec M. Marc Fournier, *la Joie de la maison*, pièce en trois actes (Vaudeville, mai 1855); avec M. Anicet Bourgeois, *le Fils de M. Godard*, ... trois actes (Ibid., décembre 1855).

DECOURCY (Frédéric), vaudevilliste français, né vers 1800, a signé depuis 1823, seul ou en collaboration, plusieurs vaudevilles ... restés au répertoire. Nous citerons : *la Fausse procuration* (1822), avec Rousseau; ... *l'Appétit*, en un acte (1823), avec ...; *les Emprunts à la mode, ou le Négociant patenté*, en un acte (1824); *le Roman* ... *ou le Chapitre XVIII*, en un acte (1826); ... *public*, en un acte (1827); *Simple histoire*, ... deux actes (1838), et diverses pièces en collaboration avec MM. Scribe, Saint-Georges, ... (1826-1839). On a encore de lui : ... *bulletin d'Afrique*, cantate (1840); *les* ... *Bruges, ou le Roi d'un jour*, chronique ... 1573 (1842, in-8), avec Ferd. Langle; ... *et terrible souvenir, ou les inondations* ... en vers (1856).

Son fils, Charles DECOURCY, né vers ..., auteur de quelques pièces jouées sur ... secondaires, et collaborateur de divers ..., notamment de l'*Illustration*.

DECOUVRANT (André-Marie-Adolphe), représentant du peuple français, né à ... (Finistère), le 31 juillet 1804, fit son droit ..., fut reçu avocat en 1825, et se fit inscrire au barreau de sa ville natale. Sous la monarchie de Juillet il professa des opinions démocratiques ... la révolution de Février, il fut nommé par acclamation maire de Morlaix, puis fut ... premier de la liste, représentant du Finistère à l'Assemblée constituante, par 110 000 voix sur 116 000 votants. Membre du Comité de ... tice, il vota avec la fraction modérée ... démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, ... proposition Rateau, et condamna l'expédition de Rome. Les anciens partis, qui avaient ... lui, en 1848, firent échouer sa candidature à l'Assemblée législative.

DEDECKER. Voy. DECKER (DE).

DEDREUX (Alfred), peintre de genre, ...

ris, en 1812, suivit l'atelier de M. Léon Cogniet, se livra spécialement à l'étude du cheval, et débuta, en 1831, par un *Intérieur d'écurie* et un *Jeune poulain sautant un fossé*. Depuis il aborda quelquefois l'histoire, le genre et les portraits, préférant partout des personnages équestres et des amazones. A part un séjour de quatre ans en Angleterre (1848-1852), il a constamment tenu sa place aux Salons, où il a le plus souvent exposé des *Courses*, des *Galops*, des *Chasses*, des *Écuries* et des *Meutes*. Comme fantaisies, il faut citer de lui : *la Châtelaine*, *Riche et pauvre*, *le Déjeûner trop chaud*, *Chien et chat*, *la Vie intime;* comme scènes historiques, le *Martyre de saint Hippolyte*, la *Bataille de Baugé*, la *Chasse au vol sous Charles VII*; et parmi ses principaux portraits équestres, le *Duc d'Orléans* (1844), au musée de Bordeaux; le *Comte Klein*, et *Napoléon III* (1853). M. Dedreux a obtenu une 3e médaille en 1834, et deux secondes en 1844 et 1848.

DEFACQZ (Eugène), jurisconsulte et homme politique belge, né à Ath, en 1797, était avocat quand éclata la révolution de 1830. Il fit partie du Congrès national, et y appuya avec énergie toutes les mesures qui avaient pour objet de maintenir l'intégrité du territoire belge, menacée par les armes de la Hollande et par la diplomatie européenne. Il se prononça contre l'institution du sénat et contre l'élection du roi Léopold. Ce fut sur sa proposition que l'article 47 de la constitution fixa le *maximum* et le *minimum* du cens électoral. Nommé conseiller à la Cour de cassation, M. Defacqz resta fidèle à ses idées démocratiques. Comme grand maître de la franc-maçonnerie belge, il exerça une influence considérable. En 1847, il présida le grand congrès libéral, recommandant à ses amis cette devise : « La constitution, rien que la constitution, mais toute la constitution, » et voulant que la Belgique montrât, par son exemple, aux peuples et à leurs chefs « que l'ordre et la liberté peuvent marcher ensemble et s'appuyer l'un sur l'autre. » Quand les libéraux et les radicaux se séparèrent, M. Defacqz présida la Société de *l'Alliance*, opposée à *l'Association*.

En dehors de la politique, il s'est fait connaître par la publication de quelques ouvrages de droit; le plus important est: *Ancien droit belgique, précis des lois et coutumes observées en Belgique avant le Code civil* (Bruxelles, 1846, in-8).

DEFAUCONPRET (Charles-Auguste), littérateur français, né le 19 décembre 1797, à Saint-Denis (Seine), est fils du traducteur de Walter Scott et de Cooper, mort en 1843. Il fit ses études au lycée Napoléon, devint en 1819 préfet des études à l'institution Sainte-Barbe (aujourd'hui collège Rollin), et fut, à la mort d'un de ses fondateurs, l'abbé Nicolle, désigné pour lui succéder en qualité de directeur. Il administre encore cet établissement, qui jouit d'une grande prospérité. M. Defauconpret a collaboré avec son père à un grand nombre de traductions. Il a publié en son nom celle des *Voyages de Christophe Colomb*, de Washington Irving, et celle de plusieurs ouvrages anglais. Walter Scott lui a témoigné une bienveillance particulière. Il a été, avec M. Alexandre, un des auteurs du premier dictionnaire français-grec (1824). Il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1837.

DEFORGES (Auguste PITTAUD-), vaudevilliste français, est né à Paris vers 1804. A l'issue de ses études, qu'il fit au collège Bourbon, il entra dans l'administration des douanes; mais ses liaisons avec MM. Eugène Suë et de Leuven lui inspirèrent le goût des lettres et du théâtre. En 1825, il fonda à Bordeaux *le Kaléidoscope*, feuille légère qui obtint du succès; puis il écrivit dans les petits journaux de Paris, et fit représenter près d'une centaine de pièces, des vaudevilles pour la plupart, qui sont pleines d'entrain et de mouvement. En 1830, il entra au ministère de la guerre en qualité de chef du secrétariat et échangea cette position en 1839 contre celle de chef du bureau des archives : il l'occupe encore.

Depuis sa pièce de début au théâtre, *Henri IV en famille* (1828), M. Deforges a donné en collaboration avec Théaulon : *la Perle de Marienbourg* (1828); *la Danseuse de Venise* (1834); *la Périchole* (1835); *Carmagnole* (1837), et *le Ramoneur;* avec M. de Leuven : *Scaramouche* (1831); *Vert-Vert* et *Sophie Arnould* (1832), deux excellents rôles de Mlle Déjazet : *les Baigneuses* et *l'Alcôve* (1833); *la Tempête* (1834); *Farinelli* et *Esther à Saint-Cyr* (1835); *le Premier pas de Son Altesse*, *le Mari honoraire*, et *le Père Lathuille* (1836); *Manon Giroux* (1839), et le divertissement-monologue de *Sous clef* (1844); avec M. Duport : *le Comte de Charolais* (1836); *Schubry* (1837), et *le Forgeron de Saint-Patrick* (1840); avec M. Vermond : *Lekain à Draguignan* (1839), et *une Nuit au sérail* (1841); avec MM. Langlé et de Villeneuve : *les Fables de La Fontaine* (1842), en cinq actes.

Seul, M. Deforges a fait représenter la jolie pièce de *Frascati* (1838); *une Aventure de Scaramouche* (1841), opéra bouffon; *le Tyran de café* (1841), et *la Chute des feuilles* (1849). Depuis quelques années, sa collaboration dramatique a cessé d'être aussi active qu'autrefois; cependant il a encore travaillé, avec M. de Villeneuve, au drame historique de *Jean Bart* (1848), auquel Eugène Suë n'est pas étranger; avec M. Gabriel, à *la Butte des Moulins* (1852), et avec M. de Leuven, au *Bijou perdu* (1855), opéras-comiques. M. Deforges prépare, dit-on, les matériaux d'un ouvrage sur le théâtre moderne.

DEFRÉMERY (Charles), orientaliste français, né à Cambrai (Nord), le 8 décembre 1822, se livra, de 1840 à 1842, à l'étude approfondie des langues orientales sous la direction des professeurs du Collége de France, MM. Reinaud et Caussin de Perceval pour l'arabe, et MM. Quatremère et Jaubert pour le persan. Dès 1843, il fut admis parmi les membres de la Société asiatique, distinction qu'il avait méritée par la publication de *l'Histoire des sultans du Kharezm*, par Mirkhond (1842, gr. in-8), texte persan accompagné de notes historiques et grammaticales. Bornant ses recherches à l'histoire des contrées de l'Asie en deçà de l'Indus, il s'appliqua dès lors, par des textes, des traductions ou des mémoires, à mettre en lumière les événements peu connus qui s'y sont succédé pendant le moyen âge. Dans ce but, il a publié : *Histoire des sultans Ghourides* (1844), in-8), traduite du persan de Mirkhond; *Histoire des Samanides* (1845, in-8), traduite du même auteur; *Histoire des Seldjoukides et des Ismaéliens ou Assassins de l'Iran* (1849, in-8), traduite du persan, et sur lesquels il a, en 1854, fait de *Nouvelles recherches; Histoire des Khans mongols du Turkistan et de la Transoxiane* (1852, in-8), traduit du persan de Khoudémir.

La géographie ancienne a été, de la part de M. Defrémery, l'objet de travaux intéressants qui prouvent l'étendue et la variété de ses connaissances. On lui doit la traduction annotée des *Voyages d'Ibn Batoutah dans la Perse, l'Asie centrale et l'Asie Mineure* (1848 1851, 2 vol. in-8; réimprimés avec l'original arabe, 1853-1856, 3 vol. in-8); et des *Fragments de géogra-*

Royal prendre place à côté d'Alcide Tousez, Achard, Levassor et Sainville. *Le Philtre*, *l'Enfance de Louis XII*, *Vert-Vert*, *Judith respectant le chef d'Holopherne*, *Frétillon*, *les Premières armes de Richelieu*, *Indiana et Charlemagne*, etc., etc., firent à l'actrice et au théâtre une immense popularité. Elle quitta le Palais-Royal en 1844, et prit pour cinq ans un engagement plus lucratif aux Variétés, où la suivit la faveur du public. Elle y joua dans *Gentil Bernard*, *le Moulin à paroles*, *le Marquis de Lauzun*, et reprit *les Premières armes de Richelieu*.

Son engagement terminé, elle alla donner des représentations en province, puis s'engagea au Vaudeville, où elle joua *le Vicomte de Letorières* et *la Douairière de Brionne*. Après de nouvelles courses en province et un voyage à Londres, elle rentra aux Variétés dans *les Trois gamins*, joua à la Gaîté *le Sergent Frédéric* (1855), et n'a plus paru depuis qu'accidentellement sur quelques scènes parisiennes.

Mlle Déjazet a surtout réussi dans les rôles masculins, où elle déployait à l'aise toute la vivacité de ses mouvements, et les allures fringantes de son éternelle jeunesse. Sa manière toute particulière de chanter les couplets, plus agréable que savante, a beaucoup contribué à la vogue dont elle a constamment joui.

Mlle Déjazet a un fils, M. Eugène DÉJAZET, qui s'est fait connaître par plusieurs compositions musicales, et une fille qui a débuté comme chanteuse sur quelques théâtres de l'étranger.

DELAAGE (Marie-Henri), littérateur français, né à Paris en 1824, et petit-fils par sa mère du célèbre Chaptal, ministre de l'Empire, fit ses études dans l'institution semi-ecclésiastique de l'abbé Poiloup à Vaugirard. Après un surnumérariat de quelques mois au ministère de la marine, il se jeta dans la carrière des lettres et se mit à écrire une foule de livres ou de brochures dont plusieurs semblent décorés à dessein d'un titre emphatique ou bizarre : *le Sang du Christ* (1849); *Perfectionnement physique de la race humaine* (1850); *Doctrines des Sociétés secrètes* (1852), etc. Il faut citer à part toute une série d'ouvrages : *le Monde occulte* (1851); *le Monde prophétique* (1853); *l'Éternité dévoilée* (1854); *les Ressuscités au ciel et dans l'enfer* (1855), etc., dans lesquels l'auteur cherche la démonstration visible des vérités surnaturelles du christianisme dans les expériences magnétiques et autres manifestations merveilleuses.

DELABARRE (E. Fr.), médecin français, né à Lisieux en 1784, fit ses études spéciales à Paris et y reçut, en 1806, le diplôme de docteur. Élève de son père, ancien dentiste de la ville de Rouen, il a longtemps eu la réputation méritée d'un praticien des plus instruits et des plus consciencieux. Sous la Restauration, il a fait à l'administration générale un cours de prothèse dentaire et a été attaché aux hôpitaux des Enfants et des Orphelins. Il a publié sur sa spécialité des ouvrages qui dénotent non-seulement une étude approfondie de son art, mais aussi des connaissances générales dont il a su tirer une heureuse application : *Dissertation sur l'histoire des dents* (1806, in-4); *Odontologie* (1815, in-8), observations sur les dents humaines; *Traité de la seconde dentition* (1819, in-8), qu'il a complété, en 1826, en indiquant la méthode naturelle de la diriger; *Traité de la partie mécanique de l'art du chirurgien-dentiste* (1820, 2 vol. in-8), et plusieurs mémoires disséminés dans les recueils scientifiques. M. Delabarre est chevalier de la Légion d'honneur.

DELABARRE (Adolphe), fils du précédent, né à Paris, en 1819, a succédé à son père à l'hospice des Orphelins; officier de santé en 1839, il a complété ses études à l'universitié allemande de Giessen qui lui a conféré, en 1847, le grade de docteur. On a de lui : *Expériences sur les vapeurs d'éther* (1847); *des Accidents de dentition chez les enfants* (1851); *Histoire de la gutta-percha* (1852) et de son application aux dentures artificielles; *de la Mortalité des enfants en bas âge* (1855), etc.

DELABARRE-DUPARCQ (Nicolas-Édouard), écrivain militaire français, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 1er avril 1819, entra en 1836 à l'École polytechnique et en 1838 à l'École d'application de Metz. Il en sortit, en 1841, lieutenant d'une compagnie de mineurs, où il s'occupa de diverses expériences sur l'art des mines. L'année suivante il reçut la mission de travailler aux contre-mines de Verdun. Nommé capitaine en janvier 184[illegible], il fut employé aux constructions hydrauliques de Dunkerque. En 1849, il est devenu, par le concours, professeur d'histoire militaire à l'École de Saint-Cyr.

Officier de talent et d'une instruction étendue, M. Delabarre est auteur de nombreux écrits dont voici les principaux : *Biographie et maximes de Maurice de Saxe* (1851, in-8); *Commentaires sur le Traité de la guerre* de Clausewitz (1853, in-8); *Portraits militaires*, esquisses historiques et stratégiques (1853-1855, 2 vol. in-8); *Études historiques et militaires sur la Prusse* (1854-1856, 2 vol. in-8). Il a traduit de l'allemand : *Principes de la grande guerre, suivis d'exemples tactiques raisonnés de leur application*, par le prince Charles d'Autriche (1851, in-fol.); *Histoire de l'art militaire chez les anciens*, par le major prussien F. de Ciriacy (1854, in-8); *Histoire de la fortification permanente*, par A. de Zastrow (3e édit., 1856, 2 vol. in-8 et atlas in-fol.); de l'espagnol : *Théorie analytique de la fortification permanente*, par don Jose Herrera (1847, in-8 et atlas); *les Capitaines anciens et modernes* par le général San Miguel (1848, in 8); *Utilité d'écrire l'histoire des régiments de l'armée*, opuscule suivi de l'Histoire *du régiment de Jaen*, par le général comte de Clonard (1851, in-8). M. Delabarre a donné, outre des articles au *Journal des sciences militaires*, au *Spectateur militaire*, au *Journal des armes spéciales*, au *Moniteur de l'armée*, et à la *Revue bibliographique militaire*.

DE LA BÈCHE (sir Henry-Thomas), géologue anglais, est né à Londres en 1796. Admis au collége militaire de Marlow en 1810, il devint bientôt officier et donna sa démission pour se consacrer tout entier à l'étude de la géologie. En [illegible] il commença ses recherches sur la configuration des terrains de la Suisse, de l'Italie, des côtes de France, ainsi que d'un grand nombre de districts de la Grande-Bretagne. Puis, avec le rev. Conybeare, il analysa le *plésiosaure* qui venait d'être découvert aux environs de Bristol. A la suite d'un voyage qu'il avait fait à la Jamaïque pour rétablir sa santé (1825), il publia d'intéressantes observations sur les rapports géognostiques de cette [illegible]

Nous citerons parmi ses nombreux écrits : *Remarques géologiques* (Geological notes, [illegible]); *des Phénomènes géologiques* (Sections and views of geological phenomena, 1830, in-4; 2e éd., 1833); *Manuel de géologie* (Geological manual, 1831, in-8), son meilleur ouvrage, traduit en français en 1838 par Brochant de Villiers; *Recherches sur la géologie théorique* (Researches in theoretical geology, 1834); *l'Art d'observer* (How to observe in geology, 1834), traduit en français en 1838, et réimprimé d'une manière plus complète sous le titre de *les Géologues observateurs* (The Geological observers); *Rapport sur les bassins*

Cornouailles, *de Devon et de Somerset* (Report on the geology of Cornwall, etc., 1839): *Recueil de dissertations scientifiques* (Selection of geological memoirs), etc. En outre, il a inséré de nombreux articles dans les *Mémoires* de la Société de géologie, dans le *Journal philosophique d'Édimbourg*, le *Philosophical Magazine*, les *Annales de la philosophie*, etc. Membre de diverses compagnies savantes et décoré de plusieurs ordres, M. de La Bèche avait été créé chevalier pour les services rendus par lui à la science. Depuis plus de dix ans, il dirigeait la surveillance géologique de la Grande-Bretagne en même temps que l'École des mines et le musée de géologie pratique lorsqu'il mourut à Londres, le 13 avril 1855.

DELACOUR (Edmond) ou **De la Cour**, diplomate français, né à Paris vers 1805, entra, au sortir de ses études, dans l'administration, remplit, de 1833 à 1836, les fonctions de secrétaire d'ambassade à Vienne, et, de 1839 à 1847, les mêmes fonctions à Stockholm. Le 10 août 1848, il fut nommé chargé d'affaires de France à Vienne, puis envoyé extraordinaire et plénipotentiaire. En janvier 1851, il rédigea une protestation qui fit du bruit contre l'entrée de l'Autriche tout entière dans la Confédération germanique. En mars 1853, il remplaça M. de La Valette comme ambassadeur à Constantinople; mais ses temporisations trop pacifiques, lors du passage du Pruth par les armées de la Russie, le firent remplacer par le général Baraguey-d'Hilliers. Le 10 avril 1854, on lui confia le poste d'ambassadeur français à Naples dans des circonstances notoirement difficiles.

DELACOUR (E.), vaudevilliste français, né vers 1820, a écrit depuis dix ans un assez grand nombre de pièces pour les scènes de genre; ses collaborateurs habituels sont MM. Siraudin, Moreau et Thiboust. La plupart de ses ouvrages ont été représentés aux Variétés et au Palais-Royal : *l'Hospitalité d'une grisette* (1847); *le Chevalier de Beauvoisin* (1848); *Deux sans culottes* (1849); *une Femme qui trompe son mari* (1851); *un Service d'ami*, *une Rivière dans le dos* (1852); *On dira des bêtises*, *une Charge de cavalerie*, *Souvenirs de jeunesse* (1853); *les Mystères de l'été*, *Paris qui dort* (1854); *les Rues de Paris*, *un Bal d'Auvergnats* (1855), etc.

DELACROIX (Ferdinand-Victor-Eugène), célèbre peintre français, chef de l'école dite romantique, est né à Charenton-Saint-Maurice, près Paris, le 26 avril 1799. Son père, Charles Delacroix, ancien conventionnel, fut deux ans ministre des relations extérieures sous le Directoire, et mourut préfet de Bordeaux. Après avoir échappé trois fois à la mort d'une manière miraculeuse, M. Eugène Delacroix fut mis au collége, où, malgré son goût décidé pour la peinture, il fit de bonnes études. A dix-huit ans, il entra dans l'atelier du peintre classique Pierre Guérin, qui avait déjà eu pour élèves Géricault et M. Ary Scheffer. Il se faisait alors une révolution dans la littérature et dans la politique; les arts suivirent le mouvement et les élèves de Guérin, abandonnant la tradition académique de leur maître, se déclarèrent partisans du romantisme. Le *Naufrage de la Méduse* de Géricault fut le manifeste de la nouvelle école. En 1822, M. Delacroix exposa au Salon son premier tableau, *Dante et Virgile*, qui fit une grande sensation. Cette manière neuve de concevoir la peinture, de chercher l'effet et de sacrifier le dessin à la couleur, excita l'enthousiaste des uns et les dédains ou la critique des autres, mais tout le monde fut étonné. M. Thiers, qui rédigeait alors l'article *Salon* dans le *Constitutionnel*, fut parmi les admirateurs : « Je ne sais, dit-il, quel souvenir des grands artistes me saisit à l'aspect de ce tableau; j'y retrouve cette puissance sauvage, ardente, mais naturelle, qui cède sans effort à son propre entraînement. »

A la mort de Géricault, M. Delacroix devint le chef des novateurs. Le *Massacre de Scio*, qui parut en 1824, fut une véritable déclaration de guerre aux théories classiques. Ceux qui les représentaient poussèrent les hauts cris et résolurent de fermer autant que possible les expositions publiques à l'auteur. Mais parmi la foule de ses tableaux il fallut bien en recevoir quelques-uns. En 1826, il exposa, au profit des Grecs, la *Mort du doge Marino Faliero*; une allégorie, *la Grèce sur les ruines de Missolonghi*, et plusieurs petits tableaux. Dans la seule année 1827, il donna le *Christ au jardin des Oliviers*, acquis pour l'église Saint-Paul; le *Justinien* (au conseil d'État); l'*Apparition de Méphistophélès à Faust*; le *Pâtre de la campagne de Rome*; un *Jeune Turc caressant son cheval*; *Milton aveugle dictant le Paradis perdu*; enfin, une toile plus discutée que les autres, la *Mort de Sardanapale*. En 1828 parut le *Cardinal de Richelieu*, et l'année suivante le *Combat du giaour et du pacha*, acheté par le musée de Nantes.

La révolution de Juillet donna une nouvelle impulsion aux idées libérales, en peinture comme en politique, et fournit même à l'ardeur de M. Delacroix des sujets nouveaux. Il exposa, en 1831, *la Liberté guidant le peuple sur les barricades*, tableau célèbre où son énergie put se déployer à l'aise, et que le gouvernement voulut acheter; *la Mort de l'évêque de Liége*; *le Sanglier des Ardennes*; *Deux tigres*, et l'esquisse d'un *Boissy d'Anglas* destiné à la Chambre des Députés, mais à laquelle fut préférée l'esquisse présentée par M. Vinchon.

C'est à cette époque que M. Delacroix fit son voyage à Maroc, d'où il rapporta de nouveaux effets de lumière, ainsi que des dessins et des costumes, qui figurèrent au Salon de 1832. En 1833, il exposa le *Charles Quint touchant de l'orgue au monastère de Saint-Just*, et quelques *Portraits*; en 1834, la *Bataille de Nancy*, le *Couvent des Dominicains de Madrid*, et les *Femmes d'Alger*, aujourd'hui au Luxembourg; en 1835, le *Prisonnier de Chillon*, les *Natchez* et un *Calvaire*; en 1836, un *Saint Sébastien*; en 1837, la *Bataille de Taillebourg*, au musée de Versailles; en 1838, sa *Médée*, au musée de Lille; en 1839, les *Convulsionnaires de Tanger*, la *Cléopatre*, *Hamlet et Horatio contemplant le crâne d'Yorick*; en 1840, la *Justice de Trajan*; en 1841, la *Prise de Constantinople par les croisés*, au musée de Versailles; un *Naufrage*, sujet emprunté à Byron, où le peintre a égalé le poëte; une *Noce à Maroc*; en 1845, la *Mort de Marc Aurèle*, au musée de Toulouse; une *Sybille*, et une *Tête de Madeleine*; en 1846, les *Adieux de Roméo et Juliette*; en 1849, des *Fleurs et fruits*.

Cette longue série de tableaux admis aux expositions suffirait à prouver la fécondité de M. Delacroix; mais il compte encore beaucoup d'œuvres remarquables. Outre plusieurs toiles, telles que l'*Éducation de la Vierge*, refusées par le jury, il a exécuté une *Descente de croix* dans l'église Saint-Denis, au Marais, décoré une salle de la Chambre des Députés, une salle de la Chambre des Pairs, peint le plafond de la galerie d'Apollon au Louvre, enfin lithographié les principales scènes du *Faust* de Gœthe et de l'*Hamlet* de Shakspeare. Il a réuni à l'Exposition universelle de 1855 les plus célèbres de ses tableaux, auxquels il a ajouté une *Chasse aux lions*, plus éclatante encore de coloris que ses autres œuvres. Il

avait déjà obtenu une 2e médaille en 1824, et une 1re en 1848 : il reçut une grande médaille d'honneur en 1855. Décoré en mars 1831, officier depuis 1846, il a été créé commandeur à la suite de la même exposition.

On a pu remarquer que M. Delacroix a traité tous les genres et toutes les époques. La mythologie et le christianisme, l'histoire et la nature, lui ont fourni des sujets; il a fait des portraits et des allégories, des fruits et des animaux, des marines et des fleurs. Il a une prédilection pour les scènes orientales; mais il passe volontiers du ciel d'Afrique au ciel d'Allemagne ou d'Angleterre. Il se plaît dans cette universalité. Tout le monde sait qu'il est le chef de l'école coloriste, opposée à l'école idéaliste de M. Ingres, et l'incorrection de son dessin est célèbre. Cependant l'énergie, la chaleur, la puissance dramatique de ses tableaux, jointes à d'éclatants effets de lumière, lui ont gagné bien des partisans, et à l'Exposition universelle la réunion de ses œuvres, qui représentait toute la suite de sa vie, fut mieux acceptée du public que chacun de ses tableaux dans les différentes expositions. Personne aujourd'hui n'oserait, comme on le fit si longtemps, lui refuser le titre de peintre. On aime, au contraire, à lui reconnaître une certaine parenté avec Rubens, bien qu'on reproche à sa couleur d'être plus puissante qu'harmonieuse. On l'a considéré comme le Victor Hugo de la peinture, et l'Institut ne s'est décidé qu'en janvier 1857 à lui ouvrir ses portes : il y remplaça Paul Delaroche.

M. Eugène Delacroix, qui passe pour posséder une culture intellectuelle supérieure, a donné à la *Revue des Deux-Mondes*, en 1837, un article sur Michel-Ange, écrit dans un style élégant et mesuré qui fait un contraste avec la hardiesse et la fougue de sa peinture. Il a publié aussi quelques articles dans le *Plutarque français*. George Sand lui a consacré plusieurs pages de l'*Histoire de ma vie* : elle y raconte les relations de l'artiste avec le monde littéraire dont elle était le centre, et le place au-dessus de tous les peintres contemporains. M. Delacroix a peint cette femme célèbre, en costume d'homme, et la gravure de ce portrait a joui d'une grande vogue. On a placé récemment un portrait de *Talma*, exécuté par lui, au foyer du Théâtre-Français (1857).

DELACROIX (Auguste), peintre français, né à Boulogne-sur-Mer, vers 1812, s'est particulièrement consacré aux sujets de genre et aux marines. Il a surtout reproduit les côtes de la France et les principaux sites de l'Algérie, et a exposé depuis ses débuts : *Plage et port de Boulogne* (1835); *Marée basse au Portel*, *Vue de côte*, *un Sinistre*, *le Retour inespéré*, *le Port Saint-Valery*, *Marée basse*, *le Lendemain du naufrage*, *la Maison du pêcheur* (1836-38); *le Départ des pêcheurs*, *les Laveuses*, *la Prière* (1839); *Jeunes filles de Boulogne*, quinze *Marines* à l'aquarelle (1840); *l'Attente*, *le Contrebandier anglais* (1841); *l'Embarquement*, *Marée basse*, *Jeune femme au lavoir*, *Tricoteuse*, *la Laitière et le Pot au lait*, aquarelle (1842-45); *la Causerie à la fontaine* (1846); *la Fille d'auberge*, *le Retour des champs*, *Flibustiers*, *un Naufrage*, *Promenade au Parc*, *une Rue de Tétouan*, *le Forgeron de Bab-el-Soek*, *Marée d'équinoxe*, *vue de Tanger*, *la Sierra-Morena* (1847-1853); *le Départ pour la pêche*, *le Retour*, *la Tempête*, à l'Exposition universelle de 1855, etc., etc.; enfin, un grand nombre d'aquarelles très-recherchées des éditeurs. M. Auguste Delacroix a obtenu une 3e médaille en 1839, une 2e en 1841, et une 1re en 1846.

DELACROIX D'AZOLETTE (Nicolas-Augustin), prélat français, né à Propières (Rhône) le 15 juillet 1779, fit ses études au collége de Lyon et vint suivre à Paris, pendant quelque temps, les cours de la Faculté de médecine. D'après les conseils de l'abbé Émery, il étudia la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et fut ordonné prêtre par le cardinal Fesch, qui l'attacha à sa personne. Tour à tour curé de Fareins (Ain), directeur des séminaires de l'Argentière et de Saint-Irénée, supérieur d'un couvent de chartreux, il fut, en 1823, choisi comme grand vicaire par l'évêque de Belley. Après avoir administré le diocèse de Gap (1837), où il avait entrepris un grand nombre d'œuvres utiles, il remplaça le cardinal d'Isoard à l'archevêché d'Auch (4 décembre 1839). Il a été décoré en octobre 1843.

DELACUISINE (N....), magistrat français, né vers 1800, entra sous la Restauration dans la magistrature où il ne tarda pas à se faire une certaine réputation par l'étendue de ses connaissances. Nommé, en 1837, conseiller à la Cour royale de Dijon, il en est devenu, en ces dernières années, l'un des trois présidents. On a de lui des livres estimés : *de l'Administration de la justice criminelle en France* (1841, in-8); *Traité du pouvoir judiciaire* (1843, in-8); *de l'Esprit public dans l'institution du jury* (1846), et des *Esquisses municipales de Dijon* (1846), dissertation qui a obtenu une mention honorable à l'Académie des inscriptions. Il a été décoré en 1838.

DELAFOND (O....), médecin vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1808, est un des écrivains dont les traités ont le plus d'autorité dans cette branche spéciale de la science. Professeur à l'École vétérinaire d'Alfort, il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1845.

On cite de lui : *de la Morve chez les solipèdes ou histoire complète et détaillée de cette maladie* (1837); *Traité sur la police sanitaire des animaux domestiques*, etc. (1838); *Histoire naturelle et médicale des substances vénéneuses* (1839); avec M. Lassaigne : *Recherches sur la composition du sang de quelques animaux domestiques dans l'état de santé et de maladie* (1840); avec M. Andral : *Traité de thérapeutique générale vétérinaire* (1841-1843, 2 vol.); *Traité des maladies de poitrine du gros bétail* (1843); *Recherches sur l'élève et l'engraissement des veaux dans le Gâtinais* (1844); *Recherches sur la maladie du sang des bêtes à laine* (1848), etc.; et des articles ou *Mémoires* insérés aux collections et recueils spéciaux.

DELAFOSSE (Gabriel), minéralogiste français, membre de l'Institut, né vers 1795, entra à l'École normale en 1813 et devint professeur de minéralogie à la Faculté des sciences de Paris et à l'École normale. Il est auteur de travaux importants sur diverses questions de cristallographie, tels que : *Recherches sur la cristallisation considérée sous les rapports physiques et mathématiques* (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences, 1840); *Mémoire sur une relation importante qui se manifeste dans certains cas entre la composition atomique et la forme cristalline* (Ibid., 1851); *Mémoire sur le plésiomorphisme des espèces minérales* (Ibid., 1851). C'est lui qui a le premier éveillé l'attention des cristallographes sur les relations qui existent entre le sens du pouvoir rotatoire des substances minérales et le sens de l'orientation des facettes hémiédriques qui les modifient. Ses observations sur le cristal de roche sont devenues, entre les mains de MM. Biot et Pasteur, le point de départ d'une foule de recherches du plus haut intérêt. Il a été décoré de

1839 et a été appelé, en 1857, à l'Académie des sciences, en remplacement de M. Élie de Beaumont, devenu secrétaire perpétuel.

M. Delafosse, dont tous les anciens élèves de l'École normale aiment à se rappeler les excellentes leçons, a publié plusieurs ouvrages élémentaires très-estimés sur les diverses branches de l'histoire naturelle, entre autres : *Précis élémentaire d'histoire naturelle* (in-12, avec planches, 8ᵉ édit., 1857) : *Notions élémentaires d'histoire naturelle* (3 vol. in-18, avec planches); *Leçons d'histoire naturelle*, faisant partie du *Cours complet d'éducation pour les filles*, publié par M. Hachette. Il achève en ce moment un *Traité de cristallographie.*

DELAIRE (Jacques-Auguste), compositeur français, est né à Moulins (Allier), le 10 mars 1795. Après avoir terminé ses études dans sa ville natale, il vint suivre à Paris son cours de droit, et prendre des leçons d'harmonie chez Choron et Reicha. Reçu avocat, il partagea son temps entre le barreau et les études musicales; en 1826, il fut attaché à l'administration des finances. Ses productions connues sont : un *Stabat* à orchestre, exécuté, en 1827, dans l'église de Saint-Eustache; *la Grèce*, scène lyrique (1826); une *Symphonie en mi bémol* (1828), une *Messe solennelle*, des quatuors, des morceaux d'ensemble et une foule de romances. M. Delaire a publié, en outre, de 1831 à 1842, quelques brochures sur les beaux-arts et la propriété littéraire, ainsi que des articles dans la *Revue musicale* de M. Fétis. Il est président de la Société libre des beaux-arts.

DELAISTRE (Louis-Jean-Désiré), graveur français, né à Paris, le 5 avril 1800, est élève de M. Forster. Il s'est fait remarquer par un style large et correct. Outre un grand nombre de vignettes qu'il a gravées pour les publications illustrées, entre autres les *OEuvres* de Voltaire et celles de J. J. Rousseau, il a donné aux diverses expositions : *Portrait de Picard* (1824); *Métabus voue ses filles à Diane* (1827), d'après M. L. Cogniet; une *Chasseresse* (1833); *Raphaël et la Fornarina* (1848), d'après A. Devéria; *le Naufrage de la Méduse*, d'après Géricault, etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1833.

DELAISTRE (Jean-Marie), acteur français, né à Paris en 1806, fit une partie de ses études au collége Bourbon, entra dans le commerce, puis passa au Conservatoire, et accompagna Talma dans sa dernière tournée dramatique, en 1825; il joua l'année suivante aux Français, et parcourut de nouveau, pendant près de deux ans, la province avec Mlle Georges, comme premier tragique. En 1829, il entra à l'Odéon, qui ferma deux ans après. Il revint alors au commerce. Rentré au théâtre, il fit, à la Porte-Saint-Martin, une certaine sensation comme traître de mélodrame. Il fut attaché plus tard à l'Ambigu, puis à la Gaîté, qu'il géra pour de Cès-Caupenne, directeur des deux théâtres; il n'a pas cessé depuis vingt ans d'appartenir à une de ces deux scènes. Il a créé Kérouan, dans *la Closerie des Genêts;* Cromwell dans *les Mousquetaires*, ainsi que des rôles principaux dans *David Rizzio*, *Christophe Colomb*, *Philippe II*; etc.

Sa fille, Mlle Marie Delaistre, née à Paris au commencement de 1834, a remporté au Conservatoire, en 1853, le double prix de tragédie et de comédie, et a paru depuis sur les scènes du boulevard, souvent dans les mêmes pièces que son père.

DELALAIN (Auguste-Henri-Jules), imprimeur et libraire français, né à Paris, le 31 janvier 1810, prit, en 1845, la direction de la maison fondée par Nicolas Delalain, son aïeul, et continua la spécialité des livres classiques imprimés et édités sous ce nom depuis près d'un siècle. Notable commerçant de la ville de Paris et président du cercle de la librairie, il a été décoré en 1853, et est devenu, en 1857, un des adjoints du XIᵉ arrondissement.

M. Jules Delalain a publié divers écrits, sous son nom et sous celui de *Nau*, qui était celui de sa mère : *la Loi sur l'enseignement, expliquée et commentée par les motifs, les actes législatifs et la jurisprudence* (1853, in-8); *la Législation de la propriété littéraire et artistique* (1852, in-8); et le *Bulletin* de la Société de la propriété littéraire, qu'il a fondée et dont il est président.

DE LAMARRE. Voy. LAMARRE (comte DE).

DELAMARRE (Guillaume), banquier français, ancien député, né en 1799, fut garde du corps sous la Restauration, et se maria vers cette époque à Mlle Martin, fille d'un banquier dont il devint l'associé. La banque prit alors la raison sociale de Martin Didier-Delamarre, ce qui a souvent fait donner à ce dernier les prénoms de *Martin-Didier*. En 1844, M. Delamarre acheta *la Patrie*, qu'il transforma de feuille de l'opposition en journal conservateur, puis, en 1847, *le Commerce* et *l'Esprit public*, qu'il fondit ensemble. *La Patrie* dut à ses relations avec les membres du gouvernement républicain de 1848, un grand succès de vente, et devint une sorte de *Moniteur* du soir. Son propriétaire y a développé diverses idées plus ou moins neuves, notamment celle d'une exposition permanente pour les artistes vivants (1847 et 1854), et celle des docks modèles de la vie à bon marché qu'il a essayé de réaliser en 1856.

M. Delamarre, qui s'était inutilement porté candidat aux élections de 1849, a été élu, en 1852, député de la Somme, comme candidat, du gouvernement. Non soutenu par l'administration, en 1857, il ne fut pas réélu. Décoré en mai 1821, il a été créé officier de la Légion d'honneur en août 1852. Il a reproduit sous forme de brochures plusieurs de ses articles de *la Patrie*. Nous citerons : *la Vie à bon marché* (1854 et 1856, in-8).

DELAMARRE (Édouard-François-Désiré), administrateur français, député, est né en 1799 à la Meilleraye (Seine-Inférieure). Notaire sous la Restauration, il fut en 1830 nommé sous-préfet à Clamecy et déploya un grand zèle lors de l'invasion du choléra. En 1832, il passa à la préfecture du Cantal, et en 1840 à celle des Landes; il administrait la Creuse depuis 1842, lorsque la révolution de Février survint et amena sa destitution. En 1846, le zèle avec lequel il soutint la candidature de M. Cuvillier-Fleury, avait donné lieu à des débats et à une enquête qui lui valurent une certaine notoriété. Éloigné des affaires sous la République, il devint, après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement et fut envoyé au Corps législatif, en 1852, par les électeurs de Guéret qui l'ont réélu en 1857. Il a été créé officier de la Légion d'honneur en mai 1839.

DELAMERE (Hugues CHOLMONDELEY, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1812 à Vale-Royal (comté de Chester), descend d'un ancêtre commun avec les marquis de Cholmondeley. Connu d'abord sous ce dernier nom, il siégea pendant deux sessions à la Chambre des Communes (1840-1841) pour le comte de Denbigh. En 1855, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer aux votes du parti con-

Digitized by Google

servateur. Il a épousé en 1848 une fille du comte de Kinnoul, et a pour héritier présomptif son frère, Thomas-Grenville CHOLMONDELEY, né en 1818, et capitaine d'infanterie.

DELANDINE DE SAINT-ESPRIT (Jérôme-Catherine), littérateur français, né à Lyon le 14 septembre 1787, et fils d'un érudit de cette ville, se voua, comme son père, aux recherches littéraires en même temps qu'à la défense de la monarchie. Nommé, en 1815, commissaire du roi dans le Midi, il combattit aux côtés du duc d'Angoulême au passage de la Drôme. En récompense des services qu'il rendit à ce prince retenu quelque temps prisonnier à Pont-Saint-Esprit, Louis XVIII lui permit d'ajouter à son nom celui de cette ville. M. Delandine a beaucoup écrit; nous citerons parmi ses ouvrages, presque tous consacrés à glorifier l'alliance du trône et de l'autel : *le Pays*, chroniques mérovingiennes (1837, in-8); *le Cycle des jours chrétiens en France* (1838, 4 vol. in-8); *Histoire de Bayard* (1842); *Histoire de France* (1842-1843, 12 vol. in-12), ouvrage conçu et exécuté dans l'esprit et selon la méthode historique du P. Loriquet, et dont les divisions portent les titres les plus bizarres. — M. Delandine est mort en 1855.

DELANE (John), journaliste anglais, né vers 1802, fit ses études à Oxford et y prit ses degrés universitaires. Il embrassa la carrière du barreau et succéda, il y a quelques années, à J. Lawson dans la rédaction du *Times*, qui appartient à M. Walter (voy. ce nom). C'est grâce à leurs efforts combinés que ce journal, fondé en 1788 par le père du propriétaire actuel, a acquis dans la presse européenne une position, jusqu'à présent sans exemple. A titre de rédacteur en chef (*acting editor*), il représente la propriété, ne reçoit pas moins de 60 000 francs de traitement, surveille et dirige toute l'entreprise, et rédige, ou le plus souvent fait rédiger, les grands articles de tête. Il a sous ses ordres un véritable état-major composé de deux ou trois rédacteurs en second, travaillant sur des sujets donnés par lui, de nombreux sténographes (*reporters*) pour les séances du Parlement, les tribunaux, les *meetings*, etc.; des écrivains spéciaux et des correspondants sur tous les points du monde où se débattent des intérêts politiques de quelque importance. Le *Times*, dont le tirage en 1848 était de 50 000 exemplaires, a dépassé, en 1855, le chiffre de 60 000 (prix, 50 centimes); il emploie près de 200 ouvriers et possède les plus puissantes machines à vapeur mises en mouvement par l'imprimerie. Son revenu en annonces est d'environ 3 millions de francs par an et il paye plus de 1 600 000 francs de droit de timbre.

DELANGLE (Claude-Alphonse), magistrat et sénateur français, né à Varzy (Nièvre), le 6 avril 1797, voulut suivre d'abord la carrière de l'enseignement; puis, sous le patronage de Dupin jeune, il étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Paris qui le compta bientôt parmi ses membres les plus distingués. Élu membre du conseil de l'ordre en 1831, il succéda à Phil. Dupin, comme bâtonnier, pendant les années 1837-1838. Nommé en 1840 avocat général à la Cour de cassation sous le ministère du 1er mars, il devint en 1847 procureur général de la Cour royale de Paris. Il dirigea, en cette qualité, le procès Teste et Cubières, et commença l'instruction de l'affaire Praslin. Aux élections de 1846, il fut élu député de Cosnes (Nièvre), malgré tous les efforts de l'opposition. A la Chambre, il prit place au centre et servit avec zèle la politique conservatrice.

Après la révolution de Février, M. Delangle fut destitué par le gouvernement provisoire, et reprit sa place au barreau de Paris. Il embrassa la cause de Louis-Napoléon, se vit confier, en 1850, la présidence du bureau de l'assistance judiciaire de la Cour de cassation, et lors du coup d'État du 2 décembre, fit partie de la Commission consultative. Bientôt après il fut nommé président de la section de l'intérieur, de l'instruction publique et des cultes au conseil d'État. Il fut aussi l'un des commissaires choisis pour représenter le gouvernement dans la délibération du Sénat relative au rétablissement de l'Empire. Au commencement de 1852, il était rentré dans la magistrature, d'abord comme procureur général de la Cour de cassation en remplacement de M. Dupin, démissionnaire à la fin de la même année (30 décembre). Il fut nommé premier président de la Cour impériale de Paris et compris, le lendemain, dans une promotion de sénateurs. Il devint en outre président de la Commission municipale et départementale de la Seine, et membre du Conseil impérial de l'instruction publique. Par une mesure qui a paru avoir une assez grande portée politique, il vient d'être appelé, en remplacement du général Espinasse (voy. ce nom), au ministère de l'intérieur, qui cesse en même temps, d'être le ministère de sûreté générale (15 juin 1858).

Dans le cours d'une vie publique si occupée, M. Delangle a écrit divers articles de jurisprudence dans la *Gazette des tribunaux* et un *Traité sur les sociétés commerciales* (1843, 2 vol. in-8). Il est grand officier de la Légion d'honneur.

DELANNEAU DE MAREY (Régulus-Adolphe), administrateur français, né à Paris, le 17 [illegible] 1796, est le fils du fondateur de l'institution Sainte-Barbe. Il fit ses études sous la direction de son père et prit part en 1812 à la campagne de Russie en qualité de secrétaire particulier du général Mathieu-Dumas. Nommé, par l'influence de ce dernier, adjoint au commissaire des guerres (1813), il fut fait prisonnier par suite de la capitulation de Dresde et rentra en France après dix mois de captivité en Bohème, pour remplir les fonctions de commissaire dans la division du général Foy (1815). Il fut ensuite envoyé à [illegible] auprès de l'ordonnateur Maret et destitué peu de temps après. Alors il se voua à la carrière de l'instruction publique, devint sous-directeur de Sainte-Barbe et succéda à son père (181[illegible]) dans la propriété de cet établissement, qu'il a [illegible] temps dirigé. Depuis, il a été placé à la tête de l'Institution nationale des sourds-muets. Il est officier de la Légion d'honneur.

DELANNOY (Léopold-Émile-Edmond), [illegible] français, né à Arras, le 7 février 1817, et [illegible] lieutenant-colonel de l'Empire, ne put suivre sa vocation théâtrale qu'à la mort de ses parents, et fit ses premiers débuts à Elbeuf et à [illegible]chelle. En 1840, il entra au théâtre de [illegible]martre, se rendit à Lille en 1843, parcourut après la Belgique, et fut quelque temps directeur du théâtre des Nouveautés de Bruxelles.

En octobre 1848, il parut au Vaudeville [illegible] un plein succès dans *la Propriété c'est le* [illegible] aborda souvent depuis les pièces politiques que *les Représentants en vacances*, *la* [illegible] *idées*, etc. Il a joué souvent, en Belgique, [illegible] grands rôles aussi bien que les farces. [illegible] *Sorcier*, *Latude*, *le Chiffonnier*, *Bilboquet* [illegible] est fait connaître comme auteur de vaudevilles et de chansonnettes.

DELAPALME (Émile), magistrat français, né à Paris, le 14 novembre 1793. Avocat [illegible]

Restauration, il entra dès 1815 dans la magistrature, fut attaché au parquet de la Cour royale de Paris où il devint avocat général, et soutint, en 1831, l'acte d'accusation contre la Société des amis du peuple; il porta également la parole contre les accusés des 5 et 6 juin et contre la secte des saint-simoniens. En 1847, il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Sous le titre de *Bibliothèque de l'instituteur et des écoles primaires*, il a publié une série de petits livres souvent réimprimés et embrassant les diverses branches de l'enseignement; la première édition de cette publication qu'il a revue et augmentée, avait paru de 1829 à 1831. Il a donné aussi un livre très-estimé sur l'agriculture. M. Delapalme s'occupe depuis plusieurs années, comme fondateur et comme président, de la Société de l'asile-école Fénelon qui fait élever à Vaujours plus de quatre cents pauvres enfants. Il est officier de la Légion d'honneur.

DELAPALME (Adolphe), frère du précédent, né à Paris, le 1er juillet 1796, acheta d'abord une étude de notaire à Versailles et s'établit, en 1837, dans la capitale. Beau-frère de M. Baroche, il fut choisi, en 1852, par le gouvernement, pour représenter au Corps législatif une des circonscriptions de Seine-et-Oise; il a été réélu en 1857. Il vient de céder son étude à son fils. Un neveu des deux précédents est aussi notaire à Paris depuis 1849.

DELAPOINTE (Jean-Baptiste-Gabriel-Marie-Emmanuel, baron), général français, est né à l'île Saint-Louis (Antilles), le 28 juin 1772. Engagé volontaire au 1er régiment de chasseurs à cheval (26 mai 1791), il gagna ses grades inférieurs aux armées de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, de Mayence, du Danube et du Rhin. Capitaine en l'an x, il suivit le général Richepance, dont il était devenu l'aide de camp, à l'expédition de Saint-Domingue, et fit ensuite, à son retour, la campagne de Hanovre avec le général Mortier. La guerre de Prusse lui valut le grade de chef d'escadron (1806). De la grande armée il passa en Espagne, où il servit avec beaucoup d'intrépidité jusqu'en 1813: nommé, à cette époque, général de brigade, avec le titre de baron (4 mai), il fut employé dans la campagne de France.

En 1815, le général Delapointe fut appelé à remplir auprès du maréchal duc de Trévise les fonctions de chef d'état-major, assista à la bataille de Waterloo, et fut licencié avec l'armée de la Loire le 1er septembre suivant. Il reprit de l'activité de 1818 à 1826. Après la révolution de Juillet, il fut chargé tour à tour de commander l'Eure (1830) et la Seine-Inférieure (1831) et rentra en disponibilité sur sa demande. Retraité en 1834, il a été admis, en 1852, dans le cadre de réserve. — Le général Delapointe est mort à Paris en 1856.

DELAPORTE (Jacques-Guillaume), médecin français, est né à Lisieux (Calvados), le 19 août 1794. Il entra d'abord dans la médecine militaire, fut attaché à divers hôpitaux, entre autres au Val-de-Grâce, et reçut, en 1817, le diplôme de docteur. Retiré aujourd'hui à Vimoutiers, petite ville de l'Orne dont il est maire, M. Delaporte est, depuis plusieurs années, correspondant de l'Académie de médecine. Il a fait insérer dans le *Bulletin* de cette société deux mémoires, l'un sur des *Hernies étranglées guéries par apposition de ventouses* (1836); l'autre sur une *Mort subite occasionnée par la rupture des vaisseaux de la rate* (1836): et de plus un grand nombre d'articles ou d'observations curieuses dans les recueils et journaux de médecine.

DELARBRE (Jean-Baptiste-Prosper), ancien représentant du peuple français, né à Paris, le 11 novembre 1801, se consacra de bonne heure à l'industrie, et s'établit comme maître de forges dans la Haute-Marne. Sous le règne de Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, par 30 429 voix. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota presque constamment avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DELAROCHE (Hippolyte, dit *Paul*), célèbre peintre d'histoire français, membre de l'Institut, est né à Paris, le 17 juillet 1797. Son père, commissionnaire d'une succursale du mont-de-piété, le laissa libre de suivre son goût pour la peinture et de s'y livrer à l'exemple de son frère aîné Jules-Hippolyte, qui fut plus tard estimateur des objets d'art au mont-de-piété, et qui faisait alors de la peinture historique. Pour éviter toute confusion et toute rivalité avec ce dernier, M. Delaroche adopta dès cette époque le prénom de Paul, et se tourna d'abord vers l'étude du paysage. Après deux concours inutiles à l'École des beaux-arts pour le prix de paysage historique, genre pour lequel il sentait qu'il n'était pas fait, il crut pouvoir mettre de côté ses scrupules fraternels et entra, en 1816, dans l'atelier du baron Gros, sous la direction duquel il fit des progrès rapides; à vingt-deux ans il exposait son premier tableau, *Nepthali dans le désert* (1819), suivi pendant vingt ans de nombreux envois aux Salons, que nous énumérons plus loin. A cette époque remonte sa plus grande popularité, ainsi que la vogue de son atelier, d'où sortirent alors la plupart de ces peintres de l'école française ou étrangère, dont les œuvres, réunies à l'Exposition universelle de 1855, rappelaient à chaque pas la manière et le nom de leur maître absent. M. Delaroche fut en effet du petit nombre des grands artistes français qui se sont tenus à l'écart de ce brillant et solennel concours.

En 1836, le gouvernement lui ayant confié toutes les peintures de l'église de la Madeleine, M. Delaroche partit pour l'Italie, dans le but d'étudier les fresques des grands maîtres. Il s'était déjà pénétré de la manière idéale des Italiens et avait préparé son œuvre, lorsqu'on voulut lui adjoindre un autre peintre. Craignant le défaut d'unité, il renonça à la décoration de cette église, mais il fut chargé, comme dédommagement, de décorer l'hémicycle du Palais des beaux-arts. Il y travailla quatre ans et acheva, en 1841, ces grandes pages, son chef-d'œuvre peut-être, où se déroule, au milieu de cinq groupes composés de plus de quatre-vingts personnages, l'histoire de l'art et la suite des artistes depuis l'antiquité grecque jusqu'aux temps les plus modernes. Cette œuvre compromise, en 1855, dans un incendie, a été réparée sous les yeux du maître lui-même.

Également cité comme peintre d'histoire et de portraits, M. Delaroche a successivement exposé: *Nephtali dans le désert* (1819); *Joas dérobé du milieu des morts par Josabeth*, placé au Luxembourg; un *Christ descendu de la croix* (1822); *Jeanne Darc interrogée dans son cachot par le cardinal de Winchester; Saint Vincent de Paul prêchant devant la cour de Louis XIII pour les enfants trouvés; saint Sébastien secouru par Irène; Filippo Lippi chargé de peindre un tableau pour un couvent devenant amoureux de la religieuse qui lui sert de modèle* (1824); *la Prise du Trocadéro*, tableau commandé par la maison du roi, et qui souleva de vives critiques; *la*

Digitized by Google

Suite d'un duel, appartenant à M. Scroth (1827): *Édouard V, roi mineur d'Angleterre et Richard duc d'York son frère puîné*, le plus connu des tableaux de l'auteur sous le nom des *Enfants d'Édouard* (galerie du Luxembourg); *le cardinal de Richelieu avec les prisonniers Cinq-Mars et de Thou; le cardinal de Mazarin mourant*, acquis tous deux par le comte de Pourtalès; *une Lecture* (1831); *Cromwell contemplant le cadavre de Charles Ier*, qui excita la plus complète admiration (1833); *le Supplice de Jane Gray*, ou la jeune reine cherchant de la main la place où doit tomber sa tête; *Galilée étudiant*, petit tableau de genre; une *Sainte Amélie*, en style italien du XVe siècle, destinée à la chapelle de Dreux, et qui depuis a servi de modèle pour le grand vitrail de la chapelle du château d'Eu (1834); *l'Assassinat du duc de Guise au château de Blois* (1835), morceau d'observation profonde, qu'on a appelé « du Molière en peinture »; *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell*; *Strafford marchant au supplice béni par l'archevêque Laud*; une *Sainte Cécile* (1837); le *Portrait de Mlle Sontag*, dans le rôle de dona Anna, et divers autres (1831).

Des tableaux accueillis avec la même faveur avaient figuré, en 1826, à l'exposition de la galerie Lebrun: *la Mort d'Augustin Carrache* (au baron de Sassard); *le Prétendant Charles-Édouard secouru par miss Macdonald après la bataille de Culloden* (au duc de Liancourt); *une Scène de la Saint-Barthélemy*, ou le jeune Caumont recueilli vivant parmi les cadavres (à M. de Lopez); *la Mort du président Duranti*, un moment placé dans la seconde salle du conseil d'État (au Louvre); *la Mort de la reine Élisabeth* (galerie du Luxembourg), et un *Portrait en pied du Dauphin*, reproduit par la manufacture des Gobelins.

En dehors des Salons, M. Delaroche a encore exécuté, outre l'hémicycle des beaux-arts et la *Prise du Trocadéro*, placé dans les galeries de Versailles, quatre grandes toiles historiques pour le même musée: *le Baptême de Clovis*, *le Sacre de Pépin le Bref*, *le Passage des Alpes par Charlemagne*, *le Couronnement de ce dernier à Rome*; puis la *Prise de la Bastille*, sujet d'abord commandé, vers la fin de 1830, par la maison du roi pour une des salles de l'hôtel de ville, et resté sans destination; il a été gravé par M. Jazet sous le titre du *14 juillet 1789*; *Pic de La Mirandole enfant*; un plafond du musée Charles X; divers sujets religieux: *la Vierge au désert*, *sainte Élisabeth*, *l'Ange Gabriel*, placé à la Madeleine; *l'Auréole d'une martyre flottant sur les eaux du Tibre*; les portraits de *Pierre Ier*, de *Mirabeau*, du *comte de Pourtalès*, du *marquis de Pastoret*, de *Carle Vernet*, de *M. Guizot*, et de *Napoléon à Fontainebleau* (1830-1849).

Ses derniers ouvrages sont: *Bonaparte au Saint-Bernard* (1850); *Marie-Antoinette devant le tribunal révolutionnaire* (1851); *Moïse exposé* (1852); un *Calvaire* (1853); *Jésus au jardin des Oliviers* (1854); plusieurs *Esquisses* de la Passion formant un nouveau *Chemin de la croix* de scènes empruntées aux légendes; *les Girondins à la Conciergerie*, improprement appelé *le Dernier banquet des Girondins*, et *M. Thiers à la tribune* (août 1856). Au moment où la mort l'a frappé (4 novembre 1856), il terminait une esquisse de *Madame Élisabeth à la tour du Temple*, destinée à servir de pendant aux *Girondins*.

Par sa manière à la fois sobre et dramatique, M. Delaroche se place entre les écoles rivales de MM. Ingres et Delacroix; il a été surnommé, souvent dans un sens favorable, le « Casimir Delavigne de la peinture ». La critique s'est montrée pour lui, comme pour le poëte du juste-milieu, plus sévère que le public. Elle lui a reproché de manquer de feu, d'imagination, de poésie, de concevoir ses sujets avec trop de simplicité, tout en montrant quelque recherche dans le détail, enfin d'avoir plus de pittoresque que de profondeur, plus de sensibilité que de puissance. Mais on n'a pu trop louer son intelligence de la composition, son goût exquis, la correction de son dessin et l'harmonie de sa couleur, qui ont fait de toutes ses toiles autant de bonnes fortunes pour les graveurs. Son habileté à tirer parti de l'histoire, l'exactitude de ses costumes, l'ont fait comparer à Walter Scott.

Ses œuvres ont été gravées par MM. Henriquel Dupont, Prud'homme, Prévost, Reynolds, Calamatta, Martinet, François, etc. Beaucoup de toiles de cet artiste, surtout ses dernières, ont été acquises à grand prix par les Anglais, à l'histoire desquels il a emprunté tant de pages. Ses élèves et l'éditeur M. Goupil ont organisé, en avril 1857, au Palais des beaux-arts, une grande exposition des tableaux et dessins de ce maître, s'élevant environ à 150. Appelé à l'Institut en 1832, M. Delaroche était, depuis 1833, professeur de peinture à l'École des beaux-arts; en 1848, il fit partie du jury du Salon de cette année. Il avait obtenu la médaille d'or au Salon de 1824. Il Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1828, il était officier depuis mai 1834. — Il avait épousé la fille unique de M. H. Vernet, morte d'une fièvre nerveuse en 1845.

DELARROQUE (Jean-Baptiste), médecin français, né en 1787, fit à Paris ses études spéciales et y reçut en 1810 le diplôme de docteur. Depuis de longues années, il est attaché à l'hôpital Necker. Partisan de la doctrine hippocratique, il a publié des écrits qui attestent une observation scrupuleuse: *des Maladies abdominales qui simulent, provoquent ou entretiennent des maladies de poitrine* (1831, in-8), recueil d'observations cliniques; *Physiologie pathologique du choléra* (1832, in-8), avec M. Laugier; un *Traité des hémorroïdes*; *de la Fièvre typhoïde* (1839), combattue par les purgatifs, mémoire couronné par la Société médicale de Toulouse, et qui a donné lieu à une solennelle discussion au sein de l'Académie de médecine. — Son fils, reçu docteur en 1844, est médecin par quartier de la maison de l'Empereur.

DELARUE (Joseph-Amédée), architecte français, né à Lille, en 1790, vint à Paris des 18.. et fréquenta successivement les ateliers d'Huvé, d'Alavoine et de Guénepin. Attaché d'abord à différents travaux exécutés à Mézières, il devint ensuite architecte de cette ville, qu'il habite encore aujourd'hui. Il a dirigé, depuis 1835 jusque dans ces dernières années, la plupart des constructions civiles et municipales du département des Ardennes, entre autres, à Mézières: *l'hôtel de ville*, *le palais de justice*, *la maison d'arrêt*; les mêmes édifices à Rocroi; *l'école des frères* à Sédan; de nombreuses *églises*, *chapelles* et *presbytères* dans diverses communes. Il a restauré le palais de justice de Rethel, la Cour d'assises de Mézières, et d'autres édifices.

DELASIAUVE (Louis-Jean-François), médecin français, né à Garennes (Eure), en 1804, a été reçu docteur à Paris en 1830. Après avoir exercé huit ans la médecine en province, il s'établit à Paris, rédigea la *Revue médicale* et *l'Expérience*, fit quelque temps un cours à l'école pratique et fut nommé au concours médecin des aliénés de Bicêtre. Il a écrit un certain nombre de mémoires sur l'aliénation mentale, l'extase, la folie (1843); un *Examen de diverses critiques* de

by Google

phrénologie (1844); un *Essai de classification des maladies mentales*, et un ouvrage intitulé : *de l'Organisation médicale en France, sous le triple rapport de la pratique, des établissements de bienfaisance et de l'enseignement* (1843, in-12).

Un autre écrivain du même nom, M. Eugène Delasiauve, d'abord avocat à Paris, attaché ensuite comme médecin à la personne du prince d'Augustenbourg, a publié, en 1849, des *Études sur le Schleswig-Holstein avant et après le 24 mars 1848* (Paris, in-8), ouvrage dans lequel il a soutenu avec beaucoup d'ardeur la cause des duchés allemands contre le parti danois.

DELATRE (Paul), représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Ramburelles (Somme), en 1793, d'une famille d'agriculteurs et de commerçants, s'occupait lui-même de l'exploitation de ses domaines et d'une petite manufacture, et faisait partie du conseil d'arrondissement d'Abbeville, lorsqu'en 1848, les électeurs du département de la Somme l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le huitième sur quatorze, avec 113094 voix. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota presque constamment avec l'extrême droite. Partisan des deux Chambres et du vote à la commune, il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome, et fut un des cinq membres qui votèrent contre le blâme infligé à la dépêche Léon Faucher (voy. Millard). Non réélu à la Législative, il reprit la direction de sa fabrique de cotonnettes à Ramburelles. Il a obtenu une médaille de bronze à l'exposition de 1849.

DELAUNAY (Charles), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Lusigny (Aube), le 9 avril 1816, fut reçu en 1834 à l'École polytechnique, dont il sortit deux années après, avec le premier rang. M. Delaunay est actuellement ingénieur des mines de première classe, professeur de mécanique à l'École polytechnique ainsi qu'à la Faculté des sciences. Il a été nommé membre de l'Institut en 1855, en remplacement de Mauvais. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs ouvrages classiques très-estimés, pour l'extrême clarté portée dans les considérations les plus abstraites de la mécanique et de l'astronomie : *Cours élémentaire de mécanique* (1854, 3[e] édit., in-12 avec gravures dans le texte); *Cours élémentaire d'astronomie* (2[e] édit., 1855); *Traité de mécanique rationnelle* (in-8, 1856), etc.; puis divers mémoires scientifiques : *sur le Calcul des variations* (*Journal* de l'École polytechnique, 1843); *sur la Théorie des marées* (*Comptes rendus* et *Journal* de M. Liouville, 1843); *sur une Nouvelle théorie analytique du mouvement de la lune* (*Comptes rendus*, 1846), etc.

DELAUNAY (Auguste), acteur français, né à Paris, en mars 1826, suivit, de 1843 à 1845, les cours du Conservatoire, et fit ses débuts sur la scène de l'Odéon en octobre 1846. Il y tint, jusqu'en 1848, l'emploi des jeunes premiers, et passa alors au Théâtre-Français; il débuta sur cette dernière scène par le rôle de Dorante dans *le Menteur*, et joua assez fréquemment la pièce de *Pythias et Damon*, dont il avait créé le rôle principal à l'Odéon, et admise en même temps que lui dans le répertoire des Français. Il est devenu sociétaire en 1850. Les rôles où il a été le plus remarqué sont Flaminio dans *le Chandelier*, et Télémaque dans *Ulysse* (1849-1854).

DELAVAL (Pierre-Louis), peintre français, né à Paris, le 27 avril 1790, fut élève de Girodet, et débuta au Salon de 1810 par deux tableaux d'histoire, dont les qualités de dessin furent remarquées, et qui le firent comprendre dans le petit nombre des artistes qu'un décret impérial exempta de la conscription. Il exposa successivement : *Sainte Clotilde exhortant Clovis à embrasser la religion chrétienne* (1817), à l'église Saint-Louis de Versailles; *Minerve protégeant les arts* (1819), au grand Trianon; *Psyché abandonnée par l'Amour* (1821), au musée de Grenoble; *la Vierge* (1827), à Vannes; *Sainte Céline*, à la cathédrale de Meaux; *saint Louis portant l'oriflamme* (1841), au musée de Versailles, etc. Il a obtenu une 2[e] médaille en 1817.

DELAVAU (Guy), homme politique français, né, en 1788, dans le Maine-et-Loire, étudia le droit à Paris et y fut reçu avocat en 1810. Favorisé par la congrégation, il devint en 1815 juge-auditeur et, en 1816, conseiller à la Cour royale; puis, par ordonnance du 20 novembre 1821, il fut appelé à la préfecture de police en remplacement du comte Anglès. Pendant son administration, qui excita tant de récriminations de la part du parti libéral, il s'occupa plus d'affaires politiques que de la sécurité et de la salubrité de la capitale; cependant, il montra du zèle en certains points de détail, et certaines améliorations du service municipal furent dues à son initiative. Il céda sa place, en 1828, à M. Debelleyme, et alla siéger au conseil d'État. Depuis 1830, il vit dans une retraite absolue. Il est officier de la Légion d'honneur depuis 1825.

DELAVAU (François-Charles), ancien député français et représentant du peuple, né à la Châtre (Indre), le 7 mai 1799, étudia la médecine et se fit recevoir docteur. Il professa, dans les dernières années de la Restauration, des opinions libérales et fut nommé, par l'opposition, membre du conseil municipal de la Châtre. Après la révolution de 1830, il soutint le gouvernement nouveau, tout en continuant de réclamer l'application complète des principes de 1789. En 1833, il entra au conseil général du département de l'Indre. Candidat à la députation en 1840, il l'emporta, en 1846, sur le candidat ministériel, M. Teisserenc. Il prit peu de part aux travaux de la Chambre, où il votait avec l'opposition. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République dans le département de l'Indre. M. Delavau y fut élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, par 33 331 suffrages. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota assez souvent avec la gauche jusqu'à l'élection du 10 décembre. Il soutint ensuite la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome, et fut réélu à la Législative. Il a été décoré en août 1851.

DELAVIGNE (Germain), auteur dramatique français, né le 1[er] février 1790, à Giverny (Eure), est le frère aîné de Casimir Delavigne, mort en 1843. Il vint faire ses études au collége de Sainte-Barbe, où son frère vint le rejoindre et où il eut pour condisciple M. Scribe, dont il est resté l'ami et le fidèle collaborateur. Sous le règne de Louis-Philippe, il occupa l'emploi de garde du mobilier de la couronne. Pendant que son frère adressait ses premiers vers au roi de Rome, il donnait au théâtre du Vaudeville ses premiers essais en société avec M. Scribe : *les Dervis* (1811); *l'Auberge* (1812); *Thibault, comte de Champagne* (1813). Encouragé plus tard par les succès de son ami, il s'associa de nouveau à ses travaux.

Aussi modeste que spirituel, M. Germain Delavigne n'a risqué jusqu'en 1830 aucun ouvrage sur la scène, soit seul, soit avec d'autres auteurs que M. Scribe, mais il a pris part aux pièces les plus applaudies de ce dernier; nous citerons, comme vaudevilles : *la Somnambule* (1819); *le Mariage enfantin* (1821); *le Vieux garçon* (1822); *l'Héritière* (1824); *le Diplomate* (1827); comme opéras-comiques: *la Neige* (1823); *le Maçon* (1823); *la Vieille* (1826); comme opéras : *la Muette de Portici* (1828), etc. Depuis cette époque, il a écrit avec son frère l'opéra de *Charles VI* (1843), et avec M. Scribe quelques livrets : *les Mystères d'Udolphe* (1852); *la Nonne sanglante* (1854), etc.

DE LA WARR (Georges-John SACKVILLE WEST, 5e comte), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend d'une ancienne famille élevée en 1209 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'école d'Harrow et à l'université d'Oxford, qui lui conféra en 1834 le diplôme de docteur en droit, et prit à sa majorité la place de son père à la Chambre des Lords (1812). Sous l'administration de sir R. Peel, dont il partageait les opinions, il remplit, dans la maison de la reine, la charge de chambellan (1841-1846), qui lui donna accès au Conseil privé. Il est député-lieutenant du comté de Sussex. De son mariage avec une fille du duc de Dorset (1813), il a sept enfants, dont l'aîné est lord WEST (voy. ce nom).

DELBETZ [de la Dordogne], ancien représentant du peuple français, né à Eymet (Dordogne), le 19 mars 1818, et fils d'un pasteur de l'Église réformée, était, en 1848, établi comme médecin dans sa ville natale. Nommé sous-commissaire de la République à Bergerac, il fut envoyé par ses compatriotes à l'Assemblée constituante, le neuvième sur treize. Il fit partie du Comité de l'intérieur et vota avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il protesta contre l'interdiction des clubs et signa la demande de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le troisième, à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à tous les actes de l'opposition démocratique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris dans le canton d'Eymet l'exercice de la médecine.

DELBREL (André-Michel), ancien représentant du peuple français, né à Moissac (Tarn-et-Garonne), en 1803, est fils de Pierre Delbrel, membre de la Convention et du conseil des Cinq-Cents. Il suivit, à Montpellier, les cours de la Faculté de médecine et fut reçu docteur en 1825. Après avoir appartenu constamment au parti libéral, il fut élu, en 1848, comme candidat démocrate, dans le Tarn-et-Garonne, le dernier sur six, par 19888 voix sur 60000 votants. Membre du Comité des cultes, il vota d'abord avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'extrême gauche, fit une vive opposition à la politique napoléonienne et, à propos de l'expédition de Rome, appuya la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres. Réélu, le quatrième, à la Législative, il continua de combattre la majorité monarchique et la politique de l'Élysée. Le coup d'État le ramena à l'exercice de sa profession.

DELCAMBRE (Victoire-Joseph, baron DE CHAMPVERT, vicomte), général français, est né à Douai (Nord), le 10 mars 1770. Enrôlé volontaire en 1792, il servit aux armées du Nord, de la Moselle, de Sambre-et-Meuse, devint capitaine en l'an VI (1797) et se distingua à la bataille de Fleurus et au siége de Maëstricht, où il fut atteint d'un éclat de bombe à la jambe. Il prit part aux opérations militaires en Italie et sur le Rhin; sa brillante conduite à Wagram (1809) le fit nommer colonel et baron de l'Empire. De 1810 à 1812, il fut employé en Espagne, repoussa l'ennemi qui cherchait à ravitailler Figuière et passa au 13e corps de la grande armée dont il commanda l'avant-garde avec le grade de général de brigade (1813). Ayant adhéré au retour des Bourbons, M. Delcambre fut créé vicomte par Louis XVIII, et mis à la tête des départements de la Meuse et de la Marne. Il était inspecteur général d'infanterie lorsque la révolution de 1830 le mit à la retraite. Son nom est inscrit sur l'arc de triomphe de l'Étoile. Il a été créé grand officier de la Légion d'honneur en mai 1825.

DELCARETTO. Voy. CARRETTO.

DELEAU (Nicolas), médecin français, né à Vézélise (Meurthe), le 21 avril 1797, d'une famille de médecins militaires, a été lui-même, de 1814 à 1816, chirurgien de l'hôpital militaire de Bruxelles, puis de celui de Caen. Reçu docteur à Paris en juin 1818, il exerça la médecine dans le département de la Meuse, revint à Paris en 1825, et s'appliqua particulièrement au traitement des maladies de l'ouïe. Il obtint, en 1826 et en 1832, le prix de 6 000 francs au concours Montyon, et une mention honorable à celui de 1836. Il est membre de l'Académie de médecine et attaché au service de l'hospice des Orphelins. Dans ces derniers temps (1852) il s'est occupé à Lachant, près de Nemours, du dessèchement des marais et de diverses questions agricoles. M. Deleau a été décoré en février 1837.

On lui doit principalement : *Aperçu sur l'abus du vomissement provoqué dans les maladies* (1820); *de la Perforation de la membrane du tympan* (1822); *Description d'un instrument pour rétablir l'ouïe* (1823); *de l'Emploi de l'air atmosphérique* (1828); *Exposé d'une nouvelle doctrine… logie pour les sourds-muets* (183.); *du Danger des opinions exclusives dans le traitement du choléra-morbus* (1832); *Recherches pratiques sur les maladies de l'oreille* (1834); *Traité pratique sur les maladies de l'oreille moyenne* (1838); *Mémoire sur la culture des prairies élevées…*; *Nouvelle méthode de dessèchement des marais* (1854); une suite enfin de *Mémoires*, *Lettres* et *Rapports* insérés dans les recueils scientifiques.

DELEBECQUE (N....), homme politique français, né en 1795, dans le département du Nord, embrassa à l'âge de dix-huit ans la carrière de l'enseignement. Ayant perdu, en 1818, sa place de régent au collége de Saint-Omer, il vint à Paris étudier le droit, fut attaché deux ans comme répétiteur à l'institution de l'abbé Liautard et entra, par la protection de Cuvier, dans les bureaux de l'instruction publique. Il y obtint un avancement rapide; déjà chef de bureau sous le ministère Frayssinous, il devint chef de la division du personnel et maître des requêtes après 1830 et occupa cette importante position jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe. En 1834, il fut nommé député de l'arrondissement de Béthune et, pendant quatorze ans, vota constamment pour la majorité conservatrice. M. Delebecque, dont la vie politique s'est terminée en 1848, est administrateur du chemin de fer du Nord. Il est officier de la Légion d'honneur.

DELÉCLUZE (Étienne-Jean), littérateur et critique français, est né à Paris, en 1781. Il étudia d'abord la peinture dans l'atelier de David et réussit en quelques années à se faire une certaine

Digitized by Google

réputation; un tableau d'histoire exposé au Salon de 1808, *Andromaque*, lui mérita la grande médaille. Cet honorable succès ne l'empêcha pas de quitter ses pinceaux pour se livrer exclusivement à la littérature (1816); il fut chargé à cette époque de la critique des œuvres d'art dans *le Lycée français*, rédigé par Arnault et Tissot. De là il passa au *Moniteur*, puis au *Journal des Débats*, où, depuis trente ans, il écrit avec beaucoup d'autorité le compte rendu des expositions de peinture et de sculpture. Il a été décoré en avril 1838.

M. Delécluze, travailleur infatigable, a traité presque tous les genres en littérature, et plusieurs avec talent. Nous citerons d'abord de lui des nouvelles: *Mlle de Liron* (1832), qui passe pour un petit chef-d'œuvre; *la Première communion* (1836); *le Lys d'eau d'Ying-Li* (1839), histoire chinoise; *le Mécanicien du roi*: toutes réunies dans une édition générale intitulée: *Romans, contes et nouvelles* (1843, in-18); une esquisse de mœurs italiennes, *Dona Olympia* (1842, 2 vol. in-8); *Roland, ou la Chevalerie* (1845, 2 vol. in-8), où l'auteur accuse la chevalerie d'avoir introduit dans nos mœurs une galanterie effrontée et l'usage du duel. On doit ensuite à ses fréquents voyages en Italie une traduction de *la Vie nouvelle* de Dante (1843), qui était encore peu connue en France; *Florence et ses vicissitudes* (1837, 2 vol. in-8), tableau historique des six derniers siècles; *le Vatican* (1833), suite de lettres écrites sous la Restauration; *Grégoire VII, saint François d'Assises et saint Thomas d'Aquin* (1844, 2 vol. in-8).

Quant aux livres qui traitent spécialement de l'art et des artistes, il faut mentionner à part une monographie très-remarquable sur *Louis David, son école et son temps* (1854, in-8). Depuis longtemps M. Delécluze prépare un grand ouvrage qui doit présenter le tableau général de la renaissance des lettres et des arts dans le moyen âge, et dont il a donné dans la *Revue de Paris* et la *Revue des Deux-Mondes* de nombreux fragments. Il a collaboré à diverses publications, telles que l'*Histoire des villes d'Europe*, le *Dictionnaire de la Conversation, les Cent et un, le Plutarque français*; etc.

DELEHAYE (Josse), homme politique belge, né à Gand, en 1800, a fait partie du Congrès national, où il se prononça pour l'indépendance de la Belgique et pour la monarchie constitutionnelle. Élu représentant de sa ville natale en 1831, il approuva le traité des 24 articles. En 1832, il sortit de la Chambre pour occuper jusqu'en 1839 les fonctions de procureur du roi au tribunal de Gand. En 1839, il reçut de nouveau le mandat législatif, soutint, pendant près de dix ans, de ses discours et de ses votes, la politique libérale, et prit part à la formation du congrès de 1847 qui renversa le ministère catholique. Plus tard il se détacha de M. Frère-Orban, fut nommé vice-président de l'Assemblée (14 novembre 1849) et se rapprocha peu à peu de la droite. Il donna son appui aux cabinets de Brouckère et de Decker, et à l'avénement de ce dernier, fut élu président, malgré les efforts de la gauche, en remplacement de M. Delafosse (avril 1855). Cependant, lors de la crise amenée par l'impatience du parti ultra-catholique, il s'est interposé en médiateur entre ses anciens et ses nouveaux amis. Depuis longtemps membre du conseil provincial de la Flandre orientale, il est bourgmestre de la ville de Gand et, dans ses fonctions municipales, comme dans les débats législatifs, il cherche à se tenir en équilibre entre les partis. Président de la commission des produits de l'industrie de Bruxelles en 1848, il a fait partie du jury belge de l'Exposition universelle de Paris (1855).

DELEPIERRE (Octave), littérateur belge, est né à Bruges en 1804. Il étudia le droit à l'université de Gand, exerça à Bruxelles la profession d'avocat, et, après la révolution de septembre, embrassa la carrière diplomatique. Il est, depuis le 19 août 1849, secrétaire de légation et consul général de la Belgique à Londres. Il a écrit de nombreux ouvrages relatifs à l'histoire et à l'archéologie nationale ou à la littérature ancienne, tels que: *Précis des Annales de Bruges* (1835, in-8), depuis les temps historiques jusqu'au XVII^e siècle; *de l'Origine des Flamands*, avec une esquisse de la littérature flamande; *la Belgique illustrée* (1841, gr. in-8); *Galerie des artistes brugeois* depuis van Eyck; *Histoire de Charles le Bon* (s. d., in-8), traduite d'après Gualbert, et précédée d'un résumé de l'histoire de Flandre; *les Traditions et légendes de Flandre* (Lille, 1834, in-8), traduites en anglais par l'éditeur sous le titre *Old Flanders; le Roman du Renard* (Bruxelles, 1838, in-8), d'après un manuscrit flamand du XII^e siècle, etc.

On doit aussi à M. Delepierre des réimpressions de textes rares et des pièces macaroniques fort recherchées des bibliophiles: *Aventures de Tiel-Ulenspiegel, ses bons mots, finesses*, etc. (Bruges, 1835; 2^e édit., 1840, avec 60 dessins de Lauters); *Vision de Tyndalus* (Mons), récit mystique du XIII^e siècle; *Description biographique et analyse d'un livre unique*, par Thridace Nafé Theobrome, gentilhomme breton (Londres, 1849, gr. in-8); *Macaronea, ou Mélanges de littérature macaronique des différents peuples de l'Europe* (Paris, 1852, in-8), etc. Sous le titre de *Bibliothèque bibliophilo-facétieuse*, le même écrivain a publié, de concert avec M. Gust. Brunet, une collection de joyeusetés tirée à très-petit nombre et qu'ils ont signée: *par les frères Gébéodé*, des quatre initiales de leurs noms.

DELESSERT (Gabriel), homme politique français, ancien préfet de police, né à Paris, le 17 mars 1786, est l'un des frères du célèbre philanthrope Benjamin Delessert, mort en 1847. Capitaine de la garde nationale, puis adjudant commandant, il assista à la bataille de Paris (30 mars 1814) et aux divers événements militaires qui eurent lieu dans les environs de la capitale, en 1815; il s'associa à la protestation contre l'ordre du jour qui commandait aux gardes nationaux d'arborer la cocarde blanche (6 juillet 1815). Pendant la Restauration, il prit part, sous la direction de ses frères, aux opérations de la maison de banque créée par leur père. Après la révolution de Juillet, à laquelle il contribua activement, il devint membre de la Commission chargée de préparer la loi relative à la garde nationale, et fut nommé maire de Passy. En 1831, il fut promu au grade de général de brigade et, en cette qualité, il concourut, avec autant de bravoure que de modération, à la répression de l'émeute des 5 et 6 juin 1832. Appelé, le 12 février 1834, à la préfecture de l'Aube, il passa, le 27 novembre de la même année, à celle d'Eure-et-Loir. A la suite de l'incendie de la cathédrale de Chartres, les habitants firent frapper, avec le métal des cloches fondues, une médaille en son honneur.

Le 6 septembre 1836, M. G. Delessert fut investi des fonctions de préfet de police de la ville de Paris en remplacement de M. Gisquet; il les conserva jusqu'au 24 février. Pendant son administration, qui dura douze années, il a montré une modération et une loyauté d'autant mieux reconnues par tous les partis, qu'elles formaient un plus grand contraste avec les traditions de son prédécesseur. Il a rendu plus de 200 ordonnances ou arrêtés, qui sont cités comme autant de titres à

Digitized by Google

DELOUCHE [de la Manche], ancien représentant du peuple français, né à Avranches, en 1800, fit ses études au collége de sa ville natale et au collége royal de Rennes. Reçu avocat vers 1825, il s'inscrivit d'abord au barreau de Caen, puis s'établit à Avranches, où il fit preuve de talent. Très-hostile à la Restauration, il resta après la révolution de Juillet dans les rangs de l'opposition libérale. En 1848, il fut chargé, en qualité de républicain de la veille, de présider la Commission administrative d'Avranches, et nommé représentant du peuple, le onzième sur quinze, par 55 577 voix. Membre du Comité de législation, il soutint la politique du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DELPECH (Auguste), médecin français, de la famille du médecin de ce nom dont la mort tragique en 1832 fit tant de bruit, né vers 1820, fit ses études spéciales à Paris et devint chef de clinique à l'Hôtel-Dieu. Reçu docteur en 1846, il concourut l'année suivante pour l'agrégation et fut nommé médecin du bureau central des hôpitaux. On a de lui : *des Spasmes musculaires idiopathiques et de la paralysie nerveuse essentielle* (1846, in-4); *de la Fièvre* (1847, in-4); *de la Nomenclature des maladies* (1843, in-4). — Son père, M. Blaise-Marguerite DELPECH, né en 1787, est docteur depuis 1816 et inspecteur d'un établissement d'eaux minérales.

DELSARTE (François), musicien français, né vers 1805, s'est fait un nom à la fois comme chanteur et comme professeur de chant. Il a compté parmi ses élèves un certain nombre de célébrités dramatiques et la plupart des amateurs aristocratiques qui se produisent aujourd'hui dans les salons. Comme chanteur, il choisit de préférence la musique ancienne, et excelle à interpréter les récitatifs par la déclamation musicale. Il a écrit quelques romances, et réuni, sous le titre d'*Archives de chant*, des cahiers de musique historique du VIe au XVIIe siècle.

DELTON (Étienne-Albert), architecte français, né à Paris, le 3 mai 1806, étudia l'architecture sous M. Delannoy, et suivit, en 1824, les cours de l'École des beaux-arts. Ses études terminées, il exécuta divers travaux particuliers jusqu'en 1850, époque à laquelle il fut chargé de la restauration de l'hôtel de ville d'Orléans, qui lui fit le plus grand honneur. Attaché, vers le même temps, à la Commission des monuments historiques, il a relevé pour elle des morceaux d'architecture gothique, dont les *Dessins* ont figuré au Salon de 1852 et à l'Exposition universelle de 1855, et lui ont valu à la première de ces expositions une 3e médaille, et à la seconde une mention.

DELVIGNE (Henri-Gustave), inventeur français, né vers 1798, entra jeune au service, qu'il quitta avec le grade de lieutenant. Frappé, dans le cours de sa carrière militaire, du peu de justesse que comportent la plupart des armes en usage, il étudia particulièrement la carabine, alors abandonnée comme arme de guerre; il donna en 1827 la nouvelle carabine qui prit aussitôt son nom. L'invention consistait principalement dans le *forcement de la balle*, au moyen d'une *chambre* qui fut ensuite supprimée par le général Thouvenin. Plusieurs corps d'élite, notamment les chasseurs de Vincennes ou tirailleurs d'Afrique, furent munis de l'arme nouvelle. M. Delvigne a produit depuis des balles-obus, des balles cylindro-coniques, des canons doubles rotatifs de fer forgé à rubans, des carabines rayées, des obusiers portatifs, des mousquetons de cavalerie, etc., et plus récemment, dans un autre genre d'invention, un porte-amarre de sauvetage. Ces divers engins, qui ont figuré aux expositions industrielles, depuis celle de 1834, ont valu à leur auteur une médaille d'argent en 1839, deux médailles d'or, en 1844 et 1849, et la décoration [illegible] décembre 1830.

DELZONS (Jean-François-Amédée), ancien représentant du peuple français, est né à Aurillac (Cantal), le 26 janvier 1808. Avocat au barreau de sa ville natale, il appartenait sous le règne de Louis-Philippe à l'opposition constitutionnelle, et avait été élu par l'influence de la gauche conseiller général du département du Cantal. En [illegible], il fut pendant quelque temps maire provisoire d'Aurillac. Recommandé par le souvenir de son oncle, le général Delzons, mort dans la campagne de Russie, et par les relations qui l'attachaient lui-même au parti radical avant la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le premier de la liste, par 25 000 voix. Membre du Comité de l'intérieur, il vota avec la gauche dans les questions purement politiques, et adopta l'ensemble de la Constitution; mais il vota avec la droite toutes les mesures d'ordre et de répression. Après l'élection du 10 décembre, il appuya la politique de l'Élysée et vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative.

DEMANTE (Antoine-Marie), jurisconsulte français, ancien représentant du peuple, est né à Paris, le 26 septembre 1789. A vingt ans, il se fit recevoir avocat; mais, en 1819, à la suite d'un concours, il devint professeur suppléant à l'École de droit de Paris, et, en 1821, la plupart des cours ayant été doublés, il obtint l'une des chaires de code civil de nouvelle création. Après la révolution de 1848, le département de l'Eure l'envoya à l'Assemblée constituante; il se plaça dans les rangs du parti modéré, prit part à des discussions importantes, notamment à celle du projet de constitution. Il fut aussi membre de l'Assemblée législative, et fit, sur le désaveu de paternité en cas de séparation de corps, une proposition qui eut pour résultat la loi du 6 décembre 1850. Il fut président de la Commission de la réforme hypothécaire, et chargé du rapport sur les propositions relatives à la suppression de la mort civile.

M. Demante a publié : *Programme du cours de droit civil français fait à la Faculté de Paris* (1830, 3 vol. in-8; 3e édit., 1840); *Cours analytique du Code civil* (1849, t. I et II; cet ouvrage complet aura environ neuf volumes). Il a concouru en outre à la rédaction de plusieurs recueils de jurisprudence. — Il est mort à Paris, le 29 décembre 1856.

DEMANTE (Auguste-Gabriel), jurisconsulte français, fils du précédent, est né à Paris, [illegible] 1821. Professeur suppléant à la Faculté de droit de Toulouse depuis 1850, il a été nommé en 1856, professeur titulaire de droit romain, et membre de l'Académie de législation de cette ville. On a de lui : *Questions et exercices élémentaires sur les examens de droit* (1850, [illegible]); *De la Loi et de la jurisprudence en matière de donations déguisées* (1855, in-8), travail qui a paru dans le recueil de l'Académie de législation de Toulouse. M. Demante est collaborateur de la *Revue critique de législation et de jurisprudence* et de la *Bibliothèque de l'École des chartes*.

DEMARÇAY (Horace), ancien député

by Google

et représentant du peuple, né à Paris en 1812, est le fils aîné du général Demarçay, qui fut, pendant vingt-sept ans, député de la Vienne, et siégea constamment à l'extrême gauche. Élevé dans la religion protestante, il fit ses études dans une université d'Allemagne, et s'appliqua surtout aux sciences naturelles. Élu deux fois député dans les Deux-Sèvres, il fit partie de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, nommé représentant dans le même département, le sixième sur huit, il vota avec le parti modéré. Après la discussion de la Constitution, il cessa de paraître à l'Assemblée, et, le 16 janvier 1849, donna sa démission. Depuis lors, il est resté étranger aux affaires publiques.

DE MAULEY (Charles-Frederick-Ashley-Cooper Ponsonby, 2e baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1815, est le fils de William-Francis-Spencer Ponsonby, mort en 1855, longtemps député du bourg de Poole et du comté de Dorset, et élevé à la pairie en 1838, avec le titre de baron de Mauley, pour les services rendus par lui à la politique libérale. Il succéda à son père, comme député du bourg de Poole, de 1837 à 1847; représenta Dungarvan en 1851 et 1852, et hérita de la pairie en 1855. Ses opinions sont libérales. Il a épousé, en 1838, une fille du 4e comte de Bessborough, sa cousine.

DEMBINSKI (Henri), général polonais, né dans le palatinat de Cracovie, le 16 janvier 1791, suivit de bonne heure l'exemple de son père, Ignace Dembinski, député à la diète de Pologne, qui, pendant la révolution, avait montré beaucoup d'ardeur pour la cause de l'indépendance nationale. Il passa deux années à Vienne dans l'école des ingénieurs; mais il refusa le brevet d'officier autrichien, et s'engagea, en 1809, comme simple soldat, dans l'armée nationale du grand-duché de Varsovie. Il fit avec les Français la campagne de 1812, fut nommé capitaine par Napoléon sur le champ de bataille de Smolensk, se distingua à Leipzick, et suivit à Paris le général Wielohorwski. Après la chute de l'Empire, il retourna en Pologne, et se retira dans ses terres. Élu député en 1825, il s'associa, pendant cinq ans, aux efforts de l'opposition nationale.

La révolution du 29 novembre 1830 le rappela sous les armes. Il servit d'abord dans un régiment qui se forma dans le palatinat de Cracovie. Quand il eut amené à Varsovie ses troupes improvisées, il reçut du généralissime Skrzynecki le commandement d'une brigade de cavalerie, prit une part importante à la bataille de Kuv contre le feld-maréchal Diebitsch. Il leur li... bientôt après un combat meurtrier sur les ...ds du Narew. Puis il fut attaché au corps du ...éral Gielgud, et fit toute la campagne de Lituanie. Lorsqu'il vit son chef décidé à passer le territoire prussien, il refusa de le suivre, entreprit de ramener toute sa division à Varsovie en traversant toutes les lignes des Russes. ...arrivée excita dans la capitale des transports d'enthousiasme, et la diète déclara que Dembinski et ses compagnons avaient bien mérité de la patrie. Il fut aussitôt appelé à remplacer Skrzynecki dans le commandement de l'armée nationale; mais, en essayant de prendre la dictature, il perdit sa popularité et tomba du pouvoir au bout de quelques jours.

Après la reddition de Varsovie, le général Dembinski se réfugia en Prusse avec les débris du corps de Rybinski. De là il se rendit en France, publia ses *Mémoires sur la campagne de Lituanie* (Strasbourg, 1832, in-8.) À la même époque parut à Leipsick un ouvrage écrit en allemand sous sa dictée : *Ma campagne de Lithuanie et ma retraite de Kurszany à Varsovie*. En 1833, il partit pour l'Égypte et resta quelque temps au service de Méhémet-Ali. De retour en France en 1835, il se montra toujours fidèle à la cause de l'indépendance, mais il se tint en dehors des entreprises tentées par les démocrates polonais. En 1837, il fit paraître un écrit en langue polonaise, intitulé : *Rzut oka na ostatnie wypadki rewolucyi polskiey* (Paris, in-8).

A la suite de la révolution de Février, il quitta la France, et assista aux congrès slaves tenus à Breslau et à Prague. De là il se rendit en Hongrie, et mit son épée au service du gouvernement magyare, menacé par l'armée de Windischgraetz. Le 5 février 1848, il reçut de Kossuth le commandement en chef de toutes les troupes insurrectionnelles. Il dressa un nouveau plan de campagne, mais il ne put obtenir l'obéissance de Gœrgey, dont l'arrivée tardive causa la perte de la bataille de Kapolna (26-28 février 1849). Forcé d'opérer sa retraite derrière la Theiss, Dembinski déposa ses pouvoirs aux mains de Vetter, qui les transmit à Gœrgey. Il resta deux mois à Debreczin, aida de ses conseils le gouvernement révolutionnaire qui venait de rompre définitivement avec l'Autriche. Il insistait sur la nécessité d'unir la cause de la Hongrie à celle de la Pologne, et proposait une expédition en Gallicie. Son plan ayant été rejeté, il refusa le commandement de l'armée hongroise du nord. Mais, à l'approche des Russes, il accepta les fonctions de quartier-maître général sous les ordres de Messaros, appelé au commandement en chef en remplacement de Gœrgey (2 juillet 1849). Il dirigea la retraite de l'armée vers Szegedin, où le gouvernement s'était réfugié. Vaincu à Szœreg (5 août), il marcha sur Temesvar, et, sous les murs de cette ville, livra sans succès aux Austro-Russes un dernier combat. La démission de Kossuth et la capitulation signée par Gœrgey à Vilagos (13 août), l'empêchèrent de continuer cette lutte désespérée. Il suivit sur le territoire turc tous les principaux chefs de la révolution, parvint à Widdin, puis à Schumla, et se fit réclamer par l'ambassade de France comme nationalisé français. Depuis 1850, il vit à Paris, et s'occupe, dit-on, de rédiger ses mémoires sur cette guerre de Hongrie dont il a été un des chefs les plus honorables.

DEMETZ (Frédéric-Auguste), philanthrope français, ancien magistrat, né le 12 mai 1796, étudia le droit à Paris, s'inscrivit au barreau de cette ville, et y fit son stage. Il fut nommé, le 12 mai 1821, le jour même où il avait vingt-cinq ans, juge suppléant au tribunal, et devint successivement juge d'instruction, vice-président de chambre de police correctionnelle, et enfin, en 1832, conseiller à la Cour. En 1836, il fut envoyé avec l'architecte A. Blouet, aux États-Unis, pour faire, après MM. de Tocqueville et de Beaumont (voyez ces noms), de nouvelles études sur le système pénitentiaire. En 1840, M. Demetz prit sa retraite, avec le titre de conseiller honoraire, pour se conserver tout entier à l'œuvre philanthropique à laquelle il a attaché son nom.

Le 22 janvier, avec le concours d'un ancien condisciple, M. de Bretignières de Courteilles, auteur d'un livre sur les prisons, mort en 1854, il fonda, près de Tours (Indre-et-Loire), la colonie agricole et pénitentiaire de Mettray. Le but de cette institution, soutenue par la Société paternelle, était de régénérer, par une éducation spéciale, les jeunes détenus acquittés comme ayant agi sans discernement, et jusqu'alors confondus dans les prisons avec tous les condamnés. Dès l'année précédente, M. Demetz avait établi, au

même lieu, une école de contre-maîtres pour se préparer un personnel capable et dévoué. Il construisit d'abord une maison pour dix enfants de la maison centrale de Fontevrault; le nombre en fut porté au bout de l'année à 300, et il y a longtemps qu'il dépasse celui de 600. Par des démarches incessantes, le fondateur s'assura le concours de l'administration, et celui des conseils généraux et des jurys de toutes les Cours d'assises. La colonie de Mettray, qui présente une organisation pédagogique admirable, reçoit des visiteurs de toute l'Europe; elle est surtout populaire en Angleterre, où lord Brougham disait en plein Parlement que « Mettray suffisait à l'orgueil de la France. » M. Demetz compléta l'œuvre de la colonie par le patronage, et aujourd'hui, près de 2 000 enfants sortis de ses mains, sont suivis dans la vie avec une sollicitude paternelle. Un assez grand nombre de colonies agricoles ont été fondées sur le même modèle, dans toute la France et à l'étranger. M. Demetz a en outre rattaché à Mettray une institution de correction paternelle à l'usage des familles aisées, et qui, dans sa pensée, formera plus tard un établissement spécial. Il a été décoré le 8 juin 1837.

M. Demetz a publié : *Projet d'établissement d'une maison de refuge pour les prévenus acquittés à leur sortie de prison* (1836), la première œuvre d'assistance et de réparation qu'il ait songé à réaliser; *Lettre sur le système pénitencier adressée au conseil général de la Seine* (1838, in-8), résumé concis des considérations en faveur du système cellulaire; *Rapports à M. le comte de Montalivet sur les pénitenciers des États-Unis* (impr. royale, 1839, in-folio, 45 planches); une série de *Rapports* annuels à la Société paternelle sur l'état et le développement de Mettray; etc.

DEMÉZANGE (Régis-Auguste-Casimir), ancien représentant du peuple français, né à Mortain (Manche), le 21 juillet 1800, fut reçu avocat en 1825, et s'établit dans sa ville natale, où il devint un membre influent du Comité électoral formé par l'opposition libérale. Après la révolution de Juillet, il fut nommé procureur du roi près le tribunal civil de Mortain, dont il obtint la présidence au bout de quelques semaines. Il montra néanmoins son indépendance en combattant la politique adoptée par Louis-Philippe. Le parti radical le fit entrer, en 1842, au conseil général de la Manche, et opposa sa candidature à celle du député ministériel, M. Legrand. En 1848, il fut nommé représentant du peuple, le sixième sur quinze, par près de 50 000 voix. Partisan du système politique en vigueur aux États-Unis de l'Amérique du Nord, il suivit les inspirations de M. Alexis de Tocqueville et vota avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de Louis-Napoléon, et ne fut point réélu à la Législative. Il reprit à Mortain la présidence du tribunal.

DEMIANS (Auguste), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Nîmes (Gard), le 1er juin 1814, entra, en 1838, dans la magistrature et fut nommé successivement substitut au Vigan, à Alais et à Nîmes. Son avancement fut entravé par l'indépendance de son caractère et par ses relations avec *le National*, dont il était le correspondant. Il eut surtout à lutter contre l'influence des parents de M. Guizot. Après la révolution de Février, il fut nommé premier avocat général près la Cour d'appel de Nîmes. Chef du parti catholique républicain dans le département du Gard, il remplit le rôle de conciliateur dans les dissensions religieuses qui firent mettre Nîmes en état de siége. Le gouvernement provisoire le chargea également de pacifier le département de l'Hérault, où les élections avaient amené des querelles entre les protestants et les catholiques. Il fut élu représentant dans le Gard, le cinquième sur dix, par 52 740 suffrages. Membre du Comité de la justice, ce fut lui qui proposa de soumettre la Constitution à la sanction du peuple. Il vota plusieurs fois avec le parti démocratique modéré, mais s'abstint dans la plupart des questions importantes. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et alla s'inscrire au barreau de Nîmes.

DEMIDOFF DE SAN-DANATO (Anatole, comte), né à Florence, vers 1810, est le fils du comte Nicolas Demidoff, célèbre par ses campagnes, son goût pour les arts et sa prodigieuse fortune. Quant à lui, il doit la célébrité dont il jouit à son tour, même parmi le peuple, à ses prodigalités de grand seigneur, à une publication riche et luxueuse, enfin à son mariage, en 1841, avec la princesse Mathilde de Montfort, fille de Jérôme Bonaparte et de la feue princesse Catherine de Würtemberg. A défaut de dot, la princesse Mathilde lui apportait une alliance à la cour de Bretagne avec le gendre de l'empereur de Russie et l'éclat d'un grand nom. Mais, ayant pris avec elle l'engagement de faire élever dans la religion catholique les enfants qui naîtraient de leur union, le comte se vit privé par l'empereur Nicolas, chef de la religion grecque, de son titre de chambellan, et dut même venir donner des explications à Saint-Pétersbourg. Elles satisfirent l'empereur. Des différences de caractère amenèrent, en 1845, la rupture par consentement mutuel d'un mariage resté stérile. L'empereur de Russie exigea que le comte Demidoff fît à sa femme une rente annuelle de 200 000 roubles.

Le principal titre littéraire du comte Demidoff est un *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée, par la Hongrie, la Valachie et la Moldavie*, en société avec MM. Sainson et Duponchel (Paris, 1839). Il a aussi fondé un prix annuel de 5000 roubles à l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg. Des constructions d'utilité publique, des établissements de bienfaisance, témoignent de sa grande fortune et de sa philanthropie.

DEMME (Guillaume-Louis), jurisconsulte allemand, né à Mulhouse, le 20 mars 1801, et fils de Hermann-Christophe-Gottfried Demme, l'un des chansonniers les plus populaires de l'Allemagne, étudia le droit à Leipsick et à Iena, fut reçu avocat à Altenbourg, en 1826, et docteur à Iena en 1834. Il s'est fait connaître par deux ouvrages très-importants, la continuation des *Annales de l'administration de la justice criminelle en Allemagne et à l'étranger*, de Hitzig (Annalen der deutsche und auslaendische criminal Rechtspflege, 1837-1845); et son *Livre des crimes* (Das Buch der Verbrechen; Leipsick, 1851, 4 volumes).

Son frère puîné M. Hermann Demme, est professeur de médecine à l'université de Berne.

DEMOGEOT (Jacques-Claude), littérateur français, né à Paris le 5 juillet 1808, fit ses études au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, auquel il resta attaché comme professeur, de 1826 à 1828. Il entra ensuite dans l'Université, professa successivement aux colléges de Beauvais, Rennes, Bordeaux et Lyon, et fut appelé, en 1843, à Paris, comme professeur de rhétorique au lycée Saint-Louis. M. Demogeot, qui avait suppléé à la Faculté des lettres de Lyon MM. Quinet et Eichoff, a également suppléé, à Paris, MM. Ozanam (1846) et D. Nisard (1849). Il a été décoré en mai 1849.

Digitized by Google

On a de lui : *Étude sur Ausone*, thèse pour le doctorat; *Étude sur Pline le Jeune*, en tête d'une édition des *Lettres* de cet auteur (1845-1850); *Histoire du collège de Lyon*, dans *Lyon ancien et moderne* (1840); *Roméo et Juliette, Étude sur Shakspeare* (1852), drame; *les Lettres et l'homme de lettres au* XIXe *siècle* (1856), couronné au premier concours institué par la Société des gens de lettres; *Histoire de la littérature française depuis son origine jusqu'à nos jours* (1857), résumé brillant et complet de toute notre histoire littéraire; *la Critique et les critiques de la France*, suivi de *Paris nouveau*, poëme (même année); enfin des articles de critique historique et littéraire dans *la Revue du Lyonnais*, *le Journal* et *la Revue de l'Instruction publique*, et *la Revue des Deux-Mondes*.

DEMOLIÈRE (Hippolyte-Jules), plus connu sous le nom de MOLÉRI, auteur dramatique et homme de lettres français, né à Nantes le 3 août 1802, manifesta, de bonne heure, un goût très-prononcé pour la littérature et, à 17 ans, fit jouer avec quelque succès une comédie en vers. Après ce début, il alla étudier le droit à Rennes, puis la médecine à Paris, et ce ne fut que longtemps plus tard, vers 1837, qu'il reprit la plume en déguisant son nom sous un anagramme incomplet. Après la révolution de 1848, il fut un des secrétaires du gouvernement provisoire à l'hôtel de ville et fut attaché ensuite au secrétariat de la présidence, sous l'administration du général Cavaignac.

M. Demolière a publié, dans les journaux, des feuilletons qui lui ont valu, sous son pseudonyme, une réputation de conteur spirituel, et il a donné au théâtre une vingtaine de pièces dont plusieurs ont eu du succès, entre autres: *la Famille Benneville* (1843); *Tôt ou tard* (1843); *le Gendre d'un millionnaire*, comédie en 5 actes (Théâtre-Français, 1845); toutes trois en collaboration avec M. Léonce Laurencot; *la Famille* (1849); *la tante Ursule* (1852), etc. Parmi ses romans, les plus connus sont; *le Marquis de Montar* (1851); *Iambo*, dans l'*Écho des Feuilletons*, (1848); *Petits drames bourgeois*, recueil de ses nouvelles (1856), etc. Il est l'auteur des *Guides-itinéraires de Paris à Strasbourg* (1854, 2e édit. 1855); *de Paris à Corbeil et à Orléans* (1854), qui font partie de *la Bibliothèque des chemins de fer*.

DEMOLOMBE (Jean-Charles-Florent), jurisconsulte français, né à la Fère (Aisne), le 22 juillet 1804, étudia le droit à Paris, où il fut reçu docteur le 2 août 1826. L'année suivante il obtint, au concours et avec dispense d'âge, la place de professeur suppléant à la Faculté de Caen, puis, en 1831, également au concours et avant l'âge, la chaire de Code civil à la même Faculté, dont il est doyen depuis 1853. Inscrit en même temps au barreau de la ville, il a été élu deux fois bâtonnier. M. Demolombe a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1846.

Ce savant et laborieux professeur publie, sous le titre de *Cours de Code Napoléon* (1845-1857, I-XV, in-8), un des plus importants commentaires dont notre législation civile a été l'objet. Les huit premiers volumes de cette publication sont une suite de traités sur l'état des personnes, et forment un ensemble complet. La seconde série comprend jusqu'à présent : *Distinctions des biens, propriété* (1856, 2 vol. in-8); *Traité des servitudes et services fonciers* (1856, 2 vol. in-8); *Traité des successions* (1857, 2 vol. in-8).

DEMORTREUX (Pierre-Thomas-Frédéric), ancien représentant du peuple, né à Lisieux (Calvados), le 29 novembre 1798, se fit recevoir licencié en droit en 1822. Connu par son ardent libéralisme et son hostilité au gouvernement des Bourbons, il fut après la révolution de 1830, appelé à la présidence du tribunal civil de Lisieux. Il ne cessa point de professer les doctrines démocratiques, s'opposa constamment à la candidature de M. Guizot, auquel le collége électoral de Lisieux était en quelque sorte inféodé, et, dans les réunions préparatoires, reprocha publiquement au ministre les errements de sa politique. Élu conseiller général du Calvados, il réclama hautement des réformes toujours ajournées. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma sous-commissaire dans l'arrondissement de Lisieux. Candidat démocrate, dans le Calvados, il fut envoyé à l'Assemblée nationale, le septième sur douze par 70 490 voix, fit partie du Comité de la justice, et vota ordinairement avec la gauche, tout en soutenant contre les agitateurs socialistes le gouvernement du général Cavaignac. Partisan d'une Chambre unique et de la présidence révocable, il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il ne se sépara plus de l'extrême gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et alla reprendre à Lisieux, son siége de président au tribunal de première instance dont il est aujourd'hui président honoraire.

DENAIN (Léontine-Pauline-Élisa-Désirée Mesnage, dite), actrice française, née à Paris, en décembre 1823, fut élève du Conservatoire, où elle obtint le prix de comédie en 1840, parut d'abord sur le théâtre de l'hôtel Castellane, et débuta à la Comédie-Française au mois de juin de la même année. Reçue sociétaire en septembre 1845, elle quitta brusquement la scène au commencement de 1856, à l'expiration des dix ans de service qui lui donnaient droit au titre de sociétaire retirée. Elle tenait avec élégance et distinction les rôles de coquettes et d'amoureuses. Elle réussit surtout dans Elmire du *Tartufe* et dans la Délie des *Trois amours de Tibulle*, l'une de ses dernières créations.

DENBIGH (William-Basile-Percy FEILDING, 7e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1796 à Berwick-House (comté de Salop), descend d'une ancienne famille élevée en 1620 à la pairie héréditaire, et qui prétend avoir la même origine que les comtes de Hapsbourg. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il prit à sa majorité la place de son grand-père à la Chambre des Lords, où il soutient la politique conservatrice. Pendant quelques années, il a été grand-écuyer de la feue reine douairière. De son mariage avec une fille du comte de Ducie (1822), il a neuf enfants dont l'aîné, Rodolphe-William-Basile, vicomte FEILDING, né en 1823, a été élevé à Eton et à Cambridge.

DENECOURT (C.... F....) *cicerone* français, né à Nency-le-Val-Saint-Éloi (Haute-Saône), en 1788, et fils de pauvres vignerons, entra fort jeune au service d'un aubergiste, son parent, partit comme volontaire en 1809, et fit les campagnes de Prusse et d'Espagne. Mis à la retraite, par suite de blessures, en 1812, il fut envoyé à Mayence, en qualité de lieutenant dans les douanes, et rentra au service en 1814 et 1815. Il se fit ensuite ouvrier bijoutier, puis devint concierge de caserne à Melun et à Versailles. Dans cette dernière ville il s'occupa en même temps avec succès du commerce des vins et des eaux-de-vie. Destitué, en 1832, par le maréchal Soult, il alla vivre à Fontainebleau, et consacra dès lors sa vie et la plus

grande partie de sa fortune à mettre en relief les beautés naturelles de la forêt et à les accroître. Il traça à ses frais plus de cent cinquante kilomètres d'allées et de chemins, et créa un grand nombre de promenades les plus pittoresques. En 1848, il fut question de créer pour lui un titre de « conservateur des beautés de la forêt; » mais l'attention qu'on accorda, pour la première fois, aux services rendus par cet « amant de la nature, » n'aboutit qu'au remboursement de quelques notes insignifiantes. La littérature s'est chargée d'acquitter la dette méconnue, et il a paru, en 1855, sous le titre d'*Hommage à Denecourt. Fontainebleau, paysages, légendes, souvenirs, fantaisies*, un recueil de 43 fragments, prose et vers, fournis avec empressement par l'élite des jeunes plumes contemporaines.

M. Denecourt a écrit lui-même un certain nombre de *Guides-indicateurs*, souvent réédités sous des titres légèrement modifiés : *Guide du voyageur dans le palais et la forêt de Fontainebleau* (1839); *Camp de Fontainebleau* (1839); *Description générale du château* (1842); *Promenades dans la forêt* (1844); *les Délices de Fontainebleau, carte-guide du voyageur; l'Indicateur historique et descriptif*, etc., etc. (1845). Une récente édition de ce dernier ouvrage contient une auto-biographie de l'auteur, qui doit encore publier les *Mémoires d'un sous-officier de la grande armée* (2 vol.).

DENIÈRE (N....), industriel français, né à Paris, le 17 août 1775, partit comme volontaire dans la levée de 1795, fut successivement attaché à la fabrication des armes et à l'atelier de précision de Paris, puis envoyé à Constantinople, en 1796, comme tourneur mécanicien. De retour à Paris, deux ans après, il fut d'abord ouvrier tourneur en cuivre, et commença modestement, en 1804, la fabrication des bronzes. Malgré les crises que le commerce de luxe traversa dans les années qui suivirent, il agrandit sensiblement son établissement, et fit construire, en 1838, une vaste fabrique modèle, qui comprit bientôt toutes les branches accessoires de l'industrie des bronzes, depuis la fonte jusqu'à la dorure. Les produits de cette maison, la première qui ait donné une aussi grande importance à cette industrie spéciale, tout en la maintenant dans les traditions du bon goût, ont constamment obtenu, depuis 1823, la médaille d'or, ou le rappel de cette médaille, à toutes les expositions nationales, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de 1855.

M. Denière s'est en outre fait connaître par un certain nombre de *Rapports* relatifs au commerce, ou d'articles fournis à des recueils spéciaux. Il a rempli les fonctions de membre du conseil général des manufactures, de 1824 à 1829, et de juge au tribunal de commerce de la Seine, de 1833 à 1837. Décoré en 1827, il a été promu depuis au grade d'officier de la Légion d'honneur. — Son fils, qui, depuis plusieurs années, dirige seul la maison fondée par son père, a été décoré en février 1852.

DENIS [des Côtes-du-Nord], ancien représentant du peuple français, né en 1801, était armateur à Saint-Brieuc, lorsque après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante, le dernier sur seize, par 70 596 suffrages. Membre du Comité de la marine, il vota ordinairement avec la droite. Pourtant il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom) et adopta l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité formée par les divers partis monarchiques, sans se rallier à la politique pa[rticulière] de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décem[bre] ... rentrer dans la vie privée.

DENIS (Alphonse), homme politique ... nome français, frère du précédent, est ... ris, le 25 décembre 1794. Il fit ses études ... de Versailles, passa une année à l'Éc... taire de Saint-Cyr et en sortit sous-li... d'infanterie (1813). Il prit part à la cam... France et reçut la croix d'honneur à la ... de Montereau. Mis en demi-solde à la R... tion, il chercha une distraction dans l... des lettres et donna au théâtre *la B...* *l'Ami du mari*, comédie en un acte et ... Il était depuis longtemps livré à des ... agricoles dans ses propriétés du Midi. ... après 1830 il fut nommé maire d'Hyères ... à 1848, il représenta le collége *extra m...* Toulon à la Chambre des Députés, malgr... forts de M. Fréd. Portalis, son concur... soutint de son vote et quelquefois de sa p... système conservateur.

M. Denis a la réputation d'un agronom... instruit; on lui doit à Hyères l'introduc... plusieurs plantes exotiques, telles que ... d'Abyssinie, de belles espèces d'orna... néflier du Japon, l'élaïs de ..., l'ac... géant de la Nouvelle-Galles du Sud, le bambo... la Chine, etc. En 1833, il entreprit la pub... tion des *Promenades pittoresques et statisti...* *dans le Var*, ouvrage in-folio qui ne fu... achevé; la partie relative à Hyères et à ses env... rons a été réimprimée avec une notice mé... du docteur Bayle (1842, in-8; 3e édit., 18... concert avec Abel Hugo, M. Denis fonda l... *de l'Orient* (1843, 11 vol. in-8), recueil ... a cessé de paraître depuis 1848.

DENIS (Jean-Ferdinand), voyageur e... teur français, né à Paris, le 3 août 17... destiné par son père à la carrière diplo... l'étude des langues et le goût des voya... détournèrent et il partit, en 1818, pour ... que. A son retour, tout en préparant les ... géographiques, historiques ou littéraires ... vaient sortir de ses notes et de ses obs... il projetait un autre voyage dans l'Orie... avait aussi étudié les idiomes; mais les ... d'Égypte et les événements de Morée ... restreindre son excursion à l'Espagne e... tugal. Nommé d'abord bibliothécaire a... tère de l'instruction publique, il fut ... tard, comme conservateur adjoint, ... thèque Sainte-Geneviève. Décoré de ... d'honneur en mars 1839, M. F. Denis ... diverses décorations du Portugal et du ...

M. Ferdinand Denis a publié de nomb... vrages, dont la plupart sont le fruit de ... sions; tels sont : *Buenos-Ayres et le P...* (1823, 2 vol. in-18); *la Guyane* (1823, 2 ...; *Résumé de l'histoire du Brésil*, suivi ... *de l'histoire de la Guyane* (1825, in-18 ... 1827), traduit en portugais à Rio-Ja... *Navigateurs, ou Choix de voyages anc...* *dernes* (1833, in-8); *le Brésil et le Port...* la collection de l'*Univers pittoresqu...* 1846); *Chroniques chevaleresques de ...* *et du Portugal*, avec la traduction du ... *de Ségovie*, drame du XVIIe siècle (18... in-8), etc.

On cite ensuite de lui des romans ... instructifs : *André le Voyageur* (18... histoire d'un marin; *Ismael-Ben-Ka...* *Découverte du nouveau monde* (1829, ... *le Brahme voyageur, ou la Sagesse pop...* *toutes les nations*, (1833, in-18; 3e é...

by Google

couronné par l'Académie française; *Luiz de Souza* (1835, 2 vol. in-18), presque complétement détruit dans un incendie; divers écrits ou brochures d'archéologie, de littérature et de variétés : *les Scènes de la nature sous les tropiques et de leur influence sur la poésie*, suivies de *Camoëns et José Indio* (1824); *le Menuisier de Nevers* (1842), notice sur Adam Billaut; *le Génie de la navigation* (1847); *une Fête brésilienne, célébrée à Rouen en* 1550 (1850), avec des fragments du XVI[e] siècle sur la théogonie des anciens peuples du Brésil, etc.; *les Sciences occultes* (1852), extrait du *moyen âge et la Renaissance*, etc.

M. Ferdinand Denis a fourni, en outre, à divers ouvrages, un certain nombre de notices, telles que : *des Manuscrits à miniatures dans leurs rapports avec la peinture moderne*, pour le *Manuel de peinture* d'Arsenne; *Tableau historique, critique et analytique des sciences occultes*, dans l'*Encyclopédie portative* (1833); *Essai sur la philosophie de Sancho Pança*, en tête des *Proverbes* de M. Leroux de Lincy; *le Matelot Selkirk et les Caraïbes*, dans le *Gulliver*, traduit par Mme Amable Tastu; *les Tableaux chronologiques des littératures espagnole et portugaise*, dans l'*Atlas des littératures* de M. Jarry de Mancy, etc.

Il a donné, avec M. Hippol. Taunay : *le Brésil* (1821), et une *Notice historique et explicative du panorama de Rio de Janeiro* (1824); avec Sander Rang : *Fondation de la régence d'Alger, ou Histoire de Barberousse* (1837), chronique du XVI[e] siècle; avec MM. de Martonne et Pincon : *Nouveau manuel de la bibliographie universelle* (1857, gr. in-8, petit-texte à 3 col.), etc. On lui doit une édition diamant des *Voyages de Malouet dans les forêts de la Guyane* (1854). Il a enfin collaboré ou il collabore encore à la collection des *Chefs-d'œuvre du théâtre européen et du théâtre étranger*, aux *Revues européenne et britannique*, à celle des *Deux-Mondes*, à l'*Artiste*, à la *Corographia bresilica*, au *Journal* et aux *Annales des voyages*, au *Magasin pittoresque*, à l'*Encyclopédie portative*, à la *Bibliothèque populaire*, à la *Nouvelle biographie générale;* il termine en ce moment une traduction du *Romancero espagnol* (4 vol. in-8).

DENISSEL (Louis), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Venant, près Aire (Pas-de-Calais), le 23 décembre 1818, et fils d'un brasseur, qui fut, pendant trente-quatre ans, maire de Saint-Venant, fit ses études au collége de Saint-Omer et au lycée de Douai, et vint les compléter à Paris. Après avoir dirigé divers établissements industriels et agricoles, il continua l'exploitation de la brasserie fondée par son père. Membre de plusieurs sociétés de bienfaisance, il prit part à l'administration des hospices et des salles d'asile de son arrondissement. En 1842, il sauva plusieurs personnes qui venaient de disparaître sous la glace dans les fossés de Saint-Venant. Plus tard il retira de la Lys deux baigneurs qui étaient sur le point de se noyer. Ses actes de dévouement lui méritèrent plusieurs mentions honorables et deux médailles en or. En 1848, il fut élu représentant du peuple, pour le Pas-de-Calais, le dernier sur dix-sept, par 71 000 voix. Il fit partie du Comité des travaux publics, et vota presque constamment avec la droite. Au commencement de la session, il fut victime d'une mauvaise mystification. M. Buchez, président de l'Assemblée reçut et lut publiquement une lettre ainsi conçue. « Monsieur le Président, je ne me reconnais ni le patriotisme ni le talent nécessaires pour siéger parmi les repréentants du peuple, et je vous prie d'accepter ma démission. Signé : Denissel. » M. Denissel protesta, au milieu des rires de ses collègues, et la justice rechercha l'auteur sans pouvoir le découvrir. En 1849, il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit la direction de sa brasserie.

DENMAN (Thomas DENMAN 2[e] baron), pair d'Angleterre, né en 1805, à Londres, est fils d'un président de la Cour du banc de la reine élevé en 1834 à la pairie héréditaire. Reçu avocat vers 1830, il fut associé aux fonctions de son père, de 1822 à 1850, et lui succéda en 1854 à la Chambre haute ; c'est un partisan zélé des doctrines libérales. N'ayant point d'enfants de son mariage avec la fille du rév. Th. Roe (1829), il a pour héritier présomptif son frère puîné (voy. ci-après).

DENMAN (Joseph), marin anglais, né en 1810 à Londres, frère du précédent, entra dans la marine royale en 1823, assista à un violent combat engagé devant Candie contre des pirates turcs, et fut promu au grade de capitaine, pour s'être employé avec beaucoup d'activité à la destruction des établissements négriers de la côte d'Afrique (1841). Après avoir été, de 1848 à 1852, l'un des chambellans de la reine, il devint, en 1853, commodore d'une flottille à vapeur.

DENJOY (Jean-François-Polynice), conseiller d'État français, ancien représentant, né à Lectoure (Gers), le 16 juin 1809, étudia le droit à Paris et fut un des combattants de Juillet 1830. Reçu avocat, il demanda et obtint les fonctions d'inspecteur de l'enseignement primaire, les conserva deux ans (1833-1834), et donna sa démission pour se retirer à Auch, où il se mit à plaider avec un certain succès. Bientôt il chercha à rentrer de nouveau dans les fonctions publiques. En 1844, M. Duchâtel l'envoya comme sous-préfet à Loudéac; mais il le destitua en 1846, pour n'avoir pas su empêcher l'élection de M. Glais-Bizoin, candidat de l'opposition. Il rentra en grâce l'année suivante, et obtint du même ministre la sous-préfecture de Lesparre (Gironde).

En apprenant la proclamation de la République, M. Denjoy fut un des rares fonctionnaires qui remirent d'eux-mêmes leur démission au gouvernement provisoire. Cet acte d'indépendance rendit sa candidature populaire dans le département qui l'envoya siéger à la Constituante, le septième sur quinze, et l'année suivante à la Législative. Dans ces deux assemblées, M. Denjoy, que sa vivacité méridionale a signalé parmi les membres les plus impatients de l'extrême droite, témoigna hautement son aversion pour la République et ses sympathies pour la dynastie déchue. Il a été l'un des membres les plus ardents du Comité de la rue de Poitiers. Rallié à la politique de l'Élysée, il a accepté, après le 2 décembre, une place au conseil d'État, dans la section de l'intérieur. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

DENNE-BARON (René-Dieudonné), littérateur et musicien français, est né à Paris, le 1[er] novembre 1804. Fils du poëte de ce nom mort en 1854, il suivit son goût pour la musique, à laquelle il s'adonna avec ardeur, et reçut quelques leçons de Chérubini. D'abord il composa des romances dont quelques-unes eurent un moment de vogue, et des hymnes religieuses; puis, ayant été attaché au théâtre du Palais-Royal, il fit des airs et des morceaux d'ensemble pour plusieurs vaudevilles. C'est un des collaborateurs assidus de la *Nouvelle biographie générale* publiée par MM. Didot frères. On lui doit une *Histoire de la musique en France*, insérée dans *Patria* (1847), et qui n'est que le résumé d'un grand ouvrage qu'il prépare sur le même sujet.

DENNERY (Eugène-Philippe, dit *Adolphe d'Ennery* ou), dramaturge français, né à Paris, le 11 juin 1812, de parents israélites, fut d'abord clerc de notaire, essaya de la peinture et du journalisme, puis débuta au théâtre, en 1831, avec M. Charles Desnoyer, par *Émile, ou le fils d'un pair de France*. Plusieurs succès populaires, qui suivirent, à peu de distance, ce modeste début, lui ouvrirent bientôt l'accès de toutes les scènes du boulevard. Telle fut même, dans ces dernières années, la fécondité de ce dramaturge, qu'elle motiva, à part différents procès sur des questions de propriété littéraire, de vives plaintes dans les réunions des auteurs dramatiques et des gens de lettres. En novembre 1850, M. Dennery fut nommé directeur du Théâtre-Historique, où son administration fut de courte durée. Depuis la fin de 1855, il s'est occupé activement de créer une scène nouvelle, qui a dû successivement s'appeler *Théâtre du peuple* et *Théâtre du Prince impérial* : il avait obtenu dès lors un privilége dont il semble enfin à la veille de jouir réellement. Dans l'intervalle, il a contribué à la réorganisation de la Société thermale de Cabourg-Dives, dont il était précédemment secrétaire général, et dont il devint directeur gérant. Cette Société est en partie composée des capitalistes de la littérature et du théâtre. M. Dennery est, dit-on, maire de la nouvelle commune. Il a été décoré le 10 décembre 1849.

Parmi les deux cents pièces et plus qu'il a produites seul ou en collaboration sous les noms d'*Adolphe*, de *Philippe*, d'*Eugène*, et surtout sous le pseudonyme d'*A. Dennery*, nous citerons à part celles qu'il a signées seul : *le Changement d'uniforme* (1836) : *Femmes et pirates*, *le Mariage d'orgueil*, *Monsieur et madame Pinchon*, *la Reine des blanchisseuses* (1838), *le Dernier oncle d'Amérique*, *l'Amour en commandite* (1840) : *la Dette à la bamboche*, *Paris dans la comète* (1841) ; *la Nuit aux soufflets*, *Fargeau le nourrisseur* (1842) ; *les Nouvelles à la main*, *les Mémoires de deux jeunes mariés* (1843) : *Marjolaine*, *Paris voleur*, *Pulcinella*, *Colin Tampon*, *le Bal d'enfants* (1844) ; *l'Ile du prince Toutou* (1845) ; *Parlez au portier*, *le Porteur d'eau*, *Paris et la banlieue*, *la Vie en partie double*, *Noémie*, *V'là ce qui vient de paraître*, *Bulletin de la grande année* (1845) ; *le Roman comique*, *la Mère de famille*, *l'Article 213, ou le mari doit protection....* (1846) ; *le Mari anonyme*, *Mademoiselle Agathe* (1847) ; *le Chemin de traverse* (1848) ; *le Marquis de Carabas et la princesse Fanfreluche*, *Mauricette* (1849) ; *les Mémoires de Richelieu* (1853), comédies et vaudevilles ; *l'Honneur de ma fille*, en 3 actes (1835) ; *Dolorès*, en 3 actes, 1814 *ou le pensionnat de Montereau*, en 2 actes (1836), *le Tremblement de terre de la Martinique*, en 4 actes (1840) ; *Feu Peterscott*, en 2 actes (1842) ; *le Marché de Londres*, en 5 actes et 8 tableaux (1845) ; *l'Angelus*, en 5 actes (1846) ; *la Duchesse de Marsan*, en 5 actes (1847) ; *la Case de l'oncle Tom*, en 5 actes (1853) ; *les Oiseaux de proie*, en 5 actes (1854) ; *le Fou par amour*, en 5 actes et 7 tableaux (1857), pièces et drames, la plupart à grand spectacle et dont plusieurs ont passé sur différentes scènes du boulevard.

Il a donné en collaboration avec M. Anicet Bourgeois : *le Portefeuille, ou les deux familles*, en 5 actes, *Gaspard Hauser*, en 4 actes, *Rafael, ou les mauvais conseils*, en 3 actes, *Jeanne Hachette, ou le siége de Beauvais*, en 5 actes (1837-1839) ; *la Dame de Saint-Tropez*, en 5 actes, *l'Étoile du berger*, en 4 actes, *le Temple de Salomon*, en 5 actes, *le Maréchal Ney*, en 5 actes et 11 tableaux, *les Sept péchés capitaux*, en 7 actes (1845-1848) ; *le Médecin des enfants*, en 5 actes, *l'Aveugle* (1855-1857) ; avec M. Dumanoir : *Tiburce*, en 1 acte, *Pierre d'Arezzo*, en 3 actes (1835-1838) ; *Don César de Bazan*, en 5 actes, *Bouquet de violettes*, en 3 actes (1844-1849) ; *Paysanne pervertie*, en 5 actes, *les 500 Diables*, féerie en 3 actes et 30 tableaux (1851-1854) ; avec M. Gustave Lemoine : *la Grâce de Dieu*, en 5 actes, *la Citerne d'Albi*, en 3 actes, *les Pupilles de la garde*, en 2 actes (1841) ; avec M. Al. Dumas : *Halifax*, en 3 actes (1842) ; avec M. Grangé : *Amour et amourette*, en 5 actes, *Pauvre Jeanne*, en 3 actes, *les Bohémiens de Paris*, en 5 actes et 8 tableaux (1842-1843) ; *les Sept merveilles du monde*, en 5 actes (1853) ; *les Lavandières de Santarem*, opéra-comique en 3 actes (1854) ; *le Donjon de Vincennes*, en 5 actes (1856) ; avec M. Cormon : *la Journée d'une jolie femme*, en 5 actes, *les Compagnons de la mansarde de la cité*, en 5 actes (1842-1845) ; *Gastibelza, ou le fou de Tolède*, drame lyrique en 3 actes (1847) ; avec M. Mallian : *Marie-Jeanne, ou la femme du peuple*, en 5 actes (1845) ; avec M. Brésil : *Si j'étais roi!* drame lyrique en 3 actes (1852) ; *les Orphelines de la Charité*, en 5 actes (1857) ; avec M. F. Dugué : *la Prière des naufragés*, en 5 actes, *le Paradis perdu*, en 5 actes (1847-1856) ; avec M. C. Desnoyer : *la Bergère des Alpes*, en 5 actes (1853) ; avec M. Foucher : *la Bonne aventure*, en 5 actes (185.) ; sans compter enfin une foule de pièces en collaboration avec la plupart des dramaturges et vaudevillistes contemporains, tels que MM. Duvert, Lauzanne, Decourcelle, Clairville, Deslandes, Gabet, etc.

DENOIX (Fanny Descampeaux, dame), femme de lettres française, née en 1800, à Lucky (?), épousa en 1818 un chirurgien de la garde royale nommé de Lavergnat. Elle commença à écrire en 1832, sous le nom de *Fanny Denoix*, et fit insérer des vers et des nouvelles dans les recueils périodiques. On a d'elle : *Heures de solitude* (1..., in-8), recueil qui eut du succès et où l'on remarque les pièces suivantes : *le Choléra*, *les Pyrénées*, *l'Orage*, *Visite au couvent*, *le Jour des Morts*, *Mélancolie*, etc. ; *Jeanne Hachette*, poëme ; *les Mystères de Paris* (1843) ; *A l'armée* (1850), etc.

DENOIZE [des Basses-Pyrénées], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Digne (Basses-Alpes), le 25 mars 1801, étudia le droit et remplit les fonctions de notaire, de 1826 à 1841, dans sa ville natale. Après la révolution de Juillet, il fut nommé maire, mais il donna bientôt sa démission. En 1840, le parti radical le fit entrer au conseil général. Très-populaire dans son département, il fut, en 1848, nommé représentant à la Constituante le premier de la liste, par ... suffrages. Il vota presque constamment avec la gauche. Partisan à la fois des deux Chambres et de la nomination du chef du pouvoir exécutif par les assemblées, il repoussa l'ensemble de la Constitution, et, jugeant son mandat accompli, donna sa démission le 16 novembre 1848, en déclarant que « l'on ne peut faire une bonne œuvre quand on n'a pas foi à cette œuvre. » Il n'a pas reparu sur la scène politique.

DENONVILLIERS (Charles-Pierre), chirurgien français, né en 1808, fit à Paris ses études médicales, et fut reçu docteur en 1837. Successivement interne en 1830, aide d'anatomie en 1834, prosecteur en 1837, agrégé en 1839, attaché au bureau central en 1840, et chef des travaux anatomiques en 1841, à la suite de six concours où il obtint presque constamment le premier rang, il est devenu, en mars 1846, professeur d...

mie à l'École de médecine. Il est en outre un des deux chirurgiens en chef de l'hôpital Saint-Louis. Décoré en avril 1845, il a été promu depuis peu au grade d'officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *des Cas dans lesquels le trépan est applicable aux os du crâne* (1836) : thèse : *Description complète et détaillée des pièces pathologiques sur les maladies des os déposés au musée Dupuytren* (in-8, avec *Atlas*) ; *Compendium de chirurgie pratique, ou traité complet des maladies chirurgicales et des opérations qu'elles réclament* (1840-1853), avec Bérard le jeune et M. Gosselin, non terminé; un certain nombre de *Mémoires* d'anatomie et de pathologie dans les *Bulletins* de la Société anatomique et dans les recueils spéciaux.

DENUELLE (Dominique-Alexandre), peintre décorateur français, né à Paris, en 1818, était destiné par son père, un de nos plus grands fabricants de porcelaines, à la carrière commerciale, et fit, à l'âge de dix-sept ans, un séjour de dix mois en Allemagne, pour y étudier les procédés de la céramique. Mais dès cette époque il tournait de préférence son attention vers la peinture monumentale qui commençait à renaître, et il prit, à son retour, le parti de s'y livrer complétement, laissant à son frère le soin de soutenir dans l'industrie le nom de sa famille. Après cinq ans d'essais sous la direction de Paul Delaroche, et surtout sous celle de M. Duban, dont il suivit et partagea les travaux au château de Dampierre, il partit pour l'Italie, où il s'occupa de l'étude chronologique de la peinture décorative. Il envoya une partie de ses premiers dessins au Salon de 1844. Attaché, presque aussitôt comme peintre, à la Commission des monuments historiques, il a relevé dans nos monuments une foule d'anciennes peintures qui ont figuré la plupart aux Salons de 1849 et 1852, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, avec les dessins de ses décorations originales ou de ses restaurations les plus importantes. Ces études sont en ce moment publiées par le ministère d'État.

Le talent spécial de M. Denuelle lui a fait confier, depuis dix ans, beaucoup de décorations monumentales, celles des églises Saint-Germain des Prés et Sainte-Clotilde; trois chapelles à Saint-Sulpice; la chapelle de la Vierge à Saint-Eustache; la décoration provisoire de Notre-Dame, pour le baptême du prince impérial (mai 1856); les décorations de l'abbaye de Saint-Denis, de Saint-Paul de Nîmes, de Saint-Polycarpe de Lyon, des chœurs ou chapelles des cathédrales de Beauvais, Carcassonne, Orléans, etc., l'oratoire de Birmingham, en Angleterre (1846-1856); en dehors des monuments religieux, la galerie du château de Maintenon; le musée de Narbonne; plusieurs salles de l'hôtel de Cluny; le salon dit des Sept-Cheminées et la salle de la Restauration, au musée du Louvre; l'hôtel de la Présidence, à la Chambre des Députés; l'hôtel de M. Schneider et celui de M. Milliaud, exécuté dans un style imité des monuments d'Herculanum (1849-1856).

Cet artiste a obtenu, comme exposant, dans la section d'architecture, une 3e médaille en 1844, une 2e en 1849, et une médaille de troisième classe à l'Exposition universelle de 1855.

DEPANIS (Barnabé-Louis-Paulin), général français, né à Toulouse, le 14 janvier 1787, fut élève de l'École militaire de Fontainebleau (1805), d'où il sortit, l'année suivante, comme sous-lieutenant du 16e léger. Il se battit à Eylau et à Friedland, passa en Espagne, où, de 1809 à 1813, il se distingua à Burgos, à l'assaut d'Alcantara, à Calanas, à Vittoria, et reçut plus de dix blessures. Nommé chef de bataillon à vingt-six ans, il vit sa carrière arrêtée par le mauvais vouloir de la Restauration; ce ne fut qu'après la pacification de la Vendée en 1832, à laquelle il contribua avec beaucoup de fermeté, qu'il fut mis à la tête du 9e de ligne. Depuis qu'il a été promu au grade de maréchal de camp (26 avril 1841), il a été employé à l'intérieur et rangé, en 1849, dans la réserve de l'état-major général de l'armée. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur en décembre 1851.

DEPASSE (Émile-Toussaint-Marcel), ancien représentant du peuple français, est né à Guingamp (Côtes-du-Nord) le 29 juillet 1804. Notaire à Lannion, il appartenait, sous Louis-Philippe, au parti démocratique et devint maire de cette ville en 1839. Il y établit, en 1843, une salle d'asile où les enfants étaient logés, nourris, vêtus, blanchis gratuitement. Pour étendre l'application de son système, il publia des *Considérations sur les salles d'asile, et de leur influence sur l'avenir des classes pauvres*. Membre du conseil de l'arrondissement de Lannion, il fut élu, en 1848, représentant du peuple par 90 577 voix de tous les partis. Il s'occupa utilement, dans les bureaux de l'Assemblée, des questions d'assistance publique. Il vota avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, il donna un complet assentiment à la politique suivie par Louis-Napoléon, notamment dans les affaires d'Italie. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la coalition des anciens partis monarchiques, mais sans se rallier à la politique propre de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa vie politique.

DEPAUL (N....), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1812, fut reçu docteur à Paris en 1839, et nommé peu après chef de clinique à la Faculté, où il est aujourd'hui professeur d'accouchements. Il est entré à l'Académie en 1852. On a de lui : *du Torticolis* (1844), thèse; *Traité théorique et pratique d'auscultation obstétricale* (1847); et plusieurs *Mémoires* ayant trait surtout aux enfants nouveau-nés, et à des tentatives d'insufflation dans les voies aériennes.

DEPAULIS (Alexis-Joseph), graveur en médailles français, né à Paris, le 30 août 1792, étudia la gravure dans l'atelier de M. Andrieu et la sculpture dans celui de Cartellier. Parmi les nombreuses médailles qu'il a exposées aux divers Salons depuis 1819, et où l'on remarque un sentiment sévère de l'art, nous citerons : *Louis XVII*; *Martin Luther*, d'après Holbein; *la Fondation du musée de Versailles* (1839); *l'Achèvement des monuments de Paris* (1841); *le Passage à Rouen des restes mortels de Napoléon* (1852), modèle et clichés; *la Vénus de Milo*, divers médaillons et études à l'Exposition universelle de 1855, et une belle suite de portraits d'hommes célèbres pour la Commission des monnaies. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1828, une 1re en 1831, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration au 1er mai 1834.

DEPÉRY (Jean-Irénée), prélat français, né à Challex (Ain), le 16 mars 1796, étudia les humanités au collége de Genève et la théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et devint secrétaire de l'évêque d'Orléans en 1819. Chanoine et grand vicaire de Belley en 1827, il donna bientôt sa démission pour se livrer avec plus de loisir à ses travaux favoris sur les antiquités et l'histoire. Le 27 avril 1844, M. Depéry a été appelé, comme successeur de M. Delacroix d'Azolette, au siége

épiscopal de Gap. Sa science et ses vertus lui ont concilié l'estime générale; il a été l'objet de distinctions flatteuses de la part de trois pontifes; plusieurs Sociétés savantes de France et d'Italie l'ont appelé dans leur sein. Il a été décoré en septembre 1852.

Ce prélat a beaucoup écrit, et entre autres ouvrages, nous citerons de lui : l'*Histoire agiologique de Belley*, suivie des *Archives saintes* du même diocèse (1835, 3 vol. in-8); la *Biographie du département de l'Ain* (1835, 2 vol. in-8); plusieurs *Vies* de saints et des notices archéologiques.

DE QUINCEY (Thomas), littérateur et critique anglais, est né vers le commencement du siècle. Dans sa jeunesse, il collabora à différents journaux politiques, et tira quelque profit de sa connaissance de la langue allemande, en faisant des traductions pour divers libraires-éditeurs; celles de Jean-Paul Richter et de Lessing méritent d'être signalées parce qu'elles ouvrirent un nouveau champ d'études à l'activité littéraire. Il composa pour les *Magazines*, celui de Blackwood, entre autres, un grand nombre d'articles sur le théâtre, la philosophie, les beaux-arts, qui lui ont acquis la réputation d'un écrivain sage et d'un critique bienveillant; un choix en a été publié sous le titre de *Mélanges* (Miscellanies, 1854, in-8). Il a pris une part des plus importantes à la rédaction de l'*Encyclopædia britannica* (1831).

On cite ensuite de M. de Quincey un livre très-piquant : *les Confessions d'un fumeur d'opium* (Confessions of an english opium eater, 1838, in-8; nouv. édit., 1856), qui a été traduit en plusieurs langues, et qui rappelle par son originalité les *Souvenirs d'un vieux médecin* de Samuel Warren (voy. ce nom). On a encore de lui : *Portraits biographiques* (Autobiographic sketches, 1853, in-8), série de critiques, souvent un peu vives, qui ont d'abord été imprimées par le *Tait's Magazine;* et *les Révolutions d'Angleterre* (the Storms of the english history, 1856), coup d'œil sur le règne de Henri VIII. En 1855, il a commencé une édition complète et corrigée de ses œuvres diverses sous le titre de *Selections grave and gay* (1857, t. VI, in-8).

DERBY (Edward-Geoffroy SMITH STANLEY, 14e comte DE), homme d'État et pair d'Angleterre, né le 29 mars 1799, à la résidence de Knowsley-Park (comté de Lancastre), descend d'une famille élevée en 1485 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Stanley, il fit ses études au collége d'Eton et à l'université de Cambridge, dont il est chancelier depuis 1852, et entra, aussitôt qu'il fut majeur, dans la vie politique. Élu, en 1820 sous les auspices des tories, député du bourg de Stockbridge, il représenta tour à tour à la Chambre des Communes les villes de Preston (1826), de Windsor 1830), et le comté de Lancastre (1832-1844). Assez indifférent d'abord aux luttes parlementaires, il ne s'y mêla qu'en 1824, où il parla deux fois : l'une pour faire le panégyrique de sir J. Macintosh, l'autre pour défendre, à propos d'une motion réformiste de J. Hume, la constitution de la haute Église en Irlande; ces deux discours, largement conçus, révélèrent en lui des qualités oratoires de premier ordre, et firent concevoir beaucoup d'espérances au parti tory. A la suite d'un court voyage aux États-Unis, il épousa, en 1825, une fille de lord Skelmersdale, et peu de temps après, il accepta dans le ministère passager de lord Goderich, le sous-secrétariat des colonies (1827), pour étudier de plus près les rouages de l'administration. L'année suivante, il continua cette espèce de stage politique auprès de lord Anglesey, qui venait d'être nommé lord-lieutenant d'Irlande, et s'attira dans l'exercice de ses fonctions les sympathies de tous les partis.

Lorsque lord Grey recueillit, en 1830, l'héritage politique du duc de Wellington, lord Stanley fut invité à faire partie de son cabinet, en qualité de secrétaire en chef de l'Irlande. On peut dire que ce fut la plus belle époque de sa vie : modéré dans ses opinions, réglant sa conduite d'après l'équité, il ne craignit pas d'irriter le parti national, si puissamment organisé par O'Connel, en s'opposant à ce qu'il agitât davantage le pays, et le parti protestant en améliorant l'institution du jury et l'instruction publique, en supprimant les loges orangistes, et développant les ressources matérielles. Au parlement, il s'associa au bill de réforme électorale qu'il défendit avec chaleur contre sir R. Peel, et prépara l'abolition des dîmes prélevées sur les catholiques. Ses connaissances spéciales, la dignité de sa tenue et son éloquence, aussi ingénieuse qu'énergique, le désignèrent au mois de mars 1833, comme le successeur de lord Glenelg, lorsque ce dernier quitta le ministère des colonies.

Après avoir fait passer le projet de loi sur l'éducation nationale de l'Irlande, il réfuta les prétentions des *repealers*, avec tant de hauteur et de raillerie, qu'il fut pendant toute la session en butte aux attaques et aux accusations les plus injustes de la part de ses adversaires. A cette époque lui échut la tâche difficile de présenter le bill de l'émancipation des esclaves, et il ne fallut rien moins qu'un orateur aguerri comme lui aux orages de la tribune pour vaincre les préjugés et les résistances de la Chambre des Lords à une mesure si éminemment humaine.

Cependant lord Stanley, qui penchait de plus en plus vers le torysme, ne tarda pas à se trouver en désaccord avec la politique réformiste adoptée par ses collègues, et il profita de la présentation du bill sur les propriétés de l'Église d'Irlande pour donner sa démission (juillet 1834); sa conduite fut imitée par sir J. Graham, le comte de Ripon et le duc de Richmond. Malgré cela, il refusa nettement d'entrer, quelques mois après, dans le ministère tory, qui eut une si courte existence, et combattit même le mouvement de réaction dans lequel on voulait entraîner le pays. Mais la clause d'appropriation qui violait l'intégrité des domaines de l'Église protestante d'Irlande ayant amené le retour aux affaires des whigs qui l'avaient fait adopter, il se sépara de ses anciens alliés, fit pendant ans cause commune avec le nouveau parti conservateurs, et ne contribua pas peu à la chute du cabinet Melbourne.

Par suite de ce revirement qui le rapprochait de sir R. Peel, lord Stanley partagea, en 1841, le triomphe de ce dernier, et prit pour la seconde fois possession du portefeuille des colonies. Partisan déclaré des prérogatives aristocratiques, il soutint sa politique avec beaucoup d'habileté, et marcha d'accord avec lui jusqu'au moment où il fut question de supprimer les anciens tarifs de prohibition sur les céréales; en juin 1844, il se prononça contre la diminution de la taxe des sucres coloniaux, et en décembre 1845, après la conversion de sir R. Peel au libre échange, il résigna ses fonctions entre les mains de M. Gladstone, et passa aussitôt sous la bannière des protectionnistes que dirigeaient alors George Bentinck et M. Disraeli (voy. ce nom).

Dans la session suivante, lord Stanley fit de grands efforts en faveur du monopole; ses discours, ses amendements, tout fut inutile, secondé par un parti assez nombreux, il ne cachait pas son intention de restaurer par tous

moyens possibles les vieilles lois des céréales, et attaqua surtout, avec une vivacité singulière, la politique aventureuse suivie au dehors par lord Palmerston (voy. ce nom), depuis 1848. Sur sa motion, la Chambre haute rendit, en juin 1850, un vote qui frappait d'improbation la conduite tenue par le gouvernement dans l'affaire Pacifico, vote qui aurait amené le renversement du cabinet si la Chambre basse n'eût adopté une résolution contraire. Toutefois, telle était son influence, qu'en février 1851, à la suite des échecs successifs qui avaient obligé lord J. Russell à la retraite, il fut chargé par la reine de présenter une combinaison ministérielle; mais il échoua dans cette mission parce qu'aucun homme politique de quelque valeur ne consentit à détruire l'œuvre économique de sir R. Peel. Son père étant mort cette année-là, il quitta le nom de lord Stanley et continua de siéger sous le nom de comte de Derby à la Chambre des Lords, où il avait été élevé dès 1844, après son échec devant les électeurs de Lancashire.

En 1852, la désunion des whigs ayant occasionné leur chute, lord Derby réussit enfin à composer un cabinet d'éléments tories purs, dans lequel il prit, selon l'usage, les fonctions de premier lord de la Trésorerie, et distribua les affaires étrangères à lord Malmesbury, l'intérieur à lord Walpole, les colonies à sir J. Pakington et les finances à M. Disraeli. A part ce dernier nom, le nouveau cabinet comptait assez peu de notabilités; mais tous ses membres étaient décidés à rétablir le système de la protection, ce qui eut pour effet immédiat de faire revivre l'agitation libre-échangiste de la ligue de Manchester. Le Parlement fut dissous le 1er juillet, et le 17 décembre suivant la nouvelle Chambre des Communes repoussait, à 305 voix contre 286, le budget présenté par le ministère.

Lord Derby se retira pour laisser à lord Aberdeen la mission de reconstituer l'administration et reprit sa place à la tête de l'opposition conservatrice. Il avait, d'un autre côté, fait bon usage du pouvoir, en réformant la Chancellerie, ainsi qu'en concluant avec la France cette alliance que les circonstances ont rendue plus tard si populaire. Lors de la crise ministérielle provoquée par la démission de lord J. Russell en février 1855, il refusa de remonter au pouvoir, sous prétexte qu'il lui aurait fallu ménager ses adversaires. Il y a été ramené, sans rallier une forte majorité, au commencement de 1858, par les embarras que créèrent à lord Palmerston les affaires des Indes et les complications diplomatiques survenues entre le gouvernement français et celui de la Grande-Bretagne, à la suite de l'attentat du 14 janvier. Lord Derby fait, depuis 1830, partie du Conseil privé. De ses trois enfants, l'aîné est lord Stanley (voy. ce nom).

DERCSENYI (Jean-Louis, baron de), publiciste hongrois, né à Tokai, en 1802, fit ses études à Cracovie et à Saros-Datak. Ennemi né des idées libérales, il les combattit toute sa vie, sous la protection de l'Autriche, qui le récompensa de son zèle par d'importantes dignités. Directeur du fisc à Pesth, en 1827, secrétaire royal à Vienne en 1830, haut employé de la Chancellerie en 1836, il devint conseiller intime autrichien en 1838.

M. de Dercsenyi, qui a beaucoup voyagé, a publié en allemand et en hongrois des relations de ses excursions en Angleterre, en Belgique et en Allemagne. Il a donné en outre une *Étude sur un moyen humain de combattre le communisme* (Studium über ein humanes Mittel gegen den Communismus, Pesth, 1846, hongrois et allemand), et un ouvrage intitulé : *Mon système d'éducation* (Grundzüge meines Systems der Erziehung, Pesth et Vienne, 1851).

DÉRODÉ (Louis-Émile), ancien représentant du peuple français, né à Reims (Marne), le 20 mars 1812, d'une ancienne famille de négociants, et petit-neveu du publiciste Linguet, étudia le droit à la Faculté de Paris, et fut reçu avocat en 1834. Après avoir exercé pendant quelques années à Paris, il se fit inscrire au barreau de Reims, où il devint bâtonnier de l'ordre. L'un des chefs du libéralisme dans cette ville, il fut nommé président du Comité électoral de l'opposition; en 1846, candidat de la gauche, il faillit arriver à la Chambre des Députés. En 1847, il présida un banquet réformiste. Après la révolution de Février, élu représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 70 589 voix, et membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec la gauche, et après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de sa ville natale.

DE ROS (William Lennox Lascelles Fitz-Gerald De Ros, 20e baron), général et pair d'Angleterre, né en 1797, à Thames-Ditton (comté de Surrey), descend d'une ancienne famille élevée en 1264 à la pairie héréditaire. Ayant embrassé la carrière des armes, il fut nommé major général en 1854 et prit part à la lutte engagée entre les Turcs et les Russes; il remplit même quelque temps, dans l'armée d'Omer-pacha, les fonctions de quartier-maître général. En 1839, il avait, à la Chambre des Lords, succédé à son frère, mort sans postérité. Sous l'administration de lord Derby, dont il partage les opinions conservatrices, il eut la charge de capitaine des gardes du corps (1852), charge qui lui donna accès au Conseil privé. Au commencement de 1853, il est devenu écuyer du prince Albert. Lord De Ros a le rang de premier baron d'Angleterre. De son mariage avec une fille de lord Richmond (1824) il a deux enfants, dont l'aîné, Dudely-Charles De Ros, né en 1827, sert dans les gardes, où, depuis 1851, il est capitaine.

De Ros (John-Frederick Fitz-Gerald), amiral anglais, né en 1804, est frère du précédent. Il embrassa de bonne heure la carrière maritime, devint capitaine en 1835, et parcourut à diverses reprises l'Amérique du Nord, sur laquelle il a publié une intéressante relation : *Voyages aux États-Unis* (Travels to the United States, 2 vol.). Le 14 février 1857, il a été promu au grade de contre-amiral et mis dans le cadre de réserve.

DEROY (Isidore-Laurent), lithographe français, né à Paris, en 1797, étudia d'abord l'aquarelle sous Cassas, le dessin architectural sous Félix, et exposa, dès 1822, une série de sujets, la plupart à la sépia. Il cultiva un des premiers avec bonheur la lithographie. Ses principaux travaux font partie d'albums et de collections importantes : les *Solennités du sacre* (1826); les *Voyages pittoresques du baron Taylor*, le *Voyage au Brésil*, la *Galerie de Dresde*. On cite notamment les *Principales églises de France* et les *Vues prises sur les bords de la Seine*. M. Deroy, qui a peu exposé, a obtenu, comme lithographe, une 3e médaille en 1836.

DERVICH-pacha, général ottoman, né l'an 1223 de l'hégire (1817), à Eyoub, au bourg de Constantinople, où son père exerçait les fonctions d'iman et d'instituteur primaire, entra à l'âge de douze ans à l'École préparatoire du génie, nouvellement instituée par le sultan Mahmoud, et

fut un des jeunes Ottomans envoyés en Europe par ce monarque pour y faire des études spéciales (1837). Il passa plusieurs années en Angleterre, puis à Paris, où il suivit de 1839 à 1842, les cours de l'École des mines. A son retour en Turquie, il fut nommé ingénieur en chef des mines de Kéban et d'Argana, en Asie Mineure, puis professeur de chimie et de physique à l'École militaire de Constantinople, et bientôt après directeur de la même École, avec le grade de général de brigade. Promu général de division en 1849, il fut nommé commissaire ottoman pour la délimitation des frontières turco-persanes. Au retour de cette mission, qui le tint durant près de quatre années éloigné de la capitale, Dervich fut envoyé dans les Principautés (1854), en qualité de plénipotentiaire de la Porte, pour réinstaller les hospodars Stirbey et Ghica (voy. ces noms). Nommé l'année suivante commandant supérieur de toutes les Écoles militaires de l'empire, il fut délégué par la Porte, au commencement de 1856, pour assister au conseil de guerre qui devait se réunir à Paris et qui fut rendu inutile par les préliminaires de la paix. Après le traité du 30 mars, il fut nommé commissaire de la Porte pour la rectification des frontières de la Bessarabie.

DESABES (N....), ancien député français et représentant du peuple, né dans le département de l'Aisne en 1784, occupa longtemps une charge de notaire. Dans sa jeunesse il s'occupa de poésie, et obtint un accessit de l'Académie française. Membre du conseil général de l'Aisne, il fut élu en 1834 député de Laon par l'opposition libérale. A la Chambre il vota constamment avec la gauche dynastique. En 1835, il demanda et obtint malgré les efforts du gouvernement, que M. H. Sébastiani, nommé ambassadeur à Londres, fût soumis à une réélection, et celui-ci cessa de faire partie de la Chambre. M. Desabes s'appliqua spécialement aux questions de finances. En 1848, il se rallia à la République et fut élu représentant du peuple dans son département, le douzième sur quatorze, par 53 625 voix. Membre du Comité des finances, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

DESAINS (Quentin-Paul), physicien français, né à Saint-Quentin (Aisne), en 1817, fit ses études au collége Louis-le-Grand, et fut admis en 1835 à l'École normale. Nommé agrégé des sciences physiques en 1840, il fut successivement professeur au collége de Caen, au collége Stanislas, et au collége Bourbon, où il devint, en 1847, professeur titulaire. Reçu docteur l'année suivante, il fut chargé, en 1853, de la chaire de physique à la Faculté des sciences de Paris, et l'occupa en titre en mai 1854.

On doit à M. Desains, en collaboration avec M. de La Provostaye (voy. ce nom), un grand nombre de travaux sur les lois de la chaleur rayonnante, la polarisation des rayons calorifiques, la chaleur latente de la vapeur d'eau.

DESART (John Otway O'Connor Cuffe, 3e comte de), pair représentatif d'Irlande, est né en 1818 à Desart-House (comté de Kilkenny). Élevé au collége de Christchurch à Oxford, il entra à la Chambre des Communes pour Ipswich (juin 1842); mais son élection fut annulée deux mois après sur les réclamations du bourg. En 1846, il fut élu membre à vie de la Chambre haute et fit partie du cabinet de lord Derby (1852) en qualité de sous-secrétaire au département des colonies. Il est dévoué aux principes conservateurs. Sa femme, qu'il a épousée en 1842, et d'honneur de la reine.

DESBOEUFS (Antoine), sculpteur franç à Paris, en 1793, reçut les leçons de Car et le grand prix de Rome. Ses premiers furent surtout des gravures sur pierres une médaille du *Sacre de George IV*, gleterre; un portrait en camée de *Louis* et plusieurs autres médailles pour diverses lections. A partir de 1830, il s'occupa lement de sculpture. On cite de lui, entre groupes et statues en marbre : *Jeune* avec un chevreau; *Vierge de Sparte*, au d'Agen; *Ange gardien*, au musée d'Am *Christ*, pour l'église Notre-Dame de Lor *Science et l'Histoire*, pour la bibliothèque Chambre des Pairs; une *Psyché*, au Lux une *Pandore*; *les Nymphes des eaux*; pour la façade du nouveau Louvre: les de *Marie-Thérèse*, à Versailles, de Geoffr *Hilaire*, à l'Institut; de *Lesage*, au Français, etc.; des bronzes : *l'Éloquen dant l'innocence*; *les Buveurs napo* statue de la *reine d'Espagne*; enfin des liefs : *la Victoire et la Paix*, à la Trône; une *sainte Anne*, à la Madele *de la prédication*, à Saint-Sulpice; *humain*, modèle de la frise du palais trie; *l'Architecture*, bas-relief, etc. Ces divers ouvrages ont figuré aux nuels, et quelques-uns ont reparu à universelle de 1855. M. Desbœufs a été un des six sculpteurs admis, à la suite cours, à exécuter le fronton de la Il a obtenu une 2e médaille en 18.., en 1843. Il a été décoré en mai 1851.

DESBORDES-VALMORE (Marceline Fé dame), femme de lettres française, est née à Douai (Nord). Fille d'un doreur, à l'âge de ans elle passa en Amérique avec sa mère mourut bientôt de la fièvre, et se hâta en France. Dénuée de toute espèce de ces, elle mit à profit les avantages d'une tion soignée et d'une figure charmante comédienne. Ses débuts, qui eurent lieu vince, furent pourtant assez remarqués faire entrer à l'Opéra-Comique, où parfaite, le son même de sa voix et lité communicative rappelaient la cél Saint-Aubin. Mais elle ne put résister inséparables de la profession qu'elle brassée, et se retira au bout de quelques

Devenue Mme Valmore par son mariage l'acteur tragique de ce nom, elle se livra rement au penchant qu'elle avait man bonne heure pour les travaux littéraires, et un volume d'*Élégies et romances* (1818, suivi des *Élégies et poésies nouvelles* (1824, qui se font remarquer par une grâce naïve tour d'expression heureux et une émotion trante. Vers 1825, elle obtint, par l'interm de M. de Montmorency, une pension de 1500 sur la cassette du roi. Au recueil de ses (1829, 3 vol. in-18), elle ajouta ensuite : *inédites* (1829, in-18); *les Pleurs* (1833, *Pauvres Fleurs!* (1839, in-8); *Contes en les enfants* (1840, in-8); *Bouquets et* (1843, in-8), etc.

On a encore de Mme Desbordes-Valm sieurs romans : *l'Atelier d'un peintre* vol. in-8), scènes de la vie privée: *le lady Betty* (1836, 2 vol. in-8); *Violettes* vol. in-8); et des o tels que : *Contes en* in-12); *les Anges* ...

Digitized by Google

unes têtes et jeunes cœurs (1855, in-18), etc. le a fourni également de nombreux articles au *niteur* (1833), à *la Couronne de fleurs* (1837), ux *Cent et un*, aux *Femmes de Shakspeare*, au *...epsake parisien*, aux *Beautés de Walter Scott* 852), etc.

DESBUISSON (Prosper), architecte français, né Lacapelle (Aisne), le 19 juillet 1816, vint étu-er à Paris sous la direction d'Achille Leclère, suivit l'École des beaux-arts, où il remporta second prix en 1842, et le grand prix en 1844; sujet du coucours était un *Palais pour l'Aca-mie de Paris*. Pendant son séjour en Italie et Grèce, il envoya une remarquable étude des *opylées d'Athènes*, composée de sept dessins i ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. Desbuisson est attaché comme sous-inspecteur, puis 1852, au palais de Saint-Cloud.

DES CARS ou D'ESCARS (Amédée-François-Ré- DE PÉRUSSE, duc), chef d'une famille fran-se originaire du Limousin, né en 1790 à Cham-y, est fils d'un général mort en 1822. Rentré France avec les Bourbons, il fut nommé d'em-e colonel et aide de camp du duc d'Angoulême, ce fut en cette dernière qualité qu'il fit près de prince la malheureuse campagne de 1815 dans Midi, laquelle se termina par la déroute de Pont-nt-Esprit. Après avoir passé les Cent-Jours en pagne, il fut confirmé dans le grade de maré-l de camp qu'il avait reçu l'année précédente, ita de la pairie en 1822, et prit part à la guerre ntervention de 1823; à la prise du Trocadéro, ommandait une des colonnes d'attaque. Jouis-nt d'un grand crédit à la cour, il fut comblé faveurs par Louis XVIII et nommé en quelques is lieutenant général, grand officier de la Lé-n d'honneur et duc Des Cars. Lors de l'expé-ion d'Alger en 1830, il était à la tête d'une ision d'infanterie; mais, en apprenant les évé-ments de Juillet, il résigna tous ses emplois, itta le service et se rendit immédiatement au-s de Charles X, qu'il accompagna à Holyrood à Frohsdorff. Rentré en France vers 1840, il tint constamment éloigné des affaires publi-es, tout en conservant la position la plus con-lérable dans son parti. Au mois de mai 1857, a marié une de ses filles au duc espagnol de llombrosa.

DESCAT (Louis-Théodore-Joseph), ancien re-ésentant du peuple français, ancien député au rps législatif, né à Roubaix (Nord) le 18 janvier 00, entra à seize ans dans l'industrie comme tein-rier-apprêteur, acquit rapidement une fortune nsidérable, et fut élu, sous le règne de Louis-ilippe, conseiller municipal de Roubaix. En 48, il fut élu dans le département du Nord par 794 voix, le dernier des vingt-huit représen-its. Membre du Comité du commerce et de l'in-strie, il vota d'abord avec le parti du général vaignac et adopta l'ensemble de la Constitution. rès l'élection du 10 décembre, il soutint, au lans et au dehors, le gouvernement de Louis-poléon. Réélu à l'Assemblée législative, il fit ore partie de la majorité contre-révolution-re, et se prononça pour la politique de l'É-se. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit tie du Corps législatif pendant la session de 2-1857. Il a été décoré le 2 janvier 1850.

ESCHAMPS (Frédéric), avocat et homme poli-e français, né à Rouen, vers 1806, se fit rire au barreau de cette ville en 1829, et ac- rapidement une position distinguée comme at. Dévoué, sous Louis-Philippe, à l'opposition radicale, il soutenait dans les élections la politique d'abstention. A la révolution de 1848, il se mit à la tête de la Commission qui prit en mains l'administration provisoire de la ville et du département, fut investi, dès le 26 février, des fonctions de commissaire général. Son administration fut active et régulière, il assura le respect des propriétés et des personnes, et, de concert avec MM. Leballeur-Villiers, maire de Rouen, et Sénart, procureur général, il s'efforça pendant deux mois de contenir les impatiences d'une nombreuse population ouvrière ou les regrets de la bourgeoisie. L'industrie reprit quelque activité et les élections s'accomplirent librement. Mais à la suite des sanglantes journées des 27 et 28 avril, qu'il n'avait pu prévenir, il rentra dans la vie privée. Depuis, M. F. Deschamps a repris sa place au barreau. Il a écrit quelques vers faciles, entre autres : *Bohème et Normandie* (Rouen, 1854), scènes dialoguées.

DESCHAMPS (Émile), poëte français, né le 20 février 1791, à Bourges, vint, à l'âge de quatorze ans, terminer ses études à Paris sous les yeux des gens de lettres dont son père était l'ami. En 1812, il composa une ode patriotique, *la Paix conquise*, qui fut remarquée par Napoléon. Il entra, à cette époque, dans l'administration des domaines, où son père occupait un emploi élevé. Au retour des Bourbons, le jeune Deschamps, dont le patriotisme ne se manifestait pas seulement par des vers, fut inquiété par la police pour avoir travaillé aux fortifications de Vincennes et offert, au nom des habitants, une épée d'honneur au général Daumesnil. Il se vengea, en poëte, par une chanson. En 1818, commence vraiment sa carrière littéraire. Il n'avait encore publié que des articles sans grande importance ou des pièces de vers dispersées dans des revues; mais alors il fait jouer, avec son compatriote de H. Latouche, deux comédies : *Selmours de Florian* et *le Tour de faveur* (1818), qui eut plus de cent représentations et fournit depuis à Casimir Delavigne l'idée des *Comédiens*.

Bientôt s'engagea la lutte des classiques et des romantiques. Enrôlé au premier rang des novateurs, M. Ém. Deschamps fonda et rédigea *la Muse française*, avec V. Hugo, de Vigny, Nodier, etc. Il y inséra plusieurs morceaux de poésie d'une grâce charmante, et des articles littéraires où l'esprit ne faisait point tort à la raison. Ces articles, signés *le Jeune moraliste*, ont été réunis en 1826 sous ce titre : *le Jeune moraliste du XIXe siècle*. Ses *Études françaises et étrangères* parurent en 1829. On y remarqua surtout la traduction de *la Cloche* de Schiller, déclarée intraduisible, et la pièce des *Romances sur Rodrigue*.

M. Ém. Deschamps a rendu son nom populaire en semant, dans une foule de revues et de recueils, des nouvelles et des écrits très-favorablement accueillis du public, tels que : *Appartement à louer; une Matinée aux Invalides; Paul René; Mea culpa*, etc.

Il a également donné à tous les journaux des articles de critique littéraire et même d'archéologie, des tableaux de mœurs où l'on retrouve sa finesse et son élégance. Il a fait aussi, pour les livres d'autrui, beaucoup de préfaces; car M. Ém. Deschamps a toujours passé pour un homme de lettres bienveillant et serviable, empressé à tendre la main aux débutants de la littérature.

Sans compter *Ivanhoé*, opéra anonyme en prose et le libretto de *Stradella*, écrit pour M. Niedermayer, un grand nombre de ses compositions poétiques ont été mises en musique par les maîtres de l'époque, Rossini, Bellini, la Malibran, etc. En 1834, il a traduit avec M. H. Blaze le *Don Juan*

de Casti, et l'on dit qu'il a travaillé avec M. Scribe au poëme des *Huguenots*.

Outre les ouvrages dont nous avons déjà parlé, nous citerons encore la traduction poétique de *Roméo et Juliette* (1839) et de *Macbeth* (1844) : ces deux drames, avec la préface et les commentaires, forment le premier volume de l'édition de ses *OEuvres*, commencée en 1844 et restée inachevée. Dans ces derniers temps, il n'a guère produit, à part ses *Poésies des crèches* (1852), que des pièces de vers de circonstance, notamment à l'occasion de la naissance du prince impérial. M. Em. Deschamps est décoré depuis le mois d'octobre 1828, un an après sa nomination comme sous-chef de bureau au ministère des finances.

DESCHAMPS (Antony), littérateur et poëte français, frère du précédent, est né à Paris, le 12 mars 1800. Les seuls événements de sa vie sont des voyages d'artiste. Il a surtout visité la patrie des arts, l'Italie, qui lui a fourni plusieurs sujets d'étude. Professant en littérature les mêmes principes que son frère, il appartenait à cette élite de l'école romantique que M. Sainte-Beuve appelait le cénacle. Son principal titre littéraire est la traduction en vers de la *Divine Comédie* (1829), que les traductions postérieures n'ont pas fait oublier. Il s'est essayé aussi dans la satire : *Trois satires politiques* (1831), avec prologue, *Satires* (1834). Mais la haine et l'ironie allaient mal à son caractère triste et doux. Il a abordé son véritable genre, l'élégie, dans les poésies qu'il intitule : *Résignation* (1839). M. A. Deschamps a donné plusieurs articles à la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres des *Études sur l'Italie* (1832), et a écrit dans la *Revue de Paris*, le *Journal des Débats*, le *Journal des Demoiselles*, et autres recueils périodiques.

DESCHANEL (Émile-Augustin-Étienne MARTIN-), littérateur français, né à Paris, le 14 novembre 1819, fit ses études au collége Louis-le-Grand et fut, de 1839 à 1842, un des plus brillants élèves de l'École normale. Nommé, à sa sortie, professeur de rhétorique au collége de Bourges, il revint bientôt professer la même classe à Paris, où il fut en outre chargé d'une conférence de littérature à l'École normale. La littérature le disputait à l'enseignement et la politique l'en fit sortir. Après avoir inséré dans *la Liberté de penser* quelques articles remarquables de critique littéraire, entre autres de spirituelles études sur Aristophane, il donna dans le même recueil des essais de politique et de philosophie sociale; ceux intitulés *Catholicisme et Socialisme* (1850, in-8) le firent citer devant le conseil de l'instruction publique, qui, malgré une éloquente défense, le suspendit de ses doubles fonctions. Il se jeta tout entier dans la presse républicaine. Au 2 décembre 1851, il fut arrêté, détenu quelque temps, puis éloigné de France. Réfugié à Bruxelles, il y fait des cours de littérature qui sont très-suivis.

M. Deschanel a publié depuis cette époque *les Courtisanes de la Grèce* (1854, in-32), quatre petits volumes composés d'extraits de divers auteurs et de remarques personnelles : *le Mal qu'on a dit des femmes*, *le Bien qu'on a dit des femmes*, *le Mal qu'on a dit de l'amour*, *le Bien qu'on a dit de l'amour* (Paris et Bruxelles, 1855-1857, in-32); une *Histoire de la conversation* (1858, in-32). Il a fréquemment écrit dans le feuilleton de *l'Indépendance belge*, sous le pseudonyme de ΔΕΣ.

DESCLAIS (l'abbé Jacques-Alexandre), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Caen le 4 avril 1801. Fils d'un petit marchand qui s'était signalé, [illegible] dant la Révolution, par son ardeur républic[illegible], il fit de brillantes études au collége de Caen, entra ensuite au séminaire de Bayeux. Ord[illegible] prêtre, il se rendit à Pont-l'Évêque, où il [illegible] une maison d'éducation. En 1830, il fut [illegible] desservant de la commune de Cresserons pr[illegible] Délivrande (Calvados) et remplit ces [illegible] fonctions avec un dévouement et un esprit de [illegible]rance qui le rendirent populaire et lui valu[illegible] en 1848, d'être élu représentant du peuple, [illegible] cinquième sur douze, par 49 571 voix. M[illegible] du Comité de l'instruction publique, il vota [illegible]nairement avec le parti démocratique [illegible] qui soutenait le général Cavaignac. Après l[illegible]tion du 10 décembre, il se rapprocha de la dr[illegible]. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative [illegible] reprit ses fonctions ecclésiastiques.

DES ESSARTS [de la Manche], magistrat fr[illegible]çais, ancien représentant du peuple, [illegible] l'arrondissement de Coutances en 1[illegible], [illegible] fortes études de droit, fut nommé sous la Res[illegible]tauration, substitut du procureur du [illegible] sa ville natale, puis à Bayeux et [illegible] procureur général près la Cour royale de [illegible]. Après la révolution de Juillet, il devint con[illegible]seiller à la même Cour. Il se tourna [illegible] contre le gouvernement de Louis-Philippe, combattit vivement le système [illegible] par M. Guizot et fut le candidat de la gauche dans l'arrondissement électoral de Periers. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans la Manche, le dernier sur quinze, par [illegible] voix, et fit partie du Comité de la justice. Il vota [illegible]rement avec le parti du général Cavaignac; après l'élection du 10 décembre, se rapproc[illegible] de la gauche. Non réélu à l'Assemblée législa[illegible]tive, il reprit son siége à la Cour de Caen.

DESESSARTS (Alfred-Stanislas LANG[illegible]), lit[illegible]térateur français, né le 9 août 1814, à [illegible] (Seine), fit avec distinction ses études au [illegible] Henri IV, et publia, dès 1830, quelques [illegible] entre autres *le Donjon de Vincennes*; [illegible] donna des articles à *la France littéraire*. [illegible] tard il fut chargé, à *l'Écho français*, de la [illegible]tique littéraire et artistique et de la direction [illegible] feuilleton (1836-1846). Des prix et des [illegible] honorables décernés à M. Desessarts par [illegible]démie française, dans divers concours [illegible] (*la Civilisation chrétienne en Orient*, 18[illegible] *nument de Molière*, 1843), le firent conna[illegible] plus que ses romans et ses nouvelles, [illegible] blesse jamais la religion et la morale. [illegible] sarts est, depuis 1846, sous-bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève. Sa femme, [illegible] Anna Desessarts, morte en 1846, s'était [illegible] connaître dans les lettres.

On a de lui : *une Perle dans la mer* ([illegible] 1841); *le Lord bohémien* (2 vol. in-8, 18[illegible]) *les ombrages* (grand in-8 avec figures, 18[illegible]) *Chants de la jeunesse* (in-12, 1846), poé[illegible] *nivers illustré* (grand in-8 avec figures, [illegible] 2e édit., 1855-1856); *la Comédie du monde* ([illegible] 1850), roman en vers; *les Hommes de* [illegible] *d'Orient* (in-12, 1855), etc. Il a donné [illegible] publications des Sociétés de saint Augustin [illegible] saint Victor (1852-1856), des petits livres d[illegible]cation sur l'histoire et la religion. Il a [illegible] jouer plusieurs pièces de théâtre, [illegible] aux Français, *la Ligue des amants* ([illegible]) [illegible]médie en vers.

DESÈZE (Aurélien), ou DE SÈZE, avocat [illegible]çais, ancien représentant du peuple, [illegible] 1800, est le neveu du défenseur de Louis [illegible]

Digitize

Déjà avocat général en 1830, il refusa de prêter serment à Louis-Philippe, et se fit inscrire au tableau des avocats de Bordeaux. Il devint un des représentants les plus considérables du parti catholique et légitimiste dans le Midi, et plaida avec succès dans plusieurs procès criminels qui attirèrent l'attention publique, tels que celui du curé Gothland. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 58302 suffrages sur 140000 votants, le douzième sur quinze. Membre du Comité de la justice, il fit partie de l'extrême droite, et monta plusieurs fois à la tribune pour combattre les propositions démocratiques. Il soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon, appuya la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Réélu le quatrième à l'Assemblée législative, il continua de s'associer à toutes les mesures hostiles à a République, et fut un des dix-sept représentants chargés d'élaborer la loi du 13 mai contre e suffrage universel. Dans les conflits qui s'élevèrent, en 1851, entre l'Assemblée et le président, il se sépara de la politique de l'Élysée, protesta contre le coup d'État du 2 décembre, t alla reprendre sa place au barreau.

DESFOSSÉS (Romain-Joseph), marin français, énateur, né le 8 décembre 1798, entra au service n 1807, fut nommé aspirant le 1er décembre 1810, nseigne de vaisseau le 1er septembre 1819, lieutenant de vaisseau le 31 décembre 1828, capitaine e corvette le 10 avril 1837, et capitaine de vaisseau le 31 juillet 1841. En 1844, il fut chargé du ommandement de la station navale de Bourbon t de Madagascar. L'année suivante, il fit une xpédition contre Tamatave, dont la reine, Ranavole, avait proscrit tous les étrangers. Avec les orvettes *le Berceau* et *la Zélée*, il se joignit à la orvette anglaise *le Conway*, commandée par le apitaine Kelly, débarqua quelques troupes sur côte, canonna inutilement Tamatave et dut se tirer après des pertes assez sensibles. La Chambre des Députés, qui désapprouvait l'expédition, npêcha de réparer cet échec. Le 27 septembre 47, M. Desfossés fut nommé contre-amiral.

Il était major de la marine à Brest, lorsqu'il fut voyé comme représentant à l'Assemblée législative par les électeurs du Finistère. Il prit place ns les rangs de la majorité et, le 31 octobre 49, le président de la République lui confia le rtefeuille de la marine et des colonies. Sous administration, une indemnité fut accordée x anciens possesseurs d'esclaves. Il présenta projet de loi très-rigoureux sur la presse dans colonies, et demanda la prolongation de l'état siége à la Pointe-à-Pitre. Il présenta et soutint s-vivement la loi qui désigne l'île de Noukara pour lieu de déportation.

Lorsque le général Changarnier, commandant l'armée de Paris et de la garde nationale, fut oqué de ses fonctions, M. Romain Desfossés se ira du ministère, et fut remplacé par M. Ducos 9 janvier 1851; le même jour, il reçut le commandement de la division navale du Levant. and officier de la Légion d'honneur depuis le oût 1850, il est membre du Sénat depuis le 20 rs 1855. Il a été nommé vice-amiral le 11 juin 3, et il est président du conseil des travaux la marine.

ES GARETS (Nicolas, abbé), prêtre français, né à Saint-Julien (Rhône) vers 1799. Issu d'une ienne et noble famille du Beaujolais, il a fait ses les classiques chez les jésuites de Forcalquier reçu la prêtrise à vingt-neuf ans. Après avoir lque temps administré la paroisse d'Ainay, de Lyon, l'archevêque de cette ville lui offrit la place de chanoine titulaire, qu'il occupe encore dans la primatiale. M. Des Garets s'est fait connaître par la publication d'un livre qui a excité une vive polémique et dont le titre accuse suffisamment l'esprit : *le Monopole universitaire* (1843); il le fit suivre de la *Défense du monopole* (1844). Dans une brochure de cette époque, M. Affre, archevêque de Paris, désavoua l'auteur du *Monopole*, l'accusa d'inexactitude dans les citations et le blâma « d'avoir pris un ton très-injurieux, ce qui est une manière fort peu chrétienne de défendre le christianisme. » On doit aussi à l'abbé Des Garets la traduction de plusieurs contes allemands du chanoine Schmid (Lyon, 1837).

DESGOFFE (Alexandre), peintre français, né à Paris, le 2 mars 1805, étudia sous M. Ingres, et débuta à l'exposition de 1834, par un *Site près d'Arbonne*. De 1837 à 1842, il parcourut l'Italie, et envoya néanmoins aux Salons : *Argus gardant Io*, *Hercule et le lion de Némée*, paysages historiques; des *Vues* de Naples, *la Campagne de Rome* et *la Vallée de la nymphe Égérie*. Depuis son retour, il a surtout reproduit les plaines ou les vallées italiennes : *le Lac d'Albano*, *les Baigneuses*, *une Prairie*, *la Méditation*, *le Soir*, *le Cyclope*, acquis pour le musée de Lyon; *Narcisse à la fontaine*, donné à la ville de Semur; *Oreste et les Euménides*, *Paysage d'Hières*, *Vue de Provins*, *le Repos*, *les Joueurs de palet* (1849, envoyés de nouveau à l'Exposition universelle de 1855; *le Christ aux Oliviers*, commandé par le ministre d'État, *l'Écueil*, *le Sommeil d'Oreste* (1857). On lui doit en outre quelques tableaux d'histoire et des sujets religieux, entre autres : *sainte Marguerite*, destiné à Saint-Pierre de Dijon (1845); *saint Pierre* (1850) : *Jésus guérissant les aveugles de Jéricho* (1852), exécuté à la cire et à l'huile pour Saint-Nicolas du Chardonnet. La ville de Paris lui a commandé les chapelles baptismales de cette dernière église et de Saint-Pierre du Gros-Caillou; plusieurs toiles de la galerie des Paysages à l'hôtel de ville, et, en 1853, les *Feuillages* du vestibule de la bibliothèque Sainte-Geneviève. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1842, deux secondes, en 1843 et 1848, une 1re en 1845.

DESJOBERT (Louis-Eugène), peintre français, né vers 1820, à Châteauroux (Indre), étudia sous MM. Jolivard et Aligny, et débuta comme paysagiste au Salon de 1845. Nous citerons de lui : *Saules inondés* (1845); *Matinée d'automne* (1846); la *Baigneuse endormie* (1847); *Paysage* (1850); *Scieur de pierre* (1852); un *Herbage au bord de la mer* et l'*Habitation normande* (1855); *l'Automne dans les bois*, le *Pont rompu*, *Garenne* (1857). Il a obtenu une troisième médaille en 1855, et le rappel en 1857.

DESLANDES (Raymond), auteur dramatique français, né à Yvetot, le 12 juillet 1825, termina ses études au collége de Rouen et vint à Paris pour faire son droit. Mais il se jeta dans la littérature, qu'il ne put suivre librement qu'après une assez longue résistance de sa famille. Après avoir écrit dans quelques petits journaux, il se livra au théâtre et donna, en collaboration avec divers auteurs, une série de pièces : *les Trois Racan*, comédie en un acte, avec M. Durantin; *la Terre promise*, vaudeville, et *le Château des Tilleuls*, drame en quatre actes, avec MM. Decourcelle et Rolland; *Méridien* (1852), avec M. Clairville; *Eva* (1854), avec M. Montjoie; *On dira des bêtises* (1853), avec MM. Labiche et Delacour; *la Femme d'un grand homme* (Odéon, 1855), comédie en cinq actes, avec M. Durantin;

l'Amant aux bouquets, Palais-Royal; *Madame Bijou* et *le Camp des révoltées*, trois vaudevilles en collaboration avec M. Louis Lurine (1856), et *les Comédiennes*, comédie en quatre actes, avec le même (1857). M. Deslandes a fait partie du Comité de l'association des auteurs dramatiques.

DESLYS (Charles), littérateur français, né à Paris vers 1820, interrompit le cours de ses études au collège Charlemagne pour entreprendre un voyage en Italie; puis il se fit acteur et joua tour à tour le drame et l'opéra-comique sur divers théâtres du Midi, notamment à Toulouse. En 1846, il vint à Paris, et le succès qu'obtint sa charmante nouvelle, *les Bottes vernies de Cendrillon*, insérée dans *l'Esprit public* (1853, nouv. édit.), le décida à embrasser tout à fait la carrière des lettres. En 1848, il se mêla au mouvement politique, et fit paraître, avec M. Savinien Lapointe, *les Prolétariennes*, satires, qui avaient succédé à une histoire dithyrambique de *la Révolution de Février*, insérée en feuilleton dans *le Courrier-Français*.

Ce dernier journal imprima de lui, en 1850, un roman qui eut une certaine vogue : *la Mère Rainette* (1851, 4 vol. in-8). Cet auteur a publié jusqu'à présent : *la Millionnaire* (1852, 2 vol. in-8); *la Dernière grisette* (1853); *Mlle Bouillabaisse* (1853, 3 vol. in-8); *Rigobert le Rapin* (1854, 4 vol. in-8), qui en est la suite; *un Zouave*, roman en 5 volumes, terminé par *Pervenche* (1856); *les Compagnons de minuit* (1857, 3 vol. in-8); et beaucoup de nouvelles éparses dans les recueils périodiques. Il s'est aussi essayé au théâtre, mais avec moins de bonheur que dans le roman; on a de lui *les Fiançailles des roses* et *Flore et Zéphyre*, opéras-comiques.

DESMAISONS (Pierre-Émile), lithographe français, né à Paris, le 19 décembre 1812, suivit les cours gratuits de l'École de dessin, puis ceux de l'École des beaux-arts, fréquenta les ateliers de Granger et de Guillon-Lethière, et débuta comme portraitiste au Salon de 1831. Après un voyage de huit mois en Belgique, il exposa encore quelques tableaux, puis se livra à la lithographie. On cite parmi ses planches : *Justine de Leris*, *Milton dictant le Paradis perdu* (1833); *l'Entrée au couvent*, *l'Absence du maître*, *Christine à Fontainebleau*, *l'Hiver*, *le Cabinet de Linnée*; mais il s'est attaché de préférence aux tableaux de M. Vidal, et a reproduit entre autres : *Tony et Marry*, *l'Amour de soi-même*, *Eva*, *Frasquita*, *Noémi*, *Marinette*, *Ismaël*, *Fatanitza*, *l'Ange déchu*, *une Larme de repentir* (1845-1850); ces trois dernières planches ont figuré à l'Exposition universelle de 1855, avec un nouveau tableau de M. Vidal, et *Christophe Colomb et l'Amérique*, d'après le groupe en marbre de M. Revelli; *Mariette* et *Olympia* (1857), etc.

En 1848, M. Desmaisons exécuta, avec M. Jacob, la *Galerie des représentants du peuple*, à laquelle il a ajouté ensuite une partie des membres de la Législative et du Sénat. Il a obtenu une médaille d'or à Bruxelles (1832) et à Paris, une 1re médaille en 1848, et une mention en 1855.

DESMAREST (Armand-Louis), représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né en 1817, est un ancien ouvrier devenu directeur de filature à Deville-lès-Rouen. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans la Seine-Inférieure, le quatorzième sur vingt, par 103 791 suffrages. Membre du Comité du travail, il vota ordinairement avec la droite. Demandant que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, il s'abstint d'en approuver l'ensemble, ainsi que de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de voter avec la majorité monarchique sans se rattacher à la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il retourna à ses travaux industriels.

DESMARRES (Louis-Auguste), médecin français, né à Évreux, en 1810, fut reçu docteur à Paris en 1839, s'y fixa, et se fit un nom comme oculiste. Il ouvrit dès lors pour les indigents une clinique qu'il dirige encore aujourd'hui. On lui doit, entre autres inventions utiles et ingénieuses, un *ophtalmoscope*, exécuté d'abord par M. Luer, puis par M. Charrière (1857). Il a écrit divers *mémoires* sur l'emploi du nitrate d'argent dans les maladies des yeux, sur celui de la ... done dans la perforation de la cornée, de nombreux articles dans la *Gazette des Hôpitaux*, et publié un ouvrage longtemps annoncé : *Traité théorique et pratique des maladies des yeux* (1853-1855, 2 vol. in-8). M. Desmarres a été décoré de la Légion d'honneur en juillet 18..

DESMARS [de la Loire-Inférieure], ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, est né à Savenay (Loire-Inférieure), le 4 février 1811. Après avoir achevé ses études de droit à la Faculté de Paris, il se fit inscrire, en 1835, au barreau de sa ville natale. En 18.., il fut élu conseiller général. Après la révolution de Février, il fut envoyé à la Constituante par 68184 suffrages, le dernier sur une liste de treize élus. Il vota d'abord avec le parti démocratique modéré, puis se rapprocha peu à peu de la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique, mais il se prononça, ... de 1851, contre la politique de l'Élysée. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté à la mairie du 10e arrondissement, et subit une détention de quelques jours. Rallié au gouvernement, il fut porté comme candidat de l'administration au Corps législatif, dans la circonscription de Savenay, où il fut élu et ... réélu en 1857. Il est également membre du conseil général de la Loire-Inférieure. Il est chevalier de la Légion d'honneur. — M. Des... mort à la fin de 1857.

DESMICHELS (Ovide-Chrysanthe), ... français, est né le 2 janvier 1793 ... Après avoir fait ses études au collège de ..., il fut admis en 1812 à l'École normale (... des lettres). Nommé en 1814 régent de ... à Montluçon, il fut appelé à Paris ... chargé d'enseigner l'histoire d'abord au collège Henri IV, puis à celui de Bourbon. Le ... 1831, il quitta sa chaire pour administrer l'Académie d'Aix, d'où il passa en 18.. à celle de Rouen, qui était plus importante. En 18.. il sollicita son admission à la retraite afin de se livrer entièrement à ses travaux littéraires. M. Desmichels est, depuis le mois de septembre 18.., officier de la Légion d'honneur.

On a de lui : *la Liberté de la Presse* (18..), qui, d'après lui, est la seule garantie de toutes les libertés à condition qu'elle sera absolue et sans restriction; *Tableau chronologique de l'histoire du moyen âge* (1822, in-8), qui, revu et augmenté, est devenu un livre classique dans l'enseignement sous le titre de *Manuel de l'histoire du moyen âge* (..., nouv. édit. 1840).

DESMOLLES [de la

ant du peuple français, ancien député, est né à Saint-Germain de Calberte (Lozère), en 1802. Petit-fils d'un avocat au parlement de Toulouse, il fut élevé dans les principes légitimistes; mais, sous la monarchie de Juillet, il resta presque étranger à la politique. Établi près de ..angogne, il s'occupait surtout d'agriculture, lorsqu'en 1848 il fut élu représentant du peuple, le second sur quatre, par 14560 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, mais, de 1852 à 1854, il fit partie du Corps législatif.

DESMOUTIERS (Charles), industriel français, ancien représentant du peuple, est né à Coutiches (Nord), le 2 février 1810. Cultivateur et fabricant de sucre à Faumont, il était, avant 1848, presque étranger à la politique. Élu représentant du peuple, dans le département du Nord, sixième sur vingt-huit, par 183 105 voix, il fut membre du Comité du commerce et de l'industrie, se montra très-opposé au socialisme, mais prêta son concours à l'organisation de la République dans les rangs du parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique napoléonienne une opposition modérée, vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative et se renferma dans l'industrie.

DESNOIRESTERRES (Gustave Le Brisoys, dit), littérateur français, est né le 20 juin 1817 à Bayeux (Calvados), où il a fait ses études. Il débuta dans la carrière des lettres par un roman publié dans le *Journal général de France* et intitulé : *la Pensionnaire et l'Artiste* (1839), et fonda ensuite un recueil mensuel, *la Province à Paris* (1841-1842). Outre une collaboration plus ou moins active à quelques journaux de Paris, entre autres à *l'Époque*, à *la Semaine*, à la *Revue de Paris*, il a fait paraître un certain nombre de romans : *la Chambre noire* (1843), *Jarnowick* (1844), *Entre deux amours* et *Mlle Zacharie* (1845), *un Amour en diligence* (1853), *les Talons rouges* (1854), esquisses contemporaines. Il a aussi donné une étude sur Balzac le romancier (1851), et une édition annotée du *Tableau de Paris* de Mercier (1853, in-12). M. Desnoiresterres, qui a pris le XVIII^e siècle pour l'objet de ses recherches, se propose d'en reproduire la physionomie variée dans une série d'études à laquelle appartiennent *les Intérieurs de Voltaire*, publiés par *la Revue de Paris* en 1855.

DESNOYER (Louis-François-Charles), auteur dramatique français, né à Amiens, en 1806, débuta au théâtre comme acteur et auteur à la fois, par un vaudeville intitulé : *Je serai comédien* (1827). Quelques années après, il quitta la scène, travailla, sous divers pseudonymes, avec plusieurs autres jeunes auteurs, et aborda enfin le grand drame en 1835. Sous la direction de M. Védel, de 1841 à 1847, il occupa au Théâtre-Français l'emploi de régisseur général. En mai 1852, il prit l'administration difficile de l'Ambigu-Comique, à laquelle il a sacrifié une partie de sa fortune personnelle.

M. Charles Desnoyer a produit un nombre infini de pièces, appartenant à tous les genres, mais surtout des drames pour le boulevard. Nous citerons parmi ces drames : *le Séducteur et son élève*, 2 actes (1829); *le Puits de Champvert, ou le Fermier Lyonnais*, 3 actes; *le Petit chapeau*, ou *le Rêve d'un soldat*, fantasmagorie en six parties; *le Général et le jésuite*, 5 actes; *le Naufrage de la Méduse*, 5 actes (1839); *Montbailly ou la Calomnie*, tiré des *Causes célèbres*, 5 actes; *Ralph le bandit*, 5 actes; *Six mille francs de récompense*, 5 actes; *Jeanne d'Arc*, 5 actes et 10 tableaux; *les Trois étages*, ou *Peuple*, *Noblesse*, *Bourgeoisie*, 3 actes (1849); parmi ses comédies : *le Papier timbré* (1825); *le Faubourien*, *la Femme du voisin*, *le Bouquet de bal*, *le Débutant*, ou *l'Amour et la comédie*, *le Congrès de la paix* (1849), toutes en 1 acte: *la Mère de la débutante*, ou *Je serai comédienne*, *une Jeunesse orageuse*, vaudevilles en 2 actes; *la Caisse d'épargne*, en 3 actes (1841 et 1842); un opéra-comique, *Casimir*, ou *le Premier tête-à-tête*, en 2 actes, musique d'Adam (1831); plusieurs impromptus ou pièces de circonstance, depuis *le Polonais*, ou *Février* 1831, en 1 acte, jusqu'à *la Rentrée à Paris*, tableau du retour des troupes de Crimée (décembre 1855).

Le nom de M. Charles Desnoyer s'est trouvé, en outre, associé à celui de plus de trente auteurs différents sur l'affiche d'une foule de vaudevilles, comédies, drames ou mélodrames; nous ne ferons que rappeler, entre autres succès populaires ou récents : *le Roi de Rome*, en 5 actes, avec M. Léon Beauvallet (Ambigu, 1850); *le Testament d'un garçon*, en 3 actes, avec M. Eugène Nus (Odéon, 1851); *la Bergère des Alpes*, en 5 actes, avec M. Dennery (Gaîté, 1852), reprise tout récemment, et *Zazezizozu*, grande féerie-revue, jouée au Cirque en décembre 1835, et dont il fut un des auteurs déguisés, sous le nom d'*Anatole*.

DESNOYERS (Jules-Pierre-François-Stanislas), historien et géologue français, né à Nogent-le-Rotrou, le 8 octobre 1800, se livra dès sa jeunesse à l'étude de l'histoire naturelle et de l'archéologie, devint en 1825 secrétaire de la Société d'histoire naturelle de Paris, puis secrétaire de la Société géologique de France (1830). Aide-naturaliste de géologie au Muséum d'histoire naturelle en 1833, il est devenu, l'année suivante, bibliothécaire de cet établissement. Il est secrétaire de la Société de l'histoire de France depuis sa fondation. Membre du Comité créé en 1834, pour la publication des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France*, il fait aussi partie de celui de la langue, de l'histoire et des arts de la France.

M. Desnoyers a obtenu en 1832 une mention très-honorable de l'Académie des inscriptions, à la suite du concours ouvert sur l'*Histoire du décroissement et de la destruction totale du paganisme dans les provinces de l'empire d'Occident*, etc., et le prix, en 1838, sur l'*Histoire des différentes incursions des Arabes d'Asie et d'Afrique* en Italie et dans les îles qui en dépendent. Il a fourni à divers recueils des mémoires et opuscules sur la géologie : *Mémoire sur la craie et sur les terrains tertiaires du Cotentin* (*Annales* de la Société d'histoire naturelle de Paris, II, 1825); *Observations sur quelques systèmes de la formation oolithique du nord-ouest de la France* (*Annales des sciences naturelles*, IV, 1825); *sur les Cavernes et brèches à ossements des environs de Paris* (*Comptes rendus* de l'Académie des sciences, 1842); *Observations sur les terrains tertiaires du nord-ouest et de l'ouest de la France* (*Bulletin* de la Société géologique, 1852 et 1855); l'article *Caverne*, du *Dictionnaire universel d'histoire naturelle*, repris sous le titre de *Recherches géologiques et historiques sur les cavernes à ossements* (1845, in-4), etc.

M. Desnoyers a donné dans un autre ordre d'études : *Bibliographie historique et archéologique de la France* (*Bulletin* de la Société de l'histoire de France, 1854); *Indication des principaux ou-*

vrages propres à faciliter les travaux relatifs à l'histoire de France (*Annuaires* de la même Société, 1837); *Sociétés littéraires de la France* (Ibid., 1841); *Topographie ecclésiastique de la France pendant le moyen âge et dans les temps modernes jusqu'en* 1790 (1853 et 1854), travail important qui tire son intérêt du rapport probable entre les subdivisions du diocèse et les *pagi* de la Gaule romaine; *Introduction pour les recherches à faire en Orient sur les colonies gauloises de l'Asie Mineure* (*Bulletin* des comités historiques, 1855); *sur le Sort des enfants trouvés en France, antérieurement à saint Vincent de Paul* (1856), etc. Il rassemble depuis plusieurs années les matériaux d'un *Répertoire des sources originales de l'histoire de France.*

DESNOYERS (Louis-Claude-Joseph-Florence), littérateur et journaliste français, né en 1805, au village de Replonges (Ain), travailla quelque temps dans une étude d'avoué, et vint à Paris en 1828. Il y fonda, avec MM. Vaillant et Cartilier, un petit journal d'opposition libérale qui, pour échapper au cautionnement et aux poursuites du parquet, prit alternativement les titres de *Lutin*, *Trilby*, *Follet* et *Sylphe*. Ce fut comme rédacteur du *Sylphe* qu'il s'associa à la protestation des journalistes contre les ordonnances de juillet 1830. L'année suivante il passa au *Figaro*, puis au *Voleur* où il signe le compte rendu des théâtres; il collabora en même temps au *Corsaire*, au *Journal des enfants*, qui lui dut une grande partie de son succès, et au *National*, où il hérita de la succession du feuilleton musical confié d'abord à M. Fétis. A la même époque, il commença dans le livre collectif des *Cent et un*, l'amusante étude de mœurs intitulée : *les Béotiens de Paris* (t. III et V).

Le 1er décembre 1832, M. Louis Desnoyers fonda avec M. Charles Philippon *le Charivari* dont la vogue, obtenue par des articles mordants et des caricatures politiques, fut immense dès les premières années. Il céda la direction de cette petite feuille à M. Altaroche pour concourir, en 1836, à l'établissement du *Siècle*, dont il est encore un des principaux propriétaires, en même temps que directeur de la partie littéraire.

Auteur de quelques vaudevilles sous le pseudonyme de *Derville*, M. Desnoyers est surtout connu par *les Aventures de Jean-Paul Choppart* (1836, 2 vol. in-12), imprimées d'abord dans *le Journal des enfants*, et *les Aventures de Robert-Robert* (1840, 2 vol. in-8), qui en sont le pendant. On lui doit encore : *les Mémoires d'une pièce de cent sous* (1837); *Gabrielle* (1846); *de l'Opéra en* 1847 (1847, in-8); la fin d'un roman posthume de Frédéric Soulié, intitulé : *le Veau d'or*, etc. Il est en outre l'un des fondateurs de la Société des gens de lettres qu'il a présidée plusieurs fois, et en 1854 il a établi *le Messager des dames et des demoiselles.*

DESNOYERS (Edmond), vaudevilliste français, connu sous le pseudonyme de DE BIÉVILLE, frère du précédent, est né à Paris le 30 mai 1814. Il débuta fort jeune dans la littérature légère, fit quelques pièces avec MM. Théaulon et N. Fournier, puis se lia d'amitié avec Bayard, dont il devint un des plus assidus collaborateurs. Ses vaudevilles alimentent principalement le répertoire des scènes de genre; nous citerons parmi ceux qu'il a faits seuls : *les Dévorants* (1843); *la Contrebasse* (1845); *le Meunier, son fils et Jeanne* (1854) et *la Bégueule* (1855).

Viennent ensuite en collaboration : *l'Homœopathie* (1836), son premier ouvrage; *de l'Or* (1837), *le Saute-ruisseau* et *la Vie de garçon* (1838), *Phœbus ou l'Écrivain public* (1839), un des [illegible] de Vernet; *les Enfants de troupe* (1840), interprété avec beaucoup de verve au Gymnase par [illegible] Klein et Ferville; *le Flagrant délit* (1841); *le* [illegible] *ros du marquis de quinze sous* (1843); *la* [illegible] *de dindons* (1845), pour Mlle Déjazet; *les* [illegible] *blanches* (1847); *Éric le fantôme* (1848), [illegible] en 3 actes; *Gardée à vue* (1849); *les Deux* [illegible] (1850); *Si Dieu le veut* (1851); *les Enfants de* [illegible] *balle* (1852); *un Fils de famille* (1853), [illegible] plus agréables vaudevilles du Gymnase et la [illegible] nière création de Bressant à ce théâtre; *Sur terre et sur l'onde* (1854); *les Fanfarons* [illegible] et *le Dessous des cartes* (1856), et *Ce qui* [illegible] *viennent les roses* (1857), parodie des [illegible] courtisanes. En 1856, M. de Biéville fut [illegible] de la rédaction des comptes rendus dram[illegible] au journal *le Siècle*, où il remplaça M. [illegible] de Fiennes.

DESNOYERS (Auguste-Gaspard-Louis [illegible] baron), graveur français, membre de l'[illegible] né à Paris, le 19 décembre 1779, d'une [illegible] qui se rattache au célèbre peintre Boucher. [illegible] d'abord de la peinture historique avec Lethière, et fréquenta l'École des beaux-arts. [illegible] de la peinture et du dessin n'[illegible] acheminement vers la gravure, à laquelle il s'é[illegible] tait essayé dès l'enfance. Quelques planches [illegible] pointillé, *Léda*, d'après Lethière, [illegible] *dre*, d'après Harriette, *Dédale et l'*[illegible], d'après Landon, *Héloïse et Abeilard*, d'après [illegible] Lefebvre, commencèrent sa réputation, [illegible] *nus désarmant l'Amour*, qui parut à l'exposition de 1799 lui valut une médaille d'or de [illegible] Il entra alors chez Tardieu et étudia pendant deux ans la gravure à l'eau forte et au burin. [illegible] 1801, il donna sa première gravure en [illegible] douce : *l'Espérance soutenant l'homme* [illegible] *tombeau*, d'après une esquisse de [illegible] 1802 à 1804 les *Pénibles adieux*, d'après [illegible] Ledru, le *Portrait de Bonaparte*, d'après [illegible] Lefebvre, *la Belle jardinière* (au Luxembourg), d'après Raphaël, à la reproduction [illegible] quel il a surtout consacré sa vie. Il [illegible] d'après ce maître : *la Vierge de Foligno* (au Luxembourg), *la Vierge au linge*, *la* [illegible] *chaise*, *la Vierge au poisson*, *la* [illegible] *sainte Catherine d'Alexandrie*, d'après [illegible] du Louvre, *la Vierge d'Albe*, *la Vierge* [illegible] *ceau*, *la Transfiguration*, *la Vierge* [illegible] *Sixte* (au Luxembourg), et *la Madone* [illegible] *son Tempi.*

On cite encore de cet artiste, qui [illegible] plus grande faveur sous l'Empire et [illegible] tauration, un portrait de *Napoléon*, [illegible] rard, qui lui fut payé 50000 francs; [illegible] de *Marie-Louise*, dont le premier fut [illegible] d'après les seuls souvenirs de l'empereur [illegible] de plusieurs personnages, entre autres [illegible] *leyrand*, d'après Gérard, etc.; puis, [illegible] œuvres diverses, *les Muses et les Piérides*, d'après Perigno del Vagna; *la Sainte famille*, d'après Léonard de Vinci; *la Madeleine*, d'après Corrège; *Éliézer et Rebecca* et *Moïse* [illegible] *eaux*, d'après Poussin; *Bélisaire*, d'après [illegible] rard; *Psyché et l'Amour*, d'après M. [illegible] *lémée Philadelphe et Arsinoé*, d'après [illegible] *François Ier et Marguerite de Navarre*, [illegible] M. Fleury Richard; *Phèdre et Hippolyte*, [illegible] Guérin, etc.

En mars 1816, M. Desnoyers fut compris [illegible] les membres de l'Institut nouvellement [illegible] nisé, et devint, en 1825, le premier [illegible] royal. Trois ans [illegible] Martignac le tit[illegible] Louis-Philippe, [illegible]

by Google

le produire, il fut créé, en juin 1837, officier de la Légion d'honneur. Il n'a point pris part à l'Exposition universelle de 1855. Il travaillait pendant cette dernière période à une importante publication, l'*Appendice à l'Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël*, de M. Quatremère de Quincy (1852, in-4, avec pl.), auquel il a ajouté depuis un *Supplément*.

Comme peintre, M. Desnoyers a fait pour l'École des beaux-arts huit copies à l'huile, cinq grandes aquarelles, et quatre *portraits* d'hommes célèbres exécutés d'après Raphaël. Ses gravures se distinguent par une taille nette, franche, précise, sans roideur ni sécheresse, l'expression des têtes et la souplesse moelleuse des draperies. — Cet éminent artiste est mort à Paris, le 15 février 1857.

DESORMES (Charles-Bernard), ancien représentant du peuple français, né à Dijon le 3 juin 1777, et admis à l'École polytechnique lors de sa fondation, en sortit, en 1797, et fut attaché au service de l'instruction publique. D'abord répétiteur de chimie à l'École polytechnique, il publia quelques-uns des résultats de ses recherches scientifiques dans les *Mémoires* de l'Institut, puis se tourna vers l'industrie, et prit, en 1804, la direction d'une manufacture de produits chimiques à Verberie (Oise). Partisan déclaré des doctrines libérales, sous la Restauration, il ne tarda pas, après 1830, à combattre la politique de Louis-Philippe, et se présenta, sans succès, en 1831, comme candidat de la gauche, au collége électoral de Senlis (Oise). Il fut élu conseiller général du département, et, le 8 mai 1835, nommé chevalier de la Légion d'honneur. Il fonda, avec M. Donatien Marquis, la *Revue de l'Oise* et plus tard le *Progrès de l'Oise*, organe de l'opposition dynastique. Il se retira de l'industrie en 1845. Après la révolution de Février, représentant du peuple, le septième sur dix, par 54 496 voix, il vota ordinairement avec le parti du *National* et après l'élection du 10 décembre, combattit la politique de l'Élysée. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DESPEAUX (Éloi, baron), général français, né à Auteuil près Beauvais (Oise), le 14 octobre 1761, entra comme soldat au régiment de Flandre en 1776. Nommé capitaine après la bataille de Jemmapes, il fut grièvement blessé à la défense du camp de Famars, devint général de brigade en 1796 et général de division l'année suivante à la suite d'un engagement sur la Sambre. Son avancement rapide était plutôt dû à son courage qu'à ses talents militaires. Depuis cette époque M. Despeaux n'a plus été employé qu'à l'intérieur ou sur les frontières dans le commandement des corps d'observation. En 1821, il reçut de Louis XVIII le titre de baron. — Doyen de l'armée française, il était inscrit le premier au cadre de réserve de l'état-major général lorsqu'il est mort dans l'année 1856.

DESPOIS (Eugène), littérateur français, né à Paris le 25 décembre 1818, fils d'Antoine-André Despois, peintre d'histoire et de portraits qui a produit des œuvres nombreuses sous l'Empire et la Restauration et figuré avec honneur à l'exposition jusqu'en 1835. Il fit de brillantes études au collége Saint-Louis, entra à l'École normale en 1838, professa, pendant un an, la rhétorique à Limoges, et fut rappelé à Paris où il devint professeur de la même classe au collége Louis-le-Grand. Démissionnaire, à la suite du 2 décembre 1851, il entra dans l'enseignement libre et se consacra à de nouveaux travaux littéraires.

M. Despois, qui a fourni à la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke les traductions de *Rutilius Numatianus*, de *Rufus Festus Ardenus*, d'*Aratus*, etc. (1844), concouru à la publication en latin des *OEuvres d'Abeilard*, par M. Cousin (1849) et donné plusieurs éditions classiques annotées, s'est surtout fait connaître en écrivant dans *la Liberté de penser*, la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, etc., un certain nombre d'articles, pleins de verve et de finesse. L'un de ces articles, inséré dans le premier recueil, à l'occasion de l'élection présidentielle du 10 décembre 1848, a été tiré à part et distribué à plus de 50 000 exemplaires.

DESPORTES (Auguste), littérateur français, est né en 1798 à Aubenas (Ardèche). Après quelques essais littéraires, entre autres *le Duel d'Young* (1822), il se mit à traduire en vers français plusieurs auteurs latins, *les Bucoliques*, une partie de *l'Énéide* et *les Satires de Perse* (1841), qui lui valurent une grande médaille d'or de la part du roi des Belges. Depuis cette époque, il a donné *Molière à Chambord* (1843), comédie en quatre actes et en vers jouée à l'Odéon; une traduction poétique des *Odes* d'Horace (1847), et il a collaboré à la *Collection des auteurs classiques* de Hachette, au *Million de faits*, aux *Cent traités*, à *Patria*.

DESPORTES (Eugène-Henri), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né au Mans, le 8 juillet 1782, entra d'abord dans la carrière militaire, mais y renonça par suite d'opinions politiques, et, à vingt et un ans, se voua à l'art médical. Il fut reçu docteur à Paris en juillet 1808, avec une thèse sur *l'Action de la noix vomique sur l'économie animale*. Établi dès lors à Paris, où il se fit une clientelle nombreuse, il n'en poursuivit pas moins ses travaux scientifiques. Voici la liste des principaux : *Traité sur l'angine de poitrine* (1811, in-8); *Conspectus des pharmacopées de Dublin*, *d'Édimbourg*, *de Londres et de Paris* (1820, in-8), suivi d'un *Appendice* embrassant la pharmacopée de Berlin, de Copenhague, de Pétersbourg, de Philadelphie, de Stockholm et de Vienne, en société avec M. F. S. Constancio; *Recherches expérimentales sur l'empoisonnement lent par l'acétate de morphine*, publiées par la *Revue médicale* (1824); des *Notes*, dans le même recueil, *sur l'Inflammation de la moëlle épinière* (1825), *sur la Varioloïde* (1826); *Considérations pathologiques et médico-légales sur l'excitation vénérienne* (1829), etc.

DESPRETZ (César-Mansuète), physicien français, né aux environs de Bavai, en Belgique, pendant la Révolution française, vint fort jeune à Paris pour y étudier la physique et la chimie, il se fit remarquer, dans les laboratoires, par une intelligence très-vive, une extrême mémoire, et une maladresse manuelle qui devint proverbiale parmi ses compagnons d'études, mais ne l'empêcha point d'être nommé de bonne heure répétiteur du cours de M. Thénard, à l'École polytechnique. Professeur de physique au collége Henri IV et plus tard à la Faculté des sciences, il est entré, en 1841, à l'Académie des sciences en remplacement de Savart. Il a été créé officier de la Légion d'honneur en mai 1846.

Outre plusieurs savants mémoires insérés dans les recueils spéciaux, M. Despretz a publié : *Traité élémentaire de physique* (2 vol. in-8), ouvrage devenu classique; *Traité de chimie théorique et pratique*, et un petit volume intitulé : *des Colléges; de l'Instruction professionnelle; des Facultés*.

qui, comme professeur, supplée
à la lucidité de l'exposition, a eu
omme expérimentateur, la bonne
her son nom à la découverte de ce
appeler *la pierre philosophale*
parvenu, en soumettant du char-
distillation lente, au moyen d'un
uction, à obtenir, sur des fils de
ristaux de couleur noire, microsco-
vrai, mais qui, mêlés avec un peu
sent les rubis aussi rapidement et
it que la poussière du diamant. Au-
e ne produit un pareil effet, dans
ditions.

Louis), sculpteur français, né à
uillet 1799, fut élève de Bosio, et
es concours de l'École des beaux-
l prix en 1822 et le premier en 1826,
e-bosse représentant *la Mort d'O-*
s ouvrages qu'il envoya de Rome,
élégant bas-relief des *Bergers d'Ar-*
ur le monument élevé au Poussin
le Chateaubriand, et la statue de
331), achetée par le roi Louis-Phi-
hâteau de Neuilly, brisée en 1848,
lele en plâtre a reparu à l'Exposi-
le de 1855. Cette œuvre gracieuse
édaille de deuxième classe et un
l'Académie des beaux-arts.
n France, M. Desprez exécuta *la*
et *le Général Foy* (1837), pour la
Députés; en 1837, un *saint Ma-*
(église de la Madeleine), *Maurice*
ochot, statues en pierre (hôtel de
, une charmante *Diane au bain*,
amps-Élysées); en 1846, *Fléchier*,
es figures assises qui décorent la
-Sulpice, et *deux sujets antiques*,
luc de Luynes pour le château de
l'on excepte quelques *bustes* d'hom-
pour les galeries de Versailles, cet
oyé, depuis dix ans, aux Salons de
deux morceaux en marbre placés
au Luxembourg : *Jacques Desbros-*
l'Ingénuité à l'Exposition univer-
M. Desprez a obtenu une 2ᵉ mé-
, une 1ʳᵉ en 1843, et une mention
té décoré en mai 1851.

S (Pierre-Antoine), imprimeur
Moulins, vers 1798, prit en 1827
lée par son père et se maria peu
ille du libraire Place, dont il réu-
ment au sien. Cette imprimerie,
sa direction une extension consi-
sérieux développement artistique,
ourd'hui toutes les branches acces-
ypographie, depuis la plus simple
'à la chromo-lithographie la plus
ses publications, *l'Ancien Bour-*
ille Allier (4 vol. in-fol., 140 pl.);
vergne et le Velay, de M. Ad. Mi-
n-fol., 144 pl.); *les Douze dames*
, reproduction d'un manuscrit du
figuré aux diverses expositions de
uis 1834, et ont valu à M. Desro-
ailles d'argent, une médaille d'or
médaille de prix à Londres (1851).
en novembre 1849. Son fils, M. Char-
, né à Moulins en 1828, est aujour-
cié.

S (Henry-Marie-Joseph), chirur-
né à Lille en 1791, entra dans le
uées en 1809, fit les campagnes de
ut reçu docteur à Paris en 1814.
Il remporta, deux ans après, le premier [illegible]
concours du Val-de-Grâce et fut des [illegible]
dans cet hôpital, de la direction du [illegible]
rien et de l'enseignement [illegible]
quitté qu'après plus de trente ans [illegible]

On a de ce praticien, qui s'est [illegible]
ment occupé des maladies des enfants [illegible]
fections syphilitiques : *Traité historique* [illegible]
tique du croup (1824); *Traité de la* [illegible]
(1827), couronné par la Société [illegible]
tique et traduit en allemand; [illegible]
traitement de la syphilis sans [illegible]
traduit dans la même langue; *Traité* [illegible]
des maladies vénériennes (1836), [illegible]
mer l'auteur membre du conseil royal [illegible]
de la Suède; *Lettres écrites du Val-de-Grâce* [illegible]
le même sujet (1840; 3ᵉ édit., 1847); [illegible]
la blennorrhée urétrale (1854); et un [illegible]
bre de *Mémoires* et de *Notes*. [illegible]
ruelles a rédigé pendant deux ans, [illegible]
la Société d'encouragement et [illegible]
res militaires les tomes XXV et [illegible]
Il a été décoré en mai 1833. — Son [illegible]
DESRUELLES, a embrassé comme [illegible]

DESSALLES (Jean-Léon), [illegible]
né au Bugue (Dordogne), [illegible]
études à Périgueux, et, [illegible]
section historique des Arch[illegible]
fut occupé pendant plusieurs [illegible]
ches nombreuses qu'ex[illegible]
Lexique roman de Raynouard. [illegible]
ce célèbre philologue, il s'[illegible]
aux études linguistiques. [illegible]
ses travaux, ont été récemment [illegible]
par l'Académie des sciences et [illegible]
Toulouse : *de l'Influence de la* [illegible]
çaise sur la littérature romane [illegible]
par l'Institut de France : *Études* [illegible]
formation du roman et de l'ancien [illegible]

On cite aussi de M. Dessalles [illegible]
sertations *sur les Patois du* [illegible]
(1838) et *sur les Recherches de* [illegible]
in-8); *Périgueux et les deux* [illegible]
Périgord (1847, in-8); un *Rapport* [illegible]
sent des archives de Sarlat [illegible]
d'anciens manuscrits, ainsi que [illegible]
dans *les Mémoires de l'Académie des* [illegible]
les Mélanges de la Société des [illegible]
Villes de France, Paris pittoresque, [illegible]

DESSAUX (Charles), ancien [illegible]
peuple français, né à Bar-le-Duc [illegible]
27 mars 1797, étudia le droit, [illegible]
avocat dans sa ville natale et y [illegible]
charge d'avoué qu'il garda pendant [illegible]
ans. En 1848, il vivait retiré à [illegible]
lorsqu'il fut élu dans la Meuse, [illegible]
démocrate, par 41421 voix. Il vota [illegible]
avec le parti démocratique modéré. [illegible]
tion du président de la République, [illegible]
démission le 21 décembre 1848, et [illegible]
lors en dehors des affaires publiques.

DESTIGNY (Pierre-Daniel), horloger [illegible]
né à Sanneville (Seine-Inférieure), [illegible]
son apprentissage à Paris, dans une [illegible]
ture-école d'horlogerie, revint à Rouen [illegible]
et y fonda une maison qu'il dirigea [illegible]
plus de cinquante ans. Bientôt connu par [illegible]
découvertes, il inventa principalement [illegible]
des systèmes de compensateurs pour [illegible]
de second ordre, et pour le balancier [illegible]
dules de commerce, aujourd'hui [illegible]
adoptés. C'est lui qui fit cesser à Rouen, [illegible]
mencement de [illegible] la méthode de [illegible]
horloges sur

qui fut remplacée l'année suivante, à Paris, par l'adoption de l'heure sidérale ou temps moyen.

M. Daniel Destigny, qui s'est livré à de longues études sur la dilatation des métaux, a publié, entre autres ouvrages : *Moyen de perfectionnement d'un mécanisme employé pour rendre nulles les influences d'une température variable sur la marche des montres* (Rouen, 1818, avec planches), et une *Table indiquant la longueur du pendule simple dans le vide*, etc. (Rouen et Caen, 1853, in-4).

Il a obtenu aux expositions industrielles de 1819 et 1844, une mention honorable et une médaille de bronze. Il est, depuis de longues années, membre des Sociétés de Rouen, et principalement de la Société d'émulation, dont il a plusieurs fois été président. Adjoint de la municipalité de Rouen, après 1830, il a activement concouru à l'érection de la statue de Corneille (1834).

DESTOUCHES (Paul-Émile DETOUCHE, dit), peintre français, né à Paris, le 16 décembre 1794, fut élève de Louis David. Il exposa pour la première fois en 1817, et donna successivement : *François Ier accordant à Diane de Poitiers la grâce de son père*, un *Bélisaire* (1817); une *Résurrection de Lazare*, qui est à la cathédrale de Vannes (1819); *Jésus au mont des Oliviers*, à l'église de Saint-Victor de Paris (1822); la *Convalescence de Gresset soigné par sa sœur;* une *Scène turque des Mille et une Nuits*, au musée de Caen; *Marie Stuart dans les souterrains de Locleven*, acquis par la duchesse de Berri (1824); *Scène du Mariage de Figaro, le Ruban de la comtesse:* ces deux œuvres gravées par Sixdéniers; *le Retour au village*, lithographié par M. Aubry Lecomte, et le plus remarqué des tableaux de genre de l'artiste (1827); *l'Amour médecin* (1830), gravé simultanément en France et en Angleterre; *la Fille mal gardée* (1836); *la Fille bien gardée* (1838); un *Officier blessé*, *le Convalescent*, épisodes de 1814. — M. Destouches a obtenu une 1re médaille pour l'histoire en 1819, et une [illegible] pour le genre, en 1827. Cet artiste a aussi cultivé les lettres. On a de lui, entre autres pièces de vers : *Épître à Nicolas Poussin, par un jeune peintre* (1819, in-8), que *la Biographie générale* attribue à son confrère, M. L. D. Detouche (voy. plus loin).

DESURMONT (Louis), ancien représentant du peuple français, est né à Turcoing (Nord), le [illegible] décembre 1812. Cultivateur à Marquillies, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition libérale. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le dix-neuvième sur vingt-huit, par 125 591 suffrages, prit place au Comité de l'agriculture et du crédit foncier. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la gauche, pour combattre la politique de l'Élysée, mais sans s'associer aux demandes de mise en accusation contre Louis-Napoléon et ses ministres. Non réélu à l'Assemblée législative, il retourna à ses travaux agricoles.

DES VERGERS (Marie-Joseph-Adolphe NOËL), orientaliste français, né vers 1810, a publié, chez M. Didot, son beau-père, *la Vie de Mohammed, texte arabe d'Aboul'féda, accompagné d'une traduction française et de notes* (1837, [illegible]); *l'Histoire de l'Afrique sous la dynastie des Aghlabites, et de la Sicile sous la domination musulmane; texte arabe d'Ebn-Kaaldoun* (1841, [illegible]), accompagné d'une traduction française et de notes; *l'Abyssinie* et *l'Arabie* dans la collection de *l'Univers pittoresque;* des articles importants dans *la Biographie générale;* une *Étude biographique sur Horace* (1855, in-12), placée en tête de la jolie édition d'Horace, avec des vignettes et vues dessinées sur les lieux, que MM. Didot donnèrent la même année (in-18), etc. Membre de la Société asiatique, dont il a été vice-président et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845, M. Noël Des Vergers, qui depuis longtemps est établi en Italie dans une villa près de Rimini, a été nommé correspondant de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres.

DESVERNOIS (Nicolas-Philibert, baron), général français, né à Lons-le-Saunier (Jura), le 23 septembre 1771, entra au service en 1792 dans les hussards de la liberté et gagna ses grades inférieurs à l'armée du Rhin. D'une bravoure à toute épreuve, il se fit remarquer par des actions d'éclat en Italie et en Égypte : ainsi à Forli, il ramena un grand nombre de prisonniers et deux canons, quoiqu'il eût reçu un coup de mitraille au genou; dans la Haute-Égypte, il repoussa constamment les attaques des mamelouks et s'empara de 900 chameaux. Après avoir pris part aux batailles de Salahieh, d'Héliopolis et d'Aboukir, il rentra en France (1801) avec le grade de capitaine, fut employé à l'intérieur et passa en 1805 en Italie, où il resta au service de Joseph et de Murat jusqu'à la chute de l'Empire. Nommé colonel en 1808, il reçut, l'année suivante, le titre de baron avec un majorat, et le brevet de maréchal de camp le 13 juillet 1813.

De retour en France en 1814, M. Desvernois, mis d'abord en non-activité, obtint son admission dans les cadres de l'armée en 1816 avec rang de colonel et fut retraité en 1823. Retiré depuis cette époque à Lons-le-Saunier, il fut, peu de temps après, confirmé dans son grade de maréchal de camp. Il a été nommé officier de la Légion d'honneur en mai 1831.

DE TABLEY (Georges WARREN, 2e baron), pair d'Angleterre, est né, en 1811, à Tabley-House (comté de Chester). Après avoir étudié à l'université d'Oxford, il prit à la Chambre des Lords la place de son père (1827) qui, l'année précédente, avait été créé baron. Depuis 1853, il est chambellan de la reine; ses opinions sont conservatrices. De son mariage avec la fille du comte de Salis (1832), il a cinq enfants dont l'aîné, John-Byrne-Leicester WARREN, est né en 1835.

DETMOLD (Jean-Herman), homme politique allemand, né à Hanovre, en 1807 et fils d'un médecin connu de cette ville, y commença ses études qu'il continua plus tard à Gœttingue et à Heidelberg. Reçu avocat en 1830, il s'occupa moins de jurisprudence que d'art et de politique. De retour en 1836 d'un grand voyage dans les contrées occidentales de l'Europe, il fut nommé député de la ville de Minden et se livra, soit dans les journaux, soit à la Chambre, à une guerre d'épigrammes contre le gouvernement qui éludait chaque jour la constitution, en attendant qu'il la supprimât. Il attaqua aussi la magistrature, comme complice docile de l'arbitraire et se vit condamner, en 1843, à une grosse amende et à la prison. Il cessa alors de se mêler de politique, et fit de la littérature en attendant des circonstances plus favorables.

La révolution de 1848 lui rendit une grande influence. Inquiet toutefois du caractère social qu'elle prenait, il affecta en toute occasion de se montrer conservateur constitutionnel, se tint encore quelque temps en dehors des affaires et

ne consentit à y rentrer qu'au moment où ses amis Stüve et Bennigsen furent nommés ministres. Il se montra l'adversaire du suffrage universel, par lequel il fut élu toutefois membre de l'Assemblée nationale allemande. Avant la discussion du projet de constitution il siégea au centre de l'Assemblée, avec les partisans de l'unité de l'Allemagne, Dahlmann, Gagern, Bassermann, etc. Mais nommé membre de la Commission de constitution, il se prononça ouvertement contre toute tentative de gouvernement national, et forma dès lors le parti de l'extrême droite avec Radowitz, Winecke, et quelques autres. Il saisissait toutes les occasion de déclarer qu'il ne croyait pas à la puissance de l'Assemblée nationale et que ces belles espérances de réorganisation seraient trompées.

Après la retraite du ministère Gagern, en mai 1849, il s'offrit de lui-même au lieutenant de l'empire pour former un nouveau cabinet où il prit le portefeuille de la justice. Bientôt M. Graevell (voy. ce nom) s'étant retiré, il y ajouta le portefeuille de l'intérieur. A un vote de défiance provoqué par M. Welcker, il répondit avec hauteur qu'on ne le forcerait pas à quitter le ministère. Il ne le quitta qu'après avoir détruit à peu près tout ce qui avait été fait jusqu'à lui, et lorsque le lieutenant de l'empire résigna ses pouvoirs entre les mains d'une impuissante commission fédérale. De retour en Hanovre, il fut choisi par le roi de Hanovre pour plénipotentiaire auprès de cette Commission, puis auprès de la Diète. M. Detmold parut alors modifier légèrement sa politique, en se montrant partisan du système fédéral, qu'il avait repoussé de tous ses efforts. Aussi fut-il rappelé par le ministère Munchausen, tout dévoué aux intérêts particuliers du Hanovre et du roi. Depuis 1851, il a cessé de prendre part aux affaires politiques. — M. Detmold, est mort le 17 mars 1856.

On a de lui trois ouvrages remarquables, pleins d'humour, de fine satire et d'observations judicieuses sur l'art et sur la littérature : *Introduction à la connaissance de l'art* (Anleitung zur Kunstkennerschaft, Hanovre 1833, 2[e] édition, 1845); *Illustrations et croquis* (Randzeichnungen, Brunswick, 1843); *Actes et opinions du seigneur Piepmeier* (Thaten und Meinungen des Herrn Piepmeier, Francfort, 1849).

DETOUCHE (Laurent-Didier), peintre français, né à Reims, le 29 juillet 1815, étudia quelque temps le droit à Paris, et entra ensuite dans l'atelier de Paul Delaroche (1837). On remarque parmi ses nombreux tableaux d'histoire et de genre : *les Petits amateurs* au musée de Reims; *le Dernier vœu d'une mère; saint Paul ermite* (1840), à la cathédrale de Reims : *le Supplice de Jeanne d'Arc* (1841); *la Résurrection de Lazare* (1843), à l'église de Fismes; *Colbert à Dunkerque* (1844); *le Martyre de sainte Eulalie* (1845), acquis par l'État; *Catherine de Médicis chez Ruggieri* (1848); *le Quart d'heur de Rabelais*, *le Cabinet de Richelieu* (1850); *la Disgrâce de Fouquet* (1853); *Premiers débuts du musicien Lesueur* (1857), etc. Il a obtenu nne 3[e] médaille en 1841. M. Detouche a publié une *Notice sur la vie et les ouvrages de Paul Véronèse* (1852).

DETOUCHE (Paul-Émile). Voy. DESTOUCHES.

DETOURS (Hippolyte), avocat français, ancien représentant du peuple, est né à Moissac (Tarn-et-Garonne), en 1801. Fils d'un officier de la République, il fut élevé dans les doctrines libérales; cependant, après avoir achevé ses études de droit, il entra dans la magistrature vers la fin de la Restauration, comme substitut du procureur du roi. Après la révolution de Juillet, il donna sa démission, et, pendant plusieurs années, fit partie de l'opposition légitimiste. En 1837, il se fit inscrire au barreau, et devint bientôt un des avocats renommés daus le Midi. Toujours hostile à la dynastie d'Orléans, il se détacha du parti royaliste et se rangea du côté des radicaux en s'efforçant de concilier ses idées religieuses avec la démocratie. Après la révolution de février, il obtint le mandat législatif qu'il avait vainement sollicité pendant le règne de Louis-Philippe, et fut nommé représentant du peuple par 23932 voix, le quatrième sur la liste des élus du département de Tarn-et-Garonne. Membre du Comité de la justice, il s'abstint de voter sur l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon. Envoyé le cinquième à l'Assemblée législative, il prit part à tous les actes principaux de l'extrême gauche, protesta contre l'expédition de Rome et contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris sa place au barreau de Moissac.

DEUX-SICILES (Maison royale des), dynastie des Bourbons de Naples, branche cadette de la famille des Bourbons (voy. ce nom). Roi : Ferdinand II (voy. ce nom); reine : Marie-Thérèse-Isabelle, fille de feu l'archiduc Charles d'Autriche, née le 31 juillet 1816, mariée le 9 janvier 1837. — Enfants : 1° du premier mariage du roi avec *Christine*, fille de feu Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne, morte le 31 janvier 1836 : le prince royal, *François*-Marie-Léopold, duc de Calabre, né le 16 janvier 1836; 2° du second mariage : le prince *Louis*-Marie, comte de Trani, né le 1[er] août 1838; *Alphonse*-Marie-Joseph-Albert, comte de Caserta, né le 28 mars 1841; Gaëtan-Marie-Frédéric, comte de Girgenti, né le 12 janvier 1846; *Pascal*-Marie, comte de Bari, né le 15 septembre 1852; la princesse Marie-Annonciade-Isabelle-Philomène-Sabazie, née le 21 mars 1843; *Marie-Immaculée*-Clémentine, née le 14 avril 1844; *Marie*-des-Grâces-Pie, née le 2 août 1849; *Marie-Immaculée-Louise*, née le 21 janvier 1855.

Frères et sœurs du roi : 1° du premier mariage de son père François I[er] avec Marie-Clémentine, fille de l'empereur Léopold II, morte le 15 novembre 1801 : *Caroline*-Ferdinande-Louise, duchesse douairière de Berri (voy. Bourbon-Berri); 2° du second mariage de François I[er] avec l'infante d'Espagne Marie-Isabelle, fille de Charles IV, roi d'Espagne, morte le 13 septembre 1848 :

1° *Charles*-Ferdinand, prince de Capoue, né le 10 octobre 1811, marié morganatiquement le 7 mai 1836 à miss *Pénélope* Smith, créée marchesse de Mascali, dont il a deux enfants : *François*, comte de Modica, né le 24 mars 1837, et *Françoise*, née le 15 mai 1838;

2° *Léopold*-Benjamin-Joseph, comte de Syracuse, né le 22 mai 1824, marié le 15 mai 1837 à *Marie*-Victoire Louise-Philiberte de Savoie-Carignan, née le 29 septembre 1814 (voy. Savoie);

3° *Louis*-Charles-Marie-Joseph, comte d'Aquila, né le 13 juillet 1824, vice-amiral, président du conseil de l'Amirauté, marié le 28 avril 1844 à dona *Januaria*, née le 11 mars 1822, princesse impériale du Brésil, fille de feu dom Pedro I[er], tante de dom Pedro II (voy. Brésil), dont il a trois enfants *Louis*-Marie-Ferdinand-Pierre d'Alcantara, né le 18 juillet 1845; *Philippe*-Louis-Marie, né le 12 août 1847; et *Marie*-Isabelle-Léopoldine-Amélie, née le 22 juillet 1846;

Digitized by Google

4° *François de Paule*-Louis-Emmanuel, comte de Trapani, né le 13 août 1827, maréchal de camp, marié le 10 avril 1850 à l'archiduchesse Marie-*Isabelle*-Annonciade-Louise-Anne-Jeanne-Joséphine, née le 21 mai 1834, fille de Léopold II, grand-duc de Toscane, dont il a quatre enfants : *Léopold*-Marie, né le 24 septembre 1853; *Marie-Antoinette*-Joséphine-Léopoldine, née le 16 mars 1851; Marie-Thérèse, née le 7 janvier 1855; et Marie-Caroline-Joséphine-Ferdinande, née le 21 mars 1856;

5° *Marie-Christine*, reine douairière d'Espagne (voy. MARIE-CHRISTINE);

6° Marie-*Antoinette*, grande-duchesse de Toscane (voy. TOSCANE);

7° Marie-*Amélie*, infante d'Espagne (voy. ESPAGNE);

8° Marie-*Caroline*-Ferdinande, mariée à *Charles*, comte de Montemolin (voy. CARLOS);

9° *Thérèse*-Christine-Marie, impératrice du Brésil (voy. BRÉSIL).

Tantes du roi : *Marie-Amélie*, ex-reine des Français (voy. MARIE-AMÉLIE); *Marie*-Clémentine-Françoise-Joséphine, archiduchesse d'Autriche, née le 1er mars 1798, fille de l'empereur François Ier, mariée le 28 juillet 1816 à Leopold-*Jean Joseph*, prince de Salerne, veuve le 10 mars 851, mère de la duchesse d'Aumale (voy. AUMALE).

DEVAUX (Paul-Louis Isidore), homme d'État elge, est né à Bruges, le 10 avril 1801. Avocat à iége, il fonda, en 1824, avec MM. Lebeau, Roier et Van Hulst le *Mathieu Laensberg*, feuille ibérale, qui prit bientôt le nom de *Politique*, et t une guerre acharnée à l'administration hollanaise. La révolution de 1830 le porta aux affaires vec ses amis. Député au Congrès national, il ota l'exclusion de la maison de Nassau, tout en ombattant les tendances belliqueuses du parti publicain. En 1831, lorsque le régent Surlet de nokier appela au pouvoir les doctrinaires de la elgique, il devint ministre et appuya la candiiture du prince Léopold de Saxe-Cobourg. Il alla suite, avec M. Nothomb, défendre les intérêts lges devant la conférence de Londres.

Membre de la Chambre des Représentants, il y erça une grande influence, moins par ses taits oratoires que par l'autorité de son caracre. Il soutint, en 1838, le projet d'emprunt ec la maison Rothschild pour la construction chemins de fer. L'année suivante, il vota les articles. Ses amis ayant pris possession du mitère le 18 avril 1840, il devint, sans être mitre lui-même, « le président invisible du con. » Les nouveaux principes politiques qu'il t dans son journal, *la Revue nationale*, conuérent surtout à amener, entre les catholis et les libéraux, cette rupture célèbre à la te de laquelle le ministère exclusivement libéqu'il soutenait, fut remplacé par le ministère *te* de M. Nothomb. Jeté dans l'opposition, il tint pour le triomphe de ses idées une lutte six ans qui se termina par l'avénement au mière de son ami, M. Rogier (1847). Pour lui, 'eut point de portefeuille, et se contenta, ıme M. Lebeau, d'appuyer le ministère.

epuis, des remaniements successifs ont écarté ouvoir ou y ont ramené ses coreligionnaires iques, qui ont su tenir avec plus de succès les doctrinaires de France la balance entre orité et la liberté. Esprit dogmatique et ha- à rattacher les faits aux principes, M. De- *a été* appelé le Royer-Collard de la Bel- (voy. NOTHOMB, LEBEAU, etc.).

VERGIE (Marie-Guillaume-Alphonse), médecin français, né à Paris le 15 février 1798, est fils d'un employé à l'administration des hospices. Élève de Dupuytren dès l'âge de quinze ans, puis interne des hôpitaux et chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, il abandonna l'étude de la chirurgie pour celle de la médecine, fut reçu docteur en 1823, et professeur agrégé de sciences accessoires en 1825, à la suite d'un brillant concours. Dès ce moment, il se mit à professer la chimie et surtout la médecine légale, avec une supériorité qui lui assigna un rang des plus honorables dans l'école de Paris. Écarté du professorat, en 1827, par le mauvais vouloir de l'administration, il devint, en 1829, médecin du bureau central, et, cinq ans plus tard, médecin titulaire des hôpitaux (1834); il fut ainsi attaché successivement à Bicêtre, à Saint-Antoine et à Saint-Louis (1840), où il ouvrit un cours de clinique des dermatoses qui fut très-suivi, et que la *Gazette des Hôpitaux* a reproduit. Il fait également partie du conseil de salubrité de la Seine.

Les écrits de M. Devergie sont aussi nombreux que variés; le plus important, et celui dans lequel se trouvent fondus la plupart de ses travaux antérieurs et des expertises judiciaires dont il a été fréquemment chargé, est la *Médecine légale théorique et pratique* (1835-1836, 3 vol. in-8; 2e édit., 1840), dont le texte et l'interprétation des lois ont été revus et annotés par M. Dehaussy de Robécourt. Nous citerons, en outre, le *Traité des maladies de la peau* (1854, in-8). Ce médecin, décoré en 1837 de la Légion d'honneur, a collaboré aux *Annales de la médecine légale*, ou *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, aux *Annales d'hygiène*, à l'*Encyclopédie moderne*, aux *Plaies d'armes à feu* (1849), etc.

DEVÉRIA (Jacques-Jean Marie-Achille), peintre et dessinateur français, né à Paris, le 6 février 1800, était fils d'un employé du ministère de la marine. Il étudia d'abord la peinture comme art d'agrément, fréquenta les ateliers de Lafitte et de Girodet et suivit, pendant huit ans, avec des succès ordinaires les cours de l'École des beaux-arts. Une révolution ministérielle ayant brusquement changé sa fortune avec celle de sa famille, il se consacra plus particulièrement à la lithographie, alors nouvelle encore et peu pratiquée. Son mariage avec la fille d'un imprimeur de Paris, M. Mothe, lui créa d'utiles relations, et ses dessins et vignettes obtinrent bientôt une vogue complète. Il n'avait pas abandonné pourtant la peinture, et il abordait même les sujets religieux, moins favorables à son talent que le cadre plus modeste des publications illustrées. En mars 1848, il fut nommé conservateur-adjoint de la galerie des Estampes à la Bibliothèque impériale et devint conservateur titulaire en avril 1857. Il fit partie, lors de l'Exposition universelle de 1855, du jury des récompenses pour la XVIIe classe (*Orfèvrerie et bronzes d'art*).

Remarqué aux Salons depuis 1822, M. Ach. Devéria a principalement exposé : *Philippe le Bon passant au cou de sa maîtresse l'ordre de la Toison d'or* (1827); *l'Assomption de la Vierge*; *saint Sébastien détaché par les saintes femmes*; *le Tasse visité par Montaigne*, un *Christ en croix* (1838); *la Visitation*, *les Trois vertus théologales*, *saint Michel*, *sainte Anne instruisant la Vierge*, *le Repos de la Sainte Famille en Égypte*, *le Mariage de la Vierge*, *Antiope*, *Périclès chez Aspasie recevant de Phidias l'esquisse de la Minerve du Panthéon*, placé dans un des plafonds du Louvre (1850); des aquarelles bien connues, *l'Après-Dînée chez Bartholo*, *la Dernière scène du Malade Imaginaire*, *le Tasse à la cour de France*; divers cartons de vitraux exécutés à Sè-

vres pour les églises ou chapelles de Dreux, Boulogne et Versailles; les portraits dessinés ou lithographiés de *Mme de Sévigné*, de *Corneille*, *Racine*, *Descartes*, *Thomas Zan*, etc.

C'est toutefois en dehors des Salons que cet artiste a exécuté le plus grand nombre de ses sujets de genre et de fantaisie, qui forment, de 1825 à 1850, une œuvre d'environ huit volumes. Dans ces derniers temps (1853), il a cherché dans la photographie plusieurs applications à l'étude de l'histoire naturelle. Il a obtenu une 3e médaille en 1837, une 2e en 1838, et la décoration en novembre 1855. — M. Ach. Devéria est mort à Paris, le 23 décembre 1857.

DEVÉRIA (Eugène-François-Marie-Joseph), peintre français, frère du précédent, né à Paris en 1805, fut élève de Girodet, et exposa pour la première fois en 1824. Ses productions se distinguent par la pureté du dessin et par l'entente des compositions historiques. Nous citerons entre autres : *la Lecture de la sentence de Marie Stuart* (1827); *Marc Botzaris à Missolonghi; la Naissance de Henri IV*, qui est au musée du Luxembourg; *la Mort de Jeanne d'Arc;* quelques-uns des tableaux qui ornaient la galerie du Palais-Royal et dont l'un a été brûlé en 1848; *la Fuite en Égypte* (1838): *la Bataille de la Marsaille*, au musée de Versailles; *la Résurrection du Christ* (1844); *Inauguration de la statue de Henri IV à Pau* (1846); *la Mort de Jane Seymour* (1847): *les Quatre Henri* (1857), etc. Cet artiste a peint un assez grand nombre de portraits parmi lesquels on remarque ceux des maréchaux *Brissac* et *Crèvecœur*, à Versailles. Lors de la restauration du Louvre, il a été chargé d'un des plafonds, ayant pour sujet *Le Puget et Louis XIV*. Enfin c'est à ses soins qu'est due la décoration de la chapelle Sainte-Geneviève à l'église Notre Dame de-Lorette. Il réside à Pau depuis une dizaine d'années. M. Eugène Devéria a été décoré en juin 1838.

DEVISME (Louis-François), armurier français, né en 1804, est connu, surtout depuis une dizaine d'années, par ses carabines et ses revolvers. Après avoir exposé, dès 1839, quelques armes de luxe, il produisit, en 1844, des fusils et des pistolets à six coups, « tonnerres à balles forcées, » qui ont pris et gardé le nom de leur inventeur. M. Devisme a imaginé depuis, à de fréquents intervalles, des procédés de tir et des balles terribles, et, plus récemment (1856), des balles-obus de diverses formes, pour la chasse aux lions et la pêche à la baleine. Son nom et ses produits sont cités avec complaisance dans le *Tueur de lions*, ainsi que dans le *Journal des chasseurs*, à la fondation duquel il a activement concouru. Comme exposant il a obtenu une mention en 1844, une médaille d'argent en 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille de première classe à celle de Paris en 1855.

DEVILLAINE [de la Loire], ancien représentant du peuple français, né à Roanne (Loire), en février 1796, dirigea une maison de banque, puis se jeta dans l'industrie. On a dit, en le confondant avec un homonyme, qu'il fut le principal organisateur de la réunion des mines de houille du bassin de la Loire; mais il paraît qu'il combattit au contraire cette coalition. Il professa, sous la Restauration et pendant le règne de Louis-Philippe, des opinions libérales, fut nommé par acclamation maire de Roanne, après la révolution de Février et envoyé à la Constituante, le sixième sur onze, par 49 410 voix. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée, et ne fut pas réélu à la Législative.

DEVILLE (Jean-Achille), antiquaire français, né à Paris en 1789, et fils d'un ancien fermier général, publia, en 1813, une traduction en vers des *Bucoliques*, esquissa ensuite quelques tragédies restées inédites, et se tourna enfin vers la science archéologique. Envoyé à Rouen, en 1827, comme receveur des contributions directes, il devint successivement directeur du musée des antiquités de cette ville, membre de la Société d'encouragement et de celle des antiquaires de l'ouest, et correspondant de l'Institut, pour la section des inscriptions et belles-lettres (1843). Homme de goût et de savoir, il a fait du musée de Rouen l'un des plus riches en monuments du moyen âge. Il a été décoré en avril 18..

M. Achille Deville a publié : *Essai historique et descriptif de l'abbaye de Saint-Georges de Bocherville* (Rouen, 1827, in-4); *Histoire du château Gaillard* (1829, in-4, 12 pl.); *Tombeaux de la cathédrale de Rouen* (1833, in-8, 12 pl.; 2e édit., 1837); *Histoire du château et des sires de Tancarville* (1834, in-8); *Histoire du château d'Arques* (Paris et Rouen, 1839, in-8); *Revue des architectes de la cathédrale de Rouen jusqu'à la fin du XVIe siècle* (1848, in-8); *Comptes des dépenses de la construction du château de Gaillon* (1851, in-4); un grand nombre de *Dissertations*, *Mémoires*, sur des points curieux de biographie ou d'histoire, notamment sur Corneille et sur le cœur de saint Louis (18..).

DEVILLE (SAINTE-CLAIRE) voy. SAINTE-CLAIRE DEVILLE.

DEVILLENEUVE (Jean-Esprit-Marie-Pierre LEMOINE-), jurisconsulte français, né ..., a été admis en 1815 au barreau de la Cour de Paris et nommé en 1835 directeur du *Recueil des arrêts* de la Cour de cassation. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1837.

On possède de M. Devilleneuve plusieurs ouvrages de législation qui ont été souvent réimprimés, tels que le *Dictionnaire du contentieux commercial* (1839, gr. in-8; 4e édit. 18..) avec M. Massé. Depuis 1831, il continue, avec M. Carette, la publication du *Recueil des arrêts*, fondé en 1800 par Sirey et qui, de 1800 à 1856, forme 42 volumes in-4, y compris une table générale et méthodique sous le titre de *Jurisprudence du XIXe siècle*. Cet immense répertoire, qui paraît en feuilles périodiques, est depuis longtemps accueilli avec faveur par les avocats, les avoués et tous les hommes dont les fonctions se rattachent aux lois.

DEVILLIERS (Claude-Germain-Louis, ...), général français, est né le 3 septembre 17.. Simple soldat en 1792, il fit les grandes guerres de la République et de l'Empire, combattit avec une rare intrépidité au passage du Mincio (18..), au siége de Dantzick (1813), où il fut nommé général de brigade et baron. Après une courte captivité en Russie, il revint en France (1814) et se rallia au nouveau gouvernement, qui, en récompense de ses efforts pour empêcher la garnison de ... de rejoindre l'empereur, l'éleva au rang de comte, puis de lieutenant général (25 avril ...), et le mit à la tête de la 13e division ... M. Devilliers est placé depuis longtemps dans la deuxième section (réserve) de l'état-major ...

ral de l'armée. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le mois d'avril 1836.

DEVINCK (François), industriel français, membre du Corps législatif, a obtenu, aux diverses expositions de l'industrie, plusieurs médailles, comme fabricant de chocolat. Président du tribunal de commerce de Paris, il a été fait officier de la Légion d'honneur le 10 décembre 1849. En 1851, il débuta dans la carrière politique comme candidat à la représentation nationale, sous l'empire de la loi du 31 mai, au plus fort du conflit engagé entre l'Assemblée et le président. Son élection, qui eut lieu le 30 novembre, malgré l'abstention des partisans du suffrage universel, fut à la fois un acte d'opposition contre la République et contre la politique de l'Élysée : elle donna, pour ainsi dire, le signal du coup d'État. M. Devinck, élu sous les auspices de la majorité parlementaire, se rallia au gouvernement du président, fut présenté, en 1852, comme candidat de l'administration aux électeurs de la deuxième circonscription de la Seine et entra au Corps législatif, où il a été réélu en 1857, malgré les efforts de l'opposition démocratique. Il fait partie de la Commission municipale et départementale de Paris et du département de la Seine.

DEVOILLE (l'abbé Achille), poëte et moraliste français, né vers 1815 à Besançon, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique et fut attaché au clergé de sa ville natale. Ses débuts dans les lettres, qu'il cultivait à ses heures de loisir, furent deux recueils de vers intitulés : *Voix de la solitude* (1839, in-8), et *Chants de l'exil* (1840, in-18). Il écrivit ensuite des légendes et nouvelles morales, comme: *Andréas, ou le Prêtre soldat* (1843, 2 vol.); *le Mendiant* (1844, 2 vol.); *Notre-Dame de Consolation* (1845, 2 vol.); *un Intérieur* (1846, 2 vol.); *Vengeance* (1847, 2 vol.); *les Travailleurs* (1849); *le Moine de Luxeuil* (1851, 2 vol.); *Lettres d'un vieux paysan* (1852); *la Charrue et le comptoir* (1854, in-8), roman de mœurs réédité en 1857; *la Fiancée de Besançon* (1855, 2 vol.); *le Tour de France* (1857, in-18), etc.

DEVON (William Courtenay, 10e comte de), pair d'Angleterre, né en 1777, appartient à une ancienne famille élevée en 1553 à la pairie héréditaire. Fils du révérend H. R. Courtenay, évêque d'Exeter, il fut connu sous ce nom jusqu'en 1835, époque où il hérita de son cousin ses titres et sa place à la Chambre des Lords. Il fut élevé à l'université d'Oxford, qui lui a conféré le diplôme honoraire de docteur en droit, et fut admis au barreau en 1797 par la société de Lincoln's Inn. Élu député d'Exeter (1812), il siégea quatorze ans parmi les tories et exerça ensuite, de 1826 à 1835, les lucratives fonctions de secrétaire-adjoint de la Chambre des Communes. Il est, depuis 1845, gouverneur de la grande école de Charterhouse, et l'un des dignitaires de l'université d'Oxford. En 1849, malgré son âge avancé, il a contracté un second mariage. De sa première femme il a eu trois fils, dont l'aîné est lord Courtenay.

DEVONSHIRE (William Spencer Cavendish, 6e duc de), pair d'Angleterre, né à Paris le 21 mai 1790, descend de l'illustre famille des Cavendish élevée à la pairie en 1605 et au rang ducal en 1694. Après avoir fait ses études universitaires à Cambridge, il prit, en 1811, la place de son père à la Chambre des Lords, et se prononça dès l'année suivante en faveur des principes whigs, en appuyant vivement la motion de lord Granville au sujet de l'émancipation des catholiques d'Irlande. En 1826, il assista comme ambassadeur, extraordinaire, au couronnement de Nicolas à Moscou, et déploya en cette occasion une magnificence extraordinaire. A son retour, il visita une partie de l'Allemagne, l'Italie et la France, accepta de lord Goderich les fonctions de lord chambellan, qu'il reprit sous le ministère de lord Grey (1830-1834), et fidèle au système de libéralisme modéré que semble résumer la devise de sa maison : *Cavendo tutus*, il vota pour la réforme parlementaire. Sa galerie de tableaux du comté de Derby est une des plus célèbres de l'Angleterre, ainsi que son parc de Chatworth, si longtemps entretenu par l'habile architecte du Palais de cristal, sir J. Paxton. Lord Devonshire dont la fortune est une des plus considérables de la Grande-Bretagne, est membre du Conseil privé et chevalier de la Jarretière (1827); il ne s'est pas marié et a pour héritier de ses titres son cousin lord Burlington (voy. ce nom).

DEVRIENT (Charles-Auguste), acteur allemand, né à Berlin le 5 août 1798, est le fils aîné du célèbre acteur Louis Devrient, né en 1784, mort en 1832, et le chef actuel d'une dynastie d'artistes dramatiques qui ne semble pas près de s'éteindre. Destiné d'abord au commerce, ainsi que ses deux frères, il fit la campagne de 1815 contre la France, puis, sans études préparatoires, débuta tout à coup, en 1819, à Brunswick, dans la comédie. Il joua les jeunes premiers avec une verve et une aisance naturelle qui suppléèrent à son défaut d'habitude et d'éducation. En 1823, il contracta avec Mlle Schrœder (voyez ce nom) un mariage qui fut rompu en 1828. Aujourd'hui il fait partie du théâtre de Hanovre, où il joue les rôles de père, d'oncle, et en général ceux de vieillard. Son fils aîné, M. Frédéric Devrient, qui débuta en 1845 à Detmold, est aujourd'hui attaché au théâtre municipal de Vienne.

Devrient (Édouard-Philippe), acteur allemand, frère du précédent, né à Berlin le 11 août 1801, et doué de dispositions naturelles moins puissantes que celles de son frère, eut une éducation meilleure. Après avoir débuté avec succès comme baryton, il se renferma dans les rôles de la comédie parlée, et y porta, sinon de l'inspiration, du moins de l'intelligence et une certaine profondeur. Après avoir longtemps fait partie du théâtre royal de Berlin, il accepta, non sans une grande répugnance, en 1844, la direction du théâtre royal de Dresde.

Malgré l'état de prospérité où il sut le maintenir, il le quitta, en 1846, à la suite de démêlés d'intérêt avec son plus jeune frère, et se mit à écrire, pour les jouer lui-même, des comédies qui se distinguent par l'entente de la scène et des ressources dramatiques. Ce sont : *le Petit homme gris* (das graue Maennlein); *la Faveur du moment* (die Gunst des Augenblicks); *les Égarements* (die Verirrungen); *le Fabricant* (der Fabrikant), ainsi que plusieurs librettos d'opéra, entre autres *Hans Heiling*, musique de Marschner, qui eut un très-grand succès.

M. Édouard Devrient s'est en outre beaucoup occupé de tout ce qui a rapport au théâtre. Dans un voyage à Paris, il étudia l'organisation des scènes françaises, et consigna le résultat de ses observations dans ses *Lettres de Paris* (Briefe aus Paris; Berlin, 1840). Il a publié sur la *Fondation d'une école de théâtre* (über die Gründung einer Theaterschule; Berlin 1840), un mémoire dont il a développé plus tard les idées dans son *Théâtre national de la nouvelle Allemagne* (das Nationaltheater des neuen Deutschlands; Leipsick, 1848). Enfin on a de lui plusieurs ouvrages considérables qui se rapportent à l'histoire de l'art dramatique, tels que l'*Histoire de l'art dramatique*

en Allemagne (Geschichte der deutschen Schauspielkunst; Leipsick. 1848-1851, 4 vol.). Les principaux ouvrages de M. Édouard Devrient ont paru sous ce titre : *Écrits dramatiques et dramaturgiques* (Dramatische und dramaturgische Schriften; Ibid., 1846-1849, 6 volumes).

Devrient (Gustave-Émile), acteur allemand, né à Berlin le 4 septembre 1803, frère des précédents, réussit encore mieux au théâtre que ses deux aînés, surpassant le premier par les études, le second par l'inspiration et le naturel. Après avoir joué quelque temps sur différents théâtres de Berlin, il fut engagé à Dresde, où il joue encore aujourd'hui les premiers rôles comiques. Il se maria en 1825 avec Mlle Dorothée Bœhler, née à Cassel, excellente actrice comique que sa verve originale et son naturel firent applaudir à coté de son mari, soit à Berlin, soit à Dresde. Mais à la suite de troubles domestiques, les deux époux divorcèrent, en 1842, et Mlle Bœhler a contracté depuis un second mariage.

DEWEY (Orville) théologien moraliste américain, né à Sheffield (Massachussets), en 1794, entra au séminaire d'Andover, où il fut ordonné prêtre en 1819. Après avoir prêché pendant un an avec succès en qualité de ministre presbytérien, il se rallia à l'Église unitairienne, et pendant le voyage de Channing en Europe, il eut l'honneur de le remplacer dans sa chaire. Il parcourut lui-même l'Europe pendant deux ans, et devint après son retour, pasteur à New-York, puis à Washington (1849). Il s'est retiré depuis peu dans son pays natal.

Il a publié un certain nombre de *discours* séparés ou réunis, entre autres *Discourses on various subjects* (New-York, 1835, in-12); *Vues morales sur le commerce, la société et la politique* (Moral views of commerce society and politics, 1838); un récit de son voyage en Europe: *le Vieux monde et le nouveau* (The old word and the new, 1836), et un grand nombre de sermons et de brochures. Tous ces écrits ont été plusieurs fois réimprimés; l'auteur y soutient et y développe les doctrines morales et théologiques de Channing. Orateur distingué, il a cherché comme son maître, à étendre le domaine de l'éloquence religieuse, en introduisant plus fréquemment les questions morales dans les chaires protestantes de son pays, presque exclusivement consacrées aux controverses dogmatiques.

DEZOBRY (Charles-Louis), littérateur et libraire français, né à Saint-Denis (Seine) en 1798, consacra ses loisirs, après avoir fini ses études, à la préparation d'un important ouvrage d'histoire et d'archéologie, faisant pendant au *Voyage d'Anacharsis* de l'abbé Barthélemy, sous ce titre : *Rome au siècle d'Auguste, ou Voyage d'un Gaulois à Rome* (1835, 4 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1847, 4 vol. in-8 avec un plan de Rome et des restaurations des principaux monuments). Cette peinture des mœurs antiques qui se déroule dans une série de tableaux nombreux et variés, a été améliorée après des études plus approfondies et un voyage de l'auteur à Rome et en Italie. M. Dezobry dirigea ensuite chez MM. Hachette, le *Cours complet d'éducation des filles*. En 1829, il fonda à Paris, avec M. Magdeleine, une librairie classique, qui a publié des éditions grecques, latines et françaises de presque tous les auteurs adoptés pour l'enseignement universitaire.

On a encore de M. Dezobry : *la Mauvaise récolte, ou les Suites de l'ignorance* (1847, in-18), narration mêlée d'entretiens sur les produits agricoles de la France ; *l'Histoire romaine en peinture* (1848, in-18), épisodes historiques propres à être traduits en tableaux de genre et en paysages; *l'Usage et de l'utilité des éditions classiques*, etc. Il a été lui-même, avec M. Bachelet, un des principaux auteurs du *Dictionnaire général de biographie et d'histoire* dont il est l'éditeur (1857, 2 vol. gr. in-8).

DIAS (A. Gonçalvez), poëte brésilien, est né à Cachias, petite ville de la province de Maranham, le 10 août 1823. Il vint de bonne heure en Portugal et termina à l'université de Coimbre les études qu'il avait commencées à Lisbonne. De retour dans son pays (1845), il attira sur lui l'attention publique par un recueil de vers intitulé *Primeiros Cantos* (Rio de Janeiro, 1846, in-8). Ces *Premières poésies* sont consacrées à des impressions intimes, selon l'usage des auteurs modernes, et à des peintures fort originales de la vie brésilienne. Le drame romantique de *Léonor de Mendonça* (1847), esquissé à grands traits d'après les annales du Portugal, ne fut pas accueilli avec moins de faveur. L'année suivante parut un second volume de vers : *Segundos Cantos* (Rio, 1848, in-8) qui est peut-être la meilleure des œuvres de M. Dias ; on y remarque surtout les naïves ballades attribuées à un [illegible] cain, frère Antão, le chant de [illegible] aux habitants de Pernambuco. A la suite de cette publication le poëte fut nommé professeur d'histoire au collége de Pédro II. Ses *Derniers chants* (Ultimos cantos; Rio, 1850) venaient de paraître lorsqu'il reçut du gouvernement la mission de visiter dans un intérêt scientifique les provinces qui sont traversées par l'Amazone.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Dias a donné une édition de Berredo (1849) qu'il a accompagnée d'une introduction où il rappelle les migrations et les déplacements des tribus indiennes. On lui doit encore plusieurs mémoires, entre autres celui de *Brazil e Oceania*, insérés dans le recueil de l'Institut historique de Rio de Janeiro. Attaché depuis 1851 au ministère des affaires étrangères, il a été, en 1855, chargé pour l'Europe d'une nouvelle mission scientifique.

DIAZ DE LA PEÑA (Narcisse), peintre français, né à Bordeaux, au mois d'août 1809, débuta au Salon de 1831 par des esquisses de genre qui furent peu remarquées. *Les Environs de Saragosse* (1834); *la Bataille de Medina Celi* (18..); *l'Adoration des bergers* (1836); *le Vieux [illegible] Emeck* (1838), manquaient de ce coloris qui frappe dans sa seconde manière. Mais les *Nymphes de Calypso* (1840), *le Rêve* (1841) témoignèrent d'un changement, et en 1844 les *Bords du Bas-Bréau*, *l'Orientale*, *le Maléfice*, *Bohémiens se rendant à une fête*, offrirent ces effets de lumière qui font l'originalité du peintre. En même temps, s'abandonnant à une fantaisie capricieuse, il remplissait ses petits tableaux de nymphes, d'odalisques et d'amours. De 1844 à 1850 on vit de lui, soit dans les salons de peinture, soit dans des ventes publiques, une foule d'œuvres brillantes, mais où le dessin se ressentait d'une certaine précipitation. M. Diaz comprenant cette imperfection, fit à quarante ans une sérieuse étude de la forme, et exposa au Salon de 1851 deux de ses meilleures toiles : la *Baigneuse* et *l'Amour désarmé*. Il envoya à l'Exposition universelle de 1855 plusieurs de ses anciens tableaux, entre autres *les Présents d'Amour*, *la Rivale*, *la Fin d'un beau jour*, *Nymphe endormie*, *Nymphe tourmentée par l'Amour*, et une grande toile, *les Dernières larmes*, dont le coloris blafard, contrastant avec les qualités ordinaires de l'artiste, n'a excité que des critiques. Il entreprit à cette époque un grand voyage

Orient, après avoir vendu son atelier et ses collections. M. Dias de la Peña a obtenu une 3[e] médaille en 1844, une 2[e] en 1846, une 1[re] en 1848, et la décoration en mai 1851.

DICK (Thomas), savant écossais né en 1772, songea d'abord à exercer les fonctions sacerdotales dans l'Église des indépendants; mais entraîné par l'amour de l'étude plus vivement qu'il ne convenait à un ministre de cette secte puritaine, il abandonna la théologie et chercha, par un travail assidu, à réaliser cette généreuse idée qui fut le but de toute sa vie : simplifier et vulgariser la science. Ses livres, réimprimés plusieurs fois, se recommandent par une morale saine, un sens droit, une logique claire et solide. Nous en rappellerons quelques-uns : *le Théâtre céleste*, *l'Astronomie pratique*, *le Système solaire*, *les Étoiles*, *le Philosophe chrétien*, *Philosophie de la religion*, *la Vie future*, *l'Amélioration de la société par la diffusion des lumières*, etc.

Depuis plusieurs années cet estimable savant vivait dans un village d'Écosse, au bord du Tay, avec une petite pension que la reine lui a accordée en récompense de ses utiles travaux, lorsqu'il y est mort le 29 juillet 1857.

DICKENS (Charles), le plus célèbre des romanciers de l'Angleterre, est né à Portsmouth le 7 février 1812. Fils d'un employé dans les bureaux du payeur de la marine, il fut conduit fort jeune à Chatham, où il reçut son éducation jusqu'à l'âge de douze ou treize ans; on le mit alors dans un collège aux environs de Rochester et il s'y distingua par une intelligence rapide, une mémoire peu ordinaire et notamment par un goût excessif pour la lecture. Lorsqu'on le jugea assez instruit il entra dans les bureaux d'un avoué (*solicitor*), lié de longue date avec son père, et se prépara, non sans une répugnance marquée, à la profession de jurisconsulte. Il patienta deux années entières au milieu de ces arides travaux de procédure dont il traça plus tard la piquante satire dans *Davy Copperfield* et *Bleak House;* mais convaincu qu'il ne trouverait jamais là le véritable emploi de ses facultés, il consacra toute son énergie à se créer une position de son goût. En renonçant aux bénéfices de la chicane, il voulut devenir auteur, et comme il fallait vivre, il fit ses premières armes dans la rédaction du *Vrai Soleil* (The true Sun), feuille radicale; passa de là au *Miroir du parlement*, recueil où les débats politiques étaient reproduits *in extenso*, et devint enfin un des collaborateurs assidus du *Morning Chronicle*, qui venait, sous la direction de Sir John Easthope, de prendre une nouvelle vie. Grâce à une application soutenue et à une mémoire imperturbable, il acquit dans ce rude métier la réputation d'un des meilleurs sténographes (*reporters*) de la presse anglaise.

Ce fut à cette époque qu'il s'essaya timidement quelques esquisses littéraires, éparses dans le *Morning Chronicle*, signées du pseudonyme de Boz et illustrées ensuite par le caricaturiste Cruikshank; elles forment cette suite de petits croquis qui parut sous le titre de *Scènes de la vie anglaise* (Sketches of english life and character, 1836-1837, 2 vol. in-8). On y rencontre déjà en germe ce coloris ardent et frais, cette gaieté nerveuse et cette observation souvent très-juste qui ont les qualités les plus saillantes de son talent humoristique. Toutefois sa réputation ne date guère que du *Club Pickwick* (the Posthumous papers of the Pickwick club, 1837-1838, 3 vol. in-8), publication hebdomadaire dont le succès prodigieux rappelle l'accueil fait à *Waverley* et *Childe-Harold*. Dès ce moment, il s'empara de l'attention publique et marqua sa place à côté de Bulwer, le seul auteur contemporain qui continuât dans le roman les brillantes traditions de l'école anglaise.

Maître de sa destinée, déjà recherché par les éditeurs, marié avec la fille d'un avoué, M. Georges Hogarth, qui avait été l'intime ami de Walter Scott et de Jeffrey, M. Dickens n'eut plus qu'à mettre en œuvre les rares facultés dont il était doué pour s'avancer de jour en jour sur le chemin de la gloire et de la fortune. Ses ouvrages, qui portent tous au plus haut degré ce caractère d'observation minutieuse et de sensibilité passionnée qui ont fait de lui un écrivain à part dans la foule des littérateurs modernes, se succédèrent rapidement; presque tous furent publiés par livraisons mensuelles ou hebdomadaires, combinaison qu'il préfère dans ses rapports avec le public, vendus à des milliers d'exemplaires, reproduits, contrefaits, imités ou traduits dans presque toutes les langues.

En voici la liste aussi exacte que possible : *Olivier Twist* (Oliver Twist, 1828, 2 vol. in-8); *Vie et aventures de Nicolas Nickleby* (the Life and adventures of Nicholas Nickleby, 1839, 3 vol. in-8); *l'Horloge de maître Humphrey* (Master Humphrey's clock, 1840, 3 vol. in-8), recueil de nouvelles; *Barnabé Rudge* (Barnaby Rudge, 1841, 2 vol. in-8); *Vie et aventures de Martin Chuzzlewit* (the Life and adventures of Martin Chuzlewit, his relative, friends and enemies, 1843-1844, 3 vol. in-8); plusieurs contes de Noël, entre autres *les Carillons* (the Chimes, 1844); *le Grillon du foyer* (the Cricket of the hearth, 1845); *la Bataille de la vie* (the Battle of life, 1846), puis deux grands romans : *Dombey père et fils* (Dealings with the firm of Dombey and son, 1847-1848, 4 vol. in-8), et *Histoire personnelle de David Copperfield* (Personal history, adventures, experience and observations of Davy Copperfield the younger, 1850, 4 vol. in-8), un de ses meilleurs ouvrages. Dans ces derniers temps, il a donné : *Bleak-House* (1852, 6 vol. in 8), peinture satirique des ennuis d'un long procès; *la Petite Dorrit* (Little Dorrit; 1856, 3 vol. in-8); *les Temps difficiles* (Hard times), etc.

La vie de M. Dickens est surtout dans le relevé de ses nombreux et remarquables travaux. Riche à près de cent mille livres de rente, il a su rester à la fois homme de lettres et homme du monde, partageant son temps, par quinzaines, entre l'étude et la société. Père de nombreux enfants, il aime à ne demander à la famille d'autres conditions de bonheur que celles dont s'accommodent les plus humbles esprits. Un de ses plaisirs favoris est d'organiser chez lui des représentations dramatiques auxquelles concourent avec lui les hommes les plus distingués, MM. Stanfield, D. Jerrold, W. Collins, etc. Ce dernier a écrit pour cette petite scène, en 1856, *le Phare de nuit* (the Light house), drame en deux actes, traduit en français. M. Dickens habite souvent Paris et connaît assez bien notre langue.

Parmi les quelques incidents que nous pourrions signaler dans l'existence de cet écrivain, se trouvent une excursion en Amérique, qui fut pour lui une suite d'ovations presque triomphales, et un séjour d'environ une année en Italie. Ces deux voyages donnèrent lieu, l'un aux *Notes pour la circulation générale aux États-Unis* (American notes for general circulation, 1842, in-18), qui abondent en remarques fines et ingénieuses; l'autre aux *Scènes d'Italie* (Pictures from Italy, 1846, in-18), insérées dans les colonnes du *Daily News*. Ce journal, dont la fondation lui est commune avec Ch. W. Dilke (voy. ce nom), fut créé par eux le 21 septembre 1846,

pour servir d'organe au libéralisme progressif des classes moyennes d'Angleterre, et M. Dickens lui réserva son patronage et sa collaboration exclusive. Mais, malgré le désintéressement avec lequel il s'était entouré des meilleurs écrivains et l'infériorité du prix de vente peu élevé de la nouvelle feuille, il ne tira pas de cette combinaison tout le profit qu'il était en droit d'espérer et fut obligé de renoncer au bout de quelques mois aux fonctions trop pénibles de rédacteur en chef.

En 1850, M. Dickens entreprit la publication d'un recueil hebdomadaire intitulé : *Paroles du foyer* (Household words), destiné à réunir l'utile à l'agréable, et dont le tirage s'éleva rapidement à plus de 60 000 exemplaires. En 1852, il a écrit pour les enfants une petite *Histoire d'Angleterre* (a Child's History of England, in-18). Ajoutons en terminant qu'il a pris une part des plus actives à l'établissement de la *Literary guild*, association formée en 1851 pour venir en aide aux littérateurs et aux artistes malheureux.

Parmi les éditions nombreuses des *OEuvres* de M. Dickens, nous signalerons comme l'une des meilleures celle qui fait partie de la *Collection des auteurs anglais* de Tauchnitz (Leipsick, 1842 et suiv.). Un certain nombre de ses romans ont été traduits séparément en français; mais une traduction générale a été entreprise, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de M. P. Lorain, dans la *Collection des meilleurs romans étrangers* (1856 et suiv., in-16).

DICKSON (Samuel-Henry), médecin et physiologiste américain, né à Charleston (Caroline du Sud) en 1798, passa trois ans à l'université médicale de Pensylvanie, reçut son diplôme en 1819, et retourna à Charleston pour y pratiquer sa profession. Il sollicita et obtint de la législature de sa province la fondation d'un collége médical dans cette ville. Il professa jusqu'en 1847 avec distinction, puis alla occuper une chaire plus importante à l'université médicale de New-York. Trois ans plus tard, sur les instances de ses anciens collègues, il reprit son poste à l'École médicale de Charleston.

Les écrits de M. Dickson sont nombreux et variés. Collaborateur actif des journaux scientifiques et médicaux des États-Unis, il a donné en outre deux gros volumes, remplis d'observations intéressantes : *Practice of medicine*, et *Manual of pathology and therapeutics*, qui a eu sept éditions. Il a publié en 1852, sous le simple titre d'*Essays*, des études importantes de physiologie et d'hygiène.

M. Dickson s'est aussi beaucoup occupé d'études littéraires; il a fourni d'assez nombreux articles à la *Southern quarterly Review* de Charleston, entre autres une revue critique de la fameuse *Vie de sir Hudson Lowe*, par Forsyth. Enfin il a publié à Boston un pamphlet sur l'esclavage, où il soutient l'infériorité native de la race nègre.

DIDAY (François), peintre suisse, né à Genève, en 1812, étudia la peinture en France et suivit l'atelier de plusieurs maîtres. Il fit ensuite différents voyages, demandant surtout ses inspirations aux sites pittoresques de son pays natal, et envoya au Salon de Paris, en 1840 : *un Chalet dans les hautes Alpes*, *le Soir dans la vallée*, *un Torrent dans les Alpes*. On cite encore de lui : *Souvenir du lac de Brientz*, *le Glacier de Rosenheim*, acquis par le musée de Lausanne (1842); *Souvenir de Suisse*, *le Chêne et le roseau*, appartenant au musée de Genève. Toutes ces toiles ont figuré chez nous aux Salons, et les trois dernières ont été admises à l'Exposition universelle de 1855. M. Diday a obtenu une 2e médaille dès 1840, une 1re en 1841, et la croix d'honneur en 1842.

DIDELOT (Claude-Nicolas), magistrat et homme politique français, né à Béblan-Gotte (Vosges), le 28 septembre 1795, fit ses études au lycée de Nancy et vint faire son droit à Paris, en 1814. Pendant l'invasion, il s'enrôla comme volontaire avec la jeunesse des écoles. En 1817, il se fit inscrire comme avocat à la Cour royale de Paris. Deux ans après, il fut nommé substitut du procureur du roi à Beauvais (2 juin 1819); mais il fut destitué, en 1822, à cause de ses relations avec le parti libéral. Après la révolution de Juillet, nommé procureur du roi à Beauvais, puis, en 1831, substitut à la première chambre du tribunal de Paris, il se fit remarquer par son zèle pour la nouvelle dynastie, notamment dans le procès relatif au testament du prince de Condé (février 1832). Après l'insurrection des 5 et 6 juin 1832, il fut délégué auprès des conseils de guerre. Il obtint alors la place de substitut du procureur général près la Cour royale de Paris (4 août 1832). En 1833, il fut envoyé à Lèves, près de Chartres, pour réprimer une insurrection de paysans qui refusaient de recevoir un curé désigné par l'évêque, et soutint l'accusation contre les prévenus devant la Cour d'assise d'Eure-et-Loir.

Le 19 avril 1840, il fut nommé conseiller à la Cour royale. Président de la Cour d'assises, il eut à déployer, dans les procès de presse, une extrême rigueur contre les journaux républicains, qui ne lui épargnèrent pas les représailles. Le 29 avril 1844, il fut nommé procureur général à la Cour royale de Caen. La même année, il fut élu député par l'arrondissement d'E... nal. Il vota constamment avec la majorité ministérielle. Ayant obtenu la place de procureur général à la Cour de Bourges, ce fut lui qui soutint l'accusation contre les insurgés de Buzançais, et, après la condamnation à mort de trois des accusés, il insista, dans son *Rapport*, sur la nécessité d'exécuter l'arrêt que le roi et les ministres voulaient, disait-on, adoucir. Dès le 25 février, la destitution de M. Didelot parut au *Moniteur*. Il a vécu depuis dans la retraite, oublié même des ... que lui avait faits la véhémence de ses réquisitoires. Il était officier de la Légion d'honneur depuis avril 1846. — M. Didelot est mort en 18..

DIDIER (Henri-Gabriel), représentant du peuple français à l'Assemblée législative, né à ...nes-en-Voèvre (Meuse), en 1808, termina ses études dans un collége de Paris et se livra quelque temps à l'enseignement libre. De 18.. à 1834, il fut un des rédacteurs du journal démocratique *le Bon sens*. Il suivit ensuite les cours de droit et se fit recevoir avocat. Il exerça sa profession d'abord à Sedan, où il fonda le *Nouvelliste des Ardennes*, puis au barreau de Paris, qu'il quitta en 1844, pour aller remplir à Alger les fonctions de juge adjoint et bientôt celles de procureur du roi à Philippeville. En 1846, il passa avec le même titre au parquet de Blidah et, l'année suivante, il fut nommé substitut du procureur général à Alger. Après la révolution de Février, il se présenta, comme candidat démocratique, aux suffrages des électeurs algériens. Envoyé à la Constituante, il vota ordinairement avec la gauche, et fut, après l'élection du 10 décembre, un des adversaires de la politique napoléonienne. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la minorité démocratique, repoussa la *loi* du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, M. Henri Didier s'est fait inscrire au barreau de Paris.

Digitized by Google

DIDIER (Charles), littérateur français, né à Genève, en 1805, d'une famille protestante du Dauphiné réfugiée en Suisse, est fils du secrétaire d'État de l'ancienne république génevoise qui sauva la vie à Carnot, après le 18 fructidor. Il suivit, dans sa ville natale, le cours de droit de Rossi et celui de botanique de Decandolle, et manifesta des dispositions littéraires que l'on combattit vainement, en l'appliquant à l'étude des mathématiques. Il débuta par des poésies et des articles de journaux, puis voyagea beaucoup, quelquefois à pied, étudiant minutieusement les peuples et les pays dont il a fait l'objet de livres sérieux ou de simples romans. Fixé à Paris, dans l'intervalle de ses voyages, et lié, depuis 1830, avec les chefs du parti républicain, il a pris part à la rédaction de divers journaux, *le Courrier-Français, le Mouvement, le Bon sens, le Droit, le Monde, le National, la Revue du progrès, l'État,* qu'il essaya lui-même de fonder en 1843, *le Crédit*, etc. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia une mission politique en Pologne, qui fut pour lui du moins une occasion d'études sur l'Allemagne et les pays limitrophes. L'année suivante, pour répondre aux accusations qu'une démarche toute personnelle auprès d'un illustre exilé avait soulevées contre lui, il publia sous le titre d'*Une visite à M. le duc de Bordeaux*, une brochure qui causa une vive sensation et eut 15 éditions en quinze jours. Dans ces derniers temps, au milieu de nouveaux voyages, il a perdu presque complétement la vue.

On a de M. Ch. Didier : *la Harpe helvétique* (Genève, 1825); *Mélodies helvétiques* (Paris, 1830); *Rome souterraine* (1833, 2 vol. in-8, 10 éditions en France), tableau animé de l'état politique et social de l'Italie et de ses agitations révolutionnaires; *une Année en Espagne* (1837, 2 vol. in-8); *Chavornay* (2 vol. in-8); *le Chevalier Robert* (1838, 2 vol. in-8); *Théla* (1839, 2 vol. in-8), romans : *Nationalité française* (1840); *la Campagne de Rome* (1842, in-8), avec la traduction des chants populaires; *Promenade au Maroc* (1844, in-8); *Raccolta* (2 vol. in-8), recueil de nouvelles et de scènes de voyage; *Question suisse*, à propos du Sonderbund; *Caroline en Sicile* (même année, 4 vol. in-8); *Question sicilienne* (1849); des feuilletons, dans *le Constitutionnel*, entre autres, *Palmerino* (1852); *Helvetia* (Genève, 1854), recueil de sonnets; *Séjour chez le schérif de la Mecque* (1856, in-12); *Cinquante jours au désert* (1857, in-12), récits du dernier voyage de l'auteur, avant de devenir aveugle. M. Didier prépare ses *Mémoires*, dont il a réuni les matériaux depuis trente ans.

DIDION (Isidore), mathématicien et officier français, né à Metz, en 1798, fut admis, en 1817, à l'École polytechnique, et sortit dans le corps de l'artillerie. Parvenu au grade de capitaine, il fut nommé professeur d'artillerie à l'École de Metz; il occupa ces fonctions jusqu'en 1846, époque à laquelle il fut nommé chef d'escadron et adjoint à la direction des poudres de Paris. Cinq ans après il devint directeur de la capsulerie de guerre dans la même ville. Il est aujourd'hui colonel.

En sa qualité de professeur d'artillerie, M. Didion se livra à des études spéciales sur la balistique, et prit part, en 1838, aux expériences de MM. Piobert et Morin sur la résistance des milieux. Plus tard il soumit à l'Académie des sciences un mémoire *sur la balistique*, imprimé dans le tome X des *Savants étrangers* de cette compagnie, et en 1848 un second mémoire *sur le Mouvement des projectiles*. Ces travaux ont fait choisir M. Didion pour un des examinateurs d'admission à l'École polytechnique.

DIDION (Charles), ingénieur français, né en 1803, entra en 1820, le premier de sa promotion, à l'École polytechnique, d'où il sortit également le premier, en 1822. Classé, d'après son choix, dans le service des ponts et chaussées, il fut successivement ingénieur à Nevers et à Nîmes. Lorsqu'il fut question de la création des chemins de fer, en faveur desquels il se prononça vivement, il vint à Paris, et fit partie de toutes les commissions chargées d'étudier les grandes lignes projetées. En 1845, il fut nommé ingénieur en chef, directeur de la première compagnie de chemins de fer de Bordeaux à Cette, qui ne put alors réaliser les fonds nécessaires aux travaux. Après la révolution de 1848, qui le trouva sans emploi, le général Cavaignac, son ancien camarade de promotion, lui offrit le ministère des travaux publics, que M. Didion refusa. Depuis 1852, directeur du chemin de fer d'Orléans et de ses prolongements, il s'est montré, par ses qualités personnelles autant que par ses connaissances spéciales, à la hauteur de cette importante position. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 26 avril 1846.

DIDIOT (Charles-Nicolas-Pierre), prélat français, est né au village d'Esnes (Meuse), en 1797. Après avoir été élevé par le curé de sa paroisse natale, il passa au grand séminaire de Nancy où il fit ses études théologiques. Il occupait une chaire d'humanités à Verdun, lorsqu'il reçut, vers 1822, le diaconat et la prêtrise. Il administra successivement plusieurs paroisses de la Lorraine, puis la cure de Saint-Michel, à Saint-Mihiel, et enfin le grand séminaire de Verdun, à la tête duquel l'avait appelé la confiance du dernier évêque, M. Valayer. Grand vicaire de ce diocèse depuis 1837, il a été nommé, à la date du 7 avril 1856, évêque de Bayeux.

DIDOT (Ambroise-Firmin), imprimeur français, né à Paris, le 20 décembre 1790, appartient à la célèbre famille des libraires de ce nom, établis à Paris en 1713. Après avoir étudié particulièrement le grec, en France, avec Diamant Coray, il alla passer trois années (1815-1818), en Grèce et en Orient, tant au Gymnase de Cydonie, en Asie Mineure, qu'à l'ambassade française de Constantinople, à laquelle il fut quelque temps attaché. Lors du réveil de la Grèce, en 1823, il concourut activement à l'organisation du Comité grec de Paris, dont il fut le secrétaire. Livré jusque-là à des travaux d'helléniste et de littérateur, il les abandonna en partie, dès 1825, pour s'occuper des diverses branches de la typographie. C'est en 1827, au moment où Firmin Didot, son père, acceptait le mandat de député, qu'il prit la direction des affaires traitées depuis plus de soixante ans sous la raison Firmin-Didot. On lui doit principalement deux types de caractères, l'un dit *anglaise cursive*, l'autre destiné au texte grec d'une édition de Tyrtée. Il réunit, en les groupant successivement autour de ses ateliers primitifs, toutes les ramifications de l'imprimerie, que plusieurs de ses nombreux parents cultivaient avec mérite. Tour à tour devenu membre de la chambre du commerce, du conseil des manufactures et du conseil municipal de la Seine (1840-1856), il fit partie du jury des expositions industrielles nationales de 1844-1849, et des Expositions universelles de Londres (1851) et de Paris (1855), comme rapporteur des sections de l'imprimerie et de la papeterie. En juin 1855, il fut délégué par le conseil municipal de Paris pour recevoir, à Boulogne-sur-mer, le lord maire et les aldermans de Londres.

Le nom de la famille Didot, consacré par trois gé-

nérations d'hommes utiles, se rattache chez nous à tous les progrès introduits depuis un siècle, soit dans la typographie même, soit dans les diverses industries accessoires. Leur maison, vraiment universelle, embrasse dans ses ateliers et ses usines de Paris et des départements, la fabrication mécanique du papier, la fonte des caractères, d'après des types modèles, adoptés dans nos principales imprimeries, un immense matériel polyglotte, l'un des plus complets après celui de l'Imprimerie impériale, l'assemblage et le brochage des feuilles imprimées, enfin toute cette suite d'opérations manuelles ou mécaniques qui transforment en volumes imprimés la matière première de ce papier sans fin, dont Didot de Saint-Léger fut l'inventeur (1804).

La multiplicité de leurs affaires força les frères Didot, vers 1848, à céder à la fonderie générale une partie de leurs moules et de leurs caractères; mais elle les conduisit à fonder une succursale de leur maison, au centre de l'Allemagne, à Leipsick. Ils ont fondé dans l'Eure-et-Loir, à Sorel, et au Mesnil, près de Dreux, deux colonies ouvrières qui sont, comme on l'a dit souvent, un progrès autant qu'une bonne œuvre. Destinés principalement à l'extension de la papeterie, ces établissements occupent un certain nombre de jeunes filles qui trouvent, au Mesnil, une école gratuite, où elles sont mises à même de composer indistinctement des ouvrages grecs, latins et français.

Constamment citée, dans les rapports les plus élogieux, comme « l'honneur de l'imprimerie française et de la librairie parisienne, » la maison Didot a paru aux expositions industrielles depuis la première de toutes, en 1797; elle y a exposé ses procédés, ses inventions, ses spécimens, et a remporté, de père en fils, la 1^re^ médaille d'or, jusqu'en 1849. A cette époque, l'admission de son chef dans le jury des récompenses la mit elle-même hors de concours.

Nous ne pouvons extraire du *Catalogue* de la maison Didot tous les titres de ces grandes et riches publications, auxquelles nulle fortune particulière n'eût pu suffire, sans le plus large concours de l'État. Nous citerons, parmi celles qui atteignent les prix les plus élevés : les *Monuments de l'Égypte et de la Nubie* (4 vol. in-folio, 400 planches); le *Voyage dans l'Inde* (4 vol. in-4, 300 pl.); l'*Expédition scientifique en Morée* (3 vol. in-fol. 280 pl.); l'*Architecture arabe* (in-fol., 66 pl.); les *Œuvres complètes de Piranesi* (29 vol. in-fol., 2000 pl.); et tant d'autres collections d'architecture et de voyages, entreprises sous les auspices des différents ministères. Il faut rappeler les éditions classiques de luxe, dites *du Louvre*, la grande *Bibliothèque grecque* (50 vol. gr. in-8, à 2 col., avec traduction latine), publiée surtout avec le concours de savants allemands; la *Bibliothèque latine* (27 vol., même format), avec traduction française, sous la direction de M. Nisard; puis une foule d'œuvres importantes, individuelles ou collectives, telles que : la *France littéraire*, de M. Quérard (10 vol. in-8); l'*Encyclopédie moderne* (29 vol. in-8; 3 vol. de planches); la *Nouvelle Biographie générale* (1857, t. XXI, in-8); *l'Univers pittoresque* (65 vol. in-8, avec plus de 3000 gravures), etc., etc.

Au nombre des titres plus personnels de M. Ambroise-Firmin Didot, nous citerons : *Souscription en faveur des Grecs* (1823, broch. in-8); la première partie des *Notes d'un voyage fait dans le Levant* (1826, in-8); des *Fragments* dans la *Grèce* de M. Pouqueville; une *Traduction de l'Histoire de Thucydide* (1833, 4 vol. in-8); une *Note sur la propriété littéraire et sur la répression des contrefaçons faites à l'étranger, particulièrement en Belgique; Essai sur la typographie*, extrait de l'*Encyclopédie moderne* (1851, in-8); la *Papeterie à l'Exposition universelle de 1851* (1852, in-8, 2^e^ édit. 1854); plusieurs *Notes* et *Réponses* sur la question de propriété littéraire, discutée entre lui et M. Michaud au sujet de la *Nouvelle Biographie générale* (1852-1853); du *Droit d'octroi sur le papier* (1855); *Souvenirs d'une excursion à Boulogne-sur-mer* (même année); *les Estienne* (1856), extrait de la *Nouvelle Biographie générale*, etc. M. Ambroise-Firmin Didot, décoré de la Légion d'honneur, en janvier 1835, a été créé officier le 20 décembre 1855.

Didot (Hyacinthe), frère du précédent, né à Paris, le 11 mars 1794, dirige avec lui l'imprimerie, depuis 1827. Il s'est particulièrement chargé de l'organisation de la maison du Mesnil, qui lui doit surtout son école, et dont il est le chef titulaire. Il est, depuis plusieurs années, membre du conseil général du département de l'Eure.

Didot (Paul), fils de M. Hyacinthe Didot, né en 1822, s'est spécialement occupé de chimie et des applications pratiques des sciences à l'amélioration des papeteries de son père, dont il a reçu la direction. Son nom fait partie de la raison sociale de la librairie. Il a publié, en 1855, avec M. Barruel : *Nouveau mode de blanchiment des chiffons et des plantes textiles par l'injection du gaz acide carbonique* (in-8).

Didot (Alfred), cousin germain du précédent, et fils de M. Ambroise-Firmin Didot, né à Paris, en 1826, s'est livré à l'étude des langues et s'est exercé déjà à plusieurs traductions. Il a publié, en 1850, les *Fragments inédits de Nicolas de Damas*, récemment découverts, et compris dans la *Bibliothèque grecque* de la maison Didot.

DIDRON aîné (Adolphe-Napoléon), archéologue français, né en 1806, à Hautvillers (Marne), obtint, en 1830, le deuxième accessit dans le concours ouvert par la *Revue de Paris* sur la question de l'*Influence de la charte sur les mœurs et des mœurs sur la charte*. Il s'occupa ensuite, sur les conseils de M. V. Hugo, de l'archéologie du moyen âge et s'y consacra depuis exclusivement. Il entreprit, à partir de 1830, une suite de voyages en Normandie, dans le centre et le midi de la France, en Grèce, en Turquie, en Allemagne, en Angleterre (1846) et enfin en Espagne. En 1835, il fut désigné par M. Guizot comme secrétaire du Comité historique des arts et monuments. De 1836 à 1843, il fit un cours public d'archéologie nationale à la Bibliothèque royale. En 1844, il créa les *Annales archéologiques*, encyclopédie de l'art au moyen âge, qui paraît encore, et dont la collection forme aujourd'hui 17 volumes (1857).

M. Didron a fondé, en 1845, une librairie spéciale d'archéologie, longtemps gérée par son frère Victor Didron et, en 1849, une manufacture de vitraux dont les verrières historiées et ses grisailles ont obtenu une médaille à l'Exposition universelle de 1855. Chevalier de la Légion d'honneur (1845) et de Saint-Grégoire le Grand, il est membre de plusieurs Sociétés savantes et archéologiques de France et de l'étranger.

Outre une foule d'articles archéologiques insérés dans divers recueils périodiques, M. Didron aîné a publié : *Bulletin archéologique du Comité des arts et monuments* (1840-1847, 4 vol. in-8), entièrement rédigé par lui; *Histoire de Dieu, iconographie des personnes divines* (1843, in-4, avec gravures sur bois); *Manuel d'iconographie chrétienne, grecque et latine* (1845, in-8); *Iconographie des chapiteaux du palais ducal de Venise* (1857, in-4), avec M. Burges, etc.

Son neveu, M. Édouard Didron, né à Paris en 1829, et élève de M. Léon Gaucherel, a

quelques années en Italie et figuré, comme architecte, au Salon de 1857.

DIEBOLT (Georges), statuaire français, né à Dijon, le 6 mai 1816, suivit, dès 1825, l'atelier de Ramey fils, puis celui de M. Dumont, et entra en même temps à l'École des beaux-arts, où il remporta, après les diverses médailles, le grand prix de sculpture au concours de 1841, dont le sujet était *la Mort de Démosthènes*. De retour de Rome, en 1847, il fit ses débuts au Salon de l'année suivante. — Il a depuis successivement exposé : *Sapho à Leucade*, statue en marbre; *Villanella*, buste (1848); *la Méditation*, pour le ministère de l'intérieur (1852); deux *Bustes* acquis par l'État (1853) et qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une esquisse en bronze de *la France rémunératrice*, statue placée, en novembre 1851, au rond-point des Champs-Élysées, lors de la distribution des récompenses de l'Exposition de Londres.

M. Diébolt a activement concouru, dans ces derniers temps, à la décoration de la façade du Palais de l'Industrie et à celle de plusieurs pavillons du nouveau Louvre. Il a obtenu une 2e médaille en 1848, une 1re en 1852, une mention en 1855, et la décoration en juillet 1853.

DIEFENBACH (Laurent), écrivain allemand, né en 1806, à Ostheim (grand-duché de Hesse), reçut de son père, ministre protestant, sa première éducation et prit, dès l'âge de quinze ans, ses inscriptions à l'université de Giessen. Nommé pasteur à Solms-Laubach, il renonça à cette place, au bout de plusieurs années, habita diverses villes d'Allemagne, de Suisse, de France et de Belgique et, vers 1840, se fixa à Offenbach. Très-préoccupé de la réforme religieuse, il est devenu, lors des troubles excités par M. Ronge (voy. ce nom), un des chefs du parti catholique-allemand. Son influence sur les classes ouvrières d'Offenbach, lui servit à les maintenir pendant tout le cours de l'année 1848. Il reçut le titre de citoyen honoraire de cette ville et fut élu député au parlement de Francfort. Depuis quelques années, il s'est retiré dans cette ville.

On a de M. Diefenbach des ouvrages philologiques et philosophiques estimés : *de la Vie, de l'Histoire et du Langage* (über Leben, Geschichte und Sprache, Giessen 1835); *des Langues romanes littéraires* (über die romanischen Schriftsprachen, Ibid. 1837); *Celtica* (Stuttgart, 1839-1842, 3 vol.), *Grammaire pragmatique allemande* (Pragmatische deutsche Sprachlehre, Ibid., 1847, 2e éd. 1851), etc.; puis deux recueils de *Poésies* (Gedichte; Giessen, 1840 et 1844); quelques romans : *l'Aristocratie* (Francfort, 1843); *un Pèlerin et ses compagnons* (Ein Pilger und seine Genossen, Ibid. 1851); *Eschenbourg of Eschenhof;* (Ibid., 1851), etc. Attiré, comme tant de philologues modernes, vers l'étude de la grammaire comparée, il a entrepris un *Lexicon comparativum linguarum indo-germanicarum* (Francfort, 1846-1851, 12 vol.)

DIEN (Claude-Marie-François), graveur français, né à Paris, le 11 novembre 1787, exécuta d'abord quelques travaux pour Audouin, dont il fut l'élève, concourut à l'École des beaux-arts en 1809, et remporta la même année le premier prix de gravure en taille-douce. Les guerres de 1812 ayant abrégé de deux ans son séjour à Rome, il fit plus tard deux nouveaux voyages en Italie (1827 et 1830), et y reproduisit en aquarelle *les Sybilles* de Raphaël, qu'il grava plus tard pour la Société d'encouragement.

M. Dien exécuta à Paris de nombreux travaux, la plupart commandés par le ministère de l'intérieur ou destinés à diverses publications. Les plus connus sont: *Homère*, d'après Blondel (1818); *la Mort de Démosthènes*, d'après Boisselier (1822); *Galilée*, d'après Laurent; *sainte Cécile*, d'après J. Romain (1827), acquise par la Société des Amis des arts; *le Tasse*, d'après M. R. Fleury (1836), acquis par la même Société; *la Bataille d'Austerlitz*, d'après le baron Gérard; *l'Offrande à Esculape*, de Guérin (1831); le *Portrait de Catteaux*, la *Grande médaille d'émulation*, le *Portrait de M. H. Labrouste*, d'après M. Ingres (1832, 1837, 1853); *la Madone*, de Murillo (1842); *la Sainte Famille*, de Raphaël (1848); plusieurs gravures pour les *Galeries historiques de Versailles*, entre autres le *Napoléon chef de bataillon* (1839), et le *Sacre de Charles X*, d'après le baron Gérard (1845); des *fac-simile*, d'après des dessins de Raphaël, de M. Ingres, etc.; une *sainte Philomèle*, d'après la statue de marbre de Malkhnecht; *sainte Scholastique apparaissant à saint Benoît*, d'après Lesueur, spécialement commandée par l'Empereur (1856); enfin un *fac-simile* du portrait de *M. le comte de Nieuwerkerke*, d'après M. Ingres (1857). M. Dien a obtenu deux premières médailles, en 1838 et 1848, et la décoration en juillet 1853.

DIEN (Charles), industriel et géographe français, né à Paris, le 9 février 1809, s'est fait connaître par d'utiles perfectionnements apportés à la partie mathématique et mécanique des sphères célestes. Dès 1831, il prenait un double brevet pour l'invention du *support parallèle au méridien* et pour la *substitution des sphères en métal repoussé* à celles en carton, et il abaissait de près des trois quarts le prix jusque-là si élevé de ces instruments utiles. A la même époque, le gouvernement suisse lui commandait 300 globes pour les écoles du pays; plus tard, le Bureau des longitudes lui confiait l'exécution d'une sphère céleste à pôles mobiles (1843). Plusieurs de ces travaux ont figuré aux Expositions industrielles de 1834, 1839 et 1844, ainsi qu'à l'Exposition universelle de 1855, et ont valu à leur auteur trois médailles de bronze. Il s'est aussi appliqué à l'exécution de cartes astronomiques destinées à la marine, et a dressé de nombreuses *Tables* et *Descriptions* des phénomènes célestes, pour l'usage et l'explication de ses globes et de ses planisphères; ces divers ouvrages, ainsi que des *Atlas* du même genre, sont publiés par M. Mallet-Bachelier, et énumérés avec détail dans le *Catalogue* de cet éditeur.

DIERINGER (François-Xavier), théologien catholique allemand, né le 22 août 1811, acheva ses études à l'université de Tubingue, reçut en 1835 la prêtrise et fut immédiatement nommé professeur d'éloquence sacrée et bibliothécaire au séminaire de Fribourg, en Brisgau. Vers la même époque, il publia plusieurs dissertations dans la *Revue trimestrielle théologique* de Tubingue, et dans *le Catholique*, dont il eut quelque temps la direction. Appelé à Spire en 1840, il y enseigna pendant trois ans la théologie dogmatique et la philosophie religieuse et passa à Bonn, où il exerce aujourd'hui à la fois les fonctions de professeur ordinaire de théologie, de directeur du séminaire, de prédicateur de l'université, de président de la Société de Saint-Borromée, d'examinateur synodal et de conseiller ordinaire archiépiscopal.

On a de M. Dieringer : *Système des faits divins du christianisme* (System der gœttlichen Thaten des Christenthums, Mayence, 1841, 2 vol.), qui lui valut le diplôme de docteur en théologie;

Recueil de sermons adressés aux catholiques instruits (Kanzelvortraege an gebildete Katholiken, Mayence, 1844, 2 vol.); *saint Borromée et la réforme ecclésiastique de son époque* (der Heil. Borromaeus und die Kirchenverbesserung seiner Zeit, Cologne, 1846); *Traité de dogmatique catholique* (Lehrbuch der Katholischen Dogmatik, Mayence, 1847, 3ᵉ édit. augmentée et corrigée, 1853) etc. Il a collaboré au *Dictionnaire ecclésiastique* d'Aschbach (Kirchenlexicon, 1846-1850, 4 vol.) et fondé et dirigé pendant plusieurs années la *Revue mensuelle catholique* qui, depuis quelque temps, a cessé de paraître.

DIESTERWEG (Frédéric-Adolphe-Guillaume), pédagogue allemand, né le 29 octobre 1790, à Siegen, en Westphalie, étudia la philosophie, les sciences naturelles et mathématiques aux universités de Herborn et de Tubingue, passa un an à Manheim en qualité de précepteur, et obtint, en 1811, une place à l'École secondaire de Worms. Il devint successivement professeur à l'École modèle de Francfort-sur-le-Mein (1813), second recteur à l'École latine d'Elberfeld (1818), directeur de l'École normale de Moers (1820). En 1832 il fut appelé à Berlin pour y diriger le séminaire des écoles urbaines. Il remplit ces fonctions pendant quinze ans; mais les opinions libérales qu'il professait hautement dans ses discours et dans ses écrits les lui firent perdre. Mis en disponibilité en 1847 par le ministère Eichorn, il reçut en 1850 son congé définitif; rentré dans la vie privée, il continua d'habiter Berlin.

Les opinions pédagogiques de M. Diesterweg, qui leur a consacré sa vie, sont celles de Rousseau et de Pestalozzi. C'est lui qui a provoqué la célébration, en 1846, de la fête séculaire de ce dernier pédagogue et plusieurs des institutions fondées en l'honneur de sa mémoire. Pour défendre ses principes, il a engagé les polémiques les plus vives et a surtout réclamé l'indépendance des écoles vis à vis de l'Église. Il portait dans la discussion une chaleur passionnée, qui tenait à sa conviction de l'excellence de sa cause, mais qui lui attirait des querelles nouvelles. Depuis sa retraite, il n'a pas cessé de poursuivre une rénovation pédagogique, que les besoins de l'époque semblent réclamer, mais dont l'introduction en Prusse a été empêchée jusqu'à ce jour par les idées politiques qui y sont devenues toutes-puissantes.

Parmi ses ouvrages on remarque : *Combinaisons géométriques* (Geometrische Combinationslehre, Elberfeld, 1820; 2ᵉ édit., 1839); *Voyage pédagogique dans le Danemark* (Bemerkungen und Ansichten auf einer paedagogischen Reise nach den daenischen Staaten, Essen, 1836), ouvrage vivement attaqué et pour la défense duquel l'auteur écrivit : *une Discussion pédagogique* (Streitfrage auf dem Gebiete der Paedagogik, Essen, 1837); *Traité de géographie mathématique et d'astronomie populaire* (Lehrbuch der mathem. Geogr. und popul. Himmelskunde, Berlin, 1840, 4ᵉ édit., 1852, 41 fig.); *Cours pratique de langue allemande* (Practischer Lehrgang fur den Unterricht in der deutschen Sprache, t. I, 9ᵉ édit., Krefeld, 1851, t. II-III; 4ᵉ édit., 1849).

M. Diesterweg a publié en commun avec Heuser : *Traité pratique d'arithmétique pour les écoles primaires et secondaires* (Practisches Rechnenbuch, etc., Elberfeld, t. I-III), dont le premier volume était arrivé, en 1851, à la 18ᵉ édition; *Solutions* (Auflœsungen; Eberfeld, 4ᵉ édit., 1850), complément du traité précédent; *Manuel méthodique d'arithmétique* (Methodisches Handbuch fur den Gesammtunterricht im Rechnen, Elberfeld, 2 vol.; 5ᵉ édit., 1850). Collaborateur actif du *Guide des professeurs allemands* (Wegweiser zur Bildung fur deutsche Lehrer, Essen, 2 vol.; 4ᵉ édit., 1851); il rédige, depuis 18[illegible] le recueil intitulé : *Rheinische Blaetter fur Erziehung und Unterricht* et, depuis 1851, l'*Annuaire des professeurs* (Jahrbuch für Lehrer).

Un frère de M. Diesterweg, Guillaume-Adolphe, mathématicien distingué, auteur de plusieurs ouvrages, est mort en 1835 à Bonn. Il était professeur ordinaire de mathématiques et directeur de la Commission d'examen pour les sciences.

DIETERICHS (Joachim-Frédéric-Chrétien), vétérinaire allemand, né le 1ᵉʳ mars 1792, à Stendal, en Prusse, fut d'abord maréchal-ferrant et acquit ainsi ses premières notions pratiques de l'art vétérinaire. A l'âge de vingt et un ans il put se livrer à des études plus régulières; il obtint une bourse à l'École vétérinaire de Berlin, où il se fit bientôt remarquer par son énergie au travail et par ses progrès, et, en 1817, il reçut, après un examen brillant, le titre de médecin-vétérinaire supérieur. Dès l'année suivante, le gouvernement prussien, voulant se rendre compte de l'état des écoles vétérinaires, des haras, des bergeries, etc., des autres pays de l'Europe, le chargea de parcourir, aux frais de l'État, la France, le Wurtemberg, la Bavière, l'Autriche et la Hongrie. A son retour, il obtint une chaire à l'École vétérinaire de Berlin; il l'occupa quatre ans, puis donna sa démission pour se livrer exclusivement à l'exercice de son art et à des travaux personnels. En 1830, il rentra dans l'enseignement en acceptant une place à l'École militaire générale (Allgemeine Kriegsschule) de Berlin où, en [illegible] il fut nommé professeur ordinaire.

On doit à M. Dieterichs, excellent praticien, une série d'ouvrages de médecine vétérinaire très-répandus en Allemagne, et dont la plupart ont été traduits à l'étranger. Voici les titres de quelques-uns : *sur la Phthisie pulmonaire de la race bovine* (über die Lugenseuche des Rindviehs, Berlin, 1821); *Manuel de chirurgie vétérinaire* (Handbuch der Veterinaerchirurgie, Ibid. [illegible] 6ᵉ édit., 1845); *sur l'Art de ferrer les chevaux* (über die Hufbeschlagskunst, Ibid., 18[illegible]); *les Haras et sur la propagation des races* (Gestüts-und Züchtungskunde, Ibid., 18[illegible] 1842); *Manuel de pharmacologie générale et particulière* (Handbuch der allgemeinen und besondern Arzneitmittellehre, Ibid., 1825 [illegible] 1839); *de l'Éducation des chevaux* (Kunde der Pferdezucht, Ibid., 1825); *Manuel de pathologie et thérapeutique particulières à l'usage des propriétaires et des vétérinaires* (Handbuch der speciellen Pathologie und Therapie, etc. 1828; 3ᵉ édit., 1851); *Manuel de la connaissance pratique des chevaux* (Hand. der [illegible] Pferdekenntniss, 1834; 3ᵉ édit., 1845); *Manuel d'obstétrique* (Handbuch der Geburtshülfe, Ibid., 1845); *Manuel de l'éducation des animaux domestiques* (Handbuch der gesammten Hausthierzucht, Leipsick, 1848); *Les principaux défauts des chevaux et la manière de les reconnaître* (die Fehler und Gewaehrsmaengel der Pferden, etc., Ibid., 1853); *Noms des parties du corps du cheval, avec indication des maux et défauts qui peuvent y être affectés* (Benennung der einzelnen Regionen und Theile des äussern Pferdekœrpers, etc., Ibid., 1853).

DIETERICI (Charles-Frédéric-Guillaume), statisticien et économiste allemand, né le [illegible] 1790, à Berlin, passa en 1809 à l'université de Kœnigsberg, où il étudia pendant deux ans les sciences économiques et mathématiques [illegible] précepteur des enfants du ministre [illegible]

by Google

Klewitz, il suivit à Berlin les leçons de Savigny, d'Eichorn et de Rühs, qui étaient venus vers cette époque occuper des chaires à la nouvelle université. Nommé, en 1813, ingénieur géographe dans l'état-major du maréchal Blücher, il assista aux campagnes de Saxe, de France et de Belgique. Après la paix, il entra dans la carrière administrative et, traversant rapidement les grades inférieurs, il devint conseiller en 1818, conseiller intime et conseiller référendaire en 1822 et conseiller intime supérieur en 1831. En 1834, tout en gardant ses titres, il fut nommé professeur titulaire d'économie politique à l'université de Berlin et, en 1844, il succéda à Hoffmann comme directeur du bureau de statistique de Prusse. Il est commandeur des ordres du Mérite d'Oldenbourg et de l'Aigle rouge de Prusse, membre de l'Académie des sciences de Berlin, et correspondant de l'Institut de France.

Au milieu de toutes les occupations que ses diverses charges lui imposent, M. Dieterici a publié plusieurs travaux très-estimés de statistique et d'économie. On remarque surtout sa *Statistique des principaux objets de commerce et de consommation en Prusse et dans l'association douanière allemande pendant la période de* 1831 à 1836 (Statistische Uebersicht der wichtigsten Gegenstaende des Verkehrs, etc., Berlin, 1836), suivie de quatre *Suppléments* pour les années 1837 à 1848 (Berlin, 1842-1851), et son étude sur la *Richesse de la nation prussienne* (der Volkswohlstand im Preussischen Staate, Berlin, 1846): le premier de ces deux ouvrages forme la suite des *Tableaux de Ferber* et donne une idée très-nette de l'importance croissante du commerce de la Prusse et de l'association douanière allemande; le second a été traduit en français par MM. Moreau de Jonnès fils, Maurice et Block, sous ce titre: *la Prusse, son progrès politique et social, suivi d'un exposé économique et statistique des réformes opérées depuis* 1806, etc. (Paris, 1848).

On a encore de lui: *les Vaudois et leurs rapports avec la province de Brandebourg* (die Waldenser und ihr Verhaeltniss, etc., Berlin, 1831); *de Via et ratione œconomiam politicam docendi* (Berlin, 1835); *Documents historiques et statistiques sur les universités prussiennes* (Geschichtliche und statistische Uebersicht über die Univers., etc., Berlin, 1836); *du Travail et du capital* (über Arbeit und Capital, Ibid., 1848); enfin, sans parler des dissertations, mémoires, articles divers dans les journaux et publications ériodiques, les *Tableaux statistiques d'après les ecensements* (Statistische Tabellen; Tabellen und amtliche Nachrichten, Berlin, 1845, 1 vol.; Berlin, 1851, 2 vol.), et les *Comptes rendus de a Société de statistique* (Mittheilungen des statistischen Vereins, depuis 1848), deux recueils ue M. Dieterici a publiés encore en sa qualité de irecteur du bureau de statistique de Prusse.

DIETERICI (Frédéric), fils aîné du précédent, rofesseur de langues orientales, est né le 6 juilet 1821. Il se destina d'abord à la carrière ecclésiastique, y renonça ensuite pour cultiver exclusivement les langues orientales et se fit, en 1846, gréger à l'université de Berlin. L'année suivante entreprit un voyage en Afrique, visita, après voir passé par Londres, Paris et Marseille, l'Égypte, le Sinaï, Jérusalem et Damas, et ne revint Berlin qu'après avoir traversé encore la Turuie, la Grèce et l'Autriche. Il publia plus tard ce sujet: *Esquisses d'un voyage en Orient* (Reisebilder aus dem Morgenlande, Berlin, 1853, vol.), qui contiennent d'intéressants détails sur vie et les mœurs de ces contrées. En 1850, F. Dieterici devint professeur adjoint à l'université de Berlin, mais, en 1852, il quitta de nouveau cette ville, ayant été nommé drogman de l'ambassade prussienne à Constantinople.

Outre l'ouvrage déjà cité, on a de M. Dieterici une dissertation intitulée: *Mutanabbi et Seifeddaula* (Leipsick, 1847); une édition arabe de la grammaire *Alfiyyah* (Ibid. 1851) et une *Chrestomathie ottomane* (Berlin, 1854), précédée de tableaux grammaticaux et suivie d'un glossaire turc-français.

DIETRICH (David-Nathanael-Frédéric) botaniste allemand, né en 1800, à Ziegenhain, près Iéna, d'une famille qui depuis plusieurs générations s'est distinguée dans la botanique, apprit de bonne heure les éléments de cette science héréditaire et, après avoir terminé ses études, fut nommé inspecteur du jardin botanique de Iéna, place qu'il occupe encore aujourd'hui (1856). Depuis plus de 25 ans, il travaille à la publication d'une collection d'estampes intitulée: *Flora universalis* (1re partie, 86 cahiers; 2e partie, 152 cahiers; 3e partie, 150 cahiers; Iéna, 1831-52, gr. in-folio. Nouvelle suite, 1850-1852; 1re part., 4 cahiers), recueil fort considérable dont 392 cahiers avaient déjà paru en 1852, s'élevant ensemble au prix de 3400 francs.

On a encore de lui: *les Plantes vénéneuses de l'Allemagne* (Deutschlands Giftpflanzen, Iéna, 1826); *Flore des bois* (Forstflora, Iéna, 1828-1833; 2e éd., 1838-40; *Flora media* (Iéna, 1830); *Flore allemande* (Iéna, 1833-1851, vol. I-VII; nouvelle suite, 1854); *Flore allemande des plantes utiles* (Deutschlands œkonomische Flora, Iéna, 1841-43, 3 vol., *Lichenographia Germanica* (Iéna, 1832-1837); *Encyclopédie des plantes* (Encyclopaedie der Pflanzen, Iéna, 1841-1851, vol. I et II; nouvelle suite 1853), d'après le système de Linné, etc., publications dont les nombreuses gravures rendent en général le prix très-élevé.

Un autre botaniste du même nom, Albert Dietrich, professeur de botanique à l'université de Berlin, s'est aussi fait connaître par quelques ouvrages savants ou utiles: *Terminologie des plantes phanérogames* (Terminologie der phaner. Pflanzen, Berlin, 1829, 2e édit., 1838); *Flora regni Boruscici* (Ibid., 1833-1844, 12 vol.); *Flora marchica* (Ibid., 1841); *Manuel de botanique pharmaceutique* (Handbuch der pharmaceutischen Botanik, Ibid., 1837); *Botanique de l'horticulteur* (Botanik fur Gaertner und Gartenfreunde, Ibid., 1837-39, 3 vol.), etc.

DIEUDONNÉ (Jacques-Augustin), sculpteur français et graveur en médailles, né à Paris, le 17 mai 1795, suivit de bonne heure les ateliers de Gros et de Bosio et entra, en 1816, à l'École des beaux-arts. Il y remporta le second prix de gravure en médailles au concours de 1819, dont le sujet était *Milon de Crotone* et exposa alors des médaillons et des médailles. En 1824, il se livra à la sculpture. On cite de lui, dans la gravure: *la Mort du duc de Berri*; les portraits du *duc d'Orléans*, des maréchaux *Lefebvre, Raguse, Reggio*, et d'autres médailles destinées à la galerie métallique des grands hommes; dans la sculpture, la *statue* et deux *bustes* du duc d'Angoulême, marbre et bronze; les bustes de *Charles X*, du *duc d'Orléans*, de *Madame* et de *Mademoiselle d'Orléans*, du *Roi* (1833); *le Mariage de Louis-Philippe à Palerme*, bas-relief en plâtre; *la Vierge portant l'enfant Jésus*; *la Piété filiale, ou la Fille de Cimon allaitant son père prisonnier* (1843); *Jésus-Christ aux Oliviers* (1844); *la Résurrection du Christ* (1845); *Adam et Ève*, divers sujets familiers, de nombreux *Portraits*, des *Têtes d'étude*, etc. Le *Christ aux Oliviers* de 1845 à

Digitized by Google

figuré seul à l'Exposition universelle de 1855. M. Dieudonné a fourni au musée de Versailles : les bustes du *Dauphin* (1824), des ducs *de Raguse* et *de Bellune*, de *Gaston de Foix*, de *Charles comte de Blois*. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1844, et une 1re en 1845.

DIEZ (Frédéric christian), philologue allemand, né à Giessen, le 15 mars 1794, fit ses études au collége et à l'université de sa ville natale, où il eut pour professeur M. Welcker. Ses études furent interrompues par la guerre de l'indépendance. Il y prit part, comme volontaire, dans un corps d'infanterie hessoise. De retour en Allemagne, il étudia d'abord la philologie ancienne et le droit, mais bientôt il se livra à l'étude des langues et des littératures modernes, particulièrement de la langue et de la littérature provençales. Encouragé par Gœthe lui-même, qu'il vit à Iéna, en 1818, il se fit de ce sujet une véritable spécialité. Reçu docteur en philosophie à Giessen, en 1821, il passa à Bonn, où il fut nommé professeur titulaire en 1830.

Parmi les ouvrages de M. Diez, presque tous relatifs à la littérature romane, nous citerons : ***les Vieilles romances espagnoles*** (Altspan. Romanzen; Berlin, 1821); ***Éléments de la connaissance de la poésie romantique*** (Beitraege zur Kenntniss der romantischen poësie; Ibid., 1825), ouvrage traduit ou imité plus tard par M. Roisin dans son *Essai sur les cours d'amour* (Paris, 1842); ***la Poésie des troubadours*** (Zwickau, 1826; traduit en français par le même, Paris, 1845); ***Vie et œuvres des troubadours*** (Leben und Werke der Troubadours; Zwickau, 1829); une ***Grammaire des langues romanes*** (Grammatik der romanischen Sprachen; Bonn, 1836-1842, 3 volumes); ***Vieux monuments de langue romane*** (Altromanische Sprachdenkmale; Bonn, 1845); ***Deux chants de vieille poésie romane*** (Zwei altromanische Gedichte; Bonn, 1852); enfin un excellent ***Dictionnaire étymologique des langues romanes*** (Etymologiches Wœrterbuch der romanischen Sprache; Bonn, 1853). M. Diez a fourni des articles importants aux ***Annales de critique scientifique***, publiées à Berlin, au ***Journal de l'antiquité allemande*** de **M. Hœfer**, et à divers recueils philologiques.

DIGBY (Edvard-Saint-Vincent DIGBY), 2e baron), pair d'Angleterre, né en 1809, à Forston-House (comté de Dorset), est fils de l'amiral de ce nom. En 1837, il a épousé une fille du comte d'Ilchester et a hérité, en 1856, de la baronie de son cousin, le comte Digby, décédé sans postérité; il appartient au parti conservateur.

DILKE (Charles-Wentworth), publiciste anglais, né le 8 décembre 1789, fut attaché, en sortant de l'université, aux bureaux du ministère de la marine (*naval pay office*); quand il donna sa démission, au bout de vingt ans d'exercice, ce fut pour entreprendre la tâche lourde, et souvent ingrate, de diriger un journal de critique littéraire où il pourrait faire entendre la voix de la vérité. Il n'était pas avant cela resté étranger au mouvement des idées, et depuis 1815, son nom était cité parmi les principaux collaborateurs de la ***Westminster Review***, de la ***Retrospective Review*** et des meilleurs ***Magazines***.

En 1830, M. Dilke prit en main la direction de l'*Athenæum*. Cette revue, qui n'avait guère prospéré sous ses précédents propriétaires, James-Silk Buckingham et Stirling, devint en peu de temps le premier des recueils littéraires de l'Angleterre, grâce à un bon choix d'articles et à une réduction considérable du prix d'abonnement. Après l'avoir cédée, seize ans plus tard (18[illegible]) au poëte Thomas-Kibble Hervey, M. Dilke entra comme directeur au *Daily News*, que M. Charles Dickens venait de faire paraître. Il voulut tout d'abord appliquer l'idée qui avait fait la fortune de l'*Athenæum*, l'abaissement du prix d'abonnement, et s'emparer plus aisément du peuple en créant la presse politique à bon marché. Chaque numéro ne coûta que deux pences et demi (25 cent.), c'est-à-dire moitié moins cher que ne se vendaient à Londres les grands journaux. Le *Daily News* réussit au delà de toute espérance et dès la seconde année son existence était assurée : il tirait à plus de 12 000 exemplaires. Après la retraite de M. Dilke (1849), la nouvelle administration, comptant sur la popularité désormais acquise à cette feuille, crut possible d'élever le prix d'achat à 5 pences, et le tirage descendit rapidement à 4000, qu'il n'a plus dépassé.

DILKE (Charles-Wentworth), fils du précédent, né à Londres, le 18 fevrier 1810, étudia le droit à Cambridge, et donna de temps à autre des articles à l'*Athenæum*. Une fortune indépendante lui permit de se livrer à son goût pour l'industrie et l'économie politique. Ce fut lui qui, en 1844, communiqua à la *Society of Arts*, dont il était membre, le plan d'une exposition de produits industriels de l'Angleterre, lequel n'était autre chose que l'application à son pays d'une institution qui fonctionne régulièrement en France depuis le Directoire. Un agent fut expédié aux frais de la Société chez les principaux intéressés, afin de connaître leur opinion à ce sujet et, il faut bien le dire, il fut presque partout fort mal reçu.

M. Dilke ne se découragea pourtant pas, et de concert avec ses amis Henry Cole et Scott Russell, il présenta un projet au prince Albert, président honoraire de la *Society of Arts*. Malgré de nombreuses lacunes, l'exposition eut lieu en 1836, dans les salles de cette compagnie, qui la renouvela l'année suivante, et cette fois avec un succès tel qu'il fut permis d'entrevoir la réalisation probable de la grande idée d'un concours universel de 1851. A cette époque le prince Albert, rendant justice aux efforts de M. Dilke, l'appela au Comité supérieur, où il rendit de [illegible] utiles services. A l'expiration de ses fonctions, celui-ci refusa toute espèce de récompense, soit en honneurs, soit en argent. La reine [illegible] sa femme un bracelet de diamants.

DILLENS (Henri), peintre belge, né à [illegible] 1812, a été élève de Maës Canini et a exposé de nombreux tableaux de genre aux expositions artistiques de la Belgique. Après *Charles [illegible] le porcher* et ***Charles-Quint à Anvers***, [illegible] garde comme ses meilleures productions, nous citerons : *les Cérémonies du baptême chez les* ***Russes*** (Gand, 1828); un ***Hiver*** (Gand, 18[illegible]); ***l'Intérieur d'un cabaret*** (Bruxelles, 1833); ***la Bonne aventure***, ***Laure et Pétrarque*** (Gand, 18[illegible]); ***l'Entrée triomphale de Philippe Auguste à Paris après la bataille de Bouvines*** (1835); une ***Scène de carnaval***, ***la Lecture***, etc.

DILLENS (Adolphe), peintre belge, frère du précédent, est né à Gand, en 1821. Élève de Dillens, il a produit un certain nombre de tableaux de genre qui sont finement [illegible] et d'une couleur agréable; voici les principaux : ***Balthazar Peruzzi peignant le connétable de Bourbon après sa mort***; une ***Scène tirée du Barbier de Séville***; ***le Tournoi des bagues*** [illegible] ***en Zélande***, ***le D*** [illegible] ***Westcappel un jour*** [illegible] au roi des Belges. Il

Digitized by Google

en 1857, *le Marchand de complaintes* et un *Intérieur de ferme*. Il a obtenu, à Bruxelles, une médaille d'or en 1854, et à Paris une médaille de troisième classe en 1855.

DINAUX (Arthur-Martin), littérateur français, né à Valenciennes, le 8 septembre 1795, fit ses études à Cambrai et renonçant à la carrière du commerce, à laquelle sa famille le destinait, se livra exclusivement à l'étude de l'histoire et de la bibliographie. En 1821, il fonda avec MM. A. Leroy et Dubois, sous le titre de *Petites Affiches de Valenciennes*, un journal qui devint plus tard *l'Écho de la frontière*. Il fut, en 1829, l'un des fondateurs des *Archives historiques et littéraires du nord de la France et du midi de la Belgique*, recueil intéressant, qu'il dirige seul depuis 1848.

On cite en outre de lui : *Bibliographie cambrésienne, ou Catalogue raisonné des livres et brochures imprimés à Cambrai*, etc., avec un *Discours préliminaire* (Douai, 1822, in-8); *Notice historique et littéraire sur le cardinal Pierre d'Ailly, évêque de Cambrai au* XV*e siècle* (Cambrai, 1824, in-8); ces deux ouvrages ont été couronnés par la Société d'émulation de Cambrai; *Trouvères, jongleurs et ménestrels du nord de la France et du midi de la Belgique*, collection comprenant jusqu'à présent : *les Trouvères cambrésiens* (Paris, 1833, in-8; 3e édit., Ibid., 1837, in-8); *les Trouvères de la Flandre et du Tournaisis* (1837, in-8); *les Trouvères artésiens* (1843, in-8). L'auteur prépare : *les Trouvères du Hainaut, du Brabant*, etc. Il a édité avec M. Aimé Leroy : *le Triomphe des Carmes en* 1311, *poëme du* XIV*e siècle* (Valenciennes, 1834, in-8), et l'*Histoire ecclésiastique de la ville et comté de Valenciennes*, par sire Simon Leboucq (Valenciennes, 1844, gr. in-8); *le Comte d'Haubersaert* (1856); *Siége et prise de Valenciennes par Louis XIV* (même année). M. Dinaux a aussi fourni de nombreux articles à la *Biographie* Michaud et aux *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Valenciennes*. Il est correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, correspondant de la Société des antiquaires de France, et associé de l'Académie royale de Belgique.

DINAUX, pseudonyme collectif de BEUDIN et GOUBAUX (voy. ces noms).

DINDORF (Guillaume), philologue allemand, né en 1804, à Leipsick, et fils de l'orientaliste de ce nom, fit ses études à la *Thomasschule* et à l'université de cette ville, où, après de brillants examens, il devint en 1828 professeur d'histoire littéraire. Il renonça à ses fonctions en 1833, pour quelques années, afin de se consacrer exclusivement à des travaux de philologie. Dès l'âge de dix-sept ans, il avait terminé le travail commencé par le philologue Beck sur l'édition d'*Aristophane* d'Invernizzi. Portant de préférence ses études sur les poëtes grecs, il a publié un nombre considérable de travaux, qui dénotent autant de sagacité que d'érudition, et qui lui ont donné place à côté des meilleurs philologues de son pays.

On cite surtout son édition d'*Aristophane* (Leipsick, 1820-1828), à l'usage des universités; le *Stephani Thesaurus linguæ græcæ* (Paris, 1830 et suiv.), avec son frère Louis et le philologue français, M. Ch. B. Hase; les belles éditions de *Démosthènes* (Oxford, 1846-1849, 7 vol., Demosthenis orationes, edit. III correctior, Leipsick, 1855, in-8), et *Aristide*, *Athénée*, *Thémiste*, *Procope*, *le Syncelle*, *Scolies grecques sur Aristophane*, *Démosthènes et Eschyle* (Oxford, 1838-1851, 6 vol.); l'ouvrage *Poetæ scenici græci* (Leipsick et Londres, 1830; 2e édit., Oxford, 1851); les *Commentarii Æschyli*, *Sophoclis*, *Euripidis et Aristophanis* (Oxford, 1836-1842, 7 vol.); le traité *Metra Æschyli*, *Sophoclis, Euripidis et Aristophanis* (Oxford, 1842, complément de l'œuvre précédente; *Homère* (Leipsick, 4e édit., 1855); *Xenophantis expeditio Cyri* (Londres, 2e édit., 1855,) etc. M. Dindorf a fourni à la *Bibliothèque des classiques grecs* de MM. Didot les éditions de *Sophocle*, d'*Aristophane*, de *Lucien* et de *Josèphe*.

Son frère, M. Louis DINDORF, né en 1805, s'est fait connaître aussi par des éditions estimées de *Xénophon*, de *Diodore de Sicile*, de *Pausanias*, de la *Chronographie de Joannes Malelas* et du *Chronicon Paschale*.

DINGELSTEDT (François), poëte allemand, né en 1814, à Halsdorf (Hesse supérieure), étudia la théologie et la philologie et, après avoir occupé pendant quelque temps une place dans une institution, fut nommé professeur à Cassel en 1836. Sa première publication, les *Chansons d'un crieur de nuit cosmopolite* (Lieder eines kosmopolischen Nachtwaechters, Hambourg, 1840; nouvelle édit., 1842), recueil de poésies politiques, lui donna une des premières places parmi les écrivains libéraux de l'Allemagne. La littérature, à cette époque, préludait à la révolution de 1848 en se faisant l'organe du besoin de réformes qui travaillait l'Allemagne, et M. Dingelstedt eut autant de succès pour l'à-propos que pour la verve et la poésie de son livre. Deux ans plus tard, au grand mécontentement de ses admirateurs, le poëte, qui avait cru devoir renoncer à sa place de professeur en 1841, accepta celle de conseiller à la cour du roi de Wurtemberg et de conservateur de la bibliothèque de Stuttgart. Les ouvrages, tant en vers qu'en prose, qu'il a publiés depuis cette époque, quoique plusieurs soient d'une valeur littéraire incontestable, ne lui ont pas rendu les sympathies du plus grand nombre de ses anciens amis, mais, grâce aux nouveaux principes qu'ils expriment, lui ont gagné celle des gouvernements. Décoré de plusieurs ordres, intendant du théâtre de la cour de Munich, M. Dingelstedt s'est vu conférer par le roi de Bavière le titre de conseiller de légation.

Nous citerons encore de ce poëte deux recueils sous le simple titre de *Poésies* (Gedichte, Cassel et Leipsick, 1848; Stuttgart, 1845); une suite des *Chansons du crieur de nuit*, intitulée : *Nuit et matin* (Nacht und Morgen, Ibid., 1851); enfin un *Recueil de Ballades* (Ein Roman), qui est compté parmi les œuvres les plus estimées de la nouvelle poésie lyrique allemande.

M. Dingelstedt s'est fait connaître aussi comme prosateur, par deux romans comiques : *Nouveaux argonautes* (Neue Argonauten, Fulda, 1839), et *Sous terre* (Unter der Erde, 1840); par plusieurs nouvelles et contes qui ont été réunis en partie sous ces titres : *Jour et ombre dans l'amour* (Licht und Schatten in der Liebe, Cassel, 1838); *Heptaméron* (Magdebourg, 1841, 2 vol.), et *Sept histoires pacifiques* (Sieben friedliche Erzaehlungen, Stuttgart, 1844, 2 vol.); enfin par quelques esquisses de touriste : *Livre de voyage* (Wanderbuch, Leipsick, 1839-1843), et *Jusqu'à la mer* (Ibid., 1847), souvenirs d'un voyage en Hollande.

Dans ces dernières années, il a abordé le théâtre avec une première tragédie : *la Maison de Barneveldt* (das Haus des Barneveldt), représentée à Dresde et dans plusieurs autres villes avec un assez grand succès.

DINOCOURT (Pierre-Théophile-Robert), romancier français, né à Doullens (Somme), le 4 décem-

Digitized by Google

bre 1791, se mit à écrire de bonne heure, et servi par une extrême facilité, il a composé une foule de romans qui se recommandent aux amateurs du genre sombre par l'exagération des effets dramatiques. Nous citerons : *le Serf du XV*[e] *siècle* (1822); *le Camisard* (1823); *l'Homme des ruines* (1823); *le Corse* (1824); *le Conspirateur* (1826); *le Duelliste* (1827) : *la Chambre rouge* (1829); *le Chasseur noir* (1831); *le Pape et l'Empereur* (1832), qui a pour suite le *Siége de Rome* (1839); *la Nuit du 13 septembre* (1834); *la Sorcière des Vosges* (1841), etc. En 1840, cet écrivain a obtenu de l'Académie française un des prix Montyon pour l'ouvrage suivant jugé utile aux mœurs : *Cours de morale sociale à l'usage des pères de famille* (in-8). A la révolution de Février, il écrivit plusieurs brochures politiques : *Solution du problème social* (1848); *Trois prétendants* (1851); *Plus d'impôts!* (1852). Il a entrepris, à cette dernière date, un journal hebdomadaire des intérêts du sol français, *la Tribune agricole*, qui n'eut qu'une existence éphémère.

DIRCKINCK-HOLMFELD (Constant-Pierre-Henri-Marie-Walpurgis, baron DE), fécond publiciste danois, est né en 1799, à Bochold (province rhénane). Fils d'un baron et colonel hollandais, qui avait épousé une Danoise et qui fut anobli, en 1806, par le roi de Danemark, il fut conduit à Copenhague en 1813 et passa l'examen de fonctionnaire judiciaire en 1819. Greffier (1829), puis bailli (1831) de Schwarzenbeck, en Lauenbourg, il obtint une pension de retraite en 1840. La même année il prit le grade de docteur en droit.

M. Dirckinck-Holmfeld, qui s'est mêlé à toutes les questions qui intéressent le Danemark depuis près de trente ans, a publié un grand nombre d'écrits en danois, en allemand, en français ou en latin, sous les pseudonymes de *G. H. Arnoldsen* et de *C. Christianson* (fils de Arnold et de Christian, prénom de son père) et de *C. Imanuel*. Quelques-uns ont donné lieu à de nombreuses discussions. Il débuta par un examen des fondements de la société et du droit, sous ce titre : *de la Connaissance de la vérité intellectuelle et de son application dans la vie* (Om don aandelige Sandheds Anerkjendelse, Copenhague, 1827), puis donna quelques écrits de religion ou d'économie politique : *Essai sur l'élément spiritualiste dans les anciennes religions* (Copenhague, 1829, in-8); *Essai sur l'établissement d'un lieu de refuge pour les femmes délaissées* (1828); *sur la Nécessité de l'entretien d'une vaste forêt nationale dans les États danois*, (1834), etc. Mais lorsque l'extinction prévue de la famille régnante fit naître la question de succession relativement aux duchés, il se jeta avec ardeur dans la discussion qu'il a suivie dans toutes ses phases.

Les principaux écrits qu'il a publiés sur ce sujet sont : *Rapports constitutionnels entre le Danemark et le Schleswig-Holstein* (Danmarks stats retlige Forhold til Slesvig og Holsteen, 1843, 2 parties); *Développement indépendant et administration séparée du Schleswig* (Hertugdømmet Slesvigs selvstændige Udvikling, etc., 1844); *Essai historique sur la question de la succession du royaume de Danemark et analyse de droit quant aux duchés de Schleswig et de Holstein* (1844, en français) : *Critique de la protestation du Holstein contre l'unité du royaume de Danemark* (Kritik der Holsteinischen Reichsverwahrung, etc., Altona, 1845); *la Monarchie danoise et les séparatistes* (der dænische Staat und die separatisten, 1845); *Griefs des Danois contre l'agression allemande* (1848, in-4, en français) : *Documents relatifs à la question de la succession et Examen de l'attaque de C. F. Wegener contre le message royal du 4 octobre 1852* (Aktstykkerne betraeffende Arvefœlgesagen, etc., 1852); *Nullité légale des prétentions et de la branche de Holstein-Gottorp* (de Holsteen-Gottorpske Fordringers, etc., 1852), etc.

Les évènements intérieurs, dont le Danemark a été le théâtre, font l'objet des publications suivantes : *Remarques sur le projet d'une nouvelle ordonnance sur la liberté de la presse* (Bemærkninger til Udkastet til en ny Anording, etc., 1844); *sur la Souveraineté du peuple* (Om Folke souverænetet, 1848); *Opinions sur un programme de gouvernement monarchique pour l'intégrité du Danemark* (Tanker som Bidrag til et monarkisk Regjerings-Program, etc., 1853).

Parmi ses autres écrits il convient de citer *État du Danemark, littérature, politique et langue* (Dænische Zustænde, 1846) : *la Nouvelle église chrétienne à Sainte-Croix* (Den nye-christelige kirke, 1853, traduit en anglais, dans le New church repository de Bush, New-York, 1853 janvier); *la Comtesse Louise Danner, née Rasmussen* (1855, 2[e] édit., traduit en allemand, Hambourg, 1855), brochure anonyme qui a été l'objet de poursuites. — Le frère de M. Dirckinck-Holmfeld est actuellement ambassadeur en France.

DIRICHLET (Pierre-Gustave LEJEUNE), mathématicien allemand, membre étranger de l'Institut de France, né à Düren (Provinces rhénanes), le 11 février 1805, vint à l'âge de dix-sept ans à Paris dans la maison du général Foy où il eut l'occasion de se lier avec plusieurs mathématiciens français. Dès l'âge de vingt ans il se fit la réputation d'un géomètre distingué en publiant sa dissertation *sur l'Impossibilité de quelques équations indéterminées du cinquième degré* (1825). De retour en Allemagne, il prit ses grades à l'université de Breslau en 1827, devint en 1828 professeur ordinaire de sciences mathématiques à Berlin. En 1832, il fut nommé membre de l'Académie, et depuis 1855, il occupe à Gœttingue la chaire de mathématiques du célèbre Gauss (voy. ce nom). Le 17 avril 1854, l'Institut de France, dont il était correspondant depuis 1833, le choisit aussi, en remplacement de Léopold de Buch, pour associé étranger de l'Académie des sciences.

M. Dirichlet est regardé comme un des géomètres de l'époque. Doué d'une rare de concentration et capable de suivre sa pensée, au milieu des calculs et des ments les plus compliqués, il a enrichi ces mathématiques d'un grand nombre de vertes ou de travaux qu'il nous est im rappeler ici. Il s'est particulièrement la théorie des équations à différentielles des séries périodiques, des intégrales nées et enfin de la partie la plus difficile élevée des sciences mathématiques, de la des nombres. La plupart des travaux qu'il bliés sur ces sujets ont été insérés dans sertations (Abhandlungen) de l'Académie sciences de Berlin et dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* de Crelle.

Voici les titres des principaux : *Recherche les diviseurs premiers d'une classe de formes du quatrième degré; Démonstration nouvelle quelques problèmes relatifs aux nombres; tion d'analyse indéterminée; Notes sur intégrales définies; sur la Convergence des séries gonométriques qui servent à représenter fonction arbitraire entre des limites données; lution d'une question relative à la théorie matique de la chaleur; Démonstration*

by Google

propriété analogue à la loi de réciprocité qui existe entre deux nombres premiers quelconques; Démonstration du théorème de Fermat pour le cas des quatorzièmes puissances; sur les Intégrales eulériennes; sur les Séries dont le terme général dépend de deux angles et qui servent à exprimer des fonctions arbitraires entre des limites données; sur l'Usage des intégrales définies dans la sommation des séries finies ou infinies; sur la Manière de résoudre l'équation t² — p. u² = 1, *au moyen des fonctions circulaires; sur l'Usage des séries infinies dans la théorie des nombres; Recherches sur diverses applications de l'analyse infinitésimale à la théorie des nombres; Recherches sur la théorie des nombres complexes; Recherches sur les formes quadratiques à coefficients et à indéterminées complexes; sur les Premières démonstrations de la loi de réciprocité données par Gauss dans la théorie des résidus quadratiques; sur un Problème relatif à la division; de formarum binariarium secundi gradus compositione*, etc., etc.

DISRAELI (Benjamin), célèbre écrivain et omme d'État anglais, est né en décembre 1805, Londres. Fils aîné d'un littérateur estimé, mort n 1848, et petit-fils d'un négociant italien établi n Angleterre vers 1750, il descend d'une de ces amilles juives qui, expulsées d'Espagne par l'inuisition, à la fin du xv^e siècle, avaient trouvé n asile sur les terres de la république de Veise. Élevé dans un collége des environs de la étropole, il fut placé comme clerc chez un voué (*solicitor*) sous le toit duquel, suivant son émoignage, il dormit trois ans, mais en menant oyeuse vie au dehors durant le jour. Ses débuts ttéraires eurent lieu en 1826, sous les auspices u libraire Murray, qui lui confia la rédaction du *eprésentant* (the Representative); ce journal eut x mois d'existence et coûta cinq cent mille ancs à l'éditeur. Délaissé par les tories vers lesuels il se sentait porté, le jeune écrivain se vena de leur indifférence par le roman de *Vivian rey* (1826, 3 vol.), où il trace à l'emporte-pièce n portrait frappant des mœurs et des prétentions l'aristocratie. Si, comme on l'a prétendu, il ait voulu s'identifier avec son héros, ambiux, hardi, qui en politique n'a qu'un moyen, ntrigue, et qu'un but, le succès, il aurait gé là de terribles armes contre lui-même.

Son coup d'essai lui valut une réputation. Doué une imagination brillante, d'un esprit impiable, d'une facilité peu commune, il exploita idement son premier succès, et fit paraître en elques années : *Henriette Temple; le Jeune duc* Young duke, 1830); *Venise* (Venetia); *Ixion ciel* (Ixion in heaven); *la Merveilleuse histoire lroy* (the Wondrous tale of Alroy); *Contarini ming* (1832), qui prouva qu'il savait aussi lyser et peindre les passions. Sans cesser de duire, il allait, pendant une absence de trois nées (1829-1831), visiter l'Espagne, l'Italie, stantinople, la Grèce, alors en insurrection, evant et l'Égypte.

amené en Angleterre par le bruit des luttes quelles donnait lieu la discussion de la rée parlementaire, M. Disraeli jugea le moment vé de se jeter dans la politique militante. Sa proande antiaristocratique lui avait gagné l'appui adical Hume et d'O'Connell, qui consentirent présenter, en 1832, aux électeurs de Chipping combe; il publia à cette occasion une brore intitulée : *Qu'est-il ?* (What is he?), d'après ermes mêmes dans lesquels le comte de Grey it dédaigneusement informé de lui; il dénit que « pour fortifier le principe démocrae, il fallait recourir aux courtes législatures et au scrutin secret ». Il ne fut pas élu. Bientôt une modification complète se fit dans ses idées; et lorsqu'en 1835 il posa sa candidature à Taunton, ce fut comme tory absolu; il ne craignit pas, dans l'ardeur de sa conversion, de s'attaquer à ses anciens patrons, notamment au libérateur de l'Irlande. Traité par celui-ci d'apostat, de charlatan et « d'héritier du voleur qui mourut sur la croix dans l'impénitence finale », il lui écrivit la lettre bien connue finissant par ces mots : « Nous nous retrouverons à Philippes! » et envoya un cartel à son fils, Morgan O'Connell. Cette affaire fit le plus grand bruit. La même année parurent sa *Défense de la constitution anglaise*, dédiée à lord Lyndhurst et, l'année suivante (1836), ses *Lettres de Dunymède*, insérérées dans les colonnes du *Times*. L'exaltation du torysme et les attaques les plus vives contre les whigs formaient le fond de ces écrits.

M. Disraeli entra au Parlement pour le bourg de Maidstone au mois de juillet 1837. Son apparition à la tribune fut accueillie d'une façon qui aurait découragé un esprit moins résolu : « Le temps viendra où vous m'écouterez », dit-il aux rieurs; et, jusqu'aux élections de 1841, il mit en œuvre ce qu'on a appelé le talent du silence. Dans l'intervalle, il avait épousé la veuve d'un ancien député, Wyndham Lewis (1839). Réélu par Shrewsbury, il devint l'adepte de sir R. Peel et le défenseur du libre échange, qu'il combattit plus tard avec tant d'acharnement. En même temps, il s'occupa de constituer, avec lord J. Manners, George Smythe et autres, le parti de *la Jeune Angleterre*, dont l'appui enthousiaste a tant contribué à sa renommée.

Quant aux principes de M. Disraeli, ou plutôt aux vagues aspirations de régénération sociale qui causèrent alors beaucoup d'émotion, il les développa dans une nouvelle série de romans : *Coningsby, ou la Jeune génération* (Coninsby, or the New generation, 1844, 3 vol.), *Sybil, ou les deux Nations* (Sybil, or the two Nations, 1845), *Tancrède, ou la Nouvelle croisade* (Tancred, or the New crusade, 1847). Cette fois, les brillantes qualités de l'écrivain firent oublier les variations de l'homme politique, et le succès fut complet. Dévoué aux tories ultras, il attaqua sir R. Peel, deux ans avant la scission de 1846, avec une violence et une hauteur de langage qui soulevèrent plus d'une fois contre lui les murmures de la Chambre : jamais on ne dépensa tant d'esprit au service d'une malheureuse cause. Ce fut dans cette lutte prolongée par la réforme douanière qu'il se révéla comme orateur de premier ordre; antagoniste aussi adroit que persévérant, il fatiguait ses adversaires par sa dialectique incisive, ses volte-face inattendues et son ironie amère. S'il ne réussit pas à empêcher l'exécution des mesures de sir R. Peel, il eut au moins le mérite d'épargner à son parti la honte d'une déroute sans combat.

Aux élections de 1847, M. Disraeli obtint le mandat du comté de Buckingham et, l'année suivante, la mort de lord George Bentinck lui laissa le champ libre; il devint le seul chef des protectionnistes, qui, n'ayant parmi les nobles aucun homme supérieur à lui préférer, se virent contraints de s'en rapporter du soin de leurs intérêts à celui qu'ils appelaient un faiseur de romans, sans titre, sans aïeux et sans fortune territoriale. Pour lui, il sut, dans cette position, tenir tête à la fois aux whigs, aux radicaux et aux peelites et parut même un moment toucher le prix de ses efforts; une motion qu'il présenta le 11 février 1851 pour soulager la misère des populations agricoles, ne fut repoussée qu'à la faible majorité de 14 voix (281 voix contre 267). Quel-

ques jours après, lord J. Russell essuya une défaite encore plus significative, et résigna le pouvoir; mais l'impuissance de ses adversaires à former un cabinet le laissa maître de la situation. On dit même que ce qui fit perdre aux tories les fruits de leur victoire, ce fut la répugnance de plusieurs d'entre eux à accepter pour collègue leur redoutable orateur.

Cependant le zèle protectionniste de M. Disraeli se refroidissait quelque peu, si l'on en juge par les discours qu'il prononça et par la biographie qu'il fit paraître de son ami *Lord Georges Bentinck* (1851, in-8; 4ᵉ édit., 1852), et qui contenait un éloquent plaidoyer en faveur de l'émancipation politique des Israélistes, cause singulièrement déplaisante au parti aristocratique. Néanmoins, lorsque l'administration de lord J. Russell fut en pleine dissolution (février 1852), il obtint enfin, dans le ministère Derby, les hautes fonctions de chancelier de l'Échiquier. Après un travail de trois mois, éclairé de toutes les lumières du pouvoir, il exposa, en présence du nouveau Parlement, un plan financier qui lui valut des éloges, mais dont le plus grand tort était de mécontenter les villes sans satisfaire les campagnes. Il succomba dans une tâche au-dessus de ses forces et sa chute entraîna celle de ses collègues (décembre 1852). Le système protecteur était irrévocablement condamné.

Depuis cette époque, M. Disraeli reprit sa place parmi les chefs de l'opposition; mais il a profité de son passage aux affaires pour désavouer en partie les théories économiques, dont il avait poursuivi l'application avec tant de ténacité; aujourd'hui il est à peu près converti au libre échange et, s'il fallait l'en croire, le gouvernement prendrait l'initiative de réformes autrement larges et non moins pressantes. En 1857, il s'est uni aux radicaux pour blâmer la politique de lord Palmerston dans les affaires de Chine. Après cette lutte, qui amena la dissolution de la Chambre des Communes, les affaires de l'Inde et les difficultés diplomatiques du commencement de 1858, relatives aux réfugiés français, donnèrent de nouvelles armes à l'opposition contre Palmerston qui succomba. M. Disraeli fut ramené au pouvoir par lord Derby, et redevint, avec le titre de chanchelier de l'Échiquier, le principal orateur d'un ministère qui ne compte dans les Chambres que la majorité la plus chancelante. — Les romans de M. Disraeli, dont la vogue n'est pas épuisée, ont été réimprimés à bas prix, de 1852 à 1854. Plusieurs doivent paraître dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers.*

DIXON (William-Hepworth), littérateur et journaliste anglais, né en 1821, dans le comté de York, fut élevé, à cause de la faiblesse de sa santé, à la campagne, chez un de ses grands parents et manifesta de bonne heure ses goûts littéraires en composant une tragédie en cinq actes. Après avoir rédigé une feuille provinciale, il vint à Londres (1846), étudia le droit et fut admis au barreau sous les auspices d'Inner-Temple. Il continua cependant de rédiger des articles pour les journaux. On remarqua beaucoup une série de lettres sur *la Littérature populaire*, insérées au *Daily News*. Le même journal publia ses études sur *les Prisons de Londres* (London prisons) qui, revues et augmentées, formèrent plus tard un volume (1848).

M. Dixon commença ensuite une série de travaux biographiques et historiques, où il se proposait de vulgariser le nom et les réformes de quelques hommes utiles. *John Howard*, qui parut en 1849 et qu'aucun libraire n'avait voulu éditer, eut trois tirages successifs dans l'année.
Il fut suivi, avec le même
William Penn (1851) et
temps auparavant, M. Di
participer, comme député
vaux de la Commission ro
rer et d'organiser la gran

L'année suivante, M. Di
de l'anonyme une brochu
(*French in England*).
l'invasion de l'Angleterre
on se préoccupait tant à ce
moins impossible aujourd
qu'autrefois à Napoléon Iᵉʳ.
dans le *Prize Magazine*, f
et que l'on jugea dignes de
attirèrent sur lui l'attention
les rédacteurs de l'*Athenæu*
en a pris la direction.

DMOCHOWSKI (François
ducteur polonais, né à Var
de l'écrivain du même nom
volution dirigée par Koscius
zette du gouvernement insu
son père, il a écrit beaucou
vers polonais, entre autres
de Racine, de *Zaïre* de Volta
reux de Molière, des poésies
de plusieurs romans françai
fait également représenter
théâtre à Varsovie. Depuis
surtout de journalisme, et
le *Journal hebdomadaire de*
thèque polonaise, la *Gaze*
dant, etc.

DOBELL (Sydney), poëte a
le pseudonyme de *Sydney Yend*
à Londres. Élevé dans sa famil
heure associé au commerce d
ciant en vins à Cheltenham.
et ne quitta les affaires, pour
la carrière littéraire, qu'au bo
de pratique commerciale et ap
une fortune indépendante. Depu
tour habité la Suisse, Londres,
propriétés de Sussex.

M. Dobell se fit dès lors une
par la publication de deux poë
et *Balder* (1854), où l'on distin
vées et qui l'ont placé au prem
d'avenir. En 1855 il a fait par
ration avec son ami *Alexandre*
de pièces de vers, intitulé :
(Sonnets of the war).

DOBLHOFF (Antoine baron
tique autrichien, né le 10 nov
avant 1848, dans les États
Basse-Autriche, l'un des mem
dents du parti libéral. Il reçut,
le portefeuille du commerce
Pillendorf et fut envoyé auprès
retiré à Inspruk, pour traiter de
la capitale. Le ministère Pillers
sous en juillet, M. Doblhoff fut
senter une combinaison nouvelle,
il avait, sous la présidence de
le portefeuille de l'intérieur et
celui de l'instruction publique. Il
extrême popularité à la Diète
fut envoyé par les électeurs de
qui rédigea l'adresse à l'empereur
ser de revenir dans sa capitale.
disait-il, les ministères, ni les
l'esprit universel qui dirige la
Débordé par la révolution, il

ement de septembre, à donner sa dé-
Dans une sorte de profession de foi qu'il
la Chambre, il se déclara également
ıx tentatives des réactionnaires et des
s; la Chambre lui répondit en l'invi-
nvoyer ses collègues, excepté Krauss,
aussi sa confiance, et à gouverner avec
nt l'absence de l'empereur. Mais effrayé
ultés de la situation, augmentées en-
la pression des Hongrois, M. Doblhoff
rôle et persista à quitter le ministère.
litique de cet homme d'État s'est ren-
ut entière dans une seule année.

; (Eugénie PLUNKETT, dame), actrice
, née le 4 novembre 1822, est la veuve
niste distingué mort du choléra, à
ersbourg, en juillet 1849. Dès ses débuts
ville en 1837, sa jeunesse et sa beauté
ı succès. Engagée presque aussitôt au
, elle y eut la même vogue, mais elle
entôt au Vaudeville, qu'elle n'a plus
ue pendant les apparitions de Mlle Page
éâtre. Deux créations lui ont surtout
neur : *Louise de Nanteuil* et *la Dame
mélias*. Une certaine sensibilité de con-
une langueur naturelle, une manière
ticulière de dire les choses du cœur,
de Mme Doche la véritable héroïne de
pièces. Un autre de ses succès était le
avestissements dans *le Diable à Paris*.
n'a pas toujours aussi bien réussi. On a
à son jeu des exagérations, à son or-
défauts que le travail corrige toujours
artiste, quand la faveur facile du public
it pas oublier la recherche du mieux.

(Charles-Roger), biographe anglais, est
mai 1793, dans le comté de Leitrim
. Fils d'un ministre protestant, il étudia
temps le droit à Dublin et avant d'être
cat, vint à Londres en 1817 embrasser la
littéraire. Depuis 1831 il était attaché au
où il dirigeait spécialement l'impres-
débats parlementaires. Il a publié des
; biographiques remarquables par la fidé-
enseignements, tels que : *le Guide par-
re* (the Parliamentary companion; 1832-
-32), annuaire contenant en abrégé la
ique des membres des deux Chambres;
re de la Grande-Bretagne et de l'Irlande
, baronetage and knightage of Great
and Ireland, 1840-1856, in-18), autre
exclusivement réservé à la noblesse; un
r les dignités, les priviléges et la pré-
Manual of dignities, privilege and pre-
, 1841); un *Guide des Électeurs* (Elec-
ts, 1854, in-18), manuel politique des
s anglaises, de 1832 à 1853. — M. Dod est
Londres le 21 février 1855.

ŒRLEIN (Louis), philologue allemand,
na le 19 décembre 1791, et fils d'un cé-
héologien protestant, étudia la philologie
ch, Heidelberg et Erlangen, et eut pour
eurs Thiersch, Creutzer et Voss. Agrégé à
rsité d'Erlangen, il alla continuer ses étu-
Berlin. En 1815, il fut nommé professeur de
ogie à l'université de Berne et, quatre ans
directeur des études au nouveau collége de
ville. Il passa bientôt, comme second pro-
r de philologie, à Erlangen, où il obtint en
a première chaire et les fonctions de di-
r du séminaire philologique.
cite, parmi ses travaux, qui témoignent de
udition, outre des éditions latines et grec-
telles que celles des *Œuvres* de Tacite (Halle, 1847, 2 vol.), de nombreux ouvrages de grammaire : *Synonymes latins et étymologies* (Lateinische Synonymen und Etymologien, Leipsick, 1826, 1838, 6 volumes); *la Formation des mots en latin* (Lateinische Wortbildung, Leipsick, 1838); un *Manuel de la synonymie latine* (Handbuch der lat. Synonymik; Leipsick, 1839, 6e édition, 1849); *Manuel de l'étymologie latine* (Handbuch der lat. Étymologie; Leipsick, 1841); un *Glossaire d'Homère* (Homerisches Glossarium; 1er volume; Erlangen, 1859); *Interpretatio orationis funebris pericleæ ex Thucydide* (Erlangen, 1853), etc., et quelques publications plus spécialement destinées aux classes. Enfin on doit à M. Dœderlein un *Recueil de morceaux classiques allemands pour les écoles latines et les gymnases de Bavière* (Deutsche Mustersammlung für; etc. Munich, 1840; 2e édition, 1848).

DOELLINGER (Jean-Joseph-Ignace), théologien catholique allemand, né à Bamberg (Bavière), le 28 février 1799, venait de recevoir la prêtrise lorsqu'il fut nommé chapelain du diocèse de Bamberg (1822). Après la publication de son premier ouvrage de théologie : *la Doctrine de l'Eucharistie dans les trois premiers siècles* (die Lehre von der Eucharistie, Mayence, 1826), il fut appelé à l'université de Munich pour enseigner l'histoire de l'Église. C'est la substance de ses cours qu'il a d'abord résumée sous le titre de : *Manuel de l'histoire de l'Église* (1828) et développée plus tard d'une manière étendue dans le *Traité de l'histoire de l'Église* (Lehrbuch der Kirchengeschichte, 1836-1838; 2e édit., 1843). En 1845, M. Dœllinger entra dans la vie politique; à titre de représentant de l'université de Munich, il siégea aux états de Bavière, puis fut délégué au parlement de Francfort en 1851; il y vota la séparation absolue de l'Église et de l'État.

On a encore de lui : *la Religion de Mahomet* (Ratisbonne, 1838); *la Réforme, son développement intérieur et ses effets* (die Reformation, ihre innere, etc., 1846-1848), une esquisse *sur Luther* (1851), imprimée d'abord dans une revue catholique de Fribourg et un certain nombre de brochures et d'opuscules de circonstance, tels que *le Protestantisme en Bavière et la génuflexion* (der Protest. in B. und die Kniebeugung, Ratisbonne, 1843), à l'occasion des discussions de la chambre de Bavière sur les hommages militaires auxquels peuvent être astreints les protestants dans les cérémonies catholiques. Un des premiers ouvrages de M. Dœllinger sur les *Origines du Christianisme* (1833-1835) a été traduit en français par M. Léon Boré (Paris, 1840; 2e édit., 1850, 2 vol. in-8).

DOENHOFF (Auguste-Herman, comte DE), homme d'État prussien, né à Postdam, le 10 octobre 1797, d'une ancienne famille noble de Westphalie, et fils d'un aide de camp de Frédéric III, fit ses classes au collége Fredericianum, assista, en qualité de volontaire, à la campagne de Waterloo, et alla compléter ses études aux universités de Kœnigsberg, de Gœttingue et de Heidelberg (1816-1819). Après avoir visité la Suisse et l'Italie, il entra dans l'administration publique (1821). Attaché d'ambassade à Paris en 1823, puis secrétaire de légation, il passa, en 1828, à Londres et ne tarda pas à y devenir conseiller. Dans les conférences de 1830 relatives aux affaires belges, il fut chargé par le baron de Brunnow de diverses missions diplomatiques à la Haye, Tœplitz et Berlin. Ambassadeur à Munich, en 1833, M. de Dœnhoff après beaucoup d'efforts, réussit à obtenir l'accession de la Bavière au Zollverein (1835) dont les bases avaient

Digitized by Google

été jetées, en 1818, par la Prusse. Sa position, déjà difficile à cause de l'influence du parti autrichien, le devint encore davantage par suite du conflit qui s'éleva entre la Prusse et la cour de Rome. A l'avénement de Frédéric Guillaume IV (1840), les dissentiments cessèrent et il reçut le titre de conseiller intime ordinaire.

Envoyé à la diète de Francfort, en 1842, il chercha à étendre le cercle des discussions politiques et à pousser l'assemblée dans le sens national; mais ses efforts furent vains comme ceux de ses prédécesseurs. En septembre 1848, sa capacité reconnue lui fit confier la direction des affaires étrangères sous le ministère Pfuel; il y resta quelques mois à peine. Rentré dans la vie privée, il fut envoyé à la première Chambre des états (1849), puis au parlement d'Erfurt (1850), qui continuait l'œuvre légale de celui de Francfort. Depuis 1849, M. de Dœnhoff n'a cessé de faire partie de la première Chambre prussienne; il appartient au parti de la droite modérée.

DOENNIGES (Guillaume), publiciste allemand, né près de Stettin, en 1814, suivit les universités de Bonn et de Berlin, étudiant spécialement l'histoire et les sciences politiques. Après avoir fait un cours d'économie politique à cette dernière université, il entreprit un voyage scientifique en Italie de 1838 à 1839, découvrit à Turin les livres du conseil impérial de Henri VII et les publia à son retour en Allemagne sous ce titre : *Acta Henrici VII* (Berlin, 1839, 2 volumes). Il les mit lui-même en œuvre dans son *Histoire de l'empire allemand* au XIV[e] siècle (Berlin, 1841-1842, 2 vol. inachevé). On lui doit encore les *Annales du règne de l'empereur Othon I[er]* (Jahrbücher unter der Herrschaft Kaiser Otto's I; Berlin, 1840), insérées dans les *Annales de l'empire allemand sous la maison de Saxe* de Ranke.

Nommé, en 1841, professeur de l'université de Berlin, M. Dœnniges se renferma alors dans l'économie politique et sociale et défendit avec mesure le libre-échange dans des livres, des brochures et articles de journaux. Nous citerons : *le Système du libre échange et des taxes protectrices* (das System des freien Handels und, etc.; Berlin, 1847), et *les Actes de la navigation allemande, et des taxes différentielles* (die deutsche Schifffahrtsacte und; etc. Berlin, 1848).

Professeur d'économie politique du prince Maximilien, aujourd'hui roi de Bavière, de 1842 à 1845, il devint un de ses conseillers intimes en 1847. En 1848, il fut un des représentants de la Bavière au parlement de Francfort, et y poursuivit la conciliation de l'unité de l'Allemagne avec l'indépendance des grands États. Lorsque le fantôme d'unité constitutionnelle se fut évanoui, M. Dœnniges désabusé se jeta dans les rangs des ultramontains. Maximilien résista à ses réclamations en faveur du clergé sans lui retirer sa faveur. En 1851, il fut envoyé, comme plénipotentiaire, aux conférences de Dresde, avec le titre de secrétaire intime d'ambassade. Depuis, il semble se tenir à l'écart des affaires et négliger même les questions d'économie pratique pour la littérature. Il a publié, en 1852, sous le titre de *Vieilles ballades populaires de l'Écosse et de l'Angleterre* (Altschott. und altengl. Volksballaden (Münich, 1852), un travail d'érudition, précieux par les documents complétement inédits qu'il renferme.

DŒRING (Théodore), acteur polonais, né à Varsovie, en 1803, vint jeune encore à Berlin et entra dans le commerce, que lui fit quitter sa passion pour l'art dramatique. Après avoir paru sur des scènes particulières, il débuta, à vingt ans, à Bromberg et joua, pendant quelques années, dans toutes les villes de la Prusse orientale, indistinctement le drame et la comédie. En 1826, il fut engagé à Breslau comme premier comique et y fit pendant quatre ans les délices du public. Il fut accueilli avec la même faveur à Manheim, à Carlsruhe, à Vienne, de 1830 à 1837, à Stuttgart en 1838, à Hanovre en 1839. Il est depuis 1840 sociétaire du théâtre royal de Berlin. Les rôles les meilleurs de cet artiste sont ceux de Richelieu, de Cromwell et de Méphistophélès.

DOGUEREAU (Louis, baron), général français, né le 12 juillet 1777, à Dreux (Eure-et-Loir), fut admis en qualité de sous-lieutenant à l'École d'artillerie de Chalons (1794), passa l'année suivante au 5[e] d'artillerie à pied, et fit avec ce corps les campagnes du Rhin et d'Allemagne. Il s'embarqua ensuite à Toulon pour l'expédition d'Égypte, assista aux prises de Malte, d'Alexandrie et de Rosette et contribua par son sang-froid au succès d'un engagement partiel près de Chebreiss (1798); à Saint-Jean d'Acre, il eut les épaules traversées d'une balle. Admis en 1800 dans la garde des consuls, il devint capitaine en premier en 1801 et chef d'escadron en 1804. Il fit partie de l'armée des côtes de l'Océan, puis de la grande armée, pendant les campagnes de 1805 à 1807. Nommé colonel, il passa en 1808 en Espagne, fut attaché à l'état-major du général Sébastiani et se trouva aux batailles d'Almonacid et de Talaveyra; les souffrances que lui causaient ses blessures lui firent donner sa démission en 1811. Rappelé deux ans plus tard dans la garde impériale, il prit part à la campagne de France et à celle de Waterloo.

La Restauration, qui l'avait promu au grade de maréchal de camp (26 avril 1814), lui confia en 1816 le commandement de l'école d'application de Metz. En 1825, il entra au Comité consultatif d'artillerie, qu'il devait présider en 1841. Sous la dynastie de Juillet, il commanda tour à tour l'École d'artillerie de Douai (1831), l'École polytechnique (1839), dont il contribua en 1844 à reviser l'organisation. Il exerça plusieurs fois les fonctions d'inspecteur général de son arme, et devint lieutenant général le 30 septembre 1832.

M. Doguereau a siégé à la Chambre des Députés durant les législatures de 1836 et de 1839, comme mandataire du collége de Blois; il y régla sa conduite politique sur celle des ministres conservateurs. Le 14 août 1845, il fut élevé à la dignité de pair de France. Admis à faire valoir ses droits à la retraite en 1848, il fut néanmoins, sur sa demande, replacé dans le cadre de réserve où il figurait depuis 1845. Il est grand officier de la Légion d'honneur. — M. Doguereau est mort le 10 septembre 1856.

DOHNA - SCHLOBITTEN (Charles - Frédéric-Émile, comte DE), général prussien, né vers 17.., d'une des premières familles nobles de l'Allemagne, eut pour précepteur dans l'art de la guerre le général Schleiermacher; de 1806 à 1812, il se lia avec tous les hommes qui tentèrent, par la force ou l'intrigue, d'affranchir l'Allemagne de la domination de Napoléon. La haine qu'il avait vouée à la puissance impériale était telle, qu'en 18.., lorsque la Prusse dut fournir à la grande armée son contingent d'hommes dans l'expédition qui s'apprêtait contre la Russie, il quitta le service et alla offrir son épée à Alexandre. Ce dernier le choisit pour entamer les pourparlers qui amenèrent la convention du moulin de Poscherun (30 décembre 1812), entre York et Diebitsch; on connaît le résultat; le feld-maréchal York, commandant le 10[e] corps de la grande armée

tourna contre les Français, alors en pleine déroute, et renforça de tout le contingent prussien les troupes de Diebitch.

Pourvu d'un commandement dans la légion de cavalerie allemande, M. de Dohna prit une part active aux campagnes de Saxe, de France et de Waterloo, rentra au service de la Prusse avec le grade de colonel, et se distingua au combat de Namur. Depuis cette époque, il a été nommé général et a successivement commandé à Trèves, à Stettin et à Kœnigsberg. Il est aujourd'hui général en chef du premier corps d'armée en Prusse.

DOLLEZ (Henri), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Crèvecœur (Nord), le 23 mars 1814, s'occupait spécialement d'agriculture et d'industrie dans sa commune natale, lorsque après la révolution de Février, il fut enlevé à ses travaux habituels, désigné comme candidat de l'arrondissement de Cambrai et élu représentant du département du Nord, le dix-huitième sur vingt-huit, par 126 237 suffrages. Membre du Comité des travaux publics, il vota ordinairement avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et les ministres. Il ne fut pas réélu à la Législative.

DOMARD (Joseph-François), graveur français en médailles et sur pierres fines, né à Paris le 12 février 1792, et fils d'un modeste employé aux contributions indirectes, étudia d'abord sous Jouffroy et Cartellier, entra en 1807 à l'École des beaux-arts, et remporta en 1810 un des prix de gravure sur pierres fines. En 1830, connu déjà par de nombreux travaux, il devint graveur officiel du gouvernement de Juillet et exécuta la plupart des monnaies encore en circulation. M. Domard a envoyé aux Salons, de 1824 à 1833, plusieurs sujets exécutés sur pierres fines : *Ulysse reconnu par son chien*, *l'Innocence*, un *Faune*, *le duc de Berri*, etc.; puis de nombreuses médailles de mérite : *le duc de Bordeaux*, *Sully*, *Molé*, *Jeanne d'Arc*, *Fléchier*, *Catinat*, *Duquesne*, presque toutes destinées à la Galerie métallique des grands hommes de France; enfin les types des monnaies à l'effigie de Louis-Philippe. Il a en outre exécuté, depuis 1813, en fait de médailles : *l'Arc de triomphe du Carrousel*, *l'Enseignement mutuel*, *la Renommée inscrivant le nom du général Foy*, *Voltaire*, *Rousseau*, *l'Érection de Notre-Dame de Lorette*, un *Mercure industriel* pour la chambre de commerce de Marseille (1842); toute une suite de commandes officielles ou particulières et, dans ces derniers temps (1856), le médaillon d'*Abel Blouet*, regardé comme l'un de ses plus remarquables. M. Domard a obtenu une médaille d'or au Salon de 1827, et la décoration en mai 1837.

DOMMEY (Étienne-Théodore), architecte français, né à Altona (Danemark) le 22 mars 1801, de parents émigrés, revint avec eux en France en 1814. Il entra à l'École des beaux-arts en 1818, sous la direction de M. H. Lebas et en sortit en 1825, ayant obtenu une mention au concours où M. Duc remportait le grand prix. M. Dommey exécuta alors quelques travaux particuliers, jusqu'au retour de Rome de M. Duc, à qui il a été presque constamment associé, notamment pour la restauration de la tour du palais de justice, en 1854, puis pour l'agrandissement et l'isolement de ce palais.

DONALDSON (Thomas), architecte anglais, né à Londres, en 1790, étudia le dessin aux cours de l'Académie des beaux-arts, et se perfectionna ensuite par un long voyage en Italie. Il en rapporta des vues et des collections d'objets anciens qui lui permirent d'écrire le texte du magnifique ouvrage sur *Pompeï* (Pompeii illustrated with picturesque views, 1819-1827, 2 vol. grand in-folio), entrepris par le lieutenant-colonel Cockburn. On a encore de lui une *Collection de portes* (Collection of doorways, 1833, 3 vol. in-4), dessinées d'après les monuments anciens de l'Italie et de la Grèce. M. Donaldson est aujourd'hui professeur à l'Académie, dont il fait partie à titre de membre associé. Parmi les constructions remarquables qui lui sont dues, nous indiquerons la Bourse de Londres (1841). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, où il a envoyé des plans et des études d'un *Temple à la Victoire*, il a obtenu une médaille de première classe. Il est correspondant de l'Institut de France.

DONEGALL (Georges HAMILTON CHICHESTER, 3ᵉ marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1797, à Londres, est issu d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1791 au marquisat. Connu d'abord sous le nom de comte de Belfort, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra, aussitôt qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes (1818), se rallia au parti des whigs et fut constamment réélu jusqu'en 1837, par les bourgs de Carrickfergus, de Belfast et d'Antrim. Sous l'administration du comte Grey, il a occupé une des charges de la cour auprès de Guillaume IV (1830 1834), et la reine Victoria l'a admis en 1847 au nombre de ses aides de camp. A la Chambre des Lords, où il est arrivé en 1844, il soutient la politique libérale. On lui doit quelques ouvrages littéraires, entre autres un *Essai sur la poésie moderne et les poëtes du* XIXᵉ *siècle* (Lectures on the English poets and poetry, 1852, in-8), qui s'arrête à Campbell et à Coleridge. Il fait, depuis 1830, partie du Conseil privé. Lord Donegall n'a pas eu d'enfants de son mariage avec la fille du comte de Glengall (1822); il a pour héritier son frère puîné, lord Edward CHICHESTER, né en 1799, et chapelain du vice-roi d'Irlande.

DONICI (Alexandre), poëte moldave, né à Jassi, vers la fin du dernier siècle, fut élevé en Russie, suivant une coutume assez répandue parmi les boyards de cette époque et contre laquelle il protesta plus tard en faisant élever ses enfants à Paris. M. Donici est le La Fontaine moldave. Il a écrit deux petits volumes de *Fables*, devenus extrêmement rares, toutes les éditions antérieures ayant été épuisées, et la censure actuelle n'en permettant pas l'impression, à cause de la critique mordante qu'ils contiennent des boyards et de leur administration. Moins poëte qu'Alexandresco, avec lequel on l'a plus d'une fois comparé, il est plus philosophe, et son style, moins orné, l'emporte par la précision et l'énergie. On cite surtout une de ses fables, *les Animaux de bien*, dont les personnages sont doués d'une honnêteté, d'un bon sens tels, que l'un des derniers hospodars, dans une de ses boutades contre les boyards, disait : « Que ne puis-je mettre à leur place les animaux de Donici! » M. Donici a servi son pays dans l'ordre judiciaire. Longtemps assesseur, il était, en dernier lieu, président du divan d'appel.

DONNÉ (Alphonse), médecin français, né à Noyon, en 1806, fit à Paris ses études médicales, devint en 1829 chef de clinique à la Charité et fut reçu docteur en 1831, avec une thèse *sur les Caractères distinctifs du pus*. Livré dès la même

époque à de minutieuses études sur les liquides de l'économie animale, sur le lait en particulier, il fut bientôt nommé professeur de microscopie et sous-bibliothécaire à la Faculté, et attaché en 1839 comme médecin principal auprès du comte de Paris, dont il avait choisi la nourrice. A la révolution de Février, il était depuis peu sous-inspecteur adjoint des eaux d'Enghien et inspecteur général de l'Université pour la médecine; il reçut à la suppression de ce dernier titre celui de recteur de l'académie de Montpellier. Décoré de la Légion d'honneur en mai 1839, il a été promu récemment au rang d'officier.

M. Donné a fait pendant quelques années les comptes rendus de l'Académie des sciences dans le *Journal des Débats*, où il eut à soutenir une polémique assez longue avec François Arago; d'autres articles fournis au même journal ont paru en brochures, sous le titre de : *Quelques lettres sur les eaux minérales* (1839). On lui doit en outre : *Histoire physiologique et pathologique de la salive* (1836); *du Lait, et en particulier de celui des nourrices* (1837); *Conseils aux mères sur l'allaitement et la manière d'élever les enfants nouveau-nés, ou de l'éducation physique des enfants au premier âge* (1842; 2ᵉ édit., 1846); *Cours de microscopie complémentaire des études médicales* (1844, in-8), suivi trois ans après d'un *Atlas*, exécuté d'après nature au microscope-daguerréotype, en société avec M. Léon Foucault (1845, 20 pl. in fol.); une traduction du *Rapport* de Melloni *sur le Daguerréotype*, etc.; enfin les *Illustrations scientifiques de France et de l'étranger*, dans la *Revue des Deux Mondes; l'Étudiant en médecine*, dans le livre des *Cent-et-un;* etc.

DONNET (Ferdinand-François-Auguste), prélat français, cardinal et sénateur, est né à Bourg-Argental (Loire), le 16 novembre 1795. Fils d'un médecin, il entra au séminaire de Saint-Irénée, reçut la prêtrise en 1819, et fut nommé vicaire de la Guillotière, puis d'Irigny (Rhône). On était alors en pleine ferveur de missions. Après une retraite dans la maison des Obiats, M. Donnet, qui avait la parole pittoresque et facile, entreprit dans les diocèses de Tours et de Lyon une série de prédications dont le souvenir ne s'est pas encore entièrement effacé. En 1827, on le nomma à la cure de Villefranche (Rhône). Il avait déjà le titre de vicaire général honoraire de Tours.

En 1835, il fut désigné pour administrer, en qualité de coadjuteur, le diocèse de Nancy, d'où l'animosité publique tint si longtemps éloigné le titulaire, M. de Forbin-Janson. Le 30 novembre 1836, M. Donnet succéda à M. de Cheverus sur le siége archiépiscopal de Bordeaux. Ses *Mandements* rappellent quelques-unes des qualités oratoires de l'ancien missionnaire. La part qu'il a prise à la célébration du mariage purement religieux de M. Pescatore a mêlé son nom à l'une des plus célèbres affaires judiciaires de ces derniers temps (1856). En 1852, il a été fait cardinal et, comme tel, est devenu de droit sénateur. Nommé officier de la Légion d'honneur en mars 1851, il est aujourd'hui commandeur de cet ordre.

DONOUGHMORE (Richard-John HELY-HUTCHINSON, 4ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1823, à Dublin, appartient à une famille irlandaise élevée en 1821 à la pairie héréditaire. En 1851, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associa à la politique du parti conservateur. Il est lieutenant-colonel de la milice du comté de Tipperary. De son mariage avec miss Steele (1847) il a trois enfants, dont l'aîné, John-Luc-Georges, vicomte SUIRDALE, est né en 1848, près Dublin.

DOO (Georges-Thomas), graveur anglais, né vers 1807, et l'un des rares artistes qui soutiennent dignement l'honneur de l'école anglaise, s'est en quelque sorte formé lui-même, en s'efforçant de marcher sur les traces de Strange et de Sharp, les maîtres qu'il a le plus étudiés. Refusant de mêler son nom aux entreprises commerciales, il a choisi parmi les peintres étrangers ou nationaux quelques œuvres sérieuses et n'a pas hésité à leur consacrer un travail de plusieurs années. Nous citerons en ce genre : *l'enfant Jésus* de Raphaël, l'*Ecce homo* du Corrége, les *Pèlerins en vue de Rome* de M. Eastlake, *un Prêche de John Knox*, de Wilkie. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on a remarqué ses *Têtes d'enfant*, d'après Lawrence, dont la physionomie est si heureusement rendue; une toile de Van Dyck, *le Lord en exil*, de Reynolds, etc. Il a obtenu une médaille de 3ᵉ classe. Au mois de novembre 1856, cet artiste a été élu membre associé de l'Académie royale des beaux-arts.

DORA D'ISTRIA (Hélène GHIKA, *princesse* KOLTZOFF-MASSALSKY, plus connue *sous le pseudonyme de*), femme de lettres valaque, *née le* 22 janvier 1829, à Bucharest, *est fille de feu le* grand-ban Michel Ghika, et nièce du prince Alexandre Ghika, ex-hospodar de Valachie. Nourrie dans son enfance de fortes études sous la direction de Georges Pappadopoulos, le même qui professa depuis avec éclat à l'université d'Athènes, instruite par de fréquents voyages en Allemagne, en France, en Italie, mêlant à la connaissance des langues et des littératures anciennes celle de la plupart des idiomes modernes de l'Europe, Mlle Hélène Ghika, grâce à son éducation tout exceptionnelle, qui lui avait permis d'entreprendre dès l'âge de quinze ans une traduction en allemand de l'*Iliade*, et quelque temps après, d'écrire plusieurs pièces pour le théâtre, jouissait dans sa patrie d'une certaine réputation de savoir et de beauté. Elle épousa vers cette époque le prince Koltzoff-Massalsky, d'une des plus anciennes familles russes, et passa avec son mari en Russie, où elle prit rang à la cour. Quelques années après (1855), nous la retrouvons en Suisse, où elle tenta la première l'ascension du Mœnch dans l'Oberland bernois, puis en Belgique, à Ostende, où elle mit la première main à son ouvrage de *la Vie monastique*, publié cette même année à Bruxelles, sous le pseudonyme de Dora *d'Istria* (par allusion au fleuve de sa patrie, l'Ister ou Danube). De là elle revint en Suisse et séjourna quelque temps à Lugano, d'où elle envoya divers articles de polémique politique et religieuse au journal *il Diritto*, feuille libérale de Turin. Elle réside à Aarau, dans le canton d'Argovie, tout entière à ses travaux littéraires.

Mme Dora d'Istria a publié, outre *la Vie monastique dans l'Église orientale* (Paris et Genève, 1855), *la Suisse allemande et l'ascension du Mœnch* (1856, 4 vol.); *les Héros de la Roumanie* (Gli eroi della Rumenia); *les Roumains et la Papauté* (I Rumeni ed il Papato), en italien; ces deux ouvrages, publiés d'abord dans l'*il Diritto*, ont pour but de faire revivre les anciens souvenirs de fraternité entre les deux peuples et de défendre les Roumains contre les reproches que leur a valus souvent en Occident leur séparation d'avec Rome. Ses études sur la Suisse doivent être complétées par un nouvel ouvrage : *la Suisse italienne*, dont il a paru déjà plusieurs fragments dans les journaux de cette contrée. Cette dame a publié aussi un grand nombre d'articles dans des revues étrangères, notamment dans le *Spectateur d'Orient*, journal d'Athènes. Tous ses écrits portent une triple empreinte : en religion

christianisme évangélique, plus attaché à l'esprit du dogme qu'à ses formes extérieures et inclinant volontiers au mysticisme; en politique, développement de l'idée nationale, joint à un libéralisme dont les hardiesses causèrent une sorte de scandale à Saint-Pétersbourg; en littérature, imitation sensible de George Sand.

DORCHESTER (Guy CARLETON, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1811 à Bromley (comté de Kent) descend d'un général élevé en 1786 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Carleton, il embrassa la carrière des armes et se retira au bout de quelques années avec le grade de lieutenant de hussards. Depuis 1826, il a pris à la Chambre des Lords le titre et la place de son cousin, décédé sans postérité. Il appartient au parti libéral. N'ayant pas d'enfants, il a pour héritier son oncle, le révérend Richard CARLETON, né en 1792, et recteur d'une paroisse de Hampshire.

DORÉ (Paul-Gustave), peintre et dessinateur français, né à Strasbourg, en janvier 1833, vint à Paris en 1845, acheva ses études au lycée Charlemagne et travailla, dès 1848, avec M. Bertall, au *Journal pour rire*. La même année, il produisit des dessins à la plume exposés au Salon, et des *Albums* qui eurent un certain succès. Aux Salons suivants, il envoya de nouveaux sujets : *les Pins sauvages*, *le Lendemain de l'orage*, souvenirs des Alpes *les Deux mères*, *la Prairie*, *le Soir* (1849-1853); *la Bataille de l'Alma*, à l'Exposition universelle de 1855: neuf *Vues*, *Sites* ou *Paysages* exposés en 1857, avec *la Bataille d'Inkermann*. Il a obtenu une mention à ce dernier Salon.

En dehors de ces essais de peinture qui ne tiennent que peu de place dans sa vie, M. Gustave Doré multipliait les croquis, les fantaisies, les sujets de genre. La verve et la facilité de son dessin, l'ensemble et l'énergie de ses compositions, dont un grand nombre atteint les dimensions oubliées des planches de Louis XIV, lui ont fait en peu de temps, malgré sa jeunesse, une réputation déjà populaire. Il a donné au *Journal pour tous* un très-grand nombre de scènes illustrées, fondé, avec M. Philipon, le *Musée anglo-français* et illustré, entre autres collections importantes : *les OEuvres de Rabelais* (1854); *la Légende du Juif-Errant*, *les Contes drôlatiques* de Balzac (1856); *les Contes de Perrault* et *les Essais* de Montaigne (1857).

Son frère aîné, M. Ernest DORÉ, né à Strasbourg en août 1831, s'est livré à la composition musicale et fait connaître par des *Romances* et une *Messe* exécutée à Notre-Dame de Lorette (Pâques 1856).

DORET (Louis-Isaac-Pierre-Hilaire), marin français, sénateur, né à Saint-Jean d'Angely (Charente-Inférieure), le 15 janvier 1789, entra comme mousse dans la marine de l'État et, à la suite de plusieurs campagnes, fut nommé en 1812 enseigne de vaisseau. En 1815, il offrit à Napoléon de le transporter aux États-Unis, malgré la surveillance d'une escadre anglaise. Destitué par la Restauration, il servit jusqu'en 1830 dans la marine marchande. Après la révolution de Juillet, il recouvra son grade et devint, au bout de quelques mois, lieutenant de vaisseau (1er mars 1831). Nommé en 1838 chef d'état-major de la flotte que commandait l'amiral Baudin, il fit la campagne du Mexique, et prit part au siége de Saint-Jean d'Ulloa. Le 14 juin 1839, il fut promu au grade de capitaine de corvette. En cette qualité, il eut à remplir diverses missions lointaines, et fit plusieurs voyages en Afrique. En septembre 1844, il devint capitaine de vaisseau, et fit, peu de temps après, valoir ses droits à la retraite. Il vivait à Brest, lorsqu'en 1849 le président de la République le nomma gouverneur de l'île Bourbon. Un décret du 4 mars 1853 lui a conféré la dignité de sénateur. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

DORIA-PAMPHILI-LANDI (*Philippe*-André), chef actuel d'une ancienne et illustre famille génoise, né le 28 septembre 1813, a succédé le 26 janvier 1838 à son père, le prince *Louis*, comme prince de Valmontone, San Martino, etc., dans les États de l'Église, de Torriglia, etc., dans les États sardes, de Melfi, etc., dans le royaume de Naples. Il s'est marié le 4 avril 1839 à lady *Marie* Talbot, fille du comte de Shrewsbury, née le 29 mai 1815, dont il a un fils : *Jean*-André, né le 4 août 1843, et quatre filles. Il a un frère, *Dominique*, né le 30 mai 1815, chevalier de l'ordre de Saint-Jean, et un oncle *Charles*, est né le 13 avril 1781.

DORLAN (du Bas-Rhin), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, est né à Schélestadt, en 1806. Ayant fait ses études et son droit, il s'inscrivit comme avocat au barreau de sa ville natale. Il professait sous le règne de Louis-Philippe des opinions républicaines et des sympathies assez vives pour l'école de Fourier. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans son département, le huitième sur quinze, par 75 820 voix. Membre du Comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec la gauche et appuya l'amendement Grévy. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique napoléonienne, sans soutenir la mise en accusation du président et de ses ministres. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau.

DORMER (Joseph-Thaddée DORMER, 11e baron), pair d'Angleterre, né en 1790, à Gran (Hongrie), est fils d'un officier général au service de l'Autriche. Il y entra lui-même, prit part aux campagnes contre la France et occupa en 1826 à la Chambre des Lords la place de son cousin, décédé sans postérité. Il est attaché à la politique du parti libéral. De son mariage avec une fille de sir H. Tichborne (1829) il a cinq enfants dont l'aîné, John-Baptiste-Joseph DORMER, né en 1830, près Warwick, est capitaine aux grenadiers de la garde depuis 1855.

DORMEUIL (Charles CONTAT-DESFONTAINES, dit), ancien acteur français, directeur de théâtre, né à Paris, en 1794, appartenait à une famille illustre dans le monde dramatique, et remplit lui-même, de 1815 à 1820, l'emploi de divers rôles comiques. Dès la création du Gymnase-Dramatique, il fut choisi par M. Delestre-Poirson comme régisseur général de la scène, et exerça ces fonctions de 1820 à 1829. Il obtint ensuite et partagea, quelque temps, avec M. Delestre-Poirson, le privilége de l'ancien théâtre Montansier, alors café de la Paix, organisa une Société au capital de 360 000 francs, divisés en 120 actions, et inaugura ce nouveau théâtre en juin 1830, sous le nom de théâtre du Palais-Royal. L'accueil fait aux pièces de genre et aux comédies de salon, dans lesquelles il affrontait lui-même les tempêtes d'un parterre orageux, le décida à exploiter le genre de comique le plus gai, le plus bouffon, le plus risqué. Un grand nombre de folies à effet, toujours plus amu-

santes que morales, donnèrent à cette salle sa spécialité et firent sa fortune. M. Dormeuil passe pour un des directeurs qui surveillent de plus près la mise en scène. On a de lui : *Réflexions sur la liberté des théâtres* (1838, broch. in-8), et *le Télégraphe, ou le Commissaire général*, vaudeville en 2 actes, en collaboration avec MM. Édouard et Théaulon. Il a laissé récemment (1858) le privilége de son théâtre aux mains de son fils.

DORN (Jean-Albrecht-Bernard), orientaliste allemand, résidant en Russie, né le 11 mai 1805, à Schenerfeld (duché de Cobourg), étudia aux universités de Halle et de Leipsick, prit ses grades, et après un voyage en France et en Angleterre, devint professeur ordinaire de langues orientales à l'université russe de Charkow (1829). Six ans après, il fut appelé à Saint-Pétersbourg où il fut d'abord professeur d'histoire et de géographie asiatiques à l'institut oriental du ministère des affaires étrangères, puis, en 1843, conservateur en chef de la bibliothèque impériale publique, et directeur du musée asiatique. Il est en outre, membre de l'Académie des sciences.

Les études de M. Dorn ont eu pour objet principal l'histoire et la langue des Afghans avec l'histoire et la géographie du Caucase et des pays qui avoisinent les bords méridionaux de la mer Caspienne. Parmi ses travaux sur ce sujet, qui fournissent des renseignements nouveaux et très-intéressants, il faut mentionner une traduction anglaise de l'*Histoire des Afghans* de Neamet-Ullah (Londres, 1829, 2 vol.); des *Observations grammaticales sur la langue des Afghans* (Grammat. Bemerk. über die Sprache der Afghanen; Saint-Pétersbourg, 1840); une *Chrestomathie de la langue des Afghans* (Chrestomathie of the Pushtu or Afghan language; Ibid., 1847), accompagnée d'un *Glossaire*; enfin la traduction allemande et l'édition du texte persan de l'*Histoire de Tabaristan, de Ruyan et de Masenderan* de Schir-el-din (Geschichte von Tabaristan, etc.; Ibid., 1850, 2 vol.) et de l'*Histoire de Tabaristan* de Chondemir (Geschichte Tabaristans, Ibid., 1850).

On cite encore de lui : *Commentatio de psalterio Aethiopico* (Leipsick, 1825); *le Musée asiatique de l'académie impériale des sciences* (das asiatische Museum der Kaiserl. Akad. der Wissenschaften; Saint-Pétersbourg, 1846); le *Catalogue des manuscrits et xylographes orientaux* de la bibliothèque de Saint-Pétersbourg (Ibid., 1852); enfin un grand nombre d'excellents travaux sur l'histoire, la géographie, la numismatique et l'archéologie de l'Orient mahométan, dans les *Mémoires* et le *Bulletin* de l'académie de Saint-Pétersbourg.

DORN (Henri-Louis-Egmont), compositeur et chef d'orchestre allemand, né à Kœnigsberg, le 14 novembre 1804, fit d'abord son droit et entra dans la carrière administrative, qu'il quitta pour se livrer tout entier à l'étude de la musique. A vingt-deux ans il fit représenter à Berlin son premier opéra, *les Pages de Roland*, dont il avait écrit également le libretto et la partition. En 1827, il fut nommé professeur à la nouvelle école musicale de Francfort-sur-le-Mein : mais il fut appelé bientôt, comme chef d'orchestre, au théâtre de Kœnigsberg. Il passa, en la même qualité, à Leipsick, et après avoir occupé diverses positions, entre autres celle de maître de chapelle à Riga, devint, en 1829, maître de chapelle au théâtre de la cour de Berlin.

Il faut citer encore parmi ses opéras : *la Mendiante; Abu-Kara; Artaxercès* (1831) : *l'Échevin de Paris* (1838); *la Bannière d'Angleterre* (1843); sans compter un grand nombre de compositions instrumentales, qui, comme sa sonate, *le Camp*, ont eu du succès et le méritèrent surtout par la science de l'orchestration.

DORNER (Jean-Auguste), théologien protestant allemand, né le 20 juin 1809, à Neuhausen ob Eck (Wittemberg), où son père était pasteur, acheva ses études à l'université de Tubingue, et revint, en 1832, à Neuhausen, comme vicaire de la paroisse de son père. En 1836, il retourna à Tubingue, prendre le grade de docteur, puis entreprit un voyage en Hollande et dans la Grande-Bretagne pour y étudier l'état des églises reformées. A son retour, il occupa successivement des chaires de théologie à Tubingue (1838), à Kiel (1839), à Kœnigsberg, où il resta de 1840 à 1849; puis il fut nommé professeur ordinaire à la Faculté de théologie de Bonn et membre du consistoire de Coblentz.

Son principal ouvrage est une *Histoire du développement de la doctrine de la personne du Christ depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Entwickelungsgeschichte der Lehre von der Person Christi von, etc.; *Stuttgart, 1839*; 2e édit. très-augmentée, 2 vol., 1854), travail considérable qui résume de sérieuses études historiques et doit être complété par une exposition de la doctrine dont l'auteur a d'abord fait l'histoire (Darstellung der Lehre, etc.). La première partie de ce second ouvrage a seule paru (Stuttgart, 1845-1846, 2 vol.). On cite encore de M. Dorner : *le Piétisme, surtout en Wurtemberg* (Hambourg, 1840); *le Principe de notre Église* (das Princip unserer Kirche, Kiel, 1841); *de Oratione Christi eschatologica Matth.* xxvii, 1-36 (Stuttgart, 1844), etc. Il a collaboré à plusieurs revues théologiques et littéraires et pris part aux polémiques religieuses de son pays.

DORNIER (Aimé-Antoine-Marie), médecin français, né le 29 janvier 1783, à Bourg (Ain), fit dans cette ville ses études classiques et médicales, prit le diplôme d'officier de santé, exerça sa profession de 1804 à 1812 à Pont-d'Ain, et contribua de tous ses efforts à la propagation de la vaccine. Étant venu ensuite se fixer à Paris, il s'y fit recevoir docteur en 1817; il consacra la plus grande partie de son temps au soulagement de la classe indigente, et fut pendant vingt ans attaché au bureau de charité du 7e arrondissement.

Ses principaux écrits sont : *Épidémies et phlegmasies pulmonaires aiguës* (1817, in-8), observées par lui dans son département; *Œuvres complètes d'Hippocrate et de Celse* (1820), publiées en grec, latin et français, et précédées d'une bonne notice biographique; *du Charlatanisme médical* (1837). M. Dornier est aussi auteur de divers opuscules littéraires, entre autres d'un poëme sur Mme de Sévigné (1842).

DORUS-GRAS (Émilie Dorus, dame), cantatrice française, née à Valenciennes, en 1813, et fille d'un ancien officier de l'Empire devenu chef d'orchestre au théâtre de cette ville, reçut de lui sa première instruction musicale. A huit ans elle fut envoyée au Conservatoire de Paris, avec une pension de trois ans payée par le budget municipal. Elle remporta le premier prix de chant dès l'année suivante, et entra dans la musique de la chambre du roi. Quelques années après elle figurait à Bruxelles, dans plusieurs concerts, étudiait la déclamation lyrique et débutait au théâtre royal. Ramenée en France par la révolution belge, elle fut engagée au grand Opéra (novembre 1830), où elle est restée vingt années, s'y maria, en avril 1833, à M. Gras, violoniste

distingué, dont elle joignit le nom au sien, et devint en 1836, à la retraite de Mme Damoreau, chef d'emploi des premiers rôles.

Applaudie surtout jusque-là dans *le comte Ory*, dont elle affectionnait la musique légère, Mme Dorus-Gras reprit dès lors, dans le répertoire courant, *Guillaume Tell*, *la Muette*, *le Rossignol*, *Fernand Cortez*, créa, avec un succès constant, Théresina dans *le Philtre*, le page dans *Gustave*, Alice dans *Robert-le-Diable*, Marguerite dans *les Huguenots*, Eudoxie dans *la Juive*, Ginevra dans *Guido*, Ritta dans *la Xacarilla*, etc. (1836-1847). Pendant ses vacances annuelles, elle donnait de fructueuses représentations en province et à l'étranger. En décembre 1842, elle prit à l'improviste, sur la scène de l'Opéra-Comique, le rôle d'Isabelle dans *le Pré aux clercs*. Mme Dorus-Gras représentait, à l'Académie de musique, la méthode italienne des broderies et des roulades, et se distinguait par la vigueur, la justesse et la netteté de son chant, par la souplesse et l'étendue de sa voix.

Son mari, M. Gras, s'est retiré de l'Opéra en même temps qu'elle. Son frère aîné, M. Eugène Dorus, y tient encore l'emploi de première flûte. Cet habile virtuose, seul héritier, parmi nous, des Tulou et des Drouet, est membre de la Société des concerts du Conservatoire, où ses solos, également remarquables par la pureté, la largeur et l'éclat de l'exécution, lui ont valu de véritables triomphes.

DORVAULT (N....), pharmacien français, né vers 1815, reçut à Paris son diplôme en 1841, après avoir été lauréat de l'École spéciale. Il est aujourd'hui directeur de la pharmacie centrale des pharmaciens, dont il a préparé le plan en 1852. On a de lui : *l'Officine* (1844, gr. in-8), répertoire général de pharmacie pratique, réimprimé et augmenté en 1850; *Iodognosie* (1850, in-8), monographie chimique, médicale et pharmaceutique des iodiques en général, et plusieurs mémoires insérés dans les recueils scientifiques. Depuis 1848, il rédige la *Revue pharmaceutique*, dont il paraît un volume chaque année.

DOUBLAT [des Vosges], ancien député français, représentant du peuple, né en 1801, maître de forges et propriétaire de scieries à Brouvelieures, fût, en 1834, envoyé par l'arrondissement de Saint-Dié à la Chambre des Députés où son père avait longtemps siégé. Réélu à toutes les législatures, il fit partie jusqu'en 1848 de l'opposition dynastique. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 83 995 voix, le premier des onze élus des Vosges. Membre du Comité des cultes, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition modérée, se prononça contre l'interdiction des clubs et désapprouva la direction donnée à l'expédition d'Italie. Non réélu à l'Assemblée législative, il est resté, depuis 1849, en dehors des assemblées politiques; mais il continue de représenter le canton de Brouvelieures dans le conseil général des Vosges.

DOUBLET de Boisthibault (François-Julie), littérateur français, né à Chartres (Eure-et-Loir), le 13 février 1800, fit ses études de droit à Paris, s'inscrivit au barreau de cette ville et plaida avec succès plusieurs causes importantes. Correspondant de *la Thémis* et de la *Gazette des Tribunaux*, il a fourni des articles sur le droit et les jurisconsultes au *Dictionnaire du droit français* de Paillet, à la *Revue encyclopédique*, et à la *Biographie des contemporains* de Rabbe. M. Doublet, qui n'a cessé de consacrer tous ses loisirs à la littérature ou à des recherches archéologiques, a publié une *Épître au roi Charles X* (1827), des articles d'antiquités relatifs à la cathédrale de Chartres, une édition des *Œuvres* de Collin d'Harleville (1827, 2 vol. in-8); des *Notices* sur le savant docteur Doublet, son oncle, le duc de La Rochefoucault-Liancourt, Malebranche, Marceau (1851); divers *Mémoires* couronnés par la Société de la morale chrétienne, entre autres : *du Régime cellulaire* (1839, in-8), et *de l'Agiotage* (1840); enfin *les Vieilles maisons de Chartres* (1853, in-8). Il a inséré divers mémoires dans le *Recueil* de la Société des antiquaires, dont il est membre. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847.

DOUDEAUVILLE (duc de). V. La Rochefoucauld.

DOUCET (Charles-Camille), auteur dramatique français, né à Paris, le 16 mai 1812, étudia le droit, fut reçu avocat et passa quelque temps dans une étude de notaire. Il marqua ses débuts au théâtre par un vaudeville que Bayard signa avec lui : *Léonce* (théâtre des Variétés, 4 avril 1838). Abordant ensuite la comédie en vers, il écrivit plusieurs pièces suffisamment pourvues d'intrigue et d'esprit pour obtenir d'honorables succès : à l'Odéon, il donna *un Jeune homme*, trois actes (29 octobre 1841); *l'Avocat de sa cause*, un acte (5 février 1842); *le Baron Lafleur*, trois actes (13 décembre 1842); *le Dernier banquet de 1847*, revue en trois actes (30 décembre 1847); *les Ennemis de la maison*, trois actes (6 décembre 1850), qui ont été repris avec des changements au Théâtre-Français en 1854. C'est également sur cette dernière scène qu'ont été représentés *la Chasse aux fripons*, trois actes (27 février 1846), *le Fruit défendu*, comédie en deux actes (22 novembre 1857). *Le Baron Lafleur* et *les Ennemis de la maison* sont, jusqu'à présent, les principaux ouvrages de M. Doucet; on y trouve du trait, des caractères de convention, mais plaisamment développés, une versification facile et agréable. Son talent offre assez d'analogie avec celui de Collin d'Harleville.

On a encore de M. Doucet diverses pièces de circonstance, telles que *Versailles* (1840), et *Le 16 mars* 1856; une scène lyrique, *Antonio* (1849), pour le concours musical de l'Académie des beaux-arts; et enfin un ouvrage bien différent des genres précédents, une *Histoire des guerres de l'Empire* (1855, 4 vol. in-8). M. Doucet, qui s'est fait une réputation plus solide par son expérience de la scène et sa longue collaboration au *Moniteur parisien* pour la critique dramatique, est depuis 1853 chef de la section des théâtres au ministère d'État; il est, en cette qualité, chargé de la haute direction des théâtres impériaux. Il a été décoré en avril 1847.

DOUESNEL-DUBOSQ (Robert-Alexandre), représentant du peuple français, né dans l'arrondissement de Bayeux (Calvados), le 16 octobre 1798, fut associé, avant d'être sorti du collége, aux manifestations royalistes de 1815, mais il adopta pendant son cours de droit, les idées libérales qui dominaient dans les écoles. Nommé substitut du procureur du roi à Bayeux, en 1828, il obtint, après la révolution de 1830, d'être mis à la tête du parquet de cette ville. S'étant rapproché de l'opposition, il se vit nommer, par M. Guizot, procureur près le tribunal d'Oran; il refusa et fut destitué. En revanche, il fut élu deux fois commandant de la garde nationale et, en 1847, membre du conseil général du Calvados. Riche pro-

priétaire, il fonda une maison de banque, dont les opérations étendirent son influence politique. En 1848, il fut élu représentant du peuple, le huitième sur douze, par 56 866 suffrages, fit partie du Comité de législation et vota, avec la fraction la plus modérée du parti républicain. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique du président à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique; mais il ne se rallia point au parti de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre le rejeta dans la vie privée. Depuis lors, il a repris à Bayeux la direction de sa maison de banque et a conservé sa place au conseil général.

DOUGLAS (révérend James DOUGLAS, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1787, descend de l'illustre famille des ducs de ce nom. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il embrassa la carrière ecclésiastique, et exerça son ministère dans les paroisses de Marsh Gibbon et de Broughton. Il y renonça en 1848, lorsqu'il prit à la Chambre des Lords la place de son frère consanguin, décédé sans postérité. Marié, depuis 1813, à la fille du général J. Murray, il n'a pas d'enfants, ne paraît presque jamais aux séances, et vit dans la solitude.

DOUGLAS. Voy. HAMILTON.

DOUGLASS (Fréderic BAILEY, dit), publiciste nègre des États-Unis, né dans le comté de Talbot (Maryland), vers 1816, et orphelin de bonne heure, vécut d'abord de la vie tout animale des enfants esclaves. Il avait huit ou neuf ans lorsque son maître le prêta à un de ses parents qui habitait Baltimore et chez lequel, grâce à un traitement plus humain, il prit goût à l'instruction, qu'il appelle dans ses *Mémoires* « le sentier qui mène de l'esclavage à la liberté. »

Malgré les défenses de ses nouveaux maîtres, il apprit seul à lire, à écrire, à calculer; plusieurs années se passèrent dans cette étude obstinée, mais entourée de périls. En 1832, on le vendit à un planteur de Baltimore; celui-ci, le trouvant faible et indocile, le livra à un M. Covey, qui avait dans le pays la réputation d'un excellent *dresseur d'esclaves*. Les mauvais traitements exaspérèrent le jeune Frédéric, qui ne songea plus dès lors qu'à la fuite. Après une première tentative qui échoua, il réussit, en septembre 1838, à gagner New-York, où il fut rejoint par sa fiancée Anna, négresse libre, qu'il épousa. Ce fut alors qu'il prit le nom de Douglass, afin d'échapper plus sûrement aux recherches.

A New-Bedford, tout en travaillant de son dur métier d'ouvrier calfat, il ne tarda pas à se faire remarquer, dans les meetings abolitionnistes, par une parole empreinte d'onction chrétienne. Choisi, en 1841, par la Société contre l'esclavage, pour propager les doctrines de l'émancipation, ses efforts ont été infatigables. Son caractère humble et doux, sa fermeté et sa raison persuasive, en font un véritable apôtre. L'Angleterre, en 1847, l'accueillit avec les plus vives sympathies; deux souscriptions, spontanément ouvertes, lui permirent de se libérer envers son dernier maître et de fonder à Rochester une revue abolitionniste intitulée *l'Abeille du Nord*. Les *Mémoires* de Douglass, publiés à Boston, en 1845, ont été souvent réimprimés.

DOUTRE (Esprit), ancien représentant du peuple français, né à Lyon, en 1810, d'une famille d'artisans, se fit ouvrier typographe, et par son intelligence comme par l'ardeur de ses convictions républicaines, acquit dans les ateliers de Lyon une certaine influence politiqu[e]. En 1840, il fut un des trois ouvriers délégués p[ar] sa ville natale pour assister à l'inauguration de [la] statue de Guttenberg à Strasbourg. Après la rév[o]lution de Février, il fut nommé commissaire e[x]traordinaire dans une des communes voisines [de] Lyon. Candidat des démocrates-socialistes, il f[ut] envoyé à l'Assemblée constituante par 104 891 su[f]frages, le second sur la liste des quatorze repr[é]sentants du Rhône. Il fit partie de la Montag[ne,] vota constamment avec les démocrates-soc[ia]listes et rejeta l'ensemble de la Constitution, ain[si] que l'ordre du jour déclarant que le génér[al] Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Apr[ès] l'élection du 10 décembre, il combattit la poli[]tique de l'Élysée et signa la proposition tenda[nt] à décréter d'accusation Louis-Napoléon et se[s] ministres à l'occasion du siége de Rome. Réél[u] le deuxième à l'Assemblée législative, il prit un[e] part active à tous les actes de l'extrême gauche[,] protesta contre la loi du 31 mai et combattit [à] la fois la majorité royaliste et la politique d[e] l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre l'a rejet[é] hors de la vie politique.

DOVE (Heinrich-William), physicien allemand, né à Liegnitz, en Silésie, le 6 octobre 1803, étudia les sciences physiques et mathématiques à Breslau et à Berlin et fut reçu docteur avec une thèse qu'il publia en 1826 : *de Barometrici mutationibus*. Appelé, en 1829, de Kœnigsberg à Berlin comme professeur suppléant de physique, ses travaux sur la météorologie lui valurent bientô[t] un siége à l'Académie des sciences de cette vil[le] et le titre de professeur ordinaire de physique[.] Son mérite est d'avoir cherché les lois de phéno[]mènes qui, en apparence, se dérobent à tout[e] espèce de règle fixe. Il a donné sur les vents [la] formule suivante : « La direction du vent q[ui] prend naissance en un point quelconque de [la] surface de la terre a toujours une tendance à p[ar]courir tous les rayons d'un cercle de gauche [à] droite, comme le fait une aiguille d'horloge ». [Il a] même essayé d'établir une théorie raisonnée [des] ouragans et en a donné d'ingénieuses exp[lica]tions.

D'autres branches de la physique lui ont [dû] aussi des progrès. S'étant occupé spécialement [de] l'électricité d'induction, il démontra le p[remier] par l'expérience l'existence du courant se[con]daire produit dans un fil métallique au mome[nt] où le circuit principal du courant électrique d[e] ce même fil est établi. Mais M. Dove s'est sur[tout] rendu populaire par les leçons publiques qu'il fa[it] devant les étudiants de Berlin et un audit[oire] nombreux de gens du monde. Il sait captiv[er] ceux-là par la science, ceux-ci par sa parole s[pi]rituelle et par la clarté remarquable de ses exp[li]cations. C'est l'Arago de l'Allemagne.

Parmi ses ouvrages on remarque : *des Mes[ures] et de l'art de mesurer* (... Mass und M[...] 2e édit., Berlin, 1835), traité qui contient [l'ori]gine, la nature et la comparaison des différ[ents] systèmes métriques des États civilisés ; *Rech[erches] météorologiques* (Meteorologische Untersu[chun]gen, Berlin, 1837), ouvrage remarquable par [ses] observations et par le style ; *Traité sur les va[ria]tions non périodiques de la distribution [de la] chaleur sur la surface de la terre* (über die [nicht] periodischen Aenderungen der Temperatur[ver]theilung, etc., Berlin, 1840-1847, 4 vol.) ; [*Re]cherches sur l'électricité d'induction* (Untersu[chungen] im Gebiete der Inductionselectricitaet, Ber[lin,] 1843) ; *Influence des variations de temperat[ure] sur le développement* [...] sammenhang der W[...] Atmosphaere mit der E[...]

Digitized by Google

Berlin, 1846); *Tables de température* (Berlin, 1848); puis divers écrits pour les gens du monde : *Observations sur la température de Berlin* (Berlin, 1842); *de l'Électricité* (Berlin, 1848), etc.; enfin des articles disséminés dans les *Annales de Poggendorf* et dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Berlin*.

M. Dove avait entrepris, en 1837, la publication d'un *Répertoire complet des sciences physiques*, dont les différentes parties étaient rédigées par des savants célèbres de l'Allemagne. Elle a été malheureusement interrompue. Comme directeur de tous les observatoires de Prusse, il publie tous les ans les résultats de leurs travaux.

DOWNES (Ulysse DE BURGH, 2e baron), général et pair d'Angleterre, né en 1788, à Dublin, appartient à la même famille que le marquis Ulick-John de Clanricarde. Entré de bonne heure au service militaire, il prit part aux guerres de la péninsule et se distingua notamment aux batailles de Talavera, où il fut blessé, de Vittoria, d'Orthez et de Toulouse. Il était colonel lorsqu'en 1820 il fut chargé des fonctions d'inspecteur général de l'artillerie, qu'il résigna en 1827. L'année précédente, il avait quitté le nom de Burgh en héritant des titres de son cousin, le baron Downes. En 1838, il fut élu membre à vie de la Chambre des Lords, où il soutient les principes du parti conservateur. Nommé major-général et colonel honoraire du 29e de ligne (1850), il a été promu en 1854 au grade exceptionnel de général d'armée.

DOWNSHIRE (Arthur WILS BLUNDELL SANDYS TRUMBULL WINDSOR HILL, 4e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1812, à Hillsborough-Castle (comté de Down), descend d'une famille irlandaise élevée en 1756 à la pairie et en 1789 au marquisat. Connu d'abord sous le nom de lord Hillsborough, il entra en 1836 à la Chambre des Communes sous les auspices du parti conservateur et y représenta pendant dix ans le comté de Down, où il a une grande influence. En 1845, il prit à la Chambre haute la place de son père. De son mariage avec une fille du vicomte Combermere (1837) il a trois enfants dont l'aîné, comte de HILLSBOROUGH, est né en 1846, à Londres.

DOYÈRE (Louis), naturaliste français, né à Saint-Jean-des-Essartiers (Calvados), en 1811, fut quelque temps professeur d'histoire naturelle au lycée Henri IV. En 1850, il fut appelé à la chaire de zoologie appliquée à l'agriculture, à l'Institut agronomique de Versailles, d'où il passa à l'École centrale des arts et manufactures. Après s'être occupé sérieusement des sciences naturelles et physiologiques qui se rattachaient à son premier enseignement, il s'est consacré, dans ces dernières années, à l'étude des questions agricoles. Il a remporté, en 1854, un des prix Montyon pour son invention du *tue-teignes*, ou assainisseur mécanique des grains, adopté récemment par la Société des appareils de panification.

On doit à M. Doyère, entre autres travaux scientifiques : *Lectures d'histoire naturelle d'après le nouveau programme de l'Université du 4 septembre* 1840 (1840, in 8); une traduction estimée de la *Géologie et minéralogie* de Buckland (1838, 2 vol. in-8); de nombreux *Mémoires*, extraits la plupart des *Annales de l'Institut agronomique*, du *Journal d'agriculture pratique*, de la *Gazette médicale* et du *Moniteur des hôpitaux*, entre autres : *Notes sur quelques points de l'anatomie des insectes; le Lait considéré au point de vue physiologique et économique; Mémoire sur l'ensilage; sur l'Accroissement des os; sur les Dangers de l'éthérisation et les moyens de les prévenir*; sur *la Respiration et la chaleur humaine dans le choléra*, etc. (1842-1854). M. Doyère a été un des collaborateurs du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*.

DOYLE (Richard), dessinateur anglais, est né à Londres, en 1826. Pendant plusieurs années il a été l'un des collaborateurs ordinaires du *Punch*, auquel il a fourni de nombreuses séries de dessins inspirés par la mode ou la manie du jour. S'il fallait en croire certains critiques, « il y aurait produit un bien inestimable, en initiant les masses au sentiment vrai de l'art et à l'expression de la nature ». On a beaucoup vanté ses légendes spirituelles, ses railleries fines dissimulées sous un air candide, son goût pur, quoique inégal, sa touche qu'on a comparée à celle de Mulready. En 1850, M. Doyle, qui est catholique, cessa d'illustrer le *Punch*, à cause des attaques alors si vives de cette feuille satirique contre le pape et la religion dont il est le chef.

Cet ingénieux artiste a travaillé à de nombreuses publications *illustrées*, telles que *le Pot de miel* de Leig Hunt; *le Roi de la rivière d'or*, de Ruskin; les *Contes de fées*, de Montalba, etc. En 1854 il a orné de charmants dessins un roman de Thackeray, *les Newcomes*, ainsi qu'un livre populaire, le *Voyage de MM. Brown, Jones et Robinson sur le continent*.

DOZY (Reinier), orientaliste hollandais, né à Leyde, le 21 février 1820, descend d'une famille française que la révocation de l'édit de Nantes força de chercher un refuge en Hollande. Après de très-fortes études d'histoire et de philologie à l'université de sa ville natale, il fut reçu docteur en 1844, et devint, en 1850, titulaire de la chaire d'histoire. Ce choix était justifié par des travaux importants, qui la plupart ont pour objet l'histoire et la littérature orientales, tels que : *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*, qui eut le prix de l'Institut royal des Pays-Bas (Amsterdam, 1845); *Historia Abbadidarum* (Leyde, 1846-1852, 2 vol.); *Recherches sur l'histoire politique et littéraire de l'Espagne pendant le moyen âge* (1849); *Catalogus codicum orientalium bibliothecæ Academiæ Lugduno-Batavæ* (Leyde, 1851 et suiv.).

M. Dozy a donné en outre plusieurs éditions de l'*History of the Almohades* d'Abdo'l Wahid al Marrekoski; des commentaires sur quelques poëmes arabes, ainsi que de nombreux articles dans le *Journal asiatique* de la ville de Leyde. Tous ces travaux se distinguent par une science profonde de l'Orient, une critique judicieuse et des aperçus ingénieux. Ils ont contribué, en Hollande, au progrès des études orientales.

DRAEXLER-MANFRED (Charles-Ferdinand), poëte et écrivain allemand, né le 17 juin 1806, à Lemberg en Galicie, étudia le droit à Vienne et à Leipsick, écrivit, de 1829 à 1836, dans plusieurs journaux littéraires, voyagea ensuite et habita successivement Paris, Londres, Francfort, Meiningen, Cologne, etc. Enfin il se fixa à Darmstadt, où il rédige l'*Annuaire littéraire du Rhin* et la *Gazette officielle* de Darmstadt.

Il a publié divers recueils de poésies assez bien accueillis : *Romances, chants et sonnets* (Romanzen, Lieder, etc.; Leipsick, 1826-1828, 2 vol.); *Poésies* (Gedichte; Francfort, 1838; 3e édition, 1848); *Album de fleurs* (Blumenalbum; Siegen et Wiesbaden, 1843), etc., et des nouvelles et des contes réunis en partie sous les titres suivants : *Troupes et marionnettes* (Truppen und Puppen, Leipsick, 1836, 2 vol.); *Excursions* (Fahrten, Er-

langen, 1840); *Vignettes, portraits et tableaux de genre* (Vignetten, Portraets, etc.; Francfort, 1845); *Sonnenberg* (Siegen et Wiesbaden, 1845; 2ᵉ édition, 1854).

DRAGONETTI (Louis), littérateur et publiciste italien, né à l'Aquila, dans les Abruzzes, vers la fin du dernier siècle, se fit d'abord connaître par des essais littéraires, avant les événements de 1820. Député au parlement de Naples, il s'y fit remarquer comme orateur. Après un court exil, il put rentrer dans le royaume, s'occupa d'économie politique et de littérature et publia, jusqu'en 1848, un grand nombre d'articles dans les journaux et les revues, ainsi que des dissertations littéraires et des éloges funèbres écrits avec beaucoup d'élégance. Mais il fut de la part de la police l'objet de vexations perpétuelles. En 1832, il établit, pour l'agriculture et l'industrie, une banque dont on l'obligea d'abandonner la direction. Arrêté, relâché, puis repris, il subit de longues détentions. En 1842, il fonda un journal littéraire et archéologique, traitant spécialement de l'histoire des trois Abruzzes; le journal fut supprimé et M. Dragonetti relégué à l'abbaye de Montecassino, où il ne resta pas moins de quatre ans.

Réfugié à Rome en 1846, il s'associa au mouvement réformiste et contribua à fonder trois journaux : l'*Italico*, *la Concordia* et le *Contemporaneo*. Une constitution ayant été proclamée à Naples en 1848, M. Dragonetti s'y rendit et fut nommé directeur des Archives du royaume, puis ministre des affaires étrangères. Il quitta ce poste après la journée du 15 mai. Il resta toutefois au parlement napolitain jusqu'à sa dissolution (12 mars 1849). Puis les épreuves recommencèrent; il perdit trois enfants dont l'un, âgé de vingt-deux ans, donnait les plus grandes espérances. Au moment de la mort des deux autres, il était de nouveau en prison. Déclaré innocent par la grande cour criminelle, il ne se vit pas moins forcé, en 1853, de partir pour l'exil.

DRAKE (Frédéric), célèbre sculpteur allemand, né à Pyrmont, le 23 juin 1805, et fils d'un mécanicien habile, dut prendre le métier de son père. Il employait ses heures de loisir à sculpter des figurines de bois et d'ivoire. A l'âge de vingt et un ans, après avoir passé quatre ans chez le mécanicien Breithaups de Cassel, il allait partir pour la Russie, quand le prix offert par un amateur d'objets d'art d'une petite tête de Christ en ivoire, qu'il avait exécutée, le décida à faire exclusivement de la sculpture. Il se fit recommander à C. Rauch, de Berlin, qui, se défiant naturellement des vocations naissantes, se montra d'abord très-exigeant et lui conseilla assez durement de s'en tenir à son excellent métier. Mais la vue de deux bustes, modelés d'après nature par le jeune homme, désarma le maître, qui consentit enfin à le recevoir parmi ses élèves.

Après avoir lutté quelque temps, à Berlin, contre la misère qui le força de revenir parfois à la mécanique, il arriva à satisfaire complétement par ses essais C. Rauch, qui le prit chez lui et le mit de moitié dans quelques-uns de ses travaux. Bientôt M. Drake exécuta pour son propre compte une suite d'œuvres sérieuses qui lui firent à lui-même une grande réputation. Nous mentionnerons : une *Madone avec son enfant*, achetée par l'impératrice de Russie; un *Soldat mourant à qui un génie montre la couronne de la gloire*; une *Vendangeuse*, reprise plus tard dans des dimensions colossales; *les huit Provinces de Prusse*, œuvre magistrale exécutée en 1844, dans une des salles du château de Berlin, composée de huit figures colossales et allégoriques, dont on loue le choix des détails et la clarté; huit groupes décorant le pont du même château (1850); un second *Guerrier couronné par la Victoire*, un des chefs-d'œuvre de la sculpture prussienne.

Mais M. Drake doit surtout sa célébrité aux statues, bustes et médaillons qui ont fait de lui le David d'Angers de la Prusse. Il est peu de grands hommes de son pays dont il n'ait conservé la mémoire sur le marbre. Nous citerons les statuettes de *Schinkel*, des deux *Humboldt*, celle de son maître *Rauch*, dont il a fait aussi une statue colossale, en 1852, pour le vestibule du musée de Berlin; la statue colossale de *Justus Mœser*, en bronze, pour la place de la Cathédrale, à Osnabruck (1836); un buste colossal du naturaliste *Oken* pour Iéna, et surtout deux statues colossales du roi de Prusse *Frédéric-Guillaume III*, l'une exécutée en 1846 pour la ville de Stettin, l'autre commandée en 1850 par quelques citoyens de Berlin pour la ménagerie de cette ville; cette dernière est ornée d'un bas-relief très-remarquable qui représente différents épisodes du bonheur de l'humanité à tous les âges. M. Drake a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un *Grand vase*, un *Héraut*, couronnement d'une fontaine, le modèle en petit de la statue du professeur Rauch, la *Vendangeuse* citée plus haut, et une autre statuette. Il a obtenu une mention.

Les Allemands louent dans M. Drake une science profonde de l'anatomie, le sentiment de la nature, un style élevé, une habileté extrême de disposition, une élégance très-éloignée de l'afféterie, et cette originalité savante qui ne nuit jamais à la perfection même. Il est professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts de Berlin, membre du sénat de cette académie et chevalier de troisième classe de l'ordre de l'Aigle rouge.

DRAKE (G. Samuel), auteur américain, né le 10 octobre 1798, à Pittsfield (État du New-Hampshire), tint pendant sept ans une école de district, vint s'installer à Boston et donna ses soins à la réimpression de plusieurs livres historiques. On lui doit un ouvrage qui lui a coûté de longues recherches : c'est un *Dictionnaire biographique des Indiens de l'Amérique du Nord* (the Book of the Indians, 1833), qui parut d'abord sous le titre de *Indian Biography*; la onzième édition en a paru en 1851 (in-8, 720 p.) Le même sujet lui a inspiré *la Vieille chronique indienne* (1836), récits des premières luttes avec les tribus, et le *Martyrologe indien* (the Indian captivities). En 1852, M. Drake a commencé l'*Histoire de Boston*. Il publie, depuis 1847, un annuaire historique et généalogique des États du nord de l'Union, sous le titre *New-England Register*.

DRAPER (John-William), chimiste américain, né en Angleterre, vers 1810, fut emmené dès son enfance aux États-Unis. Reçu docteur en médecine à l'université de Pensylvanie en 1837, il devint peu après professeur au collége de Hampden Sidney (Virginie) et, en 1839, professeur à l'université de la ville de New-York. En 1851, il a été nommé président de la Faculté médicale dans la même université.

M. Draper, qui doit sa réputation à ses travaux sur l'action de la lumière, surtout de la lumière latente, a composé plusieurs ouvrages scientifiques élémentaires : *Manuel de physique* (Text-book of natural philosophy; New-York, in-12); *Éléments de chimie* (Elements of chemistry; New-York, in-12), etc.; un grand traité sur *la Chimie des plantes* (the Chemistry of plants; New-York, in-4), avec un *Appendice* contenant plusieurs mémoires sur l'attraction capillaire, l'électricité et l'action chimique de la lumière, et un autre mé-

tulé : ***Physiologie, statique et dynamique humaines, ou la Condition et la marche de la vie de l'homme*** (Human physiology, statical, etc.; New-York, 1856, in-8, 300 gravures).

Il est aussi auteur de nombreuses brochures sur divers points de physiologie, de médecine, de physique et de chimie, qui ont d'abord paru dans les journaux scientifiques des États-Unis, de Londres et d'Édimbourg. Plusieurs ont été traduits dans les publications spéciales de France, d'Allemagne et d'Italie.

DRAPIEZ (Auguste), savant belge, né à Bruxelles, en 1790, vint à Paris vers la fin de 1809, y publia dès lors quelques traités de minéralogie et se lia avec plusieurs savants français. De retour en Belgique, il fonda avec MM. Mons et Bory de Saint-Vincent les *Annales des sciences naturelles* (Bruxelles, 1819-1821, 8 forts vol. in-8.) Il a donné en outre : *Tableaux analytiques et synoptiques des minéraux* (Paris, 1809); *Coup d'œil minéralogique sur le Hainaut* (Bruxelles, 1820); *Dictionnaire portatif de chimie et de minéralogie* (Bruxelles, 1825); *Minéralogie usuelle*, dans la *Bibliothèque industrielle* (1820); *Résumé d'ornithologie; Iconographie des oiseaux*, faisant partie de l'*Encyclopédie portative* (Paris, 1829); *Métallurgie pratique*, et une foule d'autres *Traités* plus ou moins élémentaires. Il a en outre pris part à la rédaction du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, et fourni diverses *Réponses* à la collection des *Mémoires sur les questions proposées par l'académie de Bruxelles*.

DRAPPIER [des Ardennes], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Houard (Ardennes), le 15 février 1811, appartint constamment à l'opposition libérale jusqu'en 1848. Notaire à Sedan, il fit partie du conseil général des Ardennes sous le règne de Louis-Philippe. Après la révolution de Février il fut nommé représentant du peuple, dans son département, le sixième sur huit, par 29005 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il fit partie de l'opposition, mais n'appuya point la demande de mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, il reprit la direction de son étude de notaire.

DREIBHOLTZ (Christian-Willem-Lodenyk), peintre hollandais, né à Utrecht, en 1799, s'est surtout adonné au genre du paysage et des marines. On cite surtout parmi ses œuvres principales : *les Côtes de Boulogne*, *Vue de Dordrecht*, tableaux acquis par le musée de Harlem; *la Plage de Scheveningue*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Cet artiste réside depuis de longues années à la Haye, où son atelier a toujours été fréquenté par de nombreux élèves.

DREUX-BRÉZÉ (Pierre-Simon-Louis-Marie DE), prélat français, né à Brézé (Maine-et-Loire), le 2 juin 1811, est le troisième fils du marquis de Dreux-Brézé, qui, en sa qualité de grand maître des cérémonies, fut envoyé par Louis XVI, le 20 juin 1789, pour ordonner à l'Assemblée nationale de se dissoudre. Après avoir fait ses études au séminaire de Saint-Sulpice, il reçut la prêtrise en 1835 et devint presque aussitôt vicaire général de M. de Quélen, archevêque de Paris. Appelé au diocèse de Moulins par décret du 28 octobre 1849, il a été sacré l'année suivante. Il était le plus jeune évêque de l'Église de France. Au commencement de 1857, M. de Dreux, qui n'a jamais dissimulé ses opinions ultramontaines et légitimistes, a attiré l'attention publique sur son administration par quelques démêlés avec des curés de canton qu'il avait trouvé le moyen de dépouiller de toute indépendance, en rendant illusoire par une démission en blanc leur inamovibilité. L'affaire, évoquée devant le conseil d'État, aboutit à un appel comme d'abus.

DREUX-BRÉZÉ (Emmanuel-Joachim-Marie, marquis DE), officier français, né aux Andelys (Eure), le 25 décembre 1797, est le frère aîné du précédent. Élève du Prytanée militaire de Saint-Cyr, il entra en 1812 dans les pages de l'empereur et passa en 1814 aux chevau-légers de la garde royale comme lieutenant. Après avoir étudié sur les champs de bataille de l'Europe toutes les grandes manœuvres de nos armées, il fut attaché à l'ambassade de Russie (1819) et accompagna M. de La Ferronays au congrès de Vérone. Capitaine d'état-major en 1822, il fit l'année suivante la campagne d'Espagne, se distingua en plusieurs rencontres et devint tour à tour aide de camp des maréchaux Soult et Moncey. En 1826 il adressa au ministre de la guerre un *Rapport* détaillé sur les colonies militaires de cavalerie de la Russie méridionale. M. de Dreux-Brézé, pour rester fidèle à la monarchie déchue, s'est retiré du service militaire au mois d'août 1830.

DREVES (Lebrecht), poëte allemand, né à Hambourg, en 1816, étudia le droit de 1836 à 1838 aux universités d'Iéna et d'Heidelberg, puis vint exercer au barreau de sa ville natale la profession d'avocat. Il rédigea quelque temps un journal politique intitulé : *Nouvelles feuilles de Hambourg* (Neue hamburgische Blaetter). Outre une comédie, *le Sauveur*, il a publié des poésies d'un caractère élevé, qui lui ont assigné un rang honorable parmi les écrivains du nord de l'Allemagne : *Accents lyriques* (1837); *Vigiles, chants nocturnes* (Bonn, 1839); *Simples chants* (Hambourg, 1843); *les Trois amis*, etc. On lui attribue également un volume de vers qui a paru à Wesel sous le titre de : *Chants d'un membre de la Hanse* (1848).

DREW (André), marin anglais, né vers 1790, entra dans la marine royale comme volontaire de première classe en 1806. Il prit part au bombardement de Copenhague, à l'expédition de Walcheren, aux opérations militaires du nord de l'Espagne, et comme il se trouvait à bord de *l'Eurotas*, il gagna le grade de lieutenant dans un combat naval entre ce bâtiment et la frégate française *la Clorinde* (1813). Il navigua ensuite sur *le Wye* et *la Thétis*, et fut chargé de réprimer avec son équipage une des tribus révoltées sur les frontières de la colonie africaine du Cap.

En 1837, lors de l'insurrection du Canada, le capitaine Drew, qui était en station sur les côtes de ce pays, donna quelque célébrité à son nom par un acte d'audace inouïe. Des Américains, désireux de combattre les Anglais, s'étaient ralliés au chef des rebelles, Mackenzie, et avaient pris, sous sa conduite, l'île de la Marine (Navy island), située au milieu du Niagara, un peu au-dessus des célèbres cataractes. Le bateau à vapeur *la Caroline*, portant le pavillon de l'Union et monté par des Américains, servait aux communications entre l'île et les États-Unis, et ne se montrait jamais dans les eaux anglaises. Une nuit que ce bateau était à l'ancre, protégé par le fort Schlosser, le capitaine Drew, d'accord avec le colonel Mac-Nab, lança ses marins à bord; tout l'équi-

page fut massacré et *la Caroline*, incendiée, descendit rapidement le fleuve et disparut dans l'immense chute d'eau.

Cet outrage, volontairement infligé à une nation amie, souleva entre les deux gouvernements de nombreuses difficultés que compliqua encore le procès de l'anglais Mac-Leod, accusé d'y avoir pris part. Quant au capitaine Drew, il reçut les remercîments des Chambres du Haut-Canada, fut nommé commodore de la marine coloniale et chargé quelque temps de la surveillance du lac Erié. Depuis 1843, il remplit au Cap de Bonne-Espérance des fonctions de commissaire.

DROBISCH (Moritz-Wilhem), mathématicien et philosophe allemand, né à Leipsick, le 16 août 1802, acheva ses études à Grimma, prit ses grades universitaires et retourna comme professeur dans sa ville natale. Il enseigna d'abord les mathématiques (1827), puis la philosophie (1842). En 1835, 1845 et 1847, il prit une part active aux travaux de réorganisation de l'instruction publique en Saxe. Habitué dès sa jeunesse à s'occuper simultanément de mathématiques et de philosophie, il s'efforça de soumettre l'une à la rigoureuse méthode des autres, continuant ainsi la voie que Lichtenberg avait indiquée et que les travaux de Kant et de Herbart avaient élargie.

Parmi ses ouvrages, il faut signaler : *de l'Enseignement des mathématiques et de la philosophie* (Philosophie und Mathematik als Gegenstaende des Gymnasialunterrichts; Leipsick, 1832); *Principes de la théorie des équations numériques supérieures* (Grundzüge der Lehre von den hœheren numerischen Gleichungen; Ibid., 1834); *Documents pour servir à l'étude du système philosophique de Herbart* (Beitraege zur Orientirung über Herbart's System der Philosophie; Ibid., 1834); *Nouvelle exposition de la logique* (Neue Darstellung der Logik; Ibid., 1836; 2e édit., 1851); *Principes de la philosophie théologique* (Grundlehre der Religions-philosophie; Ibid., 1840); *Psychologie expérimentale* (Empirische Psychologie; Ibid., 1842); *Premiers principes de psychologie mathématique* (Erste Grundlehre der mathemat. Psychologie; Ibid., 1850); etc.

M. Drobisch a fourni, en outre, beaucoup d'articles à divers recueils scientifiques et littéraires, tels que la *Revue philosophique* de Fichte et les *Mémoires* de l'Académie de Leipsick.

DROGHEDA (Henry-Francis SEYMOUR MOORE, 3e marquis DE), pair d'Angleterre, né en 1825, à Bath, descend d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1791 au marquisat et en 1801 à la pairie héréditaire. Il succéda aux titres de son oncle, mort sans postérité en 1837, et prit à sa majorité possession de son siége à la Chambre des Lords (1846). N'ayant pas d'enfants de son mariage avec une fille de lord Wharncliffe (1847), il a pour héritier présomptif son cousin le révérend Henry MOORE, né en 1784.

DROHOJOWSKA (Mlle SYMON DE LATREICHE, comtesse), femme auteur française, a publié depuis 1848 un certain nombre d'ouvrages d'histoire et d'éducation. Nous citerons, entre autres : *Histoire de l'Algérie* (1848, in-18; 2e edit., 1853); *les Femmes illustres de la France* (1850, grand in-8); *les Femmes illustres de l'Europe* (1852, gr. in-8); *Fleurs de l'histoire* (1853, gr. in-8), récits et nouvelles; *de l'Éducation des jeunes filles* (1854); *le Secret du bonheur* (1854); et tout un *Cours d'histoire pour la jeunesse*, comprenant déjà les histoires sainte, ancienne, ecclésiastique, du Bas-Empire (1855-57), etc. — Elle est morte dans le cours de 1857.

DROUET (Charles), archéologue et agronome français, né au Mans, le 22 avril 1779, fut d'abord maître de forges. Il se livra, en 1820, à des études météorologiques et à des observations médicales, qu'il reprit plus tard au milieu des ravages du choléra dans le midi de la France. En 1826, il était à Saint-Brévin (Loire-Inférieure), s'occupant à la fois de ses premiers travaux d'archéologie et de l'introduction de la culture du seigle multicaule qu'il fit adopter dans toutes les contrées du Maine. Devenu, vers 1840, membre du conseil général de la Sarthe, il s'est depuis cette époque, appliqué de préférence aux études de numismatique et d'archéologie.

On a de lui des travaux sur les sciences naturelles : *Réflexions et observations sur l'hiver de 1822* (le Mans, 1822, in-8); *Observations sur le choléra-morbus* (Ibid., 1831, in-8); *Notice sur l'éphémère diptère*, etc.; puis des études archéologiques : *Note sur le musée du Mans* (1822); plusieurs *Notices* sur des monnaies françaises des médailles romaines, des sarcophages (1839-1842); *des Types les plus remarquables des médailles gauloises* (1843); *des Thermes gallo-romains d'Allonnes* (1844, in-8), et différents *Mémoires* insérés dans les revues et recueils académiques des départements de l'Ouest.

DROUET (Louis), flûtiste hollandais, né à Amsterdam, en 1792, de parents français, manifesta tout enfant des dispositions musicales, auxquelles il dut la protection d'un amateur qui lui fit donner quelques leçons. Envoyé à Paris, il entra au Conservatoire, où il commença comme flûtiste sa réputation. Bientôt il se fit entendre dans les concerts et obtint les succès les plus brillants. On ne pouvait lui opposer qu'un rival, M. Tulou, qui, par un caprice bizarre, s'occupait alors moins de musique que de peinture. Vaincu définitivement dans un concert où les deux virtuoses firent des prodiges, M. Drouet quitta la France pour l'Angleterre, en 1817. Mais deux ans après, la mauvaise réussite d'une entreprise commerciale pour la fabrication des flûtes le força à s'exiler une seconde fois. Il se mit alors à parcourir l'Europe et se fit applaudir successivement en Suisse, en Allemagne et en Italie. Il reparut aussi à Paris, mais sans pouvoir y reconquérir le premier rang. Vers 1831, il se fixa en Belgique, où il établit un magasin de musique et une manufacture d'instruments à vent.

M. Drouet excellait dans les difficultés; on lui reproche d'avoir plus d'habileté que d'expression et de sentiment. Comme compositeur, il a publié dix *Concertos*, des *Fantaisies*, des *Thèmes variés*, avec orchestre, et un assez grand nombre de morceaux pour flûte.

DROUOT (Théophile), médecin français, né à Bordeaux, en 1803, fit à Paris ses études médicales et y fut reçu docteur en 1832. Il s'est fait depuis un nom comme oculiste et a publié, soit à Paris, soit à Bordeaux, souvent dans les deux villes à la fois : *Recherches sur le cristallin et ses annexes* (1837); *Nouveau traité des cataractes, causes, symptômes, complications et traitement de l'altération du cristallin et de sa capsule sans opérations chirurgicales* (18.., avec planches); *des Maladies de l'œil* (18..); *des Erreurs des oculistes* (1843, brochure); *Vérité sur le traitement médical des cataractes* (1848); et en dernier lieu, un *Précis de médecine rationelle et de thérapeutique endémique et spécifique* (1850, in-8).

DROUYN DE LHUYS (
français, ancien ministre

Digitized by Google

19 novembre 1805, d'une famille dont quelques membres se sont distingués dans l'armée et la magistrature. Il acheva à Paris ses études au collége Louis-le-Grand, remporta le prix d'honneur au concours général, en 1823 et suivit les cours de l'École de droit. Fils d'un receveur général, il choisit la carrière diplomatique et fut d'abord attaché d'ambassade à Madrid, à la suite de M. d'Harcourt, en 1830. Il y retourna, en 1836, avec le titre de premier secrétaire. Il avait été, dans l'intervalle, trois ans chargé d'affaires à la Haye pendant la dernière phase de la question hollando-belge. En 1840, il fut mis à la tête de la direction commerciale du ministère des affaires étrangères; ce qui ne l'empêcha pas d'être élu député de Melun, en 1842, comme concurrent du député ministériel. Son opposition se manifesta plus vivement dans les débats relatifs à l'indemnité Pritchard, en 1845. Il vota contre la politique du cabinet, et M. Guizot le destitua. Il fut appelé quelque temps après, dans le débat relatif aux incompatibilités, à donner des explications à la Chambre sur cet incident.

M. Drouyn combattit dès lors avec plus de liberté le gouvernement, par ses votes, par ses discours à la tribune et surtout par la part qu'il prit au mouvement réformiste. Après avoir prononcé, dans les banquets, les paroles les plus sévères contre la majorité, il se signala dans la discussion si agitée de la dernière Adresse, et lors de l'interdiction du banquet du XII^e arrondissement, dont il avait toutefois voulu faire comprendre à ses amis l'inopportunité et les dangers, il signa, avec les chefs de l'opposition, la mise en accusation de M. Guizot et de ses collègues.

Nommé représentant du peuple à l'Assemblée constituante et à la Législative, par le département de Seine-et-Marne, le troisième sur neuf, M. Drouyn fit partie du Comité des affaires étrangères et en fut élu président. Il prit place dans les rangs du parti modéré et vota presque constamment avec la droite. Dans le premier cabinet formé par Louis-Napoléon après son élection à la présidence (20 décembre 1848), il fut appelé au département des affaires étrangères, si difficile à diriger au milieu des complications européennes et des affaires d'Italie. La guerre entre l'Autriche et le Piémont, l'intervention des Russes en Hongrie, la révolution romaine et l'expédition de Rome provoquèrent dans l'Assemblée nationale des interpellations qui l'amenèrent plusieurs fois à la tribune, pour soutenir la politique extérieure du président. Sorti du ministère, le 2 juin 1849, il fut le mois suivant nommé ambassadeur à Londres, d'où il fut rappelé, pour reprendre pendant quelques semaines son ancien portefeuille dans le ministère de transition du 10 janvier 1851. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut désigné pour faire partie de la Commission consultative, puis il entra au Sénat, dont il fut un des vice-présidents.

Le 28 juillet 1852, M. Drouyn de Lhuys fut rappelé au ministère des affaires étrangères, en remplacement de M. Turgot. Il y trouva, après les embarras de la question grecque, ceux de la question des réfugiés français en Angleterre et en Belgique, et surtout de la question des Lieux-Saints, qui enfermait la guerre avec la Russie, objet jusque-là de tant de complaisances diplomatiques. Lorsque le désastre des Turcs à Sinope détermina, en 1854, l'alliance anglo-française et l'expédition de Crimée, M. Drouyn, qui ne pouvait renoncer à l'espoir de la paix, alla prendre part aux conférences de Vienne (avril 1855), et lorsqu'elles furent enfin rompues, il donna sa démission de ministre. L'année suivante, à l'occasion d'un message adressé au Sénat, pour lui recommander une plus grande initiative, il donna sa démission de sénateur.

M. Drouyn de Lhuys, grand officier de la Légion d'honneur depuis décembre 1850, a été promu par l'empereur à la dignité de grand-croix du même ordre en 1853. Il est président du comice agricole des arrondissements de Melun et Fontainebleau, et vice-président de la Société d'acclimatation.

DROYSEN (Jean-Gustave), historien allemand, né à Treptow, en Poméranie, le 6 juillet 1808, et fils d'un pasteur protestant, étudia à Stettin et à Berlin, où il fut professeur de 1829 à 1840. Il obtint alors une chaire d'histoire à Kiel où il prit une part très-active à la question des grands-duchés. C'est lui qui rédigea la fameuse *Adresse de Kiel* et la protestation des professeurs (1844-1846). Il publia en outre, avec le professeur Samwer, l'*Histoire de la politique danoise* (Actenmaessige Geschichte der daen. Politik; Hambourg, 1^{re} et 2^e édition, 1850), et divers écrits contre l'annexion. Le gouvernement provisoire établi à Kiel en 1848, l'envoya au parlement préparatoire de Francfort. Il devint ensuite membre de l'assemblée générale et secrétaire du comité de constitution dont il publia les *Rapports* (Verhandlungen; Leipsick, 1849). Il appartenait au parti modéré, dit parti Gagern. Depuis 1851, M. Gustave Droysen a été appelé à la chaire d'histoire d'Iéna.

Philologue et historien, M. Droysen a donné: une traduction d'*Eschyle* (Berlin, 1822; 2^e édit., 1841, 2 volumes), et une traduction d'*Aristophane* (Berlin, 1835-1838; 3 volumes), puis l'*Histoire d'Alexandre le Grand* (Geschichte Alexanders des Grossen; Berlin, 1833); l'*Histoire de l'hellénisme* (Geschichte des Hellenismus; Hambourg, 1836-1843, 2 volumes); un *Cours sur l'histoire de la guerre de l'indépendance* (Vorlesungen über die Geschichte des Freiheitskrieges; Kiel, 1846, 2 volumes); la *Vie du feld-maréchal Yorck de Wartenbourg* (Leben des Feldmarschalls Yorck, etc.; Berlin, 1851; 2^e édit., 1856), et une *Histoire de la politique prussienne* (Geschichte der preussischen Politik; Berlin, 1855, 2 vol.), son plus important ouvrage. On cite aussi de lui divers mémoires publiés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Saxe.

DROZ (Jules-Antoine), sculpteur français, né à Paris, en 1807, et fils du graveur distingué de ce nom, fut élève de Cartellier et de Regnault. Il a exécuté de nombreux travaux dont les plus remarquables sont: *le Génie du mal*, au château de Compiègne; *l'Ange du martyre*, à l'église Saint-Sulpice; *Mathieu Molé* (1844), pour la façade de l'hôtel de ville; *le Camoëns* et *don Enrique*, bustes, au palais royal de Lisbonne; *l'Hiver* et *l'Été* (1846), grandes allégories en marbre placées dans la salle d'horticulture du Luxembourg: le physicien *Conté*, pour la ville de Séez; le *fronton* du château impérial de Saverne (1854); *le Lierre*, à l'Exposition universelle de 1855; l'architecte *Chambiche*, *la Gravure*, statues décorant les façades du nouveau Louvre. M. Droz a obtenu une 2^e médaille en 1843, une médaille de troisième classe en 1855, et la décoration en 1854.

DRUET-DESVAUX (Jacques-Mathieu-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Alençon (Orne), le 21 septembre 1793, s'engagea en 1813 dans les gardes d'honneur et fit les dernières campagnes de l'Empire. En 1815, il entra dans les gardes du corps de Louis XVIII. Nommé en 1817 garde général, puis sous-inspecteur des forêts du département de l'Orne, il

donna sa démission en 1830. En 1832, il entra au conseil municipal d'Alençon et, en 1836, au conseil d'arrondissement de Mortagne. En 1848 il fut nommé représentant du peuple, le dernier sur la liste des onze élus du département de l'Orne. Membre du Comité des finances, il vota ordinairement avec la droite, approuva l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Pendant les journées de juin 1848, il fut quelque temps prisonnier des insurgés au faubourg Saint-Antoine et apposa sa signature sur l'Adresse qu'ils envoyèrent à l'Assemblée nationale (voy. Larabit). Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique sans se rallier à la politique de l'Élysée. Depuis le 2 décembre, il s'est retiré de la vie publique. Il est décoré de la Légion d'honneur.

DRUEY (Charles), homme d'État suisse, né vers 1800, d'une famille originaire du canton de Vaud, fréquenta les principales universités d'Allemagne, où il s'appliqua à l'étude du droit. De retour en Suisse, il se mêla aux discussions soulevées dans le canton de Vaud par les questions religieuses, et demanda que les pasteurs fussent élus directement par les communes, que les femmes prissent part à l'administration des églises, et que l'obligation de se conformer dans l'enseignement aux saintes écritures, fût substituée à la profession de foi helvétique. Cette dernière proposition fut acceptée en décembre 1839, lors de la révision de la constitution ecclésiastique. Bientôt après, M. Druey entra au conseil d'État de son canton et, l'année suivante, à la Diète fédérale. Les débats relatifs aux couvents d'Argovie le mirent en évidence. Il fonda l'*Association patriotique*, et lorsqu'en 1845 l'assemblée populaire tenue sur le mont Benon, près de Lausanne, amena la démission du conseil d'État, il fut nommé président du gouvernement provisoire. En cette qualité, il contribua à l'établissement d'une nouvelle constitution radicale dans le canton soumis à son influence prépondérante. A la diète fédérale, il soutint également les doctrines du radicalisme, montra beaucoup d'énergie dans la lutte contre le *Sonderbund*, et se prononça pour la révision du pacte fédéral, qui fut modifié, en 1848, dans le sens démocratique et unitaire. Depuis lors il a été, comme membre du conseil fédéral, l'un des chefs du pouvoir exécutif de la Confédération helvétique et, en 1850, il a présidé la Diète. Durant la crise révolutionnaire de 1848 et de 1849, il s'efforça de modérer l'impatience des radicaux extrêmes. — M. Ch. Druey est mort le 29 mars 1855.

DRUMANN (Charles-Guillaume), érudit allemand, né à Daustedt, près de Halberstadt, le 11 juin 1786, et envoyé à Halle pour étudier la théologie, se tourna, sous l'influence du célèbre philologue Wolf, vers l'étude des langues anciennes et obtint, en 1810, une place de professeur au collége de cette ville. Appelé à Kœnigsberg en 1817, pour y remplacer Hüllmann, dans la chaire de philologie, il fit des cours qui eurent un grand succès et auxquels il a dû surtout sa réputation; car il a peu écrit. Nous citerons toutefois de lui, outre quelques dissertations : *Essai sur l'histoire de la décadence des États grecs* (Ideen zur Geschichte des Verfalls der griech. Staaten, Berlin, 1815); *l'Inscription de Rosette* (Die Inschrift von Rosette, Kœnigsberg, 1823); *Principes d'une histoire de la civilisation* (Grundriss der Culturgeschichte, Kœnigsberg, 1847); *Boniface VII*[...] (Kœnigsberg, 1852, 2 vol.), et surtout son *Hi*[...]*toire de Rome* (Geschichte Roms, Kœnigsberg, 1834-1844, 6 vol.), ouvrage très-loué pour la pé[...]nétration de l'esprit, la clarté du style et l'exact[...] connaissance des sources.

DUBAN (Jacques-Félix), architecte français[...] membre de l'Institut, né à Paris, le 14 octob[...] 1797, étudia sous Debret, suivit en même temp[...] l'École des beaux-arts et remporta le grand pr[...] en 1823 sur un *projet d'Hôtel des douanes et d*[...] *l'octroi*. De 1824 à 1829 il séjourna en Italie, e[...] se livra presque tout entier à de sérieuses étude[...] de l'antique et de la Renaissance. De retour e[...] France, il fut chargé, en 1834, de continuer le[...] Palais des beaux-arts commencé par Debret, e[...] reprit l'edifice sur un plan complétement nou-veau; limité par un budget très-restreint, il [...] laissé aux objets d'art, dont la cour est devenue [...] dépôt, le soin d'en compléter la sobre ornementa-tion. En 1845, il restaura l'ancien *château d*[...] Blois et, peu après, le château de *Dampierre*, dont M. le duc de Luynes lui confia le nouvel aménagement.

Après la révolution de Février, M. Duban devint architecte du Louvre. Il exécuta avec un rare talent, et avec l'approbation de tous ses confrères, la restauration ou plutôt l'achèvement de la façade extérieure, dite Galerie du bord de l'eau, et termina en quatre ans, au milieu des remaniements qui lui furent successivement demandés, la Galerie d'Apollon, le Salon carré, la Salle des sept cheminées, les jardins et les grilles, plus tard déplacés, de la cour et de la grande façade, enfin tou[...] les détails d'ornementation intérieure, qu'il av[...] longtemps étudiés et préparés. En 1854, il se démit de son titre d'architecte du Louvre.

Cet architecte, avant tout éminent dessinat[...] et archéologue distingué, a envoyé aux Salo[...] *une Maison de Pompei* (1831); *la Salle d'une* [...] *antique* (1833); et à l'Exposition universell[...] 1855, outre les envois précédents, *l'Arc* [...] *Tibre*, l'*Intérieur d'un palais romain*, un *T*[...]*beau étrusque*, *Baïa*, douze *Dessins du châ*[...] *de Blois;* imposante série d'œuvres qui obt[...] une grande médaille d'honneur.

M. Duban est entré à l'Institut en 1854, à [...] mort de Visconti, et a été nommé, au com[...]cement de la même année, inspecteur génér[...] bâtiments civils. Décoré en février 1836, il a [...] fait officier de la Légion d'honneur en 18[...].

DUBARRY [des Hautes-Pyrénées], anc[...] re-présentant du peuple français, né à Cam[...] (Hau-tes-Pyrénées), en 1807, fit son droit à Paris, [...] reçu avocat en 1832 et s'inscrivit au barreau [...] Bagnères-de-Bigorre, où il plaida avec succès. [...] fut nommé quatre fois bâtonnier de l'ordre. P[...] fesant ouvertement des opinions républica[...] sous la monarchie, il fut nommé le 28 févr[...] le gouvernement provisoire l'un des comm[...] chargés d'administrer son département. Sa n[...]nation fut accueillie avec faveur par l'arron[...]sement de Bagnères, où il obtint, aux élec[...] d'avril, 17 000 voix sur 18 000 votants. É[...] présentant du peuple, le second sur les [...] département, par 32 342 suffrages, il fit p[...] du comité de la guerre, siégea à la Mon[...] et, sans compter parmi les purs socialistes, [...] montra très-disposé à mettre en pratique les [...] nouvelles. Protestant contre l'état de siége, [...] fusa de déclarer que le général Cavaignac [...] bien mérité de la patrie. Après l'élection du [...] cembre, il fit une opposition très-énergique [...] politique napoléonienne et ne fut point [...] l'Assemblée législative.

Google

DUBEUX (Louis), orientaliste français, né à Lisbonne, vers 1795, de parents français, entra à la Bibliothèque royale de Paris, comme employé, dès 1816. Il y eut le titre de conservateur adjoint, en 1835, et en exerça les fonctions jusqu'en 1848. A cette époque, il passa, en qualité de professeur de turc, à l'École des langues orientales vivantes. M. Dubeux, décoré de la Légion d'honneur depuis 1838, est membre du conseil de la Société asiatique de Paris et membre correspondant de l'Académie royale des sciences de Turin.

M. Dubeux a pris rang parmi les orientalistes français, surtout par des notices dans le *Journal asiatique*, et par ses articles spéciaux dans des revues générales, telles que la *Nouvelle revue encyclopédique* et *le Correspondant*. Il a donné à la collection de *l'Univers pittoresque* deux ouvrages: *la Perse* (Paris, 1841, in-8): *la Tartarie, le Beloutchistan et le Népal*, en collaboration avec M. Valmont (1848). Il a revu la traduction du poëme des *Lusiades*, par Millié (1841, in-12), et collaboré à l'*Encyclopédie du XVIII^e siècle*. En 1836, il a donné une 1^{re} livraison de la *Chronique d'Abou-Djafar Mohammed Tabari traduite sur la version persane d'Abou-Ali Mohammed Belami*, etc., imprimée aux frais du comité des traductions orientales de Londres, mais dont on a vainement attendu la continuation; et en 1856, des *Éléments de grammaire turque*.

DUBOIS (Paul-François), publiciste français, ancien député, ex directeur de l'École normale supérieure, né à Rennes (Ille-et-Vilaine), le 2 juin 1793, fit ses études dans sa ville natale et entra, en 1812, à l'École normale, d'où il fut envoyé, comme professeur d'humanités, à Guérande (Loire-Inférieure). Le rôle qu'il accepta, dans l'arrondissement, de commissaire de l'Association bretonne, en 1815, le fit destituer une première fois de ses fonctions universitaires. Il rentra toutefois bientôt dans l'enseignement secondaire et fut chargé d'une classe de grec, puis de la rhétorique, au collége de Falaise, et enfin de la classe de seconde au collége de Limoges. Après avoir professé l'éloquence française à la Faculté de Besançon, il fut appelé à Paris, en 1820, comme professeur de rhétorique au collége Charlemagne. Ses opinions politiques lui attirèrent bientôt une seconde destitution provoquée par de Corbière, président du conseil de l'instruction publique. Mais on lui conserva son rang universitaire.

M. Dubois avait déjà débuté, comme journaliste, dans les *Tablettes universelles* et dans *le Censeur européen*. En septembre 1824, il fonda avec MM. Lachevardière et Pierre Leroux le fameux journal *le Globe* qui compta pour collaborateurs M. Duvergier de Hauranne, Armand Carrel, Jouffroy, etc., et porta au système religieux et monarchique de la Restauration de si rudes coups. M. Dubois n'était pas un des moins acharnés à la lutte. Plus des deux tiers des articles de politique militante sont de lui. Aux approches de la révolution de Juillet, et comme pour en hâter l'explosion, *le Globe*, devint quotidien. M. Dubois inaugura cette nouvelle ère par deux articles intitulés: *la France et les Bourbons en* 1830, dans lesquels, après avoir rappelé la situation du pays en 1815, il peignait vivement « toute cette nuée de légitimités grotesques et insolentes qui étaient accourues se grouper autour de la légitimité dynastique à demi acceptée, » et prédisait la révolution prochaine. Un procès en Cour d'assises augmenta le retentissement de ces articles. L'auteur, assisté de l'avocat Renouard, plaida lui-même et fut condamné à 3000 francs d'amende et à quatre mois de prison. En même temps, on poursuivit devant le Conseil royal sa radiation des cadres universitaires. M. Dubois s'y défendit aussi lui-même, assisté à la fois de Renouard et de M. Odilon Barrot, et il ne fut prononcé contre lui qu'une simple censure.

Les événements de Juillet trouvèrent M. Dubois en prison ou plutôt dans une maison de santé où il avait obtenu d'être transféré. Il en sortit le 27 juillet, et reprit la direction de son journal, mais pour peu de jours. Car, dès le 14 août, à la suite de dissentiments avec ses anciens collaborateurs, il laissait à M. P. Leroux la rédaction en chef du *Globe*, qui devint le principal organe de la doctrine saint-simonienne. En septembre 1830, le nouveau pouvoir s'attacha M. Dubois, en le nommant inspecteur général des études. L'année suivante, la ville de Nantes l'élut député. Elle lui conserva fidèlement son mandat jusqu'en 1848; ce qui le fit appeler ordinairement, pour le distinguer de ses nombreux homonymes, Dubois de la Loire-Inférieure. Secrétaire de la Chambre, pendant plusieurs sessions, membre de nombreuses commissions, il prit une part active aux travaux parlementaires et aborda plusieurs fois la tribune, où il se faisait remarquer par des efforts d'énergie concentrée qui gênaient souvent l'essor de sa parole.

Cependant M. Dubois remplit dans l'Université des fonctions de plus en plus hautes. Au mois de mai 1839, il fut nommé conseiller titulaire de l'instruction publique, en remplacement de M. Villemain, devenu ministre. En mars 1840, l'élévation de M. Cousin au même honneur, fit échoir à M. Dubois sa succession comme directeur de l'École normale. Depuis 1834, il était chargé, à l'École polytechnique d'une conférence de littérature française qu'il conserva jusqu'en 1848, malgré les deux nouvelles dignités supérieures dont il était revêtu. Pendant dix ans, M. Dubois, comme conseiller de l'instruction publique, membre de ce qu'on appelait alors le triumvirat universitaire, eut la haute main sur tout l'enseignement littéraire, comme M. Saint-Marc Girardin sur l'histoire, et M. Cousin sur la philosophie. Servant dans ce poste élevé, comme à la Chambre, la politique du dernier règne, il contribua pour sa part à porter les études universitaires au niveau qu'elles atteignirent à cette époque. Écarté des assemblées politiques par la révolution de Février, M. Dubois se maintint au conseil, mais avec une autorité de jour en jour restreinte, sous les divers ministres de l'instruction publique qui se succédèrent depuis 1848, et n'en sortit qu'au moment de sa dissolution définitive dans la réorganisation de l'enseignement (avril 1852). Depuis le milieu de 1850, cependant, pour apaiser les ombrages que pouvait porter encore le souvenir de son vieux libéralisme, le ministère avait retiré de ses mains la direction de l'École normale, pour la confier à M. Michel. M. Dubois mène depuis cette époque une vie retirée.

A part ses articles du *Globe*, M. Dubois a peu écrit. On cite de lui: une traduction anonyme de l'*Histoire de l'église de Reims* par Flodoard, dans la *Collection des chroniques* de M. Guizot (1824). Il y a près de trente ans qu'on annonce qu'il prépare, au point de vue de la critique la plus indépendante, un ouvrage considérable sur l'histoire des religions.

DUBOIS (Amable), ancien député et représentant du peuple français, né à Amiens (Somme), en 1790, d'une famille de riches propriétaires, étudia d'abord la médecine et se fit recevoir docteur. Au bout de quinze ans, il abandonna sa profession, pour s'occuper spécialement d'agricul-

ture. Appartenant à l'opposition libérale avant la révolution de Février, il siégea quelque temps à la Chambre des Députés près de M. Odilon Barrot. En 1848, il fut élu représentant du peuple dans le département de la Somme par 84 917 voix, le dernier de la liste. Membre du Comité du travail, il vota assez souvent avec le parti démocratique, mais s'abstint dans un grand nombre de questions importantes, telles que l'ensemble de la Constitution; la proposition de Dupont (de l'Eure), tendant à déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie, etc. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique napoléonienne tant à l'intérieur que dans la question de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il entra dans la coalition des anciens partis monarchiques, sans se rallier à la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris à Paris l'exercice de la médecine.

DUBOIS (Jean-Nicolas-Louis-Eugène, comte), conseiller d'État français, né à Paris, en 1812, est le fils du conventionnel de ce nom, qui devint sénateur et fut anobli par Napoléon. Doué d'une mémoire et d'une facilité prodigieuses, il a soutenu successivement et d'une manière brillante les examens de l'École polytechnique, de l'École de Saint-Cyr et de la Faculté de droit. Reçu avocat en 1839, il est entré l'année suivante au conseil d'État, où il a fait partie de la Commission consultative des chemins de fer. Quand le conseil d'État dut être organisé d'après les bases nouvelles de la Constitution (1848), M. Dubois fut maintenu dans ses fonctions de maître des requêtes qu'il occupait depuis 1846; il n'a été nommé qu'en 1853 conseiller en titre dans la section des travaux publics. Il est officier de la Légion d'honneur.

DUBOIS (Louis-François), littérateur français, né à Lisieux, le 30 novembre 1773, obtint en 1799 la place de bibliothécaire de l'École centrale du département de l'Orne et fut ensuite secrétaire de la préfecture de Trasimène. Devenu, sous la Restauration, bibliothécaire de la ville d'Alençon, il continua de porter ses études sur les objets les plus divers. Après avoir débuté en 1792 par le mélodrame d'*Ankarstrœm* et avoir adressé des vers *à l'Être suprême*, *à la Concorde* et *à Napoléon*, il fonda le *Journal politique et littéraire de l'Orne*, qu'il rédigea de 1805 à 1812, en même temps que l'*Annuaire historique et administratif* de ce département; s'occupant beaucoup d'agriculture, il a publié : *du Pommier et des cidres* (1804, 2 vol. in-12); *des Melons* (1810); *Étrennes d'économie domestique* (1821); *Cours complet d'agriculture* (1824, 6 vol. in-12); *Nouvelle encyclopédie du cultivateur* (1830, 8 vol. in-18, 2ᵉ édit. 1838), complétée en 1843 par un nouveau volume; la traduction de l'*Économie rurale* de Columelle (3 vol. in-8), pour la *Bibliothèque* Panckoucke, etc.

Les travaux historiques de M. Dubois sont encore plus variés; nous rappellerons : *Archives de la Normandie*, revue qu'il a dirigée à Caen de 1824 à 1828; *Histoire de l'abbaye de la Trappe* (1824, in-8), comprenant les monastères français et étrangers de cette observance; *Histoire de Normandie d'Orderic Vital* (1826, 4 vol. in-8), traduction qui fait partie de la *Collection des mémoires* M. de Guizot; *Itinéraire de la Normandie* (1827, in-8); un grand nombre d'articles à la *Biographie* Michaud, à l'*Encyclopédie moderne*, au *Magasin encyclopédique*, au *Mercure*; des éditions et réimpressions, entre autres les *Noëls de La Monnoye* et les *Vaux de Vire d'Olivier Basselin*; *Madame de Sévigné* (1838, in-8), recherches nouvelles sur sa correspondance; *Essai sur l'histoire de Vitré* (1840, in-8); *Recherches sur la Normandie* (1843, in-8); *Histoire de Lisieux* (1845, 2 vol. in-8); *Ballades normandes* (1854), et diverses notices dans les *Mémoires de l'académie de Caen*.

DUBOIS [D'AVESNES] (Charles-Hippolyte DUBOIS, dit), auteur dramatique français, né à Avesnes (Nord), vers 1800, écrivit de bonne heure pour le théâtre; toutes ses pièces, faites presque toujours en collaboration, sont signées *Davesne*. Nous citerons : *l'Obligeant maladroit* (1827); *les Bons maris font les bonnes femmes* (1834); *Candinot, roi de Rouen* (1839); *Marie ou le Dévouement* (1842); *une Chaîne à rompre* (1844); *une Nuit terrible* (1845); *la Reine d'Yvetot* (1849), etc. Il est aujourd'hui régisseur général au Théâtre-Français. — Sa fille, qui cultive la sculpture, a exposé en 1857 un buste de *Béranger*.

DUBOIS [D'AMIENS] (Frédéric), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Amiens, le 1ᵉʳ février 1792, commença ses études médicales à l'École préparatoire de sa ville natale et vint les terminer à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1828. Quelques années après, il fut élu membre de l'Académie de médecine, dont il devint, en 1847, à la mort de Pariset, secrétaire perpétuel. Il fait en cette qualité, depuis cette dernière époque, des *Éloges* annuels très-estimés. Ce médecin savant est de ceux qui ne croient pas les doctrines spiritualistes incompatibles avec les études pathologiques; c'est dans cet esprit que sont conçus, comme plusieurs de ses ouvrages, les articles qu'il a fournis au *Dictionnaire des sciences philosophiques* de M. Franck. M. Dubois d'Amiens a été décoré en mai 1843.

On a de lui : *de l'Identité et des différences de l'hystérie et de l'hypocondrie*, mémoire couronné à Bordeaux (1830); une *Histoire philosophique* de ces deux affections (1833, in-4); *Traité de pathologie générale* (1837, 2 vol. in-8); *Traité des études médicales* (1838); *Préleçons de pathologie expérimentale* (1841); *Philosophie médicale, ou Examen des doctrines de Cabanis, de Gall et de Broussais* (1846); *Histoire académique du magnétisme animal* (1841), en collaboration avec M. Bourdin, etc.; de nombreuses *Notices, Notes, Dissertations*, la plupart extraites du recueil de l'Académie de médecine, et principalement : *Documents pour servir à l'histoire de l'Académie royale de chirurgie* (1851), fragment d'une histoire complète dont l'auteur a réuni tous les matériaux en dirigeant, à la Bibliothèque impériale, le classement des livres de médecine, de chirurgie et de pharmacie.

DUBOIS (Paul, baron), médecin français, membre de l'Académie de médecine, doyen de la Faculté, est le fils du baron Antoine Dubois, si célèbre comme praticien, comme savant et comme professeur. Né à Paris, le 7 décembre 1795, il alla commencer ses classes à Rennes, revint les terminer à Paris, au lycée Napoléon, et n'aborda l'étude de la médecine qu'en 1815. Il devint bientôt par concours, interne des hôpitaux. Reçu docteur en janvier 1818, il fut nommé chirurgien adjoint de la maison royale de santé en 1820, puis professeur adjoint à l'hospice de la Maternité, arriva à l'agrégation au concours de 1823, et en 1825, il remplaça son père comme professeur et chirurgien en chef de la Maternité. En 1834, à l'époque de la réorganisation du personnel de la Faculté, il fut nommé, au concours, à la chaire de clinique d'accouchement. M. Paul Dubois est depuis 1823 membre de l'Académie de médecine;

Digitized by Google

et depuis 1852 doyen de la Faculté de Paris. Plus récemment, il a été nommé accoucheur de l'impératrice et, à la suite de la naissance du prince impérial, il a reçu le grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Le fils du baron Dubois est à la fois, comme celui-ci, un médecin instruit et un habile praticien. Il professe aussi avec clarté et distinction. Doué d'une grande bienveillance, il n'a ni l'activité ni l'originalité indépendante de son père. Il a peu produit. Outre sa thèse d'agrégation: *Que convient-il de faire dans le cas du rétrécissement du bassin?* il n'a écrit que des *Rapports* à l'Académie ou des *Mémoires*. On cite, parmi ces derniers, les suivants : *sur les Mouvements instinctifs de l'enfant dans le sein maternel; sur l'Opération du bec de lièvre dans la première enfance; sur l'Application de l'ausculation à la pratique des accouchements*, inséré dans les *Archives générales de médecine* (1832, t. XXVII et XXVIII). On annonce depuis plus de quinze ans, de M. P. Dubois, un *Traité complet sur l'art de l'accouchement*, dont les premiers chapitres seuls ont été insérés dans des journaux de médecine.

DUBOIS (Abraham). Voy. Abraham-Dubois.

DUBOIS (François), peintre français, né à Paris le 11 mai 1790, étudia sous Régnault, suivit les cours de l'École des beaux-arts, y remporta le second prix en 1817, et le grand prix au concours de 1819, sur ce sujet : *Thémistocle chez Admète*. De retour d'Italie en 1825, il reprit ses envois aux Salons et se livra plus particulièrement à la peinture historique. On a de lui un grand nombre de toiles estimées, entre autres : *le Jeune Clovis trouvé par un pêcheur* (1822), maintenant à Versailles; la *Mort de Manlius; saint Leu délivrant des prisonniers*, pour l'église Saint-Leu; *Jeune Femme d'Albano* (1831); *saint Louis à Damiette*, pour la chapelle de l'École militaire: une *Annonciation*, à Notre-Dame de Lorette; le *Baptême de Clovis*, à la chapelle des Quinze-Vingts; le *Sacre de Pépin le Bref*, pour les galeries de Versailles, etc. (1827-1845): *Jeune femme de la Sabine*, *Vieille Femme de Spoletto*, à l'Exposition universelle de 1855; *Psyché abandonnée par l'Amour* (1857).—M. Fr. Dubois a obtenu une 1re médaille en 1831.

Son frère puîné, M. Franklin-Jean-Étienne Dubois, né à Paris le 3 janvier 1796, également élève de Régnault et de l'École des beaux-arts, où il obtint en 1821 le second prix de peinture, a fait, à la suite d'un voyage en Italie, divers envois aux Salons. Ses tableaux, qui sont la plupart des sujets de genre, ont été souvent acquis par la Société des amis des arts.

DUBOIS (Pierre), horloger technologiste français, né à Châtellerault (Vienne), le 15 décembre 1002, fut longtemps employé dans les ateliers de Lepaute, et inséra dans plusieurs recueils, entre autres *le Moyen âge et la Renaissance* et le *Magasin pittoresque*, des articles relatifs à la mécanique ou à l'horlogerie. Il fonda lui-même une revue spéciale ornée de figures, *la Tribune chronométrique*, qui n'eut qu'un petit nombre de numéros. Mais il a attaché son nom à un ouvrage considérable et fait avec beaucoup de soin : *l'Histoire de l'horlogerie ancienne et moderne* (1849-1850, in-4, avec 200 gravures sur bois), suivie de la biographie des horlogers les plus célèbres de l'Europe. On a encore de lui : *des Fabriques d'horlogerie de la Suisse et de la France* (1853, in-18), un compte rendu des produits de l'horlogerie à l'Exposition universelle de 1855, dans le journal *la Patrie*, etc.

DUBOSCQ (Jules), opticien français, né en 1817, est élève et gendre de M. Soleil, chez lequel il entra en 1830. Il l'assista dans l'établissement de ses appareils de diffraction et de polarisation, et lui succéda en 1849. S'attachant à perfectionner les instruments destinés aux expériences d'optique, il en a simplifié les dispositions, facilité l'emploi. Il faut citer sa *lampe électrique*, pour l'application de la lumière électrique aux observations microscopiques; le *stéréoscope*, modifié par M. Brewster, instrument dont il a construit, sur les indications de ce savant, les premiers modèles, et auquel il appliqua le premier les doubles épreuves photographiques, etc.

La perfection de ses instruments d'optique, et les services qu'ils ont rendus à la science, ont mérité à M. Duboscq de nombreuses distinctions: en 1851, il obtint une *council medal* à l'Exposition universelle de Londres; en 1853, une médaille de première classe à New-York; en 1855, une médaille de première classe à l'Exposition universelle de Paris. Son appareil *photo-électrique* a obtenu en 1856 une médaille d'or de la Société d'encouragement.

DUBOULOZ (Jean-Auguste Dubouleau, dit), peintre français, né à Paris le 20 février 1800, suivit, de 1816 à 1824 les cours de l'École des beaux-arts, en même temps que les ateliers du graveur Malbeste et du baron Gros. Il se livra ensuite à la gravure et au dessin, qu'il enseigna dans plusieurs pensionnats, et exécuta de nombreuses vignettes pour des ouvrages de librairie; il fit même plusieurs eaux-fortes et lithographies, et débuta comme peintre, au Salon de 1824. Il a principalement exposé: *Louis XI à la chasse*, *Quentin Durward et maître Pierre*, *le déjeuner de Louis XI*, tirés de Walter Scott; la *Piété de Crillon*, le *Prédicateur de Pontoise;* le *Courage d'un paysan de Compiègne pendant la captivité du roi Jean* (1838); le *Christ aux Oliviers* (1840); le *Testament du vieux garçon*, *l'Escarpolette;* de nombreux *Portraits*, dont quelques-uns au pastel (1825-1853); *la Tentation*, *le Mai* (1857). L'*Héroïsme du paysan*, de 1838, a reparu seul à l'Exposition universelle de 1855.

On a de M. Dubouloz, en dehors des Salons, un *Jésus apaisant la tempête*, commandé par le ministère de l'intérieur (1852); diverses décorations d'intérieur et de boudoir, entre autres la *Guerre des Amours pour les brunes et les blondes*, (1845); des dessins et sépias, notamment : *le général La Fayette entouré des ombres des grands hommes*, le *Sacre de Charles X*, et *la Visite en prison*. Il a obtenu une 3e médaille en 1838, et une 2e en 1840.

Sa fille, Mlle Sophie ou Sophaya Dubouleau, également appelée *Dubouloz*, s'est spécialement consacrée au pastel, et a débuté comme portraitiste au Salon de 1850. On a vu d'elle, en 1857, un *Portrait de M. Puget*.

DUBOURCQ (Pierre-Louis), peintre et graveur hollandais, né à Amsterdam en 1815, étudia le paysage sous Jean Van Ravensway et André Schelfout, à la Haye, et revint se fixer dans sa ville natale, où il se livra, comme ses maîtres, à la peinture de genre et de paysage. En 1844, il fit en Italie, en Angleterre et en France, un long voyage qui lui a inspiré ses tableaux les plus estimés; nous citerons : *les Environs d'Orléans*, *l'Inondation*, *Campagnes de Rome*, acquis par M. J. Fodor; la *Vallée de Saint-Pierre à Jersey*, *le Blé mûr*, etc.; ces trois dernières compositions ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec plusieurs eaux-fortes habilement réussies du même artiste.

DUBOURDIEU (Louis-Thomas-Rose-Napoléon, baron), marin français, sénateur, né le 15 juin 1804 à la Martinique, est fils d'un officier supérieur de l'Empire. Entré au service de la marine militaire dès l'âge de quatorze ans, il atteignit rapidement les grades d'enseigne (1825) et de lieutenant de vaisseau (1827) et eut l'année suivante une jambe emportée par un boulet de canon à la bataille de Navarin. Nommé capitaine de frégate en 1831 et capitaine de vaisseau en 1840, il se signala en plusieurs occasions par son intelligence et son énergie: le 7 juillet 1848, il fut élevé au rang de contre-amiral. Appelé en 1851 à obtenir une réparation des dommages causés à la marine marchande par les corsaires de Saleh et de Rabat, il vint mouiller sur les côtes du Maroc, bombarda la première de ces villes et la força de lui donner satisfaction. Depuis la proclamation de l'Empire, il a successivement été nommé préfet maritime de Toulon, grand officier de la Légion d'honneur (15 décembre 1851), vice-amiral (3 février 1852) et sénateur (12 juin 1856). — M. Dubourdieu devait quitter sous peu de jours la préfecture de Toulon lorsqu'il y est mort, le 26 juin 1857.

DUBOUSQUET-LABORDERIE [de la Corrèze], représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Brives-la-Gaillarde (Corrèze), en 1794, et fils d'un riche propriétaire, professa, sous la Restauration, des opinions très-libérales, fut nommé, en 1830, sous-préfet de Brives et continua de se montrer hostile à l'influence du clergé. Il ne craignit pas un jour d'introduire lui-même dans l'église de Brives, malgré l'opposition du curé, le convoi d'un mort à qui le clergé refusait ses prières. Il avait depuis longtemps quitté la carrière administrative, et il vivait dans ses terres, lorsqu'en 1848, il fut élu représentant du peuple, le septième sur huit, par 21 175 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique : après l'élection du 10 décembre, il fit quelque opposition au président, admit la proposition Rateau et ne fut pas réélu à la Législative.

DUBOYS-FRESNEY (Joseph), ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine), le 23 février 1812, et fils d'un colonel du génie, entra à l'École polytechnique en 1832, fut arrêté en 1833 comme complice d'une conspiration républicaine, et passa devant la Cour d'assises le 12 décembre de la même année. Acquitté par le jury, il n'en fut pas moins renvoyé de l'École. Après la révolution de Février, le souvenir de ses démêlés avec l'ancien gouvernement le fit choisir comme candidat à la Constituante par les républicains de la Mayenne. Élu représentant, le quatrième sur neuf, par 53 305 voix, il fit partie du Comité des travaux publics, et vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne à l'occasion des affaires de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

DUBRAY (Gabriel-Vital), sculpteur français, né à Paris, vers 1818, étudia sous Ramey, et débuta par un *Buste* au Salon de 1840. Il a depuis traité les sujets de genre et la sculpture monumentale. Il a surtout exposé : *sainte Philomène*, *saint Jean-Baptiste prêchant* (1842-1843); le *Joueur de trottola* (1844); *saint Sébastien*, *Spontini et le génie de la musique*, l'*Enfant prodigue*, un buste d'*Eschyle*, le *Maître à tous*, *Napoléon III*, le *général Charles Abattucci*, *Prevost d'Exiles* (18..-1853); l'*Amour vainqueur*, *M. Rouher*, à l'Exposition universelle de 1855; *Joséphine*, *Sacre de Joséphine*, *Clodion*, *Sully*, *Lannes*, *l'Été*, statues pour le nouveau Louvre, le *Cardinal Fesch*, pour Ajaccio (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et la décoration à la suite du Salon de 1857.

DUBRETON (Jean-Louis, baron), général français, ancien pair, né à Ploërmel (Morbihan), le 18 janvier 1773, s'engagea comme volontaire dans le bataillon auxiliaire des colonies (1790), devint un mois après lieutenant des gardes-côtes, passa l'année suivante dans un régiment d'infanterie, se battit avec courage aux armées du Nord et de la Vendée, et à la suite du passage du Mincio, où il reçut une blessure grave, fut nommé chef de bataillon (septembre 1800). Fait colonel dans la malheureuse expédition de Saint-Domingue (1803), il tomba entre les mains des Anglais, rentra en France, après une courte captivité, et fit à la tête du 5e de ligne les campagnes d'Allemagne et de Hollande. Pendant la guerre d'Espagne, il devint général de brigade (6 août 1811), purgea la province de Santander des guérillas qui l'infestaient sous la conduite du Marquesito et de Mendizabal, opposa dans Burgos, avec quinze cents hommes seulement, une vigoureuse résistance à toute l'armée de Wellington, et pour ce beau fait d'armes fut promu général de division (23 décembre 1811), avec le titre de baron. Appelé en 1813 à l'état-major général, il se signala par d'habiles manœuvres à la bataille de Hanau. Nommé par Louis XVIII commandant supérieur de la place de Valenciennes, M. Dubreton ne prit aucun service durant les Cent-Jours, et mérita, par cette abstention, les bonnes grâces du gouvernement des Bourbons: en juillet 1815, il reçut, en même temps que la croix de commandeur de Saint-Louis, le commandement de la 5e division militaire (Strasbourg). Le 5 mars 1819, il fut élevé à la dignité de pair de France. La loi de 1839 sur les limites d'âge le força de faire valoir ses droits à la retraite. — Le général Dubreton est mort à Versailles, en 1855.

DU BREUIL (Alphonse), horticulteur français, né le 21 octobre 1811, à Rouen, au Jardin même des plantes, dont son père est depuis plus de quarante ans directeur, fut destiné de bonne heure aux études agricoles. Il vint terminer à Paris son éducation scientifique (1829-1833), et fut presque aussitôt après son retour à Rouen, chargé d'un cours de culture à l'École normale primaire de la Seine-Inférieure, et en 1838 du cours d'agriculture à l'École d'agriculture, où il fit en outre un cours complémentaire d'arboriculture en 18.. Il occupa ces trois chaires avec un grand succès jusqu'à la fin de 1849. Renommé surtout comme arboriculteur, il créa au Jardin des plantes de Rouen une école d'arbres fruitiers, la première de ce genre. Depuis 1829, M. Du Breuil professe à Paris un cours d'arboriculture au Conservatoire des arts et métiers. Il s'est chargé en outre, en 1855, sur la demande du ministre de l'agriculture, d'un cours pratique et gratuit, à l'usage des jardiniers, qui a lieu le dimanche.

En 1853, le ministre de l'agriculture invita les préfets par une circulaire à confier à M. Du Breuil l'organisation de l'enseignement arboricole dans leurs départements. Depuis cette époque, il emploie six mois de chaque année à parcourir la province. Trois cours successifs dans le même département lui suffisent pour y former un p...

seur qui continue ensuite l'enseignement. Depuis quatre ans, six départements ont été ainsi visités. M. Dubreuil a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1852.

Le savant professeur a publié de nombreux mémoires dans les journaux des Sociétés d'agriculture et d'horticulture de Rouen, dont il fut secrétaire pendant de longues années, dans l'*Annuaire de l'association normande*, dans les *Comptes rendus de l'Institut*, dans le *Journal d'agriculture pratique*, et enfin dans la *Revue horticole*, dont il a été directeur. En 1846, il a publié son *Cours d'arboriculture* (2 vol. in-12). Cet ouvrage, résumé de ses travaux et de ses leçons, embrasse la culture de toutes les espèces ligneuses qui peuvent vivre sous le climat de la France, et réunissant en un corps de doctrine une foule de principes épars, a créé en quelque sorte l'arboriculture moderne. Réimprimé plusieurs fois en France, il a été traduit en anglais, en allemand et en russe, couronné par un grand nombre de Sociétés d'agriculture, et honoré de la part de l'empereur de Russie de la grande médaille des savants étrangers. En 1854, l'auteur en a donné un *Extrait* à l'usage des jardiniers. On a encore de lui un *Cours d'agriculture* (1850), en collaboration avec M. Girardin.

DUBRUNFAUT (Charles), chimiste français, né à Paris en 1796, fut d'abord professeur de chimie industrielle à l'École de commerce, et s'occupa sérieusement de la fabrication du sucre de betteraves et de la transformation de la fécule en glucose. Dès 1827, il mit en pratique les théories émises par lui-même, et fonda à Bercy une école pour l'étude et l'exploitation de la betterave et la distillation des alcools. Il la dirigea jusque dans ces derniers temps, et y créa ou adopta un des premiers les procédés maintenant en usage pour la fabrication du sucre et de ses produits accessoires. Ses travaux lui valurent, entre autres distinctions, le titre de membre de la Société d'encouragement dès 1827, et sans être exposant, une médaille d'argent à l'Exposition de 1844.

On a de lui : *de l'Art de la distillation* (1823); *de la Fabrication du sucre de betteraves;* un certain nombre de brochures toutes relatives à la betterave, aux alcools, « à la vigne remplacée par la betterave », des articles fournis au *Dictionnaire du commerce et des marchandises* (1825-1854). Il avait fondé en avril 1830 *l'Agriculteur manufacturier*, journal qui n'a compté que quelques mois d'existence.

DUBUFE (Charles-Marie), peintre français, né à Paris vers 1793, étudia sous David, et fit d'abord des tableaux académiques : un *Romain se laissant mourir de faim* (1810); *Achille prenant Iphigénie sous sa protection* (1812): *Jésus-Christ apaisant une tempête* (1819). Il n'eut que de médiocres succès dans la grande peinture, et se tournant vers un genre plus modeste, il exposa au Salon de 1822 : *Apollon et Cyparisse*, toile élégante, qui eut les honneurs du Luxembourg. Il revint ensuite, sans plus de succès, aux sujets religieux : *Jésus-Christ marchant sur les flots* (église de Saint-Leu), *la Délivrance de saint Pierre* (Saint-Pierre de Chaillot). Mais avec ce dernier tableau il exposa au Salon de 1827 deux petites toiles très-bien accueillies : *les Souvenirs* et *les Regrets*. La critique s'éleva contre cette peinture sentimentale, mais l'artiste eut pour lui la plus grande partie du public. Il donna dans le même genre : *le Nid et la mésange* (1831).

M. Dubufe se mit ensuite à faire des portraits, et avec une telle élégance que bientôt ce fut une mode de se faire peindre par lui. Il eut à représenter le roi *Louis-Philippe*, la *Reine des Belges* (1837), le député *Nicolas Kœchlin* (1841), le musicien *Zimmermann* (1847), et un certain nombre de personnages. Mais les portraits de femmes surtout firent sa fortune. Il excelle à habiller ses sujets, à les poser, à les rajeunir. Nul n'a fait un meilleur emploi de la soie et des dentelles, et ne réussit mieux à sauver, au besoin, l'insuffisance du style, de la couleur, ou du dessin.

En 1849, M. Dubufe exposa une *République;* en 1852, une *Villageoise* et des *Animaux*, sans compter les nouveaux portraits. A l'Exposition universelle de 1855, il se renferma dans le genre qui a fait sa réputation. Il a obtenu en 1831 une 1re médaille et la décoration en 1837.

DUBUFE (Édouard), peintre français, fils du précédent, né à Paris vers 1818, étudia d'abord sous son père, puis sous Paul Delaroche, et débuta au Salon de 1839 par une *Annonciation* et une *Chasseresse*, qu'on regarde généralement comme deux de ses meilleurs ouvrages. L'année suivante, *le Miracle des roses*, conçu dans le goût des *Souvenirs* et des *Regrets* de son père, eut le même succès de sentiment. En 1841, M. Édouard Dubufe aborda la peinture religieuse et la cultiva pendant cinq ans avec quelque bonheur. *Tobie*, *la Foi*, *l'Espérance et la Charité*, *Bethsabée* et *la Prière du matin* appartiennent à cette époque.

Mais M. Édouard Dubufe finit par se livrer à la peinture du portrait qui avait fait la réputation de son père, et il y porta un talent tout à fait semblable : même peinture rose et fraîche, même grâce un peu affectée, même inconsistance de couleur, même élégance de convention. En 1846 il exposa les portraits de MM. *Jules Janin* et *Paul Gayrard*, et en 1853, outre celui de l'*Impératrice*, quatre *Portraits* de femmes qui attirèrent tous les regards. A l'Exposition universelle de 1855, il a donné sept portraits qui ont été un peu perdus dans une si grande foule d'œuvres, et au Salon de 1857 sept autres portraits, notamment celui de Mlle *Rosa Bonheur* et *le Congrès de Paris*. M. Éd. Dubufe a obtenu successivement une 3e médaille en 1839, une 2e en 1840, une 1re en 1844, une de deuxième classe en 1855, et la décoration en juillet 1853.

DU BUS. Voy. Bus (DU).

DUC (Joseph-Louis), architecte français, né à Paris le 25 octobre 1802, étudia l'architecture sous M. Châtillon, entra à l'École des beaux-arts en 1821, et y remporta le grand prix d'architecture en 1825; le sujet du concours était : un *Hôtel de ville pour Paris*. Pendant sa dernière année de séjour à la Villa Médicis (1829), il fit un remarquable envoi, *le Colisée*, admis plus tard à l'Exposition universelle de 1855. De retour en 1831, il fut chargé, avec Alavoine, du monument ou colonne de Juillet, dont la première pierre fut posée cette même année, mais qui ne fut inaugurée que neuf ans plus tard. En 1848, M. Louis Duc fut désigné, conjointement avec M. Henri Labrouste, pour ordonner les funérailles des victimes de juin. En 1850, il a été chargé avec M. Dommey de la restauration de l'horloge de la tour du palais de justice, et en 1854, avec le même, des travaux d'agrandissement et d'isolement de ce même palais. Il vient d'être associé à M. Léon Vaudoyer pour la construction de la cathédrale de Marseille (1856).

M. Louis Duc est architecte du monument de Juillet et du palais de justice, et attaché à la Ville de Paris pour la section des colléges. Il a obtenu une médaille de première classe en 1855, et la décoration le 29 juillet 1840.

DU CAMP (Maxime), littérateur et artiste français, né à Paris, le 8 février 1822, est le fils du chirurgien de ce nom, membre de l'Académie de médecine, et mort à trente et un ans en 1824. Il fit au sortir du collège un premier voyage de dix-huit mois en Orient (1844-1845). A son retour, il s'occupa de photographie, et se livra à des expériences qui ne furent interrompues que par les événements de 1848. Blessé dans les rangs de la garde nationale aux journées de juin, il reçut la décoration des mains du général Cavaignac. L'année suivante, le ministère de l'instruction publique lui confia une mission spéciale qui lui permit d'explorer de nouveau et plus en détail l'Égypte, la Nubie, la Palestine et l'Asie Mineure (1849-1851). Il rassembla dans ce second voyage une immense collection de clichés ou négatifs photographiques pris sur nature, et prépara ainsi le premier ouvrage où la typographie se soit alliée au daguerréotype. Il a été promu officier de la Légion d'honneur le 1^er^ janvier 1853.

M. Maxime Du Camp, qui joint le double talent de poëte et d'écrivain à ses goûts d'artiste et de voyageur, a successivement publié : *Souvenirs et paysages d'Orient* (Smyrne, Éphèse, Magnésie, Constantinople, Scio, 1848, in-8); *Égypte, Nubie, Palestine, Syrie* (1852, in-fol.); *le Livre posthume, ou Mémoires d'un suicidé* (1853, in-8 et in-18; 2^e^ édit., 1855, in-16); *le Nil, ou Lettres sur l'Égypte et la Nubie* (1854, in-12); *les Chants modernes*, poésies (1855, in-8); *les Beaux-Arts à l'Exposition universelle de* 1855 (même année, in-16); *l'Eunuque, mœurs musulmanes* (1856); *les Six aventures*, roman (1857, in-16); *le Salon de* 1857 (in-16). Il a été, en octobre 1851, un des cinq fondateurs de la nouvelle *Revue de Paris*, à laquelle il a fourni prose et vers jusqu'à sa disparition (janvier 1858).

DU CASSE (P. Emmanuel-Albert, baron), écrivain militaire français, né vers 1815, fut admis à l'École de Saint-Cyr et prit part à la guerre d'Afrique; il passa ensuite dans le corps d'état-major, obtint en 1854 le grade de chef d'escadron, et fut attaché la même année à la personne du prince Jérôme, en qualité d'aide de camp. Il est officier de la Légion d'honneur.

On a de lui plusieurs travaux de stratégie, tels que : *Récit historique des opérations de l'armée de Lyon en* 1814 (1849, in-8); *Opérations du neuvième corps de la grande armée en Silésie* (1851, 2 vol. in-8 et atlas), durant la campagne de Prusse et de Pologne; *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de Russie* (1852, in-8), suivis des lettres de Napoléon au roi de Westphalie; *les Erreurs militaires de M. de Lamartine* (1852, in-8), examen critique de son *Histoire de la Restauration*, etc. Il a été chargé en outre de mettre en ordre et d'éditer les *Mémoires du roi Joseph* (1853-1854, 10 vol. in 8; 2^e^ édit., 1856), qui ont jeté un jour si nouveau sur la politique de famille de l'Empire; l'*Histoire des négociations diplomatiques relatives aux traités de Morfontaine, de Lunéville et d'Amiens* (1855-1856, 4 vol. in-8), qui en forment le complément. Il a publié en 1857 une réfutation anonyme mais très-nette des allégations calomnieuses contenues dans les *Mémoires du duc de Raguse* (1856-1857, 8 vol. in-8), contre le roi Joseph et le prince Eugène et un ouvrage intitulé : *la Morale du soldat, ou les Vertus militaires* (in-16).

DUCASSE (Jean-Marie-Auguste), médecin français, né à Toulouse, le 26 avril 1786, fit ses études spéciales à la Faculté de Montpellier et y reçut, en 1807, le diplôme de docteur; il a professé, pendant longtemps, à l'École de médecine de Toulouse, où il réside encore. Il a la réputation d'un des plus habiles praticiens du Midi [illegible] ses nombreux travaux attestent des connaissances profondes et un esprit observateur. On remarque parmi ses ouvrages : *Mémoires et observations de médecine et de chirurgie* (1821, in-8); *Éloge de Larrey* (1829), et *Rapports sur les travaux de l'École préparatoire de médecine de Toulouse* pendant les années 1840 à 1845 (1846).

DUCHAPT (Claude-Théophile), magistrat et littérateur français, né à Bourges le 5 juillet 1802, se fit inscrire, après avoir fait son droit, au barreau de cette ville, prit part aux luttes politiques de la Restauration et fit paraître, à l'occasion des élections de 1827 et de 1830, diverses brochures satiriques en faveur des candidats libéraux. A la révolution de Juillet, il entra dans la magistrature et remplit successivement les fonctions de juge au tribunal civil et de conseiller à la Cour de Bourges. *La Jurisprudence* de cette Cour, qu'il a rédigée de 1827 à 1845, lui doit un grand nombre d'articles et de dissertations sur des points de droit, entre autres les deux suivantes réimprimées à part : *sur la Pénalité à appliquer aux duellistes* (1837); et *sur la Peine applicable au crime d'incendie des dépendances d'une maison d'habitation* (1847). On a encore du même auteur une *Lettre* anonyme à l'abbé de Lamennais (1840), qu'il a signée *un Homme-potence*; et un recueil de *Fables* (Bourges, 1850), où l'on rencontre du trait et des vers faciles.

DUCHATEL (Charles-Marie-Tanneguy, comte), homme politique français, ancien ministre, né à Paris le 19 février 1803, est le fils aîné d'un administrateur créé comte sous l'Empire et pair de France sous Louis-Philippe. Après avoir terminé ses études de droit, il s'attacha au parti libéral, prit une part active à la fondation et à la rédaction du *Globe*, et se fit connaître par la publication de quelques travaux d'économie. Dans celui qui a pour titre : *de la Charité* (1829, in-8; 2^e^ édit., 1836), présenté au concours des prix Montyon, il indiquait comme remède aux souffrances des classes pauvres la pratique de cette formule malthusienne : « Travail, économie, prudence dans le mariage. » Bien qu'il n'eût pas signé, en sa qualité de journaliste, la protestation de la presse contre les ordonnances de Juillet, il eut une large part aux faveurs de la nouvelle dynastie, qui le nomma chevalier de la Légion d'honneur, conseiller d'État et commissaire du roi à la Chambre. En 1832, il fut élu député par le collège de Jonzac en remplacement de son père. Dès son début, il soutint [illegible]ment la politique conservatrice, surtout par ses discours dans le procès de *la Tribune*. [illegible] secrétaire général des finances pendant [illegible] suivante, il n'en accepta pas moins, en [illegible] fonctions de rapporteur du budget de ce ministère.

Après avoir fortement appuyé les [illegible]tions des États-Unis au sujet du payement [illegible] 25 millions, question qui obligea le cabinet [illegible]glie à se démembrer, M. Duchâtel, [illegible] faveur auprès de la cour et de la majorité, [illegible]cepta le portefeuille du commerce (4 avril 18[illegible]). Le seul acte qu'on cite de son administration [illegible] une enquête commerciale qu'il s'empressa [illegible] touffer par suite des révélations qui lui [illegible]vaient de toutes parts. Sorti du pouvoir le [illegible]vrier 1836, il fut rappelé la même année [illegible] cabinet du 6 septen[illegible] des finances. Conva[illegible] temps espérer auc[illegible]

Digitized by Google

pôts, il créa un fonds pour travaux extraordinaires, fit passer à la Caisse d'amortissement les sommes déposées à la Caisse d'épargne et présenta un projet de dégrèvement du sucre colonial transformé par son successeur en un droit exorbitant sur la production indigène. Le 15 avril 1837, il suivit dans sa retraite M. Guizot, dont il partageait les opinions, refusa d'entrer dans l'administration Molé et figura même avec les autres doctrinaires parmi les chefs les plus ardents de la coalition. A cette époque, il siégeait comme vice-président au bureau de la Chambre.

Entré dans le cabinet de transaction du 12 mai 1839, M. Duchâtel s'occupa de rallier la majorité donnée par les nouvelles élections, fut ensuite rejeté par l'avénement du 1er mars sur les bancs de l'opposition, et reprit le portefeuille de l'intérieur le 29 octobre 1840. Depuis ce jour jusqu'à la révolution de Février, il attacha son nom à plusieurs projets de loi relatifs à l'organisation des archives publiques (1840), à l'importation de la librairie étrangère (1842), à l'acquisition de l'hôtel de Cluny (1843), à l'établissement d'un réseau de chemins de fer (1844), etc. Les diverses oppositions qui, pendant sept ans, l'ont si vivement combattu, lui reprochaient beaucoup de laisser aller dans le soin des intérêts publics, un dédain peu déguisé du pouvoir parlementaire, la rigueur avec laquelle il faisait traiter les prisonniers politiques, et par-dessus tout le système d'action administrative, ou comme on disait par euphémisme, l'abus des influences, pratiqué à l'égard du corps électoral. Ce fut lui qui, en réponse aux demandes de réforme, déclara, au nom du ministère, que le pays était *satisfait*. Jusqu'au dernier moment, il témoigna la plus entière confiance dans le triomphe du pouvoir, et, lorsqu'il résolut d'interdire le banquet du 12e arrondissement, il était trop tard.

M. Duchâtel, qui partageait l'impopularité de M. Guizot, crut devoir se soustraire par la fuite à l'animadversion publique. Mais, après quelques mois de séjour en Angleterre, il revint habiter Paris. Il appartient, comme membre libre, à l'Académie des beaux-arts (1846): on lui fait la réputation d'un amateur éclairé, et il a profité de ses grandes richesses pour se composer une fort belle galerie de tableaux. Il a été élevé au rang de grand croix de la Légion d'honneur le 29 octobre 1846.

DUCHATEL (Napoléon-Joseph, vicomte), frère du précédent, est né à Paris en 1804. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il devint capitaine d'état-major, quitta la carrière des armes après 1830, et suivit la fortune politique de son frère; par son crédit, il fut nommé tour à tour député, préfet des Basses-Pyrénées et de la Haute-Garonne, où il fut en continuelle mésintelligence avec le conseil municipal, et pair de France (4 mai 1845). Depuis le 24 février, il a disparu de la vie politique.

DUCHESNE (Jean), iconographe français, né à Versailles, le 28 novembre 1799, et fils du naturaliste Antoine-Nicolas Duchesne, entra, le lendemain du 9 thermidor, comme employé au cabinet national des estampes, dont il devint conservateur en août 1839. Marié à une petite-fille du graveur Pierre Chenu, il puisa dans la collection laissée par son aïeul le goût et la science des gravures; fit ensuite, de 1812 à 1823, plusieurs voyages en Hollande et en Angleterre, en visita soigneusement les musées, et dirigea un certain nombre d'achats ou d'échanges. On lui doit surtout l'importante classification des richesses artistiques aujourd'hui réunies à la Bibliothèque impériale, et la création de vastes collections telles que les *Monographies française* et *européenne*, etc. — M. Duchesne est mort à Paris, le 4 mars 1855.

Il a publié un grand nombre d'ouvrages ayant trait à la science iconographique : *Essai sur les nielles; Voyage d'un iconophile; Jeux de cartes tarots; Éphémérides de l'histoire de France avant* 1789; celles *depuis* 1789; *Jours fériés chez les Romains; État des souverains de l'Europe* (1822 1841); *Notice des estampes exposées à la Bibliothèque du roi...*, précédée d'un *Essai sur l'origine, l'accroissement et la disposition méthodique du cabinet des estampes* (1819; 4e édition, 1855, in-8), etc.; des *Notices, Monographies, Rapports* et diverses brochures.

DUCHESNE (Édouard-Adolphe), médecin français, né à Paris en 1804, fut reçu docteur en 1827, avec une bonne thèse sur la colique de plomb, et s'occupa principalement d'histoire naturelle et de botanique. En 1830, il obtint un prix de l'Académie de médecine pour cette question, qu'il a traitée de la manière la plus complète: *de l'Emploi du maïs chez l'homme, chez les femmes qui allaitent et chez les enfants en bas âge*, et qu'il fit paraître sous le titre de : *Traité du maïs ou blé de Turquie* (1833, in-8). Décoré en juin 1837, il a été appelé peu après à faire partie du Comité d'hygiène et de salubrité de Paris.

On a encore de lui : *Répertoire des plantes utiles et des plantes vénéneuses du globe* (1836, in-8 et atlas), où il a réuni tous les renseignements épars dans les dictionnaires de botanique; *Observations médico légales sur la strangulation* (1845); *Histoire statistique du choléra dans le XIe arrondissement* (1851, in-8); *Histoire de la prostitution dans la ville d'Alger depuis la conquête* (1853, in-8), etc.

DUCHESNE [DE GISORS] (Jean-Baptiste-Joseph), peintre français, né le 8 décembre 1770, à Gisors (Eure), reçut de son père les premières notions de la peinture, vint à Paris de bonne heure, et se révéla à l'exposition de 1804 par une admirable miniature représentant l'un de ses enfants en petit maraudeur. En 1812, il fit un portrait de *Napoléon* remarquable par l'éclat du coloris autant que par une expression calme et puissante. Bientôt il travailla pour les principales cours de l'Europe, surtout pour celles de Belgique et d'Angleterre. Peintre en titre de la cour de France sous la Restauration, pendant laquelle il portait le nom de Duchesne des Argilliers, il représenta sur l'ivoire, avec une perfection de détails, une distinction d'ensemble, un charme de modelé qui ne l'abandonnèrent jamais, les traits de tous les membres de la famille royale. On cite, entre autres, comme un véritable chef-d'œuvre du genre la miniature de la *duchesse de Berri*.

Cet artiste, qui travaillait lentement, retouchait beaucoup et s'efforçait par-dessus tout d'idéaliser ses modèles, a exécuté pour la reine Victoria toute une série d'émaux d'après les miniatures de William Ross. En 1840, il fut chargé par le gouvernement de continuer au Louvre la célèbre collection d'émaux de Petitot, entreprise qui fut arrêtée par la révolution de Février. C'est dans ce but qu'il peignit plusieurs membres de la famille d'Orléans, le roi *Louis-Philippe*, *Marie-Amélie*, le *comte de Paris*, etc., qui sont dans les cartons du musée. Rappelons encore de ce consciencieux artiste : les portraits du *Poussin*, du *duc Des Cars*, de *Mme R. Lefèvre*, du *roi Léopold*, et celui du jeune *duc de Galliera*, terminé en 1852. M. Duchesne de Gisors a obtenu en 1821, une grande médaille d'honneur.—Il est mort dans sa ville natale, le 25 mars 1856.

DUCHESNE-DUPARC (Louis-Victor), médecin français, né en 1805, à Moulins-Lamarche (Orne), fit ses études spéciales à Paris et y reçut, en 1834, le diplôme de docteur. Disciple d'Alibert, il a plus particulièrement étudié les maladies de la peau, et a ouvert, en 1844, un cours gratuit de clinique qu'il continue encore. M. Duchesne-Duparc est chevalier de la Légion d'honneur.

Il a publié les ouvrages suivants : *Nouveau manuel des dermatoses* (1837, in-8 ; 2ᵉ édit., 1840) ; *Traité complet des gourmes chez les enfants* (1842, in-8 ; 2ᵉ édition, 1844), qui a comblé une lacune dans la science ; *Tableau synoptique des maladies de la peau* (1843), concordance des classifications adoptées par Alibert, Willan, Rayer et Cazenave ; *Examen des doctrines médicales* (1845) ; *Nouvelle prosopalgie* (1847, in-8), traité pratique des éruptions chroniques du visage) ; du *Traitement anti-cholérique* (1849), etc.

DUCIE (Henry-John Reynolds-Moreton, 3ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1827, à Sherborne (comté de Gloucester), appartient à une famille élevée en 1763 à la pairie héréditaire. En 1852, il obtint le mandat électoral de Stroud, et quitta en 1853 le nom de lord Moreton pour prendre les titres et la place de son père à la Chambre des Lords, où il continue de soutenir la politique de lord Palmerston. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec miss Langston (1849), il a pour héritier présomptif son frère, Herbert-Auguste Moreton, né en 1828, et qui a été lieutenant de vaisseau.

DUCKETT (William), littérateur français, né vers 1805, est fils d'un professeur de langue anglaise, qui vint s'établir en France à la chute de l'Empire et qui est auteur d'une *Nouvelle grammaire anglaise* (1828), de poésies et de traductions attribuées par erreur à son fils. Celui-ci s'est particulièrement fait connaître comme directeur du *Dictionnaire de la conversation et de la lecture* (1832-1851, 68 vol. in-8 avec le supplément), dont le titre et l'ordonnance des matières furent empruntés au *Conversations-Lexikon* des éditeurs Brockhaus. Cette publication encyclopédique, entièrement refondue, paraît depuis 1852 dans le format in-4 (1852-1857, t. I à XIII). M. Duckett en a fait extraire une sorte d'abrégé à l'usage des dames et des jeunes personnes (1841-1842, 10 vol. in-18). Après la révolution de Février, il a fondé deux journaux orléanistes, le *Courrier de Paris* (1848) et *l'Universel* (1849), qui n'ont vécu l'un et l'autre que quelques mois. En 1854, son fils qui a collaboré à la seconde édition du *Dictionnaire*, a publié une *Turquie pittoresque* (grand in-8 et gravures).

DUCKWITZ (Arnold), économiste allemand, né à Brême, le 27 janvier 1802, fonda en 1829, dans sa ville natale, après avoir visité l'Angleterre et la Hollande, une importante maison de commerce, s'occupa activement d'améliorer la navigation du Weser, et créa sur ce fleuve un service de bateaux à vapeur. Partisan de l'union douanière, il fit paraître en 1837 un mémoire sur les *Rapports de la ville libre et hanséatique de Brême avec le Zollverein allemand*, et publia sur le même sujet de nombreux articles dans la *Gazette universelle* d'Augsbourg. En 1840, il fut élu membre du sénat de Brême et prit part aux négociations entamées avec le gouvernement hanovrien à l'occasion de la construction du chemin de fer de Brême à Hanovre et de l'endiguement du Weser. Il suivit également les négociations relatives à l'union projetée entre le Zollverein et les États riverains de la mer du Nord, et publia sur cette question, en 1847, une brochure intitulée : *l'Association allemande de commerce et de navigation* (der deutsche Handel-und-Schifffahrtsbund, Brême, in-8). En même temps il contribua à l'établissement d'un service régulier de paquebots à vapeur entre l'Amérique et l'Allemagne, et à conclure, en 1847, un traité de poste avantageux entre Brême et l'Union américaine.

Au mois de mars 1848, il fut député au parlement préparatoire et fit partie de la Commission des cinquante. Très-opposé aux mesures radicales, il ne voulut point siéger à l'Assemblée nationale allemande ; mais, au mois de juin, il assista, en qualité de commissaire de la ville de Brême, aux conférences tenues à Francfort pour organiser l'unité commerciale de l'Allemagne, et publia à cette occasion un mémoire intéressant : *Memorandum die Zoll-und-Handelsverfassung Deutschlands betreffend*, Brême, 1848. Bientôt après, il fut chargé du portefeuille du commerce dans le ministère de l'empire. Les circonstances ne lui permirent pas de réaliser ses idées sur l'union douanière. Il s'appliqua surtout à une entreprise qui n'a point eu de résultats durables, la création d'une marine militaire allemande. En 1849, il publia sur cette question un écrit intitulé : *Über die Gründung der Deutschen Kriegs-marine* (Brême, in-8). De retour à Brême en 1849, il y reprit sa place au sénat. La même année parurent ses *Observations sur la révision du projet de constitution de l'Allemagne* (Brême, in-8).

DUCLERC (Charles-Théodore-Eugène), publiciste français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, est né à Bagnères de Bigorre (Hautes-Pyrénées), le 9 novembre 1812. Il vint terminer à Paris ses études et eut à lutter dès l'abord contre les nécessités d'une situation difficile. Simple correcteur d'épreuves au journal le *Bon sens* en 1836, il en devint bientôt un des principaux rédacteurs. Il passa en 1838 à la *Revue du progrès*, et concourut en même temps à la rédaction du *Dictionnaire politique* publié par Pagnerre (1842), et dont l'idée lui appartenait en commun avec Garnier-Pagès l'aîné.

Il entra en 1840, au *National* ; il y a traité pendant six ans les questions d'économie politique, de finances, etc. Il y soutint surtout quatre années de suite, sur la question des chemins de fer, une polémique qui fut très-remarquée. Il quitta le *National* en 1846, pour aller vivre dans la retraite d'où les événements de 1848 le firent sortir. Il fut nommé dès le 25 février adjoint au maire de Paris, M. Garnier-Pagès jeune ; il s'occupait de l'organisation municipale et faisait préparer, sur le modèle de la police de Londres, différents projets qui depuis ont été mis à exécution, quand, le 6 mars, il suivit le maire de Paris au ministère des finances, en qualité de sous-secrétaire d'État. Il partagea avec lui la responsabilité de toutes les mesures qui, tout en sauvant le pays de la banqueroute, assurèrent tous les services sans recourir aux ressources périlleuses du papier-monnaie.

Envoyé à l'Assemblée constituante par le département des Landes, le quatrième sur sept, M. Duclerc fut quelques jours après (10 mai) nommé ministre des finances, en remplacement de M. Garnier-Pagès, appelé à faire partie de la Commission exécutive. Il fut, le 15 mai, un des représentants qui montrèrent en face de l'émeute le plus d'énergie. Pendant les journées de juin, il exposa aussi plusieurs fois sa vie, ce qui ne l'empêcha pas de combattre ensuite avec vigueur les mesures de l'état de siége, de la transportation sans jugement, etc., etc., et

protester enfin contre l'adoption de ces mesures, en se retirant du pouvoir. Après sa sortie du ministère, et jusqu'à la fin de la session, M. Duclerc s'occupa activement des travaux législatifs. Mais lorsque la Constituante eut prononcé sa dissolution, il rentra dans la vie privée et se remit aux études de sa jeunesse. Dans ces derniers temps il s'est tourné vers l'industrie. Appelé en Espagne comme un des administrateurs de la canalisation de l'Èbre, il est aujourd'hui à la tête du crédit mobilier espagnol.

DUCORNET (Louis-César-Joseph) [*né sans bras*], peintre français, né à Lille le 10 janvier 1806, et privé des deux bras par un vice de conformation, s'habitua dès l'enfance et réussit par des exercices répétés, à se servir de ses pieds pour tous les usages de la vie. Son père, dont le dévouement pour lui était sans bornes, songea à utiliser son adresse et à lui préparer des ressources en le faisant graveur de musique ou professeur d'écriture; mais M. Ducornet n'avait de goût que pour la peinture et apprenait tout seul à dessiner. A treize ans, en 1819, il entra à l'école de dessin de Lille, y obtint l'année suivante une médaille de seconde classe, et le premier prix en 1822. La ville lui fit alors une petite pension de trois cents francs à laquelle le roi Louis XVIII, sur la recommandation de Gérard, en ajouta une autre de douze cents francs, qui lui permit de venir à Paris. Il entra dans l'atelier de Guillon-Lethière, et fut bientôt admis à l'École des beaux-arts, où il obtint des médailles en 1825 et 1826.

En 1828 il débuta au Salon avec un grand tableau : *les Adieux d'Hector et d'Andromaque*, dont il fit don à sa ville natale. La même année, il concourut sans succès pour le grand prix de peinture; mais le ministre, dont l'intérêt était excité par la rigueur de la nature envers l'artiste, le dédommagea de cet échec en lui commandant une grande toile : *saint Louis rendant la justice sous un chêne*, au musée de Lille. M. Ducornet donna ensuite, soit aux expositions de province, soit à Paris, des tableaux religieux : *le Christ apparaissant à la Madeleine*, œuvre estimable achetée par le ministre de l'intérieur; *la Mort de la Madeleine*; *le Repos de la sainte famille en Égypte*, *le Retour*, *le Christ au tombeau*, *le Christ en croix*, *saint Denis prêchant dans les Gaules* et *la Vision de sainte Philomène*; des tableaux de genre : *Marguerite consultant une fleur pour savoir si elle est aimée de Faust*, la *Perruque*, une *Odalisque*, et quelques *portraits*. Il s'est produit à l'Exposition universelle de 1855 avec une toile commandée par l'empereur : *Édith retrouvant le corps d'Harold*. M. Ducornet a successivement obtenu une 3^{e} médaille en 1840, une 2^{e} en 1841, et une 1re en 1843.

Bien que sa peinture se recommande par certaines qualités de dessin et de composition, cet artiste doit surtout sa célébrité aux résultats vraiment extraordinaires qu'en dépit de la nature il a su obtenir à force de patience et de courage. — Cet artiste est mort le 27 avril 1856, léguant à la ville de Lille ses médailles, comme témoignage de sa reconnaissance.

DUCOS (Théodore), homme politique français, sénateur, né à Bordeaux le 22 août 1801, est le neveu du conventionnel girondin de ce nom. Élevé au collège de Sorèze, il s'établit comme armateur dans sa ville natale et fit plusieurs fois partie du tribunal et de la chambre de commerce. Élu député par ses concitoyens en 1834, il siégea à la Chambre jusqu'en 1848 et appartint à cette fraction dynastique de l'opposition qui voulait entourer le trône d'institutions libérales. Orateur facile et élégant, familier avec les questions financières et commerciales, il se montra l'adversaire des lois de septembre (1835), de disjonction (1837), des taxes qui frappaient les propriétés vignicoles, de la dotation du duc de Nemours, des fortifications de Paris (1841); il reprit en son nom la proposition de M. Gauquier sur les incompatibilités et en fit une sur l'admission des capacités (1845), qui fut systématiquement repoussée par les centres. Il fut rapporteur de nombreux projets de loi relatifs à l'amélioration du lit de la Gironde, à la réduction des droits sur les fers, à la pêche de la morue, à la police du roulage, aux affaires de la Plata, etc. Le 1er mars 1844, il présenta un ordre du jour motivé tendant à blâmer le désaveu dont l'amiral Dupetit-Thouars avait été frappé.

Après la révolution de Février, M. Ducos, qui avait pris part à la manifestation des banquets réformistes, fut envoyé à la Constituante le quatrième sur les quinze représentants de son département. Modérant la vivacité de ses opinions il suivit, avec quelque hésitation toutefois, le programme de la rue de Poitiers; c'est ainsi qu'il vota d'un côté contre les deux Chambres et pour l'impôt progressif, et de l'autre pour le vote à la commune et la proposition Rateau. Il rédigea en outre le rapport de la Commission chargée d'examiner les comptes du gouvernement provisoire, et fut auteur de quelques modifications au texte de la Constitution. Il ne fut pas renvoyé à l'Assemblée législative par la Gironde, mais il fut réélu plus tard à Paris sous le patronage de l'Union électorale (8 juillet 1849). Membre influent de la majorité monarchique, il se rallia peu à peu au parti de l'Élysée, occupa même pendant quelques jours le ministère de la marine (9-24 janvier 1851) et s'associa à la destitution du général Changarnier. Après le coup d'État, il fit partie de la Commission consultative.

Sous le régime impérial, M. Ducos arriva au plus haut degré de la faveur politique. Rappelé, dès le 2 décembre, à l'administration de la marine, il s'occupa d'abord de la régulariser. Son activité se porta ensuite sur les différents services, tels que le conseil de l'amirauté, le commissariat, le corps de santé, le génie maritime et le système de surveillance des fournitures; il compléta la marine à vapeur, reconstitua la police de la navigation et éleva de beaucoup le chiffre de l'inscription maritime. Sous son ministère eut lieu la transportation des bagnes à Cayenne, en même temps que la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie. La guerre d'Orient était venue ouvrir une plus grande carrière à son activité intelligente, lorsqu'il mourut, après quelques semaines de maladie, le 17 mars 1855 à Paris. Il avait été nommé sénateur le 4 mars 1853.

DUCOUX (François-Joseph), médecin et homme politique français, né à Château-Ponsac (Haute-Vienne), le 14 septembre 1808, fit à Paris ses études de médecine et se signala dès lors comme un des chefs ordinaires de l'opposition dans les écoles. En 1826, il publia une épître en vers contre les jésuites. Au mois de juin 1828, il entra au service de la marine de guerre, et, comme chirurgien, fit deux campagnes aux Antilles et au Brésil. Il était à bord de l'*Amazone* avec l'enseigne Penaud, aujourd'hui contre-amiral, lorsque, le 29 février 1829, cette frégate échoua sur la côte de Curaçao. De retour à Brest, au moment où les journaux firent connaître dans cette ville les ordonnances de Charles X, il arbora de son chef le drapeau tricolore. En 1831, il passa dans l'armée de terre en qualité de chirurgien aide-major, fut envoyé en Afrique, où il servit

avec beaucoup de talent et de zèle, de 1831 à 1834. En garnison à Alger, il s'associa, avec 48 officiers, à la souscription ouverte par l'opposition libérale en faveur de Laffitte. Il fut aussitôt changé de corps, et partit, avec le 55ᵉ de ligne, pour Bone où une épidémie terrible décimait ce regiment. Vers la fin de 1834, il fit paraître en France un ouvrage plein de recherches et d'observations personnelles sur les épidémies d'Afrique, et dénonça les abus de l'administration, dont il accusait la cupidité de compromettre la santé de nos soldats.

M. Ducoux donna sa démission de chirurgien militaire en 1838, et s'établit à Blois comme médecin. La même année, il publia l'éloge historique de Denis Papin : en montrant l'inventeur protestant, chassé de France par la révocation de l'édit de Nantes, il manifestait des sentiments démocratiques, qui le mirent bientôt à la tête du parti républicain dans le département de Loir-et-Cher. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia les fonctions de commissaire à Blois, où il refusa énergiquement de reconnaître les pouvoirs illimités des commissaires extraordinaires de M. Ledru-Rollin. 57 000 électeurs sur 60000 votants le nommèrent, le premier sur six, représentant à la Constituante. Nommé préfet de police après les journées de juin, il désarma la garde nationale de la Villette. Sur 11 400 citoyens arrêtés, il en fit élargir par ses rapports plus de 4000. Il réorganisa les parties du service médical qui intéressent le plus la santé publique. A l'exemple de MM. Caussidière et Trouvé-Chauvel, il n'épuisa point les fonds secrets, dont il ne devait compte à personne, et laissa en caisse 46000 fr. d'économies. Il donna sa démission lorsque le général Cavaignac prit pour ministres MM. Dufaure et Vivien. En 1849, après le procès de Versailles, il fut élu membre de l'Assemblée législative dans le département de la Haute-Vienne, en remplacement de M. Daniel-Lamazière, condamné à la déportation par la haute Cour. Il se rangea parmi les adversaires les plus ardents de la politique napoléonienne, protesta d'avance contre le coup d'État et fut arrêté le 2 décembre 1851. Il s'est tenu depuis à l'écart des affaires publiques. Occupé d'économie pratique, il est aujourd'hui à la tête d'une administration industrielle.

DUCPÉTIAUX (Édouard), économiste belge, né à Bruxelles le 29 juin 1804, embrassa la carrière du barreau et collabora avant 1830 au *Courrier des Pays-Bas*, où ses articles politiques lui attirèrent une condamnation à un an de prison. Lorsque éclata la révolution de septembre, il fut l'un des plus actifs organisateurs de la *Réunion centrale* et plaida avec chaleur, dans la presse libérale, la cause de l'indépendance : il contribua aussi à la fondation de l'*Association nationale*. En 1831, il fut nommé inspecteur général des prisons et des établissements de bienfaisance de la Belgique, place qu'il occupe encore. On a de lui de nombreuses publications sur les questions de charité publique et sur le système pénitentiaire : *des Caisses d'épargne* (1831, in-8); *du Progrès et de l'état actuel de la réforme pénitentiaire* (1838, 3 vol. in-18); *de la Condition physique et morale des ouvriers* (1843, 2 vol. in-8); *de la Mortalité à Bruxelles* (1844, gr. in-8); *Enquête sur la condition des classes ouvrières* (1846, 3 vol.); *des Écoles de réforme* (1848); *du Paupérisme des Flandres* (1850, in-8), mémoire couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; *des Colonies agricoles* (1851, in-8), etc.

DUCROS DE SIXT (J... P...), littérateur français, né vers 1795 à Sixt en Savoie, vint étudier le droit à Paris, où il fut admis en 1821 au barreau de la Cour d'appel. Disciple de l'abbé Gaultier, il contribua, avec MM. Demoyencourt, de Blignières et Leclerc aîné, à la propagation de sa méthode d'enseignement ainsi qu'à l'amélioration de ses livres. On a de lui : *Prééminence de la loi religieuse sur la loi civile* (1824, in-8); *Histoire d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie* (1838, in-8) : *Leçons comparées de géographie ancienne, du moyen âge et des temps modernes* (1843, 2 vol. in-18), etc. — Il est mort dans le cours de 1855. — Son fils, M. Octave Ducros est auteur de plusieurs recueils poétiques intitulés : *Contemplations poétiques et religieuses* (1844); *Prières et souvenirs* (1853); *Prières de mai, poésies de la Vierge* (1856), etc.

Ducros [*de Sixt*] (Luc), frère du précédent, né en 1803, à Sixt, suivit les cours de la Faculté de médecine de Paris qui lui conféra en 1834 le diplôme de docteur. Il est attaché au Théâtre-Italien. On a de lui : *Guide pratique des maladies syphilitiques* (1843, in-12) ; une *Notice sur le docteur Fodéré* (1845) ; et un *Traité des maladies de la voix*.

DUDOUYT [de la Manche], ancien représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, né à Coutances en 1797, et avocat distingué du barreau de cette ville, professait ouvertement, sous la monarchie de Juillet, des opinions républicaines. Commandant de la garde nationale, il fut chargé, en 1848, par le gouvernement provisoire des fonctions de sous-commissaire, dont il s'acquitta de manière à mériter l'estime de tous les partis, et fut élu représentant du peuple, le cinquième sur quinze, par 103 996 voix. A l'Assemblée, il fit partie du Comité de législation et, tout en repoussant les théories socialistes, vota ordinairement avec la gauche et souvent avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il se montra très-hostile à la politique napoléonienne, et appuya la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres au sujet de l'expédition de Rome. Le parti modéré fit échouer sa candidature à la Législative.

DÜBNER (Frédéric), philologue français d'origine allemande, né à Hœrselgau le 21 décembre 1802, commença ses études au gymnase de Gotha et les acheva à l'université de Gœttingue. Professeur à Gotha de 1826 à 1831, il collabora à la *Bibliothèque critique*, à la *Gazette universelle des écoles* et aux *Annales de philologie*. Il préparait ses savantes éditions de Justin (1831) et de *Perse* (1832), lorsqu'il fut appelé à Paris par la maison Firmin Didot, et vint prendre part à la publication du *Thesaurus* d'Henri Estienne, et de la grande *Bibliothèque des auteurs grecs*. On lui doit de bonnes éditions des *Œuvres morales* de Plutarque, d'*Arrien*, de *Maxime de Tyr*, des *Scolies d'Aristophane* et de *Théocrite*, de *Christus patiens*, etc., ainsi que de saint *Chrysostôme* et de *saint Augustin*. Outre ces travaux d'érudition, il a publié un grand nombre d'éditions classiques à l'usage de la jeunesse, et une *Grammaire élémentaire et pratique de la langue grecque* (1855, in-8), au sujet de laquelle il a engagé une assez vive polémique contre les partisans de la méthode Burnouf.

DÜNTZER (Johann-Heinrich-Joseph), philologue et écrivain allemand, né à Cologne le 11 juillet 1813, étudia successivement dans sa ville natale, à Bonn et à Berlin, où il se livra spécialement, sous la direction de Lassen, Schlegel et Bopp, à l'étude du sanscrit. Docteur de la ...

Digitized by Google

culté de philosophie de Berlin en 1836, il publia sa thèse, *Livii Andronici fragmenta*, et fut agrégé à l'université de Bonn en 1837. A la suite d'une querelle avec la Faculté philosophique de cette ville, il passa, en 1846, à Cologne et y obtint la place de conservateur à la bibliothèque publique du collége catholique. Le ministère de l'instruction publique lui donna, en 1849, le titre de professeur; mais l'université de Bonn refusa de lui confier une chaire.

Ses plus importants travaux ont pour objet la vie et les œuvres de Gœthe : *le Faust de Gœthe dans son unité et dans sa perfection* (Gœthe's Faust in seiner Einheit, etc., Cologne, 1836); *Gœthe écrivain dramatique* (Gœthe als Dramatiker, Leipsick, 1837); *le Mythe du docteur Jean Faust* (die Sage vom Doctor Joh. Faust, Ibid., 1848); *Fête de Gœthe* (Zu Gœthe's Jubelfeier, Elberfeld, 1849); *Prométhée et Pandore de Gœthe* (Leipsick, 1850); *le Faust de Gœthe* (Ibid., 1850-1851, 2 vol.); *les Femmes de la jeunesse de Gœthe*, (Frauenbilder aus Gœthe's Jugendzeit, Ibid., 1852), sans compter un grand nombre d'articles sur Gœthe insérés dans diverses revues, et sa collaboration à la nouvelle édition in-8 des *Œuvres complètes* de cet auteur.

Parmi les autres ouvrages de M. Düntzer, on remarque : *la Formation des mots latins* (die Lehre von der lat. Wortbildung, Cologne, 1836); *la Déclinaison des langues indo-germaniques* Ibid., 1839); *la Vie, les écrits et l'art historique de J. A. de Thou* (J. A. de Thou's Leben, Schriften und historische Kunst, Darmstadt, 1837); *Homère et le cycle épique* (Cologne, 1839); *Critique et commentaire des poëmes d'Horace* (Kritik und Erklaerung der Horazischen Gedichte, Brunswick, 1840-1844, 5 vol.); *les Satiriques romains* (Brunswick, 1846); *la Poétique d'Aristote* (Rettung der Arist. Poetik, Ibid., 1840), et les *Fragments de la poésie épique des Grecs* (Fragmente der epischen Poesie der Griechen, Cologne, 1840-1842, 2 vol.), ouvrage sur lequel la critique s'est exercée pendant longtemps, et dont le premier volume, consacré aux fragments épiques antérieurs à Alexandre le Grand, contient tout ce que l'auteur a cru reconnaître de débris épars du *Cycle épique*, des *Poésies homériques*, des *Poésies* d'Hésiode, et des poëmes relatifs à la religion ou aux arts. Le second volume contient les fragments épiques postérieurs à Alexandre. M. Düntzer a publié encore, en 1838, avec M. Lesch, un mémoire *sur le Vers appelé saturnien* (de versu quem vocant saturnio, Bonn, 1838), qui donne aux recherches spéciales sur ce sujet une direction nouvelle.

DUFAÏ (Gabriel-Alexandre), ou DU FAÏ, littérateur français, né à Étampes au mois d'août 1807, fit son droit à Paris, et s'inscrivit au barreau de la Cour d'appel; mais délaissant la pratique de sa profession, il travailla au *Journal de Paris*, au *Capitole*, à *l'Artiste*, à la *Revue de Paris*, où ses articles de critique littéraire furent remarqués. Son nom figure aussi parmi les collaborateurs de l'*Encyclopédie des gens du monde* et du *Dictionnaire de la conversation*. Il est aujourd'hui employé à la bibliothèque Sainte-Geneviève. On a de lui : *Agnès de Méranie et les drames de V. Hugo* (1847, in-8), études comparées; plusieurs pièces de vers extraites en 1849 du *Corsaire* et de *l'Illustration*; une scène jouée aux Italiens le 15 février 1848; et *Lelila, ou la Femme socialiste* (1851), poëme en quatre nuits, suivi de satires politiques.

DUFAU (Pierre-Armand), économiste français, né à Bordeaux le 15 février 1795, fut nommé, en 1815, instituteur à l'établissement royal des Jeunes aveugles, dont il devint directeur en mai 1840. Mis à la retraite en 1855, il a conservé le titre de directeur honoraire. Pendant cette longue carrière, M. Dufau s'est consacré avec zèle à l'éducation et à l'amélioration du sort des infortunés confiés à ses soins. Il a concouru, en 1851, à la création de la Société de patronage et de secours pour les aveugles de France, devenue le modèle de celle formée pour les sourds-muets.

Il a publié, dans le cercle spécial de ses travaux ordinaires, plusieurs écrits qui ont été accueillis avec faveur : *Plan de l'organisation de l'institution des Jeunes aveugles* (1833, in-8), ouvrage destiné à montrer tout le parti que les aveugles peuvent tirer de l'instruction technologique, et récompensé par l'Académie française d'un prix Montyon de 6000 francs; *Notice historique sur Valentin Haüy, fondateur de l'institution* (1844, in-8); *Mémoire sur l'éducation d'une jeune fille aveugle, sourde-muette et sans odorat*, communiqué à l'Académie des sciences morales et politiques, en 1845; *Notice historique, statistique et descriptive sur l'institution des Jeunes aveugles* (1850, in-8), et enfin *Souvenirs d'une aveugle-née* (1851, 1 vol. in-12), fiction touchante et ingénieuse, dans laquelle l'auteur a essayé de retracer le développement des facultés et des sensations, chez l'aveugle de naissance.

On a aussi de M. Dufau divers ouvrages ou mémoires d'économie politique : *de l'Abolition de l'esclavage colonial* (1830, in-8), couronné par la Société de morale chrétienne; *Lettres sur la charité* (1847, in-8); *de la Réforme du mont de piété*, mémoire présenté à l'Académie des sciences morales (mars 1855); *Statistique du Haut-Rhin* (1834, in-8), devant servir de modèle à une collection de statistiques départementales; *Traité de statistique* (1840, in-8), ouvrage d'une portée philosophique, couronné par l'Académie des sciences en 1841; *Statistique comparée des aveugles et des sourds-muets* (1854, in-4), etc.

M. Dufau avait, en outre, donné dans sa jeunesse : *Dictionnaire de géographie ancienne et comparée* (1820, 2 vol. in-8), avec M. Guadet; *Histoire de la Gaule sous les Gaulois et les Romains* (1819, in-12); *Histoire de France, de Charles IX à Henri IV* (Paris, 1819-1821, 7 vol. in-12), formant la continuation de Vely, Villaret et Garnier; *Collection des chartes et constitutions*, avec MM. Duvergier et Guadet (Paris, 1823, 6 vol. in-8). Il a enfin collaboré à divers recueils, notamment aux *Annales de la charité*, dont il fut un des fondateurs, et aux journaux politiques, *le Temps* et *le Constitutionnel*, dont il eut même en 1834 la direction.

DUFAURE (Jules-Armand-Stanislas), avocat et homme politique français, né le 4 décembre 1798 à Saujon, dans la Charente-Inférieure, vint faire son droit à Paris, où il eut, entre autres camarades d'études, M. Chaix-d'Est-Ange et Vivien, et alla s'inscrire au barreau de Bordeaux, dont il devint presque aussitôt l'un des premiers avocats. Il entra dans la vie politique en 1834 : élu député par l'arrondissement de Saintes, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848, il prit place dans les rangs du parti libéral constitutionnel, et ne se signala pas moins par sa consciencieuse activité que par son indépendance. Il avait déjà su se faire écouter dans les bureaux et à la tribune, lorsque, en 1836, sous le ministère Thiers du 22 février, il fut nommé conseiller d'État. Il donna sa démission à la chute du cabinet, le 6 septembre de la même année, et fit au ministère Molé, qui suivit, une active opposition. Il contribua à

le renverser par ses attaques lors de l'Adresse de 1839, qui amena, malgré la dissolution de la Chambre (2 février), le triomphe de la coalition. Au milieu des combinaisons ministérielles non viables essayées par Louis-Philippe, eut lieu, le 12 mai, la dernière prise d'armes du parti républicain (voy. BARBÈS), et, sous l'impression des dangers publics, se forma, sous la présidence de Soult, un cabinet centre-droit dont MM. Passy, Villemain, Duchâtel, Teste faisaient partie, et dans lequel M. Dufaure consentit à accepter le ministère des travaux publics, qui formait pour la première fois un ministère séparé. Il eut à soutenir les discussions des Chambres sur les routes de la Corse, les canaux, et surtout sur la grande question de l'exécution des chemins de fer par l'État ou par les compagnies. Mais, le 1er mars 1840, il dut faire place, avec ses collègues, au ministère Thiers, qu'il s'abstint néanmoins de combattre.

A l'avènement du 29 octobre, M. Dufaure refusa d'entrer, sous M. Guizot, dans un cabinet qui réunissait pourtant plusieurs de ses anciens collègues. Quoiqu'il adhérât, en général, à la politique conservatrice, il s'en sépara sur plusieurs points, combattit la loi sur les fortifications de Paris et se prononça contre le traité du droit de visite. Il acquérait chaque jour plus d'influence par sa participation active à la solution de toutes les grandes questions de travaux publics et de finances. Il était rapporteur des projets de loi les plus importants, tels que celui de la loi d'expropriation pour cause d'utilité publique et surtout, en 1842, celui de la loi sur les chemins de fer. A la suite de ce dernier, une grande médaille fut frappée en son honneur. En politique, il se formait autour de lui un tiers parti qui comptait parmi les députés des adhérents plus influents que nombreux, et après avoir été nommé vice-président de la Chambre sous le patronage du ministère, M. Dufaure le redevenait, en 1845, par les votes de l'opposition. Tout le monde voyait déjà en lui le ministre du lendemain. Il se tint en dehors de l'agitation réformiste, et blâma les banquets comme inconstitutionnels. Lorsque, à propos de l'interdiction de celui du 12e arrondissement, MM. Barrot, Baroche et d'autres de ses collègues déposèrent un acte d'accusation contre le ministère, il ne craignit pas de dire : « C'est en laissant faire le banquet, que les ministres auraient mérité d'être mis en accusation. »

Après la révolution de Février, M. Dufaure se rallia franchement à la République, et fut élu représentant du peuple dans la Charente-Inférieure, le quatrième sur douze, par 68 197 voix. A la Constituante, il fut un des chefs du parti démocratique modéré, votant, avec la gauche, pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre le vote à la commune, avec la droite, contre toutes les propositions émanant du socialisme et pour toutes les lois et mesures tendant au rétablissement de l'ordre. Membre de la Commission de constitution, il prit souvent la parole, et ce fut lui qui proposa de substituer l'assistance fraternelle à la reconnaissance du droit au travail. Candidat à la présidence de l'Assemblée, lorsque M. Sénart la quitta, après les journées de juin, pour devenir ministre de l'intérieur, il n'eut que quelques voix de moins que M. Marie, élu président. Le 13 octobre, le général Cavaignac, qui, pour mieux accuser ses tendances modératrices, substituait de jour en jour aux républicains de la veille ceux du lendemain, l'appela au ministère de l'intérieur. Le calme et la répression ayant été suffisamment assurés par l'administration de son prédécesseur, M. Sénart, M. Dufaure eut surtout à surveiller et à préparer l'élection présidentielle. Il prit, en quelque sorte sous sa protection, vis-à-vis du pays et auprès des classes bourgeoises, la personne du général et de sa candidature, et fit inutilement tous ses efforts pour faire choisir « un homme, disait-il, et non pas un nom, » par le pays. Le 20 décembre il quitta le ministère et reprit sa place dans l'Assemblée constituante, où il soutint par tous ses votes la politique intérieure et extérieure du nouveau président.

M. Dufaure fut renvoyé à la Législative par son département et par celui de la Seine et opta pour le premier. Dès le 2 juin 1849, Louis-Napoléon lui offrit le ministère de l'intérieur, qu'il accepta, avec MM. de Tocqueville et Lanjuinais pour collègues, en donnant pour motif l'intérêt de la Constitution. Il dut présider au mouvement de réaction dont les événements du 13 juin (voy. LEDRU-ROLLIN) furent le signal. Il proposa ou soutint une suite de lois et de mesures de rigueurs sur les gardes nationales, les réunions politiques, l'enseignement. Un accord parfait régnait entre lui et la majorité parlementaire, lorsque le président, par le message du 31 octobre, le renvoya avec tous ses collègues et leur donna pour successeurs MM. Ferd. Barrot, Ach. Fould, Rouher, de Parieu, etc. M. Dufaure, rejeté dans l'opposition constitutionnelle, devint un des adversaires de la politique de l'Élysée. Après la destitution du général Changarnier (10 janvier 1851) surtout, et sous le ministère Baroche (10 avril), il combattit tous les projets de révision anticipée de la Constitution, et la pensée d'une réélection présidentielle illégale. « On s'habituera, disait-il, à renouveler le président, comme on s'est habitué à renouveler les Chambres. »

Le coup d'État du 2 décembre fit rentrer M. Dufaure dans la vie privée. Inscrit au barreau de Paris en 1852, il y eut bientôt une des premières places, qu'il ne doit pas moins à la considération générale de la bourgeoisie pour sa politique qu'à son expérience des affaires et à son talent. Comme orateur, il se distingue par une fermeté de langage et une vigueur de dialectique qui font de lui, au palais, un des adversaires les plus redoutés. Comme écrivain, il n'a rien publié, qu'un certain nombre de ses principaux rapports. Ancien ministre de trois gouvernements, il n'est pas décoré de la Légion d'honneur.

DUFÊTRE (Dominique-Augustin), prélat et prédicateur français, né à Lyon le 17 avril [illegible] étudia au séminaire de Saint-Irénée, entra dans les ordres en 1818, et se voua dès lors à l'œuvre des missions et des retraites, qui furent les traits les plus marquants du mouvement religieux sous la Restauration. Les missionnaires sortaient la plupart de la Chartreuse de Lyon. L'abbé Dufêtre parcourut les campagnes, évangélisant villes et villages dans les diocèses de Lyon, de Belley, d'Orléans, de Tours, de Blois et de Bourges. Après 1830, les missions n'étant plus tolérées, il se renferma dans les prédications ordinaires, rivalisant d'ardeur avec MM. Cœur, Combalot et de Ravignan. Il était déjà connu dans presque toutes les villes de France lorsqu'il vint faire la station quadragésimale à Paris (1840). La parole de M. Dufêtre était vive et imagée, mais son style inégal visait à l'effet. Ses sermons n'ont pas été publiés. En dehors de ses travaux apostoliques, M. Dufêtre a, de 1829 à 1842, visité une grande partie de l'Europe pour y étudier l'état du catholicisme ; cependant il n'a rien transpiré des nombreuses impressions qu'il a dû recueillir. Vicaire général de Tours depuis 18[illegible], il a été élevé à l'évêché de Nevers le 13 septembre 1842 et sacré le 12 mars de l'année suivante.

Digitized by Google

est, depuis la même année, chevalier de la Légion d'honneur.

DUFF (James), député anglais, né en 1814 à Édimbourg, est fils aîné du général sir A. Duff et héritier présomptif de la pairie du présent comte de Fife, son oncle. Élu député du comté de Banff (1837), son mandat a été renouvelé jusqu'à présent; il est d'opinions libérales. En 1846, il a épousé une fille du comte d'Erroll.

Son frère, Georges-Skene DUFF, né en 1816 à Édimbourg, et aussi député, a été successivement attaché aux ambassades de Paris et de Vienne. Depuis 1847, il représente le comté d'Elgin à la Chambre des Communes, et s'est associé à la politique du parti libéral.

DUFF (Alexandre), missionnaire anglais, né en 1808 à Pitlocry, village du comté de Perth, en Écosse, terminait à peine à l'université de Saint-Adrew, ses études théologiques, qu'on lui offrit la tâche difficile d'aller prêcher en Asie la foi chrétienne. Il accepta avec joie, et, après son ordination sacerdotale (1829), il s'embarqua sur le *Lady Holland* pour les Indes Orientales. La navigation, qui fut des plus malheureuses, dura huit mois : le bâtiment fit naufrage au cap de Bonne-Espérance, fut assailli de violentes rafales, près de l'île Maurice, et à l'embouchure du Gange fut jeté à la côte par un ouragan.

M. Duff passa quelques années au milieu des peuplades les plus farouches de l'Inde, parmi lesquelles il sut rendre son nom respectable. En 1843, il adhéra aux principes des non-conformistes et n'a cessé, malgré ses nombreux voyages, d'être en rapport avec les pasteurs les plus éclairés de l'Église indépendante.

Ses publications sont toutes consacrées à fortifier l'œuvre des missions en Orient; nous citerons : *les Missions de l'Église écossaise dans l'Inde* (the Church of Scotland's India mission, 1835, in-8) ; *Apologie des missions indiennes* (a Vindication of the India mission, 1837); *Nouvelle phase de la littérature anglaise dans l'Inde* (New era of the englisch literature in India, 1837); *l'Inde et les missions* (India and India missions, 1839); *la Principale fin du Christianisme* (Missions the chief end of the Christian church, 1839) ; *Épreuves et devoirs d'un missionnaire aux Indes;* etc. La plupart de ces écrits ne sont en grande partie que la reproduction de discours ou sermons prononcés dans les synodes, assemblées ou réunions religieuses et ils ont contribué à développer en Écosse le goût des missions.

DUFFERIN (Frédéric TEMPLE-BLACKWOOD 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1826 à Florence, appartient à une famille irlandaise. Après avoir fait ses études à l'université d'Oxford, il reçut en 1849 la charge de chambellan de la reine, la résigna lors du passage des tories au pouvoir (1852) et la reprit en 1854. Quatre ans plus tôt il avait été pourvu d'une pairie héréditaire sous le titre anglais de baron Clandeboye (1850); à la Chambre haute il vote avec le parti libéral. Il n'est pas encore marié.

DUFFY (Charles-GAVAN), journaliste irlandais, né en 1816, est fils d'un fermier du comté de Monaghan. Élevé à Belfast, il embrassa la carrière du journalisme, et tout en étudiant le droit, alla rédiger en province une feuille influente. De retour à Dublin en 1841, il se lia avec les agitateurs les plus ardents du rappel de l'Union, et fonda en 1842, avec leur appui, le journal démocratique, *la Nation*, destiné à faire une opinion publique à un parti nouveau. Le but fut atteint au bout de quelques années. En 1844 il fut compris dans le procès intenté par les ministres à O'Connell et à ses adhérents. Il agit de concert avec le grand agitateur jusqu'en 1847, où il se rapprocha de la Jeune-Irlande, qui reniait la politique temporisatrice, pour en appeler à la force. Traduit encore une fois devant les tribunaux (mai 1848) avec Smith O'Brien et Meagher sous l'accusation d'avoir excité le peuple à la révolte, il fut acquitté par le jury.

Après avoir vu son journal suspendu durant le soulèvement d'O'Brien, il lui fut permis d'en reprendre la direction ; mais mieux éclairé sur les intérêts du pays ou devenu plus prudent, il se borna à parler de réformes sociales. Ce fut lui qui créa la ligue des fermiers. A la Chambre des Communes, où il siége depuis 1852 pour New Ross, il vote d'habitude avec les radicaux. On a de lui quelques volumes pour la *Bibliothèque irlandaise*, entre autres un *Choix de ballades* (Ballad poetry of Ireland).

DUFONT [du Nord], ancien représentant du peuple français, né à Valenciennes, le 2 février 1807, exerça quelque temps la profession de notaire. Partisan des doctrines libérales, il s'occupa spécialement des questions d'instruction publique. Nommé représentant du peuple en 1848, le vingt-cinquième sur vingt-huit, par 97 017 voix, il fut membre du Comité des travaux publics, vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac et se montra très-opposé au socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'extrême gauche, pour combattre la politique de l'Élysée, et appuya la demande de mise en accusation présentée par M. Ledru-Rollin contre Louis-Napoléon et ses ministres. Le 26 mai 1849, à la dissolution de l'Assemblée constituante, il vota pour la mise en liberté des transportés. Il ne fut pas réélu à la Législative.

DUFOUR (Gabriel-Michel), jurisconsulte français, né à Moulins le 2 mars 1811, est depuis 1839 avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il fut envoyé par le département de l'Allier à l'Assemblée législative, où il professa des opinions modérées et libérales.

On lui doit principalement un *Traité général du droit administratif appliqué* (Paris, 1843-44, 4 vol. in-8; 2e édit., 1854-1857, 6 vol.), important travail, dont la méthode et le style ont assuré le succès. M. Dufour a fourni des articles à la *Revue de législation et de jurisprudence*, et au *Dictionnaire général d'administration française*.

DUFOUR (Louis-Charles-François), magistrat, frère du précédent, né à Moulins le 15 avril 1820, a été attaché depuis 1837, comme substitut aux tribunaux de Cusset et de Moulins, puis à la Cour de Montpellier, et comme avocat général à celle de Bordeaux d'où il est passé dernièrement en qualité de procureur général à la Cour d'Amiens (1856). Il a publié un *Traité de la police extérieure des cultes* (Paris, 1847, 2 vol. in-8), et a aussi collaboré à la *Revue de législation et de jurisprudence*.

DUFOUR (Charles), archéologue français, né à Amiens le 1er février 1816, étudia le droit à Paris. Devenu avoué à la Cour impériale de sa ville natale, il consacra ses loisirs à l'étude de l'archéologie et de l'histoire. Il est administrateur du musée d'antiquités d'Amiens, et président de la Commission du nouveau musée Napoléon. Membre actif de la Société des antiquaires de Picardie, il a contribué à l'érection des statues de Ducange et de Pierre l'Hermite.

On a de lui plusieurs ouvrages de bibliographie, précieux pour l'histoire de sa province, entre autres : *Essai bibliographique sur la Picardie, ou Plan d'une bibliothèque spéciale composée d'imprimés entièrement relatifs à cette province* (Amiens, 1850-1855, 2 vol. in-8).

DUFOUR (Léon), naturaliste français, né vers 1782, suivit les cours de la Faculté de Montpellier et y fut reçu docteur en médecine en 1806. Il fit en 1823, les campagnes d'Espagne en qualité de médecin du troisième corps d'armée et revint à la paix s'établir à Saint-Sever, dans les Landes. Depuis longues années il est correspondant de l'Académie des sciences (section d'anatomie). Il est décoré de la Légion d'honneur.

On a de M. Léon Dufour beaucoup de travaux d'histoire naturelle imprimés dans les *Annales du muséum*, les *Annales des sciences physiques*, les *Mémoires de la Société d'histoire naturelle*, les *Mémoires de l'Institut*; une *Relation de voyage dans les montagnes maudites* (1821); des *Recherches anatomiques et physiologiques sur les hémiptères* (1833, in-4 et pl.), etc.

DUFOUR (Auguste Henri), géographe français, né à Paris, vers 1795, étudia d'abord sous Lapie et travailla avec lui à plusieurs cartes du Dépôt de la marine. En 1824, il publia pour la première fois, sous son nom seul, une *Analyse géographique de la carte de Palestine*, et prit part dès ce moment à une foule de publications historiques ou topographiques dont il dressa et dessina les plans et les cartes. Il a principalement signé et édité : *Atlas élémentaire et universel de géographie ancienne et moderne* (1828, in-4), devenu classique, et presque annuellement réédité; plusieurs *Précis* de système planétaire et de cosmographie, pour l'explication de cartes : l'*Atlas* joint à la *France illustrée* de V. A. Malte-Brun (1855); et plus récemment (février 1857), sous le nom d'*Atlas Dufour*, un atlas universel, physique, historique et politique de la France, de ses départements et de ses colonies (106 cartes).

DUFOUR (Guillaume-Henri), général suisse, né à Constance en 1787, d'une famille originaire de Genève, fit ses études dans cette dernière ville, et s'appliqua surtout aux mathématiques. Lorsque Genève fut incorporée au territoire français, il entra, en 1807, à l'École polytechnique et fut nommé, en 1809, officier du génie militaire. Il fit les dernières campagnes de l'Empire, obtint le grade de capitaine et fut chargé de travaux importants à Grenoble. Après la chute de Napoléon, il passa au service de la confédération Helvétique et parvint rapidement au grade de colonel. En 1831, il fut adjoint comme chef d'état-major au colonel Gugier de Prangen. Bientôt après, la diète l'appela aux fonctions de quartier-maître général, et lui confia la direction des travaux de triangulation entrepris pour lever la carte topographique de la Suisse. Il rendit surtout d'importants services comme instructeur en chef du corps du génie à l'École militaire de Thun. En 1840, il publia des *Mémoires sur l'artillerie des anciens et sur celle du moyen âge*, et en 1842, un *Manuel de tactique pour les officiers de toutes armes*.

En 1847, à l'âge de soixante ans, il reçut, avec le titre de général, le commandement d'une armée considérable dirigée contre le Sonderbund. Ses habiles manœuvres hâtèrent le triomphe de la Suisse libérale; les gouvernements étrangers, prévenus par la rapidité de son action, n'osèrent pas intervenir, et les catholiques vaincus demandèrent grâce. Cette campagne, qui sauva l'unité et peut-être l'indépendance de la con ration Helvétique, valut au général Dufo nombreux témoignages de la reconnaissanc tionale : la diète lui vota un sabre d'honne un don de 40 000 francs.

Le vainqueur du Sonderbund a toujours co parmi les conservateurs; aussi les événemen 1848 lui enlevèrent-ils une partie de sa po rité. Pendant plusieurs années, les démoc de Genève l'ont écarté des fonctions publi mais les relations d'amitié qui l'unissent à pereur des Français, l'ont fait choisir plus fois comme négociateur secret ou officiel la diète fédérale et la cour des Tuileries. En les radicaux, dans un sentiment de concilia lui ont donné place dans le conseil de Genè côté de M. James Fazy (voy. ce nom). A l'o sion de l'affaire de Neufchâtel, qui sembla préparer un nouveau rôle militaire, il a été ch d'une mission de confiance auprès du gouver ment français et a concouru au dénoûment cifique et honorable de cette grave question. C de l'état-major fédéral, M. Dufour est grand o cier de la Légion d'honneur.

DUFOURNEL [de la Haute-Saône], *ancien dé* puté français et représentant du peuple, né e 1808, était sous Louis-Philippe maître de forge à Gray dans la Haute-Saône et professait les op nions libérales. En 1842, il fut nommé député Gray par 212 voix contre 153 données à M. Lac daire, ingénieur, et fit partie de l'opposit constitutionnelle. En 1846, le gouvernement échouer sa candidature. Après la révolution Février, il fut envoyé à la Constituante, le cond sur neuf, par 63 499 voix. Membre du mité du travail, il vota presque constam avec la droite. Après l'élection du 10 décem soutint la politique de l'Élysée. Réélu le deu à l'Assemblée législative, il soutint enco ministère Odilon Barrot, mais après le sage du 31 octobre, il fit une certaine oppo à la politique de l'Élysée, approuva la l 31 mai et se prononça pour la révision d Constitution, sans désirer le renversement d gime parlementaire. Depuis le coup d'Ét 2 décembre, il est revenu à ses occupation dustrielles.

DUFRÉNOY (Pierre-Armand), géologue çais, membre de l'Institut, né à Seuran (S et Oise) en 1792, et fils de Mme Dufresn la fin du siècle dernier acquit un nom lettres, fit au Lycée impérial de brillantes surtout en physique et en mathéma fut admis à l'École polytechnique en 18 ans après, il entra dans le corps des l'âge de vingt et un ans. Ses fonctions nirent l'occasion de se livrer à des rech géologiques dont les résultats, confor ceux que M. Élie de Beaumont obtenait d même temps, ont servi à fonder les nou théories sur les révolutions du globe. Ils o publiés, de 1819 à 1838 dans les *Anna ponts et chaussées et des mines*. A la même M. Dufrénoy collaborait au *Dictionnaire d et manufactures* et au *Dictionnaire tec gique*.

En 1823, il fut chargé, conjointement av Élie de Beaumont, de dresser la grande géologique de France, une des œuvres sci ques monumentales de notre époque. Les savants se partagèrent la France à explor la partie occidentale, comprenant aussi un tie de l'Espagne, échut à M. Dufrénoy. C vail d'exploration dura et cinq années encore

Digitized by Google

l'exécution de la carte, qu'à la rédaction des 3 volumes in-4 qui y sont annexés sous le titre modeste d'*Explication*. MM. Dufrénoy et de Beaumont, visitèrent aussi ensemble les principales usines métallurgiques de la Grande-Bretagne, et publièrent en 1827 leur *Voyage métallurgique en Angleterre, ou Recueil de mémoires sur le gisement, l'exploitation et le traitement des mines d'étain, de cuivre, de plomb*, etc.

En 1833, M. Dufrénoy fut chargé seul d'une mission ayant pour objet l'étude, plus tard publiée de *l'Emploi de l'air chaud dans les usines en Écosse et en Angleterre*. Il est en outre l'auteur d'un excellent *Traité de minéralogie* (1847, 4 vol. in-8, et atlas. On a encore de lui des *Rapports* au gouvernement sur *la Composition et la nature des eaux minérales de France*, sur *l'Assainissement de la Sologne*, etc.

Membre des jurys des deux Expositions universelles de Londres et de Paris, il a été choisi, lors de cette dernière, comme rapporteur de la section de l'art des mines et de la métallurgie. L'Académie des sciences, dont il est un des membres les plus actifs, a confié à M. Dufrénoy les fonctions de rapporteur dans une foule de questions importantes de géologie ou de minéralogie. Comme inspecteur général des mines dans nos départements du nord, il a sous sa surveillance et comme matière d'études les établissements les plus considérables de la France. Ancien professeur à l'École des ponts et chaussées et à celle des mines, M. Dufrénoy devint directeur de ce dernier établissement et titulaire au Muséum d'histoire naturelle de la chaire de minéralogie qu'il avait longtemps remplie comme suppléant de M. Alex. Brongniart. Il a rendu à l'enseignement de cette science un service signalé par le caractère de précision mathématique qu'il a su donner à la cristallographie, sur laquelle il a fondé une nouvelle classification des minéraux. En géologie, ses travaux ont porté particulièrement sur la constitution des terrains de la France et sur les terrains volcaniques qu'il a étudiés en Auvergne et aux environs de Naples. Il est arrivé, dans cette étude, à reconnaître que les villes d'Herculanum et de Pompeï ont été englouties, non pas sous des torrents de lave, comme on le croit vulgairement, mais sous un éboulement énorme causé par l'éruption du Vésuve. — M. Dufrénoy est mort le 20 mars 1857. Il était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 10 décembre 1850.

DUFRESNE (Abel-Jean-Henri), magistrat français, né le 8 novembre 1788 à Étampes (Seine-et-Oise), est neveu d'un administrateur estimé du premier Empire. Admis au barreau de Paris, il entra dans la magistrature à l'époque des Cent-Jours et fut nommé juge suppléant au tribunal de la Seine. Ayant perdu sa place au retour des Bourbons, il se mit à l'étude des arts et exposa quelques paysages au Salon. De ce temps date également la publication de plusieurs livres d'éducation et de morale qui ont obtenu du succès : *le Monde et la retraite* (1817, 2 vol.); *Samuel d'Harcourt* (1820, 2 vol.); *Contes à Henriette* (1822), suivis des *Nouveaux contes* (1824); *Pensées, maximes et caractères* (1826, in-8); *Leçons de morale pratique* (1826, 4e édit., 1847), couronnés par la Société d'enseignement élémentaire, etc. Après 1830 il rentra dans la magistrature, et fut successivement procureur général à Bastia et à Metz, et premier président de la Cour d'appel de Besançon. M. Dufresne est officier de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui des *Notices* sur les antiquités de la Lorraine; *l'Art de fixer les souvenirs* (1840); *Contes à Henri* (1850), et *le Livre du pauvre* (1854, in-8).

DUGAT (Gustave), orientaliste français, né à Orange (Vaucluse) en 1824, suivit les cours de MM. Reinaud et Caussin de Perceval à l'École des langues orientales vivantes. En 1845, il partit pour l'Algérie, en qualité de secrétaire d'une mission chargée d'y fonder un pénitencier agricole. De retour à Paris en 1846, il joignit à l'étude des manuscrits arabes celle du turc et du persan. Il est membre de la Société asiatique de Paris, de la Société orientale de France et chevalier de l'ordre turc du Medjidié (1855).

Outre un assez grand nombre d'articles et de traductions en vers et en prose dans la *Revue algérienne* (1847); *le Journal asiatique* (1848-1856); *la Revue de l'Orient et des colonies* (1855); *la Revue de l'instruction publique* (1853-1857), on a de M. Dugat : *Précis historique et statistique des colonies agricoles établies en France et en Algérie* (Paris, 1850); *Grammaire arabe et française*, rédigée en arabe, à l'usage des indigènes de l'Algérie, en collaboration avec le cheik Fares Echchidiag (voy. ce nom) (1854, in-8). Il a traduit de l'arabe : *Lettres des Maronites du Mont-Liban*, adressées à des députés pour implorer la protection de la France (1847); *Choix d'épisodes du roman d'Antar* (*Journal asiatique*, 1848-1850), dont il prépare une traduction complète; *le Poëme en l'honneur du bey de Tunis*, du cheik Fares (Paris, 1851, in-8); *Administrations anatomiques de Galien*, dont le texte grec n'existe plus, pour la collection des *OEuvres choisies de Galien*, publiée par M. Daremberg.

DUGUÉ (Ferdinand), littérateur français, né à Paris, en 1812, d'une famille aisée, put se livrer en toute liberté à ses goûts de poëte et d'écrivain. Il publia d'abord des romans: *la Semaine de Pâques* (1835); *Geoffroy Rudel* (1838, 2 vol. in-8); puis des poésies : *Horizons de la poésie* (1836); *le Vol des heures* (1839), *les Gouttes de rosée*, 100 sonnets (1840); *l'Oasis* (1850); *Payol* et autres odes, etc.

Au théâtre, auquel il s'est enfin plus spécialement consacré, il a donné : *Castille et Léon* (1838): *Gaiffer* (1839): *les Pharaons* (1848), drames en vers joués à l'Odéon; *le Béarnais*, comédie en 3 actes, en vers, *Mathurin Regnier*, drame en vers (Français, 1843 et 1851); *la Misère* (1850); *Salvator Rosa* (1851), à la Porte-Saint-Martin; *Monsieur Pinchard*, drame en 5 actes, interdit en France et joué à Bruxelles (1851); *l'Ambigu en habit neuf*, prologue de réouverture, *Roquelaure*, drame, *la Prière des naufragés*, avec M. Dennery, *le Paradis perdu* (Ambigu, 1853-1856); *William Shakspeare*, à la Porte-Saint-Martin : *France de Simiers*, drame en vers, à l'Odéon (1857), etc.

DUGUÉ (Charles-Oscar), avocat et publiciste américain, né à la Nouvelle-Orléans, le 1er mai 1821, fit ses études au collége Saint-Louis, à Paris, revint aux États-Unis, vers 1846, prit une place distinguée au barreau de sa ville natale, tout en se faisant connaître comme écrivain par un certain nombre d'ouvrages en langue française. En 1852, il devint rédacteur en chef du journal quotidien *l'Orléanais*.

On a de lui, à part ses articles du journal, des *Essais poétiques* (1847), et deux ouvrages dramatiques tirés des légendes de la Louisiane : *Mila, ou la Mort de La Salle*, et *le Cygne, ou Mingo* (1852). On annonce en outre une *Philosophie morale* qu'il doit publier en français et en anglais.

DU HAMEL (vicomte). Voy. HAMEL (DU).

DUHAMEL (Jean-Marie-Constant), mathématicien français, membre de l'Institut, né en 1797, subit deux fois, avec succès, les examens d'admission à l'École polytechnique, dont il sortit en 1816 pour se livrer à l'enseignement public. Successivement répétiteur, professeur, examinateur, et, de 1844 à 1851, directeur des études à la même École, il s'occupa constamment des questions les plus ardues des mathématiques, et fut, en 1851, nommé professeur titulaire à la Faculté des sciences. Ses travaux le firent choisir, en 1840, comme successeur de Poisson à l'Académie des sciences, dans la section de physique générale. M. Constant Duhamel a été décoré en avril 1841.

Il a publié : ***Problèmes et développements sur diverses parties des mathématiques*** 1823, en société avec M. Reynaud et depuis : *Cours d'analyse de l'École polytechnique* (1840-41, 2 vol. in-8, réédité en 1847) ; *Cours de mécanique de l'École polytechnique* (1845-46, 2 vol. in 8), et un grand nombre de *Notes*, articles et *Mémoires*, extraits du *Recueil de l'Académie des sciences* et du *Journal de l'École polytechnique*.

DUJARDIN (Félix), naturaliste français, né à Tours le 5 avril 1801, et fils d'un horloger sans fortune, fit à peu près seul son éducation et fut chargé plusieurs années des cours publics de géométrie et de chimie appliquée aux arts (1827-1834). A cette date, il vint à Paris pour éditer une description géologique de la Touraine ; mais d'après le conseil de M. Dutrochet, il s'adonna aux recherches zoologiques. A la suite d'une excursion aux bords de l'Océan et de la Méditerranée, il publia ses curieuses *Observations sur les rhizopodes* (1835), classés jusqu'alors parmi les mollusques et qu'il ramena au type des infusoires. Conduit à une étude générale de ces animalcules, M. Dujardin combattit les opinions d'Ehrenberg (voy. ce nom) sur la formation de la terre végétale et les infusoires fossiles à carapace siliceuse. Les résultats de ses travaux, d'abord consignés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences et de la Société philomatique, sont développés dans les ouvrages suivants : *Histoire naturelle des zoophytes, Infusoires* (1841, in-8) ; *Histoire naturelle des helminthes ou vers intestinaux* (1844, in-8), faisant partie de la collection des *Suites à Buffon*.

Nommé, en 1839, professeur de minéralogie à Toulouse, M. Dujardin obtint, à la création de la Faculté des sciences de Rennes, la faveur de revenir à ses études favorites : il y professe depuis cette époque la botanique et la zoologie.

On a encore du même savant : ***Manuel de l'observateur au microscope*** (1842, avec atlas) riche en faits nouveaux ; *Flore d'Indre-et-Loire* (1833), publiée au nom de la Société d'agriculture de Tours ; *Promenades d'un naturaliste* (1837, in-12), études sur les insectes ; des annotations étendues à l'*Histoire des animaux sans vertèbres* de Lamarck (t. III, 1839) ; trois traités élémentaires de zoologie pour la collection des *Cent traités* (1845) ; enfin, plusieurs mémoires intéressants *sur le Cerveau des insectes*, *sur l'Intelligence des abeilles*, *sur Plusieurs points de l'organisation des animaux articulés* ; etc. En outre, il a fondé, en 1836, l'*Hermès*, revue des sciences, qu'il rédigeait avec MM. Martins, Lemaout et F. Hœfer, et a fourni des articles à l'*Écho du monde savant*, à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, au *Dictionnaire d'histoire naturelle* de M. Ch. d'Orbigny, à la *Presse*, au *Magasin pittoresque*, etc.

DULAURIER (Édouard), orientaliste franç[ais], né à Toulouse en 1807, et destiné au comme[rce] par son père qui s'y était enrichi, préféra [les] études philologiques. Tournant sa curiosité [vers] l'Égypte ancienne, il se fit d'abord connaître [en] 1835, par un examen du célèbre passage des *Stro-mates* de Clément d'Alexandrie sur l'écriture [des] Égyptiens, que les adversaires de Champollion [lui] opposaient ; puis il étudia le copte et les hiérogly-phes. Il fit paraître, deux ans après, le texte et [la] traduction des fragments des *Révélations apocry-phes de saint Barthélemy et de l'histoire des com-munautés religieuses fondées par saint Pacôme* et donna, en 1836, dans les *Mémoires* de la Société archéologique du midi de la France, une *Note sur les principales stèles funéraires égyptiennes du musée de Toulouse*.

La connaissance profonde que M. Dulaurier acquit du copte devait être perdue pour la philologie égyptienne. Après avoir annoncé, en 1847, la traduction du livre gnostique, *la Fidèle sagesse*, il se laissa devancer dans cette œuvre par un Allemand, M. Schwartze, et appliqua sa facilité à apprendre les langues à l'étude de l'arabe. Déjà, ayant reçu de M. de Salvandy, en 1838 et en 1840, la mission d'aller recueillir en Angleterre des textes coptes et hiéroglyphiques, le grand nombre de manuscrits malais et javanais qu'il y rencontra, lui avait suggéré l'idée d'étudier les idiomes peu connus en Europe, dans lesquels ces manuscrits sont écrits. Il prit une connaissance rapide de toutes les langues océaniennes. De retour à Paris, il obtint la création d'une chaire de malais et de javanais à l'École de langues orientales vivantes (avril 1841).

M. Dulaurier a fait paraître diverses traductions du malais et du javanais, et notamment *Institutions maritimes de l'archipel d'Asie* (18[4]..). Il commença ensuite la publication de diverses chroniques malaises et donna, dans le *Journal asiatique*, des notices et des extraits de manuscrits traduits de la même langue.

Bientôt l'activité du savant orientaliste se porta encore vers un autre objet, l'étude de l'arménien, jusqu'alors assez négligée en France. Il donna des extraits des *Chroniques* de Mathieu d'Édesse et de Michel le Syrien (1848 et 1850), sans cesser de fournir au *Journal* de la Société asiatique, dont il est un des principaux membres, des travaux relatifs à ses études antérieures. Il y traita tour à tour l'arabe, le copte, le malais et a joint à l'étude de l'arménien celle du ... Il a été chargé, en 1855, du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque impériale ... les idiomes qu'il a cultivés. Littérateur et philologue, M. Dulaurier a aussi cherché à populariser les résultats de ses travaux par divers articles publiés dans la *Revue des Deux-Mondes*. ... encore de lui : *Histoire, dogmes, traditions et liturgie de l'Église arménienne orientale* (... 1857).

DULK (Frédéric-Philippe), chimiste allemand, né le 22 novembre 1788, à Schirwindt (Prusse orientale), fit son droit à l'université de Kœnigsberg, étudia la chimie, et acheta, en 1815, une pharmacie qu'il dirigea pendant plusieurs années. A l'âge de 37 ans seulement il entra dans la carrière de l'enseignement. Agrégé en 1825 à la Faculté des sciences de Kœnigsberg, il obtint plus tard à cette même université la chaire de chimie dont il est resté titulaire. En 1847, M. Dulk représentait la ville de Kœnigsberg à l'assemblée des ... de Prusse et il y vota avec l'opposition.

On a de ce savant un *Traité de chimie* (... buch der Chemie, Berlin, 1833-1834 ; 2e éd., 1842, 2 vol.), et une traduction, enrichie de ...

Digitized by Google

mentaires, de la *Pharmacopœa Borrussica* (Leipsick, 2 vol.), ouvrage pratique, qui en 1848 en était déjà à sa cinquième édition.

Son fils, Frédéric-Albert-Benno Dulk, né à Kœnigsberg le 17 juin 1819, se livra comme lui à l'étude de la chimie, obtint à l'université de Breslau le grade de docteur, mais chercha vainement à entrer dans la carrière de l'enseignement, d'où l'écartèrent, sous le ministère Eichhorn, ses opinions politiques avancées. Rentré dans la vie privée, il consacra ses loisirs à des travaux littéraires. On cite de lui un poëme dramatique, *Orla* (Winterthur, 1844; nouvelle édition, 1847): un drame, *Lea*, et une comédie politique, *les Murailles* (Die Waende, 1846), avec Seemann.

DULON (Rodolphe), théologien réformateur allemand, né le 30 août 1807, à Stendal, en Prusse, étudia au collége de cette ville et à l'université de Halle, et devint en 1831 recteur de l'École de Werben, et en 1836 pasteur de Flossau. Sept ans après, il passa à Magdebourg. Dans cette ville, où l'esprit de libre examen en matière politique et religieuse a poussé de profondes racines, malgré une puissante minorité de piétistes et de réactionnaires, il se signala comme prédicateur de l'Église réformée allemande, et forma un parti autour de lui, en combattant les mesures antilibérales du ministre Eichhorn, adoptées avec empressement par le consistoire de la province de Saxe, résidant à Magdebourg. Il fut suspendu de ses fonctions; mais à la révolution de 1848, il devint pasteur de l'église de Notre-Dame, à Brême, y fonda une revue religieuse hebdomadaire, *le Réveil* (der Wecker), et un journal politique, *la Chronique de Brême* (Bremer Tageschronik), qui fut mis au service du parti démocratique et fut supprimé au mois de mai 1851. Bientôt M. Dulon lui-même fut suspendu une seconde fois, puis frappé de destitution, après une sentence rendue contre lui par la Faculté de théologie d'Heidelberg, malgré les protestations de la commune dont il était pasteur.

La plupart des écrits de M. Dulon doivent leur origine aux querelles politiques ou religieuses auxquelles il a été mêlé. Nous citerons : *le Combat pour la parole de Dieu* (der Kampf um Gottes Wort, Leipsick, 1847); *du Combat pour la liberté des peuples* (vom Kampf um Volkerfreiheit, Brême, 1849-50, 2 cahiers); *Le jour est arrivé* (Der Tag ist angebrochen, Brême, 1852), opuscule interdit aussitôt que publié.

DUMAINE (Louis-François), artiste dramatique français, né à Lieusaint (Seine-et-Marne), en août 1831, et neveu du lieutenant général de ce nom, vint rejoindre à Paris Mme Person, sa sœur aînée (voy. l'article suivant). Il essaya de la carrière du commerce, puis fut, vers la fin de 1848, secrétaire de M. Alexandre Dumas, et enfin se livra au théâtre. Il parcourut les scènes de la banlieue, parut un instant aux Français, dans un bout de rôle du *Moineau de Lesbie* (1849), joua dix-huit mois au Havre, passa à Marseille, où une fructueuse représentation à bénéfice lui permit de se racheter de la conscription (1852), et revint à Paris, sur la scène de la Gaîté. Appelé à l'Ambigu en 1853, il y a tenu d'abord les rôles de traîtres, et depuis les grands rôles. Nous citerons parmi les pièces où ses créations ont été remarquées : *le Pendu*, *l'Homme à trois visages*, *César Borgia* (1853-56), *la Légende de l'homme sans tête* (1857).

La sœur de cet artiste, Mlle Béatrix Martine Dumaine, dame Person, née à Aulnay-les-Bondy, le 28 juin 1828, a suivi aussi le théâtre. Elle débuta à Paris sur la scène du Théâtre-Historique. Elle s'y fit remarquer par un jeu expressif, un organe sonore, très-favorable aux rôles écrits pour elle par M. Alex. Dumas. Après la fermeture de ce théâtre elle a paru sur quelques scènes de drame. Elle appartient, depuis août 1855, au personnel du théâtre du Cirque, où elle a repris quelques-unes de ses principales créations, notamment la *Reine Margot*. M. G. Bell lui a consacré une *Biographie* spéciale.

DUMANOIR (Philippe-François Pinel) ou Du Manoir, auteur dramatique français, né à la Guadeloupe le 31 juillet 1806, d'une famille anoblie en 1773, vint en France à l'âge de dix ans et fit toutes ses classes à Paris, au collége Bourbon. Étudiant en droit, il se mit à écrire des vaudevilles avec son camarade d'études et son compatriote, M. de Mallian, et leur première pièce, *la Semaine des amours*, eut un succès qui le détermina à se livrer exclusivement à la littérature dramatique. Les Scribe, les Dumersan, les Dupin, les Bayard, les Mélesville trouvèrent en lui un collaborateur et un rival. M. Dumanoir a été, de 1838 à 1841, directeur du théâtre des Variétés, et a reçu en 1847 la croix de la Légion d'honneur.

Quoiqu'il ait fait quelques tentatives dans la comédie et le drame, M. Dumanoir est surtout un vaudevilliste. Il a l'esprit facile, la gaieté et l'entrain, l'entente de l'intrigue et du dialogue qui conviennent à ce genre. Il a beaucoup écrit pour Mlle Déjazet, qui lui doit particulièrement ses meilleurs rôles d'homme. On a de lui environ 170 pièces, dont la plupart ont été imprimées dans les divers recueils dramatiques. Nous citerons parmi celles qui eurent le plus de représentations et qu'il a signées seul ou en collaboration : *les Vieux Péchés* (1833); *la Savonnette impériale* (1836); *la Maîtresse de langues* (1838); *la Marquise de Prétintaille* (1836); *le Cabaret de Lustucru*, *les Premières armes de Richelieu* (1839); *Indiana et Charlemagne* (1840); *le Vicomte de Létorières* (1842); *la Nuit aux soufflets* (1842); *Don César de Bazan* (1844); *Gentil-Bernard* (1846); *Clarisse Harlowe* (1847); *le Code des femmes*, *le Camp des bourgeoises* (1855); *l'École des agneaux*, comédie qui a obtenu en 1855 une médaille d'or du ministre d'État; *les Fanfarons du vice*, *les Toilettes tapageuses* (1856), etc.

DUMAS (Alexandre), célèbre auteur dramatique et romancier français, né à Villers-Cotterets le 24 juillet 1803, est fils du général républicain Alexandre Davy-Dumas, qui était fils lui-même du marquis Davy de La Pailleterie et d'une négresse africaine, Tiennette Dumas, sous le nom de laquelle il fut particulièrement connu. C'est aussi sous ce nom que l'écrivain français, dont les cheveux crépus, les traits et les lèvres rappellent encore l'origine africaine, devait s'illustrer, tout en reprenant, dans certaines occasions, le nom et le titre de son grand-père. Élevé par sa mère, restée veuve en 1806, il reçut, à Villers-Cotterets, une instruction très-médiocre, mais acquit dans tous les exercices du corps beaucoup de force et d'adresse. Sans autres ressources que la pension faite à sa mère, il fut quelque temps clerc de notaire, et vint à l'âge de vingt ans chercher fortune à Paris. Recommandé à plusieurs des généraux qui avaient été les amis de son père, il ne trouva d'accueil qu'auprès du général Foy, qui pour lui faire mettre à profit sa belle écriture, seul talent dont il donnât alors des preuves, le plaça chez le duc d'Orléans, comme surnuméraire de son secrétariat, aux appointements de 1200 francs. Le jeune homme qui en acceptant « de vivre de son écriture, » se promettait bien « de vivre un jour de sa plume, »

se mit sérieusement à l'étude, lut avec avidité, et commença à faire des vers. Il débuta, en 1826, par un volume de *Nouvelles* (in 12).

L'année suivante, les représentations données à Paris par la troupe anglaise le tournèrent vers le genre dramatique, et il écrivit une imitation de la *Conjuration de Fiesque*, une tragédie des *Gracques*, qui restèrent inédits, et un drame en vers, *Christine de Suède* qui, reçue au théâtre Français, ne fut jouée que plus tard (30 mars 1830) à celui de l'Odéon. Mais, dans l'intervalle, M. Alexandre Dumas avait frappé un grand coup, en donnant au premier théâtre *Henri III et sa cour*, drame historique en cinq actes, dont la première représentation (11 février 1829), fut un événement et toute une révolution littéraire. Au moment où le romantisme triomphait en poésie, ce drame fut applaudi comme une réaction de plus contre les traditions classiques de l'ancienne tragédie. Les démonstrations qui eurent lieu au théâtre et les cris proférés contre Racine, firent comprendre la portée attribuée par le public à ce début. Le duc d'Orléans y assistait, et donna, avec une sorte de déférence respectueuse pour son surnuméraire, le signal des applaudissements. Le lendemain, le commis devenait bibliothécaire du prince.

A partir de ce moment, la vie publique et littéraire de M. Alexandre Dumas acquiert plus d'importance. Après avoir pris à la lutte des journées de 1830 une part que son imagination a plus tard sans doute grossie, et qui lui valut la croix de Juillet, M. Dumas fait dans la Vendée royaliste un voyage dont il écrit la relation de manière à déplaire au roi. Par la protection du duc d'Orléans, dont il a gagné les bonnes grâces, il rentre en faveur à la cour, et obtient, en [illegible], la décoration. Il s'assura également l'amitié des autres princes de la famille d'Orléans, particulièrement celle du duc de Montpensier, qu'il accompagna en Espagne comme historiographe de son mariage (1846). C'est alors qu'après avoir signé au contrat avec tous ses titres il passa en Afrique, ayant à sa disposition, au grand scandale de l'opposition parlementaire, *le Véloce*, bâtiment à vapeur de l'État. A son retour, il ouvrait pour les besoins de son propre répertoire, auquel les autres scènes ne pouvaient ou ne voulaient plus suffire, un théâtre spécial, le « Théâtre Historique, » qui devait d'abord s'appeler Théâtre Montpensier. La révolution de 1848, à laquelle le *chœur des Girondins*, dans le drame du *Chevalier de Maison-Rouge*, joué à ce théâtre, avait fourni comme une seconde *Marseillaise*, fit tourner à la ruine de M. Dumas cette entreprise qui devait alimenter ou renouveler sa fortune, la plus considérable peut-être que les lettres aient jamais faite. Il essaya vainement de prendre un rôle dans les événements de cette époque, il fonda deux journaux, *la Liberté*, qui mourut en naissant, et *le Mois*, qui vécut deux années sans influence, et se présenta sans succès comme candidat à l'Assemblée nationale. Depuis, des considérations personnelles, moins politiques que financières, lui firent chercher momentanément un refuge en Belgique (septembre 1853). En 1842, il a épousé Mlle Ida Ferrier, actrice de la Porte-Saint-Martin qui, depuis 1845, habite Florence. Simple chevalier de la Légion d'honneur, en France, il est décoré de divers ordres étrangers dont il a étalé quelquefois tous les insignes ensemble sur sa poitrine.

Il est bien d'autres incidents de la vie de M. Alexandre Dumas qui trouvent place dans toutes ses biographies et dont lui-même aime à faire confidence au public. Nous ne rappellerons ceux qui se rattachent le plus intimement à ses ouvrages, dont nous allons reprend[re la] suite.

Parmi les pièces qui soutinrent pendant [sa] première période de quinze ans, non sans [...] bien des orages, la réputation dramati[que de] l'auteur d'*Henri III*, il faut citer : *Stock[holm,] Fontainebleau et Rome*, nouveau nom [de] *Christine* de 1828 ; *Antony*, drame en cinq a[ctes,] joué à la Porte-Saint-Martin (3 mai 1831), [...] grâce à ses analogies avec *Marion Delorme* [de] M. Victor Hugo, déjà connu mais alors inte[rdit,] fut accueilli comme une déclaration de pri[ncipes] de l'école romantique, et souleva par l'imm[orali]té systématique des personnages, de bru[yants] scandales ; *Charles VII chez ses grands vass[aux]*, tragédie en cinq actes, à l'Odéon (20 oct[obre] 1831), admis plus tard aux Français : *Napoléon Bonaparte, ou Trente ans de l'histoire de France*, [...] six actes, à l'Odéon (même année) ; *Téresa*, d[rame] en cinq actes, à l'Ambigu (6 février 1832) ; *le M[ari] de la veuve*, comédie en un acte au Théâ[tre-]Français (12 avril 1832) ; *la Tour de Nesle*, d[rame] en cinq actes et neuf tableaux, à la Porte-Saint-Martin (29 mai 1832), pièce dont [...] publiquement revendiquée et [...] par M. Frédéric Gaillardet ; *Angèle*, [...] actes (28 décembre 1833) ; *Catherine Howard*, en cinq actes et huit tableaux, à la Porte-Saint-Martin (22 avril 1834) ; *Don Juan de Marana, ou la Chute d'un ange*, mystère en c[inq actes] [...] vers, à la Porte-Saint-Martin (14 [...]) ; *Kean, ou Désordre et génie*, en cinq [actes, aux] Variétés, l'une des principales créat[ions de] M. Frédérick-Lemaître (31 août 1836) ; *P[iquillo]*, opéra-comique en trois actes, musique de [...] pou (31 octobre 1837) ; *Caligula*, tragédie en [...] actes, avec prologue, au Théâtre-Français [...] cembre 1837) ; *Paul Jones*, drame en cinq [actes,] à l'ancien théâtre du Panthéon (8 octobre [...]) ; *Mademoiselle de Belle-Isle*, comédie en [...] actes, au Théâtre-Français (2 avril 1839) ; *l'[Alchi]miste*, drame en 5 actes, en vers, à la R[enais]sance (10 avril 1839) ; *Le Tasse*, drame e[n ...] actes, au Théâtre-Français (1839) ; *un M[ariage] sous Louis XV*, comédie en cinq actes, a[u même] théâtre (1er juin 1841) ; *Lorenzino*, drame [...] actes, même théâtre (24 février 1842) ; [...] en trois actes, aux Variétés (2 décembre [...]) ; *les Demoiselles de Saint-Cyr*, comédie en c[inq actes,] au Théâtre-Français (25 juillet 1843) ; *L[ouise Ber]nard*, drame en cinq actes à la Porte-Sai[nt-Martin] (18 novembre 1843) ; *le Laird de Dum[biky]*, comédie en cinq actes (30 décembre 18[43]).

Malgré la dépense de temps et [...] supposait une telle multitude de pr[oductions dra]matiques, M. Alexandre Dumas [...] parmi nos plus féconds romanciers, [...] ble genre de la fantaisie et de l'histoire [...] successivement : *Isabelle de Barière*, [...] *Charles VI* (1835, 2 vol. in-8), première [...] *Chroniques de France* ; *Souvenirs d'Antony* [...] 2 vol. in-8) ; *la Salle d'Armes* (1838, 2 v[ol.]) ; *Capitaine Paul* (1838, 2 vol.) ; *les Crimes célè*[*bres*] (1839 et suiv., 15 vol.) ; *Acté* (1839, [...]) ; *la Comtesse de Salisbury*, suite des *Chroniques de France* (1839, 2 vol.) ; *Jacques Ortis*, [...] librement d'Ugo Foscolo (1839) ; *Aventures de John Davys* (1840, 4 vol.) ; *Othon l'Archer* [...] ; *Maître Adam le Calabrais* (in-8) ; *le M[...] mes* (in-8) ; *les Stuarts* (2 vol. in-8) ; *Excursions sur les bords du Rhin* (1841-1842, 3 vol.) ; *Une Année à Florence* (1841, 2 vol.), se rattac[hent,] comme *Quinze jours au Sinaï* (1835, in-8) ; *le Véloce, ou Tanger, Alger et Tunis* ([...] 3 vol.) aux séries de publications analog[ues] *Impressions de voyage* (1833, 2 vol.), et *Nou[velles] impressions de* [...]

Digitized by Google

Citons encore, dans toutes les variétés du genre narratif et du genre descriptif, et par périodes quinquennales, — de 1841 à 1845 : *Jéhanne la Pucelle* (in-8) ; *Aventures de Lydéric* (in-8) ; *le Capitaine Aréna* (2 vol. in-8) ; *le Corricolo* (4 vol. in-8) ; *le Speronare* (4 vol. in-8) ; *la Villa Palmieri* (2 vol. in-8) ; *le Chevalier d'Harmental* (4 vol. in-8) ; *un Alchimiste au XIXe siècle* (in-8) ; *Georges* (3 vol. in-8) ; *Filles, Lorettes et Courtisanes* (in-8) ; *Ascanio* (5 vol. in-8) ; *Sylvandire* (3 vol. in-8) ; *Histoire d'un casse-noisette* (2 vol. in-8) ; *Gabriel Lambert* (2 vol. in-8) ; *Cécile* (2 vol. in-8) ; *Amaury* (4 vol. in-8), *le Château d'Epstein* (3 vol. in-8) ; *Fernande* (3 vol. in-8) ; *la Bouillie de la comtesse Berthe* (in-8) ; *une Fille du Régent* (5 vol. in-8) ; *les Médicis* (2 vol. in-8) ; *Nanon de Lartigues* (2 vol. in-8), et ses deux suites *Madame de Condé* et *la Vicomtesse de Cambes* (2 vol. in-8) ; *les Frères Corses* (2 vol. in-8) ; *Louis XIV et son siècle* (2 vol. grand in-8, autre édit., 9 vol.) ; — de 1846 à 1850 : *Michel Ange et Raphaël Sanzio* (2 vol. in-8) ; *l'Abbaye de Peyssac* (2 vol. in-8) ; *le Bâtard de Mauléon* (4 vol. in-8) ; *le Chevalier de Maison-Rouge* (4 vol. in-8) ; *la Dame de Montsoreau* (4 vol. in-8) ; *les Deux Dianes* (2 vol. in-8) ; *les Quarante-cinq* (6 vol. in-8) ; *la Guerre des femmes* (3 vol. in-8) ; *les Mariages du père Olifus* (5 vol. in-8) ; *la Régence* (2 vol. in-8) ; *le Collier de la Reine* (2 vol. in-8) ; *Louis XV* (4 vol. in-8) ; *Dieu dispose* (2 vol. in-8) ; — de 1851 à 1855 : *Le Trou de l'enfer* (in-8), *Louis XVI* (5 vol. in-8) ; *Drames de Quatre-vingt-treize*, scènes de la Révolution (7 vol. in-8) ; *le Dernier roi des Français* (8 vol. in-8) ; *Conscience* (5 vol. in-8) ; *Gil Blas en Californie* (2 vol. in-8) ; *Olympe* (3 vol. in-8) ; *les Drames de la mer* (3 vol. in-8) ; *Isaac Laquedem* (in-8) ; *le Pasteur d'Ashbourn* (8 vol. in-8) ; *Saltéador* (in-8) ; *Causeries d'un voyageur* (in-8) ; *les Mohicans de Paris* (inachevé) ; *une Vie artiste* (2 vol. in-8), histoire romanesque de M. Mélingue ; *la Princesse Monaco* (6 vol. in-8) ; *Ingénue* (in-8) ; *le Page du duc de Savoie* (grand in-8) ; *Pèlerinage de Hadji-abd-el-Hamid-bey* (2 vol. in-8) ; *Journal de madame Giovanni* (4 vol. in-8) ; — enfin, de 1856 jusqu'à ces derniers temps : *les Mémoires d'un jeune cadet* (2 vol. in-8) ; *les Mémoires de Mme Du Deffant* (2 vol. in-8) ; *les Compagnons de Jéhu* (1857) ; *les Louves de Machecoul* (1858) ; etc.

La plupart de ces productions ou de ces compilations ont paru comme feuilletons dans les journaux quotidiens ou dans les recueils périodiques ; souvent l'auteur en menait de front trois ou quatre dans autant de feuilles différentes, et se trouvait atteindre un total de 50 à 60 volumes au bout de l'année. Il faut mentionner à part, entre toutes ces publications de longue haleine, tant pour leur étendue que pour l'avidité avec laquelle elles ont été accueillies, les suivantes : *les Trois mousquetaires* (1844, 8 vol. in-8), qui parurent dans *le Siècle*, où ils se prolongèrent sous les titres de *Vingt ans après* (1845, 10 vol.), et du *Vicomte de Bragelone* (1847, 12 vol.) ; *le Comte de Monte-Cristo* (1841-45, 12 vol.), dans *le Constitutionnel* ; *la Reine Margot*, dans *la Presse* (1845, 6 vol.). Ce sont les trois œuvres, surtout les *Mousquetaires* et *Monte-Cristo*, qui ont le plus popularisé le nom de l'auteur, et porté les revenus annuels de sa plume jusqu'à près de 200 000 francs, si vite dévorés par les fastueuses folies du palais de Monte-Cristo.

Le roman, loin d'écarter M. Dumas du théâtre, ouvrit à sa fécondité dramatique une nouvelle période, dans laquelle les sujets qu'il avait déjà exploités avec le plus de bonheur, passèrent du livre à la scène pour y trouver un succès de plus. De là : *les Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux, à l'Ambigu (27 octobre 1845) : *la Reine Margot*, drame en cinq actes et treize tableaux (février 1847) qui inaugura le Théâtre-Historique ; *le Chevalier de Maison-Rouge*, épisode du temps des Girondins, drame en cinq et douze tableaux (1847) ; *Monte-Cristo*, drame en cinq actes et onze tableaux, destiné à être représenté en deux soirées (janvier 1848) ; *le Chevalier d'Harmental*, drame en cinq actes et dix tableaux (1849) ; *la Jeunesse des Mousquetaires*, drame en cinq actes et douze tableaux (février 1849) ; *la Guerre des femmes*, drame en cinq actes et dix tableaux (avril 1849), ces cinq dernières pièces au Théâtre-Historique. Dans le même temps parurent au même théâtre : *Intrigue et amour*, drame en cinq actes, imité de Schiller (juin 1847) ; *Hamlet*, *Catilina*, drames en cinq actes, en vers (1848) ; *le Comte Hermann*, drame en cinq actes (mai, 1849) : *Urbain Grandier*, drame en cinq actes ; *la Chasse au Chastre*, drame en trois actes et huit tableaux, sur lequel se ferma le Théâtre-Historique (octobre, 1850).

M. Alex. Dumas a fait encore jouer sur diverses scènes : *la Barrière de Clichy*, pièce militaire en quatorze tableaux, au Cirque (1851) ; *Romulus*, comédie en un acte, au Théâtre-Français (1854) ; *le Marbrier*, pièce en trois actes, au Vaudeville (octobre 1854) ; *la Conscience*, drame en deux époques et six tableaux, à l'Odéon (6 novembre, 1854) ; l'*Orestie*, trilogie antique, en vers, à la Porte-Saint-Martin (1855) ; *la Tour Saint-Jacques-la-Boucherie*, drame en six actes et dix-sept tableaux, au Cirque (1856) ; *les Gardes forestiers*, drame en cinq actes et à grand spectacle écrit pour le Gymnase de Marseille (mars 1858), et qui valut à l'auteur une couronne d'or et des ovations dans la cité phocéenne ; etc., etc.

Enfin, il ne faut pas oublier, parmi les gages de la miraculeuse activité de M. Alexandre Dumas, le journal personnel qu'il nomma résolûment *le Mousquetaire*, « journal de M. Alexandre Dumas » (12 novembre 1853), et qui, après une mort de quelques mois, ressuscita sous le nom de *Monte-Cristo*, « rédigé par M. Alexandre Dumas, seul » (mai, 1857). Il y mit et il y met encore des romans qui paraissent ensuite en librairie, des traductions de diverses langues, ses *Mémoires*, qui comptent déjà tant de volumes, et surtout ses *Causeries*, qui embrassent les sujets les plus divers et souvent les plus futiles.

On pense bien que ces incalculables écrits ne peuvent sortir ni du cerveau ni de la plume d'un seul homme. Son fameux procès de 1847 avec les directeurs de *la Presse* et du *Constitutionnel*, rendit public ce fait que M. Alexandre Dumas s'était engagé à fournir à ces journaux, par année, plus de volumes que n'en pourrait copier le plus habile expéditionnaire. Il eut donc nécessairement des collaborateurs ; seulement il a attendu pour les avouer que les réclamations des critiques ou des sentences judiciaires l'y eussent forcé. MM. Alphonse Karr (*sur le Mercantilisme littéraire*, brochure in-8, 1845) et Eugène de Mirecourt (*Fabrique de romans, maison A. Dumas et Cie*, in-8, même année), ont appelé ou fait la lumière sur les secrets d'une pareille production. On a pris un à un ses livres et ses drames, pour lui en contester la paternité, et les restituer à d'autres auteurs. On nomme parmi ceux-ci : MM. Anicet-Bourgeois, Hyppolyte Auger, Paul Bocage, Brunswick, Louis Couailhac, Durrieu, Fiorentino, Gérard de Nerval, Maquet, Meurice, Souvestre, etc. (voy. ces divers noms). On a de plus reproché à M. Alexandre Dumas d'audacieux emprunts aux vivants et aux morts les plus illustres, Schiller, Walter Scott, Augustin Thierry, Chateaubriand, Victor Hugo, etc. Sur ce dernier point il s'est défendu au moyen de cette théorie

commode, que « l'homme de génie ne vole pas, mais conquiert, » et en citant l'exemple de Molière et de Shakspeare.

Quelques sacrifices que M. Alexandre Dumas ait faits à ce besoin de produire tant et si vite, il n'en conserve pas moins une valeur propre qu'il est puéril de nier. Ces sujets ou ces matériaux de romans et de drames, qu'il n'a souvent ni trouvés ni cherchés, il les emploie avec une habileté, une puissance de mise en œuvre qui fait l'unité de ses livres, et son originalité. Nul n'a poussé aussi loin le talent de l'arrangement et de la disposition dramatique des faits et des personnages. De là, l'intérêt soutenu, entraînant, de ces interminables récits qui, après avoir trouvé tant de lecteurs en France et à l'étranger, soit en livres, soit en feuilletons, ont encore captivé la foule au théâtre avec les mêmes héros et les mêmes aventures. Tant il y avait de vie et de mouvement dans ces combinaisons improvisées de la réalité et de la fantaisie, de l'histoire et du roman! Tant il y a de véritable verve dans cette hâblerie perpétuelle de langage qui est comme la forme propre de son talent! Le sentiment de cette facilité puissante a donné à l'auteur une confiance en soi, qui se manifeste par la mise en scène perpétuelle de lui-même et de tout ce qui le touche et par l'emploi imperturbable de ce *moi*, qui haïssable pour le philosophe, agit toujours sur la foule, comme l'expression naïve d'une forte personnalité.

Pour compléter les indications bibliographiques de cet article, nous nous bornerons à signaler deux anciennes éditions du *Théâtre complet de M. Alexandre Dumas* (1841, 3 vol. in-12; 1846, 4 vol. in-8), puis les deux sortes d'éditions permanentes de ses *Œuvres complètes*, dans le *Musée littéraire* du *Siècle* (in 4 à deux colonnes) et dans la *Bibliothèque contemporaine* des frères Lévy (in-18). Ajoutons que la plupart de ses romans sont traduits dans presque toutes les langues.

DUMAS (Alexandre), littérateur et auteur dramatique, né à Paris le 29 juillet 1824, fils du précédent, fut placé dans l'institution Goubaux, et fit au collége Bourbon d'assez brillantes études. Introduit de bonne heure dans le monde des auteurs et des artistes, il se fit remarquer par la précocité et la vivacité de son esprit. A seize ans, il quitta les bancs du collége et à dix-sept il composa un recueil de vers, dont le titre, *les Péchés de jeunesse*, indiquent assez le peu d'importance littéraire. Après avoir accompagné son père dans son voyage en Espagne et en Afrique, il écrivit les *Aventures de quatre femmes et d'un perroquet* (1846 1847, 6 vol. in-8), qui débutent d'une manière si fantastique, et qui, malgré l'inexpérience évidente de l'auteur, obtinrent grâce à son nom un demi succès.

M. Alexandre Dumas fils eut le bon esprit de comprendre qu'il n'était pas né poëte, et qu'il n'avait pas non plus cette brillante imagination dont son nom seul éveillait l'idée. Rompant avec l'imitation de la manière paternelle, il chercha le succès dans la vérité de l'observation et l'exactitude des peintures. Il étudia le monde de plus près, surtout ce monde équivoque, où le vice brillant cache souvent tant de misère. De là les premiers romans qui commencèrent sa réputation personnelle et la portèrent tout de suite très-haut : *la Dame aux camélias* (1848, 2 vol. in-8); *le Roman d'une femme* (1849, 4 vol. in-8); *Diane de Lys* (1851, 3 vol. in-8); *la Dame aux perles* (1854, 3 vol. in-8); *la Vie à vingt ans* (1856, in-8). Souvent réimprimés et traduits à l'étranger, ils se recommandaient par un style simple et naturel, des situations dramatiques, et dans la peinture d'existences en dehors de la morale, par une intention marquée de moralité.

En même temps l'auteur, suivant un usage commun, songea à transporter le sujet de ses romans au théâtre, où les qualités et les défauts de sa manière devinrent plus évidents. *La Dame aux camélias*, jouée au Vaudeville en 1852, après avoir été interdite par M. Léon Faucher, fut son coup d'essai et son triomphe. Il y reprenait, par l'attendrissement plutôt que par le paradoxe, la thèse de la réhabilitation de la courtisane. Les femmes déchues restèrent les héroïnes de *Diane de Lys* (Gymnase, 1853), appelée d'abord *la Dame aux perles*, et du *Demi-monde* (1855), mais avec une plus grande sobriété d'effets et des intentions morales plus accusées. *La Question d'argent* (185[illegible]), met en œuvre une autre plaie sociale. Ces quatre pièces, qui renferment d'excellentes scènes de comédie de mœurs et des caractères bien observés, merveilleusement interprétées par la troupe du Gymnase, et montées avec un luxe de détails poussé jusqu'à l'imitation la plus servile, eurent le bonheur d'être accueillies par un public enthousiaste comme autant d'événements littéraires; la dernière, qui a été trouvée la plus faible, a eu plus de cent représentations consécutives, et M. Mirès s'est donné la peine, dans le feuilleton du *Constitutionnel*, d'en réfuter la doctrine d'une manière fort vive. Une cinquième étude dramatique du même genre, *le Fils naturel*, semble destinée aussi à de longs succès (1858).

M. Dumas fils qui, jeune encore, a gagné gloire et fortune au théâtre, ne s'y est pas renfermé exclusivement. Il a encore donné à la littérature de roman d'autres œuvres légères, dont voici la liste : *Césarine* (1848, in-8); *le Docteur Servans* (1849, 2 vol. in-8); *Antonine* (1849, 2 vol. in-8); *Tristan le Roux* (1850, 3 vol. in-8); *Trois hommes forts* (1850, 4 vol. in-8; nouv. édit. 1858, in-18); *Revenants* (1851); *le Régent Mustel* (1852, 2 vol. in-8); *Contes et nouvelles* (1853, in-18); *Sophie Printemps* (1853, 2 vol. in-8); *la Vie à vingt ans* (1854, in-18); *la Boîte d'argent* (1855); etc., sans compter *la Ligue* et *la Fronde*, dans *la Gazette de France*, les *Lettres d'un provincial*, dans *la Presse*, et d'autres articles ou feuilletons, qui n'ont pas été réunis en volumes.

DUMAS (Adolphe), poëte français, cousin des précédents, est né vers 1810 à Bompas (Vaucluse). Il se jeta avec ardeur dans le mouvement littéraire de 1830, et se fit remarquer au milieu des jeunes fougueux romantiques par l'éclat et l'abondance de son style et aussi par ses licences poétiques [illegible] peintures souvent bizarres. Après avoir [illegible] révolution de Juil et dans un dithyrambe [illegible] *les Parisiennes* (1830), il publia *la Cité des* [illegible] (1835, in-8), poëme étrange complétement [illegible]. En 1846, il présenta au comité de la Comédie-Française un drame en vers, *la Fin de la comédie*, ou *la Mort de Faust et de don Juan*, qui fut reçu, mais dont la représentation fut arrêtée par [illegible] supérieur. Deux autres drames, le *Camp des Croisés*, joué à l'Odéon (3 février 1838), et *Mademoiselle de la Vallière*, joué à la Porte-Saint-Martin (15 mai 1842), furent mal reçus du public. [illegible] trouva la fable insuffisante, malgré des beautés de détails et des scènes vraiment émouvantes. M. Ad. Dumas a mieux rencontré en écrivant [illegible] recueil qui a pour titre : *Provence* (1840, [illegible]) et qui contient plus d'une page grave et sévère. On a aussi de lui : *les Philosophes baptisés* (18[illegible]) études; *le Chant des travailleurs*, cantate; [illegible]ques nouvelles, entre autres *Sœur Thérèse* [illegible]. Il a signé avec M. Alex. Dumas le récit de [illegible] intitulé : *Temple et hospice du Mont-Carmel* (1[illegible], in-8).

Digitized by Google

DUMAS (Jean-Baptiste), célèbre chimiste français, membre de l'Institut, sénateur, né à Alais (Gard), en juillet 1800, débuta comme plusieurs chimistes illustres par la pharmacie, qu'il étudia fort jeune dans sa ville natale, puis à Genève. Il acquit rapidement en botanique, en médecine et en chimie des connaissances étendues, qui le firent remarquer des savants Decandolle et Prévost. D'abord élève, puis collaborateur de ce dernier, il publia de concert avec lui, sur plusieurs sujets de physiologie, des travaux qui mirent leurs noms en relief. En 1821, il vint se fixer à Paris, et fut nommé deux ans après répétiteur du cours de chimie à l'École polytechnique. Ce fut vers cette époque qu'il épousa la fille de M. Alex. Brongniart. Il conquit dès lors une haute position dans la science et dans l'enseignement. Esprit fécond et hardi, M. Dumas s'est placé à la tête d'une école dont les doctrines ingénieuses et neuves ont donné lieu, comme toutes celles de ce genre, à des appréciations diverses et à des discussions assez vives. Lui-même a soutenu, à propos de sa théorie des *Substitutions*, une polémique dans laquelle il a eu pour principal adversaire Berzélius, « le savant de l'Europe qui souffrait le moins la contradiction. » Négligeant les différences qui s'expriment par de très-petites fractions, M. Dumas établit que les chiffres représentant les *équivalents* chimiques des corps simples peuvent être considérés comme des multiples simples de celui de l'hydrogène, d'où il infère que tous ces corps ne sont que de l'hydrogène à divers degrés de condensation, ce qui revient à affirmer l'*unité de matière*. D'un autre côté, comme chimiste pratique, il a particulièrement étudié les matières organiques, et la science lui doit d'importantes observations, notamment sur l'action des alcalis sur ces matières; l'esprit de bois et ses composés; l'éther et ses combinaisons; les huiles éthérées; les alcaloïdes; l'indigo; l'acide nitrique, etc. On a reproché pourtant à M. Dumas de se laisser trop facilement entraîner par son imagination, et de substituer parfois à l'observation les inspirations de la philosophie ou même de la poésie.

Comme professeur, il se fait remarquer par une parole abondante et facile, par une élégance de style qui n'est pas sans recherche, et par une grande habileté à faire valoir chacune des expériences qui s'exécutent sous les yeux de son auditoire.

Jusqu'en 1849, M. Dumas n'avait pas encore paru sur la scène politique; mais il avait été appelé dans les Commissions de la Chambre des Députés, chargées de préparer les projets de loi sur la refonte des monnaies de billon, les papiers timbrés, la falsification des actes publics, l'impôt du sel, celui du sucre, etc. Envoyé à l'Assemblée nationale législative par le département du Nord, il y siégea parmi les membres dévoués à l'autorité du président et ne se mêla d'ailleurs aux discussions que pour prendre la défense de l'industrie du sucre indigène. Il fut ministre de l'agriculture et du commerce depuis le 31 octobre 1850 jusqu'au 9 janvier 1851. Après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative, puis entra au Sénat et au Conseil supérieur d'instruction publique, dont il est aujourd'hui vice-président. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845.

M. Dumas est l'auteur de nombreux mémoires insérés dans divers recueils scientifiques; d'un grand *Traité de chimie appliquée aux arts* (6 vol. in-8, avec pl., 1828-43); de *Leçons sur la philosophie chimique* (Paris, 1837), et d'un *Essai sur la statique chimique des êtres organisés* (Paris, 1re édit., 1841; 3e, 1844, épuisée).

DUMÉRIL (André-Marie-Constant), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Amiens en 1774, choisit de bonne heure la carrière médicale. En 1793, il était déjà prévot d'anatomie à Rouen. Reçu docteur en 1798, il fut nommé chef des travaux anatomiques à Paris, place qui lui était disputée par Dupuytren. En 1801, il obtint la chaire d'anatomie à la Faculté, et fut nommé, en 1816, membre de l'Académie des sciences (section d'anatomie), en remplacement de Tenon. Il échangea, en 1822, la chaire d'anatomie pour celle de physiologie, qu'il laissa aussi, en 1830, pour occuper celle de pathologie interne. Il fut, en 1820, compris dans la première liste des membres de l'Académie de médecine.

M. Duméril a embrassé dans ses travaux toutes les sciences accessoires de la médecine. Choisi pour professer, en remplacement de Cuvier, qui fut son principal maître, le cours d'histoire naturelle à l'ancienne École centrale du Panthéon, il sut faire servir l'étude de cette science à la médecine elle-même, et se marqua sa place parmi les fondateurs de ce bel enseignement de l'anatomie comparée, qui a si largement étendu le champ de la science anatomique, et qui pourtant n'a pas encore de chaire à l'École de médecine. Après la mort de Lacépède, M. Duméril lui succéda comme professeur titulaire dans la chaire d'erpétologie et d'icthyologie au Jardin des plantes. Médecin de la maison royale de santé, dite maison Dubois, il fit apprécier son expérience et sa sagesse comme praticien, et fut nommé medecin consultant du roi et officier de la Légion d'honneur (juin 1837). M. Duméril est un homme bienveillant qui a soutenu plusieurs médecins au début de leur pénible carrière. Savant laborieux et consciencieux fonctionnaire, il remplit encore, malgré son grand âge, quelques-unes des nombreuses charges auxquelles il a été appelé.

Parmi ses principaux ouvrages, nous citerons: *Zoologie analytique* (1806, in-8); *Recueil de 450 formules proposées dans les jurys de médecine* (1813, in-4); *Considérations générales sur la classe des insectes* (1823, in-8, avec 60 planches); *Traité élémentaire d'histoire naturelle* (1830, 4 édit., 2 vol. in-8, figures); *Histoire naturelle des poissons et des reptiles*, dans la *Bibliographie populaire; Erpétologie générale, ou Histoire naturelle des reptiles* (1836-1839, 5 vol. in-8 avec planches); *Leçons d'anatomie comparée de G. Cuvier* (1836, 2 édit., in-8). Les deux premiers volumes sont dus aux soins de M. Duméril, et les trois derniers à ceux de M. G. E. Duvernoy.

Il faudrait encore citer de lui de nombreux mémoires sur la zoologie et l'anatomie, dans le *Magasin encyclopédique*, l'*Encyclopédie méthodique*, le *Bulletin de la Faculté de médecine*, etc., et les articles d'entomologie du *Dictionnaire des sciences naturelles*, etc.

DUMESNIL (Louis-Alexis Lemaistre), littérateur français, né à Caen, le 10 septembre 1783, servit dans l'armée vendéenne, et se vit en butte à différentes persécutions sous le Consulat et sous l'Empire. En 1801, renfermé dans la prison du Temple, il habita plusieurs mois la chambre qu'avait occupée Louis XVI. Dix ans plus tard, il fut éloigné de France pour son ouvrage intitulé: *le Règne de Louis XI et de l'influence qu'il a eue jusque sur les derniers temps de la troisième dynastie* (Paris, 1811, in-8), et qui fut réimprimé, en 1819, sous un nouveau titre.

En 1814, M. Dumesnil reprit les armes pour la cause royale; mais il entra bientôt dans les rangs de l'opposition, et, en 1823, il fut condamné à une amende et à un mois d'emprisonnement pour

deux frères (Alexandre et François), se sont consacrés au [illegible] commerce. Tous sont estimés [illegible] en Allemagne. Mais celui-ci a fait [illegible] de sa famille à la fois par ses [illegible] et le trait de sa vie politique. [illegible] de 1829 à 1830, au collège Frédéric-Guillaume de Berlin, suivit ensuite les cours de l'université de cette ville, puis de l'université de Bonn, jusqu'en 1834. Compromis, comme membre d'une société d'étudiants, dans les mouvements démocratiques qui éclatèrent à Bonn, il fut arrêté et condamné à six ans de prison; mais bientôt on le relâcha et, après de longues sollicitations, il lui fut permis de se faire recevoir professeur d'histoire à Halle en 1839. Nommé professeur adjoint en 1842, il devint l'année suivante un des collaborateurs ordinaires du *Journal de littérature générale* de Halle, et donna dès lors d'importants travaux d'histoire ancienne et moderne parmi lesquels nous citerons : *Origines germanica* (Berlin, 1840); *la Réforme* [illegible] Krisis der Reformation; Leipsick, 1846); *Documents sur l'Assemblée nationale allemande* (Zur Geschichte der deutschen Reichsversammlung; Berlin, 1849), qui firent très-remarquer; *Heure de tempête* (Die [illegible], 1850); *Quatre mois de politique étrangère* (Vier Monate auswärtiger Politik; Berlin, 1851), brochure tirée à un grand nombre d'exemplaires.

Depuis 1848, M. Duncker se mêlant aux affaires politiques appartint malgré ses antécédents démocratiques, au centre droit de l'Assemblée nationale de Francfort, qui le nomma rapporteur du projet de constitution; il devint l'un des membres les plus actifs du Comité des neuf. Élu également à l'Assemblée d'Erfurt en 1850, et aux trois sessions de la seconde Chambre prussienne, de 1849 à 1852, il continua de voter avec le parti conservateur. Dans ces derniers temps, revenant à ses travaux, il a publié une *Histoire de l'antiquité* (Geschichte des Alterthums; Berlin, 1852-1855, 2 vol. avec atlas).

DUNCOMBE (Thomas-Slingsby), homme politique anglais, est né en 1796. Représentant de Hertford en 1826, il se rangea au Parlement dans le parti radical et soutint le bill de la réforme; mais l'année suivante il fut vaincu sur les *hustings* par lord Mahon, candidat tory dont l'élection fut invalidée pour corruption. En 1834, il fut nommé député par un des arrondissements de Londres, qui jusqu'à présent lui a fidèlement renouvelé son mandat. Zélé partisan des institutions démocratiques, il appuya, en 1841, la motion de Crawfurd pour l'extension des droits électoraux aux classes populaires, et en 1844, la motion sur la durée du travail dans les ateliers. Lors de la démission de sir R. Peel (29 juin 1846), dont il avait voté les libérales mesures, il exprima ses regrets, et attaqua de la manière la plus vive le ministère Russell à l'occasion du *Coercion bill* irlandais. Ce fut encore lui qui, le 10 avril 1848, se fit l'organe des chartistes en présentant au Parlement leur pétition en faveur du suffrage universel. M. Duncombe, qui a nui à son influence politique par trop d'énergie et d'excentricité, réclame en toute occasion un parlement triennal, le scrutin secret, l'abolition des sinécures, la réforme du haut clergé, etc.

Duncombe (Arthur), neveu du précédent, est né le 24 mai 1806. Il entra dans la marine royale et fut promu en 1834 au grade de capitaine de frégate. Conservateur et protectionniste, il vota, en 1846, contre la réforme commerciale; en 1851, il est revenu au Parlement comme député du comté d'York. Le ministère Derby le fit entrer au conseil de l'Amirauté (mars 1852).

Duncombe (Octave), homme politique anglais, né en 1817, est le frère cadet du précédent. Il a d'abord servi et a donné sa démission de lieutenant aux gardes pour [illegible] les suffrages des électeurs du comté d'York. Envoyé en 1841 au Parlement, il a suivi la ligne de son frère.

DUNDAS (sir James Whitley-Deans), marin anglais, né le 4 décembre 1785 en Écosse, descend, par son père, le médecin James Deans, des anciens comtes de Lauderdale; il a pris en 18[illegible] les noms de Whitley et de Dundas, lors de son premier mariage avec la fille unique de lord Amesbury. Élève à la grande École d'Édimbourg, il entra au service à l'âge de quatorze ans en qualité de novice à bord du *Kent* (10 mars 1799), et assista à l'expédition de Hollande, à celle d'Égypte, au combat livré en mer au *Duguay-Trouin* et au blocus du port de Rochefort. En 1806, il passa comme lieutenant sur la *L*[illegible], puis sur l'*Immortalité*, et durant une croisière [illegible] des côtes d'Espagne et d'Italie, contribua à la capture de trois puissants corsaires français.

Il fit ensuite une station dans les mers d'Amérique, et vint prendre part au [illegible] de Stralsund ainsi qu'au second bombardement de Copenhague; quelques jours après, il fut blessé par un éclat de bombe en essayant d'éteindre [illegible] qui dévorait l'arsenal maritime de [illegible]. Nommé capitaine en 1807, il reçut le commandement du *Pyramus*, et captura en 1813 l'*Icare*, et en 1814, la *Ville de Lorient*, corsaires français de 10 et de 14 canons. Après une station de [illegible] ans dans la Méditerranée, il resta en disponibilité de 1819 à 1830. Rappelé au service actif, il commanda tour à tour les vaisseaux de ligne *Regent* et *Britannia*. En 1831, Guillaume IV le mit au nombre de ses aides de camp.

Après avoir été quelque temps clerc de l'amirauté, sir J. Dundas fut appelé au conseil de l'Amirauté par ses amis whigs, alors au pouvoir (1841); il se retira avec lord Melbourne et devint contre-amiral le 23 novembre de la même année. Au mois d'avril 1853, il fut investi du commandement de la flotte anglaise qui devait agir de concert avec l'amiral Hamelin pour appuyer la Turquie. Cette flotte ne comptait pas moins de 8000 hommes et de 700 canons. Il entra dans la mer Noire le 4 janvier 1854, prit part au bombardement des établissements militaires d'Odessa (22 avril), et au transport des troupes alliées en Crimée. Au mois de décembre, il remit le commandement à sir Ed. Lyons (voy. ce nom), et fut élevé, à son retour en Angleterre, au grade de vice-amiral (1855). Il est chevalier grand-croix du Bain, décoré du Medjidie de première classe et grand officier de la Légion d'honneur depuis 1855.

En politique, sir Dundas est un whig [illegible]. Élu d'abord député par le bourg de [illegible] (1836-1838), il représente celui de Greenwich au Parlement depuis 1841. En 1847, il s'est marié à une fille du comte de Ducie.

DUNDAS (Richard Saunders), marin anglais, né le 11 avril 1802, à Melville-Castle (comté d'Édimbourg), est frère puîné et héritier présomptif du présent vicomte Melville (voy. ce nom). Sa famille n'a aucun lien de parenté avec celle du précédent, quoique l'une et l'autre soient d'origine écossaise. Il entra le 15 juin 1817 comme novice à bord du *Ganymède*; à l'âge de vingt-[illegible] ans, il était déjà capitaine. Employé dans le [illegible] du Tage, il prit part, en 1840, à la guerre de Chine avec le vaisseau *le Melville* et s'empara des forts de Bocca-Tigris; puis, à bord du *P*[illegible], il commanda une escadre dans la Méditerranée sous les ordres de sir W. Parker. Deux [illegible]

Digitized by Google

remplit les fonctions de secrétaire de l'Amirauté, la première auprès de son père (1828-1830), la seconde auprès de lord Haddington (1845-1846). En 1851, il fut chargé de la direction des arsenaux maritimes de Deptford, et siégea à son tour au conseil de l'Amirauté de 1852 à 1855.

Élevé au grade de contre-amiral en 1853, M. Dundas fut appelé au mois de février 1855 au commandement de la flotte anglaise de la mer Baltique en remplacement de sir Ch. Napier. Ayant reconnu comme son prédécesseur l'impossibilité de prendre Cronstadt, il se servit utilement des forces imposantes qui lui avaient été confiées, et s'attacha surtout à ruiner le commerce russe dont il poursuivit et coula les bâtiments jusque dans les ports de la Finlande. Le 9 août, de concert avec le contre-amiral Penaud, qui lui prêta partout un puissant concours, il attaqua Sweaborg, qui, après un bombardement de quarante-cinq heures, fut à moitié réduit en cendres. On dirigea principalement le feu des bombardes construites d'après le modèle français, sur les arsenaux, les casernes, les magasins d'approvisionnements; la perte de l'ennemi fut de 2000 hommes tués ou blessés, et celle des alliés d'une dizaine de matelots. Ce fut le coup le plus terrible porté durant cette campagne à la puissance maritime de la Russie.

Après la paix, l'amiral Dundas a reçu, en récompense de ses services, les insignes de la grand'croix du Bain et de grand officier de la Légion d'honneur (1856).

DUNDAS (sir David), magistrat anglais, né en 1799 à Édimbourg, appartient à la même famille que le précédent. Élevé à l'École de Westminster et à l'université d'Oxford, il étudia la jurisprudence à Inner-Temple et fut admis en 1823 au barreau; il fut attaché au ressort judiciaire des comtés du nord. Avocat de la reine en 1840, il fut envoyé la même année à la Chambre des Communes par le comté de Sutherland qu'il représenta jusqu'aux élections générales de 1852. Ses opinions libérales lui ont fait donner, dans le cabinet de lord J. Russell, les fonctions d'avoué général (1846-1848), puis celles de juge avocat général (1849-1852). Créé chevalier en 1847, il fait partie depuis 1849 du Conseil privé.

DUNDONALD (Thomas COCHRANE, 10e comte DE), célèbre marin, né le 14 décembre 1775, appartient à une ancienne famille écossaise, élevée en 1669 au rang de comte. Jusqu'en 1831, époque où il succéda au titre de son père, qui s'était ruiné par des expériences de chimie, il fut connu sous le nom de lord Th. Cochrane, deuxième titre de sa famille. Inscrit dès l'âge de cinq ans dans la marine royale, il refusa de servir dans l'armée de terre, quoiqu'on lui eût accordé un brevet de capitaine, et s'embarqua à bord d'une corvette placée sous les ordres de son oncle, sir Alexandre Cochrane, qui devint plus tard amiral. Il ne tarda pas à donner des preuves de son caractère aventureux. Sa vaillante conduite dans le combat du 17 mai 1795, contre l'escadre française, lui valut le commandement de *la Thétis*. En 1800, il s'empara, dans l'espace de dix mois, de 33 bâtiments portant 128 canons et 533 hommes d'équipage, entre autres de la frégate espagnole *el Gamo*, dont la capture décida sa promotion au grade de capitaine. Il venait, après une lutte désespérée, de tomber aux mains de l'amiral Linois (3 juillet 1800), lorsque, trois jours plus tard, ce dernier ayant été défait dans la baie d'Algésiras par lord De Saumarez, il put revenir en Angleterre. Il y resta quelque temps en demi-solde.

Rappelé à la mer en 1803, lord Th. Cochrane prit part au blocus de Boulogne, puis à celui du Ferrol. La guerre d'extermination que l'Angleterre faisait alors à Napoléon ne trouva pas d'auxiliaire plus acharné et plus entreprenant que lui. Non-seulement il fit sur le commerce de l'Espagne, notre alliée, un grand nombre de prises, mais à bord de *la Pallas* il parcourut tout le littoral de la Guyenne, se hasarda même en Gironde et détruisit les postes avancés, les tours à signaux, les batteries, les magasins d'approvisionnement (1806). Deux ans après, il renouvela cette expédition avec *l'Impérieuse* le long des côtes du Languedoc. En 1809, il se jeta dans un des forts de Roses en Catalogne, et contribua à repousser la brigade française qui en faisait le siége.

Au mois d'avril de la même année, il conçut le projet de détruire la flotte impériale qui stationnait à Rochefort. Ayant reçu pleins pouvoirs de l'Amirauté, il fit fabriquer un immense radeau supporté par des rangées de tonneaux vides et enchaînés l'un à l'autre, le chargea de 1500 barils de poudre, de centaines d'obus et de 2000 grenades, et eut le courage d'y monter lui-même, pendant la nuit du 11 avril, avec un lieutenant et quatre matelots pour le pousser sur les vaisseaux français. Malgré le feu de ceux-ci qui faillit le faire sauter, il amena sa machine infernale au point où, selon ses calculs, elle devait produire le plus de ravages, alluma les mèches de sa main et se jeta aussitôt dans une chaloupe avec ses aides. L'explosion, dont l'effet fut précipité par un vent violent, eut lieu quelques minutes plus tôt qu'il ne comptait, et le choc des vagues causa la mort de son lieutenant. Mais ce qui fut plus funeste à la flotte, ce fut, au milieu du désordre, l'attaque vigoureuse de lord Th. Cochrane qui lui fit perdre trois vaisseaux de ligne. Cet acte d'audace fut récompensé par la décoration de l'ordre du Bain.

De retour en Angleterre, il partagea son temps entre les sciences, la politique et les spéculations. Après avoir siégé pour le bourg d'Honiton, il était rentré en 1807 à la Chambre des Communes, au nom des électeurs de Westminster. Adoré du peuple qui voyait en lui un héros, il ne cessa de faire au parti de la cour une opposition des plus violentes. En 1814, il fut gravement compromis dans le fameux procès des agioteurs (*stock jobbers*), qui, en répandant le faux bruit de la mort de Napoléon, avaient déterminé une hausse considérable à la bourse de Londres. Traduit devant la cour du banc du Roi, il fut condamné à un an de prison, à une forte amende et à l'exposition publique au pilori, qu'on n'osa pourtant lui faire subir; en outre, il fut exclu du Parlement et rayé des cadres de la marine ainsi que de l'ordre du Bain. Sa popularité lui fut utile en cette circonstance; son amende fut libérée par des souscriptions particulières, et Westminster l'ayant réélu à l'unanimité, il s'évada et vint hardiment reprendre sa place à la Chambre. En vain en 1816 essaya-t-il de faire reviser son procès; la motion qu'il présenta à ce sujet ne fut appuyée que par sir Fr. Burdett, son ami. Il siégea jusqu'en 1818.

A cette époque, ayant répondu à l'appel du Chili qui lui offrait le commandement de ses forces navales, lord Th. Cochrane organisa en peu de temps une flottille et s'empara du fort de Valdivia, que les Espagnols occupaient encore (février 1819). En 1820, après avoir débarqué 3000 patriotes au Pérou, il prit à l'abordage *la Esmeralda*, frégate de guerre mouillée sous les remparts du fort de Callao. Ce succès découragea les Espagnols que le général San Martin acheva de chasser du pays.

En 1822, il passa au Brésil, qui était alors en lutte avec le Portugal, et accepta de don Pedro la mission de protéger les provinces maritimes; nommé amiral, puis marquis de Maranhão, il acquit des droits à la reconnaissance de l'empereur en comprimant la révolte qui avait éclaté contre son autorité dans la régence de Fernambouc. Bientôt las d'un gouvernement qui ne voulait rien faire pour l'amélioration de la marine, il rentra dans son pays (1825), où l'appelaient d'ailleurs les vœux des comités philhellènes. Une petite escadre fut armée à leurs frais, et il fut chargé de la mettre à la disposition de la Grèce insurgée (1826). Quoiqu'il eût été investi du titre de grand-amiral par l'Assemblée nationale de Trézène (8 avril 1827), il reçut si peu d'aide des marins hydriotes que sa flotte mal équipée ne put jouer un rôle actif, et qu'il dut se borner à croiser dans l'Archipel pour en expulser les pirates.

Cependant le retour de lord Th. Cochrane fut un véritable triomphe. On oublia ses fautes, pour ne se souvenir que des grands services rendus à la cause de la liberté; on alla même jusqu'à le regarder comme une victime de la haine des tories. Aussitôt que le parti whig fut arrivé au pouvoir (1830), un de ses premiers soins fut de rétablir lord Th. Cochrane, selon le rang d'ancienneté, sur les contrôles de la marine royale. En 1841, il devint vice-amiral, chevalier grand-croix du Bain en 1847, et commanda, de 1848 à 1851, la station navale de l'Amérique du Nord, d'où il revint avec le grade d'amiral du pavillon blanc. Ce commandement lui fournit l'occasion de publier des *Observations sur l'état des Antilles anglaises* (Notes on the condition of the british West India islands, 1851). Il est aussi l'auteur d'un mémoire (*Observations on naval affairs*) où il rappelle les principaux faits de sa vie et les injustices de ses adversaires.

Lord Th. Cochrane est, comme son père, très-versé dans l'étude des sciences: en 1813, il inventa un projectile d'un effet si destructif qu'à la prière de George IV, il promit sur l'honneur de n'en jamais divulguer le secret. En 1855, son nom s'est trouvé encore attaché à un infaillible moyen de détruire Sébastopol pour lequel il demandait une somme de 25 millions de francs; le gouvernement a refusé d'appliquer l'invention. Il a cinq enfants dont l'aîné, Thomas Barnes, baron COCHRANE, né en 1814, sert dans l'armée de terre où en 1849 il a été nommé capitaine.

DUNFERMLINE (James ABERCROMBY, baron), homme politique anglais, né en 1776, en Écosse, est le troisième fils du célèbre homme d'État sir Ralph Abercromby. Admis au barreau en 1800, par la société de Lincoln's-Inn, il devint juge avocat général (1827) et président de l'Échiquier pour l'Écosse (1830). Depuis 1812, il avait pris une brillante place au Parlement où il représenta plus tard la cité d'Édimbourg; il se montra un des membres les plus éloquents et les plus actifs du parti whig, ce qui lui valut l'honneur d'être choisi, pendant la législature de 1835-1839 pour diriger les débats de la Chambre en qualité de *speaker*. En récompense de ses longs travaux parlementaires, il reçut, lors de sa retraite, le titre de baron avec une dotation annuelle de 4 000 liv. sterling (100000 fr.).

Son fils, sir Ralph ABERCROMBY, est entré dans la diplomatie. En 1836, il a été envoyé à Florence en qualité d'ambassadeur extraordinaire, et a représenté son pays lors des conférences diplomatiques qui ont eu lieu au sujet des affaires de la Sardaigne (1848-1849).

DUNGANNON (Arthur HILL-TREVOR, 3e vicomte), pair représentatif d'Irlande, né en 179[illegible] à Londres, appartient à la même famille que les marquis de Downshire. Connu d'abord sous le nom de lord Dungannon, il prit ses grades universitaires à Oxford, et siégea à la Chambre des Communes, de 1830 à 1841, pour différents bourgs. En 1855, il fut élu membre à vie de la Chambre des Lords, où il continue de voter avec le parti conservateur. On a de lui un ouvrage historique sur Guillaume d'Orange (*Life and times of William, prince of Orange*, in-8).

DUNIN-BORKOWSKI (Stanislas, comte [illegible]), savant écrivain polonais, né en 1786 à Koda, en Galicie, d'une ancienne et puissante famille, étudia les sciences naturelles à Lemberg et à l'Académie de Freiberg, puis vint ensuite à Paris, où il fit connaître le premier par ses *Observations générales sur les rapports des différentes structures de la terre* (Paris, 1809), la partie pratique de la géognosie du célèbre Werner. En 1815, il entreprit en Italie un voyage d'exploration scientifique, dont il publia les *résultats* à Varsovie en 1820. Forcé par sa santé de renoncer à l'étude des sciences naturelles, il se tourna vers l'érudition et la bibliographie.

On a du comte Dunin-Borkowski : *sur les Devoirs d'un bibliothécaire* (über die Pflichten eines Bibliothekars, Lemberg, 1829); *Psautier polonais de la reine Marguerite* (Vienne, 183[illegible], avec une *Introduction historique, philologique et critique*); *Étude sur le plus ancien Psautier polonais* (zur Geschichte des aeltesten polnischen Psalters, Vienne, 1835), etc. M. Dunin-Borkowski s'est aussi occupé d'améliorer l'état matériel de la Pologne. Il est le fondateur de la Société d'agriculture de la Galicie. Deux Polonais du même nom, son frère et son [illegible], morts depuis longtemps, étaient aussi estimés comme littérateurs.

DUNLOP (Alexander MURRAY), littérateur écossais, né en 1798 à Greenock (comté de Renfrew), fut élevé à l'université d'Édimbourg, étudia la jurisprudence, fut admis au barreau en 1820, et devint le conseiller légal de l'Église d'Écosse lors de sa réorganisation. Il est entré à la Chambre des Communes en 1852 comme député de sa ville natale, et il vote avec le parti libéral. On a de lui plusieurs ouvrages : *de la Législation des pauvres en Écosse* (Scottish poor law); *de la Législation des paroisses* (Parochial law), et une *Histoire de la littérature romaine* (History of roman literature, 3 vol.), conduite jusqu'au siècle d'Auguste.

DUNOYER (Charles-Barthélemy-Pierre-[illegible]), économiste français, membre de l'Institut, né dans le Quercy, à Carennac (Lot), le 20 [illegible] 1786. Élevé dans la tradition philosophique du XVIIIe siècle et dans l'amour de la liberté, il accueillit avec joie en 1814 la proclamation de la Charte et, par éloignement pour le gouvernement militaire, se déclara pour les Bourbons. Pendant ses études de droit, il s'était lié avec Ch. Comte, qui, dès le 12 juin 1814, fonda *le Censeur*. Il devint son collaborateur actif, et soutint pendant six ans dans ce recueil une lutte infatigable contre les ennemis de la liberté. Une ordonnance royale ayant rétabli la censure, ils refusèrent de s'y soumettre, et « pendant plusieurs mois, dit M. Mignet, ils demeurèrent seuls en possession de la liberté de la presse, par un privilége de leur courage ». Lorsque l'empereur revint de l'île d'Elbe, une feuille royaliste les accusa d'avoir conspiré son retour. Sans se préoccuper de l'approche rapide de Napoléon, ils poursuivirent

Digitized by Google

rédacteur de ce journal comme un calomniateur. Ce procès eut cela de curieux qu'ils le soutinrent malgré les revirements de la fortune, après le rétablissement même de l'Empire, lorsque le fait qui leur avait été reproché comme un délit était devenu un titre de gloire. La police impériale saisit le cinquième volume du *Censeur*. Le septième fut condamné et mis au pilon par les juges de la seconde Restauration. Mais ce recueil n'était pas destiné à périr sitôt. Après *le Censeur, ou Examen des actes et des ouvrages qui tendent à détruire la constitution de l'État* (1814-1815), parut *le Censeur européen, ou Examen de diverses questions de droit public et de divers ouvrages littéraires et scientifiques, considérés spécialement dans leur rapport avec les progrès de la civilisation* (1817-1819, 12 vol. in-8). *Le Censeur européen* succomba enfin sous les poursuites. Les deux directeurs, après diverses vexations, subirent une longue détention préventive.

Tandis que Ch. Comte, condamné à une forte amende, vivait dans un exil volontaire, M. Dunoyer, disciple de J. B. Say, dont son ami avait épousé la fille, s'appliqua tout entier à l'étude des questions économiques. En 1825, il publia : *l'Industrie et la morale considérées dans leurs rapports avec la société* (in-8). Cet ouvrage, entièrement refondu, allait reparaître, lorsqu'un incendie détruisit la presque totalité de l'édition. Quelques exemplaires furent distribués sous le titre de : *Nouveau traité d'économie sociale, ou Simple exposition des causes sous l'influence desquelles les hommes parviennent à user de leur force avec le plus de liberté;* etc. (1830, 2 vol. in-8). Vers la fin de la Restauration, M. Dunoyer écrivit dans *le Courrier-Français*.

Après la révolution de Juillet, il fut nommé préfet de la Somme. Il entra à l'Académie des sciences morales et politiques lors de sa création (1832), et fut appelé au conseil d'État. En 1840, il publia un ouvrage important : *Esprit et méthode comparés de l'Angleterre et de la France dans les entreprises de travaux publics et, en particulier des chemins de fer ; conséquences pratiques tirées pour notre pays de ce rapprochement*. En même temps, il complétait son œuvre capitale, dont les publications de 1825 et 1830 n'étaient que des ébauches, et qui parut en 1845 sous ce titre définitif : *de la Liberté du travail, ou Simple exposé des conditions dans lesquelles les forces humaines s'exercent avec le plus de puissance* 3 vol. in-8).

Sous la République, M. Dunoyer fut élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante. Au nom de la liberté, il combattit vivement les utopies communistes dans un volume intitulé : *la Révolution du 24 février* (1849, in-8). Pendant la crise de 1851, il défendit dans les journaux la loi du 31 mai et se prononça contre toute révision non légale de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est sorti des fonctions publiques. Il n'a pas cessé d'être un des membres les plus actifs et les plus zélés de l'Institut, et sa vieillesse reste fidèle aux doctrines libérales qu'il a professées toute sa vie. Il est, depuis le 29 avril 1838, officier de la Légion d'honneur.

DUPANLOUP (Félix-Antoine-Philibert), prélat français, membre de l'Institut, né le 3 janvier 1802, à Saint-Félix, en Savoie (diocèse de Chambéry, alors département du Mont-Blanc), obtint les petites lettres de naturalisation en 1838. Il fut amené en 1810 à Paris, où il fit successivement ses études dans la maison de la rue du Regard, à Saint-Nicolas et à Saint-Sulpice. Ordonné prêtre en 1825, il fut attaché par M. Gallard à la paroisse de l'Assomption, et y fit les catéchismes pendant plusieurs années. Il eut pour collaborateurs, dans ce ministère, MM. Petetot, de Moligny, de Borie, Legrand, Arnault, etc. En 1827, il fut choisi pour confesseur du duc de Bordeaux. En 1828, il fut donné pour catéchiste aux jeunes princes d'Orléans, et, en 1830, il fut nommé aumônier de Mme la dauphine.

M. Dupanloup fut surpris et attristé par la révolution de juillet, mais il n'en continua pas moins son ministère auprès de la jeunesse jusqu'en 1834. En 1831, il fonda, pour les jeunes gens, l'Académie de Saint-Hyacinthe. En 1834, il fut chargé d'ouvrir les conférences de Notre-Dame. Cette même année, il fut nommé supérieur du petit séminaire de Paris, mais il refusa et n'accepta que la charge de préfet des études.

Il quitta cette charge en 1835, et vint à Saint-Roch en qualité de premier vicaire : il y prêcha le carême avec M. Olivier en 1836 et 1837. Au mois d'octobre 1837, il fut nommé de nouveau supérieur du petit séminaire et accepta. Il avait auparavant refusé deux des grandes cures de Paris. En même temps, M. de Quelen le nomma vicaire général. En mai 1838, il fut appelé auprès de Talleyrand, malade, par Talleyrand lui-même, avec qui il était en relations intimes et fréquentes depuis plus de trois mois.

A l'avénement de M. Affre, qui était le protégé du roi lui-même, et dont il avait combattu activement l'élévation, M. Dupanloup cessa d'être vicaire général. M. Affre toutefois le traita toujours avec honneur, lui confia même, pour Rome, une mission délicate, et le nomma bientôt grand vicaire titulaire. En 1841, l'abbé Dupanloup avait été appelé en Sorbonne à la chaire d'éloquence sacrée; il ne fit qu'un petit nombre de leçons dans le grand amphithéâtre, devant un très-nombreux auditoire. A la suite d'une séance tumultueuse, provoquée par ses paroles sur Voltaire, son cours demeura suspendu. A la fin de 1845, il cessa d'être supérieur du petit séminaire et vicaire général de Paris, et resta simple chanoine titulaire de Notre-Dame.

Nommé évêque d'Orléans, le 6 avril 1849, il fut préconisé à Portici le 30 septembre, et sacré à Paris le 9 décembre de la même année. Il déploya, sur son siége épiscopal, une extrême activité, unissant le travail de la prédication au soin de l'administration, surveillant de près tout l'enseignement de son diocèse, soutenant dans son petit séminaire la concurrence contre les établissements laïques, ouvrant école même dans son palais, et se mêlant par ses écrits à toutes les questions qui intéressent l'éducation publique. Il avait, avant d'être évêque, défendu avec ardeur ce qu'on appelait alors la cause de la liberté de l'enseignement, et il est demeuré fidèle à cette cause. Dans la fameuse question de la part à faire aux classiques païens dans une éducation chrétienne (voy. GAUME), M. Dupanloup, partisan du plus large développement des études littéraires, se vit attaqué par l'*Univers* avec la véhémence ordinaire à cette feuille. Il adressa, à cette occasion, à son clergé une instruction pastorale sur le mal que les polémiques de l'*Univers* faisaient à l'Église, et défendit que ses séminaires fussent abonnés à cette feuille. Un grand nombre d'évêques se joignirent à lui. Les instructions venues de Rome mirent fin à toute cette controverse.

Membre du conseil de l'instruction publique depuis l'organisation nouvelle de l'enseignement par la loi du 15 mars 1850, à laquelle il n'avait pas été étranger, M. Dupanloup s'est retiré en 1852. Les vues de M. Fortoul, et, en particulier, le système de la *bifurcation*, le comptèrent parmi leurs adversaires déclarés. Au mois de mai 1854, il fut élu membre de l'Académie française, en

remplacement de Tissot. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 janvier 1850.

Les principaux écrits du prélat sont relatifs à l'éducation et à l'enseignement. Les plus importants, publiés de 1855 à 1857, en trois volumes séparés et sous des titres distincts, forment un seul et même ouvrage sous ce titre général : *de l'Éducation*. Ils traitent de l'éducation en général, de l'autorité et du respect dans l'éducation, et enfin de la haute éducation intellectuelle, mêlant à l'exposé des principes éternels de la matière la discussion des questions à l'ordre du jour. Ses autres publications sont spéciales à l'Œuvre des catéchismes : ce sont des *Évangiles choisis pour tous les jours de l'année*, avec notes, etc. (1831, in-18) ; un *Manuel de catéchisme* (1832, in-18) ; une *Méthode générale de catéchisme* (1841, 2 vol. in-8), etc.

M. Dupanloup a composé d'extraits de Bossuet une *Journée du Chrétien* (1838, in-18), et d'extraits de Fénelon, son auteur favori, toute une série de publications : *Exposition des principales vérités de la foi catholique* (1838, 2 vol., in-18) ; *la Vraie et solide vertu sacerdotale* (in-8) ; *Éléments de rhétorique sacrée* (1841, in-12) ; *le Christianisme présenté aux hommes du monde* (1844, 6 vol. in-8), etc. — Citons encore deux *Lettres à M. le duc de Broglie, rapporteur du projet de loi relatif à l'instruction publique* (1844, in-8), sur la nécessité et l'existence des petits séminaires ; *Nouveau projet de loi sur la liberté d'enseignement* (1847, in-8) ; *de la Pacification religieuse* (1845, in-8, 2 édit.) ; des *Discours* prononcés dans certaines solennités (*Panégyrique de Jeanne d'Arc*, *Discours de réception à l'Académie française*, *l'oraison funèbre du P. de Ravignan*), etc.

DUPARC (Jean-Louis-Léon-René), marin français, né le 28 mars 1798 à Leyde (Pays-Bas), d'une famille d'émigrés, entra dans la marine de l'État en 1812. Il s'est fait connaître surtout par ses travaux concernant l'application de la vapeur à la navigation. En 1831, il imagina un système qui permet de changer la position des roues, ou de les enlever entièrement, selon les besoins du service. Quelque temps après, il perfectionna le clinomètre marin, inventé par M. de Conninck, capitaine de la marine danoise, et régularisa le système de chauffage par des procédés ingénieux. Parmi ses écrits, nous citerons : *l'Essai de tactique navale pour les bâtiments à vapeur* (Paris, 1846, in-8). Nommé capitaine de frégate vers la fin du règne de Louis-Philippe, M. Duparc reçut, le 11 novembre 1848, du général Cavaignac, la décoration d'officier de la Légion d'honneur.

DUPERREY (Louis-Isidore), marin et savant français, membre de l'Institut, né à Paris, le 22 octobre 1786, entra, à l'âge de seize ans, dans la marine militaire. Déjà il manifestait un goût très-vif et une aptitude remarquable pour l'étude des sciences mathématiques. En 1811, il fut chargé, avec le lieutenant de vaisseau Gauthier, de faire la reconnaissance hydrographique des côtes de la Toscane. En 1817, il s'embarqua, comme enseigne, sur la corvette *l'Uranie*, et accompagna le capitaine Freycinet dans un voyage scientifique autour du monde. Pendant cette campagne qui dura plus de trois ans, il prit part à d'importantes observations sur le pendule et sur le magnétisme, et fut spécialement chargé des travaux hydrographiques. Un naufrage força *l'Uranie* d'échouer sur les îles Malouines. M. Duperrey, recueilli par un navire américain, revint en France, et obtint le grade de lieutenant de vaisseau, la décoration de Saint-Louis et le commandement d'une nouvelle expédition. Il partit de Toulon le 11 août 1822 sur la corvette *la Coquille*, fit une navigation de plus de vingt mille lieues, et rentra à Marseille le 24 mars 1825.

Durant cette expédition, dont il avait soumis le plan à M. de Clermont-Tonnerre, il dirigea surtout ses recherches sur l'Amérique du Sud et l'Océanie. Il visita successivement les côtes du Chili et du Pérou, l'archipel Dangereux, celui de la Société, les îles Gilbert, Marshall et les Carolines, le Port Racksan, la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée et les îles Moluques. Les observations du pendule qu'il recueillit sur un grand nombre de points, démontrèrent l'égalité de l'aplatissement des deux hémisphères. La figure générale de l'équateur magnétique fut déterminée d'une manière rigoureuse. M. Duperrey dressa lui-même les *Cartes générales des îles Carolines et de l'archipel Dangereux*. Il rapporta en outre une collection de plus de 5000 espèces en zoologie et en botanique. Plusieurs mémoires publiés dans les *Annales de physique et de chimie*, dans les *Additions à la Connaissance des temps* du Bureau des longitudes, dans les *Annales maritimes*, etc., et reproduits par la plupart des recueils scientifiques étrangers, firent connaître en Europe les résultats les plus importants du voyage de *la Coquille*.

On doit encore à M. Duperrey des cartes qui représentent de curieux phénomènes de physique générale : *la Bifurcation des eaux du Rio de la Plata, à l'embouchure de ce fleuve* ; le *Mouvement des eaux à la surface de la mer dans toute l'étendue du grand Océan austral* ; la *Figure des lignes d'égale intensité magnétique* [illegible] suivant ses observations, ont une grande [illegible] avec les lignes d'égale température ; enfin [illegible] *Configuration naturelle des méridiens et des parallèles magnétiques de la terre*. Ses divers travaux et particulièrement ses recherches sur le méridien terrestre, lui valurent, en 1842, l'honneur de remplacer Freycinet à l'Académie des sciences ; il fait partie de la section de géographie et de navigation. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 29 avril 1836.

DU PETIT-THOUARS (Abel AUBERT), [illegible] français, né le 3 août 1793, entra au service en 1804, et fut nommé aspirant le 1er novembre [illegible] Sous l'Empire, sa jeunesse et sa position [illegible] terne ne lui permirent pas de rehausser [illegible] nom qu'il portait, et que le capitaine du [illegible] avait illustré à Aboukir. La Restauration [illegible] successivement enseigne (3 février 181[illegible]), lieutenant de vaisseau (1er septembre 1819), [illegible] de frégate (4 août 1824). Il obtint le grade de capitaine de vaisseau le 6 janvier 1834, et [illegible] contre-amiral le 12 juillet 1841. Chargé du commandement de nos forces navales dans [illegible] de l'Océanie, il proposa au gouvernement [illegible] Louis-Philippe d'occuper les îles de la Société. En 1842, il se rendit à Taïti et demanda [illegible] tion des mauvais traitements subis dans [illegible] île par les missionnaires français. La reine [illegible] maré se soumit ; elle reconnut le protectorat de la France (9 septembre 1842), et céda au [illegible] Français la souveraineté des îles Marquises. [illegible] bientôt les intrigues de l'Anglais Pritchard [illegible] pirent l'entente cordiale. La reine insulta le pavillon français ; et l'amiral, poussé à bout, [illegible] possession complète des îles de la Société [illegible] C'était un coup d'audace qui ne convenait [illegible] au tempérament du dernier ministère de Louis-Philippe. Sur les réclamations de l'Angleterre, M. du Petit-Thouars fut désavoué. Le [illegible] organisa une souscription pour lui offrir une [illegible] d'honneur ; mais, à son retour en France, [illegible] ros de l'affaire Pritchard refusa l'hommage [illegible]

Digitized by Google

légal, rendu à son patriotisme par les adversaires du gouvernement. Quelque temps après (4 septembre 1846), il fut nommé vice-amiral.

Sous la République, M. du Petit-Thouars entra comme membre titulaire au conseil de l'Amirauté. En 1849, les électeurs du département de Maine-et-Loire le choisirent pour représentant à l'Assemblée législative, où il vota, dans toutes les questions, avec la majorité. Lorsqu'on discuta la loi sur la déportation, il appuya vivement le projet du ministère, qui proposait d'envoyer les condamnés politiques à Nouka-Hiva. La description qu'il fit de la vallée de Vaïthau, décida le vote de l'Assemblée. Il est, depuis le 13 avril 1843, grand officier de la Légion d'honneur.

DUPEUTY (Désiré-Charles), vaudevilliste français, né à Paris, le 6 février 1798, d'une famille de robe originaire de Vervins, fit ses études au lycée impérial, et fut enrôlé pendant les Cent-Jours. Après le licenciement de l'armée de la Loire, il vécut quelque temps comme employé. Il débuta au théâtre par le vaudeville de *la Fête du village*, joué aux Panoramas en 1821. Il fonda, vers le même temps, un journal d'opposition, *la Nouveauté*, qui attira sur lui les rigueurs du ministère Corbière. Auteur aussi heureux que fécond, on lui rapportait, dès 1832, le succès et le mérite de plus de 70 pièces, nées pourtant d'un système de collaboration qu'il a toujours pratiqué. Aujourd'hui, les productions dramatiques signées de M. Charles Dupeuty, sont beaucoup trop nombreuses pour que nous en donnions la liste. Nous citerons, parmi les pièces restées spécialement au répertoire sous son nom : *le Hussard de Felsheim*, vaudeville en trois actes (1827); *Léonide, ou la Vieille de Suresne*, en trois actes (1830, repris en 1852); *Madame Grégoire, ou le Cabaret de la Pomme de Pin*, chanson en deux actes; *la Femme, le Mari et l'Amant*, en cinq époques (1830); *la Camargo, ou l'Opéra en 1750*, comédie en quatre actes (1833); *le Poletais*, en deux actes (1837); *Pauvre Idiot*, drame (1838); *Deux dames au violon*, en un acte (1841); *Ravel en voyage*, en un acte (1844); *le Lait d'ânesse* (1846); *les Trois portiers*, en deux actes (1847); *la Vie de café*, pièce en trois actes (1850); *un Vieux de la vieille roche*, en un acte (1852); *Pilbox et Friquet, ou Zouave et Highlander*, à-propos en un acte (1855), etc., etc. Parmi celles où sa part semble moindre, rappelons : *Napoléon, ou Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, drame en neuf tableaux, avec M. Régnier (1830); *la Poissarde, ou les Halles en 1804*, avec MM. R. Deslandes et Bourget (1830, repris en 1852 et 1855); *Paris la nuit*, drame populaire en cinq tableaux, avec M. Cormon (1842); *les Gueux de Béranger*, en cinq actes, avec M. J. Moineaux (1856); enfin, *N, I, ni*, *Marionette*, *Cornaro*, *un pas doux*, *les Buses graves* et autres parodies des drames de M. Victor Hugo (1831-1842); le *Marquis d'Argencourt*, en trois actes (1857), etc. M. Dupeuty est décoré depuis juin 1852.

Son fils, M. Adolphe DUPEUTY, né à Paris, en 18[illegible], a été, de 1850 à 1852, secrétaire de l'Odéon. Il fait aujourd'hui du journalisme dramatique : attaché, depuis 1856, comme chroniqueur au *Figaro*, il dirige plus spécialement le *Figaro-programme*.

DUPIN (André-Marie-Jean-Jacques), dit DUPIN aîné, célèbre jurisconsulte et magistrat français, ancien président de la Chambre des Députés et de l'Assemblée législative, membre de l'Institut, né à Varzi (Nièvre), le 1ᵉʳ février 1783. Il fut élevé avec ses deux frères, le baron Charles Dupin (voy. l'article suivant) et le célèbre avocat Philippe Dupin, mort à Nice, en 1846, dans la maison paternelle, sous les yeux et par les soins d'une mère dévouée aux devoirs de la famille, et d'un père éclairé et honnête, qui avait fait partie de l'Assemblée législative et avait été jeté ensuite arbitrairement dans les prisons de la Terreur. Peu après l'établissement du consulat, M. Dupin alla faire à Paris des études de droit. Il avait été admis, comme élève de la Nièvre, à l'Académie de législation, fondée par Tronchet, Target et Regnault de Saint-Jean-d'Angely, pour tenir lieu des anciennes écoles de droit supprimées. Il y eut pour camarades MM. Mauguin, Teste, Hennequin, etc., et s'y distingua par son ardeur au travail. En 1800, il était reçu avocat, et, en 1802, lorsque les écoles se rouvrirent, il fut le premier à prendre le grade de docteur devant la nouvelle Faculté. En même temps, il s'exerçait, comme clerc d'avoué, à la procédure.

Dès cette époque, M. Dupin publia divers opuscules utiles aux étudiants, entre autres son *Précis élémentaire du droit romain*, que la police fit supprimer, parce qu'elle croyait voir, dans un passage sur Germanicus et Tibère, des allusions au meurtre du duc d'Enghien. M. Dupin essaya ensuite d'obtenir au concours une chaire vacante à l'École de droit. Il fut refusé et se tourna vers le barreau, où l'originalité piquante de sa parole, la clarté de son esprit, l'étendue et la sûreté de son savoir lui firent bientôt une très-grande réputation. En 1811, il fut présenté par Merlin pour une place d'avocat général à la Cour de cassation, qu'il n'obtint pas; mais il fut presque aussitôt adjoint à la Commission chargée de la classification des lois de l'empire, et, après les interruptions causées par les événements de 1814 et 1815, il fut chargé seul de la suite de cet immense travail.

La vie politique de M. Dupin commence en 1815. Député de Château-Chinon à la Chambre des représentants, il fit partie de l'opposition libérale. Il prit une part active aux discussions, réclamant d'autres garanties pour la nation que l'acte additionnel, puis repoussant à la fois, après nos désastres, et le maintien de l'empereur et l'avénement au trône de Napoléon II. Les électeurs de Château-Chinon et ceux de Clamecy, devant lesquels il se présenta en même temps, refusèrent, après la seconde Restauration, de le réélire.

M. Dupin prit alors au barreau un grand et beau rôle : il se fit le défenseur intrépide des plus illustres victimes de la réaction devant des tribunaux d'exception, instruments serviles de vengeances. Au milieu de l'intimidation générale, il publia son opuscule sur la *Libre défense des accusés*, qui n'attestait pas moins de courage que de talent, et il mérita d'être chargé, avec les deux Berryer, d'une défense qui ne fut guère libre, de celle du maréchal Ney. Il défendit ensuite les trois Anglais Wilson, Hutchinson et Bruce, complices de l'évasion de La Valette, les généraux Alix, Savary, Gelly, le duc de Vicence, la mémoire du maréchal Brune, assassiné à Avignon, etc. Il soutint, dans différentes affaires célèbres (affaires Mérilhou, Bavoux, de Pradt, Jay et Jouy, Béranger, Isambert, etc.) tous les principes les plus chers à l'opinion libérale. Il prêtait aussi l'appui de sa parole aux journaux diversement hostiles au pouvoir, au *Miroir*, poursuivi pour ses allusions; au *Constitutionnel*, ce grand ennemi du trône et de l'autel, incriminé pour ses tendances; et jusqu'au *Journal des Débats*, inquiété, en décembre 1829, pour son fameux article : « Malheureuse France ! malheureux roi ! » La réputation et la popularité que faisaient à M. Dupin ses causes politiques étaient immenses. Quelques actes pourtant, mais surtout sa visite au sémi-

naire des jésuites de Saint-Acheul et la réception gracieuse qui lui fut faite, lui furent vivement reprochés par la presse libérale, avec laquelle il se réconcilia bientôt par de nouveaux services. En même temps, des causes civiles innombrables, et dont quelques-unes, comme celle du chevalier Desgraviers contre la liste civile, en 1824, étaient d'une haute importance, lui donnaient au palais une de ces positions considérables qui amènent autant de profit que d'honneur. Depuis 1817, le duc d'Orléans l'avait rapproché de lui, et, après avoir eu recours à son expérience dans différentes affaires judiciaires, l'avait nommé, en 1820, membre de son conseil privé. En 1819, M. Dupin refusa, des mains du gouvernement, la place de secrétaire général au ministère de la justice, avec 40000 francs de traitement et la perspective du titre de conseiller d'État. En 1829, il fut élu bâtonnier de l'ordre des avocats de Paris.

M. Dupin fut réélu député en 1827 par le collège de Mamers, et vint siéger en 1828 au centre gauche de la Chambre. Assez calme sous le ministère Martignac, il fit au ministère Polignac une opposition très-vive, et prit une part très-active à l'Adresse des 221. Après la dissolution de la Chambre, il fut réélu par le collège de Cosne.

Malgré quelques moments d'hésitation, M. Dupin ne resta pas étranger à la révolution de 1830. Le 26 juillet au matin, il démontra, avec MM. Odilon Barrot, Barthe et Mérilhou, aux journalistes réunis chez lui, toute l'illégalité des ordonnances, et conseilla la résistance par tous les moyens de fait et de droit; mais il refusa d'abord de s'associer, comme député, au parti qu'il prescrivait comme avocat, et les journaux et les pamphlets lui ont longtemps et amèrement reproché d'avoir manqué de courage au moment de la lutte. *La Némésis* surtout s'est déchaînée contre le nouveau Démosthènes en vers plus forts que justes, mais devenus bientôt populaires :

Ce sauveur de la Grèce, intrépide en discours,
Chaussa des brodequins pour fuir dans les trois jours.

M. Dupin toutefois assista, le 27, à la réunion Périer, fit mettre son nom, le 28, au bas de la protestation rédigée en son absence, et dicta l'ordre que le général Pajol réclamait des députés, pour se mettre à la tête de la garde nationale. Enfin M. Bérard, l'un des chefs les plus énergiques du mouvement, déclare, dans ses *Souvenirs de la révolution de* 1830, que « M. Dupin parcourut les rues et les boulevards, exhortant énergiquement les citoyens à la résistance, et fut un véritable tribun populaire. » Il regrette « qu'il n'ait pas eu de plus nombreux témoins de sa conduite. »

M. Dupin fut aussitôt après la victoire nommé ministre de la justice par la Commission municipale, mais il n'en accepta pas, ou du moins n'en remplit pas les fonctions. Il fit partie quelques jours après du cabinet formé par Louis-Philippe, en qualité de lieutenant général du royaume, sans vouloir de portefeuille particulier ni de traitement. Il contribua plus que personne à la fondation du nouveau régime: il en fut, pour ainsi dire, le parrain, car c'est lui qui imposa à Louis-Philippe Iᵉʳ, roi des Français, ce nom et ce titre, en s'opposant énergiquement, au sein du conseil, à ce qu'il prît, comme on voulait, « pour renouer la chaîne des temps, » ceux de Philippe VII, roi de France. C'est alors qu'il marqua d'un de ces mots en quelque sorte indélébiles, le caractère de son avénement : « Le duc d'Orléans est appelé au trône non *parce qu*'il est Bourbon, mais *quoique* Bourbon. » C'est encore M. Dupin qui rédigea la proclamation terminée par cette phrase célèbre : « La Charte sera désormais une vérité, » et qui imprima aux délibérations de la Chambre sur le nouveau contrat [illegible] tique cette rapidité qui lui valut la dénomination de *Charte bâclée*. Nommé à l'unanimité, le [illegible] août, rapporteur du projet présenté par [illegible], il écrivit son rapport en deux heures, le [illegible] approuver par la Commission, et le livra à la discussion dès le lendemain. Il en défendit à la tribune plusieurs dispositions, notamment le principe de l'inamovibilité des juges.

M. Dupin, nommé dès le mois d'août, en récompense de tant de services, procureur général de la Cour de cassation, devint un des plus fermes conservateurs de l'établissement nouveau, et brava résolûment, pour le défendre, l'impopularité. Il réclama au dedans la destruction des associations politiques et la suppression des [illegible], sans ménagements pour les vainqueurs de [illegible], sans faiblesse devant les conspirations et les menaces : « Que le gouvernement soit digne de lui-même, disait-il aux ministres effrayés; nous serons dignes de nous » (20 décembre 1830). Au dehors il repoussait toute idée de propagande révolutionnaire, et développait son fameux principe : « Chacun chez soi, chacun son droit, » et poursuivait des plus amères épigrammes l'étourderie de notre nation dans ses enthousiasmes (6 décembre 1830; 15 janvier 1831). M. Dupin faillit payer de sa tête le courage de ses opinions ou l'imprudence de son langage. Après le sac de l'archevêché et de l'église Saint-Germain l'Auxerrois, sa maison fut envahie, et sa personne arrachée à grand'peine par la garde nationale aux fureurs de la foule (14 février 1831).

M. Dupin fut naturellement un des soutiens du ministère Casimir Périer (13 mars), dont il [illegible] toutes les mesures conservatrices ou répressives. Il vota toutefois pour l'abolition de l'hérédité de la pairie. Il soutint aussi sans réserve le ministère du 11 octobre jusqu'aux journées d'avril; mais après cette victoire décisive de la cause de l'ordre, il se souvint de ses droits de député [illegible] parlementaire, et se prit à discuter [illegible] ment contre le pouvoir toutes les questions du budget. A la fin de 1832, M. Dupin était élu président de la Chambre, et une suite de réélections le maintint pendant huit ans dans cette dignité qui attachait encore à sa personne [illegible] d'importance politique.

Tous les tiraillements du cabinet du 11 octobre qui, après la retraite du maréchal Soult, et celle du maréchal Gérard, rendaient toute [illegible] dence sérieuse impossible (voy. [illegible] BROGLIE), irritèrent M. Dupin qui [illegible] ment refusa d'en faire partie, mais [illegible] Chambre (5 décembre 1834), cette [illegible] *présidence réelle* comme un danger [illegible] l'ordre du jour proposé en faveur du [illegible] fit adopter le droit d'enquête parlementaire, [illegible] jeta l'amnistie par ordonnance comme [illegible] tionnelle, et déclara au roi avec [illegible] que les refus opposés par la Chambre à ses [illegible] sirs étaient une manière de le servir.

En 1835, M. Dupin combattit les dispositions les plus exorbitantes des lois dites de septembre (voy. BROGLIE), et, en repoussant l'intervention en Espagne, contribua à la chute de M. [illegible] (voy. ce nom). Il ne prit parti ni pour ni [illegible] ministère Molé, qu'il blâma toutefois d'avoir arrêté le cours de la justice, à la suite de la [illegible] du prince Louis à Strasbourg. Plus [illegible] paru étranger aux luttes de la fameuse [illegible] il donna au ministère le coup de grâce [illegible] déclarant, dans la Commission de l'adresse [illegible] suffisant pour couvrir la couronne. » [illegible] la succession du cabinet du 15 avril fut [illegible] M. Dupin, dont le nom fut mêlé souvent [illegible] dix années aux diverses combinaisons [illegible]

Digitized by Google

ielles. Mais il attachait peu de prix à un pouvoir ussi éphémère, et, après avoir refusé d'entrer ans le ministère du 12 mai 1839, il ne voulut pas avantage des sceaux que lui offrit, en 1840, le résident du 1er mars Son attitude à la Chambre le approchait pourtant de M. Thiers. Dès les premiè-es complications de la question d'Orient, il s'était ıontré, contre ses habitudes de modération dans :s affaires extérieures, l'un des partisans les plus nergiques de l'action de la France. Il demandait la liberté des deux Bosphores (les Dardanelles et isthme de Suez). » et, dans le cas « où une des uissances européennes voudrait s'attribuer un vantage exclusif,... la France devait intervenir,... vec énergie, avec toute la force de resolution ui appartient à un grande nation qui sait vou-ir. » Après le bombardement de Beyrouth par es Anglais et la retraite de M. Thiers, dont tous s préparatifs de guerre restaient sans résultat, e fut M. Dupin qui se chargea de formuler dans Adresse l'acceptation par la France de son exclu-on humiliante du concert européen. Cette dresse, que la Chambre dut réformer, et que les nis de M. Dupin appelèrent avec plus ou moins esprit « une maladresse, » déchaîna de nouveau ontre lui les coleres de la presse indépendante. on opposition sur différentes questions au mi-stère du 29 octobre diminua un peu cette impo-larité. Il s'éleva contre l'immixtion scandaleuse es députés dans les entreprises de chemins de r, demanda la limitation des avantages accordés ux compagnies, se prononça pour l'abolition du roit de visite et contre l'indemnité Pritchard. 'un autre côté, il voulait que l'occupation de Algérie fût restreinte, et il combattit la proposi-on Rémilly, reprise par M. de Rémusat (voy. ces oms), et destinée à écarter les fonctionnaires ns indépendance de la Chambre. Il s'était aussi it nommer rapporteur du projet de loi de ré-ence en faveur du duc de Nemours (1842). Par ı rapprochement singulier, ce fut M. Dupin qui, 24 février 1848, amena le comte de Paris devant Chambre et invita celle-ci à saluer à la fois le une prince comme roi des Français et la du-esse d'Orléans comme régente, sous la garantie vœu national.

Au milieu d'une révolution qui chassait la dy-stie à laquelle semblait se rattacher toute sa politique, M. Dupin garda son poste de pro-reur général à la Cour de cassation. Son pre-er acte fut de faire décider que la justice serait ormais rendue : « Au nom du peuple fran-s. » Bientôt la convocation de l'Assemblée nstituante ouvrit à son influence politique un uveau théâtre. Élu représentant dans la Nièvre 24 140 voix seulement, et le dernier d'une e toute démocratique dont les premiers can-ats obtenaient plus de 60 000 suffrages, il dut on expérience de la vie parlementaire d'être oisi tout d'abord comme président de la Com-ssion du règlement. L'Assemblée s'étant ensuite isée en comités, il devint également président n des plus importants, de celui de législation. ut aussi appelé, comme membre de la Commis-n de constitution, à travailler plus spéciale-nt à la fondation de la République. Il prit la ole dans plusieurs circonstances graves, no-ament pour demander la dissolution des ate-s nationaux. Voici d'ailleurs quels furent ses ncipaux votes : il s'abstint dans la question du nissement de la famille d'Orléans, vota contre deux Chambres, contre l'amendement Grévy y. ce nom), et adopta l'ensemble de la Consti-ion. Il s'abtint de déclarer que le général Ca-gnac avait bien mérité de la patrie. Après ection du 10 décembre, il se prononça pour la position Rateau qui hâtait la séparation de la Constituante, approuva l'expédition de Rome, en un mot, appuya la politique intérieure et exté-rieure de Louis-Napoléon.

M. Dupin fut renvoyé à la Législative par le département de la Nièvre, qui ne lui donna, cette fois encore, qu'une faible majorité; il fut élu pré-sident de cette Assemblée, dont il paraissait seul capable de dominer les passions et de diriger les débats orageux. Il sut, en effet, garder, dans ce rôle difficile, une impartialité attestée par les récriminations mêmes des différents partis dont chacun l'accusait tour à tour de complicité avec le parti contraire. Il appartenait toutefois à cette majorité de coalition qui s'appelait le parti de l'ordre, et dont toute l'unité consistait à précipi-ter le renversement de la constitution républi-caine, au profit des ambitions les plus opposées.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, pendant lequel il ne fit aucun usage des droits et des pouvoirs que lui conferait son titre de pré-sident de l'Assemblée nationale, M. Dupin resta encore procureur général de la Cour de cassation. Il ne donna sa démission qu'à la suite des dé-crets relatifs aux biens de la famille d'Orléans. Outre les anciens liens qui l'attachaient à la dy-nastie déchue, il était devenu, après la mort de Louis Philippe, un de ses exécuteurs testamen-taires. Pendant les années qui suivirent, M. Du-pin s'occupa surtout de ses publications et d'a-griculture. Toutefois le vieux gallican eut encore une polémique assez vive avec *l'Univers* sur le droit du seigneur et autres droits féodaux, et un de ses discours dans un comice agricole, celui auquel M. de Montalembert répondit par une lettre qui fit tant de bruit (1854), montra que le nouvel ordre de choses ne le comptait pas absolument parmi ses adversaires.

La carrière politique de M. Dupin semblait ter-minée depuis près de six ans, lorsqu'à la fin de 1857 il a repris, des mains de l'empereur, ses fonctions de procureur général à la Cour de cas-sation; il a marqué sa rentrée, le 28 novembre, par un discours destiné à expliquer sa démission et son retour, et qui se résume, en ce qui le concerne, par cette phrase : « J'ai toujours ap-partenu à la France et jamais aux partis. »

M. Dupin a été longtemps considéré comme un des types les plus curieux de notre société po-litique moderne. Il résumait en sa personne, avec plus de fermeté que d'éclat, toutes les con-quêtes de 1789, et malgré ses infidélités à sa belle devise, « *sub lege libertas*, » il représente mieux que tout autre le tiers état émancipé. Pen-dant près de vingt ans la bourgeoisie triomphante s'est reconnue en lui, et, lorsqu'il a été de mode d'en médire, c'est encore sous ses traits et sous son nom qu'elle a été poursuivie de plus d'injures. Quelques reproches qu'on ait adres-sés à l'inconsistance de sa vie politique, il n'a jamais donné le droit de mépriser une classe dans sa personne. C'est un parvenu, mais qui ne rougit pas de son origine. Le sentiment de son indépendance, la rudesse, la franchise et le bon sens le caractérisent. Il ne cherche pas plus à donner à ses opinions ou à son langage qu'à ses vêtements et à ses manières un vernis aristocra-tique. Il a conscience de sa valeur et est fier de la peine que son élévation lui a coûtée. Aucun nom historique ne lui semble plus beau que ce-lui de ses frères et le sien; il écrit sur la tombe de sa mère : Ci-gît la mère des trois Dupin. »

En dehors de la vie politique que nous avons dû raconter sans la juger, M. Dupin a occupé, comme orateur et comme jurisconsulte, un rang élevé. A la tribune, au barreau, sur son siége de magistrat, dans ses livres, il est resté fidèle à lui-même et a laissé paraître partout quelques

Digitized by Google

traits de sa physionomie générale. Plus de justesse d'esprit que d'élévation, une science exacte plus que profonde des apophthegmes et des proverbes plutôt que des principes; plus de logique que de passion; un langage précis, mais vo ontiers trivial; une ironie mordante, une franchise peu courtoise, du plaisir à dire durement à chacun et à tous de dures vérités : voilà les qualités ou les défauts qui ont fait de M. Dupin, avocat et orateur politique, toujours un adversaire redoutable, souvent un allié désagréable ou un ami dangereux. Les uns et les autres se retrouvent dans M. Dupin, écrivain, dont « les petits traités, dit M. de Cormenin, ne sont guère que des compilations de science commune, brefs, concis, judicieux, mais sans originalité... Il arrange, il broche un manuel; il ne composerait pas un livre. » M. Dupin appartient à double titre à l'Institut, comme membre de l'Académie des sciences morales et politiques, et comme membre de l'Académie française. Appelé dans cette dernière, en 1831, en remplacement de Cuvier, plutôt comme orateur que comme écrivain, il a justifié son élection en y entrant par un remarquable discours sur l'improvisation. Il est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 30 mai 1837.

La plupart des ouvrages de M. Dupin, en général fort courts, sont des traités destinés à faciliter l'étude du droit. Quelques-uns ne sont que des écrits de circonstance. Les plus longs sont des choix de plaidoyers et de réquisitoires, qui auraient pu former des collections plus volumineuses encore. Car les seuls *Mémoires* imprimés de l'infatigable avocat formaient dans sa bibliothèque, en 1840, 20 volumes in-4, et ses *Consultations* manuscrites 21 volumes in-fol., sans compter 15 volumes in-4 de *Notes* et *Extraits* ayant servi à ses plaidoiries. Le nombre des causes qui avaient passé par ses mains, s'élevait alors sur le registre qu'il en avait tenu, à plus de 4000. Voici, dans l'ordre chronologique, ses diverses publications, dont plusieurs ont paru à diverses reprises, avec quelques modifications, sous différents titres :

Traité des successions ab intestat (1804, in-12); *Principia juris civilis cum romani, tum gallici*, etc. (1806, 5 vol. in-12); *Réflexions sur l'enseignement et l'étude du droit* (1807, broch.); *Précis historique du droit romain* (1809, in-18); *Dissertation sur le domaine des mers et la contrebande* (1811, broch.); *Dictionnaire des arrêts modernes* (1812, 2 vol. in-4); *de la Nécessité de reviser et de classer toutes les lois promulguées depuis 1789* (1814, broch.); *Lois civiles servant de supplément au Code civil* (1819, 2 vol. in-8); *Lois commerciales, servant de supplément au Code de commerce* (1820); *Lois de procédure, lois criminelles* (1821, 2 vol.); *Lois forestières* (1822); *Lois des communes* (1823, 2 vol.); *Choix de plaidoyers et mémoires, en matière de politique et en matière civile* (1823, 2 parties); *Manuel des étudiants en droit et des jeunes avocats* (1824), titre général qui a successivement compris divers opuscules de jurisprudence et des brochures d'utilité pratique : une dernière édition (1851) en contient quatorze, et se termine par un *Catalogue* de tous les ouvrages jusque-là publiés par l'auteur; *les Libertés de l'Église gallicane* (1824, in-12); *Précis historique du droit français*, dédié au duc de Chartres (1826, in-18); *du Droit d'aînesse...*, *dédié à mes frères* (1826); *Notions élémentaires sur la justice, le droit et les lois, professés au duc de Chartres* (1827, in-18); *des Apanages en général et de l'apanage d'Orléans en particulier* (1827, in-18), refait, en 1835, sous le titre de *Traité des apanages; Procès du Christ, ou Réfutation du chapitre de M. Salvador sur le jugement et la condamnation de Jésus* (1828), réédité, en 18[illegible] sous le titre de *Jésus devant Caïphe et P*[illegible]; *Profession d'avocat, recueil de pièces concern*[illegible] *l'exercice de cette profession*, dédié au roi [illegible] 2 vol. in-8); *Trois lettres sur l'aristocratie,* [illegible] *clergé et la pairie* (1831, in-8); *Révol*[illegible] *son caractère légal et politique*, etc. [illegible] *Question du duel* (1837, broch.); *Manuel du d*[illegible] *public ecclésiastique français* (4e édit., 18[illegible]) [illegible] *sur les Progrès de la législation criminel*[illegible] *France et en Europe depuis 1789 jusqu'à la* [illegible] 1832 (1848, in-4), lu à l'Académie des sciences morales et politiques; *des Comices agricoles*; etc. [illegible] *le Morvan, topographie, agriculture, mœurs*, [illegible] (1853, in-12), ouvrage servant de c[illegible] à [illegible] breuses confidences autobiographiques; *Mém*[illegible] *ou souvenirs du barreau* (185[illegible]-185[illegible], [illegible] *Règles générales de droit et de morale tirées de l'Écriture Sainte*, avec une *Introduction* (185[illegible]) [illegible] Citons encore : *Mercuriales, ou Discours de r*[illegible]*trée*, de 1830 à 1846; *Réquisitoires de 1830 à 18*[illegible] *avec les arrêts de la Cour*; un nombre presque incalculable de *Notices, Observations, Consultations, Lettres, Plaidoyers, Réponses, Examens*, etc.; des éditions, avec *Notes et Commentaires*, du *Code de commerce de bois et de charbon* (1817, 2 vol.), du *Code forestier* (18[illegible]), des *Lettres sur la profession d'avocat* de Camus (1818, 2 vol. in-8); des *Œuvres* de Pothier, B[illegible], Heineccius, etc., etc.

Il a été publié sur M. Dupin aîné des articles importants dans tous les grands recueils biographiques et bibliographiques et dans toutes les galeries de contemporains; nous [illegible] vous citer à part celle que lui a consacrée M. [illegible]vain Dumon dans les *Annales du barreau* [illegible] et surtout le travail très-complet de M. [illegible] *Notice biographique sur M. Dupin* (18[illegible]) [illegible] Il a paru aussi, sous le titre de *Pr*[illegible] *l'Assemblée législative*, une analyse [illegible] séances « où l'action modératrice ou [illegible] du président a dû intervenir, » avec [illegible] teriaux d'une monographie politique.

DUPIN (Baron François-Pierre-Charles [illegible]) [illegible]tisticien français, membre de l'Institut, [illegible]teur, est né, comme son frère (vo[illegible] [illegible]dent), à Varzy, en Nivernais, le 6 [illegible] Admis le premier à l'École polytechnique [illegible] 1801, il en sortit en 1808 avec le [illegible] nommé ingénieur de la marine et [illegible] travaux de la grande flottille de la [illegible] création de l'arsenal d'Anvers. [illegible] chargé d'inspecter les ports de [illegible] fut appelé à Gênes, et, après le [illegible] qui cédait à la France les îles Ioniennes [illegible] qua sur la première escadre qui [illegible] Toulon depuis le désastre de [illegible] porta nos troupes à Corfou. Il [illegible] dans cette ville. Secrétaire de la [illegible] nie Ionienne, il y ouvrit un cours de [illegible] et de physique à l'usage du peuple [illegible] çant ainsi dans la carrière de [illegible] scientifique l'œuvre de vulgarisation [illegible] tinuée toute sa vie.

En 1812, M. Ch. Dupin revint en France, alors qu'il entra en relations avec [illegible] la présentation de plusieurs *Mémoires* [illegible] démie des sciences vota l'insertion [illegible] *cueil des savants étrangers*, et qu[illegible] publier séparément sous le titre [illegible] *ments de géométrie* (Paris, 1813 [illegible]) *Journal de l'École polytechnique*, [illegible] le résumé de ses études sur la [illegible] vaisseaux. Ces recherches lui valurent [illegible] correspondant de l'Institut dans la sec[illegible]

canique, laissée vacante par la mort du célèbre Watt. A Toulon, où l'appelèrent ses fonctions d'ingénieur (1813), il fonda le Musée maritime, qui servit de modèle au Musée naval du Louvre.

Fils d'un ancien membre des Assemblées révolutionnaires, élève favori de Monge, ami du républicain Carnot, M. Charles Dupin vit sans regret la chute de l'Empire et accueillit avec empressement la promulgation de la Charte. Après l'abdication de Fontainebleau, il fit paraître à Toulon, sous ce titre : *Lois fondamentales de la France* (1814, in-8), un écrit politique, qui était un chaleureux appel, une sorte d'invocation à tous ceux « qui avaient conservé l'indépendance de leur âme au milieu d'un long esclavage. » Il se rallia néanmoins pendant les Cents-Jours à la nouvelle constitution de l'Empire et publia même un *Examen de l'acte additionnel*, inspiré de l'amour de la liberté et de la haine de l'étranger. Après la bataille de Waterloo, il fit imprimer à Lyon et signa de son nom le *Programme d'une pompe funèbre à célébrer en l'honneur des guerriers français morts pour la défense de la patrie* (juin 1815). Quand les étrangers furent maîtres de Paris et qu'il vit le nom de Carnot inscrit sur la liste de proscription du 24 juillet 1815, il écrivit au ministre Fouché pour demander de défendre devant les Chambres son illustre ami, qui partit pour l'exil.

M. Dupin resta au service de son pays, et fut chargé de diriger les travaux de l'arsenal de Dunkerque. En 1816, il obtint de visiter les établissements maritimes de l'Angleterre, et, sans prendre de notes ni de croquis, il n'en réussit pas moins à faire une sorte d'enquête sur la puissance navale de nos voisins. Les rapports qu'il adressa au ministre de la marine et à l'Académie des sciences (1817), lui ouvrirent les portes de l'Institut, où il succéda, en 1818, à Périer, le créateur des établissements de Chaillot. Il commença, en 1820, la publication de ses *Voyages dans la Grande-Bretagne de 1816 à 1821* (Paris, 1820-1824, 6 vol. in-4, avec trois atlas in-fol.). La manière dont il fait ressortir dans cet ouvrage les avantages du régime constitutionnel lui attira la faveur du parti libéral et les reproches du gouvernement. Le ministre de la marine le dénonça au conseil des ministres, qui exigea que l'auteur soumît à la censure préalable le manuscrit des parties encore inédites. Son crime était d'avoir montré, «dans les institutions des armées de terre, des instruments souvent dangereux pour le pouvoir civil », et notamment d'avoir blâmé le droit donné en France aux militaires de porter des armes hors le temps de service. » M. Dupin rejeta toute censure préalable et perdit les souscriptions du ministère, mais en revanche, les sympathies du parti libéral augmentèrent la vente du livre et la renommée de l'auteur. Ce fut en Angleterre qu'il eut le plus de succès; le marquis de Lansdowne, Mackintosh, Huskisson, Canning; etc., lui témoignèrent les témoignages les plus flatteurs.

Au moment où il semblait un peu suspect d'anglomanie, M. Dupin n'en défendit pas moins avec beaucoup de chaleur les droits de notre pays dans sa *Réponse à milord Stanhope* qui avait proposé au Parlement de prolonger l'occupation de la France par les troupes alliées. La police de la Restauration fit saisir l'édition française de cet écrit, mais on dut renoncer à des poursuites qui excitaient l'indignation publique (1818). M. Dupin saisissait toutes les occasions de manifester ses opinions libérales. Dans l'introduction de ses *Mémoires sur la marine et les ponts et chaussées* (Paris, 1818, in-8), il fit l'éloge de Carnot exilé. Dans son *Essai historique sur les services et les travaux scientifiques de Gaspard Monge* (Paris, 1819, in-8), il vengea la mémoire de l'illustre conventionnel que le gouvernement avait expulsé de l'Académie des sciences.

Nommé, en 1819, professeur de mécanique au Conservatoire des arts et métiers, il joignit à son enseignement des leçons sur la géométrie appliquée aux arts. En 1824, il ouvrit un cours pour les ouvriers. Ses leçons, publiées sous le titre de *Géométrie et mécanique des arts et métiers et des beaux-arts* (Paris, 1825 et 1826, 3 vol. in-8), furent traduites presque immédiatement en plusieurs langues. Elles donnèrent à un grand nombre de villes l'idée de fonder un enseignement semblable, et rendirent des services très-réels aux ouvriers intelligents. M. Dupin estimait qu'éclairer les esprits, c'est les affranchir, et que la liberté n'a point de pire ennemi que l'ignorance. Dans cette pensée, il publia une *Carte de la France éclairée et de la France obscure*, où des teintes plus ou moins foncées indiquent l'état de l'instruction publique dans chaque département. Ce tableau, l'un des travaux les plus populaires de l'auteur, était un des chapitres de l'ouvrage qu'il préparait sur les *Forces productives et commerciales de la France* (Paris, 1827, 2 vol. in-4 et 2 cartes). Le parti libéral accueillit avec faveur cette application ingénieuse de la statistique aux questions de l'ordre politique et moral. Un succès analogue attendait un autre travail du même genre : les *Forces électorales à la fin de 1827*, dont huit éditions furent enlevées en quelques mois. La bourgeoisie aimait à voir constater par des chiffres les progrès constants de sa richesse, de ses lumières et de sa puissance, et ajoutait volontiers foi aux prédictions d'un savant qui calculait d'avance, avec une sorte de rigueur mathématique, l'heure de son triomphe inévitable.

Le gouvernement avait essayé un moment de gagner à sa cause le géomètre populaire. En 1824, Louis XVIII lui conféra le titre de baron, et retira l'arrêt de proscription dont on avait frappé son ouvrage sur l'Angleterre. Mais M. Charles Dupin resta fidèle au parti libéral, qui, de son côté, ne fut pas ingrat et lui fit donner, par les électeurs du Tarn, un des départements les plus *obscurs* de sa *carte*, le mandat de député. Durant les sessions de 1828 et 1829, il prononça plusieurs discours, remplis de faits statistiques, sur les questions de sa compétence, notamment sur l'organisation de notre force navale, sur l'administration des ponts et chaussées, sur l'instruction populaire, etc. Gardien vigilant de la Charte, il protesta contre le ministère Polignac et fut au nombre des 221. Après la dissolution de la Chambre, l'intervention du clergé empêcha sa réélection dans le Tarn; mais il fut élu à Paris le 12 juillet 1830, quinze jours avant la révolution qui devait répondre à tous ses vœux et le placer parmi les favoris et les soutiens du gouvernement.

Conseiller d'État (1831), membre du conseil d'Amirauté (1831), du conseil d'agriculture, du Jury central pour l'exposition de l'industrie, de l'Académie des siences morales et politiques (1832), délégué des colonies, rapporteur à la Chambre des Députés de la loi organique de la garde nationale (1830), de la loi sur les céréales (1831), du budget de la marine, etc., membre de la Commission des finances, tour à tour commissaire du gouvernement et de la Chambre, et ministre de la marine durant quelques jours (novembre 1834), M. Charles Dupin fut créé pair de France le 3 octobre 1837.

Avant d'entrer à la Chambre haute, il publia, dans un *Compte rendu à ses anciens électeurs* (br. in-8), le résumé de ses travaux politiques depuis 1827. « Il avait soutenu la discussion de

plus de cent lois; la Chambre l'avait nommé membre de plus de cinquante Commissions et rapporteur de trente ». La pairie ne fut pas pour lui une sinécure, comme l'attestent son rapport sur les monts-de-piété, ses réclamations en faveur du commerce entre la métropole et ses colonies, son discours sur l'organisation de l'état-major général de l'armée, divers rapports sur des concessions de chemins de fer, plusieurs discours relatifs à l'organisation de la Légion d'honneur, diverses propositions dans l'intérêt de la marine militaire et marchande, de nombreuses discussions sur la question algérienne, un rapport très-étendu sur le projet de la loi relatif au travail des enfants dans les manufactures, etc., etc. Dans la Chambre des Pairs comme dans la Chambre des Députés, M. Charles Dupin se montra toujours également dévoué à la dynastie d'Orléans et à la Charte de 1830, tout en se rattachant, surtout dans les dernières années du règne, à l'opposition modérée, qui préférait M. Thiers à M. Guizot. Il avait été créé grand officier de la Légion d'honneur, le 27 avril 1840.

Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Seine-Inférieure et fut nommé représentant du peuple à l'Assemblée nationale, dans une élection partielle, par suite de l'option de M. de Lamartine. Président du Comité de la marine, il vota constamment avec la droite. Le jour même de son admission à l'Assemblée, il fut nommé membre de la Commission qui proposa la dissolution des ateliers nationaux (23 juin 1848). Ennemi déclaré du socialisme, il enveloppa la République même dans son aversion contre les idées nouvelles. Réélu à l'Assemblée législative (mai 1849), il resta jusqu'au coup d'État dans les rangs de la majorité royaliste, formée par la coalition des anciens partis. Après le coup d'État du 2 décembre, il reçut le titre de sénateur dès la première promotion (25 janvier 1852), et reprit sa place au Luxembourg.

Le savant domine, dans M. Charles Dupin, l'homme politique et, dans la science, il a été surtout un vulgarisateur; son principal titre est la création de l'enseignement populaire des mathématiques appliquées aux arts, et la vogue de ses travaux de statistique doit être attribuée en partie à l'influence de l'esprit politique. Comme écrivain et comme orateur, il appartient à l'école du premier Empire. Son style, par un contraste frappant, est volontiers pompeux jusqu'à l'enflure, quand il ne se réduit pas à une sèche énumération de faits et de chiffres.

Outre les ouvrages que nous avons cités, M. Charles Dupin a publié de nombreux écrits parmi lesquels nous mentionnerons encore : *Système de l'administration britannique en 1822* (1823, in-8); *Force commerciale de la Grande-Bretagne* (1826, 2 vol. in-4 et 2 atlas in-fol.); *Discours et leçons sur l'industrie, le commerce, la marine et sur les sciences appliquées aux arts* (1825, 2 vol. in 8); *le Petit producteur français* (1827-1828, 5 vol. in-18); *Essai sur l'organisation progressive de la marine et des colonies* (1834, in 8); le *Rapport du jury central sur les produits de l'industrie française exposés en 1834* (1836 et 1837, 3 vol. in-8); *Défense des intérêts coloniaux* (1838, in-8); *du Travail des enfants qu'emploient les ateliers, les usines et les manufactures* (1840, in-8); *Constitution, histoire et avenir des Caisses d'épargne de France* (1844, in-18). La plupart des discours d'ouverture qu'il a prononcés au Conservatoire, ont été imprimés, entre autres : *sur le Sort des ouvriers, considéré dans ses rapports avec l'industrie, la liberté et l'ordre public* (1831); *Harmonie des intérêts industriels et des intérêts sociaux* (1833); *Avenir de la classe ... la classe ...* (1834); *la ... la Morale, l'enseignement ... Travaux et ...* (1838, in-32); *... peuple français ... des petits traités ... ment et sort des ... pendant et après ... Éloge de Gaspard ...* ... bre 1849, ... (1849, in-4); *... tariat*, discours ... tive, le 9 octobre ... d'exemplaires ... (1849, in-8); *Lettres ... les publiques* (185.) ... *le traitement des ... Discours prononcé à ... exposants français ...* chu e in-8; *Industrie ... Londres* (1852, ... loges de ses collègues ...

DUPIN (Jean-Henri ...), ... çais, né d'une famille ... tembre 1791, est con... commis chez un banq... première pièce, *le ...* retouchée par Desfonta... du Vaudeville (1808). ... termina sa vocation; ... qu'à écrire pour les scènes ...

Comme la plupart des ... M. Dupin a beaucoup ... pièces s'élève à près de ... ont été faites en comm... voici quelques-unes : *la ... Pompe funèbre, les Gr... de Péronne; Michel et C...* plus jolis vaudevilles d... *le Bal champêtre, la P... Aventures du petit Jonas, ... Grisettes; la Mansarde des ... d'un agent de change; la F...* à l'Opéra-Comique : *le Veau ...*

Sa collaboration avec M. ... moins féconde : elle a produit ... *le Sultan du Havre, les Six ... Allemande, le Courtisan dans ... touche et Mandrin* (1827); *la ... bule, la Lingère du Marais*, (1831), etc. Citons encore, avec ... *Dominique le possédé*, vaudev... (1831); avec M. Sauvage : *la ... pothicaire, Il sait tout, Don Qu... de Gamache*, féerie en 3 actes ... M. Varner : *les Petits appartem... Jour de réception* (1828), opéras-... M. Dumanoir : *la Toque bleue, la ...*

La collaboration, on le voit, ... place dans les œuvres auxquelles ... son nom; on cite de lui seul une ... pièces dont voici les principales : ... *Grasville, la Fête de famille, les ... cain, Bâtardi* (1831); *le Délit polit... vient après* (1848); *le Chat noir*, ... (1849), etc. A part la comédie et le ... M. Dupin a traité tous les genres; ... le vaudeville qu'il a obtenu le plus ... donné dans ces derniers temps *la F...* au Théâtre-Lyrique (1854), avec M. ... Georges, et un vaudeville, *Deux homm...* avec M. Delacour.

DUPLAN (Paul), ancien représentant ...

— 592 — né à Bougres (Cher), en 1804, suivit ours de droit et se fit recevoir avocat. olution de 1830, à laquelle il avait evint rédacteur de la *Revue du Cher*, opposition démocratique (1831-1834), 1835, un des défenseurs des accusés acteur de *l'Éclaireur de l'Indre*, et nt du *Journal du Loiret* et des feuilles Paris, il prit une part active aux formistes de 1847, et après la révolu- rier, fut chargé par M. Ledru-Rollin, il avait collaboré au grand *Répertoire le législation*, de l'administration du t du Cher. Il eut bientôt pour collè- Bidault et Félix Piat. Son autorité fut ar M. Duvergier de Hauranne et par orléanistes ralliés à la République. une liste de conciliation, il fut élu, le sept, par 32 945 voix. A la Consti- it partie du Comité des finances et vota ent avec le parti démocratique non so- près l'élection du 10 décembre, il a politique de l'Élysée, repoussa la Rateau, vota contre l'interdiction des ontre l'expédition de Rome. Il ne fut à la Législative.

nyme de l'ex-constituant, M. Duplan ute-Garonne], a été élu député au latif, en 1852, et réélu en 1857. Par- politique de conservation, il a pris tes les mesures qui ont amené et con- tablissement de l'Empire. Nommé che- la Légion d'honneur le 1er mai 1833, il nu par Napoléon III au grade d'officier. nte le canton d'Aspet au conseil géné- Haute-Garonne.

NCHEL (Charles-Edmond), artiste fran- à Paris, le 25 juillet 1795, étudia d'a- chitecture à l'École des beaux-arts, et uite diriger des travaux en Angleterre, dia les produits de l'orfèvrerie anglaise. s années après son retour, il s'occupa de ie artistique, et s'associa, en 1845, avec el, dont il reprit plus tard, à la suite procès, la maison qu'il dirige encore. Il té, entre autres œuvres récentes et per- es, les bas-reliefs et l'orfèvrerie de la *Mi-* e M. Simart, exposée au palais des Beaux- n 1855.

uponchel, grâce à ses goûts d'artiste et elations, avait reçu, en 1838, la direction éra. Après cinq ans d'une habile adminis- , il avait été remplacé, en 1843, par on Pillet, qu'il remplaça à son tour en bre 1847. Mais il dut résigner de nouveau lante position en octobre 1849. Il a laissé éra, avec le souvenir d'une rare entente de se en scène, l'exemple du seul directeur t deux fois abordé avec bonheur ces péril- s fonctions. M. Duponchel a été décoré en 1839. Comme artiste, il a obtenu une mé- d'honneur à l'Exposition universelle.

PONT [de l'Eure] (Jacques-Charles), homme que français, président du gouvernement isoire en 1848, ancien magistrat, est né à Neu- g (Eure), le 27 février 1767. Il fut reçu, en , avocat au parlement de Normandie et em- sa les principes de la Révolution avec ardeur, sans se jeter dans les luttes orageuses. Il fut ord administrateur du district de Louviers 2), puis, parcourant successivement tous les rés de la magistrature, juge au tribunal de e ville, substitut du commissaire exécutif, usateur public, conseiller à Rouen, président tribunal d'Évreux, de 1800 à 1811, enfin pré- sident de la Cour impériale de Rouen. Il fut destitué, en 1818, par le baron Pasquier, de ces fonctions déclarées inamovibles par la Charte, à cause de son attitude à la Chambre des Députés.

M. Dupont de l'Eure était entré, dès l'an VI (1798), dans nos assemblées législatives. Il avait défendu la République, dans le conseil des Cinq-Cents, jusqu'au 18 brumaire. Membre du Corps législatif en 1813, il était vice-président de la Chambre des Députés en 1814, et fut l'auteur de la formule de serment qui unissait dans une même fidélité le roi et la Charte constitutionnelle. Également vice-président de la Chambre pendant les Cent-Jours, il eut l'initiative courageuse de la déclaration adressée aux puissances étrangères, et portant que la France ne reconnaîtrait d'autre gouvernement que celui qui lui garantirait, par des institutions librement consenties, les grands principes de 1789, dont suivait l'énumération. « Liberté des citoyens; égalité des droits civils et politiques; liberté de la presse; liberté des cultes; système représentatif, etc., etc. » Sur sa demande, une députation, dont il faisait partie, allait présenter cette déclaration aux souverains, lorsque l'Assemblée fut dispersée par la force. M. Dupont s'associa, du moins, à la protestation énergique signée chez Lanjuinais.

De 1816 à 1849, il fut constamment réélu par les collèges de Rouen, de Louviers, de Pont-Audemer, etc., mais particulièrement par l'arrondissement de Bernay, qui comprend son pays natal. L'un des chefs les plus fermes et les plus respectés du libéralisme sous la Restauration, il fut désigné, après les journées de Juillet, comme commissaire de la justice dans le cabinet provisoire organisé par la Commission municipale, puis maintenu au même département dans le premier ministère de Louis-Philippe. Mais il eut bientôt à lutter contre les tendances restauratrices du nouveau roi, et, après des dissentiments qui eurent parfois une extrême vivacité, il donna sa démission (27 décembre). Ami de Laffite, La Fayette, Arago, plein d'une affection paternelle pour M. Odilon Barrot, il s'associa longtemps aux protestations et aux efforts des adversaires du gouvernement personnel, accusé de fausser toutes nos institutions libérales. Mais, sur la fin du dernier règne, il n'éprouvait plus qu'un dégoût mortel des hommes politiques et une tristesse profonde de l'état moral du pays.

La révolution de 1848 eut moins en lui un chef influent qu'un patriarche honoré. Membre du gouvernement provisoire et président du conseil sans portefeuille, il représentait, au dedans et au dehors, la paix et la conciliation. Le 27 février, il présida à la solennité de la place de la Bastille, et Arago, s'adressant au peuple après lui, disait : « Ce sont quatre-vingts ans d'une vie pure et patriotique qui vous parlent. » Il assistait à toutes les séances du conseil du gouvernement provisoire, et témoigna plus tard devant l'Assemblée (12 avril 1849), sinon de l'unanimité, du moins de l'honnêteté de ses vues. Élu représentant du peuple par les départements de la Seine et de la Seine-Inférieure, l'âge ne lui permit pas de prendre part aux travaux de la Constituante. Son acte principal fut d'y proposer l'ordre du jour du 25 novembre 1848, qui déclarait, pour la seconde fois, en présence des accusations les plus violentes, que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie.

Retiré dans la vie privée depuis la séparation de l'Assemblée constituante, M. Dupont de l'Eure s'est éteint doucement à Paris, le 3 mars 1855, le jour même de la mort de l'empereur Nicolas, laissant une des réputations les plus pures comme homme et comme citoyen.

DU PONT (Jacques-Marie-Antoine-Célestin), prélat français, cardinal et sénateur, né le 2 février 1792, à Iglesias (Sardaigne), où son père était commissaire de marine, fut élevé en Italie par les Pères de la Doctrine. Il fut, à dix-sept ans, nommé membre de l'académie romaine des Arcades, et composa des poésies latines et italiennes. Après quatre années de théologie au séminaire de Nice, il reçut la prêtrise avant l'âge, en vertu d'un indult; en 1814, étudia le droit civil et canonique à Turin, et devint docteur *in utroque jure* en 1815. Le cardinal de La Fare voulut se l'attacher et le nomma d'abord chanoine, puis vicaire général et archidiacre de Sens (1822). L'année suivante, Louis XVIII, qui lui avait déjà donné un canonicat au chapitre de Saint-Denis, le désigna au choix du pape Léon XII pour l'évêché *in partibus* de Samosate. Bien que sa famille fût française d'origine, M. Du Pont obtint alors des lettres de naturalisation (1824).

Jouissant de la plus grande faveur, il prêcha plusieurs fois devant la cour et dut à l'estime particulière que lui portait Charles X, son élévation rapide à l'évêché de Saint-Dié (9 mai 1830). A cinq ans de là, il était atteint d'une goutte sereine qui n'a jamais complètement disparu, lorsqu'il fut nommé à l'archevêché d'Avignon (1835), qu'il échangea en 1841 contre celui de Bourges, où il remplaça M. de Villèle. M. Du Pont a la réputation d'un homme bienfaisant et d'un orateur disert. Il est cardinal depuis 1847, et, à ce titre, membre du nouveau Sénat. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1850.

DUPONT (A.... Pierre), poëte et chansonnier français, né à Lyon, le 23 avril 1821, de pauvres artisans originaires de Provins, fit ses études, d'abord chez un prêtre, son parent, puis au séminaire de Largentières. Ayant peu de goût pour l'état ecclésiastique, il fut, au sortir de ses classes, apprenti canut, clerc de notaire, et employé dans une maison de banque. En 1839, il vint à Paris, où quelques odes légitimistes, insérées dans la *Gazette de France* et la *Quotidienne*, ne tirèrent pas son nom de l'obscurité. Deux ans après, la conscription le réclamait; M. Émile Génisson, un de ses cousins de Provins, organisa dans cette ville, avec l'actif concours de l'académicien M. Pierre Lebrun, une souscription dont le produit paya le remplaçant du « poëte soldat », et couvrit les frais d'impression des *Deux anges*, sa première œuvre. Il obtint un prix de l'Académie française au concours de 1842, et une place d'aide au *Dictionnaire*, à la rédaction duquel il travailla jusqu'en 1847. A cette époque, sa chanson des *Bœufs* (1846), et les cinq autres réunies sous le titre des *Paysans*, lui avaient, en quelques jours, fait une très-grande popularité. D'autres chansons, où les souvenirs bucoliques avaient fait place aux inspirations socialistes du jour, le compromirent sérieusement lors des événements : en décembre 1851, il resta caché six mois, au bout desquels il fut découvert et condamné à sept ans d'exil à Lambessa; mais on obtint la grâce du poëte, qui resta dès lors à l'écart de la politique.

M. Pierre Dupont, par le seul effet de son organisation naturelle, est à la fois poëte et compositeur. Sans avoir jamais fait aucune étude de théorie musicale, il compose spontanément l'air et les paroles de ses chansons comme par une double inspiration. En 1848, il les chantait lui-même d'une voix puissante dans les clubs et les cercles politiques. Elles ont de tout temps été plus applaudies dans les ateliers que dans les salons. Elles ont été plusieurs fois publiées, sous les titres de *Cahier de Chansons*, *la Muse populaire*, *Chants et Chansons*, poésie et musique (1850-54). Les plus connues sont : *les Bœufs*, *le Braconnier*, *les Louis d'or*, *le Chien du berger*, *le Chant du pain*, *le Chant des nations* (1847), *le Chœur du vote*, *le Chant des transportés*, *le Chant des soldats*, *le Dahlia bleu*, *la Vigne*, *la Chanson du blé*, *la Vache blanche*, *le Pressoir d'or*, etc., etc. (1847-1856). On a encore de lui : *la Fin de la Pologne*, petit poëme (1847, in-8); le texte de la *Légende du Juif errant*, illustrée par M. Gustave Doré (1855); *Jean Guêtré*, étu[des ou] tions agricoles, chants et chansons, etc. (1856). On annonce depuis longtemps, comme devant paraître, *Jeannette, ou la Fille du tailleur*.

DUPONT (Paul), imprimeur français, né à Périgueux, en 1796, d'une ancienne famille d'imprimeurs, fit ses études typographiques chez les Firmin-Didot, et fonda à Paris, sous la Restauration, un établissement particulier qu'il a spécialement consacré aux impressions administratives. L'un des premiers, il s'occupa d'améliorer le sort de ses ouvriers et employés en fondant pour eux une société de secours mutuels et une caisse de retraite. Il a obtenu, entre autres récompenses, une médaille d'or à l'exposition nationale de 1849, une *price-medal* à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une médaille d'honneur à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. En 1852, il fut élu député au Corps législatif par l'arrondissement électoral de Périgueux, où il a été réélu en 1857. On a de lui deux ouvrages spéciaux : *Essais d'imprimerie* (1849, in-fol.), dont l'exécution est magnifique, et *Histoire de l'imprimerie* (1854, 2 vol. in-8), qui est intéressante à consulter, surtout pour les temps modernes. Il a été décoré le 14 août 1853.

DUPONT (Alexis), chanteur français, né en 1796, débuta, vers 1818, au théâtre de Feydeau, où il obtint, pendant plusieurs années, un succès soutenu. Il alla ensuite compléter ses études en Italie, où il fit un séjour assez prolongé, et fut, à son retour, engagé à l'Académie royale de musique. De 1830 à 1840, il reprit ou créa un grand nombre de rôles, souvent importants, et se distingua surtout dans celui du neveu du vice-roi dans *la Muette*, que M. Auber écrivit pour lui : un extérieur avantageux, de l'aisance, une voix de ténor mélodieuse et agréable, le firent longtemps goûter du public. Vers la fin de 1843 il s'éloigna de la scène et se consacra à la musique d'église. Il était encore attaché à la paroisse Saint-Roch, en 1856, lorsqu'une des plus graves condamnations correctionnelles vint interrompre sa carrière. M. Alexis Dupont a épousé, lors de ses débuts à l'Opéra, Mlle Lise Noblet, l'une des célébrités chorégraphiques de cette époque, sœur de l'ancienne actrice des Français.

DUPONT-WHITE (Charles), économiste français, né à Rouen, en 1807, a été, de 1836 à [...], avocat aux conseils du Roi et à la Cour de cassation. En 1848, il remplit les fonctions de secrétaire général au ministère de la justice. Sans adopter les théories socialistes, il s'est séparé de l'école économique par les idées les plus favorables à l'intervention de l'État, qu'il prétend toutefois concilier avec la liberté. C'est dans cet esprit que sont conçus les écrits suivants : *Essai sur les relations du travail avec le capital* (1846, in-8); *de la Suppression de l'impôt des boissons et de l'octroi* (1847), où il propose d'abolir les taxes directes les plus onéreuses, et surtout *l'Individu et l'État* (1856, in-8), dans lequel les économistes des écoles libérales ont vu un abandon inopportun des droits de l'individu.

Digitized by Google

DUPORT (Paul), auteur dramatique français, né à Paris, le 22 avril 1798, est fils d'un littérateur et neveu du fameux danseur. Après avoir terminé ses classes au lycée Charlemagne, il écrivit des *Essais sur Shakspeare*, collabora à la *Biographie universelle* des frères Michaud et aux recueils littéraires de la Restauration, puis se tourna vers le théâtre, qui offrait alors un moyen rapide d'arriver à l'aisance, sinon à la fortune. En peu de temps il égala en fécondité ses collaborateurs habituels, MM. Duvert, Scribe, Bayard, Ancelot, etc. Il travailla indifféremment pour toutes les scènes, et rencontra plus d'une fois le succès, mais sans y attacher son nom: le public ne l'apprit qu'assez tard, et par une indiscrétion du directeur du Gymnase, qui le fit mettre sur l'affiche après la réussite de *la Fille de l'avare*.

Parmi les quatre-vingts pièces imprimées de cet auteur, il faut remarquer surtout les vaudevilles. Il a fait jouer avec M. Duvert : *Kettly, ou le Retour en Suisse* (1828), un des plus jolis morceaux du répertoire du Gymnase; avec M. Bayard : *Marie Mignot*, *l'Incendie*, *Claire d'Albe* et *la Fille de l'avare;* avec M. Édouard Monnais : *la Première cause*, *la Contre-lettre*, *les Trois Catherine* (1831), *Miss Kelly* (1839); avec M. Scribe : *le Quaker et la Danseuse* (1831); *le Chaperon* (1832); *un Trait de Paul Ier*, *la Dugazon* (1833); avec M. Mélesville : *Emmeline*, *Père et fils* (1837); avec M. Paul Foucher : *Coliche* et *l'Écrin* (1843); avec M. Ancelot : *les Pontons de Cadix*, *la Petite maison*, *d'Aubigné*, *un Mariage sous l'Empire*, *Dieu vous bénisse!* (1839); *la Grisette et l'Héritière*, *Quitte ou double* (1840); *une Dame de l'empire*, *la Champmeslé*. M. Duport s'est encore associé dans le vaudeville à MM. Théaulon, Chapelle, Deforges, Desvergers, Ét. Arago, de Saint-Hilaire; etc.

Il a donné seul les pièces suivantes, la plupart au Gymnase : *l'Orpheline* (1829); *l'Oubli* et *Noblesse et roture* (1830); *la Puritaine* (1833); *la Vendéenne* (1837), qui servit au début de Mlle Rachel; *le Secret d'une mère* (1837); *le Dépositaire* (1839); *le Nouveau Bélisaire* (1840); *le Bonheur sous la main* (1843). Il a aussi écrit deux comédies en prose : *Carte blanche* (1839), avec M. L. Halévy, et *la Tutrice* (1844), avec M. Scribe, ainsi que plusieurs opéras-comiques : avec M. Planard, *le Livre de l'ermite* (1831); *le Marchand forain* (1834); *le Perruquier de la régence* (1838); avec M. Ed. Monnais : *la Dame d'honneur* (1838); *le Cent-Suisse* (1840); avec M. Scribe : *les Treize* (1839); *le Kiosque* (1842); et seul; *le Mannequin de Bergame* (1832). Vers 1845, M. Duport a renoncé à la littérature dramatique, où son esprit distingué lui avait fait cependant une place honorable, et lorsqu'il concourt encore à quelque œuvre de ses anciens collaborateurs, il tient à rester strictement sous le voile de l'anonyme.

DUPOTET (J....), magnétiseur français, né le 12 avril 1796, à la Chapelle, village de l'Yonne, embrassa de bonne heure les théories audacieuses déduites par Mesmer de l'application du magnétisme. D'accord avec Deleuze et Puységur, il s'efforça de l'introduire dans la médecine comme un agent thérapeutique des plus efficaces, et fit une série d'expériences publiques à l'Hôtel-Dieu de Paris, qui déterminèrent, en 1826, l'Académie à nommer une commission d'examen. De même que celle présidée, en 1778, par Bailly, elle présenta, par l'organe du docteur Husson, rapporteur, des conclusions, sinon favorables, du moins encourageantes pour l'avenir du magnétisme animal. Persévérant dans la voie qu'il avait ouverte, M. Dupotet ne cessa de propager, avec une ardeur que l'âge n'a pas encore ralentie, ce qu'il appelle *la science et la vérité par excellence*. En 1827 il fonda une revue, *le Propagateur*, à laquelle a succédé depuis 1845 *le Journal du magnétisme*, rédigé par plusieurs savants et médecins. Quant à ses écrits, nous citerons : *Expériences publiques de magnétisme* (1826, in-8); *Cours de magnétisme* (1834, in-8; 2e édit. 1840), professé jusqu'en ces derniers temps par l'auteur au Palais-Royal; *Essai sur l'enseignement philosophique du magnétisme* (1845, in-8), et *la Magie dévoilée* (1852, in-4), qui a la prétention de renouveler les sciences occultes au XIXe siècle.

DUPOTY (Michel-Auguste), journaliste français, né à Versailles, en 1797, se mêla activement sous la Restauration à la lutte des libéraux contre la légitimité. Après la révolution de Juillet, il fonda le *Vigilant de Seine-et-Oise*, s'affilia aux Sociétés républicaines, et fut le collaborateur de M. Raspail au *Réformateur*. Il prit ensuite la direction du *Journal du peuple*, l'organe le plus aggressif du parti démocratique. L'attentat de Quénisset contre le duc d'Aumale (13 septembre 1841), servit de prétexte au gouvernement pour se débarrasser d'un adversaire importun. Quénisset ayant prétendu qu'il avait été poussé au meurtre par la lecture du *Journal du peuple*, M. Dupoty fut traduit devant la Cour des Pairs comme prévenu de complicité morale. M. Hébert, procureur général, soutint vivement ce nouveau genre de complicité, et, malgré la plaidoirie de M. Ledru-Rollin et l'intervention de M. Cousin, qui demandait des preuves et refusait de condamner un homme pour des opinions, M. Dupoty fut condamné à cinq ans de détention. Les rédacteurs de seize journaux de Paris et les délégués de la presse départementale, dans une protestation collective, protestèrent contre l'arrêt de la Cour des Pairs. Ce procès est le fait capital de la vie de M. Dupoty, qui, rendu à la liberté par l'amnistie de 1844, s'associa aux derniers efforts du parti républicain contre la monarchie d'Orléans. Après la révolution de Février, son nom fut porté à diverses reprises, mais sans succès, sur les listes des candidats à l'Assemblée nationale. M. Dupoty, qui n'a point eu de rôle officiel sous la République, semble s'être tourné vers l'étude des sciences naturelles. Visiteur assidu du Jardin des plantes, il a publié en 1851 des *Promenades au Muséum*, où rien ne rappelle que l'auteur a dû un jour défendre sa tête contre une accusation d'assassinat.

DUPRAT (Pascal), publiciste français, représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative, né à Hagetman (Landes), en 1812, et élevé dans un collége communal dirigé par des prêtres, vint à Paris chercher des ressources. D'un caractère laborieux, il entra dans l'université, et fut envoyé, en 1840, comme professeur d'histoire à Alger, où il prépara son *Essai historique sur les races anciennes et modernes de l'Afrique septentrionale* (Paris 1845, in-8). Le besoin d'une existenceplus libre le ramena à Paris, où il collabora à la *Réforme* et à la *Revue indépendante*, dont il prit même la direction en 1847. A la révolution de Février, il fut un des premiers à acclamer la République; il concourut avec Lamennais à la fondation du *Peuple constituant*. Nommé représentant du peuple, dans les Landes, le quatrième sur sept, par 30000 voix, il fit partie du Comité des travaux publics et fut élu membre de la Commission de constitution Il vota en général, avec la gauche non socialiste et combattit particulièrement le cautionnement des journaux. Il fut l'un des chefs et l'organe du parti qui, le 23 juin, renversa la Commission

Digitized by Google

exécutive, fit investir le général Cavaignac de la dictature et décréter l'état de siége et les mesures de rigueur qui suivirent. Après l'élection du 10 décembre, il s'unit plus étroitement au parti républicain, repoussa la proposition Rateau et se prononça contre la direction donnée à l'expédition de Rome. Réélu à la Législative, il combattit vivement la politique de l'Élysée, à la tribune de l'Assemblée et dans les réunions populaires. Lors du coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, et détenu d'abord au mont Valérien, puis à Sainte-Pélagie. Banni de France, il se retira à Bruxelles, où il publia deux volumes sur les événements de décembre et fonda la revue philosophique et littéraire, *la Libre recherche*. Depuis, il est passé en Suisse et est devenu professeur à l'Académie de Lausanne. On a encore de M. Duprat : *Timon et sa logique* (1845).

DUPRÉ (Jules), peintre français, né à Nantes, en 1812, et fils d'un fabricant de porcelaine, continua d'abord l'industrie de son père, tout en prenant des leçons de dessin. Ayant abordé la peinture à l'huile, il exposa en 1831 cinq *Paysages*, pris dans la vallée de la Haute-Vienne, à Montmorency et à l'Ile-Adam. Il a donné aux Salons suivants : *Intérieur de cour rustique; Vue des environs d'Abbeville;* des *Sites* du Limousin, de la Creuse, de l'Indre, de la Corrèze, ainsi que plusieurs *Vues d'Angleterre* (1835-1839); un *Pacage; l'Entrée d'un hameau dans les Landes;* un *Soleil couchant* (1849-1852), etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833, et la décoration en septembre 1849.

Un de ses frères, M. Léon-Victor DUPRÉ, né à Limoges, a étudié sous lui la peinture, et s'est fait connaître par quelques paysages, représentant surtout des bords de rivières. On a de lui notamment : *Vue de la Laurence*, les *Bords de la Romanne*, un *Étang en Sologne*, la *Rivière du Sablon;* etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1849.

DUPRESSOIR (Joseph-François), peintre français, né à Paris, en 1800, débuta comme paysagiste au Salon de 1824, et fit de fréquents envois, jusqu'en 1840, aux expositions de Bordeaux, Lyon, Toulouse, etc. Il visita diverses contrées du midi de la France, et donna, entre autres tableaux, la plupart commandes ou acquis par la Société des Amis des arts : *Vue près de Châteaudun*, *la Tour de Maurepas*, *Sites en Dauphiné*, *Montfort l'Amaury*, *le Combat du clan Quhele*, tiré de Walter Scott, un *Site de l'Oisan dans l'Isère*, etc. On voit de lui, dans les galeries de Versailles, la *Bataille de Rethel*, grande toile historique exécutée en 1843. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1838.

DUPREZ (Gilbert), chanteur français, né à Paris, le 6 décembre 1806, fils d'un commerçant qui avait déjà onze enfants, fut envoyé à l'école comme les autres. Mais un ami de la famille, remarquant ses dispositions pour la musique, lui en donna les premières notions. Bientôt capable de solfier à première vue les morceaux les plus difficiles, il entra, à dix ans, au Conservatoire, et Choron l'admit à son école de chant. M. Duprez chanta pour la première fois au Théâtre-Français, dans les chœurs d'*Athalie*, en 1820. La mue de sa voix le ramena à des études d'harmonie, et à dix-huit ans, il promettait moins un grand chanteur qu'un musicien. Lorsque sa voix de ténor se fut définitivement déclarée, il passa en Italie, et débuta à Milan par un échec. Revenu à Paris, il fut engagé à l'Odéon, en 1825, et y chanta le rôle d'Almaviva dans *le Barbier*, avec un succès très-contesté. Il épousa, en 1827, une cantatrice, Mlle Duperron, retourna en Italie, se mit, sa femme aux gages d'un impresario [illegible] qui les promena sur plusieurs théâtres, [illegible] Venise en 1829, et l'année suivante, à [illegible] Cette même année, il fit une tournée à Paris [illegible] il chanta dans la *Dame blanche*.

De retour en Italie, M. Duprez parcourut [illegible] core divers théâtres, sur lesquels il lutta [illegible] heureusement contre le souvenir de [illegible] parvint à se faire goûter dans *Il pirata* [illegible] lini, à Turin. Le travail et l'art avaient [illegible] des imperfections naturelles. Désormais [illegible] de l'avenir, il joua *Guillaume Tell* pour la première fois à Lucques, et visita de nouveau les grandes scènes de l'Italie : Florence [illegible] lie avec M. Berlioz, Foligno, dont il [illegible] théâtre, Rome, où il reprit ses études [illegible] (1834), Bologne et une foule d'autres [illegible] l'accueillirent tour à tour et l'applaudirent [illegible] *Otello*, *Parisina*, *Guillaume Tell*, [illegible] *le Barbier*, etc. En juillet 1834, il [illegible] ples, au théâtre San Carlo, à côté de [illegible] En 1836, après avoir fait ses adieux [illegible] dans *le Bravo* de Marliani, il rentra [illegible] mais il fut rappelé par des propositions [illegible] tes en Italie, et ne revint que [illegible] débuter à l'opéra dans *Guillaume* [illegible]

Le souvenir des premières [illegible] M. Duprez, sur cette scène, fut [illegible] Malgré la vivacité des regrets laissés [illegible] rit, le plus grand nombre s'enthousiasma [illegible] cette voix si habilement conduite, [illegible] de poitrine payé 100 000 francs. Il [illegible] vement *la Muette*, *les Huguenots*, [illegible] *Lac des fées;* mais *Guillaume Tell* [illegible] triomphe. Il put déployer dans le rôle [illegible] tous ses moyens, ce goût exquis, [illegible] des nuances, cette éloquence du [illegible] puissance dramatique, qui ont fait de [illegible] mier peut-être des ténors français.

Comme compositeur, M. Duprez [illegible] études musicales, a fait peu de progrès [illegible] heureuse partition de la *Cabane du pêcheur* [illegible] donna au théâtre de Versailles à l'âge de [illegible] ans, passe pour ne valoir ni plus ni [illegible] *Joanita, ou la Fille des Boucaniers*, [illegible] Mlle Duprez, au Théâtre-Lyrique, en [illegible] depuis 1849 du théâtre, où sa voix [illegible] talent, M. Duprez parcourut encore [illegible] temps la province, à la tête d'une troupe [illegible] que. Professeur au Conservatoire, il [illegible] de plus jeunes son incomparable méthode.

Un frère puîné de cet artiste, M. Ed[illegible] PREZ, d'abord acteur comique, a écrit [illegible] brettos, entre autres ceux des deux opéras [illegible] frère, et celui de *Marinette et Gros-René* [illegible] M. Hecquet a composé la musique, en [illegible]

DUPREZ (Caroline), aujourd'hui Mme [illegible] HEUVEL, cantatrice française, fille du précédent, est née à Florence, dans les derniers [illegible] 1832, au moment où ses parents [illegible] théâtre de la Pergola. Elle les suivit [illegible] tour en France, et reçut, jusqu'en [illegible] et les conseils de son père. A cette [illegible] s'essaya fréquemment dans la troupe [illegible] laquelle M. G. Duprez parcourait la province, débuta enfin sur la scène des Italiens, [illegible] *Sonnambula*, en octobre 1850. La délicatesse [illegible] son organisation détermina son père, [illegible] des médecins, à l'écarter momentanément [illegible] théâtre. Elle conclut néanmoins deux [illegible] ments, de quelques mois, à Londres et à [illegible] En 1852, elle parut au Théâtre-Lyrique [illegible] *Joanita*, puis à l'Opéra-Comique dans [illegible] *Spada*. Dès lors, brillamment attachée à [illegible] tune de ce théâtre, elle y a successivement

Digitized by Google

...réé, avec un remarquable succès, les rôles de ...atherine dans *l'Étoile du Nord*, de Jenny Bell ...ans la pièce de ce nom (1855), de Simonne ...ans *les Saisons*, et de Valentine d'Aubigny ...856). Au mois de novembre de cette même an...ée, elle s'est mariée à M. Amédée Van den Heu...el, musicien de l'Opéra. Douée d'une voix éten...ue et flexible, elle se recommande particulière...ent par le goût et la méthode qu'elle tient de ...on père, et par un sentiment dramatique assez ...re chez les chanteurs.

DUPUCH (Antoine-Adolphe), prélat français, ...remier évêque d'Alger, est né à Bordeaux, en ...809. Il vint d'abord à Paris faire son droit, et ce ...t au moment d'entrer définitivement dans le ...onde qu'il y renonça; il s'enferma dans le sé...inaire de Saint-Sulpice, et, lorsqu'il eut reçu ... prêtrise, revint à Bordeaux, où il fut attaché ... l'église métropolitaine. Les premières occupa...ons de son sacerdoce furent des fondations uti...s, entre autres l'œuvre des Petits Savoyards, ...lle des Orphelins, un pénitencier de jeunes dé...nus, onze asiles, l'œuvre du patronage des jeu...s détenus libérés, une maison de refuge pour ...s femmes libérées, etc. Toutes ces institutions ...aritables subsistent encore, modifiées ou dé...loppées sur une plus large échelle.

Lorsqu'un vote des Chambres approuva l'érec...on d'un siége épiscopal à Alger, l'abbé Dupuch ...t appelé à l'inaugurer (1838). « Voilà l'homme ...u'il nous faut, dit à ce propos un illustre géné...al; c'est un courage d'avant-garde. » Dans l'es...ace de six ans, le nouveau prélat entreprit, ...on sans éprouver des tribulations de toute sorte, ...e fonder l'administration religieuse en Algérie. ...n lui doit toute l'organisation de ce vaste dio...èse, sa division en trois provinces ecclésiasti...ues régies chacune par un vicaire général sous ... surveillance de l'évêque; un chapitre régu...er, un séminaire confié depuis plusieurs années ...éjà aux Pères de la Mission, soixante églises, ...hapelles et oratoires, pourvus la plupart des ob...ts indispensables à l'exercice du culte; deux ...tablissements destinés aux orphelins des deux ...exes; dix maisons de sœurs de différents ordres, ...s unes vouées au soin des malades, les autres à ...éducation; plusieurs écoles chrétiennes, etc.

Les affaires compliquées et délicates auxquelles ...était mêlé, le forcèrent de donner sa démis...ion en 1846. Récemment, le gouvernement de ...Empereur, sur la proposition de M. H. Fortoul, ...ésintéressa ses créanciers. Retiré à Bordeaux, ...I. Dupuch y fit paraître les *Fastes sacrés de l'A...rique chrétienne* (1848, in-8). — Il est mort dans ...ette ville au mois de juillet 1856.

Son frère, M. Théodore-Élie DUPUCH DE FELETZ, ...ommé général de brigade le 22 décembre 1851, ...ommande une brigade de la cavalerie de la garde. ...l est commandeur de la Légion d'honneur.

DUPUIS (Adolphe), acteur français, né à Paris, ...ers 1825, et fils de la comédienne Rose Dupuis, ...rit dans la maison de sa mère le goût du théâ...re, et entra au Conservatoire. Après deux an...ées d'études, il débuta au Théâtre-Français. ...égligé par les sociétaires, il accepta un enga...ement avantageux pour Berlin, et se perfec...onna dans cette ville, où il trouva à la fois le ...uccès et les utiles conseils de l'auteur allemand ...üring. Il revint en France en 1848. L'année ...uivante, il se représenta inutilement encore au ...héâtre-Français. Après avoir paru au Théâtre-...storique, il fut engagé au Gymnase, à la fin de ...49. Il y trouva sa véritable place, et il y a créé ...s rôles dans presque toutes les pièces qui ont ...t fortune, depuis cette époque, notamment dans *Diane de Lys*, *le Gendre de M. Poirier* et *le Demi-Monde*. Son talent, souple et varié, a de la finesse et de la distinction.

DUPUIS (Charlotte BORDES, dame), actrice française, née à Paris, en 1813, parut à sept ans aux Variétés, dans *Voltaire chez les capucins*, puis dans la troupe enfantine du peintre Allot; elle joua l'enfant du *Pauvre berger* aux Panoramas-Dramatiques, en 1823. Après avoir figuré à la Porte-Saint-Martin, elle débuta, en mars 1827, à l'Opéra-Comique. Revenue aux scènes des boulevards, elle a joué, à diverses reprises, aux Nouveautés, aux Variétés et aux Funambules, où elle partagea avec Deburau une sorte de souveraineté populaire. Mariée vers 1834, elle est entrée peu après au théâtre du Palais-Royal, où elle tient généralement les rôles de paysanne et de soubrette. On lui a attribué la *Grand'mère*, gracieux proverbe, joué tour à tour à ce théâtre et au Vaudeville (1852-1853).

Sa fille, Mlle Marie DUPUIS, née à Paris, le 16 janvier 1836, débuta en 1852 et 1853, dans la *Grand'mère* (voy. ci-dessus). Elle a créé depuis de nouveaux rôles au Vaudeville.

DUPUIS-DELCOURT (Jules-François), aéronaute et littérateur français, né à Berru, près de Reims, le 25 mars 1802, s'occupa, dès 1820, de recherches sur le gaz hydrogène, dont il facilita et propagea l'application à l'éclairage. Préoccupé en même temps de la réalisation d'une nautique aérienne, il fit, en 1824, à Mont-Jean, près Paris, un premier essai qu'il renouvela dans plusieurs des fêtes nationales. Il est secrétaire de la Société aérostatique de France.

M. Dupuis-Delcourt a publié, entre autres écrits: *Essai sur la navigation* (1829); *Observations sur le prélèvement de l'impôt des indigents*; *Théâtres, Liberté! Liberté!* (broch., 1831); *des Ballons dans les fêtes publiques* (1846, id.); *de l'Art aérostatique appliqué aux transports* (1847); *Électro-subracteur* (1850, brochure), contenant la description d'un appareil préservatif contre la grêle; *Manuel complet d'aérostatique* (Collection Roret, même année), etc., etc. Il a, en outre, donné au théâtre, sous le pseudonyme d'*Octo*, et en société avec M. Saint-Yves: *Odette, ou la Petite Reine*, comédie, et *Han d'Islande*, mélodrame en 3 actes et 8 tableaux, tiré du roman de M. Victor Hugo (1832).

DUPUIT (A. J. Étienne-Juvénal), ingénieur français, né à Fossano (Piémont), le 18 mai 1804, entra en 1822 à l'École polytechnique, et, en 1824, à l'École des ponts et chaussées. En 1849, il fut nommé secrétaire de la commission du roulage, et l'année suivante, il devint, en qualité d'ingénieur en chef, directeur du service municipal de la ville de Paris. Inspecteur général de deuxième classe, spécialement chargé du service hydraulique des départements de l'Aude, de la Haute-Garonne, du Tarn, de l'Ariége, etc., et du canal du Midi, il est officier de la Légion d'honneur.

Outre plusieurs ouvrages relatifs à sa profession d'ingénieur, tels que *les Eaux de Paris* (1856, gr. in-4), il a publié de nombreux articles dans les *Annales des ponts et chaussées*, dans le *Journal des économistes* et dans le *Dictionnaire d'économie politique*.

DUPUYNODE (Michel-Gustave PARTOUNAU), ou DU PUYNODE, économiste français, né aux Forges de Verrières (Vienne), en 1817, d'une ancienne famille de l'Angoumois, poussa ses études de droit jusqu'au doctorat. En 1842, il donna dans la *Revue du droit français et étranger*, des articles sur la

propriété territoriale qui furent très-remarqués. Attaché depuis 1845 au ministère de la justice, malgré le libéralisme connu de ses opinions, il a résigné ses fonctions lors des événements de Février 1848 qui dépassaient ses vœux, et quoique voué à la cause de l'abolition de l'esclavage dans les colonies, il refusa la place de secrétaire général au ministère de la marine que lui offrait M. Schœlcher. Depuis, il se livre tout entier à des travaux économiques et agricoles.

On a de lui : *Études d'économie politique sur la propriété territoriale* (Paris, 1843, in-8); *des Lois du travail et des classes ouvrières* (1845, in-8); *de l'Esclavage des colonies* (1847, in-8); *Lettres économiques sur le prolétariat* (1848, gr. in-18); *de l'Administration des finances en 1848 et 1849* (broch. in-12); *de la Monnaie, du crédit et de l'impôt* (1853, 2 vol. in-8). Dans ce dernier ouvrage, l'auteur défend hautement la liberté des banques et l'impôt direct assis sur les capitaux mobiliers et immobiliers, et combat tous les autres impôts, comme iniques à la fois et préjudiciables aux intérêts du consommateur. On reconnaît chez lui une grande netteté de vues et un véritable talent d'exposition.

M. Dupuynode réunit en ce moment en un volume plusieurs des publications que nous avons citées plus haut, avec une nouvelle série d'*Études sur le travail intellectuel*. Depuis 1847, il a fourni au *Journal des économistes* un grand nombre de travaux intéressants sur les banques étrangères et françaises (1852-1853), et sur la population et la charité (1854-1855). Il a aussi donné dans l'*Artiste*, depuis 1850, des articles de critique et quelques pièces de vers.

DUQUENNE (César), ancien représentant du peuple français, né à la Gorgue (Nord), le 10 mars 1799, fit ses études aux colléges de Lille et de Versailles, entra dans l'industrie, et dirigea son vaste moulin de la Gorgue. Après la révolution de 1830, il fut nommé maire de sa commune et membre du conseil d'arrondissement d'Hazebrouck. En 1848, il se présenta aux suffrages des électeurs du Nord et fut élu représentant du peuple, le quatorzième sur vingt-huit, par 153 276 suffrages. Membre du Comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec la droite. Il sanctionna pourtant l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée à l'intérieur et dans les affaires de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a repris la fabrication et le commerce de farines. Il continue d'administrer la commune de la Gorgue.

DUQUESNOIS (Julien), professeur et grammairien français, né à Rennes, en 1797, et d'abord compositeur d'imprimerie, quitta l'atelier vers 1835, pour se livrer à des études spéciales de langue. Il prit successivement les titres de professeur d'éloquence et d'élève de Talma, et ouvrit dans un brillant quartier un cours de langue et de déclamation. Il a publié : *Manuel de l'amateur et du lecteur, ou Nouvelle méthode pour apprendre à manier la parole*; etc., *avec des exercices de récitation intelligente et accentuée* (1841, in-8; 11ᵉ édit., 1854, in-18); *Fables choisies de La Fontaine*, notées et ornées de 400 gravures pour la récitation (1845, in-18); *Nouvelle prosodie française*, à l'usage des gens du monde, des colléges et des institutions (1849, in-12).

DURAN (Augustin), critique et littérateur espagnol, né à Madrid, vers 1793, et fils d'un [mé]decin de la cour, perdit sa mère de b[onne] heure, et eut dès l'enfance une faiblesse de [con]stitution qui entrava ses études et agit s[ur son] caractère. Placé dès l'âge de huit ans au sémi[naire] de Bergara, où l'on enseignait égalemen[t les] belles-lettres et les mathématiques, l'enfant [na]turellement rêveur et éloigné par sa santé [des] jeux et des exercices violents de son âge [se] passionna pour les vieux récits de l'histoire [natio]nale, et, s'habituant à unir dans sa pensée [la re]ligion et la chevalerie, préparait déjà la re[stau]ration littéraire du moyen âge espagnol. Son [père] combattit ces tendances chez son fils, et l'en[voya] en 1817 étudier la philosophie et le droit à l'[uni]versité de Séville. Inscrit au barreau de Vallad[olid], M. Duran revint à la maison paternelle, et r[eprit] plus ardemment ses études. Brûlant d'embra[sser] l'universalité des connaissances, il cultivait [à la] fois les sciences naturelles, l'histoire géné[rale], l'économie politique et la philosophie. Les doc[tri]nes écossaise, allemande et française lui devin[rent] également familières. Il étudiait aussi spécia[le]ment notre littérature et notre théâtre, qui ex[er]çaient alors tant d'influence sur la littérature [et] le théâtre espagnols, et il subit lui-même quel[que] temps ce joug de l'imitation qu'il devait ap[prendre] à ses compatriotes à secouer.

Nommé en 1821 directeur général des études [à] Madrid, M. Duran consacra une partie [de] de sa fortune à l'acquisition des vieux monumen[ts] du théâtre espagnol. Écarté de ses fonctions [par] la restauration de 1823, il ne s'occupa plus [que] d'accomplir la révolution littéraire qu'il médi[tait] depuis longtemps. Un seul ouvrage, quoique [pu]blié sous le voile de l'anonyme, suffit à rév[eiller] en Espagne le goût des sujets nationaux; il [est] intitulé : *Discours sur l'influence qu'a exer[cée la] critique moderne sur la décadence du théâtre [an]tique* (Discorso sobre il influjo que ha tenido [la] critica moderna en la decadencia del teatro [an]tiguo; Madrid, 1828). Il fut suivi de son *R[oman]cero* (Madrid, 1828-1832, 5 vol.), qui fon[da défi]nitivement le romantisme en Espagne, et [influa] même sur le romantisme français. Une se[conde] édition de ce grand ouvrage (1849-1851) fa[it par]tie de la *Bibliothèque des auteurs espagn[ols]*. [L'au]teur y a encore ajouté des notes, des comm[entai]res qui en font véritablement un livre nouv[eau].

Dès l'apparition de ce second livre, M. [Duran] avait été rappelé aux fonctions publiques. [Nommé] en 1834 secrétaire de l'inspection de l'[impri]merie et de la librairie, ainsi que grand bib[liothécaire] de la Bibliothèque royale, il fut encore [une fois] destitué par la révolution de septembre [18..]; il recouvra sa place en 1843.

Outre ces deux grands ouvrages, on [a de lui] une collection des vieilles comédies [...] sous le titre de la *Thalie espagnole* (Talia [espa]ñola, 1834, inachevé); une introduction [aux] *œuvres* de Ramon de la Cruz, et de très-[nombreux] articles de critique dans les principaux [journaux] de Madrid. On annonce encore de lui [un] ouvrage d'histoire et de bibliographie [du] drame espagnol jusqu'au XVIIIᵉ siècle, [et une] édition nouvelle du *Cancionero*. M. Duran [est un] des premiers critiques de l'Espagne, et [en même] temps que l'un des chefs du mouvement [...] qui a transformé la poésie dans son pays.

DURAND (Hippolyte-Baudel), ancien [représen]tant du peuple français, né à Versailles (Se[ine-et-]Oise), en 1805, d'une famille de petits mar[chands], et devenu de bonne heure chef de famille [par la] mort de ses parents, parvint à se faire [recevoir] avocat, s'inscrivit au barreau de Versailles [et] exerça sa profession avec beaucoup de ta[lent].

Digitized by Google

subvenir à l'éducation de ses deux frères. Après la révolution de 1830, il fonda avec M. Dupoty *le Vigilant de Seine-et-Oise*, journal d'opposition républicaine, qui ne put se soutenir. M. Durand acheta une charge d'avoué à Nevers, et, au bout de dix ans, vint s'établir à Paris, où il collabora à plusieurs recueils de jurisprudence et se mêla aux luttes de l'opposition contre le ministère Guizot. Après le 24 février, le gouvernement provisoire lui confia l'administration du département de Seine-et-Oise, où il fut élu représentant, le second sur douze, par 74 733 voix. Membre du Comité de législation, il se sépara de ses anciens amis et vota avec la droite dans presque toutes les questions sociales et politiques. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Ayant échoué dans sa candidature à la Législative, il reprit sa profession d'avocat. Comme conseil judiciaire de la Société de crédit foncier de Nevers, il a publié entre autres *Mémoires* de droit (1853-1857), un *Mémoire sur l'organisation du crédit foncier en France, avec un projet d'organisation l. es succursales* (Nevers, 1856, in-8).

DURAND (Pierre). Voy. GUINOT (Eugène).

DURAND-BRAGER (Jean-Baptiste-Henri), peintre français, né en 1814, au château de Belnoé, près Dol (Ille-et-Vilaine), et destiné d'abord à la marine, fit quelques voyages au long cours, et dans ses loisirs, fréquenta les ateliers de Gudin et d'Eugène Isabey. En 1840, il fut attaché, comme dessinateur, à l'état-major du prince de Joinville, fit partie de l'expédition de *la Belle-Poule* à Sainte-Hélène, et publia au retour une relation officielle intitulée : *Sainte-Hélène* (1841); il y ajouta plus tard, en collaboration avec le général Gourgaud, une *Histoire et Vues pittoresques de tous les sites de l'île* (1843-1844, in-fol. et pl.). Ayant ensuite rejoint l'escadre de Buenos-Ayres, il resta trois ans dans ces parages, et profita de diverses missions dont il fut chargé, pour visiter l'intérieur, remonter le Parana et parcourir l'Uruguay; puis il explora une partie des côtes du Brésil. De retour en France à la fin de 1843, il reçut la croix d'honneur et prit part à la campagne maritime contre Tanger et Mogador, et deux ans après, à l'expédition de Madagascar. En 1848, il prit du service comme capitaine-adjudant-major dans la garde mobile, et fut licencié en 1850. Attaché de nouveau, en 1854, à l'escadre d'opération de la mer Noire, il fut chargé deux fois, à bord du *Samson* et du *Vauban*, de lever les plans des places russes, publia le résultat de ses travaux sous les auspices de l'amiral Hamelin, rejoignit l'armée française à Varna, et la suivit dans la Dobrutcha. Après avoir été malade du choléra et de la suette, il revint au camp de Sébastopol, et ne quitta plus les lignes que pour coopérer à des reconnaissances dans la mer d'Azoff. Correspondant de *l'Illustration*, il a fourni pendant deux ans à ce recueil un grand nombre de dessins.

Comme artiste, M. Durand-Brager peint les marines avec une exactitude qui n'exclut pas le sentiment pittoresque; nous citerons parmi ses œuvres : *Combat de la frégate française* la Niémen *contre les frégates anglaises* Arethusa *et* Amethyst (1844), qui se trouve au musée de Bordeaux; le *Panorama de Rio-Janeiro*, en six tableaux, au prince de Joinville : *Saint-Jean d'Ulloa*, le *Bombardement* et la *Prise de Mogador* (1845), deux grandes toiles placées à Versailles; *Combat du corsaire* la Dame-Ambert (1847); *Vues de Patagonie* (1848); les 21 *Panoramas de la guerre d'Orient* (1857); etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, et la décoration la même année.

DURAND-SAVOYAT (Napoléon), ancien représentant du peuple français, né à Iseaux (Isère), en 1804, et fils d'un cultivateur, s'appliqua lui-même aux travaux de la campagne. Après avoir terminé ses études aux instituts agricoles d'Hofwyll, près de Berne, et de Noville, près de Nancy, il fut quelque temps fermier, puis il exploita ses propres domaines à Cornillon, près de Mens (Isère). En 1830, il prit part à la fondation du journal démocratique *le Dauphinois*, et, jusqu'en 1848, il resta constamment dans les rangs de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le douzième sur quinze, par 74 432 suffrages. Membre du Comité de l'agriculture, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il approuva toutefois l'ensemble de la constitution républicaine et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il se prononça contre la politique napoléonienne et demanda la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu le sixième à l'Assemblée législative, il continua de siéger dans les rangs de l'opposition démocratique. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est retourné à ses travaux agricoles.

DURANTON (Alexandre), jurisconsulte français, né à Cusset, dans l'Allier, le 25 janvier 1783, commença l'étude du droit à Moulins, et vint suivre les cours de la Faculté de Paris en 1807. Reçu avocat en 1810, et docteur en 1811, il donna dès ce moment des consultations pour les affaires civiles. Neuf ans après, à la mort de Nicolas Pigeau, il obtint au concours la chaire de procédure civile et de législation criminelle, et passa en 1822 à celle de Code civil, qu'il occupe encore aujourd'hui. Il a été décoré en octobre 1826.

On a de M. Duranton : *Traité des contrats et obligations en général*, (1819, 4 vol. in-8), et un volumineux ouvrage de doctrine, qui fit longtemps autorité dans l'enseignement de l'école : *Cours de droit français, suivant le Code civil, avec sommaires, exposés analytiques*, etc. (1825-1837, 22 forts vol. in-8; 2e tirage, partiel, en 1828; 4e édit., 1844).

Son fils, M. Frédéric DURANTON, né à Paris, vers 1815, et reçu avocat dans la même ville, en 1839, est, depuis 1850, également attaché à la Faculté, où il est professeur suppléant de droit romain.

DUREAU DE LA MALLE (Adolphe-Jules-César-Auguste), érudit français, membre de l'Institut, né à Paris, le 2 mars 1777, et fils du traducteur de Tacite et de Salluste, reçut de son père une forte et solide instruction. A l'amour des lettres anciennes et de la poésie, il unit le goût des arts et particulièrement du dessin. En 1792, il parcourut à pied, le sac sur le dos, les côtes pittoresques de la Manche, depuis la Flandre jusqu'à la Bretagne, puis débuta dans la carrière littéraire par une traduction en vers de l'épisode de *Françoise de Rimini*.

Après ce premier essai poétique, il fit paraître, en 1803 dans le *Magasin encyclopédique* de Millin, un mémoire *sur la Position des villes et des pays qu'habitait Phinée, fils d'Agénor*. Vint ensuite sa *Géographie physique de la mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée* (1807). A la suite d'une excursion dans les Pyrénées, il revint à la poésie, et fit un récit en vers de son *Voyage* (1809). Il acheva la traduction de Tite Live et celle de l'*Argonautique* de Valérius Flaccus, commencées par son père, qui mourut en 1807. Deux mémoires présentés à l'Institut, l'un *sur la Position de la roche Tarpéienne*, l'autre

sur la Prononciation ancienne du grec et du latin, le firent admettre, en octobre 1818, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de Millin.

Depuis, sauf un poëme en douze chants, de neuf à dix mille vers, *Bayard, ou la Conquête du Milanais* (1823), M. Dureau de la Malle n'a publié que des travaux d'histoire, d'archéologie et d'économie politique. En 1819, parut sa *Poliorcétique des anciens*. Parmi ses nombreuses dissertations, insérées dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, la plupart sont relatives à l'histoire de la société romaine : *la Population libre en Italie* (t. X); *Étendue et population de Rome* (t. XII); *Système métrique des Romains* (ibid); *Recherches sur l'affaiblissement de la population et des produits de l'Italie pendant le* VII^e *siècle de Rome* (ibid.); *Mémoire sur les lois agraires et celles qui ont établi chez les Romains les distributions gratuites de blé* (ibid.), etc. Citons encore son *Mémoire sur la population de la France au* XIV^e *siècle* (*Mém. de l'Acad. des inscr.*, t. XIV); et ses *Recherches sur l'histoire et la colonisation d'Alger* (in-8), rédigées au nom d'une Commission de l'Institut, sur la demande du ministre de la guerre. Son ouvrage le plus important est l'*Économie politique des Romains* (Paris, 1840, 2 vol. in-8); les plus récents sont la *Climatologie comparée de l'Italie et de l'Andalousie anciennes et modernes* (Paris, 1849, in-8); et *l'Algérie, histoire des guerres des Romains, des Byzantins et des Vandales, accompagnée d'examens sur les moyens employés anciennement pour la conquête et la soumission*, etc. (Paris, 1852, in-18, format anglais). — M. Dureau de la Malle est mort le 18 mai 1857. Il était officier de la Légion d'honneur.

DURET (Francisque), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 19 octobre 1804, et fils d'un sculpteur distingué de la République et de l'Empire, reçut les premières leçons de son père, et entra ensuite dans l'atelier de Bosio. Inscrit en même temps à l'École des beaux-arts, il remporta au concours de 1823, dont le sujet était *Évandre pleurant Pallas*, le premier grand prix, partagé avec M. Dumont. De retour en France, il fit paraître au Salon de 1831 une *Tête d'expression*, *la Malice*, et *Mercure inventeur de la lyre*, statue qui lui valut une médaille de première classe, et le prix de 1000 francs fondé par Leprince. Placé dans les galeries du Palais-Royal, le *Mercure* a souffert dans les journées de février 1848, mais il a été réparé depuis par l'auteur, et a servi de modèle pour la répétition qu'on voit au foyer de l'Opéra.

M. Duret exposa ensuite : le *Jeune pêcheur dansant la tarantelle* (1833), acheté par le gouvernement; *Molière*, statue, pour le musée de Versailles (1834); *Chactas sur le tombeau d'Atala*, au musée de Lyon (1836); le *Jeune danseur napolitain*, pendant du *Pêcheur* (1838); le *Vendangeur improvisant sur un sujet comique* (1839); les statues de *Philippe de France*, de *Dunois* et du *cardinal de Richelieu*, pour le musée de Versailles : une *Vénus*, pour une fontaine des Champs-Élysées; un *saint Gabriel* et un *Christ* colossal pour la Madeleine; les fonts baptismaux de Notre-Dame de Lorette, et une statue de la *Justice*, qui occupe l'un des angles de la Bourse.

Appelé à concourir à la restauration et à l'achèvement du Louvre, de 1851 à 1856, M. Duret y a exécuté les figures ailées de la frise du salon des Sept cheminées, une de ses meilleures œuvres, *la France protégeant ses enfants*, grand fronton, et plusieurs groupes de cariatides. On cite aussi de lui des *cariatides* à l'hôtel de ville, une statue de la *Victoire d'Italie* au Sénat, et pour le péristyle du Théâtre-Français, le buste de *Mme Dorval* et les statues de la *Comédie* et de *la Tragédie*, exposées au Salon de 1857.

A l'Exposition universelle de 1855, où reparurent le *Pêcheur* et le *Vendangeur*, avec une statue en marbre de *Chateaubriand*, cet artiste, dont les œuvres se recommandent par l'expression, le mouvement et la vie, en même temps que par la fermeté de l'exécution, a obtenu une grande médaille d'honneur. Il est entré à l'Académie des beaux-arts, en 1843, en remplacement de Cortot. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 1er mai 1833, il a été fait officier en 18[illegible].

DURHAM (Georges-Frédéric-D'ARCY LAMBTON, 2^e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1828, à C[illegible]pse-Hill (comté de Surrey), est fils d'un diplomate distingué qui fut élevé en 1828 à la pairie héréditaire. A sa majorité (1839), il a pris possession de son siége à la Chambre des Lords, où il s'est montré favorable aux principes libéraux. Il est lord-lieutenant du comté de Durham. De son mariage avec une fille du marquis d'Abercorn (1854), il a deux fils jumeaux nés en 1855.

DURIEU (Jean-Louis-Marie-Eugène), administrateur français, est né à Nîmes (Gard), le 10 décembre 1800. Il étudia le droit et travailla aux ouvrages spéciaux publiés par son père, entre autres au *Manuel des percepteurs et receveurs municipaux* (1822), et au *Code des établissements publics* (1823). Après avoir été admis au [illegible] de Paris, il fonda, en 1824, le *Mémorial des percepteurs*, recueil périodique traitant les matières d'assistance publique. Chargé avant 1840, au ministère de l'intérieur, de la section administrative des communes, il ne se présenta pas moins, sous l'administration de M. Duchâtel, comme candidat de l'opposition, devant un des colléges électoraux de Paris. Quelque temps après, la section dont il était chef fut supprimée à la demande de la Chambre par mesure d'économie; mais M. Durieu obtint, comme compensation, le titre d'inspecteur général des hospices (1847). A la révolution de Février il fut appelé à la direction des cultes, qu'on sépara alors du ministère de l'instruction publique. Son passage dans ces fonctions nouvelles a été signalé par deux créations importantes que l'on a conservées : la Commission des arts et édifices religieux et le service des architectes diocésains (16 décembre 1848). Une organisation du service des cultes amena [illegible] sa mise à la retraite.

Outre les publications déjà citées, M. Durieu est auteur d'ouvrages estimés qui ont pour objet diverses branches de l'administration : *Poursuites en matière de contributions directes* ([illegible] 2 vol. in-8); *Formulaire de la comptabilité des percepteurs-receveurs de communes et des établissements de bienfaisance* (1842, in-8); *Répertoire de l'administration et de la comptabilité des établissements de bienfaisance* (1846, 2 vol. in-8). [illegible] cité comme un des auteurs de la comédie [illegible] *Mari de la veuve*, jouée aux Français, en [illegible]

DÜRINGSFELD (Ida DE). Voy. REINSBERG[illegible].

DURRIEU (Antoine-Simon, baron), [illegible] français, né à Grenade (Landes), en 17[illegible], joignit en 1793 au corps de volontaires [illegible] qui défendit la frontière contre les Espagnols. Il fut nommé capitaine la même année. Il [illegible] bientôt dans le Tyrol, combattit à Malte, aux Pyramides, à Marengo, et devint colonel [illegible] champ de bataille de Wagram (1809). S[illegible] duite dans la difficile retraite de Russie [illegible]

Digitized by Google

tout la défense de Glogau lui firent obtenir le grade de général de brigade avec le titre de baron de l'Empire (1813). Il fut blessé à Waterloo. La Restauration ne refusa point ses services et le nomma général de division (22 février 1829). M. Durrieu fait partie, depuis 1848, de la section de réserve (état-major général). Il a été créé grand officier de la Légion d'honneur en janvier 1834.

DURRIEU (Jean-Jacques-Offroy-Paulin), ancien représentant du peuple français, né dans le département du Cantal en 1808, appartint, pendant tout le règne de Louis-Philippe, à l'opposition radicale. En 1848, il fut nommé sous-commissaire de la République dans l'arrondissement de Mauriac, et malgré l'opposition du clergé et des anciens conservateurs, fut nommé par 18 000 suffrages, le dernier des sept représentants du Cantal, à l'Assemblée constituante. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec la Montagne. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et condamna l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il combattit à la fois la majorité royaliste et la politique particulière de l'Élysée, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à toute révision illégale de la Constitution. Depuis le 2 décembre, il s'est tenu en dehors des affaires publiques.

DURRIEU (Xavier), journaliste français, ancien représentant du peuple, né le 28 février 1817, à Castillon (Ariége), fit ses études sous les auspices de M. Savy, évêque d'Aire, vint à Paris en 1838, commença sa carrière littéraire dans *le Siècle* et passa, en 1841, au *Temps*, dont il eut toute l'année la rédaction en chef. A la même époque il insérait quelques travaux de philosophie et de politique étrangère dans *la Revue de Paris* et *la Revue des Deux-Mondes*. Assidu aux soirées du duc Decazes et lié avec les chefs de la coalition de 1837, il se sépara peu à peu des uns et des autres et se retrouva, après avoir donné des gages à MM. Guizot, Thiers, Odilon Barot, dans le camp de l'opposition démocratique. *Le Courrier-Français* ayant été acheté, en 1845, par M. de Nivière, il en prit la direction et s'associa au nom d'une opinion plus avancée, à la lutte de *la Réforme* contre le *National*.

Après la révolution de Février, M. Durrieu se jeta dans le parti extrême de la République et fonda avec Auguste Blanqui (voy. ce nom) le club fameux connu sous le nom de *Société républicaine centrale;* mais il déclina toute solidarité avec lui aussitôt qu'eût paru le document de la *Revue rétrospective*, publié par M. Taschereau. Élu représentant du peuple à l'Assemblée constituante par le département de l'Ariége, le.... il conforma sa ligne de conduite et ses votes à la politique de la Montagne. Il continua sous la Législative, dont il fut écarté, de défendre les institutions républicaines, collabora à divers journaux avancés et fonda, à la fin de 1851, *la Révolution*, qui fut supprimée lors du coup d'État. Quant à lui, envoyé sur les pontons, puis expulsé de France, il se réfugia en Angleterre et passa vers 1854 en Espagne, où il est devenu le secrétaire d'un des chefs du parti progressiste. Il a publié un ouvrage relatif aux événements de décembre (Londres, 1852, in-8).

DURUTTE (Antoine-François-Camille, comte), musicien français d'origine étrangère, né à Ypres, en 1803, et fils aîné du comte Durutte, lieutenant général au service de l'Empire, fut destiné par son père à l'état militaire, étudia à Sainte-Barbe et entra à l'École polytechnique, dont il sortit, en 1825, comme sous-lieutenant d'artillerie. Fidèle à l'art musical au milieu des études scientifiques, il avait écrit quelques morceaux religieux, que Choron corrigea et fit exécuter dans la chapelle de l'école. En 1827, il se démit de son grade, suivit quelque temps les concours et solennités harmoniques de l'Allemagne, habita Metz plusieurs années, et vint se fixer à Paris, où il a publié ses ouvrages. Il a remporté, dès 1838, une seconde médaille au concours de musique militaire, à Anvers. Il a écrit depuis : des *Messes*, exécutées en province, des opéras restés en portefeuille, et de nombreux morceaux de fantaisie. On cite aussi de lui deux ouvrages de théorie : *la Loi génératrice des accords* (1838), et *l'Esthétique musicale* (1856).

DURUY (Victor), historien français, né à Paris, en 1811, d'une famille d'artistes employés aux Gobelins, et destiné d'abord à suivre la même carrière, commença assez tard ses études classiques au collége Rollin, appelé alors collége Sainte-Barbe (1823). Il fut néanmoins admis, dès 1830, à l'École normale, à l'époque où l'enseignement littéraire et historique y était le plus brillant. En 1833, il fut chargé de la classe d'histoire au collége de Reims, où on ne le laissa que deux mois, et revint professer la même classe, à Paris, au collége Henri IV (aujourd'hui Napoléon). Il prêta, à cette époque, une collaboration anonyme à plusieurs livres élémentaires d'histoire. Professeur laborieux et modeste, M. Duruy n'a cessé d'appartenir à l'enseignement secondaire de l'histoire, sur lequel ses leçons et ses écrits ont eu, dans ces vingt dernières années, la plus grande influence. A tous les titres que confère l'Université, y compris celui de docteur qu'il n'a pris que tardivement (1853), il joint ceux de chevalier de la Légion d'honneur (1845) et d'officier de l'ordre turc du Medjidié (1857).

Les nombreux livres de M. Duruy, répandus, à plus de 200 000 exemplaires, en France et à l'étranger, se rapportent au double enseignement de l'histoire et de la géographie, et tendent à l'élever constamment au niveau des progrès de l'une et de l'autre science. Sous une forme littéraire très-soignée, ils admettent toute la dose de philosophie que l'éducation de la jeunesse comporte, et conservent une moralité sévère dans l'absence des déclamations et des banalités. Cherchant, dans les faits mêmes, leurs lois naturelles, M. Duruy a le sentiment le plus vif de la liberté de l'homme et de la responsabilité de ses actes, et repousse le dogme de la fatalité sous quelque forme qu'on prétende, au nom de la science, l'introduire dans l'histoire. Ses principaux ouvrages, dont nous n'indiquerons que les premières éditions, sont : *Géographie politique de la république romaine et de l'Empire* (1838, in-12 avec 9 cartes), suivie de la *Géographie historique du moyen âge* (1839) et *de la France* (1840, même format); *Atlas de géographie historique universelle* (1841, in-8, avec cartes); *Histoire des Romains et des peuples soumis à leur domination* (1840-1844, 2 vol. in-8), annoncée comme le prélude d'un plus grand travail critique, littéraire et philosophique, sur le même sujet, et dont un troisième volume qui servit à l'auteur de thèse pour le doctorat, a paru, en 1853, sous le titre d'*État du monde romain, vers la fondation de l'Empire; Histoire sainte, d'après la Bible* (1845, in-8 et in-12), dont l'auteur a fait un *Abrégé* (in-18); *Histoire romaine* (1848, in-12, 5 cartes, fig.); *Histoire de France* (1852, 2 vol. in-12); développement d'un *Abrégé*, publié en 1848; *Histoire grecque* (1851, fort vol. in-12, avec plans et vignettes), etc.; sans compter les publications his-

toriques spécialement rédigées pour répondre aux programmes officiels. Plusieurs des ouvrages précédents font partie de *l'Histoire universelle*, publiée sous sa direction, par la maison Hachette, et qui doit embrasser dans une vingtaine d'ouvrages particuliers, confiés à autant d'écrivains distingués (voy. CHÉRUEL, DEMOGEOT, ALF. MAURY, PIERRON, SÉDILLOT, etc.), l'histoire des principales nations anciennes et modernes et des principales littératures.

DUSCHEK (François), homme politique hongrois, est né à Radowessniez, en Bohême, le 28 août 1797, et fils d'un fonctionnaire public, anobli pour services rendus à la sylviculture, fut destiné à l'administration. Après avoir fait ses études à Ofen, Erlau et Pesth, il obtint, à l'âge de vingt-deux ans, un emploi dans la chambre aulique hongroise, dont il devint, en 1845, vice-président. Jouissant d'une grande réputation comme financier, il passait pour le seul homme spécial, en ce genre, de la Hongrie. Aussi à la révolution de mars 1848, sans exiger de lui une profession de foi formelle, M. Kossuth, qui avait besoin de son talent, le nomma sous-secrétaire d'État au département des finances. M. Duschek, pour concilier le service de la révolution avec ses idées qui n'étaient guère libérales, affecta de se considérer moins comme un homme politique que comme un simple administrateur. Il fut très-utile au nouveau gouvernement et le tira habilement de la crise financière. Après la déclaration d'indépendance du 14 mars 1849, il devint ministre des finances, dans le cabinet de Szemere, et, par l'émission d'un papier monnaie, créa d'importantes ressources à la cause nationale. Il accompagna le comité de défense dans ses deux retraites successives à Debreczin et à Szegedin, et s'assura ainsi la confiance de la diète qui lui vota un crédit de 60 millions. Après la catastrophe de Vilagos et la défaite de la nationalité hongroise, il crut pouvoir livrer au général autrichien la caisse du trésor qui contenait encore plus de 25 millions de florins. Cet acte fut violemment attaqué par la plupart de ses compatriotes. M. Duschek n'a pas rempli depuis lors de fonctions publiques.

DUSEIGNEUR (Bernard-Jean), statuaire français, né à Paris, le 23 juin 1808, suivit, de 1822 à 1826, les cours de l'École des beaux-arts, comme élève de Bosio, Dupaty et Cortot, et débuta au Salon de 1831 par le *Roland furieux*, son œuvre la plus populaire. Il exposa depuis : *la Camaraderie*, *une Larme pour une goutte d'eau*, inspiré de *Notre-Dame de Paris* (1833); *saint Michel, vainqueur de Satan annonçant le règne de Dieu*, groupe colossal (1834); *la Conversion de saint Augustin*, placé à l'église Notre-Dame des Victoires (1835); *Dagobert I*[er], au musée de Versailles (1836); *la Vierge et l'enfant Jésus*, pour la cathédrale de Bordeaux : le buste de *Montaigne*, pour le ministère de l'intérieur (1849); les bustes de *MM. Victor Hugo*, *Paul Lacroix*, *Villenave*, *Maurice Duseigneur*, son père, etc. (1833-1850). Le *Roland furieux*, son morceau de début, a reparu seul à l'Exposition universelle de 1855.

En dehors des Salons, les travaux de cet artiste sont encore plus nombreux; on a de lui, dans les galeries de Versailles : *Louis IX*, *Jean de Bourbon*, *César de Combaut*, *Jacques de Rougé*, *François* et *Louis Potier*, le *Duc de Penthièvre*, les *marquis de Castelnau*, *de Coislin*, *de Plessis-Bellièvre*; dans divers monuments ou musées de Paris et de la province : le *prévôt Pierre de Viole* (façade de l'hôtel de ville), les bustes du *baron Walkenaer* et de *Campenon* (bibliothèque de l'Institut); de *Lally-Tollendal*, à la bibliothèque du Luxembourg; du *Duc de Gaëte*, au ministère des finances; de *Chaptal*, au Conservatoire des arts et métiers; de *Gauthey*, à l'École des ponts et chaussées, de *Duclos*, au musée de Dinan; *Louis-Philippe*, pour l'hôtel de ville de Saint-Omer; de *Matteley*, au Louvre; un groupe allégorique des *Beaux-Arts*, dans la partie ... de ce même palais; la décoration du portail de Notre-Dame de Bon-Secours, près de Rouen; pour la même église; *les Quatre évangélistes* ... *Vierge et l'enfant Jésus*, reproduits pour la paroisse de Bolbec et la collégiale de Riom; ... *Agnès*, à la Madeleine; *saint Pierre*, à Notre-Dame des Victoires; la chaire, en chêne sculpté, de Saint-Vincent de Paule; et un *saint Leonard* ... pour la tour Saint-Jacques la Boucherie.

M. J. Duseigneur s'est fait connaître comme écrivain. Il a donné, dans *le Moyen âge* de MM. Lacroix et Séré, une *Histoire de la sculpture* ... IV[e] *au* XVI[e] *siècle* (1851), et publié une *Notice biographique de Coysevox* (1855). Il a de plus ... noté et complété l'*Histoire de la sculpture*, d'Émeric David, publiée par le bibliophile Jacob (1853, in-18). Il a obtenu une 2[e] médaille au Salon de 1834.

DUSEVEL (François-Hyacinthe-Guy), archéologue français, né à Doullens (Somme), le 12 septembre 1796, étudia le droit à Paris, et devint avoué à la Cour royale d'Amiens. Après s'être démis de sa charge, il se consacra tout entier aux recherches historiques et archéologiques, et devint inspecteur des monuments historiques du département de la Somme, et membre non résidant du Comité de la langue, de l'histoire et des arts de la France. Il est un des membres fondateurs de la Société d'archéologie de la Somme, et correspondant de l'Académie d'archéologie de Belgique.

M. Dusevel a publié, sur l'histoire de sa province, de nombreux ouvrages : *Notice sur* ... *d'Amiens* (Amiens, 1825, in-8); *Lettres sur le département de la Somme* (3[e] édit., Amiens, 18..), imprimées d'abord dans *le Glaneur* de ...; *Monuments anciens et modernes de la ville d'Amiens* (Amiens, 1830, in-4); *Notice historique et descriptive de l'église cathédrale d'Amiens* (... 1830, in 8; 3[e] édit., Amiens, 1853 ...); *Histoire de la ville d'Amiens, depuis les ... jusqu'en 1830* (Amiens, 1832, 2 vol. in-8; ... Amiens, 1848, in-8); *Notice sur l'arrondissement de Montdidier* (Amiens, 1836, in-8), qui ... en 1837 une mention de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Description historique et pittoresque du département de la Somme* (... 1836, 2 vol. in-8), en société avec M. Scribe; *Archives de Picardie : Histoire, littérature, arts* (Amiens, 1841, 2 vol. in-8); *Églises, châteaux, beffrois et hôtels de ville de la Picardie et de l'Artois* (Amiens, 1844-1846, 2 vol. in-4); ... *Montdidier* (1857), etc.

Il a fourni divers documents au *Bulletin des comités historiques* et au *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, et des articles à l'*Encyclopédie du* XIX[e] *siècle* et autres recueils. Il ... depuis plusieurs années de la composition d'une *Histoire de Picardie*, qui formera ... vol.

DUSOMMERARD (Edmond), artiste et ... français, né à Paris, le 27 avril 1817, est ... d'Alexandre Dusommerard, le célèbre ... fondateur du musée de Cluny. Il étudia ... ment le dessin pittoresque et l'ornementation ... accompagna son père dans son dernier voyage en Italie, et travailla à la grande publication *Les Arts au moyen âge*, que celui-ci était à donner, lorsqu'il vint à mourir (1842). ...

Digitized by Google

Dusommerard lui succéda comme directeur-conservateur de l'hôtel de Cluny, devenu l'un des musées royaux ; c'est à son initiative que sont dus les accroissements divers de ce musée spécial, aujourd'hui des plus précieux pour l'étude des monuments et des pièces du moyen âge et de la Renaissance. Il a été attaché, vers 1846, à la Commission des monuments historiques, et a fait partie, en 1855, des deux jurys de l'Exposition universelle pour les beaux-arts (section de peinture et de gravure), et pour la 24ᵉ classe de l'industrie (ameublement et décoration. M. Edmond Dusommerard, décoré de la Légion d'honneur, comme capitaine de la garde nationale, à la suite des événements de juin 1848, l'est aussi d'un grand nombre d'ordres étrangers.

Son frère, M. Auguste DUSOMMERARD, est depuis une dizaine d'années sous-directeur au ministère des finances; il a été créé récemment officier de la Légion d'honneur.

DUSSARD (Hippolyte), économiste français, né à Morez (Jura), le 4 septembre 1798, prit part en 1839 à la rédaction du *Répertoire de l'industrie étrangère*, contenant les dessins et descriptions des machines les plus importantes brevetées à l'étranger, puis traita les questions économiques dans la *Revue encyclopédique*, le *Bulletin de Férussac* et *le Temps*. En 1842, il publia un écrit intitulé : *de l'État financier de l'Angleterre et des mesures proposées par les whigs et les tories*. L'éditeur Guillaumin lui confia l'année suivante la rédaction en chef du *Journal des économistes*, qu'il dirigea pendant trois ans. Il a travaillé avec M. Eugène Daire à la révision et à l'annotation des *Œuvres de Turgot* dans la *Collection des principaux économistes*.

Directeur de l'exploitation commerciale du chemin de fer de Paris à Rouen, M. Dussard fut nommé en 1848 préfet de la Seine-Inférieure. Il fut élu membre du conseil d'État par l'Assemblée constituante, et il en sortit en 1849 par la voie du sort. Chargé par M. Dufaure d'une mission en Angleterre, il étudia les institutions charitables de ce pays. En 1851, il fit paraître un travail intéressant sur l'*Exposition universelle de Londres*. Nous citerons encore son étude sur *le Crédit et la production agricole*. Partisan de toutes les libertés, M. Dussard était en 1848 du petit nombre les économistes proprement dits qui prêtèrent eur appui au gouvernement nouveau.

DUSSIEUX (Étienne-Louis), historien et littérateur français, né à Paris, le 5 avril 1815, obtint n 1839 et en 1840 deux prix aux concours de 'Académie des inscriptions et belles-lettres, et fut, n 1842, nommé répétiteur d'histoire et de géographie militaires à l'École spéciale de Saint-Cyr; il y st aujourd'hui, avec M. Théophile Lavallée, l'un .es deux professeurs du même cours, et depuis 843, correspondant du Comité des monuments historiques. On a de lui : *l'Art considéré comme symbole de l'état social* (1838); *Essai historique sur invasion des Hongrois en Europe*; *Recherches sur histoire de la peinture sur émail*, mémoires couronnés (1839-1840); *Géographie historique de la rance, ou Histoire de la formation du territoire ançais* (1844, 33 cartes); *Cours de géographie hysique et politique*, avec *Atlas* et *Appendice* 846-1848); *Notes d'histoire de France* (1850, -4); *les Artistes français à l'étranger* (1852); *orce et faiblesse de la Russie au point de vue militaire* (1854); et de nombreux articles dans l'*Enclopédie nouvelle*, le *Magasin pittoresque*, les *nales archéologiques*, et les *Mémoires de l'annne Académie de peinture*, d'où ont été extrai- ses *Nouvelles recherches sur la vie et les ouages d'Eustache Lesueur* (1852, in-8).

DUSSOLIER (de la Dordogne), ancien député français et représentant du peuple, député au Corps législatif, né à Nontron (Dordogne) en 1799, étudia le droit, prit place au barreau de sa ville natale, et professa sous la Restauration et sous le règne suivant des opinions très-avancées. Les électeurs de Nontron l'envoyèrent à la Chambre des Députés, où il fit partie de l'extrême gauche. Son mandat ne fut point renouvelé aux élections de 1842, mais il revint à la Chambre en 1846, combattit très-vivement le ministère Guizot, et fut, le 22 février, un des signataires de la proposition tendant à le décréter d'accusation. Nommé par M. Ledru-Rollin commissaire général dans le département de la Dordogne, il s'attira par ses compromis avec l'ancien parti conservateur une prompte destitution; mais, par compensation, sa candidature réunit la presque unanimité des suffrages. Élu par 102 444 voix, il était membre du Comité de législation, et vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de la droite et admit la proposition Rateau (voy. ce nom). Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Nontron, mais il revint, en 1852, représenter une des circonscriptions de la Dordogne, au Corps législatif, où il a été réélu en 1857.

DUTHILLOEUL (Hippolyte-Romain-Joseph), littérateur et bibliographe français, né à Douai, le 8 novembre 1788, fut commissaire des guerres d'Espagne au service du roi Joseph, et officier supérieur d'administration en 1814. Nommé juge de paix à Douai, en 1830, il est depuis 1834 bibliothécaire de cette ville.

On a de lui de nombreux écrits presque tous relatifs à son pays : *Bibliothèque douaisienne* (1835, in-8; nouv. édit. sous le titre de *Bibliographie douaisienne*; Douai, 1842-1854, 2 vol. in-8); *Galerie douaisienne, ou Biographie des hommes remarquables de la ville de Douai* (Douai, 1844, in-8); *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits de la bibliothèque de Douai*, suivi d'une *Notice sur les manuscrits de cette bibliothèque relatifs à la législation et à la jurisprudence*, par M. le conseiller Tailliar (Douai, 1846, Paris, 1849, in-8), un 1ᵉʳ volume du *Catalogue* des imprimés de la bibliothèque de Douai (1856) et beaucoup d'articles dans divers recueils périodiques de France et de Belgique. M. Duthillœul a publié comme éditeur : *Œuvres de Buffon, dans un nouvel ordre, précédées d'une Notice et enrichies de notes nouvelles* (Douai, 1822, 12 vol. in-8); *Douai et Lille au* XIIIᵉ *siècle, d'après des manuscrits originaux* (Douai, 1850, in-4); *Voyage de Jacques Lesaige, de Douai à Rome, Notre-Dame de Lorette, Venise, Jérusalem et autres saints lieux* (Douai, 1852, in-4, avec deux plans de la ville de Jérusalem).

DUVAL (Maurice), administrateur français, né en 1779, entra en 1809 au conseil d'État en qualité d'auditeur, et fut nommé en 1810 à la préfecture des Apennins, en Italie; il occupa ces fonctions jusqu'à la fin de l'Empire. Durant les Cent-Jours il administra tour à tour la Côte-d'Or et l'Hérault. Retiré des affaires en 1815, il ne cessa, dans la presse ou dans les Sociétés secrètes, de combattre le gouvernement des Bourbons. Le gouvernement de Juillet le nomma conseiller d'État en service extraordinaire (20 août), et l'année suivante préfet des Pyrénées orientales (8 mars 1831). Ce département était alors le théâtre de troubles graves, qu'il n'hésita pas à réprimer par la force. Il passa ensuite dans l'Isère (janvier 1832), où il fit encore preuve d'énergie, puis dans la Loire-Inférieure. Dans l'intervalle il fut élevé à

la dignité de pair de France (11 octobre). Nommé préfet de Nantes, où il resta jusqu'en 1840, il eut à préparer et à diriger les mesures qui amenèrent l'arrestation de la duchesse de Berri. En 1841, Toulouse, comme Clermont et Lille, résista à l'opération du recensement; il y eut des troubles; le préfet et le procureur général prirent la fuite, le général céda à la pression populaire. Le ministère, ne voulant pas reculer devant cette victoire du parti radical, envoya M. Duval en qualité de commissaire extraordinaire avec mission de faire respecter la loi (15 juillet). Celui-ci agit avec sa vigueur habituelle : la garde nationale fut dissoute ainsi que la municipalité; de nouveaux magistrats furent désignés, et l'on continua le recensement en déployant tout l'appareil des forces militaires. La résistance vaincue, M. Duval se démit de ses fonctions. En 1844, il fut mis à la tête du département du Nord, et retraité en 1847. Malgré son âge avancé, il a fait partie après le coup d'État du 2 décembre 1851 de la Commission consultative, et du 6 au 13 décembre, il fut chargé de visiter plusieurs départements de l'ouest en qualité de commissaire extraordinaire. Il a été créé grand officier de la Légion d'honneur en juin 1840.

DUVAL (Vincent), médecin orthopédiste français, né à Saint-Maclou (Eure), en 1796, fit à Paris ses études médicales et fut reçu docteur en 1828, avec une thèse sur l'*Apoplexie*. Marié quelques années plus tard à la fille du chirurgien Jalade-Lafond, fondateur de l'établissement orthopédique de Chaillot, il s'attacha également à l'étude des difformités humaines, etc., se pénétra des théories de Scarpa et des expériences de Delpech, tenta le premier chez nous la section du tendon d'Achille, pratiquée par l'allemand Stromeyer dans le traitement du pied-bot, et fut l'un des premiers en France qui attachèrent leur nom aux opérations de ténotomie sous-cutanée. M. Duval obtint, en 1835, pour ses travaux, avec les plus grands éloges de l'Académie des sciences, un prix Montyon de 3000 francs. L'établissement de son beau-père, dont il prit à son tour la direction, eut alors une grande vogue. En 1833, il fut attaché au bureau central de l'admission dans les hospices, ainsi qu'à la maison des orphelins, avec le titre de directeur des traitements orthopédiques des hôpitaux.

On doit à cet habile praticien : un *Aperçu des principales difformités du corps humain* (1833, in-8), avec Jalade-Lafond; un *Traité du pied-bot* (1839), réédité sous le titre de *Traité pratique du pied bot, de la fausse ankylose du genou et du torticolis* (1843, in-8); *Considérations théoriques et pratiques sur les eaux minérales de Plombières* (1849; in-8); le *Manuel du baigneur à Plombières* (1850, in-18); *Deux mots de réponse à M. Turk*, à propos de la polémique engagée sur Plombières entre les docteurs Hutin, Turk et Duval (1850, in-18), et le *Traité théorique et pratique de la maladie scrofuleuse* (1852, in-8). Il avait fondé en novembre 1839 une *Revue des spécialités et des innovations*, ou Bulletin de toutes les découvertes chirurgicales et médicales.

DUVAL (Amaury). Voy. AMAURY-DUVAL.

DUVAL (Charles), architecte français, né à Beauvais (Oise), en 1800, suivit les cours de l'École des beaux-arts, et se fit connaître par les travaux les plus variés exécutés dans le village nouvellement fondé de Maisons-Laffitte (1831), et dont les *Vues pittoresques* ont été publiées dans l'album de M. Édouard Pingret. Plusieurs résidences particulières furent ensuite construites par cet habile artiste, à Paris ou dans les environs : le château de la Jonchère, près de Bry-Comte-Robert, les hôtels Van Eeckhout, Meunz et Rachel. Celui de la célèbre tragédienne, dans la rue Trudon, est vanté comme un modèle de coquetterie et de confort. On cite encore de lui : un kiosque dans le style chinois et tout en fer destiné à être placé dans les jardins du pacha d'Égypte, à Alexandrie; et les constructions somptueuses du Grand Café parisien (1856).

M. Duval a envoyé aux expositions annuelles les divers plans et projets : *la Bourse du travail*, une grande *Halle centrale elliptique*, etc. Il a fait paraître un recueil de ses propres dessins sous le titre de *Maisons de ville et de campagne construites à Paris et dans les environs* (1843, in-fol.).

DUVAL-LE-CAMUS (Jules-Alexandre), peintre français, né à Paris, en 1817, est le fils unique de Pierre Duval-le-Camus, né à Lisieux en 1790 et mort à Saint-Cloud en 1854, peintre privilégié de la duchesse de Berri. Élève de son père et de Drolling, il a donné, depuis 1842, une série de tableaux qui rappellent le style et la fécondité paternelle, notamment : *Tobie et l'ange*, *le Chasseur perdu*, *les Petits déjeuners de Paris*, *un des Jours heureux de J. J.* Rousseau, *J. J. Rousseau écrivant l'*Héloïse (1846), *l'Heure du berger*, *les Deux chasseurs et l'ours* (1853); *un Christ au tombeau*, *Macbeth et les sorcières*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Fuite en Égypte*, *Manon Lescaut* (1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1845, et une mention en 1855.

DUVEAU (Louis-Jean), peintre français, né en 1818, à Saint-Malo (Ille-et-Vilaine), élève sous M. Léon Cogniet et adopta le genre historique, dans lequel il a obtenu deux véritables succès avec *le Lendemain d'une tempête en Bretagne* et *les Émigrants bretons arrêtés par des républicains* (1846 et 1848). Cet artiste que recommandent d'excellentes qualités d'arrangement, a encore exposé : *Assomption de la Vierge*, *saint Malo prêchant* (1845), à l'église d'[illegible]; *Exilées* (1847); *l'Abdication du doge Foscari*, *les Pêcheurs naufragés*, *le Cierge béni*, *Mort d'Agrippine* (1853), toile qui répond au fameux mot : *ventrem feri*, et fut un des [illegible] du Salon; *les Sept péchés capitaux*, *le* [illegible] *vide*, à l'Exposition universelle de 1855; [illegible] *tique*, *le Droit de passage* (1857); etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1846 et une 2e en 1848.

DUVERGIER (Jean-Baptiste-Marie), jurisconsulte français, né à Bordeaux, le 25 [illegible], étudia le droit à Paris et devint, en 1821, [illegible] la Cour royale de cette ville. Il fut quelque temps directeur des affaires civiles au ministère de la justice. Bâtonnier de l'ordre des avocats, toujours au palais, grâce à sa science de jurisconsulte, la plus grande autorité. Il a été appelé, en 1855, au conseil d'État.

Ses immenses travaux datent de loin : dès l'année de son arrivé a Paris, il commença avec [illegible] dot et Dufau, à mettre au jour la *Collection des institutions, chartes et lois fondamentales des peuples de l'Europe et des deux Amériques* (1821-1823, 6 vol. in-8). En 1824, il [illegible] les premiers volumes de la *Collection des lois, décrets, ordonnances, règlements et avis du conseil d'État, publiée sur les éditions officielles de 1788 à 1824 inclusivement, par ordre chronologique* (1824-1828, 24 vol. in-8; 2e édit. continuant l'ouvrage jusqu'en 1830 : 1834-1838, 30 vol.); la suite forme un vol. par année. On doit encore à M. Duvergier : *Table générale analytique et raisonnée des lois, décrets, ordonnances*

Digitized by Google

… insérées dans les recueils …
… et *Nederduytshe Jarrboekje*. …
… temps, l'Institut des Pays-Bas …
… prix pour son *Mémoire sur l'*…
… le XV^e^ …

DUVER… Hauranne …
… le 3 août …
le Hau… et de juin
inférieure depuis … Il laissa de nombreux
auteur de … la plupart dans la vio-
brillantes … 1812, par la cap-
erre. Coll… favori de Mahmoud
Rémusat, … fils de Ohannès, joaillier
ettres sur les … né en 1797 à Constanti-
l passa ensuite … la disgrâce de sa fa-
Revue française … 1828, lors de la persécu-
oi le ciel t'aidera … contre les Arméniens ca-
…, il ne signa …
stes, en juillet 18…
e Sancerre (Cher) …
a politique modéré…
ler, vota et appuya …
ures et toutes lois …
ion, notamment celle…
ité et son talent lui …
'influence et il fut …
grand nombre de Com…
Sous le ministère …
ant que la préoccup…
qu'à compromettre la …
ameuse coalition dont …
promoteurs. Il en fut, …
a presse et à la tribune. …
Principes du gouvernement …
leur application (1838, …
lus grande sympathie pour …
…, formula nettement …
le roi règne et ne gouverne …
… il ressuscitait, avec …
Revue française, qui ava…
… 1839, il prit une part …
… qui amena la dissolution …
… du ministère.
M. Duvergier de Hauranne …
…ement du cabinet du 1^er^ mars …

… manuscrits
… re des Con-
… du roi Hi-
… surtout
… rgene-
… m., et *Acta*

… d., et cé-
… 1811, à
… ric et de-
… en Silé-
… re sorti.

… méthode
… permet
… les jeunes
… dan-
… cette
… avec
… d'hiver
… les
… verno-
… *Théo-*
… Theo-
… Breslau

… urs ar-
… *uendorf*
… *des*
… 1854, il a
… intitulée :
… und aus
… il rend

… des meilleures
…me. Elu membre
… au genre semi-
… *famille de paysans*
… une *Héloïse*, dans
… pello le Pérugin,
… *captive*, et une série
… par son voyage en
… *en costume national*,

… ons témoignent chez cet
… entente de la composition
… couleur, qualités encore
… *…ée*, d'après lord By-
… *une Allégorie*, d'a-
… réussi dans les su-
… a paru un instant se
… variant, on mentionne
… *…issant les petits enfants*,
… *sur Jérusalem*, *Agar et Is-*
…, avec plus d'éclat, la manière
… peintre Ary Scheffer. En 1841, le
… qui le protége, le fit envoyer à
… étudier la peinture à fresque. A
… entreprit avec sept artistes alle-

Sœur de Jocrisse (1840); *l'Omelette fantastique* (1842); *l'Homme blasé* (1843); *le Père de famille* (1854); *le Diable*, en deux actes (1855); etc., etc.

DUVEYRIER (Anne-Honoré-Joseph), auteur dramatique français, connu au théâtre sous le pseudonyme de *Mélesville*, né à Paris, le 13 novembre 1787, est le fils aîné d'un avocat mort en 1839, et qui remplit sous la République et l'Empire diverses fonctions administratives. Destiné au barreau, il étudia le droit, fut reçu avocat à la Cour d'appel de Montpellier (1809), se fit remarquer par quelques brillants plaidoyers, et fut nommé substitut du procureur impérial, puis du procureur général. A l'époque de la première Restauration, il donna sa démission, et, au lieu de rentrer au barreau, où l'attendait une position honorable, il préféra travailler exclusivement pour le théâtre. Il y avait déjà été applaudi avec la charmante comédie de *l'Oncle rival*, jouée en 1811 à l'Odéon. Ce fut pour ne point blesser la susceptibilité de son père qu'il prit à cette époque le nom de Mélesville.

M. Duveyrier s'essaya d'abord dans le mélodrame, qui était alors fort à la mode, et collabora aux pièces suivantes : *Abenhamet, ou les Héros de Grenade* (1815); *Boleslas* et *le Bûcheron écossais* (1816); *Onze heures du soir* (1817); *le Château de Paluzzi*, *le Proscrit et la Fiancée* (1818); *les Frères invisibles* (1819); etc. Mais il ne tarda pas à renoncer à ce genre faux qui convenait si peu à son esprit fin et distingué, et, s'étant associé avec M. Scribe, débutant comme lui, il enrichit le répertoire des scènes secondaires, surtout celui du Gymnase, d'une soixantaine de pièces remplies de gaieté, de mots heureux et de détails bien observés. A cette collaboration, qui s'est continuée jusqu'en 1845, appartiennent : *les Deux Précepteurs* (1817); *Frontin mari-garçon* et *la Petite Sœur* (1821); *Mémoires d'un colonel de hussards* (1822); *Valérie* (1823), un des excellents rôles de Mlle Mars, *l'Ambassadeur* et *la Demoiselle à marier* (1826); *la Chatte métamorphosée en femme* (1827); *Zoé* et *la Seconde Année* (1830); *le Châlet* (1834); *le Lac des fées* (1839), opéra à grand spectacle; etc.

Depuis 1815, M. Duveyrier a composé, seul ou en société avec MM. Brazier, Merle, Carmouche, Bayard, Xavier, au moins 300 pièces de théâtre, et sur ce nombre considérable on en compte beaucoup qui, grâce à leur facture intelligente, eurent une grande vogue. Nous citerons d'abord les comédies jouées à l'Odéon ou au Théâtre-Français : *les Deux Secrets* (1819); *l'Aventurier espagnol*, en trois actes (1820); *la Petite Maison* (1826); *la Séparation* (1830); *la Marquise de Senneterre*, avec son frère, et *le Portrait vivant*, avec M. Léon Laya (1837); *un Vers de Virgile*, en deux actes et en vers (1857); puis, parmi les vaudevilles, genre qu'il a traité avec le plus de bonheur : *l'Incognito* (1816); *la Veille des noces* (1817); *le Tournoi* (1818); *l'Ermite* (1820); *la Famille normande* (1822); *le Précepteur dans l'embarras* (1823); *la Neige* (1824); *le Bourgmestre de Saardam* (1825); *les Paysans* (1826); *Jérôme* et *le Mariage impossible* (1828); *l'Espionne russe* (1829); *le Philtre champenois*, *Jacqueline* et *le Bouffon du prince* (1831); *le Dernier chapitre* et *une Affaire d'honneur* (1832); *les Vieux Péchés* (1833), si bien interprétés par M. Bouffé; *Michel Perrin* (1834); *Elle est folle* (1835); *Suzanne* (1837); *le Marquis en gage* (1839); *les Paveurs* et *le Chevalier de Saint-Georges* (1840); *la Fille de Figaro* (1843); *la Maîtresse de maison* (1845); *Carlo Beati* (1846); *une Fièvre brûlante* (1847); *le Fruit défendu* et *le Démon familier* (1848); *les Bijoux indiscrets* (1850); *les Rêves de Mathéus* (1852); *la Bataille de la vie* (1853); *un Cerveau fêlé* (1854); *Monsieur Beauminet* (1854); *le Voyage d'Anacharsis* (1856). Enfin, M. Duveyrier a écrit pour l'Opéra-Comique : *la Jeune Tante* (1820); *Zampa* ([illegible]); *une Journée de la Fronde* (1833); *la Grande-Duchesse* et *Sarah* (1836); *Pérugina* ([illegible]); *la Jeunesse de Charles-Quint* (1841); *le Trompette de M. le prince* (1846); *les Dames capitaines* (1857); etc.

DUVEYRIER (Charles), littérateur français, frère du précédent, est né à Paris, le 12 avril 1803. Après avoir terminé ses études au lycée Henri IV, il suivit les cours de droit de la Faculté de Paris et se fit inscrire au tableau des avocats. En 1828, il écrivit pour l'*Histoire des Électeurs à 1789*, ouvrage de son père, une introduction développée et un essai sur le corps électoral sous la Charte. A cette époque, il adopta avec enthousiasme les doctrines de Saint-Simon qui commençaient à se répandre, et prit une part active à la rédaction des principaux journaux de la nouvelle école, *l'Organisateur* (1829-1831) et *le Globe* (1830-1832); il travailla aussi à *l'Exposition de la doctrine de Saint Simon* (1830, in-8), qui eut plusieurs éditions. Sa ferveur de propagande alla même jusqu'à accepter une mission apostolique en Belgique et en Angleterre, mission qui n'eut qu'un succès de curiosité, malgré les efforts qu'il tenta pour rallier des adhérents par la fondation de *l'Organisateur belge* (1831). Il fit ensuite partie de la retraite à Ménilmontant; un de ses articles sur le rôle de la femme, imprimé dans le *Globe*, l'amena, en compagnie de MM. Enfantin et Michel Chevalier, devant la Cour d'assises, sous l'accusation d'outrage à la morale publique, et le fit condamner à un an de prison.

Lorsqu'il fut libre et que l'école fut dispersée, M. Duveyrier s'adonna au théâtre, où le succès de son frère lui promettait une carrière facile. Il composa avec lui des drames et des vaudevilles, entre autres : *Michel Perrin* (1834), un des meilleurs rôles de M. Bouffé; *Clifford le Voleur* ([illegible]); *le Toréador* (1839), opéra-comique; *la [illegible] de Marly* (1840). Pour le Théâtre-Français, il collaborait à des comédies qui réussirent [illegible]ment : *la Marquise de Senneterre* ([illegible]); *[illegible] de s'entendre* (1838); *le Comité de bienfaisance* (1839); *Oscar ou le Mari qui trompe sa femme* (1842), en trois actes, avec M. Scribe; *Lady Seymour* (1845), drame en cinq actes. Menant de front la littérature et l'industrie, il écrivit dans *l'Artiste*, le *Monde*, les *Débats*, et créa la Société générale des annonces, qui centralisa la publicité des grands journaux. Écarté des affaires par la révolution de 1848, il s'est jeté de nouveau dans le mouvement industriel de l'Empire. En 1855, il a donné avec M. Scribe l'opéra des *Vêpres siciliennes*, et on lui attribue une part dans deux brochures qui ont fait quelque bruit : *la Nécessité d'un congrès pour pacifier l'Europe* ([illegible]) et *Pourquoi des propriétaires à Paris?* ([illegible]).

DUYSE (Prudent Von), écrivain hollandais, est né en 1805 à Dundermonde; c'est un des partisans les plus éminents de la régénération des études flamandes; ses poésies lyriques et dramatiques sont tellement nombreuses que sa fécondité est devenue proverbiale dans son pays. Il a le mérite d'avoir contribué puissamment à faire naître le goût de la langue flamande. Esprit fort instruit, il possède à fond la littérature classique de la France et de la Hollande; pourtant la critique blâme chez lui l'exagération des sentiments et la pesanteur du style. Une grande partie de ses œuvres a été l'objet de récompenses de la part des Sociétés littéraires; elles ont été

Digitized by Google

la plupart insérées dans les recueils intitulés : *Letteroefeningen* et *Nederduytshe Jarrboekje*. En ces derniers temps, l'institut des Pays-Bas lui a décerné un prix pour son *Mémoire sur l'histoire de la poésie nationale depuis le* XV*e siècle*. On a aussi de lui des vers en langue française.

DUZ-OGHLOU [Fils du Juste], famille arménienne catholique de Constantinople, puissante par son crédit et ses richesses, qui tire son origine d'un orfevre allemand émigré en Turquie au commencement du XVIIe siècle. En 1783, elle avait pour chef un homme distingué comme industriel et comme économiste, Ohannès (Jean) Duz, surnommé *Tchèlebi*, que la confiance du sultan Abdul-Hamed investit de la charge de directeur de la monnaie (*serpanè emini*) et de joaillier en chef de la couronne. Il laissa de nombreux enfants qui périrent pour la plupart dans la violente persécution allumée, en 1812, par la cupidité de Halet-effendi, favori de Mahmoud.

Duz (Boghos), sixième fils de Ohannès, joaillier en chef de la couronne, né en 1797, à Constantinople, fut enveloppé dans la disgrâce de sa famille, en 1819, et, en 1828, lors de la persécution religieuse exercée contre les Arméniens catholiques, exilé tour à tour à Cesarée et à Kutahia. l revint à Constantinople en 1833, et reçut en 1839, par firman du sultan Abdul-Medjid, la charge qu'il occupe encore. M. Boghos Duz a le titre de onctionnaire civil du premier rang (2e classe), et il a été élevé, en 1855, à la dignité de bey. Décoré du Nichan-Iftikhar, de l'ordre du Mérite personnel et du Medjidiè, il est officier de la Légion d'honneur depuis 1853.

Duz (Mihran), neveu du précédent, directeur de l'hôtel des monnaies de Constantinople, né à Kouron-Tchesmé sur le Bosphore, en 1817, eut pour père Duz Serkis, joaillier en chef de la couronne sous le sultan Mahmoud, et décapité en 819. Après avoir fait la majeure partie de ses tudes à Paris (1832-38), il revint à Constantinople vers la fin du règne de Mahmoud, et fut nommé ientôt membre du conseil des mines, puis directeur du matériel de la fabrication des monnaies (1842-44). Appelé en 1847, à succéder à son ncle, Jacques Duz, comme directeur général de hôtel des monnaies, il y introduisit de notables méliorations, et le mit bientôt en état de soutenir la concurrence avec les meilleurs établissements du même genre en Europe. A l'Exposition de Londres, en 1851, les produits de la monnaie de Constantinople furent remarqués et valurent à habile directeur une grande médaille de bronze. onctionnaire du premier rang (2e classe), élevé n 1855 à la dignité de bey, M. Mihran Duz est écoré des divers ordres de la Turquie.

En exécution du dernier hatti-humaïoun (18 février 1856), M. Mihran Duz a été choisi pour représenter ses coreligionnaires au grand conseil État et de justice. Il a doté la communauté arméno-catholique de Constantinople de plusieurs ablissements utiles, notamment d'un institut tional pour l'éducation des filles, dit institut Sainte-Marie.

DWERNICKI (Joseph), général polonais, né à rsovie, le 14 mars 1779, servit d'abord dans la gion polonaise, sous les ordres de Poniatowski, is se retira du service et n'y rentra qu'en 1809 a tête d'un corps de volontaires formé en Polie. Il se distingua au passage du Dniester, et nommé, lors de la campagne de 1812, chef scadron au 15e de lanciers. Son courage, dans désastre de la Bérésina, lui valut le grade de onel du même régiment; après la bataille de psick, il devint officier de la Légion d'honneur. En 1814, il fit plusieurs charges brillantes, une entre autres à la barrière de Pantin.

De retour en Pologne, il se mit au service de l'empereur Alexandre, roi de Pologne, qui le nomma colonel du 2e de lanciers. Il devint général de brigade, par ancienneté, lors du couronnement de l'empereur Nicolas. Mais, après la révolution de 1830, il abandonna le service de la Russie, pour se mettre à la disposition du gouvernement national. Il réorganisa la troisième division de cavalerie, se mit à la tête d'un corps de cinq mille hommes, battit les Russes en plusieurs rencontres et les rejeta un instant au delà de la Vistule; puis il passa en Volhynie pour soulever le pays et organiser la résistance. Après plusieurs combats heureux, il fut enveloppé par les forces décuples des généraux Rüdiger et Kranowski et dut chercher une retraite à travers le territoire autrichien. Mais il fut arrêté par les troupes du pays et forcé de déposer les armes. Tous ses soldats parvinrent à rentrer en Pologne, pour prendre part aux dernières luttes. Pour lui, il attendit les ordres de Vienne qui l'envoyèrent comme prisonnier de guerre en Hongrie. Il fut mis en liberté l'année suivante (1832) et se retira en France, puis en Angleterre.

On a représenté M. Dwernicki comme restant tout à fait étranger aux mouvements et tentatives de l'émigration polonaise. Loin de là : il fut président du comité polonais et ensuite de la confédération qui eut son siége à Paris et à Londres. En 1837, il répondit ouvertement à une brochure publiée à Bruxelles, et qui attaquait vivement ses opérations militaires en Volhynie. Vers la même époque, il s'est marié avec une Française, Mlle Brock, la fille du peintre de ce nom, qu'il a emmenée à Lemberg, en 1848. A cette dernière date, le gouvernement insurrectionnel de Milan lui offrit, après l'expulsion des Autrichiens, le commandement en chef des troupes de Lombardie. M. Dwernicki le refusa et préféra regagner la Pologne, où il ne prit toutefois aucune part au dernier mouvement national.

DYCE (Alexandre), éditeur et savant écossais, né à Édimbourg, le 30 juin 1797, est fils d'un officier général au service de la Compagnie des Indes orientales. D'abord élevé par des parents qu'il avait à Aberdeen, il fit ses études classiques à Édimbourg et vint les compléter au collége d'Exeter, à Oxford. Il entra dans les ordres vers 1821, administra tour à tour les paroisses de Lantegloss (Cornouailles) et de Nayland (Suffolk), et s'établit définitivement à Londres en 1827.

M. Dyce débuta dans la carrière des lettres par des *Morceaux choisis* (Select translations), traduits du grec de Quintus de Smyrne. Ensuite il entreprit une révision complète de l'ancienne littérature anglaise, accompagnant chaque ouvrage de notes grammaticales et critiques et d'une biographie de l'auteur. C'est ainsi que parurent les *Chefs-d'œuvre poétiques des dames anglaises* (Specimens of the british poetesses), puis les œuvres poétiques et dramatiques de *Collins* (2 vol.); de *Georges Peele* (3 vol.); de *Robert Greene* (2 vol.); de *Webster* (4 vol.); de *Thomas Middleton* (5 vol.); de *Beaumont et Fletcher* (1843-1845, 11 vol.); de *Marlowe* (1849, 3 vol.); de *Shirley* (6 vol.), édition que Gifford avait laissée incomplète; de *John Skelton* (2 vol.); de *Wotton* et *Drayton;* les œuvres philosophiques de *Bentley* (3 vol.); etc. Ces éditions, fort estimées en Angleterre, ont servi de règle pour les réimpressions qui se sont faites des anciens écrivains.

Pour la collection de Pickering (*Aldine poets*), M. Dyce a préparé plusieurs volumes, entre autres Pope, Collins, Beattie, Akenside, dont il a

également écrit la vie; il a fait paraître pour la *Camden society* dont il a été membre, le *Nin-Day's Wonder* de Kemp, et pour la *Shakspeare society*, des vieilles tragédies de *Timon* et de *sir Thomas More*, où vraisemblablement le grand poëte a puisé le sujet de deux de ses pièces. En 1840, ce laborieux écrivain fonda, de concert avec d'autres philologues, MM. Collier, Halliwell et Wright, la *Percy society*, qui avait pour objet la publication des balades et comédies anciennes. Il donna à cette époque les *Specimens of british sonnets* (Sonnets choisis); les *Poésies de Wotton* (1846); *les Femmes d'Alington* de Porter; etc.

Dans ces derniers temps, il a traduit les fragments poétiques recueillis par Athénée. Mais l'auteur favori de M. Dyce est Shakspeare: il se flatte de le connaître mieux que personne et, après l'avoir biographié et commenté plusieurs fois, il a commencé, en 1852, une édition complète de ses *Œuvres*, en 6 vol., qui n'est pas encore achevée. Celle qu'ont donnée MM. Collier et Ch. Knight a été vivement critiquée par lui, en 1844, dans ses *Remarks*, et tout récemment encore dans *A few notes* (Observations sur Shakspeare). En 1856, il a édité un volume anonyme de *Souvenirs sur le poëte Samuel Roger* (Recollections of the table-talk of S. Rogers).

DYCE (William), peintre anglais, est né en Écosse au commencement du siècle. Il fit ses études à l'Académie d'Édimbourg, qui le choisit en 1827 pour associé, et débuta, comme beaucoup de ses confrères, par peindre des portraits. Sa première composition, *Bacchus nourri par les Nymphes* (1827), quoique ce sujet eût été déjà traité par Howard, lui attira beaucoup d'éloges. Bientôt il vint se fixer à Londres et prit part aux expositions de l'Académie royale, auxquelles il envoya de 1831 à 1838, *la Descente de Vénus* et une *sainte Famille*, et en 1839, *saint Dunstan séparant Edwy et Elgive*, dont il a exécuté plus tard une copie plus achevée. Nommé alors directeur de l'école de dessin qu'on venait d'établir à Somerset-House, il résigna ces fonctions en 1842, à la suite de démêlés avec le conseil supérieur des études.

Lorsqu'on mit au concours la décoration intérieure du nouveau Parlement, M. Dyce révéla son talent sous un nouveau jour; ses cartons, inspirés par l'étude approfondie des maîtres italiens du XVe siècle, furent approuvés, et on lui confia deux grandes fresques, *la Consécration de l'archevêque Parker dans la chapelle de Lambeth* (1844), et *le Baptême d'Ethelbert* (1845). Ce fut alors qu'il fut chargé par le prince Albert de décorer ses appartements d'été à Buckingham palace.

Cet artiste, dont les productions sont rares, a encore fourni aux expositions de l'Académie: *la Vierge et l'enfant Jésus* (1846), pastiche du Pérugin assez habilement fait, mais d'un contour sec et d'une couleur affaiblie; *Omnia vanitas* (1849); *le Roi Lear dans la tempête* (1851). On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855: *l'Entretien de Jacob et de Rachel*, traité avec un certain charme, sinon dans le sentiment biblique exigé, et *Joast lançant la flèche de la délivrance*, qui accuse d'excellentes intentions de style assez rares chez les peintres anglais. M. Dyce a été élu associé de l'Académie royale de Londres en 1845 et membre titulaire en 1848.

DYHRN (Conrad-Adolphe comte DE), homme politique prussien, né à Beesewitz, le 21 novembre 1803, descend d'une ancienne famille de Silésie. Son père, Ernest Dyhrn, mourut en 1842, chancelier de Prusse et gouverneur général de la province de Silésie, laissant deux fils, Hermann et Conrad. Ce dernier ayant terminé ses études à l'université de Berlin, vint à Paris en 1827. Après un voyage de trois ans en France et en Italie, il retourna en Silésie où il s'occupa d'économie rurale, rédigea les mémoires de la Société économique d'Ols. Il fut nommé, en 1842, secrétaire général, et, en 1843, vice-président de la Société centrale économique de Silésie. Entré en possession du majorat, après la mort de son père, il fut élu membre de la diète de la province. S'étant attaché, malgré sa naissance, au parti libéral, il ne fut pas réélu à la diète de [illegible]. L'année suivante il fut nommé député suppléant de la noblesse, et, en 1847, il obtint [illegible] une voix à la diète générale, dans l'ordre des seigneurs, où il fit une opposition [illegible] isolée, qui excita les ires du parti conservateur et l'enthousiasme du parti libéral. Il vota avec la fraction Vincke, pour l'égalité civile des [illegible], l'abolition de la juridiction patrimoniale, du monopole du sel, et pour la périodicité des [illegible] généraux. Il voulait que la Prusse et [illegible] du Nord prissent en face de l'Autriche [illegible] libéral, qui rallierait toute l'Allemagne.

Après les journées de mars [illegible] dans la seconde chambre des [illegible] parmi les membres influents du [illegible] tionnel. Le Comité général des [illegible] à l'Assemblée nationale de Francfort [illegible] fut confirmé par deux élections [illegible] province de Silésie. Le comte de Dyhrn [illegible] tra plus allemand que prussien et [illegible] l'union allemande dans les *Feuilles* [illegible] Blaetter) de la ville d'Ols. En [illegible] combattait la constitution générale de [illegible] lui semblait laisser un égal accès à [illegible] à la réaction. En janvier 1849, les [illegible] sen et de Brieg l'ayant élu à la première [illegible] prussienne, il y continua cette opposition [illegible] la dissolution de la première Chambre [illegible] voyé à la seconde par un collége électoral [illegible] ville de Breslau. Il y eut surtout une [illegible] fluence lors de la révision de la constitution [illegible] combattit énergiquement le projet d'[illegible] de la pairie, à la place de laquelle [illegible] une Chambre nommée par les [illegible] aussi partie du Comité d'Erfurt où il [illegible] nement contre les progrès de l'anarchie [illegible] core part pendant deux années (1850-185[illegible]) membre de l'extrême gauche, aux [illegible] la seconde Chambre prussienne. [illegible] assemblées, il se plaça parmi les [illegible] teurs politiques de son pays. M. le [illegible] Dyhrn avait dans sa première jeunesse [illegible] comme poëte, une certaine réputation [illegible] une tragédie intitulée: *la Mort de* [illegible] radin's Tod). On cite aussi de lui [illegible] ressantes dissertations.

DYNEVOR (Georges RICE RICE-TREVOR [illegible] ron), pair d'Angleterre, né en 179[illegible] à une famille élevée en 1780 à la pairie [illegible] taire. Connu d'abord sous le nom de Rice [illegible] il étudia à l'université d'Oxford, qui lui [illegible] diplôme de docteur en droit, et entra [illegible] la Chambre des Communes pour le Carmarthens[illegible] hire. Ce comté lui renouvela son mandat [illegible] vingt-deux ans, malgré son opposition à [illegible] forme électorale et à l'introduction libre de [illegible] étrangers. Il porta les mêmes principes de [illegible] à la Chambre des Lords où il prit la place [illegible] père en 1852. A la même date, il fut nommé [illegible] de camp de la reine avec rang de colonel [illegible] pas d'enfants mâles de la fille du général [illegible] Roy, qu'il a épousée en 1824, il a pour [illegible] de sa pairie son oncle, le révérend Edward [illegible] né en 1776, et qui a été doyen de Gloucester.

Digitized by Google

DZIALYNSKI (Titus, comte DE), historien et patriote polonais, né à Posen en 1797, d'une ancienne famille du pays, apprit le grec à Berlin, avec un chanoine de la cour, nommé Theremin, et, depuis, il a toujours aimé les langues classiques de l'antiquité. Après que Napoléon eut créé le grand-duché de Varsovie, il suivit à Paris son père, devenu sénateur et ambassadeur, et continua ses études dans cette ville. De retour dans sa patrie en 1812, il passa, après la chute de l'empereur, à Prague, où il suivit les cours de l'École polytechnique. Ingénieur habile, il fut employé à la régularisation du cours du Danube, de l'Elbe et de la Moldau.

En 1820, M. Dzialynski retourna en Pologne, et s'occupa de collectionner les précieuses archives de sa famille, les papiers entre autres des Lekzinski dont il descend par les femmes. Il conçut à ce propos l'idée de fonder une bibliothèque et d'amasser des matériaux pour servir à l'histoire nationale : il visita les bibliothèques des cloîtres de Pologne, parcourut la Suède, le Danemark, la Bohême, l'Allemagne et la France, et acquit ainsi un premier fond qui s'augmenta bientôt de l'achat des riches bibliothèques Kwiatkowski, Lukaszewitsch et Oginski. Mais il eut le chagrin de se voir devancer par Raczynsky, dans son projet de bibliothèque nationale.

Le mouvement insurrectionnel de 1830 lui apporta d'autres préoccupations. A la première nouvelle de la révolution, il accourut à Varsovie, entra, comme volontaire, dans la légion de Posen et servit comme adjudant sous le général Skrzynecki. Après la défaite des Polonais, il se retira en Galice, dans la partie de ses biens qui n'avait pas été confisquée. Il en recouvra du reste la totalité en 1840, et devint alors député à la diète provinciale du pays. Les événements de 1848 le rappelèrent au souvenir de ses compatriotes. Il fut le seul représentant polonais à l'Assemblée d'Erfurt. Il protesta vainement contre les traités de 1815. Sa voix ne fut pas écoutée dans une assemblée politique où dominait la Prusse. Rentré dans la vie privée, M. Dzialynski continua de se livrer aux études historiques, et demeura toujours le Mécène des littérateurs, des artistes ou des savants, il a prêté à M. Lelewel ses manuscrits russes pour servir à son grand ouvrage des *Constitutions de Lithuanie*.

On a de M. Dzialynski une *Histoire du roi Michel*, *les Actes mémorables de Kiliuski*, et surtout les deux précieux ouvrages suivants : *Libergenereos illustris familiæ schidlovieciorum*, et *Acta tomiciana*.

DZIERZON (Jean), naturaliste allemand, et célèbre éleveur d'abeilles, né le 16 janvier 1811, à Lotzkowitz, en Silésie, étudia la théologie et devint, en 1835, curé d'une petite paroisse en Silésie, appelée Karlsmarkt, d'où il n'est plus sorti. Fils d'un cultivateur, M. Dzierzon s'était plu dès sa jeunesse, à observer les abeilles, qui devinrent l'objet exclusif des études de toute sa vie. On cite parmi les découvertes dues à ses recherches, celle de la curieuse propriété acquise par les reines, au moyen d'un seul accouplement avec un faux-bourdon, de pondre des œufs pendant toute la durée de leur vie. Ses compatriotes lui doivent l'introduction des abeilles italiennes, plus actives à la fois et moins farouches que les espèces communes de l'Allemagne.

M. Dzierzon a donné son nom à une méthode d'apiculture qui, entre autres avantages, permet de former d'une manière sûre et simple de jeunes ruches, de fortifier un essaim pauvre sans danger pour la vie de la reine, de remplacer cette reine en cas de mort, de visiter les ruches avec facilité et de leur fournir des provisions d'hiver ou de leur enlever le miel. Il en a exposé tous les procédés, sur la demande expresse du gouvernement prussien, dans un ouvrage intitulé : *Théorie et pratique du nouvel ami des abeilles* (Theorie und Praxis des neuen Bienenfreundes; Breslau 1848, 2e édit.; Schweidnitz 1850-1852.)

M. Dzierzon a inséré, entre autres, plusieurs articles intéressants dans le *Journal de Frauendorf* (Frauendorfer Blaetter) et dans la *Gazette des abeilles* (Deutsche Bienenzeitung). En 1854, il a fondé lui-même une revue mensuelle, intitulée : *l'Ami des abeilles en Silésie* (Bienenfreund aus Schlesien; Brieg, in-4), dans laquelle il rend compte de toutes ses expériences.

E

EASTLAKE (sir Charles LOCK), célèbre peintre anglais, est né en 1793 à Plymouth, où son père tenait un office d'avoué. En sortant des colléges de Plymouth et de Charterhouse, il vint à Londres étudier la peinture sous la direction de Fuseli; son premier tableau d'histoire, *la Fille de Jaïre ressuscitée*, obtint le suffrage des amateurs du temps, qui, en 1814, envoyèrent l'artiste à Paris pour prendre des copies de maîtres. En 1817, il fit le voyage d'Italie afin de compléter son éducation artistique, s'appliquant de préférence à connaître les procédés de l'école vénitienne; puis, après une excursion en Grèce (1819), faite en compagnie de l'architecte Barry, il revint à Rome et y passa plusieurs années. Il débuta aux expositions de l'Académie royale, en 1833, par les *Vues du pont et du château Saint-Ange, du Colisée et de Saint-Pierre*.

Ses scènes de genre, empruntées à la campagne romaine : *la Femme d'un brigand, défendant son mari blessé*, une *Jeune fille d'Albano conduisant une femme aveugle à la messe* (1825), eurent beaucoup de succès. On goûta moins la composition historique du *Spartiate Isadas s'élançant au combat* (1827), mais ses *Pèlerins en vue de la ville sainte* (1828), passèrent pour une des meilleures toiles de l'école anglaise moderne. Élu membre de l'Académie, en 1830, il revint au genre semi-historique, et exposa : une *Famille de paysans tombés aux mains des bandits*, une *Héloïse*, dans ce genre de peinture qui rappelle le Pérugin, *Gaston de Foy*, *l'Arabe et sa captive*, et une série de charmants sujets inspirés par son voyage en Grèce, comme une *Grecque en costume national*, des *Grecs fugitifs* (1833), etc.

Toutes ces productions témoignent chez cet artiste d'une véritable entente de la composition et du sentiment de la couleur, qualités encore mieux appréciées dans *le Rêve*, d'après lord Byron, l'*Enfer du désespoir*, *une Allégorie*, d'après Spencer. Il a moins bien réussi dans les sujets religieux, auxquels il a paru un instant se livrer exclusivement. Pourtant, on mentionne avec éloge *le Christ bénissant les petits enfants*, *le Christ pleurant sur Jérusalem*, *Agar et Ismaël*, qui rappelle, avec plus d'éclat, la manière idéale de notre peintre Ary Scheffer. En 1841, le prince Albert, qui le protége, le fit envoyer à Munich pour y étudier la peinture à fresque. A son retour, il entreprit avec sept artistes alle-

mands qu'il avait ramenés, la décoration du nouveau palais destiné au Parlement.

Depuis cette époque, M. Eastlake semble avoir négligé ses pinceaux; les quatre toiles qu'il a envoyées à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, datent de loin déjà, ce sont : *les Pèlerins*, *le Spartiate Isadas*, *la Sucgliarina* et *François de Carrare s'échappant de Milan avec sa femme*. Il a reçu alors la croix de la Légion d'honneur.

M. Eastlake est, en outre, un homme fort instruit. On lui doit plusieurs ouvrages utiles sur l'art, entre autres une traduction de la *Théorie des couleurs* de Gœthe et les écrits suivants : *Matériaux pour servir à l'histoire de la peinture à l'huile* (Materials for a history of oil painting, 1847); *de la Littérature des beaux-arts* (Contributions towards the literature of the fine Arts, 1848); une édition annotée du *Manuel de peinture* de Kügler (1853, 3e édit.)

Les honneurs de toute sorte n'ont pas manqué au peintre favori de la cour. Nommé conservateur de la *National Gallery* en 1843, il a résigné ces fonctions en 1847, pour reprendre, en 1855, celles de directeur, dont le traitement a été porté récemment de 200 à 1000 livres (25 000 francs). En outre, il est devenu chevalier à vie (*Knight bachelor*) à l'occasion de son élection à la présidence de l'Académie royale (novembre 1850).

EASTLAKE (Élisabeth RIGBY, lady), femme du précédent, née vers 1816, a écrit avant de se marier deux ouvrages qui ont eu beaucoup de succès dans le *high life* de Londres : *Lettres de la Baltique* (Letters from the shores of the Baltic, 1841), relation d'une visite faite à une de ses sœurs qui avait épousé un noble russe de la Courlande, et *Contes livoniens* (1846), trois nouvelles qui avaient déjà été publiées séparément. Lady Eastlake a donné à la *Quarterly-Review* des articles sur le costume et la conversation à notre époque, réimprimés dans une des collections de Murray (*Home Library*).

EASTWICK (Edward Backhouse), orientaliste anglais, né à Warfield, dans le Berkshire, en 1814, fut élevé à l'École de Charter-house et à Oxford, où il prit ses grades dans les lettres, et commença de très-bonne heure l'étude des langues de l'Inde. Étant entré comme cadet d'infanterie au service de la Compagnie, il passa à Bombay, en 1836, l'examen d'interprète pour l'hindoustani et l'hindi de la façon la plus brillante, et devint successivement interprète pour le marathi, le persan, le gujarathi et le kanarese. Il reçut une récompense de 1000 roupies pour être devenu interprète en cinq langues.

Ses connaissances des mœurs et des dialectes de l'Inde le firent appeler à divers postes. En 1839, il fut nommé agent politique adjoint à Kathawar et au Sindh supérieur. En 1842, il accompagna à Nankin sir Henry Pottinger. Professeur d'hindoustani et de jelugu dans le collége de la Compagnie à Heuleybury, depuis 1845, il en devint le bibliothécaire en 1850. M. Eastwick est membre d'un grand nombre de Sociétés savantes de l'Angleterre et du continent.

On a de lui de nombreux écrits, parmi lesquels nous citerons : *Rapport sur la famille des émirs de Khairpur dans le Sindh supérieur*; etc. (*Documents parlementaires*, juillet 1840); *Vocabulaire du langage sindhi* (*Journal asiatique* du Bengale (1843); *Notes sur les cités d'Allore et de Rohri dans le Sind supérieur* (*Journal asiatique* de Bombay, avril 1843); *Grammaire hindoustani* (1847); *Dry leaves from young Egypt* (1849; 3e édit., 1851); etc.

M. Eastwich a en outre traduit un certain nombre d'écrits orientaux, notamment : *Zartasht Namah* (Histoire de Zoroastre), pour la *Religion des Parsis* du docteur Wilson; *Bagh o Bahar* (1852), avec *Réponse aux critiques du professeur Forbes*; *Gulistán* (1852); etc., et publié plusieurs textes : *Gulistán di Sadi*, *Prem Sagar* (1851, avec vocabulaire hindi), dont il a aussi donné la traduction; les *Mémoires* de Par-Ibrahim Kh[illegible] (1852); etc.

On lui doit aussi la traduction de l'ouvrage allemand *Abfall der Vereinigten Niederlande* (Londres, 1846, Standard Library), et celle de la *Grammaire comparée* de Bopp.

EBERS (Émile), peintre allemand, né à Breslau, le 14 décembre 1807, fit ses études à l'Académie de Dusseldorf. Il a emprunté ses principaux sujets à la vie maritime, et a en outre traité divers épisodes de la vie militaire et de la vie des champs. On cite surtout : *les Contrebandiers surpris par les douaniers dans un cabaret*; *les Contrebandiers en famille*; une *Émeute réprimée dans une petite ville par les gendarmes*; *Scène de bivouac*; *Hussards prussiens malmenant une famille de paysans français*, et diverses autres toiles qui représentent la lutte des gens hors la loi, brigands ou contrebandiers, paysans qui refusent de payer l'impôt, étudiants en goguette, etc., contre la police et les gendarmes; puis, dans un autre genre : *une Dame sauvée d'un naufrage*; *Goor prêchant l'évangile aux pêcheurs*, etc. La peinture de M. Ebers se recommande surtout par l'esprit et le comique de certaines situations. On le considère comme un artiste humoriste d'une grande originalité dans les idées, et d'un talent d'exécution qui rappelle l'école française.

EBERWEIN (Charles), compositeur allemand, né à Weimar, en 1784, et frère puîné d'un autre compositeur très-distingué, mort en 1831, s'[illegible] d'abord connaître comme violoniste et chef d'orchestre. Parmi ses compositions, qui portent [illegible] les traces de sa prédilection pour Mozart, [illegible] plusieurs opéras, dont trois ont obtenu [illegible] succès à Weimar : *l'Inspection de l'armée* [illegible] Heerschau); *le comte de Gleichen* et *Léon[illegible]*, dernier d'après le beau drame de Holtei. Il a écrit des entr'actes pour des drames, l'ouverture de la *Proserpine* de Gœthe; des cantates, entre autres *l'Adoration* et *la Mort du Sauveur*. M. Eberwein a été chef d'orchestre au théâtre de Weimar, de 1834 à 1856, et est venu à Paris [illegible] cette dernière année. Sa femme a été longtemps attachée comme cantatrice à l'Opéra de Weimar; elle jouait surtout avec succès les rôles de dona Anna de *Don Juan*, et de Léonore de *Fidelio*.

ÉBLÉ (Charles), général français, né en 179[illegible], est neveu du général comte Éblé, qui sauva une partie de l'armée par la construction des ponts de la Bérésina et succomba, le 31 décembre 1812, aux fatigues qu'il avait éprouvées dans cette campagne. Élève de l'École polytechnique (1818), il [illegible] la même arme que son oncle, et entra en 18[illegible] à l'École d'application de Metz. Il fit partie de l'expédition d'Alger et y gagna les épaulettes de capitaine. Quelque temps après, il fut choisi à cause de ses connaissances spéciales pour être précepteur militaire du jeune duc de Montpensier, que le roi destinait à l'artillerie. Nommé chef d'escadron en 1843, il était colonel directeur d'artillerie à Metz, lorsqu'un décret du [illegible] octobre 1854 le promut au grade de général de brigade; il fut en même temps appelé au commandement de l'École polytechnique. Officier de la Légion d'honneur en 1850, il a aujourd'hui le rang de commandeur.

Digitized by Google

EBRARD (Jean-Henri-Auguste), théologien protestant allemand, né le 18 janvier 1818 à Erlangen, où son père était pasteur d'une colonie de Français réformés, étudia dans cette ville et à Berlin, fut agrégé en 1842 à l'université d'Erlangen, et obtint en 1844 la chaire de théologie à Zurich. Après il retourna à Erlangen et y devint professeur titulaire de théologie. Il est actuellement conseiller du consistoire à Spire.

Parmi ses ouvrages, dont on loue à la fois l'érudition et le style, on remarque: *Critique de l'histoire évangélique* (Kritik der evangelischen Geschichte; Francfort, 1842; 2e édit., 1850): *Essai d'une liturgique* (Versuch einer Liturgik; Ibid., 1843); *l'Essence divine-humaine du christianisme* (die Gottmenschlichkeit des Christenthums; Zurich, 1844); *le Luthéranisme en Bavière* (das Lutherthum in Baiern; Berlin, 1844); *l'Évangile de saint Jean* (Zurich, 1845); *le Dogme de la sainte Cène et son histoire* (das Dogma vom heiligen Abendmahl und seine Geschichte, Francfort, 1845-1846, 2 vol.); *des Rapports de la dogmatique réformée avec le déterminisme* (das Verhaeltniss der reformirten Dogmatik zum Determinismus; Zurich, 1849); *Dogmatique chrétienne* (Christliche Dogmatik; Kœnigsberg, 1851-1852, 2 vol.); *Leçons de théologie pratique* (Vorlesungen über praktische Theologie; Kœnigsberg, 1852); etc.

On a en outre de ce théologien un grand nombre de *Sermons*, dont un recueil a paru sous le titre de: *la Parole du salut* (das Wort vom Heil; Zurich, 1849). Pendant son séjour à Zurich, il a publié une revue théologique intitulée: *l'Avenir de l'Église* (die Zukunft der Kirche, 1846-1847). Depuis 1851, il rédige en commun avec Ball et Treviranus le *Journal de l'Église réformée* (Reformirte Kirchenzeitung).

EBRINGTON (Hugues, vicomte), homme politique anglais, né à Londres, en 1818, est le second fils du comte Fortescue (voy. ce nom), pair d'Angleterre qui a occupé la charge de lord-lieutenant d'Irlande. Après avoir été secrétaire de lord Melbourne, il fut élu membre du Parlement par la ville de Plymouth (1841), combattit les mesures économiques de sir Robert Peel, et, à la chute de ce dernier (1846), fut invité à faire partie de la nouvelle administration. D'abord investi des fonctions de lord de la Trésorerie, puis secrétaire du bureau des pauvres, il consentit en 1851 à s'associer aux travaux de la Commission de santé. Il se distingua dans ces divers postes par l'intelligence des affaires, et c'est à lui que la capitale doit la création de quelques établissements charitables, entre autres des bains et des lavoirs publics. Candidat malheureux aux élections générales de 1852, lord Ebrington rentra en 1854 à la Chambre des Communes comme député du quartier de Marylebone, qui le nomma à la presque unanimité des suffrages. Au mois de mai 1856, l'affaiblissement de sa vue l'a forcé de prendre du repos. En politique, lord Ebrington s'est fait remarquer par une grande indépendance de caractère; on l'a vu en mainte circonstance prendre avec chaleur l'initiative des réformes sociales les plus urgentes. On a de lui une brochure sur la nécessité de la réforme parlementaire, et une traduction d'un ouvrage français du P. Girard: *la Langue-mère* (the Mother tongue).

ECKSTEIN (Ferdinand, baron D'), publiciste français, né à Altona (Danemark) en septembre 1790, de parents israélites, embrassa la religion luthérienne à dix-sept ans, et se convertit ensuite au catholicisme pendant un séjour prolongé qu'il fit à Rome. Après avoir étudié aux universités de Gœttingue et d'Heidelberg, et pris une part active aux mouvements secrets des associations allemandes, il s'enrôla dans le corps franc de Lutzow, y fit contre la France les campagnes de 1813 et 1814 et le quitta pour entrer, par la protection du baron Van Capellen, au service des Pays-Bas. Il exerçait à Gand les fonctions de directeur de police à l'époque où Louis XVIII vint y chercher un asile; il sut se concilier les bonnes grâces du roi fugitif, qui, aussitôt qu'il put revenir en France, le nomma commissaire général de police à Marseille, puis inspecteur général au ministère de la police (1818). A peu de temps de là, il reçut le titre de baron pour les services qu'il avait rendus à la légitimité, et fut attaché, comme historiographe, au département des affaires étrangères; il conserva cette position jusqu'à la révolution de 1830 et se renferma depuis dans ses études littéraires.

Sous la Restauration, M. d'Eckstein fut un des rédacteurs assidus du *Drapeau blanc* et de la *Quotidienne;* mais se trouvant gêné dans l'exposition de ses doctrines par les exigences ministérielles, il fonda, en 1826, une revue indépendante, *le Catholique*, qui cessa de paraître en 1829 et qui, sous un titre aussi spécial, embrassant toutes les connaissances humaines, avait pour but de les ramener à l'unité de doctrine en prenant pour bases l'histoire et la tradition de l'Église. Après 1830, il fournit une série d'articles à l'*Avenir*. Pendant de longues années, il s'est chargé, pour *la Gazette d'Augsbourg*, d'une correspondance politique, où il passait en revue avec une certaine vivacité les hommes et les choses de notre époque. Indianiste distingué et très-familier avec la littérature des Vedas, M. d'Eckstein s'est beaucoup occupé de la mythologie primitive et des origines de l'humanité, sur lesquelles il se propose de publier un grand ouvrage; il a écrit de nombreux articles pour le *Journal asiatique*, la *Revue indépendante*, l'*Encyclopédie des gens du monde*, l'*Athenæum*, la *Revue archéologique* et surtout *le Correspondant*.

On a en outre de lui: *des Jésuites* (1827, in-8); *de l'État actuel des affaires* (1828, in-8); *de l'Europe* (1836, in-8); *les Éléments de la vie sociale et politique dans la tribu pastorale* (1855, in-8); *des Sources de l'opinion publique en Europe* (1857).

EDHEM-pacha, homme politique ottoman, né vers 1823, est un des premiers, parmi ses compatriotes, qui aient été envoyés en France pour y faire leurs études. Il fut amené à Paris, en 1831, par M. Amédée Jaubert, avec quatre autres enfants d'origine circassienne, et placé dans l'institution Barbet. De 1835 à 1838, il suivit, comme externe, les cours de l'École des mines et fit, durant cet intervalle, diverses excursions en France, en Suisse et en Allemagne, pour l'étude de l'exploitation des mines. De retour à Constantinople, il fut attaché à l'état-major de l'armée avec le grade de capitaine, exécuta divers travaux topographiques qui lui valurent successivement les grades de chef de bataillon, de lieutenant-colonel et de colonel, et fut nommé membre du conseil des mines lors de sa formation. En 1849, le sultan l'attacha à sa personne en qualité d'aide de camp. A partir de cette époque, sa faveur crût rapidement; il devint, dans un court espace de temps, général de brigade, puis général de division, et chef de la maison militaire du sultan, qu'il accompagna dans son voyage en Asie Mineure dans le courant de 1850. Usant discrètement de son crédit, il évita avec une sorte d'affectation tout ce qui pouvait le mettre en évidence. En 1854, néanmoins, il se rendit en Serbie comme commissaire de la Porte chargé de présenter au prince Alexandre

Karageorgevitz (voy. ce nom) le hatti-chérif par lequel le sultan confirmait les immunités de la Serbie. Démis sans cause apparente, vers le milieu de 1856, des fonctions qu'il occupait au palais, il ne tarda pas, par un de ces brusques revirements de la faveur, aussi fréquents en Orient que partout ailleurs, à être nommé membre du conseil du tanzimat, puis ministre des affaires étrangères en remplacement d'Aali-pacha, avec le grade de muchir. Edhem-pacha, ne garda qu'un an ce poste auquel il avait été appelé par le crédit de Reschid-pacha, dont il suit la politique.

EDWARDS (Henri-Milne), savant français, d'origine belge, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Bruges en 1800, et frère du médecin économiste William-Frédéric Edwards, mort en 1849, étudia lui-même la médecine à Paris. Reçu docteur en juillet 1823, il se tourna vers les sciences, professa d'abord l'histoire naturelle au lycée Henri IV, puis fut chargé du même cours au Museum et à la Faculté des sciences, dont il est aujourd'hui le doyen. Admis, en 1838, à l'Académie des sciences (section d'anatomie et de zoologie), comme successeur de Cuvier, il a été élu associé libre de l'Académie de médecine en 1854. Il est depuis le mois d'avril 1847 officier de la Légion d'honneur.

On a de M. Milne Edwards : *Recherches anatomiques sur les crustacés* (1828), couronné par l'Académie des sciences; *Manuel de matière médicale* (1832); *Nouveau formulaire pratique des hôpitaux* (4e édit., 1840, in-32); *Cahiers d'histoire naturelle* (1834), avec M. Achille Comte; *Éléments de zoologie* (1834-1835, 4 parties), réédités sous le titre de *Cours élémentaire de zoologie* (1851, in-12, 418 figures); *Histoire naturelle des crustacés ou suites à Buffon* (1837-1841, 3 vol. in-8); *Leçons sur la physiologie et l'anatomie comparée de l'homme et des animaux* (1855-1857, 2 vol.); etc. On lui doit en outre la réédition de l'*Histoire naturelle des non vertébrés* de J. B. de Lamarck (1836-1845, 11 vol. in-8), et des articles fournis aux recueils et dictionnaires spéciaux.

EDWARDES (Herbert-Benjamin), officier anglais, né le 17 janvier 1820 au village de Frodesley (comté de Salop), où son père était recteur, fut élevé au collége du Roi, à Londres; il obtint un brevet d'officier dans l'armée des Indes (1840), devint aide de camp du général Gough (1845), et prit part, lors de la guerre des Sikhs, aux batailles de Moudki et de Sobraon. Il fut ensuite adjoint à la Commission chargée d'organiser les territoires conquis au delà du Sutledje, et attaché en 1847 au résident de Lahore. Surpris, au mois d'avril 1848, par l'insurrection soudaine du Moultân, il réunit en hâte un régiment de soldats indigènes et résolut, malgré son infériorité numérique, de tenir la campagne jusqu'à l'arrivée des troupes régulières. Cette entreprise audacieuse fut soutenue avec bonheur pendant quatre mois. Après avoir occupé le plus d'espace possible en pays ennemi, afin de paralyser, par des attaques isolées, les progrès de l'insurrection, il appela à son aide les tribus musulmanes, dont les bandes irrégulières rendirent les plus grands services, et les opposa partout aux Sikhs, leurs ennemis naturels. A la tête de cette petite armée de plusieurs milliers d'hommes, qu'il commanda en sa qualité d'unique officier européen, il livra au chef des rebelles, Moulrâdje, deux combats vivement disputés à Keneiri (18 juin) et à Sadousam (1er juillet). Il déploya durant cette héroïque campagne une fécondité de ressources incroyable et une ténacité à toute épreuve.

Ayant remis, le 18 août, son commandement au général Whish, il seconda les opérations plus sûres, quoique moins brillantes, de l'armée régulière, et assista aux batailles de Chilanliwallah et de Goudjerate. En 1849, il fut promu au grade de major et décoré, par décret extraordinaire, de l'ordre du Bain. L'année suivante, il passa quelques mois en Angleterre, où il fut partout accueilli avec beaucoup d'enthousiasme.

EFFINGHAM (Henry Howard, 2e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1806, à Southampton, appartient à une branche de la maison ducale de Norfolk, élevée en 1554 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Howard, il fit ses études à l'École d'Harrow, et entra, en juillet 1841, à la Chambre des Communes pour le bourg de Shaftesbury, qu'il continua de représenter jusqu'en 1845. A cette époque, il prit à la Chambre haute la place de son père, général distingué qui avait été créé comte d'Effingham en 1837. Il est attaché au parti libéral. De son mariage avec la fille du général sir G. Drummond (1832), il a cinq enfants, dont l'aîné, Henry, baron Howard, est né en 1837.

EGG (Auguste), peintre anglais, né à Londres vers 1812, fit son premier envoi aux expositions de l'Académie royale en 1838. Dix ans après, il fut reçu parmi ses membres. Cet artiste emprunte de préférence ses sujets à ce genre mixte, historique et romanesque à la fois, que les Anglais traitent avec un charme particulier. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *le Diable boiteux*, *la Victime*, *Gil Blas et Camille échangeant leur anneau* (1844), trois scènes tirées de Le Sage; *la reine Élisabeth s'aperçoit qu'elle n'est plus jeune* (1848); *Henriette d'Angleterre secourue par le cardinal de Retz* (1849); *Première entrevue de Pierre le Grand avec Catherine* (1850); *Buckingham rebuté* (1854); ces trois dernières toiles comptent parmi les plus estimées de cet artiste; ont figuré à l'Exposition de Paris, en 1855, avec la *Recherche en mariage de Catherine*.

EGGER (Émile), helléniste français, membre de l'Institut, est né à Paris le 18 juillet [illegible] d'une famille d'origine allemande. Docteur ès lettres en 1833, il fut employé comme agrégé suppléant, puis comme professeur, dans [illegible] colléges de Paris. Il se fit d'abord connaître par de nouvelles éditions de Varron (*de Lingua latina*, Paris, 1837, in-16); de Longin (Paris, [illegible] in-16); de Festus et Valerius Flaccus (Paris, 1839, in-16). En 1839, il remporta le prix proposé par l'Académie des inscriptions et belles-lettres sur ce sujet : *Examen critique des historiens anciens de la vie et du règne d'Auguste* (Paris, 1844, in-8), et fut aussitôt nommé maître de conférences à l'École normale, et professeur suppléant de littérature grecque à la Faculté des lettres de Paris. Il est devenu titulaire de cette chaire en 1855. L'année précédente, il a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de [illegible]. M. Egger a été décoré en avril 1845.

Il a encore donné : *Latini sermonis vetustioris reliquiæ selectæ* (Paris, 1843, in-8); *Recherches sur les Augustales, suivies des Fragments du testament politique d'Auguste* (Paris, 1844 [illegible]); *Méthode pour étudier l'accentuation grecque* (Paris, 1844, in-12, en collaboration avec [illegible]lusky); *Aperçu sur les origines de la littérature grecque* (Paris, 1846, in-8); *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs, suivi de la Poétique d'Aristote et d'extraits de ses problèmes*, avec traduction française et commentaires (Paris, [illegible] in-8); *Notions élémentaires de grammaire com*[illegible]

Digitized by Google

rée, pour servir à l'étude des trois langues classiques, conformément au nouveau programme officiel (Paris, 1852, in-12; 5e édit., 1854); *Apollonius Dyscole* (Paris, 1854, in-8); *Considérations historiques sur les traités internationaux chez les Grecs et chez les Romains* (1856, in-8); etc. — M. Egger a fourni à beaucoup de publications et de recueils périodiques de savants articles, notamment au *Journal général de l'instruction publique* le compte rendu d'un cours de Fauriel sur l'épopée grecque.

EGLINTON (Archibald-William MONTGOMERIE, 15e comte D'), pair d'Angleterre, né à Palerme en 1812, est issu d'une ancienne famille écossaise élevée en 1507 au rang de comte et en 1806 à la pairie héréditaire. Fils unique de lord Archibald Montgomerie, il succéda aux honneurs nobiliaires de son grand-père, en 1819, et à sa majorité vint prendre place sur les bancs des tories. Amateur passionné des courses de chevaux, il se fit d'abord une sorte de célébrité dans le grand monde par ses excentricités; l'une d'elles est restée particulièrement attachée à son nom : c'est le fameux tournois qu'il donna en 1840 à son château d'Eglington, dans le comté d'Ayr, et dont la fastueuse ordonnance égala les plus magnifiques fêtes de ce genre dont le moyen âge nous ait légué le souvenir. Lady Seymour, aujourd'hui duchesse de Somerset, fut acclamée reine de beauté, et les plus hauts personnages, parmi lesquels figurait le prince Louis Bonaparte, consentirent à jouer un rôle dans cette représentation vivante des fêtes d'un autre âge.

Lord lieutenant et colonel de la milice du comté d'Ayr, le comte d'Eglinton a accepté deux fois des fonctions publiques : durant sa courte administration, le comte Derby lui confia, de février à décembre 1852, la vice-royauté de l'Irlande, qui lui ouvrit l'accès du Conseil privé. Il a repris les mêmes fonctions dans le nouveau ministère tory du 25 février 1858. C'est du reste un homme instruit, plus libéral qu'il ne semble d'après ses votes, ami des lumières et s'occupant avec activité d'améliorer la culture de ses vastes domaines. De son mariage avec la veuve d'un capitaine de vaisseau (1841) il a quatre enfants dont l'aîné, Archibald-William, lord MONTGOMERIE, est né à York en 1841.

EGMONT (Georges-James PERCEVAL, 6e comte D'), amiral et pair d'Angleterre, né en 1794, descend d'une ancienne famille élevée en 1762 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Perceval, il entra en 1805 dans la marine royale, assista à bord de *l'Orion* à la bataille de Trafalgar et fut attaché à l'expédition de 1806 en Égypte. Il prit ensuite part à la destruction de l'escadre française devant Cette, ainsi qu'à la prise d'un convoi dans la baie de Rosas (1809). Durant la guerre d'Amérique, il se signala en plusieurs occasions, notamment à la capture de la frégate *John Adams* (1814). Enfin, en 1816, il commanda, sous les ordres de lord Exmouth, une des bombardes qui firent tant de mal à Alger. Député du comté de Surrey à la Chambre des communes, il le représenta de 1837 à 1840, et remplaça son père à la Chambre haute comme baron Arden; l'année suivante (1841), il hérita de son cousin le titre de comte d'Egmont. En 1851, il a été promu au grade de contre-amiral. Il appartient au parti conservateur. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec miss Hornby (1828), il a pour héritier de sa pairie son frère, Charles-Georges PERCEVAL, né en 1796 à Londres, et qui depuis 1822 est recteur d'une paroisse du comté de Buckingham.

EGRESSY (Gabriel), acteur hongrois, né à Lasslofalu, dans le comitat de Borsod, en 1810, fut dès l'enfance dominé par la passion du théâtre, au point de s'enfuir deux fois du collége réformé de Meikolcz, pour s'engager dans des troupes ambulantes. Ramené deux fois par son père, il partit une troisième, et se cacha mieux. Il joua quelque temps sur des théâtres de province, puis à Vienne, où il fit des études suivies sous les meilleurs acteurs du théâtre impérial. Engagé, en 1837, au nouveau théâtre de Pesth, il y développa tout son talent. Il excelle dans le drame, surtout dans le drame de Shakspeare, et affectionne les rôles du roi Lear, d'Othello, d'Hamlet et de Coriolan. La chaleur et la franchise sont ses qualités principales.

En 1848, M. Egressy, ardent démocrate, crut devoir quitter la scène où il n'avait cessé d'être applaudi pour se livrer à la politique. Envoyé du gouvernement dans plusieurs villes de la Hongrie, il semblait s'être proposé pour modèle les commissaires de la Convention. Il fut rappelé et rentra au théâtre. Il chercha un asile en Turquie, après la déroute de Vilagos mais, il obtint, en 1850, la permission de rentrer à Pesth où il a retrouvé son théâtre, son public et ses succès.

Son frère, M. Benjamin EGRESSY, suit aussi la carrière du théâtre; mais il a moins de réputation comme acteur que comme compositeur. On a de lui un certain nombre de morceaux où l'on trouve des mélodies heureuses et très-populaires en Hongrie. Il a fait pour les psaumes une musique d'orgue devenue classique dans les églises évangéliques. Enfin il a, par la traduction de plusieurs drames étrangers, augmenté le répertoire national. Sa participation aux événements de 1848 ne fut pas plus heureuse que celle de son frère. Il rentra également au théâtre après l'amnistie.

EHRENBERG (Christian-Gottfried), naturaliste allemand, né le 19 avril 1795 à Delitzsch, en Prusse, fut élevé à la Schulpforte, puis étudia la théologie à l'université de Leipsick. Mais il se tourna bientôt vers la médecine. Après s'être rendu à Berlin vers 1815, pour satisfaire aux lois militaires de son pays, il se livra, à l'aide du microscope, à des recherches physiologiques qui attirèrent sur lui l'attention des savants et lui firent confier, en 1820, par l'Académie des sciences, une mission pour l'Égypte. Il partit avec Hemprich. Les rapports importants qu'ils adressèrent à l'Académie leur firent accorder de plus larges subsides et, dépassant le terme de leur mission, ils parcoururent ensemble l'Égypte, l'Abyssinie et une grande partie de l'Arabie. Hemprich ayant succombé aux fatigues de ce voyage, M. Ehrenberg l'acheva seul d'après leur plan. Il en rapporta des collections magnifiques d'animaux et de plantes inconnus jusqu'alors. Nommé professeur suppléant à la Faculté de médecine de Berlin, il préféra partir avec M. de Humboldt, pour explorer l'Asie centrale et plus particulièrement le plateau de l'Altaï.

Depuis cette époque, M. Ehrenberg ne s'occupe plus que de recherches microscopiques sur les animaux infusoires, qu'il a observés avec autant de persévérance que de bonheur. Il passe pour avoir à la fois créé et épuisé le sujet particulier de ses études. Son grand ouvrage sur l'organisation des infusoires contient non-seulement une description de la forme extérieure, mais une véritable anatomie de ces animaux, leurs habitudes et toutes leurs conditions d'existence. Il a trouvé en eux la cause d'un certain nombre de phénomènes jusqu'alors inexpliqués : la phosphorescence de la mer, les pluies de sang, la neige

rouge sur les Alpes et sur l'Etna. Il attribua à des amas d'infusoires la composition de la terre végétale et celle des grandes tourbières de Berlin, qui repose ainsi sur un sol mouvant et animé. D'après ses observations, ce monde des *infiniment petits* aurait formé des chaînes entières de montagnes et joue un rôle fort important dans la formation de l'écorce solide de notre globe. Personne n'avait songé encore à demander au microscope d'aussi étonnants résultats.

Les ouvrages les plus importants de M. Ehrenberg, presque tous publiés à Berlin, sont les suivants : *Voyage scientifique dans l'Afrique septentrionale et l'Asie occidentale pendant les années 1820 à 1825* (Naturgeschichtliche Reise durch Nordafrika und Westasien 1820-1825, t. I, partie 1, 1828), relation de son premier voyage restée incomplète; *Symbolæ physicæ* (Mammalium, I et II, 1828-1833; Avium, I, 1828; Insectorum, I-IV, 1829-1845, et Animalium evertebratorum, I, 1828), comprenant la description des collections rapportées du même voyage, également inachevé; *les Coraux de la mer Rouge* (die Korallenthiere des rothen Meeres, 1834), et *les Acalèphes de la mer Rouge* (1836), consacrés aux observations microscopiques sur les infusoires de cette mer; *Organisation, classification et distribution géographique des animaux infusoires* (Organisation, Systematik und geographisches Verhæltniss der Infusionsthierchen, 1830); *Essai sur l'organisation des infiniment petits* (zur Erkenntniss der Organisation in der Richtung des kleinsten Raumes, 1832-1834), avec un *Supplément* (Zusatz zur Erkenntniss; etc., 1836, avec des planches); *de l'Organisation complète des animaux infusoires* (das Infusionsthierchen als vollkommener Organismus, avec 64 planches dessinées par l'auteur lui-même; Leipsick, 1838), son œuvre principale, vrai monument de science et de typographie, qui contient la description exacte des organes d'un nombre prodigieux d'infusoires, et dont les planches, gravées d'après les dessins d'Ehrenberg, sont des chefs-d'œuvre; *la Formation des roches crétacées de l'Europe, de la Libye et de l'Oural par des organismes microscopiques* (die Bildung des europæischen, libyschen und uralischen Kreidefelsens; etc.; Berlin et Leipsick, 1839, avec planches); *les Infusoires fossiles et la terre végétale animée* (die fossilen Infusorien und die lebendige Dammerde, 1837, avec deux planches); *Mémoire sur la phosphorescence de la mer* (1835); *Pluies de poussière et de sang, vie organique et invisible dans l'atmosphère* (Passat-Staub und Blut-regen; etc., 1849); *Appendice au grand ouvrage sur les infusoires, contenant 274 espèces nouvelles* (Kurze Nachrichten über 274 seit dem Abschluss der Tafeln des grœssern Infusorienwerkes neu beobachteten Infusorienarten, 1840); *Distribution et influence de la vie microscopique dans l'Amérique du Sud et du Nord* (Verbreitung und Einfluss des mikroskopischen Lebens in Süd und Nord-Amerika, 1842); *les Sciences naturelles et la médecine ne justifient pas la crainte d'un affaiblissement corporel des peuples par suite du développement spirituel* (über die naturwissenschaftlich und medizinisch vællig unbegründete Furcht vor kœrperlicher Entkraeftigung der Vœlker; etc., 1842), etc. Il faudrait citer aussi les nombreux *Mémoires* que M. Ehrenberg ne cesse d'insérer dans le recueil annuel (*Jahrbücher*) de l'Académie des sciences de Berlin.

EICHENDORFF (Joseph, vicomte DE), ancien magistrat allemand, écrivain et poëte, né le 10 décembre 1788 au château de Lubowitz, près Ratibor (Prusse), suivit les cours du lycée catholique de Breslau, étudia, depuis 1805, le droit à Heidelberg et à Halle, et fit, en 1808, un voyage à Paris. Il habitait Vienne depuis quelques années, lorsqu'en 1813 il s'engagea comme volontaire dans l'armée prussienne, et fut élevé au grade d'officier. Après avoir pris part aux campagnes de Saxe, de France et de Belgique, il donna sa démission en 1815; fut nommé, en 1816, [illegible] laire au parquet de Breslau, puis conseiller à Dantzick, à Kœnigsberg et à Berlin. [illegible] privé au ministère des affaires ecclésiastiques [illegible] 1841, il prit sa retraite deux ans après. — Il est mort le 26 novembre 1857.

Le talent littéraire de M. Eichendorff [illegible] vela assez tard. Son premier livre, [illegible] de vers, a pour titre : *Pressentiment et présent* (Ahnung und Gegenwart; Nuremberg, 1815). [illegible] rent ensuite : *Guerre aux Philistins* (Krieg den Philistern; Berlin, 1824), conte dramatique; *Scènes de la vie d'un mauvais sujet* [illegible] leben eines Taugenichts; Berlin, 1826); *la Statue de marbre* (das Marmorbild, 1826), charmantes nouvelles qui ont été souvent [illegible] compter celles insérées dans [illegible] recueils, entre autres : *les Poëtes et leurs compagnons* (die Dichter und ihre Gesellen, [illegible]); *l'Enlèvement* (die Entführung [illegible]); *les Chevaliers d'industrie* (die Glücksritter [illegible]).

M. Eichendorff compte aussi [illegible] matiques : *Ezzelin de Romano* [illegible] 1828); et *le Dernier héros de Marienbourg* (der letzte Held von Marienburg [illegible]); *les Prétendants* (die Freier [illegible]) comédie; etc. Il a donné [illegible] mande des *Drames spirituels* de Calderon (geistliche Schauspiele; ibid., 1846 [illegible]) *canor*, de don Juan Manuel [illegible].

Il a lui-même publié une [illegible] vres choisies, prose et vers, [illegible] (Werke; Berlin, 1841-43, 4 vol.). [illegible] époque, il a écrit l'histoire du [illegible] *château des chevaliers de Marienbourg* [illegible] herstellung des Schlosses der deutschen [illegible] ritter zu Marienburg; Berlin, 1844 [illegible] sertations qui ont fait quelque bruit [illegible] dans la pensée de l'auteur, a introduit [illegible] nisme dans la littérature : *de la Signification religieuse et éthique de la nouvelle poésie romantique en Allemagne* (über die religiœse und [illegible] Bedeutung der neuern romantischen [illegible] Deutschland; Leipsick, 1847) et *le Roman allemand du* XVIII[e] *siècle dans ses rapports avec le christianisme* (der deutsche Roman [illegible] in seinem Verhaeltniss zum Christenthum, 1851). L'auteur a cherché à appliquer [illegible] ries nouvelles ou renouvelées, à [illegible] vrage : *Julian*, poëme épique (1853).

EICHENS (Frédéric-Édouard), [illegible] sien, né à Berlin le 27 mai 1804, [illegible] gociant, eut à vaincre les résistances [illegible] pour suivre sa vocation d'artiste. [illegible] étudia la gravure sous M. Buchhorn [illegible] et obtenu, très-jeune encore, plusieurs [illegible] penses académiques, il voyagea [illegible] en France et en Italie (1827). A Paris, [illegible] travailla sous la direction de M. Forster [illegible] Richomme; à Parme, il fréquenta [illegible] Paolo Toschi; à Venise et à Florence, [illegible] d'après les tableaux des maîtres. Sa *Fille du Titien* et de la *Vision d'Ézéchiel* [illegible] grava plus tard, et ses portraits du [illegible] *grande-duchesse de Toscane* firent [illegible]. De retour à Berlin vers 1832, il fut nommé membre de l'Académie des beaux-arts, et [illegible] écoles se disputèrent ses leçons.

M. Fréd. Eichens avait exposé, à [illegible] 1842, sa gravure de la *Vision d'Ézéchiel* [illegible]

Digitized by Google

valut une 3e médaille; il envoya à l'Exposition universelle, en 1855, *Macbeth et les sorcières* et des *Ornements*, d'après M. Kaulbach. Il faut encore citer de lui : l'*Adoration des Mages*, d'après Raphaël (musée de Berlin); une *sainte Madeleine*, d'après le Dominiquin; le portrait de son maître *P. Toschi*, les *Portraits de Frédéric le Grand*, *de sa mère et de sa sœur*, pour l'édition des *OEuvres* du roi philosophe: *Frédéric le Grand et sa sœur enfants*, d'après Pesne; le *Portrait du ministre d'État de Schon*, d'après J. Wolff; enfin le *Portrait du roi Frédéric-Guillaume*, d'après un portrait au daguerréotype. M. Eichens est un artiste consciencieux qui se distingue surtout par la fidélité et la correction.

EICHENS (Édouard), frère du précédent, lithographe, né le 13 septembre 1811, étudia quelque temps la peinture à Berlin, et vint demander des leçons de lithographie aux meilleurs artistes de Paris. A la suite d'un voyage artistique en Italie, il revint en France, où il obtint une médaille pour la lithographie, l'année même où son frère en recevait pour la gravure. M. Éd. Eichens est aujourd'hui un des premiers lithographes de Berlin. On cite surtout ses portraits de *Rauch*, d'après Lallemand, et de *Stiche*, d'après Léopold Robert.

EICHOFF (Frédéric-Gustave), orientaliste et philologue français, né au Havre, le 17 août 1799, d'un négociant de Hambourg depuis quelque temps établi en France, fit ses études à Paris, et prit le grade de docteur ès lettres en 1820. D'abord répétiteur à l'institution Massin, il se livra à l'étude des langues orientales, notamment du sanscrit, et prononça, en 1827, dans une séance solennelle de la Société asiatique présidée par le duc d'Orléans, un discours qui le fit choisir pour professeur d'allemand des enfants du futur monarque. Nommé, après la révolution de 1830, bibliothécaire de la reine, il s'appliqua plus spécialement vers cette époque aux langues vivantes, et suppléa, de 1837 à 1838, M. Fauriel, à la Sorbonne. En 1842, au retour d'un voyage en Italie, il fut envoyé à Lyon comme professeur titulaire de la chaire de littérature étrangère. En 1855, il reçut le titre d'inspecteur général des langues vivantes dans les lycées de France.

Voici les principales publications de M. Eichoff, depuis 1825 : *Études grecques sur Virgile*, ou recueil de tous les passages imités de lui dans les poëtes grecs (1825, 3 vol. in-8); *Parallèle des langues de l'Europe et de l'Inde*, ou *Étude des principales langues romanes*, *germaniques*, etc., avec un *Essai de transcription générale* (1836, in-4, Imprimerie Royale), traduit à Leipsick en 1840; *Histoire de la langue et de la littérature Slaves*, considérées dans leur origine indienne et leur état présent (1839, in-8); *Hymne sacrée*, imitée du russe (id.); *Mélanges littéraires* (1842, in-8); *Essai sur l'origine des Slaves* (1845, in-8); *Essai sur la mythologie du Nord* (Lyon, 1851, in-8); *Hymne à Dieu*, pièce en vers, d'après le poëte russe Derjovine (Ibid., 1853, in-8); *Poésie lyrique des Indiens* (Ibid., id.); *Légende indienne sur la vie future*, traduite du sanscrit, et comparée aux légendes d'Homère et de Virgile (Paris, id.), et des *Études sur Ninive*, *Persépolis*, *mythologie de l'Edda* (1856, in-8).

M. Eichoff a donné, en outre, conformément au programme officiel des langues vivantes adopté dans les colléges, trois séries de *Morceaux choisis des classiques allemands*, prose et vers, en collaboration avec M. L. Prévost (1853, 3 vol. in-8); les *Morceaux choisis*, *prose et vers*, *des classiques anglais*, également divisés en trois classes; des nouvelles éditions du *Dictionnaire étymologique des racines allemandes*, fait par lui et M. de Suckau en 1840, avec un *Aperçu sur l'affinité des langues indo-germaniques* (1855, in-12), et de son *Traité de prononciation*, placé dès 1847 en tête de la *Grammaire allemande* de Meidinger.—M. Eichoff a reçu à l'occasion de son *Parallèle des langues*, des médailles d'honneur du roi de Saxe, du prince de Prusse, et de la ville de Hambourg. Officier de l'Université de France depuis 1842, il a été décoré de la Légion d'honneur en juin 1849.

EICHHORN (Jean Albert Frédéric), homme d'État prussien, né à Wortheim, le 2 mars 1779, fit ses premières études à l'université de Gœttingue, et passa ensuite à Berlin pour obéir au vœu de son père qui professait un enthousiasme extrême pour la Prusse et Frédéric le Grand. En 1800 il devint auditeur au conseil d'État de la province de Clèves, et en 1806 assesseur au tribunal civil de Berlin. En 1813, il fit partie du comité d'organisation de la landwehr. Bientôt il s'engagea lui-même comme volontaire dans l'armée de Silésie, dans les bureaux de laquelle il entra sur la proposition du ministre même de la guerre, le baron de Stein. Il publia depuis : *l'Administration centrale des alliés sous le baron de Stein* (die Centralverwaltung der Verbündeten; etc., 1814). En 1815 il fit partie, sous le prince de Hardenberg, du comité chargé de l'organisation des provinces françaises conquises, et témoigna d'un grand esprit de conciliation au sujet des restitutions d'œuvres d'art et des indemnites réclamées à la France. Nommé conseiller intime d'ambassade, puis membre du conseil d'État dès sa fondation, en 1817, il fut l'instigateur ou le signataire d'un grand nombre de conventions territoriales, commerciales, industrielles conclues avec les nations européennes ou avec les différents États de l'Allemagne. En 1840 il fut nommé directeur au ministère des affaires étrangères, et la même année, ministre des cultes, de l'instruction publique et de la médecine. Il déploya dans ses nouvelles fonctions un esprit peu libéral, et se montra très-favorable au clergé. Il dut donner sa démission le 19 mars 1848, à la suite des émeutes de cette époque, et depuis, il n'a point reparu aux affaires.—M. Eichhorn est mort le 6 janvier 1856.

EICHTHAL (Gustave D'), publiciste français, né à Paris en 1804, d'une riche famille de banquiers d'origine juive, se livra au sortir du collége à l'étude des questions économiques, embrassa les opinions de l'école saint-simonienne, fit partie de l'association qui avait à sa tête M. Enfantin (voy. ce nom), et coopéra à la rédaction du *Globe* et *de l'Organisateur*. Lors de la dispersion de la secte, M. G. d'Eichthal, qui avait sacrifié une partie de sa fortune pour ses idées, se rendit en Grèce où il devint membre du bureau d'économie publique et fit paraître, à son retour, un ouvrage anonyme : *les Deux Mondes*, servant d'introduction à l'ouvrage de M. Urquhart sur la Turquie. Il fut ensuite un des principaux fondateurs de la Société d'ethnologie dont il devint secrétaire, et publia dans ses *Mémoires* (t. I), un travail intitulé : *Histoire et origine des Poulhas ou Fellans*, qui a paru séparément (Paris 1842, in-8), et une *Étude sur l'histoire primitive des races océaniennes et américaines* (Paris 1845, t. II). Déjà, en 1839, il avait publié, de concert avec M. Ismayl Urbain, des *Lettres sur la race noire et blanche*. M. d'Eichthal est membre de la Commission centrale de la Société de géographie. Il a pris part, en 1848, à la rédaction du journal *le Crédit* et n'a cessé de-

Digitized by Google

puis de s'occuper des questions sociales et de l'amélioration de la condition humaine.

EICHWALD (Édouard), naturaliste et voyageur russe, né le 4 juillet 1795 à Mitau en Lithuanie, étudia à Berlin les sciences naturelles et la médecine. Après avoir parcouru l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Angleterre, il revint en Russie, en 1821, et donna des leçons particulières à l'université de Dorpat. En 1823, il fut nommé professeur de zoologie et d'accouchement à Kasan. De 1825 à 1827, il explora la mer Caspienne et les pays du Caucase, et à son retour obtint la place de professeur suppléant à l'université de Wilna. Il fit à cette époque une grande excursion dans les provinces occidentales de la Russie et dans le gouvernement de Kherson. L'université de Wilna ayant été supprimée, M. Eichwald fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie médico-chirurgicale de cette ville et y professa la minéralogie, la zoologie et quelques branches de médecine jusqu'en 1838. Appelé alors à Saint-Pétersbourg, il occupa la chaire de zoologie et de minéralogie à l'académie médico-chirurgicale, puis fut nommé professeur à l'école des mines. Pour compléter ses études de géologie, il exécuta divers voyages en Esthonie, en Finlande, dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, et dans les pays scandinaves. S'étant tourné peu à peu vers l'étude de la paléontologie, il entreprit une série d'excursions scientifiques nouvelles, en 1846, et parcourut le Tyrol, l'Italie, la Sicile, l'Algérie, etc. En 1851, le savant professeur prit sa retraite et reçut le titre de conseiller d'État. Il fait partie de toutes les académies de Russie et de plusieurs académies étrangères.

M. Eichwald est, après Pallas, celui qui a le plus contribué à faire connaître l'empire russe sous le rapport de l'histoire naturelle, de la géognosie et de l'ethnographie. Ses principaux ouvrages, écrits en allemand, en français, en latin ou en russe sont : *Voyage sur la mer Caspienne et au Caucase* (Reise auf dem caspischen Meere und in den Caucasuslaendern; Stuttgart, 1834-1837, 2 vol.); *Géographie ancienne de la mer Caspienne, du Caucase et de la Russie méridionale* (Alte Geographie des caspischen Meeres, des Caucasus und Süd Russland's: Berlin, 1838); *Mémoire sur les richesses minérales des provinces occidentales de la Russie* (en français, Wilna, 1835); *des Couches siluriennes de l'Esthonie* (über die silurischen Schichtensysteme von Esthland; Saint-Pétersbourg, 1840); *Esquisses scientifiques de la Lithuanie, de la Volhynie et de la Podolie* (Naturhistorische Skizzen über Littauen, Volhinien, und Podolien; Wilna, 1830); *Observations scientifiques faites dans un voyage à travers le Tyrol;* etc. (Naturhistorische Bemerkungen waehrend einer Reise durch den Eifel, Tirol, etc.; Moscou et Stuttgart, 1851); — puis, pour la botanique et la zoologie : *Plantarum novarum quas in itinere Caspio-Caucasico observavit, fasciculi*(2 vol. in-folio; Wilna et Leipsick, 1831-1833); *Fauna Caspico-Caucasica* (Saint-Pétersbourg, 1841; avec 40 planches), *Recherches sur les infusoires de la Russie* (Beitraege zur Infusorienkunde Russlands; Moscou, 1844, supplém. I-III; Moscou, 1847-1852); *Zoologia specialis* (3 vol.; Wilna, 1829-1831); *Observationes de Physale et de Delphino* (Saint-Pétersbourg, 1829); *Memoria Bajani* Wilna, 1835) : — enfin, pour la paléontologie : *le Monde antédulivien de la Russie* (die Urwelt Russlands, 4 cahiers; Saint-Pétersbourg, 1840-1847); *la Paléontologie de la Russie* (en langue russe; Ibid., 1851; traduit en français); *Oryktognosie* (Ibid., même langue, 1845); *Géognosie* (Ibid., même langue, 1846).

EISENMANN (Gottfred), médecin et homme politique allemand, né à Wurtzbourg en 1795, et fils d'un cordonnier, fit seul ses premières études et apprit même le droit sans professeur. Entraîné, en 1813, par le mouvement de la nationalité allemande, il se distingua dans la campagne de France. De retour dans sa patrie, il se livra à l'étude de la médecine, et s'affilia en même temps à la plupart des sociétés secrètes qui avaient pour but d'arracher aux gouvernements de l'Allemagne l'exécution des promesses faites sous le coup de la peur que leur inspirait Napoléon. Arrêté en 1823, il ne fut relâché que plusieurs années après, et s'occupa dès lors de se faire une clientèle à Wurtzbourg. L'avénement du roi Louis (1829) étant venu réveiller les espérances de le parti libéral, il fonda le *Journal populaire de Bavière*, dont la censure ordonna bientôt la suppression. *Le Testament politique de Frédéric de Spaur* qu'il publia en 1831, le fit compter au nombre des adversaires déclarés du gouvernement. Faisant nettement sa profession de foi, il se prononça pour la monarchie constitutionnelle, ce qui fut assez pour donner lieu à son arrestation (1832). Il resta neuf ans prisonnier à la citadelle de Passau et ne fut mis en liberté qu'en 1841.

C'est de l'époque de sa captivité que datent ses principaux ouvrages de médecine : *la Fièvre puerpérale* (das Kindbettfieber, 1834); *le Typhus* (der Typhus, 1835); *la Cholère* (die Cholera, 1836); *les Fièvres de blessure* (die Wundfieber, 1837); *la Typose* (die Typosis, 1839). Sorti de prison, il continua ses travaux, et publia deux ouvrages importants : *le Rhumatisme* (die Rheumatismus; Erlangen, 1841-1843, 3 vol.); et *le Ramollissement du cerveau* (die Hirnerweichung; Leipzig, 1842). On trouve dans tous ces écrits beaucoup de méthode et des observations nouvelles.

A la révolution de 1848, M. Eisenmann fut envoyé par ses concitoyens à l'Assemblée nationale de Francfort. Son but constant, clairement indiqué dans ses *Idées pour une constitution allemande* (Erlangen, 1848), fut de défendre cette unité et cette fédération nouvelle que travaillaient sourdement à détruire les grandes puissances. Il vota contre l'armistice de Malmoe, conclu sans l'autorisation de l'Assemblée, et combattit énergiquement la candidature du roi de Prusse à l'empire d'Allemagne, et se montra l'ardent adversaire de l'Autriche dans la question hongroise. Mais ses ménagements pour les susceptibilités et les intérêts particuliers des divers États de l'Allemagne, sans être réactionnaires, lui aliénèrent le parti démocratique. Lorsque les débris de l'Assemblée nationale eurent transporté son siége à Stuttgart (mai, 1849), convaincu de l'impuissance de ses efforts, M. Eisenmann renonça à la politique et revint à ses travaux.

ELGIN (Georges Charles-Constantin Bruce, comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, est né à Péra (Turquie), le 5 avril 1811, l'aîné des quatorze enfants du fameux ambassadeur qui, en 1814, fit transporter à Londres la collection d'antiquités grecques connue sous le nom de *marbres d'Elgin*. Il fit ses études à l'université d'Oxford. Il venait d'être envoyé au parlement par la ville de Southampton, lorsque son père étant mort (14 novembre 1842), il fut appelé aux honneurs de la pairie. La même année, il fut nommé gouverneur de la Jamaïque et envoyé, en 1846, au Canada, en la même qualité, avec un traitement de 175 000 francs par an. Son administration, approuvée par les divers ministres qui se sont succédé depuis cette époque au département des colonies, fut très-populaire

donna à l'agriculture, au commerce et à l'industrie du pays toute l'extension et tous les encouragements possibles, et s'efforça de garder une sage neutralité entre les partis anglais et français. Lord Elgin est revenu, en 1854, prendre son siége à la Chambre haute.

ÉLIE DE BEAUMONT (Jean-Baptiste-Armand-Louis-Léonce), géologue français, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, sénateur, né le 25 septembre 1798 à Canon (Calvados), fit au collége Henri IV de brillantes études et sortit le premier de l'École polytechnique, en 1819, pour entrer à l'École des mines. En 1821, il entreprit, par ordre du gouvernement, une série de voyages métallurgiques et fut nommé à son retour, en 1824, ingénieur ordinaire des mines. Professeur à l'École des mines, en 1829, au Collége de France, en 1832, il devint ingénieur en chef l'année suivante. Il est aujourd'hui inspecteur général de première classe. Élu successivement correspondant de l'Académie de Berlin (1827), membre de la Société philomatique (1829), associé étranger de la Société royale de Londres (1835), membre de l'Académie des sciences, en remplacement de Claude Lelièvre, le 21 décembre de la même année, il est secrétaire perpétuel de cette Académie, depuis la mort de François Arago. Lors du rétablissement de l'Empire, il a été élevé à la dignité de sénateur. Il avait été créé commandeur de la Légion d'honneur le 10 décembre 1850.

Les premiers écrits de M. Élie de Beaumont se rapportent à la métallurgie. Les principaux sont : une *Notice sur les mines de fer et les forges de Framont et de Rothau (Vosges)*, insérée dans les *Annales des mines* (1822) ; et l'article *Mines* dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, réimprimé à part en 1824, sous le titre : *Coup d'œil sur les mines*, et qui traite de travaux de recherches et d'exploitation, des principales exploitations des mines, et des ressources qu'elles offrent au géologue, au chimiste et au physicien.

En 1823, le directeur général des ponts et haussées et des mines, M. Becquey, ayant conçu e projet de faire recueillir tous les éléments d'une arte géologique générale de la France, il en con a la direction à M. Brochant de Villiers, en lui adignant pour collaborateurs principaux MM. Durénoy (voy. ce nom) et Élie de Beaumont, alors lèves de l'École des mines. Comme un semblable avail venait d'être exécuté en Angleterre, les trois génieurs y furent envoyés pour en étudier la arche et les résultats ; ils avaient en outre pour ission de visiter les grands établissements mé llurgiques et de réunir tous les documents opres à développer en France les industries similires. Les observations recueillies dans cet intéssant voyage ont été publiées par MM. Dufrénoy Élie de Beaumont dans les *Annales des mines*, is dans l'ouvrage spécial intitulé : *Voyage mé llurgique en Angleterre, ou Recueil de mémoires r le gisement, l'exploitation et le traitement des nerais d'étain, de cuivre, de plomb, de zinc et fer dans la Grande-Bretagne* (1827, in-8 avec as ; 2e édit., considérablement augmentée et ligée avec la collaboration de MM. Léon Coste Perdonnet, 2 vol. in-8 avec 2 atlas et 2 cartes logiques de l'Angleterre).

es travaux de MM. Dufrénoy et Élie de Beau t sur la carte géologique de France comcèrent en 1825, et, à partir de cette époque, Élie de Beaumont s'occupa presque exclusivet de recherches géologiques. Il publia, en , dans les *Annales des mines*, ses *Observa sur les différentes formations qui, dans le me des Vosges, séparent la formation houil de celle du lias* ; en 1828, *Notice sur un gisement de végétaux fossiles et de bélemnites situé à Petit-Cœur, près Moutiers (Ann. des sc. nat.)* ; en 1829, *Faits pour servir à l'histoire des montagnes de l'Oisans* (Ibid.) ; *Notice sur la ceinture jurassique du grand bassin géologique qui comprend Londres et Paris* (Ibid.) ; et *Recherches sur quelques-unes des révolutions de la surface du globe* (Ibid.). C'est dans ce dernier travail que l'auteur expose, dans leur ensemble, ses idées sur les soulèvements des systèmes de montagnes ; profitant des observations de ses devanciers et étendant aux soulèvements anciens les théories si neuves et si ingénieuses que Léopold de Buch avait émises sur la formation des cônes volcaniques, il définit la direction des soulèvements des chaînes de montatagnes, établit le synchronisme des soulèvements opérés parallèlement à un même grand cercle de la sphère terrestre, et jette les bases d'un système nouveau de géologie stratigraphique, d'après lequel il parvient à classer les formations sédimentaires successives suivant la direction des soulèvements qu'elles ont éprouvés. Cette doctrine, élaborée par M. Élie de Beaumont pendant de longues années, modifiée par lui-même toutes les fois que des observations nouvelles l'exigeaient, défendue avec un rare talent contre de sérieuses attaques, a continué jusqu'à ce jour de faire autorité dans la science. Il l'a récemment présentée sous sa forme définitive dans sa *Notice sur les systèmes de montagnes*, qui contient, outre le résumé de ses recherches personnelles, l'abrégé des travaux faits en Europe par différents géologues sur quatre-vingt-quinze systèmes de montagnes.

Parmi les écrits qui traitent plus spécialement de la constitution géologique de la France, nous devons encore signaler : un *Mémoire sur l'étendue du système tertiaire inférieur dans le nord de la France* (*Mémoires* de la Société géologique de France, 1832) ; et un *Mémoire sur les groupes du Cantal et du mont Dore, et sur les soulèvements auxquels ces montagnes doivent leur relief actuel*, en société avec M. Dufrénoy (*Ann. des Mines*, 1835). Nous citerons à part deux mémoires dans lesquels M. Élie de Beaumont confirme par ses propres observations la théorie des cônes volcaniques posée par L. de Buch : *sur l'Origine et la structure du mont Etna* (*Comptes rendus* de l'Acad. des sciences, 1835) ; *sur la Formation du cône du Vésuve* (Ibid., 1837).

Les travaux préparatoires pour l'établissement de la *Carte géologique de France* sont aujourd'hui terminés. Cet ouvrage gigantesque n'aura pas moins de sept à huit mètres de largeur ; on en a vu à l'Exposition universelle de 1855 un magnifique fragment sorti des ateliers de l'Imprimerie impériale, et qui renferme toute la partie septentrionale de la France. Tous les terrains y sont distingués au moyen de couleurs claires ; les cours des fleuves et des rivières, tracés au milieu des dépôts d'alluvion qui forment leur bassin. Non-seulement chaque canton, mais encore chaque commune et chaque hameau, peuvent y reconnaître la nature géologique des terrains qui constituent leur territoire.

ELIOT (Samuel), littérateur américain, né à Boston, le 22 décembre 1821, prit ses degrés au collége d'Harvard en 1839 et vint continuer ses études en Europe. Étant à Rome dans l'hiver de 1845 à 1846, il conçut le projet d'une *Histoire critique de la liberté*, dont il n'a publié encore que des fragments : *Passages tirés de l'histoire de la liberté* (Passages from the history of liberty, 1847), où il traite avec une assez haute portée philosophique les réformateurs du moyen âge : Arnold de Brescia, Giovanni de Vicence, Savo-

narcie. Wycleff. etc.: *the Liberty of Rome* (2 vol. in-8. Boston. 1849). Ce dernier travail a été remanié et refondu. en 1853. sous le titre définitif d'*Histoire de la liberté; première partie. les Vieux romains* (the History of liberty. part I. the Ancient romans. 2 vol. in-12). La même année deux volumes ont paru : *les Nouveaux chrétiens* (the Early christians. 2 vol. in-12). Les trois suivants contiendront l'histoire des époques papale, monarchique et américaine.

ELLENBOROUGH (Edward LAW, 1er comte D'), homme politique et pair d'Angleterre, né le 8 septembre 1790, est fils d'un président de la Cour du banc du roi qui fut élevé en 1802 à la pairie. Après avoir fait ses études au collège d'Eton et à l'université de Cambridge, où il reçut, en 1809, le diplôme de maître ès arts, il épousa la huitième fille du marquis de Londonderry (1813), et siégea pendant quelques mois de l'année 1818 à la Chambre des Communes sous le nom de Law. Son père étant mort à cette époque, il prit ses titres et sa place à la Chambre des Lords dans les rangs des tories et ne tarda pas à se faire remarquer par de brillantes qualités oratoires : son parti crut avoir trouvé en lui un homme d'État.

Lord Ellenborough débuta dans les emplois publics sous les auspices de lord Wellington, qui lui confia, en 1828, l'administration du sceau privé. Mais ce fut au bureau des affaires des Indes (*board controul*) dont il devint président pendant les deux ministères de sir R. Peel (1834 et 1841), qu'il se montra sous un jour plus favorable pour sa fortune politique : il venait d'être investi de ces fonctions pour la seconde fois lorsqu'il fut désigné pour remplacer lord Auckland comme gouverneur général des Indes (octobre 1841). Aussitôt qu'il fut arrivé à Calcutta, une nouvelle expédition contre l'Afghanistan fut entreprise afin de rendre aux armes anglaises le prestige que de récents désastres avaient compromis. Cette campagne, hardiment conduite par les généraux Nott et Pollock, fut marquée par la prise de Kaboul et de Ghazna (1842); les conspirations qui avaient éclaté parmi les princes tributaires avortèrent par suite des précautions prises. Dans le Scind, on fit ensuite une courte mais dangereuse guerre qui se termina par la complète soumission du maharadjah. Pendant le même temps les Beloutchis, excités par la rébellion des Afghans, s'étant aussi soulevés contre les Anglais, sir Ch. Napier se chargea de dompter les premiers, et, à la bataille de Miani (17 février 1843), anéantit la puissance des seconds, dont les différents districts, après la prise d'Haïderâbad, furent transformés en une province tributaire.

Toutes ces conquêtes étaient loin de plaire aux directeurs de la Compagnie, qui les attribuaient à l'humeur belliqueuse de lord Ellenborough. Celui-ci fut donc rappelé tout à coup et remplacé par sir H. Hardinge (avril 1844). On lui reprochait aussi de mépriser les employés civils, de relâcher les liens de la discipline dans l'armée, de parler au peuple indien un langage qui semblait approuver l'idolâtrie, etc. On discuta ces griefs au Parlement : lord Wellington défendit son protégé, et à son retour il n'en fut pas moins élevé au rang de comte (octobre 1844) et décoré de la grand'croix du Bain. Il rentra bientôt dans le cabinet Peel et remplit, de janvier à juillet 1846, le poste de premier lord de l'Amirauté.

Depuis cette époque, lord Ellenborough n'est revenu aux affaires que pendant deux mois, en 1858; il avait été question de lui toutes les fois que les crises politiques présageaient un triomphe passager pour le parti tory. Le 14 mai 1855, il a porté à la tribune une motion qui a soulevé contre lui l'opinion publique : dans un discours [illegible] et destiné à produire un grand éclat, il a dénoncé la guerre contre la Russie comme injuste, [illegible] neste et impopulaire, et a demandé une prompte conclusion de la paix. Il fait, depuis [illegible] partie du Conseil privé. Marié en secondes [illegible] à une fille de l'amiral Digby (1824), avec laquelle il a divorcé en 1830, il n'a point d'enfants. Il a pour héritier de sa pairie son neveu, Charles Edmond LAW, né en 1820.

ELLENRIEDER (Marie), femme peintre allemande, née à Constance en 1791, [illegible] vit e ses premières études artistiques et vint [illegible] 1820) à Munich, où elle exécuta quelques [illegible] tableaux, et suivit le mouvement [illegible] dominait dans la peinture bavaroise. [illegible] trois voyages successifs en Italie, et s'attacha, en étudiant l'école romaine, au dessin et à la composition. En Allemagne, ni les commandes ni les honneurs ne lui manquèrent. On cite parmi ses œuvres : *le Martyre de saint* [illegible], pour l'église catholique de Carlsruhe; *les* [illegible] *ration de saint Barthélemy*, dans [illegible] tenberg et les peintures religieuses de l'église d'Ichenheim; *le Christ bénissant les enfants*, *Joseph* [illegible] *rie et l'enfant Jésus*, *Joseph* [illegible] *Madone*, *saint Borromée*, [illegible] *l'Espérance et la Charité*; plusieurs portraits et des toiles de genre, entre autres *un Enfant surpris par l'orage et priant sous un arbre*.

Mme Ellenrieder qui a été nommée peintre de la cour de Bavière, est considérée en Allemagne comme la plus habile artiste des femmes qui [illegible] nient aujourd'hui le pinceau. Ses pastels [illegible] pas moins de réputation que ses toiles. Elle [illegible] donner aux têtes de femme et d'enfant une [illegible] et une douceur idéales qui ont fait dire qu'elle vivait dans la compagnie des anges. Mais [illegible] leur est grise et terne, à la manière des [illegible] maîtres de l'école romantique allemande. Mlle Ellenrieder n'a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, que le tableau des *Deux* [illegible] *gardiens*. Depuis quelques années, elle s'est [illegible] à Constance, sa ville natale.

ELLESMERE (Francis EGERTON, 1er comte [illegible]), homme politique et pair d'Angleterre, né à Londres le 1er janvier 1800, est le second fils du duc de Sutherland (voy. ce nom). Connu [illegible] sous le nom de lord Leveson Gower, il reçut une éducation distinguée au collège d'Eton et à l'université d'Oxford. A la suite d'un voyage sur le continent, il s'éprit du goût le plus [illegible] langue et la littérature allemandes et traduisit en vers le *Faust*, qu'il accompagna d'un [illegible] ballades tirées des œuvres de Gœthe, Schiller, Burger, Salis et Kœrner (2 vol.). Cette traduction, suivie bientôt de celle d'*Hernani*, de Victor Hugo, eut de nombreuses réimpressions [illegible] que l'auteur se décidât à la retirer de la circulation. A cette même époque, il publiait dans les recueils périodiques des pièces de vers qui ont [illegible] lui faire une place honorable parmi les poètes contemporains de son pays.

Élu en 1832, député de Bletchingley à la Chambre des Communes, il vota avec les Conservateurs [illegible] dérés et y rentra, après une courte absence, [illegible] le comté de Sutherland (1826-1830). Sous le ministère de Canning qui faisait grand cas de [illegible], remplit pour quelques mois les fonctions de [illegible] de la Trésorerie (1827) et fut appelé par lord Wellington au poste de principal secrétaire [illegible] l'Irlande (1828-1830). Son opposition au bill de réforme parlementaire l'écarta pendant [illegible] années de la scène politique; mais, [illegible] çut le mandement législatif du comté de La[illegible]

Digitized by Google

tre (1835), qui lui fut renouvelé jusqu'en 1846, il déploya les véritables qualités d'un homme d'État en rompant avec l'esprit d'hostilité systématique des anciens tories. Il plaida éloquemment la cause du libre échange bien avant que sir R. Peel se fût converti à cette opinion; il a présenté un projet de loi pour la dotation du clergé catholique, et s'associa à la fondation de l'université libérale de Londres. En 1841, il soutint de tout son pouvoir la réforme commerciale et présenta, en 1846, en réponse au discours de la couronne, un projet d'Adresse où il parlait avec éloge du régime économique qu'on allait inaugurer.

La mort de son oncle (1830) l'ayant mis en possession du majorat de Bridgewater, il échangea son nom patronymique de Leveson Gower contre celui d'Egerton. A la fin de 1846 il fut élevé à la pairie sous les titres de comte d'Ellesmere et vicomte Brackley, qui avaient déjà existé dans la famille de son oncle, le duc de Bridgewater. A la Chambre des Lords, il tint la même conduite indépendante; mais sa santé chancelante l'a écarté des emplois publics. Il fait partie du Conseil privé, et a reçu en 1855 les insignes de l'ordre de la Jarretière. De son mariage avec miss Greville (1822), il a six enfants dont l'aîné, George-Granville-Francis, vicomte BRACKLEY, né à Londres en 1823, a siégé au Parlement de 1847 à 1851.

Outre les ouvrages cités, on a encore du comte d'Ellesmere : *le Pèlerinage* (the Pilgrimage, 1842); et les *Esquisses de la Méditerranée* (Mediterranean sketches, 1843), récit en vers et en prose d'un voyage fait par lui à bord d'un yacht de plaisance en Palestine, en Italie et en Espagne de 1839 à 1841. Parmi les petits poëmes qu'il a écrits depuis cette époque et qui n'ont été livrés qu'à une publicité restreinte, on remarque: *le Paria*, *Donna Charitea*, *le Siége de Vienne*, *la Mort de Wellington* et *la Fabrique*. Citons encore : *l'Archéologie du Nord* (Guide to northern archæology, 1848), fruit de ses travaux comme antiquaire; *Tableau des événements militaires de l'Italie en* 1848 *et* 1849 (Military events in Italy, 1851), traduit de l'allemand.

Protecteur généreux des arts, lord Ellesmere possède une des plus belles galeries de tableaux italiens, espagnols, flamands, français et anglais qui existent en Angleterre; elle est connue sous le nom de *Galerie Bridgewater* et a été estimée 200 000 liv. st. (5 000 000 de fr.). Le public est admis à la visiter certains jours de la semaine dans le magnifique hôtel de Saint-James park, *Bridgewater-house*, construit de 1847 à 1850 par le fameux architecte Barry.

ELLET (Élisabeth LUMMIS, mistress), femme de lettres américaine, née à Sodus-Point, sur le lac Ontario (New-York), en 1818, et fille d'un médecin, fut élevée à Aurora et se maria au docteur William Ellet, qui a successivement occupé différentes chaires de chimie dans les États de New-York et de la Caroline du sud. Après avoir suivi son mari dans ses diverses résidences, elle habite New-York depuis 1849.

Elle a débuté, dès 1835, dans la littérature, par un volume de *Poésies*, suivi d'un drame historique : *Teresa Contarini*. De 1841 à 1848, elle publia divers ouvrages d'imagination, entre autres, un roman historique : *Scènes de la vie de Jeanne de Sicile* (Scenes in the Life of Joanna of Sicily, in-12). Mistress Ellet donnait, en outre, dans les revues et *Magazines* des nouvelles et des articles de critique, parmi lesquels on remarque une étude sur Schiller.

En 1848, parut son principal ouvrage : *les Femmes de la révolution américaine* (The Women of the american Revolution; 3 vol. in-12; New-York), travail intéressant et curieux, rempli de renseignements authentiques, empruntés à des manuscrits originaux ou aux souvenirs personnels des amis encore vivants des héroïnes américaines. Au même genre d'études appartiennent: *l'Histoire domestique de la révolution d'Amérique* (The domestic History of the Revolution; 2 vol. in-12; New-York), et *les Femmes pionniers de l'ouest* (the Pioneer Women of the West). Mistress Ellet a encore écrit : *Voyage d'été dans l'ouest* (Summer rambles in the West, in-12); un intéressant volume de traditions et légendes européennes: *les Soirées de Woodlawn* (Evenings at Woodlawn, in-12); *Histoires de musiciens* (Novellettes of the musicians (in-8); *les Esprits gardiens* (Watchings spirits, in-8), essai sur la présence et l'action des esprits dans ce monde, d'accord avec les dogmes des Écritures.

ELLIOT (Georges), marin anglais, né en 1784, et frère de lord Minto, entra de bonne heure dans la marine royale et parvint rapidement au grade de capitaine de vaisseau; il avait pris part à presque toutes les campagnes maritimes qui marquèrent les premières années du siècle. En 1830 il devint secrétaire du conseil de l'Amirauté, puis commanda, en qualité de contre-amiral, la division navale du cap de Bonne-Espérance. Au mois de mars 1840, il fut mis à la tête de la flotte envoyée en Chine pour forcer l'entrée du fleuve Jaune : il s'empara avec beaucoup de vigueur de l'île de Chusan, débarqua sur le rivage chinois et s'avança rapidement avec les troupes de marine dans la direction de Peking. Mais, ayant commis la faute d'écouter les propositions insidieuses des envoyés de l'empereur et de rétrograder, il fut destitué de son commandement. En 1847, il a été nommé vice-amiral.

ELLIOT (Henri-Georges), diplomate anglais, né en 1817, neveu du précédent, est fils du deuxième comte de Minto (voy. ce nom). En sortant de l'université de Cambridge, il devint secrétaire de sir J. Franklin qu'il accompagna à la terre de Van Diemen (1836-1839). Après avoir passé une année au ministère des affaires étrangères, il entra dans la diplomatie et fut d'abord attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1841). Depuis il a été nommé secrétaire de légation à Vienne (1853).

ELLIOT (Charles-Gilbert-John BRYDONE), marin anglais, né en 1818, est frère du précédent. Il sert dans la marine où sa conduite, lors de l'expédition contre la Chine, lui a valu le grade de capitaine (1841). En 1855 il a fait la campagne de la Baltique en qualité de commodore de deuxième classe.

ELLIOTSON (John), célèbre médecin anglais, né à Londres, fit ses études médicales aux universités d'Édimbourg et de Cambridge. Après un stage de trois ans, comme élève dans les hôpitaux de Saint-Thomas et de Guy, il resta cinq ans médecin adjoint et fut enfin élu médecin dans ce dernier hôpital. La rude guerre qu'il fit aux méthodes routinières et aux abus administratifs, l'adoption de prescriptions nouvelles, entre autres de l'acide prussique dans les affections de l'estomac, de l'acide hydrocyanique et de la créosote, soulevèrent contre lui une vive hostilité. De là les longs obstacles apportés à son admission à l'hôpital de Saint Thomas (1822). Quoique cette maison et celle de Guy fussent soumises au même règlement, celle de Guy était seule pourvue d'un enseignement médical. M. E. Elliotson, par ses énergiques réclamations, fit révoquer cette injustice, et fut chargé, concurremment avec un pra-

tution, le fit à Saint-Thomas un cours de médecine pratique. Mais bientôt l'importance [illegible] tourner en ridicule sa méthode et ses [illegible] sur le stéthoscope. [illegible] le professeur. Il parlait [illegible] et faisait des conférences [illegible] qui, après une [illegible] contre les cabales, eurent un plein succès. Aujourd'hui [illegible] son exemple, la [illegible] dans toute l'Angleterre.

Ayant échoué ensuite dans sa candidature au collège du Roi, M. Elliotson accepta une chaire à celui de l'Université, en 1831. Son cours, où le public se portait en foule, fut littéralement reproduit par la *Lancet* et la *Medical Gazette*. Il suffisait, avec les articles [illegible] dans les *Medico-Surgical Transactions*, pour montrer à quel degré [illegible] la science du professeur au [illegible] du praticien.

En 1834, ayant [illegible] l'hôpital de l'École de médecine [illegible] de l'Université, il [illegible] se retirer de Saint-Thomas. Les honneurs [illegible], puisqu'il a été élu président de la Société royale de médecine et de chirurgie, membre de la Société royale de Londres et du Collège royal des chirurgiens.

M. Elliotson se prépara [illegible] les [illegible]. En 1837, les limites de la science lui paraissant trop [illegible], il étudia le magnétisme animal, et, satisfait de ses essais, il [illegible] que cet agent [illegible] au traitement de certaines affections [illegible] un remède efficace et [illegible] comme le plus [illegible] les opérations chirurgicales, ses expériences excitèrent au plus haut point [illegible] et les violents adversaires. En butte à mille sarcasmes, il les défia et les soutint avec une fermeté digne d'une meilleure cause. Enfin ses [illegible] de le voir pratiquer le magnétisme jusque dans leurs salles, l'amenèrent par leurs mauvais procédés à donner sa démission de professeur et de médecin à l'hôpital. La retraite de M. Elliotson, qui avait déjà été fatale à Saint-Thomas, fit aussi un tort immense à l'École de médecine du collège de l'Université. Elle n'était pas moins préjudiciable aux intérêts du praticien, qui crut devoir en faire le sacrifice à ses nouvelles convictions. Il contribua alors à fonder un hôpital mesmer en 1849. Il avait aussi été le fondateur de la Société phrénologique, dont il fut élu président, et il créa, sous le titre de *Zoiste*, un journal à la fois mesmérien et phrénologique.

Les meilleurs titres de M. Elliotson à la célébrité sont : un remarquable travail sur le sulfate de quinine, où il a révélé à l'Angleterre cette grande découverte de Lep[illegible] Letier, en y apportant de notables modifications; la prescription à fortes doses du carbonate de fer contre la chorée (danse de Saint-Guy); l'emploi de la créosote contre les vomissements et autres accidents pathologiques; la découverte des qualités diurétiques et des admirables propriétés curatives de l'hydriodate de potasse; la constatation de la nature épidémique de la morve; des recherches sur l'auscultation; l'accroissement acoustique donné au stéthoscope par le retrait du tampon; etc., découvertes ou innovations qui, repoussées d'abord, sont, depuis longtemps, acquises à la thérapeutique.

Il a publié : *Leçons sur les nouveaux perfectionnements dans l'art de distinguer les maladies du cœur* (Lumleyan Lectures on the recent; etc.; Londres, 1830); une traduction de *la Physiologie de Blumenbach* (Blumenbach's Physiology; 5e édition), avec des notes plus volumineuses que l'ouvrage original; *Pratique de la médecine* (Practice of medicine, in-8); *Opérations chirurgicales rendues insensibles par le mesmérisme* ([illegible] cal cases in mesmerism); etc., etc.

ELLIS (Sarah Stickney, mistress), femme de lettres anglaise, née au commencement [illegible] reçut sa première éducation dans [illegible] par la secte des quakers à laquelle [illegible] appartenait, et fit ses débuts comme [illegible] contribuant à une collection de petits [illegible] destinés à la jeunesse. En 1837, elle épousa [illegible] les notes le révérend William Ellis, [illegible] missionnaire protestant des îles de la mer du Sud, qui s'est fait connaître par divers [illegible] voyages, entre autres les *Recherches sur la Polynésie* (Polynesian Researches).

A dater de cette époque, Mistress Ellis [illegible] sérieuse considération la situation [illegible] femmes dans la société moderne et [illegible] sans tomber pour cela dans les exagérations reprochées à tant d'autres écrivains de son sexe. Dans ce but d'amélioration [illegible] tellement elle, elle publia : *les Femmes d'Angleterre* (Women of England, 18[illegible]) [illegible] la légitime influence que leur [illegible] tantes ou par leurs talents [illegible] *et les [illegible]* (the Daughters of England) [illegible] the Wives of England; enfin *les Mères* [illegible] (Mothers of England, 1845), [illegible] dite, système d'éducation [illegible] selon leur condition sociale.

La même tendance à traiter [illegible] l'émancipation féminine, se [illegible] nombreux ouvrages d'imagination [illegible] dame, tels que : *les Fils du p*[illegible] [illegible], 1840; *les Secrets de fam*[illegible] 1841, 3 vol., recueils de nouvelles; [illegible] Pictures of private life, 18[illegible] [illegible] Look to the end; *Pr*[illegible] Prevention better than cure; [illegible] *tempérament; Distinctions sociales*, [illegible] met en action d'excellents principes [illegible] *la Famille Bennett en voyage* (the Bennett [illegible]) *Rawdon-house*; etc. La plupart de ces [illegible] ont obtenu plusieurs éditions, surtout [illegible] Unis, où leur caractère pratique en [illegible] cher la lecture.

ELLISSEN (Adolphe), poëte et critique allemand, né à Gartow, dans le duché de [illegible] le 14 mars 1815, reçut, auprès de son [illegible] decin distingué, une première éducation [illegible] raire, et commença, en 1832, ses études [illegible] decine à l'université de Gœttingue, [illegible] goût prononcé pour la littérature, [illegible] les langues modernes, surtout les [illegible] tales. Après avoir encore suivi les cours [illegible] universités allemandes, il vint à Paris [illegible] puis parcourut la Suisse, l'Italie et la Grèce [illegible] cupant des langues chinoise et grecque [illegible] et visitant toutes les bibliothèques. De [illegible] Allemagne, à la fin de 1838, il habita [illegible] den, tantôt Gœttingue, ou encore les [illegible] de ces deux villes. Il s'est définitivement [illegible] Gœttingue depuis 1842. En 1848, il s'est [illegible] mouvements politiques de son pays. A[illegible] parti démocratique modéré, il en d[illegible] principes à la Chambre de Hanovre et [illegible] ment de Francfort. Il fut un des ré[illegible] *Gœttinger Burgerblatt*. Depuis, il a été [illegible] ment élu député aux États du Hanovre, [illegible] été nommé plusieurs fois de suite vice-[illegible] En 1855, il reçut de la ville de Gœttingue [illegible] et les droits de citoyen.

M. Ellissen occupe une des premières [illegible] dans la critique et l'histoire littéraire, [illegible] études orientales et dans la poésie. On a [illegible]

Digitized by Google

toutefois qu'il n'ait pas concentré sur un seul point toutes les forces de son esprit. Parmi ses principaux ouvrages, on cite un recueil peu connu de poésies en langue chinoise et grecque moderne sous ce titre : *Fleurs de thé et d'asphodèle* (Thee-und Asphodelosblüten; Gœttingue, 1840); une traduction et un excellent commentaire de l'*Esprit des lois* de Montesquieu (Leipsick, 1843-1844, 12 vol.); un *Choix des œuvres de Voltaire* (1844-1846, 12 vol.), ainsi qu'une dissertation sur *Voltaire poète politique* (Voltaire als politischer Dichter; Leipsick, 1847); un *Essai de poésie polyglotte européenne* (Versuch einer Polyglotte der europaeisch. Poesie; Ibid., 1846, t. I), où, dans le présent comme dans le passé, il subordonne le développement politique et moral des peuples au développement de leur poésie; un poëme tiré de l'histoire grecque du moyen âge, *l'Ancien chevalier* (der alte Ritter; Ibid., 1846); la monographie de *Michel Akominatos, archevêque d'Athènes* (Ibid., 1846), où l'on trouve la peinture de l'état politique et littéraire d'Athènes au moyen âge; des *Documents pour une histoire d'Athènes depuis la perte de son indépendance* (Beitraege zur Geschichte Athens nach dem Verlust seiner Selbstandigkeit; Gœttingue, 1848); diverses dissertations, etc. Les poésies de M. Ellissen, consistent en un certain nombre de pièces de vers ou de petits poëmes qui ont paru soit en brochures, soit dans les journaux littéraires de Gœttingue et autres villes.

ELMORE (Alfred), peintre anglais, est né en 1816 à Clonakilty (comté de Cork). Il vint dans son enfance habiter Londres; son nom se trouve sur le livret des expositions de l'Académie dès 1834. Ses premiers tableaux indiquent une tendance à la peinture d'histoire : *le Crucifiement* (1838); *le Martyre de Thomas Becket* (1839), destiné à O'Connell, et légué par lui à une des églises catholiques de Dublin. Il visita ensuite l'Italie, et en rapporta le sujet si émouvant de *Rienzi au Forum* (1844), ainsi que des scènes familières qui devinrent la propriété de l'Union des arts.

Dans le genre semi-historique où paraît se complaire l'école anglaise, quand elle ne reproduit pas les mœurs de la vie réelle, M. Elmore a fait preuve d'une grande habileté de pinceau. Son *Origine de la querelle des Guelfes et des Gibelins* (1845), qui lui valut le titre d'associé de l'Académie royale, fut acquis au prix de 7500 francs; l'agencement des figures en est très-pittoresque, le coloris agréable. *L'Évanouissement de Héro* parut en 1846, et *l'Invention du métier à bas* en 1847; ce dernier sujet, d'une exécution très-fine, eut un succès populaire.

Parmi ses derniers tableaux, on remarque : *la Mort de Robert le Sage, roi de Naples* (1848); une *Scène de controverse religieuse sous Louis XIV* (1849), traitée d'un style sévère, mais dont les contours ont une sécheresse tranchante; *Griselda* (1850); *Hotspur* (1851); *le Portrait* (1852); etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, on a vu de lui, outre *les Guelfes et les Gibelins* et *la Controverse* dont nous avons parlé, une toile de genre, *la Novice*, fort délicatement rendue. Cet artiste a obtenu une mention.

ELPHINSTONE (John ELPHINSTONE, 13e baron), pair représentatif d'Écosse, est né en 1807, à Cumberland-House (comté de Dumbarton). Entré d'abord au service militaire, il parvint au grade de capitaine et le quitta lorsqu'il fut envoyé à Madras en qualité de gouverneur de cette présidence (1836). De retour en 1842, il remplit à la cour de Victoria les fonctions de chambellan, de 1847 à 1852, et pendant une grande partie de l'année 1853. A cette époque il retourna aux Indes, où il venait d'être nommé gouverneur de Bombay. En 1852, il a été élu membre temporaire de la Chambre des Lords; ses opinions sont libérales. Il fait partie du Conseil privé.

ELPHINSTONE (sir Howard), homme politique anglais, parent du précédent, né en 1804, dans le comté de Devon, est fils d'un général distingué. Après avoir pris ses grades à l'université de Cambridge et le diplôme de docteur en droit à celle d'Oxford, il fut admis en 1840 au barreau. Il a siégé deux fois au Parlement, d'abord comme député d'Hastings (1835-1837), puis comme député de Lewes (1841-1847). Il appartient au parti libéral.

ELSHOËCT (Karl), ou ELSHOECT-VITAL, sculpteur français, est né à Bergues (Nord), le 3 mai 1791, d'une famille d'artistes originaire de Bruxelles, et reçut de son père les premières leçons de dessin et de sculpture. A quinze ans il vint seul à Paris, où, tout en luttant contre la nécessité la plus dure, il parvint à se faire admettre enfin dans l'atelier de Bosio. Une copie du *Louis XIV* placé depuis sur la place des Victoires, dont il fit présent à sa ville natale, lui valut une pension annuelle de 600 francs. En 1825, il exposa une statue de *l'Innocence* (musée de Dunkerque) qui lui mérita une médaille d'or et des commandes du gouvernement. Il fit pour la colonne Vendôme un modèle de *Napoléon* qui ne fut pas choisi. Mais le succès d'*Eloa* (1828) lui fit un nom parmi les sculpteurs.

La révolution de 1830, qui amenait le triomphe de ses idées, sembla lui communiquer une activité nouvelle. Outre une foule de bustes et de statues, il fit paraître *Faust et Marguerite* (1834); la *Veuve d'un soldat franc* (1835); un *Triton*, une *Naïade*, le *Rhône* et la *Saône*, pour la place de la Concorde; la *Charité* et l'*Indigence*, pour la ville de Lyon; le monument de *Jean-Bart*, pour Dunkerque; la *Reine Mathilde*, au Luxembourg (1850); *Napoléon III*, médaillon (1850), etc.

Parmi ses bustes, nous citerons ceux de *Gustave Fougère*, de *Galbacio*, d'*Andrieux*, commandé par le ministre de l'intérieur, de M. *Charles Dupin*, du *Général Burthe*, de *Léontine Fay*, de MM. *Jouffroy*, *Laromiguière*, *Gérusez*, *Boitard* et *Paulin Pâris*; enfin, pour le musée de Versailles, ceux du *duc de Berri*, petit-fils de Louis XIV, et du duc de Guise *Henri de Lorraine*; etc., etc. Ses travaux pour l'hémicycle de la Chambre des Pairs, où il représenta la *Paix*, la *Victoire*, l'*Abondance* et la *Renommée*, le montrèrent comme le premier de nos sculpteurs sur bois. C'est lui qui a exécuté les deux séraphins de la chaire et les deux anges du maître autel de Notre-Dame de Lorette. Il n'a rien envoyé à l'Exposition universelle de 1855.

M. Elshoëct a été regardé comme un des plus poétiques sculpteurs de notre époque. On trouve dans toutes ses œuvres, avec des incorrections, un haut style et une originalité singulière, de l'énergie, de la grâce quelquefois. — Il est mort à Paris en février 1856.

ELSHOLTZ (François DE), poëte dramatique allemand, né à Berlin le 1er octobre 1791, reçut une éducation élémentaire dans un couvent de cette ville et vint à Paris passer trois années, de 1806 à 1809. Rappelé dans son pays par la guerre, il fit la campagne de 1813 comme simple engagé volontaire, fut nommé officier de cavalerie, se distingua dans plusieurs batailles, et après le traité de 1815, reçut comme récompense une place de secrétaire d'État à Cologne, où il écrivit son premier ouvrage : *Promenade dans Colo-*

gne et dans ses environs, suite de lettres à Sophie (Wanderungen durch Kœln; etc.; Cologne, 1829). Vint ensuite un ouvrage anonyme : *le Nouvel Achille, épisode de la guerre de l'indépendance grecque* (der neue Achilles; etc.). A la suite d'un grand voyage en Angleterre, en Hollande, en Allemagne et en Italie, il révéla son véritable talent, en donnant à la scène un drame, *Viens ici!* (Komm her!) qui eut beaucoup de succès et lui valut l'amitié et le commerce de Gœthe. Il fut appelé, en 1827, à organiser et à diriger le théâtre royal de Gotha, et contribua par ses pièces à la prospérité de sa gestion. Ses drames ont paru à Stuttgart en 1830, et plus tard à Leipsick (1835, 2 vol.), sous le simple titre de : *Schauspiele*. Parmi ses comédies, on cite comme la meilleure, *la Dame de cour* (die Hofdame). Il faut aussi mentionner son *Voyage de deux amis* (Ansichten und Umrisse aus der Reisemappe zweier Freunde; Leipsick, 1832, 2 vol.) et des *Nouvelles politiques* (Politische Novellen; Berlin, 1838).

M. Elsholtz, après avoir été longtemps secrétaire d'ambassade du duché de Saxe-Cobourg-Gotha à la cour de Munich, a quitté ces fonctions en 1851, pour jouir, dans le repos et la retraite, d'une fortune acquise par son talent.

ELSNER (Jean-Godefroid), économiste allemand, né à Gottesberg, en Silésie, le 14 janvier 1784, et fils d'un laboureur, fut d'abord destiné au commerce des peaux et fit quelques études dans ce but. En 1801, il entra au collège de Landshut, d'où il passa aux universités de Halle, de Francfort et de Kœnigsberg. Il fut reçu docteur en théologie à Breslau, en 1807. La guerre et le manque de ressources l'ayant contraint à se faire professeur particulier, il épousa une riche maîtresse de pension et put enfin se livrer à son goût pour les études d'économie domestique ou rurale. Outre ses biens, il en prit d'autres à ferme, et eut à régir de grandes exploitations. Il reçut les leçons et les conseils de Thaer, parcourut l'Autriche, la Bavière, le Wurtemberg, le duché de Bade, et vint chercher particulièrement en France de nouveaux procédés d'agriculture.

M. Elsner s'est surtout occupé de la production et de l'industrie des mérinos. C'est sur ce point que portent ceux de ses travaux qui ont le plus de valeur. Outre un grand nombre d'articles dans plusieurs journaux scientifiques ou politiques de Breslau, tels que les *Nouvelles économiques* (Œkonomische Neuigkeiten), auxquelles il travailla de 1823 à 1834 : le *Morgenblatt*, *l'Ausland* et la *Gazette générale* (Allgemeine Zeitung), on a de M. Elsner : *Voyages d'économie rurale dans la Silésie, le Brandebourg et la Saxe* (Landwirthschaftliche Reisen durch Schlesien; etc.; Breslau, 1821-1822, 2 vol.) : *Coup d'œil sur l'amélioration de la race ovine en Europe* (Uebersicht der europ. veredelten Schafzucht; Prague 1831) : *Manuel de l'amélioration de la race ovine* (Handbuch der veredelten Schafzucht; Stuttgart, 1832); *Mes expériences pour l'amélioration de la race ovine* (Meine Erfahrungen in der hœhern Schafzucht, 2ᵉ édit.; Ibid., 1835); *l'Économie rurale allemande dans son état actuel* (die deutsche Landwirthschaft nach ihrem, etc.; Ibid., 1835, 2 volumes) : *l'Éducation du cultivateur* (die Bildung des Landwirths; Ibid., 1836); *la Toison d'or ou la production et l'emploi de la laine des mérinos, au point de vue économique, commercial et statistique* (das goldene Vliess oder; etc.; Ibid., 1838); *la Race ovine sous tous ses rapports* (das Edelschaf in allen seinen Beziehungen; Ibid., 1840); *l'Économie rurale rationnelle en Allemagne* (die deutsche rationelle Landwirthsschaft; Pesth, 1841); *Esquisses hongroises* (Skizzen über Ungarn; Leipsick, 1841, 2 volumes); *l'Élève des moutons en Silésie* (die Schafzucht Schlesiens; Breslau, 1842), suivi d'un *Appendice* ([illegible] 1844); *l'Avenir de l'industrie et du commerce des laines en Allemagne* (die Zukunft von [illegible] schlands Wollerzeugung und Wollhandel; Stuttgart, 1845) : *Secret pour produire la belle laine à bon marché* (Geheimniss der wohlfeilen Erzeugung [illegible] nebst günstigsten Ausbildung edler Wolle; [illegible] 1845); *l'Éducation rationnelle de la race ovine* (die rationelle Schafzucht; Leipsick, [illegible]); *l'Économie rurale praticable et rationnelle* ([illegible] gehende rationelle Landwirth; Prague, [illegible]).

ELSSLER (Fanny), célèbre danseuse allemande, née à Vienne, en 1810, eut pour premier professeur Herschelt, maître des ballets au théâtre de cette ville, et figura dès l'âge de sept ans sur la scène de la Porte de Carinthie. Vers [illegible], elle partit avec sa sœur Thérèse pour l'Italie. Toutes deux obtinrent un engagement à Naples où elles perfectionnèrent leur talent. A leur retour en Allemagne (1830) elles furent accueillies avec un enthousiasme extraordinaire. A Berlin, Mlle Fanny Elssler fit de grandes passions; à Vienne où elle compta le duc de Reichstadt [illegible] admirateurs, on la porta en triomphe [illegible] un célèbre critique écrivit pour elle ses articles les plus hyperboliques et un [illegible] demanda sa main. L'Italie, la Russie, l'Angleterre, lui firent fête à leur tour. [illegible] sa beauté frêle et délicate, sa grâce, surtout sa merveilleuse légèreté. Elle exécutait des tours de force sur les pointes; mais la cachucha [illegible] triomphe : avec ses castagnettes et sa [illegible] expressive sur la musique entraînante du [illegible] *boiteux*, elle faisait oublier même Taglioni.

Négligeant toutes les offres de ses [illegible] Mlle Fanny Elssler partit avec sa sœur pour l'Amérique en 1841, et l'on vit les [illegible] Washington dételer les chevaux de [illegible] pour s'atteler eux-mêmes à sa voiture. [illegible] revinrent millionnaires, et après [illegible] dernière tournée en Russie et donné [illegible] quelques représentations d'adieu, elles [illegible] rent au théâtre. Mlle F. Elssler se retira [illegible] belle propriété aux portes de Hambourg.

Sa sœur Thérèse, née à Vienne en [illegible] en 1851, au prince Adalbert de Prusse [illegible] mariage morganatique. On la surnomma [illegible] *jestueuse*. Elle avait une haute taille et [illegible] force qui lui permettaient de soutenir [illegible] dans les poses difficiles. Elle manquait [illegible] et de pratique, mais elle possédait à fond [illegible] rie de la danse, et servit même de [illegible] Mlle Fanny, dont elle partagea les succès.

ELVENICH (Pierre-Joseph), théologien [illegible] lique allemand, chef de l'hermésianisme [illegible] 29 janvier 1796, à Embken, près Aix-la-Chapelle [illegible] Prusse, fit ses études à Düren, puis à [illegible] où il se lia intimement avec son professeur [illegible] célèbre théologien Hermes, mort en [illegible] suivit, en 1820, à l'université de Bonn. [illegible] de l'année suivante, M. Elvenich enseigna [illegible] losophie successivement à Coblentz, [illegible] (1823) et à Breslau (1829), où il devint [illegible] directeur du collège Léopold (1830) et [illegible] teur de la Bibliothèque royale (1838).

Le nom de M. Elvenich est spécialement [illegible] ché à la doctrine de son maître Hermes [illegible] qu'en 1835, le nouvel évêque de Cologne, [illegible] Zu Vischering, attaqua les écrits de ce [illegible] les fit condamner par la cour de Rome, et [illegible] disciple publia les *Acta Hermesiana* [illegible] 1836 ; 2ᵉ édition, 1837) dans lesquels [illegible] de démontrer que le jugement de Rome [illegible]

Digitized by Google

sur une fausse exposition de l'hermésianisme. Mandé ensuite par le pape pour justifier cette doctrine, il se rendit à Rome avec M. Braun (voy. ce nom), mais contrarié dans toutes ses démarches par une note de M. de Metternich, alors tout-puissant à la cour papale, il dut revenir en Allemagne sans avoir pu obtenir la révision du procès de son ancien ami. MM. Elvenich et Braun firent paraître à cette occasion, les *Meletemata theologica* (Bonn 1837) et les *Acta Romana* (Hanovre et Leipzick, 1838).

Tous les autres écrits de M. Elvenich, à l'exception d'un *Traité de philosophie morale* (Moralphilosophie: Bonn 1830-1832, 2 vol.), ont rapport au même sujet. Tels sont : *l'Hermésianisme et Jean Perrone son adversaire romain* (Der Hermesianismus und. J. Perrone; etc.; Breslau, 18.., vol. 1); *Documents pour servir à l'histoire secrète de l'Hermésianisme* (Actenstücke zur geheimen Geschichte des Hermesianismus; Breslau, 845); *Pie IX, les Hermésiens et l'archevêque de Geissel* (Breslau, 1848, 1re et 2e éditions).

ELWART (Antoine-Amable-Élie), compositeur français, né à Paris, le 18 novembre 1808, d'un père polonais et d'une mère française, entra à l'église de Saint-Eustache en qualité d'enfant de chœur, apprit à quinze ans l'harmonie, et dès 1823 en chanta à Saint-Roch une première messe de lui, à quatre voix et à grand orchestre. Il fut admis, deux ans après, dans la classe de Lesueur et de Fétis. En 1832, Cherubini le nomma professeur-adjoint de Reicha au Conservatoire et, en 1834, il remporta le grand prix de Rome. De retour à Paris en 1836, il publia en collaboration avec Damour et Burnett un *Solfége enfantin*, illustré, avec texte anglais et français (580 pages). Puis il écrivit successivement une *Méthode de chant*, une *Méthode d'harmonie* et un *Petit manuel d'harmonie*. Cette dernière publication, traduite en espagnol et adoptée à Madrid, lui valut la croix de Charles III.

Après avoir écrit deux nouvelles messes, exécutées le jour de la Sainte-Cécile, en 1832 et en 1839, il fit représenter, en 1840, au théâtre des Arts, à Rouen, un opéra en deux actes : *les Catalans*, et publia, la même année, un *Traité de contre-point et de fugue* et un *Essai de transposition musicale*. En 1847, il composa la musique et les chœurs de l'*Alceste* d'Euripide, traduit par M. Hippolyte Lucas. En 1854 et en 1855, il a remporté une médaille d'or et le premier prix au concours de Bordeaux, pour une *Hymne à sainte Cécile* et une messe à trois voix exécutées dans cette ville. On cite de lui trente *Quatuors* pour violon, alto et basse; quatre *Quintettes*, six *Ouvertures*, cinq *Symphonies*, trois trios, deux opéras comiques: *la Visière* et *Comme amour s'en va*; un grand opéra en trois actes : *les Trois Jérusalem*; deux oratorios : *la Naissance d'Ève* et *Noé; les Noces de Cana*, mystère en un acte; *Ruth et Booz*, symphonie chorale exécutée en 1850 par les élèves de M. Chevé; *les Heures de l'enfance*; huit *messes*, un *Te Deum*; plusieurs *cantates* et une foule de *motets*.

Comme écrivain, M. Elwart a collaboré et collabore encore à plusieurs feuilles musicales et à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*. Il a rimé lui-même la plupart des poëmes qu'il a mis en musique. En ..3, il publia un poëme didactique en quatre chants intitulé : *l'Harmonie musicale*. Mais ses titres les plus solides seront toujours ceux de professeur d'harmonie. Le roi de Prusse l'a décoré de la croix de l'Aigle rouge (4e classe).

ELY (John-Henry LOFTUS, 3e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1814 à Londres, descend d'une ancienne famille saxonne élevée en 1800 au marquisat, et en 1801 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Loftus, il venait d'être élu député de Woodstock à la Chambre des Communes (1845), lorsqu'il fut appelé à prendre les titres et la place de son père à la Chambre haute. C'est un membre du parti conservateur et protectioniste. De son mariage avec une nièce du marquis de Tweeddale (1844) il a deux enfants dont l'aîné, John-Henry-Wellington-Graham, vicomte LOFTUS, est né en 1849.

EMBURY (Emma-Catherine MANLEY, mistress), femme de lettres américaine, est née à New-York vers 1808. Fille d'un médecin distingué, elle fit ses débuts poétiques sous le nom de *Ianthe* dans la presse de sa ville natale. Ses premiers vers furent réunis sous le titre de *Guido* (New-York, 1828, 1 vol.), aussitôt qu'elle eût épousé un banquier de Brooklyn, M. Daniel Embury, homme de goût qui dirigea, au lieu de les entraver, les remarquables facultés de sa femme. Bien qu'elle ait écrit d'autres poésies pleines de sentiment et de grâce, elle est plutôt connue par les ouvrages en prose qu'elle a mis au jour depuis quinze ans, tels que : *Constance Latimer, ou la Jeune aveugle*, *les Fleurs sauvages d'Amérique*, *la Famille Waldorf*, *Rayons de la vie domestique*, *Portrait de jeunesse*, etc.

Mistress Embury compose avec une facilité singulière ; elle a signé plus de cent cinquante nouvelles publiées par les journaux ou éditées en volumes. En général, elles ne paraissent pas se recommander par le mérite du style; mais elles respirent une morale sévère et témoignent des louables intentions de leur auteur.

EMERSON (Ralph-Waldo), célèbre écrivain et philosophe américain, né à Boston vers 1803, et fils d'un ministre unitairien, fut élevé pour la même carrière. Après avoir pris ses degrés au collége d'Harvard en 1821, il étudia la théologie et fut chargé d'une église unitairienne de sa ville natale. Mais il abandonna bientôt ces fonctions qui allaient mal à l'indépendance de son esprit, se retira à Concord vers 1835, et vécut dès lors tout entier de la vie de la pensée, propageant ses doctrines tour à tour par des cours et des livres. Ses premières publications furent deux dissertations : *l'Homme pensant* (Man thinking; Boston, 1837) et *l'Éthique* (Ethics; Ibid., 1838); puis son célèbre ouvrage *la Nature* (Nature; Ibid., 1839, in-12, plusieurs éditions), où il donna pour la première fois la clef de ses opinions. En 1840, après avoir écrit dans plusieurs revues américaines, *North American Review*, *Christian Examiner*, etc., il fonda lui-même à Boston une revue philosophique et religieuse : *the Dial*, dont la direction passa bientôt aux mains de Marguerite Fuller, et à laquelle il ne cessa de collaborer pendant quatre ans.

La plus grande partie des cours de M. Emerson ont été publiés dans ces journaux et réunis ensuite en divers recueils : *Conférences sur l'époque actuelle* (Lectures on the Times); *la Méthode de la nature et l'homme réformateur* (Method of nature and man the reformer; Boston, 1841); *Essais* (Essays; Ibid., 1841-1844, 2 vol., in-12); *Leçons sur les réformateurs de la Nouvelle-Angleterre* (Lectures on New England reformers; Ibid., 1844). En 1848, il vint en Angleterre et y fit une série de conférences sur l'esprit, les mœurs du XIXe siècle et autres sujets analogues. A son retour, en 1858, il publia *les Représentants de l'humanité* (Representative men; Londres, 1849, et Boston, 1850), traduit en partie, dans la *Revue de Paris*, par M. Alfred Hédouin. C'est une suite d'études

sur divers personnages historiques considérés comme types plus ou moins complets d'une qualité particulière élevée jusqu'à l'idéal, et dont la réalisation parfaite doit se rencontrer dans les Américains de l'avenir. Son dernier ouvrage : *Esquisses anglaises* (English traits; In-12, 1856), est consacré à des études sur le caractère anglais. On cite aussi de M. Emerson des poésies qui ne sont pas sans valeur (*Poems*; 1847, in-12. Boston).

Quant à sa doctrine, elle est merveilleusement appropriée au génie anglo-américain; elle exalte le sentiment de l'individualité et de la liberté personnelle et repose sur le principe de l'égalité naturelle, chez tous les hommes, des facultés intellectuelles et morales. Selon M. Emrson, pour faire du premier venu un héros, un poète ou un penseur, il ne faut que des circonstances favorables au développement de son génie.

Il a paru en français des *Essais de philosophie américaine* (1851, in-12), traduits par Em. Montégut, avec une introduction.

ÉMERY (Édouard-Félix-Étienne), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né le 25 juin 1788 à Lemps (Isère). Attaché en 1808 au service de santé de l'armée, il fit au 61e de ligne les campagnes d'Espagne, d'Autriche et de Russie, fut reçu, en 1810, docteur par la Faculté de Paris, et passa, en 1814, dans la garde impériale. Après Waterloo, il donna sa démission, se créa à Paris une clientèle civile et prit part à la rédaction de plusieurs journaux de médecine. En 1830, il remplaça à l'École des beaux-arts le docteur J. S. Sue dans la chaire d'anatomie qu'il occupe encore, puis fut attaché à l'hôpital Saint-Louis. Nommé membre de l'Académie de médecine (1835), il a pris une part active à ses travaux et a présidé, en 1838, la commission de vaccine. On a de lui un traité sur *la Teigne* (1841, in-8), et une foule de mémoires insérés dans divers recueils et parmi lesquels nous citerons : *Observations sur les maladies chroniques; de l'Opération du sarcocèle; des Plaies d'armes à feu au travers de l'articulation; Rapport sur le traitement du pied-bot*; etc. — M. Émery est mort à Paris en 1856.

EMIN-MUKLIS-effendi, administrateur ottoman, né à Smyrne en 1226 de l'hégire (1811), appartient à une ancienne famille d'ulémas, très-considérée dans sa province. Son père, Mufti-Zadé-Hassib, effendi, lui fit donner une éducation distinguée, qui lui permit d'entrer au bureau de traduction de la Porte, où il se perfectionna dans l'étude des langues européennes (1837). L'année suivante il accompagna le sultan Mahmoud, en Roumélie, et à son retour fut nommé secrétaire d'ambassade à Londres sous Sarim, puis à Paris, sous Ahmed-Fethi-pacha, beau-frère du sultan. En 1841 et 1842 il fut envoyé en Serbie en qualité de commissaire de la Porte, lors des troubles qui amenèrent la chute du prince Michel Obrenovitz (voy. ce nom). Le tact et l'habileté qu'il déploya dans cette mission lui valurent, à son retour à Constantinople, la charge de deuxième traducteur du divan, puis celle de grand interprète, que venait de quitter Fuad-effendi (1846); deux années après (1848), il fut envoyé dans les principautés, en qualité de conseiller adjoint à l'envoyé plénipotentiaire de la Porte et contribua beaucoup par sa douceur et son intégrité au rapprochement qui eut lieu entre les Turcs et les Moldo-Valaques. L'année suivante, il fut envoyé dans le Liban pour y présider aux opérations du cadastre, sage et utile mesure, nouvellement décrétée par la Porte, mais d'une difficulté extrême dans l'exécution, vu l'état d'anarchie séculaire où se trouve cette contrée: le zèle et l'habileté d'Emin-Muklis triomphèrent de toutes les difficultés, et il attacha son nom au premier essai d'une réforme qui doit être étendue à toutes les provinces de l'empire. Nommé directeur des affaires étrangères en 1851, il résigna, au bout de peu de mois, ses fonctions pour retourner en Syrie dont le climat convenait mieux à sa complexion faible et délicate, et où il fut chargé du cadastre de la ville et de la province de Beyrout. En 18[illegible] il revint à Constantinople, où il fut nommé membre du conseil suprême, avec le grade de fonctionnaire de la première classe.

Emin-Muklis passe pour un des hommes les plus éclairés et les plus intègres de la Turquie. Décoré de l'ordre du Medjidie et commandeur de plusieurs ordres européens, il est officier de la Légion d'honneur.

EMMERY (Henri-Charles-Léopold), représentant du peuple français à l'Assemblée constituante, né à Saint-Maur (Seine), le 2 décembre 1815 et fils d'un inspecteur divisionnaire des ponts et chaussées, entra à l'École polytechnique en 1834, et devint lui-même ingénieur des ponts et chaussées. Élu représentant, en 1848, par 81 929 voix, il fut secrétaire du Comité des travaux publics, et vota ordinairement avec les partisans du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la gauche, demanda l'amnistie générale, la suppression de l'impôt du sel et de l'impôt des boissons, et se prononça nettement contre la direction donnée à l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative. M. Emmery est aujourd'hui ingénieur ordinaire de première classe, et chevalier de la Légion d'honneur.

EMPIS (Adolphe-Dominique-Florent-Joseph SIMONIS), littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1790, débuta dans la carrière dramatique par des librettos d'opéra en société avec différents auteurs. Sous la Restauration, il fut attaché aux divers départements de la liste civile, et fut successivement secrétaire des bibliothèques du roi, secrétaire du service des gouvernements des maisons de la couronne, et chef de la première division au ministère de la maison du roi (1824-1830). A cette époque, déjà connu au théâtre par sa collaboration à des œuvres de plus en plus importantes, il donna seul ou comme principal auteur, une série de comédies et de drames qui lui constituèrent, dès 1847, des titres à être admis à l'Académie française en remplacement de M. de Jouy. Il exécuta dans l'intervalle plusieurs voyages en Suisse, en Italie, etc.; amateur d'objets d'art et de curiosités bibliographiques, il profita de ces excursions pour compléter ses collections devenues précieuses. Dans ces derniers temps (avril 1856), il a succédé à M. Arsène Houssaye (voy. ce nom), comme directeur de la Comédie-Française. Le premier acte important de son administration a été de remonter avec soin plusieurs pièces de l'ancien répertoire et de faire marcher celui-ci de pair avec le nouveau.

Le théâtre de M. Empis, qui, grâce à des qualités estimables, soutiendra plus longtemps la lecture que la représentation, comprend outre les tragédies lyriques, dont la poésie est, comme toujours, subordonnée à la musique, des drames qui ne manquent pas d'une certaine hardiesse, des comédies, en vers et en prose, auxquelles la finesse et l'exactitude de l'observation ont valu quelquefois un succès de vogue. Ses comédies, souvent prises au sein de la vie politique contemporaine, ont joint parfois au même mérite [illegible]

Digitized by Google

quant attrait de l'actualité. Nous citerons, dans leur ordre de date : parmi ses opéras : *Sapho*, *Jeanne Darc*, *Hercule à Trachine*. *l'Enlèvement des Sabines*, avec Cournol (1818-1822); *Vendôme en Espagne*, avec Mennechet (1823), et *Romulus* (1822); parmi ses drames : *Bothwell* (1824); *un Jeune ménage* (1838); parmi ses comédies, avec Picard : *l'Agiotage, ou le Métier à la mode*, sujet inspiré de passions alors plus fiévreuses qu'on ne le croit aujourd'hui; *Lambert Symnel, ou le Mannequin politique*, *le Généreux par vanité* (Odéon, 1826-1827); avec M. Mazères, *la Mère et la Fille*, la mieux accueillie de ses œuvres (1830), *la Dame et la Demoiselle* (1838); *l'Ingénue à la cour*, *un Changement de ministère* (1831); *une Liaison* (1834); et seul enfin, *Lord Novart* (1836); *Julie, ou une Séparation* (1837), et *l'Héritière, ou un Coup de partie* (1844). Onze des pièces qui précèdent ont été réunies sous le titre de *Théâtre* (1840, 2 vol. in-8).

On a enfin de cet écrivain *les Femmes de Henri VIII, scènes historiques*, drame en quinze tableaux (1854, 2 vol. in-8; 2e édit., 1856). Décoré de la Légion d'honneur avant la révolution de 1830, M. Empis a été élevé au grade d'officier en mai 1856.

EMPIS (Madame), femme du précédent, née vers 1809, a cultivé avec succès la peinture de paysage et les marines. Ses tableaux, composés d'après les sites qu'elle a parcourus dans de nombreux voyages, ont figuré sans interruption aux Salons, de 1831 à 1850. Elle a obtenu une 2e médaille au Salon de 1841.

Un fils des précédents, M. S. Georges SIMONIS-EMPIS, né vers 1829, a embrassé la médecine et s'est fait recevoir docteur en 1856. Il professe un cours d'anatomie à l'École pratique.

ÉNAULT (Louis), littérateur français, né à Isigny (Calvados) en 1824, fit son droit à Paris et fut reçu avocat. A la suite des événements de juin 1848, inquiété pour ses relations avec le parti légitimiste, il subit une courte détention, puis quitta la France et alla visiter l'Angleterre, l'Écosse, les îles Hébrides et l'Allemagne. Revenu à Paris en 1851, il se jeta dans la littérature, puis reprit ses voyages, visita les Lieux-Saints et explora l'Orient en 1853; fut chargé l'année suivante d'une mission du gouvernement dans le Nord et parcourut les bords de la mer Baltique, le Danemark, la Suède et la Norvége. M. Énault est aujourd'hui attaché au *Constitutionnel* pour la critique littéraire; il a aussi écrit dans la *Revue contemporaine*, *le Pays*, *l'Athenæum*, *l'Illustration* et le *Figaro*, sous le pseudonyme de Louis de Vermont.

On a de lui, outre plusieurs brochures : *Promenade en Belgique et sur les bords du Rhin* (1852, in-8), suite de lettres; *le Salon de* 1852 (1853, in-16); *la Terre-Sainte, Histoire des quarante pèlerins* (1854, in-18); *Constantinople et la Turquie, tableau historique, pittoresque, statistique et moral de l'empire Ottoman* (1855, in-12); *Voyage en Laponie et en Norvége* (1857, in-16); etc. Il a donné des traductions de *l'Oncle Tom* (1852, dans *le Pays*; 1853, in-12), de *Werther* (1855, in-12), de D...... de M. Dickens (1857, in-12), et édité les *Mémoires et correspondance de Mme d'Épinay* (1854, in-12); *la Norvége* (1857, in-8); *Christine* (1857); *l'Homme de minuit* (1857, 4 vol. in-8), avec M. Judicis. Plusieurs de ces publications font partie de la *Bibliothèque des chemins de fer*.

ÉNAULT (Étienne), littérateur français, né vers 1819, cousin du précédent, fit ses études au collége Bourbon et fournit de bonne heure des feuilletons à la presse parisienne, notamment au *Courrier-Français* et au *National*. En 1848 il fut porté sans succès candidat à l'Assemblée constituante dans le département de Seine-et-Oise. Nous citerons de lui *le Fils de l'empereur* (1846) et *la Vallée des Pervenches* (1847); nouv. édit., (1856), recueil de nouvelles.

ENCKE (Jean-François), célèbre astronome et géomètre allemand, directeur de l'Observatoire royal et secrétaire de l'Académie des sciences de Berlin, est né le 23 septembre 1791, à Hambourg, où son père était ministre à l'église de Saint-Jacques. Ses études d'astronomie, commencées sous l'illustre Gauss de Gœttingue, furent interrompues par les guerres de 1813 à 1814, pendant lesquelles il servit d'abord dans la légion des villes hanséatiques et devint ensuite lieutenant d'artillerie au service de la Prusse. Après la paix il reprit ses études d'astronomie à Gœttingue, d'où il fut appelé à l'Observatoire de Seeberg près Gotha, comme aide astronome du baron de Lindenau, que ses fonctions de ministre d'État détournèrent, en 1817, de l'astronomie. Le jeune Encke resta seul à l'Observatoire de Seeberg et précita par ses travaux d'en être nommé, en 1825, directeur adjoint. Les plus importants qu'il y ait exécutés sont la détermination de l'orbite de la comète de 1680, et celle de la distance de la terre au soleil. La solution du premier problème lui valut le prix spécial proposé par Cotta et dont les célèbres astronomes, Gauss et Olbers, étaient les juges. Deux mémoires, publiés sous le titre : *La distance du soleil*, traitent du second problème, résolu à l'aide des deux passages de Vénus de 1761 et de 1769.

Un autre travail, *la Détermination des éléments de la comète de Pons découverte en* 1818, conduisit M. Encke à l'idée d'un milieu diaphane, répandu partout et qu'il appela l'éther. Ce calcul avança de beaucoup la théorie des comètes, et renversa l'opinion, admise jusqu'alors, que ces corps célestes avaient tous une révolution de longue durée; car la révolution de la comète d'Encke n'étant que d'une durée de 1200 jours, on constata facilement qu'elle avait déjà été vue en 1786, 1795 et 1805. Un autre résultat des observations régulières, comparées aux calculs renouvelés à chaque apparition de la comète, était de démontrer qu'il existe, outre les perturbations ordinaires, une cause inconnue, avançant de quelques jours à chaque révolution l'époque du périhélie. L'hypothèse de l'éther et de sa résistance expliqua ce phénomène.

Ces travaux et ces découvertes firent à M. Encke une grande réputation parmi les astronomes de l'Allemagne. Il fut nommé directeur adjoint à Gotha, d'où il fut presque aussitôt appelé à Berlin comme secrétaire de l'Académie des sciences et directeur de l'observatoire, et fut chargé en 1830 de continuer la publication des *Annuaires astronomiques*, commencée par son prédécesseur Bode. Depuis l'achèvement du nouvel observatoire en 1835, il a entrepris une série d'observations régulières publiées périodiquement sous ce titre : *Observations astronomiques faites à Berlin* (Astronomische Beobachtungen auf der Sternwarte zu Berlin).

M. Encke n'a pas seulement mérité de la science par ses observations, mais aussi par les perfectionnements qu'il a introduits dans les calculs d'astronomie et surtout par ses belles méthodes de la détermination des orbites des comètes.

ENDER (Thomas), peintre allemand, né à Vienne en 1793, est le frère jumeau de Jean Ender, professeur à l'Académie des beaux-arts, mort en 1854, après s'être fait par ses sujets re-

ligieux et ses portraits un nom distingué parmi les artistes de l'Autriche. M. Thomas Ender étudia avec son frère ses études à l'Académie des beaux-arts de sa ville natale, s'adonna de préférence à la peinture du paysage, remporta un prix en 1810, visita la Bavière et le Tyrol, fit partie, en 1817, de l'expédition scientifique de l'*Austria* au Brésil, et en rapporta une collection de neuf cents dessins, qui ont une grande importance, au point de vue de l'ethnographie. Il accompagna ensuite le prince Metternich en Italie, où il fit un séjour et des études de quatre années, dont le résultat fut une série nouvelle de dessins et d'esquisses d'une exécution large et vraiment magistrale. Depuis, M. Ender, voyagea presque constamment et consacra son pinceau à des collections de sites étrangers, qui sont aujourd'hui une des richesses du musée de Vienne. En 1826 il visita Paris; en 1827, il explora les rives du Danube, et y prit un grand nombre de vues destinées au musée particulier de l'archiduc Jean. Il a su être original dans sa spécialité, et l'on remarque dans ses toiles de vigoureux effets de lumière, presque inconnus à l'école autrichienne.

ENFANTIN (Barthélemy-Prosper), communément *le Père Enfantin*, l'un des fondateurs du saint-simonisme, né à Paris le 8 février 1796, est fils d'un banquier du Dauphiné. Admis gratuitement dans un lycée, puis à l'École polytechnique (1813), il fut du nombre des élèves qui, dans la journée du 30 mars 1814, opposèrent sur les buttes Montmartre une résistance patriotique aux armées alliées. L'École ayant été licenciée, il dut chercher une autre carrière que celle des armes, et entra chez un commerçant en vins de Romans, où s'était retirée sa famille, et parcourut, comme voyageur commissionnaire, l'Allemagne, la Russie et les Pays-Bas; l'intelligence et l'habileté qu'il déploya dans l'exercice de cette profession le firent attacher, en 1821, à une maison de banque et d'exportation qui venait de s'établir à Saint-Pétersbourg. Deux ans après, en 1823, il était de retour à Paris, s'affiliait à la Charbonnerie française, où il ne tarda pas à jouir d'une certaine considération, et obtenait l'emploi de caissier dans l'administration de la Caisse hypothécaire, emploi qui le laissait libre de continuer durant ses loisirs le courtage et la commission.

Sur la fin de 1825, M. Enfantin se lia d'amitié avec Olinde Rodrigues, et, par l'intermédiaire de ce dernier, avec le réformateur Saint-Simon, qui le convertit à ses théories de rénovation industrielle et religieuse. Ils recueillirent ensemble les dernières paroles du maître et acceptèrent de lui la mission de faire connaître et de développer ses doctrines. La propagande eut les commencements les plus humbles : elle débuta par la fondation d'un journal, *le Producteur* (1825-1826, 5 vol.), dont l'épigraphe est restée célèbre : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous. » Le parti libéral, voyant dans cette publication l'application de ses idées à l'ordre matériel, l'avait d'abord soutenue, et ne lui refusa son appui que sur l'accusation de *théocratie*, formulée contre elle par Benjamin Constant. En 1828, M. Enfantin comptait à peine autour de lui une douzaine de collaborateurs, parmi lesquels on distinguait MM. Ad. Blanqui, Léon Halévy, Bazard, Duveyrier, Buchez, Artaud, Péreire et Laurent (de l'Ardèche). Il ouvrit toutefois, dans une salle de la rue Montigny, des conférences philosophiques qui eurent dès lors quelque retentissement.

Mais la nouvelle école ne put se développer librement qu'à la faveur de la révolution politique de 1830. M. Enfantin comprit aussitôt tout le parti qu'il pouvait en tirer et signa la proclamation du 30 juillet, dans laquelle on demandait la communauté des biens, la destruction de l'héritage et l'affranchissement de la femme. Puis, se démettant des fonctions lucratives qu'il remplissait à la Caisse hypothécaire, il organisait des [illegible] d'actions à Toulouse, Montpellier, Lyon, Metz et Dijon, régularisait les prédications à Paris, faisait un appel incessant aux savants, aux artistes, aux industriels, et s'assurait, dès novembre 1830, de l'appui du *Globe*. Bientôt il fut acclamé (c'est le mot consacré) l'un des Pères suprêmes avec Bazard. De ce partage du pouvoir naquirent de discussions interminables dont la salle Taitbout fut le théâtre. A l'opposé de son collègue, qui voulait faire prédominer le côté politique, M. Enfantin ne s'occupait que de morale, d'art, de religion et de réforme sociale; il prétendait arriver à tout régler les rapports individuels, affranchir la femme et le prolétaire, et sanctifier la chair [illegible] le travail et le plaisir. Son but était de s'emparer de la société en dépossédant l'Église, et [illegible]. En même temps, comme procédés de transition, il réclamait l'abolition des successions collatérales et l'institution des banques commanditaires du travail.

Après avoir contenu pendant quinze mois « l'essor de sa religieuse pensée, » il annonça dans un manifeste, adressé en novembre 1831 aux quarante mille adhérents de France, que Bazard et Rodrigues s'étaient séparés de lui, et que le [illegible] nouveau s'incarnait en lui seul, devenu à la fois la [illegible] *vante* et le *messie*. Passant de la spéculation à la réalisation immédiate, il déclara la famille [illegible] stituée, mit biens et facultés en commun, et dépensa, pendant l'hiver de 1832, plusieurs centaines de mille francs à convier tout Paris à des fêtes luxueuses, dont le but était la recherche de la messie femelle, ce complément indispensable à l'individu social. Il essaya ensuite d'un [illegible] qui, par le concours de quelques fidèles, [illegible] sit 82 000 fr.; plusieurs ateliers d'ouvriers [illegible] par ses soins et travaillant pour le compte de la maison-mère, furent abandonnés faute de [illegible] suffisants. La même raison fit disparaître le [illegible] que l'on distribuait gratis. Enfin, au [illegible] mai 1832, une mesure de police mit brusquement fin à l'association.

Alors une dernière transformation eut lieu. M. Enfantin, suivi de quarante disciples, au nombre desquels se trouvaient MM. Michel Chevalier, E. Barrault, Duveyrier, Talabot, Gustave d'Eichthal, F. David, Terson, Raymond Bonheur, [illegible] Flachat et tant d'autres qui depuis se sont fait un nom dans l'industrie et dans les grandes opérations financières, se retira dans une propriété qu'il possédait sur la côte de Ménilmontant, et organisa une communauté modèle. Les [illegible] frères moraves, divisés en groupes de travail, eurent un costume particulier et passèrent [illegible] nées en travaux manuels, conférences religieuses, cérémonies symboliques. Le Père (M. [illegible] portait ce nom inscrit sur sa poitrine) [illegible] prêchait, encourageait; il rédigeait de [illegible] pour les *Feuilles populaires* et le *Livre* [illegible] composait des chants mystiques et traçait [illegible] tralement les définitions suivantes. « Dieu [illegible] ce qui est; tout est en lui, tout est par lui. Chacun de nous vit de sa vie, et tous [illegible] munions en lui, car il est tout ce qui est [illegible] verbe suprême, le verbe infinitésimal se [illegible] dans l'art en paroles et hors de l'art en [illegible] le savant le traduira en formules, et [illegible] en formes limitées. » Et le langage et la [illegible] phie se correspondant, à son sens, d'une [illegible] rigoureuse, il voit dans le théoricien le [illegible] tif, dans le praticien l'adjectif, et dans le

Digitized by Google

le verbe. Tandis que le Père rêvait la suprématie pontificale du monde et qu'il avait fort à faire à réfuter les attaques de MM. Carnot, Jules Lechevalier, J. Reynaud et autres, il fut traduit devant les assises de la Seine sous la prévention de réunion illicite et d'outrage aux mœurs. On refusa d'obtempérer à sa requête d'avoir pour défenseurs deux dames, ses ferventes disciples, « la cause intéressant spécialement les femmes, » disait-il, et, après deux jours de débats animés, il fut condamné à un an de prison (28 août 1832).

Ce fut le signal de la dispersion des saints-simoniens. Libéré au bout de quelques mois, M. Enfantin partit avec une douzaine de disciples pour l'Égypte, où il végéta pendant deux ans, et se retira à son retour à Tain (Drôme), et se fit ensuite maître de poste aux environs de Lyon. En 1841 il obtint, par le crédit de ses amis, devenus d'influents personnages, de faire partie de la Commission scientifique de l'Algérie, et en 1845 il 'ut placé à la tête du chemin de fer de Lyon. ;'entreprise prospéra si peu entre ses mains que e gouvernement crut devoir en opérer le rachat. ıu mois de novembre 1848 il fonda, avec M. Dueyrier *le Crédit*, journal quotidien qui tenta de oncilier la réforme politique avec des utopies ubliées, et qui se soutint jusqu'en 1850. M. Enıntin occupe aujourd'hui une haute position dans administration du chemin de fer de Lyon à la léditerranée.

Il a développé les théories de son maître et les :ennes propres dans les ouvrages suivants : *Écoomie politique et Politique* (1831, in-8), *Morale* 832, in-8), écrit condamné par la Cour d'asses la même année; *le Livre nouveau* (1832), ;ıi est resté manuscrit; puis dans des brouures et des articles disséminés dans *le Proıcteur*, *l'Organisateur*, *le Globe*, etc. On a enre de lui : *Colonisation de l'Algérie* (1848, in-8), ntenant des vues judicieuses délayées dans un gue socialisme; *Correspondance philosophique religieuse* (1847, in-8), qui a pour complément *rrespondance politique* (1849, in-18), extraite *Crédit* et relative aux années 1835-1840. Une lémique récente de M. Enfantin avec un prédi:eur a ramené une dernière fois la discussion · ses doctrines (*Réponse au Père Félix; un mier mot au Père Félix*, 1858, broch., in-8).

:NGELHARDT (Frédéric-Auguste), ancien resentant du peuple français, né à Strasbourg, 1 octobre 1796, et fils d'un officier supérieur 'armée de Sambre-et-Meuse, qui devint sous ıpire administrateur général du grand-duché Berg, reçut une éducation très-soignée, obtint tre de licencié en droit et le diplôme de docès sciences. Sous la Restauration et sous la ıarchie de Juillet, il professa les opinions les libérales et ouvrit à Strasbourg un cours uit de technologie suivi par un grand nombre vriers. Directeur des forges de Niederbrunn, :quit par sa bienveillance pour ceux qu'il loyait une assez grande popularité. En 1848, ıt envoyé à l'Assemblée constituante par :9 voix, la troisième des quinze représentants ıas-Rhin, fit partie du Comité du travail, et presque constamment avec la gauche, tout ıtenant le général Cavaignac. Il fit ensuite ıis-Napoléon une vive opposition, et appuya mande de mise en accusation présentée con:i à l'occasion du siége de Rome. Il ne fut éélu à l'Assemblée législative.

GELHARDT (Jean-George-Valentin), théolo:llemand, né à Neustadt an der Aisch (Bale 12 novembre 1791, acheva ses études à ərsité d'Erlangen, où il se trouva en rapport avec Bertholdt, Ammon, Vogel et quelques autres érudits devenus célèbres. Il donna d'abord des leçons particulières de langues modernes pour subvenir à ses besoins. Reçu docteur en théologie à Erlangen en 1820, il fut successivement professeur adjoint et titulaire dans cette ville, aumônier de l'université et directeur en chef du séminaire homilétique. Enfin il devint, conjointement avec Winer, directeur du séminaire théologique, où il professa en même temps l'histoire de la théologie, et, en 1827, conseiller ecclésiastique. M. Engelhardt a visité la France, l'Angleterre et l'Italie de 1826 à 1827, et fait un second séjour en Italie en 1846. Un rôle politique, assez effacé du reste, lui échut, comme député de l'université, à la diète de Munich, pendant les sessions de 1845, 1847 et 1848. Mais durant les commotions qui suivirent, il s'est tenu complétement renfermé dans la théologie mystique et la philosophie contemplative. — Il est mort le 13 septembre 1855.

M. Engelhardt a publié d'assez nombreux travaux sur l'histoire de la théologie et sur la philosophie néoplatonicienne, notamment la traduction de la *Première Ennéade* de Plotin (Erlangen, 1820, t. I); celle des *Écrits de Denys l'Aréopagite* (1823, 2 vol.); des *Mémoires sur l'histoire de l'Église* (Kirchen-geschichtlichen Abhandlungen; Erlangen, 1832), complétés par le *Manuel de l'histoire de l'Église* (Handbuch der Kirchengeschichte; Erlangen, 1834, 4 vol.) et l'*Histoire des dogmes* (Dogmengeschichte; Neustadt, 1839, 2 vol.); une introduction à l'histoire de la théologie mystique, sous ce titre : *Richard de Saint-Victor et Jean Ruysbrock* (Erlangen, 1838); un *Commentaire de la partie spéculative de l'Évangile de saint Jean, par un théologien mystique allemand* (Auslegung des speculativen Theils des Evangeliums Johannis; etc.; Erlangen, 1839); un certain nombre de dissertations savantes dans le *Journal de théologie historique*, etc.

ENGELSTOFT (Christian Thorning), théologien danois né à Næsberg, le 8 août 1805, prit en 1815 le nom de son aïeul maternel le savant Laurits Engelstoft par qui il avait été adopté. Nommé en 1835 lecteur en théologie à l'université de Copenhague, professeur adjoint, puis docteur (1836) et professeur titulaire (1845), il fut recteur de l'université en 1847-1848. Le roi l'appela à faire partie de la Commission chargée de revoir la traduction de l'Ancien Testament (1837), et de l'assemblée réunie en 1854, pour discuter les intérêts de l'Église nationale et déterminer ses rapports avec l'État et les autres cultes. En 1851, il fut nommé évêque de Fionie. Il est membre de l'Académie des sciences de Copenhague (1847); de l'Académie royale d'histoire et de langue nationales (1850).

Entre autres écrits, il a publié : *Reformantes et catholici tempore, quo sacra emendata sunt in Dania concertantes* (Copenhague, 1836); *Histoire de la liturgie en Danemark* (Liturgiens eller Alterbogens og Kirkeritualets historie i Danemark 1841); *Discours prononcés en diverses occasions* (Taler ved forskjellige Leilighedеr; Odense 1853). Il rédige avec M. Scharling (voy. ce nom), le *Theologisk Tidsskrift*, où il a publié des articles fort étendus ainsi que dans le *Nyt Historisk Tidsskrift*, et dans les *Rapports* de la Société biblique danoise, dont il est secrétaire depuis 1838.

ENGELVIN (Joseph-Marie-Louis), moine français, né le 26 janvier 1795, à Rochefort (Puy de Dôme), a fait longtemps partie, comme simple prêtre, du clergé de Clermont-Ferrand. A la fin de 1851 il se rendit en pèlerinage à Jérusalem,

et, après un an de séjour, il y prit en 1852 l'habit de l'ordre de saint François. Il a concouru à la restauration de son ordre en France; il réside aujourd'hui au monastère de l'Ascension près Bourg Saint-Andéol, lequel appartient aux frères Mineurs ou Récollets.

On a du Père Engelvin des livres religieux : *Fleurs à Marie* (1837), en prose : *le Voyant* (1838); *l'Ami des peuples* (1841, in-8), exposé philosophique de la morale chrétienne; *le Prêtre* (1845), tableau de la vie ecclésiastique pour lequel un missionnaire d'Auvergne a servi de modèle: un *Précis classique d'histoire universelle* (1838, 2 vol.), avec la chronologie mnémonisée, et une brochure sur *l'Esprit républicain* (1848).

ENGLAND (sir Richard), général anglais, né en 1793 à Detroit (Haut-Canada), et fils d'un général distingué, entra à l'âge de dix-sept ans au service militaire avec un brevet d'enseigne et prit part aux expéditions de Flessingue et de Sicile, ainsi qu'à la campagne de 1815. Envoyé au cap de Bonne-Espérance, il y commanda le 75ᵉ de ligne et s'employa avec activité dans la guerre de 1835 contre les tribus hostiles de la Cafrerie. De là il passa aux Indes, où la campagne de 1842 dans l'Afghanistan mit en relief son sang-froid, ses talents stratégiques et sa persévérance; à la tête d'une colonne composée en majeure partie de soldats indigènes, il réussit à secourir Kandahar et fit ensuite retraite jusqu'à l'Indus avec beaucoup d'ordre. Major général en 1851, il suivit l'armée expéditionnaire en Crimée, y commanda une division d'infanterie légère et se distingua aux batailles d'Alma et d'Inkermann comme à toutes les opérations du siége de Sébastopol. De retour au mois d'août 1855, il fut nommé grand-croix de l'ordre du Bain.

ENGSTROEM (Jean), écrivain suédois, né le 7 avril 1794 à Kærnebo (gouvernement de Calmar), prit en 1817 le grade de licencié en médecine et exerça jusqu'en 1825 les fonctions de médecin de bataillon. Il a exécuté des voyages dont il a publié les relations (*Resa genom Norrland och Lappland ar* 1834; Stockholm, 1834, 2 vol.; *Resa genom sœdra Lappland*; *Jemtland*, *Tronthem och Dalarne, ar* 1834; Calmar, 1835, 2 vol.).

On a encore de lui des *Poésies septentrionales* (Nordiska Dikter af Eivin; Upsal, 1821) et *la Harpe d'Éole* (Eols Harpan; Stockholm, 1830), recueil de petits poëmes qui contient aussi deux pièces dramatiques. Ses romans : *les Confédérés* (Fœrbundsbrœderna; Stockholm, 1833-1834, 4 vol.); *les Colons;* Nybyggarne, 1838), et *Bjœrn l'Ifland* (1840), renferment des tableaux frappants de la vie des paysans suédois, sur lesquels l'auteur s'est proposé d'appeler l'intérêt public.

ENNISKILLEN (William-Willoughby Cole, 3ᵉ comte d'), pair d'Angleterre, né en 1807, à Londres, descend d'une ancienne famille irlandaise élevée en 1815 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Cole, il fit ses études à l'université d'Oxford qui le créa en 1834 docteur en droit, entra en 1831 à la Chambre des Communes et y fit partie de l'opposition conservatrice jusqu'en 1840. A cette époque il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Il est colonel de la milice du comté de Fermanagh. Marié en 1844, il a six enfants dont l'aîné, Lowry-Egerton, vicomte Cole, est né en 1845, à Londres.

EOETVOES (Joseph, baron), littérateur et homme politique hongrois, né à Ofen le 3 septembre 1813, reçut une excellente éducation dans la maison paternelle, et alla faire ses études de philoso[...] et de droit à l'université de Pesth. Avant m[...] de les avoir terminées il donna deux dra[...] *Kritikusok* et *Hazasulok*, ainsi qu'une tra[...] *Boszu*, qui eurent beaucoup de succès. [...] avocat, dès 1833, il entra dans la carrière a[...] nistrative, mais il y renonça bientôt, pour [...] livrer à son humeur voyageuse et à ses [...] littéraires. Il visita successivement l'Allem[...] la France, l'Angleterre, la Suède et les P[...] Bas, et à son retour, publia, comme résu[...] ses observations, son écrit intitulé : *Réform[...] prisons* (Pesth, 1838), qui donna naissa[...] toute une littérature sociale, et provoqua [...] portantes réformes.

Bientôt même, M. Eœtvœs se mêla activ[...] à la politique, se jeta avec ardeur dans [...] nalisme, devint un des amis de Kossuth [...] tint contre les attaques du parti conserva[...] appuya ses idées dans une brochure : *Ke[...] a pesti hirlap* (Perth, 1841), dont l'arde[...] que révéla dans le poëte un écrivain p[...] de premier ordre. Plus tard, au milieu de [...] des *municipalistes* et des *centralistes*, il [...] pour ces derniers et publia dans un journ[...] populaire, le *Pesti hirlap*, une suite [...] très-remarqués, réunis ensuite sous le ti[...] ral de : *Réforme* (Leipsick, 1846).

Il donnait encore à la littérature ce que [...] lémiques lui laissaient de loisirs, et pu[...] romans *le Château de cartes* (Pesth, 18[...] *le Notaire de village* (*A falu jegyzœje* [...] 1844-1846, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1851); la [...] 1514 (Magyarorszag, 1514-ben; Pesth, 1[...] dans lesquels il peignait avec une gra[...] la vie actuelle des comtés, ou quelque[...] scènes historiques de la fin du moyen [...]

Lors de la révolution de 1848, il [...] nommé ministre des cultes, mais [...] vait jamais beaucoup étudié les [...] gieuses et n'était pas d'ailleurs un [...] tion, il sentit lui-même son incapa[...] pays et se retira à Munich, même [...] lution du ministère Batthyany [...] passa trois années dans cet exil [...] cupé de littérature et mettant sa plume [...] plus ou moins de succès, au service [...] néreuses. Ses principaux ouvrages dans [...] niers temps sont : *de l'Égalité des natio[...]* de *l'Influence des idées du* XIXᵉ *siècle* [...] *et la société* (Vienne, 1851). Les [...] M. Eœtvœs ont été traduits plusieurs fois [...] mand. Ses brochures politiques, comme [...] mes ou ses romans, ont toutes excité [...] grande sensation chez ses adversaires [...] ses partisans. Depuis le milieu de 18[...] revenu en Hongrie, mais sans se mêle[...] veau à la politique.

ÉPAGNY (Jean-Baptiste-Bonaventu[re] d'), auteur dramatique français, né [...] Gray (Haute-Saône), commença as[...] écrire pour le théâtre. Il fit recevoi[...] deux livrets qui ne furent jamais mis [...] et fut plus heureux à Feydeau où [...] *raux de village* fut joué en 1820. P[...] dizaine d'années il se borna à alimen[...] toire de nos premières scènes et q[...] rencontra d'assez beaux succès. [...] donna : *Luxe et Indigence* (1824); *l'[...] bile* (1825); *Lancastre*, ou *l'Usurp[...]* au Théâtre-Français : *Dominique* [...] (1831); *Jacques Clément* (1831), d[...] actes et en prose; *Joscelin et Guille[...]* en un acte; *les Préventions* (1832), [...] rangé d'après Th. Leclerq; *les Ad[...] voir* (1838). On s'accorde à louer da[...]

ges la hardiesse du style, et la coupe souvent heureuse du vers. Vers 1840 il a quelque temps dirigé le théâtre de l'Odéon auquel, en dépit de toute son habileté, il ne put rendre qu'une vogue passagère. M. d'Épagny a été décoré en 1831.

M. d'Épagny a également travaillé seul ou en collaboration pour les scènes secondaires; nous rappellerons parmi ses pièces : *l'Auberge d'Auray* (1830); *les Malcontents* et *Charles III* (1834), drames; *la Fille mal élevée* (1835); *la Porte de Bussy*, etc. On a encore de cet auteur quelques ouvrages littéraires; *les Abus de Paris* (1842, in-8), en collaboration avec M. Girault; *la Fille de l'émigré* (2ᵉ édit., 1851); *Satire contre Napoléon III* (1853); *le Dernier jour* (1855), oratorio, etc.

ÉPINAY (Ève-Oliva-Angela DE BRADI, baronne DE BRUCHEZ, plus connue sous le nom de Marie DE L'), femme de lettres française, née près d'Orléans, vers 1805, fut élevée par sa mère et épousa sous la Restauration un colonel suisse. On a d'elle plusieurs ouvrages destinés à la jeunesse, des articles de journaux, des romans de mœurs : *Deux souvenirs* (1836); *Clara de Noirmont* (1840); *Rosette et Berthilde* (1845); *les Trois grâces* (1846), etc., et avec M. Jautard, une comédie en prose, *l'École d'un fat* (1844), représentée à l'Odéon.

ÉRARD (Jean-Baptiste-Orphée-Pierre), industriel français, né à Paris, en 1794, et neveu du célèbre facteur Sébastien Érard, étudia sous lui le mécanisme des pianos, devint son associé dès 1808, et dirigea dèslors avec intelligence et activité les deux maisons que son oncle avait successivement fondées à Paris et à Londres. Il joignit la fabrication des harpes à celle des pianos, et introduisit dans ces deux branches un grand nombre de perfectionnements ou procédés nouveaux, presque tous adoptés ensuite par les autres facteurs; entre autres le mécanisme à double échappement, les cordes filées sur acier substituées aux cordes de cuivre, la barre harmonique, etc., destinés à combiner l'intensité, la pureté, l'égalité de son avec la solidité de l'instrument. Il s'occupa également de la fabrication des orgues, et continua les riches systèmes d'harmonie auxquels Sébastien Érard avait appliqué le jeu expressif au doigt. La connaissance qu'il en acquit lui permit de rétablir, en 1850, l'orgue de la chapelle des Tuileries, le chef-d'œuvre de son oncle, détruit en 1830. M. Pierre Érard, qui présidait lui-même aux travaux de sa maison, a obtenu, de 1827 à 1855, toutes les premières récompenses aux expositions nationales et étrangères, particulières ou universelles. A Londres, en 1851, il a eu la seule grande médaille d'honneur (*council-medal*) qui ait été décernée. Décoré en 1836, il a été fait officier de la Légion d'honneur en novembre 1851. On a sous son nom, aux dates de 1849 et 1855, *Notice sur les pianos d'Érard en Espagne, en Italie, en Suisse, en Russie*, etc., et la *Description de l'orgue des Tuileries* (deux in-folio, avec planches). — M. Érard, ami des plus grands artistes et le protecteur de plusieurs, est mort à son château de la Muette, le 5 août 1855, des suites de l'ébranlement que lui avait causé la douleur de voir son domaine mutilé par le chemin de fer de ceinture. Sa veuve a fait don de sa dernière œuvre, un piano coté 25 000 francs, à la Loterie de l'armée d'Orient.

ERBACH, famille comtale allemande, qui fait remonter son origine jusqu'à Eginhard, époux d'Emma, fille de Charlemagne. Elle comprend aujourd'hui trois branches ERBACH-ERBACH, ERBACH-FURSTENAU, ERBACH-SCHŒNBERG, qui prennent rang d'après l'âge des chefs de chacune. Le chef actuel de la famille d'Erbach est celui de la branche d'Erbach-Schœnberg. Les trois branches professent la religion luthérienne. Leurs possessions, situées dans le grand-duché de Hesse, la Bavière et le Wurtemberg, ont été médiatisées lors de la création de la confédération du Rhin.

ERBACH-ERBACH (François-*Everard*, comte D'), chef actuel d'une première branche de la famille comtale d'Erbach, né le 27 novembre 1818, a succédé, en 1832 à son père le comte François-Charles-Frédéric-Guillaume. La maison d'Erbach-Erbach, possède dans le grand-duché de Hesse, une partie du comté d'Erbach, dans le royaume de Bavière, la seigneurie de Wildenstein et le bailliage de Heinbach (986 habitants). Au mois d'août 1845, le comte Everard a vendu sa seigneurie de Roth, de Wurtemberg, pour la somme de 1 816 000 florins du Rhin. Il est colonel à la suite au service de Bavière et, depuis le 9 décembre 1842, membre héréditaire de la première Chambre du royaume. Il a épousé, le 2 novembre 1843, la comtesse Clotilde, fille de feu Albert, comte d'Erbach-Furstenau et en a eu huit enfants, dont l'aîné est le comte héréditaire François-George, né le 22 août 1844.

ERBACH-FURSTENAU (Raimond-*Alfred*-Frédéric-François-Auguste-Maximilien, comte D'), chef actuel d'une seconde branche de la famille d'Erbach, né le 6 octobre 1813, a succédé en 1851, à son père Albert-Auguste-Louis, lieutenant général au service de la Hesse grand-ducale. La maison d'Erbach-Furstenau possède dans le grand-duché de Bade le domaine de Mœsbrunn, et dans le grand-duché de Hesse, la seigneurie de Rothenberg et une partie du comté d'Erbach, en tout quatre myriamètres carrés et 20 000 habitants. Ce comte Alfred d'Erbach-Furstenau est major d'un régiment d'infanterie au service de l'Autriche. Il ne s'est pas marié. Deux de ses frères servent comme lui dans l'armée autrichienne.

ERBACH-SHŒNBERG (*Louis*, comte D'), chef d'une troisième branche de la maison d'Erbach, né le 1ᵉʳ juillet 1792, a succédé, en 1829, à son frère le comte Émile. La maison d'Erbach-Schœnberg, possède dans le grand-duché de Hesse la moitié de la seigneurie de Benberg, et une partie du comté d'Erbach (16 558 habitants). De son mariage avec la comtesse Caroline de Gronsfeld, il a eu un fils, le comte héréditaire *Gustave*, né le 17 août 1840.

ERBEN (Charles-Jaromir), historien et érudit bohémien, né à Miletin (Bohême) en 1811, passa la plus grande partie de sa vie dans une retraite studieuse et n'accepta qu'en 1851 la place d'archiviste de la ville de Prague. Ses principales publications traitent de la littérature bohémienne et sont très-précieuses à ce point de vue. Nous citerons : *Collections des chants populaires bohémiens* (Pisne narodni, 1842-1845, 3 volumes); *Chronique de la ville de Prague, par Bartosch* (Bartosova Kronika Praska, 1851); *Gerbe de récits populaires* (Blüthenstrauss von Volksmaerchen, 1852); *Voyage de Haraut de Polschitz dans la terre promise et en Égypte* (1854, t. I); *Regesta diplomatica nec non epistolaria Bohemæ et Moraviæ ab anno 600 ad annum 1253* (1855 et suiv.). M. Erben est en outre l'un des rédacteurs les plus actifs d'une publication périodique dont la première partie a paru en 1845, et qui a pour titre : *Fragments choisis de littérature bohémienne* (Wyborz literatury ceské).

ERDAN (André-Alexandre), journaliste et écrivain français, né à Paris, en 1826, fit ses premières armes dans *l'Événement*, que venaient de

son auteur un des grands prix de la Société royale de géographie de Londres, a fourni en grande partie les données magnétiques sur lesquelles Gauss a pu établir sa théorie du magnétisme terrestre.

Dans ces dernières années, M. Erman s'est occupé spécialement de la Russie, et les *Archives de la connaissance scientifique de la Russie* (Archiv fur wissenschaftliche Kunde von Russland), qu'il publie depuis 1841, forment un répertoire complet des recherches nouvellement faites sur la géographie, l'ethnographie, la géologie, etc., de cet empire, avec un compte rendu des travaux des savants russes. Un certain nombre d'articles de M. Erman, traitant du magnétisme terrestre et de diverses questions de physique, se trouvent dans les *Annales de Poggendorff* et dans les *Annuaires astronomiques de Schumacher*.

ERNE (John Crichton, 3e comte d'), pair représentatif d'Irlande, né en 1802, à Dublin, est fils d'un lieutenant-colonel. En 1842 il hérita les titres de son oncle, et fut élu en 1845 membre à vie de la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il a été deux fois haut-shériff, et est lord lieutenant du comté irlandais de Fermanagh.

ERNEST IV (Auguste-Charles-Jean-Léopold-Alexandre-Édouard), ou Ernest II dans la ligne spéciale de Cobourg, duc régnant de Saxe-Cobourg-Gotha, né à Cobourg, le 28 juin 1818, est fils d'Ernest III, le premier de la ligne Cobourg, auquel il succéda le 29 janvier 1844. Il est le frère aîné du prince Albert, mari de la reine Victoria, avec lequel il reçut une brillante et solide éducation, se faisant dès lors remarquer par ses dispositions pour les sciences naturelles et pour la musique. Il a beaucoup voyagé. Après avoir parcouru avec son frère la France, la Belgique et l'Angleterre, en 1836, il visita seul, plus tard, l'Espagne, l'Italie, le Portugal et l'Afrique. Au sortir de l'université de Bonn, où il avait étudié spécialement l'économie politique et la philosophie, il entra dans la cavalerie du royaume de Saxe, d'où il sortit avec le grade de général-major. Le 3 mai 1842, il épousa la princesse Alexandrine-Louise-Amélie-Frédérique-Élisabeth-Sophie, fille du grand-duc de Bade, et prit une part active au gouvernement pendant les deux dernières années de la vie de son père.

Monté sur le trône (1844), il y conserva l'esprit de réforme et de progrès que la jeunesse puise dans les écoles, et s'efforça d'apaiser les dissensions que l'annexion de l'État de Cobourg avait fait naître, en donnant aux deux duchés, dès 1846, une constitution commune et conforme aux idées du temps. Aussi, pendant les années 1848 et 1849, il réussit, par sa modération et sa fermeté, à préserver ses États de tout bouleversement. Partisan de l'unité allemande, il accepta du vicaire de l'empire un commandement dans la guerre contre le Danemark, et remporta, le 5 avril 1849, la victoire d'Eckernfœrde. Lorsque tout espoir de fonder l'unité de l'Allemagne se fut évanoui, il se rattacha à l'alliance dite *des trois rois*, et provoqua à Berlin un congrès de princes dans lequel il plaida avec chaleur en faveur des intérêts et des besoins légitimes des peuples. Depuis 1850, malgré le triomphe universel de la réaction, le duc Ernest IV a persévéré dans une politique de juste-milieu.

La simplicité de la vie privée de ce prince est remarquable. Il a continué de cultiver les sciences et les arts, et particulièrement la musique. Ses opéras de *Zaïre* et de *Casilda* sont cités avec éloge en Allemagne, et sa partition de *Sainte Claire* (Santa Chiara), opéra en trois actes, qu'il a fait exécuter à l'Académie impériale de musique de Paris, pendant son séjour chez nous en 1855, sans avoir un succès populaire, a obtenu l'estime des connaisseurs.

ERROLL (William-Harry Hay, 17e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1823, à Bushy-Park, descend d'une très-ancienne famille d'Écosse élevée en 1831 à la pairie héréditaire. Il embrassa la carrière des armes, fit partie de l'expédition d'Orient et fut blessé à la bataille de l'Alma (1854); l'année suivante il fut nommé major de la brigade des tirailleurs. Il est entré en 1846 à la Chambre des Lords, où il appuie la politique du cabinet Palmerston. Sa famille est en possession de la charge héréditaire de lord hant constable d'Écosse, qui est la plus haute distinction honorifique de la Grande-Bretagne. De son mariage avec une fille du général Ch. Gore (1848), il a un fils, Charles Gore, baron Kilmarnock, né en 1852, à Montréal.

ERSKINE (Thomas-Americus Erskine, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1810, est fils du lord David Montagu Erskine, mort le 19 mars 1855, et petit-fils du célèbre orateur de ce nom, élevé à la pairie en 1806. Élevé à Cambridge, il a été attaché d'ambassade à Munich, et a hérité en 1855 de la pairie. Il n'a pas d'enfants.

ERSLEW (Thomas-Hansen), littérateur danois, né à Randers le 10 novembre 1803, passa en 1821 l'examen de philologie et de philosophie, et, après avoir vécu plusieurs années dans une de ses propriétés en Jutland, alla s'établir à Copenhague. Il fut, en 1849, chargé de la direction des Archives au ministère des Cultes. Le plus important de ses ouvrages est le *Dictionnaire universel des écrivains pour le royaume de Danemark* (Almindeligt Forfatter-Lexicon for K. Danmark med tilhœrende Bilande; Copenhague, 1841-53, 14 livr. ou 3 vol. in-8; avec un supplément en cours de publication, I-V livr. 1854-1857).

Ce dictionnaire bibliographique, disposé par noms d'auteurs, forme la continuation du *Litteratur-Lexicon for Danmark, Norge, og Island*, de Nyerup et Kraft (Copenhague, 1820, in-4); mais il ne traite pas de la Norvége. On y trouve, avec des détails biographiques sur tous les Danois qui ont écrit depuis 1814, la liste par ordre chronologique non-seulement de tous leurs ouvrages, mais aussi de tous les articles ou mémoires qu'ils ont publiés dans des journaux, revues ou recueils, ainsi que l'indication des notices ou articles de critique relatifs à chacun de ces écrits, des traductions qui en ont été faites, et des sources biographiques; enfin les portraits des auteurs. Les énonciations sont très-précises et d'une remarquable exactitude. Cet ouvrage, qui ne renferme que des faits positifs et d'où les appréciations sont exclues, est peut-être le plus parfait qui existe encore en Europe, et quoiqu'il ne suffise pas à faire connaître la littérature danoise, il est merveilleusement propre à en faciliter l'étude.

ESAAD-effendi (Mohammed), historien turc, né à Constantinople le 18 de rebi-al-ewwel 1204 de l'hégire (16 décembre 1790), a été nommé *sahafzadeh* (fils du relieur), parce que son père était chef de la corporation des relieurs et libraires. A dix-huit ans, il entra dans l'enseignement, acquit une grande réputation de savoir, et reçut en 1825 la charge d'historiographe, et en 1831 la direction du *Takwim-i-wekaii* (tableau des événements), journal officiel de l'empire. En 1836, le sultan Mahmoud l'envoya en ambassade auprès du shâh de Perse Mohammed. Il a aussi les titres de grand-

juge de Roumélie, d'inspecteur général des écoles, et de membre du conseil de l'instruction publique.

On connaît d'Esaad effendi : *Uss-i-Zafer* (Base de la victoire; Constantinople, 1828, pet. in-4), précis historique de la destruction du corps des janissaires par Mahmoud en 1826, traduit en français par M. Caussin de Perceval (1832, in-8), qui a supprimé les passages inutiles et abrégé les longueurs; *Sefer Namei Khair* (livre du voyage du Bien; ibid. 1844), relation intéressante du voyage de Mahmoud à Andrinople en 1842. Il faut encore ajouter une traduction turque des *Mesail i imtihan* (questions d'examen), traité arabe d'Omer-effendi, et un grand nombre d'articles de circonstance dans le journal officiel.

ESBRAT (Noël-Raymond), peintre français, né à Paris en 1809, étudia la figure chez Guillon-Lethière et le paysage chez M. Watelet; c'est dans ce dernier genre qu'il a remporté deux médailles d'or : une 3e pour *le Lac de Brientz*, en 1844, et une seconde pour *la Seine à Caudebec*, 1847, tableau commandé par l'État. Il a encore peint de nombreux sites d'Auvergne et de Suisse, *les Bords de la Seine* (1841); une *Fontaine aux environs de Bourbonne* (1842); *Vue prise dans le parc d'Eu* (1846); *la Vallée de la Vézère* (1848); *Vue du parc de Saint-Cloud* (1850), au palais de Saint-Cloud; *un Abreuvoir* (1852); *Visite du prince président à la ferme du Coudray en Sologne* (1853), commandé par l'État. Cet artiste avait plusieurs toiles à l'Exposition universelle de 1855 : *un Pâturage*, *l'Embouchure de la Somme*; etc. — M. Esbrat, dont les succès n'ont pas suffi à assurer le bien-être, est mort en 1856.

ESCARS (duc d'). Voy. DES CARS.

ESCHASSERIAUX (René-François-Eugène, baron), député français, né le 25 juillet 1823, aux Arènes, près Saintes (Charente-Inférieure), est fils d'un membre des premières assemblées républicaines. Il étudia le droit à Paris, fut admis au barreau et, lors des élections complémentaires de juillet 1849, devint représentant du peuple à l'Assemblée législative pour son département. Il appartenait à la majorité contre-révolutionnaire. Il fit en 1851 partie de la Commission d'enquête chargée de constater la production, le commerce et la consommation du sel. Après le coup d'État, il figura parmi les membres de la Commission consultative et accepta le patronage du nouveau pouvoir pour entrer en 1852 au Corps législatif; il y siégea au bureau, parmi les secrétaires, et fut réélu en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

ESCHER (Jean-Henri-Alfred), homme politique suisse, est né à Zurich le 20 février 1819. Il commença ses études de droit dans sa ville natale et les continua aux universités de Berlin et de Bonn. Reçu docteur en 1842, il vint passer deux années à Paris pour compléter son instruction. De retour à Zurich, il fut nommé professeur à l'École supérieure et s'occupa particulièrement du droit fédéral helvétique. En 1844, il entra au grand conseil et prit place, à côté de Furrer, parmi les radicaux les plus hostiles aux jésuites et au Sonderbund. Il contribua à la réorganisation des écoles dans le canton de Zurich. Appelé successivement à la vice-présidence et à la présidence du grand conseil, il exprima en 1847, dans un discours très-remarqué, ses vœux pour une réforme complète du système fédéral, et pour une plus forte centralisation. En 1848, il fut député à la diète fédérale, et chargé, avec M. Munzinger, des négociations engagées entre la Suisse et l'Autriche au sujet des affaires [illegible] Tessin. La même année, il fut le dernier bourgmestre de Zurich et, bientôt après, devint président du nouveau conseil de régence. Il est un des fondateurs de l'École polytechnique fédérale de Zurich. Élu vice-président du conseil national (7 juillet 1856), le docteur Escher est un des hommes d'État les plus considérables du canton de Zurich et de la confédération helvétique.

ESCHRICHT (Daniel-Frédéric), médecin physiologue danois, né à Copenhague, le [illegible] 1798, débuta, comme écrivain, par une thèse de doctorat (*de Functionibus nervorum* [illegible] *factus organi*, 1825), qui lui fit beaucoup d'honneur, et dont les revues françaises, allemandes, anglaises et italiennes firent des extraits [illegible] nèrent l'analyse. Il pratiqua d'abord la médecine à Nexœ (île de Bornholm), puis il fit [illegible] l'État un voyage scientifique à [illegible] 1828). Nommé professeur extraordinaire [illegible] decine à l'université de Copenhague [illegible] et professeur ordinaire, en [illegible] fonctions de recteur de la [illegible] 1844-1845. Il faisait partie du [illegible] santé, et il est membre de [illegible] et de celle de Stockholm, de [illegible] tique de Paris, etc., chevalier [illegible] de l'ordre suédois de l'Étoile polaire.

Ses principaux ouvrages sont [illegible] *l'œil humain* [illegible] Copenhague, 1845); *Recherches anatomiques et physiologiques sur* [illegible] *mers septentrionales* (Zoologisch-physiologische Untersuchungen [illegible] chen Wallthiere; Leipsick, [illegible] avec pl.); *Douze leçons sur* [illegible] *la science biologique* [illegible] advaigte Emner af læren om [illegible] lemand : das physische Leben, [illegible] 2 parties); *sur la Possibilité* [illegible] *struire les idiots et les imbéciles* [illegible] Muligheden af at helbrede [illegible] og, etc.; Copenhague, 1854). Il a [illegible] breux mémoires, notamment sur [illegible] dans les *Traités* et les *Écrits* de [illegible] sciences, dans la *Bibliothèque* des [illegible] vers autres recueils danois, allemands [illegible]

ESCOSURA (don Patricio DE LA), [illegible] tique et écrivain espagnol, né à Madrid [illegible] vembre 1807, passa son enfance en [illegible] son père servit dans l'armée de [illegible] avoir étudié à Valladolid, il retourna à Madrid où Lista lui enseigna les [illegible] et la poésie. En 1824, forcé de quitter [illegible] à cause de son affiliation à la société des *Numantinos*, il se réfugia à Paris, [illegible] cours du mathématicien Lacroix [illegible] à Londres. À son retour en [illegible] tra dans un régiment d'artillerie et, en 1829, au grade d'officier. Il [illegible] livrer à la fois à la culture des lettres [illegible] litique. En 1834, il [illegible] Olivera. Mais, dès l'année suivante, aide de camp et secrétaire [illegible] à la retraite duquel il donna sa [illegible] 1836. Deux ans après il [illegible] tion et devint chef politique de [illegible] Álava, qu'il défendit en 1840, [illegible] gente Christine. Mais le triomphe de [illegible] pour conséquence un nouvel exil, [illegible] qui se retira encore en France. [illegible] en 1843, il fut nommé [illegible] ensuite partie du ministère [illegible] il se retira des affaires en 1846 [illegible] tition d'un homme à [illegible]

Digitized by Google

A diverses époques, M. Escosura a demandé à sa plume un autre genre de distinction ou même des moyens d'existence. Il s'est fait un nom comme poëte, comme auteur dramatique et comme romancier. Voici le titre de ses poëmes: *El bulto vestido de negro capuz*, et *Hernan Cortès en Cholula*. Ses pièces dramatiques sont: *la Corte del buen retiro* (1re partie, 1837; 2e, 1844); *Barbara Blomberg*, *Don Jaime el conquistador*, *la Aurora de Colon*, *el Higuamota* (1838); *las Mocedades de Hernan Cortès*, *Roger de Flor*, *Cada cosa en su tiempo*, *el Tio Marcello* (1844-1846). Il a publié deux romans historiques, *el Conde de Candespina* (Madrid, 1832), *Ni rey, ni roque* (1835), et un roman politique, *el Patriarcha del valle* (1846, 2 vol.), qui a pour sujet les dernières révolutions espagnoles, et les aventures des réfugiés à Londres et à Paris. M. Escosura a écrit le texte du splendide ouvrage intitulé: *la Espana artistica y monumental*, publié un manuel de mythologie (Paris, 1843) qui est devenu classique en Espagne, traduit du français plusieurs ouvrages, et rédigé à Paris *el Eco de la razon y de la justicia* et la *Revista enciclopedica*.

ESCUDIER (Léon et Marie, ou les *frères*), libraires-journalistes français, nés à Toulouse, le premier en 1808, le second en 1811, firent leurs premiers essais de librairie dans cette ville, et vinrent en 1845 à Paris, où ils fondèrent, un an après, le journal hebdomadaire la *France musicale*. Ils ont peu à peu annexé à cette revue un comptoir de musique, et une sorte d'agence lyrique et dramatique qui négocie à la fois la confection des opéras et l'engagement des artistes. Ce sont eux qui ont introduit chez nous M. G. Verdi.

On a sous leur nom: *Études biographiques des chanteurs contemporains*, précédé d'un *Essai sur l'art du chant* (1840, in-18; 2e édit. 1848); *Dictionnaire de musique*, d'après les théoriciens, historiens et critiques les plus célèbres qui ont écrit sur la musique (1844, in-12), refait sous le titre de *Dictionnaire de musique théorique et historique* (2 vol. in-18); *le Proscrit*, ou *le Corsaire de Venise* (1845); et *les Deux Foscari* (1846), tragédies lyriques de M. Verdi adaptées à la scène française; enfin, *Rossini, sa vie et ses mœurs* (1854, in-18); *Vies et mœurs des plus célèbres cantatrices* avec une *Étude sur Paganini* (1846, in-18). M. Léon Escudier a plus particulièrement signé de nombreux articles de critique à la *France musicale* et au feuilleton du *Pays*. Les deux frères dirigent aujourd'hui le journal *le Réveil* (1858).

ESNAULT (Charles-Louis-Benjamin), officier français, ancien député, né à Vendôme (Loir et Cher), le 27 juillet 1786, partit en 1805 en qualité de volontaire et fit, dans le génie, toutes les campagnes de l'Empire; il se distingua à Lutzen, Bautzen et à la défense de Magdebourg et de Valenciennes. En 1815, il fut incorporé avec son grade de capitaine dans le 2e du génie et concourut, en 1823, à l'expédition de Catalogne, à la suite de laquelle il fut décoré. Ayant pris sa retraite (1829), il se fixa à Arras où il fit plus de vingt ans partie du conseil municipal, et fut élu quatre fois député (1838-1848). Dévoué au ministère, il s'associa par ses votes à toutes les mesures du parti conservateur. Depuis la révolution de Février, il vit à Paris dans la retraite.

ESPAGNE (maison royale D'), une des branches cadettes de la maison de Bourbon (voy. BOURBON). — Reine. Marie-*Isabelle*-Louise (voy. ISABELLE II). — Roi: *François-d'Assise*-Marie-Ferdinand (voy. FRANÇOIS-D'ASSISE). — Fille: Marie-Isabelle-Françoise-d'Assise-Christine-Françoise-de-Paule, infante d'Espagne, princesse des Asturies, née le 20 décembre 1851. — Sœur de la reine: *Louise*, duchesse de Montpensier (voy. MONTPENSIER. — Reine mère: Marie-Christine (voy. ce nom).

Oncles de la reine: *Charles*-Marie-Isidore (voy. CARLOS); *François-de-Paule*-Antoine-Marie, infant d'Espagne, né le 10 mars 1794, marié le 15 avril 1819 à *Louise*-Charlotte, née le 24 octobre 1804, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, morte le 29 janvier 1844, dont il a deux fils: *François-d'Assise*, mari de la reine, et *Henri*-Marie-Ferdinand, duc de Séville, né le 17 avril 1813, marié à Rome le 6 mai 1847 à dona *Hélène* de Castelvi y Shelly Fernandez de Cordova; et cinq filles: *Isabelle*-Ferdinande, née le 18 mai 1821, mariée le 26 juin 1841 au comte Ignace Gurowski; *Louise*-Thérèse-Françoise-Marie, née le 11 juin 1824, mariée le 10 février 1847 à don Jose Osorco de Moscoso y Carbayal, comte de Transtamare, duc de Sessa, grand d'Espagne de 1re classe; *Joséphine*-Ferdinande-Louise, née le 25 mai 1827, mariée au mois de juin 1848 à don Jose Guell y Rente (voy. GUELL Y RENTE); *Marie-Christine*-Isabelle, née le 5 juin 1833; et *Amélie*-Philippine, mariée au prince Adalbert, frère du roi régnant de Bavière (voy. BAVIÈRE).

La maison royale d'Espagne comprend encore l'infant *Sébastien*-Gabriel-Marie de Bourbon et Bragance, né le 4 novembre 1811, du premier mariage de l'infante Marie-*Thérèse* (voy. CARLOS), avec l'infant Pierre, cousin germain de Ferdinand VII. L'infant Sébastien, grand-prieur de Saint-Jean, a épousé en 1832 la princesse Marie-Amélie, née le 25 février 1818, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, et tante du roi Ferdinand II.

ESPAIGNOL DE LA FAYETTE (Jean-Nicolas D'), géomètre français, né en 1796, à Mer (Loir-et-Cher), entra de bonne heure dans l'administration du cadastre. Il exerce aujourd'hui les fonctions d'ingénieur en chef dans le département de l'Ariége. Il a écrit: *Considérations sur le cadastre en France* (1824, in-8), où il cherche quels sont les moyens de perfectionnement et d'économie qu'on peut introduire dans la partie topographique; *Coup d'œil sur le progrès des sciences, des arts et de l'industrie* (1836, in 8); un *Mémoire sur la conservation perpétuelle du cadastre parcellaire de l'Ariége* (Foix, 1851): des articles littéraires dans des recueils périodiques.

ESPARTERO (don BALDOMERO), duc DE LA VICTOIRE, général et homme politique espagnol, ex-régent, est né à Granatula, dans la Manche, en 1792. Le plus jeune des neuf enfants d'un simple charron, il fut destiné, à cause de sa faible constitution, à l'état ecclésiastique: mais, en 1808, il s'enrôla comme volontaire, pour repousser l'invasion française, dans le corps d'étudiants qu'on appelait le bataillon sacré. Il passa ensuite dans celui des cadets, fut nommé, en 1811, sous-lieutenant du génie à Cadix, et n'ayant pu soutenir les examens exigés pour ce service, dut entrer, en 1814, avec le même grade dans un régiment d'infanterie en garnison à Valladolid. Il s'attacha alors au général don Pablo Morillo, envoyé dans l'Amérique méridionale contre les colonies insurgées, partit, au mois de janvier 1815, avec le grade de capitaine, et devint, pendant la traversée même, chef d'état-major. Il quitta toutefois ces fonctions pour lesquelles il était peu fait, il fut nommé major dans un régiment d'infanterie. Ses talents militaires le firent passer lieutenant-colonel, en 1817, et colonel en 1822. Deux ans plus tard, la capitulation d'Ayacucho, par laquelle

l'Espagne abandonnait sa domination dans l'Amérique du Sud, ramena Espartero dans sa patrie, avec un certain nombre d'hommes qu'il devait retrouver plus tard sur son chemin, Lopez, Narvaez, Maroto, Alaix, Laserna, etc. Il rapportait du Pérou une fortune considérable qu'il avait gagnée au jeu. Envoyé en garnison à Logrono, avec le grade de brigadier, il sut se faire aimer de la fille d'un riche propriétaire de cette ville, nommé Santa-Cruz, et l'épousa malgré l'opposition du père. Il passa peu après avec son régiment dans l'île de Mayorque.

Lorsqu'en 1832, Ferdinand VII eut aboli la loi salique, Espartero se déclara en faveur des droits de succession au trône, conférés à la princesse Isabelle et, l'année suivante, à la mort du roi (29 septembre), il s'offrit à marcher avec son régiment, contre les provinces du nord qui se soulevaient en faveur de don Carlos. Il fut alors nommé commandant général de Biscaye, puis maréchal de camp et lieutenant général. Au mois de mai 1836, il prit par intérim, pendant l'absence de Cordova, le commandement en chef du corps d'opérations destiné à couvrir Madrid. Ayant sauvé, l'année suivante, la capitale d'un coup de main tenté par les bandes carlistes, il fut nommé, par reconnaissance, général en chef de l'armée du nord, vice-roi de Navarre et capitaine général des provinces Basques. En 1837, il fut député aux Cortes constituantes, et contribua à la chute du ministère Calatrava. A la fin de la même année, il sauvait une seconde fois Madrid menacée par don Carlos lui même (12 septembre), repoussait celui-ci au delà de l'Èbre, enlevait ensuite les hauteurs de Lucana, débloquait Bilbao, et recevait le titre de comte de Lucana, comme consécration de ces succès. Au lieu de les pousser plus loin, il se borna à rétablir la discipline dans l'armée et à maintenir, par de sévères exécutions à Pampelune, à Miranda et ailleurs, l'ordre dans les provinces soumises. En 1838, il battit seulement le général carliste Negri, et détruisit les bandes qu'il commandait.

Les services d'Espartero, son attachement déclaré à la constitution de 1837, lui marquaient son rôle politique. Il rejetait sur le ministère Ofalia la responsabilité de son inaction et envoyait à la reine des adresses contre Narvaez et Cordova, devenus, le premier surtout, ses ennemis personnels. De nouveaux exploits contre les carlistes, en 1839, lui valurent un surcroît de faveur et les titres de grand d'Espagne de première classe et duc de la Victoire. Profitant des divisions du parti carliste, il conclut, enfin, avec Maroto la fameuse convention de Bergara, qui força don Carlos à quitter l'Espagne, ne laissant plus que Cabrera pour prolonger la guerre civile.

Avant de porter le dernier coup à ce partisan, Espartero éprouva sa toute-puissance en demandant le brevet de général pour son secrétaire et aide de camp Linage, qui avait insulté, dans une lettre rendue publique, le ministre de la guerre. Narvaez, qui s'y refusait, fut contraint de donner sa démission, et Linage eut son brevet. Le reste du cabinet, voulant frapper, dans Espartero, le chef des exaltés, fit voter par les Cortes une loi qui restreignait les libertés municipales, et qui, malgré ses réclamations, fut sanctionnée par la régente. Une insurrection s'ensuivit: Espartero qui venait d'écraser Cabrera, revint à Madrid en triomphateur et se fit nommer président d'un nouveau ministère. Devant cette dictature, la reine Christine renonçait, le 10 octobre, à la régence, que les Cortes remirent, par l'élection du 8 mai 1841, entre les mains d'Espartero.

Le nouveau régent déploya d'abord, pour maintenir ou ramener l'ordre matériel, une grande

énergie, comprima les mouvements républi
partout où ils éclatèrent, étouffa l'insurre
excitée par O'Donnell, à Pampelune, en fave
Christine, déjoua les complots militaires d
néraux Concha et Diégo-Léon, fit fusiller c
nier (15 octobre), arrêta par la terreur les
tions incessantes des provinces Basques, et
avoir soumis Barcelone, rentra en triomphe
drid, le 30 novembre. Maître de la situati
térieure, il s'appuya, au dehors, sur l'a
de l'Angleterre, sans s'effrayer des intrigue
l'ex-régente ourdissait contre lui, avec l'a
la France. Une nouvelle insurrection
éclaté à Barcelone, à la fin de 1842, il e
raison par un bombardement.

Mais dès le commencement de 1843, le
exalté ou progressiste qu'il avait mainten
les limites de la légalité, par son respect p
constitution de 1837, s'unit aux modérés
sans de la reine Christine, en faveur desqu
fut forcé, le 9 mai, de sanctionner une am
générale, présentée par le ministère Lopez
obstination à garder auprès de lui son secré
Linage et le général Zurbano, rendu odieux
la répression de Barcelone, amena une crise
destitution des ministres et la dissolution
Cortès (26 mai). Accusé, par l'opinion publiq
d'avoir signé, à l'instigation de Linage,
l'Angleterre un traité de commerce désavantag
pour l'Espagne, Espartero vit se soulever c
lui la Catalogne, l'Andalousie, l'Aragon e
sieurs autres provinces. Une junte révol
naire se constitua à Barcelone et procla
déchéance et la majorité d'Isabelle. Un
nement provisoire composé de Lopez, C
et Serruno, déclara Espartero traître à l
et déchu de toutes ses dignités. Narvaez,
des insurgés, marcha sur Madrid et y e
résistance (22 juillet). Abandonné de ses
après avoir essayé en vain de marcher
celone, Espartero s'embarqua à Cadix le
let pour l'Angleterre. Il y reçut tous les h
dus au rang qu'il venait de perdre. En
décret qui l'avait dépouillé de tous se
ayant été annulé, il retourna en Espa
prit sa place au sénat. Mais presque au
sentant pour longtemps écarté du pouv
chercher à Logrono une retraite ans
Après six ans d'isolement, les évène
1854 le ramenèrent à la tête des affair
ger en apparence, jusqu'au dernier m
cette formidable agitation révolution
répondait, dans toute l'Espagne, aux e
réaction monarchique, il parut, après
du gouvernement, l'homme de la situa
reine Isabelle ne put arrêter l'insurrect
phante et sauver son trône qu'en le rem
la protection de l'ex-régent. Il fut décl
président du conseil, le 19 juillet, au n
la junte de Saragosse, constituée en
ment provisoire, le nommait génér
armées nationales. Arrivé à Madrid,
ques jours d'une expectative pleine d
il forma un cabinet dans lequel en
ministre de la guerre le général O'D
avait pris une part si active aux luttes
tre du parti progressiste. L'union
hommes, au milieu des tentatives c
exaltés et des modérés, fut le seul
politique d'un nouveau parti cons
difficultés et les dangers se mul
Cortes constituantes, ouvertes à Mad
vembre, discutaient les bases c
l'existence même de la monarch
tion religieuse se compliquait de la
mortissement (voy. MADOZ), et à c
d'une effroyable crise financière. P

Digitized by Google

parti libéral se divisa en progressistes purs qui rattachaient au nom d'Espartero toutes les espérances de la révolution, et en progressistes conservateurs qui reconnaissaient pour chef O'Donnell. Toute l'histoire de ces deux années se résume dans l'antagonisme de ces deux hommes. Enfin, après des tiraillements trop longs à rappeler, tout le ministère, à propos de la retraite du ministre de l'intérieur, Escosura, exigée par O'Donnell, donna sa démission, et ce dernier fut chargé par la reine de recomposer et de présider un nouveau conseil.

La démission d'Espartero fut le signal d'une insurrection nouvelle, à Madrid (14-16 juillet 1856), à Barcelone (18-22 juillet) et à Saragosse. Mais lui-même ne parut nulle part en personne dans ces luttes engagées en son nom. Moins heureusement doué comme homme politique que comme soldat, Espartero avait encore une fois perdu l'une des positions les plus brillantes que la fortune ou le prestige militaire puissent offrir. Il y avait montré une irrésolution fatale qu'on avait déjà plus d'une fois remarquée en lui et qui tenait peut-être moins à l'indécision du caractère qu'au sentiment de son insuffisance dans les combinaisons politiques. Énergique d'ailleurs jusqu'à la violence, il a toujours conservé, sous le grand d'Espagne, quelque chose de rude et de vulgaire.— Il existe sur la vie militaire et politique d'Espartero jusqu'en 1843, un grand ouvrage de J. S. Florez, *Espartero, historia de su vida militare*, etc. (Madrid, 1843-1844, 3 vol. in-8).

ESPEUILLES (Antoine-Théodore Viel-Lunas, marquis d'), sénateur français, né au château de la Montagne (Nièvre), le 25 avril 1803, descend d'une ancienne famille du Nivernais. Il fut élevé au collége de Nevers et tourna de bonne heure son attention vers l'économie rurale, dans laquelle il passe pour posséder des connaissances étendues. Il faisait partie du conseil général de son département lorsqu'un décret du 4 mars 1854 l'appela aux fonctions de sénateur. Il s'occupe, au Luxembourg, des questions qui ont trait à l'agriculture. Vers la même époque, il a été fait chevalier de la Légion d'honneur.

ESPINASSE (Esprit-Charles-Marie), général français, né le 2 avril 1815, à Saissac, village de l'Aude, entra, en 1833, à l'École militaire de Saint-Cyr, et gagna ses premiers grades en Algérie. Nommé chef de bataillon en 1845, il commanda les zouaves, passa, en 1848, au 22ᵉ léger, puis au 42ᵉ de ligne, et fit avec ce régiment la campagne de Rome. En juillet 1851 il devint colonel, prit part à la répression des troubles qui suivirent, à Paris, l'acte du 2 décembre, fut promu général de brigade l'année suivante, et entra, au mois de décembre, dans la maison militaire de l'empereur en qualité d'aide de camp. Lorsque la guerre fut déclarée à la Russie, il commanda une brigade de la première division de l'armée d'Orient, fit une exploration malheureuse dans la Dobrutscha, et, atteint lui-même du choléra qui décimait ses soldats, il vint rétablir sa santé en France. Au printemps de l'année 1855 il rejoignit l'armée en Crimée et se distingua à la Tchernaïa, ainsi qu'à l'assaut de Malakoff. Quelques jours auparavant il avait reçu le grade de général de division (29 août 1855). M. Espinasse est grand-officier de la Légion d'honneur.

Au milieu de l'émotion causée par l'attentat du 14 janvier 1858, le général Espinasse a été appelé, en remplacement de M. Billault (voy. ce nom), au ministère de l'intérieur (8 février 1858), qui s'appela alors ministère de l'intérieur et de sûreté générale. Une circulaire du nouveau ministre expliqua au pays les motifs qui faisaient remettre entre les mains d'un militaire des fonctions purement civiles. Il choisit pour secrétaire général M. Léopold Monty, ancien professeur d'histoire aux Facultés de Rennes et de Dijon, maître de conférences à l'École normale, et collaborateur de la *Revue contemporaine*. Par décret du 15 juin suivant, le général, remplacé au ministère par M. Delangle, fut nommé sénateur.

ESQUIROS (Henri-Alphonse), poëte et romancier français, ancien représentant à l'Assemblée législative, né à Paris, en 1814, débuta en 1834 par un volume de poésies, *les Hirondelles* (in-8), qui, malgré les éloges de M. Victor Hugo, se vendit peu. Il le fit suivre de deux romans, *le Magicien* (1837, 2 vol. in-8), et *Charlotte Corday* (1840, in-8, 1850, in-4). En même temps, il donna sous le titre d'*Évangile du peuple* (1840, in-16), un commentaire philosophique et démocratique de la vie de Jésus, qui lui attira des poursuites judiciaires et une condamnation à huit mois de prison et 500 fr. d'amende (30 janvier 1841). De Sainte-Pélagie, où il subit sa peine, il publia un nouveau volume de vers : *les Chants d'un prisonnier* (1841, in-8) ; trois petits ouvrages empreints de l'esprit socialiste parurent, de 1841 à 1842, sous ces titres : *les Vierges martyres* (in-32), *les Vierges folles* (in-32), *les Vierges sages* (in-32), et précédèrent l'*Histoire des Montagnards* (1847, 2 vol. in-8 ; 1850, in-4).

Après la révolution de Février 1848, M. Esquiros, que ses écrits et les poursuites dont ils avaient été l'objet, recommandaient au parti extrême, n'arriva pourtant qu'à l'Assemblée législative, et par une élection partielle, dans le département de Saône-et-Loire. Signalé par ses opinions radicales, il fut compris, après le 2 décembre 1851, parmi les représentants expulsés, et se retira en Angleterre. Il a donné récemment : *la Vie future au point de vue socialiste* (1857, in-8).

La femme de M. Esquiros, Mme Adèle Esquiros, a aussi publié des romans se rattachant au même ordre d'idées.

ESSEN (Pierre, comte d'), général et administrateur russe, né en Livonie vers 1780, entra de bonne heure au service, et fit la campagne de Suisse sous les ordres de Souvaroff (1799). Peu de temps après, il fut nommé gouverneur militaire de Wiborg. En 1806, il reçut le commandement de la huitième division d'infanterie, et l'année suivante il prit part à la bataille d'Eylau (1807). De 1808 à 1812, il servit sous Koutousoff contre les Turcs, et contribua à la défaite du grand-visir près de Routschouk. Après le traité de Bucharest (1812), il rentra en Russie et soutint un grand nombre de combats contre les Français avant et après la prise de Moscou. Il ne quitta les champs de bataille qu'après la chute de Napoléon.

Nommé en 1817 gouverneur militaire de la province d'Orembourg ; en 1819, général d'infanterie ; en 1830, gouverneur général militaire de Saint-Pétersbourg, avec l'administration civile, il a été fait en 1833 comte de l'Empire. En 1842, il entra au conseil d'État, et fut attaché comme chambellan à la personne de l'empereur. Il est aujourd'hui gouverneur civil de la province de Livonie.

ESSEX (Arthur-Algernon Capel, 6ᵉ comte d'), pair d'Angleterre, né en 1803, près Horsham, descend d'une famille élevée en 1641 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Capel, il prit la place de son oncle à la Chambre des Lords (1839), où il s'est associé à la politique du parti conservateur. De son mariage avec une fille du duc de Saint-Albans (1825), il a quatre enfants,

dont l'aîné, Arthur de Vere, vicomte Malden, né en 1826 à Londres, a servi quelque temps dans les gardes.

ESTANCELIN (Louis), administrateur et publiciste français, né le 31 janvier 1777 à Eu (Seine-Inférieure), est fils d'un lieutenant général des eaux et forêts. Après avoir fait ses études au collège de Juilly, il s'enrôla en 1797 dans un régiment de chasseurs à cheval, fit les campagnes de Naples et d'Italie, devint sous-lieutenant et fut mis à la réforme sous le Consulat. Nommé en 1802 inspecteur des eaux et forêts, il géra de 1814 à 1830 les propriétés de la famille d'Orléans à Eu, représenta ensuite pendant seize ans l'arrondissement d'Abbeville à la Chambre des Députés (1830-1846), et prit une part active à toutes les discussions relatives au commerce, à la marine et aux colonies. Non réélu en 1846, il se retira de la vie politique. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

On lui doit quelques ouvrages historiques, tels que les *Comtes d'Eu* (1828, in-8); *Recherches sur les voyages et les découvertes des navigateurs normands* (1832, in-8); *le Château d'Eu* (1840, in-8); des brochures et des rapports, ainsi que des études sur *la Pêche côtière de la Manche* (1834); *les Pêches maritimes* (1845); *l'État actuel de la marine et des colonies françaises* (1849); etc. Il a également fourni des articles au *Bulletin* de la Société maritime, dont il est président honoraire.

Estancelin (Louis-Charles-Alexandre), fils du précédent, ancien député et représentant du peuple, né à Eu, le 6 juillet 1823, avait à peine terminé son éducation au collège Bourbon qu'il était nommé chef de bataillon de la garde nationale. Il entra dans la diplomatie et devint secrétaire d'ambassade. Il était à Paris lorsque éclata la révolution de Février; il recueillit chez lui la duchesse de Montpensier, qu'il réussit à faire sortir secrètement de France. Élu membre du conseil général de la Seine-Inférieure et envoyé par le même département à l'Assemblée législative (1849), il se fit remarquer au sein de la majorité par sa vive hostilité contre les institutions républicaines. Après le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée.

ESTERHAZY DE GALANTHA (Paul-Antoine, prince), chef actuel d'une maison princière hongroise, né le 10 mars 1786, a succédé le 24 novembre 1833 à son père, le prince Nicolas, dans les riches et immenses comtés d'Edelstetten et de Forchtenstein. Entré jeune dans la carrière diplomatique, il fut ministre d'Autriche à Dresde dès 1810, et ambassadeur en Angleterre de 1830 à 1838. Il prit part depuis dans sa patrie au mouvement national et libéral qui précéda la révolution de 1848. Aussi, au mois de mars de cette année, fut-il appelé dans le cabinet Batthyanyi comme ministre des affaires étrangères. Il défendit autant qu'il put les intérêts de la Hongrie, mais lorsque la lutte fut sur le point d'éclater entre les deux peuples, il donna sa démission et se retira de la vie politique. Il est conseiller privé actuel de l'empire d'Autriche et chambellan impérial-royal. Le majorat de la ligne princière Esterhazy-Forchtenstein est des plus riches et des plus étendus. Il ne contient pas moins de 29 seigneuries, 60 bourgs ayant des marchés, 414 villages, etc., dont l'administration centrale est à Eisenstadt. D'autres domaines dans la basse Autriche et le comté d'Edelstetten, en Bavière, ajoutent encore à la fortune du prince, qui étonna la ville de Londres par le faste de sa maison. Il a su aussi se servir de sa fortune pour favoriser les progrès de la littérature et de la science. En 1847, il fut nommé président de la Société d'histoire naturelle d'Œdenbourg, en même temps que palatin de ce comitat.

Marié le 18 juin 1812 à la princesse *Marie-Thérèse*, de la maison de la Tour et Taxis, née le [illegible] juillet 1794, le prince d'Esterhazy a trois enfants, deux filles et un fils, *Nicolas-Paul-Charles*, né le 25 juin 1817, veuf de lady Sarah-Frederica-Caroline, fille de George Child Villiers, comte de Jersey.

A la même famille appartiennent *Marie-Léopoldine*, fille du prince Paul-Antoine, née le [illegible] novembre 1776, veuve le 27 septembre 18[illegible] du prince Antoine, en qui s'est éteinte la famille princière de Grassalcovith de Gyarak; le comte *George* Esterhazy de Galantha, conseiller intime, chambellan et grand sénéchal de la cour d'Autriche; et la comtesse *Sophie* Esterhazy, née princesse de Lichtenstein, grande maîtresse de la maison de l'impératrice.

ESTERNO (le comte Henri d'), agronome et publiciste français, né à Dijon, en 18[illegible], écrivit quelques poésies qui passèrent inaperçues, avant de se livrer à des études pratiques d'agriculture. Il s'est occupé particulièrement de la question de l'irrigation, et ses travaux et ses [illegible] aux Chambres ont amené [illegible] gevillé. Vers 1840, il aborda les questions financières et sociales, et concourut à [illegible] Rossi, l'ancienne Société académique [illegible] politique, dont il était secrétaire, et qui [illegible] placée par la Société des économistes. [illegible] vent à Paris par l'intérêt de ses études et de ses publications, il habite néanmoins depuis [illegible] temps aux environs d'Autun. Il a pris une [illegible] part à l'organisation des comices agricoles [illegible] été décoré au mois d'avril 1844.

M. d'Esterno a publié depuis 18[illegible]: *[illegible] poétiques*, signés seulement de ses initiales (in-8); *Pétition sur la liberté de la presse*, [illegible] sée à la Chambre des Députés (18[illegible], in-8); *Banques départementales en France et [illegible] influence sur les progrès de l'industrie* (1838, in-8); *Avis du conseil général [illegible] ture sur l'irrigation*, considérée comme [illegible] à la cherté des matières animales [illegible] *de la Misère, de ses causes, de ses effets, [illegible] remèdes* (1842, in-8); et du *Programme des [illegible] bres consultatives d'agriculture* (18[illegible]). Il a collaboré au *Journal d'agriculture pratique*.

ESTISSAC (du d'). Voy. La Rochefoucauld.

ESTOURMEL (Alexandre-César-Louis [illegible] d'), homme politique français, né à [illegible] 29 mars 1780, est le frère d'un préfet de la Restauration mort en 1852. Engagé volontaire [illegible] la République, il fit la seconde campagne [illegible] et fut quelque temps secrétaire de [illegible] la paix d'Amiens. Ayant repris du service en [illegible] il prit part aux guerres d'Allemagne, [illegible] et de Portugal, fut attaché à l'état-major du prince Berthier, parvint au grade de chef d'escadron et assista comme secrétaire d'ambassade au congrès de Prague (1813). Il abandonna en 1815 la carrière militaire, siégea à la Chambre des Députés où il défendit l'armée, vota [illegible] la loi d'amnistie et fit partie de l'opposition libérale. Réélu en 1829 par les départements [illegible] il s'associa au refus de l'impôt et fut [illegible] vingt-neuf députés qui prêtèrent à l'insurrection du peuple en 1830 l'appui de leurs noms.

Après l'établissement de la dynastie [illegible] à laquelle il contribua de tout son [illegible] M. d'Estourmel vota pour l'abolition [illegible] la peine de mort, l'abaissement du cens électoral à 200 francs et la pairie élective. [illegible]

Digitized by Google

système politique suivi par Casimir Périer, il seconda aussi les ministères qui suivirent jusqu'à l'époque où il s'est retiré des affaires (1837). Au commencement de 1833 il fut chargé d'une mission relative à l'indemnité des 25 millions réclamée par les États-Unis et fut rappelé aussitôt que l'on eut connaissance de l'insulte faite à M. Barrot, notre consul à Carthagène. On a de M. d'Estourmel quelques opuscules littéraires, entre autres une comédie, *la Manie des arts*, jouée à Feydeau.

ETCHEVERRY (Jean-Amédée-Hector), ancien représentant du peuple français, est né à Saint-Étienne de Bigorre, le 1er novembre 1801. Son père lui laissa en mourant une charge de notaire et des propriétés assez considérables. Il montra de l'énergie dans plusieurs rencontres avec les Espagnols qui disputaient aux habitants de la vallée la possession du *pays Fuint*. Maire de Baygorry, il arma les administrés et les conduisit à la frontière pour repousser une bande qui avait envahi le territoire français. Cette conduite lui valut la décoration de la Légion d'honneur (24 juillet 1847), et lui acquit dans le département des Basses-Pyrénées, une certaine popularité. En 1848, il fut élu représentant du peuple par 41 473 voix. Membre du Comité de la marine, il vota presque constamment avec l'extrême droite. Cependant il refusa de soumettre à la sanction du peuple la Constitution, dont il approuva l'ensemble. Membre de la Législative il fit partie de la réunion de la rue de Poitiers. Jusqu'au coup d'État du 2 décembre, il soutint de son vote toutes les lois et mesures contre-révolutionnaires.

Après la dissolution de l'Assemblée, son frère cadet, Jean-Baptiste ETCHEVERRY fut présenté par l'administration comme candidat au Corps législatif. Nommé le 29 février 1852 par les électeurs de la circonscription de Bayonne, il a été réélu en 1857.

ÉTEX (Antoine), sculpteur français, né à Paris le 20 mars 1808, d'une famille d'artistes qui compte Coustou parmi ses ancêtres, apprit dans la maison paternelle les premiers éléments de la sculpture, fréquenta les ateliers de Dupaty et de Pradier et reçut en même temps des leçons de M. Ingres. De 1827 à 1829 il concourut pour le prix de Rome, et obtint le second prix en 1828, sur ce sujet : *le jeune Hyacinthe tué par Apollon*. Il obtint une pension de 1500 francs pour passer deux ans en Italie. Avant de partir, M. Étex s'était battu pendant les journées de juillet 1830. Après avoir étudié les maîtres italiens, il prolongea son voyage, et visita successivement l'Algérie, la Corse, l'Espagne, l'Allemagne et l'Angleterre.

M. Étex exécuta à cette époque plusieurs œuvres importantes, entre autres le groupe colossal de *Caïn* qu'il exposa au Salon de 1833. L'originalité, la hardiesse et l'énergie de ce morceau le firent choisir par M. Thiers, ministre des travaux publics, pour l'exécution de deux des *Groupes* de l'arc de l'Étoile, ceux de 1814 et de 1815. Après avoir vu plusieurs de ses œuvres refusées aux Salons et après s'être abstenu d'y concourir, il y reparut avec succès en 1841. Son *Tombeau de Géricault* lui valut alors la croix de la Légion d'honneur. En 1848, M. Étex tenta de devenir un homme politique. Républicain de la veille, il se présenta sans succès aux élections pour la Constituante, et prit part pendant quelques mois aux luttes des partis, avant de revenir à ses travaux.

M. Étex a tour à tour abordé la sculpture, la peinture, la gravure et l'architecture. Outre les œuvres déjà citées, il faut mentionner parmi ses statues : *Léda; Olympia; Rossini*, à l'Opéra; *Héro et Léandre*, au musée de Caen; *le Choléra; Blanche de Castille*, musée de Versailles; *Charlemagne*, au palais du Luxembourg; *saint Augustin*, à la Madeleine; le général *Lecourbe*, à Lons-le-Saunier; un groupe colossal de *René et Outougamiz;* les bustes du *duc d'Orléans*, de *MM. Thiers, Odilon Barrot, Lablache, Vitet, Dupont de l'Eure, Rostan, Charlet, Sapey, Chateaubriand, Alfred de Vigny, Pierre Leroux, Proudhon, Louis Blanc, le général Cavaignac; Mmes Eugénie Garcia, Lenormand; Mlle Gambardi* (1857); etc.; *les Médicis, Françoise de Rimini, la Méduse*, bas-reliefs; enfin plus de cent médaillons et portraits.

Comme peintre, il a donné : *les Médicis; Joseph expliquant les songes à ses frères; Diophante; Eurydice; Sapho; le Christ prêchant; Roméo et Juliette; Faust et Marguerite; Dante et Béatrix; les Grands hommes des États-Unis*, dans City-Halle, à New-York; etc.; plusieurs pastels et un certain nombre de portraits.

Comme architecte, il a exécuté des études, des projets de monuments et de tombeaux, entre autres ceux du *Tombeau de Napoléon;* du *Monument de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité;* du *Monument en faveur de l'archevêque de Paris;* de M. *Raspail;* d'*Armand Marrast*, etc.

Il a aussi donné un assez grand nombre de dessins et d'aquarelles, de gravures, notamment : *la Grèce tragique*, suite de compositions au trait dont les sujets sont pris à l'*Électre*, aux *Phéniciennes*, à l'*Hippolyte*, et au *Prométhée;* un *Cours élémentaire de dessin appliqué à la peinture*, avec des lithographies de l'auteur.

Malgré ses aptitudes diverses, M. Étex est avant tout un sculpteur. Comme peintre, comme graveur et comme architecte, il a surtout réussi à étonner le public, peu habitué à trouver dans les artistes de nos jours ces tentatives universelles. A la fin de 1856, il a fait dans son atelier une vente publique qui comprenait les œuvres d'art les plus diverses. M. Étex a obtenu une médaille de première classe pour la sculpture en 1833, et, pour la peinture, deux médailles de deuxième classe en 1833 et 1838. Cet artiste a aussi manié la plume. Il a donné dans différents journaux et recueils des articles de politique et de critique d'art. On a de lui un *Essai sur le beau* (1851, in-8, avec planches.)

ÉTIENNE (Henri), magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né en 1801, est le fils de l'académicien qui fonda *le Constitutionnel* et fut pendant la Restauration un des écrivains favoris de l'opposition libérale. La révolution de Juillet récompensa les services du père, en nommant le fils référendaire à la Cour des comptes. Élu d'abord conseiller général de la Meuse, il succéda à son père, en 1839, comme député de Commercy, et son mandat fut renouvelé en 1842 et 1846. Membre du centre gauche, il prit une part assez active aux travaux parlementaires, s'occupa spécialement des questions de finances, et réclama avec une grande insistance la régularisation des comptes dans l'administration de la marine. En 1848, il fut envoyé à la Constituante, le cinquième sur huit, par 38 111 suffrages. Vice-président du Comité des finances, il fit partie de plusieurs Commissions et parut assez souvent à la tribune. Il vota le plus souvent avec la droite mais approuva l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la coalition

des anciens partis contre la République, mais il resta fidèle au régime parlementaire. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière législative. Il est aujourd'hui conseiller référendaire de deuxième classe à la Cour des comptes. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

ETTMÜLLER (Ernest-Maurice-Louis), philologue allemand, né le 5 octobre 1802 à Gersdorf, près Lœbau, commença ses études sous la direction de son père, ministre protestant, et les acheva au collége de Zittau. De 1823 à 1826 il suivit les cours de littérature et d'histoire allemande à l'université de Leipsick. Après deux années, consacrées en partie à voyager, il devint agrégé de la Faculté des lettres d'Iéna, et ouvrit un cours de littérature allemande. En 1833, il fut appelé comme professeur de langue et de littérature allemande à l'université de Zurich.

M. Ettmüller s'est surtout occupé des anciens monuments littéraires de la basse et haute Allemagne, et on lui doit de nombreuses éditions d'œuvres poétiques anciennes : *le Roi Laurin* (Kunech Laurin; Iéna, 1829); *la Guerre de la Wartbourg* (Wartburgkrieg; Ibid., 1830); *la Vie de saint Oswald* (Sant Oswaldes Leben; Zurich, 1835); *l'Expédition maritime et la mort de d'Ortnide* (Ortnides mervart und tôt; Ibid., 1838); *Poésies et sentences de Hadeloube* (Hadeloube Lieder und Sprüche; Ibid., 1840); *Poésies, lais et sentences de Henri de Meissen* (Heinrichs von Meissen des Frouwenlobes Lieder, Leiche und Sprüche; Quedlinbourg, 1843); *Théophilus* (Ibid., 1849); *Poésies et sentences de Wizldwes IV, prince de Rügen, et Recueil de plusieurs poésies en bas-allemand* (Widzlâves IV des Fürsten von Rügen Lieder, und Sprüche; etc.; Ibid., 1852); *l'Enéide de Henri de Weldecke* (Heinrichs von Weldecke Eneide; Zürich, 1852), etc., etc.

M. Ettmüller a donné en outre une édition de la *Vœluspâ* (Leipsick, 1831), et la traduction des *Niebulungen de l'Edda* (Zurich, 1837); une chrestomathie anglo-saxonne intitulée : *Engla and Seaxna scôpas and bôceras* (Quedlinbourg, 1850); un *Lexicon Anglosaxonicum* (Ibid., 1851); et trois poëmes épiques : *les Chefs des maisons royales allemandes* (Deutsche Stammkœnige; Zurich, 1844); *Charlemagne et les vierges franques* (Karl der Grosse und das fraenkische Jungfrauenheer; Ibid., 1847), et *Charlemagne et St.-Goar* (Karl der Grosse und der Heilige Goar; Ibid., 1852).

EUDES DESLONGCHAMPS (Jacques-Amand), naturaliste français, né vers 1800 en Normandie, s'appliqua dès sa jeunesse à l'étude des sciences physiques. Décoré en 1846, il est aujourd'hui professeur de zoologie et doyen de la Faculté des sciences de Caen. Il a publié un *Résumé des observations et des mémoires adressés à la Société d'agriculture de Caen* (1830, in-8), relatifs à la destruction du puceron lanigère; les nombreuses et savantes dissertations qu'il a faites sur l'histoire naturelle du Calvados ont été consignées pour la plupart dans les *Mémoires de la Société linnéenne de Normandie*. Il est correspondant de l'Académie des sciences (section de zoologie.)

EUGÉNIE (Bernardine-Désirée CLARY), reine de Suède et Norvége, née le 8 novembre 1781, est fille d'un riche commerçant de Marseille. Sa sœur, Julie, avait déjà épousé Joseph Bonaparte, lorsqu'elle fut demandée en mariage par le général Napoléon Bonaparte, alors en disponibilité. Son père refusa en disant que «c'était assez d'un Bonaparte dans la famille.» Destinée au trône quand même, elle épousa le 16 août 1798, Jean Bernadotte, qui devint roi de Suède, à la mort de Charles XIII, le 5 février 1818. Elle se prêta avec peine aux honneurs du rang suprême, resta le plus longtemps possible à Paris et ne fut couronnée à Stockholm que le 29 août 1829. Elle est toujours restée Française par l'esprit comme par le cœur. La reine Eugénie est veuve depuis le 8 mars 1844.

EUGÉNIE (E. Marie DE MONTIJO), impératrice des Français, née à Grenade (Andalousie), le 5 mai 1826, est la seconde fille du comte de Montijo, grand d'Espagne et de Marie Manuela Kirkpatrick de Closeburn. Par son père, elle descend de la noble et ancienne famille de Porto Carrero, émigrée de Gênes en Estramadure, au XIVe siècle, et qui, par suite de diverses alliances, acquit le droit de porter les noms de Guzman, Fernandez, Cordova, La Cerda et Leiva, et reunit les trois grandesses de première classe de Téba, Banos et Mora. Par sa mère, née aussi en Andalousie, elle appartient à une famille écossaise catholique qui fut obligée de s'exiler à la chute des Stuarts. Élevée tour à tour en France et en Angleterre, elle passa la plus grande partie de sa jeunesse à voyager avec sa mère, sous le nom de comtesse de Téba. En 1851, elle parut aux fêtes de l'Élysée, et s'y fit remarquer par les grâces de sa personne. Après la proclamation de l'Empire (2 décembre 1852), Napoléon III, préoccupé de l'avenir de sa dynastie, convoqua aux Tuileries, le 22 janvier 1853, les grands corps de l'État et annonça officiellement le choix qu'il avait fait d'une épouse.

Son discours faisait connaître en même temps à la nation et à l'Europe les motifs de ce mariage, contracté en dehors des traditions des alliances souveraines. Opposant le souvenir de la première femme de Napoléon Ier à celui de Marie-Louise et de la duchesse d'Orléans, l'empereur présentait son union «comme une affaire privée,» résumant ainsi les qualités de la personne qu'il avait choisie : «Celle qui est devenue l'objet de ma préférence est d'une naissance élevée. Française par le cœur, par l'éducation, par le souvenir du sang que versa son père pour la cause de l'Empire, elle a, comme Espagnole, l'avantage de ne pas avoir en France de famille à laquelle il faille donner honneurs et dignités. Douée de toutes les qualités de l'âme, elle sera l'ornement du trône, comme au jour du danger, elle deviendrait un de ses courageux appuis. Catholique et pieuse, elle adressera au ciel les mêmes vœux que moi pour le bonheur de la France; gracieuse et bonne, elle fera revivre, dans la même position, j'en ai le ferme espoir, les vertus de l'impératrice Joséphine....»

Le mariage fut célébré le 30 janvier 1853 à Notre-Dame, avec toute la pompe qui convenait au rang où la comtesse de Téba était élevée. La Commission municipale de Paris vota une somme de 600 000 francs, pour offrir une parure à l'impératrice; mais elle désira que ce crédit fût employé en charités et il fut affecté à la fondation d'un établissement d'éducation professionnelle pour de jeunes filles pauvres. Fidèle à l'étiquette des cours, l'impératrice prit sa résidence au palais des Tuileries, au milieu des dames et des dignitaires de différents titres qui composent sa maison. Mais elle passe, ainsi que l'empereur, une assez grande partie de l'année au château de Saint-Cloud. Pendant la saison des eaux, elle fait son séjour de préférence à Biarritz (Basses-Pyrénées), d'où elle exécute volontiers quelques excursions en Espagne. L'impératrice a traversé avec l'empereur plusieurs régions de la France [illegible] accompagné, au mois d'avril 1855, en Angleterre dans sa visite à la reine Victoria. Le 16 mars [illegible]

Digitized by Google

elle a donné le jour à un fils qui porte le titre de prince impérial. Elle était déjà, avant cette époque, présidente de Sociétés maternelles.

EVANS (sir Georges DE LACY), général anglais, né en 1787 à Moig (Irlande), commença, en 1807, sa carrière militaire, fit partie de huit corps d'armée et assista à cinquante batailles livrées en Asie, en Europe et en Amérique. Envoyé dans l'Inde, il y resta trois ans, combattit les Ameers et les Pindarries, contribua à la prise de possession de l'île de France (1810) et passa peu après en Espagne. Il s'y conduisit avec la plus grande distinction, s'offrant à divers reprises pour tenter des coups de main; lord Wellington, qui faisait grand cas de lui, signala son intrépidité à Vitoria et à Toulouse.

La paix ne fut pas plus tôt signée qu'il alla, avec le grade de major, rejoindre le corps d'armée qui opérait au nord des États-Unis (1814). Au combat de Bladensbourg il eut deux chevaux tués sous lui; à Washington il s'empara du palais du Congrès, prit part à l'attaque de Baltimore et fut grièvement blessé à la bataille de la Nouvelle-Orléans gagnée, en 1815, par Jackson. Il eut le poste d'aide quartier-maître général durant cette malheureuse guerre, sur laquelle il écrivit une brochure (*Facts relative to the capture of Washington;* 1829), pour rectifier quelques assertions inexactes de l'amiral Cockburne. De retour en Europe, il fut nommé lieutenant-colonel, passa en Belgique avec le général Ponsonby dont il devint l'aide de camp, et combattit aux Quatre-Bras et à Waterloo.

Au milieu du mouvement politique qui suivit l'avénement de Guillaume IV, sir Evans, qui professait les opinions les plus libérales, se mit sur les rangs pour entrer au Parlement; il fut élu, en 1831, par le bourg de Rye (Sussex) et en 1833 par la ville de Westminster, en compétition avec sir J. C. Hubhouse. Adversaire déclaré des tories, il vota avec l'opposition pour la réforme parlementaire proposée par lord J. Russell et se prononça contre l'envoi du marquis de Londonderry en Russie à cause des principes d'absolutisme de ce seigneur. En 1832, lors des premiers succès de don Pedro en Portugal, il fut chargé de remplir auprès de ce prince une mission diplomatique qui ne fut pas de longue durée.

Trois ans plus tard, le colonel Evans, nommé commandant du corps auxiliaire de 10 000 hommes levé en Angleterre et connu sous le nom de légion étrangère (10 juin 1835), partit pour l'Espagne afin de raffermir le trône d'Isabelle II, menacé par l'insurrection des carlistes. Il établit le siége de ses opérations dans la Navarre en prenant pour base Saint-Sébastien, qui lui assurait le concours de la marine anglaise. Il se distingua dans les engagements qui eurent lieu devant cette ville, au Passage, sur les hauteurs d'Amogazona, sous les murs d'Oriamende où il perdit 700 hommes et termina la campagne de 1827 par la prise d'Hernani, d'Oyarzun, d'Irun et de Fontarabie. On dit à son honneur que, malgré l'exemple des généraux espagnols, il n'usa jamais du droit de représailles contre les prisonniers, et l'inaction où il est longtemps resté est attribuée à l'incohérence des plans militaires de ses alliés. Le titre honorifique de lieutenant général des armées d'Espagne et les grand'croix des ordres de Saint-Ferdinand et de Charles III récompensèrent ses services.

Sa carrière parlementaire fut interrompue par la dissolution de 1841 : mais il la reprit aux élections générales de 1847 et de 1852. Lors des réformes de sir R. Peel, il se déclara vivement pour l'abolition des restrictions douanières; plusieurs fois il appuya de sa parole les pétitions contre la peine du fouet dans l'armée anglaise.

Major général depuis 1846, sir Evans fut, dès la formation de l'armée d'Orient, mis à la tête de la 2ᵉ division avec le grade de lieutenant général (1854). Blessé au passage de l'Alma, il ne se fit pas moins porter, de Balaclava où il s'était retiré, sur le champ de bataille d'Inkerman aussitôt qu'il eût entendu le signal de l'engagement. Il revint à Londres, reçut en séance publique les félicitations du Parlement (février 1855) et obtint des lettres de noblesse. Depuis cette époque, il a siégé, en janvier 1856, au conseil des généraux alliés réunis aux Tuileries, sous la présidence de Napoléon III; quelques mois plus tard l'empereur lui a envoyé la grand'croix de la Légion d'honneur.

Outre la brochure dont nous avons parlé, il en existe une autre de sir Evans, qui a fait beaucoup de bruit; elle est intitulée : *Projets de la Russie* (On the designs of Russia : 1828) et a été traduite en français par M. Gauja. A l'occasion de la guerre contre les Turcs, l'auteur y signale avec une sûreté de coup d'œil auquel l'événement a donné raison, le danger de la prépondérance de la Russie en Orient, et il engage la France et l'Angleterre à s'unir pour arrêter ses progrès.

EVERETT (Edward), homme politique et écrivain américain, né à Dorchester (Massachussets), en avril 1794, est le frère de l'homme d'État et économiste, Alexandre Henri Everett. Il fit ses études à l'université d'Harvard, où il prit ses degrés de théologie. A peine âgé de vingt ans, il fut choisi pour desservir une église *unitairienne*, et écrivit son premier ouvrage : *Defence of Christianity*. Sa santé, affaiblie par l'excès du travail, le força de quitter son ministère. Il fut nommé, en 1815, à une chaire de littérature grecque nouvellement établie à l'université d'Harvard. Il visita ensuite l'Europe, résida quelque temps à l'université de Gœttingue, parcourut l'Allemagne, l'Angleterre, la France, l'Italie et la Grèce. Peu de temps après son retour, en 1819, il fut mis à la tête du *North-American-Review*, qui, grâce à son habile direction, ainsi qu'à ses travaux personnels, prit une place si distinguée parmi les publications analogues des deux mondes. En même temps il introduisit aux États-Unis l'usage de ces *lectures* ou conférences publiques qui lui ont valu tant de popularité et l'ont fait regarder comme un des premiers orateurs de son pays. L'ouverture de son cours de 1824, en présence de La Fayette, auquel s'adressait sa brillante péroraison, fut un des plus beaux triomphes oratoires dont l'Amérique ait gardé le souvenir. Ses discours, pénétrés d'un esprit éminemment américain, agissent sur les masses par l'enthousiasme, et plaisent en même temps aux classes supérieures par l'élégance et l'élévation. Ils ont été réunis sous ce titre : *Orations and speeches on various subjects* (Boston, t. I-III. 1826-1856).

A partir de 1824 commence la vie politique de M. Everett. Envoyé au Congrès par le comté de Middlesex (Massachussets), il y resta dix ans, se prononça dans les questions d'économie contre le libre échange, et s'opposa vigoureusement aux mesures politiques du général Jackson à l'égard des Indiens. En 1835, il se retira du Congrès, et fut nommé gouverneur du Massachussets. En 1841, il fut envoyé en Angleterre par le général Harrisson en qualité d'ambassadeur. A son retour, en 1845, il fut nommé président de *Harvard-Collége*. Il s'est démis de cette fonction en 1849.

On a encore de M. Everett un ouvrage sur *l'Importance de l'éducation pratique et des connaissances utiles* (Importance of practical educa-

Digitized by Google

F

FABRE (Jean-Antoine), publiciste français, né à Clairac (Lot-et-Garonne), le 10 août 1794, se destina à l'École polytechnique, entra, par la volonté de son père, dans l'enseignement, et dirigea pendant un an, une institution. Mais ayant commencé, à l'âge de vingt-cinq ans, son droit à Toulouse, il se fit inscrire, en 1823, au barreau de cette ville et y plaida une douzaine d'années. Atteint d'une surdité subite, il fut forcé de se restreindre, comme avocat à la consultation et se livra à des études assez diverses.

On a de lui, outre de nombreux articles dans les journaux et revues du Midi : *Solutions et problème social par l'association de l'agriculture et des capitaux* (1848, in-8) ; *Crédit foncier, ou Banque immobilière* (1849), première esquisse du système de décentralisation du capital, exposé dans l'ouvrage suivant : *de la Prospérité publique* (Paris, in-8, 1855), dont plusieurs journaux de Paris ont rendu un compte favorable.

FABRE (Jean-Michel), ingénieur et statisticien français, né à Bourges en 1782, fit ses études de mathématiques dans sa ville natale, y professa en 1803 les cours scientifiques à l'École secondaire, et fut nommé, quelques années après, vérificateur du cadastre dans le département du Cher. Envoyé, en 1810, comme ingénieur vérificateur, dans celui de l'Ombrone, en Toscane, l'état de sa santé le força bientôt de revenir en France, et il se fixa de nouveau à Bourges, où l s'est occupé à la fois de travaux de statistique t d'études agricoles.

La principale publication de M. Michel Fabre st un important *Mémoire pour servir à la staistique du département du Cher*, avec une *Carte u Berry* (Bourges et Paris, 1838, in-8). Il a ussi donné, depuis 1828 jusqu'à ces derniers :mps, de nouveaux articles au *Bulletin* de la ociété agricole de Bourges, ainsi qu'aux *Anales du Berry*.

FABVIER (Charles-Nicolas, baron), général ançais, ancien pair, né le 10 décembre 1782, à ont-à-Mousson (Meurthe), sortit de l'École polychnique, en 1804, comme sous-lieutenant au emier régiment d'artillerie, fut décoré l'année ivante et compris, en 1807, au nombre des ofiers envoyés au sultan Sélim pour défendre nstantinople contre les Anglais. De là il passa ec le général Gardanne en Perse, où il fut argé d'organiser un arsenal et un matériel rtillerie. De retour en France après avoir fait campagne de 1809 sous les ordres de Poniavski, il fut promu capitaine à l'ancienneté, ompagna le duc de Raguse en Espagne en alité d'aide de camp (1811) et rejoignit la grande née en Russie sur le champ de bataille de la kowa; grièvement blessé à l'assaut de la nde redoute, son zèle fut récompensé par le de de chef d'escadron. Pendant la guerre de e en 1813, il devint colonel, baron de l'Em- et chef d'état-major de plusieurs corps d'ar- réunis; en 1814, il servit avec la plus grande inction, reçut deux coups de feu sous les s de Paris et signa le 31 mars la capitulation om des maréchaux Marmont et Mortier.

s en disponibilité sous la Restauration, abvier rentra au service, comme chef d'état- r du duc de Raguse, et le suivit à Lyon en 1817 lors des événements qui amenèrent le rappel du général Canuel. Cet acte de vigueur ayant exposé le maréchal aux attaques du parti royaliste, il publia dans une brochure intitulée : *Lyon en 1817* (1818, in-8), l'historique de ce qui s'était passé depuis une année dans le département du Rhin dont il ne ménagea pas les principales autorités, fut accusé de diffamation par Canuel, et condamné par la Cour royale à 3000 francs de dommages-intérêts. Réformé peu de temps après, il se livra à des spéculations commerciales, jusqu'à ce que, lassé des tracasseries de la police et, compromis dans plusieurs complots militaires, il résolut de quitter la France (1822). A la suite d'une excursion en Espagne et en Portugal, il alla offrir ses services aux Grecs (1823).

La part qu'il prit à la guerre de l'indépendance, fut considérable, mais ne lui valut que défiance et ingratitude. Après avoir refusé le commandement en chef, il organisa un petit corps d'armée, alla s'établir sur la presqu'île de Methena qu'il mit en état de défense, marcha avec Karaïskakis au secours d'Athènes (1826), et parvint à se jeter dans l'acropole avec un bataillon. En butte à d'injurieuses accusations, il quitta la Grèce après la malheureuse expédition de Chio (1827) et n'y revint qu'en 1829, avec mission d'accompagner les troupes françaises envoyées en Morée.

Lors des journées de Juillet 1830, M. Fabvier, dont la réputation était grande parmi les libéraux, devint chef d'état-major du général Gérard, maréchal de camp et commandant de la place de Paris; en 1831, il se démit de cet emploi et se maria. Promu au grade de lieutenant général (29 juillet 1839), puis appelé aux Comités supérieurs d'infanterie et d'état-major, il fut élevé le 23 septembre 1845 à la dignité de pair de France. Il monta plusieurs fois à la tribune où il se fit remarquer par l'ardeur de son catholicisme. Quelques jours après la révolution de Février, il représenta la République à Constantinople. Il accepta, en 1849, du roi de Danemark le commandement supérieur de l'armée destinée à agir contre les duchés; le gouvernement ayant changé d'avis, il revint en France avec une indemnité de 40000 francs. Élu représentant de la Meurthe à l'Assemblée législative, il demanda l'élargissement d'Ab-el-Kader qu'il alla visiter à Amboise. Quoique rallié au parti de l'Élysée, il fut rendu par le coup d'État à la vie privée et n'accepta aucune faveur du nouveau pouvoir. — Le général Fabvier est mort à Paris le 15 septembre 1855. Il était grand officier de la Légion d'honneur depuis le 27 juillet 1831.

Outre la brochure citée, on a du général Fabvier : *Journal des opérations du 6e corps pendant la campagne de France* (1819, in-8); *l'Orient* (1840) ; *de l'Armée et de la nécessité de créer un conseil supérieur et permanent de la guerre* (1849, in-8).

FAED (Thomas), peintre écossais, né en 1826 à Burley-Mill, dans une des contrées les plus pittoresques de l'Écosse, résolut, après la mort de son père, simple ouvrier de fabrique, de suivre la carrière des arts, et alla en 1843 à Édimbourg, se livrer à des études plus régulières qu'il n'avait pu le faire jusque-là. Ses progrès rapides le mirent en état de remporter plusieurs médailles

dans les concours de l'Académie. Il débuta dans [illegible] par un *Vieux baron anglais*, puis exécuta [illegible] de scène de genre des [illegible] de chevalier et même de grande composition [illegible]. Il était déjà connu par ses *Joueurs de dames* et sa *Bergère*, lorsqu'il devint associé de l'Académie royale d'Écosse (1849). Deux ans après, il donna son meilleur tableau, *Walter Scott et ses amis à Abbotsford*, que la gravure a rendu populaire. En 1852, M. Faed s'établit à Londres, où ses ouvrages n'ont pas été moins bien accueillis qu'à Édimbourg. On a beaucoup loué un de ses derniers tableaux, *l'Enfant sans mère* (1855).

FAGEL (Robert, baron DE), général et diplomate hollandais, né en 1772, est frère du baron Henri de Fagel, mort en 1838 et qui fut secrétaire d'État du roi Guillaume I[er]. Entré très jeune au service militaire, il se distingua dans les deux campagnes contre la République française et accompagna dans leur exil les princes de la maison d'Orange. Après une absence de dix-neuf ans, il rentra avec eux en Hollande (1813), et fut l'année suivante accrédité à Paris en qualité d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire. Il a gardé ces fonctions sous Guillaume II et Guillaume III, et n'a pris sa retraite qu'au mois de janvier 1854. Il est depuis longtemps porté comme général d'infanterie sur les cadres de l'armée. — Il est mort à Paris, en 1856.

FAHLCRANTZ (Chrétien-Eric), théologien suédois, né en 1790, et fils d'un pasteur de la province de Falun, s'est fait connaître par plusieurs dissertations dans les journaux religieux de la Suède, entre autres dans le *Journal ecclésiastique* (Ecclesiastik Tidskrift) qu'il fonda, en 1828, de concert avec Knoes et Almquist. Il publia en outre une biographie développée de ce dernier (Upsal, 1846-1849, 2 volumes), et des articles périodiques intitulés : *Éclaircies exégétiques* (Exegetiska [illegible]; Upsal, 1847). Professeur de théologie à Upsal dès 1829, il est devenu depuis évêque de Westeras. Non moins connu comme poëte, il a publié une sorte de poëme fantastique, *l'Arche de Noé* (Noachs Ark, 1825-1826), où l'on trouve beaucoup de profondeur et de sel suédois, disent ses compatriotes, ainsi qu'un poëme épique en quatorze chants : *Ansgarius* (Upsal, 1846).

Son frère, M. Charles-Jean FAHLCRANTZ, peintre paysagiste, né dans le diocèse de Stora-Lund le 29 novembre 1774, se livra à l'étude des arts, malgré la volonté de son père, qui voulait lui transmettre sa charge. Il n'eut d'autre maître que la rude nature septentrionale, la seule qu'il connaisse, mais dont il sait à fond tous les secrets, tous les effets de lumière et toute la poésie. Ses tableaux, [illegible] sous le nom de [illegible], sont à présent dans la possession du roi de Suède ou du roi Frédéric VI de Danemark. Nommé en 1815 professeur à l'Académie de Stockholm, M. Charles Fahlcrantz n'a pris sa retraite que dans ces dernières années.

FAIDER (Charles), avocat et homme politique belge, né à Bruxelles, en 1811, et fils du général [illegible] Faider, directeur général de l'enregistrement sous [illegible], fut reçu avocat à Bruxelles en 1832. Il se fit connaître par des ouvrages et des brochures en faveur des [illegible] et de la [illegible] belges, et fut élu, en janvier 1848, correspondant de l'Académie royale des sciences, lettres et beaux-arts de Belgique. De novembre 1852 au mois de mars 1855 il occupa le ministère de la justice, où son passage fut marqué par la loi qui porta son nom. Il est depuis sa retraite avocat général à la Cour de cassation de Bruxelles. Chevalier de l'ordre de Léopold, il est revêtu de plusieurs décorations étrangères.

On a de M. Faider : *Parole d'un* [illegible] (Bruxelles, 1834, in-18), [illegible]; *Coup d'œil historique sur les institutions provinciales et communales en Belgique* (1834, in-8) ; *Études sur les constitutions nationales, Pays-Bas et pays de Liège* (1842, in-8) ; *État de l'instruction primaire en Belgique* (1830-1840 (1842, in-8) ; *de la Naturalisation* [illegible] *en Belgique* (1846, in-8) ; *de la Personnification civile des associations* [illegible] ; *Jurisprudence scandée* (1847), [illegible] *l'étude du droit coutumier en Belgique* [illegible], un grand nombre d'*Extraits du Bulletin* [illegible] de la *Revue belge*, du *Trésor national*, de la *Belgique judiciaire*, des *Annuaires de* [illegible] *provinces*, des *Bulletins de l'Académie royale* et de plusieurs autres recueils.

FALKENSTEIN (Jean-Paul DE), [illegible] allemand, né en 1802 à [illegible], fit ses études à l'université de Leipsick, où il prit le diplôme de docteur, et fut [illegible] professeur de droit ; ayant bientôt [illegible] l'enseignement pour la magistrature, il [illegible] plusieurs années à Dresde en qualité [illegible] cour. Après un stage de peu de [illegible] ministère de l'intérieur, il devint en 18[illegible] directeur du cercle de Leipsick et remplit en même temps les fonctions de délégué [illegible] curateur de l'université de cette ville et le [illegible] [illegible] du chemin de fer [illegible] ministre de l'intérieur en 1844, il fit preuve d'une modération dans l'exercice du pouvoir [illegible] résigner cependant lors de la révolution [illegible] 1848. Après une retraite de [illegible] accepta en 1851 la présidence du consistoire [illegible] et entra, en 1853, dans le cabinet [illegible] de Beust, où il prit le portefeuille de l'instruction publique et des cultes.

FALKLAND (Lucius BENTINCK CARY, [illegible] comte), pair d'Angleterre, né en 18[illegible], d'une célèbre famille écossaise, [illegible] [illegible] il devint chambellan de [illegible] et [illegible] l'année suivante, élu [illegible] d'Écosse. En 1832 le titre de baron [illegible] lui fit donner lord Grey, l'attacha [illegible] à la Chambre des Lords. Deux fois [illegible] fonctions de gouverneur général aux [illegible] dans la Nouvelle-Écosse, de 1840 à [illegible] Bombay, de 1848 à 1853. Dans l'intervalle, capitaine des gardes du corps de [illegible], fait partie du Conseil privé. De sa [illegible] fille naturelle de Guillaume IV [illegible] un fils, Lucius-William-Charles-Augustus-Frédéric-Cary, né en 1831, et qui a été [illegible] [illegible] en 1854.

FALLEX (Eugène), littérateur français, né à Paris le 12 avril 1824, fit ses études à Charlemagne et entra à l'École normale. Successivement chargé de classes de [illegible] et de lettres à Montpellier, à Tours [illegible], est aujourd'hui professeur [illegible] au lycée Louis-le-Grand. On a de lui [illegible] essais littéraires, deux [illegible] mées à la fois pour la fidélité et [illegible] celle du *Plutus* d'Aristophane [illegible] couronnée avec éloge par M. Villemain [illegible] *Adelphes* de Térence (1855), in-12.

FALLMERAYER (Jacques-Philippe), [illegible] et écrivain allemand, né le 10 décembre

Tchœtsch, près Brixen (Tyrol), étudia dans cette dernière ville, de 1804 à 1809, puis alla vivre à Salzbourg en donnant des leçons particulières d'histoire et de latin. Un savant bénédictin, le P. Naguzaun, lui enseigna la grammaire des langues sémitiques, et le futur voyageur, attiré vers la vie calme et studieuse du couvent, fut sur le point d'entrer dans l'abbaye de Kremsmünster. Mais il alla suivre encore à l'université de Landshut des cours de droit, d'histoire et de philologie. En 1813, il s'enrôla dans l'armée de Bavière, et assista à plusieurs batailles. Après la paix, il renonça à la carrière des armes, et revint à ses études. Il obtint d'abord une place à l'École latine d'Augsbourg, et occupa en 1826, au lycée de Landshut, une chaire d'histoire et de philologie. En 1831, il accompagna le général russe comte Ostermann-Tolstoy dans un voyage en Orient, et parcourut l'Égypte, la Palestine, la Syrie, les îles de Chypre et de Rhodes, la Grèce, la Turquie et l'Italie.

A son retour à Landshut, il ne trouva pas de place vacante à l'université, reprit la vie de voyageur, visita la France méridionale, l'Italie, et se fixa enfin à Genève, où il demeura, pendant quatre ans environ, auprès du comte Ostermann-Tolstoy. En 1840 et en 1847, il entreprit des excursions en Orient. Les événements de 1848 le rappelèrent en Bavière. Nommé député au parlement de Francfort, il vota pour les dernières décisions que cette assemblée prit à Stuttgart, et perdit par là la place de professeur que l'université de Munich venait de lui donner. M. Fallmerayer, rentra alors définitivement dans la vie privée. Polyglotte distingué, il parle un grand nombre de langues d'Orient et d'Occident.

Outre plusieurs articles insérés dans la *Gazette universelle d'Augsbourg* et des mémoires dans les *Dissertations* (Abhandlungen) de l'Académie de Munich, dont il est membre, il a publié : *Fragments sur l'Orient* (Fragmente aus dem Orient; Stuttgart, 1845, 2 vol.); *Histoire de l'empire de Trébisonde* (Geschichte des Kaiserthums Trapezunt, Munich, 1831); *Histoire de la Morée au moyen âge* (Geschichte der Halbinsel Morea im Mittelalter; Stuttgart, 1830-1836, 2 vol.), etc.

FALLOUX (Frédéric-Alfred-Pierre, vicomte de), homme politique français, membre de l'Académie française, est né à Angers le 11 mai 1811, d'une famille de commerçants angevins dont la Restauration récompensa par des lettres de noblesse, le zèle monarchique héréditaire. Par une coïncidence singulière, ce fut Dupont de l'Eure qui contre-signa, comme garde des sceaux, le octobre 1830, la lettre patente portant érection d'un majorat au titre de comte en faveur du père de M. de Falloux. Celui-ci se fit d'abord connaître par deux ouvrages empreints d'un amour passionné pour l'ancien ordre de choses, et qui donnèrent le niveau de sa foi politique et de sa foi religieuse. Ce sont : l'*Histoire de Louis XVI* (Paris, 1840, in-8; 2e édit., 1843, in-18), et l'*Histoire de saint Pie V, pape, de l'ordre des frères prêcheurs* (Paris, 1844, 2 vol. in-8). Vers le même temps, il collaborait aux *Annales de la charité*. Recommandé par ses tendances et ses relations légitimistes, il fut envoyé à la Chambre des Députés, en 1846, par les électeurs du département de Maine-et-Loire. Il y défendit vivement, en religion, les idées de M. de Montalembert, en politique, celles de M. Berryer; il eut surtout l'occasion de plaider avec ardeur et habileté ce qu'on appelait alors la cause de la liberté de l'enseignement.

Après le 24 février, M. de Falloux fut un des premiers à reconnaître le pouvoir issu de l'insurrection, et adressa une sorte de circulaire à ses compatriotes de la Vendée pour leur recommander son exemple. Nommé à une faible majorité, et le dernier sur une liste de treize élus, représentant à l'Assemblée constituante, il y déploya dès l'abord un zèle et un courage politique auxquels ses adversaires mêmes ont rendu justice. Au 15 mai, il fut un des organisateurs de la résistance, et le 29, nommé rapporteur dans la question des ateliers nationaux, il conclut à la dissolution immédiate qui fut le signal des journées de juin. Par ses principaux votes il appartint à l'extrême droite; cependant il s'abstint dans la question du bannissement de la famille d'Orléans, et appuya l'amendement de la gauche contre la loi qui rétablissait le cautionnement. Il approuva l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Mais il lui retira son appui pour la présidence, et critiqua vivement l'envoi des commissaires dans les provinces. Ses opinions religieuses et politiques firent de lui un des promoteurs les plus ardents de l'expédition de Rome.

L'élection de Louis-Napoléon à la présidence eut pour résultat la nomination de M. de Falloux au ministère de l'instruction publique (20 décembre). L'Université recevait en quelque sorte son ennemi personnel pour chef. Pendant les dix mois qu'il resta à sa tête, il élabora un projet de loi organique sur l'enseignement, et le soumit à l'Assemblée sans en avoir saisi préalablement le conseil d'État. Cette infraction à la loi fut censurée par un vote de la Chambre, et le projet, remis à l'étude, ne passa que sous le ministère de M. de Parieu (voy. ce nom), qui remplaça M. de Falloux le 30 octobre 1849. Cette loi organique, à laquelle le nom de M. de Falloux resta attaché, instituait quatre-vingt-six recteurs, favorisait dans chaque académie les influences locales, et assurait par l'éparpillement de l'autorité universitaire, la prépondérance du clergé. M. de Falloux, sorti du ministère par suite de la domination hautaine qu'il prétendait exercer, au nom de son parti, sur le président, prit place dans l'Assemblée législative, où son département l'avait renvoyé. Dans les grandes discussions qui suivirent, la personnalité de M. de Falloux se range un peu, sans s'effacer complétement, derrière celle de M. de Montalembert. C'est contre ces deux champions du passé que s'élèvent les plus violentes récriminations de la gauche.

Aux approches du coup d'État, M. de Falloux s'était séparé complétement de la politique du président. Mais il fut à peine inquiété quelques jours. Honoré de tous les partis qu'il a combattus, comme un homme honnête et loyal, il se retira dans ses propriétés de l'Anjou, où il s'occupe d'agriculture; un de ses bœufs a obtenu une médaille d'or au concours de Poissy en 1856. La même année, son attitude indépendante vis-à-vis du pouvoir, l'origine aristocratique qu'on lui prêtait, enfin ses intelligences dans la place, lui ouvrirent, au moins autant que ses titres littéraires, les portes de l'Académie; il y remplaçait M. Molé, et il fut reçu par M. Briffaut (26 mars 1857). Citons encore de lui : *Souvenirs de charité* (Tours, 1857, in-12).

M. de Falloux a un frère qui est chanoine à la cour de Rome, et qui passe pour avoir en sa possession le véritable linge de sainte Véronique portant l'empreinte de la face du Christ. Il s'occupe à réunir les documents relatifs à l'authenticité de cette relique.

FALMOUTH (Evelyn BOSCAWEN, 6e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1819 à Wotton (comté de Surrey), est issu d'une famille élevée en 1720

à la pairie héréditaire. Fils d'un ecclésiastique, il vécut éloigné des affaires publiques jusqu'en 1852, où il prit à la Chambre des Lords la place de son cousin. L'année suivante, il fut nommé député lieutenant de la Cornouailles. Il se rallia au parti conservateur. De son mariage avec la baronne Le Despencer (1845), dernier rejeton d'une des plus anciennes familles de l'Angleterre, il a cinq enfants, dont l'aîné, *Evelyn-Edward-Thomas*, baron Boscawen-Rose, est né en 1847 dans le comté de Kent.

FALRET (Jean-Pierre), médecin aliéniste français, membre de l'Académie de médecine, né à Marcillac (Lot), en 1794, vint de bonne heure à Paris suivre les cours de la Faculté, qui lui conféra en 1819 le diplôme de docteur. Élève particulier d'Esquirol, il s'occupa exclusivement des maladies mentales et se fit remarquer dans les concours ouverts à cette époque à la Salpêtrière. Indépendamment de plusieurs articles spéciaux insérés dans les journaux de médecine, il publia dès 1822 un traité *de l'Hypocondrie et du suicide* (in-8), ayant pour but de démontrer que l'hypocondrie devait être, dans la plupart des cas, attribuée à une affection propre de l'encéphale. Il faut citer comme un appendice de cet ouvrage le *Mémoire sur la statistique des suicides* accomplis de 1794 à 1827 dans le département de la Seine, mémoire couronné en 1828 et 1829 par l'Académie des sciences.

Admis dès 1823 par l'Académie de médecine dans la section de pathologie médicale, M. Falret fut attaché en 1831 à l'hospice de la Salpêtrière, où il a organisé une clinique, et dont il est aujourd'hui un des médecins en chef. Grâce à des efforts persévérants, il obtint dans la partie de cet établissement confiée à ses soins une distribution plus hygiénique, une surveillance plus paternelle, et tout un traitement moral qui éleva promptement le chiffre des guérisons. En 1822, il avait fondé au village de Vanves, près Paris, un magnifique établissement particulier, en société avec le docteur F. Voisin, pour y appliquer en grand les principes de Pinel et d'Esquirol. M. Falret est depuis 1833 chevalier de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages cités, on a encore de lui : un *Mémoire sur la législation relative aux aliénés* (1837), qui a servi en quelque sorte de base à la loi qui les régit; *de l'Aliénation mentale* (1838); *du Délire* (1839); *Considérations générales sur les maladies mentales* (1843), et *de l'Enseignement clinique des maladies mentales* (1850, in-8).

FANOLI (Michele), peintre et lithographe italien, né à Cittadella, près de Venise, en 1807, d'une ancienne famille d'artistes vénitiens, eut pour principal maître Léopold Cicognara, président de l'Académie des beaux-arts, et alla ensuite étudier le dessin et la peinture à Venise, soutenu pendant trois ans par une petite pension de la commune de Cittadella. Ses relations avec Mgr Canova, frère d'Antonio Canova, lui permirent de copier vers cette époque les modèles originaux de la villa de Possagno. Frappé de l'état des arts en Italie, où les artistes sont privés de nos moyens de vulgarisation et de vogue, il vint à Paris en 1844, pour étudier et pratiquer la lithographie, qu'il se proposait d'introduire à Venise. Il débuta par la collection en cinq planches des *OEuvres* de Canova, et par *les Deux Foscari*, d'après M. Michel-Ange Grigoletti, double sujet exécuté plus particulièrement pour l'Italie. Ses autres œuvres principales ont été depuis : *les Willis*, un *Portrait*, ac-simile, de *Washington*, *les Politiques de taverne*, *la Sainte-Catherine*. Appelé à Londr[es en] 1847, il y exécuta, à la manière allemande, [une] longue série de sujets religieux, la plupart d'[après] les dessins originaux des peintres allemand[s mo]dernes, et, à son retour, *l'Enfant en prière*, *les Deux anges*; ses autres travaux se born[ent à] des *Études* variées, accusant, comme toutes [les] planches de cet artiste, un mode de lithog[raphie] noire, qui produit l'apparence de la gravur[e].

M. Fanoli a envoyé à l'Exposition univ[erselle] de 1855 un *Bain grec*, orné des statues [...] dessinées à Possagno, dessin, et outre p[lusieurs] lithographies déjà connues, sa collectio[n des] *OEuvres* de Canova, *les Saintes femmes a[u tom]beau*, *les Willis*; etc., deux nouveaux [...] *saint Pierre* et *saint Jean*, d'après M. L[...] et *les Nymphes écoutant Orphée*, d'après M[...]bert. Il a obtenu une 1re médaille en 184[8].

FANTASTICI (Mme). Voy. Rosellini.

FANTIN DES ODOARDS (Louis-F[...]), général français, né le 23 décembre 178[...] à [Em]brun (Hautes-Alpes), où son père était [...] de l'intendant du Dauphiné, entra [...] sous-lieutenant dans la légion [...], devenu plus tard le 31e léger, et fit avec ce corps [les] campagnes d'Italie, de Prusse et Pologne, et [se] signala pour sa belle conduite à Friedland, [où] il reçut un coup de feu au bras. De 1808 à [...] il servit en Espagne, se distingua à la [prise de] Porto, et, promu chef de bataillon dans [les gre]nadiers à pied de la garde, il prit part au[x cam]pagnes de Russie, de Saxe et de France. [Pen]dant cette dernière, il fut mis à la tête d[...] ligne. Après avoir combattu en 1815 à F[leurus et] à Wavres, il fut licencié et ne put re[prendre du] service qu'en 1819, sous le maréchal [Gouvion-]Saint-Cyr. L'enlèvement du pont de [...] Rey pendant la guerre d'intervention [en Espa]gne lui valut le grade de maréchal [de camp] (23 juillet 1823), et, peu de temps apr[ès, le gou]vernement de Tarragone. Il fit ensuite [partie de] la commission mixte de l'armement de[s places du] royaume (1826-1829), du comité supé[rieur de l'in]fanterie (1832-1834), et du jury d'e[xamen des] Écoles de Saint-Cyr et d'état-major (1[...]). [Il] commanda tour à tour les départeme[nts ...] et de la Marne, et fut en 1840 pla[cé dans la] 2e section (réserve) de l'état-major [général de] l'armée. Il avait été promu commande[ur de la Lé]gion d'honneur le 18 avril 1834. Il [est aujour]d'hui maire d'une commune de Seine-[...].

FARADAY (Michel), célèbre physic[ien anglais,] né en 1794, et fils d'un pauvre forg[eron, reçut] une instruction très-élémentaire et fu[t placé chez] un relieur, qui reconnut bientôt que [l'enfant] serait un jour plus propre à faire des l[ivres qu'à les] relier. Le jeune Michel dévorait tous c[eux qui trai]taient de physique et de chimie, et so[n amusement] favori était de construire de petites m[achines élec]triques et les divers appareils dont [il voyait les] dessins. Un protecteur conduisit [Faraday au] cours de l'illustre sir Humphrey D[avy, qui fai]sait alors ses dernières leçons. Bien[...] par l'amour de la science, Faraday [eut l'idée] d'écrire à sir H. Davy pour lui dem[ander sa pro]tection, et joignit à sa lettre les no[tes qu'il avait] prises sur son cours. Le grand chim[iste accueil]lit cette démarche avec bienveilla[nce, et le fit] entrer en 1813 comme préparateur [au laboratoire] de l'Institut royal. Dès lors, Farad[ay devint son] élève favori, et bientôt son collabo[rateur et son] ami. Il ne quitta plus cet établiss[ement, où il a] succédé à son maître comme profe[sseur de phy]sique et de chimie. L'université d'[...]

Digitized by Google

au rang de ses *Doctors of laws*, et il n'est guère de société savante qui ne le compte parmi ses membres ou ses correspondants.

M. Faraday est cité comme un investigateur pénétrant et patient et comme un théoricien profond et circonspect, qui sait subordonner ses idées même les plus chères au contrôle de la discussion et de l'expérience; une hypothèse n'est jamais pour lui que la pierre d'attente d'un résultat positif. Les Anglais l'appellent avec fierté leur grand *électricien*. Il a en effet choisi pour objet principal de ses recherches ce fluide mystérieux et puissant dont l'influence se manifeste dans presque tous les phénomènes physiques, chimiques et physiologiques, mais dont nous sommes encore bien éloignés de connaître la nature et le mode d'action. Il l'a particulièrement étudié dans ses rapports avec les autres fluides impondérables, le magnétisme, la chaleur et la lumière, et ses recherches l'ont conduit à présumer que ces agents naturels ne sont qu'une seule et même force variant dans ses effets suivant les circonstances et d'après les lois qu'on parviendra quelque jour à déterminer. Il est avec Ampère et Œrstedt un des physiciens dont les travaux ont mis en lumière l'action réciproque des courants électriques et magnétiques; et ses découvertes relatives aux courants d'induction sont de celles qui font époque dans la science.

Les principales ont été exposées dans son mémoire intitulé : *Recherches expérimentales sur l'électricité*, inséré d'abord dans le recueil des *Transactions philosophiques*, de 1831 à 1834, et qui est devenu, sous le même titre, la base d'un ouvrage considérable : *Experimental researches in electricity* (1855, t. I à III, in-8). On lui doit plusieurs autres mémoires, notamment : *sur une classe particulière de figures acoustiques et sur les formes qu'affectent les fluides en vibration sur les surfaces élastiques*, extrait du même recueil. Ses leçons à l'Institut royal sont recueillies et reproduites, soit *in extenso*, soit en abrégé dans les journaux scientifiques et industriels de l'Angleterre. Enfin il est l'auteur d'une *Vie de sir Humphrey Davy*. M. Faraday est, depuis 1855, officier de la Légion d'honneur.

FARCONNET (Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Montferrat (Isère), en 1809, se fit inscrire, aussitôt après avoir achevé ses études de droit, au tableau des avocats de Grenoble, où il acquit bientôt une brillante réputation. Partisan des idées démocratiques, qu'il soutenait dans le *Patriote des Alpes*, il plaida avec succès dans plusieurs procès politiques, et devint à Grenoble, le chef de l'opposition radicale. Pendant plusieurs années, il fit partie du conseil municipal. Après la révolution de Février, il fut appelé aux fonctions de maire et refusa la place d'avocat général à la Cour d'appel. Candidat des démocrates de l'Isère à l'Assemblée constituante, il fut nommé représentant du peuple par 125 422 suffrages, le second sur une liste de quinze élus. Il vota ordinairement avec la gauche, approuva l'ensemble de la Constitution et déclara que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il combattit, au dedans et au dehors, la politique napoléonienne. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il continua de défendre par ses votes les institutions républicaines. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Grenoble.

FARCY (François-Charles), littérateur français, né à Paris, le 30 août 1792, embrassa, à la chute de l'Empire, la carrière littéraire et inséra un grand nombre d'articles dans les journaux de l'opposition. De 1827 à 1835 il rédigea le *Journal des Artistes*, fut, en 1830, un des fondateurs de la Société libre des beaux-arts qui existe encore, et publia sur le dessin divers ouvrages, tels que : *Essai sur le dessin et la peinture* (1819, in-8); *Principes élémentaires de la perspective* (1822, in-4); *Cours de perspective* (1822, in-8); *d'une Administration générale des arts* (1830, in-8); etc.

On a du même auteur des écrits politiques et littéraires, entre autres : *de l'Esprit du ministère* (1818, in-8), revue générale des actes de l'administration française depuis la Révolution; *de l'Origine et du progrès de la philosophie en France* (1826, in-4); *Aperçu philosophique des connaissances humaines au* XIX*e siècle* (1827, in-8); *de la Force en matière de gouvernement* (1832); *de l'Aristocratie anglaise* (1842, in-8), comparée avec les institutions américaines et françaises; enfin des brochures sur le gouvernement parlementaire ou constitutionnel. En 1840, il a publié, sous le voile de l'anonyme, une *Simple histoire de Napoléon*, qui a eu quelque succès. Chevalier de la Légion d'honneur, en 1845, il est depuis 1847 chef de bureau au ministère de la guerre.

FARÈS ECCHIDIAK (le cheïkh), poëte et littérateur arabe, chrétien de Syrie, né vers 1796, se rendit au Caire pour étudier à fond sa langue auprès des Oulamas de la mosquée El-Azhar. En 1836, il procura à M. Fresnel de précieux commentaires sur le poëme de Chanfara. Les Anglais l'appelèrent ensuite à Malte, où ils utilisèrent ses connaissances dans leur imprimerie orientale. De là il adressa au bey de Tunis, sur son voyage en France, un poëme traduit en français par M. Dugat (Paris, 1851). Le bey, reconnaissant, envoya à Malte un vaisseau de guerre pour amener le poëte à Tunis, l'accueillit avec distinction et lui fit de riches présents (1847). M. Farès alla alors en Angleterre et fut employé à la révision des textes arabes par la Société pour la propagation de la Bible. Il y publia en arabe le *Nouveau Testament* (1851).

Pendant un voyage en France (1850), il publia un poëme sur Paris, dont la traduction a été insérée dans *l'Illustration*. Il en adressa un autre à Abd-el-Kader. Un plus long séjour à Paris lui permit de rédiger en arabe, en collaboration avec M. G. Dugat, une *Grammaire française*, à l'usage des indigènes de l'Algérie (Imprimerie impériale, 1854). C'est aussi chez nous qu'il a publié son principal ouvrage intitulé : *la Vie et les Aventures de Fariak* (Paris, 1855), qui contient une relation de ses propres voyages avec des observations critiques sur les Arabes et les autres peuples qu'il a visités; il y a intercalé quelques-uns de ses poëmes. On y trouve classés par ordre de matières, une foule de mots du dictionnaire arabe, et l'examen critique de quelques ouvrages arabes publiés par des savants français. A son retour en Angleterre, en 1854, il adressa un long poëme au sultan qui le nomma l'un de ses traducteurs; mais il n'en remplit pas les fonctions. M. Farès a aussi en manuscrit, un recueil de poésies ou *Diwan*, qui se recommande, dit-on, par une science profonde de la langue arabe, sans exclure la verve et l'originalité. Il réussit également dans la satire et les chants érotiques.

FAREZ (Fénelon), magistrat français, ancien représentant du peuple, est né à Cambrai (Nord), le 6 février 1793. Fils de M. Maximilien Farez, membre du Corps législatif sous l'Empire, et procureur général à Douai sous le règne de Louis-

prépare en ce moment la publication. Il a enfin collaboré à divers journaux et recueils, tels que *le Temps*, *l'Encyclopédie*, *la Revue du XIXe siècle*, et *le Correspondant*, où il a notamment donné des articles sur *Turgot*, sur *la Circassie* et sur les *Richesses de la Californie*.

FAURE (Pascal-Joseph), ancien représentant du peuple français, député au Corps législatif, né à Recuslon, près Gap (Hautes-Alpes), le 3 mars 1798, d'une famille d'avocats, suivit à Grenoble les cours de la Faculté de droit et fut reçu licencié à l'âge de dix-neuf ans; il se fit inscrire au barreau de Gap (1817). Sous la Restauration, il professa les opinions les plus libérales, devint, après la révolution de Juillet le candidat de la gauche pour la députation, et, entré à la Chambre en 1831, il y soutint contre les légitimistes le gouvernement de Louis-Philippe, mais combattit toutes les lois et mesures de réaction. Il fut, en 1832, un des signataires du *Compte rendu*. C'est lui qui, en 1833, présenta et fit adopter l'amendement relatif aux circonstances atténuantes en matière criminelle. Il fit encore partie de la législature de 1834. Vaincu aux élections suivantes par M. d'Hauterive, candidat ministériel, il reprit à Gap l'exercice de sa profession d'avocat, et continua de soutenir les doctrines libérales dans le conseil général, dont il était membre depuis 1833. En 1848, il fut nommé représentant du peuple par les électeurs des Hautes-Alpes, le dernier sur trois. Membre du Comité de législation, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac et adopta l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, sans faire d'opposition à la politique de l'Élysée, il désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité monarchique, et après le coup d'État du 2 décembre, se rallia au nouveau gouvernement. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 11 février 1850, il a été promu au grade d'officier le 1er juin 1855.

FAURE (Joseph-Désiré-Félix), magistrat, ancien pair de France, né à Grenoble le 18 mai 1780, commença assez tard ses études de droit, reçut à Paris le diplôme de docteur, fut de 1811 à 1817 conseiller-auditeur à la Cour d'appel de sa ville natale, exerça pendant quelques années les fonctions de ministère public et rentra à la même Cour en 1821, en qualité de conseiller titulaire. Élu député de la Vienne la même année, il siégea à la Chambre sur les bancs de la gauche constitutionnelle et prit, après 1830, part aux travaux parlementaires comme rapporteur des lois sur l'organisation municipale, la réélection des députés, etc. En 1832, il fut élevé à la dignité de pair de France, et, en 1836, passa à la Cour de cassation (chambre des requêtes). Retiré de la vie politique en 1848, il a aujourd'hui le titre de premier président honoraire de la Cour de Grenoble, où il a rempli les fonctions de premier président de 1830 à 1836. Il est depuis cette dernière date officier de la Légion d'honneur.

FAURE (Jules), chanteur français, né à Rouen, vers 1827, se fit, de 1849 à 1852, un certain renom comme baryton sur les scènes des départements, et joua en dernier lieu au Havre, à Bordeaux et à Marseille (1854). Appelé de là à l'Opéra-Comique, il y fit ses débuts en 1855, et doubla MM. Puget et Bataille, jusqu'au départ de ces deux artistes. Il a repris, notamment en 1856, le rôle de Peters créé par ce dernier dans *l'Étoile du Nord*, avec un succès qui n'a pas été étranger à la retraite de M. Bataille en 1857. M. Faure, qui est devenu un des chanteurs les plus goûtés de l'Opéra-Comique, a été nommé, au mois de mars de la même année, professeur de chant au Conservatoire, comme successeur de M. Frédéric Ponchard.

FAUSTIN Ier. Voy. SOULOUQUE.

FAUVEAU (Joseph-Germain-Chéri), ancien représentant du peuple français, né à Lorient (Morbihan), le 14 février 1795, et fils d'un capitaine de vaisseau, entra à l'École polytechnique, à l'âge de seize ans, en 1811, et fut admis en [illegible] dans le corps du génie maritime. En 1848, les électeurs du Finistère l'envoyèrent à la Constituante sans qu'il eût fait de profession de foi. Nommé par 89 554 suffrages, le neuvième sur quinze représentants, il fit partie du Comité de la marine, qui le choisit pour secrétaire. Il vota, dans les questions politiques, avec la gauche, et avec la droite dans les questions économiques et sociales. Après l'élection du 10 décembre, il prêta son concours à la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place dans l'administration de la marine. Il est aujourd'hui directeur des constructions navales à Brest. Il a été nommé commandeur de la Légion d'honneur en [illegible].

FAUVEAU (Mlle Félicie DE), femme sculpteur française, née vers 1802 de parents français, à Florence, débuta avec éclat dans la carrière des arts par deux groupes, *l'Abbé*, sujet emprunté au roman de W. Scott, et *Christine et Monaldeschi*. Ce dernier lui fit décerner la médaille au Salon de 1829. Dévouée, par les traditions de sa famille, aux Bourbons de la branche aînée, se mêla d'une manière active aux troubles dont la Vendée fut le théâtre en 1832, et déploya en mainte occasion une énergie toute virile et un courage voisin de la témérité. Elle fut condamnée par contumace à la peine de la déportation, se réfugia en Belgique, puis à Florence, où elle se fixa avec sa famille.

Les œuvres de Mlle de Fauveau se distinguent par la délicatesse et l'élégance des formes, la composition harmonieuse et l'heureuse [illegible] de l'antique. Parmi les principales, on remarque les groupes de *saint Georges terrassant le dragon*, en bronze, et du *Martyre de sainte Dorothée*, *Judith montrant au peuple la tête d'Holopherne*, dont la pose est pleine de noblesse; [illegible] en marbre; *le Monument du Dante*, qui [illegible] avec beaucoup de poésie l'épisode de Françoise di Rimini; *le Combat de Jarnac et de La Châtaigneraie* (1852), bas-relief en bronze; un [illegible] et une *Fontaine* (1855), et plus récemment, à Florence, le tombeau d'une jeune fille morte à [illegible] huit ans.

Son frère M. Hippolyte DE FAUVEAU, est [illegible] sous la direction de sa sœur un artiste [illegible]. On rencontre en Allemagne et en Russie [illegible] morceaux de sculpture dus à son ciseau.

FAUVELET (Jean-Baptiste), peintre [illegible], né en 1822 à Bordeaux, est élève de M. [illegible], artiste distingué de cette ville. Au nombre des productions les plus remarquées dans le [illegible] les fleurs, qu'il traite avec beaucoup de grâce et de naturel, on place : *un jeune Homme* [illegible]; *le Concert* et *les deux Roses* (1847); [illegible] (1848); *un Ciseleur* (1850), acheté par l'Empereur; *le Maître de dessin* (1852); *le Jardin* [illegible] *les jeunes Mères* et *deux Musiciennes*, à l'Exposition universelle de 1855; ce dernier [illegible] est au Luxembourg. M. Fauvelet a obtenu une 2e médaille en 1848 et une mention en [illegible]

Digitized by Google

FAVART [de la Corrèze], ancien représentant du peuple français, né à Tulle le 1er novembre 1797, commença ses études au collège de sa ville natale, les termina à Paris, au collège Henri IV, où il fut le condisciple de M. Bastide, devint le secrétaire de Manuel et suivit les cours de la Faculté de droit. Reçu avocat en 1820, il retourna dans son pays pour y exercer sa profession et se plaça dans les rangs du parti libéral. Après la révolution de Juillet, il refusa la place de substitut du procureur du roi à Chambon, fut nommé, en 1836, juge suppléant à Tulle, où il prit une grande importance personnelle et fut élu maire à la fin de 1846. En 1848, il adhéra à la République et fut nommé représentant du peuple, le sixième sur huit. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative; mais après le coup d'État du 2 décembre, il se présenta comme candidat du gouvernement au Corps législatif où il siégea jusqu'en 1857.

FAVART (Antoine-Pierre-Charles), littérateur français, né à Paris en 1784, et petit-fils des célèbres comédiens de ce nom, débuta dans les lettres par quelques ouvrages d'imagination et des pièces légères, entre autres *la Jeunesse de Favart* (1801), avec Gentil; *le Rival par amour* 1810); etc. A la même époque il publia avec Dumolard les *Mémoires et Correspondance* de son grand-père (1809, 3 vol. in-8). Après avoir été secrétaire du duc de Caraman et du duc de Polignac, lorsque ce dernier était ministre, il fut chargé par le gouvernement de Juillet de nombreuses missions diplomatiques. Il est aujourd'hui consul à Mons (Belgique) et prépare un grand ouvrage sur les œuvres d'art disséminées dans toutes les galeries de l'Europe.

FAVART (Mlle Marie B....., dite), actrice française, née à Beaune, vers 1827, descend, comme le précédent, des comédiens dont elle a adopté le nom. Elle débuta, en sortant du Conservatoire, à la Comédie-Française en 1848. Elle y a repris ou créé divers rôles tragiques et princiers, et a joué parfois les ingénues et les adolescentes. Elle est devenue sociétaire en juillet 1854. Mlle Favart avait fait, en 1851, une apparition aux Variétés, où elle ne resta que quelques mois.

FAVÉ (Ildephonse), écrivain militaire français, né à Dreux le 12 février 1812, fut admis en 1830 à l'École polytechnique, où il fut appelé, en 1840, à professer l'art militaire et les fortifications. Entré dans l'artillerie de terre, il en parcourut les divers grades jusqu'à celui de lieutenant-colonel, fut attaché au dépôt central, et en dernier lieu (1852), à la maison militaire de l'empereur, comme officier d'ordonnance. Il a été décoré en décembre 1849.

On a de lui : *Nouveau système de défense des places fortes* (in-8, avec *Atlas*); *Histoire et tactique des trois armes et plus particulièrement de l'artillerie de campagne* (1845, in-8, et *Atlas*); *Histoire de l'artillerie* (1845-1847, 2 vol. in-18, *Atlas*), avec M. Reinaud, *Nouveau système d'artillerie de campagne du prince Louis-Napoléon Bonaparte* (1851, in-8).

FAVRE (Ferdinand), ancien représentant du peuple français, ancien député, né à Couvet, dans le canton de Neuchâtel (Suisse), au mois de février 1779, d'une famille protestante de Besançon que la révocation de l'édit de Nantes avait obligée de se réfugier en Suisse, fut ramené en France par la proclamation de la liberté des cultes, en 1789. Dévoué à la Révolution, il s'enrôla en 1793, malgré sa jeunesse, dans la garde nationale active de Nantes, pour repousser l'attaque des Vendéens. Pendant le règne de Napoléon, il remplit quelques fonctions administratives. Placé à la tête d'une manufacture importante, il y fit d'habiles applications de la science. Il contribuait, en outre, par ses recherches sur les propriétés fécondantes des résidus de raffinerie, au progrès de l'agriculture. Très-hostile à la Restauration, il embrassa avec ardeur la cause de la monarchie de Juillet et contribua, en 1832, comme maire de Nantes, à l'arrestation de la duchesse de Berri. Il fut élu cinq fois de suite député de Nantes. Le gouvernement provisoire, en 1848, le révoqua immédiatement de ses fonctions municipales; mais les électeurs de la Loire-Inférieure l'envoyèrent à l'Assemblée nationale, le septième sur treize. Il y vota toujours avec la droite. Réélu en 1849, à l'Assemblée législative, avec l'appui du clergé, il fit partie de la majorité monarchique. Après le coup d'État du 2 décembre, candidat du gouvernement pour le Corps législatif, il n'obtint pas d'abord la majorité légale et ne passa qu'au scrutin de ballottage. M. F. Favre est officier de la Légion d'honneur.

FAVRE (Gabriel-Claude-Jules), avocat et homme politique français, né à Lyon, le 31 mars 1809, d'une famille de commerçants, venait d'achever son droit à Paris lorsque éclata la révolution de 1830. Il y prit part, et dès le 29 juillet réclama, dans une lettre insérée au *National*, l'abolition de la royauté et la création d'une Constituante. Après avoir fait ses débuts comme avocat à la Cour royale de Paris, il passa au barreau de Lyon, où la ferveur de ses opinions républicaines et son talent d'orateur lui firent promptement une position importante. En 1831, il défendit les ouvriers mutuellistes, poursuivis pour délit d'association illicite. Cette affaire fut le signal d'une lutte sanglante entre les ouvriers et la garnison, au milieu de laquelle l'avocat n'échappa que par miracle à la fusillade dirigée contre lui et à l'exécution sur place d'un arrêt d'un conseil de guerre. En 1834, il vint défendre les accusés d'avril, et commença par ces mots : « Je suis républicain, » une plaidoirie qu'il soutint, quoique malade, pendant quatre heures, et qui mit ses jours en danger. Il est resté attaché depuis au barreau de Paris.

A la révolution de Février, M. Jules Favre fut nommé secrétaire général du ministère de l'intérieur. Il passa pour avoir soutenu ou poussé M. Ledru-Rollin (voy. ce nom) dans la voie révolutionnaire. C'est lui qui fut l'auteur de la fameuse circulaire destinée à guider les commissaires extraordinaires, dans l'usage de leurs pouvoirs illimités. Élu représentant dans le département de la Loire, par 34 260 voix, le septième sur onze, il donna sa démission de ses fonctions au ministère de l'intérieur. Membre du Comité des affaires étrangères, et pendant quelque temps sous-secrétaire d'État au même département, il prit une part active aux travaux de l'Assemblée; il fut rapporteur de la Commission chargée d'examiner la demande en autorisation de poursuites contre M. Louis Blanc (voy. ce nom), à l'occasion de l'attentat du 15 mai et soutint vivement cette demande, dans la grande séance de nuit du 25 au 26 août. Les votes de M. Favre à la Constituante ne l'attachent pas, autant qu'on le croit généralement, à l'extrême gauche. Il s'en sépara, en se prononçant pour la loi sur les attroupements, pour le décret sur les clubs, pour celui relatif aux heures de travail, contre la loi des incompatibilités, contre la suppression et même la réduction de l'impôt du sel,

aux portions, ou Conversations philosophiques et politiques (1821, in-12); des *Opuscules financiers sur l'effet des priviléges, des emprunts publics et des conversions sur le crédit et l'industrie en France* (Genève et Paris, 1826, in-8): *de l'État périlleux des finances et du 4 pour 100 Chabrol* (1830, in-8); enfin ses *Principes d'organisation industrielle pour le développement des richesses en France, explication du malaise des classes productives, et moyen d'y porter remède* (1840, in-8). Comme on le voit par ces titres, le jeune publiciste se préoccupait avant tout des intérêts matériels de la société moderne et cherchait, en dehors de la politique pure, les applications pratiques des théories libérales. Il écrivit aussi contre la Sainte Alliance les *Voyages d'Ertelib*, conte politique (Genève, 1822, in-12), et *la Gérontocratie, ou l'Abus de la sagesse des vieillards dans le gouvernement de la France* (Paris, 1828, in-8).

En 1827, M. Fazy fut un des fondateurs du journal *la France chrétienne*, bientôt supprimé par la censure, et du *Mercure de France au* XIX^e^ *siècle*, où l'on remarqua surtout ses *Lettres d'un Américain*. En juin 1830, il contribua aussi à la fondation d'un journal double ayant pour titre *le Pour et le Contre, ou la Révolution et la Contre-Révolution*, étrange accouplement de deux frères ennemis servant côte à côte les causes les plus opposées. C'était un des stratagèmes que la presse persécutée imaginait pour échapper aux atteintes de la censure, et faire passer, grâce au voisinage des doctrines réactionnaires, les doctrines libérales. Ce fut comme rédacteur en chef de *la Révolution*, qu'il signa, le 27 juillet 1830, la protestation des journalistes contre les ordonnances. Le 28, il s'installa à l'hôtel de ville et fit placarder sur les murs de Paris une proclamation très-énergique. Il combattit dans son journal la candidature du duc d'Orléans, et après son avénement s'engagea dans l'opposition radicale. Dès le mois d'octobre 1830, il eut à subir un procès de presse. *La Révolution*, à bout de ressources, s'étant mise au service du parti bonapartiste, M. James Fazy repoussa cette alliance et, renonçant à la rédaction de ce journal, fonda *la Revue républicaine*. De nouveaux démêlés avec la justice, les échecs multipliés du parti démocratique, les difficultés de la position qu'il avait prise, comme étranger, au milieu de nos discordes civiles, le découragement de Laffitte et de La Fayette, et la défiance que lui inspiraient les illusions de la démocratie militante, tout le décida à quitter la France et à changer le théâtre de son activité et de son ambition.

Citoyen de Genève, M. James Fazy n'avait point oublié sa patrie. En 1821, il avait fait paraître des *Observations sur les fortifications de Genève*, et posé dans cette brochure une question qu'il devait résoudre un jour, non plus comme publiciste, mais comme magistrat, avec une autorité officielle. Une tragédie en trois actes et en vers, *la Mort de Levrier* (Genève, 1826, in-8), sujet national qui témoignait moins de son talent pour la poésie que de son patriotisme. Enfin, en 1826, il avait fondé le *Journal de Genève*, que sa participation à la vie politique française l'avait forcé d'abandonner. Ce n'était donc pas un étranger à Genève, ou sa place était marquée à la tête du parti philosophique et radical (1833).

Depuis 1814, le canton de Genève, détaché de l'Empire français et incorporé à la Confédération helvétique, subissait une constitution aristocratique que lui avaient imposée les puissances étrangères. Un *Conseil représentatif*, nommé par le corps électoral, nommait lui-même un *Conseil d'État exécutif* qui concentrait toute l'autorité, possédait seul le droit d'initiative en matière de législation, décidait en dernier ressort la plupart des questions administratives et empiétait même sur le pouvoir judiciaire. Cette constitution assurait la domination presque absolue du parti conservateur, en grande partie composé des calvinistes les plus intolérants. Elle avait pour adversaires les catholiques et les démocrates. M. James Fazy fut bientôt un des chefs de l'opposition, et la *Revue de Genève*, qu'il [illegible] devint le moniteur en quelque sorte du radicalisme, réduit jusque-là au rôle de [illegible] impuissante. M. Fazy parvint à grouper les éléments de l'opposition et à organiser une coalition redoutable contre le conseil d'État. Il fonda, le 3 mars 1841, un comité [illegible] commença l'agitation révolutionnaire. [illegible] semblée populaire, tenue le 18 octobre, [illegible] la révision immédiate. Un mois après, [illegible] vembre, une démonstration menaçante [illegible] gnit le conseil d'État à se retirer, et une assemblée extraordinaire se réunit pour décréter une nouvelle constitution. M. James Fazy en fut membre, et il essaya d'y faire prévaloir les principes les plus démocratiques. La constitution adoptée par le peuple le 7 juin 1842 établit un grand conseil de cent soixante-seize membres investis du droit d'initiative, et un conseil d'État de treize membres, dont les pouvoirs étaient limités et définis; un conseil municipal [illegible] pour la ville de Genève.

Les élections qui suivirent donnèrent la majorité aux conservateurs dans le conseil [illegible] dans le conseil d'État; les radicaux [illegible] au contraire dans le conseil municipal [illegible] gistrats particuliers de la ville [illegible] vues de M. James Fazy; les [illegible] campagne et l'autorité cantonale [illegible] sens inverse. Il en résulta des [illegible] graves. Le 13 février 1843, les [illegible] les armes pour établir un gouvernement provisoire; mais l'attitude de la [illegible] cette insurrection. Le gouvernement [illegible] lendemain une amnistie générale. M. Fazy [illegible] point inquiété; il entra au grand conseil, [illegible] tribua, en 1844, à l'adoption de la loi qui introduisit à Genève le système du jury.

Dans la querelle engagée, en 1845, au sujet des jésuites, entre les cantons protestants et les cantons catholiques, le conseil d'État de Genève observa une neutralité qui tournait à l'avantage du Sonderbund. Cette politique, approuvée par la majorité du grand conseil, malgré [illegible] de M. Fazy, irrita vivement le parti [illegible] gouvernement, qui comptait sur la milice, et qui de plus s'était entouré d'un corps de volontaires bien organisée, crut [illegible] pousser toutes les réclamations des [illegible] braver toutes leurs menaces, et [illegible] son hostilité contre le système unitaire. Le 6 octobre, une révolution éclata dans [illegible] de Genève. Les radicaux s'emparèrent [illegible] bourg Saint-Gervais et s'y maintinrent [illegible] les assauts des troupes du gouvernement. [illegible] une grande assemblée populaire se [illegible] ville et contraignit le conseil d'État à [illegible] pouvoirs, et le lendemain fut proclamé [illegible] vernement provisoire à la tête duquel [illegible] M. James Fazy.

Cette révolution eut des résultats [illegible] tants. Elle enleva aux conservateurs le [illegible] nement de Genève, transforma dans le [illegible] mocratique la constitution intérieure [illegible] et accrut d'une voix dans la diète [illegible] forces du parti qui exigeait la dissolution immédiate du Sonderbund. M. James Fazy [illegible] membre du nouveau grand conseil [illegible] d'État, exerça dès lors, dans les affaires [illegible]

Digitized by Google

la Suisse, comme dans celles de sa ville natale, .e influence considérable. Il poussa vivement la erre contre la ligue catholique, s'opposa à toutes : temporisations et blâma les concessions faites parti modéré par le général Dufour (voy. ce m). En 1847, le canton de Genève le députa à 1iète qui vota la nouvelle constitution fédérale, optée le 12 septembre 1848.

Les radicaux, depuis leur victoire sur le Sonrbund, dominaient dans toute la Suisse; mais avaient encore à craindre les rancunes des uvernements monarchiques; les événements de 48 les sauvèrent des périls qui les menaçaient côté de la France et de l'Autriche. M. James zy, qui avait toujours conservé des relations oites avec les républicains du *National*, apprit :c joie la révolution du 24 février. Au milieu la conflagration universelle, il crut d'abord : la Suisse ne pouvait pas rester neutre, et : son devoir comme son intérêt lui commant d'intervenir en Italie. La *Revue de Genève*, ane spécial de sa politique, déclara hautent ses sympathies pour toutes les nations qui endiquaient alors la liberté ou l'indépendance. réaction générale de 1849 modifia le langage, on les idées de M. James Fazy. Le canton de ève donna asile à un grand nombre de pross; il protesta même contre le décret du gouernement fédéral qui interdisait le séjour de la sse aux chefs de la révolution badoise. Mais ie permit pas que les réfugiés, profitant de spitalité qu'on leur accordait, compromissent des manifestations imprudentes la sûreté de confédération. Dans plusieurs cantons, et à ne même, le parti radical venait de subir de res échecs. Plus heureux ou plus habile, James Fazy sut se maintenir au pouvoir. Le novembre 1849, le conseil d'État, qui gouait Genève depuis la révolution de 1846, fut u pour trois années. Ce vote donna lieu à lques scènes de violence, et M. Fazy s'exposa même pour arracher aux mains de la foule Baumgartner, ancien radical passé dans le p des conservateurs. La défaite de l'aristoie ne fut pas moins complète dans les élecs au grand conseil.

ı chute de la République française vint ébran'autorité des radicaux genevois (2 décembre). Les adversaires de M. Fazy redoublèrent orts; une alliance inattendue se forma entre aristocrates et la fraction socialiste du parti ocratique et les élections nouvelles donnèrent orité aux chefs de cette coalition. Elle se pit bientôt, et les radicaux obtinrent, en , un nouveau triomphe. Président du conseil it de Genève, M. Fazy fut en même temps ıbre de l'assemblée fédérale au conseil des s. Il a pris une part importante aux discus; relatives aux affaires de Neufchâtel et s'est tré, vis-à-vis des prétentions du roi de Prusse, ıseur aussi zélé de la nationalité suisse que souveraineté cantonale.

James Fazy est, dans l'histoire de la Suisse mporaine, un des représentants les plus conables du radicalisme. Les conservateurs l'ont sé de violence, de despotisme, de dictature, socialistes mécontents, lui ont reproché l'exve prudence qu'il a montrée dans ses relations le gouvernement français. Chef d'un parti ıreux et discipliné, il possède, il est vrai, à ve, une autorité prépondérante; mais il prédiriger l'État, sans l'avoir asservi, et avoir it les privilèges de la haute bourgeoisie, sans opprimé les conservateurs. Il passe pour pour appui la gratitude du peuple, auquel ocuré du travail, et celle des catholiques qu'il straits au joug de l'intolérance calviniste. L'une des mesures auxquelles il a attaché son nom a été la démolition des anciennes fortifications qui entouraient la ville. Débarrassée de ces ouvrages inutiles, Genève s'est agrandie, transformée, et, malgré l'opposition la plus vive du parti aristocratique, les habitants ont fait don à M. James Fazy d'une vaste étendue de terrain devenue libre par suite de cette démolition. Les préoccupations de cet homme d'État pour les questions financières et industrielles, l'ont fait traiter par quelques-uns de ses ennemis de théoricien devenu homme d'affaires, tandis que ses amis n'y voient qu'une habileté politique de plus.

FECHNER (Gustave-Théodore), physicien, philosophe et poëte allemand, né le 19 avril 1801 à Gross-Saehrchen près Muskau, en Niederlausitz, où son père était pasteur, fit des études brillantes aux colléges de Sorau et de Dresde, et alla, à l'âge de seize ans, étudier la médecine à Leipsick. S'occupant de préférence des sciences naturelles, il obtint, en 1834, la chaire de physique à l'université et commença dès lors sur le galvanisme de belles recherches qu'une maladie cérébrale l'empêcha de continuer. Il se tourna vers la philosophie naturelle et l'anthropologie et il occupe, à Leipsick, une chaire académique dans laquelle il traite ces sciences avec beaucoup d'élévation.

On cite parmi les ouvrages scientifiques de M. Fechner, tous publiés à Leipsick : *Recherches sur la pile galvanique* (Massbestimmungen über die galvanische Kette, 1831); la traduction du *Traité de physique de Biot*, augmentée de ses recherches personnelles; la traduction du *Traité de chimie de Thénard; Répertoire de la physique expérimentale* (1832, 3 vol.); *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie inorganique* (Repertorium der neuen Entdeckungen in der unorganischen Chemie, 1833, 3 vol.); *Répertoire des nouvelles découvertes dans la chimie organique* (Repertorium der neuen; etc., 1834, 2 vol.); plusieurs *Mémoires* traitant surtout de galvanisme, dans les *Annales de Poggendorf;* un grand nombre d'articles écrits pour le *Journal central de pharmacie*, que M. Fechner rédigea jusqu'en 1835; la *Doctrine alchimique des physiciens et des chimistes* (über die physicalische und chemische Atomenlehre, 1855), *Schleiden et la lune* (Schleiden und der Mond, 1856), etc.

Parmi les écrits plus littéraires de M. Fechner il faut placer : *Preuves que la lune est composée d'iodine* (Beweis dass der Mond aus Iodine besteht, 2e édition, 1821; Leipsick, 1832); *Panégyrique des sciences médicales et naturelles de notre époque* (Panegyricus der ietzigen Medicin und Naturgeschichte, 1822); *Stapelia mixta*, 1824, publiée sous le pseudonyme de docteur Mises; *Anatomie comparée des anges* (Vergleichende Anatomie der Engel, 1825); *Moyens de se préserver du choléra* (Schutz-mittel für die Cholera, 1831); *Opuscule sur la vie après la mort* (Büchlein vom Leben nach dem Tode, 1836); *Poésies* (Gedichte, 1842); *du Bien suprême* (über das hoechste Gut, 1846); *Quatre Paradoxes* (1846); *Nanna, ou la Vie spirituelle des plantes* (über das Seelenleben der Pflanzen, 1848); *le Livre d'énigmes*, en vers (das Räthselbüchlein, 1850); *Zendaresta, ou des Choses de l'autre monde* (über die Dinge des Jenseits, 1851, 3 vol.).

Comme physicien, M. Fechner s'est surtout fait un nom par ses recherches sur le galvanisme. Il a rectifié, à l'aide d'un appareil très-ingénieux, l'opinion de Volta sur la nature de la force électromotrice de la pile; ses *Répertoires* sont l'expression complète de l'état de la science à l'époque de leur publication. Comme homme de lettres il ap-

[illegible] par les premiers [illegible] humoristique, ses poésies ne sont pas sans mérite, et ses [illegible] se font remarquer par l'élégance et l'esprit.

FECHTER (Charles), acteur français, né à Londres, en 1824 [illegible], de parents français [illegible] de la sculpture, débuta à la salle Molière dans [illegible], passa quelques semaines au Conservatoire, et s'enrôla dans une troupe qui devait parcourir l'Italie. De retour au bout de [illegible], revint à la sculpture, qui est restée l'occupation de ses loisirs [illegible] tous les [illegible] et trouva enfin au théâtre de Berlin (1846) un engagement et un des [illegible] L'année suivante il parut une première fois au Vaudeville, passa à Londres pour une saison, figura tour à tour, de 1847 à 1853, à l'Ambigu, aux Variétés, au Théâtre-Historique, à la Porte-Saint-Martin, et rentra enfin au Vaudeville. Il y créa, entre autres rôles, celui de Duval, dans *la Dame aux Camélias*, et fut des lors, grâce à l'élégance de sa personne, [illegible] à la mode. Il a reparu depuis à la Porte-Saint-Martin, dans le *Fils de la nuit*, où il avait monté et joué le vaisseau [illegible], qui fut le plus grand succès de la pièce, et dans la *Belle Gabrielle*, où il fit une chute qui faillit lui coûter la vie. Dès les [illegible] représentations de ce drame (mars 1857), il avait été attaché à l'Odéon comme directeur-adjoint, avec M. de La Rounat.

FÉE (Antoine-Laurent-Apollinaire), naturaliste français, membre de l'Académie de médecine, né à Ardentes (Indre), le 7 novembre 1789, fut attaché, en qualité de pharmacien militaire, à l'armée d'Espagne en 1809, et après la chute de l'Empire, rentra dans la vie civile. Il s'établit à Paris et y exerça la pharmacie avec beaucoup de succès. En 1819, il [illegible] la Société des pharmaciens du département de la Seine. Ses efforts pour relever sa profession le firent admettre à l'Académie de médecine en 1824. La même année, il fut nommé professeur à l'hôpital militaire d'instruction de Lille [illegible], il fut appelé à Strasbourg (1832), où il se fit recevoir docteur en médecine, obtint la direction du Jardin des plantes, et fut nommé, par voie de concours, professeur d'histoire naturelle médicale à la Faculté. Il est devenu successivement pharmacien en chef et premier professeur à l'hôpital militaire d'instruction de cette ville. Le 22 août 1860, il a reçu [illegible] de la Légion d'honneur.

M. Fée a servi la science par son enseignement et par ses ouvrages. Sans parler de ses premières œuvres, purement littéraires ou politiques : *Pélage*, tragédie en vers, et l'*Éloge de Pline* (1821), il a publié : *Flore de Virgile* (1822, in-8), dans la collection des classiques latins de Lemaire ; *Commentaires sur la matière médicale et la botanique de Pline* (1829-1833, 3 vol.), et *Flore de Théocrite et des autres bucoliques grecs* (1833, gr. in-8), travaux spéciaux qui lui ont fait une place à part parmi les savants.

Collaborateur du *Bulletin de Férussac*, du *Dictionnaire des Sciences médicales*, du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, de l'*Encyclopédie des gens du monde*, etc., fondateur du *Journal de Chimie médicale*, M. Fée a publié dans l'intérêt de la science pharmaceutique, une *Lettre adressée aux pharmaciens de Paris sur les devoirs de leur profession* (1819, in-4) ; des *Observations sur le projet de loi relatif à la création des Écoles secondaires de médecine et de pharmacie* (1825, in-8) ; et surtout un *Cours d'histoire naturelle pharmaceutique* (1828, 2 vol. in-4 ; 2e édit, 1837, 2 vol. in-8).

On a encore de lui : *Essai sur les cryptogames des écorces exotiques officinales*, précédé d'une *Méthode lichénographique*, de considérations sur la reproduction des agames, etc. (1824, 2 vol. in-4, avec 43 pl. color.) ; *Mémoire sur le groupe des Phyllériées*, et notamment sur le genre *Erineum* (Strasbourg et Paris, [illegible] [illegible] (2 vol.) ; des mémoires très-remarquables sur la *Famille des fougères* (Strasbourg, [illegible] in-fol.), etc. Citons à part : *Vie de Linné* [illegible] 1832, in-8), qui contient des documents [illegible] et autographes ; *Promenade dans la Suisse occidentale et le Valais* (1829 ; 2e édit., 183[illegible]) ; une collection des chants populaires [illegible] publiée sous le titre de *Voceri* (Strasbourg, [illegible] in-8) ; dans un ordre d'idées plus [illegible] *Études philosophiques sur l'instinct et l'intelligence des animaux* (Strasbourg et Paris, [illegible] in-12) ; enfin ses *Souvenirs de la guerre d'Espagne* (1857, in-12).

FEIN (Georges), homme politique [illegible] né le 6 juin 1803 à Helmstedt, [illegible] plus tard directeur général des [illegible] la Westphalie, était alors [illegible] classes à Brunswick, [illegible] 1826, et s'occupa ensuite plus [illegible] toire et d'économie politique, sous [illegible] Schlosser. Son ardeur révolutionnaire [illegible] sa vie à toutes les agitations, [illegible] part des sociétés secrètes de l'[illegible] divers voyages, il prit part, à [illegible] daction de la *Tribune allemande* [illegible] le rédacteur en chef. Lors de la [illegible] dernier, il en eut seul la direction [illegible] damné à son tour et expulsé de [illegible] tour dans plusieurs États allemands et [illegible] tranger. Expulsé de France en 183[illegible] Suisse où il rédigea, pendant un [illegible] *Gazette de Zurich*. Toujours suspect [illegible] et reconnu président de la société [illegible] *Jeune Allemagne*, il se réfugia de [illegible] France, sous un faux nom, à la fin [illegible] fut arrêté par la police, subit une [illegible] plusieurs semaines, passa en Angleterre [illegible] resta six mois, s'embarqua pour [illegible] revenait encore en France et en Suisse [illegible] qu'il prit, en 1845, aux troubles de [illegible] attira six mois de prison. Transféré [illegible] ment en Piémont, à Milan, à Vienne, [illegible] clamé par l'État de Brunswick, à [illegible] quitterait l'Europe pour trois années, [illegible] barque à Trieste pour New-York. [illegible] cours à Philadelphie et à Cincinnati [illegible] grès de la liberté politique en Allemagne [illegible] droit canonique. Après la révolution [illegible] revint à Brême d'où il fut député au [illegible] mocratique de Berlin. Après la dissolution [illegible] espèce de club, il cessa de prendre [illegible] faires politiques et se retira de nouveau [illegible] dans le pays de Bâle, où il se livre à [illegible] de littérature et de philosophie.

FEIN (Édouard), jurisconsulte allemand [illegible] du précédent, né à Brunswick le [illegible] 1813, fit de bonnes études dans les [illegible] lycées de cette ville, puis suivit les [illegible] droit de l'université de Heidelberg. [illegible] 1833, il se fit inscrire au barreau de [illegible] eut bientôt une nombreuse clientèle [illegible] mort de sa mère, en 1838, il quitta [illegible] pour les études silencieuses du cabinet [illegible] mença de nouvelles études sous [illegible] ses grades pour le professorat. [illegible] culier à Heidelberg, en 1843, il fut [illegible] l'année suivante, à Zurich, pour y [illegible] chaire de droit romain. Depuis 1845, [illegible]

Digitized by Google

ccessivement à Iéna, à Weimar, à Halle et à Tubingue, et a été revêtu de diverses fonctions judiciaires ou honorifiques. Ses cours, qui unissent l'élégance de la parole à l'autorité de la science, ont eu partout un grand succès. — Il mort en 1857.

Le principal but des travaux de M. Édouard in est l'achèvement du *Commentaire des Pandectes* (Ausführliche Erlaeuterung der J. Pandekten), commencé par Gluck, et déjà continué Muhlenbruch. Le 44e volume, traitant du *it des codicilles* (das Recht der Codicille) a u à Erlangen (1851). On lui doit encore : *ces justificatives de l'édition des Pandectes Puchta* (Chrestomathie der Beweisstellen zu chta's Pandekten ; Zurich 1845) ; *Considérations la théorie de la novation et de la délégation* itraege zur Lehre von der Novation und Deation ; Iéna, 1850) ; ainsi qu'une thèse sur le *it de collation* (das Recht der Collation ; Heiberg, 1842).

ELDMANN (Léopold), auteur comique allemand d'origine juive, né en 1803 à Munich, apd'abord les métiers de sellier et de cordon-, puis retourna à l'école et entra dans une son de commerce. Il écrivit, dès l'âge de quae ans, un drame : *le Faux serment* (der Falsche , qui fut représenté sur un petit théâtre de ich. Quelques articles satiriques insérés dans journaux commencèrent sa réputation, et le mèrent à quitter le commerce. En 1835, il enrit un voyage dans l'Orient. De retour en magne, après une absence de cinq ans, il vint à faire jouer plusieurs de ses comédies au tre impérial de Vienne, et eut dès lors beaup de succès. En 1850 il obtint la place de maturge du théâtre national de Vienne, qu'il upe encore aujourd'hui.

n a de M. Feldmann un grand nombre de colies, en partie réunies sous ce titre : *Comédies mandes originales de Feldmann* (Deutsche ginallustspiele ; Vienne 1864-1862, 6 vol.) is citerons les titres suivants : *l'Homme poli*, *onseiller des comptes et ses filles*, *le Fils en age*, *le Portrait de la bien-aimée* ; etc. Il a lié un autre recueil de poésies, les *Chants rnaux* (Hœllenlieder, 1835), et une série d'ares, dans l'*Europa* de Lewald et dans la *Gae universelle d'Augsbourg*, sur son voyage en ent.

ELDSBAUSCH (Félix-Sébastien), professeur et lologue allemand, né à Manheim le 25 novem-1795, étudia dans cette ville, puis à Rastadt, enfin à Heidelberg, où il eut pour maîtres utzer et Schlosser. En 1820, il obtint une ce au lycée de Donaueschingen, et l'année vante à celui de Rastadt. En 1844, il fut nmé directeur du lycée de Heidelberg, qui dut une grande prospérité. En 1850, il devint mbre du grand conseil des études de Carlsruhe conseiller intime de la cour.

Comme écrivain pédagogique, M. Feldsbausch herché à populariser cette idée qu'il ne faut nt multiplier pour les enfants des lycées les des spéciales, mais leur donner à tous une truction presque uniforme en attendant que eun choisisse de lui-même la place qui lui vient. Comme philologue, il a donné de nomux ouvrages qui unissent la critique à l'éruon : *Grammaire grecque* (Griechische Gramik ; Heidelberg, 1823 ; 3e édit., 1843) ; *Grammaire latine à l'usage des classes* (Lateinische ulgrammatik ; Ibid., 1837), dont il fait un gé (Kleine lateinische Schulgrammatik, 1838 ; dit., 1852) ; *Petit dictionnaire latin* (Kleines lateinisches Wœrterbuch, 3e édit., 1846) ; *Chrestomathie grecque* (Griechische Chrestomathie, 5e édit., 1851) ; *Métrique allemande d'après des exemples pris aux poëtes classiques* (Deutsche Metrik ; etc., 1841), etc. ; des éditions annotées de classiques latins ; des dissertations sur des points d'histoire et d'érudition latine ; un *Commentaire d'Horace* (Zur Erklaerung des Horaz, 1821), etc.

FÉLIX (N.... Letulle, dit), acteur français, né à Paris vers 1815, débuta au théâtre comme pensionnaire des frères Seveste, et figura quelques années sur toutes les scènes de la banlieue. Il joua ensuite à Rouen et à Bordeaux. De retour à Paris, il parut en juillet 1840 au théâtre du Vaudeville, qu'il n'a plus quitté. Resté longtemps inaperçu, il a révélé tout à coup une grande originalité dans le Desgenais des *Filles de marbre*, type qu'il a depuis en quelque sorte adopté, et qui a été renouvelé pour lui, soit dans *la Vie en rose*, soit dans *les Parisiens* et *les Faux bonshommes*. C'est dans ces sortes de pièces de mœurs qu'il a pu déployer à l'aise l'ironie mordante qui fait le fond de son talent. Son jeu est d'ailleurs plein de chaleur et d'énergie, et nul ne possède mieux l'art de lancer et de faire valoir le mot.

FÉLIX (famille). Voy. Rachel (Mlle).

FÉLON (Joseph), peintre, sculpteur et lithographe français, né à Bordeaux, le 22 août 1818, étudia d'abord la peinture avec M. Court, et débuta comme portraitiste au Salon de 1848. Il s'occupa ensuite de sculpture, tout en faisant déjà du pastel et du dessin lithographique, et fit aux Salons suivants des essais dans ces différents genres. Nous citerons parmi ses toiles : *la Vierge au sphinx*, *les Vertus théologales*, *l'Amour élevé*, *la Mort de Mgr Affre*, commandé par le ministère de l'intérieur (1849) ; *Vénus sortant de l'onde*, *l'Enfant au chat* (1851-1852) ; parmi ses dessins et ses pastels : *les Chefs de l'Église*, *le Christ et la Vierge aux anges*, *Mme et Mlle Félon*, *la Mélancolie*, *la Mélodie*, *l'Harmonie*, *la Rosée du matin* ; parmi ses lithographies, outre la plupart des sujets précédents : *le Professeur des dames*, série d'études ; des *Baigneuses* ; etc. Comme sculpteur, cet artiste a d'abord ciselé pour divers bronziers des *Vases*, des *Coupes*, et des décorations, telles qu'*Érigone*, *l'Ivresse*, etc., et exposé : *Galathée*, bas-relief ; *Andromède*, *Amphitrite*, statuettes, etc. On a vu de lui à l'Exposition universelle de 1855 : *Diane au bain*, *Vénus sortant de l'onde*, lithographies ; la statuette d'*Andromède* et six médaillons, notamment celui de la *princesse Marie de Sardaigne* ; et au Salon de 1857 : *la Naissance* et *l'Allaitement*, deux dessins extraits d'un *Poëme de la vie*, inachevé, et *l'Aube et le crépuscule*, bas-relief à deux faces, exécuté pour une horloge. Il a sculpté au nouveau Louvre, dans six tympans d'arcades, les allégories figurant *la Vérité*, *l'Histoire*, *la Justice*, *la Fermeté*, *la Prudence* et *la Force*. M. Félon, que cette multitude d'œuvres rendent peut-être difficile à classer, n'a encore eu aucune part dans les distinctions des jurys.

FELSING (Jacob), graveur allemand, né à Darmstadt (Hesse-Électorale) en 1802, est fils d'un graveur de mérite. Après avoir étudié de bonne heure sous son père, il alla suivre, à l'âge de vingt ans, comme pensionnaire du prince de Hesse, les cours de l'Académie de Milan. Plus tard, il se rendit à Florence, où il exécuta une de ses planches les plus estimées, *le Christ au Jardin des Oliviers*, d'après Carlo Dolce, qui lui

valut le grand prix de l'Académie de Milan. A Rome, il copia, puis grava *la Madone de Saint-François*, d'André del Sarto. Il fit aussi un assez long séjour à Naples, où il se pénétra à la fois des chefs-d'œuvre des maîtres et des beautés de la nature et reçut à Parme les leçons du célèbre graveur Torchi. A vingt-cinq ans, il était peut-être, au point de vue de l'exécution, le premier graveur de l'Allemagne.

Après avoir professé quelque temps à l'Académie de Florence, M. Felsing revint dans son pays en 1832 et y grava, d'après Raphaël, *le Joueur de violon*, de la galerie Sciarra à Rome, puis *les Jeunes filles à la fontaine*, de Bendemann. Il visita Munich et y constata l'heureuse influence exercée sur la gravure, en Allemagne, par l'école vigoureuse de Cornélius, et vint ensuite à Paris, où il se lia avec le baron Desnoyers, pour le talent duquel il a toujours professé la plus haute estime. De retour à Darmstadt, il grava *la Sainte-Famille*, d'après M. Overbeck (1839), *la sainte Geneviève*, de Steinbruck, et plusieurs autres œuvres remarquables de l'école de Düsseldorf, dont il est resté en quelque sorte le graveur en titre. Cet artiste, qui se recommande aussi par l'énergie de l'expression, possède à fond les ressources d'un art dont il a étudié la théorie pendant longues années, et sur lequel il prépare, dit-on, un ouvrage didactique.

Son frère aîné, M. Jean-Henri FELSING, né à Darmstadt en 1800, est aussi un graveur distingué qui s'est toutefois particulièrement occupé de l'exécution typographique de la gravure. Après avoir étudié différents procédés à Paris, il a fondé dans sa patrie, une imprimerie d'où sont sorties, sans compter celles de son frère, un grand nombre de planches très-remarquables.

FELTON (Cornelius-Conway), érudit américain, né à Newbury (Massachussets), le 6 novembre 1807, fit ses études à l'université d'Harvard, y prit ses degrés en 1827, et, en 1834, y obtint la chaire de littérature grecque. A part une année consacrée à visiter l'Europe, il l'a constamment occupée jusqu'à ce jour.

Les travaux critiques, historiques et littéraires de M. Felton sont très-variés. On cite de lui des éditions grecques, accompagnées de commentaires qui les ont fait adopter dans les colléges d'Amérique; plusieurs volumes d'*Études critiques*; des traductions de quelques savants ouvrages européens sur les littératures anciennes, etc. Il a publié aussi un *Choix des auteurs modernes*, et a refondu *l'Histoire grecque* de W. Smith (1855), en la continuant depuis la conquête romaine jusqu'à nos jours; cette dernière partie renferme un tableau de la situation intellectuelle, politique et littéraire des Grecs modernes, ainsi que des traductions en vers de leurs poésies populaires.

Il faut encore mentionner : une *Vie du général Eaton* dans *la Biographie américaine* de Sparks, une traduction en trois volumes de *l'Histoire de la littérature allemande* de Menzel. Enfin, tandis qu'un de ses collègues de l'université d'Harvard, M. Guyot, Suisse d'origine, professait ses remarquables cours d'histoire et de géographie philosophiques, M. Felton, « avec un zèle d'obligeance pour l'étranger, dit M. Ampère, et une abnégation personnelle qui méritent d'être cités, passait ses nuits à traduire en anglais les leçons de M. Guyot. » Le travail des deux savants professeurs, réuni en un volume sous ce titre : *la Terre et l'homme*, a obtenu en Amérique de nombreuses réimpressions, quatre éditions différentes en Angleterre, et il a été traduit en allemand. Les meilleures revues des États-Unis sont remplies des articles de M. Felton ainsi que de ses leçons et de ses discours.

FENNER DE FENNEBERG (N...), homme politique allemand, est né au Tyrol vers 1815. Admis à l'Académie militaire de Vienne, il entra au service comme cadet et donna sa démission d'officier en 1843. Quelques années après, il publia un ouvrage critique intitulé : *l'Autriche et son armée* (Oestreich und seine Armee, 1847), où il signala avec force les abus nombreux dont il avait été le témoin ou la victime. Ces révélations intempestives l'obligèrent à se retirer dans l'Allemagne méridionale. L'année 1848 le ramena à Vienne où il prit part à tous les mouvements, surtout à l'insurrection victorieuse d'octobre.

Lors de la prise de Vienne par les troupes impériales, M. Fenner gagna en toute hâte la frontière bavaroise; puis, s'étant rendu dans le Palatinat en 1849, il fut mis à la tête de l'armée du peuple et fit contre la forteresse de Landau une attaque malheureuse, à la suite de laquelle il résigna son commandement. Réfugié en Suisse, il écrivit l'*Histoire des journées d'octobre à Vienne* (Geschichte der Wiener Octobertage; Leipsick, 1849), et *l'Histoire de la révolution des provinces rhénanes* (Geschichte der Rheinländer-Revolution; Zurich, 1850). Sa présence dans cette dernière ville ayant été jugée dangereuse, il s'embarqua pour l'Amérique et fonda à New-York un journal hebdomadaire, *l'Atlantide* (1851), qui sert d'organe à la politique future des révolutionnaires allemands.

FÉNYES (Alexis), géographe hongrois, est né en 1807 à Czokaj (Hongrie). Il fit ses études aux colléges de Debreczin et de Grosswardein, les compléta à l'université de Presbourg et fut admis en 1829 au barreau; l'année suivante, il remplit les fonctions d'ablégat auprès de la diète hongroise. Il consacra plusieurs années à parcourir son pays et à étudier. S'étant établi à Pesth en 1836, il y devint directeur de la Société de l'industrie et collabora aux travaux de la Société d'économie politique; deux journaux géographiques parurent à cette époque sous son patronage, l'*Ismertetoe* et le *Hetilap*. Durant la période révolutionnaire, il fut chargé de la section de statistique au ministère de l'intérieur et présida pendant quelques mois le tribunal sanitaire de Pesth (1849). Rentré dans la vie privée, il reprit le cours de ses études qui ont beaucoup contribué au progrès de la science.

Les principaux ouvrages de cet auteur, écrits en langue magyare : *État de la Hongrie et des pays circonvoisins* (Magyarország' s' a' hozzá Kapcsolt tartományoknak; Pesth, 1836-1840, 6 vol. in-8), qui a obtenu un prix académique de deux cents ducats; *Statistique de la Hongrie* (Magyarország' statistikaja; ibid., 1843, 3 vol. in-8), et un *Atlas manuel et général des écoles* (Közönséges kézi's iskolai Atlas; ibid., 1845). Les deux premiers ouvrages, renfermant les documents les plus récents et les plus exacts sur un pays où la statistique était inconnue, ont été traduits en allemand.

FERDINAND I (Charles-Léopold-Joseph-François-Marcellin), ex-empereur d'Autriche, né à Vienne le 19 avril 1793, du second mariage de l'empereur François Ier avec Marie-Thérèse, fille de Ferdinand IV, roi de Naples et de Sicile. Son éducation fut confiée à deux gouverneurs incapables, dont l'un fut congédié et dont l'autre tomba dans la démence pendant l'exercice de ses fonctions. La santé du jeune prince, d'abord très-chancelante, se raffermit dans sa

Digitized by Google

qu'il fit en 1815, en Italie, en Suisse et dans une partie de la France. Il vécut ensuite à l'écart des affaires, ne s'occupant que d'arts technologiques et d'études héraldiques. Son couronnement comme roi de Hongrie, le 28 septembre 1830, ne fut qu'une cérémonie conforme à d'anciennes traditions et ne lui conféra aucun pouvoir réel. Le 27 février 1831, il épousa la princesse Anne-Caroline, fille de Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne. L'année suivante, il échappa à une tentative d'assassinat sur sa personne commise par le capitaine retraité François Reindl, qui était mu non par des raisons politiques, mais par un sentiment de vengeance privée.

Monté sur le trône après la mort de son père, le 2 mars 1835, il continua sa politique et laissa la direction des affaires à son oncle l'archiduc Louis et au prince de Metternich (voy. ce nom). Il se fit successivement couronner comme roi de Bohême (1836) et comme roi de Lombardie (1838). A cette dernière solennité, il généralisa les effets de l'amnistie qu'il avait accordée, à son avénement, en faveur des condamnés politiques italiens. Ferdinand I encouragea l'essor de l'industrie et fit construire quelques chemins de fer. C'est sous son règne que la république de Cracovie fut anéantie au profit de l'Autriche (1846). Sous la pression des mouvements révolutionnaires, en mars 1848, il renvoya M. de Metternich, déclara que le nouveau ministère serait responsable et fit faire un projet de constitution. Mais ces concessions parurent insuffisantes et Vienne se révolta en mai 1848. L'empereur, qui s'était retiré à Inspruck, ne consentit à retourner dans sa capitale que sur les pressantes instances des habitants. Lors de la seconde révolte de Vienne, en octobre 1848, il alla s'établir à Ollmutz, et prit le parti de se démettre du pouvoir. Comme il n'avait pas d'enfant, il abdiqua en faveur de son neveu François-Joseph Ier, le 2 décembre 1848. Depuis il vit à Prague, sans prendre part aux affaires publiques.

FERDINAND II, roi des Deux-Siciles, fils de François Ier et d'Isabelle d'Espagne, est né le 12 janvier 1800, à Palerme, pendant que le trône de Naples était occupé par Murat. Son éducation fut extrêmement négligée. Confié à des précepteurs ignorants, il apprit peu et fort mal, ce qu'il avouait plus tard avec franchise. Il aimait moins l'étude que les chevaux, et se plaisait surtout à jouer au soldat. Il n'avait pas vingt ans, quand son père, devant conduire en Espagne la princesse Christine, fiancée à Ferdinand VII, le laissa à la tête des affaires. Le jeune prince les dirigea avec une intelligence et une justice qu'on n'attendait guère de son éducation, et il fit dès lors concevoir de grandes espérances. Aussi, à la mort de François Ier (8 novembre 1830), son avénement fut salué avec joie par les Deux-Siciles. Le nouveau roi ajouta à sa popularité en destituant le marquis delle Favare, vice-roi de Sicile, en éloignant du palais le favori Viglia. En même temps, dans une première proclamation, peu flatteuse pour le règne de son père, il s'apitoyait sur les plaies du royaume et promettait de les guérir. Vinrent ensuite quelques mesures libérales, une amnistie partielle pour les condamnés politiques, de petites réductions d'impôt et des réformes financières qui lui valurent, à son entrée solennelle dans Naples, le 13 janvier 1831, une véritable ovation. Cette politique, toute nouvelle pour ce malheureux pays, et l'espoir d'une constitution librement accordée par le roi, empêchèrent les Deux-Siciles de seconder le mouvement insurrectionnel de l'Italie centrale, dans les premiers mois de cette même année.

Le danger d'une conflagration générale était passé, lorsque Ferdinand II entra tout à coup dans une autre voie. Il mit le fameux Del Caretto à la tête de la police, et signa l'arrêt de mort de onze malheureux, condamnés à Palerme comme ayant préparé un soulèvement. En même temps, il graciait et pensionnait l'ancien préfet de Mattheis, condamné par la haute Cour du royaume, pour les actes qu'il avait commis en Calabre, à dix ans de relégation. A l'exemple de son père, il favorisait le clergé, les jésuites surtout, auxquels il livra d'abord l'enseignement, et bientôt tout le pouvoir. On rapporte qu'il assigna à saint Ignace le rang de maréchal de camp, et lui en attribua les appointements. Mais l'influence de son confesseur, Mgr Cocle, était balancée par celle de Del Carretto qui avait su se rendre nécessaire et chaque jour plus puissant. La police finit par envahir le gouvernement et l'administration, et cela sans empêcher les conspirations et les soulèvements. Tout le règne de Ferdinand II n'en est qu'une longue suite. Trois tentatives eurent lieu dans la seule année 1833. D'autres, plus sérieuses, éclatèrent en 1837, en 1841, en 1844 et en 1847; elles déterminèrent l'emploi d'une cruelle procédure : la torture dans les prisons et la mise à prix des têtes; coûtèrent la vie à des centaines d'individus, et forcèrent à l'exil de nombreuses familles. Rarement Ferdinand II faisait grâce dans ces circonstances; quelquefois une commutation de la peine capitale en celle du bagne à perpétuité était accordée, sur l'échafaud même, et au moment du supplice. En 1841, le roi assistait, du haut de son balcon, au ferrement des nombreux condamnés des Calabres. Une commission des bastonnades fut instituée, dont le pouvoir n'eut ni limite ni règle. Une recrudescence de rigueur répondit, dans les Deux-Siciles, au mouvement réformiste commencé en Italie à l'avénement de Pie IX, que Ferdinand ne craignait pas d'appeler un jacobin. Mais tant de sévérité ne servait qu'à exalter les esprits et à précipiter les événements de 1848.

Le soulèvement de la Sicile et les manifestations populaires de Naples même, forcèrent en quelques semaines, le roi à promettre, à publier, à jurer la constitution du 11 février. L'opinion publique le contraignit aussi à envoyer un corps d'armée, commandé par Pépé, au secours de la révolution lombarde; mais il le rappela bientôt après sa victoire du 15 mai sur les révolutionnaires de Naples, et il s'en servit pour étouffer l'insurrection de Calabre. Fort de ce nouveau succès, il traita avec le plus grand dédain le parlement national, et il finit par le dissoudre (le 13 mars 1849). Il se tourna alors contre la Sicile, et entreprit en même temps, sa campagne malheureuse contre la république romaine.

La Sicile vaincue par Filangieri (voy. ce nom), et Rome occupée par les Français, Ferdinand II ne connut plus de mesure. Le tableau de son règne, tracé par Gladstone dans ses fameuses *Lettres à lord Aberdeen* (1851), n'a paru à personne empreint d'exagération. Les vexations et l'arbitraire subtitués aux lois; le Code civil altéré par 360 décrets; l'enseignement nul, la littérature et la science humiliées; une censure à la fois violente et puérile; les relations avec les autres peuples gênées ou interdites; les cachots encombrés; les supplices multipliés; l'exil des hommes les plus honorables : telle est l'histoire de ces dernières années. Jaloux de son autorité, Ferdinand II se plaît parfois à briser ses instruments, disgracie les jésuites eux-mêmes et fait emprisonner des moines et des prêtres. Dans les dernières années, l'usage que le roi de Naples continua de faire du pouvoir absolu, a vivement

[illegible] ... Mutinerie [illegible] ... Faust [illegible] ... Histoire des révolutions [illegible] ... des modèles (modernes) ... des Beaux-Arts [illegible]

FERRARI [illegible], statuaire italien, né à Venise, [illegible] Bartolo-[illegible] son éducation ar-[illegible] dans les salles de [illegible] Vierge [illegible] la sculp-[illegible] en 1837, avec un [illegible] musée de [illegible] en 1844, [illegible] d'une [illegible] Les guerres de [illegible] ne put [illegible] qu'en 1851, [illegible] la sculpture à l'Acadé-[illegible] de Venise.

[illegible] représente en Italie une [illegible] et d'audace, divers [illegible] la grande di-[illegible] Goliath ; L'Éducation [illegible] chrétienne, bas-[illegible] sur le tombeau de sa [illegible] sur le tombeau de son [illegible] ; l'Ange de la résurrec-[illegible] groupe monumental [illegible] Endymion, gran-[illegible] et Dieu de sa vic-[illegible] ; l'Innocence, [illegible] Danseuse, statues [illegible] et une foule d'autres œu-[illegible] travaux de jeunesse, [illegible] et des morceaux de table im-[illegible].

FERRARIS (Amalia), danseuse italienne, née à [illegible], en 1830, études d'a-[illegible] chorégraphique à Turin, passa à Milan, [illegible] M. Charles Blasis, et débuta dès cette ville [illegible] de la Scala (1844). Aussitôt engagée au [illegible] de San-Carlo, à Naples, elle créa pendant [illegible] composés pour elle, tels [illegible] la Regina delle Rose, Vadilla, Faust, Ar-[illegible] Ondine, etc. Appelée, pendant les saisons [illegible] sur les grandes scènes de Gênes, [illegible] Florence, Sinigaglia, Ravenne, et pen-[illegible] carnavals de 1854 et 1855, au théâtre [illegible] à Rome, elle parut en outre sur le [illegible] Reine, à Londres, [illegible] à Vienne. Dep[illegible] l'Académie impériale [illegible] avec un bru[illegible] Elfes et dans celui [illegible] ont été prodigué[illegible] qu'on a proclamée « la rivale d'Elssler ». Se[illegible] créations, dans des ballets compos[illegible] elle, sont : l'Isola degli Amori, Befo[illegible] Fornarina, il Giucatore, Ileria. Le sculpteur [illegible] Gajazzi l'a représentée dans ce dernier [illegible] en 1854, à Rome, à la suite d'une soirée [illegible] où elle subit vingt-deux rappels.

FERRERS (Washington-Sewallis S[illegible] [illegible] comte), pair d'Angleterre, né à [illegible] Edmaston-Lodge (comté de Derby), desc[illegible] les femmes du fameux comte d'Essex S[illegible] père étant mort en 1842, il lui succéda [illegible] suivante, à la Chambre des Lords [illegible] du côté des conservateurs. Il est dép[illegible] nant du comté de Leicester. Marié à [illegible] révérend lord Edw. Chichester (18[illegible]) [illegible] enfants dont l'aîné, Swallis Edward, [illegible] WORTH, est né en 1847 à Chartley-[illegible].

FERROUILLAT (Jean-Baptiste), repré-[illegible] sentant du peuple français, né à [illegible] le 4 mai 1820, d'une famille not[illegible] et de commerçants, fit de bonne[illegible] lège de Lyon, et vint suivre le[illegible] à la Faculté de Paris. Il se di[illegible] sieurs concours et fut un des [illegible] Reçu docteur, il devint secrétai[illegible] M. Belmont. Malgré sa jeunesse [illegible] en 1848, aux suffrages des électe[illegible] soutint sa candidature dans les c[illegible] des cantons ruraux, et fut nommé [illegible] malgré l'opposition du journal le [illegible] des plus jeunes membres de la C[illegible] fit partie du bureau provisoire, com[illegible] de l'Assemblée. Il vota ordinaire[illegible] parti du *National* jusqu'à l'électi[illegible] cembre, puis se rapprocha de la d[illegible] la politique de l'Élysée et ne fut p[illegible] Législative.

FERRUS (Guillaume-Marie-André), [illegible] français, membre de l'Académie de [illegible] cé près de Briançon (Hautes-Alpes) [illegible] reçu docteur à Paris en 1804, se[illegible] chirurgien militaire dans la garde. [illegible] nières campagnes de l'Empire en qu[illegible] rurgien-major, et fut décoré de la m[illegible] Napoléon. Rentré dans la vie civile [illegible] fut d'abord adjoint à Pinel dans son [illegible] Salpêtrière, et, en 1826, nommé [illegible] chef de la division des aliénés de [illegible] introduisit des réformes salutaires [illegible] aliénés au travail corporel, surtout à [illegible] et obtint du conseil des hospices, [illegible] effet, la ferme de Sainte-Anne. On [illegible] à s'apercevoir des heureux résultats [illegible] novation, et quelque temps apr[illegible] mission d'aller étudier en Anglete[illegible] établissements d'aliénés. Il publia [illegible] observations à ce sujet, sous ce titre [illegible] *considérations sur l'état des mai[illegible] sont destinées ; sur le régime hyg[illegible] ral*, etc. (Paris, 1834, in-8 avec p[illegible]).

Déjà médecin consultant du roi [illegible] conseil de santé, depuis 1830, M[illegible] nommé, en 1835, inspecteur géné[illegible] sements d'aliénés. Il visita alors [illegible] maisons de France et éclaira, par [illegible] le gouvernement sur la situation d[illegible] qu'ils renfermaient. A la suite d'un[illegible] loi sur les aliénés fut promulgué[illegible] M. Ferrus ses dispositions les plu[illegible] Il est, depuis avril 1840, officier [illegible] l'honneur.

M. Ferrus a fourni, aux 21 volum[illegible] aire de médecine, un grand nom[illegible]

Digitized by Google

sthme, *cancer*, *cystite*, *épidémie*, *foie*, *goutte*, *tère*, *néphrite*, *rhumatisme*, etc. — Partisan des méliorations efficaces, il a toujours combattu, it dans le conseil supérieur de santé, soit à Académie, dont il fut président en 1844, le stème des prohibitions, des quarantaines et des rdons sanitaires, et il a lu à l'Académie un pport assez sévère *sur l'État sanitaire et moral s maisons de détention entretenues par le gouvernement*. Parmi ses autres lectures à l'Acamie, nous citerons encore un *Mémoire sur les essures du cœur;* un *Rapport sur les eaux mirales de France*, et un *Mémoire sur le goître et crétinisme* (1852). Il a aussi écrit la *Vie de Corvart*, son maître.

FERTIAULT (François), littérateur français, à Verdun (Saône-et-Loire), le 25 juin 1814, fit e partie de ses classes au collége de Chalons, e l'insuffisance de fortune de ses parents le ça de quitter, encore enfant, pour entrer dans commerce. Mais, à l'âge de seize ans, des vers lui, insérés dans les journaux chalonnais, lui urent la faveur de reprendre ses études aux s des notabilités de la ville. Reçu bachelier 1834, il vint à Paris l'année suivante et conra ses loisirs à la littérature, tout en remplist l'emploi de caissier d'une maison de banque. utre un certain nombre de vers, d'opuscules le nouvelles dans les petits journaux et revues éraires, on a de M. Fertiault: *la Nuit du génie*, me (Chalons-sur-Saône, 1835, in-8); *Arthur, le Dîner des sept châtelains*, poëme (Paris, 7, in-8); *le* XIX*e siècle* (1840, in-8), satires rales, en collaboration avec M. Eug. Nus; une ivelle édition avec traduction des *Noëls bourguons* de La Monnoye; *les Rimes du Dante* 16, 1848), première traduction des sonnets, zonis et ballades; *Histoire pittoresque et anecique de la danse* (1854); *mon Étoile d'or*, *cri feuil* (1856), etc.

ÉTIS (François-Joseph), compositeur et mugraphe belge, est né à Mons, le 25 mars 1784. d'un organiste, il fut musicien de bonne heure udia particulièrement Haydn et Mozart. A l'âge uinze ans, il comptait déjà un grand nombre productions. Il entra, en 1800, au Conserva- de Paris et reçut les leçons de Rey et de ldieu. En 1803, il commença ses voyages en nagne et en Italie, et ses études sur la mu- de ces deux pays; il s'attacha surtout à la que du moyen âge et à la musique classique, lestrina et à Mozart. Il passa trente ans de e à réviser tout le chant de l'Église romaine. Fétis fit, en 1806, un riche mariage; mais, bientôt après, il se retira dans les Ar- es, puis en Flandre, et refit courageusement rtune. En 1818, il revint à Paris remplacer , comme professeur au Conservatoire, et puun *Traité du contrepoint et de la fugue*. En , il fonda la *Revue musicale* qu'il rédigea i'en 1835, tout en donnant des articles à eurs journaux. En 1833, le roi des Belges le na maître de chapelle et directeur du Conserre de Bruxelles, places qu'il occupe encore. Fétis est surtout un critique et un théori- Il a pourtant écrit beaucoup de musique l'église, le théâtre, les voix et les instru- ; mais, sauf *l'Amant et le mari* et *la Vieille*, s-comiques qui eurent un très-grand succès deau, ses compositions ont été moins goûue ses travaux littéraires sur la musique. le traité dont nous avons parlé, nous citele lui : *Coup d'œil sur les qualités de la ue des Pays-Bas*, à laquelle a travaillé elés, et sa *Méthode des méthodes de piano*. Mais son plus important ouvrage est la *Biographie universelle des musiciens et biographie générale de la musique* (8 vol. in-8, Bruxelles, 1835-1844), où il a ajouté les résultats de ses propres études à toutes les richesses de l'érudition allemande.

FEUERBACH (Louis-Marie), philosophe allemand, le quatrième fils du célèbre criminaliste Paul-Jean-Anselme de Feuerbach, mort en 1833, né à Ansbach (Bavière), le 28 juillet 1804, s'occupa d'abord de théologie dans sa ville natale, puis à Heidelberg, sous la direction des savants professeurs Paulus et Daub, ce dernier ardent partisan d'Hégel. En 1824, il alla à Berlin entendre le maître lui-même, se passionna pour sa doctrine, et abandonnant la théologie, se voua tout entier à la défense et à la propagation des idées hégéliennes, à la suite d'une thèse *de Ratione una, universali, infinita*, il fut nommé professeur à Erlangen, mais ne tarda pas à donner sa démission. La hardiesse de quelques-unes de ses théories lui suscita de nombreux adversaires, et il crut devoir renoncer de lui-même à la carrière de l'enseignement. Après la publication de ses *Pensées sur la mort et l'immortalité* (Gedanken über Tod und Unsterblichkeit; Nuremberg, 1830), dont l'anonyme ne trompa personne, et où il renouvelait avec talent contre l'immortalité les arguments des matérialistes, il fut même renié par quelques disciples d'Hégel, qui, effrayés de son athéisme, s'efforçaient dans leurs professions de foi, de repousser des conséquences qu'on aurait pu tirer de leurs propres ouvrages.

M. Feuerbach a publié un certain nombre de livres philosophiques, dont chacun fait grand bruit en Allemagne, et concourt, pour sa part, à y établir une philosophie toute nouvelle. Nous citerons : *Histoire de la philosophie moderne depuis Bacon de Verulam jusqu'à Spinosa* (Geschichte der neuern Philosophie; etc.; Anspach, 1833); *Exposé, développement et critique de la philosophie de Leibnitz* (Darstellung, Entwickelung und Kritik der Leibnitz'schen Philosophie; Ibid., 1837), où l'auteur essayait vainement de concilier sa philosophie avec la religion; *Pierre Bayle à ses moments les plus intéressants pour l'histoire de la philosophie et de l'humanité* (Pierre Bayle, nach seinen für die Geschichte der Philosophie, etc.; Ibid., 1838); *la Philosophie et le christianisme* (über Philosophie und Christenthum; Manheim, 1839), livre important où, tout en protestant contre le reproche d'athéisme adressé aux doctrines d'Hégel, il promet de les dépasser en hardiesse. A cet ouvrage se rattachent, pour le compléter en le développant, une série d'écrits demi-philosophiques et demi-religieux, où la religion est implicitement sacrifiée ; *l'Essence du christianisme* (das Wesen des Christenthums; Leipsick, 1841; 2e édition, 1843); *la Philosophie de l'avenir* (Grundsätze der Philosophie der Zukunft; Zurich, 1843); *l'Essence de la foi dans l'esprit de Luther* (das Wesen des Glaubens im Sinne Luther's; Leipsick, 1844); *l'Essence de la religion* (das Wesen der Religion; Ibid., 1845). On doit encore à M. Feuerbach de nombreux articles philosophiques insérés dans les revues allemandes et un ouvrage curieux de psychologie intitulé: *Héloïse et Abeilard, ou l'homme écrivain* (Anspach, 1834).

En essayant de déterminer les rapports entre la philosophie et la religion, en faisant de la philosophie une science sociale, au nom de laquelle il devança les attaques de M. Proudhon, contre la propriété, M. Feuerbach, sans se concilier tous

les philosophes, ni les concilier entre eux, s'est aliéné tous les théologiens. Ses *Œuvres complètes* ont paru à Leipsick (1846-1851, 8 vol.). Ses principaux écrits ont été traduits en français et réunis à d'autres qui traitent les mêmes sujets, dans l'ouvrage du docteur H. Ewerbeck, de Dantzick, intitulé : *Qu'est-ce que la religion?* (Paris, 1850, in-8).

FEUERBACH (Frédéric-Henri), écrivain allemand, frère puîné du précédent né à Munich, le 29 septembre 1806, fit à Paris une étude suivie des langues orientales et des langues modernes. On a de lui : *Theanthropos* (Zurich, 1838) et *la Religion de l'avenir* (Religion der Zukunft; Nuremberg et Berne, 1843-1847), ainsi que des traductions en vers du sanscrit, de l'italien, de l'espagnol. — Trois autres frères Feuerbach, morts plus ou moins jeunes, s'étaient aussi distingués par leur enseignement ou par leurs travaux de jurisprudence, de science et d'archéologie.

FEUGÈRE (Léon-Jacques), littérateur français, né à Villeneuve-sur-Yonne (Yonne), le 2 février 1810, entra, en 1828, comme maître d'études au collége Henri IV, où il devait devenir, après avoir passé successivement par toutes les classes, professeur de rhétorique en 1844. Il occupa la même chaire au collége Louis-le-Grand en 1847. Depuis 1854, il est censeur des études au lycée Bonaparte. A cette époque, il fut proposé, avec M. Sainte-Beuve, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, pour la chaire de poésie latine au collége de France. — Il a été décoré le 6 mai 1846.

Dès 1834, M. Feugère écrivit pour le concours de l'Academie française un *Éloge de Montyon*, qui remporta le prix d'éloquence. Plus tard, son *Étienne de La Boétie* (1845, in-8) lui fit une réputation littéraire que ses *Études* sur Ét. Pasquier, Henri Estienne, Mlle de Gournay, « la fille d'alliance » de Montaigne, et Agrippa d'Aubigné (1848-1855), vinrent successivement confirmer.

Il a en outre édité, avec introduction et notes, les *Œuvres complètes de La Boétie* (1846, in-12); les *Œuvres choisies d'Étienne Pasquier* (1849, 2 vol. in-12); *la Précellence du langage français* d'Henri Estienne (1850, in-12), et *la Conformité du langage français avec le grec*, par le même (1853, in-12); deux recueils de *Morceaux choisis des Classiques français* (1857, 10e édit.). M. Feugère a aussi fourni à l'*Athenæum français*, à la *Revue contemporaine*, au *Correspondant*, et surtout au *Journal général de l'instruction publique*, des études historiques et littéraires sur les écrivains grecs et latins de la décadence et sur ses auteurs favoris du XVIe siècle.

FEUILHADE-CHAUVIN [de la Gironde], magistrat français, ancien député et représentant du peuple, né dans le Midi, en 1796, était à peine sorti de l'École de droit, lorsqu'il fut nommé substitut du procureur du roi près la Cour de Bordeaux. En 1830, il était procureur général à Bastia. Après la révolution de Juillet, il obtint la place de procureur général à Bordeaux, et bientôt après, passa avec le même titre à la Cour royale de Lyon. En 1842, il fut élu député de Libourne et soutint d'abord le ministère. Il fut nommé conseiller à la Cour de cassation. Il se tourna peu après contre M. Guizot, et présenta, en 1843, un amendement ayant pour objet de rappeler les cabinets « à la sincère exécution des lois. » Réélu en 1846, il continua de combattre la politique de la fin du règne. Nommé, en 1848, représentant du peuple dans la Gironde par 48 402 suffrages, le dernier des quinze élus, il fit partie du Comité de la justice, et vota ordinairement avec la droite. Il adopta pourtant l'ensemble de la constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit son siége à la Cour de cassation. Aujourd'hui conseiller honoraire, il est officier de la Légion d'honneur depuis juillet 1834.

FEUILLET (Octave), littérateur français, né à Saint-Lo (Manche) en 1822. Fils du secrétaire général de la préfecture, il fut envoyé de bonne heure à Paris, où il fit, au collége Louis-le-Grand, de brillantes études. Il débuta dans les lettres en collaborant, sous le nom de Désiré Hazard, avec MM. P. Bocage et Albert Aubert, à un roman, le *Grand Vieillard*, qui parut dans le National (1845). Il n'a cessé de donner depuis, dans les journaux et les revues, des romans et des nouvelles, et, sur divers théâtres, des scènes, des proverbes, des vaudevilles et des comédies. Toutes ces productions se distinguent moins par l'imprévu d'invention que par la délicatesse du sentiment, la finesse des analyses, et toute cette grâce souvent recherchée que M. Alfred de Musset a mise en honneur.

Il faut citer parmi les compositions de M. Oct. Feuillet : quelques scènes de fantaisie dans le *Diable à Paris* (1846); *Sous le marronnier des Tuileries*, *Sous les tilleuls de la place Royale*, etc. le conte de *Polichinelle;* une suite de [illegible] de romans dans la *Revue des Deux-Mondes* [illegible] légende (1848); *Rédemption* (1849); le roman de *Bellah* (1850); *la Partie de dames*, la Clef d'or, *l'Ermitage et le Village*, scènes de la vie provinciale (1850-1852); *l'Urne*, poésie (1852); *le Cheveu blanc*, nuances de la vie mondaine (1853); *la Petite comtesse* (1856), etc.

M. Oct. Feuillet a donné au théâtre : *les Bourgeois de Rome*, comédie en un acte, jouée à [illegible] en 1846; *la Crise*, comédie en quatre parties, publiée, en octobre 1848, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et jouée au Gymnase seulement en [illegible] avec le *Pour et le contre*, publié aussi de [illegible]; *le Péril en la demeure*, au Théâtre-Français [illegible]; *le Village*, au même théâtre; *la Fée*, en un acte, au Vaudeville (1856); et *Dalila*, drame en [illegible] actes (Ibid., 1857).

Il a collaboré avec M. Paul Bocage à la comédie *Échec et mat*, au drame *Palma*, à la comédie *la Vieillesse de Richelieu*, à celle [illegible]. Il passe pour un des collaborateurs anonymes de *Romulus*, comédie en un acte, donnée au Théâtre-Français, en 1855, par M. Alexandre Dumas. Les œuvres diverses de M. Oct. Feuillet [illegible] réunies, dans la *Bibliothèque contemporaine*, en trois volumes, sous ces titres : *Scènes et Proverbes*, *Bellah*, et *Scènes et Comédies* (1853-[illegible]).

FEUTRIER (Alexis, baron), ancien préfet de France et conseiller d'État, né à Paris, [illegible] juillet 1787, est le frère puîné du comte F[illegible], évêque de Beauvais et ministre des affaires ecclésiastiques sous la Restauration. A l'âge de vingt-trois ans, il fut nommé par [illegible] auditeur au conseil d'État (1810); bientôt envoyé en Espagne, il remplit à [illegible] mora les fonctions d'intendant militaire, et faillit dans cette dernière ville être victime de son dévouement : en portant secours aux [illegible], il gagna le typhus, qui le mit presque au tombeau. Maître des requêtes après les Cent-Jours, il administra tour à tour les départements de Saône-et-Loire, de Lot-et-Garonne et [illegible], et fut destitué en 1829 de la préfecture [illegible] pour avoir répondu à la circulaire du

Digitized by Google

Polignac « qu'il ne voyait d'avenir pour la France et le trône que dans la ligne des promesses faites. »

Le gouvernement de Juillet eut en M. Feutrier un serviteur zélé. Lorsqu'en 1835 il voulut quitter la préfecture de l'Oise, le roi l'éleva à la dignité de pair de France. Sa vie politique s'est terminée à la révolution de Février. Il est commandeur de la Légion d'honneur (29 avril 1839).

FÉVAL (Paul-Henri-Corentin), romancier français, né à Rennes, le 27 septembre 1817, d'une ancienne famille de robe, fit ses études et son cours de droit dans sa ville natale. Reçu avocat à dix-neuf ans, il quitta le barreau à la suite d'un premier échec, et accepta une place de commis dans une maison de banque (1838). Son goût passionné pour la lecture la lui ayant fait perdre, il demanda résolûment une position à la littérature. Plusieurs articles qu'il donna au *Nouvelliste*, dont il corrigeait les épreuves, quelques vaudevilles pour les faiseurs en renom le :irèrent de la misère et de l'obscurité. Enfin un 'écit original, *le Club des phoques*, inséré dans a *Revue de Paris* en 1841, et le roman des *:hevaliers du firmament*, lui ouvrirent presque .ussitôt les colonnes du *Commerce*, de *la Quoti-lienne*, de *la Chronique* et de *la Mode*.

Le succès du *Loup blanc*, dans *le Courrier-'rançais* (1843), attira sur Paul Féval l'attention 'Anténor Joly, qui lui confia la rédaction des *fystères de Londres*, à condition de les signer u nom anglais de *Francis Trolopp*. Ce roman mprovisé, plein de passion et d'événements, :aais auquel on a reproché des peintures exagé-ées et des négligences de style, fut pour le jeune crivain la source d'une véritable fortune. Publié our la première fois en 1844 (11 vol. in-8), il ıt traduit dans plusieurs langues et compte près e vingt éditions. M. Paul Féval publia ensuite ıns *l'Époque*, *le Fils du diable* (1847), puis ıns *les Débats*, *la Quittance de minuit* et *les mours de Paris*.

Après la révolution de 1848, il essaya de fon-r des journaux ; mais il se remit bientôt à four-r des romans aux journaux existants. Il donna, tre autres, *les Belles de nuit*, dans *l'Assemblée tionale; les Parvenus*, dans *la Revue contem-raine; le Paradis des femmes*, dans *la Presse*, et *lomme de fer* et *les Compagnons du silence* dans *Journal pour tous* (1855 et 1857) ; etc. Au théâ-, M. Paul Féval fut moins heureux; sauf *le :s du diable*, joué cent vingt fois de suite à mbigu, en 1847, et *les Mystères de Londres* ınés au Théâtre-Historique (28 décembre 1848), essais dramatiques restèrent au-dessous de sa utation comme romancier.

A. Paul Féval parut, vers 1855, vouloir re-ıcer au roman, pour se livrer à des études toriques. Il avait déjà tenté d'aborder ce genre :s sérieux dans son *Histoire des tribunaux rets* (1851, 8 vol.), où l'on trouve toutefois s d'imagination que de savoir, et on an-ıçait de lui une *Histoire des ministres* et *Histoire du gouvernement parlementaire en ınce*. Mais il a prouvé qu'il n'avait pas dit :nitivement adieu à la littérature légère. en lliant dans la *Presse* (1856), *Madame Gil Blas*, *Mémoires d'une femme de notre temps*, ac-:ulation d'épisodes enchaînés au hasard et t la longueur n'est pas suffisamment rachetée l'intérêt ou la moralité. Dans l'année 1857, : la continuation dans *la Presse*, de cet inter-able récit qui tourne en une monographie natique de la catalepsie et du magnétisme, il nait au *Siècle le Bossu*, au *Pays les Errants uit*, ce qui avec *les Compagnons du silence* .it quatre romans-feuilletons, menés concurremment et de front dans quatre journaux par le nouvel Alexandre Dumas. Citons encore : *les Couteaux d'or*, *le Fils du diable*, *le Tueur de tigres*, *le Mendiant noir; la Louve* (1856-1857).

FEVERSHAM (William DUNCOMBE, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1798, appartient à une ancienne famille élevée en 1826 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de Duncombe, il fit ses études au collége de Christ-church à Oxford, et entra en 1826 à la Chambre des Communes pour le comté d'York qui, sauf la session de 1831, lui renouvela son mandat jusqu'au moment où il succéda à son père à la Chambre haute (1841). Il est attaché aux principes de la politique conservatrice. Agronome distingué, il a remporté plusieurs prix pour les belles espèces de race Durham qu'il a envoyés au concours agricole universel de 1856 à Paris. De son mariage avec la fille du comte de Galloway (1823), il a cinq enfants dont l'aîné se nomme William-Ernest DUNCOMBE (voy. ce nom).

FEZENSAC (Raymond-Émery-Philippe-Joseph DE MONTESQUIOU, duc DE), général et ancien pair de France, né à Paris, le 26 février 1784, appartient à une ancienne famille de Gascogne. Soldat à vingt ans dans un régiment de cavalerie, il fut au bout de quelques mois nommé sous-lieutenant et prit une brillante part aux campagnes de l'Empire; aide de camp de Ney et de Berthier, il devint successivement chef d'escadron et baron après Wagram, et colonel à la Moskowa (1812). Le 4ᵉ de ligne qu'il commandait fut un des régiments les plus maltraités du sixième corps d'armée; aussi reçut-il en Saxe le grade de général de brigade à vingt-huit ans, grade avec lequel il participa aux opérations des campagnes de 1813 et de 1814. Comblé d'égards par Louis XVIII il fut, sous son règne, aide-major général de la garde royale, écuyer cavalcadour du roi, lieutenant général et grand officier de la Légion d'honneur. En 1832 il prit, à la mort de l'abbé Montesquiou, le titre de duc de Fezensac, comme chef du nom, et fut, à la fin de la même année, élevé à la dignité de pair de France. En 1838, il occupa, pendant un temps assez court, les fonctions d'ambassadeur à Madrid. M. de Fezensac, admis en 1848 à la retraite, est, depuis 1845, grand-croix de la Légion d'honneur; il avait épousé en 1808 la fille du duc de Feltre, dont il a eu trois enfants : l'aîné, Roger, comte de MONTESQUIOU, né en 1809, a été lieutenant-colonel d'état-major.

FICHTE (Emmanuel-Hermann), philosophe allemand, fils du célèbre philosophe de ce nom, est né à Iéna, le 18 juillet 1797. Il étudia la philologie et la philosophie à l'université de Berlin, entra dans la carrière de l'enseignement et professa successivement, de 1822 à 1836, aux colléges de Saarbrücken et de Dusseldorf. Il fut appelé alors, comme professeur de philosophie, à l'université de Bonn, où il devint, en 1839, professeur titulaire. En 1842, il passa avec le même titre à l'université de Tubingue.

M. Fichte a pris à tâche de combattre les conséquences panthéistiques de la philosophie hégélienne et s'efforce d'unir la foi et la raison aux principes d'un spiritualisme religieux; chef d'école, il dirige tout un groupe de penseurs, tels que MM. Ulrici, Wirth, Weisse, Fortlage, Maurice Carrière, etc. (voy. ces noms), qui cherchent à tenir le milieu dans le grand débat soulevé dans l'Allemagne moderne, entre le mysticisme et le matérialisme.

Parmi les travaux de M. Fichte, on remarque surtout les suivants : *Principes préparatoires d*

la théologie (Saetze der Vorschule zur Theologie; Stuttgart 1826); *du Caractère de la philosophie moderne* (Beitraege zur Charakteristik der neuern Philosophie; Sutzbach, 1829; 2e éd. augm. 1841), contenant un tableau remarquable du système philosophique de Johann-Gottlieb Fichte; *Rapports de la religion avec la philosophie* (Religion und Philosophie in ihrem gegenseitigen Verhaeltniss; Heidelberg 1834); *l'Idée de la personnalité et de l'existence individuelle après la mort* (die Idee der Persœnlichkeit und der individuellen Fortdauer; Elberfeld, 1834; nouvelle édition 1855); *des Conditions d'un théisme spéculatif* (über die Bedingungen eines speculativen Theismus; Elberfeld, 1835); *Principes d'un système de philosophie* (Grundzüge zum Systeme der Philosophie), grand ouvrage qui se subdivise en trois parties: *Onthologie* (Heidelberg, 1836), *la Connaissance subjective* (das Erkennen als Selbsterkennen; Ibid., 1839), *la Théologie spéculative, ou Traité général de religion* (die speculative Theologie oder allgemeine Religionslehre; Ibid., 1846-1847, 3 vol.); *la Philosophie de l'avenir* (über die Philosophie der Zukunft; Stuttgart, 1847); *les Doctrines philosophiques sur le droit, l'état et les mœurs, en France, en Allemagne et en Angleterre depuis le milieu du* XVIIIe *siècle jusqu'à l'époque actuelle* (die philosophischen Lehren von Recht, Staat und Sitte in Frankreich; etc.; Leipsick, 1850); *les Idées universelles, la vertu et les devoirs* (die allgemeinen Begriffe, und die Tugend und Pflichtenlehre; Leipsick, 1851); *Traité de la communauté légitime, morale et religieuse ou Science sociale* (die Lehre von der rechtssittlichen und religiœsen Gemeinschaft; etc.; Ibid., 1853), ouvrage qui embrasse la propriété, les droits des personnes, le commerce, la famille, la société particulière et publique, dans ses divers rapports; *Anthropologie, ou Doctrine de l'âme humaine d'après les nouveaux principes scientifiques*, etc. (Anthropologie, oder die Lehre von der menschlichen Seele, etc.; Ibid., 1856), ouvrage qui comprend: 1° *Histoire critique de la psychologie jusqu'à l'époque actuelle*; 2° *l'essence de l'âme*, et 3° *l'âme et l'esprit*: M. Fichte se propose d'y démontrer l'immortalité de l'âme, la possibilité d'une conciliation entre la croyance et la science, etc.; *le Principe psychologique de Herbart et son importance pour la psychologie* (Herbart's psychologisches Princip und seine; etc. Halle, 1856, etc.).

On doit en outre à M. C. Fichte la publication des *Œuvres complètes de Johann-Gottlieb Fichte* (Fichte's saemmtliche Werke; Berlin, 1845-1846, 8 vol) et deux ouvrages ayant rapport aux questions politiques qui agitaient l'Allemagne en 1848: *la République dans le monarchisme* (die Republik im Monarchismus; Halle, 1848); *Principes d'une constitution allemande future* (Grundzüge zur Entwickelung der künftigen deutschen Reichsverfassung; Tubingue, 1848). Enfin il rédige depuis 1837, la *Revue de philosophie et de théologie spéculative* (Zeitschrift für Philosophie und speculative Theologie), principal organe de l'école philosophique dont il est un des représentants. Depuis 1852, MM. Ulrici et Wirth sont corédacteurs de cette revue, où M. Fichte a inséré un grand nombre d'études philosophiques, dont quelques-unes ont été réimprimées à part.

FIELDS (James T....), poëte américain, né à Portsmouth (New-Hampshire), en 1820, est l'associé d'une célèbre maison de librairie de Boston, la maison Ticknor et Fields, connue surtout pour éditer des ouvrages de poésie; lui-même en a publié un certain nombre qui ne manquent ni de naturel ni de délicatesse. Ses principales pièces ont été réunies en un [illegible] (Boston, in-12).

FIÉVÉE DE JEUMONT (Fulgence), [illegible] français, est né en 1794, à Givry (Belgique), [illegible] docteur en 1816 à la Faculté de Leyde, [illegible] s'établir à Paris où il fut, en 1820, autorisé à [illegible]cer sa profession. Praticien actif et [illegible] éclairé, il a été successivement attaché à l'[illegible] major de la garde nationale, à la légation [illegible] Pays-Bas, aux théâtres royaux, notamment [illegible] l'Opéra, et fait partie de plusieurs corps savants de France et de Belgique. Il a reçu en [illegible] croix d'honneur.

On a de lui: *Pharmacologie magistrale* [illegible] in-8), qui explique son goût prononcé [illegible] prescriptions composées; *Considérations sur la rage* (1824); *Mémoires de médecine pratique* [illegible] in-8), recueil de travaux sur la [illegible] les maladies de l'utérus, la goutte, etc.; [illegible]*ment du choléra* (1854); *des Altérations de la luette et de l'angine couenneuse* (1858), et [illegible] bons articles de philosophie [illegible] dans la *Gazette de santé*. Depuis le [illegible]ment de l'Empire, M. Fiévée est médecin du prince Murat.

FIFE (James Duff, 4e comte [illegible] d'Angleterre, né en 1776, descend d'une ancienne famille écossaise. Connu d'abord sous le [illegible] de lord Macduff, il servit en 1808 [illegible] l'indépendance espagnole, se battit à [illegible] et fut blessé à l'attaque d'un fort [illegible] (1810). Plus tard, on lui donna pour ses [illegible] le rang de général dans l'armée royale. En [illegible] il hérita des titres de son père et fut [illegible] 1827 d'une pairie anglaise; il est attaché [illegible] principes libéraux. Depuis trente ans il porte [illegible] insignes de l'ordre écossais du Chardon [illegible] grand'croix du Hanovre. Marié en 1799, [illegible] eu d'enfants et il a pour héritier son neveu [illegible] Duff (voy. ce nom). — Lord Fife est [illegible] 9 mars 1857.

FIGANIERE (Joaquim-César de), [illegible] portugais, né à Lisbonne, le 6 octobre [illegible] tra dans l'administration, puis dans la di[illegible] pendant quelques années il a été accrédité [illegible] Janeiro en qualité de ministre résident [illegible] publié une *Description géographique et [illegible]que de Sierra Leone* (Descripçao de Sierra [illegible] seus contornos; Lisbonne, 1822), d'après [illegible] vaux de la Commission mixte anglaise et [illegible]gaise établie dans cette colonie.

Un de ses parents, Georges-César de F[illegible] originaire de Rio-Janeiro, aujourd'hui [illegible] au secrétariat des affaires étrangères [illegible] tugal, est auteur d'une *Bibliographie* [illegible] *du Portugal* (Bibliografia historica [illegible] Lisbonne, 1850, in-8), comprenant les [illegible] qui traitent de l'histoire civile, politique [illegible]gieuse. Ce catalogue, auquel l'auteur [illegible] *Supplément*, est le plus complet de tous [illegible] ont paru jusqu'à ce jour.

FIGUEROLA (Laureano), économiste [illegible] né à Calaf, près de Barcelone, le [illegible] dirigea d'abord, de 1841 à 1847, l'École [illegible] primaire de cette dernière ville, et [illegible] suite professeur d'économie politique [illegible] sité. Il fonda vers le même temps, sur le [illegible] de celle de Paris, une Société d'économie [illegible] que et embrassa avec ardeur les principes [illegible] liberté commerciale. Estimé même de ceux [illegible] ne partagent pas ses convictions, il fut [illegible] par une majorité protectionniste aux [illegible] 1854. Il y défendit avec le même [illegible]

Digitized by Google

tages du commerce illimité et obtint l'abolition des lois répressives sur l'usure. A la fin de la session, il resta à Madrid, où il venait d'être nommé professeur de droit commercial à l'université. En 1856, il a pris part au congrès des réformes douanières tenu à Bruxelles. On lui doit une bonne *Statistique de Barcelone* (Estadistica de Barcelona en 1849; Barcelone, 1849-1854, 2 vol. in-8).

FIGUIER (Guillaume-Louis), savant et écrivain français, né à Montpellier, le 15 février 1819, et neveu de Pierre-Oscar Figuier, professeur de chimie à l'École de pharmacie de cette ville, commença avec lui ses études scientifiques, se fit recevoir, en 1842, docteur en médecine et vint l'année suivante à Paris. Il y subit, de 1846 à 1853, les épreuves de l'agrégation de pharmacie et de chimie, et du doctorat ès sciences; nommé, en 1846, professeur à l'École de pharmacie de Montpellier, il quitta de nouveau cette ville pour venir enseigner la chimie à celle de Paris (1853). Déjà connu par de nombreux articles et *Mémoires* fournis, de 1847 à 1854, aux *Annales des sciences*, au *Journal de pharmacie* et à la *Revue scientifique*, il remplaça, comme rédacteur du feuilleton scientifique de *la Presse*, en octobre 1855, M. Victor Meunier qui fondait alors *l'Ami des sciences*.

On a en outre de M. Figuier, qui porte dans les matières scientifiques beaucoup de clarté et d'intérêt : *de l'Importance et du rôle de la chimie dans la médecine* (1853, in-8), thèse; *Exposition et histoire des principales découvertes scientifiques modernes* (1851-1853, 3 vol. in-12; 2ᵉ édit., 1854-1857, 4 vol. in-18), ouvrage important dont plusieurs chapitres formant des volumes ont été publiés à part : tels que *la Machine à vapeur*, *l'Histoire de l'électricité*, les *Applications nouvelles de la science à l'industrie et aux arts*, etc.; *l'Alchimie et les alchimistes* (1854, in-12; 2ᵉ édit., 1856); et *l'Année scientifique et industrielle, ou Exposé des travaux scientifiques en France et à l'étranger pendant le cours de l'année* 1856 (janvier 1857 et 1858, 2 vol. gr. in-18); premiers volumes d'une sorte de revue scientifique annuelle, accueillie avec une grande faveur.

FILANGIERI (Charles), général italien, né à Naples en 1783, est fils de l'illustre auteur de la *Science de la législation*. Il perdit son père de bonne heure et fut élevé par sa mère, femme d'un esprit distingué. A l'âge de dix-sept ans, forcé par les cruelles persécutions de 1799 de s'expatrier, il partit pour la France avec son jeune frère, à pied et presque sans ressources. Ils arrivèrent à Paris dans le plus complet dénûment; mais le nom de leur père leur restait. Ils se présentèrent au premier consul qui, ému de leur jeunesse et de leurs malheurs, les fit admettre au Prytanée. Charles Filangieri en sortit au bout de deux ans avec le grade de sous-lieutenant. Il fut nommé capitaine sur le champ de bataille d'Austerlitz. Dans son pays, il prit du service dans l'armée napolitaine, et en devint bientôt un des plus brillants officiers. Sous le règne de Murat, il fut envoyé en Espagne, où il se distingua par sa valeur et par ses duels. Il en eut un, entre autres, dans lequel il eut le malheur de tuer le général Franceschi. M. Filangieri était colonel d'état-major en 1815, lors de la campagne de Murat contre l'Autriche. Un trait de la plus brillante bravoure signala une reconnaissance faite par lui avec vingt-quatre cavaliers seulement sur le pont du Tanaro. Blessé très-grièvement par les tirailleurs tyroliens, quelques heures après il était nommé général et décoré de l'ordre des Deux-Siciles de la main même de Murat.

Quand la constitution de 1820 fut proclamée à Naples, M. Filangieri fut du nombre des généraux qui combattirent l'influence de leur collègue Guillaume Pepe, en se rangeant du côté de la cour, ce qui ne l'empêcha pas de tomber en disgrâce aussitôt que la constitution eut été détruite par les baïonnettes autrichiennes. Il ne rentra en faveur qu'à l'avénement du roi actuel, qui lui confia la direction de l'artillerie et du génie. Bien qu'il fût presque étranger à ces hautes branches de l'art militaire, le général Filangieri sut rendre dans ce poste les plus grands services. En 1848, lorsque la guerre de l'indépendance italienne éclata, il se vit préférer le général Pepe, pour le commandement en chef du corps d'armée envoyé en Lombardie. Se dévouant dès lors à la contre-révolution, il a été l'instrument docile de Ferdinand II. Vers la fin de l'été de 1848, il eut le commandement en chef de l'expédition contre la Sicile, et s'empara de Messine après un bombardement de quatre jours et une lutte des plus acharnées. Il aurait même poursuivi son succès jusqu'à Palerme, si les amiraux de France et d'Angleterre n'avaient exigé un armistice. Mais, six mois plus tard, les hostilités ayant été reprises, le général Filangieri compléta en peu de temps la soumission de la Sicile et fut nommé gouverneur général de l'île avec les pouvoirs les plus étendus.

FILIPPI (Giuseppe DE'), médecin italien, né en 1781, à Varallo-Piomba (Piémont), fit ses études et reçut ses grades à l'université de Pavie, entra comme aide-chirurgien dans l'armée piémontaise, et prit part, depuis 1804, à toutes les campagnes de l'Empire. En 1814, il remplissait les fonctions de médecin en chef de l'armée italienne. Ayant refusé de se soumettre au service de l'Autriche, sa pension de retraite fut supprimée, et il alla exercer la médecine à Milan et à Turin. Nommé membre de l'Institut de Lombardie, il vit son élection trois fois annulée par le gouvernement, qui poursuivait en lui un partisan des idées françaises. En 1848, il fut appelé à présider le Comité de la santé publique; mais, lorsque la domination autrichienne fut restaurée, il se retira à Varese, dans les États Sardes. — Il y est mort le 23 avril 1856.

On a de ce savant : *Nouvel essai sur les maladies inflammatoires* (Nuovo saggio analitico sull' inflammazione; Milan, 1821, in-8); *de la Science de la vie* (Della scienza della vita; Ibid., 1830, in-12); des conseils pour l'exercice de la médecine sous le titre de *Galateo medico* (2ᵉ édit., 1841, in-8); *Remarques sur la médecine pratique* (Annotazioni di medicina pratica; Ibid., 1845, in-8), et un grand nombre de mémoires scientifiques dans la *Biblioteca italiana* et le *Journal de l'Institut lombard*, qui lui a succédé.

FILIPPI (Filippo DE'), naturaliste italien, fils du précédent, né à Milan, le 20 avril 1814, embrassa la médecine comme son père et reçut son diplôme de docteur à l'université de Pavie, où il lui fut permis d'enseigner l'histoire naturelle avant d'avoir atteint l'âge réglementaire. En 1848, il quitta cette chaire et passa à Turin, où il fut nommé aussitôt professeur de zoologie. Il fait partie de l'Académie des sciences de cette ville, et du conseil de l'instruction publique.

Parmi les ouvrages qu'il a publiés jusqu'ici, et qui n'ont trait qu'aux sciences naturelles, nous citerons : *des Fonctions reproductrices chez les animaux* (delle funzioni riproduttive negli animali; Milan, 1850, in-8), complément de l'édition italienne du *Cours élémentaire* de M. Milne-Edwards; *le Règne animal* (Regno animale; Ibid., 1852,

Digitized by Google

in-8, fig.), première partie d'un grand ouvrage sur les trois règnes de la nature; *la Création terrestre* (la Creazione terrestre; Ibid., 1854), série de lettres adressées à sa fille. M. Filippi est, en outre, auteur de plusieurs mémoires insérés dans la *Biblioteca italiana* et le recueil de l'Académie des sciences de Turin.

FILLIAS (Achille-Étienne), littérateur français, né à Pont-à-Mousson, le 25 mars 1821, et fils d'un officier de l'Empire, fut élève de La Flèche, puis de Saint-Cyr, et entra, en 1841, dans le service des mines. Il fut chargé de l'exploration des trois provinces françaises de l'Algérie, et revint en 1848 à Paris, où il se mêla au mouvement politique. Successivement rédacteur de *la Semaine* et de *la Réforme*, fondateur de *la Révolution*, secrétaire d'Eugène Sue, il fut éloigné temporairement de France à la suite du 2 décembre 1851. Depuis, renfermé dans ses travaux littéraires ou industriels, il a écrit, sous le pseudonyme de *Ch. Besson*, de nombreux articles dans *la Science*, *l'Estafette*, *l'Écho du commerce*, etc., et fondé, en 1857, le *Moniteur des voyageurs*. Il a aussi publié : *Études sur l'Algérie* (1849), in-8); et *Histoire de Suède et de Norvége* (1857, in-4), et signé avec Eug. Sue, *l'Amiral Levacher* (1853, 2 vol.). — Son frère, M. Victor FILLIAS, né en décembre 1828, élève du collége Stanislas et de l'École normale, a été professeur d'histoire à Vendôme et à Limoges. Compromis aussi en décembre 1851, il s'est tourné vers le journalisme. Il dirigeait, à la fin de 1857, *le Progrès* de Chambéry.

FILLMORE (Millard), homme d'État américain, ex-président des États-Unis, est né le 7 janvier 1800, à Summer-Hill, dans l'État de New-York. Son père, qui descend d'une famille anglaise, n'avait pas de fortune. En 1809, il alla s'établir près du lac Érié, dans une petite ferme qu'il n'a cessé de cultiver de ses propres mains. L'éducation de son fils fut naturellement fort imparfaite; il ne reçut d'autres leçons que celles de l'école communale. Tout jeune on l'envoya dans le comté de Livingston, qui était à cette époque un pays presque sauvage, pour y apprendre le métier de drapier; quelques mois après, il revint auprès de son père et entra en apprentissage chez un cardeur de laine; il y resta quatre ans, travaillant avec ardeur pour gagner sa vie et ne négligeant aucune occasion de s'instruire. A l'âge de dix-neuf ans, il fit la connaissance d'un homme de loi distingué, M. Wood, qui, frappé de ses heureuses dispositions, lui offrit de l'employer en qualité de copiste et de fournir en même temps à sa dépense pendant la durée de ses études. Le jeune apprenti accepta; mais, pour ne pas grossir sa dette envers son bienfaiteur, il consacra une partie de son temps à tenir une école. Il prit ainsi ses degrés, se fit connaître dans le barreau, et fut à même de commencer, en 1829, sa carrière politique.

Nommé représentant du comté d'Érié à la législature de New-York, M. Fillmore entra dès ce moment dans les rangs du parti whig, et se porta, ainsi qu'il a toujours fait depuis, comme l'organe des hautes classes financières et manufacturières de l'Union. Le parti whig formant alors l'opposition, il n'eut guère d'occasions de signaler son initiative : toutefois il contribua puissamment à faire abolir l'emprisonnement pour dettes dans l'État de New-York.

En 1832, il fut nommé membre du Congrès, où il se distingua par ses talents d'homme d'État et par sa grande intelligence des affaires, et, jusqu'en 1844, il y fut plusieurs fois réélu. Il avait cependant renoncé à la candidature et il était revenu à Buffalo reprendre sa profession [illegible] lorsqu'en 1847, il fut élu, à une très-grande majorité, à l'office de contrôleur de l'État de New-York. L'année suivante, il fut porté à la vice-présidence, se démit de son emploi pour entrer dans ses nouvelles fonctions et s'y fit remarquer par sa conduite mesurée et conciliatrice, surtout dans la grande question de l'esclavage. Le [illegible] 1850, la mort inattendue du général Taylor l'éleva à la présidence. On dit qu'il n'[illegible] qu'avec répugnance cette haute position et qu'en apprenant la mort de M. Taylor, il cacha sa tête dans ses mains en s'écriant : « Voilà mon [illegible] malheur ! » Il sut toutefois se mettre à [illegible] des circonstances et fit preuve, pendant toute la durée de son gouvernement, d'habileté, [illegible] ration et de probité. Il a été remplacé [illegible] 1853, par M. Franklin Pierce. En 1856, [illegible] tion des pouvoirs de ce dernier, M. Fillmore [illegible] porté comme candidat à la présidence [illegible] parti whig qui s'est rallié à lui [illegible] générale de Baltimore, et par ceux des know-nothings qui ne se préoccupent pas [illegible] de l'abolition quand même de l'esclavage [illegible] question de l'esclavage a dominé [illegible] tres, et la lutte électorale s'est [illegible] MM. Fremont et Buchanan (voy. ces noms).

Malgré ses modestes commencements, M. Fillmore est aujourd'hui renommé pour l'aisance de ses manières et le charme de sa conversation; il passe pour être l'un des gentlemen les plus accomplis de toute l'Amérique.

FILON (Charles-Auguste-Désiré), historien français, né à Paris, en 1800, fit de [illegible] études classiques au collége Bourbon. [illegible] d'abord au barreau, il suivit les cours de la Faculté de droit; mais il entra en 1823 dans l'Université, comme agrégé des classes [illegible] et se voua à l'enseignement spécial de l'histoire, qu'il professa successivement aux colléges Louis-le-Grand, Bourbon, Charlemagne, Henri IV et Saint-Louis. Il se fit recevoir docteur [illegible] en 1840, avec une thèse *sur la Méthode* [illegible]. Devenu, à la même époque, maître de conférences à l'École normale, il passa, en 1853, à [illegible] des lettres de Douai, en qualité de [illegible] d'histoire et de doyen. Il est depuis 18[illegible] chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Filon de nombreux ouvrages [illegible] recommandent par des recherches conscien[illegible] et l'élégance du style : *Histoire comparée [illegible] et d'Angleterre* (1832, in-8), cours fait [illegible] de Paris; *Histoire de l'Europe au XVI[illegible]* (1838, 2 vol. in-8), un des meilleurs [illegible] l'auteur; *de la Diplomatie française* [illegible] (1843, in-8); *du Pouvoir spirituel dans ses rapports avec l'État* (1844, in-8), [illegible] par l'Académie française; *Histoire de [illegible] ridionale jusqu'à la conquête romaine* [illegible]; *Histoire du sénat romain* (1850, in-18) [illegible] jusqu'à la chute de l'empire d'Occident [illegible] *de la démocratie athénienne* (1853, [illegible]. Rappelons également des *Éléments de* [illegible] *française* (1826) et de *Nouvelles narrations françaises* (1828), qui ont eu de fréquentes [illegible] sions. M. Filon prépare aujourd'hui une [illegible] *de l'Europe au XVII^e siècle*.

FINGALL (Arthur-James PLUNKETT, [illegible] DE), pair d'Angleterre, né en 1791, descend d'une ancienne famille irlandaise [illegible] d'abord sous le nom de lord Killeen [illegible] 1836 des titres de son père, qui [illegible] obtenu une pairie anglaise. Il a rempli [illegible] temps la charge de chambellan près de [illegible] et il fait partie du Conseil privé. Depuis [illegible]

Digitized by Google

rales, il est un des administrateurs honoraires du collége catholique de Maynooth et lord lieutenant du comté de Meath. Marié en 1817, il a sept enfants dont l'aîné, Arthur-James, baron KILLEEN, né en 1819 à Naples, a été nommé capitaine de dragons en 1849.

FIORENTINO (Pierre-Ange), littérateur et critique français, né à Naples, en 1810, étudia au collége des jésuites et fit ensuite son droit comme la plupart des jeunes gens napolitains. En 1831, il fonda, avec quelques amis, un journal qui vit encore, *l'Omnibus*, et, l'année suivante, *il Vesuvio*. A cette époque, il publia quelques nouvelles, commença un poëme épique, *Sergianini Caracciolo*, et un roman historique, *Coraddino*. En 1835, il rassembla en un volume, sous le titre de *Soirées d'automne* (le Sere d'autunno), plusieurs jolies pièces déjà publiées dans divers recueils, et fit représenter un drame, *la Fornarina*, qui, sifflé d'abord, fut ensuite, grâce à d'intelligentes coupures, vivement applaudi à Naples même et à Turin. La même année, après avoir occupé quelque temps un emploi dans l'administration, il partit pour Paris avec de très-faibles ressources.

M. Fiorentino, qui a, parmi ses compatriotes, la réputation d'un véritable linguiste, vécut d'abord en donnant des leçons d'italien; puis il fonda un journal, *il Bravo*, qui dut ses quelques mois d'existence au produit d'un concert donné par les grands artistes attachés alors au Théâtre-Italien. En 1839, il retourna à Naples, où il fit jouer sous le titre du *Médecin de Parme*, un drame emprunté à un roman tout nouveau, *le Médecin du Pecq*, de M. Léon Gozlan. Dans le même temps, on lui attribuait plusieurs nouvelles ou romans publiés par M. Alexandre Dumas : *le Corricolo*, *le Speronare*, *Maître Adam le Calabrais* et *Jeanne de Naples*. Il signait, du moins pour son compte, *Nisida* dans *les Crimes célèbres* du grand romancier. En 1846, il entra au *Corsaire*, où il écrivit, pendant un an, avec beaucoup de verve, des articles de genre qui lui valurent une plus grande notoriété. Au commencement de 1848, il eut quelques velléités de politique, et, dans un second voyage en Italie, fit une propagande très-libérale à Rome, à Naples et à Turin. Il était de retour en France à la fin de l'année.

Déjà M. Fiorentino avait publié dans *la Presse* quelques articles sous le titre général de *l'Art en Italie*, lorsqu'il fut appelé, en 1849, à rédiger le feuilleton musical du *Constitutionnel*. En 1852, il fut chargé du même emploi au *Moniteur* et le remplit sous le pseudonyme d'A. de Rovray. Depuis 1855, sans quitter *le Moniteur*, il fait au *Constitutionnel* les revues musicales et dramatiques. Les avantages de cette double position dont on peut si facilement abuser, et peut-être la jalousie contre un étranger, si bien façonné à l'esprit et au style français, lui suscitèrent, dans la Société des gens de lettres, des hostilités auxquelles il crut pouvoir, en 1850, imposer silence par un duel; il provoqua la Société tout entière dans la personne de M. Amédée Achard (voy. ce nom), celui de ses membres que l'ordre alphabétique lui présentait alors le premier, le blessa très-grièvement, et ce jugement des armes mit un terme à toutes les accusations.

FIORINI-MAZZANTI (Elisabetta, comtesse), femme botaniste italienne, est née à Rome, vers 1812. Elle tourna de bonne heure son activité vers l'étude des sciences naturelles et publia plusieurs traités de botanique qui la firent admettre à l'Académie de Turin. Son principal ouvrage est un *Specimen briologiæ romanæ* (Rome, 1841, in-8), écrit en latin, et où elle adopte pour la famille des mousses une classification particulière; ainsi, d'après le contour simple ou double de l'ouverture de l'urne, elle les partage en quatre tribus qui se subdivisent en douze groupes, vingt-neuf genres et cent vingt espèces. Plusieurs de ces dernières ont été découvertes par l'auteur.

FIRMENICH (Jean-Mathieu), poëte et littérateur allemand, né à Cologne, le 5 juillet 1808, se fit connaître, dès le collége, par des chansons populaires écrites dans le dialecte particulier du pays de Cologne, et par plusieurs comédies ou farces de carnaval, qu'on joue encore aujourd'hui et dont la plus remarquable est intitulée : *les Habitants de Cologne à Paris* (Die Köllschen in Paries). Après avoir terminé ses études aux universités de Bonn et de Munich, il voyagea en Allemagne, en France, en Italie, passa deux ans à Rome, où il se lia avec plusieurs artistes célèbres, entre autres Cornelius. En 1840 il donna à Berlin une tragédie intitulée: *Clotilde Montalvi*, qui fut représentée sur les principales scènes de l'Allemagne, et un recueil des chants populaires de la Grèce moderne avec la traduction en regard, sous ce titre : Τραγούδιὰ Ρωμαϊκά. Plus tard il fonda, sous le titre de *Voix populaires de la Germanie* (Germaniens Volkesstimmen (Berlin, 1843-1867, 5 volumes), un recueil précieux de chants populaires, de légendes, de poésies écrites dans tous les dialectes allemands. Il est encore auteur de plusieurs pièces de vers allemands, français et grecs, dont la plupart ont été mises en musique par M. Küchen et d'autres compositeurs. M. Firmenich n'a pas moins de réputation comme savant que comme poëte, et le libéralisme de ses opinions a contribué à sa popularité.

FIRMIN (Jean-François BECQUEREL, connu sous le nom de), comédien français, né à Paris, en 1787, avait à peine treize ans lorsqu'il se faisait applaudir au théâtre des Jeunes-Élèves, situé rue de Thionville. En 1807, il entra à l'Odéon sous le nom de théâtre qu'il conserva depuis, y eut de brillants succès dans les amoureux et les petits-maîtres, et obtint pour le 3 juillet 1811 un ordre de début au Théâtre-Français; il joua les rôles de Séide dans *Mahomet* et de Dormilly dans *les Fausses infidélités*. Pendant longtemps il se produisit, suivant l'usage, dans la tragédie et la comédie. Élève de Fleury et unissant à un physique heureux une grande aisance, beaucoup de chaleur, de la finesse et du naturel, il excellait dans le *Tartufe* et le *Misanthrope*, dans Horace de *l'École des femmes*, *le Menteur*, tous les amoureux de Marivaux, *Hamlet*, *le Tasse* de M. Al. Duval, Auguste de *l'Amour et la Raison*, etc. Dans le nouveau répertoire il a montré la souplesse et la variété de son jeu dans *la Popularité*, *la Calomnie*, *Hernani*, *Don Juan d'Autriche*, *un Mariage sous Louis XV* et *Mlle de Belle-Isle*, où il fit du personnage de Richelieu un type d'élégance, de courtoisie et de bon goût. Cet artiste qui a pris sa retraite, le 6 décembre 1845, dans *le Misanthrope* et *le Legs*, vit à la campagne à quelques lieues de Paris.

FISCHER-ACHTEN (Caroline ACHTEN, dame), cantatrice allemande, née à Vienne, en 1806, fit ses premières études de chant et de musique à l'école de Stockeran, près de Vienne, où son père était en garnison, et les continua, de 1825 à 1827, à Vienne même, où elle aimait à chanter les solos dans les églises. Elle y reçut les leçons des plus célèbres professeurs, débuta, le 19 décembre 1827, sous le nom de Mlle Acthen, dans *le Harpiste aveugle*

(der Blinde Harfener) et obtint un accueil favorable, qu'elle dut moins à la culture et à l'agilité de sa voix qu'à l'expression dramatique et à l'énergie de son chant.

Mariée vers 1829, avec l'acteur Fischer, elle vint à Paris en 1830, et débuta à l'Académie royale de musique, où elle eut à soutenir bientôt une rivalité désavantageuse avec Mme Schrœder-Devrient. De retour en Allemagne, elle chanta une année aux théâtres de Stuttgart, de Carlsruhe, et, pendant dix années de suite, à celui de Francfort-sur-le Mein où elle obtint ses plus brillants succès. Sa voix est un mezzo-soprano d'une grande vigueur et d'une grande étendue. Ses meilleurs rôles sont ceux d'Alice dans *Robert le Diable*; de Zerline dans *Don Juan*; de Myrrha dans *le Sacrifice interrompu*; et de Pamina dans *la Flûte enchantée*. Aujourd'hui Mme Fischer-Achten, dont la voix a conservé de son énergie, donne encore des concerts très-applaudis dans les principales villes de l'Allemagne.

FISQUET (Honoré-Jean-Pierre), littérateur français, est né à Montpellier, le 16 juin 1818. Après avoir tenu deux ans une chaire d'humanités au collége de Bernay, il quitta en 1840 la carrière de l'enseignement et se mit à parcourir, dans le but de s'instruire, divers pays de l'Europe. A son retour, il s'occupa de journalisme et de travaux littéraires. On a de lui: une *Histoire d'Algérie* (1842, in-8); *la France pontificale* (4 vol.): résumé de la *Gallia Christiana* conduit jusqu'à nos jours; *Histoire descriptive et archéologique de Notre-Dame de Paris* (1855, in-8); des poésies et quelques pièces de théâtre dont une a pour titre: *la Préface de Tartufe* (1845). Cet auteur a donné de nombreux articles à la *Gazette de France*, *la Nation*, *l'Audience*, *l'Encyclopédie du XIXe siècle*, et possède en portefeuille une *Biographie des hommes célèbres du département de l'Hérault*, qu'il se propose de publier prochainement.

FITZ-HARDINGE (William FITZ-HARDINGE BERKELEY, 1er comte), pair d'Angleterre, né en 1786, est fils du cinquième comte de Berkeley. Il ne succéda pas aux honneurs de son père, mort en 1810; mais, à la suite d'un long procès, ses droits à la pairie furent reconnus, et il vint siéger en 1831 à la Chambre haute comme baron Segrave. Dix ans plus tard, il obtint le titre de comte Fitz-Hardinge. Il appartient au parti libéral. Lord-lieutenant du comté de Gloucester, il est, depuis 1810, colonel des milices.

FITZ-ROY (Charles-Lennox, lord), homme politique anglais, né en 1791, est le frère puîné du présent duc de Grafton (voy. ce nom). Il entra de bonne heure dans l'armée, servit sur le continent et s'éleva au grade de lieutenant-colonel. Pendant trente ans il prit une part assez vive aux débats de la Chambre des Communes, où il a représenté les bourgs de Thetford (1818-1831) et de Bury-St-Edmond (1832-1847); il appartient à l'opinion libérale. Sous le ministère de lord Melbourne, il a rempli auprès de la reine la charge de vice-chambellan. Depuis 1835, il fait partie du Conseil privé.

Son cousin, sir Charles-Auguste FITZ-ROY, né en 1796 et fils d'un général, a épousé la fille aînée du duc de Richemont et a occupé dans l'administration coloniale plusieurs emplois importants, entre autres celui de gouverneur des Iles sous le Vent, aux Antilles (1841-1845), et de la Nouvelle-Galles du Sud (1846-1854).

FITZ-ROY (Henri), homme politique anglais, né en 1807, à Londres, est frère et héritier présomptif du présent baron Southampton (voy. ce nom). Envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Grimsby en 1831, il représente depuis 1837 celui de Lewes et vote avec le parti conservateur. Pendant les derniers mois de son ministère, sir R. Peel le fit entrer au conseil de l'Amirauté (1846), et lord Aberdeen lui confia, de 1852 à 1855, le sous-secrétariat du département de l'intérieur. En se retirant de cette charge il fut nommé conseiller privé. Il a épousé en [illegible] une fille du baron N. M. Rothschild.

FITZ-WILLIAM (Charles-William W[illegible] FITZ-WILLIAM, 5e comte), pair d'Angleterre, né en 1786, à Londres, descend d'une famille [illegible]landaise élevée en 1742 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord M[illegible], il entra en 1807 à la Chambre des Communes, et pendant plus de vingt ans il représenta le [illegible] d'York et s'associa aux efforts des whigs en faveur des libertés et des réformes [illegible]. En 1833 il prit la place de son père à la Chambre des Lords et reçut, en 1851, les insignes de la Jarretière. De son mariage avec une fille de lord Dundas (1806), il a eu neuf enfants dont l'aîné est le vicomte Milton (voy. ce nom). — Il est mort le 4 octobre 1857.

Deux de ses autres fils, George et Charles FITZ-WILLIAM, sont députés au Parlement. Tous deux ont pris leurs grades universitaires à Cambridge. Le premier, né en 1817, représente depuis 1841, le bourg de Peterborough; le second, né en 1826, a obtenu, en 1852, le mandat [illegible]tif de Milton. Ils votent avec le parti libéral.

FIX (Théobald), philologue français, né en 1802, à Soleure (Suisse), est frère d'un [illegible]miste distingué mort en 1846. Après avoir fait de brillantes études au gymnase de Berne, [illegible] envoyé à l'université de Leipsick et y [illegible] leçons du célèbre Gottfried Hermann qui le prit en amitié; il fit partie du séminaire [illegible]phique de Saxe et de la Société grecque. [illegible] venu ensuite s'établir à Paris, il fut [illegible] 1829, sur la recommandation de M. Le[illegible] de la nouvelle édition du *Thesaurus linguæ græcæ* d'Henri Estienne; cet important travail, [illegible] par la maison Didot et entrepris avec la [illegible]ration de MM. Hase et de Sinner, fut [illegible] par M. Fix à la fin du premier volume. De 1837, il professa la philologie grecque à [illegible] normale, obtint une chaire d'humanités au [illegible] Henri IV et en 1855 il remplaça M. [illegible] comme bibliothécaire du conseil d'État. [illegible] décoré de la Légion d'honneur.

Parmi les nombreux travaux philologiques de ce savant, nous rappellerons l'excellente [illegible] de *S. Joannis Chrysostomi opera* (1836 et suiv., 13 vol. gr. in-8), à laquelle M. [illegible] a travaillé; *Euripidis fabulæ* (1844, in-[illegible]), texte et traduction latine des douze pièces [illegible]nues; *Fables de Babrius* (1846, in-12). [illegible] outre revu entièrement la réimpression du *Dictionnaire grec-français* de M. Alexandre, [illegible] celle d'un grand nombre d'auteurs grecs à [illegible] des classes.

FIX (Delphine-Éléonore), actrice française, née à Tellancourt (Moselle), le 8 septembre [illegible], fit ses études dramatiques au Conservatoire sous la direction de M. Beauvallet, remporta, [illegible] un second prix de comédie et un accessit [illegible]gédie, et fut engagée, l'année suivante, au Théâtre-Français, dont elle devint sociétaire [illegible] juillet 1854. Elle y tint l'emploi de jeune première et elle a créé plusieurs rôles dans *[illegible] de Dames*, *les Contes de la reine de Navarre*[illegible]

Digitized by Google

Bonhomme Jadis, *la Joie fait peur*, etc. Elle a repris avec succès le duc d'York, dans *les Enfants d'Édouard*, Chérubin dans *le Mariage de Figaro*, et quelques rôles de Molière.

FIZEAU (Hippolyte-Louis), mathématicien français, né à Paris, le 23 septembre 1819, est le fils d'un médecin distingué, professeur à la Faculté de médecine sous la Restauration. Une fortune indépendante lui permit de se livrer aux sciences, pour lesquelles il avait autant de goût que d'aptitude. M. H. Fizeau a épousé la fille d'Adrien de Jussieu. Il a été décoré en novembre 1849.

Ce jeune savant est connu par ses découvertes sur la mesure de la vitesse de la lumière, et la plupart de ses travaux ont été consignés dans les *Annales de physique et de chimie*. Ils lui ont fait décerner sur le rapport de l'Académie des sciences, en 1856, le grand prix de l'Institut de 10 000 francs. Il s'est présenté comme candidat à cette Académie dès 1850, et a publié une *Notice* sur ses travaux et ses titres.

FLACHAT (Eugène), ingénieur français, né en 798, suivit les cours libres de l'école de Nîmes, t fit, en 1823, partie d'une commission qui essaya en Crimée les systèmes de sondage pour es eaux jaillissantes. Après 1830, il embrassa avec erveur les doctrines saint-simoniennes, et, au moment où les frères dispersés passaient de la foi ux idées industrielles, il exécuta un voyage en ngleterre où il étudia particulièrement les docks 1834). A son retour, préoccupé de la création des hemins de fer en France, il élabora pour IM. Monny, Lamé, Clapeyron, les projets du hemin de fer de Saint-Germain, et dirigea l'établissement du chemin atmosphérique du Pecq. l est resté jusqu'en 1857, époque de son admission à la retraite, ingénieur en chef des cheins de fer de l'Ouest. M. Eugène Flachat a fondé, n juillet 1841, l'Union des constructeurs et, en oût 1844, la Conférence des chemins de fer, qui utes deux l'ont toujours annuellement réélu résident. Il a été décoré de la Légion d'honneur avril 1847.

On a de lui de nombreux ouvrages. Il a donné ul : *Établissements commerciaux*, *Docks de Lones*, *Entrepôts de Paris*, *Projets de docks à Marille* (1836, in-8); *Rapport sur le canal du Berri* 841); *Projet de docks à Bordeaux* (1855, in-4); is en collaboration avec ses divers collègues : *moire sur un projet de distribution des eaux à drid* (1851, in-8), avec M. E. Lorentz; le *Guide mécanicien constructeur et conducteur de locotives* (1840, in-8, avec M. Petiet; *Traité de fabrication du fer et de la fonte* (1842-46, 3 vol. 4), avec le même et M. Barrault, etc.

Son frère puîné, M. Stéphane FLACHAT, comme ingénieur civil et ancien saint-simonien, a avent partagé ses travaux et ses voyages; il a t partie tour à tour de diverses compagnies de emins de fer et rédigé des journaux économies ou politiques. Il dirige actuellement, avec Monny, l'usine de Commentry, dans l'Allier. lui doit, entre autres écrits déjà anciens : *Hisre des travaux et de l'aménagement des eaux du al Calédonien* (1828, in-4); *du Canal maritime Rouen, par rapport à Marseille* (1829, 4 vol. 8) : *Traité élémentaire de mécanique induslle* (1835, in-8); etc.

LAGG (Edmund), littérateur américain, né à scasset (Maine), le 24 novembre 1815, d'une lle famille de la Nouvelle-Angleterre, débuta onne heure dans le journalisme, et, après un z long séjour dans les Prairies, étudia le droit int-Louis (Missouri) et dirigea successivement divers journaux dans plusieurs autres villes de l'Ouest. Au commencement de 1848, il fut nommé secrétaire du ministre des États-Unis à Berlin, et, en 1850, consul à Venise. Depuis 1852, il est revenu à Saint-Louis, où il dirige un journal démocratique.

On a de lui : le récit de son voyage dans les Prairies, écrit d'abord en forme de lettres pour un journal de Louisville (Kentucky), puis refondu sous le titre de *l'Ouest lointain* (the Far West; 1838, 2 vol. in-12); des romans historiques : *Carrero, ou le Premier ministre* (Carrero or the prime minister); *François de Valois*, *Blanche d'Artois*, *Catherine Howard*, etc.; plusieurs drames représentés avec succès, et surtout un ouvrage consciencieux sur l'histoire contemporaine de Venise: *Venise, la ville de la mer* (Venice, the city of the sea; 1853, 2 vol. in-12). Ce travail, qui comprend depuis l'invasion de Napoléon en 1797 jusqu'à la reddition de Venise entre les mains de Radetzky, doit être complété sous ce titre : *l'Italie septentrionale depuis* 1849 (North Italy since 1849). M. Flagg a en outre collaboré, pour la partie de l'Ouest, à un grand ouvrage descriptif et illustré sur les États-Unis, publié à New-York par le libraire allemand Meyer (1853-1854).

FLAHAULT DE LA BILLARDERIE (Auguste-Charles-Joseph, comte DE), général français, sénateur, est né à Paris, le 20 avril 1785. Fils d'un officier général, il s'enrôla à quinze ans dans un corps de volontaires à cheval destiné à accompagner le premier consul en Italie. Il fit un chemin rapide; tour à tour aide de camp de Murat, de Berthier et de Napoléon, il combattit avec distinction en Portugal, en Allemagne et en Russie, et devint dans la même année (1813) général de brigade et général de division avec le titre de comte. Pair de France durant les Cent-Jours, il appuya avec chaleur la proposition de Lucien en faveur de Napoléon II. Le crédit de M. de Talleyrand fit rayer son nom de la liste des exilés au second retour des Bourbons. En 1830, M. de Flahault reprit sa place au Luxembourg et dans les rangs de l'armée. Il fut attaché à la personne et à la maison du duc d'Orléans, et se vit confier plusieurs postes diplomatiques, entre autres l'ambassade de Vienne, qu'il garda de 1842 à 1848. Après le rétablissement de l'Empire, il fut appelé au Sénat, le 31 décembre 1852. Comme général de division, il a été placé en 1849 dans la réserve. Il est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 5 mai 1838.

FLANDIN (Louis-Hugues), conseiller d'État français, ancien magistrat, est né à Paris, le 6 mai 1804. Admis au barreau en 1827, il propagea avec ardeur, pendant les dernières années de la Restauration, les principes des sociétés démocratiques et prit part aux journées de Juillet. En 1848, il fut nommé par le gouvernement provisoire avocat général à la Cour d'appel de Paris; mais il préféra à ces importantes fonctions le mandat de représentant que les électeurs de Seine-et-Oise lui conférèrent, et siégea à l'Assemblée constituante parmi les partisans du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée et fut réélu à la Législative, où il fit encore partie de la majorité. Depuis le 25 janvier 1852 il fait partie du conseil d'État. Il a été décoré en mai 1846.

FLANDIN (Charles), dit aussi FLANDIN DES AUBUES, médecin français, né aux Aubues (Nièvre), le 13 mars 1803, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en 1833, avec une thèse remarquée *sur le Choléra*, voyagea deux

ans en Suisse et en Italie, fut chargé, en 1835, des comptes rendus de l'Académie des sciences dans *le Moniteur* et se livra, avec M. Danger, à de nombreuses expériences toxicologiques. Il prit part aux débats du procès Lafarge; admis, en 1845, au conseil de salubrité, dont il rédigea le *Rapport général* pour 1847 (1855, in-4), il fut éliminé en 1853, à la suite d'un procès politique dans lequel il avait protesté énergiquement contre la violation du secret des lettres. On a de lui : *Études et souvenirs de voyages en Italie et en Suisse* (1838, 2 vol. in-8; 2e édit., 1840); *de la Recherche des principes immédiats des végétaux toxiques* (1847); *Traité des poisons, ou Toxicologie appliquée à la médecine légale* (1846-1853, 3 vol. in-8); plusieurs *Mémoires sur l'arsenic* (1841-45), en société avec M. Danger. Il a de plus écrit, sur les mêmes questions, des articles et brochures contre Orfila et M. Gerdy, etc. Dans ces dernières années, il s'est occupé plus particulièrement d'agriculture et d'alimentation.

FLANDIN (Eugène-Napoléon), voyageur et peintre français, est né à Naples, le 15 août 1809, à l'époque où son père était intendant militaire au service du roi Murat. Passionné pour les arts, il entreprit sans maîtres ses premières études de dessin et de peinture. A la suite d'un voyage qu'il fit en Italie en 1834, et qui acheva de décider de sa vocation, il débuta au Salon de 1836 par deux tableaux : *la Ville de Venise* et *le Pont des Soupirs*, dont l'un fut acheté par la liste civile, l'autre par la Société des Amis des arts. Il fit alors deux voyages en Algérie et donna en 1837, une *Vue de la marine à Alger*, qui fut encore acquise par la liste civile et lui valut une 2e médaille, et en 1838 un *Assaut de Constantine*. Cette toile, achetée par le roi pour Neuilly, fut lacérée, en 1848, lors du sac du château, vendue avec divers débris et rachetée par la reine, qui l'a fait rétablir à Claremont.

En 1839, M. Flandin, fut désigné au concours, par l'Académie des beaux-arts, pour accompagner M. de Sercey, ambassadeur en Perse. Il y resta deux années et rentra en France en 1842. Ses travaux furent soumis à une commission mixte, composée de membres de l'Académie des beaux-arts et de celle des inscriptions et belles-lettres, et qui fit un rapport favorable. M. Flandin fut décoré, et la publication de son œuvre ordonnée par le ministre. Elle venait à peine d'être commencée lorsque l'artiste fut de nouveau désigné aux ministres de l'instruction publique et de l'intérieur, par l'Académie des inscriptions, pour aller à Ninive, avec M. Botta, dessiner les ruines Assyriennes récemment découvertes, et continuer les fouilles sur une plus grande échelle (1843). De retour en France au commencement de 1845, il obtint des Académies un second rapport non moins favorable que le premier, et un crédit spécial fut voté par les Chambres pour les frais de son nouvel ouvrage.

Les résultats des deux grands voyages de M. Flandin, publiés sous les titres généraux de *Voyage en Perse* (1843 et suiv.) et *Voyage à Ninive* (1845 et suiv.), comprennent dix volumes ainsi distribués : architecture, sculpture, inscriptions cunéiformes et reliefs, plans topographiques du voyage en Perse (4 vol. in-fol.), en collaboration avec M. Pascal Coste; texte explicatif et critique, par M. Flandin seul (1 vol.); vues pittoresques de la Perse actuelle (1 vol. in-pl.); relation du voyage et carte itinéraire (1 vol. in-8); ruines et monuments de Ninive, vues assyriennes (2 vol. in-folio). La publication de ces grands travaux n'a été complétement terminée qu'en 1854. Dès 1846, M. Flandin, avait donné à la *Revue des Deux-Mondes* plusieurs articles intére[…]
les fouilles de Ninive. En 1854 il a com[…]
publication d'un troisième ouvrage sur[…]
qui embrasse l'Asie jusqu'au golfe Pe[…]
comprend 150 planches in-folio, litho[…]
par l'artiste lui-même (*l'Orient*, 1856[…]

En même temps, revenant à la pe[…]
donnait à l'Exposition universelle de 1[…]
toiles, dont les deux premières surto[…]
l'importance, mais qui n'ont fait décer[…]
teur aucune nouvelle distinction: [...]
de la Corne d'or et de Stamboul, gra[…]
d'Ispahan, *Vue générale de Constant[…]*
trée du Bosphore. Au Salon de 1857, [...]
exposé quatre sujets empruntés à l'[…]
l'Orient : *Intérieur de l'église Saint-*[…]
Vue de Tripoli, et deux *Intérieurs* [...]
Téhéran.

FLANDRIN (Jean-Hippolyte), pe[…]
toire français, né à Lyon, en 1809, [...]
sous les peintres lyonnais Le[…]
et Révoil, et vint en 1829 à Paris, [...]
lier de M. Ingres. Il obtint, en 18[…]
grand prix de peinture; le sujet [...]
était : *Thésée reconnu par son per[…]*
A Rome, où il reçut encore les [...]
gres, alors directeur de l'École [...]
tinua de se livrer à la peinture [...]
exécuta depuis son retour, en 18[…]
guérissant les aveugles, un de ses [...]
bleaux; *Euripide écrivant ses* [...]
dans le cercle des envieux, *le Chr[…]*
enfants, *saint Louis dictant ses* [...]
pour la Chambre des Pairs (184[…]
prenant la croix pour la deux[…]
ville de Dreux (1843); une *Mater* [...]
enfin, en 1847, son dernier table[au]
Napoléon législateur, commandé p[…]
de l'intérieur pour le conseil d'Éta[t…]
époque, il s'est donné plus partic[…]
portrait, et passe généralement po[…]
excellents artistes en ce genre.

On doit encore à M. Flandrin la [...]
la chapelle de Saint-Jean à l'église [...]
de Paris; des peintures murales à S[…]
des Prés; la vaste frise de Sai[…]
Paul; toute la décoration de Sain[…]
mes; œuvres dans lesquelles il a su [...]
inspiration avec la disposition arc[…]
monument. Enfin il a exécuté tr[…]
figures décoratives pour le château [...]
de Luynes, à Dampierre. On a vu [...]
position universelle de 1855, out[…]
guérissant les aveugles, sept *Port[…]*
d'étude et trois lithographies : *les* [...]
seurs, *les saintes Vierges*, *les s*[…]
extraits des *Peintures murales de* [...]
de Paul, ouvrage encore inachevé [...]
1857, il a donné deux *Portraits* a[…]
lithographies précédentes.

M. Hippolyte Flandrin, brillant [...]
de M. Ingres, est l'un des plus s[…]
et des meilleurs dessinateurs con[…]
a été admis à l'Institut, en 18[…]
ment de Blondel. Après avoir ob[…]
daille en 1836, une 1re en 1837, [...]
1841, il a reçu une médaille de [...]
en 1855. Il est officier de la Légion [...]
puis 1853.

FLANDRIN (Jean-Paul), pays[…]
frère du précédent, né à Lyon, [...]
aussi à Paris et à Rome les leçons [...]
cultiva d'abord indifféremment [...]
paysage, exécuta plusieurs com[…]
aussi enfin la peinture histori[que…]

Digitized by Google

Hippolyte, pour se renfermer dans les paysages. Nous citerons parmi ses œuvres, *les Adieux d'un proscrit*, *les Pénitents de la campagne de Rome*, une *Vue de la villa Borghèse*, une *Vue des Alpes*, une *Vue de Rivoli*, acheté par la reine Marie-Amélie ; *la Promenade du Poussin sur les bords du Tibre*, *Dans les bois*, *Dans les montagnes* et *la Rêverie* (1835-1854). Il fit aussi quelques portraits, des peintures murales au château de M. le duc de Luynes à Dampierre, et à la chapelle baptismale de Saint-Séverin de Paris. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 : *une Nymphée*, *les Gorges de l'Atlas*, *la Lutte*, *les Bords du Gardon*, *les Tireurs d'arc*, avec six autres paysages et le *Portrait de M. Ambroise Thomas ;* et au Salon de 1857, *Jésus et la Chananéenne*, *les Bords du Rhône*, *un Verger*, etc.

L'un des représentants du paysage classique en France, M. Paul Flandrin a obtenu deux secondes médailles en 1839 et 1848, une 1re en 1847, une médaille de première classe en 1855 et la décoration en 1852.

Un frère aîné des précédents, Auguste FLANDRIN, né à Lyon, en 1804, fut quelque temps le chef de l'école lyonnaise, et mourut dans cette ville en 1844, peu après avoir exécuté son beau tableau des *Baigneuses*.

FLEISCHER (Henri-Leberecht), orientaliste allemand, né le 21 février 1801, à Schandau sur l'Elbe, en Saxe, fit ses classes au collége de Bautzen, étudia, de 1819 à 1824, la théologie et les langues orientales à l'université de Leipsick et vint alors à Paris pour y suivre les cours de Silvestre de Sacy et pour faire des recherches à notre Bibliothèque royale, si richement pourvue de manuscrits orientaux. De retour en Allemagne, en 1828, il obtint en 1831 une place de professeur à la *Kreuzschule* de Dresde. Quatre ans plus tard, il fut appelé presque simultanément à l'université de Saint-Pétersbourg et à l'université de Leipsick, et alla remplacer à cette dernière qu'il n'a plus quittée, le professeur Rosenmulle dans la chaire de langues orientales.

Parmi ses travaux, connus et estimés à l'étranger comme en Allemagne, nous citerons : *Catalogus codicum manuscriptorum orientalium bibliothecæ regiæ Dresdensis* (Leipsick, 1831); une édition du texte arabe de l'*Historia anteislamica* d'Abulfeda (Ibid., 1831), avec une traduction latine et des notes; une traduction allemande des *Colliers d'or de Zamakhschari* (Samachscharis goldene Halsbaender; Ibid., 1835), qui causa une longue polémique entre M. Fleischer et le baron de Hammer-Purgstall; *Dissertatio critica de glossis Habichtianis in quatuor priores MI... tium* (Ibid., 1836); l'édition critique et la traduction des *Paraphrases arabes et persanes des Cent proverbes d'Ali*, par Raschid-Eddin Watwat (Alis' hundert Sprüche arabisch und persisch; etc.; Ibid., 1837); *Codices orientalium ...nearum*, avec Delitzsch dans le *Catalogue de ...sick* de Naumam (Grumma, 1838); l'édition du *Commentaire du Coran de Baidhewi* (Leipsick, 1844); la traduction libre de la *Grammaire de la langue persane actuellement parlée* de Mirza-Mohammed-Ibrahim (Grammatik der lebenden persischen Sprache; Ibid., 1847).

M. Fleischer a continué en outre l'édition du texte arabe des *Mille et une Nuits*, commencé par Habicht (Breslau, 1843. 12 vol. in-12) et collaboré au *Journal de la Société orientale allemande*, et au *Journal asiatique* de Paris.

FLEMING (Charles), philologue anglais, né en ... à Perth (Écosse), acheva ses études à l'université d'Édimbourg et fut pendant quelque temps attaché à l'école communale de Perth, où il les avait commencées. En 1826, il vint en France, donna des leçons d'anglais et fut chargé du cours de cette langue au collége Louis-le-Grand (1829-1831), puis à l'École polytechnique (1844-1848). Il s'est fait connaître comme critique et grammairien à la fois par un *Grand Dictionnaire anglais-français et français-anglais* (1839-1840, 2 vol. in-4), entrepris en collaboration avec M. Tibbins, et le seul ouvrage d'une telle importance dont la langue anglaise ait été l'objet chez nous. On a encore de lui un travail raisonné sur les *Difficultés de la langue anglaise*, une traduction du *Coriolan* de Shakspeare, et plusieurs livres élémentaires publiés de 1837 à 1843.

FLERS (Camille), paysagiste français, né à Paris, le 15 février 1802, étudia sous M. Pâris, rompit ensuite avec les traditions académiques et prit rang parmi les novateurs du paysage. *Le Village de Pissevache* fut son début (1831); *le Moulin sur la Marne*, une *Vue de la Meilleraye*, *une Route de Normandie*, *les Environs de Dunkerque*, *les Animaux dans un pâturage*, *le Château d'Arques*, *les Environs de Compiègne*, *le Moulin de Toucque*, *l'Ile de Samois* (1838); *les Bords de la Marne* (1848), furent ses principaux envois au Salon, de 1831 à 1850. On a encore vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, quatre paysages représentant *les Quatre saisons*, et huit ou neuf *Sites pittoresques* au Salon de 1857. M. Flers a fait aussi du pastel et expliqué ses procédés en ce genre dans un article de *l'Artiste*, en 1846. Il a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1847, et la décoration en septembre 1849.

FLEURY [de l'Indre], ancien représentant du peuple français, né à La Châtre (Indre), en 1802, fit son droit à Paris et fut reçu avocat en 1825. Il embrassa dès lors avec ardeur les doctrines libérales qui dominaient dans les écoles. Établi à La Châtre, d'abord comme avoué, puis comme avocat, enfin comme directeur d'une maison de banque, il soutint une lutte continuelle contre l'administration et fut l'agent le plus influent du parti radical, dans cette petite ville qu'on appela la république de La Châtre. Après la révolution de Février, il fut nommé commissaire dans le département de l'Indre. Envoyé à l'Assemblée constituante, le sixième sur sept, par 28,050 suffrages, il fit partie du Comité de l'intérieur et vota ordinairement avec l'extrême gauche, dans les questions économiques et sociales, comme dans les questions politiques. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique de l'Élysée, et soutint la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon par la Montagne, à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à la Législative, mais membre du conseil général de son département, il continua de s'associer aux luttes du parti démocratique. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut arrêté, puis expulsé du territoire.

FLEURY (Émile-Félix), général français, né à Paris, le 23 décembre 1815, fit ses études au collége Rollin. Après avoir en peu de temps perdu sa fortune, il s'engagea, le 16 novembre 1837, dans le corps de spahis, de création récente, fit onze campagnes, reçut trois coups de feu et fut cité cinq fois à l'ordre du jour; sa brillante conduite lui valut un avancement rapide : sous-lieutenant en 1840 et capitaine en 1844, il devint chef d'escadron en juillet 1848 et rentra en France. Il embrassa avec ardeur la cause bonapartiste. Officier d'ordonnance du président depuis le 10 décembre, il prit part à l'expédition de la Kabylie

en 1851, et fut blessé d'un coup de feu à la tête, pendant le soulèvement qui suivit le coup d'État. Après le rétablissement de l'Empire, il fut nommé colonel du régiment des guides et premier écuyer de la couronne (31 décembre 1852). Officier de la Légion d'honneur en 1849, il a été élevé le 18 mars 1856 au rang de général de brigade.

FLEURY (Léon), paysagiste français, né à Paris, en 1804 et fils d'un peintre d'histoire estimé, dont il fut d'acord l'élève, étudia ensuite sous MM. Hersent et Bertin, fit de 1827 à 1830 un voyage en Italie, et visita à son retour les sites et les pays du Midi. Ses sujets favoris sont toutefois les montagnes et les vallées de l'Auvergne, les sites de la Normandie, ainsi que des souvenirs du nord de la Belgique et de la Hollande. Nous citerons au nombre de ses meilleures toiles : *Ischia* (1833), *les Environs de Maubeuge*, *Vue de Clermont*, *le Trou d'Enfer*, *le Pont de l'Arche* (1840) ; *le Monte-Calvo, près Nice*, *le Moulin de Coutivert* (1847) ; *le Bocage*, *Pâturage en Normandie*, *les Environs de Trouville* (1852), acheté par l'empereur. M. Léon Fleury dont plusieurs tableaux ont été acquis pour le Palais-Royal, et pour le Luxembourg a de plus exécuté pour l'église Sainte-Marguerite un *Baptême du Christ*, et pour Saint-Étienne du Mont une *sainte Geneviève*. Il a obtenu une 3e médaille en 1841, une 2e en 1837, une 1re en 1845, et la décoration en mai 1851.

FLEURY (Robert). Voy. ROBERT-FLEURY.

FLOCON (Ferdinand), homme politique français, ancien ministre, né à Paris, vers 1800, fut, jusqu'en 1848, un des journalistes les plus avancés du parti républicain. Sous la Restauration, il coopéra, soit comme sténographe, soit comme écrivain, à la rédaction du *Courrier-Français*, et publia un pamphlet contre les jésuites, sous le titre de : *Dictionnaire de morale jésuitique* (1824, in-18). Occupé d'art et de littérature, il donna à la même époque, *le Salon de 1824* (in-8), un recueil de *Ballades allemandes*, traduites de Bürger, Kœrner et Kosegærten (1827, in-18), et un roman de mœurs, *Ned Wilmore* (1827, 3 vol. in-12). Après la révolution de Juillet, il fut attaché quelque temps au *Constitutionnel*, puis passa à *la Tribune*. Membre de la Société des amis du peuple, il se mêla à toutes les tentatives secrètes ou publiques de propagande révolutionnaire. En 1845, il fut mis à la tête de *la Réforme*, organe nouveau de la démocratie radicale. C'est comme rédacteur en chef de ce journal que, le 24 février, après avoir pris une part active aux luttes de la rue, il fut appelé à faire partie du gouvernement provisoire, mais d'abord avec le simple titre de secrétaire. Il reçut en outre le portefeuille du commerce.

Montrant plus de modération qu'on n'en attendait de lui, M. Flocon maintint dans son poste tout l'ancien personnel, empressé d'adhérer à la République, et ne manqua, dans son administration, ni de conscience ni d'habileté. Écarté du pouvoir, après les journées de juin, il prit place dans l'Assemblée constituante, où il avait été envoyé par 121 866 électeurs de la Seine, sur les bancs de la Montagne, parut plusieurs fois à la tribune avec un médiocre succès, et s'associa ordinairement aux votes de la gauche. Il s'en sépara, dans les questions sociales, pour repousser la proposition Proudhon et l'impôt progressif, et, dans les questions politiques, pour appuyer le maintien de l'état de siége, et rejeter l'amendement Grévy. M. Flocon, qui ne fut pas réélu à la Législative, alla rédiger à Colmar une feuille démocratique, et fut forcé, après les événements de décembre 1851, de quitter la France.

FLOQUET (Pierre-Amable), historien et archéologue français, est né à Rouen, le 9 juillet 1797. Après avoir fait son droit à la Faculté de Caen, fut admis en 1829 au barreau de sa ville natale. en 1821 à l'École des chartes en qualité de pensionnaire. De 1828 à 1843 il a occupé près la Cour royale de Rouen l'emploi de greffier en chef. Il est depuis 1839 correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et fait partie de plusieurs sociétés départementales, entre autres de celle des antiquaires de Normandie.

Les ouvrages de M. Floquet, à une seule exception près, concernent tous l'ancienne province de Normandie; nous remarquons en première ligne sa consciencieuse *Histoire du Parlement de Normandie* (Rouen, 1840-1843, 7 vol. in-8) qui lui a valu en 1842 le grand prix Gobert décerné par l'Institut; ensuite *l'Histoire du privilége de Saint-Romain* (Ibid., 1833, 2 vol. in-8), en vertu duquel le chapitre de la cathédrale de Rouen délivrait tous les ans un meurtrier le jour de l'Ascension; *Anecdotes normandes* (Ibid., 1838, in-8), recueil de faits historiques; *Journal du voyage du chancelier Séguier en Normandie* (Ibid., 1842, in-8), relatif à la sédition dite des nu-pieds en 1639; enfin des notices d'archéologie ... insérées dans les *Mémoires de l'Académie de Rouen*, la *Bibliothèque de l'École des chartes*, la *Revue rétrospective*, etc.

Citons à part de M. Floquet trois ... intéressantes *Études sur Bossuet*, qui ... temps avait été pour lui l'objet de ... particulières : car, après avoir fait ... prélat en 1827, il a donné un choix de ses *Œuvres inédites* (1828, in-8), contenant ... logique, une instruction pour la première communion et quelques pages sur l'esquisse ..., le tout composé pour le dauphin.

FLORENCOURT (François CHASSOT de), publiciste allemand, né à Brunswick, le ... d'une ancienne famille de Normandie, s'occupa d'abord d'agriculture, puis suivit les cours de l'université de Marbourg. Affilié, en qualité d'étudiant, aux sociétés secrètes (Burschenschaft) qui agitèrent l'Allemagne après 1830, il fut, à la suite de l'attentat de Francfort en 1833, ... quitté, et dut néanmoins renoncer à l'espoir d'obtenir aucune charge de l'État. Esprit fertile en ressources, M. de Florencourt se fit journaliste et se déclara l'un des ... les plus ardents des idées aristocratiques ... d'abord un nom comme critique, dans les *Feuilles littéraires et critiques de Hambourg*. ... à Naumbourg, où il se posa en adversaire d'Uhlich, le réformateur protestant. Il ... même temps des articles à l'*Ami de la ...* de Jane. Après 1848, il déploya une grande activité, collaborant à plusieurs journaux et rédigeant plus spécialement, à Halle, ... *populaire de la ville et de la campagne* ... für Stadt und Land) et le *Correspondant de l'Allemagne septentrionale* (Norddeutscher Correspondent). On le vit, à cette époque, mêlé à toutes les ... tions politiques, soutenant au premier ... contre-révolution, attaquant sans relâche ... semblées et les constitutions issues du ... pulaire. Depuis 1851 il s'est fixé à V... fournit des correspondances au *Deutsche ... halle*. M. de Florencourt a fait une abjuration solennelle du luthéranisme, en 1850. Il ... sa conversion dans une spirituelle brochure intitulée : *Mon retour au dogme chrétien et ... chrétienne* (Meine Rückkehr zur ... und christlichen Kirche; Paderborn, 18...).

On a, en outre, de M. Florencourt les ... suivants : *État religieux, politique et ...*

Digitized by Google

de l'Allemagne (Kirchliche, politische und literarische Zustaende Deutschlands; Leipsick, 1840); *Actualites* (Zeitbilder; Grimma, 1847-1848, 3 vol.); *Feuilles volantes, traitant des questions du jour* (Fliegende Blaetter über Fragen der Gegenwart; Naumbourg 1847); *de la Question de la constitution prussienne* (zur preussischen Verfassungsfrage; Hambourg 1847); *Francfort et la Prusse* (Grimma, 1849), etc.

Un frère aîné de M. de Florencourt, Guillaume, s'est fait connaître par la publication de quelques écrits archéologiques, tels que : *Documents sur l'ancien culte dans la Gaule belgique* (Beitraege zur Kunde alter Gœtterverehrung, etc.; Trèves, 1842); *Explication de l'inscription des médailles de consécration de Romulus* (Ibid., 1843); etc.

FLORESTAN I^er^ (Tancrède-Florestan-Louis-Rozer GRIMALDI), prince de Monaco, né le 10 ocobre 1785, et fils du prince Honoré IV, fut élevé à Paris. Privé des revenus de sa famille par l'incorporation de sa principauté à la France, il eut une jeunesse pleine de tribulations, et fut, dit-on, éduit par la nécessité à figurer dans une des troues dramatiques du boulevard; le gouvernement mpérial améliora sa position en lui accordant une ension annuelle. Le 27 novembre 1816, il épousa Ille Caroline Gibert, et en eut un fils et une fille oy. MONACO). En 1851, il succéda à son frère iné, Honoré V, qui, sous le nom de duc de Vantinois, avait chez nous un siége à la Chambre es Pairs. Suivant une habitude héréditaire, il ésida le plus souvent à Paris. A la suite des évéements de 1848, des troubles, provoqués par le rix élevé du pain et du sel, éclatèrent à Menton t à Roquebrune, et, du consentement des habiants, ces deux communes furent annexées à la onarchie sarde par un décret de Charles-Albert. lorestan adressa aux puissances signataires des aités de Vienne une protestation qui eut pour fet de rendre nulle la réunion déjà votée par les hambres sardes. Les deux communes restèrent cupées militairement par une garnison de quante soldats. — Le prince Florestan est mort à aris le 20 juin 1856.

FLOTOW (Frédéric DE), compositeur alleand, né en 1811, à Tentendorf, dans le Mecklemurg, fut d'abord destiné à la carrière diplotique, puis obtint de prendre, à Paris, des les de composition de Reicha. Ayant écrit, dès 30, un certain nombre d'opéras, il les présenta itilement à plusieurs directeurs de théâtre. De 32 à 1838, il se créa peu à peu une réputation faisant jouer sur des scènes de société: *Pierre Colombine*, *Rob-Roy*, et *la Duchesse de Guise*. 1838, il donna enfin au théâtre de la Renaisnce *le Naufrage de la Méduse*, qui fut joué cinante-quatre fois dans la saison. Il a fait représendepuis avec des succès divers à Paris et dans principales villes d'Allemagne : *le Forestier* 40); *l'Esclave de Camoëns* (1843); *Alessandro adella* (1844); *l'Ame en peine* (1846); *Albin* 56); *Martha* (1858), etc., partitions qui se disguent plus par la grâce, la fraîcheur et la vivas des motifs, que par la force et la profondeur. Flotow, après avoir longtemps résidé alternatiment à Paris et dans sa ville natale, s'est fixé, 1855, à Schwerin, où il remplit actuellement fonctions d'intendant du théâtre de la cour.

LOTTE (Paul DE), publiciste français, ancien résentant du peuple, né à Landernau (Finise), en 1817, entra à l'École militaire de La che, puis à l'École navale, et fut incorporé s la marine de l'État, sous les ordres des raux Dupetit-Thouars et Dumont-d'Urville; il prit part aux expéditions scientifiques de *la Vénus* et de *l'Astrolabe*; en 1844, à son retour des Antilles, il se livra à de sérieuses études sur l'emploi des bâtiments à hélice, et, deux ans après, il fut nommé au choix lieutenant de vaisseau. C'est alors qu'il se mit en rapport avec l'école phalanstérienne de *la Démocratie pacifique* et s'occupa de propager les doctrines socialistes. Après la révolution de Février, il se jeta tout entier dans la politique, fut un des orateurs du club Blanqui, fut arrêté à la suite du 15 mai, et une seconde fois le 28 juin. Sorti des pontons, il vit sa candidature proposée par les socialistes et acceptée par les démocrates comme un gage d'alliance entre toutes les fractions du parti républicain. Elle triompha, le 10 mars 1850, avec celles de MM. Carnot et Vidal. Cette triple élection fut le prétexte des modifications apportées au suffrage universel par la loi du 31 mai. M. de Flotte vota constamment avec la Montagne, mais dans son langage il affecta une modération qui étonna la droite, et s'efforça de se présenter plutôt en métaphysicien qu'en homme d'action. Il venait de faire paraître un ouvrage de philosophie politique, *la Souveraineté du peuple, ou Essai sur l'esprit de la Révolution* (Paris, 1851, in-8), lorsque le coup d'État du 2 décembre mit fin à sa carrière législative. Il fut compris dans le premier décret d'expulsion.

FLOTTES (Jean-Baptiste-Marcel), philosophe et critique français, né à Montpellier, le 10 janvier 1789, embrassa la carrière ecclésiastique et devint, dans sa ville natale, vicaire général et professeur de philosophie à la Faculté des lettres. Rationaliste en philosophie, janséniste en religion, il a compris Voltaire et combattu l'ultramontanisme dans Lamennais. Il ne faut pas confondre, comme cela a été fait, l'abbé Flottes avec J. S. Flotte, l'auteur des *Leçons de philosophie*.

On a de lui : *Introduction aux ouvrages de Voltaire, par un homme du monde qui a lu avec fruit ses ouvrages immortels* (Montpellier, 1816, in-12); *Exposition de la doctrine de Benoît XIV sur le prêt, sur l'usure et sur les divers contrats par lesquels on fait valoir l'argent* (Ibid., 1826, in-8); des *Études sur Pascal* (Ibid., 1846, in-8), et plusieurs discours consacrés à la défense de la philosophie. Les ouvrages qu'il a dirigés contre Lamennais sont au nombre de sept, dont le plus important a pour titre : *M. de Lamennais réfuté par les autorités mêmes qu'il invoque* (Paris, 1824, in-8). M. l'abbé Flottes a, en outre, collaboré à la *Revue du Midi*, à l'*Encyclopédie moderne*, à l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, aux *Tables catholiques*, à *la France catholique*, etc. Les tendances diverses de l'esprit de M. l'abbé Flottes lui ont attiré des récriminations assez vives qui semblent avoir découragé son activité littéraire. Il n'est plus vicaire général, mais simple chanoine honoraire, et il est remplacé depuis assez longtemps dans sa chaire de philosophie par des suppléants. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847.

FLOTTWELL (Édouard-Henri), homme politique allemand, né le 23 juillet 1786, à Insterbourg (Prusse), étudia le droit à l'université de Kœnigsberg, entra en 1805 dans la magistrature et obtint successivement les emplois d'auditeur, d'assesseur et de conseiller de régence à Dantzick (1816) avec le titre de conseiller intime du gouvernement. Puis il passa dans l'administration. Il se trouvait depuis 1825 à Marienwerder lorsqu'on lui confia, en 1830, la province de Posen, où il déploya beaucoup d'énergie pour maintenir la tranquillité. En 1841, il fut chargé de présider la pro-

vince de Saxe. Peu de temps avant, Frédéric-Guillaume IV, lors de son avénement, l'avait nommé conseiller ordinaire et décoré de l'Aigle rouge de 1re classe. Appelé au ministère des finances en 1844, M. Flottwell exerça deux ans ces hautes fonctions et demanda lui-même, en les résignant, à rentrer dans l'administration. Depuis 1846, il a été mis à la tête des provinces de Westphalie, de Prusse et de Brandebourg (1852). Député de la Saxe en 1848, il vint prendre part aux discussions du parlement de Francfort et vota à l'extrême droite; il suivit la même ligne au sein de la seconde Chambre de Prusse (1849), où il n'est resté que quelques mois.

FLOURENS (Marie-Jean-Pierre), physiologiste et écrivain français, secrétaire de l'Académie des sciences et membre de l'Académie française, né à Maureilhan (Hérault), en 1794, fut reçu docteur en médecine à Montpellier à l'âge de dix-neuf ans, et vint l'année suivante à Paris. Il y connut les savants les plus éminents, Georges Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, etc., et se lia particulièrement avec Chaptal et Frédéric Cuvier. Ses premiers écrits scientifiques se firent remarquer par une clarté de style et une précision d'analyse très-rares à cette époque. Après avoir collaboré à la *Revue encyclopédique*, au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle* (1822) et fait à l'Athénée des leçons sur sa théorie physiologique des sensations, il publia des *Mémoires* dont les aperçus nouveaux excitèrent vivement l'attention du monde savant.

Les principaux ont pour titres : *Note sur la délimitation de l'effet croisé dans le système nerveux* (1823); *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés* (1824); *Expériences sur le système nerveux*, faisant suite aux *Recherches* précédentes (1825); ils devinrent l'objet d'une analyse et d'un rapport minutieux de la part de G. Cuvier, et furent traduits à l'étranger. L'auteur mettait en lumière, par une série d'expériences ingénieuses et délicates, le grand fait de la distinction des organes et des parties d'organes dans leurs rapports avec la production des phénomènes d'intelligence, des sensations et des mouvements; il démêlait la part que la moelle épinière, et, dans l'encéphale, le cervelet, les lobes cérébraux, les tubercules quadrijumeaux, etc., prennent, isolés de l'ensemble du système nerveux, aux différentes fonctions de la vie de relation, et determinait dans la moelle allongée les limites précises du point central et vital, premier moteur de tout le mécanisme respiratoire. Une telle application de la méthode expérimentale, avant les observations de Charles Bell, reste le vrai titre scientifique de M. Flourens, et les plus beaux travaux de sa vie ont eu pour objet de confirmer ou de développer ses premières découvertes.

Dès 1828, M. Flourens fut appelé au sein de l'Académie des sciences (section d'économie rurale), en remplacement de Bosc, et chargé par Cuvier du cours d'histoire naturelle au collége de France. Il occupa, deux ans plus tard, la chaire d'anatomie comparée au Jardin du roi et en devint titulaire en 1832. L'année suivante, il remplaça, comme l'un des deux secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences, Dulong, qui venait à peine de succéder à Cuvier dans ces fonctions. En 1840, il fut élu membre de l'Académie française en remplacement de Michaud; il avait pour concurrent M. Victor Hugo. A cette époque, il faisait partie de la Chambre des Députés, où il avait été envoyé en 1839 par l'arrondissement de Béziers. Substitué par les électeurs au candidat ministériel, M. Viennet, il siégea dans les rangs de la gauche, mais sans se mêler aux discussions de la tribune. En 1846 M. Flourens fut nommé pair de France; mais il resta toujours professeur, et ni les révolutions ni les honneurs n'interrompirent ses leçons et ses recherches. En 1855, il a été nommé professeur au collége de France. Il est, depuis le [illegible] décembre 1845, commandeur de la Légion d'honneur.

Les nombreux travaux de M. Flourens lui assignent un rang honorable dans la science; d'autre part, il a justifié l'honneur qu'il a reçu de l'Académie française par le mérite littéraire de tous ses écrits, mais particulièrement de ses *Éloges* et de ses *Rapports* lus aux séances publiques. Au nombre de ses principales publications, il faut citer toute une série de Recherches, *Observations*, *Expériences*, etc., insérées aux *Mémoires de l'Académie des sciences*, ou dans le *Journal des savants*, de 1823 jusqu'à ce jour, et réunies en partie sous le titre de: *Recherches expérimentales sur les propriétés et les fonctions du système nerveux dans les animaux vertébrés*, etc. (2e édit. entièrement refondue, 1842, in-8); *Recherches sur le développement des os et des dents* (1842, gr. in-8 avec planches); *Anatomie générale de la peau et des membranes muqueuses* (1843, gr. in-4 avec planches), ayant pour objet de démontrer, par l'étude anatomique des races humaines colorées, l'unité primitive de l'homme; *Théorie expérimentale de la formation des os* (1847, in-8 avec planches); *Cours de physiologie comparée* (1854, 3 vol. in-8); *de la Longévité humaine et de la quantité de vie sur le globe* (1854, in-12; 3e édit., 1855), où l'auteur recule d'une manière extraordinaire les limites moyennes de la vie; puis deux ouvrages spécialement psychologiques, où il se prononce nettement, au nom de la science, des écoles matérialistes : *Examen de la phrénologie* (1842, in-12; 3e édit., 1850), et *de l'Instinct et de l'intelligence des animaux*, d'après les observations de Fréd. Cuvier (1841); *de la Vie et de l'intelligence* (1857, in-8); enfin des livres destinés à populariser le nom et les travaux d'illustres savants : *Analyse raisonnée des travaux de G. Cuvier* (1841, in-12; 2e édit., 1845); *Buffon, histoire de ses idées et de ses travaux* (1844, in-12; 2e édit., 1850); *Fontenelle, ou de la Philosophie moderne relativement aux sciences physiques* (1847); *Histoire de la découverte de la circulation du sang* (1854, in-12). Ses principaux *Éloges historiques* (1856, in-8) sont ceux de Georges et Frédéric Cuvier, Chaptal, Laurent de Jussieu, de Candolle, du Petit-Thouars, B. Delessert, Geoffroy Saint-Hilaire, Blainville, Léop. de Buch, Magendie, etc.

FLÜGEL (Jean-Godefroi), lexicographe allemand, né à Barby (Saxe), le 22 novembre [illegible], entra de bonne heure dans la carrière du commerce. En 1805, il partit pour les États-Unis, où il acquit une profonde connaissance de la langue anglaise. A son retour, il s'établit à Leipsick, fit un cours d'anglais à l'université de cette ville, devint le correspondant de plusieurs sociétés scientifiques de l'Amérique du nord, et, en [illegible], consul des États-Unis, à Leipsick, fonctions qu'il a conservées pendant un grand nombre d'années. — M. Flügel est mort en juin 1855.

Ses principaux ouvrages sont : une *Grammaire anglaise* en allemand (Vollstaendige englische Sprachlehre; Leipsick, 1824-1826); un *Dictionnaire du négociant en trois langues* (Triglotte, oder Kauffmaennisches Woerterbuch in drei Sprachen, deutsch, englisch und franzœsisch, [illegible] 1840, 3 vol.); un *Dictionnaire pratique* [illegible] glais, *de langue anglaise et allemande* [illegible]

Digitized by Google

tical Dictionary of the English and German language. Ibid.; 1847-1852), ainsi que quelques livres d'une utilité pratique et très-répandus.

FLÜGEL (Gustave-Lebrecht), orientaliste allemand, né à Bautzen, le 18 février 1802, acheva ses études à l'université de Leipsick, se rendit à Vienne en 1827, et devint l'élève et l'ami du savant orientaliste de Hammer. Il s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude de l'hébreu et des autres langues sémitiques. Le premier fruit de ses travaux fut la publication de l'*Anthologie arabe* de Thâalibi, avec une traduction allemande, intitulée : *le Compagnon intime du solitaire* (Vienne, 1829, in-8). Cet ouvrage attira sur lui l'attention du gouvernement autrichien, qui le chargea d'une mission scientifique. Pendant trois ans, il parcourut la Hongrie, la Styrie, une grande partie de l'Allemagne et de la France. A Paris il eut pour maître Sylvestre de Sacy. En 1832, il obtint une chaire au collége de Meissen. Bientôt après parurent son *Histoire des Arabes* (Dresde et Leipsick, 1832-1833, 2 vol. in-8); et son édition du *Coran* dans la collection Tauchnitz. A la suite d'un nouveau voyage à Paris (1839) et à Vienne (1840), il publia une *Concordance du Coran*, au moyen de laquelle, si on se rappelle un seul mot du sourate que l'on cherche, on peut retrouver le passage entier (1842, in-4); puis le texte arabe du dictionnaire des mots techniques de la langue arabe, sous le titre de *Definitiones Ali-Ben-Mohammed Dschordschani* (1845, in-8).

Le travail le plus important de M. Flügel a été publié aux frais de la Société des orientalistes de Londres; c'est une édition avec une traduction latine, du *Dictionnaire encyclopédique et bibliographique de Hadschi-Chalfa* (Leipsick et Londres, 1835-1854, 6 vol. in-4).

FOERE (Léon DE), ecclésiastique et homme politique belge, né à Thielt (Flandre occidentale), en 1787, est un des prêtres catholiques qui se montrèrent les plus contraires à l'administration hollandaise. De 1816 à 1826, il publia *le Spectateur belge*, dont les articles agressifs lui attirèrent une condamnation assez sévère. Envoyé en 1830 au Congrès national par le district de Bruges, il vota l'exclusion de la maison de Nassau, se prononça d'abord pour l'élection du duc de Leuchtemberg, puis se rallia au roi Léopold. Sans voter, comme l'abbé de Haerne, pour la république, il ne voulut point attribuer au chef de l'État une inviolabilité absolue, et proposa, mais sans succès, d'instituer par un article de la constitution, une cour d'équité, appelée à décider des cas où les citoyens sont déliés de leur serment de fidélité et d'obéissance au chef de l'État. Il vota contre l'institution du sénat et demanda que certaines capacités fussent éligibles sans payer le cens électoral. Représentant constamment réélu du district de Thielt, il continua de professer des opinions patriotiques et libérales, et se sépara presque toujours, dans les questions politiques, des catholiques conservateurs. En 1839, il protesta très-vivement contre le démembrement du territoire belge et l'abandon du Luxembourg. Il blâma l'immixtion du clergé dans les luttes électorales. Profondément ému de la misère des Flandres, il proposa pour y porter remède, l'établissement des droits différentiels. A sa demande (28 avril 1840), une enquête fut ouverte pour rechercher les causes de la situation fâcheuse du commerce et de l'industrie en Belgique. Membre et rapporteur de la Commission d'enquête, il présenta son *Rapport* le 22 décembre 1841. Trois ans plus tard, en 1844, après une discussion qui remplit 39 séances, la Chambre adopta ses idées malgré les réclamations des négociants d'Anvers. Ce système des droits différentiels a été modifié et presque entièrement aboli par des lois postérieures (3 janvier 1847, 19 mai 1848, 2 mars 1851, 31 janvier 1852). M. de Foere ne cessa point de le soutenir avec une persévérance qui a conservé sa popularité dans les Flandres. Après le congrès de 1847, quand l'opposition libérale prit possession du pouvoir, il renonça au mandat de représentant, pour n'avoir pas à se prononcer entre les libéraux et les catholiques.

FOERSTER (Frédéric), écrivain allemand, né à Munchengosserstaedt, le 24 septembre 1792, étudia d'abord la théologie pour suivre la carrière ecclésiastique, puis se tourna vers l'archéologie et l'histoire des arts. En 1813, il entra comme volontaire dans le corps de Lutzow. Ami et compagnon d'armes de Théodore Kœrner, cet illustre Tyrtée allemand, mort sur le champ de bataille à l'âge de 22 ans, il excitait comme lui, l'enthousiasme de ses camarades par ses *Chants guerriers* (Schlachtenruf an die erwachten Deutschen). Ayant fait preuve à plusieurs occasions d'un grand courage personnel, M. Fœrster fut décoré de la croix de fer de Prusse et de l'ordre de Saint-Georges de Russie et obtint le grade d'officier.

Après la guerre, il fut nommé professeur à l'École d'artillerie et de génie, mais en 1817, accusé d'avoir trempé dans les affiliations politiques qui recrutaient alors presque toute la jeunesse allemande, il fut suspendu de ses fonctions. Exclu de l'enseignement public il se jeta dans la littérature et rédigea successivement la *Nouvelle revue mensuelle de Berlin*, la *Gazette de Voss* et le *Journal de la Conversation de Berlin*. En 1830 il entreprit, avec son frère Ernest (voy. ci-dessous), un voyage en Italie, et obtint à son retour une place au musée royal de Berlin.

M. Fœrster s'est exercé dans diverses branches de la littérature. On cite surtout ses travaux historiques : *Études pour servir à l'histoire militaire moderne* (Beitraege zur neuern Kriegsgeschichte; Berlin, 1816); *Éléments de l'histoire de Prusse* (Grundzüge der Geschichte des Preussstaates; Ibid., 1818, 2 vol.); *Manuel historique, géographique et statistique de la Prusse* (Handbuch der Geschichte, Geographie, etc.; Ibid., 1820-22, 3 vol.); *le maréchal Blücher et son entourage* (Leipsick, 1821); *la Jeunesse, l'éducation et l'esprit de Fréderic le Grand* (Berlin, 1822); deux ouvrages sur Wallenstein : *Albrecht de Wallenstein* (Potsdam, 1834) et *le Procès de Wallenstein devant le tribunal du monde*, etc. (Wallenstein's Process vor den Schranken des Weltgerichts, etc.; Leipsick, 1844), qui contiennent des documents inédits importants et jettent une lumière nouvelle sur les projets et sur la mort de cet homme célèbre; *Histoire de Fréderic-Guillaume I^er^ roi de Prusse* (Potsdam, 1834-1835, 3 vol.); *les Cours et les cabinets de l'Europe au* XVIII^e^ siècle (Ibid., 1836-1839, 3 vol.); *la Vie et les actions de Fréderic le Grand* (Leben und Thaten Friedrich des Grossen; Meissen, 1840-1841, 2 vol., 2^e^ édit., 1842); *Christophe Colomb* (Leipsick, 1842-1843, 3 vol.; 2^e^ édit., 1846); *les Héros de la Prusse pendant la guerre et pendant la paix* (Preussens Helden in Krieg und Frieden; Berlin, 1846; 4^e^ édit., 1855); *Histoire moderne de la Prusse* (Preussen's neuere und neuste Geschichte; Berlin, 1850 et suiv.), etc. Celles de ces publications qui sont postérieures à 1840, ont moins pour but le progrès de la science que la vulgarisation, dans le peuple allemand, de notions claires et vraies sur la politique et l'histoire.

On a encore de M. Fœrster : les *Lettres d'un vivant* (Briefe eines Lebenden; Berlin, 1827,

de France, aux *Nouvelles à la main*, de M. N. Roqueplan, etc. Il a été, dans ces dernières années, un des principaux rédacteurs de *l'Union*.

De 1837 à 1844, M. Fontaine a écrit en collaboration plusieurs vaudevilles et drames : *Sara la juive* (1838), en trois actes ; *Rifolard* (1840) ; *Louisette, ou la Chanteuse des rues* (1840), qui obtint au théâtre de la Gaîté un succès de vogue ; *Qui se ressemble se gêne* (1842) ; *la Chasse du roi* (1843) ; *l'Épicier de Chantilly* (1844) ; etc. Il a aussi fait représenter, à la Comédie-Française, un drame en cinq actes, intitulé : *les Spectateurs*, qui n'a pas été imprimé.

FONTAINE DE CRAMAYEL. Voy. CRAMAYEL.

FONTANIER (Victor), voyageur français, né en Auvergne, vers 1796, s'occupa d'abord de pharmacie. Admis à l'École normale sous la Restauration, ses opinions libérales le forcèrent d'en sortir. En 1819, il entra à l'École des naturalistes voyageurs, et, de 1822 à 1829, exécuta, par ordre du gouvernement français, un premier voyage en Orient, dont il a donné la relation : *Voyage en Orient* (1829, 2 vol. in-8). Il a fait depuis divers autres ouvrages qu'il a publiés sous les titres suivants : *Voyage en Orient pendant les années* 1831-32 (1834, in-8) ; *Voyage dans l'Inde et dans le golfe Persique par l'Égypte et la mer Rouge* (1844-1847, 3 vol. in-8) ; *Voyage dans l'archipel Indien* (1853, in-8). Il écrit dans la *Revue de l'Orient*.

Après avoir passé par les degrés inférieurs de la hiérarchie consulaire, M. Fontanier exerçait les fonctions de consul par intérim lorsqu'il fut mis à la retraite (1840), pour s'être permis de rompre, de son propre chef, avec le consul anglais. A l'occasion du mariage du duc de Montpensier (1846), il fut nommé consul à Singapore et chevalier de la Légion d'honneur. A la même époque, l'Académie des inscriptions et belles-lettres le choisit pour membre correspondant. — M. Fontanier est mort en 1857.

Son fils, M. Victor FONTANIER, a été attaché, comme naturaliste, à une expédition qui est partie en janvier 1856 pour explorer les côtes de la Chine.

FONTENAY (Alexis DALIGÉ DE), peintre français, né en 1815, à Paris, étudia sous MM. Watelet et Hersent et s'adonna au paysage. On a remarqué surtout de lui : *Vue prise sur la route de Grimsel* (1841) ; *Environs de Luz* (1844), accompagnés de dessins à la mine de plomb ; plusieurs paysages de la Guadeloupe et de la Martinique, entre autres *la Grande Soufrière* (1845) et la ville de *Fort-Royal* (1847) ; des *Vues de l'Oberland bernois* (1848) ; *la Route de Bastia à Ajaccio* (1852) ; *la Ferme et le Château*, à l'Exposition universelle de 1855 ; *Lauterbrünnen* (1857). Il a obtenu une 3e médaille en 1841 et une 2e en 1844.

FORBES (sir John), médecin anglais, né en 1787, à Cuttlebrae (comté de Banff), appartient à une bonne famille de la *gentry* écossaise. Élevé à l'académie de Fordyce, où il eut pour condisciple sir J. Clark, aujourd'hui médecin de la reine, et qui est resté son plus intime ami, il fit ses études spéciales à l'université d'Aberdeen, et y reçut, en 1817, le diplôme de docteur. A cette époque, il quittait, après plusieurs campagnes, le service médical de la marine royale, où il avait rang de chirurgien. Il avait aussi été attaché à l'état-major du général en chef de l'armée des Indes. Après avoir pratiqué sa profession à Penzance, puis à Chichester, il vint s'établir à Londres, où son habileté, la variété de ses connaissances et la sûreté de son jugement lui gagnèrent en peu de temps une réputation considérable. Ce fut lui qui, en 1821, introduisit dans la pratique médicale le procédé de l'auscultation en traduisant l'ouvrage de Laënnec, suivi bientôt d'un traité original, fruit de ses propres expériences (18[illegible]).

Aucun médecin contemporain n'a plus fait que lui en Angleterre pour la littérature médicale. Outre ses traductions annotées de Laënnec et d'Avenbrugger, il fut un des plus actifs collaborateurs de la *Cyclopædia of practical medicine*, un des recueils les plus estimés en ce genre. Il dirigea pendant douze ans, de 1836 à 1848, la *British and foreign medical Review* avec autant d'indépendance que de talent. Nommé en 18[illegible] médecin ordinaire du duc de Cambridge, il fut attaché, en 1840, à la personne du prince Albert et devint en outre médecin consultant de la maison de la reine. Le 8 août 1853, il a été créé chevalier. Il est membre du Collége des médecins, correspondant de l'Académie des sciences de France et fait partie de plusieurs compagnies savantes du continent.

On cite encore de sir J. Forbes : *Un mois en Suisse* (a Month in Switzerland, 18[illegible]) ; [illegible] *d'une excursion en Irlande* (Memorandums [illegible], 2 vol. in-8) ; *Paysages de l'Allemagne* [illegible] (Sight-seeing in Germany and the [illegible]).

FORCHHAMMER (Paul-Guillaume), [illegible] et archéologue allemand, né à Husum [illegible] en 1803, fit ses études au lycée de [illegible] l'université de Kiel. Docteur en philosophie [illegible] 1828, il prit ses licences, et commença [illegible] de voyages scientifiques auxquels il [illegible] riété. Après un séjour de quelques mois [illegible] et à Londres, en 1830, il partit pour la [illegible] où il demeura trois ans. Il revint en [illegible] pour publier, dans plusieurs ouvrages, les résultats de ses courses et de ses recherches. [illegible] tourna en Grèce, en 1839, accompagna [illegible] Othon dans les provinces du Nord et [illegible] ensuite l'Asie Mineure avec plusieurs [illegible] de la marine anglaise. Son mémoire sur la [illegible] de Troie parut d'abord dans les *Annales de la Société royale géographique* de Londres [illegible] suite d'un court voyage à la vallée du Nil [illegible] Pyramides, l'infatigable savant revint à [illegible] une troisième fois, puis passa à Rome, [illegible] envoya de précieux articles, sur les anciens monuments, à l'*Allgemeine Zeitung*.

Titulaire d'une chaire à Kiel depuis [illegible] M. Forchhammer vint y reprendre ses [illegible] 1842, et y fonda, avec le concours de [illegible] un musée archéologique et des fêtes [illegible] pour perpétuer le souvenir de cette [illegible] été reçu docteur en philologie à l'université de Kiel, en 1852, avec une thèse sur les *Commentaires de César*.

Outre un grand nombre d'articles insérés dans les journaux et revues, des préfaces et des dissertations curieuses, M. Forchhammer a [illegible] *Matériaux pour servir à la topographie* [illegible] (zur Topographie von Athen ; Gœttingue [illegible]), suivi plus tard de la *Topographie d'Athènes* [illegible] 1841). *Hellenika* (Berlin, 1837, [illegible]) ; *les Athéniens et Socrate ou les Lois et le Révolutionnaire* (die Athener und Socrates, etc. ; [illegible]) ; *Achille* (Kiel, 18[illegible]), livre curieux [illegible] d'une carte de la campagne de Troie ; un [illegible] nombre de mémoires importants, entre autres *l'Entrée d'Apollon à Delphes* (Apollo's [illegible] Delphi, 1840) ; *la Naissance de Minerve* (Geburt der Athene, 1841) ; *les Murs cyclopéens* (die Cyclopischen Mauern, 1847). Trois ouvrages [illegible] le fruit de ses études [illegible] *Ratione, quam Ar[illegible]* [illegible] *de animalibus, secu[illegible]*

telis arte poetica ex Platone illustranda (Kiel, 1847); enfin le *Manuel des Democrates* (Democratenbüchlein), publié en 1849, au milieu des agitations politiques de l'Allemagne, et où l'auteur recommandait aux hommes d'État allemands les idées du philosophe grec.

FORCHHAMMER (Jean-George), chimiste et géologue danois, né le 26 juillet 1794, à Husum (Schleswig), où son père était maître d'école, fut d'abord placé dans une pharmacie, reprit ses études en 1815 et alla les compléter à Kiel. Il se rendit à Copenhague où le célèbre physicien Oersted se l'attacha comme secrétaire et l'emmena avec lui dans une exploration minéralogique de l'île de Bornholm (1818-1819). M. Forchhammer fit ensuite, aux frais de l'État, plusieurs autres voyages en France, en Grande-Bretagne, en Danemark (1821). Il prit en 1820 le grade de docteur et publia une thèse (*de Mangano*, in-4), qui fait connaître une nouvelle propriété du manganèse. Nommé lecteur en minéralogie à l'université de Copenhague en 1823, il est devenu professeur titulaire en 1850. Il est en outre maître de chimie et de minéralogie à l'Institut polytechnique (1829) et à l'Académie des cadets de marine (1835), et co-directeur du Musée royal d'histoire naturelle (1848). Ses cours sont très-suivis. L'Académie des sciences de Copenhague, dont il était membre depuis 1825, le choisit pour secrétaire après la mort d'Oersted (1851). Il est aussi membre correspondant de la Société géologique de Londres (1822), de la Société des naturalistes de Dresde (1855) et de plusieurs autres académies étrangères. Décoré de l'ordre du Danebrog, il est commandeur de l'ordre suédois de l'Étoile polaire.

Les écrits les plus importants de M. Forchhammer sont : *État géognostique du Danemark* (Danemarks geognostiske Forhold; 1835, in-4, avec grav. et carte), et *Nature du sol de la Scandinavie* (Skandinaviens geognostiske Natur; 1843, in-8), qui renferment une foule d'observations nouvelles. Il a aussi publié un *Traité sur la chimie universelle des corps simples* (Laerebog i Stoffernes almindelige chemie; 1834-35), et de savants mémoires dans le *Coup d'œil de l'Académie des sciences* (Oversigt over det K.), etc.; dans les *Traités* (Afhandlinger) et les *Écrits* (Skrifter, série V^{e}) de la même compagnie; dans les *Actes du congrès des naturalistes scandinaves*, dans les *Annales de physique et de chimie* de Poggendorff, etc.

Un de ses fils, Jean-Nicolas-Georges FORCHHAMMER, né à Copenhague, le 20 mars 1827, s'est voué aux études classiques. Il professe à l'École de la Vertu civique, à Christianshavn, depuis 1845; il a publié quelques écrits.

FORESTER (John-Georges WELD FORESTER, baron), pair d'Angleterre, né en 1801, à Londres, fut envoyé, en 1826, à la Chambre des Communes, par le bourg de Wenlock. Il passa deux ans plus tard (1828) à la Chambre des Lords, où son père avait été appelé en 1821. Sous le ministère de sir R. Peel dont il partage les opinions, il a occupé la charge de capitaine des hommes d'armes de la reine (1841-1846), et c'est à ce titre qu'il fait partie du Conseil privé. Il n'est pas marié et a pour héritier de sa pairie son frère (voy. ci-après).

Son frère Georges-Cecil Weld FORESTER, né en 1807, à Londres, siége au Parlement depuis 1830 pour le bourg de Wenlock. Entré à dix-sept ans au service militaire, il obtint, grâce à l'achat des brevets, un rapide avancement; major en 1846 et lieutenant-colonel en 1848, il passa avec son grade aux gardes à cheval en 1853 et devint colonel l'année suivante. Comme député, il appartient au parti conservateur. Sous l'administration de lord Derby en 1852, il a été contrôleur de la maison de la reine et créé en même temps conseiller privé.

FORESTIER (Henri-Joseph), ou LE FORESTIER, peintre français, né à Saint-Domingue, en 1787, vint à Paris lors des troubles de cette colonie, et suivit, dès 1810, les ateliers de Vincent et de David, en même temps que l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix de peinture en 1812, et le grand prix en 1813, sur ce sujet : *la Mort de Jacob*. De retour à Paris en 1818, il exécuta divers travaux particuliers ainsi que des commandes officielles; mais son nom n'a paru que quatre ou cinq fois aux expositions annuelles, de 1819 à 1835. Colonel de la 4^{e} légion de la garde nationale de Paris, il s'est trouvé un instant compromis dans les journées de juin 1849. M. Forestier a été décoré en janvier 1832.

On cite de lui : un *Ecce Homo* (1819); *Jésus-Christ guérissant un possédé*, admis au Luxembourg, *saint Pierre délivré par l'Ange* (1827) : un tableau de *saint Front* et *la Vocation* du même saint, commandés par le ministère de l'intérieur et donnés à la ville de Périgueux (1831); *le Samaritain*, commandé par la préfecture de la Seine (1835). Le *Jésus-Christ* de 1827 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *les Funérailles de Guillaume le Conquérant*.

FOREY (Élie-Frédéric), général français, né à Paris, en 1804, fut admis, en 1822, à l'École militaire de Saint-Cyr. Après avoir rempli au 2^{e} léger les fonctions d'instructeur, il prit part à l'expédition d'Alger, tint garnison dans les Pyrénées jusqu'en 1835, année où il passa capitaine, et se distingua à Médéah, dans les opérations de la retraite qui suivit le premier siége de Constantine, et aux Portes-de-Fer. Mis, en 1840, à la tête d'un bataillon de chasseurs à pied, il fit de nouveau quatre campagnes en Afrique et rentra en France avec le grade de colonel (4 novembre 1844). Nommé général en 1848, il prêta un concours énergique à l'accomplissement du coup d'État du 2 décembre 1851, et reçut à cette occasion la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Le 22 décembre 1852, il était élevé au grade de général de division. Membre du Comité supérieur de l'infanterie, il a rendu très-efficaces les inspections générales dont il était chargé. Appelé, en 1854, à la division de réserve de l'armée d'Orient, il y fut chargé momentanément du commandement des troupes de siége devant Sébastopol. En 1857 il fut placé à la tête de la première division de l'armée de Paris. Le général Forey est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 21 octobre 1854.

FORGET (C... P...), médecin français, né en 1802, fut reçu docteur en 1828 et attaché, peu de temps après, à la Faculté de Strasbourg, où il occupe encore la chaire de clinique médicale. Ses travaux le firent associer, dès 1836, à l'Académie de médecine, en qualité de correspondant de première classe, et lui valurent, en 1844, la croix d'honneur. Nous citerons dans le nombre : *Médecine navale* (1832, 2 vol. in-8), nouveaux éléments d'hygiène, de pathologie et de thérapeutique à l'usage des chirurgiens de navire, corps dont il a fait quelque temps partie; *Influence de la médecine sur le développement et le bien-être de l'humanité* (1836, in-4); *Statistique médicale de Strasbourg* (1839); *Traité de l'entérite folliculeuse* (1840, in-8) ou fièvre typhoïde; *Clinique médicale de la Faculté de Strasbourg* (1843, in-8) pendant l'année 1841-1842, complétée, en 1846,

par un nouveau volume: des *Devoirs du médecin* (18..); *Précis des maladies du cœur, des vaisseaux et du sang* (1851, in-8), à la fois historique et pratique; etc.

Son frère, M. Amédée FORGET, reçu docteur à Paris en 1840, a été décoré en 1849. Membre de la Société de chirurgie, il a publié des *Mémoires* sur les polypes de l'utérus, les kystes des os maxillaires, les tumeurs du sein, l'amputation de la mâchoire inférieure, etc.

FORGUES (Paul-Émile DAURAND), littérateur français, plus connu sous le pseudonyme d'*Old Nick*, né à Paris, le 20 avril 1813, fit ses classes à Paris et son cours de droit à Toulouse. Il revint en 1834 à Paris, pour se consacrer au barreau et travailla deux ans dans le cabinet de M. Delangle. En 1836, il prononça à la rentrée de la conférence des avocats, l'*Éloge d'Henrion de Pansey*. Mais il renonça à une carrière qu'il promettait de parcourir avec éclat pour se livrer tout entier aux lettres. Il avait déjà publié dans la *Revue de Paris* quelques études sur la littérature anglaise et, à partir de 1837, il écrivit dans une foule de journaux. Chargé, en 1838, de la critique littéraire dans le *Journal du Commerce*, il y signa ses premiers articles de ce sobriquet anglais du malin esprit qui resta son pseudonyme littéraire, et se fit remarquer par les allures dégagées et par les hardiesses de sa critique. Il passa ensuite au *National*. Il publiait en même temps des articles satiriques dans *le Charivari*. Mais, à la suite d'attaques un peu vives contre *les Burgraves* de M. Victor Hugo, il eut avec son rédacteur en chef, M. Altaroche, quelques démêlés, et quitta ce journal. En 1840, M. Forgues, devenu un des collaborateurs les plus assidus de la *Revue britannique*, fit paraître, avec M. Adolphe Joanne, la traduction de l'*Histoire générale des voyages* de Desborough-Cooley (3 vol. in-18). La *Revue des Deux-Mondes* reçut aussi de lui, à cette époque, plusieurs articles sur la littérature anglaise. En 1843, il publia les *Petites misères de la vie humaine*, sujet anglais, traité avec une gaieté charmante et auquel Grandville prêta le concours de son crayon. Deux ans plus tard parut *la Chine ouverte* (1845, in-8), illustrée par M. Auguste Borget.

Après la révolution de Février 1848 qui portait au pouvoir ses amis politiques, M. Forgues se présenta sans succès aux élections générales de la Constituante dans le département des Hautes-Pyrénées et à une élection partielle dans le Gers. Dès cette époque, jusqu'à la suppression du *National*, il y rédigea les articles de politique étrangère, sans renoncer à la littérature; car, dans ces trois années se placent plusieurs traductions signées de lui: celles de *Jane Eyre*, réimprimée dans la *Bibliothèque des chemins de fer*, et de *Shirley*, romans intimes de Currer-Bell et celle de *Violette*, roman anonyme. Il collaborait en même temps à *l'Illustration* et à *l'Illustrated London News*.

Au 2 décembre 1851, M. Forgues ferma littéralement les portes du *National*. Depuis, il s'abstint de toute publication politique, mais il n'a pas cessé de prêter sa collaboration à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue des Deux-Mondes*, où il a donné d'intéressants travaux sur divers romanciers anglais et américains.

En 1854, M. Forgues reçut une haute marque de confiance de Lamennais, qui, mourant, lui a légué le soin de publier tout ce qu'il laissait d'écrits posthumes et de diriger toute édition qui viendrait à être faite de ses œuvres complètes. Un procès, qui lui a été intenté à cette occasion par la famille de Lamennais (1856), a jeté un jour intéressant sur les derniers moments de l'illustre penseur.

…ut servir à se faire une idée … gagnée sur les divers théâtres

…is), graveur français, membre … ocle (principauté de Neufchâ…), vint à Paris en 1805, entra … glois et suivit, en même temps … Léopold Robert, les cours de … arts, où il étudia à la fois la … re. Il opta pour cette dernière, … x en 1809, et le premier grand … oi de Prusse, présent alors à … s alliés, lui ayant accordé une … e pension de 1500 fr. par an, … il sollicita et obtint les mêmes … ni Léopold, avec lequel il partit … prit de passion pour Raphaël, … spécialement à reproduire les … is encore inconnu, il dut. sa … revenir en France, où il tra… à diverses collections. M. For… cultiver la grande gravure et … quelques-unes de ses meilleures … placé Tardieu à l'Académie des …

…mi ses œuvres principales: *les … Vierge à la légende*, et les deux … *aël*, d'après ce peintre; *la Vierge* … après Leonard de Vinci: *Énée et … Céphale*, d'après Guérin; *Fran … -Quint*, d'après Gros, *sainte Cé…* … l Delaroche, le portrait d'*Albert* … d'après Porbus; *Wellington*, d'a… On n'a vu de lui à l'Exposition uni… u'une gravure nouvelle, *la reine* … M Winterhalter. — Cet artiste a … édaille en 1824, une 1[re] en 1831, … première classe en 1855, et la … 28.

…n), journaliste et littérateur an… vcastle, en 1812, est cité comme … stes distingués de Londres. Col… *Examiner* depuis 1837, il en de… n 1848; ses travaux incessants … ontribué à faire de cette feuille, … *der* représente le parti radical, … portantes de la presse hebdoma… cie en lui un esprit original, de … n sens tout ensemble, une logique … tyle ferme et poli, et une grande … ler le goût et les besoins du pu… r a dirigé encore, pendant plu… la *Foreign quarterly Review*, et … *ly News*, après la retraite de … kens; mais sa santé l'obligea à se … es nouvelles fonctions. Il envoie … la *Revue d'Édimbourg*.

… occupations si variées, M. Forster … mps d'écrire une série de biogra… *Hommes d'État de l'Angleterre* (Li… tes men, 7 vol.), dont la meilleure, … *son temps*, a été présentée par des … ais comme un chef-d'œuvre de com… aire.

…-Antoine-Siméon), dit aussi SIMÉON-… e et aquarelliste français, né à Va… s), le 28 août 1793, étudia particu… quarelle sous Christian Brune, et … lon de 1824. De nombreuses com… ouvernement lui firent entreprendre … en Italie, en Corse, en Afrique, en … en Belgique. Il n'en figura pas moins … expositions annuelles de Paris, et … es de Lyon, de Douai et de la Société des amis des Arts (1842, 1827 et 1824). En 1834, il fut chargé, de concert avec MM. Morel et Puissant, de continuer, pour le musée de Versailles, la galerie des Gouaches de Bagetti; c'est là que sont ses œuvres principales dans le genre de l'aquarelle. En 1847, il a épousé en secondes noces M[lle] Élisabeth Collin, artiste connue depuis 1839 par de nombreux envois aux Salons.

Les aquarelles et sépias que M. Siméon-Fort a exposées, représentent en général des sites et des paysages. Nous citerons: *une Étude prise à Marly*, son tableau de début; *la Chute du Doubs*, *le Moulin de Dugny*, *le Couvent de la Vierge del Sasso*, *la Ville et le Château de Saint-Cloud*, au comte Pozzo di Borgo; *la Gorge au loup*, *les Fonds de Rochat*, *les Coteaux de Bellevue*, *les Bords de la Meuse*, *une Usine en Dauphiné*, *les Bords du lac Majeur*, *le Château d'Eu*, des *Vues* d'Afrique, *les Chênes du Doubs*, *la Route du Simplon*, *les Alpes maritimes*, *le Chemin creux*, *la Vallée de Meudon*, des *Intérieurs de forêt*, des *Effets du soir*, des *Soleils couchants*, des *Brouillards*, etc.; puis des sujets de genre: *les Contrebandiers*, *Jeune Nivernaise*, un *Portrait d'enfant* (1824-1853). Il a donné des dessins à l'*Album* de la duchesse de Berri (1828), et à l'*Album des Grecs* (1829). En 1855, il s'est abstenu de paraître à l'Exposition universelle. Mais on a vu de lui, au Salon de 1857, *les Vacheresses*, *les Bords du Loing*, et deux autres *Paysages*.

Les sujets fournis par M. Siméon-Fort aux salles d'aquarelles de Versailles ont trait principalement aux campagnes et batailles de la Révolution et de l'Empire et en retracent les diverses journées et les principaux incidents; ils ont absorbé près de dix ans de sa vie et forment une collection des plus rares et des plus précieuses, au triple point de vue de l'art, de l'histoire et de la topographie. La plupart, traités à la manière anglaise et avec une rare grandeur de style, ont été exposés aux Salons, de 1835 à 1847. M. Siméon-Fort a obtenu comme aquarelliste une 2[e] médaille en 1831; comme peintre, une 1[re] en 1836, et la décoration en juin 1842.

FORTESCUE (Hugues FORTESCUE, 3[e] comte), homme politique et pair d'Angleterre, né en 1783, à Londres, appartient à une famille élevée en 1746 à la pairie héréditaire. Sous le nom de vicomte Ebrington, qui est le second titre nobiliaire de la famille, il fut élevé à Oxford où il prit ses grades universitaires, et entra, aussitôt qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes. De 1804 à 1807, il y siégea pour Barnstaple; il n'y revint ensuite qu'en 1820 et fut réélu sans interruption jusqu'en 1839. A cette époque, il passa à la Chambre des Lords et prit, deux ans plus tard, les titres de son père. Dévoué au parti whig, il fut envoyé par lord Melbourne en Irlande, en qualité de vice-roi (1839), et sut maintenir la tranquillité dans ce pays agité par les passions politiques, jusqu'à l'arrivée des tories au pouvoir (1841). Sous le ministère de lord J. Russell, il a occupé, de 1846 à 1850, la charge de grand intendant de la couronne (*lord steward*). Il fait partie, depuis 1839, du Conseil privé. De son premier mariage avec la fille du comte d'Harrowby (1817), il a trois enfants, dont l'aîné se nomme lord EBRINGTON (voy. ce nom).

FORTIN (Charles), paysagiste français, né à Paris, vers 1815, et fils d'un artiste distingué, à la fois peintre et statuaire, étudia la peinture d'intérieur sous M. Beaume, le paysage sous Camille Roqueplan, et débuta au Salon de 1835. Il a donné depuis, dans ces deux genres: *Marine*

en goguette, *la Marchande de chiffons*, *le Retour à la chaumière*, *une Saboterie*, *le Coin du feu*, *le Barbier du village* (1835-1847); *Chaumière du Morbihan*, *la Boutique du boucher*, *Au bourg de Baz* (1849); *le Tailleur de campagne* (1850); des *Chouans* (1853); *le Benedicite*, acquis par l'État; *Pendant les vêpres*, *Cabane du Morbihan*, *la Leçon de musique*, *un Fumeur*, ces cinq derniers sujets à l'Exposition universelle de 1855; et au Salon de 1857, dix tableaux représentant également des scènes du Morbihan et des types bretons. — M. Ch. Fortin, qui habite tour à tour Paris et Nantes, a obtenu une 1re médaille en 1849, et une mention en 1855.

FORTOUL (Hippolyte-Nicolas-Honoré), littérateur français, ministre et sénateur, né le 13 août 1811, à Digne (Basses-Alpes), y commença ses études, les termina au collége de Lyon, et vint à Paris à la fin de l'année 1829, apportant un travail sur les chants populaires des Basses-Alpes. La révolution de Juillet, qui éveilla tant d'espérances, exerça une grande influence sur ses idées et sur son talent. Admis à écrire dans l'*Encyclopédie nouvelle*, dans *la Revue de Paris* et dans la *Revue des Deux-Mondes*, il y combattit vivement, comme critique, la théorie de l'art pour l'art, y prêcha la mission civilisatrice du poëte, telle que l'entendaient Lamennais, Pierre Leroux et Lamartine, et y développa volontiers les théories socialistes dont les chefs étaient ses amis. Ses deux romans de *Simiane* et *Steven*, réunis sous le titre de *Grandeur de la vie privée* (Paris, 1838, 2 volumes) témoignent des mêmes tendances. Occupé spécialement des arts, il visitait, dans de nombreux voyages, les chefs-d'œuvre des pays étrangers. Les résultats de ses études artistiques furent *la Danse des morts, dessinée par Hans Holbein, gravée sur pierre par Joseph Schlotthauer, professeur à l'Académie de Munich, expliquée par Hippolyte Fortoul* (Paris, 1842, 1 vol. in-16), et *de l'Art en Allemagne* (Paris, 1841, 2 vol. in-8). Des commentaires ingénieux, des considérations souvent hardies, distinguent ces deux ouvrages.

En 1840, M. Fortoul prit le grade de docteur ès lettres, avec une thèse *sur le Génie de Virgile*, et une autre *sur les Rapports entre la métaphysique et la logique d'Aristote*, et entra dans les fonctions universitaires. Pendant cinq ans, il professa, avec beaucoup de succès, à la Faculté des lettres de Toulouse, l'histoire des lettres françaises depuis la Renaissance, et fut nommé, en 1846, par M. de Salvandy, recteur et doyen de la nouvelle Faculté des lettres de la ville d'Aix. La révolution de 1848, qui trouva M. Fortoul dans cette position, opéra sur lui comme une réaction de celle de 1830. Envoyé, le 14 janvier 1849, à l'Assemblée constituante par une élection partielle du département des Basses-Alpes, il témoigna par ses votes d'un entier dévouement au président, dont il soutint également la politique personnelle à l'Assemblée législative. Le 28 octobre 1851, il fut appelé à faire partie, comme ministre de la marine, du cabinet Thorigny, qui précéda le coup d'État du 2 décembre. Le 3 décembre, il devint ministre de l'instruction publique, et déploya dès lors, dans la création d'un nouveau système d'études, une activité infatigable et une autorité inflexible. Ce système, dit de bifurcation, restreignait la philosophie, sous le modeste nom de logique, dans d'étroites limites, séparait profondément les sciences des lettres, et donnait à l'étude des premières une grande extension, plus conforme peut-être aux tendances de l'époque qu'aux lois et aux besoins de l'esprit humain. D'autres réformes venaient modifier profondément l'enseignement secondaire et la condition des professeurs, et porter la régularité et la discipline la plus minutieuse à tous les degrés de la hiérarchie. Par un décret du 9 mars 1852, la nomination des hauts fonctionnaires de l'instruction publique était rendue au pouvoir supérieur, et par un décret du 13 juillet 1855, l'Institut de France recevait une nouvelle constitution. On commençait à pouvoir juger ce système par ses fruits, quand la mort subite de son auteur, arrivée aux eaux d'Ems, le 7 juillet 1856, parut devoir en arrêter le développement. Dès l'année suivante, des modifications nouvelles ont été apportées (juillet 1857) à l'enseignement secondaire et à la condition des maîtres.

En dehors de ces tentatives de réforme, qui sont l'œuvre principale de M. Fortoul, il [illegible] sait et faisait décréter une série de publications nouvelles, telles que : le *Recueil des* [illegible] *de la Gaule et de l'Algérie*, les *Chants populaires de la France*, la *Collection des* [illegible] *çais*, le *Catalogue de la Bibliothèque* [illegible], dont il a déjà paru trois volumes et qui doit en avoir soixante-dix (1855 et suiv.). [illegible] teur en 1853, élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en [illegible], il reçut la croix de grand officier de la Légion d'honneur, le 1er janvier 1855.

Il faut encore mentionner parmi [illegible] deux extraits de l'*Encyclopédie* [illegible] en volume : *Étude sur la* [illegible] (Paris, 1839, in-8) et *Essai sur la* [illegible] *l'histoire de la peinture chez les* [illegible] *les modernes* (Paris, 1845 in-8); [illegible] XVIe *siècle* (Paris, 1838, in-8), dans la [illegible] thèque du *Magasin pittoresque*; de la [illegible] *antique au moyen âge* (Paris, 1842, [illegible] *tes de Versailles depuis son origine* [illegible] *jours*. (Paris, 1844, gr. in-8); enfin, *Études d'ar-* *chéologie et d'histoire* (Paris, 1854, 2 vol. [illegible]

FORTUNE (Robert), botaniste écossais, [illegible] 1813, dans le comté de Berwich, et [illegible] paysan des frontières de l'Écosse, ne reçut d'autre éducation que celle des écoles de [illegible] fut admis, après quelques études préparatoires, au jardin botanique d'Édimbourg. Ses [illegible] dans les sciences naturelles lui firent [illegible] tard un emploi au Jardin des plantes de [illegible] En 1842, la Société de botanique de [illegible] chargea de compléter la flore du nord de [illegible] Son voyage, qui produisit tous les résultats scientifiques désirés, fut, d'autre part, [illegible] ventures dont il écrivit l'intéressant [illegible] sous le titre de *Trois années en Chine* [illegible] years' wanderings in China; 1847), dont [illegible] tie a été traduite en français dans la *B*[illegible] *des Chemins de fer*.

Devenu administrateur du jardin [illegible] Chelsea, M. Fortune fut chargé, pendant [illegible] 1848, de faire en Chine des études [illegible] sur l'arbre à thé, sa culture, ses récoltes, [illegible] il partit aux frais de la Compagnie des Indes; [illegible] absence dura plus de trois ans. [illegible] eut-il livré au public ses nouvelles impressions: *les Régions à thé de la Chine* (Two visits to the tea countries of China, 1852), [illegible] une troisième fois pour l'extrême [illegible] continue sur une plus large échelle [illegible] ches scientifiques. On trouve de lui [illegible] articles dans l'*Athenæum* anglais.

FOSS (Henri-Hermann), poëte et homme [illegible] tique norvégien, né à Bergen, le 1[illegible] sept. 1790, destiné au commerce par ses parents, [illegible] brassa, en 1808, la carrière des armes. [illegible] temps après il se disti[illegible] dans l'île de Langer[illegible] gen, y occupa une [illegible]

avoir visité l'Angleterre, la France et les Pays-Bas, publia, en collaboration avec Jonas Rein et Magnus Falsen, la revue périodique, *le Spectateur du Nord*. En 1827 il alla siéger au Storthing sous les auspices du parti libéral et fut réélu par la ville de Christiania, où il vit aujourd'hui dans la retraite. Nommé conseiller d'État et chef du département de la marine en Norvége (1845), il garda ces hautes fonctions jusqu'en 1849 et les résigna à cette époque à cause du mauvais état de sa santé. On a de lui : le poëme de *Frithjof*, traduit de Tegner, et un recueil de vers intitulé : *Signes du temps* (Tidsnornerne).

FOSSATI (Jean-Antoine-Laurent), médecin phrénologue italien, est né le 30 avril 1786, à Novare, et fit ses études médicales à Pavie, où il prit en 1807 le grade de docteur en chirurgie. Élève de Scarpa dans cette dernière ville, il fut, à Milan, l'aide et le suppléant de Rocco, et peu après celui de Rasori, dont il adopta les idées d'indépendance et les innovations thérapeutiques. Compromis par des affiliations que ne purent faire oublier ses services pendant le typhus de 1817, il quitta la Lombardie à la fin de 1820, se rendit à Paris et commença à y propager les doctrines de Rasori, surtout celles relatives à l'application de la digitale, de l'aconit, de la gomme-gutte, et à l'emploi de l'émétique comme contre-stimulant dans les inflammations. Après avoir professé quelque temps ces mêmes idées à Londres, il revint se fixer à Paris en 1822 ; il y obtint, en 1825, l'autorisation de faire des cours de phrénologie, dans lesquels il adopta et professa chaleureusement le système de Gall ; en 1829, celle d'exercer la médecine, et, après les journées de Juillet 1830, le titre de médecin du Théâtre-Italien. Il retourna visiter son pays en 1826 et en 1851. Dans le premier de ces deux voyages, il introduisit à Turin, à Milan, à Pavie, les théories phrénologiques ; dans le second, moins exclusivement scientifique, il faillit perdre complétement sa liberté et fut, après un court emprisonnement à Rome, mis hors du pays. Il est un des fondateurs de la Société phrénologique de Paris et en a dirigé les travaux jusqu'en 1852. Il a pris part en France à l'organisation de la Société des patriotes, devenue plus tard la Société centrale italienne, à la création du *Nazionale Italiano*, journal éphémère de 1830, ainsi qu'à plusieurs manifestations contre l'intervention de l'Autriche dans les États italiens.

On a de M. Fossati plusieurs ouvrages dont les tendances philosophiques accusent le disciple de Gall et de Rasori, entre autres : *de la Nécessité d'étudier une nouvelle doctrine avant de la juger* (1827, in-8), *de l'Influence de la physiologie intellectuelle sur les sciences, la littérature et les arts* (1828) ; *de la Mission du philosophe au dix-neuvième siècle et du caractère qui lui est nécessaire* (1833, in-8) ; *Manuel pratique de phrénologie ou physiologie du cerveau* (1845, in-12), d'après les doctrines de Gall, Spurzheim, Combes, etc., de nombreux opuscules et mémoires fournis à la *Revista frenologica* de Barcelone, au *Zoist* anglais, au *Bulletin des sciences*, à la *Nouvelle biographie générale*, etc.

FOUCART (E.... V....), jurisconsulte français, né vers 1810, fit ses études de droit à la Faculté de Poitiers. Reçu avocat, il y fut chargé de la chaire de droit administratif qu'il occupe encore ; il est en outre doyen de cette Faculté. M. Foucart a été décoré en 1842.

Ses deux principaux ouvrages sont : *Éléments de droit public et administratif* (4ᵉ édit., 1855-1856, 3 vol. in-8), exposition méthodique des principes du droit public positif ; et un *Précis* (1844, dern. édit. 1850, in-8), suivi d'une bibliographie spéciale. Membre de la Société des antiquaires de l'Ouest, il a collaboré au recueil de cette compagnie et publié *Poitiers et ses monuments* (1842, in-8).

FOUCAULT (Léon), physicien français, né à Paris, le 18 septembre 1819, et fils d'un libraire-éditeur, étudia d'abord la médecine, tout en se livrant de préférence à la physique et aux sciences d'observation, puis s'occupa du daguerréotype, dès son apparition (1839). Il travailla, jusqu'en 1847, avec MM. Donné et Hippolyte Fizeau, prépara pendant trois ans le cours de microscopie médicale du premier et résolut, dès cette époque, divers problèmes de lumière et d'optique. Il inventa l'appareil illuminateur, aujourd'hui fréquemment employé pour substituer la lumière électrique aux rayons absents ou inégaux du soleil (1844) ; le régulateur électro-magnétique (1846), et fit de nombreuses expériences qui ont introduit dans la photographie une foule de procédés utiles.

Encouragé par Fr. Arago, M. Léon Foucault continua seul ses expériences, approfondit, pour le Bureau des longitudes, les théories de la mécanique et les vibrations lumineuses. On doit à ces dernières recherches l'application d'un pendule libre, oscillant dans l'espace, à la démonstration du mouvement terrestre et de la rotation du globe ; le *gyroscope*, autre application du pendule, indiquant, par la mesure exacte des mêmes rotations du globe, l'orientation astronomique (1846-1854) ; enfin des observations relatives à la chaleur et au magnétisme, et portant principalement sur les foyers incandescents et les corps métalliques. Ces travaux lui ont mérité la grande médaille de Copley, décernée par la Société royale de Londres, la décoration de la Légion d'honneur en décembre 1850, et le titre de physicien de l'Observatoire à la fin de 1854.

On n'a de lui que des mémoires insérés, de 1843 à 1856, dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, et plusieurs *Traités scientifiques*, dans la *Bibliothèque d'instruction populaire*. Il rédige, depuis le mois d'avril 1846, la partie scientifique du *Journal des Débats*.

FOUCHÉ-LEPELLETIER (Édouard-Edmond), industriel français, membre du Corps législatif, a obtenu, comme fabricant du produit chimique connu sous le nom d'*eau de Javelle*, les premières récompenses aux Expositions de Paris et de Londres, et la décoration de la Légion d'honneur le 15 avril 1851. Vice-président du conseil des prud'hommes et membre du conseil de surveillance de l'administration de l'assistance publique, il se présenta, après le coup d'État du 2 décembre, sous les auspices du gouvernement, aux suffrages des électeurs de la 6ᵉ circonscription de la Seine, et entra au Corps législatif, dont il a été réélu membre en 1857. Il fait partie de la commission municipale de Paris.

FOUCHER (Joseph-Désiré), général français, sénateur, est né au village de Quelaineil (Mayenne), le 17 avril 1786. Engagé volontaire en 1804, il fit toutes les campagnes de la garde impériale, dans laquelle il arriva jusqu'au grade de capitaine (1814). Sous la Restauration, il devint lieutenant-colonel pendant la guerre d'Espagne et colonel du 45ᵉ de ligne en 1829. Il resta trois ans aux colonies sous Louis-Philippe ; nommé maréchal de camp en 1835, et lieutenant général en 1846, il ne fut employé qu'à l'intérieur. Après avoir commandé la Moselle, il a reçu, en 1848,

le commandement de la 1re division militaire (Paris), où il contribua à la répression des journées de juin et celui de la 2e division (Lille), le 10 juillet suivant. Le général Foucher a été nommé sénateur, lors du rétablissement de l'Empire (31 décembre 1852). Il est, depuis le 2 décembre 1850, grand officier de la Légion d'honneur.

FOUCHER (Victor-Adrien), magistrat français, né à Paris, le 1er juin 1802, étudia le droit dans cette ville et fut nommé, en 1823, substitut du procureur du roi à Alençon. Il occupait cet emploi lorsqu'il publia : *de l'Administration de la justice militaire en France et en Angleterre* (1825, in-8), et la traduction de l'*Acte du Parlement d'Angleterre, du 22 juin 1825, modifiant et réunissant en une seule loi les statuts relatifs au jury* (1827, in-8). Procureur du roi à Argentan, en 1827, et avocat général à la Cour royale de Rennes en 1829, il quitta la magistrature en 1845 et devint directeur général des affaires civiles en Algérie et maître des requêtes en service extraordinaire. En 1847, il échangea ces fonctions contre celles de conseiller à la Cour royale de Paris; puis il fut nommé, en 1849, procureur de la République près le tribunal de la Seine, et, l'année suivante, il entra à la Cour de cassation. Il est de plus membre du conseil de la Légion d'honneur, du Conseil municipal de Paris et du Comité consultatif de l'Algérie. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 25 février 1850, il a le même rang dans l'ordre d'Isabelle la Catholique.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de M. Foucher : *du Pouvoir accordé aux cours et tribunaux de connaître du compte rendu de leurs séances* (1830, in-8); *de la Législation en matière d'interprétation des lois en France* (1834, in-8; 2e édit., 1835); *Commentaire des lois des 25 mai et 11 avril 1838 relatives aux justices de paix et aux tribunaux de première instance* (1839, in-8). Il avait entrepris, en 1839, une nouvelle édition des *Assises du royaume de Jérusalem* (textes français et italien), qui n'a que quelques livraisons. Il dirige depuis 1833 l'importante *Collection des lois civiles et criminelles des États modernes*, qui comprend déjà le *Code pénal* et le *code civil de l'Autriche*, le *Code criminel du Brésil*, les *Lois de la procédure criminelle et lois pénales des Deux-Siciles*, le *Code de commerce d'Espagne et de Hollande*, le *Code civil de Russie* et *de Sardaigne*.

M. Foucher a publié en octobre 1851, sous ce titre : *le Suffrage universel et la loi du 31 mai 1850*, une brochure que l'on crut écrite sous une haute inspiration. On lui attribue un opuscule : *Mademoiselle de Chevreuse, épisode de la Fronde* (Rennes, 1841, in-8, 50 exemplaires), qui n'a pas été mis dans le commerce. Enfin, il a été collaborateur de la *Revue française*, de la *Gazette des tribunaux* et autres recueils de jurisprudence.

FOUCHER (Paul-Henri), littérateur et auteur dramatique français, frère du précédent, né à Paris, le 21 avril 1810, passa quelques années dans les bureaux d'un ministère et donna sa démission pour se livrer à la littérature. Il débuta dans les jours d'effervescence romantique, vers 1831, sous les auspices de M. Victor Hugo, son beau-frère, et se jeta dans la mêlée avec toute l'ardeur de la jeunesse et de l'enthousiasme. Il publia successivement plusieurs volumes dont le fond, la forme et le style appartenaient à la nouvelle école : *Saynètes* (1831, in-8); *la Misère dans l'amour* (1832, in-8), histoire contemporaine; *les Passions dans le monde* (1833, in-8), contes nouveaux; *Tout ou rien* (1834, in-8).

M. Foucher s'appliqua ensuite plus particulièrement au genre dramatique dans lequel il s'était déjà essayé par un drame historique en vers, *Yseult Raimbauld* (1831, 4 actes). Ses pièces, représentées sur les diverses scènes de Paris, s'élèvent à plus de soixante. A côté de vaudevilles d'œuvres éphémères, on trouve des drames [illegible] tants qui ont obtenu de grands succès de [illegible] les plus applaudis sont : *Caravage* (3 actes, [illegible]) avec M. Ch. Desnoyer; *Jeanne de Naples* (5 actes, 1837); *les Chevaux du carrousel* (5 actes, 1839), avec M. Alboize; *le Pacte de famine* (5 actes, 1839), avec M. Élie Berthet; *la Tour* [illegible] (5 actes, 1842), avec M. Alboize; *Rodogune*? [illegible] le même (3 actes et un prologue, 1843); *la Justice de Dieu* (5 actes, 1845), avec M. [illegible] geois; *Notre-Dame de Paris* (5 actes et [illegible] tableaux, 1850), tiré du roman de M. Victor Hugo; *la Bonne aventure* (5 actes et un prologue, [illegible]), avec M. Dennery; *la Joconde* (1855), comédie en 5 actes, avec M. Régnier. Il a aussi fait [illegible] tragédie, *Don Sébastien de Portugal* ([illegible] 1839), et écrit les librettos de deux [illegible] *Vaisseau fantôme* (2 actes, 1842); [illegible] *Palestine* (3 actes, 1844); du ballet [illegible] (1846), avec M. Mazillier, et de plusieurs [illegible] comiques. Il a collaboré activement [illegible] naux et revues, auxquels il a fourni [illegible] des nouvelles et des romans-feuilletons. Depuis 1848, il est chargé d'un courrier [illegible] tidien dans *l'Indépendance belge*. Il [illegible] chevalier de la Légion d'honneur en 18[illegible].

FOUCQUETEAU (N....), magistrat français, ancien représentant du peuple à l'Assemblée constituante, né à Saumur, le 7 juin 18[illegible], [illegible] et s'inscrivit comme avocat, en 18[illegible], [illegible] de Chinon. Connu pour ses opinions libérales, [illegible] fut nommé par Dupont (de l'Eure), en [illegible] procureur du roi à Ajaccio, et destitué [illegible] après, lors de la retraite de son protecteur, [illegible] vint à Chinon. En 1848, il refusa du gouvernement provisoire le poste de procureur au tribunal de cette ville, et fut élu représentant à l'Assemblée nationale, le cinquième sur huit élus, par [illegible] suffrages; il y vota généralement avec la [illegible] et après l'élection du 10 décembre, [illegible] tique intérieure et extérieure de l'Élysée. [illegible] réélu à la Législative, il est, depuis 18[illegible], président du tribunal civil de Chinon, et [illegible] du conseil général de l'Indre-et-Loire.

FOUDRAS (marquis DE), romancier [illegible] né à Paris, vers 1810, débuta par des [illegible] *Fables et apologues* (1839); *Échos de l'*[illegible] *Chants pour tous* (1842); il se mit [illegible] écrire, pour les journaux légitimistes, des [illegible] dont les sujets sont empruntés [illegible] annales du « bon vieux temps » ou [illegible] grand monde, et qui ne manquent [illegible] d'imagination. Sa fécondité est telle que, [illegible] seule année 1852 il a paru sous son [illegible] taine de volumes.

Voici les titres de quelques-unes de [illegible] tions : *le Décameron des bonnes gens* [illegible] *les Gentilshommes d'autrefois* (18[illegible]); *Suzanne d'Estouville* (1845, 4 vol.); [illegible] *Miremont* (2 vol.); *les Chevaliers du* [illegible] *net* (1847, 10 vol.); *les Viveurs d'autrefois* ([illegible] 4 vol.), en collaboration avec M. de M.; *un Capitaine de Beauvoisis* (1849, 2 vol.); [illegible] *price de grande dame* (1850, 3 vol.); [illegible] *Gourdon* (1850, 4 vol.); *Diane et Vénus* ([illegible] 4 vol.); *un grand Comédien* (1853, 3 v[illegible]); *Drame de famille* (1854, 5 vol.); *les* [illegible] *Paris* (1855, 4 [illegible] roult; *les Veillée*[illegible] *Comtesse Alvinzi* [illegible]

FOULD (Achille), homme politique et financier français, ministre d'État, sénateur, né à Paris le 31 octobre 1800, fit ses classes au lycée Charlemagne. Fils d'un riche banquier israélite mort en 1855, il s'initia aux affaires dans la maison de son père, se livra en amateur à l'étude des beaux-arts et compléta son éducation par des voyages dans le midi de la France, en Italie et en Orient. En 1842, il entra dans la vie politique. Déjà membre du conseil général des Hautes-Pyrénées, il fut alors nommé député de Tarbes. A la Chambre, il ne traita que les questions de finance et d'économie, et bientôt, en matière de douanes, d'impôts, d'emprunts et de budgets, son opinion fit autorité. Il prit plus spécialement part aux discussions sur les chemins de fer, le sucre indigène, les Caisses d'épargne, et éclaira surtout cette question de la conversion de la rente, qu'il devait contribuer à trancher plus tard. En 1844, il fut nommé rapporteur de la Commission relative au imbre des journaux, et fit rejeter l'amendement le M. Chapuys de Montlaville. Il soutint aussi dans a politique extérieure le ministère Guizot, en otant avec la majorité.

Après la révolution de Février, M. Fould acepta de bonne grâce les faits accomplis et offrit les onseils de son expérience au gouvernement proisoire, dont plusieurs membres l'accusèrent plus ard, dans l'Assemblée nationale, de les avoir poussés aux mesures extrêmes et aux moyens désespés. Il fut nommé représentant de la Seine à la Contituante, aux élections partielles du 8 juillet. Il est ité comme ayant payé de sa personne aux journées e juin. A la même époque, il publia, sous les tires de : *Pas d'assignats! Opinion de M. A. Fould ur les assignats*, deux brochures qui signalaient danger des théories économiques dont quelques hefs du pouvoir proposaient l'application. Les bservations qu'il portait à la tribune, sur les ons du Trésor et les fonds des Caisses d'épargne, r l'impôt des boissons, le projet de l'achèveent du Louvre, etc., lui gagnèrent la conance et la sympathie de la majorité de l'Assemblée. Il fut rapporteur du projet de loi pour remboursement des 45 centimes, membre de verses commissions, notamment de celle chare des comptes du gouvernement provisoire, ce i le mêla aux plus violentes discussions et l'exa aux plus vives attaques.

Quatre fois ministre des finances sous la prélence de Louis-Napoléon, M. Ach. Fould traailla à rendre la confiance aux capitalistes, retirer les projets relatifs à l'impôt sur le reu, sur les loyers, sur les créances hypothéres, et demanda le maintien des droits d'octroi de l'impôt sur les boissons. Ce fut lui qui subua à l'intermédiaire des banquiers celui des eveurs généraux pour liquider, par des souiptions ouvertes dans les départements, queles millions de rente de provenances diverses. succès révéla tout le parti qu'on pouvait tirer ne opération semblable en matière d'emprunt. A. Fould présenta encore divers projets de loi r modifier les droits d'enregistrement, le sere des postes, la taxe des lettres, pour étendre irculation des billets de banque dont il faisait ser le cours forcé, facilita le rachat des actions quatre canaux du Rhône au Rhin, et une rétition plus équitable de l'impôt foncier par une velle évaluation des revenus territoriaux, et enfin l'auteur ou l'instigateur de la Banque gérie, de la loi sur les pensions civiles, de la nie pénitentiaire de Cayenne, de la réunion douanes aux contributions indirectes, de l'éissement des Caisses de retraite et de secours la vieillesse, d'importantes réformes du code stier et du code de commerce. Fidèle aux principes qui dominent le régime commercial de la France, il maintint le système protecteur des douanes, tout en faisant droit, par de profondes modifications des tarifs, à de justes réclamations.

Les dissentiments qui, à divers intervalles, s'étaient élevés entre M. Fould et le président de la République, ne l'empêchèrent pas de reprendre, au 2 décembre 1851, le ministère des finances, dont il se démit le 25 janvier 1852, à la suite du décret sur les biens de la famille d'Orléans. Il fut compris, le même jour, dans la seconde promotion des sénateurs, et rentra au pouvoir peu après, comme ministre d'État et de la maison de l'empereur. Il a, en cette qualité, provoqué ou dirigé les travaux de l'Exposition universelle de 1855, la réorganisation de l'Opéra comme administration d'État, et l'achèvement du nouveau Louvre (1853-57). M. A. Fould est décoré de divers ordres étrangers, et commandeur de la Légion d'honneur depuis le 8 décembre 1852.

Son frère aîné, M. Benoît Fould, né à Paris, en 1792, et dont il fut l'associé jusqu'à son entrée dans les fonctions publiques, dirige encore aujourd'hui la maison de banque longtemps connue sous la raison *Fould, Oppenheim et Cie*. Il a été lui-même député de 1834 à 1848. Dévoué à la dynastie d'Orléans, il appuyait de ses votes la politique du ministère, ne se mêlant activement qu'aux discussions relatives aux questions de finances, de douanes et d'industrie. Il a été décoré en octobre 1843.

FOUNG-HIÈN-SAN, ou Nan-wang, c'est-à-dire roi du Sud, un des chefs de l'armée insurrectionnelle en Chine, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'empire chinois. Lettré de la province de Canton, il a subi des examens publics dont il est sorti gradué. Il est né vers 1821. On le dit très-aimé de ses compagnons d'armes, qui lui accordent de très-grands talents. Il ne porte pas de moustaches et ses traits ont encore quelque chose de juvénile. Au milieu de la vie agitée des camps, il se renferme autant que possible dans l'isolement pour se livrer à des occupations littéraires. (Voy. Tien-té.)

FOURAU (Jacques), peintre français, né à Paris, le 9 mai 1803, suivit dès 1820 les ateliers de Guérin et du baron Gros, en même temps que l'École des beaux-arts, où il remporta en 1830 la première médaille de paysage historique, et débuta au Salon de 1827. Il a paru sans interruption à tous les Salons suivants, et donné dans tous les genres de peinture, histoire, portrait, fruits, dessins, pastels, les preuves d'une fécondité réelle et d'un pinceau facile, retraçant les sites et les types, européens ou orientaux, des pays parcourus par l'auteur de 1838 à 1843. Nous citerons, de cette longue liste d'œuvres : *le Mariage de Tobie* (1827) ; *Ulysse et Nausicaa* (1834) ; *la Défense de Valenciennes* (1838) ; *le Messager* (1839) ; *les Eaux douces du prophète Élie*, près de Constantinople, *le Massacre des janissaires*, *Vue de Thérapia* (1842) ; *Chatterton mourant* (1844) ; *les Petits pêcheurs* (1846) ; *Enfant jouant avec des fleurs* (1848) ; *l'Entrée du Bosphore* (1849) ; de nombreux *portraits*, en pied, équestres, historiques ou pittoresques ; *sainte Agathe*, *Portrait de l'auteur*, admis à l'Exposition universelle de 1855 ; *le Portrait de M. A. de Vigny* et *l'Embuscade au bouquet* (1857), etc.

FOURCHEUX DE MONT-ROND (Clément-Melchior-Justin-Maxime), littérateur français, né à Bagnols (Gard), le 4 septembre 1805, et ancien élève de l'École des chartes, a écrit tous ses ouvrages sous le nom de Maxime de Mont-Rond ;

nous mentionnerons entre autres : *Essais historiques sur la ville d'Étampes* (1836-37, 3 vol. in-8), accompagnés de planches, notes et pièces justificatives; *Tableau historique de la décadence et de la destruction du paganisme en Occident* (1838, in-12), qui s'étend de Constantin à Charlemagne; *la Vierge et les saints en Italie* (1842, in-8), récits de voyage; *Jeanne d'Arc* (1844); *les Français à Rome* (1851, 2 vol. in-8), histoire de l'expédition de 1849; *Constantinople* (1854, in-8), suivi d'un précis de l'histoire de l'empire d'Orient. Cet auteur a également publié, pour la librairie Lefort, de Lille, une quarantaine de volumes de biographie, de piété et de morale.

FOURMENT (N..., baron DE), sénateur français, ancien représentant du peuple, est né à Roy (Ardennes), en 1790. Fils d'un riche propriétaire, il entra fort jeune dans la carrière administrative, fut sous-préfet de Rhétel et obtint la croix de la Légion d'honneur le 19 septembre 1814. Il renonça bientôt aux fonctions publiques et se livra à l'industrie. Il transforma l'ancienne abbaye de Cercamp-les-Trévent en manufacture de tissage de laine. Après avoir, sous le règne de Louis-Philippe, professé les opinions libérales, il se présenta en 1848 aux suffrages des électeurs de la Somme, et fut nommé représentant du peuple, le douzième sur quatorze, par 105 269 voix. Membre du Comité du travail, il vota constamment avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution, mais il s'abstint de déclarer que le général Cavaignac avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint énergiquement la politique de l'Élysée. Réélu à la Législative, il fit partie de la majorité formée par la coalition des anciens partis. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut compris dans la première promotion de sénateurs. Il fait partie du conseil général de la Somme et dirige, dans ce département, en société avec son fils, plusieurs établissements industriels très-importants, notamment trois filatures de laine.

FOURNAS (Édouard DE), ancien représentant du peuple français, né à Hennebon (Morbihan), le 8 juillet 1803, entra, en 1819, à l'École militaire de Saint-Cyr, et passa de là dans les dragons. Il fit l'expédition d'Espagne, fut nommé capitaine de cuirassiers dans la garde royale, et donna sa démission en 1830. Retiré dans ses terres du Morbihan, il se livra tout entier à l'agriculture. Le parti légitimiste le fit élire membre du conseil général du département, mais soutint sans succès sa candidature à la députation. Après la révolution de Février, il fut élu, le huitième sur douze, représentant du peuple dans le Morbihan, pendant que son frère l'était dans le Finisterre. Membre du Comité de la marine, il vota avec la droite, et adopta l'ensemble de la constitution républicaine, quoiqu'il eût demandé en vain qu'elle fût soumise à la sanction du peuple. Après l'élection du 10 décembre il se montra contraire à la politique de Louis-Napoléon, et se rapprocha ainsi plusieurs fois de la gauche. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

FOURNAS (Balthazar DE), ancien représentant du peuple français, frère du précédent, est né aussi à Hennebon, le 20 octobre 1806. Neveu et fils adoptif de M. du Boldéru, ancien pair de France, il entra à l'École de marine, en 1821. Il fit la campagne de Morée et se distingua, au combat de Navarin, par une action d'éclat qui lui valut la croix de la Légion d'honneur (3 août 1828). Parvenu au grade de lieutenant de vaisseau, il donna sa démission après la révolution de 1830, se retira dans sa terre d'[illegible] (Finisterre) pour s'y livrer à des travaux [illegible] pendant tout le règne de Louis-Philippe [illegible] des opinions légitimistes. En 1848, il fut [illegible] représentant dans le Finisterre, le [illegible] quinze, par 57,508 voix. Membre du Comité [illegible] marine, il vota ordinairement avec la droite [illegible] s'abstint dans un grand nombre de [illegible] surtout après l'élection du 10 décembre. Il [illegible] fut point réélu à l'Assemblée législative.

FOURNEL (Marie-Jérôme-Henri), [illegible] français, né en 1801, suivit, de 1817 à [illegible] cours de l'École polytechnique et passa [illegible] dans le corps royal des Mines; il en parcourut [illegible] grades successifs, fut, de 1842 à 1848, [illegible] service des mines en Algérie, et nommé à [illegible] retour ingénieur en chef de première classe [illegible] beaux jours de la secte saint-simonienne [illegible] un de ses fervents propagateurs, [illegible] et écrivit plusieurs ouvrages [illegible] trines nouvelles, dont l'esprit se retrouve [illegible] dans plusieurs autres de ses livres [illegible] officier de la Légion d'honneur en [illegible]

On a de M. Fournel : *Bibliograp*[illegible] *nienne, de 1802 à 1832* (1833, [illegible] *de fer du Havre à Marseille* ([illegible] *gites houilliers et métallifères* [illegible] *déen* (Imprimerie royale, 1836, in-4 [illegible] *Examen de quelques questions de* [illegible] (1838); *Coup d'œil historique et* [illegible] *Texas* (1841); *Alger, coup d'œil* [illegible] *piraterie jusqu'au* XVI*e* *siècle* ([illegible] in-8); *Étude sur la conquête d'Afrique* [illegible] *Arabes* (1857, in-4), etc.

FOURNET (Victor), géologue français [illegible] Paris, le 15 mai 1801, suivit, de 182[illegible] cours libres de l'École des mines, et [illegible] nommé directeur des exploitations [illegible] du Katzenthal (Bas-Rhin). De 1828 à 18[illegible] direction des mines de Pontgibaud (Puy-de-Dôme). Reçu alors docteur ès sciences, il [illegible] l'année suivante, professeur de minér[illegible] géologie à la Faculté des sciences de Lyon [illegible] devint en outre essayeur du bureau de [illegible] Il est membre correspondant des Académies des sciences de Paris et de Turin, de la Société [illegible] lomatique, de la Société géologique, [illegible] la Société métallurgique de France, [illegible] de Lyon; chevalier de la Légion d'honneur [illegible] l'ordre des Saints Maurice et Lazare.

Peu de savants ont déployé dans [illegible] autant d'activité que M. Fournet, [illegible] de services à la science et à l'indus[illegible] géologue, il a posé les bases d'une [illegible] velle sur la distribution des terrains [illegible] en France; démontré, après vingt [illegible] cherches, que la formation houillère [illegible] nue en France aussi bien qu'en A[illegible] Belgique, ce que les sondages effectués [illegible] zot sur ses indications sont venus [illegible] double théorie de la formation des [illegible] granits a pris rang dans la science, [illegible] sur les formations sédimentaires, particu[illegible] sur la formation jurassique et la form[illegible] cée, partagées par M. Dufrenoy, ont [illegible] tables changements dans la carte géolo[illegible] notre pays. Enfin, sur la question du [illegible] phisme des roches, et en particulier [illegible] la dalamisation des calcaires du Tyrol, [illegible] des idées qui ont fini par être adoptées [illegible] serve par Léopold de Buch.

Comme minéralogiste, M. Fournet s'est [illegible] principalement des transformations [illegible] qui se manifeste[illegible] Abordant aussi [illegible]

tion des minéraux, il a cherché à rattacher tous les cas particuliers à une idée première, celle de l'association des substances minérales. En métallurgie, il s'est proposé de perfectionner le mode de traitement des minerais de plomb, de diminuer la vaporisation du métal fondu et de simplifier les opérations ayant pour but de concentrer l'argent dans les plombs d'œuvre. Ses études sur ce sujet l'ont conduit à établir l'ordre précis de sulfurabilité des métaux, désigné par les métallurgistes allemands sous le nom de *loi Fournet*.

En météorologie, prenant pour base de ses théories un principe tout opposé à celui des influences locales, professé par Arago, il voit, dans la plupart des phénomènes, de grands effets qui se propagent à d'énormes distances. Ce qu'il prouva notamment par ses recherches sur la pluie de terre tombée, en 1846, dans le bassin du Rhône, en suivant ce phénomène depuis le golfe du Mexique jusqu'à la mer Noire. Enfin, par ses travaux hydrographiques, il a réussi à doter la ville de Lyon d'une abondante fourniture d'eau puisée dans le Rhône souterrain, dont il a démontré l'existence. Toutes les recherches de M. Fournet ont été exécutées à ses frais, sans qu'il ait jamais reçu ni encouragement ni mission d'aucun gouvernement.

Professeur assidu et chercheur infatigable, il n'a toutefois encore publié que des mémoires et des notices. On les trouvera épars dans une foule de recueils scientifiques, et notamment dans les *Annales de chimie et de physique*, les *Comptes rendus* des séances de l'Académie, les *Annales des mines*, les *Bulletins de la Société géologique*, les *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, etc., etc.; il se propose de les réunir en trois grands ouvrages qui auront pour titre respectif : 1° *Perfectionnement de la théorie houillière ; Extension des terrains houilliers en France ;* 2° *Perfectionnement de la théorie des filons métallifères ;* 3° *Géographie physique du bassin du Rhône, composée de trois parties : Orographie, Hydrographie et Météorologie.*

FOURNEYRON (Benoît), ingénieur français, ancien représentant du peuple, né le 31 octobre 1802, à Saint-Étienne (Loire), est fils d'un géomètre. Admis à l'École des mines de cette ville en vertu d'une dispense d'âge, il se distingua de telle sorte dans le cours de ses études, qu'il fut jugé digne de suppléer son professeur de mathématiques. A sa sortie (1819), il fut attaché à l'exploitation des mines du Creuzot. Au nombre de ses travaux les plus remarquables, nous devons citer, en première ligne, les turbines auxquelles il a donné son nom, et dont un essai en grand fut tenté avec un plein succès, en 1827, à Inval, dans la manufacture de MM. Da[illegible] et Cie. Les résultats de l'expérience ont été consignés dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences, en 1836. Ce corps savant lui avait décerné, dès 1833, le prix de [illegible] francs, [illegible] mis au concours depuis [illegible]. Il obtint [illegible] une [illegible] et à l'Exposition industrielle [illegible] de 1839 et une médaille d'honneur à celle [illegible]. Aujourd'hui, son invention et les applications [illegible] auxquelles elle a donné lieu sont [illegible] dans un grand nombre de manufactures [illegible] [illegible]

du dernier règne, M. Fourneyron lutta avec talent contre la compagnie des mines de la Loire et ruina, dans plusieurs mémoires, ses prétentions à convertir en monopole l'exploitation des bassins houilliers de Saint-Étienne et de Rive de Gier. En 1847, il fut porté par l'opposition sur la liste des candidats aux fonctions de maire du 2e arrondissement. Lorsque la révolution de Février éclata, il fut envoyé à l'Assemblée constituante, parmi les représentants de la Loire, par 41 833 suffrages. Membre du Comité du travail, il vota en général avec la droite, mais en réservant son indépendance sur certaines questions, telles que l'impôt progressif, la proposition Rateau, etc. Il a été décoré en 1839.

On a de ce savant ingénieur : *Mémoires sur les turbines hydrauliques et leur application en grand* (Liége, 1841, in-8), et *Table pour faciliter les calculs des formules relatives au mouvement des eaux dans les tuyaux de conduite* (1844, in-8).

FOURNIER (l'abbé Félix), ancien représentant du peuple français, né à Nantes (Loire-Inférieure), le 2 mai 1803, d'une famille de colons de Saint-Domingue, fut, à la fin de ses études classiques, nommé professeur de littérature et de philosophie au séminaire de Nantes. Bientôt après, il entra dans les ordres et devint successivement vicaire et curé de Saint-Nicolas. Rédacteur de *l'Union de Nantes*, il appartenait, sous le règne de Louis-Philippe, à l'opposition légitimiste. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 81 719 voix, et la population ouvrière protesta contre son élection par des violences qui troublèrent un moment l'ordre public. Il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de Louis-Napoléon. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

FOURNIER (Marc-Jean-Louis FOURNIER, dit MARC-), auteur dramatique français, d'origine suisse, né à Genève, en 1818, d'une famille de protestants éloignée de France par la révocation de l'édit de Nantes, fit les études les plus complètes dans cette ville qu'il dut quitter, en 1838, à la suite de l'échauffourée sardo-polonaise organisée par le malheureux Ramorino. Il vint à Paris, se jeta dans le journalisme et écrivit successivement dans *le Globe*, *le Commerce*, *le National* et *le Capitole*. Il collabora surtout activement à l'ancien *Figaro*, sous la direction de M. Alphonse Karr, au *Satan* et au *Corsaire-Satan* qui le remplacèrent. Il rédigea aussi des articles de critique littéraire dans *l'Artiste*. En 1847, il fit partie de la rédaction de *la Presse* qu'il quitta, en 1848, pour *la Liberté*, journal dévoué aux intérêts bonapartistes.

M. Marc-Fournier se tourna alors tout entier vers le genre dramatique. Après la retraite désastreuse de M. Cournier (juillet 1851), il fut nommé directeur du théâtre de la Porte-Saint-Martin, qu'il n'a cessé d'administrer avec bonheur, malgré de nombreuses contestations avec les auteurs et les artistes. En 1854, des réclamations contre la représentation de ses propres pièces sur son théâtre ont été portées devant le comité de la Société des gens de lettres et ont amené, pour les directeurs en général, la suppression formelle du droit de faire jouer, même en cas urgent, leurs propres œuvres. Il avait épousé, en 1846, Mlle Delphine Baron (roy, [illegible]), actrice et [illegible], dont il s'est séparé judiciairement en septembre 1854 et qui a toujours gardé au théâtre son propre nom.

Les principales œuvres dramatiques de M. Marc-Fournier sont : *les Libertins de Genève* (1848),

le Pardon de Bretagne (1849); *les Nuits de la Seine* (1852) : *les Chercheurs d'or du Sacramento*, avec M. Paul Duplessis; *Paillasse*, avec M. Dennery; *Manon Lescaut*, avec M. Théodore Barrière; *la Bête du bon Dieu*, avec M. Adrien Decourcelle (1849 1854); tous drames en cinq actes, joués à la Gaîté et à la Porte-Saint-Martin; *la Danse des écus* (1849), vaudeville en un acte, avec M. Henri de Kock : *Madame de Tencin*, comédie représentée au Théâtre-Français; etc.

En dehors du théâtre, il a publié : *Russie, Allemagne et France, révélations sur la politique russe, d'après les notes d'un vieux diplomate* (1844, in-8); *Madame de Tencin* (1847, 2 vol. in-8), roman, avec M. Eugène de Mirecourt; une pièce de vers intitulée : *la Marche triomphale* (29 décembre 1855) : etc. Il a été un des collaborateurs de *la Grande ville*, nouveau tableau de Paris.

FOURNIER (Édouard), littérateur français, né à Orléans, le 15 juin 1819, est un de ces laborieux écrivains dont la vie se renferme exclusivement dans les œuvres. Connu surtout comme érudit, il a aussi travaillé pour le théâtre, mais, le plus souvent, en collaboration. Il a donné à nos diverses scènes : *Christian et Marguerite*, comédie en un acte, en vers, avec M. Pol Mercier (Français, 1851); *le Roman du village*, comédie en un acte, en vers, avec le même (Odéon, 1853); et seul, *les deux Épagneuls*, opéra-comique, joué aux Néothermes (1854); *le Chapeau du roi*, opéra-comique (Théâtre-Lyrique, 1856).

On a de lui, en dehors du théâtre : *la Musique chez le peuple ou l'Opéra national, son passé et son avenir* (1847, in-12) : *Souvenirs historiques et littéraires du Loiret* (Orléans, 1847, in-8) ; *Essai historique sur l'orthographe* (1849, brochure in-12); *Essai sur l'art lyrique au théâtre* (1849, in-12), avec L. Kreutzer; *Histoire des hôtelleries et des cabarets* (1850, 2 gr. in-8), avec M. Francisque Michel; *Histoire de l'imprimerie et de la librairie*, dans le *Livre d'or des métiers* (1854, in-8) : *un Prétendant portugais au* XVI*e siècle* (1852, in-18); *Paris démoli, Mosaïques de ruines* (1853, in-8; 2e édit., 1855); *les Lanternes, histoire de l'ancien éclairage de Paris* (1854, in-12); *l'Esprit des autres* (1855, in-18; 3e édit., 1857); *l'Esprit dans l'histoire, Recherches et curiosités sur les mots historiques* (1856, in-18). Il a donné, dans la Bibliothèque elzévirienne de P. Jannet, les *Variétés historiques et littéraires* (8 vol. in-12); *le Roman bourgeois*, de Furetière; *les Caquets de l'accouchée*, etc. On lui doit aussi la publication des *Lettres inédites de la marquise de Créqui*, une *Notice* importante en tête des *Œuvres choisies de Piron*, un *Essai* sur La Bruyère. Il a fourni de très-nombreux articles au *Supplément du Dictionnaire de la conversation*, à l'*Histoire des villes de France*, au *Moniteur*, au *Constitutionnel*, à *l'Illustration*, à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle*, à la *Revue française*, au journal *le Théâtre*, dont il fut le rédacteur en chef de 1853 à 1855, et à *la Patrie*, où il rédige une chronique bi-hebdomadaire.

FOURNIER (Henri), ancien imprimeur et libraire français, né à Tours, vers 1795, entra comme ouvrier, en 1812, dans la maison Didot, dont il fit partie jusqu'en 1824, et fonda ensuite, avec M. Sautelet, l'imprimerie aujourd'hui dirigée par M. Jules Claye (voy. ce nom). C'est lui qui créa alors ces éditions « compactes » des *Œuvres complètes de Voltaire*, en trois volumes, et de *Rousseau*, en un volume; les classiques illustrés, tels que le *La Fontaine* de Granville, etc. Il écrivit lui-même, en 1825, un *Traité de la typographie* (in-8), réédité en 1854 [illegible] in-18), et reste l'un des bons et complets [illegible] sur cette matière. M. H. Fournier, qui est [illegible] ché, depuis une quinzaine d'années, à l'imprimerie de MM. Mame, a surveillé en dernier [illegible] l'importante publication de *la Touraine*, [illegible] a valu la décoration, à la suite de l'Exposition universelle de 1855.

FOUSSIER (Édouard), auteur dramatique français, né à Paris, en 1820, et fils d'un [illegible] notaire de cette ville, fit ses études au collège Charlemagne, suivit ensuite les cours de [illegible] et exécuta en Italie, de 1843 à [illegible], un voyage au retour duquel il écrivit *Italiam* (in-8). [illegible] depuis tourné vers la littérature dramatique [illegible] a donné successivement : *Héraclite et Démocrite*, comédie en deux actes, en vers (Français, 1850); *les Jeux innocents*, comédie en un acte, en vers (Gymnase, 1853); *une Journée d'Agrippa d'Aubigné*, drame en cinq actes, en vers (Français, 1853); *le Temps perdu*, comédie en trois actes, en vers (Gymnase, 1855); *le Chercheur d'[illegible]*, opéra-comique en un acte (1856). Il a [illegible] laboration, sans les signer, *la Ceinture* [illegible] avec M. Augier, et *François Villon* [illegible] acte, avec M. Got (1855 et 1857). [illegible] der au Vaudeville, avec M. Ém. A[illegible] *nes pauvres*, pièce en trois actes [illegible]

FOVILLE (Achille-Louis), médecin [illegible] né en 1799 à Pontoise, fit à Paris [illegible] ciales, y reçut en 1824 le diplôme de [illegible] occupa pendant plusieurs années la [illegible] decin en chef de l'asile des aliénés [illegible] Forcé par des raisons de santé de [illegible] compagna à Rio-Janeiro le prince de [illegible] remplaça jusqu'en 1848 le docteur [illegible] tête de la maison royale de Charenton [illegible] d'Esquirol, il a fait sur les maladies [illegible] nerveuses des études approfondies. [illegible] ticulières sont développées en partie [illegible] *Traité de l'anatomie, de la physiologie* [illegible] *pathologie du système nerveux* [illegible] (1844, in-8 et atlas), malheureusement [illegible] M. Foville a été, le 20 février 1856, [illegible] Légion d'honneur.

On a encore de lui : *Mémoire sur* [illegible] *tions du cerveau* (1821), couronné [illegible] ouverts par Esquirol à la Salpêtrière; [illegible] *tions spéciales de quelques parties d*[illegible] (1832), avec M. Pinel-Grandchamp; [illegible] (1832), avec M. Parchappe; *de la D*[illegible] *crâne* (1833); etc. Il a fourni plusieurs [illegible] *Dictionnaire de médecine et de chirurgie* [illegible]

FOX (sir Charles), ingénieur anglais [illegible] à Derby, en 1810. Fils d'un médecin [illegible] la carrière médicale, à laquelle il [illegible] pour étudier l'architecture et les travaux [illegible] Après avoir concouru au tracé du [illegible] de Londres à Birmingham, il [illegible] M. Henderson et fut chargé de [illegible] les plans de M. Paxton (voy. ce nom), [illegible] cristal destiné à la grande Exposition [illegible] de 1851, entreprise difficile qu'il [illegible] fin dans un délai de quelques [illegible] laquelle il fut créé chevalier (knight [illegible] plus grande partie des [illegible] lui lors de l'édification des galeries [illegible] denham.

FOX (William JOHNSON), homme politique anglais, est né en 1786, près Wrentham [illegible] Suffolk). Fils d'un petit fermier qui [illegible] Norwich comme tisserand, il fut [illegible] lége d'Homerton

vint ministre de l'Église indépendante. Ayant embrassé plus tard les idées religieuses des unitaires, il fut attaché à l'une des églises de cette secte et se fit remarquer à Londres par ses prédications. Il prit une part active à l'agitation réformiste du libre échange, parla fréquemment dans les assemblées et écrivit dans *la Ligue*, journal de Manchester, les *Lettres d'un ouvrier tisserand de Norwich* (Letters of a Norwich weaver-boy). Il a recueilli les nombreuses leçons d'économie politique qu'il avait faites en différentes villes avec beaucoup de succès et les a publiées sous ce titre : *Lectures chiefly addressed to the working classes* (1844, 3 vol.).

M. Fox est un des libéraux les plus distingués que l'agitation de la ligue ait portés à la Chambre des Communes : il y arriva en 1847 pour Oldham, bourg qui lui a renouvelé son mandat en 1852. Radical prononcé, il a voté en faveur de l'indépendance religieuse et des réformes qui ont pour objet le bien-être du peuple. Outre les ouvrages ci-dessus, on a encore de lui un livre philosophique sur la nécessité des *Idées religieuses* (Religious ideas); des articles de polémique disséminés dans la *Westminster review*, dont il a été un des fondateurs, dans le *Monthly repository*, qu'il a édité, le *Prospective*, etc. Il est un des collaborateurs du *Weekly dispatch*, organe des radicaux.

FOY (Maximilien-Perrin), officier français, ancien représentant du peuple, né à Ham (Aisne), le 15 juillet 1805, est neveu du général Foy et fils d'un inspecteur des postes. Il entra, en 1824, à l'École polytechnique, passa à l'École d'application de Metz et fut nommé lieutenant du génie. Sous le règne de Louis-Philippe, il fit plusieurs campagnes en Afrique et reçut la croix de la Légion d'honneur. Ayant signalé dans *le National* les fautes commises dans l'administration de la colonie, il tomba en disgrâce et resta attaché pendant plusieurs années comme capitaine du génie à la place de Haguenau. Après la révolution de Février, il fut nommé chef d'escadron, le gouvernement provisoire et élu représentant du Bas-Rhin par 78 370 voix. Membre du comité de l'Algérie et des colonies, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il fit une vive opposition à la politique de l'Élysée, sans appuyer toutefois la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres. Non réélu à la Législative, il reprit sa place dans le corps du génie. Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur et lieutenant-colonel attaché à l'état-major.

FOY (François), médecin français, né à Fontenay-sous-Mont-Aiguillon (Seine-et-Marne), en ..., se fit recevoir, en 1817, maître de pharmacie à la Faculté de Paris et ne prit que treize ans plus tard (1830) le grade de docteur en médecine. Il fut bientôt, sur sa demande, envoyé par le Comité polonais à Varsovie, que ravageait le choléra, et sut relever par des expériences courageuses et personnelles, le moral des habitants frappés avant tout des craintes de la contagion. Il fut à son retour attaché comme pharmacien en chef à l'hospice du Midi, puis à l'hôpital Saint-Louis, où il est encore, et inaugura en même temps des cours de matière médicale et de pharmacologie, qu'il a interrompus depuis plusieurs années. M. Foy a été décoré en janvier 1833.

On a de lui : *Cours de pharmacologie* (1830, 2 vol. ...); *Histoire médicale du choléra-morbus de Paris* (1832) : *du Choléra de Pologne* (1832), couronné par l'Académie des sciences : *Manuel théorique et pratique du pharmacien* (1838) : *Formulaire du médecin praticien* (1843, in-18) ; *Traité de matière médicale et de thérapeutique* (1843, 2 vol. in-8) : un *Manuel d'hygiène* (1845), et des articles dans *le Censeur médical* et autres revues spéciales.

FOYATIER (Denis), sculpteur français, né à Bussière (Loire) en 1793, d'une famille pauvre, entra, à dix ans, dans l'atelier du sculpteur Marin, et commença sous ce maître des études sérieuses, tout en modelant pour vivre des *saints* et des *christs* populaires. En 1816, il remporta le prix de sculpture, à l'école de Lyon, vint alors à Paris, où il suivit l'atelier de Lemot, débuta au Salon de 1819 par un *Jeune faune*, et modela presque exclusivement pendant huit années des bustes ou des allégories qui furent peu remarqués. En 1827, il donna une *Amaryllis*, œuvre délicate et gracieuse, et le modèle en plâtre de son *Spartacus*, exécuté trois ans plus tard et acheté par le roi Louis-Philippe pour le jardin des Tuileries. Cette œuvre qui portait la date du 29 juillet et semblait une protestation contre le gouvernement renversé huit jours après, fit aussitôt la fortune et la réputation de l'artiste.

M. Foyatier exposa ensuite : la *Jeune fille au chevreau*, un *Buste du roi*, et le *modèle d'une statue de la Prudence*, destinée à la Chambre des Députés (1831) ; un autre groupe dont le sujet parut moins appartenir à la statuaire qu'à la peinture, *l'Athlète Astydamas sauvant Lucilia pendant l'incendie d'Herculanum* (1833) ; *la Siesta* (1834) ; *sainte Cécile* (1843).

On a encore de lui, dans l'hémicycle de la Madeleine, un groupe d'*Apôtres ;* une statue de *la Foi* au fronton de Notre-Dame de Lorette ; *l'abbé Suger* et *le Régent*, à Versailles ; *Cincinnatus*, aux Tuileries ; *Pasquier*, au Sénat ; *de Martignac*, à Miramont ; *Jeanne d'Arc*, statue équestre pompeusement inaugurée à Orléans, en 1855, et dont une réduction a figuré au Salon de 1857.

La *Siesta* et le *Spartacus* ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une statue en marbre de la *sainte Vierge*. L'auteur, honoré d'une médaille de troisième classe dès 1819 et décoré en mai 1834, y obtint une médaille de seconde classe.

FRACCAROLI (Innocenzo), sculpteur italien, né à Castel-Rotto, près de Vérone, en 1803, étudia d'abord à l'Académie de Venise, grâce à la protection d'un de ses oncles, médecin dans cette ville, puis à l'Académie de Milan, où il obtint une médaille d'or au concours de 1828. Envoyé cinq ans à Rome, par suite d'une distinction particulière, il y exécuta ses premiers travaux remarqués et revint se fixer à Milan, d'où il fut rappelé, en 1842, pour devenir professeur de première classe à l'Académie de Florence. Il fut nommé, vers la même époque, membre des Académies de Venise et de Milan.

On a de lui, entre autres œuvres devenues célèbres : *David lançant la fronde; le Massacre des Innocents*, groupe colossal acquis par l'empereur Ferdinand I^er^ pour son palais du Belvédère; *le Monument de Charles-Emmanuel II*, dans la chapelle royale de Turin; *Achille et Pentésilée*, acquis par D. Litta; le *Mausolée du maëstro Mayr*, à Bergame, surmonté de trois *Allégories; Ève première, ou Ève avant le péché*, appartenant à M. Ambrosio Uboldi; *Cyparisse pleurant la mort de son cerf chéri*, au musée de Milan; *sainte Marie Madeleine, saint Jean l'évangéliste*, une *Immaculée Conception*, etc. (1827-1850) ; une *Descente de croix* monumentale (1857).

On a vu de cet artiste, à l'Exposition universelle de Londres, en 1851 : *Dédale attachant les ailes d'Icare, Achille blessé*, œuvres déjà anciennes ; et à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, outre les deux sujets précédents, *Atala et Chac-*

tas et *Ève seconde*, *ou Ève après le péché*. Il y a obtenu une médaille de prix (1851) et une médaille de première classe (1855).

FRAIKIN (Charles-Auguste), sculpteur belge, né à Herenthalt, près d'Anvers, en 1816, étudia à l'Académie de cette dernière ville et fit ses premiers envois remarqués au Salon de 1846 à Bruxelles. Dès ce moment chargé de nombreuses commandes particulières et officielles, il a donné entre autres œuvres des plus distinguées : *l'Amour captif*, acquis par l'État (1847); une *Vénus*, (1848); *l'Innocence*; deux *Allégories* pour l'hôtel de ville de Bruxelles; le buste du *comte d'Aerschot* (1849-1853); une *Vierge*, *le Berceau de l'Amour*, *le Piége*, le *Tombeau de la reine des Belges*, dont le modèle a paru à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, avec les trois sujets précédents; et *le Sommeil*, statue de jeune fille, commandée par M. Warocquié (1856). — M. Auguste Fraikin est décoré de l'ordre de Léopold depuis 1848. Il a obtenu à Londres, en 1851, une médaille de prix pour sa statue de *Psyché pleurant l'Amour*, et à Paris, en 1855, une médaille de troisième classe.

FRANÇAIS (François-Louis), peintre français, né à Plombières (Vosges), le 17 novembre 1814, commença des études mathématiques que le peu de fortune de ses parents ne lui permit pas de continuer. A quinze ans, il vint chercher à Paris une place de garçon de magasin chez un libraire, lutta pendant cinq ans pour sortir de cette condition et trouva enfin l'indépendance dans le dessin, auquel il consacrait ce qu'il pouvait avoir encore de loisir. Il exécuta des vignettes sur bois pour les éditions de luxe et se fit un nom dans la lithographie. Il étudia ensuite sous MM. Gigoux et Corot, et produisit au Salon de 1837 son premier paysage, *une Chanson sous les saules*, peint en société avec Cl. Baron. Il exposa depuis : *Jardin antique*, *le Parc de Saint-Cloud*, avec des figures de M. Meissonnier; *Soleil couchant en Italie*, placé au Luxembourg; *le Paysan rebattant sa faux*, *la Fin de l'hiver*, *le Ravin de Nepi* et une *Vue des environs de Rome* (1853). Ces quatre dernières toiles reparurent à l'Exposition universelle, où il donna comme tableau nouveau *un Sentier dans les blés*, digne pendant de son *Soleil couchant*. A la même époque, la part qu'il prit, avec MM. Girardet et Catenacci, à l'illustration de *la Touraine*, publiée par M. Mame, lui attira les plus grands éloges. On a enfin vu de lui au Salon de 1857 : *le Ruisseau de Neuf-Pré*, *un Buisson* et trois autres *Paysages*.

M. Français a obtenu une 3ᵉ médaille en 1841, une 1ʳᵉ en 1848, la décoration en juillet 1853, et une médaille de première classe en 1855. Il a, depuis 1848, fait partie des jurys d'admission et des récompenses.

FRANCE (Maison impériale de). Chef actuel : l'empereur Napoléon III (voy. ce nom); impératrice : *Eugénie*-Marie de Guzman, comtesse de Teba (voy. EUGÉNIE). — Prince impérial : *Napoléon*-Eugène-Louis-Jean-Joseph, né le 16 mars 1856. — Oncle de l'Empereur : *Jérôme* Napoléon, ex-roi de Westphalie (voy. JÉROME), père du prince *Napoléon* (voy. ce nom) et de la princesse *Mathilde* (voy. MATHILDE). — Tante de l'Empereur : la princesse *Stéphanie*, fille adoptive de Napoléon Iᵉʳ (voy. BADE).

Pour les autres membres de la famille, non compris dans la maison impériale (voy. BONAPARTE), et pour les anciennes maisons royales de France (voy. BOURBON et ORLÉANS).

FRANCE (N....), [de la Martinique], publiciste français, né vers 1795, a résidé plusieurs [illegible] dans les colonies en qualité de chef d'escadron [illegible] gendarmerie. Sous le titre de *la Vérité et les faits ou l'Esclavage à nu*, il a publié un tableau [illegible] des cruautés commises par les colons envers [illegible] nègres. C'est un recueil exact des procès-verbaux dressés officiellement par l'auteur. L'amiral [illegible] Mackau rappela M. France et le suspendit de [illegible] fonctions. Après la révolution de Février, [illegible] noirs émancipés choisirent leur défenseur [illegible] second suppléant à l'Assemblée constituante.

FRANCHI (François BONAVINO dit Ausonio-), ex-prêtre italien, philosophe rationaliste, [illegible] Pegli, dans la province de Gênes, en 18[illegible] [illegible] brassa la carrière ecclésiastique et s'y [illegible] d'abord l'affection et l'estime de tous. [illegible] tôt les fonctions du sacerdoce, la confession [illegible] tout, lui devinrent pénibles; l'étude de [illegible] sophie qu'il mêlait aux pratiques [illegible] ébranla sa foi, et après deux ans de [illegible] lentes, le prêtre catholique se transforma [illegible] losophe rationaliste. M. Bonavino [illegible] rester ministre d'un dogme auquel [illegible] croire, et, quittant avec l'état et [illegible] tiques jusqu'à son ancien nom, [illegible] Ausonio-Franchi, c'est-à-dire Ital[illegible] Malgré les reproches violents [illegible] gement de vie et de principes l'o[illegible] pas mis en doute, du moins, la [illegible] sentiments. Il dirigeait à Gênes [illegible] qui jouissait d'une grande vogue [illegible] en se faisant « homme nouveau. »

M. Ausonio-Franchi rend compte [illegible] tion accomplie en lui dans l'*Introduction* [illegible] principal ouvrage, *la Philosophie des* [illegible] *liennes*, livre fortement pensé et [illegible] chaleur, et suivi d'un *Appendice* [illegible] rappelle à l'Italie la tradition de [illegible] Campanella et s'élève contre la philo[illegible] de Mamiani. Il a donné depuis : *Études* [illegible] *phiques et religieuses du sentiment* [illegible] et prépare aujourd'hui la publication [illegible] vrage intitulé : *le Rationalisme du p*[illegible] cite encore de lui deux livres bien [illegible] polémique religieuse : une *Grammaire* [illegible] premier ouvrage, et une *Grammaire* [illegible] *italienne* (Gênes, 1850).

En 1854, M. Ausonio-Franchi [illegible] une revue hebdomadaire qu'il appela [illegible] *la Ragione* et qui subsiste encore. Il [illegible] blier à Paris un ouvrage intitulé : *le* [illegible] (1858, in-8). Toutefois les écrits de [illegible] italien ont produit jusqu'ici une plus [illegible] sation à l'étranger que chez nous; la [illegible] glaise surtout en a rendu compte avec [illegible] d'éloges. Des critiques français et alle[illegible] tre autres MM. Michelet et Mittermayer [illegible] craint de voir en lui le premier logicien [illegible] grand critique des temps modernes; [illegible] vrages pèchent par l'insuffisance des [illegible]

FRANCHOMME (Auguste), [illegible] çais, né à Lille, en 1809, et d'abord [illegible] Conservatoire de Lille, entra à celui de P[illegible] 1825, remporta la même année [illegible] de violoncelle, fit dès lors [illegible] partie de l'orchestre des Italiens, [illegible] loncelle de la chambre du Roi en [illegible] même époque membre de la Société [illegible] En 1846 il devint professeur au Conservatoire [illegible] la place de Norblin, et premier violoncelle [illegible] Société des concerts. Il a été décoré en 18[illegible] fait graver trente-cinq œuvres di[illegible] tain nombre, selon son goût naturel [illegible] le genre sévè[illegible] brillants, selo[illegible]

M. Alard pour les séances de musique de chambre qui forment depuis 1847 comme le complément du Conservatoire. M. Franchomme se distingue par la pureté de l'expression. — Son fils, René FRANCHOMME, né vers 1841, est déjà cité pour son talent de violoncelliste, quoique son père ne le fasse entendre qu'à de rares occasions, avant que son éducation de virtuose se soit accomplie.

FRANCIS (John-W.), médecin américain, né à New-York, le 17 novembre 1789, étudia la médecine au collége de la Colombie et reçut le diplôme de docteur en 1811. A partir de cette époque, il enseigna successivement, dans plusieurs facultés, les différentes parties de la science médicale. En 1810, il avait fondé, avec le docteur Hosack, son maître, un journal scientifique, *the American medical and philosophical Register*, à la tête duquel il resta quatre ans, et auquel il fournit un grand nombre d'articles de médecine, de critique, de philosophie, et d'économie politique et sociale. Le docteur Francis jouit d'une grande autorité dans les questions relatives aux épidémies.

Voici ses principales publications médicales : *Cas d'anatomie morbide* (Cases of morbid anatomy); *sur l'Efficacité des émétiques vitrioliques dans la période membraneuse du croup* (on the value of vitriolic emetics in the membranous stage of croup); *Faits et conclusions dans la jurisprudence médicale* (Facts and inferences in medical jurisprudence); *sur l'Anatomie de l'ivresse* (on the Anatomy of drunkenness); *Mort par la foudre* (Death by lightning); *Essai sur le choléra de New-York en* 1832; etc., sans compter un assez grand nombre de brochures et une édition annotée de l'ouvrage de Denman sur les accouchements.

Comme littérateur, M. Francis est connu pour avoir recueilli, sur un grand nombre de personnages de son pays, une foule de documents biographiques curieux et instructifs. Ses *Souvenirs anecdotiques des éditeurs, auteurs et libraires de New-York* (Reminiscences of printers, authors, and booksellers of New-York), ont eu beaucoup de succès. Il a enfin prononcé des adresses officielles. Il est membre de nombreuses sociétés médicales et philosophiques, et a été président de l'Académie de médecine de New-York.

FRANCK (Adolphe), philosophe français, membre de l'Institut, né le 9 octobre 1809, à Siocourt (Meurthe), d'une famille israélite, fit ses études à Nancy et à Toulouse, fut reçu le premier au concours d'agrégation pour la philosophie, en 1832, et, après avoir professé successivement cette classe aux colléges de Douai, de Nancy et de Versailles, fut appelé, en 1840, au collége Charlemagne, à Paris. La même année il se présenta avec succès au concours nouveau d'agrégation pour les Facultés, ce qui lui permit d'ouvrir, à la Sorbonne, un cours public complémentaire. Une maladie du larynx l'éloigna de l'enseignement en 1843. Il était en Italie, lorsqu'il fut élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques (20 janvier 1844), en remplacement d'Edwards. M. Franck fit de nouveau à la Sorbonne, en 1847, un cours de philosophie sociale, et suppléa M. Barthélemy Saint-Hilaire, de 1849 à 1852, au collége de France, dans la chaire de philosophie grecque et latine. Il succéda, en 1842, à Walckenaër, comme conservateur adjoint de la bibliothèque impériale. Chargé, depuis la fin de 1854, du droit de la nature et des gens au collége de France, il en est devenu titulaire en janvier 1856. M. Frank fait partie, depuis 1852, du Conseil de l'instruction publique, et est vice-président du Consistoire israélite. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1844.

On a de lui : *Esquisse d'une histoire de la logique* (1838, in-8) : *la Kabbale, ou Philosophie religieuse des Hébreux* (1843), ouvrage traduit en allemand par M. Jellineck (voy. ce nom), et qui a valu à l'auteur l'entrée de l'Institut; *le Communisme jugé par l'histoire* (1849, in-18, 2e édit.), inséré en partie dans *la Liberté de penser;* des *Notices critiques et historiques* sur Mably, Paracelse, Machiavel, J. Bodin, Th. Morus, etc., dans le *Recueil* de l'Académie des sciences morales (1849 et suiv.); des *Rapports*, notamment celui sur le concours dont le sujet était la question de la certitude (in-4), etc. Mais M. Frank a surtout mérité de la science philosophique en France en publiant, avec la collaboration de plusieurs savants et professeurs, le *Dictionnaire des sciences philosophiques* (1844-1852, 6 forts vol. in-8), auquel il a fourni lui-même de très-nombreux et très-importants articles.

FRANCK-CARRÉ (Paul-Franck CARRÉ, dit), magistrat français, né à Montmorency, le 21 septembre 1800, fit à Paris ses études de droit, entra dans la magistrature en 1824, et fut, jusqu'en 1830, juge auditeur à la Cour royale. Il devint, sous le régime suivant, substitut du procureur du roi (septembre 1830), avocat général (1834), procureur général à la même Cour (1836), et dans l'intervalle avocat général à la Cour de cassation (1836). Dans ces fonctions successives, il eut, comme chef du parquet, à porter la parole dans les affaires Fieschi, Alibaud, Quénisset, dans celle du complot de Strasbourg, et il porta chaque fois dans ses réquisitoires une égale véhémence. Il obtint successivement la présidence de la Cour de Rouen (1838), le titre de pair de France (1841) et le grade de commandeur de la Légion d'honneur. En 1845, il fut nommé membre du Comité des hautes études de droit. Ce fut lui qui porta la parole l'année suivante, devant la Cour des pairs, comme rapporteur, dans l'affaire de l'attentat Lecomte. La République de 1848 ne l'inquiéta point sur son siége à la Cour de Rouen, qu'il conserva sous le gouvernement de Louis-Napoléon. Dès 1849, le prince-président, passant à Rouen, reçut en personne les félicitations de M. Franck-Carré, et plus tard son serment. Ce magistrat n'a écrit que ses *Rapports* criminels, insérés au *Moniteur*, et des annotations dans le *Commentaire sur le code de la chasse*, par Camusat-Busserolles.

FRANCKE (Charles-Philippe), homme politique holsteinois, né à Schleswig, le 17 janvier 1805, étudia le droit à Gœttingue, à Heidelberg et à Kiel (1823-27), et fit en 1847 un voyage en France et en Angleterre. Entré en 1827 à la chancellerie allemande, à Copenhague, il passa en 1835 à la chambre générale des douanes et du commerce, et dirigea les affaires commerciales des duchés jusqu'en 1848. Il conclut avec les États d'Oldenbourg et Mecklenbourg-Schwerin et les villes de Hambourg et de Lubeck, des traités concernant la réforme des douanes et la navigation de l'Elbe. A l'avénement de Frédéric VII, il refusa le portefeuille du Schleswig-Holstein-Lauenbourg, et peu après les fonctions de commissaire extraordinaire dans les duchés dont il voulait sauvegarder les droits. Le 24 mars 1848, il se démit de toutes ses autres charges et se rendit dans les duchés, où il fut nommé par le gouvernement provisoire, président du collége d'administration. La ville de Schleswig l'élut député à la diète centrale de Francfort (1848). Il se joignit au parti constitutionnel qui voulait un empereur héréditaire, et il

contribua beaucoup à la résolution que prit la diète d'assister énergiquement les duchés dans la seconde campagne contre le Danemark. Retourné dans sa patrie après la dissolution du parlement germanique, il fut chargé du portefeuille des finances (1849), auquel il joignit celui des affaires étrangères, en juin 1850. Son nom fut porté en 1851 sur la liste des proscrits. Il s'était déjà retiré auprès du duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha, qui le nomma président de l'administration. On lui doit la conclusion du traité avec la Bavière relatif au chemin de fer de Werra.

FRANCOEUR (Paul), mathématicien français, né à Paris, en 1803, et fils du célèbre Benjamin Francœur, mort en 1849, s'est livré comme son père à l'étude et à l'enseignement des mathématiques, et a pris part à ses derniers ouvrages. Il fut successivement inspecteur adjoint aux écoles primaires de Paris (1844), puis professeur à l'École des beaux-arts et au collège Chaptal, où sa santé a souvent interrompu ses cours. Longtemps secrétaire de la Société d'encouragement, il a reçu la décoration en avril 1847. M. Francœur fils a principalement revu et complété le *Traité de géodésie*, d'après des additions et des manuscrits laissés par son père, avec une *Notice* sur ce dernier (1855, in-8).

FRANÇOIS V (Ferdinand-Géminien), duc actuel de Modène et de Reggio, archiduc d'Autriche, prince royal de Hongrie et de Bohême, etc., né le 1er juin 1819, épousa, le 30 mars 1842, Adelgonde, fille du roi Louis de Bavière, et succéda, le 21 janvier 1846, à son père François IV. Après la mort de Marie-Louise, duchesse de Parme, il réclama le territoire de Jivizzano, assigné au duché de Modène par les traités de 1815. Pour vaincre la résistance des habitants, qui préféraient se réunir à la Toscane, il fut forcé de recourir à l'intervention autrichienne. A l'avénement de Pie IX, tandis que la cour de Rome, le Piémont et la Toscane formaient une alliance libérale, François V resserra, par un traité de commerce, les liens qui l'unissaient à l'Autriche (1847). La révolution de Milan (mars 1848) eut à Modène son contre-coup inévitable. Le duc, effrayé, promit une constitution; mais il dut bientôt prendre la fuite, et ses sujets, par un vote unanime, s'annexèrent librement au Piémont. François V ne recouvra son duché qu'après la défaite de Charles-Albert à Novare. Il rentra dans sa capitale avec les troupes autrichiennes, dont la protection lui permit de rétablir l'ancien pouvoir absolu : il a récemment aboli dans son duché le mariage civil.

FRANÇOIS (Charles-Remy-Jules), graveur français, né à Paris, le 24 décembre 1809, suivit, de 1828 à 1840, l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Henriquel Dupont, et débuta au Salon de 1841 par le *Couronnement d'épines*, gravé d'après Van Dyck. Il donna ensuite *la Vision d'Ézéchiel* et *le Paradis terrestre*, d'après Raphaël (1842), et se consacra dès lors exclusivement à la reproduction de divers tableaux de Paul Delaroche. Nous citerons : les *Pèlerins sur la place Saint-Pierre* (1847); *Napoléon à Fontainebleau* (1850) ; *l'Heureuse mère*, *le comte de Feltre*, *Mme Paul Delaroche* (1853), remarquables gravures au burin qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, et valu à leur auteur une 3e médaille en 1847, une 2e en 1850, une 1re en 1853 et une mention en 1855. Il vit depuis quelques années à Bruxelles.

FRANÇOIS (Alphonse), frère du précédent, né à Paris, en 1811, a suivi le même maître, les mêmes études et la même ligne de [illegible] débuté au Salon de 1842, par le *Portrait* [illegible] et s'est également borné, depuis 18[illegible] production des sujets de Paul Delaroche. [illegible] a gravé entre autres œuvres : *Pic de la* [illegible] *dole*, *Bonaparte franchissant les Alpes* [illegible] exposés de nouveau en 1855, et *Marie-Antoinette après sa condamnation* (1857). Il a obtenu [illegible] 1re médaille en 1851, et une mention en [illegible]

FRANÇOIS-CHARLES (Joseph), prince et [illegible] duc d'Autriche, né le 7 décembre 18[illegible] royal de Hongrie et de Bohême, etc., [illegible] l'empereur François Ier et de sa seconde [illegible] Marie-Thérèse-Josèphe, fille du roi des Deux-Siciles, Ferdinand Ier. Il est propriétaire [illegible] giment d'infanterie et chef du 3e régiment [illegible] nadiers russes. Il a renoncé à la succession [illegible] trône d'Autriche, par l'acte du 2 décembre [illegible] en faveur de son fils aîné (voy. [illegible] Marié, le 4 novembre 1824, à l'archiduchesse [illegible] *phie*-Frédérique-Dorothée-Wilhelmine, [illegible] 27 janvier 1805, fille de feu Maximilien-Joseph [illegible] de Bavière, il en a eu, outre [illegible] trois autres fils (voy. AUTRICHE.

FRANÇOIS-JOSEPH Ier [illegible] d'Autriche, roi de Hongrie et [illegible] né le 18 août 1830, est neveu de [illegible] dinand Ier et fils aîné de l'archiduc [illegible] et de la princesse Sophie, fille de [illegible] seph, roi de Bavière. L'éducation [illegible] sous la direction de sa mère et de [illegible] le comte de Bombelles, paraît [illegible] porté des fruits. Bien avant qu'il ne [illegible] voir, on vantait déjà ses aptitudes [illegible] laquelle il parlait les nombreux [illegible] pire d'Autriche. Les bouleversements [illegible] rapprochèrent du trône, dont on [illegible] sidérer comme l'héritier, puisque [illegible] vait pas encore d'enfants après [illegible] mariage. L'avénement d'un prince [illegible] point de passé, sembla le seul moyen [illegible] monarchie autrichienne ébranlée par [illegible] voltes de Vienne, et gravement mena[illegible] surrection de la Hongrie. L'empereur [illegible] soucis de la royauté et affaibli par [illegible] décida à abdiquer à Olmutz le 2 décembre [illegible] Le même jour, son unique frère, l'archiduc François-Charles céda ses droits au trône à [illegible] qui la veille avait été déclaré majeur [illegible] dix-huit ans. La Hongrie refusa de re[illegible] nouveau monarque; elle se constitua [illegible] que sous la présidence de Kossuth [illegible] 1849. La victoire de Novare, remportée [illegible] detzky (23 mars), en mettant fin à la [illegible] tre la Sardaigne, permit à l'Autriche [illegible] toutes ses forces du côté de la Hongrie [illegible] cours de cent mille hommes qu'elle [illegible] l'empereur Nicolas, malgré les protestations [illegible] l'Assemblée nationale française, donna [illegible] mées une supériorité numérique à [illegible] Hongrois ne purent résister. Au [illegible] 1849, François-Joseph se rendit lui-même [illegible] théâtre de la guerre, et assista à la [illegible] Raab (28 juin 1849). La capitulation [illegible] (13 août) et la reddition de Comorn [illegible] le laissèrent maître de la Hongrie, qu[illegible] en province conquise. Un grand nombre [illegible] de l'insurrection, entre autres le comte Batthyanyi, furent mis à mort.

En Italie, ses armes et sa politique [illegible] également triomphé. Venise avait [illegible] août, et le roi de Sardaigne s'était [illegible] traité de paix de Milan (9 août), à [illegible] triche soixante-quinze millions pour [illegible] guerre. Rede

aires de sa maison, l'empereur s'appliqua à re-couvrer successivement les prérogatives que son prédécesseur avait perdues en 1848. Par l'ordonnance du 20 août 1851, il déclara que les ministres ne seraient désormais responsables que vis-à-vis de lui. La garde nationale fut dissoute, la liberté de la presse abolie. La charte constitutionnelle que l'empereur avait lui-même concédée à es sujets le 4 mars 1849, fut abrogée le 1er janvier 1852, sans avoir été jamais mise en exécution. Le pouvoir absolu fut rétabli. Il ne resta de la révolution que l'affranchissement des serfs, ui fut maintenu.

Au dehors, l'empereur regagna, dès 1851, la prépondérance que ses prédécesseurs exerçaient 1 Allemagne avant 1848. Il s'occupa activement à la question du Schleswig-Holstein, et envoya 'es troupes pour soumettre le grand-duché de esse insurgé contre son souverain. Le voyage 'il fit à Berlin en décembre 1852 rétablit entre l et le roi de Prusse l'entente cordiale qui ait été rompue pendant plusieurs années. Quelques mois plus tard (19 février 1853), se conclait un traité de commerce qui faisait disparaître plusieurs des entraves apportées jusque-là aux ations de l'Autriche avec la Prusse et les autres ats de la Confédération.

A l'intérieur, l'empereur poursuivait activement le projet de centralisation du pouvoir, qu'il ait conçu depuis longtemps. Sentant qu'il ne ivait réussir que par la réunion des divers ats de son empire en un seul faisceau, il abolit 1851 les douanes qui séparaient ses provinces emandes de la Hongrie et du royaume lombard-vénitien, et en 1854 il créa dans chaque vince des états provinciaux dont les attributions sont partout les mêmes. Ces états, composés fonctionnaires ecclésiastiques et civils des ricts, des nobles et des représentants des es et des universités, ne sont que consultatifs. e 24 avril 1854, l'empereur épousa la princesse abeth-Amélie-Eugénie, fille de Maximilien-Jo-des Deux-Ponts-Birkenfeld, duc en Bavière, lui a donné deux filles. A l'occasion de son iage, il décréta que l'état de siége serait levé s le royaume lombard-vénitien. L'année suite, le 18 août, il signa avec le pape un contat qui abroge les lois de Joseph II, et qui est en faveur de la puissance ecclésiastique. Les ues obtinrent le droit de communiquer directement avec le pape, et l'instruction publique, ournaux et les livres furent placés sous la eillance du clergé.

.ns la guerre d'Orient, l'empereur a ouvertement manifesté ses sympathies pour la cause de... par la France et l'Angleterre, en concluant les puissances occidentales le traité d'alliance décembre 1854. Mais il put garder jusqu'à le rôle de médiateur, et l'acceptation par la ie des quatre points de garantie qu'il réclad'accord avec ses alliés, l'affranchit de la ;site de faire la guerre au souverain qui sauvé l'empire d'Autriche en 1849. Depuis u l'habileté de garder, dans les principautés biennes, une entière prépondérance.

mpereur François-Joseph a créé un ordre orte son nom. Il aime à diriger l'administration de l'armée; et il a gardé pour son propre te le portefeuille de la guerre. En 1850, il objet d'une tentative d'assassinat commise n Hongrois, et reçut au cou une blessure reuse. Il a parcouru à plusieurs reprises les es parties de son empire (1852-1857), s'efforçant de ranimer l'amour des peuples par des et des amnisties.

.NKEL (Zacharias), hébraïsant allemand, né en 1801 à Prague, étudia les sciences et la philosophie à l'université de Pesth en même temps que la théologie, et devint, en 1832, rabbin du cercle de Leitmeritz. En 1836, il fut appelé à Dresde pour y exercer les fonctions de grand rabbin; dans cette position il a fait des efforts couronnés de succès pour faire reconnaître les droits civils de ses coreligionnaires. Son livre intitulé : le *Serment des juifs au point de vue historique et théologique* (die Eidesleistung der Juden in theologischer und historicher Beziehung; Dresde, 1840; 2e édit. 1847), contribua puissamment à l'abolition de l'ancien serment exigé des juifs. En 1842 le gouvernement prussien lui offrit la place de grand rabbin à Berlin, qu'il refusa.

Parmi les écrits de M. Frankel, tous animés de l'esprit de progrès, on remarque : *la Preuve juridique d'après la loi de Moïse et le Talmud* (der gerichtliche Beweis nach mosaisch-talmudischem Rechte; Berlin, 1841), *Études préparatoires à la version des Septante* (Vorstudien zur Septuaginta; Ibid. 1841); *de l'Influence de l'exégèse juive sur l'herméneutique d'Alexandrie* (über den Einfluss der palestinensichen Exegese auf die alexandrinische Hermeneutik; Leipsick, 1851), et de nombreux articles insérés dans les journaux qu'il a dirigés, tels que *le Zeitschrift* (Berlin, 1844-1845; Leipsick, 1846), et *le Monatschrift* (Leipsick, 1851 et années suivantes), revue mensuelle qui paraît encore aujourd'hui sous sa direction.

FRANKL (Louis-Auguste), poëte allemand, d'origine juive, né le 3 février 1810 à Chrast en Bohême, alla étudier la médecine à l'université de Vienne, et fit quelques essais de poésie dont le succès le décida à se tourner vers la littérature. Secrétaire de la commune israélite de Vienne, en 1838, il devint plus tard professeur d'esthétique au Conservatoire de musique de cette ville. En 1842, il entreprit aussi la rédaction du *Dimanche* (Sonntagsblätter) revue hebdomadaire qui se maintint avec honneur parmi les meilleures publications littéraires de l'Autriche, jusqu'au moment de la prise de Vienne par Windischgraetz. M. Frankl devint alors un des rédacteurs de *l'Allemagne du Nord* (Norddeutsche Blaetter).

On a de ce poëte : *le Chant des Habsbourg* (das Habsburgslied; Vienne, 1832), série de ballades, rangées dans l'ordre chronologique et qui furent très-goûtées dans la haute société de l'Allemagne; des *Poésies lyriques et épiques* (Episch-lyrische Dichtungen; Vienne, 1833); des *Légendes orientales* (Morgenlaendische Sagen: Vienne, 1834); le poëme épique *Christophe Colomb* (Stuttgart; 1836); un second recueil de *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1840): le poëme biblique de *Rachel* (Vienne, 1842); le poëme épique de *Don Juan d'Autriche* (Leipsick, 1846); un poëme comique, *Hippocrate et la médecine moderne* (Hippokrates und die moderne Medicin), divisé en deux parties : *les Médecins* (die Aerzte) et *les Charlatans* (die Charlatane) qui comptent de nombreuses éditions; la traduction allemande de poésies anglaises et d'un choix de poésies nationales serbes publiées sous le titre de *Gusle* (Vienne 1852), etc.

M. Frankl a publié ensuite quelques travaux en prose : *Études historiques sur les juifs de Vienne* (zur Geschichte der Juden in Wien, Vienne 1858); *Études biographiques sur Nicolas Lenau* (zu Lenau's Biographie; Ibid. 1854), etc.

FRANKLIN (Jane GRIFFIN, lady), femme de l'infortuné navigateur de ce nom, est née au commencement de ce siècle. Sir John Franklin l'épousa en secondes noces en 1826, et l'emmena dix ans plus tard à la terre de Van-Diémen dont il venait d'être nommé gouverneur; son adminis-

tration, assez courte d'ailleurs, y laissa des souvenirs sympathiques dans lesquels le nom de sa femme resta associé au sien. On rappelle, entre beaucoup d'autres traits, que pour arriver à la destruction d'un reptile, le black-snacke, qui était la terreur de la Diéménie, elle le mit à prix et paya par tête une prime de 10 schellings sur sa cassette particulière. En peu de temps le dangereux animal eut disparu.

Le 26 mai 1845, Franklin, intrépide rival des Parry, Richardson, Ross, Beechey, quitta l'Angleterre avec *l'Erebus* et *la Terreur* pour entreprendre une dernière expédition aux mers arctiques. Il se trouvait, le 12 juillet, dans le détroit de Lancastre. Deux ans et demi s'écoulèrent sans qu'on obtînt de lui aucun renseignement ultérieur. Alors lady Franklin, n'écoutant que la voix du devoir, mit toute sa fortune à la disposition des hommes courageux qui, pendant plusieurs années rivalisèrent d'efforts pour retrouver les traces de son mari. L'Amirauté anglaise ne voulant pas rester en arrière, envoya simultanément dans les régions polaires une expédition destinée à suivre à peu près l'itinéraire de sir John, et commandée par Rae et Richardson, et trois vaisseaux sous les ordres du capitaine J. C. Ross. Ni les uns ni les autres ne purent pendant deux années de la plus minutieuse exploration, recueillir le moindre renseignement.

On redoubla de zèle de toutes parts. L'Amirauté prépara de nouvelles expéditions et promit des sommes énormes (20 000 livres, ou 500 000 fr.); les États-Unis, stimulés par le président Polk, organisèrent aussi des recherches. Lady Franklin expédia, pour son compte, des navires vers les déserts de Lancastre. Des souscriptions, entre autres celle du prince Albert, l'aidèrent dans cette entreprise désespérée. Un négociant de New-York, M. Grennell, fréta deux bâtiments à ses frais, et le vieux sir John Ross offrit, en 1850, d'aller lui-même chercher les traces de son compagnon d'armes.

Aucune de ces expéditions n'atteignit son but spécial, mais elles eurent d'immenses résultats pour la géographie. C'est dans l'une d'elles, qu'après une campagne de trois ans, périt, au milieu d'une tempête, le lieutenant Bellot, de la marine française. Enfin, au mois de juillet 1854, le docteur Rae publia un rapport circonstancié dont les détails venaient des Esquimaux eux-mêmes, et d'après lequel sir John serait mort de faim, lui et une trentaine d'hommes, reste des deux équipages, à cinquante milles de l'anse Ferry. Divers objets lui ayant appartenu avaient été achetés aux naturels. Cependant, comme bien des choses restaient encore obscures dans ce rapport, l'opinion publique se rattacha avec une généreuse ténacité à l'espoir d'une solution favorable, et la compagnie de la baie d'Hudson, d'accord avec l'Amirauté, fit partir deux nouvelles expéditions, l'une le long de la Mackenzie, l'autre vers le Back. De nouveaux efforts ont été tentés en 1856 et même en 1857, sans plus de succès.

FRANQUE (Alfred), jurisconsulte français, né à Arcis-sur-Aube (Aube) le 4 juin 1805, étudia le droit à Paris et devint avocat à la Cour royale de cette ville. Appartenant à l'opposition libérale, et déjà auteur d'écrits politiques, notamment d'un *Code de la liberté individuelle* (1830, in-18), il prit une part active à la révolution de 1830, entra l'un des premiers à l'hôtel de ville, et fut nommé secrétaire général de l'état-major de la garde nationale de Paris. En 1834, il figura, comme défenseur, dans le procès des accusés d'avril. Spécialement occupé des questions relatives à l'Algérie, il a rédigé, de 1836 à 18[illegible] la *Revue africaine* (10 vol. in-8). En 1840 il fut attaché au ministère de la guerre dans la direction des affaires de l'Algérie. Il est, depuis 18[illegible], sous-chef de bureau au ministère de la [illegible]

En 1841, M. Franque entreprit une [illegible]tion de toute la législation française, destinée à populariser la connaissance des lois, et fit successivement paraître le *Code de l'[illegible] dans l'armée de terre*, le *Code des faillites*, le *Code des prud'hommes*, le *Code de l'[illegible]*. Parmi ses autres ouvrages on doit citer : *Lois et [illegible]tées de l'Algérie*, de 1830 à 1844 (1844, 3 vol. [illegible]) recueil important; *Galerie historique de l'[illegible]* (1856, in-8); *de la législation de la propriété en Algérie* (1848, in-8). M. Franque, [illegible] rédacteur en chef, depuis 1838, du *Journal des lois* (14 vol. in-8), a aussi fourni un grand nombre d'articles au *Courrier des tribunaux*.

FRANQUEVILLE (Alfred-Charles-Ernest Fr[illegible]QUET DE), ingénieur français, conseiller d'État, né en 1809, fut admis en 1827 à l'École polytechnique, d'où il passa dans le service des ponts et chaussées. Employé à l'administration [illegible] remplaça M. Schwilgué comme chef de la [illegible] de navigation (1838), et fut, [illegible] mis à la tête de la troisième [illegible]ment des travaux publics; il était [illegible] en chef de première classe. Lorsque [illegible] on réorganisa les cours du collège de France, il fut appelé à la chaire d'économie [illegible] statistique des travaux publics; [illegible]ments empêchèrent les effets de la [illegible]nisation. Conservé à la tête de sa division [illegible] officier de la Légion d'honneur [illegible] M. de Franqueville devint tour à tour [illegible] des ponts et chaussées (1853), inspecteur [illegible] de deuxième classe (1854) et directeur [illegible] ponts et chaussées et des chemins de fer. Par décret du 19 septembre 1857, il a été [illegible] conseiller d'État. Il fait partie, depuis [illegible] Comité consultatif des chemins de fer.

On a de lui une traduction du *Trai[illegible] des chemins de fer* de Nicolas Wood [illegible] folio avec atlas), faite en collaboration [illegible] Montricher et de Ruolz.

FRANSCINI (Stéphan-Étienne), [illegible] Suisse, né en 1796 à Bodio (canton [illegible] et destiné à la carrière ecclésiastique, [illegible]tre d'école et écrivit, comme premier [illegible] une *Grammaire italienne*. En 1828, il [illegible] à Lugano une *Statistique de la Suisse* [illegible]duite en allemand par M. Hagenauer. [illegible] *la Réforme* (Zurich, 1829), et ses [illegible] l'*Observateur du Ceresio* le placèrent [illegible] radicaux les plus avancés, et la victoire [illegible] libéral dans le canton du Tessin [illegible] pouvoir en 1830. Après avoir été secré[illegible] pendant sept ans, il fut [illegible] En 1838 et 18[illegible], des troubles [illegible] en péril le gouvernement [illegible] les libéraux finirent par [illegible] rent un gouvernement [illegible] bientôt définitif. Franscini en fut un des membres les plus influents. Il [illegible] conseil national de la confédération [illegible] en 1849 comme commissaire [illegible] fin de l'année, il reçut du conseil [illegible] tefeuille de l'intérieur et de l'instruction [illegible]

Dans diverses fonctions où il se [illegible] l'homme de la démocratie, il [illegible] fit pas toujours oublier la science. [illegible] 1839, il ache[illegible] *lienne*, tradu[illegible] de Zschokke, et

une nouvelle *Statistique de la Suisse* (Lugano, 1848-1849, 2 vol.). — M. Franscini qui jouissait de la réputation de patriote dévoué, de travailleur infatigable et de ministre intègre et rappelait par la simplicité de sa vie, les anciennes vertus de la Suisse, est mort le 19 juillet 1857.

FRANSONI (Luigi), prélat italien, né à Gênes le 29 mars 1789, est un des quatre fils du marquis de ce nom. Après avoir fait ses études théologiques sous la direction de Z. Benucci, il fut ordonné prêtre en 1814, et fit d'abord partie de la congrégation des missionnaires urbains. Désigné à l'âge de trente ans pour occuper le siége épiscopal de Fossano, il reçut sa nomination du roi Charles-Félix (1820), qui lui remit en même temps, comme marques de sa bienveillance, une croix ornée de diamants et l'ordre de la Sainte-Annonciade. Peu après, il devint un des membres les plus influents de la junte ecclésiastique.

En 1831, M. Fransoni fut élevé, sous le nouveau roi Charles-Albert, à l'archevêché de Turin, et saisit, dans cette position éminente, toutes les occasions de prouver qu'il était dévoué aux doctrines ultramontaines et absolutistes, notamment lorsque le roi prit en main la cause de l'indépendance italienne. Mais ce fut au sujet des lois Siccardi, adoptées le 9 avril 1851, que son intolérance éclata. Ces lois, comme on sait, abolissaient le droit d'asile des églises, plaçaient le clergé sous la juridiction commune et réglaient le contrat de mariage dans ses relations avec la loi civile. Sous prétexte de donner des instructions aux prêtres de son diocèse sur la conduite qu'ils avaient à tenir, l'archevêque recommanda aux ecclésiastiques, qui seraient cités devant un tribunal laïque de s'adresser à l'autorité épiscopale pour obtenir l'autorisation préalable, et de plus d'arguer de l'incompétence des juges et de protester contre toute violation des immunités locales. Des poursuites furent dirigées contre lui, et sur son refus réitéré de comparaître devant le juge d'instruction ou même de le recevoir en son domicile, il fut conduit à la citadelle et condamné, ainsi que l'archevêque de Sassari qui avait suivi son exemple, avec cette circonstance que la peine se trouvait subie par l'arrestation préventive elle-même. Le cardinal Antonelli protesta (14 mai), et le pape adressa les expressions de sa sympathie personnelle aux deux victimes de la persécution.

Un nouvel incident vint encore compliquer ce différend. Le comte de Santa-Rosa, un des ministres qui avaient présenté et défendu les lois Siccardi, ayant désiré de mourir dans le sein de l'Église, M. Fransoni y mit pour condition absolue une rétractation solennelle du passé, et, comme le moribond s'y refusa, il le déclara indigne de recevoir les derniers sacrements. Cette conduite souleva contre le clergé les passions populaires et mit le gouvernement dans la nécessité de sévir une seconde fois. Le prélat fut de nouveau détenu dans une forteresse pendant que l'on instruisait son procès; le tribunal de Turin prononça contre lui une sentence d'exil (… septembre 1850). La même peine fut portée contre l'archevêque de Cagliari. L'un et l'autre furent en outre privés de la possession et de l'administration des biens et revenus appartenant à leurs diocèses. Depuis cette époque M. Fransoni, qui n'a voulu accepter aucun compromis, s'est retiré à Lyon où il habite le palais de M. de Bonald; de temps en temps il proteste auprès des cours catholiques.

FRANTZ (Nicolas-Jacques), ancien avocat français, né à Sarrelouis (Moselle), le 25 juillet 1787, fit son droit à Strasbourg, et s'inscrivit, en 1811, au barreau de Metz. Après avoir pris les armes en 1809 et en 1814, il équipa à ses frais, en 1815, le second corps franc de la Moselle, qui prit une part héroïque à la lutte des frontières, et fut, au retour des Bourbons, condamné à mort par un conseil de guerre. Il s'était prudemment réfugié en Prusse, où il dut rester caché pendant deux ans. Il fonda alors avec d'anciens compagnons d'armes, une colonie agricole que firent tomber, après de longues persécutions, les capitalistes du pays dont il avait dévoilé et flétri les usures. Il fut même, par leurs manœuvres, compromis dans une affaire de faux assignats, et condamné à mort, mais acquitté par la Cour de Munster. Il revint en France en 1830, fit valoir inutilement, auprès des ministères et des Chambres, ses anciens services et sa fortune sacrifiée. Il n'en fut indemnisé qu'en 1850, sous la présidence de Louis-Napoléon. Il avait été décoré de la Légion d'honneur en avril 1847.

On a du capitaine Frantz, comme on le désigne depuis 1815 en Allemagne, un ouvrage *sur l'Usure* (1825): *Aperçu historique, politique et statistique sur l'organisation militaire de la Prusse*, comparée avec l'organisation militaire de la France (Paris, 1841, in-8), et *Lettre à Louis-Napoléon Bonaparte* (1849, brochure).

FRANZINI (Marino-Miguel), général et géographe portugais, né vers 1790, est fils d'un mathématicien italien qui fut précepteur de Jean VI. Il embrassa de bonne heure la carrière des armes et atteignit rapidement les grades supérieurs. Lieutenant général, il est depuis 1821 secrétaire d'État honoraire: il a siégé quelque temps aux Cortès.

On a de lui plusieurs travaux géographiques insérés dans le recueil de l'Académie des sciences de Lisbonne dont il est un des membres les plus distingués, et les ouvrages suivants: *Instructions statistiques* (Instrucções statisticas; Lisbonne, 1815), *Observations sur l'organisation actuelle de l'armée portugaise* (Reflexoes sobre o actual regulamento do exercito de Portugal), et une carte maritime des côtes du Portugal qui a d'abord paru à Londres et a été imprimée à Paris sous ce titre: *Carte des côtes du Portugal* (1836, in-8), traduit par G. d'Urban.

FRAPOLLI (Louis), géologue et homme politique italien, né à Milan, le 26 mars 1815, fut destiné d'abord à l'état ecclésiastique; mais vers l'âge de seize ans, une mesure de police le força d'entrer, comme *volontaire*, dans un régiment autrichien. Il servit en Moravie et en Galicie et obtint le grade de capitaine de cavalerie. Il s'était efforcé de combattre par l'étude des sciences physiques l'ennui des garnisons autrichiennes. A vingt-quatre ans, devenu majeur et maître de sa volonté, il donna sa démission pour retourner en Italie. En 1840, M. Frapolli quitta Milan, visita l'Allemagne, puis vint se fixer en France, et fit de Paris sa seconde patrie. Il suivit, en qualité d'élève étranger, les cours de l'École des mines, et reçut le diplôme d'ingénieur. Il s'appliqua spécialement à la géologie, et compléta son instruction par un long voyage scientifique en Allemagne et dans le nord de l'Europe. Il en rapporta de nombreuses et intéressantes observations, qui parurent en France dans le *Bulletin de la Société géologique*. Il publia aussi un travail géologique sur le Finisterre, un mémoire sur l'origine et la formation du globe terrestre, et différentes notes sur la géologie des pays scandinaves et de l'Allemagne. Par suite des événements sa grande *Carte des environs du Hartz*, déposée à l'Institut depuis 1847, est encore inédite.

milieu des mouvements révolutionnaires de , il courut à Milan, fut attaché au ministère guerre du gouvernement lombard, et pro- pour sauver le parti national, l'armement al. L'intervention piémontaise fit ajourner mesure. M. Frapolli s'éleva en vain contre stème d'isolement préconisé par Gioberti et té par Charles-Albert, réclama instamment on avec la France républicaine, et se fit don- une mission à Paris. Pendant la période de ependance, il représenta successivement au- du gouvernement français la Lombardie, la ane et la république romaine. Renvoyé de , après la prise de Rome, il se retira en e. Sa famille étant originaire du Tessin, il protégé, par son droit de bourgeoisie, contre éclamations des polices étrangères. Dans cet , il a repris ses travaux scientifiques. Après été longtemps un des agents les plus réso- e la politique mazzinienne, M. Frapolli s'est à l'écart des sectes et des écoles exclusives, ut en poursuivant l'œuvre de l'émancipa- et de l'unité italienne, il est d'avis de su- nner les intérêts des partis à l'intérêt géné- e la Péninsule.

ASER (Alexandre), peintre anglais, est né cosse vers 1796. Bien qu'il expose à Londres s plus de trente-cinq ans, on peut le regar- sous le rapport du style et du choix des su- comme appartenant à l'école écossaise. Il attaché surtout à peindre les scènes de son natal, telles que : *l'Intérieur d'un cottage montagnes*, qui se trouve à la *National Gal-* et que l'on estime être son meilleur ouvrage; *nneau d'ale*, *les Alarmes de guerre*, *le Pein- 'enseignes*, jolis sujets de genre; *Robinson e lisant la Bible*, etc. M. Fraser a cette ère imposante d'ensemble et cette familia- le détails propres aux Anglais, mais sa cou- manque de fermeté. Il a exécuté des toiles genre plus relevé : une *Scène tirée de la n d'Édimbourg* (1843); *le Dîner du laird rompu par la visite des dragons*, autre em- t à W. Scott, et *les Derniers moments de Stuart* (1847). M. Fraser n'a rien envoyé à osition universelle de 1855.

ÉCHON (l'abbé Faustin-Irénée), ancien re- ntant du peuple français, né à Hesdin (Pas- lais), le 28 juin 1804, eut pour premier maître caire de cette ville, et acheva ses études au séminaire d'Arras. Ordonné prêtre en 1827, quelque temps vicaire à Vitry. En 1829, il ommé professeur de théologie et de droit au grand séminaire. Il devint chanoine ho- re du diocèse en 1833, puis chanoine titu- en 1841. Estimé comme professeur et comme cateur, il se fit connaître aussi comme ar- ogue. Ses mémoires le firent admettre à l'A- mie d'Arras et à la Société des antiquaires de nie. En 1848, il accepta la République et ommé représentant du peuple, le quator- sur dix-sept, par 74 655 voix. Membre du té des cultes, il vota ordinairement avec la e. Réélu à l'Assemblée législative par 87 675 ges, il fit partie de la réunion de la rue de ers et soutint par tous ses votes la politique e-révolutionnaire. Le coup d'État du 2 dé- re l'a rendu à ses fonctions ecclésiastiques.

ÉDÉRIC (Guillaume-Charles), prince des Pays- second fils du roi Guillaume Ier, est né le vrier 1799, durant l'exil de sa famille. Il étu- histoire sous Niebuhr, qui lui portait beau- d'affection. Rentré en Hollande à la fin de il obtint, par la convention du 4 avril 1814, l'expectative de succéder à son père cou- verain, dans l'État de Nassau-Orange. Lors- que cette principauté eut été enlevée au Pays-Bas, en 1816, le prince Frédéric re- compensation le titre de prince des Pays- plusieurs domaines situés dans le Brabant tentrional, et dont le revenu s'élève à 400 000 francs. Nommé commissaire du département de la guerre en 1825, et du royaume en 1829, il joua un rôle important la révolution belge. Il commandait à dans l'affaire des barricades (23-26 1830). Après l'abdication de son père se retira dans la vie privée pour se livrer mais à la culture des sciences et des grand maître de la loge des francs- les Pays-Bas. Le prince Frédéric a 1825 la princesse Augusta-Wilhelmine Frédéric-Guillaume III. Il en a eu l'aînée, Wilhelmine-Frédérique, prince Louis-Eugène, fils aîné du

FRÉDÉRIC VII (Charles-Chrétien nemark, fils de Christian VIII Charlotte-Frédéric de Meckl est né le 6 octobre 1808. Il 1828, visita l'Allemagne, l'Ita fit un long séjour à Genève, litaire et la politique. De retour épousa, le 1er novembre 1828, helmine-Marie, fille cadette du dont Christian VIII était cousin tier présomptif. Cette union, qui dissoute par un divorce jours après que le prince eut été royal à Fredericia en Jutland. monté sur le trône en 1839, se terme à l'exil de son fils et le de Fionie. Frédéric contracta princesse Caroline-Marianne de Strelitz, un nouveau mariage, un divorce (1846). N'ayant pas il forma le dessein d'épouser Suède, mais les négociations n'aboutirent pas. Le 20 janvier succéder à son père, dont il était chargea tout aussitôt quatre naires (voy. OERSTED, MOLTKE) de d'une constitution commune au et aux duchés de Schleswig-Holstein Mais ces derniers, qui comptaient royaume lors de la mort du roi fort hostiles à un projet qui aurait conséquence de resserrer l'union D'AUGUSTENBOURG). A la nouvelle de de Février, ils se soulevèrent, appuyé de l'Allemagne, fut comprimé coup de peine, après deux ans d'hostilités.

Pendant ce temps, les idées libérales fait du progrès en Danemark; le parti dirigé par M. Monrad, Lehmann, noms), avait été mis à la tête des affaires 1848). Mais, dès le mois d'octobre, place à un cabinet moins avancé. Les cipaux des divers ministères sont indiqués noms des membres influents de chaque

La constitution du royaume dut subir des circonstances intérieures et extérieures lord plus libérale que ne le comportait nage et l'influence de certains gouvernements lemands, elle fut modifiée, en 1854 et de manière à pouvoir être adaptée à parties de la monarchie. La question cession qui avait compliqué les d solue par le traité de Londres de 1852. Christian de Glucksbourg, fut reconnu héritier présomptif. En 1850, le roi a

…rer solennellement son mariage morganatique …c la comtesse Danner (voy. ce nom).

…RÉDÉRIC (Émile-Auguste), prince de Noër, …e puîné du prince Christian-Auguste (voy. ce …n), appartient à la branche cadette de Schles…-Holstein-Sonderbourg-Augustembourg. Né …openhague, le 23 août 1800, il reçut du … Christian VIII, qui avait épousé sa sœur, le …e de lieutenant général et de commandant … chef des troupes du Schleswig-Holstein en …2. Lors de la promulgation de la fameuse …re patente du 8 juillet 1846, qui établissait …rincipe de l'intégrité perpétuelle de la mo…chie danoise, il adressa en vain des remon…ces au roi, puis donna sa démission le 18 … 1846. Cette résolution lui procura une … de popularité dans les duchés. Aussi fut-il …lé à faire partie, comme ministre de la …re, du gouvernement provisoire formé le 23 … 1848, sous la présidence de M. Beseler … ce nom) Le lendemain, il s'avança, à la … de ses collègues et des troupes de Kiel, …e la place forte de Rendsbourg, dont les …ers danois rendirent les armes sans coup … Le prince commanda les troupes schleswig…einoises jusqu'au 11 septembre 1848, dans …erre contre le Danemark. Privé de ses titres …gnités par le roi de Danemark, le 4 août … il fut du nombre des trente-trois personnes …tées de l'amnistie accordée aux duchés le 10 … 851.

…ÉDÉRIC (Guillaume-Louis), grand-duc de …, duc de Zaehringen, né le 9 septembre 1826, …da, comme régent, dans le gouvernement, … père le grand-duc Léopold, le 24 avril 1852, …lace de son frère aîné Louis, que son état …que et intellectuel rendait inhabile au pou… Son administration fut principalement occu…lès l'année 1853, de démêlés sans cesse re…nts avec le pouvoir ecclésiastique. Il prit …ns plus tard le titre de grand-duc par pa…du 5 septembre 1856. Le 7 décembre 1853, …illi être victime d'une tentative d'assassinat. …n de 1855, il a banni les jésuites de son du…e 20 septembre 1856, il a épousé une fille du … de Prusse (Voy. Bade).

…DÉRIC-FRANÇOIS, grand-duc de Mecklem…-Schwerin, fils du grand-duc Paul-Frédéric …a princesse Alexandrine de Prusse, est né le …rier 1823. Il faisait ses études à l'université …nn, lorsque la mort de son père le laissa … du trône grand-ducal le 7 mars 1842. Le …ement révolutionnaire en 1848 lui imposa …essité de faire quelques modifications libé…à la constitution; mais en 1851 l'aristocratie …enu que l'ancien état de choses fût rétabli. …nd-duc a épousé en 1849 Augusta-Mathilde-…lmine, fille d'Henri LXIII, prince de Reuss-…ss. Il en a plusieurs enfants, dont l'aîné, …ois-Paul, est né le 19 mars 1851.

…DÉRIC-GUILLAUME Ier, électeur de Hesse, … Hanau le 28 août 1802, est fils unique du …uillaume II et de Auguste-Frédérique-Chris…fille de Frédéric-Guillaume II, roi de …. Il fit ses études à Marbourg et à Leipsick. …31, son père, forcé de se retirer à Hanau …a comtesse de Reichenbach, sa concubine, …andonna la régence. Frédéric-Guillaume …a de détruire la constitution de 1831, mais …e le ministre Hasenpflug, mis en accusa…ont été acquitté en 1833, les efforts du …restèrent infructueux. Il en fut de même …la mort de son père l'eut laissé maître du trône (20 novembre 1847). En 1848, il consentit à quelques réformes libérales et plaça un ministère constitutionnel à la tête des affaires. Mais en 1850, il inaugura une politique de réaction en choisissant un cabinet présidé par Hasenpflug. Le pays fut mis en état de siége et occupé par des troupes de la confédération, qui exigea, en 1852, l'abolition de la constitution. Cette dernière a été remplacée par une charte.

Depuis 1831, l'électeur est marié morganatiquement avec Mme Lehmann, épouse divorcée d'un officier prussien, qu'il a créée comtesse de Schaumbourg et princesse de Hanau. Aucun des neuf enfants qu'il en a eus, n'est apte à lui succéder, et l'héritier présomptif est le landgrave Guillaume, né en 1787, cousin de l'électeur précédent. La princesse Wilhelmine, seconde fille du landgrave, est mariée depuis 1842 à Christian de Holstein-Glucksbourg, héritier désigné de la couronne danoise.

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IV, roi de Prusse actuel, fils du précédent roi Frédéric-Guillaume III et de la reine Louise, est né le 15 octobre 1795. Il apprit les belles-lettres sous Delbrück et Ancillon, la guerre sous Scharnhorst et Knesebeck, le droit et les sciences politiques sous Savigny, Ritter et Lancizolle, les arts sous Schinkel et Rauch. Après avoir vu son enfance attristée par l'abaissement de la monarchie prussienne, il fut témoin du réveil de l'Allemagne, et fit, comme simple officier, les campagnes de 1813 et 1814. Il rapporta de ses visites assidues au musée de Paris, et plus tard d'un voyage à Rome, ce goût ardent des arts, grâce auquel la Prusse vit tant d'artistes généreusement encouragés, tant d'œuvres remarquables exécutées à grands frais, dans les châteaux de Marienbourg, de Stolzenfels, etc. Malgré ses répugnances de jeune homme pour la politique absolutiste de son père, il avait été appelé au conseil de guerre et au conseil d'État; et déjà il avait son influence dans les affaires, lorsque mourut Frédéric-Guillaume III (7 juin 1840).

Le nouveau roi inaugura son règne par un certain nombre de mesures libérales qui enflammèrent les espérances de la nation. Il rappela au ministère MM. de Boyen et Eichhorn, s'entoura des hommes les plus distingués dans la littérature et dans l'art, Schelling, Rückert, Tieck, Cornélius, Mendelssohn, dédommagea M. Arndt et les frères Grimm de la chaire qu'on leur avait enlevée, accorda enfin une amnistie politique; mais dès lors aussi, il se signala par une irrésolution, une mobilité de vues qui est restée comme le caractère de son règne, et qui a souvent rendu sa bonne foi suspecte à la nation prussienne. En 1841, en refusant aux justes demandes des États provinciaux la constitution qu'on leur avait promise dès 1815, il voulut du moins établir la périodicité de ces mêmes États, et l'année suivante il admit les conseils généraux à lui faire des représentations. Ils réclamèrent avec assez de fermeté contre les lois coercitives de la presse, surtout contre l'ascendant que le roi laissait prendre sur lui au parti ultra-religieux, et contre une condescendance qui provoquait en Allemagne la plus vive agitation (voy. Ronge), enfin, ils demandèrent vivement la réforme judiciaire. Le roi répondit par des promesses que semblait appuyer son éloignement chaque jour plus prononcé pour les principes de la sainte-alliance et de la politique de Metternich. Pour le moment il s'occupa de conclure des traités de commerce avec les Pays-Bas, avec la Belgique, avec l'Angleterre, avec le Portugal, d'établir des lignes de chemin de fer, d'organiser et de dominer le Zollverein allemand, d'embellir la capitale et les prin-

cipales villes de Prusse, entre autres Cologne, où l'on reprit, au moyen de souscriptions, l'achèvement de la cathédrale.

En 1844, un attentat commis contre sa personne par le bourgmestre Tschech, et des soulèvements partiels dans ses provinces semblèrent donner au roi à réfléchir. Il usa d'abord de sévérité et renferma la liberté de la presse dans des limites encore plus étroites. La diète provinciale de Prusse répondit à ces mesures, en réclamant une constitution et des états généraux (1845); en même temps la municipalité protestait contre le *piétisme* du roi. Celui-ci dut convoquer un synode présidé par le ministre des cultes, M. Eichhorn, et qui laissa les questions pendantes. Au lieu de réformes politiques, il opéra des réformes financières; une banque fut créée à Berlin avec un capital de 10 millions, de sages modifications furent apportées aux tarifs du Zollverein. En même temps, une loi portait création de procureurs généraux nommés par le roi sur la présentation du ministre de la justice. En face de la presse opposante, le ministère de Frédéric-Guillaume établissait la presse gouvernementale, encore inconnue en Prusse.

L'année 1847 ouvrit pour ce pays l'ère du gouvernement constitutionnel. A la suite des représentations toujours plus pressantes de la municipalité et des diètes provinciales, le roi octroya, le 3 février, des lettres patentes portant convocation d'une diète générale des États de Prusse, appelée à délibérer sur toutes les questions concernant le pouvoir législatif, l'exercice de ce pouvoir, les rapports à établir entre lui et le pouvoir exécutif, investie enfin du droit de pétition. Toutefois le roi avait soin de déclarer dans son discours que l'initiative lui restait, que la monarchie était absolue et la Chambre purement *consultative*, « qu'entre son peuple et lui, il n'y aurait jamais de constitution sur le papier; » en outre, il créait une seconde Chambre, la *curie* des seigneurs, sorte de sénat conservateur. La diète protesta, et rejeta tout de suite deux lois, l'une relative au chemin de fer de Kœnigsberg; l'autre sur les banques rentières: et réclama, avec plusieurs autres droits, celui de périodicité. Le roi céda, excepté sur ce dernier point. Constitution de l'armée, de la justice, des finances, tout fut révisé dans le sens libéral; le nouveau tribunal criminel de Berlin débuta par le célèbre procès de Mieroslawski et des chefs polonais qui avaient soulevé l'année précédente, le grand-duché de Posen. A l'extérieur, le roi concluait un traité de commerce avec Naples et les États-Unis d'Amérique, restait neutre dans la question des mariages espagnols, et protégeait le canton de Neufchâtel dans la guerre du Sonderbund.

Ce fut au milieu de cette bonne volonté de son roi et de cette prospérité de son peuple que la révolution de 1848 trouva la Prusse. Malgré les promesses de Frédéric-Guillaume, la lutte éclata dès le 15 mars et se continua jusqu'au 19 entre le peuple et ses troupes. Le roi, qui venait dans une proclamation célèbre de prophétiser l'unité et le bonheur de l'Allemagne, dut changer son ministère, donner une amnistie générale, promettre la guerre contre le Danemark en faveur du Schleswig et saluer de son balcon les cadavres des insurgés. Ces humiliations lui étaient du moins adoucies par l'espérance de devenir empereur d'Allemagne, et par le succès de ses généraux qui écrasaient dans le duché de Posen la dernière insurrection de la Pologne.

Il accéléra la réunion de l'Assemblée législative, modifia encore son gouvernement dans le sens libéral, et s'occupa activement d'un projet de réforme électorale. Sur cette déclaration de

l'Assemblée, « que la nation prussienne
la révolution comme un fait, mais qu'elle
jetterait toujours comme un principe, »
ple se crut trahi; et une nouvelle émeute
le 14 juin, une autre le 21 août. Quelques
après, l'Assemblée nationale de Francfort
l'armistice de Malmoë, conclu par le roi
Danemark. Le roi sembla se repentir
concessions qu'il avait faites, et, après
crises ministérielles, forma un nouveau
franchement conservateur à la tête
M. de Manteuffel, fit appel à l'armée,
garde civique, et menaça la Chambre et
lution tout entière, d'un coup d'État
1848). L'Assemblée et le peuple,
même danger, firent cause commune et
tinrent dans la capitale une sorte d'
nente qui dura six semaines et se
l'octroi définitif d'une constitution
1848), et par la dissolution de l'
nouvelle Constitution, calquée sur
Belgique, sanctionnait la liberté
liberté politique, la liberté religieuse
de l'enseignement, la liberté de
cautionnement, l'inamovibilité et
du pouvoir judiciaire, l'extinction
mis et des privilèges. Elle établissait
lité et l'irresponsabilité du roi,
soudre les deux Chambres, et en
les prérogatives d'un pouvoir
tionnel. Le peuple témoigna sa
courant, d'enthousiasme, un
alors par le roi. Les nouvelles élections
faites pendant l'état de siège,
la Chambre une certaine majorité
nelle que les troupes dissipèrent
la force. Après ce second coup d'État
éluder la constitution sans la suppr

Cependant les partisans de l'
offraient la couronne impériale à Fré
laume, qui la refusa comme venant
tionnaires (28 avril 1849). Bientôt
députés prussiens de l'Assemblée de
invita les gouvernements germaniques
grès anti-révolutionnaire, ou
l'œuvre de la Constituante centrale
les éléments de désorganisation.
temps, il envoyait deux armées dans le
duché de Bade et dans le Palatinat.
l'insurrection de Struve et de
gnait paix avec le Danemark (juillet

De nouvelles Chambres se réunirent
d'août, avec une majorité
commença l'assaut de la constitution
bre. Elle avait un peu plus d'un
lorsque le roi la jura une seconde
gulièrement modifiée (janvier 1850
sait l'irresponsabilité des ministres
commis, la pairie; la prérogative
agrandie par un certain nombre de
détail, un tribunal spécial créé
qu'il plairait au roi d'y renvoyer.
mai 1849, le roi avait prouvé
çait point à ses projets de fédération
en concluant avec la Saxe et le
liance dite des trois rois, à laquelle
opposa celle de la Bavière et
Frédéric-Guillaume créa, avec
sorte de conseil supérieur d'adm
décida la convocation d'un nouveau
général, qui se réunit à Erfurt
1850. La jalousie de l'Autriche
queux du commissaire royal
dowitz et l
ner, entre l
une guerre
au principe

Prusse. Un second attentat contre sa personne (22 mai) fut le signal d'une plus complète réaction. Par la convention d'Olmutz, l'Autriche et la Prusse se firent des concessions définitives et s'unirent pour la pacification de l'Allemagne. La dissolution des nouvelles Chambres prussiennes, fut le premier résultat de cette politique.

Le parlement, ajourné au 4 janvier 1851, demanda des explications qui amenèrent le roi de Prusse à expliquer, par la bouche de M. de Manteuffel, qu'il préférait la paix, avec l'alliance autrichienne, à la guerre, avec la révolution. La session s'acheva par une loi qui adoucit le régime de la presse et par le vote d'un impôt de 1 million 750000 thalers sur les revenus. Mais, les nouvelles concessions libérales restèrent sans effet. L'élément religieux était au ministère avec M. de Raumer, l'élément féodal avec M. de Westphalen. Cependant le système des télégraphes, des postes, des chemins de fer, recevait de notables méliorations, et la Prusse faisait rentrer dans le rand réseau du Zollverein, le Hanovre et les utres États secondaires du Steuerverein (7 septembre 1852). A cette occasion l'antagonisme des eux grandes puissances allemandes se réveilla; Autriche réunit ses alliés dans la *coalition de armstadt* (avril 1852), en vue de créer un Zollrein autrichien. Mais la prudence et l'esprit de nciliation de deux souverains eurent encore ison de cette crise qui se termina par un traité : commerce entre les deux pays (19 février 53), et par la consolidation du Zollverein.

En 1852, le dernier coup fut porté par le roi de russe à la révolution. Le parti féodal et les centlisateurs avaient jugé encore trop entachés de éralisme les derniers débris de la constitution janvier et de mars 1850, qui réorganisait l'adnistration provinciale. L'ancien conseil d'État rétabli, la pairie définitivement restaurée 52-1854); les diètes provinciales reconstituées face de l'assemblée des États; mais l'Assemblée ta obstinément une proposition tendant à reser au roi la nomination des membres de la mière Chambre, et à rendre cette dignité comible avec d'autres fonctions. Le parti libéral, dérapé par tant de remaniements de la Constitu-, abandonna le champ de bataille et laissa la e, dans la session de 1853, au parti conserva-, représenté par M. de Manteuffel, et au parti *e la Croix*, sorte de coterie féodale et religieuse a beaucoup grandi dans ces dernières années. t elle qui, l'année suivante, essaya, dans la re d'Orient, d'enchaîner la Prusse à l'alliance Russie, et qui parvint du moins à lui imporne politique de neutralité dont l'effet a été issement extérieur de la nation. Malgré ces les du roi: «Je ferai beaucoup pour l'empereur las que j'aime; mais si je me souviens qu'il non beau-père, je n'oublie pas que la Prusse pas la belle-sœur de la Russie,» la Prusse t refusé d'adhérer au traité du 2 décembre , fut laissée un instant de côté et faillit être létement exclue du concert européen, lors conférences du Congrès de Paris. Un traité u avec l'Oldenbourg pour la création d'un militaire sur la Jahde (1853), le succès d'un nt de 30 millions de thalers voté et couvert n thousiasme (1854), ont été présentés comme ompensation à cet effacement.

dedans, les tendances réactionnaires du rnement se manifestèrent par les discours ement absolutistes prononcés par le roi ssions de 1855 et 1856, par la transforma- la première et de la seconde Chambre en *re des seigneurs* et *chambre des députés*, et onfiance croissante des partisans du moyen 'opinion publique s'émut vivement de la mort d'un des chefs du parti bureaucratique, M. de Hinkeldey, directeur de la police, tué en duel par M. de Rochow, et d'un vol de pièces diplomatiques fait aux archives prussiennes par un employé nommé Techen. Au dehors il n'y a à signaler, avec l'échec éprouvé devant le Riff par le prince Adalbert de Prusse, que l'affaire de Neufchâtel. Au mois de septembre 1856, quelques partisans dévoués de la monarchie prussienne revendiquèrent à main armée les droits du roi sur cette ville et sur le canton. Les Neufchâtelois, Suisses de mœurs et d'idées, triomphèrent de cette espèce d'insurrection, et la guerre faillit éclater entre la Prusse et la république helvétique. A la suite de longues négociations, auxquelles prirent part toutes les grandes puissances de l'Europe, Frédéric-Guillaume IV signa un traité (mai 1857) par lequel, tout en conservant le titre de roi de Neufchâtel, il abandonnait, au prix d'une indemnité d'un million, ses droits sur la ville et sur le canton. Dans les complications plus récentes, relatives aux principautés danubiennes, la Prusse a suivi la politique de la France et de la Russie. A la fin de 1857, une grave maladie du roi l'a mis hors d'état de tenir les rênes du pouvoir confié depuis à une régence.

Marié le 29 novembre 1823 avec la princesse Élisabeth de Bavière, née le 13 novembre 1801, Frédéric-Guillaume IV, est jusqu'ici sans enfants. Après sa mort, le trône revient à son frère, Frédéric-Guillaume-Louis, prince de Prusse, aujourd'hui régent (voy. GUILLAUME). — Pour l'ensemble de la famille royale, voy. PRUSSE.

FRÉGIER (A.), économiste français, né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 15 juillet 1789, entra de bonne heure dans l'administration et remplit successivement à Paris l'emploi de secrétaire du conseil de préfecture (1824) et celui de chef de bureau du domaine de l'État (1830). En cette dernière qualité, il a dirigé l'immense travail de l'expropriation des terrains nécessaires au tracé des fortifications de Paris (1841). On lui doit quelques ouvrages intéressants, notamment : *des Classes dangereuses de la population dans les grandes villes* (1839-1840, 2 vol. in-8), mémoire couronné en 1838 par l'Académie des sciences morales et politiques, qui avait mis ce sujet au concours; *Histoire de la police de Paris* (1850, 2 vol. in-8), livre qui, en suivant l'administration municipale depuis Philippe-Auguste jusqu'à la révolution de 1789, renferme un tableau moral et politique de la ville aux principales époques de notre histoire. M. Frégier a été décoré le 26 avril 1846.

FREILIGRATH (Ferdinand), célèbre poëte lyrique allemand, né à Detmold le 17 juin 1810, fils d'un instituteur, fut destiné d'abord au commerce, entra dans plusieurs maisons, et s'efforça de concilier les nécessités de son service avec sa vocation poétique. Il était en Hollande lorsque ses premiers essais parurent dans les *Feuilles de Westphalie*, le *Morgenblatt* et l'*Almanach des Muses allemandes* (1833). En 1837 il revint en Allemagne et s'inspira de la nature poétique des bords du Rhin, comme naguère des grandes scènes de la mer. Recommandé par les poëtes Schwab et Chamisso et par Alexandre de Humboldt, il obtint du roi de Prusse, en 1842, une pension de 1500 francs.

Mais bientôt la passion politique s'empara de M. Freiligrath, qui, sous le coup de durs reproches qui lui furent adressés à l'instigation du républicain George Herwegh, s'écria : « Le poëte doit marcher avec le peuple, » renvoya sa pension et publia, sous le titre de *Profession de foi* (Glaubensbekentniss; Mayence, 1844), l'un de ses plus im-

portants ouvrages. Malgré les protestations modérées de sa préface, deux pièces particulièrement condamnées: *la Liberté et le Droit*, *l'Arbre de l'humanité*, lui attirèrent un ordre d'exil. Il se retira d'abord en Suisse, puis, en 1846, à Londres, où il reprit du travail dans une maison de commerce. Il allait, sur l'invitation de Longfellow, s'embarquer pour l'Amérique, lorsque la révolution de 1848 le ramena en Allemagne. Poursuivi pour son poëme *les Morts aux Vivants* (die Todten an die Lebenden), il fut acquitté et fut dès lors un des chefs du parti démocratique de Dusseldorf. Il prit à Cologne la direction de la *Nouvelle Gazette rhénane* (Neue rheinische Zeitung); mais de nouvelles poursuites le déterminèrent à se réfugier à Londres, où il est resté depuis 1849.

Parmi les autres ouvrages de M. F. Freiligrath, il faut citer: *Poésies* (Gedichte, 1838; 12ᵉ édit., Stuttgart, 1851), recueil déjà précédé d'un autre analogue: *les Gerbes* (Zwischen den Garben; Stuttgart, 1849); *l'Odéon du Rhin* (Rheinisches Odeon; Coblentz, 1849), en collaboration avec Hub et Schnezler; *l'Annuaire du Rhin* (Rheinisches Jahrbuch; Cologne, 1840-1841), avec Simrock et Mazerath; *la Westphalie romantique* (das romantische Westfalen, 1842); avec Duller; 1862, *Poëme au profit de la cathédrale de Cologne* (Darmstadt, 1842), avec Schücking; *Charles Immermann, en souvenir de lui* (Karl Immermann; Stuttgart, 1842); *Ça ira, six poëmes* (Herisau, 1846); *Nouvelles poésies politiques et sociales* (Neuere politische und sociale Gedichte; Cologne, 1849).

M. Freiligrath, qui a traduit les *Odes* de Victor Hugo, *les Chants du crépuscule* (Dæmmerungs Gesaenge; Stuttgart, 1836), a les qualités brillantes de l'école française moderne, du trait, de la couleur, et un vif sentiment de la nature. Mais, outre une certaine recherche, on peut reprocher à ses poésies d'avoir plus de grâce ou d'éclat que de profondeur. Il a aussi traduit les *Chansons* (Lieder) du poëte anglais Burns.

FREIRE DE CARVALHO (Francisco), littérateur portugais, né vers la fin du XVIIIᵉ siècle, embrassa l'état ecclésiastique et devint chanoine de la cathédrale de Lisbonne. Vers 1846, il fut chargé du cours d'éloquence et de littérature classique au Lycée national. Après trente ans d'études sur les écrivains et les poëtes de son pays, il a publié le fruit de ses recherches dans les ouvrages suivants: *Leçons élémentaires de poétique nationale* (Liçoes elementares de poetica nacional, in-8), suivies de réflexions sur la critique, et *Essai sur l'histoire littéraire du Portugal* (Ensaio sobre a historia literaria de Portugal, 1845, in-8), travail consciencieux, divisé en huit périodes, dont la dernière conduit jusqu'à nos jours. On a encore de cet auteur une excellente édition critique du poëme des *Lusiades* (Os Lusiadas, 1843).

FREIRE DE CARVALHO (Librato), historien portugais, a écrit, sur les dernières guerres civiles qui ont déchiré le Portugal, un ouvrage important: *Histoire de l'usurpation de don Miguel* (Memorias para a historia do tempo que duron a usurpação de dom Miguel; Lisbonne, 1831-1843, 4 vol. in-8) complétée par l'*Essai sur les causes qui amenèrent cette usurpation* (Ensaio sobre as causas que prepároã, etc.; 1842, in-8).

FRÉMIET (Emmanuel), sculpteur français, né à Paris en 1824, et neveu du sculpteur Rude, suivit quelque temps l'atelier de son oncle, passa plusieurs années à la Clinique, et exécuta des travaux anatomiques pour le musée Orfila. Après de nombreuses *Études* de zoologie et de myologie, il aborda les grands sujets, et débuta au Sa[illegible] lon de 1843. On a surtout de lui: une Gaz[illegible] étude en plâtre (1843); un *Dromadaire* [illegible] (1847); divers types de chiens, *Ravaude* et *Ra*[illegible] *careau* (1848); *Matador* (1849); *le Chien cou*[illegible] *blessé*, son chef-d'œuvre, au Luxembourg [illegible] *Ravageot* et *Ravageode* (1853), ainsi que plus[illegible] plâtres et bronzes de mérite.

On cite encore de lui quelques variétés d'[illegible] maux: un *Renard*, un *Héron*, des *Chats* [illegible] ou groupés en familles; *le Chameau* [illegible] (1849); un *Ours blessé*, des *Poules* [illegible] (1850), et *le Cheval à Montfaucon*, qui fi[illegible] tion au Salon de 1853, et fut acheté par le [illegible] tère d'État. M. Frémiet a produit aus[illegible] nombre de statuettes en plâtre et en bronze [illegible] *Voleur*, *un Marabout*; il travaille en ce m[illegible] à une collection des différentes armes de [illegible] française, commandée par l'Empereur. [illegible] fait en ce moment la statuette équestre [illegible] Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 18[illegible] 2ᵉ en 1851, et une médaille de 3ᵉ classe [illegible]

FRÉMONT (John-Charles, dit [illegible] g[illegible]ur et homme d'État américain, [illegible] vier 1813, à Savannah (Géorgie). [illegible] un Français qui, tombé au pouv[illegible] dans le cours d'un voyage aux An[illegible] féré sur un ponton à la Jamaïque. [illegible] s'évader et gagna les États-Unis, [illegible] posait de repartir pour la France; [illegible] épousé une Virginienne d'une grande [illegible] se fixa dans son pays. Il mourut lorsqu[illegible] John n'avait encore que quatre ans; [illegible] qui se trouvait, avec trois enfants, dans [illegible] voisin de la gêne, alla habiter Charles[illegible] jeune Frémont prit ses degrés au coll[illegible] ville, et se fit professeur de mathémati[illegible] soutenir sa famille. En 1833, il fut [illegible] donner des leçons à bord du navire de [illegible] *Natchez*, et fit en cette qualité une [illegible] deux ans et demi. A son retour, il a[illegible] fession d'ingénieur civil, et, après [illegible] qui firent remarquer son talent et s[illegible] il accompagna Nicolet, savant Franç[illegible] vice des États-Unis, dans une ex[illegible] prairies du nord-ouest. Pendant [illegible] (1838-1839), il fut nommé lieutenant [illegible] dans le corps des ingénieurs top[illegible] Tandis qu'il préparait à Washington [illegible] la région qu'il venait de parcourir et [illegible] de son expédition, il devint amoureu[illegible] de Thomas Benton, sénateur du [illegible] demanda en mariage, et, sur le re[illegible] l'enleva et l'épousa devant un prêtre [illegible] bien que ni lui ni elle ne fussent de [illegible] (1841). On devait plus tard, lors de [illegible] ture à la présidence, lui reprocher ce [illegible] un acte de profession de foi contra[illegible] gion de la majorité des citoyens de [illegible]

Au mois de mai de l'année suivante [illegible] pour la première de ses trois grandes e[illegible] Elle dura cinq mois, et eut pour résulta[illegible] naissance de la fameuse passe du Sud, [illegible] les montagnes Rocheuses, et l'asc[illegible] M. Frémont et quatre de ses hommes d[illegible] sommet de cette chaîne, le Pic de la [illegible] vent. Non-seulement il détermina avec [illegible] la situation géographique de ce pa[illegible] depuis la découverte des mines d'or, [illegible] pour tant de milliers d'émigrants, m[illegible] fit, au point de vue scientifique, un ta[illegible] et complet de la région qu'il avait tra[illegible] *Rapport* qu'il présenta à son retour su[illegible] dition conti[illegible] aventures p[illegible] qui fut d'abo[illegible]

mée en Amérique et en Angleterre, eut une immense circulation. Elle fut également traduite en plusieurs langues étrangères.

M. Frémont repartit presque aussitôt pour une seconde expédition, dans le dessein de relier les découvertes qu'il venait de faire à celles que l'on attendait des recherches de l'exploration maritime de la côte de l'océan Pacifique, commandée par le commodore Wilkes, et de tracer ainsi une ligne non interrompue et très-large à travers les pays alors presque inconnus qui se trouvaient de chaque côté des montagnes Rocheuses. La petite troupe, composée de trente-neuf personnes, partit du village de Kansas le 29 mai 1843. Les travaux d'exploration durèrent jusqu'au mois d'août de l'année suivante, et donnèrent les premiers renseignements détaillés sur le grand lac Salé, le grand bassin intérieur de l'Utah, la chaîne de a Sierra-Nevada, et mirent au jour, pour ainsi lire, la région qui constitue aujourd'hui le ter-itoire de l'Utah et l'État de Californie. Une par-ie de ces découvertes se fit au retour de M. Frénont, qui, après avoir effectué sa jonction avec 'expédition navale, se résolut à revenir par une oute inconnue, sans guides, avec quelques hom-les seulement, et malgré l'hiver qui menaçait. courut des périls extrêmes et perdit plusieurs e ses compagnons. Pendant neuf mois, on n'eut eux aucune nouvelle. Il traversa 3500 milles de ays, au milieu des neiges éternelles, étudiant région de la haute Californie, la Sierra-Nevada, s vallées du San-Joaquin et du Sacramento, et contrée des mines d'or.

Rentré à Washington, M. Frémont s'occupa de acer le plan d'une nouvelle expédition, tout en rivant la relation de la seconde; et, dans le intemps de 1845, l'intrépide voyageur, élevé grade de capitaine, se mit en route une troisme fois pour se rendre jusqu'à l'océan Paciue. Arrivé dans la vallée du Mississipi, il uva le Mexique en pleine guerre avec les États-is. Les colons américains, menacés par les upes mexicaines, l'invitèrent à se mettre à r tête, et furent vainqueurs sous ses ordres. Frémont se mit alors en communication avec commandant de l'escadre qui croisait sur les es, et, après la soumission de la Californie, il fut nommé, le 24 août, commandant militaire le commodore Stockton. Mais les Californiens surgèrent, et les Américains ne purent se ntenir que par l'intervention du général rney. A cette époque, M. Frémont reçut, sans oir sollicité, le brevet de lieutenant-colonel. lissentiment s'étant élevé entre les deux comdants en chef, il se rangea du côté du comore Stockton, et Kearney, pour s'en venger, aduisit, en arrivant au fort Leavenworth, devune cour martiale, pour insubordination. La donna raison au général et cassa Frémont. résident, M. Polk, signa la sentence, rendue ormément à la légalité; mais il offrit en même s un nouveau brevet du même grade à M. Frét qui refusa et rentra dans la vie privée.

ore de tout service public, il résolut d'enendre de lui-même, et à ses propres risques, expédition dans le but de découvrir, à trales montagnes Rocheuses, un passage plus lional encore que la Passe du Sud, des es de l'Arkansas à la Californie. Il partit de lo, sur le haut Arkansas, avec trente-trois nes et cent trente-trois mules. Mais, égaré s guides, il vit périr toutes ses mules et un de son escorte dans les neiges de la Sierra uan, et lui-même arriva à pied à Santa-Fé, des fatigues et des dangers extrêmes. Ces res ne l'empêchèrent pas d'organiser une ème expédition, et en cent jours, au milieu de nouvelles difficultés, il arriva sur les bords du Sacramento. Là il acquit la propriété de Mariposa, devenue depuis fameuse par sa magnifique exploitation aurifère, qui a fait du colonel Frémont l'un des hommes les plus riches des États-Unis. Attaché par des intérêts si forts à la prospérité de la Californie, il fut choisi par les électeurs de ce pays, lors de son annexion aux États-Unis, pour être le premier sénateur envoyé au congrès par le nouvel État (1850). L'arrêt de la cour martiale fut rappelé pour rendre son élection possible. Mais son mandat ne devait durer que deux ans, les délais qu'éprouva l'admission de la Californie dans l'Union ne lui permirent d'occuper son siége que pendant une courte session. A la seconde élection, il fut remplacé par John Weller, partisan de l'esclavage, dont il s'était déclaré l'adversaire.

Les seules publications du colonel Frémont sont ses rapports officiels au gouvernement; mais, à part l'importance vraiment nationale de ses découvertes et l'intérêt public qui s'y attache, la clarté de son style et ce caractère tout particulier d'animation et de vigueur que les hommes fortement trempés savent faire passer de leurs actions dans leurs écrits, ont suffi pour lui faire prendre rang parmi les écrivains des États-Unis.

Jusqu'en 1856, le colonel Frémont n'avait été mêlé à la politique que pendant le court espace de temps qu'il avait siégé, comme sénateur, au Congrès. Tout à coup, grâce à ses opinions bien connues et à son immense popularité, il est devenu, comme candidat à la présidence, l'adversaire le plus sérieux de Buchanan, en réunissant les suffrages de plusieurs partis politiques fusionnés à cette occasion en un seul, le parti républicain Arrrêter les progrès de l'esclavage dans les territoires *libres*, admettre dans l'Union le Kansas avec sa constitution *libre* récemment promulguée, changer la politique et l'administration du président Pierce et créer le chemin de fer du Pacique; tel était son programme. Mais le sentiment des difficultés inhérentes à l'abolition de l'esclavage a fait, après la lutte la plus vive, échouer sa candidature.

FRÉMY (Louis), administrateur français, ancien représentant, né à Toulon en 1808, vint étudier le droit à Paris et se fit inscrire, en 1829, au tableau des avocats. Nommé, en 1833, auditeur de deuxième classe au conseil d'État, il passa dans l'administration, fut sous-préfet à Domfront (1835) et à Gien (1837). Membre de la Commission administrative des chemins de fer (1842), dont il devint secrétaire en 1847, il avait alors le rang de maître des requêtes en service extraordinaire. Écarté des affaires par la révolution de Février, il y revint sous le ministère de M. Léon Faucher, son ami, qui le choisit pour chef de cabinet. En mai 1849, il fut nommé le cinquième des huit représentants de l'Yonne à la Législative, et prit place dans les rangs de la majorité. Il proposa, en 1851, un crédit de 500000 francs pour venir au secours des victimes des inondations. Après le coup d'État, il fit partie de la Commission consultative et du nouveau conseil d'État avec le titre de conseiller ordinaire. Au mois de février 1853, il fut chargé d'organiser sur de nouvelles bases l'administration du ministère de l'intérieur. Il reçut pour ses services la croix d'officier de la Légion d'honneur et succéda, en 1857, à M. de Germiny comme gouverneur du crédit foncier de France.

FRÉMY (Arnould), littérateur français, né le 17 juillet 1809, embrassa d'abord la carrière de l'enseignement. Reçu docteur ès lettres à Paris.

en 1843, avec une thèse très-remarquée sur *les Variations du style français au XVIIᵉ siècle*, et dans laquelle il se montrait fidèle aux meilleures traditions classiques, il fut nommé professeur suppléant de littérature française à Lyon. A cette époque pourtant il avait déjà publié plusieurs romans et nouvelles : *Elfride* et *les Deux anges* (1833, 4 vol. in-8 ; *une Fée de salon* (1836), 2 vol); *la Chasse aux fantômes* (1838, in-8); *les Roués de Paris* (1838, 3 vol. in-8); *les Femmes proscrites* (1840, 2 vol.); *Physiologie du rentier* (1841), en société avec Balzac.

Sa collaboration constante à la petite presse parisienne, où il s'était acquis la réputation d'un vif et brillant esprit, fit destituer M. Frémy, comme auteur d'ouvrages qui ne s'accordaient pas avec la gravité de ses fonctions. Cependant il rentra en 1847 dans l'enseignement supérieur et obtint une nouvelle suppléance à la Faculté de Strasbourg. Il donna sa démission lors de la révolution de Février. Rendu complètement à la carrière des lettres, il reprit sa place dans le journalisme, collabora activement à la *Revue de Paris*, à la *Revue britannique*, au *Siècle*, au *Peuple*. Depuis 1854, il est un des trois rédacteurs du *Charivari*.

Outre les romans cités, on a encore de lui : *le Journal d'une jeune fille* (1854, in-18), *les Maîtresses parisiennes* (1855, 2ᵉ édit., 1857; un 2ᵉ vol. 1858); *Confessions d'un Bohémien* (1857, in-18); et deux comédies représentées avec peu de succès à l'Odéon : *le Loup dans la bergerie* (1854), en un acte; et *la Réclame* (1856), en cinq actes.

FRÉMY (Edmond), chimiste français, né à Paris, en février 1814, et fils de M. Charles Frémy, qui fut jusque dans ces dernières années professeur de chimie à Saint-Cyr, fit sous sa direction ses études scientifiques et devint, en 1831, préparateur des cours de M. Pelouze, à l'École polytechnique. Il le suivit et le remplaça tour à tour à cette école, ainsi qu'au collége de France, suppléa quelque temps M. Gay-Lussac au Muséum d'histoire naturelle, et succéda enfin à ces deux maîtres en 1849 et 1852. Il avait, avant d'occuper les deux chaires de l'École polytechnique et du Muséum, fait ses premiers cours aux Écoles centrale et du commerce. Il se maria, en 1844, à la fille du pharmacien Boutron-Charlard, et fut décoré au mois de mai de la même année.

On a de M. Ed. Frémy : une vingtaine de *Mémoires* insérés, de 1835 à 1856, dans les *Annales de Chimie*, la plupart en collaboration avec quelque autre savant. On cite surtout, sous son nom seul, *de la Composition chimique du cerveau*. Il a écrit, en société avec son maître M. Pelouze : *Traité de Chimie générale* (1844 1857, 6 vol. in-8, avec atlas et planches); puis une *Chimie élémentaire* et un *Abrégé de Chimie*, qui ne sont que des réductions du premier ouvrage

FRENCH (Benjamin F.), écrivain américain, né en Virginie, le 8 juin 1799, commença l'étude du droit, qu'il abandonna bientôt, à cause de sa santé, se mit à écrire dans les journaux littéraires et publia, en 1825, pour premier ouvrage : *Biographia Americana*, etc., suivi de ses *Études biographiques sur les femmes auteurs éminentes* (Memoirs of eminents female writers). En 1830 il passa dans les contrées tempérées du sud-ouest, où, tout en se livrant à des entreprises commerciales, il trouva le temps de recueillir et de traduire du français et de l'espagnol une foule de documents intéressants sur l'histoire primitive de la Louisiane; il les réunit en une série de cinq volumes in-8, qui parurent successivement, de 1846 à 1853, sous ce titre : *Historical Collections of Louisiana embracing many rare and valuable documents relating to the natural, civil and political history of that State, compiled with historical and biographical notes* (New-York). Deux volumes additionnels conduisent les annales de la Louisiane jusqu'au moment de sa cession aux États-Unis. Ces ouvrages ont fait à l'auteur une réputation d'historien instruit et judicieux. On a de lui en outre deux volumes d'*Annales historiques* de l'histoire de l'Amérique du Nord, depuis sa découverte jusqu'en 1850. — M. French a quitté la Louisiane pour résider à New-York.

FRÈRE (Pierre-Édouard), peintre français, né à Paris, le 10 janvier 1819, entra, en 1836, dans l'atelier de Paul Delaroche, suivit l'École des beaux-arts, et se livra ensuite à la peinture de genre; il débuta au Salon de 1843. Il a exposé, entre autres sujets, la plupart exposés à [illegible] *gourmand*, *le Petit curieux*, *le Petit* [illegible] *banque*, *les Raisins*, *la Cuisinière*, *la* [illegible] *œufs d'or*, *l'Atelier*, *Lully enfant*, *la* [illegible]*seuse*, *le Tonnelier*, *la Tricoteuse*, [illegible] *Bouillie*, des *Scènes* et des *Études* [illegible] (1843-1853); *le Vendredi-Saint*, [illegible] *de lecture*, *Jeune Femme* [illegible] *de cour en automne*, *la Petite* [illegible] mis à l'Exposition universelle [illegible] Salon de 1857, une dizaine de toiles [illegible] au même genre et au même style. M. [illegible] Frère, dont les sujets ont été popularisés par l'image et la lithographie, a obtenu une médaille en 1850, une 2ᵉ en 1852, et une médaille de troisième classe en 1855.

FRERE (Charles-Théodore) peintre français, né à Paris, en 1808, étudia sous MM. [illegible] et Roqueplan, et débuta au Salon de 1834. En 1836, il partit pour l'Algérie, assista à [illegible] Constantine, et parcourut le désert et les provinces d'Orient; la plupart de ses nombreux tableaux sont exécutés d'après les souvenirs et croquis de ce long voyage. On a surtout de lui : *une Écurie du Loiret* (1835); *le Pont de Saint-Ouen*, *le Pont des Carmes*, *le Faubourg Bab-Azoun*, *la Fontaine Bab-el-Oued*, *le* [illegible] *l'Arra*, *la Rue des Juifs*, *à Constantine*, *la Caravane au gué*, *le Bazar de* [illegible] *ché de Constantine* (1848); *Halte d'*[illegible], acquis par le ministère de l'intérieur; *la Rue de Constantinople*, *une Mosquée de* [illegible] *un Bazar à Damas*, *une Cour à* [illegible] à l'Exposition universelle de 1855; et au Salon de 1857, huit nouvelles toiles empruntées aux sites et aux mœurs orientales. M. Théodore Frère a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848.

FRÈRE-ORBAN (Hubert-Joseph-Walther), avocat et homme politique belge, né à Liége, le 24 avril 1812, d'une très-humble famille, reçut une éducation toute française, étudia le droit, se fit inscrire comme avocat au barreau de sa ville natale, et acquit rapidement une [illegible] dans le parti libéral. Il fut, dès 1830, un des fondateurs des journaux destinés à seconder la cause de la révolution belge, et membre de diverses associations organisées pour combattre la politique des cabinets catholiques. Il fut élu, en juin 1847, par les électeurs de Liége, représentant à la Chambre belge. Il occupa ensuite, à deux reprises différentes, et de 1848 à 1852 le portefeuille des finances, et dans l'intervalle de ces deux administrations, celui des travaux publics. On lui attribua, pendant sa retraite, un petit [illegible] *Lettre à M. de D*[illegible]

1852, in-8). Il combattit activement, par des modifications profondes dans les institutions de crédit, notamment par l'organisation de la banque nationale de Belgique, la crise financière qui suivit la révolution de 1848.

M. Frère-Orban, qui passe pour un des hommes d'État et des financiers les plus habiles de la Belgique, est haut dignitaire de plusieurs ordres, notamment grand-croix de l'Aigle-Rouge de Prusse et grand officier de la Légion d'honneur.

FRERICHS (Frédéric-Théodore) médecin allemand, né le 24 mars 1819, à Aurich, dans le Hanovre, se rendit à l'université de Gœttingue, :n 1808, pour y étudier la médecine et les ;ciences naturelles. Reçu docteur, il visita suc-essivement Berlin, Prague et Vienne, où il se ivra à des études suivies de pathologie et d'a-atomie, parcourut ensuite la Hollande, la Bel-ique et la France et se fixa enfin, en 1846, à œttingue. Agrégé à l'École de médecine et at-ché à l'Institut physiologique de M. Rodolphe 'agner, il ouvrit un cours qui fut bientôt l'un :s plus suivis de l'université. En 1851, il fut pelé à Kiel, pour y diriger la polyclinique et ôpital académique; mais dès l'année suivante ant pris part à la guerre des duchés de Schleswig Holstein contre le Danemark, il dut rentrer Allemagne et devint professeur titulaire de hologie et de thérapeutique à l'université de eslau. Il dirige en outre la clinique médicale cette ville. En 1854, le roi de Prusse lui a iféré la décoration de l'Aigle-Rouge et le titre conseiller intime de médecine.

1. Frerichs a collaboré activement au *Diction-ire de physiologie* de Vagner (Brunswick, 1843 suiv.); au *Dictionnaire de chimie* de Liebig, ggendorf et Wœhler (Ibid., 1837 et suiv.); au *plément* (1850-1852) et à d'autres recueils de ne valeur. Quelques-uns de ses articles im-nés à part, forment de savantes monogra-es et de véritables ouvrages.

RESLON (Alexandre), avocat français, ancien ·ésentant du peuple, ancien ministre, est à La Flèche (Sarthe), le 11 mai 1808. Après r achevé ses études de droit à la Faculté de s, il se fit inscrire au barreau d'Angers, en . Le 17 juillet 1830, il fut poursuivi pour politique, se défendit lui-même et fut ac-té. Après la révolution de Juillet, il entra dans agistrature, comme substitut du procureur oi; mais il ne tarda point à donner sa démis-, et reprit, en 1832, la profession d'avocat. isan décidé des doctrines libérales, il fut, en , un des fondateurs du *Précurseur de l'Ouest*, gnala par la lutte qu'il engagea dans le con-nunicipal d'Angers, contre M. Giraud, maire . ville, et combattit sans relâche la politique ninistère Guizot. Le 2 mars 1848, à l'avéne-de la République, il fut nommé procureur ral près la Cour d'appel d'Angers. Élu repré-nt à la Constituante, dans le département de -et-Loire, le neuvième sur treize, par 6 suffrages, il fit partie du Comité de légis-ı et vota ordinairement avec la fraction la modérée du parti républicain. Lorsque le ·al Cavaignac se rapprocha de la droite, il ıa M. Freslon, ministre de l'instruction pu-e, en remplacement de M. Vaulabelle, et il ›ya à Marseille, au-devant du pape Pie IX, chassé de Rome, venait, disait-on, se ré-en France. Après l'élection du 10 décem-M. Freslon soutint par ses votes, dans sa ıue intérieure et extérieure, le gouverne-de Louis-Napoléon. Non réélu à la législa il se fit inscrire au barreau de Paris, et prouva son attachement au parti démocratique modéré par les causes qu'il accepta de défendre.

FRESNEL (Fulgence), orientaliste français, né à Mathieu (Calvados), le 15 avril 1795, s'occupa successivement de sciences, de littérature et de langues, traduisit quelques ouvrages de Berzélius, des contes de Tieck, et des fragments d'un roman chinois, puis étudia particulièrement la langue et l'histoire des Arabes. Élève de Sylvestre de Sacy, il alla suivre, à Rome, en 1826, les cours des Maronites de la Propagande. Il visita le Caire en 1831. Nommé agent consulaire de France, en 1837, puis consul à Djiddah (port de la Mecque), il y rencontra des descendants des Himyarites, et, avec les notions qu'ils lui donnèrent sur leur langue, parvint à déchiffrer d'antiques inscriptions, tracées par ce peuple antérieur à Mahomet. Ramené à Paris par l'intérêt de sa santé, il en repartit, en 1852, à la tête de l'expédition chargée par le gouvernement français d'explorer les antiquités de la Mésopotamie. Lorsque l'expédition fut rappelée, il resta à Bagdad, où il est mort, le 30 novembre 1855.

Le *Journal asiatique* renferme les principaux travaux de M. Fresnel, notamment ses traductions de *Fragments chinois* (1822-23); celle du *Poëme de Schanfara* (1834); de remarquables *Lettres sur l'histoire des Arabes avant l'islamisme* (1837 et suiv.), et ses *Explications d'inscriptions himyarites* (1838, 1845 et suiv.).

FRESSE-MONVAL (Henri-François-Michel-Alphonse), écrivain français, né à Perpignan, le 4 novembre 1795, vint à Paris en 1813, sortit du petit séminaire de Saint-Nicolas en 1818, du grand séminaire en 1822, fit, deux ans après, un court séjour à la Trappe, et donna ensuite des leçons de littérature, auxquelles se rattachent ses premiers ouvrages. Il défendit, pendant ses dernières années, la politique de la Restauration, et rédigea plus tard, sous l'inspiration des mêmes convictions, des romans du genre de ceux du vicomte d'Arlincourt. Depuis 1840, il s'est borné aux ouvrages d'enseignement et aux traductions poétiques.

On a de lui: *Angelino, ou le Bandit sicilien* (1829, 3 vol. in-12); *la France illustrée par ses marins, ses rois et ses guerriers* (1830, 5 vol. in-12), d'où il a tiré plus tard les *Illustrations de la marine française* (1852, 2 vol in-8); *de l'Opposition en 1830* (juin 1830): *l'Orphelin et l'usurpateur* (1833, 2 vol. in-8); *Jules-Joseph, pensée intime* (1835, 2 vol. in-8); un *Traité de narration* (1831, in-12), souvent réédité et remanié sous de nouveaux titres; de nombreux *Manuels* de composition française et latine, de littérature, d'art épistolaire (1835-1845, in-12); des *Cours de lectures morales* (1855, in-12), etc. Il a traduit en vers les *Œuvres complètes d'Hésiode* (1841, grand in-8), couronné par l'Académie française: les *Œuvres complètes de Pindare* (1854, grand in-8), également couronné, et sous le titre des *Sibylles*, les vers sibyllins, avec la biographie des femmes poëtes de la Grèce (1856, in-8). Il a collaboré au *Dictionnaire de la conversation*, à la *Biographie générale*, etc.

FREUND (Wilhelm), lexicographe allemand, né le 27 janvier 1806, à Kempen, dans le grand-duché de Posen, d'une famille juive, étudia à Breslau, Berlin et Halle, et, après avoir obtenu le grade de docteur en philosophie, ouvrit en 1828, à Breslau, une institution pour l'instruction de la jeunesse israélite. Ayant échoué contre l'animosité des juifs orthodoxes, il accepta une place de professeur au collége de cette ville,

qu'il quitta plus tard pour diriger par intérim le lycée de Hirschberg, en Silésie. En 1851, M. Freund passa en Angleterre.

Ce savant doit sa réputation à son grand *Dictionnaire de la langue latine* (Wœrterbuch der lateinischen Sprache; Breslau, 1834-45. 4 vol). Il a donné aussi un *Dictionnaire de la langue latine* en un volume (Gesammtwœrterb der lat. Spr.; Ibid., 1844); un *Dictionnaire latin-allemand et allemand-latin-grec* (Berlin, 1848), une édition estimée de l'*Oratio pro Milone* (Breslau, 1838), etc. Il a entrepris, en 1846, la publication d'une *Bibliothèque des auteurs grecs et latins à l'usage des élèves* (Schülerbibliothek des griechischen und rœmischen Alterthums; Berlin, 1846 et suiv.). Les travaux lexicographiques de M. Freund sur la langue latine forment le fond du *Dictionnaire latin-français* publié par M. Theil en 1853 (Paris, in-8).

FREYTAG (Gustave), écrivain allemand, né le 13 juillet 1816, à Kreuzbourg, en Silésie, fit de bonnes études au collége d'Oels et aux universités de Breslau et de Berlin, et obtint, en 1838, le diplôme de docteur en philosophie. Agrégé. l'année suivante, à la Faculté des lettres de cette dernière ville, il passa, en 1847, à Dresde, puis à Leipsick, où il fonda, avec M. Julien Schmidt, le *Messager de la frontière*, une des feuilles les plus répandues de la littérature allemande.

M Freytag débuta par un recueil de poésies intitulé : *A Breslau* (In Breslau; Berlin, 1845); mais sa comédie historique, *les Fiançailles, ou Kuntz de Rosen* (die Brautfahrt oder Kunz v. R.; Ibid., 1845), obtint un prix dans un concours ouvert par le théâtre Royal de Berlin. Elle fut suivie de deux drames : *Valentine* (1847), *le Comte Waldemar* (1848), et d'une comédie, *les Journalistes* (1854), particulièrement citée avec éloge en Allemagne pour ses caractères bien dessinés, son dialogue vif et naturel et sa gaîté de bon aloi.

A sa réputation d'un des premiers écrivains dramatiques de son pays, M. Freytag vient d'ajouter celle de conteur populaire par son roman intitulé : *Doit et avoir* (Soll und Haben; Leipick, 1855, 6e édit., 3 vol.). Cinq éditions, dans la première année, attestèrent à quel point l'auteur avait compris et satisfait les secrètes aspirations de son pays, en substituant aux abstractions, dans les œuvres d'imagination, la peinture de la réalité. Son livre, en montrant la bourgeoisie allemande, avec son activité, sa persévérance, sa loyauté courageuse, exprimait pour ainsi dire la poésie du labeur honnête. Ce roman, traduit en français par M. de Suckau, dans le *Moniteur* de 1857, fait partie de la *Collection des meilleurs romans étrangers* (Paris, 1857, in-18).

Il faut encore citer de M. Freytag une petite tragédie : *le Savant* (der Gelehrte) insérée dans les *Tableaux poétiques* (Poetische Bilder) de Ruge; une comédie : *une pauvre Ame de tailleur* (Eine arme Schneiderseele), et quelques travaux critiques et littéraires destinés au *Messager de la frontière*. La plupart de ses *Œuvres dramatiques* ont été réunies sous le titre de *Dramatische Werke* (Leipsick, 1848-1850, 3 vol.).

FREYTAG (George-Guillaume-Frédéric), orientaliste allemand, né à Lunebourg, le 19 septembre 1788, étudia la théologie et la philosophie à l'université de Gœttingue où il devint répétiteur en 1811. Il prit part plus tard aux dernières campagnes contre la France, en qualité d'aumônier de l'armée prussienne et, après la paix, resta à Paris, aux frais du gouvernement prussien, pour étudier les langues orientales, particulièrement l'arabe. En 1819, il fut [illegible] Bonn, comme professeur de langues [illegible]

Le principal travail de M. Freytag est le *Lexicon Arabico-Latinum* (Halle, 18[illegible] 4 vol.), ouvrage capital pour l'étude de la [illegible] arabe. Il a publié en outre : un *Petit* [illegible] *arabico-latin* (Halle, 1837), abrégé du pr[illegible] *Selecta ex historia Halebi* (Paris, 18[illegible] textes arabes : *Regnum Saahd-aldaula* [illegible] *Halebo* (Bonn, 1820) et *Carmen* [illegible] *hammedis dictum*, de Kaabi-Ben-Soh[illegible] 1823), etc.; la grande anthologie [illegible] intitulée : *Fakihat-Alcholafa* (Bonn, 18[illegible] *Hamasæ carmina* d'Albu-Temmam [illegible] 1852, 2 vol.); une traduction latine de [illegible] *arabes* (Arabum proverbia; Bonn, 18[illegible] 3 vol.); *Chrestomathia arabica* [illegible] *l'Art de la versification arabe* [illegible] arabischen Verskunst; Bonn, 18[illegible] *de la langue hébraïque* (Kurzgefass[illegible] der hebraeisch. Sprache; Halle, [illegible]

FREZZOLINI (Erminia [illegible] tatrice italienne, née à Viterbe, [illegible] d'un chanteur comique renomm[illegible] seur de chant, débuta, en 18[illegible] passa ensuite, comme *donna* [illegible] tres de Milan, Turin, Modène [illegible] une saison sur le théâtre de [illegible] (1842), elle revint à la Scala [illegible] San-Carlo de Naples (1845), [illegible] (1847), et partit à la fin de cett[illegible] pour Saint-Pétersbourg, où elle [illegible] 1850 Elle visita en dernier [illegible] chanta à Madrid et à Barcelone, [illegible] en 1853, à Paris. Elle y a figuré [illegible] années successives, dans la troupe [illegible] lien. En août 1857, elle s'est [illegible] Unis, avec M. H. Vieuxtemps. [illegible] elle, à des appointements princiers [illegible] Frezzolini, qui possède une voix [illegible] plus étendues, malgré l'insuffisance [illegible] medium, et une grande puissance [illegible] aborde volontiers les rôles des [illegible] Bellini, Donizetti; elle s'est fam[illegible] des premières, avec le répertoire [illegible] M. Verdi, qui lui dut une partie de s[illegible]

FRIANT (Jean-François, comte), f[illegible] çais, né à Paris le 12 juin 1790, [illegible] néral de ce nom, mort en 1829, [illegible] manda, en 1814, une des divisions [illegible] Élève de l'École militaire de Saint-[illegible] part, dans l'infanterie, aux dernières [illegible] de l'Empire et atteignit rapidement [illegible] capitaine; cependant il donna sa dé[illegible] la Restauration et suivit son père dan[illegible] En 1830, il rentra au service en qu[illegible] ral de brigade de la garde nationale, [illegible] aide de camp du roi Louis-Philippe [illegible] reçut la croix de commandeur de [illegible] d'honneur. Après la mort du [illegible] commanda quelque temps en chef les [illegible] risiennes, en l'absence du général [illegible] En 1848, il accompagna volontairement [illegible] déchu dans l'exil, et fit partie de sa [illegible] au château de Claremont. Il a été [illegible] époque à faire valoir ses droits à la [illegible]

FRICHON, aîné (de la Haute-Vienne), représentant du peuple français, né à [illegible] en 1801, est fils d'un volontaire de la [illegible] Reçu avocat, il fut inscrit, en 18[illegible] de la Cour royale de Limoges, [illegible] du conseil de l'ordre après 1830 et [illegible] nier en 1845. Par ses opinions politiques [illegible] partenait à la fraction la plus radicale [illegible]

sition. En 1848, il refusa du gouvernement ovisoire le poste d'avocat général près la Cour appel. Porté, comme candidat à l'Assemblée tionale. sur les listes de tous les partis, dans Haute-Vienne, il fut élu le quatrième sur it. Au milieu des troubles qui éclatèrent à Limoges, le jour des élections, il prit le rôle de iliateur et contribua au rétablissement de l'ordre. A l'Assemblée, il fit partie du Comité de ntérieur, parut souvent à la tribune pour souir les doctrines du *National*, et vota ordinairemt avec le parti démocratique non socialiste. rès l'élection du 10 décembre, il rentra dans pposition. Réélu à l'Assemblée législative, il gea dans les rangs de la gauche, protesta itre la loi du 31 mai, s'opposa à la révision de Constitution, et, le 2 décembre 1851, prit part essais de résistance. Il est resté depuis en iors des affaires publiques. — M. Frichon a un re plus jeune, avec lequel il a été confondu, qui, habitant Limoges au moment du coup tat, fut expulsé de France.

RIEDEMANN (Frédéric-Traugott), écrivain agogique allemand, né à Stolpen, près de sde, le 30 mars 1793, termina ses classes à ole des princes de Meissen et suivit les cours héologie et de philologie à l'université de temberg. Après avoir passé sa thèse en 1812, t nommé l'année suivante recteur en second gymnase de Zwickau, puis au gymnase de temberg. En 1820, il devint recteur titulaire ymnase de cette dernière ville et, en 1823, cteur de l'école de Catherine, à Brunswick, l jouit d'une grande influence, comme mem- de la commission municipale d'instruction lique. En 1828, il fut appelé à diriger le gym- provincial de Weilbourg. Nommé membre respondant de diverses académies d'Allema-, il reçut le grade de docteur en théologie de iversite de Leipsick. Rapporteur de la comsion d'instruction publique, M. Friedemann arda pas à se faire connaître comme un des agogues les plus habiles de l'Allemagne. Il it pour système de faire reposer l'éducation l'étude des classiques anciens; mais d'y inluire l'étude des langues modernes, et de es les sciences propres à former les esprits iques que l'époque réclame En 1836 M. Friemann fut invité par le roi de Hollande à orgar, sur des principes allemands, l'Athenæum Luxembourg. Il est, depuis 1840, grand conler des études dans le duché de Nassau et cteur du dépôt des archives provinciales.

n a de M. Friedemann des ouvrages d'éduca-, des livres latins, et quelques opuscules istoire ou d'archéologie. Nous citerons : *Disrs aux étudiants* (Paraenesen für Studirende; inswick 1844-1845, 6 vol.): *Discours classiques mands* (Deutsche Schulreden; Giessen, 1829); *la Conciliation des diverses opinions, en mae d'instruction publique* (Beitraege zur Vertelung widerstrebender Ansichten über, etc.; ilbourg, 1833-1836): *Orationes latinæ* (Ibid., 7); *Introduction pratique à la versification ne* (Praktische Anleitung zur Verfertigung lat. se; Leipsick, 5e édit., 1844); *Gradus ad Parsum* (4e édit. Ibid., 1842, 2 vol.); *Exercices versification grecque* (Aufgaben zur Verfertig griech. Verse; Weilbourg, 1835); un certain ibre d'éditions ou réimpressions d'ouvrages ints; enfin un livre curieux intitulé : *Vitæ inum eruditissimorum a viris eloquentissimis ntæ* (Brunswick, 1825, 2 volumes). Citons re : *Documents pour la connaissance du dule Nassau* (Beitraege für Kenntniss des Herzums Nassau; Weilbourg, 1833-1836, 2 vol.), et de nombreux articles dans son *Journal des archives de l'Allemagne* (Zeitschrift für die Archive Deutschlands).

FRIEDERICH (André), sculpteur français, né à Ribauvillé, dans le Haut-Rhin, le 17 janvier 1798, fut d'abord, comme son père, sculpteur en bois, se rendit ensuite à Strasbourg, puis en Allemagne, où il continua ses études artistiques sous divers maîtres, et vint enfin les compléter à Paris, dans l'atelier de Bosio. A la suite de pérégrinations dans le nord et dans le midi de l'Europe, qui furent pour lui l'occasion d'œuvres de toutes sortes, il revint se fixer en 1826 à Strasbourg, où il a exécuté presque tous ses travaux. Nous citerons : *le Baptême de Clovis, saint Florent et Bathilde*, pour l'église Saint-Louis (1827); *Turenne*, monument en granit élevé à Saltzbach; le *Mausolée du poëte Herber; l'archevêque Boll*, pour la cathédrale de Fribourg; *l'évêque Werner de Hapsbourg*, pour celle de Strasbourg; le *Monument de l'architecte Erwin*, pour le bourg de Steinbach; *l'Atelier d'Hirwin*, bas-relief acquis par le musée de Strasbourg; *le Fossoyeur*, don fait au cimetière de Baden-Baden; *le Tombeau de Léopold de Bade; le Chœur de la cathédrale de Strasbourg*, plan plastique, etc., etc. (1828-1856). On a vu de lui, aux Salons de 1839 et 1842, une *Femme à genoux sur un tombeau*, et une *Mère tenant son enfant endormi*, statues en marbre. Il a commencé, en 1855, une riche publication sous le titre de : *la Cathédrale de Strasbourg et ses détails* (in-4, avec planches). M. Friederich, que la vie de province a tenu à l'écart des premiers rangs, a reçu, en 1842, du grand-duc Léopold, la décoration du Lion d'Or du Zæhringen.

FRIES (Bernard), peintre allemand, né à Heidelberg, le 16 mai 1820, reçut à Carlsruhe ses premières leçons de dessin du peintre d'histoire Coopmann, puis suivit de 1835 à 1837 les cours de l'Académie de Munich. En 1838, il partit secrètement pour Rome, et y passa la plus grande partie de sa jeunesse. Il fit une étude suivie des anciens maîtres, tout en cherchant les principes de l'art dans l'esthétique et la philosophie. De retour à Munich, il prit part, en 1848, aux mouvements religieux et politiques, et quatre ans après, en 1852, le gouvernement lui intima l'ordre de quitter la ville. Il s'est retiré à Heidelberg.

M. Fries a traité le paysage avec une grande science des procédés de la peinture. Beaucoup de ses sujets sont empruntés à la nature italienne. Nous citerons *les Rochers de Némi*, qui obtinrent un grand succès en 1847, et les quatre paysages envoyés à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *la Vallée du Neckar, Vue prise des environs de Heidelberg, le Parc de Heidelberg*, et *l'Orage*.

Cet artiste avait un frère, Ernest Fries, né en 1801, qui est mort en 1833, laissant une très-belle réputation comme paysagiste. Une foule de ses tableaux, vendus à grand prix, sont disséminés dans les musées ou les collections particulières de l'Allemagne.

FRIES (Elias), botaniste suédois, né le 15 août 1794, à Femsjo (Wexio), fit ses études à l'université de Lund et y devint, en 1814, agrégé, en 1819, professeur adjoint et en 1828 professeur de botanique. Depuis 1834, il occupe, à l'université d'Upsal la chaire de professeur ordinaire d'économie pratique. A la mort de Wahlenberg (1851), il devint professeur titulaire de botanique et directeur du musée et du jardin. En 1853, il fut nommé recteur de l'université.

M. Fries a introduit en Suède des réformes scientifiques d'une haute importance, telles que

le système naturel de botanique et la morphologie. Ses ouvrages, aussi estimés que nombreux, lui ont fait la réputation d'un des premiers botanistes de notre époque. Renommé comme orateur suédois et latin, il a deux fois représenté l'université d'Upsal à l'assemblée des États de la Suède (1844-1845, 1847-1848) et il est un des dix-huit membres de l'Académie de Stockholm.

Parmi ses travaux de botanique nous citerons les suivants : *Flora Hollandica* (Lund, 1817); *Novitiæ floræ Suecicæ* (Ibid., 2ᵉ édit. 1828), travail consciencieux, complété par les *Mantissae* (Lund et Upsal, 1832 et suiv.) : *Systema mycologicum* (Greifswald 1821-1829, 3 vol.; supplément 1830), œuvre considérable qui fut précédée des *Observationes mycologicæ* (Copenhague, 1815-1818, 2 vol.; nouvelle édit., 1824) et auquel se rattachent trois autres ouvrages : *Elenchus fungorum* (Greifswald, 1828, 2 vol.), *Epicrisis systematis mycologici* (Upsal et Lund, 1836-1838) et *Novæ symbolæ mycologicæ* (Upsal, 1851, 1ʳᵉ partie); *Systema orbis vegetabilis* (Lund, 1825), contenant l'exposition du système naturel : *Lichenographia Europea reformata* (Lund et Greifswald 1831), importante monographie continuée par plusieurs suites; *Flora scanica* (Upsal, 1835); *Summa vegetabilium Scandinaviæ* (Ibid., 1846-1848, 2 vol.); *Herbarium normale* (Ibid., 1847 et suiv.); *Symbolæ ad historiam hieraciorum* (Ibid., 1848), etc.

M. Fries a publié en outre plus de 100 dissertations et un grand nombre d'articles sur des sujets de botanique et d'économie pratique. Une partie des travaux de ce genre ont été réunis sous le titre d'*Excursions botaniques* (Botaniska utflygter; Upsal, 1843, 1 vol.; Stockholm, 1852, 2 vol.); plusieurs d'entre eux ont été traduits en allemand, par M. Harnschuch, et se trouvent insérés dans les *Archives des travaux scientifiques scandinaves* (Archiv skandinavischer Beitraege), la *Gazette de Botanique* et autres recueils.

FRIRION (Jules Joseph, baron), général français, né vers 1800, est fils du général de ce nom qui, sous Louis-Philippe, fut chargé du commandement de l'hôtel des Invalides. Admis à l'École de Saint-Cyr, il passa, en 1823, comme sous-lieutenant dans l'infanterie, prit part à quelques-unes des expéditions d'Afrique et devint chef de bataillon en 1840. Nommé colonel en 1849, il commanda le 26ᵉ de ligne et eut, en 1851, mission de réprimer l'insurrection républicaine des Basses-Alpes. Nommé général de brigade et commandeur de la Légion d'honneur, en 1852, il fut envoyé, en 1854, à l'armée d'Italie, où il est à la tête d'une brigade d'infanterie.

FRITH (William Powel), peintre anglais, né en 1820, à Harrogate (comté d'York), et fils d'un aubergiste de cette ville, étudia la peinture à l'Académie des beaux-arts de Londres, et débuta à l'âge de vingt ans, avec un sujet tiré de Shakspeare, *Malvolio devant la comtesse Olivia* (1840), qui présageait un artiste d'avenir. Il exposa ensuite *les Adieux de Leicester et d'Amy Robsart* (1841); *un Tour de Falstaff* (1843); *Jean Knox en présence de Marie Stuart* (1844); *le Pasteur de village* (1845), qui lui ouvrit les portes de l'Académie. Quoique bien jeune, il était déjà, par son style brillant, dramatique, et l'habileté de ses compositions, un des peintres de genre les plus goûtés de l'école moderne.

M. Frith s'inspire volontiers des écrivains classiques, Shakspeare, W. Scott, de Foë, ou Goldsmith. Il doit à ce dernier ses interprétations les plus heureuses. Les œuvres de Molière et de Cervantès lui ont également fourni quelques bonnes toiles : *M. Jourdain salvant la marquise* [illegible] *Sancho à la table de la duchesse* (18[illegible]) [illegible] sujets qui lui appartiennent en propre, [illegible] marque : *une Fête anglaise il y a cent* [illegible] que la gravure a rendue populaire; *une* [illegible] *femme accusée d'avoir ensorcelé une* [illegible] *sanne* (1848), épisode du temps de [illegible] *Quand l'âge arrive* (1849); *le* [illegible] *Calais* (1851); *Au bord de la mer* (18[illegible]) [illegible] manifeste de réalisme. Un vil sentiment [illegible] médie s'unit, dans la plupart de ces [illegible] un arrangement toujours fort bien [illegible] genre d'humeur bouffonne est marqué [illegible] ment dans : *sir Roger de Coverley* [illegible] (1848); *une Aventure en diligence* [illegible] *neywood et les gardes du commerce* [illegible]

A l'Exposition universelle de Paris, [illegible] M. Frith a envoyé *le Bourgeois* [illegible] qui à son retour de Paris, s'est [illegible] 23 000 fr. à Londres; *Pope* [illegible] *lady Montague* et *l'Homme* [illegible] œuvres d'une jolie couleur et d'une [illegible] et précise, et dont les accessoires [illegible] touchés avec une grande supériorité [illegible] accordé à cet artiste une médaille [illegible] classe. M. Frith est membre [illegible] mie depuis 1853. Nous citerons [illegible] *la Fête du jour de naissance* [illegible]

FRITZSCHE (François-Volkmar [illegible] lemand, né à Steinbach (Saxe [illegible] 1806, étudia d'abord sous la [illegible] père, le savant théologien Chr. Fr. [illegible] mort en 1850, et suivit plus [illegible] l'université de Leipsick. En 182[illegible] Rostock, où il a résidé depuis.

M. Fritzsche s'est particulièrement [illegible] théâtre grec, dans la connaissance [illegible] très-versé. On cite surtout de lui, [illegible] tions d'ouvrages de Lucien, d'Aris[illegible] *stiones lucianeæ* (Leipsick, 18[illegible]) *tiones de atticismo et orthographia* [illegible] tock, 1828); une étude sur les [illegible] (Leipsick, 1829); *Quæstiones aristoph*[illegible] 1835); sans compter un grand nombre [illegible] tations savantes, telles que : *de* [illegible] *deis* (Rostock, 1843); *Lectiones* [illegible] 1847); *de Versu eupolideo* (Ibid., 18[illegible]) celles dont Aristophane a fourni le [illegible] lons encore deux écrits un peu vifs [illegible] Ch. Ottfried Müller, à l'occasion de [illegible] *les Euménides* d'Eschyle (Leipsick, 18[illegible])

FRITZSCHE (Otto-Fridolin), théo[illegible] mand, frère du précédent, né le [illegible] 1812, à Dobrilugk, fit aussi ses premières [illegible] sous la direction de son père, [illegible] l'université de Halle, et fut agrégé [illegible] Faculté de théologie de cette ville, [illegible] féra aussi le titre de docteur. En 18[illegible] nommé à Zurich professeur de [illegible] 1844 directeur de la bibliothèque [illegible]

On a de lui, outre plusieurs écrits [illegible] les *Fritzschiorum opuscula academica* [illegible] 1838), et qu'il a publiés en commun [illegible] père et son frère : *de Theodori* [illegible] *et scriptis comment. hist. theologica* [illegible] *Manuel exégétique des Apocryphes* [illegible] *Testament* (Leipsick, 1851, 1ʳᵉ livraison [illegible] mence en commun avec M. Ed. [illegible] a donné diverses éditions accompagnées [illegible] critiques et littéraires : *Confessio* [illegible] *rior* (Zurich, 1839); *Lactantius* [illegible] 1844, 2 vol.); *les Fragments évangéliques* [illegible] *dore Mopsueste sur le Nouveau Testament* [illegible] 1847); la traduction grecque du [illegible] (Ibid., 18[illegible]

FRŒBEL (Jules), écrivain et homme politique llemand, né en 1806, à Griesheim, près de Stadtlm, étudia à Rudolstadt, Keilhau, Stuttgart, lunich, Weimar, et enfin à Berlin, où il se lia vec Charles Ritter et connut Alex. de Humboldt. l se fixa en 1833 à Zurich, y exerça pendant lusieurs années les fonctions de professeur de éographie et de sciences naturelles, publia uelques ouvrages estimés, et fonda en 1839, près avoir obtenu les droits de citoyen suisse, n journal d'opposition radicale, *der Schweicerische Republikaner*. En 1844, il renonça à l'enseignement, établit à Zurich et à Winterthur un *omptoir littéraire*, et fit paraître plusieurs crits politiques, très-recherchés en Allemagne, n dépit ou à cause des poursuites dont ils furent objet, notamment en Prusse, où il fut interdit l'auteur de résider.

De 1845 à 1848, M. Frœbel s'était fixé à Dresde. prés la révolution, il fut nommé membre de ssemblée nationale, où il prit place parmi les efs de l'extrême gauche. En octobre 1848, il fit rtie de la députation que l'assemblée envoya à enne, et rendit compte des événements tragies auxquels il venait d'assister dans un discours i eut un grand retentissement, ainsi que dans *Lettres sur la révolution d'octobre* (Briefe über Octoberrevolution; Francfort, 1849). Après la aite de son parti, il retourna en Suisse, d'où migra en Amérique.

Outre quelques travaux scientifiques, tels que : *stème de cristallologie* (Grundzüge eines Sysns der Crystallologie; Zurich, 1843; 2e édit., ipsick, 1847), et un grand nombre de brochu, on a de M. Frœbel : *Système de politique iale* (System der socialen Politik; Mannheim, 47, 2 vol.); un drame historique, *die Republikaner* (Leipsick, 1848), et *Observations sur mérique* (Aus Amerika. Erfahrungen, Reisen d Studien; Ibid., 1857, in-8).

on frère, Charles Frœbel, né à Griesheim, en 8, a vécu en Angleterre, en Suisse, puis à nbourg et s'est fait connaître comme publiciste crivain pédagogique.

ROEHLICH (Abraham-Emmanuel), poëte sse, né à Brugg, en Argovie, le 1er février 5, devint en 1835, professeur et aumônier au e d'Aarau. Il se fit connaître d'abord par un eil de fables (Fabeln 1825, 2e édit. 1829), où trouve de l'ironie et de l'observation. Il lia ensuite, dans le genre lyrique où il a surréussi : l'*Évangile de saint Jean mis en vers* Evang. St-Joh. in Liedern; Leipsick, 1835); *ies sur le berceau et sur le cercueil* (Elegien Wiege und Sarg; Ibid., 1835); *le Petit nand Michel* (der Junge Deutsch-Michel: ch, 1843; 3e édit., 1856); *Sentences ri- sur l'Église, l'État et l'Éducation* (Reimche aus Staat, Kirche, Schule; Ibid., 1850); *olations* (Trostlieder; Ibid., 1851); etc., gros poëmes épiques qui ont à peu près la e du roman moderne : *Ulrich Zwingli* uenfeld, 1841) et *Ulrich de Hutten* (Zurich,); un écrit *sur les cantiques des Protestants* r den Kirchengesang der Protestanten; Zu, 1846).

OMENT (Paul-Gustave) opticien français, 1815, entra à l'École polytechnique en 1835 sortit en 1837, sans obtenir un service de hoix. S'étant consacré à la construction des uments de précision, il s'occupa l'un des iers du système difficile des moteurs électroétiques; il en a donné les solutions les plus ieuses et les plus variées, et a appliqué lui ses machines électro-motrices à ses appareils à diviser, notamment pour graduer les limites des cercles destinés à la mesure des angles. Il arrive par là, dans des limites microscopiques, à des résultats d'une précision extraordinaire. Une des machines électro-magnétiques qui fonctionnent dans ses ateliers, est de la force d'un cheval-vapeur. On lui doit aussi des perfectionnements dans la construction des télégraphes électriques; c'est à lui que M. Léon Foucault a confié l'exécution des appareils à l'aide desquels il démontre le mouvement de rotation de la terre, son gyroscope et son pendule. M. Froment a été décoré en novembre 1849. Il a obtenu, en 1858, une des médailles décernées à la place du grand prix de 50 000 francs pour les applications de l'électricité.

FROMENTIN (Eugène), peintre français, né à la Rochelle, en 1819, étudia le paysage sous M. Louis Cabat, fit ensuite, de 1842 à 1846, un voyage en Orient, et parcourut surtout l'Algérie, où il recueillit des dessins et des notes. Il a donné, depuis son retour, une foule de *Sites algériens* et d'*Épisodes de la vie arabe*, entre autres : *les Gorges de la Chiffa* (1847); *la Place de la brèche*, à Constantine (1849); *un Enterrement maure* (1853); des *Smala*, des *Mosquées*, des *Douars*, etc., et au Salon de 1857, une *Chasse à la gazelle dans le Hodne*, acquis par l'État. Il a obtenu une 2e médaille en 1849.

M. Eug. Fromentin a raconté les incidents et les observations de ses voyages dans les feuilletons du *Pays*, et exécuté, pour le Comité des monuments historiques, des excursions archéologiques dont les résultats ont été publiés en brochure, sous les titres modestes de *Visites artistiques ou Simples pèlerinages* (1852-56).

FRORIEP (Robert de), médecin allemand, né à Iéna, en 1804, fils du savant médecin, Frédéric-Louis de Froriep, mort en 1847, se livra, à l'exemple de son père, à l'étude de la médecine, obtint en 1828 le grade de docteur, devint deux ans plus tard professeur à l'université d'Iéna, et fut appelé, en 1833, à Berlin, comme professeur de l'École de médecine, prosecteur et conservateur du Musée pathologique de l'hospice de la Charité. Nommé plus tard conseiller de médecine et membre de la députation scientifique des affaires médicales de la Prusse, il se retira, en 1846, à Weimar, auprès de son père.

M. de Froriep s'est fait connaître par la publication de plusieurs grandes et belles œuvres de dessin anatomique : *Atlas d'estampes de chirurgie* (Chirurgische Kupfertafeln; Weimar, 1820); *Atlas d'estampes de clinique* (Klinische Kupfertafeln; Ibid. 1828); *Dessins et description du symptôme du choléra asiatique à Berlin en* 1831 (Symptome der asiatischen Cholera im Novemb. 1831 zu Berlin, etc.; Weimar, 2e éd. 1832); l'*Atlas des maladies de peau* (Atlas der Hautkrankheiten; Weimar 1837); On cite encore de ce savant : *Observations sur les effets produits par l'électricité à l'aide de l'appareil magnéto-électrique* (Beobachtungen über die Heilwirkungen der Electricitaet, etc.; Weimar, 1843; *Atlas anatomicus partium corporis humani per strata dispositarum imagines in tabb.* XXX, etc. (Ibid., 1850, 2 w. 1852); *Curiosités de l'anatomie spéciale de l'homme* (Memoranda der speciellen Anatomie des Menschen; Ibid., 2e édit., 1853, 28 planches), etc.

Il a aussi rédigé, avec son père, de 1830 à 1845, et depuis 1845 en qualité de rédacteur en chef, les *Notices des sciences naturelles et médicales* (Notizen aus dem Gebiete der Natur und Heilkunde; Weimar), grande revue scientifique,

fondée en 1822 et qui, à partir de son centième volume, a pris le titre de : *Comptes rendus journaliers des sciences naturelles et médicales* (Tagesberichte über die Natur und Heilkunde).

FROST (William-Edward), peintre anglais, né en 1810, à Wandsworth (comté de Surrey), reçut une éducation conforme à ses goûts artistiques, étudia les maîtres au *British museum* et fut admis, en 1829, à suivre les cours de l'Académie royale de Londres. Il peignit assez longtemps le portrait, auquel il ne renonça qu'après avoir obtenu deux médailles d'or, l'une de l'Académie, pour un *Prométhée enchaîné* (1839), et l'autre de la Commission de Westminster-Hall, pour une charmante esquisse (1843) tirée de *la Reine des Fées*, de Spencer.

A l'exception d'un *Christ couronné d'épines*, M. Frost n'a traité que des sujets mythologiques, dont il s'est fait, depuis dix ans, une sorte de spécialité. Nous citerons de lui : *les Bacchanales* et *la Danse des nymphes* (1844) ; *Sabrina* (1845), gravé par les soins de l'alliance des Arts ; *Diane et Actéon* (1846), qui le fit entrer comme associé à l'Académie royale ; *Una entourée de faunes et de nymphes* (1847), qui appartient à la reine, ainsi qu'une copie d'*Euphrosine* (1847) ; *Andromède* (1850) ; *les Nymphes des bois* et *Hylas* (1851) ; *une Matinée de mai* (1852), allégorie : *la Chasteté* (1854). A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Frost a envoyé *Una*, qui est restée sa meilleure production, *l'Ondine dans sa grotte* et *Cupidon endormi*, scène tirée d'un sonnet de Milton.

FRYXELL (André), historien suédois, né dans la Dalécarlie, en 1795, fit ses études à Upsal, où il se livra d'abord à la philosophie. Après avoir débuté dans l'enseignement comme professeur particulier, il fut nommé recteur de l'un des principaux gymnases de Stockholm, en 1828, à la suite de la publication d'un excellent traité d'éducation (*Svensk spraklœra* ; Stockholm, 1824 et suiv.), qui aujourd'hui est devenu classique en Suède. Il en donna un autre, en 1832, sous ce titre : *Försök, att närmare bestämma fragorna om undervisnings-verkens reform*, qui eut aussi un grand succès. Nommé professeur titulaire, en 1833, il se fit recevoir pasteur, en 1836, et devint en même temps prévôt dans une ville du nord. Mais ce sont ses travaux historiques qui ont le plus contribué à sa réputation, et depuis 1847, il s'y est livré sans partage.

En 1830, M. Fryxell avait remporté le prix de l'Académie de Stockholm, pour une dissertation sur l'histoire de la Suède, de 1592 à 1600. En 1831, il visita les principales villes de son pays, pour en explorer les archives, et, en 1834, il entreprit de visiter la Prusse, la Pologne, la Belgique, la Hollande et le Danemark, recherchant les archives suédoises emportées en Pologne, au temps de Gustave Ier, et enlevées depuis par la Russie. A son retour, il commença la publication de ses notes sous ce titre : *Handlinger rörande sveriges historia* (Stockholm, 1836-1843, 4 vol.). Mais le grand ouvrage de M. Fryxell est une histoire nationale de la Suède, *Berattelser ur Svenrka historien*, commencée en 1832 et à laquelle il n'a cessé de travailler. L'érudition et la méthode, un style à la fois simple et rapide, et un vif sentiment patriotique recommandent ce grand travail. Chacun des volumes qui le composent a eu plusieurs éditions et a été traduit en différentes langues. La partie consacrée à Gustave Adolphe en particulier, a été traduite en français, sous le titre d'*Histoire de Gustave-Adolphe*, par Mlle R. du Puget (Paris, 1839, 2 vol. in-8).

On doit encore à l'éminent historien, u[...]
vrage considérable, *Om aristokratiens [...]*
Svenska historien (Upsal, 1845-1850, [...]
dans lequel, sans défendre des privilèges [...]
nés, il cherche à laver l'aristocratie d'o[...]
de reproches dirigés contre elle par l'[...]
libéral Geijer et toute l'école démocratique [...]
suivit une polémique dans laquelle les [...]
vants et les deux partis apportèrent plus d[...]
que de lumière. M. Fryxell s'est en outre [...]
assez familier à la fois avec la poésie et la [...]
que, pour écrire le libretto et la partition [...]
opéra, *Wermlands flickan*, où l'on trouve [...]
mélodies populaires pleines d'originalité.

FUAD-MEHMED-pacha, homme d'État [...]
térateur ottoman, ministre des affaires [...]
de Turquie (1856), né en 1814, à C[...]
est fils du célèbre poëte Izzet-effendi-[...]
plus connu sous le nom d'Izzet Molla, [...]
Leïla Khatoun, l'une des rares p[...]
Aussi reçut-il une éducation plus [...]
celle de la plupart des jeunes [...]
nent aux emplois publics en [...]
déjà fait connaître par quelqu[...]
l'exil de son père, tombé d[...]
Mahmoud, et la confiscation [...]
mille, le forcèrent de prendre [...]
Il choisit la médecine, qu'il étu[...]
ans à Galata-Sérai (1828-183[...]
nommé médecin de l'Amirauté, [...]
et accompagna le grand amiral dans [...]
tion contre Tripoli. De retour à C[...]
il quitta brusquement la médecine [...]
le bureau des interprètes de la Porte [...]
plusieurs années à se préparer à la [...]
par l'étude de l'histoire, des langues [...]
du droit des gens et de l'économie p[...]
1840 il fut attaché, en qualité de pre[...]
taire, à la mission de Chekib-e[...]
ambassadeur à Londres. Dans les [...]
ciations alors pendantes, la Turquie [...]
pas difficile, et l'honneur en revint [...]
conseils du jeune secrétaire d'ambassade [...]

En 1843, Fuad fut nommé, à Co[...]
second interprète de la Porte, puis [...]
bureau de traduction. Il reçut peu [...]
sion d'aller complimenter la reine [...]
l'occasion de son avénement, et o[...]
grands succès à la cour de Madrid [...]
ne sentait le vieux Turc. Il parlait [...]
à merveille, faisait des mots comme [...]
leyrand, et se montrait galant [...]
cerrage. Il remplit une mission [...]
de la reine dona Maria, et reçut le [...]
don de la Tour et de l'Épée, après [...]
celui d'Isabelle la Catholique. Il [...]
stantinople, après une absence de [...]
mois, un poëme sur l'Alhambra, [...]
applaudirent, et un rapport au [...]
hommes d'État ont loué les vues [...]
téressant[...]. L'année suivante, [...]
avant l'arrivée du duc de Mont[...]
stantinop[...] août 1845, il fut nommé [...]
terprète de la Porte et se trouva [...]
municati[...] journalière [...]
fit envoy[...]
comman[...]ur de la Légion d'honneur [...]

En 1848, étant *amedji* (grand ré[...]
divan impérial, il fut nommé com[...]
ral dans les principautés, à la [...]
de Iassy et de Bucharest (avril et [...]
duite de Fuad, dans ces [...]
a été l'objet de vives récriminations [...]
des Moldo-Valaques. Après deux [...]
sions, F[...]
l'occasion [...]

n 1853 en Égypte, Fuad qui déjà, à son retour e Russie, avait été élevé au poste de *mustechar* u grand-visir (ministre de l'intérieur), fut nommé inistre des affaires étrangères, sous le grand-sirat d'Aali-pacha (6 août 1852). Dans la queson des lieux saints, Fuad, par son attitude et ır une brochure très-hostile aux prétentions isses (*la Vérité sur la question des lieux saints*), icourut le mécontentement du czar : le prince enschikoff le lui ayant témoigné d'une manière fensante, le ministre ottoman envoya sur-le-iamp sa démission au sultan (mars 1853).

L'année suivante, il se rendit, en qualité : commissaire du gouvernement, au quartier néral d'Omer-pacha, puis en Épire, où il parıt, par son énergie, à étouffer l'insurrection s Grecs. A la fois diplomate et général, voyant e les négociations n'aboutissaient pas, il avait s l'épée à la main et chargé les bandes d'ingés. A son retour à Constantinople, il fut mmé membre du conseil du Tanzimat, nouvellement institué. En mai 1855, il fut rappelé au iistère des affaires étrangères, avec le grade muchir, et reçut le titre de pacha. Le hattirif du 18 février 1856, la consolidation des ports extérieurs de la Porte, la création des graphes et des phares, tels ont été les résul-de ce second ministère. En septembre 1857, evint président du conseil du Tanzimat.

ommé membre de l'Académie impériale des nces et belles-lettres, lors de sa fondation rs 1851), Fuad a publié, l'année suivante, une *mmaire ottomane*, très-appréciée des lettrés Constantinople. Outre les distinctions honories que nous avons déjà mentionnées, Fuad-a est décoré de l'ordre du Medjidié de la nière classe et de l'ordre du Mérite perel, grand-croix des ordres de la Couronne Fer, de Léopold, du Sauveur, de l'Aigle ge de Prusse, de Sainte-Anne et de Saint-islas de Russie, des Saints Maurice et La-de Sardaigne, etc.

CHS (Conradin-Henri), médecin allemand, 7 décembre 1803, à Bamberg (Bavière), a au collége de cette ville, puis à l'univer-de Würzbourg, où il obtint, en 1825, le me de docteur en médecine, et assista, t plusieurs années, M. Schœnlein, dans ses ons de médecin de l'hôpital. Il entreprit te un voyage d'étude, séjourna quelque à Paris, à Montpellier et à Pavie, et visita artie du littoral de la Méditerranée, faisant echerches sur les maladies qui ont des rapavec l'ancienne lèpre. De retour en Alle-, il prit ses grades universitaires, devint 3 professeur adjoint, et en 1836 titulaire Polyclinique de Würzbourg, qui acquit ande importance sous sa direction. Desti-1837 pour son opposition au ministère ba-, il passa quelque temps après à l'université tingue, où, malgré les offres brillantes de irs autres universités, même de Bavière, resté jusqu'à sa mort (2 décembre 1855). t, en outre, un des directeurs de l'hôpital ique. Le roi de Hanovre l'avait nommé ler d'État et lui avait conféré diverses disns honorifiques.

deux principaux ouvrages de M. Fuchs, Allemagne comme des œuvres classiques, *es Changements maladifs de la peau*, etc. nkhaften Veraenderungen der Haut; Gœt-1840-1841, 3 vol.), et *Traité de Nosologie et de thérapeutique* (Lehrbuch der en Nosologie und Therapie; Ibid., 1845-vol.). On lui doit encore : *Recherches ues sur l'angina maligna* (Historische Untersuchungen über Angina maligna; Wurzbourg 1828); *de Lepra Arabum* (Ibid., 1831); *Statistique médicale des hôpitaux d'aliénés et de la folie* (Medicinische Statistick der Irrenhaeuser und des Irreseins, 1833); *Observations sur le ramollissement du cerveau* (Beobachtungen und Bemerkungen über Gehirnerweichung; Leipsick, 1838); *des Premiers écrivains qui aient traité du mal syphilitique en Allemagne* (Die aeltesten Schriftsteller über die Lustseuche in Deustch.; etc.; Gœttingue, 1843); *Ursenii vaticinium in epidimicam scabiem* (Ibid., 1850); *Comptes rendus sur la clinique médicale de Gœttingue* (Berichte über die medicin. Klinik zu Gœttingen; Ibid., jusqu'en 1855); enfin un grand nombre de dissertations et de mémoires.

FUHRICH (Joseph), peintre allemand, né à Kragau (Bohême), en 1800, fit ses études à Prague, puis à Vienne, et enfin grâce aux libéralités du comte de Metternich, à Rome, où il adopta pour seuls maîtres M. Overbeck dans le présent, Pérugin dans le passé, c'est-à-dire les guides de l'école romantique allemande. Il contribua avec MM. Schnorr, Veit, Koch, et Overbeck lui-même, à la décoration de la villa Massimi. Parmi ses principales œuvres, dont la plupart ont été gravées par lui-même, on cite un *Pater noster*, plusieurs scènes de l'histoire de Bohême, l'*Histoire de sainte Geneviève*, d'après Tieck, *le Triomphe du Christ*, *la Glorification du Christ*, composition qui rappelle le tableau célèbre du Titien; le tableau d'autel de l'église de Stockerau, *le Vœu de saint Aloysius*, la décoration de l'église Saint-Jean Népomucène à Vienne, enfin quatorze grands cartons, représentant un *Chemin de croix*, destinés à être à fresque et déjà gravés par Petrac, avec texte de Terklau. Il a envoyé quatre dessins à l'Exposition universelle de Paris en 1855, *la Confirmation à Samarie par les apôtres Pierre et Jean*, *Prédication de saint Pierre*, *saint Paul à l'aréopage d'Athènes*, et *Néhémie*.

M. Fuhrich est professeur à l'Académie des beaux arts de Vienne et membre de plusieurs autres académies. Il est en outre chevalier de l'ordre pontifical de Saint-Georges et de l'ordre impérial de François-Joseph.

FULLERTON (Georgiana Leveson Gower, lady) femme de lettres anglaise, est née vers 1814. Fille du comte Granville, qui fut ambassadeur en France sous Louis-Philippe, elle épousa en 1833, à Paris, le capitaine Alexandre Fullerton. Plus de dix ans après son mariage, elle débuta dans les lettres par un roman, *Ellen Middleton* (1844, 3 vol.), qui causa une grande sensation en Angleterre. C'était une peinture de la vie moderne, où se révélait l'inexpérience des procédés dramatiques, mais qui offrait, dans un plan simple, un style passionné sans exagération, des sentiments habilement analysés.

Lady Fullerton a écrit, depuis cette époque le *Château de Grantley* (Grantley manor), roman du temps des guerres de religion, et dont la fable est plus solidement tissue que celle de l'ouvrage précédent, *Lady Bird* (1852), qui, dit-on, mérite d'être appelé un poëme en prose, *sainte Françoise de Rome*, etc. Depuis l'époque de sa seconde publication, lady Fullerton s'est convertie au catholicisme. La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* a donné d'elle *l'Oiseau du bon Dieu* (1857, in-12).

FUNCK (Jean-Frédéric) littérateur allemand, né le 10 février 1804, à Francfort-sur-le-Mein, passa une partie de sa jeunesse en France, termina ses études à l'université d'Iéna, et obtint, vers 1828,

[illegible] la profession dans sa ville natale. [illegible] politique [illegible] en 1830, [illegible] d'une manière active [illegible] Seul, [illegible] l'Europe [illegible], la [illegible], le [illegible] de l'époque [illegible], [illegible] et ses poursuites. [illegible] la fin de 1832, il [illegible] 3 avril 1833 en [illegible] provisoire, et fut [illegible] de détention. Il [illegible] d'histoire allemande qui [illegible] fut suspendu par [illegible] de Francfort. En [illegible] M. [illegible] fut de nouveau incarcéré, sous [illegible] de propagande révolutionnaire et [illegible] et ne recouvra [illegible] bout de cinq ans. Il se livra [illegible] à des travaux historiques et [illegible].

[illegible] : *Louis le [illegible], histoire de la dissolution du grand Empire* [illegible], etc.; Francfort 1837); [illegible] *de l'histoire primitive de l'Allemagne* [illegible] der ältesten [illegible]; 1791, [illegible] *de la Révolution française* [illegible] Beitrag zur geheimen [illegible]; Mannheim 1851); *Grammaire* [illegible] (Lehrbuch der spanischen Sprache; Francfort 1855); *la Langue* [illegible] *de Velasquez de* [illegible] Erklärung der spanischen [illegible] 1855), etc., etc.

[illegible] théologien américain [illegible] et littérateur [illegible] église unitairienne [illegible] d'une grande réputation [illegible], mais il s'est [illegible] nombreuses en [illegible] des faits miraculeux [illegible] par une vertu morale [illegible] en Christ, eut [illegible] l'humanité.

[illegible] de l'allemand, [illegible] de revue, etc., [illegible] ques dont les plus [illegible] *ses historiens* [illegible] 1838), et un *Manuel du* [illegible] *Domestic Worship*, Boston, 1842 [illegible] éditions.

[illegible] (Jules), orientaliste allemand, né le 12 [illegible] 1805, à Zerkowa (duché de Posen), d'une famille israélite, étudia de bonne heure la langue et la littérature juives et connaissait déjà l'Ancien Testament, le Mischna et le Talmud, avant de savoir lire seulement en allemand. Il ne commença à s'occuper de cette dernière langue qu'à l'âge de 13 ans; mais il le fit avec ardeur et 18 mois après, il entra dans un collège de Berlin, d'où il passa cinq ans plus tard à l'université de cette ville. Il retourna ensuite à Posen, pour achever ses études au séminaire juif de cette ville et se préparer à devenir rabbin. Mais après quelques années de travaux assidus, trouvant le rabbinisme en contradiction avec la science, il renonça à cette carrière, et vécut successivement à Breslau, à Halle et à Leipsick, où il s'est fixé depuis 1833.

M. Fürst, doué d'une persévérance énergique, a publié plusieurs travaux très importants, entre autres : *Système des idiomes araméens* (Lehrgebäude der aramaeischen Idiome; Leipsick, 1835), [illegible] *Manuel de* [illegible] (Leipsick, 1836), avec notes et commentaires [illegible] *et chaldaïque* [illegible] *des Pères* [illegible] 1839); [illegible] Leipsick, 1840); *Dictionnaire hébraïque et chaldaïque* [illegible] Alte Testament; Leipsick, 1842 [illegible] *textes de philosophie* [illegible] *siècle* [illegible] Mittelalters; etc.; Leipsick, [illegible] *servir à l'histoire* [illegible] Geschichte; Leipsick, 1845 [illegible] *en Asie* [illegible] 1849, un vol.; [illegible] 1851, t. I, [illegible] *et chaldaïque de l'Ancien T*[illegible] terbuch; etc.; [illegible] toire abrégée de la [illegible].

M. Fürst a traduit en [illegible] Sachs *la Bible israélite* [illegible] lin, 1838). Il a rédigé [illegible] avec Philippson, une Revue [illegible] *dien littéraire*, et de 1840 à [illegible] riodique, *l'Orient. Comptes* [illegible] *critiques d'histoire et de littérature* [illegible] lequel il a inséré lui-même [illegible] dissertations.

FURSTENBERG (*Charles-Egon* [illegible] Guillaume-Maximilien, prince [illegible] la branche aînée de la maison [illegible] né le 4 mars 1820, a succédé [illegible] à son père, le prince Charles-Egon [illegible] de Furstenberg, landgrave de [illegible] lingen, comte de Heiligenberg [illegible] baron de Gundelfingen, [illegible] Messkirch, Hohenhoeven, [illegible] service du grand-duché de [illegible] vembre 1844 à la princesse [illegible] de la maison de Reuss [illegible] 1824, il a une fille, [illegible] Maximilienne, née le [illegible] prince héréditaire *Charles* [illegible] né le [illegible] 1852.

[illegible] frères, [illegible] Népomucène [illegible] [illegible].

FURSTENBERG (*Jean*-[illegible]), landgrave de [illegible], chef de la branche cadette de la maison, [illegible] 1809, a succédé le [illegible] landgrave [illegible], comte [illegible] de Weitra [illegible] attaché à la cour d'Autriche [illegible] conseiller intime et grand [illegible] Marié le [illegible] janvier [illegible] à la [illegible] Jeanne-Marie, sœur de [illegible] pétx, née le 6 mai [illegible], il a [illegible] fils, dont l'aîné est le prince [illegible] 6 novembre 1843.

La mère du landgrave, la princesse [illegible] née le 14 octobre 1780, est [illegible] grande maîtresse de la cour de l'impératrice [illegible] triche. [illegible] tions imp[illegible]

22 février 1808, est conseiller intime actuel, ambellan impérial-royal, et président du trinal supérieur de Brunn pour la Moravie et la ésie; un autre, *Charles*-Egon, né le 15 juin 09, chambellan au service de l'archiduc Maxilien d'Este, a le titre de grand capitulant de rdre teutonique; un troisième, *Frédéric*-Egon, le 8 octobre 1813, a été promu le 6 juin 1853 à dignité de prince-archevêque d'Olmutz.

FUSTER (Joseph-Jean-Nicolas), médecin frans, né à Perpignan, en 1801, d'une famille de decins, fut reçu, en 1829, docteur et agrégé la Faculté de Montpellier, et vint aussitôt à ris. Il y fut, dès leur origine, l'un des principaux rédacteurs de la *Gazette médicale*, fondée en 1830, et du *Bulletin général de thérapeutique*, fondé l'année suivante. A la suite du choléra de 1832, il reçut la médaille décernée par la ville de Paris, fut attaché dix ans plus tard aux dispensaires, et obtint au concours, en 1849, la chaire vacante de clinique médicale et le titre de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Montpellier, où il s'est fixé depuis cette époque. On a de lui: *sur les Maladies de la France dans leur rapport avec les saisons*, mémoire qui a obtenu un prix Montyon en 1838, et qu'il a développé depuis sous le même titre (1840-1856, 2 forts vol. in-8); *sur les Changements de climat de la France* (1845, in-8), etc.

G

ABELENTZ (Jean-Conon DE LA), philologue et ime politique allemand, né à Altenbourg, le octobre 1807, suivit les universitésde Leipsick e Gœttingue, et entra, à l'âge de 22 ans, dans ministration du duché de Saxe-Altenbourg, dont père était un haut fonctionnaire. Il devint, en 1, conseiller de la cour des comptes et conler du gouvernement et, en 1843, conseiller me. L'université d'Iéna lui offrit une place, occasion de ses premiers travaux philologis; mais il préféra accepter, en 1847, les ctions de surintendant du grand-duché de e-Weimar. L'année suivante il siégea au parient de Francfort et travailla avec le comité dix-sept à la préparation de la future Constiion allemande. Nommé à la fin de 1848 présiit du cabinet d'Altenbourg, il quitta ce poste 1849, et représenta son pays en 1850 au parient d'Erfurt. En 1851 enfin, il devint présit de la diète particulière d'Altenbourg.

'est néanmoins comme philologue que de La Gabelentz est le plus connu en Allema. Ses travaux témoignent d'une aptitude parilière à saisir le caractère propre des idiomes encore étudiés. Nous citerons: *Éléments de la mmaire mandschoue* (Altenbourg, 1833), en içais; l'édition critique et la traduction latine *Bible gothique d'Ulfilas* (Leipsick, 1843-1846, I.), préparée en collaboration avec M. J. Loebe, uivie d'un glossaire et d'une grammaire de la gue gothique; *Grammaire de la langue des duans* (Grammatik der mordwinischen iche), insérée dans la *Revue orientale* (Zeitift für die Kunde des Morgenlandes, t. II); *nents de la grammaire de la langue des Syrja*- (Grundzüge der syrjaenischen Grammatik; Alourg, 1841); *Étude sur la langue samoïède* r die samojedische Sprache), insérée dans *evue des orientalistes allemands*; *Précis d'une nmaire de la langue des Tscherkesses* (Kurze nmatik der tscherkesischen Sprache), dans *evue philologique* de Hœfer (t. III); *Études ologiques* (Beitraege zur Sprachenkunde; sick, 1852 et suiv.), traitant de la grammaire a langue dajak, de la langue dakota et de la ue kiriri; enfin plusieurs savantes dissertas philologiques imprimées dans la *Revue ntale*.

ABOURD (Amédée), littérateur français, né 1805, rédigea, de 1830 à 1832, *le Dauphinois* 1835, *l'Ami des lois*, journaux de l'opinion ocratique. Sous l'administration de M. Guizot, tra au ministère de l'intérieur (division de la é générale) et y obtint, peu de temps après, oloi de chef de bureau, qu'il a conservé depuis. Il est auteur de divers ouvrages historiques qui témoignent d'un grand zèle pour les doctrines monarchiques et ultramontaines, entre autres: *Histoire de France* (1839-1840, 3 vol. in-12; 5e édit., 1854), adoptée par le haut clergé pour l'enseignement des écoles ecclésiastiques; *Histoire de Louis XIV* (1844, in-8); *Histoire de Napoléon* (1845, in-8); *Histoire de la Révolution et de l'Empire* (1846-1851, 10 vol. in-8). En 1855 il a commencé une nouvelle *Histoire de France* qui doit avoir 20 volumes (1857, t. I-VIII). M. Gabourd est depuis 1845 chevalier de la Légion d'honneur.

GABRIAC (Paul-Joseph-Alphonse-Marie-Ernest de CADOINE, marquis DE), diplomate français, sénateur, né à Heidelberg le 1er mars 1792, est issu d'une ancienne famille. Premier page de Napoléon en 1808 et auditeur au conseil d'État en 1810, il entra en 1811 dans le corps diplomatique et, après avoir été employé à Naples, à Turin et à Saint-Pétersbourg, devint en 1828 ministre plénipotentiaire en Suède. Sous M. de Villèle, il passa en la même qualité au Brésil, où il s'associa aux réclamations de l'Angleterre et de l'Autriche pour obtenir de don Pedro l'indépendance du Portugal; il y renouvela aussi le traité de commerce et fit adopter, par la convention du 28 août 1828, le droit maritime français. Nommé ambassadeur en Suisse (1829), il était chargé de faire modifier le code pénal qui régissait les troupes suisses au service de Charles X, lorsque les événements de juillet 1830 mirent fin à cette négociation. Rentré dans la vie privée, un décret du 20 juillet 1841 l'appela au Luxembourg, où il fit partie de la minorité qui demandait la liberté de l'enseignement. Il a été créé sénateur le 3 mars 1853. M. de Gabriac est depuis le 31 octobre 1828 officier de la Légion d'honneur.

GABRIEL (l'abbé Marie), prêtre français, né en 1797, fut d'abord aumônier de l'hôpital de Lyon, passa en 1837 au chapitre de Notre-Dame de Paris, et devint en 1853, à la mort de l'abbé Annat, curé de la paroisse Saint-Merry. Il fit, en 1856, un voyage de quelques mois à Rome, où il reçut un accueil fort bienveillant du saint-père. On a de lui quelques *Mémoires* relatifs aux événements politiques de Lyon, en 1832 et 1835, ou *Réponses* à de malveillantes insinuations contre le rôle du clergé dans ces affaires; une traduction des *Confessions de saint Augustin* (1839, in-8); et une *Théodicée complète* (1856, 2 vol. in-8).

GABRIEL (Gabriel LURIEU, dit), auteur dramatique français, né vers 1795, à Paris, a écrit un

assez grand nombre de pièces, drames ou vaudevilles, depuis quarante ans. Ses collaborateurs habituels sont MM. Dartois, Masson, de Villeneuve, Sauvage, Bayard, Deforges, etc. Nous citerons parmi ses vaudevilles : *Athènes à Paris* (1821) ; *M. Pique-Assiette* (1824); *la Caricature* (1831) ; *la Ferme de Bondy* (1832) ; *le Ramoneur* et *le Triolet bleu* (1834) ; *Gil-Blas de Santillane* (1836) ; *l'Homme heureux* (1840) ; *le Gamin de Londres* (1841) ; *la Salle d'armes* (1843) ; *Fanfan le bâtonniste* (1845) ; *le Lait d'ânesse* (1846) ; *le Moulin à paroles* (1847) ; *la Belle Cauchoise* (1849) ; *Deux princes indiens* (1853) ; *Quatorze de dames* (1854) ; *le Roman chez la portière* (1855), etc. ; parmi ses drames : *la Belle écaillère* (1837), un des plus grands succès du théâtre de la Gaîté ; *le Fils d'une grande dame* (1846) ; et *les Barrières de Paris* (1852), etc. Il a aussi composé quelques librettos d'opéra-comique et, en 1856, une grande féerie en cinq actes, pour la Gaîté, *l'Oiseau de paradis*, avec M. Michel Masson.

GACHARD (Louis-Prosper), avocat et érudit belge d'origine française, fut d'abord ouvrier typographe dans la maison Ducessois, et se rendit en Belgique, où il s'associa au mouvement de l'indépendance et se fit naturaliser en 1831. Il fut en même temps nommé archiviste général de la Belgique, et reçut dès lors, à différentes reprises, la mission de rechercher dans les bibliothèques nationales et étrangères, tous les documents intéressant l'histoire belge. Son activité s'est surtout portée sur les archives de l'Espagne, si longtemps mêlée aux affaires des Pays-Bas.

On lui doit : *Analectes belgiques* (1830, in-8) ; recueil de pièces ; *Documents politiques et diplomatiques sur la révolution belge de* 1790 (1834, in-8) ; *Documents inédits* (1835, 3 vol. in-8) ; *Extraits des registres des consaux de Tournay* (1846, in-8) ; *Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint* (1846, in-8) ; *Mémoires sur les Bollandistes et leurs travaux depuis* 1773 *jusqu'en* 1789 (1847, in-8) ; *Inventaire des archives du royaume* (1849, in-8) ; *Correspondance de Guillaume le Taciturne* (1851, 3 vol. in-8) ; des *Notices*, *Lettres*, *Projets* et *Rapports*, notamment un *Rapport sur les produits de l'industrie belge* (1835) ; et de nombreux *Mémoires* dans le recueil de l'Académie de Bruxelles, dont M. Gachard est membre depuis 1834.

GADE (Niels-Guillaume), compositeur danois, né à Copenhague, le 22 octobre 1817, négligea d'abord de cultiver les merveilleuses dispositions musicales qu'il avait reçues de la nature. Devenu plus tard un virtuose distingué sur le piano et le violon, il obtint une place de premier violon à la chapelle royale de Copenhague. En même temps, la composition d'une ouverture intitulée : *Écho d'Ossian*, lui valut le prix de la société musicale de cette ville. Le roi lui accorda un subside pour faire un grand voyage à l'étranger. Il fit applaudir à Leipsick, en 1843, deux de ses meilleures œuvres, une *Ouverture* et une *Symphonie*, et après une excursion en Italie, revint s'y fixer. Il obtint, pendant l'absence de Mendelssohn, la direction de la salle des concerts, qu'il garda jusqu'en 1849. L'année suivante il retourna à Copenhague où il devint maître de chapelle du roi.

Les œuvres que M. Gade a déjà publiées, et qui se distinguent également par les qualités de la mélodie et celles de l'instrumentation, consistent en *Symphonies*, *Ouvertures*, *Sonates*, *Quintettes* et *Romances*, puis en un drame lyrique, *Comala*, et un opéra, *les Niebelungen*.

GAGE (Henri HALL GAGE, 4me vicomte), pair d'Angleterre, né en 1791, à Westbury-[illegible] (Hampshire), descend d'un général distingué [illegible] temps d'Henri VIII. Élevé au collége de la Tri[illegible] à Cambridge, il entra, dès qu'il fut majeur, à [illegible] Chambre des Lords, où son père, mort en 18[illegible] avait obtenu en 1790 un siége héréditaire. Il [illegible] partient au parti conservateur. On a de lui [illegible] sieurs mémoires sur les mathématiques, [illegible] dans les recueils des sociétés savantes. [illegible] 1813, il a cinq enfants dont l'aîné, *Henri-*[illegible] *Hall* GAGE, est né en 1814 dans le comté de S[illegible] sex, dont il est député-lieutenant.

GAGE (sir William-Hall), amiral anglais, [illegible] en 1777, à Londres, est fils du général de ce [illegible] et cousin du précédent. Entré en 1789 dans [illegible] marine royale, il se distingua à bord de [illegible] *nerre* dans un engagement avec deux fr[illegible] espagnoles (1796), s'empara de la corvette [illegible] çaise *la Mutine* et coula en 1801 le brick [illegible] *rrette* sous les batteries de Cantaret. Il [illegible] suite capitaine de *la Thétis* et de l'[illegible] l'administration de sir R. Peel, il a [illegible] fonctions de lord de l'Amirauté (1841-18[illegible] en 1846 au rang de vice-amiral du [illegible] et en 1854 à celui de vice-amiral [illegible] Uni, il a commandé en chef l'es[illegible] mouth, de 1848 à 1851. En 1834 [illegible] valier.

GAGERN (Henri-Guillaume-Auguste [illegible] homme politique allemand, troisième [illegible] néral baron de Gagern, mort en 18[illegible] du général baron de Gagern, tué en 18[illegible] à Baireuth le 20 août 1799. A la suite de [illegible] études à l'École militaire de Munich, [illegible] service et assista à la bataille de W[illegible] Après la paix, il alla étudier successive[illegible] Heidelberg, à Gœttingue, à Iena, et en [illegible] lieu à Genève de 1816 à 1819. Malgré [illegible] tion aux sociétés secrètes, il accepta [illegible] dans l'administration du grand-duché de [illegible] Darmstadt en 1821, et arriva en huit [illegible] position de secrétaire intime du ministère [illegible] conseiller du gouvernement.

Sa popularité date d'une brochure [illegible] intitulée : *de la Prolongation de la durée* [illegible] *get et de l'Assemblée législative* (über Ve[illegible] rung der Finanzperioden, etc. Député à la [illegible] Chambre des États en 1832, il se sépara [illegible] ment du gouvernement, prit une attitude [illegible] libérale et commença dès cette époque à [illegible] per ses idées sur les rapports des États [illegible] et l'union de la grande patrie allemande [illegible] la retraite, il refusa la pension qui lui [illegible] aussi bien qu'une souscription nationale [illegible] amis voulaient ouvrir en sa faveur. [illegible] diète de 1834, et à celle de 1835, il [illegible] 1836, une opposition devenue inutile, [illegible] tira pendant dix années dans son [illegible] Mosheim, où il s'occupa d'économie [illegible]

Il ne reparut qu'en 1846, à la suite de [illegible] mulgation d'un nouveau code civil, qui [illegible] atteinte à toutes les institutions libéra[illegible] Hesse. Il le combattit avec courage dans [illegible] qui fit grande sensation. Les libéraux [illegible] nommés en masse à la Chambre, et M. de [illegible] à leur tête, fut élu par la ville de Worms [illegible] autres circonscriptions électorales (18[illegible] ques mois après, éclatait la révolution [illegible] vrier. M. de Gagern reprit à la Chambre [illegible] de fédération allemande et les devel[illegible] des discours, qui devinrent aussitôt [illegible] On le désignait partout comme l'homme [illegible] situation. Le fils du grand-duc de Hesse [illegible] cié par son père : [illegible] mier ministre, et [illegible]

›iration, à un commencement de réforme. En ême temps, M. de Gagern dominait le parlement préparatoire de Francfort et préludait à la onstitution fédérale de l'Allemagne. Il résigna n portefeuille pour venir siéger au parlement itional, qui l'élut président avec enthousiasme. ›utre entre la monarchie et la république, M. de ıgern représentait le grand parti de l'unité. Il ›étendit d'abord l'établir sans l'aide des gouvernements ; quand l'insurrection qui éclata à la iite de la ratification définitive de l'armistice de almoë eut affaibli l'autorité de la diète nationale, il se tourna vers la Prusse, qui devait entôt l'abandonner.

Nommé président du ministère national par le zaire général de l'Empire en décembre 1848, il retira lorsque son projet de constitution eut é rejeté, sur la motion du député Welcker. Il n conserva pas moins, comme médiateur entre partis, une grande autorité, contribua à écarter l'Autriche du concert allemand, et à faire offrir la couronne impériale au roi de Prusse (28 rs 1849). Après le refus significatif de Frédéric-Guillaume IV, il ne voulut pas cesser d'avoir ıfiance en lui, approuva l'alliance des trois s et se rattacha à l'idée vaincue de la Confédération allemande, dans l'assemblée prussienne rfurt (mars 1850). Jusqu'au bout il se montra idèle chevalier de l'Allemagne, et quand la rière parlementaire lui fut fermée, il alla comtre, comme major, dans les rangs de l'armée Schleswig-Holstein, et assista à la ruine de ses nières espérances. Il se retira alors dans sa e de Mosheim, qu'il a vendue en 1852 pour ir habiter Heidelberg. M. Henri de Gagern a dié dans ces derniers temps la *Vie* de son e (das Leben des generals Friedrichs von ern; Leipsick, 3 vol. 1856).

. de Gagern a été considéré, en politique, me le Lamartine de l'Allemagne. Après avoir é par des alternatives extrêmes de popularité impopularité, il commence à obtenir cette ice tardive que les partis finissent toujours rendre à la loyauté du caractère et à la sincé des convictions.

GAGERN (Maximilien, baron DE), homme poli- allemand, frère du précédent, né à Weilg, en 1810, fit ses études à Heidelberg, à cht et à Gœttingue, entra dans l'administra- puis dans l'armée des Pays-Bas, et ne re- en Allemagne qu'en 1833 pour prendre à le diplôme de professeur d'histoire et de ces politiques. Mais il quitta bientôt l'enseiıent et devint conseiller ministériel dans le é de Nassau. Lorsque les premiers symps de la révolution de 1848 se manifestèrent, gouvernement l'envoya en mission secrète s des différents princes d'Allemagne, pour viter à offrir d'eux-mêmes, par prudence, age liberté aux peuples. Il n'était déjà plus , et M. de Gagern, entraîné comme les au- à la suite de son frère, dans la cause libé- fit partie du Comité des dix-sept au parle- préparatoire de Francfort. Député d'un du duché de Nassau à la Diète germa-, il défendit le principe de l'union libé le l'Allemagne, et fut envoyé par l'Assem- ans le Schleswig-Holstein pour sauvegarder térêts et l'honneur germaniques dans les ences qui précédèrent l'armistice de Mal- La Prusse ayant conclu en dehors des au- iissances, il exhorta vivement l'Assemblée ester, et quand celle-ci fut dissoute, il fit mment partie des parlements mutilés de et d'Erfurt. La ruine définitive des espé- libérales le rendit à l'administration du duché de Nassau, dont il est encore aujourd'hui un des fonctionnaires les plus habiles. Dans ces derniers temps, on a voulu voir dans sa conversion au catholicisme un changement politique, mais il s'est empressé de protester de sa fidélité aux opinions libérales.

GAGNE (Paulin), littérateur français, né vers 1815, étudia le droit et se fit recevoir avocat à Paris, mais s'occupa surtout d'écrire des brochures et des vers de circonstance. En 1843, il imagina une méthode de langue universelle appelée *la Gagne-monopanglotte* et formée de la réunion radicale et substantielle de toutes les langues mères, mortes ou vivantes. Parmi ses œuvres poétiques nous citerons : *le Suicide* (1841), poëme; *le Martyre des rois* (1842), ode-élégie; *l'Océan des catastrophes* et *l'Empire universel* (1843), poëmes; *Voyage de Napoléon* (1852), recueil de chants suivi de *l'Unitéide*, dont le sujet est la femme *Messie et unitrice* sauvant le monde par l'unité napoléonienne. En 1854, il a fondé *le Théâtre du monde*, revue mensuelle qu'il rédigea avec Mlle Élise Moreau, qui est devenue sa femme.

Cette dernière, après avoir débuté avec un certain succès par un volume de vers, *Rêves d'une jeune fille* (1837, in-8; 2ᵉ édit., 1843), a écrit un certain nombre d'ouvrages de morale et d'éducation : *une Destinée* (1838); *la Fille du maçon* (1849); *l'Age d'or* (1851), poésies de l'enfance; *Moralités en vers* (1852); *une Vocation* (1855), etc.

GAILHABAUD (Jules), archéologue français, né à Lille, le 29 août 1810, et fils de commerçants, fit quelques études au collége de cette ville, et entra ensuite dans le commerce, tout en puisant auprès de son grand-père maternel, collectionneur passionné, ses premiers goûts d'archéologue. Il vint à Paris en 1834, s'occupa quelques années de commerce et quitta définitivement les affaires en 1839. Il entreprit alors les *Monuments anciens et modernes* (4 vol. in-4), édités chez MM. Didot, et bientôt rachetés et exploités par eux seuls. La dernière livraison de cet ouvrage, publiée le 19 janvier 1849, fut suivie dès le lendemain de la première d'un nouvel ouvrage in-4, *l'Architecture du vᵉ au xviᵉ siècle*, terminé en 1857. Dans l'intervalle, il avait fondé, avec le libraire Leleux, la *Revue archéologique*, dont il resta trois mois seulement directeur, et créé la *Bibliothèque archéologique*, sorte de cours illustré qu'il continue depuis quinze ans. Il prépare enfin *les Mœurs et coutumes*, et un *Dictionnaire d'archéologie illustré*, dont la publication paraît devoir être prochaine.

M. J. Gailhabaud a amassé, à la suite de longues recherches et de fréquents voyages, une riche collection dont les gravures seules montent à près de soixante mille pièces.

GAILLARDET (Théodore-Frédéric), littérateur et dramaturge français, né à Paris, vers 1805, débuta comme romancier dans les dernières années de la Restauration, aborda ensuite le théâtre, et eut, en 1832, avec M. Alexandre Dumas, au sujet de sa pièce, *la Tour de Nesle*, un procès resté célèbre. Il se rendit alors en Amérique, et fonda à New-York, sous le titre du *Courrier des États-Unis*, un journal français dont les opinions trop européennes exposèrent plus d'une fois le rédacteur aux animosités nationales. Revenu momentanément en France pendant les élections de l'Assemblée constituante, dont il essaya en vain de faire partie, il y revint définitivement à la fin de 1856. M. Gaillardet a été décoré en novembre 1843.

On a de lui : *Struensée, ou le Médecin de la reine* (1832), drame en cinq actes ; *la Tour de Nesle*, signée d'abord par M. Alexandre Dumas seul, et réimprimée depuis sous leurs deux noms. (Porte-Saint-Martin, 1832) ; *Georges, ou le Criminel par amour*, drame en trois actes (1833) ; et en dehors du théâtre : *Mémoires du chevalier d'Eon* (1836, 2 vol in-8), d'après les papiers de famille déposés aux affaires étrangères ; *Profession de foi et considérations sur le système républicain des États-Unis* (1848), présentées aux électeurs de l'Yonne ; des articles et des *Lettres* insérés, en 1839, dans les *Débats*, notamment sur la Louisiane, le Mississipi, le Texas, et tout récemment, des *Courriers de l'Amérique*, dans *la Presse* et *le Constitutionnel* (1856-57).

GAILLARDIN (Claude-Joseph-Casimir), professeur d'histoire français, né à Doullens (Somme), le 7 septembre 1810, fit ses études à Paris au collége Saint-Louis. Il est, depuis 1845, titulaire de la chaire d'histoire au lycée Louis-le-Grand ; il y avait été chargé du même enseignement, comme agrégé ou comme suppléant, depuis 1830. Il a été décoré en avril 1847. On a de lui : *Vie du R. P. dom Étienne, fondateur et abbé de la Trappe d'Aiguebelle* (1840, in-12) ; *Histoire du moyen âge* (1837-1843, 3 vol.) ; *les Trappistes, ou l'ordre de Cîteaux au* XIX*e siècle* (1844, 2 vol.) ; quelques *Notices*, etc. Il a aussi collaboré aux *Cahiers d'histoire universelle* de Burette et Dumont.

GAIMARD (Paul), naturaliste et voyageur français, né vers 1790, fit partie de l'expédition de *l'Astrolabe*, qui explora de 1826 à 1829 les côtes d'Amérique et les îles de l'Océanie. Il alla ensuite étudier la marche et les symptômes du choléra en Russie, en Prusse, en Autriche. Nommé, à la fin de 1834, président de la Commission scientifique du Nord, il visita l'Islande et le Groenland (1835-36), puis la Laponie, le Spitzberg et les îles Feroë (1838-40), s'occupa surtout d'observations d'histoire naturelle, et dirigea la rédaction officielle de ces courses scientifiques. Il s'est depuis fixé à Paris, où il s'occupe particulièrement de zoologie. Il a été promu, en 1833, au grade d'officier de la Légion d'honneur.

On a de lui ou sous son nom : *Voyages de la Commission scientifique du Nord* (1843-49, 2 parties in-4), publiés par ordre du roi, et des *Mémoires* ou *Observations scientifiques*, quelques-uns en société avec M. Gérardin.

GAINSBOROUGH (Charles-Noël NOEL, 1er comte DE), pair d'Angleterre, né en 1781, à Catmose (comté de Rutland), est petit-fils de l'amiral Barham. Connu d'abord sous le nom de Noël, il étudia au collége de la Trinité, à Cambridge, siégea jusqu'en 1812 à la Chambre des Communes, et hérita de sa mère la baronie de Barham (1823), qui le fit entrer à la Chambre des Lords. En 1841 il reçut, en récompense des services qu'il avait rendus au parti whig, les titres de comte de Gainsborough, de vicomte Campden et de baron Noël. Il a épousé en quatrièmes noces une fille du comte de Roden (1833), aujourd'hui dame d'honneur de la reine ; il a six enfants, dont l'aîné, *Charles-Georges*, vicomte CAMPDEN, né en 1818, à Édimbourg, a représenté, de 1840 à 1841, le bourg de Rutland à la Chambre des Communes.

GAISFORD (rév. Thomas), philologue anglais, né le 22 décembre 1779, à Ifort, village du comté de Wilts, fit ses études à Oxford, au collége de Christchurch, dont il est le doyen depuis 1831,
embrassa l'état ecclésiastique et resta at
l'enseignement de l'université, qui le
parmi ses meilleurs professeurs. Nommé
nateur en 1809, il a été chargé en 181
chaire de langue grecque et, peu de temps
de la direction de la bibliothèque bod
C'est un philologue de grande réputation
les excellents travaux sur les auteurs cla
grecs et latins, ont eu de nombreuses ré
sions, faites en grande partie à l'imprim
l'université d'Oxford. L'Institut de Fra
tion des inscriptions et belles-lettres), l
au nombre de ses correspondants étran
M. Gaisford est mort à Oxford, le 2 juin

Voici la liste des éditions grecques au
ce savant a donné ses soins : Poëtes : *Ele*
et *Alcestis* (1807), tragédies d'Euripide
græci minores (1814-1820, 4 vol.) ; *H*
(1821, 2 vol.) ; *Stobæi Florilegium* (18
Sophoclis tragædiæ (1826, 2 vol.) ; *Hom*
sea (1827, 2 vol.) ; — Prosateurs : *Hep*
Enchiridion (1819) ; *Lectiones plato*
Aristotelis de Rhetorica (1820) ; *Herod*
(1824) ; *Suidæ Lexicon* (1834, 3 vol.
estimé ; *Paræmiographi græci* (18
Græcarum affectionum curatio (18
latins : *Ciceronis de Oratore* (18
latini rei metricæ (1837) : ouvrage
Chœrobosci dictata in Theodosi
3 vol.) ; *Eusebii Eclogæ propheticæ* (18
bii Demonstratio evangelica (1852, 2 vo
Testamentum (1848, 3 vol.), d'après
des Septante, etc. Ajoutons à cette liste
cellent *Catalogue de la bibliothèque* b
(1808) ; les *Adversaria Hetycheana*
(1844, 2 vol.) ; un *Manuel d'étymolog*
une édition annotée de l'*Histoire ecclés*
Théodoret (1854).

GAJ (Ljudevit), publiciste croate, né
en Croatie, vers 1810, reçut sa prem
tion dans les écoles de son pays et dans
de sa mère, femme d'un esprit cultivé
en lui le sentiment national. Reçu
droit à l'université de Leipsick, il
bientôt à préparer l'avènement du
ou réunion de tous les Slaves du Sud.
était propice. La révolution de Polog
lution française de 1830 avaient eu
coup dans les pays slaves, où un m
manifesta. Mais, dès le principe,
refusèrent de faire cause commune
tres races, et c'est alors que M. Ga
n'élargirait la vie nationale des Sla
unissant par une communauté d'idées
gage. Il résolut de fonder un journal
slave, et, les autorités hongroises
opposition, il s'adressa directeme
reur François, qui lui donna pleine li

Le journal parut sous le titre de
Croatie, en janvier 1835. Il était ré
patois des provinces croates, avec la
ture, si longue et si incommode,
populaire. D'ailleurs, les Slaves,
langage, restaient divisés par la poli
ritoire, la religion, l'alphabet même
graphe. Croates, Esclavons, Serbes
Styriens, etc., tenaient avec orgueil
particulier. Alors M. Gaj leur trouva
mun, déjà employé par Napoléon
refondit son journal sous ce titre : G
nale de l'Illyrie. Il en fit paraître un
clusivement littéraire, *l'Étoile du*
lyrie. Le dialecte employé fut un
langue serbe et
phe provincial
velle syntaxe et

des Polonais et des Bohémiens. Enfin une imprimerie nationale fut fondée à Agram, pour exciter encore le mouvement littéraire.

Tant d'efforts portèrent leurs fruits, et, malgré l'opposition constante des Magyares, malgré les querelles intestines des Slaves de l'Union, malgré le dernier changement de titre du journal, qui devint simplement *Journal national*, il s'opéra dans tout le Sud un grand mouvement de rénovation littéraire et politique, qui, après quelque ralentissement, reprit avec plus d'énergie à la suite des événements de 1848, pour se ralentir de nouveau. Mais déjà M. Gaj, abreuvé de dégoût, affectait de se tenir à l'écart. Il s'est occupé depuis de former une bibliothèque d'ouvrages nationaux (voy. KARAJICH).

GALIANO (don Antonio-Alcala), homme politique espagnol, est né à Cadix vers 1791. Inconnu jusqu'en 1820, il seconda alors de tous ses moyens l'insurrection des troupes qu'on allait embarquer à l'île de Léon, et rédigea, dit-on, les proclamations du général Quiroga. Ce dernier, ayant formé un cabinet libéral, n'oublia pas son jeune secrétaire qui, à cause de l'influence que sa parole ardente lui avait acquise sur ses compatriotes, fut nommé *chef politique* (préfet) de Cadix. En 1821, il fut élu député aux cortès et ne tarda pas à s'y faire remarquer, dans les rangs des *exaltados*. Quand l'intervention française menaça de nouveau le régime constitutionnel (1823), il vota pour que Ferdinand VII suivît l'Assemblée transférée à Séville, et demanda ensuite qu'il fût mis *en état d'empêchement moral*, c'est-à-dire dans l'impuissance de régner, et qu'un conseil de régence fût chargé du pouvoir exécutif. La dissolution des Cortès, qui fut une des conséquences du combat du Trocadero, mit à néant ces propositions extrêmes.

Après dix ans d'exil qu'il passa en Angleterre, don Galiano revint à Cadix dès que la mort du roi fut connue (1833). L'année suivante, il rentra aux Cortes et reprit son rôle de tribun populaire. Jusqu'en 1836, il fut regardé comme un des chefs les plus influents du parti progressiste; mais les événements de la Granja, qui amenèrent la régence d'Espartero, modifièrent ses opinions. Soit lassitude des agitations politiques, soit désillusion ou ambition, il abandonna alors la cause libérale, se rapprocha peu à peu du gouvernement, et devint un des chefs du parti conservateur. En avril 1851, le ministère Bravo Murillo l'a nommé ambassadeur à Lisbonne.

GALIBERT (Léon), littérateur français, né vers 1810, se destina au barreau et fut reçu avocat à Paris. Il entra de bonne heure à la *Revue britannique* où sa connaissance approfondie de la langue et de la société anglaises lui donna une importante position qu'il a gardée jusqu'en ces derniers temps. Ses principaux travaux sont : *Cours d'économie politique* (1833, 3 vol. in-8), traduit de l'espagnol de don Florez Estrada; *l'Angleterre* (1841-1844, 4 vol. in-8), tableau historique, commercial et statistique, composé, avec M. Clément Pellé, pour la collection de l'*Univers pittoresque* de Didot; *Histoire de l'Algérie ancienne et moderne* (1843, gr. in-8); *Histoire de la république de Venise* (1846, gr. in-8), etc.

GALIMARD (Nicolas-Auguste), peintre français, né à Paris, le 25 mars 1813, partagea de bonne heure ses études entre les travaux matériels de la peinture et la lecture assidue des anciens auteurs. Après s'être exercé tout enfant dans l'atelier de M. Auguste Hesse, son oncle, il passa quelque temps dans celui de M. Ingres, et fit plusieurs mois aussi de la sculpture avec M. Foyatier. Dès 1831, il exécuta l'hémicycle de l'église de Vincennes, envoya au Salon de 1835 une *Châtelaine du* XVI[e] *siècle*, acquis par M. de Jussieu, et *les Saintes femmes au tombeau de Jésus-Christ*, maintenant dans la chapelle des Gobelins, et aux Salons suivants : *la Liberté s'appuyant sur le Christ* (cabinet de M. de Jussieu); *la Reine des anges*, vitraux (1836); *la Vierge en prière*, acheté pour l'église de Pithiviers (1839); *Nausicaa et ses compagnes*, acheté à l'exposition de Bruxelles par le roi des Belges (1841); *l'Ange aux parfums* (1845); *l'Ode*, au musée du Luxembourg (1846); quatre grands cartons pour vitraux (1848); *la Vierge aux douleurs* et *le Christ donnant sa bénédiction*, pour les églises de Jonsac et de Périgueux; *le Moineau de Lesbie*, *Junon jalouse*, et seize cartons pour des verrières (1849); *la Nuit de Noël*, commandés par le ministère de l'intérieur, *les Évangélistes*, exécuté pour la ville de Paris (1850). Il a donné à l'exposition de l'industrie, en 1849, *le Christ* et *les Saints épistolographes*, grands cartons aussi envoyés à Londres en 1851.

En dehors des expositions, M. Galimard a exécuté, depuis 1840 : *la Trinité*, à l'hôpital de Metz; *la Résurrection*, pour un maître autel de Trédarzec (Nord); *la Vie de saint Landry*, pour la ville de Tours; *les Pèlerins d'Emmaüs*, à Saint-Germain l'Auxerrois de Paris. Il a dessiné et souvent peint lui-même les *vitraux* de Saint-Laurent, de Sainte-Clotilde, d'une chapelle de Saint-Philippe du Roule et du chœur de l'église de La-Celle-Saint-Cloud; décoré divers oratoires, une chapelle russe et plusieurs compartiments de Notre-Dame de Lorette. Une *Visitation* lui a été commandée par le ministère d'État pour la chapelle des Tuileries. Sa *Séduction de Léda*, refusée à l'Exposition universelle de 1855, a été l'objet d'une exhibition à domicile, sur laquelle l'auteur a appelé à grand bruit la publicité : acquise par l'empereur en 1857, elle a figuré au Salon de cette année.

M. Galimard, à qui les procédés de la chimie semblent familiers, a introduit dans la peinture les couleurs à base de zinc, comme offrant une puissance de coloris à peu près inaltérable. Ses sujets, diversement appréciés sous le triple rapport de la composition, de la couleur et du dessin, ont été presque tous gravés, quelques-uns lithographiés par M. Aubry-Lecomte, ou par le peintre lui-même. Il a obtenu une 3[e] médaille en 1835, une 2[e] en 1846, une médaille d'argent à l'Exposition industrielle de 1849, et à l'Exposition universelle de Londres, la seule mention honorable accordée aux vitraux.

Critique et littérateur M. Galimard a publié d'assez nombreux écrits dans différents journaux et recueils, français ou étrangers, entre autres *l'Art des Vitraux*, dans *l'Artiste*; un long *Rapport* sur le livre de M. Vitet : *la Vie et les Ouvrages de Lesueur*, plusieurs biographies pour les *Annales* de la Société libre des beaux-arts, et surtout sous les pseudonymes de *Judex* et de *Dicastès*, la *Revue du Salon de* 1849, dans *la Patrie* réimprimée en volume par ordre du ministre de l'intérieur, citons aussi les *Salons* de 1850 et de 1852 dans *le Daguerréotype théâtral*, *le Voleur* et la *Revue des beaux-arts*.

GALL (Ferdinand, baron DE), littérateur et publiciste allemand, né à Battenberg, dans le grand duché de Hesse, le 13 octobre 1809, acheva ses classes aux universités de Giessen et de Heidelberg, entra, en 1834, au service du grand-duc d'Oldenbourg, et fit des études de stratégie et d'économie politique; ses premiers travaux littéraires furent : *Voyage en Suède dans l'été de*

1836 (Reise durch Schweden; Brême, 1838, 2 vol.) et *Paris et ses salons* (Paris und seine Salons; Oldenbourg, 1844-1845, 2 vol.), qui obtinrent un grand succès.

Nommé, en 1842, intendant du théâtre grand-ducal d'Oldenbourg, M. de Gall entreprit des réformes, indiquées dans une brochure qui fit du bruit: *Projet de réforme des théâtres allemands* (Vorschlaege zu einem deutschen Theatercartell; Oldenbourg, 1845); il contribua à fonder l'association des scènes allemandes qui a exercé une si grande influence sur l'art dramatique de son pays. En 1846, il passa au poste d'intendant du théâtre royal de Stuttgart, qu'il occupe encore aujourd'hui. En 1852, nommé président de la *Société scénique*, il fonda l'*Organe central des théâtres allemands* (Centralorgan für deutsche Bühnen). On annonce encore de lui un grand travail sur l'administration de la scène. De 1848 à 1850, le baron de Gall s'est aussi fait connaître par la vivacité de ses attaques dans plusieurs journaux contre la révolution.

GALLAIT (Louis), peintre d'histoire belge, né à Tournay, en 1810, fit ses études dans sa ville natale, puis à Anvers, et enfin à Paris, où il passa plusieurs années. La plupart de ses tableaux ont paru, de 1835 à 1853, aux expositions françaises, et il a plus de popularité chez nous que dans son pays. On a vu de lui, à nos divers Salons: *le Duc d'Albe dans les Pays-Bas*, *les Musiciens ambulants*, *la Mort de Palestrina*, aquarelle (1835); *Job et ses amis*, au musée du Luxembourg; *le maréchal de Gontaut*, pour les galeries de Versailles; *Montaigne visitant le Tasse*, appartenant au roi des Belges: *la Bataille de Cassel*, *la Prise d'Antioche*, *Baudoin couronné empereur de Constantinople*, pour les galeries de Versailles; *l'Abdication de Charles-Quint* (1841), à la Cour de cassation de Bruxelles: *le Maître des pauvres; Art et Liberté! une Séance du conseil de Sang*; *la Tentation de saint Antoine*, donné par le roi Léopold au prince Albert; *les Derniers honneurs rendus aux comtes d'Egmont et de Horn après leur supplice*, acheté par la ville de Tournay; *les Derniers moments d'Egmont* (1853), etc. — M. Louis Gallait est membre de l'Académie royale de Belgique, et a obtenu en France une 2ᵉ médaille en 1835, et la décoration en juin 1841.

GALLEGO (don Juan-Nicasio), poëte espagnol, né à Zamora, en 1777, fit ses études à l'université de Salamanque. Ordonné prêtre à l'âge de vingt-trois ans, en 1800, il se rendit à Madrid, où il lia une connaissance qui se changea en étroite amitié avec Quintana et Cienfuego. En 1805, il fut nommé chapelain de la cour, et, la même année, directeur spirituel de la maison de détention des fils nobles. Il fut dépossédé par l'invasion des Français à Madrid. Il composa à cette époque l'*Ode à Buenos-Ayres* (1807); l'*Élégie au Deux mai* (1808) et l'ode *sur l'Influence de l'enthousiasme public sur les arts* (a la Influencia del entusiasmo publico en los artes; 1808), trois véritables poëmes. Le dernier n'a été imprimé qu'en 1832.

Lors de la seconde entrée des Français à Madrid, M. Gallego se réfugia à Séville avec le gouvernement légitime, plus tard à Cadix, et ne revit la capitale qu'après l'expulsion complète de l'ennemi. Dans l'intervalle il avait obtenu une prébende à Murcie, et avait été nommé maître du chœur de la cathédrale de l'île de Saint-Domingue. Élu député aux Cortès de Cadix, il prit part à trois sessions consécutives, et signala à cette ...ousiasme patriotique par un cer...
...es énergiques, une entre autres
adressée à lord Wellington, après la p...
dajoz. Emprisonné pendant dix-hu...
suite de la première restauration, il ...
rer, après son élargissement, dans ...
de chartreux en Andalousie, et y com...
ses poésies, entre autres des élégies ...
du duc de Fernandina et de la reine I...
parurent à Madrid en 1819.

La révolution de 1820 lui rendit la l...
valut en outre l'archidiaconat de la ...
de Valence, qu'il perdit après la rest...
la monarchie absolue. Il dut même a...
à Barcelone, sous la garde des troupes...
puis en France, et n'en revint que p...
une très-médiocre prébende à Sévill...
il rentra encore une fois à Madrid et...
lors en dehors de la politique. Il est d...
bre de la direction générale des étud...
taire honoraire de l'Académie royale.

On cite encore de M. Gallego: une é...
Mort de la duchesse de Frias, qui fait ...
recueil intitulé: *Couronne funèbre* (Co...
bre), et une ode *sur la Naissance de la re...*
Isabelle II. On trouve dans la plupart d...
un style élégant et harmonieux, de la ...
quelquefois une grande énergie d'expre...

GALLOIS (Léonard-Joseph-Urbain-N...
publiciste français, fils de l'historien ...
Gallois, mort en 1852, est né à Foix, l...
1815, et fut associé de bonne heure aux ...
de son père. Dès 1834, il débuta dans le ...
lisme, travailla tour à tour au R*éforma*...
Journal du Peuple, à *la Réforme*, ...
1845 à 1849, *le Courrier de la Sarthe* ...
homme Manceau, puis *le Démocrate* ...
suspendu en décembre 1851. On a d...
tit dictionnaire des grandes girouet...
in-18), anonyme; *les Corsaires franç...*
République (1847, 2 vol. in-8); *Vie p...*
Ledru-Rollin (1849, in-18); *Théâtre...*
dramatiques de Paris (1854-56, in-...
traits, sept livraisons).

GALLOIS (Étienne), littérateur fra...
Vitry-le-Français, le 6 juillet 1809, s...
occupé de coordonner et de mettre ...
documents inédits sur la diplomat...
derniers siècles et sur l'histoire de...
française. Il a été nommé, en 18...
l'organisation du service du Sénat, b...
adjoint du Luxembourg.

On lui doit: le *Théâtre des Grecs* (1...
à l'usage des colléges et des gens ...
les Ducs de Champagne et les dernier...
giens (1843, in-8); *Lettres inédite...*
quières (1845, 5 vol. in-8), tirées des ...
Mme Decazes; *Expédition de Siam sou...*
(1853, in-12), extrait du *Moniteur* ...
Lettres publiées dans le recueil de ...
de l'Histoire de France, dont il est m...

GALLOWAY (Randolph STEWART ...
DE), pair d'Angleterre, né en 1800, ...
(comté de Sussex), descend d'une a...
mille écossaise élevée en 1796 à la p...
taire. Connu d'abord sous le nom d...
lies, il fit son éducation à l'école d...
représenta, de 1826 à 1831, le bourg ...
mouth à la Chambre des Communes. ...
prit les titres et la place de son père ...
bre des Lords, où il continua de s'a...
politique des tories. De son mariage ...
fille du duc de Beaufort (1833), il ...
fants, dont ...
LIES, né e...
gardes à c...

GALOPPE D'ONQUAIRE (Cléon), littérateur français, né près d'Amiens, en 1810, a été tour à tour militaire, poëte, romancier, journaliste et dramaturge. Attaché pendant plusieurs années à la rédaction satirique du *Corsaire*, il est passé, depuis la suppression de ce journal (1851), à la *Revue des beaux-arts*.

On a de lui : *Fumée* (1838, in-8) : *Feuilles volantes* (1841, in-8) prose et vers : *Mosaïque* (1844) ; *le Siége de la Sorbonne, ou le Triomphe de l'Université* (1844, in-3), poëme héroï-comique en six chants, d'abord signé : un Bedeau de Saint-Sulpice; *la Femme de quarante ans*, comédie en trois actes, en vers, jouée avec succès aux Français en novembre 1844 ; *Jean de Bourgogne* (1846), drame en vers, avec M. Pitre-Chevalier ; *le Jeu de Whist* (1847), en vers; *l'Amour pris aux cheveux*, vaudeville (Palais-Royal, 1851) : *le Chêne et le roseau* (1852), vaudeville, avec M. Decourcelle, etc.; des articles philosophiques et littéraires fournis aux *Mémoires de l'Académie de la Somme* (1842-49). Il a quelquefois écrit sous le nom de *Pétrus Borel.*

GALY-CAZALAT (Antoine), ingénieur français, né à Saint-Girons, le 6 juillet 1799, fit ses études au lycée de Toulouse, fut admis, en 1815, à l'École polytechnique, licenciée l'année suivante, et fut nommé successivement professeur des sciences mathématiques et physiques aux colléges de Perpignan, de Nancy et de Versailles. Devenu plus tard ingénieur civil, il construisit, en 1830, la première voiture à vapeur qui ait parcouru les routes ordinaires. Depuis, les divers perfectionnements qu'il a apportés à beaucoup de machines lui ont valu des médailles d'or décernées par l'Institut de France et par la Société nationale d'encouragement.

Après février 1848, M. Galy-Cazalat fut envoyé à l'Assemblée constituante par le département de l'Ariége, et y vota avec la fraction modérée du parti démocratique. Après l'élection du 10 décembre, il se prononça, dans la plupart des questions, contre la politique de l'Élysée, et repoussa la proposition Rateau. Non réélu en 1849, il revint à ses études favorites. Il s'est appliqué aux progrès des arts mécaniques, et a notamment envoyé à l'Exposition universelle de Londres, un manomètre, une machine oscillante, etc., à celle de Paris, en 1855, une machine mise en mouvement par les forces combinées de la vapeur et de la flamme; un nouvel appareil pour fabriquer à bas prix les gaz d'éclairage et de chauffage, et un aéro-poste, destiné à transmettre les dépêches à la vitesse moyenne de six kilomètres par minute.

GAMBON (Charles-Ferdinand), ancien représentant du peuple français, est né à Bourges, le ... mars 1820. Fils d'un négociant d'origine suisse, il fit ses études et son droit à Paris; à vingt-neuf ans, il fut reçu avocat. Il contribua à la fondation du *Journal des Écoles*, organe de la jeunesse républicaine. En 1846, il fut nommé juge suppléant au tribunal de Cosne. Conservant son indépendance dans ces fonctions, il combattit très-vivement la candidature de M. Delangle. En 1847, il organisa le banquet démocratique de Cosne, refusa de porter un toast au roi et proclama la souveraineté du peuple; traduit pour ce fait devant la Cour de cassation, il fut condamné à cinq années de suspension. En 1848, il fut élu représentant de la Nièvre, le sixième sur sept, par 29,514 voix. Membre du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec la Montagne, demanda que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, et la rejeta dans son ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il fit une très-vive opposition à la politique napoléonienne, et signa l'acte d'accusation présenté contre le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il se signala parmi les membres de l'extrême gauche et de *la Solidarité républicaine*, accompagna M. Ledru-Rollin au Conservatoire des arts et métiers, dans la journée du 13 juin, et fut condamné à la déportation par la haute Cour de Versailles. Il est encore aujourd'hui détenu à la prison d'État de Belle-Isle.

Son frère, M. Charles GAMBON, que les démocrates de la Nièvre lui donnèrent pour successeur à l'Assemblée législative, protesta contre le coup d'État du 2 décembre, et fut compris dans le décret d'expulsion de janvier 1825; il se réfugia en Belgique.

GAND (N....), juriste français, né à Bar-le-Duc, le 22 septembre 1793, fut reçu avocat et docteur en droit à Paris au commencement de la Restauration. Il est encore au barreau de la Cour impériale de Paris. On a de lui quelques bons ouvrages pratiques, tels que : *Traité général de l'expropriation pour cause d'utilité publique* (1842, in-8) ; *Traité de la législation nouvelle du notariat* (1843, in-8) : *de la Compétence des divers officiers publics* (1844, in-8); *Traité de la police et de la voirie des chemins de fer* (1846, in-8); *Code des étrangers* (1853, in-8), etc.

GANDILLOT (Jean-Denis), industriel français, né à Besançon, en mars 1797, entra en 1815 à l'École polytechnique, d'où il se retira l'année suivante. Il se livra aussitôt à l'étude pratique des sciences d'application, s'associa, en 1828, avec M. Roy, pour fabriquer une sorte de fer creux laminé, destiné à la construction et à l'ameublement, et continua exclusivement pendant dix ans cette spécialité. Lors de la création des chemins de fer, il fit en 1838, en Angleterre, dont il avait déjà visité les usines, un second voyage d'études, et en rapporta divers modes de laminage et d'étirage du fer, ainsi que d'ingénieux systèmes de tuyaux en fonte, et les calorifères dits *à la Perkins*. L'établissement de la Briche, où il entreprit ces travaux, fut mis en activité quelques jours avant la clôture de l'exposition industrielle de 1839. Le nom de ce manufacturier a figuré à toutes les expositions quinquennales depuis 1834, ainsi qu'à celles de Londres et de Paris, en 1851 et 1855, et il y a successivement obtenu une mention honorable en 1839, deux médailles d'argent en 1834 et 1839, et une médaille de première classe en 1855.

GANTRELE (Joseph), érudit belge, né à Echternah, dans le Luxembourg, le 29 janvier 1809, prit en 1829 les grades de docteur en philosophie et de docteur ès lettres à l'université de Liége, devint peu après professeur d'histoire et de langues orientales à celle de Gand, se fit naturaliser en 1839, et fut nommé, en 1854, inspecteur de l'enseignement moyen pour toute la Belgique. Il a remporté, à diverses époques, plusieurs prix académiques.

On a de lui : un *Mémoire sur le mérite comparatif de Virgile et de Théocrite* (1828), couronné par l'Académie de Gand; *Manuel de l'histoire générale du monde* (1834, in-12 ; 2e édit. 1838) : un *Mémoire sur la part de la Flandre dans la conquête de l'Angleterre* (1840, in-8), aussi couronné à Gand et des articles insérés dans les *Nouvelles Annales* de cette ville.

GARACHANINE (Élie), homme d'État serbe,

fils de Miloutine, sénateur de la principauté, est né, vers 1807, au village de Garach, dans le district de Kragsujevatz. Il entra dans la carrière politique dès 1844, en devenant ministre de l'intérieur du prince Alexandre Karageorgevitch (voy. ce nom), qui lui devait en grande partie son élection. En 1852, il prit la place, laissée vacante par la mort d'Avram Petronievitch, de *prestavnik*, c'est à dire représentant du prince, chef de sa chancellerie et président du conseil des ministres, sorte de grand vizirat qui constitue la plus haute dignité de la principauté serbe.

Les huit années qu'il passa dans la direction des affaires de l'intérieur firent applaudir par tous à la loyauté et à la supériorité de ses vues. Dès 1849, il avait eu assez de clairvoyance et de courage pour s'élever, dans le conseil, contre les démarches du consul général de Russie, M. Levchine, qui cherchait à entraîner les Serbes dans l'insurrection de la Bosnie contre la Porte, et qui déjà avait gagné tous les autres conseillers du prince, et le prince lui-même. Il refusa, vers la fin de l'année 1850, de concourir à l'entreprise des Bulgares, et la médiation de la Serbie valut ensuite aux provinces insurgées, vaincues par Omer-pacha, des conditions plus favorables. Resté fidèle à sa politique lorsqu'il eut en main la direction suprême des affaires, M. Garachanine ne tarda pas à porter la peine de son opposition constante aux vues des puissances dites protectrices, et l'un des premiers actes qui, en 1853, signalèrent aux Serbes la présence de l'envoyé extraordinaire du czar à Constantinople, fut la destitution du prestavnik, imposée à la faiblesse de la Porte et à la frayeur du prince Alexandre. La disgrâce de M. Garachanine ne lui enleva rien de son crédit: il resta l'âme du sénat, dont il refusa la présidence, et des témoignages presque universels de sympathie et d'estime l'ont accompagné dans sa retraite.

Par sa constance, sa fermeté, son esprit pratique et son intégrité, M. Garachanine est le véritable chef du parti national, qui tend à affranchir et à civiliser la Serbie, mais sans violence. Adversaire déclaré du système qui tend à slaviser ou à germaniser la principauté au profit de la Russie ou de l'Autriche, il s'appuie par sympathie et par raison sur les puissances occidentales, et surtout sur la France; d'où le nom de *parti français* que ses adversaires affectent de donner à ses amis. Le premier en Serbie, il a voulu que ses fils fussent élevés en France. L'aîné, après avoir passé deux ans à Sainte-Barbe, a été admis, en 1856, à suivre les cours de l'École polytechnique.

GARCIA (Manuel), musicien français, fils du célèbre chanteur Emmanuel ou Manuel Garcia mort en 1832, est né à Madrid, en 1805, et fut dès l'enfance associé aux excursions de sa famille dans les deux mondes. Formé par son père à l'enseignement du chant, il s'y consacra lui-même exclusivement, et fut attaché, vers 1835, au Conservatoire de Paris, qu'il quitta pour aller professer à Londres.

On a de lui plusieurs ouvrages relatifs à ses études, et inspirés par la méthode paternelle: *Mémoire sur la voix humaine*, présenté à l'Académie des sciences (1840, 2ᵉ édit., 1847); *École de Garcia; traité complet de l'art du chant* (1841, in-8; 3ᵉ édit., 1851, in-4), refait en 1856 sous le titre de *Nouveau Traité*....; et des *Observations physiologiques sur la voix humaine*, en anglais et en français (1855). — Ses sœurs, Marie et Pauline Garcia, se sont toutes deux rendues célèbres comme cantatrices, la première, qui est morte en 1836 à Bruxelles, sous le nom de Mme Malibran, la seconde sous celui de Mme Viardot (voy. ce nom).

Mme Garcia, née Eugénie Mayer, et fil[le] même d'artistes distingués, a joué en Itali[e] dant les succès de l'aînée de ses belles-sœur[s] la fit notamment engager au théâtre de [...] Elle s'est plus tard consacrée, comme sa [...] à l'enseignement du chant, et elle donne [...] des leçons à Paris.

GARCIN DE TASSY (Joseph-Héliodore-S[...] Vertu), orientaliste français, né à Mar[seille] 20 janvier 1794, vint à Paris étudier les [...] orientales, suivit les cours de Silvestre de [...] et apprit successivement l'arabe, le p[ersan] l'hindoustani. Sur les instances de son [...] une chaire de cette dernière langue fu[t] en sa faveur à l'École spéciale des langues [orien]tales vivantes. Il s'était déjà fait conna[ître] assez grand nombre de traductions, entre [...] *Doctrines et devoirs de la religion mu[...]* (1827-40), traduit de l'arabe et par une [...] édition de la *Grammaire persane* de [...] nes (1845, in-12).

Une fois en possession de la chaire d'[...] tani, M. Garcin de Tassy se livra p[...] rement à l'étude des écrivains de cette [...] lui doit: *Mémoires sur les particularités de la religion musulmane dans l'Inde* [...] *Aventures de Kamrup* (1834, in-[...] de Tahcin-Uddin; les *Œuvres* [...] in-8), poëte du Dekkan; *Histoire* [...] *ture hindoue et hindoustani* (18[...] *Poésie philosophique et religieuse* [...] *sans* (1857, in-8), ainsi que de [...] dans le *Journal asiatique*, des [...] *ture*, publiés chaque année.

M. Garcin de Tassy a été élu, le [...] membre de l'Académie des inscriptions [...] lettres, en remplacement de M. de [...] a été décoré le 29 avril 1837.

GARDNER (Alan Legge Gardner, [...] pair d'Angleterre, né en 1810, à [...] petit-fils d'un amiral distingué qui, [...] pense de ses services, obtint, en 18[...] héréditaire. Il prit, à la mort de son [...] le titre de baron et, dès qu'il fut [...] son siége à la Chambre des Lords, ou [...] les doctrines libérales. Il a quelque [...] la charge de chambellan à la cour. [...] avec une fille de lord Dinorben, il [...] fants et a pour héritier son cousin [...] *liam* Gardner, né en 1812.

Son oncle, le général William-Henr[y] né en 1774, entré au service à dix-[...] part aux opérations militaires de la [...] fut nommé, en 1846, colonel d'artil[lerie] 1854, il est lieutenant général.

GARELLA (Félix-Napoléon), ing[énieur fran]çais, né en 1809, est fils d'un inspec[teur] des ponts et chaussées, mort en 1[...] l'âge de seize ans à l'École polytechni[que] il en sortit le premier de sa promotion [...] le service des mines dans lequel il eu[t] fois l'occasion de se distinguer. [...] fut chargé par le gouvernement [...] dier un projet de canal à travers [...] Panama et publia sur la possibilité [...] treprise, un *Rapport* accompagné [...] général s'élevant à une centaine [...] Ingénieur en chef de première clas[se] disponibilité depuis 1852: l'année [...] exerçait ces fonctions à Alger.

On a encore de lui: *Mémoire sur le* [...] *du fer et de la fonte en Toscane*; [...] *minéraux* (18[...] sérés dans les [...]

chaussées. M. Garella est officier de la Légion d'honneur. Son frère aîné, Garella (Hyacinthe), né en 1807, admis la même année que lui à l'École polytechnique, est ingénieur en chef des ponts et chaussées.

GARIBALDI (Joseph), général révolutionnaire italien, né à Nice, le 4 juillet 1807, entra de bonne heure dans la marine sarde, et se fit remarquer dans plusieurs rencontres par sa bravoure et son sang-froid. En 1834, compromis à Gênes dans une conspiration, il se réfugia en France, passa de là, au service du bey de Tunis, et fut quelques mois officier dans sa flotte. Il se rendit ensuite dans l'Amérique du Sud, offrit ses talents militaires à la république de l'Uruguay, et reçut le commandement en chef de l'escadre qui opérait contre Buenos-Ayres. Après l'intervention anglo-française, il leva contre Rosas un corps de 3000 hommes, cavalerie et infanterie, qu'il dressa à la guerre de partisans.

Le réveil de la liberté italienne en 1848 rappela M. Garibaldi dans sa patrie. Il forma une légion dont Mazzini voulut se déclarer soldat, fit dans le sud du Tyrol une part active à la guerre de Charles-Albert contre l'Autriche, et, après la malheureuse capitulation de Milan, fut le dernier à déposer les armes. Envoyé à la Chambre du Piémont par l'opposition, il fut un des plus ardents adversaires du roi. L'année suivante, quand la république fut établie à Rome, il s'empressa d'aller la défendre avec sa légion. Le 30 avril, il repoussa le corps de Français que le général Oudinot avait lancé contre Rome avec trop de confiance, et lui fit éprouver des pertes graves; le 9 mai, avec 3000 hommes, il battit cinq mille Napolitains à Palestrina; le 19, au combat de Velletri, où Roselli avait le commandement supérieur, c'est encore à lui que revint l'honneur de la victoire : il paya, comme toujours, de sa personne, et fut blessé. Dans les premiers jours de juin, les Français donnent à Rome l'assaut général. M. Garibaldi ne peut les chasser de leurs positions, mais il les contraint au moins de faire un siége en règle contre une ville qui devait, disait-on, céder à leur seule présence. Après trente jours d'une résistance vigoureuse, dont l'épisode du bastion n° 8 donne une idée, il dut abandonner la défense. Il proposa des partis extrêmes qu'on n'osa suivre, de faire sauter les ponts, de se retrancher dans le château Saint-Ange, de quitter la ville avec la garnison, pour continuer la guerre en Italie. Lui-même sortit de Rome avec 2500 hommes d'infanterie et 400 cavaliers, traversa les lignes ennemies, et se retira à Saint-Marin (31 juillet). Là il fut obligé de licencier ses troupes et, avec deux cents fidèles, il gagna l'Adriatique et s'embarqua pour Venise. Sa femme mourut en couches dans cette fuite; c'était une créole qui avait partagé, en Amérique et en Italie, tous ses périls.

M. Garibaldi retourna en Amérique, où il gagna les sympathies d'un peuple laborieux, en se mettant résolûment au travail; il se fit fabricant de chandelles. Après un assez long séjour à New-York, il se rendit en Californie. Un navire péruvien, dont il devint capitaine, le conduisit en Chine au commencement de 1852, et dans l'été le ramena au Pérou. Il y reçut le commandement supérieur des troupes. Il est aujourd'hui rentré dans sa patrie, et est employé comme capitaine de paquebot par une compagnie de Gênes. Quelque sentiment qu'on éprouve pour les causes servies par ce chef de guerrillas, on ne peut méconnaître en lui les qualités essentielles du capitaine et du soldat et surtout un ascendant extraordinaire sur ses compagnons d'armes.

GARINET (Jules), littérateur français, né à Châlons-sur-Marne, en 1797, fit son droit à Paris et fut, sous la Restauration, inscrit comme avocat au barreau de Paris. Particulièrement lié avec M. Collin de Plancy (voy. ce nom), il s'associa dès lors à ses idées et à ses compilations voltairiennes, et publia seul ou avec lui : *de la Puissance temporelle des papes et du concordat de 1817* (in-8); *Histoire de la magie en France* (1818, in-8); *Taxe des parties casuelles de la boutique du pape, avec la Fleur des cas de conscience, et un Faisceau d'anecdotes*, sous le pseudonyme de *Julien de Saint-Acheul* (1819; 2ᵉ édit. 1820); des articles dans le *Dictionnaire des reliques*, etc. Compris avec M. de Plancy dans l'excommunication pontificale, il le suivit dans un voyage à Rome et fit avec lui amende honorable aux pieds du pape. Il s'est depuis abstenu d'écrire. M. Garinet s'est inutilement depuis 1830, porté comme candidat de l'opposition aux élections parlementaires de la Marne. Il obtint la charge de conseiller de préfecture, en quelque sorte héréditaire dans sa famille.

GARNAUD (Antoine-Martin), architecte français, né à Paris, le 30 novembre 1796, entra à l'École des beaux-arts, comme élève de Vaudoyer, et remporta le grand prix d'architecture en 1817 sur ce sujet : *un Conservatoire de musique*. Pendant son séjour en Italie, il envoya (1821) *l'Aqua-Julia ou Château d'eau*, et *les Trophées de Marius*, à Rome, ainsi que les *Restaurations* d'anciens temples et monuments de Pola, en Istrie. De retour en France en 1823, il exécuta peu après le monument de Toulouse, en l'honneur du Dauphin et de l'armée d'Espagne (1825). Plus tard, il fit les piédestaux ou guérites du pont du Carrousel, le monument du duc d'Orléans à Versailles, avec Pradier (1843-1845) et en dernier lieu (1847), une chapelle à Decazeville (Aveyron). Cet artiste a souvent exposé aux Salons des dessins, plans et projets, ou études d'architecture religieuse ou civile. Nous citerons : *Fontaine à Clémence Isaure* (1823); une *Salle d'opéra* sur l'emplacement de la Bibliothèque royale (1838); un *Projet d'achèvement du Louvre* (1840); une *Étude de prison cellulaire* (1845); un *Plan du centre de Paris*, avec la transformation du château des Tuileries en palais législatif et hôtel de la présidence, et les détails de l'achèvement du Louvre (1849); puis à diverses époques, de 1835 à 1857, une série d'*Études d'églises*, depuis la plus simple paroisse rurale jusqu'à l'église métropolitaine du monde catholique, faisant partie d'un *Essai sur le caractère à donner aux édifices religieux du* XIXᵉ *siècle*, ouvrage aujourd'hui en cours de publication, avec le concours du ministère d'État (1856).

M. Garnaud a fondé, en 1841, la Société des architectes, dont il est encore aujourd'hui censeur. Il est membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts. Il a successivement obtenu le premier prix au concours du trophée de Toulouse, en 1825, un des prix accordés pour les restaurations du grand théâtre du Lyon (1826), une 1ʳᵉ médaille en 1838, une 2ᵉ en 1848, et une médaille de troisième classe en 1855.

GARNIER (François-Xavier-Paul), jurisconsulte français, né à Brest, le 12 septembre 1793, servit quelque temps dans la marine militaire, entra dans les bureaux du Trésor, puis étudia le droit à Paris, et fut reçu avocat en 1813. Devenu, en 1820, avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation, il fut deux fois élu président du conseil de l'ordre, se démit de sa charge en 1846 et rentra au barreau.

Parmi les nombreux ouvrages de M. Garnier, on cite surtout : *Régime des eaux, ou Traité des cours d'eau de toute espèce* (1839-1851, 5 vol. in-8) ; *Traité des chemins de toute espèce* (1834-1842, in-8) ; et *Supplément au traité des chemins* (1842, in-8) ; *Traité de la possession, de la propriété et des actions possessoires et pétitoires* (1847-1853, 2 vol. in-8) ; *Législation et jurisprudence nouvelles sur les chemins et voies publiques de toute espèce*, etc. (1855, in-8) et autres monographies de jurisprudence très-estimées. M. Garnier fonda, en 1824, avec M. Roger, les *Annales universelles de législation et de jurisprudence commerciales*, qui ont paru jusqu'en 1830. Il est, depuis 1843, chevalier de la Légion d'honneur.

GARNIER (Adolphe), philosophe français, né à Paris, le 27 mars 1801, fit de brillantes études au collége Bourbon, aujourd'hui lycée Bonaparte ; il y eut pour professeur Jouffroy, dont il est resté le principal disciple, et remporta au concours général le prix de philosophie. Malgré son goût pour cette science, il fit son droit et se fit recevoir avocat. Mais, dès cette époque, il collaborait à plusieurs recueils littéraires et philosophiques, tels que la *Revue encyclopédique*, *le Producteur* et *le Globe*, à l'époque où ces deux derniers journaux n'étaient pas encore l'organe d'une secte religieuse. En 1827, le succès d'une brochure sur la question *de la Légitimité de la peine de mort*, mise au concours par la Société de la morale chrétienne, ramena M. Garnier à la philosophie. Reçu au concours de l'agrégation, il fut chargé, comme suppléant, de la chaire de philosophie de Versailles, dont il devint titulaire en 1830. En 1833, il fut appelé à Paris, où il fut à la fois professeur dans différents colléges et maître de conférences à l'École normale. Invité, en 1838, à suppléer à l'improviste son maître malade, Jouffroy, il le remplaça jusqu'à sa mort (1842). Cette chaire ayant été donnée à M. Damiron, M. Garnier devint alors adjoint de Royer-Collard dans la chaire d'histoire de la philosophie moderne. Mais en 1845, il reprit, comme titulaire, l'ancienne chaire de philosophie dogmatique de Jouffroy. Nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1843, il est aujourd'hui officier de cet ordre.

M. Garnier, l'un des représentants de la philosophie universitaire, l'a renouvelée sur plusieurs points, par les éléments étrangers qu'il y a importés. Son enseignement à l'École normale a formé les professeurs de philosophie les plus distingués de la seconde moitié du dernier règne, et a porté dans une foule de chaires tout l'esprit d'innovation que comporte le respect des traditions spiritualistes. Voici la liste de ses ouvrages inspirés tous de cet esprit : *Précis de psychologie* (1830, in-8) ; *la Psychologie et la Phrénologie comparées* (1839, in-8) ; *Critique de la philosophie de Thomas Reid* et *Quid sit poesis* (1840, in-8), thèses pour le doctorat ; *Traité de morale sociale* (1850, in-8), ouvrage préparé par plusieurs années d'enseignement et couronné par l'Académie française ; *Traité des facultés de l'âme* (1852, 3 vol. in-8), couronné par la même Académie, et qui, résumant les idées philosophiques successivement proposées ou adoptées par l'auteur, donne toute la mesure de son originalité et de sa sagesse. M. Garnier a publié, en outre, une excellente édition des *Œuvres philosophiques de Descartes*, avec introduction, éclaircissements, appendices, et tous les travaux accessoires qui peuvent servir à comprendre ces œuvres et à les juger. Il a, de plus, fourni divers articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, notamment l'article *Jouffroy*, au *Recueil* de l'Académie des sciences morales (t. XXIX, XXXII), à la *Revue des Deux-Mondes*, etc.

Il prépare une *Histoire de la morale* d[…]
déjà communiqué plusieurs chapitres à la […]
Académie.

GARNIER (Clément-Joseph), économiste […]
çais, né à Beuil, comté de Nice (alors dé[…]
ment des Alpes maritimes), le 3 octobre […]
vint à Paris en 1829, et entra à l'École […]
rieure du commerce, alors dirigée par M. […]
aîné. D'élève, il y devint professeur, puis […]
teur des études ; il la quitta en 1838, par […]
d'un dissentiment avec M. Blanqui, et […]
lui-même une maison d'enseignement p[…]
sionnel qu'il dirigea jusqu'en 1844. A p[…]
cette époque il s'est occupé presque ex[…]
ment d'économie politique. En 1846, a[…]
années de cours faits à l'Athénée royal, […]
la chaire d'économie politique créée à l'É[…]
ponts et chaussées ; il professe, depuis 18[…]
même cours à l'École supérieure du […]
merce.

M. J. Garnier prit, en 1845, la réd[…]
chef du *Journal des économistes*, […]
jusqu'en juin 1855. En 1846, […]
soulevée en Angleterre par […]
contre le système protectionnis[…]
MM. F. Bastiat, M. Chevalier, […]
lowski, le duc d'Harcourt, […]
lin, etc., *l'Association pour la libe[…]*
dont il fut un des secrétaires […]
les plus actifs. Cette société cessa […]
en 1848, et plusieurs de ses membres […]
rent le *Club de la liberté du* […]
s'appliquèrent à combattre les th[…]
Blanc. En 1842, il avait également […]
fonder la *Société d'économie politique*, […]
encore secrétaire perpétuel. Plus récem[…]
un des organisateurs du *Congrès des amis […]*
paix, qui se réunit, en 1849, à Paris. […]
bre de la Société de statistique de […]
la Commission centrale de statistique […]
fait partie des congrès de statistique […]
tenus à Bruxelles en 1853 et à Paris […]

On a de M. J. Garnier, qui appartient […]
nomie, à l'école libérale avancée : […]
l'économie politique, avec des […]
la statistique, la liberté du comm[…]
nisation du travail (1837, in-8) ; […]
nomie politique (1846 ; 3e édition, […]
résumé en quelque sorte classique […]
fondamentaux de la science ; *Rich[…]*
ligueurs et la ligue (1846), précis de […]
la dernière révolution économique […]
Angleterre ; *sur l'Association, l'[…]*
et la misère (1846) ; *le Droit au trav[…]*
blée nationale, recueil des discours […]
cette question, avec introduction et […]
Congrès des amis de la paix en 18[…]
rendu des séances, etc. (1850) ; […]
nomie politique et de la statistique […]
1855, avec M. Guillaumin ; *Cours […]*
métique théorique et pratique, avec […]
une édition revue de l'*Essai sur le p[…]*
population de Malthus ; les *Leç[…]*
M. Blanqui au Conservatoire des arts […]
en 1836-37-38 (en collaboration […]
3 vol. in-8), publication qu'on a […]
avoir été désavouée par le professeur ; […]
cipe de population (1857, in-18), […]
avec des conclusions très nettes, des […]
thusiennes ; *Éléments de finances*, […]
ments de statistique, etc. (1857, in-1[…]
breux articles dans *le National*, *la Pres[…]*
merce, *la Patrie*, *le Siècle* ; […]
du XIXe *siècle*, et dans les *Dict[…]*
Convers[…]
et de l'[…]

avec M. N. Bourgeois, le *Nouveau Journal des connaissances utiles*.

GARNIER (Jean-Joseph, connu sous le nom de ules), chimiste, frère du précédent, né à Beuil Nice), en 1816, fit également ses études spéciales à l'École supérieure du commerce de Paris, e tourna vers la chimie, qu'il professa dans établissement fondé par son frère et dans d'autres institutions. En 1845 il alla occuper une haire d'enseignement commercial au collége de astres (Tarn), et fit en même temps, aux frais e la ville, un cours de chimie pour les ouvriers. n 1849, il fut appelé à Nice pour y diriger une école e commerce fondée par plusieurs citoyens nobles de la ville, mais, cinq ans après, la disorde des actionnaires amena des tiraillements ui l'obligèrent à se retirer; l'école a été fermée 1855. M. J. Garnier s'est rendu à Turin, où continue de se livrer à l'enseignement.

Il a successivement publié : un *Traité des Falsifications des substances alimentaires et des moyens de les reconnaître* (1844, in-18), en collaboration avec M. Harel; *Manuel du cours de chimie appliquée aux arts professé par M. Payen* (42, 2 vol. in-8) en collaboration avec M. Rosn; un *Précis élémentaire de chimie à l'usage des écoles* (1841, in-12); *une Visite à la voirie de Montfaucon, considérée sous le point de vue de la salubrité publique* (1844, in-18); *Nomenclature chimique française, suédoise, allemande, et synonymie* (1841, in-18); *Traité du change* (1841); un *Précis élémentaire de la tenue des livres*, et divers opuscules dont un des plus ents, publié à Turin, en 1855, a pour titre : *de l'enseignement professionnel*.

GARNIER (Jacques-Jean-Baptiste-Adolphe), iophile français, né à Amiens, le 28 février , s'est occupé à la fois d'histoire naturelle et ravaux bibliographiques qui l'ont fait nommer servateur de la bibliothèque d'Amiens, et proeur de mathématiques pures ou appliquées à le communale de la même ville. Il a rédigé, 844 à 1853, les *Catalogue descriptif et raisonné des manuscrits, Catalogue méthodique pour médecine, Catalogue méthodique pour les belles-lettres* (3 vol. in-8); et publié l'*Inventaire du trésor de la cathédrale d'Amiens* (1850, in-8). Il a écrit plusieurs mémoires d'archéologie et boré au *Bulletin de la Société linnéenne du*, au *Recueil des antiquaires de Picardie*, et *Mémoires de l'Académie d'Amiens*, dont il crétaire perpétuel.

GARNIER (Hippolyte-Louis), peintre et graveur français, né à Paris, en 1802, étudia d'abord la peinture dans l'atelier de M. Hersent, et se fit connaître par des marines et des paysages; son meilleur tableau est une *Vue d'un château gothique dans le Calvados*. Depuis qu'il s'est livré exclusivement à la gravure, il a exposé aux Salons des beaux-arts : *Jacob chez Laban*, *le Départ de* ... (1841), d'après M. H. Schopin; une *Ma-* ... (1845), d'après M. Eug. Isabey; *Rose du* ... d'après M. Bazin; *la Reine du bal*, de ... Court (1847); *la Descente de croix*, de Ru- (1848); *la Retraite de Russie*, d'après M. Ary ...r; *l'Infant don Francisco*, de M. Madrazo , etc. Cet artiste a également gravé à la manière noire plusieurs toiles de MM. Schlesinger, ...ller, etc. Il a obtenu une 2e médaille. — Mort le 12 juin 1855.

GARNIER (Jean-Louis-Charles), architecte ..., né à Paris, le 6 novembre 1825, suivit les cours de sculpture et de rondo-bosse à l'École spéciale de dessin, où il obtint les divers prix, et entra, au commencement de 1842, à l'École des beaux-arts. Il y resta six ans sous la direction de MM. Léveil et Hippolyte Lebas, et remporta le grand prix d'architecture en 1848 sur ce sujet : *un Conservatoire pour les arts et métiers*. Pendant son séjour en Grèce, il se rencontra avec MM. About et de Curzon, où il mesura dans l'Ile d'Égine le temple de Jupiter Panhellénien, dont il fit en 1852 la *Restauration* polychrôme, exposée l'année suivante au Salon des beaux-arts, et deux ans après à l'Exposition universelle de 1855.

De retour en 1854, après un court passage à Constantinople, M. Charles Garnier a été attaché comme sous-inspecteur aux travaux de la tour Saint-Jacques la Boucherie, sous M. Ballu. Il a publié en 1856, dans la *Revue archéologique*, un *Mémoire* explicatif sur le temple d'Égine, et prépare en ce moment pour le compte du duc de Luynes divers travaux dont il a pris le sujet et les dessins aux environs de Naples. Il a figuré au Salon de 1857 avec un remarquable envoi de onze aquarelles et douze dessins extraits de ces ouvrages.

GARNIER (Auguste et Hippolyte), dits *Garnier frères*, éditeurs français, nés à Quettreville, près de Coutances, le premier en 1812, le second en 1816, vinrent à Paris en 1828, furent quelque temps commis libraires et s'établirent en 1833 au Palais Royal. Bientôt acquéreurs de divers fonds, tels que ceux de Delhoys (1841) et de Salva (1849), ils tentèrent, à plusieurs reprises, des formats nouveaux et des collections à bon marché, mais ils exploitèrent spécialement la littérature légère et les actualités. Quelques-unes de leurs publications, heureusement produites au milieu du mouvement révolutionnaire de 1848 et 1849, comme *la Vérité aux ouvriers, aux paysans et aux soldats*, ont atteint les chiffres, jusqu'alors inconnus en librairie, de 5 et 600 000 exemplaires. — Récemment la publication du dernier livre de M. Proudhon (voy. ce nom) leur a attiré une condamnation à la prison et à l'amende. Leur plus jeune frère, M. Baptiste-Louis Garnier, fixé depuis 1838 au Brésil, dirige leur principale maison de correspondance à l'étranger.

GARNIER-KERUAULT (Édouard-Charles-Marie), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Malo, en 1810, entra en 1829 à l'École polytechnique, et prit part à l'insurrection de 1830. Il reçut la décoration de Juillet. Capitaine d'artillerie, il professa longtemps des opinions très-radicales. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple dans le département d'Ille-et-Vilaine par 83 037 voix. Membre du Comité de la guerre, il vota constamment avec la droite, demanda en vain que la Constitution fût soumise à la sanction du peuple, et l'adopta dans son ensemble. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Il ne fit point partie de l'Assemblée législative. Chevalier de la Légion d'honneur et chef d'escadron d'artillerie, il est membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine.

GARNIER-PAGÈS (Louis-Antoine), homme politique français, membre du gouvernement provisoire de 1848, né à Marseille, en 1805, est le frère utérin du chef du parti républicain mort en 1841; ce double nom leur venait des deux maris successifs de leur mère. Le second, Simon Pagès, était un ancien professeur de rhétorique de Sorrèze, devenu maître de pension à Marseille. Courtier de commerce à Paris, M. Garnier-Pagès prit part à la révolution de Juillet, et organisa des barricades dans le quartier Sainte-Avoye.

Les affaires absorbaient toute son activité lorsqu'il fut appelé à recueillir l'héritage parlementaire de son frère. Il vendit sa charge, et fut envoyé à la Chambre par l'arrondissement de Verneuil (Eure), dont le député sortant, le général Boyer de Peyreleau, l'avait lui-même designé pour son successeur. Il y prit place sur les bancs de la gauche; mais, au lieu de chercher à reprendre le rôle de son frère dans les discussions politiques, il s'occupa spécialement des questions d'affaires et de finances, concourut à l'élaboration de la loi sur les sucres, en proposant le nivellement du droit sur le sucre indigène et sur le sucre colonial par l'abaissement des taxes, et soutint la proposition de M. Gouin sur la conversion des rentes. A la suite d'un voyage en Espagne, il traita avec compétence, à l'occasion de l'Adresse de 1844, la question de nos relations avec ce pays, et un peu plus tard il força par ses interpellations le ministère de retirer l'autorisation de coter à notre bourse un nouveau trois pour cent espagnol. Il se fit surtout remarquer dans les discussions relatives à l'établissement des chemins de fer, et ce fut lui qui empêcha l'État d'engager indéfiniment l'avenir, en faisant réduire la durée des concessions. Pendant l'agitation réformiste de 1847, M. Garnier-Pagès, qui avait été réélu l'année précédente, figura dans plusieurs banquets, notamment à celui de Montpellier, et fut, en février 1848, un des députés qui proposèrent jusqu'au dernier moment de se rendre au banquet du XII[e] arrondissement, interdit par le ministère.

Acclamé membre du gouvernement provisoire, M. Garnier-Pagès remplaça le 5 mars M. Goudchaux au ministère des finances, et eut à faire face à la crise financière. Parmi les mesures qu'il proposa ou qu'il accepta, il faut rappeler le remboursement des dépôts de la Caisse d'épargne en bons du Trésor, la circulation forcée des billets de Banque avec création de coupons de cent francs, la fusion des banques départementales avec la banque de France, et surtout le fameux impôt des quarante-cinq centimes. M. Garnier-Pagès n'a jamais décliné la responsabilité de cette mesure si funeste, surtout dans les campagnes, à la cause de la République, et que le gouvernement provisoire voulut préferer aux moyens extrêmes, conseillés, dit-on, plus tard, par des financiers de l'ancien régime. Il dut sanctionner aussi diverses suppressions d'impôts indirects, qui aggravaient, au milieu des besoins nouveaux, la penurie du Trésor. M. Garnier-Pagès fut élu représentant à la Constituante par les deux départements de la Seine et de l'Eure, et opta pour le premier, où, sur une liste de trente-quatre candidats, il avait été élu le troisième par 240 890 voix. Après avoir soumis à l'Assemblée un compte rendu de sa gestion financière, qui obtint alors une approbation unanime, il se vit nommer par 715 voix membre de la Commission exécutive, le second après François Arago. Renversé avec elle par l'insurrection de juin, il borna son rôle dans l'Assemblée à traiter les questions de finances et à défendre au besoin son administration. Ses votes, avant et après l'élection du 10 décembre, appartiennent à la fraction modérée du parti démocratique. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée et se mêla aux opérations financières que favorisa le mouvement industriel de l'époque. Aux élections de 1857, il fut porté sans succès comme candidat de l'opposition démocratique dans une des circonscriptions de Paris. A cette occasion, il défendit une fois de plus, dans une lettre rendue publique, la mesure de l'impôt des quarante-cinq centimes, dont on évoquait encore le souvenir contre lui.

GARRAUBE (Jean-Alexandre Vall[illegible]
DE), général français, ancien député, [illegible]
la Dordogne, en 1790. Sous la première [illegible]
tion, il fut du nombre des royalistes qui, [illegible]
nom de *Chevaliers du brassard*, [illegible]
Bordeaux l'escorte armée de la duchesse d'A[illegible]
lême, et que le général Clausel dispersa [illegible]
quelques pièces de canon. Après Waterloo, [illegible]
Garraube obtint une sous-lieutenance [illegible]
cent-suisses, grade équivalent à celui de [illegible]
bataillon; plus tard il passa dans l'infanterie [illegible]
ligne, et, lors des événements de 1830, [illegible]
vait lieutenant-colonel. Elu député en [illegible]
le collége de Lalinde (Dordogne), il [illegible]
ses votes la nouvelle monarchie et lui [illegible]
mandement du 38[e] de ligne (1833) et le [illegible]
maréchal de camp (16 novembre 18[illegible]
il suivit M. Guizot dans la coalition et [illegible]
lui dans le parti conservateur. [illegible]
tions publiques par la révolution de Févr[illegible]
Garraube fut d'abord mis à la retraite, [illegible]
scrit dans le cadre de réserve de l'[illegible]
néral. Il est, depuis le 11 juin 18[illegible]
de la Légion d'honneur.

GARRAUD (Gabriel-Joseph), [illegible]
çais, né à Dijon, le 23 mars 180[illegible]
1826 les concours de l'école de [illegible]
Paris en 1827, entra à l'École [illegible]
fréquenta l'atelier de Ramey [illegible]
celui de Rude, et debuta par un [illegible]
au Salon de 1838. Connu par ses [illegible]
les, manifestées en diverses circonst[illegible]
en 1848, un instant chef de la [illegible]
beaux-arts au ministère de l'intérieur [illegible]
specteur des beaux arts jusqu'en 1[illegible]

Il a exposé depuis ses débuts : une [illegible]
jouant avec sa chèvre, groupe en [illegible]
Vierge à l'enfant, statue commandée par [illegible]
nistère de l'intérieur (1840); une [illegible]
sant l'éducation d'un jeune satyre, [illegible]
tre (1841); *la Première famille* [illegible]
groupe en marbre, au jardin du Luxemb[illegible]
placé près de la fontaine rustique [illegible]
statue de *la République* (1849); plusieurs [illegible]
entre autres ceux du *marquis de* [illegible]
l'Observatoire; de *MM. Taillefer*, [illegible]
Rollin, *Burignier* et de *Mlle* [illegible]
Cette dernière œuvre a reparu à l'Exp[illegible]
verselle de 1855, avec la *Premièr*[illegible]
1845. Il a obtenu une 2[e] médaille en [illegible]

GASC (Jean), conseiller d'État fran[illegible]
représentant, né à Toulouse en 1[illegible]
droit à la Faculté de cette ville, fut [illegible]
en 1823, et ne tarda pas à se faire [illegible]
une honorable réputation. Dès que la [illegible]
de Juillet fut connue, il fut porté par [illegible]
au conseil municipal et au conseil g[illegible]
présida plusieurs fois depuis. L'un [illegible]
au maire de Toulouse de 1830 à 18[illegible]
titué à cause de l'opposition très-[illegible]
faite contre la mesure du recensement [illegible]
même traduit devant la Cour d'assises [illegible]
mais acquitté. Ses compatriotes le [illegible]
d'un vote presque unanime au conseil [illegible]
à la fin de 1847, il fut chargé de [illegible]
frère Léotade. Lors de la révolution [illegible]
fit de nouveau partie de la Commiss[illegible]
pale. Après avoir échoué aux élections [illegible]
semblée constituante, il fut nommé [illegible]
des dix représentants de la Haute-[illegible]
Législative, avec l'appui du parti [illegible]
Il vota toujours avec la majorité et [illegible]
souvent à la tribune [illegible]
travaux de l'Assem[illegible]
projets de loi sur l'[illegible]

présidentiel, sur l'organisation du crédit agricole (1849), sur les associations industrielles (1850), sur divers embranchements de chemins de (1851), etc. Lors du coup d'État du 2 décembre l fut appelé à faire partie de la Commission consultative, puis entra au nouveau conseil d'État en qualité de maître des requêtes. Il devint conseiller en titre le 16 février 1855. M. Gasc a reçu a croix d'honneur en 1850.

GASKELL (mistress L... E...), femme de lettres nglaise, née vers 1822, épousa, à l'âge de vingt ns, un ministre de la secte dissidente des unitaires, qui résidait à Manchester. Ses romans, enore peu nombreux, appartiennent à cette école oderne qui prétend ne s'attacher qu'à la reproiction de la vie réelle (*real life*), sacrifiant l'inigue à l'analyse et à la description. Celui de *ary Barton* (1848), quoique édité sans nom iuteur, causa une impression profonde; la mire et les souffrances des ouvriers de fabrique y it exposées dans une effrayante vérité.

Mistress Gaskell, publia ensuite : *la Ferme des récages* (the Moorland cottage, 1850), conte de 51; *Ruth* (1852), histoire touchante d'une femme expie ses fautes à force de dévouement et de entir; *Cranford* (1853), tableau de mœurs vileoises, inséré d'abord dans les *Household rds* de Dickens; enfin *le Nord et le Midi* rth and South; 1855, 2 vol.), sujet emprunté i vie des classes ouvrières du Yorkshire. Ces rs ouvrages, éminemment moraux et relitx, ont obtenu beaucoup de succès sur le conint, où la plupart ont été traduits. Plusieurs . partie de la *Bibliothèque des meilleurs rots étrangers* (in-12).

ASPARIN (Adrien-Étienne-Pierre, comte DE), nome distingué, ancien ministre et pair de ce, membre de l'Institut, né à Orange (Vau-) le 29 juin 1783, est fils d'un conventionnel iéritiers duquel Napoléon légua par testament omme de 100000 fr. Ayant embrassé la carrière mes, il fut attaché comme officier de cavalerie it-major de Murat pendant la campagne de ne (1806); mais forcé par une blessure de r le service, il rentra dans sa famille et se à l'étude des sciences naturelles. Les nommémoires qu'il adressa aux sociétés des tements, ainsi qu'à l'Académie des sciences surèrent bientôt un rang honorable parmi ronomes contemporains; nous rappellerons jui traitent du *Croisement des races* (1810), iné à Lyon; *de la Gourme des chevaux* qui obtint la médaille d'or de la Société ulture de la Seine; *de la Culture de la ga-* 1815); puis *Histoire de la ville d'Orange s antiquités* (1815, in-12); *Manuel de l'art aire* (1817, in-8), où il résume tout ce rait vu dans les dépôts de chevaux malades avait eu l'inspection durant sa carrière e; *des Maladies contagieuses des bêtes à* 821, in-8), qui remporta le prix proposé société royale d'agriculture; *Mémoire sur tion des mérinos* (1823, in-8), comparée à s autres races; *Guide des propriétaires de iraux affermés* (1829, in-8), couronné en r la Société royale d'agriculture. La pluces travaux se retrouvent dans son *Recueil vires* (1829-1841, 3 vol. in-8).

1830, M. de Gasparin, qui jusqu'alors té dans les rangs de l'opposition, aborda re administrative et fut chargé successides préfectures de la Loire, de l'Isère et e. Il se trouvait à Lyon, en 1833, lorsa la sanglante insurrection des mutuelfermeté qu'il déploya en cette circonstance fut récompensée par la croix de commandeur de la Légion d'honneur et la dignité de pair de France (19 avril 1834). Sous-secrétaire d'État en 1835, il accepta, lors de la formation du cabinet Molé (6 septembre 1836), le portefeuille de l'intérieur et se retira, avec MM. Duchâtel et Guizot, devant le projet de loi d'apanage (15 avril 1837). Deux ans plus tard il occupa, dans le cabinet intérimaire du 31 mars, le ministère de l'agriculture et du commerce. Durant son passage au pouvoir, il ouvrit des routes en Corse, réforma le régime des prisons et remplaça la chaîne des forçats par le transfèrement dans les voitures cellulaires. Rendu définitivement à l'étude par l'arrivée de M. Thiers aux affaires (1840), il reprit ses travaux scientifiques, et parmi les nouveaux ouvrages dont on lui est redevable, il faut citer son excellent *Cours d'agriculture* (1843-1847, 3 vol. in-8, nouv. édit.: 1857, 2 vol. in-8). Membre de l'Académie des sciences (section d'économie rurale) depuis 1840, il a été pendant plusieurs années président du Comité des arts et monuments, et, de 1848 à 1852, il a dirigé l'Institut national agronomique de Versailles, dont il a publié un premier volume d'*Annales* (1852). Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis 1837.

Son frère, M. Augustin DE GASPARIN, né à Orange, le 9 octobre 1787, a représenté cet arrondissement à la Chambre des Députés. Il a aussi publié des brochures et fourni divers articles d'économie politique et rurale aux journaux du Vaucluse. — Il est mort en 1867.

GASPARIN (Agénor-Étienne DE), fils de l'ancien ministre, est né à Orange le 10 juillet 1810. Chef de cabinet de son père pendant qu'il occupait le ministère de l'intérieur, puis maître des requêtes au conseil d'État, il fut élu député de l'arrondissement de Bastia en 1842; il se signala, dès son entrée à la Chambre, par l'ardeur particulière de son protestantisme, et soutint avec zèle, tant par ses discours que par ses brochures la politique du parti conservateur. Il déplut toutefois au maréchal Sébastiani en réclamant avec persistance une enquête sur l'état de la Corse, et il n'obtint pas, en 1846, le renouvellement de son mandat. Depuis cette époque, il n'a plus joué aucun rôle politique, mais il n'a cessé de se montrer l'ardent défenseur des droits de ses coreligionnaires dans tous les pays. En 1853, il s'est associé aux efforts du Comité anglais pour demander au grand-duc de Toscane la mise en liberté des époux Madiaï.

On a de lui : *de l'Amortissement* (1834, in-8); *Esclavage et traite* (1838, in-8); *Intérêts généraux du protestantisme français* (1843, in-8); *la Bible défendue* (1854, in-8); *les Tables tournantes* (1854, 2 vol. in-18), phénomène dont il admet la réalité et dont il attribue l'action à une force inconnue; *la Question de Neufchâtel* (1857, in-8).

Son frère, M. Paul DE GASPARIN, a siégé, de 1846 à 1848, à la Chambre des Députés pour les Bouches-du-Rhône et a écrit quelques brochures.

GASPARIN (N.... BOISSIER, comtesse de), femme du précédent, née vers 1815, s'est fait remarquer parmi les défenseurs les plus fervents de la communion réformée. Les aberrations religieuses ou sociales de quelques sectes n'ont pas d'adversaire plus décidé qu'elle. Deux de ses ouvrages ont obtenu le prix Montyon à l'Académie française : *le Mariage au point de vue chrétien* (1842; 3e édit., 1853, 3 vol. in-12), et *Il y a des pauvres à Paris et ailleurs* (1846, in-18). Nous citerons encore : *Voyage dans le Midi*, par une ignorante; *Allons faire fortune à Paris* (1844, in-8); *un Livre pour les femmes mariées* (1845, in-18); *les Corpo-*

rations monastiques au sein du protestantisme (1855, 2 vol. in-8), etc.

GASSELIN (Augustin-André), ancien représentant du peuple français, né à la Suze (Sarthe), le 6 septembre 1802, acheta, en 1827, une étude de notaire au Mans, mais se vit refuser par le gouvernement l'investiture de cet office ministériel, à cause de ses opinions libérales. Après la révolution de Juillet, il s'établit comme notaire dans la commune de Cerans-Foulitourte, y exerça pendant sept ans les fonctions de sa charge et se fixa ensuite à Fresnay. En 1848, il fut nommé maire de cette ville, puis élu, malgré l'opposition du *Courrier de la Sarthe*, représentant du peuple dans ce département, le dixième sur douze, par 66 282 voix. Membre du Comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti Cavaignac, ne fit point, après l'élection du 10 décembre, d'opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, et soutint à l'intérieur la politique de M. Odilon Barrot. Réélu à l'Assemblée législative, il se tint à l'écart des partis extrêmes et se montra attaché au gouvernement représentatif. Il n'a point reparu sur la scène politique depuis le coup d'État du 2 décembre, mais il a été nommé par l'Empereur maire de Fresnay.

Un autre représentant de la Sarthe du même nom, M. GASSELIN (de Chantenay), né dans l'arrondissement de Rotrou (Eure-et-Loir), en 1794, connu pour ses idées libérales sous la Restauration, nommé, en 1830, juge de paix du canton de Brûlon (Sarthe), démissionnaire en 1834, puis conseiller général du département, fut élu, en 1848, le second de la liste, par 108 612 suffrages. Il vota aussi avec la fraction la plus modérée de la Constituante, puis soutint, dans toute sa politique, le ministère de M. Odilon Barrot. Il ne fut pas réélu à la Législative.

GASSIER (Édouard), chanteur français, né en 1823, sortit du Conservatoire en 1844 avec le premier prix d'opéra, débuta à la salle Favart, en avril 1845, et parcourut peu après l'étranger. Engagé à Palerme, Milan, Vienne, Venise, où il donna un petit nombre de représentations, il séjourna, de 1849 à 1852, en Espagne, parut notamment à Madrid, Séville, Barcelone, et se maria, en 1847, dans le cours de ses pérégrinations, avec Mlle Cubas, chanteuse d'origine espagnole. Appelé, à la fin de 1854, au théâtre italien de Paris, il y chanta presque sans interruption pendant toute la durée de la saison suivante, et prit, en 1856, un engagement au théâtre de Drury-Lane. M. Gassier est un baryton estimé, qui chante la musique comique et la musique sérieuse, bien que le genre bouffe convienne mieux à sa nature. Sa fortune a fait, à plusieurs reprises, présumer sa retraite prochaine du théâtre.

Madame GASSIER, qui est née vers 1828, et a étudié de bonne heure en Italie, sous la direction de Pasini, a partagé depuis son mariage les succès de son mari. Engagée avec lui à Palerme, Milan, Gênes, Madrid, Séville, Paris et Londres (1848-1856), elle s'est fait surtout applaudir dans le rôle de Rosine, qu'elle a chanté jusqu'à trente-six fois de suite, dans un passage de quelques mois à Milan.

GASSIES (Jean-Baptiste), naturaliste français, né à Agen, le 11 janvier 1816, et d'abord marchand tailleur à Bordeaux, suivit, tout en pratiquant son état, les goûts d'observation qui le portaient vers l'histoire naturelle et la conchyliologie. Il est devenu membre de la Société Linnéenne et de l'Académie des sciences de Bordeaux.

Il a publié : *Tableau méthodique et des[...] des mollusques terrestres et d'eau douce de l'[...] nais* (Paris et Agen, 1849, in-4), une Mono[...] *phie du genre testarelle* (1851), avec M. [...] cher, et une série de *Notes*, *Descriptions* [...] *bleaux*, insérés, de 1837 à 1856, dans les [...] *de la Société Linnéenne*, les *Mémoires de* [...] *démie de Bordeaux*. Il termine en ce mo[ment un] ouvrage qui aura pour titre : *les Fossiles* [...] *genais et des landes d'Albret*.

GASTINEAU (Benjamin), littérateur fr[ançais], né en 1821, d'abord ouvrier composit[eur] metteur en pages de petits journaux, se [...] la litterature sociale en 1844, et dans la [...] en 1848. Arrêté après les événements de [...] bre 1851, il fut remis plus tard en liberté [...] prit, en 1853, des travaux purement [...] De la fin de 1856 au commencement [...] a été rédacteur en chef du *Courrier de* [...] *Quentin*.

On a de lui : *Lutte du catholicisme et* [...] *losophie* (1844, in-8); *le Bonheur* [...] 2ᵉ édit., 1845); *la Guerre des Jésuites* [...] chure); *l'Orpheline de Waterloo* [...] 2ᵉ édit., 1853, in-4); *le Règne* [...] *Riches et les pauvres* (1848), [...] en deux parties (*Comment* [...] *Comment finissent les pauvres*, [...] in-4); *le Carnaval*, dans le *Paris* [...] G. Havard (1855, in-32), et un [...] *Mari dans les nuages*, en un acte [...] M. Charles Desolme; de nombreux [...] *le Siècle*, la *Revue de Paris*, etc.

GATAYES (Joseph-Léon), musicien [...] français, né le 25 décembre 1805, [...] père lui même sa première éducation [...] Livré de bonne heure à l'étude de la [...] eut pour professeurs Cousineau, [...] Labarre, etc. Il n'était encore que [...] quand on le présenta à Sébastien Érard [...] émerveillé de sa promptitude à comp[...] *harpe à double mouvement*, qu'il venait [...] ter et lui témoigna sa satisfaction en [...] cadeau d'un de ses nouveaux instruments [...] fesseur à seize ans, M. Gatayes eut [...] principales élèves Mme Récamier, [...] avec lui des duos à l'Abbaye-aux-Bois [...] entendre, avec succès, pendant la sai[son] [...] à 1830, sur tous les grands théâtres de [...]

Plus tard, M. Gatayes négligea la [...] se livrer à l'équitation, et depuis que[lques an]nées, il collabore à plusieurs journaux [...] critique musical et chroniqueur du [...] musique et les courses de chevaux [...] lui un appréciateur éclairé; une [...] qui règne depuis de longues années [...] M. Alphonse Karr, n'est pas étrangère [...] tation littéraire. Le spirituel écrivain [...] aime à rappeler si souvent le nom dans [...] lui rend la pareille dans les siens.

Le nombre des compositions musi[cales du] virtuose est très-restreint : des *Fan[taisies pour]* harpe, des *Études caractéristiques* [...] *Duos* pour piano et harpe avec le pianiste [...]

GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), [profes]seur français, ancien représentant, né [...] (Loir-et-Cher), le 30 octobre 1800, [...] études au collége de cette ville et [...] celui d'Orléans. Il entra de bonne heure [à l'U]niversité, et enseigna successivement [...] Bourges, à Reims et à Nancy. Au [...] ment de 1830, [...] brochure sous ce titre : [...] (Paris, in-8), [...]

nistère Polignac. La révolution changea les sentiments du jeune professeur. Chargé du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse, il montra dans ses leçons un esprit très-libéral, s'attira l'animosité du clergé et se vit poursuivi par un mandement de l'archevêque Mgr d'Astros. Encouragé par les applaudissements de la jeunesse des écoles, il fit paraître, dans le même esprit de liberté, le *Programme d'un cours de philosophie* (Toulouse, 1834, in-8); la *Doctrine philosophique de Gatien Arnoult* (Toulouse et Paris, 1835, in-8); un *Cours de lectures philosophiques* (Toulouse et Paris, 1838, in-8,), etc. l se rendit aussi très-populaire en s'appliquant l'étude de la langue d'oc. C'est lui qui revit et ompléta la traduction, faite par MM. d'Aguilar t d'Escouloubre, des *Monuments de la littérature romane depuis le* XIV*e siècle*, et intitulée *les leurs du gai savoir*, traité de grammaire, de hétorique et de poésie, composé par les mainteeurs de la gaie science de Toulouse, de 1324 à 128. Ces derniers travaux le firent admettre au ombre des quarante mainteneurs de l'Académie s Jeux floraux, et sans doute ils contribuèrent on élection comme conseiller municipal de Touuse. Le parti libéral le reconnut pour un de ses efs, il avait participé à la fondation d'une feuille licale, *l'Émancipation*.

Après la révolution de Février, M. Gatien-Arult fit partie de la Commission municipale prooire de Toulouse qui proclama la République. rté sur la liste démocratique pour l'Assemblée istituante, il fut élu représentant de la Hauteronne, le quatrième sur douze, par 54 807 sufges. Membre du Comité de l'instruction puque, il vota ordinairement avec l'extrême gau. Après l'élection du 10 décembre, il combatla politique de l'Élysée, et désapprouva dans différentes phases l'expédition de Rome. Non lu à la Législative, il reprit sa place à la Faté de Toulouse et ses travaux sur la langue ane.

ATTEAUX (Nicolas-Marie), sculpteur et graen médailles français, membre de l'Institut, Paris, le 4 novembre 1788, et fils de Jacquesiard Gatteaux, graveur célèbre, mort à Paris lant le choléra de 1832, fit ses études au col- Sainte-Barbe, où il s'appliqua surtout au n. Il étudiait en même temps la gravure la direction de son père. Entré dans l'atelu sculpteur Moitte, il concourut aussi à l'Édes beaux-arts et remporta le grand prix en , au premier concours établi pour la gravure édailles, et dont le sujet était : *Mars suivi Victoire*. Pendant son séjour à Rome, que énements de 1812 bornèrent à trois années, écuta le *buste de Moitte*, mort peu après son t, et la médaille du *Rétablissement de la Médicis*, destinée à la collection impériale : galement quelques essais de peinture. Depuis etour à Paris, en 1813, il a exécuté de nombes commandes pour les différents ministères. élu, en 1838, membre du conseil municipal néral de la Seine, fit partie du Comité conif des monnaies et médailles, et entra à l'In. comme successeur de Galle, en août 1845. œuvres de M. Gatteaux, dans la sculpture gravure en médailles, ont presque toutes fiu Salon, de 1814 à 1855, et ont été placées e dans les musées et les monuments pu- Comme sculpteur, il a notamment exé- les bustes, en dimension colossale, de *Louise* et de *Napoléon*, pour une loge maue (1813); le buste de son père (1819); le le *Rabelais*, pour Versailles (1822); ceux *chel-Ange* et de *Sébastien del Piombo*, pour le Louvre (1824 et 1827); la statue du *chevalier d'Assas*, destinée à la place du Vigan, sa patrie, et demandée par le conseil du Gard, en 1826; la statue de *Triptolème*, pour les Tuileries; le buste du *Roi*, pour l'hôtel des Monnaies (1831); *Hippolyte Bisson*, en bronze, pour la ville de Lorient (1833); *Minerve après le jugement de Pâris*, acquis par l'État (1836); *Mercure et Pomone;* le buste de *Sedaine*, pour le foyer du Théâtre-Français; les statuettes de *d'Assas* et de *Bisson* (1844), et la statue d'*Anne de Beaujeu*, pour le jardin du Luxembourg (1847).

Dans la longue série de ses médailles, dont les premières remontent aussi à 1813, nous citerons celles d'*Edelinck*, *Varin*, *Puget*, *Rameau*, pour les prix de l'École des beaux-arts; les médaillons de *Malherbe* et de *Ducis*, qui donnèrent à Bérard l'idée de la Galerie métallique des grands hommes, pour laquelle M. Gatteaux fit plus tard *Rabelais*, *Montaigne*, *Corneille*, *saint Vincent de Paul*, *Grétry*, *Buffon*, *Cassini*, *Barthélemy*, *Monge*, *Masséna*, *la baronne de Staël*, etc.; la médaille de *la Sainte-Alliance*, *la Paix de* 1814; la médaille du *duc d'Enghien*, *la Capitulation de Mantoue*, *le Pont de Bordeaux*, *le Rétablissement des statues de Henri IV et de Louis XIV*, *les Députés vendéens*, *le comte d'Artois*, pour les colléges électoraux, quatre *Portraits de Charles X*, à l'occasion du sacre (1826), la médaille commémorative du *Voyage dans les départements* (18 juillet 1830); la médaille de *La Fayette* (septembre 1830); *Louis-Philippe*, *la Prise d'Anvers*, *le Mariage du duc d'Orléans*, *les Fortifications de Paris;* les empreintes des *médailles d'Émulation*, d'après M. Ingres, et les médaillons de *Zamoïski*, *Dupaty*, *Cortot*, *Édouard Gatteaux*, son père, *Delanneau*, son ancien professeur. Le *Michel-Ange* de 1824 et la *Minerve* de 1836 ont seuls figuré à l'Exposition universelle de 1855.

M. Gatteaux a obtenu aux Salons annuels une 2e médaille en 1824, une 1re en 1831, une médaille de seconde classe en 1855. Il est décoré depuis 1833. Il a enrichi d'un nombre infini de livres, d'estampes, de bas-reliefs et de médailles la vaste et précieuse collection commencée par son père.

GATTI DE GAMOND (Mme Zoé), femme de lettres française, est née à Bruxelles, le 12 février 1812, de parents français. Ses penchants la portèrent dès l'enfance aux études sérieuses. A vingt ans, elle adressait à la *Revue encyclopédique*, dirigée par MM. Carnot et P. Leroux, une suite de lettres sur *la Condition sociale des femmes au* XIX*e siècle* réimprimées à part à Bruxelles (1833), qui traitaient dans une sage mesure la question de la situation sociale des femmes. En 1835, après son mariage, elle écrivit sur le même sujet des *Esquisses* (1836) et un manuel des *Devoirs* (1838), dont il y eut trois éditions successives.

A cette époque, Mme Gatti vint à Paris pour y faire paraître *Fourier et son système* (1838, in-8), puis la *Réalisation d'une commune sociétaire* (1840), qui avaient pour but de simplifier et de populariser une théorie jusque-là peu accessible. « Mêlant ses propres idées à celles de Fourier, a « dit M. L. Reybaud, Mme Gatti compose une « sorte de monde mixte où le stoïcisme évangé- « lique fraternise avec le bien-être phalanstérien. « Cette fusion est d'ailleurs présentée avec talent « et sous les couleurs les plus séduisantes ». On peut regarder comme un développement de ces deux ouvrages : *Fièvres de l'âme* (1844, in-8); *le Monde invisible* (1846, in-18); *Paupérisme et association* (1847), et même *le Roi des paysans* (1838), roman écrit avec M. Jean Czynski, et qui

est une mise en demeure aux boyards russes de substituer l'association à l'esclavage des serfs. Mme Gatti a en outre donné des articles à plusieurs journaux belges. On a annoncé sa mort en 1854, mais son nom n'a pas cessé de figurer parmi les membres de la Société des gens de lettres.

GAUBERT (Paul-Léon-Marie), médecin français, né à Ermenonville (Oise), le 13 mars 1805, est le frère d'un médecin distingué mort en 1839, Marcel Gaubert, disciple et collaborateur de Broussais. Il fit ses études au collége de Tours et vint à Paris, où, tout en donnant des leçons de latin et de grec pour vivre, il étudia la médecine, et se fit recevoir docteur en 1828, avec une thèse *sur les Maladies de la peau*. Il a rempli, dans le XIIe arrondissement, diverses fonctions honorifiques et administratives. En 1840 il fut nommé médecin du ministère de l'intérieur, et au mois d'août de la même année, décoré de la Légion d'honneur.

Associé d'abord aux travaux de son frère, M. Paul Gaubert s'est particulièrement occupé des questions d'hygiène. Son principal ouvrage est l'*Hygiène de la digestion* (1845, in-8), suivie d'un *Dictionnaire des aliments*, et à laquelle se rattachent deux autres livres, *le Conservateur* (1852, in-8), et *Études sur les vins et les conserves* (1857, in-8). Il a aussi publié divers mémoires *sur l'Application thérapeutique des eaux thermales sulfureuses* (1837-1839), et fourni un certain nombre d'articles sur les applications pratiques des sciences au *Dictionnaire de la conversation* et à d'autres recueils. Dès 1838, il a écrit un *Guide des actionnaires aux chemins de fer* (in-18), le premier livre pratique qui ait été écrit, en France, sur cette matière.

GAUDIN (Pierre-Fœdora), ancien représentant du peuple français né à Marennes (Charente-Inférieure), le 14 juin 1816, et fils d'un notaire, suivit les cours de la Faculté de droit de Poitiers, et fut reçu avocat; mais il n'exerça point profession, et devint rédacteur de *l'Écho du Peuple*, feuille radicale de Poitiers. Il fonda, en 1844, un journal bihebdomadaire, *l'Union de Saintes*, qui obtint dans l'ouest un grand succès. En 1847, il organisa le banquet réformiste de Saintes, et après la révolution de Février, fut nommé commissaire-adjoint de la Charente-Inférieure. Élu représentant de ce département par 78 500 voix, malgré l'opposition des anciens partis, il fut membre du Comité de législation et vota ordinairement avec l'extrême gauche; il adopta pourtant l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre il appuya toutes les attaques de la Montagne contre la politique de l'Élysée, réclama la liberté des clubs et de la presse et se prononça pour la mise en accusation de Louis-Napoléon et de ses ministres, à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

GAUDIN (Marc-Antoine-Augustin), savant français, né à Saintes (Charente-Inférieure), le 5 avril 1804, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences exactes et inventa, dès 1827, une pompe pneumatique. Il s'occupa avec succès du poids anatomique du silicium, des carbonates insolubles, de la substitution du platine fondu au platine laminé, du rubis artificiel, de la fixation des épreuves photographiques, et d'une foule d'emplois utiles ou curieux du microscope (1832-1850). Dans ces dernières années, il a indiqué le moyen de convertir la chair de bœuf en une substance douée de la couleur et des propriétés du lait, et il semble avoir résolu le problème de la fabrication du rubis. Il a été attaché, dès 1835, comme calculateur, au Bureau des longitudes.

On a principalement de lui : *Mémoire sur les propriétés du silice en fusion* (1841); *Derniers perfectionnements apportés au daguerréotype* (1842), avec M. P. Lerebours; *Nouvelles recherches sur le groupement des atomes dans les molécules* (1847-1850), et un grand nombre de Mémoires, *Notes*, *Recherches*, insérés, de 18[illegible] à 1856, dans la *Bibliothèque universelle de Genève*, les *Annales de chimie* et le *Recueil de l'Académie des sciences*.

Son frère, M. Alexis GAUDIN, s'est spécialement livré, sous sa direction, à la pratique photographique, et a fondé à Paris une importante maison accrue maintenant d'une succursale à Londres. Il a été l'un des premiers à mettre en [illegible] le stéréoscope, et s'est créé dans la [illegible] *Lumière*, dirigé par M. E. Lacan, un organe spécial dont il est lui-même un des rédacteurs.

GAUDRY (Joachim-Antoine-Joseph [illegible]), jurisconsulte français, est né à [illegible] (Haute-Marne), le 9 juin 1790. Il [illegible] droit à Paris, se fit inscrire en [illegible] de cette ville, et y occupe depuis [illegible] rable. Il était, avant 1830, un de [illegible] liste civile. Élu bâtonnier en 18[illegible] même année décoré de la Légion d'[illegible]

On a de lui : un *Traité de la* [illegible] *cultes, et spécialement du culte cath*[illegible] *l'Origine, du développement et de l'*[illegible] *droit ecclésiastique en France* (18[illegible]) premier traité général qui ait été [illegible] semble de cette matière; *Notice h*[illegible] *M. Pigeau*, en tête du *Commentaire* [illegible] *procédure* de cet auteur (1827, 2 vol. [illegible]) *Notice historique sur Latour d'Auvergne mier grenadier de France* (1841, in-[illegible]) des titres authentiques mis par la [illegible] tour d'Auvergne en sa possession; [illegible] *l'invention de l'éclairage par le gaz* [illegible] *carboné, et sur Philippe Lebon d'Hum*[illegible] *venteur* (Batignolles, 1856, in-8), [illegible] journal *l'Invention*. L'auteur est neveu [illegible] d'Humbersin. Il a enfin collaboré à l'*[illegible]die du XIX**e siècle*, à la *Revue de légis*[illegible] *jurisprudence*, à la *Gazette des tribunaux* [illegible]

GAUERMANN (Frédéric), peintre [illegible] né à Miesenbach, près de Guttenstein [illegible] en 1807, est fils du paysagiste et grav[illegible] Gauermann, peintre spécial de l'a[illegible] dont les *Vues du Tyrol* et les *Chass*[illegible] estimées. Il montra d'abord peu d[illegible] pour les arts, malgré les exhortations [illegible] et de ses amis; mais il se mit enfin à [illegible] zèle à l'Académie et à la bibliothèque [illegible] et à copier les meilleures toiles des p[illegible] maux de la grande école. Suivant l'[illegible] son père, il voyagea dans les mont[illegible] et de la Styrie, et séduit par la [illegible] ces régions, se consacra à son tour à [illegible] du paysage et des animaux. Son [illegible] grand succès du salon de Vienne en 18[illegible] tout d'abord par la vérité d'exécution [illegible] à peu sa touche gagna en vigueur et [illegible] Nous citerons parmi ses œuvres : *Chas*[illegible] *trant un cerf*, *Vaches au pâturage*, [illegible] *soleil*, *Loups attaquant un sanglier*, [illegible] *luttant par la pluie*, *Cerf expirant* [illegible] *tours*. Ce dernier tableau a figuré à l'Ex[illegible] universelle de Paris en 1855, avec [illegible] et deux toiles nouvelles, *la Fin de la* [illegible] *Halte sur la montagne*. Ces œuvres [illegible] l'artiste une me[illegible]

Pendant les [illegible]

mann, afin de rester complètement étranger à la politique, sortit de Vienne, et se retira dans son petit domaine de Miesenbach. Il produisit alors une suite de paysages qui comptent parmi ses meilleurs. La plupart de ses œuvres ont été reproduites par la gravure et la lithographie.

GAUJAL (Marc-Antoine-François, baron DE), magistrat français, ancien député, est né à Montpellier, le 28 janvier 1772. Élevé au collège de Rodez, il émigra, s'enrôla dans l'armée de Condé et résida quelques années à Dublin en qualité d'ingénieur. De retour en France sous le Consulat, il étudia le droit et entra, en 1808, dans la magistrature; il fut successivement procureur impérial à Carcassonne (1812), premier président à Limoges (1821), conseiller à la Cour de cassation (1837), et premier président à Montpellier (1849). Admis à la retraite en 1852, il fut en même temps élevé au rang de grand officier de la Légion d'honneur. De 1830 à 1848, il siégea à la Chambre des Députés pour l'arrondissement de Milhau, prit une part active à la discussion de plusieurs lois importantes, telles que la loi municipale et la loi électorale, et soutint constamment la politique conservatrice. — M. de Gaujal est mort à Vias (Hérault), le 16 février 1856.

Membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant de l'Institut, il a publié entre autres travaux : *Essais historiques sur le Rouergue* (1824-1825, 2 vol. in-8), qui lui valurent une médaille d'or de l'Académie des inscriptions. L'impression de son *Histoire complète du Rouergue*, qu'il a laissée en manuscrit, a été votée par le conseil général de l'Aveyron.

GAULTIER DE CLAUBRY (Charles-Emmanuel-Simon), médecin français, est né à Paris, en 1785. Ancien chirurgien-major de la garde impériale, où il se fit remarquer par le zèle qu'il apportait dans l'accomplissement de ses devoirs, il quitta la carrière militaire lors du licenciement de l'armée, et reçut à Paris son diplôme de docteur (1814). L'année précédente sa conduite durant la campagne d'Allemagne lui avait valu la croix d'honneur. Il prit une part active à la rédaction de plusieurs journaux de médecine et fut successivement agrégé en exercice près la Faculté (1823-1828), chargé de la clinique médicale à l'Hôtel-Dieu (1828-1829), et médecin de l'hôpital temporaire de Saint-Sulpice (1832). Membre de l'Académie de médecine depuis sa fondation (1821), il dissémina dans divers recueils une foule d'articles et de mémoires intéressants sur presque toutes les branches de la science; nous citerons à part : *de l'Identité du typhus et de la fièvre typhoïde* (1844, in-8), dissertation couronnée en 1837 par l'Académie. Il est devenu, après la proclamation de l'Empire, un des médecins consultants de Napoléon III. Il était officier de la Légion d'honneur depuis 15 août 1849. — Il est mort le 24 décembre 1855.

GAULTIER DE CLAUBRY (Henri-François), chimiste français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1790, est le frère du précédent. ...re des hôpitaux civils de Paris, il abandonna la médecine pour se livrer entièrement à l'étude des sciences physiques. Depuis longtemps professeur de chimie à l'École polytechnique ainsi qu'à l'École de pharmacie, il fait partie du conseil de salubrité de la Seine.

M. Gaultier de Claubry a donné dès 1812 une traduction des *Éléments de chimie expérimentale* de H. William, et recueilli en 1828 les leçons du *Cours de chimie* de Gay-Lussac. Il a rédigé, de concert avec MM. Ch. Martin et F. L. Hoffmann, le *Répertoire de chimie scientifique et industrielle* (1837, 5 vol. in-8), contenant, en tout ou en partie, les travaux qui ont été publiés sur cette matière en France et dans les pays étrangers. Outre plusieurs rapports au gouvernement, entre autres celui *sur la Panification par le pétrissage à bras et par les machines* (1838, in-8), il a revu la cinquième édition du *Manuel de médecine légale* de MM. Briand et Chaudé (1852), qu'il a augmenté d'un traité de chimie légale. Il a travaillé aux *Annales d'hygiène publique*, au *Dictionnaire de l'industrie manufacturière*, à l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, etc.

GAUME (Jean-Joseph), théologien et littérateur français, né à Fuans (Doubs), en 1802, fut appelé, en 1827, à professer la théologie au séminaire de Nevers. Successivement directeur du petit séminaire, chanoine et vicaire général du même diocèse, il fonda plusieurs institutions de charité, et, après avoir publié ses premiers ouvrages, partit pour Rome en 1841. Il fut nommé par Grégoire XVI chevalier de l'ordre réformé de Saint-Sylvestre. Docteur en théologie de l'université de Prague, membre de plusieurs sociétés savantes, et vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila, M. Gaume a été élevé par Pie IX, en 1854, à la dignité de prélat romain, avec le titre de proto-notaire apostolique *ad instar participantium*.

M. Gaume est auteur d'un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons : *du Catholicisme dans l'éducation* (1835, in-8); *le Seigneur est mon partage* (in-18, 10e édit., 1858); *le Grand jour approche* (in-18, 7e édit., 1857); *Manuel des confesseurs* (in-8, 7e édit., 1854); *Catéchisme de persévérance, ou Exposé de la religion depuis l'origine du monde jusqu'à nos jours* (8 vol. in-8, 7e édit., 1854); un *Abrégé* du même ouvrage (in-18, 15e édit., 1858); *Histoire de la société domestique* (2 vol. in-8, 2e édit., 1854); *les Trois Rome* (4 vol. in-8, 2e édit., 1857); *la Profanation du dimanche* (in-18, 2e édit., 1852); *la Religion dans le temps et dans l'éternité* (1855, in-18); quelques traductions de S. Alphonse de Liguori, entre autres : *l'Horloge de la Passion* (in-18, 17e édition, 1857). Principal promoteur d'une réforme qui consisterait à introduire très-largement l'étude des Pères de l'Église dans l'enseignement secondaire, M. Gaume publia pour la propager ou la défendre divers écrits, notamment *le Ver rongeur des sociétés modernes* (in-8, 1851), qui, appuyé par le journal l'*Univers*, excita, au sein de l'Université et du clergé, une vive polémique (voy. DUPANLOUP); *Lettres sur le paganisme dans l'éducation* (in-8, 1852); *Bibliothèque des classiques chrétiens, latins et grecs* (30 vol. in-12, 1852-1855); *Poëtes et prosateurs profanes complétement expurgés* (2 vol. in-12, 1857); la *Révolution* (12 vol. in-8, 1856).

GAUPP (Ernest-Théodore), jurisconsulte allemand, né à Kleingaffron, dans la basse Silésie, le 31 mai 1796, avait commencé ses études à l'université de Liegnitz au moment où éclata le soulèvement de 1813; il y prit part d'abord comme chasseur volontaire, puis comme officier. Après la paix, il continua ses études à Breslau, à Berlin et à Gœttingue. Il passa ses examens à Berlin en 1820 et publia son premier ouvrage : *de Nominis pignore*. En 1821, il devint professeur adjoint à Breslau. L'année suivante, il entreprit, aux frais du gouvernement, un voyage scientifique en Italie, et publia à son retour : *Quatuor folia antiquissimi alicujus digestorum codicis rescripta* (Breslau, 1823). Nommé, en 1826, professeur titulaire de droit germanique à l'université de Breslau, il continua de publier

des travaux qui lui ont acquis dans toute l'Allemagne une grande autorité.

Nous citerons parmi ses œuvres : *sur l'État, la constitution et la juridiction des villes allemandes au moyen âge* (über deutsche Staedtegründung, Stadtverfassung und Weichbild im Mittelalter; Iéna, 1824); *de Professoribus et medicis eorumque privilegiis in jure romano* (Breslau, 1827); *l'Ancien droit de Magdebourg et de Halle* (das alte magdeburgische und hallische Recht; Breslau, 1826); *le Droit provincial en Silésie* (das schles. Landrescht; Leipsick, 1828); *Mélanges de droit allemand* (Miscellen des deutschen Rechts; Breslau, 1830); *Lex Frisionum* (Breslau, 1832); *l'Ancienne loi des Thuringiens* (das alte Gesetz der Thüringer; Breslau, 1834); *Droit et constitution de l'ancienne Saxe* (Recht und Verfassung der alten Sachsen; Ibid., 1837); *Colonies et établissements germaniques dans l'empire romain d'Occident* (die germanischen Ansiedelungen und Landtheilungen in den Provinzen des Rœm. Westreichs; Ibid., 1844); *sur l'Avenir du droit allemand* (über die Zukunft des deutschen Rechts; Ibid., 1847); *le Droit municipal allemand au moyen âge* (Deutsche Stadtrechte des Mittelalters; Ibid., 1851-1852, 2 vol.); *Dissertations germaniques* (Germanische Abhandlungen; Manheim, 1853); *Recherches sur la Lex Francorum Chamavorum*, traduit en 1855 par M. Ed. Laboulaye.

M. Gaupp s'est aussi mêlé activement aux questions d'actualité. De là les écrits suivants : *de la Rédaction des codes provinciaux de la monarchie prussienne* (über die Redaction der provinzial Gesetzbücher, etc.; Leipsick, 1838); *sur le Principe d'orthodoxie et ses conséquences* (über das Princip der Rechtglaeubigkeit, etc.; Breslau, 1845); *sur les Rapports réciproques de l'État et de l'Église* (über das Verhaeltniss von Staat und Kirche zueinander, 1846); *la Nationalité allemande dans les provinces primitives de la monarchie prussienne* (das deutsche Volksthum in den Stammlaendern, etc.; Breslau, 1849); *sur la Composition de la première Chambre prussienne, et particulièrement sur la situation actuelle de la noblesse* (über die Bildung der ersten Kammer in Preussen, etc.; 1852).

GAUSS (Charles-Frédéric), illustre mathématicien et astronome allemand, né à Brunswick, le 23 avril 1777, d'une famille pauvre appartenant à la petite bourgeoisie, montra, dit-on, dès l'âge de trois ans, pour l'étude des sciences, des dispositions extraordinaires qui attirèrent sur lui l'attention du duc Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick. Grâce à sa protection, il put suivre les cours publics dans les écoles de sa ville natale; mais, dans l'insuffisance de l'instruction élémentaire, il se prépara seul aux examens du collége où il fut admis en 1789. A la suite d'un travail qu'il présenta à son professeur de mathématiques, ce dernier, frappé du génie précoce du jeune élève, eut la franchise de lui déclarer qu'il n'avait plus rien à lui apprendre. Gauss partit donc pour Gœttingue, où quelques découvertes réellement importantes lui firent dans l'université une brillante réputation. Il résolut à cette époque le problème de la division du cercle en dix-sept parties égales. Sa thèse pour le doctorat contint une démonstration tout à fait neuve du théorème fondamental de la haute algèbre : *Demonstratio nova theorematis : Omnem functionem algebraicam rationalem integram unius variabilis in factores reales primi vel secundi gradus resolvi posse* (Helmstaedt, 1799; *Demonstratio secunda*, 1815; *Demonstratio tertia*, 1816).

En 1798, M. Gauss se rendit à Helmstaedt, où une riche bibliothèque lui permit de [illegible] ses recherches relatives à l'analyse indéter[illegible]. Ce fut là qu'il fit la connaissance de [illegible] des meilleurs géomètres de l'Allemagne, qui n'a pas été son maître, comme on le [illegible]néralement. Peu de temps après, M. Gauss [illegible] Brunswick. Il publia dans cette ville des [illegible] qui, malgré leur importance, se succédèrent [illegible] une étonnante rapidité. En 1807, après avoir [illegible]fusé une place à l'Académie des sciences de [illegible] Pétersbourg, il accepta les fonctions de [illegible] de l'observatoire de Gœttingue et de pro[illegible] ordinaire d'astronomie à l'université de cette [illegible]

M. Gauss a occupé cette position pendant [illegible] d'un demi-siècle. Dans cet intervalle, [illegible] l'établissement d'un nouvel observatoire [illegible]mique, achevé en 1811, et fondé le [illegible]vatoire magnétique de Gœttingue, [illegible] cette petite ville est devenue le centre [illegible] plus remarquables mouvements scienti[illegible] XIX[e] siècle. En 1821, M. Gauss fut [illegible] triangulation du royaume de Hanovre. [illegible]casion de ce travail il inventa l'*héliotrope*, [illegible]ment d'optique propre à rendre [illegible] tions très-éloignées au moyen de [illegible] la lumière solaire.

Associé étranger de l'Institut de [illegible] plus de trente ans, membre de la [illegible] de Londres depuis plus de cinquante [illegible] tenant à presque toutes les autres [illegible]pagnies savantes de l'Europe, comblé [illegible] distinctions honorifiques par les gouver[illegible] son pays, M. Gauss a néanmoins [illegible] modeste, presque obscure, se consacr[illegible] autant de persévérance que d'énergie [illegible]ches les plus abstraites relatives aux [illegible]tiques pures, à l'astronomie et à la [illegible]sique. Capable d'une rare contention [illegible] est parvenu à vaincre des difficultés [illegible]saient insurmontables, et s'est assuré [illegible] travaux une place à côté des premiers [illegible] l'humanité. Aussi M. Dirichlet (voy. ce [illegible]) dit de lui : « Lorsqu'on parcourt l'his[illegible] mathématiques et de la haute physique [illegible] rencontre que trois esprits du premier [illegible] l'on puisse comparer entre eux : Ar[illegible] Newton et Gauss. On demandait à Lap[illegible] était le plus grand géomètre de l'A[illegible] « C'est Pfaff, répondit-il. — Et Gauss? [illegible] « — Ah! Gauss? c'est le premier g[illegible] « monde. »

En donnant ici une analyse rapide de [illegible] qui ont valu à M. Gauss de tels élo[illegible] sommes obligé de les classer; ils se [illegible] aux mathématiques pures, à la géodés[illegible] tronomie, et enfin à certaines branc[illegible] haute physique.

Mathématiques pures : *Disquisitio[illegible] meticæ* (Leipsick, 1801; traduit en [illegible] Paris, 1807), où la théorie des nombres [illegible]tée d'une manière supérieure, et d[illegible]bre a dit dans son rapport à Napoléon [illegible] progrès des sciences mathématiques [illegible] un ouvrage singulièrement remarqua[illegible] dont il est impossible de donner une [illegible] parce que tout y est nouveau, jusqu'à [illegible]tion »; *Summatio quarumdam serierum [illegible]rium* (1808); *Disquisitiones circa seriem*

$$1+\frac{\alpha\beta}{1.\gamma}x+\frac{\alpha.\alpha+1.\beta.\beta+1}{1.2.\gamma.\gamma+1}x^2+, \text{ etc.}$$

contenant une nouvelle théorie de la co[illegible] et de la divergence des séries [illegible] mes importants sur les séri[illegible] théorèmes sur certaines [illegible] *Methodus nova integraliu[illegible] mationem inveniendi* (Gœ[illegible]

strationes novæ theorematis fundamentalis theo-ix residuorum quadraticorum (Gœttingue, 1818), ormant la suite des recherches de M. Gauss sur a théorie des nombres; *Solution du problème de a projection des parties d'une surface donnée sur ne autre surface donnée de manière à ce que toutes es parties de l'image soient semblables à celle le la première surface* (Lœsung der Aufgabe die Theile einer gegebenen Flaeche auf einer andern egebenen Flaeche so abzubilden; etc., 1822), dissertation intéressante au triple point de vue de la éométrie, de la cartographie et de la géodésie; *Recherches sur les surfaces courbes* (1828), où parut la première définition scientifiquement exacte e la courbure des surfaces; *Theoria residuorum quadraticorum* (1830 et 1832, 2 parties), troiéme suite des recherches de l'auteur sur la théoe des nombres; *Recherches sur la théorie des uations algébriques* (Beitraege zur Theorie der gebraischen Gleichungen; Gœttingue, 1849), émoire que M. Gauss publia à l'occasion du cinantième anniversaire de son doctorat et qui nne une nouvelle démonstration du théorème jet de sa première thèse; etc.

Géodésie: *Deux dissertations sur des questions géodésie supérieure* (Zwei Untersuchungen über genstaende der hœhern Geodaesie; Gœttingue, 14 et 1847), dans lesquelles M. Gauss, en tenant npte de la figure particulière de la terre, donne, près ses propres théories mathématiques, des thodes nouvelles, plus simples et plus exactes r le calcul relatif aux opérations de géodésie.

Astronomie: *Theoria motus corporum cœlesm solem in sectionibus conicis ambientium* mbourg, 1809), ouvrage qui a fait époque dans stoire de l'astronomie mathématique. On y uve des formules nouvelles, adoptées aujourui généralement, pour déterminer les éléments ne orbite planétaire, et entre autres la fause méthode des moindres carrés; *Disquisitio lementis ellepticis Palladis ex oppositionibus orum* 1803-1809 (1810); *Theoria attractionis orum sphaeroidicorum* (Gœttingue, 1815, in-4); *rminatio attractionis quam in punctum quodpositionis datæ exercet planeta, cujus massa totam ejus orbitam ratione temporis quo sin partes describuntur, uniformiter esset dista* (1818), mémoire important au point de vue théorie des pertubations du système plané; *Theoria combinationis observationum mi obnoxiæ* (Gœttingue, 1823), contenant des ntrations spéciales et positives de la mé des moindres carrés.

ysique: *Principia generalia theoricæ figuræ rum in statu æquilibrii* (Gœttingue, 1830), oire contenant une nouvelle théorie des phénes capillaires; *Intensitas vis magneticæ tris ad mesuram absolutam revocata* (1832), oire dans lequel M. Gauss donne la mesure ue de l'intensité du magnétisme terrestre, et eut être considéré comme le point de départ théorie scientifique du magnétisme terrestre; *rches sur la dioptrique* (Dioptrische Unterngen; Gœttingue, 1811), contenant des forrelatives aux phénomènes de réfraction rres lenticulaires.

uis 1837 jusqu'en 1841, M. Gauss a publié, on collègue, M. Guillaume Weber, les *Ré des observations de l'union magnétique* tate aus den Beobachtungen des magne Vereins; Gœttingue, 1837-1841, 6 vol.), ériodique à laquelle se rattache un *Atlas gnétisme terrestre* (Atlas des Erdmagnetis eipsick, 1840), et dans laquelle M. Gauss onnaître ses nouveaux instruments et ses es méthodes d'observation. Parmi ses mésur ce sujet, on remarque: *l'Introduction* (Einleitung, 1837); *de la Manière d'observer* (das in den Beobachtungsterminen anzustellende Verfahren, 1837); *Théorie générale du magnétisme terrestre* (Allgemeine Theorie des Erdmagnetismus, 1839); *Tables de la direction et de l'intensité des forces magnétiques sur la surface de la terre* (Hülfstafeln zur Berechnung der Richtung und Intensitaet der magnet. Kraefte, 1839); *Théorèmes généraux relatifs aux forces répulsives ou attractives agissant en raison inverse du carré de la distance* (Allgemeine Lehrsaetze in Beziehung auf die, etc., wirkenden Anziehungs- und Abstossungs Kraefte, 1840); *le Magnétomètre bifilaire* (das Bifilarmagnetometer), etc.

M. Gauss est mort à Gœttingue dans la nuit du 22 au 23 février 1855. Dans ses dernières années, pour se prouver que son esprit ne baissait pas, il s'était mis à apprendre l'hébreu, et avait fait dans cette étude les progrès les plus rapides. Un de ses collègues, M. Sartorius von Waltershausen a publié une biographie remplie de détails intéressants sur la vie du grand géomètre, et M. Rodolphe Wagner (voy. ce nom) a revendiqué à cette occasion, dans un article de la *Gazette d'Augsbourg*, M. Gauss comme une des gloires de l'école spiritualiste. Mais les naturalistes de l'école opposée le réclament comme un des leurs, en s'appuyant sur la devise qu'il avait écrite luimême au-dessous de son portrait, dans le Musée littéraire de Gœttingue: *Thou nature are my goddess, to thy laws my services are bound.* Ce savant a laissé en portefeuille des travaux considérables dont la publication a été confiée à son successeur, M. Dirichlet.

GAUTHEY (Louis-François-Frédéric), pédagogue suisse, né le 8 mai 1795 à Granson (canton de Vaud), fit d'excellentes études à l'Académie de Lausanne et fut consacré, en 1818, ministre de l'Évangile. Il remplit les fonctions pastorales à Yverdun et à Lignerolles, fut chargé de fonder à Lausanne une école normale qui s'ouvrit en 1833, et la dirigea jusqu'en 1845. Forcé par les troubles politiques de donner sa démission, il passa en 1846 en France, où il prit la direction de l'École normale protestante établie à Courbevoie, près Paris, par la Société pour l'encouragement de l'instruction primaire.

M. Gauthey a publié des sermons, des brochures, et les ouvrages suivants: *de l'École normale du canton de Vaud* (Lausanne, 1839, in-8), traduit en allemand et en anglais; *Catéchisme historique* (Ibid., in-8); *des Droits et des devoirs des citoyens* (in-8); *Méditations sur l'épître de saint Paul aux Éphésiens* (Paris, 1852, in-8); *de l'Éducation, ou Principes de pédagogie chrétienne* (Ibid., 1854-1856, in-8), etc.

GAUTHIER (Pierre-Martin), architecte français, membre de l'Institut, né à Troyes, le 9 janvier 1790, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1807, comme élève de Percier, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1810, dont le sujet était: *une Bourse pour une ville maritime.* Son séjour à la villa Médicis fut signalé par la restauration complète du *Temple de la Paix*, à Rome, envoi de 1815. De retour à Paris, en 1816, il dirigea la restauration de la chapelle du château de Vincennes, éleva le quartier neuf des aliénés à Bicêtre, l'école chrétienne de la rue de Fleurus (1825), le monument de Fénelon à Cambray, l'église de Saint-Jean à Boneval (Aube). Nommé, vers la fin de 1829, architecte des hôpitaux de Paris, il fit divers travaux d'agrandissement à la Charité et à l'Hôtel-Dieu, et commença, en 1840, au clos Saint-Lazare, sur un plan tout à fait nouveau et

parfaitement approprié à sa destination, le grand hospice Louis-Philippe, dit plus tard de la République, aujourd'hui de La Riboisière, et terminé dans ces derniers temps (1856). Cet architecte avait précédemment exécuté, pour sa ville natale, une halle aux grains monumentale (1837), et entrepris, en 1843, l'hospice Saint-Nicolas, dont la construction, mal surveillée, marcha lentement jusqu'en 1854; l'écroulement partiel des travaux presque achevés amena une demande en dommages du conseil municipal contre M. Martin Gauthier, qui fut condamné par le tribunal, entra à la maison de Clichy, et y trouva malheureusement la mort (8 août 1855).

Cet artiste a exposé au Salon, en 1819, un *Projet de basilique*, et en 1822 et 1827, des *Vues* dessinées et gravées de la ville de Gênes et de ses environs; planches et feuilles détachées de l'ouvrage dont il commença la publication, dès 1818, avec François Callet, sous le titre de : *Les plus beaux édifices de Gênes et de ses environs* (Paris, grand in-8, 180 pl. avec texte). Admis à l'Institut, en 1826, ainsi qu'au jury d'architecture de l'École des beaux-arts, il avait obtenu une médaille d'or au Salon de 1819, le prix proposé par la préfecture de la Seine en 1824 pour la chaire de l'église Saint-Gervais, et la décoration en avril 1844.

GAUTIER (Jean-Élie), financier français, sénateur, est né à Bordeaux, le 6 octobre 1781. Ami de M. de Peyronnet, il fit partie de la Chambre des Députés sous la Restauration; sa connaissance des intérêts commerciaux et son habileté en matière de finances lui acquirent une réputation honorable. En 1832, il fut élevé à la pairie. A la suite de son court passage au ministère du 31 mars (1839), le gouvernement le nomma sous-gouverneur de la Banque de France, emploi qu'il a conservé depuis. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 30 mai 1837, il siége au Sénat depuis sa création (26 janvier 1852).

On a de M. Gautier un traité assez recherché, intitulé : *des Banques et des institutions de crédit en Amérique et en Europe* (1839, in-8), d'abord inséré dans l'*Encyclopédie du droit*.

GAUTIER (Théophile), poëte et littérateur français, né à Tarbes le 31 août 1808, commença ses études dans cette ville et vint, en 1822, les continuer au collége Charlemagne. Il s'y prit de passion pour la vieille langue française, dont il porta plus tard les tours dans ses écrits, et s'y lia avec Gérard de Nerval, qui resta toujours son ami. Persuadé qu'il était né pour être peintre, M. T. Gautier, au sortir du collége, entra dans l'atelier de Rioult; mais, découragé par la faiblesse de ses premiers essais, il se tourna vers la poésie, et devint un des partisans les plus fervents, comme les plus chevelus, de M. Victor Hugo. Son ardeur agressive faisait de lui un des redoutables champions du romantisme dans ces luttes qui ensanglantèrent presque le parterre des Français aux premières représentations d'*Hernani*.

En 1830, il publia un premier volume de *Poésies;* mais les graves préoccupations du moment en compromirent le succès. Sa légende en vers d'*Albertus* (1832, in-12) fut plus remarquée *La France littéraire* demanda à l'auteur des articles sur les poëtes du temps de Louis XIII, réunis en 1844 sous ce titre : *les Grotesques* (2 vol. in-8). Il devint dès lors un des rédacteurs de ce journal avec Gérard de Nerval, qui fut successivement son collaborateur au *Figaro* (1832-1834), à la *Revue de Paris*, à *l'Artiste*, à *la Charte de 1830*, enfin à *la Presse* (1836). C'est lui qui, pendant vingt ans, a signé, dans le journal de M. de Girardin, les articles d'art et les comptes rendus des théâtres, tout en prêtant le concours de son nom ou de sa plume à d'autres publications, particulièrement à la *Revue des Deux Mondes*, au *Musée des Familles*, etc.

En 1838, M. Th. Gautier fit paraître un nouveau poëme, *la Comédie de la mort* (in-8), l'une de ses productions les plus originales. Il a écrit des romans, dont les principaux sont : *les Jeunes France* (1833, in-8); *Mademoiselle de Maupin* (1835, 2 vol. in-8), dont la préface ... pour la critique fit tant de bruit; *Fortunio* (... in-8); *une Larme du Diable* (1839, ...); *les Roués innocents*, et *Militona* (1847), ... *Nouvelles* (1845, in-18). Ses drames et vaudevilles, composés en collaboration, ... *Constantine* (1846), *le Tricorne enchanté* ... *le Voyage en Espagne* (1843), ont eu peu de succès; mais il a écrit des ballets célèbres ... (1841), *la Péri* (1843) et *Gemma* (1854) ... celui plus récent de *Sacountala* ...

Pendant la période de sa collaboration à *la Presse*, M. Th. Gautier, se livrant à son goût pour les voyages, a parcouru l'Europe ... les résultats de ses courses en Espagne ... et en Italie dans *Tra los montes* ... *Zigzags* (1845, in-8); *Constantinople* ... *Italia* (1852). Il avait commencé ... MM. Charles Blanc et Jeanron ... *Peintres*, continuée par M. Blanc ... passé de *la Presse* au *Moniteur* ... du feuilleton littéraire, dans lequel ... que la critique des théâtres; il est ... rédacteur en chef de *l'Artiste*.

M. Th. Gautier est un des écrivains les plus originaux de l'époque. Il y a dans ses œuvres un amour de la beauté extérieure ... de la forme, qui font de lui un païen ... Périclès au milieu de la société ... est pour lui une sorte de religion ... dominent le luxe des mots et la ... tours, est une véritable ciselure ... poésies complètes de M. Théophile Gautier ... ception des *Émaux et Camées*, ... ont été réunies en un volume, 1845, ...

GAVARD (Jacques-Dominique-Charles), ... teur français, né en 1794, entra en 1812 à l'École polytechnique, d'où il sortit ... dans le corps des ingénieurs géographes ... au grade de capitaine, fit quelque ... de l'état-major, et prit sa retraite ... imagina, quelques années après, ... perfectionné, dont il devait faire ... cations, et fut, en 1837, avec MM. ... Mercuri, un des trois artistes chargés ... cation des *Galeries de Versailles*, ... fortune et son renom comme éditeur ... coré en septembre 1833.

On doit à M. Gavard, outre les *Galeries historiques de Versailles*, publiées par ... et simultanément éditées en trois ... 1844, gr. et petit in fol., in-4, ... planches, le *Supplément* de cet ... 1847, 3 vol. in-fol. et in-4), la ... (1838, in-8, 40 planches), ... *Galerie Aguado* (1839-1841, ... *Notice*, sept ou huit fois rééditée, ... (1835); *Batailles et victoires de l'armée ... de 1792 à 1814*, d'après les ... *les*, publication abandonnée ... 1848. — M. Adrien Gavard, fils du ..., fait fabricant d'instruments de ...

GAVARNI (Sulpice-Paul Chevalier, ...), dessinateur fr... pauvre, en 18...

d'où il avait daté un de ses premiers dessins. Forcé, pour vivre, de prendre un état, il se fit mécanicien. Après sa journée, il allait suivre les cours de l'école gratuite de dessin, et arrivait chaque matin à l'atelier, avec de petites compositions pleines d'esprit, que se disputaient ses camarades. Jusqu'à trente-quatre ans, son talent ne lui rapporta d'autre profit que cette modeste popularité. En 1835, il trouva à dessiner des gravures de modes, et s'acquitta de cette tâche secondaire avec une légèreté facile qui lui fit une prompte réputation dans le monde où l'on s'occupe spécialement de toilette. Il put ainsi se créer des ressources, quitter l'atelier, et prendre la direction du journal *les Gens du monde*. Dès lors sa fortune était faite. Il y commença une série de compositions lithographiées, pleines d'esprit, de verve et de philosophie, qu'il continua plus tard dans *le Charivari*. Les premiers sujets sont pris partout à la vie de la jeunesse parisienne : *les Lorettes*, *les Actrices*, *les Coulisses*, *les Fashionables*, *les Gentilshommes bourgeois*, *les Artistes*, *les Étudiants de Paris*, *les Débardeurs*, *les Plaisirs champêtres*, *les Bals masqués*, *le Carnaval*, *les Souvenirs du bal Chicard*, *les Souvenirs du Carnaval*, *la Vie des jeunes hommes*, *Patois de Paris*, *Baliverneries parisiennes*.

Plus tard, M. Gavarni pénétra plus avant dans la vie intime de la société. A la seconde période de son talent appartiennent : *les Enfants terribles*, *les Parents terribles*, *les Fourberies de femmes*, *la Politique des femmes*, *les Maris vengés*, *les Nuances du sentiment*, *les Rêves*, *les Petits jeux de société*, *les Petits malheurs du bonheur*, *les Impressions de ménage*, *les Interjections*, *les Traductions en langue vulgaire*, etc. La vogue de l'artiste fut incroyable et elle est loin d'être épuisée. La petite légende, en forme de commentaire, qu'il mit au bas de chaque dessin, et qui peignait au vif, par la vérité triviale du style, les mœurs ou les caractères des personnages mis en scène, contribua encore au succès du dessinateur.

En 1849, M. Garvarni fit un voyage en Angleterre et en rapporta un grand nombre de compositions nouvelles qui retracent pour la plupart la misère et la dégradation de la populace de Londres. Mais à force de sonder les plaies de son époque, il devint de plus en plus sérieux et après avoir perdu complétement sa gaieté en Angleterre, ne la retrouva pas toujours en France. Les sujets isolés qu'il donne encore de temps en temps à *l'Illustration* et à quelques autres recueils, toujours bien reçus du public, n'arrivent pas cependant à la popularité à laquelle était habitué l'auteur.

Gavarni n'est pas un caricaturiste comme Cham ou Daumier; il ne charge pas, il prend ses personnages sur le fait et les peint tels qu'ils sont. Ses compositions, comme ses légendes, ont une profondeur et une force de haut comique particulières. Quant à son dessin, il est plus correct qu'on ne pourrait l'attendre de sa merveilleuse fécondité, si l'on pense que ses œuvres pourraient remplir trente in-folio; mais il se distingue surtout par le mouvement et l'intention. Il a su aussi donner à quelques-unes de ses femmes une grâce nonchalante et délicate qui a été très-goûtée.

On lui doit encore les illustrations du *Juif errant* d'E. Sue, celles des contes d'Hoffmann ainsi que quelques dessins dans *le Diable à Paris*, dans les *Œuvres* de Balzac. Une édition des *Œuvres choisies* de Gavarni, avec un texte de MM. Jules Janin, Théophile Gautier et Balzac, a paru en quatre volumes (Paris, 1845). Deux nouveaux volumes ont été publiés en 1850, sous ce titre : *Perles et parures*. Plusieurs de ses dernières œuvres ont d'assez fréquents tirages.

Dans ces dernières années, M. Gavarni a été distrait de l'art par une singulière préoccupation, celle du perfectionnement de la navigation aérienne, et s'est livré à des études et à des essais grands et petits sur la direction des ballons. On parle même de tentatives de voyage de long cours.

GAVARRET (Louis-Denis-Jules), médecin français, né en 1809, fut admis, en 1829, à l'École polytechnique, entra, deux ans après, dans l'artillerie de terre et se démit de son grade de sous-lieutenant en 1833. Livré dès lors aux études médicales, il prit d'abord part aux recherches du docteur Andral, et signa avec lui plusieurs volumes de mémoires. Il se fit, en 1843, recevoir à la fois docteur en médecine et professeur de physique médicale à la Faculté. Il professe encore aujourd'hui le même cours, l'un des plus brillants. Il a été décoré en avril 1847.

On a de lui, outre cinq volumes de *Recherches* (1840-43) sur le sang et l'organisation physique de l'homme, en société avec M. Andral : *Principes généraux de statistique médicale* (1840, in-8), ou développement des règles qui doivent présider à son emploi; *Lois générales de l'électricité dynamique* (1843, in-4), thèse; *Recherches sur la température du corps humain dans la fièvre intermittente* (1844, in-8); *de la Chaleur produite par les êtres vivants* (1855, in-12, fig.), et *Traité d'électricité* (1857, in-18, fig.).

GAVAZZI (Alexandre), prêtre et homme politique italien, né à Bologne, en 1809, entra à seize ans chez les Barnabites et devint ensuite professeur de rhétorique à Naples. Son éloquence lui servit à propager ses idées nouvelles et personnelles, qui lui firent des partisans et des ennemis. Déjà l'accusation d'hérésie s'élevait de toutes parts contre lui, quand il salua avec enthousiasme l'avénement de Pie IX et se voua à servir la nouvelle politique libérale. Lorsqu'on apprit à Rome la révolution lombarde, il entraîna le peuple au Capitole et prononça l'oraison funèbre des patriotes morts pour la liberté. Pendant deux mois il prêcha dans le Colysée sans se rendre suspect au pape, qui le nomma aumônier de l'expédition destinée à soutenir la cause nationale. Il se rendit ensuite à Venise, excita l'enthousiasme du peuple et obtint de tous les habitants les plus grands sacrifices; les femmes apportèrent au Trésor leurs boucles d'oreilles et leurs bracelets. Cependant le pape, qui commençait à s'effrayer de la révolution, rappela la légion romaine et Gavazzi; mais celui-ci alla prêcher à Florence, en fut chassé et se retira à Gênes, d'où le rappelèrent les patriotes bolonais, soulevés contre le gouvernement papal. Le ministre Rossi le fit arrêter par le général Zucchi. On le conduisit à la prison de Cometo; mais les habitants de Viterbe le délivrèrent. Après la fuite du pape, il fut nommé grand prédicateur de l'armée. Pendant la guerre avec l'Autriche et avec la France, il organisa une société de dames pour soigner les blessés, et se chargea lui-même de l'inspection des hôpitaux; il accompagna Garibaldi sur le champ de bataille, prodiguant ses soins aux mourants des deux partis. Après la prise de Rome, le général Oudinot lui donna un sauf-conduit : il se rendit en Angleterre et prononça à Londres, en 1850, plusieurs discours. L'année suivante, il fut bien accueilli en Écosse. Ses prédications eurent moins de succès en Amérique : il excita dans le Canada des scènes violentes et dut se soustraire par la fuite aux menaces et aux mauvais traitements. Revenu en Angleterre, il a consommé sa séparation avec le pape, car c'est une nouvelle Église catholique que M. Gavazzi eut dès lors la prétention de fonder.

GAYVAGO ... espagnol, ... Madrid.

GAYRARD ...

... une famille ...

... blique. Les ...

Marengo ...

la paix d'Amiens ...

brement ses ...

du travail assez ...

la maison ...

uniformes. I... ...

dont il fréquenta ...

Louvre d'abord, et ...

l'empêcha, à cette ...

sie, sous le patronage de ...

coff, qui avait été ...

Il alla passer quelques ...

s'occupa ... de ...

... Enfin, de ...

... Tassy jusqu'à ...

... reçut les ...

... M. Ga...

toire, *la République américaine*, *la française*, *le Suffrage universel*, *la* ... nouveau *Génie des arts;* les bustes ...*III*, pour la ville de Beauvais, du *Louis-Philippe*, en 1831, de *Bertholet*, ...t, de *Gabriel Naudé*, pour la biblio...rine, de *Richelieu*, de *Raynal*, du ...eton, de *l'abbé Frayssinous*, du baron *Mgr Affre*, et d'une foule de person...tres; enfin divers sujets, groupes et en soufre, en cire et en chêne: le palais de justice de Rodez, l'*arrière* la Madeleine, et plusieurs *bénitiers*. ...ncore, dans la gravure, outre les mé...s cités : les portraits d'*Eugène de Beau*...e la *Famille royale* (1817), et des ...*léans*.

...d, décoré de la Légion d'honneur en ...nu une médaille de deuxième classe ...pture, en 1814, et reçu la même an... prussien du Mérite. Il a obtenu une ...orable à la suite de l'Exposition uni...1855. Premier candidat de l'Institut ...ur le fauteuil vacant de Duvivier, ...é à Galle, il s'est abstenu de toute à la mort de Geoffroy, son maître et ...i le désignait comme son héritier à — Son fils, Paul GAYRARD, sculpteur ...st mort à Paris, en mars 1855, à ...eux ans, laissant un nom regretté et ...mportantes.

...uillaume), sculpteur belge, né à An...6, et fils d'un artisan, étudia d'abord le natale, et vint ensuite à Paris. ...l retourna en Belgique et se fixa à ...n cite parmi ses ouvrages les plus re... : le *Monument funéraire du comte* ... *Mérode* (église Sainte-Gudule de le buste du *roi Léopold*, *Françoise* la statue du *général Belliard*, le mo... la place des Martyrs, à Bruxelles, la ...*ubens*, pour la ville d'Anvers, celle pour la ville de Liége; le *Monument* ... *Mme Van Havre*, à Anvers, et celui *Cornet*; le monument commémoratif ...*bert* (église de Saint-Hubert, dans le ...g); une *Chaire de Vérité*, en bois et en ...hédrale de Liége). En 1851, il a exé...upe qui a paru à l'Exposition univer...*is*, en 1855 : *le Lion amoureux*.

...ume Geefs rappelle, par l'élégance et ...école de Canova. La critique française ... général, dans ses conceptions, plus de de puissance. Il est premier statuaire ...bre de l'Académie royale des sciences, ...aux-arts de Belgique, et décoré, dans à l'étranger, de plusieurs ordres. ..., Mme Fanny GEEFS, cultive la pein...t fait connaître par des portraits et des ... genre.

...Joseph), frère du précédent, né à An...8, s'est fait aussi une réputation comme Il obtint le prix de l'Académie et put ...ne. On a de lui : *le Diable; Adonis* ...*ur la chasse; les Arts, les sciences et* ... *rendant hommage à Charles Van* ... la statue de *Vésale*, à Bruxelles; ...*udouin de Constantinople*, pour le pa...ambres. Il a envoyé, en 1855, un *Mé*...*hierry Maertens* à l'Exposition univer...ris. M. Joseph Geefs, qui se distingue ...mes qualités que son frère, est aussi ... l'Académie royale et chevalier de l'or...pold.

...sième frère, Aloys GEEFS, est mort à vingt-cinq ans, en 1841, déjà connu dans la sculpture par son *Épaminondas mourant*, sa *Béatrix*, et des bas-reliefs pour le *Rubens* de son frère aîné.

GEEL (Jacques), célèbre philologue hollandais, né à Amsterdam, en 1789, fit ses premières études à l'athénée de cette ville, où il eut pour maître Lennep. Professeur particulier à la Haye en 1811, il devint en 1823 second bibliothécaire à Leyde, et, dix ans plus tard, bibliothécaire en chef et professeur honoraire à l'Académie de cette ville. On a de lui un grand nombre de dissertations, la plupart en latin, sur des points contestés d'histoire littéraire, qui se distinguent autant par la solidité de la science que par l'élégance du style, ainsi qu'un certain nombre d'éditions annotées des classiques grecs ou latins. Ses travaux ont beaucoup contribué au progrès des études classiques en Hollande.

Il a publié : *Théocrite* (Amsterdam, 1820); *Historia critica sophistarum græcorum* (Utrecht, 1823), dont s'est beaucoup occupée la critique en Allemagne; avec Bak, Peerlkamp et Hamaker : *Bibliotheca critica nova* (Leyde, 1825 et suiv.); *Anecdota Hemsterhusiana* (Ibid., 1826); une édition de la *Scholia in Suetonium* de Ruhuken (Ibid., 1828); des *Excerpta Vaticana* de Polybius (Ibid., 1829), et de l'*Olympicus* de Dion Chrysostôme, suivie d'un *Commentarius de reliquiis Dionis orationibus* (Ibid., 1840); *Commentationes de Telepho Euripidis; de Xenophontis apologia Socratis;* une édition des *Phéniciennes* (Ibid., 1846); *Catalogus codicum manuscriptorum qui inde ab anno* 1741 *bibliothecæ Lugduni Batavorum accesserunt* (Ibid., 1852 et suiv.), ouvrage aussi savant qu'utile, etc.

GEFFROY (Edmond), artiste dramatique et peintre français, né à Maignelay (Oise), en 1806, fit ses classes au collége d'Angers, fut ensuite clerc d'avoué dans cette ville, puis à Senlis, et contracta avec Mlle Eulalie Dupuis, fille d'une actrice alors en vogue, un mariage qui lui ouvrit l'accès de la Comédie-Française. Admis à débuter en 1829, il ne se fit remarquer qu'en 1835, et prit dès lors un rang de plus en plus sérieux au théâtre. *Chatterton mourant*, *la Famille de Lusigny*, le *Tartufe* et *le Misanthrope* (1835-1841) furent ses rôles les plus brillants, et ceux dans lesquels il est resté jusqu'ici sans égal.

M. Geffroy arrivait en même temps à une autre sorte de célébrité par la peinture, après avoir complété dans l'atelier de M. Amaury-Duval ses premières études interrompues. Parmi ses tableaux les mieux accueillis aux Salons annuels, il faut citer : une *Vierge et l'enfant Jésus; Pierre Corneille; M. Mirecourt* l'acteur (1840); *les Sociétaires de la Comédie-Française* (1841), désigné sous le nom de *Foyer des Français*, et maintenant placé dans ce même foyer; *Ariane et Thésée* (1844); *Molière et les caractères de ses comédies* (1857). Ils ont valu à l'auteur une 3e médaille en 1840, une 2e en 1842, et le rappel en 1857.

Mais le nom de M. Ed. Geffroy appartient avant tout au théâtre. Artiste consciencieux, habile à se pénétrer de l'esprit des personnages et à rendre les figures historiques les plus opposées, il a su faire oublier des désavantages naturels, un physique assez ingrat, un jeu sans passion et une diction longtemps pénible. Il est sociétaire depuis 1836, et membre du Comité d'administration.

GEIGER (Abraham), écrivain israélite allemand, né le 24 mai 1810, à Francfort-sur-le-Mein, fit ses premières études sous la direction de son père et de son frère aîné, suivit plus tard

les universités de Heidelberg et de Bonn, et obtint en 1832 la place de rabbin de la commune israélite de Wiesbaden. En 1838, il fut appelé à Breslau en qualité d'assesseur du rabbinat, et repoussant les offres des israélites réformés de Berlin, dont les principes religieux ne s'accordaient pas parfaitement avec les siens, il est resté dans cette ville, dont il est aujourd'hui le rabbin.

L'esprit d'indépendance avec lequel M. Geiger a jugé les usages religieux encore en vigueur parmi les israélites, et proposé des réformes devenues nécessaires, lui a valu des sympathies et des animosités également vives. Au milieu des polémiques dirigées contre lui, il a provoqué, pour concilier les opinions dissidentes, les assemblées de rabbins dont la première s'est tenue à Brunswick en 1844. Il a dirigé, depuis, les débats de celle de Francfort, en qualité de vice-président, et a été nommé président de la dernière, qui s'est tenue à Breslau.

M. Geiger était encore sur les bancs de l'université de Bonn lorsque son ouvrage : *Qu'est-ce que Mahomet a emprunté de la religion judaïque?* (Was hat Mohammed aus dem Judenthum aufgenommen? Bonn, 1833) remporta le prix proposé par la Faculté philosophique de cette ville, pour le meilleur travail sur les sources judaïques du Coran. Plus tard, il publia le *Journal de théologie judaïque* (Zeitschrift für jüdische Theologie; Francfort et Stuttgart, 1835-1839; Grünberg et Leipsick, 1842-1847), qui devint un des plus importants organes du judaïsme en Allemagne. Il faut, en outre, citer de lui : *Melo Chofnajim* (Berlin, 1840), et *Hite Haamanim* (Ibid., 1847), monographies intéressantes; *Études sur Moses-ben-Maimon* (Studien, etc., Ibid., 1850), savant philosophe, théologien et législateur du XII[e] siècle; *de la Défense israélite contre des attaques chrétiennes au moyen âge* (Proben jüdischer Vertheidigung gegen christliche Angriffe im Mittelalter), inséré dans les *Annuaires* de Breslau (1851-1852, vol. I et II) : *Isaak Troki, apologiste du judaïsme à la fin du XVI[e] siècle*, extrait du précédent recueil (1853); la traduction du *Divan du Castillan Abul-Hassan-Juda-ha-Levi* (Breslau, 1851), avec un commentaire et une notice biographique; *Manuel de la langue de la Mischna* (Lehr-und Lesebuch zur Sprache der Mischna, Breslau, 1845), traité philologique estimé des orientalistes.

GEINITZ (Jean-Bruno), géologue allemand, né le 16 octobre 1814, à Altenbourg, étudia la pharmacie dans cette ville et alla, en 1834, suivre les cours de l'université de Berlin. Reçu docteur en philosophie par celle d'Iéna, en 1837, il fut nommé, l'année suivante, professeur adjoint de chimie et de physique à l'institut technique de Dresde, érigé plus tard en école polytechnique. Il y occupe depuis 1850 la chaire de minéralogie et de géologie. Il avait été chargé, en outre, depuis longtemps, des cours d'histoire naturelle à l'institut pédagogique de Blochmann, et, en 1846, de l'inspection du cabinet royal de minéralogie.

On doit à M. Geinitz un assez grand nombre d'ouvrages et de mémoires intéressants sur l'état géognostique de certaines parties de l'Allemagne, particulièrement du royaume de Saxe : *Caractéristique des stratifications et pétrifications des montagnes crétacées saxonnes-bohêmes* (Charakteristik der Schichten und Petrefacten des saechs. bœhmischen Kreidegebirges; Dresde, 1839-1842; 2[e] édit., 1850); *des Lignites de la Saxe* (über die Braunkohlen Sachsens, 1840); *Description géologique de la Saxe* (Gaea von Sachsen, 1843); *les Pétrifications de Kieslingswalda* (die Versteinerungen von Kieslingswalda, 1843); *des Systèmes cristallologiques possibles et réels* (über die in
dér Natur mœglichen und wirklich v
menden Krystallsysteme, 1843); *Élém*
science des pétrifications (Grundriss der
nerungskunde, 1846); *de la Découverte*
bris du Basilosaure (über die Auffind
Ueberresten des Basilosaurus; Dresde et l
1847); *les Pétrifications du Zechstein*
(die Versteinerungen des deutschen Z
gebirgs, 1848); *le Grès granuliforme*
rain crétacé en Allemagne (das Quaders
gebirge oder die Kreideformation in De
1849-1850); *le Terrain crétacé en Saxe*
deformation in Sachsen, 1850); *les Pétr*
du grauwacke (die Versteinerungen d
wackenformation, 1852); *les Pétrific*
grauwacke en Saxe et dans les pays li
(die Versteinerungen der Grauwacke
in Sachsen und den angrenzenden L
Leipsick, 1852); *Flore du bassin houiller*
dorf et de Flocha, comparée avec celle
houiller de Zwickau (Darstellung der
Ebersdorfer und des Flochaer Kohlen
Ibid., 1854, gr. in-4), couronné par
Jablonowski; *Pétrifications du terr*
en Saxe (die Versteinerungen der
mation in Sachsen; Ibid., 185
Éloge de Léopold de Buch (Gei
L. v. Buch; Dresde, 1853).

GELÉE (François-Antoine), des
çais et graveur en taille-douce, n
13 mai 1796, et fils d'un fondeur e
dès 1810, les ateliers de Girodet e
et entra l'année suivante à l'École
arts; il y remporta le second prix de
1820, et le grand prix en 1824. D
Rome en 1830, il a donné un cer
d'œuvres de mérite, destinées soit
des amis des Arts, soit à d'importa
tions contemporaines. Depuis quelq
il a produit quelques essais de peintu

M. Gelée a figuré à la plupart de
puis 1822, et y a principalement exp
ger de Virgile, d'après Boisselier;
Chloé, d'après M. Hersent; *la Barre*
de Cam. Roqueplan; *l'Antiquaire*
gème de Vénus, d'après M. Carpen
des anges, de Flatters; *l'Idylle et*
M. Landelle; *la Descente de croix*,
Diplôme des récompenses décernées
d'après M. Émile Wattier, comm
calchographie du Louvre; divers
Hommes illustres de Plutarque; *la*
lombes, de Lambert; *la Justice et*
divine poursuivant le crime, d'a
son œuvre la plus importante (184
la sepia de ce dernier sujet a figuré
cette même année. Cet artiste a fa
plusieurs envois aux expositions
Cambray, de Lille, où il a obtenu
dailles (1827-1829). Il a remporté,
médaille d'or au Salon de 1824, e
daille à celui de 1842.

GELLIBERT DES SEGUINS (Nic
général français, né à Ronsenac, e
à l'École polytechnique en 1807, fit
Espagne, fut blessé au siége de Tar
et prit part à la bataille de Par
chute de l'Empire, il continua de
capitaine d'artillerie. Nommé chef
1830, il assista à la prise de Const
nommé successivement colonel en
de la Légion d'honneur en ...
général de bri
d'artillerie de
où il prit sa re

après le coup d'État du 2 décembre, il fut présenté comme candidat du gouvernement, aux suffrages des électeurs de la circonscription d'Angoulême, et nommé député au Corps législatif; il a été réélu en 1857.

GÉMEAU (Auguste-Pierre-Walbourz), général français, sénateur, est né à Paris, le 4 janvier 1790. Il sortit de l'École militaire, en 1808, avec le grade de sous-lieutenant au 25e léger, et fit les campagnes d'Allemagne, d'Espagne, de Russie et de France. Après avoir été aide de camp du général Mouton-Duvernet, il passa chef de bataillon en 1813, grade qu'il conserva plus tard dans la garde royale, et colonel du 20e léger en 1825, à l'issue de l'expédition d'Espagne. Après la révolution de Juillet, il obtint le brevet de maréchal de camp pour sa conduite au siége d'Anvers (1833) et celui de lieutenant général le 20 octobre 1845. Depuis cette époque, M. Gémeau a commandé plusieurs divisions militaires, entre autres celle de Lyon, où il a promptement étouffé le mouvement insurrectionnel de juin 1849; à Rome, il a remplacé, en 1850, M. Baraguey-d'Hilliers comme chef de l'armée d'occupation. Lors du rétablissement de l'Empire, il a été appelé à la dignité de sénateur à la fin de l'année 1852. Il est, depuis le 24 octobre 1848, grand officier de la Légion d'honneur.

GENDEBIEN (Alexandre-Joseph-Sébastien), avocat et homme politique belge, né à Mons en ...9, est fils de Jean-François Gendebien, avocat distingué du barreau de Liége, député de Jemmapes, au Corps législatif, de 1802 à 1814, membre des Chambres hollandaise et belge avant et après 1830, mort en 1838.

Formé par les leçons et les exemples de son père, il acquit, comme avocat et jurisconsulte, une influence considérable qu'il mit tout entière au service du parti national. M. de Potter le prit pour défenseur, en 1830, lorsqu'il fut traduit avec MM. Tielemans et Bartels devant le tribunal du Brabant méridional. M. Gendebien ne put empêcher une condamnation; mais ses plaidoiries véhémentes ajoutèrent à l'excitation des patriotes contre l'administration hollandaise. Lorsque les libéraux et les catholiques, coalisés contre l'étranger, eurent remporté, dans les journées de septembre, une victoire éclatante et décisive, il fut nommé membre du gouvernement provisoire, fit partie du Comité central et présida le comité de la justice. Quoique républicain et député, il travailla activement à faire élire, pour roi des Belges, un prince de la famille d'Orléans, et vint à Paris pour négocier avec le roi Louis-Philippe. Le 3 février 1831, il vota en faveur de la candidature du duc de Nemours, et, après le refus de ce prince, il se prononça hautement contre l'élection de Léopold.

Après avoir voté pour l'établissement d'une monarchie héréditaire, par suite de la nécessité de faire entrer la nation belge dans le concert européen, il resta l'un des plus énergiques soutiens de la liberté et des principes démocratiques. Pour ne pas aliéner son indépendance, il refusa les fonctions de procureur général près la Cour de cassation. Son éloquence véhémente et pleine de ... ne ménageait ni les ministres, ni la cour. Il protesta un jour contre le langage de M. de Gerlache qui, dans un discours officiel, avait prosterné la nation aux pieds du monarque. ..., il demanda la mise en accusation du ministre de la justice pour violation du pacte constitutionnel. Dans une de ces luttes parlementaires où il accusait le gouvernement de trahir la révolution et l'indépendance nationale, une discussion personnelle s'éleva entre lui et M. Rogier, ministre de l'intérieur (23 juin 1833), et amena une rencontre où celui-ci fut légèrement blessé. M. Gendebien ne cessait de combattre, dans la Chambre, les concessions faites par le ministère à la diplomatie européenne. Les questions d'extradition, la loi communale discutée en 1836, la censure théâtrale, le jury, la cession d'une partie du Limbourg et du Luxembourg aux Hollandais, trouvèrent en lui un adversaire opiniâtre. Mais après l'adoption du traité de paix de 1839, découragé par l'inutilité de ses efforts, il donna sa démission de représentant. Depuis lors, il s'est tenu éloigné des emplois publics, sans cesser d'être compté, dans l'opinion publique, parmi les chefs du parti radical.

GENDRIN (Augustin-Nicolas), médecin français, né à Châteaudun, le 6 décembre 1796, fit ses études médicales à Paris, et fut reçu docteur en 1821. Dans sa thèse, *sur le Traitement de la blennorrhagie*, il a exposé la nouvelle méthode des injections d'opium. En 1826, M. Gendrin reçut de l'Institut le prix Montyon pour son *Histoire anatomique des inflammations* (2 vol. in-8), plus tard traduite en allemand, et qui le fit nommer membre des Sociétés médicales de Lyon, de Philadelphie et de Louvain, et secrétaire général du cercle médical de Paris. Rapporteur de la Commission chargée de réorganiser l'exercice de la médecine (1828), il devint successivement médecin intérimaire de l'Hôtel-Dieu (1831), de l'hospice Cochin (1832) et de la Pitié (1836-1855).

Malgré les nombreux et importants travaux qui remplissent sa vie, M. Gendrin a soulevé contre lui, dans le corps médical, de vives antipathies qui ont nui à son avancement: une récente biographie les attribue à la publication d'un *Mémoire médico-légal* (1831, in-8) sur la mort du prince de Condé, dans laquelle il voit le résultat d'un assassinat et non d'un suicide; on les rapporte plus généralement à sa conduite à l'occasion des journées de juin 1832. Il se vit accusé, à cette époque, dans *la Lancette française* (12-30 juin), d'avoir coopéré à l'ordonnance de police qui enjoignait aux médecins de dénoncer les blessés qu'ils étaient appelés à soigner, ou tout au moins de s'être empressé de s'y soumettre. M. Gendrin a démenti la première partie de ces allégations et s'est efforcé d'expliquer l'autre, de manière à en détruire l'effet.

Nous citerons encore parmi ses principales publications: *Recherches physiologiques sur la motibilité* (1822); *Recherches sur la nature et les causes prochaines des fièvres* (1823, 2 vol. in-8), couronné par la Société des médecins de Paris; *Recherches sur les tubercules du cerveau et de la moelle épinière* (1823); *Recherches historiques sur les épidémies de fièvres jaunes qui ont régné à Malaga depuis le commencement de ce siècle* (1824); *Monographie du choléra-morbus épidémique de Paris* (1832, in-8), couronné par l'Académie; *Mémoire sur les fièvres continues*, qui lui valut encore, en 1837, un prix de 1500 fr.; *Traité philosophique de médecine pratique* (1838-1842, 3 vol. in-8), ouvrage inachevé; *Leçons sur les maladies du cœur et des grosses artères* (1841-1844, 2 vol. in-8), etc., et beaucoup de mémoires dans les journaux de médecine de Paris, et dans les *Annales* du cercle médical. M. Gendrin a aussi dirigé le *Journal de médecine, chirurgie et pharmacie françaises et étrangères*.

GENDRON (Auguste), peintre d'histoire français, né à Paris, en 1818, fut élève de Paul Delaroche, et passa six ans en Italie, où il fit ses premiers tableaux, entre autres: *le Dante commenté*

par Boccace (Salon de 1844); *les Willis*, plusieurs fois reproduites par la lithographie; *les Néréides*, etc. De retour en France, il fit et exposa successivement : *sainte Catherine ensevelie par les anges*, *Après la mort* (1847); *l'Ile de Cythère*, *une Scène aulique* (1848); *Jeune chrétienne convertissant son fiancé* (1849): *un Sacrifice humain*, commandé par le ministre de l'intérieur; *Fantaisie vénitienne* (1850); *Tibère à Caprée*, *les Sylphes*, *Paolo et Francesca aux enfers* (1852); *Idylle*, *Titania*, *Soir d'automne* (1853); *le Dimanche à Florence au* XV*e siècle*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Voix du torrent*, *Jeunes patriciennes de Venise* (1857); etc. Cet artiste, qui traite volontiers les sujets mystiques et affectionne les teintes claires et les tons roses, a fait en 1850 une *Frise*, exécutée sur porcelaine à la manufacture de Sèvres et servant d'ornementation à une jardinière, qui a figuré au Palais de l'Industrie en 1855. Son travail le plus important consiste dans les huit cartouches qui décorent une salle d'attente à la Cour des comptes du Palais d'Orsay. Il a obtenu une 3e médaille en 1846, une 2e en 1849, et en 1855 une médaille de troisième classe avec la décoration.

GENELLI (Bonaventure), dessinateur allemand, né à Berlin, en 1803, et fils d'un peintre, reçut des leçons de son père, puis suivit les cours de l'Académie des beaux-arts de Berlin. Il partit en 1820 pour Rome, où il eut pour principaux maîtres MM. Cornelius et Overbeck. Mais son talent fougueux et indompté comportait peu la direction et la discipline. De retour en Allemagne, il exécuta dans la maison romaine de Leipsick une série de scènes empruntées à l'histoire de Bacchus, et où la multitude des personnages révélait un rare talent de composition. Vers 1835, il vint se fixer à Munich, la capitale de la nouvelle école allemande. C'est de là qu'il répandit dans l'Europe ses dessins aussi variés que nombreux et dans lesquels brillent, entre autres qualités, l'originalité et la puissance de création. On vante surtout les effets de lumière qu'il sait obtenir avec le crayon.

On cite parmi les cartons historiques ou mythologiques de M. Genelli : *Hercule jouant de la lyre*; *Marche triomphale de Bacchus et d'Ariane*; *Éliézer mettant à Rébecca ses bracelets*; *l'Enlèvement d'Europe*; *Samson* et *Dalila*; *la Vision d'Ézéchiel*; *la Destruction de Sodome*; *Ésope récitant ses fables au peuple*, une *Tête colossale de Don Quichotte*. Mais il a peut-être mieux réussi encore dans les sujets de genre : *la Vie d'un prodigue*, *la Vie d'une sorcière*, *un Tigre avec ses petits* et des *Amours*, sont de véritables chefs-d'œuvre. On lui doit encore vingt-cinq esquisses qu'il a gravées lui-même pour l'*Homère* de Voss, trente-six dessins également gravés par lui pour la *Divine comédie* de Dante, *Jason et Médée* pour l'*Album des artistes allemands*, etc.

GÉNIN (François), philologue français, né à Amiens, le 16 février 1803, fit ses études au lycée de sa ville natale, et fut admis, en 1821, à l'École normale, qui fut licenciée l'année suivante. Il ne s'en voua pas moins à l'instruction, fut, en 1824, professeur de rhétorique au collége de Laon, et passa bientôt avec le même titre à celui de Strasbourg, où l'éclat de son enseignement lui fit obtenir en outre la chaire de littérature française à la Faculté des lettres. M. Génin se livra dès lors tout entier à son goût pour les recherches littéraires, et de nombreuses publications témoignèrent à la fois de son érudition et de cet esprit fin et sarcastique qui rend l'érudition aimable et piquante. Maniant d'ailleurs au besoin l'arme de la polémique, il rompit volontiers des lances contre les ennemis de l'Université et du XVIIIe siècle ou contre les adversaires de ses idées philosophiques.

En 1848, M. Génin, connu depuis longtemps pour ses idées avancées, fut nommé chef de division au ministère de l'instruction publique. Depuis le mois de mai 1852, démissionnaire par refus de serment, il était rentré dans la vie privée et avait repris ses anciens travaux. — Il est mort à Paris, le 20 mai 1856.

Ses publications les plus importantes sont : *Recueil de lettres choisies dans les meilleurs écrivains français* (1835, in-12); *Lettres de Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre* (1841), la plupart inédites; *Nouvelles lettres de la reine de Navarre* (1842, in-8), entièrement inédites; *les Actes des apôtres* (1844), petite revue mensuelle dont il n'a paru que trois numéros; *les Jésuites et l'Université* (1844, in-8); *des Variations du langage français depuis le* XIIe *siècle* (in-8), travail philologique neuf et qui souleva une assez vive discussion; *Lexique comparé de Molière et des écrivains du* XVIIe *siècle* (1846, in-8), couronné par l'Académie; *l'Église ou l'État* (1847); *la Chanson de Roland* (1850, gr. in-8), œuvre de restauration savante; *l'Éclaircissement de la langue française* par Jean Palsgrave, suivi de la grammaire de Duguez (1852, in-4), curieux ouvrages desquels il n'existait qu'un exemplaire; *Patelin* (1854), chef-d'œuvre typographique à 200 exemplaires; *Récréations philologiques* (2 vol. in-8). Il a encore donné : une traduction des *Satires* d'Horace dans les *Classiques* de M. Nisard; une édition des *Œuvres* de *Diderot* (1847, 2 vol. in-12); de nombreux articles de critique littéraire dans *le National*; en 1837; de critique musicale dans la *Revue indépendante*, et des biographies dans le *Plutarque français*. Il a aussi arrangé pour l'Opéra-Comique une pièce de Sedaine, *On ne s'avise jamais de tout*, dont il a lui-même composé la musique.

GENOD (Michel Philibert), peintre français, né à Lyon, en 1795, étudia la peinture à l'école des beaux-arts de cette ville, sous la direction de Pierre Révoil, un des maîtres lyonnais. Il exposa au Salon, surtout de 1819 à 1839, des tableaux réguliers, et un grand nombre de ses œuvres sont placées aujourd'hui dans les églises et les musées. On cite notamment : *la Bonne mère* et *l'Enfant malade*, acquis par le duc de Berri; *un Vestibule avec des antiques*; *la Bénédiction paternelle*, au château de Saint-Cloud; *la Sœur hospitalière*; *l'Arlésienne*; *une Jeune mère pleurant son fils*; *Il est sauvé!* autre scène de tendresse maternelle; *l'Amour et Psyché*; *un Prisonnier d'État sous Louis XIII*; *le Bisaïeul*; *une Scène d'observation dans les Pyrénées* et un *Moine des Pyrénées*, acquis pour le Luxembourg; *les Adieux du* ... musée de Lyon; *saint Laurent montrant au préteur les richesses de l'Église* (1819 ...) *quantaine*, admis à l'Exposition universelle de 1855, etc.; enfin au Salon de 1857 : ... et *une Scène de l'inondation de 1856*.

M. Genod a encore exécuté, en dehors des Salons, divers sujets depuis longtemps ... *le Vieux marin*, *l'Intérieur d'une sacristie* ... *quaire*, *les Grecs combattants*, a ... duchesse de Berri (1829); *la Cuisinière* ... dans l'ancienne galerie d'Orléans; *le* ... *canton de Berne*, acheté par la Société des arts; *sainte Thérèse donnant* ... *un pauvre*, dans l'église Saint-... et *saint Polyc*... *dieux*, dans le

ville. M. Genod a obtenu, dès 1819, une médaille d'or pour l'histoire.

GENOUX (Claude), littérateur français, né à Saint-Sigismond, près de Turin, le 19 mars 1811, ı donne, dans ses *Mémoires* une autobiographie remplie des plus étranges vicissitudes. Successivement ramoneur, colporteur, mousse au long cours, commissionnaire dans les rues de Paris, aide-maçon à Marseille, il partit, à l'âge de vingt ns, pour l'Amérique, et fit deux fois naufrage. Il 'engagea comme soldat, puis comme matelot, au ervice du Pérou. De retour en France, il entra, n 1843, comme ouvrier compositeur, dans l'imrimerie Paul Dupont. Il fut compris, après le décembre, dans la liste des étrangers renvoyés ıns leur pays. Rentré à Paris en 1854, il devint ıntre-maître dans les ateliers de M. Serrière, et t spécialement chargé du tirage de *la Presse.* On a de lui : *Mémoires d'un enfant de la Savie, écrits par lui-même* (1844, in-12; 3e édit., ;1, in-4), le plus intéressant de ses ouvrages; *stoire de Savoie* (Annecy, 1852, in-12; Paris, 54, in-4); *le Bâillon d'ébène*, roman donné dans *Presse* (1856-57); *les Enfants de J. J. Rouseau* (1857, in-12): des articles et fragments poliues, notamment dans *le Patriote savoisien*, ıt il fut directeur en 1850 et dans l'*Almanach nocratique* 1851); des chansons dans les *Chants l'atelier* (1852), etc.

·ENTY DE BUSSY (Pierre), intendant milie français, ancien député, né à Choisy-le-Roi ne-et-Oise), le 28 septembre 1793, entra dans ministration, en 1820, comme élève de l'inlance. Après la révolution de Juillet, il fut ımé sous-intendant (31 décembre 1830), obtint rade d'intendant en 1839, et fut nommé chef ivision au ministère de la guerre. Les électeurs leuxième collége de Lorient l'envoyèrent à la nbre des Députés en remplacement du génértthur de La Bourdonnaye. Il y prit rang ıi les conservateurs, soutint constamment la ique extérieure et intérieure de M. Guizot, ıoussa la réforme électorale et parlementaire; retira dans la vie privée en 1848. Commande la Légion d'honneur depuis 1845, il a été ; dans la section de réserve de l'intendance iire.
a de lui : *de l'Établissement des Français la régence d'Alger* (1835, 2 vol. in-8; 2e éd., s, 1839), ouvrage couronné par l'Académie iences.

ıFFROY (Jean-Marie-Michel), acteur fran;é à Paris, vers 1820, fut d'abord ouvrier ıer. Malgré les résistances de sa famille, il gea dans une petite troupe ambulante qui ait les environs de Paris, et dans laquelle il apprentissage dramatique, en gagnant 50 fr. ois. Après avoir paru une première fois au ıse (1838), il alla jouer à Nancy et revint r à la Gaîté, dans le rôle du pompier de *la caillère.* N'ayant point encore obtenu d'enınt, il retourna en province, et fit même ur en Italie. En 1840, il parut sur le théâtre en et joua avec succès presque tous les e M. Bouffé. Enfin, il fut engagé à Paris, ınase, vers la fin de l'administration de stre-Poirson (juin 1844), et devint, sous M. Montigny, un des plus fermes appuis tre. *Rodolphe*, *l'Image*, *le Collier de le Mariage de Victorine*, *le Bourgeois de Mercadet le faiseur*, *le Démon du foyer*, *oir*, *un Mari qui n'a rien à faire*, *les ıx de ma femme*, *les Cœurs d'or*, *le Temps e Camp des bourgeoises*, etc., lui ont fourni, jusqu'en ces derniers temps, autant de succès que de rôles.

Passionné pour son art, M. Geoffroy se distingue par la franchise, le naturel, par la science des effets, et surtout par la *résistance*, qualité bien rare au théâtre, et qui consiste à apporter autant de conscience et d'efforts à la centième représentation qu'à la première soirée. Il a aussi le mérite d'avoir vaincu à la scène une sorte de bégayement qu'il conserve hors du théâtre.

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isidore), naturaliste français, fils de l'illustre Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, mort en 1844, est né à Paris, en 1805. L'exemple et les leçons de son père lui inspirèrent, dès son enfance, le goût des sciences naturelles, à l'étude desquelles il se livra avec une ardeur couronnée de précoces succès. Dès 1826, il présentait à l'Institut, un *Mémoire sur les mammifères*, et il n'avait que vingt-sept ans lorsqu'il fut élu, en remplacement de Latreille, membre de l'Académie des sciences (1833), alors présidée par son père. Il est devenu successivement professeur de zoologie au Muséum, directeur de la Ménagerie, inspecteur général, conseiller de l'Université, etc. Il est, depuis le 15 d'avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

M. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire qui a dû sans doute beaucoup à la protection, puis à la mémoire de son père, a fait aussi d'heureux efforts pour soutenir dignement son nom et justifier sa rapide élévation. Zoologiste avant tout, il s'est donné pour mission de répandre et de développer les grandes idées émises par son père, et s'est occupé de faire de la zoologie des applications utiles en multipliant les espèces d'animaux que l'homme peut fait servir à son alimentation ou à ses travaux. Avec le concours d'un certain nombre de savants et d'hommes pratiques, il a fondé la *Société impériale zoologique d'acclimatation*, qui s'est promptement étendue à la France entière et dont la présidence lui a été décernée (1855).

En dehors de cette œuvre pratique, M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire a donné à la science pure, une nouvelle classification fort savante, trop savante peut-être, aujourd'hui officiellement adoptée sans avoir, aux yeux de tous, des titres suffisants à remplacer celle de Cuvier, que de légères modifications eussent pu mettre en rapport avec les découvertes les plus récentes.

L'analyse des *Leçons de tératologie* professées par M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire au Muséum pendant l'année 1836, ont été résumées et publiées en 1 vol. in-8, par M. Victor Meunier. Ses *Leçons de Mammologie*, de la même année, ont été résumées par M. P. Gervais (1836); ses *Leçons de zoologie générale* ont été aussi publiées par M. A. Blanc (1848, in-8), et M. Payer a donné la *Classification parallélique* de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire : *Tableau synoptique avec caractères* (1845, in-plano). Il a publié lui-même : *Histoire générale et particulière des anomalies de l'organisation chez l'homme et les animaux*, ou *Traité de tératologie* (1832-1836, 3 vol. in-8 et atlas); *Essais de zoologie générale, ou Mémoires et notices sur la zoologie générale, l'anthropologie et l'histoire de la science* (1840, in-8); *Histoire naturelle des insectes et des mollusques* (1841, 2 vol. in-12 fig.); *Vie, travaux et doctrine scientifique* d'*Étienne Geoffroy Saint-Hilaire* (1847, in-8); *Catalogue méthodique du Muséum d'histoire naturelle : Mammifères, Introduction et Primates* (1851, in-8); *Domestication et naturalisation des animaux utiles* (1854), rapport général adressé, en 1849, au ministre de l'agriculture; *Histoire naturelle générale des règnes organiques, principalement étudiée chez l'homme* (1854-1857, 5 vol. in-8).

On a en outre de M. Is. Geoffroy Saint-Hilaire, plusieurs memoires, dissertations et articles insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, les *Annales des sciences naturelles*, le *Dictionnaire d'histoire naturelle*, la *Revue indépendante*, la *Revue de Paris*, etc. Il a rédigé, conjointement avec M. Brongniart et d'autres savants, l'*Histoire naturelle* pour le *Voyage autour du monde sur la frégate* la Vénus, par Dupetit-Thouars.

GEORGE V (Frédéric-Alexandre-Charles-Ernest-Auguste), roi de Hanovre, prince royal de Grande-Bretagne et d'Irlande, duc de Cumberland et de Brunswick-Lunebourg, né en Angleterre, le 27 mai 1819, est fils unique du feu roi Ernest-Auguste de Hanovre, et par conséquent cousin germain de la reine Victoria, dont la naissance le priva de l'espoir de succéder au trône d'Angleterre; mais en vertu de la loi salique qui règne en Allemagne, le prince put dès lors être considéré comme heritier présomptif du royaume de Hanovre, administré par son père au nom du roi de Grande-Bretagne. Il fut de bonne heure atteint d'une cécité qui ne fit qu'empirer malgré une opération tentée par le célèbre oculiste Dieffenbach (1840). On discuta s'il pouvait avec une telle infirmité exercer le pouvoir suprême. Le roi Ernest-Auguste eut soin de faire décider cette question en faveur de son fils, et, par une ordonnance de 1841, il établit que tous les actes présentés à la signature du futur monarque seraient lus en présence de douze témoins, et contre-signés par le secrétaire de ce comité. Durant son long séjour en Angleterre (1843), il le nomma régent, et lui laissa la couronne à sa mort arrivée le 18 novembre 1851.

A son avénement George V promit de maintenir la Constitution modérément libérale, qui avait été établie en 1848; mais dès le 24 novembre, il remplaça le ministère Münchhausen-Lindemann par le cabinet Scheele, dévoué à l'aristocratie, et qui lui-même céda la place à un cabinet encore plus réactionnaire, présidé par M. Lütcken (21 novembre 1848). Les projets de révision successivement présentés par ces divers ministères ayant été rejetés, le comte de Kielmannsegge fut mis à la tête d'un nouveau cabinet (30 juillet 1855); le lendemain la diète fut dissoute, et par ordonnance du 4 août suivant la charte de 1840 fut rétablie avec quelques modifications. Les Chambres élues se prononcèrent contre elles, de même qu'un grand nombre de fonctionnaires, ce qui constitua dans le Hanovre une sorte de crise permanente. Dans la guerre d'Orient, le roi favorisa la Russie et il s'opposa à ce que le gouvernement anglais fit recruter des troupes dans le Hanovre. George V cultive la musique avec passion, et il a eu quelque succès comme compositeur.

GEORGE-MASSONNAIS (Jean-Baptiste-Amédée), prélat français, est né à Saint-Denis de Gatine (Mayenne), le 17 avril 1805. Neveu du vertueux M. de Cheverus, archevêque de Bordeaux, il fut élevé chez les Jésuites de Sainte-Anne d'Auray et entra en 1825, au séminaire de Saint-Sulpice. Ordonné prêtre (1829), il remplit successivement à Bordeaux, les fonctions d'aumônier du Collége royal, de grand vicaire (1834), de chanoine et de curé de la métropole (1838). Ses prônes ont été, à cette époque, en grande réputation dans tout le diocèse. Lorsqu'il fut nommé à l'évêché de Périgueux (3 août 1840), il fallut l'intervention du nonce et de M. Gousset pour vaincre ses résistances. M. George-Massonnais est chevalier de la Légion d'honneur.

GEORGES (Marguerite-Georges Weymer, plus connue sous le nom de Mlle), artiste dramatique
française, est née en 1786, à Amiens, où
occupait l'emploi de chef d'orchestre. [...]
cialement pour la carrière dramatique, e[...]
dès l'âge de douze ans quelques rôles trag[...]
remarquée par Mlle Raucourt, qui lu[...]
leçons, et placée par elle au Conservatoire [...]
Grâce à la protection de Mme Louis Bona[...]
fut plus tard la reine Hortense, elle obt[...]
dre de début à la Comédie-França[...]
1802), et aborda avec un succès où princ[...]
à sa beauté majestueuse, les rôles de C[...]
de Didon et de Sémiramis. Mais, d'apr[...]
seils d'amis trop enthousiastes, entre [...]
critique Geoffroy, elle ne se contenta pl[...]
ploi des reines, et osa disputer celui de[...]
ses à Mlle Duchesnois, qui l'occupait [...]
bonheur. Cette usurpation, qui n'ét[...]
timée par l'éclat du talent, excita [...]
des scènes violentes, auxquelles [...]
sion des deux rivales, avec des [...]
tinctes, dans la troupe du théâtre.

A la veille de se montrer dans [...]
velle d'*Artaxercès* (1807), Mlle Ge[...]
Paris à l'improviste, parcourut [...]
resta plusieurs années attachée [...]
périal de Saint-Pétersbourg. En [...]
des représentations fort suivie[...]
Erfurt, devant ce parterre de [...]
avait fait à ses comédiens. Elle [...]
dans tout l'éclat de sa beauté. [...]
l'empereur l'autorisation de ren[...]
Français (1813), où, grâce au[...]
Talma, elle pénétra plus avant da[...]
l'art dramatique. Une nouvelle dis[...]
motiva son exclusion définitive de [...]
sociétaires. Après une courte exc[...]
départements et à l'étranger, elle [...]
plaisir sur la scène de l'Odéon: elle [...]
sieurs rôles importants, dans les pièce[...]
d'Arc (1825), *la Maréchale d'Anc*[...]
Fontainebleau, et celui d'Agrippine [...]
de Néron (1836).

Lorsque Harel abandonna la direct[...]
pour prendre celle de la Porte-Saint[...]
Mlle Georges l'y suivit avec une partie [...]
et y devint la principale interprè[...]
romantique. Pendant dix années, [...]
d'une obésité croissante, elle soutin[...]
les destinées chancelantes de ce thé[...]
applaudir tour à tour dans *Lucrèce B*[...]
Tudor, *la Tour de Nesle*, *Périnet Le*[...]
noir de Montlourier, etc. Depuis [...]
d'Harel (1840), elle a visité le midi [...]
et s'est montrée de temps à autre, soit [...]
soit dans les représentations à bénéfi[...]
pour elle, à Paris, jusqu'en ces der[...]
Mais aujourd'hui, Mlle Georges ne [...]
comme artiste, que l'ombre d'e[...]
nom et son souvenir n'en resteront [...]
tachés longtemps encore aux grands [...]
de la tra[...]die classique, comme [...]
drame moderne.

GEPPERT (Charles-[...]
critique allemand, né à Stettin, [...]
fit ses premières études dans [...]
père était conseiller de justice. [...]
cours les plus célèbres de philos[...]
phie à P[...], à [...] et à Berl[...]
même temps de grands progrès en [...]
la direction du [...]
mier trav[...]
en 1833, [...]
la métriq[...]
Appliqua[...]
il a comb[...]
et appuy[...]

originaux découverts par lui dans les bibliothèques de l'Allemagne, de la France et de l'Italie.

Parmi ses principaux ouvrages nous citerons : *sur le Rapport de la théorie de la métrique d'Hermann avec la tradition* (über das Verhaeltniss der Hermann'schen Theorie der Metrik zur Ueberlieferung; Berlin, 1835); *Exposé des Catégories grammaticales* (Darstellung der grammatischen Kategorien: Ibid. 1836); *sur l'Origine des poésies d'Homère* (über den Ursprung der Homerischen Gesaenge; Leipsick, 1840, 2 vol.); *sur le Proscenium et l'orchestre dans l'ancien théâtre grec* (über die Eingaenge zum Proscenium und der Orchestra des alten griech. Theaters; Berlin, 1842); *sur la Représentation de la Médée d'Euripide à Athènes* (über die Aufführung der Medea des Euripides zu Athen; Leipsick, 1843); *l'Ancien théâtre grec* (die altgriechische Bühne; Ibid. 1843).

En même temps, M. Geppert entreprenait de jouer avec une troupe d'étudiants les principales pièces de Plaute et de Térence sur le théâtre de Leipsick; il fit particulièrement représenter avec un grand succès les suivantes : *Captivi*, *Trinummus*, *Menæchmi*, *Curculio*, *Rudens*, *Adelphi*. Il avait auparavant fait une traduction allemande destinée à être distribuée aux spectateurs.

On doit encore à ce savant quelques dissertations : *sur le Code ambrosien et son importance pour la critique de Plaute* (über den Codex ambrosianus, etc.); *de l'Histoire de la critique de Térence* (zur Geschichte der terentianischen Textes-kritik (1832), dans les *Archives de philologie et de pédagogie*, enfin un ouvrage historique, intitulé : *Chronique de Berlin* (Chronik von Berlin; Berlin, 1837-1842, 3 vol.).

GÉRARD (François-Antoine-Christophe), général français, est né à Nancy, le 25 juillet 1786. Engagé volontaire en 1804, au 62e régiment d'infanterie, il fit les campagnes de 1805 à 1809 en Autriche, en Prusse et en Pologne, et se signala par son intrépidité aux batailles d'Essling et de Wagram, où il fut blessé. Aide de camp du général Pouget, en 1809, et capitaine en 1812, il prit en cette qualité à la guerre de Russie, et sa conduite à Polotsk, où il fut mutilé sous ...busier, le fit citer à l'ordre du jour de l'armée. Forcé par l'état de sa santé de regagner la France, il se couvrit de gloire dans la campagne de 1814; le 12 février, à la tête d'un bataillon de grenadiers, il soutint pendant douze heures la défense du pont de Nogent; le 17, il enleva à la baïonnette le village de Mormans, et au mois de ... il fit lever le troisième siége de Soissons, dont il resta le commandant supérieur jusqu'à l'époque du licenciement général.

Rappelé au service en 1821 comme colonel du ...e ligne, M. Gérard ne tarda pas, à cause de ses opinions bonapartistes, à être mis au traitement de réforme (1823). Il reçut, en 1829, la mission d'aller présider à l'organisation de l'armée grecque, fut ensuite attaché au quartier général de la brigade française qui opérait en Morée et rendit les plus grands services à la cause des Hellènes, qui voulurent, en reconnaissance, l'investir des fonctions de général en chef.

Après la révolution de Juillet, il se distingua au siége d'Anvers, fut promu au grade de maréchal de camp (9 janvier 1833) et autorisé en même temps à servir dans l'armée belge, où il commanda pendant six ans une brigade d'infanterie. Rentré en France, il fut nommé, en 1839, commandant de la Seine-Inférieure, et, se trouvant à ce poste lors du 24 février 1848, il réprima avec vigueur les troubles qui ensanglantèrent Rouen au mois de mars. Général de division en juin suivant, il reçut, en 1849, le commandement de la 14e division militaire, et exerça en outre, à deux reprises, les fonctions d'inspecteur général. — Il était, depuis 1851, porté sur le cadre de réserve, quand il mourut à son château des Ormes (Eure-et-Loir) le 23 décembre 1856.

GÉRARD (Cécile-Jules-Basile), officier français, surnommé *le Tueur de lions*, est né à Pignans (Var), le 14 juin 1817, et s'engagea, en 1841, comme volontaire, dans le corps des spahis. Doué d'une intrépidité à toute épreuve, en même temps que d'une sûreté de tir remarquable, il semble avoir goûté un âpre plaisir à traquer pendant onze années les lions qui dévastaient plusieurs cercles de notre colonie d'Algérie. Les vingt-cinq lions qu'il a abattus dans cet intervalle lui ont valu le nom de *Terrible Franc*, chez les Arabes. En 1855, il est revenu en France avec le grade de sous-lieutenant, et a reçu peu après la croix d'honneur. Il a continué depuis, soit par ses nombreux amis, soit par lui-même, à entretenir l'intérêt romanesque qui s'attache à son nom, et a publié : *la Chasse au lion* (1855, in-18; 2e édition, 1856), et dans le *Moniteur*, *le Tueur de lions*, réimprimé en volume, dans la *Bibliothèque des chemins de fer* (3e édit., 1858). Il a paru, dès 1847, sous le nom d'Alfred Poissonnier, une brochure intitulée : *Gérard, le tueur de lions.*

GÉRARD (Henri), littérateur français, neveu du célèbre peintre de ce nom, né à Paris, vers 1795, dut à cette parenté d'être attaché, sous M. de Cailleux, au musée du Louvre. Il y a complété, jusqu'en 1848, de longues recherches sur les travaux de son oncle, et a publié, en 1852, l'importante collection intitulée: *Œuvre du baron François Gérard, avec Notice et Éclaircissements* (3 vol. in-fol.). Il prepare aussi la publication de lettres et manuscrits dont il est dépositaire.

GÉRARD (Louis-Alphonse), graveur français, né à Paris, en janvier 1820, fit d'abord de la peinture. Mais son père, aujourd'hui chef de division au ministère de la justice, ayant voulu qu'il étudiât la gravure sur bois, les conseils et l'amitié de Tony Johannot l'engagèrent de plus en plus dans cette voie alors nouvelle. Il suivit l'atelier de Porret et se fit connaître, deux ans plus tard, par les gravures des *Scènes populaires*, d'après les dessins de M. Henri Monnier (1838). Il a depuis travaillé fréquemment avec M. Bara, et exposé avec ce dernier, au Salon de 1848, ainsi qu'à l'exposition de l'industrie, en 1844. Ses principaux bois, exécutés en dehors des expositions annuelles, appartiennent à d'importantes publications telles que : le *Musée des familles*, dont il dirige seul aujourd'hui la partie artistique; l'*Histoire des peintres*, *l'Artiste* où il a surtout reproduit les paysages de nos premiers maîtres modernes; *l'Illustration*, le *Magasin pittoresque*, et une foule de publications illustrées par nos meilleurs dessinateurs. Il a eu quelques années la spécialité des *Gavarni*.

GÉRARD (Pierre-Auguste-Florent), jurisconsulte belge, né à Bruxelles, le 19 juillet 1800, et fils du directeur de l'Académie royale, mort en 1814, fit son droit dans cette ville et y fut reçu avocat. Nommé le 31 décembre 1838, substitut de l'auditeur général du parquet de la Cour militaire, il est décoré de l'ordre de Léopold.

On a de lui : *Essai sur les causes de la révolution brabançonne* (Anvers, 1833, in-8); *Mémoires et documents* relatifs à l'histoire des mêmes faits (Bruxelles, 1843, 2 vol. in-8); *Manuel de justice militaire* (1839, in-18), *la Barbarie franque et la civilisation romaine* (1844, in-18), études histo-

riques; *Histoire de la législation nobiliaire de Belgique* (1846); *Corps de droit pénal militaire* (1847), *la Liberté et son influence sur les destinées politiques de l'Europe* (1848); *Histoire des races humaines de l'Europe* (1849); de nombreux articles dans *la Sentinelle*, dont il fut rédacteur de 1824 à 1828; des *Pétitions*, *Lettres* et *Mémoires* sur des questions de jurisprudence et de nationalité (1828 à 1855).

GÉRARD DE NERVAL (Gérard Labrunie, dit), littérateur français, né à Paris, le 21 mai 1808, et fils d'un officier de l'Empire, fit ses classes au collége Charlemagne, et débuta dans la carrière littéraire par quelques odes *nationales* et une traduction de *Faust* (1828, in-18) très-goûtée de Gœthe. D'autres traductions allemandes, une comédie en trois actes jouée à l'Odéon, *Tartufe chez Molière*; deux autres pièces, *le Prince des sots* et *Charles VI*, qui ne furent pas jouées, mais où l'on trouva un talent très-remarquable, lui firent, à vingt ans, une véritable réputation. Vers 1830, il contracta avec une de ses amies d'enfance, très-connue au théâtre sous le nom de Jenny Colon, une liaison qui, heureuse ou malheureuse, a exercé sur toute sa vie une influence décisive. Quand elle mourut, dix ans après, il abandonna le feuilleton dramatique de *la Presse*, qu'il partageait avec M. Théophile Gautier, et se livra à son goût pour les voyages. Il reprit son feuilleton en 1844, mais pendant dix années, de 1840 à 1850, on put constater dans son existence littéraire et dans son activité de production une lacune qui atteste les orages de sa destinée. Une recrudescence d'imaginations s'était manifestée chez lui lorsqu'il fut atteint d'une aliénation mentale dont les accès périodiques aboutirent à un suicide. Le 24 janvier 1855 il fut trouvé pendu dans une des rues les plus obscures du quartier de l'hôtel de ville, la rue de la Lanterne, aujourd'hui supprimée. Cette fin tragique attacha pour longtemps à son nom un douloureux intérêt. Trois années auparavant il avait, à ses intervalles de lucidité, analysé l'état de son esprit dans un livre fantastique intitulé : *les Illuminés, ou les Précurseurs du socialisme* (1852, in-18).

Talent sobre et mesuré, Gérard de Nerval a su allier aux plus riches fantaisies de l'imagination une précieuse simplicité de style. Il a donné au théâtre : *Piquillo* (1837), opéra-comique en trois actes, en collaboration avec A. Dumas; *l'Alchimiste* (1839), drame en cinq actes et en vers, avec le même; *Leo Burckart* (1839), drame en cinq actes et en prose; *les Monténégrins* (1849), opéra-comique, avec M. Alboize; *le Chariot d'enfant* (1850), drame en cinq actes, avec M. Méry; *l'Imagier de Harlem, ou la Découverte de l'imprimerie* (1852), avec MM. Méry et B. Lopez; et en dernier lieu *Misanthropie et repentir* (1855), drame en cinq actes traduit de Kotzebuë pour le Théâtre-Français.

Parmi ses autres œuvres il faut citer : *Élégies nationales et satires politiques* (1827, in-8); *Scènes de la vie orientale* (1848-1850, 2 vol. in-8), réimprimées sous le titre de *Voyage en Orient*, son meilleur ouvrage; *Contes et facéties* (1852, in-18); *Lorely, souvenirs d'Allemagne* (1852 et 1855, in-18); *Petits châteaux de Bohême* (1853, in-18), ouvrage qui fait bien comprendre les goûts aventureux de son auteur; *les Filles du feu* (1854 et 1856, in-18); *Aurélie, ou le Rêve et la vie* (1855); *la Bohême galante* (1856, in-18), recueil de nouvelles, d'études et d'articles déjà publiés séparément; *le Marquis de Fayolle* (1856, in-18), avec M. Édouard Georges, etc.

On doit encore à Gérard de Nerval, qui s'est caché sous les pseudonymes d'*Aloysius*, *Beuglant*, *Fritz*, *lord Pilgrim*, etc., des articles surtout des impressions de voyages dans plusieurs journaux et revues, tels que la Revue des *Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, l'Illustration, *Figaro*, *la Presse*, *le Constitutionnel*, et dans le *Monde dramatique*, dont il fut le fondateur qu'il a dirigé pendant sept années (1835- tomes I-X).

GÉRARDIN (N. V. Auguste), médecin fra[nçais], membre de l'Académie de médecine, né à N[…] le 15 février 1790, fit ses études spéciales à [Pa]ris, y fut reçu docteur en 1814 avec une [thèse] remarquable sur *les Gaz intestinaux*, [...] agrégé en 1824, fut attaché à divers hô[pitaux] en dernier lieu, à la Maternité. Décoré [...] il appartient à un grand nombre de soci[étés sa]vantes, et depuis 1824 à l'Académie, [...] pli plusieurs fois les fonctions de secrét[aire].

On a de M. Gérardin : *Mémoires sur la* [fièvre] *jaune* (1820, in-8), qu'il déclare co[ntagieuse]; *Cours de pathologie générale* (1826, [...]) professé à l'École pratique; *du Choléra* [...] *en Prusse et en Autriche* (1832, in-8, [...]) fait en collaboration de M. Gaimard [...] valu une médaille de l'Académie [...] *Rapports* importants à l'Académie [...] des *Communications*, encore iné[dites].

GERBET (Olympe-Philippe), pr[élat français], est né à Poligny (Jura), le 3 février [...] prêtre sous la Restauration et [...] de Paris, il fut tour à tour vicaire [...] M. Affre et de l'évêque d'Amiens et [...] 9 décembre 1853, au siége épiscopal de [Perpi]gnan. Il est, depuis 1852, chevalier de [la Légion] d'honneur.

M. Gerbet a écrit plusieurs ouvrages de [...] et de controverse qui lui ont donné dans [...] une assez grande autorité, entre autres [...] *trines philosophiques sur la Certitude* [...] considérées dans leurs rapports avec [...] ments de la théologie; *du Dogme* [...] *piété catholique* (1829, in-12; 4e édit. [...]) duit en espagnol par don E. de Ochoa; *de* [...] *verse chrétienne depuis les premiers* [...] in-8); *Conférences de philosophie catho[lique]* 1834, in-8); *Esquisse de Rome chrétienne* [...] 1850, 2 vol. in-8); *Livre de* [...] (1854), etc.

GERDY (Pierre-Nicolas), médec[in français], membre de l'Académie impériale, [...] (Aube), le 1er mai 1797, fit ses études [...] 1813 à 1816. Pendant les Cent-Jours [...] une compagnie d'artilleurs volontaires [...] l'École de médecine, et montra de [...] rel bouillant dont il a donné tant de [...] désastre de Waterloo le ramena à [...] favorite. Il échoua, en 1815 et 18[...] cours pour l'internat dans les hôp[itaux] ayant obtenu l'accessit unique d'an[atomie à la Fa]culté de médecine, il fut autorisé [...] vingt ans, à faire un cours public [...] l'hôpital de la Charité. Nommé aide [...] il devint en 1820, par le concours [...] raliste au Muséum.

En 1823, M. Gerdy aîné se fit rec[evoir docteur] en médecine avec une thèse inau[gurale sur la] *Contexture de la langue et du* [...] année il publia un *Essai d'analyse* [...] *fication naturelle des phénomènes de* [...] en 1824 agrégé à la Faculté, il fut [...] 1825, chirurgien des hôpitaux de P[aris] il passa comme chirurgien en sec[...] et en 1831, c[...] Louis. Après [...]

chaire de physiologie, il obtint celle de pathologie externe, sur la recommandation même de Dupuytren (1833).

Cette position était déjà justifiée par plusieurs des importants travaux que l'on doit à M. Gerdy, et parmi lesquels nous citerons : *Traité de l'anatomie des formes appliquée aux beaux-arts et à la chirurgie* (1826, in-8) : *Physiologie médicale, didactique et critique* (1832, 2 part. in-8), ouvrage inachevé : *des Polypes et de leur traitement* (1833) ; *Traité des Bandages* (1836 ; 2e édit. augmentée, 1837-1840, 2 vol. in-8) ; *Lettres à M. Velpeau* (1844, in-8) ; *Recherches historiques et pratiques sur l'œil* (1844, in-8) ; *Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence* (1846, in-8) ; *Chirurgie pratique complète* (1850-1855, 3 vol. in-8), divisée en plusieurs monographies ; ainsi qu'un nombre considérable de mémoires lus à l'Académie et d'articles importants insérés dans les journaux de médecine.

Également versé dans les diverses branches de son art, praticien habile, physiologiste supérieur, M. Gerdy était regardé comme le premier orateur de l'Académie. Exercé de bonne heure à porter la parole en public, dans une conférence qu'il avait fondée avec MM. Demarais, Isidore Bourdon et Ségalas, il mettait dans son éloquence une chaleur qui allait jusqu'à lui occasionner des étourdissements. D'une fermeté de conviction qui égalait son opiniâtreté au travail, il fit dans l'Académie une opposition soutenue à M. Orfila sur la question médico-légale de l'arsenic, et prit une part très-vive à la discussion sur les nerfs sensitifs et moteurs.

M. Gerdy se présenta, en 1842, aux électeurs de Bar-sur-Seine, comme candidat à la députation, et, malgré son écrit de circonstance *sur la Politique électorale*, ne fut pas élu. Plus heureux en 1848, il fut nommé le cinquième sur sept, représentant de l'Aube à l'Assemblée constituante. Il vota en général avec la droite et se fit remarquer un jour par la vivacité de ses attaques contre les inspecteurs d'aliénés. Non réélu à l'Assemblée législative, il se renferma dans ses travaux de l'Académie et de la Faculté, où son indépendance et sa franchise lui avaient fait beaucoup d'ennemis. — Le docteur Gerdy est mort au mois de mars 1856.

GERDY (Isidore-Vulfranc), médecin français, né vers 1810, est frère du précédent. Il fit ses études spéciales à Paris, fut reçu docteur en 1837 et devint peu de temps après agrégé libre à la Faculté. Il est inspecteur des eaux d'Uriage près Grenoble et correspondant de l'Académie de médecine depuis 1840. On a de lui des recherches sur les *Propriétés des eaux d'Uriage* (1838, in-8), *sur la Résection des extrémités articulaires des os* (1839, in-8), *sur l'Analyse des eaux minérales sulfureuses* (1843), etc.

GERHARD (Édouard), célèbre archéologue allemand, né à Posen, le 29 novembre 1795, étudia à Breslau et à Berlin, et eut successivement pour professeurs Heindorf, Schneider et Boeckh. Agrégé à l'université de Breslau, il obtint bientôt le titre de professeur, qu'une maladie d'yeux le força d'abandonner. Ayant fait en Italie un premier voyage, il y trouva tant de sujets d'études et d'observations, qu'il se fixa pendant quinze ans à Rome. Il y déploya une activité incessante pour l'avancement de l'étude des antiques. Pénétré de la nécessité de réunir les connaissances éparses sur ce sujet pour en tirer un véritable système scientifique, il proposa de fonder des sociétés archéologiques, d'établir une vaste correspondance entre les savants et de reproduire par gravures, accompagnées de descriptions détaillées, toutes les antiquités connues.

Les circonstances favorisèrent ce projet. Le vicomte de Cotta (voy. ce nom), propriétaire d'une des plus grandes librairies de l'Allemagne, s'intéressa d'abord vivement à ces idées qui trouvèrent leur réalisation à propos des fouilles que le prince Lucien Bonaparte fit faire, en 1828, et surtout lors du voyage du roi actuel de Prusse en Italie. M. Gerhard, qui accompagna ce dernier à Naples, obtint de lui qu'il se fît le protecteur d'une grande société archéologique, fondée alors à Rome par MM. Gerhard, Bunsen, Panofka, le duc de Luynes, Millingen et autres archéologues distingués sous le nom d'*Instituto di Correspondenza archeologica*. Lui-même la dirigea avec succès jusqu'en 1837. Il retourna alors en Prusse et fut nommé archéologue au Musée royal, professeur à l'université et membre de l'Académie des sciences de Berlin. Il est correspondant de l'Institut de France.

Au commencement de son séjour à Rome, M. Gerhard collabora à la grande *Description de la ville de Rome* de Platner, dont Niebuhr avait eu le premier l'idée, et que M. Bunsen dirigeait alors. Il entreprit d'exécuter pour cet ouvrage un travail qui, sous le titre *de Scriptores de regionibus Urbis*, devait comprendre toutes les sources de la topographie de l'ancienne Rome, mais qui malheureusement resta inachevé. Il a remis les documents qu'il avait réunis, entre les mains de M. Urlichs.

Parmi les nombreux travaux que l'on doit à M. Gerhard, nous mentionnerons d'abord : les belles et grandes collections de gravures publiées sous le titre d'*Antiques* (Antike Bildwerke : Stuttgart, 1827-1844 ; in-folio avec 140 gravures) ; *Choix de peintures sur des vases grecs, plus particulièrement sur des vases étrusques* (Auserlesene griechische Vasenbilder, etc. ; Berlin, 1839-1847, 3 vol. avec 140 gravures coloriées), ouvrage qui continue à paraître et dont le XLIVe cahier a été publié en 1855 ; *Miroirs étrusques* (Etruskische Spiegel ; Ibid. 1839-45, 2 vol. avec 240 gravures) ; *les Coupes grecques et étrusques du musée de Berlin* (die griech. und etrusk Trinkschaalen ; Ibid., 1843, gr. in-folio) formant une des publications les plus soignées de l'auteur ; *Vases étrusques et campaniens* (Etruskische und campanische Vasenbilder ; Ibid., 1843, avec 31 grav.) ; *Vases Apuliens* (Ibid., 1846 avec 21 grav.) ; *Coupes et vases* (Trinkschaalen und Gefaesse ; Ibid., 1848-1850, 2e série avec 37 planches).

Il faut citer ensuite les ouvrages descriptifs de M. Gerhard, entre autres : *les Antiques de Naples* (Neapelsantike Bildwerke ; Stuttgart, 1828, 1er vol.), auxquels Panofka a collaboré et qui contiennent la description des antiques du musée de Naples ; *Rapporto intorni i vasi volcenti* (Rome, 1831), comprenant l'énumération de plusieurs milliers d'antiques grecs trouvés dans des fouilles de tombeaux étrusques ; la description du *Musée du Vatican*, en collaboration avec Platner, et qui fait partie de l'ouvrage déjà cité plus haut ; *Description de la ville de Rome* (2e vol.) ; la description du *Musée de Berlin* dans les deux ouvrages suivants : *Antiques de Berlin* (Berlins antike Bildwerke ; Berlin, 1834, 1er vol.) ; *Antiques de Berlin nouvellement acquis* (Neuerworbene antike Bildwerke ; Ibid., 1836-1840, cahiers 1-3).

M. Gerhard a fourni en outre une très-active collaboration à plusieurs recueils et revues périodiques. On trouve de nombreux articles de lui dans les *Annali* de l'Institut archéologique de Rome (depuis 1829) ; le *Journal archéologique* (depuis 1843) ; la *Gazette littéraire* de Halle (1834-1838) ; la *Gazette archéologique* de Berlin (1843 et suiv.) ; les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, les *Programmes* de la Société archéologique de

[illegible]

. M. Gérôme a successivement exposé : [illegible] *Grecs excitant des coqs*, [illegible] *et saint Jean*, *Anacréon*, *Bacchus* [illegible] ; *Bacchus et l'Amour ivres*, un [illegible], *un Souvenir d'Italie* [illegible] ; *Pæstum* [illegible] du vase commémoratif de l'Exposition [illegible] en 1851, commandée par le [illegible] pour la manufacture de Sèvres ; [illegible] *Étude de chien* [illegible] ; *un Gardeur* [illegible], *un Pifferaro*, *le Siècle d'Auguste et* [illegible] *de Jésus-Christ*, grande toile historique [illegible] osition universelle de 1855, accueillie [illegible] aussitôt acquise par l'État ; *la Sortie* [illegible], l'un des principaux succès de l'an[illegible] *es égyptiennes*, *Memnon et Sésostris*, [illegible] de son dernier voyage (1857). Il [illegible] en outre, pour l'Exposition univer[illegible] les figures, grandeur naturelle, [illegible] ations qui entourent le phare modèle [illegible] transept du palais. En dehors des [illegible] peint enfin pour la ville de Paris, [illegible] chapelles de l'église Saint-Séverin, [illegible] *rseille et la Mort de saint Jérôme*, [illegible] *saint Martin coupant son manteau*, [illegible] ncien réfectoire de Saint-Martin-des-[illegible] othèque des Arts et Métiers), et un [illegible], *une Lionne rencontrant un jaguar*, [illegible] à M. Théophile Gautier.

[illegible] a obtenu une 3e médaille en 1847,

[illegible]

GERSTAECKER [illegible]

[illegible] les deux Amériques [illegible] pour la B[illegible] V et XVIII, 18[illegible], et [illegible] destinés à servir de [illegible] *ges autour du monde* [illegible] sick, 1847-1848, 6 vol. [illegible] *allemands* [illegible] und Schicksale; [illegible] (Nach Amerika; [illegible]) le roman américain [illegible] *kers et ses mystères* [illegible] Geheimnisse; Leipzick, [illegible] composé d'après des [illegible] *des forêts vierges* [illegible] Ibid., 18[illegible]. Plusieurs de ses [illegible] duits dans la *Bibliothèque des* [illegible] *étrangers*.

GERUZEZ (Eugène), [illegible] Reims, le 6 janvier 17[illegible], est [illegible] fils, comme l'indique par [illegible] *générale*, d'un ancien [illegible] 1794 des ord[illegible] mière École

le Reims, et se fit connaître par plusieurs ouvrages. Il entra lui-même, en 1819, à l'École normale qui fut licenciée deux ans après. Reçu agrégé des lettres pour les colléges en 1828, docteur dix ans plus tard (1838), et agrégé de facultés en 1840, il a occupé la glorieuse suppléance de M. Villemain dans sa chaire de littérature à la Sorbonne, pendant dix-neuf ans (1833-1852). En la quittant, il a été appelé aux fonctions de secrétaire de la Faculté des lettres de Paris. M. Geruzez est depuis le mois d'avril 1844 chevalier de la Légion d'honneur.

On a surtout de lui: *Histoire de l'éloquence politique et religieuse en France aux* XIV*e*, XV*e* XVI*e siècles* (1837-38, 2 vol. in-8), recueil de leçons; *Essais sur l'éloquence et la philosophie de saint Bernard* (1839, in-8), thèse; *Essais d'histoire littéraire* (1839, in-8), réunion d'articles du *Dictionnaire de la conversation*; *Nouveaux essais d'histoire littéraire* (1845, in-8), ouvrage couronné en 1846 par l'Académie française, et réuni, en 1853, au précédent, sous le titre d'*Essais*, etc. (2 vol. in-12); *Histoire de la littérature française, jusqu'en* 1789 (1852, in-8). M. Geruzez a donné en outre un certain nombre d'ouvrages élémentaires: *Cours de philosophie* (1833, 5e édit., 1846); *Leçons de mythologie*, faisant partie du *Cours complet d'éducation pour les filles* (1846, gr. in-8); *Cours de littérature*, pour le baccalauréat (1846, tirages annuels); diverses éditions classiques, enfin de nombreux articles dans divers recueils littéraires, politiques ou journaux: la *Revue française*, la *Revue britannique*, *le National*, *le Constitutionnel*, *le Moniteur*, le *Journal* et la *Revue de l'instruction publique*, *le Lycée*, etc.

GERVAIS [de Caen], médecin et administrateur français, né à Caen, en 1790, étudia d'abord la médecine sous Lisfranc, fut reçu docteur à Paris en 1827, et acheta peu après une charge de *médecin* des écuries du roi. Sous le gouvernement de Juillet, il fut un des premiers à manifester des opinions républicaines, fonda, avec Trélat, Ad. Blanqui, A. Thouret, Raspail, la Société des Amis du peuple, et fut condamné, pour manque de respect aux juges, dans le *Procès des quinze*. L'un des membres actifs de l'Association pour l'instruction du peuple, laquelle se refusait à demander l'autorisation du ministère, il fut arrêté au milieu d'un cours d'hygiène, condamné de nouveau. Il est mêlé à tous les événements politiques de cette première histoire de dix ans. En 1839, lors du premier mouvement des chemins de fer, il devint administrateur des houilles de Chanay-Saint-Étienne, et ensuite la gestion des mines de la Loire, qu'il garda jusque dans ces dernières années, en participant à diverses autres entreprises industrielles.

En 1848, M. Gervais (de Caen) reparut un moment sur la scène politique, devint préfet de police (24 octobre), et quitta ce poste après l'élection du 10 décembre. Associé peu après à M. Ad. Blanqui dans l'administration de l'École supérieure du commerce, il l'a remplacé à sa mort, en février 1854, comme directeur privilégié de l'établissement.

GERVAIS (Paul), naturaliste français, né à Montpellier vers 1793, vint à Paris, suivre les cours du Muséum, où il fut d'abord aide-naturaliste, et retourna en 1841 à la Faculté des sciences de Montpellier, dont il est aujourd'hui le doyen. Il a figuré sur plusieurs listes récentes de candidats à l'Académie des sciences.

On a de lui: *Atlas de zoologie* (1844, in-8), ou collection de 100 planches d'animaux, classés selon la méthode de Blainville; *les Achères, phrynéides, scorpionides* (1844, 3 vol. in-8), dans l'*Histoire naturelle* du baron Walckenaer, ouvrage complété plus tard par un quatrième volume sur les *Insectes aptères* (1847); *Zoologie et paléontologie française* (1850, in-4); des articles insérés dans le *Dictionnaire des sciences naturelles*, *le Jardin des plantes*, *un Million de faits*, *Patria*, etc.

GERVINUS (Georges-Godefroid), célèbre historien et homme politique allemand, né à Darmstadt (Hesse-électorale), le 20 mai 1805, fut d'abord destiné au commerce, et reçut une éducation professionnelle. Après être resté quelque temps comme caissier dans une grande maison de Darmstadt, il se sentit tout à coup une vocation impérieuse pour les travaux d'érudition, et recommença, presque seul, ses études très-incomplètes. En 1826, il suivit les cours de l'université de Heidelberg, surtout celui d'histoire de Schlosser, entra, en 1828, comme professeur dans une institution de Francfort-sur-le-Mein, retourna prendre ses grades à Heidelberg, et prépara plusieurs cours qu'il ne professa point. Il partit pour l'Italie, où il passa plusieurs années dans les bibliothèques, prenant des notes et recueillant les matériaux des travaux qu'il allait bientôt faire paraître.

M. Gervinus publia d'abord un *Coup d'œil sur l'histoire des Anglo-Saxons* (Geschichte der Angelsachsen im Ueberblick; Francfort, 1830), et un volume d'*Écrits historiques* (Historische Schriften; Ibid., 1833), qui révélèrent un écrivain et un historien de premier ordre. A son retour d'Italie, en 1835, il fut nommé professeur adjoint et, l'année suivante, titulaire d'histoire et de littérature à Gœttingue. Étroitement lié dès lors avec M. Dahlmann (voy. ce nom) il rédigea en 1837, avec lui et avec les autres professeurs de l'université, cette fameuse protestation qui eut pour résultat l'expulsion de la plupart des signataires.

Après un séjour de quelques mois à Darmstadt et à Heidelberg, M. Gervinus entreprit un second voyage en Italie (1838). De retour en Allemagne, il obtint, en 1844, le titre de professeur honoraire de l'université de Heidelberg, où il fit des cours qui excitèrent un véritable enthousiasme. C'est aussi l'époque des grandes publications qui ont le plus contribué à sa réputation, et dont voici la liste: *Histoire de la littérature poétique des Allemands* (Geschichte der poetischen Nationalliteratur der Deutschen; Leipsick, 1835-1838, 3 vol.; 3e édit., 1846-1848), ouvrage capital auquel il faut rattacher: *Nouvelle histoire de la littérature poétique des Allemands* (Neuere Geschichte der poetischen, etc.; Ibid., 1840-1842, 2 vol.; 3e édit., 1852): dans ces travaux, M. Gervinus essaye de prouver que les phases du développement de la poésie coïncident pour tous les peuples, et particulièrement pour l'Allemagne, avec les progrès de la civilisation et de la société; *Manuel de l'histoire de la littérature poétique de l'Allemagne* (Handbuch der Geschichte der poetischen etc.; Leipsick, 4e édit., 1849), chef-d'œuvre d'exposition rapide et de précision; *Principes de l'Histoire* (Grundzüge der Historik; Ibid., 1837); *de la Correspondance de Gœthe* (über den Gœthschen Briefwechsel; Ibid., 1836); *Petits écrits historiques* (Kleine historische Schriften; Carlsruhe, 1838); *Gudrun*, poëme épique et didactique, destiné à recommander les antiquités de l'Allemagne comme le plus fécond de tous les sujets de poésie; enfin, un essai humoristique et philosophique, intitulé: *Histoire de l'Art de boire* (Geschichte der Zechkunst).

En 1845, M. Gervinus, alors professeur à Hei-

delberg, voulut servir, en se mêlant à la politique de son pays, les idées libérales dont il s'était fait l'apôtre dans ses livres. Prenant pour but l'émancipation des classes populaires par le progrès des lumières et de la liberté, il traça sa ligne de conduite dans une brochure intitulée : ***Mission des catholiques allemands*** (Mission der Deutsch-katholiken; Heidelberg, 1845). L'année suivante (juillet 1846), il rédigea, à propos de la question des grands-duchés de Schleswig et de Holstein, la fameuse adresse d'Heidelberg. Le manifeste du gouvernement prussien (février 1847) lui inspira une seconde brochure intitulée : *la Constitution prussienne et le manifeste du 3 février* (die preuss. Verfassung und, etc., etc.), où il réclame la solution prompte et pacifique de la question. Au mois de juillet de la même année, il fonda, de concert avec MM. Mathy, Mittermaier et Haeusser, la *Gazette Allemande* (Deutsche Zeitung) qui devint l'organe du parti constitutionnel allemand, et qui vit, en 1848, la plupart de ses écrivains arriver au pouvoir. M. Gervinus, qui en fut le rédacteur en chef jusqu'au mois d'août, exerça à cette époque une notable influence sur les destinées de l'Allemagne, et eut une grande part à la Constitution de 1848. Envoyé à la Diète par la confiance des villes hanséatiques, il se distingua au sein du comité des dix-sept et fut élu membre de l'Assemblée nationale par un cercle de la Saxe prussienne. Il monta peu à la tribune, mais montra une égale activité dans son journal et dans les bureaux de l'Assemblée. Des dégoûts et des fatigues lui firent prendre un congé au mois d'août 1848. Après avoir voyagé jusqu'au mois de décembre, il revint se mêler aux débats orageux de la Constitution, jusqu'à ce que, prévoyant l'issue de la révolution, il se retirât définitivement de la Chambre. Lors de la guerre du Schleswig-Holstein (juillet 1850), il fut envoyé en Angleterre; il fit d'inutiles efforts en faveur des duchés, et reprit à Heidelberg, ses travaux.

M. Gervinus a publié dans ces derniers temps deux ouvrages d'une haute importance : une vaste étude sur *Shakspeare* (Leipsick, 1849-1850, 4 vol.; 2ᵉ édit., 1850), et une *Histoire de la poésie allemande* (Geschichte der deutschen Dichtung; Ibid., 1853, 5 vol.).

GESELSCHAP (Édouard), peintre hollandais, né le 22 mars 1814, à Amsterdam, où ses parents s'étaient retirés pendant le blocus de Wesel, vint étudier à l'Académie des beaux-arts de Dusseldorf, et se fit le peintre des enfants et des petites scènes de la famille. Toutefois, ses premiers essais appartenaient à la peinture religieuse, historique ou romantique. Tels sont : ***Ensevelissement du Christ; Adoration des Mages; Faust dans son laboratoire; Gœtz de Berlichingen devant le conseil de Heilbronn; la Mort de Valentin; Roméo et Juliette dans le tombeau; Deux jeunes filles se costumant pour le bal; Procession sortant de la cathédrale;*** enfin deux œuvres magistrales, dont les sujets sont empruntés à la guerre de Trente ans : ***le Cadavre de Gustave-Adolphe retrouvé sur le champ de bataille de Lutzen***, et ***Partisans faisant ripaille aux flambeaux dans une vieille église.***

Après avoir encore donné quelques toiles dans le même genre, l'artiste abandonna la grande peinture, et déploya un talent supérieur dans les petites scènes de genre de la vie allemande; ***le Petit Jésus, la Fête de la Saint-Nicolas, la Famille du bûcheron, une Jeune femme à son rouet, le Vieillard lisant la Bible à sa fenêtre au coucher du soleil, la Jeune fille se parant devant son miroir des bijoux de sa mère, le Grand-père berçant son petit-fils, l'Arbre de Noël***, etc., sont des toiles pleines de vie et d'imagination, d'un [illegible] ment doux, d'un coloris savant, et surtout d'une grande richesse d'effets de lumière. L'artiste [illegible] tant à multiplier ces derniers qu'il a réuni [illegible] leil qui se couche, la lune qui se lève, et la [illegible] qu'on allume, dans un même tableau.

On loue beaucoup M. Geselschap d'avoir [illegible] couvert l'excellent peintre Mintrop (voy. ce nom) [illegible] l'avoir soutenu, encouragé; leur amitié, [illegible] devenue proverbiale, a d'ailleurs contribué [illegible] célébrité commune des deux artistes que la [illegible] tique allemande aime à appeler les Dioscures.

GESNER (Abraham), géologue américain, né au commencement du siècle à Cornwallis, [illegible] Nouvelle-Écosse. Son père, le colonel [illegible] un des *loyalists* anglais qui s'éloignèrent [illegible] après la proclamation de l'indépendance. [illegible] enfance, il manifesta la plus vive ardeur pour [illegible] tude des sciences naturelles : sa réputation [illegible] géologue ne tarda pas à se répandre, et à [illegible] reprises les Chambres des possessions [illegible] ques de l'Amérique du Nord lui confièrent [illegible] sion de reconnaître des gisements [illegible]

Au nombre de ses ouvrages [illegible] faut mettre en première ligne : ***[illegible] logie de la Nouvelle-Écosse*** et ***[illegible] trielles de la Nouvelle-Écosse***. Le [illegible] de guide à sir Ch. Lyell dans l'exploration [illegible] faite de cette contrée; il a été trouvé d'une [illegible] titude scrupuleuse.

M. Gesner est aussi un habile chimiste [illegible] extrait d'une espèce d'asphalte que l'on [illegible] en abondance dans quelques îles de l'[illegible] et au Nouveau-Brunswick un gaz dont [illegible] cupe de vulgariser l'emploi.

GEVAËRT (Auguste), compositeur belge, né en 1828 à Huysse, village aux environs de Gand. Sa vocation musicale se manifesta [illegible] fance. Fils de laboureur, il composait [illegible] en suivant la charrue, sans avoir même [illegible] solfier. Les prédictions merveilleuses du [illegible] médecin du village décidèrent son père [illegible] à un artiste distingué, Mengal, alors [illegible] conservatoire de Gand. Peu de temps [illegible] jeune Gevaërt remportait le premier prix [illegible] nie, puis celui de contre-point et [illegible] le conservatoire de Bruxelles lui décerna [illegible] de Rome; il avait alors dix-huit ans. [illegible] craignant pour lui les dangers d'un voyage [illegible] demanda au gouvernement un délai de [illegible] nées qui lui fut accordé; M. Gevaërt en [illegible] faire représenter sur le théâtre de Gand [illegible] en trois actes, *Hugues de Zomerghem*, [illegible] *médie à la ville*, opéra-comique en un acte.

En 1849, il vint à Paris, y resta quelque [illegible] puis parcourut successivement l'Italie, [illegible] l'Espagne, l'Allemagne, aux frais du gouvernement belge. De retour à Paris, en 1853, [illegible] l'appui de compatriotes dévoués, et [illegible] jouer au théâtre Lyrique, un petit ouvrage, *Georgette*, puis en octobre 1854, une [illegible] trois actes, ***le Billet de Marguerite***, [illegible] marqua des mélodies vives, entraînantes, [illegible] chœurs pleins de nerf et d'éclat, et [illegible] une cantatrice belge, Mme Deligne-L[illegible] tagea le succès du maestro son compatriote. [illegible] puis, il a donné au même théâtre un [illegible] en trois actes, ***les Lavandières de Santarem***, et l'année suivante, à l'Opéra-Comique, ***[illegible] Durward***, également en trois actes [illegible]

GFROERER (Auguste-Frédéric), historien allemand, né à Calw, dans la Forêt-Noire, [illegible] 1803, étudia d'abord la théologie aux [illegible] de Tubingue, de Lausanne et de [illegible]

à Rome en 1827, et fut à son retour répétiteur au collège évangélique de Tubingue, puis à celui de Stuttgart, où il devint bibliothécaire en 1830 et se convertit avec éclat au catholicisme. Il obtint une chaire à l'université de Fribourg en 1846. En 1848, il fut envoyé comme candidat des catholiques au parlement de Francfort, où il prit place dans le parti appelé *grand-germanique*.

Les principaux ouvrages de M. Gfrœrer sont: *Philon et la théosophie juive d'Alexandrie* (Philo und die jüdisch-alexandrinische Theosophie; Stuttgart, 1831, 2 vol.); *Histoire des origines du christianisme* (Geschichte des Urchristenthums; Ibid., 1838, 3 vol.); *Gustave-Adolphe et son époque* (Gustav Adolf, etc.; Ibid., 1835-1837; 3e édit., 1852); *Histoire générale de l'Église* (Allgemeine Kirchengeschichte; Ibid., 1841-1846, 4 vol.); *Histoire des Carlovingiens orientaux et occidentaux* (Geschischte der ost-und westfraenkischen Karolinger; Ibid., 1848, 2 vol.); *Histoire originelle du genre humain* (Urgeschichte des mensch. Geschlechts, 1855, 2 vol.).

GHEGA (Charles DE), ingénieur italien, né à Venise, vers 1800, fit ses études au collége militaire de Sainte-Anne. Entré dans l'administration des ponts et chaussées de Venise, il fut chargé de l'établissement d'une route à travers les montagnes de la province de Bellune, et prit part, de 1824 à 1830, à la construction de plusieurs routes, de canaux et d'aqueducs dans la province de Trévise. Ingénieur délégué dans la province de Rovigo (1830-1833), il revint à Venise comme ingénieur de première classe en 1836, y commença les travaux du premier chemin de fer, et s'occupa dans le Tyrol de l'établissement de plusieurs routes. Mais, en 1842, il s'embarqua pour les États-Unis, où il reçut le meilleur accueil. Nommé directeur général de la direction des chemins de fer et des constructions de l'État, il a fait le tracé de plusieurs routes dans les montagnes et jeté sur les fleuves ou les précipices des ponts suspendus d'une extrême hardiesse.

M. de Ghega s'est aussi fait connaître par un certain nombre de *Mémoires* sur la construction des ponts des voies de chemin de fer, par le perfectionnement des niveaux, et par l'invention d'un nouvel instrument pour le tracé des courbes.

GHERARDI DEL TESTA (Thomas), auteur dramatique toscan, est né en 1818, dans le voisinage de Pise. Malgré la passion extraordinaire qu'il montra dès l'enfance pour le théâtre, il suivit avec succès les cours de l'université de Pise, et reçut à dix-huit ans le diplôme de docteur en droit. A vingt-trois ans, il débuta dans la profession d'avocat, qu'il exerça pendant plusieurs années. Il écrivit ensuite dans les journaux, publia de petits romans humoristiques et n'aborda le genre dramatique qu'après s'être préparé, par une longue fréquentation de toute espèce de société, à la peinture des mœurs et des caractères. Voyant la scène italienne envahie par des traductions de pièces étrangères, il chercha, par ses comédies et par ses drames, essentiellement italiens, à ramener le public vers le goût du théâtre national. Sa première pièce, *une Folle ambition*, où Mme Ristori jouait le principal rôle, fut très-applaudie, mais la malveillance l'attribua à une autre plume que la sienne. M. Gherardi del Testa y répondit en donnant, deux mois après, trois nouvelles pièces, *Vanité et Caprice*, *un Moment d'erreur*, *un Voyage d'instruction*, qui eurent le même succès. Depuis lors, plus de vingt autres pièces du même auteur ont été représentées en Italie; les plus remarquables sont: *le Pavillon des Dames*, *On ne plaisante pas avec les hommes* et *Maîtresse et mère*. L'un des derniers drames de cet écrivain est son *Gustave III*, joué à Turin pendant l'automne de 1855. Ses œuvres dramatiques, toutes marquées d'un cachet national, se distinguent par le naturel et l'élégance.

M. Gherardi del Testa prit les armes, en 1848, dès le commencement de la guerre de l'indépendance. Il fit partie, des volontaires toscans, au combat du 4 mai, fut blessé dans celui du 13 suivant, et enfin fait prisonnier par les Autrichiens dans la journée du 29. Conduit en Bohême, il ne fut rendu à la liberté qu'après la capitulation de Milan. Depuis, il mène une vie très-retirée.

GHIKA ou **GHYKA**, famille princière de Moldo-Valachie, originaire de l'Albanie, en possession de l'indigénat dans les principautés depuis la première moitié du XVIIe siècle. En 1657, le chef de cette maison, Georges Ghika, fut appelé à l'hospodarat par la faveur de son compatriote le grand vizir Mohammed-Kupruli. Son fils, Grégoire Ghika II, fut nommé à deux reprises différentes hospodar de Valachie, et reçut de l'empereur Léopold Ier le titre de prince du saint-empire romain. Huit autres princes du nom de Ghika figurent encore comme hospodars, soit de Valachie, soit de Moldavie; l'un d'eux, Grégoire Ghika VII, ayant été décapité pour avoir protesté contre la cession de la Bukowine à l'Autriche, deux de ses neveux passèrent de Bucharest à Jassy, où ils devinrent la souche des Ghika de Moldavie.

Parmi les derniers rejetons de ces deux branches, on remarque les princes Alexandre et Jean, en Valachie, et Grégoire en Moldavie.

GHIKA (Alexandre), ou GHIKA IX, ex-hospodar et caïmacam de Valachie, est frère cadet de Grégoire Ghika, huitième du nom, qui gouverna la Valachie de 1822 à 1828. Précédemment gouverneur de la Petite-Valachie, il était *grand spathar*, ou général en chef de la milice, au moment de l'invasion russe (1828). Pendant les six ans que dura l'occupation, il sut se ménager l'appui du tout-puissant comte de Kisseleff, et dut à sa recommandation son élévation à la principauté de Valachie (21 mars 1834). Néanmoins le nouvel hospodar montra, dès le début de son administration, des tendances assez libérales; il institua des écoles primaires dans chaque village, allégea les charges des paysans, encouragea les débuts de la Société philharmonique, fondée par le colonel Campineano (voy. ce nom), commença l'affranchissement des Bohémiens, aida lui-même à la formation d'un parti national composé de ce qu'on appelait dès lors *la Jeune Roumanie*. Mais peu à peu, sous l'influence de la Russie, une double opposition se forma contre l'hospodar: l'une composée des libéraux, contre lesquels il commençait à réagir, l'autre des vieux boyards, ses ennemis personnels. Dès lors, le malheureux prince, honnête mais faible, se laissa ballotter entre ses devoirs d'hospodar roumain et de protégé moscovite, jusqu'à ce que, alarmé des progrès de l'opposition au sein de l'Assemblée générale, il prit le parti d'en appeler contre elle à Saint-Pétersbourg (1837). La Russie demanda et obtint, pour prix de son concours, l'insertion au Règlement organique d'un article supplementaire, qui annulait de fait l'indépendance politique et administrative de la Valachie. Cette concession du prince, l'exil du chef du parti libéral, Campineano (1840), les poursuites dirigées contre les auteurs du mouvement avorté de 1840, rendirent sa position de plus en plus difficile et favorisèrent les entreprises du parti ultra-réactionnaire, plus ouvertement dévoué à la Russie. L'attitude d'Alexandre Ghika dans l'affaire des insurgés d'Ibraïla

en 1841, la fermeté avec laquelle il poursuivit les auteurs d'un complot auquel avait participé le consul russe de Galatz, tournèrent tout à fait contre lui la Russie, qui poursuivit dès lors à outrance sa destitution et l'obtint de la Porte en octobre 1842. Georges Bibesco (voy. ce nom), un des boyards qui lui étaient le plus hostiles, fut élu à sa place.

Alexandre Ghika se rendit à Vienne et y séjourna jusqu'en 1853. Il revint alors en Valachie, où un revirement d'opinion se produisit en sa faveur, surtout après le refus qu'il fit, en 1854, de payer l'arrérage de l'impôt consenti et prélevé par le prince Stirbey pour rembourser les frais de l'occupation russe. En juillet 1856, après que celui-ci eut quitté l'hospodorat, il fut nommé caïmacam de la principauté. Cette nomination fut accueillie avec joie par les Roumains de la Moldo-Valachie, qui espéraient le trouver dévoué à la cause de la réunion des deux provinces, que le prince Grégoire Ghika (voy. ci-dessous), avait rendue populaire en Moldavie, tandis qu'elle était violemment combattue en Valachie sous l'administration précédente. Mais, par quelque cause que ce soit, le caïmacam ne fit que continuer la tradition de l'hospodar qu'il remplaçait.

Le prince Alexandre Ghika n'a pas d'héritiers directs de son nom, mais il a cinq neveux, fils de son frère aîné, Grégoire VIII, qui figurent au premier rang de la grande boyarie, à savoir : le beyzadé Constantin Ghika, grand bano de Valachie, et ses frères les beyzadés Grégoire, Démètre, Scarlate et Panajoti.

GHIKA (Jon ou Jean), petit-neveu du précédent, gouverneur général de l'île de Samos pour le sultan, avec le titre de bey (prince), est né à Bucharest, vers 1817. Condisciple d'Alexandre Golesco au collége national de Saint-Sava, et plus tard à l'École centrale des arts et manufactures de Paris, dont il suivit les cours pendant trois années (1837-40), il revint avec lui à Bucharest, où il se mêla activement à la politique durant les dernières années de l'administration de son oncle. Il figurait aux premiers rangs de l'opposition nationale, dirigée par Campineano, et il prit part, en 1841, à la conspiration d'Ibraïla. En 1843, il passa à Jassy, où il occupa une chaire de mathématiques et d'économie politique à l'université, et coopéra l'année suivante, avec Alexandri et Cogalniceano, à la fondation du *Progrès*, revue scientifique et littéraire, que ses arrière-pensées politiques firent bientôt suspendre par ordre du prince régnant, Stourdza (voy. ce nom). De retour à Bucharest (1845), Jean Ghika devint un des chefs les plus actifs et les plus influents du parti national et fit partie, en 1848, du comité qui organisa la révolution des 16-23 juin. Après l'abdication de Bibesco, il fut envoyé à Constantinople par le gouvernement provisoire, comme chargé d'affaires, et continua à y résider après la chute de la lieutenance princière. Bien que compris dans la liste des proscrits, il sut se faire bien venir de la Porte, et surtout de l'ambassadeur anglais, lord Strafford de Redcliffe, par l'influence duquel il fut investi, en 1854, de la caïmacamie ou lieutenance de la principauté de Samos. Au mois de janvier 1856, il a été nommé gouverneur en titre et élevé à cette occasion par la Porte au rang de muchir.

M. Jon Ghika a publié en 1843, à Paris, une brochure très-remarquée sur la situation des principautés, intitulée : *Dernière occupation des principautés danubiennes*, par *G. Chainoi* (anagramme de *Jon Ghica*).

GHIKA (prince Grégoire), ou GHICA X, ex-hospodar de Moldavie, est né à Botoch[illegible] davie), le 25 août 1807. Son père, le grand [illegible] thète Alexandre Ghika, était petit-neveu [illegible] goire Ghika II (voy. plus haut). Entré [illegible] au service, le prince Grégoire occupa [illegible] vement divers postes ministériels, d'[illegible] *man* ou commandant en chef de la milice, puis secrétaire d'État (1842), et ministre [illegible] ces (1843), sous l'hospodarat de Michel S[illegible] Voyant la politique du gouvernement [illegible] plus en plus vers le système russe, [illegible] Ghika résigna ses fonctions et devint [illegible] un des chefs de l'opposition libérale.

Après la convention de Balta-Liman [illegible] chéance de Michel Stourdza, la Porte [illegible] procédèrent de concert au renouvellement [illegible] hospodars dans les deux principautés [illegible] protectrice ayant fait accepter son [illegible] la Valachie (voy. STIRBEY), la Turquie [illegible] contre-balancer l'influence russe dans [illegible] ces, nomma le prince Grégoire Ghika [illegible] (16 juin 1849). L'hospodarat de [illegible] comprend trois périodes distinctes [illegible] mière, entièrement paralysé par [illegible] Russes qui, par une interprétation [illegible] la convention, prolongent pendant [illegible] née encore leur séjour dans les [illegible] son action à alléger les charges [illegible] sant sous le poids d'une double [illegible] partir de 1851, les troupes protectrices [illegible] passé le Pruth, le prince, affranchi [illegible] incommode, cherche à réparer par [illegible] police et d'utiles mesures les désastres [illegible] nistration précédente : il crée un corps [illegible] merie, augmente l'effectif de la milice [illegible] écoles pour l'enseignement supérieur [illegible] daire à Niamtzo, à Houch, à Galatz [illegible] mulgue un code administratif, prend [illegible] la réforme des abus, accroît les ressources [illegible] nicipales, fonde à ses frais un institut [illegible] lui le nom de Grégorien, fait imprimer [illegible] manuscrite de Sinkai, dote sa ville [illegible] hôtel de ville, construit à Houch un [illegible] à Ockna une école.

La rentrée des Russes dans les principautés [illegible] milieu de l'année 1853 (2 juillet), vint [illegible] dre. Grégoire Ghika, qui n'était pas [illegible] réagir énergiquement contre l'occupation [illegible] gère, ne répondit aux demandes du [illegible] schakoff que dans la mesure où elles [illegible] patibles avec les droits du sultan [illegible] d'interrompre ses relations avec la [illegible] et de suspendre l'envoi du tribut [illegible] nople, il refusa d'obéir à cette [illegible] d'en avoir référé à la Porte, qui lui [illegible] 25 juillet, de quitter provisoirement la [illegible] Il ne put exécuter cet ordre que le [illegible] et quitta Jassy après avoir remis le [illegible] conseil administratif. Il se retira à [illegible] demeura jusque vers la fin de l'année [illegible]

A cette époque, les dernières divisions [illegible] ayant abandonné la Moldavie, ou [illegible] être remplacées par les troupes autrichiennes, [illegible] prince Grégoire, invité par la Porte à [illegible] rênes de l'administration, revint dans [illegible] où il préluda à la restauration de son [illegible] la formation d'un ministère libéral. Par [illegible] veaux actes politiques et administratifs [illegible] goire Ghica, nous nous bornerons à [illegible] principaux : la réforme radicale du [illegible] tencier ; l'abolition de l'esclavage [illegible] des *tsiganes*, ou bohémiens (28 et [illegible] 1855) ; l'abolition de la censure pour [illegible] (12 mai 1856) ; le privilége pour l'[illegible] d'une banque et pour la navigation [illegible] Sereth, accordé à deux compagnies [illegible] sienne, l'autre française (offices [illegible]

356); mesures libérales et utiles qui ont de plus mérite d'avoir été promulguées en face de l'occupation autrichienne, malgré l'énergique oppotion du cabinet de Vienne, dont elles froissaient politique ou les intérêts. Bientôt la question de réunion des deux principautés ayant été posée ns les protocoles du traité du 30 mars, le prince égoire couvrit de son patronage officiel cette ée que tous les patriotes roumains embrassèrent ec ardeur, et le mouvement unioniste, propagé ec un irrésistible élan dans toute l'étendue de Moldavie, gagna même la Valachie. Il se comomit vis-à-vis de l'Autriche et du divan; et sque le terme du mandat septennal des deux spodars fut expiré, la Porte, au lieu de proror jusqu'à la solution définitive de la question irs pouvoirs, les remplaça par deux caimans, M. Théodore Balsh en Moldavie, et le nce Alexandre Ghika en Valachie.

Le 3 juillet 1856, le prince Grégoire Ghika, it l'hospodarat avait plutôt diminué qu'accru fortune, quitta la Moldavie et se rendit directent en France. Il y vivait dans la solitude, au teau du Mée, près de Melun, lorsqu'à la fin de let 1857, sous l'impression des imputations euses dont ses ennemis poursuivaient son adistration, il s'est tué d'un coup de pistolet. es trois fils, les beyzadés Constantin, Jean et andre, habitent encore à cette époque la lavie.

HIKA (Hélène). Voy. Dora d'Istria.

HILLANY (Frédéric-Guillaume), publiciste mand, né à Erlangen, en 1807, étudia dans ville la philosophie et la théologie pendant re ans (1825-29), et devint ensuite pasteur e des églises de Nuremberg. Plus tard, il se na vers l'étude de l'histoire et des sciences, t nommé, en 1835, professeur d'histoire et éographie à l'école professionnelle de Nurem-, puis, en 1841, bibliothécaire de la ville, 1855, conseiller de la cour de Wurtemberg.

Ghillany doit surtout sa notoriété à ses ges scientifiques en Hollande, en Belgique, rance et en Italie, ainsi qu'à la rude polée qu'il soutint, depuis 1839, dans divers aux de l'Allemagne, contre Gœrres et tout rti ultramontain. Outre une foule d'articles rquables, il faut citer de lui : *l'Intolérance onfessions chrétiennes* (die Unduldsamkeit hrist. Confessionen: Nuremberg, 1838); *les fices humains des anciens Hébreux* (die Menopfer der alten Hebraeer: Ibid., 1842); *gg, ou Confession des chrétiens pensants* egg oder Bekenntniss der denkenden Chri-Leipsick, 1847); *Histoire du navigateur n Beheim* (Geschichte des Seefahrers Mart. m: Ibid., 1853); *Un Tour à Londres et à* (Eine Towr nach London und Paris: Ibid., 3 vol.); *Manuel des amis de la politique* buch für Freunde der Politik; Nuremberg, ; *Manuel de diplomatie* (Diplomat. Hand-Nordlingue, 1855, 2 vol.), compilation des tions intervenues entre les différents États rope, depuis le traité de Westphalie.

ERT (Camille-Melchior), médecin français, e de l'Académie de médecine, né à Paris, 7, fut reçu docteur, le 7 mai 1822, après été élève interne des hôpitaux de Pa cite de lui, entre autres publications antes : *Mémoire sur les fièvres* (1825); *Conions sur l'hippocratisme* (1833); *Manuel ladies vénériennes* (1836, in-18); *Remaratiques sur les ulcérations du col de la* , (1837, in-8); *Manuel des maladies spéciales de la peau* (1834, 2e édit., 1839, in-8), qui lui valut d'être appelé à l'hôpital Saint-Louis, où il fit un cours sur ces sortes d'affections, devenues l'objet principal de ses études: enfin, de nombreux articles dans la *Revue médicale*, le *Dictionnaire de médecine usuelle*, l'*Encyclopédie des sciences médicales*, la *Gazette des hôpitaux*, des mémoires lus à l'Académie, etc. Membre de cette dernière depuis 1847, M. Gibert est de plus secrétaire général de la Société de prévoyance des médecins de Paris.

GIBERT (Jean-Baptiste-Adolphe), peintre français, né en 1802, à la Pointre-à-Pitre (Guadeloupe), fut élève de Gallion-Lethière et de l'École des beaux-arts, et remporta le premier grand prix de Rome en 1829, pour le paysage historique. Ses œuvres sont peu nombreuses; à part *la Forêt de Nettuno*, qui est au musée du Luxembourg, et *la Bataille d'Eckmühl*, au palais de Versailles, il n'a donné aux expositions des beaux-arts que *la Chasse au sanglier de Calydon*, *les Bords du Teverone* (1850), et *l'Acropolis d'Athènes* (1853), qui a été admise de nouveau à l'Exposition universelle de 1855. Cet artiste réside depuis longtemps à Rome.

GIBSON (Thomas Milner), homme politique anglais, né en 1807, à la Trinité, est fils d'un major d'infanterie. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, il épousa, en 1832, la fille de sir Th. Cullum, voyagea sur le continent et entra, au mois de juillet 1837, pour le bourg d'Ipswich, à la Chambre des Communes, où il se rangea d'abord parmi les conservateurs. Mais, croyant reconnaître qu'il mentait à sa conscience en votant avec ce parti, il résigna son mandat en 1839 et ne fut pas réélu; pareil échec fut essuyé par lui à Cambridge. Alors il se jeta tout entier dans le mouvement qui avait pour but l'abolition des impôts sur les objets de première consommation, et devint bientôt un des orateurs les plus populaires de l'*Anti-cornlaw league*.

Lors des élections générales de 1841, M. Milner Gibson, invité à se mettre sur les rangs à Manchester, l'emporta, après une lutte opiniâtre, sur sir G. Murray, qui appartenait au cabinet de sir R. Peel. Dès lors, il figura, avec Cobden et Bright, au nombre des plus ardents champions du libre échange, et prit une part des plus actives à l'abolition des lois sur les céréales. Sous le ministère de lord J. Russell, qui eut la pénible tâche de développer les conséquences de la réforme douanière, il fut appelé à faire partie du bureau de commerce en qualité de vice-président (juillet 1846). Deux ans ne s'étaient pas encore écoulés qu'il se trouva séparé de ses collègues par de profonds dissentiments politiques au sujet des réformes financière et électorale; il se retira du ministère aux applaudissements de ses électeurs (avril 1848), qui lui ont renouvelé leur mandat en 1852. M. Milner Gibson n'a pas cessé d'être au Parlement un des chefs du parti radical, surtout depuis la mort de Hume; toutefois il a perdu son siége aux élections générales de 1857. Il fait partie du conseil privé depuis 1846.

GIBSON (John), sculpteur anglais, est né en 1790, à Gyffyn, près de Conway, dans le pays de Galles. Fils d'un jardinier paysagiste, il vint à Liverpool à l'âge de neuf ans, entra, cinq ans plus tard, en apprentissage chez un ébéniste, et s'occupa avec ardeur de sculpture sur bois. Après avoir travaillé dans plusieurs maisons comme ornemaniste, il exposa, à dix-huit ans, une figure du *Temps*, modelée en cire, qui fut remarquée et

lui acquit des protecteurs à la tête desquels se plaça Roscoe, l'auteur de la *Vie de Laurent de Médicis*. Il eut dès lors des modèles, fit des études de dessin plus sérieuses, et exécuta divers cartons. En 1810, il produisit *les Saisons* et un *Cupidon*, aujourd'hui appartenant à lord Gladstone. Une souscription fut ouverte ensuite parmi les amateurs de Liverpool pour lui procurer les moyens de passer deux années à Rome. Il s'arrêta quelque temps à Londres, y fit divers bustes qui lui valurent de grands encouragements, et ne partit pour l'Italie qu'en 1820. Il reçut de Canova le plus généreux accueil, suivit gratuitement ses leçons et, sur sa recommandation, obtint du duc de Devonshire ses premières commandes : *Mars et Vénus*, *Héro et Léandre*, groupes en marbre, etc. C'est aussi à cette époque qu'il fit *Psyché enlevée par les Zéphyrs*.

A la mort de Canova (1822), il passa dans l'atelier de Thorwaldsen, auquel il dut de joindre de grandes qualités d'exécution au sentiment et à la grâce qu'il tenait de son premier maître. Fixé à Rome, il y exécuta un certain nombre de groupes pour le roi Louis de Bavière, et fit de fréquents envois en Angleterre, où la noblesse et le commerce recherchaient également ses œuvres. Il prit régulièrement part aux expositions de l'Académie royale de Londres, dont il devint membre associé en 1833, et membre titulaire en 1836. Il est aussi membre des Académies de Saint-Luc de Rome, de Munich, de Saint-Pétersbourg et de Turin.

Nous citerons encore parmi ses œuvres, dont il a fait lui-même plusieurs fois des répétitions : *l'Ange gardien*, à Liverpool; le *Monument de Huskisson*, dans le cimetière de cette ville, et deux statues de cet homme d'État; une statue de *la Reine*, exécutée pendant un voyage de l'artiste à Londres, en 1845, et placée à Buckingham *Cupidon en berger*, *Hébé; le Berger dormant*, *Sapho*, *Proserpine*, *l'Aurore*, une statue de *Robert Peel*, à Westminster, etc. M. Gibson a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *un Chasseur, Chasseur et chien, l'Amazone blessée*, *Hylas emporté par les Nymphes*.

GIDE (Casimir), musicien et libraire français, né à Paris, vers 1798, est fils d'une chanteuse distinguée de l'ancienne chapelle du roi. Il suivit quelque temps les cours du Conservatoire, et produisit ensuite, de 1827 à 1834, un certain nombre d'œuvres musicales; les airs et accompagnements des *Trois Marie*, vaudeville de M. Duport (1828); *le Roi de Sicile* (octobre 1830), opéra-comique en 1 acte; *la Tentation* (1832), grand opéra en 5 actes, avec M. Halévy, et dont il écrivit surtout les chœurs: *l'Angélus* (1834), opéra-comique en 1 acte; *Ozaï*, ballet en deux actes (1847). Il prit alors la librairie artistique de son père, qu'il a dirigée jusqu'en août 1857, en société avec M. Baudry. Il a encore donné au théâtre, en 1836, *le Diable boiteux*, ballet en 2 actes, accueilli avec grand succès, et il fut l'un des premiers, en 1854, à mettre à la mode les opérettes de salon et les soirées artistiques.

GIFFARD (Stanley-Lees), journaliste anglais, né vers 1790, à Dublin, reçut son éducation à l'université de cette ville. Étant venu continuer à Londres ses études de droit, il pratiqua quelques années comme *barrister* (avocat stagiaire), et quitta le barreau pour prendre, en 1819, la direction du *Saint-James's Chronicle*. En 1827, il fonda le *Standard*, feuille quotidienne du soir, pour remplacer le vide laissé dans la presse protestante par la défection du *Courrier*. C'est l'organe spécial du haut clergé; il est très-estimé à cause de l'inflexibilité de ses principes [illegible] parti tory, qu'il représente dans la plus [illegible] acception du mot; il suit la même ligne [illegible]que, avec plus d'autorité cependant, que [illegible]ning Herald*, et a le même propriétaire, M. [illegible]win. Quoique rédigé par un homme d'une gr[illegible] habileté, ce journal eut une prompte déc[illegible] et en 1854, il ne comptait plus que 1[illegible] nés. Il occupe à peu près dans la presse [illegible]dres le rang que tient à Paris la *Gazet[illegible] France*. Le docteur Giffard a la réputation [illegible] publiciste savant et distingué et d'un [illegible]bliophile; il a donné quelques articles à la [illegible]*rterly Review*, au *Morning Herald* et à [illegible] recueils périodiques. On annonce de lui [illegible]vail historique sur l'Irlande.

GIFFORD (Robert-Francis GIFFORD, [illegible]) pair d'Angleterre, né en 1817, est [illegible] gistrat créé baron en 1824. Après avoir [illegible] son éducation à l'université de Cambr[illegible] entra dans la cavalerie et se retira [illegible] le grade de lieutenant. Ses opinions [illegible]vatrices. De son mariage avec une fille [illegible]ral Berkeley (1845), il a cinq enfants [illegible] *Edric-Frederic* GIFFORD, est né [illegible]

GIFFORD (Georges, comte [illegible] Parlement britannique, né en 18[illegible] (comté d'Haddington), et fils [illegible] marquis de Tweeddale (voy. ce nom [illegible] collége de la Trinité, à Cambridge [illegible] 1854, secrétaire de lord Panmure [illegible] novembre 1855, député de Totness [illegible]litique, il compte néanmoins parmi [illegible] de l'Église établie.

GIGOUX (Jean-François), peintre fra[illegible] à Besançon, le 8 janvier 1806, et fils d'un [illegible] artisan de cette ville, dont le nom [illegible] *Gigout*, entra à l'École des beaux-arts [illegible]cement de 1828, mais n'y fit que passer [illegible] il parut au Salon avec des lithographies [illegible] *Études* et *Portraits* à la mine de plomb [illegible] qu'il a fréquemment adopté. Il s'appliqua [illegible] à la peinture d'histoire, aux tableaux [illegible] aux portraits. Ses relations suivies [illegible] chefs du mouvement littéraire et [illegible] l'époque ont encore contribué à sa [illegible] a principalement exposé, depuis 18[illegible] *écrivant des vers sur le missel de* [illegible] *Toilette de Mme Dubarry*; *la* [illegible] *le comte de Comminge* reconnu par [illegible] *la Mort de Léonard de Vinci*; [illegible]*patre après la bataille d'Actium*; [illegible]*vant les restes d'Abeilard au Paraclet*; [illegible]*deleine*, achetée par la maison du [illegible]*nerière*; *saint Philippe guérissant* [illegible] *le Baptême de Clovis*, commandé par [illegible] de l'intérieur; une *Nativité*, [illegible] liste civile : *la Mort de Manon Lescaut* [illegible] *de Cléopatre*, le tableau le plus [illegible] *Charlotte Corday*, remarquable [illegible] *Galathée*, *les Vendanges* (1853). Se[illegible] plus importants, dont plusieurs [illegible] ceux des *comtes Donzelot* et *Ostrowski*[illegible]*lon*, de *MM. Taillandier*, *Arsène H*[illegible]*les Fourier*, *Lamartine*, *Considérant*[illegible]*tesse Georges Muszech*, etc. M. Gigoux [illegible] l'Exposition universelle de 1855 un [illegible] dessin et *la Moisson*; et au Salon de [illegible] *Samaritain* et *la Veille d'Austerlitz* [illegible] pour les salons de Versailles *le Pr*[illegible] le *Portrait de Charles VIII*, et des [illegible]ligieuses pour les églises de Saint[illegible] l'Auxerrois et Saint-Merry.

M. Gigoux a obtenu une 1[illegible]

toire, en 1833, deux 1res médailles en 1835 et 1848, et la décoration en juin 1842.

GIL Y ZARATE (don Antonio), poëte dramatique espagnol, est né le 1er décembre 1793, au palais même de l'Escurial, où ses parents, qui étaient acteurs, jouaient la comédie devant la cour. Envoyé en France à l'âge de huit ans, il fit dans une pension de Passy de bonnes études, mais oublia si bien sa langue maternelle qu'il dut la rapprendre complétement à son retour en Espagne, en 1811. En 1817, il revit la France, où il se livra avec ardeur à son goût pour les sciences physiques et mathématiques, obtint, dans son pays, en 1820, une place au ministère de l'intérieur, et devint officier des archives. Déjà sa passion pour le théâtre s'était révélée par quelques traductions de pièces étrangères, et par une ou deux comédies originales; mais la politique retarda l'essor de son talent. En 1823, il fut interné à Cadix. Il consacra ses loisirs forcés au théâtre et écrivit trois pièces : *l'Entremetteur* (el Entremetido), en prose; *le Guetteur de nouvelles* (Cuidado con las novias), et *Un an après la noce* (Un año después de la boda), en vers rimés. La dernière fut jouée avec succès, en 1825, à Madrid, où la réputation de M. Gil y Zarate le fit rappeler l'année suivante. En 1828, à la suite de sa tragédie de *don Pedro de Portugal*, qui fut mutilée par la censure, il devint professeur de langue française au consulat de Madrid, où il resta sept ans.

A la fin de 1832, M. Gil y Zarate devint rédacteur du journal fondé par la junte commerciale de Madrid, *le Bulletin du commerce* (Boletin de comercio) qui, sous le titre d'*Écho* (Eco), ne tarda pas à faire au gouvernement une vive guerre. Il quitta alors la rédaction et fut, en dédommagement, nommé chef de bureau au ministère de l'intérieur. Cette période de sa vie est signalée par un redoublement d'activité littéraire : ainsi il fit représenter à Madrid une tragédie purement classique, *Blanche de Bourbon* (1835), qui eut un grand succès, et un drame, *Charles II* (1836), où il déploie dans tout son éclat le lyrisme romantique, et qui est regardé, surtout au point de vue du style, comme la plus remarquable de ses œuvres; *Rosmunda* (1840); *Don Alvaro de Luna*, *Masaniello*, *Guzman le brave*, une de ses meilleures œuvres; *Cécile l'aveugle*, *un Monarque et son sujet*, *Mathilde*, *Guillaume Tell*, *la Famille Ferdinand*, *Gonzalve de Cordoue*, *don Trifon*, et plusieurs comédies : *Charles-Quint*, *un Amigo en candelero*, etc.

Actuellement, M. Gil y Zarate est chef de division au ministère de l'intérieur et secrétaire royal. Il est membre de l'Académie espagnole et président de la section des belles-lettres à l'athénée et au lycée de Madrid. Il est encore au lycée professeur d'histoire littéraire, et c'est comme pour justifier cet emploi qu'il a publié un des livres les plus estimés de l'Espagne, le *Manuel de littérature* (Manual de literatura; Madrid, 1842, 3 vol.; 2e édit., 1851). On trouve de nombreux extraits de ses pièces lyriques et romantiques dans la *Bibliothèque des écrivains espagnols contemporains* d'Ochoa (Apuntes para una biblioteca de escritores españoles contemporaneos; Paris, 1840). Un recueil de ses œuvres dramatiques a paru à Paris en 1856.

GILBART (James-William), économiste anglais, né vers la fin du dernier siècle. Son expérience des affaires en même temps que l'autorité de ses ouvrages en matière de finances le firent appeler, vers 1835, pour administrer la Banque de Londres et de Westminster. En 1827, il fit paraître un *Traité pratique de la Banque* (A practical treatise on banking, in-8; 6e édit., très-étendue, 1855, 2 vol.), où il fait une sorte de cours du commerce de banque; c'est une des meilleures publications que l'on connaisse sur ce sujet. Abordant la partie historique, il a écrit successivement : *Histoire et principes des banques* (History and principles of banking; 1834, in-8; 3e édit. augmentée, 1837), peut-être empreinte de trop de partialité en faveur des banques par actions; *Histoire des banques en Irlande* (History of banking in Ireland; 1836, in-8), et *Histoire des banques en Amérique* (1837, in-8), suivie de recherches pour déterminer jusqu'à quel point les institutions de crédit des États-Unis peuvent s'adapter à l'Angleterre. Ces derniers ouvrages renferment beaucoup de renseignements utiles, présentés dans un style à la fois clair et concis. Un recueil de leçons de M. Gibbart sur l'*Histoire et les principes du commerce chez les anciens* a été traduit en français (1856, in-18).

GILBERT (Antoine-Pierre-Marie), archéologue français, né à Paris, le 8 novembre 1785, occupa pendant près de quarante ans la place de conservateur de l'église métropolitaine de Paris. Étudiant avec soin les révolutions de l'architecture religieuse du moyen âge, il s'est formé une riche collection de gravures et de dessins représentant les monuments de cette époque. M. Gilbert est membre de la Société des antiquaires.

Il a publié : *Description historique de la basilique métropolitaine de Paris* (1811, in-8; 2e édit., 1821); *Notice de l'église de Notre-Dame de Chartres* (1812, in-8); *Description historique de l'église métropolitaine de Rouen* (Rouen, 1816, in-8; 2e édit., 1837); *Château royal de Chambord* 1821, in-8; 2e édit., 1822); *Description historique de l'église de la ci-devant abbaye de Sain-Ouen de Rouen* (Rouen, 1822, in-8); *Description historique de l'église cathédrale de Notre-Dame d'Amiens* (Amiens, 1833, in-8), couronnée par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Description historique de l'église de l'ancienne abbaye de Saint-Riquier en Ponthieu* (Amiens et Abbeville, 1836, in-8), qui a obtenu une mention honorable de la même académie, etc. Il a inséré en outre différents travaux dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires de France, la *Revue archéologique* et autres recueils.

GILBERT (Jacques-Émile), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 3 septembre 1793, se destina d'abord à l'École polytechnique, où il fut reçu en 1811; mais il renonça au bénéfice de son admission et entra, deux ans après, à l'École de beaux-arts, sous la direction de Barthélemy Vignon l'architecte. Il y remporta le second prix d'architecture en 1820, et le grand prix en 1822; le sujet du concours était : *une Salle d'opéra*. Son séjour en Italie fut marqué par l'envoi du *Temple de Jupiter à Ostie* (1826). — De retour en France, il dirigea quelques années après, les constructions de l'École d'Alfort, et vers 1840, l'édifice sanitaire de Charenton. Plus tard il fut associé à M. Lecointe pour la prison cellulaire Mazas, et exécuta en même temps de nombreux travaux particuliers. Dans ces derniers temps (1856), il a été chargé des travaux du nouvel hôtel de la préfecture de police, conjointement avec M. Diet, grand prix de Rome de 1852. M. Émile Gilbert avait pris, en 1853, l'atelier de Blouet, aujourd'hui dirigé par M. Questel. Membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1852, comme successeur de Fontaine, il est en outre membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts et secrétaire archiviste de la même école. Il a été décoré en novembre 1845.

Son frère, M. Baptiste-Émile-Louis Gilbert, né à Paris, le 11 janvier 1799, a également suivi l'École des beaux-arts, et dirigé depuis un certain nombre de constructions particulières. Il est attaché, depuis 1853, aux bâtiments de la préfecture de la Seine, et surveille comme inspecteur, sous M. Baltard, la première section des travaux de la ville de Paris.

GILBERT (rév. Ashurst-Turner), pair ecclésiastique d'Angleterre, est né vers 1792. Il fit ses études au collége libre de Manchester et à Oxford et, après avoir reçu les ordres, resta longtemps attaché à cette université; il y fut tour à tour examinateur public (1815), principal du collége de Brasenose de 1822 à 1842, et vice-chancelier de 1836 à 1840. Il est docteur en théologie et a publié des *Sermons* et des ouvrages de piété. Au mois de mars 1842, il a été appelé au siége épiscopal de Chichester, qui donne droit à la pairie et dont le revenu annuel est de 4200 liv. (105 000 fr.). Ce prélat appartient au parti conservateur libéral.

GILFILLAN (rév. Georges), critique et littérateur anglais, est né en 1813, à Comrie (Écosse), où son père était ministre de l'Église indépendante. Élevé aussi pour la carrière ecclésiastique, il reçut les ordres vers 1837, et fut attaché à la paroisse de Dundee, où il est encore. Depuis sa jeunesse il consacre ses loisirs aux travaux littéraires, et s'est fait connaître par une série d'esquisses critiques insérées dans le *Dumfries herald*. L'accueil que reçurent ces articles l'encouragea à les revoir et à les publier à part sous le titre de *Galerie de portraits littéraires* (a Gallery of literary portraits; nouv. edit., 1851); recueil intéressant qui forme aujourd'hui quatre volumes. On cite encore du rév. Gilfillan une très-remarquable préface, en tête de la *Collection des poëtes anglais* de Nichol, et où il a tracé avec beaucoup de mesure les règles de la poétique moderne; enfin un volume de vers: *Chants et poésies* (Poems and songs), qui a eu trois éditions successives.

Comme ecclésiastique, il a particulièrement donné: *les Poëtes de la Bible* (the Bards of Bible), une dissertation *sur l'Enfer* (On hades), *le Martyrologe du Covenant écossais* (Martyrs and heroes of the scottish Covenant, 1852), des *Sermons*, *l'Histoire d'un homme* (History of a man, 1856), esquisse morale; etc.

GILLESPIE (William-Mitchell), ingénieur américain, né en 1816, est, depuis 1845, professeur de sciences appliquées au génie civil à Schenectady (État de New-York). Il a composé, sur cette matière, plusieurs ouvrages, qui ont obtenu une grande circulation: *Manuel de la théorie et de la pratique de l'art de faire les routes* (Manual of principles and practice of road-making; New-York, in-8, nombreuses éditions), étude très-complète; *Théorie et pratique de la levée des plans* (the Principles and practice of land-surveing, 1855).

M. Gillespie a traduit, en 1821, la *Philosophie des mathématiques*, de M. Comte, dont les théories positivistes sont fort goûtées aux États-Unis, et publié encore: *Séjour d'un New-Yorkais à Rome, en 1843* (Rome as seen by a New-Yorker, in 1843; New-York, in-12, 1845).

GILLON (Paulin), ancien représentant du peuple français, est né à Rubécourt (Meuse), en 1797, d'une famille attachée, sous la Restauration, aux opinions libérales. Après la révolution de Juillet, il se prononça constamment contre la politique conservatrice. Avocat à Bar-le-Duc et
maire de cette ville, il fut élu, en 1848
sentant de la Meuse par 36 769 voix,
dernier de la liste. Il fit partie du
travail, et parut quelquefois à la tribune
particulièrement rapporteur de la
l'intérêt des prêts faits par l'État aux associations
ouvrières (15 novembre 1848). Il vota
ment avec le parti démocratique le plus
ou avec la droite. Après l'élection du
bre, il appuya le ministère présidé par
Barrot et approuva l'expédition de Rome
le deuxième à l'Assemblée législative,
inspirations du Comité de la rue de Poitiers
montra contraire aux institutions républicaines
tout en se prononçant contre la politique
sée. Depuis le coup d'État du 2 décembre
repris sa place au barreau de Bar-le-Duc.

Un de ses parents, M. Félix Gillon
de la Légion d'honneur (4 mai 1846)
général du département de la Meuse
tribunal civil de cette ville.

GILMAN (Caroline Howard, mistress
de lettres américaine, née à Boston
1794, débuta, dès l'âge de seize
pièces de poésie, publiées dans
raires de l'époque, et notamment
American Review. En 1819,
Gilman, auteur lui-même d'un
intitulé: *the Memoirs of a new*
Choer, etc., alla habiter avec lui
devint ministre de l'église unitaire
elle commença la publication d'un
les enfants: *le Bouton de rose*
qui prit bientôt le nom de *Rose du*
thern Rose). La plupart de ses
traits de ce recueil: *Recollections of*
gland housekeeper, *Recollections of*
Matron, et son livre de voyage,
telling in the United States (1838).

On a d'elle encore plusieurs
sies: *Verses of a Lifetime* (Boston
Tales and Ballads et *Ruth Raymond*
recueils d'extraits poétiques: *Oracles*
(New-York, 1852), et *the Sybil*, or
from the Poets (1854). Enfin elle a
tres d'Eliza Wilkinson, la célèbre
des épisodes les plus intéressants
tion américaine, l'invasion de Charleston
roline Gilman, dont les poésies
de vivacité ni de fraîcheur, est
pour avoir porté la verve et la grâce
poétique dans la prose.

Sa fille, née en 1823, à Charleston
nue, en 1840, mistress Caroline
blié, sous le nom de Caroline Howard
sa mère, des poésies et des nouvelles
grand nombre d'historiettes pour
les principaux *Magazines*.

GIMELLE (Pierre-Louis), méd
membre de l'Académie de médecine
vembre 1790, à Gimelle (Corrèze
à l'école secondaire de Tulle. En
1808, comme chirurgien sous-aide
pagnes d'Allemagne et de France.
1816 aide-major à l'hôpital du
il resta jusqu'en 1833, époque à
chirurgien-major, et passa en 18
qualité, à l'hôtel des Invalides.
attaché à l'état-major de la place
docteur dans cette ville en 1818.
bre de l'Académie de médecine
blié différents mémoires et rapports
des connaissances précises et un
sur l'Iritis, *l'Emploi de l'iode*.
Chevalier de la Légion d'honneur

créé officier en 1842. — Son fils, M. Jules Gi-lle, pratique également la médecine à Paris, il a été reçu docteur en 1848.

GINAIN (Louis-Eugène), peintre français, né à ris, le 26 juillet 1818, et fils d'un artiste relieur imé, suivit, de 1835 à 1838, les ateliers de arlet et de M. Ab. de Pujol, débuta au Salon 1839, et fit en Afrique un voyage qui lui a rni la plupart de ses scènes d'escarmouche et leaux militaires. Il traite aujourd'hui le genre chevaux et des attelages pittoresques. On a de, entre autres toiles d'un certain renom : *le duc umale pendant la campagne du Téniah* (1841); *colonel Daumas recevant la soumission de i-el-Din en* 1845, acquis par l'État; *Attelage Daumont*, à l'Exposition universelle de 1855; *Bataille de Marengo*, *le Combat de l'Afrom*, *les aves* (1857), etc.

on frère, M. Paul-René-Léon Ginain, né à Paris, octobre 1825, a étudié l'architecture sous . Lebas, remporté une mention au concours 349, et le premier grand prix à celui de 1852, le sujet était *un Gymnase*. Il a envoyé de e, d'où il est revenu tout récemment, huit ns sur le *Théâtre de Taormine* en Sicile.

TRAC (Élie), médecin français, né vers 1790, deaux, où il exerce sa profession avec une re-uable supériorité depuis plus de quarante ans, études à la Faculté de Montpellier, y reçut 14 le diplôme de docteur et fut mis en 1840, Académie de médecine, au nombre de ses spondants de première classe. Il occupe au-hui la chaire de clinique interne à l'École laire de Bordeaux, dont il est aussi direc-Il a reçu la croix d'honneur en 1843.

Élie Gintrac a publié des écrits estimés : *ations et recherches sur la cyanose ou ma-leue* (1824, in-8); *Mémoire sur le diagnostic fections aiguës et chroniques des organes iques* (1826, in-8); *Mémoires et observations lecine clinique et d'anatomie pathologique* in-8); *de l'Influence de l'hérédité sur la tion de la surexcitation nerveuse* (1845, extrait du tome XI des *Mémoires de l'Aca-* Le dernier ouvrage de ce médecin, résumé travaux antérieurs, a pour titre : *Cours ue et clinique de pathologie interne et de e médicale* (1853, 3 vol. in-8).

ANELLI (André), chef actuel d'une mai-itienne élevée à la dignité princière par ur d'Autriche en 1838, est né le 18 juillet porte les titres de prince et comte de, patricien de Venise, magnat de Hon-. Veuf de la marquise *Antoinette* Pallavi-21), il a épousé en 1824, *Marie*, née Burni, dame du palais, dont il a un fils : né le 5 déc. 1824, chambellan impérial.

NI (Bianchi). Voy. Bianchi-Giovini.

DÈS (N...), médecin français, né vers ses études spéciales à la Faculté de i l'admit en 1844 au nombre des agrégés icien prosecteur des hôpitaux, il fut reçu en 1836, et fut attaché d'abord comme n à l'hôpital des Cliniques; il occupe les nctions auprès du bureau central. Parmi x les plus estimés nous citerons : *Études ses sur l'organe de l'œil chez l'homme* 4); *Luxations de la mâchoire* (1844. *Degré d'utilité de l'anatomie comparée* 8); *des Maladies du sinus maxillaire*). M. Giraldès est chevalier de la Légion depuis 1848.

GIRARD (Fulgence), littérateur français, né vers 1810, servit quelque temps dans la marine, vint ensuite à Paris, se jeta dans le journalisme et prépara avec M. Jules Lecomte les *Chroniques de la marine française* (1836-1837, 5 vol. in-8), qui s'étendent de 1789 à 1830. Plus tard il les continua dans le feuilleton du *Siècle* (1855), pour la période contemporaine. On a aussi de lui des romans : *Deux martyrs* (1835, 2 vol. in-8); *Marceline Vauvert* (1838, 2 vol. in-8); *Sur les grèves* (1840, 2 vol. in-8); une *Histoire du mont Saint-Michel* (1843, in-8: 2e édit. 1849); un volume d'iambes intitulé *Sysiphe* (1849) et *les Mystères du grand monde* (1850, 8 vol. in-8), histoire des palais, résidences royales, prisons d'État, abbayes, boudoirs et salons. Il a donné de nombreux articles à *la France maritime* et collaboré au *Monde illustré*.

GIRARD (Noël-Jules), sculpteur français, né à Paris, le 22 août 1816, suivit en 1845 les cours de l'École des beaux arts, comme élève de David, puis de Petitot, remporta une mention au grand concours de l'année suivante, et débuta au Salon de 1849 par un *bas-relief* en terre cuite. Il a depuis exposé ou exécuté : *Vendangeur foulant le raisin*, statue en bronze, acquis par l'État (1852); le buste du *baron Dubois*, pour l'École de médecine (1853); *Iphigénie sacrifiée*, admis avec le *Vendangeur* à l'Exposition universelle de 1855; et dans les pavillons du nouveau Louvre, *l'Astronomie*, *La Rochefoucauld*, statues dont les modèle sont figuré au Salon de 1857. — Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1852, et une mention en 1855.

GIRARDET (Charles), graveur et lithographe français, né au Locle, près de Neufchâtel (Suisse), en 1780, arriva jeune à Paris, où son frère Abraham s'était fixé dès 1782. Il étudia d'abord, sous sa direction, le dessin et la gravure, et envoya un premier cadre de sujets en taille-douce à l'Exposition de 1824. Quelque temps avant, lorsque Godefroy Engelmann et de Lasteyrie introduisaient chez nous la lithographie, il avait été l'un des premiers à s'y livrer avec eux, et il envoya plusieurs planches à la même exposition. Il se renferma dans ce genre surtout depuis la mort d'Abraham Girardet (1820). Il a trois fils, qui sont devenus trois artistes distingués (voy. ci-dessous). Il vit aujourd'hui dans la retraite.

Les gravures les plus estimées de M. Charles Girardet, qui remontent à l'époque de ses débuts, sont : *la Tente de Darius* et *l'Entrée d'Alexandre à Babylone*, d'après les deux grands tableaux de Charles Lebrun. Ses lithographies, disséminées dans diverses publications, de 1825 à 1840, reproduisent de préférence les tableaux et dessins de MM. Robert, Gigoux, etc. — Il a obtenu une médaille d'argent de la Société d'encouragement de Neufchâtel, pour laquelle il a exécuté différents travaux.

GIRARDET (Charles ou Karl), peintre français, fils du précédent, né aussi au Locle, près de Neufchâtel, le 13 mai 1800, vint en France avec son père vers l'âge de huit ans, étudia dès ce moment la peinture, et travailla chez M. Léon Cogniet. Sa qualité d'étranger lui interdit les concours de l'École des beaux-arts. De nombreux voyages complétèrent son éducation artistique. Il parcourut à diverses reprises et souvent à pied la Suisse, l'Allemagne, les différentes provinces de l'Italie, la Turquie, l'Égypte. Il accompagna le duc de Montpensier en Espagne.

M. Charles Girardet débuta au Salon de 1836 par *l'École buissonnière* et *le Déjeuner des lapins*,

et adopta dès lors, pour se distinguer de *Charles* Girardet son père, le prénom de *Karl* sous lequel il était déjà connu à l'étranger. Depuis il exposa de nouveaux points de vue de la Suisse et des autres pays qu'il avait visités : *le Mont Righi*, *une Fontaine à Brientz*, des *Marchés* et des *Paysans suisses*, des *Sites* de Sorrente, de Capri, du Vésuve; *les Bords du Nil*, *une Mosquée au Caire*, acheté par le duc de Montpensier; *la Tente du bey marocain à Isly* et *la Danse des Ioways aux Tuileries*, commandés pour Versailles; *une Rue au Caire*, *Giesbach*, *un Café sur le Nil*, des *Laboureurs égyptiens*, *l'Odalisque* et *le Retour du soldat* (1850). C'est alors qu'il s'occupa de relever les vues et dessins nécessaires au grand ouvrage *la Touraine* que MM. Mame préparaient alors pour l'Exposition universelle et qui fut illustré par lui et MM. Français et Catenacci. Il a exposé, en 1857, *la Bataille de Morat* et plusieurs *paysages*.

Il faut encore citer parmi les illustrations de cet artiste : le *Roland furieux* et les vignettes de *l'Histoire du Consulat et de l'Empire*. M. Karl. Girardet se distingue par une rapidité de dessin telle qu'il a pu exécuter 30 esquisses et 80 portraits, sans compter les vues et les costumes, pendant les quelques semaines de son voyage à Madrid. Sa toile historique la plus appréciée, *les Protestants surpris au prêche*, exposée à Paris, en 1842, et qui appartient au musée de sa ville natale, lui a valu, lors du passage du roi de Prusse à Neufchâtel (1843) la grande médaille d'honneur de Prusse, et en 1853, le titre de membre de l'Académie d'Amsterdam. Il a obteu une 3ᵉ médaille en 1837, une 2ᵉ en 1842, et une mention en 1855.

GIRARDET (Édouard-Henri), peintre et graveur français, frère du précédent, né à Neufchâtel, en mai 1819, vint également de bonne heure à Paris, étudia d'abord dans l'atelier et sous la direction de son père, et voyagea plus tard avec son frère Karl, notamment en Égypte et en Algérie. Les tableaux qu'il a exposés depuis 1839, appartiennent tous à la peinture de genre et de fantaisie.

On cite entre autres : *le Bain commun* (1839); *la Chèvre blessée*, *la Bénédiction paternelle*, *le Benedicite*, *le Conte de la mère-grand*, *un Aveugle mendiant du Caire*, *les Paysans et l'ours*, *la Lettre difficile*, *les Petits voleurs de pommes*, *le Nid de merles*, *le Mauvais temps dans la montagne* (1850). Quelques-uns de ces tableaux appartiennent aujourd'hui à la maison de l'empereur, ainsi qu'un *Jour de foire dans l'Oberland Bernois*, admis à l'Exposition universelle de 1855. A son retour d'Égypte, il a fait et signé avec M. Karl Girardet *une Famille égyptienne priant sur le tombeau d'un parent* (1844). M. Édouard Girardet a obtenu une 3ᵉ médaille en 1842, une 2ᵉ en 1847, pour la peinture de genre; depuis quelques années il se livre avec succès à la gravure.

GIRARDET (Paul), graveur français, frère des deux précédents, né comme eux à Neufchâtel, le 8 mars 1821, fut élève de son père pour la gravure et pour le dessin, se livra à la gravure, et débuta au Salon de 1842, par quatre sujets ou *Paysages* de M. Karl Girardet, reproduits en taille-douce. Il a encore gravé, d'après son frère: *Gauthier de Châtillon défendant une rue de Munich* et *le Combat d'Héliopolis*, qui font partie, ainsi que plusieurs autres exposés de 1844 à 1849, des *Galeries historiques de Versailles*; les plus remarquables sont : *le Combat de l'Habrach*, *la Prise du col du Téniah*, *la Bataille d'Isly* d'après M. Horace Vernet et *le Combat de Rivoli*, de M. Philippoteaux. Depuis, il a gravé *la Bataille de Fredericia*, *Washington traversant la Delaware*, exposés, en 1853 et en 1855, avec *l'École*, d'après M. Édouard Girardet, et [illegible] temps *la Première messe en Kabylie*, de [Ho]race Vernet, et *Marie-Antoinette au tribunal révolutionnaire*, d'après Paul [illegible] a obtenu une 2ᵉ médaille en 1850, [illegible] en 1865.

GIRARDIN (Alexandre, comte de), [illegible] français, né le 16 janvier 1776, [illegible] marine dès l'âge de 11 ans, prit part à les campagnes de l'Empire, et se fit remarquer à Austerlitz, à Osomo, en [illegible] trowno, à Champaubert et à Montmirail; la campagne de France, en 1814, [illegible] néral de division. Livré dès lors à [illegible] blia plusieurs écrits sur des questions [illegible] et de finances, entre autres : [illegible] *tuation politique et militaire de l'Europe* [illegible] —M. Al. de Girardin est mort à Paris [illegible] Le lendemain, sa notice nécrologique [illegible] avec la nouvelle de sa mort, [illegible] tête, dans les premières colonnes [illegible]

GIRARDIN (Ernest, comte de), [illegible] çais, ancien député et représentant [illegible] né en juillet 1803, est le petit-fils de Louis de Girardin, l'hôte et l'ami de Rousseau, et le fils de Stanislas [illegible] fut, pendant la Restauration, [illegible] l'opposition libérale. En 1831, [M. de Gi]rardin fut envoyé à la Chambre [illegible] le collége électoral de Ruffec [illegible] plaça au côté gauche, près de M. [illegible] Non réélu en 1837, la victoire [illegible] 1839 le ramena à la Chambre, [illegible] 1846. L'un des adversaires les [plus] [illegible] M. Guizot, il se fit remarquer par [illegible] ses interpellations dans la [illegible] reprocha si bruyamment au ministère [illegible] Philippe son fameux voyage à Gand [illegible] nonça pour la réforme électorale [illegible] taire. En 1846, les électeurs de Ruffec [illegible] rèrent leur mandat. Mais après la [révolution de] Février, il fut nommé représentant [illegible] par 44 829 voix, le quatrième des [illegible] Charente. Il se plaça sur les bancs [illegible] de ses amis de l'ancienne gauche dynastique [illegible] venus les chefs d'une nouvelle opposition [illegible] la République. Il vota toutefois pour [illegible] de la Constitution. Après l'élection [du 10 dé]cembre, il soutint, avec la réunion [illegible] de Poitiers, dont il faisait partie, [illegible] ment de Louis-Napoléon et la politique [du minis]tère Odilon Barrot. Réélu le troisième [à l'Assem]blée législative par 47 983 suffrages [illegible] de faire partie de la majorité et ne [illegible] chefs de la droite que pour suivre la [illegible] l'Élysée. Le 2 décembre 1851, [illegible] membre de la Commission consultative [illegible] 26 janvier 1852, compris dans la [illegible] des sénateurs.

GIRARDIN (Émile DE), publiciste [illegible] né en Suisse, de parents légalement [illegible] état civil, qui lui donne pour [illegible] nages imaginaires, le fait naître [illegible] mais l'acte de notoriété qu'il a dû [illegible] tard à cette fausse déclaration [illegible] de sa naissance à l'année 1802. [illegible] 1827 dans les bureaux de la maison [illegible] un agent de change, on le connaissait [illegible] d'Émile Delamothe. Tout à coup [illegible] comme son vrai nom et prénom [illegible] général Alex. de Girardin, qui, [illegible] déclara être son père, au sein d'une [illegible] la Chambre des Députés. C'est, [illegible] dernier nom qu'il débute dans les [illegible]

publications de jeunesse; *Émile* (1827, d'abord anonyme; 4e édit., 1853). et *Au hasard, fragments sans suite d'une histoire sans fin* (1828). *Émile* est, sous forme de fragments, le roman de sa naissance et de ses premières années. Inspecteur des beaux-arts sous le ministère Martignac, il met à profit es loisirs de cette sinécure pour s'exercer à des spéculations hardies. Il fonde coup sur coup deux ournaux auxquels s'attache la vogue, *le Voleur* t *la Mode;* celui-ci fut placé quelque temps sous e patronage de la duchesse de Berri.

Après 1830, M. de Girardin, qui a compris tout e parti qu'on pouvait tirer de la presse, publie uccessivement le *Journal des connaissances utiles* 1831) à 4 fr. par an, lequel atteint, en peu de nois, le chiffre de 120 000 abonnés; le *Journal es instituteurs primaires*, à trente sous par an; *Musée des Familles* (1833); l'*Almanach de rance* (1834), qui fut dès l'origine tiré à plus un million d'exemplaires; un *Atlas de France* r départements et un *Atlas universel*, à un sou carte, etc. Toutes ces publications étaient dones comme émanant d'une *Société nationale pour mancipation intellectuelle*, et ne furent pas sans luence sur les progrès de l'instruction publique.

même temps il se mêle à toutes sortes d'afres commerciales, dont quelques-unes ont eu déplorable retentissement : les mines de Saint-rain, le Physionotype, l'institut de Coëtbo, le *nthéon littéraire*, pour lequel il obtint de M. Gui- une forte subvention (1835), etc.

Tout cela ne suffit pas à son activité fiévreuse, le 1er juillet 1836, parut *la Presse*, organe de politique conservatrice. Fondée dans des conions telles qu'elle peut défier et ruiner toute currence, elle fait une révolution dans le rnalisme. M. de Girardin est assailli de tous côtés ses ennemis politiques, et c'est alors qu'il eut Armand Carrel, rédacteur en chef du *Natio-*, cette malheureuse rencontre dont il vint cher en 1848 l'expiation solennelle au cimee de Saint-Mandé. Ce duel, qui était son quane, fut son dernier. Plus tard, il refusa de ner satisfaction à M. Bergeron, malgré la plus ngeante des insultes. En 1834, il avait été député par le collége de Bourganeuf (Creuse), 'était vu accusé de corruption électorale. 1839, il soutint le ministère Molé contre la tion. Pendant la plus grande partie de sa e, le ministère Guizot eut aussi l'appui de *la se*, dont l'abandon lui fut si sensible qu'il on sait à quels prix, *l'Époque* pour la remr. En 1846, M. de Girardin se vit exclu de ambre sous prétexte qu'il n'était pas Fran- En 1847, il fut traduit, pour avoir insulté nistère, devant la Cour des Pairs, qui ne crut evoir frapper le député journaliste. Le 7 fé- de l'année suivante, M. de Girardin pressent évolution et résigne son mandat. Le 24, au , il pénétrait aux Tuileries et faisait re- au roi une note signée où il demandait imsement son abdication et la régence de la sse d'Orléans.

oussé aux élections de la Constituante, a'il eût, par son fameux article *Confiance! nce!* donné le premier signal du ralliement sel des anciens partis à la République, Girardin représenta le Bas-Rhin à la Légiset vota avec la Montagne, qui l'avait fait er. On prétend que c'est lui qui a gagné à e républicaine M. Victor Hugo, dont il fut cipal collaborateur à *l'Événement* (plus *vénement*), organe spécial du poëte. Mais s assemblées il n'a guère laissé trace de ssage; il n'est pas chef de parti, encore rateur; c'est un publiciste, un grand red'idées; sa place est dans le journal qu'il a créé et qu'il a rendu redoutable à tous les partis. Là on l'a vu soutenir et combattre M. Guizot et le gouvernement provisoire, la réaction, la République, s'acharner contre le général Cavaignac, qui l'avait arrêté et mis au secret après les journées de juin, poser le premier et propager par tous les moyens la candidature de Louis-Napoléon, se retourner contre lui et le combattre à outrance dans les rangs des socialistes et des révolutionnaires. Aussi a-t-il excité contre lui, dans tous les partis, de violentes animosités, auxquelles il répond, dit-on, par un grand mépris des hommes. Malgré toutes ces évolutions, on n'en lut pas moins *la Presse*, qui resta, sous toutes les couleurs, pendant les vingt années de sa direction, un des journaux les mieux faits de Paris, et en quelque sorte le champ de bataille ouvert à toutes les opinions.

Après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. de Girardin fut éloigné de France par le décret du 9 janvier suivant. La mort de sa belle-mère lui fit obtenir deux mois après l'autorisation d'y rentrer, et, grâce à ses relations de longue date avec le prince Napoléon, il lui fut permis d'y rester. Il reprit bientôt la direction de son journal, qu'il n'a plus quittée qu'à la fin de 1856, en vendant à MM. Millaud et Cie, moyennant 820 000 francs, sa part de propriété. En 1828, il avait épousé Mlle Delphine Gay, une des muses de la Restauration, qui a donné au nom de son mari un nouvel éclat (voy. ci-dessous). Devenu veuf en juin 1855, il a épousé, au mois de novembre 1856, Mlle Mina de Tieffenbach, fille d'un ancien maître de postes de Vienne, créée comtesse par le duc de Nassau.

M. de Girardin a traversé bien des partis, mais il a gardé partout et toujours sa personnalité, suivant tous les principes avec la même rigueur logique, et portant dans la pratique le même besoin de simplification. Toujours dans l'absolu, il veut, dans ces dernières années, la liberté sans limites, comme autrefois l'autorité sans contrôle. Il s'est fait un style d'alinéa et d'axiomes impérieux et dogmatiques comme sa pensée. On trouve ses idées nouvelles dans une foule de publications et de brochures, parmi lesquelles nous nous bornons à citer : *de l'Influence exercée par le* Journal des connaissances utiles *sur le progrès des idées, de l'instruction, des mœurs*, etc. (1834); *de la Presse périodique au* XIXe *siècle* (1837); *de l'Instruction publique*, *1° élémentaire, générale, nationale; 2° complémentaire, spéciale, professionnelle* (1838, in-8); *Études politiques* (1838, in-8; nouv. édit. augmentée, 1849, in-18), lettres au général A. de Girardin sur l'application de l'armée aux travaux publics; *de la Liberté de la presse et du journalisme* (1842); *Moyens d'exécution des grandes lignes de chemins de fer* (1842); *de la Liberté du commerce et de la protection de l'industrie* (1846-47), lettres entre MM. de Girardin et Ad. Blanqui : *du Budget* (1847); *Avant la Constitution*, précédé d'une *Lettre à Timon; Journal d'un journaliste au secret* (1848); *les Cinquante-deux* (1849 et suiv., in-16; 1853, 11 vol. in-18), suite de petits écrits sur les questions à l'ordre du jour; *Questions administratives et financières* (1848, in-18); *le Pour et le Contre* (1848); *le Droit au travail au Luxembourg et à l'Assemblée nationale* (1848, 2 vol.); *l'Abolition de la misère par l'élévation des salaires* (1850, in-16; 1851, in-8), lettres à M. Thiers; *l'Abolition de l'autorité par la simplification du gouvernement* (1851, in-8); *le Bien-être universel* (1850 et suiv.), revue hebdomadaire à 6 fr. par an; *l'Expropriation abolie* (1852); *la Politique universelle, décrets de l'avenir* (Bruxelles, 1852; Paris, 4e édit., 1854, in-18); *Solutions de la question d'Orient* (1853, in-8; 3e édit., 1854); *la Liberté dans le mariage par l'égalité des enfants*

devant la mort (1855, in-18); la Liberté (1857, in-18); la Fille du millionnaire (1858), etc.

GIRARDIN (Delphine Gay, Mme Émile de), femme de lettres française, épouse du précédent, née à Aix-la-Chapelle, le 26 janvier 1804, reçut sous la direction de sa mère, Mme Sophie Gay, une éducation littéraire qui ne tarda pas à porter ses fruits. Dès l'âge de dix-sept ans, elle débuta par des poésies dont le caractère patriotique justifia plus tard le surnom qu'elle avait reçu [illegible]

[illegible]

et en vers, qui présentait des [illegible] d'après nature et sur le vif, [illegible] au Théâtre-Français, mais [illegible] censure. Publiée par l'auteur [illegible] elle eut deux éditions [illegible] Mme de Girardin [illegible] Français et Mlle Rachel, [illegible] réussite fut contestée: [illegible] et Cléopâtre, en 5 actes [illegible] comédie fut signalée par [illegible] la faute du mari (18[illegible]) [illegible] en vers, joué au Théâtre-Français [illegible] tufe (1853); enfin [illegible] au même théâtre (1854) [illegible] prose, où l'auteur [illegible]

[illegible]

nandie. Le savant chimiste rouennais vient de :onsentir à quitter, après trente ans, son pays l'adoption pour occuper, avec le titre de doyen, ıne chaire à la Faculté de Lille.

Homme pratique et préoccupé avant tout des pplications utiles de la science, il en a aussi, omme le prouve la liste de ses ouvrages, abordé ;s côtés les plus élevés. Dès 1826, il a publié des *léments de minéralogie appliquée aux sciences himiques* (Paris, 2 vol. in-8, avec planches), avec . Lecoq; en 1827, un *Nouveau Manuel de botaique, ou Précis élémentaire de Physique végétale* n-18, avec planches), avec M. Juillet; et en 1830, ;s *Considérations générales sur les volcans* (in-8, ouen). En 1835, il réunit en deux vol. in-8, ses *çons de chimie élémentaire, faites le dimanche l'École municipale de Rouen* (Rouen, plusieurs itions), ouvrage qui obtint, à Paris, deux méilles et qui valut à l'auteur de la part de l'emreur de Russie la médaille en or des savants angers, puis une bague en diamants, en reınaissance des progrès que la traduction en se de ses *Leçons* avait fait faire en Russie à dustrie chimique.

I. Girardin a encore donné : *Notice biograque sur Édouard Adam* (1837, grand in-8, c planches); *Mémoires de chimie appliquée* 39, in-8); *du Sol arable* (1842, in-8, 2 édi-.s); *des Fumiers considérés comme engrais* ı7, in-18, avec figures, 5 éditions); *Technologie la garance* (1844, in-8); *Traité élémentaire ıriculture*, (2 vol. gr. in-18, avec figures); *ınges d'agriculture, d'économie rurale et puue et de sciences physiques appliquées* (1852, 1. gr. in-18, avec figures); *Courte instruction l'emploi du sel en agriculture* (1853, in-16, itions); *Résumé des conférences agricoles sur umiers* (1854, in-16, 3 éditions); *sur les Noux engrais concentrés du commerce* (Rouen, , in-16); *Moyens d'utiliser le marc de pommes* ı, in-16, 4 éditions); *des Mares dans nos ıagnes* (Rouen, 1854, in-16), instruction ré-: au nom de la Société d'agriculture de n, etc.

'aut ajouter à ces travaux un grand nombre émoires et d'articles publiés, de 1827 à 1831, le *Bulletin universel de Ferussac;* depuis dans le *Journal de Pharmacie et des scienccessoires;* depuis 1842, dans le *Jour-'agriculture pratique* de M. Bixio, et de-1843, dans *la Normandie agricole;* cinq ; insérés dans les *Cent Traités pour l'inion du peuple* (1847-1849); un *Essai chiet technologique sur le polygonum tincto-* avec M. Preisser, de Rouen, et couronné ı0 par la Société de pharmacie de Paris; un *re sur les fumiers*, auquel une médaille été décernée, en 1846, par la Société d'agri-e du Cher, et une foule de brochures.

irardin est membre ou président des di-sociétés savantes de Rouen, Académie, Soentrale d'agriculture, Société d'émulation, l central de salubrité, etc. Il a été nommé sivement membre correspondant de la Soentrale d'agriculture de Paris (1835), de la d'encouragement de Paris (1838), de l'Acales sciences de l'Institut (1842), de l'Acaimpériale de médecine (1846), et a reçu ıe titre d'un grand nombre de sociétés sales départements et de l'étranger. Il est, 1841, chevalier de la Légion d'honneur.

RDOT (Auguste-Théodore, baron DE), ›gue français, né à Paris, le 15 juin 1815, cevoir avocat en 1836, et se fixa à Bour-1849 à 1852, il fut sous-préfet de Mont devint ensuite secrétaire général de la Loire-Inférieure. Il fait partie de la Société des antiquaires de France. Il a reçu la décoration en août 1852.

On a de lui : *Mémoires sur la généralité de Bourges, dressés en* 1697, avec *Introduction* et *Notes* (Bourges, 1843, in-8); *Essai sur les Assemblées provinciales, et en particulier sur celles de Berry, de* 1778 *à* 1790 (1845, in-8); *Pièces inédites relatives à l'histoire d'Écosse* (1846, in-4); *Projet d'organisation du travail* (1848, in-18); *des Administrations départementales de* 1790 (Nantes et Paris, 1857, in-8); des articles ou mémoires dans les *Annales archéologiques* et les *Procès-Verbaux* de la Société agricole du Cher (1841-1856).

GIRAUD (Joseph-Barthélemy-Charles), jurisconsulte français, membre de l'Institut, ancien ministre, est né à Pernes (Vaucluse), le 20 février 1802. Il fit son droit à Aix, y devint, en 1830, professeur titulaire de la nouvelle chaire de droit administratif, et président de l'Académie de cette ville. Appelé à Paris, en 1842, il fut successivement inspecteur général des Facultés de droit, membre du conseil de l'instruction publique (1845), vice-recteur de l'Académie de Paris, et résigna ce dernier titre au 25 février 1848. En 1851, il a occupé à deux reprises le ministère de l'instruction publique, où son double passage fut marqué par des concessions aux anciens adversaires de l'Université. Il le quitta, la seconde fois, au 2 décembre, et fit partie de la Commission consultative. Au mois d'août de l'année suivante, à propos du projet de loi sur les biens de la famille d'Orléans, il se retira également du conseil d'État, reprit son titre d'inspecteur des hautes études, et rentra dans l'enseignement comme professeur de droit romain à la Faculté de Paris. M. Ch. Giraud a remplacé, en 1842, le comte Siméon à l'Académie des sciences morales et politiques. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 25 avril 1847.

On a de lui : *Éléments de droit romain*, refondus sous le titre d'*Introduction historique à l'étude de cette législation* (1835, in-8); *Recherches sur le droit de propriété chez les Romains* (1838, in-8); *Essai sur l'Histoire du droit français au moyen âge* (1845, 2 vol. in-8); *le Traité d'Utrecht* (1847, in-8), ouvrage traduit la même année en allemand et en espagnol; *des Libertés de l'Église gallicane* (1847, in-8); *Précis de l'ancien droit coutumier français* (1852, in-8); *les Tables de Salpenza et de Malaga* (1856; 2e édit., même année), extraites du *Journal général de l'Instruction publique;* des articles et dissertations dans le *Journal des Savants*, la *Revue de Législation*, et de nombreuses *éditions* et *notices*, notamment celles sur Fabrot, Pasquier, Z. Pons, Dubreuil, etc.

GIRAUD (Paul-Émile), archéologue français, ancien député, né à Romans (Drôme), le 27 novembre 1792, fut, après les journées de Juillet 1830, nommé maire de cette ville, conseiller général du département, et envoyé peu après à la Chambre des Députés. Il y siégea sur les bancs du centre, et vit son mandat renouvelé jusqu'en 1846. Il avait cessé, en 1835, d'être maire de Romans. Il reçut la décoration en mai 1839.

Livré à de longues études sur l'histoire et les origines de sa municipalité, M. Giraud a surtout publié : *Composition, mise en scène et représentation du mystère des* Trois Doms, *joué à Romans en* 1509 (1848, gr. in-8); *Aymar du Rivail et sa famille* (1849, in-8); *Essai historique sur l'abbaye de Saint-Bernard et sur la ville de Romans* (1856, 2 vol. in-8); des *Fragments*, *Rapports* et *Dissertations archéologiques* (1843-1857), etc.

GIRAUD (Pierre-François-Eugène), peintre et graveur français, né à Paris, le 9 août 1806, suivit les ateliers de Théod. Richomme et de M. Hersent, et entra, vers la fin de 1821, à l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix de gravure au concours de 1826. Pendant son séjour à Rome, il grava *la Vierge au coussin vert*, d'Andrea Solari (1830); s'exerça au pastel, ainsi qu'à la grande peinture historique, et revint en 1832 à Paris, où il exposa, comme peintre, une suite de sujets de genre et de portraits. En 1844, il suivit le duc de Montpensier en Espagne, et en 1847 visita l'Orient et l'Amérique.

On a vu de lui aux Salons: *les Enrôlements volontaires* (1835): *le Prévôt Marcel sauvant le dauphin Charles* (1836); *l'Armée de Condé et de Coligny traversant la Loire*, *la Permission de dix heures* (1839); *la Promenade en coricolo*, *les Enfants du guide* (1840); *les Crêpes* (1843); *le Fiévreux dans la campagne de Rome* (1846); *la Posada des toreros*, pour le ministère de l'intérieur; *le Coup de vent*, *un Incendie à Constantinople* (1853); les portraits du *baron Mounier*, du *capitaine Géréaux;* les portraits au dessin de *Justin*, d'*Hérold*, de *MM. Jules Janin*, *Paulin Mercier;* de nombreux pastels, notamment *la princesse Mathilde*, *le comte de Nieuwerkerke*, *Mme Mélingue*, des *Enfants* et des types italiens (1833-1853); *le prince Jérôme* et *la comtesse de Castiglione*, pastel (1857). Il avait envoyé à l'Exposition universelle de 1855, outre *la princesse Mathilde* de 1853, le portrait de *M. Mélingue*, au pastel, et deux souvenirs de son voyage en Espagne: *De Paris à Cadix*, et *Zapateado*.

M. Eugène Giraud n'a guère signé comme graveur que deux œuvres importantes exposées toutes deux en 1853: son envoi de Rome, *la Vierge au coussin vert*, et le *Portrait de Jean Richardot*, d'après P. P. Rubens. Il a obtenu, pour la peinture, une 3e médaille en 1833, une 2e en 1836, une mention en 1855, et la décoration en novembre 1851.

Son frère, M. Sébastien-Charles Giraud, né à Paris, le 18 janvier 1819, étudia sous lui la peinture, et entra vers la fin de 1835 à l'École des beaux-arts. Il traite le genre et les scènes d'intérieur. Il a accompagné son frère dans son voyage en Amérique, et dans ces derniers temps (1856), il a fait partie de la Commission artistique conduite par le prince Napoléon dans les contrées du Nord. Il a exposé, outre des tableaux de genre et de nombreux intérieurs: *une Scène d'atelier*, *un Souvenir d'Haïti* (1850-1853); *la Fin de la guerre d'Haïti*, *la Salle à manger de la princesse Mathilde*, admis tous deux à l'Exposition universelle de 1855; *la Pêche au phoque*, souvenir de son dernier voyage (1857), etc.

GIRAUDEAU (Jean), dit Giraudeau de Saint-Gervais, médecin spécialiste français, né à Saint-Gervais (Vienne), le 5 novembre 1802, commença son droit, puis sa médecine à Poitiers, et vint terminer cette dernière à Paris, où il fut reçu docteur en 1825, avec une thèse *sur la Thérapeutique des affections syphilitiques sans l'emploi du mercure*. Le bruit que cette thèse, et deux ans après, un *Mémoire* plus catégorique encore, soulevèrent jusqu'au sein de l'Académie de médecine, marqua ses débuts dans la voie scabreuse des maladies secrètes. Il devint, en 1828, l'acquéreur et le propriétaire exclusif du Rob antisyphilitique dit Rob Boyveau-Laffecteur, et l'insertion, dans tous les journaux, du procès gagné par lui contre ses différents adversaires, inaugura la série des annonces, souvent polyglottes, qui sont depuis trente ans en permanence dans toutes les feuilles périodiques.

L'esprit d'industri[...]
raudeau une grande [...]
duit à mêler son no[...]
Robert, des savons-p[...]
affaires qu'il a dirig[...]
bonheur. Électeur inf[...]
il était parvenu au [...]
dans la garde national[...]
a été décoré, comme [...]
On a de lui ou sous [...]
bre de *Guides*, *Conse*[...]
qu'un remaniement d[...]
comme le prospectus [...]
entre autres: *Traité* [...]
Guide des maladies [...]
santé, *Conseils aux v*[...]
1846); puis des *Souve*[...]
et un *Précis de l'histo*[...]
le premier, à M. Julia [...]
M. Caboche d'Estilly; e[...]
sements au poëme comp[...]
composa pour lui sous [...]
in-16 et gr. in-8).

GIRAUDON (Félix-Jul[...]
du peuple français, né à [...]
et fils d'un maître serrur[...]
la même profession, lors[...]
vrier lui ouvrit le chem[...]
tiques. Élu représentant [...]
ffrages, il fit partie du C[...]
la plupart des ouvriers e[...]
il vota, en général, avec [...]
parti démocratique, et re[...]
toutes les propositions ins[...]
Après l'élection du 10 déc[...]
de la gauche, combattit [...]
et appuya la demande de [...]
sentée par la Montagne *co*[...]
ministres à l'occasion de [...]
Non réélu à l'Assemblée lég[...]
à son atelier..

GIRAULT [de Saint-Far[...]
rateur français, né en 17[...]
(Yonne), se fit connaître, d[...]
cation d'un *Dictionnaire d*[...]
sique et politique de la Fra[...]
de base au *Dictionnaire de* [...]
(1828, in-8). Il a publié de[...]
vrages en ce genre: *le Guide* [...]
geur en France (1834 et ann[...]
et atlas), et le *Dictionnaire* [...]
torique, administratif et [...]
communes de France (18[...]
avec plans, gravures et arm[...]
1848, il dirige l'*Annuaire du* [...]
dot. Nous citerons encore [...]
des jeunes étudiants (18[...]
connaissances humaines, [...]
Aperçu statistique de la Franc[...]
vue des romans (1839, 2 vol. [...]
onze cents productions rema[...]
célèbres écrivains français et [...]
graphie de la France (184[...]
de tous les ouvrages imprimés [...]
le xve siècle; *Dictionnaire d*[...]
in-18), guide explicatif des [...]
les, etc.: *les Quarante-huit* [...]
(1847, in-12), histoire biograph[...]
tique; *les Beautés de la Fran*[...]
dont il a écrit le texte; *Histoire* [...]
in-18), etc.

GIRERD (Frédéric), ancien re[...]
peuple français, né à Saint-[...]
1801, entra comme maître d'[...]

le Paris, et suivit en même temps les faculté de droit. Reçu avocat, il se fit 1825, au barreau de Nevers où il ut une belle position. Après la révo-30, il fut nommé membre du conseil conseiller général de la Nièvre, bâ-ordre des avocats, et juge suppléant. 1835, parmi les défenseurs du pro-et fonda un journal démocratique, Par une curieuse faute typogra-lui a attribué une *Notice historique* « ouvrage très-remarquable », selon graphies. Nous ne connaissons de lui *ce historique sur Decize, ancienne vernais* (Nevers, 1842, in-8.)

évolution de Février, le préfet de la t lui-même ses pouvoirs entre les Girerd. Cet acte fut sanctionné par t populaire et par le gouvernement Aux élections qui suivirent, il fut er de la liste, par 60873 voix. Il vota nt avec le parti du général Cavaignac. ion du 10 décembre, il fit une oppo-ée à la politique de l'Élysée. Non semblée législative, M. Girerd a re-s au barreau de Nevers.

M. Félix), général français, né en Ain), est le frère cadet du baron Gi-), pair de France et ministre de Loui-ort en 1847. A seize ans, il entra au aire et fit, comme sous-lieutenant, les de Prusse et de Pologne, et comme celle d'Espagne, de 1808 à 1811. itaine, il passa à la grande armée et ux guerres de Russie, de Saxe et de ncie en 1814, il fut replacé quelque dans le corps d'état-major et devint 830. Lors de l'élévation de son frère en 1832, il représenta, à la Chambre l'arrondissement de Nantua et sié-dans les rangs de la majorité con-Il ne fut pas réélu en 1842, et se vit tte époque, au grade de maréchal de révolution de Février, il commandait nent du Jura. Il fait partie, depuis vante, de la réserve de l'état-major a été promu commandeur de la Lé-eur le 27 avril 1838.

OUZOL [du Puy-de-Dôme], ancien t du peuple français, né à Issoire (Puy-en 1794, et fils d'un conventionnel, ous la Restauration, de l'opposition fut, après la révolution de Juillet, de Clermont. Non réélu en 1834, il ené sur la scène politique que par les s de 1848. Nommé représentant du septième sur seize, par 60639 voix, il u Comité de l'agriculture et du crédit vota ordinairement avec le parti du vaignac. Après l'élection du 10 décem-tint le ministère présidé par M. Odilon fut réélu à l'Assemblée législative, prit les rangs de la fraction de majorité la tile à la République. Le coup d'État du e l'a écarté des assemblées politiques.

(André), peintre français, né à Paris, 1801, est fils du peintre Alphonse Gi-enu marchand de tableaux et de jouets ; il débuta à dix-huit ans au salon, par sujets de genre, se tourna vers le pay-il étudia sous Thibaut, et suivit les cours des beaux-arts, où il remporta le grand aysage historique, en 1825. De retour en 1831, il a continué, tout en voya-geant, ses envois aux salons. On cite de lui : *les Apprêts du marché* (1819); *le Cellier, l'Étable, le Marché à la marée* (1822); *la Halle aux poissons, Orphée et Eurydice, Vue de Capri, Site agreste de la Sabine, le Berger de Casaprota, Sixte-Quint et les bohémiennes dans la campagne de Subiaco* (1831); *les Alpes françaises, les Ruines de Resti-schloss, Chalets* (1837); des *Sites*, des *Vues*, des *Ruines*, quelques sujets de genre (1837-1850); *Usine d'émouleurs au Puy*, (1857), etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1822, une 1re en 1831, et la décoration en août 1837.

Son frère aîné, M. Alphonse Giroux, a pris la maison fondée par leur père, et donné au commerce d'étrennes une grande extension.

GISCLARD (Jean-Jacques), ancien représentant du peuple français, né en 1795, à Alby (Tarn), fut admis, en 1813, à l'École polytechnique et préféra, à l'issue de ses études, suivre la carrière commerciale que suivait déjà son père. Chef d'une fabrique de distillation, il a obtenu plusieurs médailles aux expositions de 1839, 1844 et 1849, et a présidé, à différentes dates, le tribunal de commerce de sa ville natale. Connu par ses opinions libérales, il fut, en 1848, nommé le second sur la liste des représentants du Tarn, vota avec les républicains modérés, et se démit de son mandat le 16 novembre de la même année. Nommé en 1851 maire d'Alby, il devint, en 1852 et en 1857, député au Corps législatif.

GISQUET (Henri), homme politique français, ancien préfet de police, né à Vézin (Moselle), le 14 juillet 1792, entra, en 1807, comme simple commis chez les frères Périer, banquiers à Paris, s'associa, en 1818, à une maison de commerce du Havre et rentra l'année suivante dans la maison Périer, dont il devint le chef avec Casimir. En 1825 il fonda, avec l'aide de son ancien collègue, une maison de banque sous son seul nom. L'année suivante, il fut amené, par suite d'avances de fonds, à acquérir à Saint-Denis une grande raffinerie de sucre, et la transforma en une fabrique d'huiles, qui resta longtemps sa propriété. Affilié à l'opposition libérale et l'un des premiers membres de la Société : *Aide-toi, le ciel t'aidera!*, il prit une part active aux journées de Juillet 1830, et fut nommé au mois d'août membre du conseil général de la Seine. Au milieu des menaces et des préparatifs de guerre européenne, M. Gisquet fut chargé par le gouvernement de l'achat de 300000 fusils, et parvint à négocier l'acquisition de 566000 armes de provenance anglaise. Les divers organes de l'opposition accusèrent le commissionnaire et les ministres eux-mêmes d'avoir réalisé sur cette commande, des bénéfices illicites, et l'affaire des *fusils-Gisquet* excita l'une des plus vives polémiques de ce temps. Les imputations formulées par Armand Marrast dans *la Tribune* contre le maréchal Soult et Casimir Périer donnèrent lieu à un procès qui se termina par la condamnation du rédacteur à 6 mois de prison et à 3000 francs d'amende (29 octobre 1831). M. Gisquet fut décoré le 1er mai de la même année.

Appelé par Casimir Périer aux fonctions de préfet de police (14 octobre) comme successeur de Vivien, M. Gisquet excita, par les mesures politiques qui furent prises par lui ou en son nom, pendant cinq années de conspirations ou d'insurrections permanentes, les attaques les plus vives de la part de l'opposition; mais l'activité intelligente et les talents administratifs qu'il déploya dans l'intérêt de l'hygiène et de la salubrité publiques, lui attirèrent les éloges même de ses ennemis. Il sortit de la préfecture de police le

6 septembre 1836, et fut remplacé par Gabriel Delessert. Créé depuis le 30 avril commandeur de la Légion d'honneur, il reçut alors le titre de conseiller d'État en service extraordinaire.

L'année suivante, élu député par le collége électoral de Saint-Denis, il prit bientôt à la Chambre une attitude hostile au pouvoir et causa d'assez grands ennuis au ministère dans la discussion sur les fonds secrets, dont il demandait la réduction du chiffre de 4 000 000 proposé, au chiffre de 2 400 000 fr., qui n'avait pas été dépassé sous son administration. A la fin de 1838, de vagues rumeurs accusant l'ex-préfet de police de concussions accompagnées de circonstances graves, *le Messager* qui s'en fit l'écho, fut poursuivi en diffamation par M. Gisquet, et condamné au minimum de la peine (100 fr. d'amende), après des paroles de l'avocat du roi, M. Plougoulm, qui faisaient pressentir les rigueurs du pouvoir contre le plaignant (28 décembre). Celui-ci fut destitué le lendemain de son titre de conseiller d'État. Il ne se représenta pas aux élections de l'année suivante, et ne reparut plus sur la scène politique qu'en 1848, comme délégué de la ville de Saint-Denis auprès du comité central de l'Union électorale. M. Gisquet fit en 1844 un voyage en Égypte, dont il a donné la relation sous ce titre : *l'Égypte, les Turcs et les Arabes* (2 vol.) Il a publié, en 1840, ses *Mémoires* (4 vol. in-8; nouv. édit., 1856, 2 vol.).

GISORS (Henry-Alphonse DE), architecte français, membre de l'Institut, né à Paris, le 3 septembre 1796, étudia l'architecture sous la direction de son oncle, l'architecte Gisors, dit l'aîné, et sous celle de Percier. Il entra à l'École des beaux-arts à la fin de 1814, et remporta le second prix d'architecture au concours de 1823, sur ce sujet : *un Hôtel des douanes et de l'octroi*. M. de Gisors exécuta aussitôt les travaux de la préfecture d'Ajaccio. En 1828, il envoya au salon un *Projet de fontaine monumentale en l'honneur des Sciences, des Arts et du Commerce*, destinée à l'ornementation de la place de la Concorde. Il a élevé depuis : l'Hôpital des cliniques (1832-1833), l'Amphithéâtre de l'Observatoire (1838-1840), les nouveaux bâtiments de l'École normale (1841-1847). Il dirigea, dans l'intervalle, les travaux du ministère de l'instruction publique (1840). Nommé architecte du Luxembourg, en remplacement de Louis Provost, qui se refusait aux additions projetées au palais, M. Alphonse de Gisors y exécuta rapidement, dès 1834, la salle provisoire des séances judiciaires, attendue pour les procès d'Avril et de Fieschi; il entreprit ensuite les constructions nécessitées pour la nouvelle salle de la Chambre des Pairs, en reportant dans le jardin l'ancienne façade de toute la profondeur d'un nouveau pavillon. Il agrandit et modifia le jardin, organisa l'orangerie, restaura plus tard (1841) le cloître et la chapelle, et dans ces derniers temps (juillet 1856), perça un nouvel escalier d'honneur. Les *Vues du Luxembourg* agrandi et restauré, et principalement la *Chambre de Marie de Médicis*, ont été publiées par lui en 1848 (in-fol.).

Membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1854, en remplacement d'Achille Le Clère, M. de Gisors est encore architecte du Sénat, de l'Observatoire, de l'École normale, de la Clinique et de l'Odéon, membre du Conseil des bâtiments civils et du jury d'architecture à l'École des beaux-arts. Il est officier de la Légion d'honneur.

GLADSTONE (William-Ewart), homme d'État anglais, né le 29 décembre 1809, à Liverpool, est le troisième fils de sir John Gladstone, marchand écossais, qui, à la suite d'une faillite, était venu s'établir dans cette ville où il avait [illegible] une immense fortune dans le commerce [illegible] des. Il fit de brillantes études au collége d'[illegible] et à l'université d'Oxford, et venait à peine [illegible] terminer son éducation lorsque, sur la [illegible]tation du duc de Newcastle, il fut envoyé [illegible] les électeurs de Newark, à la première [illegible] issue du bill de réforme (1832); son entrée [illegible] la carrière parlementaire se fit sous les [illegible] des deux grands partis rétrogrades de l'époque [illegible] les ultra-tories et les ultra-protestants. [illegible] sa jeunesse, il attira, par des discours [illegible] de vigueur et d'adresse, l'attention de [illegible]lègues et se concilia l'estime de sir R. Peel [illegible] cherchait alors à rallier les débris du par[illegible] sous la bannière conservatrice. Dès que ce [illegible] eut ressaisi le pouvoir (1834), il le nomma [illegible] de la Trésorerie, puis sous-secrétaire [illegible]tement des colonies.

Revenu, au mois d'avril 1835 sur les [illegible] l'opposition, M. Gladstone combattit [illegible] politique de lord Melbourne, et [illegible] une question religieuse qui passionnait [illegible] esprits en publiant son livre : *l'État dans ses relations avec l'Église* (the State [illegible] the Church; Londres, 1838. [illegible] ce principe, fortement combattu [illegible] dans la *Revue d'Édimbourg*, que [illegible] des devoirs envers Dieu, indépendamment [illegible] devoirs envers la société, l'État [illegible]miler à un individu, doit également [illegible] religion et en professer le symbole; [illegible] était qu'il fallait décourager toute [illegible] que la religion d'État, non par la [illegible] les peines légales, mais par l'exclusion [illegible] les emplois civils et des distinctions [illegible] Cette doctrine intolérante, ainsi que [illegible]thies qu'il manifesta en faveur des [illegible] Chinois empoisonnés par l'opium [illegible] lui attirèrent de passagères inimitiés.

Le ministère whig ne tarda pas à succ[illegible] proposant l'admission du sucre étranger [illegible] sir R. Peel prit la direction des affaires [illegible] M. Gladstone maître de la monnaie et [illegible]sident du bureau de commerce. Celui-[illegible]cia d'abord à une réduction partielle [illegible] d'importation sur des objets de [illegible]tance. Chargé ensuite de préparer [illegible] générale des tarifs, ses investigations [illegible] pour résultat de le convertir tout à [illegible]trines de la liberté commerciale; l'ancien [illegible]tionniste présenta en leur faveur à [illegible] un rapport tellement clair et logique [illegible] les conclusions en furent adoptées. [illegible] apportait la même ardeur de propaga[illegible]sitait pas à écrire dans les revues [illegible] libre échange. En mai 1843, il devint [illegible] du bureau de commerce, en remplacement de lord Ripon : mais la dotation du [illegible]lique de Maynooth, contraire à [illegible] religieux, amena sa retraite en [illegible] L'année n'était pas expirée qu'il accep[illegible]tefeuille des colonies, laissé vacant par [illegible]ley, qui refusait d'appuyer le rappel des [illegible] (décembre 1845); en même temps [illegible]tait, à cause des fonctions nouvelles [illegible] occuper, devant ses électeurs ou [illegible] le duc de Newcastle, qui lui retira [illegible] législatif. Écarté de la Chambre, il [illegible] part aux grands débats qui s'engagèrent [illegible] le pouvoir avec sir R. Peel en juillet [illegible]

Choisi aux élections de 1847 par [illegible] d'Oxford, distinction enviée par les [illegible] hommes d'État, M. Gladstone revint [illegible]bre des Communes prendre, à côté de [illegible] la direction du parti libéral conservateur [illegible]battit le papisme, repoussa le bill de [illegible]

siastiques, et appuya l'admission des juifs au Parlement, au grand scandale de ses commettants, ainsi que l'enquête proposée par M. Disraëli sur la détresse des classes agricoles. Ce dernier vote encouragea les espérances des protectionistes, et, en 1851, lorsqu'ils essayèrent de constituer un ministère, des ouvertures furent faites à M. Gladstone. Mais ce fut lui qui porta le dernier coup au cabinet Derby, en 1852, par une claire et savante réfutation du système financier des tories. Quelques jours après, il acceptait de lord Palmerston le poste de chancelier de l'Échiquier (28 décembre), qu'il occupa jusqu'en ces derniers temps. Comme orateur, M. Gladstone n'a point d'égal à la Chambre des Communes pour le talent d'exposition, l'autorité des études spéciales et la pureté de la diction; familiarisé avec l'histoire, la théologie et les auteurs classiques, il en tire des exemples qui donnent à la discussion un aspect nouveau; sa dialectique est serrée, et c'est dans les questions financières ou commerciales qu'il a le plus d'autorité.

Outre l'ouvrage cité, on a de M. Gladstone: *des principes de l'Église* (the Church principles; 1840); *Histoire des États Romains* (History of the Roman State; 1851-1852, 3 vol. in-8), traduite de l'italien de Farini, et surtout une *Lettre à lord Aberdeen* (1851), dans laquelle il trace un tableau plein de vigueur des persécutions politiques exercées à Naples contre les patriotes; cette lettre produisit dans toute l'Europe la plus vive sensation. M. Gladstone fait, depuis 1841, partie du conseil privé.

GLAESER (Frantz), compositeur allemand, né le 19 avril 1799, à Obergeorgenthal, en Bohême, fut placé, en 1810, à la chapelle de la cour, à Dresde, alla au Conservatoire de Prague étudier la musique instrumentale, passa à Vienne en 1817, reçut les conseils de Beethoven, et y composa une trentaine d'opéras, dont quelques-uns eurent plus de cent représentations et furent joués sur plusieurs théâtres dans la même soirée. Nommé, en 1827, premier maître de chapelle au théâtre de Vienne, il fut appelé ensuite avec le même titre au théâtre de Kœnigstadt, à Berlin. Les nouveaux opéras qu'il y écrivit: *l'Anneau d'ambre* (Bernsteinring), *Aurora*, *Andrea*, *l'Œil du Diable* (das Auge des Teufels), etc., mirent le comble à sa réputation; *l'Aire de l'aigle* (Adlershorst) fut joué à Londres, à Stockholm et à Saint-Pétersbourg. Attiré à Copenhague par le roi de Danemark, en 1842, il fut nommé maître de chapelle de la cour et du théâtre (1843). Il a composé la musique de quelques opéras de M. Andersen. Il est chevalier du Danebrog (1847) et de l'ordre de Wasa. Son fils, Joseph-Auguste-Édouard-Frédéric GLAESER, est auteur de quelques romances (1853-1855).

GLAIRE (l'abbé Jean-Baptiste), hébraïsant français, né à Bordeaux, le 1er avril 1798, fit ses classes au séminaire de cette ville, et y commença sa théologie, qu'il vint terminer à celui de Saint-Sulpice, tout en suivant les cours de langues orientales. Il entra dans les ordres en 1822. Élève de Silvestre de Sacy et Eug. Burnouf, il se livra alors à l'enseignement des langues orientales; il fit, de 1822 à 1834, au même séminaire, le cours d'hébreu de première année, suppléa, en 1825, l'abbé de Lanzac à la Sorbonne, le remplaça en 1831, et devint, dix ans après, doyen de la Faculté de théologie récemment réorganisée. Il prit, dans le même intervalle (1833), les trois grades théologiques, reçut les titres de chanoine, puis de vicaire général honoraire de Bordeaux (1827 et ...), et fut attaché en 1840 au chapitre métropolitain de Notre-Dame de Paris. Il a été décoré en avril 1845.

On a de l'abbé Glaire: *Lexicon manuale hebraicum et chaldaïcum* (1830, in-8), réédité en 1843 avec additions dans le titre et dans l'ouvrage; *Principes de grammaire hébraïque et chaldaïque* (1832, in-8; 3e édition, 1843); *Chrestomatie hébraïque et chaldaïque*, avec la *sainte Bible*, en latin et en français, notes explicatives et réflexions morales (1834, 3 vol. in-4). *Torath Mosché, le Pentateuque...* (1836-1837, 2 vol. in-8), en société avec M. Franck; *Introduction historique et critique aux Livres saints* (1836, 6 vol. in-12, 2e édit., 1843); *les Livres saints vengés* (1845, 2 vol. in-8); un *Abrégé* de *l'Introduction historique* (1846, in-8; 2e édit., 1853); *Manuel de l'hébraïsant*, contenant les *éléments*, une *chrestomatie* et un *lexique* (Leipsick, 1856, in-12); *Concordances arabes du Coran*, *principes de grammaire arabe* (1857), et de nombreux articles dans l'*Encyclopédie du XIXe siècle*, l'*Encyclopédie catholique* et la *Bibliographie catholique*.

GLAIS-BIZOIN (N....), ancien député français, né dans le département des Côtes-du-Nord, en 1799, fut reçu avocat vers 1822, et s'associa aux luttes de l'opposition libérale contre la Restauration. Après la révolutiou de Juillet, il fut nommé conseiller général de son département, et député de l'arrondissement de Loudéac, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848. Il prit place à l'extrême gauche, signa le *Compte rendu* de 1832, et réclama, sous tous les ministères, l'application complète des principes de 1789. Il monta souvent à la tribune, harcela le gouvernement de ses interpellations, et ne cessa de demander la diminution de l'impôt du sel, celle de la taxe des lettres, et la suppression du timbre des journaux. Il prit une part active à la campagne des banquets réformistes et signa l'acte d'accusation présenté par M. Odilon Barrot contre le ministère Guizot. Après l'avénement de la République, il fut nommé représentant du peuple par 92 308 suffrages, le quatrième sur les seize élus des Côtes-du-Nord.

Président de la réunion démocratique du Palais-National, M. Glais-Bizoin vota ordinairement avec l'extrême gauche. Son nom fut particulièrement attaché à un amendement sur le droit au travail, qui fut rejeté le 14 septembre 1848, par 596 voix contre 187, et qui était ainsi conçu: « La République doit protéger le citoyen dans sa « personne, sa famille, sa religion, sa propriété, « son travail. Elle reconnaît le droit de tous les « citoyens à l'instruction, le *droit à l'existence* « *par le travail* et à l'assistance dans les formes « et aux conditions réglées par les lois ». Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il rentra dans la vie privée.

GLAIZE (Auguste-Barthélemy), peintre français, né à Montpellier, vers 1812, eut entre autres maîtres M. Eug. Devéria, fixé depuis de longues années dans le Midi, fit ses débuts au Salon de 1836 et se fixa à Paris. Après avoir traité d'abord le genre et les sujets religieux, il demanda à la littérature et aux idées romantiques des inspirations souvent heureuses. Il cultive avec succès la lithographie et le pastel.

M. Glaize a principalement exposé: *Luca Signorelli* (1836); *Après la guerre!*, *Faust et Marguerite*, *Pauvre famille*, *Psyché*, *Fuite en Égypte* (1842); *les Baigneuses du palais d'Armide*, *sainte Élisabeth de Hongrie* (1844); *Suzanne au bain*, pastel; *le Sang de Vénus*, *Dante écrivant son poëme*, *la Mort du précurseur* (1848); *les Femmes gauloises* (1852); plusieurs portraits, entre autres

celui de *Madame Ducos* et celui de *l'Auteur* (1853); un *Pilori*, galerie des génies persécutés, grande toile historique qui fut très-remarquée à l'Exposition universelle de 1855, et qu'il a lithographiée lui-même; *Ce qu'on voit à vingt ans*, à la même Exposition; *Devant la porte d'un changeur*, *les Amours à l'encan* (1857), etc.

M. Glaize a obtenu une 3e médaille en 1842, deux secondes en 1844 et 1848, une 1re en 1854, et en 1855 une médaille de deuxième classe et la décoration.

GLASGOW (James CARR-BOYLE, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né à Londres, en 1792, appartient à une famille écossaise élevée, en 1815, à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Kelburne, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra, en 1807, dans la marine royale, prit part à plusieurs engagements contre les Français, et obtint, en 1814, le grade de lieutenant de vaisseau. Sous les auspices du parti conservateur, il fut envoyé à la Chambre des Communes par le comté d'Ayr (1841-1843). A cette dernière date, il prit les titres et la place de son père à la Chambre des Lords. Il est lord-lieutenant du Renfrewshire. Marié en 1821, il n'a pas d'enfants; son héritier présomptif est son frère consanguin, *Georges-Frédéric* BOYLE, né en 1825.

GLASSBRENNER (Adolphe), écrivain satirique allemand, connu sous le pseudonyme d'*Adolphe Brennglas*, né à Berlin, le 27 mars 1810, fit ses études dans cette ville. Dès 1831, la rédaction d'une feuille critique, *le Don Quichotte*, le rendit suspect au gouvernement, qui supprima ce journal en 1833. Il resta encore plusieurs années à Berlin; mais, en 1841, après un court séjour à Vienne, il se fixa à Neu-Strélitz. Chef du parti démocratique modéré de Meklembourg-Strélitz pendant la révolution de 1848, il fut exilé en 1850, et se retira à Hambourg.

M. Glassbrenner a acquis une grande popularité par une publication en quelque sorte périodique, dont le titre renferme un jeu de mots intraduisible en français: *Berlin comme il est, mange et boit* (Berlin wie es ist..... und trinkt.; Berlin et Leipsick, 1832-1850, 31 cahiers. *Ist*, en allemand, comme *est* en latin, signifie également, pour l'oreille, *est* et *mange*), revue satirique qui, pendant dix-huit ans de suite, livra à la risée de tous et la gravité importante du bourgeois de la capitale, le *philistin*, comme on l'appelle, et l'indolence de l'homme du peuple, et la fatuité du jeune homme qui s'intitule l'*enfant de Berlin*. Plusieurs des personnages de M. Glassbrenner, esquissés avec verve et vérité, sont devenus des types populaires dans toute l'Allemagne.

Parmi ses autres écrits nous citerons: *la Vie du grand monde* (Leben und Treiben der feinen Welt; Ibid., 1834); *Vie populaire de Berlin* (Berliner Volksleben; Ibid., 1848, 3 vol.); *Tableaux et rêves de Vienne* (Bilder und Traeume aus Wien; Ibid., 1836, 2 vol.), que les allusions politiques firent interdire par la diète germanique; *Calendrier populaire comique* (Komischer Volkskalender; Hambourg, 1846-1852, 7 cah.); *l'Ile de Massepain* (die Insel Marzipan; Ibid., 1851); *Mille et une Nuits comiques* (Komische tausend und eine Nacht; Ibid., 1852), et la comédie, *Gaspard l'homme* (Kaspar der Mensch, 1850), satire amère, inspirée par la ruine des espérances que 1848 avait fait naître.

On a encore de M. Glassbrenner des poésies: *le Nouveau roman du renard* (Der neue Reinecke Fuchs; Leipsick, 1845), épopée comique et satirique; *Chansons prohibées* (Verbotene Lieder; Zurich, 1843), réimprimé sous les titres de *Chansons d'un poète de l'Allemagne septentrionale* (Lieder eines norddeutschen Poeten), et [illegible] plement de *Poésies d'A. Glassbrenner* (Gedichte von A. G.; Berlin, 1851).

GLEIG (révérend George-Robert), littérateur anglais, est né le 20 avril 1796, à Stirling. Son père était évêque de l'église anglicane. [illegible] avoir étudié à Glascow, il se trouvait à l'université d'Oxford lorsqu'il s'engagea, en 1812, comme volontaire dans un régiment qui faisait [illegible] Lisbonne; le crédit de son père lui procura [illegible] une commission d'officier. Il prit part aux dernières guerres de la Péninsule, puis à la campagne d'Amérique (1814), et reçut une [illegible] grave à la prise de Washington.

A la paix, il prit son congé de [illegible] grade de capitaine (1816) et revint s'asseoir sur les bancs d'Oxford pour achever ses études théologiques. Dès qu'il fut reçu docteur, il [illegible] entra définitivement dans les ordres [illegible] l'archevêque de Canterbury une des [illegible] cures du Kent d'un revenu d'au [illegible] (10000 fr.). Ce fut dans le calme [illegible] vie qu'il écrivit *le Subalterne* [illegible] 1825), récit destiné à retracer [illegible] litaires en Espagne. Encouragé par le succès de ce livre, moitié roman, moitié histoire, [illegible] d'autres qui eurent le même succès.

Les ouvrages de M. Gleig, tour à tour théologien, soldat, écrivain, voyageur, présentent une assez grande variété. Comme théologien, [illegible] donné: *Histoire de la Bible* (History of [illegible]) [illegible] *la Cène* (Guide of the Lord's supper), et des *Sermons et conférences*. Comme historien, [illegible] rite, rehaussé par de bonnes études, [illegible] évidence: *la Guerre d'Amérique* (the [illegible] of the british army at Washington [illegible] Orleans), une *Histoire de l'Inde anglaise* [illegible] of the british India, 4 vol.), les *Mémoires* [illegible] *Thomas Munro* (3 vol.) et de *Warren Hastings* [illegible] ainsi que la *Biographie des célèbres* [illegible] *de l'Angleterre* (Lives of the british [illegible] manders, 3 vol.). Son *Histoire familière de l'Angleterre* (Family history of England) [illegible] en scènes rapides et dans un style [illegible] venue promptement populaire.

Dans les œuvres d'imagination, [illegible] M. Gleig n'a été ni moins fécond [illegible] Outre *le Subalterne*, nous citerons [illegible] où il retrace la vie militaire: *les* [illegible] *Chelsea* (the Chelsea pensioners, 18[illegible]) [illegible] *toire de Chelsea* (Chelsea hospital [illegible] tions, 1837); *le Hussard* (1837); [illegible] (1843); *les Récits de Waterloo* (Stories of Waterloo, 1847); *le Dragon* (Light Dragoon [illegible]) Pour compléter cette liste, ajoutons [illegible] *ques de l'abbaye de Waltham*, *le Curé de campagne* (the Country curate), des esquisses sur l'Allemagne, la Bohême, la Hongrie [illegible] many visited, 1838); *Vieilleries et nouveautés* (Things old and new), et des articles [illegible] dans les divers recueils du jour.

Chapelain de l'hôpital de Chelsea [illegible] M. Gleig a été nommé aumônier [illegible] mée anglaise au mois d'avril 1844; [illegible] tard, un plan d'enseignement qu'il [illegible] l'éducation du soldat lui fit donner [illegible] specteur général des écoles régimentaires.

GLENELG (Charles GRANT, 1er baron), [illegible] politique et pair d'Angleterre, né en [illegible] derpour, ville du Bengale, où son père [illegible] un haut emploi dans l'administration, [illegible] élevé au collége de la Madeleine, à Cambridge, étudia la jurisprudence à l'École de [illegible]

qui, en 1807, l'admit au barreau. La même année, il entra à la Chambre des Communes, et y siégea jusqu'en 1835, sous le nom de Grant, pour le bourg de Fortrose et le comté d'Inverness. Pendant vingt-cinq ans, il n'a cessé d'être maintenu dans les fonctions politiques du gouvernement et plutôt pour sa grande expérience des affaires, que pour ses opinions conservatrices. Il débuta par l'administration des finances en qualité de lord de la Trésorerie (1813); au bout de six ans, employés par lui à remettre le budget en équilibre, il devint principal secrétaire pour l'Irlande (1819).

Il ne tarda pas à être rappelé à Londres, pour diriger, sous la présidence d'Husskisson, le bureau de commerce (1823) qu'il présida à son tour durant quelques mois (1827). Lord Grey, en 1830, i confia la direction du bureau des Indes (*Board controul*), et en 1834, le département des conies, qui lui fut laissé, par lord Melbourne et · R. Peel, jusqu'en 1839. Élevé en 1835 à la irie héréditaire avec le titre de baron Glenelg une pension viagère de 2000 liv. st. (50 000 fr.), se montra à la Chambre des Lords partisan ne politique sagement libérale et surtout conatrice. Depuis 1819, il fait partie du Conseil vé.

LEYRE (Gabriel-Charles), peintre français, à Chevilly, près de Vaud, en Suisse, vers la de 1807, est un de ces artistes à qui un petit nbre de toiles ont suffi pour se faire une réation. Ses envois aux Salons, qui sont au nbre de quatre, et que caractérise un talent eur et intime, l'ont fait nommer le « peintre- e ». Après avoir suivi, en 1824, l'atelier de fersent, il partit l'année suivante pour l'Italie, e là pour l'Orient. Il ne revint qu'en 1833, et ébuta au Salon qu'en 1840 par un *saint Jean l'inspiration de la vision apocalyptique*. Il a sé, en 1843, *le Soir*, qu'on a appelé une icieuse églogue», et qui fut acheté pour le mbourg; en 1845, *les Apôtres allant prêcher ngile*; en 1849, *la Danse des Bacchantes*, eurs fois reproduite par la gravure. L'ab- de M. Gleyre a été remarquée et regrettée position universelle de 1855.

cite encore de lui : *l'Écho*, acquis par la e. Le reste de ses œuvres se borne à peu près *Pentecôte*, commandée pour l'église Sainte- erite, et à quelques tableaux destinés à nagne et à la Suisse. Il a peint, pour ce r pays, *la Mort du major Davell*, sujet popularité toute locale.

DDON (Georges), antiquaire et voyageur s, naturalisé Américain, est né dans le shire, en 1809. Il vint s'établir jeune en Alexandrie, où son père dirigeait un étanent industriel, et se livra d'abord luià des opérations commerciales. Par suite relations avec l'Amérique, il fut pris pour au Caire, par les États-Unis. Il remplit ces ns pendant trois ans, et eut un rôle assez int dans les intrigues dont l'Égypte fut le , lors de la guerre entre la Porte et Méhé (1840). Adversaire déclaré de ce dernier, quitter l'Égypte et se rendit aux États- ù il prit à tâche de propager les études nes.

iddon ouvrit dans différentes villes des iblics sur les hiéroglyphes, et popularisa le Champollion. Il a publié beaucoup de es sur l'Égypte ancienne et moderne, no- t : *Otia Ægyptiaca* (Londres, 1846, in-8). 1, il s'associa au docteur Nott, de Mobile, ublication des *Types de l'humanité* (Phi- , 1853), ouvrage d'ethnologie, qui dut à ses tendances, favorables à l'esclavage des noirs, un grand succès dans les États du Sud.

GLINKA (Feodor-Nicolaiewicz), littérateur russe, né en 1788, dans le gouvernement de Smolensk, sortit à dix-sept ans, du corps des cadets, et fit la campagne d'Austerlitz, en qualité d'officier. Ses goûts littéraires le poussèrent bientôt à demander son congé; il l'obtint et se retira dans un petit domaine de sa famille, sur les confins du gouvernement de Smolensk. Il reprit pourtant du service en 1812, et fit les campagnes, contre la France, comme adjudant, jusqu'à la paix définitive de 1815. Il fut alors attaché, comme colonel, au gouverneur militaire de Saint-Pétersbourg. Des relations imprudentes avec des personnages suspects lui attirèrent une disgrâce, déguisée sous un titre de conseiller à Petrosawodsk. Il en revint toutefois, dès 1816, et fut nommé président de la Société libre des amis de la littérature russe.

M. Glinka est un des meilleurs écrivains militaires de la Russie. Les *Lettres d'un officier russe sur les campagnes de* 1805 à 1806 *et de* 1812 *à* 1815 (Moscou, 1815-1816, 8 vol.); *Chmjelnicki, ou l'Affranchissement de la Petite-Russie* (Pétersbourg, 1818, 2 vol.); le *Cadeau aux soldats russes* (Ibid., 1818), sont trois ouvrages écrits dans le vrai style de l'histoire. Comme poëte, il a composé un certain nombre de chants de guerre, écrits au bivouac, pendant ses campagnes, et où l'enthousiasme guerrier s'unit au fanatisme religieux. On a en outre de lui une traduction des *Psaumes*, du *Livre de Job* et des *Prophètes* (1826), et de longs poëmes, où les détails du style valent mieux que l'ensemble de la composition. Ce sont : *Souvenirs de la campagne de* 1812, *Essais allégoriques* (1826); *la Carélie, ou la Captivité de Martha Johannowna* (Karelija ils satotschenij: marfü Joannownü; Pétersbourg, 1830), ouvrage qui eut un succès populaire; enfin, *Peintures de la bataille de Borodino* (Otscherki Borodinskawo Srachenija; Ibid., 1839).

Son frère, Serge-Nicolaiewicz GLINKA, né en 1774, dans le gouvernement de Smolensk, sorti du service militaire avec le grade de major, en 1799, a écrit depuis d'excellents ouvrages pour la jeunesse : *Histoire de Russie* (2e édition, Moscou, 1822, 14 vol.); *Lectures pour les enfants* (Ibid., 1821, 12 vol.); il a en outre fait paraître plusieurs drames en vers, et une très-bonne traduction des *Nuits* d'Young.

Un compositeur russe, Michel GLINKA, de la même famille, s'est surtout rendu célèbre par la musique de l'hymne national russe dont Schukowski a fait les paroles et a aussi écrit un des premiers, en Russie, pour le théâtre. — Il est mort en 1857.

GLOCKER (Ernest-Frédéric), minéralogiste allemand, né le 1er mai 1793, à Stuttgart, étudia la théologie à Tubingue, et entra, en 1815, dans la carrière ecclésiastique, que son goût pour les sciences naturelles lui fit quitter, après avoir été, pendant un an, pasteur à Aalen. Il alla étudier, à Halle et à Berlin, la botanique et la minéralogie, et, en 1819, passa à Breslau, où il fut attaché au *Magdalenen-Gymnasium*, comme professeur et prorecteur. Il fit, en outre, des cours de minéralogie à l'Université comme agrégé en 1820, comme professeur adjoint en 1824, et titulaire en 1832. Il devint aussi directeur du cabinet de minéralogie.

Les principaux ouvrages de M. Glocker sont : *Caractéristique de la littérature minéralogique de Silésie* (Charakteristik der schlesisch. mineralogischen Literatur; Breslau, 1827-1832, 2 vol.);

Manuel de minéralogie (Handbuch der Mineralogie; Nuremberg, 1829-1831, 2 vol.); *Précis de minéralogie, de géognosie et des pétrifications* (Grundriss der Mineralogie mit Einschluss der Geognosie und Petrefactenkunde; Ibid., 1839); les *Rapports annuels de minéralogie* (Mineralogische Iahreshefte; Ibid., 1833-1841, 2 vol.), et *Generum et specierum mineralium secundum ordines naturales digestorum synopsis* (Halle, 1847).

On a aussi de lui plusieurs monographies et opuscules minéralogiques et géologiques, tels que: *Minéralogie des pays de la mer du Sud* (Beitraege zur mineralogischen Kenntniss der Südseelaender; Breslau, 1827, 1er cahier); *de Graphite moravico* (1840); *du Calcaire jurassique de Kurowitz* (über den Jurakalk, 1841); *sur les Térébratules* (Bemerkungen über Terebrateln, 1845); *de Quelques nouveaux animaux fossiles du grès des Carpathes* (über einige neue fossile Thierformen aus dem Gebiete des Karpatensandsteins, 1850); *des Galets de la plaine de l'Oder autour de Breslau* (über die Geschiebe der Oderebene, etc., 1854), etc.; sans compter des articles dans divers recueils et revues scientifiques, sur l'état géognostique et minéralogique de la Moravie et de la Silésie, qui ont été pour lui un objet spécial d'exploration.

GLYN (Isabella), artiste dramatique anglaise, née à Édimbourg, le 22 mai 1823, manifesta dès l'enfance pour le théâtre un penchant décidé, auquel s'opposèrent, autant que possible, ses parents, qui suivaient les règles austères de l'Église presbytérienne. Mais, dans un voyage en Angleterre, le hasard lui fournit l'occasion de débuter dans la carrière dramatique. Un moment, elle eut l'idée d'aborder la scène française, et prit même des leçons de Michelot, au Conservatoire de Paris (1846). Soutenue par les conseils de Charles Kemble, le grand tragédien, qui l'avait initiée à l'étude de Shakspeare, miss Glyn débuta, le 8 novembre 1847, dans le rôle de lady Constance du *Roi Jean*, au théâtre royal de Manchester. Elle fut, la même année, engagée pour Londres, qu'elle n'a quitté, jusqu'à présent, que pour donner des représentations dans les comtés. Ses meilleurs rôles sont les héroïnes de Shakspeare, dont elle nuance avec beaucoup d'art le caractère touchant et hardi à la fois, par exemple: Volumnie de *Coriolan*, Marguerite d'Anjou, Portia, Isabelle, Cléopatre, etc.

GNAEDITSCH (Nicolas-Iwanowitsch), poète russe, né à Pultawa, en 1784, fit ses études au séminaire de sa ville natale, au collège de Charkow, et enfin à Moscou, où l'on commençait à entendre parler d'une littérature russe. Après avoir été employé quelque temps au ministère de l'instruction publique, sa santé le força de se rendre dans les provinces méridionales.

L'ouvrage le plus célèbre de M. Gnaeditsch est sa traduction de l'*Iliade* en vers russes, à laquelle il consacra dix-huit années de sa vie. Il contribua beaucoup par cet immense travail à fixer la versification et la langue nationales. Parmi ses autres productions, il faut citer des traductions nombreuses d'Anacréon, de Byron, de Chenier, de Ducis et de Voltaire, ainsi que plusieurs poëmes originaux, entre autres: *la Naissance d'Homère* (Roshdénie Homera), *les Chants populaires de la Grèce moderne* (Prostonarodnuja piesni nunaschnuch Grekov), enfin une idylle, *les Pêcheurs* (Rübaks), qui a été comparée à ce que l'antiquité a produit de plus remarquable en ce genre.

GOBAT (Samuel), évêque anglican de Jérusalem, né en 1799, à Cremine (canton de Berne), fut chargé, en 1825, d'aller prêcher l'Évangile aux Abyssins et de leur porter une édition des [illegible] Évangiles, imprimée en langue [illegible] frais de la Société biblique de Londres [illegible] avoir étudié l'arabe à Paris et à Londres [illegible] rendit au Caire (1826) avec Christian [illegible] natif du Wurtemberg. Les deux missionnaires ne purent pendant trois ans, à cause [illegible] passer au lieu de leur destination. Il [illegible] rendit à Gondar, où la langue [illegible] parlée. Les habitants se montrèrent [illegible] ses instructions. Mais la mort de son [illegible] et la reprise des hostilités le forcèrent [illegible] la contrée (1833). Son *Journal d'un [illegible] Abyssinie pendant les années* 1830-[illegible] 1834, in-8, avec carte et portrait [illegible] Londres, 1847), fait connaître l'état du [illegible]nisme en Abyssinie, et contient quelques [illegible]tiens théologiques de l'auteur avec [illegible]

Après avoir été missionnaire à Malte [illegible] fut, en 1846, nommé évêque d'Angleterre [illegible]lande à Jérusalem. Ce siége, qui [illegible] 1842, relève de l'archevêché de Cantorbéry [illegible] sous sa juridiction, la Syrie, la Chaldée [illegible] et l'Abyssinie.

GOBLET (Albert-Joseph), [illegible] général belge, est né à Tourn[ai] [illegible] D'abord élève du Prytanée militaire [illegible] puis de l'École polytechnique, [illegible] dans le corps du génie, prit part [illegible] de la guerre d'Espagne, et fut [illegible] en 1813 pour sa conduite au siége [illegible] bastien. Rentré, en 1815, dans l'armée [illegible] Bas, il dut combattre contre les [illegible] Quatre-Bras et à Waterloo. Plus [illegible]ployé à élever les fortifications de [illegible] Menin, et accompagna le prince d'Orange [illegible]ronnement du tzar Nicolas. Le [illegible] provisoire, issu de la révolution [illegible] 1830, le nomma tour à tour [illegible] général du génie et commissaire [illegible]

Promu, en 1831, au grade de [illegible]gade, M. Goblet fit partie du ministère [illegible] mais bientôt accusé de tendances [illegible] abandonna le portefeuille de la guerre [illegible] sa ville natale à la Chambre. En 18[illegible] M. Van de Weyer aux conférences [illegible] auxquelles la Hollande refusa de [illegible] fut invité par le roi Léopold à entrer [illegible]binet du 18 septembre, comme [illegible] affaires étrangères. C'est en grande [illegible] efforts que l'on doit la conclusion [illegible] mai 1833, qui garantit à la Belgique [illegible] du *statu quo* après la prise d'Anvers [illegible]

Les mêmes soupçons d'orangisme [illegible] seconde fois M. Goblet de quitter le [illegible] décembre 1833). En 1835, ses [illegible] sur le système de défense à organiser [illegible] à la Meuse lui valurent le brevet [illegible] général, et il fut élu député [illegible] Bruxelles l'année suivante (1836) [illegible] fonctions législatives pour se rendre [illegible] avec le titre d'envoyé plénipotentiaire [illegible] créé comte d'Alviella par la reine [illegible] qu'il assista de ses conseils durant [illegible] fomentée par les partisans de [illegible] ministère Nothomb, le portefeuille [illegible] étrangères lui fut de nouveau [illegible]

Depuis 1845, le général Goblet [illegible] vie publique: il n'a gardé d'autres [illegible] celles d'inspecteur général des [illegible] génie, dont il a été revêtu le [illegible]

GODDE (Étienne-Hippolyte), [illegible]çais, né à Breteuil (Oise), le [illegible] suivit jusqu'en 1802, sous [illegible] de l'École des beaux-arts, et [illegible]

ssinateur en chef de la ville de Paris, sous ; ordres de l'architecte Molinos. Quatre ans rès, il reçut le titre d'inspecteur ordinaire, l'administration, pour le dédommager d'avoir errompu ses concours académiques, lui confia xécution d'un *Atlas* qui devait contenir la desption détaillée de toutes les églises de la capie, et dont les trois cents dessins sont déposés c Archives de la ville. En 1806, M. Godde se isacra presque exclusivement à la restauration monuments rendus au culte à la suite du icordat. En 1811, le comte Frochot, alors préle chargea du projet d'hôtel de ville qui de- ; s'aligner sur la voie impériale, mais dont les les, approuvées par l'empereur, furent bienabandonnées au milieu des événements polies. Nommé architecte en chef de la ville, en , M. Godde garda ce titre jusqu'en 1848.
rmi les travaux de cette longue carrière, ; citerons : la restauration de toutes les églises aris, et particulièrement la reprise en souse de Saint-Germain des Prés, la construcde Saint-Pierre du Gros-Caillou (1822), de -Dame de Bonne-Nouvelle (1828), de Saint- du Saint-Sacrement (1835), et du séminaire -Sulpice; l'établissement régulier des trois s cimetières de la capitale, etc., etc. Le dénent de la Somme doit aussi à M. Godde pluéglises et des travaux dans la cathédrale d'A-. Mais le titre capital de M. Godde est l'agrannent ou plutôt la transformation de l'hôtel e de Paris, travail dans lequel il fut assisté Lesueur (voy. ce nom), et que ces deux arterminèrent en cinq années.
s une visite à l'hôtel de ville, le roi des Siciles envoya le cordon de commandeur dre de François Iᵉʳ à M. Godde, qui n'est oré. Il vit aujourd'hui dans la retraite. En le conseil municipal, se ressouvenant de gs et importants services, lui a voté, par exceptionnelle, une pension portée chaque ur le budget de la ville de Paris.

FROID (Félix), célèbre harpiste belge, né à Namur, d'une famille d'artistes, cultiva le piano et commença la harpe à l'âge de s. L'année suivante, on l'envoya au Conre de Paris, où il eut pour professeurs ermann et Labarre. Dès l'âge de treize ans, sa un *Trio pour piano violon et violon*i est resté une de ses meilleures œuvres. la mort de son père et de sa mère lui fit nécessité de se créer une position indé-, et il se mit avec une nouvelle ardeur à harpe et à écrire pour cet instrument. ix-neuf ans quand il écrivit la gracieuse *sylphes*.
efroid a agrandi le domaine de la harpe irtuoso et comme compositeur. Jusqu'à égligeait la main gauche; grâce à un doigté, il parvint à exécuter les mêmes avec les deux mains. Le mécanisme ument lui dut également de notables ions ; il a augmenté le volume des cordes donné plus de sonorité. Artiste modeste ie supérieur, il donne rarement des our son propre compte; mais il prête l'appui de son talent à toutes les fêtes ance, et une foule de sociétés philharle comptent parmi leurs solistes. La perfection de son jeu l'a fait surnomaganini de la harpe. »
; deux compositions déjà citées, on a *léveil des fées; Robert le diable; Études de force; le Rêve; la Mélancolie; les rosée; les Adieux;* diverses composipiano et des morceaux de chant.

M. Félix Godefroid avait trois frères et cinq sœurs; l'un de ses frères, Jules Godefroid, compositeur de beaucoup d'espérance, est mort prématurément, il y a une quinzaine d'années, après avoir fait jouer à l'Opéra-comique *le Diadeste* et *la Chasse royale*. Une société philarmonique, à Namur, porte son nom.

GODELLE (Camille), conseiller d'État français, ancien représentant du peuple, né en 1808 à Guise (Aisne), étudia le droit à la Faculté de Paris, et s'établit comme notaire dans sa ville natale. Ayant vendu sa charge en 1839, il se consacra aux affaires de son département, qui, depuis 1840, l'a constamment envoyé au conseil général. Nommé représentant de l'Aisne à l'Assemblée législative, il s'associa par ses votes à la politique de la majorité. Il fut rapporteur des projets de loi sur les banques cantonnales (1849), sur la responsabilité des gérants de journaux (1850) et sur la révision de la Constitution (1851). Après le 2 décembre, il siégea à la Commission consultative, et fut nommé conseiller d'État le 25 janvier 1852 dans la section des finances. M. Godelle est chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de janvier 1853.

GODOLPHIN (Georges Godolphin Osborne, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1802, à Gogmagog-Hills, près Cambridge, appartient à une branche cadette des ducs de Leeds. Connu d'abord sous le nom de lord Osborne, il fut élevé au collége de Rugby et prit, en 1850, les titres de son père, qui était entré en 1830 à la Chambre des Lords. Il est attaché aux principes libéraux. De son mariage avec miss Stewart (1843), il a huit enfants, dont l'aîné, *Georges-Godolphin* Osborne, est né en 1828 à Paris.

GODWIN (Parke), publiciste américain, né à Paterson (New-Jersey), le 25 février 1816, prit ses degrés au collége de Princeton en 1834, et étudia ensuite le droit. De 1837 à 1853, il fut un des principaux rédacteurs de l'*Evening Post* de New-York. Il a écrit aussi, dans la *Democratic Review*, de nombreux articles d'économie politique et sociale, et des études sur les réformateurs et les économistes modernes; Il traite encore des sujets analogues dans le *Putnam's Monthly Magazine*. M. Godwin a traduit plusieurs ouvrages allemands, entre autres les *Mémoires* de Gœthe, et publié un résumé populaire des écrits de Fourier. Il est auteur d'un volume intitulé : *Constructive Democracy*; d'un petit ouvrage d'imagination, *Vala* (New-York, 1850, in-4); d'*Essais politiques* (Political Essays; 1856, in-12), recueils d'articles de revue, etc.

GODWIN (Georges), architecte anglais, né le 28 janvier 1815, à Brompton (comté de Middlesex), et fils d'un architecte, embrassa dès l'âge de treize ans la profession de son père et attira sur lui l'attention par la publication de divers ouvrages consacrés aux monuments de l'Angleterre, de la Belgique et de la France. Reçu, en 1839, membre de la Société des antiquaires anglais et en 1840, membre de la Société royale de Londres, il fonda, en 1844, le *Builder*, feuille spéciale des travaux de sa profession, qu'il dirige encore. En 1851, il fit partie du jury de l'Exposition universelle. Parmi ses ouvrages, on distingue les suivants : *Appel au public sur la question des chemins de fer* (an Appeal to the public, 1837); *les Églises de Londres* (the Churches of London; 1838, 2 vol. in-8); quelques drames joués sur les scènes secondaires, etc. Il a en outre fourni beaucoup d'articles littéraires ou artistiques à des recueils

périodiques, tels que l'*Art Union Magazine*, le *Civil Engineer*, l'*Archæologia*, et autres.

GOEDEKE (Charles), littérateur allemand, né le 15 avril 1814, à Celle, fit ses études à l'université de Gœttingue, revint, en 1838, dans sa ville natale et se fixa plus tard à Hanovre. Il débuta, sous le pseudonyme de Charles Stahl, par un drame, *le Roi Codrus, un monstre de l'époque* (Kœnig Kodrus, eine Missgeburt der Zeit.; Leipsick, 1839), fruit du découragement alors général dans la littérature allemande, et donna ensuite des *Nouvelles* (Celle, 1841), et un *Almanach de nouvelles* (Hanovre, 1842), qui furent favorablement accueillis du public.

M. Gœdeke, se tournant alors vers l'histoire littéraire de l'Allemagne, publia une série de monographies et de chrestomathies estimées: *la Vie de Knigge et ses écrits* (Knigge's Leben und Schriften: Hanovre, 1844); *Poëtes de l'Allemagne depuis* 1813 *jusqu'à* 1843 (Deutschland's Dichter; Ibid., 1844); *Onze livres de poésie allemande, depuis Sébastien Brandt jusqu'à nos jours* (Elf Bücher deutscher Dichtung von, etc.; Leipsick, 1849, 2 vol.), que l'auteur doit compléter par un douzième livre, contenant, avec des biographies, un choix des meilleures productions des poëtes les plus récents; *Choix des meilleures poésies modernes* (Edelsteine aus den neusten Dichtern; Hanovre, 1851); *le Moyen age et sa littérature* (das Mittelalter, etc.; 1852-1854).

GOEPPERT (Henri-Robert), botaniste allemand, né le 25 juillet 1800, à Sprottau, dans la basse Silésie, suivit les cours de l'École de médecine de Breslau, de 1821 à 1824, alla terminer ses études à Berlin, y obtint le diplôme de docteur, et revint, en 1826, à Breslau, où il fut reçu, l'année suivante, agrégé à la Faculté des sciences, avec une thèse: *de Acidi hydrocyanici vi in plantas*, qui le fit remarquer. Après avoir occupé une chaire à l'Institut médical de Breslau, il devint, en 1831, professeur adjoint à l'université de cette ville. Aujourd'hui, professeur titulaire, il a reçu du roi de Prusse le titre de conseiller intime de médecine.

M. Gœppert a pris un rang distingué dans la science par ses écrits sur la chimie, la médecine et surtout sur la botanique, entre autres: *de la Formation de la chaleur dans les plantes* (über die Waermeentwickelung in den Pflanzen; Breslau, 1830); *les Fougères fossiles* (die fossilen Farnkraeuter; Ibid., 1836, avec 44 planches), publié par l'Académie impériale Léopold-Charles; *de Coniferarum structura anatomica* (1841); *des Contre-poisons chimiques* (über die chemischen Gegengifte; 2[e] édition, 1843); *les Genres des plantes fossiles comparés à ceux de l'époque actuelle* (die Gattungen der fossilen Pflanzen; Bonn, 1841-42), et deux mémoires couronnés par l'Académie des sciences de Harlem: *sur la Formation des terrains houillers* (über die Entstehung der Steinkohlenlager aus Pflanzen; Leyde, 1848), et *Monographie des conifères fossiles* (Monographie der fossilen Coniferen; Ibid., 1850, avec 58 planches), etc. Il a fourni, en outre, à plusieurs recueils scientifiques de l'Allemagne des travaux remarquables sur *la Flore fossile de la Silésie*, dont quelques-uns ont été imprimés à part.

GOERGEI (Arthur), général hongrois, né le 5 février 1818, à Toporcz, dans le comitat de Zips (Haute-Hongrie), d'une famille noble convertie au protestantisme, fut destiné de bonne heure à la carrière militaire. Après avoir fait de bonnes études classiques au collége évangélique d'Eperiès, il fut admis, en 1832, à l'École des pionniers de Tuln, en qualité de cadet. Il dut à ses succès et à sa supériorité vraiment étonnante [illegible] 1837, dans les gardes du corps hongrois, dont le régiment résidait à Vienne, et il devint, [illegible] après (1842), premier lieutenant dans le [illegible] de hussards du palatin. Il allait passer capitaine lorsque la mort de son père le détermina à [illegible] une carrière qu'il n'avait embrassée que [illegible] obéir et pour laquelle il montrait jusque-là [illegible] de goût que de capacité. Passionné pour [illegible] des sciences, il alla suivre, en 1845, les [illegible] l'École des arts et métiers de Prague [illegible] cours de chimie théorique et pratique [illegible] versité, et finit par solliciter une place de [illegible] seur, qui ne lui fut promise qu'en 1848, par [illegible] nistre du parti libéral, M. Eœtvœs [illegible] Au mois de mai de la même année, il [illegible] dissertation *sur les Acides solides, [illegible] gras de l'huile de noix de cocos*, [illegible] dans les comptes rendus de l'Académie [illegible] Toutefois, il abandonna ses projets [illegible] ment pour administrer les terres [illegible] rentes dans le comitat de Zips. C'est là que [illegible] volution de 1848 le trouva.

Dans cette première période [illegible] vie, M. Arthur Gœrgei avait donné [illegible] de la souplesse de son intelligence [illegible] bilité de son esprit et de la [illegible] de son caractère. Quand il vit [illegible] clater, il se rendit à Pesth, [illegible] tion du ministère qui l'enrôla [illegible] capitaine dans le corps des *Honveds* [illegible] avec habileté d'un achat d'armes [illegible] fut promu, à son retour, au grade de [illegible] bataillon. Envoyé en octobre dans l'île de [illegible] Il fit juger et pendre sous ses yeux [illegible] gène Zichy, convaincu de trahison [illegible] par cet acte la confiance du [illegible] Kossuth. Là commence véritablement [illegible] militaire, qui comprend, en moins d'un [illegible] quatre campagnes signalées par des [illegible] singulières d'activité et de mollesse, d'[illegible] d'habileté, de succès et de revers. [illegible] sous les ordres du général Perczel [illegible] il prend, malgré son chef, des mesures [illegible] nent la reddition de tout un corps [illegible] vient colonel, et passe sous le commandement [illegible] Moga qu'il surveille et remplace [illegible] général en chef. Il débute par une [illegible] traite, menée pied à pied dans les [illegible] Karpathes, entre quatre corps d'armée [illegible] avec une habileté et une audace [illegible] reuses, qui permettent au gouvernement [illegible] de se mettre à couvert à Debreczin. [illegible] de cet héroïque fait d'armes, il publia [illegible] proclamation de Vaitzen, où il se déclara [illegible] de la monarchie autrichienne, et [illegible] déjà, dans les circonstances où l'on [illegible] une sorte de trahison.

Kossuth, se repentant de l'avoir [illegible] donna le commandement de l'armée [illegible] nube au général Dembinski [illegible] mécontent, laissa perdre à son [illegible] bataille de Kapolna, contraria de tous [illegible] retraite de son armée sur la Theiss, et [illegible] lieu, profita de son influence sur [illegible] le faire arrêter. Ce trait d'audace [illegible] impuni. Vetter, chargé de remplacer [illegible] ne se sentit pas en sûreté, et Kossuth [illegible] rendre à Gœrgei son commandement [illegible] réservait à ce chef indocile une [illegible] mois (avril 1849), dont chaque [illegible] marqué par une victoire. Les batailles [illegible] de Waitzen, de Nagy-Sarlo, la prise [illegible] et d'Ofen en furent les principaux [illegible] suth, pour récompenser et enchaîner [illegible] lui offrit la dignité de feld-maréchal [illegible] tère de la guerre; mais Gœrgei accepta [illegible]

le portefeuille, en faisant une déclaration de prin-
:ipes moins autrichienne que celle de Waitzen.

Il avait pourtant commis, au dire des tacti-
:iens, une grande faute, celle de ne point mar-
:her sur Vienne découverte, et de perdre trois
emaines dans des marches et contre-marches
nutiles. Quand il se ravisa, 150 000 Russes avaient
nvahi la Hongrie et le rappelaient en arrière. Il
'opiniâtra à tenir tête aux Autrichiens devant
Comorn, malgré l'ordre de Kossuth, qui, ne pou-
ant obtenir de lui qu'il se repliât sur la Theiss,
éféra son commandement à Messaros. Ce fut le
enouvellement de l'affaire Dembinski. L'armée
clama son général vainqueur, et Kossuth fut en-
ore une fois obligé de céder à Gœrgei dont l'obsti-
ation dut, en fin de compte, aboutir à cette re-
aite sur la Theiss, ordonnée par le dictateur.
près quelques combats brillants au pied des Kar-
thes, sur le théâtre de sa campagne d'hiver, il
vit contraint de reculer jusqu'à la citadelle
Arad, pendant que l'armée de son lieutenant
it anéantie à Debreczin, et celle de Dembinski
Temeswar. Ici se place le dernier acte de la vie
litaire de Gœrgei, cette fameuse capitulation de
agos, que le peuple hongrois a maudite comme
: insigne trahison, et que tout le monde re-
de au moins comme une inexplicable faiblesse.
esti de la dictature par Kossuth, Gœrgei, préoc-
é surtout de ne point se rendre aux Autrichiens,
a aussitôt, sans conditions, au général russe
liger, l'armée hongroise, forte encore de
00 fantassins, de 2 000 cavaliers et de 130 ca-
s. Ses principaux lieutenants furent pendus
les Autrichiens deux mois après; quant à lui,
ut épargné et interné à Klagenfurth, où il
'occupa plus que de travaux scientifiques. Il a
: ses Mémoires sous ce titre : *Ma vie et mes
: en Hongrie, dans les années* 1848 *et* 1849
psick, 1852, 2 vol.) Ce livre, intéressant à
coup d'égards, a naturellement pour objet la
fication d'un homme qui, dans une si grande
, ne mit pas sa conduite et son caractère po-
es à la hauteur de ses talents militaires.

ESCHEL (Karl-Friedrich), philosophe et
ogien allemand, né, le 7 octobre 1784, à
nsalza, en Thuringe, étudia le droit à
ersité de Leipsick, et, en 1807, obtint une
au parquet de Langensalza, où il remplit,
et après l'incorporation de cette ville à la
, des fonctions municipales. Conseiller su-
r au tribunal de Naumbourg de 1818 à
il fut appelé alors au ministère de la jus-
t devint, de 1837 à 1845, conseiller supé-
le justice, membre de la commission et du
l supérieur de censure et du conseil d'État;
eu de temps après, il fut nommé président
ur du consistoire de la province de Saxe.
nements de 1848 le forcèrent à rentrer dans
rivée. Il s'est fixé depuis à Berlin.

l'exercice de ses hautes fonctions,
schel s'est toujours montré défenseur ar-
s principes orthodoxes de la religion pro-
, tout en favorisant les nouvelles tendan-
a philosophie et de la poésie. Hegel et
ui parurent la plus belle expression de
rence et du sentiment humain, et le but
l de sa vie littéraire fut de démontrer que
cipes de ces deux génies s'accordent avec
la doctrine chrétienne. Tel est en parti-
objet de ses deux ouvrages anonymes :
: *de Gœthe et de sa suite* (über Gœthe's
eipsick, 1824), et *Aphorismes sur le non-
le savoir absolu par rapport à la con-
e la foi chrétienne* (Aphorismen über
sen und absolutes Wissen im Verhaelt-
; Berlin, 1829). L'assentiment inattendu
donné par Hegel à ce dernier ouvrage, le signala
à l'attention publique et suscita des dissensions
entre les anciens et les nouveaux hégéliens.

Trois autres écrits de M. Gœschel ont encore le
même but : *le Monisme de la pensée, apologie de
la philosophie actuelle, sur le tombeau de son fon-
dateur* (der Monismus des Gedankens, etc.; Naum-
bourg, 1832); *Hegel et son temps et ses rapports
avec Gœthe* (Hegel und seine Zeit; Berlin, 1832);
*Conversations sur la poésie et sur la pensée de
Gœthe* (Unterhaltungen zur Schilderung Gœthe'-
scher Dichtungu. Denkweise; Schleusingen, 1834-
1838, 3 vol.). Ces trois ouvrages, après la scis-
sion consommée des disciples de Hegel, placent
M. Gœschel à l'extrême droite de son école.

Les tendances religieuses et conservatrices de
l'auteur se retrouvent dans ses autres ouvrages :
Chronique de la ville de Langensalza (1818, 2 vol.),
avec une *Suite*, 1842-1844, 2 vol.); *Cæcilius et
Octavius, ou Conversations sur les principales ob-
jections contre la vérité chrétienne* (Cæcilius und
Octavius; Berlin, 1828); *Feuilles détachées des
papiers d'un jurisconsulte* (Zerstreute Blaetter
aus den Hand-und Hülfs-acten eines Juristen;
1832-1834, 3 vol.); *de la Divine Comédie du
Dante, des choses divines dans le langage hu-
main*, etc. (Aus Dante Alighieri's gœttlicher Ko-
mœdie, etc.; Naumbourg, 1834); *des Preuves de
l'immortalité de l'âme, selon la philosophie spé-
culative* (Von den Beweisen für die Unsterblich-
keit der menschlichen Seele, etc.; Berlin, 1835);
le Serment judiciaire (der Eid nach seinem, etc.;
Ibid., 1837); *Rapports du droit particulier avec
le droit commun et le Panthéisme judiciaire* (das
Particularrecht im Verhaeltniss, etc.; Ibid., 1837);
*Traité de philosophie spéculative sur Dieu, sur
l'homme et sur le Dieu-Homme* (Beitraege zur
speculativen Philosophie; Ibid., 1838), écrit à
l'occasion de *la Vie de Jésus* de Strauss; *Leçons
du Dante sur la création et l'ordre du monde*
(Dante's Unterweisung über Weltschœpfung, etc.;
Ibid., 1842); *Souvenirs séculaires de l'année*
1848 (Seculaererinnerungen; Magdebourg, 1848);
*de l'Importance de l'Église luthérienne et de ses
rapports avec l'Église universelle et avec l'État*
(über die Bedeutung der lutherischen Kirche, etc.;
Berlin, 1849); *la Fin de toutes choses* (zur Lehre
von den letzten Dingen; Ibid., 1850); *Dualisme
de la confession évangélique* (der Dualismus evan-
gelischer Kirchenverfassung; Stuttgart, 1852), etc.

GOETHALS (Félix-Victor), littérateur belge, né
à Gand, le 4 juin 1799, suivit les cours de l'uni-
versité de cette ville, y fut reçu docteur en droit,
et, de 1825 à 1829, fut attaché au parquet du pro-
cureur général à Bruxelles. Adjoint, depuis 1827,
au conservateur de la bibliothèque municipale de
cette ville, M. Van de Weyer, il lui succéda en
1830. En 1842, lorsque la ville vendit sa biblio-
thèque à l'État, M. Goethals resta, sous le baron
de Reiffenberg, attaché au nouvel établissement
et fut mis à la retraite en 1853.

Nous citerons parmi ses écrits : *Lectures relati-
ves à l'histoire des sciences, des arts, des lettres,
des mœurs et de la politique en Belgique et dans
les pays limitrophes* (Bruxelles, 1837-1838,
4 vol. in-8), et *Histoire des lettres, des sciences et
des arts en Belgique et dans les pays limitrophes*
(Ibid., 1840-1844, 4 vol. in-8), recueils de bio-
graphies, médiocres de style, mais pleins d'aper-
çus piquants sur les partis politiques, les co-
teries littéraires, religieuses, artistiques, et de
détails intimes sur les contemporains; *Notice
historique sur Simon Stevin, de Bruges* (Ibid.,
1842, in-8); *Dictionnaire généalogique et héral-
dique des familles nobles de Belgique* (Ibid., 1849-
1852, 4 vol. in-4), dont l'*Histoire généalogique*

de la maison de Horn, parue en 1848, n'est qu'un extrait, excellent répertoire des titres féodaux, composé d'après la riche collection de manuscrits relatifs aux familles nobles que possède la bibliothèque royale de Bruxelles. On annonce aussi de M. Goethals, un travail fort important, sous le titre d'*Archéologie de Belgique*.

GŒTHE (Ottilie DE), née vicomtesse de Pogovisch et veuve de Jules-Auguste-Walther de Gœthe, fils unique du grand poëte, est aujourd'hui le chef de la famille qui porte ce nom. Elle a vécu pendant plusieurs années à Weimar, et elle habite actuellement à Vienne. Elle a eu trois enfants, deux fils et une fille, Alma, morte à l'âge de seize ans, en 1844.

Son fils aîné, Walther-Wolfgang DE GŒTHE, étudia la musique à Leipsick, à Stettin et à Vienne, sous la direction de Mendelssohn, de Weinlig et de Lœwe. Plusieurs de ses compositions ont été imprimées.

Wolfgang-Maximilien DE GŒTHE, frère du précédent, a étudié le droit à Bonn, à Berlin, à Iéna et à Heidelberg, et obtenu, dans cette dernière ville, le grade de docteur en droit. Depuis 1852, il est attaché à l'ambassade prussienne à Rome. On a de lui : *de Fragmento Vegoiæ, cujus sit momenti in tractandis antiquitatibus juris romani* (Heidelberg); *l'Homme et la nature élémentaire* (der Mensch und die elementarische Natur; Stuttgart, 1848); *Erlinde*, poëme (2e édit., 1851); et un recueil de poésies lyriques (1851).

GOETTLING (Charles-Guillaume), philologue allemand, né à Iéna en 1793, fit ses études aux universités d'Iéna et de Berlin. Après avoir publié quelques écrits qui témoignaient de travaux consciencieux, il fut nommé professeur au collége de Rudolstadt, dirigea celui de Neuwied, et donna sa démission en 1821 pour venir à Paris. Il obtint, à son retour, une chaire de philologie à l'université d'Iéna, où il devint en outre, en 1826, conservateur de la bibliothèque. Nommé professeur ordinaire en 1832, il reçut, en 1842, le titre de conseiller intime de la cour. En 1828, il explora les antiquités de l'Italie et de la Sicile, qui depuis sont devenues le sujet favori de ses cours et de ses travaux littéraires. De 1840 à 1852, il entreprit d'autres voyages et visita la Grèce, l'Italie, l'Angleterre et la France.

On cite, parmi les ouvrages de cet auteur, qui joint au savoir l'indépendance de la pensée et un style clair et vigoureux : *Animadversiones criticæ in Callimachi epigrammata et Achillem Tatium* (Iéna, 1812); *des Parties historiques du poëme des Nibelungen* (über das Geschichtliche im Nibelungenliede; Rudolstadt, 1814); *les Nibelungen et les Gibelins* (Ibid., 1817); *Theodosii Alexandrini grammatica* (Leipsick, 1822); *de l'Accent dans la langue grecque* (Allgemeine Lehre vom Accent der griechischen Sprache; Iéna, 1835); *Histoire de la Constitution romaine jusqu'à la mort de César* (Geschichte der rœmisch. Staatsverfassung, etc.; Halle, 1840); *Quinze documents romains* (Funfzehn rœmische Urkunden; Halle, 1845); *Collection de dissertations de l'antiquité classique* (Gesammelte Abhandlungen aus dem classischen Alterthum; Halle 1851, tome I); *le Pelasgicon et le Pnyx à Athènes* (Iéna, 1853), etc. Il a édité la *Politique* d'Aristote (Iéna, 1824), et les poëmes d'Hésiode (*Bibliotheca græca* de Jacobs et Rost; Gotha, 1831; 2e édit., 1843).

GOLDSCHMIDT (Hermann), peintre et astronome, d'origine allemande, fixé à Paris depuis plus de vingt ans, est né à Francfort-sur-le-Mein, le 17 juin 1802. Fils de commerçants, il passa d'abord une dizaine d'années dans le magasin [de] son père et entreprit, à trente ans, un vo[yage] en Hollande, qui le détermina à cultiver la p[ein]ture. Après avoir étudié à Munich, sous [...] Schnorr et Cornélius, il vint s'établir à Paris [en] 1836. Il a, dès lors, exposé à nos Salons, une [sé]rie d'œuvres, dont plusieurs ont été emprun[tées] à des excursions en Angleterre et en Italie. N[ous] citerons : *une Femme en costume algérien* (1[...]); *un Jeune Florentin suppliant une jeune [...] d'accepter une bague* (1837); *la Poésie* [...] (1839); *la Sibylle de Cumes* (1844), réce[mment] brûlée en Amérique; *une Offrande à* [...] (1845); *Cléopatre*, *Vue de Rome* (1849); *la* [...] *de Roméo et Juliette* (1857), commandé p[ar le] ministère d'État; des *Portraits*, etc.

Mais, c'est moins comme peintre que c[omme] astronome, que M. H. Goldschmidt est [...] Conduit par le hasard, et depuis dix ans [...] à s'occuper d'observations astronomiq[ues] [...] s'est acquis une prompte célébrité par [...] tante découverte de sept planètes télescopi[ques] signalées par lui presque coup sur coup. La [...] part de ces astéroïdes, sont aujourd'hui [...] et dénommées; ce sont : *la Lutetia* [...] 1852); *Pomone* (26 octobre 1854); [...] octobre 1855); *Harmonia* (31 mars [...] *phné* (22 mai), les deux dernières [...] et 2 février 1858), sont encore [...] qu'il y a de plus étonnant dans les [...] de cet astronome amateur, c'est la [...] moyens d'observation auxquels elles sont d[ues] c'est de son atelier de peintre, établi au [...] étage du café Procope, et, avec une [...] ordinaire que l'artiste se livre à ses [...] recherches. Il a, en outre, pointé plus [...] mille étoiles qui manquaient aux cartes [...] miques de l'Académie de Berlin, à l'e[xécution] desquelles concourent, depuis un dem[i-siècle,] les premiers savants de l'Allemagne. Le [...] astronome, encouragé dès ses débuts par [les suf]frages d'Arago, a depuis lors, partagé [...] son temps entre ses toiles et les Mémoi[res rela]tifs à ses découvertes. L'Académie des s[ciences] en lui décernant le grand prix d'astron[omie] couronné ces patientes et ingrates études [...] quelles l'affaiblissement de sa vue mena[çait,] on, de le faire renoncer.

GOLDSCHMIDT (Meyer-Aaron), roma[ncier et] journaliste danois, de famille israélite, [né à Vor]dingborg (Jutland), le 26 octobre 181[9] [...] d'abord quelques journaux de province [...] en 1840, *le Corsaire*, feuille satirique [hebdoma]daire (Copenhague, 1840-1846, in-4). [...] ques articles le firent traduire devant [...] Cour et condamner à l'emprisonnement [...] rédige, depuis 1848, le *Nord et le Sud* [...] Syd). Il vient de terminer le roman de [...] *sans chez soi* (Hjemlœs, tiré à part [...] 5 vol.), réimprimé et traduit en allema[nd dans] la *Bibliothèque* de Spindler avant d'être [...]

Sous le pseudonyme d'*Adolphe Meyer*, [M. Gold]schmidt a fait paraître *le Juif* (En Jøde [...] 2e édition, 1853), fidèle tableau des [...] mes de ses coreligionnaires et qu[i] [...] aussi dans la même collection alle[mande] [...] les honneurs d'une double tradu[ction] [...] (Londres, 1851, 3 vol. in-8, et 1852 [...] a plusieurs fois parcouru l'Europe [...] a reçu, en 1855, la mission d'aller exam[iner en] Autriche, les écoles instituées en faveur [de la] population manufacturière.

GOLESCO (Nicolas), homme politique [...] né, en 1810, à Campú-Longú, d'une a[ncienne fa]mille de grands boyards, est fils du gr[and] [...]

thète Constantin Golesco, mort en 1829, et l'un des hommes les plus remarquables du parti libéral et progressiste en Roumanie. Il avait onze ans à peine lorsque les troubles civils de la Valachie (1821) forcèrent sa famille à émigrer à Cronstadt en Transylvanie. En 1826, à la veille de rentrer dans sa patrie, son père le conduisit avec son frère aîné, Stéfan, en Suisse, pour y achever ses études. Les deux cadets, Rodolphe et Alexandre, furent laissés à Munich, d'où ils passèrent plus tard dans l'institution de M. Toppfer à Genève. Nicolas Golesco revint avec son frère à Bucharest en 1819, l'année de la mort de leur père. L'année suivante, il fut nommé sous-lieutenant dans la milice indigène, qui venait d'être réorganisée. En 1834, il accompagna, avec le grade de major, le nouvel hospodar Alexandre Ghika à Constantinople, où il allait recevoir son investiture. Cinq ans plus tard, nommé colonel et aide de camp du prince, il remplit, à deux reprises, les fonctions de préfet de police et de ministre des affaires extérieures par *interim*. En 1841, il quitta l'armée, fut d'abord procureur général à la Cour d'appel, puis directeur du département de l'intérieur, avec le titre de logothète.

M. Golesco donna sa démission, en 1847, et un comité national s'étant alors formé à Bucharest, en vue de soustraire la Roumanie au protectorat moscovite et de lui restituer ses anciens droits, il en fit partie avec son frère Stéfan, son cousin A. G. Golesco, Rosetti, Jon Ghika, etc. Appelé par M. Bibesco au ministère de l'intérieur, après la proclamation de la Constitution (21 juin 1848) il conserva ce poste sous le gouvernement provisoire qui suivit l'abdication de l'hospodar. Le 2 août, lors de la reconnaissance solennelle du nouvel ordre de choses par la Porte, il fut nommé membre de la lieutenance princière de Valachie avec Héliade et Tell (voy. ces noms). Six semaines après, la Russie, ayant contraint la Porte à désavouer son plénipotentiaire, et une armée turque ayant occupé Bucharest, Nicolas Golesco fut conduit sous escorte à Giurgevo et réuni aux vingt-sept patriotes que Fuad-effendi avait fait arrêter dans son camp, le matin du 25 septembre. Transféré avec ses compagnons, par le Danube, jusqu'au premier village de la Serbie autrichienne, il échappa des mains des Turcs et gagna la France; les changements survenus dans les principautés à la suite du traité du 30 mars lui en rouvrirent le chemin en juillet 1857.

Placé, durant cet intervalle, à la tête de l'émigration roumaine à Paris, il a signé la plupart les actes publiés au nom du parti national, notamment la protestation du 9 février 1849 adressée aux grandes puissances et insérée dans le *Mémoire justificatif de la révolution roumaine*, et celle du 28 juin de la même année contre la convention de Balta-Liman. Dans ces dernières années (1856-57), il s'est montré un des partisans les plus zélés de l'union des deux principautés. Après son retour en Valachie, il a été député par la ville de Bucharest au divan *ad hoc*, dont il a été élu presque à l'unanimité vice-président.

GOLESCO (Stéfan), frère aîné du précédent, né aussi à Campû-Longû, en 1809, eut à traverser les mêmes événements et suivit la même ligne de conduite. Il entra dans l'armée, devint aide de camp du prince Alexandre Ghika, remplit plusieurs fonctions civiles et judiciaires sous Bibesco, donna sa démission, fit partie du comité patriotique roumain, et seconda l'action de M. Heliade, membre du gouvernement provisoire, après l'abdication de M. Bibesco, il fut proscrit un des premiers, après le 25 septembre, et se réfugia en France, où il resta jusqu'au mois de mars 1857; il se distingua parmi les membres de l'émigration roumaine par l'ardeur de son dévouement à la cause nationale. En septembre 1857, il fut aussi député au divan *ad hoc* et y fit partie du bureau en qualité de secrétaire.

Deux autres frères, Rodolphe et Alexandre Golesco, qui n'ont rempli qu'un rôle secondaire dans le mouvement de 1848, furent compris dans le firman d'exil arraché à la Porte par l'insistance de la Russie. Internés pendant plusieurs années à Brousse, ils rejoignirent leurs aînés à Paris dans le courant de 1853, et obtinrent en décembre 1856 l'autorisation de rentrer dans leur pays.

GOLESCO (Alexandre-Georges), cousin germain des précédents, né en 1819, fit ses premières études au collége national de Saint-Sava, à Bucharest, puis vint suivre à Paris, pendant trois années, les cours de l'École centrale. En 1840, il retourna en Valachie, muni du diplôme d'ingénieur, et fut, pendant quelque temps, employé en cette qualité par le gouvernement d'Alexandre Ghika. Il donna sa démission, en 1844, et revint l'année suivante à Paris, afin d'y étudier l'histoire et l'économie politique. En 1848, il retourna à Bucharest, où il devint un des membres les plus actifs du comité révolutionnaire, et fit partie du gouvernement provisoire, à titre de secrétaire. Mais il fut bientôt envoyé comme agent politique à Paris, où il a continué à résider après le renversement du gouvernement national. Il a composé, durant cet intervalle, un grand nombre de mémoires et d'écrits, la plupart destinés par leur objet même à une publicité restreinte. Le plus remarquable a pour titre: *de l'Abolition du servage dans les principautés danubiennes* (Paris, 1856). M. Georges Golesco a été aussi un des membres influents du divan *ad hoc*, en 1857.

GOLOWINE (Iwan, prince Howna), économiste et publiciste russe, né vers 1813, fut exilé de la Russie pour des motifs politiques, et se retira d'abord en Angleterre où il se fit naturaliser en 1843. Il passa ensuite en France, puis en Allemagne, lors des événements de 1848. A la suite d'un voyage en Pologne, entrepris, dit-on, dans le but de réveiller la nationalite polonaise, il revint à Paris en 1849, mais il en fut banni et chercha de nouveau un refuge en Angleterre. C'est dans ce pays qu'il s'est definitivement fixé, après un nouveau voyage à Paris, un second bannissement, et un séjour en Piémont, où il rédigea le *Journal de Turin* de 1851 à 1852.

On a du prince Iwan Golowine un certain nombre d'ouvrages intéressants, publiés à Paris: *Esprit de l'économie politique* (1843): *Science de la politique* (1844); *Pierre le Grand* (1844); *la Russie sous Nicolas Ier* (1845), résumé de la situation économique de la Russie: *Réfutation du livre de M. le marquis de Custine*: la Russie en 1839 (1844); *des Économistes et des socialistes* (1845); *Types et caractères russes* (1847): *l'Europe révolutionnaire* (die revolutionaere Europa; Leipsick, 1849): *l'Oncle Tom russe* (der russische Onkel Tom: Ibid., 1853); *le Caucase, au point de vue historique, politique et physique* (der Kaucasus, historich, politisch, und physisch betrachtet; Ibid., 1853).

GOLTZ (Bogumil), philosophe polonais, né à Varsovie, le 20 mars 1801, d'une très-ancienne famille, etudia avec ardeur, dans son enfance, l'histoire nationale, puis fit ses classes à Kœnigsberg et à Marienwerder. De 1817 à 1822, il s'occupa d'économie rurale à l'université de Thorn. Encore sur les bancs, il publia son premier ouvrage, *le Livre de l'enfance* (Buch der Kindheit;

Francfort, 1817). Marié, en 1823, et héritier de grands domaines en Pologne, il les échangea la plupart pour des biens situés en Prusse, où l'attachaient les ressources qu'offre ce pays à l'étude.

Vingt ans s'écoulèrent pourtant entre son premier livre et son second : *Dégénérescence de la vie en Allemagne* (Deutsche Entartung der lichtfreundlichen und modern'en Lebensart; Francfort, 1847), suivi de *l'Existence humaine dans ses traits éternels et universels* (das Menschendasein; Ibid., 1850, 2 vol.).

M. Goltz, qui joint à des etudes consciencieuses une originalite de forme et d'idées poussée jusqu'à la bizarrerie, a encore écrit : *une Adolescence* (Ein Jugendleben; Francfort, 1850) : *l'Habitant de la petite ville en Égypte* (Ein Kleinstaedter in Ægypten; Berlin). On cite aussi de lui une *Esquisse historique de la Prusse occidentale*, des *Souvenirs de France, d'Angleterre et de Suisse*, et plusieurs écrits philosophiques.

GOMIEN (Charles), peintre français, né à Villers-les-Nancy (Meurthe), en avril 1808, et fils d'un ancien horloger, qui s'était réfugié pendant la Révolution à la campagne, fit d'abord de l'agriculture avec son père. Il vint à Paris en 1827 étudier la peinture, et au bout de dix-huit mois d'essais divers, il entra dans l'atelier de M. Hersent, où il resta jusqu'en 1831. Cette même année, il débuta avec succès au Salon comme portraitiste, et reçut dès lors de nombreuses commandes qui exigèrent de lui un séjour prolongé à Chantilly et à Versailles. Revenu à Paris, il prit quelques leçons de Paul Delaroche.

Cet artiste, que M. Ad. Siret désigne à tort comme un peintre miniaturiste, a exposé, de 1831 à 1853, un grand nombre de portraits de hauts personnages, généraux, diplomates, hommes et femmes de l'aristocratie nobiliaire, parmi lesquels nous citerons : *M. Grandville*, son compatriote, *le comte de Chabrol*, *la marquise de Conflans*, *le comte de Caraman*, *le prince Henri de Ligne*, *le comte de Rougé*, *le duc d'Argentré*, *le duc* et *la duchesse de Lorge*, *Mme Pellier*, *le prince Max de Croï*, *la marquise de Pastoret* et *sa fille*; etc. Dans le genre et l'histoire, il a donné, en 1839 et en 1842, *la Meute de chiens* et *le Jeune Clovis retrouvé par des pêcheurs*.

En dehors des expositions nous ne mentionnerons que *le prince* et *la princesse de Bauffremont*, *le comte* et *la comtesse de Bourbon-Bisset*, *la comtesse de Rohan* et *son fils*, *les duchesses de Gontaut* et *de Saint-Blancard*, *le nonce cardinal Fornari*, *le marquis Antonini*, *le baron Delmar*, etc. M. Gomien a obtenu une 3e médaille en 1840, et une 2e en 1844.

GOMM (sir William-Maynard), général anglais, né en 1784, entra au service, le 24 mai 1794, en qualité d'enseigne du 9e d'infanterie, fut envoyé en Hollande et nommé lieutenant à quatorze ans. Après la campagne, il revint faire, au collége royal militaire, des études théoriques. En 1797, il suivit l'expédition du Helder, sous les ordres du duc d'York, et en 1801, celle de sir Pulteney, sur les côtes de France et d'Espagne. Pendant les guerres de l'Empire, sir W. Gomm, qui venait de passer capitaine (1803), assista dans le Hanovre, au bombardement de Copenhague, au siége de Flessingue, et surtout, de 1809 à 1814, dans la Péninsule. Il se distingua par une rare intrépidité à Vimiera, à la Corogne, à Busaco, à Salamanque, à Vittoria, et fut attaché à l'état-major de l'armée anglaise. Lieutenant-colonel depuis 1812, il seconda l'héroïque résistance du général Picton à Waterloo. Ses brillants états de service le firent comprendre, après la paix, parmi les officiers qui passèrent de ... de ligne dans la brigade des ... il commanda, avec le grade de ... deux bataillons des *Coldstream* ... en 1837, à la tête de ce corps ... de major général.

Vers 1840, sir W. Gomm reçut le comm... des forces de terre à la Jamaïque. ... court séjour en Angleterre, il partit ... pour aller gouverner l'île Maurice; ... dernier poste où il resta six ans, qu... au rang de lieutenant général ... Il venait d'être appelé à Bombay, lors... entre la Compagnie des Indes et ... Napier le conflit de pouvoirs qui ... sultat la résignation du commandement ... pes par l'illustre général. Sir W. Gomm ... céda (1851); c'est lui qui, en ces dern... a conduit la guerre contre les Birmans ... désastreuse durant laquelle le climat ... qu'une résistance acharnée, a fait des ... victimes, et qui s'est terminée, en 18... confiscation du royaume de Pégu.

GONCOURT (Edmond-Louis-Antoine ... Alfred Huot de), littérateurs français ... mier à Nancy, le 26 mai 1822, et le sec... le 17 décembre 1830, sont tous deux fil... Pierre Huot de Goncourt, ancien chef ... et officier de la Légion d'honneur, et pe... Jean Antoine Huot de Goncourt, dép... semblée nationale de 1789. Leurs p... datent de 1851. Ils ont donné, toujours ... *Salon de* 1852 (1852, in-12) : *les Mystères ... tres* (1853, in-8) : *la Lorette* (in-32, ... *Histoire de la société française pendant ... lution* (in-8) : *En 18..*... (1851, in-12 ... *tion dans les mœurs* (broch. in-12) ... *française pendant le Directoire* (1855, ... *les Actrices* (in-32) ; *une Voiture de ...* (in-18) ; *Sophie Arnould*, étude ... in-18), et *Portraits intimes du XIXe siè...* Ils ont rédigé *l'Éclair*, le *Paris*, etc.

GONDRECOURT (Henri-Anze-Aristide ... mancier français, né à la Guadeloupe ... et élevé en France, embrassa la car... armes, prit ses grades dans la cava... en 1852, la croix d'honneur et fut ... 1855, lieutenant-colonel au 1er régiment ... seurs d'Afrique. Ce n'est qu'en 18... mit à écrire son premier roman, *les ... Kerren* (2 vol. in-8), épisode de la ... deux Roses; depuis cette époque, ... produire et, par sa fécondité aut... son talent, il tient un rang disting... romanciers. Ses ouvrages les plus ... *Médine* (1845, 2 vol. in-8) : *la Marquise ... deuil* (1846, 2 vol. in-8) ; *les Péchés ...* (1847, 2 vol. in-8) ; *un Ami diabolique ...* 3 vol. in-8) ; *le Bout de l'oreille* (18... imprimé dans *la Presse* ; *le Chevalier ... lonne* (1852, 5 vol. in-8) ; *Mademoiselle ... donne* (1853, 3 vol. in-8) ; *le Baron ...* (1853, 5 vol. in-8) ; *Mémoires d'un ...* (1855-56, 10 vol. in-8), extraits du ... *Prétendants de Catherine* (5 vol.) ; *le ... Dago* (5 vol.) ; *le Légataire* (2 vol.) ... *d'Arnouville* (4 vol.) ; *l'Été de la ...* (4 vol.) ; *la Vieille fille* (4 vol.) ; *le ... Kerren* (2 vol.), etc., en 1857.

GONZALÈS (Louis-Jean-Emmanuel ... teur français, est né le 25 octobre 181... où son père était médecin en chef ... militaire. Il descend d'une des douze ... pagnoles anoblies par Charles-Quint ...

ipauté de Monaco, et compte parmi ses an-
s un général de l'ordre de la compagnie de
. En 1826, son père ayant été appelé à diri-
hôpital de Nancy, ce fut au collège de cette
que Gonzalès fit ses études. Encore sur les
, il écrivait déjà dans *le Patriote de la
the*, sous les pseudonymes d'Augustus Stewart
nri Royer, des nouvelles et des articles de
ue. Destiné au barreau, il vint à Paris pour
er le droit, mais il le laissa bientôt de côté pour
térature. Il se lia alors avec des jeunes gens
inés comme lui vers les lettres, et dont la
rt ont acquis dans la suite de la réputation,
nda avec eux la *Revue de France*. C'était l'é-
des journaux littéraires et des revues.
nzalès écrivait partout à la fois, tantôt sous
om, tantôt sous les pseudonymes de Mel-
Gomez, de Ramon Gomerit et de Caliban.
, il entra à *la Presse* pour faire les articles
Espagne. Son nom espagnol devait donner
l'autorité au journal dans les questions re-
s à ce pays. Cette petite supercherie, que
ent d'ailleurs les tendances d'esprit et l'ex-
r même de Gonzalès, le fit passer pour un
in d'au delà des monts, et il eut de la peine
nquérir sa nationalité. De *la Presse* il passa
ècle, sans cesser de donner à d'autres feuilles
rticles littéraires. Il a été vice-président de
iété des gens de lettres de 1852 à 1855.
mi ses romans-feuilletons du *Siècle*, on re-
e *les Mignons de la Lune*, *les Frères de la*
intitulés d'abord *le Pêcheur de perles*, his-
de contrebandiers d'Amérique, où les situa-
, les récits et la peinture des mœurs sauva-
appellent la façon de Cooper, et qui eut en
e et à l'étranger une grande vogue; *les
-Juges*, *le Vengeur du mari*, etc. M. Gon-
a encore donné: *les Mémoires d'un ange*,
*le Courrier-Français; les Sept baisers de
ngham*, en collaboration avec M. Molé-Gen-
ame; *Esaü le Lépreux*, dans *la Patrie; la
esse russe* (2 vol.); *la Mignonne du roi*
.); *le Prince Noir*, *les Chercheurs d'or*, etc.
. Il a publié pendant deux ans une *Revue
oyages* et a fait jouer au Cirque, en 1856,
M. H. de Kock, *les Frères de la Côte*, drame
actes et 8 tableaux, tiré de son roman.

ODALL (Edward), graveur anglais, né à
, au mois de septembre 1795, étudia seul,
âge de seize ans, la gravure, le dessin et
la peinture. Il fréquenta ensuite les ate-
de quelques bons artistes afin de se rendre
procédés familiers. La plupart des graveurs
mporains ont été ses élèves. Ses grandes
hes les plus remarquables sont: *Cologne*,
, *le Pont de Caligula*, trois paysages d'après
er, et parmi les gravures qu'il a exécutées
rand nombre pour les livres illustrés, on
articulièrement celles de *l'Italie*, poëme de
el Rogers, et du *Literary Souvenir*. Pour un
lbums de Turner, il a gravé d'un burin
délié que vigoureux: *Boscastle*, *Rye*, *Mount-
umbe*. Les belles planches de *Tivoli* et du
de Caligula ont paru à l'Exposition univer-
de Paris, en 1855.

ODALL (Frederick), peintre anglais, fils du
dent, né à Londres, le 17 septembre 1822,
t de bonne heure, sous la direction de son
les éléments de son art; à quatorze ans il
ait à la Société des Arts (1836) la médaille
, pour une esquisse du palais de Lambeth,
nnée suivante, une grande médaille d'argent
son premier tableau à l'huile, dont le sujet
*le Cadavre d'un mineur trouvé à la lueur
rches*. Après un voyage en Normandie, il
envoya à l'exposition de l'Académie royale des *Soldats français attablés au cabaret* (1839), toile de genre qui manifestait chez ce jeune artiste un talent particulier pour la reproduction des mœurs populaires. Deux riches amateurs, M. Wells et le poëte Rogers protégèrent ses débuts et achetèrent, ainsi que M. Vernon, quelques-uns de ses premiers tableaux parmi lesquels on cite: *l'Entrée à l'église*, *le Retour du baptême*, qui obtint de la *British institution* un prix de 50 livres (1250 fr.); *le Soldat fatigué* (1842), etc.

Depuis cette époque, M. Goodall s'est fortifié par de constantes études. Il a rapporté de ses nombreuses tournées artistiques en France, en Irlande, en Belgique, des esquisses pleines de verve, entre autres: *la Fête du village* (1847), qui se trouve à la Galerie nationale; *la Halte des bohémiens*; une charmante scène tirée de *l'Allegro* de Milton; *le Rêve du soldat*, *le Bureau de poste*, *Paris en* 1848, *le Mât de cocagne* (1851); *l'Escarpolette* (1854), etc. En 1855, il a envoyé à l'Exposition de Paris deux sujets de genre auxquels on a reproché un soin exagéré des détails: *le Bal au bénéfice de la veuve* et *un Jour heureux de Charles Ier*. Il a obtenu du jury une mention honorable. Depuis 1852, il fait partie de l'Académie royale des beaux-arts de Londres, à titre de membre associé.

Son frère cadet, M. Frederick-Auguste GOODALL, cultive également la peinture de genre, dans laquelle il a obtenu quelques succès.

GOODRICH (Samuel-Griswold), littérateur américain, né le 19 août 1793 à Ridgefield (Connecticut), fut élevé dans les écoles de sa ville natale, entra à vingt et un ans dans le commerce et s'établit, comme libraire-éditeur à Hartford. En 1824, il visita l'Europe et, à son retour, il alla se fixer à Boston, où il se mit aussi à la tête d'une maison de librairie et commença dès lors à écrire des ouvrages d'éducation et d'amusement pour l'enfance. Il est l'auteur d'une foule d'ouvrages de ce genre, publiés sous le pseudonyme de *Peter Parley*, accueillis avec le plus grand succès en Amérique et en Angleterre, souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues étrangères. Il s'écoule plus de 50000 de ces volumes par an, et on a calculé que le nombre total des exemplaires s'élevait à plus de 12 millions. La contrefaçon a tiré parti de cette vogue extraordinaire, et, malgré les protestations de M. Goodrich, le nom de *Peter Parley* a été fréquemment appliqué à des ouvrages du même genre, qui ne se recommandent pas, soit pour l'exactitude des faits, soit pour la clarté et l'intérêt de l'exposition, au même degré que les livres du véritable auteur. Nommé par le président Taylor consul à Paris, et maintenu dans ce poste par M. Fillmore jusqu'à la présidence de M. Pierce, il a publié en français un aperçu statistique, géographique, historique, etc., sur son pays, *les États-Unis d'Amérique* (Paris, 1832, in-8).

Les ouvrages de M. Goodrich touchent à tous les sujets; mais traitent plus spécialement de géographie et d'histoire. Nous citerons dans le nombre: *Histoire de toutes les nations* (History of all nations; petit in-4); *Géographie nationale* (National geography; in-4), et *Géographie pittoresque du monde* (Pictorial geography of the world; in-8). M. Goodrich publie à Boston, depuis qu'il s'est établi dans cette ville, un annuaire littéraire: *the Token* (le Gage), dans lequel il a inséré, ainsi que dans divers *Magazines*, beaucoup de pièces de vers, de contes, d'esquisses, réunis en partie dans: *le Proscrit et autres poésies* (the Outcast and other poems; 1837), et *la Fenêtre d'un étudiant* (Sketches from a student's

window; 1841). Citons encore l'*Éducation du foyer* (Fireside education, 1838); une belle édition illustrée de ses *Poésies*: (Poems; in-8, New-York, 1854); *une Guirlande d'hiver de fleurs d'été* (A Winter wreath of summer flowers; 1854, New-York, in-8); *Souvenirs d'une vie* (Recollections of a life-time; Ibid., 1856, 2 vol. in-12), etc. Plusieurs des ouvrages publiés sous le nom de Peter Parley ont été traduits en français par M. Du Buisson.

Le fils de cet écrivain, Frank-B. GOODRICH, s'est fait connaître, sous le nom de *Dick Tinto*, par une spirituelle correspondance adressée de Paris au *New-York Times* et réunie en un volume sous le titre d'*Esquisses tricolores de Paris et des Parisiens* (Tricolor sketches of Paris; New-York, 1856, in-12). Il a aussi publié un magnifique volume sur les femmes célèbres du premier Empire français (Ibid., 1856, gr. in-8, avec portraits)

GOODYEAR (Charles), industriel et inventeur américain, né à New-Haven, dans le Connecticut, en 1791, a découvert, en 1839, après de longues expériences, le moyen de rendre insensibles aux diverses températures les gommes simples du climat tropical. Possesseur d'un brevet, il a donné à son caoutchouc, dit vulcanisé ou volcanisé, les propriétés du bois, de l'ivoire, de l'écaille, de la corne, de la baleine, du cuir, du drap, du papier, etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, il a réuni ses produits dans une vitrine toute en caoutchouc, ainsi que ses nombreux accessoires. Les brevets qu'il a pris successivement pour de nouvelles applications, se comptent difficilement, et, dans l'espace de seize ans, l'inventeur s'est fait, en les cédant, une fortune qu'on évalue à un million de revenu. Il habite tour à tour l'Amérique, Londres et Paris.

GORDON (William), marin anglais, né en 1785, est frère puîné du présent comte d'Aberdeen (voy. ce nom). Entré fort jeune dans la marine royale, il prit part aux longues luttes de la France et de l'Angleterre, et fut élevé en 1855 au rang de vice-amiral du pavillon blanc. Il a représenté pendant trente-quatre ans le comté d'Aberdeen à la Chambre des Communes (1820-1854), et s'est retiré à cette dernière date pour faire place à son neveu, lord Haddo. Tory de l'ancienne école, il s'est opposé aux réformes douanières de sir R. Peel, bien qu'il fît partie de son administration comme lord de l'Amirauté (1841-1846).

GORDON (Alexandre HAMILTON), officier anglais, né en 1817, et fils du comte d'Aberdeen, fut attaché au *Foreign-office*, puis acheta un brevet de cornette aux grenadiers de la garde et devint lieutenant-colonel en 1849. Il prit part à la campagne de Crimée, se distingua à la bataille de l'Alma et reçut la décoration du Bain; peu de temps après, il était nommé délégué quartier-maître général aux gardes à cheval (1855). Il est aujourd'hui colonel et écuyer du prince Albert.

Un de ses frères, Arthur-Hamilton GORDON, quatrième fils du comte d'Aberdeen, né en 1829 à Londres, et élevé à Cambridge, a siégé à la Chambre des Communes, pour le bourg de Beverley, de 1854 à 1857. Il votait avec le parti whig avancé.

GORDON (Lucie AUSTIN, lady), femme de lettres anglaise contemporaine, reçut de sa mère, qui a laissé quelques bons ouvrages, une éducation distinguée et s'efforça de marcher sur ses traces. Elle s'est fait connaître par des traductions soignées d'auteurs allemands et français. Nous remarquons: *les Légendes grecques*, de Niebuhr [illegible] son premier essai littéraire; *la Sorcière* [illegible] *les Français en Algérie*, pour la *Colonial* [illegible] de Murray: un abrégé des *Procès criminels* [illegible] Fuerbach: l'*Histoire de Prusse*, de Ranke [illegible] *Ferdinand et Maximilien*, du même auteur [illegible] *et Vanessa* (1854), de M. Léon de Wailly [illegible] sieurs nouvelles de la comtesse d'Arnim [illegible] la traduction de l'ouvrage militaire de Moltke [illegible] *Campagnes de l'armée russe sur le Danube en* [illegible] 1829 (1854). Le mari de lady Gordon [illegible] emploi au trésor.

GORDON (sir John WATSON), peintre écossais, né à Édimbourg, vers 1790, est fils d'un [illegible] de marine. Il étudia dans sa ville natale [illegible] de dessin dirigée par J. Graham, et après [illegible] ques essais malheureux dans la peinture [illegible] rique, se consacra exclusivement au [illegible] genre lucratif qui le mena en peu de temps [illegible] réputation et à la fortune. Les productions [illegible] sées par lui, soit en Écosse, soit à Londres [illegible] innombrables; nous nous bornerons [illegible] *Sir W. Scott* (1831); *le Dr Chalmers* [illegible] que *De Quincey* (1843); *les lords Hopetoun* [illegible] *sie*, *Buccleuch*, *Robertson*, *Cockburn* [illegible] *F. Grant* (1847), le président [illegible] *Shaw Lefevre* (1849); *le comte d'Aberdeen* [illegible] *Lord Dunfermline* (1856), etc. Il a [illegible] position universelle de Paris, en 1855 [illegible] traits d'homme et un de femme. [illegible] patient et minutieux, fut fort apprécié [illegible] lui a accordé une médaille de première [illegible]

Cet artiste, qui est, avec Grant, un des [illegible] portraitistes de l'école anglaise, préside [illegible] 1850, l'Académie écossaise, à la fondation [illegible] quelle il a pris une part active; à la [illegible] il a été nommé chevalier à vie. Associé [illegible] démie royale de Londres depuis 1841 [illegible] été élu, en 1851, membre titulaire.

GORE (Catherine-Grace FRANCIS, [illegible] femme de lettres anglaise, née, en 179[illegible] comté de Nottingham, reçut une éducation [illegible] plus soignées; mais, contrariée dans ses [illegible] téraires, elle ne fit rien paraître [illegible] époque de son mariage avec un capitaine [illegible] fanterie, Charles Gore. Son premier [illegible] *resa Marchmont, ou la Fille d'honneur* [illegible] 1823, fut l'œuvre d'une semaine et [illegible] cette imagination féconde et cette [illegible] qui depuis l'ont placée au premier rang [illegible] *thoresses* de son pays. Elle écrivit ensuite [illegible] (the Bond, 1824), poëme dramatique [illegible] *de cachet* (1827), nouvelle tirée de [illegible] France; un recueil de *Contes hongrois* [illegible] garian tales; 1828), tableaux habilement [illegible] des mœurs d'un peuple isolé; et *les Femmes* [illegible] *qu'elles sont* (Women as they are; 1830 [illegible] de portraits dessinés avec enjouement [illegible] reté.

Le premier ouvrage de cet auteur [illegible] sation et lui gagna les suffrages du [illegible] roman de *Mères et filles* (Mothers and [illegible] 1831), critique des mœurs trop fidèle [illegible] il a été réimprimé plusieurs fois. Après [illegible] cation de *la Foire de Mayfair* (the [illegible] fair), trois volumes de contes et d'esquisses [illegible] passa plusieurs années sur le continent [illegible] elle mit au jour *Mistress Armytage*, ou [illegible] *tion d'une femme* (Mistress Armytage [illegible] de ses meilleurs romans de caractère [illegible] année parut, sous le voile de l'anonyme [illegible] *nal d'une désennuyée* (Diary of a [illegible] 1836), pour faire pendant au célèbre [illegible] *ennuyée*, écrit dix ans plus tôt par [illegible]

meson (voy. ce nom). Cette espèce de pastiche eut un médiocre succès.

A cette époque, les récits historiques, dont on avait tant abusé après W. Scott, étant passés de mode, mistress Gore, ainsi que lady Morgan, mistress Trollope, Bulwer et autres, se mit à reproduire les mœurs du grand monde (*high life*), genre auquel a succédé de nos jours la peinture de la vie réelle (*real life*). Ce fut ainsi qu'elle écrivit avec plus ou moins de bonheur : *Mary Raymond* (1837), choix de nouvelles ; *Souvenirs d'une pairesse* (Memoirs of a peeress ; 1837) ; *la Femme du monde* (the Woman of the world, 1838) ; *l'Héritier de Selwood* (the Heir of Selwood, 1838), plus remarquable par l'intrigue que par le style ; *le Secrétaire d'État* (the Cabinet minister, 1839) ; *Mon oncle le comte* (My uncle the earl) ; *la Douairière* (the Dowager ; 1840) ; *Cécil* (Cecil, 1841), production d'un genre prétentieux, pleine d'allusions incomprises aujourd'hui, affectant les proportions d'une peinture sociale ; la suite, qui parut quelques mois après sous le titre de *Cécil noble* (Cecil a peer), n'obtint pas le même succès. Parmi les romans qui sortirent ensuite de la plume infatigable de mistress Gore, il suffira de rappeler ceux que recommande leur mérite littéraire : *Greville* (1841), tableau des mœurs parisiennes : *l'Ambassadrice* (the Ambassador's wife ; 1842), où elle esquisse assez fidèlement le caractère conventionnel de la noblesse russe ; *la Femme du banquier* (the Banker's wife, 1843) ; *le Droit de naissance* (the Birthright), et *la Chevalerie moderne* (The modern chivalry, 1844), récits fort goûtés du monde aristocratique ; *Agathonia*, roman grec ; *l'Amour de soi* (Self, 1845) ; *la Reine de Danemark* (the Queen of Danemark, 1846), roman historique, ainsi que *le Favori* (Story of a royal favorite) ; l'amusante fiction des *Châteaux en Espagne* (the Castles in the air ; 1847) ; *Nobles et parvenus* (Peers and parvenus, 1848) ; enfin les *...es anglais* (Sketches of english character ; 1856, nouv. édit., 2 vol.), où l'auteur a retrouvé toutes ses brillantes qualités, et qui parurent d'abord dans le livre des *Heads of people* avec des dessins de Cruikshank.

Mistress Gore a également abordé le théâtre, mais s'est montrée moins féconde ; de 1830 à 1842, elle a fait représenter : *le Sceau royal* (the King's ...), *le Roi O'Neil* (King O'Neil), *Nobles et bourgeois* (Lords and commoners), drames ; *l'École des coquettes* (the School of the coquettes, 1831), comédie ; *Dacre du sud* (1841), drame historique ; *Champion de la reine* et *la Paysanne de Croissy*, pièces imitées du français, etc. Elle a fait preuve aussi d'un vrai talent comme musicienne dans la composition d'airs pour les mélodies de Burns, dont quelques-uns sont devenus populaires. En ..., elle a épousé en secondes noces lord Richard Thyrone, de la famille du marquis de ..., et se reposa enfin à Londres de ses incessantes pérégrinations à l'étranger.

Outre les ouvrages cités, on a encore du même auteur : un *Manuel de l'amateur de roses* (Rose grower's manual, 1838) ; une traduction libre de ..., roman de Ch. de Bernard, sous le titre : *Le mari et l'amant* (1841) ; *le Premier de l'an* (New year's day, 1 vol.) ; *les Hamilton ; les Tui...* ; *Scènes de la vie domestique* (Romances of real life, 1850) ; *Contes de Pologne* (Polish tales, ...) ; *le Député populaire* (The popular member), *...de vin* (The pin-money, 1854) ; *la Fille du doyen* (the Dean's daughter, 1855) ; *Mammon* (...), qui peint les tribulations d'une héritière ; *l'Expérience de la vie* (A life's lessons, 1856, 3 vol.), etc. Elle travaille en ce moment à un ouvrage sous le titre, *Mémoires de mon temps* (Memoirs of the present century), promet de piquants détails sur le monde aristocratique et littéraire de l'Angleterre moderne.

GORIA (André), pianiste et compositeur français, né à Paris, en janvier 1824, fut d'abord élève de sa mère, cantatrice du théâtre italien sous le premier Empire, entra ensuite au Conservatoire, dans la classe de Zimmermann, remporta le premier prix de piano en 1837, et travailla enfin l'harmonie et la composition avec Dourlen et Reicha, et l'orgue avec M. Benoist. Ces études terminées, il se livra à la fois à la composition musicale et à l'enseignement du piano. Il a été nommé, en 1854, professeur à la Maison impériale de la Légion d'honneur.

Cet artiste, dont le style est gracieux et brillant, a publié de nombreuses *Études* et des *Fantaisies* sur les grands opéras, des *Morceaux de salon*, des *Transcriptions* de Schubert, Weber, etc., et les *Souvenirs du Théâtre-Italien*, l'un de ses morceaux les plus estimés ; *le Pianiste moderne*, recueil de *Douze grandes études de style*, approuvé par le comité des études du Conservatoire (1853).

GOROSTIZA (Manuel-Édouard DE), auteur dramatique mexicain, né, le 13 novembre 1790, à la Vera-Cruz, dont son père, général distingué, était alors gouverneur, vint de bonne heure en Espagne, et débuta, en 1815, dans la carrière littéraire par des comédies qui, accueillies avec beaucoup de faveur, firent plus tard partie du répertoire courant des théâtres de Madrid. Il composa à peu de distance : *Indulgence pour tous* (Indulgencia para todos) ; *don Dieguito ; les Mœurs d'autrefois* (las Costumbres de antaño), et *Tel quel* (Tal cual para cual). Par suite de sa coopération au mouvement libéral de 1823, il fut forcé de se réfugier en Angleterre ; à quelque temps de là, le gouvernement mexicain lui confia la difficile tâche de conduire auprès des puissances européennes les négociations relatives à la reconnaissance de son indépendance. Il s'acquitta avec talent de cette mission en Russie et en Hollande, et fut nommé, après 1830, ambassadeur à Londres. Il a été deux fois accrédité à Paris afin de conclure un traité d'alliance et un traité de commerce. Lorsqu'il retourna au Mexique, il reçut le titre de conseiller d'État et se partagea entre ces fonctions et la direction du théâtre, pour lequel il écrivit un grand nombre de pièces. On a publié à Bruxelles un choix de ses premières productions dramatiques (1825, 2 vol. in-12) ; l'un de ses meilleurs ouvrages est, dit-on, la comédie intitulée : *Contigo pan y cebolla*, à laquelle M. Scribe aurait emprunté l'idée d'*une Chaumière et son cœur*.

GORRESIO (Gaspard), indianiste italien, né à Bagnasco (Piémont), le 20 juin 1808, fit ses études à Mondovi et au collége des Provinces à Turin. Après avoir pris le grade de docteur ès lettres (1830), il passa deux ans en Allemagne et fut nommé professeur d'histoire à l'Académie militaire de Turin. Afin de se perfectionner dans la connaissance du sanscrit, il vint à Paris, où il suivit les cours de MM. Eugène Burnouf et Stanislas Julien. Il y révisa le texte du *Râmâyana*, et se rendit à Londres pour collationner sa copie sur les manuscrits du *British Museum* et de la Compagnie des Indes. On lui doit une édition et une traduction italienne de ce célèbre poëme, sous le titre de : *Ramayana, poema sanscrito di Valmici* (Paris, imprimerie Impériale, 1843-1856, 9 vol. grand in-8, texte et traduction). Le tome I^{er} contient une introduction où sont traitées les principales questions littéraires et historiques auxquelles cet ouvrage a donné lieu. M. Gorresio prépare égale-

ment une édition du *Mahâbhârata*. Ses autres écrits consistent en recherches sur l'origine de la mythologie, sur l'art dramatique, sur les poésies de Pindare, sur l'affinité des langues grecques, latines et germaniques; en mémoires dans le *Subalpino*, revue fondée vers 1834, et en articles dans divers journaux italiens et français.

En 1852, M. Gorresio fut appelé à occuper une chaire de langue et de littérature sanscrites à Turin, la première qui ait été fondée en Italie. Il est correspondant de l'Académie des inscriptions et belles-lettres de Paris (1856), membre de l'Académie des sciences de Turin, et officier de la Légion d'honneur.

GORTSCHAKOFF (Pierre, prince), général russe, fils du prince Dmitri Petrowitsch Gortschakoff, qui s'est fait connaître comme poëte, est né vers 1790, d'une des plus anciennes familles de la Russie. Il fit ses premières armes contre les Turcs, sous les ordres des généraux Kameskoi et Kutusoff et prit ensuite part aux campagnes des alliés contre Napoléon. La guerre avec la France terminée, il fut nommé colonel et envoyé au Caucase pour aider à maintenir les peuplades belliqueuses de cette contrée. Il se distingua en maintes occasions, surtout lors d'une émeute des Imérétiens, et obtint le grade de général major. Il quitta, en 1826, le théâtre de la guerre pour se mettre sous les ordres du général Wittgenstein, commandant le deuxième corps d'armée en observation sur les frontières de la Bessarabie. En 1828 et 1829, il combattit de nouveau contre les Turcs, prit la ville d'Aidos, après avoir dispersé l'armée ennemie, et négocia, de concert avec Fonton, les préliminaires de la paix d'Andrinople. Nommé général lieutenant, il contribua, en 1831, à la pacification de la Podolie. Il devint, en 1839, gouverneur général de la Sibérie occidentale et commandant en chef de l'armée sibérienne. Quelques années plus tard, il fut nommé général d'infanterie. Il administrait la Sibérie depuis douze ans lorsqu'il donna sa démission et rentra dans la vie privée (1851).

Lors de la dernière guerre de la Russie contre l'Occident le général offrit cependant de nouveau ses services à l'empereur, et fut mis à la tête du 6ᵉ corps d'armée; il commanda, à la bataille de l'Alma, l'aile gauche des troupes russes, et, malgré son âge, fit encore preuve d'un grand courage personnel. A Inkerman, placé encore à la tête de l'aile gauche, qui avait été chargée de contenir le général Bosquet, il se vit repoussé par celui-ci au delà de la Tschernaïa. Après ce double échec, le prince Gortschakoff donna sa démission Le czar n'en reconnut pas moins son dévouement en le nommant grand-croix de l'ordre Alexandre-Newski, et conseiller de l'empire.

GORTSCHAKOFF (Michel), général russe, frère du précédent, né en 1795, fit ses premières armes comme officier d'artillerie à Borodino, prit part aux campagnes des alliés contre la France, et devint, en 1828, général de brigade et chef d'état-major du 3ᵉ corps, chargé d'opérer contre les Turcs sur le Danube. Il se distingua, sous les yeux de l'empereur, au passage du fleuve, sauva, par une retraite habile, l'armée démoralisée, et présida, l'année suivante, au mouvement offensif qui eut pour résultat la prise de Silistrie. Vainqueur en personne au combat d'Eski-Stamboul, il fut décoré de l'Aigle-Noir et promu au grade de lieutenant général.

Bientôt la guerre de Pologne lui prépara de nouveaux triomphes et un nouvel avancement. Chef d'état-major du 1ᵉʳ corps, sous les ordres du comte Pahlen, il commandait l'artillerie au combat de Grochow, où il fut grièvement blessé. Nommé lieutenant-général, il emporta le pont d'Ostrolenka avec une vigueur qui le fit regarder comme un des premiers généraux de l'empire russe. Il ne se distingua pas moins à l'assaut de Varsovie, et eut pour récompenses de nouvelles décorations, des domaines, et le titre de chef d'état-major de l'armée active. En 1843, il fut nommé général d'artillerie, en 1846, gouverneur militaire de Varsovie, et membre du conseil d'administration de la Pologne.

En 1849, le prince Gortschakoff fut un des généraux chargés de la pacification de la Hongrie. Le passage de la Theiss et une marche rapide sur Debreczin signalèrent cette nouvelle campagne, terminée par la capitulation de Vilagos. Comblé d'honneurs par l'Autriche, il se rendit trois ans après, en Angleterre pour représenter la Russie aux funérailles de Wellington.

Quand la guerre eut éclaté, en 1854, entre la Russie et la Turquie, le commandement de l'armée du Pruth fut confié au général Gortschakoff. Malgré le surnom de nouveau Souvaroff qu'il devait à sa vigueur passée, le général parut manquer d'audace dans cette campagne, qui aboutit au siége de Silistrie. Un instant remplacé par le maréchal Paskewitsch, il ne reprit le commandement que pour se replier devant l'attitude équivoque de l'armée autrichienne dans les principautés. Après être resté plusieurs mois sur la défensive en Bessarabie, il reçut de l'empereur Nicolas le commandement général des forces russes en Crimée (février 1855). On sait la ténacité des obstacles qu'il opposa au courage des armées alliées, et le résultat infructueux du grand assaut du 18 juin. Mais, le 16 août, il resta dans une inaction funeste pendant que son chef d'état-major, le général Reid, se faisait écraser au pont de Traktir, et, le 8 septembre, l'assaut heureux de la tour Malakoff le contraignit à se réfugier dans la partie nord de la ville, d'où il inquiéta vivement les vainqueurs. Dans sa retraite, placé entre deux rivières et serré par trois armées ennemies, il échappa, contre toutes les prévisions, à une capitulation désastreuse, et permit à son souverain de conclure une paix honorable (mars 1856). L'empereur le remercia justement comme le sauveur de la patrie.

Représentant déclaré du vieux parti russe, le général Gortschakoff, opposé systématiquement à tout progrès politique, semble se soucier peu des intérêts industriels et commerciaux de la Russie. Doué, comme son père, d'un certain talent poétique, il composa, avant le passage du Danube, un chant de guerre qui, mis en musique par Lwoff, devint un moment l'hymne national des Russes.

GORTSCHAKOFF (Alexandre-Michaïlovitch), diplomate russe, cousin des précédents, né en 1798, fit ses études au lycée de Zarskoé-Selo, où il eut pour condisciple et pour ami le poëte Pouchkin. Il débuta dans la diplomatie aux congrès de Laybach et de Vérone, comme attaché à la suite de M. de Nesselrode. En 1824, il fut secrétaire d'ambassade à Londres, où il s'occupa spécialement de l'étude des langues [illegible]. Chargé d'affaires à Florence en 1830, il [illegible] la première fois, en 1832, attaché à l'ambassade de Vienne, où la maladie et la mort de l'ambassadeur russe lui donnèrent d'abord une grande influence. En 1841, il fut envoyé à Stuttgart avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. Il termina heureusement le mariage de la grande-duchesse de Russie Olga avec le prince royal de Wurtemberg. Il reçut en récompense de cette négociation le titre de conseiller intime

la hiérarchie civile de Russie, correspond au grade de lieutenant général. Pendant les événements politiques de 1848 et 1849, M. Alexandre Gortschakoff garda, vis-à-vis des États d'Allemagne, une prudente réserve, qui lui permit de tenir, comme plénipotentiaire, un langage très-modéré, à la diète germanique, lors de la réaction de 1850. On assure toutefois que, de son poste de Stuttgart, il eut une certaine part à l'abdication de l'empereur Ferdinand I[er] d'Autriche en faveur de son fils François-Joseph.

La question d'Orient ouvrit une nouvelle carrière à l'activité diplomatique de M. Alexandre Gortschakoff. Nommé, le 8 juillet 1854, ambassadeur à Vienne à la place de M. de Meyendorff, il ne put empêcher la conclusion du traité du 2 décembre. Ses instances auprès de son gouvernement eurent du moins pour résultat l'acceptation des quatre points et la conclusion implicite du traité de Paris (30 mars 1856). Rappelé de l'ambassade de Vienne, il est devenu ministre des affaires étrangères en remplacement de M. de Nesselrode. A l'occasion des affaires de Naples, il a excité une certaine émotion en Europe par une circulaire où, retournant contre la France et l'Angleterre le principe de l'indépendance des nations, il s'opposait hautement à toute immixtion des puissances occidentales dans les affaires intérieures des Deux-Siciles. Il ajoutait : « la Russie ne boude pas, elle se recueille. »

GOSFORD (Archibald ACHESON, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1806 à Londres, descend d'une famille irlandaise élevée en 1835 à la pairie héréditaire. Sous le nom de lord Acheson, il fit son éducation à Oxford, et fut envoyé, en 1830, à la Chambre des Communes par le comté d'Armagh, qui le réélut jusqu'en 1847. A cette époque, il obtint du ministère Russell une pairie sous le titre d'Acheson, qu'il abandonna, en 1849, pour prendre, à la mort de son père, celui qu'il porte aujourd'hui. C'est un partisan dévoué de la politique libérale. En 1855, il a reçu l'ordre irlandais de Saint-Patrick. Marié à une fille du comte de Meath (1832), il a six enfants, dont l'aîné, Archibald-Brabazon-Sparrow, vicomte ACHESON, est né en 1841 à Worlingham-Hall.

GOSSE (Louis-François-Nicolas), peintre français, né à Paris, le 4 octobre 1787, entra à l'École des beaux-arts en 1805, comme élève d'Antoine Vincent, et débuta au Salon de 1808. Chargé quelques années après de diverses commandes par la ville de Paris, pour la maison du roi et les musées royaux, il s'adonna spécialement à la peinture historique, et produisit un grand nombre de vastes toiles qui font partie de décorations monumentales, ainsi que diverses peintures à la détrempe ou sur cire, qui témoignent de beaucoup de souplesse et d'habileté.

M. Gosse a principalement exposé aux Salons : *un Ex-voto*, son premier ouvrage (1808); *Caron passant les trois Ages*, acquis par la Société des amis des arts de Lille (1819); *saint Vincent de Paul convertissant son maître*, au musée du Luxembourg (1824); *l'Adoration des Mages*, à Saint-Pierre de Chaillot (1827); *la Rentrée de Louis-Philippe au Palais-Royal en* 1814, galerie du duc d'Orléans; *Sapho* (1831); *la Reine Amélie visitant les blessés de* 1830 *à l'ambulance de la Bourse* (1833); *une Cour de ferme* (1834); *l'Évêque de Lisieux sauvant les protestants de son diocèse*, acheté par le ministère de l'intérieur (1835); *le Duc de Glocester* (1840); *la Charité* et *la Mort de saint Vincent de Paul*, commandés par le ministère de l'intérieur pour l'église de ...s (1842 et 1845); *Louis XI aux pieds de saint François de Paule*; *Maître Adam composant ses poésies*, galerie de M. Chevalier (1843); *la Justice de Charles-Quint*; *la Clémence de Napoléon* (1846); *l'Esclavage affranchi*, ministère de l'intérieur; *Newton*, *Camoëns*, *Galilée*, *saint Vincent de Paul*, cartons des peintures de la Sorbonne (1840); *la Création*, *la Naissance du Christ*, galerie Goupil et Vibert (1852); les portraits des colonels *Castres* et *Vautier*, de *Louis-Philippe*, pour la mairie de Fontainebleau, de *la Reine Amélie*, du *maréchal Davoust*, galerie Vigier, etc. Il n'a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 que *le Christ au prétoire*, appartenant à l'État.

En dehors des Salons, M. Gosse a exécuté depuis 1823 : le *plafond* de la chambre civile du palais de justice de Rennes, composé de groupes et d'allégories; *la Prudence* et *la Force*, au tribunal de Domfront; une quarantaine de bas-reliefs et peintures murales sur les voussures du musée Charles X, avec MM. Ingres, Meynier et Vinchon; *Minerve récompensant les Arts*, bas-relief sur cire, à l'Institut; la décoration de Saint-Étienne du Mont; la restauration des quatre pendentifs de la Sorbonne, d'après Philippe de Champaigne; la *Parabole du pharisien et du publicain*, pour l'église Sainte-Élisabeth; *sainte Geneviève en prière*, pour la chapelle du château de Grandveau. Il a peint pour les galeries de Versailles, outre plusieurs des sujets exposés : *Napoléon recevant la reine de Prusse à Tilsitt*, *les Conférences d'Erfurt*, *l'Arrivée de Charles X à Notre-Dame*, *le Refus de la couronne de Belgique*, le portrait du *maréchal de Contades*; pour le château d'Eu, *le duc de Penthièvre remettant aux chanoines de Dreux les corps de ses ancêtres;* pour le conseil d'État, *le maréchal Vauban;* et enfin, comme sujets de genre ou d'histoire estimés, *Anacréon Glycère et l'Amour*, exposé dans la galerie Lebrun (1829); *les Enfants d'Édouard*, pour le cabinet de Nicolas I[er]; des *Amours* et des *Dieux buveurs*, pour l'hôtel de M. Millaud (1855).

Parmi les peintures monumentales à la détrempe de M. Gosse, nous citerons : les travaux du Louvre, ou les trente-sept portraits des *Rois de France*, et *les Quatorze rois sacrés à Reims*, pour la cathédrale et l'archevêché de cette ville; *l'Entrée du duc d'Angoulême à Madrid*, pour l'hôtel de ville de Paris; les sujets de la salle des concours, à la Sorbonne; les *plafonds* de l'Opéra-Comique, de la salle Ventadour, de la Comédie-Française, des théâtres de Lyon et de Strasbourg, l'ancien rideau historique de l'Opéra, *Louis XIV accordant à Lully le privilége de l'Académie royale de musique*, et autres décorations théâtrales.

A la suite de tous ces travaux, M. Gosse s'est présenté, mais inutilement, à l'Institut en 1853. Il a obtenu une 2e médaille, en 1819, une 1re en 1824, et la décoration en 1827.

GOSSE (Philippe-Henry), naturaliste anglais, né à Worcester, le 6 avril 1810, passa son enfance dans les campagnes du Dorsetshire, où il put s'abandonner à son goût précoce pour l'étude des sciences naturelles. En 1827, il partit pour l'île de Terre-Neuve, et là, pendant les loisirs que lui laissaient ses occupations commerciales, il fit de nombreuses collections d'insectes, qui plus tard servirent de base à ses travaux d'entomologie. Huit ans après, il vint dans le même but habiter le Bas-Canada, qu'il explora en tous sens, traversa ensuite les États-Unis et séjourna près d'un an à Alabama (1838), occupé à réunir et à classer les magnifiques lépidoptères de ce pays.

De retour en Angleterre en 1839, M. Gosse publia l'année suivante *le Naturaliste canadien* (the Canadian Naturalist, 1840). Cet ouvrage, qui décelait chez l'auteur un talent naturel d'ob-

servation, joint aux plus minutieuses recherches, fut très-favorablement accueilli du monde savant. Il fut suivi, à quelque temps de là, des *Oiseaux de la Jamaïque* (the Birds of Jamaica) et du *Séjour d'un naturaliste à la Jamaïque* (A Naturalist's sojourn in Jamaica), qui l'un et l'autre étaient le résultat d'un voyage de huit mois, entrepris en 1844 dans cette colonie. Plusieurs traités populaires sur la zoologie parurent, de 1845 à 1850, aux frais de la Société pour la diffusion des connaissances chrétiennes.

Cet fut dans cet intervalle que M. Gosse commença ses belles observations au microscope sur les infusoires, entre autres sur le *British rotifera*, dont il a écrit une monographie. Il fit paraître l'ensemble de ses nouvelles investigations dans ses *Promenades d'un naturaliste sur les côtes du Devonshire* (A naturalist's rambles: 1853, in-8, fig.), dans l'*Aquarium* (1854) et surtout dans le *Traité de zoologie marine* (A Manual of marine zoology; 1854-1856, 2 vol. in-12).

GOSSELIN (abbé Jean-Edme-Auguste), théologien français, né à Rouen, le 28 septembre 1787, embrassa l'état ecclésiastique sous l'Empire, fut attaché au corps enseignant du séminaire de Saint-Sulpice, et passa, vers 1840, à celui d'Issy, dont il est aujourd'hui directeur. Tous ses ouvrages ont été publiés sous le voile de l'anonyme: *Notice historique et critique sur la sainte couronne d'épines de N. S. J. C. et sur les instruments de la Passion* (1828, in-8); *de la Vérité de la religion catholique* (1822; 4e édit., 1840); *Instructions historiques, dogmatiques et morales sur les principales fêtes de l'Église* (1848, 2 vol. in-12); *du Pouvoir du pape sur les souverains au moyen âge* (1839, in-8), recherches sur le droit public de cette époque relativement à la déposition des princes; *Histoire littéraire de Fénelon* (1843, gr. in-8); ce dernier livre sert d'introduction à la belle édition des *OEuvres de Fénelon* (22 vol. in-8), qu'il a donnée avec l'abbé Caron.

GOSZCZYNSKI (Séverin), poëte polonais, né en 1806, dans l'Ukraine, fit ses études à l'université de Varsovie et débuta, en 1828, par un récit poétique à la manière de Byron: *le Château de Kanioff* (Zameck Kaniowski), épisode de la guerre entre les Cosaques et les Polonais. En 1830, le jeune poëte, devenu soldat, composa plusieurs odes patriotiques qui sont restées comme les *Marseillaises* des Polonais. Le refrain: *Marchons au delà du Bug*, fut répété dans toutes les batailles. Quand les Russes eurent anéanti la dernière armée et les dernières espérances des patriotes, M. Goszczynski se retira en France, et de là en Suisse, où il chercha encore des consolations dans la poésie. Outre ses *Chants patriotiques*, réunis en trois volumes, on a de lui quelques nouvelles intéressantes, et une traduction d'Ossian.

GOT (Edmond), artiste dramatique français, né à Lignerolles (Orne), le 1er octobre 1823, fit ses classes au collége Charlemagne et fut lauréat du concours général. D'abord employé à la préfecture de la Seine, il entra au Conservatoire, dans la classe de M. Provost, obtint, en 1841, le second, et en 1842, le premier prix de comédie. Réclamé par la conscription, il servit un an dans un régiment de cavalerie, qu'il quitta pour venir débuter à la Comédie-Française, en 1844, dans l'emploi des valets. Il eut un grand succès et devint sociétaire en 1850. Aux yeux de beaucoup de juges, M. Got est le comédien qui a aujourd'hui le plus d'avenir. Sa verve étourdissante et son aplomb font de lui un des comiques les plus vrais et les plus francs qu'ait possédés dep[illegible] longtemps la Comédie-Française.

Parmi les créations de cet acteur, que [illegible] goûts portent à seconder les essais de la [illegible] école dramatique, il faut citer le capitaine [illegible] drille du *Cœur et la dot;* Tibia des *Caprices de Marianne;* l'abbé dans *Il ne faut jurer de [illegible]* Guillery, dans la pièce de ce nom: Francisque [illegible] *Jeunes Gens* et Spiegel, dans *la Pierre de t[illegible]* Il a en outre repris, avec un égal succès, la [illegible] part des premiers rôles comiques de l'anc[illegible] du nouveau répertoire. Dans celui de Figa[illegible] tamment, sa verve est à la hauteur d'un te[illegible]

En dehors du théâtre, M. Got s'occupe [illegible] térature; il a écrit les paroles d'un opé[illegible] un acte, *François Villon*, représenté sur la s[illegible] de l'Opéra en avril 1857.

GOTTHELF (Albert Bitzius, connu sous [illegible] de Jérémie), écrivain suisse, né à Morat [illegible] de Berne) le 4 octobre 1797, alla, dès [illegible] seize ans, étudier la théologie à Berne [illegible] Allemagne, à l'université de Gœttingue [illegible] brassa l'état ecclésiastique et, en 18[illegible] comme vicaire dans son pays nat[illegible] durant les longues années qu'il [illegible] deste ministère, à connaître dans [illegible] plus intimes le peuple auquel [illegible] sa vie. Dans le but de combattr[illegible] doctrines matérialistes et des sociétés [illegible] publia en langue allemande une série [illegible] qui le placèrent au premier rang des [illegible] moralistes. Le premier, intitulé: *le Livre [illegible] Paysans* (Burgsdorf, 1836), est l'histoi[illegible] chante d'un pauvre villageois, Jérémie Gott[illegible] dont le nom abrita désormais les œuvres [illegible] zius; il eut plusieurs éditions, bien que [illegible] position révélât l'inexpérience de l'auteur.

Dans les *Scènes et traditions de la Suis[illegible]* leure, 1842-1846, 6 vol.), M. Bitzius rac[illegible] un art très-habile cette fois, de vieille[illegible] nationales, parmi lesquelles *la Récon[illegible]* été très-remarquée. Revenant aux mœ[illegible] ques de l'Oberland, tantôt il flétrit [illegible] dans *Dursli, le buveur d'eau-de-vie* (184[illegible] suit de ville en ville *Jacob, le compagnon [illegible] Suisse* (1847); tantôt il raconte, en s'y [illegible] *les Peines et joies du maître d'école* (18[illegible] pu reprocher à ces peintures populaires [illegible] ches et si animées, qu'un luxe excessif [illegible] dont l'écueil est la trivialité. La plus [illegible] plus connue des créations de Gotthelf [illegible] *valet de ferme* (Berlin, 1849), dont l'[illegible] est la suite moins réussie (1850). Les *Ta[illegible] bleaux de la vie populaire en Suisse* (Ber[illegible] 2 vol.), sont aussi des esquisses vivemen[illegible] tées et semées de traits plaisants.

Dans ces dernières années, Jérémie G[illegible] mis sa plume au service des passions [illegible] et a lancé contre les démocrates allem[illegible] sieurs pamphlets, *le Docteur Dorbach, [illegible] gerie*, etc., dont la vogue passagère a [illegible] lence. Cet auteur jouit en Suisse d'[illegible] popularité; on le nomme l'*historien des [illegible]* Il s'est fait un style à lui, vigoureux [illegible] d'une joyeuse humeur, tantôt prolix[illegible] énergique jusqu'à la brutalité. Dans [illegible] d'une agreste familiarité, et dans [illegible] trecoupés de digressions, il y a toujo[illegible] sée morale et des préoccupations chré[illegible]

GOTTSCHALL (Rudolf), poëte allema[illegible] 30 septembre 1823, à Breslau (Pruss[illegible] Kœnigsberg et à Berlin, et obtint le grad[illegible] teur en droit. Ses opinions politique[illegible] jamais la prudence de cacher, et [illegible] déjà fait renvoyer de l'université de [illegible]

l'empêchèrent de suivre la carrière de l'enseignement. Il se livra donc à la littérature et se mit à écrire des drames, dont deux, entre autres, *la Marseillaise* et *Ferdinand de Schill* (Hambourg, 1850 et 1851), furent interdits par la police prussienne. Il dirigea quelque temps le théâtre de Kœnigsberg, et se retira ensuite à Hambourg.

On a de lui trois principaux recueils de poésie : *Chants du temps présent* (Lieder der Gegenwart; 2e édit., Kœnigsberg, 1842); *les Fugitifs de la censure* (Censurflüchtlinge; Zurich 2e édit., 1843), et *Poëmes* (Gedichte; Hambourg, 1849); puis deux grands poëmes : *Madonne et Madeleine* (1843), et *la Déesse, ou le Cantique des cantiques de la femme* (die Gœttinn, Hoheslied vom Weibe; 1852).

On cite parmi ses drames: *Robespierre*, *l'Aveugle d'Alcala*, *Lord Byron*, *Jérôme Snitger*, *la Rose du Caucase*, et *Lambertine de Méricourt* (Hambourg, 1851), sa meilleure pièce.

Il a donné aussi en prose : *la Littérature nationale allemande dans la première moitié du XIXe siècle, tableau littéraire, historique et critique* (die deutsche Nationalliteratur in der ersten Hälfte des XIX Jahrh. Literarhistorisch und kritisch dargestellt; Breslau, 1855, gr. in-8).

Comme poëte, M. Gottschall est doué d'une vigueur de style et d'une richesse d'imagination qu'il a constamment mises au service des mêmes principes philosophiques et politiques. Ses ouvrages, entre autres *la Déesse*, dont le sujet est un épisode de la Révolution française, ont été l'objet d'appréciations les plus diverses. Tandis que plusieurs critiques accrédités en Allemagne, comme M. Julian Schmidt, s'expriment sévèrement sur ce poëme, l'esthéticien Rosenkranz y voit une des plus importantes créations de la poésie moderne. L'auteur y prend, comme Daumer (voy. ce nom), la défense du sensualisme contre les principes spiritualistes du catholicisme, et y prêche, comme dans *Madonne et Madeleine*, l'émancipation des femmes.

GOUBAUX (Prosper-Parfait), auteur dramatique français, né à Paris, le 10 juin 1795, termina ses études au lycée Louis le Grand, et, déjà marié en 1814, prit part à la défense de Paris. Après avoir été attaché à l'institution Sainte-Barbe comme répétiteur de grec et de latin, il fonda, en 1820, avec l'aide de M. Delanneau fils, un établissement d'instruction publique dont les commencements, entravés par les tracasseries de l'administration, furent des plus pénibles. Il joua un rôle actif dans les sociétés politiques des dernières années de la Restauration. Après les événements de juillet 1830, il transféra sa pension dans la circonscription du collége Bourbon, y réunit celle de M. de La Chauvinière, et, en 1846, au moment de son plus grand succès, la vendit à la ville de Paris, qui en fit le collége Chaptal, d'abord nommé François Ier, et le maintint en qualité de directeur. L'établissement de M. Goubaux avait compté des maîtres et des élèves qui se sont distingués à divers titres : MM. Alphonse Karr, Belmontet, Michel (de Bourges), Sandras, l'acteur Guyon, etc. Il est depuis 1845 chevalier de la Légion d'honneur.

Auteur des *Esquisses de mœurs françaises* (1822, in-8), et d'une traduction estimée d'*Horace* (1827, 2 vol. in-8), M. Goubaux a écrit pour *le Courrier français* des feuilletons signés Pierre Aubry, et pour le théâtre un certain nombre de pièces romantiques signées *Dinaux*, pseudonyme formé des deux syllabes finales de son nom et de celui de son collaborateur principal, M. Beudin (voy. ce nom). Quelques-unes de ces dernières ont obtenu une grande vogue : *Trente ans, ou la Vie d'un joueur* (1827), avec V. Ducange; *Clarisse Harlowe* (1832); *l'Abbaye de Castro* (1840); *la Dot de Suzette* (1842); *les Mystères de Paris* (1844). A la Comédie-Française, il a donné, avec M. Legouvé : *Louise de Lignerolles* (1838), un des derniers beaux rôles de Mlle Mars; avec M. Eugène Suë : *Latréaumont* (1840), et *la Prétendante* (1841).

GOUDCHAUX (Michel), homme politique et financier français, ancien ministre, né à Paris en 1797, appartient à une riche famille de commerçants israélites d'Alsace. La mort de son père le laissa de bonne heure à la tête d'une des fortes maisons de banque de la capitale, et, sous la Restauration, il se faisait remarquer par son activité dans les rangs de l'opposition libérale. Après les journées de Juillet, rallié à la royauté nouvelle, il fit partie quelque temps du conseil général de la Seine, et fut envoyé, comme payeur de la guerre, à Strasbourg, où sa probité et son habileté signalèrent son administration. A la suite de polémiques avec les ministres dont il dépendait, sur des questions de finances qui touchaient à la politique, il fut destitué en 1834 et rentra dans l'opposition. Il continua la lutte contre le pouvoir dans *le National*, où il défendit notamment la thèse de la construction et de l'exploitation des chemins de fer par l'État. Il publia aussi une brochure *sur la Prorogation du privilége de la Banque* (1840, in-8); deux *Lettres à M. Humann* sur la conversion des rentes, etc.

Après le 24 février 1848, M. Goudchaux fut aussitôt choisi par le Gouvernement provisoire comme ministre des finances, et sa nomination rendit quelque confiance aux hommes d'affaires et aux capitalistes. Pour montrer que la République était bien résolue à remplir tous les engagements de l'État, il fit décréter le payement par anticipation du semestre courant de la rente cinq pour cent; mais voyant bientôt la crise financière et politique compliquée par l'agitation socialiste dont les réunions du Luxembourg donnaient le signal, il déposa son portefeuille dès le 6 mars. Porté tardivement comme l'un des candidats de la Seine, il n'obtint que 68 000 voix aux élections générales du 23 avril; mais il passa à l'élection partielle du 4 juin avec 107 790 suffrages. Après les journées de juin, le général Cavaignac le rappela au ministère des finances. Abandonnant en partie les plans de MM. Garnier-Pagès et Duclerc (voy. ces noms), il montra peu de confiance dans les nouvelles sources de crédit proposées par eux, maintint comme mesure temporaire le projet d'impôt sur les créances hypothécaires, sans en attendre un grand produit (20 millions), ajourna la question du rachat des chemins de fer, tout en réservant le droit de l'État, ainsi que l'attribution à ce dernier des assurances, fit décréter le remboursement en rentes des bons du Trésor et des dépôts des Caisses d'épargne, obtint de l'Assemblée de subordonner le budget des dépenses à celui des recettes, et proposa enfin d'ouvrir un emprunt avec l'assurance de trouver des souscripteurs. Dans les remaniements ministériels du mois d'octobre 1848, M. Goudchaux céda son portefeuille à M. Trouvé-Chauvel.

Comme représentant, il appartient par ses votes à la majorité de l'Assemblée qui soutint jusqu'au 10 décembre la politique du général Cavaignac. Dans les derniers mois de la Constituante, il vota, en général, avec la gauche dans les questions de personnes ou de principes qui intéressaient le maintien de la République, ne se mêlant volontiers qu'aux discussions relatives aux questions de finances, dans lesquelles son expérience des affaires suppléait à son inhabileté comme orateur. Dans les séances des 20 et 21 avril 1849, il causa, par ses accu-

sations rétrospectives contre M. Fould (voy. ce nom), une grande émotion dans l'Assemblée et dans le pays. Non réélu à la Législative, M. Goudchaux s'est tenu, depuis le 2 décembre 1851, à l'écart de la politique; mais, aux élections de 1857, il a accepté d'être un des candidats de l'opposition dans une circonscription de Paris, a été nommé député au Corps législatif, et déclaré démissionnaire pour refus de serment.

GOUGH (John-B.), prédicateur américain, d'origine anglaise, né, en 1817, à Sandgate (Kent), est fils d'un vieux soldat dont la femme tenait une école de village. A l'âge de douze ans, il fut emmené en Amérique par un émigrant qui offrait de se charger de lui et de lui apprendre un métier. Après avoir passé deux ans avec lui, il vint à New-York vers la fin de 1831, et entra chez un relieur; mais, s'étant adonné à l'ivrognerie, il tomba dans la misère. Il a raconté ses excès et ses luttes longtemps inutiles contre cette funeste habitude. Il se maria et eut un enfant; mais l'ivrognerie avait tellement détruit sa santé et abruti son intelligence, qu'il devint incapable de gagner sa vie, et son enfant et sa femme périrent de dénûment, sans qu'il cessât de courir les tavernes du plus bas étage, dit-il lui-même, faisant le bouffon devant un ramassis de vagabonds qui, en retour, lui fournissaient à boire. Enfin, un jour, dans un *meeting* d'une société de tempérance, il fut entraîné à signer l'engagement de renoncer aux liqueurs alcooliques, et il prononça à cette occasion son premier discours. Il peignit avec des couleurs si vives les tristes effets de l'ivrognerie, en citant son propre exemple et sa dégradation personnelle, qu'il parut dès lors un des meilleurs orateurs des sociétés de tempérance. Il en fut bientôt le premier. Recherché de tous les côtés, presque tout son temps fut consacré à ces nouvelles occupations. Une fois pourtant, au milieu d'un souper, il accepta, sans réfléchir, un peu d'eau-de-vie, et il n'en fallut pas davantage pour que le nouveau missionnaire retombât quelque temps dans son ancien péché. Mais il se corrigea encore, et cette circonstance lui servit de thème pour de nouveaux discours. En 1843, il se remaria, parcourut les principales villes des États-Unis, en qualité de *lecturer*, et fut accueilli partout avec une sorte de fanatisme. A son entrée à Boston, par exemple, on ferma les magasins comme en un jour de fête; une foule innombrable se porta à sa rencontre, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il put s'avancer au milieu des acclamations. En 1854, il vint en Angleterre, où sa verve et son éloquence n'excitèrent pas toutefois autant d'enthousiasme qu'aux États-Unis. Il est rentré aujourd'hui dans son pays d'adoption où nul n'a obtenu plus de conversions aux doctrines de la tempérance. La parole de M. John Gough a une puissance réelle, mais son succès doit être attribué surtout à l'emphase singulière de son débit et à la curiosité qu'inspirent les détails saisissants et étranges de cette confession personnelle. Ses discours et sa vie (*Autobiography and Orations*, 1855, in-12), perdent beaucoup à la lecture.

GOUGH (Hugues GOUGH, 1er vicomte), général et pair anglais, né le 3 novembre 1779, à Woodstown (comté de Limerick), entra fort jeune au service (1794) et se distingua au cap de Bonne-Espérance et dans les Indes. Nommé colonel du 87e de ligne, il apprit la grande guerre en Espagne à l'école de Wellington et de Ch. Napier. On le retrouve dans toutes les actions militaires de ce temps, à Talavera, à Barrosa, à Vittoria, à Cadix, à Tarifa, où il fut grièvement blessé à la tête. Après vingt-cinq ans de repos, il command[illegible] d'armée dans l'expédition confiée à sir H[illegible] ger pour agir contre la Chine, qui ferma[illegible] à l'introduction de l'opium (1841). Sir H[illegible] s'empara rapidement de Canton, d'A[illegible] Ningpou, tailla en pièces l'armée tartare, força l'entrée du fleuve Jaune, occupa [illegible] Tching-Kiang-fou: la signature de la pa[illegible] au moment où il allait donner l'assaut à [illegible] (1842). Cette brillante conduite lui va[illegible] mercîments publics des deux Chambres, [illegible] de lieutenant général et les titres de [illegible] de grand-croix du Bain.

En 1843, la Compagnie des Indes, [illegible] dans ses possessions par la révolte [illegible] et l'ambition des Sikhs, choisit sir H. [illegible] commander ses troupes. Par d'habiles [illegible] il réussit à ruiner d'un seul coup la [illegible] Mahrattes dans la bataille qu'il leur [illegible] Maharadjpour (29 décembre 1843). [illegible] Sikhs, que Rundjet-Sing avait formés [illegible] européenne, il fallut deux campagnes [illegible] réduire. La première (1845-1846) [illegible] les victoires de Moulki (29 décembre [illegible] Sobraon (10 février 1846), [illegible] soumission du pays jusqu'au S[illegible] fut plus pénible (1848-1849) [illegible] quelques succès par des pertes [illegible] publique s'émut en Angleterre: [illegible] et investir sir Ch. Napier du [illegible] Mais, dans l'intervalle, le vieux [illegible] complétement battu les Sikhs à [illegible] vrier 1849), et décidé, par le [illegible] née, la conquête totale du Pendjab [illegible] soixante-dix ans. Sir H. Gough [illegible] pays, où le gouvernement répara [illegible] d'ingratitude en lui conférant les [illegible] (1846) et de vicomte (1849). A la [illegible] Lords, il vote avec le parti libéral.

GOUIN (Alexandre), homme politique, député, ancien ministre, né en 17[illegible] cienne famille de négociants honorables [illegible] entra de bonne heure dans les affaires [illegible] qu'il mena de front plus tard avec la p[illegible] député en 1831 par le département [illegible] Loire, qui l'a depuis constamment ré[illegible] longtemps au centre, et vota l'état [illegible] Paris en 1832, les lois de septembre [illegible] tions, etc. Il passa dans l'opposition [illegible] de la loi de disjonction (mars 1837). [illegible] la coalition en 1839, et fut appelé pa[illegible] dans le cabinet du 1er mars 1840, au [illegible] commerce. C'est lui qui présenta et [illegible] loi sur le travail des enfants dans les [illegible] tures. Sorti du pouvoir le 29 octobre [illegible] il fut un des adversaires du ministère [illegible] attacha son nom à une proposition [illegible] dans toutes les fractions de l'opposition [illegible] la conversion des rentes qui sur [illegible] fut prise en considération trois fois, [illegible] repoussée. A la mort de Laffitte, il [illegible] de la Caisse commerciale que celui-ci [illegible] et dont il ne put pas, au milieu des [illegible] de 1848, conjurer la ruine.

Malgré la défaveur que ce désastre [illegible] lir sur son nom, M. A. Gouin se pr[illegible] candidat dans son département à [illegible] constituante, et fut élu l'avant-dern[illegible] par 43 010 voix. Après s'être pro[illegible] gauche pour le bannissement à perp[illegible] famille d'Orléans, il vota constamment [illegible] droite dans les questions politiques [illegible] les questions sociales, et appuya [illegible] le gouvernement du général Cavaignac [illegible] Louis-Napoléon. Renvoyé à l'Assemblée [illegible] tive, il continua d'y faire partie de [illegible]

…rès le coup d'État du 2 décembre, il ac… pour entrer au Corps législatif le patro… du gouvernement, sous lequel il a été réélu …57. M. Gouin a fait longtemps partie du …il général d'Indre-et-Loire. Il a été décoré …i 1837.

…ULD (Edward), littérateur américain, né à …field (Connecticut), le 11 mai 1808, dirige …maison de commerce à New-York, tout en …ant avec succès à la littérature. Il a été l'un …emiers rédacteurs du *Knickerbocker Maga*-… On a de lui, sans compter des articles dans …urs journaux littéraires des États-Unis, des …tions estimées d'un grand nombre de romans …is, des *Impressions de voyage* d'Alexandre …, d'*Eugénie Grandet* et du *Père Goriot* de …, du *Beau Pécopin* de Victor Hugo, de …*s de Bourbon* d'Alphonse Royer, etc. Il a … publié un abrégé de l'*Histoire d'Europe*, …n, qui a eu une grande circulation (New-… 1845, in-8, 4e édition), et une comédie …lité en cinq actes : *l'Époque comme elle est* …ery Age; New-York, 1850).

…LD (John), ornithologiste anglais, né à …comté de Dorset, le 14 septembre 1804, …ita de bonne heure un vif désir pour l'é… la nature et passa une partie de sa jeu… Windsor, où, sous la direction de M. J. T. … il put acquérir de sérieuses connais… en botanique et en floriculture. En 1824, … compléter à Londres son éducation scien… Six ans plus tard, ayant été mis en pos… d'une belle collection d'oiseaux du Thibet … Lahore, la première de ce genre qui fut … en Angleterre, il s'empressa de la décrire … titre de : *A Century of birds from the Hi*…*a mountains* (Londres, 1831). Le succès de …ut engagea l'auteur à étendre le cercle de …servations; son second livre fut une *His*…*aturelle des Oiseaux d'Europe* (1834), qui …vie de deux monographies sur *les Ramphas*…t *les Trogonides*. Ce fut pour compléter …ernière, qu'au printemps de 1838, il s'em… pour l'Australie; il y mit son séjour à profit …udier les animaux et les productions na…s du pays. Les résultats de cette explora…t été consignés dans le plus remarquable … ouvrages : *les Oiseaux de l'Australie* (the …f Australia; Londres, 7 vol. in-folio, avec … nombreuses), où l'on trouve décrites mi…sement plus de six cents espèces, et beau…'entre elles pour la première fois.

…ould a surtout porté son attention sur les …lides (oiseaux mouches); il est parvenu, …beaucoup d'efforts et de voyages, à en … une collection magnifique, qui a été ex…lans les jardins de la Société zoologique, …egent's-park, et que l'on a transportée au …de cristal de Sydenham. Ce savant prépare …rage sur *les Mammifères de l'Australie*.

…LHOT (N….), sénateur français, né vers la …dernier siècle, à Saint-Germain-sur-Sèvres …e), est fils d'un intendant militaire de …e. Destiné d'abord à la carrière des armes, …ttaché au cabinet du ministre de la guerre …tendance de la division de Paris; il rem…uite, avec le grade de capitaine d'état… …les fonctions d'officier d'ordonnance du …l Oudinot. Après la révolution de Juillet, …a du nouveau gouvernement la sous-pré…le Romorantin (1835), puis celle de Ber…8), qu'un dissentiment avec le ministère …andonner en 1846. Trois ans plus tard, …t à l'Assemblée législative où il vota avec la majorité; on a de lui quelques brochures publiées à cette époque sur *la Présidence*, *le Recrutement*, *la Propriété*, etc. Membre de la Commission consultative à la suite du coup d'État de décembre, M. Goulhot (de Saint-Germain) fut appelé, dès le 25 janvier 1852, à faire partie du Sénat. Il a été décoré le 29 avril 1841.

GOUNOD (Félix-Charles), compositeur français, né à Paris, le 17 juin 1818, étudia l'harmonie sous Reicha, Lesueur et M. Halévy, remporta un second prix en 1837, puis le grand prix de composition musicale en 1839, et séjourna jusqu'en 1843 en Italie. Sa passion pour la musique sacrée lui fit quitter la villa Médicis pour le séminaire de Rome, et il songea même quelque temps à entrer dans les ordres. A son retour, il fut attaché pendant six ans, comme maître de chapelle, à l'église des Missions étrangères, y fit exécuter ses premières compositions, et dut un véritable succès à une *Messe solennelle*, chantée à Saint-Eustache, en 1849. L'année suivante, la scène de l'Opéra lui fut ouverte, sur l'initiative influente de Mme Pauline Viardot, et il y a donné depuis la plupart de ses œuvres. En 1852, il a été nommé directeur du cours normal de chant de la ville de Paris, désigné sous le nom d'Orphéon, et a constamment travaillé à améliorer la méthode Wilhem, de manière à soutenir la concurrence des méthodes rivales. Il a été décoré le 15 août 1857. M. Gounod a épousé, en 1847, la fille de Zimmermann.

Ses compositions qui ont révélé chez lui la science de l'harmonie et le respect de l'art et des traditions des maîtres, ont surtout obtenu jusqu'ici ce qu'on nomme des succès d'estime. Elles comprennent : *Sapho* (1850), drame lyrique en 3 actes, au succès duquel nuisit l'absence de tout ballet; les *Chœurs* de l'*Ulysse*, de M. Fr. Ponsard (juin 1852), qui n'ont pas peu contribué à prolonger les représentations de cette tragédie homérique; *la Nonne sanglante* (1854), opéra en 5 actes, sujet qui lui fut confié par la direction, après l'abandon de la plupart des maîtres contemporains; une première symphonie intitulée : *la Reine des Apôtres* (1850), et deux autres *Symphonies*, exécutées à la Société des jeunes artistes (1855 et 1856); une *Cantate*, à l'occasion du voyage de la reine d'Angleterre à Paris, etc. M. Gounod vient de donner au Théâtre-Lyrique, *le Médecin malgré lui*, qui compte parmi ses meilleures œuvres (1858).

GOURCY (Conrad, comte DE), agronome et publiciste français, né à Nancy, en 1790, d'une ancienne famille de chevalerie lorraine, fut emmené, par ses parents, en émigration, habita successivement avec eux l'Autriche et la Hongrie, et fut mis à treize ans à l'École militaire du génie de Vienne, d'où il sortit avec le grade de sous-lieutenant. Pris par les Anglais, en 1808, il revint en France en 1810, fut remis en activité en 1815, et nommé capitaine de la garde royale. Rentré, six ans après, dans la vie civile, il se livra, sur un domaine de six cents hectares qu'il possédait près de Blois, à des études agricoles et compléta, par de nouveaux voyages, les observations qu'il avait déjà recueillies dans différentes contrées de l'Allemagne. Il visita, à deux reprises (1840 et 1847), l'Angleterre et l'Écosse, les départements français de toute la région du Nord, la Belgique, la Hollande et l'Espagne.

Depuis 1839, M. de Gourcy, laissant de côté les expériences pratiques, s'est fixé à Paris pour s'occuper de ses publications. Voici les principales : *Relation d'une excursion agronome en Angleterre et en Écosse* (Lyon et Paris, 1841, in-8); *Notes sur l'agriculture des départements du Nord*

et du Pas-de-Calais (1848, in-16); *Journal d'un second voyage agricole en Angleterre et en Écosse* (1848), in-8); *Second voyage agricole en Belgique*, (1851, in-8); *Notes d'un voyage dans le midi de la France et le nord de l'Espagne* (1851, in-8); *Notes agricoles ou Extraits de journaux anglais* (in-8); *Notes extraites de l'Introduction du Draining act* (1852, in-8); *Promenades agricoles dans le centre de la France* (1853), et *Guide ou Itinéraire*, destiné aux cultivateurs qui désirent connaître l'agriculture anglaise (1854, in-8).

GOURDON DE GENOUILLAC (Nicolas-Jules-Henri), littérateur français, né à Paris, en 1826, suivit les cours de l'Institut polymatique, débuta, dans le monde littéraire, par quelques vaudevilles de circonstances, entre autres : *le Droit au travail*, en un acte (1849); écrivit ensuite des nouvelles et romans-feuilletons, et se tourna enfin vers les recherches héraldiques. Cette spécialité lui a valu, avec diverses décorations étrangères, le titre de membre d'un grand nombre de sociétés départementales.

On a de lui : *Grammaire héraldique*, avec *Vocabulaire* et figures (1853, in-18); *Dictionnaire héraldique des ordres de chevalerie* (1854, in-18); *Histoire des grandes charges, des dignités et titres créés en France* (1856, in-18); etc., puis des articles dans une foule de feuilles d'industrie, de modes ou de théâtre.

GOURIEFF (Alexandre, comte), général russe, né en 1785, fils de Dmitri Gourieff, ministre des finances sous le règne d'Alexandre, quitta, en 1812, les bureaux de l'administration pour prendre les armes contre les Français, et parvint rapidement au grade de général-major (1813). Après le rétablissement de la paix, il fut nommé successivement gouverneur général des gouvernements de Kieff, de Podolie et de Volhynie. En 1839, l'empereur Nicolas l'appela au conseil de l'Empire et au conseil privé. Il est aujourd'hui président du département de l'économie politique. Décoré d'un grand nombre d'ordres russes et étrangers, le comte Gourieff est grand officier de la Légion d'honneur de France.

GOURLIER (Pierre-Charles), architecte français, né à Paris, le 15 mai 1786, entra vers la fin de 1815 à l'École des beaux-arts et étudia particulièrement sous l'architecte Alavoine. Attaché, dès 1824, à la Commission des bâtiments civils, il fut d'abord sous-inspecteur des travaux de restauration de la porte Saint-Martin, inspecteur des bâtiments de la Bourse, où il organisa l'établissement du chauffage à la vapeur, et succéda, quelques années après, à M. Caristie, nommé architecte des greniers de réserve (1827). Il a été nommé vers le même temps professeur à l'École centrale. Rapporteur et secrétaire du conseil des bâtiments civils, il était chargé, comme inspecteur général, de deux circonscriptions de Paris, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 17 février 1857.

M. Charles Gourlier a pris part aux expositions de l'industrie et à celles des beaux-arts. Il a donné aux premières, en 1823 et 1827, divers modèles de tuyaux de cheminées en briques cintrées, pour lesquels il avait pris un brevet d'invention. Il a envoyé aux Salons, de 1827 à 1833, plusieurs cadres de dessins et gravures d'architecture, tirés du *Choix d'édifices publics projetés ou construits en France*, publication commencée dès 1825 avec MM. Tardieu, Grillon et Biet, et à laquelle il a pris pendant vingt-cinq ans une part active : elle n'a été terminée qu'en 1850. Il a publié depuis : *des Voies publiques et des habitations particulières à Paris, ou Essais sur les améliorations*, etc. (Paris, [illegible]). Il avait précédemment collaboré à la [illegible] *tique du XIX^e siècle* et au *Dictionnaire* [illegible] *dustrie manufacturière commerciale* [illegible]. Il s'est occupé un des premiers en [illegible] l'étude des cités ouvrières. — M. Charles [illegible] a obtenu une médaille de bronze à l'[illegible] industrielle de 1823, et la décoration [illegible] 1837.

GOURLIER (Paul), paysagiste français, [illegible] précédent, est né à Paris, vers 18[illegible] M. Corot, il a peint dans la manière [illegible] un peu vague de ce maître un grand [illegible] paysages, parmi lesquels on remarque [illegible] *et le Giotto*, *l'Ile de Capri* (1841); [illegible] *Bacchus* (1844); *le Baptême du* [illegible] *Soir d'automne*, *Bords de la Seine* [illegible] *les Grottes de Cervara* (1848); [illegible] (1850), acheté par le ministère [illegible] *une Rue de Rome* (1852); *le Village* [illegible] *Georges* (1853). Cet artiste, [illegible] médaille de troisième classe [illegible] une mention à l'Exposition universelle [illegible] laquelle il avait envoyé deux [illegible] goût : *le Printemps* et *l'Autom*[illegible]

Son frère M. Louis-Charles [illegible] né également à Paris, a étudié [illegible] MM. Blondel et Paul Delaroche [illegible] et le portrait. Il a exposé : *la* [illegible] *rale* (1848), tableau de genre, [illegible] en dessin (1853).

GOUSSET (Thomas-Marie-Joseph), cardinal français, sénateur, est né à Montigny-les-Cherlieux (Haute-Saône) [illegible] 1792. Fils d'un cultivateur, il se livra aux travaux de la campagne, et ce [illegible] de dix-sept ans qu'il commença ses [illegible] une école d'Amance, près de Vesoul [illegible] tion subite le jeta dans les ordres. [illegible] 1817. Après un vicariat de quelques [illegible] il fut choisi par l'archevêque de Besançon [illegible] occuper la chaire de théologie morale [illegible] séminaire, et il s'y est acquis pendant [illegible] cice de dix-sept années, la réputation [illegible] professeur et de casuiste consommé.

Les ouvrages publiés alors par [illegible] font autorité dans l'enseignement [illegible] eu de nombreuses réimpressions. On [illegible] une exposition très-nette de la *Doctrine* [illegible] *sur le prêt à intérêt* (1825); *le* [illegible] *menté dans ses rapports avec la* [illegible] (1827); *la Justification de la théologie* [illegible] *guori* (1829); deux importants [illegible] logie en français, l'un sur la partie [illegible] un répertoire des cas de conscience [illegible] in-8), l'autre sur la partie dogmatique [illegible] 2 vol. in-8). Il a réédité en outre [illegible] *d'Angers* (1823, 26 vol.), et le *Dictionnaire* [illegible] *logique* de Bergier (1826 et 1843) [illegible] et des dissertations.

M. Gousset quitta le professorat [illegible] évêque de Périgueux (6 octobre 18[illegible] caire général de Besançon depuis 18[illegible] il présenta à M. Villemain ses *Observations* [illegible] *liberté de l'enseignement*, où il [illegible] tentions de l'épiscopat au droit [illegible] écoles ecclésiastiques. Le 26 mai [illegible] élevé à l'archevêché de Reims, [illegible] cès de M. de Latil. M. Gousset, [illegible] connaissances assurent une des [illegible] dans le clergé français, a été créé [illegible] septembre 1850 et est devenu, [illegible] teur de droit, en vertu de la Constitution [illegible] Il cessa, à la même époque, de [illegible] Conseil supérieur de l'instruction [illegible]

ficier de la Légion d'honneur depuis le 1er oc-
bre 1843.

GOYET (Eugène), peintre français, né en 1807, Chalons-sur-Saône, est fils du peintre J. B. yet. mort le 20 juin 1854, et dont un bon ta-au de sainteté, *la Vierge et sainte Anne*, fut nis à l'Exposition universelle de l'année sui-ite. Élève de Gros, il se distingua au Salon 1831 par un portrait qui lui valut une 2e mé-lle. Il en obtint une 1re, en 1839, pour un *rist*, placé depuis au musée de Chalons.

'ous citerons encore de cet artiste, qui est 't le 17 mai 1857 : *un Incendie*, *saint Leu* *rissant un enfant malade*, *Foulques de Vil-t* (1841), au musée de Versailles; *Les quatre* *ngélistes* (1842), à l'église Saint-Médard; *Si-n le Juste*, *sainte Cécile*, *Apparition du* *'st à saint Jacques le Mineur*, *Jésus au jar-les Oliviers*, qui décorent les églises de Paris; ortrait de *Pie IX*, fait au Quirinal en 1848; *'hasseur* (1855), et un tableau posthume et evé, *le Massacre des innocents*, admis au de 1857.

ZLAN (Léon), romancier et auteur drama-français, est né à Marseille, en 1806. Fils iche armateur qui perdit brusquement sa for-il dut quitter le collége avant la fin de ses s. A dix-huit ans, il fit voile pour Alger, et pour le Sénégal (1824), où il se livra, sans oup de succès, au commerce du cabotage. u à Marseille avec des instincts littéraires s voyages avaient encore développés, il ob-n emploi au collége, et, tout en enseignant, ses études. En 1828, il vint à Paris avec un e de poésies légères. En attendant un édi-il se fit, pour vivre, commis de librairie. au patronage de M. Méry, son compatriote, nt de débuter dans *l'Incorruptible* (1828), passa successivement au *Figaro*, au *Vert-t* au *Corsaire*, abordant peu à peu la nou-t le roman.

Gozlan a donné principalement dans ce : *les Mémoires d'un apothicaire* (1828); *le* *e de Chantilly* (1836); *les Méandres* (1837); de douze nouvelles; *Washington Levert et* *Leblanc* (1837); *le Médecin du Pecq* (1839), de caractère; *Céleste* (1839); *une Nuit* *e* (1840); *Rosemary* (1840); *le Plus beau rêve* *illionnaire* (1840); *la Dernière sœur grise* et *Aristide Froissard* (1843), roman excen-*les Châteaux de France* (1844, 4 vol. publiés d'abord dans la *Revue de Paris*, etc. à 1856, il redoubla de fécondité et pu-*Dragon rouge; Pour un cheveu blond; les* *u Père La Chaise; la Comédie et les comé-*recueil de six nouvelles; *les Petits Ma-*; *les Aventures merveilleuses du prince* *s et de sa jeune sœur; le Tapis vert;* *langes nouvelles; Histoire de cent trente* *la Ville des gens de bien; la Comtesse* *nes; Suzon la cuisinière; la Première* *; un Homme plus grand que Charles-* *ne Vengeance en miniature; le Feu, his-* *quatre savants; Encore une âme au* *Voyage de M. Fitz-Gérald; la Terre pro-* *Oiseau en cage; l'Agneau, la vache et* *; Échec à l'éléphant; les Belles folies;* *nces pour un diadème; Georges III; la* *Lambert*, qui a inauguré le *Journal pour* 1855; *de Minuit à quatorze heures; les* *de Polydore Marasquin*, etc.

es romans, contes et nouvelles, M. Goz-t pour le théâtre : *la Main droite et la* *che* (1842), destiné à la Renaissance, et la censure, qui en permit la repré-sentation à l'Odéon, après de nombreuses cou-pures; *Ève* (1843), au Théâtre-Français; *Notre-Dame des Abîmes*, et *les Cinq minutes du commandeur* (Odéon, 1845), *la Goutte de lait*, satire de la gentilhommerie parisienne (Français, puis sur divers théâtres, 1848); *le Lion empaillé*, *une Tempête dans un verre d'eau; un Cheveu blond; Trois rois, trois dames; le Coucher d'une étoile; Dieu merci! le couvert est mis; la Queue du chien d'Alcibiade; la Fin du roman; Pied-de-fer; Louise de Nanteuil; le Gâteau des reines* (1855-56); *les Paniers de la comtesse;* en dernier lieu, *la Famille Lambert*, drame en 3 actes, tiré de son roman (Vaudeville, avril 1857).

M. L. Gozlan a collaboré au *Conteur*, au *Navigateur*, aux *Cent-et-un*, aux *Revues de Paris*, *des Deux-Mondes*, *Britannique* et *Contemporaine*, à *l'Europe littéraire*, au *Musée des familles*, à *l'Artiste*, etc. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1846.

GRAAH (Guillaume-Auguste), voyageur danois, né le 24 octobre 1793, entra dans l'état-major maritime en 1813. Il s'est fait connaître par ses voyages le long de la côte orientale du Groënland, de 1828 à 1831, que neuf navigateurs avant lui avaient inutilement tenté d'explorer. Son journal, publié en danois sous le titre : *Undersœgelsesreise til œstkysten af Grœnland* (Copenhague, 1832, in-4, avec planches et carte), a été traduit en anglais par G. G. Macdougall. A son retour, il fut nommé chevalier du Danebrog et membre de la direction du commerce du Groënland et des îles Færœer. On a encore de lui une *Description de la carte des côtes occidentales du Groënland* (Beskrivelse til det voxende situations kaart; Ibid., 1825, in-4).

GRAEFE (Henri), professeur et homme politique allemand, né à Buttstadt le 3 mars 1802, fit ses premières études à Weimar, puis suivit les cours de l'université d'Iéna. Malgré son goût pour les sciences naturelles, il se tourna d'abord vers la théologie dont l'enseignement offre en Allemagne plus de ressources, et obtint en 1823 un modeste emploi au gymnase de Weimar. Nommé, en 1825, recteur de l'école municipale d'Iéna, M. Graefe donna à cet établissement, par des réformes libérales, un caractère particulier et publia à cette occasion deux ouvrages, *le Droit scolaire* (Shulrecht), et l'*École allemande* (die deutsche Schule), qui furent vivement combattus par le clergé et interdits en Prusse et en Autriche. Ils furent suivis de : *la Réforme des études au point de vue particulier de la Saxe* (die Schulreforme mit besonderer Beziehung auf das Kœnigreich Sachsen; Leipsick, 1834). En 1840, l'auteur fut nommé professeur adjoint à l'université d'Iéna, où il fit l'année suivante des cours de pédagogique. Appelé à Cassel, en 1842, pour y diriger l'école nationale, il la transforma comme celle d'Iéna, fonda en outre une école d'instruction professionnelle et exerça une grande influence décisive sur les études dans ce pays, surtout comme inspecteur des écoles municipales libres, emploi qui lui fut confié en 1846.

En 1848, M. Graefe se mêla à la politique. Placé à la tête du mouvement national des étudiants hessois, il fut chargé par le ministère de rédiger un rapport sur l'état des études, et les réformes qu'il était urgent d'y apporter. En 1849, il fut nommé membre du grand conseil des études nouvellement constitué, fit élever le *minimum* des appointements des maîtres d'école et prépara tout un projet de loi sur l'instruction élémentaire. Au mois de juillet, il fut élu député à l'Assemblée nationale allemande, où il prit place

parmi les membres de la gauche. Cette conduite lui ôta la faveur du ministère et acheva de lui aliéner le clergé, qui obtint la suppression du conseil de l'instruction publique où M. Graefe avait tant d'autorité. Réélu, en 1850, membre de l'Assemblée nationale, en même temps que des États particuliers de Hesse-Cassel, il fit une opposition très-vive aux mesures de contre-révolution et se vit arrêté et traduit devant une commission extraordinaire, à la suite de la publication d'une brochure intitulée : *les Débats de la constitution dans les États de Hesse* (der Verfassungskampf in Kurhessen ; Leipsick, 1851). Il fut dépouillé des dignités universitaires et de la décoration, et condamné à trois ans de prison.

Outre une foule d'articles dans divers journaux, M. Graefe a encore publié : *Histoire naturelle des trois règnes* (die Naturgeschichte der drei Reiche, 2e édit. ; Berlin, 1841, 2 vol.) ; *Notions de géométrie* (Geometrische Anschauungslehre, 3e édit. ; Leipsick, 1850) ; *Pédagogique générale* (Allgemeine Pædagogik ; Ibid., 1845, 2 vol.) ; *l'Éducation populaire en Allemagne* (Deutsche Volksschule ; Ibid., 1847, 2 vol.)

GRAESSE (Jean-George-Théodore), archéologue allemand, né, le 31 janvier 1814, à Grimma, en Saxe, et fils d'un professeur au collége de cette ville, acheva ses études à Leipsick et à Halle, et se fixa à Dresde, où il devint successivement professeur à la *Kreuzschule*, conservateur de la bibliothèque privée du roi de Saxe (1843), et enfin, en 1848, inspecteur du Cabinet numismatique.

Il débuta par son grand *Traité d'histoire littéraire universelle.* (Lehrbuch einer allgemeinen Literaturgeschichte), qui a paru dans l'espace de dix-huit ans en trois parties : *Monde ancien* (Alte Welt ; Dresde et Leipsick, 1837, 2 vol.) ; *Moyen âge* (Mittelalter, 1839-1843, 3 vol.), et *Temps modernes* (1852-1855). Cet ouvrage, remarquable par l'importance et l'exactitude des renseignements bibliographiques, a été abrégé par l'auteur sous le titre de : *Manuel d'histoire littéraire universelle* (Handbuch der allgemeinen Literaturgeschichte ; Dresde, 1844-1850, 4 vol.).

Nous citerons encore de M. Graesse : *Histoire de la poésie de l'Europe et des principaux pays non européens depuis le commencement du XVIe siècle* (Geschichte der Poesie Europa's, etc. ; Dresde, 1848) ; *Bibliotheca magica* (Leipsick, 1843) ; *Bibliotheca psychologica* (Ibid., 1845) ; *le Mythe du Juif errant* (die Sage von dem ewigen Juden ; Dresde, 1844), traduit en français en 1845 ; *le Mythe du chevalier Tannhaeuser* (die Sage vom Ritter Tannhaeuser ; Dresde, 1846) ; *Recherches sur la littérature et les traditions du moyen âge* (Beitraege zur Literatur und Sage des Mittelalters ; Dresde, 1850) ; une traduction allemande des *Gesta Romanorum* (Ibid., 1842) ; et enfin un *Manuel de la numismatique ancienne* (Handbuch der alten Numismatik ; Leipsick, 1852 et suiv.), qui n'est pas encore terminé.

GRAEVELL (Maximilien-Charles-Frédéric-Guillaume), homme politique et écrivain allemand, né à Belgard en Poméranie, le 28 août 1781, suivit son père, aumônier militaire protestant, dans divers pays, et termina ses études à l'université de Halle. A l'âge de dix-neuf ans, il prit du service et devint, en 1803, quartier-maître dans un régiment de tirailleurs westphaliens. Deux ans après, il prenait son congé et obtenait une place d'assesseur dans un des tribunaux de Berlin. Compromis dans la révolte des Polonais en 1806, il se réfugia en Saxe, où, grâce à la diversité de ses aptitudes, il fit de l'économie rurale et entreprit, comme fermier, d'impor[illegible] exploitations. Admis ensuite dans la magist[illegible] de ce pays, il fut rappelé en Prusse en 1[illegible] investi de fonctions judiciaires et [illegible] tives dans la province de Stargard.

Lors de la guerre de 1813, M. Graevell [illegible] dans un corps poméranien, se distingu[illegible] sa bravoure au siége de Mayence et, a[illegible] lieu de la vie des camps, écrivit et pu[illegible] premier volume de son *Commentaire sur l[illegible] de crédit dans l'État prussien* (Comme[illegible] den Creditgesetzen, etc. ; Berlin, 1813-18[illegible]) et un livre philosophique intitulé *l'Hom[illegible]* Mensch ; Ibid., 1815 ; 4e édition, 18[illegible]. [illegible] paix, il fut chargé par le ministre de [illegible] constituer la colonie de Schœning, [illegible] vernement provincial. Au milieu d'une [illegible] nistration pleine de difficultés, il fut [illegible] envoyé comme procureur général à [illegible] Passionné pour les formes mêmes d[illegible] s'efforça de les élargir et de trouver [illegible] plus de garanties possible pour l'accusé. [illegible] temps, il engageait une vive polémique [illegible] ministère et publiait de volumineux [illegible] autres, *le Fonctionnaire prussien* [illegible] *l'Écrivain considéré comme* [illegible] Staatsbeamte als Schriftstelle[illegible] 1820, 2 vol.), qui le firent me[illegible]

M. Graevell redevint fermier [illegible] tation de plusieurs grands domaines. [illegible] 1834, le gouvernement le rappela [illegible] de choisir lui-même ses fonctions [illegible] tribunal secret comme conseiller [illegible] mené au rang d'assesseur il donna sa [illegible] rentra dans la vie privée et écrivit le p[illegible] rieux de ses ouvrages : *Histoire de* [illegible] *affaires, d'après des mémoires* [illegible] Geschichte meines Austritts aus dem [illegible] nach, etc. ; Iéna, 1837, 2 vol.). Il vécut [illegible] années à Lübben, s'occupant de l'étu[illegible] Bible, et fit partie de la Société des [illegible] lumière, dont il n'adopta que les prem[illegible] grammes. Il s'était retiré à Francfort [illegible] solitude, lorsque éclata la révolution d[illegible]

Nommé député à l'Assemblée natio[illegible] mande, M. Graevell se distingua [illegible] indépendance. Dans ses discours comme [illegible] votes, il affecta de se tenir en dehors [illegible] prédit à la révolution tous ses échecs [illegible] gnala sans ménagement les causes [illegible] vouloir des grandes puissances, [illegible] geux des partis, tendance de l'Assemb[illegible] passer ses pouvoirs, et de la révolution [illegible] à devenir révolution sociale, impos[illegible] pouvoir exécutif central. Il excita des [illegible] Sans s'en émouvoir, il soutint ses d[illegible] des brochures et, après la retraite d[illegible] national, en mai 1849, publia sa *Pr[illegible] foi touchant l'état politique de l'Alle[illegible]* Glaubensbekenntniss, etc. ; Franc[illegible] Chargé par le pouvoir exécutif de la [illegible] d'un nouveau ministère, il ne sut [illegible] aux exigences du moment, et ne p[illegible] l'union entre les différents partis. [illegible] se retirer avec l'archiduc Jean, chef [illegible] exécutif. Il reprit, à Francfort, les [illegible] avaient précédé sa courte vie politique.

Nous citerons encore de lui, entre [illegible] ges de droit qui ont contribué à la [illegible] la jurisprudence prussienne : *l'État* [illegible] *nique* (der antiplatonische Staat ; [illegible] *Développement systématique de la* [illegible] *prestations hypothécaires* (System[illegible] twickelung der Theorie des hypothek[illegible] testationen ; Ibid., 1815) ; *Sources d[illegible] néral allemand de* 1813 à 1820 (Ler[illegible] *Doctrine de la possession et de la*

(die Lehre vom Besitze und von der Verjaehrung; Halle, 1820); *Doctrine de l'usufruit, du loyer et du fermage* (die Lehre vom Niessbrauche, Miethe und Pacht; Halle, 1820); *Théorie générale des contrats d'après le droit prussien* (Generaltheorie der Vertraege nach preus. Recht; Halle, 1821); *Commentaire pratique sur la procédure générale des États prussiens* (Praktischer Commentar zur allgemeinen Gerichtsordnung, etc.; Erfurt, 1825-1831, 6 vol.); *le Citoyen* (der Bürger; Berlin, 1822); *le Souverain* (der Regent; Stuttgart, 1823, 2 vol.); *la Rencontre après la mort* (das Wiedersehen nach dem Tode; Leipsick, 1819); *Lettres à Émilie sur la durée de nos sentiments après la mort* (Briefe an Emilie über die Fortdauer unserer Gefühle, etc.; Ibid., 1821); *la Valeur du mysticisme* (der Werth der Mystik; Mersebourg, 1822); *le Protestantisme et la foi de l'Église* (Glogau, 1843); *la Religion de Jésus-Christ et le Christianisme* (Halle, 1845); etc., sans compter une foule d'articles dans toutes les revues et tous les journaux scientifiques, littéraires, politiques de l'Allemagne, qui témoignent encore de l'activité prodigieuse et de l'extrême variété de talent, déployées par M. Graevell pendant soixante années.

GRAFSTRŒM (André-Abraham), poëte suédois, né, le 10 janvier 1790, à Sundsvall, où son père était marchand, prit, en 1815, le grade de docteur en philosophie à l'université d'Upsal. Lecteur d'histoire à l'Académie militaire de Carlberg (1821), puis au gymnase d'Hernœsand (1832), il devint professeur l'année suivante, il prit les ordres en 1830, et fut nommé, en 1835, pasteur d'Umea, et, en 1837, doyen de district.

Parmi ses poëmes, les uns ont été publiés à part, comme les *Essais poétiques* (Skaldefœrsœk; Stockholm, 1826-1832, 2 part.); *Chants du Norrland* (Sanger fran Norrland, 1841; et Nya Sanger fran Norrland, 1848); les autres ont paru dans la *Poste de Stockholm*, *le Calendrier poétique*, *les Mémoires* de l'Académie suédoise, dont l'auteur est un des dix-huit membres, et autres recueils. On cite surtout *la Harpe*, *la Bienvenue et l'Adieu*, *la Sensitive*, *le Songe de Pluton*, *le Sceptique*, etc. On y trouve moins d'originalité que de grâce, mais de la délicatesse, de l'harmonie et d'heureuses images. Il a pris pour modèle le célèbre poëte Franzen, dont il a épousé la fille.

Grafstrœm a encore publié quelques écrits de religion, comme ses *Sentences chrétiennes* (Christelige Tænkesprak; Stockholm, 1855, in-8); des articles relatifs aux beaux-arts et le texte de *l'Année en Suède* (Ett Ar i Sverige; Stockholm, 1828 et suiv., in-4, dessins de Sandberg), comprenant le tableau des costumes, des mœurs et usages des paysans de la Suède et la description des principaux lieux historiques.

GRAFTON (Henry FITZ-ROY, 5ᵉ duc DE), pair d'Angleterre, né en 1790, descend d'un fils naturel de Charles II et de la duchesse de Cleveland. Connu d'abord sous le nom de comte d'Euston, il fit ses études au collége de la Trinité à Cambridge, épousa, en 1812, une fille de l'amiral sir G. Berkeley, et entra à la Chambre des Communes en 1826 pour Bury-Saint-Edmond. Partisan des idées libérales, il s'associa à la grande mesure de la réforme parlementaire et refusa plusieurs fois les hautes charges que lui offrirent ses amis dans l'administration. Après avoir représenté Thetford de 1834 à 1841, il prit la place de son père à la Chambre des Lords. Il a été longtemps colonel de la milice du comté de Suffolk. — De ses cinq enfants, l'aîné, William-Henry, comte d'EUSTON, né à Londres, a été, en 1841, attaché de légation à Naples. Il siége à la Chambre des Communes depuis 1847 pour Thetford et professe des opinions libérales (voy. FITZ-ROY).

GRAHAM (sir James-Robert-Georges), homme d'État anglais, né au mois de juin 1792, d'une bonne famille d'Écosse, fut élevé à l'université de Cambridge, qui, en 1835, lui conféra le diplôme honoraire de docteur ès lettres. Attaché par les traditions de sa famille aux principes du parti aristocratique, il fit son apprentissage politique en qualité de secrétaire particulier de lord Montgomery, puis de lord W. Bentinck, qui remplaça ce dernier dans ses fonctions d'ambassadeur à la cour de Sicile. En 1818, après une première tentative inutile, il réussit à obtenir le mandat du bourg de Hull à la Chambre des Communes. Cette élection, qui lui coûta la somme énorme de 350 000 francs, fut pour lui l'occasion d'une profession de foi très-libérale, à laquelle il resta quelque temps fidèle. Répudiant ses opinions antérieures, il s'y déclarait franchement whig, partisan de la paix, de la réforme parlementaire et de la liberté de conscience, et surtout ennemi des incapacités civiles et religieuses.

La mort de Georges III ayant amené la dissolution du Parlement, sir J. Graham, qui, l'année précédente, avait épousé la fille de sir J. Campbell d'Ardinglass, se retira momentanément de la vie politique. Trois ans plus tard, il hérita de l'immense fortune de son père en même temps que de sa dignité de baronnet (1823). Aux élections générales de 1826, il fut nommé député par la cité de Carlisle, s'éleva avec vigueur contre les incapacités qui pesaient alors sur les catholiques irlandais et demanda de fortes réductions dans les traitements affectés aux grands emplois. En même temps, il prenait part à l'agitation naissante de la ligue des céréales en écrivant sa brochure intitulée: *le Blé et la circulation monétaire* (Corn and currency; 1827, in-8). La place considérable qu'il avait prise dans l'opposition, le désigna naturellement à lord Grey, lorsque celui-ci fut chargé de reconstituer, avec ses amis, un ministère pour remplacer le cabinet Wellington (1830). Nommé premier lord de l'Amirauté, il s'empressa d'opérer dans le budget de la marine les réductions les plus urgentes (environ 25 millions de francs), et fit preuve de talents incontestables pour l'administration: il fut aussi l'un de ceux qui contribuèrent le plus à préparer et à défendre à la tribune le bill de la réforme parlementaire qui régit depuis 1832 le système électoral de l'Angleterre (voy. RUSSELL). Deux ans après, le dissentiment qui s'éleva parmi les membres du cabinet au sujet du clergé protestant d'Irlande fut cause de sa retraite et de celle de lord Stanley (juillet 1834).

Malgré les propositions formelles et réitérées de lord Melbourne, sir J. Graham refusa de rentrer aux affaires et se rallia à cette fraction de tories modérés qui, sous la conduite de sir R. Peel, formèrent le noyau du parti conservateur. Cette défection lui fit perdre, en 1837, le mandat des électeurs du Cumberland; mais l'annee suivante il regagna son siége à la Chambre des Communes comme député du comté de Pembroke, grâce à l'appui de ses nouveaux alliés, et publia, à cette occasion, une nouvelle profession de foi dans laquelle il se déclarait contre toute extension du droit électoral et pour le maintien de la protection commerciale et agricole. Au mois de septembre 1841, il entra dans le cabinet de sir R. Peel en qualité de ministre de l'intérieur et, malgré ses opinions antérieures, aida puissamment à la réforme des tarifs et à l'abolition du monopole sur les céréales. Plus tard même, il soutint lord J. Rus-

sell dans la présentation du bill qui supprimait l'acte de navigation.

Dans la session de 1844, un de ses actes eut le plus grand retentissement et faillit amener sa démission. Sur la motion de M. Duncombe, il fut accusé d'avoir violé le secret des lettres écrites par les frères Bandiera à M. Mazzini et causé la mort de ces deux jeunes gens par la communication illicite qu'il avait faite de leur contenu au gouvernement napolitain. Une enquête eut lieu qui confirma en grande partie l'accusation, et, au milieu de la discussion la plus orageuse, le ministre se contenta de répondre, pour se justifier, qu'il avait en cela suivi l'exemple de ses prédécesseurs, et que l'on ne pouvait refuser un tel service à un souverain ami. Cette mesure, que l'humanité contestait à la politique, jeta sur sa vie publique une ombre fâcheuse.

Après avoir suivi sir R. Peel dans sa retraite (juillet 1846), sir J. Graham, repoussé par les tories qui ne lui pardonnaient pas la part qu'il avait prise au triomphe du libre échange, ne put être réélu en 1847 par le bourg de Ripon qu'avec le patronage de lord Grey. Depuis cette époque ses opinions subirent des modifications nouvelles. Ainsi, quoique zélé protestant, il combattit avec beaucoup d'énergie le bill des dîmes ecclésiastiques (1851), puis il se prononça en faveur de la réforme électorale (1852). Ce fut à ce retour vers le libéralisme qu'il dut cette année-là le mandat des électeurs de Carlisle. Au mois de décembre 1852, il accepta de lord Aberdeen le portefeuille des colonies, qu'il garda jusqu'à l'arrivée de lord Palmerston (février 1855), et, malgré ses sentiments bien connus pour le maintien de la paix, il prépara, par son activité, la formation des belles flottes de guerre qui prirent part aux campagnes de la Baltique et de la Méditerranée. Rentré dans l'opposition, il a attaqué à diverses reprises la politique extérieure du cabinet whig et a largement contribué au vote de la coalition (4 mars 1857) sur la question de l'intervention armée en Chine, vote qui a déterminé la dissolution de la Chambre des Communes.

Comme orateur, sir J. Graham est simple, grave, logique; il commande l'attention, mais il est aussi exposé par son maintien glacial à s'aliéner son auditoire qu'à le convaincre par la justesse de son argumentation. Comme administrateur, il est presque sans rival en Angleterre. S'il manque de la hardiesse nécessaire à un chef politique, personne ne le surpasse, dans la pratique, en talent ou en utilité. Malgré cela, c'est un des hommes d'État les moins populaires de son pays.

GRAHAM (rév. John), évêque de Chester et pair ecclésiastique d'Angleterre, né, en 1794, à Durham, fit son éducation au collége de cette ville, entra dans les ordres en 1818, et resta quelque temps attaché à l'université de Cambridge comme agrégé, puis comme préfet des études (1830). Après avoir été prébendier de Lincoln (1834), il fit partie de la chapelle du prince Albert, et fut choisi, en 1848, pour occuper le siége épiscopal de Chester, qui donne droit à la pairie. Il est du petit nombre des prélats qui, à la Chambre des Lords, appuient de leur vote la politique du parti libéral. Le revenu annuel de son diocèse s'élève à 4500 livres (112 500 francs.)

GRAHAM (Gilbert-John), peintre écossais, né à Glasgow en avril 1794, élève de l'Académie royale de Londres en 1818, obtint, en 1819, la première médaille d'argent pour le dessin d'après l'antique, et la médaille d'or, en 1821, au concours de peinture historique. Après deux années d'études en Italie, où il se passionna pour le style des anciens maîtres, il revint dans [illegible] pays et cultiva particulièrement le [illegible] M. Graham se distingue par la pureté des [illegible] l'expression noble et vraie, l'éclat de la [illegible] une exécution large et finie. Peu de peintres [illegible] plus que lui, contribué à propager le goût [illegible] beaux-arts dans l'ouest de l'Écosse et par [illegible] riches concitoyens de Glasgow, où il existe [illegible] jourd'hui, comme à Édimbourg, une expo[illegible] annuelle de peinture et de sculpture, et [illegible] sociation destinée à encourager les artistes [illegible] l'acquisition de leurs meilleurs ouvrages. M. [illegible] ham est membre de l'Académie royale d'É[illegible] On a aussi de cet habile portraitiste des [illegible] de chevalet où l'on trouve à la fois de l'[illegible] tion et du goût.

GRAMMONT (Ferdinand, marquis DE), [illegible] politique français, né en 1803, [illegible] comme député de l'arrondissement de [illegible] place de son père qui mourut quelques [illegible] plus tard et qui avait adopté les princip[illegible] béralisme. Depuis cette époque il ne cess[illegible] partie des diverses assemblées qui se [illegible] à la Chambre il votait d'ordinaire [illegible] tion. En 1848, il fut élu, le premier [illegible] représentant du peuple pour la Haute-[illegible] il possède des propriétés considé[illegible] presque constamment avec la [illegible] l'Assemblée législative, il accep[illegible] patronage du nouveau gouvernement [illegible] au Corps législatif où il a été réélu [illegible] puis plus de vingt ans, il siége au [illegible] de son département et il a été décoré [illegible]

GRAMONT (Antoine-Agénor-Alfred, [illegible] diplomate français, précédemment duc [illegible] depuis la mort de son père (3 mars 18[illegible] de Bidache, est né à Paris le 14 août [illegible] d'un ancien général de division, il [illegible] l'École polytechnique en 1837. Mais [illegible] deux ans après, d'entrer dans l'artillerie [illegible] rang de sortie l'appelait. Ses débuts dans [illegible] publique datent du 2 décembre : il a [illegible] successivement comme ministre plénip[illegible] à Cassel, à Stuttgart (1852), à Turin [illegible] et, comme ambassadeur, à Rome ([illegible] contribué à faire entrer le Piémont dans [illegible] des puissances occidentales contre la R[illegible] ficier de la Légion d'honneur depuis [illegible] il est grand-croix de l'ordre de Frédé[illegible] temberg et de celui de SS.-Maurice et [illegible] Sardaigne.

GRAMONT (Ferdinand, comte DE), [illegible] çais, né à Paris vers 1818, se fit [illegible] 1840 par un volume de *Sonnets* [illegible] facture élégante et harmonieuse. Il a [illegible] puis une traduction complète, en prose [illegible] *sies de Pétrarque* (1841, in-18); *le* [illegible] (1843, in-18), en vers; et *les Chan*[illegible] (1854, in-18). Quelques-unes de ses [illegible] paru dans la *Revue de Paris*.

GRANARD (Georges-Arthur HASTINGS [illegible] 7ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, [illegible] Chilton-Hall (comté de Suffolk), des[illegible] famille écossaise élevée en 1806 à la [illegible] ditaire. En 1837 il a succédé aux hon[illegible] grand-père et a pris sa place à la [illegible] Lords en 1854. Il n'est pas encore ma[illegible] héritier présomptif son frère, W[illegible] FORBES, né en 1836, et capitaine aux [illegible] de la garde.

GRAND (Pierre), magistrat français, [illegible] ris le 22 novembre 1802, est fils d'un [illegible]

du directeur Barras. Affilié dès l'âge de dix-huit ans à une loge de carbonari, il fut en 1821 poursuivi pour une brochure politique intitulée : *le Cri de la France*, et. quoique acquitté, exclu pour deux ans de toutes les Facultés; il n'en acheva pas moins son cours de droit à Rennes et se fit inscrire en 1824 au tableau des avocats de la Cour royale de Paris. Après avoir publié un ouvrage sur *l'Organisation politique de la France* (1825), il prit part à la rédaction de *l'Année française*, plaida en 1829 l'illégalité de l'apposition des scellés sur les papiers de Barras et fut suspendu de ses fonctions à cause du discours prononcé par lui aux funérailles du conventionnel Lignelot. Signataire de la protestation des journalistes en juillet 1830, il fut un des aides de camp de La Fayette et prêta quelquefois l'appui de sa parole aux prévenus des conspirations républicaines. Nommé par M. Barthe procureur du roi à Charleville, il occupa le même emploi à Ro-i et à Sedan et devint ensuite conseiller à la Cour royale de Metz, qu'il n'a plus quittée.

RANDE-BRETAGNE (maison royale de), nche cadette de la maison de Hanovre (Brunsk-Lunebourg). — Reine : Victoria Ire (voy. ce i). — Prince époux : le prince Albert (voy. nom). — Enfants : *Albert*-Édouard, né le vembre 1841, prince de Galles, duc de Saxe, ce de Saxe-Cobourg-et-Gotha, grand-steward osse, duc de Cornwall et Rothsay, comte de ter, comte de Carrick et de Dublin, baron de frew, lord des Iles; *Alfred*-Ernest-Albert, e 6 août 1844, prince du Royaume-Uni de ide-Bretagne et d'Irlande, duc de Saxe, prince Saxe-Cobourg-et-Gotha; *Arthur*-William-Pa--Albert, né le 1er mai 1850; *Léopold*-Geor-Duncan-Albert, né le 7 avril 1853; *Victoria*-iïde-Marie-Louise, princesse royale, née le ovembre 1840; *Alice*-Mathilde-Marie, née le ril 1843; *Hélène*-Auguste-Victoria, née le iai 1846; *Louise*-Caroline-Alberte, née le ars 1848. — Mère de la reine : Marie-Louise-*ria*, née le 17 août 1786, fille de feu Fran-duc de Saxe-Saalfeld-Cobourg, mariée le cembre 1803, à *Emich*-Charles de Linange, le 4 juillet 1814, remariée, le 29 mai 1818. *uard*, duc de Kent, quatrième fils du roi es III; veuve le 23 janvier 1820.

famille royale se rattachent encore un utérin de la reine : le prince *Charles* de ge (voy. LINANGE), et deux tantes, la sse *Marie*, née le 25 avril 1776, fille de orges III, mariée le 22 juillet 1816 à son Guillaume-Frédéric, duc de Glocester, ne-Georges III, veuve le 30 novembre 1834; e-Wilhelmine-Louise, née le 25 juillet ille de feu *Frédéric*, landgrave de Hesse-mariée le 7 mai 1818 au prince Adolphe-*c*, duc de Cambridge, fils de Georges III, e 8 juillet 1850, mère de *Georges*, duc de dge (voy. CAMBRIDGE), d'*Auguste* Caroline, au grand-duc héréditaire de Mecklem-trélitz (voy. ce nom), et de *Marie*-Adé-ilhelmine-Élisabeth, née le 27 novem-.

DET [de l'Aveyron], ancien représentant né à Rodez 1787, et fils d'un ouvrier, it une certaine aisance pendant la Révo-suivit les cours de droit de la Faculté use et se fit inscrire au barreau de sa ale. Il parut dans le procès Fualdès, éfenseur de l'un des accusés. Il quitta le ers la fin de la Restauration, se livra à e la philosophie et de la théologie, , dit-on, les matériaux d'un ouvrage intitulé : *Philosophie de la révélation*, qui n'a pas encore été publié. Après avoir constamment professé, sous Louis-Philippe, les opinions conservatrices, il fut élu en 1848, représentant de l'Aveyron, grâce à l'appui du clergé, le premier sur dix. Membre du comité des cultes, il vota, en général, avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, se montra favorable à la politique de l'Élysée. Non réélu à la Législative, il reprit sa place au barreau de Rodez.

GRANDGAGNAGE (François-Charles-Joseph), magistrat belge, né à Namur le 24 juin 1797, débuta comme substitut au tribunal de cette ville et devint conseiller, puis président de chambre, à la Cour d'appel de Liége. Il publia, en 1831, un savant mémoire intitulé : *de l'Influence de la législation civile française sur celle des Pays-Bas, pendant le* XVIe *et le* XVIIe *siècle*, et couronné par l'Académie royale de Belgique, dont il est devenu membre en 1835.

Parmi ses autres écrits, on distingue : *de Juribus liberorum illegitimorum jure romano et jure hodierno* (Liége, 1820, in-4); *Voyages et aventures de M. Alfred Nicolas au royaume de Belgique, par Justin N**** (Bruxelles, 1835, 2 vol. in-18), critique spirituelle de l'école romantique; *du Duel et de sa répression* (Liége, 1836, in-8); *Wallonades* (Ibid., 1845, in-8); *le Désert de Marlagne* (Namur, 1849, in-8); *Chaudfontaine* (Bruxelles, 1853, in-8). M. Grandgagnage a fourni en outre un grand nombre d'articles au *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*.

Son neveu, Charles-Marie-Joseph GRANDGAGNAGE, né à Liége, le 9 juin 1812, est auteur d'un *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne* (Liége, 1845-1858, 2 vol. in-8), et d'un *Vocabulaire des noms wallons d'animaux et de plantes* (2e édit., 1857).

GRANDMAISON (Pierre-Charles-Armand LOYSEAU DE), paléographe français, né à Poitiers (Vienne), le 29 mai 1824, sortit de l'École des chartes en 1850, et fut admis, la même année, comme attaché auxiliaire, au département des manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il est, depuis 1852, archiviste du département d'Indre-et-Loire. Il a rédigé la partie relative au commerce, dans le tome III du *Moyen âge et la Renaissance*, de Paul Lacroix et F. Séré, fourni à *la Nouvelle encyclopédie théologique*, de l'abbé Migne, un *Dictionnaire héraldique* (Paris, 1852, in-8), et publié *le Baron et les religieux de Preuilly en* 1432 (Tours, 1854, in-8), ainsi que divers opuscules relatifs à la Touraine ou au département d'Indre-et-Loire. Il a encore collaboré à *la Bibliothèque de l'École des chartes*, aux *Archives de l'art français*, à *la Correspondance littéraire*, etc.

GRANGÉ (Pierre-Eugène BASTÉ, dit), vaudevilliste français, né, vers 1810, a donné, le plus souvent en collaboration, un grand nombre de pièces jouées avec succès sur nos différentes scènes. Nous citerons, parmi les pièces qu'il a signées seul : *le Fils du portier*, en un acte; *Éric le fou*, en deux actes (1837); *les Enfants d'Adam et d'Ève*, en deux actes (1840); puis, avec M. Cormon, son collaborateur habituel : *les Premières armes du diable*, en cinq actes (1844); *les Amours d'une rose*, en trois actes (1846); *les Premiers beaux jours*, en trois actes (1847); *le Journal d'une grisette*, en trois actes (1848); *la Goton de Béranger*, en cinq actes (1851); *le Carnaval des maris*, en trois actes (1853); *la Foire aux plaisirs*, en trois actes et cinq tableaux (1855). Il a en outre écrit quelques drames : *les*

Paysans, *le Donjon de Vincennes* (1847 et 1857); avec M. Dennery : *Fualdès* (1848); avec M. Dupeuty, quelques opéras-comiques, etc.

GRANGIER DE LA MARINIÈRE (Louis-René-Antoine), ancien représentant français, né à Cosne le 22 octobre 1814, est petit-fils du baron Dubois, chirurgien de l'empereur. Il professait, sous Louis-Philippe, les opinions du centre gauche, et publia dans les journaux de l'opposition quelques articles politiques, notamment, dans *le Constitutionnel*, *Dix lettres sur les élections anglaises*. Élu représentant du peuple dans la Nièvre le cinquième sur huit, par 29 765 voix, il fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier, vota ordinairement avec la droite et adopta, toutefois, l'ensemble de la Constitution républicaine. Il ne fut point réélu à la Législative.

GRANIER DE CASSAGNAC (Adolphe DE), publiciste et député français, que les divers recueils biographiques et littéraires, depuis la *Littérature française contemporaine* (1845), jusqu'à la *Nouvelle biographie générale* (1857), font naître, en 1808, à Cassagnac (Gers), lieu d'où il aurait pris la seconde partie de son nom, est né à Bergelle, aujourd'hui Averon-Bergelle (Gers). Après de bonnes études au lycée de Toulouse et des essais de polémique littéraire dans quelques journaux du Midi, il vint à Paris, en 1832, embrassa avec ferveur la cause du romantisme, et entra au *Journal des Débats* et à la *Revue de Paris*, sous les auspices de M. Victor Hugo. L'âpreté de sa critique déplut à M. Bertin et séduisit M. de Girardin qui l'enrôla dans la rédaction de *la Presse* : il y fournit d'abord des articles littéraires et se signala par ses sorties contre Racine, avant de se mêler à la politique. En 1840, M. de Granier de Cassagnac fit aux Antilles un voyage dont on a raconté diversement les péripéties. Il revint en France après s'être fait nommer délégué de la Guadeloupe auprès de la métropole. Il épousa une créole, Mlle de Beauvallon.

La disparition du journal ministériel *le Globe*, dont il était un des rédacteurs, le détermina à fonder une nouvelle feuille ultra-conservatrice, *l'Époque*, qui fit, pendant quelque temps, beaucoup de bruit (1845). Le rédacteur en chef se vit accusé par l'opposition, dans la Chambre des Députés, de soutenir son journal par la vente illicite de certaines concessions administratives, telles que priviléges de directions théâtrales, et cela d'accord avec le gouvernement, qui aurait suppléé ainsi à l'insuffisance des fonds secrets. Tel était le caractère des attaques de ces deux feuilles ministérielles contre les autres journaux que ceux-ci prirent d'un commun accord le parti de n'y jamais répondre : ce qu'on appela alors « la conspiration du silence. » En 1842 avait eu lieu son duel avec M. Lacrosse (voy. ce nom). Divers procès, énumérés dans la *Biographie générale*, entre autres celui relatif au duel de son beau-frère avec Dujarrier, le gérant de *la Presse*, firent retentir son nom devant les tribunaux.

Après la révolution de Février, M. de Granier de Cassagnac passa pour écrire dans *l'Assemblée nationale*. Il s'était alors retiré à la campagne et y resta deux années. En 1850, il prit la rédaction en chef du *Pouvoir*, puis devint l'un des collaborateurs ordinaires du *Constitutionnel*, où il n'a guère cessé d'écrire depuis. Dévoué au gouvernement inauguré par le coup d'État, il a été nommé, en 1852 et en 1857, député au Corps législatif par le département du Gers, où il fait partie du conseil général. A la fin de 1857, il a fondé, avec les frères Escudier, MM. Veuillot, Barbey d'Aurevilly, etc. (voy. ces noms), un nouveau journal, *le Réveil*, pour la défense de la [illegible] la morale et de la saine littérature.

En dehors du journalisme, où il doit à la [illegible] à la coupe originale, à la netteté hardie de [illegible] articles, une notoriété de longue date, que [illegible] Tinguy sur l'obligation de la signature a [illegible] accrue, M. de Granier de Cassagnac a publié [illegible] principaux ouvrages suivants : *Histoire des* [illegible] *ses ouvrières et des classes bourgeoises* [illegible] in-8), annoncée comme l'introduction d'une [illegible] *toire universelle*; *Histoire des classes* [illegible] *des classes anoblies* (1840, in-8 : *Danaé* [illegible] in-8), roman; *Voyage aux Antilles* [illegible] (1842-1844, 2 vol. in-8); *Histoire des causes* [illegible] *révolution française* (1850, 4 vol. in-8); [illegible] *du Directoire*, qui parut d'abord en feuilleton dans *le Constitutionnel* (1851-1856, 3 vol. [illegible] *Histoire de la chute de Louis-Philippe*, [illegible] *volution de Février et du rétablissement de l'*[illegible] *pire* (1857, 4 vol. in-8), etc.; [illegible] historiques, où l'entraînement et la [illegible] récit font oublier quelquefois l'insuffisance [illegible] recherches ou la partialité des conc[illegible]

Il faut encore citer de M. Granier [illegible] un recueil d'*OEuvres littéraires* [illegible] posé d'articles de journaux; [illegible] res telles que *l'Affranchissement* [illegible] *l'éducation religieuse* (1837); *l'*[illegible] *esclaves* (1840); *Idée du christianisme* [illegible] *clavage* (1844); *Récit populaire des* [illegible] *décembre* 1851 (1852), etc.

GRANT (James), journaliste anglais, [illegible] 1806, en Écosse, est depuis quelque [illegible] teur du *Morning Advertiser*, journal [illegible] Londres, qui représente les doctrines [illegible] échange et du libéralisme avancé. [illegible] grand nombre de publications politiques [illegible] raires, entre autres : *Souvenirs de la* [illegible] *des Communes* (Random recollections [illegible] of Commons; in-8), *la Cour et le* [illegible] Bench and the bar), *la Grande* [illegible] Great metropolis), etc.

GRANT (James), romancier anglais, [illegible] bourg le 1er août 1822, fut emmené [illegible] par son père, capitaine d'infanterie [illegible] éducation toute militaire, entra [illegible] que temps au service et obtint le brevet [illegible] au 62e régiment. Las du métier de [illegible] écrivain, et débuta par un succès [illegible] *Roman de la guerre, ou les Highlanders* [illegible] *gne* (Londres, 1846, 3 vol.). Il donna [illegible] cette brillante fiction historique en [illegible] montagnards en Belgique (1847, [illegible] d'une imagination féconde et servi par [illegible] facile, il exploita heureusement le [illegible] man militaire, et publia coup sur [illegible] *tures d'un aide de camp en Calabre* [illegible] *Walter Fenton, ou le Cavalier* [illegible] 3 vol.); *Bothwell* (1851, 3 vol.), épisode [illegible] matique du règne de Marie Stuart; *Ja*[illegible] *l'Avocat du roi* (1853, 3 vol.), et [illegible] *taires écossais* (1854, 2 vol.). Un [illegible] une intrigue intéressante et surtout [illegible] des peintures militaires variées [illegible] d'art, expliquent le succès de ces [illegible]

M. Grant en a produit aussi de [illegible] *les Mémoires de Kirkaldy* (1849); *le* [illegible] *dimbourg* (1850), avec une suite de [illegible] notices sur *le général Lally*, *sir* [illegible]

** GRANT** (Francis), peintre anglais, [illegible] dans le comté de Perth, en Écosse [illegible] depuis 1834, aux expositions de l'Académie [illegible] un grand nombre de portraits qui [illegible] réputation du premier portraitiste de [illegible]

foule de personnages, célèbres à divers titres, ont posé devant lui; c'est le peintre du grand monde. Qu'il nous suffise de citer, parmi ses meilleurs tableaux, les portraits des ladies *Waterford*, *Howard*, *Rodney*, *Beaucleck;* des lords *Hardinge*, *Gough*, *Campbell*, *John Russell;* et de MM. *Macaulay*, *Disraëli*, *Lockhart*, *Ed. Landseer*.

Continuant les traditions de Lawrence, M. Grant une manière large et brillante, l'élégance aristocratique, la touche libre et l'arrangement poétique. Quelques-unes de ses premières productions appartiennent à un genre fort goûté des Anglais, qui consiste dans la représentation très-fidèle de nature. Tels sont *le Rendez-vous de chasse d'As..tt* (1837), pour le comte de Chesterfield, et *la chasse de Melton*, pour le duc de Wellington. Mais il a abandonné ce genre pour cultiver exclusivement le portrait. A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Grant a obtenu, pour ses admirables portraits, une médaille de première classe. Il fait partie de l'Académie royale des beaux-arts depuis 1851.

GRANTLEY (Fletcher NORTON, 3[e] baron), pair d'Angleterre, né en 1796 à Édimbourg, est petit-... d'un président de la Chambre des Communes, ... pair et baron en 1782. Il hérita, en 1822, des ...es de son oncle et de sa place à la Chambre ...te, où il vote avec le parti conservateur. Il n'a ... d'enfant et son héritier présomptif est son frère, ... NORTON (voy. ce nom).

GRANVILLE (Granville-Georges LEVESON GO..., 2[e] comte), homme d'État et pair d'Angle..., né le 11 mai 1815, à Londres, appartient à ...ienne famille des Gower, tige des ducs de Su...land. Connu d'abord sous le nom de baron Le...n, il fut élevé à Eton et à Oxford, où il a pris ...legrés. Après avoir passé une année à Paris ...me attaché à l'ambassade de son père, il fut ... en février 1837, représentant de Morpeth à la ...bre des Communes, se retira à la fin de la ...m, et accepta de lord Melbourne le poste de ... secrétaire d'État aux affaires étrangères (mars ... A cette époque, il épousa la veuve de sir Ac...nique fille et héritière du duc de Dalberg. ...nt suivi les whigs dans leur retraite (sep...e 1841), il rentra au Parlement pour le bourg ...hfield et s'y fit remarquer par la chaleur ...aquelle il embrassa les principes du libre ...ge. Il venait de succéder à son père à la ...re des Lords (1846) lorsqu'il fut appelé, lors ...hute du cabinet conservateur, aux fonctions ...d-veneur de la reine, qu'en mai 1848, il ...ea contre celles de vice-président du bureau ...merce et de payeur général, qui le mirent ... relief. Chargé de présider, en l'absence ...ce Albert, les travaux de la commission ...de l'Exposition universelle de 1851, il dé...ans ces fonctions, des connaissances éten... même temps que la plus aimable courtoi...ers les commissaires étrangers. ...suite de la crise ministérielle amenée par ...ation empressée de lord Palmerston au ...État du 2 décembre, lord Granville lui ... aux affaires étrangères (24 décembre ...eux actes confirmèrent les sympathies de ... : il défendit avec fermeté les réfugiés po...contre les puissances du continent, et mit ...ifficultés survenues entre l'Angleterre et ...-Unis. En février 1852, il se retira devant ... dont le triomphe fut de courte durée; ...fin de l'année, il rentrait au cabinet de ...on en qualité de président du Conseil ...rsque lord J. Russell lui succéda dans ...de ces fonctions, il prit, en 1854, celles ...lier du duché de Lancastre et, en février 1855, il fut placé de nouveau à la tête du Conseil privé. Au mois de juin 1856, il a été choisi pour assister au couronnement du tzar Alexandre II, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire. L'héritier présomptif de lord Grey, qui n'a pas d'enfants, est son frère puîné Edward-Frédéric-Leveson GOWER (voy. ce nom).

GRAR (Édouard), littérateur français, né à Valenciennes, le 14 septembre 1804, se fit recevoir avocat, et ouvrit, dans sa ville natale, un cours de droit commercial, qu'il professa deux années. Il a constamment partagé ou dirigé les travaux de la Société d'agriculture, dont il a été le secrétaire général dès sa création (1831), et dont il est le président depuis 1844. Il a été décoré de la Légion d'honneur en janvier 1853.

On a de lui : *Examen critique de l'organisation et de la compétence des tribunaux de commerce* (1831, in-8); *Tableaux sur la législation des patentes* (1833); *Histoire de la découverte de la houille dans le Hainaut, la Flandre et l'Artois* (1851, 3 vol. in-4), ouvrage qui a obtenu, en 1855, une mention honorable à l'Académie des sciences, et de nombreux travaux d'histoire et d'économie rurale. Il a, en outre, rédigé *la Flandre agricole et manufacturière*, recueil périodique (1835, 3 vol.), avec M. Numa Grar.

GRASS (Philippe), sculpteur français, né à Walxheim (Bas-Rhin), le 6 mai 1801, entra en 1823, à l'École des beaux-arts, dont il suivit les concours jusqu'en 1829. Il débuta au Salon de 1831 avec un *Icare essayant ses ailes*, figure en plâtre; essaya tour à tour divers genres et fit surtout les bustes avec succès. La plupart de ses œuvres sont au musée ou dans divers monuments publics de Strasbourg, où il réside souvent.

M. Grass a exécuté et exposé, depuis 1831 : *le Centaure Nessus léguant sa tunique à Déjanire*, une *Étude de cheval* (1833); *Suzanne au bain* (1834); la *Petite paysanne*, type des *Derniers Bretons*, de M. Émile Souvestre; un *Esclave suppliant* (1839); les *Fils de Niobé* (1846), groupe en plâtre; *le Penseur* (1848), statue en plâtre; les bustes de MM. *Vernes de Luze*, *Émile Souvestre*, *Schwilgué*, *Louis Bâtissier*, *Lassus*, et divers *portraits-médaillons* de 1833 à 1857. Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855 la *Rose des Alpes*, statue en marbre. Il a exécuté, en outre, parmi les sujets commandés par la municipalité de Strasbourg, les bustes du statuaire *Ohmacht*, pour le musée de cette ville, de MM. *Humann*, *Schutzenberger* et du docteur *Coze*. Il a obtenu une 2[e] médaille en 1834.

GRASSOT (Paul-Louis-Auguste), acteur français, né à Paris, le 25 décembre 1804, fut d'abord ouvrier dans une fabrique de papiers peints, puis horloger, et s'essaya comme acteur sur des théâtres de société. Il obtint ses premiers succès à Reims, sous le nom d'Auguste, et fut engagé au Gymnase, qu'il quitta au bout de trois ans pour jouer à Rouen les grotesques. Depuis son retour à Paris, en 1838, il a constamment appartenu au théâtre du Palais-Royal dont il est encore l'un des acteurs les plus amusants et les plus excentriques. MM. Marc Michel, Lefranc, Labiche, etc., ont écrit pour lui une foule de rôles bouffons, dans plus de quatre-vingts pièces, dont l'une lui est spécialement consacrée : *Grassot embêté par Ravel*. M. Grassot, dont le physique et la voix enrouée sont passés en proverbes, donne annuellement des concerts dans lesquels se chante l'*Album Grassot* et se récolte le *Grassotiana*. Il a épousé Mlle Talliard, actrice du même théâtre.

GRATIOLET (Louis-Pierre), naturaliste français, né le 6 juillet 1815, à Sainte-Foy (Gironde), où son père exerçait la médecine avec distinction, se prépara à la même carrière et prit en 1845 le grade de docteur; mais, voulant alors se consacrer plus spécialement à la science, il entra, comme préparateur, au Muséum d'histoire naturelle de Paris, où il est devenu en 1854 aide naturaliste pour l'anatomie comparée. Pendant les six dernières années de la vie de M. de Blainville (1844-1850), M. Gratiolet a presque constamment remplacé cet illustre professeur dans sa chaire d'anatomie comparée. Il a également suppléé, en 1852, M. Duvernoy au collége de France, dans son cours d'histoire naturelle des corps organisés. Il est membre des Sociétés philomatique, entomologique, des sciences médicales, etc.

M. Gratiolet s'est occupé particulièrement de l'anatomie du cerveau chez l'homme et chez les mammifères, et des rapports qui existent entre la structure et le développement de cet organe et les facultés des animaux. Ses travaux les plus remarquables sont : *Mémoire sur les plis cérébraux de l'homme et des primates*, couronné, en 1854, par l'Académie des sciences; *Note sur la disposition des plans fibreux de différents ordres qui entrent dans la composition de l'hémisphère cérébral; Note sur la découverte d'un plan fibreux résultant des expansions cérébrales du nerf optique; Recherches sur l'organe de Jacobson* (organe olfactif *appréciateur* propre aux animaux herbivores), etc. M. Gratiolet achève le tome II de l'*Anatomie comparée du cerveau*, ouvrage important commencé par M. Leuret.

GRATIOT (Louis-Marie-Amédée), ancien imprimeur et publiciste français, né à Paris, le 5 juin 1812, et fils d'un imprimeur, suivit d'abord la même carrière, et dirigea, de 1835 à 1840, l'ancienne imprimerie Dupuis, remplit les fonctions de secrétaire de la chambre des imprimeurs. Depuis le mois d'octobre 1840, il est directeur-gérant de la Société des papeteries d'Essonne. Il a été, à diverses époques, membre de la Commission des valeurs au ministère du commerce, juge complémentaire au tribunal de la Seine, et a reçu la croix d'honneur en 1850.

On a de lui, plusieurs *Lettres* et *Pétitions* relatives aux intérêts de l'imprimerie, des brochures: *Organisez le travail! ne le désorganisez pas!* (1848); *Messieurs les socialistes, une solution, s'il vous plaît!* (1848); des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, la *Revue de Paris*, *les Cent-et-un*, et quelques poésies de circonstance.

GRATRY (l'abbé A. Joseph-Alphonse), théologien français, né, en 1805, étudia d'abord les mathématiques et fut admis à l'École polytechnique en 1825; mais il ne put, à sa sortie, être classé dans un service de son choix. Entré plus tard dans l'état ecclésiastique, il fut nommé, en 1841, directeur du collége Stanislas, puis appelé, en 1846, en qualité d'aumônier, à l'École normale supérieure. La publication du troisième volume de l'*Histoire de l'École d'Alexandrie*, par M. Vacherot (voy. ce nom), alors directeur de l'école, fut l'occasion d'une polémique qui amena la retraite de ce dernier, en 1851. M. l'abbé Gratry quitta lui-même l'École normale, en 1852, pour se consacrer, avec M. l'abbé Petetot, à la reconstitution de l'ordre des Oratoriens de l'Immaculée Conception.

On a de lui, outre ses *Lettres et Répliques à M. Vacherot* (1851, in-8) : un cours de philosophie publié, de 1855 à 1857, en trois parties (6 vol. in-8), sous ces trois titres : *de la Connaissance de Dieu* (2 vol.); *Logique* (2 vol.) [illegible] *la Connaissance de l'âme* (2 vol.).

GRATTAN (Thomas-Colley), romancier [illegible]
dais, né en 1796, à Dublin, appartient à la [illegible]
famille que le fameux orateur de ce nom [illegible]
d'un attorney, il fut destiné au barreau et [illegible]
quelque temps le droit chez un avoué de sa [illegible]
natale. A dix-neuf ans, il obtint de son [illegible]
prendre un brevet d'officier dans l'infanterie [illegible]
partit pour rejoindre son régiment alors en [illegible]
gique. La nouvelle de la bataille de Waterloo [illegible]
rêta au début de cette autre carrière. Il [illegible]
dans la vie civile, voyagea sur le continent [illegible]
préparait à passer en Amérique pour offrir ses [illegible]
vices à Bolivar, lorsqu'il fit à Bordeaux la [illegible]
sance de miss O'Donnell, avec laquelle il se [illegible]

Vers 1817, M. Grattan, qui n'avait pu [illegible]
avocat ni militaire, et que tourmentait un [illegible]
inquiet de réputation, débuta, dans les [illegible]
par *Philibert*, légende poétique où il [illegible]
Walter Scott pour modèle. Cette tentative [illegible]
aucun succès. Il vint alors à Paris, et [illegible]
relations suivies avec Moore, Irving [illegible]
C. Delavigne, Lamartine, dont il reçut les [illegible]
ragements les plus flatteurs. Ce [illegible]
raire le fit admettre au *New Monthly* [illegible]
alors dirigé par le poëte Campbell [illegible]
aux *Revues d'Édimbourg* et de [illegible]
articles vifs, brillants, pleins d'aperçus [illegible]
reçurent un excellent accueil. [illegible]
publier, en plusieurs séries, le recueil [illegible]
velles connu sous le titre de [illegible]
chemins (Highways and byeways; Londres [illegible]
8 vol. in-8). Dans ce recueil, le meilleur [illegible]
téraire de l'auteur, on cite l'épisode de [illegible]
Antoinette, comme un chef-d'œuvre [illegible]
ment.

Après avoir écrit, pour le tragédien [illegible]
drame de *Ben-Nazir le Sarrasin*, [illegible]
complétement, M. Grattan quitta la France [illegible]
s'établir à Bruxelles, d'où l'éloigna la [illegible]
de 1830. Les romans qu'il y a composés [illegible]
presque tous obtenu la faveur publique [illegible]
tière de Bruges (the Heiress of Bruges [illegible]
3 vol.); *Jacqueline de Hollande* (1830, 3 [illegible]
empruntés aux annales dramatiques de [illegible]
au XVIe siècle; *Légendes du Rhin* (Le[illegible]
Rhine; 1835), et *Agnès de Mansfeld* [illegible]
à Heidelberg. A la même époque se [illegible]
Aventures de voyage (Traits of travel, 3 [illegible]
Histoire des Pays-Bas (History of the [illegible]
lands), ainsi qu'une foule d'articles [illegible]
velles envoyés aux principaux journaux [illegible]

En 1839, sur la recommandation de [illegible]
pold, reconnaissant des services qu[illegible]
rendus dans la presse anglaise, M. [illegible]
envoyé à Boston, en qualité de consul [illegible]
il lui a été permis de résigner ses fonc[illegible]
les mains de son fils qui le secondait [illegible]
sieurs années. Un de ses derniers [illegible]
brochure politique en faveur des droits [illegible]
gleterre sur la question si souvent [illegible]
des limites entre l'Union et les colonies [illegible]

GRATTAN (Henry), homme politique [illegible]
dais, né en 1790, et fils du célèbre [illegible]
nom, fut admis au barreau en 1810. [illegible]
1826, au Parlement, où il a représ[illegible]
jusqu'en 1830. Depuis 1832, il siége [illegible]
de Meath. Libéral et *repealer* en [illegible]
pris part à tous les actes qui ont [illegible]
tuation de son pays, en 1851, et [illegible]
marquer par sa violente résistance [illegible]
des titres ecclésiastiques. M. Grattan a [illegible]
édition des *Discours politiques* de [illegible]
dres, 1822, 4 vol.).

GRAY (Asa), botaniste américain, né à Utica (Massachussets) au mois de novembre 1810, fut reçu médecin au collége de Fairfield, exerça quelque temps cette profession et se livra ensuite, sous la direction de M. Torrey, à l'étude exclusive des plantes. En 1834, il fut attaché, en qualité de botaniste, à une expédition scientifique que préparait le gouvernement des États-Unis; mais les préparatifs traînant en longueur, il donna sa démission (1837) avant que l'escadre fût mis à la voile. Depuis 1842, il est professeur d'histoire naturelle à l'université américaine de Cambridge, et fait alternativement des cours très-suivis dans cette ville, à New-York et même à Boston. Il a visité l'Europe en 1838 et en 1850.

Les principaux ouvrages de M. Gray, qui lui ont acquis dans son pays sa réputation de savoir et d'exactitude, sont: *Éléments de botanique* (Elements of botany; 1836, 4 édit.), refondus, par l'auteur, dans le *Botanical book;* une magnifique *Flore de l'Amérique du Nord* (the Flora of North America; 1838), entreprise avec M. Torrey, et que l'affluence des matériaux venus du Texas, de l'Orégon et de la Californie empêcha d'achever conformément au plan primitif; *Genera borealia Americana illustrata* (New-York, 1848-1856, t. I à III, dont les nombreuses planches ont été dessinées par Isaac Sprague; *Manuel de botanique pour les États de l'Amérique du Nord* (1848), sorte de réduction des deux ouvrages précédents.

On doit encore à ce laborieux savant des *Mémoires* de moindre importance, ainsi qu'une foule d'articles ou de communications, tous relatifs à la botanique, et insérés dans les *Annales du lycée de New-York*, les *Mémoires de la Société de philosophie*, les *Smithsonian contributions*, et autres recueils périodiques.

GRÈCE (Maison royale de), branche cadette de la maison de Bavière. — Roi: Othon Ier (voy. ce nom). — Reine: Marie-Frédérique-*Amélie* (voy. AMÉLIE). — Point d'enfants. — Pour les alliances, voy. BAVIÈRE et OLDENBOURG.

GREELEY (Horace), journaliste américain, né en 1811 à Amherst (New-Hampshire) d'une famille de laboureurs, entra, à l'âge de quatorze ans, en qualité d'apprenti, chez un imprimeur du Vermont, qui publiait un journal de localité. Durant cinq ans, sans interrompre un seul jour ses travaux manuels, il compléta son éducation, à peine ébauchée dans l'école du district. Une volonté ferme dans une organisation des plus chétives, et surtout une mémoire prodigieuse, lui permirent d'acquérir les connaissances nécessaires à la vie politique. Après les vicissitudes inhérentes à la profession qu'il avait embrassée, M. Greeley se vit à New-York à la tête d'un petit atelier et travailla de toutes ses forces à l'établissement de la presse à bon marché.

Il fonda tour à tour le *Morning Post* (1833), le *New-Yorker* (1834-1840), qui acquit dans le comté une assez grande autorité politique, le *Lodg Cabin*, et enfin la *Tribune* (1841), organe influent des whigs, auquel la collaboration d'écrivains distingués et l'indépendance de ses principes donnèrent une rapide populairté: la *Tribune* dont l'édition quotidienne se tire à 30 000 exemplaires, a deux éditions abrégées, l'une bi-hebdomadaire, tirée à 15 000, et l'autre hebdomadaire, tirée à ... En 1848, M. Greeley siégea au congrès. ... jusqu'ici publié aucun livre; mais ce qu'il a écrit d'articles, en dix ans, formerait la matière de plus de cent-cinquante volumes. Un de ses amis, M. Parton, a donné la biographie d'Horace Greeley (New-York, 1855).

GREENE (George-Washington), littérateur américain, né le 8 avril 1811, à East-Greenwich (Rhode-Island), est le petit-fils du célèbre général de l'armée révolutionnaire. Forcé par sa santé d'interrompre ses études, il passa en Europe, remplit, de 1837 à 1845, le poste de consul, et fut, à cette dernière date, nommé professeur de langues et de littérature modernes à l'université de Brown. Depuis 1852, il habite New-York.

M. Greene, dont les infirmités précoces ont arrêté les travaux sur l'histoire de l'Italie, s'est surtout fait connaître par les articles de critique et d'histoire qu'il a communiqués, à partir de 1835, à la *North american Review* et autres grandes revues des États-Unis. Plusieurs de ces articles, dont la littérature italienne est le principal objet, ont été réunis sous le titre d'*Études historiques* (Historical studies; New-York, 1850, in-12). On a encore de lui une biographie de son grand-père, écrite d'abord pour la *Biographie américaine* de Sparks, mais qui, remaniée et agrandie, est devenue un véritable monument historique; elle ne contiendra pas moins de 7 vol. in-8. Il a aussi donné une édition des *OEuvres d'Addison* (1854, 5 vol.)

Un autre auteur américain de ce nom, M. Nathaniel GREENE, un des vétérans du journalisme de la Nouvelle-Angleterre, né le 20 mai 1797, à Boscawen (New-Hampshire), a dirigé de 1813 à 1829 plusieurs journaux dans son État natal et en dernier lieu à Boston, et publié un recueil de *Nouvelles*, traduites de l'allemand, du français et de l'italien (Boston, 1843), ainsi que des *Improvisations et traductions* (Improvisations and translations; in-12).

GRÉGOIRE VI, ex-patriarche de Constantinople, né le 25 mars 1798, au Phanar, reçut une éducation distinguée auprès de l'archevêque de Descon, Grégoire, mis à mort avec plusieurs autres membres du saint synode, lors des événements de 1821. Resté sans protection, il ne dut qu'à son propre mérite son élévation à l'archevêché de Pélagonte et, plus tard, à celui de Serrès. Promu en 1834 au siége œcuménique de Constantinople, en remplacement du vénérable Constantios (voy. ce nom), il contribua beaucoup, par son esprit conciliant à l'aplanissement du grave différend qui surgit entre les Grecs et les Arméniens, au sujet des lieux saints. Tolérant dans les questions étrangères au dogme ou à la discipline, il était inflexible snr tous les points de foi. Une encyclique adressée par lui aux églises du rit oriental, relative aux degrés de parenté prohibés pour le mariage, suscita un débat assez vif entre lui et l'ambassadeur britannique, en tant que représentant des îles Ioniennes, soumises à la juridiction spirituelle du patriarche de Constantinople. L'ambassadeur, en ayant référé à la Sublime Porte, le conseil d'État et de justice décréta « que le patriarche s'était servi d'un langage inconvenant envers l'auguste alliée de S. M. le Sultan » et un firman le déclara démis de ses fonctions. Mgr Grégoire vécut depuis dans la retraite. Ses coreligionnaires le considèrent comme un des plus fermes soutiens de leur Église.

GRELIER DU FOUGEROUX (Ernest), ancien représentant français, né au Fougeroux (Vendée), le 4 mai 1804, d'une ancienne famille royaliste du bas Poitou, resta lui-même, après la révolution de Juillet, fidèle à la dynastie déchue. En 1845, candidat à la députation dans l'arrondissement de Fontenay, il n'échoua que de quelques voix; mais, en 1848, il fut nommé représentant de la Vendée, le dernier sur neuf, par 47 032 suffrages. Membre de l'extrême droite, il fit partie du Comité des cultes, et fut chargé de

plusieurs rapports, notamment de celui sur la question du célibat ecclésiastique. Réélu à la Législative, il continua de voter avec la majorité monarchique, combattit vivement, dans plusieurs discours, le socialisme, prit part à la discussion de diverses lois de finances, et se déclara l'adversaire du libre échange. Hostile à la politique propre de l'Élysée, il se joignit à ceux de ses collègues qui protestèrent contre le coup d'État du 2 décembre 1851, et signa le décret de mise en accusation à la mairie du 10e arrondissement. Arrêté et conduit au fort de Vincennes, il ne tarda pas à recouvrer la liberté, et vécut en dehors des affaires publiques.

GRELLET (Félix), ancien représentant français, né à Allègre en 1812, d'une famille de cultivateurs, étudia le droit à Paris, et fut pendant plusieurs années secrétaire de la conférence des avocats. Reçu docteur en droit, il se fit inscrire au barreau de la Cour d'appel de Riom. Après la révolution de Février, il refusa, dit-on, le poste de procureur général qui lui était offert. Élu représentant de la Haute-Loire, le second sur huit, il fut membre et secrétaire du Comité des finances, et vota constamment avec la majorité républicaine non socialiste. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Riom.

GRENIER DE SAINT-MARTIN (Francisque-Martin GRENIER, dit François), peintre français, né à Paris le 22 juillet 1793, étudia sous Pierre Guérin, débuta avec succès au Salon de 1810, et suivit ensuite les cours de l'École des beaux-arts. Il fit peu après quelques voyages, notamment en Espagne, et se consacra particulièrement à la peinture d'histoire. Il a surtout exposé, entre autres tableaux commandés ou acquis par la liste civile : *Atala mourante* (1810); *sainte Geneviève apaisant un orage* (1822); *le Combat de Campillo de Arenas* (1823); *la Capitulation d'Ulm* (1831); *les Petits Voleurs arrêtés par le garde-chasse*, *le Vieux Vagabond* (1834); *les Projets de mariage*, *Bataille de la Muga*, et *un Épisode d'Austerlitz* (1838); *l'Enfant volé* (1841); *les Derniers Adieux de Napoléon à son fils* (1844); *le Contrebandier* (1848); *Braconnier endormi étant à l'affût*, à l'Exposition universelle de 1855; deux *Chasses*, au Salon de 1857, etc. M. François Grenier a obtenu une 2e médaille pour l'histoire en 1810, une 1re pour le genre en 1834, et la décoration en juin 1841.

Ses deux fils, Henri-Gustave et Théophile-Yves-René, ont étudié la peinture sous la direction de leur père, et débuté au Salon de 1857.

GREPPO [du Rhône], ancien représentant du peuple français, né à Pouilly, près Villefranche (Rhône), en 1818, était chef d'atelier dans une manufacture de soieries, à Lyon, et appartenait, avant 1848, à la fraction la plus avancée du parti républicain. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple par 43 194 voix, le dernier sur quatorze, prit place au Comité du travail et fit partie de la Montagne, avec laquelle il vota dans toutes les questions politiques ou sociales. Il acquit même une certaine notoriété en votant seul, mais à peu près involontairement, le 31 juillet 1848, contre le blâme infligé à la fameuse proposition Proudhon (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon, protesta contre l'interdiction des clubs, et demanda la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu le septième à l'Assemblée législative, il reprit sa place à l'[illegible] trême gauche. Arrêté lors du coup d'État [illegible] 2 décembre, il se vit d'abord menacé de la [illegible] portation à Cayenne, puis simplement ban[illegible] France. Il se réfugia en Belgique, d'où il [illegible] passé en Angleterre.

GRETSCH (Nicolas), journaliste et littéra[illegible] russe, né à Saint-Pétersbourg le 3 août [illegible] d'une famille bohémienne que les persécu[illegible] religieuses forcèrent, au XVIIe siècle, à se r[illegible] en Russie, fit ses études à l'École militaire [illegible] cadets et montra un goût très-vif pour les sci[illegible] naturelles et mathématiques. En 1809, il [illegible] dans une école spéciale, une chaire de littéra[illegible] russe et, en 1813, fut nommé professeur et g[illegible] nase de Saint-Pétersbourg. Forcé, par sa [illegible] de quitter ces fonctions, il reçut le titre e[illegible] appointements de bibliothécaire honora[illegible] l'empereur et se mit à parcourir l'Allemagne [illegible] France et l'Angleterre. De retour dans sa [illegible] il y popularisa la méthode d'éducation [illegible] et eut, comme professeur, une grande r[illegible] d'habileté. En 1824, il quitta l'enseignement [illegible] le titre de conseiller des études, et se [illegible] spécialement à la littérature. [illegible] en 1830 et chargé d'un emploi [illegible] nistère de l'intérieur, il fonda un [illegible] de cette administration, il fit [illegible] personnel des finances, et enfin [illegible] voyages. Plusieurs écoles d'instruction [illegible] sionnelle furent fondées en Russie [illegible]

Au milieu de ces fonctions et de ces [illegible] M. Gretsch a publié de nombreux ouvrages [illegible] autres : *Notions élémentaires de* [illegible] *de conjugaison russes* (1809-1811); [illegible] *histoire de la littérature russe* (1819-18[illegible]) [illegible] ouvrage important qui contient, avec [illegible] de morceaux tirés des meilleurs pros[illegible] poëtes russes ou polonais, un exposé d[illegible] pement de la littérature russe à chaque [illegible] et qui est, pour la Russie, la première [illegible] sérieuse de critique nationale. Vinrent [illegible] un *Traité complet de la langue russe* [illegible] 2e éd., 1830), traduit en français par [illegible] 1828); *Grammaire russe pratique* ([illegible] *duction pratique à l'enseignement de* [illegible] *russe* (1832); deux romans dans le g[illegible] tastique : *le Voyage d'un Russe en* [illegible] (1831), et *la Femme noire* (1834); des [illegible] de voyages : *Lettres d'Angleterre*, *de* [illegible] *d'Allemagne* (1838, 3 vol.); *Lettres d'*[illegible] *et d'Italie* (1843, 3 vol.); un Comment[illegible] l'ouvrage du marquis de Custine : *la* [illegible] 1839; etc.

M. Gretsch a collaboré aux *Esquisses* [illegible] *russes* (Literarische Bilder aus Deutsch[illegible] bliées en Allemagne en 1840; au *In*[illegible] *la conversation russe*, au *Dictionnaire* [illegible] rédigé sous la direction du général baron [illegible] ler, et à quelques autres encyclopédies [illegible] derniers temps, il s'est surtout occupé [illegible] nalisme, et a donné des articles de [illegible] de science, d'industrie, de tactique, [illegible] ture, de politique et de beaux-arts [illegible] toutes les feuilles ou revues un peu c[illegible] de la Russie. Dès 1812, il avait fondé [illegible] hebdomadaire *le Fils de la patrie*, qu[illegible] pendant six années avec un grand succ[illegible] en 1825, de concert avec Boulgarine [illegible] *l'Abeille du Nord*, qui est devenue, grâce [illegible] cours de la plupart des hommes de [illegible] Saint-Pétersbourg, le plus populaire [illegible] naux littéraires de la Russie.

GRÉTERIN (Théodore), administrat[illegible] çais, membre de l'Institut, né vers l[illegible]

de bonne heure au ministère des finances, devint, dans les dernières années de la Restauration, chef de bureau des douanes, et, après 1830, chef de la division de ce service, dont il est aujourd'hui directeur. Il est président du conseil spécial des douanes. Il a contribué activement à amener les *Tableaux* annuels de son administration à leur état actuel de développement et de clarté. Promu, dès le mois d'avril 1841, au grade de commandeur de la Légion d'honneur, il a été nommé, sous l'Empire, conseiller d'État, puis compris d'office dans la nouvelle section d'administration annexée à l'Académie des sciences morales et politiques (1855). On n'a sous son nom que des *Rapports* aux ministres et des *Mémoires* sur des questions purement fiscales.

GRÉVY (Jules), ancien représentant du peuple français, est né à Mont-sous-Vaudrez (Jura), en 1810. Sorti du collége de Poligny, il fit son droit à Paris, prit part aux journées de juillet 1830, et fut au nombre des combattants qui s'emparèrent de la caserne de Babylone. Reçu avocat, il se fit bientôt, au barreau de Paris, une place importante parmi les défenseurs ordinaires du parti radical, et plaida notamment, dans le procès du 13 mai 1839, pour deux compagnons de Barbès. Nommé, en 1848, commissaire du gouvernement provisoire dans son département, il montra, dans l'exercice de ces fonctions difficiles, beaucoup de modération et de prudence, évita avec soin de se compromettre dans les querelles des partis, et se concilia la presque unanimité des suffrages : 65150 voix l'envoyèrent à la Constituante, le premier sur les huit élus du Jura. Membre du Comité de la justice et vice-président de l'Assemblée, M. Grévy monta souvent à la tribune, et se distingua parmi les orateurs les plus nets et les plus habiles du parti démocratique. Tout en conservant une position indépendante, assez loin des socialistes et tout près de la Montagne, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Il a surtout attaché son nom à un amendement radical sur la question de la présidence : il proposait de rédiger ainsi les articles 41, 43 et 45 de la Constitution : « Art. 41. L'Assemblée nationale délègue le pouvoir exécutif à un citoyen qui reçoit le titre de *Président du conseil des ministres*. — Art. 43. Le Président du conseil des ministres est nommé par l'Assemblée nationale au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages. — Art. 45. Le Président du conseil est élu pour un temps illimité. Il est toujours révocable. » Dans la séance du 7 octobre 1848, cet amendement fut repoussé par 643 voix contre 158. Après l'élection du 10 décembre, M. Grévy combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et dénonça contre l'expédition de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il resta fidèle à la cause démocratique, et, sans faire cause commune avec la Montagne, fut un des principaux adversaires de la coalition royaliste et de la politique de l'Élysée. Il protesta contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 10 décembre, M. Grévy s'est renfermé dans l'exercice de sa profession d'avocat, et les suffrages de ses confrères l'ont appelé au bâtonnat de l'ordre.

GREY (Henry-George GREY, 3e comte), homme d'État anglais, né le 28 décembre 1802, à Howick-house (comté de Northumberland), est le fils aîné d'un des chefs les plus éminents du parti whig. Sous le nom de lord Howick, il fit ses études à Cambridge, entra à la Chambre des Communes en 1826, et y siégea comme député de Winchelsea, du Northumberland (1831-1841), et enfin du bourg de Sunderland (1841-1845). Pendant l'administration de son père, il remplit, de 1831 à 1833, les fonctions de sous-secrétaire d'État pour les colonies, donna sa démission parce qu'il était opposé à l'émancipation des esclaves, et passa quelques mois en la même qualité au département de l'intérieur.

Lorsque les whigs revinrent aux affaires en 1835, lord Howick fut nommé secrétaire à la guerre avec siége au conseil, et se retira une seconde fois à la suite des dissidences d'opinion survenues entre lui et ses collègues (1839). Durant le ministère de sir R. Peel, il se fit remarquer par l'ardeur avec laquelle il combattit sa politique. Il venait d'hériter des titres et du siége de son père à la Chambre haute (1845) quand, en 1846, il fut appelé à prendre le portefeuille des colonies dans le cabinet présidé par lord J. Russell Dans ce poste, où sa nomination avait fait concevoir de grandes espérances d'amélioration, il fit preuve d'incontestables talents, mais sa fierté aristocratique ne tarda pas à le rendre impopulaire; sa conduite à l'égard des colonies et la direction malheureuse qu'il donna à la guerre meurtrière entreprise contre les Cafres, furent l'objet de blâmes universels, et il fut considéré, avec lord Palmerston, comme la cause principale de la chute de ce ministère en février 1852. Quelques mois plus tard, il publia, sous le titre : *Politique coloniale* (Colonial policy of lord J. Russell's administration; Londres, 1852, 2 vol.; 2e édit., 1853), une apologie de ses actes.

Écarté des affaires par lord Aberdeen, le comte Grey fut invité, en 1855, à prendre la succession du duc de Newcastle à la guerre; mais il refusa et développa dans un long discours ses idées sur la lutte engagée en Orient, laquelle, selon lui, n'était ni juste ni nécessaire. Depuis 1835, il fait partie du Conseil privé. Il s'est marié, en 1832, avec la plus jeune fille de sir J. Copley et n'en a pas eu d'enfants; il a pour héritier présomptif Charles Grey (voy. l'art. suiv.).

GREY (Charles), général anglais, né en 1804, à Howick-house, frère du précédent, étudia à l'université de Cambridge et entra dans l'armée, où, après trente ans de services, il a atteint le grade de major général (1854). Lorsque son père présida le conseil des ministres, après la chute de lord Wellington, il remplit auprès de lui les fonctions de secrétaire particulier qu'il a reprises, depuis 1849, auprès du prince Albert. La reine l'avait déjà admis au nombre de ses écuyers. Il a siégé à la Chambre des Communes pour le bourg de Chipping-Wycombe (1831-1837), et s'est montré, selon les traditions de sa famille, fidèle à la politique libérale.

GREY (Frédéric-William), né en 1805, frère des précédents, embrassa la carrière navale, se distingua dans la campagne de 1840 contre la Chine, et devint contre-amiral du pavillon bleu en 1855.

GREY (sir George), homme politique anglais, cousin des précédents, est né en 1799 à Gibraltar, où son père, créé baronnet en 1814, remplissait les fonctions de commissaire-ordonnateur de la marine. Élevé à l'université d'Oxford (Oriel college), il étudia le droit et fut admis au barreau en 1826 par la société de Lincoln's Inn. L'année suivante il épousa la fille de l'évêque de Lichfield. Nommé membre du Parlement en 1832, il prit un rang honorable parmi les libéraux et se distingua par ses manières conciliatrices. Constamment réélu, il a jusqu'à présent représenté Devonport (1832-1847), le comté de Northumberland (1847-1852), et Morpeth depuis janvier 1853.

En 1834, sir G. Grey fut appelé par lord Melbourne au sous-secrétariat des colonies, poste qu'il reprit pour un plus long temps à la chute de sir R. Peel (1835-1839). Depuis cette époque il a presque toujours occupé quelque emploi dans les administrations libérales. Après avoir été juge-avocat général (1839) et chancelier du duché de Lancastre (1841), il accepta de lord J. Russell le portefeuille de l'intérieur (1846-1852), que lord Palmerston lui a rendu en 1855. Doué des meilleures qualités administratives, il jouit d'une grande réputation d'honnêteté. Il est membre du Conseil privé. Ses services lui ont valu, en 1849, la grand'croix de l'ordre du Bain.

GREY (sir John), général anglais, né vers 1780 à Morwick, dans le Northumberland, appartient à la même famille que les précédents. Entré en 1798 au service comme enseigne, il fut envoyé aux Indes et reçut une médaille pour sa belle conduite au siége de Seringapatam, où Tippoo-Saïb perdit la vie. Il fit ensuite les campagnes de la Péninsule, fut blessé deux fois à Ciudad-Rodrigo, et avait gagné le grade de major général lorsqu'il repassa dans l'Inde, sous les ordres de sir Gough. Lors de l'insurrection de l'État de Gwalior, en 1843, il battit à Punniar 12 000 Mahrattes et s'empara de leurs canons et de leur trésor; puis, ayant rejoint l'armée d'opérations destinée à agir contre les Sikhs, il fit avec la plus grande distinction toute cette sanglante guerre (1845-1846) et commanda une division d'infanterie dans les quatre batailles rangées. Lieutenant général et colonel du 5e de ligne (1849), il a été promu au grade exceptionnel de général en 1855. De 1850 à 1852 il a été mis à la tête des forces militaires de la présidence de Bombay, en même temps qu'il siégeait au Conseil suprême. — Sir John Grey est mort le 16 février 1856.

GREY (sir George), administrateur anglais, né vers 1810, étudia le droit et fut admis au barreau de Londres. A la fin de 1846 il fut envoyé à la Nouvelle-Zélande comme gouverneur, et y arriva dans les circonstances difficiles d'une guerre contre les naturels révoltés. En 1854 il passa en la même qualité au cap de Bonne-Espérance. On a de lui deux curieux ouvrages, l'un sur deux voyages de découvertes accomplis de 1837 à 1839 en Australie (*Journals of two expeditions of discovery in northwest and western Australia*, 1842), et l'autre sur les traditions et les légendes religieuses de la Polynésie (*Polynesian mythology*, 1855, in-8), terminé par un essai de chronologie historique de ce continent. En 1848 il a été nommé, pour ses services administratifs, commandeur du Bain.

GREY (comte DE). Voy. DE GREY.

GRIEPENKERL (Robert), littérateur allemand, né à Hofwyl (canton de Berne), en 1810, fit ses études à Brunswick, devint professeur dans un collége, et quelque temps après professeur de langue et de littérature allemandes à l'École des cadets. Nous citerons de lui : un roman, *la Fête musicale, ou les Partisans de Beethoven* (das Musikfest, etc.; Leipsick, 1838; 2e édit., 1841); deux dissertations : *le Chevalier Berlioz à Brunswick* (der Ritter Berlioz in Brunschweig; Brunswick, 1843), et *l'Opéra de notre temps* (die Oper der Gegenwart; Leipsick, 1847), où il accuse la musique allemande de matérialisme; *le Génie artistique de la littérature allemande dans le dernier siècle* (der Kunstgenius der deutschen Literatur; Ibid., 1846, vol. I.), ouvrage qui a, dit-on, plus de profondeur que de clarté. Dans ces derniers temps, M. Griepenkerl a fait représenter deux drames, *Maximilien Robespierre* et *les [illegible] rondins*, auxquels une action bien combinée et beaucoup de vers à effet ont valu le plus grand succès sur tous les théâtres de l'Allemagne.

GRIESHEIM (Karl-Gustave-Jules DE), [illegible] allemand, né à Berlin en 1798, entra en [illegible] dans la garde à pied et devint lieutenant [illegible] cond l'année suivante. Adjudant, puis [illegible] auditeur en 1819, il put suivre en même [illegible] les cours de l'École militaire et de l'univers[illegible] Lieutenant dans la garde, puis dans l'état-[illegible] de 1824 à 1831, il passa par les divers [illegible] tout en remplissant, à partir de 1837, les [illegible] tions de rapporteur du département de l'arm[illegible] ministère de la guerre. Après avoir pris [illegible] mesures les plus importantes qui eure[illegible] pour objet la réorganisation de l'armée [illegible] vint, en 1846, directeur du département [illegible] mée et colonel l'année suivante. Il était [illegible] temps professeur à l'École militaire de [illegible] et du génie. Il quitta ce dernier emploi [illegible] et devint directeur général des [illegible] guerre.

M. Griesheim usa de toute son [illegible] apaiser les mouvements révolu[illegible] époque. Nommé député à l'Assemblée [illegible] prussienne, il y défendit en toute [illegible] térêts de l'armée. En 1849 il fut chargé [illegible] ciations avec les États de Mecklembourg [illegible] de Brunswick et d'Anhalt. Il siégea en [illegible] la seconde Chambre prussienne, et fut [illegible] même temps commandant militaire de [illegible] Lors de la mobilisation de l'armée [illegible] triche, il devint chef d'état-major de [illegible] Prusse. Il est passé à Coblentz, en qualité [illegible] jor-général, en 1853.

Comme écrivain militaire, le général Gries[illegible] s'est fait connaître par de nombreux [illegible] ouvrages : *le Service de compagnie* (de[illegible] gniedienst; Berlin, 1836; 2e édit., 183[illegible]) *Guerre avec la Russie* (über den Krieg [illegible] land); *sur la Durée du service légal dans [illegible] prussienne* (über die Dauer der gesetz[illegible] zeit, etc.); *le Corps des cadets autrefois [illegible] jourd'hui* (das Cadettencorps sonst und [illegible]) *le Pouvoir central allemand et l'armée [illegible]* (die deutsche Centralgewalt und die [illegible] Armee); *Contre les démocrates* (Gegen [illegible] ten, 1848); *Questions vitales de la [illegible]* (Lebensfragen der Landwehr, 1851 [illegible]) *tactique* (Vorlesungen über die Taktik, 1855), etc. Il a donné en outre de nombreux [illegible] cles aux journaux prussiens.

GRIGOLETTI (Michel-Ange), peintre [illegible] né à Pordenone, dans le Frioul, le 29 [illegible] trouva dans un de ses oncles, curé de [illegible] un protecteur qui seconda ses goûts [illegible] l'envoya à l'Académie des beaux-arts [illegible] où il resta cinq années. Sa première œuvre [illegible] *Jupiter caressant l'Amour*, exposé en 18[illegible] quis par le prince de Lucques. Peu après [illegible] *Herminie se battant contre Tancrède*, *Herminie [illegible] précipitant sur Tancrède blessé*, dont [illegible] sieurs répétitions. Ces premières œuvres [illegible] ques lithographies de mérite lui pro[illegible] lors des leçons de dessin dans de [illegible] et de fructueuses commandes.

En 1828, cet artiste obtint au [illegible] décoration de la nouvelle église Saint-[illegible] Trieste, et s'y prépara par un voyage [illegible] à Florence. Il revint ensuite se fixer [illegible] il est devenu, en 1839, professeur [illegible] et où il a exécuté tous ses travaux [illegible] placés aujourd'hui au musée de Vienne [illegible]

s galeries d'amateurs d'Angleterre et d'Italie. ɔus citerons: *la Dernière entrevue des deux Fos- :ri*, toile célèbre (1838); *Jacob revoyant son fils* ıseph, *saint Paul prêchant à Éphèse*, *l'Éduca- ɔn de la Vierge*, *le Baptême du Christ*, *le Mar- re de saint Serge*, *l'Apothéose de la Vierge*, ·ançoise de Rimini, *l'Enfant prodigue*, *les Oda- ɪques au bain*, *l'Annonciation*, *le Christ au* ılgotha (1837-1856); des portraits et beaucoup sujets religieux pour diverses églises. M. Gri- letti est membre de l'Académie de Venise et rrespondant ou associé de plusieurs sociétés ·angères.

ƷRIGOROVITCH (Nicolas), romancier russe, en 1822 dans le gouvernement de Sembirsk et ꜱtiné par ses parents à servir dans l'armée, fit premières études dans une école du génie; is, apostrophé rudement un jour par le grand- : Michel sur sa tenue militaire, il renonça à sa rière et rentra dans la vie civile. Il suivit ·lque temps les cours de l'Académie des beaux- ; de Saint-Pétersbourg, et fut élève du peintre *lof*. En 1846, il publia sa première nouvelle, *'illage*, qui montre déjà un observateur exact mœurs populaires; puis la lamentable his- e *d'Antoine Gorémika* (Antoine Souffre-Dou-). Jusqu'en 1849, il écrivit encore dans le ne genre *Bobyl* (le Vagabond), *la Vallée de ·dova*, *le Maître de chapelle Souslikof*, où ːeur s'est proposé, par de vives peintures, spirer au lecteur l'horreur du servage russe. . Grigorovitch a tracé ensuite des composi- ; plus larges, sinon plus originales, telles que *'hemins de traverse* (1850); *une Soirée d'hiver* 3), romans assez volumineux, qui rappellent ·lement les œuvres de Ch. Dickens et même ;. Sand. Citons encore *les Pêcheurs* (1851), au animé des mœurs de la vieille Russie et ːntraves que crée au paysan libre une fausse sation: *Svistoulkine* (1855), suite de types naux de la petite bourgeoisie dans les . Ce qui recommande jusqu'à présent les de M. Grigorovitch, c'est le sentiment et la ıissance parfaite de la vie populaire.

ILLE (François-Joseph), littérateur fran- né à Angers, le 29 décembre 1782, prit dans sa jeunesse, à l'expédition contre les ːens. Il obtint, en 1807, un emploi au mi- e de l'intérieur, et fut mis, en 1828, à la e la division des sciences et des arts; dans ne année il reçut la croix d'honneur. Des- ɔar M. de Labourdonnaye, il rentra dans sa atale, qui lui confia la direction de sa bi- ·èque. En 1848, il fut nommé préfet de la ɜ. Retiré en 1849 à l'Étang-sous-Marly, e Versailles, il y est mort en 1855.
rille, dont les dernières années ont été les ·condes, a, pendant plus de quarante ans, ɪr des sujets très-divers. Collaborateur ac- a petite presse sous la Restauration, il a sé des poésies, des chansons, trois ou qua- ·ets d'opéra, et des ouvrages d'imagination ·echerches, tels que: *les Théâtres* (1817, collection de règlements sur la matière; ɑ (1821-1823, 5 vol. in-8), journal artisti- ıtinué par Magalon; *Suite au Mémorial de Hélène* (1824, 2 vol. in-8), avec M. de -Pathay; *Introduction aux Mémoires sur lution française* (1825, 2 vol. in-8); une e d'*Itinéraires* pour la Normandie; *le 'omantique* (1830, in-8), tableau satirique; *d'Anvers* (1843, in-8); *Athalie* (1848), lyrique dont Spontini avait promis d'é- musique; *Pamphlets électoraux* (1848); *t documents sur le 1er bataillon de vo- lontaires de Maine-et-Loire* (1849, 4 vol. in-8); *Pêle-Mêle philosophique et littéraire* (1850, 3 vol. in-8), réimpression, sous le pseudonyme d'*un Sosie de l'auteur*; des opuscules en vers et en prose; *la Vendée en 1793* (1852, 3 vol. in-8); *Fables et Fabliaux* (1852, 2 vol. in-18); *Miettes littéraires, biographiques et morales* (1853, 3 vol. in-12); *le Bric à Brac* (1854, 2 vol. in-12); *Autographes de savants et d'artistes* (1855, 2 vol.), avec notes, gloses et commentaires; enfin *la Fleur des Pois, ou Carnot et Robespierre* (1855, in-12), capilotade historique, poétique et drôlatique dédiée aux bouquinistes.

GRILLON (Eugène-Victor-Adrien), ancien représentant du peuple français, né à Châteauroux (Indre), en 1796, s'établit comme avocat dans sa ville natale et y professa, sous la Restauration, des opinions libérales. Sous Louis-Philippe il fut maire de Châteauroux, de 1832 à 1846, et donna alors sa démission pour se présenter sans succès candidat de l'opposition aux élections de la Chambre des Députés. Nommé, en 1848 et en 1849, représentant de l'Indre, il fit partie du Comité des travaux publics. A la Constituante, il vota, en général, avec la gauche dans les questions politiques; mais il appuya avec la droite toutes les mesures prises contre le socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de Louis-Napoléon. A la dissolution de l'Assemblée législative, il reprit place au barreau de Châteauroux.

GRILLPARZER (François), poëte dramatique allemand, né à Vienne le 15 janvier 1790, occupait un modeste emploi à la chancellerie, lorsqu'il débuta au théâtre, en 1816, par une tragédie intitulée *l'Aïeule* (die Ahnfrau), dont les beautés originales, mais quelquefois bizarres, passionnèrent une partie du public. *Sapho*, qu'il donna en 1819, et *la Toison d'or* (das goldene Fliess), en 1822, eurent des succès d'estime, mais ne se sont point maintenus au théâtre. L'auteur devint, en 1823, rédacteur à la chancellerie et, en 1832, directeur des archives.

On a encore de lui des tragédies historiques et des drames: *Fortune et fin du roi Ottokar* (Kœnig Ottokar's Glück und Ende); *Mélusina; un Serviteur fidèle à son maître* (Ein treuer Diener, etc.); *les Vagues de l'amour et de la mer* (des Meeres und der Liebe Wellen); *le Songe de la vie* (der Traum im Leben): des comédies, entre autres: *Malheur à celui qui ment* (Wehe dem, der lügt). Ces diverses pièces, quoique conçues et exécutées dans le goût allemand, n'ont obtenu qu'un froid accueil. L'élément tragique et l'élément comique y sont remplacés par une exubérance lyrique et un soin de la forme qui sont propres au poëte. Il a encore en portefeuille deux tragédies: *Annibal* et *Rodolphe II*. Un recueil de poésies lyriques où règne un vif amour de la liberté, lui a valu aussi une grande popularité parmi la jeunesse.

GRIMM (Jacques-Louis), célèbre philologue allemand, né à Hanau, le 4 janvier 1785, fit ses classes au lycée de Cassel, et son droit à l'université de Marbourg. En 1805, il vint à Paris, sur l'invitation de M. Savigny, pour explorer nos bibliothèques. De retour dans son pays l'année suivante, il fut nommé secrétaire royal, et consacra dès lors ses loisirs à l'étude du moyen âge, et particulièrement du moyen âge allemand. Après la création du royaume de Westphalie, en 1808, il fut nommé par le roi Jérôme auditeur au conseil d'État, et conservateur de la bibliothèque de l'ex-prince de Hesse. Ce dernier, le choisit, en 1814 et 1815, pour son ambassadeur

aux conférences de Paris et de Vienne. Quelque temps après, M. Grimm fut encore envoyé à Paris, par le gouvernement prussien, pour y examiner et acquérir des manuscrits précieux.

En 1816, il renonça à la carrière diplomatique pour se renfermer dans ses travaux de philologie et fut nommé second bibliothécaire à Cassel. Il quitta cette place, en 1829, à la suite de la nomination de Rommel au poste de premier bibliothécaire, et accepta l'année suivante une chaire avec une place de bibliothécaire à Gœttingue. Il y fit pendant six ans des cours remarquables sur la langue et la littérature allemande, ainsi que sur les origines du droit. En 1837, il signa avec MM. Dahlmann et Gervinus la fameuse protestation de l'université et publia pour son compte une brochure intitulée : *Jacques Grimm et sa démission* (Grimm über seine Entlassung ; Bâle, 1838). Trois ans plus tard, il fut appelé à Berlin, comme membre de l'Académie des sciences et professeur. Il a été choisi deux fois, à Francfort, en 1846, et à Lubeck, en 1847, pour présider les sociétés des philologues allemands. En 1848, il fit partie de l'Assemblée nationale allemande, où il vota, avec le parti libéral modéré. En 1849, il fut aussi membre de l'Assemblée de Gotha, et servit de tout son pouvoir la cause de l'unité allemande. Quand elle fut vaincue, il rentra dans une studieuse retraite, d'où il n'est plus sorti. Il est associé étranger de l'Institut (1847).

Parmi les grands travaux qui ont valu à M. J. Grimm la réputation de premier germaniste de l'Allemagne, il faut citer surtout sa *Grammaire allemande* (deutsche Grammatick, 1819 ; 2ᵉ édit. 1822-1837, 4 vol. ; 3ᵉ édit., 1840), qui contient l'histoire et la formation comparée de tous les mots usités dans les différentes époques de la langue allemande, et un *Dictionnaire allemand* (Deutsche Wœrterbuch ; Leipsick 1852 et suiv.), entrepris en collaboration avec son frère (voy. l'article suivant) et où n'est omis aucun des mots employés depuis Luther jusqu'à Goëthe. Mentionnons ensuite *les Antiquités du droit allemand* (Deutsche Rechtsalterthümer ; Gœttingue, 1828) ; *Mythologie allemande* (Deutsche Mythologie ; Ibid., 1835, 2ᵉ édit., 1844) ; *Histoire de la langue allemande* (Geschichte der deutschen Sprache ; Leipsick, 1848, 2 vol.) ; sans compter un grand nombre de longs articles sur les idiomes, les mœurs, la géographie, la religion des peuples allemands du moyen âge, insérés dans le *Journal des antiquités allemandes* et dans les *Dissertations* de l'Académie de Berlin. On cite particulièrement son mémoire : *sur l'Origine de la langue* (über den Ursprung der Sprache ; Berlin, 1852).

On doit aussi au célèbre linguiste une foule d'éditions enrichies de savants commentaires, telles que : *Silva de romances viejos* (Vienne, 1818) ; *Hymnorum veteris ecclesiæ interpretatio theotisca* (Gœttingue, 1830), avec traduction interlinéaire en haut allemand du moyen âge ; le poëme saxon *André et Hélène* (Cassel, 1840) ; en collaboration avec Schmeller : les *Poésies latines des xᵉ et xiᵉ siècles* (Lat. Gedichte des xᵉ und xiᵉ Jahrh. ; Gœttingue, 1838), notamment le poëme intitulé : *Waltharius manu fortis* ; les *Poésies du règne de Frédéric Iᵉʳ* (Gedichte des Mittelalters auf Kœnig Friedrich I, etc. ; Ibid., 1844) ; *le Roman du renard* (Reinhart Fuchs ; Berlin, 1834), recueil curieux de toutes les différentes légendes allemandes, hollandaises ou latines sur le même sujet, et de plusieurs autres fables ; enfin, en collaboration avec son frère, un recueil de tous les contes allemands, sous ce titre : *Contes de l'enfance et de la maison* (Kinder und Hausmaerchen, 6ᵉ édit., 2 vol. ; Gœttingue, 1850), un des ouvrages les plus populaires de l'Allemagne moderne.

GRIMM (Guillaume-Charles), germaniste allemand, frère du précédent, né à Cassel, le 24 février 1786, fit, comme lui, ses études à Cassel et à Marbourg. Nommé, en 1814, secrétaire à la bibliothèque de Cassel, il devint, comme son frère, professeur à Gœttingue, donna aussi sa démission en 1837 et fut appelé à Berlin en 18[illegible].

Outre les ouvrages qu'il a publiés avec son frère, entre autres le *Dictionnaire allemand* et les *Contes de l'enfance*, il faut citer de lui une foule de travaux relatifs à la poésie allemande du moyen âge, surtout des éditions telles que celle du *Comte Rudolph* (Grave Ruodolf ; Gœttingue, 1828 ; 2ᵉ édit., 1844) ; du *Poëme d'Hildebrand* (Hildebrandslied ; Ibid., 1838) ; du *Jardin des roses* (Rosengarten ; Ibid., 1836) ; du *Chant de Roland* (Rolandslied ; Ibid., 1838) ; de la *Femme* de Wernher de Niederrhein (Ibid., 1839) ; de la *Forge d'or* (die goldene Schmiede ; Berlin, 1840) ; du *Silvestre* de Conrad de Würtzbourg (Gœttingue, 1841), d'*Athis et Prophilias* (Berlin, 1846 ; supplément ; Gœttingue, 1852) ; des *Fragments de dialogues allemands* (die altdeutschen Gespræche ; Berlin, 1851), et d'une foule d'ouvrages de la poésie allemande au moyen âge. Il a encore écrit des *Mémoires* sur un grand nombre de légendes de la mythologie germanique, et des Gloses [illegible] savantes sur les mots primitifs de la langue nationale.

GRIMM (Louis-Émile), peintre et graveur allemand, frère des précédents, né à Hanau, en 17[illegible], eut pour maître, à Munich, Karl Hess. Il apprit surtout à manier le burin. Après avoir pris part à la guerre de l'indépendance, en 18[illegible], il continua ses études à Cassel et à Munich, passa en Italie en 1817. L'année suivante, il se fixa définitivement dans sa patrie. Il est, depuis 1832, professeur à l'Académie de peinture de Cassel. M. Louis Grimm a gravé plus de [illegible] trente planches, la plupart de sa composition : sujets historiques, paysages, animaux, [illegible] et têtes. Comme peintre, il s'est fait connaître par une *Madone* qui fut très-remarquée, quelques autres sujets religieux, et surtout un grand nombre de portraits dont on [illegible] haut caractère et la ressemblance. La plupart se trouvent dans la galerie du prince de Hesse.

GRISAR (Albert), compositeur français, d'origine belge, né à Anvers le 26 décembre 1[illegible], fils de négociants qui le destinaient au commerce, alla achever son apprentissage industriel à Liverpool. Il quitta furtivement cette dernière ville pour suivre ses goûts d'artiste et vint étudier la musique à Paris, sous Reicha. Rappelé presque aussitôt dans sa famille par la révolution belge, il compléta ses études musicales, écrivit *la Folle*, simple romance qui établit du premier coup sa réputation, et mit en opéra-comique le vieux vaudeville du *Mariage impossible*, à la suite duquel le gouvernement belge lui décerna une récompense de 1200 francs. Il revint à Paris, s'y fixa, et prit en peu d'années un rang distingué parmi nos compositeurs les plus élégants et les plus populaires.

M. Albert Grisar, dont le talent gracieux et facile, n'a jamais franchi les bornes de la romance ou de l'opéra-comique, a donné en France, depuis 1836 : *Sarah*, en un acte, inspirée par sa première romance ; *l'An mil*, en un acte ; [illegible] *l'Opéra à la cour*, en un acte (18[illegible]) ; [illegible] *vril*, en deux actes (1839) ; *le Carillonneur de Bruges*, en un acte (1840) ; *l'Eau merveilleuse* (1844) ; *Gilles ravisseur* (1849) ; *Bonsoir, M. Pantalon !* (1852) ; ces trois derniers en un acte ; *les Amours du Diable* en trois actes

Chien du jardinier (1855), en un acte; etc., tous restés au répertoire, et une foule de romances dans divers *Albums*, telles que : *Adieu, beau rivage de France!* M. Alb. Grisar a reçu la croix d'honneur en décembre 1850. Il est depuis longtemps chevalier de l'ordre de Léopold.

GRISART (Jean-Louis-Victor), architecte français, né à Paris, le 28 juillet 1797, étudia l'architecture sous MM. Guénepin et Huyot, suivit les cours de l'École des beaux-arts, et remporta le second prix au concours de 1823. Nommé peu après sous-inspecteur des travaux du gouvernement, il exécuta ou dirigea principalement le bazar Bonne-Nouvelle, avec Frœlicher, la Salle Herz, et, en sociétéavec M. Poirot, la plus grande partie des nouvelles galeries des Panoramas. En 1847, il est devenu architecte de l'hôtel des Postes et a été chargé de l'étude du nouvel hôtel projeté sur la place du Châtelet.

GRISEBACH (Auguste-Henri-Rodolphe), botaniste allemand, né à Hanovre en 1814, étudia la médecine et la botanique à Gœttingue et à Berlin, obtint, en 1836, le diplôme de docteur en médecine, et devint, dès l'année suivante, agrégé à l'université de Gœttingue. Chargé par le gouvernement hanovrien d'explorer la Turquie (1839), il parcourut la Bithynie, la Thrace, la Macédoine et l'Albanie, et publia, à son retour en Allemagne, son *Voyage à travers la Roumélie et Brousse* (Reise durch Rumelien, etc.; Gœttingue, 1841; 2 vol.), et le *Spicilogium floræ Rumelicæ* (Brunswick, 1843-1845, 2 vol.). En 1841, il devint professeur adjoint, et quelques années plus tard, professeur titulaire à l'université de Gœttingue.

On doit encore à M. Grisebach les travaux suivants : *Genera et species Gentianearum* (Stuttgart, 1839); *de la Formation de la tourbe*, etc. (Über die Bildung des Torfs, etc.; Gœttingue, 1846); *de la Disposition géographique des végétaux dans le nord-ouest de l'Allemagne* (die Vegetationslinien des nordwestlichen Deutschland; Ibid., 1846); *la Disposition géographique des Hiéraces* (die geogr. Verbreitung der Hieracien; Ibid., 1852); *Précis de botanique systématique* (Grundriss der system. Botanik; Ibid., 1854), etc., sans compter un certain nombre de *Mémoires*, et l'important recueil des *Comptes rendus des travaux de botanique géographique et systématique* (Berichte über die Leistungen der geogr. und system. Botanik; Berlin, 1841-1853; t. I-XII).

GRISI (Giulia), célèbre cantatrice italienne, née à Milan, en 1812, fille d'un officier topographe de l'Empire français, entra fort jeune au conservatoire de sa ville natale, où sa sœur aînée, Judith, avait elle-même reçu une brillante éducation musicale. Elle se fit remarquer par un talent précoce qui se développa sous la direction du compositeur Marliani. Après avoir achevé, à Bologne, son éducation musicale, elle débuta, au théâtre de cette ville, dans la *Zelmira* de Rossini et emporta tous les suffrages par la puissance de sa voix, la grâce de son jeu et sa merveilleuse beauté. Elle avait alors seize ans. La même année (1828), elle alla jouer à Florence et obtint un grand succès dans le rôle de Juliette des *Capulets* du compositeur Vaccaï, et, l'année suivante, dans la *Zoraïde* de Rossini. Bientôt les théâtres de la péninsule lui firent les offres les plus brillantes; elle parut sur le théâtre de Venise, puis à la Scala de Milan, où elle joua pour la première fois le rôle tragique de *Norma*, qui est resté son triomphe.

Engagée, en 1832, avec sa sœur aînée, au Théâtre-Italien de Paris, elle débuta, le 16 octobre, dans *Semiramide*. La justesse, la pureté, l'étendue de sa voix lui firent pardonner son inexpérience et son défaut de méthode. Elle travailla dès lors à acquérir ce qui lui manquait, et chaque soirée marqua chez elle un progrès. Fêtée par le public français à l'égal de Mmes Pasta et Malibran, elle ne quitta le Théâtre-Italien que pour aller passer des saisons d'été en Angleterre, en compagnie de Lablache, de Tamburini et de Rubini. Car Mme Grisi, contemporaine des plus beaux jours du Théâtre-Italien, a partagé la gloire des plus grandes célébrités musicales. A Paris, Bellini écrivit pour elle *les Puritains*. Les autres pièces où elle obtint le plus de succès sont : *Otello*, *Anna Bolena*, *le Barbier*, *don Juan;* mais elle n'a trouvé dans aucun rôle un développement aussi complet que dans celui de *Norma*. Ce dernier rôle, dont son nom est inséparable, n'allait pas seulement d'une manière merveilleuse à la puissance tragique de Giulia Grisi, il lui offrait aussi de gracieux *cantabile*, comme le fameux *Casta Diva*, qu'elle disait avec une extrême douceur. C'est elle, en effet, qui passe pour avoir introduit dans l'opéra le chant à demi-voix, mais sans en abuser jamais comme on l'a tant fait depuis.

En 1825, Mlle Giulia Grisi contracta avec un Français, M. Gétard de Melcy, un mariage qui dut bientôt être rompu judiciairement. Il y a déjà plusieurs années que la grande cantatrice s'est fixée en Angleterre, où l'enthousiasme britannique lui est resté fidèle. Elle ne fut point aussi heureuse auprès des Français, lors de sa courte réapparition au Théâtre-Italien de Paris, en 1856. Accueillie froidement dans *Sémiramide* et *Lucrezia Borgia*, elle ne réveilla les sympathies du public que dans le grand trio de *Norma*, où elle suppléait par l'énergie dramatique à l'affaiblissement de sa voix. Elle n'en a pas moins repris chez nous ses anciens rôles pendant les saisons suivantes. Sa sœur, retirée du théâtre en 1833 et qui fit peu après un brillant mariage, est morte en 1840.

GRISI (Carlotta), danseuse italienne, cousine de la précédente, née à Visinida, village de la Haute-Istrie, en 1821, dansait à cinq ans au théâtre de la Scala de Milan, et partagea ensuite ses études entre le chant et la danse, également attirée par les conseils de la Malibran et les leçons du chorégraphe M. Perrot, dont elle devint la femme. En 1841, elle parut, sous le nom de ce dernier, au théâtre de la Renaissance, dans le ballet-mélodrame des *Zingari*, où elle dansait et chantait à la fois, et fut aussitôt engagée à l'Opéra. Elle y reprit son nom de famille et créa le ballet de *Giselle*, qui est resté son rôle favori. Son mari l'emmena peu après à Londres, et elle n'a plus fait depuis sur les scènes d'opéra françaises et étrangères que de rares apparitions.

GRISIER (Auguste), maître d'armes français, né, vers la fin de 1791, de parents négociants, révéla son goût pour l'escrime par quelques coups d'épée qui firent du bruit. En 1815, il se distingua aux avant-postes français pendant les Cent-Jours. Après avoir songé au théâtre, il se consacra tout entier à l'escrime, et reçut ses dernières leçons du maître Florence. Vers 1825, il parcourut les divers États de l'Europe et termina ses excursions par un séjour de dix années à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Il y fut attaché au corps impérial du génie. Habile nageur, il fut chargé de former une école et fonda sur la Néva un magnifique établissement. De retour en France, M. A. Grisier fut nommé professeur des enfants

de Louis-Philippe et ouvrit la salle qu'il n'a cessé de diriger. Il a été décoré en août 1848.

Savant professeur, il a publié, sous ce titre : *les Armes et le Duel* (1847, gr. in-8, dédié à l'empereur Nicolas), un ouvrage à la fois historique et didactique, où s'unissent à des connaissances spéciales des qualités inattendues de style.

GRISOLLE (Auguste), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né vers 1805, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en 1833, et professeur agrégé de la Faculté en 1835. Il fut nommé successivement chef de clinique à l'Hôtel-Dieu, où il est encore, et médecin du bureau central des hôpitaux. Il a reçu la décoration en 1846, et, trois ans plus tard, le titre de membre de l'Académie de médecine (section de pathologie médicale.)

On a de lui : *Essai sur la colique de plomb*, thèse d'agrégation (1835, in-4); *Traité pratique de la pneumonie dans les différents âges et dans ses rapports avec les autres maladies* (1841, fort in-8), récompensé par l'Académie comme, ouvrage utile, du prix Itard de 2000 francs; *Traité élémentaire et pratique de pathologie interne* (1844, 2 vol. in-8; 5e édit., 1852), etc.

GRISWOLD (Rufus-Wilmot), littérateur américain, né le 15 février 1815, dans le Vermont, passa une partie de sa jeunesse à voyager, étudia ensuite la théologie et devint ministre baptiste. De bonne heure, il s'était occupé de littérature, et il fut l'un des rédacteurs principaux des meilleurs journaux littéraires de Boston, de New-York et de Philadelphie. Mais il se fit connaître par une série de livres sur les écrivains morts et vivants de son pays : *les Poëtes et la poésie aux États-Unis*; Poets and Poetry of America (Philadelphie, in-8, 1842); *les Prosateurs américains* (Ibid.); Prose Writers of America, (1846); *les Femmes poëtes américaines;* Female Poets of America (Ibid., 1849). Il a aussi publié deux volumes du même genre sur les écrivains anglais : *les Poëtes et la Poésie en Angleterre au* XIXe *siècle;* Poets and Poetry of England (Philadelphie, in-8), et *les Poëtes sacrés de l'Angleterre et des États-Unis*; The Sacred Poets of England America (New-York, in-8). Toutes ces publications ont eu des éditions nombreuses.

M. Griswold, outre une grande quantité de travaux littéraires analogues, a encore publié un volume de *Poésies* (Poems, 1841); un *Annuaire biographique*; Biographical Annual (New-York, 1842); des *Sermons* et un *Discours sur l'état actuel de la philosophie* (1844), et sous le voile de l'anonyme, *la Cour républicaine*; The Republican Court; or American Society in the days of Washington (New-York, 1854, grand in-8 illustré). Cet auteur s'est donné pour tâche d'attirer l'attention du monde littéraire sur les écrivains de son pays. Il a pour eux une bienveillance un peu trop constante; toutefois, par le choix bien ordonné des auteurs qu'il cite et par l'élégance judicieuse des notices biographiques dont il les accompagne, il a fait beaucoup pour répandre la connaissance de la littérature américaine, en Amérique comme à l'étranger. — M. Griswold est mort le 27 août 1857.

GRIVAS (Theodoraki), général grec, né vers 1800, se distingua comme volontaire au commencement de la guerre de l'indépendance, devint colonel sous Capo d'Istria, puis membre du Congrès national. Accusé de concussion et de brigandage sous le ministère grec Armansperg, il fut acquitté par le tribunal de Nauplie et reçut bientôt le grade de général-major. De nouveaux
démêlés avec le gouvernement le [illegible]
en 1844, à quitter Athènes; il leva une troupe [illegible]
Palicares et essaya d'exciter un soulèvement [illegible]
Acarnanie. Il se déclarait l'ennemi du [illegible]
non du roi de Grèce, et donnait à sa bande [illegible]
nom de troupes royales. Toutefois il s'empa[illegible]
d'un village important et débauchait les troupes
envoyées contre lui. Les négociations de [illegible]
français, M. Piscatory, eurent pour [illegible]
lui faire déposer les armes, sous promesse [illegible]
pardon. Un vapeur français le transporta [illegible]
tes de l'Acarnanie au Pirée, et du [illegible]
Alexandrie. Bientôt son bannissement [illegible]
révoqué : il revint à Athènes en 1845, [illegible]
membre de la Chambre des Députés [illegible]
1847, inspecteur général de l'armée.

Mais une position fixe était incompa[illegible]
le caractère de M. Grivas; il cherch[illegible]
sième fois querelle à de hauts [illegible]
du gouvernement, sortit d'Athènes, [illegible]
d'une nouvelle révolte en Acarnanie. [illegible]
subsides de l'Angleterre et l'occupation [illegible]
forts importants, cette tentative resta [illegible]
tats. A la suite de négociations avec [illegible]
il licencia sa bande et se rendit à [illegible]
de la Grèce, avec deux autres [illegible]
Athènes lors de l'amnistie d'[illegible]
deux années d'exil, et occupa [illegible]
gnités. Entraîné encore par [illegible]
res, il prit part, en 1854, au [illegible]
l'Épire contre la Turquie, rassembla [illegible]
1500 hommes, battit les Turcs près [illegible]
leur fit des prisonniers; mais ses troupes [illegible]
bientôt dispersées, et il dut gagner [illegible]
Il avait cette fois pour lui l'aveu du [illegible]
ment; rayé, pour la forme, des cadres [illegible]
mée, il ne tarda pas à rentrer à Athènes [illegible]

Son fils, Dmitri Grivas, né à Athènes [illegible]
élevé à l'École militaire de cette ville [illegible]
chassé pour avoir excité une sédition [illegible]
un bataillon grec en 1854, prit part [illegible]
ment de l'Épire contre les Turcs, et [illegible]
son corps de troupes d'un certain nom[illegible]
lontaires, s'empara du défilé de Janina [illegible]
homme de grande bravoure et de [illegible]
rance, mourut empoisonné, dit-on, [illegible]
soulèvement, au mois d'avril 1855.

GRIVEL (Jean-Baptiste), marin fra[illegible]
29 août 1778 à Brives (Corrèze), [illegible]
marine en 1796, prit part aux guerres [illegible]
blique, parvint rapidement au grade [illegible]
nant de vaisseau et commanda, [illegible]
sieurs bâtiments de la flottille de [illegible]
même année il fut compris dans la pr[illegible]
chevaliers de la Légion d'honneur. [illegible]
la campagne d'Autriche, qu'il fit [illegible]
des marins de la garde, il fut employ[illegible]
ration des côtes d'Italie et de Dalma[illegible]
ensuite la grande armée et se signa[illegible]
fois par son intrépidité durant les [illegible]
Prusse, de Pologne et d'Espagne; [illegible]
taine depuis 1808 lorsque, dans [illegible]
il tomba à Baylen au pouvoir de [illegible]
et réussit quelques mois après [illegible]
enlevant, à l'aide de ses compa[illegible]
vité, le navire qui approvisionnait [illegible]
Cadix. Après avoir pris part au [illegible]
ville, il rentra dans les troupes de [illegible]
son grade de capitaine de vaisseau [illegible]
guerre de 1814. Son dévouement [illegible]
de notre cavalerie au combat d'Ar[illegible]

Compris en 1817 dans la nouvelle [illegible]
de la marine, M. Grivel command[illegible]
Levant (1818) et celle des côtes du [illegible]
et fut nommé en même temps [illegible]
commandeur de la Légion d'honneur [illegible]

l resta près de dix ans à Rio-Janeiro et rendit à e pays les plus grands services, surtout dans la évolte du régiment allemand et à l'époque de abdication de don Pedro. De retour en France 1832), il dirigea successivement les préfectures aritimes de Rochefort (1832) et de Brest (1834), it promu au grade de vice-amiral (19 mai 1834), t créé pair de France (6 avril 1845). M. Grivel, lacé aujourd'hui dans le cadre de réserve, est rand officier de la Légion d'honneur depuis 331.

GRIVEL (Louis-Jean-Joseph), prêtre français, à Ambert (Puy-de-Dôme), le 8 septembre 1800, fils d'un ouvrier papetier, occupa d'abord une aire au séminaire de Valence, qui l'avait compté rmi ses bons élèves, et reçut la prêtrise à vingt-ux ans, en vertu d'une dispense. Nommé vicaire Ambert, ses mœurs trop mondaines, dit-on, le ent interdire quelque temps, puis envoyer à gueperse; mais il n'accepta pas cette place nou-le et vint à Paris (1825), où M. de Quélen lui un accueil assez sévère. Ce moment de défa-r permit à M. Grivel d'entreprendre une série travaux apostoliques qui lui ont mérité un g honorable parmi les célébrités de la chaire. ux, Melun, Bordeaux, Rouen, Montpellier tendirent plusieurs fois; Charles X le fit venir cour, et, après l'Avent qu'il prêcha à Saint-main l'Auxerrois, M. de Barante lui demanda prononcer le panégyrique de saint Louis de- l'Académie française (1829). La douceur et ureté distinguaient son genre de prédication: t-être y sentait-on l'effort d'un esprit trop , mais tout était clair, suivi, correct, et sa le semblait en quelque sorte sortir du cœur. duc Decazes, qui l'avait entendu à Bor-ix, fit nommer l'abbé Grivel aumônier de la nbre des Pairs en 1834, et ce fut en cette ité qu'il assista les condamnés Alibaud et chi jusqu'à leurs derniers moments, et offrit ment à Meunier et à Barbès les consolations on ministère. Depuis la révolution de Fé-, l'abbé Grivel ne possède plus que le titre anoine au chapitre de Saint-Denis, auquel été attaché le 9 mai 1837.

ns connu comme écrivain que comme pré-eur, l'abbé Grivel n'a publié qu'un *Manuel lèle* (1840, in-18).

OLHIER-DESBROUSSES [de la Dordogne], représentant du peuple français, né à Non- 1790, se fit inscrire comme avocat au bar-e sa ville natale. Attaché, sous la Restaura-sous Louis-Philippe aux opinions libérales, après la révolution de Février, un des can-des républicains modérés de la Dordogne. septième sur treize, par 64555 voix, et e du Comité de l'administration départe-e et communale, il vota ordinairement parti du général Cavaignac. Après l'élec-10 décembre, il fit à la politique de l'É-ne opposition très-modérée et admit la pro- Rateau, qui amena la dissolution de la uante. Il ne fut point réélu à la Législa-reprit sa place au barreau de Nontron. t mort en 1857.

MAN (Guillaume-Henri DE), magistrat , frère puîné du général de ce nom, né le 8 février 1781, fit ses premières études tte ville, puis suivit les cours de droit ersités de Gœttingue et de Halle. Nommé auditeur au tribunal de Berlin, il obtint, la haute position de sa famille, un avan-rapide et devint conseiller à la chambre e en 1810, et membre du collége des Pupilles au commencement de 1810. Il s'arracha à ses fonctions en 1813, pour prendre part à la guerre de l'indépendance, fut nommé major par la Commission chargée d'organiser la landwehr, et se distingua pendant le blocus de Magdebourg et de Wesel. Après les traités de 1814, il reprit son poste de magistrat pour le quitter encore pendant les Cent-Jours. Il fit, à la tête de son bataillon, la campagne de 1815, et fut décoré à Waterloo. Après la paix, il devint, en 1816, vice-président du tribunal de justice provinciale à Clèves, où il resta trois ans, fut appelé par le roi, en 1819, dans le ministère chargé de réviser la Constitution, se retira avec ses collègues en 1821, et devint alors vice-président de la haute Cour de justice provinciale de Berlin. En 1836, il fut nommé président de la haute Cour d'appel, et en 1839 conseiller d'État. En 1848 il sortit des affaires pour n'y plus rentrer. — Il est mort le 1er janvier 1856.

GROS (Jean-Nicaise), prélat français, né à Reims le 7 octobre 1794, fit ses études au séminaire de Saint-Sulpice de Paris, resta deux ans vicaire-général dans cette ville (1841-1842), et fut sacré évêque de Saint-Dié le 25 février 1843. Appelé à l'évêché de Versailles le 3 mai 1844, il a gardé le titre de chanoine honoraire de Saint-Dié. M. Gros est chevalier de la Légion d'honneur. — Il est mort à la fin de 1857.

GROS (Étienne), humaniste français, né le 27 juillet 1797 à Carcassonne (Aude) et destiné de bonne heure à l'enseignement, professa les humanités au collége Saint-Louis, passa comme proviseur au lycée Bonaparte et devint un des inspecteurs de l'Académie de la Seine. En 1836, il reçut la décoration. Il est mort en 1856.

A l'exception des *Études sur l'état de la rhétorique chez les Grecs* (1835, in-8), complétées par le *Mémoire* lu en 1836 à l'Institut, on n'a de M. Gros que des traductions d'auteurs grecs et latins, par exemple *la Rhétorique d'Aristote* (1822, in-8); *Denys d'Halicarnasse* (1826, 3 vol. in-8); *Histoire romaine* de Dion Cassius (1845-1848, 2 vol. in-8, édition conforme à celle donnée en 1824 par Sturz; *Philodermi Rhetorica* (1841, in-8), d'après les manuscrits d'Oxford; etc. Il a également interprété pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckouke les œuvres d'Ovide, de Suétone et de Pline.

GROSCLAUDE (Louis), peintre français d'origine suisse, né au Locle, canton de Neufchâtel, en 1786, fit une partie de ses études de peinture à Paris, sous la direction du chevalier Regnault. Cet artiste a réussi dans des genres très-variés, le genre comique, le portrait, la fantaisie, et même l'histoire. Nous citerons particulièrement de lui, dans ce dernier genre : *Marino Faliero* (salon de 1842), au musée de Neufchâtel, *la Madeleine repentante*, acquis par le duc de Trévise; *la Norma* (1845); *sainte Cécile* (1848). Parmi les nombreux tableaux de genre qu'il a exposés depuis 1827, les principaux sont : *les Buveurs*, *les Bulles de savon*, *le Toast à la vendange de* 1834, au musée du Luxembourg; *le Salut militaire*, *le Petit déjeuner*, *la Tireuse de cartes*, *les Trois commères* (cabinet de feu Pescatore); *l'Oiseau mort*, *le Cabaret*, *le Petit nonchalant*, *la Prise de tabac*, *la Bouffée de fumée*. Ces cinq derniers appartiennent, avec plusieurs tableaux de famille, au cabinet de M. de Rothschild. D'autres toiles de genre ont été achetées pour le roi de Prusse. M. Grosclaude a été nommé, en 1827, membre de l'Académie royale des beaux-arts de Berlin, et a obtenu entre autres récompenses une 3e médaille

en 1835, une 2ᵉ en 1838, une 1ʳᵉ en 1845, une grande médaille à Genève, et une autre à Bruxelles.

Son fils, M. Louis Frédéric GROSCLAUDE, peintre comme lui, a exposé, depuis 1849, divers portraits au pastel, et un premier tableau, *la Famille indigente*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

GROTE (George), historien anglais, né le 17 novembre 1794, à Clayhill (comté de Kent), d'une famille allemande qui vint s'établir à Londres dans le dernier siècle, fut élevé à l'institution de Charterhouse, et entra, à l'âge de seize ans, dans les bureaux de son père, associé avec G. Prescott pour l'exploitation d'une maison de banque. Dès 1823, il consacra ses loisirs à la composition d'une *Histoire générale de la Grèce*, qui devait le placer à la fois parmi les savants les plus consciencieux et les meilleurs écrivains de son pays. Mais le mouvement politique de 1830 l'attira vers les affaires publiques : il embrassa le parti des radicaux et écrivit plusieurs articles remarqués dans les revues de Westminster et de Londres, répondit par une brochure anonyme à l'*Essai sur la réforme parlementaire* de sir J. Mackintosh (1821), qui avait paru dans l'*Edinburgh Review*, et peu de temps après donna ses *Principes réformistes* (Essentials of parliamentary Reform).

Élu membre du Parlement par la ville de Londres (décembre 1832), M. Grote s'attacha surtout à substituer le scrutin secret au scrutin public dans la loi électorale, et à chaque session présenta dans ce sens une motion qui fut constamment écartée. Fatigué de la vie politique, il résigna son mandat en 1841 pour s'adonner entièrement à son grand travail. L'*Histoire de la Grèce* (History of Greece) parut enfin en 1850 (Londres, 8 vol. in-8); trois éditions en furent rapidement épuisées; la dernière date de 1855 et contient des changements et additions de l'auteur.

GROUCHY (Alphonse-Frédéric-Emmanuel, marquis DE), général français, sénateur, né à la Villette (Seine-et-Oise), le 5 septembre 1789, est le fils du maréchal comte de Grouchy, créé marquis sous la Restauration, et dont la malheureuse inaction causa la déroute de Waterloo. Ancien élève de l'École militaire de Fontainebleau, il fit dans la cavalerie les campagnes de l'Empire et commandait, en 1814, le 14ᵉ de chasseurs, lorsque le retour des Bourbons l'arrêta dans sa brillante carrière. Proscrit, ainsi que son père, il passa aux États-Unis et refusa de reprendre du service quand il rentra en France (1819).

Quelques jours après la révolution de Juillet, M. de Grouchy fut rétabli dans son grade de colonel de chasseurs, nommé maréchal de camp l'année suivante et lieutenant général en 1842. Envoyé par la Gironde à l'Assemblée législative (1849), il s'associa d'abord aux vues des chefs de la droite, puis se rallia à la politique de l'Élysée. Il a été élevé à la dignité de sénateur par le décret du 31 décembre 1852. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 10 décembre 1849.

GRÜN (Alphonse), publiciste français, né à Strasbourg le 8 mars 1801, fit ses études classiques à Paris, y fut reçu avocat, collabora pendant plusieurs années aux grands travaux de jurisprudence de M. Dalloz, et publia en outre plusieurs ouvrages de droit, parmi lesquels il convient de citer le *Traité des assurances terrestres* (1828, in-8), et le *Journal des assurances* (1830 et ann. suiv.), l'un et l'autre en collaboration avec M. Joliat; le *Manuel de législation commerciale et industrielle en France* (1839), *Guide et formulaire des actes de l'état civil* (gr. in-18), etc. Depuis quelque temps, M. Grün dirigeait le *Journal* [illegible] *France*, organe du parti conservateur. [illegible] son arrivée au ministère, en 1840, M. [illegible] mit à la tête du *Moniteur*, en remplacement [illegible] M. Sauvo, qui l'avait fondé et en était resté [illegible] teur à travers toutes les révolutions. Il [illegible] conservé ces fonctions jusqu'en 18[illegible]. [illegible] il a été nommé chef de la section [illegible] judiciaire aux archives de l'Empire. Il a [illegible] core le 25 avril 1845.

Outre sa coopération quotidienne [illegible] officiel, M. Grün a publié divers [illegible] conomie sociale et de littérature : [illegible] *solitude* (1847); extraits de correspondance [illegible] *Citoyen français* (1848), manuel des droits [illegible] devoirs; *le Vrai et le faux socialisme* [illegible] *la Moralisation des classes laborieuses* [illegible] *États provinciaux sous Louis XIV* [illegible] un étude curieuse sur la *Vie* [illegible] (1854); etc.

GRUND (Jean), peintre allemand, né à [illegible] ruhe en 1801, suivit les cours de l'[illegible] de Vienne, où il obtint deux [illegible] 1826, et fut, à la suite de ce succès, [illegible] ans à Rome. A son retour, il se fixa [illegible] natale, fut nommé peintre de [illegible] Bade et exécuta de nombreuses [illegible] cielles ou particulières. Son tableau [illegible] *l'Enlèvement de la Esméralda*, [illegible] de *Notre-Dame de Paris*, a obtenu [illegible] grande médaille d'or à Carlsruhe [illegible] récente de cet artiste, a figuré à l'Exposition [illegible] verselle de Paris, en 1855.

GRUNDTVIG (Nicolas-Frédéric-Séverin [illegible] et littérateur danois, est né à Udby, [illegible] de Zélande, le 8 septembre 178[illegible]. Fils [illegible] teur, il fut destiné dès l'enfance à la carrière [illegible] siastique et s'y prépara par d'excellentes [illegible] Toutefois il se fit d'abord connaître comme [illegible] rateur en publiant la *Mythologie du* [illegible] 2ᵉ édit., 1832), ouvrage important auquel [illegible] prunts ont été faits depuis par la plupart [illegible] vains étrangers qui ont traité le [illegible] s'occupa ensuite de poésie et publia [illegible] ment : *Optrin af Kæmpelivets Undergang* (2 vol., 1809); *Roskilde Rim* (181[illegible]) [illegible] (1816), recueils remarquables par [illegible] familier aux peuples du Nord et par [illegible] de patriotisme et d'indépendance.

M. Grundtvig était déjà très-populaire [illegible] 1820 il entra dans la carrière évangélique [illegible] les orages excités contre lui, surtout [illegible] clergé allemand, par son premier sermon [illegible] texte : *Pourquoi la parole du Seigneur* [illegible] *disparu de sa maison?* le roi le nomma [illegible] Pestoe, puis l'attacha, avec le titre [illegible] prédicateur, à l'église de la Rédemption [illegible] penhague; toutefois les vexations [illegible] fut en butte de la part de ses collègues [illegible] bientôt donner sa démission (1822). [illegible] dommagea en le nommant professeur [illegible] Ses cours eurent une grande vogue et [illegible] le titre de président de la *Réunion* [illegible]

Élu, en 1849, membre de l'Assemblée [illegible] nale, M. Grundtvig se fit surtout [illegible] la question du Schleswig-Holstein [illegible] à combattre l'influence allemande. [illegible] breux articles dans les journaux, il [illegible] *de guerre danois* (Dansk Krigs[illegible]), *Délivrance du Jutland* (Om Jylland [illegible]), *le Nord contre l'Allemagne* (Norden [illegible] land), etc. etc. Le mépris profond [illegible] dans ses discours pour les Allemands [illegible] prétentions a augmenté encore sa [illegible] tout le Danemark.

)n lui doit encore : un *Choix de chants reli-ux* (Sangwœrk tilden danske kirke), des *Psau-s de fêtes* (Fest psalmer; Copenhague, 1850; édit., 1856); un recueil de légendes sur les ·os et les poëtes du Nord, une traduction des ıx historiens danois du moyen âge, Saxo Grammaticus et Snorro; etc.

;RUNDTVIG (Svend-Hersleb), littérateur, fils précédent, né le 9 septembre 1824 à Chrisıshavn, s'enrôla, comme simple volontaire, 1848, dans l'armée danoise et prit part à la ıpagne contre les duchés, devint officier et ıta le titre de chevalier de Danebrog (1850). chants et les traditions populaires sont l'objet ial de ses études. Il a traduit en danois les *nts populaires anglais et écossais* (Copenıe, 1842-46, 4 livr.), et publié des recueils ıux de chants anciens et de légendes poéti- du Danemark et de l'Islande : *Chants po-ires du Danemark* (Danmarks gamle Folke- ; 1855-1856, 2 vol. in-4); *Anciens souvenirs rvés par le peuple danois* (Gamle danske er i Folkemunde, 1854-1856; 2ᵉ édit., 1855); ec J. Sigurdsson : *Anciens chants islandais* ızk Fornkwædi; 1854, part. I), qui forment le t. XIX des *Nordiske Oldskrifter*.

UNEISEN (Charles), théologien et littérateur and, né à Stuttgart le 17 janvier 1802, fils nseiller de ce nom, fondateur du *Morgen-* étudia la théologie à l'université de Tubin- puis à Berlin, où il s'attacha à Schleier-er. Il devint successivement aumônier dans ·de royale (1825), inspecteur des écoles élé-ıires (1831), conseiller du consistoire, au-:r de la cour de Stuttgart (1835), et grand ıier (1845). Il a été reçu docteur en théo-ı Leipsick avec une thèse intitulée : *de Pro-tismo artibus haud infesto* (Stuttgart, 1839). ni ses ouvrages religieux, on cite encore : *ns pour les personnes cultivées* (Predigten e Gebildeten in der Germeinde; Stuttgart, un autre recueil de discours de circon- et sermons prononcés à la cour (Ibid., *sur la Réforme des chants religieux* (über ;buchsreform (Ibid., 1839), destiné à pro- une révision de la liturgie wurtember- et diverses brochures tendant à amener liance plus resserrée entre les diverses de l'Allemagne évangélique.
rateur et esthéticien estimé, M. Gruneisen ; en 1823 un recueil de *chansons* (Lieder), ıonie avec les mœurs nationales et deve-pulaires en peu de temps. A la suite d'un à Rome, à Naples et dans le nord de l'Al-;, il publia dans le *Morgenblatt* une suite rtations sur l'art et l'histoire de l'art qui irent une vive sensation, une monogra-itulée : *Nicolas Manuel, vie d'un peintre, uerrier, homme politique et réformateur* · *siècle* (Stuttgart, 1837); avec Mauch : *es artistes à Ulm au moyen âge* (Ulm's ıen im Mittelalter; Ulm, 1840, avec plan-tc.

ER (Guillaume-Henri-Louis), célèbre gra-ımand, né à Dresde, le 24 février 1801, é de bonne heure à la carrière des arts, comme peintre de décors, puis étudia telier de Klinger et à l'Académie de Malgré la réussite de ses premiers essais einture, il se tourna, en 1816, vers la ɜt eut pour premier maître Krüger, et à Führich. Quelques planches très-bien ıi valurent des commandes de plusieurs le Leipsick, et la protection d'un riche financier, M. Campe, lui fournit les moyens de visiter l'Italie. Après avoir édité plusieurs séries d'œuvres secondaires à Prague, à Nuremberg et à Vienne, il se rendit à Milan, où il suivit les ateliers de Ronghi et Anderloni. La reproduction du *Berger espagnol*, de Velasquez, lui valut la protection de l'Académie de Dresde et un subside pour continuer son voyage. Après avoir visité le sud de la France, les principales villes de l'Espagne et travaillé à l'Escurial, il rentra dans sa patrie, grava le *portrait de Mengt*, et partit ensuite pour l'Angleterre et l'Écosse, où il grava plusieurs *Madones* de Raphaël et le *Moïse sauvé des eaux*. Dans un second voyaye en Angleterre, en 1842, il grava les cartons de Raphael, du musée de Hamptoncourt, travail de longue haleine, acquis d'avance par le roi de Prusse pour le musée de Berlin. A cette époque, un affaiblissement progressif de la vue le força de revenir à son premier état de peintre décorateur. Il exécuta de nombreuses fresques pour le prince Albert et publia en même temps : *Fresco decorations and studies*, etc. (Londres, 1844); *The decorations of the garden pavillon in the grounds of Buckingham-palace* (Londres, 1844), avec texte explicatif par Mme Jameson.

Plus tard, M. Gruner fut guéri, reprit le burin et grava le *Cavalier endormi* de Raphaël. Il fut ensuite chargé d'exécuter, pour les écoles de dessin, un album colorié, d'après les tableaux des principaux maîtres italiens, et l'intitula : *Specimens of ornemental art*. Il faut encore citer de M. Gruner la reproduction du tableau de Raphaël intitulé : *Pax vobiscum*, et des *mosaïques* de la chapelle Ghigi (1839); *le Christ au jardin des Oliviers*, d'après Raphaël, et le *saint Laurent distribuant des aumônes*, de la chapelle Fiésole du Vatican. Enfin, il prit part, en 1851, à la décoration du grand palais de l'industrie pour l'exposition de Londres, et fut proposé pour le grand prix. En ce moment, il dirige la publication de M. Layard sur les monuments de Ninive, et s'occupe de quelques planches nouvelles d'après les maîtres italiens. On a regretté de ne voir à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, aucun travail de cet artiste, qui a su reproduire la grâce et la correction de Raphaël, et qui passe pour un des meilleurs graveurs de la Saxe, où il y en a d'excellents.

GRUNERT (Jean-Auguste), mathématicien allemand, né à Halle, le 7 février 1797, étudia les mathématiques dans cette ville et à l'université de Gœttingue, obtint, en 1820, le grade de docteur en philosophie, et fut bientôt nommé professeur de physique mathématique au gymnase, et de mathématiques à l'école militaire de Forgau. En 1828, il alla occuper, à Brandenbourg, une double chaire de mathématiques au collége royal et à l'école urbaine. Depuis 1833, il est professeur titulaire à Greifswald, et fait, en outre, depuis 1838, un cours théorique et pratique à l'académie d'Eldena, village voisin où se trouve la plus grande école agricole de la Prusse.

M. Grunert est auteur d'un grand nombre de remarquables travaux parmi lesquels nous citerons d'abord ceux destinés à l'enseignement : *Traité des sections coniques* (Lehrbuch der Kegelschnitte; Leipsick, 1824); *Statique des corps solides* (Statik fester Kœrper; Halle, 1826); *Éléments de calcul différentiel et intégral* (Elemente der Differential-und Integral-rechnung; Leipsick, 1837, 2 vol.); *Guide pour les premières leçons d'analyse supérieure* (Leitfaden für den ersten Unterricht in der hœhern Analysis; Ibid., 1838); *Éléments de géométrie analytique* (Elemente der analytischen Geometrie; Ibid., 1839, 2 vol.); *Cours de mathématiques pour les classes supé-*

rieures (Lehrbuch der Mathematik für die obern Klassen; Brandenbourg, 4e édit. augm., 1855, 4 vol.); *Cours de mathématiques et de physique* (Lehrbuch der Mathematik und Physik; Leipsick, 1841-1851, 3 parties en 6 vol.), destiné spécialement aux écoles agricoles.

Parmi les autres écrits de M. Grunert, on remarque : *Trigonométrie sphéroïdale* (Sphaeroidische Trigonometrie; Berlin, 1833); *Exposition analytique des éléments de trigonométrie plane, sphérique et sphéroïdale* (Elemente der ebenen, sphaerischen und sphaeroidischen Trigonometrie, etc.; Leipsick, 1837); *Essai d'une nouvelle méthode pour déterminer la hauteur du pôle;* etc. (Versuch einer neuen Methode zur Bestimmung der Polhœhe; etc.; Ibid., 1844); *de la Distance moyenne d'une figure à un point* (über die mittlere Entfernung einer Figur von eimem Punkte; Greifswald, 1848); *Recherches de mathématiques pures et appliquées* (Beitraege zur reinen und angewandten Mathematik; Brandenbourg, 1840, 2 vol.); *Recherches d'optique* (Optische Untersuchungen; Leipsick, 1846-1851, vol. I-III); *Recherches d'optique météorologique* (Beitraege zur meteorologischen Optik; etc.; Ibid., 1850); *Théorie des éclipses du soleil, des passages des planètes inférieures devant le soleil;* etc. (Theorie der Sonnenfinsternisse; etc.; Vienne, 1854, in-4).

Ce savant a terminé, en outre, le *Dictionnaire mathématique* de Kügel (Mathematisches Wœrterbuch; Leipsick, 1803-1831, 5 vol.; suppléments, 1833-1836, 2 vol.), et collaboré activement à plusieurs recueils scientifiques, tels que les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Vienne. C'est lui qui rédige encore les *Archives de mathématiques et de physique* de Greifswald (1841 et suiv.).

GRUPPE (Othon-Frédéric), écrivain allemand, né à Dantsick, le 15 avril 1804, fit ses classes dans sa ville natale, et alla, en 1825, étudier la philosophie à Berlin. Ses premiers écrits, *Antæus* (Berlin, 1831), et *Zénith de la philosophie du XIXe siècle* (Wendepunkt der Philosophie im 19ten Jahrh; Berlin, 1834), dirigés contre la philosophie hégélienne, qui régnait alors à l'université de Berlin, lui fermèrent pour un temps la carrière de l'enseignement. Il se tourna alors vers la littérature, se fit remarquer par sa collaboration au *Moniteur de la Prusse* (Allgemeine preussische Staatszeitung), dont il fut chargé, en 1835, de rédiger le feuilleton. En 1842, il entra dans l'administration et fut employé au ministère du culte; mais, en 1844, il fut appelé comme professeur adjoint à la Faculté philosophique de l'université de Berlin.

La réputation de M. Gruppe est fondée à la fois sur des ouvrages de philosophie, d'esthétique et de critique littéraire. Parmi ses écrits philosophiques, outre les deux déjà mentionnés, nous citerons encore : *sur les Fragments d'Archytas et des anciens pythagoriciens* (über die Fragmente des Archytas, etc.; Berlin, 1841); *Systèmes cosmiques des Grecs* (Kosmische Systeme der Griechen; Ibid., 1851); *Présent et avenir de la philosophie allemande* (Gegenwart und Zukunft der Philosophie in Deutschland; Ibid., 1855).

Ses principales études d'esthétique et de littérature sont : *Ariadne, ou Développement de l'art tragique des Grecs et ses rapports avec la poésie populaire* (Ariadne, die tragische Kunst; etc.; Berlin, 1834); *l'Élégie romaine* (die rœmische Elegie; Leipsick, 1838, 2 vol.); *de la Théogonie d'Hésiode* (über die Theogonie des Hesiod; Berlin, 1841); plusieurs travaux anthologiques, tels que *les Poëtes alllemands* (der deutsche Dichterwald; Ibid., 1849, 3 vol.); *Traditions et histoires du peuple allemand* (Sagen und Geschichten des deutschen [illegible]; Ibid., 1854), contenant plusieurs morceaux [illegible]tièrement inédits jusqu'alors; etc.

On doit enfin à M. Gruppe un recueil de [illegible]sies (Gedichte; Berlin, 1835); des pièces de [illegible] publiées dans l'*Almanach des Muses* de Cha[illegible] et autres recueils, et quelques chants épiques [illegible] ne sont pas sans mérite : *Alboin* (Ibid., [illegible]); *Reine Berthe* (Kœnigin Bertha; Ibid., [illegible]); *Theudelinde* (Ibid., 1849); et une trilogie [illegible] *l'Empereur Charles* (Kaiser Karl; Ibid., [illegible]).

GRUYÈRE (Charles-Théodore), statuaire [illegible]çais, né à Paris, le 17 septembre 1814, [illegible] d'un laborieux ornemaniste, fut [illegible] bonne heure au travail de la ronde bosse [illegible] l'ornement. A treize ans, il fit presque [illegible] diverses têtes et des copies de la renaissance [illegible] de l'antique, dont plusieurs sont aujourd'hui [illegible] dans le commerce du moulage et des [illegible] 1831, il commença à suivre l'École des beaux-arts; mais, l'année suivante, la mort de [illegible] le laissa sans ressources, aux prises avec [illegible] plus dures nécessités. Il remporta [illegible] médailles à tous les concours [illegible] entra dans l'atelier de Ramey, [illegible] de 1836 un groupe : *Jeune fille* [illegible] *dien*, qui obtint une 3e médaille et, après [illegible] cond grand prix en 1837, obtint enfin le premier grand prix au concours de 1839, [illegible] était : *les Sept chefs devant Thèbes*. L'année précédente, son *David chantant devant* [illegible] ronné par le jury de l'école, avait été [illegible] une décision de l'Académie.

Ses envois pendant son séjour à Rome [illegible] maladie lui fit perdre une année, [illegible] 1841, *le Faune du Capitole*, resté au [illegible] beaux-arts; en 1842, *la Pandore*, [illegible] d'une médaille d'or au Salon suivant, [illegible] ques têtes d'étude; et enfin, en 1845, [illegible] auquel l'Académie décerna exceptionnellement [illegible] prix de Mme veuve Leprince.

De retour en 1846, M. Gruyère exposa [illegible] année son *Chactas* et *Mutius Scévola*, [illegible] qui fut acquis pour le Luxembourg [illegible] buste d'*Hérodote*, donné à l'École [illegible] 1850, celui de *Greuze;* et en 1852, [illegible] *chomme*, tous les deux pour le ministère [illegible] térieur; en 1855, une *Psyché* en [illegible] exécuté, en outre, un *Gaspard* [illegible] l'hôtel de ville (1848), ainsi que la décoration [illegible] térieure du salon peint par M. Ingres; [illegible] *Geneviève* (1854), et les *Armes* de [illegible] lons du nouveau Louvre (1855). Il a [illegible] 2e médaille en 1843, et une 1re en 18[illegible].

GUADET (Joseph), littérateur français, [illegible] Bordeaux, vers 1795, appartient à la [illegible] l'illustre conventionnel de ce nom. [illegible] il s'occupa de travaux littéraires et [illegible] à l'institution des Jeunes-Aveugles, [illegible] encore les fonctions de chef de l'enseignement [illegible] est auteur des ouvrages suivants : [illegible] *universel de géographie ancienne et com*[illegible] 2 vol. in-8), avec M. Dufau; *Collection* [illegible] *tutions de tous les peuples de l'Europe* [illegible] in-8), avec le même; *Esquisses historiques* [illegible] *litiques sur le pape Pie VII* (1823, [illegible]) *l'histoire de France* (1833); *Saint-*[illegible] *histoire et ses monuments* (1841, in-8 [illegible]) obtint en 1838 une médaille d'or à l'[illegible] *toire chronologique de la France* ([illegible] 6e édit., 1855); *Histoire ancienne* [illegible] *et méthodique* (1844-1845, 2 vol. in-12 [illegible]) rête à la destruction de l'empire romain[illegible]

loit aussi à M. Guadet la traduction de l'*Histoire les Francs*, de Grégoire de Tours (1836-1841, vol. in-8), faisant partie des publications de la Société d'histoire de France, et celle de la *Chroique de Richer* (1845-1846, 2 vol. in-8).

GUBITZ (Frédéric-Guillaume), graveur et littéateur allemand, né à Leipsick, le 27 février 1786, vait commencé des études de théologie lorsque es revers de fortune forcèrent ses parents à lui ire apprendre un état; il entra comme apprenti hez un imprimeur. Bientôt il cultiva la graure sur bois, et exposa plusieurs œuvres remaruables au Salon de Berlin, dès 1800. Les planches u'il donna dans la suite témoignèrent d'un talent extraordinaire, dans un art alors peu avancé en llemagne, qu'à l'âge de dix-neuf ans il devint ofesseur de gravure sur bois à l'Académie de Ber1. Parmi les planches demeurées célèbres que n doit à son burin, il faut citer *le Sauveur des mmes*, d'après Lucas Cranach, et le portrait de *Comtesse de Voss*, ainsi que plusieurs dessins 'encre de Chine.

Comme littérateur, M. Gubitz débuta, pendant guerre de 1806, en fondant une feuille nationale ibérale, *la Patrie* (Vaterland), qui eut beaucoup succès. Il fonda encore, en 1817, *le Sociétaire* r Gesellschafter), prit, en 1823, la direction feuilleton théâtral de *la Gazette de Voss*, et na avec éclat un procès intenté à son journal la censure. En 1848, M. Gubitz devint un des servateurs les plus modérés, et publia dans *le iétaire*, devenu *le Sociétaire du peuple* (Volksellschafter), ses mémoires sous ce titre : *Essses de ma vie* (Schilderungen aus Erlebtem). I. Gubitz n'a pas seulement réussi dans la presse. fait représenter, avec succès, *l'Épreuve du nt* (die Talentprobe; Berlin, 1814), qui parut tard avec quelques œuvres non représentées s un recueil intitulé : *Pièces de théâtre* (Theapiele; Berlin, 1815-1816, 2 vol.); le drame, *r et respect humain* (Herz und Weltehre) et comédies : *l'Empereur et la Meunière* (der er und die Müllerin) et *les Chemins divers* schiedene Wege). Il faut encore citer sa pution des *Bienfaits de la charité* (Gaben der e : Berlin, 1818, 4 vol.); l'*Almanach du théâllemand* (Jahrbuch deutscher Bühnenspiele), ié depuis 1822; l'*Almanach de l'agréable et utile* (Jahrbuch des Nützlichen und Unterhalen), depuis 1835; et surtout l'*Almanach po're de l'Allemagne* (Deutscher Volkskalender), é depuis 1835, avec un grand luxe de grasur bois et devenu le modèle de tous les tradu même genre.

BLER (Adolphe), médecin français, né à le 4 avril 1821, fit d'une manière brilses études classiques dans sa ville natale, t, en 1841, étudier la médecine à Paris, et avec zèle les cours de MM. Rousseau et . Reçu externe en 1843, et interne en 1845, porta, dans l'intervalle, un prix à l'école ue, puis le second prix au concours entre ernes. Il fut reçu docteur en 1849, et, au rs de la même année, agrégé de la Faculté. e clinique de l'École en 1850, et médecin eau central en 1853, il obtint, en 1855, un à l'hôpital Beaujon. Il est membre des Soanatomique et biologique, et corresponcelle des sciences médicales de Metz. e sa thèse de doctorat (*des Glandes de Méry, ement appelées de Cooper, chez l'homme*) pour l'agrégation (*sur la Théorie la plus elle de la cirrhose*, M. Gubler a publié diémoires, lus pour la plupart à la Société gie : *sur une Nouvelle affection du foie liée à la syphilis héréditaire chez les enfants du premier âge* (février 1852); *sur l'Ictère qui accompagne quelquefois les éruptions syphilitiques précoces* (décembre 1853); *Analyse de la lymphe* et *Réflexions* (mai 1854), en collaboration avec M. Quévenne; *Recherches sur le lait* (1856).

GUDIN (Théodore), peintre français, né à Paris, le 15 août 1802, fréquenta quelque temps l'atelier de Girodet-Trioson, mais abandonna bientôt ses traditions pour s'enrôler parmi les romantiques à côté de Géricault et de M. Delacroix. Il peignit exclusivement des paysages et des marines. Ses succès d'exposition datent de 1822. Honoré d'une médaille d'or en 1824, il fut décoré en 1828; il venait de donner deux de ses meilleurs tableaux : *le Retour des pêcheurs* et *l'Incendie du Kent* (1827).

De 1830 à 1842, il exposa : *le Sauvetage des passagers de Colomb*, *un Coup de vent dans la rade d'Alger*, *la Frégate* la Syrène *prise par un coup de vent*, *la Détresse*, *l'Explosion du fort de l'Empereur à Alger*, une *Vue de Constantinople prise en face de Pera*, une *Vue de Salenelles à l'embouchure de l'Orne*, *Lever de lune*, *la Prise à l'abordage de la goëlette anglaise* le Hazard, *par* le Courrier, et un grand nombre de *Vues* où la mer joue le principal rôle. La plupart de ces tableaux ont reparu, avec quelques toiles nouvelles, à l'Exposition universelle de 1855 où elles formaient un ensemble imposant. De 1838 à 1848, M. Gudin a peint en outre plus de quatre-vingts *marines* au musée de Versailles.

Cette activité féconde n'a pas empêché l'artiste de faire de nombreux voyages, et récemment encore (1856) il a visité l'Orient. Le public a montré pour ses œuvres une certaine inconstance, et de nos jours, la critique, oubliant la grandeur de sa composition, la vigueur de sa peinture, a trop sévèrement reproché l'exagération et l'invraisemblance de quelques dernières toiles à celui qu'on a appelé longtemps un second Claude Lorrain.

GUÉ (Jean-Marie-Oscar), peintre français, né en 1809, à Bordeaux, étudia son art sous la direction de Julien Gué, son père, et exposa de bonne heure des sujets de genre, qui témoignent d'une heureuse facilité de composition. Nous rappellerons : *Ancien presbytère* (1833); *Louis de Bourbon devant la cour de François II* (1842), qui est au musée de Lisieux; *Distribution d'aumônes* (1844); *le Matin*, *le Midi* et *le Soir* (1845), trois pendants; *Ruyter et l'envoyé de Louis XIV* (1848); *Frère et sœur de lait* (1850); *le Fidèle gardien*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, et une 2e en 1840.

GUELL Y RENTE (don Jose), homme politique et écrivain espagnol, né à la Havane vers 1820, jouissait d'une fortune indépendante, lorsqu'il épousa, en juin 1848, une sœur du roi d'Espagne, l'infante doña Josefa de Bourbon. Recommandé par cette illustre alliance, qui le rapproche du trône, il se présenta aux élections générales des Cortès constituantes (1855), et fut élu député. Il s'est révélé par la publication de deux ouvrages d'un esprit élevé : *Méditations chrétiennes, philosophiques et politiques* (Valladolid, 1854, gr. in-8), livre moral écrit spécialement pour les classes populaires; *Larmes du cœur* (Ibid., 1854, in-4), poésies pleines de grâce et de foi, où l'on remarque entre autres les pièces : *la Fleur de l'Espérance*, *le Maure*, *Dieu et Elle*. Comme homme politique, don Jose Guell, ancien ami d'O' Donnell, a été à la fois progressiste modéré et royaliste. Il a écrit dans les journaux de la cour.

GUÉNEAU DE MUSSY (N....), médecin français,

membre de l'Académie de médecine, né vers 1780, étudia son art à Paris, où il fut reçu docteur en 1803. Médecin honoraire de l'Hôtel-Dieu, il s'est longtemps occupé de chimie; savant consciencieux et éclairé, ses longs succès dans la pratique et le sentiment profond qu'il a de la dignité de son art, l'ont placé au nombre des plus honorables représentants du corps médical. Membre de l'Académie depuis 1823, il a souvent pris part à ses travaux et a été rapporteur de la commission des remèdes secrets. Il a été décoré de la Légion d'honneur dès 1822. — Il est mort en 1857.

Son fils, M. Henri Guéneau de Mussy, reçu docteur à Paris en 1844, a suivi dans l'exil la famille d'Orléans, à laquelle il n'a cessé de donner ses soins.

GUÉNÉBAULT (Louis-Jean), archéologue français, né à Paris le 25 janvier 1789, quitta, pour se livrer à l'étude des antiquités, l'emploi qu'il occupait dans les bureaux du ministère des finances. Il a publié: *Dictionnaire iconographique des monuments de l'antiquité chrétienne et du moyen âge* (1843, 2 vol. in-8); *Dictionnaire iconographique des attributs, des figures et légendes des Saintes, tant de l'Ancien que du Nouveau Testament*, 1850, in-8). Il a collaboré aux *Annales de philosophie chrétienne*, à la *Revue archéologique*, au *Magasin pittoresque*, etc. Il travaille aujourd'hui à un *Dictionnaire iconographique et raisonné de la sigillographie*, dont les trois premiers volumes de la *Revue de sphragistique*, contiennent des fragments.

GUÉNÉE (Adolphe), auteur dramatique français, né en 1818 à Paris, est fils d'un chef d'orchestre du Palais-Royal. Il a fait ses études au collége Bourbon et a débuté en 1838 par le drame de *l'Orphelin du parvis Notre-Dame*, joué à la Gaîté. Pendant quelque temps il a été directeur de l'arrondissement théâtral de Caen. La plupart de ses vaudevilles, féeries et revues, composés en collaboration, ont alimenté le répertoire des scènes du boulevard: nous citerons dans le nombre : *les Gueux de Paris* (1841); *l'Hôtel Bullion* (1842); *l'Oiseau de Paradis* (1846); *un Voyage en Icarie* (1848); *la Graine de mousquetaires* (1849); *Gâchis et poussière* (1851); *Voilà c' qui vient d' paraître* (1852); *les Variétés* (1853); *la Queue de la comète* (1854); *la Vivandière* (1855); *Vous allez voir ce que vous allez voir!*; *Allons-y gaiement* (1856); *l'Année bissextile* (1857), etc.

GUÉNEPIN (François-Jean-Baptiste), architecte français, né à Noli, près de Montenotte, le 25 juillet 1807, de parents français, vint étudier à Paris sous la direction d'Auguste Guénepin, son oncle, remporta à l'École des beaux-arts le second prix d'architecture en 1835 et le grand prix au concours de 1837, dont le sujet était : *un Panthéon*. A son retour de Rome, en 1842, il fut quelque temps sous-inspecteur, puis architecte du gouvernement, et commença peu après la mairie du XII[e] arrondissement, achevée par M. Hittorff (1847). M. J.-B. Guénepin s'est borné depuis à des travaux civils. Il fait partie, depuis 1855, du jury de l'École des beaux-arts. Il a été décoré en juin 1843.

GUÉNON (François), cultivateur français, né le 28 février 1796, à Libourne (Gironde), découvrit dès 1814 les signes qui permettent de reconnaître les vaches laitières et d'augmenter par conséquent dans une proportion considérable la production du lait et du beurre. Ces signes, nommés *écussons*, consistent en des villosités plus ou moins fines remontant des mamelles à la hauteur de la vulve; ils ont été confirmés par les expériences [illegible]
multipliées. Après avoir gardé plus de vingt [illegible]
son secret, il le confia, en 1837, à une commis-
sion du comice agricole de Bordeaux, et, l'[illegible]
suivante, publia son *Traité des vaches lai[tières]*
(1838; 3[e] édit. augmentée, 1851), qui a été [tra-]
duit en plusieurs langues étrangères. L'[illegible]
tration vint en aide à ce patient observa[teur et]
lui permit d'étendre sa méthode qui paraît [appli-]
quer également à la race chevaline. On a [illegible]
de M. Guénon : un *Almanach des vaches lai[tières]*
(1851), et un *Abrégé* de son traité.

GUÉPIN (Ange), médecin et publiciste [fran-]
çais, est né à Pontivy (Morbihan), le [illegible]
1805, d'une ancienne famille de banquiers [illegible]
naire de Reims. Fils de l'un des chefs de [la fé-]
dération de l'Ouest en 1790, député [illegible]
Cent-Jours, mort en 1817, il fit au [illegible]
sa ville natale d'assez bonnes études [illegible]
voir se présenter, en 1824, aux examens de [l'É-]
cole polytechnique. Mais, après qu'il [illegible]
toutes les formalités, son nom [illegible]
liste des candidats. Il se tourna [illegible]
carrière médicale, et, tout en [illegible]
tinction les cours de la Faculté [illegible]
cupa de politique, entra, en [illegible]
nière charbonnerie et se lia [illegible]
membres les plus influents du [illegible]
tre autres, Gohier, l'ancien président [illegible]
toire, Manuel, le collègue de [illegible]
bois et Pierre Leroux, rédacteurs du Glo[be].

Reçu docteur en 1828, il alla s'établir à [illegible]
où il devint bientôt professeur de chimie [illegible]
nomie industrielle. A la révolution de [illegible]
le bruit que Charles X voulait [illegible]
17 000 hommes sur la Vendée, pour [illegible]
parti, Nantes se souleva, et le docteur [illegible]
alla lui-même enlever la première [illegible]
de Pirmil qui conduit en Vendée. La [illegible]
il devint professeur à l'École de [illegible]
Nantes, et, en 1832, chirurgien [illegible]
hospices. Il contribua un peu plus [illegible]
avec MM. Freslon, Billault, Carnot, [illegible]
d'Angers, etc., à la formation du [illegible]
scientifique et philosophique qui [illegible]
France, et fut le secrétaire de la sec[tion scien-]
tifique de cette réunion savante, qui [illegible]
congrès de M. de Caumont (voy. ce nom) [illegible]
un tout autre caractère. Vers 1835, [illegible]
spécialement d'oculistique, publia [illegible]
différentes brochures, et organisa sur [illegible]
échelle sa clinique des maladies ocu[laires qui de-]
vint une des premières de l'Europe.

M. Guépin rentra, en février 1848, [illegible]
politique. Il fut commissaire de la [illegible]
dans la Loire-Inférieure, puis dans [illegible]
et en présence d'influences contre-révo[lutionnaires]
toutes-puissantes, s'efforça d'allier [illegible]
respect de la légalité. Il ne s'en attira [illegible]
de violentes rancunes qui atteignirent
l'homme politique dans le professeur [illegible]
le Conseil supérieur de l'instruction [illegible]
décembre 1850, il fut dépouillé de sa [illegible]

Le principal ouvrage du docteur [illegible]
Philosophie du socialisme, intitulé [illegible]
Transformations dans le monde et [illegible]
nité (1850, in-12), et dont une nou[velle édition]
refondue et complétée, a paru sous [le titre de]
Philosophie du XIX[e] siècle (1854) [illegible]
de synthèse universelle, résumant [illegible]
inspirations de Saint-Simon et de [Pierre Le-]
roux, dans l'ordre religieux, philoso[phique, scien-]
tifique et littéraire, le développement [illegible]
grès continu de l'humanité. On a [illegible]
le Socialisme expliqué aux fils du [illegible]
in-18); *l'Histoire de Nantes* (Nantes, [illegible]

grand in-8 avec gravures); *Lettre à Ribes*, de Montpellier, sur divers sujets de médecine et de chirurgie (Nantes, 1834, in-8); *Études d'oculistique* (Paris, 1844, in-8), et plusieurs brochures diverses. Le docteur Guépin a été récemment l'un des fondateurs de la *Revue philosophique et religieuse*, où il a publié deux travaux curieux, un *sur les Diverses espèces humaines*, l'autre *sur l'Œil et la vision*.

GUERANGER (dom Prosper), écrivain religieux français, né en 1806, se destina de bonne heure à l'état ecclésiastique et entra, après 1830, dans l'abbaye des bénédictins de Solesmes dont il est devenu abbé. Il est auteur d'une *Notice sur l'abbaye de Solesmes* (1839); des *Institutions liturgiques* (1840-1842, 2 vol. in-8), contenant, sous le titre d'introduction, l'histoire de la liturgie depuis les apôtres jusqu'à nos jours; dans un but moins historique que polemique, il s'occupa surtout de combattre l'Église gallicane et de relever le pouvoir du pape. Cet ouvrage fut suivi de l'*Avent* (1842, 2 vol.); *le Temps de Noël* (1846-7, 2 vol.); *le Temps de la Septuagésime* (1851); *le Carême* (1854), etc., et donna lieu à une vigoureuse réplique de M. Guérard dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à laquelle l'auteur répondit par sa *Défense* (1847) et sa *Nouvelle défense* (même année). On a encore de lui: *Mémoire sur la question de l'Immaculée Conception de la Vierge* (1850, in-8), et une *Histoire de sainte Cécile* (1853, in-12).

GUÉRARD (Alphonse), médecin français, membre de l'Academie de médecine, né vers 1800, fut d'abord destiné à l'enseignement et passa deux ans à l'École normale. Puis il se livra à l'étude de la médecine et y fit de si rapides progrès qu'avant d'être reçu docteur (1827), il obtint plusieurs premiers prix à l'école pratique. Agrégé à la Faculté en 1829, il concourut quatre fois dans les concours et se distingua particulièrement dans celui d'hygiène (1838): la thèse qu'il publia à cette occasion: *des Inhumations et des exhumations* (in-4), forme un véritable traité tant historique que pratique sur la matière et atteste une grande habileté à faire de la physique et de la chimie une application à la médecine proprement dite. Nommé membre adjoint, puis membre titulaire du conseil de salubrité de la Seine, il fut attaché à l'hôpital Saint-Antoine et à l'Hôtel-Dieu. En 1855, il a remplacé Chomery (voy. ce nom), à l'Académie de médecine. Il est chevalier de la Légion d'honneur. Collaborateur de l'*Encyclopédie des sciences médicales*, des *Annales d'hygiène* et du *Dictionnaire de médecine*, M. Guérard a encore écrit: *Lois générales de la chaleur* (1844, in-4); *Rapport sur la prison cellulaire de Mazas* (1850, in-8); et *du choix et de la distribution des eaux dans une ville* (in-8).

GUERICKE (Henri-Ernest-Ferdinand), théologien allemand, né à Vettin (Prusse), le 23 février 1803, suivit les cours de la Faculté théologique de Halle où il devint, en 1829, professeur. Nommé tour à tour examinateur, prédicateur et pasteur, il perdit, de 1833 à 1838, ses titres, à cause de son attachement aux dogmes du vieux luthéranisme, et ne fut réintégré qu'en 1840, après la mort de Frédéric-Guillaume III.

On a de lui: *Études historiques et critiques sur le Nouveau Testament* (Beitraege zur historisch-kritischen Einleitung ins Neue Testament, 1828-1831, 2 parties); *Manuel d'histoire ecclésiastique* (Handbuch der Kirchengeschichte; 1833, 2 vol., 2ᵉ édit., Berlin, 1854, 3 vol.); *Symbolique chrétienne générale* (Allgemeine christliche Symbolik; Leipsick, 1839 et 1846); *Introduction historique et critique au Nouveau Testament* (Historisch-kritische Einleitung in das, etc.; Ibid., 1843); *Traité d'archéologie chrétienne* (Lehrbuch der christlichen Archaeologie; Ibid., 1847); *Histoire de la réformation* (Geschichte der Reformation; Ibid., 1855). Il a publié, avec Rudelbach, *la Revue de théologie luthérienne*.

GUÉRIN (Jules), médecin français, membre de l'Academie de médecine, né à Boussu (ancien département de Jemmapes), le 11 mars 1801, commença ses études classiques à Louvain et vint les terminer à Paris. Il choisit, en 1821, la carrière médicale, devint l'un des élèves privilégiés de Chaussier et fut reçu docteur en 1826. Sa thèse, sous un titre banal: *l'Observation en médecine*, révélait un esprit de généralisation remarquable. En 1828, il acquit la propriété de *la Gazette de santé*, l'un des plus anciens journaux de Paris, et en prit la rédaction. En 1830, il en changea le titre: elle devint la *Gazette médicale de Paris*, et grâce à l'honnêteté, au talent et à l'esprit de modération qu'elle sut garder, se maintint à la tête de la presse médicale française. Vers cette époque, le nouveau gouvernement ayant chargé une commission composée des savants les plus distingués de présenter un plan de réorganisation de l'enseignement médical, M. Guérin, qui avait traité avec autorité ce sujet dans son journal, représenta, dans cette commission, les médecins libres de Paris, et en fut le rapporteur. Plusieurs des mesures adoptées le furent d'après ses idées, notamment l'importante mesure du rétablissement des concours.

Quelque temps après, M. Guérin qui avait dirigé ses recherches vers l'étude spéciale des difformités, se tourna vers la pratique de l'orthopédie. Il créa, en 1839, le magnifique établissement de la Muette, et, comme deux ou trois ses collègues, il prétendit renouveler cette branche de la médecine, abandonnée jusque-là à de simples ouvriers mécaniciens, par des applications raisonnées de l'anatomie et de la physiologie. Ce fut lui qui remporta enfin, en 1837, le grand prix de chirurgie proposé à trois reprises, depuis 1830, par l'Académie des sciences sur ce sujet: *Détermination rigoureusement scientifique des principes, méthodes et procédés de l'orthopédie, sous le double rapport de la pratique et de la théorie*. Voici la conclusion des rapporteurs, MM. Dulong, Savart, Magendie, Serres, Larrey et Double, sur le bel et grand ouvrage présenté par M. Guérin (16 vol. in-fol. avec 100 tableaux et 400 planches): « Après tant de recherches, faites successivement sur le squelette, sur le cadavre, sur le vivant, après un si grand nombre d'observations rigoureusement et sévèrement interprétées, après cette foule de faits nouveaux et de vues neuves sur les différentes parties du sujet; finalement, après de si nombreux, de si beaux et de si féconds résultats, introduits dans la science et dans l'art, nul ne s'étonnera sans doute que le prix ait été adjugé à ce remarquable travail. » Il n'a pas été publié dans son ensemble; mais l'auteur en a tiré une série de mémoires, lus par lui à diverses époques à l'Académie de médecine, ou présentés à l'Institut.

Nous citerons: *l'Extension sygmoïde et la flexion dans le traitement des déviations latérales de l'épine* (1835); *Déviations simulées de la colonne vertébrale* (1836); *Caractères généraux du rachitisme* (1837); *Nouvelle méthode de traitement du torticolis ancien; Étiologie générale des pieds-bots congénitaux* (1838); *Variétés anatomiques du pied-bot*

congénital, etc.; *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux; Étiologie générale des déviations latérales de l'épine par réaction musculaire active* (1839); *Cas de luxation traumatique de la seconde vertèbre cervicale*, etc.; *Nouvelles recherches sur le torticolis ancien et sur le traitement de cette difformité par la section sous-cutanée des muscles rétractés* (1841): *Recherches sur les luxations congénitales*; enfin *sur la Section des muscles du dos*, dans le traitement de la déviation de l'épine, dernier résultat de la généralisation où l'auteur a porté la méthode de la section des tendons et des muscles dans tous les cas de rapprochement anormal de leurs points d'insersection. M. Guérin a encore attaché son nom à la belle découverte chirurgicale de l'incision sous-cutanée, grâce à laquelle la plaie, préservée du contact de l'air, guérit plus facilement.

En 1839, il fut chargé d'une clinique orthopédique à l'hôpital des Enfants. Il en a exposé les résultats sous ce titre : *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux*, suivies d'un *Résumé général de la première série des conférences cliniques.*

M. J. Guérin a publié sur des sujets étrangers à l'orthopédie plusieurs mémoires intéressants sur *l'Éclectisme* (1831); *la Doctrine physiologique appliquée au choléra; Intervention de la pression atmosphérique dans le mécanisme des exhalations séreuses dans le corps de l'homme* (1840); *des Plaies sous-cutanées en général et des plaies sous-cutanées des articulations* (1841). C'est lui qui fut chargé des *Comptes rendus* des séances de l'Académie des sciences, dans *le National*, quand MM. Thiers, Mignet et Carrel fondèrent, à la fin de la Restauration, cet organe d'opposition radicale. M. Guérin, décoré en 1836, est officier de la Légion d'honneur.

GUÉRIN (E. L.), romancier français, né en 1807, a débuté par deux ouvrages, *l'Imprimeur* (1831, 5 vol. in-12) et *le Roi des Halles* (1832, 2 vol. in-8), qui marquent les deux genres dans lesquels il a cherché à se faire une place, l'étude des mœurs populaires et les scènes historiques. Produisant avec une extrême facilité, il a successivement fait paraître : *Madeleine la repentie* (1831); *une Actrice* (1832); *la Fleuriste* (1834); *le Mari de la Reine* et *une Fille du peuple* (1835); *le Marquis de Brunoy* et *la Modiste et le Carabin* (1836); *le Testament d'un gueux* (1837); *les Nuits de Versailles*, *les Dames de la cour* et *les Soirées de Trianon* (1838); *la Loge et le salon* (1839); *Chronique des châteaux de France* et *la Maîtresse de mon fils* (1840); *le Sergent de ville* (1842); *le Siècle et la monarchie* (1850), etc., etc.

GUÉRIN (L. M. F.), littérateur français, né vers 1812, est auteur d'un grand nombre de petits livres sur les reliques, la dévotion aux saints, les miracles, etc. Il a aussi publié quelques ouvrages d'un ordre plus sérieux, tels que: *Manuel de l'histoire des Conciles* (1846-1857, 2 vol. in-8); *le Dévouement catholique* (1850, in-18); *du Droit de pétition de l'Église* (1851); *Mission des laïques dans l'Église* (1853, in-8); *de l'Autorité du souverain pontife* (1854, in-8), traduit du latin de Fénelon, etc. Après avoir rédigé, de 1849 à 1851, *le Mémorial bordelais*, il a pris, à cette dernière date, la direction du *Mémorial catholique.*

GUÉRIN (Jean-Baptiste-Paulin), peintre français, né à Toulon, le 25 mars 1783, vint de bonne heure à Marseille, où son père avait acheté un o nds de serrurier. Il apprit lui-même cet état, out en suivant les cours de l'école gratuite de
dessin. Quelques-unes de ses copies ayant [illegible]
marquées et achetées par un amateur, il put [illegible]
à Paris, où l'attendaient les déceptions et la [illegible]
sère. Recueilli par le peintre Vincent, il [illegible]
par des *Portraits* au Salon de 1810, puis se [illegible]
la grande peinture historique et religieuse [illegible]
posa, en 1812, un de ses meilleurs tableaux [illegible]
après le meurtre d'Abel. En 1807, son [illegible]
mort lui valut une médaille et fut envoyé [illegible]
glise catholique de Baltimore. Vinrent ensuite [illegible]
Christ sur les genoux de la Vierge (1819); [illegible]
et Vénus (1822); *Ulysse en butte au courroux* [illegible]
Minerve (1824), au musée de Rennes; *Adam* [illegible]
Ève chassés du paradis (1827); une *Sainte-F*[illegible]
(1829), à la cathédrale de Toulon, et autres [illegible]
vres qui attirèrent sur lui les faveurs de la [illegible]
tauration.

Sous Louis-Philippe, M. Guérin donna [illegible]
du Christ à l'église de la Nouailles, près de [illegible]
lat; le *Dévouement du chevalier Rose* pendant [illegible]
peste de Marseille (1834); une *sainte* [illegible]
(1838, Saint-Roch); *une Rêverie*, et la [illegible]
de saint Augustin (1844). Parmi ses portraits [illegible]
cite ceux de *Charles Nodier*, des *deux* [illegible]
et d'*un Missionnaire*, qui eurent [illegible]
table succès. A Versailles, où il [illegible]
des vieilles peintures, en 1814 [illegible]
pour le Musée nouveau une *Ann*[illegible]
Renommée, *Louis XIV et le duc d'*[illegible]
bleaux de *Caïn* et d'*Anchise et Vé*[illegible]
sée du Luxembourg. Bien qu'il fût mort [illegible]
vier 1855, quelques-unes de ses œuvres [illegible]
à l'Exposition universelle. M. Paulin [illegible]
son dessin correct, mais un peu froid [illegible]
nait à l'école de l'Empire. Sa peinture [illegible]
affaibli de David et de Gérard.

GUÉRIN MÉNEVILLE (Félix-Édouard [illegible]
raliste français, né à Toulon, le 12 octobre [illegible]
s'est consacré de bonne heure à l'étude [illegible]
toire naturelle et s'est fait un des noms [illegible]
estimés dans cette science. Connu [illegible]
ses recherches sur les vers à soie, il a [illegible]
à plusieurs reprises, de missions offic[illegible]
tamment en Algérie. M. Guérin-Méne[illegible]
fait partie, depuis une vingtaine d'années [illegible]
principales académies et sociétés dépar[illegible]
a été décoré en mai 1846.

On a de lui : *Iconographie du « Règne* [illegible]
de M. le baron Cuvier.... ouvrage [illegible]
vir d'Atlas à tous les traités de Zoo[illegible]
1844, 7 vol. in-8 et gr. in-4); *Magasin* [illegible]
logie, d'anatomie comparée et de [illegible]
(1831-1844, 26 vol. in-8); *Génération* [illegible]
(1835), avec M. A. Percheron, et [illegible]
considérable de *Notes*. *Mémoires*. [illegible]
Petits traités, faisant partie de recueils [illegible]
cations périodiques.

GUERNON DE RANVILLE (Martial [illegible]
nibal-Perpétue-Magloire, comte de) [illegible]
nistre français, né à Caen le 2 mai [illegible]
d'un ancien mousquetaire, s'engagea [illegible]
dans les vélites de la garde impériale [illegible]
l'ayant fait réformer, il étudia le d[illegible]
docteur, en 1813, à la Faculté de Paris [illegible]
avec succès au barreau de Caen. En [illegible]
partie des volontaires royaux du Calva[illegible]
contre l'acte additionnel une protestat[illegible]
que et alla rejoindre Louis XVIII à Gand [illegible]
en 1820, président du tribunal civil [illegible]
qui se trouvait surchargé de plus de [illegible]
causes arriérées, il les fit juger en [illegible]
deux ans, sans négliger les nouvelles [illegible]
récompense de cette activité nommé [illegible]
ral à la Cour royale de Colmar [illegible]
cureur général à celle de Limoges [illegible]

les mêmes fonctions à Grenoble (1826), puis à Lyon (1829), où il remplaça de Courvoisier.

Trois semaines après, M. de Guernon de Ranville fut appelé à tenir dans le cabinet Polignac le portefeuille de l'instruction publique et des cultes (19 novembre 1829). Il usa du pouvoir en « ennemi irréconciliable des doctrines révolutionnaires », comme il s'était désigné lui-même, mais aussi en partisan sincère de la charte constitutionnelle. Fidèle à ses convictions, il ne fit point de destitutions politiques, et combattit avec toute la roideur de son caractère le coup d'État qui se préparait. « La France est centre gauche », avait-il dit une fois devant le roi. Mais, dès que les ordonnances furent définitivement arrêtées, il n'hésita point à y apposer sa signature pour qu'au moment du péril son refus ne passât point pour une lâcheté. Un point d'honneur, le dévouement ou l'ambition, entraînèrent ainsi dans l'abîme commun.

Arrêté le 5 août 1830 avec M. de Chantelauze (voy. ce nom) aux environs de Tours, où il croyait rejoindre Charles X, M. de Guernon de Ranville fut ansféré au donjon de Vincennes et jugé en même mps que ses collègues devant la Cour des Pairs 5-20 décembre), qui le condamna à la mort ci-e et à la détention perpétuelle. Son avocat était Crémieux, alors peu connu à Paris, et que concerta l'obligation où le mit l'accusé d'im-oviser sur-le-champ une défense tout autre que le qu'ils avaient d'abord concertée. M. de Guer-n de Ranville subit cinq années de captivité au t de Ham, d'où il sortit en vertu de l'amnistie 1836. Il rentra dans la vie privée et alla habi-son domaine de Ranville, près de Caen. On a lui : *Recherches historiques sur le jury* (Caen, 18, in-8), ouvrage d'érudition inspiré par des es libérales sur la législation criminelle.

Un de ses neveux, Charles, comte de GUERNON RANVILLE, est entré, en 1852, comme auditeur conseil d'État, et administrait, en 1856, une s-préfeture de la Nièvre.

GUÉROULT (Adolphe), publiciste français, né adepont (Eure), en 1810, est fils d'un riche nufacturier qui fonda les premières filatures la vallée d'Andelle. Ayant terminé ses études raires, il embrassa avec ardeur les doctrines t-simoniennes. Après la dispersion de ses co-gionnaires, il reçut de Bertin l'aîné une sorte nission littéraire en Fspagne, et, pendant un il adressa au *Journal des Débats* une cor-ondance aussi exacte qu'intéressante sur Ma-et diverses provinces de la Péninsule. Il a ensuite en Italie, où, pendant six années, digea, pour la même feuille, de nombreux les sur les pays qu'il avait visités, ainsi que des questions sociales et économiques. En , il fut nommé par M. Guizot consul à Ma-n, dans le Mexique, où il fut envoyé, cinq plus tard avec le même titre, à Jassy, quel-mois avant la révolution de 1848. Destitué e gouvernement provisoire, M. A. Guéroult en remit pas moins avec zèle au service de volution démocratique et sociale. et fut un édacteurs assidus de *la République* et *du t*. Après le coup d'État, il se renferma dans uestions industrielles, qu'il traita particu-ient dans le journal l'*Industrie*. En 1852, int sous-chef au Crédit foncier de France. in de 1857, au moment de la suppression raire de *la Presse*, il a été choisi pour ré-ır principal de ce journal, où les questions rielles et économiques prennent chaque lus de place.

de M. Ad. Guéroult plusieurs publica-en partie composées de ses articles de jour-*Lettres sur l'Espagne* (1838); *de la Question coloniale* (1842); *les Colonies françaises et le sucre de betterave* (même année, etc.).

GUÉROULT (Constant), romancier et auteur dramatique français, né à Elbeuf, le 11 février 1814, entra d'abord dans le commerce et fut conduit par le hasard à faire de la littérature. Se trouvant à Bruxelles vers 1844, dénué de ressources, il vendit à un journal belge quelques nouvelles qu'il avait écrites et qui furent remarquées. Il vint alors à Paris, donna des feuilletons à *la Patrie* et publia, seul ou en collaboration avec M. Molé-Gentilhomme, dans divers journaux, des romans qui ont eu du succès. Voici les titres des principaux : *Roquevert l'arquebusier*, *Zanetta la chanteuse*, *les Vautours de Paris*, *le Capitaine Zamore*, *le Bronzino*, *le Juif de Gand* (1857, 4 vol. in-8). Il a, en outre, fait représenter quelques vaudevilles et un drame : *Berthe la Flamande*.

GUERRAZZI (François-Dominique), homme politique et littérateur italien, né à Livourne, en 1805, fut élevé d'abord dans la maison paternelle, puis suivit, très-jeune encore, les cours de droit à l'université de Pise. Il écrivit plusieurs tragédies, entre autres un *Priam*, et quelques poésies dans le genre byronien. A vingt-deux ans, il publia un premier roman historique, *la Bataille de Bénévent*, plusieurs fois réimprimé, traduit en plusieurs langues, et où domine cette idée morale qu'il faut des mains pures pour faire de grandes choses. Le succès engagea M. Guerrazzi à faire paraître deux autres romans : *le Siége de Florence* et *Isabelle Orsini*, écrits pendant les loisirs de la prison. Car il était entré déjà dans la vie politique, en prenant part aux conspirations de l'année 1831.

En 1838, M. Guerrazzi adopta les enfants de son frère, mort du choléra, et les éleva comme s'ils eussent été les siens. Il exerçait alors, avec les plus brillants succès, la profession d'avocat, sans négliger entièrement la littérature. En 1847, il publia à Florence trois nouvelles: *Véronique Cybo*, *le Petit serpent*, et *les Nouveaux Tartufes*; un drame, *I Bianchi e Neri*; et divers articles d'économie et de littérature, réunis en un volume, sous le simple titre de : *Scritti*.

Ses opinions républicaines tournèrent contre lui, en 1847, les diverses fractions du parti libéral. Il se vit arrêter et emprisonner dans une forteresse de l'île d'Elbe. Rendu à la liberté, il fut nommé député au grand conseil, aida M. Montanelli à apaiser les troubles de Livourne, fut appelé avec lui au ministère (13 octobre 1848), et se proposa, comme lui, pour programme, la continuation de la guerre de l'indépendance et la convocation d'une Constituante italienne. Montrant de la fermeté et de la modération, M. Guerrazzi sut éviter tout désordre, en provoquant les réformes qui découlaient de la nouvelle constitution. Mais le parti de la cour lui suscita naturellement des obstacles continuels, et bientôt Léopold II, par sa fuite soudaine à Gaëte, fit prendre un rôle nouveau aux chefs de la révolution. Nommé triumvir par les Chambres, avec MM. Montanelli et Mazzini, M. Guerrazzi eut ensuite, comme dictateur, jusqu'au 12 avril 1849, toute la responsabilité du gouvernement. Sur ces entrefaites, la république avait été proclamée à Rome, et beaucoup de patriotes toscans, M. Montanelli à leur tête, voulaient que la Toscane fût annexée aux États romains. M Guerrazzi, jaloux, dit-on, de l'influence de Mazzini, entrava ce projet. Cependant la situation intérieure s'aggravait, la division dans le pays et l'armée était profonde ; la multitude regrettait le grand-duc, et le général de Laugier, entraînant à sa suite

une partie des troupes, se mettait en opposition ouverte avec le gouvernement provisoire. M. Guerrazzi dut marcher en personne contre lui, à la tête des milices et des troupes restées fidèles, et parvint à disperser la petite armée grand-ducale. Malgré ce succès, il suffit d'une rixe entre quelques volontaires livournais et la multitude, à Florence, pour rendre courage au parti de Léopold, et rétablir son gouvernement. M. Guerrazzi fut arrêté et subit, dans la forteresse de Belvedere, une longue et rigoureuse détention. Traduit devant une cour criminelle spéciale, il fut condamné au bannissement perpétuel. Il se rendit à Bastia, où il reprit ses travaux littéraires. C'est là qu'il a écrit son roman historique de *Beatrice Cenci*. Il est passé depuis dans le Piémont, et a commencé une grande publication humoristique intitulée *l'Asino* (1856 et suiv.).

Comme homme politique, M. Guerrazzi a été sévèrement jugé, même par les républicains; il a été accusé d'inconsistance, et l'*Apologie de sa vie* (Florence, 1851), où il désavoue ses principes, n'a pas paru de nature à calmer les ressentiments de son parti. Comme écrivain, on loue en lui la hardiesse, la fougue et l'originalité; mais on lui reproche de l'exagération dans les idées et une certaine recherche dans le style.

GUERRIN [de la Haute-Saône], ancien représentant du peuple français, né à Vesoul (Haute-Saône), en 1808, et fils d'un riche propriétaire, étudia le droit, se fit recevoir avocat, et, à peine arrivé à l'âge légal, fut envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement électoral de Vesoul. Il fit partie de la gauche dynastique. Après la révolution de Février, il fit une profession de foi républicaine et fut nommé représentant du peuple, le quatrième sur neuf, par 41 697 voix. Membre du Comité de la justice, il vota avec la droite dans la plupart des questions politiques ou sociales. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, appuya la proposition Rateau et approuva l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à la Législative, et se fit inscrire au barreau de Vesoul.

GUERRY (André-Michel), statisticien français, né à Tours, en 1802, fit ses classes au collége de cette ville, son droit à Poitiers, et vint à Paris, où il se fit recevoir avocat. Dès cette époque, il avait écrit un curieux mémoire : *sur les Anciens chants populaires du Poitou*, qu'il publia, en 1830, avec la notation musicale, dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de France*. Bientôt il se tourna vers la statistique avec cet esprit de précision et cette âpreté au travail que ce genre de recherches demande. Études, voyages, calculs, il ne négligea rien pour arriver dans ses résultats, à l'exactitude mathématique. Il publia d'abord, en collaboration avec le géographe Balbi : la *Statistique comparée de l'état de l'instruction et du nombre des crimes dans les divers arrondissements des Cours royales et des Académies universitaires de France* (1829) : c'est le premier document publié sur les rapports de l'instruction et de la criminalité dans la distribution géographique.

Se livrant ensuite à des études médicales, pour appliquer la statistique à l'aliénation, il donna deux *Mémoires* très-curieux de statistique médicale, l'un *sur le Rapport des phénomènes météorologiques avec la mortalité pour différentes maladies* (Annales d'hygiène, 1831), l'autre *sur la Fréquence du pouls chez les aliénés, considérée dans ses rapports avec les saisons, les phases de la lune, l'âge*, etc., en collaboration avec MM. Leuret et Mitivié (1832). En 1833, il publia, dans la *Revue encyclopédique*, des *Recherches statistiques sur l'influence de l'instruction sur la criminalité*, et publia son *Essai sur la statistique morale de la France*, couronné [illegible] l'Académie des sciences.

M. Guerry a aidé le docteur Leuret, son [illegible] dans un grand nombre de ses travaux. Il a [illegible] à son grand ouvrage, *la Physiologie du système nerveux*, des *Recherches statistiques sur les dimensions du crâne de l'homme sain, de l'aliéné et du criminel, d'après les observations faites dans les hospices de Charenton, de Bicêtre, de la Salpêtrière*, etc. (1845).

Depuis plus de quinze ans, M. Guerry travaille à une *Statistique morale de l'Angleterre comparée avec celle de la France*, ouvrage qui doit [illegible] ses travaux précédents. Déjà, dans un de ses voyages scientifiques en Angleterre, il en a [illegible] les principaux résultats et exposé les tableaux [illegible] phiques dans une séance de l'Association [illegible] nique (1854). On lui doit l'invention de l'*Ordonnateur statistique*, machine destinée à [illegible] les calculs et à faciliter leurs combinaisons [illegible] classification des éléments numériques. [illegible] chevalier de la Légion d'honneur [illegible] correspondant de l'Institut, et membre [illegible] raire de la Société de statistique de Londres.

GUES-VILLER (Philippe-Antoine), général français, sénateur, né à Paris le 10 mars [illegible] de l'École militaire de Fontainebleau [illegible] servit trois ans en Espagne, où il se [illegible] combat des Arapiles et passa en 1813 [illegible] armée. Il eut l'épaule fracassée à la bataille de Leipsick. Il devint chef de bataillon en [illegible] de ligne. Colonel en 1836, il fit, à la tête du [illegible] ligne, plusieurs campagnes en Algérie qui [illegible] lurent le grade de maréchal de camp [illegible] la subdivision militaire du Loir-et-Cher [illegible] révolution de Février, M. Gues-Viller [illegible] commandement d'une brigade à l'armée [illegible] pes, et, bientôt après, le brevet de général de division (juin 1848). Depuis le 10 décembre [illegible] sident Louis-Napoléon lui a confié [illegible] militaires de Besançon et de Nantes [illegible] rétablissement de l'Empire, l'a créé [illegible] 31 décembre 1852. Le général Gues-Viller [illegible] depuis le 18 août 1849, grand officier de la Légion d'honneur.

GÜET (Charlemagne-Oscar), peintre [illegible] né à Meaux, le 24 janvier 1801, suivit [illegible] 1821, l'atelier du baron Gros, les cours [illegible] des beaux-arts et débuta, comme peintre [illegible] au Salon de 1819. De fréquents voyages [illegible] de 1824 à 1845, dans le nord et dans [illegible] la France, en Hollande, en Suisse, en [illegible] Turquie et en Grèce, lui fournirent [illegible] d'une longue série de tableaux et d'[illegible] parurent jusqu'en 1850 aux expositions [illegible] Nous citerons : *Corps de garde de [illegible]* (1822); *le Petit joueur d'orgue*, *le [illegible] dat*, une *Écurie militaire*, *le Port [illegible] à Granville*, *les Pêcheurs de Granville*, [illegible] *Cancale*, *un Barbarisme*, *les Pêcheurs* [illegible] *Cueillons, cueillons la rose* [illegible] inspiré des *Méditations* de M. de Lamartine [illegible] *Cacolet*, *Marino Faliero et Hélène*, [illegible] *mands et bretons*, *l'Enfant malade*, [illegible] *madame de Gondelaurier*, [illegible] *ralda chez la Falourdel*, tirés de *Notre-Dame de Paris*; *le Retour des champs*, *le [illegible] ché*, *la Fontaine*, costumes suisses [illegible] d'une mère, *les Apprêts du bal*, *la [illegible] ghilé*, *la Magnolia*, scènes [illegible] gneuse, *une Faute*, *la [illegible]* [illegible] bain, etc. (1819-1850) ; de nombreux [illegible]

parmi les aquarelles, *les Jeunes matelots jouant aux cartes*, *le Retour du Savoyard*, *les Contes de la grand'mère*, et un *Paysage* donné, en 1840, à la Société des Amis des arts de Lyon. M. Güet a obtenu une médaille d'or au Salon de 1822 et la décoration en juillet 1846.

GUETTÉE (abbé), historien français, né vers 1815, entra dans les ordres sous le dernier règne et fut attaché au clergé de Blois. Il est auteur d'une *Histoire de l'Église de France* (1847-1857, tom. I-XII, in-8), composée sur les documents originaux et mise à l'index. L'apparition des *Bossuetines* de M. Poujoulat l'a conduit à rectifier les opinions de ce dernier dans son *Essai bibliographique* (1854, in-8), sur cette publication. On a encore de lui : *Jansénisme et jésuitisme* (1857, in-8); une *Histoire des jésuites*, en cours de publication, etc.

GUEYMARD (Louis), chanteur français, né à Chapponeau, petit village du Rhône, vers la fin de 1824, d'une famille de modestes cultivateurs, en partagea jusqu'à dix-neuf ans les rustiques travaux. A une belle voix de ténor qui se déployait en liberté dans les champs ou sur la grande route, joignait un goût naturel pour la musique et une aptitude extraordinaire à retenir tout ce qu'il pouvait avoir l'occasion d'entendre de musique ...rique aux théâtres de Lyon. Avec ces dispositions, les hasards qui décèlent une vocation et permettent de la suivre, ne manquent jamais. ...e jeune paysan, encouragé par M. Rozet, chef ... orchestre du grand Théâtre lyonnais, à se destiner à la scène, étudia d'abord sous sa direction. ... entra ensuite au Conservatoire de Paris, par les conseils et sur la recommandation de M. Levasseur. Il y remporta deux seconds prix aux concours de 1847, et débuta huit mois après (12 mai 1848), dans le rôle de Jonas, l'un des anabaptistes du *Prophète*.

M. Gueymard, qui est resté à l'Opéra depuis cette époque, y a successivement abordé la plupart des rôles de l'ancien répertoire et du nouveau, et les tient concurremment avec M. Roger (voy. ce nom), dont il est, dans les régions officielles, le rival préféré. On l'a surtout remarqué dans *Robert le Diable* et dans le rôle d'Arnold ... *Guillaume Tell*. Dans ces derniers temps, il a ...éé avec succès le rôle d'Henri dans *les Vêpres siciliennes* de M. Verdi (1855) et repris celui de ...nrique dans *le Cheval de bronze* (1857). Il vient ...pouser une cantatrice du même théâtre, Mlle ...ligne-Lauters (1858).

A une époque où les chanteurs d'opéra, mena... ou atteints d'un prompt épuisement, brillent ...s par la méthode que par la voix, M. Gueymard, sans manquer de méthode, a plu d'abord ... public par sa voix franche, bien timbrée, et ...il a conservée telle. Son chant est naturellement brillant, énergique plutôt que nuancé, ...oique, dans certaines reprises, il se soit assez ...reusement inspiré des souvenirs et des traditions de M. Duprez.

GUÉZO, roi de Dahomey, l'un des chefs les plus ...ssants de la côte occidentale d'Afrique, règne ... cet État depuis 1807. Sa capitale est Abomé. ...ossède sur le golfe de Guinée la ville de Why..., qui compte environ 25000 âmes et où il ...te une factorerie française. Nos commerçants ... reçu de lui l'autorisation de s'y établir, et les ...lleures relations règnent entre son gouverne...t et notre pays. En 1852, le lieutenant de ...seau M. Bouët a été reçu par le roi Guézo ... sa capitale avec la plus grande pompe, ...me le représentant de la France. Plusieurs autres puissances européennes lui ont envoyé aussi des députations. Malgré ce qu'on dit de sa fidélité aux traditions barbares, qui irait, selon quelques voyageurs, jusqu'à entretenir un corps de cinquante anthropophages pour manger les prisonniers, il paraît vouloir entrer sérieusement dans le mouvement de notre civilisation. Au commencement de l'année 1857, deux de ses fils ont été envoyés en France pour y faire leur éducation et sont entrés au lycée de Marseille.

Le roi de Dahomey, dans son long règne, a considérablement augmenté ses États par des guerres contre ses voisins. Il a une armée d'environ 40000 hommes et plusieurs régiments d'amazones, revêtues des plus riches costumes. Son autorité est absolue et respectée. Des agents établis aux portes des villes perçoivent pour lui un droit d'entrée et de sortie d'un dixième sur toutes les marchandises. Les fonctionnaires, nommés en général à vie, ne perdent guère leurs emplois que dans le cas de malversation. Les trois principaux ministres actuels, qui sont celui de l'intérieur, de la marine et du commerce, celui de la justice, et celui des finances, magasins et exploitations du roi, occupent leur poste depuis l'avénement même de Guézo, c'est-à-dire depuis quarante ans. Tout grade civil ou militaire a son correspondant parmi les femmes du roi, et il y a même trois ministres-femmes ayant des attributions parallèles à celles des trois ministères.

GUFFENS (Godefroid), peintre belge, né à Hasselt, dans le Limbourg, en 1803, étudia sous M. Nicaise de Keyser, et se livra, comme son maître, à l'histoire et au portrait. Il débuta en 1824 à Bruxelles, et se fixa depuis à Anvers. Il a principalement exécuté et exposé : *l'Affranchissement de la commune de Hasselt*, *un Épisode de la destruction de Pompeï*, *Pausias et la bouquetière*, *la Prière des trois sœurs*, *Blanche de Felzenstein* (1830-1852); *l'Hymne mystique*, *Julie et sa mère*, *Lucrèce*, *un Christ*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc. Il a obtenu, à Bruxelles, une médaille en vermeil, en 1848, et une médaille d'or en 1851.

GUIBOURT (Nicolas-Jean-Baptiste-Gaston), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Paris en 1790. Sans avoir jamais été reçu docteur, M. Guibourt s'est fait connaître comme un de nos premiers chimistes par plusieurs ouvrages remarquables, entre autres: *Histoire abrégée des drogues simples* (1822; 4e édit., 1849, 3 vol. in-8); avec M. Béral : *Observations de pharmacie, de chimie et d'histoire naturelle pharmaceutique* (1838, in-8); avec M. Henry : *Pharmacopée raisonnée ou Traité de pharmacie théorique et pratique* (1828, 2 vol. in-8; 3e édit., 1840, gr. in-8, avec 22 planches); *Mémoire sur les astringents connus sous le nom de cachou, gambir et kino* (1847, in-8), ainsi que des articles nombreux dans les journaux de médecine, dans le *Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratique*, et plusieurs mémoires lus à l'Académie, sur les remèdes secrets, les eaux minérales, etc. M. Guibourt est professeur à l'École de pharmacie et agent comptable de cette école.

GUICHARD (Victor), publiciste français, ancien représentant, né en 1792 à Auxerre (Yonne), où son père était receveur général, fit son droit à Paris, y exerça quelque temps auprès de la Cour royale et se retira à Sens, où il fut toujours regardé comme un des chefs de l'opposition avancée, et se porta sans succès candidat à la députation, en concurrence de M. Vuitry. A la révo-

lution de Février, il fut nommé maire de la ville, puis élu le premier sur la liste des représentants de l'Yonne à la Constituante. Membre du Comité des affaires étrangères, il vota, en général, avec le parti démocratique. Ce fut lui qui, lors de l'invasion du 15 mai, eut le premier la pensée de requérir la garde mobile pour faire évacuer la salle. Il ne fut pas réélu en 1849.

On a de lui quelques ouvrages politiques : *Manuel du juré* (1827, in-8), avec M. J. J. Dubochet ; *Manuel de politique* (1842, in-12) ; *la Propriété sous la monarchie* (1851, in-18). Depuis plusieurs années il a renoncé à l'exercice de sa profession pour s'occuper exclusivement d'agriculture dans son pays natal.

GUIGNIAUT (Joseph-Daniel), érudit français, membre de l'Institut, né à Paray-le-Monial (Saône-et-Loire), le 15 mai 1794, fut admis fort jeune à l'École normale, où il fut le condisciple de MM. Augustin Thierry, Patin, Dubois, etc., et, à sa sortie, fut attaché en qualité de professeur au collége Charlemagne. En 1818, il fut nommé maître des conférences à l'École normale, licenciée trois ans plus tard. Également versé dans la connaissance de la langue grecque et de la langue allemande, il conçut alors le projet de populariser en France les grands travaux de la science allemande sur la mythologie antique. Il prit comme point de départ *la Symbolique* de M. Creuzer (voy. ce nom), et en entreprit une traduction ou plutôt une refonte, en y rattachant un aperçu critique des autres publications faites sur les différentes branches de l'archéologie religieuse. Le premier volume parut en 1825, sous le titre de : *Religions de l'antiquité considérées principalement dans leurs formes symboliques et mythologiques, traduit de l'allemand* du docteur F. Creuzer, *refondu en partie, complété et développé.* L'étendue du plan et les vastes recherches qu'il entraîna, ne lui permirent de terminer qu'en 1851 cette publication qui comprend trois tomes, composés chacun de plusieurs parties formant elles-mêmes des volumes.

En poursuivant cette œuvre laborieuse, M. Guigniaut eut occasion de traiter séparément plusieurs points d'antiquité religieuse dont les développements ne pouvaient trouver place dans son cadre. Il fournit à Burnouf, pour sa traduction de Tacite, deux dissertations, l'une *sur la Vénus de Paphos et son temple* (1827), l'autre *sur le dieu Sérapis et son origine* (1828). En 1835, il présenta comme thèse, à la Faculté des lettres, une dissertation *sur la Théogonie d'Hésiode* (in-8). Il collaborait au *Globe*, au *Lycée*, dont il a été, en 1828, l'un des fondateurs, au *Journal de l'instruction publique*, etc.

Lors du rétablissement de l'École normale sous le nom d'École préparatoire, M. Guigniaut y reprit les fonctions de maître des conférences, et eut bientôt celles de directeur. Il les garda après 1830, ainsi que la conférence de littérature grecque, pour laquelle il abandonna la suppléance de M. Boissonade à la Sorbonne.

Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en remplacement de M. Van Praet (14 avril 1837), il prit une part active à ses travaux et figura, comme rapporteur, dans une foule de commissions importantes. En 1835, M. Guigniaut avait échangé son titre de directeur de l'École normale contre celui de professeur de géographie à la Faculté des lettres. Appelé, en 1846, au Conseil royal de l'instruction publique, il y remplit les fonctions de secrétaire général depuis la révolution de 1848 jusqu'en 1850. En 1854, il fut chargé du cours d'histoire au collége de France dont la chaire était demeurée vacante depuis la démission forcée de M. Michelet: [illegible] refusa de se mettre sur les rangs pour [illegible] le titre de professeur titulaire qui lui a été [illegible] moins conféré.

Animé d'un profond amour pour la scie[illegible] dévoué à l'Université, M. Guigniaut a encore travaillé par son influence et sa position que ses ouvrages à propager le goût des lettres [illegible] vantes et à faire avancer les connaissances [illegible] logiques. Peu d'hommes dans le monde [illegible] jouissent d'une réputation plus méritée [illegible] et de probité littéraire. On lui doit en [illegible] partie l'établissement de l'École française à [illegible] nes dont il a été un des plus fermes [illegible] Il est aujourd'hui officier de la Lé[illegible] neur (25 avril 1847), membre de l'Institut [illegible] logique de Rome, aux *Annales* duquel [illegible] quelques mémoires, et président de la [illegible] de géographie de Paris.

GUIGUES (Jean-Chrysogone), ancien [illegible] tant du peuple français, né à Champ[illegible] le 22 décembre 1813, professa d'abord [illegible] légitimistes. Sur la recommandation [illegible] martine, il fut nommé secrétaire [illegible] Soult, président du conseil des [illegible] il donna sa démission pour suivre [illegible] dans l'opposition libérale, et prit [illegible] *Bien public.* En 1848, M. de La[illegible] confia l'administration du départe[illegible] Commissaire de la République, M. [illegible] Champvans) essaya de ménager les [illegible] nions et se vit accuser de faiblesse. Le [illegible] ment provisoire lui retira ses fonctions [illegible] électeurs modérés l'y firent réintégr[illegible] pour candidat. Élu représentant sous [illegible] de M. de Lamartine, l'avant-dernier [illegible] élus de l'Ain, il vota, avec la gauche [illegible] les deux Chambres et pour l'abolition [illegible] de mort, et avec la droite dans pres[illegible] les autres questions. Il adopta l'ens[illegible] Constitution républicaine. Après le [illegible] 10 décembre, il soutint la politique de [illegible] ne fut pas réélu à l'Assemblée législative.

GUILFORD (révérend Francis North, [illegible] DE), pair d'Angleterre, né en 1772, [illegible] magistrat élevé en 1683 à la pairie [illegible] Fils d'un évêque et destiné lui-même [illegible] il fit ses études à l'université d'Oxford et [illegible] bénéfices dans le comté de Southampton [illegible] outre directeur d'un hôpital de Win[illegible] 1827, il quitta le nom de North pour [illegible] titres de son cousin et sa place à la C[illegible] Lords. Il appartient au parti conserva[illegible] deux fois et en second lieu à la fille [illegible] Warde (1826), il a cinq enfants [illegible] Dudley, lord NORTH, est né en 18[illegible]

GUILLARD (Léon), auteur dramat[illegible] çais, né à Montpellier le 11 avril [illegible] études au collége de cette ville, [illegible] l'âge de dix-huit ans pour étudier le [illegible] une grave maladie le contraignit à re[illegible] ville natale où, de 1839 à 1842, il [illegible] fonctions de chef du cabinet du pré[illegible] rault et fonda deux journaux littéra[illegible] *billard* et *l'Hérault*. En même temps [illegible] jouer avec succès quelques ouvrages [illegible] tre de Montpellier. Déjà, en 183[illegible] au Vaudeville sa première pièce, *[illegible] tresse*. A partir de 1843, il écrivit [illegible] laboration pour nos meilleures [illegible] nombreuses œuvres, parmi lesquelles [illegible] gue, au Théâtre-Français : *les Frou[illegible] un Mariage sous la régence* et *le [illegible]* à l'Odéon : *les Moyens dangereux*, [illegible]

'elphine, *les Paniers de Mademoiselle;* au Vaudeville: *le Dernier amour, les Gaietés champé-'es, le Vieil innocent;* au Gymnase: *le Marchand e jouets,* avec M. Mélesville, *le Bal du prisonnier* vec M. Decourcelle, et, avec M. Dumanoir, *Cla-'sse Harlowe,* un des premiers triomphes de me Rose Chéri. Il a donné, dans la seule année 356, au Gymnase, *le Mariage à l'arquebuse,* aux rançais, *la Statuette d'un grand homme* et, à Ddéon, un grand drame, *le Médecin de l'âme.*

M. Guillard a été nommé, en 1855, lecteur ı Théâtre-Français; il y est spécialement chargé : l'examen préparatoire des ouvrages présentés : comité de lecture.

GUILLAUME (Jean-Baptiste-Claude-Eugène), ılpteur français, né à Montbard, en février 22, fit ses classes au collége de Dijon, et vint vre à Paris l'atelier de Pradier et l'École des ıux-arts, où il remporta le grand prix de sculpe au concours de 1845, sur ce sujet: *Thésée urant sur un rocher l'épée de son père.* Son sé- : à la villa Médicis fut signalé par les envois du *non de Socrate,* bas-relief, d'*une Amazone,* e de l'antique du Capitole, du *Tombeau des cques,* d'*un Faucheur* et d'*Anacréon,* admis Salon de 1852. Depuis son retour, il a exposé xécuté: *les Hôtes d'Anacréon,* bas-relief, *les :ques,* double buste en bronze (1853); le buste *I. Hittorff,* admis à l'Exposition universelle 855, avec la plupart des sujets précédents; *la de sainte Clotilde* et *la Vie de sainte Valère,* reliefs, pour le chevet du chœur de la nou- ; église Sainte-Clotilde; le *Fronton* et les *Ca-'des* du pavillon Turgot, la statue de *L'Hôpi-* au nouveau Louvre; des modèles de ces der- ; travaux ont figuré au Salon de 1857. M. Guil- ıe a été chargé en juillet 1856, à la suite d'un ours, du *Monument de Colbert,* à Reims. Il a ıu une 2e médaille en 1852, une médaille ·emière classe et la décoration en 1855.

'ILLAUME Ier (Frédéric-Charles), roi de temberg, né le 27 septembre 1781, à Luben ie), où son père Frédéric Ier, qui devint, 97, roi de Wurtemberg, commandait alors égiment prussien. Il eut pour mère la prin- Auguste-Caroline-Frédérique-Louise de swick-Wolfenbuttel, favorite de Catherine II ıssie, qui, dit-on, la relégua en Sibérie après r fait passer pour morte (1788). Le jeune ; après avoir successivement habité la Silé- ı Russie, la Suisse, les provinces du Rhin, it en Wurtemberg, d'où il fut chassé par les s françaises en 1796 et en 1799. Il s'en éloi- ›lontairement de 1803 à 1806, pour se sous- au despotisme domestique de son père. Le qu'il fit alors en France et en Italie fut e le complément de son éducation.

tré dans le Wurtemberg, en 1806, il vécut a retraite la plus absolue, condamnant la avec laquelle son père se pliait aux vo- de Napoléon, qui le força lui-même, 08, d'épouser la princesse Caroline-Au- de Bavière. Mais ce mariage qui, de l'ac- :s deux contractants, n'avait eu lieu qu'en ıce, fut dissous à l'amiable en 1814. Le Guillaume qui, en 1790, s'était engagé armée autrichienne, pour combattre la ne put se refuser, en 1812, de prendre le ıdement du contingent wurtembergeois partie de la grande armée. Il reçut avec plaisir le commandement du septième l'armée des alliés, et se distingua par sa e et ses talents militaires aux affaires de ère et de Montmirail.

riotisme et le libéralisme qu'il professait, faisaient attendre avec impatience son avénement au trône. Il y monta, après la mort de son père, le 30 octobre 1816, et fit aussitôt préparer une constitution qui fut acceptée par les États en 1819, et qui régit encore le Wurtemberg. A l'intérieur, il introduisit de nombreuses réformes administratives, et à l'extérieur, il combattit tour à tour l'influence de l'Autriche et de la Prusse, s'efforçant de maintenir l'indépendance des États secondaires de l'Allemagne. En 1848, il comprima les efforts des démocrates wurtembergeois, et il ne se soumit qu'avec regret à la constitution germanique votée à Francfort (1849). Il refusa de reconnaître le roi de Prusse, comme empereur d'Allemagne (1850), et fut l'un de ceux qui contribuèrent le plus à replacer la confédération sur ses anciennes bases. La crainte de la révolution paraît l'avoir décidé à suivre, depuis quelques années, l'exemple de ses voisins. Ce prince qui, au commencement de son règne, avait adouci la sévérité de la discipline dans les armées, y a rétabli, en 1855, la peine de la bastonnade, qu'il étendit même aux délits politiques et aux délits de presse. Uni par plusieurs alliances à la famille impériale de Russie, il ne put s'abstenir de favoriser cette puissance dans la guerre d'Orient, mais il le fit avec beaucoup de modération. Le roi de Wurtemberg, marié trois fois, épousa en secondes noces la princesse Catherine Paulowna (1816), et en troisième noces (1820) la princesse Pauline, fille de son oncle Louis de Wurtemberg. Sa sœur Catherine fut mariée au prince Jérôme Bonaparte. — Pour les autres membres de la famille royale, voy. WURTEMBERG.

GUILLAUME (Auguste-Louis-Maximilien-Frédéric), duc régnant de Brunswick-Wolfenbuttel, né le 25 avril 1808, est petit-fils de Charles-Guillaume-Ferdinand de Brunswick, le vaincu de Valmy, et fils cadet du duc Frédéric-Guillaume et de la princesse Marie-Elisabeth Wilhelmine, de Bade. Ses premières années se passèrent en Suède, où sa mère s'était refugiée après la bataille d'Iéna, puis à Carlsruhe où la famille ducale trouva un asile en 1807. Après la mort de sa mère (avril 1808), il fut élevé, avec son frère, à Bruchsal, par son aïeule, la margrave douairière de Bade. En 1809, le major Fleischer, connu plus tard sous le nom de Nordenfelt, le conduisit à Œls, en Silésie, de là à Nachod, en Bohême, à Kolberg, puis en Suède et enfin en Angleterre. Tandis que Frédéric-Guillaume, dépouillé de ses États par la formation du royaume de Westphalie, prenait les armes pour les recouvrer, et à la tête de son fameux régiment de hussards noirs, combinait ses mouvements avec ceux de l'armée autrichienne, puis abandonné par l'empereur d'Autriche, subissait toutes les vicissitudes de la fortune, Guillaume et son frère restèrent à Londres auprès de leur mère, la duchesse douairière Augusta, sœur de Georges III, qui leur donna pour gouverneur un ecclésiastique ignorant, le chapelain Prince. Quand le prince fut rentré dans ses États (28 décembre 1813), il rappela près de lui ses deux fils. Mais bientôt il fut obligé de les quitter pour suivre, en France la grande armée d'invasion, et périt, le 16 juin 1815, à la bataille des Quatre-Bras. Aux termes de son testament, ses enfants passèrent sous la tutelle du prince régent d'Angleterre. Ils vécurent ensemble jusqu'en 1822, époque où le duc Charles (voy. ce nom), se rendit de Lausanne à Vienne, et le prince Guillaume suivit à Gœttingue le colonel Dœrnberg.

En 1823, Guillaume partit pour Berlin et entra au service de Prusse avec le grade de major. En 1826, il prit possession de la principauté d'Œls, en Silésie. Mais déjà les folies de son frère lui

préparaient une plus haute fortune. Le 7 septembre 1830, une insurrection força le duc Charles de prendre la fuite. Guillaume accourut de Berlin et se chargea provisoirement du gouvernement. Il administra d'abord au nom de son frère, mais il cessa bientôt de le consulter, et, d'après l'avis de la diète germanique, il attendit la décision des agnats de la famille ducale. Ceux-ci, par acte souscrit en février 1831, déclarèrent le duc Charles incapable de régner. Par suite, Guillaume monta sur le trône, et reçut l'hommage des États, le 25 avril 1831.

La même année, la constitution fut modifiée. La première diète, qui fut nommée après la révision, améliora la loi municipale et la loi relative à l'amortisssement, mais, malgré tous les efforts de la minorité libérale, elle rejeta la publicité des débats et même l'impression pure et simple des procès-verbaux. La seconde diète triennale (1836-1839), abolit en partie les droits féodaux, se prononça pour l'accession de Blankenbourg au Zollverein, et vota les fonds nécessaires à la construction d'un chemin de fer entre Brunswick et Harzbourg. Celle de 1839 à 1842 discuta le nouveau code criminel, mis en vigueur le 1er octobre 1840, et accorda de nouveaux fonds pour la construction des chemins de fer. Dans les questions commerciales, le gouvernement inclinait vers l'alliance intime du Hanovre avec l'Angleterre. Le pays, au contraire, demandait instamment l'accession à l'union douanière allemande. De cette opposition de vues, naquirent entre les États et le duc Guillaume, des démêlés qui se prolongèrent jusqu'en 1847. L'assemblée se sépara sans avoir voté le budget; mais le gouvernement n'en leva pas moins les impôts, et la commission permanente s'abstint de convoquer la diète. Mais bientôt éclata la révolution de 1848; Guillaume se déclara pour la liberté et l'unité de l'Allemagne; abolit la censure, et convoqua les États en session extraordinaire (31 mars 1848). Il sanctionna les lois votées par la diète : publicité des débats judiciaires, institution du jury, droit d'association, égalité des cultes devant la loi, liberté de la presse et de la librairie, abolition du droit de chasse, extension de capacités électorales et autres réformes, déterminées par le mouvement général de l'Allemagne. Dans la diète de 1849, le gouvernement s'unit contre les démocrates avec les anciens libéraux, et montra une habile modération. L'administration de la justice fut réorganisée, les derniers vestiges de la féodalité disparurent entièrement, et le pouvoir, d'accord avec la diète, accomplit sans secousses une révolution pacifique. Au milieu de la réaction universelle, le duc Guillaume n'a pas rétabli l'ancien régime et est resté fidèle aux principes constitutionnels.

Le duc régnant de Brunswick, qui a su constamment assurer son trône contre les revendications de son frère, dépossédé en 1830, est feld-maréchal du royaume de Hanovre, général de cavalerie au service de Prusse, propriétaire du régiment des cuirassiers autrichiens, n° 7 du 10e régiment de hussards prussiens et du régiment hanovrien des cuirassiers de la garde. Il a fondé, le 25 avril 1834 l'ordre de Henri le Lion et l'ordre du Mérite. Comme il n'a point contracté de mariage légitime, à sa mort le duché de Brunswick sera réuni au royaume de Hanovre.

GUILLAUME III (Alexandre-Paul-Frédéric-Louis), roi des Pays-Bas, prince d'Orange-Nassau, grand-duc de Luxembourg, duc de Limbourg, né le 19 février 1817, est le fils aîné du roi Guillaume II et de Anne-Polowna, sœur de l'empereur Nicolas. Il succéda à son père le 17

mars 1849. Monté sur le t
la promulgation de la c
régit actuellement les Pa
sincèrement, et il s'est
de développer les instit
L'organisation judiciaire,
des communes, ont été
conformes à l'esprit du te
des réformes, les privilèg
à la marine et au comm
étendus aux autres nati
ont été tellement amélioré
années les recettes excéd
a lui-même donné l'exem
faisant réduire de 400000
qui ne s'élève plus qu'à 60
Son gouvernement s'est
les principes de tolérance
avec égalité les membres
malgré les protestations
unes. Il a permis à la com
en Hollande les dignités e
tion que le concordat de 18
Le roi a également do
bien-être matériel; plusie
sation ont eu lieu; le de
d'Haarlem a été terminé et
fer ont été inaugurés. Les
dans un état moins prosp
les troupes hollandaises o
tages signalés dans l'île de
sorties victorieuses de q
avec les Chinois de Born
d'Orient, Guillaume III a g
neutralité, il s'est contenté
cifique auprès de son oncle,
pour arrêter les hostilités.
Guillaume III, a épousé
cesse *Sophie*-Frédérique-Ma
laume Ier, roi de Wurtemberg
membres de la famille royale

GUILLAUME (Frédéric-Lo
né le 22 mars 1797, second
Guillaume III et frère puîné
de bonne heure au service
aux campagnes de 1813 et
France. Lors de l'avènem
trône (1840), il devint gou
ranie et chef de plusieurs
et à l'étranger. Il siégea à l
voquée en Prusse et eut un
rable sur la direction des
affectait une prédilection ma
militaire. Regardé par le p
cipal soutien des doctrines
obligé, lors des événements
la fuite et résida quelques
Grâce à l'habileté du mini
rentra à Berlin au mois de
l'Assemblée nationale, mais
travaux. Lorsqu'au printem
fit marcher des troupes cont
de Bade, ce fut à lui qu'on
dement; quelques semaine
mettre le pays insurgé, et a
fixa à Coblentz en qualité de
des provinces rhénanes. En
colonel général de l'infante
la forteresse fédérale de Ma
outre, toutes les loges de
prussienne. Ennemi des p
qu'hostile au progrès, il s
vement, durant la dernière
titude passive prise par son
vis de l'Angleterre et de la
Prusse a épousé, le 11 jui

herine, fille de feu le grand-duc de ...r, née le 30 septembre 1811; il en a eu ...s : Frédéric-Guillaume-Nicolas-Char... octobre 1831, héritier présomptif de la ...major de la garde, et Marie-Louise-...née le 3 décembre 1838. Le prince Fré...ume a épousé, en 1857, la princesse ...lle aînée de la reine d'Angleterre.

...MIN (Urbain-Gilbert), éditeur fran...ouleuvre (Allier), en 1801, d'une fa...rchands de bois, était destiné à suivre ...rofession étrangère aux lettres. Mais ...our les livres et sa liaison avec le ...urnin Brissot-Thivars, mort depuis ...inisterre, le décidèrent à se tourner ...prises de librairie. Il commença, en ...rrière d'éditeur, en fondant la librai... d'économie politique et du com... tête de laquelle il est encore. ...es publications de la librairie Guillau...ent au *Dictionnaire du commerce et ...ndises*, publié pour la première fois en ...in-8), et qui se refond complétement ...v.). En 1841, il créa le *Journal des* ..., le plus accrédité de ce genre en ...ui a compté, parmi ses rédacteurs, les ...défenseurs de la liberté commerciale. ... en 1844, l'*Annuaire de l'économie ...de la statistique*, qu'il a signé avec ...Garnier (voy. ce nom), jusqu'en 1856. ...ou préparait en même temps la *Col... principaux économistes*, comprenant ...des précurseurs de la science; le *Dic... de l'économie politique* (1852-1853, ...n-8), et la *Collection des économistes et ...contemporains*, embrassant les ouvrages ...timés de son volumineux catalogue. Ces ..., dont quelques-unes ont été entreprises ...moments peu favorables aux études éco... forment aujourd'hui toute une biblio... usage de ceux qui s'occupent scientifi...es questions sociales.

...UMOT (Auguste-Alexandre), graveur ... né à Paris, vers 1812, étudia la gra... M. F. Lemaître, avec lequel il con...ès 1840, à d'importantes publications ...s. Il s'est consacré particulièrement à ...e d'architecture ou gravure au trait, ...é, dans ce genre, des œuvres estimées. ...pellerons : *le Porche sud de la cathé... Chartres*, *Sculptures relevées à Ninive*, ... *et Éthra*, d'après un bas-relief (1845-...*ptures françaises au* XIII*e siècle* (1849); ...*a d'Oran* (1852); *Statuaire de la cathé... Reims*, admis, avec d'autres gravures, ...ition universelle de 1855; *Parc de Mar...*...ès un dessin original; *la Sainte-Cha...*...près M. Adams (1857); et de nombreuses ..., *Vues* et *Perspectives*, extraites du ...*en Perse*, *des Monuments de Ninive*, de ...*raphie de la cathédrale de Chartres*, de ...*lique de Paris*, etc. M. Aug. Guillaumot ...ncé, en 1857 une publication in-folio, ...: *Promenades artistiques dans Paris et ...rons*. Il a obtenu une 3e médaille en ...une mention en 1855.

...ux frères, MM. Claude-Nicolas-Eugène et ...UILLAUMOT, exclusivement livrés à la gra...r bois, ont entrepris, en 1854, pour *le ...aire d'architecture*, de M. E. Viollet-Le...ne série de planches qui ont figuré aux ...Salons, et ont valu à chacun d'eux, une ... de seconde classe en 1855.

...LEMAIN (Michel-Jacques-Laurent-Ger-main), général français, né le 14 août 1788 à Autun (Saône-et-Loire), passa, des Écoles polytechnique et d'application, à l'armée d'Allemagne, en qualité de lieutenant de sapeurs (1809); fut envoyé, en 1810, en Espagne, où il prit une part distinguée aux siéges de Tortose, Tarragone, Sagonte et Valence, et rentra en France, lors de l'évacuation, avec le grade de capitaine. Il fit la campagne de 1815 à l'armée des Alpes, et, après avoir été licencié, fut incorporé, en 1817, dans l'état-major du génie à Lille, puis à Valenciennes. Devenu chef de bataillon (1828) et lieutenant-colonel (1834), il fut chargé du génie au corps expéditionnaire dirigé contre Constantine; sa conduite, à ce siége difficile, lui valut sa nomination de colonel (11 novembre 1837). Peu de temps après, il fut nommé commandant en second de l'École polytechnique (1841), directeur des fortifications à Saint-Omer (1844), et promu au grade de maréchal de camp le 22 avril 1846. Il exerça, de 1847 à 1849, les fonctions d'inspecteur général pour l'arme du génie et fut placé, en 1853, dans le cadre de réserve. Il est, depuis le 5 juin 1850, commandeur de la Légion d'honneur.

GUILLEMIN (Alexandre), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine (Côte-d'Or), vers la fin du dernier siècle, se destina au barreau et acheta en 1823 une charge d'avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation. Il la quitta après 1830 et se fit inscrire au tableau de la Cour impériale. Outre plusieurs pièces de vers, empreintes d'un vif sentiment de royalisme, nous citerons de lui les ouvrages poétiques suivants : *les Chants sacrés* (1834, in-12), psaumes, hymnes et cantiques traduits ou imités; *le Livre des psaumes* (1838, in-8), d'après le texte latin de la Vulgate; *le Cantique des cantiques* (1839, in-8); *le Souvenir du Ciel* (1841, in-8), prose et vers; *Jeanne Darc* (1844, in-8), poëme en douze chants; *Ruth* (1846, in-8; 2e édit., 1848), églogue biblique; etc. Il est aussi l'auteur d'un *Memorandum pour les libertés de l'Église gallicane* (1848, in-8), des *Anges de la Bible* (1854, 2 vol. in-8) et d'une *Relation sur le collége arménien de Samuel Moorat* (1855, in-4), en société avec l'abbé général des Mékhitaristes.

GUILLEMIN (Alexandre-Marie), peintre français, né en 1812, à Paris, étudia dans l'atelier de Gros. Habile à mettre en scène des sujets gracieux ou familiers, il obtint, aux Salons de 1841 et de 1845, des médailles d'or et à l'Exposition universelle de 1855 une mention honorable. Parmi ses nombreuses productions, on remarque : *la Poupée malade* (1840); *la Lecture pieuse* et *Souvenirs de gloire* (1841); *le Billet de logement* (1842); *Dieu et le roi* (1844); *Après l'émigration* (1845); *les Amateurs* (1846); *la Prière du soir* (1847); *une Heure de liberté* (1850); *Souvenirs d'atelier* (1852); *la Lecture de la Bible* et *la Petite frileuse* (1855); *le Premier pas*, *le Colporteur* (1857), etc.

GUILLEMIN (Marie MENGOZZI, dame), actrice française, née à Paris, en 1791, et fille du chanteur et compositeur italien Bernard Mengozzi, reçut à douze ans les leçons de Dazincourt et les conseils de Mlle Desbrosses, débuta comme chanteuse à la salle Louvois, dans *l'Épreuve nouvelle*, et partit, en 1812, pour Naples, où elle épousa l'acteur Guillemin. À la Restauration, elle revint en France, joua jusqu'en 1819 au second théâtre de Lyon, et fut alors engagée au théâtre du Vaudeville avec son mari, qui en fut près de 20 ans régisseur et mourut en 1843. Elle tient encore, dans le répertoire courant, l'emploi des duègnes et des rôles marqués.

GUILLIÉ (Sébastien), médecin et littérateur français, né à Bordeaux, le 24 août 1780, étudia la médecine sous le célèbre Desèze, et vint prendre ses grades à Paris (1806). Attaché en 1808 au service de santé de l'armée d'Espagne, en qualité de médecin en chef des hôpitaux militaires, il dirigea, en 1811, l'institution des Jeunes-Aveugles et parvint, par un procédé ingénieux, à mettre ces derniers en rapport avec les sourds-muets. Le 25 octobre 1812, il fut arrêté comme complice du coup de main de Malet; cette méprise de la police, qui confondit son nom avec celui du général Guillet, le fit rester une année au donjon de Vincennes. Après les Cent-Jours, il fit paraître, sous le pseudonyme de l'abbé Lafond, deux ouvrages politiques : *Histoire de la conspiration de Malet* (1815, in-8), et *Histoire du cabinet des Tuileries depuis le 20 mars 1815 et de la conspiration qui a ramené Bonaparte en France* (1815, in-8); ce dernier obtint trois éditions dans l'année. Décoré de la Légion d'honneur le 5 août 1814, il a été promu récemment officier.

En 1818, M. Guillié fonda une clinique pour le traitement des maladies des yeux, et, peu de temps après, un recueil périodique, *la Bibliothèque ophthalmologique* (1820-1821), avec le concours de MM. Dupuytren, Pariset et Lucas. Il a encore publié un *Essai sur l'instruction des jeunes aveugles* (1817); des *Recherches nouvelles sur la cataracte et la goutte sereine* (1818); un *Traité des maladies chroniques* (1841), pour la guérison desquelles il proposa l'emploi des bols toniques fondants; et un *Traité de l'origine des glaires* (1854, 31ᵉ édit.), traduit en plusieurs langues.

GUILLOIS (abbé Ambroise), ecclésiastique français, né en 1796, à Laval (Mayenne), reçut l'ordination en 1821 et obtint, l'année suivante, un vicariat au Mans; devenu curé de Notre-Dame de Ré, dans la même ville (1835), il a pris sa retraite en 1854. Il est auteur d'un certain nombre d'ouvrages de piété, souvent réimprimés et parmi lesquels nous citerons : *Recherches sur la confession auriculaire* (1837, in-12; 2ᵉ édit., 1840); *Essai sur les superstitions* (1836, in-18); *Explication historique, dogmatique, morale et liturgique du catéchisme* (1839; 8ᵉ édit., 1855, 4 vol. in-12); *l'Évangile en action* (1843, 3 vol. in-12), histoire de la vie des saints du Maine et de l'Anjou; *Explication littéraire et morale des Épîtres et Évangiles* (1845, in-18; 3ᵉ édit., 1852, 2 vol.). M. Guillois a aussi publié, en 1852, des traductions du cardinal Bellarmin, et, en 1856, des plans de sermons et de conférences sous le titre : *le Catéchiste en chaire* (2 vol. in-12).

GUILLOIS (Marc-François), littérateur français, né à Versailles, le 1ᵉʳ janvier 1774, fut, dès l'âge de vingt ans, un des rédacteurs du *Moniteur universel*, et, en cette qualité, chargé de reproduire les débats de la Convention. Le lendemain de la mort de Roucher, auteur du poëme des *Mois*, exécuté le 17 thermidor an II, avec André Chénier, il demanda en mariage la fille de ce poëte, et l'obtint. Il occupa ensuite divers emplois. Secrétaire général de l'Opéra (1797-1798), il fit rétablir par le Directoire les bals masqués, longtemps suspendus, et en fut nommé inspecteur général. Sous le Consulat et l'Empire, il remplit diverses fonctions administratives en Belgique et en France. La part qu'il prit, en 1815, à l'organisation de la fédération avignonnaise le fit exiler en Belgique, où il s'attacha à la rédaction des journaux libéraux, fournit divers articles au *Dictionnaire historique* de Walhen et rédigea, avec Barrère, sur les notes du général Fressinet, l'*Appel aux générations futures*.

Rentré en France en 1819, M. Guillois fut [illegible] des fondateurs du *Journal du commerce* [illegible] *Messager des Chambres*. Il occupa ensuite [illegible] de commissaire du gouvernement près [illegible] sieurs sociétés anonymes, et dirigea la [illegible] de refuge créée, en 1829, par M. Debe[illegible] pour l'extinction de la mendicité. En [illegible] était commissaire du gouvernement, près [illegible] min de fer de St.-Étienne, emploi que le [illegible] nement provisoire supprima.

On a de M. Guillois : *Analyse des débats [illegible] les accusateurs et les accusés, dans l'affaire [illegible] colonie de Saint-Domingue* (sans date [illegible] in-8); *Consolations de ma captivité, ou [illegible] dance de Roucher* (1797, 2 vol. in-8); [illegible] *la colonie française du Sénégal* (an [illegible] vrage rédigé d'après les notes de Pel[illegible] primé sous son nom; *Notice sur la maison [illegible] fuge et de travail* (in-8, 1831); *Prophé[illegible] nouvelle sibylle* (Paris, 1848, in-18), [illegible] nom de Mlle Lelièvre.

GUILLOIS (Charles-Antoine-Gabr[illegible] français, fils du précédent, né à Par[illegible] let 1795, entra, en 1811, à l'École [illegible] marine de Brest. Nommé aspirant [illegible] signala à Constantinople, dans [illegible] consuma une partie de la ville [illegible] éloges dans le *Moniteur*. Enseigne [illegible] 1819, il fit au Brésil et dans la mer [illegible] navigation qui dura près de quatre [illegible] vint lieutenant de vaisseau en 18[illegible] 1829 à la bataille de Navarin, sur la [illegible] *mide*, dont la belle conduite fut mise à [illegible] jour des trois escadres combinées, par [illegible] amiral anglais Codrington, et fut [illegible] Légion d'honneur. En 1830, il fit partie [illegible] dition d'Alger, et en 1831, de l'escadre [illegible] l'entrée du Tage. Promu alors au gra[illegible] taine de corvette, il devint capitaine [illegible] seau en 1840, et remplit les fonctions [illegible] d'état-major d'une flotte de 20 vaisseaux [illegible] ment où les événements d'Égypte [illegible] faillirent amener la guerre entre la [illegible] l'Angleterre.

Employé, de 1842 à 1844, au dépôt [illegible] et plans de la marine, M. Guillois fut [illegible] commandement du vaisseau *le H*[illegible] exerça jusqu'en 1846. Il fut nommé c[illegible] en 1850, et passa, du Conseil d'amir[illegible] était secrétaire, à celui des travaux [illegible] Envoyé à Brest, en 1851, comme p[illegible] intérimaire, il reçut les mêmes fonc[illegible] titulaire au port de Cherbourg et pr[illegible] vement des travaux de la digue et à c[illegible] sement des bassins. En mars 1854, [illegible] la guerre contre la Russie, le minis[illegible] [illegible]ine, M. Ducos, l'appela à la direction [illegible] binet et des mouvements de la flotte. [illegible] même poste auprès de l'amiral Ham[illegible] tribué à imprimer à l'organisation de[illegible] navales une activité remarquable. Le [illegible] ral Guillois, par décret du 29 décem[illegible] été nommé grand officier de la Lég[illegible]

GUILLOT (Natalis), médecin fran[illegible] 1802, fit ses études spéciales à Par[illegible] en 1828 le diplôme de docteur. A[illegible] la Faculté et médecin du bureau [illegible] attaché à l'hôpital de la Vieillesse [illegible] de Necker. On a de lui une *Exposition [illegible] de l'organisation du centre nerveux dans [illegible] classes d'animaux vertébrés* (1844, [illegible] couronné par l'Académie des sciences [illegible] les, et qui contient des études [illegible] sur la substance nerveuse et de [illegible] sur l'origine des nerfs, la structure [illegible]

ɪinière, etc.; *la Lésion*, *la Maladie* (1851, in-8), èse de concours pour une chaire de pathologie. . Guillot est officier de la Légion d'honneur.

GUIMET (Jean-Baptiste), chimiste et industriel ınçais, fils de Jean Guimet, ingénieur en chef s ponts et chaussées, est né le 30 juillet 1795, Voiron (Isère). Après avoir fait d'excellentes ıdes au lycée Napoléon, il entra à l'École poly-:hnique, d'où il passa, en 1817, dans le service s poudres et salpêtres. Après diverses mutans, il fut nommé, en 1830, commissaire des ıdres à Lyon, et devint, en 1833, directeur la poudrerie et de la raffinerie de Toulouse. nnée suivante, il donna sa démission pour se ısacrer exclusivement au perfectionnement ne découverte chimique qu'il avait faite dès 6, et au développement d'une industrie aussi ɔortante que nouvelle dont il est le créateur. usqu'en 1826, le prix excessif de l'outremer dait l'usage de cette couleur précieuse extrênent limité. La Société d'encouragement pour lustrie nationale avait proposé, quatre ans de e, un prix de 6000 fr. pour la découverte d'un luit propre à la remplacer. M. Guimet, tour: ses recherches de ce côté, parvint, par des édés particuliers, à composer artificiellement re-mer avec les éléments qui le constituent rellement. Cette découverte qui, selon le rap-ɜur, M. Mérimée, fait époque dans l'histoire ırts industriels, eut pour résultat que l'outre-, qui se vendait jusque-là de 4 à 5000 fr. logramme, et dont la consommation annuelle épassait guère 2 kilogrammes, tomba au prix fr. le kilogramme et qu'il s'en consomma anlement au moins deux millions de kilogramreprésentant 4 millions de francs. Ainsi, un uit si nécessaire aux beaux-arts et à l'in-ie, grâce à l'inventeur, à qui cette révolution d'ailleurs une énorme fortune, fut 2000 fois s cher et sa consommation un million de fois :onsidérable.

Guimet a obtenu des médailles d'or aux ex-ons nationales de 1834, 1839, 1844, 1849, nde médaille (*council medal*) à l'Exposition rselle de Londres en 1851, la grande méd'honneur en 1855 à celle de Paris, avec ɔix d'officier de la Légion d'honneur. Il hactuellement la ville de Lyon, où il a présidé, ɜrses époques, l'Académie des sciences et lles-lettres et la Société d'agriculture.

emme, Mme Zélie Guimet, fille du peintre t, s'est distinguée dans la carrière des arts elques bons tableaux, entre autres une *Ju-*qui a figuré au Salon de 1827.

NARD (Auguste-Joseph), homme politique :s, né à Paris le 28 décembre 1799, est fils ɑembre du Conseil des Cinq-Cents et du at. Élève de l'institution Sainte-Barbe, où ɔour condisciple Godefroy Cavaignac, il fut :s agents les plus actifs de la charbonnerie se et se trouva compromis dans les comɔlitiques de Nantes, de Belfort et de Saurès avoir coopéré à la fondation du *Natio-*prit les armes en 1830, se signala sur les ɪes et poussa de tout son pouvoir à la proon de la République. Sous le règne de ·hilippe, il continua, comme capitaine :rie de la garde nationale, la plus vive op-, organisa militairement la Société des e l'homme, encourut plusieurs fois les tes du parquet. Impliqué dans le procès ısés d'avril, il fut condamné à la dépormais dès 15 juillet 1835, il avait réussi, de ses compagnons, à s'évader de Sainteet à gagner l'Angleterre. Au bout de treize années d'exil, il revint à Paris le 24 février 1848 et arriva à temps pour s'emparer de la caserne des Minimes et occuper, à la tête de la 8ᵉ légion, l'hôtel de ville, où il fut un des premiers à acclamer la République.

Nommé tour à tour adjoint au maire de Paris, préfet de police, poste qu'il refusa, et chef d'état-major de la garde nationale, M. Guinard fut appelé à présider le Comité des récompenses nationales, dont il avait déjà fait partie en 1830. Élu l'avant-dernier sur la liste des trente-quatre représentants de la Seine, il n'eut qu'un rôle très-secondaire à la Constituante où il vota avec la Montagne. Mais il prit une part très-active à la répression de l'insurrection de juin et fut assez grièvement blessé. Il ne fut pas réélu, en 1849, à l'Assemblée législative. Il fut un des accusés les plus compromis dans le mouvement du 13 juin : colonel de l'artillerie parisienne, il se rendit à l'appel adressé au peuple par les représentants de la Montagne, au nom de la Constitution, occupa, avec une poignée d'hommes, le Conservatoire des arts et métiers (voy. Ledru-Rollin), et ne chercha pas à fuir lorsque l'armée l'envahit. Son nom fut porté sur les listes républicaines aux élections complémentaires du 8 juillet suivant, et réunit près de 100 000 suffrages dans la Seine. Quelques mois après, traduit devant la haute Cour de Versailles, il refusait absolument de se défendre et était condamné à la déportation perpétuelle. Successivement détenu à Doullens et à Belle-Isle, il a été rendu à la liberté, en 1854, par le gouvernement impérial.

GUINOT (Eugène), homme de lettres français, né à Paris, en 1812, débuta en 1835 par quelques nouvelles insérées dans *l'Europe littéraire*, fondée par M. Capo de Feuillide, puis dans l'ancienne *Revue de Paris* (1836-1837). Bientôt il entra au *Siècle*, où il rédigea jusqu'en 1848 une revue hebdomadaire de Paris, sous le pseudonyme de *Pierre Durand*, qui acquit une plus grande notoriété que son propre nom. M. Guinot faisait jouer en même temps des vaudevilles sous un autre pseudonyme, celui de *Paul Vermond*. En 1848, il en fit représenter un, *la Restauration des Stuarts*, dont les idées et le langage réactionnaires causèrent une certaine sensation et motivèrent sa sortie du *Siècle* : il entra au journal *l'Ordre*, ouvert par M. Chambolle (voy. ce nom) aux dissidents de l'ancienne feuille libérale. En 1850, M. Guinot passa au journal *le Pays*, où il rédige depuis, sous son vrai nom, une chronique parisienne, qui rappelle par la forme plus que par les idées les anciennes causeries de Pierre Durand.

M. Eugène Guinot a publié : *un Été à Bade* (1850, grand in-8 illustré); *les Soirées d'avril* (1853, in-12) et plusieurs *Guides* (*de Paris à Bruxelles; de Paris à Calais*, *Boulogne*, etc.; *Enghien*, etc.) dans la *Bibliothèque des chemins de fer* (in-16).

GUIZARD (Sylvain), ancien représentant du peuple français né à Guéret (Creuse) en 1805, fit à Paris d'excellentes études médicales, et revint dans sa ville natale, où son talent lui acquit bientôt une position importante. Il professait ouvertement, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions démocratiques, et, après la révolution de Février, il fut un des commissaires qui se partagèrent l'administration du département de la Creuse. Il fut envoyé à la Constituante par 21 000 suffrages, le second sur une liste de sept élus. Membre du Comité de l'intérieur, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et, après l'élection du 10 décembre, combattit vivement le

gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu le premier à l'Assemblée législative, il s'associa aux principaux votes de la Montagne, puis protesta contre le coup d'État du 2 décembre, et fut quelque temps détenu avec plusieurs de ses collègues. Depuis 1852, il a repris à Guéret l'exercice de sa profession de médecin.

GUIZOT (François-Pierre-Guillaume), homme d'État et écrivain français, membre de l'Institut, est né à Nîmes, le 4 octobre 1787, d'une honorable famille protestante qui, après avoir souffert de l'intolérance religieuse de l'ancien régime, fut douloureusement atteinte par la Révolution. Son père, avocat distingué, périt sur l'échafaud, le 8 avril 1794. Sa mère alla chercher un refuge à Genève, où le jeune François Guizot se livra à l'étude des littératures et des langues, avec autant de passion que de succès. Il vint faire son droit à Paris en 1805, et entra, l'année suivante, comme précepteur chez Stapfer, ancien ministre de la Suisse auprès du gouvernement français. Introduit dans la maison de Suard, il y connut la société littéraire de l'époque, et y rencontra Mlle Pauline de Meulan qui travaillait alors au *Publiciste*, et qui, par reconnaissance pour le concours discret qu'elle avait reçu, pendant une longue maladie, d'un collaborateur inconnu, qui n'était autre que M. Guizot, consentit, en 1812, malgré la différence de leurs âges, à devenir sa femme. Elle avait quatorze ans de plus que lui, et ses relations avec les chefs du parti royaliste devaient ouvrir à son mari la carrière politique. Encore simple homme de lettres, M. Guizot publiait, à cette époque, son *Nouveau Dictionnaire des synonymes français* (1809, 2 vol. in-8; 4e édit., 1848), intelligente compilation des travaux antérieurs sur cette matière; *de l'État des beaux-arts en France et du Salon de* 1810 (1811, in-8); *Vies des poëtes français du siècle de Louis XIV* (1813, in-8, tome Ier et unique); il traduisait de l'auteur allemand Rehfues, *l'Espagne en* 1808 (1812) et éditait, en l'annotant, l'*Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain* de Gibbon (1812 et suiv.), traduite par divers personnages, entre autres Louis XVI, et revue par Mme Guizot. Cette vie laborieuse eut sa récompense en 1812; Fontanes nomma M. Guizot suppléant d'histoire à la Sorbonne.

A la chute de l'Empire, il devint, sur la recommandation de Royer-Collard, secrétaire général du ministre de l'intérieur, l'abbé de Montesquiou, prépara la loi contre la presse du 21 octobre, qui servit plus tard de modèle aux ordonnances de Juillet et fit partie, avec Mgr Frayssinous, du Comité de censure. Au retour de l'île d'Elbe, il resta encore quelques semaines au ministère, puis se vit destitué, et reprit son cours. Il quitta sa chaire pour faire le voyage de Gand. On a dit qu'il allait y plaider auprès de Louis XVIII, contre les ultra-royalistes, la cause de la Charte constitutionnelle. Revenu en France avec les Bourbons, il fut choisi pour secrétaire général de la justice par le ministre Barbé-Marbois, qui, après avoir essayé généreusement de lutter contre les excès de la terreur blanche, se retira du pouvoir à l'occasion des massacres du Midi (10 mai 1816). M. Guizot, sorti du ministère avec lui, redevint presque aussitôt maître des requêtes, en service extraordinaire, puis ordinaire (août 1816), conseiller d'État l'année suivante, et enfin directeur général de l'administration départementale et communale. Royaliste constitutionnel, il écrivit, en quelque sorte, le manifeste de son parti, sous ce titre : *du Gouvernement représentatif et de l'état actuel de la France* (1816, in-8; 4e édit., refondue 1821). Dès lors fut fondée, sous l'inspiration de M. Royer-Collard, secondé par M. Guizot, [illegible] cole doctrinaire, qui admettait en principe [illegible] les libertés compatibles avec l'ordre public, [illegible] à en ajourner la réalisation. Le langage [illegible] tique des chefs, explique le nom donné à ce [illegible] qui a gardé, jusqu'à la chute de la mon[illegible] constitutionnelle, une si grande influence.

M. Guizot sortit une seconde fois du p[illegible] avec le ministère Decazes (voy. ce nom), à la [illegible] de l'assassinat du duc de Berri, et redevint [illegible] seur et écrivain. Parmi ses publications [illegible] d'alors, on cite : *des Conspirations et de la [illegible] tice politique* (1821, 2 édit.); *des Moyens [illegible] vernement et d'opposition dans l'état actu[illegible] France* (1821, in-8), écrit assez volumineux [illegible] par une tactique qui est ordinaire à [illegible] le principe d'autorité est soigneusement [illegible] tenu et tourné contre le gouvernement [illegible] compromet. Au milieu de cette vive p[illegible] contre le ministère de Villèle, M. Guizot [illegible] perdu toutes ses places, moins [illegible] cours fut interdit en 1825. C'est l'époque [illegible] laborieuse et la plus féconde de sa vie [illegible] Alors paraissent l'*Histoire du gouvernement [illegible] présentatif* (1821-1822, 2 vol in-8, [illegible] duction de ses leçons; le traité *de la peine de mort en matière politique* (18[illegible], in-8, [illegible] proscrire cette peine, même en [illegible] il montre les dangers de cette [illegible] les gouvernements qui l'emploient. [illegible] *l'histoire de France*, pour faire suite aux *Obser-vations* de l'abbé Mably (1823, in-8, [illegible] *tion des mémoires relatifs à la révolution d'An-gleterre* (1823 et suiv., 26 vol. in-8, [illegible] l'anglais, par divers auteurs, et [illegible] diteur; la *Collection des mémoires relatifs à l'his-toire de France*, depuis l'origine jusqu'au [illegible] cle, avec des notes et notices, etc. (18[illegible] 31 vol. in-8); l'*Histoire de la révolution d'Angle-terre, depuis l'avénement de Charles I jusqu'à l'avénement de Charles II* (1827-1828 [illegible] tom. I-II, in-8; 5e édit. 1845, 2 vol. [illegible] devait servir d'introduction à la p[illegible] deux collections précédentes; sans [illegible] édition annotée des *Œuvres de Rollin*, [illegible] d'une révision de la traduction des [illegible] *Shakspeare*, avec une *Notice* biographique [illegible] téraire (1821), etc., il donnait en outre [illegible] cles à divers *recueils*, dirigeait l'*Encyclopédie pro-gressive* et fondait la *Revue française* [illegible] était, en même temps, un des fondateurs [illegible] des membres les plus actifs de la Société *Aide-toi le ciel t'aidera*, organisée en vue de lindépendance des élections.

Le 1er août 1827, M. Guizot avait [illegible] première femme, qui poussa, dit-on [illegible] pour lui jusqu'à embrasser le pr[illegible] son lit de mort. Il reçut son dernier [illegible] lisant un sermon de Bossuet sur l'[illegible] l'âme. C'est Mlle de Meulan qui, [illegible] Mme Guizot, a écrit tant d'ouvrages [illegible] plupart sous forme de contes, sur [illegible] l'éducation. L'année suivante M. G[illegible] en secondes noces Mlle Élisa Dillon [illegible] première femme, qui avait elle-même [illegible] pour ainsi dire préparé pour son [illegible] union. La seconde femme de M. Guizot [illegible] 1833, a aussi laissé quelques écrits [illegible] et de morale.

Le ministère conciliateur de Mar[illegible] à M. Guizot sa chaire à la Sorbonne [illegible] au conseil d'État (1828). C'est la [illegible] plus grande popularité. Comme [illegible] compose avec MM. Cousin et Villemain [illegible] triumvirat qui a jeté tant d'éclat [illegible] gnement public, et c'est à son [illegible] rapportent ses ouvrages historiques [illegible]

andus, son *Cours d'histoire moderne* (1828-1830, vol. in-8); l'*Histoire générale de la civilisation : Europe* (1845, 5e édit., in-8; 1846, in-12), et *Histoire générale de la civilisation en France* 845, 5e édit., 4 vol. in-8; 1846, 4 vol. in-12). n même temps il était envoyé par l'opposition : Lisieux à la Chambre des Députés, où il com-.ttit vivement le ministère Polignac, et votait adresse des 221, en y ajoutant, pour sa part, commentaire sévère.

Lorsque éclata la révolution de 1830, M. Guizot, rivé de Nîmes le 26 juillet, se chargea, le 27, rédiger la protestation des députés, qui té-)ignait encore du dévouement de la Chambre pour le roi et son auguste dynastie. » Le len-main, il se réunissait chez Laffitte à ses col-ues, faisait constituer la Commission munici-e et était nommé par elle ministre provisoire l'instruction publique. Il passa, quelques jours rès, au ministère de l'intérieur, et, avec une ivité incroyable, recomposa tout le personnel l'administration. Il prit part aussi à la révision la Charte : il demandait qu'on abaissât à 25 ans e d'éligibilité. Membre du cabinet Laffitte, Guizot refusa de s'associer aux tendances du ident, et donna sa démission. Il prêta au istère Périer tout l'appui des anciens monar-tes constitutionnels, dont il était le chef, et 1a ensuite, avec MM. Thiers et Broglie, le net du 11 octobre 1832, qui ne dura pas 1s de quatre ans. Ministre de l'instruction pu-ne, il avait, soit au conseil, soit à la Cham-dans les affaires générales, une grande in-ice personnelle, et contribua puissamment iomphe de la politique de répression, en dé-ant à la tribune toutes les mesures exception-s ou les ordres rigoureux destinés à la sou-. Il eut du moins l'honneur d'attacher son à la plus belle création du dernier règne, de l'enseignement primaire. A part tous les ux nécessaires à la préparation de la loi du rin, il se dévoua résolûment à en assurer ution. On ferait avec ses circulaires et ses ictions des volumes dignes de figurer au pre-rang de ses œuvres.

ministère du 11 octobre s'étant enfin dissous février 1836), M. Guizot, après quelques le retraite et de silence, accepta de nouveau, ctobre, des mains de M. Molé, le portefeuille struction publique. Celui de l'intérieur étant à vaquer par la retraite de M. de Gasparin, nt l'objet de la double ambition de MM. Thiers zot, et fit éclater toute leur rivalité. M. Gui-da, en obtenant, par compensation, les af-étrangères pour un autre chef doctrinaire, Broglie. Malheureusement le ministère Molé stitua définitivement, le 15 avril 1837, en t l'un et l'autre, et M. Guizot se jeta avec dans l'opposition. Réuni, dans la fameuse on, aux hommes dont les idées ou les per-lui répugnaient le plus, il combattit en-comme autrefois, le pouvoir au nom du r même, lui reprochant avec éloquence issement du principe d'autorité. Mais cette tion pour les besoins du moment avec ses ires de la veille et du lendemain, porta à ité de son caractère une atteinte fâcheuse. ors que le *Journal des Débats* lui disait : aurez peut-être quelque jour notre appui, tre estime, jamais! » Et M. Royer-Collard ait de lui en protestant contre de telles s.

le triomphe de la coalition et les efforts du roi, pendant une année, pour consti-ministère en dehors d'elle, M. Thiers, u pouvoir le 1er mars 1840, maintint t dans l'ambassade de Londres, à laquelle il avait été nommé le 9 février précédent, en remplacement de M. Sébastiani. Sa réputation, sa religion, ses travaux sur l'histoire et la littérature anglaises, la dignité puritaine de ses manières lui valurent, chez les Anglais, de grands succès personnels. Mais l'échec diplomatique le plus complet lui était réservé. La fameuse question d'Orient se trancha, sous ses yeux et à son insu, de la manière la plus injurieuse pour la France. Au moment où se signait sans lui le traité du 14 juillet, qui nous isolait du concert européen, ses dépêches au président du conseil exprimaient encore toutes les espérances propres à l'encourager dans sa politique.

Lorsque M. Thiers dut se retirer devant les craintes que cette politique inspirait au roi, M. Guizot accepta sa succession, au risque de donner lieu à des accusations de trahison qui ne lui furent pas épargnées. Ce fut même avec le portefeuille des affaires étrangères qu'il prit, sous la présidence nominale du général Soult, la direction du cabinet du 29 octobre, le plus durable des cabinets de la royauté de Juillet et qui fut son dernier. Sans suivre M. Guizot pas à pas pendant ces sept années de pouvoir, que signalent au dehors le système de la paix à tout prix, et au dedans la résistance à toute idée de réforme politique, nous rappellerons à leurs dates les principaux actes de son administration qui se trouve composer toute une période de notre histoire.

Le 15 décembre 1840 s'accomplit la cérémonie du retour des cendres de l'empereur, décrété par M. Thiers. Au mois d'avril suivant, le cabinet fait voter la loi sur les fortifications de Paris, autre héritage du cabinet précédent. A l'occasion du recensement, des troubles graves éclatent à Toulouse, à Lille, à Clermont; puis l'attentat de Quénisset fait intenter contre un journaliste (voy. DUPOTY), l'accusation de complicité morale. Au commencement de 1842, M. Guizot obtient pour la première fois le rejet des propositions relatives aux incompatibilités parlementaires, et à l'adjonction des capacités sur les listes électorales, propositions qui doivent être reprises et rejetées tant de fois. Mais il est contraint de céder au sentiment national, dans la question du droit de visite (janvier).

La Chambre des Députés, qui ne donne au cabinet de M. Guizot qu'une majorité si peu docile, est dissoute le 12 juin. La nouvelle Chambre est rappelée en toute hâte, à la suite de la mort funeste du duc d'Orléans, pour voter, selon les vues personnelles du roi, la loi organique de régence, qui exclut la veuve du prince au profit du moins populaire de ses frères. Au dehors, la France se relève un instant par la prise de possession des îles Marquises. En 1843, la loi sur les sucres pacifie des intérêts rivaux, et la visite de la reine Victoria au château d'Eu consacre l'alliance avec l'Angleterre. Mais l'occupation de Taïti par Dupetit-Thouars menace « l'entente cordiale; » elle sera désavouée, et le pèlerinage de députés légitimistes à Belgrave-Square (novembre) prépare, pour l'année suivante, une nouvelle agitation. M. Guizot leur fait infliger, dans l'Adresse au roi, une solennelle flétrissure (janvier 1844), et excite ces violents débats au milieu desquels on lui reproche si injurieusement le voyage de Gand ; mais « ces insultes n'arrivent pas à la hauteur de son dédain. » Les députés *flétris* donnent leur démission et sont tous réélus.

Vient alors l'affaire Pritchard : une indemnité est payée à ce missionnaire anglais, auteur de mauvais traitements envers les Français de Taïti, pour conjurer une rupture avec la Grande-Bretagne et les mots insolents de lord Palmerston, qui s'engage « à faire passer la France par le trou

d'une aiguille, » sont livrés aux commentaires de toute la presse européenne. Le roi rend solennellement à la reine Victoria sa visite (12 septembre). Le même système de concessions vis-à-vis de la Russie et l'utile intermédiaire de Mme de Liéven (voy. ce nom) contiennent les dédains de la cour de Saint-Pétersbourg pour les Tuileries dans des termes pacifiques. Les projets de loi sur la liberté de l'enseignement, sans pouvoir être adoptés, sont dès lors un sujet de lutte ardente entre le clergé et l'Université, entre l'Église et l'État. L'organisation des premières grandes compagnies de chemins de fer donne lieu à une fièvre de spéculation dont la presse opposante se fait une arme contre le pouvoir. On en est à peine distrait par les brillants faits d'armes de l'Algérie (Isly, 14 août). L'ambassadeur Lagrenée conclut un traité de commerce avec la Chine (24 octobre) où tous les Européens obtiennent, en 1845, les mêmes avantages que l'Angleterre. Une escadre anglo-française remporte, la même année, auprès de Buenos-Ayres, un avantage signalé sur Rosas (20 novembre), et, au commencement de 1846, les Chambres votent, pour la réorganisation de notre marine militaire, un crédit extraordinaire de 93 millions, dont le ministère plus pacifique ne voulait pas.

Cette année est marquée par diverses crises. D'abord les mariages espagnols : le duc de Montpensier épouse l'infante Louise-Ferdinande, et le cabinet du 29 octobre, qui a tant sacrifié à la peur de la guerre, dans les questions d'honneur national, brave, dans un intérêt dynastique, le mécontentement de l'Angleterre. Puis, les embarras financiers, les inondations de la Loire, la cherté des grains, et, au commencement de 1847, les troubles sanglants de Buzançais. Au milieu de tout cela, les procès scandaleux de malversation et de corruption contre les anciens ministres Teste et Cubières et divers autres personnages jettent sur les hautes classes une déconsidération qu'une partie de l'opinion publique fait retomber sur le pouvoir. Cependant l'agitation réformiste, que le ministère comprime, chez nous, sans l'étouffer, a, depuis l'avénement de Pie IX (16 juin 1846), gagné peu à peu toute l'Europe. L'Italie entière s'est réveillée et a obtenu de ses maîtres des concessions libérales. La réaction est vaincue avec les jésuites, en Suisse, dans l'affaire du Sonderbund, malgré les sympathies des gouvernements de France et d'Autriche. L'opposition libérale, croyant que l'opinion publique est pour elle, porte enfin devant le pays la question électorale et parlementaire, par l'organisation des banquets réformistes dans tous les départements.

Au milieu de tant de complications, M. Guizot, conservant une majorité indécise, semblait toujours menacé d'une chute prochaine. Tous les organes de la presse l'avaient abandonné : de nouveaux journaux ministériels, *le Globe* et *l'Époque*, étaient créés, et, malgré les subventions et toutes leurs ressources occultes, ne pouvaient se soutenir. Fort de son dévouement à la pensée personnelle du roi, en faveur duquel il opposait à la fameuse maxime constitutionnelle de M. Thiers celle-ci : « le roi règne et gouverne, sauf la responsabilité de ses ministres, » M. Guizot affectait un mépris hautain pour l'opposition et pour les appuis qu'elle comptait dans le pays et paraissait se glorifier de l'impopularité. Renfermer la France électorale dans le cercle le plus restreint, agir sur elle de toute la puissance de l'administration et de toutes les séductions dont elle dispose, composer à son gré une Chambre de fonctionnaires dociles et dévoués, telle semblait être toute la politique intérieure du ministère. Au milieu du progrès constant du mouvement réformiste, M. Guizot se voyait personnellement accusé de n'ouvrir aux citoyens jaloux de conquérir les droits politiques qu'un seul chemin, celui de la fortune, et l'opposition résumait tout son [illegible] discours aux électeurs de Lisieux dans ces [illegible] « Enrichissez-vous. » Les clameurs de la [illegible] contre son nom se mêlaient partout aux cris « *Vive la réforme !* »

On sait le dénouement. La discussion de l'adresse en réponse au discours de la couronne, dans lequel le cabinet de M. Guizot accusait les « passions aveugles ou ennemies » de l'opposition, souleva des tempêtes. Le grand banquet réformiste du douzième arrondissement fut [illegible] annoncé pour le 22 février. Le ministère [illegible] de l'autoriser. Une demande sans effet [illegible] en accusation fut formulée contre lui, et [illegible] éclata dans les rues de Paris. La garde nationale, écartée d'abord avec défiance, ne parut [illegible] assister au triomphe de l'émeute, ou [illegible] en s'associant aux vœux de la foule et [illegible] lères contre M. Guizot. Celui-ci quitta [illegible] pouvoir le 23. Mais il était trop tard [illegible] rents successeurs qu'on lui donna [illegible] assez de popularité pour arrêter [illegible] et, malgré tous les sacrifices, [illegible] du roi, la mise à néant de la [illegible] régence, le ministère Guizot [illegible] chie dans sa chute.

M. Guizot gagna l'Angleterre. [illegible] gouvernement provisoire le mettait en accusation avec ses collègues. La Cour d'appel rendit une ordonnance de non lieu. Dans l'exil, il reprit [illegible] du publiciste : il écrivit sa brochure *De la Démocratie en France* (janvier 1849), où l'ancien [illegible] de la civilisation rappelait, en huit chapitres [illegible] comprenait mieux que personne les [illegible] du progrès politique dans les sociétés [illegible] Puis, de retour en France, il s'efforça [illegible] dans la vie politique en se portant, dans le Calvados, comme candidat de l'Union [illegible] élections générales pour la Législative [illegible] malgré son manifeste intitulé : *M. Guizot à ses amis*, il s'unit néanmoins aux chefs des partis hostiles à la République, et des patrons du système de fusion entre les branches royales déchues. Jusqu'à ce [illegible] cessé d'employer les loisirs que son [illegible] de la politique active lui fait, à écrire [illegible] nouveaux ouvrages, et surtout à [illegible] vrages anciens et à en extraire, à quelques modifications près, des brochures ou des [illegible] revue, tels que : *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi?* (1850, in-8); *Monk* [illegible] *sera-t-il roi?* et *Nos mécomptes et nos [illegible]* (extraits de la *Revue contemporaine*, 1855); *la Belgique en* 1857 (in-8, [illegible] *Revue des Deux-Mondes*) etc., sortes [illegible] remplis de récriminations contre la [illegible] qui n'est plus, ou de justifications [illegible] de la politique de fusion monarchique [illegible] réussi à la remplacer.

M. Guizot est en politique un de ces [illegible] que la postérité seule a le droit de juger [illegible] lères qu'il a excitées ont pu également [illegible] leur source dans le ressentiment [illegible] froissés ou dans la douleur inspirée par [illegible] heurs publics dont on l'accuse d'avoir été l'instrument ou la cause. Pendant [illegible] moins son caractère personnel a été [illegible] admiration respectueuse. On lui [illegible] comme autrefois à Walpole, le titre de [illegible] teur incorruptible, » et Royer-Collard [illegible] dit-on, cette persistance de l'intégrité [illegible] dans les manœuvres politiques par [illegible] que la plupart des biographes ne [illegible] sans l'aggraver par des restrictions [illegible]

Comme orateur, M. Guizot a porté à la tribune ·t dans sa chaire la même élévation de langage et e même ton d'autorité. Il avait bien ses jours 'emportement, comme lorsqu'il tonnait, le 1 août 1831, contre « le parti républicain, le aput mortuum de tout ce qui a vécu chez nous e 89 à 1830, la queue, la mauvaise queue de nore révolution, l'animal immonde qui vient traîer sur les places publiques sa face dégoûtante et exposer les ordures de son âme. » En général, avait plus de goût et moins de violence. Son este était simple et noble; sa parole, ferme pluit que colorée; et la roideur impérieuse de sa ersonne semblait émaner d'un sentiment d'inillibilité. Dans des thèses diverses, il portait ne égale puissance d'affirmation. Mêmes quaés et mêmes défauts dans son style. Historien t philosophe, il impose, plus qu'il ne les déontre, les résultats de ses méditations ou de s recherches. Ses ouvrages historiques, qui sont core ses meilleurs titres littéraires, ont été, ns ces dernières années, l'objet de vives criues. A part les reproches adressés à la forme i a paru manquer de souplesse, de grâce et mpleur, on s'est plaint de trouver au fond de livres un excessif amour des généralités, la stitution aux faits de lois arbitraires et, par genre nouveau de fatalisme, le développement plaisant de rôles imposés d'avance aux naalités.

. Guizot appartient à l'Institut de France à s titres : il est entré successivement à l'Acaie des sciences morales et politiques (section stoire) lors de sa réorganisation, en 1832; à e des inscriptions et belles-lettres, comme cesseur de Dacier, en 1833, et enfin à l'Acaie française, en 1836, en remplacement du te de Tracy. Grand-croix de l'ordre de la Léd'honneur, depuis le 27 avril 1840, il a le ne rang dans une foule d'ordres étrangers gique, Brésil, Danemark, etc.).

ıx ouvrages de M. Guizot que nous avons cités, nous n'avons qu'à ajouter : *Washing-* 1841, in-12), servant d'introduction à la pution suivante : *Vie, correspondance et écrits Vashington* (1839-40, 6 vol. in-8, avec *atlas* inches; *Méditations et études morales* (1851, 3e édit. 1855), recueil d'anciens fragments; *ur dans le mariage* (1855, in-16; *Bibliothèes chemins de fer*), épisode de la vie de lady ell; *Guillaume le Conquérant; Édouard III Bourgeois de Calais* (in-16, même collecet la publication toute récente des *Mémoiur servir à l'histoire de mon temps* (1858, in-8).

re les articles de revue anciens et nouveaux, part, M. Guizot a fait aussi imprimer un and nombre de ses *Rapports*, *Circulaires cours* de toute nature, entre autres ses *alons* comme président du consistoire pro- de Paris. Presque tous les écrits de izot sont, dès qu'ils paraissent, traduits lais. Les plus importants l'ont été dans ırs autres langues.

rère puîné de l'ex-ministre, Jean-Jacques , né aussi à Nîmes, et mort depuis une ne d'années, a traduit de l'anglais, avec son, le *Tableau de la constitution* d'*An-* de G. Custance (1817, in-8), et de l'al- le tome Ier du *Manuel historique* de (1820, in-18).

ls, Maurice-Guillaume GUIZOT, né à Pa- 1 janvier 1833, a fait avec succès ses au collège Bourbon (lycée Bonaparte), et diplôme de licencié en droit en 1857. Il a e bonne heure l'attention sur lui par une ion couronnées par l'Académie française en 1853 : *Ménandre; étude historique sur la comédie et la société grecques* (1855, in-8 et in-18). —Un autre fils de M. Guizot, François, qui donnait aussi les plus brillantes espérances, lui a été enlevé en 1837.

GUMERY (Charles-Alphonse), sculpteur français, né à Paris, le 14 juin 1827, étudia sous M. Toussaint, entra en 1846 à l'École des beaux-arts et remporta le grand prix de sculpture au concours de 1850, dont le sujet était *la Mort d'Achille*. Son séjour en Italie fut signalé par d'heureux envois, notamment par celui d'un *Faune jouant avec un chevreau*, statue qui tomba aussitôt dans le domaine public et reparut avec succès à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1857, il a figuré au Salon de cette année avec son dernier envoi, *le Retour de l'Enfant prodigue*, groupe en marbre; un buste en bronze de *Bacchus*, et deux autres *Bustes-portraits* en marbre. Il a obtenu, dès son début, une 3e médaille en 1855, et une 2e médaille en 1857.

GUMPRECHT (Théodore-Godefroid), économiste allemand, né à Hambourg le 11 octobre 1793, passa de l'École royale de Hanovre, dans un établissement spécial d'économie rurale et d'agriculture, auprès de Hambourg, et compléta son éducation par des voyages en Italie et en Danemark. En 1813, il prit part comme volontaire à la guerre de l'indépendance, fit la campagne de France, puis visita les provinces du Rhin, la Thuringe, la Saxe, la Prusse et la Pologne. Vers 1818, il acheta dans le duché de Saxe-Weimar, de grandes exploitations qu'il étendit encore plus tard et mena de front l'étude et la pratique de l'économie rurale. En 1835, il fonda en Silésie, un établissement d'agriculture où le gouvernement prussien envoya les meilleurs maîtres; il obtint lui-même la place de secrétaire général d'économie rurale en Prusse, et l'occupa jusqu'en 1851.

On a de M. Gumprecht : *les Fraudes des bergers dévoilées* (die enthülten Betrügereien der Schaefer; Eisenach, 1825), ouvrage moins spécial que ne l'indique le titre; *Remarques sur le dessèchement des champs* (Gesammelten Bemerkungen über die Trockenlegung der Felder; Berlin, 1852), contenant des considérations neuves sur le drainage. Il a collaboré à divers recueils, notamment aux *Rapports d'économie rurale de l'Allemagne du centre* (Landwirthschaftliche Berichte aus Mitteldeutschand; Weimar, 1832-1842), et il rédige depuis 1852 le *Nouveau journal d'économie rurale* (Neue landwirthschaftliche, Zeitung).

GURLITT (Louis), paysagiste danois, né à Altona, le 8 mars 1812, eut pour maître de dessin, après son père, le peintre Gensler de Hambourg, puis passa quatre ans dans l'atelier de Bendixen. Ses études terminées (1832), le produit de quelques portraits lui permit d'aller visiter le Danemark, la Suède et la Norvége, et le succès d'un tableau, représentant un site norvégien, à l'exposition de Copenhague, le fit admettre dans les deux écoles académiques de Kiel. Il y obtint une médaille d'argent. En 1837, il se rendit à Munich et dans l'Italie septentrionale, et, après son retour à Copenhague, il fut élu membre de l'Académie danoise. Après avoir, à plusieurs reprises, parcouru les pays méridionaux de l'Europe, il se fixa définitivement à Vienne, où il vit aujourd'hui avec sa troisième femme, la sœur de la célèbre Fanny Lewald, qu'il a épousée en 1847.

Les grands paysages de M. Gurlitt appartiennent en partie au roi Christian VIII, en partie au musée royal de Copenhague. Celui du *Lac de*

Côme est au roi de Hanovre; une *Vue de Palerme*, à l'impératrice douairière de Russie; *l'Embouchure du Cattaro*, à l'archiduchesse Sophie d'Autriche. Une de ses dernières toiles, *Rosate, dans les montagnes de la Sabine* (1856), a été gravée dans le journal français *l'Illustration*. Outre des reproductions de la nature, cet artiste a aussi exécuté des compositions idéales. Par la largeur de la touche et la sûreté de la main, M. Gurlitt est un des premiers peintres de l'école danoise.

GURLT (Ernest-Frédéric), vétérinaire allemand, né le 13 octobre 1794, à Drentkau, près Grünberg, en Silésie, étudia la médecine à Berlin, y reçut, en 1819, son diplôme de docteur, et obtint successivement, à l'École vétérinaire, les fonctions de répétiteur, de professeur et de directeur technique (1849). Ses cours à l'École de Berlin embrassent l'anatomie pathologique, physiologique, la zoologie et la botanique. Mais ses ouvrages traitent surtout de l'anatomie pathologique. En 1850, il a été nommé conseiller intime de médecine.

Nous citerons de M. Gurlt : *Manuel d'anatomie comparée des animaux domestiques* (Handbuch der vergleichenden Anatomie der Haussaeugethiere; Berlin 1822, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1843-1844, avec un atlas de 150 planches. Supplément, 1848, 25 planches); *Anatomie pathologique des animaux domestiques* (Lehrbuch der pathologischen Anatomie, etc., 1837; 2ᵉ édit., 1847). Il rédige en outre, depuis plus de vingt ans, avec M. Hartwig, le *Magasin universel de science vétérinaire* (Magazin für die gesammte Thierheilkunde).

Un autre médecin allemand de ce nom, le docteur Ernest Gurlt, agrégé à la Faculté de médecine de Berlin, a publié : *Recherches d'anatomie pathologique comparée des maladies d'articulations* (Beitraege zur vergleich. patholog. Anatomie der Gelenkkrankheiten; Berlin, 1853); *de quelques Difformités du bassin humain causées par des maladies d'articulations* (über einige durch Erkrankung der Gelenkverbindungen verursachte Missstaltungen des menschlichen Beckens; Berlin, 1854), etc.

GUROWSKI (Adam, comte), publiciste polonais, né dans la waïvodie de Kalisch, en Pologne, vers 1800, fit ses études aux universités de Leipsick, de Gœttingue et de Heidelberg. Compromis dans les troubles de 1820, il ne put rentrer en Pologne que plusieurs années après. Les défiances de ses compatriotes contre lui le jetèrent dans le parti russe. Le grand-duc Constantin le distingua et s'en fit un ami. Mais la révolution de 1830 réveilla le patriotisme du comte Gurowski, et son activité auprès de l'armée et dans les clubs lui valut la confiance du gouvernement national. Après la défaite définitive de l'insurrection, il se retira en France, fit partie du Comité national polonais et travailla activement, en vue d'un avenir meilleur, à l'organisation d'une armée et d'un gouvernement. Réduit à la pauvreté par la confiscation de ses biens et traité de nouveau avec défiance par plusieurs émigrés, M. Gurowski se retourna vers la Russie, et se montra tout ensemble partisan du pouvoir absolu, catholique grec et panslaviste : il publia dans de nombreux ouvrages, soit en allemand, soit en français, sa nouvelle profession de foi. Il rentra alors dans l'empire, fut nommé gouverneur civil d'une province, mais sans recouvrer ses biens, repassa à l'étranger et continua la série de ses publications. Lors de la révolution de 1848, suspect aux divers partis, il gagna l'Amérique, où il demanda une place de professeur qu'il ne put obtenir.

On a du comte Gurowski, en français : *la [illegible]rité sur la Russie* (Paris, 1840); puis en allemand : *la Russie et la civilisation* (Leipsick, 1841); *[illegible] sées sur l'avenir des Polonais* (Berlin, [illegible]); *Extraits de mon livre de pensées* (Breslau, [illegible]); *un Tour en Belgique* (Heidelberg, 1845); *Im[pres]sions et souvenirs* (Lausanne, 1846); *les [illegible] événements dans les trois parties de l'ancienne Pologne* (Munich, 1846).

GÜSECK (Bernard de). Voy. Brarex.

GUSLER (Pierre-Georges), général français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), le [illegible] 1780, s'engagea dès l'âge de quatorze ans dans le 7ᵉ de hussards avec lequel il fit quelques campagnes à l'armée du Rhin. Officier dès [illegible], se signala surtout par sa bravoure dans les guerres de Prusse et de Pologne, à Essling [illegible] blessé dangereusement, et eut plusieurs chevaux tués sous lui aux sanglantes journées de [illegible] et de Leipsick. Laissé en demi-solde [illegible] 1820, il fut nommé colonel du [illegible] (1822), fit la campagne d'Espagne (1823) [illegible] tint, à la révolution de Juillet, le brevet de maréchal de camp. Après avoir commandé [illegible] visions militaires de la Loire [illegible] général Gusler a été admis, en [illegible] de réserve (2ᵉ section). Il a été [illegible] de la Légion d'honneur le 14 août [illegible].

GUTHRIE (révérend Thomas), prédicateur et philanthrope écossais, né en 1800, à Brechin (comté de Forfar), et fils d'un riche négociant de cette ville, étudia la théologie à l'université d'Edimbourg. Après avoir reçu les ordres, [illegible] à Paris des études médicales. À son retour, administra la paroisse d'Arbirlot (1830), appelé, en 1840, à l'église de Saint-Jean d'Edimbourg, récemment consacrée au culte. [illegible] part active aux controverses qui amenèrent le schisme de 1843 et fut, avec les docteurs Chalmers, Cunningham et Candlish un des [illegible] la nouvelle Église indépendante (free church). Édimbourg lui doit la fondation de [illegible] pauvres (*ragged School*), établissement [illegible] en 1847.

GUTHRIE (G. J.), chirurgien anglais, né à Londres le 1ᵉʳ mai 1785, et fils d'un [illegible] en renom, commença ses études médicales [illegible] ans sous la direction du docteur Hooper. Il n'avait pas seize lorsque le Collége des [illegible] lui décerna son diplôme (5 février 180[illegible]), aide au 29ᵉ régiment d'infanterie. Il [illegible] Canada (1802-1807), puis en Espagne où il assista à une foule d'engagements et s'empara d'une batterie d'artillerie [illegible] d'Oporto. En 1823, il fut attaché à [illegible] Westminster comme chirurgien adjoint [illegible] 1827, comme chirurgien en titre.

Reçu membre du Collége des chirurgiens [illegible] 1824, honneur qui n'avait pas encore [illegible] à un confrère si jeune, M. G. J. Guthrie [illegible] trois fois cette compagnie, en 1833 [illegible] —Il venait de compléter une *Pratique de chirurgie militaire* (Londres, 1855 [illegible]) eu plusieurs éditions, lorsqu'il mourut le 29 avril 1856.

GUTIERRES (Garcia), auteur dramatique espagnol, né en 1815, fut appelé [illegible] 1832, à faire partie des régiments [illegible] contre don Carlos. Trop pauvre pour [illegible] il venait précisément de tirer le [illegible] il présenta sa première pièce [illegible] théâtre del Principe. Le succès de [illegible]

fourni plus tard le libretto du chef-d'œuvre de M. Verdi, fut prompt et complet. L'auteur put payer un remplaçant et se livrer dès lors entièrement à la carrière du théâtre. Parmi ses autres pièces, qui lui valurent presque toutes des triomphes, on cite : *el Page; el Rey Monge; Magdalena*. M. Gutierres est, en ce moment, un des auteurs dramatiques les plus goûtés de l'Espagne.

GUTTINGUER (Ulric), littérateur français, né en 1785 à Rouen, et fils d'un ancien député de l'Empire, se livra dès sa jeunesse à la littérature, et débuta, en 1812, par le poëme de *Goffin, ou les linceurs sauvés*. Vers 1820, il se lia d'amitié avec les chefs du mouvement romantique, fut admis à la rédaction de *la Muse française* et réunit les pièces qu'il y avait fait insérer sous le titre de *Mélanges poétiques* (1826, in-8; 3ᵉ édit., 1828). Ce volume, favorablement accueilli, se distinguait par une facilité de style et par une certaine dolence rêveuse qui se retrouvent dans les ouvrages suivants : *Charles VII à Jumièges* et *Édith* (1826), poëmes; *Recueil d'élégies* (1829, in-8); *Fables et méditations* (1837, in-8); *les Deux âges du poete* (1844, in-8); *Dernier amour* (1852), etc. On a de lui, en prose : *Nadir* (1822); collection de lettres critiques; les romans d'*Amour et Opinion* (1827, 3 vol. in-12) et d'*Arthur* (1836, in-8); *Pensées et impressions d'un campagnard* (1847, 1848), recueil d'articles extraits de divers journaux et principalement du *Corsaire*.

GUTZKOW (Charles), écrivain et poëte dramatique allemand, né à Berlin en 1811, fit de brillantes études dans cette ville et remporta un prix académique pour une dissertation de théologie *De diis fatalibus*. La révolution de 1830 le lança, à dix-neuf ans, dans la politique; il donna successivement plusieurs ouvrages, où une satire et mordante cachait les théories les plus avancées. Le *Forum de la critique* (Forum der Journalliteratur); *les Lettres d'un fou à une folle* (Briefe eines Narren), etc.; *Maha Guru, histoire d'un Dieu* (Stuttgart, 1833, 2 vol.), roman fantastique où il adoptait les dernières conséquences des ...s de J. J. Rousseau, lui firent, auprès des con...teurs une réputation d'homme dangereux. ... l'apôtre des doctrines nouvelles, M. Menzel ... ce nom), l'associa à la rédaction de sa *Gazette* ...*aire* et le couvrit de sa popularité. C'est alors ... publia : *Nouvelles* (Novellen; Hambourg, ... 2 vol.); *Soirées* (Soireen; 1835, 2 vol.); ...*tères publics* (Oeffentliche Charaktere; 1835), ...es esquisses dont le style fit le succès.

... entrée dans *la Jeune Allemagne* dont ...nzel affectait de se séparer, porta une pre... atteinte à l'accord qui les unissait. Ils rom... tout-à-fait, lorsque M. Gutzkow prit la di...n du journal *le Phénix*. Sa *Préface* aux *Let...r la Lucinde de Fr. Schlegel*, par Schleier...r, et sa brochure intitulée *Wally* (Manheim, ... toutes deux dirigées contre la révélation, ...èrent des anathèmes. Tous les ouvrages ... parti furent prohibés; lui-même fut tra...vant le tribunal aulique de Bade, et con... à trois mois d'emprisonnement. Loin de ...tir M. Gutzkow publia, la même année, un ...*er la philosophie de l'histoire* (zur Philo...der Geschichte; Manheim, 1836), et en ...on à *la Littérature allemande* de Menzel, ...ais son ennemi implacable; *ses Essais sur ...e de la littérature moderne* (Beitraege zur ...der neusten Literatur; Stuttgart, 2 vol.), ...mpter *Gœthe et les deux siècles* (Gœthe im ...unkt Zweier Jahrhunderte; Berlin); puis ...mans : *Séraphine; le Bonnet rouge et le ...re* (die rothe Mütze und die Kapuze; Hambourg, 1838); *Blasedow et ses fils* (1839); une suite d'articles critiques : *Dieux, héros, et Don Quichotte* (Gœtter, Helden, dom Quixote, 1838).

Mais c'est surtout comme poëte dramatique que M. Gutzkow a le plus de réputation. Il a fait jouer avec succès sur presque toutes les scènes de l'Allemagne : *Néron* (1835); *le Roi Saül* (1839); *Richard Savage, Werner, Patkul, l'École des riches, la Feuille blanche*, et *Queue et glaive*, le plus populaire de tous ses ouvrages.

Ses œuvres dramatiques ont été réunies en deux volumes en 1842. La même année parurent encore de lui : *les Lettres de Paris* et *les OEuvres mêlées*. Il a donné de 1850 à 1852 un grand roman en 9 volumes : *les Chevaliers de l'esprit*, et plus récemment encore *la Diaconesse*, où le récit ne sert que de cadre à l'expansion de ses idées philosophiques et religieuses. Partial, irritable, inconséquent même comme presque tous les écrivains de parti, M. Gutzkow s'est fait souvent pardonner ces défauts par un esprit intarissable et une grande chaleur.

GUYARD-DELALAIN (Augustin-Pierre), député français, ancien avocat, quitta le barreau pour l'industrie. Blessé, en juin 1848, en attaquant une barricade à la tête d'une compagnie de la garde nationale, il fut décoré par le général Cavaignac le 23 août suivant. Dévoué à la politique de l'Élysée, il fut un des membres les plus actifs du comité bonapartiste qui organisa le pétitionnement pour la révision de la Constitution, et, dès le 3 décembre 1851, fit paraître dans les journaux, son adhésion formelle au coup d'État. Sous les auspices du gouvernement, il devint, en 1852, député de la 1ʳᵉ circonscription de la Seine, et fut réélu en 1857.

GUYON (Jean-Louis-Geneviève), chirurgien français, né à Albert (Somme), le 5 avril 1794, fit ses classes au collége de Saint-Quentin, et vint étudier la médecine à Paris en 1810. Nommé chirurgien sous-aide en 1811, il fut envoyé en Hollande et passa en 1815 à la Martinique, où, pendant quatre ans, il fit des observations sur la fièvre jaune; il essaya impunément sur sa personne toutes les voies de contagion, jusqu'à s'inoculer la matière des vomissements et à se coucher dans le lit des malades. Chirurgien-major en 1821, il fut attaché, en 1826, au service de l'hôpital de l'île de Léon en qualité de chirurgien en chef, rentra en France en 1829 et fit partie de la commission nommée par le ministre de la guerre, en 1831, pour étudier le choléra en Pologne. Envoyé en Algérie, en 1833, il y exerça les fonctions de premier professeur de l'hôpital d'instruction d'Alger, fut nommé chirurgien en chef de l'armée le 9 mai 1838 et prit part à toutes les grandes expéditions, depuis celle de Constantine jusqu'à celle de Cherchell et de Médéah. Son nom a été mis plusieurs fois à l'ordre du jour de l'armée, et il a été choisi par l'Institut pour s'associer aux travaux des commissions scientifiques d'Algérie. M. Guyon réside à Alger; il est officier de la Légion d'honneur depuis le 30 mai 1837.

On a de lui un grand nombre de mémoires : *sur le Traitement de la fièvre jaune* (1826); *sur le Choléra en Pologne* (1832), présenté à l'Institut; *sur les Maladies des Antilles et de l'Afrique*; etc. Beaucoup ont été insérés dans la *Revue médicale*, les *Annales maritimes et coloniales*, la *Gazette médicale*, le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, les *Comptes rendus* de l'Institut, etc.

GUYON (Émilie N..., dame), actrice française,

pour la première fois, en 1816, pour le grand prix de composition et l'obtint, en 1819, avec sa cantate d'*Herminie*. Il fut chargé, en 1820, d'écrire la musique d'un *De profundis*, sur les paroles hébraïques de ce psaume, en l'honneur du duc de Berri. Après avoir passé deux ans en Italie, comme pensionnaire du gouvernement, il chercha à se produire, en dépit de toutes les difficultés qui peuvent assaillir un compositeur à son entrée dans la carrière. *Les Bohémiennes*, écrites avant son départ pour l'Italie, *Pygmalion*, *les Deux pavillons*, donnés depuis son retour, ne purent paraître à la scène. Cinq ans plus tard seulement, en 1827 il réussit à faire jouer à Feydeau, et avec peu de succès *l'Artisan*, opéra-comique en un acte. L'année suivante il composa avec Riffaut pour la fête de Charles X une pièce de circonstance, *le Roi et le batelier*, qui commença à faire connaître son nom. En 1829 il donna aux Italiens *Claris*, opéra en cinq actes, avec un rôle pour Mme Malibran. Dès lors, il compta parmi les compositeurs ordinaires de nos scènes lyriques, et donna pendant les cinq années suivantes, avec des alternatives de succès et d'échecs, *le Dilettante d'Avignon*, qui réussit pleinement, *Manon Lescaut*, ballet en trois actes; *la Langue musicale*, avec M. C. Gide; *la Tentation*, opéra-ballet en trois actes. *les Souvenirs de Lafleur*, écrit pour la rentrée de Martin à l'Opéra-Comique. Il acheva en outre la partition de *Ludovic*, opéra en deux actes, commencée par Hérold et interrompue par sa mort (1833).

L'œuvre capitale de M. Halévy, *la Juive*, grand opéra en cinq actes, parut en 1835. Dans cette pièce qui fait époque dans sa carrière musicale, comme *Guillaume Tell* et *Robert le Diable* dans celle de MM. Rossini et Meyerbeer. M. Halévy a déployé toute la fermeté de son talent, toute l'élévation de son style, toute sa richesse d'instrumentation. *La Juive* a été jouée et se joue encore sur tous les théâtres de l'Europe.

Vinrent ensuite *Guido et Ginevra, ou la Peste de Florence*, grand opéra en cinq actes (1838), et, la même année, *l'Éclair*, opéra-comique en trois actes, dont la musique gracieuse et légère fut très-favorablement accueillie; puis *les Treize* (1839); *le Drapier*, opéra en trois actes (1840); *la Reine de Chypre*, opéra en cinq actes, même année; *le Guitarero*, opéra-comique en trois actes (1841); *Charles VI*, opéra en cinq actes (1842), dont plusieurs morceaux sont restés populaires; *les Mousquetaires de la reine*, opéra-comique en trois actes (1846); *le Val d'Andorre*, en trois actes (1848); *le Nabab* (1853), opéra-comique en trois actes; *la Tempête* (Tempesta), opéra féerique, sur un libretto italien tiré de Shakspeare, et représenté à Londres avec un grand luxe de décors; *le Juif errant*, grand opéra en cinq actes (1855); *Valentine d'Aubigné*, opéra-comique en trois actes (26 avril 1856); *la Magicienne*, grand opéra en cinq actes (1858); etc.

M. Halévy qui a souvent rencontré, comme compositeur, la mélodie gracieuse et originale ou les effets dramatiques puissants, brille plus particulièrement par la science. Très-versé dans la connaissance de la fugue et du contre-point, il a une supériorité constante dans les morceaux d'ensemble, dans les chœurs, dans toute l'orchestration. Chacune de ses œuvres est travaillée avec conscience, et son style, qui a de l'aisance et de la largeur, tient assez bien le milieu entre l'école française et l'école allemande. Les honneurs et les récompenses n'ont pas manqué à M. Halévy. Il est professeur au Conservatoire depuis 1833; membre de l'Académie des beaux-arts, depuis 1836, en remplacement de Reicha, et, depuis la mort de Raoul-Rochette (1854), secrétaire perpétuel de la même académie. Il a lu
en cette qualité diverses Notices, ou éloges
nèbres : *Onslow* (1855); *Blouet* (1856); *David*
d'Angers (1857). M. Halévy a fait aussi à
quelques feuilles périodiques, des articles
critique musicale. Décoré de la Légion d'honneur
à l'occasion de *la Juive*, il a été créé officier
avril 1845.

HALÉVY (Léon), littérateur français, frère
précédent, né à Paris, le 14 janvier 180[illegible]
succès ses études au lycée Charlemagne
porta, au concours de rhétorique, le prix
sion grecque avec une traduction en vers
embrasser la carrière de l'enseignement
dut y renoncer devant les obstacles [illegible]
trent souvent les jeunes gens nés dans
culte que le culte catholique. Il commença
son droit. Il avait débuté dès 1817, dans
ture, par la cantate d'*Égée* et quelques tra-
rimées d'Horace, insérées dans l'[illegible]
Vers 1826, il entra au ministère de [illegible]
publique et y resta jusqu'en 1853 [illegible]
reau des monuments historiques [illegible]
chef depuis plusieurs années [illegible]
que, il fut mis en disponibilité [illegible]
il a rempli les fonctions de [illegible]
cours de littérature à l'École [illegible]
été décoré en juillet 1846.

Les nombreux écrits de M. Léon [illegible]
brassent la philosophie, la poésie [illegible]
les langues étrangères. Nous citerons [illegible]
Emma, ou la Nuit des noces (in-1[illegible]
donyme anagrammatique de [illegible]
guerrier au tombeau de Napoléon [illegible]
la Peste de Barcelone, poëme (182[illegible]
élégies modernes; *Bessières* [illegible]
(1825), poëme; *Opinions littéraires* [illegible]
ques et industrielles (1825, in-8) [illegible]
graphe, tirée de *l'Introduction* [illegible]
culièrement l'œuvre de M. Halévy [illegible]
qu'une aveugle tradition a placé ju[illegible]
passé, est devant nous, » publica[illegible]
à laquelle MM. le docteur Bailly [illegible]
gues, Henri Saint-Simon avaient [illegible]
sumé de l'histoire des Juifs (182[illegible]
in-12); *Saint-Simon* (1831), ode; *les*
riques d'Horace (1831, in-8; 2e édit
soixante et onze morceaux et la [illegible]
naire lui appartiennent particu[illegible]
Recueils de fables, couronnés par [illegible]
1844 et en 1856; *la Grèce tragique*
2e édit., 1849), ou traductions [illegible]
d'œuvre dramatiques grecs; *Macbeth*
d'après Shakspeare; etc.

M. Halévy a donné plusieurs ouvra[illegible]
tiques, souvent signés du simple [illegible]
entre autres: *le Duel* (1826), com[illegible]
aux Français; *le Czar Démétrius*
tragédie en cinq actes; *l'Espion* [illegible]
drame en cinq actes, avec MM. F[illegible]
neau: *le Dilettante d'Avignon* (Fey[illegible]
opéra-comique en un acte, d'après
musique de son frère; *Beaumarchais*
drame en trois actes (Porte-Saint-[illegible]
diana (Gaîté, 1833), drame en [illegible]
Chevreuil (Variétés, 1831), comédie
avec M. Jaime; *la Rose jaune* (Vau[illegible]
comédie en un acte; *le Mari* [illegible]
riétés, 1856).

HALÉVY (Ludovic), fils du pré[illegible]
Paris en 1834, a fait ses études [illegible]
le-Grand, et a été attaché, en 185[illegible]
riat général du ministère d'État [illegible]
vers librettos aux Bouffes-Parisiens
le pseudonyme de *Jules Servières* [illegible]
sieurs, mesdames, prologue d'ou[illegible]

oration avec M. Méry : *une Pleine eau*, opé-
.e en un acte ; *Madame Papillon*, opérette en
acte; puis sous son nom véritable : *Ba-ta-clan*,
'*Impresario* (mai 1856), opéras-bouffes, en un
?, celui-ci, avec M. Léon Battu, d'après l'alle-
ıd, et adapte à la musique de Mozart.

ALIBURTON (Thomas-Chandler), écrivain
:ricain, né vers 1805, dans la Nouvelle-Écosse,
plus connu sous le nom littéraire de *Sam
k*, qui lui a valu dans les recueils périodiques
véritable célébrité. En 1835 il envoya à une
ıe hebdomadaire d'Halifax une série de lettres
amusantes dont la peinture des mœurs amé-
ines offrait l'inépuisable sujet. Elles ont reparu
ıis et ont été souvent réimprimées sous le
de : *le Marchand d'horloges* (the Clockmaker;
-York, in-12). C'est une histoire satirique,
e à bâtons rompus, pleine de bouffonneries,
ives sorties et de portraits malicieux. Le
s, *Sam Slick*, est un *yankee* pur sang, hardi,
, hâbleur, et par-dessus tout marchand, une
e de Panurge républicain. Ce livre, qui a
d'une vogue prodigieuse, est une des rares
ositions vraiment originales des États-Unis;
respire quelque chose de l'*humour* d'Ad-
et de Sterne; il n'a pas été traduit en fran-

1842, M. Haliburton vint à Londres comme
ıé de la légation américaine. Il y étudia de
es aspects si divers de la société anglaise,
ılia ses observations critiques, aussi bien
illies que les précédentes : *un Attaché, ou
Slick en Angleterre* (an Attaché or Sam Slick
ıgland; 1844). On lui doit aussi un ouvrage
ique, d'une grande valeur, dit-on, sur l'e-
sement colonial de la Nouvelle-Angleterre.
:rivain, de retour en Amérique depuis quel-
ınnées, remplit les fonctions de juge dans
de la Nouvelle-Écosse (1842).

.KETT (sir Colin), général anglais, né en
et fils aîné du major général Frédéric Hal-
ntra fort jeune au service militaire en qua-
nseigne, fut nommé lieutenant-colonel en
et prit une part active aux guerres de la
ule, durant lesquelles il fut mis à la tête
orps d'Allemands. Il se signala aux combats
era, de Salamanque, de Vittoria, et com-
à Waterloo la deuxième division du corps
e de lord Hill; à cette dernière bataille il
ılusieurs blessures et eut quatre chevaux
ıs lui. Colonel du 31ᵉ régiment en 1830, et
en 1846, sir C. Halkett fut anobli l'année
e et remplaça le général Anson, comme
ıeur de l'hôtel des invalides de Chelsea
. — Il est mort en 1856.

L (James), publiciste et romancier amé-
né à Philadelphie, le 19 août 1793, com-
n 1811, dans cette ville, l'étude du droit;
s de la guerre avec l'Angleterre, il partit
volontaire, et prit part aux brillants faits
de cette campagne. A la paix, il demanda
ce de *midshipman* dans la marine, et
ıua à Boston, en 1815, pour la Méditer-
[fit partie de l'expédition contre Alger,
une croisière d'un an, il retourna aux
ıis. En 1818, il abandonna la marine et
ça la pratique du droit à Pittsburg (Pen-
). Deux ans plus tard, il alla s'établir
linois, qui venait seulement d'être mis
re des États de l'Union, et pendant douze
resta dans ce pays, il fonda plusieurs
tout en occupant diverses fonctions ju-
En 1833, il vint s'établir à Cincinnati
t, depuis 1836, il s'est occupé d'affaires
financières. Il s'est mis plus tard à la tête d'une des banques de cette ville.

M. J. Hall a surtout écrit sur l'ouest des États-Unis. Ses premières productions parurent dans un recueil littéraire de New-York, en 1820, sous le titre de *Lettres de l'Ouest* (Lettres from the West). Un grand nombre de nouvelles, de poésies, de scènes de mœurs, etc., ont rempli ensuite les divers journaux qu'il a fondés dans l'Illinois et l'Ohio. En 1835, il fit paraître à Philadelphie deux volumes d'*Esquisses sur l'histoire, la vie et les mœurs de l'Ouest*, et plus tard à Cincinnati : *the West, its soil, surface and productions* (in-12), qui contiennent la peinture, l'un du côté social, et le second, du côté matériel et économique de cette importante région. En 1836, lors de la candidature à la présidence du général Harrison, M. Hall écrivit une vie de cet homme d'État (Philadelphie, 1 vol).

Parmi ses nombreux romans et nouvelles, nous citerons les principaux : *Légendes de l'Ouest* (Legends of the West (nouvelle édit. revue; New-York, 1853, in-12); *les Contes des frontières* (the Border Tales); *les Solitudes et le sentier de guerre* (Wilderness and the War-Parth; New-York, in-12) : *les Défrichements de l'Ouest* (Western Clearin'gs, in-12), etc. Le plus important travail de M. Hall est celui qu'il a publié avec le colonel Th. Mac-Kenney : *Histoire et biographie des Indiens de l'Amérique du Nord* (History and Biographie of the Indians of North America); publication enrichie d'un grand nombre de portraits et de gravures, et dont le prix ne s'élève pas à moins de 600 fr. Les faits nouveaux et importants qu'elle contient sur l'histoire des races indiennes la font placer à côté des productions de M. Schoolcraft (voy. ce nom). En général, les livres de J. Hall sont remplis de détails intéressants sur la vie et les habitudes des frontières. La nature de ces contrées y est décrite avec talent et exactitude. Le style est soigné et agréable. On ne lui reproche que d'avoir voulu reproduire avec une fidélité trop scrupuleuse le langage et les manières extravagantes des pionniers de l'Ouest.

HALL (James), savant américain, né en 1811, à Ingham (Massachussets), fréquenta dès 1831 l'École de Troy, la seule qui fût alors consacrée à l'enseignement des sciences naturelles, dont il avait fait son étude favorite. Placé, en 1836, dans le cadastre géologique de l'État de New-York il y fut chargé, en 1843, de tout ce qui concerne la paléontologie. On fait beaucoup de cas de l'ouvrage qu'il a publié sur la formation des terrains de ce pays : *the Palœontology of the state of New-York* (1847-1853, 3 vol.)

HALL (sir Benjamin), homme politique anglais, né en 1802 dans le pays de Galles, entra, en 1832, à la Chambre des Communes, et vota avec les whigs en faveur de l'extension du suffrage, des courts parlements et de l'indépendance religieuse. Quoiqu'il ait pris une part active au succès de la politique libérale, il est arrivé tard aux fonctions publiques : mis par lord J. Russell à la tête du bureau de santé (1854), il a été nommé par lord Palmerston commissaire des travaux et bâtiments (1855), avec siége au conseil. L'année suivante il s'est fait remarquer par la modération avec laquelle il a apaisé les troubles excités par les fanatiques partisans du repos du dimanche. Au mois de septembre 1857, il a été élevé à la pairie avec le titre de baron.

HALL (Karl-Christian), homme politique danois, né vers 1810, enseigna de bonne heure la jurisprudence à Copenhague. Après avoir été élu

député à la diète de 1849, il devint, en 1852, auditeur général de l'armée et remplit bientôt après des fonctions passagères au comité des cultes et des écoles. Afin de garder toute son indépendance vis-à-vis du cabinet Œrsted, il préféra renoncer à sa charge de magistrat. Ce fut lui qui rédigea l'Adresse en réponse au discours d'ouverture (octobre 1854), Adresse qui amena la dissolution de la diète et en même temps l'avénement au pouvoir du parti libéral. Un mois plus tard il était appelé au ministère avec le portefeuille des cultes et de l'instruction publique. Nommé conseiller d'État à la fin de 1855, il a été chargé provisoirement, en 1856, de la direction des affaires ecclésiastiques du Schleswig.

HALL (Samuel-Carter), publiciste anglais, est né en 1800, à Topsham (comté de Devon). Il entra de bonne heure dans le journalisme et fit ses premières armes au *New Times*, en qualité de sténographe. En 1824, il fonda l'*Amulet*, un des meilleurs annuaires de l'époque, et dont la collection forme un certain nombre de volumes. Pendant plusieurs années il a dirigé le *New Monthly Magazine*, et plus tard le *British Magazine*, qui ne vécut pas longtemps. Il s'était déjà marié à une Irlandaise distinguée, miss Fielding (voy. ci-après), chez laquelle il développa le goût des lettres et des arts; le seul livre qu'il ait écrit avec elle est un ouvrage illustré sur l'Irlande, ses mœurs et son histoire, ouvrage qui a eu une grande vogue. Il ne faut pas compter pour des œuvres bien sérieuses les *Keepsakes* ou livres d'étrennes auxquels il a attaché son nom; *le Livre des diamants* (Book of Gems); un *Recueil de ballades anglaises; les Résidences seigneuriales* (Baronial Halls); etc.

M. Hall a acquis des droits plus réels à l'estime publique par la fondation du premier journal qui fut en Angleterre exclusivement consacré aux arts : l'*Art Journal*. Commencé en des temps difficiles, vers 1848, il a fallu beaucoup de persévérance et de sacrifices pour le maintenir; aujourd'hui il est en voie de prospérité et compte, parmi ses protecteurs, la famille royale et les premiers noms de l'aristocratie. Il a reproduit les plus beaux tableaux de l'école moderne, les chefs-d'œuvre de la galerie Vernon, et, depuis 1852, il a entrepris une série de magnifiques gravures d'après la collection particulière de la reine. M. Hall a publié, en 1851, un *Catalogue illustré de l'Exposition universelle*, et deux ans plus tard *la Galerie Vernon* (1853, in-folio), qui, l'un et l'autre, avaient paru dans son journal.

HALL (Anne-Marie Fielding, mistress), femme de lettres irlandaise, est née en 1805, dans le comté de Wexford. A l'âge de quinze ans elle quitta son pays natal pour se fixer à Londres; elle y fit la connaissance de M. Hall (voy. ci-dessus), avec lequel elle se maria vers 1827. Cette union décida de sa carrière, et elle débuta dans les lettres, par des *Esquisses sur l'Irlande* (Sketches of irish Character; 1829, 3 vol.), où l'on remarque des peintures ingénieuses et des caractères finement observés. Après les *Souvenirs d'école* (Chronicles of a schoolroom; 1831), contes pour les enfants, parut *le Boucanier* (the Buccaneer; 1832, 3 vol.), roman de mœurs du temps de Cromwell, où bien que le protecteur joue un des principaux rôles, tout l'intérêt repose sur une intrigue d'amour.

Parmi les romans postérieurs de Mme Hall, qui compte parmi les *authoresses* les plus distinguées de l'Angleterre, nous rappellerons : *Tribulations des femmes* (Tales of woman's trials; 1832), plaidoyer en faveur de son sexe opprimé; *le Proscrit* (the Outlaw; 1838, 3 vol.), récit dramatique auquel les guerres civiles du règne de Jacq[illegible] servent de cadre : *l'Oncle Horace* (Uncle H[illegible] 1837, 3 vol.), qui fut jugé inférieur aux [illegible]dents; *Marianne* (1839), tableau [illegible] des infortunes d'une jeune fille; *les Enfan[illegible]* (the White boys; 1845), *ou les Rebelles d'I[illegible] au XVIII^e^ siècle; la Soirée d'été* (Midsumm[illegible] 1848), gracieuse histoire de fées d'[illegible]mée dans l'*Art Journal*; etc.

Mistress Hall a mis son talent tout entier [illegible] esquisses, et, lorsqu'elle veut peindre l'[illegible] rencontre, comme miss Edgeworth et [illegible]gan, ses compatriotes, des accents [illegible] de passion et de malice. Ses *Rayons et om[illegible] la société irlandaise* (Lights and shadows [illegible] life; 1838, 3 vol.), forment un digne pe[illegible] ses premières *Esquisses*. Elle a publié [illegible] forme, qui lui est familière : *les Paysans irlandais* (Sketches of the irish peasantr[illegible]) écrits pour le *Chambers' Journal*; [illegible] *mœurs, types, paysages*, etc. (Ireland [illegible]nery, character, etc.; 1841-1843, 3 vo[illegible] illustré de magnifiques vignettes et [illegible] elle accepta la collaboration de son [illegible] *nage aux autels de l'Angleterre* (Pilgrimage [illegible] glish shrines; 1852, 2 vol.), [illegible] vue les résidences et les lieux [illegible] vertu ont rendus célèbres; [illegible] cueil de treize contes pour [illegible] sous le titre de : *Contes et* [illegible] (Popular tales and sketches). [illegible] dame a insérés dans les recueils [illegible] nombreux; elle collabore au journal [illegible]rigé par son mari et dirige elle-même [illegible] le *Sharpes London Magazine*.

HALLAM (Henry), célèbre historien [illegible] né vers 1778, fit ses études au collège [illegible] à l'université d'Oxford. Il travailla [illegible] à la *Revue d'Édimbourg*, dont il de[illegible] temps que Walter Scott, son ami, un de[illegible] habituels, et prit une part très-active [illegible] tentés par Wilberforce pour abolir [illegible] noirs. Partisan des idées libérales, [illegible] Brougham, Mackintosh, Russell, [illegible]tres notabilités de son parti, pour [illegible]ciété des connaissances utiles* (Society [illegible] of useful knowledge), qui avait pour [illegible] blier à prix réduits des traités spé[illegible] matières scientifiques les plus im[illegible] a en effet créé la littérature popula[illegible].

M. Hallam n'était guère connu [illegible] ticles de critique lorsqu'il publia [illegible] *bleau de l'Europe au moyen âge* (Vie[illegible] of Europe during the middle ages; [illegible] in-4; nouv. édit., 1855, 3 vol. in-4[illegible] français en 1820, et sans contredit [illegible] ses ouvrages; plus tard il y a ajouté un [illegible] *servations* (Supplemental notes to the [illegible] 1848). Ensuite parut son *Histoire const[illegible] d'Angleterre* (the Constitutional Hi[illegible] gland; 1827, 2 vol. in-4; 8^e^ édit. [illegible] in-8), conduite depuis l'avénement [illegible] jusqu'à la mort de Georges II, et dont [illegible] française (1828, 5 vol. in-8), que [illegible] M. Guizot, a été faite avec trop de [illegible] beaux travaux lui valurent, en 18[illegible] deux grandes médailles d'or de 50 gu[illegible] instituées par Georges IV pour les [illegible]quables ouvrages d'histoire. M. W. Ir[illegible] cet honneur avec lui.

Le dernier livre de M. Hallam [illegible] *duction à l'histoire littéraire de* [illegible] *XV^e^ au XVII^e^ siècle* (Introduction to [illegible] of Europe during the 15th, 16th and [illegible]turies; 1837-1839, 4 vol. in-8; [illegible] tableau substantiel, assez exact et [illegible]

osé. Depuis lors il a quitté la plume et vit à Lon-
res au milieu d'un petit cercle d'amis intimes.
n sait que la mort de son fils Arthur, qui ar-
va en 1832, à Venise, a inspiré au beau-frère de
dernier, le poëte Tennyson (voy. ce nom), le
cueil de touchantes élégies, intitulé : *In Memo-
m*. Les œuvres de cet historien se recomman-
nt par des recherches profondes, des appré-
tions impartiales et un style d'une élégance
ssique. Doué d'un esprit aussi ferme que sagace,
lomine constamment son sujet, en généralise
résultats et ne compose sa narration que des
ments indispensables. L'*Histoire constitution-
le d'Angleterre*, qui rappelle le mieux la ma-
re de Gibbon, à qui on a souvent comparé
Hallam, est regardée comme son ouvrage le
's parfait.

ALLBERG-BROICH (Théodore-Hubert, baron
, voyageur et littérateur allemand, connu sous
eudonyme de l'*Ermite de Gauting*, est né à
seldorf, vers 1780. Il prit part à la guerre de
épendance allemande, en 1813, comme chef
landwehr de cette ville. Depuis il s'est fait
célébrité par ses excentricités et ses intéres-
s relations de voyages. En 1816, il se retira
une vallée de Bavière, où il essaya de fonder
olonie. Plus tard il parcourut toute l'Eu-
voyagea dans l'Orient vers 1838. Depuis
il semble s'être fixé en Amérique.
de livres sont plus originaux que les
. parmi lesquels on remarque : *Voyage chez
andinaves* (Reise durch Skandinavien, 1817 ;
ne, 1818); *Lettres d'un voyageur parcourant
cle de l'Isar* (Reiseepistel durch den Isar-
Augsbourg, 1825); *Généalogie de la main
de Gœtz de Berlichingen* (Stammbuch der
nen Hand des Gœtz von Berlichingen; Mu-
1828); *la Colonie des pauvres* (die Armen-
e; Ibid., 1829); *Voyage en Italie* (Reise
Italien; Augsbourg, 1829); *le Canal du
au Danube et l'ancienne route de commerce
ndes* (über den Rhein-Donau-Canal und den
Handlungsweg nach Indien; Ibid., 1831);
*térations sur l'histoire des mœurs, des
et des modes* (zur Geschichte der Sitten,
uche und Moden; Aix-la-Chapelle, 1832);
en Orient (Reise nach dem Orient; Stutt-
1839, 2 vol.); *Voyage en Angleterre* (Reise
England; Ibid., 1841).

LECK (Fitz-Greene), poëte américain, né
ord (Connecticut), en avril 1795, débuta,
ge de quatorze ans, par une pièce de vers
dans un journal de New-York. Il entra,
oins, dans les affaires financières et com-
es, où il resta longtemps engagé. Après
ublié un grand nombre de vers satiriques
vers journaux, il fit paraître, en 1821, son
poëme, *Fanny* (2ᵉ édit., 1829), écrit dans
me du *Don Juan* de Byron, et qui eut
p de vogue. Une visite en Europe, en 1822,
r fruit un autre volume de vers, *Alnwick*
qui fut publié en 1827. A partir de 1825,
dans les *Revues* fondées par M. Bryant
nom) une suite de poésies, réunies pres-
sitôt en un volume. *Marco Botzaris* est
plus estimées.
uvres de M. Halleck ont eu de nombreuses
et ont été réunies en 1852 (*the Complete
f F. G. Halleck;* New-York, in-8, illus-
auteur a traité tous les genres de poésie,
x. le sentimental et le comique. A beau-
délicatesse et d'élévation, il joint quelques
s étudiées, des rimes bizarres, de brus-
trastes et une affectation marquée du per-
ronien.

HALLEZ-CLAPARÈDE (Léonce, baron), homme politique français, né en 1812, et fils d'un général de l'Empire, était avocat stagiaire lorsqu'il fut nommé, sous Louis-Philippe, inspecteur général adjoint des prisons du royaume; ce fut en cette qualité qu'il adressa au ministre de l'intérieur deux rapports, l'un *sur le Système pénitentiaire* (1838, in-8), l'autre *sur les Prisons de la Prusse* (1843, in-4). Son père étant mort en 1844, il se présenta, pour lui succéder, aux électeurs de Schelestadt et vint prendre place dans les rangs de la majorité conservatrice. Écarté de la scène politique par les événements de Février, il est revenu, en 1852 et en 1857, sous le patronage du gouvernement représenter le même collége au Corps législatif. Décoré en 1851, il a été maître des requêtes jusqu'en 1852.

HALLEZ-CLAPARÈDE (Théophile, comte), parent du précédent, est, depuis peu de temps, inspecteur des finances de première classe. Il est auteur de quelques ouvrages : *Réunion de l'Alsace à la France* (1844, in-8) : *des Juifs en France, de leur état moral et politique* (1845, in-8); *Poésies choisies du roi Louis de Bavière* (1845, in-8; 2ᵉ édit., 1848), traduction en prose; *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la cour de Russie sous Pierre le Grand et Catherine* (1852, in-8), rédigés sur les manuscrits de M. de Villebois, etc. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

HALLIWELL (James-Orchard), littérateur anglais, né à Chelsea, le 21 juin 1820, commença ses études à Suton, sous la direction du mathématicien Ch. Butler et passa une année à Cambridge (1837). Son premier travail fut une édition des œuvres de sir John Mandeville (1839). Chargé d'examiner les manuscrits de la bibliothèque de Chatam, à Manchester, il consigna le résultat de son examen dans un *Catalogue* raisonné (*an Account of the european manuscripts in the Chatam library;* Manchester, 1842). Accusé, en 1845, d'avoir soustrait des manuscrits précieux au collége de la Trinité de Cambridge, il se vit interdire la bibliothèque du *British Museum :* mais il parvint à se justifier.

M. Halliwell, qui est encore jeune, produit avec une infatigable activité; le chiffre de ses écrits s'élève déjà à plus de cent. Nous citerons, dans le nombre des éditions estimées, telles que *le Torrent de Portugal* (Torrent of Portugal; Londres, 1842), roman métrique du XVᵉ siècle: la *Correspondance du roi d'Angleterre* (Letters of the kings of England; 1846, 2 vol.); des collections de chansons ou de ballades populaires sous les titres : *Nursery rhymes of England* (2ᵉ édit., 1843); *Thornton romances* (1844); *Popular rhymes and nursery Tales* (1849).

Voici ensuite quelques-uns de ses ouvrages originaux : *Histoire de la Franc-maçonnerie en Angleterre* (Early history of free-masonry in England; 1842), où cette société est traitée spécialement au point de vue archéologique; *Glossaire des comtés de l'Angleterre* (Dictionary of archaic and provincial words; 1844-1845, 2 vol.; 3ᵉ édit., 1855, 3 vol.), rempli de notes philologiques présentées avec beaucoup de sagacité; *Notice détaillée des histoires populaires* (Descriptive notice of popular histories, 1849); etc.

Des travaux spéciaux sur Shakspeare ont conduit M. Halliwell à donner successivement : *Shakspeariana* (1841), recueil de toutes les particularités relatives à ce poëte; *le Canevas primitif des Joyeuses commères de Windsor* (The first sketch of, etc., 1842); une *Vie de Shakspeare* (1843), sans parler d'une foule d'articles. En 1852, il a entrepris une édition des *Œuvres complètes de Shakspeare* en 20 volumes in-folio, accompagnée

de gravures, de notes, et d'un commentaire critique: cette édition de luxe ne sera pas terminée avant 1858.

HALM (Frédéric). Voy. MUNCH-BILLINGHAUSEN.

HAMEL (Victor-Auguste, vicomte DU), écrivain et administrateur français, né à Paris, le 17 avril 1810, et fils d'un préfet de l'Empire, conseiller d'État sous la Restauration, fut destiné de bonne heure aux fonctions publiques. Après la révolution de Juillet, il se jeta dans la carrière littéraire, où il débuta par des brochures politiques : *sur l'État de la société au 1er janvier 1834* (in-8 de 80 p.); *de la Noblesse, Lettre au marquis de G.* (1838). Abordant ensuite le roman et l'histoire, il publia successivement : *la Ligue d'Avila, ou l'Espagne en* 1520 (1840, 2 vol. in-8), traduit en espagnol et en anglais; *la Duchesse d'Halluye* (1842, 2 vol. in-8); *le Château de Rochecourbe* (1843, 3 vol. in-8), qui parut d'abord en feuilleton, sous le titre de *Mémoires d'un vieux de la Gastine;* enfin *El Mentidero*, recueil de nouvelles (1847, 2 vol. in-8). Son ouvrage le plus important est *l'Histoire constitutionnelle de la monarchie espagnole depuis l'invasion des hommes du Nord jusqu'à la mort de Ferdinand VII*, 411-1833 (1845, 2 vol. in-8), sorte de plaidoyer contre la loi de succession de Ferdinand VII, qui, sur le rapport de M. Mignet, obtint une mention de l'Académie des sciences morales et politiques.

Se mêlant en même temps au mouvement des affaires industrielles, sous Louis-Philippe, il prit part à plusieurs entreprises et releva l'ancien établissement thermal de Sail-lès-Château-Morand, dans le département de la Loire. Attaché, dès 1848, à la cause napoléonienne, il fut nommé préfet du Lot, au mois de novembre 1849. Il reçut de ses administrés, après le 2 décembre, une épée d'honneur « en témoignagne d'estime et de reconnaissance. » Le 9 mai 1852, il fut appelé à la préfecture du Pas-de-Calais, et, en 1855, à celle de la Somme. M. du Hamel est entré au Corps législatif pour le département des Deux-Sèvres, en 1857. Nommé, en avril 1854, chevalier de la Légion d'honneur, il est aujourd'hui officier.

HAMELIN (Ferdinand-Alphonse), amiral français, sénateur, ministre de la marine, né le 2 septembre 1796, à Pont-l'Évêque (Calvados), est neveu du contre-amiral Hamelin, mort en 1839. Dès l'âge de onze ans, il s'embarqua comme simple mousse à bord de *la Vénus*, que commandait son oncle, assista à la bataille du Grand-Port, devant l'île Bourbon, et obtint, après la destruction de sa frégate, le grade d'aspirant (1er mars 1808). Nommé enseigne en 1812, il participa à l'expédition de l'Escaut, et, en 1823, à celle de Cadix, rendit, en 1827, des services signalés au commerce européen par une croisière bien dirigée contre les pirates algériens qui infestaient la Méditerranée, et, à son retour d'une campagne dans l'océan Pacifique, prit le commandement de la corvette *l'Actéon*, un des bâtiments de l'escadre envoyée contre Alger en 1830. A cette occasion, il écrivit au ministre de la marine une lettre, où l'on remarquait cette phrase : « Je sais que ce n'est pas un commandement de mon grade; mais peu m'importe, pourvu que j'aille au feu. » En effet, il avait rang de capitaine de frégate depuis 1828.

Sous le gouvernement de Juillet, M. Hamelin devint successivement capitaine de vaisseau (1836), contre-amiral (21 août 1842), major général de la marine à Toulon (1842), commandeur de la Légion d'honneur (25 avril 1844), et commanda, de 1843 à 1846, la station navale de l'Océanie, où il déploya beaucoup d'habileté dans les négociations entreprises avec l'Angleterre, au sujet de la [illegible]
session des îles Marquises. Nommé vice-am[illegible]
7 juillet 1848, il fut appelé à partager les [illegible]
de la commission qui réforma l'organisa[illegible]
l'École polytechnique, et, à la suite d'une [illegible]
tion générale, alla diriger la préfecture [illegible]
de Toulon (1849); il y resta en fonctions [illegible]
cinq ans, pourvut aux armements de l'arm[illegible]
cupation de Rome et de l'expédition d'[illegible]
ne les résigna que pour s'embarquer, [illegible]
1853, comme chef d'une division navale [illegible]
ordres du vice-amiral La Susse. Après av[illegible]
chi les Dardanelles, de concert avec la [illegible]
glaise, il entra, le 3 janvier suivant, [illegible]
eaux de la mer Noire, ravitailla Batoum [illegible]
Saint-Nicolas, bombarda le port militair[illegible]
et Redout-Kaleh, mit l'embouchure d[illegible]
en état de blocus, seconda les difficiles [illegible]
du débarquement des troupes en Crimée [illegible]
cipa à l'attaque du 17 octobre, contre [illegible]
Sébastopol; il montra autant de coura[illegible]
sang-froid pendant cette dernière affai[illegible]
exposé personnellement aux plus gra[illegible]
par le feu meurtrier de l'ennemi.

Dès que l'époque de son comman[illegible]
expirée, M. Hamelin rentra en Fran[illegible]
après avoir passé par tous les [illegible]
chie navale, le rang d'amiral [illegible]
qui lui donna le droit de siéger au Sén[illegible]
mort de M. Ducos, il fut appelé [illegible]
ministère de la marine, par un [illegible]
signé au château de Windsor le 19 [illegible]
L'amiral Hamelin est grand-croix [illegible]
d'honneur depuis le 18 mars 1856.

HAMILTON (William-Alexandre-[illegible]
chibald HAMILTON DOUGLAS, 11e [illegible]
d'Angleterre, né à Londres, le 19 [illegible]
descend d'une ancienne famille écoss[illegible]
par ses alliances et les rôles importa[illegible]
joués dans l'histoire; elle porte en [illegible]
de duc de Brandon, marquis de D[illegible]
Clydesdale, comte d'Angus, d'Arra[illegible]
nark, etc., et marche en tête de [illegible]
d'Écosse. Élevé au collége de Ch[illegible]
Oxford, il épousa, en 1843, la prince[illegible]
Bade, dont il a eu trois enfants. En [illegible]
céda à son père à la Chambre des [illegible]
prend du reste rarement la parole [illegible]
au parti conservateur. La Société de [illegible]
çons d'Écosse l'a choisi pour gra[illegible]
fils aîné, William-Alexandre-Louis [illegible]
quis de DOUGLAS, est né en 1845, [illegible]

HAMILTON (lord Claude), homme [illegible]
anglais, né en 1813, à Londres, est [illegible]
sent marquis d'Abercorn (voy. ce n[illegible]
études au collége de la Trinité, à Ca[illegible]
entra, en 1839, à la Chambre des [illegible]
pour le comté irlandais de Tyrone. [illegible]
possède de grandes propriétés. Il [illegible]
comme l'un des champions du part[illegible]
haute Église; et plusieurs fois, [illegible]
l'a vu prendre la défense des gouver[illegible]
Naples et d'Autriche contre les [illegible]
raux. Bien qu'il eût voté en [illegible]
échange, il n'en accepta pas moins [illegible]
nistère Derby (1852), la charge de [illegible]
la maison de la reine. Il fait par[illegible]
privé depuis cette époque.

HAMILTON (sir William), philoso[illegible]
né vers 1790, fit ses études à Oxf[illegible]
au barreau d'Édimbourg en 1813 [illegible]
que temps une chaire d'histoire [illegible]
cette ville. Depuis 1836, il y profes[illegible]
coup de distinction la métaphysique [illegible]

rrespondant de l'Institut de France et membre plusieurs sociétés savantes et littéraires, sir Hamilton est mort le 6 avril 1856.

l n'a publié que quelques dissertations, la plu-t dans la *Revue d'Édimbourg;* elles ont même recueillies pour la première fois par un traduc-r français, M. L. Peisse, sous le titre de *Fragnts de philosophie* (Paris, 1841, in-8). Depuis, savant professeur a lui-même réuni, corrigé et noté ces divers essais dans ses *Discussions sur philosophie* (Discussions in philosophy and rature, education, etc.; Londres, 1852; 2ᵉ édit., 3). Ce qui distingue ses travaux, c'est le sa-: et la rigueur; il discute comme un sceptique, s il conclut avec la même autorité qu'un dog-ique. Le fond de son enseignement est, à part lques divergences, le même que celui de Reid e D. Stewart, dont il a réédité, d'ailleurs, les rres avec un grand soin. Son édition des *vres de Th. Reid* (1847) contient de courtes, s nombreuses notes et un *appendice* composé ept mémoires sur des questions spéciales.

AMILTON (révérend James), théologien écos-né en 1814 à Strathblane (comté de Stir-, où son père, qui tenait un rang élevé dans ise d'Écosse, était alors ministre, embrassa ême carrière et prit, à l'université d'Édim-g, le diplôme de docteur en théologie. Il a son ministère dans le comté de Perth, puis mbourg même, et fut choisi pour remplacer cteur Irving, comme directeur d'une nom-se congrégation de presbytériens à Londres, a un grand renom comme prédicateur.

tre des traités spéciaux, M. Hamilton a pu-ın grand nombre de petits livres de religion e morale qui ont une grande circulation en eterre et aux États-Unis. Tels sont : *la Vie rieux* (Life in earnest), *le Mont des Olives* et *reuse maison* (the Happy Home). On lui doit e les *Mémoires de lady Colquhoun*, et un de sermons sous ce titre : *le Prédicateur* . En 1854, M. Hamilton a fondé une revue ıelle, *Excelsior*, destinée à servir de lien à s les croyances spiritualistes et religieuses.

MMAN (Édouard), peintre belge, né à de (Flandre occidentale), en 1819, étudia à s, sous la direction de M. Nicaise de Keyser, uta par des sujets historiques, dont quelques-ırent acquis par le musée de Bruxelles. En il vint à Paris, parut l'année suivante au et se fixa en France, où il a exécuté beau-le travaux pour le gouvernement belge. Il a à Paris, depuis 1847 : *le Réveil de Mon-enfant*; *les Préparatifs pour la sérénade*, *Étudiants espagnols; la Lecture Pantagrué-ou Rabelais à la cour; Hamlet; Charles IX broise Paré; la Visite du doge; la Fille du cié* (1853); un *Christophe Colomb*, et *le siteur flamand Adrien Willaert*, à l'Expo-universelle de 1855; *l'Étude du blason*, *le encement et la fin* (1857), etc. Le musée de les possède de lui : *le Dante à Ravenne*, *e d'Albert et d'Isabelle à Ostende*, etc. ırtiste a obtenu, à la suite de nos Salons, médaille en 1853, et une médaille de 3ᵉ classe osition universelle de 1855. Il est chevalier lre de Léopold depuis 1854.

MMER (Jules), littérateur allemand, né à le 7 juin 1810, suivit depuis 1831, à Leip-es cours de droit tout en se livrant par la philosophie et à la littérature. Après ssayé à quelques travaux poétiques, il se étudier à fond l'histoire du théâtre et les ıs classiques. De 1837 à 1845 il habita Leipsick où il fournit de nombreux articles à des feuilles politiques et littéraires. Il rentra ensuite dans sa ville natale, et, après divers voyages à l'étranger, prit en 1851 la direction du feuilleton de la *Gazette constitutionnelle* de Saxe. C'est à ses efforts qu'on dut à Dresde la fondation de l'établissement littéraire nommé Schillersitfung (1855).

M. Hammer a écrit pour la scène : *le Déjeuner singulier* (das seltsame Frühstück; 1834), comédie, et *les Frères* (die Brüder; 1856). Ses romans et nouvelles sont: *Noble et bourgeois* (Adelig und Bürgerlich; Leipsick, 1837); *le Rêve et la vie* (Leben und Traum; Ibid., 1839); *Scènes de la ville et de la campagne* (Stadt-und Landgeschichten; Altenbourg, 1844, 2 vol.; 2ᵉ édit. 1854); *Entrée et sortie* (Einkehr und Umkehr; Ibid., 1856, 2 part.), roman social. Comme poëte on a de lui deux recueils estimés : *Regarde autour de toi et regarde en toi* (Schau um Dich und Schau in Dich; Ibid., 1851; 5ᵉ édit., 1855), et *Pour toutes les bonnes heures de la vie* (Zu allen guten Stunden; Ibid., 1854). Il est aussi auteur de quelques ouvrages d'une portée plus philosophique, entre autres *la Famille et son influence sur le développement de la société* (die Familie und ihr Einfluss auf die Gesellschaft; Dresde, 1851).

HAMMER-PURGSTALL (Joseph, baron DE), célèbre orientaliste allemand, né en 1774 à Graetz (Styrie), où son père était conseiller provincial, fit ses études à l'académie orientale de Vienne, et collabora très-jeune encore au *Dictionnaire arabe persan-turc* de Meninsky. En 1796, il devint secrétaire particulier du baron de Jenisch, rapporteur de la section d'Orient au ministère des affaires étrangères. Il traduisit alors plusieurs poésies turques et composa un certain nombre de poésies allemandes dans *le Mercure allemand* de Wieland. Envoyé comme interprète à Constantinople, avec le savant baron de Herbert, il passa de là en Égypte d'où il rapporta plusieurs curiosités, ainsi que des manuscrits arabes très-précieux qui enrichissent la bibliothèque impériale d'Autriche. Il fit, en 1800, la campagne d'Égypte contre le général français Menon, sous les ordres de Hutchinson, de Sidney-Smith et de Yusuf-pacha, et se rendit, l'année suivante, en Angleterre, en touchant à Naples et à Gibraltar. En 1802, il fut envoyé de Vienne à Constantinople, comme conseiller d'ambassade sous le baron de Stürmer, et, en 1806, il fut employé comme agent consulaire en Moldavie. Ses services et son érudition lui valurent l'année suivante la place de conseiller intime à la chancellerie impériale, et, dix ans plus tard, celle de conseiller particulier de l'empereur (1817). En 1835, il acheta les biens de la dernière comtesse de Purgstall dans le Tyrol, et reçut le titre de baron. Il fut ensuite nommé conseiller d'État en service extraordinaire, au département des affaires étrangères, et, en 1847, président de la nouvelle Académie impériale. Mais l'âge le fit renoncer, deux ans après, à cette dignité. En lui s'est éteint, dans les derniers jours de 1856, un des patriarches de l'érudition allemande. Il était associé étranger de l'Institut (Académie des inscriptions).

Parmi les nombreux ouvrages du baron de Hammer-Purgstall, qui jouissent, en Allemagne, d'une grande autorité, nous mentionnerons à part ceux relatifs à la Turquie : *Administration et constitution politique du royaume ottoman* (Osman. Reichs Staatsverfassung und Staatsverwaltung; Tubingue, 1816, 2 vol.); *Voyage de Constantinople à Brousse* (Umblick auf einer Reise von, etc.; Ibid., 1818); *Constantinople et le Bosphore*; Pesth, 1821, 2 vol.); et divers *Mémoires*, qui jetèrent alors un grand jour sur l'état de l'empire

ottoman; puis l'*Histoire de l'empire ottoman* (Geschichte des osman. Reichs, Pesth; 1827-1834, 10 vol.; 2ᵉ édit. 1835-1836), compilation très-savante où l'auteur a réuni tous les matériaux les plus riches, et qui malgré les défauts du plan et la profusion des détails, demeure encore un des ouvrages classiques sur ce sujet; enfin l'*Histoire de la poésie turque* (Geschichte der osman. Dichtkunst; Ibid., 1836-1838, 4 vol.)

Parmi ses autres travaux nous citerons: *Histoire des assassins* (Geschichte der Assassinen; Stuttgart et Tubingue, 1818): *Histoire de l'art oratoire chez les Perses* (Geschichte der schœnen Redekünste Persiens; Tubingue, 1818); la traduction de plusieurs poëmes arabes ou turcs, *le Divan de Hafiz* (1813); *Motenebbi* (1823); les *Odes* de Baki (1825); un poëme original, le *Chant de Memnon* (Memnon's Dreiklang; Vienne, 1823); des poésies turques, indiennes et persiques; une traduction en langue persane des *Réflexions de Marc Aurèle* (Vienne, 1831), qui lui valut du shah de Perse les ordres du Soleil et du Lion; des éditions turques ou persanes, entres autres, *Gül et Bülbül* du poëte Fasli (Leipsick et Pesth, 1834); *des Colliers d'or*, du poëte arabe Samachschari (Vienne, 1835); du poëme didactique du persan Mahmoud Schebisteri, *les Roses du mystère* (Rosenflor des Geheimnisses; Pesth, 1838); enfin d'un poëme en vieux langage turc, *la Fauconnerie* (der Falknerklee; Vienne, 1840); puis un ouvrage d'archéologie turque, le *Musée des souverains musulmans* (Gemaeldesaal moslemischer Herrscher; Darmstadt, 1837-1839, 6 vol.); *Histoire des kans* (Geschichte der Ilkhane; Ibid., 1843); *Histoire de Khlesl, le cardinal* (Khlel's, des Cardinals Leben; Vienne, 1848-1851, 4 vol.); *Histoire de la littérature arabe* (Geschichte der arab. Literatur; Ibid., 1850-1852, tom. I-III), etc.

M. de Hammer a fondé le journal *les Mines de l'Orient* (Fundgruben des Orients; Vienne, 1810-1819, 6 vol.) Il a inséré de nombreuses dissertations dans divers journaux et recueils scientifiques, notamment dans *les Annales de littérature* et dans les *Mémoires* et les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences de Vienne. Ces importants travaux, dont quelques-uns eussent suffi à la gloire de M. Hammer, ont été comme le point de départ des études et des progrès faits depuis en Allemagne sur les mêmes matières.

HAMMERICH (Frédéric), poëte, historien et théologien danois, né à Copenhague en 1809, fit ses études à l'université de cette ville, exécuta une première excursion dans le Jutland en 1832, revint se faire recevoir docteur en philosophie en 1834, et parcourut ensuite la Suède, dans le but d'étudier les mœurs du peuple et de rechercher les vieilles légendes du pays. Ses *Chants de voyage scandinaves*, qui parurent en 1840, dans une revue semestrielle, excitèrent un véritable enthousiasme, et déterminant une réaction en faveur de la vieille langue nationale, firent éclore toute une école de jeunes poëtes. A la même époque (1830-1841), parut une série d'*Esquisses historiques*, où l'on remarqua surtout une description poétique de Rome, écrite dès 1835 pendant un voyage en Italie. Vinrent ensuite des poésies remarquables éditées à Copenhague: *Chants des héros* (1841); *Peinture de la vie artistique de Thorwaldsen* (1844); *le Réveil du Danemark* (1848); *Poésies du Schleswig* (1848); *Tableaux de l'église chrétienne* (1842); *Chants bibliques et historiques* (1852), et le plus remarquable de tous ses poëmes, *Gustave-Adolphe en Allemagne* (1844).

Nommé pasteur dans le Jutland en 1839, M. Hammerich fut forcé, par l'état de sa santé, de revenir à Copenhague, où il fit des cours publics très-suivis sur les principales époques de l'histoire politique et ecclésiastique de son pays. Livré aux travaux historiques, il publia, outre un certain nombre de savants mémoires sur des points tout spéciaux, plusieurs ouvrages d'un intérêt général, qui se distinguent et par une habile mise en œuvre des sources, et par l'élégance pittoresque du style; ce sont: *Christian II et Charles-Gustave en Danemark* (Copenhague, 1847); *le Danemark à l'époque de [illegible]* (Ibid., 1847-1848, 2 vol.): *le Danemark à l'époque de l'union de Calmar* (Ibid., 1849); etc.

En 1845, il devint pasteur de l'église de la Trinité à Copenhague. Il se montra, lors de la tentative d'indépendance des duchés, l'un des plus ardents du parti danois et l'un des [illegible] teurs d'une guerre dont l'issue fut [illegible]. Il se transporta au camp et fit les trois campagnes de 1848 à 1850, en qualité d'aumônier. [illegible] à cette occasion plusieurs écrits, devenus populaires en Danemark et qui ont beaucoup [illegible] aux publicistes allemands: *Tableaux de la [illegible] du Schleswig* (Copenhague, 1849); *la [illegible] campagne du Schleswig* (Ibid., 1851); *[illegible] trois ans dans le Schleswig* ([illegible]).

Après la guerre, M. Hammerich [illegible] tions de pasteur à Copenhague [illegible] appartient au parti qui s'efforce [illegible] à l'orthodoxie officielle. Il a fondé [illegible] plusieurs de ses amis, la *Société pour [illegible] de l'église danoise*, qui a publié beaucoup de mémoires et de dissertations dont plusieurs [illegible] œuvre. Il fit aussi partie du comité [illegible] borer le *Livre de cantiques pour l'église [illegible]* qui parut à la fin de 1852.

HAMMETT (Samuel), romancier [illegible] en 1816, à Jewett-City (Connecticut), [illegible] grès à l'université de New-York, passa [illegible] douze ans dans le sud-ouest, occupé [illegible] commerce, et fut, pendant quelque temps, [illegible] la cour de district du comté de [illegible] (Texas). En 1848, il vint s'établir à New-York, où il a résidé depuis. Tirant parti de son [illegible] sur les frontières, il a donné, dans divers [illegible] littéraires, une foule de publications [illegible] gination et de saillies. Il a publié [illegible] pseudonyme de P. Paxton, deux [illegible] *Yankee jeté dans le Texas* (A Stray Yankee in Texas; New-York, 1853, in-12), et *les [illegible] merveilleuses du capitaine Priest* (The [illegible] Adventures of captain Priest; 1854 [illegible]).

HAMON (Jean-Louis), peintre de genre, est né à Plouha (Côtes-du-Nord), [illegible]. Écolier paresseux et insouciant, il [illegible] l'enfance de goût et d'aptitude que pour la peinture. Il vint à Paris en 1840 s'y livrer [illegible] il eut pour maître Paul Delaroche, et [illegible] sence de celui-ci travailla dans [illegible] M. Gleyre. Il exposa, en 1848, un tableau, *le Dessus de porte* ainsi que *le [illegible] Christ*, au musée de Marseille; en [illegible] *Affiche romaine*, *l'Egalité au sérail*, [illegible] *roquet jasant avec deux jeunes filles*. [illegible] ensuite à la manufacture de Sèvres [illegible] plusieurs compositions, entre autres [illegible] émail qui lui valut une médaille à l'Exposition de Londres et qui reparut, avec plusieurs [illegible] lui, à l'Exposition universelle de Paris.

En 1852, M. Hamon quitta la manufacture de Sèvres, et exposa *la Comédie humaine*, qui représentait, autour du théâtre [illegible] différents âges de l'humanité, [illegible] mais n'obtint du jury aucune distinction. [illegible] lon de 1853, son idylle grecque, *[illegible] pas*, qui appartient à la maison de l'[illegible]

onstituer un nouveau après la retraite du prési-
ent. Il rétablit un peu d'ordre dans les finances et
nima le crédit; mais, comme ses prédécesseurs,
se préoccupa peu de la constitution. Les bonnes
esures qu'il voulut prendre, furent combattues
ir les conservateurs comme trop libérales, par
s républicains comme trop modérées. Il perdit
popularité et donna sa démission dès le 10 sep-
mbre. Resté au sein de l'assemblée, il vota contre
constitution allemande le 28 mars 1849, et
pliqua ses idées à ce sujet dans deux brochures:
Question de la Constitution allemande (die
utsche Verfassungsfrage); et la *Constitution
lemande du 28 mars* 1849 (die Deutsche Ver-
ssung des 28 März 1849, 1849).

Après l'avénement du ministère Brandenbourg-
nteuffel et le triomphe de la réaction, M. Han-
nann, qui était déjà devenu directeur de la
ique prussienne, combattit, dans la première
ambre, les tendances ultra-conservatrices de la
jorité; mais il ne retrouva ni son autorité ni
popularité d'autrefois, et se vit accuser de ver-
lité. En 1851, il donna sa démission de direc-
r de la banque, et s'occupa dès lors tout entier
projet économique qu'il méditait depuis
gtemps, comme une application de l'esprit
sociation aux intérêts des classes pauvres. Il a
né, entre les ouvriers et les petits commer-
s, une société de crédit, appelée *Disconto-
llschaft*, grâce à laquelle ils peuvent se
er mutuellement secours pour des entreprises
sidérables sans l'appui des gros capitalistes.

ANSEN (Pierre-André), astronome allemand,
Fondern (duché de Schleswig), le 8 décembre
, étudia les mathématiques et fut employé,
821, à la triangulation du duché de Holstein,
gée par Schumacher qu'il seconda à l'observa-
d'Altona. En 1825, il fut nommé directeur
'observatoire de Seeberg, près Gotha, qu'il
plus quitté. On a de ce savant des mémoires
ortants qui embrassent, pour la plupart, les
ils si difficiles des perturbations, et qui ont
nsérés dans les *Nouvelles astronomiques* de
macher, dans les *Mémoires* de la Société
nomique de Londres et ceux de l'Académie
sciences de Saxe, et dans diverses Revues
tifiques.

Hansen a publié à part: *Méthode pour ob-
r avec le micromètre objectif de Frauenhofer*
iode mit dem Frauenh. Heliometer Beobach-
n anzustellen; Gotha, 1827); *Recherches sur
erturbations mutuelles de Jupiter et de Sa-*
(Untersuchungen über die gegenseitigen
ngen von Jupiter und Saturn; Berlin, 1831);
*menta nova investigationis orbitæ veræ,
luna perlustrat* (Gotha, 1838); *Calcul des
bations absolues dans des ellipses d'excen-
s et d'inclinaison quelconques* (Ermittelung
bsoluten Stœrungen in Ellipsen, etc.; Ibid.,
t. I), formant la 1re partie des *Mémoires de
vatoire de Seeberg*.

s récemment, à l'occasion des curieuses ex-
ces de M. Foucault (voy. ce nom) sur le
ment du pendule, M. Hansen a écrit un
ire qui a été couronné par l'Académie des
es de Saxe. Il travaille à publier les tables
eil qu'il a calculées avec l'astronome danois
n, et celle des tables de la Lune, d'après une
qui lui est particulière.

SSENS (Charles-Louis), musicien belge,
nd, le 10 juillet 1802, et neveu de l'ancien
ur de la musique particulière du roi des
as, suivit, tout enfant, ses parents en
le, et fut admis, à l'âge de dix ans, comme
violoncelle au théâtre national d'Amster-
dam, dont il devint chef d'orchestre en 1822.
Deux ans après, il se démit de cet emploi, devint
tour à tour second chef d'orchestre au théâtre de
Bruxelles (1825) et professeur d'harmonie à l'École
royale (1828), retourna en Hollande après la révo-
lution belge, vint, en 1834, à Paris, où il fut trois
ans premier solo violoncelle, puis second chef
d'orchestre à la salle Ventadour, et revint enfin,
en 1840, à Bruxelles. Il y est, depuis 1855, pro-
fesseur au Conservatoire de musique, membre
effectif de l'Académie de Belgique, membre du
comité des théâtres royaux, et chevalier de l'ordre
de Léopold.

On a de lui un grand nombre de compositions
estimées, notamment de nombreux ballets, tels
que: *Robinson*, en 1 acte; *Fleurette*, en 3 actes;
Sylla, en 3 actes; *le Pied de mouton*, en 6 actes;
la Lampe merveilleuse, en 3 actes; *le Conscrit*,
en 1 acte; *l'Enchanteur*, en 3 actes; *Mahieux*, en
2 actes; *Pizzaro*, en 3 actes, non représenté
(1834-1843); puis diverses œuvres, un *Te Deum*,
un *Requiem*, des *Messes*, *Ouvertures*, *Cantates*,
Symphonies, *Concertos*, etc.

HANSTEEN (Christophe), astronome suédois,
né à Christiania (Norvége), le 26 septembre 1784,
fit ses études à Copenhague, entra dans l'ensei-
gnement et devint professeur du collége de Frie-
dericksbourg où il commença des recherches sui-
vies sur le magnétisme terrestre; un résumé de
ses travaux, qu'il adressa à l'Académie des scien-
ces danoise, lui valut un prix d'honneur, et, en
1814, une chaire de mathématiques à l'université
de sa ville natale. En 1821, il découvrit la varia-
tion régulière à laquelle était soumise tous les
jours l'intensité magnétique horizontale. Ses *Re-
cherches de magnétisme terrestre* (Christiania,
1819, t. I et atlas) causèrent beaucoup de sensa-
tion, surtout en Angleterre, et devinrent, en
quelque sorte, la base de toutes les expériences
ultérieures. Après avoir visité Londres, Paris,
Hambourg, Berlin, afin de compléter ses études
scientifiques, il fut chargé par son gouvernement
de parcourir l'ouest de la Sibérie, exploration
qu'il accomplit, de 1828 à 1830, en compagnie
d'Erman et de Due. A son retour, il fit construire
à Christiania un observatoire terminé en 1835,
puis disposé pour les observations magnétiques.

Ce savant a enseigné, jusqu'en 1850, les mathé-
matiques appliquées à l'université ainsi qu'à l'É-
cole d'artillerie et de génie; depuis 1837, il dirige
les travaux de la triangulation de la Norvége.
Membre de la commission chargée d'établir l'unité
dans le système métrique, il indiqua dans son
rapport la voie qu'il fallait suivre et fixa les bases
de la nouvelle réforme. On lui doit un *Traité de
géométrie*, un *Traité de mécanique*, et un grand
nombre de mémoires, dont la plupart sont insé-
rés dans le *Magazine for Naturvidenskaberne*, ré-
digé par lui depuis 1823, en société de Machmann
et Lundh.

HANUSCH (Ignace-Jean), philosophe allemand,
né à Prague en 1812, fit ses études dans divers
établissements de cette ville, puis entra dans un
couvent de moines où on lui confia une chaire
dans une école qui en dépendait. Après y avoir
consacré ses loisirs à des études de philosophie et
de théologie, il quitta le couvent et retourna à
Prague, où il s'occupa de droit. Mais, en 1835, il
obtint à Vienne la suppléance du professeur de
philosophie Lichtenfels, prit les grades pour l'en-
seignement et devint, dès 1838, professeur ordi-
naire de philosophie à Lemberg. Là, s'occupant
plus spécialement de philosophie historique, il
publia la *Science de la mythologie slave* (Wissen-
chaft des slaw. Mythus; Lemberg, 1842); ainsi

s'était établi dix-huit ans auparavant, remonta plusieurs cours d'eau avec un jeune guide, et, arrivé au confluent de la Macquarie, fouilla le sol, dont les apparences lui rappelaient celui de la Californie. Quelques coups de pioche suffirent pour faire jaillir l'or; il renouvela plusieurs fois l'expérience dans le lit de la Macquarie, et dans un rayon de 70 milles, avec le même succès.

De retour à Sydney, il communiqua au secrétaire des colonies tous les détails de cette expédition accomplie à ses frais; aussitôt une compagnie de mineurs fut organisée sous sa direction et pourvue des instructions nécessaires. A peine fut-elle à l'œuvre dans les localités qu'il avait désignées que, dès la première semaine, on recueillit plus de 250 000 francs de minerai aurifère. La fièvre de l'or s'empara de toute la colonie, qui émigra en masse vers les montagnes Bleues. Telle fut l'origine de cette exploitation, devenue si vite la plus considérable du globe. Nommé commissaire des terrains de l'État (*crown lands*), il fut chargé de parcourir tous les districts métallifères de l'Australie et de rechercher surtout la présence des métaux précieux. Après avoir fait son rapport, il résigna ses fonctions (1852) et rentra dans la vie privée. De nombreux témoignages de reconnaissance publique ont été donnés à cet estimable citoyen dont le désintéressement est si digne d'éloges : la législature de la Nouvelle-Galles du Sud lui a voté, en 1853, une pension annuelle de 10 000 liv. st. (250 000 fr.), réduite, en 1854, de moitié; à Sydney, on lui a offert un vase d'or pur estimé plus de 12 000 fr. : à Melbourne, une coupe d'or pleine de souverains; à Bathurst, un service de déjeuner en argent, etc. De simples particuliers que sa découverte a enrichis, lui ont envoyé de fortes sommes d'argent. En 1854, M. Hargraves est venu s'établir en Angleterre. Dans la même année, il a écrit *l'Australie et ses mines d'or* (Australia and its gold fields; in-8), le meilleur livre publié sur ce sujet et qui s'est vendu à un nombre considérable d'exemplaires.

HARISPE (Jean-Isidore, comte), maréchal de France, sénateur, né à Saint-Étienne de Bigorre (Basses-Pyrénées), le 5 décembre 1768, et fils d'un riche propriétaire basque, fut élevé chez un curé, et s'enrôla en 1792. Élu commandant d'une compagnie franche recrutée parmi ses compatriotes (1793), il passa en Italie, avec le grade de colonel (1800), après avoir combattu dans les Pays-Bas et en Allemagne. A la suite de la campagne d'Iéna, où il avait reçu une blessure grave, il fut nommé général de brigade (1806). Atteint d'un coup de mitraille à Friedland, il entra néanmoins, en 1808, dans la Péninsule comme chef d'état-major du maréchal Moncey, et n'en sortit qu'à l'évacuation définitive (1814).

Pendant sept années d'une guerre continuelle, mêlée de victoires et de revers, il se signala à Tudela, à Saragosse, à Lerida, à Taragone, à Sagonte, et fut nommé général de division (1810), puis comte de l'Empire (1813), autant pour ses actes de bravoure que pour ses talents stratégiques. En 1814, il fut chargé de soutenir le mouvement rétrograde de l'armée et défendit la frontière pied à pied contre les Anglais qu'il réussit à expulser de Saint-Jean-Pied-de-Port, et contre les Portugais qu'il contint à la bataille d'Orthez. A Toulouse, où il rejoignit le maréchal Soult, il eut le pied fracassé par un boulet, dut souffrir l'amputation, et tomba au pouvoir des alliés qui le retinrent quelque temps prisonnier. L'Empereur, à son retour de l'île d'Elbe, lui confia de nouveau la défense des Pyrénées; avec les gardes nationales mobilisées, il contint les Espagnols sur leurs frontières.

Ce dernier fait d'armes termina la
général Harispe. Licencié avec le reste
mis en disponibilité, puis en retraite,
reprendre du service qu'après la
1830. Deux fois, il représenta son pays
Chambre des Députés (1831 et 1834).
la pairie en 1835, et commanda
division militaire de Bayonne. Après
ments du 2 décembre 1851, le prince
poléon lui conféra la dignité de
France, qui le fit entrer de droit au
vellement restauré (25 janvier
moins par l'âge que par les infirmités
de ses nombreuses blessures, le
rispe est mort à son château de
Bayonne, le 26 mai 1855. Son nom
en 1836, sur l'Arc de triomphe de
que sur les tables de marbre de

HARLESS (Théophile-Christoph
théologien protestant allemand,
le 21 novembre 1806, fit ses études
tés d'Erlangen et de Halle,
Facultés philosophique et théologique
(1828-1829), puis professeur
versité de cette ville. Titulaire
théologie et prédicateur de
1836, il perdit ces deux places
de son opposition dans l'
Bavière (1842-1843) aux
du ministère et aux exigences
il fut envoyé à Baireuth, en
du consistoire. Le gouvernement
d'offrir une autre position à M.
té parmi les meilleurs théologiens
l'Allemagne. Il fut nommé aussi
tulaire de théologie à l'université
en 1847, il devint en outre
grandes paroisses de cette ville.
en 1850, comme conseiller ecclésiastique
ministère du culte, vice-président
et prédicateur de la cour, il
1852, avec le titre de premier
sistoire supérieur, où il exerce une
sur les affaires ecclésiastiques.

M. Harless, également renommé
et comme écrivain, a principalement
Commentaire de l'épître aux
mentar über den Brief an die
1834); *Encyclopédie et méthodologie*
protestante (Theologische
Methodologie vom Standpunkt
che; Nuremberg, 1837); *l'Éthique*
christliche Ethik; Stuttgart, 1842)
une des plus importantes productions
re; *le Dimanche* (Sonntagsweihe,
1854, 7 vol.), recueil de sermons
Luther sur l'Église et sur les
(Kirche und Amt nach Luther's
1853), etc. Il rédige, depuis
protestantisme et de l'Église.

HARLESS (Émile), physiologiste
né à Nüremberg le 22 octobre
savant professeur de médecine
less, mort en 1853, fit ses études
Erlangen, Berlin et Würzbourg
les universités de Prague, Vienne,
Gœttingue, etc., pour suivre les
siologie des meilleurs maîtres.
docteur en médecine, il fut
l'université de Munich, où il
vante, professeur extraordinaire
et, en 1852, directeur du cabinet
Outre un grand nombre de
bliées dans divers recueils
physiologie, l'anatomie comparée

antes recherches microscopiques, on lui doit : *Leçons populaires de physiologie et de psychologie* (Populaere Vorlesungen aus dem Gebiete der Phys. und Psych; Brunswick, 1851); *Traité d'anatomie plastique* (Lehrbuch der plastichen Anatomie; Stuttgart, 1856), etc.

HARMS (Claude), théologien danois, né à Fahrstedt, dans le pays des Ditmarches, le 25 mai 1778, et fils d'un meunier, reçut, à l'école et chez le curé de son village, une éducation très-élémentaire, et revint au moulin de son père, qui le destinait à la même profession. La mort de celui-ci, en 1797, lui permit de reprendre ses études à Meldorf, puis à Kiel, où il suivit assidûment les cours de théologie. Il donna quelque temps des leçons. Élu diacre à Lunden en 1806, archidiacre, à Kiel, en 1816, il se fit promptement une réputation de théologien et de prédicateur. Il se posait comme l'adversaire déclaré de la raison et faisait rejaillir jusque sur Luther sa haine contre l'esprit d'innovation. En 1817, à l'occasion du troisième jubilé séculaire de la réforme, il publia un écrit où il tentait de ramener à la foi aveugle toute l'Église évangélique, et s'attira des réponses très-vives auxquelles il riposta à son tour par un livre intitulé : *Néant de la religion de la raison* (1819). Au milieu même de cette polémique il fut nommé évêque des communes évangéliques de Russie (1819); il succéda, comme prédicateur, à Schleiermacher de Berlin, en 1834, et l'année suivante, fut élu pasteur à Kiel. En 1849, une cécité presque complète le contraignit de résigner ses fonctions, mais sans ralentir son activité littéraire. — M. Cl. Harms est mort le 1er février 1855.

On a de lui un nombre considérable d'ouvrages, qui ont beaucoup contribué, dans le Nord, aux progrès de l'exégèse théologique, et attestent un talent de dialectique reconnu même par ses adversaires. Nous citerons : *Sermons d'hiver* (Winterpostille: Kiel, 1808; 2e édit.; Leipsick, 1836); *Sermons d'été* (Sommerpostille; Kiel, 1815; 4e édit., 1846); *Nouveaux sermons d'hiver* (Altona, 1826); *Nouveaux sermons d'été* (Ibid., ...); *Sermons christologiques* (Christologische Predigten; Schleswig, 1821); *le Discours de Notre Seigneur sur la montagne*, en 21 sermons (die Bergrede des Hernn, etc.; Kiel, 1841), et divers autres recueils de prédications; puis : *les Trois articles de la foi chrétienne* (die drei Artikel des christlichen Glaubens; Ibid., 1830-1834, 9 vol.); *Théologie pastorale* (Ibid., 1830-1834, 3 vol.; 2e édit., 1835); *les Principes de la religion luthérienne en neuf sermons* (die Religionshandlungen der luth. Kirche, etc.; Ibid., 1839); *Candeur et malice*, recueil de maximes (Weissheit und Witz in Sprüchen und andern Redensarten; 1850); *le Scoliaste* (Ibid., 1850), traduction allemande d'un grand nombre de mots étrangers appartenant à la théologie; enfin, une autobiographie sous ce titre : *la Vie de Harms écrite par lui-même* (H's Lebensbeschreibung, verfasst von ihm selbst (Ibid., 1851).

HARNISCH (Guillaume), écrivain allemand, né à Wilsnach, dans le gouvernement de Postdam, le 28 août 1787, acheva ses études à l'université de Halle, donna, dans sa ville natale, des leçons particulières, obtint, en 1808, une place à l'université de Francfort sur l'Oder, où il s'occupa surtout des diverses méthodes d'éducation, fut rappelé à Berlin, en 1810, pour enseigner dans un établissement spécial la méthode Pestalozzi. Il s'y lia avec Fichte, Schleiermacher, et quelques autres philosophes, et prit part, avec eux, aux agitations politiques. Premier professeur au séminaire pédagogique de Breslau, en 1812, il fut chargé, en même temps, de l'éducation de la princesse Charlotte, depuis impératrice de Russie. La Silésie lui dut les progrès de ses écoles populaires, aussi bien que de ses établissements d'instruction supérieure. Il fut nommé, en 1822, directeur du séminaire pédagogique de Weissenfels, et reçut, en 1830, la direction du collége des professeurs de Berlin, qui lui donna rang immédiatement après le ministre de l'instruction publique. Il la quitta cependant pour embrasser les fonctions ecclésiastiques, et obtint une place de pasteur en 1842. Il s'occupa surtout des missions intérieures, et le séminaire de Gustave-Adolphe lui dut sa prospérité. Entraîné un instant, dans la politique, en 1848, il se prononça pour l'unité et la constitution de l'Allemagne.

Les principaux titres de M. Harnisch sont ses ouvrages d'éducation, dont plusieurs sont répandus à un grand nombre d'exemplaires; nous citerons : *les Écoles populaires en Allemagne* (die deutschen Volksschulen; Berlin, 1812), remanié plus tard sous ce titre : *Manuel de l'instruction populaire allemande* (Handbuch für das deutsche Volksschulwesen; Breslau, 1820; 4e édit., 1839); *Cours complet de langue allemande* (Vollstaendiger Unterricht in der deutschen Sprache; Breslau, 1818, 4 vol.); *la Cosmologie* (die Weltkunde, 4e édit.; Ibid., 1827, 3 vol.); *le précepteur Félix Karkorbi à cinquante ans* (das Leben des fünfzigjaehrigen Hauslehrers Felix Karkorbi; Ibid., 1817, 2 vol.); *les Principaux voyages modernes pour la jeunesse* (die wichtigsten neuern Land-und Seereisen, etc.; Leipsick, 1821-1832, 16 vol.); *l'École civique allemande* (die deutsche Bürgerschule; Halle, 1830); *Histoire du royaume de Dieu sur la terre* (die Geschichte des Reiches Gottes auf Erden, 2e édit.; Halle, 1849); *le Séminaire pédagogique de Weissenfels et ses succursales* (das Weissenfelser Schullehrerseminar und seine Hülfsanstalten; Berlin, 1838); *Programme de conférences sur le petit catéchisme de Luther* (Entwürfe und Stoffe zu Unterredungen über Luther's kleinen Katechismus; Weissenfels, 1837-1840, 3 vol.); *État actuel de l'instruction publique du peuple en Prusse* (der ietzige Standpunkt des gesammten preuss. Volksschulwesens; Leipsick, 1844); *de l'Avenir de l'école vis-à-vis de l'Église, l'État et la famille* (die kunftige Stellung der Schule zu Kirche, etc.; Erfurt, 1848). M. Harnisch a en outre fondé ou rédigé en chef plusieurs journaux d'éducation, notamment : *le Conseiller d'instruction publique de l'Oder* (Schulrath an der Oder; Breslau, 1815-1820, 24 livr.), et *le Professeur du peuple* (Volksschullehrer; Halle, 1824-1828).

HARO Y TAMARIZ (Antonio), homme politique mexicain, né vers 1810, est un des chefs du parti libéral conservateur. Homme habile et considéré, il a été quelque temps ministre des finances sous le gouvernement de Santa-Anna; mais, en 1854, il se sépara du dictateur et se mit à la tête des conservateurs dissidents. Tandis qu'Alvarez, Comonfort et Vidaurri (voy. ces noms), commençaient au nord et au sud l'insurrection démocratique, il organisa, de son côté, en 1855, le *pronunciamento* de San-Luis de Potosi et publia un programme qui, tout en proclamant la déchéance du despote et la convocation d'un congrès national, stipulait des garanties en faveur du clergé et de l'armée. Après la fuite de Santa-Anna, il refusa de reconnaître l'autorité du général Martin Carrera, président provisoire; il parut d'abord se rallier à la junte de Cuernavaca et accepter M. Comonfort comme chef de la République. Il se rendit à Mexico dans la pensée d'éloigner des

puros ou démocrates le président, dont le pouvoir était encore mal assuré et la politique un peu indécise. Mais il ne tarda point à passer dans l'opposition, prépara une réaction conservatrice, et fut même accusé de tramer un complot pour établir un empire d'Anahuac, soit à son profit personnel, soit au profit du fils de l'ancien empereur Iturbide. Arrêté le 5 janvier 1856, et conduit à la Vera-Cruz, où il devait être embarqué pour un lieu d'exil, M. Haro s'échappa en route, gagna la ville de Puebla où les généraux et le clergé avaient concentré toutes les forces des partis rétrogrades, prit la direction du mouvement et s'intitula le premier chef de l'armée restauratrice de l'ordre et de la liberté. Il avait pour lui tous ceux dont les priviléges étaient menacés par le président Comonfort et par le congrès de Mexico; mais l'esprit démocratique pénétra dans l'armée de l'ordre, et, à la fin de mars 1856, les soldats et les officiers subalternes ouvrirent les portes de Puebla aux assiégeants. M. Haro quitta alors le Mexique, où la défaite de son parti laissa le champ libre aux démocrates.

HARRING (Harro-Paul), écrivain allemand, né à Ibensdorf, près de Husum (Hewig), le 28 août 1798, fit de médiocres études, obtint une place dans les douanes, s'occupa de peinture à Copenhague et à l'Académie de Dresde, puis, se jetant dans la littérature, publia deux essais poétiques la même année : *Fleurs de la jeunesse* (Blüten der Jugendjahre; Schleswig, 1821); et *Poésies* (Dichtungen; Ibid.). Un voyage à Vienne et en Hongrie lui fournit le sujet d'un ouvrage autobiographique, intitulé : *Rhonghar Iarr, courses d'un Frison en Danemark, en Allemagne et en Hongrie* (Munich, 1828, 4 vol.). Après s'être remis à la peinture à Copenhague, il passa en France, avec quelques philhellènes, s'embarqua à Marseille pour la Morée, d'où il se rendit à Rome, pour s'occuper d'art. En 1828 il se fit soldat et servit en Pologne, dans les lanciers de la garde. Il rapporta du moins de sa campagne plusieurs ouvrages intéressants : *le Polonais* (der Pole; Baireuth, 1831, 3 vol.), et *la Pologne sous la domination russe* (Memoiren über Polen unter russ., etc.; Nuremberg, 1831, 2 vol.). Le séjour de la Saxe et de la Bavière lui ayant été défendu, il vint à Strasbourg où il fonda un journal, *l'Allemagne constitutionnelle* (das constitutionnelle Deutschland), fut appelé en Suisse par les libéraux, fut arrêté à Berne comme conspirateur, à la suite des événements de 1836, et forcé de se retirer en Angleterre, où il fut très-grièvement blessé dans un duel politique. Après avoir tenté vainement de rentrer dans son pays, et incapable de se fixer en France ou en Angleterre, il passa vers 1840 au Brésil, en enfin dans l'Amérique du Nord.

On a encore de M. Harring, dont les livres, portant l'empreinte d'un naturel fougueux, offrent plus d'originalité que de goût : des romans, *le Carbonaro de Spolète* (der Carbonaro zu Spoleto; Leipsick, 1831); *Julien de Drexfalken* (Munich, 1831, 2 vol), etc.; des drames, *Faust dans le costume du temps* (Leipsick, 1831); *l'Arménien* (Munich, 1831); *le Renégat de la Morée* (der Renegat auf Morea; Brunswick, 1832), etc., et un poëme héroïque, *Szapary et Batthyany* (Munich, 1828).

HARRINGTON (Leicester-Fitz-Gerald-Charles Stanhope, 5e comte d'), pair d'Angleterre, né en 1784, à Dublin, descend d'un ancêtre commun avec les comtes de Chesterfield. Connu d'abord sous le nom de Stanhope, il entra à l'âge de quinze ans au service militaire, fut employé en 1807 dans l'Amérique du Sud et assista à l'attaque de Buenos-Ayres. Il fit ensuite, dans l'I[illegible] les campagnes de 1817 et de 1818 contre les [illegible]rattes, jusqu'à la bataille de Maheidpur, [illegible] conduite lui fit accorder la décoration de [illegible] Il a été nommé colonel en 1837. Son frère [illegible] mort sans enfants mâles (1851), il hérita [illegible] titres ainsi que de son siége à la Chambre [illegible] Lords, où il paraît appuyer la politique con[illegible]trice. De son mariage avec miss Green [illegible] a six enfants, dont l'aîné, Seymour-Sydney-[illegible] vicomte Petersham, est né en 1845 à [illegible]ham-House.

HARRIS (Georges-Francis-Robert Harris, [illegible]ron), pair d'Angleterre, né en 1810, est [illegible] d'un général distingué créé pair et baron [illegible] Élevé à l'université d'Oxford, il prit [illegible] la place de son père à la Chambre des Lords [illegible] il vota avec le parti conservateur [illegible] reste, les fonctions administratives qu'il [illegible] plies depuis cette époque, l'ont tenu pre[illegible]stamment éloigné de la métropole. [illegible] avoir été gouverneur de la Trinité, [illegible] passé, en la même qualité, à Madras [illegible] Marié en 1850, il a deux enfants [illegible] George-Robert-Canning Harris, [illegible] la Trinité.

HARRIS (révérend John), auteur [illegible] glais, né en 1804, à Ugborough [illegible] fit, en 1823, ses études théologiques [illegible] de Hoxton, et, après avoir été [illegible] fut attaché, en 1827, à l'église [illegible] fit une grande réputation comme [illegible] ses sermons, répandus à profusion [illegible] non-conformiste auquel il appartenait, [illegible] donné un des premiers rangs parmi les [illegible] religieux, si nombreux et si féconds [illegible]terre. En 1837, il fut appelé à la chaire [illegible]logie par les administrateurs du collége [illegible]hunt, reçut, l'année suivante, d'une [illegible] américaine, le diplôme de docteur, [illegible] en 1850, principal du nouveau collége [illegible]dres, récemment organisé. Comme [illegible] le docteur Harris fait sans cesse appel [illegible] du cœur humain et s'efforce d'amener [illegible]tien à une foi plus vive et plus [illegible] mort le 21 décembre 1856.

Parmi ses écrits qui ont trouvé [illegible] Unis plus de faveur encore que dans [illegible] nous citerons : *le Grand Maître* (the [illegible]cher), cité comme un chef-d'œuvre d[illegible] et de morale religieuse : *Mammon*, [illegible] 100 000 exemplaires, et qui a, dit-on, [illegible] nouvel essor aux institutions de charité [illegible]tance : un essai sur les missions chrétiennes [illegible]tulé : *the Great Commission* (1835), [illegible] d'un prix de 200 guinées (5200 fr.), [illegible] traité destiné aux marins et fort goûté [illegible] Guillaume IV; *la Terre avant la [illegible] l'homme* (the Preadamite earth); [illegible]*mitif* (Man primœval); *le Patriarcat* [illegible] la constitution et les devoirs de la [illegible] recueils de *Sermons*; etc.

HARRIS (sir William-Snow), physicien [illegible] membre du Collége des chirurgiens [illegible]ciété royale de Londres, est né, [illegible]mouth. Il a fait plusieurs inventions [illegible]bles, entre autres un conducteur [illegible] destiné à préserver la mâture des navires [illegible] nouvelle boussole d'orientation, [illegible] la grande médaille de Copley. Il a [illegible]breux mémoires sur l'électricité et le [illegible] des rapports sur la météorologie à la [illegible]*sociation*, une série d'articles sur [illegible]sées par la foudre à la marine anglaise

ıvrage sur les orages et un *Traité élémentaire* ı *galvanisme* (Rudimentary treatise on galvasm; 1855). En 1847, il a reçu des lettres de ıblesse viagère (*knight bachelor*) pour les serces qu'il a rendus à la science.

HARROWBY (Dudley RYDER, 2e comte D'), ɪmme politique et pair d'Angleterre, né en 1798, Londres, appartient à une ancienne famille élee, en 1776, à la pairie héréditaire. Il fit ses ıdes à l'université d'Oxford (Christchurch col;e), fut reçu docteur en droit civil, et entra à ıgt et un ans à la Chambre des Communes, où ı siégé pour Tiverton (1819-1831) et pour Lipool (1831-1847). A cette dernière date, il prit ce à la Chambre des Lords. Bien qu'il apparıne au parti conservateur, il a figuré, à cause son esprit conciliant, dans le cabinet de lord y, comme secrétaire du bureau des Indes 1), et, dans celui de lord Palmerston, comme ıcelier du duché de Lancastre, puis comme du sceau privé (1855). Il fait partie du Conprivé. De son mariage avec la fille du marde Bute (1823), il a quatre enfants, dont , Dudley-Francis-Stuart, vicomte SANDON, é, en 1831, à Brighton.

RSCOUET DE SAINT-GEORGES (Jean-René), n député français, et représentant du peuple, ı château de Pommorio, en Tréveneuc (Côtesord), le 3 octobre 1781, s'établit jeune encore le Morbihan, et acquit l'estime des roya-, qui l'envoyèrent à la Chambre des Députés 27 et en 1830. Il refusa une place de préfet que es X lui offrait, et répondit au roi qu'il était faire, à la Chambre, les affaires du pays et es siennes propres. Après la révolution de t, il refusa de prêter serment à Louis-Phi-, et vécut dans ses terres de Pluvigné, fidèle opinions légitimistes, et soutenant une lutte ante contre l'administration dans le conseil al du Morbihan. En 1848, il fut élu représnt du peuple, le sixième sur douze, par en-60 000 voix. Membre du Comité des affaires gères, il vota presque constamment avec la , et adopta toutefois l'ensemble de la Constirépublicaine. Après l'élection du 10 dée, il soutint la politique intérieure et extéde l'Élysée. Il ne se présenta point aux ıns de 1849.

fils, Paul-René, né au château de Quéron-8 septembre 1807, a fait partie de l'Assemégislative comme représentant du Morbihan. ota avec l'extrême droite légitimiste, pour de l'enseignement, pour la loi du 31 mai, a révision de la Constitution, etc., mais sans ıier à la politique du président. Depuis le l'Etat du 2 décembre, il est rentré dans la vée.

STENSTEIN (Gustave), philosophe allené à Plauen, en Saxe, le 18 mars 1808, ses études à l'université de Leipsick ou pliqua à la théologie et à la philosophie. se d'agrégation : *de Archytæ Tarentini ntis philosophicis*, le fit remarquer dès rofesseur adjoint de la Faculté de Leipsick ne année, il y devint titulaire deux ans Nommé, en 1848, conservateur de la bibliode l'université, il l'a enrichie d'ouvrages x et a travaillé avec activité au cata-

de M. Harstenstein, qui passe pour un ssentiellement métaphysicien : *les Proet les principes de la métaphysique géné*e Probleme und Grundlehre der allgemeitaphysisk; Leipsick, 1836); *les Notions fondamentales des sciences éthiques* (die Grundbegriffe der ethischen Wissenschaften; Ibid., 1844); *sur les Nouveaux exposés et les nouvelles critiques de la philosophie d'Herbart* (über die neuesten Darstellungen, etc.; Ibid., 1838); *de Ethices a Schleiermachero propositæ fundamento* (Ibid., 1837; *de Materiæ apud Leibnitzium notione* (Ibid., 1846), etc.; puis des notes et des commentaires pour diverses éditions de Kant et de Herbart, et de nombreuses *Dissertations* dans le recueil de l'Académie des sciences de Saxe.

HART (Salomon-Alexandre), peintre anglais, né à Plymouth, en avril 1806, fut placé, en 1820, par son père, artiste de mérite, en apprentissage chez un graveur de Londres. Trois ans après, il suivit les cours de l'Académie royale et débuta, en 1826, par le portrait en miniature de son père. Ses premiers tableaux à l'huile, entre autres *l'Instruction* et *l'Élévation des tables de la loi* (1830), qui font partie de la galerie Vernon, mirent en relief son habileté pratique autant que la puissance de son imagination. Dès lors, donnant un libre cours à sa fantaisie, il aborda successivement tous les genres de peinture, depuis l'histoire jusqu'à la gravure de *keepsake*, et porta dans tous une touche brillante, variée, pittoresque, secondée par une grande facilité. On cite surtout, pendant une première période de dix années : *Isaac d'York au château de Front-de-Bœuf* (1830); *Communion des nobles catholiques au* XVIe *siècle* (1831); *Wolsey et Buckingham* (1834), acheté par lord Northwick; *Richard et Saladin* (1835), que l'on dit un de ses meilleurs ouvrages; *sir Thomas More recevant la bénédiction de son père* (1836); *Henri Ier apprenant le naufrage de son fils* (1839); *la Mère de Samuel et le grand prêtre Élie*; etc.

La réputation de M. Hart était faite; l'Académie, qui l'avait déjà choisi pour associé, le nomma membre titulaire en 1840. Les cérémonies de la religion juive, à laquelle il appartient, et qui le firent connaître en 1830, lui ont inspiré diverses scènes : *la Synagogue polonaise* (1840) et *Simchath Torah* (1845). En 1841, il fit un voyage en Italie d'où il a rapporté des esquisses se rapportant au culte catholique, telles que : *le Couvent d'Ognessanti à Florence*, *l'Offrande à la Vierge*, des intérieurs de cathédrales, etc.

Ses derniers tableaux, exécutés dans le genre historique familier, où paraît se complaire le talent inventif de M. Hart, sont : *Milton visitant Galilée dans sa prison* (1847); *les Trois inventeurs de l'imprimerie* (1852), et *Christophe Colomb voyant un enfant démontrer l'existence d'un nouveau continent* (1854). En 1855, cet artiste a remplacé M. Leslie comme professeur de peinture à l'Académie royale de Londres.

HART (N....), graveur belge, né vers 1800, et fixé depuis 1830 à Bruxelles, s'est fait un des noms les plus estimés dans l'art de la gravure en médailles, en exécutant un grand nombre de médaillons, de portraits et de pièces commémoratives des principaux événements de l'histoire belge moderne. Il faut citer : *le Voyage de la reine d'Angleterre en Belgique; la Pose de la première pierre des galeries Saint-Hubert; l'Inauguration du chemin de fer franco-belge;* les peintres *Gust. Wappers*, *E. Verboeckhoven;* les généraux *d'Hooghvorst*, *Niellon*, etc. (1834-1852). M. Hart est depuis longtemps correspondant de la Société d'archéologie de Belgique, chevalier des ordres de Léopold et de Wasa, décoré du Mérite, etc. Il a été choisi, en 1856, par le gouvernement turc pour graver deux médailles, petit et grand module, destinées à rappeler *les Bienfaits*

du règne d'Abdul-Medjid, et *les Derniers faits d'armes de la guerre d'Orient*.

HARTMANN (Jean-Pierre-Émile), compositeur danois, né à Copenhague le 14 mai 1805, et fils et petits-fils de musiciens renommés, reçut dans sa famille une première éducation musicale, puis fit des études de droit à l'université de la capitale et obtint un emploi dans l'administration. En 1823, il devint organiste de l'église de la garnison, membre de la Société musicale de Copenhague en 1835, directeur du Conservatoire en 1840, et, en 1842, organiste de l'église métropolitaine. En 1849, le roi l'a choisi pour son maître de chapelle particulier.

On doit à M. Hartmann, dont les mélodies originales n'ont pas trouvé moins de succès en Allemagne qu'en Danemark, trois opéras : *le Corbeau* (der Rabe), et *Klein Kirsten*, paroles d'Andersen; *les Corsaires* (die Korsaren), paroles de Hertz; la musique de plusieurs drames, notamment de l'*Ondine* de Borggaard; des *Ouvertures*, *Marches* et *Chœurs* pour des tragédies et mélodrames d'Œhlenschlaeger; des *Symphonies*, des *Cantates* religieuses ou profanes, une entre autres pour les funérailles de Thorwaldsen, et toute une série de *Chansons* qui n'ont pas peu contribué à sa popularité.

HARTMANN (Maurice), poëte allemand, né le 15 octobre 1821, à Duschnik en Bohême, étudia la philologie et la philosophie aux universités de Prague et de Vienne et se lia intimement dans cette dernière ville avec Nicolaus Lenau. En 1844, après avoir parcouru à pied l'Italie, la Suisse et l'Allemagne, il se fixa à Leipsick et, peu de temps après, il publia son premier recueil de poésies lyriques et épiques, *la Coupe et l'épée* (Kelch und Schwert; Leipsick, 1845, plusieurs éditions). Cet ouvrage, qui a été en partie traduit en français par M. Saint-René Taillandier dans la *Revue des Deux-Mondes* et M. Laurent Pichat dans la *Revue de Paris*, obtint en Allemagne le plus rapide succès, mais excita, par l'esprit d'indépendance et par les allusions politiques, la colère du gouvernement autrichien. M. Hartmann, ne se crut pas en sûreté à Leipsick et vint chercher un asile à Paris où il passa la plus grande partie de l'année 1846, consacrant ses loisirs à des études philologiques et historiques. Espérant alors que les mesures prises contre lui auraient perdu de leur rigueur, il retourna à Leipsick et osa même, sous un faux nom, pénétrer jusqu'en Autriche. Découvert et poursuivi, il ne parvint qu'après mille aventures à repasser la frontière de ce pays. L'année suivante, sur une fausse nouvelle que son procès était fini, il reparut à Prague et fut aussitôt arrêté; mais grâce à la protection de quelques hauts personnages, et sur sa parole de ne pas quitter la ville de Prague, il fut remis en liberté pour attendre la fin de son procès. Il écrivit alors une tragédie intitulée : *Ils sont pauvres* (Sie sind arm), qui fut interdite par la police et ne put être ni représentée ni imprimée.

La révolution de 1848 rendit à M. Hartmann son entière liberté d'action. Devenu chef du parti allemand de la Bohême, il fut nommé membre du Comité national, institué comme gouvernement provisoire de ce royaume. Plus tard il fut envoyé à Vienne pour obtenir que le gouvernement autrichien accordât au parti allemand de la Bohême le droit d'envoyer des députés à l'Assemblée de Francfort. N'ayant pu réussir dans cette entreprise il revint à Prague et y proclama ce droit de sa propre autorité. Le pays répondit à cet appel et les élections eurent lieu le 10 mai 1848. M. Hartmann, élu à la fois par plusieurs cercles

de la Bohême, accepta le
Leitmeritz et alla siéger da
che au parlement de Fran
cours de la session, il se si
Avec Blum de Leipsick et
collègues, il parvint, au p
la population de Francfort
journées de septembre. La
centrale voulut faire voter
blics à M. Hartmann, qui

Au mois d'octobre, il fut
et Frœbel, à Vienne, pour
lité de représentant, à don
venait d'éclater dans la cap
caractère d'une révolution
M. Hartmann devint officie
et combattit jusqu'au dern
ordres du général Bem. Ap
par Windischgraëtz, il eut
par la fuite au sort de la
gnons d'armes. Il revint à
violabilité de député le m
de mort qui avait frappé
fameuse *Chronique rimée*
(Reimchronick des Pfaffen
1849, 5 livr.), poëme satiriq
lait la faiblesse du parleme
ponsable des récents malheu
res s'en vendirent en que

M. Hartmann passa à St
avec les derniers restes du
fin dispersé par les soldats
berg. Forcé alors de partir
rut la Suisse, l'Angleterre,
la France, et, en 1850, se
il alla assister, en qualité
Gazette de Cologne, à la
articles, supérieurs à la pl
dances de ce genre, furen
journaux allemands, franç
Mais, avant la fin de la gue
gereuse le força de revenir à

On a encore de M. Hart
écrits en vers et en prose q
donner place parmi les pr
vains de l'Allemagne con
nouvelles (Neuere Gedichte
cueil de poésies et de médit
la Guerre pour la forêt (der
Francfort, 1850), roman
Ère (Leipsick, 1850), poé
bres (die Schatten; Darmsta
tiques; *la Provence et le*
aus der Provence und La
2 vol.), journal de voyage
M. Szarvady, les *Poésie*
1851), et collaboré activeme
et revues littéraires, notam
seum de Prutz, dans leque
d'Irlande (Briefe aus Irlan
blatt, au *Siècle* (Jahrhunde
il a inséré, entre autres a
études sur les historiens fr
Michelet, Mignet, de Tocque
On annonce de M. Hartman
chaine de deux volumes de
de la Bretagne et de deux v

HARTZENBUSCH (Jean-E
matique espagnol, est né, le
Madrid, où son père, d'orig
venu s'établir comme menu
jésuites, il avait d'abord ét
mais plus tard l'étude des be
gue française, ainsi que la con
ges dramatiques, lui firent
sion la carrière littéraire. Il se

diverses comédies, essaya d'arranger scène quelques pièces de Calderon, et un grand nombre de poésies légères con- les noms de *silvas* et de *liras*. La ré- de 1823 ayant renversé la modique for- on père, qui, à la suite de ce malheur, it d'une paralysie du cerveau, le jeune afin d'échapper à la misère, se fit ou- uisier et ne quitta cette rude profes- n 1835, époque à laquelle il entra, en sténographe, à la rédaction de *la Gazette d.* Il n'avait pourtant pas renoncé à ses le prédilection, et il s'était déjà acquis éputation en traduisant différents ouvra- itiques de l'italien et du français.

jusqu'alors comme arrangeur habile, enbusch fit représenter, en 1836, un iginal, *les Amants de Teruel*, dont il le sujet à une légende populaire. L'ac- l reçut le décida à persister dans cette l écrivit successivement : *Doña Mencia lphonse le Chaste* (Alfonso el Casto; *i, le premier* (Primero yo); *Honoria* et *er Mendarias* (1842), drames; *la Bou- antée* (la Redoma encantada; 1839); *la re* (la Visionaria; 1840), et *la Cour-* Coja y el encogido; 1843), comédies. On dans ces ouvrages une imagination vive, énergique et harmonieux, et une heu- *ation* de la manière des anciens poëtes ies. On a encore de lui une édition cri- *Théâtre choisi de Tirso de Molina* (1839- *vol.*), et un volume d'*Essais en vers et* (Ensayos poeticos y articulos en prosa; t écrivain, un des plus originaux de actuelle, est aujourd'hui attaché à la que royale de Madrid; en 1852, il a été résident du conseil des théâtres.

EY (George), peintre écossais, né en petit village de Saint-Ninian, près Stir- nifesta de précoces dispositions pour le lacé en apprentissage chez un libraire urg, il consacra à les développer une rtie de ses nuits. A dix-huit ans, il re- commerce, commença de véritables étu- cadémie libre et put, au bout de deux rendre part à une exposition provinciale. les peintres écossais ayant fondé une rtistique d'après les bases de l'Académie e Londres, M. Harvey, quoiqu'il n'eût le vingt ans, y fut admis comme asso- qu'il échangea, en 1829, contre celui re titulaire. Il a traité l'histoire, le genre sage. Plusieurs de ses scènes religieuses re aujourd'hui comptées au nombre de eures productions : *le Prêche* (1830), *le* (1831), *la Communion* (1840), sujets és aux rites des Covenantaires et que la a popularisés dans l'Écosse puritaine; *le rgyle une heure avant son exécution la Première lecture de la Bible à l'é- Saint-Paul* (1847), toile qui fut très-re- à l'exhibition de Londres.

mpositions sévères étaient relevées par ls familiers, des groupes d'enfants rieurs ysans naïfs, qui marquaient déjà le goût e l'artiste pour le genre proprement dit; fait une manière vivante, réaliste, mais leine d'une intention profonde. Nous in- s : *l'Examen d'une école de village* (1833); *ngédiée* (1840); *le Dimanche soir* (1841); *du pasteur* (1843); *le Passé et le Pré-*), groupe d'enfants soufflant des bulles lans un cimetière; *les Sages et les Fous s Joueurs de boules* (1850), etc. Quel- de ses paysages, reproduisant d'habi- tude les solitudes et les aspects mélancoliques des montagnes d'Écosse, méritent d'être mentionnés : *un Enterrement* (1844); *le Val d'Enterkin* (1846); *le Pic Burn* (1854); deux *Sites de montagnes* (1856).

Toutes les œuvres de M. Harvey, empreintes du sentiment national écossais, annoncent un génie âpre, vigoureux, méthodique pourtant et maître de soi. En rappelant sur la toile les rudes figures des sectaires du XVII^e siècle, il s'était senti entraîné vers eux par une sympathie assez commune chez ses compatriotes. Il dessine largement, compose avec sobriété, jette par masses l'ombre ou la lumière et accentue les physionomies d'une façon énergique; c'est un des maîtres les plus originaux de cette école écossaise à laquelle il a contribué à faire prendre sa place dans l'histoire de l'art moderne.

HASE (Charles-Bénédict), savant philologue français, membre de l'Institut, est né en Saxe, à Weimar ou à Sulza, près de Naumbourg le 11 mai 1780. Il fit ses premières études en Allemagne, et eut Bœttiger pour maître. Il vint à Paris en 1801 et suivit assidûment les leçons de l'helléniste Villoison, qui le fit entrer à la Bibliothèque impériale en 1805. Il devint, en 1812, pofesseur d'allemand des enfants de la reine Hortense.

Conservateur des manuscrits à la Bibliothèque impériale, il fut chargé de faire le catalogue de ceux du Vatican que la victoire avait amenés à Paris et qui furent bientôt restitués au pape. Mais sa principale tâche, à cette époque, fut de mettre en ordre les manuscrits grecs qui nous appartenaient : il y consacra une partie de sa vie, et rendit par là au monde savant les plus grands services. Il a conservé depuis cette époque, à la Bibliothèque, les mêmes fonctions.

En 1815, M. Hase fut nommé professeur de grec moderne à l'École spéciale des langues orientales, dont il devint directeur en 1824. Il entra à l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1830, et fut nommé professeur d'allemand à l'École polytechnique. A peine arrivé au pouvoir, le président de la République a nommé son ancien maître commandeur de la Légion d'honneur (1849), et on a créé pour lui, en 1852, à la Sorbonne, la chaire de grammaire comparée.

Le nom de M. Hase est associé à tous les grands travaux d'érudition et de philologie. Il a fourni au *Journal des savants*, au *Journal asiatique*, à la *Revue archéologique*, etc., de nombreux et importants articles, des *Notices* et des *Mémoires* sur les points les plus obscurs. Il a donné des éditions de Lydus (*de Magistratibus Romanorum* 1812, in-8; *de Ostentis*, 1823), et de *Léon Diacre*, (1819, in-fol.), et collaboré, avec MM. Dindorf, à la réimpression du *Trésor de la langue grecque* de Henri Estienne (1840 et suiv.). Bon et modeste autant que savant, il est connu par sa facilité à laisser passer en d'autres mains les trésors de son érudition. Il est membre associé des Académies de Saint-Pétersbourg et de Berlin.

HASE (Charles-Auguste), théologien allemand, né à Steinbach en Saxe, le 25 août 1800, étudia la théologie aux universités de Leipsick, d'Erlangen et de Tubingue, s'affilia aux sociétés secrètes de l'époque, et fut arrêté et détenu quelques mois dans une forteresse. Reçu professeur à Leipsick, en 1828, il obtint, l'année suivante, une chaire de philosophie, et fit son cours sur la vie de Jésus. Appelé à Iéna comme professeur de théologie, il professa la dogmatique et l'histoire ecclésiastique. Ses opinions sont exposées dans trois ouvrages principaux où il essaye de concilier le christianisme d'après la doctrine luthérienne avec les progrès de la science moderne : *Testament du*

vieux pasteur (des alten Pfarrers Testament; Tubingue, 1824); *Dogmatique évangélique* (Evang. Dogmatik; Stuttgart, 1823; 4e édit., 1850), et *Gnosis* (Leipsick; 1826-1828, 3 vol.)

On cite encore de ce savant théologien, qui ne brille pas moins par le style que par la dialectique: *la Discussion de Leipsick* (die Leipziger Disputation; Leipsick, 1827), et les *Débats théologiques* (Theologische Streitschriften; Ibid., 1834-1837, 3 vol.), où il combat également le supranaturalisme moderne et la philosophie du bon sens, popularisée par le XVIIIe siècle; *Hutterus redivivus* (Ibid., 1827; 7e édit. 1850; une savante *Vie de Jésus* (Leben Jesu; Ibid., 1829); 3e édit. 1840); *de Jure ecclesiastico* (Ibid., 1828-1834, 2 vol; *le Bon vieux droit de l'Église* (das gute alte Recht der Kirche; 2e édit. Ibid., 1847); une *Histoire de l'Église* (Kirchengeschichte; Ibid., 1834; 6e édit., 1848), écrite en dehors de toute opinion de parti: *les Deux archevêques* (die beiden Erzbischœfe; Ibid., 1839); enfin *l'Église évangélique en Allemagne* (die evang. Kirche des deutschen Reichs; Leipsick, 1848; 2e édit., 1852), etc.

HASSALL (Arthur Hill), médecin anglais, né en décembre 1817, à Teddington (Middlesex), est neveu de sir James Murray, médecin des plus instruits de Dublin; il commença, sous ses auspices, l'étude de son art à l'université de cette ville. Mais il cultivait de préférence l'histoire naturelle, pour laquelle il avait manifesté dès l'enfance un goût très-vif, collectionnait les plantes marines et les zoophytes, et faisait part de ses observations aux *Annals of natural history*. En 1839, il fut admis au Collége des chirurgiens de Londres, puis à l'École de pharmacie, et reçut peu de temps après son diplôme de médecin.

Les premiers travaux du docteur Hassall furent une *Histoire naturelle des algues d'eau douce de l'Angleterre* (History of the british fresh-water algæ; 1845, 2 vol.), et l'*Anatomie microscopique du corps humain en santé et en maladie* (the Microscopical anatomy of the human body in health and disease; 1849, 2 vol.), accompagnée d'environ 500 figures coloriées. Mais, forcé, par l'affaiblissement de sa santé, d'interrompre le cours de ces fatigantes recherches, il tourna son attention vers les substances alimentaires. A la suite d'un mémoire qu'il lut à la Société de botanique, sur des produits avariés, l'éditeur de *la Lancet*, M. Wakley, lui demanda une série d'articles de même nature; puis une commission sanitaire fut organisée, à laquelle M. Hassall fut chargé, pendant cinq ans, d'adresser ses observations sur les produits alimentaires falsifiés. Ses rapports, insérés dans la revue médicale, formaient une sorte d'enquête publique qui eut beaucoup de retentissement et d'influence. En 1855, M. Hassall réunit toutes ses analyses sous le titre: *Falsifications des denrées alimentaires* (Food and its adulterations; 2 vol. in-8), ouvrage bientôt réimprimé et qui a eu en quelque sorte pour complément celui qui traite des *Moyens de découvrir les falsifications* (Adulterations detected; 1856, in-8), non-seulement dans les objets de consommations, mais dans les drogues et les préparations pharmaceutiques. Il a aussi communiqué à différentes sociétés médicales des mémoires de médecine ou d'histoire naturelle, qui ont été imprimés dans les recueils spéciaux.

HASSAN-pacha, Monastirli, ancien *kehia* (intendant général) d'Abbas-pacha, né à Monastir, petite ville de la Macédoine, en l'an 1211 de l'hégire (1794), d'une famille albanaise d'infime condition, étudia les lettres musulmanes et devint *mollah* ou docteur en théologie. A l'âge de trente ans, il vint chercher fortune en Égypte, où [illegible] coup de ses compatriotes avaient fait [illegible] chemin. Son extrême piété lui assura des [illegible] teurs, entre autres, Jousoun-pacha, [illegible] de Mohammed-Ali, fervent musulman. [illegible] donna pour précepteur à son fils Abbas. [illegible] ne se mêla d'une manière directe [illegible] ne fut porté aux première charges de l'[illegible] près l'avénement de son élève, en 1848. [illegible] aussitôt *kehia* de la vice-royauté, il [illegible] droit du vice-roi et fut remplacé dans sa [illegible] en 1853, sans perdre pour cela les [illegible] de son maître.

A la mort si inattendue et si [illegible] bas, Hassan-pacha se hâta de se [illegible] le nouveau vice-roi; et dès le 15 juillet [illegible] jours après la mort d'Abbas, alors [illegible] dans les hautes régions administratives [illegible] nommer vice-roi le fils d'Abbas, [illegible] Mohammed-Saïd (voy. ce nom), [illegible] par l'ordre de succession de la [illegible] Hassan-pacha éleva la voix, dans le [illegible] tat, au nom de cette loi et [illegible] rité à se soumettre avec lui [illegible] Mohammed-Saïd, à son install[illegible] le nomma, par reconnaissan[illegible] lui fit des dons magnifiques. [illegible] été supprimée quelques mois [illegible] placé au conseil d'État, où il [illegible] sentants de l'esprit du vieux parti [illegible]

HASSE (Charles-Ewald), médecin [illegible] fils de l'historien de ce nom, est né [illegible] 23 juin 1810. Il fit ses études à l'[illegible] co-chirurgical de cette ville et à l'École [illegible] cine de Leipsick, obtint, en 1830, le [illegible] docteur, passa deux ans à Paris et à [illegible] revint à Leipsick, où il fut agrégé en [illegible] 1839 professeur extraordinaire de [illegible] 1842, il passa à Zürich, en qualité de [illegible] de clinique médicale et de pathologie [illegible] sité et de directeur de l'hôpital du [illegible] de la même chaire, depuis 1852. [illegible] médecine de Heidelberg, il a été appe[illegible] gue, en 1856, comme professeur [illegible] pathologie et de thérapeutique et [illegible] l'hôpital académique.

On a de ce savant, outre plusieurs [illegible] sérieux, insérés dans le grand *Dict*[illegible] *physiologie* de M. Rodolphe Wagner [illegible] recueils scientifiques, un ouvrage [illegible] *Description anatomique des maladies* [illegible] *de circulation et de respiration* (Anat[illegible] schreibung der Krankheiten der Circul[illegible] Leipsick, 1841), qui a été traduit en [illegible] et que l'auteur a annoncé comme le [illegible] lume d'une nouvelle *Anatomie patho*[illegible]

Son frère aîné, Frédéric-Rodolphe [illegible] logien protestant, né à Dresde, le [illegible] fit ses études à la *Kreuzschule* de [illegible] aux universités de Leipsick et de Ber[illegible] en 1836, professeur de théologie à [illegible] et en 1843, à Bonn où il est, en [illegible] du consistoire des provinces rhénanes [illegible] marque, parmi ses travaux, une mo[illegible] nographie de *saint Anselme de Can*[illegible] sick 1843-1852, 2 vol.)

HASSELT (André van), littérateur [illegible] vers 1810, se fit connaître par l'[illegible] sieurs pièces de vers dans les recueils [illegible] français. Ses principaux ouvrages sont [illegible] *l'histoire de la poésie française* [illegible] (Bruxelles, 1838, in-4), couronné par [illegible] royale; *Histoire de Rubens* (1840, [illegible] catalogue général et raisonné de [illegible] *Études sur les causes des* [illegible]

uerres des paysans au moyen âge (Liége, 1841, ...-8); *Récits tirés du Nouveau Testament* (Malines, ...44, in-18); *la Belgique et la Hollande* (1844, ...-8), pour la collection de *l'Univers pittoresque* ... MM. Didot; *les Belges aux croisades* (1846, ... vol. in-8, Bruxelles); *les Splendeurs de l'art en ...elgique* (Ibid., 1854, in-8); etc. M. van Hasselt ...t membre de l'Académie royale de Bruxelles.

HASSENPFLUG (Hans-Daniel-Louis-Frédéric), ...mme politique allemand, est né à Hanau en ...93. Fils du gouverneur de Cassel, il fit son ...oit à Gœttingue, prit part, de 1813 à 1815, aux ...mpagnes contre la France, et occupa, de 1817 ...821, des fonctions importantes dans la magis-...ture de Cassel. L'érection de cette ville en ...ncipauté lui ouvrit la carrière politique. En ...2, il devint conseiller ministériel, et cumula, ...s ce simple titre, les deux ministères de la ...tice et de l'intérieur. Administrateur habile ...ntègre, M. Hassenpflug détermina néanmoins, ... la rigueur de ses principes absolus, une ...e qui aboutit à une révolution. Les cinq années ...on ministère furent marquées par des ajour-...ents de la Chambre, des épurations des ...maux, la suppression des libertés provincia-...t municipales et de la liberté de la presse, et ...es priviléges accordés au clergé. La Chambre, ...on côté, répondait par des plaintes qui prirent ...ractère de menaces, et M. Hassenpflug fut ...it à quitter secrètement la ville en 1837. Il se ... d'abord dans la principauté de Hohenzol-..., puis dans le grand-duché de Luxembourg. ...840, le triomphe des idées absolutistes en ...se le reporta tout à coup aux affaires. Il devint ...bre de la haute Cour de Berlin, puis pré-...t de celle de Greifswald. Au commence-... de 1850, il vint reprendre à Cassel, sur ...tation de l'électeur, le portefeuille de l'inté-... La réaction qui se fit bientôt sentir, faillit, ...ovoquant la guerre, mettre en feu toute l'Al-...ne. La Prusse soutint l'opposition des Cham-...essoises, qui refusaient de voter le budget, ... que l'Autriche promit son concours au ...rnement, qui établit l'état de siége (septem-... L'électeur fut forcé de fuir avec son minis-...ce dernier, arrêté sur le territoire prussien, ...ndamné à l'emprisonnement, sous prétexte ...versations pendant son séjour à Greifswald. ...ientôt les représentations menaçantes de ...che, la crainte d'encourager une révolution, ...cessité de maintenir la paix de l'Allemagne, ...inèrent un changement dans la politique ...de Prusse, dont les propres troupes rame-... à Cassel l'électeur et son ministre. Celui-ci ...ncore cinq ans au pouvoir. Mais ayant ...tre en jugement les députés qui, en 1850, ... refusé l'impôt, il les vit acquittés par la ...Cour d'appel, et ne tarda pas à donner sa ...on.

...INGS (Jacob ASTLEY, 1er baron), pair ...terre, né en 1797, est fils d'un baronnet. ...d'abord sous le nom de sir J. Astley, il ...ducation à l'université de Cambridge qui ...docteur en droit, et représenta, de 1832 à ... comté de Norfolk à la Chambre des Com-... En 1841, il fut élevé à la pairie héréditaire ...titre de baron Hastings. Il appartient au ...éral. Marié en 1819, il a deux enfants, ...né, Jacob-Henry-Delaval ASTLEY, est né

...NGS (Henry, 4e marquis D'), descendant ...cienne famille anglaise, né en 1842, a ...ux honneurs de son frère mort sans pos-... 1851; il prendra possession de son siége ...bre haute en 1863.

HASZKARL (Juste-Charles), voyageur et naturaliste allemand, né à Cassel, le 6 décembre 1811, se livra de bonne heure à l'étude des sciences naturelles et devint, en 1842, inspecteur du jardin botanique de Dusseldorf. En 1834, il alla continuer ses études à Bonn. Ayant obtenu, en 1836, le passage sur un vaisseau en partance pour les îles de la Sonde, il arriva l'année suivante à Batavia. Il passa six ans à Java, et les consacra à des voyages d'exploration dans l'intérieur de l'île, et à la transformation du jardin botanique de Buitenzorg, dont la direction lui avait été confiée. En 1843, l'intérêt de sa santé le ramena en Europe, mais il repartit bientôt pour Java, chargé par le ministère hollandais d'une mission scientifique. Ne trouvant pas les secours que le gouvernement lui accordait en rapport avec ses promesses, il donna, en 1845, sa démission, revint en Europe une seconde fois, et fut, jusqu'en 1852, secrétaire de la chambre de commerce de Dusseldorf. Le gouvernement hollandais lui offrit alors une autre mission scientifique, avec de plus grandes ressources, et il retourna dans les îles de la Sonde.

On doit à M. Haszkarl les travaux suivants: *Catalogus plantarum in horto Bogoriani cultarum* (Batavia, 1843); *de l'Utilité des plantes de Java* (Over het nut van de Planten Javas; Amsterdam, 1844); *Plantæ Javanicæ rariores* (Berlin, 1847); *l'Australie et ses colonies* (Australien und seine Colonien; Elberfeld, 1849), etc. Il a collaboré, en outre, à plusieurs recueils et revues scientifiques, tant hollandais qu'allemands, et au grand ouvrage publié à Leyde par plusieurs botanistes, sous ce titre: *Plantæ Junghuhnianæ: enumeratio plantarum quas in insulis Java et Sumatra detexit*. Il a traduit en allemand le travail de Cale sur *le Cap et les Caffres* (das Cap und die Kaffern; Leipsick, 1852), et quelques ouvrages du naturaliste Ch. Junghuhn (voy. ce nom): *Java au point de vue topographique, botanique et géologique* (Java, seine Gestalt, Pflanzendecke, etc.; Ibid., 1852, 3 vol.: 2e édit., 1854); *Retour de Java en Europe* (Zurückreise von Java nach Europa; Ibid., 1851); etc.

HATHERTON (Edward-John LITTLETON, 1er baron), pair d'Angleterre, est né en 1791, à Londres. Il fit ses études au collége de Rugby et à l'université d'Oxford, de laquelle il tient son diplôme de docteur en droit, et entra, dès qu'il fut majeur, à la Chambre des Communes (1812); constamment réélu par le comté de Stafford, il prit, pendant vingt-cinq ans, une part active aux luttes politiques d'où sortit, après 1830, le triomphe du parti whig, auquel il appartenait. Aussi reçut-il du ministère Melbourne, en 1835, une pairie héréditaire avec le titre de baron Hatherton: jusque-là il avait porté le nom de Littleton, qui est celui de son grand-oncle maternel. L'année précédente, il avait occupé la charge de secrétaire en chef pour l'Irlande et était devenu membre du Conseil privé. En 1854, il a été nommé lord-lieutenant du comté de Stafford. De son premier mariage avec la fille naturelle du marquis Wellesley (1812), il a eu un fils, Edward-Richard LITTLETON, né en 1815, à Teddesley-Park, et qui siége, depuis 1847, au Parlement, dans les rangs du parti libéral.

HATZFELD (Frédéric-Hermann-Antoine, prince DE), chef actuel d'une maison princière allemande, né le 3 octobre 1808, est le fils aîné du prince François-Louis, président de la commission municipale de Berlin en 1806, et sauvé du courroux de Napoléon Ier par le dévouement de sa femme. Il a succédé, le 3 février 1827, à son père, comme possesseur de la principauté de Trackemberg, des seigneuries de Baersdorf et Guswitz, et copro-

priétaire de la seigneurie de Wildenbourg-Schœnstein. Il s'est marié, le 11 juin 1831, à *Mathilde*, fille du comte de Reichenbach-Goschutz, née le 15 février 1799, dont il a eu un fils, *Stanislas*, né le 7 décembre 1831, et deux filles : *Françoise*, née le 13 juin 1833, mariée, le 2 octobre 1849, à Paul de Nimptsch, et *Élisabeth*, née le 19 novembre 1839. Divorcé le 6 octobre 1846, il a épousé en secondes noces, le 6 avril 1847, la princesse *Marie*, née le 13 avril 1820, fille de N. de Nimptsch, représentant général de la Société de crédit de la noblesse silésienne. De ce mariage il a deux enfants : *Hermann*, né le 4 février 1848, et *Hermine*, née le 13 mai 1852.

Le prince de Hatzfeld a pour frère cadet le comte *Maximilien* de Hatzfeld (voy. ci-dessous). Il a, en outre, trois sœurs : *Sophie*, née le 10 août 1805, mariée le 10 août 1822, au comte *Edmond* de Hatzfeld-Weis-Weiler ; *Claire*, née le 6 mars 1807, mariée, le 8 mars 1827, au comte *Auguste* de Hostitz, général de cavalerie au service de Prusse, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à la cour de Hanovre : et Maximilienne-*Herminie*, née le 16 octobre 1807, mariée, le 20 janvier 1829, au baron *Engelbert* de Landeberg-Steinfurt, chambellan prussien.

HATZFELD (Maximilien, comte DE), diplomate prussien, frère du précédent, né à Berlin, le 7 juin 1813, fit ses études à Paris et y prit ses grades. Entré de bonne heure dans la diplomatie, il succéda, en mai 1849, au baron d'Arnim, en qualité d'envoyé extraordinaire et de ministre plénipotentiaire de Prusse auprès du gouvernement républicain français. Au commencement de 1856, il a assisté M. Manteuffel, comme second plénipotentiaire, au Congrès de Paris, où il s'est montré conciliant et modéré.

Déjà français par l'éducation, le comte de Hatzfeld l'est devenu encore davantage par son mariage. Il a épousé, le 20 juin 1844, la comtesse Rachel-Élisabeth-*Pauline* de Castellanne, fille du maréchal. Il en a trois filles et deux fils : *François*-Louis-Hermann-Charles, né le 13 avril 1845, et Hugues-Louis-Guillaume-*Melchior*, né le 18 décembre 1848.

HAUCH (Jean-Carsten DE), poëte et savant danois, né à Frederikshald, en 1791, occupa pendant très-longtemps la chaire de physique à l'Académie de Soroe, et obtint, en 1846, la chaire de littérature scandinave à Kiel. Dépossédé de cette place en 1848, il trouva, auprès de la reine Marie-Sophie-Frédérique, un asile au château de Fréderiksberg, dans les environs de Copenhague. Après la mort d'Œhlenschlœger, il obtint la chaire d'esthétique à l'université de cette dernière ville.

M. Hauch s'est fait connaître à la fois comme poëte, comme romancier et comme physiologiste. Ses principales pièces, où l'on trouve des caractères approfondis et des situations fortes, sont : *Bajazet*, *Tibère*, *Grégoire VIII*, *Don Juan*, réunies sous le titre d'*Œuvres dramatiques* (Dramatiske Værker, 1828-1829, 2 vol.); puis *Karl den Femtes Dod*, *Mastrichts Beleiring* (1833) ; *Svend Grathe* (1841) ; *Marsk Stig* (1850), etc., représentés avec succès en Danemark, en Suède et même en Allemagne. On a ensuite de lui un poëme épico-dramatique, *les Hamadryades*, où il met en relief l'influence de l'esprit du mal sur le cœur de l'homme, et enfin des *Poésies lyriques* (Lyriske Digte, 1842), qui eurent une grande vogue.

Parmi ses romans, nous mentionnerons : *Wilhem Zabern* (1834 ; 2e édit., 1848) ; *Guldm ageren* (Copenhague, 1836; 2e édit., 1851) ; *une Famille polonaise* (En polsk Familie, 2 vol., 1839); *Slottet ved Rhinem* (1845, 2 vol.) et la *Saga om Thorvald Vidfœrle* (1849, 2 vol.), où l'auteur a [illegible] habileté le style des légendes islandaises [illegible] en outre, fait paraître en allemand, *la Myth[illegible] du Nord* (die nordische Mythenlehre; [illegible] 1848). La plupart de ces œuvres ont été [illegible] dans cette langue.

A la suite de voyages d'étude en Allema[illegible] Italie et en France, M. Hauch a publié [illegible] ouvrages scientifiques importants : *Ess[illegible] organes rudimentaires et de leur fonction [illegible] nature* (Uebersicht der rudimentarisch[illegible] und, etc.); *Remarques sur le système [illegible] ses différentes fonctions, et particulière[illegible] l'instinct animal* (Bemerkungen über das [illegible] system, etc.), ainsi qu'un certain nombre [illegible] sertations insérées dans un journal [illegible] *Blandinger fra Soræ*.

HAUENSCHILD (Richard-George-Spi[illegible] poëte et romancier allemand, connu [illegible] de *Max Waldau*, né à Breslau, le [illegible] eut pour premiers maîtres [illegible] pasteur, et se soumit ensuite [illegible] divers colléges, à la discipline [illegible] commune. Passionné pour l'[illegible] le latin et le grec que pour [illegible] cite. Il étudia aussi avec ard[illegible] gues modernes, l'économie [illegible] docteur à l'université de Heid[illegible] son éducation par des voyages [illegible] en Suisse, en France, en Belgique [illegible] De retour dans son pays, il [illegible] diplomatie lorsque survint la révolution [illegible] se jeta alors dans la carrière littéraire [illegible] schild est mort prématurément le [illegible]

Nous citerons de lui parmi ses [illegible] ques, dont on loue le style coloré [illegible] siasme naturel : *un Conte de sylphes* [illegible] maerchen ; Heidelberg, 1847), son pre[illegible] *les Feuilles au vent* (Blaetter im Winde [illegible] 1848), recueil de poésies lyriques; [illegible] (Ibid., 1848) ; *O temps!* O diese Zeit [illegible] 1850) ; *Cordula*, poëme (Ibid., 18[illegible] 1855) ; puis des romans d'histoire [illegible] sie : *D'après nature* (Nach der [illegible] 1850, 3 volumes); *le Monde des [illegible]* (Aus der Junkerwelt ; Ibid., 18[illegible] *ventes de Peyre cardinal* (Sirvente [illegible] dinal ; Ibid., 1850) : *Histoire de [illegible] troubadours, d'après les sources* ([illegible] Troubadourzeitalters, nach, etc.) [illegible] *gleur* (Ibid., 1852, 5 vol.) : *la Fem[illegible]* (Ein Frauenbild aus der Bibel ; Ibi[illegible]

HAUMAN (Théodore), musicien [illegible] Gand, le 3 juillet 1808, suivait les [illegible] à l'université de Louvain lorsqu'il [illegible] jurisprudence, contre le vœu de [illegible] ne s'occupa plus que de musique. [illegible] lon avec M. Snel et dut à sa persév[illegible] les exercices les plus arides la puis[illegible] et la largeur de style qui caractéris[illegible] Après s'être fait entendre, de 18[illegible] Paris et à Londres, il tomba dans un [illegible] ment subit, revint à Louvain comp[illegible] des de droit et obtint, en 1830, le [illegible] teur. Deux ans plus tard, sa vocation [illegible] l'ayant de nouveau emporté, il se pr[illegible] plus d'éclat à Paris, où l'on remarqu[illegible] jeu beaucoup de progrès, et donna [illegible] brillants concerts en Allemagne et [illegible] Artiste inégal, mais entraînant et [illegible] il a plutôt une manière qu'un style [illegible] dit. On a de lui quelques *Airs var[illegible] taisies* et des *Études* pour son instrum[illegible]

HAUPT (Maurice), philologue alle[illegible]

au, le 27 juillet 1808, fils du savant Ernest-
léric Haupt, étudia, de 1826 à 1830, à Leip-
, sous Hermann, professa quelque temps à
au et devint bibliothécaire à Vienne, où on
a pour lui, en 1843, une chaire de langue et
ittérature allemandes, qu'il remplit avec suc-
Il perdit sa place en 1850 pour avoir pris
aux mouvements de 1848. Il est membre de
ociété royale des sciences et membre corres-
lant des Académies de Vienne et de Berlin.
s travaux les plus nombreux concernent la
ilogie allemande. Ce sont les éditions de l'*E-*
1839); du *Pauvre Henri* et des *Lieder* de Hart-
n von Aue; du *Bon Gerhard* (der Gute Ger-
) de Rudolf d'Ems (Leipsick, 1840); de
elhard de Conrad de Wurtzbourg (Ibid.,
, etc. Il a revu la 9e édition des *Niebelungen*
ichmann (Berlin, 1852), et celle des *Poésies*
alter von der Vogelweide (Ibid., 3e édit.,
; il a encore publié avec Hoffmann les *Feuil-*
e la vieille langue allemande (Altdeutsche
le; Leipsick, 1836-1840, 2 vol.) et fondé
urnal de l'antiquité allemande (Ibid., 1841-
tom. I-XII).
philologie latine lui doit : *Quæstiones ca-*
æ (Leipsick, 1837); *Observationes criticæ*
1841); quelques éditions particulières; une
d'*Horace* (1851); un remaniement complet
ition d'Hermann des poëtes bucoliques *Bion*
chus (Leipsick, 1850); enfin une édition
yle (Ibid., 1852).

PTMANN (Moritz), compositeur allemand,
resde, le 13 octobre 1794, et fils d'un ar-
e distingué, fut destiné à la même car-
et étudia d'abord les mathématiques et les
s naturelles. Libre de suivre son goût pour
ique, il prit, en 1811, à Gotha, des leçons
position et de violon de Spohr, entra, en
la chapelle du roi de Saxe, mais la quitta,
suivante, pour aller continuer ses études
ie et à Prague. De là le prince Repnin
na en Russie en qualité de maître de mu-
M. Hauptmann y séjourna pendant cinq
s les principales villes, trouvant, auprès
oble ami des arts, toutes les ressources
tude. Rentré en Allemagne (1820), il en-
1822, à Cassel, dans la chapelle de l'é-
le Hesse, où il resta vingt ans. Pendant
riode, il visita la France et l'Italie, se fit
e par ses compositions et forma un grand
de bons élèves. En 1842 il fut nommé
e et maître de musique à la *Thomas-*
e Leipsick.
les œuvres de M. Hauptmann, composi-
nemment classique, qui réunit la pureté
l'élégance des détails à un sentiment
on estime surtout : des *Messes à grand*
; un *Salve Regina;* quelques *Mélodies*
ues à une et plusieurs voix; six Grandes
our piano et violon; des *Quatuors pour*
ons, alto et basse, etc. On cite aussi un
athilde, accueilli à Cassel avec faveur.
uptmann a écrit un ouvrage théorique
: *de la Science de l'harmonie et du*
(die Natur der Harmonik und Metrik,
ne der Musik; Leipsick, 1853).

AU (Jean-Barthélemy), historien et pu-
ançais, ancien représentant du peuple,
, le 9 novembre 1812, fit ses études
Louis-le-Grand et au collége Bour-
s termina par des succès au concours
peine sorti des bancs, il publia un
que, *la Montagne* (1832), qui fut vio-
ttaqué et dont l'auteur a lui-même
condamné la forme dans sa *Lettre au*
rédacteur de l'Union (Le Mans, 1842). Attaché aussitôt à la rédaction de plusieurs journaux : *la Tribune*, *le Journal du peuple*, *le National*, sous Armand Carrel, *la Revue du Nord*, *le Droit*, M. Hauréau alla au Mans, vers 1838, prendre la rédaction en chef du *Courrier de la Sarthe.* Sous sa direction habile et ferme, cette feuille, jusqu'alors peu connue, eut, pendant sept ans, assez d'importance pour forcer le pouvoir et la presse de Paris à compter avec elle.

En dehors de la politique militante, M. Hauréau se livrait, dans le calme de la vie de province, à des études de philosophie, d'histoire et d'érudition que lui rendirent plus faciles ses fonctions de bibliothécaire de la ville du Mans. C'est alors qu'il publia la *Critique des hypothèses métaphysiques de Manès, Pélage*, etc. (Le Mans, 1840); une *Histoire littéraire du Mans* (Le Mans et Paris, 1843, t. I, in-8; 1852, t. IV); *le Manuel du clergé, ou Examen de l'ouvrage de M. Bouvier*, etc. (Angers, 1844), qui souleva tant de polémiques, et une *Histoire de la Pologne* (Paris, 1844).

Destitué de sa place de bibliothécaire, à la suite du discours adressé par M. Trouvé-Chauvel, son ami, au duc de Nemours, il quitta Le Mans en 1845, et rentra au *National*, où il resta jusqu'à la révolution de Février. Le gouvernement provisoire le nomma conservateur des manuscrits à la Bibliothèque nationale; presque en même temps le département de la Sarthe l'envoyait à la Constituante, par une élection partielle, en remplacement d'Armand Marrast, et l'Académie des sciences morales et politiques lui décernait le prix proposé pour le meilleur *Examen critique de la philosophie scolastique.*

Après la dissolution de l'Assemblée constituante, où il vota, en général, avec ses anciens amis du *National*, M. Hauréau se tint éloigné de la politique. Il n'en crut pas moins, à la suite du coup d'État du 2 décembre, devoir à ses convictions le sacrifice de sa place de conservateur et se mit résolûment à vivre de sa plume. Il a donné depuis : le tome IV de l'*Histoire littéraire du Maine* (1852); *François Ier et sa cour* (1853); *Charlemagne et sa cour* (1852-1855), dans la *Bibliothèque des chemins de fer;* et surtout le quatorzième volume du *Gallia christiana* (1856-1858, gr. in-8, à deux col.), ouvrage de grande érudition auquel l'Académie des inscriptions a accordé trois fois le grand prix Gobert. M. Hauréau a traduit pour les *Classiques latins* de M. Nisard, la *Pharsale* de Lucain et la *Facétie sur la mort de Claude.*

HAUS (Jacques-Joseph), jurisconsulte belge, né à Wurtzbourg, dans la Bavière, en 1794, s'est fait connaître, depuis 1824, par des articles estimés sur la science du droit, publiés dans les recueils de France et de Belgique. Après la révolution de 1831, il se fit naturaliser belge et fut nommé, dès l'organisation de l'université de Gand, professeur de procédure civile à l'Académie de cette ville. Il est membre de l'Académie de Belgique et chevalier de l'ordre de Léopold.

On a surtout de lui : *Elementa doctrinæ juris philosophicæ sive juris naturalis* (1824, in-8); *de Summo imperio civium conventione fundato* (1828); *Observations sur le projet de révision du Code pénal présenté aux Chambres belges*, suivies d'un *Nouveau projet* (1835-1836, 3 vol. in-8), et des articles spéciaux dans divers journaux.

HAUSMANN (Jean-Frédéric-Louis), minéralogiste et géologue allemand, né à Hanovre, le 22 février 1782, étudia à Brunswick et à Gœttingue, entra, en 1803, dans l'administration des mines de Brunswick, et entreprit, en 1805, un voyage d'exploration en Norvége et en Suède.

En 1809, il fut nommé par le gouvernement de Westphalie inspecteur général des mines et des salines; mais il renonça bientôt à ce poste pour se livrer à l'étude et à l'enseignement de la minéralogie. Depuis 1811, il est professeur à Gœttingue, d'où il a fait les explorations les plus actives dans les montagnes du Harz, et de nombreuses excursions en Suède, en Italie, en France, en Hollande, en Angleterre et en Espagne. Il est membre de l'Académie des sciences de Hanovre et conseiller intime de la cour. Il a été nommé récemment membre correspondant de l'Institut de France (section des sciences).

M. Hausmann a publié, à l'usage de ses élèves, un *Manuel de minéralogie* (Handbuch der Mineralogie; Gœttingue, 1813, 3 vol.; 2ᵉ éd. 1828-1847), qui passe, en Allemagne, pour le meilleur et le plus complet des traités du même genre, et qui, avec le système général de la cristallographie, contient la description détaillée de la belle collection de minerais qu'il a formée. On a en outre, de lui, sans compter de nombreux mémoires insérés dans les recueils allemands et latins de l'Académie de Gœttingue et les *Études de la société des amis des mines* (Studien der Vereins bergmaennischer Freunde) qu'il dirige lui-même, les ouvrages suivants : *Recherches sur la cristallographie* (Krystallogr. Beitraege; Brunswick, 1803); *Essai d'une introduction à l'oryctognosie* (Entwurf zu einer Einleitung in die Oryksognosie; Helmsted, 1805); *Recherches sur les mines de l'Allemagne septentrionale* (Nord deutsche Beitraege zur Berg-und Huttenkunde; Brunswick, 1806-1810); *Essai d'un système des corps inorganiques* (Entwurf eines Systems der unorganisirten Naturkœrper; Cassel, 1809); *Voyages dans les pays scandinaves* (Reise durch Skandinavien; Gœttingue, 1811-1818. 5 vol.); *Recherches sur les formes de la nature inanimée* (Untersuchungen über die Formen der leblosen Natur; Ibid., 1821); *Esquisses d'après nature* (Umrisse nach der Natur; Ibid., 1831); *de l'État du Harz hanovrien* (über den Zustand der hannov. Harzes; Ibid., 1832); *de Usu experientiarum metallurgicarum* (Ibid., 1838); *de la Formation du Harz* (über die Bildung der Harzes; Ibid., 1842); etc.

M. Hausmann s'est moins occupé de la partie mathématique que de la partie expérimentale et chimique. Ses connaissances sur la constitution intérieure des montagnes lui ont fait la réputation d'un des meilleurs observateurs de l'Allemagne, et ses explications ont un caractère remarquable de sûreté et d'exactitude.

HAUSSMANN (Georges-Eugène), administrateur français, sénateur, né vers 1808, travailla quelque temps chez un notaire de Paris et se fit recevoir avocat. Entré dans l'administration après la révolution de 1830, il fut successivement sous-préfet de Nérac (1833), de Saint-Girons (1840) et de Blaye (1842); il résida dans cette dernière ville jusqu'à la révolution de 1848, qui interrompit sa carrière. L'année précédente, il avait reçu du dernier ministère de la monarchie la croix d'officier de la Légion d'honneur. Sous la présidence de Louis-Napoléon, il occupa successivement les préfectures du Var, de l'Yonne et de la Gironde (1850-1852). Lors de son passage à Bordeaux, quelques semaines avant le rétablissement de l'Empire, le président put apprécier son dévouement et ses talents administratifs. Aussi, quelques mois plus tard, il était appelé à prendre à Paris la succession de M. Berger comme préfet de la Seine (23 juin 1853), et au mois d'août 1857, il entrait au Sénat en même temps que le préfet de police, M. Piétri. M. Haussmann, qui a longtemps signé Haussmann fils, et qui porte aujourd'hui le titre de baron, est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 17 juin 1856.

M. Haussmann père, sous-intendant militaire de première classe, en retraite, est auteur de plusieurs mémoires d'économie agricole présentés à l'Académie des sciences, collaborateur du *Dictionnaire d'administration* de M. Block et l'un des principaux rédacteurs du *Moniteur de l'armée*.

HAUSSONVILLE (Charles-Othenin-Bernard de Cléron, comte d'), homme politique français, né à Paris, le 27 mai 1809, et fils du pair de France de ce nom mort en 1846, embrassa fort jeune la carrière diplomatique et remplit les fonctions de secrétaire d'ambassade à Bruxelles, à Turin, à Naples. Nommé, en 1842, député de Provins, réélu en 1846, il prit une part fort active aux travaux de la Chambre et rédigea plusieurs rapports sur la juridiction criminelle aux colonies, les réfugiés politiques, l'emprunt grec, etc. La révolution de Février l'a fait rentrer dans la vie privée. Il est gendre du duc de Broglie. Il a été [illegible] de la Légion d'honneur en avril 1844.

M. d'Haussonville a écrit des articles [illegible] dans la *Revue des Deux-Mondes*, et [illegible] ouvrages importants : *Histoire de la politique extérieure du gouvernement français* [illegible] (1850, 2 vol. in-8), rédigée d'après des documents inédits, et *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France* (1854-1855, 2 vol. [illegible]) [illegible] du public lettré un accueil très-favorable.

HAUTEFEUILLE (Eugénie [illegible], comtesse d'), femme de lettres française, [illegible] 1805, se maria sous la Restauration et [illegible] la carrière des lettres par un volume [illegible] en prose et en vers intitulé : *Souffrance* [illegible] in-8). Il fut, à quelque temps de là [illegible] *l'Ame exilée* (1837, in-18), légende [illegible] éditions et les traductions multipliées [illegible] pas le succès. Elle publia ensuite : *Le* [illegible] (1837, 2 vol. in-8); *le Lys d'Israel* [illegible] *Angélique* (1840, in-8), romans [illegible] *de la sainte Vierge* (1840, in-4), avec [illegible] de Th. Fragonard; *Jeanne d'Arc* [illegible] in-8), espèce de poëme en prose; *la* [illegible] *zotte* (1846, in-12; 2ᵉ édit., 1847); [illegible] (1847, in-8). Jusque-là, cette dame [illegible] son talent poétique sous le pseudonyme [illegible] *Marie;* s'apercevant qu'il ne la cachait [illegible] fisamment, elle signa de son véritable [illegible] *Mélanges politiques et littéraires* [illegible] contiennent de nouveau les *Souffrances* [illegible] *Fleurs de tristesse* (1853-1856, 2 vol. [illegible]) l'on trouve *le Néant de la vie*, poëme [illegible] chants.

HAUTEFEUILLE (Laurent-Basile), [illegible] français, né à Paris, le 25 juillet 1805, [illegible] droit dans cette ville et remplit, de 18[illegible] les fonctions de procureur du roi à Alger [illegible] en 1836, substitut du procureur du roi [illegible] il donna sa démission en 1837, pour devenir avocat au conseil d'État et à la Cour de cassation.

On a de lui, outre un *Plan de colonisation des possessions françaises dans l'Afrique* [illegible] *au moyen de la civilisation des* [illegible] (1830, in-8), une série d'ouvrages [illegible] législation maritime : *Législation criminelle maritime, ou Traité sur les lois pénales et l'organisation des divers tribunaux de la marine militaire* (1839, in-8); *Code de la pêche* [illegible] (1844, in-8); *des Droits et des devoirs des nations neutres, en temps de guerre maritime* [illegible] 1849, 4 vol. in-8); *Décret disciplinaire* [illegible] *de la marine marchande commenté* [illegible] (1852, in-8).

HAUTERIVE (Blanc de Lanautte, comte d'), liplomate français, ancien député, né vers 1795, est fils d'un des plus habiles politiques de l'Empire. Après 1830, il devint sous-directeur des archives au ministère des affaires étrangères, et onserva ces fonctions jusqu'à la révolution de Férier. De 1837 à 1848, il a siégé à la Chambre dans es rangs des conservateurs, comme député de Gap. Il est, depuis 1835, officier de la Légion d'honeur. On a de lui un *Compendium bibliographique* très-développé dans le tome II du *Droit des ens*, de Vattel (édit. de 1839), et, avec M. de ussy, le *Recueil des traités de commerce et de avigation de la France avec les puissances étranères depuis le traité de Westphalie* (1834-1844, vol. in-8), publication importante, dont cinq olumes (tom. IV-VIII) sont consacrés aux prinpaux traités de même nature des puissances rangères entre elles depuis la même époque.

HAUTPOUL (Alphonse-Henri Beaufort, maris d'), général français, sénateur, ancien mitre, né à Versailles le 4 janvier 1789, est issu ne des plus anciennes familles du Languedoc. s d'un officier supérieur de cavalerie, il fut ad- en 1805 à l'École militaire de Fontainebleau, sortit l'année suivante en qualité de sous-lieuint au 50e de ligne, et prit part, dans le corps mée des maréchaux Ney et Masséna, aux camnes de Prusse, d'Espagne et de Portugal. Blessé vement en 1812 à la bataille des Arapiles, il fait prisonnier et conduit en Angleterre, où il a jusqu'à la paix. Nommé chef de bataillon à retour en France, il fit en 1815, sous les ors du duc d'Angoulême, la guerre du Midi, qui valut le grade de colonel et la croix de Saintis.

hoisi à la seconde Restauration pour comman- la légion de l'Aude, M. d'Hautpoul, alors liste ardent, suivit son protecteur en Espa- fut cité deux fois à l'ordre du jour et mis, en , à la tête du 3e régiment de la garde royale, ui lui donnait le titre de maréchal de camp, iel il fut promu effectivement en 1828. Il était lisponibilité, lorsqu'en février 1830 il reçut onctions de directeur de l'administration au stère de la guerre; ce fut en cette qualité qu'il a les approvisionnements et le matériel de édition d'Alger. Élu député la même année l'arrondissement de Carcassonne, il siégea 'à la fin de la session (1831) et se retira alors son domaine de Saint-Papoul (Aude).

rès avoir siégé de nouveau à la Chambre de à 1838, M. d'Hautpoul, qui avait été mainsur le cadre de disponibilité, fut à cette date oyé dans les départements du Midi, promu 1t au grade de lieutenant général (26 avril et envoyé en Algérie comme inspecteur géde l'infanterie. En 1842, il eut le commannt du camp de Saint-Omer et passa, à la fin nnée, à celui de la 3e division militaire eille), où le trouva la révolution de Février. uillet 1846, il fut élevé à la dignité de pair nce. Destitué par le gouvernement proviet mis à la retraite, il reparut sur la scène ue lors des élections de l'Assemblée législ(mai 1849); élu représentant de l'Aude par voix, il vint s'asseoir parmi les membres majorité. Appelé à prendre le commandele l'armée d'occupation des États Romains, tra point en fonctions parce qu'il reçut le uille de la guerre dans le cabinet du 31 ocAdversaire déclaré de la Révolution, il apes événements de février une « révolte » et il oua, dans son département, au triomphe de ique du président; on se rappelle à quels passionnés, dans l'Assemblée et dans la presse, donnèrent lieu ses démêlés avec le général Changarnier. Les principaux actes de son administration furent la suppression de la succursale de l'hôtel des Invalides, à Avignon, la création du Comité consultatif de l'Algérie, l'institution d'une École centrale de médecine et de pharmacie militaires, l'organisation des rapports quotidiens du corps entier de la gendarmerie sur les fluctuations de l'esprit public.

Lorsqu'il céda son poste au général Schramm (22 octobre 1850), M. d'Hautpoul partit pour Alger en qualité de gouverneur général, sans donner sa démission de représentant. Il revint à Paris au bout de quelques mois et fit partie de la Commission consultative nommée à la suite du coup d'État. Entré au Sénat dès la création (janvier 1852), il fut presque aussitôt investi de la charge de grand référendaire de ce corps politique. Grand officier de la Légion d'honneur en 1844, il est devenu grand-croix le 11 décembre 1851. A la mort de son frère aîné, arrivée en 1854, il a pris le titre de marquis.

HAVAS (Charles), administrateur français, né en 1785, ouvrit, sous le premier Empire, une maison de commerce importante, et profita pour sa fortune des grands priviléges concédés par le gouvernement aux capitalistes français lors du blocus continental. Sous le régime de Juillet, il organisa, avec l'aide d'une subvention ministérielle et le concours de divers gouvernements, une agence universelle de dépêches qu'il dirige encore, et qui, malgré les concurrences suscitées par le mouvement des affaires et la rapidité des communications, est restée la plus accréditée auprès des journaux de France et de l'étranger. M. Ch. Havas, depuis longtemps chevalier de la Légion d'honneur, a été créé officier du même ordre en novembre 1846.

HAVELOCK (sir Henry), général anglais, né en 1795, à Bishop's Wearmouth (comté de Durham), entra au service militaire après la bataille de Waterloo. Fatigué de la vie oisive qu'il menait dans les garnisons anglaises, il passa, en 1823, au 13e régiment d'infanterie légère qui s'embarquait pour l'Inde et ne quitta plus ce pays où, au milieu de luttes perpétuelles, il conquit péniblement ses grades supérieurs. En 1824, il prit part à la première guerre des Birmans en qualité de député militaire et d'aide de camp de l'adjudant général, assista aux combats de Napadi, de Patanagoh et de Peghan, fut ensuite, vers la fin de la campagne, chargé d'une mission à la cour d'Ava et contribua à la signature du traité de paix d'Yandabou; tous ces événements auxquels il a été mêlé de près ont été racontés exactement par lui dans son *Histoire de la guerre d'Ava* (1828). Cette même année, il devint adjudant du dépôt réuni à Chinsurah. Nommé capitaine en 1838, il fit, à l'état-major de sir Willoughby-Cotton, la campagne de l'Afghanistan, dont il écrivit également la relation, passa dans le Penjâb et défendit vaillamment Jellalabad contre les attaques multipliées de Mahomed-Akbar (avril 1842); le brevet de major et la décoration du Bain furent le prix de ce beau fait d'armes.

Pendant la première expédition contre les Sikhs (1843), M. Havelock tint auprès du général en chef les fonctions d'interprète, se distingua aux batailles de Maharadjpour et de Sobraon, et, à son retour du Sutledj, fut nommé adjudant général à Bombay. Après avoir passé deux ans en Angleterre (1849-1851), il revint aux Indes avec le grade de colonel. Lors de la dernière guerre contre la Perse (1856), il commanda la seconde division de l'armée et prit une part brillante à

l'affaire de Mohammerad, qui lui valut, quelques mois plus tard, le rang de brigadier général. En 1857, après la formidable insurrection dont Delhi fut le centre, il fut mis à la tête de la colonne mobile destinée à parcourir le Bengale; il prit à Oude une forte position, ravitailla Arrah, Lucknow et Cawnpore; malgré le choléra qui décimait ses soldats, harcelé sans cesse par le chef Nana-Saïb, il livra aux insurgés neuf sanglants combats, et par sa marche sur Delhi, contribua, indirectement à la prise de cette ville. Il venait d'être nommé baronnet et major général lorsqu'il succomba, d'une attaque de dyssenterie, le 25 novembre 1857. Sa veuve a reçu du Parlement une pension annuelle de 1000 liv. st. (25 000 francs).

HAVET (Ernest), littérateur français, né à Paris, le 11 avril 1813, fut, après des études également brillantes dans les lettres et dans les sciences, admis à la fois dans la section littéraire et la section scientifique de l'École normale, et opta pour celle des lettres. Agrégé des classes supérieures, il professa d'abord la rhétorique au collége royal de Dijon; mais bientôt rappelé à Paris, il fut chargé, en 1840, de la conférence de littérature grecque de l'École normale, et, l'année suivante, de celle de littérature française. Après avoir occupé, comme suppléant de M. V. Le Clerc, la chaire d'éloquence latine à la Sorbonne, il devint, en 1855, titulaire du même cours au collége de France. Ses leçons, que l'état de sa santé l'a forcé d'interrompre, l'année suivante, se sont fait remarquer par une rare distinction de pensées et de langage. Il est, en outre, professeur de littérature à l'École polytechnique. Le 6 mai 1846, il a été décoré de la Légion d'honneur.

Le principal ouvrage de M. Havet est une édition annotée des *Pensées de Pascal* (1852, in-8), publiée d'après le texte authentique, avec une sorte de commentaire perpétuel, philologique, littéraire et philosophique, et une remarquable *Étude* sur l'auteur. On a encore de lui ses deux *Thèses* pour le doctorat: *de la Rhétorique d'Aristote* et *de Homericorum poematum origine et unitate* (1843, in-8), puis quelques *Notices* extraites du *Journal général de l'instruction publique*, telles que celles sur divers manuscrits grecs relatifs à la musique, sur son collègue Cartelier; celle intitulée: « *Pascal a-t-il imité Bossuet?* » etc. (1848-1857), œuvres achevées qui font regretter que l'auteur ne produise pas davantage.

HAVIN (Louis), publiciste français, ancien député, né à Saint-Lô, en 1799, partagea, de 1816 à 1820, l'exil de son père, ancien conventionnel, compris sur la liste des régicides proscrits. A son retour, il vécut à Caen, faisant partie de la jeunesse libérale, et en 1830, il fut un des délégués des provinces de l'Ouest chargés d'éclairer le gouvernement provisoire sur les besoins et les vœux des départements. Refusant, dit-on, des offres plus brillantes, il accepta les fonctions de juge de paix à Saint-Lô, et les garda jusqu'en 1835. Il avait été élu dès 1831 député de cette ville. En 1839, il fut choisi pour secrétaire de la Chambre. Mais, en 1842, l'influence ministérielle le fit exclure de ces fonctions. Siégeant à côté de M. Odilon Barrot, il fut avec lui presque constamment dans l'opposition, et ne soutint que les cabinets du 12 mai et du 1er mars. Lors de l'agitation réformiste, il organisa le banquet de Thorigny. Après la révolution de Février, candidat à l'Assemblée constituante dans la Manche, il fut élu, le premier sur quinze, par 119 817 suffrages. A part la question du bannissement de la famille d'Orléans et celle des deux Chambres, il vota en général jusqu'au 10 décembre avec la droite dans les questions politiques et sociales. Après l'élection présidentielle, il se rapprocha du parti démocratique, et s'efforça de prolonger l'existence de la Constituante par ses votes sur l'énumération des lois organiques et sur la proposition Rateau. Élu membre du Conseil d'État, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849. Il n'est plus rentré dans les assemblées législatives. En 1857, il fut porté à Paris comme candidat au Corps législatif, par une fraction de l'opposition démocratique; mais il se désista en faveur de M. Alfred Darimon. M. Havin est directeur politique du journal le Siècle depuis la mort de L. Perrée.

HAWKE (Edward-William HARVEY-HAWKE, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1799, à Womersley-Park (comté d'York), descend du célèbre amiral de ce nom créé pair et baron en 1776. Il a pris, en 1824, le siége de son père à la Chambre des Lords et vote avec le parti [illegible]. Marié deux fois, il a pour héritier présomptif, à défaut d'enfants mâles, son frère, Stanhope Hawke, né en 1804, et qui a servi dans l'infanterie.

HAWKS (L. Francis), écrivain et [illegible] américain, né à Newbern (Caroline du Nord), le 10 juin 1798, fut admis au barreau à l'âge de vingt et un ans, et compila le recueil [illegible] *ciaires des décisions de la Cour* [illegible] *Caroline du Nord* (1820-1826). [illegible] siégé à la Chambre élective de cet État [illegible] l'état ecclésiastique (1828), et exerça [illegible] tère à New-Haven, à Philadelphie et à New-York (1830-1844). Élu, à cette époque, évêque [illegible] sissipi, il refusa cette dignité, et alla [illegible] Nouvelle-Orléans, d'où il revint cinq ans après (1849) à New-York, qu'il n'a pas cessé [illegible] depuis. Dès l'époque de son premier séjour à New-York, il s'était déjà distingué par son [illegible] qui lui a acquis aujourd'hui la réputation d'un des premiers prédicateurs des États-Unis.

M. Hawks s'est aussi occupé de littérature; il avait fondé, en 1837, la *New-York Review*, dont il garda quelque temps la direction. Ses [illegible] qui portent sur l'archéologie et les [illegible] bien que sur la théologie et l'histoire [illegible] que, font honneur à son érudition. [illegible] *cuments pour servir à l'histoire ecclésiastique des États-Unis* (Contributions to the ecclesiastical history of the United States, 2 vol.), [illegible] documents recueillis par l'auteur [illegible] l'histoire de l'Église épiscopale en Amérique pendant un voyage à Londres en 1836; *[illegible] tions et les canons de l'Église protestante épiscopale de la confession auriculaire* (Auricular confession in the protestant episcopal church; New-York, in-12, 1850), sorte de pamphlet [illegible] *et ses monuments* (Egypt and its monuments, or Egypt a Witness for the Bible; New-York, 2e edit., 1854, in-12), destiné à confirmer les traditions bibliques; la traduction de l'ouvrage de Rivero et Tschudi sur les antiquités du Pérou: *Peruvian antiquities* (New-York, 1853, illustré); une suite d'entretiens sur l'histoire naturelle et sur les annales américaines, destinés aux enfants et publiés sous le titre collectif de *Uncle Philip's conservations* (Uncle Philip's [illegible] Uncle Philip's New-York; Uncle Philip's American Forest, 9 vol.); la relation de l'expédition du commodore Perry au Japon: *Narrative of the American squadron to the China seas and Japan, 1852-53-54, under the commodore Perry* (New-York, 1856, grand in-8, 200 grav.). M. Hawks prépare, en ce moment, un ouvrage sur les antiquités d'Amérique.

HAWLJZCEK (Karl), publiciste [illegible]

à Borau (Bohême), vers 1815, étudia la théologie à Prague, puis passa deux ans à Moskou, comme précepteur. De retour à Prague, il devint, en 1846, rédacteur en chef du *Journal de la province de Bohême* (Landesregierungszeitung) qu'il abandonna, en 1848, pour fonder la *Gazette nationale* (Narodni Nowiny), consacrée à la défense de l'indépendance et de la nationalité bohémiennes. Il fut nommé par ses compatriotes membre de la diète autrichienne. Il fonda sur le plan de notre *Charivari*, un second journal, *le Lutin* (Sotek), qui après la dissolution de la diète, fut supprimé, ainsi que la *Gazette nationale*, pendant l'état de siége de Prague. Il fonda alors à Kuttenberg une nouvelle feuille, *Slowan*, qui dut aussi disparaître devant de nouvelles poursuites. En 1852, M. Hawljzcek se retira dans le Tyrol, à Brixen, d'où il a regagné la Bohême, au commencement de 1855.

HAWTHORNE (Nathaniel), écrivain américain, né vers 1809, à Salem (État de Massachussets), fit ses études dans le Maine au collége Bowdoin, où il eut pour condisciples Longfellow et Franklin Pierce, et y passa ses examens en 1825. Ses premiers essais littéraires, accueillis par M. Goodrich dans un de ses annuaires, formèrent, en 1837, la première partie des *Contes dits et redits* (Twice told tales); la seconde parut en 1842. Bien qu'encouragé par quelques esprits d'élite, il n'attira qu'assez tard l'attention du public; sa manière originale, son style tourmenté, le choix un peu bizarre de ses récits éloignaient de lui le vulgaire, et il fut obligé, sa plume étant loin de suffire à le faire vivre, d'accepter un emploi dans le service des douanes à Boston. Un peu auparavant, séduit par les théories de Fourier, il avait fait partie de l'association d'artistes et de gens de lettres qui s'étaient réunis à Roxbury, pour inaugurer une vie nouvelle; c'était moins le désir de régénérer la société par leur exemple qui les entraînait à cette thébaïde que le besoin de se rapprocher de la nature. On peut s'en convaincre par la lecture du *Roman de Blithedale* (the Blithedale romance, in-18), destiné à reproduire les phases de cette expérience phalanstérienne.

Après avoir écrit le *Journal d'une croisière en Afrique* (Journal of an African cruiser), d'après les notes de voyage d'un officier de marine, M. Hawthorne vint habiter avec sa jeune femme une ferme aux environs de Concord et y passa trois années dans un isolement presque absolu. L'unique travail littéraire auquel il se livra fut la collection des articles et nouvelles imprimés dans divers *Magazines* et qui parut sous le titre de *Mousses d'une vieille maison* (Mosses of an old house). Puis il choisit une demeure plus retirée encore au bord d'un lac; ce fut là qu'il composa ses deux meilleurs romans : *la Lettre rouge* (the scarlet letter) et *la Maison aux sept marteaux* (the house of the seven gables 1851), qui marquent chez lui une tendance prononcée vers les études psychologiques.

En 1853, M. Pierce, son ami, ayant été élu président, lui donna le consulat de Liverpool, un des postes les plus lucratifs du gouvernement; il n'a pas encore été rappelé. Analyste ingénieux, observateur profond, M. Hawthorne se rapproche beaucoup de Balzac par ces deux côtés de son esprit; comme lui, il néglige l'action pour la peinture des caractères; son style est maintenant plus égal, coloré. Il est très-goûté en Angleterre ainsi qu'en Allemagne; chez nous les rares traductions qui ont paru de ses œuvres n'ont eu qu'un succès d'étonnement. Nous citerons de lui plusieurs volumes pour les enfants, entre autres : *le Livre des merveilles* (a Wonder book) et *le Fauteuil de grand-papa* (the Grandfather's chair); *l'Image de neige* (the Snow image), nouvelle série de contes extraite des revues et annuaires; une *Vie de Franklin Pierce* (1852); *Contes de Tanglewood* (Tanglewood tales; 1855, nouv. édit.; etc.

HAY (David-Ramsay), peintre et écrivain anglais, est né en 1798, à Édimbourg, où il étudia les éléments du dessin. Deux de ses plus remarquables travaux sont la décoration d'Abbotsford qu'il entreprit, en 1821, sous la surveillance de Walter Scott et celle de la grande salle de la Société des arts de Londres, terminée en 1846. M. D. Hay est principalement connu par ses nombreux écrits sur la théorie et la pratique des beaux-arts, tels que : *des Qualités du coloris* (the Laws of harmonious colouring; Londres, 1828; 6e édit., 1847); *Principes naturels de l'harmonie* (the Natural principles of the harmony of form, 1842); *Principes de la beauté* (the Principles of beauty, 1845); *Science des proportions* (on the Science of the proportions; 1849); *de l'Harmonie dans la nature* (the Harmonic law of nature; 1855), appliquée au dessin architectural; *la Science de la beauté* (the Science of beauty 1856), etc.

HAYES (miss Catherine), cantatrice irlandaise, née à Limerick, vers 1820, manifesta de bonne heure un penchant décidé pour la musique, et, grâce à la protection de l'évêque de sa ville natale, put recevoir, à Dublin, les leçons du professeur Sapio. Elle chanta d'abord des mélodies nationales dans les concerts, puis voulut aborder la scène, fit de nouvelles études à Paris auprès du célèbre Garcia et à Milan auprès de Ronconi. Ses débuts eurent lieu à Marseille dans *les Puritains* (1845). Engagée aussitôt au théâtre de la Scala, elle obtint un grand succès par la simplicité de son jeu et la pureté de sa voix. Après avoir passé la saison de 1846 à Vienne, elle parcourut les principales villes d'Italie, ne parut à Londres qu'en 1849, quitta l'Europe et visita les États-Unis (1851), la Californie, les îles Sandwich (1854), l'Australie et l'Inde, revint à Londres, au théâtre de Covent-Garden, en 1855, et repartit l'année suivante pour l'Amérique.

Miss Hayes représente, avec miss Novello, l'opéra anglais; elle possède une voix de contralto étendue, bien timbrée, assez égale et d'une agilité remarquable. Ses deux meilleures créations sont jusqu'à présent les rôles de Lucie et de Linda di Chamouni, dans les pièces de ce nom. Mieux placée, dit-on, dans un concert que sur le théâtre, elle n'a point de rivale pour interpréter les mélodies nationales de son pays.

HAYEZ (François), peintre italien, né à Venise, en 1792, fut placé de bonne heure sous la direction de Magiotto, et passa en 1804 à l'Académie de peinture qui venait de s'ouvrir à Venise sous la direction du célèbre Cicognara. Après six ans d'étude, il fut envoyé à l'école de perfectionnement de Rome et s'y distingua comme coloriste. La protection et les conseils de Canova secondèrent ses débuts. Son *Laocoon*, qui lui valut le premier prix au concours de l'Académie de Milan, étonna ses juges par les qualités de la composition et de l'exécution et lui conquit le public. Le roi Murat lui fit plusieurs commandes.

Parmi les productions de M. Hayez, en qui l'Italie paraît voir le chef de son école coloriste et l'un de ses meilleurs peintres d'histoire, on remarque : *Carmagnola*, *le Baiser de Roméo et Juliette*, *Ajax*, grande toile exécutée en quinze jours; *Bethsabée*, *Tancrède et Clorinde*, *les Deux*

Foscari, la plus correcte et la plus finie de ses œuvres; *Albéric de Romano*, *la Soif des Croisés*, grande page de peinture, étonnante par la multitude et la variété des personnages, des poses et des expressions. Il a envoyé quatre tableaux et trois *portraits*, le sien, entre autres, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

HAYNAU (Guillaume-Charles-Édouard, baron DE), homme d'État allemand, est neveu du célèbre feld-maréchal Jacques-Jules, baron de Haynau, mort en 1853, et fils du baron Guillaume-Charles de Haynau, qui, après avoir été mis à la retraite, à cause de son grand âge, en 1847, reçut, en 1850, le commandement général de l'armée de l'électeur de Hesse, sous le second ministère de M. Hassenpflug (voy. ce nom), et soutint la contre-révolution par les mesures les plus rigoureuses. Chef de la famille depuis la mort de ce dernier (20 janvier 1856), il avait reçu lui-même le portefeuille de la guerre dans le ministère Hassenpflug, et pris part à tous ses actes. Écarté un instant, après la restauration, il reprit son portefeuille en 1853 et le garda jusqu'au mois d'octobre 1855.

Un de ses cousins, M. Victor DE HAYNAU, fils d'un autre frère du feld-maréchal, le seul de la famille qui eût des opinions un peu libérales, quitta le pays à la suite des événements de 1850. Il habite actuellement Witzlar et est chancelier de la principauté de Solms-Braunfels.

HAYTER (sir Georges), peintre anglais, né en 1792, à Londres, exposa de bonne heure à l'Académie royale, acquit beaucoup d'habileté dans la miniature et passa de longues années en Italie. Depuis 1841, il a été nommé premier peintre de la reine et chargé, à ce titre, d'enseigner le dessin et la perspective à quelques-unes des princesses royales. Nous rappellerons, parmi ses compositions d'histoire : *le Jugement de lord Russell en 1683*, qui appartient au duc de Bedford, et *le Mariage de Victoria et du prince Albert*. Cet artiste a été, en 1842, créé chevalier à vie.

HEAD (sir Francis-Bond), écrivain et homme politique anglais, né en 1793, entra au service militaire comme enseigne, fit les dernières campagnes de l'Empire et s'éleva jusqu'au grade de major. En janvier 1816, il épousa la sœur de lord Somerville. A la suite d'un voyage dans l'Amérique du Sud, il publia : *Notes prises au hasard à travers les pampas* (Rough notes taken during, etc.; Londres, 1826). Ce livre, qui se distingue par la variété des tableaux et la vigueur du style, eut beaucoup de vogue, et l'auteur lui donna plus tard un pendant qui fut aussi goûté : *Bubbles from the brunnen of Nassau* (1833), espèce de revue satirique des villes d'eau en Allemagne.

Sir Fr. Head occupait les fonctions de commissaire adjoint de l'armée dans le comté de Kent lorsqu'il fut nommé, par l'intermédiaire des tories, gouverneur du Haut-Canada (1835). Une grande fermentation régnait alors dans cette province, et la plupart des colons, indignés de voir substituer au régime légal les caprices de l'administration, menaçaient de rompre avec la métropole. Après la mort de Guillaume IV (1837), sir Head, désespérant de former, par voie d'élections, une Assemblée législative où il aurait la majorité, fit voter par les Chambres canadiennes un bill qui autorisait les députés actuels à conserver leur mandat. Cette mesure arbitraire fit éclater l'insurrection que le gouverneur eut peine à maîtriser, malgré la vigueur de la répression. Il donna sa démission au mois de mars de l'année suivante, et eut pour successeur sir G. Arthur (1838). Tombé en disgrâce et devenu impopulaire, sir Fr. Head essaya de se justifier par la publication d'un mémoire (*Narrative*, 1838), bizarre mélange de discussion sérieuse, de récriminations et de plaisanteries. Il n'en reçut pas moins, la même année, le titre de baronnet.

Plus habile à manier la plume qu'à gouverner une province, il a donné, de nouveaux ouvrages animés d'autant de verve que les premiers et qui lui ont valu une pension annuelle de 100 liv. st. (2500 fr.), à titre de services rendus à la littérature. Tels sont : *les Émigrants* (the Emigrants; 1846), esquisses sur le Canada, pleines à la fois d'excentricités et d'intéressants détails; *l'Angleterre désarmée* (the Defenceless state of country; 1852), pamphlet violent, provoqué par la crainte d'une invasion de Louis-Napoléon; *une Poignée de verges françaises* (a Faggot of french sticks; 1852, 2 vol.; 3e éd. 1855), suite d'amusantes remarques sur Paris et les mœurs de cette capitale; *un Tour en Irlande* (a Visit to Ireland; 1854), etc.

HEAD (sir George), écrivain anglais, né en 1782, entra, en 1809, dans l'administration militaire, fut envoyé en Espagne et attaché, en qualité de commissaire des guerres, au troisième corps d'armée. Il assista aux dernières batailles dont la Péninsule fut le théâtre et en rendit compte d'une manière très-simple dans ses Souvenirs (Memoirs of an assistant Commissary-General). En 1814, il se rendit au Canada, chargé de les études préparatoires d'un établissement maritime sur les grands lacs, projet qui fut abandonné à la suite de la paix conclue avec les États-Unis. Du lac Huron, il passa à Halifax et rentra en Angleterre vers 1820. Le titre de chevalier lui fut donné par le gouvernement, en récompense de ses services administratifs. Un goût très-vif pour les lettres à une instruction variée ont fait de sir G. Head un *reviewer* distingué. — Il est mort à Londres le 2 mai 1855.

Parmi ses ouvrages, nous citerons : *Scènes et études de l'Amérique du Nord* (Forest scenes and incidents in the wilds of North America), tableaux de la vie sauvage; *Excursion dans les districts manufacturiers de l'Angleterre* (a Home tour; 1835); *une Visite à Rome* (1839). Il a traduit de l'italien les *Mémoires* du cardinal Pacca, et du latin les *Métamorphoses* d'Apulée.

HEADFORT (Thomas TAYLOUR, 2e marquis), pair d'Angleterre, né en 1787, appartient à une ancienne famille irlandaise élevée, en 1800, au marquisat. Il étudia au collège de la Trinité, à Cambridge et y prit ses degrés en 1808. Ayant succédé, en 1829, aux titres de son père, il obtint de lord Grey, en 1831, un siége héréditaire à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Sous le ministère Melbourne, il a rempli auprès de la reine la charge de chambellan, et il fait partie, depuis 1835, du Conseil privé. En 1839, il reçut les insignes de l'ordre de Saint-Patrick. Marié deux fois, en 1822 et 1852, il a, de sa première femme, deux fils, dont l'aîné, Thomas, comte de Bective, né en 1822, représente, au Parlement, le comté de Westmoreland depuis 1854.

HEADLEY (Joël-Tyler), littérateur américain, né à Walton (État de New-York), le 30 décembre 1814, fit ses études au collége de l'Union, commença, en 1839, la théologie, que sa santé le força d'abandonner, vint en Europe en 1842, et passa près de deux ans en Italie. A son retour, il fit paraître : *Lettres d'Italie* (Letters

1844, in-12), et *les Alpes et le Rhin* (the Alps and the Rhine, in-12).

Il a donné, depuis, un certain nombre d'ouvrages historiques, traités, dans le genre familier, avec une grande verve : *Napoléon et ses maréchaux* (Napoleon and his marshalls; New-York, 1846, 2 vol. in-12); *Washington et ses généraux* (Washington and his generals; 1847, 2 vol. in-12); *Vie d'Olivier Cromwell* (a Life of Oliver Cromwell, in-12), inspiré par l'ouvrage de Carlyle; *la Vieille garde de Napoléon* (the Old gard of Napoleon; 1851, in-12); *les Vies du général Scott et du général Jackson* (Lives of Scott and Jackson; 1852, in-12); *la Seconde guerre des États-Unis avec l'Angleterre* (Second war with England; 1853, 2 vol. in-12); *la Vie de Washington* (Life of Washington), commencée, en 1854, dans le *Graham's Magazine* de Philadelphie, et publiée ensuite en un fort gros volume; etc.

On a encore de M. Headley plusieurs volumes de voyages ou de littérature : *les Monts Adirondack, ou la Vie dans les bois* (the Adirondack or Life in the woods; New-York, 1849, in-12); *les Montagnes sacrées* (the Sacred mountains; 2 vol. in-12); des esquisses bibliques; *Scènes et caractères sacrés* (Sacred scenes and characters, in-12); *Mélanges* (Miscellanies sketches and rambles; New-York, in-12), etc.

HEALY (George-Peter-Alexandre), peintre américain, né à Boston, vers 1808, a tour à tour habité, depuis 1836, sa ville natale et Paris, et a figuré, comme portraitiste, à la plupart de nos salons. Nous citerons de lui : *le général Cass, Mme Cass* (1839-1840); *le maréchal Soult, le docteur Brewster, Mme Moulton, le docteur Borwick-Gilcrist, le baron et la baronne de Vareigne, Olivier Gibbes, le major Poussin, MM. Charles Draper, Deacon, Olliff, Corbin, Mme Lesieur de Norfolk, Johy Calhoun* (1841-1850); deux *portraits du Roi* 1845 et 1850); *les Deux sœurs, Têtes d'enfants*, etc. Il a envoyé, à l'Exposition universelle de 1855, une série de treize portraits : *MM. Franklin Pierce, Daniel, Webster, Ch. Goodyear, Juge Piatt, Evans, Roser*, etc., et un sujet d'histoire, *Franklin plaidant la cause des colonies américaines devant Louis XVI*. M. Healy a obtenu une 3e médaille en 1845, et une de seconde classe en 1855.

HEBBE (G... C...), journaliste suédois, né vers 1805, fit ses études universitaires à Upsal. Au retour d'un voyage en Orient, il se fit connaître par des articles et des brochures politiques, prit une part considérable au mouvement libéral de 1838, et fut obligé de s'exiler. En 1843, il se rendit aux États-Unis et s'y créa, dans la presse politique, une position influente. Il est particulièrement attaché à la rédaction du *New World*, et compte parmi les principaux chefs du parti démocratique. Il a fait paraître de nombreuses traductions de l'allemand en langue anglaise, et a écrit une *Histoire universelle* (Universal history; New-York, 1848).

HEBBEL (Frédéric), poëte dramatique allemand, né le 18 mars 1813, à Wesselburen, dans le pays des Dithmarses (Holstein), reçut, dans ces contrées pauvres, une éducation fort médiocre, et débuta par quelques essais poétiques dans une revue dirigée à Hambourg par Mme Amalie Schoppe, dont les encouragements le décidèrent à recommencer, à l'âge de vingt-deux ans, de sérieuses études. Il fréquenta pendant plusieurs années les Facultés philosophiques de Heidelberg et de Munich, séjourna ensuite quelque temps à Hambourg et à Copenhague, visita la France et l'Italie et se fixa à Vienne, où il épousa l'actrice Christine Enghans.

M. Hebbel a pris un rang à part dans la littérature dramatique allemande; on lui reconnaît une imagination riche, des pensées fortes, un style énergique et original. Mais le succès de ses pièces ne répond pas à son talent d'écrivain. On lui reproche une prédilection pour l'horrible et une exagération habituelle dans les sentiments et les situations qui, après avoir mis la sensibilité du public à la torture, la laisse indifférente aux émotions et aux passions les plus vraies. Il a exposé ses théories sous ce titre : *Mon opinion sur le drame* (Mein Wort über das Drama; Hambourg, 1843), et M. Henneberger, traitant le même sujet dans son livre, *le Drame allemand de l'époque actuelle* (das deutsche Drama der Gegenwart; 1853), a donné une critique raisonnée des œuvres dramatiques de M. Hebbel.

Parmi celles-ci, on remarque les tragédies suivantes : *Judith* (Hambourg, 1841); *Geneviève* (Genovefa; Ibid., 1843); *Marie-Madeleine* (Ibid., 1844), tragédie bourgeoise précédée d'une dissertation théorique et critique sur le drame; *Herode et Mariamne* (Vienne, 1850); *Julie* (Leipsick, 1851), précédée aussi d'une dissertation critique; *Agnès Bernauer* (1854); *Gygès et son anneau* (Gyges und sein Ring; 1856).

On a en outre, de M. Hebbel, un recueil de *Poésies* (Gedichte; Hambourg, 1842, 2 vol.; nouv. éd., Leipsick, 1848); deux comédies : *le Diamant* (Hambourg, 1847), et *le Rubis* (der Rubin; Leipsick, 1851); un drame tragico-comique : *la Tragédie en Sicile* (das Trauerspiel in Sicilien; Leipsick, 1851), etc.

HÉBERT (Michel-Pierre), avocat et homme politique français, ancien ministre, né à Pont-Audemer, le 17 juillet 1799, se fit inscrire au barreau de Rouen, en 1820, et devint, en 1833, procureur du roi au tribunal de la même ville. L'année suivante il fut envoyé à la Chambre par le collége électoral de Pont-Audemer, et obtint dès lors un rapide avancement dans la magistrature. Nommé successivement avocat général à la Cour de cassation, procureur général près la Cour royale de Paris, il se fit remarquer par sa véhémence dans plusieurs procès politiques, notamment dans l'affaire Quénisset, où il développa la thèse fameuse de la complicité morale (voy. DUPOTY). Aux élections de 1842, il fut réélu malgré la candidature de Dupont de l'Eure, et siégea sans interruption jusqu'en 1848. Il devint, en 1846, vice-président de la Chambre. Lorsque survint la révolution de Février, il était, depuis la mort de Martin du Nord (11 mars 1847), ministre de la justice. C'est lui qui, à l'occasion de mesures plus particulièrement illibérales, fut, dans les premiers jours de février 1848, l'objet de cette apostrophe de M. Odilon Barrot : « Polignac et Peyronnet n'ont jamais fait pis que vous ». Tombé du pouvoir, il s'est tenu depuis à l'écart de la politique, et a pris place, comme avocat, au barreau de Paris. Il a été crée commandeur de la Légion d'honneur au 1er mars 1843.

On n'a de M. P. Hébert que ses *Rapports* sur des affaires politiques et ses *Discours*, dans le *Moniteur*. Quelques extraits de lui ont été réunis dans la brochure intitulée *Expulsion des jésuites*, à ceux de MM. Thiers, Dupin, Lamartine, etc. (1845, in-12).

HÉBERT (Ernest), député français, né en 1809, était, avant 1848, secrétaire général de la préfecture de l'Aisne. Partisan déclaré du ministère Guizot, il fut révoqué de ses fonctions par la République; comme membre du conseil général de

son département, il fut un des jurés de la haute cour de Bourges. En 1849, il entra à l'Assemblée législative, le neuvième des douze représentants de l'Aisne. Il soutint constamment la politique de l'Élysée, et après le coup d'État du 2 décembre, il fit partie de la Commission consultative. Depuis 1852, il siége au Corps Législatif Il est, en même temps, maire de Chauny et membre du conseil général de l'Aisne.

HÉBERT (Antoine-Auguste-Ernest), peintre français, né le 3 novembre 1817, à Grenoble, fit dans sa jeunesse des excursions dans le Midi et des études assez étrangères à la peinture. Venu à Paris en 1835, il fit son droit, en même temps qu'il suivait l'atelier de David d'Angers. En 1839, il exposa au Louvre *le Tasse en prison*, sa première œuvre, achetée par le gouvernement pour le musée de Grenoble. Soutenu par les conseils et la bienveillance de Paul Delaroche, il concourut à l'École des beaux-arts, et obtint, dès sa première entrée en loge, le grand prix de Rome. Le sujet était : *la Coupe trouvée dans le sac de Benjamin* (1839). Après avoir passé ses cinq années, comme pensionnaire, à la villa Médicis, d'où il envoya à Paris deux *Odalisques*, et une copie de *la Sibylle* appelée *Delphica*, il prolongea de trois ans son séjour en Italie; il en rapporta les croquis et les souvenirs qui devaient lui fournir les sujets de ses meilleurs tableaux.

Après son retour, M. Hébert exposa : une *Paysanne de Guérande battant du beurre;* puis, *la Sieste*, *un Pâtre italien*, *l'Almée*, *le Matin au bois* (1848); *la Mal' Aria* (1850), qui lui fit une réputation de peintre original et de savant coloriste. Cette œuvre, lithographiée dès son apparition, par M. François, et plus récemment reproduite en grand format, par M. Soulange-Teissier, appartient au Luxembourg. Des portraits, entre autres celui du *prince Napoléon*, parurent la même année que *le Baiser de Judas*, au Luxembourg (1853). Après un nouveau voyage en Italie et une visite au musée de Dresde, M. Hébert a donné *la Crencenza*, *les Fienaroles*, *les Filles d'Alvito*, (galerie de M. Fould), qui figurèrent à l'Exposition universelle de 1855, et *les Fienaroles de San Angelo*, au Salon de 1857.

M. Hébert, dont tous les sujets accusent d'ailleurs une étude sérieuse, s'est fait surtout remarquer par cette langueur, pleine de tristesse et de charme, appelée *morbidezza*, dont *la Mal'Aria* est le type le plus complet. Il a obtenu une 1re médaille en 1851, la décoration en juillet 1853 et une médaille d'honneur de première classe en 1855.

HÉBERT (Pierre), sculpteur français, né à Villabé (Seine-et-Oise), le 31 octobre 1804, étudia sous M. Jacquot, suivit l'École des beaux-arts, et débuta par un *buste* au Salon de 1836. Il a principalement exposé : *la Conversion de saint Augustin* (1841); *Olivier de Serres*, *l'Enfant jouant avec une tortue* (1849); *le Fleuve de la vie*, *la Tortue*, commandé par le ministère d'État; le *buste de Nicolo*, placé au foyer de l'Opéra-Comique (1853); et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, un nouvel *Olivier de Serres*, destiné à la patrie de l'agronome; des *bustes*, *portraits*, *médaillons*, etc. (1838-1856). Il a obtenu une 3e médaille en 1849, une 2e en 1853, et une mention en 1855.

Son fils, M. Pierre-Eugène-Emile HÉBERT, né à Paris, le 12 octobre 1828, a étudié sous son père et sous M. Feuchère, et a débuté par un *buste* au Salon de 1849. On a vu de lui, à l'Exposition universelle de 1855, une gracieuse statuette de *Jeune fille sauvant une abeille*.

Un troisième sculpteur de ce nom, M. [illegible] dore HÉBERT, né à Paris, en novembre [illegible] étudié sous M. Chenillon, et expose [illegible] artiste de genre, de 1848 à 1857.

HÉBRARD (Claudius), poëte français [illegible] 1815, fut d'abord ouvrier cordonnier [illegible] temps avant 1848, il alla s'établir à Ly[illegible] été chargé de la rédaction de plusieurs [illegible] religieux ou littéraires. Il est auteur de [illegible] volumes de vers, d'une forme correct[illegible] morale sévère : *le Retour* (1845 [illegible] *poétiques et morales de l'ouvrier* [illegible] *un Titre de famille* (1854); *Hymne* [illegible] (1855); *les Bonnes conseillères* [illegible] Depuis 1852, il dirige le *Journal des* [illegible] *ples*, à Lyon.

HECKER (Frédéric-Charles-Franç[illegible] politique allemand, né à Eichstett[illegible] grand duché de Bade, le 28 septemb[illegible] avocat à Manheim, et s'était fait [illegible] ses opinions libérales lorsqu'il [illegible] conde Chambre badoise, en [illegible] parmi les membres les plus [illegible] tion. En 1845, il entreprit [illegible] quelques-uns de ses coreligi[illegible] de voyage de propagande, et [illegible] Prusse. Engagé de plus en plus [illegible] révolutionnaire, il se sépara de [illegible] et, s'associant aux protestations [illegible] tre l'Assemblée, donna sa démis[illegible] une sorte de fusion entre le parti [illegible] les anciens libéraux le ramena dans [illegible] Chambre.

M. Hecker prenant, en 1848, le [illegible] fit à l'Assemblée de Heidelberg une [illegible] foi socialiste, tout en repoussant le [illegible] républicain. Mais il vit son influence [illegible] parmi ses collègues et, après avoir [illegible] la permanence de l'Assemblée, il [illegible] piter les événements en révolution[illegible] États du midi de l'Allemagne. Re[illegible] tentative avec Struve (13 avril 184[illegible] Constance, il se retira en Suisse, [illegible] relation du *Soulèvement populaire* [illegible] *de Bade* (Volkserhebung in Baden [illegible] journal radical, *l'Ami du peuple*. [illegible] membre du parlement, par le ca[illegible] Thiengen, son élection fut annulée [illegible] nationale. Il s'embarqua alors po[illegible] Il fut rappelé en Allemagne, ap[illegible] tion de mai 1849, par un décret [illegible] ment provisoire badois, mais la [illegible] comba pendant son retour, et il d[illegible] l'Amérique, où il cultive une ferme [illegible] du Mississipi, dans l'État d'Illinois.

HECKSCHER (Jean-Gustave-Ma[illegible] politique allemand, né à Hambou[illegible] bre 1797, fils d'un riche banquier [illegible] lentes études à Genève et aux [illegible] sités de l'Allemagne. Il s'engagea [illegible] taire lors de la campagne de 1815 [illegible] de l'université de Gœttingue, il [illegible] plupart des pays de l'Europe, puis [illegible] avocat dans sa ville natale, et [illegible] clientèle. Il commença à se mêler [illegible] en 1832, par la publication d'une [illegible] nyme intitulée : *Appréciation* [illegible] *des décisions de la diète allemande* [illegible] 1832 (Hanau, 1832), et suivie d'[illegible] *tion constitutionnelle de la charte* [illegible] *roi de Hanovre le* 1er *novembre* 18[illegible] 1837). En 1840, il devint rédacte[illegible] politique des *Nouvelles hambourg*[illegible]

Quand la révolution éclata, [illegible]

:ille natale, il se mit à la tête du mouvement, ut nommé membre de la première Assemblée ıationale, élue par le suffrage universel, et conribua beaucoup à la rédaction de l'acte supplénentaire qui modifiait dans le sens conservateur a constitution hambourgeoise du 11 juillet 1849. l représenta ensuite ses compatriotes au parlenent préparatoire, et à l'Assemblée nationale de 'rancfort, il y combattit vivement le parti dénocratique, et, s'élevant à la fois contre les prétentions de la diète et contre celles des grandes uissances, poursuivit, de concert avec Welcker, union des petits États de l'Allemagne. Il vota la omination de l'archiduc Jean au vicariat de empire, et accepta de lui le ministère de la jusce (juillet 1848), puis celui des affaires étranères. Orateur éloquent et habile, bravant l'impolarité, il eut une grande influence dans lestion de l'armistice de Malmoë, dont ses disurs amenèrent la ratification définitive. Échappé grand'peine à la fureur des insurgés du 18 sepmbre, il ne rentra pas au ministère, et fut enyé, comme chargé d'affaires, à Naples et à *rin*. De retour à l'Assemblée, quatre mois rès, il repoussa, de tout son pouvoir, la prosition d'offrir l'empire au roi de Prusse, et fut argé de négocier auprès de l'empereur d'Auche, l'acceptation de la constitution de Franct. Il échoua dans cette mission et ne put faire ıssir davantage son plan de directoire. Il se ira de l'Assemblée, quelques jours avant la solution, ne parut point aux réunions partielles Erfurt et de Gotha, et alla reprendre, dans sa le natale, l'exercice de sa profession.

IEDDE (Jean-Claude-Philippe-Isidore), indusl français, né à Lyon, vers 1802, s'occupa questions agricoles et manufacturières, et , en 1844, un des quatre délégués de l'induss parisienne pour l'ambassade en Chine. Il a décoré à son retour, en mai 1846. Il fait partie plusieurs sociétés d'agriculture.

n a surtout de lui : *Recherches sur l'industrie ı Haute-Loire* (1835, in-8, br.); *Saint-Étienne 'en et moderne* (1843, in-8); *Plan* de cette : (1845); *Catalogue des produits de l'industrie oise* (1849, in-8), exposés à Nîmes, sous sa ction, et diverses brochures d'industrie et de ıces, publiées de 1836 à 1854.

EDDEBAULT (Gery-Eugène), ancien reprént du peuple français, né à Fesin près Douai d), le 5 février 1803, fit ses études à Paris, la diriger à Lille une maison de commerce. 827, il succéda à ses frères dans l'exploitad'une sucrerie et d'une huilerie. Retiré des es, il devint conseiller municipal de Lille et délégué auprès du gouvernement pour dée les intérêts de cette ville à l'occasion du ier tracé du chemin de fer du Nord, et lors rojet de loi relatif à la fabrication du sucre ène. En 1847, il prit une part très-active à ation réformiste, et fut un des principaux isateurs du banquet de Lille. Élu représendu peuple à l'Assemblée constituante de par 120 000 suffrages, il vota avec la fraca plus modérée du parti démocratique, et, l'élection du 10 décembre, fit partie de sition. Non réélu à la Législative, il refusa, 52, comme conseiller municipal, le serment tutionnel, par une lettre rendue publique ptembre).

DENBORG (Jean), voyageur suédois, né en à Héda (Œstergœthland), fit une partie de des médicales en France, à Montpellier, et s grades de *chirurgiæ magister* et de docteur en médecine à l'université d'Upsal (1821-22). Il suivit, comme médecin, le comte de Lœvenheim, ministre de Suède à Constantinople (1825), et reçut du czar, pour les soins qu'il donna à des russes prisonniers dans l'île de Halki, un anneau richement orné. Il parcourut l'Asie Mineure, la Syrie, l'Égypte, en 1830, et recueillit un grand nombre de plantes, d'objets antiques et de manuscrits orientaux qu'il donna ou vendit au gouvernement suédois. En 1831, il s'arrêta en Hongrie pour y étudier le choléra et faillit en être victime. D'Alexandrie, où il devint chancelier du consulat suédois (1837), il exécuta en 1834 et 1835 un voyage sur le Nil, au Sennaar, en Abyssinie et en publia la relation *Resa i Egypten och det indre Afrika* (Stockholm, 1843, avec gravures et cartes).

On a du même auteur, qui est chevalier des ordres de Wasa (1830), de l'Étoile polaire (1837), membre de l'Académie des sciences de Stockholm (1833) et de celle d'Upsal : *Mœurs, usages et costumes de la nation turque* (Turkiska nationens Seder, Bruk, och Klædedrægter; Stockholm, 1839-1842, in-4, avec 48 gravures); et des mémoires dans divers recueils scientifiques suédois.

HEDGE (Frédéric-Henry), philosophe et théologien américain, né à Cambridge (Massachussets), le 12 décembre 1805, fut élevé en Allemagne (1818), et à son retour (1823) entra au collége de Harvard, où il prit ses degrés en 1825. Il étudia ensuite la théologie et administra successivement diverses églises. Il est, depuis 1850, pasteur à Providence (Rhode-Island). M. Hedge a bien mérité de la littérature américaine, en faisant connaître plusieurs ouvrages de la philosophie religieuse des Allemands. Ses productions les plus originales sont des articles philosophiques, religieux et littéraires, publiés dans les meilleures revues des États-Unis, notamment des essais sur Swedenborg, Coleridge, Emerson, sur la religion naturelle, etc., tous inspirés des principes sévères du spiritualisme. On a encore de lui des traductions en vers de différentes poésies allemandes, des sermons, des discours et des conférences; puis un volume sur *les Prosateurs de l'Allemagne* (the Prose writers of Germany; Philadelphie, grand in-8), contenant des notices biographiques sur les auteurs et des extraits de leurs écrits, et une *Liturgie chrétienne pour l'usage de l'Église* (Boston, in-12). Dans l'hiver de 1853 à 1854, il a fait avec succès une série de conférences sur l'histoire du moyen âge, devant l'institut de Lowell, à Boston.

HÉDOUIN (Edmond), peintre français, né en 1819, à Boulogne-sur-Mer (Pas-de-Calais), fréquenta les ateliers de MM. Célestin Nanteuil et P. Delaroche. Ses paysages et ses sujets de genre sont traités avec beaucoup de naturel. Nous citerons dans le nombre : *les Bûcherons des Pyrénées* (1844); *une Halte* (1846); *Souvenirs d'Espagne* (1847); *Café nègre*, *Moulin arabe à Constantine* (1848); *Femmes d'Ossau à la fontaine* (1850); *une Soirée chez les Arabes* (1852); *une Moisson dans le Loiret*, *des Scieurs de long*, à l'Exposition universelle de 1855; *Glaneuses*, *la Chasse*, *la Pêche* (1857), etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1848, et une médaille de troisième classe en 1855.

HEECKEREN (Georges D'ANTHÈS, baron DE), sénateur français, ancien représentant du peuple, est né en 1813, à Soultz (Haut-Rhin). Fils d'un riche propriétaire des environs de Colmar et neveu, par sa mère, du prince de Hatzfeld; il entra, en 1830, au service de la Russie, et reçut, deux ans plus tard, un brevet de capitaine dans la garde impériale à cheval. Peu de temps après avoir été adopté par le chargé d'affaires de

la Hollande à Saint-Pétersbourg, M. de Heeckeren, dont il a pris depuis le nom, il épousa la sœur du comte Pouschkine. Malgré les liens étroits qui l'unissaient au grand poëte russe, il porta à son honneur une atteinte dont celui-ci voulut obtenir la réparation par un duel. L'illustre offensé fut tué (10 février 1837), et son beau-frère dut s'éloigner en toute hâte afin d'échapper à la vengeance du peuple.

De retour en France, M. d'Anthès quitta son nom patronymique, sous lequel il s'était attiré une si malheureuse célébrité et vécut plusieurs années à l'écart. Il faisait partie du conseil général du Haut-Rhin, lorsqu'en 1846 il se porta sans succès candidat à la députation contre M. de Golbéry. Plus heureux sous la République, il fut élu par son département représentant du peuple aux Assemblées constituante et législative : il vota avec la droite dans la première et, dans la seconde, avec la majorité. Membre de la Commission consultative en 1851, il fut chargé, l'année suivante, d'une mission extraordinaire auprès de l'empereur de Russie et nommé sénateur le 25 mars 1852. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

HEFFTER (Auguste-Guillaume), jurisconsulte allemand, né le 30 avril 1796, à Schweinitz, étudia le droit à Leipsick et à Berlin, et devint, en 1820, assesseur de la Cour d'appel de Cologne et, en 1822, professeur à l'université de Bonn. Après y avoir enseigné six ans, il passa en 1828 à Halle et fut appelé en 1833 à Berlin, où il réside encore; il est conseiller intime du tribunal supérieur et président du conseil de l'École de droit. De 1849 à 1852, M. Heffter a fait partie de la première Chambre prussienne, où il a été remarqué par la modération de son caractère.

Ses principaux ouvrages, qui embrassent surtout la procédure, le droit public et le code pénal, sont : *Organisation de la justice à Athènes* (Athenaische Gerichtsverfassung; Cologne, 1822); *Institutions du droit civil romain et allemand* (Institutionen des rœm. und deutschen civil processes; Bonn, 1825; 2ᵉ édit. 1843); une édition critique des *Institutes de Gaïus* (Berlin, 1830); *Étude sur le droit des souverains* (Beitraege zum Staats-und Fürstenrechte; Ibid., 1829, 1ʳᵉ partie); *Traité du droit criminel allemand* (Lehrbuch des deutschen Criminalrechts; Halle, 1833; 4ᵉ édit., 1849); *du Droit de succession des enfants illégitimes* (die Erbfolgerechte der Mantelkinder, etc.; Berlin, 1836), dans les fidei-commis et les francs-aleux; *du Droit des gens dans l'Europe actuelle* (das Europ. Vœlkerrecht der Gegenwart; Ibid., 1844; 2ᵉ édit. 1848), etc. Ces différents ouvrages se recommandent par des recherches consciencieuses et une appréciation exacte des époques historiques.

Hᴇғғᴛᴇʀ (Maurice-Guillaume), frère aîné du précédent, fut d'abord sous-directeur du collége de Torgau, et vint, en 1824, à Brandebourg, où il exerce, depuis 1831, les fonctions de recteur adjoint du collége. En 1839, il a obtenu le titre de professeur. On a de lui : *le Culte de Rhodes* (die Gœtterdienste auf Rhodos; Zerbst, 1827-1833, 3 part.); *Histoire de la ville de Brandebourg* (Geschichte der Stadt Brandenburg; Postdam, 1840); *Histoire du couvent de Lehnin* (Geschichte des Klosters Lehnin; Brandebourg, 1851); *Histoire de la langue latine* (Geschichte der lat. Sprache; ibid., 1852).

Un troisième, Charles-Chrétien Hᴇғғᴛᴇʀ, ancien directeur du tribunal de Jüterbogh, s'est fait connaître par l'*Histoire authentique* de cette ville (Urkundliche Geschichte der Stadt Jüterbogk; 1851).

HEIBERG (Jean-Louis), auteur dramatique danois, né en 1791, à Copenha[gue] ...
lèbre poëte de ce nom, mort ...
abandonna, en 1814, ses étud[es] ...
mencées depuis quelques ann[ées] ...
comme son père, à la litt[érature] ...
A vingt-trois ans, il débuta p[ar] ...
Don Juan, et par une pièce ...
Walter; après s'être familiari[sé] ...
espagnol, il vint à Paris, où un ...
nées lui permit de faire une ...
des auteurs français. A son re[tour] ...
(1822), il fut nommé professeur ...
littérature nationales à l'univer[sité] ...
en cette dernière qualité qu'il ...
quelques travaux philologiques ...
maire danoise (1825), des leç[ons] ...
logie scandinave et l'édition des ...
chlæger (1827). M. Heiberg, ...
a été traduit en allemand par ...
est l'auteur dramatique le ...
populaire du Danemark; on ...
semblances aves M. Scribe, ...
l'observation superficielle et ...
Il s'est aussi essayé dans la ...
et les poëmes d'opéra. Ses ...
été réunies plusieurs fois. ...
en français un volume de ses ...

Hᴇɪʙᴇʀɢ (Jeanne-Louise ...
trice danoise, femme du préc[édent] ...
vembre 1812, à Copenhague ...
huit ans à l'école de danse ...
Copenhague, où elle débuta ...
rempli avec talent et succès ...
plus importants, elle fut ...
nombre des acteurs du roi. ...
poëte J. L. Heiberg, qui avait ...
un grand nombre de pièces. ...
(1836) et dans ses voyages ...
l'Allemagne (1836 et 1839). ...
salon est le lieu de réunion de ...
distingués du Danemark. Mme ...
applaudir dans les genres les ...
tomime, le ballet, l'opéra, le ...
médie, le drame et même la tra[gédie] ...
s'élèvent à près de deux cents. ...
dre sa retraite.

HEIDEGGER (Charles-Guillau[me] ...
Hᴇɪᴅᴇᴄᴋ), général et artiste al[lemand] ...
Saaralben (Lorraine), en 178[8] ...
d'origine, qui servait dans l'ar[mée] ...
fit entrer, dès 1801, à l'École mi[litaire] ...
où il se livra, tout en étudiant ...
à son goût prononcé pour les ...
1805, lieutenant dans l'artiller[ie] ...
contre l'Autriche, la Prusse et ...
pagnes de 1805, 1806 et 1809 ...
gagea comme volontaire au ser[vice] ...
se distingua dans la guerre ...
1813, retourna en Bavière où il ...
de major. Les études plus sui[vies] ...
de la peinture lui permirent de ...
plusieurs tableaux qui furent ...

En 1826, il partit pour la Grè[ce] ...
lieutenant-colonel, et, jusqu'à ...
d'Istria, il demeura président ...
de Nauplie chargée d'organise[r] ...
d'utiliser les secours envoyés ...
étrangères. Il prit part à l'exp[édition] ...
la citadelle d'Athènes (février 18...) ...
le corps de cavalerie qui détrui[sit] ...
Turcs dans le canal de Négrep[ont] ...
vante, Capo d'Istria lui confia ...
de Napoli, puis celui d'Argos. ...
Fabvier eut regagné la France ...
comme directeur de l'École cen[trale] ...
comme instructeur de toutes les ...

le força de retourner en Bavière, où le …omma colonel d'état-major. M. Heidegger, …te d'un voyage artistique en Italie, se fixa …ement à Munich, et y prit un rang distin… …mi les artistes alors réunis dans cette ca… …n exécutant, outre une série de tableaux … pleins de caractère et de vigueur, quel… …es des belles fresques de la Glyptothèque, …tres *les Chevaux du soleil*.

…ement du prince Othon, de Bavière, à …nne de Grèce, le conduisit de nouveau … pays. Chancelier bavarois, major général …re de la régence de Grèce, il contribua à …ation, à l'organisation et à la défense du …tat. A la majorité du roi (1835), il re… Munich, où il fut réintégré dans les …e l'armée. Créé baron en 1844, il fut …uelque temps après au grade de major …et nommé, en 1850, rapporteur au mi…e la guerre.

…LOFF (Charles-Alexandre), architecte alle… à Stuttgart, le 2 février 1788, et fils d'un … distingué, étudia à l'Académie des beaux… …tte ville sous la direction de son père et de … autres artistes de mérite, et des voyages … et dans plusieurs autres contrées de … complétèrent son éducation. Versé sur… …s la connaissance de l'architecture du …ge, il devint, en 1818, professeur à …rg et architecte particulier de la ville, et y …e monument funèbre du prince-évêque …erg, œuvre originale, dans le vrai style … du XII[e] siècle. Fondateur et premier … d'une École polytechnique, il ne cessa …per une chaire depuis 1822. Il y a joint …es fonctions de conservateur royal des …nts de Nuremberg.

…ers 1820 que commence la série d'œuvres …ables qui ont mis M. Heideloff au rang …itectes les plus savants de l'Allemagne. …erg et ses environs sont pleins de ses tra…ous citerons, parmi les principaux : le …u de l'autel de Saint-Sébald; plusieurs … élevées sur les places publiques; le por… Église-des-femmes (Frauenkirche); toute …elle architecture et la décoration de l'é…int-Jacques; la maison Plattner avec le …t les statues en fonte de fer; les châteaux …nce de Reinhardsbrunn, de Landsberg et …tein; une chapelle ardente à Meiningen; …château de Rosenbourg, à Bonn; la res…n du château de Lichstenstein, rendu si …e par le conte de Hauff; la restauration … de la cathédrale de Bamberg, et plus ré…t la décoration de Saint-Laurent, à Nu… …; le monument funèbre du général …n, à Kissingen, et l'église catholique de … Dans ces différents monuments, M. Hei… …su approprier le vieux style germanique …grès tout pratiques de l'architecture mo…en unissant la commodité avec la grâce …portion.

…rits théoriques, tous publiés à Nurem… … lui font pas moins d'honneur que ses …tions. On lui doit : *Exposé des ordres …cture* (die Lehre von den Saeulenord… … 1827); *le Petit Vignole* (der Kleine … 1832; 3[e] édit., 1852); *l'Architecture, …ion, unité, décoration* (die architekto… …glieder, deren Construction, etc.; 1831, *l'Architecte et l'Ébéniste* (der Bau-und …reiner; 1832-1837, 4 vol.); *le Petit …* Kleine Grieche; 1836); *le Petit byzantin* …ne Byzantiner; 1837); *les Monuments … architecture à Nuremberg* (Nurnbergs …aale der Vorzeit; 1838, tome I); *l'Ornementation au moyen âge* (Ornamentik des Mittelalters; 1838-1852, tome I-XXIV); *l'Autel chrétien au point de vue archéologique et artistique* (der christliche Altar, archaeologisch und artistisch dargestellt; 1838), avec texte de G. Neumann. *Projets d'architecture* (Architektonische Entwürfe; 1850-1851, tomes I et II); *le Petit gothique* (der Kleine Altdeutsche; 1850-1851).

M. Heideloff occupe encore, comme peintre, une place distinguée. Plusieurs de ses tableaux révèlent une grande science de dessin et un certain sentiment de la couleur; mais les plus remarquables sont ses aquarelles d'architecture.

HEIM (François-Joseph), peintre d'histoire français, membre de l'Institut, né à Belfort (Haut-Rhin), le 16 décembre 1787, préféra aux entraînements de la gloire militaire, si puissants dans son pays sous la République et le Consulat, le culte des arts, et remporta à quinze ans le premier prix de dessin à l'École centrale de Strasbourg. Encouragé par ce succès, il vint à Paris en 1803, entra dans l'atelier de Vincent, obtint le second grand prix dès 1806, et l'année suivante, à vingt ans, le premier grand prix, qui le libéra du service militaire; le sujet du concours était : *Thésée vainqueur du Minotaure*. Pendant son séjour à Rome, il envoya en France plusieurs tableaux qui furent bien accueillis par l'Institut et donnés aux musées de Bordeaux et de Strasbourg.

M. Heim débuta ensuite au Salon de 1812, où il obtint tout d'abord une médaille d'or de première classe. A l'exposition de 1819, *la Résurrection de Lazare*, *la Clémence de Titus*, *Vespasien distribuant des secours au peuple*, *le Martyre de sainte Julienne et de son fils*, aujourd'hui à l'église Saint-Gervais, lui valurent une nouvelle médaille. De 1819 à 1823 il donna plusieurs œuvres empreintes d'un caractère politique ou religieux : *le Rétablissement des sculptures royales à Saint-Denis*, *le Martyre de saint Hippolyte*, *la Délivrance du roi d'Espagne*, et une *sainte Adélaïde*; puis, en 1824, *le Massacre des Juifs*, au Luxembourg, qui lui valut d'être décoré de la propre main du roi, devant son tableau même. Il donna, trois ans plus tard, avec un *saint Hyacinthe*, une toile commémorative dont le mérite et l'à-propos eurent un égal succès : *le Roi distribuant les récompenses au Salon de* 1824.

Appelé à décorer au Louvre la galerie Charles X, il exécuta au plafond de la salle dite des Vases étrusques, *le Vésuve recevant de Jupiter le feu du ciel*, ainsi que les compartiments des voussures et les *Génies*, sur fond d'or. Dans la galerie française, il a orné de figures symboliques le plafond et les voussures de la salle de Joseph Vernet. Son allégorie de *la Renaissance des arts* fut surtout remarquée. En 1829, M. Heim remplaça Regnault à l'Institut.

Après la révolution de Juillet, il exécuta encore quelques toiles officielles, entre autres : *Louis-Philippe recevant les députés au Palais-Royal*, au musée de Versailles. Ce tableau, exposé en 1834, dut surtout son succès à la ressemblance des figures. A cette époque se rapporte une série de dessins représentant des célébrités contemporaines, qui, réunis en un seul cadre pour l'Exposition universelle de 1855, y furent accueillis avec beaucoup de faveur.

Ici se place un repos de treize ans dans la vie artistique de M. Heim. Il était un peu oublié, lorsqu'en 1847 il envoya au Salon un *Champ de mai* et *une Lecture au Théâtre-Français*, qui rappelèrent son nom au public, en attirant sur lui les sévérités de la critique. Dès lors, M. Heim, qui, du reste, n'avait jamais été très-populaire, fut rangé avec un injuste dédain parmi les peintres vieillis de

l'école de l'Empire. L'Exposition universelle lui a fourni l'occasion de se réhabiliter. Dans ses anciennes toiles, comme dans ses esquisses, *la Victoire de Judas Machabée* et *la Bataille de Rocroy*, on a trouvé de la composition, du mouvement, de la couleur même; et le jury lui a décerné une des grandes médailles d'honneur.

Son fils, M. Eugène HEIM, né à Paris, en 1829, après avoir hésité quelque temps entre la peinture et l'architecture, qu'il avait tour à tour cultivées, s'est enfin tourné vers la dernière, et a remporté le grand prix au concours de 1857.

HEIMBACH (Charles-Guillaume-Ernest), jurisconsulte allemand, né à Mersebourg le 29 septembre 1803, est fils d'un conseiller de justice, mort à Leipsick en 1850, et frère de Gustave Heimbach, jurisconsulte estimé, mort en 1851. Il fit ses études à Leipsick et à Dresde, où son oncle était recteur de l'université. Après avoir passé six mois, comme répétiteur, chez le célèbre criminaliste Tittmann, il alla étudier le droit à Leipsick en 1821. Docteur en 1825, il fut nommé professeur adjoint de droit en 1827 à Leipsick et professeur ordinaire en 1828 à Iéna. En 1832 il devint conseiller à la haute Cour d'appel de cette ville. On doit surtout à M. Heimbach une édition des *Basilicorum libri* LX (Leipsick, 1833-1850, 5 vol.), à laquelle son frère a collaboré, et un certain nombre de traités spéciaux sur la jurisprudence particulière de la Saxe.

HEINE (Henri), célèbre écrivain allemand-français, est né à Dusseldorf, suivant quelques biographes, le 13 décembre 1799. « Je suis né, disait-il lui-même, le 1er janvier 1800; c'est pourquoi je suis le premier homme de mon siècle ». Ses parents étaient israélites, mais il embrassa le protestantisme en 1825, pour ôter, selon son expression, à M. de Rothschild le droit de le traiter *familionairement*. Il étudia successivement le droit à Bonn, à Berlin et à Gœttingue, où il reçut le grade de docteur. Il résida ensuite alternativement à Hambourg, à Berlin et à Munich. En 1822, parurent ses premières *Poésies* (Gedichte; Berlin), ainsi que ses deux tragédies *Almanzor* et *Radliff* et son *Intermède lyrique* (Lyrisches Intermezzo), poëme du genre amoureux, qui est déjà une des œuvres les plus caractéristiques de M. Heine, mais qui passa alors presque inaperçu. Sa réputation date de la publication du premier volume de ses *Impressions de voyage* (Reisebilder; Hambourg, 1820-1827, 4 vol.; 4e édit. 1850), qui dut son succès autant à l'esprit qu'il renfermait qu'aux hardiesses politiques adressées aux souverains de l'Allemagne et de toute l'Europe; *le Livre des chants* (Buch der Lieder; Hambourg, 1827; 10e édit. 1852), qui contient entre autres pièces célèbres : *le roi Olaf*, *le Tambour-Major*, *les Deux grenadiers*, fit de l'auteur le chef de la *Jeune Allemagne*, c'est-à-dire de cette école, à la fois politique et littéraire, qui avait pour principe unique de poursuivre les restes du moyen âge sous toutes ses formes, et raillait les poëtes balladistes comme les rois absolus. Les plaisanteries cruelles de Henri Heine lui attirèrent, en Allemagne, un grand nombre d'ennemis. Il passa en France après la révolution de Juillet 1830, et devint dès lors d'habitudes, d'esprit et de cœur plus français qu'allemand. Bientôt familiarisé avec notre langue, il traduisit lui-même ses *Reisebilder*, et continua à publier, tant en prose qu'en vers, une série d'ouvrages où il ne ménageait pas les épigrammes à sa mère patrie sans épargner non plus sa patrie adoptive.

Pendant vingt-cinq ans, Henri Heine, sauf de rares voyages presque furtifs en Allemagne, a vécu en France, où le roi Louis-Philippe [illegible] sait une pension sur sa cassette. Il s'y est [illegible] il y est mort à la suite d'une longue par[illegible] d'une plus longue cécité, le 17 février [illegible] a composé la plupart de ses ouvrages: [illegible] *lettres sur la noblesse, adressées au* [illegible] *Moltke* (Kahldorf über den Adel, in [illegible] den Grafen von Moltke; Hambourg, [illegible] *sur l'histoire de la littérature moderne* [illegible] *magne* (Beitraege zur Geschichte der neuen[illegible] nen Literatur in Deutschland; Ibid., 183[illegible] *l'État de la France* (Franzœsische [illegible] Ibid., 1833), réunion d'articles sur Par[illegible] dans la *Gazette universelle* (Allgemeine [illegible] *le Salon* (der Salon; Ibid., 1835-1840; [illegible] *l'École romantique* (die Romantische [illegible] Ibid., 1836); *les Femmes de Shakspeare* [illegible] *commentaires* (Shakspeare's Maedchen un[illegible] mit Erlaeuterungen; Paris et Leip[illegible] *sur Bœrne* (über Bœrne, Ham[illegible] *Poésies nouvelles* (Neue Gedichte, [illegible] suivies d'un *Appendice* qui contie[illegible] pièce intitulée : *le Conte d'hiv*[illegible] (Ibid., 1847); un troisième volume [illegible] *le Romancero* (Ibid., 1851); [illegible] (Ibid., 1851); *Lutèce* (Hambourg [illegible] en allemand et en français), [illegible] France et ses écrivains.

Par la tournure railleuse de [illegible] la fécondité inépuisable de ses [illegible] Henri Heine a mérité d'être compar[illegible] à Swift et même à Voltaire. Il [illegible] cynisme d'Aristophane et de Rabelais [illegible] mands lui reprochent surtout ses [illegible] frivolité, et lui en veulent d'être le [illegible] de leurs poëtes. Leurs accusations [illegible] sence totale de foi religieuse ou poli[illegible] par le poëte ont pris souvent le ton [illegible] Des critiques moins passionnés [illegible] des plus grands poëtes de l'Allema[illegible] poraine. Son originalité consiste dans [illegible] de sentimentalité ardente et d'amère [illegible] bérance de son cœur égale la sécheresse [illegible] esprit, et l'enthousiasme de la passi[illegible] lui à l'esprit de dénigrement et de [illegible] traste intime l'a encore fait compar[illegible] ron, auquel il ressemble plus encore [illegible] née que par le caractère et le talent [illegible]

HEINEFETTER (Sabine), cantatrice [illegible] née en 1805, à Mayence, parcourut [illegible] dans sa jeunesse, en chantant et [illegible] l'aumône. A vingt ans elle reçut [illegible] Spohr, qui la fit admettre à [illegible] Cassel. Elle vint en 1829 à Paris, [illegible] sit, sans trop de désavantage, sur [illegible] Italiens, à côté de MMmes Sontag et [illegible] gagée ensuite à Vienne, elle parut [illegible] 1831 à 1836, sur les principaux thé[illegible] lemagne et de l'Italie. Sa réputation [illegible] seconde fois à Paris en 1841 : elle [illegible] péra, dans *les Huguenots* et fut [illegible] Mais, peu de temps après, pendant [illegible] Bruxelles, le retentissement d'un [illegible] de se retirer de la carrière dramat[illegible] dans l'aisance aux environs de [illegible] démenti, en 1857, le bruit de sa [illegible] par les journaux.

HEITER (Amélie). Voy. AMÉLIE [illegible]

HELFERT (Joseph-Alexandre, [illegible] ciste allemand, né à Prague, en [illegible] professeur distingué, fit de [illegible] l'université de cette ville, et [illegible] professeur de droit romain et de [illegible] à l'université de Cracovie. Envoyé [illegible]

he par les électeurs de la Bohême en 1848, il agna la confiance du gouvernement. En octo- 1848, le prince Schwarzenberg lui offrit le istère de l'intérieur; mais M. Helfert consen- seulement à diriger les affaires de ce départe- nt comme sous-secrétaire d'État, jusqu'à la no- ation d'un ministre définitif, qui fut le comte Thun. En 1854, M. Helfert fut récompensé ses services par le titre de baron.

utre plusieurs éditions nouvelles des ouvrages lroit canonique de son père, M. Helfert a né : *sur la Réversion des biens dotaux* (über Heimfall des Heirathsgutes, 1842); *Hus et me* (1853); *sur l'Histoire nationale, et rôle en Autriche* (über Nationalgeschichte deren Pflege in Oestreich; 1854), et quelques hures politiques de 1848 à 1849.

ÉLIADE (Jean), célèbre poëte roumain, né 1801, à Turgowiste, d'une famille pauvre scure, fut élevé dans une école dépendante ollége Saint-Sava, à Bucharest, et fit des ès si rapides qu'il devint à vingt ans pro- r à ce collége. Également apte aux études ifiques et philosophiques, il traduisit un de mathématiques de Francœur et refit *la naire* de Văcărescο. Sa vocation poétique se par la traduction de quelques *Méditations* martine et du *Mahomet* de Voltaire. Il , en 1829, une belle *Ode à l'empereur Ni-* ur la paix d'Andrinople, et publia *les Ruines gowiste*, stances héroïques, et *le Chérubin éraphin*, poëme plein de grâce et de fraî- Proclamé le premier poëte de la Rouma- soutint sa gloire par son drame héroïque *rcea* (1844) et par les deux premiers chants rand poëme national, *Michel le Brave* (Mi- 1846).

léliade, naturellement désigné aux faveurs ers gouvernements qui se succédaient dans ys, et déjà professeur sous l'administration ate Kisseleff et sous l'hospodar Alex. Ghika, successivement, sous le prince Bibesco, e de la curatelle de l'instruction publique, eur général des écoles et chef des archi- ais les progrès de l'influence russe et les ses politiques des boyards le jetèrent dans ition. Il fonda, en 1831, *le Courrier vala-* urnal national qui prit une grande autorité pinion publique et dans lequel ses principes sse et de modération l'amenèrent à lutter contre les passions de son propre parti. n 1848, il rêvait la régénération de sa pa- n par des moyens révolutionnaires, mais voies pacifiques. Son journal n'en fut pas uspendu par ordre du gouvernement, au mai de cette année. M. Héliade, voyant dans gueur la main de la Russie, écrivit contre russe, Duhamel, une violente satire qui ta l'agitation déjà extrême des esprits. De avec quelques patriotes, il envoya, le une adresse au prince Bibesco pour l'in- diriger lui-même une révolution devenue le. Celui-ci se borna à changer de minis- moment où l'insurrection était maî- e la capitale et du pouvoir (10-14 juin).

liade fit partie du gouvernement provi- de la lieutenance princière. A l'exemple Lamartine, en 1848, il essaya de tem- mouvement pour le faire accepter des issances protectrices. Mais, abandonnée ême, la révolution roumaine succomba levant la réaction turco-russe (septem-). Compris parmi les vingt et un patrio- rent frappés de proscription, M. Héliade a à Kronstadt en Transylvanie et de là à 49), d'où il se rendit, en 1850, en Tur- quie. On lui assigna pour séjour l'île de Chio, où il travailla pendant trois ans à achever son poëme de *Michel le Brave*. En 1850, il fut rap- pelé par le divan à Constantinople et envoyé au camp d'Omer-pacha à Schumla. Il rentra à Bu- charest avec ce général et y fut reçu comme en triomphe.

M. Héliade est le chef de cette pléiade littéraire qui a marqué pour la Roumanie, l'ère de sa re- naissance. Poëte et prosateur, il a traité des su- jets divers, et chanté surtout les gloires et les malheurs de son pays. Il se distingue par des pen- sées nobles et élevées et un style vif et coloré. On lui a trouvé des rapports avec le maître de la poésie romantique de l'Occident. Mais on dit qu'en voulant réformer la langue nationale il a un peu trop sacrifié à l'entraînement du néologisme et de l'esprit de système.

HÉLIE (Faustin), jurisconsulte français, mem- bre de l'Institut, né à Caen, en 1797, et fils d'un armateur, fut élevé au lycée de Nantes et étudia le droit à Rennes, où il suivit les leçons du cé- lèbre Toullier, dont il adopta plus tard, avec plus d'ampleur, l'esprit moral et la méthode dogma- tique. Admis au barreau de Nantes en 1823, il refusa d'entrer dans la magistrature pour venir à Paris se fortifier dans la science du droit et passa ses examens de doctorat. Vers 1827, il obtint une place dans les bureaux du ministère de la justice; dix ans après, il devait à ses importants travaux sur le code pénal sa nomination de chef du bu- reau des affaires criminelles (1837) et la croix de la Légion d'honneur (1839). Le lendemain de la révolution de Février, il était appelé par M. Cré- mieux à la direction de cette division (25 février 1848), et, le 15 octobre 1849, il devenait conseiller à la Cour de cassation, où il est encore.

Après avoir fondé seul en 1829, puis rédigé avec M. Adolphe Chauveau (voy. ce nom), le *Journal du droit criminel*, qui n'a pas cessé de paraître, M. Hélie publia successivement: *Théo- rie du code pénal* (1834-1843, 6 vol in-8; 3ᵉ édit., 1853), avec M. Chauveau; *Traité de l'instruction criminelle* (1845-1856, 8 vol. in-8), considérée dans sa tradition, ses rapports avec le droit pu- blic et les progrès de l'ordre social. Dans cet ou- vrage, remarquable par la clarté du style autant que par la rigueur de la méthode, il commente les lois en philosophe et non en arrêtiste, les cri- tique avec une entière indépendance, et signale au jurisconsulte les voies nouvelles et au législa- teur les réformes nécessaires. En outre, il a tra- vaillé, pour la partie criminelle, aux *Codes anno- tés de Sirey* (1846-1854); mis en ordre et annoté: *de l'Instruction écrite*, de Mangin (1847, 2 vol. in-8), et revu la seconde édition du *Traité du droit pénal* de Rossi (1855, 2 vol. in-8). Il a fourni beaucoup d'articles aux recueils pério- diques, *Encyclopédie du droit*, *Gazette des Tri- bunaux* et *Revue de législation*, dont il est devenu, depuis 1845, un des directeurs. Le 23 juin 1855, M. Hélie a été élu membre de l'Aca- démie des sciences morales et politiques en rem- placement de M. Vivien.

HELL (Anne-Chrétien-Louis DE), marin fran- çais, ancien député, né le 25 août 1783, à Stras- bourg, fut enrôlé comme mousse, dès l'âge de quinze ans, devint aspirant, en 1798, et lieute- nant de vaisseau, en 1812. Durant les guerres de la République et de l'Empire, il rencontra de nombreuses occasions de se signaler et fut porté plusieurs fois à l'ordre du jour. Il n'était encore que capitaine de corvette, lorsqu'en 1824, il di- rigea l'expédition hydrographique des côtes de Corse et reçut, à ce sujet, les remercîments du

conseil général. Capitaine de vaisseau en 1827, il fut, après la révolution de Juillet, placé à la tête de l'École navale de Brest. En 1837, il alla gouverner l'île Bourbon. Deux ans après, il était élevé au rang de contre-amiral (22 novembre 1839). Rappelé, sur sa demande, en 1841, il fut envoyé à Cherbourg en qualité de préfet maritime (1843). Élu, l'année suivante, député de Strasbourg, il prit place à la Chambre, dans les rangs de la majorité. Écarté des élections générales de 1846, il remplaça M. Halgan, comme directeur du dépôt des cartes et plans de la marine. Admis d'office à la retraite, en 1848, le contre-amiral de Hell figure, depuis 1852, dans le cadre de réserve. Il est grand officier de la Légion d'honneur (26 avril 1846).

HELLER (H. L.), médecin français, membre de l'Académie, né vers 1795, étudia à Paris et y reçut, en 1818, le diplôme de docteur. En 1823, il entra à l'Académie (section d'anatomie) et fut décoré en 1855. Il est auteur de quelques recherches sur les effets des poisons.

HELLER (Robert), littérateur allemand, né à Grossdrebnitz, près de Stolpen (Saxe), le 24 novembre 1813, fit ses premières études à Dresde et à Bautzen, alla suivre le cours de droit à Leipsick, en 1832, et devint, en 1836, assesseur dans cette ville. Laissant bientôt la magistrature pour les lettres, il fonda, en 1838, un journal de littérature, *les Roses* (Rosen); et, quatre ans plus tard, *les Perles* (Perlen), qui subsista jusqu'en 1848; il donnait en même temps des nouvelles et des articles de critique dans les journaux et les revues en vogue. Ses meilleures œuvres sont des romans historiques, tels que: *le Prince d'Orange* (der Prinz von Oranien; Leipsick, 1843, 3 vol.); *Florian Geyer* (1848, 3 vol.), etc. On cite aussi son *Voyage d'été* (Sommerreise), publié en 1840, à la suite d'une excursion artistique en Italie, et un ouvrage anonyme qui eut un grand succès: *les Bustes de l'église Saint-Paul* (Brustbilder aus der Paulskirche; 1849, 2ᵉ édit).

En 1848, M. Heller, cédant aux préoccupations politiques, se rendit à Francfort, où il eut une certaine influence comme publiciste et comme membre du parlement où il fut nommé plusieurs fois rapporteur. A la fin de septembre 1849, il devint rédacteur en chef de la *Gazette allemande* (Deutsche Zeitung). En 1850, il se rendit à Berlin, puis à Hambourg, où il rédige, depuis 1851, le feuilleton des *Nouvelles hambourgeoises* (Hamburger Nachrichten).

HELLER (Charles-Barthélemy), naturaliste allemand, né à Missliborzitz (Moravie), se prépara de bonne heure aux voyages d'exploration par l'étude des sciences naturelles et des langues. En 1845, il parcourut la plus grande partie de l'Amérique du Sud aux frais de la Société d'horticulture de Vienne. En 1848, il était à la Havane, d'où il passa dans l'Amérique du Nord. Il revint par la France, chargé des plus riches collections, fut nommé professeur suppléant d'histoire naturelle à Graetz en 1851, et professeur titulaire en 1853. M. Heller a publié: *Relation d'un voyage au Mexique* (Reiseberichte aus Mexico; Vienne, 1846); *Lettres sur Tabasco, Chiapas*, etc. (Briefl. Mittheilungen über Tabasco, etc., 1848); *Documents sur l'Asie centrale* (Beitraege zur naehern Kenntniss Mittelamerikas; Graetz, 1853); *Voyages au Mexique* (Reisen in Mexico; Leipsick, 1853); *le Microscope dioptrique* (das dioptrische Mikroskop; Vienne, 1856), etc.

HELLER (Stephen), célèbre compositeur hongrois, né le 15 mai 1813, à Pesth, [illegible] père, qui le destinait au barreau, de [illegible] goût pour la musique, et eut pour premiers [illegible] tres un musicien bohême nommé [illegible] pianiste François Braener, un des plus [illegible] professeurs de Pesth, qui le produisit [illegible] à l'âge de neuf ans. Il alla alors compléter [illegible] études à Vienne, sous la direction d'[illegible] Halm, auprès duquel il resta trois ans, [illegible] avec succès deux concerts (1826 et 182[illegible]) tour à Pesth, il y fit exécuter quelques-[illegible] ses propres compositions. En 1828, il [illegible] accompagné de son père, un voyage [illegible] et se fit entendre dans différentes villes de [illegible] grie, de la Pologne et de l'Allemagne. A [illegible] fatigué de cette vie nomade, il obtint de son [illegible] de s'y arrêter, et celui-ci étant reparti pour [illegible] il passa dans cette ville six années qu'il [illegible] à des études musicales profondes et à l'[illegible] tion de ses propres œuvres.

Sur les conseils du pianiste Kalkbrenner, [illegible] ler vint à Paris en 1838, avec l'intention d'y [illegible] ser un hiver. La multitude des [illegible] cette capitale offre à l'artiste l'y [illegible] demeure encore aujourd'hui. [illegible] séjour à Paris n'a été pour [illegible] la nature profondément poétique [illegible] qui se fait autour des célébrités [illegible] vie de retraite absolue. Mais [illegible] qui portent le double cachet [illegible] la solitude où elles sont écloses, [illegible] moins placé au rang des meilleurs [illegible] l'époque, et font citer son nom, [illegible] magne, à côté de ceux de Mendelssohn, [illegible] pin et de Schumann. Elles se distinguent [illegible] exquise délicatesse, de toutes ces [illegible] ductions modernes exclusivement [illegible] valoir l'agilité des doigts. Les plus [illegible] tées la plupart à Paris, sont des [illegible] *pour le piano*, dont plusieurs sont [illegible] chefs-d'œuvre de grâce et d'originalité [illegible] *symphonique; la Chasse*, étude [illegible] *Caprice sur* le Déserteur; *Valse* [illegible] *sentimentale; Valse villageoise;* [illegible] *ques; Scènes pastorales; Vénitiennes;* [illegible] *telles; Fantaisie; Sérénade; Scherzo* [illegible] *Rêveries; Canzonetta; Capricio;* [illegible] *cioso; Sonates; Chant national de* [illegible] fantaisie en forme de sonate; *Chant* [illegible] *Chant du troubadour; Chant du* [illegible] *du chasseur; l'Adieu du soldat;* [illegible] *ceau; Saltarello; Promenade d'un* [illegible] *velle suite des promenades; Préludes*, [illegible] ment empreints de la délicatesse [illegible] *Nuits blanches; Scènes italiennes.*

Il faut citer encore, parmi les [illegible] tions de M. Heller: *Trente mélodies* [illegible] transcrites pour piano seul; [illegible] pour piano et violon, contenant [illegible] faits en commun avec H. W. Ernst, [illegible] et caprices, etc., sur des opéras. [illegible] *Shérif; la Favorite; le Guitarrero;* [illegible] *de Lion; la Juive; Charles VI;* [illegible] *le Prophète; l'Enfant prodigue*, etc. [illegible] *de Chopin*, élégie et marche funèbre [illegible] *d'amour*, mélodie de Mendelssohn [illegible] *la Fontaine*, mélodie de Schubert; [illegible] *ses; Feuillets d'album; Dans les* [illegible]

HELMERSEN (Grégoire DE), naturaliste [illegible] geur russe, né près de Dorpat, le [illegible] 1803, fit ses premières études à [illegible] et revint suivre le cours de droit à [illegible] Dorpat. Mais, cédant à son goût [illegible] naturelles, il s'occupa spécialement [illegible] Élève de Maurice d'Engelhardt, il [illegible] en 1828, dans un voyage scientifique [illegible]

Volga, qu'il avait déjà explorés, étant simple
ıdiant, avec plusieurs de ses amis. Deux ans
rès, il entra au service du gouvernement, fut
mmé ingénieur des mines et chargé de surveil-
l'exploitation de la partie sud de l'Oural. Il a
blié à cette occasion ses savantes *Recherches
ologiques dans l'Oural du Sud* (Geognostiche
tersuchung des Süduralgebirgs; Berlin, 1831).
Vers cette époque, M. de Helmersen devint l'é-
e et l'ami de M. de Humboldt, dont les conseils
déterminèrent à visiter l'Europe occidentale. Il
un séjour de plusieurs mois à Heidelberg et à
bourg, visita l'Italie du nord, revint en Russie
ı fin de 1832, reprit son poste dans l'Oural et
une excursion importante dans les monts Altaï.
nnée suivante, le gouvernement lui confia une
-grande exploitation de mines dans les steppes
a Russie d'Asie. Après s'en être occupé, mal-
l'état de sa santé, avec beaucoup d'activité,
ntra, en 1836, à Saint-Pétersbourg, rappor-
des notes nombreuses qui trouvèrent place
les tomes III, VI et XIV des *Documents pour
nnaissance de l'empire russe* (Beitraege zur
ıtniss des russ. Reichs), publiés en allemand
es soins, de concert avec M. de Baer, et dans
rochures moins importantes.
nnée suivante, il fut nommé professeur de
gie à l'École des mines de Saint-Pétersbourg.
it déjà promu au grade de major dans le
des ingénieurs. Il n'en a pas moins continué
cuter de nombreux voyages, soit dans la
e, soit à l'étranger. Les principaux résultats
s explorations sont consignés dans le journal
cadémie et dans celui des mines de Saint-
sbourg. Il a aussi rendu compte du voyage
hmann à Samarcande dans le XVI[e] volume
ocuments.

LPS (Arthur), littérateur anglais, né vers
fit ses études à l'université de Cambridge;
avoir occupé pendant plusieurs années un
emploi dans une des administrations de
, il se retira dans un petit domaine du Hamp-
et consacra ses loisirs à écrire, sous le voile
ıonyme, un certain nombre d'ouvrages his-
es et littéraires, qui reçurent un bon accueil
blic. Il débuta par un volume d'*Essais* (Es-
ritten in the intervals of business; 1841),
lia successivement : *Catherine Douglas* et
II (1843), drames en vers; *les Droits du
l* (the Claims of labour; 1845), manuel des
s réciproques des patrons et des employés;
is en conseil (Friends in council; 1847),
pour suite *les Compagnons de ma retraite*
anions of my solitude; 1851); *les Conqué-
du nouveau monde* (the Conquerors of the
orld; 1848). Enfin, il ne consentit à signer
nom que *la Conquête espagnole en Amé-*
the Spanish conquest in America; 1855,
n-8).

ARD (Antoine-Julien), architecte français,
ontainebleau, le 11 janvier 1812, étudia
ecture sous Huyot et sous M. Hippol. Le-
remporta un second prix au concours de
es *Projets* et *Restaurations*, dont plusieurs
exécutés pour la commission des monu-
istoriques, ont figuré à presque tous les
depuis 1840. Nous citerons : *Projets d'un
ent en l'honneur de Molière* (1840); d'une
èque sur le quai d'Orsay* (1845); treize
de l'*Hôtel Carnavalet*, *Achèvement du*
(1846-49); *Maison de retraite*, *Établisse-
périal pour la colonisation générale de*
, à l'Exposition universelle de 1855, et la
uction du château de Ferrières, au Salon
— M. J. Hénard est inspecteur des travaux publics, expert près les tribunaux et la Cour impériale, etc. Il a obtenu, comme exposant, une 3[e] médaille en 1845, et le rappel en 1857.

HÉNAUX (Ferdinand), littérateur belge, né vers 1815, à Liége, a publié plusieurs dissertations historiques dans la *Revue de Liége* et le *Bulletin du bibliophile belge*. Ses principaux ouvrages sont : *Description historique et topographique de Liége* (Liége, 1837, in-18); *Esquisse d'une géographie du pays de Liége* (Gand, 1840, in-8); *Études historiques et littéraires du pays wallon* (Liége, 1843, in-8); *la Croix de Verviers* (Ibid, 1845, in-8); *le Berceau de Charlemagne* (1848, in-8); etc. Sous les pseudonymes de *N. O*, *André Meuret* et *Nand*, il a fait paraître des esquisses de voyages, des romans et des critiques littéraires.

HENDERSON (Ebenezer), missionnaire anglais, né en 1784, à Dumferline (Écosse), se rendit à Copenhague en 1804, et devint pasteur de la communauté anglaise d'Elseneur. Chargé, en 1814, par la Société biblique de Londres de donner une édition de la Bible en islandais, et de la distribuer aux habitants de l'Islande, il parcourut cette île pendant deux étés et y répandit près de 2000 exemplaires de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le journal de son voyage : *l'Islande* (Iceland; Édimbourg, 1818, 2 vol. in-8) est l'un des ouvrages qui font le mieux connaître ce pays. Il visita ensuite l'Allemagne, la Suède et la Russie, dans le but d'y établir des succursales de la grande Société biblique de Londres. La relation de ce nouveau voyage, qui contient de nombreux détails sur les mœurs des habitants de la Russie méridionale et sur les sectes religieuses qui la partagent, a paru sous ce titre : *Biblical researches and travels in Russia* (Londres, 1826, in-8). M. Hendersen est devenu professeur au séminaire théologique de Highbury, près Londres, et c'est par erreur que des biographes allemands le font assassiner dans le cours d'un voyage en Amérique.

On a encore de lui divers écrits en danois, en islandais et en anglais, notamment : *a Dissertation om Hans Michelsen's translation of the New Testament* (Copenhague, 1813, in-4); *the Vaudois* (Londres, 1845, in-8, avec carte), comprenant le récit d'une excursion en Piémont (1844), et des remarques sur l'origine, l'histoire et l'état actuel de la secte de ce nom; *Jérémie*, traduit de l'hébreu (1851, in-8).

HENGSTENBERG (Ernest-Guillaume), théologien allemand, né le 20 octobre 1802, à Frœndenberg, dans le comté de la Marche, et fils d'un ministre protestant, étudia, à l'université de Bonn, les langues orientales et la philosophie, et publia le premier volume d'une traduction allemande de la *Métaphysique* d'Aristote (Bonn, 1824), ainsi qu'un travail, couronné par l'Académie de cette ville, sur la *Moallakah* d'Amr-ul-Kais (1823), un des principaux poëmes arabes du VI[e] siècle. Se tournant ensuite vers les études théologiques, il se fit recevoir agrégé à la Faculté de théologie de Berlin, et devint, de 1826 à 1829, professeur adjoint, puis titulaire. Il a le diplôme de docteur en théologie, conféré à un très-petit nombre de théologiens protestants.

M. Hengstenberg, qui, après avoir incliné quelque temps à Bâle (1823) pour le libéralisme en religion, est devenu un des chefs de l'orthodoxie protestante, s'est surtout fait connaître comme rédacteur principal de l'*Evangelische Kirchenzeitung* (1827 et suiv.) qui, sous sa direction, est devenue et est restée un des organes les plus importants du parti orthodoxe de la Prusse. Il a publié en outre : *Christologie de l'Ancien Testament et com-*

mentaires des prophéties du Messie (Christologie des alten Testaments und Commentar, etc.; Berlin, 1829-1835, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1854 et suiv.); *Recherches pour servir d'introduction à l'étude de l'Ancien Testament* (Beitraege zur Einleitung ins alte Testament; Ibid., 1831-1839, 3 vol.); *Commentaires des Psaumes* (Commentar über die Psalmen; Ibid., 1842-1845; 2ᵉ édit., 1850, 4 vol.); *Commentaires des parties les plus importantes et les plus difficiles du Pentateuque* (Erlaeuterungen über die wichtigsten und, etc.; Ibid., 1842, t. I); *Commentaires de l'Apocalypse de saint Jean* (Commentar über die Offenbarung Johannis; Ibid., 1850-51, 2 vol.); *Explication du cantique des cantiques de Salomon* (das Hohe Lied Salom. ausgelegt; Ibid., 1853); *La Franc-maçonnerie et la charge de pasteur évangélique* (die Freimaurerei und das evangelische Pfarramt; Ibid, 1854); *Essai sur le livre de Job* (Vortrag über das Buch Hiob; Ibid., 1856), etc.

HENLE (Jules), physiologiste et anatomiste allemand, né à Fürth, en Franconie, le 9 juillet 1809, étudia la médecine à Heidelberg et à Bonn, obtint dans cette dernière ville le grade de docteur (1832), et passa à Berlin où, sur la recommandation de Jean Müller, il entra au musée anatomique. Quelque temps après, J. Müller ayant remplacé Rudolphi, M. Henle fut nommé prosecteur à la Faculté de médecine de Berlin. Accusé d'affiliation aux corporations secrètes d'étudiants allemands, dites *Burschenschaften*, il fut condamné à la prison et, quoiqu'il eut obtenu sa grâce, vit sa carrière pour longtemps entravée. Il ne put, avant 1837, se faire conférer le titre de professeur à l'université de Berlin et ouvrir un cours particulier d'anatomie microscopique et de pathologie générale.

M. Henle avait consacré ses loisirs à des recherches dont il publia les résultats dans les *Rapports annuels* de Canstatt et dans les ouvrages suivants: *de la Formation des mucosités et de la pyogénèse* (über Schleim-und Eiterbildung; Berlin, 1838); *Anatomie comparée du larynx* (Vergleichende Anatomie des Kehlkopfes; Leipsick, 1839), exposant le développement successif des fonctions du larynx, depuis les animaux inférieurs jusqu'à l'homme; *Recherches pathologiques* (Pathologische Untersuchungen; Berlin, 1840), recueil d'observations ingénieuses sur le système nerveux, la périodicité de certaines maladies, les miasmes, la contagion, etc.

Ces travaux lui valurent, en 1840, la chaire d'anatomie et de physiologie à l'université de Zurich, où il fonda, avec Pfeufer, le *Journal de médecine rationnelle*. En 1844, il passa à Heidelberg, où il professa, pendant huit ans, l'anatomie, la physiologie, la pathologie et l'anthropologie. Ses cours sur cette dernière science étaient suivis assidûment par une foule d'étudiants appartenant à toutes les Facultés de l'université. M. Henle publia, à cette époque, un grand *Manuel de pathologie rationnelle* (Brunswick, 1846-52; 2ᵉ édit., 1855, 2 vol.), son ouvrage le plus important et où il professe les principes de l'école dite physiologique.

En 1849, il fut nommé directeur de l'institut anatomique de Heidelberg et professeur à l'université; il garda ces fonctions jusqu'en 1852. Depuis, il réside à Gœttingue, où il a remplacé le docteur Konradin Langenbeck, comme professeur d'anatomie et directeur de l'institut anatomique.

On a encore de lui: *Manuel d'anatomie générale* (Handbuch der allgemeinen Anatomie; Berlin, 1841); *Description zoologique des requins et des raies* (Zoolog. Beschreibung der Haifische und Rochen; Ibid., 1841), avec J. Muller; *Manuel de l'anatomie systématique de l'homme* (Handbuch der systemat. Anatomie des Menschen; Brunswick, 1855, 3 vol.), digne pendant de son traité de pathologie, et de nouveaux Mémoires sur la pathologie et l'anatomie, dans les *Rapports annuels de Canstatt, sur les progrès de la médecine dans tous pays* (Jahresberichte, etc.; Würtzbourg, [illegible] suiv., 7 vol. gr. in-4).

HENNEQUIN (Amédée), littérateur français, né à Paris, le 4 août 1817, est le second fils [illegible] lèbre avocat de ce nom, mort en 1840, et [illegible] de Victor Hennequin, le fervent disciple [illegible] Fourier, qui siégea avec la Montagne à l'Assemblée législative et mourut, en décembre 1854, [illegible] ment où il venait d'écrire, sur les esprits [illegible] tables tournantes, les ouvrages singuliers [illegible] *ligion* et *Sauvons le genre humain*. M. [illegible] Hennequin étudia le droit à Paris, fut [illegible] barreau de la Cour royale vers 1839 et se [illegible] naître par quelques brochures relatives [illegible] tions de charité. Il a en outre publié sur [illegible] deux livres qui ont attiré l'attention: *le [illegible]* 1847 (1848, in-8) et *le Communisme [illegible] Allemagne en Suisse* (1850, in-18, [illegible] mœurs et l'état politique, ou plutôt [illegible] teur, sur l'anarchie contemporaine [illegible] aux traditions paternelles, il a [illegible] du parti légitimiste, se séparant [illegible] ce point de son frère aîné.

HENNOCQUE (Pierre-François), [illegible] çais, né en 1787, entra en 1804 à l'École [illegible] nique, fit comme officier d'artillerie [illegible] de l'Empire, servit sous la Restauration [illegible] monarchie de Juillet; il quitta l'armée [illegible] grade de colonel et la croix d'officier [illegible] d'honneur. Maire de Longeville-lès-Metz [illegible] bre du conseil général de la Moselle [illegible] envoyé au Corps législatif en 1852, [illegible] nage du gouvernement, par les électeurs [illegible] circonscription de Metz, et réélu en 18[illegible]

HENRION (Mathieu-Richard-Auguste), magistrat et historien français, né à [illegible] juin 1805, étudia le droit à Paris, [illegible] avocat et plaida sous la Restauration [illegible] royale. A la même époque, il concourut [illegible] daction du *Drapeau blanc*, du *Pour et [illegible]* du *Journal de l'instruction publique* et était un des éditeurs de la *Bib[illegible] familles chrétiennes*. Après avoir dirigé *la Religion* (1841), il accepta une place [illegible] ler à la Cour royale de la Guadeloupe [illegible] la même qualité à celle d'Aix en 18[illegible]

Partisan de l'autorité absolue en [illegible] religion, il a écrit, à ce double point [illegible] nombreux ouvrages, parmi lesquels on [illegible] *Histoire littéraire de la France* [illegible] 2ᵉ édit., 1837), contenant les six pr[illegible] rieures à saint Louis; *Histoire des ordres* [illegible] (1831, in-12; 2ᵉ édit., 1835, 2 vol.) [illegible] blissement des ordres mendiants; *Histoire de la papauté* (1832, 3 vol.); *Annuaire* [illegible] (1834, 2 vol. in-8), nécrologie de [illegible] *Histoire générale de l'Église pendant* [illegible] *XIXᵉ siècles* (1836, 4 vol. in-8), qui [illegible] grande partie le texte rectifié de [illegible] Berault-Bercastel, et dont la cinquième [illegible] (1844, 13 vol. in-8) s'arrête au [illegible] Grégoire XVI; *Histoire de France* [illegible] 4 vol. in-8), faisant partie de la [illegible] *ecclésiastique*; *Histoire générale des* [illegible] *catholiques depuis le XIIIᵉ siècle* (18[illegible] gr. in-8), et *Histoire ecclésiastique* [illegible] *tion jusqu'au pontificat de Pie IX* [illegible] t. I à XI, in-8), qui doit avoir vingt [illegible] M. Henrion a écrit aussi quelques [illegible]

roit, notamment un *Code ecclésiastique français* 1828, in-8; 2ᵉ édit., 1829, 2 vol.), et il a revu, omplété et continué en 1838 le *Dictionnaire historique* de Feller.

HENRION (Paul), compositeur français, né à aris, vers 1818, s'est fait de bonne heure un nom de musicien facile et gracieux, par de mples romances. Il a donné au Théâtre-Lyrique, avril 1854, *une Rencontre dans le Danube*, éra-comique en deux actes, qui n'eut qu'un s-petit nombre de représentations. Revenu au nre modeste, dans lequel il compte tant de ccès, il a produit, sous le titre de romances, ansonnettes, bluettes, scènes, mélodies, canilles, villanelles, légendes, etc., des centaines uvres légères, dont quelques-unes, comme *Muletier*, *Si loin! la Manola*, etc., sont arrivés à une assez grande popularité. Il en forme *Albums* annuels et les chante lui-même dans concerts et les salons.

ENRIQUEL-DUPONT (Louis-Pierre HENRIEL, dit) graveur français, membre de l'Institut, Paris, en 1797, a ajouté à son nom celui e parente de son père. Il se destina d'abord peinture et entra à quinze ans dans l'atelier ierre Guérin. Après trois années d'études sées, il se tourna vers la gravure et prit des is de Bervic. Il travailla avec courage pendant nouvelles années; en 1818, il ouvrit lui-même elier. Il commença par des illustrations pour rairie et des planches destinées aux collec du musée royal. En même temps, il débuau Salon de 1822, par un *Portrait en pied jeune femme avec son enfant*, d'après Van , et obtenait, du premier coup, une 2ᵉ mé. Il choisit alors ses modèles parmi les maîançais, et se mit à l'œuvre avec cette cone et cette recherche passionnée de la perfection t fait de lui un des premiers graveurs de notre . Il donna successivement aux divers Salons *trait de M. de Pastoret*, *Strafford*, *l'Ensement du Christ*, d'après Paul Delaroche; *ation de Gustave Wasa*, d'après M. Hersent; *rait du roi Louis-Philippe*, d'après Gérard; le *M. Bertin*, d'après M. Ingres; *le Christ teur*, d'après M. Ary Scheffer. En 1853, lix ans de travail, il termina et exposa, Paul Delaroche, la grande fresque de ycle des Beaux-Arts. La plupart des grae M. Henriquel-Dupont ont reparu à l'Ex universelle de 1855 avec *la sainte Vierge nt Jésus*, d'après le dessin de Raphaël du du Louvre, et un cadre contenant sept : *Carle Vernet*, *Mirabeau* et deux autres d'après Paul Delaroche; *Tardieu*, d'après es; *Alexandre Brongniart*, et un dernier d'après le dessin de l'auteur; ces derniers s sont exécutés à l'eau-forte ou à la pointe. quel-Dupont a aussi donné à l'aqua-tinta e reproduction du *Cromwell* de Paul e.
iste éminent, décoré le 14 août 1831, a Richomme à l'Académie des beaux-arts, Aux expositions de 1853 et 1855 il a obande médaille d'honneur.

(Caleb-Sprague), théologien et philoéricain, né à Rutland (Massachussets), , prit ses degrés, en 1825, au collége de th, étudia la théologie au séminaire , et se fixa comme ministre congréga à Greenfield, puis à Hartford (Connec 1855, il s'engagea dans l'Église protesopale, et fut nommé professeur de phians un collége de la Pensylvanie. Deux ans après, il alla s'établir à New-York et fonda la *New-York Review*, qu'il dirigea jusqu'en 1840. En 1838, il avait été chargé d'enseigner la philosophie à l'université de New-York. Depuis 1850, il vit dans la retraite.

M. Henry est un des plus sérieux représentants de la philosophie spiritualiste aux États-Unis: il a pris surtout à tâche de combattre le fatalisme, et l'a fait souvent avec une véritable éloquence. Ses principaux ouvrages sont : *Éléments de psychologie* (the Elements of psychology; New-York, in-12); une traduction de l'ouvrage de M. Cousin sur Locke, sous ce titre: *Éléments de psychologie de Cousin* (Cousin's Elements of psychology; Hartfort, 1834 et New-York, 1839), avec introduction, appendice et notes, parmi lesquelles la plus considérable roule sur la liberté morale; *Essais de morale et de philosophie* (Moral and philosophical Essays; New-York, 1839); *Abrégé de l'histoire de la philosophie* (Epitome of the history of the philosophy; 1845, 5 vol. in-12), emprunté à la philosophie française et continué depuis l'époque de Reid jusqu'à nos jours. On a aussi de lui un *Abrégé des antiquités chrétiennes* (Compendium of christian antiquities; Philadelphie, 1837, in-8); un certain nombre de brochures sur des questions d'enseignement, et des articles dans diverses revues philosophiques et religieuses.

HENRY (Dominique-Marie-Joseph), littérateur français, né le 15 juin 1798, à Entrevaux (Basses-Alpes), a été tour à tour bibliothécaire de Perpignan et archiviste de Toulon, où il réside. Correspondant du ministère de l'instruction publique et de la Société des Antiquaires, il s'est principalement occupé de l'histoire et des antiquités de la Provence. Ses principaux ouvrages sont: *Recherches sur la géographie ancienne des Basses-Alpes* (1818, in-8; 2ᵉ édit., 1842); *Histoire du Roussillon* (1835-1836, 2 vol. in-8), comprenant l'histoire du royaume de Majorque; *Annuaire de Toulon* (1840); *l'Égypte pharaonique* (1846, 2 vol. in-8), histoire des institutions des Égyptiens sous leurs rois nationaux; *Histoire de Toulon* (1849, in-8), depuis 1789 jusqu'à la fin de la République; *État primitif de le ville de Toulon* (1850, in-8); *sur la Vie et les œuvres de P. Puget* (1853, in-8). Auteur d'un grand nombre de mémoires d'archéologie et d'histoire, imprimés dans divers recueils académiques, notamment celui de la Société des Antiquaires, il a fourni des notes et des documents aux *Mélanges historiques* de Champollion-Figeac.

HENRY (Al..), ecclésiastique français, né vers 1810, reçut les ordres après 1830 et fut attaché au clergé de Saint-Dié; il est aujourd'hui chanoine de ce diocèse et directeur de l'institution de la Trinité à la Marche (Vosges). Outre plusieurs livres d'éducation morale, tels que *Tobie* (1851), *Esther* (1855), etc., il a publié : *Récits de l'histoire de l'éloquence* (1834 et 1835, 2 vol. in-8), dont la seconde édition parue en 1848 a été augmentée de deux volumes; *Éloquence et poésie des Livres saints* (1849, in-8; 2ᵉ édit., 1854); *Histoire de la Poésie* (1854 1857, 8 vol. in-8), accompagnée de jugements critiques et d'extraits nombreux des écrivains grecs, latins et français.

HENRY (F. Ossian), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, né vers la fin du dernier siècle, fut de bonne heure associé aux travaux de son père, chimiste distingué, et occupa, pendant plusieurs années, l'emploi de sous-chef à la pharmacie centrale des hôpitaux de Paris. Admis en 1824 à faire partie de l'Académie (section de chimie médicale), il est aujourd'hui chef

des travaux chimiques de cette compagnie. Il a été décoré en 1846.

M. Henry est auteur d'ouvrages estimés : *Manuel d'analyse chimique des eaux minérales* (1825, in-8), rédigé avec son père; *Pharmacopée française* (1827, in-8), traduction nouvelle du *Codex medicamentarius* avec notes et additions; *Hydrologie de Plombières* (1855, in-8), avec M. Lhéritier; etc. Mais il est surtout connu par de nombreuses recherches sur l'action et la composition des eaux minérales; nous mentionnerons entre autres celles qui concernent l'*Analyse organique* (1830); l'*Action du tannin* (1835); les *Lactates*, *le Monesia* (1841); les *Eaux de Paris* (1848). Il a fourni également beaucoup d'articles aux *Annales de chimie* et au *Journal de pharmacie* et a pris une part importante à la rédaction du *Dictionnaire* de Nysten (1845) et de l'*Annuaire des eaux de France* (1851).

Son fils, M. Emmanuel-Ossian Henry, est médecin auxiliaire à l'hôtel des Invalides.

HENSEL (Guillaume), peintre allemand, né à Trebbin (Prusse), le 6 juillet 1794, étudia pour être ingénieur, avant de pouvoir suivre son penchant pour la peinture. Il prit part comme volontaire au mouvement national de 1813 et devint officier. Il profita de son séjour en France pour étudier les chefs-d'œuvre de nos musées. De retour en Allemagne, il s'occupa de poésie, publia un volume, et sembla un instant se vouer à la littérature. Mais ayant perdu son père, il dut, pour soutenir sa famille, reprendre ses pinceaux, et fit des portraits, des rideaux de théâtre, des dessins pour des almanachs. En 1823, il fit le voyage de Rome, comme pensionnaire du gouvernement et y resta cinq années, au milieu des artistes d'élite qui y représentaient alors l'Allemagne. Il y prit l'amour du style classique et se passionna pour les œuvres de Raphaël. Le premier grand tableau religieux qu'il exécuta en Allemagne, *Jésus devant Pilate*, se distingue surtout par la pureté de son dessin et l'habileté de la composition. En 1842, il fit pour le comte d'Ellesmere une toile historique inspirée des stances de lord Byron; *le duc de Brunswick au bal de Bruxelles, avant la bataille de Waterloo*. Beaucoup de ses œuvres appartiennent à la reine d'Angleterre où à de riches amateurs anglais. Comme peintre de portraits, M. Hensel s'est fait aussi une grande réputation. On cite surtout celui de *Mendelssohn Bartholdy*, dont il avait épousé la sœur.

Pendant les agitations politiques de 1848, M. Hensel, quoique libéral et auteur de chants patriotiques, accepta le commandement de la légion des artistes, dévouée au parti conservateur. Revenu encore une fois à la peinture, il compléta une curieuse collection de portraits des *Célébrités contemporaines*, dont chacun porta la signature autographe du personnage. M. Hensel a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un tableau religieux, *Jésus-Christ et la Samaritaine*. Les honneurs dont il jouit dans sa patrie sont nombreux. Il est professeur et membre de l'Académie royale de Berlin, peintre du roi, chevalier de l'Aigle-Rouge, et décoré de divers autres ordres.

HENTZ (Caroline-Lee Whiting, mistress), femme de lettres américaine, née à Lancaster (Massachussets), et fille du général John Whiting, épousa, en 1825, un Français, M. Hentz, qui dirigea plusieurs établissements d'éducation, et se fixa, depuis 1848, avec elle à Colombus (Géorgie). — Elle y est morte en 1856.

On a d'elle une collection de nouvelles, d'abord publiées dans divers *Magazines*, et réunies, en 1856, sous le titre de *la Chiffonnière de tante Patty* (Aunt Patty's scrap Bag; in-12, Philadelphie); puis un grand nombre de romans qui ont en général pour sujet les mœurs et incidents de la vie du Sud : the Mob-Cap; *Linda* (1850); *Rena, ou l'Oiseau des neiges*; *Marcus Warland* (1852); *Eoline, ou la F*[illegible] *Magnolias* (1852); *Wild Jock* (1853); *Arthur* (1853); *la Fiancée du Nord dans les plantations du Sud* (the Planter's northern bride, 2 vol., 1854); etc. Elle a aussi écrit des [illegible] et deux drames, qui ont été représentés avec succès : *de Lara, ou la Fiancée du Maure* (de Lara, the Moorish Bride), et *Lamorah, ou la* [illegible] *de l'Ouest* (Lamorah or the Western [illegible]).

HÉQUET (Z. C. Gustave), journaliste et compositeur français, né vers 1810. [illegible] bonne heure dans la carrière littéraire et [illegible] quelques pièces de théâtre en collaboration, [illegible] autres *Mme du Châtelet* (1832), avec [illegible] s'occupa ensuite de musique, prit [illegible] de *la Mélodie* et travailla activement au *Courrier-Français* et au *National*. Depuis [illegible] M. Bousquet (1855), il est chargé [illegible] musicale à *l'Illustration*. On a de lui [illegible] *Maintenon* (1853, in-16), étude [illegible] *Marinette et Gros-René* (1856 [illegible] avec succès aux Bouffes-Parisiens.

HERBELIN (Jeanne-Mathilde [illegible]), artiste miniaturiste française, est née [illegible] 1820, à Brunoy (Seine-et-Oise). [illegible] général Habert et d'une sœur de [illegible] se livra de bonne heure à l'étude [illegible] sous la direction de son oncle. En 18[illegible] peu à peu la peinture à l'huile pour la [illegible] et porta dans ce second genre quelque [illegible] style plus large que comporte le pr[illegible] vers la même époque, elle débuta [illegible] 1848, par dix miniatures.

Aux Salons suivants, Mme Herbelin [illegible] une série de portraits et des réductions [illegible] bleaux des maîtres. Parmi les célébrités [illegible] térature et de la société qu'elle a rep[illegible] cite : *le comte de Zupel*; *M. et Mme* [illegible] *la comtesse du Manoir*; *Mlle* [illegible] *Mmes Azélia Roman*; *MM. Dupont*, [illegible] *Souvestre*, *Isabey*, *Guizot*, *Martinet*; [illegible] portrait et celui de sa mère, *la* [illegible] *Habert*, etc.

Les principaux sujets empruntés par [Mme Her]belin aux peintres des grandes écoles [illegible] tude et le choix desquels elle a récem[ment] [illegible] les musées de l'Italie, sont jusqu'ici [illegible] *d'Espagne Marguerite*, d'après Antonio [illegible] *la Vierge* de Rembrandt, le Portrait [illegible] *Dyck*. Elle a aussi exécuté avec succès [illegible] compositions originales : *une Paysanne* [illegible] *Bergère bourguignonne*, *la Prière*, [illegible] *une Enfant tenant une rose*, *Petite* [illegible] *avec un éventail*, ces trois dernières [illegible] l'Exposition universelle de 1855.

Ainsi que Mlle Rosa Bonheur, Mme [illegible] été comprise dans les décisions spéciales [illegible] de 1853, qui dispensa leurs ouvrages [illegible] lités de l'examen. Elle a, en effet, [illegible] les distinctions et médailles : la [illegible] en 1844, la 1re en 1847; un prix de [illegible] en 1848, et une médaille de première [illegible] 1855. En 1853, la direction des musées [illegible] une miniature destinée à la galerie [illegible] bourg. C'est la première œuvre qu'[illegible] ler un genre écarté jusqu'alors de [illegible]

HERBERT (Henry-William), littérateur [américain], né à Londres, le 7 avril 18[illegible]

parenté avec les nobles maisons de Pembroke et de Percy. Fils aîné d'un ecclésiastique distingué, il fut élevé au collége d'Eton et prit ses grades universitaires à Cambridge. Des revers de fortune le forcèrent en 1830, de passer aux États-Unis où, jusqu'en 1839, il enseigna la langue grecque dans la grande institution de M. Huddart. Cependant, sans interrompre ses leçons, il se mit à écrire dans les journaux et les publications illustrées; de 1833 à 1836, il édita un recueil mensuel, l'*American monthly Magazine ;* puis il publia des romans historiques: *les Frères* (the Brothers, 1835), épisode de guerre de la Fronde; *Olivier Cromwell* (1837); *Marmaduke Wyvil, ou la Vengeance d'une jeune fille* (1842); *le Traître* (the Roman Traitor, 1846), dont la conjuration de Catilina forme le thème. En 1848, il traduisit, en vers anglais, l'*Agamemnon* et le *Prométhée*, d'Eschyle.

Devenu, dans son pays d'adoption, un écrivain populaire, M. Herbert, sous le pseudonyme de *Frank Forester*, a encore donné *the Field sports* et *Fish and Fishing*, manuels du chasseur et du pêcheur dans l'Amérique du Nord; plusieurs traductions d'ouvrages français, et une foule d'articles et de nouvelles disséminés dans les principaux organes de la presse littéraire.

HERBERT (sir Thomas), marin anglais, né en 1783, à Cahirnane (comté de Kerry) et fils d'un membre du parlement irlandais, appartient, à un degré éloigné, à la famille des comtes de Pembroke. A l'âge de dix ans, il fut porté sur les cadres de la marine royale, prit part aux sanglantes guerres de l'Empire, ainsi qu'à l'expédition de lord Exmouth contre Alger (1816), et devint capitaine en 1822. Lors de l'invasion de l'empire chinois, il facilita le débarquement des troupes par la destruction des forts qui défendaient les approches de Canton (1841). Sa conduite lui a valu des lettres de noblesse. En 1846, il commanda une des stations navales de l'Amérique du Sud. Il a été promu au grade de contre-amiral en 1854. Sir Th. Herbert appartient au parti de l'aristocratie et de la haute Église; il a été élu député, en 1852, par le bourg de Dartmouth. Durant le passage de ses amis au ministère, il a fait partie du conseil de l'amirauté (mars à décembre 1852).

HERBERT (Sydney), homme politique anglais, né en 1810, à Richmond, est frère consanguin et héritier présomptif du présent comte de Pembroke. Élevé à l'École d'Harrow et à l'université d'Oxford, il entra, sous les auspices du parti conservateur à la Chambre des Communes, où, depuis 1832, il n'a cessé de représenter le comté de Wilts. Il a rempli avec beaucoup de distinction divers emplois publics; secrétaire de l'Amirauté sous sir Robert Peel (1841-1845), il passa au secrétariat de la guerre (1845-1846) et en fut une seconde fois chargé sous lord Aberdeen (1852). Il s'y est maintenu jusqu'à l'arrivée aux affaires de lord Palmerston, en février 1855. Il fait partie du conseil privé. M. Sydney Herbert a travaillé activement, en vue de l'amélioration des classes pauvres, à propager l'émigration aux colonies sur une vaste échelle. Protecteur éclairé des arts, il a fait construire à ses frais, dans son domaine de Wilton (comté de Salisbury), une église romaine qui passe pour un des beaux modèles de l'architecture en Angleterre.

HERBERT (John-Rogers), peintre anglais, né en janvier 1810, à Maldon (comté d'Essex), révéla de bonne heure pour les arts, une vocation que son père s'appliqua à développer. Sorti du collége, il vint à Londres en 1825 et suivit quelque temps les cours de l'Académie royale; la nécessité le força de chercher dans la peinture de portraits des moyens d'existence. Il ne tarda pas à devenir à la mode; plusieurs personnages de la haute aristocratie le prirent sous leur protection et, à vingt-quatre ans, il fut choisi pour reproduire les traits de la princesse Victoria.

De 1830 à 1835, M. Herbert n'exposa guère que des portraits. Son début dans la peinture de genre fut une petite toile, *le Rendez-vous* (the Appointed hour), rendue avec beaucoup de force et de sobriété et dans la manière idéaliste de la récente école des *préraphaélites* (voy. Millais). La même observation peut s'appliquer aux sujets de *Haydée* (1834), qui appartient au duc de Devonshire, et de *la Prière* (1835). Il donna ensuite *les Prisonniers rançonnés par les condottieri* (1836); *Desdemona intercédant pour Cassio* (1837), et plusieurs scènes tirées de lord Byron ou de l'histoire de Venise, et dans lesquelles l'influence des maîtres italiens se fait de plus en plus sentir. Vers ce temps il contracta, avec W. Pugin, l'habile architecte, une étroite amitié, qui eut pour résultat de le convertir lui et sa famille, à la religion catholique. Les tableaux suivants: *la Constance* et *la Procession de* 1528 *à Venise* (1839); des *Chasseurs à la porte d'un monastère* et *le Signal* (1840), qui obtint un prix de la *British institution ; l'Enlèvement des fiancées vénitiennes par les pirates de l'Istrie* (1841), indiquent chez l'artiste une préoccupation des effets nouveaux et de la mise en scène, due à l'influence de son ami.

En 1842, M. Herbert, qui venait d'être élu associé de l'Académie royale, exposa *l'Introduction du christianisme en Bretagne*, toile d'un haut caractère religieux et qui commence une série d'œuvres plus sévères et plus étudiées; nous rappellerons les meilleures: *le Christ et la Samaritaine* (1843); *sir Thomas More et sa fille*, qui est à la galerie Vernon, et *le Procès des sept évêques* (1844); *saint Grégoire enseignant le chant aux enfants de Rome* (1845); *Jésus enfant ému à la vue d'une croix* (1847), où la simplicité s'allie à un sentiment d'indéfinissable tristesse; *saint Jean devant Hérode* (1848); etc. Une touche magistrale, un soin scrupuleux des accessoires, une grande puissance dans l'expression des idées, ont fait de cet artiste le peintre le plus profondément religieux de l'école anglaise. Aussi est-ce à lui qu'on a confié, en 1848, la plupart des nombreux sujets bibliques qui décorent les salles du nouveau Parlement à Londres, tels que: *Moïse descendant du Sinaï avec les tables de la loi*, *le Jugement de Salomon*, *Visite de la reine de Saba*, *Édification du Temple*, *Condamnation des faux prophètes*, *Daniel dans la fosse aux lions*, etc. Il a été également chargé de traiter dans le même palais (salle des poëtes), quelques sujets des drames de Shakspeare.

Ces travaux, longuement préparés et recommencés plusieurs fois avec une courageuse patience, ont écarté M. Herbert des expositions publiques; on n'a vu de lui, depuis huit ans, que *le Roi Lear maudissant Cordelia* (1849), scène médiocre qui a figuré à Paris en 1855, et d'après laquelle on ne pouvait guère le juger sous son véritable jour. Cet artiste a été reçu, en 1846, membre titulaire de l'Académie royale.

HERBILLON (Émile), général français, né en 1789, fut admis à l'École spéciale de Saint-Cyr, et prit part aux dernières luttes de l'Empire; il était capitaine d'infanterie, en 1815, lorsqu'il reçut la croix d'honneur. Après avoir été mis quelque temps en demi-solde, il fut employé par la Restauration, avec le grade de chef de bataillon. Envoyé en Algérie, en 1840, il commanda le cercle de Ghelma et se distingua dans plusieurs

expéditions conduites avec succès, notamment contre les Beni-Salah (1841), et aux affaires de Bar l'Outah (1843), et d'Aïdoussah (1845). Placé, en 1842, à la tête du 61e de ligne, il fut promu maréchal de camp en 1846, commanda la subdivision de Constantine, et y eut plus d'un combat à soutenir contre les tribus révoltées, entre autres les Ouled-Djellal (1847). Deux ans plus tard, il fut chargé d'inspecter toutes les troupes d'infanterie d'Afrique. Rappelé en 1850, il commanda le département du Var (1851), puis, la troisième division de l'armée de Paris. Général de division, depuis le 22 décembre 1851, il fut attaché, pendant deux ans, à l'armée de Lyon, et vint, en 1855, siéger au Comité consultatif d'infanterie. M. Herbillon a reçu, en 1856, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et de commandeur du Bain.

HERCOLANI (Alphonse-Astor, prince), chef actuel d'une maison princière italienne, dont la résidence est à Bologne, est né le 25 septembre 1826, et a succédé, le 23 octobre 1839, à son frère le prince Auguste-Napoléon. Il a épousé, le 17 janvier 1848, Olympe-Thérèse-Anne-Marie, née le 26 mars 1826, fille de Jacques Vincenti, marquis Bevilacqua et d'Hippolyte, marquise Marsigli. De ce mariage, il a quatre enfants dont l'aîné, *Alphonse*, est né le 9 janvier 1850.

HERCULANO DE CARVALHO (Alessandro), écrivain portugais, est né en 1796, à Guimaraens. Envoyé de bonne heure à Paris pour y faire son éducation, il y étudia avec ardeur les principales langues et littératures de l'Europe. Il avait puisé, dans cette capitale, un esprit d'indépendance qui, sans altérer sa foi catholique, lui fit prendre rang, à son retour en Portugal, parmi les révolutionnaires. Il eut une part active au mouvement d'Oporto, lequel aboutit à la proclamation du gouvernement constitutionnel (1820), et rédigea plusieurs gazettes libérales, entre autres *le Panorama*. Dans cette dernière feuille, où il donna quelques articles de politique avancée, il fut spécialement chargé de la partie littéraire. Il y publia des poésies qui furent bien accueillies, et ce premier succès l'ayant encouragé à poursuivre la carrière des lettres, il fit paraître, en 1826, *la Voix du Prophète* (a Voz de Propheta, in-8), poëme où il peint, sous de sombres couleurs l'avenir de son pays, alors déchiré par la guerre civile et livré aux absolutistes.

Cette espèce de vision apocalyptique, écrite en vers brûlants, produisit une sensation extraordinaire; et l'auteur se lança une seconde fois dans cette voie religieuse et politique tout ensemble, en publiant, vers 1832, *la Harpe du croyant* (a Harpa de Crente, in-8), recueil de poésies dont quelques-unes remontent à sa première jeunesse et qui sont tout à fait dans le goût de l'école romantique française. L'auteur passa dès lors pour le Victor Hugo du Portugal. Vint ensuite le roman d'*Eurich, prêtre des Goths*, qui, sans être aussi remarquable, obtint encore d'être rangé parmi les meilleures productions contemporaines de la littérature portugaise et a été souvent comparé à Notre-Dame de Paris. On trouve encore de M. Herculano des articles et des nouvelles disséminés dans les revues de Lisbonne, *o Atheneu* et *Revista universal*.

Depuis longtemps, le poëte s'est exclusivement appliqué à l'étude de l'histoire nationale, à laquelle il a élevé un véritable monument dans sa belle *Histoire de Portugal* (Historia de Portugal; Lisbonne, 1848-1852, 6 vol. in-8). Cet ouvrage, où la largeur des idées et la pureté du style s'unissent à une profonde érudition, se distingue par un esprit de critique jusqu'alors incon[illegible] les écrivains du midi de l'Europe. M. Her[illegible] donne aussi ses soins à une publication [illegible] que intitulée : *Tableaux tirés de l'histoire du [Por]tugal*, formant une série de romans à l'i[illegible] de ceux de Walter Scott; l'un des plus [illegible] est *le Fou de la Reine*. Il vient d'être é[lu corres]pondant de l'Institut (1858).

HÉREMBAULT (Alexandre Roussel [illegible] politique français, né à Moncavrel (Pas-de-[Calais]) le 2 février 1797, est fils d'un cultivate[ur] qui accrut sa fortune par l'acquisition d[e biens] nationaux. Avocat en 1820, il chercha [illegible] cès, sous la Restauration et après 18[30] [illegible] dans la magistrature. Recommandé à l'[illegible] libérale, par l'ardeur de ses opinions [illegible] voyé à la Chambre des Députés par [illegible] de Montreuil; de 1831 à 1846, il s[iégea] [illegible] quatre législatures dans les rangs de [illegible] En 1846, il se retira de la vie parlem[entaire] [illegible] fut remplacé par le duc d'Elchinge[n] [illegible] il fut présenté, comme candidat [illegible] ment, aux électeurs de Boulogne [illegible] le nommèrent député au Corps légi[slatif] [illegible] rentré pour la même circonscription [illegible]

HÉRICOURT (Achmet, comte [illegible] français, est né le 19 août 18[illegible] (Somme). Correspondant de la So[ciété des Anti]quaires et du ministère de l'instruc[tion publique,] il s'est adonné de bonne heure [illegible] chéologie et a fourni de nombreu[x articles aux] *Archives du Nord*, au *Bulletin du* [illegible] au *Dictionnaire de la conversation*, [illegible] au *Musée des Familles*, aux *Mémoires* [de l'Acadé]*mie d'Arras*, etc. On remarque par[mi ses ou]vrages, la plupart relatifs à sa prov[ince] [illegible] *de l'abbaye d'Étrun* (1840); *les S*[illegible] (1845, grand in-8), qui complètent l'[illegible] litaire de l'Artois; *Manuel de l'histoire* [illegible] (1846-1847, 2 vol. in-8); *Carenci et* [illegible] (1849); *Recherches sur les livres imp*[rimés à Ar]*ras* (1851, in-8), qui s'arrêtent a[u] xviiie siècle; *Travaux des savants* [illegible] (1854, in-8); *les Rues d'Arras* (1856 [illegible] dictionnaire historique rédigé avec [illegible]

HERMAN (Antoine-Édouard), sé[nateur fran]çais, né, vers 1790, et fils d'un anc[ien] [illegible] d'État, entra, après 1815, dans l'adm[inistration] et fut successivement préfet des La[ndes,] des Ardennes et du Gard (1828). [illegible] la révolution de Juillet, il resta plus[ieurs années] en non-activité et fut enfin placé, par [M. de Mon]talivet, au ministère de l'intérieur [illegible] il y a rempli les fonctions de chef de [illegible] ministration départementale et com[illegible] chef de division (1845) et de secréta[ire général] (4 juillet 1848). L'année suivante, il [fut nommé con]seiller d'État par l'Assemblée lég[islative] [illegible] 1849). Lors du coup d'État du 2 décem[bre, il fit] partie de la Commission consultative [illegible] au conseil d'État en janvier 1852 [illegible] été appelé au Sénat, par décret du [illegible] 1856. Il est officier de la Légion d'ho[nneur de]puis le mois d'octobre 1826.

HERMANN (Frédéric-Bernard-Gu[illaume] [illegible] nomiste allemand, né le 5 décembre [illegible] kelsbuhl (Bavière), étudia les math[ématiques et] l'économie politique à Erlangen et à [illegible] entra dans l'enseignement, en 18[illegible] après obtint une chaire d'économie [illegible] l'université d'Erlangen. Il passa, en [illegible] versité de Munich, et peu après [illegible] haute position dans l'administration [illegible]

Conseiller du ministère de l'intérieur, il a dans ses attributions les travaux de statistique.

M. Hermann s'est surtout fait connaître par ses remarquables *Recherches d'économie politique* (Staatswirthschaftliche Untersuchungen; Munich, 1832, in-8). Il est rédacteur des *Archives d'économie politique* de Rau (voy. ce nom).

HERMANN (Charles-Frédéric), célèbre philologue et archéologue allemand, né à Francfort-sur-le-Mein le 4 août 1804, étudia dans sa ville natale, à Weilbourg, à Heidelberg et à Leipsick et suivit tour à tour les leçons des professeurs Eichhoff, J. G. J. Hermann, Creuzer et Spohn. Docteur en philosophie à dix-neuf ans, il visita l'Italie, se fit recevoir, en 1826, agrégé à l'université Heidelberg, passa, en 1832, comme professeur titulaire à celle de Marbourg où il devint en outre second conservateur de la bibliothèque et directeur du séminaire philologique. En 1842, il alla occuper à l'université de Gœttingue la chaire d'éloquence et y organisa le nouveau séminaire pédagogique. — Il y est mort le 31 décembre 1855 et a eu pour successeur M. Curtius (voy. ce nom). M. Hermann a déployé, dans sa carrière, une ...nde et féconde activité. Il a formé de nombreux ...es, imprimé autour de lui une forte direction ...mposé pour son compte d'excellents ouvrages, ...ni lesquels on remarque : *Specimen commen... critici ad Plutarchi de superstitione libel...* (Heidelberg, 1824), sa thèse de docteur; ...*ité d'archéologie grecque* (Lehrbuch der Griechen Antiquitaeten; Ibid., 1851-1852-1855, ...lit.), un des livres classiques sur cette ma...: *Histoire et système de la philosophie pla...ienne* (Geschichte und System der platoni...n Philosophie; Ibid., 1839); *sur les Principes ...pplication du droit pénal dans l'antiquité ...ue* (über Grundsaetze und Anwendung des ...echts im griechischen Alterthum; Gœt...e, 1855).

...a en outre de cet écrivain un grand nombre ...ts académiques, genre auquel il s'est appli...vec un soin particulier : *Disputatio de So...magist. disciplina juvenii; Disputatio de ...is accusatoribus; Disputatio de syntelia in ...Græcorum publico; Vindiciæ juvenalianæ* (1854), etc., et tant d'autres études importan...bliées à part sous ces titres : *Progymnasmata ...stophanis Equites* (Maubourg, 1835); *Quæs... œdipodeæ* (Ibid., 1837); *Vindiciæ Plato...* (Ibid., 1839); *Antiquitates laconicæ* (Ibid., ...); *Lectiones persianæ* (Ibid., 1842); *Mélanges* (...nelte Abhandlungen; Gœttingue, 1849); ...*ours académiques* (Ibid., 1854), etc.

...re de l'Académie des sciences de Gœttin... Hermann a fait paraître dans les *Mémoires* ...e société : *la Science des mois chez les* (...riechische Monatskunde; 1844); *Défense ...tenticité des lettres de Cicéron à Brutus* (...rtigung der Echtheit der Briefe, etc., ...); *de la Loi et du pouvoir législatif dans ...té grecque* (über Gesetz und gesetzgewalt im griechischen Alterthum; 1849). ...é aussi, comme membre de l'Institut ar...ue de la même ville, une série de disser...armi lesquelles nous citerons : *des Étu... artistes grecs* (über die Studien der ...en Künstler; Gœttingue, 1847); *Persée ...ède* (Ibid, 1851).

...NN (Karl-Henri), peintre allemand, né ...n 1802, suivit, à Dusseldorff, les leçons ...us. Avec deux autres élèves de ce maî...nberger et Fœrster, il peignit les fres...niversité de Bonn. Il accompagna plus ...lius à Munich et y exécuta plusieurs de ses cartons, notamment dans la glyptothèque ou dans l'église Saint-Louis, les figures de *saint Luc* et de *saint Jean*, *l'Ascension*, *l'Annonciation* et *les quatre Pères de l'Église*. Parmi ses compositions personnelles, on cite, au palais du roi de Bavière, des fresques empruntées au *Parcival* d'Eschenbach, deux plafonds d'église représentant *l'Ascension*, et surtout, sous les arcades du jardin royal, la magnifique fresque de la *Victoire de l'empereur Louis de Bavière à Ampfing*. En 1824, il fut appelé à Berlin pour y exécuter dans le vestibule du musée, d'après les plans de M. Schinkel, de grandes fresques qu'il fut forcé d'abandonner. Il décora alors presque seul une nouvelle église de Berlin, et y peignit à fresque *les Pères*, *les Prophètes*, *les Évangélistes*, les apôtres *saint Pierre* et *saint Paul*. Depuis 1837, M. Hermann travaille à une série de dessins consacrés aux grands épisodes de l'histoire d'Allemagne, et dont la reproduction est confiée aux meilleurs graveurs de son pays.

HERMANN-LÉON (Léon HERMANN, dit), chanteur français, né à Lyon en 1816, et destiné au commerce par sa famille, apprit néanmoins le dessin et la peinture, puis la musique. L'étude développa en lui une magnifique voix de basse-taille. En 1833, il vint à Paris et fut reçu pensionnaire au Conservatoire; mais, faute de produire le consentement de son père, il dut se borner à suivre la classe de chant dirigée par M. Delsarte, et débuta en 1836 sur le théâtre de Versailles, dans le rôle de Bertram de *Robert le Diable*. Depuis cette époque, au Havre, à Nantes, à Liége, à Bruxelles, il chanta partout l'opéra, choisissant de préférence les œuvres de MM. Meyerbeer et Halévy. Ce fut grâce à M. Auber qu'il débuta sur la scène de l'Opéra-Comique (juillet 1844), dans *les Quatre Fils Aymon*, de Balfe. Plusieurs rôles, repris et interprétés avec une grande souplesse de talent, ont été pour cet artiste de véritables créations; le capitaine Roland, des *Mousquetaires;* le Régent, dans *Ne touchez pas à la reine;* Malipieri, dans *Haydée;* Desbruyères, dans *les Porcherons*, et surtout le tambour-major du *Caïd*, et Grizenko de *l'Étoile du Nord*. Il a passé l'été de 1857 au théâtre de Marseille.

HERMÈS (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Calisch le 12 février 1800, est fils d'un député prussien qui fut exilé à Breslau lors de l'entrée de Napoléon à Berlin en 1806. Ayant fait ses études au gymnase catholique et à l'université de cette ville, il fut reçu docteur avec une thèse intitulée : *Rerum Galaticarum specimen*, alla à Dresde en 1823, y donna des leçons, séjourna quelque temps à Berlin, et enfin se rendit à Stuttgart, où son ami Menzel lui ouvrit les différents journaux qu'il rédigeait. Il fonda lui-même un journal politique qui eut du succès, *Britannia*, voyagea en France et en Italie, fut, de 1828 à 1831, professeur d'histoire à Munich et rédacteur en chef du journal *l'Étranger* (das Ausland). Persécuté pour ses opinions libérales, il gagna Brunswick, où il rédigea quelque temps le *Journal national de Brunswick et de Hanovre*. Il a rédigé depuis la *Gazette de Cologne*, et à Berlin, le *Journal d'État prussien*. — Il est mort le 19 octobre 1856.

M. Hermès a publié quelques brochures politiques : *Journal libre pour la Bavière et l'Allemagne* (Freie Blaetter für Baiern und Deutschland; Bayreuth, 1831); *sur la Question polonaise* (über die polnische Frage; Paris, 1831); *D'un siècle à l'autre* (Blicke aus der Zeit in die Zeit; Brunswick, 1845-1846), etc.; puis une continuation de l'ouvrage de Campe : *Histoire de voyages pour la*

jeunesse (Reisebeschreibungen für die Jugend; Ibid., 1836, 2 vol.), et une *Histoire des vingt-cinq dernières années* (Geschichte der letzten fünfundzwanzig Jahre; Ibid., 1842, 2 vol.; 6e édit., 1853, 3 vol.), qui sert de supplément à l'*Histoire universelle* de Rotteck.

HERMITE (Charles), mathématicien français, membre de l'Institut, né à Dieuze (Meurthe), le 25 décembre 1822, entra à l'École polytechnique en 1842, et s'y distingua par la publication d'un travail important sur les fonctions abéliennes. Désirant se consacrer entièrement à l'étude de l'analyse mathématique, il n'entra point dans les services publics. En 1848, il fut nommé répétiteur d'analyse et examinateur d'admission à l'École polytechnique, et, au mois de juillet 1856, âgé de moins de trente-quatre ans, il remplaça M. Binet à l'Académie des sciences.

Les recherches de M. Hermite ont été publiées dans un grand nombre de journaux français et étrangers; la plupart de ses mémoires, objets de rapports très-favorables, ont été insérés, par ordre de l'Académie, dans le *Recueil des savants étrangers*; d'autres enfin, particulièrement dignes d'attention, ont été reproduits en entier dans la collection des *OEuvres complètes* de Jacobi, qui professait pour le jeune mathématicien français la plus grande estime et lui écrivait : « Ne soyez pas fâché, monsieur, si quelques-unes de vos découvertes se sont rencontrées avec mes anciennes recherches. Comme vous commencez là où je finis, il doit y avoir une petite sphère de contact. Dans la suite, si vous m'honorez de vos communications, je n'aurai qu'à apprendre. » Presque tous ces travaux se rapportent à la théorie des nombres et à celle des fonctions elliptiques et abéliennes. Nous citerons les plus importants : *Mémoires sur les fonctions elliptiques et ultra-elliptiques ou abéliennes* (*Comptes rendus* de l'Académie, 1843, 1849, 1855 et 1856); *Mémoires, Lettres à M. Jacobi* et *Notes diverses sur la théorie des nombres* (*Journal de Crelle*, tomes XL, XLI; *Comptes rendus*, 1849 et 1850); *sur la Théorie des formes quadratiques ternaires indéfinies* (*Journal de Crelle*, tomes XL et XLVII); *sur les Transcendantes à différentielles algébriques* (*Comptes rendus* et *Journal* de M. Liouville, 1844); *Mémoires sur la réduction des fonctions homogènes à coefficients entiers et à deux indéterminées* (*Journal de Crelle*, tome XXXVI); *sur les Fonctions à double période* (*Comptes rendus*, 1851); *Mémoires sur les fonctions algébriques* (*Comptes rendus*, 1851).

HERNOUX (Claude-Charles-Étienne), marin français, ancien député, né le 17 mars 1797, entra en 1811, comme mousse, dans la marine militaire. Nommé enseigne en 1820, et lieutenant de vaisseau en 1826, il dut un avancement plus rapide à la monarchie de Juillet. Précepteur maritime du prince de Joinville et son aide de camp depuis 1838, il fut presque toujours embarqué avec son élève. Il était, depuis 1834, député de l'arrondissement de Mantes, qui l'a constamment réélu jusqu'en 1848. Dévoué à la politique ministérielle, il vota, dans toutes les questions intérieures et extérieures avec la majorité conservatrice, et combattit, en 1846, comme rapporteur, le projet de loi tendant à ouvrir au département de la marine un crédit de 93 millions, que l'opposition réussit à faire voter. Capitaine de vaisseau en 1840, il assista aux combats de Tanger et de Mogador, et fut, à la suite de cette dernière affaire, élevé au rang de contre-amiral (17 octobre 1844). Le concours du parti modéré le fit arriver, en 1849, à l'Assemblée législative, où il s'associa aux divers actes des fractions monarchiques. Après avoir été laissé près de trois [illegible] tivité, il fut nommé à la fin de 1854 [illegible] division navale des Antilles. M. Hernoux [illegible] mandeur de la Légion d'honneur [illegible] avril 1847.

HEROLD (Jean-Maurice-David), [illegible] lemand, né le 3 janvier 1790 à Iéna, [illegible] decine et la botanique aux universités [illegible] natale et de Helmstaedt, et devint en [illegible] teur à l'École de médecine de Halle [illegible] même place à l'université de Marbourg [illegible] allé passer son examen de docteur [illegible] (1812). Son *Histoire de la formation* [illegible] (Entwickelungsgeschichte der Schm[illegible] Cassel et Marbourg, 1815), lui valut [illegible] chaire de professeur adjoint. Depuis [illegible] seur titulaire de médecine, puis de [illegible] est en outre directeur du cabinet [illegible] l'université de Marbourg.

M. Herold, qui a surtout étudié les [illegible] de la génération et de la formation [illegible] a encore publié : *Recherches phy*[illegible] *vaisseau dorsal des insectes* (Phy[illegible] tersuchungen über das Rücken[illegible] ten; Marbourg 1843); *Exercit*[illegible] *tione animalium vertebris* [illegible] Ibid., 1824); *Disquisitiones* [illegible] *bris carentium in ovo forman*[illegible] et 1838, 4 cahiers). Il est occ[illegible] la formation des insectes, dont [illegible] munications ont permis de jug[illegible]

HERON (miss Mathilda), comédienne [illegible] née à Philadelphie, vers 1830, [illegible] fut entraînée par une sorte de [illegible] dramatique à débuter à New-York [illegible] de Bianca de *Fazio* (septembre [illegible] un tel enthousiasme que sa famille [illegible] sa résolution. Elle parut ensuite [illegible] Philadelphie et à Washington. [illegible] couragements de miss Charlotte [illegible] suite d'un engagement de six mois [illegible] passa en Californie où le public lui [illegible] représentation d'adieu, présent d[illegible] 20000 fr. En 1854, elle s'embarqua [illegible] en compagnie de sa sœur, et emp[illegible] année à étudier le jeu des princ[illegible] l'Angleterre et de la France. A Par[illegible] à interpréter le rôle de Camille [illegible] est devenu un de ses triomphes [illegible] parcourut les grandes villes de l'U[illegible] Buffalo, Cincinnati, Saint-Louis, [illegible] elle a été engagée à New-York.

HERPIN (Jean-Charles), méde[illegible] à Metz le 8 avril 1798, fut reçu d[illegible] Paris où il exerça sa profession. [illegible] beaucoup de brochures industri[illegible] et agricoles : *Récréations chimiques* [illegible] in-8), recueil d'expériences cur[illegible] tives; *Méthode naturelle de lecture* [illegible] et *Études scientifiques et statistiques* [illegible] *cipales sources d'eaux minérales* [illegible] *gleterre et d'Allemagne* (1855 [illegible] participé aux travaux de la Société [illegible]

HERREROS. Voy. Los Herreros.

HERRICH-SCHAEFFER (Th[illegible] entomologiste allemand, né en [illegible] commença sous les yeux de son [illegible] decin distingué, des études de [illegible] toire naturelle et plus particul[illegible] logie, et les continua aux univer[illegible] bourg, d'Heidelberg et de Berlin [illegible] tion des professeurs Erlinger [illegible]

ug. Reçu docteur en médecine en 1821, il fut aché, en 1824, au tribunal de Ratisbonne.

M. Herrich-Schaeffer, qui possède de très-belles lections d'insectes, et une des plus riches bi-othèques entomologiques, a consigné le résultat ses actives recherches sur l'histoire naturelle insectes dans les écrits suivants : *Nomenclator omologicus* (Ratisbonne 1835-1840, vol. 1 et 2); *aitésystématique des papillons de l'Europe* (Sys-matische Bearbeitung der Schmetterlinge von ropa; Ibid., 1843-1857, livrais. 1-70); *Lepi-pterorum exoticorum species novæ aut minus nitæ* (Ibid., 1853 et suiv.); *Synonymia lepi-pterorum Europæ* (Ibid., 1856, 1 vol. in-4). Il ontinué, en outre, la grande *Fauna insectorum maniæ* de Panzer (Ibid., 1830-1844, livrais. -190), et l'ouvrage de Hahn, intitulé : *les Pu-ses* (die wanzenartigen Insecten; Nuremberg, 1-1852 et suiv., tomes III-IX). Il travaille à e paraître à Paris ou à Londres, un ouvrage sur lépidoptères nocturnes exotiques.

ERRING (John-Frederik), peintre anglais, né 795, dans le comté de Surrey, peignit des eaux de voitures et des enseignes de bou-s avant de prendre le premier rang dans un e très-populaire en Angleterre, l'imagerie à s plates du *sport*, c'est-à-dire la reproduc-les courses et des chasses. Le hasard l'ayant uit à Doncaster, il assista, pour la première à la fameuse course de Saint-Léger, qui lui a sa vocation. Il étudia patiemment les rs des animaux qu'il voulait représenter, omme il doutait de son talent et qu'il fallait , il se fit cocher de diligence sur la route de efield à Lincoln, puis sur celle de Londres à . Vers 1825, les commandes lui arrivant de s parts, il se décida à être tout à fait artiste. uis plus de trente ans, M. Herring est le e officiel des illustrations chevalines du anglais : tous les fameux coureurs ont posé t lui; la reine lui a demandé les *portraits* chevaux favoris. De plus intéressantes com-ons, au point de vue de l'art, l'ont occupé s derniers temps : nous voulons parler de ides si animées de basse-cour : *le Fumier*, *rd du chemin*, *le Râtelier*, et toutes ces qui ont pour sujets principaux des vaches, ules, des chiens ou des chevaux, et dans lles l'artiste, familier avec ses modèles, a si exactement la nature et l'interprète nt de goût. On cite encore, parmi ses bonnes *les Chevaux de Duncan* et *le Chariot de m*, sujets d'imagination; *la Pâture*, *le de guerre du baron*, *le Favori du fermier*, *le*, etc. M. Herring appartient à la Société s artistes anglais.

SCHEL (sir John-Frédéric-William), astro-nglais, né en 1792, à Slough, près Wind-le fils unique du célèbre William Hers-une des gloires de l'astronomie moderne. Il ortes études au collége de Saint-Jean, à ige, se familiarisa de bonne heure avec les mathématiques, et entreprit, en 1814, acock, de refondre le *Calcul différentiel*, oix. Soit seul, soit en société avec J. South, e nom), il consacra, dès 1816, une partie de son temps à des travaux astrono-qu'il fit à l'observatoire établi par son le domaine de Slough. Des six catalogues par lui dans la riche collection des *Me-f the royal astronomical Society* (1819-us rappellerons notamment ceux de 1823 27 sur les étoiles multiples, et celui de i renferme des observations faites, à in réflecteur de six mètres, sur douze cent trente-six étoiles. A deux reprises, la Société astronomique lui décerna pour ces pénibles re-cherches sa grande médaille d'or.

Vers la même époque sir J. Herschel, dont l'in-telligence embrasse l'ensemble des sciences phy-siques et mathématiques, publia un *Traité du son* (Treatise on sound; 1830), inséré dans l'*Encyclo-pædia metropolitana;* un autre *Traité de la théorie de la lumière* (Treatise on the theory of light), question dont il s'est beaucoup occupé, et qui, à son avis, a encore fait peu de progrès; un excellent *Discours préliminaire sur l'étude des sciences naturelles* (a Preliminary discourse on the study of natural philosophy; 1832), placé en tête de la *Cyclopædia* du docteur Lardner, et tra-duit en français (1834); un *Traité d'astronomie* (Treatise on astronomy; 1833; traduit en français, 1836), écrit pour la même collection; ainsi que des articles dans la *Revue d'Édimbourg*, et d'in-téressants mémoires dans les *Transactions* de la Société de géologie, entre autres celui sur les causes astronomiques qui peuvent agir sur les phénomènes géognostiques. Citons encore son *Ca-talogue des nébuleuses* (1834), où il suppose qu'il doit exister une autre voie lactée qui entoure, à une énorme distance, notre zone stellaire, sous la forme d'un grand cercle presque parfait.

Au mois de février 1834, sir J. Herschel établit sa résidence aux environs du cap de Bonne-Espé-rance, à Feldhausen, y fit construire, d'après ses plans, un observatoire qu'il pourvut à ses frais des instruments nécessaires et s'y livra seul, pen-dant quatre ans, à une série d'études complètes sur l'hémisphère céleste méridional. Durant ce long séjour, il augmenta le nombre déjà si con-sidérable des étoiles doubles, dont quelques-unes seulement étaient connues, et qu'il porta à plus de deux mille; c'est là qu'il fit la première description détaillée de la voie lactée dans les deux hémisphères, et qu'il donna des notions exactes et des aperçus généraux sur la distribu-tion des nébuleuses et des amas stellaires dans toute l'étendue de la voûte céleste. Il a fait con-naître, d'après le journal qu'il rédigeait au Cap, le résultat de ses observations (*Result of astrono-mical observations at the Cape of the Good Hope;* Londres, 1847, in-8). C'est à cette époque que, par une mystification qui fit le tour de l'Europe, on publia sous son nom une relation de préten-dues découvertes sur la constitution de la lune et de ses habitants.

De retour en Angleterre (mai 1838), sir J. Hers-chel fut accueilli avec les plus grands honneurs : le gouvernement offrit de l'indemniser des dé-penses que lui avait coûtées l'établissement de Feldhausen, ce qu'il refusa, et le créa baronnet; la Société royale de Londres, dont il était membre, le nomma d'une voix unanime son président en remplacement du duc de Sussex, et l'université d'Oxford lui conféra le diplôme honoraire de doc-teur ès sciences. A la fin de 1850, il fut appelé à la direction des monnaies, espèce de sinécure lu-crative qu'il conserva jusqu'à l'arrivée de lord Palmerston aux affaires (février 1855).

Outre les ouvrages déjà cités, on a encore de ce savant : un *Discours fait au quinzième meeting de la* British Association, *à Cambridge* (1845); un *Manuel scientifique pour les navigateurs* (1848), en société avec d'autres savants; un *Abrégé d'as-tronomie* (Outlines of astronomy; 1849, in-8), qui n'est autre chose qu'une réimpression de son *Traité d'astronomie* avec des additions assez con-sidérables. Sir J. Herschel est correspondant de plusieurs sociétés savantes du continent.

HERSENT (Louis), peintre français, membre de l'Institut, né à Paris, le 10 mars 1777, entra

très-jeune dans l'atelier de Regnault, obtint à vingt ans le second grand prix à l'École des beaux-arts, et traita l'histoire et le genre. Il donna une première série d'œuvres remarquées : *Achille livrant Briséis aux hérauts d'Agamemnon* (1804) : *Atala s'empoisonnant dans les bras de Chactas* (1806) ; *Las Cases soigné par les sauvages* (1814) ; *la Mort de Bichat*, *Daphnis et Chloé*, *Louis XVI distribuant des secours au peuple* (1817). Ce dernier tableau, exécuté plus tard par M. Hersent dans de grandes dimensions, est aujourd'hui au musée de Versailles avec une autre toile qui compte parmi les plus animées de l'artiste : *le Passage du pont de Landshut* (1818). A l'exposition de 1819 parut celui de ses tableaux qui lui a fait le plus d'honneur : *l'Abdication de Gustave Wasa*, achetée par le duc d'Orléans, mais malheureusement brûlée depuis. M. Hersent devint l'un des peintres du gouvernement ; il fut décoré par Louis XVIII, qui acheta *Ruth et Noémi* et *les Religieux du mont Saint-Bernard*, et recommanda, en 1822, sa candidature à l'Institut où il remplaça, cette même année, Van-Spaendonck.

Sous la monarchie de Juillet, M. Hersent exécuta les *portraits* du roi, de la reine et du duc de Montpensier (1831). Deux de ses meilleurs portraits sont ceux de *Casimir Périer* et de *Mlle Delphine Gay*. Presque tous ses ouvrages ont été gravés par des maîtres habiles, notamment par Tardieu, ou reproduits au trait dans les *Annales du Musée* de Landon. M. Hersent n'a rien envoyé aux Salons de ces dernières années. Il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

HERSENT-MAUDUIT (Marie-Jeanne-Louise MAUDUIT, dame), née en 1784, et fille du célèbre géomètre, s'est consacrée à la peinture, et a débuté avec succès au Salon de 1810. On a vu d'elle, entre autres tableaux estimés : le *Portrait de son père* (1810) ; *saint Vincent de Paul*, *la Mère abandonnée* (1814) ; *Henriette de France* (1819) ; *Sully et Marie de Médicis* (1822) ; *Louis XIV bénissant son arrière-petit-fils*, placé au Luxembourg, etc., et des peintures anecdotiques qui tiennent le milieu entre l'histoire et le genre. Elle a obtenu une 2e médaille en 1817, et une 1re en 1819. Elle s'est mariée à M. Hersent en 1807.

HERTFORD (Richard SEYMOUR-CONWAY, 4e marquis D'), pair d'Angleterre, né en 1800, appartient à une branche cadette des ducs de Somerset, élevée en 1703 à la pairie et en 1793 au marquisat. Connu d'abord sous le nom de lord Yarmouth, il fut attaché d'ambassade à Paris (1817) et à Constantinople (1829), et servit aussi quelque temps dans l'armée. En 1842, il hérita des titres et de la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Du reste, il s'y montre rarement, car il habite presque toujours Paris, où il possède plusieurs maisons. En 1846, il a reçu les insignes de la Jarretière et, en 1855, la croix de commandeur de la Légion d'honneur « pour encouragements donnés aux beaux-arts. » Il n'est pas marié, et a pour héritier présomptif son frère Henry, lord SEYMOUR-CONWAY, né en 1805.

HERTZ (Henrik), célèbre poëte danois, est né de parents juifs, à Copenhague, au mois d'août 1798, et s'est converti au protestantisme en 1832. Il doit surtout sa réputation à son théâtre, dont plusieurs pièces parurent d'abord sous le voile de l'anonyme. Ses principales comédies sont : *Burckhard et sa famille* (herr Burckard og hans Familie, 1825) ; *le Jour de déménagement* (Flyttedagen, 1828) ; *Emma* (1829) ; *les Tours de génie de l'a-*
mour (Amor's Geniestreger, 1830) ; *Tonietta*
le Scheik Hassan (1851). Parmi ses drama-
ques, il faut citer : *la Fille du roi René*
René's Tochter ; 1847), et *Ninon* (1848

On lui doit, en outre, plusieurs recue-
ques où la grâce rêveuse des légendes
trouve unie à une grande richesse de style
coup d'esprit. Nous mentionnerons
du Paradis (Gjengangerbrevene, eller
Epistler fra Paradiis ; 1830) : *Anonym*
(1832), et *Foraars nytaarsgave* (1833
renferme un poëme didactique remar-
la Nature et l'Art (Naturen og Kunst
Dyrings Huus (1837) ; *Svanehammen*
fing, et nordisk Digt fra den mythiske
recueil de légendes empruntées à la
scandinave. Ses œuvres ont paru sous
Poésies lyriques et dramatiques (18
Poésies de diverses époques (Digte fra
perioder ; Copenhague, 1851, 2 vol.
de lui le roman humoristique et
de *Stemninger og Tilstande* (18

HERTZEN (Alexandre), roman
à Moscou en 1816. Avant d'
rement ses études à l'univers
il fut un des plus brillants élè
quelques-uns de ses condisc
de sentiments hostiles au g
Après un emprisonnement ass
damné à l'exil (1835) et relégué
de la Sibérie, puis à Viatka et à
il était autorisé à entrer au servi
différents postes administratifs
qu'au moment où il lui fut perm
Moscou. Il y passa quelque temps
occupé de travaux littéraires ; puis
trop de difficulté, la permission de
rope. Dès lors il a vécu tour à tour
en Angleterre ; il a suivi à Paris les
péripéties de la révolution de Févr
d'une excursion dans le Midi, il s
dres (1851) et monta une imprimer
lancer sur la Russie toute espèce d
ques. C'est aujourd'hui un des rév
les plus ardents de l'Europe.

M. Hertzen a débuté dans la littér
série de lettres insérées dans un re
Pétersbourg et intitulées : *le Dilettan*
science (1842) ; il les signa *Iskander*
qu'il a conservé en Russie pour tou
productions. Encouragé par un
il fit paraître une nouvelle série d
sur l'étude de la nature (1845-18
loppe le principe d'Hegel et sur
bach sur la fusion de plus en plus
science et de la philosophie. En 18
romans et nouvelles, entre autres
faute ? et *le Docteur Kroupof*, qui
popularité de M. Hertzen ; puis d'a
écrits à Paris : *les Souvenirs de voyage*
l'Autre bord et *Lettres de France et*
causeries philosophiques fort bien
Allemagne, où elles ont été tradu
nuscrit russe.

Les écrits politiques que M. Hertzen
Londres révèlent un esprit inqu
reux et sincère ; nous signalerons
ment des idées révolutionnaires en
où les aperçus profonds et les saillies
manquent pas, où le caractère et
race slave sont appréciés avec une
justesse ; *la Propriété baptisée* (18
le servage ; enfin *la Prison et l'e*
ce dernier ouvrage, M. Hertzen
modération digne d'éloges les
sées dans les prisons de la Russie

:ées limitrophes de la Sibérie assignées comme ésidences à certaines catégories de condamnés. 'est un récit intéressant où s'encadrent plusieurs squisses curieuses de la vie contemporaine et des :andales de l'administration.

HERVÉ (Florimond RONGER, dit), artiste dramaque et compositeur français, né le 30 juin 1825, Houdain, près d'Arras, fut élevé à Paris à la aîtrise de Saint-Roch. Il fut huit ans organiste ı grand orgue de Saint-Eustache, en même mps que chef d'orchestre au Palais-Royal, et anta ensuite à l'Opéra-National, où il comsa et fit représenter un petit opéra bouffe intilé *Don Quichotte*; la *ronde* de Sancho, chantée r M. Joseph Kelm, a joui d'une certaine popuité. En 1853, il fonda le théâtre des Foliesuvelles, sous le nom de Folies-Concertantes, il y donna plusieurs bouffonneries musicales : *Perle de l'Alsace*, *le Compositeur toqué*, *un ɪme en* 1779, *la Fine fleur de l'Andalousie*, etc. ·ès avoir cédé, vers la fin de 1854, son privi: à MM. Huart et Altaroche, il est resté chargé a direction de la scène jusqu'en 1856, époque ɪne condamnation correctionnelle interrompit iquement sa carrière artistique.

ERVEY (lord Alfred), homme politique an-, né en 1816, est fils du présent marquis de :ol (voy. ce nom). En sortant de l'université ambridge, il étudia la jurisprudence et fut is, en 1843, au barreau par la société d'In-'emple. Élu l'année précédente, par la ville righton, membre de la Chambre des Comes, il s'associa à la politique générale des ervateurs, accepta, sous le ministère de lord leen, une place au comité de la trésorerie), et la résigna à l'arrivée de lord Palmer-(février 1855). Depuis 1853, il est garde :eaux du prince de Galles.

RVEY (Thomas-Kibble), poëte anglais, né 804 à Manchester, et fils d'un commerçant, ınta l'université de Cambridge et celle d'Oxsans y prendre ses degrés, et fut placé chez ɔile procureur afin de s'y former à la pradu droit. Mais il aimait mieux rimer une e que compulser un dossier et, en 1828, il aitre son poëme de *l'Australie* (Australia her poems), qui eut trois éditions succest dont toute la critique s'accorda à louer la esse et l'élégance.
s cet heureux coup d'essai, M. Hervey dé-'étude du procureur et se jeta avec joie carrière des lettres; mais il eut peine à une réputation trop rapidement faite et rages postérieurs, quoique dignes d'estime titres, ne reçurent pas du public l'accueil iaste accordé à ses débuts; on n'y trouvait effet, avec la même limpidité de style, l'originalité et de force d'invention. Nous : *Illustrations of modern sculpture*, où il e aux arts de nouvelles sources d'inspirair la poésie; *le Livre de Noël* (Book of ɪs), consacré aux saintes émotions de la *la Tournée du Diable* (the Devil's walk), genre fantastique, déjà brillamment r Coleridge et Southey. M. Hervey excrire avec grâce de petites pièces légères nentales, dans un rhythme agréable et lles que *le Bâtiment des déportés* (the hip); *Cléopatre*, et tant d'autres, inséles albums et les recueils périodiques. ·vey prépare aujourd'hui une édition le ses œuvres poétiques. Comme prosaa fourni d'intéressantes nouvelles au *p's offering* et au *Literary souvenir*, petits journaux dont il a été l'éditeur. Pendant huit ans, il a dirigé, en partie avec M. Dilke (voy. ce nom), *l'Athenæum* (1846-1854), qui est passé ensuite entre les mains de M. Dixon.

HERVEY (Éléonore-Louise MONTAGU, mistress), femme du précédent, née à Liverpool en 1811, appartient à une branche collatérale de la famille des ducs de Manchester. Dans sa jeunesse, elle fournit aux annuaires et aux recueils périodiques diverses pièces de vers où l'on remarquait de belles pensées exprimées avec beaucoup de charme. En 1839, parut d'elle un poëme dramatique, intitulé *le Landgrave*, qui manquait des qualités scéniques que réclame la représentation. Devenue la femme de M. Th. K. Hervey en 1843, elle abandonna la poésie et écrivit des romans et des contes, ouvrages plus goûtés et plus productifs. Nous signalerons dans ce genre : *Marguerite Russell*, où elle a raconté sa propre histoire, sous le voile de l'anonyme ; *la Double aspiration* (the Double Claim), qui met aux prises les désirs contraires du père et de l'enfant; *le Zodiaque des fleurs*, allégories morales, illustrées par le crayon ingénieux de Doyle; *le Sentier du Faon* (the Pathway of the fawn), destiné à peindre l'ascendant de la vertu sur l'égoïsme.

HERVEZ DE CHÉGOIN (Nicolas-Joseph), médecin français, membre de l'Académie de médecine, est né en 1791, à Antrains, village de la Nièvre. Ancien interne de l'hôpital de la Charité où il obtint deux fois la médaille d'or, il fut reçu docteur en 1816, et peu de temps après, admis par l'Académie dans la section de médecine opératoire (1823). Chirurgien consultant du roi Louis-Philippe, il est attaché aujourd'hui à l'infirmerie de Marie-Thérèse ainsi qu'à l'hôpital Necker. Il est auteur de plusieurs mémoires insérés dans le recueil de l'Académie et qui traitent de l'opération de la pierre, des polypes de la matrice, du bégaiement, du cancer, des tumeurs fongueuses sanguines, etc., et d'une notice sur le *Traitement de la brûlure* (1852). Il a reçu, en 1833, la croix d'honneur.

HERWEGH (George), poëte et homme politique allemand, né à Stuttgart, le 31 mai 1817, fit ses études à Sttutgart, à Maulbronn, et en dernier lieu à Tubingue où il s'occupa spécialement de théologie. Il avait déjà publié la traduction de plusieurs poésies de Lamartine, et fourni des articles de critique à *l'Europa* de Lewald, lorsque la conscription le réclama. A la suite d'une querelle avec un de ses officiers, il se réfugia en Suisse, à Constance, où il collabora au *Magasin populaire* du docteur Wirth. Retiré ensuite à Zurich, il publia, en 1841, sous le titre de *Chants d'un vivant* (Gedichte eines Lebendigen), l'ouvrage auquel il doit sa renommée. C'est un recueil de poésies républicaines, d'une grande richesse de facture et d'une extrême vigueur de pensée. Les plus remarquables sont : *Léger bagage*, *le Chant de la haine*, *la Dernière guerre*, *une Vision*, *les Jeunes et les Vieux*, *Triste consolation*, *Protestation, à L. Uhland*, etc., et *le Parti*, qui lui attira une verte réplique du poëte libéral modéré, M. Freiligrath. Ce livre qui eut sept éditions, en deux ans, fut suivi d'un second recueil de *Xénies*, ou épigrammes à l'adresse de certains hommes ou de certaines institutions de l'Allemagne.

Le voyage que M. George Herwegh fit dans son pays, en 1842, fut un véritable triomphe. Le roi de Prusse voulut le voir et lui dit : « Soyons bons ennemis. » Néanmoins le poëte lui adressa quelque temps après une lettre virulente, que les journaux publièrent contre sa volonté, et qui le fit bannir.

Il se retira de nouveau à Zurich, donna ses *Vingt-un arcs de Suisse* (21 Bogen aus Schweiz; 1843), et écrivit dans des feuilles radicales des articles qui eurent pour résultat son éloignement de la ville, pendant que le roi de Wurtemberg menaçait de le poursuivre comme déserteur. Le canton de Bâle lui offrit un asile et le droit de cité. En 1845, M. George Herwegh chez qui dès lors la fièvre politique semble avoir tué toute poésie, voyagea dans le sud et se fixa à Paris. En avril 1848, il se mit à la tête des ouvriers allemands et français qui firent la campagne révolutionnaire de Bade avec MM. Struve et Brentano. Ses adversaires disent qu'il eut moins de courage comme soldat, que d'audace comme écrivain. La vérité est que l'histoire n'a rien enregistré de certain sur sa conduite dans ces circonstances. Après la défaite des insurgés, il se réfugia en Suisse, puis dans le sud de la France, où il vit dans l'obscurité.

HERZ (Henri), pianiste allemand, facteur à Paris, né à Vienne vers 1803, de parents israélites, commença, sous la direction de son père, l'étude du piano. Doué de ces dispositions précoces si communes chez les musiciens, il exécutait, à huit ans, en public, les variations de Hummel. Pour corriger la faiblesse relative de sa main gauche, il étudia le violon. En 1816, il entra au Conservatoire de Paris, et après une année d'études sous Pradher, il obtint le premier prix de piano. Il eut pour professeurs Dourlen et Reicha, et écrivit dès 1818 son *Air tyrolien varié* et son *Rondo alla cosacca*, qui eurent du succès. L'arrivée de Moschelès à Paris eut sur lui une grande influence. Il dut à ce maître plus d'élégance, de légèreté et d'éclat. Pendant douze ans ses compositions pour le piano, chèrement payées par les éditeurs, eurent une vogue immense. Ses fantaisies sur *Otello*, *Guillaume Tell*, *la Norma*, *le Pré-aux-Clercs*, *Euryante*, etc., etc., ont été gravées dans toute l'Europe.

En 1831, M. Herz parcourut l'Allemagne avec le violoniste Lafont; en 1834, il alla en Angleterre, et l'accueil qu'il y reçut l'engagea à y retourner dans la suite chaque année. Il a fait aussi un voyage en Amérique, où il a rencontré la même faveur. Plus récemment, il s'est fait applaudir en Espagne. M. Herz est professeur au Conservatoire. Comme pianiste, il se fait remarquer par un jeu habile et délicat; comme compositeur, il a plus de mélodie et de fraîcheur que d'originalité.

Lorsqu'au milieu de ses succès d'artiste M. Herz voulut devenir facteur de pianos, il eut de grands efforts à faire pour y parvenir, et apporta une extrême ardeur à son tardif apprentissage. Il fonda d'abord avec Klepfer la fabrique de pianos à sept octaves, dont il prit seul ensuite la direction. Il a ouvert à Paris une grande salle de concerts qui porte son nom.

HERZ (Jacques-Simon), pianiste et compositeur allemand, frère du précédent, né à Francfort-sur-le-Mein, le 31 décembre 1794, vint de bonne heure à Paris, entra, en 1807, au Conservatoire, où il eut pour maître de piano Pradher, se fit connaître dans quelques concerts, et se livra surtout avec succès à l'enseignement. Parmi ses compositions pour le piano, qui sont assez nombreuses, on remarque deux *Grandes sonates* avec accompagnement; un *Grand quintette*; plusieurs *Rondos*, notamment un *Rondo brillant*, avec *Introduction*; des *Fantaisies*, des *Variations*, etc. M. Jacques Herz a accompagné M. Henri Herz dans plusieurs de ses tournées.

HESS (Henri, baron DE), général autrichien, né à Vienne en 1788, entra en 1805, comme enseigne, au service militaire, et fut d'abord employé soit à l'état-major général, soit [illegible] opérations trigonométriques. Appelé sous les [illegible] peaux en 1809, il se distingua à la bataille [illegible] Wagram, reprit ensuite le cours de ses [illegible] scientifiques, et, lorsque la guerre de [illegible] servit avec le grade de capitaine, reçut [illegible] décorations étrangères, et fut attaché [illegible] 1814, au bureau de la guerre en qualité [illegible] Après avoir commandé en second plusieurs [illegible] ments d'infanterie, il passa colonel en [illegible] fut mis, en 1830, à la tête de la division [illegible] major, auprès du corps mobile de la [illegible] les soins qu'il donna, dans l'exercice de [illegible] tions, à l'instruction des troupes, le [illegible] regarder comme un des meilleurs officiers [illegible] mée autrichienne.

Promu feld-maréchal lieutenant en [illegible] Hess continua d'être attaché à l'armée [illegible] La guerre de 1848 lui fournit l'occasion [illegible] ployer ses talents stratégiques. [illegible] tier-maître général, c'est à lui que [illegible] grande partie l'honneur de cette [illegible] gne, et le maréchal Radetzky, [illegible] principal conseiller, se plut à le [illegible] maintes occasions. En effet, il [illegible] principales opérations, telles [illegible] Vicence, la prise de cette [illegible] Custozza, et, en 1849, prépa[illegible] courte campagne qui se termina [illegible] jours, par le désastre de Novare [illegible] services furent récompensés par [illegible] Thérèse, le titre de baron et le [illegible] tat-major général de l'armée. En [illegible] comme envoyé plénipotentiaire, [illegible] 20 avril avec la Prusse, et [illegible] corps d'armée réunis sur la frontière [illegible] et destinés à surveiller les [illegible] guerre d'Orient. Depuis la paix de [illegible] pris ses fonctions de quartier-maître [illegible]

HESS (Pierre), peintre allemand, [illegible] dorf, le 29 juillet 1793, et fils [illegible] de ce nom, commença le dessin [illegible] alla étudier à Munich en 1806, [illegible] d'abord de préférence à la peinture [illegible] traîné par le mouvement de la [illegible] mande, il fit les campagnes de [illegible] 1815, mais plutôt en artiste qu'en [illegible] inspira pour ses principales œuvres [illegible] effet, peintre de batailles, il se [illegible] les épisodes les moins heureux [illegible] *la Bataille d'Arcis-sur-Aube*, *la* [illegible] *lage français par les cosaques* [illegible] *du pont de Kinzig*, *une Escarmouche* [illegible] *dragons français et des hussards* [illegible] *Cosaques du Don avec des paysans* [illegible] *sonniers* (1820); un *Combat dans* [illegible] *denbühl*, *le Combat de Worgel* [illegible] l'empereur de Russie, séduit par [illegible] jets de cet artiste, l'appela à sa cour [illegible] les différents événements de la [illegible] L'artiste revint ensuite à Munich [illegible] *Bataille de Leipsick* pour le roi [illegible]

M. Pierre Hess se distingue par [illegible] composition, le mouvement des [illegible] la minutieuse exactitude des détails [illegible] l'Horace Vernet de l'Allemagne. [illegible] de plusieurs ordres nationaux [illegible] membre des Académies de Berlin [illegible] Saint-Pétersbourg et de Munich. [illegible] nière ville, il a fondé, avec M. [illegible] des Arts. Un recueil de ses tableaux [illegible] par Fréderic Hohe, a été publié [illegible]

HESS (Henri), peintre allemand [illegible] cédent, né à Dusseldorf, le 19 [illegible]

›ut enfant, sur des sujets bibliques, et se fit ›nnaître, à Munich, en 1817, par une *Sainte-amille* qui lui valut plusieurs commandes de . reine douairière Caroline de Bavière. On cite › lui, dans la peinture religieuse: une *Des-nte de croix*, *Noël*, *les Pèlerins allant à Rome*, . *Foi*, *l'Espérance et la Charité*, lithographié ır lui-même; *le Soir*, *un Enterrement*, une co-e des *Trois Mages*, de Van Dyck. D'un voyage ı'il fit en Italie, aux frais du roi de Bavière, il ›porta un tableau païen, *Appollon et les neuf ‹ses*, qui le fit nommer professeur à l'Académie ‹ directeur de l'École de peinture sur verre. Il a écuté lui-même de nombreux *vitraux* pour Mu-ılı, Cologne et Ratisbonne.

Comme peintre de fresques, il a orné de figures · fond d'or l'église de Tous les Saints, à Mu-h, et représenté *la Vie de saint Boniface* sur murs de la basilique qui lui est dédiée. Henri Hess a aussi un nom en Allemagne, ımme peintre de portraits; celui de *Thorwaldsen* très-estimé.

'n frère des précédents, M. Charles Hess, né à seldorf, en 1801, particulièrement destiné par père à lui succéder comme graveur, se sentit ›s ses débuts dans cet art, le même goût que rères pour la peinture et cultiva le genre et le age. Il fit aussi des animaux qui eurent du ›s. La vie des Alpes, dans ses détails plutôt dans ses grandes scènes, est le sujet favori ›s tableaux, qui ont de la vérité, du caractère la poésie.

ESSE (Nicolas-Auguste), peintre français, Paris, en 1795, fut élève du baron Gros, t les concours de l'École des beaux-arts et orta le grand prix de peinture, en 1818, à de 22 ans. Sa santé, qui fut souvent un ob-› à ses travaux, lui permit à peine de faire de › les envois de rigueur. De retour à Paris, il ıpa surtout de peinture historique et reli-e, et plus spécialement de la décoration mu-les églises. Il a paru rarement aux Salons; toutefois remarqué ses *États généraux de ou Mirabeau* à celui de 1838; une *Clytie ınte*, à celui de 1853, et une *Descente de* à celui de 1857.

aut citer de cet artiste: dans la grande nef tre-Dame de Lorette, *l'Adoration des Ber-et le* double sujet de la *Conversion* et du *re de saint Hippolyte*, dans les chapelles es; puis la décoration des églises de Sainte-eth, des Blancs-Manteaux, Notre-Dame de -Nouvelle, Saint-Pierre de Chaillot, où il a a coupole du chœur et les sujets des vitraux és par lui-même; plusieurs vitraux égale-eints par lui seul à Notre-Dame de la Re-nce; les cartons des vitraux de la chapelle 'ierge, à Saint-Eustache; cinquante-cinq ux cartons destinés aux baies ogivées de l'ab-, Sainte-Clotilde; *la Lutte de Jacob avec* dans la cathédrale d'Avranche, et à Péri-*le Christ au sépulcre* (1838).

ıguste Hesse a aussi exécuté les peintures ives du salon principal de l'hôtel de ville, nouvelle galerie des Fêtes, et les dessins t vitraux de l'escalier. En 1856, il a donné *rait de Girardon*, pour la collection des s de la galerie d'Apollon, au Louvre, et dans la galerie du Sénat, au Luxem-un grand sujet historique, *la Promul-u Concordat*.

ıguste Hesse a dirigé quelque temps un d'où sont sortis des élèves distingués. e petit nombre des toiles qu'il a exposées, nu une première médaille en 1838, et la ›n en mai 1840.

HESSE (Alexandre), peintre français, neveu du précédent, et fils d'un peintre, est né à Paris vers 1805. Après avoir suivi l'atelier de Gros, il alla en Italie et se fixa à Venise, pour y étudier à loisir la couleur du Titien et de Véronèse. Le tableau qu'il envoya au Salon de 1833, *les Honneurs funèbres rendus au Titien*, le fit appeler tout d'abord le dernier des Vénitiens. Il donna ensuite, mais sans soutenir ce premier succès, un *Léonard de Vinci* (1836); *les Pêcheurs catalans*, *la Jeune Arlésienne* (1844), et *le Triomphe de Pisani* (1843), qui est au Luxembourg, et forme le digne pendant des *Funérailles du Titien*; enfin, une *République*, au Salon de 1848. M. Alex. Hesse a aussi abordé le portrait. Il a été décoré en 1842.

HESSE (Adolphe-Frédéric), organiste et compositeur allemand, né le 30 août 1809, à Breslau, où son père était facteur d'orgues, montra des dispositions précoces pour la musique, qu'il étudia sous les meilleurs maîtres, entre autres, Spohr et Rink. Il donna, très-jeune, des concerts en Saxe, fit un voyage artistique en Allemagne, aux frais de sa ville natale, et fut successivement, dans cette dernière, organiste de Sainte-Élisabeth et de Saint-Bernardin.

Parmi ses compositions, on remarque: trois *Symphonies pour orchestre*; *Tobie*, oratorio; *Sonate à 4 mains pour piano*; *Concerto pour piano et orchestre*; 40 *Préludes*, *fugues et fantaisies*; *Livre de chant choral pour la Silésie*.

HESSE (maison de), famille princière allemande, divisée en deux lignes principales: celle de Hesse-Cassel ou Hesse Électorale, et celle de Hesse-Darmstadt ou Hesse grand-ducale. La première comprend la branche souveraine et la branche cadette de *Hesse-Philipsthal*. La seconde comprend la branche *grand'-ducale* et la branche cadette de *Hesse-Hombourg*.

Hesse-Cassel (Frédéric-Guillaume Ier, électeur de), chef actuel de la branche souveraine de la ligne électorale (voy. Frédéric-Guillaume Ier). — Épouse morganatique: *Gertrude*, princesse de Hanau, comtesse de Schaumbourg, née le 18 mai 1806. — Enfants (princes et princesses de Hanau, comtes et comtesses de Schaumbourg): *Frédéric-Guillaume*, né le 18 novembre 1832, lieutenant des gardes du corps de l'électeur de Hesse; *Maurice*-Philippe-Henri, né le 4 mai 1834, lieutenant des gardes du corps; *Guillaume*, né le 19 décembre 1836, lieutenant au régiment de la garde; *Charles*, né le 29 novembre 1840; Frédéric-Guillaume-Henri-Louis-Hermann, né le 8 décembre 1842; Frédéric-Guillaume-Philippe, né le 26 décembre 1844; *Auguste*-Marie-Gertrude, née le 21 septembre 1829, mariée, le 17 juillet 1849, à Ferdinand-*Maximilien*, comte d'Isembourg et Budingen-Wæchtersbach; *Alexandrine*-Frédérique, née le 22 décembre 1831, mariée, le 12 juin 1851, à *Félix*, prince de Hohenlohe-Œhringen; *Marie*-Auguste, née le 22 août 1839.

L'Électeur a une sœur: *Marie*, duchesse régnante de Saxe-Meiningen-Hildburghausen (voy. Saxe), et un très-grand nombre de cousins et de cousines, qui tiennent, par alliance, à la plupart des familles princières de l'Allemagne et à plusieurs maisons souveraines d'Europe.

Hesse-Philippsthal (*Charles*, landgrave de), chef actuel de la première branche cadette de la ligne électorale de Hesse, né le 22 mai 1803, a succédé, le 25 décembre 1849, à son père, le landgrave Ernest-Constantin. Il s'est marié, le 9 octobre 1845, à *Marie*-Alexandrine-Auguste-Louise-Eugénie-Mathilde, fille de feu *Eugène*, duc de Wurtemberg, née le 25 mars 1818, dont il a deux fils: *Ernest*-Eugène-Charles, né le 20 décembre

1846, et *Charles*-Alexandre, né le 3 février 1853. Son frère, *François*-Auguste, né le 26 janvier 1805, a servi dans l'armée d'Autriche.

A la même branche de la ligne électorale, se rattache un autre rameau collatéral, celui de BARCHFELD, qui a pour chef le landgrave *Alexis*-Guillaume-Ernest, né le 13 septembre 1829, fils du landgrave *Charles*-Auguste-Philippe-Louis, lequel est mort le 17 juillet 1854. Major du 2e régiment des lanciers de la garde prussienne, le landgrave Alexis a épousé, le 27 juin 1854, la princesse Marie-*Louise*-Anne, fille du prince Frédéric-Charles-Alexandre de Prusse, née le 1er mars 1829. Son frère, *Frédéric*-Guillaume-Ernest, né le 3 octobre 1831, est capitaine de corvette dans la marine prussienne. Sa sœur aînée, *Berthe*-Marie-Wilhelmine-Caroline-Louise, née le 26 octobre 1818, est mariée au prince héréditaire de Bentheim-Bentheim et Bentheim-Steinfurt (voy. BENTHEIM). La branche cadette de HESSE-ROTHENBOURG s'est éteinte, en 1844, dans la personne de Victor-Amédée, dernier landgrave de ce nom.

HESSE-DARMSTADT (Louis III, grand duc de), chef actuel de la ligne grand-ducale, né le 9 juin 1806, a épousé, le 26 décembre 1833, une fille de Louis, roi de Bavière, la grande-duchesse *Mathilde*-Caroline-Frederique-Wilhelmine-Charlotte, née le 30 août 1813. Sa sœur, la princesse Marie, est l'impératrice régnante de Russie (voy. RUSSIE et ALEXANDRE II).

Il a un premier frère, le prince *Charles*-Guillaume-Louis, né le 23 avril 1809, général d'infanterie au service de la Hesse grand-ducale, propriétaire du 4e régiment d'infanterie hessoise; il s'est marié, le 22 octobre 1836, à la princesse Marie-*Élisabeth*-Caroline-Victoire, née le 18 juin 1815, fille de feu Guillaume, prince de Prusse, et cousine germaine du roi actuel, Frédéric-Guillaume IV; de ce mariage, il a eu quatre enfants: Frédéric-Guillaume-*Louis*, né le 12 septembre 1837; *Henri*-Louis-Guillaume-Adalbert-Waldemar-Alexandre, né le 28 novembre 1838; *Guillaume*-Louis-Frédéric-Georges-Émile-Philippe-Gustave-Ferdinand, né le 16 novembre 1845; et Marie-*Anne*-Wilhelmine-Élisabeth-Mathilde, née le 25 mai 1843.

Un autre frère du grand-duc régnant, le prince *Alexandre*-Louis-George-Frédéric-Émile, né le 15 juillet 1823, est général-major au service de la Hesse grand-ducale, commandant du régiment des lanciers russes, ci-devant de Novomirgorod, et du régiment des lanciers de Voznessensk, et général-major au service d'Autriche. Il s'est marié le 16 octobre 1851, à *Julie*, comtesse de Battenberg, née le 12 novembre 1825, fille de feu Maurice, comte de Hauke, ministre de la guerre et palatin du ci-devant royaume de Pologne; de ce mariage, il a trois enfants, dont l'aîné est *Louis*-Alexandre, comte de Battenberg, né le 24 mai 1854. A la même famille appartient le prince *Frédéric*-Auguste-Charles-Antoine-Émile-Maximilien-Chrétien-Louis, né le 14 mai 1788, oncle du grand-duc régnant.

HESSE-HOMBOURG (*Ferdinand*-Henri-Frédéric, landgrave de), chef actuel de la branche cadette de la ligne de Hesse-Darmstadt, est né le 26 avril 1783. Général de cavalerie au service d'Autriche, il a succédé, le 8 septembre 1848, à son frère le landgrave *Gustave*-Adolphe-Frédéric. Il n'a qu'une sœur, *Auguste*-Frédérique, née le 28 novembre 1776, grande-duchesse héréditaire douairière de Mecklembourg-Schwérin, et deux nièces, filles de feu *Gustave*: *Caroline*, mariée à Henri XX de Reuss-Greiz (voy. REUSS), et *Élisabeth*-Louise-Frédérique, née le 30 septembre 1823.

HETSCH (Gustave-Frédéric), architecte danois, né à Stuttgart, le 28 septembre 1788, [illegible] à Paris en compagnie de son père, [illegible] tingué, étudia l'architecture sous la [illegible] M. H. Lebas et de Percier, et fut [illegible] restauration du Panthéon. A Rome, [illegible] tinuer ses études, il se lia avec l'archi[illegible] G. Malling, qui le décida à se rendre à Co[illegible] Dès 1815, on créa en sa faveur une ch[illegible] mentation à l'Académie des beaux-arts. [illegible] Danois, en 1822, il fut nommé pro[illegible] perspective et directeur des cours [illegible] l'Institut polytechnique (1829). Il a re[illegible] professeur, de grands services à sa pa[illegible] qu'il a aussi dotée d'un grand nomb[illegible] publics ou privés, tels que: l'église de [illegible] la cathédrale de Hadersleben, la [illegible] l'église catholique de Copenhague, etc. [illegible] est chevalier du Danebrog (1836) et [illegible] de Fer de Lombardie (1843), et [illegible] respondant des Académies de Copen[illegible] de Stockholm, de Munich, de l'Ins[illegible] chitectes de la Grande-Bretagne.

HETTNER (Hermann-Jules-Th[illegible] teur allemand, né en 1821, [illegible] sié), étudia la philosophie à [illegible] Halle, puis l'histoire et l'est[illegible] consacra enfin trois années [illegible] (1844-1847). Reçu agrégé à [illegible] berg, il obtint un emploi de [illegible] d'esthétique à l'université d'Iéna [illegible] une excursion en Grèce, en comp[illegible] tling et L. Preller. En 1855, il [illegible] du cabinet des antiquités de Dres[illegible] de l'Académie des beaux-arts.

Parmi ses ouvrages nous signal[illegible] *plastiques chez les anciens* (Vorsch[illegible] den Kunst der Alten; Oldenbourg, [illegible] *romantique dans ses rapports avec* [illegible] *ler* (die romantische Schule; Brun[illegible] *le Drame moderne* (das moderne [illegible] *Notes d'un voyage en Grèce* (Grie[illegible] skizzen; Ibid., 1853); *Histoire de la* [illegible] XVIIIe *siècle* (Literaturgeschichte [illegible] derts; Ibid., 1856, in-8); *Catalogue* [illegible] *antiquités de Dresde* (Dresde, 18[illegible]

HETZEL (Jules), littérateur fra[illegible] libraire, né à Chartres, en 1814, [illegible] Paris où il s'établit, peu après. [illegible] Des publications soignées et plei[illegible] une aptitude littéraire qui lui perm[illegible] de suppléer lui-même à l'inexacti[illegible] laborateurs, le mirent rapidement [illegible] 1848, il se trouva mêlé à la politiq[illegible] l'espace de quelques mois, secréta[illegible] ministère des affaires étrangères, [illegible] la marine, enfin du pouvoir exécut[illegible] de différentes missions en Belgique [illegible] vie publique par les remaniements [illegible] l'année 1849, il revint à la libra[illegible] *Revue comique*, restée célèbre da[illegible] politique de ces derniers temps. [illegible] événements de décembre 1851, il pa[illegible] M. Hetzel a donné son nom à [illegible] petits in-32 qui comprend entre [illegible] celles de l'éditeur.

On a de M. J. Hetzel, qui a [illegible] vain le pseudonyme de P. J. Stah[illegible] *que l'amour*, *Ce que c'est que* [illegible] *le Diable à Paris* (1842); *les Nou*[illegible] *aventures de Tom Pouce* (1843 [illegible] *publique et privée des animaux* [illegible] *Théorie de l'amour et de la* [illegible] *gens* (1853); *l'Esprit des femmes* [illegible] *d'esprit* (1855, in-32); *les Bijoux* [illegible] in-32); *Histoire d'un prince* (18[illegible]

HEUCHEL [du Haut-Rhin], ancien représen-
it du peuple français à l'Assemblée consti-
inte, est né à Cernay en 1808, riche proprié-
re, médecin estimé, agriculteur habile, il mit
ite son influence au service de l'opposition li-
'ale sous la monarchie de Juillet, et fut, en
i8, choisi par les républicains avancés du dé-
'tement pour candidat à l'Assemblée nationale.
i par 30170 voix, et membre du Comité d'a-
culture et du crédit foncier, il vota ordinaire-
nt avec le parti du *National*, et se montra à la
adversaire du socialisme et partisan des insti-
ons républicaines. Après l'élection du 10 dé-
ibre il ne fit toutefois au Président qu'une op-
tion modérée et vota pour la proposition
eau, qui hâta la dissolution de la Constituante.
e fut pas néanmoins réélu à la Législative, et
it l'exercice de la médecine à Cernay.

EUDELET DE BIERRE (Étienne, comte), gé-
l français, né à Dijon, le 12 novembre 1770,
lieutenant au 3e bataillon des volontaires de
'te-d'Or en 1792. Aide de camp des généraux
is et Michaud, il devint, à l'armée de
nce, chef d'état-major du général Gouvion-
-Cyr (1795) et commanda l'avant-garde au
ge du Rhin (1796), où sa fermeté lui valut
élicitations publiques du gouvernement.
u au grade de général de brigade (5 février
, il fut employé en Italie et fit échouer le
ge de l'Aar tenté par le prince Charles avec
rces supérieures. Sous l'Empire, un brillant
armes, le combat de Marienzell (8 novem-
805), où il battit complétement le général
hien Merfelt et lui prit ou tua plus de
hommes, le fit remarquer de Napoléon,
nomma comte et général de division (24 dé-
e 1805).
Ieudelet fit, à la grande armée, les campa-
e 1806 et de 1807, se distingua à Iéna et
u où une balle lui traversa le corps, passa
inées en Espagne et en Portugal, et rentra
nce (1811) pour rétablir sa santé; on lui
l'année suivante, l'inspection des différents
qui se rendaient en Russie, ainsi que la
ance des frontières du Nord. Lorsque Dant-
: assiégé, il se jeta dans la place et fut em-
i captivité à Kief avec la garnison.
retour, M. Heudelet adhéra au gouver-
de Louis XVIII, qui lui confia un com-
nent à l'intérieur; mais il ne tarda pas, à
une déposition très-loyale qu'il fit au pro-
naréchal Ney, à être mis en disponibilité,
u plus tard à la retraite. A la révolution
t, il fut rétabli sur les cadres d'activité et
inspecteur général d'infanterie. Depuis
i été placé dans la réserve. Il a été promu,
rier de l'année suivante, grand-croix de
i d'honneur.

TELOUP (baron), médecin français, né
, fit à Paris ses études médicales, et fut
teur en mai 1823. Il s'occupa dès lors
exclusivement de l'écrasement par per-
e la pierre dans la vessie. Pour exprimer
uté de son procédé, il substitua au mot de
celui de *lithotripsie*, et soutint contre
d'Étioles (voy. ce nom) de fréquentes
es et même un procès en 1856. Il a aussi
e même docteur assaut d'initiative et de
en proposant de fonder, à ses frais et
ition, une chaire spéciale pour l'ensei-
le sa méthode (mai 1857). Il a été décoré
1832.
-teloup a surtout publié : *de la Litho-*
, in-8); *de la Lithotripsie par percus-
l'instrument appelé perculeur-courbe à
marteau* (1833, in-8; *de la Lithotripsie sans frag-
ments*, appuyé d'un grand nombre de faits pratiques
(1845, in-8); *Trois époques pour servir à l'his-
toire de la lithotripsie* (1846, in-8), et divers *Mé-
moires* et *Lettres* sur le même sujet.

HEURTIER (Nicolas-Jean-Jacques-François), administrateur français, né à Saint-Étienne (Loire), le 21 mars 1812, fit ses études classiques au collége de Lyon et vint suivre les cours de droit à Paris. Il retourna, en 1833, dans sa ville natale, y débuta aussitôt comme avocat et, grâce à son talent de parole et aux relations de sa famille, se créa promptement au barreau et dans la ville une importante position. Membre du conseil général de la Loire, en remplacement de son père, depuis 1846, il fut investi par le gouvernement provisoire en 1848 des difficiles fonctions de maire de Saint-Étienne. Il sut maintenir l'ordre dans cette cité populeuse et remuante, où les ouvriers des fabriques font la moitié au moins de la population. Élu l'année suivante, par 36000 suffrages, représentant de la Loire à l'Assemblée législative, il prit une part active aux travaux parlementaires comme orateur et surtout comme membre de diverses commissions. Parmi ses discours on remarque celui sur l'état de siége (19 juillet 1849) et celui pour le maintien des octrois.

Dévoué à la politique de l'Élysée, M. Heurtier fut, aussitôt après le coup d'État, nommé membre de la Commission consultative, puis chargé des fonctions de directeur général de l'agriculture et du commerce, lorsque, par suite de la création du ministère de la police, le portefeuille ministériel de l'agriculture et du commerce fut supprimé. Nommé en même temps conseiller d'État, en service ordinaire hors sections, il a pris place depuis dans la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce.

M. Heurtier est membre, vice-président ou président des plus importants conseils et comités administratifs. Officier de la Légion d'honneur, il est décoré d'un grand nombre d'ordres étrangers, commandeur de l'Aigle-Rouge de Prusse, de l'ordre d'Isabelle la Catholique, etc. La part qu'il a prise au traité de commerce de 1855 entre la France et la Belgique, lui a valu la croix d'officier de l'ordre de Léopold.

HEUSCHLING (Philippe-François-Xavier-Théodose), économiste belge, est né à Luxembourg, le 11 mars 1802. Employé au ministère des finances en Belgique, il se livra à l'étude de l'économie politique et attira l'attention sur lui par un excellent *Essai sur la statistique générale da la Belgique* (Bruxelles, 1838, in-8; 2e édit., 1841, et *Suppl.* en 1844), composé sur des documents publics et particuliers. La Société française de statistique universelle en fit faire, en 1839, un tirage spécial. Il écrivit ensuite : *Bibliographie historique de la statistique en Allemagne* (Bruxelles, 1846, in-8), où, d'après Bulau, il apprécie les auteurs de ce pays selon leur valeur réelle; *Essai d'une statistique ethnographique universelle* (Ibid., 1847-1849, gr. in-8); *Bibliographie historique de la statistique en France* (Ibid., 1851), qui, entre autres renseignements utiles, contient une liste complète des *Annuaire* ou *Dictionnaires* dont les divers départements français ont été l'objet. Ces divers travaux valurent à M. Heuschling la direction du bureau de statistique au ministère de l'intérieur. En 1847, il fut nommé secrétaire de la Commission centrale de statistique. En 1855, il prit une part très-active aux travaux du congrès international de statistique réuni à Paris.

Outre les ouvrages cités et un grand nombre

à signer à Nankin un traité par lequel ils faisaient aux Barbares (c'est ainsi qu'ils nous appellent), la cession de Hong-Kong, leur permettaient l'entrée de quatre nouveaux ports, leur accordant, en outre, l'occupation de Tchou-San pendant cinq ans et s'engageant à leur payer une forte indemnité. Au dedans, l'état moral des populations semblait présager une dissolution prochaine. Depuis l'envahissement de la Chine par la race tartare mantchoue, en 1662, la nation paraissait tout à fait indifférente à la situation politique du pays, et tout entière à l'amour du lucre et des jouissances matérielles. Mais, dans les derniers jours du règne de Tao-Kouang, l'empire du Milieu était entré dans une voie de progrès. Les deux ministres Ki-Chan et Ki-In (voy. ces noms) avaient donné une impulsion qu'il s'agissait de suivre; leur esprit conciliant favorisait des relations meilleures avec les Anglais qui donnaient la chasse aux pirates dans l'intérêt du commerce des deux nations.

En montant sur le trône, le nouvel empereur quitta, selon l'usage, le nom de Se-go-Ko, qu'il avait porté jusqu'alors et prit celui de Hien-Foung, qui signifie *complète abondance*. Son avénement fut salué par toutes les espérances. D'une part le parti national attendait de lui le rétablissement de l'ancien exclusivisme comme une suite naturelle des inspirations de son âge. Car, en Chine, chose curieuse! la jeunesse lettrée et le peuple ignorant partagent les mêmes opinions politiques; ils ont la même répulsion instinctive pour les institutions des autres pays. Les arts des autres peuples leur semblent entachés d'hérésie, et ils repoussent tout ce qui pourrait altérer les mœurs et les coutumes antiques avec la naïveté de la foi et de l'orgueil national. D'autre part, ceux qu'on pourrait appeler les conservateurs progressistes, pensaient que le désir de conserver la paix maintiendrait les bonnes relations avec l'étranger et ferait régulariser le commerce de l'opium.

Cependant le jeune empereur vivait entouré d'un peuple de flatteurs dans son palais, aussi vaste qu'une de nos villes fortifiées. Il ne dépassait pas les limites de ses jardins dont les allées sont sablées de quartz aux mille couleurs, et l'on pouvait croire qu'il était absorbé par les jouissances raffinées que cachent ces retraites impénétrables aux regards du vulgaire. On s'étonnait de cette inaction, lorsque le *Moniteur de Pékin* du 21 novembre 1850 annonça la révocation des anciens ministres. Le parti réactionnaire triomphait. Cet abandon de la politique paternelle fut fatale au nouvel empereur. Ce fut comme le signal de la révolte du Kouang-Si et de la grande insurrection dont cette province, sous la direction du prétendant Tien-Tè (voy. ce nom) est devenue le berceau. Les progrès rapides de cette guerre civile jetèrent la cour de Pékin dans la consternation. Hien-Foung résolut d'envoyer sur le théâtre des événements des hommes dont l'énergie et la fidélité avaient été prouvées en d'autres circonstances, Ou-Lan-Taï, Lin, Li-Sing-Iuen. Ils échouèrent tour à tour dans leur mission.

Sur ces entrefaites, en juillet 1851, à l'heure où l'empereur se promenait dans les jardins de son palais, un homme tenta de l'assassiner. Mais un chambellan détourna l'arme et sauva le *Fils du Ciel*, c'est le titre que la vénération chinoise donne à ses souverains. Le crime était-il l'œuvre de quelque adhérent des rebelles? ou bien les parents du jeune empereur, alarmés de voir, en ces temps difficiles, le sceptre aux mains d'un adolescent, auraient-ils voulu, dans un intérêt dynastique, le faire passer violemment dans des mains plus expérimentées? Cette dernière supposition paraît la plus probable. Quoi qu'il en soit, dix-huit grands mandarins eurent la tête [illegible] chée, et, d'après une loi fatale de la Chine [illegible] les membres de leur famille subirent le [illegible] sort. Hien-Foung, sentant son trône [illegible] chercha à le raffermir par tous les actes [illegible] gueur et tous les moyens détestables [illegible] suggérer à l'absolutisme le sentiment [illegible] Il frappa sans merci les généraux [illegible] s'être laissé battre, et dégrada les [illegible] des provinces, des départements et des [illegible] dans lesquels l'insurrection se propagea. [illegible] nal officiel de Pékin, à défaut de [illegible] impériaux à enregistrer, accompagna [illegible] avantages obtenus par l'insurrection, [illegible] commentaire des fautes que les chefs [illegible] avaient commises, et des condamnations [illegible] des dégradations qui les ont expiées. [illegible] de la politique impériale envers ses [illegible] rent aux progrès des rebelles. Dans la [illegible] 1851, plus de 700 malheureux furent [illegible] à Canton. Partout les mandarins [illegible] cès de zèle à servir ou à prévenir [illegible] leur maître. Mais, malgré la [illegible] raux qui avaient ordre de vaincre, [illegible] tale, furent souvent vaincus, [illegible] vinces du Hou-Nan et du [illegible] dues pour l'empereur.

Au milieu de ces embarras [illegible] Fils du Ciel consacre le temps [illegible] aux affaires de l'empire ou aux [illegible] à une étrange occupation. Il compose [illegible] sur les hauts faits du général [illegible] MM. Callery et Iwan, qui ont lu [illegible] élucubrations, n'y voient que [illegible] prit peu fécond, qui s'approprie [illegible] d'autrui et mêle sans façon dans de [illegible] ampoulés, des réminiscences d'[illegible] du Céleste-Empire.

La continuité des désastres [illegible] enfin l'empereur de rappeler auprès [illegible] anciens serviteurs de son père. Ki-[illegible] ses grands-oncles, ont été les premiers [illegible] dans leurs fonctions. Un mandarin [illegible] pan, que l'empereur précédent [illegible] dégradé comme trop progressiste [illegible] premier ministre. Mais le retour de [illegible] intelligents et fidèles qui pourra[illegible] raffermir le trône, ne signale pas [illegible] ment de politique. C'est de leur [illegible] Hien-Foung prétend se servir et, [illegible] demander des conseils, il les [illegible] provinces éloignées. On sent que [illegible] monarque contre les barbares lui [illegible] ministres que les circonstances lui [illegible] violente répugnance.

De grands embarras financiers [illegible] situation actuelle et la corruption [illegible] tration chinoise, qui a été une des [illegible] surrection, empêche l'empereur de [illegible] moyens de la soumettre. Le ministre [illegible] surveiller l'emploi des deniers [illegible] clarer au souverain qu'il ne peut [illegible] comptes des mandarins envoyés [illegible] vinces insurgées. Le pillage est [illegible] les pièces officielles publiées par [illegible] ment chinois, les frais généraux [illegible] sont élevés à 18 millions de taels [illegible] francs) pour une seule année. [illegible] sources, Hien-Foung trafique des [illegible] dignités qu'il donne au plus offrant [illegible] que, malgré son aversion profonde [illegible] meurs d'opium, il se dispose à [illegible] commerce au profit de son trésor.

On cite le mariage de l'empereur [illegible] comme une autre dérogation aux [illegible] quelles il se montre si aveuglément [illegible] dit que, contrairement aux [illegible]

Orient sur l'infériorité de la femme, il admet
n epouse à partager le pouvoir. C'est une prin-
sse tartare au grand pied, qui n'a rien de la mi-
iardise et des grâces débiles des chinoises au
tit pied; l'empereur aime à la voir se livrer,
près de lui, aux exercices violents qui plaisent
x femmes de sa race. Il a annoncé lui-même
n mariage à ses sujets par un manifeste spé-
.l dans la gazette de Pékin, le *Kin-sin-pao*, le
niteur des dix-huit provinces, l'interprète de
volontés toutes-puissantes auprès de 360 mil-
ns d'habitants. Il publie aussi les prières qu'il
t adresser aux divinités pour le salut de l'em-
e, à la nouvelle des derniers succès des re-
les. Car après s'être efforcé de nier et de dé-
ntir les victoires de Tien-Té et de ses généraux,
ouvernement impérial n'a pu cacher aux po-
itions que Nankin, l'ancienne capitale, fût
bée entre leurs mains (1853).
epuis, malgré l'incertitude qui règne sur ces
iements lointains, il y a lieu de croire que,
leur marche sur Pékin, les insurgés, au
u des alternatives d'une lutte d'extermina-
, ont toujours gagné du terrain. En 1857, les
rès des rebelles furent aidés par les compli-
ns que créait au gouvernement chinois une
elle guerre avec l'Angleterre. Heureusement
celui-ci que l'insurrection des Indes a rap-
du moins pour quelque temps, sur un autre
, toute l'attention et toutes les forces du
rnement britannique.
npereur Hien-Foung est d'une taille moyenne,
constitution témoigne d'une grande apti-
ux exercices corporels. Il est mince, mais
de vigueur. Sa physionomie, qui annonce
ertaine résolution, est surtout caractérisée
hauteur du front et par l'obliquité très-
cée de ses yeux. Il a les pommettes très-
tes, les sourcils fortement arqués, et l'in-
e des yeux large et plat. Il est d'un caractère
eux et d'un esprit crédule. Au milieu
e et de la mollesse, il affecte des mœurs
. Hardi et résolu, il manque de discerne-
t ne choisit qu'au gré de ses passions
s conseillers et ses serviteurs. Il est sou-
dupe des aventuriers qui flattent sa na-
pétueuse et peut en être la victime.

IN (révérend William), pair ecclésiastique
terre, né en 1793, à Lancastre, fit ses étu-
collége de cette ville et à l'université de
ge; mais il prit son diplôme de docteur
ogie à celle de Dublin. Après avoir reçu
s, il fut nommé chapelain du péniten-
Richmond (1820) et passa ensuite en Ir-
ù il devint successivement pasteur de
(1828), vicaire général de Killaloe (1834)
de Limerick (1844). Élevé, en 1849, au
scopal de cette ville, il fut transféré, en
elui de Derry et Raphoe, qui lui donnait
l'entrée à la Chambre des Lords. Quoique
majorité de ses diocésains soit catho-
n'en a pas moins un revenu de 6000 liv.,
r.). Ce prélat fait partie du comité de l'é-
nationale en Irlande.

BRAND (Bror-Émile), archéologue sué-
12 février 1806, à la forge de Flero-
ar) où son père était ingénieur des mi-
en 1826, le grade de docteur en philo-
université de Lund, et fut chargé, en
iettre en ordre et de décrire les médail-
ée de Stockholm. Il devint, en 1836 et
des médailles de la Banque et de celles
de des antiquités du royaume, et plus
ographe de l'ordre des Séraphins. L'A-
belles-lettres de Stockholm le choisit,
en 1837, pour secrétaire perpétuel. Il est auss
membre de la Société des antiquaires du Nord
(1831) et des Académies des sciences de Copenha-
gue et de Berlin (1843).

Les principaux écrits de M. Hildebrand sont : *Numismata anglo-saxonica musei regii Academiæ Lundensis ordinata et descripta* (Lund, 1829, 3 part.); *Éclaircissements relatifs à l'histoire de la monnaie en Suède* (Upplysningar till Sveriges Mynthistoria; Ibid., 1831-32, 5 part.); *Monnaies anglo-saxonnes du Musée royal* (Anglosachsyska Mynt i svenka K., etc.; 1846, in-4 avec 10 pl. et carte). Secrétaire depuis 1833 et membre, depuis 1838, de la Société pour la publication des documents concernant la Scandinavie, il a surveillé la publication des tomes XIX et suivants des *Handlingar rœrande Skandinaviens historia*, celle du *Diplomatarium suecanum* (1837-1854), et a donné une table chronologique des 20 premiers volumes des *Handlingar* (1835).

HILDEBRANDT (Ferdinand-Théodore), peintre allemand, né à Stettin, le 2 juillet 1804, commença ses études artistiques à Berlin, sous la direction de M. Guillaume Schadow, qu'il accompagna à Dusseldorf en 1826, et fut un des plus brillants élèves de l'école dont il est aujourd'hui l'un des premiers maîtres. Déjà connu en 1830, il fit avec M. Schadow le voyage d'Italie, puis une excursion dans les Pays-Bas, à la suite de laquelle il s'est fixé à Dusseldorf.

M. Hildebrandt a traité la peinture historique, la peinture religieuse et le genre. Il a emprunté aux poëtes beaucoup de ses sujets, et représenté particulièrement un certain nombre des plus belles scènes de Shakspeare. En 1825, il débuta par un *Faust*, toile assez ordinaire, mais dont le titre seul suffisait en Allemagne pour commencer sa popularité. L'année suivante, il fit paraître *Cordelia et le roi Lear*, tableau plus remarquable pour lequel l'acteur Devrient avait consenti à poser. En 1828, *Tancrède et Clorinde*, obtinrent un grand succès à l'exposition de Berlin; puis vinrent *Judith au moment de tuer Holopherne*, *Roméo et Juliette*, et surtout *la Mort des enfants d'Édouard* (1835), heureux sujet qui fit à l'artiste allemand une popularité égale à celle que Paul Delaroche lui avait déjà due en France. L'original se trouve à Halberstadt dans la galerie Spiegel; l'auteur en a exécuté une petite copie pour le comte Raczinski à Berlin. Il a été d'ailleurs fréquemment reproduit par la gravure et la litographie. L'artiste donna encore *la Promenade du cardinal Wolsey*, *le Doge et la dogaresse de Venise* (1840); *Othello racontant ses aventures à Desdemona et à son frère*, une de ses meilleures œuvres pour la composition et la couleur (1848). En 1850, il exécuta une copie très-admirée de la *Mort de saint François* d'après Rubens, pour la galerie des copies des vieux maîtres, au musée de Berlin.

Parmi les tableaux de genre de M. Hildebrandt, qui n'ont pas moins contribué à sa réputation, nous citerons : *le Brigand*, que l'on cite à côté du *Brigand* de Lessing; *le Guerrier et son enfant*, dont M. Mandel a donné une célèbre gravure; *le Conseiller et sa fille*, remarquable par la distribution de la lumière et l'exactitude des détails, mais où le mépris des règles fondamentales excita une de ces grandes querelles de principes, si aimées des esthéticiens allemands; puis un certain nombre de petites toiles un peu sentimentales, consacrées à l'enfance : *les Enfants en bateau*, *la Conteuse de contes*, *les Enfants de chœur aux Vêpres*, *les Enfants autour de l'arbre de Noël*, et quelques autres tableaux de petite dimension, très-goûtés des familles allemandes. M. Hildebrandt a en outre donné des illustrations très-remarquables au *Re-*

cueil de chansons (dicderbuch) de Rob. Reinick. Comme portraitiste, il s'est fait une renommée qui égale celle du peintre Karl Sohn. Il excelle dans les études d'hommes, et surtout dans les figures de vieillards. Ses têtes ont beaucoup de caractère et de ressemblance.

En résumé, M. Th. Hildebrandt est un des artistes les plus originaux et des plus discutés de l'Allemagne, où il a créé, sous le nom de naturalisme, un réalisme mitigé qui est bien loin des fantaisies du nôtre. Son défaut d'idéal a soulevé toutefois contre lui des critiques acerbes et même des rancunes très-sérieuses. Mais on ne lui conteste pas l'énergie de la touche, le mouvement, l'expression, l'exactitude des costumes et des moindres détails et surtout la science de la lumière. Il est considéré comme le premier coloriste de l'école de Dusseldorf.

Un autre peintre prussien du même nom, M. Édouard HILDEBRANDT, né à Dantzick, s'est distingué dans le paysage et dans le genre. Élève de M. Eugène Isabey, il a obtenu une 3e médaille pour le genre, au Salon de Paris, en 1843. En 1855, le jury de l'Exposition universelle lui a décerné une médaille de seconde classe : il avait envoyé deux paysages, *l'Hiver* et *Bateaux pêcheurs d'Hastings*. Il avait eu aussi la médaille d'or, à Berlin, en 1850. M. Édouard Hildebrandt est chevalier de la Rose de Brésil (1844), chevalier de l'Aigle-Rouge (1851), chevalier de l'ordre du Christ de Portugal (1854).

HILDRETH (Richard), historien, romancier et économiste américain, né le 28 juin 1807, à Deerfield (Massachussets), fut élevé à Exeter (New Hampshire), où son père, ministre unitairien de mérite, alla s'établir, prit ses degrés au collége de Harvard et étudia le droit. Dès cette époque, il écrivit dans les journaux littéraires de Boston, où il s'établit comme avocat. Il y devint rédacteur en chef du *Boston Atlas*, journal politique. En 1834, sa mauvaise santé le força à aller habiter le Sud, et il y écrivit son roman abolitionniste : *Archy Moore* (1837), remanié, en 1852, par l'auteur, sous le titre de *l'Esclave blanc* (the White slave; Boston, in-12). Sous cette nouvelle forme, il a obtenu beaucoup de succès, même à côté de *la Case de l'oncle Tom*, et il a été traduit en français par MM. de Wailly et Labédollière. Il fait partie de la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*.

En 1836, M. Hildreth traduisit, sur l'édition française de Dumont, la *Théorie de la législation* de Bentham. Il écrivit, vers la même époque, une *Histoire des Banques*, où il se montre partisan du système de la liberté absolue. Revenu à Boston, il y publia, en 1840, *le Despotisme américain* (the Despotism in America; 2e édit., in-12, 1854), examen critique des résultats politiques, économiques et sociaux du système de l'esclavage aux États-Unis. L'état de sa santé le ramena encore une fois dans un pays plus méridional. A Demerara, dans la Guyane anglaise, qu'il habita trois ans, il rédigea successivement deux journaux de Georgetown et écrivit une *Théorie de la morale* (Theory of Morals; New-York, 1844, in-12), suivie plus tard d'une *Théorie de la politique* (Theory of politics; Ibid., 1853, in-12). Selon les promesses de l'auteur, quatre autres traités sur *la Richesse*, *le Goût*, *la Connaissance*, *l'Éducation*, doivent paraître successivement et former, sous le titre collectif de *Rudiments of the science of man*, les éléments de la science humaine. Il veut, dit-il, appliquer à cet ordre de recherches, les méthodes d'induction et d'investigation employées jusqu'ici dans le domaine des sciences physiques. M. Hildreth est, dans la philosophie pratique, de l'école de Bacon et de Bentham. Penseur [illegible] sans préjugé et sans passion, il ne voit [illegible] côté utile et positif des choses et supprime [illegible] criterium supérieur à l'intérêt.

L'ouvrage le plus important de cet auteur [illegible] ses écrits économiques, est son *Histoire des* [illegible] *Unis* (History of United States; 6 vol. [illegible] 1849-1852, New-York), compilation [illegible] écrite à dessein, avec une extrême [illegible] style. On y reconnaît toutefois un [illegible] trant, étendu et très-honnête. Sa [illegible] contraste singulièrement avec la [illegible] nale de Bancroft, déplaît aux Américains [illegible] doit recommander son ouvrage aux [illegible] que blessent les exagérations ordinaires [illegible] compatriotes. L'ouvrage s'arrête à la [illegible] première présidence de Monroë (1821).

M. Hildreth a encore travaillé à un grand [illegible] bre d'encyclopédies et de publications [illegible] genre. Il était, en 1856, un des principaux [illegible] dacteurs de la *New-York Tribune* [illegible] journaux politiques. Citons un dernier [illegible] de lui, *le Japon ancien et moderne* [illegible] was and as it is; New-York [illegible]

HILL (Rowland HILL, 2e vicomte [illegible] gleterre, né en 1800, est [illegible] ce nom, élevé, en 1814, à la [illegible] N'étant encore que baronnet, [illegible] à la Chambre des Communes [illegible] parti conservateur; il y siégea [illegible] son oncle (1842), qui le mit en possession [illegible] titres et de sa pairie. En 1845 il fut [illegible] lieutenant du comté de Salop. De son [illegible] avec miss Clegg (1831), il a deux [illegible] l'aîné, *Rowland-Clegg* HILL, est né [illegible]

HILL (sir Rowland), administrateur [illegible] promoteur de la réforme postale, s'est [illegible] entier à faire adopter dans le service [illegible] de son pays un système dont le principe [illegible] cré par l'usage et le succès, a fini par [illegible] qué en France. Parmi le grand nombre [illegible] moires et de brochures qu'il a publiés [illegible] de sa belle innovation, qui consiste [illegible] tionner la taxe postale, non plus à [illegible] mais au poids de chaque lettre. [illegible] *State and prospects of penny postage* [illegible] 1844). En 1837, la Chambre des [illegible] nomma, pour examiner le plan de [illegible] comité qui le recommanda vivement [illegible] favorable aux intérêts du commerce [illegible] temps qu'au développement intellectuel [illegible] ses inférieures. Dans le cours de [illegible] vante, on envoya plus de 10 000 pétitions [illegible] lement pour obtenir le vote d'une [illegible] préoccupait ardemment l'opinion [illegible]

Enfin, en 1839, on adopta le projet [illegible] M. Hill fut appelé à la direction de [illegible] maintes persécutions qu'il eut à [illegible] des bureaux, il se retira en [illegible] 1846, comme témoignage de la [illegible] publique, la somme de 13 000 livres [illegible] produit des souscriptions particulières [illegible] forme, que l'on a timidement, et [illegible] sitations, importée dans notre pays [illegible] dicale que possible : la taxe [illegible] lettre d'un certain poids fut réduite [illegible] (10 cent.) pour tous les points de [illegible] Les progrès des communications [illegible] diaire de la poste, furent dès [illegible] le nombre des lettres transportées [illegible] Uni, qui, avant 1839, s'élevait [illegible] en 1842, de 208 millions. En [illegible] 360 millions et a donné un [illegible] 1 118 004 liv. st. (27 950 100 fr.)

M. Hill, après avoir occupé plusieurs années la direction générale des Monnaies (1847), a été réintégré dans ses anciennes fonctions au Post-Office, où il ne cesse d'apporter des améliorations ou des réductions dans les tarifs des colonies et de l'étranger.

HILLARD (Georges-Stillman), littérateur américain, né à Machias (Maine), le 22 septembre 1808, et élevé au collége de Harvard, étudia le droit, débuta avec succès au barreau, puis dirigea un journal unitairien (1834) et publia une édition des *Œuvres poétiques* de Spenser (1839), avec une remarquable introduction critique. Ayant visité l'Europe en 1846 et 1847, il donna, en 1853, le récit d'une partie de son voyage : *Six mois en Italie* (Six months in Italy), livre exact et bien écrit, qui est devenu une sorte de guide classique pour les voyageurs américains en Italie.

M. Hillard a écrit, en outre, la vie du capitaine John Smith, dans la *Biographie américaine* de Sparks, et il est un des rédacteurs principaux de la *North American review*. Très goûté comme lecturer, il a publié une série de douze *Lectures*, ...es sur Milton, à l'Institut de Lowell (Boston, ...7), et une autre série *sur les Dangers et les devoirs de la profession commerciale* (On the dangers and duties of the mercantile profession; ...0). Il a été choisi, en 1852, par le conseil municipal de Boston, pour prononcer l'éloge public de Daniel Webster.

HILLEBRAND (Joseph), philosophe et littérateur allemand, né à Grossdüngen, près de Hildesheim, en 1788, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Après avoir professé quelque temps au séminaire de Saint-Joseph à Hidelsheim, dans des maisons particulières, il fut nommé professeur adjoint de philosophie à Heidelberg, professeur titulaire après la retraite de Hegel. Converti au protestantisme depuis déjà quelques années, il fut appelé à Giessen, en 1822, devint successivement directeur du gymnase académique et membre du conseil supérieur des études. Ses opinions libérales le firent nommer, en 1848, président de la seconde Chambre des États. En 1851, la ville de Mayence le choisit pour son représentant.

...s citerons, parmi ses travaux : l'*Anthropologie considérée comme science* (die Anthropologie als Wissenschaft; Mayence, 1822-1823, ...; *Traité de philosophie et de propédeutique* (Handbuch der theoretischen Philosophie und philosophischen Propaedeutik; Ibid., 1826); *Esthétique littéraire* (Literaraesthetik: Ibid., 1826, ...); *Æsthetica litteraria antiqua critica* (1828); *Prolegomènes de philosophie universelle* (Universal philosophische Prolegomena; 1830); l'*Organisme de l'idée philosophique* (Organismus der philosophischen Idee; ...et Leipsick, 1842); *la Philosophie de l'esprit* (Philosophie des Geistes; Heidelberg, ... vol.); enfin, son œuvre capitale, *la Littérature nationale allemande depuis le commencement du* XVIII*e siècle* (die deutsche Nationalliteratur seit dem Anfange, etc.; Hambourg et ..., 1846; 2e édit, 1850, 3 vol.).

...MACHER (Eugène-Ernest), peintre français, né à Paris, vers 1820, entra dans l'atelier de ...gniet et adopta la peinture de genre. Ses ...es productions sont : *saint Sébastien* (1842); *la Madeleine au sépulcre* (1845); ..., *et les enfants* (1847); *Pêcheurs napolitains*...; *le Confessional* (1848); *le Satyre et le* ... (1850); *les Assiégés de Rouen en* 1418; *...Voyage de Vert-Ver* (1853), qui appartient à l'impératrice; *le Dimanche des Rameaux*, *Rubens faisant le portrait de sa femme*, à l'Exposition universelle de 1855. En 1857, il a donné cinq tableaux, entre autres : *les Deux écoliers de Salamanque* et *la Partie de whist*. M. Hillemacher a obtenu une 2e médaille en 1848 et une mention en 1855.

HILLER (Ferdinand), compositeur et pianiste allemand, né le 24 octobre 1811, à Francfort-sur-le-Mein, reçut les leçons des meilleurs maîtres de cette ville, joua en public dès l'âge de dix ans, et alla étudier ensuite deux ans à Weimar sous la direction de Hummel auquel il dédia, sept ans plus tard, son premier *Quatuor*. En 1829, il se rendit à Paris où il resta sept ans; il y publia diverses compositions, se fit applaudir comme virtuose dans des concerts, à côté de Liszt et Kalkbrenner, et se fit surtout remarquer, avec Baillot, par ses séances de musique classique.

M. Hiller passa à Francfort l'hiver de 1836, et partit ensuite pour l'Italie où il fit représenter, à Milan, son opéra de *Romilde* qui eut peu de succès. Rentré en Allemagne en 1839, il fit exécuter à Leipsick, son oratorio : *la Destruction de Jérusalem* (die Zerstœrung Jerusalems), sa meilleure composition. Les quatre années suivantes (1840-1844), il vécut successivement à Rome, à Francfort et à Leipsick où il dirigea, pendant l'hiver 1843-1844, les concerts du *Gewandhaus*. Il fit ensuite représenter, à Dresde, deux nouveaux opéras : *le Rêve dans la nuit de Noël* (der Traum in der Christnacht; 1844), et *Konradin, le dernier des Hohenstaufen* (1847). Appelé alors à Dusseldorf, en qualité de directeur de musique, il devint, trois ans après, maître de chapelle de la ville de Cologne, où il fonda le Conservatoire du Rhin, qui compte aujourd'hui parmi ses professeurs Reinecke, Carl Reinthaler, Weber et Pixis. Après avoir passé quelque temps à Londres et à Paris et avoir dirigé pendant une saison (1851-52), l'opéra Italien dans cette dernière ville, il a repris ses anciennes fonctions. Il y a écrit en dernier lieu une grande symphonie sous ce titre : *Et pourtant le printemps doit venir* (Es muss doch Frühling werden), composition très-favorablement accueillie en Allemagne, et que l'auteur a fait entendre dans plusieurs grandes villes.

Parmi les autres ouvrages de M. Hiller, dont plusieurs, exécutés en public, n'ont pas été gravés, il faut citer des *Quatuors* et des *Trios; Duo concertant* pour piano et violon; *Caprices; Concerto* pour piano et orchestre; *la Danse des Fées; Six suites d'études;* morceaux de caractère; *Douze chants allemands* à une voix, avec accompagnement, sur des paroles de Henri Heine; plusieurs *Sonates; Études pour violon; Études rhythmiques; le chant des Fantômes sur les eaux* (der Gesang der Geister über dem Wasser), cantate; *Laissez couler vos larmes* (O weint um Sie), autre cantate d'après Byron, etc.

HIMELY (Sigismond), graveur suisse, établi en France, est né à Neuveville, en 1801, et étudia d'abord la peinture, puis la gravure sous Thalès Fielding. Venu à Paris, en 1822, il cultiva l'aquarelle et plus spécialement la gravure à l'aquatinta. Il faut citer parmi ses premières productions, qui sont les plus recherchées : des *Vues* gravées pour l'ouvrage d'Osterwald le jeune sur *la Sicile* (1826); un recueil de *Paysages et sujets d'étude à l'aquarelle* (1830). Occupé aujourd'hui de l'école moderne, il a reproduit divers *Paysages* de M. Decamps; un de ces derniers a figuré à l'Exposition universelle de 1855. — Son frère cadet, M. Henri Himely, s'est fait un nom comme peintre de fleurs.

HIMLY (Ernest-Auguste-Guillaume), médecin allemand, fils du médecin ophthalmologiste, Charles-Gustave Himly, mort en 1837, est né le 14 décembre, 1800, à Brunswick. Il fit une partie de ses classes et étudia la médecine à Gœttingue où il obtint, en 1823, le grade de docteur. Après des voyages d'études en Allemagne, en France, en Angleterre, en Écosse et dans les Pays-Bas, il revint se fixer à Gœttingue, où il devint, en 1832, professeur adjoint de médecine.

On a de M. Himly : *Commentatio de cachexiis et cacochymiis* (Gœttingue, 1823), qui, après lui avoir servi de thèse de doctorat, remporta le prix dans un concours ouvert devant l'Académie de Gœttingue; *Recherches d'anatomie et de physiologie* (Beitraege zur Anatomie und Physiologie; Hanovre, 1829-1831); *Introduction à l'étude de la physiologie de l'homme* (Einleitung in die Physiologie des Menschen; Gœttingue, 1835; etc. Il a publié entre outre une œuvre posthume de son père : *les Maladies et difformités de l'œil humain* (die Krankeiten und Missbildungen des menschlichen Auges; Nordhausen, 1843, 2 vol.), à laquelle il ajouta des notes et des suppléments.

HINCKELDEY (Charles-Louis-Frédéric), fonctionnaire allemand, né en 1803 au château de Sinnershausen, près de Meningen, fit d'excellentes études de droit, entra dans l'administration, devint assesseur à Cologne, puis conseiller de préfecture à Aremberg, enfin grand conseiller à Mersebourg. Nommé, en 1848, président de la police à Berlin, il se fit remarquer par une grande activité. La ville lui dut de nombreux établissements d'utilité publique, des télégraphes, des hôpitaux, etc. En 1852, il fonda une maison de secours pour les ouvriers nécessiteux. Le roi, pour reconnaître ses services, le nomma, en 1853, directeur général de la police, et, en 1855, conseiller intime et directeur de la section de la police au ministère de l'intérieur. Mais la même année, à l'occasion de l'établissement du Jockey-Club à Berlin, il eut avec M. de Rochow-Plessow une querelle qui se termina par un duel au pistolet, le 10 mars 1856, à Charlottenbourg. M. de Hinckeldey fut tué, et, bien que les causes du duel n'aient pas été bien éclaircies, il en résulta une vive animosité entre les fonctionnaires de l'administration prussienne et les membres les plus influents du parti de la noblesse.

HIND (John-Russell), célèbre astronome anglais, est né à Nottingham le 12 mai 1823. Fils d'un fabricant de dentelles qui rendit un grand service a l'industrie de son pays par l'introduction des métiers à la Jacquart, il prit dès l'enfance un goût tout particulier à l'étude de l'astronomie et lut avec avidité tous les ouvrages qui traitaient de cette science. Son éducation terminée, il vint à Londres et entra, selon le vœu de son père, dans les bureaux d'un ingénieur civil (1840); mais il se dégoûta bientôt d'une occupation peu conforme à ses penchants, et, à la fin de l'année, le savant physicien Wheatstone, qui s'intéressait à lui, le fit admettre, en qualité d'aide, à l'observatoire de Greenwich.

M. Hind mit à profit les quatre années qu'il passa dans cet établissement pour accroître ses connaissances; grâce à une riche bibliothèque et aux conseils de M. Airy, son directeur, il y refit sur des bases solides son éducation astronomique Il prit également part aux travaux de la commission qui fut chargée, en 1843, de relever la longitude exacte de Valentia, aux environs de Dublin. Au mois de juin 1844, il quitta Greenwich pour être attaché à l'observatoire particulier que M. Bishop a fait construire dans Regent's Park, à Londres. C'est là qu'il reçut bientôt [illegible] nouvelle de son admission à la Société [illegible] tronomique (décembre 1844), à laquelle il [illegible] à diverses reprises, envoyé des commun[illegible] importantes.

Dans ce nouveau poste, ses observati[illegible] dues ont été constamment couronnées [illegible] et l'on peut dire qu'il est de tous les [illegible] vants celui qui a fait le plus de conquête[illegible] champs du ciel. Il a calculé les orbites [illegible] clinaisons de plus de soixante-dix pla[illegible] mètes. Il a constaté la présence de [illegible] étoiles mobiles, ainsi que de trois [illegible] que personne n'avait encore observ[illegible] mètes ont été signalées par lui : l'une [illegible] 1846) avait été aperçue à Rome deux [illegible] tôt par Vico; l'autre (18 octobre 18[illegible] put revoir à cause de l'état brum[illegible] sphère; la troisième (6 février 18[illegible] visible en plein jour le mois suivant [illegible] d'un de ces corps errants qu'il pu[illegible] tation intitulée : *Retour imminent* [illegible] *comète de* 1264 *et de* 1556 (On the [illegible] of the great comet, etc.).

Mais c'est parmi les cor[illegible] M. Hind compte le plus de d[illegible] pellerons, au premier rang [illegible] la plus importante, dont [illegible] moyenne est 2,39, celle de [illegible] dont la révolution sidérale [illegible] jours. Viennent ensuite *Flore* [illegible] *Victoria* (13 septembre 1850); *Ir*[illegible] *Melpomène* (24 mai 1852); *Fortu*[illegible] *Calliope* (16 novembre 1852); *Th*[illegible] bre 1852); *Euterpe* (8 novemb[illegible] (22 juillet 1854), etc. Aujourd'hu[illegible] lescopiques se multiplient tellem[illegible] talogues des observateurs tels que [illegible] M. H. Goldschmidt (voy. ce nom), [illegible] que plus le loisir de leur donner [illegible]

Les services que M. Hind a rend[illegible] ont été dignement appréciés. [illegible] nommé secrétaire-adjoint de la S[illegible] tronomique de Londres; en outre, [illegible] gnie lui votait, en 1848, des rem[illegible] blics et, en 1852, une médaille [illegible] « travaux astronomiques et en pa[illegible] « la découverte de huit petites pla[illegible] au même titre qu'il reçut, à la [illegible] gouvernement, une pension annu[illegible] sterling (5000 fr.). Enfin, en 18[illegible] France le choisit pour son corres[illegible] placement de Schumacher.

On a de ce savant un petit trait[illegible] *solaire* (the Solar system); une [illegible] les comètes (1852); un *Manuel d'a*[illegible] *Éléments d'algèbre* (1855, in-8), [illegible] mémoires spéciaux insérés dans le[illegible] de la Société astronomique de Lon[illegible] *tes rendus* de l'Institut de Franc[illegible] *astronomiques* d'Altona, etc.

HINDS (rév. Samuel), évêque [illegible] pair d'Angleterre, est né vers 17[illegible] où sa famille descend des ancie[illegible] de bonne heure en Angleterre, i[illegible] versité d'Oxford, reçut en 1822 [illegible] dotale et parcourut quelque tem[illegible] l'enseignement; ensuite il adm[illegible] d'Yardley dans le Herts, pass[illegible] vint prébendier de la cathédral[illegible] jouissance de trois bénéfices [illegible] qu'il était doyen de Carlisle, lors[illegible] pour occuper le siège épiscopal [illegible] qui donne droit à la pairie. Il es[illegible] des évêques qui, à la Chambre d[illegible] leur appui au parti libéral. Le [illegible]

on diocèse est estimé à 4465 liv. (111 625 fr.). On a de lui plusieurs écrits sur des sujets religieux: un des meilleurs est *Origine et progrès du christianisme* (Rise and progress of Christianity; 1853, in-8, 3e édit.).

HINGRAY (Charles), libraire français, ancien représentant du peuple, né dans le département des Vosges, en 1797, entra de bonne heure dans le commerce de la librairie et fonda à Paris une maison assez importante. Sous la Restauration et sous le règne de Louis-Philippe, il professa constamment des opinions radicales et s'associa aux protestations de la bourgeoisie parisienne contre la politique du ministère Guizot. Après la révolution de Février, les gardes nationaux de la 10e légion le choisirent pour colonel, et ses compatriotes des Vosges l'envoyèrent à la Constituante, le cinquième sur onze, avec 66 977 voix. Il y vota avec la gauche démocratique non socialiste, et appuya vivement l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il fit une constante opposition au gouvernement de Louis-Napoléon, réclama la liberté de la presse et des clubs, appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le Président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il revint à la direction de sa maison de librairie. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il s'est tenu en dehors de la vie politique.

HINRICHS (Hermann-Frédéric-Guillaume), philosophe allemand, né, le 22 août 1794, à Karlseck (Oldenbourg), fit ses classes au collége de Jever, et, après avoir suivi quelque temps les cours de la Faculté de Strasbourg, passa, en 1813, à Heidelberg, où il mena de front des études très-diverses sous le jurisconsulte Thibaut, l'historien Schlosser, le philologue Creuzer et le philosophe Hegel. S'attachant plus spécialement à la philosophie, il obtint le titre d'agrégé, et fut appelé à professer à Breslau en 1822, et deux ans plus tard, à l'université de Halle, qu'il n'a plus quittée.

Disciple de l'ancienne école de Hegel, M. Hinrichs a débuté, sous les inspirations mêmes du maître, par un travail sur les *Rapports de* l'Idée *de la Religion avec l'*Entéléchie *d'Aristote*, suivi d'un ouvrage sur les *Rapports intérieurs de la religion avec la science* (die Religion im innern Verhältniss zur Wissenschaft; Heidelberg, 1822), où il conciliait les idées de son maître touchant l'accord de la religion avec la philosophie. Il donna ensuite, tout à fait dans l'esprit hegelien: *Principes de la philosophie de la logique* (Grundlinien der Philosophie der Logik; Halle, 1826); *Genèse de la science* (Genesis des Wissens; Heidelberg, 1er vol.); *la Vie dans la nature* (das Leben in der Natur; Halle, 1854), où l'auteur cède au mouvement qui porte la philosophie allemande vers les études physiques.

On a en outre, de M. Hinrichs, des écrits littéraires: *Leçons sur le Faust de Gœthe* (Vorlesungen über Gœthe's Faust; Halle, 1825); *la Tragédie antique* (Wesen der antiken Tragœdie; Halle, 1837-1838); *les Poésies de Schiller dans l'ordre historique* (Schillers Dichtungen nach historischem Zusammenhange; Leipsick, 1837-38, 2 vol.).

M. Hinrichs a aussi abordé la science politique dans ses cours et dans ses écrits. Ses *Leçons politiques* (Politische Vorlesungen; Halle, 1844, 2 vol.), empreintes d'un libéralisme modéré, ont paru assez avancées au gouvernement prussien pour faire infliger à l'auteur en même temps qu'à un de ses collègues, le docteur Nauwerk, toute autre application de leurs principes philosophiques à la politique. M. Hinrichs y revint cependant dans ses *Écrits de vacances* (Ferienschriften; Halle, 1844-1845); dans son *Histoire des principes de droit et de politique depuis la réformation jusqu'à l'époque actuelle* (Geschichte der Rechts- und Staats-Principien seit, etc.; Leipsick, 1848-1852 3 vol.), et surtout dans le livre intitulé: *les Rois, ou Histoire du développement de la royauté depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (die Kœnige, Entwickelungsgeschichte des Kœnigthums von den aeltesten Zeiten bis auf die Gegenwart; Leipsick, 1852), ouvrage ingénieusement appelé une véritable histoire naturelle des monarques, et favorable au principe même de l'institution monarchique. Les écrits politiques de M. Hinrichs ont une clarté et un intérêt qui manquent à ses œuvres philosophiques, où la pensée s'enveloppe systématiquement d'un langage inaccessible au vulgaire.

HINTON (rév. James-Howard), littérateur anglais, né vers 1810, est attaché à la secte des Baptistes. Il exerça d'abord son ministère à Reading, puis vint à Londres, où il s'est fait la réputation d'un prédicateur hardi, indépendant et surtout original. Il a pris une part active au mouvement qui s'est manifesté, en ces derniers temps, pour affranchir la religion et l'éducation de la tutelle de l'État. Comme tous ses confrères, il a beaucoup écrit et sur des sujets très-opposés. Nous citerons de lui deux volumes de *Sermons* (1851); *la Vie de William Knibb* (Memoirs of W. Knibb, in-8); une *Histoire des États-Unis* (History of the United States, 3 vol.), qui est un travail estimable; un *Traité de théologie*, des *Éléments d'histoire naturelle*, etc.

HIRSCHER (Jean-Baptiste DE), théologien allemand, né à Alt-Ergarten (Suisse), le 20 juillet 1788, fit ses études au lycée de Constance et à l'université de Fribourg, et fut fait prêtre en 1810. Il enseigna la philosophie et la théologie dans plusieurs établissements avant d'être appelé, en 1817, à une chaire de morale chrétienne à la Faculté de théologie catholique de Tubingue. En 1827, il passa à celle de Fribourg, et devint successivement conseiller ecclésiastique et conseiller intime du grand-duc de Bade; puis membre du chapitre de la cathédrale, dont il est doyen depuis 1850. Il ne cessa de s'y faire remarquer par son zèle à prêcher la charité et la tolérance.

Les principaux ouvrages de M. Hirscher sont: *Considérations sur les évangiles des dimanches* (Betrachtungen über die sonntaeglichen Evangelien, etc.; Tubingue, 1837-1843, 2 vol.); *Histoire de Jésus-Christ* (Geschichte Jesu Christi; Ibid., 1840, 2 vol.); *le Dogme catholique des indulgences* (die Kath. Lehre vom Ablass, 5e edit.; Ibid., 1844); *État actuel de l'Église* (die Kirchlichen Zustaende; Ibid., 1849), destiné à apaiser l'agitation des esprits après la proclamation de la liberté des cultes à Francfort en 1848, et enfin la *Morale chrétienne* (Christliche Moral, 5e édit.; Ibid., 1850-1851, 3 vol.), qui est comme le résumé des opinions et de la conduite de toute sa vie.

HIS DE BUTENVAL (Charles-Adrien, baron), ancien conseiller d'État français, vers 1805, et fils de l'ancien député de ce nom, mort en 1854, entra sous le dernier règne dans le corps diplomatique et remplit les fonctions de secrétaire de légation à Lisbonne et d'ambassade à Constantinople (1842). Nommé, en 1847, ministre plénipotentiaire au Brésil et destitué par le gouvernement provisoire, il y fut accrédité de nouveau le 18 septembre 1849; de là, il passa, en 1851 en Sardaigne, en 1852 en Belgique, et fut appelé, par décret du 23 juin 1853, à siéger au conseil

d'État. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 18 juillet 1851.

HITCHCOCK (révérend Edward), géologue américain, né à Deerfield (Massachussets), le 24 mai 1793, fut d'abord principal du collége de sa ville natale, prit, en 1821, la direction d'une église dissidente de Conway (Massachussets), et fut nommé, en 1825, professeur de chimie et d'histoire naturelle à Amherst. Il fut deux fois délégué, en 1830 et en 1837, pour faire l'exploration géologique de cet État. Sept ans plus tard, il devint président du collége d'Amherst où il occupa en même temps les chaires de géologie et de théologie naturelle. En 1850, il fut choisi pour visiter, en qualité de commissaire du gouvernement, les écoles d'agriculture de l'Europe.

M. Hitchcock a cherché principalement, dans ses ouvrages, à étayer du témoignage des sciences naturelles les traditions bibliques ou chrétiennes sur la formation et la composition de notre globe. De là surtout son livre intitulé : *la Religion de la géologie* (the Religion of Geology and its connected sciences; Boston, 1851, in-12). On cite aussi de lui : *Géologie élémentaire* (Elementary Geology; 1840, New-York, in-12), qui a eu de nombreuses éditions et qui est devenue classique; *Géologie du Globe et des États-Unis en particulier* (Geology of the Globe, and of the United-States; Ibid., avec planches et illustrations); *Géologie de la vallée du Connecticut* (Geology of the Connecticut; Valley, 1823); plusieurs *Rapports* publiés à divers intervalles sur des explorations scientifiques du Massachussets, dont les plus importants sont : *Report on the geology, mineralogy, botany and zoology of Massachussets* (in-8, Amherst, 1833) et *Final report on the geology of Massachussets* (1841, Northampton, 2 vol. in-4, avec planches); *Empreintes fossiles dans les États-Unis* (Fossil footmarks in the United-States; 1848; sans compter différentes brochures sur l'agriculture, de nombreux articles dans les journaux scientifiques et quelques sermons sur la tempérance.

HITTORFF (Jacques-Ignace) architecte français, membre de l'Institut, né à Cologne, en 1792, fut destiné par son père à l'architecture et reçut les leçons des meilleurs artistes de sa ville natale. A dix-sept ans, il vint à Paris et trouva, dans Percier et Belanger, des protecteurs en même temps que des maîtres. Il prit bientôt part aux travaux de l'abattoir du Roule et à l'exécution de la coupole en fer de la halle aux blés, fut nommé, en 1814, inspecteur des bâtiments royaux et, après la mort de Belanger, lui succéda dans les fonctions d'architecte du roi. Chargé, dès lors, des travaux les plus importants, il construisit, avec M. Lecointe, l'Ambigu-Comique, restaura la Salle Favart, donna le *Projet* d'un monument à élever au duc de Berri, celui d'une restauration de l'église Saint-Remy de Reims, le plan d'une chapelle mortuaire pour la duchesse de Courlande, et des fontaines de la place de la Concorde. Il organisa les cérémonies funèbres du prince de Condé et de Louis XVIII, les fêtes pour la naissance du duc de Bordeaux, le sacre de Charles X, etc. On a de lui un ouvrage intitulé : *Recueil des décorations et description du baptême du duc de Bordeaux.*

Un instant écarté des travaux officiels par la révolution de Juillet, il redevint bientôt architecte du gouvernement, puis, en 1832, architecte du 6ᵉ arrondissement. Il commença deux ans après ses œuvres capitales : *l'Église Saint-Vincent de Paul*, spacieuse basilique dans le style italien, dont la construction dura dix années, et fut chargé des embellissements des Champs-Elysées et de la place de la Concorde. Il éleva dans le [illegible] *le Grand-Cirque*, dont il a construit [illegible] succursale; *le Diorama*, et quelques [illegible] numents exécutés avec autant de [illegible] hardiesse. Après une interruption [illegible] années, il fut chargé, en 1852, par [illegible] gouvernement, de remanier la décora[illegible] place de la Concorde et de diriger les [illegible] travaux du bois de Boulogne.

M. Hittorff s'est aussi fait connaître [illegible] portantes publications artistiques : [illegible] *antique de la Sicile* (Paris, 1826-[illegible]) *Architecture moderne de la Sicile* [illegible] composées au retour d'un voyage [illegible] Italie; *Architecture polychrôme* [illegible] (Paris, 1830), qui traite spécialement [illegible] des couleurs dans les monuments [illegible] cuse un vif penchant de l'artiste [illegible] ce mode de décoration monumenta[illegible] traduit de l'anglais : *les Antiquités* [illegible] *tique* (1832). Cet artiste a été [illegible] l'Académie des beaux-arts en [illegible] cesseur de Huvé. Décoré en [illegible] d'hui officier de la Légion d'[illegible]

HITZIG (Ferdinand), cri[illegible] mentateur de la Bible, né à [illegible] 23 juin 1807, et fils d'un pas[illegible] la lecture des livres saints. [illegible] études à Carlsruhe et suivit [illegible] cours de théologie des univers[illegible] Heidelberg. En 1829, il passa à [illegible] où il se fit recevoir agrégé; [illegible] 1833, à Zurich, comme professeur [illegible] fit des cours très-suivis.

Particulièrement versé dans [illegible] des langues sémitiques et des [illegible] M. Hitzig a donné de nombreux [illegible] distinguent par une critique fine [illegible] mais parfois aventureuse. Nous [illegible] citer : *Idée d'une critique pratique* [illegible] *Testament* (Begriff der Kritik am [illegible] praktisch erörtert; Heidelberg, [illegible] *tion et commentaire du prophète* [illegible] 1833); *les Prophéties de Jonas* [illegible] 1831); un *Commentaire sur les* [illegible] 1835-1836, 2 vol.); *sur les douze* [illegible] (Leipsick, 1838; 2ᵉ édit., 1851); [illegible] *rémie* (Ibid., 1841); *le prophète* [illegible] 1847), et *le prophète Daniel* [illegible] *vention de l'Alphabet* (die Erfindu[illegible] bets; Zurich, 1840); *sur Jean* [illegible] (Zurich, 1843); *Histoire et mytho*[illegible] *tins* (Urgeschichte und Mytholog[illegible] taer; Leipsick, 1845); *l'Inscription* [illegible] *Darius à Nakschi-Rustam* (die [illegible] Darius, etc.; Zurich, 1846); un [illegible] *abrégé de l'exégèse de l'Ancien Testa*[illegible] fasstes exegetisches Handbuch [illegible] ment; Leipsick, 1855), etc.

HJERTA (Lars-Jean), publiciste [illegible] en 1801, à Upsal, où son père [illegible] l'université, fit ses études dans [illegible] tablit à Stockholm comme [illegible] fonda avec Crusenstolpe la [illegible] (Rigsdags-Tidende), simplement [illegible] bord aux débats parlementaires [illegible] bientôt l'organe exclusif de l'op[illegible] de la session (1830), il se sépara [illegible] qui entreprit, dans le sens roya[illegible] *neslandet*. Quant à M. Hjerta, [illegible] réelle que la presse, jusqu'[illegible] commençait à exercer sur la [illegible] tique de la Suède, il publia le [illegible] tonbladet); grâce à ces qualités [illegible] font le premier publiciste de [illegible]

ıeu de temps à faire tomber les autres jour-
·r, celui de Crusenstolpe d'abord (1833) : puis
ıı de l'opposition, *l'Argus*, que Johannsen di-
ait depuis 1820. L'*Aftonbladet* est, de toutes
feuilles suédoises, la seule à peu près qui soit
s une situation prospère : elle compte 6000
ınés environ. Le poète Tegner l'avait appelée
'ible du peuple. Depuis l'avénement du roi Os-
M. Hjerta a cessé d'appartenir à l'opposition et
réconcilié avec Crusenstolpe. En même temps
ı redige, dans son journal, les nouvelles de
ue jour, il dirige une librairie et une fabri-
de bougies stéariques.

ORT (Pierre), grammairien danois, né en 1793,
l'île d'Amagre, près de Copenhagne, et fils
philanthrope bien connu qui mourut en 1813,
a successivement la théologie, l'esthétique
philosophie. Il débuta par deux ouvrages
ues, où il defendait les tendances du roman-
contre le goût classique des poëtes Inge-
et Baggesen : *Digter Ingemann og Hans*
er (1815), et *Tolf paragragher om Jens*
sen (1816). Il fit ensuite, dans la compagnie
eune baron, un grand voyage en Italie, en
ıgne, en Belgique et en France, et subit
manière profonde l'influence de la jeune
romantique de ce dernier pays. A Rome,
ouva en rapport avec les poëtes suédois At-
n et Guillaume Müller, avec le sculpteur
aldsen, avec les grands artistes allemands,
lius, Schnorr, etc., et revint par l'Allema-
l s'arrêta à Munich, où il connut les philo-
s Schelling et Baaden, puis Daubettlegel.
22, rentré dans le Danemark, il obtint la
de langue et de littérature allemande à
émie de Soroe. C'est là qu'il fit paraître un
ge allemand : *J. Scott Érigène, ou du Prin-*
'une philosophie chrétienne et de sa mission
cotus Erigena, oder, etc.; 1829), et son ou-
danois : *Läre om Villiens Frihed, forsvaret*
n Medicinera Angreb (1825). En 1849, l'uni-
de Soroe ayant été supprimée, M. Hjort
levenu simple professeur particulier.
encore de lui, entre autres travaux de phi-
ie et de grammaire : *Tydsk grammatik for*
alende (Copenhague, 5ᵉ édition, 1851) : *De*
conjugationes (Ibid., 1826) : *Systematik i*
ormemes organiske sammenhäng alene grun-
emslitting af den latinske conjugations läre
1827) ; *Det engelske conjugations system*
1843) ; *Tydsk Läsebog for Dansktalende*
3ᵉ édit., 1843), excellent ouvrage de lexi-
ie ; *Gammle og nye Psalmer* (Ibid.,
, 1843) ; *Den Danske Börneven* (Ibid.,
1852), le plus important de ses écrits, etc.,
rand nombre d'articles dans les recueils
ques de son pays et de l'Allemagne.
ort s'est aussi fait connaître, comme écri-
itique, par plusieurs brochures, où il se
royaliste constitutionnel et libéral : *Udtog*
til en ven i Själland om det Slevig-Hol-
Röre (1848), publié sous le pseudonyme
Navne : *Opröreti Holsteen, politiske Be-*
ager i Flugt med Begivenhederne (1ʳᵉ et
1848), deux publications qui provoquèrent
ations en sens contraire; *Kritiske Bidrag*
dansk Tanke maades og Danelses his-
penhague, 1852), etc.

EK (François-Xavier-Guillaume), publi-
conomiste allemand, né à Chatischau en
11 septembre 1802, étudia à Vienne, de
24, les mathématiques, le droit, la chi-
conomie rurale. Il entra d'abord dans la
ure (1829), puis devint professeur d'éco-
rale. Il obtint une chaire à Lemberg en
1832, et plus tard à Laibach, où la Société d'économie rurale lui confia l'administration de son établissement agricole et la rédaction de ses deux organes, les *Annales* (Annalen) et le *Calendrier économique de l'Illyrie* (Wirthschaftskalender für Illyrien). Il se chargea en outre de dresser un état comparé des relations économiques, industrielles et commerciales de l'empire autrichien. En 1840, il devint professeur d'économie rurale à Graetz, raporteur du comité central de la Société d'économie de Styrie, administrateur de la ferme d'essai et du Vignole modèle. L'année suivante, il fut couronné pour son mémoire sur la *Nourriture des plantes et la statique de l'agriculture* (die Ernæhrung des Pflanzen und die Statik des Landbaus; Prague, 1841), auquel se rattache son *Commentaire de la chimie organique du docteur Liebig* (Beleuchtung der organischen Chemie des Dʳ Liebig; Graetz, 1842). En 1851, le jury de l'Exposition universelle de Londres décerna une grande médaille à la Société de Styrie dont il est le fondateur, pour les résultats obtenus dans l'éducation des vers à soie.

Nous citerons encore de M. Hlubek : *Résultats de l'influence de la Société d'économie rurale en Styrie* (Resultate der Wirksamkeit der Landwirthschaftgesellschaft; Graetz, 1840) ; *Rapports entre Trieste et la monarchie, et le chemin de fer de Vienne à Trieste* (der Verkehr zwischen Triest und der Monarchie, etc; Vienne, 1841) ; *Essai d'une nouvelle caractérisation et classification des différentes espèces de vigne* (Versuch einer neuen Charakteristik und Classification der Rebearten; Graetz, 1841) ; *Réponse aux questions actuelles d'agriculture* (Beantwortung der wichtigsten Fragen des Ackerbaus; Ibid., 1842) ; *l'Économie rurale universelle* (die Landwirthschaftslehre in ihrem ganzen Umfange; Vienne, 1846, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1851-1852) ; *Rapport sur l'économie rurale en Angleterre et sur l'Exposition de Londres* (Bericht über die engl. Landwirthschaft und die Londoner Ausstellung; Graetz 1852) ; *Traité d'économie rurale* (die Betriebslehre der Landwirthschaft; Vienne, 1852), etc.

HOBHOUSE (John-Cam), baron BROUGHTON, homme politique anglais, pair, né en 1786, et fils d'un riche brasseur de Londres, acheva ses études à l'université de Cambridge et fit en 1809 un voyage en Orient, dont il publia la relation sous ce titre : *Journey into Albania and other provinces of the turkish Empire*; Londres, 1812). Lord Byron lui dédia à cette époque le IVᵉ chant de *Childe Harold*. S'étant trouvé en France pendant les Cent-Jours, il écrivit, après Waterloo, ses *Lettres d'un Anglais* (1815), où il prenait ouvertement le parti de l'Empereur et qui amenèrent son incarcération à Newgate jusqu'à la fin de 1819. Cette condamnation, due aux rancunes de la majorité parlementaire, lui fit une sorte de popularité; envoyé, en 1820, à la Chambre des Communes, il y prit place parmi les radicaux, contribua avec eux à la fondation de la *Westminster Review*, et combattit de toutes ses forces, par ses articles et par ses discours, la politique aristocratique de Canning.

Quelques années après, sir Hobhouse, qui ambitionnait un rôle plus élevé, se rapprocha du parti modéré. Il put dès lors figurer dans les combinaisons ministérielles, et lord Grey lui facilita l'accès du cabinet en le nommant, en 1831, secrétaire d'État au département de la guerre, et, en 1833, secrétaire d'État pour l'Irlande. Mais, ayant donné sa démission de député au sujet d'un impôt qu'il prétendait maintenir et dont jadis il avait demandé la suppression, il se représenta sans succès devant les électeurs de Westminster.

En 1834, sous les auspices de lord Melbourne, il rentra au pouvoir, avec le titre de commissaire en chef des domaines, et au Parlement comme député de Nottingham. De 1839 à 1841, époque où l'école de sir Robert Peel vint aux affaires, il fit partie du Bureau central des Indes. Lors de l'avénement des whigs en 1846, il rentra dans l'administration nouvelle formée par lord John Russell, avec les importantes fonctions de président du *Board of Control* (bureau des affaires des Indes), qu'il conserva jusqu'en 1851. Toutefois il dut se soumettre à la réélection et le mandat législatif lui fut une seconde fois refusé, en raison de son nouveau revirement d'opinions. Il fut obligé, pour rentrer à la Chambre des Communes, d'accepter ou plutôt d'acheter la députation du bourg-pourri d'Harwich. A sa retraite, en 1851, il fut créé pair d'Angleterre avec le titre de baron Broughton de Gyford. En 1853, il fit encore dans le ministère de la coalition une courte apparition, et rentra presque aussitôt dans la vie privée.

HOCKERT (Jean-Frédéric), peintre suédois, né à Jönköping (Suède), est venu se fixer à Paris depuis quelques années, comme pensionnaire du roi Oscar, et a envoyé à nos Salons plusieurs toiles qui ont été remarquées comme des œuvres de mérite. Nous rappellerons : *la Mort de Monaldeschi à Fontainebleau* (1853); *Prêche dans une chapelle de la Laponie suédoise*, à l'Exposition universelle de 1855; *Famille de pêcheurs lapons* (1857). Cet artiste a obtenu une médaille de première classe en 1855.

HOCQUART (Édouard), littérateur français, né à Paris, vers 1795, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages d'éducation et d'économie pratique, entre autres : *Dictionnaire classique des hommes célèbres* (1822, 2 vol.), abrégé de Lavocat et de Feller; *la Morale en actions* (1825), fréquemment réimprimée; *Petit dictionnaire de la langue française* (1833, 22e édit., 1851), *le Clergé de France* (1833, in-12; 3e édit., 1849); *Histoire de France* (1838; 4e édit., 1843); *le Jardinier pratique* (1846, in-18); *le Livre des poids et mesures* (1848); *le Bouvier modèle* (1849); *le Vignole universel* (1853); *Éléments d'histoire naturelle* (1856); etc.

HOEFER (Jean-Chrétien-Ferdinand), médecin et écrivain français, d'origine allemande, né à Dœschnitz, dans la Thuringe, le 21 avril 1811, fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique. Il commença ses études sous la direction du pasteur de son village et au gymnase de Rudolstadt, où il apprit plusieurs des langues mortes et vivantes. L'excès du travail ayant altéré sa santé, il entreprit, pour la rétablir, un voyage à pied en Allemagne, en Hollande et en Belgique. Arrivé à Lille au mois de juillet 1830, et se trouvant complétement dénué de ressources, il s'engagea, comme volontaire, dans le régiment étranger de Hohenlohe, alors en garnison à Marseille, et rejoignit le corps d'occupation de la Morée. Après le licenciement du régiment en mars 1831, il revint en France avec l'intention d'embrasser la carrière de l'enseignement et fut successivement attaché aux colléges de Nantua, de Saint-Étienne et de Roanne. Remarqué dès 1832 par l'inspecteur général Burnouf, il fut chargé de traduire en français la *Critique de la raison pure* pour M. Cousin, qui, satisfait du résultat, l'appela auprès de lui en qualité de secrétaire; M. Hoefer aida le célèbre philosophe jusqu'en 1836, dans ses recherches et traductions, et se sépara de lui avec un certain éclat, à propos d'un passage du *Sic et Non* d'Abélard.

Au milieu de ces travaux, M. Hoefer donnait des leçons particulières, fournissait de [illegible] articles de science et de critique aux [illegible] *d'anatomie et de physiologie*, à l'*Ency*[illegible] *catholique*, à *l'Interprète*, dont il avait [illegible] tion en chef, etc., et suivait les cours [illegible] culté de médecine. Reçu docteur le [illegible] 1840, avec une excellente thèse sur la [illegible] il pratiqua quelque temps sa profession [illegible] quartiers les plus populeux de Paris, [illegible] le premier l'usage du platine dans la [illegible] tique et reçut du gouvernement la [illegible] ler étudier en Allemagne en 1843 l'ense[illegible] de la médecine, et en 1846 l'enseignement [illegible] conomie rurale; ses deux *Rapports* [illegible] l'un dans le *Moniteur*, l'autre dans le [illegible] *l'instruction publique*. M. Hoefer a [illegible] 6 mai 1846, et naturalisé français en [illegible]

En 1851, il fut chargé par MM. Didot [illegible] sous le titre de *Nouvelle biographie* [illegible] *depuis les temps les plus reculés jusqu'à* [illegible] un grand répertoire historique [illegible] complément à leur *Encyclopédie mod*[illegible] suite d'un long procès intenté par les [illegible] de l'ancienne *Biographie universelle* [illegible] de la nouvelle, celle-ci a dû [illegible] définitif celui de *Nouvelle biog*[illegible] Cette importante publication [illegible] prit de parti, est parvenue au[illegible] la moitié de son cadre (1851-18[illegible] in-8, à 2 colonnes).

M. Hoefer, que distingue l'[illegible] prit et de caractère nécessaire à la [illegible] pareille œuvre, a encore publié [illegible] *chimie minérale* (1841, in-8), d'après [illegible] naturelle, ou classification des corps [illegible] *Histoire de la chimie* (1842-1843, [illegible] traduite en plusieurs langues; [illegible] *classification chimiques* (1845, in-12 [illegible] *naire de chimie et de physique* (18[illegible] édit., 1857); *Dictionnaire de médecine* [illegible] (1847, in-12); *Dictionnaire de bota*[illegible] in-12); *Rapport sur l'enseignement* [illegible] *de la médecine en Prusse et dans* [illegible] *d'Allemagne* (1844, in-8); le *Maroc et* [illegible] *l'Assyrie*, etc. (1848 et 1852, dans [illegible] de *l'Univers pittoresque*; deux [illegible] *tremblements de terre* et sur les [illegible] *nive*, dont il combat l'authenticité [illegible] nion de M. de Saulcy (1851); sur [illegible] *transforme l'éditeur en auteur et* [illegible] *la composition des dictionnaires* [illegible] (1858, in-4), mémoire à l'appui des [illegible] élevées par MM. Didot en faveur de [illegible] collaborèrent aux publications colle[illegible] a traduit l'*Économique* d'Aristote [illegible] en français pour la première fois; la [illegible] *historique* de Diodore de Sicile (184[illegible] les *Tableaux de la nature* (1850 [illegible] d'Alex. de Humboldt; le *Traité de ch*[illegible] zélius (1845-1850, 6 vol. in-8), [illegible] volume a été seul traduit en [illegible] linger, etc. Il a enfin donné des [illegible] *nuaires de chimie*, à *l'Illustration* [illegible] *naire pratique*, etc.; et, en dernier [illegible] *Nouvelle Biographie générale*, où [illegible] ceux d'*Alexandre*, *Aristote*, *César* [illegible] *Colomb*, *Descartes*, *Érasme*, l'emp[illegible] *ric Ier*, *Herschell*, etc.

HOEVEN (Jan van der), naturaliste [illegible] né à Rotterdam, le 9 février 1801, [illegible] cine et les sciences naturelles à [illegible] Leyde. Docteur en philosophie et en [illegible] devint, en 1826, après avoir pratiqué [illegible] médecine à Rotterdam, professeur [illegible] et en 1835, professeur ordinaire de [illegible] versité de Leyde.

Son principal ouvrage est un excellent *Manuel zoologie* (Handboek der Dierkunde; Leyde, 27-1833, 2 vol.; 2e édit., entièrement refondue, 46 et suiv.), qui a été traduit en allemand (Leipk, 1847-1856) et en anglais (Londres, 1854 et v.). On cite encore de lui avec estime : *Recher-s sur l'histoire naturelle et l'anatomie des li-ces* (Leyde, 1838), écrites en français; *Études l'histoire naturelle de la race des Nègres* (Bij-gen tot de natuurlijke Geschiedenis von den gerstam; Ibid., 1842); des *Discours et disser-ons scientifiques* (Redevoeringen en Verhan-ingen; Amsterdam, 1846; traduction allemande, lin, 1848); enfin des travaux intéressants insé-dans les recueils scientifiques de divers pays. e 1834 à 1845, M. Van der Hoeven a rédigé, : M. de Vriese, la *Revue d'histoire naturelle e physiologie* (Tijdschrift voor natuurlijke Ges-denis en Ph. Leyde; 1834-1845, 12 vol.).

OEVEN (Cornelis-Pruys VAN DER), frère aîné du édent, professeur de médecine à l'université eyde, s'est fait connaître par plusieurs bons ages ayant trait à la pathologie et à l'histoire a médecine. On cite principalement *de His-medicinae* (Leyde, 1842, et *de Historia mor-m* (Ibid., 1846).

EVEN (Abraham des Amorie VAN DER), frère récédents, est, à Amsterdam, professeur au naire des Remonstrants et a la réputation : un des plus éloquents orateurs des Pays-On lui doit aussi quelques travaux littérai-entre autres : *de Joanne Clerico et Philippo borch* (Amsterdam, 1843).

FFMAN (Charles-Fenno), poëte et romancier cain, né à New-York, en 1806, fut privé jambe, par accident, à l'âge de onze ans, collége de Columbia, des études incom-, étudia le droit à Albany, fut admis au u en 1817 et exerça, pendant trois ans, à 'ork. En 1833, il fit, pour sa santé, un dans les Prairies et en publia, sous ce *un Hiver dans l'Ouest* (A Winter in the 1834; New-York, 2 vol. in-12), une rela-i eut beaucoup de vogue. Vinrent ensuite *uisses de la vie des prairies* (Wild Scenes forest and prairie; 1837), et le roman de *er* (New-York, 1840, in-12), fondé sur un xtraordinaire, qui a aussi fourni à Simms d'une histoire de fantaisie. En 1833, il ndé le *Knickerbocker Magazine*, dont il ına bientôt la direction.

orateur actif de divers journaux litté-l fit paraître, en 1837, dans l'*American Magazine* son roman de *Vanderlyn*. En s œuvres poétiques, qui étaient déjà favo-it connues, furent réunies pour la pre-is en un volume sous le titre de *Vigil of d other Poems*. Un deuxième recueil pa-44 et fut suivi d'une édition plus com-ses poésies (1845). Pendant dix-huit mois 47), il fut à la tête du journal périodique *ary World*, où il donna une série de :, d'essais et d'esquisses, qui, sous le *ketches of Society*, obtinrent un grand ais, en 1849, une attaque d'aliénation nterrompit une carrière si brillante. On é à M. Hoffman d'avoir trop affectionné, omans, les aventures atroces et les des-repoussantes ; il répondait aux vives uxquelles il était en butte, à ce sujet, encore adouci la réalité.

ANN (Achille), médecin français, né à 804, y fit ses études médicales, fut reçu n août 1827, avec une thèse *sur les Al-rimitives des fluides*, et se livra à l'homœopathie. Il ouvrit une maison de santé pour la pratique de cette méthode et s'appliqua surtout à la propager par divers écrits.

On a de lui : *des Vices de l'éducation publique, ou Considérations sur l'éducation en général et sur l'étude des langues en particulier* (1832, in-8); *l'Homœopathie exposée aux gens du monde* (1834; 3e édit., même année); *Lettres sur l'homœopathie; A un médecin français sur l'homœopathie; l'Homœopathie et la vieille médecine* (1835-1845); *la Syphilis débarrassée de ses dangers par la médecine homœopathique* (1848, in-8); *la Rage et le choléra* (1848; 2e édit., 1852); *Maladies particulières aux femmes* (1852), etc.

HOFFMANN [DE FALLERSLEBEN] (Auguste-Henri), poëte populaire allemand, né le 2 avril 1798, à Fallersleben, dans le Mecklembourg, où son père était négociant et bourgmestre, fit de bonnes études élémentaires à Helmstedt et à Brunswick et fut envoyé à Gœttingue, puis à Bonn, pour y étudier la théologie, mais il se livra de préférence, dans la société des frères Grimm, à la culture de la philologie et de la littérature allemandes. Dès 1820, il publia une édition des *Fragments d'Otfried* (Bonner Bruchstücke von Otfried). Il voyagea ensuite sur les bords du Rhin et en Hollande pour y rassembler les débris épars de la poësie populaire du moyen âge, visita Berlin, et fut nommé, en 1823, conservateur de la bibliothèque de l'université de Breslau, puis professeur extraordinaire et ordinaire à l'université. En même temps il donnait l'essor à son talent poétique. Une de ses publications, *Chansons non politiques* (Unpolitische Lieder), le fit destituer, le 20 décembre 1842, par décision spéciale du roi, et le rendit du même coup très-populaire. M. Hoffmann de Fallersleben se mit à étudier en voyageant, les langues et les littératures étrangères. Fixé en 1845, dans le Mecklembourg, il obtint en 1848, le droit de rentrer en Prusse et reçut en outre une pension du roi. Il ne prit aucune part à la révolution allemande. Depuis 1849, il réside sur les bords du Rhin.

Ce poëte est comme le Pierre Dupont de l'Allemagne. Ses chansons sont dédiées aux paysans, aux ouvriers, aux enfants, aux soldats, et se distinguent par une simplicité tour à tour pleine de grâce ou d'énergie. Sans être musicien, il y a adapté lui-même quelques mélodies faciles et naturelles, qui restent dans toutes les mémoires. Nous citerons parmi ses recueils : *Chansons allémaniques* (Allemannische Lieder; Fallersleben, 1826; 5e édit., Manheim, 1843); *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1834, 2 vol.; 4e édit., Hanovre, 1853); *Chansons non politiques* (Unpolitische Lieder; Hambourg, 1840-1841, 2 vol.); *Chansons populaires de la Silésie, avec mélodies* (Schlesische Volkslieder mit Melsodien; Leipsick, 1842); *Chansons allemandes faites en Suisse* (Deutsche Lieder aus der Schweiz; Zurich, 1843); *Cinquante chansons pour les enfants* (Funtzig Kinderlieder; Leipsick, 1843); *Cinquante nouvelles chansons pour les enfants* (Funfzig neue Kinderlieder; Manheim, 1845); *Quarante chansons pour les enfants* (Vierzig Kinderlieder; Leipsick, 1847); *Cent chansons pour les étudiants*, etc. (Hundert Schullieder mit Volksweisen, etc.); *le Chansonnier populaire allemand* (Deutsches Volksgesangbuch; Leipsick, 1848), *Diavolini* (Darmstadt, 2e édit., 1847); *Chansons d'amour* (Liebeslieder; Mayence, 1850); *Échos de la patrie* (Heimatklaenge; Ibid., 1850); *la Vie du Rhin* (Rheinleben; Ibid., 1851); *Chansons des soldats* (Soldatenlieder; Ibid., 1851), etc.

M. Hoffmann de Fallersleben s'est aussi fait connaître par plusieurs ouvrages de littérature, d'histoire et de philologie, tels que : *Horæ belgicæ*

(Leipsick et Berlin, 1830-1852, 8 vol.); *Matériaux pour une histoire de la langue et de la littérature allemandes* (Fundgruben für Geschichte deutscher Sprache und Literatur; Berlin, 1830-1837, 2 vol.); *Histoire du chant d'église allemand jusqu'à Luther* (Geschichte des deutschen Kirchenlieds bis auf Luther; Breslau, 1832, 2ᵉ édit., 1853); *Reineke Vos* (Berlin, 1834; 2ᵉ édit., 1852); *Fragmenta theotisca* (Vienne, 1834); *Monumenta elnonensia*, contenant le *Chant de Louis* (Ludwigslied), nouvellement découvert à Valenciennes (Gand, 1837); *Traits principaux de la philologie allemande* (die deutsche Philologie im Grundriss; Berlin, 1836); avec Haupt, *Antiquités allemandes* (Altdeutsche Blaetter; Leipsick, 1835-1840, 2 vol.); *Catalogue des vieux manuscrits allemands de la bibliothèque royale de Vienne* (Verzeichniss der altdeutschen Handschriften der Hofbibliothek zu Vien., Ibid., 1841); *Poésies politiques des temps primitifs de l'Allemagne* (Politische Gedichte aus deutcher Vosrzeit; Ibid., 1843); *Chansons des sociétés allemandes des* XVIᵉ *et* XVIIᵉ *siècles* (Deutsche Gesellschaftslieder, etc.; Ibid., 1844); *Matériaux pour une histoire de la littérature allemande* (Spenden zur deutschen Literaturgeschichte; Ibid., 1845, 2 vol.); *Theophilus* (Hanovre, 1853), etc. Il a donné en outre un grand nombre d'articles de philologie et de littérature, aux journaux les plus importants de l'Allemagne.

HOFFMANN (Charles-Alexandre), littérateur et patriote polonais, né dans la Masovie en 1798, étudia le droit à Varsovie; mais, à la suite de mouvements révolutionnaires dans lesquels il fut compromis, il fut déclaré par le gouvernement russe incapable de tenir aucun emploi. Il se décida à faire de la littérature, fonda un journal de jurisprudence, *la Thémis polonaise*, et donna une traduction des œuvres de Franklin. Nommé enfin, en 1827, conseiller à la Banque polonaise, il se maria avec une femme poëte, très-célèbre en Pologne (voy. ci-après). Après la révolution de 1830, il publia une brochure très-ardente traduite depuis en toutes les langues, *la Grande semaine de la Pologne*. Au commencement de 1831, il devint un des trois directeurs de la Banque et fut envoyé en Allemagne pour y négocier un emprunt. La Pologne ayant succombé, M. Hoffmann se retira à Dresde, où il écrivit, d'après des papiers russes qu'il avait eus entre les mains, un *Coup d'œil sur l'état politique de la Pologne sous la domination russe*, qu'il publia à Paris, en 1832. Obligé de quitter Dresde, sous l'influence russe, il s'était réfugié en France, où il vécut jusqu'en 1848. Il y fit paraître *Cztery Powstania* (1837), récit animé des guerres de l'indépendance en Grèce, en Hollande, en Portugal et en Pologne, et le *Vade-mecum polskie* (1839), où l'on trouve de curieux détails sur l'état des finances dans son pays, et où l'auteur, qui s'était toujours tenu éloigné du parti démocratique, se montre attaché aux intérêts du prince Czartoryski.

M. Hoffmann avait épousé Mlle Clémentine Tanska (née à Varsovie en 1798, morte à Passy en 1845), l'une des femmes de lettres les plus distinguées de la Pologne, auteur d'écrits pédagogiques, de relations de voyages, de biographies de Polonais et de Polonaises célèbres et de nouvelles historiques. Ces œuvres diverses ont été réunies sous le titre général de *Wybor Pism* (Breslau, 1833, 10 vol.). Mme Hoffmann a laissé aussi les meilleurs souvenirs comme patriote, et l'on a coutume de dire en Pologne que, d'une main elle tenait la plume, et de l'autre elle soignait les blessés au milieu même des combats. Trois ans après la mort de Mme Hoffmann, son mari se rendit à Dresde et s'y fixa pour donner

ses soins à une édition des [...] laissées. De cette ville, il a [...] pondances au *Czas*, journal de [...]

HOFMANN (Jean-Chrétien [...]) [théolo]gien protestant allemand, n[é le] 21 décembre 1810, étudia da[ns] Erlangen et à Berlin, sous les [...] tres de l'Allemagne. Après av[...] tude de l'histoire et celle de [...] brassa cette dernière, passa s[...] didat de théologie en 1832, [...] suivante la place de professeu[r] [de re]ligion et de langue hébraïque [...] langen. Agrégé, en 1835, à l[...] phique, et, en 1838, à la Fac[ulté] [de] cette ville, il y entra dans l'e[...] mique supérieur comme prof[...] 1841. L'année suivante, il pas[...] Rostock, d'où il fut rappelé à [...] pour remplacer le professeur [...] less (voy. ce nom), suspend[u] [...] M. Hofmann est docteur en th[éologie] [...] de l'ordre du Mérite de Bavière [...]

Les deux principaux ouvrag[es] [...] sont: *la Prophétie accompli[e]* [...] Erfüllung; Nordlingen, 1841-1[...] développe tous les rapports de l[...] avec le Nouveau et de celui-ci [...] ses, et *la Preuve de l'Écriture* [...] Ibid., 1852, 1 vol.), où il pré[...] gumentation dogmatique, une m[...] trouve sa sanction dans l'Écrit[ure] [...] encore: *les 70 Années de Jér[émie]* [...] *maines de Daniel* (die 70 Ja[...] und, etc.; Nuremberg, 1836 [...] *guerre des Cévennes* (Geschicht[e] [...] den Cevennen; Nordlingen, 18[...] *toire universelle* (Lehrbuch der [...] Ibid., 1839, 2 vol.; 2ᵉ édit. 18[...] écoles protestantes de la Bavi[ère] [...] depuis 1846 un des rédacteurs [...] *protestantisme et de l'Église* (Ze[itschrift für Pro]testantismus und Kirche).

HOGAN (John), sculpteur ir[landais] [...] (Irlande), au mois d'octobre 18[...] trepreneur, fut d'abord placé [...] avoué, puis chez un architecte [...] ouvrages en bois qu'il avait taill[és] [...] tirèrent l'attention des connais[seurs] [...] lui firent obtenir les moyens d'ét[...] fait de nombreuses copies des [...] fournissait la Société des Arts. [...] même une quarantaine de figures [...] le docteur Murphy. En 1823, [...] Rome, et, au bout d'un an d'ét[...] la statue du *Jeune berger*, qui [...] lord Powerscourt. C'est aussi [...] terminé: *Ève trouvant une colomb[e]* [...] idéalement traité et qui passe po[ur] [...] ouvrage; ainsi que *le Faune* [...] grand succès à l'Exposition univers[elle] [...] valut une médaille à l'auteur.

On a encore du même artiste [...] le groupe d'*Hibernia et Brian* [...] l'Exposition de Paris (1855), et [...] lées en l'honneur du Dr Doyle, [...] fille de Curran, etc. De retour [...] 1829, M. Hogan a établi son atelier [...]

HOGARTH (George), littérateur [...] vers 1806, en Écosse, est conn[u] [...] par des ouvrages sur la musique [...] apporté un soin consciencieux [...] primés. On a de lui: *Histoire, biographie [et cri]tique musicales* (Musical biography [...]

, 1836; 2e édit. fort augmentée, 1838); ...s de la tragédie lyrique (Memoirs of the ...Drama, 1839), dont une édition améliorée ...us le titre de *Souvenirs de l'opéra;* c'est ...u complet des vicissitudes et des condi- ...a musique dramatique en Angleterre jus- ...l. M. Hogarth collabore pour la critique ... au *Morning Chronicle*, ainsi qu'au *Daily* ...urnal où il a été introduit par son gendre ...Dickens, lorsque ce dernier l'a fondé au ... janvier 1846.

...T (Charles), peintre français d'origine ...ne, né à Berlin, en 1813, vint terminer ...es études artistiques, et reçut les leçons ...ertin ainsi que les conseils de Paul De- ...l a séjourné à diverses reprises en Angle- ... Allemagne et en Hollande, et s'est con- ...iculièrement à la marine et aux paysages. ...e lui, depuis ses débuts au Salon de 1842 : ... *d'un port*, *la Marée basse*, *Souvenir* ... *une Plage hollandaise*, *Bateau pêcheur* ...1842-47); *Vue du Pont-Neuf*, *Intérieur* ... (1848): *Vue prise de Montmartre*, *Sou-* ...*ieppe*, *Marines* (1849-1853); *Vaches dans* ...*ie*, à l'Exposition universelle de 1855; ...ableaux pour le musée de Versailles, etc. ...t a obtenu une 2e médaille en 1848.

...HAUSEN (Bernard, baron DE HOCH- ...E), général allemand, né à Dachau, le ...88, fut élevé à la maison des cadets de ...entra en 1805 comme lieutenant dans l'ar- ...roise, et prit part aux campagnes de Na- ...ntre l'Autriche et contre la Prusse. En ...t grièvement blessé et fait prisonnier au ... Kauth en Silésie. Dans la campagne de ... il servit, comme lieutenant-colonel ...jor, sous les généraux Lefebvre et Drouot, ...ampagne de Russie en qualité d'officier ...ance du général bavarois de Raglovich. ...onnier par les Cosaques pendant la re- ...fut relâché lorsque la Bavière prit parti ... alliés et fit, comme capitaine, la cam- ... 1814 contre Napoléon, sous les ordres ... Schwarzemberg. Adjudant du prince ... en 1822, il fut chargé quelque temps ...ation du prince Maximilien, aujourd'hui ...vière, et devint major en 1823, lieute- ...nel en 1833, colonel commandant d'un ... en 1839, et général-major en 1843. Le ... 1847, il fut nommé conseiller d'État et ... ministère de la guerre, qu'il quitta au ...s mouvements politiques de l'année sui- ...r prendre le commandement de la place ...nberg. La même année, il fut chargé, en ...'adjudant général, d'une mission spéciale ...oyaume de Grèce. De retour en 1849, il ...ssivement le commandement de la pre- ...de la seconde division d'infanterie, fut ...u grade de lieutenant général et devint, ... propriétaire du 7e régiment d'infanterie.

...NLOHE, famille princière allemande, ... remonter son origine au XIIe siècle, et ... possessions, médiatisées en 1806, ont ...porées aux royaumes de Wurtemberg et ...re. Elle comprend la ligne luthérienne ...NLOHE-NEUENSTEIN, élevée à la dignité ...en 1764, et la ligne catholique de Ho- ...-WALDENBOURG, en possession du titre ...de l'Empire depuis 1744.

...e de NEUENSTEIN se subdivise en trois ...: *Hohenlohe-Langenbourg*, *Hohenlohe-* ...*n*, subdivisée elle-même en deux ra- ...et *Hohenlohe-Kirchberg*. La ligne de ...OURG comprend les deux branches de *Hohenlohe-Bartenstein* et de *Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst*.

1° Ligne de Nauenstein :

HOHENLOHE-LANGENBOURG (*Ernest*-Chrétien-Charles, prince DE), chef de la première branche de cette ligne, né le 7 mai 1794, a succédé, le 4 avril 1825, à son père le prince Charles-Louis. Il est général-major au service de Hanovre et de Wurtemberg, et président de la haute Chambre du royaume de Wurtemberg. Il a épousé, le 18 février 1828, Anne-*Feodorowna*-Auguste-Charlotte-Wilhelmine, née le 7 décembre 1807, fille du prince Emich-Charles de Linange. De ce mariage, il a eu trois fils : *Charles*-Louis-Guillaume-Léopold, né le 25 octobre 1829, prince héréditaire; *Hermann*, né le 31 août 1832, officier autrichien; et *Victor*, né le 11 novembre 1833, lieutenant dans la marine royale britannique.

Son frère, *Gustave*-Henri, né le 9 octobre 1806, est propriétaire d'un régiment d'infanterie autrichien, général de division et feld-maréchal lieutenant au service d'Autriche. Son oncle, le prince Charles-*Gustave*-Guillaume, fils de Frédéric-Ernest, est né le 29 août 1777. Conseiller intime de l'empereur d'Autriche, il a dans l'armée autrichienne le grade de feld-zeugmestre et la propriété d'un régiment d'infanterie. De son mariage avec la princesse *Frédérique* de Furstenberg est né, le 11 janvier 1823, *Louis*-Charles-Gustave, lieutenant-colonel au service d'Autriche.

HOHENLOHE-ŒHRINGEN (Frédéric-Guillaume-Eugène-Charles-Hugues, prince DE), chef du premier rameau de la branche de Hohenlohe-Œhringen, ci-devant Ingelfingen, de la ligne de Neuenstein, est né le 27 mai 1816. Fils cadet du prince Frédéric-*Auguste*-Charles, mort en 1853, il est possesseur, depuis le 1er janvier 1849, par suite de cession de son frère aîné (22 août 1842) et de son père (1er janvier 1849), de la principauté de Hohenlohe-Œhringen en Wurtemberg, du majorat de Schlawentzitz, Birava, Ujest, etc., en Haute-Silésie, et du majorat d'Oppourg, Colba et Positz, en Saxe-Weimar. Ces biens comprennent environ 70 villages et 50000 habitants. Officier au service de Wurtemberg, le prince Hugues était, en 1848, lieutenant-colonel à la suite des adjudants de S. M. le roi; il est aujourd'hui général-major. De son mariage avec la princesse *Pauline* de Furstenberg, est né, le 21 mars 1848, Auguste-Charles-*Chrétien*-Kraft, prince héréditaire.

Le frère aîné du prince Hugues, *Frédéric*-Louis-Eugène-Charles-Adalbert-Émile-Auguste, est né le 12 août 1812. Il est colonel au service de Wurtemberg. Le 22 août 1842, il a cédé son droit d'aînesse à son frère Hugues, et en second lieu à son frère Félix. Il s'est marié morganatiquement, le 28 mars 1844, à la baronne de Breuning, créée baronne de Brauneck.—Un troisième fils de feu le prince Auguste, *Félix*-Eugène-Guillaume-Louis-Albert-Charles, né le 27 mai 1818, est lieutenant-colonel au service de Wurtemberg et président de la société pour la protection du travail national.

HOHENLOHE-INGELFINGEN (*Adolphe*-Charles-Frédéric-Louis, prince DE), chef du second rameau de la seconde branche de la ligne de Hohenlohe-Neuenstein, est né le 29 janvier 1797. Possesseur de 26 villages et de la ville de Landsberg dans la Haute-Silésie prussienne, il a été nommé, le 2 juin 1827, membre héréditaire du collége de la noblesse à la diète provinciale de Silésie, et, le 3 février 1847, membre héréditaire de l'ordre des seigneurs de la diète réunie de Prusse. Il a le grade de lieutenant général et le commandement du 23e régiment de la landwehr; en outre, il fait partie du conseil d'État. De son

mariage avec la princesse Louise de Hohenlohe-Langenbourg, il a eu plusieurs enfants : *Charles*-Adalbert-Constantin-Henri, né le 19 novembre 1820, prince héréditaire, ancien officier des lanciers de la garde, second aide de camp de S. A. R. le prince Charles de Prusse, conseiller de pays au cercle de Lublinitz (arrond. d'Oppeln en Prusse); *Frédéric-Guillaume*, né le 9 janvier 1826, capitaine au 2e régiment des lanciers de la garde; *Kraft*, né le 2 janvier 1827, ancien officier d'artillerie, capitaine au corps d'état-major de l'armée prussienne, aide de camp du roi.

HOHENLOHE-KIRCHBERG (*Charles*-Frédéric-Louis-Henri, prince DE), chef de la troisième branche de la ligne de Hohenlohe-Neuenstein, né le 2 novembre 1780, est fils du prince Frédéric-Charles-Louis, mort en 1791. Il a succédé, en 1836, à son cousin, le prince George-*Louis*-Maurice, comme possesseur des bailliages de Kirchberg, Dœttingen et Kunzelsau en Wurtemberg, et copropriétaire du comté de Gleichen dans le duché de Saxe-Gotha. Il n'a point eu d'enfants de son mariage avec la princesse Marie, née comtesse d'Urach. Il est lieutenant général au service de Wurtemberg, ainsi que son frère, le prince Chrétien-Louis-Frédéric-*Henri*, né le 22 décembre 1788, ancien envoyé extraordinaire à Saint-Pétersbourg. La branche de Kirchberg menace de s'éteindre faute d'héritiers mâles.

2e Ligne de Waldenbourg :

HOHENLOHE-BARTENSTEIN (Charles-Louis-Constantin-Henri, prince DE), chef de la première branche de cette ligne, né le 2 juillet 1837, a succédé, le 22 août 1850, à son père le prince *Louis*-Albert-Constantin, comme possesseur de la principauté de Hohenlohe-Bartenstein, en Wurtemberg, comprenant les bailliages de Bartenstein, Meinhard, etc., avec 24000 habitants, sous la tutelle de sa mère, *Henriette*-Wilhelmine d'Auersperg, et du prince *Frédéric-Charles*-Joseph de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurt.

Son frère, *Albert*-Vincent-Ernest-Léopold-Clément, né le 22 novembre 1842, a hérité, sous la même tutelle, de la principauté de Hohenlohe-Jagstberg, comprenant les bailliages de Jagstberg, Braunsback, etc., en Wurtemberg, qui comptent 10000 habitants.

HOHENLOHE-WALDENBOURG-SCHILLINGSFURST (Frédéric-Charles-Joseph, prince DE), chef de la seconde branche de la ligne de Hohenlohe-Waldenbourg, est né le 5 mai 1814. Il a succédé par cession, le 26 décembre 1839, à son père le prince *Charles*-Albert, comme possesseur des bailliages de Waldenbourg, Kupferzell, etc., avec 15000 habitants, sous la souveraineté du Wurtemberg, et d'une partie de la seigneurie de Schillingsfurst, avec 3000 habitants, sous la souveraineté de la Bavière. Général-major au service de la Russie, il a été aide de camp de l'empereur Nicolas. De son mariage avec la princesse *Thérèse-Amélie* de Hohenlohe-Waldenbourg-Schillingsfurst, il a eu sept enfants, dont l'aîné est le prince héréditaire *Nicolas*-Frédéric-Charles-Joseph-Paul, né le 8 septembre 1841. Son frère, *Charles*-Étienne, né le 20 avril 1818, a servi, comme officier de cavalerie, dans l'armée du Wurtemberg; il est aujourd'hui capitaine au régiment des hussards autrichiens. Un autre frère, *Egon*-Charles, né le 4 juillet 1819, a servi également dans l'armée autrichienne et s'est retiré avec le grade de lieutenant-colonel.

Une autre branche de Hohenlohe-Waldenbourg, dite Hohenlohe-Schillingsfurst, en Bavière, a pour chef le duc de RATIBOR et le prince de RATIBOR ET CORWEG (voy. ces noms).

HOHENZOLLERN, une des plus anciennes mai-
sons princières de l'Allemagn
trois branches : la branche
dynastie actuellement régnan
ce nom), et les branches cade

HOHENZOLLERN-HECHINGE
laume-Constantin, prince DE)
première branche cadette de
né le 16 février 1801. Il est,
de Nuremberg en Silésie, duc
succéda, le 13 septembre 18
prince Frédéric-Hermann-Otho
convention du 7 décembre 18
pacte de succession, il abdiqu
de la principauté en faveur du
se réservant les droits d'un *pri*
un ordre royal de cabinet du
le titre d'altesse, avec les p
prince puîné de la maison *ro*
nant général au service de la
7e régiment de la landwehr. Ve
Eugénie de Leuchtemberg (1er
et marié par alliance morganat
comtesse de Rothenbourg, fille d
de Geijern de Sybourg, née le
dont il a deux enfants : *Fréd*
Charles, comte de Rothenbourg,
1856, et Frédérique-*Wilhelmine*
tesse de Rothenbourg, *née le 13 fe*

Cette branche comprend encor
prince la princesse *Maximilienne*
née le 30 novembre *1787, veuve d'E*
de Waldbourg-*Zeil-Wurzach (181*
riée le 17 mai *1817, à Clément-Josep*
Lodron; les *deux filles du grand-oncl*
Frédéric-*François*-Xavier; la princesse
Julie, *née le* 27 mars 1792, et la prin
dérique-*Joséphine*, née le 7 juillet 179
palais de l'impératrice d'Autriche, v
mai 1853, du comte Félix Vetter vo
baron de Burg-Freistritz; leur bell
princesse Annonciade-Caroline-Amélie
née princesse de Hohenzollern-Sigma
le 6 juin 1810, veuve le 14 décemb
Frédéric-François-*Antoine* de Hohen
chingen, remariée, le 2 février 1850,
ger de Weldbourg, lieutenant-colonel
d'Autriche; etc.

HOHENZOLLERN-SIGMARINGEN (*Charl*
Joachim-Zéphirin, etc., prince DE), ch
la deuxième branche de la maison de
lern, est né le 7 septembre 1811,
prince *Charles*-Antoine-Frédéric et de
Antoinette-Marie, née Murat. Il est bur
remberg, comte de Sigmaringen et Ve
Il succéda à son père, mort depu
1853), en vertu de la cession du
abdiqua, comme son frère (7 décembr
faveur du roi de Prusse et reçut a
d'altesse, avec les mêmes prérogati
nant général, il a le commandem
sion de Dusseldorf et est chef du
d'infanterie. Il s'est marié, le 21 octo
la princesse *Joséphine*-Frédérique-Lo
feu Charles-Louis-Frédéric, grand-d
née le 21 octobre 1813, dont il a s
prince héréditaire, *Léopold*-Étienne-
toine-Gustave-Édouard-Thassilo, né
bre 1835, lieutenant dans le 1er ré
garde à pied; *Charles*-Eitel-Fréd
Louis, né le 20 avril 1839; *Antoine*-E
Frédéric, né le 7 octobre 1841; *Fréd*
Jean, né le 25 juin 1843; *Stéphan*
Wilhelmine-Antoinette, née le 1
et *Marie*-Louise-Alexandrine-Caroli
novembre 1845.

A la même branche appartiennent
du prince : la princesse *Carolin*

...zollern-Hechingen (voy. ci-dessus), et ...sse *Frédérique*-Wilhelmine, née le 24 ...), mariée le 5 décembre 1844 à Joachim-..., marquis Pepoli, petit-fils du roi Murat, ...cesse *Catherine*-Wilhelmine-Marie-Josè-... princesse de Hohenlohe-Waldenbourg-...sfurst, née le 19 janvier 1817, veuve en ... noces, le 11 mars 1853, du feu prince ...Antoine-Frédéric, père du prince actuel, ... 11 mars 1854 au couvent du Sacré-Cœur ...eim, en Alsace).

...BAUM (Charles), médecin allemand, né ...g le 10 janvier 1780, et fils d'un inten-...lésiastique qui dirigea ses études, fut ...teur en 1803, exerça dans diverses villes ...aché vers 1815 à la personne et à la cour ...e Saxe-Meiningen.

...de M. Hohnbaum : *de l'Apoplexie pul-... avec une introduction sur l'apoplexie ...al* (über den Lungenschlagfluss, etc.; ..., 1817); *de la Marche progressive des ...* (über das Fortschreiten des Krank-...sesses; Hildburgh, 1826); une notice ...ique sur son beau-père, le naturaliste et ... *Georges-Frédéric Hildebrandt* (Erlang.. ...tc. Il a rédigé, depuis 1830, avec le doc-...rdinand Jahn, la *Conversation médicale* ...nisches Conversationsblatt) et collaboré à ... ecueils scientifiques. On a remarqué parmi ...cles, ses études psychologiques (*des Rap-...ntre l'âme et le corps; de la Croyance à ...rtalité de l'âme, Fragments psychologi-...* etc.). Il a aussi traduit divers ouvrages de ...ine français et anglais.

...LBROOK (John-Edwards), naturaliste amé-..., né en 1795, à Beaufort (Caroline du Sud), ...le grade de docteur en médecine à Philadel-...t vint en Europe continuer ses études mé-...s. Il passa deux années à Londres et à ...ourg, et parcourut ensuite le continent. A ... il commença à se livrer à l'histoire na-... Revenu aux États-Unis, il fut nommé, ...4, professeur d'anatomie au collége médi-... la Caroline du Sud, et il n'a plus quitté ...ctions. En 1842, il entreprit sa grande ...ition sur les reptiles de l'Amérique du ... *North American Herpetology* (Philadel-...5 vol. in-4), sujet jusqu'alors fort peu ... et dont l'étude lui coûta les plus grandes ... Cet ouvrage se distingue par la clarté et ...tude, sans parler du mérite des illustra-...outes faites d'après des modèles vivants. ...eur Holbrook fait paraître en ce moment ...e grand ouvrage du même genre sur les ...s du sud des États-Unis : *Ichthyology of Carolina* (Charleston, 1854), dont les ...es livraisons indiquent un digne pendant ...ublication précédente.

...FELD (Dominique-Hippolyte), peintre ...s, né à Paris, en 1804, a étudié sous ...el de Pujol et Hersent et s'est rattaché ...aditions de l'ancienne école. Parmi ses ...x, on remarque : *l'enfant Jésus adoré par ...s* (1841); *la Sainte-Famille, Rembrandt* (1842); *la Parabole des semences* (1844); ...*tion religieuse* et *l'Éducation morale* ... deux pendants reproduits par la lithogra-... *Vierge et l'enfant Jésus endormi* (1846); ...*nce* et *la Coquetterie* (1848); *la Prière en* (1852); *la Madone à l'Évangile, le Pain* ... à l'Exposition universelle de 1855; deux ...*mystiques* au Salon de 1857; enfin plu-...*ortraits*. Cet artiste a obtenu une 3e mé-... 1841 et une 2e en 1842.

HOLLAND (Élihu G.), littérateur américain, né à Solon (État de New-York), le 14 avril 1817, est auteur de plusieurs ouvrages où, malgré la prolixité du style, on remarque du savoir et des pensées neuves : *l'Existence de Dieu et la vie immortelle* (the Being of God and the immortal life; 1846); *Critiques et essais* (Reviews and essays; Boston, 1849), recueil d'esquisses historiques et philosophiques; un autre volume d'*Essais, suivis d'un drame en cinq actes* (Essays, etc.; Ibid., in-12); le sujet du drame est le célèbre épisode du major André et d'Arnold; etc.

HOLLAND (Henry-Edward Fox, 4e baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1802, à Holland-House, près Kensington, est fils du ministre de ce nom, qui mourut en 1840, et petit-neveu du célèbre orateur Ch. Fox. Élevé au collége de Christchurch, à Oxford, il entra, en 1831, dans la diplomatie, fut quelque temps attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg et remplit, de 1838 à 1846, les fonctions de ministre plénipotentiaire à Florence. En 1850, il publia les piquants *Souvenirs de voyage* de son père (Foreign reminiscences of the 3d lord Holland, 2 vol.), qui produisirent dans le grand monde une assez vive sensation. A la Chambre des Lords, où il siége depuis 1840, il vote avec le parti libéral. De son mariage avec la fille du comte de Coventry (1833), il n'a pas encore d'enfants.

HOLLARD (Henri), médecin suisse, né en 1801, à Lausanne, vint à Paris suivre les cours de la Faculté, qui lui décerna le diplôme de docteur; mais il abandonna la pratique de son art pour se consacrer à des travaux de cabinet. Parmi les nombreux ouvrages qui ont fait sa réputation comme naturaliste, nous mentionnerons : *Manuel d'anatomie générale* (1827, in-18); *Précis d'anatomie comparée* (1835, in-8), tableau de l'organisation considérée dans l'ensemble de la série animale; *Annales françaises et étrangères d'anatomie et de physiologie* (1837-1839, 3 vol. in-8), rédigées avec le concours de MM. Laurent, Gervais et Bazin; *Nouveaux éléments de zoologie* (1839, in-8, pl.); *Étude de la nature* (1843, 4 vol. in-12; nouv. édit., 1853), couronnée d'un prix de 1500 fr. par la Société de la Morale chrétienne; *Cours d'histoire naturelle* (1844, in-12 et atlas), à l'usage des écoles primaires; *de l'Homme et des races humaines* (1853, in-18), où l'auteur cherche à mettre la science d'accord avec la Bible sur la question de l'origine de notre espèce, etc. M. Hollard a été chargé, en 1842, de faire un cours sur la philosophie de la nature à l'Académie de Lausanne.

HOLMAN (James), voyageur anglais, né vers 1791, servit dans la marine royale, où il obtint le grade de lieutenant, et prit part aux guerres contre la France. Devenu aveugle, mais habitué à une vie active et remuante, il ne put se condamner au repos et, malgré sa cruelle infirmité, entreprit une suite de pérégrinations à travers le monde. De 1819 à 1821, il parcourut la France, l'Italie, la Suisse et la Hollande. Ses impressions de voyages, curieuses à plus d'un titre, sont consignées dans le *Narrative of a journey* (Londres, 1822). En 1827, il voulut *visiter* la Russie; mais le gouvernement prit ombrage de cet aveugle voyageur, et on ne le laissa pas aller au delà des provinces méridionales. Obligé de rétrograder, M. Holman se rejeta sur l'Orient, l'Égypte, les États barbaresques, et fit le tour de l'Afrique. Puis il se rendit dans l'Inde, la sillonna au nord et au midi, s'avança en Chine aussi loin qu'il lui fut possible, et, après avoir traversé Ceylan, les

îles de la Malaisie et de l'Australie orientale, il couronna cette odyssée par une excursion d'une année dans les deux Amériques. En 1832, il publia les *Nouvelles observations faites dans ses voyages*. Sa dernière excursion s'est bornée aux provinces illyriennes et danubiennes (1843-1844), simple promenade continuée en Allemagne et dont le but était de compléter son tour d'Europe. — Il est mort à Londres le 26 juillet 1857.

HOLMBOE (Christophe-André), orientaliste suédois, né en 1796, dans la paroisse de Vang. (Norvége), fit ses études au collége de Christiania et prit ses grades à l'université de cette ville. Avant même d'être licencié en théologie, il professait la langue hébraïque. Nommé bibliothécaire adjoint de l'université, il se livra à l'étude des autres dialectes sémitiques, qu'il vint approfondir à Paris, sous de Sacy et Caussin de Perceval. De retour à Christiania (1822), il fut nommé lecteur, puis professeur des langues orientales. Il est, en outre, directeur du cabinet des médailles. Souvent élu membre du conseil administratif de l'université, il en a été plusieurs fois, notamment en 1856, président ou recteur. Comme membre de plusieurs commissions royales, chargées de préparer des lois et des règlements pour l'instruction publique, M. Holmboe a contribué à plusieurs réformes; mais il a refusé de faire partie du conseil administratif de Christiania, dont il avait été élu membre. Il est chevalier de l'ordre de l'Étoile polaire et de l'ordre norvégien de Saint-Olaf, membre ou correspondant d'un grand nombre de corps savants, notamment de l'Académie de Stockholm, de l'Institut national de Washington, de la Société royale des sciences d'Upsal, de la Société impériale d'archéologie de Saint-Pétersbourg, de celles de Madrid et de Londres, etc.

Ses principaux ouvrages sont: *Géographie biblique* (Christiania, 1828); traduction d'un *Catéchisme turc* (1829); une traduction allemande de *Calila et Dimna*, fables de Bidpaï (1832); *Descriptio ornamentorum aureorum et nummorum* (VIIIe et IXe siècles) *in diocesi Norvegiæ* (1834-1835; nouv. édit. 1854); *Annales de l'université et des écoles de la Norvége* (1837-40, 3 vol. in-8); *Monnayage ancien de la Norvége* (Berlin, 1846); *Dictionnaire comparatif de la langue norvégienne avec le sanscrit et d'autres langues* (1852); *le Norvégien et le Celtique* (1854). Il est, en outre, auteur d'un grand nombre de dissertations philologiques, archéologiques et numismatiques écrites en français, en anglais, en allemand ou en norvégien, et insérées dans des recueils de différents pays. Il s'occupe, en collaboration de plusieurs savants de son pays, d'une nouvelle traduction danoise du Vieux Testament, et d'un ouvrage sur les monnaies de la Norvége depuis le commencement du monnayage jusqu'en 1537.

HOLMES (Olivier-Wendell), médecin et poëte américain et l'un des rares poëtes de son pays, est né, le 29 août 1809, à Cambridge (Massachussets), où il a fait ses études. Reçu médecin, il visita l'Europe, et, à son retour, il s'établit à Boston (1836). En 1838, il fut nommé professeur d'anatomie et de physiologie au collége de Dartmouth, donna, quelques années plus tard, sa démission, et fut chargé du même enseignement (1847) à l'université d'Harvard, la plus ancienne école des États-Unis.

Le docteur Holmes a écrit plusieurs ouvrages de médecine qui ne manquent pas de mérite; mais la réputation lui est venue d'un autre côté. Il a fait des vers, souvent réimprimés (*Holmes' Poetical Works;* Londres, dernière édit., 1854), et dans lesquels, à défaut d'inspiration, sa [illegible] humeur et son bon sens lui constituent une certaine originalité.

HOLST (Frédéric), médecin et publiciste norvégien, né le 12 août 1791, à Holmes[illegible], étudia la médecine à l'université de Christiania, fut reçu docteur en 1817. Il est professeur de pharmacologie, de toxicologie et de police [illegible] à la même université. Il est correspondant étranger de l'Académie de Paris, membre de l'Académie de médecine des sciences de Stockholm, chevalier de l'Étoile polaire, de Wasa et de Danebrog.

On a de lui: *Morbus quem Radesyge [illegible] quinam sit, quanamque ratione [illegible] tollendus* (Christiania, 1817, in-8); [illegible] *rique sur l'hôpital national de Christiania jusqu'en* 1826 (Ibid., 1827, in-8), etc., et [illegible] moires dans les divers recueils [illegible] médecine et de sciences naturelles [illegible] dans les *Actes* (Forhandlinger) des [illegible] naturalistes scandinaves.

M. Holst s'est beaucoup occupé de [illegible] des prisons. Membre de plusieurs [illegible] royales instituées à cet effet, il [illegible] nom d'importants rapports [illegible] l'amélioration du système pénitentiaire [illegible] vége. Parmi ses propres écrits [illegible] nous mentionnerons: *Considérations* [illegible] *velles prisons anglaises* (Betragtninger [illegible] nyere britiske Fængsler; 1823, [illegible] *tement des maladies dans les établissements pénitentiaires en Norvége* (Om [illegible] feanstalterne i Norge; 1841, in-8), [illegible] aussi en langue norvégienne, [illegible] cembre 1843 à l'Académie de médecine [illegible] qui a regretté que l'auteur, familier [illegible] et le français, ne se servit pas d'un [illegible] répandu que le sien pour propager [illegible]

HOLST (Hans-Peter), littérateur [illegible] Copenhague, le 22 octobre 1811, [illegible] de langue danoise et de logique [illegible] des cadets en 1836, écrivit à l'usage [illegible] plusieurs livres élémentaires qui [illegible] coup de succès: *Livre de lecture* [illegible] (Dansk Læsebog; Copenhague, 18[illegible] 1854); *Étrennes des poëtes danois* [illegible] 1835-1838, 4 vol. in-12); et [illegible] *Nouvelles romances* de six auteurs [illegible] même (Nye Romancer; 1843), [illegible] mand.

Parmi ses compositions originales [illegible] que: *Romances nationales* (Fædr[illegible] mancer, 1832; 2e édit., 1840, in-8 [illegible] de *Nouvelles* (Noveller, 1834); deux [illegible] *mémoire de Frédéric VI* (Mindeblad [illegible] derik VI, 1839; 2e édit., 1840; [illegible] tous deux traduits en allemand et [illegible] le premier en outre en italien, [illegible] latin et en grec; deux recueils de [illegible] ninger, 1833; Digte, 1re et 2e [illegible] *petit Trompette* (Den lille Hor[illegible] appel aux défenseurs de la patrie [illegible] dramatiques comme *Gioacchino* [illegible] des scènes habilement tracées, [illegible] tion languit; enfin, des poésies [illegible] dues dans divers journaux.

M Holst a aussi traduit du français [illegible] lemand des romans, des poëmes et [illegible] théâtre. En octobre 1840, il entreprit [illegible] de l'État, un voyage de deux ans [illegible] visita l'Allemagne, la France et [illegible] en relation avec Thorwaldsen. [illegible] *Souvenirs de voyages*, en vers et [illegible] og hjemme, 1842; 2e édit., 1843 [illegible]

écrit, se distingue moins par un profond sen-iment poétique que par la pureté du goût, l'élé-gance du style et la facilité de la versification.

HOLSTEIN (maison de), famille princière d'Al-emagne. Elle comprend : 1° la ligne royale de Danemark (voy. ce nom) et la branche collatérale e Holstein-Sonderbourg, subdivisée en deux ameaux : Schleswig-Holstein-Sonderbourg-Au-ustembourg et Schleswig-Holstein-Sonderbourg-lucksbourg (voy. ces noms); 2° la ligne ducale e Holstein-Gottorp qui suit.

HOLSTEIN-GOTTORP (ligne ducale). Cette ligne idette, de la maison de Holstein, comprend elle-ême deux branches : l'aînée qui règne en ussie (voy. ce nom), et la cadette qui descend s deux fils de Christian-Auguste, duc et évêque Lubeck, mort en 1726. Celle-ci est divisée en ux rameaux : l'un, issu d'Adolphe-Frédéric, de Suède, a pour représentant actuel *Gus-e*, prince de Wasa, né le 9 novembre 1799, l-maréchal lieutenant au service d'Autriche, priétaire du 60e régiment d'infanterie. Ma- le 9 novembre 1830, à la princesse Louise-élie-Stéphanie, fille du feu duc de Bade, morte 9 août 1854, et dont il était séparé depuis 4 août 1844, il en a eu une fille, *Caroline-*lérique-Françoise, née le 5 août 1833 et ma-, le 18 juin 1853, au prince royal de Saxe, léric-Auguste-*Albert*. — Sa sœur, Sophie-Wil-iine, née le 21 mai 1801, est veuve depuis 4 avril 1852 de Léopold, grand-duc de Bade. autre rameau, de la branche cadette de la ligne stein-Gottorp, descend du duc Georges-Louis orte le nom d'Oldenbourg (voy. ce nom).

OLTEI (Charles DE), poëte et écrivain alle-d, né le 4 janvier 1797, à Breslau (Prusse). es classes dans cette ville, servit en 1815 me volontaire dans l'armée prussienne, et s la guerre revint à l'université. En 1819, il a ses études académiques pour débuter au re comme acteur; puis, ayant épousé l'ac-Louise Rogée, il alla s'établir à Berlin où, u auteur dramatique, il donna : *les Vien-à Berlin* (die Viener in Berlin); *les Berlinois enne* (die Berliner in Vien), etc. Après avoir rné dans diverses autres villes, et dirigé ant deux ans le théâtre de Riga (1837-1839), rcourut l'Allemagne en donnant avec un succès des lectures publiques. Il est au-'hui fixé à Graetz.

a de M. de Holtei un grand nombre de villes, de comédies et de drames dont les estimés sont : *le Vieux général* (der alte err); *Léonore; le pauvre Pierre* (der dumme); *Gloire et pauvreté* (Lorbeerbaum und stab); *Shakspeare dans son pays natal* peare in der Heimat), etc. La plupart ont sérés dans l'*Annuaire du théâtre allemand* uch deutscher Bühnenspiele; Berlin, 1829-3 vol.); le *Répertoire du théâtre de la sstadt* (Beitraege für das Kœnigstadtscher r; Viesbaden, 1832, 2 vol.), etc.

publié entre autres des mémoires sous les e : *Correspondance de Grafenort* (Briefe d nach Grafenort; Altona, 1841), et *Qua-années* (Vierzig Jahre: Berlin, 1843-1850, ; deux romans de mœurs : *les Vagabonds* agabunden: Breslau, 1852, 4 vol.), et *an Hammfell* (Berlin, 1852, 5 vol.), puis cuells de poésies et de chansons, dont es-unes ont une certaine popularité : *Poésies te*; Berlin, 1826; deuxième recueil, 1844); *de la Silésie* (Schlesische Gedichte; Ber-30; 2e édit. 1850), en patois du pays; *ns allemandes* (Deutsche Lieder; Schleu-singue, 1834; 2e édition, 1836); *Voix de la forêt* (Stimmen des Waldes; Berlin, 1848).

HOLTZMANN (Adolphe), philologue allemand, né en 1810, à Carlsruhe, étudia à Berlin, à Mu-nich et à Paris, fut, pendant plusieurs années, précepteur des princes de Bade et devint, en 1852, professeur ordinaire de langue et littérature alle-mande à l'université de Heidelberg.

On lui doit plusieurs écrits de peu d'étendue, mais qui se recommandent par l'érudition : *de l'Adoucissement de la voyelle* (über den Umlaut; Carlsruhe, 1843); *de l'Origine grecque du zodiaque indien* (über den griechischen Ursprung des in-dischen Thierkreises; Ibid., 1844); *des Rapports de la glose de Malberg avec le texte de la loi Salique* (über das Verhaeltniss der Malberger Glosse zum, etc.; Ibid., 1852); *Polémique contre les disciples de Lachmann à l'occasion des Nibelungen* (Kampf um der Niebelunge Hort; Stuttgart, 1855), *Celtes et Germains* (1855), etc.

M. Holtzmann a aussi publié, sur la littérature indienne et l'écriture cunéiforme, outre plusieurs dissertations insérées dans les *Annuaires* de Hei-delberg et dans la *Revue de la Société orientale de l'Allemagne*, les travaux suivants : *Rama* (Carls-ruhe, 2e édit., 1843), poëme indien, d'après Walmiki; un recueil de *Mythes indiens* (Indische Sagen; Ibid., 1845-1847, 3 vol.; 2e édit., 1854); *Études pour servir à l'explication des inscriptions cunéiformes persanes* (Beitraege zur Erklaerung der persischen Keilinschriften; Ibid., 1845), etc.

HOLYOAKE (John), théologien anglais contem-porain, s'est acquis, depuis quelques années, une certaine notoriété par la création d'une nouvelle secte anti-religieuse, appelée le *Sécularisme*. Dans la revue hebdomadaire qu'il a fondée vers 1850, *the Reasoner* (le Raisonneur), il a pris pour tâche, non-seulement de signaler les abus ou les fautes des diverses Églises, mais encore d'établir que, si Dieu existe, il est impossible de rien sa-voir de son existence. Notre origine et notre fin étant, selon cette doctrine, des choses impéné-trables et indifférentes, nous devons vivre dans *le siècle*, et le mieux possible. Sous ce drapeau, plusieurs sociétés se sont formées en Angleterre et ont établi des conférences et des cours publics auxquels les nombreux ouvrages de M. Holyoake servent de base. En 1852, une controverse entre ce dernier et des ministres eut lieu à l'institution scientifique de Londres et elle a été renouvelée, en 1854, à Glasgow, devant plus de 3000 per-sonnes. Une réfutation complète du *Sécularisme* a été publiée, en 1834, sous ce titre : *l'Athéisme moderne* (Modern atheism or the Pretensions of Secularism examined, in-12).

HOMBRES-FIRMAS (Louis-Auguste, baron D'), savant français, né à Alais (Gard), vers la fin du dernier siècle, est membre de plusieurs sociétés savantes et correspondant de l'Académie des sciences (section d'économie rurale). Il a publié : *Recueil de proverbes météorologiques et agrono-miques des Ardennois* (1822, in-8); *Recueil de mémoires et d'observations de physique, de mé-téorologie, d'agriculture et d'histoire naturelle* (Nîmes, 1839-1842, 2 vol. in-8), qui contient l'ensemble des nombreux travaux communiqués jusqu'alors par lui à diverses sociétés. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1847. — Son fils, Charles d'HOMBRES-FIRMAS, a inséré des notices scientifiques dans les *Mémoires de l'Aca-démie du Gard* et l'*Annuaire météorologique*.

HOME (Cospatrick-Alexandre RAMEY-HOME, 11e comte DE), pair représentatif d'Écosse, est né

en 1799, à Dalkeith-House. Connu d'abord sous le nom de lord Dunglas, il entra dans le service diplomatique et fut attaché d'ambassade à Saint-Pétersbourg (1822), puis employé, de 1824 à 1827, à la rédaction des protocoles aux affaires étrangères. Il fit ensuite partie de l'administration Wellington, comme sous-secrétaire d'État de ce département (1828-1830). Ayant, en 1841, succédé aux honneurs de son père, il put être élu membre temporaire de la Chambre des Lords (1842), électionq ui a été renouvelée jusqu'à présent. Il est dévoué au maintien de la politique conservatrice. En 1853, il a obtenu la charge honorifique de garde des sceaux d'Écosse.

HOMMAIRE DE HELL (Adèle), femme du voyageur français de ce nom, mort à Ispahan, en 1848, est née vers 1820. Elle accompagna son mari dans la mission scientifique dont il fut chargé par le gouvernement, passa cinq années dans les possessions méridionales de la Russie, qui s'étendent du Danube au Caucase, et collabora au grand ouvrage intitulé : *les Steppes de la mer Caspienne* (1844-1847, 3 vol. in-8, cartes et plans). La part qui lui revient dans cette relation, concerne surtout la description pittoresque du voyage, esquisses de mœurs, caractères et physionomies.

On a encore d'elle : *Rêveries d'un voyageur* (1845, in-18), poésies qui ne manquent pas de grâce; et des articles dans l'*Annuaire des voyages*. Elle a aussi pris part à la rédaction du *Voyage en Perse et en Turquie*, commencé en 1854.

HONNORAT (S... J...), philologue français, né Digne, vers 1795, étudia la médecine, fut reçu docteur en 1817 et exerça sa profession dans sa ville natale. Occupé depuis longtemps à des recherches sur la langue d'oc ancienne et moderne, il publia un *Dictionnaire provençal-français* (1846-1847, 3 vol. in-4), contenant plus de 90000 mots de différents dialectes, leur prononciation figurée, leurs synonymes, leurs équivalents en diverses langues modernes, les origines des principales coutumes et institutions, une grammaire, divers traités et une bibliographie détaillée sur les ouvrages provençaux imprimés. Il en a paru, du même auteur, une sorte de complément intitulé : *Vocabulaire français-provençal* (1849, in-4).

HONORÉ (Charles), auteur dramatique français, né à Paris, vers 1790, est auteur d'un certain nombre de farces et de vaudevilles que leur franche gaieté a fait réussir sur les scènes de genre. Nous rappellerons entre autres : *les Fantômes* (1817); *la Dame noire* (1825); *Bonnardin dans la lune* (1830); *la Sonnette et le paravent* (1837); *l'Assassin par humanité* (1842); *une Mauvaise nuit* (1849); *l'Ile des bêtises* (1850), *une Femme qui s'ennuie* (1854); *les Domestiques de Paris* (1855); *Masque et visage* (1856), etc. Pendant plusieurs années, cet auteur a rempli l'emploi des comiques dans les troupes de province et de Paris.

HOOD (Francis-Wheler Hood, 4e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1838, à Londres, descend du célèbre amiral de ce nom, créé pair en 1795. En 1854, il est entré aux grenadiers de la garde en qualité de lieutenant, et il prendra à sa majorité (1859), la place de son père vacante, depuis 1846, à la Chambre des Lords.

HOOK (rév. Walter-Farquhar), théologien anglais, né à Worcester, vers 1800, et fils d'un ecclésiastique, fut destiné à l'église. Élevé au collége de Winchester, il étudia la théologie à [illegible] où il reçut les ordres en 1821. Desservant [illegible] l'île de Wight, puis professeur au collége [illegible] Philippe de Birmingham (1827), il fut [illegible] en 1829, *vicar* (curé) à Coventry et quitta [illegible] paroisse en 1837 pour administrer celle de [illegible] qui est une des plus populeuses de l'[illegible] Actif et dévoué, il y a fait construire [illegible] sept ans, à l'aide de souscriptions [illegible] dix-sept églises nouvelles et réparer [illegible] la cathédrale, qui a coûté plus de [illegible] Aussi cette paroisse est-elle proposée [illegible] modèle. M. Hook est, en outre, chapelain [illegible] naire de la reine et prébendier de Linc[illegible]

Il a écrit de nombreux livres de piété [illegible] un grand écoulement. Bien qu'il ait été [illegible] de pencher vers les doctrines séparatistes [illegible] sermon qu'il prononça devant la cour [illegible] a repris faveur et c'est un des auteurs [illegible] de l'Église officielle. Ses principaux ouvrages [illegible] *Répertoire ecclésiastique* (Church [illegible] *Biographie ecclésiastique* (Ecclesiastical [illegible] phy); *Bibliothèque religieuse* (Devotional [illegible] compilations faites à un point de vue [illegible] ment anglican; plusieurs volumes [illegible] et des brochures sur les questions [illegible] qu'il a réunies, en 1853, sous [illegible] *bearing on controversies of the* [illegible]

HOOK (James-Clarke), peintre [illegible] 1820, fut admis de bonne heure [illegible] de l'Académie des beaux-arts de [illegible] lui conféra, en 1843, deux médailles [illegible] et, en 1846, la médaille d'or. Un de ses [illegible] tableaux est le *Chant du vieux* [illegible] depuis 1839, il s'est d'abord attaché [illegible] des sujets vénitiens, tirés de l'his[illegible] vie familière et peints avec une [illegible] de couleur : mais il ne traite plus [illegible] le paysage. Il est membre associé de [illegible] Citons encore de lui : *Persécution des* [illegible] *en France* (1854); *Bayard* [illegible] *fils du connétable de Bourbon* [illegible] *comme on la rêve*, *Matinée d'automne* [illegible]

HOOKER (sir William-Jackson), [illegible] glais, né à Exeter, en 1785, manifesta [illegible] précoce pour l'étude des sciences [illegible] ayant à peine terminé ses études [illegible] entreprit en Islande un voyage d'exploration [illegible] il publia à son retour une relation [illegible] (*A Tour in Iceland*, 1810; 2e éd. [illegible] 1815, l'université de Glasgow lui offrit [illegible] de botanique. Quoique maître d'une [illegible] considérable, il l'accepta et déploya [illegible] activité infatigable, menant de front [illegible] rédaction de plusieurs *Recueils* spé[illegible] blication de nombreux ouvrages. [illegible] niers, presque tous réimprimés [illegible] ses descriptions générales : *Flora* [illegible] avec le concours du botaniste [illegible] *Flora* (1823-1827, 3 vol.) : *Flora* [illegible] *cana* (1833-1840, 2 vol.); *British* [illegible] 5 vol.; 2e édit., 1842), un des [illegible] *diums* de ce genre; des iconographies [illegible] telles que : *Musci exotici* (1818); [illegible] (1846-1853); *les Orchidacées* (18[illegible] fique monographie sur une plante [illegible] l'Australie, *la Victoria Regia* (18[illegible]

En 1836, M. Hooker reçut le [illegible] pour services rendus à la science [illegible] ques années plus tard, directeur [illegible] tanique de Kew, il en fit en peu [illegible] établissement sans rival. — Sir W[illegible] mort au mois de juillet 18[illegible]

Outre les ouvrages déjà cités, [illegible] lui : *Icones plantarum*, etc. (18[illegible]

antes de son herbier; *Kew Gardens* (1847), où rend compte des améliorations introduites par dans ce jardin. Il a fondé ou continué plusieurs rnaux de botanique : *Botanical Miscellany*, ndon Journal of Botany, qui paraît depuis 34; *Botanical Magazine*, dont la 3e série a nmencé avec le LXXIe volume, en 1845.

HOOKER (Joseph-Dalton), botaniste anglais, du précédent, né à Glasgow (Écosse), en 1816. dia la médecine et venait d'être reçu docteur squ'il accompagna, en qualité de naturaliste, apitaine Ross dans une expédition au pôle antique (1839). De retour, en 1843, après quatre d'une campagne très-pénible, mais féconde résultats, il consigna le fruit de ses recherches s la *Flora antarctica* (Londres, 1845-1848, l.); plus tard, il compléta cet ouvrage en punt une *Flore de la Nouvelle-Zélande* (1852). A n de 1847, après avoir reçu des instructions iales de M. de Humboldt, il entreprit dans le le même voyage d'exploration scientifique fut si fatal à notre savant V. Jacquemont. i de Calcutta en 1848, il s'avança vers le , franchit heureusement les défilés de l'Hiya et pénétra dans le Thibet, région presinaccessible aux Européens. Il y découvrit grand nombre de plantes nouvelles, entre s trente-sept espèces de rhododendrons, dont onné la description et le dessin sous ce titre : *hododendrons de l'Himalaya* (Londres, 1849-. Le récit de cette excursion a paru sous le de *Himalayan journals* (1855, 2e edit., 2 vol. En 1855, ce savant a publié la première parune Flore de la Terre de Van Diemen (*Flora nnica*; in-4), et un atlas des Plantes de l'Hiva (*Illustration of Himalayan plants*; in-fol.).

PE (Alexandre), littérateur français contem, fils d'un banquier hollandais et proprié à Paris, a fait imprimer, de 1836 à 1839, oixantaine d'ouvrages de littérature légère, n vers qu'en prose, sous les initiales A. H.; auquel il ait attaché son nom est *la Fran-* 1838, in-4), poëme épique en douze chants. e de ces productions bizarres, parmi les dominent des pièces de théâtre qui n'ont jouées, et toutes mises en vente chez le Barba, a été donnée par M. Quérard dans de *la France littéraire*.

E (sir James-Archibald), général anglais, 1785, appartient à la famille des comtes etoun (voy. ce nom). Entré en 1800 au seritaire, il fit partie de l'expédition qui opéra dans le Hanovre, assista aux siéges de ague et de Flessingue, et passa dans la le en 1810. Il se distingua aux batailles oria, d'Orthez et de Toulouse. Nommé r commandeur du Bain en 1815, en rése de ses services, il a été promu en 1851 e de lieutenant général.

(sir Henry), amiral anglais, né en 1787, u précédent, fut inscrit, dès l'âge de onze es cadres de la marine royale; il prit usieurs combats contre les Français, qui prisonnier en 1801. Lors de la guerre ue, il commandait la frégate *l'Endymion* ra du *Président*, de 56 canons; ce fait ui valut une médaille d'or de l'Amirauté ration du Bain (1815). Pendant quinze rempli, auprès du roi Guillaume IV et e Victoria, les fonctions d'aide de camp 6), et il a été promu en 1851 au grade niral.
e membre de la même famille, John Hope, né en 1794, à Edimbourg, ancien doyen des avocats, a été nommé lord secrétaire de la cour de justice (*lord justice clerk*) d'Écosse et appelé en même temps au Conseil privé.

HOPETOUN (John-Alexandre Hope, 6e comte de), pair d'Angleterre, né en 1831, à Édimbourg, est petit-fils d'un général distingué, originaire d'Écosse et créé pair en 1814. Après avoir terminé son éducation à l'École d'Harrow, il servit un an dans les gardes et entra, en 1852, à la Chambre des Lords, où le siége de son père était vacant depuis 1843. Il est député-lieutenant du comté de Linlithgow. N'étant pas encore marié, il a pour héritier présomptif son cousin J. G. F. Hope-Wallace, né en 1839 à Québec.

HOPKINS (John-Henry), théologien américain, évêque de Vermont, né à Dublin (Irlande), le 30 janvier 1792, suivit, en 1800, sa famille en Amérique. A sa sortie du collége, il entra dans le commerce et fut engagé pendant plusieurs années dans l'industrie du fer; il aida l'ornithologiste Wilson à préparer les planches des quatre premiers volumes de son grand ouvrage. Admis, en 1817, au barreau de Pittsburg (Pensylvanie), il pratiqua le droit avec succès jusqu'en 1823 et l'abandonna alors pour entrer dans les ordres de l'Église épiscopale. De 1824 à 1831, il fut attaché à la paroisse de Pittsburg, séjourna ensuite un an à Boston et fut nommé, en 1832, au nouveau siége épiscopal du Vermont. Sa résidence est à Burlington.

M. Hopkins a consacré autant d'érudition et de talent littéraire que de zèle à la démonstration des preuves du christianisme et des dogmes particuliers de l'Église épiscopale, ainsi qu'à l'exposition des mœurs et des doctrines de la primitive Église. Voici ses principaux ouvrages plusieurs fois réimprimés : *le Christianisme vengé* (Christianity vindicated; Burlington, in-12, 1833); *l'Église primitive comparée à l'Église protestante épiscopale* (The Primitive Church, etc.; in-12); *l'Église romaine dans sa pureté primitive comparée avec l'Église romaine d'à présent* (The Church of Rome in her primitive Purity; 1837, in-12); *Discours sur la Réformation* (Lecture on the Reformation; Philadelphie, 1844, in-12); *Histoire du confessional* (The History of the confessional; New-York, in-12, 1840); *la Fin de la Controverse controversée, ou Réfutation de la Controverse de Milner* (The End of Controversy controverted; 2 vol. in-12, 1854). On a encore de lui un *Essai sur l'architecture gothique* (Essays on Gothic Architecture; Burlington, gr. in-4, 1833), et un grand nombre de sermons et de brochures.

HOPKINS (Mark), littérateur américain, né le 4 février 1802, à Stockbridge (Massachussets), fut élevé au collége William, reçu docteur en médecine en 1828, et nommé, en 1830, professeur de rhétorique et de philosophie morale à ce même collége, dont il est devenu, depuis 1836, le président. On cite de lui deux volumes estimés : *Lectures faites à Lowell sur la démonstration du Christianisme* (Lowell Lectures on the Evidences of Christianity; in-12) et *Mélanges, Essais et Discours* (Miscellaneous Essays etc.; 1847, in-12.)

HOREAU (Hector), architecte français, né à Versailles, le 4 octobre 1801, suivit de 1819 à 1822 les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de Nepveu. Au retour d'un assez long voyage en Orient, notamment dans l'Égypte et la Nubie (1839), il fut quelque temps trésorier de la Société asiatique, fondée en 1842. S'occupant spécialement des améliorations et embellissements que les

divers quartiers de Paris étaient susceptibles de recevoir, il fit sur ce sujet des *Études* et des *Projets*, la plupart exposés aux Salons. En 1850, il concourut pour le Palais de cristal de Londres. Son projet fut trouvé le plus beau de tous ceux que le concours fit éclore et récompensé de la première médaille; mais il fut écarté pour permettre l'exécution de celui d'un artiste anglais, sir Joseph Paxton (voy. ce nom). C'est à peu près l'histoire de tous les projets de M. Hector Horeau, qui a souvent émis le premier des plans complets et nouveaux, rejetés d'abord, et presque toujours exécutés plus tard, mais par d'autres que lui. En 1856, il est allé résider en Angleterre.

On lui doit particulièrement les études et dessins qui suivent : *Nouveau système d'égoûts pour Paris* (1833); *Projet de salles d'exposition pour les produits de l'industrie*, avec l'arrangement et l'embellissement des Champs-Élysées (1837); *Esquisse de projet pour la Bibliothèque royale et les halles*, y compris l'alignement des quais, et une voie monumentale de l'Oratoire du Louvre à la Bastille; des *Projets de places publiques* et divers autres. M. Horeau a fait imprimer, seul ou en collaboration, des *Mémoires* et *Projets* à l'appui des dessins précédents (Didot, 1836); le *Panorama d'Égypte et de Nubie* (1841, in-fol., 37 pl.); plusieurs *Prisons départementales* fournies à l'ouvrage de MM. Blouet et Harou-Romain (1842); un *Projet d'Opéra* (1844); et enfin, de 1849 à 1854, plusieurs *Notes* relatives à la question des Halles centrales, entreprises et définitivement continuées par Callet M. V. et Baltard.

HORN (Uffo-Daniel), littérateur allemand, né le 18 mai 1817, à Trautenau, en Bohême, fit ses études à Prague et à Vienne, entreprit ensuite des voyages en Italie, en Suisse, en Hongrie, en France, en Belgique et dans l'Allemagne septentrionale. Pendant la révolution de 1848, il exerça à Prague, comme membre du parti constitutionnel, une très-grande influence sur la population allemande de cette ville. Lors du soulèvement des duchés de Schleswig et Holstein contre le Danemark (1850), il entra comme volontaire dans l'armée de l'insurrection et s'y distingua jusqu'à la fin de la guerre. Il a publié le récit de ces événements sous ce titre : *Depuis Idstedt jusqu'à la fin* (Von Idstedt bis zu Ende; Hambourg, 1851).

On a encore de M. Horn une tragédie : *le Roi Ottokar* (Koenig Ottokar; Prague, 3e édit., 1850), publiée aux frais de la ville de Prague; deux recueils de nouvelles : *Villages de la Bohême* (Bœhmische Dœrfer; Leipsick, 1847, 2 vol.); *Trois siècles* (Aus drei Jahrunderten; Ibid., 1851), contenant des tableaux fidèles de la vie populaire, et un recueil de *Poésies* (Gedichte; Ibid., 1847).

HORN (Charles-Édouard), compositeur anglais, né en 1786, à Londres, est fils et élève de l'organiste du roi Georges IV. Il débuta, vers 1807, comme chanteur à l'Opéra anglais, avant d'écrire pour la scène. Après une première pièce qui ne réussit pas, il donna avec succès *la Ruche d'abeilles* (the Bee hive). En 1814, il remonta une seconde fois sur la scène et se fit applaudir pendant quelques années dans les rôles de ténor.

Parmi les opéras qu'il a composés, en grande partie pour le théâtre anglais, on a remarqué *les Chasseurs persans* (the Persian hunters); *la Fiancée enchantée* (the Magic Bride); *la Pension bourgeoise* (the Boarding-House); *le Lion du Nord*, *Riche et pauvre*, *la Statue*, *Charles le Téméraire*, *la Cabane du bûcheron* (the Woodman's hut); *Dircé*, *Annette*, *le Pont du diable*, *Lalla Rookh*, représenté à Dublin; *le Sorcier*, etc. La plupart de ces opéras, écrits avec une grande
facilité, d'après la méth[illegible]
connus aujourd'hui. On a [illegible]
un recueil de *Chansons*.

HORNE (Richard-Henry[illegible]
né vers 1807, fut élevé a[illegible]
n'ayant pu se faire adm[illegible]
Compagnie des Indes orie[illegible]
comme midshipman dans [illegible]
qui était alors en guerre ave[illegible]
blissement de la paix, il re[illegible]
mit à écrire des livres et [illegible]
dans les divers recueils pér[illegible]
de ces derniers est incalcula[illegible]
se distinguent par le mouve[illegible]
sont : *la Mort de Marlowe* [illegible]
Londres, 1832); *Cosme de M*[illegible]
de la mort, *Grégoire VII*, et [illegible]
un *farthing* (un liard) pour [illegible]
était tombée la poésie épiq[illegible]
même auteur un volume de [illegible]

M. Horne a publié en [illegible]
pleins d'aperçus ingénieux [illegible]
Hommes de lettres et du publ[illegible]
the false medium between the [illegible]
the public), et *le Nouvel esp*[illegible]
spirit of the age), étude sur [illegible]
du progrès. Une de ses plus [illegible]
est un drame fantastique. Ju[illegible]
près cette opinion d'anciens [illegible]
traître, en vendant Jésus, av[illegible]
ter sa manifestation comme Me[illegible]
son triomphe. Entre autres [illegible]
M. Horne a collaboré, on cite [illegible]
terre, *la New quarterly Rev*[illegible]
words de Dickens. Il a, penda[illegible]
édité le *Monthly Repository*. [illegible]
cher fortune dans les mines d[illegible]
réussit pas et fut obligé d'acce[illegible]
la police à cheval. Il est deven[illegible]
cateur des monnaies.

HORSLEY (John-Callcott), [illegible]
à Londres, le 19 janvier 181[illegible]
études artistiques et débuta [illegible]
huit ans par *le Payement des* [illegible]
Hall au XVIe *siècle*, mentionn[illegible]
Wilkie et acheté par un amateur [illegible]
wright. Cette toile, et celles qui [illegible]
les Joueurs d'échecs, *les Musicie*[illegible]
tend une réponse, etc., furent [illegible]
tish institution. En 1839, M. H[illegible]
sit à l'Académie avec *le Coq d*[illegible]
aujourd'hui à la galerie Verno[illegible]
suite : *l'Enfance et la vieillesse* [illegible]
lisent philosophiquement les [illegible]
de la vie; *la Sortie du bal* (18[illegible]
entre le luxe et la misère [illegible]
(1843); *le Colporteur*, etc. [illegible]
grande finesse d'exécutio[illegible]
genre sentimental ne [illegible]

Lorsque le gouve[illegible]
grand concours arti[illegible]
salles du nouveau Pa[illegible]
beaucoup de ses con[illegible]
la grande peinture : [illegible]
Prédication de saint Au[illegible]
digne d'un second prix [illegible]
ses deux petites fresques [illegible]
compris au nombre des [illegible]
décorer le nouveau pala[illegible]
jets suivants : *la Religio*[illegible]
bre des Lords; *le Couronnem*[illegible]
récompensé d'un prix de [illegible]
tentée par Satan.

Dans ces dernières [illegible]
venu à sa première [illegible]

9); *l'Hospitalité* (1850); *le Madrigal e Dépit* (1854), etc. A l'Exposition uni- de Paris en 1855, il avait envoyé cinq : *Jane Grey et Roger Ascham*, remar- peinture de genre où l'on voyait un de clair-obscur; *la Réunion musicale*, vec un soin tout hollandais; *l'Allegro et oso*, déjà récompensé à l'Exposition de icheté par le prince Albert; etc. Il a ob- mention.

ATH (Michel), théologien et révolution- ngrois, né à Szentes, en 1809, fit d'abord ites études de théologie et de philoso- btint, comme pasteur, plusieurs postes ts, En 1841, il se fit professeur particu- nne, où le gouvernement lui confia la littérature hongroise au gymnase de érèse. En 1847, il devint aumônier d'un troupes impériales, et l'année suivante, e Csanad et membre de l'assemblée des Bientôt la révolution le porta aux affai- si pour ministre de l'instruction publique ltes par le gouvernement provisoire, il eine eu le temps de proposer quelques libérales, lorsque le triomphe des Autri- força de chercher un asile à Paris, puis , où il apprit qu'il était condamné, par e, à la peine de mort.

M. Horvath divers ouvrages très-remar- re autres une *Histoire du commerce et de ie en Hongrie pendant les trois derniers* eschichte des Handels und der Industrie a, etc. : Ofen, 1840), et une *Histoire de la* (Geschichte des Ungarns; Papa, 1842- ol.), écrite avec une verve passionnée faire douter de l'impartialité critique de n.

IANN (Théodore), dessinateur et peintre allemand, né à Brandebourg, le 24 sep- 807, fut élevé à Dusseldorf, où il étudia, Cornélius et Shadow, la peinture histo- 'il abandonna bientôt pour le genre. Il peu de tableaux, quelques aquarelles, mbre considérable de dessins. Il a excellé lans les illustrations, et en a fourni aux es publications de l'Allemagne, spéciale- a *Bibliothèque des enfants* de Winckel- ux ouvrages de Zacharie, de J. Gotthelf, renner, etc. Il se distingue surtout par et la facilité. Il s'est aussi fait un nom rofesseur à Berlin.

ER (William H. C.), poëte américain, né New-York), le 25 mai 1814, fit des études . Se trouvant sur un territoire encore oc- a partie, par les Indiens Senecas, il prit ides de ces tribus comme thème de ses étiques, et publia, en 1844, *Yonnondio*, dien en sept chants. En 1854, il a donné ion complète de ses *Œuvres poétiques* k, 2 vol. in-12), dont le premier volume out ce qu'il a écrit sur les Indiens et ons, ballades, poëmes lyriques, etc. On le de la vivacité et de la vigueur.

N (Hippolyte), littérateur français, né n 1812, étudia d'abord la médecine, et ours de M. Halma Grand, dont il publia les *Leçons*. Il débuta ensuite, dans la , par un certain nombre de petits volu- és à la jeunesse et à l'enfance. Enfin, il théâtre avec divers collaborateurs. Après pli les fonctions successives de secré- a direction au Théâtre-Français, de de la scène à la Renaissance, puis à l'Ambigu, il acheta de M. Alexandre Dumas, en 1847, le privilége du Théâtre-Historique, qu'il céda bientôt à M. Max Revel, et prit, en 1849, la direction de la Gaîté. Après le procès auquel donna lieu, en 1853, la ruine de M. A. Dumas, il a transporté une partie du répertoire et du matériel du Théâtre-Historique sur son nouveau théâtre qui lui doit déjà sept années d'une prospérité soutenue. Il a excité, toutefois, d'assez vives récriminations dans le monde littéraire, en livrant trop exclusivement sa scène à un seul auteur, M. Dennery (voy. ce nom). En 1855, il a été, avec ce dernier, un des fondateurs de l'établissement thermal de Cabourg-Divest. M. Hostein a été décoré en septembre 1854.

On a de lui : une vingtaine de petits volumes de contes et moralités pour les enfants, tels que *les Contes bleus de ma nourrice*, *Bonjour et bonsoir les Enfants d'aujourd'hui*, *Caractères et portraits de la jeunesse*, *les Amies de l'enfance*, etc. (1836-1848); *Versailles anecdotique* (1837, in-18); *Cours de botanique à l'usage des dames* (1839); *de Paris à Orléans* (1843), texte explicatif de ce parcours; *l'Hôtellerie de Lisbonne* (1836), drame, avec M. F. Taigny; *François les bas bleus* (1842), comédie; *le Miracle des Roses*, avec M. Ant. Béraud, drame en 16 tableaux (1843); *l'Allumeur*, avec le même; *la Pluie et le beau temps*, avec M. Dennery; *les Trois loges*, avec M. Clairville, etc. (1844-49), et, à la date de mai 1848, un opuscule intitulé : *Réforme théâtrale, suivie de l'esquisse d'un projet de loi sur les théâtres*.

HOSTEIN (Édouard-Jean-Marie), peintre français, né à Plehedel (Côtes-du Nord), en 1812, emprunta aux sites maritimes de son pays ses premières inspirations et débuta au Salon de 1833. Il s'occupait à cette époque de compositions lithographiques auxquelles il renonça pour se renfermer dans la peinture. Plusieurs voyages sur les bords du Rhin (1834), en Suisse (1837) et en Italie (1838), complétèrent ses études.

Il a principalement exposé : *Barques de pêcheurs à Grandville*, *la Vallée de l'île Adam* (1835); *le Cours de la Meuse*, *l'Abbaye de Val-Dieu* (1837); *la Forêt de Saverne*, *les Sapins de la forêt noire*, *des Ruines à Baden*, *le lac Némi*, *une Chaumière de la Touque* (1841); *la Vallée de la Saône*, *la Forêt de Compiègne*, *la Vallée de Pierrefonds*, de nombreuses *Vues de la Seine*, *le Camp de Saint-Maur*, *la Plaine de l'Ariccia*, *des Jeunes filles se baignant dans un ruisseau;* un certain nombre de *portraits*, dont quelques-uns au pastel (1834-1853). Il a donné, à l'Exposition universelle de 1855, *les Rives de la Seine avec ses endiguements*, près de Villequier, et au Salon de 1857, *la Rade de Toulon*, *Bois de pins*, etc. Comme lithographe, il a fourni des *Dessins* de végétations pittoresques et des *Sites* aux *Voyages dans l'ancienne France* et à d'autres ouvrages sur la France et sur la Russie (1831-1836). M. Ed. Hostein a obtenu, comme paysagiste, une 3ᵉ médaille en 1835, une 2ᵉ en 1837, et une 1ʳᵉ en 1841. Il a été décoré en juillet 1846.

HOTHAM (Beaumont Hotham, 3ᵉ baron), général et député anglais, né en 1794, à Lullington-Castle, descend du célèbre amiral de ce nom. Il a fait dans l'armée les dernières campagnes de la Péninsule, a assisté à la bataille de Waterloo et parvint, en 1851, au grade de major général. Entrée, en 1820, à la Chambre des Communes pour le bourg de Leominster, il a été réélu, jusqu'à présent, sans interruption, et il représente, depuis 1841, un district du comté d'York. Il a constamment soutenu la politique du parti conservateur. Il a pour héri-

tier de ses titres et de sa pairie, son neveu, Georges-Frédéric HOTHAM, né en 1827.

HOTHAM (sir Charles), marin anglais, né le 14 janvier 1806, cousin du précédent est fils d'un ministre protestant; entré, à douze ans, dans la marine royale, il devint capitaine en 1833. Faisant partie de l'escadre de La Plata, lors de la rupture des négociations avec Rosas (1845), il s'empara de l'île de Martin Garcia et de quelques bâtiments argentins, et bloqua les côtes orientales occupées par Oribe. Sa conduite lui valut le grade de commandeur dans l'ordre du Bain. De 1846 à 1849, il commanda la station navale de la Guinée. Après avoir rempli une mission diplomatique auprès de la Confédération argentine (1852), il fut envoyé à la colonie de Victoria, sur les bords de l'Hudson, en qualité de gouverneur général (1853). — Il est mort le 31 janvier 1856.

HOTHO (Henri-Gustave), littérateur allemand, né à Berlin, le 22 mai 1802, et destiné d'abord au commerce, fut mis dans une école spéciale en province, puis revint à Berlin étudier le droit et la philosophie. Il montra pour les arts un goût très-vif, développé encore par des voyages à Paris, à Londres, dans les Pays-Bas, et fit de l'esthétique son étude de prédilection. Reçu docteur à Berlin, en 1826, et professeur en 1827, il obtint, l'année suivante, la chaire d'histoire de la littérature générale à l'École militaire, devint en 1829, professeur à l'université, etc., en 1830, conservateur adjoint de la galerie de peintures du musée royal. Ses remarquables leçons sur Lessing, Tieck, Gœthe, Schiller, Schelling et Solger, l'ont fait considérer, pour l'esthétique, comme le successeur de Hegel.

M. Hotho dont les écrits, malgré leur appareil dogmatique, tout hégélien, se distinguent par l'élégance brillante des détails, a publié, pendant une année, dans le *Morgenblatt*, une correspondance très-curieuse, fourni une collaboration active aux *Annales de critique scientifique* et donné une édition savante des *Leçons d'esthétique* de Hegel (Vorlesungen über Aesthetik; Berlin, 1835-1838, 3 volumes). On a de lui, comme livres originaux, des *Études préparatoires sur la vie et sur l'art* (Vorstudien für Leben und Kunst; Stuttgart, 1835); une grande *Histoire de la peinture en Allemagne et dans les Pays-Bas* (Geschichte der deutschen und niederl. Malerei; Berlin, 1840-1843, tom. I-III), etc.

HOTTINGER (Jean-Jacques), historien suisse, né à Zurich le 18 mai 1783, et descendant du célèbre philologue du XVII[e] siècle, étudia la théologie. Chargé d'accompagner un élève particulier en Allemagne, il fit un assez long séjour à Leipsick. De retour en Suisse, après avoir occupé plusieurs chaires, il devint professeur adjoint, puis titulaire d'histoire à l'université de Zurich (1824). Il est conseiller du gouvernement, membre du conseil de l'instruction publique et du grand conseil de Zurich.

On a de M. Hottinger plusieurs travaux historiques qui se recommandent par l'exactitude : *Histoire du schisme en Suisse* (Geschichte der Schweizer Kirchentrennung; Zurich, 1825-27, 2 vol.), formant la suite de l'*Histoire de Suisse* de Jean de Müller; *Zwingle et son temps* (H. Zwingli und seine Zeit; Ibid., 1841; *Histoire de la chute de la confédération helvétique et des treize cantons* (Geschichte des Untergangs der Eidgenossenschaft, etc.; Ibid., 1844); *Hans Konrad Escher von der Linth* (Ibid., 1852); *Neufchâtel et ses rapports historiques et juridiques avec la Suisse et avec la Prusse* (Neuenburg in seinen geschicht-
lichen und Rechtsverhaeltnissen zu, etc.
1854); etc. Il a encore publié les *Archives d'his-*
toire de Suisse, etc. (Archiv für Schweizer Ge-
schichte, etc.; Ibid., 1827-1829. 3 vol.)
Escher, et le *Musée suisse des connaissances histo-*
riques (Schweizerisches Museum für his[torische]
Wissenschaften, 1887-1839, 3 vol.), avec les
toriens Wackernagel et Gerlach.

HOUDETOT (Frédéric-Christian, comte
homme politique français, ancien pair
ris en 1786, est le petit-fils de Mme d'Hou[detot]
la célèbre amie de J. J. Rousseau. Il fut,
nommé auditeur au conseil d'État,
civil de Berlin pendant l'occupation de la
et sous-préfet de Château-Salins en 18
ensuite de la préfecture de l'Hérault, il pa[ssa en]
1810, à celle de Bruxelles, qu'il n'a[bandonna]
quatre ans plus tard, qu'après avoir
les moyens de résistance contre les alliés
cepta aucune fonction sous la première
tion. Le 13 juillet 1815, Louis XVIII
préfecture du Calvados, occupée
les Prussiens, qui y avaient
contributions de guerre. M.
résisté à ces exactions avec
gardé à vue et menacé d'être
lorsque le gouvernement ob[tint]
élargissement. En 1819, M.
à la Chambre des Pairs, où il se
sieurs circonstances, l'ami des libé[raux].
Depuis la révolution de Février,
choisi pour un de ses représentants
législative, où il faisait partie de la
narchique. En 1852, il entra,
du gouvernement pour le Calvados,
gislatif, et il a été réélu en 1857.
d'Houdetot est depuis le 30 mai 18
deur de la Légion d'honneur.

HOUDETOT (César-François-Adolphe
D'), administrateur et littérateur fra[nçais],
du précédent, né vers la fin du
est entré sous Louis-Philippe dans
tion des finances. Il est receveur
Havre. Le 27 avril 1856, il a reçu la
cier de la Légion d'honneur.

On cite de lui quelques ouvrages
pes militaires français (1844, in-8);
rustique (1847; 4[e] édit., 1854); *le*
(1849, in-8), causeries; *Chasses*
(1849, in-8), mélanges où l'on trouve
détaillée sur Jules Gérard; *Dix*
fleur (1853, in-18; nouv. édit.,
vénerie, ou la Chasse au chien
in-8), etc.

HOUEL (Jean-Hubert), ancien re[présentant du]
peuple français, est né dans le dé[partement des]
Vosges en 1804, d'une famille
fit de bonnes études et fut admis
male. Mais il renonça bientôt à l'ens[eignement],
fit son droit, et, en 1827, s'établit
taire à Saint-Dié. Il se démit
1837, exerça la profession d'avocat,
candidat libéral au conseil d'arron[dissement].
1848, il se rallia sans hésitation au
républicain, et fut envoyé à l'Assem[blée consti-]
tuante par 59 721 voix. Il y fit partie
de l'instruction publique, et vota
avec la fraction la plus modérée
républicaine. Après l'élection du
il soutint le ministère présidé par
rot, et combattit ensuite avec
litique de l'Élysée. Réélu à la Lé[gislative par]
35 272 suffrages, il fit partie de la
stitutionnelle qui avait pour

et, après le coup d'État du 2 décembre, se tint en dehors des affaires politiques.

HOUEL (Éphrem), inspecteur des haras français, né vers 1815 d'une famille de Normandie, s'appliqua de bonne heure à l'étude de l'art hippique et obtint un emploi dans l'administration des haras. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 24 avril 1844, il est un des quatre inspecteurs d'arrondissement des haras.

Il a publié les écrits spéciaux suivants : *des Différentes espèces de chevaux en France* (Avranches, 1841, br. in-8); *Traité complet de l'élève du cheval en Bretagne*, statistique hippique de la circonscription du dépôt d'étalons de Lanjonnet (Avranches Paris, 1842, in-8); *Traité des courses au trot* 1843, in-8); *Histoire des anciennes races chevalines du département de la Manche* (Saint-Lô, 1850, br. in-8); *Histoire du cheval chez tous les peuples de la terre depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1848-1852, 2 vol. in-8).

HOUNG-SIEOU-TSIUEN, général en chef de l'armée insurrectionnelle en Chine, né vers 1813, prend le titre de roi, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'empire chinois. On le représente comme un homme de haute taille, au visage bruni par le soleil et au regard vif et assuré. Déjà sa barbe et ses cheveux sont gris. On le dit animé d'un très-grand courage. Quoique son accent révèle une origine cantonnaise, personne ne connaît son véritable nom, et on ne sait pas quel district il est né. (voy. TIEN-TÉ.)

HOUSSAYE (Arsène) et HOUSSET, littérateur français, né à Bruyères, près de Laon, en 1815, d'une ancienne famille bourgeoise alliée aux d'Aguesseau et aux Condorcet, vint de bonne heure chercher à Paris la réputation. Il débuta, en 1836, par deux romans, écrits déjà avec recherche, *la Couronne de bluets* et *la Pécheresse*. Le patronage de M. Théophile Gautier et l'heureuse collaboration de M. Jules Sandeau, de 1839 à 1843, l'aidèrent à se faire une place parmi les littérateurs. Ses essais dans la critique d'art (*Revue du salon de 1844*) et surtout ses études spéciales sur l'époque de la régence attirèrent l'attention sur lui; et sa *Galerie de portraits du* XVIII[e] *siècle* (1844 1re série, vol., in-12) lui valut la décoration en 1846. La même année, son *Histoire de la peinture flamande et hollandaise* (Paris, 1846, in-fol., gravures sur cuivre), malgré les vives accusations de plagiat dont elle fut l'objet de la part de M. Alf. Michiels (voy. ce nom), qui avait donné l'année précédente, sous le même titre (Bruxelles, 4 vol. in-8) une publication plus considérable, fut accueillie avec faveur et obtint du ministère une souscription de 50000 francs.

À la révolution de 1848, M. Arsène Houssaye qui, pendant l'agitation réformiste, avait été nommé par les étudiants, président de leur banquet, fut jeté un instant dans la politique : il se présenta aux suffrages de son département, comme candidat du parti démocratique, en concurrence avec M. Odilon Barrot qui lui fut préféré. Au mois de novembre 1849, il dut à l'appui de Mlle Rachel la place d'administrateur de la Comédie-Française. Sa direction ne fut pas moins active que conciliante : avec un demi million de dettes au point de départ, il ramena au Théâtre-Français une complète prospérité, et fit jouer près de cent ouvrages de MM. Alex. Dumas, Ponsard, A. de Musset, Mallefille, Mme de Girardin, Augier, Gozlan, etc., notamment *Gabrielle*, *Charlotte Corday*, *Lady Tartuffe*, *le Cœur et la Dot*, *la Jeunesse*, *La joie fait peur*, *les Contes de la reine de Navarre*, *Mlle de la Seiglière*. Après le coup d'État de 1851, il composa pour Mlle Rachel la cantate intitulée : *l'Empire, c'est la paix*. En 1856, la perte de sa femme et les tracas inhérents à une telle gestion le déterminèrent à donner sa démission. Il fut remplacé par M. Empis, et on créa pour lui une place d'inspecteur général des musées de province.

Les œuvres de M. Arsène Houssaye, aussi nombreuses que diverses, embrassent le roman, le théâtre, la poésie et la critique. La plupart se ressentent de la prédilection de l'auteur pour l'époque de Louis XV, pour ses arts, ses mœurs et sa littérature, et rappellent, avec beaucoup d'esprit d'ailleurs, les grâces raffinées de ce temps. M. Philarète-Chasles a dit de lui : « Son talent, c'est un sourire tempéré par une larme, un trait d'esprit mouillé par un trait de sensibilité. » Nous citerons parmi ses romans : *les Aventures galantes de Margot* (1837); *le Serpent sous l'herbe* (1838, 2 vol. in-8); *la Belle au bois dormant* (1838, 2 vol in-8); *Fanny* (1840); *les Onze maîtresses délaissées* (1840, 2 vol. in-8); *la Vertu de Rosine* (1844); *Romans, contes et voyages* (1846); *les Trois sœurs* (1847, 2 vol. in-8); *Philosophes et comédiennes* (1850); *la Pantoufle de Cendrillon* et *le Voyage à ma fenêtre* (1851); *les Filles d'Ève* (1852); *Sous la Régence et sous la Terreur* (1852); *le Repentir de Marion* (1854); *le Violon de Franjolé* (1856); et avec M. Jules Sandeau : *les Revenants* (1839, 2 vol. in-8); *Mme de Vandeuil* (1842); *Mlle de Kerouare* (1842); *Milla* (1842); *Marie* (1843).

Ses poésies comprennent : *les Sentiers perdus* (1841); *la Poésie dans les bois* (1845); *Poëmes antiques* (1855). Ces divers recueils ont été réunis sous le titre de *Poésies complètes* en 1851, et plus récemment, sous celui d'*OEuvres poétiques*, avec une *Notice* de M. T. de Banville (1858, in-16).

Au théâtre il n'a encore donné que deux pièces, *les Caprices de la marquise*, en un acte, représenté avec peu de succès à l'Odéon en 1844, et *la Comédie à la fenêtre* (1852). Il a en répétition une comédie en cinq actes : *les Comédiennes*, reçue au théâtre des Variétés en 1857.

Ajoutons ses ouvrages critiques et humoristiques : *le Voyage à Venise* (1849); *l'Histoire du quarante et unième fauteuil de l'Académie française* (1855, in-8), où l'auteur a eu l'heureuse idée de nous faire assister à la réception académique de tous les grands esprits de notre pays, que l'Académie a refusés ou négligé d'accueillir; le *Roi Voltaire : sa généalogie, sa jeunesse, sa cour, ses ministres, son peuple, sa dynastie*, etc. (1858, in-8), etc.

Plusieurs des notices de M. A. Houssaye sur les écrivains du XVIII[e] siècle ont été reproduites en tête d'éditions nouvelles de leurs *OEuvres* (Champfort, Fontenelle, Rivarol, Boufflers, Piron, 1852-1856). Il faut encore mentionner de lui un grand nombre d'articles dans *le Constitutionnel*, la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux-Mondes*, et surtout dans *l'Artiste*, dont il fut propriétaire de 1844 à 1849, et qui, entre ses mains, eut une période de prospérité, pour tomber ensuite et se relever encore une fois sous la direction de son frère, M. Édouard Houssaye avec le concours de M. Th. Gautier.

HOUSTON (Samuel), général américain, né à Rockbridge-Cor (Virginie), le 2 mars 1793, d'une famille d'artisans, avait, à l'âge de treize ans, passé plus de temps dans les champs que dans les écoles, lorsque sa mère, restée veuve avec neuf enfants, se rendit dans l'état de Tennessée. Le jeune Samuel entra au service d'un marchand; mais, s'étant enfui dans les forêts, il vécut cinq ans au milieu des sauvages indiens et acquit

parmi eux l'adresse, la vigueur et la patience. A dix-huit ans, il revint dans son pays et fonda, à l'extrême limite des pays civilisés, une école mixte où les sauvages purent envoyer leurs enfants. Deux ans après, il trouva dans la guerre contre les Anglais, un aliment à sa bravoure et à son activité. Enrôlé dans l'armée américaine du Sud, sous les ordres du général Jackson, il se distingua particulièrement au combat de Horse-Shoe où il fut grièvement blessé. Quatre ans plus tard, le général Jackson se servit de lui comme d'intermédiaire pour conclure un traité avec ses anciens hôtes, les Indiens des forêts.

Après avoir complétement réussi dans cette mission, M. Samuel Houston quitta le service militaire, et, quoiqu'il eût vingt-cinq ans, résolut d'aller à Nashville étudier le droit. Son éloquence et son habileté comme avocat lui firent bientôt une nombreuse clientèle. En 1821, il fut nommé général-major de la milice de l'État de Tennessée. Élu membre de la Chambre des représentants à Washington en 1823 et en 1825, il devint, en 1827, gouverneur de Tennessée. Remplacé selon la loi, en 1829, il céda à son caractère aventureux et retourna passer trois ans au milieu des sauvages; il y fut témoin de la mauvaise foi avec laquelle les commissaires indiens et les agents de l'Union trahissaient les intérêts de leurs mandataires respectifs, dénonça le mal et revint à Washington, en 1832, pour tenter d'y remédier. Mais, l'année suivante, le Texas s'étant soulevé contre la tyrannie du dictateur mexicain, Santa-Anna, il y courut et fut nommé membre du comité chargé de proposer un projet de constitution.

Lorsque la guerre recommença avec Santa-Anna il fut nommé général en chef de l'armée de l'indépendance, et, après plusieurs escarmouches sans importance, défit les Mexicains à la sanglante bataille de San-Jacinto. Avec 700 hommes, il prit ou tua, à l'exception de sept, les 1800 soldats de Santa-Anna, qui fut lui-même au nombre des prisonniers. Samuel Houston avait payé de sa personne et reçu plusieurs blessures; son cheval avait été tué sous lui. Les habitants du Texas le récompensèrent en lui donnant la présidence de la nouvelle république. Il garda cette dignité jusqu'à l'incorporation du Texas dans l'Union américaine et devint alors sénateur au Congrès. En 1852, il fut porté comme candidat à la présidence des États-Unis sur plusieurs listes démocratiques et obtint, au congrès de Baltimore, les voix des délégués de plusieurs États.

M. Samuel Houston peut être regardé comme une des natures les plus originales que présente son pays. On trouve chez lui la rare alliance des qualités que donnent et la vie primitive et l'éducation. Orateur élégant et plein d'onction, chasseur intrépide, général aussi habile qu'audacieux, faisant la guerre comme un lieutenant de Napoléon et comme un héros de Cooper, il plaît également aux masses et aux classes élevées qui voient en lui le représentant le plus accompli et comme le type du caractère américain.

HOUZÉ (Florentin), peintre belge, né à Tournay, en 1812, reçut à Liége les leçons du peintre lyonnais P. H. Hennequin, fixé dans cette ville, et cultiva avec succès l'histoire et les sujets religieux. On cite parmi ses œuvres: *les Derniers moments de lord Percy* (1842); *l'Entrée au couvent* (1846); *saint Vincent de Paul au secours d'inondés*, *saint Charles Borromée administrant les pestiférés*, *saint Augustin mourant guérissant un malade*, un *Crucifiement*, admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. Il a obtenu une médaille de vermeil en 1842, à Bruxelles.

HOWARD DE WALDEN (Charles-Aug. [illegible] ELLIS, 6ᵉ baron), diplomate et pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, appartient à [illegible] branche cadette des ducs de Norfolk élevée [illegible] 1597, à la pairie héréditaire. Après avoir [illegible] quelque temps dans les gardes, il se retira [illegible] le grade de capitaine (1822), fut attaché [illegible] au ministère des affaires étrangères, et [illegible] sous Canning, sous-secrétaire (1824). En [illegible] fut nommé ministre plénipotentiaire [illegible] et passa en la même qualité, en 1828, à [illegible] où il prépara l'adhésion complète du [illegible] la quadruple alliance bientôt signée à [illegible] contre l'absolutisme représenté par les [illegible] dants Carlos et Miguel. A la fin de 18[illegible] accrédité auprès du roi des Belges. Par [illegible] nions politiques il appartient au parti [illegible] son mariage avec la fille du duc de [illegible] (1828), il a huit enfants dont l'aîné, Fred[illegible] George ELLIS, né à Londres, en [illegible] nommé cornette de dragons en 18[illegible]

HOWDEN (John-Hobart CARADOC, [illegible] diplomate et pair d'Angleterre, [illegible] à Dublin, est petit-fils d'un [illegible] dais. Il embrassa d'abord la [illegible] où son père avait gagné la [illegible] 1815 un brevet d'officier dans [illegible] aide de camp de lord Wellington [illegible] bataille de Navarin où il fut [illegible] fut promu au grade de major [illegible] pli deux fois les fonctions de [illegible] glais, au siége d'Anvers (1832) et [illegible] l'armée constitutionnelle d'Espagne [illegible] voyé en 1847 à Rio-Janeiro en qualité [illegible] plénipotentiaire, il fut en même temps [illegible] mettre un terme aux difficultés de la [illegible] gentine; se séparant alors de la France [illegible] directement avec Rosas, et le résultat [illegible] action distincte fut le traité du [illegible] 1849. Au mois de mai 1850, il fut nommé [illegible] sadeur à Madrid, où il s'est montré [illegible] parti libéral durant les derniers événements [illegible] s'y sont accomplis. En 1830, lord [illegible] épousé la fille du comte Paul Skavronski [illegible] nièce de Potemkin.

HOWE (Richard-William-Penn Curzon, [illegible] 1ᵉʳ comte), pair d'Angleterre, né en [illegible] psall-House (comté de Leicester), [illegible] du célèbre amiral Howe créé baron [illegible] 1788. Il fit, sous le nom de Curzon, [illegible] l'université d'Oxford, épousa, en 1[illegible] du comte de Cardigan, et entra [illegible] à la Chambre haute, comme vicomte [illegible] En 1821, on lui conféra le titre de [illegible] Pendant quinze ans, il a été attaché [illegible] douairière en qualité de grand chambellan [illegible] 1849), charge qui lui a donné un [illegible] seil privé. Il appartient au parti [illegible] Marié en secondes noces avec une [illegible] sir J. Gore (1845), il a douze enfants [illegible] George-Auguste-Frédéric-Louis, vicomte [illegible] est né en 1821.

HOWITT (William), écrivain [illegible] des plus féconds de son pays, est né [illegible] Heanor, village du comté de Derby [illegible] enfance, il fréquenta plusieurs [illegible] nues par les quakers, secte à laquelle [illegible] tient; mais il y apprit peu de chose [illegible] qu'à sa persévérance qu'il doit les [illegible] étendues dont il a fait preuve. [illegible] grand amour du travail et une [illegible] mune, il commença par se [illegible] sciences physiques et mathématiques [illegible] ensuite la littérature classique [illegible]

eur propre langue, les chefs-d'œuvre qu'ont pro-
luits l'Italie, la France et l'Allemagne. Plusieurs
années furent consacrées par lui à ces études soli-
aires pour la satisfaction de son esprit et non en
ue du parti qu'il en pourrait tirer. A vingt-sept
ns, il épousa miss Marie Botham (1822), jeune
uakeresse d'une intelligence supérieure, à la-
uelle ses nombreux travaux littéraires méritent
ne place à part (voy. ci-après).

Un vif sentiment de la nature le porta d'abord
ers la poésie. Son premier livre, *le Chantre de
forêt* (the Forest minstrel; 1823, in-8), qu'il
gna avec sa femme, fut écrit dans une char-
ante retraite du Staffordshire. L'accueil qu'il
çut de la critique lui facilita l'accès des re-
eils en vogue, entre autres du *Literary Souvenir*
de l'*Amulet*, où plusieurs des meilleurs poëtes
temps ont fait leurs débuts. Au retour d'une
igue excursion faite à pied à travers les sites
nantiques de l'Écosse, il réunit la plupart des
ces imprimées dans les journaux et les mit à
touchant poëme; *la Désolation d'Eyam* (the
olation of Eyam and other poems; 1827, in-8),
t le sujet est emprunté à la grande peste du
siècle; sa femme y travailla encore avec lui.
1831, il publia, seul cette fois, *le Livre des
ons* (the Book of the seasons, in-8), ouvrage
laire, vingt fois réimprimé, et qui mérite de
ivre aux innombrables recueils poétiques du
; il y décrit en artiste passionné les harmo-
de la nature, en fait découler un enseigne-
t moral et religieux, et la montre à l'homme
me l'éternelle source de sa régénération. Ce
nt ses adieux à la poésie.

algré la facilité avec laquelle M. Howitt passa
rmais d'un genre à l'autre, une pensée con-
te a présidé à ses nombreux écrits. Ami en-
siaste du progrès et de la liberté, il résolut
consacrer à la défense de cette double cause,
s'adressant au peuple dont il était sorti, tous
fforts tendirent à le moraliser, à l'instruire,
muser même, à combattre ses préjugés. Tel
esprit qui le dirigea dans la publication de
Histoire des prêtres (History of the priest-
, 1833; 8e édit., 1852), qui contribua à le
nommer alderman de Nottingham. Il n'y
gea les faux dévots d'aucune secte, et s'il
va des réclamations de tous côtés, il força ses
saires à reconnaître sa sincérité et sa bonne
En prose, le style de M. Howitt est simple,
reux, tranchant même et s'accommode fort
les images poétiques qui lui sont familières.
trouva toutes ces qualités dans les *Contes
ntika, tradition des premiers âges* (Tales of
ntika; 1835), livre qui n'eut toutefois qu'un
passager.

1837 M. Howitt, qui aime volontiers les ho-
nouveaux, vint passer trois années à Es-
n des plus pittoresques villages du Surrey,
crivit les *Tableaux de la vie de campagne*
Rural Life of England; 1837, 2 vol.), gra-
et poétique description des plaisirs, jeux,
nes et travaux des paysans et fermiers an-
Vinrent ensuite : *Colonisation et Christia-*
(Colonisation and christianity; 1838), élo-
plaidoyer en faveur des races indigènes
aire si maltraitées par les historiens; *Ma-
paysan* (the Boy's country book; 1839),
ie telle qu'elle est; enfin ses *Visites aux
s remarquables* (Visits to remarkable pla-
halls, etc.; 1840, 2 vol.), qui sont, à pro-
t parler, l'histoire d'Angleterre découpée
es dramatiques, suivant les lieux, châ-
hamps de bataille où les faits se sont pas-
ns un pays où l'on respecte à un haut de-
raditions nationales et locales, ce livre a
us grand succès.

M. Howitt se transporta alors à Heidelberg afin de s'occuper à loisir de l'éducation de ses enfants. Il apprit l'allemand et le suédois, et publia sur les mœurs du pays : *la Vie des étudiants allemands* (Student life in Germany; 1841), dont la critique allemande fit beaucoup d'éloges; *la Vie privée et la Vie de campagne chez les Allemands* (the Rural and domestic life of Germany; 1842), et *Pierre de touche de l'Allemagne* (German experiences; 1844), satire un peu vive qu'il ne publia qu'après son retour en Angleterre.

A cette époque, il profita de l'agitation causée par la ligue de Manchester pour lancer contre l'aristocratie un factum des plus hardis : *the Aristocracy of England* (1846, in-8), destiné à montrer, par une foule de preuves historiques, dans quelle minime proportion le peuple participait aux bienfaits du gouvernement, envahi par les hautes classes ou leurs créatures. Il eut un succès retentissant, qui encouragea son auteur à fonder pour les masses un organe spécial, *le Journal du peuple* (the People's Journal, avril 1846); mais l'entreprise fut mal conduite et lui coûta de fortes sommes d'argent. Il la renouvela cependant, mais avec plus de mesure, et la feuille populaire, à laquelle il donna résolûment son propre nom : *Howitt's Journal* (1847), avait atteint au bout de trois ans, lorsqu'il la céda à un éditeur de Londres, une circulation de 25 000 exemplaires. Cette publication a mis dans tout son jour le talent si varié de cet écrivain, qui s'y montre tour à tour poëte, historien et polémiste. A cette période si pleine de sa vie se rattachent des œuvres d'imagination qui ne manquent pas de mérite, telles que les romans : *le Manoir et le hameau* (the Hall and the hamlet; 1847, 3 vol.); *Madame Dorrington* (1851, 3 vol.); *les Tribulations d'un garçon tailleur* (the Wanderings of a journeyman tailor), sorte de pamphlet politique; la traduction des *Aventures de Pierre Schlémil* de Chamisso; le *Manuel de campaagne* (the Year-book of the country; 1851); enfin des livres destinés aux enfants du peuple, comme *Jack* (1849, 2 vol.).

Au mois de juin 1852, M. Howitt, en compagnie de ses deux fils, s'embarqua pour l'Australie, non dans le but d'y chercher fortune, mais poussé par ce besoin de déplacement et d'aventures qui est un des traits caractéristiques de sa nature. Durant ce voyage, qui dura deux années et dont une partie fut consacrée à visiter la Tasmanie, il entretint avec le *Times* une active correspondance et prépara l'intéressant ouvrage intitulé : *Terre, travail et fortune, ou Deux ans à Victoria* (Land, labour and gold, or, etc.; 1855, 2 vol.). Revenu à Londres en décembre 1854, il y fit paraître une *Histoire de la littérature du nord de l'Europe* (History of the literature and romance of northern Europe, 2 vol.), recueil des meilleurs morceaux de prose et de vers, à la composition duquel sa femme a eu grande part.

HOWITT (Marie Botham, mistress), femme du précédent, née vers 1804 à Uttoxeter, village du comté de Stafford, appartient à une famille de quakers. Elle reçut de son père une éducation très-complète et fut initiée de bonne heure aux sciences naturelles, ainsi qu'à la connaissance de l'antiquité et des littératures modernes. Un grand amour de la lecture joint à un caractère réfléchi la soutint dans le cours de ces sérieuses études dont elle a tracé un intéressant tableau dans *Ma propre histoire* (My own history), souvenirs de sa première jeunesse. Son goût naturel pour les travaux d'esprit acquit plus de développement lors de son mariage avec W. Howitt (1822), et, encouragée par ce dernier, elle publia ses premiers vers dans les recueils poétiques, *the Forest*

minstrel et *the Desolation of Eyam*, dont nous avons parlé plus haut.

Ces essais, pleins de grâce et d'élégance, placèrent Mistress Howitt au rang des poëtes les plus goûtés. Mais le poëme des *Sept épreuves* (the Seven Temptations; 1830), qu'elle écrivit seule, lors de son excursion en Écosse, et où elle traitait des luttes de l'âme avec la matière, fut froidement reçu du public. Alors, elle abandonna la poésie pour le roman de mœurs. Plus tard elle réunit les pièces de vers éparses dans les recueils périodiques sous le titre de *Ballades* (Ballads and other poems; 1847, in-8).

Les ouvrages qui sortirent ensuite de la plume de cette féconde *authoress* sont trop nombreux et de genres trop divers pour qu'on puisse les rappeler tous; il suffira de citer ses romans de *Wood Leighton* (1832), tableau de la vie rurale des comtés du nord; et de *l'Héritier de West Weyland* (the Heir of West Weyland), qui eut une assez grande vogue. Elle paraît depuis longtemps s'être consacrée à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse, pour laquelle elle a écrit une longue série de contes, de nouvelles et de petits livres, entre autres : *Contes pour le peuple et ses enfants* (Tales for the people and their children); *Nos cousins de l'Ohio* (Our cousins of Ohio); *le Cadran d'amour* (the Dial of love), etc., et deux volumes de gracieuces poésies. Le recueil qu'elle a fondé en 1855, *Bibliothèque illustrée de la jeunesse* (Illustrated library for the young; 1857, t. V) est conçu dans le même esprit d'utilité.

Mistress Howitt, ayant appris, comme son mari, durant son séjour à Heidelberg, l'allemand et le suédois, se proposa de faire connaître par une interprétation fidèle les œuvres de Mme Frédérika Bremer (voy. ce nom) au public anglais. Le succès des *Voisins* (1842) l'encouragea dans cette entreprise; elle fit paraître successivement *le Foyer domestique*, *les Filles du président*, *Mœurs de la Dalécarlie*, etc.; en 1853, *les Foyers du nouveau monde*, et, en 1856, *Hertha*. Elle a aussi traduit *l'Improvisateur* d'Andersen et d'autres productions de la littérature scandinave.

HOWITH (Miss Anna-Marie), fille des précédents, née vers 1830, s'est déjà fait connaître par plusieurs ouvrages qui révèlent un talent plein d'avenir, entre autres : *En étudiant les beaux-arts* (an Art student life; 1853, 2 vol.), peintures des mœurs allemandes; et l'*École de la vie* (the School of life; 1856, in-8), roman intime.

HOWYN DE TRANCHÈRE (Jules), ancien représentant du peuple français, né à Bordeaux, le 18 avril 1816, est un des grands propriétaires de la Gironde. Il se fit d'abord connaître, de 1835 à 1844, par des articles d'économie politique insérés dans la presse bordelaise et fut appelé, à cette dernière date, à diriger la culture d'un vaste domaine à Guitres. Envoyé à l'Assemblée constituante en 1848, le huitième sur les quinze représentants de son département, il vota en général avec la droite, et fut réélu à la Législative. Il prit plusieurs fois la parole dans les questions agricoles. Se conformant en tout point au programme du comité de la rue de Poitiers, lorsque la majorité se divisa en 1851, il se rallia au parti monarchique dirigé par M. Thiers et combattit la politique de l'Élysée. Lors du coup d'État, il fut du nombre des représentants qui protestèrent, à la mairie du 10e arrondissement; il se retira ensuite à Bordeaux et se borna au soin d'administrer ses propriétés.

HUART (Louis), littérateur et journaliste français, né en 1813, à Trèves, à l'époque où cette ville appartenait à la France, fit ses études au collége de Metz et vint à Paris pour étudier le droit. Attiré vers la littérature, il débuta par [illegible] feuilletons au *Moniteur du commerce* et par [illegible] livre intitulé : *Quand on a vingt ans*, [illegible] *la rue Saint-Jacques* (1834, in-8), écrit [illegible] ce style railleur, incisif, mordant, qui [illegible] resté propre. L'année suivante, il fut [illegible] *Charivari* où il n'a cessé de donner chaque [illegible] un ou deux articles sur toutes les grandes [illegible] tites questions du moment, depuis la p[illegible] jusqu'au théâtre. M. Huart s'est fait une [illegible] spécialité de ce genre de critique co[illegible] se cache parfois, sous l'esprit, beaucoup [illegible] ment et de bon sens.

Il fut ensuite l'inventeur de ces petites *Ph*[illegible] *logies*, qui eurent tant de vogue il y a qu[illegible] et publia lui-même celles du *Garde* [illegible] *l'Étudiant*, du *Flâneur*, du *Médecin*, [illegible] de *la Grisette* (1841-1842, in-32). [illegible] aussi le texte de plusieurs publication[illegible] illustrées, entre autres; *les Cent et u*[illegible] *caire*, dessins de M. H. Daumier [illegible] in-4). *Muséum parisien*, *histoire* [illegible] *pittoresque*, etc. (1840, grand in-[illegible] de Grandville); *le Comic almanach* [illegible] *que pour* 1843; *Paris au bal*, [illegible] (1845, pet. in-8). M. Huart a [illegible] Philippon, la *Parodie du Ju*[illegible] in-12). Il a été un des collabo[illegible] *pour rire*, des *Étrangers à Paris*, [illegible] *lecture*, de *l'Artiste*, etc., et a [illegible] l'*Almanach comique* et l'*Almanach* [illegible] publiés chaque année, depuis 184[illegible] plus sérieux est la série de notices [illegible] sur les célébrités contemporaines, [illegible] à la *Galerie de la Presse*, *de la littér*[illegible] *beaux-arts* (1839-1841, 3 vol. in-4). [illegible] acheté, en 1855, à M. Hervé, la directi[illegible] des Folies-Nouvelles, pour laquelle [illegible] cessivement associé MM. Altaroche [illegible]

HUBBARD (Nicolas-Gustave), écono[illegible] çais, né en 1828, à Fourqueux (Se[illegible] fut, en 1848, élève de l'École d'adm[illegible] et publia, lorsqu'elle fut supprimée [illegible] chure intitulée : *Défense de l'École d'a*[illegible] *tion* (1849). Il se fit alors receveur [illegible] en 1851, secrétaire du comité pour [illegible] tion des sociétés de prévoyance. Il [illegible] tre l'année suivante : *de l'Organisa*[illegible] *ciétés de prévoyance et de secours mu*[illegible] *bases scientifiques sur lesquelles elles* [illegible] *établies* (1852), ouvrage auquel l'A[illegible] sciences décerna la médaille d'or de [illegible] tistique. Il a inséré des articles dan[illegible] dans le *Journal des Économistes*. [illegible] principaux rédacteurs du journal [illegible] M. Hubbard est membre de la Socié[illegible] politique et du congrès de statistique [illegible]

HUBE (Romuald), jurisconsulte [illegible] Varsovie, en 1803, et fils de [illegible] fut plus tard référendaire du royaume [illegible] fit ses études aux universités de Va[illegible] covie, et de Berlin. De retour à Va[illegible] il obtint la chaire d'histoire généra[illegible] l'université, et l'échangea, en 18[illegible] droit canonique et de droit crimine[illegible] son frère, Joseph Hube. Après [illegible] 1830, il quitta la carrière de l'enseign[illegible] vint procureur près les tribunaux [illegible] districts de Masovie et de Kalisch. [illegible] au gouvernement russe par ses opi[illegible] trices, il fut appelé à Saint-Péters[illegible] membre de la commission législat[illegible] de Pologne, dans laquelle il travaill[illegible] avec les comtes Speranski, Dashkov [illegible]

de pénal et au code de procédure criminelle, pu-
iés à cette époque pour la Pologne. Il reçut alors
ne place à la chancellerie russe, dont il devint
un des membres prépondérants. En 1843, il fut
ommé conseiller d'État et prit une part active
la rédaction de la nouvelle législation de la
ussie, du code pénal, des codes de procédure
vile et criminelle, et rédigea presque seul les
s spéciales relatives aux provinces de la Fin-
nde, de l'Armémie, de la Bessarabie, de la Sibé-
, etc. En même temps, il faisait à l'université
Saint-Pétersbourg des cours très-savants sur
ncienne législation polonaise, ou exécutait en
rope des voyages scientifiques, dont il rapporta
précieux documents pour une histoire géné-
du droit. En 1846, il accompagna à Rome le
nte Bludow, chargé de conclure un concordat
c le gouvernement du pape. En 1850, il fut
mé conseiller d'État intime et secrétaire de
pire.
n doit à M. Hube, entre autres ouvrages
e haute valeur: *Doctrina de furtis ex jure ro-
o historice et dogmatice explicata* (1829);
cipes du droit pénal (Zasady prawa Karnego,
), une édition des *Fragmenta Ulpiana*, une
des *Institutes de Gaius*, ainsi que de très-
reux articles dans *la Thémis polonaise*
nis polska, 1828 à 1830).

BER (Victor-Aimé), historien, critique et
ciste allemand, né à Stuttgart, en 1800, étu-
'abord la médecine à Wurtzbourg et à Gœt-
e. Mais les voyages qu'il fit, de 1821 à 1823,
ance, en Espagne, en Portugal, en Écosse
Angleterre, lui inspirèrent le goût des litté-
s étrangères, et il se voua à l'enseignement.
rofessé successivement les langues, l'histoire
ittérature à Brême, à Marbourg et à Berlin.
is sa retraite en 1852.
Huber s'est surtout fait connaître par ses tra-
sur la littérature espagnole, qu'il a popula-
n Allemagne. Son *Histoire du Cid* (Brême,
sa Chronique du Cid (chronica del Cid,
urg, 1844) et surtout ses *Esquisses espa-*
(Skizzen aus Spanien; Gœttingue, 1828-
4 parties), sont citées comme des ouvrages
de détails piquants et de savantes recher-
On lui doit encore : *la Poésie néo-romane*
nce (die neu-romanische Poesie in Frank-
Leipsick, 1833); *les Universités anglaises*
, 1839-1840, 2 vol.); *les Esquisses ir-*
es (Skizzen aus Irland; Berlin, 1850), ou-
nité du livre anglais de Halle sur l'Irlande.
uber s'est aussi fait connaître comme pu-
Partisan zélé de l'Église évangélique et de
que conservatrice, il a combattu de tous
ts le socialisme. On cite parmi ses brochu-
Parti conservateur (Halle, 1841); *l'Oppo-*
bid., 1842); *Suum cuique* (Berlin, 1849);
Erfurt et Paris (Ibid., 1850), etc. Il a
ussi une feuille pour combattre les ten-
constitutionnelles, *le Janus* (Janus, Jahr-
leutscher Gesinnung. Bildung, und That;
1845 et suiv.).

RT-DELISLE (Henri), administrateur fran-
cien représentant du peuple, né aux An-
1810, vint de bonne heure en France et s'é-
is le département de la Gironde. Il était,
maire de Saint-André de Cubzac, prési-
omice agricole de sa commune, secrétaire
viticole du département, et connu pour
n décidé du libre échange, lorsqu'il fut
entant du peuple, le dixième sur quinze,
suffrages. Membre du Comité des colo-
ota ordinairement avec la droite. Pour-
prononça pour l'abolition de la peine de
mort, pour la suppression de l'impôt du sel et de
l'impôt des boissons, et adopta l'ensemble de
la Constitution républicaine. Après l'élection du
10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon et approuva l'expédition de Rome. Réélu
le deuxième à l'Assemblée législative, il fit partie
de la majorité formée par l'union des anciens
partis et se rangea enfin du côté de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il a été nommé
gouverneur de l'île de la Réunion.

HUBERT-VALLEROUX (E.), médecin français, né à Paris, vers 1812, y fit ses études médicales et fut reçu docteur en 1838. Il s'est spécialement occupé des maladies de l'oreille et de la surdité. On a de lui, entre autres mémoires ou traités : *Mémoire sur le catarrhe de l'oreille moyenne* (1843; 2ᵉ édit., 1845); *Essai théorique et pratique sur les maladies de l'oreille* (1846, in-8); *des Sourds-muets, Introduction à l'étude médicale et philosophique de la surdi-mutité* (1853, in-8), formant le premier volume d'un ouvrage considérable sur cette matière.

HÜBNER (Alexandre, baron DE), diplomate allemand, conseiller intime de l'empereur d'Autriche, né à Vienne, le 26 novembre 1811, fit ses études à l'université de cette ville, et alla passer quelque temps en Italie. A son retour (1833), M. de Metternich, qui l'avait pris en affection, le fit entrer à la chancellerie d'État et l'attacha à son cabinet. En 1837, M. de Hübner fit partie de l'ambassade de Paris, dont le comte d'Appony était chef; mais, l'année suivante, M. de Metternich le rappela auprès de sa personne. En 1841, lorsque l'Autriche, reconnaissant la reine Maria da Gloria, renoua avec le Portugal des relations diplomatiques longtemps interrompues, il fut envoyé à Lisbonne, comme secrétaire du plénipotentiaire, le baron Marshal, et eut à réorganiser la légation impériale. Il passa à Leipsick, en 1844, en qualité de chargé d'affaires près des cours d'Anhalt, et aussi avec le titre plus important de consul général d'Autriche.

Au commencement des crises que l'année 1848 amena pour l'Autriche en Italie, M. de Hübner fut chargé de la correspondance diplomatique, alors si importante, du vice-roi de Lombardie, l'archiduc Reinier, avec les princes voisins. Surpris, au mois de mars, par l'insurrection milanaise, il fut retenu quelques mois comme otage. Un échange le rendit à la liberté. Pendant que la révolution triomphait à Vienne, il était rentré dans la vie privée. Mais lorsque, vers la fin d'octobre, le prince de Schwarzenberg eut organisé la résistance contre les insurgés, maîtres de la capitale, M. de Hübner se mit, non sans périls, à sa disposition. Il fut chargé de rejoindre l'empereur et toute la famille impériale à Schœnbrunn, et de les accompagner dans leur retraite à Olmütz. Le prince de Schwarzenberg, devenu, quelques mois plus tard, ministre des affaires étrangères, et président du conseil des ministres, voulut garder M. de Hübner auprès de lui, et lui confia la rédaction des proclamations, manifestes et autres actes publics, relatifs, soit aux péripéties de la lutte contre la révolution, soit à l'abdication de l'empereur Ferdinand et de son frère, l'archiduc François-Charles, et à l'avénement de l'empereur actuel.

Chargé d'une mission extraordinaire à Paris, au mois de mars 1849, M. de Hübner fut nommé, quelques mois après, ministre plénipotentiaire auprès du Président de la République. Dans ce poste, il a contribué à maintenir de bons rapports entre son pays et le nôtre, et à mettre, dans la guerre contre la Russie, l'influence et l'autorité

morale de l'Autriche, sinon ses armes, du côté des puissances occidentales. Au commencement de 1856, il a été appelé à siéger, avec les plénipotentiaires des nations belligérantes, au Congrès de Paris et a été un des signataires du traité du 30 mars. Le baron de Hübner est grand officier de la Légion d'honneur.

HUBNER (Frédéric-Othon), économiste allemand, né à Leipsick, le 22 juillet 1818, entra de bonne heure dans l'administration du Lloyd autrichien, dont il était agent général, en 1848. Pendant la période révolutionnaire, il fit partie de la Commission des cinquante, réunie à Francfort-sur-le-Mein. Élu deux fois au parlement de Francfort, il n'accepta point le mandat législatif, et rédigea à Vienne *l'Allgemeine OEsterreichische Zeitung* jusqu'à l'entrée de Windisch-Graetz. Il fut proscrit bientôt après; mais, dans l'exil, il continua de défendre la cause de la liberté, particulièrement de la liberté commerciale.

M. Hubner a publié un *Dictionnaire du commerce* (Handelslexicon; Leipsick, 1845, 2 vol. in-8): *les Banques* (die Banken, 1846, in-8): *la Situation financière de l'Autriche et ses ressources* (Œstreichs Finanzlage und Hülfsquellen; Vienne, 1849, in-8); *l'Impôt sur le revenu* (die Einkommensteuer; Ibid., 1849, in-8); *les Droits sur le fer* (die Eisenzœlle; Berlin; 1850, in-8); *le Langage des barrières* (die Sprache der Schlagbaeume; Ibid., 1850), in-8); *l'Union douanière et l'industrie du Zollverein ainsi que celle de l'Autriche* (die Zolleinigung and die Industrie des Zollvereins und Œstreichs; Ibid., 1850, in-8); *les Erreurs des protectionnistes* (die Irrthümer der Schutzzœlner; Leipsick, 1851, in-8); un *Tableau statistique universel* (Statistische Tafeln aller Laender der Erde; Ibid., 1851; en français, Ibid., 1854, in-plano).

HÜBNER (Rodolphe-Jules-Beimo), peintre allemand, né à Ols (Silésie), en 1806, étudia à Berlin, sous M. Schadow, qu'il suivit à Dusseldorf, et, selon les traditions de cette école, s'attacha à la grande peinture historique et religieuse. Il débuta par un tableau de *Ruth et Booz*, qui eut du succès. En 1839, il se fixa à Dresde où il est professeur de l'Académie depuis 1841. Nous citerons parmi ses compositions religieuses : *Samson brisant les colonnes du temple; le Départ de Noémi*, exécuté pendant un voyage en Italie (1833); *le Christ et les Évangélistes* (1835), pour un maître autel; *Job et ses amis; les Amants du cantique des cantiques; le Christ à la colonne; des Enfants dormant dans une forêt sous la garde de leurs anges; la Félicité et le Sommeil*, sujet tiré de l'*Octavianus* de Tieck; un *Christ au milieu du peuple*, pour la principale église de Meissen; une *Ascension*, etc.; parmi ses tableaux d'histoire ou de mythologie : *le Pêcheur*, d'après la célèbre ballade de Gœthe; *Roland délivrant la princesse Isabelle; l'Age d'or*, paysage, qui obtint une médaille d'honneur à l'exposition de Bruxelles, en 1851; puis de nombreux dessins, tels que *la Germanie*, popularisée par une gravure de Stahl; un *Album* pour le roi Louis de Bavière; des cartons, de beaux portraits, parmi lesquels on cite celui de *l'Empereur Frédéric III*, pour la ville de Francfort.

HÜBSCH (Henri), architecte allemand, né à Weinheim, dans le Wurtemberg, en 1795, fit ses études à l'université d'Heidelberg et devint élève de Weinbrenner pour l'architecture. Repoussant l'emploi des formes de l'art antique dans les monuments modernes, il se jeta dans le romantisme et étudia avec prédilection la vieille architecture nationale. De 1817 à 1819, il visita l'Italie et la Grèce et en revint avec tout un système [illegible] tecture nouvelle, reposant sur le [illegible] indiquant, par des ornements nouveaux et [illegible] priés aux monuments divers, le caractère [illegible] société moderne. Il publia un mémoire [illegible] *chitecture grecque* (über griech. Architektur [illegible] delberg, 1822); puis, avec Heger, des [illegible] *thènes* (Malerische Ansichten von Athen [illegible] recueil d'*Ornements*. Après de nouveaux [illegible] d'étude sur les bords du Rhin et en [illegible] nommé, en 1824, professeur d'architecture [illegible] stitut Staedel de Francfort-sur-le-Mein, et [illegible] inspecteur à Carlsruhe.

M. Hübsch fit paraître alors divers [illegible] *Théâtre avec charpente en fer;* une [illegible] *Maison d'orphelins* pour Francfort-sur-le [illegible] (1825-1829); puis il exposa ses principes [illegible] écrits suivants : *Dans quel style devons-[illegible] tir?* (In welchem Stile wollen wir bau[illegible] ruhe, 1828); *l'Architecture et ses [illegible] la peinture et la sculpture* moderne [illegible] tectur und ihr Verhaeltniss, etc. [illegible] Tubingue, 1847). L'église chrétienne [illegible] architecture primitive, sobre d'orne[illegible] trée d'une pensée pieuse, [illegible] bien supérieure au genre gothique [illegible] comme seule classique l'époque [illegible] Charlemagne. On cite parmi [illegible] structions, conformes à ces prin[illegible] cellerie des finances à Carlsruhe [illegible] technique de la même ville [illegible] église achevée en 1837, le Musée [illegible] le marché de Baden-Baden, et [illegible] monuments profanes ou religieux [illegible] lui qui a achevé le nouveau théâtre [illegible] ruhe, etc. Il a lui-même rendu compte [illegible] plupart de ses travaux dans une [illegible] tulée : *OEuvres d'architecture* (Bauwerke [illegible] ruhe, 1838 et suiv.).

HUC (l'abbé Évariste-Régis), [illegible] français, né à Toulouse, le 1er août [illegible] brillantes études au séminaire de [illegible] où il professa ensuite quelque temps [illegible] dans la maison des Pères lazaristes [illegible] Ordonné prêtre au mois de [illegible] s'embarqua peu de jours après [illegible] brick *l'Adhémar*, qui faisait voile [illegible] et, après cinq mois de navigation [illegible] où le missionnaire Perboyre venait [illegible] mort. Le P. Huc prit ses vêtements [illegible] sa mission. Après cinq années de [illegible] pénibles, il demeura six mois dans [illegible] de lamas pour étudier la langue [illegible] bouddhisme, puis s'avança jusqu'à [illegible] Thibet. Un ordre de l'empereur [illegible] l'ayant forcé de revenir à Pekin, [illegible] là dans les missions du Sud que [illegible] le força d'abandonner. Le 1er [illegible] quitta Macao, à bord de la [illegible] *Cassini*, traversa l'Inde, toucha [illegible] l'Égypte, la Palestine et rentra, [illegible] dans sa ville natale, d'où, l'année [illegible] habiter Paris.

Pendant un séjour de deux années [illegible] son des lazaristes de Macao, le P. Huc [illegible] le loisir de rédiger ses notes et il [illegible] *Annales de la propagation de la* [illegible] des *Mémoires* qui avaient intéressé [illegible] européenne. Depuis son retour [illegible] *venirs d'un voyage dans la Tartarie* [illegible] *la Chine pendant les années* [illegible] (Paris, 1852, 2 vol. in-8; 2e édit. [illegible] *pire chinois* (Impr. impériale, [illegible] 3e édit., 1857), ouvrage [illegible] tranger et honoré, en 1855, d'une [illegible] daille Montyon à l'Académie française [illegible]

isme en Chine (1857, 2 vol. in-8), traduit aussi
lusieurs langues.

ET (François), philosophe français, ancien
sseur à la Faculté de Gand, s'est fait connaî-
n France et en Belgique par ses efforts pour
mer la philosophie moderne, selon les prin-
de M. Bordas-Demoulin (voy. ce nom), par
application nouvelle du catholicisme. Ses
ipaux écrits sont : *Recherches sur la vie, les*
ges et les doctrines de Henri de Gand (1838,
le Cartésianisme, ou la Véritable rénova-
les sciences (1843, 2 vol. in-8), couronné par
tut; *le Règne social du christianisme* (1853,
Essais sur la réforme catholique, (1856,
en société avec M. Bordas-Demoulin; etc.

ET (Paul), peintre paysagiste français, né à
le 3 octobre 1804, suivit de 1820 à 1824
des beaux-arts en même temps que les ate-
e Paul Guérin et du baron Gros. Après plu-
voyages à travers les sites pittoresques de la
, il travailla, avec Alexandre Colin, au Dio-
ontesquieu, pour lequel il exécuta, en 1839,
e de Rouen exposée quatre ans plus tard.
débuté au Salon de 1827 par une *Vue de La*
, à part les années 1839 et 1844, pendant les-
il visita l'Italie, il a figuré à toutes les ex-
s annuelles.
i les paysages de M. Paul Huet, traités à
elle, au fusin, ou même au crayon litho-
ue ou à l'eau-forte, nous citerons : *un*
la fin du jour, appartenant à la famille
l'Intérieur d'un parc, cabinet de M. Sollier;
sage, acquis par M. Victor Hugo (1831);
de la forêt de Compiègne, la Maison du
833); les *Vues d'Eu* et de *Honfleur*, an-
alerie du duc d'Orléans (1834); *un Fourré*
cquis par l'État; *un Matin de printemps*,
ns de l'*Artiste*; *un Soir d'automne* (1836);
de vent (1838); *le Château d'Arques*, au
Orléans (1840); des *Vues de Nice*, *un Tor-*
alie (1841); *le Château d'Avignon* (1843);
de Pau, cabinet de M. Desessarts; *le Val*
la Mare aux canards (1848); *le Col du*
e Monte Calvo (1849); *les Rives enchan-*
arc réservé de Saint-Cloud; les Enfants
ois (1850); *le Calme des bois*, (1852); *les*
lants, les *Brisants de Grandville* (1853);
ion de Saint-Cloud, les Marais de Pi-
our l'Exposition universelle de 1855. On
ué particulièrement parmi ses aqua-
Braconniers, le Clocher d'Harfleur, les
la Seine, et parmi ses gravures à l'eau-
Eaux de Royat, les Chaumières nor-
in Pont dans les Pyrénées, et divers
tous également admis aux Salons.
Huet a obtenu une 2e médaille en 1833,
1848, et une médaille de 1re classe en
été décoré en juin 1841.

L (Jean-Jacques-Louis) prélat et théo-
mand, né le 6 mai 1784, à Gladenbach
ls d'un ministre protestant, inspecteur
ue, suivit les universités de Marbourg
en, fut nommé ministre à Friedberg,
, professeur au séminaire de Herborn
ppelé à Carlrushe comme conseiller
et ecclésiastique, il devint en 1829,
cclésiastique supérieur et prélat évan-
gnité qui lui donna un siége à la
hambre du grand-duché de Bade.
itre de docteur de la Faculté théolo-
ssen. — Il est mort le 26 juin 1856.
comme prédicateur et comme écri-
fell a publié, outre plusieurs recueils
Predigten, etc.; Giessen 1816, 1 vol.;
Ibid., 2 vol. 1820; 1 vol., Wiesbaden, 1829; Carlsruishe, 1830-1839, 5 vol.), divers ouvrages dirigés contre le rationalisme : *le Ministère évangélique chrétien* (Wesen und Beruf des evangel.-christl. Geistlichen; Giessen 1821; 4e édit. 1843); *l'Unité extérieure et intérieure de l'État, de l'Église et de l'enseignement populaire* (der Staat, die Kirche und die Volksschule in etc.; Darmstadt 1823); *Lettres sur l'immortalité de l'âme* (Briefe über die Unsterblichkeit, Carlsruhe, 2e édit. 1832); *Nouvelles méditations sur l'immortalité de l'âme* (die Unsterblichkeit auf's neue beleuchtet; Ibid., 2e édit. 1838); *Étude historique et ecclésiastique sur le piétisme* (der Pietismus geschichtlich, etc.; Heidelberg, 1849.

HÜGEL (Charles-Alexandre-Anselme, baron DE), voyageur et naturaliste allemand, né à Ratisbonne le 25 avril 1796, et fils d'un haut fonctionnaire autrichien, visita dès sa jeunesse, avec son père, une partie de l'Italie et de l'Allemagne. En 1811, il alla étudier le droit à Heidelberg. Lors du soulèvement général de l'Allemagne contre Napoléon, il entra dans l'armée autrichienne, fut capitaine à dix-huit ans, et vint à Paris avec les armées alliées. Il fut attaché à la mission diplomatique envoyée en Norvége pour forcer le roi de ce pays à abdiquer. Plus tard, le service militaire le ramena dans le midi de la France, où il resta jusqu'en 1820, en qualité de commandant des places d'Arles et de Tarascon. Il fit, avec le général Frimont, la campagne contre Naples. En 1824, il quitta la carrière militaire, retourna en Autriche et se consacra tout entier aux sciences naturelles.

Après dix ans d'études sérieuses, M. de Hügel résolut de mettre à profit ses connaissances acquises, sa fortune, qui était considérable, et sa santé, éprouvée par plusieurs années de guerre, pour exécuter un grand voyage d'exploration scientifique. Il engagea dans ce but un médecin, un chirurgien, un peintre et un naturaliste, et s'embarqua avec eux à Toulon, le 2 mai 1831. Son expédition dura plus de six ans. Il visita une grande partie de l'Afrique, de l'Asie et de l'Australie, et, après avoir surmonté des difficultés extrêmes, il revint, en 1837, du cap de Bonne-Espérance en Europe, rapportant de magnifiques collections qui furent achetées par le gouvernement autrichien, et un grand nombre de documents qui ont servi de base à des travaux scientifiques importants. Fixé actuellement à Florence, M. de Hügel est membre de l'Académie des sciences de Vienne, et président de la Société des horticulteurs autrichiens, dont il est le fondateur.

On lui doit quelques ouvrages estimés, entre autres : *Archives de botanique de la Société d'horticulture de l'empire autrichien* (Botanisches Archiv. der Gartenbaugesellschaft, etc.; Vienne, 1837); *Cachemire et l'empire des Sikhs* (Kaschmir und das Reich der Sikhs; Stuttgart, 1840-1842, 4 vol.); *le Bassin de Caboul* (das Becken von Kabul; Vienne, 1851-1852, 2 vol.); deux *Discours* insérés dans les *Comptes rendus officiels* de l'assemblée des naturalistes allemands (Prague, 1838, et Graetz, 1843), et contenant : le premier, une esquisse de toutes les explorations de l'auteur, et le second, une description de son voyage d'Europe à Bombay.

Deux autres naturalistes allemands ont aussi mis en œuvre les matériaux scientifiques rapportés par M. de Hügel de ses lointaines excursions : M. Endlicher a donné une énumération en langue latine des *Plantes de la rivière des Cygnes dans la Nouvelle-Hollande* (Vienne, 1837), et M. Heckel une *Description des poissons de Cachemire* (Fische aus Kaschmir; Ibid., 1838).

HUGHES (John), prélat américain, archevêque catholique de New-York, né dans le nord de l'Irlande en 1798, vint en Amérique à dix-huit ans, et étudia la théologie au collége de Mont-Sainte-Marie, à Emmetsbury (Maryland). A peine ordonné prêtre, en 1825, il fut mis à la tête d'une église catholique de Philadelphie, et en 1838, nommé évêque administrateur du diocèse de New-York, qui fut élevé par le pape, en 1850, au rang archiépiscopal. Le docteur Hughes a pris part à toutes les discussions qui pouvaient intéresser le catholicisme. Il eut, en 1834, une vive polémique avec un célèbre ministre de l'Église presbytérienne, le docteur John Breckenridge. En 1840, il prit une attitude militante dans la question de l'enseignement public. Il demandait que les écoles publiques ne fussent pas entretenues au moyen des taxes levées à cet effet dans les communes, ou que le montant de ces taxes fût distribué proportionnellement entre les différentes communions. Il s'opposait surtout à la lecture de la version protestante de la Bible, généralement usitée aux États-Unis. Il eut assez de talent pour vaincre une opposition haineuse et obtenir d'importantes modifications. Dans ces derniers temps (1855), il a été du petit nombre des prélats américains convoqués à Rome, à propos de la discussion du nouveau dogme de l'Immaculée Conception.

M. J. Hughes s'est fait connaître, comme écrivain, par un assez grand nombre de discours, d'adresses et de conférences sur différents sujets de polémique religieuse. On cite surtout : *Two Lectures on the moral causes that have produced the Evil spirit of the Times*, et *Debate before the Common Council of New-York on the Catholic petition respecting the Common school fund.*

HUGO (Marie-Victor), célèbre poëte français, est né à Besançon, le 26 février 1802, d'une famille anoblie en 1531. Son père, Lorrain de naissance, volontaire sous la République, devint, sous l'Empire, à force de courage et de brillants services, général et gouverneur des plus importantes provinces d'Espagne. Sa mère, au contraire, avait été une *brigande* vendéenne, traquée, dans le Bocage, avec Mmes de Bonchamp et de Larochejaquelein. On retrouverait dans les vers du poëte des souvenirs de cette double origine, et toutes les premières impressions de son enfance aventureuse et poétique. « Parcourant, comme il le dit lui-même, l'Europe avant la vie, » il suivit, tout enfant, les armées impériales à l'île d'Elbe, en Corse et à Genève, passa à Paris les années 1805 et 1806, puis fut emmené en Italie, où son père, gouverneur de la province d'Avellino, en Calabre, poursuivait à outrance Fra-Diavolo, le célèbre bandit. Après avoir vu Florence, Rome et Naples, il rentra à Paris en 1809.

Le jeune Hugo y trouva, pendant deux ans, une douce et féconde existence dans ce vieux couvent des Feuillantines, où il commença des études sérieuses, sous la direction d'un proscrit, le général Lahorie, auprès de sa mère et de la jeune enfant qui devait un jour être sa femme. Il lisait déjà Tacite, lorsque son précepteur clandestin fut trahi, emprisonné et mis à mort par le gouvernement impérial. Cet événement contribua, avec l'éducation maternelle, à développer dans l'esprit de l'enfant cette ferveur royaliste qui inspira les œuvres de sa jeunesse. Appelé en Espagne par son père, en 1811, il passa un an au séminaire des nobles, et trouva un aliment à ses instincts poétiques dans le spectacle d'un sol et d'un ciel nouveaux. Il n'avait que dix ans et faisait des vers. L'année suivante, il vint reprendre à Paris, pour trois années, sa douce existence des Feuillantines. Mais aux Cent-Jours, une [illegible]
ridique, amenée surtout par l'opposi[illegible]
ces politiques, ayant eu lieu entre [illegible]
le général, le jeune Victor et son [illegible]
furent placés par leur père dans une [illegible]
préparatoire à l'École polytechnique.

M. Victor Hugo y étudia les [illegible]
sans négliger la poésie. A quatorze [illegible]
composé une tragédie aristotélique [illegible]
dont il a imprimé le plan, et deux [illegible]
déjà remarquables, *le Riche et le pa*[illegible]
Canadienne. En 1817, il traita [illegible]
concours par l'Académie, *les Avantages* [illegible]
et s'annonça dans sa pièce comme [illegible]
quinze ans. L'Académie se crut [illegible]
lieu du prix, ne lui accorda qu'une [illegible]
norable. L'enfant apporta son [illegible]
mais on refusa de revenir sur [illegible]
Ces premiers succès décidèrent [illegible]
père à le laisser suivre sa voc[illegible]

De 1819 à 1822, le jeune [illegible]
pièces à l'Académie des jeux [illegible]
les Vierges de Verdun, le [illegible]
statue de Henri IV, et *Moïse* [illegible]
trois fois le prix et fut [illegible]
floraux. Ces trois odes, [illegible]
plus belles, attirèrent sur lui [illegible]
L'apparition des *Méditations* [illegible]
excita encore son talent par [illegible]
en 1822, parut le premier [illegible]
Ballades, poésies encore [illegible]
mais déjà romantiques par le [illegible]
Elles frappèrent également [illegible]
vers et par l'enthousiasme [illegible]
dont elles sont empreintes. [illegible]
jeune auteur assez de gloire [illegible]
d'épouser sa compagne d'enfance [illegible]
qu'on refusait auparavant à sa [illegible]
tor Hugo devint l'ami de tout[illegible]
la Restauration, de Chateaubriand [illegible]
qui l'avait, disait-on, qualifié [illegible]
et le poëte favori du gouvernement [illegible]
aux largesses de Louis XVIII, [illegible]
à ses chants qu'à la noblesse [illegible]
Une lettre, par laquelle il offrait [illegible]
à un ennemi du pouvoir, avait [illegible]
yeux du roi, qui se content[illegible]
« Voilà un noble jeune homme [illegible]
première pension vacante. »

Cependant, grâce aux erremen[illegible]
tion, le libéralisme gagnait de [illegible]
tor Hugo suivit presque malgré [illegible]
général, et montra moins de [illegible]
dans le nouveau volume des [illegible]
publié en 1826. En même temp[illegible]
sique de ses premières œuvres [illegible]
dans deux romans fort goûtés [illegible]
(1823) et *Bug-Jargal* (1825), [illegible]
abandonnée. L'antithèse, [illegible]
poëte, commençait à mettre [illegible]
veautés, des hardiesses de [illegible]
M. Victor Hugo devenait un [illegible]
rature. Il se forma autour de [illegible]
Cénacle, un cercle de jeunes [illegible]
parmi lesquels brillaient MM. [illegible]
E. Deschamps, Boulanger, etc. [illegible]
Ils poussèrent leur chef au [illegible]
leurs manifestes dans la *Muse* [illegible]

En 1827, M. Victor Hugo, [illegible]
avec Aristote et Racine, [illegible]
Cromwell, précédé d'une [illegible]
étaient développées les théories [illegible]
voici le résumé : « Tout ce [illegible]
est dans l'art ; le drame résult[illegible]
du sublime et du grotesque ; [illegible]
sion de l'époque moderne. » [illegible]
vait pas été fait pour le théâtre [illegible]

senté, fut, comme œuvre littéraire, exalté et attu avec fanatisme. L'année suivante, un au recueil d'odes, *les Orientales*, gagna au la majorité du public. Ce livre était à la fois s merveilleux de l'auteur pour la richesse oris et des images, et le plus insignifiant a pensée. *Le Dernier jour d'un condamné*, rut l'année suivante, fut, au contraire, nté pour la force de la pensée et la pro- r de l'analyse.

s les sectateurs du poëte lui demandaient uvre dramatique, qui pût dignement inau- au théâtre la nouvelle école. La censure *Marion Delorme*, et l'Académie poussa des ces jusqu'au trône pour empêcher la ré- d'*Hernani*. Mais Charles X, qui, pour in- er le poëte des rigueurs exercées contre sa re pièce, avait voulu porter sa pension de 6000 francs, faveur que M. Victor Hugo efusée, eut le bon sens de dire qu'il ne se issait « d'autre droit que sa place au par- et la seconde pièce parut enfin au Théâ- nçais, le 26 février 1830. Il y eut, au par- ntre les fanatiques des deux partis, des e pugilat, dans lesquelles les amis du rent les plus forts. La vieille école, du ait fait son temps; la tragédie était vain- le drame, et *Hernani* prit, pour une l'années, place au répertoire.

volution de 1830 éveilla décidément chez r Hugo l'amour de la liberté, et lui in- culte des gloires nationales, sans excepter Napoléon, que la Restauration lui avait maudire. *Marion Delorme* put enfin être ous un gouvernement plus libre (août t, malgré le reproche d'immoralité qu'elle t, eut un succès plus calme. Mais *le Roi* , représenté le jeudi 22 novembre 1832, dit par ordre ministériel dès le lendemain. e défendit vainement la moralité de sa la liberté du théâtre devant le tribunal nerce, dans un plaidoyer très-applaudi. usait surtout de dénaturer l'histoire et à François I^er^ tout son prestige. Vinrent *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* (1833); 1835); *Ruy-Blas* (1838); *les Burgraves* où l'auteur, usant et abusant d'un moyen , le contraste, présente perpétuellement e de passions et de sentiments opposés, nge de comique et de tragique qui cap- foule, malgré le blâme des appréciateurs éclairés.

illant roman historique de *Notre-Dame* (1831), et de nouveaux recueils de poé- ques, *les Feuilles d'automne* (1831); *les u crépuscule* (1835); *les Voix intérieures es Rayons et les Ombres* (1840), appar- aux mêmes années de fécondité et de a science archéologique répandue dans *me de Paris*, le mélange volontaire de et de l'énergie, du beau et du laid, du du bizarre, l'originalité de caractères, uasimodo, Claude Frollo, Esméralda, ramatique de l'ensemble, malgré la fa- domine tout, de grandes qualités, enfin nts défauts, ont fait de cet ouvrage le titre du prosateur, tandis que par la use de la pensée et l'harmonieuse ri- la forme, *les Voix intérieures* et *les 'automne* semblaient devoir rester le re du poëte. En même temps, des *erses*, *l'Étude sur Mirabeau*, *Littéra- losophie mêlées* (1834); *le Rhin* (1842), étincelants d'un voyageur artiste et simples articles de revues, tels que eux (*Revue de Paris*, 1834), partici- nême succès.

La popularité de M. Victor Hugo fit enfin tomber devant lui, après bien des luttes, les portes de l'Académie. Il y fit son entrée le 3 juin 1841, et prononça une sorte de discours-ministre moins littéraire que politique, et auquel répondit avec finesse M. de Salvandy. C'est lui qui fut depuis chargé de recevoir M. Saint-Marc Girardin, son adversaire déclaré, et M. Sainte-Beuve, un de ses plus fervents partisans d'autrefois. A cette époque, M. Victor Hugo fit plusieurs voyages de touriste dans divers pays, entre autres en Espagne, d'où il fut subitement rappelé, en 1843, par la mort tragique de sa fille, Léopoldine, et de son gendre, Charles Vacquerie; cet événement, qui eut, dans tout le pays, un retentissement douloureux, est le thème d'un grand nombre des poésies qui composent *les Contemplations*. En 1845, le poëte fut nommé pair de France par le roi Louis-Philippe, et il espérait arriver, à son heure et à son tour, au pouvoir par la littérature, lorsque la révolution de Février vint ouvrir des voies plus scabreuses à son ambition.

M. Victor Hugo parut redouter d'abord les conséquences de la victoire révolutionnaire, et se rattacher au Comité électoral de la rue de Poitiers. Il fut envoyé à l'Assemblée constituante par la ville de Paris, dans cette élection partielle du 4 juin qui faisait sortir pêle-mêle de la même urne MM. Proudhon, Changarnier, Goudchaux, Fould, Raspail, Louis-Napoléon Bonaparte, et plaçait M. Victor Hugo lui-même immédiatement entre MM. P. Leroux et Charles Lagrange. Ses votes à la Constituante le montrent beaucoup plus près de la droite que du parti démocratique; avec celui-ci, il repousse deux fois l'autorisation de poursuites contre MM. L. Blanc et Caussidière, réclame l'abolition de la peine de mort, refuse de déclarer que le général Cavaignac a bien mérité de la patrie, et rejette l'ensemble de la Constitution, deux votes dans lesquels les deux extrêmes de l'Assemblée se trouvaient réunis; avec la droite, il appuie le décret contre les clubs (28 juillet), repousse le droit au travail, l'impôt progressif, le crédit foncier, l'abolition du remplacement militaire, se prononce contre l'amendement Grévy (voy. ce nom), pour les deux Chambres et pour la sanction de la Constitution par le peuple. Après l'élection du 10 décembre, et jusqu'à la dissolution de la Constituante, il vote uniformément avec la fraction de l'Assemblée qui s'appelle le parti de l'ordre.

Son attitude fut tout autre à l'Assemblée législative, où il fut réélu, le dixième sur vingt-huit, par le département de la Seine. Rallié, sous l'influence de M. Émile de Girardin, au parti de la république démocratique et sociale, il devint un des chefs et surtout un des orateurs de ce parti. Les affaires de Rome, les questions de l'enseignement, de la réforme électorale, du cautionnement et du timbre des journaux, en 1850, la limitation du suffrage universel, le projet de loi sur la révision de la Constitution, en 1851, lui fournirent le sujet d'éloquents discours; mais la véhémence passionnée de son langage, ses attaques personnelles contre M. de Montalembert, avec lequel il eut un duel parlementaire de trois années, et contre le Président de la République, qu'il rabaissait en toute occasion, attirèrent sur ce républicain de date récente les cruelles représailles de la majorité : à tous ses discours elle opposait les odes de sa jeunesse et les opinions même de son âge mûr, pendant qu'il était accueilli avec défiance par quelques-uns de ses nouveaux coreligionnaires. En même temps, il luttait pour la cause de la Révolution dans la presse quotidienne. Il avait fondé lui-même, en 1848, un journal, *l'Événement*, qui avait passé

par les mêmes phases politiques que le poëte, et qui, poursuivi, condamné, supprimé, reparaissait sous le titre de *l'Avénement*. Entre autres procès, les attaques trop vives de son fils contre la peine de mort lui en suscitèrent un dans lequel, ayant obtenu de plaider lui-même, il trouva un de ses meilleurs triomphes oratoires.

Après le coup d'État du 2 décembre, M. Victor Hugo fut porté sur la première liste qui expulsait du territoire français les plus ardents ennemis du pouvoir. Obligé de vendre à vil prix les richesses qu'il avait accumulées autrefois avec amour dans son cabinet de la place Royale, il se retira avec sa famille dans l'île de Jersey, d'où il fut même forcé de s'éloigner, en 1855, avec tous les réfugiés signataires d'une protestation contre l'expulsion de trois d'entre eux. Dans les premiers jours de son exil, il a signé, avec plusieurs de ses collègues, un appel aux armes d'une extrême véhémence, et dont sa brochure, *Napoléon le Petit* (Bruxelles, 1852), n'était que le complément. L'année suivante, il a donné, dans le même esprit, un volume de poésies, *les Châtiments*, qui n'a eu, comme l'ouvrage précédent, que des éditions spéciales pour l'étranger. Plus récemment, une œuvre poétique plus calme de l'illustre exilé a pu être accueillie dans sa patrie; nous voulons parler des *Contemplations* (Paris, 1856, 2 vol. in-8, plusieurs éditions), sorte de mémoires d'une âme, réunissant sous les titres d'*Autrefois* et *Aujourd'hui*, les souvenirs du poëte et les aspirations du philosophe. Ce livre, où la forme est plus souple avec moins d'artifices de langage, où l'antithèse joue un moindre rôle, où la sensibilité, malgré le retour trop fréquent sur un même malheur domestique, est plus vraie, où enfin les questions sociales sont touchées énergiquement, mais en passant et dans la mesure qui convient à la poésie, ce livre ranima autour du nom de M. Victor Hugo beaucoup de sympathie et d'admiration. — On annonce encore de lui un grand roman social, les *Misérables*, promis autrefois sous le titre : *les Misères*, et une suite de *Petites épopées*.

Il est aussi superflu de caractériser, dans M. Victor Hugo, l'homme politique qu'il serait déplacé aujourd'hui de le juger :

« On m'appelle apostat, moi qui me crus apôtre, »

dit-il dans ses *Contemplations*. Nous ne lui donnerons ni l'un ni l'autre titre, et nous voulons bien qu'on voie en lui, par l'effet de cette greffe morale, d'une seconde âme sur la première qu'il décrit dans le même livre :

« Toujours la même tige, avec une autre fleur. »

En littérature, il est, pour la France et pour l'étranger, le chef incontesté de l'école romantique. Il a exhumé et mis à la mode le moyen âge, qui est passé, depuis, de la poésie dans les arts, dans les idées et les habitudes de la vie. A des traditions littéraires qui ne conservaient des modèles classiques que des formes, il a substitué la vie et le mouvement. Sa révolte contre les règles et les conventions a eu des excès inévitables, surtout chez les disciples. On a confondu dans le même dédain les conditions essentielles de l'art avec les procédés arbitraires d'une époque; la haine d'une beauté convenue a conduit à la négation du beau, puis à la réhabilitation, dans l'ordre physique et moral, du laid, du monstrueux; l'art s'est matérialisé et démoralisé tout ensemble. Du moins les esprits avaient reçu une vive et féconde impulsion, et si la plupart des œuvres que M. Victor Hugo a suscitées ou produites, doivent passer, la révolution qu'il a consommée, marquera comme une des époques de notre
littéraire.

Aux ouvrages dont nous avons parlé,
vons ajouter encore : *Amy Robsart*
drame écrit dans les principes de la
Cromwell, en société anonyme avec
cruellement sifflé à l'Odéon; une suite
de poésies et de traductions dans le
littéraire, dans la *Revue des Deux-*
Globe; trois *Discours* à l'Académie
Esméralda, opéra en quatre actes,
tin fit la musique (1836); ses *Discours*
bre des Pairs ou aux assemblées
insérés au *Moniteur*, et dont les
paru en volume sous ce titre :
treize discours (1851, in-8); sa
torale de 1848; etc. Dessinateur
Hugo a fourni des esquisses à
tamment au *Livre d'étrennes* et à
Parmi les éditions générales
nous indiquerons la première
vol. in-8); celle ornée de gravures
près MM. Raffet, Tony Johannot
langer (1840-41, 13 vol. in-8)
dans le format Charpentier

Deux frères de M. Victor
fait connaître comme littérateurs
Eugène Hugo, né en 1801,
poésies, est mort en mars 18
Abel Hugo, qui est mort
février 1855, à l'âge de cinq
blié d'assez nombreux ouvrages
géographie pittoresque, entre
la campagne d'Espagne en 18
Vie anecdotique de Monsieur,
jourd'hui S. M. Charles I
l'empereur Napoléon (1833);
(1833, 3 vol. grand in-4);
1792 à 1833 (1834, 5 vol. grand
historique et monumentale, etc.
5 gr. in-4), etc.

HUGO (Charles-Victor et François
du précédent, nés à Paris, le premier
second en 1829, ont fait leurs
Charlemagne et obtenu des succès
Après la révolution de 1848, M.
attaché au ministère des affaires
secrétaire de M. de Lamartine
tion de Rio-Janeiro qui lui fut
M. Bastide. Il fut, jusqu'en 185
teurs du journal de son père
ci-dessus), où son jeune frère
temps les bulletins extérieurs et
gère. A la suite du procès si
donna lieu son article sur la
fut condamné à deux mois de
coup d'État du 2 décembre, les
partagé l'exil de leur père et
en France, que des excursions
dans les environs du Havre
M. François V. Hugo, qui s'est
temps essayé aux productions
historiques, a publié à peu d'i
Jersey, ses monuments, son
mandie inconnue (1857, in-8);
peare, traduits en français pour
avec *Introduction* (1857,
saint Antoine (1857, 3 vol.)
panthéistique, etc.

HUGON (Gaud-Amable, baron
sénateur, né, le 31 janvier
(Manche), s'engagea en 179
l'État, où il servit d'abord comme
telot; il était enseigne de vaisseau
aux mains des Anglais, mais

ıprès quatre mois de captivité. Officier plein ésolution et de sang-froid, il eut durant les res de l'Empire de nombreuses occasions de stinguer; lieutenant de vaisseau en 1810 et aine de frégate en 1819, il fut appelé, en , à prendre le commandement de l'île de . Parvenu, le 22 mai 1825, au grade de cae de vaisseau, il demanda à faire partie de dition qui se préparait contre les Turcs et attit à la bataille de Navarin, où, à bord de ide, il canonna et coula à fond une frégate nie. Lors de l'expédition d'Alger, il fut é de diriger et convoyer les transports dont timents s'élevaient à un chiffre considérable. mmé contre-amiral le 1er mars 1831, M. Huen 1832, purgea l'archipel grec des pirates nfestaient. En 1836 et en 1840, il prit une le énergique dans les complications amenées question d'Orient. Le 31 décembre 1840, il vé au grade de vice-amiral; placé depuis lans le cadre de réserve, il a été appelé au lès le mois de janvier de la même année. ieurs reprises, il a siégé au Conseil d'amiqu'il a même présidé. Il est grand officier égion d'honneur depuis le 6 mai 1851.

UENIN (Jean-Pierre-Victor), sculpteur , né à Dôle, le 21 février 1801, étudia la re dans l'atelier de Ramey fils et suivit, à 1829, l'École des beaux-arts. Il débuta de 1835, et cultiva également la sculpigieuse ou allégorique et le genre du pora exposé, entre autres œuvres : *Hyacinthe t* (1835); *Charles VI et Odette de Champune Scène du massacre des Innocents*, *la Eloa*, groupes en marbre; une *Hébé; évanouie; une Baigneuse; Mater Dolo*s statuettes d'étude et de fantaisie; les l'*Antide Janvier*, du *baron Renaud*, du *de Fontanes*, de *Cuvier*, de *Mlle Fitz*et beaucoup d'autres; des *Groupes* d'aninotamment des types de juments et de arabes. Il a exécuté, en 1846, la statue *tine de Milan*, pour le jardin du Luxema obtenu une 2e médaille d'or en 1835.

ER (Pierre-Charles), médecin français, le l'Académie de médecine, né en 1804, (Marne), devint interne des hôpitaux en 1828 et obtint, l'année suivante, clinique chirurgicale, puis l'accessit de médicale. Aide d'anatomie en 1830 et r en 1833, il reçut le diplôme de doc34, fut nommé au concours agrégé en 1835) et, quelques années plus tard, u bureau central. Après avoir été longaché comme chirurgien à l'hôpital de il est passé en la même qualité à celui n. En 1848, il a été reçu membre de de médecine (section de pathologie le); il a présidé en 1855 la Société de à laquelle il appartient.

docteur Huguier de nombreux mémoi*natomie de l'oreille;* les *Diverses mé-raitement contre les varices* (1835); *le différentiel des maladies du coude*); *les Luxations du pied* (1848), *l'Ese la vulve* (1849); *les Appareils sécrérganes génitaux de la femme* (1850), ré dans le t. XV des *Mémoires de* ; etc. M. Huguier a reçu la croix d'hon 7.

D-BRÉHOLLES (Jean-Louis-Alstorien français, né à Paris, le 8 féremplit, de 1838 à 1842, une chaire lycée Charlemagne, et s'occupa ensuite exclusivement de littérature artistique et d'archéologie. Attaché dès 1839 à la commission des monuments historiques, il a reçu la décoration en 1854.

On a de lui : *Recherches sur les monuments et l'histoire des Normands*, et *de la Fondation de la maison de Souabe dans l'Italie méridionale* (1844, riche in-fol.), imprimé aux frais de M. le duc de Luynes; la traduction de la *Grande Chronique de Matthieu Paris* (1840-1841, 9 vol. in-8); des *Cahiers d'histoire ancienne et moderne*, selon le programme universitaire, avec M. E. Ruelle (1840-1845); *Historia diplomatica Frederici secundi*, (1852-1857, 5 vol. in-4), ou Recherches sur la même partie de l'histoire de Sicile, d'après l'ordre de M. de Luynes; de nombreux articles d'histoire et de variétés dans le *Moniteur*, le *Journal de l'Institut historique*, etc. Il dirige depuis 1843, avec MM. Magnin et Hauréau, le *Bulletin des comités historiques*.

HULST (Félix-Alexandre van), publiciste belge, né à Fleurus le 19 février 1799, exerça d'abord la profession d'avocat près la cour supérieure de justice de Liége. Il fut l'un des fondateurs du *Mathieu Laensberg*, journal qui devint ensuite *le Politique*, et se signala, de 1824 à 1830, par une énergique opposition aux tendances et aux actes de l'administration hollandaise. Il publia beaucoup d'articles dans la *Revue belge*, et créa, lorsque ce recueil eut cessé de paraître (1843), la *Revue de Liége*, où il fit insérer un grand nombre de travaux de toute sorte, réimprimés presque tous à part. Le 25 octobre 1845, il fut nommé professeur agrégé de littérature française à l'université de Liége, fonctions qu'il remplit encore.

Indépendamment de nombreux mémoires judiciaires, M. Hulst a publié les ouvrages suivants : *Vie de quelques Belges* (Liége, 1841, in-8); *Grétry* (Ibid., 1842, in-8); *Mélanges* (Ibid., 1844, in-8); réunion de ses principaux articles d'analyse littéraire et de critique; *Hubert Goltzius, Plantin*, etc. (Ibid., 1846, in-8), notices; *le Rhin, de Cologne à Mayence* (Ibid., 1848, in-8), etc.

HÜLSZE (Jules-Ambroise), mathématicien allemand, né le 2 mai 1812, à Leipsick, y fit ses études, passa ensuite à l'Académie de Freiberg, obtint, en 1834, le diplôme de docteur en philosophie, et fut nommé professeur de sciences physiques et mathématiques et de technologie à l'École industrielle de Leipsick. De 1840 à 1850, il dirigea l'École royale des arts et métiers de Chemnitz, puis fut appelé comme professeur de technologie mécanique et d'économie nationale à l'École polytechnique de Dresde, dont il a, en outre, la direction. Chargé par le gouvernement saxon de rédiger des rapports officiels sur l'exposition industrielle de Paris en 1844, et sur celle de Berlin en 1845 M. Hülsze fit partie du jury de celle de Leipsick en 1850, et fut envoyé l'année suivante à l'Exposition universelle de Londres en qualité de membre de la Commission du *Zollverein* allemand. Pendant les années 1849 et 1850, il a siégé dans l'Assemblée des états de Saxe.

Parmi ses travaux scientifiques on cite : *Encyclopédie universelle des machines* (Allgemeine Maschinen encyklopaedie; Leipsick, 1839-44, vol. I et II; *Recueil de tables mathématiques* (Sammlung mathematischer Tafeln; Ibid., 1840; 2e édit., 1849); la nouvelle édition stéréotypée des *Logarithmes* de Véga (Ibid., 1839), ouvrage très-répandu; enfin le *Compte rendu sur les travaux entrepris par l'École polytechnique de Dresde durant les vingt-cinq premières années de son existence* (die polytechnische Schule zu Dresden, etc.; Dresde, 1853). M. Hülsze a été en outre, pendant

de longues années, un des deux rédacteurs du *Journal polytechnique* (Polytechnisches Centralblatt).

HUMBOLDT (Frédéric-Henri-Alexandre, baron DE), illustre naturaliste allemand, né à Berlin, le 14 septembre 1769, est issu d'une ancienne famille noble de la Poméranie. Son père, le major de Humboldt, assista à la guerre de Sept ans en qualité d'aide de camp du duc de Brunswick, et fut ensuite chambellan du roi de Prusse. Sa mère, cousine de la princesse de Blücher, et qui avait épousé en premières noces le baron de Holwede, descendait d'une bonne famille française de Bourgogne, nommée de Colomb, qui avait quitté la France lors de la révocation de l'édit de Nantes. Alexandre de Humboldt reçut une éducation brillante au milieu des circonstances les plus propres à développer ses dispositions extraordinaires. Il fut élevé au château de Tegel, près Berlin, sous les yeux de ses parents et sous la direction de Campe, l'auteur du *Robinson allemand*, et de Christian Kunth, savant distingué, qui resta jusqu'à sa mort l'ami le plus fidèle de son élève. Vers 1783, il alla, avec son frère Guillaume, à Berlin pour y terminer ses études, et, au lieu de suivre les écoles publiques, reçut les leçons particulières des professeurs les plus distingués de la capitale, de Lœffler et Fischer pour le grec, de Wildenow pour la botanique, d'Engel, Klein et Dohm pour l'économie politique et la philosophie.

Après avoir passé ensuite deux ans à l'université de Francfort-sur-l'Oder (1786-1788), il se rendit en 1788 à Gœttingue, où Blumenbach, Heine et Eichhorn donnaient une impulsion nouvelle à l'étude des sciences naturelles, de la philologie et de l'histoire. Là il écrivit, en 1789, un mémoire sur la manière dont les Grecs tissaient leurs étoffes. Ce mémoire, qui ne fut pas imprimé, était son début. A Gœttingue, A. de Humboldt se lia intimement avec Georges Forster, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son second voyage autour du monde, et qui lui inspira le plus vif désir de visiter les contrées tropicales. Tout en se préparant par les études scientifiques à ces lointaines excursions, il fit avec Forster, en 1790, son premier voyage d'exploration, dont le résultat fut son ouvrage : *sur les Basaltes du Rhin avec des recherches sur la syénite et la basanite des anciens* (Ueber die Basalte am Rhein, etc.; Berlin, 1790).

A la fin de la même année, M. de Humboldt passa à Hambourg, pour se perfectionner dans l'étude des langues étrangères. Selon le vœu de sa famille, il se destinait alors à la carrière de l'administration. Il obtint pourtant de sa mère d'aller suivre à l'Académie de Freiberg les cours de Werner, le créateur de la géologie moderne, et il s'y lia avec Léopold de Buch. Il remplit ensuite pendant plusieurs années des fonctions élevées dans l'administration des mines des principautés de Bayreuth et d'Anspach, et recueillit les matériaux de ses ouvrages : *Flora subterranea Fribergensis et aphorismi ex physiologia chimica plantarum*, et *Flora Fribergensis prodromus* (Berlin, 1793). La première de ces publications, qui attirèrent l'attention des savants, contenait ses idées particulières sur la physiologie chimique des plantes, qui devaient plus tard servir de base à ses conceptions hardies sur la structure géognostique du globe. Portant ensuite ses études sur les phénomènes les plus intimes de la vie animale, il publia ses : *Expériences sur l'irritation nerveuse et musculaire*, etc. (über die gereizte Muskel-und Nervenfaser; Berlin, 1797-1799), ouvrage immédiatement traduit en français (Paris, 1799).

Mais depuis trois ans la mort de sa mère [illegible] vembre 1796), avait ramené M. de Hu[illegible] au dessein d'entreprendre un grand voya[illegible] ploration. Après avoir vendu ses propriétés [illegible] en Italie étudier les volcans en action, [illegible] livrer, pendant un hiver, avec Léopold de [illegible] à des observations météorologiques, et [illegible] pour Paris pour y acheter tous les instru[illegible] nécessaires à l'exécution de ses projets [illegible] vants français lui firent un accueil em[illegible] le Directoire l'autorisa à se joindre à l'[illegible] Baudin, avec la faculté de se faire dé[illegible] son gré. Impatient des retards que cette [illegible] tion éprouvait, il alla passer l'hiver en [illegible] pour s'y embarquer pour l'Égypte. Il [illegible] avec lui un jeune savant, M. Aimé [illegible] (voy. ce nom), dont il avait fait la con[illegible] à Paris, et qui allait s'associer à ses [illegible] ses dangers et à sa gloire.

M. de Humboldt trouva à Madrid [illegible] teurs influents dans le baron de For[illegible] deur Saxon, et don Mariano Luis [illegible] ministre de la cour d'Espagne. [illegible] il lui exposa tous les avantages [illegible] sulter d'une exploration sérieuse de [illegible] espagnoles en Amérique, et obtint [illegible] ami la permission de les visiter [illegible] faire toutes les observations [illegible] désiques qu'ils jugeraient [illegible] tèrent Madrid au mois de mai [illegible] à Caruña, le 5 juin, sur la frégate [illegible] tèrent heureusement les bâtiments [illegible] bloquaient le port, et, après avoir [illegible] de Ténériffe, arrivèrent à Cumana [illegible] de la même année.

Les deux voyageurs observèrent [illegible] ville un premier tremblement de [illegible] sacrèrent plusieurs mois à l'explora[illegible] vinces qui composent actuellement [illegible] Vénézuéla. Après avoir navigué du[illegible] quinze jours dans un canot indien [illegible] l'Orénoque, l'Atrabapo, le Rio-Ne[illegible] quiare, ils s'arrêtèrent, en juin 18[illegible] pour se remettre de leurs extrêmes [illegible] détermination astronomique de [illegible] de l'Orénoque fut, indépendamment [illegible] observations sur la botanique, la [illegible] géologie, l'astronomie, la phys[illegible] les mœurs des habitants, le résul[illegible] portant de cette première gra[illegible] Après de nouvelles études sur [illegible] Cumana, où le blocus anglais les [illegible] et demi, ils passèrent à la fin de [illegible] vane, y séjournèrent plusieurs [illegible] en recueillant leurs observations [illegible] habitants le service de leur ense[illegible] procédés pour la fabrication du [illegible] métiers utiles.

La fausse nouvelle, que le capi[illegible] qui M. de Humboldt avait promis [illegible] venait de doubler le cap Horn [illegible] vages de Chili et du Pérou, décida [illegible] geurs à se diriger vers Carthag[illegible] de là à Panama; mais, forcés [illegible] saison plus favorable, ils [illegible] cinquante-quatre jours le fleuve [illegible] et, après avoir traversé les [illegible] verses, ils arrivèrent enfin le [illegible] Quito. Ils consacrèrent cinq [illegible] des environs de cette ville et [illegible] 23 juin, accompagnés de Carlos [illegible] meuse ascension du Chimbor[illegible] hauteur de 6072 mètres au-des[illegible] la mer. Au milieu des souffrances [illegible] sait une telle élévation, la [illegible] l'homme eût encore osé attein[illegible] calme toutes leurs observations [illegible]

'ent qu'après avoir pris avec rigueur toutes les terminations dont ils avaient besoin. Ils se dirièrent ensuite vers le Pérou et se reposèrent elques jours à Lima. Vers la fin de décembre 02, ils s'embarquèrent pour Guayaquil, descendent, le 23 mars suivant, à Acopolco, passèrent Fasco et Cuernaraca, et arrivèrent au mois vril à Mexico. Pendant plus d'un an ils parcrurent tout le Mexique et les provinces voies, se livrant partout à des observations de te nature qui n'avaient jamais été tentées. Au is de mars 1804, M. de Humboldt retourna à Havane pour compléter les matériaux de son rage sur l'île de Cuba. Enfin, après avoir té Philadelphie et Washington, il quitta l'Amée le 9 juillet 1804, plus riche que ne l'avait aucun voyageur avant lui de collections de genre, de faits nouveaux ou nouvellement iés, d'observations importantes, de dessins e manuscrits précieux. Il arriva à Bordeaux août 1804.

se dirigea immédiatement sur Paris, où il jusqu'au mois de mars 1805, occupé à e quelque ordre dans ses notes. Il se livra ême temps, avec Gay-Lussac, à des rehes chimiques sur la composition de l'atmoe. Après avoir exploré de nouveau l'Italie et ne excursion à Berlin il revint, dans l'au- de 1807, à Paris, où il obtint de son sou- l'autorisation de rester pour surveiller la ation de la relation de son voyage, publicarop vaste pour être exécutée alors en Alle-. Pendant vingt ans, M. de Humboldt eut micile fixe à Paris, malgré les sollicitations ntes et les brillantes offres de son gouvert.

la fin de l'année 1807, parurent, en deux s, l'une in-folio, l'autre in-quarto, les res livraisons du *Voyage aux régions équi-s du nouveau continent par A. de Humboldt onpland*, un des plus beaux monuments cience et de la littérature moderne. A ce immense, écrit en partie en latin, en par-rançais, ces deux langues universelles, ants les plus distingués des divers pays ttribué : Oltmanns, pour l'astronomie; t Gay-Lussac, pour la chimie et la météo- Cuvier et Latreille, pour la zoologie; in et Klaproth, pour la minéralogie; pour la botanique. Il est divisé en six qui embrassent, sous tous leurs aspects, visités, et chacune se subdivise en qui sont elles-mêmes de très-importants, ou plutôt de véritables monuments. ne partie, consacrée à la botanique, ne pas moins de 20 volumes, avec envi- planches, et le prix de cette seule uivant le luxe de l'édition, atteint ou 0 000 fr.

7, M. de Humboldt céda enfin aux solli- de son souverain, auquel il n'accordait que de courtes visites, et s'arrachant our de prédilection et à la société des es Arago, des Gay-Lussac, il se rendit ù il fit, durant l'hiver de 1827 à 1828, re cours sur le *Cosmos*. Il entreprit ivante son second grand voyage scien- s provinces orientales de la Russie et rale en furent le théâtre. Dès 1812, le ent russe avait invité M. de Humboldt Asie, et le roi de Prusse s'était offert à par une allocation annuelle de 50 000 fr. de l'expédition. Mais les événements avaient fait abandonner ce projet. En ar Nicolas fit au savant voyageur des s plus flatteuses; il voulait supporter ge tous les frais de l'entreprise, et protestait de son désir d'en subordonner l'utilité pratique ou politique à l'intérêt de la science.

M. de Humboldt commença aussitôt les préparatifs de l'expédition, s'associa deux savants, MM. Gustave Rose et Ehrenberg (voy. ces noms) et partagea avec eux les travaux. Il se chargea lui-même des observations astronomiques, magnétiques, physiques et géognostiques, et confia à M. Ehrenberg la botanique et la zoologie, à M. Rose la chimie, la minéralogie avec la rédaction du *Journal* de voyage. Accompagnés d'un ingénieur russe, M. Menschenin, qui devait leur servir d'interprète et de protecteur, ils partirent de Saint-Pétersbourg le 20 mai 1829.

Plaines et montagnes, lacs et volcans, steppes et côtes, mines, cours d'eaux, phénomènes et produits naturels de chaque pays, végétaux, animaux, climats, ils explorèrent tout avec un soin minutieux, recueillirent les déterminations les plus précises, et rapportèrent des échantillons, des collections même, qui enrichirent divers musées, celui du Jardin des plantes de Paris, entre autres, ou servirent à compléter de grands ouvrages, comme celui de Cuvier et M. Valenciennes sur les poissons. Ils rentrèrent à Saint-Pétersbourg, après avoir parcouru, en neuf mois, entre cette ville, la frontière chinoise et la mer Caspienne, 2320 milles géographiques.

Le tableau de cette belle expédition, qui contribua surtout à la découverte des lois du magnétisme terrestre, se trouve dans l'ouvrage de M. Rose : *Voyage minéralogique et géognostique à l'Oural, à l'Altaï et à la mer Caspienne* (Mineralogisch-geognostische Reise nach dem Ural, dem Altaï und dem kaspischen Mere; Berlin, 1837-1842, 2 vol.), et dans celui de M. de Humboldt lui-même : *Asie centrale, recherches sur les chaînes de montagnes et la climatologie comparée* (Paris 1843, 3 vol.). Elle amena, entre autres résultats, l'établissement des observatoires magnétiques et météréologiques de la Russie.

De 1830 à 1848, M. de Humboldt vécut alternativement à Berlin et à Paris. Quoiqu'il voulût se tenir à l'écart de la politique, la confiance que la portée de son esprit, et son jugement inspiraient au roi Frédéric-Guillaume III, le fit charger, à différentes reprises, d'importantes missions. Quelques-uns de ses voyages à Paris avaient pour objet des communications diplomatiques entre les gouvernements français et prussien. Après la révolution de Juillet, ce fut lui qui fut chargé de reconnaître, au nom de la cour de Prusse, le nouveau roi Louis-Philippe. Le 8 avril 1835, M. de Humboldt perdit son frère, qui mourut entre ses bras. Sa douleur fut profonde; car Guillaume de Humboldt, dans lequel l'Allemagne regretta un de ses grands écrivains, avait été constamment son meilleur ami.

M. de Humboldt vint pour la dernière fois à Paris en octobre 1847. Il quitta définitivement la France quelques semaines avant la révolution de 1848. Depuis cette époque, il vit dans l'intimité du roi actuel de la Prusse, poursuivant, malgré son âge avancé, ses travaux scientifiques avec autant de vigueur que de lucidité, et concourant par ses conseils à toutes les entreprises d'exploration tentées par les plus célèbres voyageurs modernes. Sa personne est connue de tous les habitants de Berlin et de Potsdam, où on le rencontre souvent dans les promenades publiques, et l'étranger le reconnaît facilement aux marques d'admiration respectueuse et de touchante popularité qui éclatent partout sur son passage. Dans ces derniers jours de la vie, ordinairement consacrés au repos, M. de Humboldt a fait un suprême effort pour réunir dans un vaste cadre tous les trésors de ses longues études. De là une dernière

œuvre, qui est une des plus grandes œuvres du siècle, *Cosmos*, *Essai d'une description physique du monde* (Kosmos, Entwurf einer physischen Weltbeschreibung; Stuttgart et Berlin, 1847-1851, 3 vol.), véritable panorama du monde, comme on l'a appelé, tableau grandiose de la nature entière, avec son double reflet dans l'organisation physique et morale de l'homme. Le *Cosmos* a été traduit en français, avec les conseils de l'auteur et le concours d'Arago, par MM. H. Fayë et Ch. Galuski (1848-1857, 3 vol. in-8). De nombreuses publications ont été entreprises en Allemagne pour en développer les idées, et l'abbé Moigno (voy. ce nom), a fondé un journal sous le titre et le patronage de cet immortel ouvrage.

Membre titulaire de l'Institut, comme associé étranger de l'Académie des sciences, où il a remplacé Cavendish, en 1810, M. A. de Humboldt est membre ordinaire de l'Académie des sciences de Berlin, et membre honoraire des sociétés savantes les plus illustres du globe. Revêtu des plus hautes décorations de divers ordres, il est grand officier de la Légion d'honneur.

Parmi les autres écrits de M. A. de Humboldt, qui justifient les titres qui lui ont été donnés de « créateur de la géographie comparée » et de « rénovateur universel des sciences naturelles, » nous devons encore citer : *Essai sur l'analyse chimique de l'atmosphère et sur quelques objets d'histoire naturelle* (Versuch über die chemische Zerlegung des Luftkreises und, etc.; Brunswick, 1799, gravures); *Physiognomonique des plantes* (Ideen einer Physiognomonik der Gewaechse; Tubingue, 1806); *Melastomatologia, sive descriptio Melastomati et generum affinium* (Cassel et Paris, 1808, gr. in-fol., Fasc. I-VIII); *Tableaux de la nature* (Ansichten der Natur; Tubingue et Stuttgart, 1808; 3ᵉ édit., augm. et corrigée, 1849), traduits plusieurs fois en français (Paris, 1808-1828-1851, 2 vol. in-12); *Conspectus longitudinum et latitudinum geographicarum per decursum annorum 1799 ad 1804, astronomia observatorum* (Cassel, 1808, gr. in-4); *Essai sur les poissons électriques* (Versuch über die electrischen Fische; Erfurt, 1808, gr. in-8); *Essai sur la géographie des plantes, ou Tableau physique des régions équinoxiales fondé sur des observations et des mesures faites depuis le 10ᵉ degré de latitude boréale* (Ideen zu einer Geographie der Pflanzen; Vienne, 1811), traduit en français; *de Naturali familia graminum* (Paris, 1817); *de Distributione geographica plantarum secundi cœli temperiem et altitudinem montium prolegomena* (Paris, 1817, gr. in-8); *des Lignes isothermes et de la distribution de la chaleur sur le globe* (Ibid., 1817, in-8); *Essai géographique sur le gisement des rochers dans les deux hémisphères* (Paris et Strasbourg, 1823, gr.-8); *Observations sur quelques phénomènes peu connus qu'offre le goître sous les tropiques, dans les plaines et les plateaux des Andes* (Paris, 1828); *de la Constitution et des effets produits par les volcans en diverses parties du globe terrestre* (über den Bau und die Wirksamkeit der Vulkane in, etc.; Heidelberg, 1824); *Évaluation numérique de la population du nouveau continent, considérée sous le rapport de la différence des cultes, des races et des idiomes* (Paris, 1825, in-8); *Compte rendu du voyage scientifique de MM. Ehrenberg et Hemperich, à travers l'Égypte, durant les années* 1820 à 1825 (Bericht über die naturhistorischen Reisen von E. und H. durch Ægypten, etc.; Berlin, 1826), en collaboration avec quelques autres savants; *Essai politique sur l'île de Cuba* (Paris, 1827, 2 vol. 8), extrait du *Voyage aux régions équinoxiales*, complété par des considérations sur la population, la richesse territoriale et le commerce des Antilles et de la Colombie; *des Principales causes des différences de température* [illegible] *divers points du globe terrestre* (über die [illegible] ursachen der Temperaturverschiedenheiten [illegible] dem Erdkoerper; Berlin, 1829); *Fragments de géologie et de climatologie asiatique* (Paris, [illegible] 2 vol. in-8); *Tableau statistique de l'île de* [illegible] *pour les années* 1825 à 1829 (Paris, 1831); *Bases astronomiques et hypsométriques de* [illegible] *graphie* (Astronomische und hypsom[illegible] Grundlagen der Erdbeschreibung; [illegible] Tubingue, 1831), publiés par J. Oltmanns; [illegible] *critique de l'histoire de la géographie du* [illegible] *continent et des progrès de l'astronomie* [illegible] *aux* XVᵉ *et* XVIᵉ *siècles* (Paris, 1836-1839, 5 v[illegible]); *Pétrifications recueillies en Amérique* [illegible] *par Léop. de Buch* (Berlin, 1839, gr. in-f[illegible]); [illegible] *venirs géognostiques et physiques* (Geog[illegible] und physikalische Erinnerungen; Stutt[illegible] tome I), etc.; sans compter plusieurs [illegible] *Comptes rendus* ou *Discours* prononcés [illegible] verses réunions savantes.

HUME (Joseph), homme politique [illegible] en 1777, à Montrose (Écosse), perdit [illegible] heure son père, patron d'un petit b[illegible] commerce, apprit un peu de latin en [illegible] ville natale, passa quelque temps e[illegible] sage chez le docteur Bate et compléta [illegible] sité d'Edimbourg, ses études de [illegible] d'anatomie. Vers 1800, il fut nommé [illegible] gien au service de la Compagnie [illegible] rejoignit, au Bengale, l'armée de [illegible] eut l'heureuse idée d'apprendre l'[illegible] seul officier anglais qui possédât [illegible] langue étant mort en 1803, il lui [illegible] ses fonctions d'interprète, avec le[illegible] mula bientôt celles de payeur et [illegible] postes de l'armée. Ce fut l'origine [illegible]

En 1808, M. Hume quitta le serv[illegible] pagnie et parcourut alors, pour son [illegible] les différentes parties de la Grande-[illegible] l'Irlande, puis l'Espagne, le Portu[illegible] la Turquie, l'Égypte et l'Italie. De [illegible] il fut élu, l'année suivante, député [illegible] Weymouth; mais, le Parlement a[illegible] peu après, il ne fut pas réélu [illegible] temps entre sa place de directeur [illegible] des Indes et la propagation de [illegible] mentaire d'enseignement dite de [illegible] tré à la Chambre des Communes [illegible] ville natale (1818), il prit à tâche [illegible] sévère contrôle sur toutes les dép[illegible] les tories, encore tout-puissants, [illegible] vain de se débarrasser de ce cens[illegible] que sa popularité croissante [illegible] 1830, dans le comté de Middlesex [illegible] du bill de réforme parlementaire [illegible] tint avec la plus grande vigueur [illegible] comme le chef du parti radical [illegible] breux à la Chambre, avait [illegible] entière des chartistes. On dit [illegible] tribua à déjouer le plan des [illegible] laient donner le trône au d[illegible] au préjudice de la princesse Vi[illegible] cation était à leurs yeux entach[illegible]

Les tories firent échouer [illegible] dature de M. Hume, dans [illegible] grâce à la protection d'O'Con[illegible] au Parlement par le bourg [illegible] kenny. En 1842, il fut ré[illegible] Montrose, dont il resta le [illegible] en 1852. Défenseur infatigable [illegible] libertés de son pays, adversaire [illegible] du privilège, il a provoqué [illegible] et c'est à ses constants efforts [illegible] doit une comptabilité plus [illegible] finances ainsi que la suppression [illegible]

ment. On estime à plusieurs millions de livres
rling les économies qu'il est parvenu à faire
érer dans le budget annuel de l'État.—M. Hume
t mort à Burnley-hall (comté de Norfolk), le
février 1855.

HUNCKLER (abbé T. F. X.), auteur religieux
nçais, né vers 1805, en Alsace, a écrit un
ind nombre de livres, dont la plupart sont
ités ou traduits de l'allemand; il est aujour-
ui chanoine de la cathédrale de Strasbourg.
rmi ses publications originales, nous citerons :
Principaux hérésiarques (1832); *Loisirs d'un
é* (1833, 2 vol.); *Vies des saintes du diocèse
Paris* (1833, 2 vol. in-8), avec des notes his-
ques sur les établissements religieux; *le Coin
feu* (1834, 3 vol. in-12), anecdotes morales;
Destruction de Jérusalem (1836); *une Année
aris* (1837); *Histoire des saints d'Alsace* (1838,
); *Abrégé de l'histoire d'Alsace* (1840); *His-
e de la religion des Papes* (1844, in-8); *Pau-*
(1852), etc.

JNT (James-Henry-Leigh), poëte et écrivain
ais, né à Londres, le 19 octobre 1784, fils
réfugié américain et frère cadet du député
al qui suscita, en 1819, les troubles de Man-
er, fut élevé, comme ses amis Lamb et Cole-
, à Christ-Hospital, mais son éducation fut
iplète. Après avoir travaillé chez son frère
en, qui était procureur, il obtint, aux bu-
de la guerre, un emploi assez lucratif, au-
il renonça pourtant afin de se consacrer à la
ue théâtrale, dans une revue hebdomadaire,
ews, que venait de fonder un autre de ses
. On a recueilli et publié, sous le titre d'*Es-
e critique dramatique* (Critical essays of the
mances of the London theatres, 1807); les
ents articles qu'il a écrits à cette époque.
1808, Leigh Hunt, d'accord avec son frère
fonda *l'Examiner*, journal radical qui,
des fortunes diverses, s'est placé au pre-
ang de la presse hebdomadaire. Harcelé
tories, alors tout-puissants, il devint plu-
fois l'objet d'accusations juridiques; il fut
ondamné (1812) à deux ans de prison et
francs d'amende pour avoir simplement
à l'épithète d'Adonis, donnée au prince
les mots « de cinquante ans. » Plus tard,
l eut cédé *l'Examiner* à M. Fonblanque,
t deux feuilles trimestrielles, *the Reflector
iberal*, qui n'eurent qu'un médiocre suc-
en fut de même du *London journal* et du
Cependant, il eut souvent pour collabora-
onymes Hazlitt, Lamb, Byron et Shelley.
ique, il est partisan d'une monarchie tem-
nais il regarde comme le premier des
liberté illimitée de conscience et d'exa-
rd J. Russell lui accorda, en 1847, une
annuelle de 200 livres (5 000 fr.) pour les
qu'il avait rendus au parti whig.
é des luttes de la presse, M. Leigh Hunt
un délassement plus conforme à ses
ns les travaux littéraires. Il débuta par
es poëtes (Feast of the poets; 1815) et *la*
the Descent of Liberty), suivis de son
la *Légende de Rimini* (Story of Rimini;
ii passe, en Angleterre, pour une des
s compositions écrites, dans ce pays,
yden. Viennent ensuite, parmi ses œu-
ques : *la Plume et l'Épée* (Captain Sword
n Pen; 1818), poëme comique; *la Feuil-
tiage*; 1818), choix de pièces originales
tions; *Ultra-crepidarius* (1823), satire
ntre un critique de *la Revue d'Édim-*
Gifford; *Contes en vers* (Stories in
3), recueil de ballades; *le Palefroi* (the
Palfrey; 1842), poëme descriptif, vanté pour la
richesse d'imagination et l'habileté du style. Au
théâtre, M. Leigh Hunt n'a donné qu'un drame,
une Légende florentine (a Legend of Florence;
1840), en cinq actes et en vers, que la reine a ré-
cemment fait reprendre au château de Windsor.

Au premier rang de ses écrits en prose, on
place : *Sir Ralph Esher*, roman ou plutôt auto-
biographie imaginaire d'un gentilhomme de la
cour de Charles II, et *Lord Byron et ses contem-
porains* (Lord Byron and some of his contempo-
raries; 1828, 3 vol.), ouvrage qui excita vivement
l'attention et fit accuser l'auteur d'ingratitude en-
vers l'illustre poète; puis *l'Indicateur* (the Indica-
tor); *le Guide* (the Companion); *le Voyant* (the
Seer); plusieurs recueils de critique, d'essais, de
variétés, sous les titres : *Imagination et Fantai-
sie* (Imagination and Fancy; 1845); *Esprit et bon
sens* (Wit and humour); *Contes tirés des poëtes
italiens* (Stories from the italian poets; 1846);
Propos de table (Table-talk); *Hommes, femmes et
livres* (Men, women and books; 1847), choix
d'articles insérés dans différentes revues; etc.

M. Leigh Hunt, par la connaissance qu'il pos-
sède à un haut degré des ressources de la langue,
n'a pas d'égal en Angleterre pour la traduction
des poëtes étrangers. Dans la longue liste de ses
productions en ce genre, il suffit de mentionner :
l'Aminte du Tasse, *le Bacchus en Toscane* de Redi,
et *le Lutrin* de Boileau. Bibliographe érudit, il
s'est fait l'éditeur d'une foule d'anciens poëtes
qu'il tire d'un oubli immérité et qu'il accom-
pagne de notices et d'intéressants commentaires :
c'est ainsi qu'il a publié les œuvres dramatiques
de Wycherley, Congreve, Farquhar et autres.
Plusieurs recueils ont été consacrés par lui à des
extraits d'écrivains d'un autre âge; par exemple :
une Centaine de nouvelles tirées de la vie privée
(a Hundred romances of real life); *un Livre pour
un coin* (a Book for a corner); *une Coupe de miel
cueilli au mont Hybla* (a Jar of honey from
mount Hybla; 1847); *Beaumont et Fletcher*,
choix des meilleurs passages de ces deux poëtes;
Lectures pour les chemins de fer (Readings for
railways; 1850).—Citons encore *la Religion du
cœur* (the Religion of the heart), espèce de manuel
des croyances et des devoirs de l'homme selon les
idées religieuses de l'auteur, qui paraît incliner
vers le déisme, ainsi que deux volumes de des-
criptions d'anecdotes dont la métropole a fourni le
sujet : *Londres, hommes et choses dignes de mé-
moire* (the Town, its memorable characters and
events, 2 vol.), et *l'Ancienne cour* (the Old Court
suburb; 2e édit., 1856, 2 vol.), souvenirs de la
résidence royale de Kensington.

Les écrits de M. Leigh Hunt, empreints d'une
certaine mélancolie, portent la marque d'un es-
prit bienveillant, instruit et animé d'un profond
amour de l'humanité. Le style en est pur et élé-
gant, la composition sagement ordonnée; on n'y
reprend qu'un soin peut-être excessif de la forme.
Shelley, en lui dédiant le poëme des *Cenci*, parle
de lui avec un véritable enthousiasme, et M. Dic-
kens, dans sa revue des *Household words*, ré-
sume son portrait en cette phrase : « C'est l'ami
du genre humain. »

HUNT (Thornton), journaliste anglais, né le
10 septembre 1810, est le fils aîné du précédent.
Destiné d'abord à la peinture, il quitta l'atelier
pour faire, dans la presse, la critique d'art. Il fut
ensuite admis au *Constitutional*, feuille politique
qui vécut peu de temps et dont il eut la direction
passagère; alla rédiger, à Chester, le *Reformer*,
et à Glasgow, *l'Argus*, organes du parti libéral,
et revint s'établir à Londres en 1840. Depuis
cette époque, il collabore à la plupart des grands

journaux, sous le voile de l'anonyme. A part quelques brochures sur des questions de libre échange, de colonisation et de chemins de fer, il n'a publié, jusqu'à présent, qu'un ouvrage de longue haleine : *le Frère de lait* (the Foster-brother; 1845, 3 vol.), roman historique du XIVe siècle, attribué par des biographes à son père et qui lui a été inspiré en Italie par l'étude particulière qu'il y a faite du patriote Carlo Zeno.

HUNT (Robert), physicien anglais, né à Devonport, le 6 septembre 1807, occupe, parmi les savants anglais, un rang distingué qu'il ne doit qu'à sa persévérance et à son amour de l'étude. Secrétaire, pendant cinq années, de la Société polytechnique de Cornouailles, il s'est livré, sur les métaux et les gîtes métallifères qui abondent dans ce pays, à des recherches patientes qui le désignèrent plus tard à l'attention du gouvernement. On lui donna une chaire à l'École des mines, et, quelque temps après, la garde des archives au Musée de géologie. Il a étudié particulièrement l'action chimique des rayons solaires, a découvert de nouveaux procédés en photographie, et a fait de curieuses observations sur les rapports de la lumière et de la chaleur avec le règne végétal.

M. R. Hunt a écrit de nombreux ouvrages sur les diverses branches de la science, qu'il s'applique surtout à vulgariser : *Recherches sur la lumière* (Researches on light; 1846); *la Poésie de la science* (the Poetry of science; 1848); *Panthea, ou l'Esprit de la nature*, *Traité de physique élémentaire* (Elementary physics); *Manuel de photographie* (1854); des mémoires intéressants dans les *Transactions* de l'Association britannique; enfin, un *Essai sur la science* (Essay on the science; Londres, 1855), dans lequel il résume les progrès accomplis en ces derniers temps et attestés par les deux Expositions universelles de Londres et de Paris.

HUNT (William-Holman), peintre anglais, né à Londres, en 1827, est élève de l'Académie et expose depuis 1846. La célébrité lui est venue de bonne heure. Ses premières toiles représentent des scènes empruntées aux poëtes ou aux romanciers : *le Docteur Rochecliffe célébrant le service divin* (1847); *la Fuite de Madeline et de Porphyro* (1848); *Rienzi demandant justice du meurtre de son frère* (1849), qui appartient à M. Gibbon.

En 1850, cet artiste changea complétement sa manière et, comme M. Everett Millais, se jeta dans ce réalisme particulier à l'école qui, au delà du détroit, s'est donné le nom de *préraphaélite*. Afin d'exprimer le vrai dans ses détails microscopiques, il poussa le rendu et le fini jusqu'à leurs limites extrêmes, réduisant l'art à une affaire de temps, de conscience, de volonté et d'observation. Voici ses principales productions : *Valentine et Sylvia* (1851); *l'Apôtre chrétien persécuté par les druides*, *le Berger mercenaire* (1852), composition biblique; *les Côtes d'Angleterre* (1853), savante étude des dunes à Hastings; *le Réveil de la conscience* (1854).

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. W. Hunt a envoyé trois tableaux : le meilleur était *la Lumière du monde*, qui représente le Christ faisant sa ronde de nuit et cherchant une âme charitable dans l'univers qui dort; une expression touchante s'y joignait à une exactitude inimaginable du détail, seule qualité des deux autres toiles, *Claudio et Isabella* et *les Moutons égarés*. Toutes trois étaient peintes dans la manière gothique, naïve et sèche, de la secte des *préraphaélites*, dont les chefs sont MM. Millais (voy. ce nom) et W. Hunt.

HUNTEN (François), compositeur allemand, [illegible] à Coblentz, en 1793, est fils d'un professeur [illegible] musique. François vécut pendant longtemps [illegible]ris, comme maître de piano, et se retira [illegible] ces dernières années, dans sa ville natale [illegible] avoir acquis une assez grande fortune.

M. Hunten, sans compter parmi les [illegible]teurs de premier ordre, s'est fait un [illegible] œuvres de musique facile et légère, qui [illegible] considérer à Paris, comme le successeur [illegible] Karr. On recommande à juste titre aux [illegible]çants ses *Études*, ses *Variations*, ses [illegible] ses *petits Rondos*. Parmi ses compositions [illegible] autre ordre, on remarque : *Trio concertant* [illegible] *piano, violon et violoncelle*, op. 14; [illegible] *et violon*, op. 22 et op. 23; plusieurs [illegible] *quatre mains*; plusieurs *Morceaux* [illegible] *pour piano seul ou avec accompagnement* [illegible]*tuor*.

HUNTINGDON (Francis-Théophile-[illegible]TINGS, 12e comte D'), pair d'Angleterre [illegible] à Newport (île de Wight), appartient [illegible] ancienne élevée en 1629 à la pairie [illegible] Après avoir terminé son éducation [illegible] d'Oxford, il prit la place de son père [illegible] des Lords (1828); c'est un partisan [illegible] libéraux. De son mariage avec [illegible] il a cinq enfants dont l'aîné, Fran[illegible] tagenet, lord HASTINGS, est né [illegible]

HUNTINGTON (Jedediah-W.), [illegible]cier américain, né en 1814, et [illegible] médecine, entra, en 1849, dans [illegible] l'Église épiscopale et fut chargé [illegible] Middleburg (Vermont). Il visita [illegible] et resta plusieurs années en Italie [illegible] il se fit catholique et demeura successivement [illegible] New-York, Baltimore, où il dirigea [illegible]*zine*, et, depuis 1855, à Saint-Louis [illegible] il est encore aujourd'hui à la tête [illegible] hebdomadaire littéraire et politique.

On a de lui des *Poésies* (184[illegible]), et [illegible] *Alice or the new Una*, publié à Lo[illegible] son voyage en 1849, et réimprimé [illegible] en 1852, avec une seconde partie [illegible]*rêt* (the Forest, in-12), livre écrit [illegible] et contenant un singulier mélange [illegible]gieuses et romanesques, qui fut [illegible]qué; *Alban, histoire du nouveau* [illegible] a Tale of the new World, 2 vol. in-[illegible] éditions).

HUNTINGTON (Daniel), peintre [illegible] en 1816, à New-York, fut élevé au [illegible]ton et se livra à l'étude des beaux-[illegible]rection du professeur Morse. Il visita [illegible]gleterre, la France, la Suisse et [illegible] se fixer dans sa ville natale. On cite [illegible] bleaux, consacrés d'ordinaire à [illegible]toire : *lady Jane Grey à la Tour* [illegible] *Maître d'école*, *Henry VIII et Cath*[illegible] *Foi et l'Espérance*, *les Saintes Femmes* [illegible] *le Tribut d'argent*, *l'Évêque Rid*[illegible] *princesse Marie*, *l'Arrêt de mort de* [illegible]

HUNTLY (Charles GORDON, 10e [illegible] d'Angleterre, né en 1792 à Orton [illegible]tingdon), descend d'une ancienne [illegible]saise élevée en 1599 au marquisat [illegible] pairie héréditaire. Après avoir [illegible] collége de Saint-Jean à Cambridge, [illegible] sous le nom de lord Strathavon, à [illegible] Communes et y représenta, jusqu'[illegible] le bourg de Grinstead; [illegible] en 1831, il se retira dans la vie privée [illegible]nistration Melbourne, il remplit [illegible]

charge de chambellan. En 1853, il prit les ti-
s de son père ainsi que son siége à la Chambre
s Lords, où il continua d'être rangé parmi les
éraux. Il est député-lieutenant du comté d'A-
:deen et a le rang de premier marquis d'Écosse.
rié en secondes noces avec miss Pegus (1844),
: six enfants dont l'aîné, Charles, comte d'A-
:NE, est né en 1847, à Orton.

IUOT (Pierre-Antoine-Victor), ancien re-
sentant du peuple français, né à Bourmont
ute-Marne), le 29 juin 1783, est fils d'Huot
Gaucourt, secrétaire de l'ancienne Consti-
ıte. Il entra à l'École polytechnique, en 1799,
:a, en 1801, à l'École d'artillerie de Châlons,
ıt nommé, en 1802, sous-lieutenant au 5e ré-
ent d'artillerie à pied. Il fit les campagnes
a grande armée, assista au siége de Dant-
, à la bataille de Wagram, etc., et reçut la
ration de la Légion d'honneur le 13 août 1809.
811, il quitta l'armée avec le grade de capi-
et fut nommé entreposeur des tabacs à
:hâteau (Vosges). En 1814, à l'approche des
, il se rendit à Metz et demanda instam-
à reprendre du service. Destitué de son
i après l'abdication de Fontainebleau, il
hargé, pendant les Cent-Jours, de forti-
:s défilés des Vosges. Après le retour des
ons, M. Huot combattit leur politique de
son influence et prit une part active aux
électorales; en 1830, les habitants le nom-
t par acclamation commandant de la garde
ale. En 1848, il fut élu représentant du dé-
ent, le dixième sur onze, par 44 339 voix.
e du Comité des travaux publics, il vota
rement avec la droite républicaine et,
l'élection du 10 décembre, fit une oppo-
modérée au gouvernement de Louis-Na-
Réélu à l'Assemblée législative, il suivit
irations de M. Dufaure et se tint également
de tous les partis extrêmes. Après le coup
du 2 décembre, il est rentré dans la vie
— M. Huot est mort en 1857.

· (Césaire), ancien représentant du peuple
, est né à Pierre-Fontaine (Doubs), le 4 fé-
14. Fils d'un instituteur primaire, il fit
:s à Dôle et refusa la succession d'un de
:s, qui l'avait choisi pour légataire uni-
condition qu'il entrerait au séminaire.
mme professeur dans un pensionnat de
suivit en même temps les cours de la
e droit, et se fit recevoir docteur en 1838.
vocat, il acquit à Dijon et à Dôle une
n honorable et devint un des chefs du
:al dans le Jura. Après la révolution de
il fut élu représentant du peuple, le
ur huit, par 34 033 suffrages. Membre
: de législation, il vota ordinairement,
près l'élection du 10 décembre, avec le
blicain modéré. Il admit la proposition
qui hâtait la séparation de la Consti-
ne fut pas réélu à la Législative. Il
lace au barreau de Dôle.

D (Hermann), orientaliste et théologien
allemand, né en 1796, à Marbourg
:torale), fit toutes ses études à l'uni-
:ette ville et y débuta comme répéti-
l'enseignement. Après avoir été reçu
l'université de Halle, il revint à Mar-
:25 comme professeur de théologie et
orientales. Il fut appelé, en 1842, à
y occuper la chaire de théologie que
savant professeur Fr. H. Guill. Gese-
vacante.
l s'est beaucoup occupé des langues
sémitiques, et particulièrement de l'hébreu, composé, selon lui, des débris d'une langue sémitique primitive dont il pense qu'on peut retrouver les anciennes lois et les transformations. Outre plusieurs dissertations très-importantes, insérées dans des recueils savants, on a de lui les ouvrages suivants: *Exercitationes æthiopicæ* (Leipsick, 1825); *de l'Idée et de la méthode de l'introduction à la Bible* (über Begriff und Methode der sogenannten biblischen Einleitung; Marbourg, 1844); *de Rei grammaticæ apud Judæos initiis Antiquissimisque scriptoribus* (Halle, 1846); *de Antiquioribus apud Judæos accentuum scriptoribus* (Ibid., 1846-1847, 2 vol.); *de Vera festorum apud Hebræos ratione* (Ibid., 1851-1852, 2 vol.); *Sources et composition de la Genèse* (die Quellen der Genesis und die Art ihrer Zusammensetzung; Berlin, 1853); *Traduction et commentaire des Psaumes* (die Psalmen übersetzt und ausgelegt; Gotha, 1855 et suiv.), résumé des travaux les plus importants dont les psaumes ont été jusqu'ici l'objet; etc.

HURLSTONE (Frederic-Yeates), peintre anglais, né à Londres, en 1801, et élève de l'Académie, prit part, dès 1821, aux expositions, où, jusqu'en 1830, il n'envoya que des portraits et quelques tableaux de genre. Se croyant injustement traité par le jury académique, il se joignit aux artistes dissidents qui, vers cette époque, fondèrent, à frais communs, une exposition rivale, et aujourd'hui il est devenu leur président. Resté fidèle à la manière expéditive et large de Reynolds, il aime à peindre les sujets poétiques et les scènes du Midi, que lui fournissent de fréquents voyages en Italie et en Espagne. On cite de lui : *le Jeune garçon*, *le Mendiant italien*, *une Beauté espagnole*, *la Jeune paysanne mauresque*, etc.

A l'Exposition universelle de Paris, en 1855, M. Hurlstone a envoyé trois tableaux : *Arthur et Constance*, *les Adieux de Boabdil à Grenade*, qui appartiennent à sir C. Douglas, et *le Jeu de la Morra*, charmante toile révélant une touche hardie et sûre et où les physionomies ont une vivacité méridionale. Il a obtenu une médaille de troisième classe.

HURTER (Frédéric DE), historien allemand, né à Schaffouse (Suisse), en 1786, fit ses humanités dans sa ville natale, sa théologie à l'université de Gœttingue, et obtint, en 1825, une place de pasteur à Schaffouse. Il débuta, dix ans après, par un grand ouvrage historique : *Histoire du pape Innocent III et de ses contemporains* (Geschichte Papst Innocenz III, etc.; Hambourg, 1834-1842, 4 volumes), où, tout en protestant de son attachement à la religion réformée, il exaltait la hiérarchie catholique et les mœurs du moyen âge. Partisan déclaré des opinions ultra-conservatrices, il publia successivement deux autres ouvrages : *Excursion à Vienne et à Presbourg* (Ausflug nach Wien und Presburg; Schaffouse, 1830, 2 volumes), et *le Prêtre Hurter de Schaffouse et ses confrères* (der Antistes H., etc.; Ibid., 1840), à la suite desquels il dut renoncer à sa place. Un troisième, *les Ennemis de l'Église catholique en Suisse* (die Befeindung der kath. Kirche in der Schweiz; Ibid., 1840), fut le prélude de sa conversion au catholicisme, qui eut lieu à Rome, en 1844, et fut racontée par lui-même dans *Naissance et résurrection* (Geburt und Wiedergeburt; Ibid., 1845-1846, 2 volumes). Après avoir reparu quelque temps dans sa ville natale, il fut appelé à Vienne par le prince de Metternich, qui le fit nommer historiographe de l'empereur. Il perdit sa place en 1848, mais il la retrouva après la défaite de la révolution.

On a encore de M. de Hurter un certain nombre d'ouvrages historiques, inspirés du même esprit : *Histoire de Ferdinand II et de sa famille jusqu'à son couronnement à Francfort* (Geschichte Ferdinand's II und seiner Aeltern, etc.; Schaffouse, 1850-1851, 4 volumes); *Monuments des dix dernières années du XVIII^e siècle* (Denkwürdigkeiten, etc.; ibid., 1840); *Philippe Lang, valet de chambre de Rodolphe II* (Philipp Lang, etc.; Ibid., 1851); *Rome* (Fribourg, 1855); *Matériaux pour l'histoire de Wallenstein* (zur Geschichte Wallensteins; Schaffouse, 1855).

HUSCHKE (George-Édouard, jurisconsulte allemand, né à Münden, le 26 juin 1801, suivit les cours de droit de l'université de Gœttingue, où il fut docteur en 1820 et devint, l'année suivante, professeur particulier de droit romain et d'histoire du droit romain. En 1824, il fut appelé comme professeur de droit, à Rostock, puis, à la suite d'un voyage à Paris, passa à Breslau, où il est resté, malgré les offres brillantes de plusieurs universités. En 1835, un procès politique et religieux dans lequel il fut condamné en première instance, à six mois de prison, et acquitté en appel, fut pour lui l'occasion d'une brillante défense et augmenta sa réputation. Nommé doyen du *Spruch collegium* de Breslau, en 1836, il devint, en 1845, directeur du grand collége évangélique. En 1852, il a été reçu docteur en théologie, à Erlangen.

Disciple d'Hugo et de M. Savigny, M. Huschke a publié de nombreux écrits où la clarté se joint à l'érudition : *Incerti auctoris magistratuum et sacerdotiorum populi romani expositiones ineditæ cum commentario* (Breslau, 1829); *la Constitution de Servius Tullius, considérée comme le principe de l'histoire de Rome* (die Verfassung des Kœnigs Servius Tullius, etc. (Heidelberg 1838); *J. Flavii Syntrophi instrumentum donationis ineditum* (Breslau, 1838); *sur le Recensement opéré au temps de la naissance de Jésus* (über den zur Zeit der Geburt Jesu gehaltenen Census; Ibid., 1840); *le Droit de nexum et l'ancienne législation romaine sur les dettes* (über das Recht des Nexum und das alte rœm. Schuldrecht; Berlin, 1847); *sur le Cens et la constitution politique de l'ancien empire romain* (über den Census und die Steuerverfassung, etc.; Ibid., 1847). Il a donné, après la mort du jurisconsulte Unterholzner une édition de son ouvrage sur les rapports, en droit romain, des créanciers et des débiteurs : *Quellenmaessige Zusammenstellung der Lehre des rœm. Rechts von den Schuldverhaeltnissen* (Leipsick, 1840, 2 vol.).

On cite aussi de M. Huschke quelques travaux de philologie : une édition du discours de Cicéron *pro Tullio*, alors nouvellement découvert, et des dissertations savantes dans les *Analecta litteraria* (Leipsick, 1826). Il a aussi, comme théologien et représentant de la vieille Église luthérienne de Silésie, une place importante. Il a donné de remarquables articles de théologie et de droit canonique dans divers recueils, notamment dans le *Journal de l'Église évangélique*.

HUSS (Magnus), médecin suédois, né vers 1802, vint de bonne heure en France et suivit longtemps les cours de la Faculté de médecine de Paris. De retour en Suède, il se fit recevoir docteur en médecine et en philosophie. Il est aujourd'hui, à Stockholm, médecin en chef et professeur de clinique à l'hôpital des Sépaphins et membre de l'Académie des sciences. Il a le premier établi, en Suède, une vraie clinique médicale et propagé, par son enseignement, la pratique de l'auscultation. Pendant plusieurs années, il a publié les *Sommaires* de son enseignement clinique, et y a joint, en 1841, un grand [illegible] *statistique*, avec planches dessinées par [illegible] tersson. M. Huss est aussi le fondateur [illegible] première crèche établie à Stockholm.

Outre plusieurs écrits et mémoires sur [illegible] mie pathologique et la statistique médicale [illegible] publié, en 1852, un livre intéressant [illegible] *coolisme chronique* (Alcoholismus [illegible] 2 vol. in-8), où sont décrits, avec une [illegible] exactitude, les désordres physiques [illegible] l'abus des liqueurs fortes. Cet ouvrage [illegible] en allemand a été couronné, en 1853, [illegible] démie des sciences de Paris. On a encore [illegible] *sur les Maladies endémiques de Suède* [illegible] riges indemiska sjukdommer); *Sta*[illegible] *tement du typhus et des fièvres typh*[illegible] Typhus, etc.; Stockholm, 1855, trad. [illegible] par Aberg. Ibid.)

HUSSON (Eugène-Alexandre), géné[illegible] sénateur, est né à Reims (Marne [illegible] 1786. Admis comme boursier au [illegible] Grand, puis à l'École militaire de [illegible] (1803), il fit, avec le 25^e léger, [illegible] Russie et d'Allemagne, et resta [illegible] les pontons anglais, de 1808 [illegible] la Restauration le grade de [illegible] (1819). Sous la monarchie de [illegible] successivement lieutenant-colonel [illegible] (1831), colonel du 42^e (1838 [illegible] résistance échouer la tentative de [illegible] Bonaparte à Boulogne, et enfin [illegible] (1845). Le général Husson, qui [illegible] mainte circonstance des preuves [illegible] ment au gouvernement de Louis[illegible] rappelé, en 1848, de la subdivision [illegible] l'Aube et mis à la retraite. Il fut [illegible] colonel de la garde nationale [illegible] de Troyes et porté comme candidat [illegible] de la Constituante, mais il ne fut [illegible] sentant qu'à celles de la Législative [illegible] remarquer, au sein de la majorité [illegible] deur à repousser toutes les propo[illegible] du parti démocratique. Il a été [illegible] de sénateur par décret du 25 janv[illegible] depuis le 16 septembre 1844 comm[illegible] Légion d'honneur.

Le général Husson a publié [illegible] quelques petits *Manuels* d'instruction [illegible] l'usage des soldats et sous-offic[illegible] *mémoire de l'officier supérieur d*[illegible] Il a été, en 1849, relevé de la [illegible] dans la seconde section (réserve [illegible] général de l'armée.

HUSSON (Jean-Christophe-Arm[illegible] trateur et statisticien français, [illegible] et-Marne), le 8 septembre 180[illegible] avec un emploi des plus modestes [illegible] reaux de la préfecture de la Seine [illegible] jourd'hui chef de division, char[illegible] tration départementale et comm[illegible] bonne heure, parmi les nombreux [illegible] de son service, par des habitudes [illegible] connaissances sérieuses. Il a été [illegible] poste sous les divers gouvernements [illegible] décoration en août 1852.

M. A. Husson est connu par des [illegible] tachant aux questions administra[illegible] sieurs ont été insérés dans la [illegible] nous citerons : *Géographie com*[illegible] *merciale de la France* (1838, [illegible] *législation des travaux publics* [illegible] *France* (1841-42, 2 vol.; 2^e édit. [illegible] *ports* sur les cimetières de Paris [illegible] marchés publics à l'étranger, [illegible] et Baltard (1846), sur les [illegible]

es Consommations de Paris (1856, in-8), ré-
ıpensé du prix Montyon pour la statistique.

[H]USSON (Jean-Aristide), sculpteur français, né
aris, en 1803, fut d'abord graveur sur métaux,
; estampeur, entra, en 1823, dans l'atelier de
id d'Angers, remporta ensuite à l'École des
ux-arts le second prix de sculpture en 1827 et
rand prix de Rome en 1830; le sujet du con-
's était: *Thésée domptant le minotaure.* Parmi
ouvrages nous distinguerons: *Adam et Ève*
2), au musée de Saint-Omer; *l'Ange gardien*
pécheur repentant (1837), groupe acheté par
t et récompensé d'une 1^{re} médaille; *Bailly*
3), à l'hôtel de ville; les bustes de *Suchet*,
assini, de *Henri III* et de *Blanche de Cas-*
pour le musée de Versailles; des figures al-
iques pour les fontaines de la place de la
orde; un *saint Bernard* (1840), etc. Cet ar-
a envoyé à l'Exposition universelle de 1855
tatue d'*Eustache Lesueur*, destinée au palais
ıxembourg. Il a obtenu une mention.

[HU]TIN (Philippe), médecin français, né en 1802,
Neuville (Meuse), remporta trois fois de
le premier prix de l'École de Paris, et fut,
nséquence des règlements universitaires,
ratuitement docteur au mois d'avril 1830. Il
sous le dernier règne, un des chirurgiens
f de la garde nationale. Décoré en 1834, il
donné l'exercice de sa pofession. Nous cite-
e lui les ouvrages suivants: *Manuel de phy-*
e (1825, in-18; 2^e édit., 1838), description
ete de l'organisme humain; *Examen pratique*
aladies de matrice (1840, in-8; 2^e édit.,
Guide des baigneurs aux eaux de Plom-
1842, in-18), et plusieurs mémoires et ar-
ısérés dans *la Bibliothèque médicale*, dont
le principal rédacteur.
frère, Jean-Félix-Mathurin HUTIN, reçu
octeur à Paris en 1830, est médecin prin-
l'hôtel des Invalides, et chevalier de la
l'honneur depuis 1845. Il a publié: *Frag-*
istoriques et médicaux sur l'hôtel des In-
(1851, in-8); *Mémoire sur le traitement*
es par armes à feu (1852, in-4); *Recher-*
le tatouage (1853, in-8); *Anatomie pa-*
ue des cicatrices (1855), extrait du t. XIX
oires de l'Académie de médecine.

[HUZA]RD (Jean-Baptiste), vétérinaire français,
de l'Académie de médecine, né à Paris,
vier 1793, appartient à une famille qui
la maréchalerie depuis plusieurs généra-
s de l'ancien inspecteur des écoles vété-
mort en 1838, il fit à Alfort ses études
, et collabora d'une manière très-active
les de l'agriculture française, où il inséra
: d'articles d'économie agricole et do-
En 1841, il fut élu membre de l'Acadé-
édecine; depuis plus de vingt ans, il fait
conseil de salubrité de la Seine. Membre
ırs sociétés, entre autres de la Société
l'agriculture et de la Société d'horticul-
reçu la croix d'honneur en 1831.
es nombreux écrits, on remarque: *Es-*
nosographie vétérinaire (1818, in-8;
820), extraite du *Dictionnaire d'histoire*
en 36 volumes; *de la Garantie et des*
ibitoires dans le commerce des ani-
estiques (1825, in-12); *des Haras do-*
en France (1829, in-8), augmenté en
travail sur les haras de l'État; *Multi-*
es sangsues (1854, in-8).

[HYACIN]THE (Louis-Hyacinthe DUFLOST, dit),
ique français, est né à Paris, le 15 avril
1814. Dès l'âge de six ans il se formait à l'art théâtral, sous la direction de Mlle Louise Fusil, et à sept ans il obtenait un premier engagement dans la troupe enfantine de M. Comte. En 1830 il fut forcé de la quitter pour cause de croissance trop rapide. Peu remarqué d'abord au Vaudeville, il entra, vers 1837, aux Variétés, dont le genre excentrique convenait parfaitement à sa niaiserie bouffonne, à son jeu gauche, et surtout à son physique burlesque. Il a créé à ce dernier théâtre d'amusantes caricatures dans les pièces intitulées: *le Maître d'école*, *Ma maîtresse et ma femme*, *les Cuisinières*, *les Saltimbanques*, etc.). En 1847, il a débuté au Palais-Royal, où il semble avoir pris, à côté de MM. Grassot et Ravel, la place d'Alcide Tousez.

HYDE DE NEUVILLE (Jean-Guillaume, baron), homme politique français, ancien ministre, est né le 24 janvier 1776, à la Charité-sur-Loire (Nièvre), où son père, Anglais d'origine, avait exploité une manufacture de boutons. Mais dès 1797, en relations avec le club royaliste de Clichy, il fut l'un des agents les plus actifs des princes de Bourbon, entretint les guerres civiles de l'Ouest et se vit accusé par Fouché d'avoir pris part au complot de la machine infernale. Mais il repoussa énergiquement cette imputation. Il n'en fut pas moins exilé et alla s'établir aux environs de New-York; c'est à ses instigations qu'on attribua la détermination que prit le général Moreau de revenir en Europe pour s'allier aux ennemis de sa patrie.

De retour lui-même en France au mois de juillet 1814, M. Hyde de Neuville reçut un excellent accueil à la cour, fut employé immédiatement, suivit ensuite le roi à Gand et fut élu, en 1815, député de la Nièvre à la Chambre introuvable, où, placé à l'extrême droite, il fit entendre le langage le plus immodéré et appuya toutes les mesures de violence. Cette constance en faveur de l'absolutisme lui donna beaucoup d'influence dans le parti royaliste. Il reçut de Louis XVIII le titre de baron et le grand cordon de la Légion d'honneur (1824), ainsi que les fonctions de ministre plénipotentiaire aux États-Unis et d'ambassadeur en Portugal. Devenu l'un des chefs secrets de la contre-opposition, il ne cessa de harceler le ministère Villèle, et dut à la part considérable qu'il avait prise à sa chute d'être chargé, en 1828, dans le cabinet Martignac, du portefeuille de la marine.

Renversé à son tour l'année suivante par la faction des ultras, de laquelle il s'était séparé quelques années auparavant, M. Hyde de Neuville reprit son siége à la Chambre et tenta, par ses conseils et ses discours, de prévenir la catastrophe imminente qui se préparait. Après la révolution de Juillet, il donna sa démission, se retira dans ses terres et vécut complétement oublié jusqu'à l'avénement de la République. A cette époque le club royaliste de la rue Duphot le porta au nombre de ses candidats à l'Assemblée législative; mais il n'obtint que quelques milliers de voix. — Il est mort à Paris, le 28 mai 1857.

On a de lui plusieurs opuscules politiques, entre autres: *Réponse à l'accusation d'avoir pris part à l'attentat du 3 nivôse* (1801); *Éloge historique du général Moreau* (New-York, 1814, in-8); *les Amis de la liberté de la presse* (1827); *Lettre au Journal des Débats* (1830); des pétitions aux Chambres *pour demander l'abolition du serment politique* (1833); *en faveur des indigents de la classe agricole* (1845), etc.

HYPSILANTIS (famille), famille phanariote, originaire de Trébisonde, qui fournit plusieurs hospodars à la Valachie et à la Moldavie, de 1774 à 1808. Le dernier de ces hospodars, Constantin,

est mort en 1816 à Kiew (Russie), laissant d'un second mariage six garçons : Alexandre, placé en 1820 à la tête de l'Hétairie, Démétrius, Georges, Nicolas, Grégoire et Jean, qui s'éteignirent successivement sans postérité, à l'exception de Grégoire, dont le fils unique, né en 1836, est le dernier représentant de sa maison.

HYRTL (Joseph), anatomiste allemand, né en 1811, à Eisenstadt (Hongrie), étudia à Vienne, où il obtint, à l'âge de 22 ans, la place de prosecteur à l'université. Nommé, en 1837, professeur à l'université de Prague, il revint, en 1845, comme professeur titulaire d'anatomie à celle de Vienne, et deux ans plus tard fut admis à l'Académie impériale des sciences. Doué d'une rare habileté dans l'art de préparer les pièces anatomiques, il établit à Vienne un musée d'anatomie, qui promet de devenir le plus beau de l'Allemagne. Il a enrichi aussi divers autres cabinets d'anatomie de l'Europe de modèles d'une rare perfection.

Comme écrivain scientifique, M. Hyrtl a donné surtout un *Manuel physiologique et pratique d'anatomie de l'homme* (Lehrbuch der Anatomie des Menschen mit Rücksicht, etc.; Vienne, 1847, 2 vol.; 4ᵉ édit. 1855), qui a été traduit en cinq langues et adopté par toutes les univer[illegible] l'Allemagne, et un *Manuel de l'anatom[illegible] graphique et de ses applications* (Hand[illegible] topographischen Anatomie und ihrer, etc. 1847 ; 2ᵉ édit. 1852), spécialement des[illegible] rurgien opérateur, et qui a introduit en [illegible] l'étude de l'anatomie topographique.

Parmi les autres écrits de M. Hyrtl [illegible] gnaler : *Recherches d'anatomie compar[illegible] gane de l'ouïe de l'homme et des [illegible]* (Vergleich. anat. Untersuchungen üb[illegible] hœrorgan des Menschen und der [illegible] Prague, 1845) ; *Études d'angiologie [illegible]* (Beitraege zur vergleichenden Angio[illegible] 1850) ; *Recherches morphologiques sur [illegible] urogénitaux des poissons* (Beitraege [illegible] logie der Urogenitalorgane der Fi[illegible] 1850) ; *Études anatomiques sur [illegible] bergii* (Ibid., 1855, avec 3 planches [illegible] *dophori truncati cum Dasypode [illegible] paratum examen anatomicum* (Ibi[illegible]

Ce savant a collaboré en outre aux [illegible] *decine de l'empire autrichien* [illegible] Société des médecins autrichiens [illegible] de l'Académie impériale des [illegible] *Comptes rendus*. Plusieurs [illegible] intérêt particulier, ont été [illegible]

DICTIONNAIRE

UNIVERSEL

DES CONTEMPORAINS.

KO (Abraham), chef de partisans roumains, ıs les environs d'Abrud-Banya, en Transyl- s'est fait connaître par la part qu'il prit ;énements politiques et militaires de cette ; en 1848 et 1849. Nourri dans la haine des rs oppresseurs de sa race, il avait d'abord pour entrer dans les ordres, puis s'était fait r avocat à Hermanstadt; mais, pour fuir ıct des étrangers, il s'était retiré au sein ›ntagnes natales, où il menait la vie des :. Lorsque, après les événements de Vienne sth (mars 1848), il fut question d'incorporer :ylvanie à la Hongrie, Ianko se montra des lents à propager les idées de résistance. grande assemblée nationale convoquée à ›ar Barnutsi, il manifesta bientôt toutes ıtés qui firent de lui le chef de l'insur- roumaine de Transylvanie. Persuadé que nciliation avec les Hongrois était im- il se retrancha avec quelques com- dévoués dans les montagnes d'Abrud- borna d'abord ses efforts à surprendre petits bourgs magyars afin de s'y pro- ; armes, puis, les habitants des mon- isines accourant en foule autour de lui, peu à peu ses opérations dans les trois icts de Galathnar, de Turda et d'Abrud. ıtrée de Bem en Transylvanie, tandis ıer et les impériaux étaient chassés de ırs positions par l'impétueux général Ianko et ses lieutenants, Accenti et e maintinrent encore dans leurs mon- îtres de tout le reste de la Transylvanie. ›is essayèrent en vain de détruire ce yer de résistance. Battu deux fois à ril et mai 1849), le major Hatvany re- ›ursuivre les insurgés. Avec moins de ıes et quatre pièces de canon, Ianko ec, pendant tout le reste de la cam- ; nouvelle armée de 18 000 Hongrois ; par Kémény. Bientôt l'arrivée des a les Magyars à se replier chez eux, et ins échappèrent à leur domination ber sous celle de l'Autriche. Ianko vain avec Barnutsi des institutions refusa dédaigneusement la décoration npenses personnelles qui lui furent *le roi des montagnes* rentra dans son

IANKOWITSCH (Alexis), homme politique serbe, né à Temesvar, vers 1810, vint en Serbie en 1829, et entra dans l'administration. Secrétaire du prince Michel en 1839, il commença dès lors à prendre une part active aux affaires de l'État et fut l'un des plus hardis promoteurs de la révolution de 1842. Après s'être mis à la tête de la révolte, il rédigea, avec quelques autres chefs, la constitution provisoire, et dut à cette initiative la place de directeur de la chancellerie serbe qui lui fut confiée par le nouveau gouvernement. Dans cette position, il exerça, à côté de Petroniewitsch, une grande influence sur les destinées de la Serbie. Lorsque, en 1843, le prince Alexandre dut s'éloigner devant les menaces de la Russie, M. Iankowitsch, en qualité de chancelier, administra le pays jusqu'à la restauration de son pouvoir. De 1847 à 1848, il fut ministre de la justice et du culte; en 1850, il devint sénateur et coadjuteur du ministre des affaires étrangères Petroniewitsch, après avoir été lui-même à différentes reprises ministre par intérim. En 1855, il fut nommé définitivement chancelier d'État; mais il renonça à ses fonctions, l'année suivante, pour reprendre sa place au sénat, où sa parole lui assure une grande autorité.

IBRAHIM-EL-HAMI-pacha (Ibrahim le Sévère), fils aîné d'Abbas, né au Caire, en l'an de l'Hégire 1253 (1836), fut confié par son père, en haine des idées françaises, dont la famille de Mohammed-Ali subissait l'influence, à un précepteur anglais, mandé exprès de Londres, et reçut ainsi une éducation toute exclusive. Entré dans l'âge viril, que la loi musulmane fixe vers la quatorzième année, le jeune prince ne tarda pas à aborder les affaires et fut nommé, en 1853, ministre de la guerre. Il entra en fonctions sans hésitation et fit preuve, dit-on, de beaucoup de bonne volonté. Par une autre faveur, le jeune ministre d'Abbas fut fiancé à une des filles du sultan, qui craignait un refus de subsides pour la guerre d'Orient, de la part du vice-roi son vassal. Ce fut pendant un voyage d'El-Hami à Londres que survint la mort soudaine d'Abbas. Son absence fit échouer la tentative d'un parti tout-puissant qui le mettait en avant pour succéder à son père. De retour en Égypte, après l'avénement de Mohammed-Saïd, El-Hami se renferma dans la retraite; il en sor-

dernière toile, que M. Ingres vint terminer à Paris, en 1841, a été revendue, en 1853, 40 000 francs. Il fit, dans ce même voyage, et peu de mois avant la mort du prince, son *Portrait du duc d'Orléans*. Il composait en même temps (1843) le portrait mythologique de *Cherubini inspiré par la Muse*.

Son second retour de Rome avait été, pour M. Ingres, un triomphe. L'enthousiasme de ses compatriotes le dédommageait enfin de leur longue injustice. Il a donné depuis: *la Naissance de Vénus Anadyomène; Jésus au milieu des docteurs; Lesueur chez les Chartreux; Molière dans son cabinet; Racine en habit de cour; La Fontaine hésitant sur le chemin qu'il doit prendre; Jeanne d'Arc au sacre de Charles VII* (1842-1855), et plus récemment encore le portrait de *Madame de Rothschild*.

M. Ingres a, en outre, travaillé à la décoration du château de Dampierre du duc de Luynes. Il a été chargé de diverses peintures pour la Chambre des Pairs, et il a fait des cartons pour les vitraux de la Sainte-Chapelle de Paris et pour ceux de la chapelle de Dreux. Enfin, sous le nouvel Empire, il a exécuté, à l'hôtel de ville, un plafond représentant l'*Apothéose de Napoléon Ier* avec cette légende : *In nepote redivivus*, œuvre jugée trop parfaite pour un plafond et transportée à Saint-Cloud. A l'Exposition universelle de 1855, M. Ingres put réunir des points les plus éloignés ses principales toiles, et un salon leur fut exclusivement réservé. Là le public de toutes les nations a eu, devant les yeux, les cinquante années de cette vie d'artiste, et ces œuvres, si longtemps méconnues, puis exaltées ou rabaissées par des passions contraires, ont pu enfin être jugées avec impartialité et froideur. M. Ingres, le disciple de Raphaël et de David, le représentant du dessin correct, de la peinture sobre, de la composition idéale, le maître classique de tant de classiques élèves, a reçu du jury international, en même temps que son rival, le peintre révolutionnaire, M. Eugène Delacroix (voy. ce nom), une des grandes médailles d'honneur. Promu officier de la Légion d'honneur en 1841, il est commandeur de l'ordre depuis le mois de mai 1845.

Aux œuvres que nous avons signalées, à leur place, dans la vie de M. Ingres, nous ajouterons, pour être complet, les suivantes : *Don Pedro de Tolède* (1814); *Jean Pastorel* (1822); *M. le marquis de Pastoret* (1826); *M. Ingres père*, et un certain nombre de *Portraits* désignés seulement par des initiales.

IRVING (Washington), célèbre écrivain américain, né le 3 avril 1783, d'un père écossais et d'une mère anglaise établis à New-York, resta orphelin de bonne heure et fut élevé avec soin par ses frères aînés. Sa santé délicate nuisit un peu à ses études classiques, mais au profit du développement de son esprit d'observation. New-York, qui n'était encore que le rendez-vous d'une population hétérogène de marchands et d'émigrés, un centre de nationalités à demi éteintes, offrait alors un singulier spectacle de rivalités et de contrastes. Aussi est-ce aux impressions de sa jeunesse qu'il a dû ses plus piquants ouvrages. Ses premiers essais furent quelques articles insérés dans le *Morning Chronicle*, sous le titre de *Lettres de Jonathan Oldstyle* (1802). Mais, avant d'entrer plus loin dans la carrière littéraire, il voulut se mûrir par quelques voyages et passa en Europe. Sa santé le força d'abord de rester dans le midi de la France et en Italie; puis il visita la Suisse, Paris, la Hollande, l'Angleterre, et retourna à New-York en mars 1806. A cette époque, il prit le titre d'avocat; mais il n'a jamais exercé la profession d'homme de loi. Deux ans après par[illegible] premier ouvrage, *Salmagundi* (180[illegible]) [illegible] collaboration avec Verplanck et Pauldin[illegible] des pseudonymes bizarres: c'était le prem[illegible] de fantaisie de la littérature américaine [illegible] par son caractère d'originalité et fit aussi [illegible] putation de ses auteurs.

Quelques années plus tard, lorsque la [illegible] déclarée à l'Angleterre, M. Irving entra [illegible] tairement au service et fut attaché comme [illegible] de camp à l'état-major du gouverneur [illegible] de New-York avec le titre de colonel [illegible]

Quoique *Salmagundi* eût été suivi de [illegible] que *Histoire de New-York*, par Diedrich [illegible] *kerbocker*, où l'auteur parodiait, avec [illegible] comique, la gravité importante et l[illegible] étroits des Hollandais fixés en Améri[illegible] ving n'avait pourtant fait encore de [illegible] qu'un passe-temps; mais, en 1818, [illegible] lement ruiné par la chute de la ma[illegible] merce exploitée par ses frères, [illegible] avait lui-même tenté de conjurer [illegible] Londres surveiller leurs intérêts [illegible] promis, il se décida à vivre de sa [illegible] cha dans les voyages un nouveau [illegible] A la suite d'une longue explora[illegible] rieur de l'Angleterre, il commen[illegible] de son *Livre d'Esquisses* (Sketch [illegible] 2 vol.), charmante peinture de [illegible] voyait par fragments à New-York [illegible] accueillis avec un grand succès [illegible] donna *le Manoir de Bracebridge* [illegible] Hall; Londres, 2 vol.), tableau des [illegible] tumes encore en vigueur dans cer[illegible] ces de la Grande-Bretagne; enfin ses [illegible] *voyageur* (Tales of a traveller; Lo[illegible] York, 1824, 2 vol.), conçus dans le [illegible] et reçus avec la même faveur que [illegible] Durant toute cette période, M. Irv[illegible] repassa sans cesse la Manche et se p[illegible] Londres et Paris.

En 1826, déjà préoccupé de la pe[illegible] un genre plus sérieux, il se rendit [illegible] La vue de ce pays, si plein de grand[illegible] de curieux monuments, le décida [illegible] toire. A Madrid, il commença ses [illegible] des matériaux encore inconnus, à la [illegible] royale et à celle du collège des [illegible] que des renseignements tout parti[illegible] d'un descendant de Christophe Colomb [illegible] Veraguas, dont il avait gagné l'ami[illegible] son *Histoire de la vie et des voyages* [illegible] *Colomb* (4 vol., 1828-1830) qui a [illegible] fois traduite en français. Une e[illegible] l'antique royaume des Maures lui [illegible] sa *Chronique de la Conquête de Gr*[illegible] 2 vol.), et de ses *Contes de l'Alham*[illegible] seulement en 1832 après les *Voyages* [illegible] *vertes des compagnons de Colomb* [illegible] ouvrages, édités à Londres et à New [illegible] commandaient à la fois par la science [illegible] du style. L'auteur, qui était retourné [illegible] en 1829, comme secrétaire de l'amb[illegible] ricaine, et qui y resta comme cha[illegible] jusqu'en 1831, reçut la médaille d'[illegible] plus belle composition historique. [illegible] d'Oxford lui conféra le grade honor[illegible] teur en droit.

De retour dans sa patrie, en 1832 [illegible] d'absence, M. Irving fut accueilli [illegible] siasme. Sa rentrée à New-York f[illegible] Il y resta peu de temps, et alla [illegible] États de l'Union. Il se dirigea vers [illegible] jusque chez les Pawnies, l'une [illegible] guerrières dont les derniers res[illegible] chaque jour devant la civilisation. [illegible] impressions de voyage dans [illegible]

ıd intérêt : *Expéditions dans les prairies d'Amé-*
:e et Astoria, récit de sa visite aux montagnes
heuses. Ces ouvrages, ainsi que quelques au-
: *l'Abbaye d'Abbotsford et de Newstead*, les
ndes sur la Conquête de l'Espagne et *les Aventu-*
lu capitaine Bonneville, forment trois volumes
Iélanges publiés à New-York de 1835 à 1837.
ı 1842, sans qu'il eût sollicité cet honneur,
:ving fut nommé ministre de son pays près
ur d'Espagne et remplit avec honneur sa
ion. Au bout de quatre ans, il rentra à New-
où il reprit ses travaux. Retiré dans la vie
e, il s'est fait une résidence paisible à la
ıagne dans sa villa de Sunnyside sur les
: de l'Hudson, à 25 milles environ de sa ville
e. Aimé, comme homme privé, admiré
ıe écrivain, il est, dans toute l'Union, l'objet
vénération universelle. En 1848, il a revu
édition complète de toutes ses œuvres. De-
il a donné une biographie d'*Olivier Golds-*
: une *Vie de Mahomet et de ses successeurs*
., 1849-1850), œuvre historique, jugée plus
ment que les précédentes; *Vie de Was-*
n (1855) et plus récemment *Wolfert's roost*.
Washington Irving est peut-être l'écrivain
:ain qui jouit de la renommée la plus grande
ancien monde et surtout en Angleterre, où il
sidéré comme un auteur national. En effet,
'le pur et coloré, plein de grâce et d'har-
rappelle la langue de Swift et d'Addison,
que la vérité et l'originalité de ses pein-
l'ont fait appeler le « Wouwermans de la
ure-anglo américaine. » Plusieurs traduc-
ıt aussi fait connaître et goûter ses œuvres
ıce et en Allemagne, où d'ailleurs de nom-
éditions anglaises en ont été publiées.

NG (Théodore), littérateur américain, né
'0, est neveu du précédent. Après qu'il
ıiné ses études classiques, il rejoignit en
ı oncle en Espagne, l'accompagna ensuite
où il se livra à des travaux assidus sur la
re générale et fut nommé secrétaire d'am-
à Londres. De retour dans son pays, il oc-
1836 à 1849, la chaire d'histoire et de bel-
s au collége de Genève et alla exercer les
onctions à l'Académie libre de New-York.
e lui : *la Conquête de la Floride* (the Con-
Florida; New-York, 1835; nouv. édit.,
rite avec beaucoup d'élégance : *la Source*
vivifiantes (the Fountain of living wa-
)), livre de piété, et de nombreux ar-
:éminés dans les journaux littéraires.
il reçut l'ordination sacerdotale dans la
n protestante des épiscopaux.
ond neveu de W. Irving, John-Treat
aussi quelque notoriété comme écri-
publié un volume d'*Esquisses indiennes*
:etches; 1835), récit d'une excursion
awnies; et les romans de *l'Attorney* et
Harson, insérés d'abord l'un et l'autre
Knickerbocker Magazine sous la signa-
ın Quod.

.E (Charles-Édouard), architecte fran-
Havre, le 24 février 1800, entra, en
:ole des beaux-arts, sous la direction
.eclère, et en sortit, en 1822, avec
médailles obtenues aux concours. Il
Italie, de 1824 à 1828, et étudia par-
ıt les rotondes et édifices circulaires
époques. Il construisit à Angers de
, l'École des arts et métiers. Il a été
45.
: *Parallèle des salles rondes de l'I-*
es et modernes, considérées sous le
.eur destination, disposition, construction et décoration (1831, in-fol. avec pl.);
les Édifices circulaires et les dômes, classés par
ordre chronologique, et considérés sous les mêmes
points de vue (1843-1850, in-fol.), complément
de l'ouvrage précédent; *Notice* sur le tombeau
de Napoléon (1844, in-8), etc.

ISABELLE II (Marie-Louise), reine d'Espagne, née à Madrid, le 10 octobre 1830, est la fille du roi Ferdinand VII et de Marie Christine sa quatrième femme. Elle doit le trône à la fameuse pragmatique sanction du 29 mars 1830, qui supprima la loi salique en Espagne, et déposséda son oncle don Carlos. D'où une guerre civile de sept années. Placée, en octobre 1832, sous la tutelle immédiate de sa mère, déclarée reine-régente, elle fut menacée de perdre son trône dès le berceau. Aussitôt après la mort de Ferdinand VII (septembre 1833), une insurrection formidable s'éleva dans le nord, sous la conduite de Zumala-Carreguy, et força la régente à conclure une quadruple alliance défensive avec l'Angleterre, la France et le Portugal (22 avril 1834), ainsi qu'à faire d'importantes concessions au libéralisme (voy. MARIE-CHRISTINE). L'*Estatuto real* du 15 avril accorda une Constitution et deux Chambres.

Les cortès nouvellement convoquées consacrèrent par un vote l'exhérédation de don Carlos et les droits d'Isabelle, qui, menacés par des révoltes continuelles et par les succès des généraux carlistes, furent enfin imposés à l'Espagne par les victoires d'Espatero (voy. ce nom), et la décisive capitulation de Bergara (31 août 1839), à la suite de laquelle don Carlos passa en France, et y fut interné. Cependant ces déchirements de la guerre civile rendaient très difficile le gouvernement intérieur. Déjà commençaient à se former deux grands partis, les *moderados* (conservateurs) et les *exaltados* (libéraux), entre lesquels flottait la reine. Les exaltados firent tourner quelque temps les embarras du gouvernement à leur profit. Au ministère Martinez de la Rosa avait succédé le ministère Mendizabal (septembre). Sous la pression des révoltes de Saragosse et de Madrid, ce ministre, médiocrement libéral, modifia l'*Estatuto real*, élargit la loi électorale et imposa les couvents. Les juntes insurrectionnelles mal satisfaites réclamèrent la Constitution de 1812, qui, après de nouvelles indécisions du gouvernement (ministère Isturiz, mai-août 1836), fut accordée à la révolte triomphante de Madrid (18 juin 1837).

Le gouvernement, aussitôt après les victoires d'Espartero, essaya de prendre sa revanche. La dissolution des cortès (septembre 1839) aboutit aux émeutes formidables de Barcelone et de Madrid, et à la fuite de Marie-Christine en France. La régence fut confiée à Espartero et la tutelle de la reine à son ami Arguelles (8 mai 1841). Une tentative des généraux O'Donnell et Diégo-Léon pour enlever la reine ne réussit pas; toutefois la mort de Diégo-Léon ne fit qu'accélérer la chute d'Espartero (mai 1843). Un instant la tutelle passa au général Castaños; mais les cortès avancèrent de onze mois la majorité d'Isabelle (8 nov. 1843).

Le retour de Marie-Christine et la victoire des moderados furent signalés par la dictature militaire de Narvaez, des lois anti-libérales et l'état de siége. Aux cortès de 1844, les progressistes laissèrent le terrain complétement libre à leurs adversaires. Bientôt la grande question du mariage de la reine vint remuer l'Europe. Les prétendants étaient l'infant François d'Assise, cousin d'Isabelle, le comte de Trapani, fils du roi des Deux-Siciles, Ferdinand II; le comte de Montemolin, fils de don Carlos, soutenu par la Russie et les autres cours du Nord, enfin le prince Léopold de Cobourg, présenté par l'Angleterre. A la suite de divisions dans

saient désavouer tout haut. Il proposait le suffrage à deux degrés, pour lequel plusieurs membres du gouvernement provisoire même avaient de secrètes préférences. M. Isambert a préparé, sur ce sujet, un recueil de documents précis et officiels qui ne doit voir le jour qu'après la mort des personnes dont il intéresse le caractère politique. Il a fait aussi partie de la commission qui a proposé une indemnité aux colons possesseurs d'esclaves, et fut exposé, pour la part qu'il prit à cette mesure, aux plus violentes récriminations.

Élu représentant du peuple dans l'Eure-et-Loir, le dernier de la liste et seulement par 23 185 voix, il prit place, à l'Assemblée constituante, dans les rangs de la droite. Membre du Comité des cultes, il se concilia, par sa modération, les suffrages des catholiques et des ecclésiastiques qui en faisaient partie et prépara, avec leur concours, une organisation légale de la liberté des cultes que l'Assemblée n'eut pas le loisir de discuter. Il fut un des premiers à réclamer l'abolition des clubs et vota en général avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution et s'associa à la déclaration que le général Cavaignac, dont il approuvait d'ailleurs la candidature, avait bien mérité de la patrie. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée, et vota la proposition Rateau qui renvoyait la Constituante. Il s'abstint dans la plupart des votes relatifs à l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il se renferma dans ses fonctions judiciaires et dans ses travaux de littérature ou de jurisprudence. Après le 2 décembre 1851 et le rétablissement de l'Empire, il conserva son poste à la Cour de cassation, dont il est devenu sous-doyen, et servit le nouveau pouvoir, sans abdiquer entièrement son indépendance. — M. Isambert qui s'était fait protestant, depuis trois ans, est mort à Paris, le 13 avril 1857.

Aux publications dont nous avons eu occasion de parler jusqu'ici, il faut ajouter : *Annales politiques et diplomatiques, ou Manuel du publiciste et de l'homme d'État*, etc..., précédé d'une *Dissertation sur le droit public et le droit des gens au* XIX*e siècle* (1823, 5 vol. in-8; 2e tirage sous le second titre seul : 1826); la *Dissertation* a été publiée à part sous le titre de : *Tableau des progrès du droit public et du droit des gens* (1823 et 1829, in-8); *Recueil complet des lois et ordonnances du royaume, à compter de* 1814, *avec des notices sur la législation antérieure*, etc. (1820-1830, 17 vol. in-8); *Recueil général des anciennes lois françaises de l'an* 420 *à la révolution de* 1789, avec la collaboration de MM. Jourdan et Decruzy (1821-1833, 29 vol. in-8); *Code électoral et municipal* (1831, 3 vol. in-8), réédition refondue et augmentée du *Code électoral* (1820, in-8); *Pandectes françaises, ou Recueil complet des lois et de la jurisprudence*, etc..... *du* 5 *mai* 1789 *au* 1er *janvier* (Tours, 1834, t. I et II, inachevé); *État religieux de la France et de l'Europe, d'après les sources*, etc., avec MM. de Lasteyrie, Condorcet, O'Connor, etc. (1843-1844, in-8), simple collection de *la Liberté religieuse* dans laquelle M. Isambert écrivait sous le nom de *Goubault; Examen du projet de rétablissement du chapitre royal de Saint-Denis* (1847, in-12); sans compter des séries de *Consultations*, de *Mémoires*, de *Plaidoyers*, de *Lettres*, d'*Observations*, de *Discours* et de brochures parmi lesquelles il faut remarquer la *Réfutation des écrits religieux et polémiques de M. Cormenin* (1845, in-8), et du *Devoir des électeurs contre les prétentions surannées des ultramontains* (1846, in 12), en réponse à la brochure de M. de Montalembert, du *Devoir des catholiques dans les élections*; *Dissertation sur la livre romaine et ses conséquences* (185[illegible] in-8); *Histoire de Justinien et de* [illegible] (1857, in-8, avec portraits et cartes); etc. M. [illegible] bert a aussi traduit les *Œuvres de* [illegible] *sèphe*, et les *Anecdotes de Procope*. Il a [illegible] en outre, à la *Thémis*, où il a donné [illegible] mémoires *sur la Législation des Rhod*[illegible] *Gazette des tribunaux*, à l'*Abolitionis*[illegible] *çais*, etc. Il a fourni à l'*Encyclopédie* [illegible] dite de Courtin et rééditée par MM. [illegible] goureux articles de science ou de poli[illegible] ligieuse, qui ont contribué à mainten[illegible] recueil quelque chose de l'esprit du [illegible] Il a été aussi un des collaborateurs [illegible] *velle biographie générale*.

ISELIN (Henri-Frédéric), sculpteur [illegible] à Clairegoutte (Haute-Saône), vers [illegible] la sculpture dans l'atelier de Rude, [illegible] temps l'École des beaux-arts, et de [illegible] sieurs *Bustes* au Salon de 1849. Il [illegible] cuté et exposé *l'abbé Le Dreuille*, [illegible] *Jean Goujon*, commandé par le mi[illegible] térieur (1852); le buste de *Murat*, [illegible] de Versailles (1853); *l'Observat*[illegible] gorique; *un Jeune Romain*, buste [illegible] 1852, et admis avec le précédent [illegible] universelle de 1855; *le Génie* de [illegible] au nouveau Louvre; et au Salon de [illegible] *de Beaufremont* et *M. Lefébure*. Cet [illegible] une 3e médaille en 1852 et une [illegible] sième classe en 1855.

ISEMBOURG (maison D'), famille [illegible] ci-devant souveraine, qui possède [illegible] domaines médiatisés dans la Hesse [illegible] et électorale. Elle comprend la ligne [illegible] Birstein, qui se subdivise en Isem[illegible] et Isembourg-Philippseich, et la [illegible] dingen, qui se subdivise en Isem[illegible] gen de Budingen, Isembourg-Buding[illegible] tersbach et Isembourg-Budingen de [illegible]

ISEMBOURG-BIRSTEIN (*Wolfgang* [illegible] prince D'), chef actuel du premier [illegible] ligne d'Offenbach-Birstein de la [illegible] bourg, né le 25 juillet 1798, a succ[illegible] 1820 à son père le prince *Charles* [illegible] sesseur de divers bailliages qui com[illegible] pulation de plus de 25 000 habit[illegible] 30 janvier 1827, à la princesse [illegible] maison d'Erbach-Furstenau, née le [illegible] il n'a point d'enfants de cette union [illegible] *Charles*-Victor-Amédée, fils du feu [illegible] Alexandre, et de la princesse [illegible] Octavie, de la maison de Loewenst[illegible] 29 juillet 1838. A la même famille [illegible] princesse *Caroline*, née le 25 [illegible] dame de la cour et du palais [illegible] Élisabeth d'Autriche, mariée au [illegible] Schauenstein (voy. ce nom).

ISEMBOURG-PHILIPPSEICH ([illegible] comte D'), chef actuel du second [illegible] ligne d'Offenbach-Birstein, de la [illegible] bourg, né le 15 avril 1794, a su[illegible] cembre 1838 à son père le com[illegible] nand. Il est général-major et [illegible] ral du grand-duc de Hesse. De [illegible] sa cousine *Berthe*, née le 14 juin [illegible] enfants, dont l'aîné est le [illegible] Charles-Ferdinand-Louis, né le [illegible] Un de ses frères, le comte [illegible] 14 octobre 1806, est, comme [illegible] du grand-duc de Hesse.

ISEMBOURG-BUDINGEN DE [illegible] *Casimir*, prince DE), chef actu[illegible] meau de la ligne de Budingen [illegible] bourg, né le 14 décembre 18[illegible]

ession du 1er novembre 1848, à son frère, Er-
est-Casimir, lequel est mort en 1852. Marié le
septembre 1836 à la princesse *Thécla*-Adélaïde-
ouise-Julie, de la maison d'Erbach-Furstenau,
ée le 9 mars 1805, il a cinq enfants, dont l'aîné
t le prince héréditaire *Bruno*-Casimir-Albert-
mile-Ferdinand, né le 14 juin 1837. Son frère, le
ince *Gustave*, né le 17 février 1813, major dans
régiment des dragons de la garde prussienne,
chargé d'affaires de Prusse en Hanovre.

SEMBOURG-BUDINGEN DE WAECHTERSBACH (Fer-
and-*Maximilien*, comte D'), chef actuel du
xième rameau de la même ligne, né le 24 oc-
re 1824, succéda, le 9 octobre 1847, à son
e le comte *Adolphe*, qui a abdiqué en sa fa-
r. Marié, le 17 juillet 1847, à *Augusta*, com-
e de Schaumbourg, fille de l'électeur de
se, il a une fille et un fils, le comte héré-
re *Frédéric*-Guillaume, né le 17 juin 1850.

EMBOURG-BUDINGEN DE MEERHOLZ (*Charles*-
éric-Casimir-Adolphe-Louis, comte D'), chef
el du troisième rameau de la même ligne, né
octobre 1829, a succédé le 17 avril 1852 à son
le comte Charles-Louis-Guillaume. Marié,
uin 1846, à la comtesse *Jeanne*-Constance,
maison de Castell, née le 8 février 1822,
nq enfants, dont l'aîné est le comte Fré-
Casimir, né le 10 août 1847.

ANDER. Voy. HERTZEN.

ENDER-bey (comte ILLINSKY), général de
ie dans l'armée ottomane, né en 1814, dans
age, près de Bender, en Bessarabie, deux
ès l'incorporation de cette province à la
par le traité de Bucharest, fut impliqué, à
quinze ans, dans une tentative de soulè-
contre les Russes, et quitta, pour tou-
sa patrie. Après avoir parcouru l'Europe
dix-huit mois, il arriva en Espagne,
comme simple soldat, dans les troupes
ine Christine, et passa ensuite au service
Pedro de Portugal. La guerre terminée,
dit en Perse et assista, en 1836, au siége
Il passa ensuite en Afrique, prit part,
volontaire, aux derniers combats contre
Kader et reçut la croix de la Légion d'hon-
le champ de bataille.
e la guerre éclata, en 1848, entre la
et l'Autriche, le comte Illinski rejoi-
orps de Bem, son ancien compagnon
et, après le désastre du parti national,
gia en Turquie et devint, presque aussi-
d'escadron et aide de camp d'Omer-pa-
accompagna en Bosnie, dans le Monte-
le Danube, en Valachie, en Crimée: ses
i méritèrent promptement les grades de
celui de pacha; mais ses soldats con-
toujours à le désigner sous son titre
en mémoire de l'autre Iskender-bey
g), dont ils le font l'émule. On cite, en
des traits de bravoure presque fabu-
s'est fait, de son vivant, une sorte de
tour de son nom. Il a reçu quarante
a été plusieurs fois laissé pour mort
p de bataille. Pendant la dernière cam-
nube (1854), il attaqua, près de Craïova,
800 bachi-bouzouks, le régiment des
Karamsin, lui tua près de 1 200 hom-
rit quatre canons. Après la mort du
y père et de sa femme, le gouver-
e confisqua la part d'Iskender-bey
ge paternel.

cha, *muchir* (maréchal) de l'armée
vers 1805, en Circassie, fit ses
es dans la campagne de 1829 contre les Russes. Sa belle conduite, pendant la désastreuse campagne de Syrie, contre Méhémet-Ali (1839-40), la part glorieuse qu'il prit aux expéditions successives du Kurdistan, de l'Albanie, de la Bosnie, du Montenegro (1846-51), l'élevèrent rapidement aux premiers grades militaires. Lors de la dernière guerre contre la Russie, il était *ferik* (général de division). Adjoint, en cette qualité, à l'armée d'Omer-pacha, en Roumélie, et chargé de la défense du camp retranché de Kalafat, dans la Petite-Valachie, il livra aux Russes une série de combats qui furent tous glorieux pour les armes ottomanes, notamment celui de Cetate (7 et 8 janvier 1854); le 17 février de la même année, il fut élevé au grade de *muchir*, et reçut le commandement de l'armée d'Anatolie qui le reléguait sur un théâtre lointain. Depuis, de nouvelles combinaisons militaires le rappelèrent à l'armée du Danube.

ISMAÏL-pacha, médecin et homme d'État ottoman, né vers 1812, aux environs de Smyrne, de parents grecs qui avaient acquis une certaine aisance par l'industrie, fut enlevé à sa famille, à l'époque de l'insurrection grecque (1821), et vendu, comme esclave, à un chirurgien smyrniote, nommé Hadji Isaac, qui l'adopta après l'avoir fait circoncire, et l'éleva dans la religion musulmane, sous le nom d'Ismaïl. Pendant tout le cours de la guerre que les Turcs soutinrent contre les Grecs, puis contre les Russes (1822-1829), il suivit son patron, chirurgien aux armées, et apprit sous lui la pratique de son art. La guerre terminée, bien que sa science se bornât à une routine grossière, il fut chargé, à son tour, d'un service indépendant et attaché, en qualité de chirurgien-major, au 3e régiment d'infanterie de la garde. Mais, sentant l'insuffisance de ses connaissances, il demanda d'entrer, comme élève, à l'École de chirurgie, nouvellement fondée par le sultan Mahmoud, sous la direction de Namik-pacha, et réunie, quelques années après, à l'École impériale de médecine de Galata-Seraï.

En 1840, il vint à Paris, où il suivit, pendant quatre ans, les cours de la Faculté. De là, il se rendit à Pise, où il prit ses grades, et, peu après, il fut élu membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris. Il eut dès lors, comme savant, une position exceptionnelle dans son pays, et, peu après son retour à Constantinople, il fut nommé médecin en chef de l'empire. Trois ans plus tard, élevé au rang de muchir, il fut chargé du ministère du commerce, auquel on réunit les départements de l'agriculture et des travaux publics. En 1852, il reprit possession de son ancien poste, sous le titre de directeur des affaires médicales et de l'École de médecine, et passa de là au gouvernement général de la province de Smyrne. Au bout d'un an et demi, il revint à Constantinople, où il fut nommé membre du conseil du Tanzimat, et fut ensuite chargé de nouveau de son ancien ministère. Les résultats de la carrière politique ou administrative d'Ismaïl-pacha, sont restés jusqu'ici au-dessous des services qu'il a rendus comme chef du corps médical. On lui doit l'amélioration des hôpitaux, la propagation de la vaccine dans tout l'empire, au moyen de dispensaires établis dans la capitale et dans les provinces, la création d'une *Gazette médicale*, etc. Ismaïl-pacha est décoré des ordres de son pays, et grand officier de la Légion d'honneur.

ISMAÏL pacha (Georges KMETY), général hongrois, aujourd'hui *ferik* (général de division) de l'armée ottomane, est né vers 1814, dans le comtat de Goemoez, à Pokoragy, où son père, qu'il

perdit de bonne heure, était ministre évangélique. Sous la direction d'un de ses oncles, ministre à Nyiregyhaz, il commença ses études qu'il devait continuer, comme boursier, au lycée évangélique de Presbourg. Privé, par suite d'une erreur, de l'allocation qui lui était destinée à cet effet, il partit pour Vienne et se fit soldat. Ses capacités le firent bien vite distinguer, et, en 1848, lorsqu'éclata l'insurrection de Hongrie, il était officier supérieur. Après avoir pris une part brillante à cette lutte héroïque, il se réfugia en Turquie, au mois d'août 1849, avec Bem et les autres généraux hongrois; et, peu de temps après, il embrassa l'islamisme, afin de se soustraire aux demandes d'extradition présentées par les gouvernements d'Autriche et de Russie. Il entra dans l'armée avec le grade de *liva* (général de brigade). Attaché, pendant la dernière guerre, au *muchir* de l'armée d'Asie, Wassif-pacha, en qualité de chef d'état-major, il partagea, avec le général anglais Williams (voy. ce nom), l'honneur de la défense de Kars. Après la capitulation, il revint à Constantinople, où il fut élevé au grade de général de division.

ISMAÏL-pacha, le second des trois fils d'Ibrahim, né au Caire, en l'an 1248 de l'hégire (1830), fut envoyé en France avec son frère Ahmed-Rifaat (voy. ce nom), et fréquenta également l'École d'état-major. De retour en Égypte en 1849, il fit de l'opposition à Abbas et fut un des membres les plus actifs du *parti des Princes*. A la suite d'un voyage à Constantinople, il fut, comme son père, nommé pacha (général de division). En 1853, il fut accusé, par le gouvernement d'Abbas, d'avoir assassiné un de ses familiers; mais cette affaire, par laquelle Abbas voulait perdre le *parti des Princes* dans l'opinion européenne, fut étouffée, grâce à quelques influences puissantes. En 1855, Ismaïl partit pour la France, chargé, dit-on, d'une mission confidentielle par son oncle Mohammed-Saïd, et, à son retour, il passa par l'Italie, où il alla porter au pape des présents magnifiques et une lettre autographe du vice-roi d'Égypte. Il est membre du conseil d'État.

ISTRIA. Voy. DORA D'ISTRIA.

ISTURIZ (don Xavier DE), homme politique espagnol, né à Cadix, en 1790, est fils d'un commerçant basque établi dans cette ville. Connu pour son patriotisme, lors de l'invasion française, il fut, avec son frère Thomas, député aux cortès nationales, de 1812 à 1814. Quand Ferdinand, restauré, récompensa par l'exil ou la prison ses plus dévoués serviteurs, M. Isturiz offrit sa maison à l'assemblée des mécontents, et présida au fameux soulèvement de Riego (1er janvier 1820), qui fit succéder à un despotisme de six ans une anarchie de trois années. Après le rétablissement de la Constitution, M. Isturiz se rendit à Madrid, fonda, avec Alcana et Galiano, plusieurs clubs libéraux et contribua, peut-être involontairement, aux excès qui signalèrent alors le triomphe de la révolution. Ennemi déclaré du parti constitutionnel modéré, représenté alors par MM. Arguelles et Martinez de la Rosa, il profita de son élection aux cortès, en 1822, pour faire à ce dernier, devenu ministre, une guerre violente. Président des cortès, en 1823, il fut un de ceux qui votèrent [illegible] sein des juntes révolutionnaires de Cadix et [illegible] Séville, le décret de déchéance du roi.

Lors de la restauration, il s'enfuit en Angleterre, et prit à Londres un intérêt dans la [illegible] de commerce Zuhueta. Condamné à mort [illegible] contumace, il fut amnistié par Marie-Christine en 1834, revint en Espagne, et fut nommé [illegible] la ville de Cadix, *procurador* aux cortès [illegible] ploya un zèle ultra-démocratique, et [illegible] Galiano, Calatrava, Caballero et les [illegible] soulèvement de la garde nationale de [illegible] (15 août 1835), qui renversa le ministère [illegible]

Sous le ministère Mendizabal, M. [illegible] ami particulier et l'un de ses conseillers [illegible] intimes, fut nommé président de la chambre [illegible] *procuradores*, sorte de conseil d'État [illegible] Mendizabal. Le licenciement de cette [illegible] qui s'était montrée trop libérale, [illegible] entre le ministre et M. Isturiz, une [illegible] faillit aboutir à un duel. Les procuradores [illegible] rappelés; mais M. Isturiz, non [illegible] par une opposition active dont le [illegible] tif fut la chute de Mendizabal, et [illegible] rival au ministère. Nommé secrétaire [illegible] affaires étrangères et président [illegible] 15 mai 1836, M. Isturiz mécontenta [illegible] tis par ses allures tranchantes [illegible] Granja (août 1836), à la suite de [illegible] tablie la Constitution de 1812, le [illegible] réfugier à Lisbonne, puis en Angleterre [illegible] vint à Paris, et se rattacha au parti [illegible] chistes exilés, représenté par Toreno [illegible] et le duc de Frias. Amnistié de nouveau [illegible] il fut envoyé aux cortès par la ville [illegible] en 1838, et nommé président du [illegible]

Pendant la régence d'Espartero, il [illegible] vailla secrètement à la restauration [illegible] Christine, qui lui accorda toute sa [illegible] de la question des mariages espagnols [illegible] plaça Narvaez au ministère, de [illegible] 1846, fut de nouveau supplanté par [illegible] et enfin prit possession définitive [illegible] mois d'avril, avec MM. Alon et [illegible] son ministère que furent conclus les [illegible] la reine et de sa sœur. Mais, au [illegible] cembre suivant, il dut se retirer devant [illegible] de défiance des cortès. Depuis, il s'[illegible] dix, où il vit étranger à la politique.

ITIER (André-Victor-Alcide-Jules [illegible] teur et voyageur français, né vers [illegible] bonne heure dans le commerce. [illegible] choisi comme délégué des ministres [illegible] merce et des finances pour la [illegible] Attaché, en 1847, à l'administration [illegible] il devint, trois ans après, inspecteur [illegible] ce service et directeur du bureau [illegible] Montpellier. Il a été nommé en [illegible] officier de la Légion d'honneur.

On a de M. Itier, outre des [illegible] et *Mémoires* sur des questions [illegible] administratives, la *Relation* de [illegible] trois années, sous le titre de *Journal* [illegible] *en Chine, pendant les années* 1843-1846 (1853, 3 vol. in-8).

J

JABLONOWSKI (*Stanislas*, prince), chef actuel de la maison polonaise de ce nom, né le 10 mars 1799, a succédé, le 26 mars 1855, à son frère le prince Antoine. Il a épousé le 12 novembre 1825 *Marie*, comtesse Wielopolska [illegible] eu d'enfants. Un de ses cousins [illegible] *las*, né le 16 juillet 1818, est [illegible] cour de Russie. A la même [illegible]

s trois frères : le prince *Charles*, né le 13 mars 807, grand maréchal héréditaire des royaumes ais de Galicie et Lodomérie ; le prince *Félix* Jaonowski, né le 18 mai 1808, feld-maréchal utenant au service d'Autriche ; le prince *Maurce*, né le 2 septembre 1809, colonel dans l'arée autrichienne et commandant du 8e régiment hussards.

JACKSON (rév. John), évêque de Lincoln et r d'Angleterre, est né en 1811, à Londres. Il fit classes au collège de Reading et sa théologie à niversité d'Oxford, de laquelle il tient son dime de docteur. Ordonné ministre en 1835, il maria peu de temps après, obtint un bénéfice province, et fut nommé, en 1846, recteur de it-James à Westminster. L'année suivante, il désigné pour officier devant la reine en qualité chapelain ordinaire. Après avoir prêché deux à Oxford, il devint chanoine de Bristol et fut , en 1853, au siége épiscopal de Lincoln, qui ouvrit de droit les portes de la Chambre des s. Le revenu annuel de son diocèse est estimé 0 liv. st. (125 000 fr.). On a de lui divers ges religieux : *le Vrai Chrétien* (the Chrisharacter, 1850 ; 4e édit. 1853) ; *du Repentir* ntance, its nature, 1856 ; 5e édit., etc.).

OB (Pierre-Irénée), chirurgien français, né 82, fit à Paris ses études spéciales et y ren 1829, le diplôme de docteur. Il a servi mps comme pharmacien militaire et a fait te qualité, sous l'Empire, les campagnes iche, de Prusse, de Pologne, d'Espagne et ssie ; puis il a été chargé du service phartique de l'hôpital du Gros-Caillou. M. Jacob écoré en 1832. Auteur de mémoires et d'ardisséminés dans les journaux et dictionnaia rédigé depuis 1816, en collaboration avec roussais et Marchal, le *Recueil des mémoires ecine, de chirurgie et de pharmacie mili-* 1816-1855, 75 vol. in-8).

B (Nicolas-Henri), lithographe français, ris, en 1781, étudia d'abord la peinture vid, Dupasquier et Morgan, et se consacra au dessin et à la lithographie. De 1805 à fut, à Milan, dessinateur du prince Eut devint ensuite professeur de dessin à 'Alfort. En 1835, il ouvrit à Paris un ateves. On cite de lui : *les Trois passages de maine*, dessin à la plume ; *le prince Bor-* *Portrait de L. David* (1805-1822) ; le *las* de l'ouvrage de Dupuytren sur l'exe la pierre ; les planches des *Régions du nain*, du *Traité de l'anatomie de l'hom-* 1834) ; le *Palais de Versailles* (1837) ; un *plet de dessin, figures, paysages, fleurs*, (1838, in-fol.) ; une *Galerie des repré-* commencée avec M. Émile Desmaisons . M. H. Jacob a obtenu une médaille 24, et la décoration en 1838.

PETIT (Jacob PETIT, dit), artiste et inançais, né à Paris, en 1796, étudia d'a la peinture, puis suivit l'atelier de t attaché, en 1822, à la manufacture Il visita ensuite l'Italie, la Suisse, l'Aljourna quelques années en Angleterre, diverses industries, tout en peignant , et revint en France pour ouvrir à au un établissement de porcelaines i dait plusieurs procédés nouveaux de t des modèles estimés, tirés la pluvrage composé, gravé et édité par luil'original est aujourd'hui à la Biblionale, et qui a pour titre : *Recueil de décorations intérieures, comprenant tout, ameublement, orfévrerie, menuiserie, serrurerie....* (1830-31, in-folio).

JACOBBER (N......), peintre français d'origine allemande, né à Bliekastel (Bavière), en 1794, fut, à Paris, l'un des derniers élèves de l'artiste hollandais Gérard Van Spaendonck et se consacra comme son maître au genre des fleurs et des fruits. Naturalisé français, il fut attaché, de 1823 à 1835, à la manufacture de Sèvres, y exécuta d'importantes commandes et parut en même temps aux Salons. Ses nombreux ouvrages, exécutés sur toile, sur porcelaine, sur lave, à l'huile et au pastel, ont fait à cet artiste une réputation d'originalité dans un genre secondaire et monotone. Il faut citer de M. Jacobber, au milieu d'une variété infinie de *Fleurs* et *Fruits* : *la Couronne de fleurs*, *la Couronne de roses* ; de nombreux cadres de *Touffes* et *Bouquets*, acquis par la maison du roi, le ministère d'État et les riches particuliers (1822-1855). Il a obtenu, pour ce genre spécial, une 2e médaille en 1831, une 1re en 1839, et la décoration en mai 1843.

JACOBS (Paul-Émile), peintre allemand, né à Leipsick, vers 1800, est fils du philologue de ce nom. Après des études à l'Académie de Munich, il débuta par un dessin, *Mercure et Argus*, et par deux toiles, *la Fuite au désert*, *Adam et Ève trouvant le cadavre d'Abel*, qui commencèrent sa réputation. Il séjourna à Rome de 1824 à 1836 et y peignit plusieurs tableaux où il s'attacha à la perfection de dessin de l'école de Raphaël. Ce sont, entre autres, *la Résurrection de Lazare* et *l'Enlèvement de Proserpine*. A son retour en Allemagne, il décora le château de Hanovre de tableaux historiques. Les principales toiles qu'il a exécutées depuis sont : *le Marché aux esclaves grecques*, *une jeune Grecque à sa toilette*, *une Femme turque jouant de la harpe*, *la Sultane Scheherazade*, une de ses plus belles toiles ; *Samson et Dalila*, *Judith et Holopherne*, qui remporta le grand prix à l'exposition de Philadelphie en 1850 ; *Luther à la diète de Worms*, et quelques autres toiles dont les sujets sont empruntés à l'histoire du seizième siècle. Ses *Esclaves grecques* ont paru à l'Exposition universelle de Paris en 1855. M. Jacobs est peintre de la cour de Gotha et membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin.

JACOBS (Jacques-Albert-Michel), dit aussi JACOBS-JACOBS, peintre belge, né à Anvers, en 1812, étudia sous M. Ferd. de Braekeleer, fit ensuite un long voyage en Orient, et se livra comme son maître au genre du paysage et des marines. On cite surtout de cet artiste : *Constantinople*, *Halte d'Arabes*, *Ruines de Karnack*, *Plaine de Thèbes inondée* (1835-1850), etc. Il est, depuis 1851, membre de l'Académie royale de Belgique et chevalier de l'ordre de Léopold.

JACOBSON (Henri-Frédéric), jurisconsulte allemand, né en 1804, à Marienwerder, étudia le droit à Kœnigsberg, Berlin et Gœttingue, prit ses grades dans la première de ces universités, et fut chargé, en 1831, d'enseigner le droit. Depuis 1836, il a rang de professeur titulaire. Il s'est spécialement occupé du droit ecclésiastique ancien et moderne. Ses ouvrages les plus estimés sur ce sujet sont : *Essais de droit ecclésiastique* (Kirchenrechtliche Versuche ; Kœnigsberg, 1831-1833, 2 vol.), et l'*Histoire des origines du droit ecclésiastique en Prusse* (Geschichte der Quellen des Kirchenrechts des Preuss. Staats ; Ibid., 1837-1844, 3 vol.). Mêlé à la plupart des polémique

religieuses qui se sont produites il a aussi fait paraître des articles et des brochures notamment sur la question des mariages mixtes (1843) et sur la situation du protestantisme en Bavière (1844).

JACOBY (Jean), homme politique allemand, né en 1805, à Königsberg, fit ses études à Berlin et à Heidelberg, s'établit, en 1830, comme médecin dans sa ville natale, et y acquit la réputation d'un habile praticien. Il fit beaucoup de bruit, en Allemagne, par la publication d'une brochure politique, intitulée *Quatre questions résolues par un habitant de la Prusse orientale* (Vier Fragen beantwortet von einem Ostpreussen, Mannheim, 1841): elle lui valut une condamnation à trois ans de prison et à la perte de la cocarde nationale, condamnation annulée plus tard par la cour d'appel. En 1848, il devint un des chefs les plus redoutables de l'opposition. Membre du premier parlement de Francfort, de l'Assemblée nationale de Berlin, de la seconde Chambre de la Prusse et de l'Assemblée nationale allemande, il ne parla qu'en de rares et importantes occasions; mais il déploya une grande activité pour l'organisation du parti démocratique. Après la dissolution violente du parlement, il se retira en Suisse; puis, apprenant qu'il était accusé dans sa patrie du crime de haute trahison, il se constitua prisonnier à Königsberg et sortit victorieusement d'un procès dont les débats durèrent sept semaines et préoccupèrent toute l'Allemagne. Réélu aussitôt député à la première Chambre de Prusse, M. Jacoby n'accepta pas ce mandat, et revint à la pratique de la médecine. Ses écrits politiques, avidement accueillis, n'ont eu qu'un intérêt d'actualité.

JACQUAND (Claudius), peintre français, né à Lyon, en 1805, étudia à l'Académie de cette ville, sous la direction de M. Fleury Richard, et fit ses débuts au Salon de 1824. Livré d'abord à la grande peinture historique, il cultiva depuis celle de genre et exécuta, soit à Paris, soit à Lyon, de nombreux tableaux commandés par la liste civile ou acquis par les amateurs. De 1848 à 1865, il a vécu à Boulogne-sur-mer, et a fait pour cette ville une série d'œuvres importantes. Il a surtout exposé, depuis ses débuts, [illegible] une Cour [illegible] (1827), Thomas Morus, la Mort d'Adèle [illegible], le Baiser [illegible], les [illegible] Laurence [illegible] le Four, [illegible] Charlemagne [illegible] les galeries de [illegible] leurs [illegible] Je- [illegible]

d'obstétrique fondé sur [illegible] in-18), suivi d'études [illegible] des femmes grosses et [illegible] nes: *Manuel des ac*[illegible] in-8); *Développement* [illegible] in-8). En outre, il a [illegible] dictionnaires de mé[illegible] *chires générales de* [illegible] note la traduction [illegible] *chements* de Naege[illegible]

JACQUEMIN [illegible] vers 1805, s'est [illegible] tain nombre de [illegible] naturelle insérés [illegible] et les *Actes* d[illegible] Nassau. Il est [illegible] ont pour objet [illegible] ture: la Suisse [illegible] d'après A. [illegible] (1841, in-12 [illegible] *gne agricole* [illegible] in-8), notes [illegible] pays; l'*Ins*[illegible] *campagnes* [illegible] soumis à [illegible] de l'Allema[illegible] *culture en* [illegible] *laire d'ag*[illegible]

JACQUE[illegible] comte [illegible] pair et [illegible] 1781, [illegible] pire. E[illegible] taire, [illegible] fit la [illegible] qui on[illegible] et en [illegible] donna[illegible] de la [illegible] Après [illegible] d'État [illegible] fut, [illegible] de pa[illegible] 1842 [illegible] taire [illegible] tion [illegible]

ır le 1er arrondissement de la capi- ›, il présenta le rapport d'un projet à la garde nationale de la Seine, fut, ›n suivante, nommé vice-président e, combattit, en 1839, la coalition, ›n des adversaires les plus ardents du 1er mars et ne rentra dans la ›ous l'administration de M. Guizot. ›air de France lui fut conférée le

›énéral depuis le 24 août 1838, t fut choisi par la cour des Tuile- ›der au maréchal Gérard dans le supérieur des gardes nationales ›42). C'est à son instigation qu'a loi qui rend l'uniforme obliga- ›ion de Février le surprit comme ne sut pas s'opposer aux mani- ›ires, ni empêcher les citoyens ›oir sans l'ordre de leurs chefs. 23 au 24, le commandement, ›l n'exerçait déjà plus, passa au ›, puis au général Lamoricière. ›u mois d'avril suivant, il n'a être relevé, et n'est plus sorti

›e), philosophe français, né à ›ils du peintre miniaturiste de ›des au collége Bourbon, et ›male en 1832. Il en sortit ›ie, professa successivement ›i, d'Amiens, de Versailles et ›rand, et en 1842, fut chargé, ›'une conférence. En 1847, les fondateurs de *la Liberté* › plusieurs des membres de ›ophique universitaire, et il à laquelle il fournit lui- ›s articles, à travers les di- événements politiques lui ›oup d'État du 2 décembre M. Jacques, déjà destitué ›sitaires par le conseil su- ›n publique, partit pour ›mandé par M. de Hum- fonder une École univer- avec faveur, mais il ne de prospérité suffisants t, apres plusieurs excur- 'Uruguay, il fut appelé à

›nica idearum doctrina, *Aristoteles* (1837, in-8), *›Ianuel de philosophie*, ›47, in-8), avec MM. Si- ›es en a rédigé l'*Intro-* ; un *Mémoire sur le* ›cipe et méthode philo- ›senté à l'Académie des ›ies; etc. Il a édité les *Fénelon* (in-12) et les in-12), avec une in- ›ouvelles et indépen- ›cole cartésienne. Il a *›ionnaire des sciences* *›e de Paris*, où il a d'une partie de ses *Salado et dans le*

›r), marin français, ›ntra en 1812 au ser- ›vement enseigne en ›1825, il commanda *l'Astrolabe*, dans le ›cuté de 1837 à 1840, sous le commandement de Dumont d'Urville. A son retour il reçut, comme prix de son dévouement aux intérêts scientifiques de l'expédition, le grade de capitaine de vaisseau (21 décembre 1840). Après 1848, il dirigea quelque temps les mouvements du port à Toulon, devint contre-amiral le 3 février 1852, commanda en sous-ordre l'escadre d'évolutions de la Méditerranée, puis la division navale du Levant, et occupa le Pirée (25 mai 1855), à la tête du corps expéditionnaire. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 12 août 1854. Après la mort de Dumont d'Urville (1842), M. Jacquinot fut chargé de continuer la publication de son dernier voyage, qui a paru sous le titre: *Voyage au pôle sud et dans l'Océanie* (1843-1854, 22 vol. in-8 et atlas).

Son frère, Honoré JACQUINOT, né le 1er août 1814, à Moulins-Engilbert (Nièvre), fit également partie du voyage de *la Zélée* en qualité de chirurgien de marine. Dans l'ouvrage cité plus haut, il a dirigé, avec M. Hombron, tout ce qui concerne l'histoire naturelle et a écrit les *Considérations générales sur l'anthropologie, la zoologie* (5 vol. in-8) *et la botanique* (2 vol. in-8). Reçu docteur en médecine en 1848, M. Honoré Jacquinot exerce sa profession à Nevers.

JACQUOT (Georges) statuaire français, né à Nancy, le 15 février 1794, et fils d'un sculpteur ornemaniste, suivit, encore enfant, son père à Paris, et étudia sous lui la sculpture de décoration. Il entra ensuite dans les ateliers de Ramey fils, du baron Gros et de Bosio, et concourut, dès 1813, à l'École des beaux-arts; il y remporta un second prix en 1817 et le grand prix au concours de 1820, sur ce sujet : *Caïn maudit entendant la voix de l'Éternel*. De retour de Rome en 1826, il reparut dès l'année suivante aux Salons, où il avait figuré presque sans interruption depuis 1817. Il a principalement exposé: *Daphné se mirant dans les eaux du Pénée; Pâris et Hélène; l'Amour sur un cygne; un Amour sur un dauphin; Mercure séparant deux serpents* (1831); *Jeune fille surprise au bain; Hercule enlevant Alceste; l'Amour à la colombe; la Surprise* (1842); *Hercule délivrant Déjanire; les Saisons, la chasse et la pêche; Jésus confondant l'incrédulité de saint Thomas; le dernier soupir du Christ;* la statue colossale du *Roi* (1831); les bustes de *Louis XVIII*, de *Louis-Philippe*, et divers autres; *le Faune et la bacchante*, admis à l'Exposition universelle de 1855; enfin l'*Exaltation de la croix*, bas-relief, au Salon de 1857. Cet artiste, attaché, comme l'indiquent les titres de ses œuvres, aux traditions classiques, a encore exécuté : pour la maison du Roi, un *Pâris*, en marbre des Pyrénées (1824); les bustes des généraux *Duroc* et *Ruty;* pour le ministère de l'intérieur, *le Génie de la guerre;* pour la préfecture de la Seine, un *saint Joseph*, etc. Il a concouru à la décoration du nouveau Louvre, où il a sculpté, entre autres morceaux, un groupe de *Cariatides*. Il a obtenu une 2e médaille en 1831.

JADIN (Louis-Godefroy), peintre paysagiste français, né à Paris, en 1805, étudia sous M. Hersent, et s'attacha dès ses débuts aux sujets de chasse et à la peinture de nature morte. Il fréquenta plus tard l'atelier de M. Abel de Pujol, et aborda alors le paysage avec figures. Vers 1835 il fit un voyage en Italie et fournit à son retour un grand nombre de toiles à l'ancienne galerie du duc d'Orléans. M. Jadin a principalement exposé : *les Plaines de Montfort l'Amaury; la Fabrique* dite *du Poussin*, près de Rome; *la Villa d'Este; le Château Saint-Ange;* des *Attributs de chasse sur fond d'or*, pour une salle à manger gothique; divers *Paysages* d'après nature, souvent avec des

le désir de traiter tous les genres firent plus d'une fois mentir ces promesses.

Il serait trop long d'énumérer les ouvrages de M. James, auxquels le dernier catalogue de la librairie de Londres a consacré plusieurs colonnes; qu'il nous suffise de choisir parmi ses romans ceux qui ont été le mieux accueillis du public : *la Beauté d'Arles*, *Darnley*, *Marion Delorme* (1830); *Philippe-Auguste*, *Henry Masterton* (1832) et *John Marston Hall* (1834), qui en est la suite; *Marie de Bourgogne*, *la Gipsy*, *Un sur mille* (One in a thousand; 1835); *Attila* (1836); *le Voleur* (1838); *le Huguenot*, *Charles Tyrrel* (1839); *Corse de Leon ou le Brigand* (1841); *Morley Ernstein* et *la Jacquerie* (1842); *le Grand chemin du roi*, *le Faux héritier* et *Marie Stuart* (1843); *Arrah Neil* (1845); *Heidelberg* (1846); *Russell* (1847); etc. La plupart de ces romans ont été traduits en allemand et quelques-uns en français. Citons encore *l'Homme des bois* (the Woodman, 1849); un drame fantastique, *Camaralzanam* (1848), et *John Jones' Tales* (1849), contes pour les enfants tirés des annales d'Angleterre.

M. James ne s'est pas montré moins habile comme historien, et quelques-uns de ses travaux, malgré la précipitation de l'exécution sont consultés avec fruit. Son début dans ce genre, *l'Histoire de la chevalerie* (History of chevalry; 1830), lui valut la charge honorifique d'historiographe de la Grande-Bretagne, que les circonstances l'obligèrent bientôt à résigner. Il écrivit ensuite *la Vie des grands capitaines* (1832); une *Histoire de Charlemagne* (1832); *Vie du prince Noir* (1836); *les Femmes célèbres* (Memoirs of celebrated women, 1837); *les Hommes d'État étrangers*, et des notices biographiques pour la *Cyclopædia* de Lardner; *Louis XIV et son siècle* (the Life and times of Louis XIV; 1838, 4 vol. in-8); *Correspondance de James Vernon* de 1696 à 1708 (J. Vernon's Letters; 1841, 3 vol.), et *Histoire de Richard Cœur de Lion* (1842-1849, 4 vol. in-8).

En 1850, cet écrivain fut nommé consul aux États-Unis et alla s'établir avec sa famille dans le comté de Berkshire (Massachussets). Sa popularité, qui était déjà fort grande en Amérique, n'a fait que croître depuis son arrivée; il a repris la plume et a fait paraître une nouvelle série de romans : *But et Obstacles* (Aims and Obstacles; New-York, 1851); *Pequinillo* et *une Vie tourmentée* (a Life of vicissitudes, 1852); *Agnès Sorel* (Londres, 1853); *Old dominion* (1855).

JAMES (l'abbé A... F...), théologien français, né vers 1800, ancien vicaire général, a publié d'abord divers *Tableaux synoptiques* sur la vie et les voyages de Jésus-Christ, sur l'histoire universelle de l'Église, sur l'histoire de France, (1832-1834). Il est en outre auteur des ouvrages suivants : *Histoire du Nouveau Testament et des Juifs* (1836, in-4; 2ᵉ édit., 1849); *Histoire de l'Ancien Testament* (1839, 2 vol. in-4); *Dictionnaire de l'Écriture sainte* (1837, in-8; 5ᵉ édit. augmentée, 1853), répertoire et concordance de tous les textes mis dans un ordre méthodique; *Repertorium biblicum* (1844, in-8). Il a aussi traduit de l'italien *le Triomphe du saint-siége et de l'Église* (2 vol. in-8), du pape Grégoire XVI; il a revu la 4ᵉ édition du *Dictionnaire historique de la Bible* (1846, in-8) de dom Calmet, et publié différentes brochures de controverse religieuse.

JAMES (Constantin), médecin français, né en 1813, à Bayeux (Calvados), suivit comme interne les hôpitaux de Paris et fut reçu docteur en 1840. Il débuta dans la carrière scientifique par la rédaction de deux ouvrages de Magendie : *Leçons sur les phénomènes physiques de la vie* [illegible]
1837, 3 vol. in-8) et *Leçons sur le système* [illegible]
veux (1839, 2 vol. in-8). En 1841, il ouvrit [illegible]
thénée un cours de médecine qui dura [illegible]
années et fonda ensuite la Société de [illegible]
Parmi ses écrits on remarque : *des Névr*[illegible]
de leur traitement (1841, in-8); *Voyage* [illegible]
que à Naples (1844, gr. in-8), fait en [illegible]
de F. Magendie; *Études sur l'hydro*[illegible]
(1846, in-8); *Guide pratique aux* [illegible]
eaux minérales de France et de l'étrange[illegible]
in-8; 3ᵉ édit., 1857); *Rapport sur les eaux* [illegible]
rales de la Corse (1854), à la suite d[illegible]
la croix d'honneur, et une foule d'[illegible]
dans le *Journal de la vaccine*, dont il [illegible]
dateur.

JAMESON (Anna MURPHY, mistress [illegible]
de lettres anglaise, est née le 19 ma[illegible]
blin. Fille d'un peintre de la cour, e[illegible]
éducation soignée et se familiarisa [illegible]
heure avec les chefs-d'œuvre de [illegible]
des arts. En 1824, elle se maria [illegible]
qui, dix ans plus tard, fut app[illegible]
judiciaires à Toronto, dans le [illegible]
cette union mal assortie fut [illegible]
d'un commun accord. Le prem[illegible]
Jameson, qui le fit paraître [illegible]
un immense succès; c'était un [illegible]
vations critiques et de souvenirs [illegible]
voyage en France et en Italie. [illegible]
d'une ennuyée (Diary of an ennuyée [illegible]
1826); elle y racontait, sous un [illegible]
rent, sa propre histoire avec un [illegible]
charme joint à un sentiment [illegible]
nature. Ce genre pittoresque fit une [illegible]
volution dans la littérature des [illegible]
toujours été en faveur auprès du [illegible]

Mistress Jameson écrivit ensuite [illegible]
quisses biographiques et de portraits [illegible]
qui, pour être l'œuvre d'un talent [illegible]
n'eurent pas un succès égal à celui [illegible]
les Amours des poëtes (the Loves [illegible]
1829, 2 vol.), où elle s'attache à [illegible]
l'influence que les femmes ont [illegible]
écrivains illustres; *Dictionnaire des* [illegible]
bres (Lives of the celebrated female [illegible]
1831, 2 vol.), traduit en français [illegible]
Montanclos; *les Héroïnes de Shake*[illegible]
racteristics of women; 1832), étu[illegible]
finement observées pour lesquelles [illegible]
elle-même un grand nombre de [illegible]
Beautés de la cour de Charles II [illegible]
court of Charles II; 1833). L'année [illegible]
rent ses *Esquisses et récits de voyage* [illegible]
sketches at home and abroad; 18[illegible]
contiennent, outre le *Journal d'une* [illegible]
imprimé, des entretiens pleins de [illegible]
questions morales et littéraires, [illegible]
essais, des études de mœurs.

A cette époque, elle avait fait [illegible]
séjour en Allemagne; à Vienne, [illegible]
Gœthe et sa spirituelle belle-fille, [illegible]
Metternich et divers autres célèbres [illegible]
rains; à Dresde, elle vit la princesse [illegible]
Saxe dont elle traduisit les drames [illegible]
sous le titre : *Scènes de la vie* [illegible]
res of the social life of Germany; [illegible]
dernier livre de voyages, *Études* [illegible]
au Canada (Winter studies and [illegible]
in Canada; 1838), offre une [illegible]
la vie des colons et des Indiens [illegible]

Depuis quinze ans, mistress Jameson [illegible]
deur au travail est infatigable. [illegible]
sivement sa plume à de [illegible]
et les artistes; la plupart lui [illegible]
de recherches, et tous montrent [illegible]

cieux, un goût élevé et l'amour des belles et ndes choses. Tels sont les ouvrages suivants : *Musées de Londres* (Handbook to the public galles of art in and near London; 1842), et *les ries particulières d'Angleterre* (Companion ne most celebrated private Galleries of art in land; 1844), revue des principales œuvres ompagnée de notes historiques et de biogras des peintres italiens depuis Cimabuë jusqu'à sano. Mais sa meilleure production, en ce re, est l'espèce de trilogie qu'elle a consacrée histoire de l'art religieux : elle le montre ord dans les légendes de l'Écriture et des tyrs (*Sacred and legendary art*; 1848), puis les communautés des XIII^e et XIV^e siècles *ends of the monastic orders;* 1850), et, en ier lieu, dans les traditions qui se rapportent Vierge (*Legends of the Madonna;* 1852). Cette ication, enrichie de dessins dus au crayon de eur, renferme de minutieux détails sur le oppement des beaux-arts chez les chrétiens; tie technique y est soigneusement traitée et rendre d'utiles services aux artistes.

mi les ouvrages plus récents de mistress Ja, nous mentionnerons : les *Souvenirs et artistiques* (Memoirs and essays illustraf art: 1846), mélanges d'articles imprimés livers journaux; *le Canada* (1855, in-16), lles esquisses de voyages; *Pensées, rémices et fantaisies* (A Common-place-book ughts, memoirs and fancies original and ed; 1855, in-8; 2^e édit., 1856), comprenant part la morale, de l'autre la littérature et s; *les Sœurs de Charité catholiques et proes* (The Sisters of Charity; 1855), et *la union du travail* (Communion of labour; petits livres où elle exprime vivement l'es- voir bientôt son sexe affranchi des liens et éjugés qui, à ses yeux, le déshonorent.

DE LA HAMELINAYE (Jacques-Félix, général français, né à Montauban (Illene), le 22 février 1769, était, en 1791, utenant au 36^e régiment d'infanterie. Caen 1794, il effectua, à la nage, le passage oër, au-dessous de Juliers, et, malgré le ennemi, s'empara de la rive opposée. De du Danube, il passa en Italie (1800), hef d'état-major de la division Souham, n cheval tué à Elchingen (1805). Bernaprit plus tard pour aide de camp et a avec lui dans son gouvernement des séatiques. Le combat de Lintz lui valut de général de brigade (12 juin 1809), rendit encore plus digne par la belle qu'il fit, le mois suivant, à Wagram. aron de l'Empire en 1810, il eut le coment des côtes de l'Italie méridionale, et vec avantage les attaques réitérées des anglaises. En Catalogne (1811), où il a l'avant-garde, il se distingua aux afla Garriga et d'Altafulla. Rappelé en vec le grade de général de division 1814), il fit glorieusement cette derpagne; mais, obligé par une maladie uitter l'armée, il se retira à Orléans, oya sa soumission aux Bourbons.

lapoléon revint de l'île d'Elbe, M. de La e commandait la Mayenne; il fit, avec Bourbon, les plus grands efforts pour les troupes dans l'obéissance. Il fut envoyé à Tours, où, l'un des prerescrivit aux soldats de reprendre la nche. Ceux-ci se mutinèrent, la garde refusa de marcher contre eux, et le ita la ville sous une grêle de pierres; avec l'approbation du roi et licencia neuf régiments. Il exerça d'autres commandements à l'intérieur, fut créé vicomte en 1827, comte en 1829, et termina sa carrière militaire à la révolution de Juillet, qui l'admit, en 1832, dans les cadres de la retraite, où il figure encore (1857). Depuis cette époque, il s'est retiré dans ses propriétés de la Mayenne. Il est grand officier de la Légion d'honneur (le 20 septembre 1820).

JAN-SAHIB, femme poëte indienne, née à Farrukhabad, en 1820, étudia, dès son enfance, la musique et la littérature, apprit le persan et lut, dans cette langue, le *Gulistan*, le *Bostân* et le *Bahar-Danish*. Elle s'est particulièrement appliquée à la poésie hindoustanie. Son *Diwân* (recueil de ses poésies), imprimé en 1847, s'est promptement répandu dans l'Inde, parmi les lettrés, surtout à Lucknow, où elle réside. Ses poésies se distinguent par beaucoup de finesse et des traits d'esprit délicats et ingénieux.

JANCIGNY (Adolphe-Philibert DUBOIS DE), voyageur et diplomate français, né à Paris, en 1795, et fils du savant de ce nom, mort en 1808, entra dans le service militaire, fit les dernières campagnes de l'Empire, puis visita une première fois l'Orient. Mis à la demi-solde par la Restauration, il reprit ses voyages, et séjourna, jusqu'en 1829, aux Indes orientales, où il étudia de près la constitution de l'empire indo-britannique. A peine de retour en France, il dut repartir pour l'Inde en 1830 et devint peu après, avec l'agrément de la France et de l'Angleterre, aide de camp du roi d'Oude, qui le chargea, en 1835, d'importantes négociations en Europe. Il fut alors attaché au ministère des affaires étrangères, puis envoyé en Chine, en 1841, pour soutenir les intérêts du commerce français pendant la guerre de l'Angleterre contre ce pays. De là, il passa à Java, dont il étudia, jusqu'en 1845, la statistique et les diverses ressources. Il fut, à son retour, nommé directeur des contributions indirectes. Il a reçu la décoration en mai 1837.

M. Dubois de Jancigny a fourni à divers recueils, tels que la *Revue des Deux-Mondes*, l'*Encyclopédie moderne*, la *Nouvelle biographie générale*, et, en 1857, aux journaux quotidiens, de nombreux articles, notices et fragments sur l'Orient. Nous citerons : *État actuel des Indes anglaises*, *l'Indus*, *Affaires de Chine* (1840, in-8); *Progrès de la puissance anglaise en Chine et dans l'Inde* (1841); *l'Inde et le Japon* dans l'*Univers pittoresque* (1845-1850); *Études sur les Indes néerlandaises et sur Akbar* (1853-54), etc.

JANET (Ange-Louis), dit JANET-LANGE, peintre français, né à Paris, le 19 novembre 1818, passa quelques années dans les ateliers de Collin et de M. Ingres, et au départ de ce dernier pour la villa Médicis, entra chez M. H. Vernet, dont il s'est assimilé la manière, et avec lequel il devait exécuter et signer plus tard (1843) les dessins de l'*Histoire de Napoléon*. M. Janet a envoyé aux expositions, entre autres tableaux: *un Haras* (1836); *le Christ aux Oliviers* (1839), au musée de Castelnaudary; *Isaac bénissant Jacob* (1843); *l'Abdication de Fontainebleau* (1844), donné à la ville de Tours; *le Bon pasteur* (1845); *le Baiser pris et rendu* (1846). Vers la même époque, le maréchal Soult le chargeait de dessiner une série d'uniformes militaires, restée aux archives du ministère, et les éditeurs de *l'Illustration* lui confiaient la direction artistique de leur revue. Une foule d'éditeurs lui demandèrent dès lors des dessins pour les publications populaires. Son retour à la peinture a été signalé dans ces derniers temps par *les Pèlerins d'Emmaüs*

(1849), pour le ministère de l'intérieur; *Néron disputant le prix de la course aux chars*, à l'Exposition universelle de 1855, grande toile pleine de hardiesse et de mouvement, et qui, par la discussion même à laquelle elle a donné lieu parmi les critiques, a consolidé la réputation d'habileté et de savoir-faire de l'auteur. Citons encore: *Napoléon III distribuant des secours aux inondés de Lyon*, au Salon de 1857. M. Janet-Lange a lui-même lithographié quelques-uns de ses tableaux, notamment ceux exposés en 1846.

JANIN (Antoine, baron), général français, né à Chambéry (Savoie), le 16 septembre 1775, s'engagea au 14e de chasseurs à cheval, en 1792, franchit aisément les grades subalternes et passa, en qualité de lieutenant (1801), dans la gendarmerie d'élite; en 1810, il y devint chef d'escadron, avec rang de colonel. Après avoir organisé, à Milan, la garde du prince Eugène, qui venait d'être nommé vice-roi d'Italie, il suivit l'empereur en Espagne et en Russie, et reçut de lui, en 1813, le titre de baron. Il fut chargé, l'année suivante, d'escorter Marie-Louise à Blois. Il ramena de cette ville une grande partie des fourgons contenant le trésor impérial, qu'il conduisit au palais des Tuileries, siége du nouveau gouvernement, et entra, comme colonel, dans la gendarmerie royale (1814). Il accompagna, au 20 mars, Louis XVIII jusqu'à la frontière et obtint, en 1816, en récompense de sa fidélité, le brevet de maréchal de camp et une inspection générale. En juillet 1830, il commandait à Bordeaux et avait tout préparé pour une énergique résistance. Mais, à la nouvelle de la victoire populaire, il arbora le drapeau tricolore et envoya sa soumission au duc d'Orléans, qui le nomma lieutenant général, le 30 août 1830. M. Janin est, depuis 1845, placé dans le cadre de réserve. Il avait été promu, le 3 novembre 1827, grand officier de la Légion d'honneur.

JANIN (Jules-Gabriel), célèbre critique français, né à Saint-Étienne (Loire), le 11 décembre 1804, et fils d'un avocat, commença au collége de sa ville natale d'excellentes études qui donnèrent les plus grandes espérances à ses parents. Ils se décidèrent à l'envoyer à Paris, pour les lui faire achever au collége Louis-le-Grand. Là, M. Jules Janin, qui, dans ses *Contes nouveaux*, a donné de touchants détails sur son départ, eut pour condisciples MM. Boitard, Lerminier, Sainte-Beuve, et l'assassin Lacenaire. Ses succès y furent moins brillants qu'à Saint-Étienne et il ne se fit remarquer que par son opposition voltairienne au système d'enseignement de la Restauration. Ses études finies, il alla s'établir, avec une vieille tante octogénaire, dans une mansarde de la rue du Dragon, où il vécut en donnant des leçons au cachet. Prédestiné au journalisme par la verve mordante de son esprit, il écrivit d'abord dans des feuilles de théâtre, puis fut admis par M. Nestor Roqueplan au *Figaro*, où il continua, contre le gouvernement et les jésuites, la petite guerre qu'il avait commencée au collége. Ses articles eurent du succès et lui firent une certaine réputation. Mais tout à coup il passa dans un autre camp et devint, sous M. de Martignac, rédacteur de *la Quotidienne*, bien qu'il prétendît rester toujours le « même homme », et ne pas s'épargner l'opposition, au besoin. Sa nouvelle position attira dès lors sur lui le reproche de légèreté et d'inconsistance. Cependant, il quitta *la Quotidienne*, quand M. de Polignac entra au pouvoir, et écrivit dans des feuilles d'un libéralisme modéré. Il fonda la *Revue de Paris*, avec quelques écrivains d'élite, et le *Journal des Enfants*, en même temps qu'il publiait son premier roman : *l'Ane mort et la jeune femme [illegible]lotinée*, assemblage bizarre de choses [illegible]
et monstrueuses, aboutissant à une [illegible]
(1829, 2 vol.; nombreuses édit.). L'ann[illegible]
vante, il donna *la Confession* (1830, 2 vo[illegible]
roman politique et religieux, dont le st[illegible]
à la fois hardi et correct, mais où les [illegible]
manquaient de cette profondeur et de [illegible]
qui donnent la popularité.

M. Jules Janin, dont jusque-là « l'[illegible]
« été la vie, » se montra tout [illegible]
la monarchie de Juillet. « Le premier [illegible]
« jeté des paroles d'opposition, [illegible]
« qui les a signées, c'est moi. » Bientôt
il publia *Barnave*, son plus long ouvra[illegible]
4 vol. in-12). C'est une suite d'épisodes [illegible]
trastes au milieu desquels est [illegible]
Philippe-Égalité, avec une satire [illegible]
la famille d'Orléans, pour introd[illegible]
répondu aussitôt, sous ce titre : *la [illegible]
d'Orléans, ou le Barnave de M. J[illegible]
par l'histoire* (in-8). Un des [illegible]
remarquables de l'ouvrage, qui [illegible]
sieurs collaborateurs, celui [illegible]
Séjan, est cité partout comme [illegible]
lix Pyat, qui avait alors, [illegible]
des relations amicales bientôt [illegible]
dissidences de toute nature. [illegible]
rentra bientôt en grâce auprès [illegible]
lippe, obtint la croix de la Lég[illegible]
et prit, après Geoffroy et Hoffman [illegible]
du feuilleton dramatique du Journa[illegible]

L'entrée de M. Janin aux *Débats* [illegible]
que dans sa vie, et peut-être [illegible]
de la critique littéraire contemp[illegible]
de côté la sévérité dogmatique [illegible]
seurs, il se fit bientôt goûter du p[illegible]
gèreté gracieuse et l'esprit souve[illegible]
ses feuilletons. Retranché derrière [illegible]
son journal, il s'y creusa « un [illegible]
il put faire et détruire tant de répu[illegible]
vint et se nomma lui-même « le [illegible]
« tique; » il exerça, en effet, [illegible]
esprit et sans aucune déclaration [illegible]
plus arbitraire comme la plus [illegible]

M. Jules Janin continuait de faire [illegible]
1832, il avait publié des *Contes* [illegible]
in-12), et en 1833, des *Contes nouveaux* [illegible]
deux séries de romans et de nouvelle[illegible]
dans divers recueils périodiques. [illegible]
loin le sommaire, de ce qu'il a [illegible]
volumes, par la réunion de frag[illegible]
ticles répandus d'abord dans [illegible]
la publicité. Quelques romans de [illegible]
notamment *le Chemin de traverse* [illegible]
(3e édit., 1841, in-8), eurent a[illegible]
assez grand succès, et une foule [illegible]
de librairie pittoresque s'écoulèrent [illegible]

La couronne du critique eut d'a[illegible]
Le 16 octobre 1841, M. Janin [illegible]
héritière, jeune et jolie, et [illegible]
donner, dans *le Journal des Débats* [illegible]
feuilleton littéraire, le compte [illegible]
nutieux de son bonheur. Cet article [illegible]
intitula *le Mariage du critique* [illegible]
de Rolle, l'un des rédacteurs [illegible]
spirituelle et sanglante réplique [illegible]
longtemps, il garda, dans la [illegible]
critique marié. En 1844, à propos [illegible]
Tibère de Chénier, une violente [illegible]
hommes et les choses de la [illegible]
cette fois, sous une forme plus [illegible]
criminations de son ancien [illegible]
alors rédacteur de *la Réforme*. [illegible]
dre dans son journal, M. Janin [illegible]
des dissentiments plus intimes [illegible]
républicain et le gérant du [illegible]

tionnelle et fit condamner l'un à 100 fr., l'au- à 300 fr. d'amende, sans compter la prison. rsque la révolution de Février eut renversé Louis-ilippe, le critique aborda volontiers les ques-ns politiques, soit pour réhabiliter le roi déchu, t pour combattre les hommes du nouveau pou-r. Il n'a d'ailleurs jamais accepté ni sollicité fonctions, et s'est borné à sa dictature litté-re, qu'il doit, pourtant, dit-on, abdiquer pro-inement.

I. Jules Jannin qu'on n'a pas craint de com-er à Mme de Sévigné, lui ressemble moins par tyle que par un babil intarissable et un piquant mérage, qui ont leur place dans une lettre, s que Mme de Sévigné, sérieuse et grave à l'oc-on, n'eût pas sans doute trouvé toujours de e devant le public. Sa phrase est vive, légère, , et tout à fait appropriée au genre du feuille- Cette recherche, ce papillotage, qui fatigue-à la longue, divertit à son jour et en passant. à, dans le journalisme littéraire, une grande rité. On est volontiers, dans les questions du ent, de l'avis de qui nous amuse, et l'on est étonné, ensuite, de voir les critiques du cri- faire sortir du rapprochement des années, en autres contradictions dans ses apprécia- littéraires que dans ses adhésions politiques. ouvrages que nous avons signalés dans le de cette notice, ajoutons, dans le genre du n : *Voyage de Victor Ogier en Orient*, suite de ns, contes, etc. (1834, in-12, 1re série t. I-III); *eur pour deux amours* (1837, in-8); *les ombes*, romans, nouvelles et mélanges (1839, in-18); *la Religieuse de Toulouse* (1850, 2 vol. etc.; dans l'histoire littéraire, le genre des-, les mélanges : *Tableaux anecdotiques de ttérature française depuis François Ier* in-8); *Histoire du théâtre à quatre sous* in-12); *Cours sur l'histoire du Journal en* , professé par l'auteur, à l'Athénée, en 1834 *Fontainebleau*, *Versailles*, *Paris* (1837, ; *Histoire de France*, servant de texte tif aux *Galeries de Versailles* (1837-1843, ats); *Versailles et son musée historique*, tion complète, etc. (gr. in-18); *Voyage en* (1839, in-8, gravures), publié d'abord rme de lettres, dans les *Débats*; *le Prince* 1842, in-18), écrit dans un style louangeur té vivement reproché à l'auteur de *Bar- la Normandie historique*, *pittoresque et entale* (1842-1843, gr. in-8, avec grav.); *igne historique*, etc. (1844), formant le du précédent; *Voyage de Paris à la mer* n-16); *les Symphonies de l'hiver* (1857, tc.

vouloir compter ensuite les publications nis le nom de M. Jules Janin au nombre de laborateurs, disons qu'il a fourni des *Pré- s Introductions*, des *Essais*, des *Notices* à ntité incroyable d'œuvres contemporaines impressions d'ouvrages anciens, puis des presque tous les journaux et revues litté-ecueils, magasins, albums, keepsakes, etc. uit, en l'abrégeant, la *Clarisse Harlowe* de on (1846, 2 vol. in-12). Il a donné avec Chasles et Théophile Gautier, *les Beau- péra*, ou chefs-d'œuvre lyriques illustrés 8, édit. de luxe), et, avec MM. A. Hous- ainte-Beuve, sous le titre de suite de *du chevalier Desgrieux et de Manon Les-*, in-16), des fragments sur *Manon Les-* sous le titre un peu pompeux d'*Histoire ie et littéraire* (4 vol. in-18), il a com-nême, dans ces dernières années, un re-es principaux feuilletons, qui restent, ite l'énumération qui précède, l'œuvre sa vie.

JANMOT (Anne-François-Louis, dit *Jean-Louis*), peintre français, né à Lyon, le 2 mai 1814, étudia la peinture sous Victor Orsel, l'un des chefs de l'école lyonnaise, et vint à Paris, en 1834, suivre les cours de l'École des beaux-arts et l'atelier de M. Ingres. Il débuta au Salon de 1840 et retourna à Lyon où il exécuta, entre autres commandes, une fresque de *la Cène*, pour la chapelle de l'hospice de l'Antiquaille (1845). Il continua ses envois aux Salons et se fit remarquer par des compositions pleines de mystiques excentricités. Il a surtout donné dans ce genre, au mois d'avril 1854, les dix-huit tableaux du *Poëme de l'Ame*, exposés dans les galeries particulières du passage du Saumon.

Parmi ses autres œuvres, citons : *la Résurrection du fils de Naïm* (1849); *l'Assomption de la Vierge*, *ou la Réhabilitation de la femme*, *Fleur des Champs* (1845); son *Portrait* (1846); *le R. P. Lacordaire* (1847); *le Songe du Christ au Jardin des Oliviers*, où défilent tous les antagonistes de la religion, depuis Néron jusqu'à Voltaire et Marat (1849); le *Portrait du général Gémeau*, commandé par une société de souscripteurs lyonnais, pour le musée de leur ville (1852); une *Cène*, pour l'église des Célestins de Lyon, etc. Les dix-huit tableaux de l'*Histoire de l'Ame* et la *Fleur des Champs* de 1845 ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. M. Louis Jannot a publié, en 1854, avec sa grande œuvre de peinture mystique, un poëme explicatif en dix-huit chants, intitulé : *l'Ame* (Lyon, brochure in-12).

JAPY frères, raison sociale d'une grande famille d'industriels français, établis à Beaucourt (Haut-Rhin), près de Belfort. Ils dirigent, depuis trois générations, l'établissement que Frédéric Japy, l'ancêtre commun de la famille, fonda en 1780, et qui s'est agrandi peu à peu, par l'augmentation même de sa famille. En 1806, il le laissa à ses enfants, et malgré le passage des alliés qui, en 1815, l'anéantirent de fond en comble, cette usine, modeste à ses débuts, est devenue une petite ville manufacturière, qui compte aujourd'hui plus de 6000 ouvriers. Cette colonie, dotée par ses fondateurs d'une église, d'écoles, d'asiles et d'une maison de retraite, occupe sa population à la confection de tout ce qui est relatif à l'horlogerie, à la quincaillerie et à la mécanique. Des pièces innombrables, fabriquées en grandes masses et livrées à des prix presque insignifiants, ont, en grande partie, remplacé chez nous les produits économiques de Genève et de la Suisse, qui, plus d'une fois même, a emprunté à Beaucourt les moyens de continuer ses exportations.

La maison Japy, qui a paru sans interruption, depuis 1802, à toutes les expositions industrielles, nationales ou étrangères, et qui, en dernier lieu, occupait, à l'Exposition universelle de 1855, une immense vitrine dans la galerie des Panoramas, a remporté dans ces concours : une médaille de bronze en 1802, une mention en 1806, sept médailles d'or ou rappels de 1819 à 1849, une *council-medal*, à Londres, en 1851, une médaille d'argent à New-York, en 1853, et à Paris, en 1855, trois médailles à la fois, une de deuxième classe, pour la mécanique; une de première pour les ouvrages en métaux, et, pour l'horlogerie, une grande médaille d'honneur.

En dehors de leur célébrité collective, plusieurs des membres de cette famille ont eu leurs distinctions particulières : M. Frédéric-Guillaume Japy, fils aîné du fondateur, et qui a introduit dans l'industrie commune de nombreuses améliorations, a reçu la décoration en avril 1819; M. Louis-Frédéric Japy a été promu au grade d'officier de la

Légion d'honneur en novembre 1851; Ingénu Japy, leur frère, est mort en juillet 1856, à l'âge de cinquante-quatre ans, regardé comme un des habiles horlogers de l'époque.

Une de leurs sœurs a épousé M. Louis-Auguste Monnin-Japy, ancien commerçant suisse, aujourd'hui l'un des maires de Paris, député de la Seine depuis 1853, membre du consistoire réformé, officier de la Légion d'honneur, et l'associé-gérant, à Paris, de la maison de ses anciens patrons, ses beaux-frères.

JAQUOTOT (Mme Marie-Victoire), artiste peintre française sur porcelaine, née à Paris, en 1778, fut chargée, dès les premières années de l'Empire, de travaux pour la manufacture de Sèvres, et exécuta, entre autres pièces, un service de dessert donné par Napoléon à Alexandre, après la paix de Tilsitt. Elle figura à toutes les expositions annuelles, de 1808 à 1827, puis ne reparut plus qu'au Salon de 1836. Nommée peintre du cabinet du roi en 1817 et premier peintre sur porcelaine du roi en 1828, elle conserva ce titre sous le règne de Louis-Philippe. Elle dirigeait en même temps, pour les dames, un atelier de dessin et de peinture qui eut, surtout vers la fin de la Restauration, une grande vogue.

Mme Jaquotot a principalement exposé : des *Portraits* et des *Camées* (1808); *la Vierge de Foligno*, *la Belle Féronnière* (1812); *Corvisart*, d'après Gérard; *la Vierge à la chaise* (1814); *la Vierge aux œillets*, *la Vierge aux poissons*, *le Portrait d'Henri IV* (1819); *la Sainte-Famille*, de Raphaël, *la Joconde*, du Titien (1822); *la Corinne*, de Gérard, *Anne de Boleyn*, d'après Holbein (1824); *Psyché et l'Amour*, d'après Gérard; *Danaë*, de Girodet (1827); *la Vierge au voile*, de Raphaël (1836). En dehors des Salons, on cite de cette artiste, comme peintures de premier mérite : *la Belle jardinière*, d'après Raphaël; *Anne de Clèves*, d'après Van Dyck : *Napoléon*, d'après Gérard; *Atala et Chactas*, d'après Girodet (1808-1832); un grand nombre de portraits historiques du cabinet du roi (1825), ainsi que des portraits d'après nature, tels que ceux de *Wellington*, *lady Darnley*, les *duchesses d'Orléans* et *de Berri*, etc., et une grande quantité de dessins. Mme Jaquotot avait obtenu, dès 1808, une médaille d'or, la première qui ait été accordée à la peinture sur porcelaine. Elle est morte à Florence, en 1855, laissant M. Philippe Comairas héritier d'une magnifique collection de peintures et de dessins, dont la direction des musées a cherché en vain à acquérir quelques œuvres.

JARDOT (Alexandre-Anne), écrivain militaire français, né vers 1805, fut admis à l'École de Saint-Cyr, servit en Algérie et obtint, en 1851, le grade de chef d'escadron d'état-major. Il est attaché à la place de Paris et il a reçu, en 1851, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

On a de lui diverses publications spéciales : *Statistique militaire de l'Ille-et-Vilaine* (1836, in-4); *Révolutions des peuples de l'Asie moderne* (1839, 2 vol. in-8), *des Routes stratégiques de l'Ouest* (1839), *des Chemins de fer de l'Europe centrale* (1842, in-8), considérés comme lignes stratégiques; *la Chine ancienne et moderne* (1844, in-8); etc. Cet officier est un des collaborateurs assidus du *Spectateur militaire*.

JARJAVAY (J... F...), médecin français, né vers 1819, fit ses études spéciales à Paris et fut reçu docteur en 1846. D'abord interne distingué des hôpitaux, il est aujourd'hui agrégé de chirurgie (1847), chef des travaux anatomiques à la Faculté et chirurgien de l'hospice de Lourcine. Avant 1855, il était attaché à celui de[illegible] Trouvés. M. Jarjavay est chevalier de la [illegible] d'honneur.

On a de lui : *de l'Influence des ef*[illegible] *production des maladies chirurgical*[illegible] in-8); *des Opérations applicables aux* [illegible] *de l'utérus* (1850, in-8); *Traité d'ana*[illegible] *rurgicale* (1852-1853, 2 vol. in-8), [illegible] l'anatomie dans ses rapports avec la [illegible] externe et la médecine opératoire; *Rech*[illegible] *l'urètre de l'homme* (1856, in-4). Il [illegible] Sociétés médicale, anatomique et de [illegible]

JARRY DE MANCY (Adrien), [illegible] çais, né à Paris, le 6 décembre 17[illegible] de l'École normale, devint profes[illegible] au collége Saint-Louis et fut char[illegible] volution de Juillet, d'enseigner l'[illegible] antiquités à l'École des beaux-ar[illegible] aussi les fonctions de bibliothécai[illegible] rateur de l'*Atlas* de Lesage (comte [illegible] il a appliqué sa méthode à l'hist[illegible] et des choses, et, de 1827 à 18[illegible] bleaux suivants : *Atlas historiqu*[illegible] *des littératures anciennes et* [illegible] *ces et des beaux-arts* (1827-18[illegible] fol.), rédigé en société avec [illegible] Léonard Chodzko, etc.; *Tabl*[illegible] *de l'Atlas des littératures* (183[illegible] inventaire rapide, mais complet [illegible] ductions de l'intelligence, disti[illegible] quement et rangées par ordre [illegible] tableaux offrent avec exactitude [illegible] chemin que l'esprit humain a par[illegible] temps les plus reculés.

M. Jarry de Mancy a fait paraît[illegible] travail : les *Concours de l'univer*[illegible] (1826); *les Concours des 32 co*[illegible] *départements de France* (1828); [illegible] *cole polytechnique, depuis sa fon*[illegible] 1827 (1828); *Tableau statistique* [illegible] *bres* (1827); *la Russie et les Pa*[illegible] *Turquie et les Grecs en* 1829; [illegible] *lutions de Pologne* (1831), avec M. [illegible] *Tableau des révolutions de Por*[illegible] *bleau des révolutions de Suiss*[illegible] doit encore au même auteur : le [illegible] *de l'Université*, une collection [illegible] personnages les plus célèbres [illegible] derne connue sous le titre d'*Icon*[illegible] *tire* (1827 et ann. suiv.), et [illegible] *de tous pays* (1833-1841, 5 vol. [illegible] de Mancy a été décoré le 8 août 1[illegible]

M. Jarry de Mancy a épousé [illegible] Adèle Le Breton, veuve Le Bret[illegible] le 29 avril 1794, et qui cultive [illegible] publié sur l'art du dessin, d'ap[illegible] son père, deux ouvrages : *Trai*[illegible] *simplifiée* (1828, 2 vol. in-4), et [illegible] *nature et sans maître* (1829-18[illegible]

JASMIN (Jacques), poète fran[illegible] le 6 mars 1798, et fils d'un [illegible] de perruquier, auquel, malgré [illegible] ques, il est resté toujours [illegible] faire ainsi, d'une façon ou de [illegible] tous ses confrères. Il débuta [illegible] pièce de vers en langage [illegible] *cal mouri* (Il me faut mourir) [illegible] une série de poëmes qui l'ont [illegible] seulement dans sa province [illegible] dans toute l'Europe, et qui la [illegible] sents de toutes les villes [illegible] aux Académies de Toulouse [illegible] bienveillance de Louis-Philippe [illegible] recevoir en audience particuli[illegible] Salvandy lui fit donner la croix [illegible]

ır, la même année, et des notices lui furent sacrées par M. Sainte-Beuve et Charles Nodier. .es principaux ouvrages de M. Jasmin sont : ı *Chalibari* (le Charivari, 1825), poëme comi-ı; *lou Tres de mai* (le Trois mai; 1830), publié à casion de l'érection de la statue de Henri IV, à ac; *l'Abuglo de Castel-Cuillé* (La jeune aveugle Castel-Cuillé, 1836), traduit par Longfellow; *Dus Frays bessous* (Les deux Jumeaux, 1847), ié à M. de Salvandy, et surtout un recueil in-lé: *les Papillotes de Jasmin* (Las Papillotos de nin), dont la première partie parut en 1835, econde, en 1843, et qui renferme un certain ıbre de pièces très-remarquables, entre autres: *nonnelle*, *l'Ode à la Charité*, *Marthe*, *l'Hymen Célibat*, etc., M. Jasmin est le dernier des badours; il fait revivre leur esprit et a ressus-eur langue. Rien n'égale le charme de sa ver-tion imagée et elliptique, le sel ou le senti-de ses poëmes, si ce n'est peut-être la ance de mimique et la vivacité avec laquelle déclame.

[JA]UBERT (N...., comte), ancien ministre et pair ınce, né en 1799, à Paris, est fils d'un con-à la Cour de cassation mort en 1822. D'a-ıvocat, puis maître de forges, il se jeta, .a revolution de Juillet, dans la carrière po-et siégea à la Chambre des Députés pour artement du Cher, de 1831 à 1844; il s'y ı d'abord partisan des idées doctrinaires outint à la tribune avec beaucoup d'esprit. ırd, il devint l'ami de M. Thiers, qui, au rs 1840, lui confia dans son cabinet le por-le des travaux publics. Jeté un moment es rangs de l'opposition, il n'en fut pas nommé, en 1845, pair de France et ap-le nouveau la politique conservatrice. Il puis plusieurs années, l'un des administra-les usines métallurgiques d'Imphy et de ambault. M. Jaubert est, depuis 1835, of-e la Légion d'honneur; il a présidé, en .a Société de botanique. *logue* et botaniste, il a écrit quelques ou-estimés : *Vocabulaire du Berri et des pro-oisines* (1838, in-8), entièrement refondu, , sous le titre de: *Glossaire du centre de ce* (T. I, in-8), et qui a obtenu un prix de t; *Lettres écrites d'Orient* (1842), insérées *Revue des Deux-Mondes; Illustrationes im orientalium* (1842, 5 vol. in-4), ma-collection faite avec M. Ed. Spach et con-n choix de plantes nouvelles ou peu con-Levant; *la Botanique à l'Exposition uni-*(1855, in-8); un *Mémoire sur les cours* 856), etc.

.... L.....), jurisconsulte français, né vers à Paris ses études de droit et fut inscrit u des avocats de la Cour royale. Il a pu-e droit pratique un grand nombre d'ou-ıarmi lesquels on remarque : *Manuel des et des justices de paix* (1843, in-8; 2ᵉ édit., *aité des conseils de famille* (1843, in-18; 1854); *Traité des scellés, inventaires et* 846, in-8; 2ᵉ édit, 1854); *Guide des huis-*7, in-8; 2ᵉ édit., 1849); *Nouveau traité npétence judiciaire des juges de paix* 8); *Annales et répertoire général de la s juges de paix* (1850, 5 vol. in-8), nou-ction de jurisprudence et de doctrine, complément un *Bulletin chronologique* ol. in-8), annoté et expliqué, s'étendant 1852; *des Pensions civiles* (1853, in-18); *re général des justices de paix* (1855, 8); *Traité des contraventions* (1856,). Après avoir rédigé le *Journal des commissaires-priseurs* (1843), M. Jay a fondé, en 1847, les *Annales des juges de paix*.

JAY (Adolphe-Marie-François), architecte fran-çais, né à Lyon, le 13 juillet 1789, entra à l'École des beaux-arts au commencement de 1811, comme élève de Percier et y resta jusqu'en 1819. Il alla ensuite poursuivre ses études en Italie. Peu de temps après son retour, il fut attaché (1831) aux constructions des greniers de réserve du boule-vard Bourdon, commencés en 1807, successive-ment dirigés par MM. Delaunay, Caristie et Gour-lier, et terminés par M. Jay, en 1848. Dans l'in-tervalle il construisit (1825) la barrière du Trône, avec ses deux colonnes. Il est architecte de la ville de Paris, pour la section des Abattoirs, de l'Entrepôt des vins et des barrières, architecte du cimetière de l'Est, enfin professeur de construc-tion à l'École des beaux-arts. Il a été décoré en décembre 1850.

M. Fr. Jay a publié, depuis 1831, de nombreux *mémoires* sur des questions d'architecture; entre autres un *Examen des différentes pierres prove-nant des vallées avoisinant le canal de l'Ourcq* (Extrait de l'*Architecte*, 1832, in-8). Il a réédité, en l'annotant, *l'Architecture pratique nouvelle, ou Bullant rectifié et entièrement refondu* (2 vol. in-8), avec Alexandre Michié.

JAY (William), publiciste américain, né à New-York, le 16 juin 1789, et second fils du célèbre abolitionniste de ce nom, commença l'étude de la loi à Albany, mais une maladie d'yeux le força d'y renoncer, et il se retira avec son père dans une maison de campagne à Bedford. Depuis la mort de ce dernier (1829), il est entré dans la vie pu-blique et a presque continuellement occupé une haute position dans la magistrature de son comté. Abolitionniste ardent lui-même, il a attaqué l'es-clavage dans un grand nombre de brochures et de discours qui ont été réunis sous le titre de *Miscellaneous Writings on Slavery* (Boston, 1854, fort volume in-8). M. William Jay est un des fon-dateurs de la Société Biblique américaine. Il a aussi été président de la Société des amis de la paix. En 1832, il a publié un travail soigné et complet sur la vie et les opinions de son père, avec des extraits de sa correspondance et de ses papiers (*the Life and Writings of John Jay*).

Son fils, John Jay, né en 1837, abolitionniste comme lui, a écrit plusieurs pamphlets sur l'es-clavage. Il a notamment réclamé pour les noirs le droit d'avoir des délégués siégeant au consistoire de l'église épiscopale du diocèse de New-York.

JAYR (Henri), administrateur français, ancien pair et ministre, né à Bourg (Ain), vers 1800, et fils d'un avoué de cette ville, étudia le droit à Paris et prit le diplôme d'avocat. Nommé con-seiller de préfecture et secrétaire général dans l'Ain (août 1830), il devint préfet de ce départe-ment (25 mai 1834) et administra tour à tour ceux de la Loire (1837), de la Moselle (1838) et du Rhône (janvier 1839). Malgré son élévation à la pairie (9 juillet 1845), il resta préfet à Lyon jus-qu'au moment où il vint remplacer, dans le cabinet Guizot, M. Dumon, comme ministre des travaux publics (9 mai 1847). Ce fut en cette qualité qu'il présenta aux Chambres plusieurs projets de loi relatifs aux chemins de fer de Lyon, d'Avignon, de Dieppe, du Centre, etc., et qu'il adressa au roi un rapport sur l'organisation des corps des mines et des ponts et chaussées. M. Jayr qui s'est retiré de la vie politique lors de la révolution de Février, est devenu l'un des principaux adminis-trateurs du chemin de fer de l'Est. Il est com-mandeur de la Légion d'honneur (10 janvier 1845).

JAZET (Jean-Pierre-Marie), graveur français, né à Paris, le 31 juillet 1788, et de bonne heure orphelin, fut recueilli par son oncle Debucourt, graveur à l'aqua-tinta. Il fit de rapides progrès et eut l'idée de porter dans les tableaux d'histoire un procédé de gravure, alors nouveau et qu'on ne croyait convenir qu'aux paysages. Il se mit dès lors à reproduire les épisodes de la France républicaine ou impériale et s'attacha aux œuvres de David, Gros et M. Horace Vernet. Son premier succès fut *le Bivouac du général Moncey*, d'après H. Vernet. Vinrent ensuite : *le Serment du jeu de paume*, *Nazareth*, *Iéna*, *Wagram*, *la Bataille de Clichy*, *le Retour de l'île d'Elbe*, *une Course à Rome*, *Mazeppa*, *le Giaour*, *le Pont d'Arcole*, *l'Atelier d'Horace Vernet*, et aussi l'*Entrée de Charles X à Paris*. A l'exposition universelle de 1855, M. Jazet a donné trois gravures remarquées déjà aux Salons de 1838 et 1839 : une *Chasse au sanglier*, une *Chasse au lion*, *la Prise de la porte de Constantine*, d'après M. H. Vernet, et au Salon de 1857 : *Louis XV à Fontenoy*, *Retour de la chasse au lion*, et *le Trappiste en prière*. Il a aussi reproduit quelques tableaux de MM. Grenier, Laurence, Cogniet, Steuben et Biard.

M. Jazet, l'un des graveurs les plus populaires des plus célèbres de nos peintres, a montré par sa fécondité la souplesse et la variété de son talent. Mais il n'a pu triompher entièrement du discrédit assez grand de la gravure à l'aquatinta. Honoré d'une médaille dès 1819, il a été décoré en 1846.

Il a deux fils, MM. Eugène et Alexandre Jazet, qui ont fait, comme lui, de la gravure. Le second a donné à l'Exposition universelle de 1855 une œuvre dont le sujet et l'exécution rappellent son père : *les Enfants de Paris devant Witepsk*, d'après M. H. Vernet. Eugène a eu une fin tragique en 1856.

JEAN (Népomucène-Marie-Joseph), roi de Saxe, né le 2 décembre 1801, est le dernier fils du roi Maximilien, mort en 1838, et de la princesse Caroline de Parme. Entré, à l'âge de vingt ans, au ministère des finances, il en était président lorsqu'il se retira en 1831, pour prendre le commandement général des gardes nationales du royaume, qu'il conserva jusqu'en 1846. Comme membre de la première Chambre, il prit une part active aux travaux de la diète saxonne et notamment à la discussion de la Constitution de 1831. Ses hautes fonctions ne l'empêchèrent pas de se livrer à son goût pour les études archéologiques et littéraires. Il a visité deux fois l'Italie et publié, sous le pseudonyme de *Philalethes*, une traduction allemande de la *Divine comédie*, accompagnée de savantes notes critiques et historiques (Leipsick, 1839-1849, 3 vol). Il est, depuis 1824, président de la Société des antiquaires de Saxe et il a présidé, en 1852 et en 1853, la Société allemande d'histoire et d'antiquités.

Devenu maître du trône, après la mort de son frère le roi Frédéric-Auguste, décédé sans postérité, le 9 août 1854, il se montra hostile aux puissances occidentales, dans les affaires d'Orient. Peu de mois après son avénement, une diète extraordinaire adopta plusieurs propositions royales relatives à l'abolition de la juridiction seigneuriale et à la réforme du code pénal et du code de procédure criminelle. — Pour la famille du roi Jean, voy. Saxe (maison royale de).

JEANDEAU (François), ancien représentant du peuple français, né à Charolles (Saône-et-Loire), le 18 septembre 1812, et fils d'un marchand de fer, entra à l'École des arts et métiers de Châlons-sur-Marne, dont son oncle était directeur, et vint, en 1832, suivre à Paris des cours de [illegible] Après les journées de juin de cette année, il [illegible] à enlever aux mains de la justice [illegible] amis, blessé sur une barricade. De retour à [illegible] rolles, il y remplit quelque temps les [illegible] professeur de mathématiques et d'[illegible] 1834 il devint ingénieur mécanicien [illegible] Blanzy, et quelques années après [illegible] tage des machines dans les ateliers [illegible] De là il se rendit à Chalons-sur-Saône, [illegible] un atelier de mécanicien. En 1848, les [illegible] de Saône-et-Loire le choisirent pour [illegible] élections complémentaires du 4 juin. [illegible] Comité du travail, il vota [illegible] trême gauche et suivit la ligne politique [illegible] nal *la Réforme*, dont il était rédacteur. [illegible] lection du 10 décembre il fit une [illegible] sition à la politique de l'Élysée, et [illegible] signataires de la demande de mise [illegible] présentée par M. Ledru-Rollin contre [illegible] poléon et ses ministres à l'occasion [illegible] de Rome. Il ne fut point réélu à l'[illegible] gislative et se remit à la tête de ses [illegible]

JEANRON (Philippe-Auguste [illegible] né le 10 mai 1809, à Boulogne [illegible] d'un soldat du camp de Boulogne [illegible] régimentaires, qui suivit l'[illegible] fut au nombre des prisonniers [illegible] menèrent à Porstmouth. Il passa [illegible] ses plus jeunes années dans les [illegible] Vienne et vint à Paris vers 1828 [illegible] galon et aborda à la fois la peinture [illegible] littéraires, avec les conseils et les [illegible] de Godefroy Cavaignac. Il prit part [illegible] de Juillet, présida peu après la Société [illegible] *peinture et de sculpture*, ouvrit des [illegible] qui eurent une certaine vogue, et [illegible] de diverses publications, écrivit [illegible] *la Pandore*, la *Revue française* [illegible] *Nord*; des *Commentaires* pour la [illegible] de Vasari, une *Histoire* de l'école [illegible] brochure sur *l'Origine et le progrès* [illegible] (1835-1848). M. Jeanron prenait part [illegible] temps aux expositions annuelles. [illegible] ses sujets, comme ses *Douze* [illegible] *du prolétaire*, pour M. Ledru-Rollin [illegible] empruntés à la vie populaire et [illegible] ce qu'on a appelé depuis le réalisme [illegible] de complément aux théories [illegible] peintre développait dans des [illegible] rent pas sans quelque influence [illegible] naissantes.

Les œuvres principales de M. Jeanron [illegible] peinture, sont : en 1831, *les Petits* [illegible] première toile exposée, récompensée [illegible] daille d'or, achetée pour le [illegible] donnée à la ville de Caen; en 183[illegible] *de contrebandiers*, *les Ouvriers* [illegible] 1834, les *Paysans limousins*; en [illegible] *gerons de la Corrèze*; en 1840, les [illegible] *lant le poison de l'Upas*; en 184[illegible] *miens*; en 1850, *la Fuite* et *le* [illegible] acquis par le duc de Luynes, *le Port d'Ambleteuse*, placé au musée du [illegible] *Plage d'Andresselles*, la *Pose* [illegible] *trique au cap Gris-Nez*; en 1852 [illegible] *au bain*, *les Pêcheurs à la* [illegible] *Vue du cap Gris-Nez*, *la* [illegible] *Camp d'Equihem* et un [illegible] l'Exposition universelle: [illegible] onze tableaux, notamment [illegible] *Raphaël et la Fornarina*.

Il faudrait joindre à cette liste [illegible] aquarelles, des gravures à la [illegible] des portraits estimés, entre [illegible] *pier*, *Lebâtard*, *Subervie*, [illegible]

ine et *Godefroy Cavaignac* et l'illustration de
toire de dix ans.
. 1848, le gouvernement provisoire « requit
oyen Jeanron pour veiller aux richesses du
re et des musées nationaux ». Le nouveau
teur préserva le Louvre dans les embarras de
, organisa aux Tuileries l'*Exposition libre*,
osée de 5000 toiles, et réunissant dans les
s salles la peinture et la sculpture. Il pré-
à l'Assemblée constituante un *Rapport* pré-
par lui et MM. Mérimée et Duban, et ob-
s deux millions nécessaires pour la restau-
du Louvre, les jardins et la galerie d'A-
. On dut aussi à son initiative l'achèvement
lon des Sept cheminées, pour l'École fran-
et celui de l'entresol de la galerie du bord
au, qu'il destinait à l'exhibition de 20 000
s, la plupart soustraits aux regards du pu-
l exécuta en outre divers voyages dans l'in-
le nos musées de province. Ajoutons encore
tes de M. Jeanron, pendant ces deux années
direction si remplie, le classement des ta-
du Louvre par ordre chronologique et par
, la réorganisation de la Calchographie,
réation d'une succursale au Luxembourg,
ssement pour les besoins du musée d'une
terie en taille douce, l'ouverture du mu-
yptien, l'accroissement de la division eth-
ue, etc.
ré dans la vie privée en 1850, M. Jeanron
la décoration à la suite de l'Exposition
. Auteur de nombreux *Rapports* sur toutes
stions qui intéressent l'art et les musées,
extrait de curieux *Mémoires*, dont une par-
é autographiée.

TTE (Louis), sculpteur belge, né à Liége,
, et fils d'un graveur sur pierre, alla
au collége liégeois fondé à Rome par
t Darchis, et eut pour maîtres Kessels et
aldsen. Son œuvre principale est le *Mo-*
de M. de Méan, dernier prince-évêque de
roupe de marbre blanc dans le goût de la
nce, placé dans l'église métropolitaine
-Rombaut. Outre les bustes du *roi Léo-*
l'archevêque Charles d'Argenteau, du
Stassart, du *général Desprez*, on a de
te une statue du *prince Charles de Lor-*
igée en 1848 à Bruxelles, devant le pa-
l'Industrie; une *Baigneuse*, au musée
r de M. le duc d'Arenberg, etc. A l'Ex-
universelle de Paris, en 1855, il a en-
statue en bronze de *Caïn*. M. Jéhotte est
dant de l'Académie royale de Belgique.

CHICH DE BUZIM (Joseph, baron DE),
chal autrichien et ban de Croatie, né à
deim, le 16 octobre 1801, et fils du gé-
même nom mort en 1810, fit de bril-
des militaires à l'École de Marie-Thé-
ienne, et entra, en 1819, comme sous-
, dans un régiment de dragons. A la
e retraite d'une année, occasionnée par
maladie, il rentra en 1830, comme
en second, dans le régiment frontière
passa l'année suivante en Italie, fut
1835 à purger de ses brigands la fron-
osnie, et fut nommé major au 48ᵉ d'in-
adjudant du gouvernement autrichien
ie. Lieutenant-colonel en 1841, et co-
342, il fit, en Bosnie, la campagne de
alée par le brillant combat de Pozvisd.
rge et l'habileté du baron Jellachich
endu très-populaire parmi les sujets
Autriche, quand éclata la révolution
la demande du pays, M. de Metternich
la dignité de ban de Croatie, avec le
titre de lieutenant feld-maréchal et le comman-
dement des villes frontières de Warasdin et de
Carlstadt. Dans cette position, le baron Jellachich
joua pendant deux ans un rôle multiple, difficile
à suivre. Représentant armé du panslavisme, et
sûr de l'appui des populations, il provoqua con-
tre la Hongrie une insurrection croate, que l'em-
pereur d'Autriche fut d'abord obligé de condam-
ner. Révoqué de ses fonctions, il fit mine de se
jeter dans les bras de la Russie, se déclara pres-
que indépendant et convoqua une diète de tous
les Slaves à Agram. Puis il se rendit à Inspruck,
auprès de l'empereur d'Autriche (juin 1848), et
bientôt des papiers saisis par les Hongrois révélè-
rent qu'il n'avait jamais cessé, malgré l'éclat de
sa destitution, de recevoir un fort subside du ca-
binet de Vienne. A la suite de conférences qui
durèrent tout le mois de juillet, soit avec M. Kos-
suth, soit avec l'empereur, il publia un manifeste
menaçant et fit avancer les Slaves, qui se signa-
lèrent par une guerre d'assassinats et de pillages.
Après une marche victorieuse sur Pesth (septem-
bre), il fut battu, coupé dans sa retraite et pres-
que anéanti.

C'est à ce moment que l'Autriche, sortant de la
neutralité apparente qu'elle avait jusqu'alors gar-
dée, prononça la dissolution de la diète et nomma
le ban capitaine général de la Hongrie. Celui-ci,
rejeté sur Vienne, avec les débris de ses troupes,
aida Windisch-Graëtz à arracher cette capitale
aux démocrates (octobre 1848). Les deux géné-
raux vainqueurs se tournèrent alors contre la
Hongrie, et, à la suite de plusieurs combats
heureux, établirent leur quartier général à
Raab, à Bude et enfin à Pesth (janvier 1849),
d'où ils furent chassés en avril, par les efforts réu-
nis de Perczel, Georgey et Dembinski. Le ba-
ron Jellachich se réunit alors à l'armée du sud
pour s'opposer aux progrès de Bem en Transyl-
vanie. Battu, le 14 juillet, à Hegyes, il s'occupa de
sauver les restes de ses 50000 hommes, et n'eut
aucune part à la fin de la guerre. Retiré à Agram,
il y reçut confirmation de sa dignité de ban,
avec le titre nouveau de gouverneur militaire du
pays. En octobre 1853, lors de la guerre du Mon-
ténégro, l'Autriche lui confia le commandement
du corps d'observation du bas Danube.

Le ban Jellachich s'est fait connaître comme
écrivain par la publication d'un recueil de *Poé-*
sies (Gedichte; Vienne, 1850), où l'on trouve de
la grâce et du sentiment.

JELLINEK (Adolphe), théologien et philolo-
gue allemand, né à Drslowitz, en Moravie, le
26 juin 1820, est frère du révolutionnaire Her-
mann Jellinek, fusillé à Vienne le 23 février
1849, pour sa participation aux événements d'oc-
tobre. D'une famille israëlite, il se livra de bonne
heure à l'étude du Talmud, tout en suivant les
cours des colléges de Prossnitz et de Nickols-
bourg. Il fréquenta ensuite l'université de Pra-
gue, et en 1842 celle de Leipsick, où il étudia
particulièrement les langues orientales et la phi-
losophie. En 1845, enfin, s'étant fait connaître
parmi ses coreligionnaires par plusieurs sermons
prononcés à la synagogue de Leipsick, il fut
nommé prédicateur de la commune israëlite de
cette ville. Appartenant au parti du progrès mo-
déré, M. Jellinek exerce dans cette position une
influence notable sur la population juive de l'Al-
lemagne, dont une grande partie se réunit an-
nuellement à Leipsick, à l'époque des grandes foi-
res de cette ville.

M. Jellinek est surtout connu en Allemagne par
ses ouvrages sur la Kabbale. On lui doit, outre
une traduction critique de la *Kabbale* de notre
compatriote M. Frank (voy. ce nom) (Leipsick,

1844); des *Recherches historiques sur la Kabbale* (Beitraege zur Geschichte der Kabbala, Ibid., 1851-1852); *Moses-ben-Schem-Tob de Leon et ses rapports avec le Sohar* (Moses etc., und sein Verhaeltniss zum Sohar; Ibid., 1851); *Choix d'écrits de mystique cabalistique* (Auswahl Kabbalistischer Mystik; Ibid., 1852 et 1853), d'après des manuscrits des bibliothèques de Paris et de Hambourg, et suivi de recherches historiques et de commentaires critiques, etc.

Les autres écrits de M. Jellinek se rapportent à la littérature juive et aux langues orientales. Nous citerons parmi les premiers : *Midrasch ele Eskera* (1853), publié pour la première fois, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Hambourg; *Betha-Midrasch* (1853), recueil de diverses dissertations de l'ancienne littérature juive; *Saint Thomas d'Aquin et la littérature juive* (Thomas von Aquino in der jüdischen Literatur, 1853); *Documents pour servir à l'histoire des croisades, d'après des manuscrits hébreux* (Zur Geschichte der Kreuzzüge, nach etc., 1854).

Ses travaux de philologie orientale consistent en dissertations insérées dans le journal *l'Orient* et en divers mémoires : *Scfat Chachamin* (1846; supplément, 1847), contenant l'explication des mots arabes et perses qui se trouvent dans le Talmud; *Introducton à Chobot-ha-Lebabot* de Bachja (Einleitung zu Bachja's, etc., 1846), etc.; et en éditions telles que celles des *Poëmes religieux* de Salomon Ibn-Gabriol (1853), du dictionnaire *Maarich* de Menahem de Lousam (1853), du *Dialogue sur l'âme* de Galien (1852), etc.

M. Jellinek a rédigé, en outre, le *Journal du Sabbat* (Sabbatblatt; Leipsick, 1845-1846), et collaboré à *l'Univers israélite*. Il a aussi fait imprimer un nombre assez considérable de ses *Sermons* prêchés à la synagogue de Leipsick. — M. Jost a publié sur lui et sur la science dont il s'occupe : *Adolphe Jellinek et la Kabbale* (Leipsick, 1852).

JERDAN (William), publiciste écossais, né le 16 avril 1782, à Kelso (comté de Roxburgh), où il fit ses premières études, étudia successivement le droit chez un attorney d'Édimbourg, le commerce dans une maison d'exportation de Londres, et la chirurgie à bord d'un vaisseau-hôpital de Portsmouth. En 1806, il entra dans la carrière du journalisme dont il est aujourd'hui l'un des doyens. Attaché d'abord, comme sténographe (*reporter*), au *Pilote*, au *Morning Post*, au *Satirist* dont il fut propriétaire, il devint, en 1813, éditeur du *Sun*, qui, à cette époque, était l'organe le plus accrédité des tories. C'est à ce journal qu'il adressa, en 1814, un récit qui fit sensation, des événements politiques dont Paris venait d'être le théâtre.

M. Jerdan a surtout attaché son nom à la fondation de la *Literary Gazette* (1817), excellente revue qu'il a dirigée avec beaucoup de talent jusqu'en 1850. Outre un grand nombre d'articles disséminés dans les journaux, il a écrit la partie biographique de la *Galerie des hommes célèbres du XIX^e siècle* (National gallery of eminent personnages of the XIX century), éditée par Fischer, et des souvenirs personnels (*Auto-biography*; 1852-1853, 4 vol. in-8). Il est membre de la Société des Antiquaires et l'un des fondateurs de la Société royale de littérature et du club des Mélodistes. Le gouvernement lui a donné, en 1852, une pension de 100 liv. (2500 fr.) par an, pour services rendus aux lettres et aux arts; quelque temps auparavant, il avait été l'objet d'une souscription particulière due à la munificence de plusieurs membres de l'aristocratie.

JERICHAU (A...), sculpteur danois, né vers 1815, reçut une première éducation [illegible]
plète dans son pays, et partit en [illegible]
Rome, où il mit à profit les leçons de [illegible]
patriote Thorwaldsen et où il se fixa. Ses [illegible]
cipaux ouvrages sont : *le Mariage d'[illegible]*
avec Roxane, bas-relief pour une frise [illegible]
châteaux royaux de Copenhague; *Hercule et [illegible]*
groupe colossal (1846); une *Pénélope*, [illegible]
une de ses œuvres les plus remarquables [illegible]
Chasseur dévoré par une lionne dont il a [illegible]
lionceaux; une *Ascension*, qui a [illegible]
grand prix proposé par la princesse [illegible]
Prusse, et placée dans une des résidences [illegible]
princesse. M. Jerichau appartient à l'[illegible]
que et s'attache avant tout à la correc[illegible]
pureté de la forme, sans dédaigner [illegible]
et l'énergie.

Sa femme, madame Élisabeth [illegible]
MANN, née à Varsovie, vers 18[illegible]
beaucoup de réputation dans la [illegible]
de l'Académie de Dusseldorf, elle a [illegible]
dehors de toute école, une origi[illegible]
développée par l'étude passionnée [illegible]
Fixée depuis longtemps à Rome [illegible]
elle se plait à représenter la vie [illegible]
Ses sujets sont simples pour [illegible]
traités avec beaucoup de vigueur [illegible]
science des effets de lumière. [illegible]
que très-nombreux, n'ont pas [illegible]
titres particuliers, mais sont [illegible]
gnés sous le nom général de [illegible]

JERMYN (Frédéric-William [illegible]
homme politique anglais, né en 18[illegible]
est le fils aîné du présent marquis [illegible]
(voy. ce nom). Après avoir fait [illegible]
l'université de Cambridge, il épousa [illegible]
fille du duc de Rutland et entra [illegible]
la Chambre des Communes, où il a [illegible]
ment réélu par le bourg de Bury [illegible]
Sous l'administration de sir R. Pe[illegible]
tageait les opinions, il a rempli l'[illegible]
rier de la maison de la reine (183[illegible]
qui lui a donné accès au Conseil [illegible]
lonel de la milice du comté de Suffolk [illegible]

JÉRÔME (Jérôme-Napoléon Bona[illegible]
français, maréchal, ex-roi de West[illegible]
Ajaccio le 15 décembre 1784, est le
le dernier survivant des frères de l'[illegible]
poléon I^{er}. Emmené en France par [illegible]
venait d'être bannie de la Corse [illegible]
études au collége de Juilly, en [illegible]
coup d'État de brumaire et fut pla[illegible]
pirant dans la marine. Dès l'année [illegible]
fait lieutenant de frégate (1801). Il [illegible]
l'expédition de Saint-Domingue, [illegible]
le général Leclerc, son beau-frère, [illegible]
bientôt pour annoncer la nouvelle [illegible]
débarquement des troupes; sa [illegible]
il monta de nouveau à bord de [illegible]
blit une croisière en avant de la [illegible]
forcé par les Anglais de renoncer [illegible]
lance, il vint relâcher à New-York [illegible]
cette ville qu'il épousa miss Elisa[illegible]
fille d'un riche planteur de Balti[illegible]
d'Espagne se chargea de demander [illegible]
jeune Américaine, le consul de [illegible]
contrat et l'abbé Caroll, premier [illegible]
lique des États-Unis, célébra la [illegible]
tiale, qui eut lieu le 24 décembre [illegible]
riage, contracté sans son assentiment [illegible]
poléon, qui, se fondant sur la [illegible]
frère, fit déclarer, malgré toutes [illegible]
tions, la nullité de l'acte. La jeune [illegible]
par l'*Erin* à Amsterdam. [illegible]
terre et dut se rendre imm[illegible]

terre; elle s'établit aux environs de Londres
ın mois après donna le jour à un fils, Jérôme-
oléon (7 juillet 1805), le seul rejeton de cette
on qui, malheureusement pour lui, coïncidait
c celle que Lucien venait de conclure en de-
s de la politique fraternelle.
près avoir subi une disgrâce passagère, le
ıce Jérôme fut, à la fin de l'année 1805, chargé
l'empereur de réclamer du dey d'Alger deux
t cinquante Génois retenus en esclavage; il
mplit cette mission avec un succès complet.
enu capitaine de vaisseau, il conduisit, en 1806,
escadre de huit bâtiments de ligne à la Mar-
que, et fut, à son retour, promu au grade de
re-amiral. L'année suivante, il quitta le ser-
de mer pour prendre le commandement d'un
s auxiliaire de Bavarois et de Wurtembour-
s à la tête duquel il occupa, dans la cam-
e de Prusse, la province de Silésie. Nommé,
de la paix de Tilsitt, général de division
nars 1807), il épousa, le 7 août suivant, la
esse Frédérique, fille du roi de Wurtemberg,
t le 1er décembre mis sur le trône de West-
e, royaume créé tout exprès pour lui.
oiqu'il ne pût être, en politique, qu'un simple
nant de Napoléon, il s'appliqua avec quel-
nergie à l'accomplissement de ses devoirs;
aura les finances, réforma les abus de l'ad-
tration, introduisit la liberté des cultes et
lit Cassel, sa capitale. Sa conduite, toute-
ıe fut pas toujours de nature à obtenir l'ap-
ion de l'empereur qui, à plusieurs reprises,
nda à Paris pour lui rappeler d'une façon
u moins sévère, ce qu'un trône impose d'obli-
s. Appelé, en 1812, à commander un corps
e formé de troupes allemandes, il se dis-
aux combats d'Otrowno et de Mohilew;
lus vaillant soldat qu'habile capitaine, il
a surprendre à Smolensk, et à la suite de
ıec qui eut pour résultat de ruiner une opé-
des plus importantes, il se vit reléguer
l. Bientôt forcé de se retirer devant les
(octobre 1813), il rallia quelques détache-
ançais et rentra en Westphalie, d'où il sor-
ipitamment, en apprenant l'issue de la
de Leipsick. En 1814, il rejoignit à Munich
, dont l'affection ne se démentit pas dans
s d'adversité, résida à Trieste et à Naples,
t à Paris au mois d'avril 1815. Durant les
urs, il assista à la cérémonie du Champ
ainsi qu'aux séances de la Chambre des
ù il avait place à titre de prince français.
un commandement dans la campagne de
, fut blessé au combat d'Hougoumont et
erloo des prodiges de valeur; il n'aban-
champ de bataille que lorsque tout es-
succès fut perdu. Napoléon le ramena à

e la seconde abdication, Jérôme quitta
ent la capitale (27 juin) et parvint, après
é longtemps en France et en Suisse, à
sa femme dans le Wurtemberg, où il lui
s par les puissances alliées de rester, à la
de vivre obscurément et de n'avoir point
atriotes à son service. En 1816, son
lui conféra le titre de prince de Mont-
endant trente ans, il résida tour à tour
u de Baimbourg, près de Vienne, à
à Florence, où il avait un palais. Il
836, mourir la princesse Frédérique;
continuer de vivre avec la même splen-
e à la pension que la fortune immense
ndre, le comte Demidoff, permit à sa
de lui faire, de 1842 à 1849.
e Jérôme avait entamé, en son nom
des négociations avec le gouvernement
hilippe, afin d'être réintégré dans ses
droits de citoyen, et il fut autorisé à habiter Paris à titre provisoire. Il s'y établit à la fin de 1847, accueillit avec espoir la révolution de Février qui mettait fin à la longue proscription de sa famille, rallia autour de lui l'ancien parti bonapartiste, et prépara par tous les moyens d'action la triomphante élection de son neveu à la présidence de la République. Ce dernier lui témoigna sa gratitude, en le nommant tout d'abord gouverneur général de l'hôtel des Invalides (27 décembre 1848), puis en lui conférant la dignité de maréchal de France (1er janvier 1850), comme ayant exercé deux fois le commandement en chef, en Silésie et à Waterloo. A la suite du coup d'État de 1851, il fut appelé à la présidence du Sénat, réintégré dans son titre de prince français, et pourvu d'une maison militaire, d'une liste civile et des résidences nationales du Palais-Royal, de Villers-le-Bel et de Meudon. En l'absence de l'empereur, il a présidé, à différentes reprises, le conseil des ministres. — En 1854, le capitaine Du Casse a publié *le Journal des opérations militaires du roi Jérôme en Silésie* (2 vol. in-8), suivi de sa correspondance inédite avec Napoléon.

De son premier mariage avec miss Patterson, le prince Jérôme n'a eu qu'un fils, *Jérôme-Napoléon* BONAPARTE, né en 1805, et qui habite Baltimore, où il a épousé une Américaine, miss Suzanne Mai; il n'a jamais cherché à se mettre en évidence et il passe tranquillement sa vie au milieu des travaux de la campagne. Un fils de ce dernier, *Jérôme* BONAPARTE, né en 1832, est venu en France, depuis le rétablissement de l'Empire. Admis comme sous-lieutenant dans l'armée, il a été décoré pendant la guerre de Crimée. Il est, depuis 1855, officier à la suite au 1er chasseurs d'Afrique.

De son mariage avec la princesse Frederique de Wurtemberg, le prince Jérôme a eu deux fils: *Jérôme*, comte DE MONTFORT, né en 1814 et mort en 1847 à Florence; *Napoléon-Joseph-Charles-Paul* (voy. NAPOLÉON), et une fille, *Mathilde-Lætitia-Wilhelmine*, comtesse Demidoff, dite princesse MATHILDE (voy. ce nom).

JERROLD (Douglas), littérateur anglais, né en 1805, à Sheerness (comté de Kent), et fils du directeur de la troupe dramatique qui exploitait cette ville, se crut pour la carrière navale une vocation irrésistible et obtint une commission de midshipman à bord d'un vaisseau de ligne où se trouvait déjà Cl. Stanfield, le célèbre peintre de marine. Deux ans de service suffirent pour lui ôter ses illusions; il donna sa démission et demanda à entrer dans une imprimerie. A Londres, où il vint peu de temps après (1822), il travailla à la composition d'un grand journal dans lequel, après avoir lutté avec courage contre la nécessité, il inséra un article qui fit sensation: c'était un essai sur le drame lyrique, que lui avait suggéré l'audition du *Freyschütz* de Weber. M. Jerrold n'avait pas vingt ans lorsqu'il écrivit sa première pièce de théâtre, *Suzanne aux yeux noirs* (Black-eyed Susan; 1826), dont l'immense succès sauva d'une déconfiture la direction de Drury Lane. Maître dès lors des faveurs de la foule et cherchant ses sujets dans la vie réelle, au lieu de les emprunter aux scènes françaises, il alimenta le répertoire des théâtres de Londres et traita avec une égale facilité le genre larmoyant et le genre comique. Le drame du *Jour de la rente* (the Rent day), joué en 1830, et un des meilleurs tableaux intimes qu'il ait tracés, montre chez lui un rare talent d'observation. La vogue de ses pièces, qui avaient enrichi plusieurs directions, le décida à exploiter lui-même le petit théâtre du Strand; il y donna *Nell Gwynne*, qui

60

de Joinville se trouvait à Alger avec le duc d'Aumale lorsqu'arriva la nouvelle des événements de février 1848. Aussitôt il remit son commandement aux autorités républicaines, s'embarqua pour l'Angleterre et rejoignit à Claremont la famille exilée. Lorsque l'Assemblée constituante s'occupa du projet de décret sur le bannissement de la branche cadette, il adressa au président une protestation pleine de dignité. Depuis cette époque, il a vécu dans la retraite ou fait quelques voyages d'étude, et son nom, longtemps si populaire en France, ne s'est jamais trouvé mêlé aux intrigues politiques dont les familles royales déchues ont été l'occasion, dans les dernières années de la République. Le prince de Joinville a deux enfants : Françoise-Marie-Amélie, née en 1844, et Pierre-Philippe, duc de Penthièvre, né en 1845.

Il a publié dans la *Revue des Deux-Mondes*, ses études sur la marine française (1844-1852), et sur la guerre de Chine (1857). La première, intitulée : *Note sur l'état des forces navales de la France*, fit une vive sensation; elle a été réimprimée à Francfort (1846, in-16).

JOLLIVET (Pierre-Jules), peintre français, né à Paris, le 27 juin 1803, étudia sous le baron Gros et sous François Dejuinne et entra, en 1822, à l'École des beaux-arts, où il resta jusqu'en 1825. Il s'occupa de la lithographie dès son apparition et pendant un voyage en Espagne, qui lui fournit les sujets de ses tableaux de genre les plus estimés, il exécuta des planches lithographiées pour la grande collection du musée royal de Madrid. De retour en France, il débuta au Salon de 1831, par *la Maison de l'Alcade*, *le Palais d'Aranjuez* et *le Portrait de Philippe IV et de ses enfants*, d'après Velasquez, et exposa depuis : *les Brigands de Valence; la Halte des gitanos; Christophe Colomb; Quentin Durward* (1833); *une Guérilla; la Soirée castillane; Philippe II* (1834); *le Procès de Jeanne d'Arc; Lara*, d'après Byron, au musée du Luxembourg (1835); *un Muletier espagnol; Jésus et la Samaritaine* (1839); *le Couronnement d'épines; le Corsaire*, d'après Byron ; *los Trilladores* (1840); *le Massacre des Innocents*, au musée de Rouen (1845); *Vue de Jumiéges* (1847); *la Vierge aux douleurs* (1850). A l'Exposition universelle de 1855, outre divers sujets déjà exposés, il a donné la grande toile historique de *l'Installation de la magistrature en* 1849, appartenant à l'État.

M. Jollivet a exécuté, pour le musée de Versailles : *les Premières assises de Jérusalem*, *Louis VIII prenant l'oriflamme à Saint-Denis*, dans la salle des Croisades; *Louis XII à Agnadel*, dans la galerie des Batailles, et *les Combats de Hooglède, de Turcoing et d'Aïcha*, dans les Campagnes de la République et de l'Empire. On cite encore de lui : *Jésus guérissant les malades*, à Vitry-le-François : les *cartons* des peintures sur émaux du porche de Saint-Vincent de Paul; *saint Germain bénissant sainte Geneviève*, pour la préfecture de la Seine; un *Portrait en pied de Charles-Quint*, peint en Espagne, au comte de Saint-Priest; un *Combat de taureaux à Madrid; la Visite du Directeur*, avec costumes espagnols, etc., etc. M. Jollivet a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1835 et la décoration en mai 1851.

JOLLY (Paul), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Châlons-sur-Marne, vers 1795, débuta, comme écrivain médical, dans sa ville natale et vint achever ses études à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1821. Joignant au savoir une pratique habile, il devint, en 1825, secrétaire général de l'Athénée de médecine, puis, en 1839, membre de l'Académie de [illegible] dans la section de thérapeutique et d'[illegible]turelle. Il a été décoré en août 183[illegible].

On a de lui : *Essais sur la topographie [illegible]sique et médicale de Châlons-sur-Marne*, [illegible] par la Société académique de cette ville [illegible] in-18) ; *Propositions de physiologie* [illegible] *d'hygiène*, etc. (1821), thèse; *de l'État* [illegible] *et des moyens d'assainir les Landes de* [illegible] (1834); *de l'Imitation, considérée dans* [illegible] *ports avec la philosophie, la morale et la* [illegible]*cine* (1846, in-8); des *Lettres et Rapports* [illegible] choléra (1832 et 1853); quelques *Remarques* [illegible]*tiques sur la prophylaxie et le traitement* [illegible]*léra* (1854, in-8), etc.; et des articles [illegible] *Nouvelle bibliothèque médicale* et le *Dic*[illegible] *de médecine et de chirurgie pratiques*, [illegible] conçu l'idée et dirigé l'exécution.

JOLY (Jean-Baptiste-Jules DE), [illegible] lithographe français, né à Montpellier [illegible]vembre 1788, étudia l'architecture [illegible]pine, entra à l'École des beaux-arts [illegible] en sortit, en 1815, avec cinq [illegible] départemental. S'occupant alors [illegible] il fit, avec Fragonard, le *Recueil* [illegible]*ments et de bas-reliefs de sculpture* [illegible] *monuments anciens et dans ceux* [illegible] dont les planches in-folio ont [illegible] Louvre en 1819. Il a exposé [illegible] *Vue du port de Métaponte* (18[illegible]) *Antiquités de Métaponte*, de [illegible] et Debacq, et les dessins représentant [illegible]tail des travaux exécutés par lui à [illegible] Députés (1836 et 1839).

M. de Joly a été chargé de l'[illegible] expositions industrielles de la cour [illegible] 1823 et 1827. En 1826, il agrandit [illegible] ministère de l'instruction publique [illegible] affaires ecclésiastiques, dirigea [illegible] temps, les travaux du ministère de [illegible] et fut nommé peu après architecte de [illegible] De 1828 à 1833, il construisit l'ancienne [illegible]visoire des séances, et appropria le [illegible]latif, dont il est resté jusqu'ici l'archi[illegible] publié, à la suite de ces travaux [illegible] *coupes, élévations et détails de la* [illegible] *la Chambre des Députés, de la* [illegible] *séances, de la bibliothèque*, etc. [illegible] On voit, dans cet ouvrage, un des [illegible] des heureux essais de charpente [illegible] Joly a été décoré en octobre 18[illegible].

JOLY (Vincent-Victor), écrivain [illegible] Bruxelles, en 1807, débuta dans [illegible] 1830, aborda ensuite le théâtre, et [illegible] faire représenter, à Paris, quelques [illegible] Connu surtout comme critique [illegible] devenu en 1852, rédacteur en chef [illegible] *Sancho*.

On a de lui : *Humble allocution* [illegible] *d'État*, signée V.... L... (1832, [illegible] *zalve, ou les Proscrits* (1833), dra[illegible] *le Juif errant* (1834), mystification [illegible] en 3 tableaux; une *Tuerie* [illegible] *de Werth, Coup d'œil sur le* [illegible] *Jésuites et de quelques* [illegible] (1836-1847), etc. Il a collaboré [illegible]*tres*, aux *Belges peints par eux-mêmes* [illegible]

JOMARD (Edme-François), [illegible]phe archéologue français, membre [illegible] né à Versailles, le 22 novembre [illegible]mières études au collége Mazarin [illegible] professeur le critique Geoffroy [illegible] l'École des ponts et chaussées, et [illegible] polytechnique, lors de son [illegible]

ɔrtit comme ingénieur-géographe et compléta études à l'École de géographie du cadastre. ingt et un ans, il faisait partie de l'expédition l'Égypte. Dès le début de la campagne, il courut au plan topographique d'Alexandrie, sura et dessina, sous la direction de Monge, monuments les moins connus; lut, à ce sujet, ers *Mémoires* à l'Institut du Caire, et rassem-, avec les savants et les artistes choisis pour e mission scientifique, les matériaux qu'il ait plus tard utiliser dans de nombreux ouges. Les vents contraires l'ayant retenu dans chipel, lorsqu'il revenait d'Égypte en 1802, profita pour explorer les îles Ioniennes.
peine de retour à Paris, M. Jomard fut en- par le dépôt de la guerre aux frontières de ìme et surveilla les opérations topographi- exécutées dans le Haut-Palatinat. Il publia ors, en Allemagne, les premiers résultats es travaux en Afrique. Rappelé, en 1803, concourir à la *Description de l'Égypte*, il it, peu après, à la mort de Conté, secré- de la commission, et en 1807, à la mort uret, commissaire du gouvernement pour vure et l'impression de cet ouvrage, auquel onsacré dix-huit années. Les négociations il se chargea en Angleterre, auprès de sir Banks, à la suite de la paix de 1814, lui rent d'en terminer les parties incomplètes, relatives aux monuments au pouvoir des is, si difficiles à relever jusque-là, même manière inexacte. Dans ce voyage, il se lia William Allez et divers philanthropes, an- res, savants et voyageurs; il étudia les de Bell et de Lancaster, et rapporta d'An- re, outre des notes, des dessins et des publiés ou gravés à son retour, divers ments et produits utiles, la règle logarith-, les tapis économiques et la pierre arti-, au moyen de laquelle il proposa souvent roduire, pour les musées français, les gi- ques monuments de l'Égypte; ce qu'il fit t pour son cabinet égyptien d'Arcueil.
omard fut, à cette époque, un des mem- tifs de la commission pour l'enseignement . Au mois de juin 1815, il fonda, avec le Martin et sous le patronage de la muni- de Paris, la grande école-modèle de l'é- Saint-Jean de Beauvais, qui fut fer- us le ministère Corbière. Il fonda, vers temps, la nouvelle Société d'éducation fut le secrétaire. En 1818, il fit obtenir geur Caillaud (voy. ce nom) la nouvelle qui le conduisit dans les parties inexplo- la Nubie. Il rédigea, en 1821, les règle- e la Société de Géographie, qu'il a sou- sidée, et décida, en 1826, après dix ans , la fondation de l'Institut des Egyptiens, fut nommé directeur. Deux ans après, onnance royale (juin 1828), le créa con- r administrateur à la bibliothèque, pour au département de la géographie et des , et le chargea d'une organisation qu'il s terminée, au grand profit de l'his- la science, du commerce et des voya-

part des ouvrages de M. Jomard se ratta- cialement à la géographie, dont ils em- toutes les branches. Ils sont accompa- notes et d'éclaircissements historiques, tions sur les mœurs des différents pays, grès, leur civilisation, et sont toujours exact des découvertes les plus récentes. onnus sont : *Voyage à l'oasis de Syouah* 'après les notes de Caillé, Caillaud et *Remarques sur les rapports de l'Éthio- 'Égypte, sur la communication du Niger ou Nil des noirs avec le Nil égyptien, sur le cours du Sénégal et de la Gambie* (1822-1828); *Notice historique et géographique sur le Nedj* (1825); une double *Notice* sur les voyages de Caillaud en Nubie (1819-1823); plusieurs *Aperçus* et *Coups d'œil sur les nouvelles découvertes dans l'Afrique centrale* (1824-1827); *Vocabulaire des voyageurs* dans l'*Atlas ethnographique* de Balbi; etc. Enfin, de la *Description de l'Égypte* (1803-1821), éditée de nouveau sous sa direction, en 1820, il a extrait toute sa rédaction personnelle qui ne forme pas moins de quatre volumes, sous ce titre : *Recueil d'observations et de mémoires sur l'Égypte ancienne et moderne, ou Description historique et pittoresque des principaux monuments* 1830, in-8), avec des recherches sur les connaissances des anciens Égyptiens et des remarques sur la géographie archéologique et les beaux-arts.

Outre les planches qui accompagnent la plupart de ces publications, M. Jomard a fait graver séparément, la *Carte des positions de l'oasis de Syouah* (1824); plusieurs *Cartes d'Égypte*, notamment de l'Égypte inférieure, et diverses cartes pour les colléges. Il a aussi donné un grand nombre de brochures ou mémoires d'histoire et d'archéologie: *sur les Lignes numériques des anciens; sur l'Étalon métrique* et *un Tableau astronomique découverts à Thèbes; sur le Système métrique des Égyptiens; sur leurs Coudées, sur la Classification des hiéroglyphes; Parallèle entre les antiquaires de l'Inde et de l'Égypte; une Notice* sur de Beaufort; puis les *Éloges de Monge, de Conté, de Lancret*, retranchés par ordre supérieur de *la Description de l'Égypte*; enfin, de nombreux articles dans le *Journal asiatique* et dans les diverses *Revues* savantes.

D'autres publications de M. Jomard, avec ou sans nom d'auteur, se rapportent à l'enseignement mutuel, dont il a fondé lui-même une école à Versailles : *Rapport sur la machine à graver; Arithmétique élémentaire; Description de la règle à calculer; la Lithographie appliquée aux cartes géographiques; Note sur la tachygraphie; du Progrès des écoles d'enseignement mutuel*, en France et à l'étranger; des *Remarques sur l'école d'Hofwill* (Suisse); *du Nombre des délits criminels, comparé à l'état de l'instruction primaire* (1827); *Tableaux sommaires de l'état et des besoins de l'instruction primaire dans le département de la Seine*, avec des *Observations sur la nécessité et les moyens de la faciliter pour tous les Français*. En dehors des séries qui précèdent, nous pourrions citer de M. Jomard des ouvrages de diverse nature, tels que : *des Fosses propres à la conservation des grains* (in-4); *de l'École égyptienne de France*, et une foule de *Dissertations*, de *Rapports* et autres travaux dont la liste nous entraînerait trop loin. Ce savant a été élu, en 1818, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres; il fait, en outre, partie des Académies de Turin, de Naples, de Berlin, de Copenhague, de la Société d'Encouragement, de celles de géographie et d'amélioration pour l'enseignement mutuel. Il est, depuis avril 1838, officier de la Légion d'honneur.

JOMINI (Henri, baron), général et historien français, né à Payerne (canton de Vaud), le 6 mars 1779, servait dans un des régiments suisses à la solde de la France, lorsque, à la suite du 10 août 1792, tous les corps étrangers furent licenciés. Il embrassa alors la carrière commerciale. Quelques années après, il rentra en Suisse et devint, malgré sa jeunesse, lieutenant-colonel de la milice et secrétaire général des affaires de la guerre. Les événements politiques lui firent bientôt perdre cette position; il revint en France, et,

septembre 1848, sous le nom d'Alexandra-Josefowna au grand-duc de Russie, Constantin, frère de l'empereur Alexandre II.

JOSIKA (Nicolas, baron), célèbre romancier hongrois, né à Torda, en Transylvanie, le 28 septembre 1796, d'une famille noble et riche, eut, dans la maison paternelle, d'excellents professeurs particuliers et fréquenta ensuite les meilleurs établissements du pays. Ayant fini à seize ans ses études de droit, il entra, comme cadet, dans un régiment de dragons piémontais, fut nommé lieutenant en 1813, adjudant en 1814, bientôt capitaine et, après la paix, chancelier du roi de Sardaigne. En 1818, il quitta le service, retourna en Hongrie, se maria avec une riche personne, et resta veuf après quelques années d'une union qui ne fut heureuse ni pour l'un ni pour l'autre. Pendant quelques années, le baron Josika s'occupa, dans la retraite, d'études sérieuses et particulièrement d'économie rurale; puis, il se jeta dans le mouvement de la vie politique et fit une vive opposition à l'Autriche dans la fameuse diète transylvanienne de 1834. La hardiesse de ses discours déplut au parti noble qui l'avait élu comme un des siens, et il ne fut point renommé à la session suivante. Ses déceptions politiques et aussi des ennuis domestiques, le tournèrent vers les travaux littéraires; il étudia avec passion les langues étrangères, l'allemand, le français, l'espagnol et l'italien, et publia, pendant quatorze ans, de 1834 à 1848, une série de romans, la plupart historiques, ainsi qu'une foule d'articles dans les journaux de son pays.

Dès 1847, le baron Josika avait été réélu à la diète de Transylvanie, comme second député du comitat de Szolnok, et avait travaillé de tous ses efforts à la réunion de la Transylvanie et de la Hongrie. Rendu populaire par son opposition à l'Autriche, il prit, à la révolution de 1848, une part très-active, comme membre de l'assemblée des magnats, et ne tarda pas à être nommé membre du Comité de défense nationale. Après la déclaration d'indépendance du 14 avril 1849, il fut appelé à faire partie du tribunal de grâce, siégeant à Pesth, et se trouva assez compromis pour être obligé d'abandonner le pays, après la catastrophe de Vilagos. Pendant que, retiré à Bruxelles, le baron Josika cherchait des moyens d'existence dans un redoublement d'activité littéraire, on le pendait en effigie à Pesth, avec Kossuth, et trente-cinq autres de ses amis politiques.

Ses œuvres sont très-nombreuses et très-répandues, tant en Allemagne qu'en Hongrie. C'est le Walter Scott de son pays. Dans ses romans historiques, empruntés aux traditions nationales, l'on trouve, sans aucunes longueurs, des études très-fortes de mœurs et de sentiments; c'est, au jugement des Hongrois, une sorte de résurrection saisissante du passé de leur patrie. Le style, l'invention, les caractères, l'observation y sont pleins de puissance. Ils ont été traduits en allemand par Klein et par la seconde femme de l'auteur, la baronne Podmaniczky, qu'il épousa en 1847. Nous mentionnerons parmi les principaux: *Irany* (Pesth, 1834); *Vaslatok* (Ibid., 1834); *Abafi* (3ᵉ édit., 1851); *le Poëte Zrinyi* (Zrinyi a koeltoe; 1843, 4 vol.); *le Dernier Bathory* (Az utolso Batory; 2ᵉ édit., 1840, 3 vol.); *les Bohémiens en Hongrie* (A Eselek Magyarorszagban; 2ᵉ édit., 1845, 4 vol.); *Étienne Josika* (Josika Istvan; 1847, 5 vol.); *la Famille Mailly* (Familie Mailly; Leipsick, 1850, 2 vol.), que l'auteur publia en allemand; enfin l'*Histoire d'une famille hongroise pendant la révolution* (Egy magyar esalada forradalom alatt; Brunswick, 1851, 4 vol.). Aujourd'hui, les œuvres complètes du baron Josika ne se montent pas à moins de 70 volumes.

JOSSON (Louis-Joseph), magistrat fran[...]
le 4 octobre 1791, à Orchies (Nord), [...]
commerçant, étudia le droit, fut adm[...]
au barreau de Douai et nommé, en 18[...]
d'instruction au tribunal de première [...]
cette ville; il remplit ces fonctions jusqu['...]
où il fut appelé à la présidence du mê[...]
Lors de la révolution de Juillet, il eu[...]
noncer en référé sur les ordonnances de [...]
n'écoutant que sa conscience, il les [...]
gales, inconstitutionnelles et [...]
pour les magistrats et les citoyens [...]
d'indépendance, peut-être unique [...]
Paris, valut à M. Josson la présidence [...]
civil de Lille, qu'il n'a cessé d'occu[per...]
à 1839 il représenta à la Chambre [...]
deuxième collége de Lille et prit [...]
aux travaux parlementaires. Il est [...]
Légion d'honneur depuis le 4 mai [...]

JOST (Isaac-Marc), érudit allema[nd...]
bourg, le 22 février 1793, d'une [...]
fréquenta plusieurs gymnases all[...]
ses études aux universités de [...]
Berlin. S'étant voué spécialem[ent...]
il ouvrit, à Berlin, en 1816, [...]
sista jusqu'en 1835, et qu'il [...]
dite aux élèves chrétiens. En [...]
dans une école juive de Berlin, [...]
tinée à l'instruction profession[nelle...]
professeur qu'il occupe encore [...]

On doit à M. Jost un certain [...]
d'histoire ou de philologie spé[...]
la nation et à la langue juives. [...]
toire des Israélites (Geschichte [...]
Berlin, 1820-1829, 9 vol.), [...]
élevé à la gloire de sa race; [...]
Israélites de 1815 *à* 1845 (Neue [...]
raeliten, von 1815-1845 (Ibid., [...]
une *Histoire générale du peuple* [...]
Geschichte des jüd. Volkes; Ibid. [...]
vol.); une traduction *de la* [...]
commentaires; (Ibid., 1832-18[...]
édition des *Annales israélites* [...]
len; Francfort, 1839-1841); *Jel*[...]
(voy. Jellinek); enfin des broch[ures...]
qui attestent sa ferveur reli[gieuse...]
pour les intérêts de sa race. [...]
les projets de loi de la Prusse [...]

M. Jost est aussi auteur de [...]
grammaire, de littérature et de [...]
de langue anglaise (Lehrbuch [...]
Berlin, 1826; 4ᵉ édit., 1852), [...]
Glossaire de Shakspeare (Erk[...]
buch zu Shakspeare; Ibid., [...]
rique et pratique de l'éducation [...]
retisch-praktisches Handbuch [...]
im, etc.; Ibid., 1835); *Traité* [...]
écrit et parlé (Lehrbuch des [...]
drucks in, etc.; Brunswick, [...]
rigé un journal juif, *Sion*, de [...]
un autre israélite, M. Creizenach [...]

JOTTRAND (Lucien), avocat [...]
né en 1803, à Genappes [...]
se signala de bonne heure par [...]
de l'administration hollandaise [...]
breux articles dans *le Courrier* [...]
Courrier belge, *la Sentinelle* [...]
sieurs brochures inspirées par [...]
ral: *Guillaume-Frédéric* [...]
son avénement au trône des [...]
1827); *Garanties de l'ens*[...]
Pays-Bas (Ibid., 1829). En [...]
congrès qui organisa la Bel[gique...]
soutint la candidature de [...]
et s'abstint de voter lors de [...]

axe-Cobourg. Envoyé à la Chambre des Dé-
, il s'est rangé du côté des libéraux. Sous
inistère de Theux, il publia, en 1846, *la
elle Constitution de New-York pour* 1847,
un commentaire conforme aux idées de l'op-
on. Il contribua de tous ses efforts à la
du parti clérical, soutint de ses votes le
tère de MM. Frère et Rogier, et publia,
9, un écrit très-remarqué : *les Églises d'É-
ernière cause d'intolérance religieuse.*
Iottrand est du petit nombre des libéraux
qui, par crainte de la France, se tournent
é de l'Allemagne. Bien que, dans ses dis-
et dans ses écrits, il fasse usage de notre
, il se rattache au parti flamand, comme
nt deux opuscules qui ont pour titre : *des
ıs politiques et commerciales entre la Bel-
la France*(1841); *Notre frontière du nord*
844). Depuis le 2 décembre, ses défiances
a politique française se sont manifestées
presse avec une certaine vivacité.

ROY (François), sculpteur français,
de l'Institut, né à Dijon, le 1er fé-
6, vint à Paris étudier la sculpture dans
e Ramey fils, entra à l'École des beaux-
324 et y remporta quatre premières mé-
second prix en 1826, et le grand prix
en 1832; le sujet du concours était:
enversé des murs de Thèbes. Pendant
r en Italie, il envoya au Palais des
le *Pâtre napolitain sur un tombeau*
mis l'année suivante au Salon.
ır à Paris, M. François Jouffroy produi-
ça successivement : *Caïn maudit* (1838);
e *Monge*, pour le ministère de l'inté-
atuette de *M. de Lamartine; une Jeune
ıt son premier secret à Vénus, ou l'In-*
mposition devenue promptement popu-
uise pour le musée du Luxembourg
Désillusion (1840); le buste du *comte*
4); *le Printemps* et *l'Automne*, pour
horticulture de la Chambre des Pairs
ers *Bustes* très-estimés, entre autres
e *Arsène Houssaye* (1847) : *la Rêverie*
bustes du *maréchal Dode de La Bru-
Joseph Couturier*, de la *comtesse de*
ve de Talma (1850); *l'Abandon* (1853).
n'a envoyé à l'Exposition universelle
l'Ingénuité, de 1839.
a exécuté, en dehors des expositions,
s pour des particuliers, *un Bénitier*
Saint-Germain l'Auxerrois, d'après
Mme de Lamartine (1843), et plus ré-
54), un des groupes de grandeur co-
rtail de l'église Saint-Gervais.
, dont les œuvres se recommandent
é du style et la grâce antique, quel-
être un peu maniérée, a obtenu deux
dailles en 1838 et 1848, une 1re en
ıention en 1855, et la décoration
Il est entré à l'Académie des beaux-
en remplacement de Ch. Simart.

rre), ancien représentant du peuple
at, né à Rennes, en 1808, étudia le
inscrire au barreau de sa ville na-
révolution de Février, il fut élu re-
peuple, par 88 045 voix. Membre du
ltes, il vota avec la gauche contre
l'état de siége pendant la discus-
stitution, contre le cautionnement
pour la liberté des clubs, pour la
mplète de l'impôt du sel, pour
rale, etc. Dans toutes les autres
nit à la droite. Partisan des deux
dopta néanmoins l'ensemble de la
Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique du Président une opposition modérée et admit la proposition Rateau (voy. ce nom). Le parti légitimiste fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative, et il reprit sa place au barreau de Rennes.

JOURDAIN (Charles), philosophe et littérateur français, né à Paris, le 24 août 1817, est fils de l'orientaliste de ce nom, connu par ses savantes recherches sur les traductions d'Aristote. Après avoir terminé ses études de droit, il voulut entrer dans l'enseignement et prit le diplôme de docteur ès lettres en 1838. Reçu agrégé pour les classes de philosophie en 1840, il occupa plusieurs chaires, notamment, à Paris, celle du collége Stanislas. En 1849, il fut appelé au ministère de l'instruction publique et des cultes, comme chef du cabinet du ministre, et prit une part importante à la préparation de la loi du 15 mars 1850, sur la liberté de l'enseignement (voy. PARIEU). Depuis, M. Jourdain est devenu, au même ministère, chef de la division de la comptabilité générale. Il est, depuis le 8 mai 1850, chevalier de la Légion d'honneur.

On a de M. Jourdain, qui s'est toujours efforcé de maintenir l'alliance scientifique de la religion et de la philosophie : *Doctrina Gersonii de theologia*, et *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident, et principalement en France, pendant la première moitié du XIIe siècle* (1838); un cours de philosophie, sous le titre de *Questions de philosophie pour l'examen du baccalauréat*, etc. (1848, in-12), souvent réédité et, dans ces derniers temps, sous le titre de *Notions de logique;* un important mémoire *sur la Philosophie de saint Thomas*, couronné en 1856 par l'Académie des sciences morales et publié depuis (1858, 2 vol. in-8) : *le Budget de l'Instruction publique et des établissements scientifiques et littéraires* (1857, in-8), etc. M. Jourdain a donné, en outre, une édition revue et augmentée des *Recherches critiques*, de son père; des éditions des *OEuvres philosophiques d'Arnauld* (1843, in-8) et de *Nicole* (1844, in-12), avec une *Notice* sur chacun de ces écrivains; etc. Il a contribué à fonder et il a dirigé, pendant la première année (1842-1843), la *Revue de l'instruction publique*, publiée par la maison Hachette.

JOURDAN (Louis), journaliste français, né en 1810, à Toulon (Var), y commença ses études qu'il acheva à Aix. Il débuta de très-bonne heure dans les lettres. A peine adolescent, il écrivait dans une feuille de Toulon, *l'Aviso de la Méditerranée*, où il publia des *Fragments de romans inédits* sous le pseudonyme d'*un Pauvre diable*. En 1831, il fonda dans la même ville, avec MM. Courdouan et Henri Monnier, le journal *le Croquis*. Devenu peu après un des fervents adeptes du saint-simonisme, il partit, en 1833, pour la Grèce, où il rédigea en chef *le Sauveur*, que venait de fonder le général Coletti. Rentré en France, il prit, en 1835, une part très-active avec MM. Enfantin, Carrette et Varnier, à la rédaction et à la publication de *l'Algérie*, qui n'a cessé de paraître qu'en 1847.

Dès les premiers jours de la révolution de Février, M. Jourdan alla à Toulon fonder une feuille consacrée aux élections de la Constituante. Il prit en mains, le 29 juillet 1848, la rédaction en chef du journal *le Spectateur républicain*, dont la loi du timbre suspendit la publication 8 septembre suivant. Il fut plus tard l'un des principaux rédacteurs du *Crédit*, inauguré le 1er novembre 1848 et qui disparut en 1849. Enfin, dans le cours de cette même année, M. Jourdan entra à

la rédaction du *Siècle*. Il n'a cessé, depuis cette époque, d'y prendre une part active soit par ses comptes rendus des travaux et débats de l'Assemblée législative jusqu'à sa dissolution, soit par une foule d'articles traitant d'économie politique et de matière religieuse, tous empreints d'un esprit éclairé de modération. Mêlé, dans ces derniers temps, au mouvement industriel, il a fondé avec M. Millaud (voy. ce nom) le *Journal des actionnaires*.

JOURDY (Paul), peintre français, né à Dijon, le 15 décembre 1805, et fils d'un ancien négociant qui le destinait au commerce, vint à Paris en 1815 et suivit les cours de l'école de dessin, puis les ateliers de Lethière et de M. Ingres. Il remporta le second grand prix au concours de 1828 et le grand prix en 1834, sur ce sujet : *Homère chantant ses poésies*. Pendant son séjour à Rome il fit divers envois au Salon, où il avait figuré dès 1831. Ses principales œuvres sont : *la Mort de Virginie*, grand dessin (1834) ; *Ève tentée par le démon* (1836) ; *Jeune fille attachant sa boucle d'oreille*, acquis par le roi de Hollande (1839) ; *Prométhée enchaîné*, au musée de Dijon (1842) ; *le Christ au milieu des docteurs*, au collége de Bourges ; *le Baptême du Christ*, à l'église des Blancs-Manteaux (1843-46 ; *le Bon Samaritain*, acquis par l'État (1847) ; *les Sept sacrements*, peinture murale de l'église Sainte-Élisabeth (1850) ; plusieurs cartons de vitraux pour Sainte-Clotilde (1853) ; *une Baigneuse* (1852), et *les Douceurs de la Paix*, au Salon de 1857, tableau dont l'exécution a été interrompue par la mort de cet artiste, arrivée le 28 octobre 1856.

M. Jourdy avait obtenu une 2e médaille en 1842, une 1re en 1847. Il était depuis 1851 président du Comité central des artistes.

JOUSLIN DE LA SALLE (A. F.), auteur dramatique français, né à Paris, en 1794, suivit d'abord le barreau et collabora aux journaux de l'opposition. Sous la direction de Harel, il exerça à la Porte-Saint-Martin les fonctions de régisseur général et passa, en 1832, au Théâtre-Français en qualité de directeur ; il fut remplacé par M. Vedel.

On a de lui : *Quelques essais* (1817, in-18) ; *Petit cours de jurisprudence littéraire* (1818, 2 vol. in-8) ; *de l'Équilibre en Europe* (1818) ; et un certain nombre de vaudevilles et de mélodrames en collaboration avec MM. Alhoy, Carmouche, Devilleneuve, Dupeuty, etc. Il vient de publier encore dans la *Revue française* une suite de *Souvenirs dramatiques* (1857-1858).

JOUVET [du Puy-de-Dôme], ancien député et représentant du peuple français, avocat, est né dans le département du Puy-de-Dôme, en 1796. Après avoir achevé ses études de droit, il se fit inscrire au barreau de Clermont, exerça avec beaucoup de succès sa profession et fut élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre. Après la révolution de Juillet, l'opposition libérale le fit entrer au conseil général du Puy-de-Dôme. En 1834, il fut envoyé à la Chambre des Députés par un des colléges de Clermont, et prit place à côté de M. Odilon Barrot. Son mandat ne fut point renouvelé aux élections de 1842, où il eut pour concurrent M. de Morny. En 1848, il fut mis à la tête de la municipalité de Clermont, et envoyé à la Constituante par 107 624 suffrages. Membre du Comité de la justice, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre il combattit la politique de l'Élysée, réclama la liberté des clubs et de la presse et condamna l'expédition de Rome. Une longue absence l'empêcha de prendre part aux derniers travaux de la Constituante. Non réélu à la [Législa]tive, il reprit sa place au barreau de Cler[mont].

JOUY (Joseph-Nicolas), peintre français, [né à] Paris, en octobre 1809, étudia sous [...] débuta, comme portraitiste, au Salon de [...] n'a figuré qu'irrégulièrement aux Salons [...] où l'on a remarqué de lui, jusqu'en 18[..] : [le Por]*trait d'un jeune Grec* (1833) ; *l'Amen*[de honorable] *d'Urbain Grandier* (1839) ; *le capitaine* [...] *du Coudray*, *la Bataille de Rocroy*, [...] *Furnes*, *l'Assaut de Sierk*, *la Reddition* [de Dun]*kerque*, pour les galeries de Versailles ; [...] *Mme Person* (1852), etc., et de nombreux [por]*traits*. Il a obtenu une 3e médaille en [...], 2e en 1835, et une 1re en 1839.

JUBINAL (Michel-Louis-Achille), [...] français, député, né à Paris, le [...] appartient à une famille origin[aire ...] Élève de l'École des chartes, il pub[lia ...] 1845, divers manuscrits littéraires [...] ainsi que des ouvrages à gravure[s ...] *Jongleurs et trouvères* (1835, in-[...] *dits du XVe siècle* (1836-1837 [...] une introduction historique et [...] *ciennes tapisseries historiques* [...] pl.), collection des monuments [...] quables de ce genre depuis le [...] cle ; *la Armeria real* (1837, 2 [...] *supplém.*, 1846, in-fol.), descr[iption des princi]pales pièces du Musée d'artillerie [...] édition des *Œuvres complètes* [...] 2 vol. in-8), et un *Nouveau re*[cueil ...] (1839-1842, 2 vol. in-8). En mê[me temps il en]voyait, à plusieurs revues littéra[ires et scienti]fiques, des articles dans lesque[ls ...] une habile mise en œuvre [...] dition.

Nommé, en 1839, professeur [de littérature] étrangère à la Faculté des lettres [...] M. Jubinal reçut, en 1846, la c[...] l'année précédente, il avait adressé [à M. de Sal]vandy une série de *Lettres* (184[.] [...] des manuscrits de la Bibliothèque [de la] Haye. Lors de la révolution de F[évrier ...] sa démission, accourut à Paris, [...] du club de l'Égalité et en signa [...] Il se rapprocha ensuite du parti [...] il chercha, dans sa *Lettre à* [...] à justifier M. Libri (voy. ce nom [...] qui pesaient sur lui, et attaqua [...] de vivacité l'ex-ministre Carnot. [...] *inédite de Montaigne* (1850). Au [...] il devint député de la circonscri[ption ...] au Corps législatif, comme can[didat du gouver]nement, et il a été réélu en ju[in ...] boration aux journaux du pouv[oir ...] province, n'a pas cessé d'être [un] des correspondants de l'*Indépen*[dance ...] vient de prendre la direction du [...] *ger*, qui a remplacé *l'Estafette* [...] core de M. Jubinal : *Vers à Nap*[...] 1855), et un *Catalogue* des livres [...] qu'il a donnés, en 1853, à la v[ille ...] pour former une bibliothèque et [...]

JUDICIS (Louis), auteur drama[tique ...] né en Bretagne, en 1819, débuta [dans la littéra]ture par des articles et des nouv[elles dans dif]férentes publications. Il est [...] taire de la mairie du Ve arrondi[ssement ...] Il a travaillé, depuis la même [...] vers théâtres, comme collabora[teur de] M. Alph. Arnault (voy. ce nom [...] nons à rappeler : *les Pâques* [...] *Gouttière ; Constantinople* ; [...]

DITH (Mlle......), actrice française, née à
, vers 1825, et alliée à la famille de Mlle Ra-
embrassa, comme elle, la carrière drama-
et débuta sur la petite scène des Folies,
42. Accueillie partout avec un succès auquel
uisit pas sa beauté juive, ni plus tard le re-
ssement de quelques procès, elle passa une
aux Variétés, débuta aux Français, le
cembre 1846, et fut reçue pensionnaire. Elle
un instant Mlle Rachel dans sa retraite,
ne tarda pas à rentrer à la Comédie-Fran-
où elle est devenue sociétaire en janvier
Ses rôles les plus heureux ont été ceux de
e et de la Marquise, dans la trilogie de
archais, de Charlotte Corday, de Mlle Aïssé,
les pièces de ce nom; de Pénélope, dans
, d'Alcmène, dans *Amphytrion*, etc.

ELET (Jean-Marie-Auguste), peintre de
français, né à Brest, en 1805, et fils d'un
ommissaire de la marine, vint à Paris étu-
us M. Gudin et débuta par une série de
et de dessins maritimes au Salon de 1831.
uis exécuté, sur les bâtiments de l'État,
ients et lointains voyages, et s'est fait un
tingué dans la spécialité des vues de mer
des. Il a principalement exposé, jusqu'en
leil levant en pleine mer, *Baie de Dinan*
Environs de Brest (1833); *Port du Havre*,
Honfleur, le *Mont Saint-Michel*, *la Fa-*
Étretat (1835); *Effet de brouillard*, *Port*
uet (1836); *la Rade de Toulon*, *la Vera-*
Saint-Jean-d'Ulloa (1840); *Jésus-Christ*
la tempête (1845); *Vue de Noli*, *Environs*
e, *Bateaux pêcheurs dieppois* (1847); *Ef-*
mpête, *l'Ile du Grand-Bé*, *le Port de Gê-*
is par le ministère de l'intérieur (1850);
annes, *Environs d'Alassio près de Nice*
tc. Cet artiste, qui a aussi exécuté, pour
de Versailles, *le Combat de l'Aréthuse*
Belle-Poule, a obtenu une 3e médaille
et la décoration en avril 1847.

RAT (Paul), littérateur français, né à
s 1815, est fils d'un ministre protestant,
pasteur au temple des Billettes, et en-
urd'hui membre du Consistoire calvi-
aris. Il débuta, comme littérateur, en
ut, peu après, attaché au ministère de
, où il est chef de bureau. Il a été de-
ois de décembre 1855.
M. Juillerat: *Lueurs matinales* (1837,
ies; *les Solitudes* (1840, in-8), poésies;
Lesbos, drame antique en un acte, en
au Théâtre-Français, en 1854; *le Lièvre*
e (1855), comédie en un acte, en vers,
épertoire de l'Odéon à celui des Fran-
olume de *Nouvelles* (1853); *les Man-*
s (1857), etc.

AT (Mlle Clotilde GÉRARD, dame Paul),
tre, femme du précédent, née à Lyon,
tudia la peinture sous P. Delaroche et
Salon de 1833. Mariée en 1840, elle
es envois sous le nom de son mari.
clusivement consacrée au portrait,
it exécuté ou exposé: *la marquise de*
c, *le duc F. de La Rochefoucauld*
Voisel, *la comtesse d'Osmond*, *Mme J.*
Goyet, *Jacques Herz* (1834); *Mendiant*
endormi (1836); *sainte Élisabeth de*
tenant un petit mendiant (1841); *Toi-*
d'Autriche, *sainte Thérèse d'Avila*, *la*
n, *l'Enfant rêveur*, pastels (1837-1846);
dessins et *Têtes d'étude* (1845-1855).
Juillerat a obtenu une 3e médaille en
en 1836, et une 1re en 1841.

JULIEN (René-François), ancien représentant du peuple, avocat, né en 1793, à Tours, où son père était entrepreneur de bâtiments, fit ses classes dans cette ville, son droit à Paris, et revint s'inscrire au barreau de Tours. En 1813, il fut secrétaire du premier commissaire extraordinaire envoyé par l'empereur, et sauva la vie à l'un des accusés de la conspiration de Saumur. Dévoué, sous la Restauration, au parti libéral, il s'attira par son zèle à défendre le nom et les idées de Manuel, une punition disciplinaire du conseil de son ordre, et, par compensation, l'amitié de Béranger. M. Julien fut, à Tours, le correspondant de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera*. A la révolution de Juillet, il prit la direction des affaires du département et de la ville, et, après le rétablissement de l'ordre, il resta premier adjoint. Quand éclata la révolution de 1848, il dut, dans le nuit même du 24 février, prendre en main l'administration municipale; mais il quitta ses fonctions, quand on eut proposé sa candidature à l'Assemblée constituante. Élu le second, après M. Crémieux, par 66 655 voix, il appartint, dans l'Assemblée, à la fraction la plus modérée du parti démocratique, et, à part les questions du bannissement de la famille d'Orléans, de l'abolition de la peine de mort, et des deux Chambres, où il resta fidèle à la gauche, il vota ordinairement avec la droite. Non réélu à la Législative, il a repris sa place au barreau de Tours.

JULIEN (Stanislas-Aignan), célèbre sinologue français, membre de l'Institut, est né à Orléans, le 21 septembre 1799. Fils d'un simple porte-faix qui s'était élevé par son génie naturel pour la mécanique, au-dessus de sa condition première, il fut élevé au séminaire de sa ville natale, où il se fit remarquer par ses dispositions pour l'étude des langues. Il s'appliqua particulièrement à la langue grecque, alors assez négligée, et, ses classes terminées, il vint à Paris en poursuivre l'étude, sans cependant négliger les langues modernes de l'Europe qu'il avait apprises avec une rapidité extraordinaire. Sans fortune, M. Julien donna des leçons pour vivre, et enseigna tout ce qu'il savait, y compris la calligraphie.

Il suivait alors, au collége de France, les cours de Gail, qui le distingua et le choisit pour suppléant et il eut bientôt dépassé son maître. Un hasard lui ayant fait connaître, vers 1823, un des rares auditeurs du cours de chinois d'Abel Rémusat, M. Stan. Julien se sentit attiré par une étude si neuve en France. Il avait déjà publié quelques pièces de vers latins et une traduction des poésies modernes de l'hellène Caloos, *la Lyre patriotique de la Grèce* (1824, in-18). Une édition et une version en six langues du poëme de Coluthus, *l'Enlèvement d'Hélène* (1829, in-8), fut le dernier tribut qu'il paya aux lettres grecques.

En moins d'un an, il se rendit maître des principales difficultés de la langue chinoise, et il entreprit de lui-même une traduction latine du philosophe chinois Meng-Tseu, qui parut aux frais de la Société asiatique de Paris et qui fut jugée irréprochable: *Meng-tseu sive Mencium, inter sinenses philosophos, ingenio, doctrina, nominisque claritate Confucio proximum edidit, latina interpretatione, ad interpretationem tartaricam utramque recensita, instruxit* St. Julien (1824, 2 vol. in-8). Bien loin encore de la vaste érudition et de la fécondité d'Abel Rémusat, il manifestait une aptitude philologique bien supérieure. Possédant à la fois le chinois ancien et moderne, il ne cessa plus de doter la science de traductions des ouvrages chinois les plus importants dans tous les genres. Il donna un échantillon du théâtre chinois, dans le *Hoei-lan-ki ou*

l'*Histoire du cercle de craie* (Londres, 1832, in-8), et dans le *Tchao-chi-kou-eul* (1834, in-8), dont le sujet, déjà connu en Europe, grâce aux missionnaires, avait inspiré à Voltaire son *Orphelin de la Chine*. Pour faire mieux connaître encore les romans chinois qu'Abel Rémusat avait déjà popularisés par son *Iu-kiao-li*, il exécuta une version de *Blanche et bleue ou les deux Couleuvres-Fées* (1834, in-8), et plusieurs autres traductions de nouvelles, publiées dans le tome V du *Salmigondis* et *le Constitutionnel*. Le premier, il réussit à traduire les poésies chinoises qu'un emploi continu d'allégories et d'allusions à des faits inconnus en Europe nous rendait inaccessibles.

A côté de ces productions purement littéraires, M. Stan. Julien en poursuivait de plus sérieuses et nous servait d'interprète pour l'intelligence des doctrines philosophiques et religieuses de la Chine. Il traduisit *le Livre des récompenses et des peines* (1835, in-8), où est consignée la doctrine des Tao-ssé, et l'ouvrage de Lao-tseu, le père de la philosophie chinoise, *le Livre de la voie et de la vertu* (1841, in-8). En 1852, il fit paraître la traduction, depuis longtemps préparée, de l'*Histoire de la vie d'Hiouen-Tsang et de ses voyages* (Impr. imp., in-8), ouvrage si important pour l'histoire et la géographie de l'Inde et la connaissance du bouddhisme. Pour se mettre mieux en état d'interpréter le voyageur chinois, M. Stan. Julien avait appris le sanscrit. Il put alors découvrir les lois de transcription des mots sanscrits rendus en chinois, découverte sans laquelle les renseignements que les Chinois nous ont transmis sur l'Inde, eussent perdu beaucoup de leur valeur. Il traduit actuellement de Hiouen-Tsang, *Mémoires sur les contrées occidentales* (1857, Impr. imp., in-8, tome I).

M. Stan. Julien voulut aussi nous initier aux procédés de l'industrie et des arts en Chine; il traduisit un *Résumé des principaux traités chinois sur la culture des mûriers et l'éducation des vers à soie* (1837, in-8), et plus tard un *Traité sur l'art de fabriquer la porcelaine* (1856, in-8), ainsi que des *Notices* sur quelques points de la technologie chinoise, insérés dans les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*. La parfaite sûreté du sens donné par M. Stan. Julien, dans ces diverses traductions, fut l'objet d'une démonstration remarquable : les procédés qu'il fit connaître, furent appliqués et vérifiés par l'expérience. Doué d'une aptitude héréditaire pour l'intelligence des choses mécaniques, le traducteur excelle à saisir les descriptions et les procédés jusque sous les termes techniques les plus spéciaux, et, par une sorte d'intuition, il comprend assez les traités des sciences auxquelles il est étranger, pour les reproduire.

M. Stan. Julien avait été nommé, en 1828, sous-bibliothécaire de l'Institut. A la mort d'Abel Rémusat, il obtint sa chaire au collége de France, dont il est devenu administrateur en 1855. Le 15 mars 1833, il fut élu membre de l'Académie des inscriptions, en remplacement de Saint-Martin. En 1845, M. Julien, qui avait procuré à la Bibliothèque royale un grand nombre d'ouvrages chinois rares, fut nommé conservateur adjoint dans cet établissement, et spécialement chargé du dépôt chinois. Membre honoraire ou correspondant de la plupart des Académies de l'Europe, il est officier de la Légion d'honneur et décoré de divers ordres étrangers. Il est, de l'aveu de tous, le premier sinologue de l'Europe, et il joint à la connaissance de toutes les branches de la littérature chinoise, celle du mantchou et du mongol. Il entretient un commerce épistolaire avec la Chine, où l'on assure qu'il jouit d'une grande renommée. Il a eu néanmoins à soutenir contre quelques-uns de ses confrères, des [illegible] dans lesquelles on aurait voulu le [illegible] d'indulgence. Sa longue et trop vive [illegible] avec M. Pauthier se retrouve surtout dans [illegible] cules suivants : *Simple exposé d'un [illegible] odieusement dénaturé*, etc. (1843, in-[illegible]) *[illegible]cices pratiques d'analyse, de syntaxe [illegible] graphie chinoises* (1842, in-8).

JULLIEN (Pierre-Adolphe), ingénieur, né à Amiens (Somme), en février 18[illegible] Jullien de Paris, le conventionnel, [illegible] polytechnique en 1821, passa dans [illegible] ponts et chaussées après avoir fait [illegible] fut envoyé en 1827 à Nevers comme [illegible] et chargé de la construction [illegible] pont-canal du Guétin sur l'Allier, [illegible] d'un autre pont-canal à Digoin [illegible] divers travaux terminés en 18[illegible] grade d'ingénieur en chef et [illegible] appelé, en 1838, à diriger les trav[illegible] gation de l'Aisne et, quelques [illegible] struction du chemin de fer [illegible] avec le titre d'ingénieur en chef [illegible] dirigea, comme ingénieur en [illegible] tablissement de la ligne ferr[illegible] par la Bourgogne. En 1848, [illegible] de la compagnie, M. Jullien [illegible] les travaux inachevés et [illegible] Dijon, du président de la Ré[illegible] commandeur de la Légion d'[illegible] de Lyon ayant été de nouveau [illegible] compagnie en janvier 1852, [illegible] son poste de directeur des trav[illegible] tation, devint, la même année, [illegible] sionnaire des ponts et chaussées [illegible] traite en juillet 1854, après l'achèv[illegible] les travaux. En 1857, il a été [illegible] quiers de Paris pour étudier sur le [illegible] point de vue de l'intérêt des action[illegible] tion des chemins de fer russes.

JULLIEN (Marcel-Bernard), [illegible] mairien français, né à Paris, le [illegible] fils d'un ancien professeur d'[illegible] tanée de Saint-Cyr, fit ses études [illegible] Versailles, et débuta dans l'en[illegible] professeur de septième à Sainte-[illegible] professeur de rhétorique à [illegible] 1820, et à Saint-Maixent en 18[illegible] née suivante à Paris, puis fut [illegible] principal du collége de Dieppe. [illegible] ris, il prit les grades de docteur [illegible] licencié ès sciences, et travaill[illegible] stamment pour la librairie de M[illegible] encore professé un cours, [illegible] l'Athénée.

M. Bernard Jullien, qui a été [illegible] taire de la Société des Méthodes [illegible] et, de 1843 à 1850, directeur de [illegible] *struction publique*, a publié de [illegible] de grammaire et de littérature. [illegible] *servations sur les conjugaisons* [illegible] broch.); *Abrégé de grammaire* [illegible] in-8); *sur l'Étude et l'enseigne[illegible] maire*, et *de Physica Aristot[illegible] Histoire de la Grèce ancienne* [illegible] *thode brévidactive* (1841, in-[illegible]) *d'analyse grammaticale et d[illegible]* in-18); *Histoire de la poésie* [illegible] *impériale* (1844, in-12); *Cours [illegible] maire* (1849, 2 vol. in-8), [illegible] *d'éducation pour les filles* [illegible] *langue française* (1851-18[illegible]) [illegible] lumes; *Manuel des examens* [illegible] *maires* (1851); de *Quelques* [illegible] *dans l'antiquité*. *Thèses de gram*[illegible]

ature; thèses de critique et Poésies (1857, .. in-8). Il a aussi donné des éditions d'au- ; classiques et fourni des articles aux jour- et revues d'éducation.

NGHUHN (François-Guillaume), voyageur et raliste allemand, né à Mansfeld en Prusse, le :tobre 1812, étudia la médecine, la botanique géologie aux universités de Halle et de Berlin, itra ensuite comme médecin dans l'armée ienne. Par suite d'un duel, il fut condamné gt ans de prison, mais, après avoir été dé- pendant vingt mois à la forteresse d'Ehren- tein, il parvint à s'évader et à gagner la :e. Il passa de là en Algérie et entra comme r de santé dans la légion étrangère. Forcé nner sa démission pour revenir à Paris se d'une blessure reçue dans un combat con- Arabes, il sollicita sa grâce auprès du roi isse et l'obtint. En 1835, il s'embarqua en ide comme officier de santé pour les îles de le. Après avoir exercé pendant un an à Ba- es fonctions de médecin militaire, il ex- de 1836 à 1840, l'île de Java et fut envoyé ar le gouvernement hollandais à l'île de a, où il fit, non sans courir des dangers des études scientifiques, ethnographiques stiques sur les contrées habitées par le nalais anthropophage, les Battas. Il rentra a en 1842, continua pendant plusieurs ses excursions scientifiques dans l'île de t nommé, en 1845, par le gouvernement is membre de la commission scientifique. , sa santé, affaiblie par des fatigues sans le força de revenir en Europe. Il y ar- commencement de 1849 et se fixa en Hol- il consacre ses loisirs à classer et à pu- observations qu'il a recueillies durant ges.

doit, outre plusieurs articles insérés revues et recueils scientifiques, notam- s le *Journal des Indes hollandaises* (Tijd- oor Neêrlandsch Indië) les travaux sui- *oyages topographiques et scientifiques* hische und naturwissenschaftliche Rei- ;debourg, 1847), ouvrage publié par an Esenbeck; *les Contrées des Battas en* (texte hollandais, Leyde, 1847, 2 vol.; allemande, Berlin, 1847, 2 vol.); *oint de vue topographique, botanique que* (Java, seine Gestalt, Pflanzendecke Bauart; Leipsick, 1852, 3 vol.; 2e édit., rage qui a été traduit du hollandais en et qui est regardé comme l'œuvre la rtante qui existe jusqu'à présent sur aturelle de l'île de Java; *Retour de Java* (Zurückreise von Java nach Europa, allemande; Leipsick, 1851); *Onze pay- ava faits d'après nature* (Eilf Land- chten von Java nach der Natur ge- it erklaerendem Text; Ibid., 1853- d in-folio).

ivants se sont occupés aussi à faire s résultats des voyages de M. Jung- erklots a commencé la description des ssiles, et M. Güppert celle des plantes t on lui doit la découverte. Enfin plu- nistes distingués, Miquel, de Vriese, Molkenboer, Hasskarl, Spring, de y, Büse, Van der Hæven (voy. la plu- noms), etc. publient depuis 1851 un ge intitulé : *Plantæ junghunianæ, plantarum quas in insulis Java et Su- t* (Lugduni Batav., 1851 et suiv.), con- cription de l'herbier de M. Junghuhn.

ɔy- Abrantès (d').

JURGENS (Charles-Henri), publiciste allemand, né à Brunswick, le 3 mai 1801, fit ses classes au collège de cette ville et étudia la théologie à l'université de Gœttingue. Pasteur d'Amelunxborn (1824), puis ministre à Stadtoldendorf (1834), il se fit connaître par plusieurs écrits dirigés contre certaines institutions bureaucratiques de l'Église protestante, et par suite desquels le gouvernement de Brunswick s'opposa à son admission dans l'assemblée des États dont il avait été élu membre à diverses reprises. En 1848, il fit partie du premier parlement, du Comité des cinquante et de l'Assemblée nationale de Francfort. Il se distingua par ses efforts à la tribune ou dans la presse pour organiser un parti conservateur. Votant d'abord sous les auspices de M. Gagern, il repoussa son projet d'un empire prussien et devint un des fondateurs du parti dit *grand-germanique* (grossdeutsch). Au milieu de l'année 1849, M. Jurgens reprit son ministère à Stadtoldendorf. En février 1852, il alla s'établir à Hanovre où il dirigea pendant un an la *Gazette* de cette ville. A l'avénement du ministère Schele il rentra dans la vie privée.

Outre un grand nombre d'articles et de brochures sur des questions politiques et religieuses, on a de M. Jurgens un ouvrage historique estimé : *Luther depuis sa naissance jusqu'à la querelle des indulgences* (Luther von seiner Geburt bis zum Ablassstreite; Leipsick, 1846-1847, 3 vol.) et un livre de souvenirs personnels intitulé : *Documents et études pour servir à l'histoire de la Constitution germanique* (zur Geschichte des deutschen Verfassungswerkes; Brunswick, vol. 1 et 2, 1850 et suiv.)

JUSSIEU (Laurent-Pierre de), écrivain moraliste français, ancien député, né à Lyon le 7 février 1792, est neveu de Laurent de Jussieu, le célèbre botaniste. Il n'arriva aux affaires qu'après la révolution de Juillet : secrétaire général du département de la Seine sous l'administration de M. de Rambuteau, il a siégé à la Chambre des Députés pendant la législature de 1839-1842. La révolution de Février l'a fait rentrer dans la vie privée. En 1855, il habitait Florence.

M. de Jussieu s'est fait connaître par quelques ouvrages d'éducation, dont le meilleur est sans contredit *Simon de Nantua* (1818, in-8), qui a remporté le prix fondé par la Société de l'instruction élémentaire, a eu plus de trente éditions et a été traduit en sept langues ainsi que dans les divers patois français. L'Académie française a accordé le prix Montyon aux *OEuvres posthumes de Simon de Nantua*, que le même auteur a publiées en 1829. Il a encore écrit en ce genre : *Antoine et Maurice* (1821, in-12), qui a eu un prix de la Société pour l'amélioration des prisons; *les Petits livres du père Lami* (1830-1842, 6 vol. in-12; nouvelle édit., 1853), qui ont pour objet les connaissances les plus utiles en histoire, en géographie, en industrie; des récits familiers pour l'amusement des soldats : *Cloud Grandgambe* (1854), etc.

Comme essai poétique, M. de Jussieu a donné, en 1829, un joli recueil de *Fables et contes en vers*, qui a été augmenté, en 1844, de toutes les pièces de vers composées par l'auteur pour son petit journal de la jeunesse, intitulé *le Bon Génie*. Il a aussi fourni quelques travaux d'histoire naturelle aux *Mémoires du Muséum* et au *Journal des Mines*. Mais, préoccupé surtout de l'instruction populaire, il a contribué à propager les méthodes de l'abbé Gaultier, dont il a tracé un *Exposé analytique* (1822, in-8; nouv. édit., 1833).

Son frère, M. Alexis de Jussieu, né en 1797, était avocat lorsque la révolution de Juillet lui ouvrit

[illegible] Chargé par le président [illegible] des missions importantes pour le général en chef, il traversa le pays [illegible] la campagne [illegible] sur les [illegible] ses compagnons. Il [illegible] à la première expédition [illegible] par M. Grinnell, marchand de New-York, et publia le récit de ce voyage (*The United States Grinnell expedition in search of sir John Franklin*, New-York, 1854). Il était reparti, le 31 mai 1853, pour une seconde expédition aux régions arctiques, chargé du commandement du navire l'*Advance*. Elle dura deux années, au bout desquelles on le croyait perdu à son tour. Un des principaux résultats de ses recherches fut la découverte d'une mer polaire complètement ouverte. Depuis son retour, il s'est [illegible] le commandement d'une nouvelle expédition; mais il était dans l'impossibilité de l'accepter. Le docteur Kane a rendu compte de son deuxième voyage sous le titre d'*Explorations arctiques* (*Arctic Explorations*; New-York, 1856, 2 vol. in-8, avec illustrations). Le Congrès des États-Unis a souscrit pour un grand nombre d'exemplaires de cet ouvrage. Le docteur Kane a reçu aussi, en récompense de ses travaux, la grande médaille d'or annuelle de la Société géographique de Londres. — Ce courageux voyageur est mort à la Havane le 16 février 1857.

KANE (Sir Robert), médecin anglais, né à Dublin en 1810, et fils d'un fabricant de produits chimiques de cette ville, étudia la chimie, pour laquelle il avait un goût précoce, dans le laboratoire de son père. Il fut ensuite attaché à l'hôpital de Meath. [illegible] membre du Collège irlandais des médecins en 1841. Dès 1831, il obtint le prix offert par le [illegible] pour le meilleur mémoire sur [illegible]. Dans ce premier ouvrage, il [illegible] contre l'école de Broussais. En 1832, il [illegible] membre de la *Royal Irish Academy*. [illegible] le *Journal* [illegible] de la Chimie et de la pharmacie [illegible] à la médecine pratique [illegible] professeur de chimie à l'école de pharmacie de [illegible] la *Royal Society* [illegible] à la collection [illegible]

M. Kane a [illegible] des articles remarquables sur la *Composition des* [illegible] et sur les *Propriétés de l'hydrogène* dans le *Journal of medical Science* (1832-[illegible]), un mémoire sur la *Matière colorante des lichens*, dans les *Philosophical transactions* (1840) de la Société royale de Londres, et des *Éléments de chimie* (1841-1842), ouvrage estimé qui a eu plusieurs éditions. Son livre sur les *Ressources industrielles de l'Irlande*, attira l'attention de sir Robert Peel. En 1845, il fut chargé, avec MM. Lindley et Playfair, d'étudier la maladie des pommes de terre. Il a fait, en chimie, quelques découvertes que l'Académie irlandaise a honorées de la médaille d'or de Cunningham; ainsi il a reconnu, un des premiers, la véritable nature de l'ammoniaque. Le gouvernement a récompensé ses travaux par le titre de chevalier (1846).

..., a été traduit partielle-
... Mme Robinson sous le
...nard, Kapper, etc., et en
...wring.
..., M. Karajich publia une
...ite en allemand par Jac-
... simplifié avec talent les
... un *Dictionnaire serbe al-*
...né en 1852. Dans ces deux
...t efforcé de faire prévaloir
... le dialecte conventionnel
...turgie et les compositions
... malheureusement les si-
...e au lieu des signes dont
...vant compatriote (voy. ce
...rbie a reconquis son indé-
...tôt ce pays, tantôt l'Alle-
...ssocié aux Académies de
...t de Vienne : il a aussi
...éna le diplôme de docteur
...ouvernement russe lui fait
... longtemps.
...tés, on a encore de M. Ka-
...a ; Vienne et Bude, 5 vol.),
...e qui parut de 1826 à 1834 ;
...ne collection de *Proverbes*
...2e édit.) : *le Monténégro et*
...tenegro und die Montene-
...; *le Nouveau Testament*
...s l'ancienne version slave
...ussie ; *Contes populaires*
... dont sa fille Wilhelmine a
...emande.

...ste-Alphonse), littérateur
... le 4 novembre 1808, et fils
...é, vécut d'abord modeste-
... aux environs de Paris, et
...l'une classe de cinquième au
... il avait fait lui-même de
...s la double influence du ro-
...emière passion qui lui four-
...buts littéraires, il cultiva la
... pièce de vers au directeur
...ndit en lui demandant de la
... lors, un des rédacteurs de
...Déçu dans son amour, il mit
... sa jeunesse qu'il avait d'a-
...ans ce récit, qu'il intitula :
...2, 2 vol. in-8), on trouve ce
... de sentiment, de bon sens et
...onne un charme particulier
...écrivain, et en même temps
...riginalité qui a parfois nui à
...table. Après ce roman, pa-
...ent : *Une heure trop tard*
...e (1834, in-8) ; *Vendredi soir*
...r écho des souvenirs de jeu-
...*n le plus court* (1836, 2 vol.
...lusions perdues, et qui est
...opre histoire de l'auteur.
... de romans publiés dans la
...onse Karr, témoigne surtout
...us citerons toutefois à part :
... *Ce qu'il y a dans une bouteille*
...nt : *Geneviève* (1838), 2 vol.
...lus poétiques créations ; *Clo-*
...*ense* (1842), et *Am Rauchen*
...nnent ensuite : *Pour ne pas*
...*idi à quatorze heures* (1842) ;
..., publié d'abord dans la *Revue*
... *Voyage autour de mon jardin*
... ; *la famille Alain* (1848, 3 vol.
... *Rose et de Jean Duchemin*
... *la mer* (1850) ; *Clovis Gosselin*
...*nouvelles* (1852) ; *Agathe et Cé-*
...e, un de ses meilleurs romans ;
Soirées de Sainte-Adresse, *les Femmes*, *Raoul*, *Lettres écrites de mon jardin*, *Au bord de la mer* (1852-1855) ; *Promenades hors de mon jardin*, (1857), etc.

Au milieu de ces publications, M. Karr était resté journaliste. Rédacteur en chef du *Figaro* en 1839, il fonda, au mois de novembre de cette même année, *les Guêpes*, satire mensuelle des mœurs et des ridicules du jour. Cette petite revue aristophane, qui eut un succès des plus retentissant, attira au critique de vives inimitiés, voire même, de la part d'une main féminine, une tentative de meurtre qui, heureusement, n'aboutit qu'à une égratignure. *Les Guêpes*, qui sont devenues, dans la suite, *les Guêpes illustrées* (1847), et *les Guêpes à la Bourse*, ont été en partie réimprimées (1853, 4 vol. in-18).

Après la révolution de 1848, M. Alphonse Karr se présenta aux élections pour la Constituante, dans la Seine-Inférieure ; il eut une grande majorité dans les villes, mais subit dans les campagnes un échec qui le dégoûta pour longtemps de la vie politique. Il publia, à cette époque, *le Livres des cent vérités* (in-8) et fonda *le Journal*, où il défendit, contre les socialistes, la politique modérée de la Constituante et du général Cavaignac. Depuis 1852, il a repris, dans *le Siècle*, l'œuvre des *Guêpes*, sous le titre de *Bourdonnements*, et publié *une Poignée de vérité* (1857). Il est en ce moment à Nice, où il s'occupe en grand d'horticulture, objet d'une des passions les plus constantes de sa vie. On sait qu'un dahlia porte son nom. Il publie, à Nice, un journal intitulé : *Nice, ses plaisirs et ses agréments.*

M. Alphonse Karr a encore collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, à *l'Artiste*, à *l'Esprit*, aux *Cent et un*, aux *Français peints par eux-mêmes*, où il a fait son propre portrait dans l'article intitulé *l'Horticulteur* ; aux *Fleurs animées*, etc. Honoré de plusieurs médailles de sauvetage, il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 24 avril 1845.

KASTNER (Charles-Guillaume-Dieudonné), chimiste et physicien allemand, né à Greifenberg, (Poméranie), le 31 octobre 1783, d'une famille pauvre, fut d'abord employé dans diverses pharmacies et étudia avec soin la chimie. Après avoir gagné lui-même l'argent nécessaire à son éducation, il prit tous ses grades à l'université d'Iéna, et obtint, en 1805, la chaire de chimie à Heidelberg. C'est là qu'il publia ses premiers ouvrages scientifiques : *Chimie* (1806-1807, 2 vol.) : *de l'Établissement d'une chimie scientifique* (Bertraege zur Begründung einer wissensch. Chemie (1806) ; et *Éléments de physique expérimentale* (Grundriss der Experimentalphysik, 1820-22 ; 2e édit., 2 vol.). Nommé professeur à Halle, en 1812, M. Kastner passa, en 1818, à Bonn, et, en 1821, à Erlangen, où il a toujours occupé la chaire de physique et de chimie. — Il est mort le 15 juin 1857.

On doit encore à ce savant : *Éléments de physique et de chimie* (Grundzüge der Physik und Chemie ; Nüremberg, 2e édit., 1832-1833, 2 vol.), *Manuel de météorologie* (Handbuch der Meteorologie ; Erlangen. 1821-1825, 3 vol.) ; *Théorie de la polytechnochimie* (Eisenach, 1827-28, 2 vol.) ; *Manuel des sciences naturelles appliquées* (Handbuch der angewandten Naturlehre ; Stuttgart, 1835-1849, 21 livr.) ; *la Chimie expliquant la physique expérimentale* (Chemie zur Erlaeuterung der Experimentalphysik ; Erlangen, 1850). Citons encore le recueil périodique, *l'Ami de l'industrie allemande* (Deutscher Gewerbsfreund ; Halle, 1815-1824, 4 vol.) ; et *les Archives d'histoire naturelle* (Archiv für gesammte Naturlehre ; Nürem-

berg, 1814-1829, tome I-XVIII), qui parurent, de 1830 à 1840, sous le titre d'*Archives de chimie et de météorologie* (Ibid., t. I-IX).

KASTNER (Jean Georges), musicien français, né à Strasbourg, vers 1812, est connu en France comme érudit plutôt que comme compositeur. Habitant tour à tour Paris, Strasbourg et Berlin, il a écrit des œuvres lyriques, et fourni des articles aux journaux français et allemands. Il est membre de l'Académie de Berlin et correspondant de l'Institut de France.

On cite de M. G. Kastner, entre autres œuvres d'érudition artistique : *la Danse des morts*, avec les instruments de musique (1852); *l'Histoire de musique militaire en France* (1852); *l'Histoire musicale des cris de Paris* (1855); *la Sirène* (1857); *la Harpe éolienne* (1857), etc.

KATE (Hermann-Frédéric-Charles DE), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1822, passa quelques années dans l'atelier de Cornelis Krusemann et y acquit cette manière fine et ce talent d'observation qui caractérisent la plupart de ses toiles de genre. On distingue, parmi ses ouvrages : *les Prisonniers calvinistes sous Louis XIV*, *la Bénédiction paternelle*, des *Intérieurs*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris : *les Discussions politiques*, une *Fête champêtre;* au Salon de 1857, *un Enrôlement militaire*, et *les Pêcheurs de Marken*. Il a obtenu une mention en 1855.

KAVANAGH (miss Julia), femme de lettres irlandaise, née en 1824, à Thurles (comté de Tipperary), suivit, encore enfant, sa famille sur le continent, et fit son éducation à Paris, où un long séjour lui donna la connaissance exacte des mœurs et de la société française; elle en tira plus tard un excellent parti dans ses romans. De retour à Londres en 1844, elle inséra dans divers recueils périodiques des essais et des nouvelles. Après avoir fait imprimer un conte pour les enfants, *les Trois Sentiers* (the Three Paths, 1847), elle écrivit *Madeleine* (1848), puis *Nathalie* (1851), double peinture des habitudes méridionales en France; *les Femmes de France au* XVIII*e* *siècle* (Women in France of the XVIIIth century; 1850, 2 vol. in-8), études légères et remplies d'esprit, qui complètent la série de ses travaux sur sa patrie d'adoption, et forment jusqu'ici son ouvrage le plus remarquable.

On a encore de miss Kavanagh : *les Femmes chrétiennes* (Women of Christianity; 1852, in-8), petite galerie des femmes qui se sont dévouées pour le soulagement des misères humaines; *Daisy Burns* (1853), roman intime. Après cette dernière publication, elle partit pour faire un long voyage en France, en Suisse et en Italie. Ses dernières productions sont : *Grace Lee* (1854, 3 vol.), et *Rachel Gray* (1855, 1 vol.), deux romans destinés à peindre la vie anglaise à notre époque, et que l'auteur a écrits avec une finesse d'observation toute féminine et une verve toute française.

KAULBACH (Guillaume DE), célèbre peintre allemand, directeur de l'académie des arts de Munich, est né le 15 octobre 1805, à Arolsen, dans la principauté de Waldeck. Son père, qui était orfévre, excellait dans la gravure et faisait avec talent la miniature et le portrait. Il destina de bonne heure son fils à la peinture, mais celui-ci ne se sentait pas pour l'art cette passion précoce, qui révèle quelquefois le génie. Son enfance fut assez triste et lui laissa un certain fonds de misanthropie et d'humeur satirique qui lui fit plus tard des ennemis. Des entreprises aventureuses avaient jeté sa famille dans une situation difficile; au milieu de bien des traverses, l'é[illegible] tion du jeune homme fut abandonnée [illegible] sard. Enfin, par désœuvrement, il [illegible] sous la direction de son père, à appre[illegible] dessin, lorsqu'un jour il lui tomba sous [illegible] un livre de gravures représentant des [illegible] théâtre de Schiller ; ce livre décida de sa [illegible] et, en 1822, sa famille ayant pu l'entre[illegible] cadémie de Dusseldorf, il s'y montr[illegible] docile de M. de Cornélius. Il sembla, [illegible] pénétrer des principes de ce maître [illegible] c'est à l'école de l'idéal pur qu'appar[illegible] premiers essais publics, l'*Apollon* [illegible] *Muses*, et les autres peintures qu'il [illegible] Munich sous la direction même du [illegible] 29). Cependant, à la même époque [illegible] vait une œuvre audacieuse et uniqu[illegible] rée de la réalité, *la Maison des fo*[illegible] avait trouvé depuis longtemps, dans [illegible] de Dusseldorf, l'idée et les modèles [illegible] revint encore au style simple et [illegible] sujets antiques, comme dans *la F*[illegible] *et l'Amour*, qui lui fournit [illegible] rales pour le palais du duc [illegible] vière; mais il s'en écarta de p[illegible] les inspirations qu'il emprun[illegible] Klopstock, à Gœthe, à Wielan[illegible]

En 1837, l'évolution de son [illegible] plie; il fait paraître sa fam[illegible] *Huns*. Subordonnant l'histoire [illegible] représente au-dessus du champ [illegible] gisent les cadavres immobiles [illegible] Romains, leurs ombres qui p[illegible] acharnement la lutte dans les [illegible] Allemagne, que cette page, [illegible] et hardie, était le dernier mot de [illegible] L'hiver suivant, il donne ce qu'[illegible] épopée des animaux, *le Roman* [illegible] neke Fuchs); *un Groupe de B*[illegible] tout l'esquisse d'une seconde [illegible] tion héroïque, *la Destruction de J*[illegible] le merveilleux se mêle encore à [illegible] de Bavière, Louis Ier, offrit pour [illegible] une place digne d'elle dans la [illegible] thèque de Munich. L'artiste achev[illegible] en 1846.

Son nom fut, dès lors, popula[illegible] l'Allemagne. On l'appela à Berlin [illegible] de six grandes compositions [illegible] salle du nouveau musée. Il s[illegible] dans l'été de 1847 et exécuta d'[illegible] tableau de *la Tour de Babel*, [illegible] carton à l'Exposition universelle [illegible] Sa *Bataille des Huns* et sa *Destru*[illegible] *rusalem*, reproduites par lui-même [illegible] élèves, retrouvent ici chacune le[illegible] lossales figures historiques [illegible] *Moïse*, *Solon*, *l'Histoire*, *la Lége*[illegible] une longue frise complètent les [illegible] principales que séparent des piliers [illegible] saille. Quelques cartons de ces pein[illegible] sont aussi venus à Paris, et couvr[illegible] lui de *la Tour de Babel*, toute [illegible] grande salle des sculptures.

Pendant les nombreuses anné[illegible] sont consacrés à ce travail, M. K[illegible] pas les loisirs de l'hiver; il [illegible] peindre pour la Pinacothèque [illegible] ques représentant toute l'histoire [illegible] la Renaissance. Ces travaux [illegible] pêchent pas de faire une foule [illegible] dessins, d'illustrations pour [illegible] entre autres pour une édition [illegible] *giles* et pour le *Théâtre de Sh*[illegible]

La plupart des œuvres de M. K[illegible] reproduites par le burin, et [illegible] des dimensions extraordinaires [illegible]

ravure de la *Destruction de Jérusalem*, à laquelle M. Ch. Waagen et H. Merz consacrèrent huit nnées (1844-52), et qui fut aussi exposée en 1855. Malgré les vives critiques dont il a été l'objet, qui paraissent s'adresser plutôt au caractère de iomme qu'au talent de l'artiste, M. Kaulbach sse généralement pour le premier peintre d'hisre de l'école de Cornélius. On lui attribue des alités rarement réunies : la puissance et la cortion, la science du coloris, la pureté du des-. Enfin, pour parler à propos d'un Allemand langue de l'Allemagne, l'idéalisme et le naalisme se fondent chez lui dans un heureux *ctisme*. Il serait trop long d'énumérer tous ordres dont il est décoré, et les académies il est membre.

on neveu, M. Frédéric KAULBACH, de Munich, ve aussi la peinture, et à envoyé à l'Exposiuniverselle de Paris trois *Portraits* parmi iels on remarquait celui de son oncle.

AN (Charles-Jean), tragédien anglais, né à rford (Irlande), le 18 janvier 1811, est le fils e du fameux Edmond Kean, un des maîtres scène moderne. Il était depuis trois ans au e d'Eton lorsque sa mère, réduite à la dernisère par les folies de son mari, le rapıprès d'elle (1827). Quelques mois après, gagement lui fut proposé par le directeur âtre de Drury-Lane, qui comptait surtout ıfluence du nom, et il débuta dans *Dou*ragédie de Home. Froidement accueilli de se et du public, il se mit à parcourir la ce, passa en Amérique (septembre 1830) revint à Londres qu'en 1838, après avoir plus de 30000 livres (750000 fr.). Il donna y-Lane une série de représentations très-, dans lesquelles les rôles de Richard III amlet lui valurent enfin quelque popu-

339, M. Kean visita une seconde fois les nis, puis la Havane, revint, en 1840, *Macbeth* au théâtre d'Haymarket, et y l'actrice Ellen Tree (janvier 1842). En l fit une dernière tournée en Amérique; fut pas aussi heureuse que les précé-Revenu en Angleterre, il parcourut de la province, qui l'a toujours reçu avec d'enthousiasme. Après avoir rempli agements de saison à Haymarket, il prit ion de *Princess'Theatre* (28 septembre ène où il a été fort applaudi dans *le Henry IV*, *les Frères corses*, *Sardanaust*, *Louis XI*, *Henry VIII*, etc. A dirises, la reine a chargé M. Kean d'ors soirées dramatiques qui ont lieu tous palais de Windsor.

(Edward-Arthur-Wellington KEANE, pair d'Angleterre, né en 1815 à Lonls d'un général qui, pour ses services , reçut une pairie en 1839. A dix-huit ra dans l'armée, devint aide de camp pendant la campagne de l'Afghaniset se retira avec le grade de capitaine. l entra à la Chambre des Lords, où il la politique libérale. N'ayant pas d'enpour héritier présomptif son frère, y-Arbuthnot KEANE, né en 1816 à Vaet qui a servi aussi dans l'infanterie.

EIN (Chrétien), géologue allemand, e 20 janvier 1784, fit ses classes à un de cette ville, étudia ensuite le droit de 1806 à 1815, divers emplois au a ville natale. Il s'établit alors comme oi; mais bientôt il renonça à cette profession pour se livrer exclusivement à l'étude de la minéralogie et de la géologie, sciences qu'il avait cultivées, dès sa jeunesse, avec prédilection. Après avoir exploré l'Allemagne, les Alpes, la France, l'Italie et la Hongrie, M. Keferstein publia, sur le basalte en général (Halle, 1819) et sur les formations basaltiques de l'Allemagne occidentale (Ibid., 1820), ses premiers écrits, où il soutenait, contre l'école des Werner, l'hypothèse de l'origine volcanique de ces roches.

Depuis cette époque, il a fait paraître : *Tableaux de géognosie comparée* (Tabellen über die vergleichende Geognosie; Halle, 1825); *Histoire naturelle du globe terrestre* (Naturgeschichte des Erdkœrpers; Leipsick, 1834, 2 vol.); *Histoire et littérature de la géognosie* (Geschichte und Literatur der Geognosie; Halle, 1840); *Mineralogia polyglotta* (Ibid., 1849); *Souvenirs d'un vieux géognoste* (Erinnerungen aus dem Leben eines alten Geognosten; Ibid., 1855), etc.

M. Keferstein, l'un des chefs, dans son pays, de l'école plutonienne, a fondé en outre *l'Allemagne géologique* (Deutschland geognostischgeologisch dargestellt; Weimar, 1821-1831, 7 vol.), revue scientifique à laquelle se rattache la première *Carte géognostique générale de toute l'Allemagne* (1821) qui ait paru. S'occupant dans ces dernières années de recherches historiques sur les anciens Celtes, il a publié sur ce sujet un ouvrage assez considérable : *Opinions sur les antiquités celtiques, sur les Celtes en général, sur les Celtes en Allemagne en particulier, et sur l'origine celtique de la ville de Halle* (Ansichten über die celtischen Alterthümer, etc.; Halle, 1846-1851, 3 vol.), et *les Hallores* (Ibid., 1843), où il essaya de prouver que les ouvriers des salines de Halle, connus en Allemagne sous le nom de *Halloren*, sont d'origine celtique.

KEBLE (le révérend John), poëte religieux anglais, né vers 1800, fit de brillantes études à l'université d'Oxford, où il revint plus tard occuper une chaire de poésie. Consacré ministre, il s'occupa de littérature, et le premier fruit de ses travaux dans cette direction fut un livre de poésies religieuses, *l'Année chrétienne* (Christian year), qui eut plus de quarante éditions. Le succès de ce livre, d'ailleurs purement écrit, engagea l'auteur à publier un autre recueil poétique analogue, mais moins bien accueilli, *l'Année chrétienne de l'enfance* (the Child's christian year). On doit encore à M. Keble un volume de pieuses inspirations sous ce titre : *Lyra Innocentium*, et une traduction en vers anglais des *Psaumes de David*.

Depuis plusieurs années, le pasteur-poëte s'est consacré tout entier à l'administration d'une petite paroisse près de Winchester. Les seuls ouvrages qu'il ait publiés en ces derniers temps sont des *Sermons* et une série de discours sur *la Tradition primitive*.

KEIL (Jean-George), littérateur allemand, né à Gotha, le 20 mars 1781, accepta la place de second bibliothécaire du grand-duc de Weimar, jusqu'en 1814, se fixa ensuite à Leipsick et devint, en 1828, chanoine du chapitre collégial de Wurzen, dont il est depuis 1831 le doyen. Il s'est surtout occupé de la langue et de la littérature espagnoles, et il est membre de l'Académie royale de Madrid. Il a donné, avec traduction allemande, des éditions de la *Vida de Lazarillo de Tormes*, par Hurtado de Mendoza (Gotha, 1810), et du *Gran Tacano* de Quevedo Villegas (Ibid., 1812, vol. I), des éditions des *OEuvres de Calderon* (Leipsick, 1820-1822, 1827-1830, 4 vol.); une *Grammaire espagnole* (Spanische Sprache; Gotha, 1814; 2e édit., Leipsick, 1837), etc. : puis une *Gram*

maire italienne (Italienische Sprachlehre; Erfurt, 1812; 3ᵉ édit. 1831); une édition de la *Vita nuova* et des *Rime* du Dante (Chemnitz, 1810), etc. Ses dernières publications sont des ouvrages d'imagination : *Lyre et Harpe* (Leipsick, 1834), recueil de poésies; *Contes et histoires d'un grand-père* (Maerchen und Geschichten eines Grossvaters; Ibid., 1847); *Nouveaux contes*, etc. (Neue Maerchen; Ibid., 1849). M. Keil, qui possède une galerie de tableaux assez considérable et une belle collection de gravures, laissées par son parent le graveur Bause, en a publié un *Catalogue* avec une *Notice biographique sur Bause* (1849). — Il est mort le 1ᵉʳ juillet 1857.

KELLER (Joseph), graveur allemand, né à Linz sur le Rhin, au mois de mars 1815, suivit l'Académie de Dusseldorf, se fit connaître, très-jeune encore, par la reproduction heureuse des œuvres spiritualistes de Cornélius et d'Overbeck. Il est devenu à son tour professeur de gravure à Dusseldorf et il y a formé de nombreux élèves, dont plusieurs sont déjà des maîtres distingués.

Parmi ses œuvres, qui se font remarquer par la sobriété des effets, la grandeur du style et la fermeté du burin, nous citerons : *la Madone*, de Deger; *les Évangélistes*, d'après Overbeck; *le Roland*, de Jul. Hubner; un *Christ sur le sein de Marie*, d'après Ary Scheffer; *la Trinité*, d'après Raphaël. Envoyé en Italie aux frais de la Société des arts du Rhin et de Westphalie, il dessina d'abord, puis grava pendant son séjour à Rome, *la Dispute du saint Sacrement*, de Raphaël. M. Keller a envoyé à Paris, en 1838, *la Théologie*, *les Vierges sages* et *les Vierges folles*, *la Mort de Frédéric II*, *Roland délivrant Isabelle*, un *Jésus-Christ* et *les Quatre Évangélistes*, qui obtinrent une 1ʳᵉ médaille, et à l'Exposition universelle de 1855 *Jésus-Christ au tombeau et les saintes femmes*, d'après M. Ary Scheffer, qui lui valut une mention.

KELLER (Godefroy), poëte suisse, né en 1819, à Zurich, se destina d'abord à la peinture de paysage, et alla même passer deux ans à Vienne pour se fortifier dans la pratique de cet art. De retour en Suisse, en 1842, il s'occupa exclusivement de travaux littéraires. Son premier recueil de *Poésies* (Gedichte; Heidelberg, 1846) fut accueilli avec une faveur si marquée que le sénat de Zurich lui accorda une pension pour aller compléter à Heidelberg (1848) et à Berlin (1850) ses études de philosophie et de littérature dramatique. Depuis 1855, il habite sa ville natale.

On a encore de lui : *Nouvelles poésies* (Neuere Gedichte; Brunswick, 1851; *Henri le Vert* (der grüne Heinrich; Ibid., 1854), roman historique; *les Gens de Seldwyla* (die Leute von Seldwyla; Ibid., 1856), contes et tableaux de mœurs.

KELLER VON STEINBOCK (Frédéric-Louis), jurisconsulte suisse, né à Zurich, le 17 octobre 1799, étudia le droit en Allemagne et obtint en 1822 le grade de docteur à l'université de Gœttingue. Nommé, en 1845, professeur de droit à Zurich, il devint successivement juge et président de la cour supérieure, membre du conseil de l'instruction publique, et, en 1830 membre du grand conseil, qu'il présida en 1832 et 1834. Il représenta en outre le canton de Zurich à diverses reprises à la diète suisse, au sein de laquelle il contribua à plusieurs réformes. En 1843, malgré les distinctions honorifiques qu'il avait obtenues dans sa patrie, il alla occuper à l'université de Halle une chaire de droit que lui offrait le ministre Eichhorn. Appelé en 1847 à Berlin, pour remplacer Puchta qui venait de mourir, comme professeur ordinaire de droit, il a reçu du roi de Prusse le titre de conseiller [illegible] justice. Son programme embrasse le [illegible] main, le droit particulier, le droit [illegible] et le droit civil. Il a aussi professé un cours [illegible] blic sur Cicéron, dont il a fait une [illegible] fondie. Depuis 1849, M. Keller von [illegible] pris part au mouvement politique de [illegible] adoptive. Membre de la seconde Chambre [illegible] lin, et plus tard du parlement d'Erfurt, [illegible] dans ces deux assemblées sous les [illegible] parti conservateur, tandis qu'en Suisse il [illegible] été un des représentants du libéralisme.

Ses principaux ouvrages sont : *De la* [illegible] *testatio et du jugement* (über [illegible] und Urtheil; Zurich, 1827); *Semestrium* [illegible] *lium* (Ibid., 1842-1850, 2 vol.); *la Pr*[illegible] *maine et les actions* (Der römische [illegible] die Actionen; Leipsick, 1852). Il a [illegible] vers *Recueils* périodiques, et dirigé [illegible] 1837, la *Chronique mensuelle de la* [illegible] *de Zurich*.

KÉMAL-effendi, diplomate ottoman [illegible] tantinople l'an 1224 de l'hégire [illegible] brillante éducation et entra, à [illegible] les bureaux des finances. En 18[illegible] en qualité de secrétaire-interprète [illegible] d'Esa'ad-effendi, chargé d'aller [illegible] part du sultan, Méhémed [illegible] ment au trône de Perse. L'année [illegible] chargé lui-même d'une mission [illegible] Téheran, où il passa deux années [illegible] Constantinople, il fut attaché aux [illegible] Porte et fut désigné, en 1841, [illegible] hémet-Ali le hatti-chérif rédigé [illegible] du traité du 15 juillet, avec l'ordre [illegible] noncer la déchéance du vice-roi [illegible] acceptation. Après une autre [illegible] chaliks de Diarbekir, de Mossoul [illegible] qui le retint seize mois éloigné de [illegible] Kémal-effendi, nommé membre [illegible] struction publique, songea à [illegible] tion d'un plan qu'il avait conçu [illegible] pour la réforme complète de l'[illegible] Turquie. Prévoyant toutes les difficultés [illegible] rait à surmonter, il en prévint [illegible] blissant, à ses propres frais, une [illegible] sur le modèle européen; l'essai [illegible] nommé inspecteur général des écoles [illegible] et assuré désormais du concours [illegible] expérimenter son système sur [illegible] échelle, et d'après de nouvelles [illegible] lies pendant un voyage qu'il entreprit [illegible] gouverneur en France, en Angleterre [illegible] magne (1851). Mais, à la suite de [illegible] fils unique, âgé de seize ans [illegible] plus brillantes espérances, le [illegible] Constantinople et le nomma représ[illegible]

Kémal-effendi est fonctionnaire [illegible] et auteur d'un grand nombre d'[illegible] la plupart à l'enseignement; [illegible] les principaux : le *Guide de la* [illegible] *san et en turc* (Constantinople, [illegible] *pour apprendre la langue* [illegible] *Géographie*, et beaucoup d'autres [illegible] taires à l'usage des écoles.

KEMBLE (John-Mitchell), [illegible] né à Londres en 1807, et le fils [illegible] comédien Charles Kemble, mort [illegible] sacra d'abord à l'étude de la [illegible] admis au barreau sous les [illegible] de Lincoln's Inn. Mais il est [illegible] constantes recherches sur les [illegible] l'histoire d'Angleterre. Après [illegible] édition du *Poëme de Beowulf* [illegible] 2ᵉ édit., 1837), chronique [illegible]

t à Cambridge faire un cours sur la littérature lo-saxonne, qui a paru avec des additions dans *Histoire des origines de la langue anglaise* (First ory of the english Language or Anglo-saxon d; Cambridge, 1834). Revenant plus tard et e manière détaillée sur le même sujet, il écrivit llemand les *Tables généalogiques des Saxons lentaux* (1836), où il démontre que les prétennoms historiques de la Bretagne doivent être és parmi les fables de la mythologie et qu'il de certitude à cet égard qu'à dater de l'inuction du christianisme. Dans son dernier ou-, *Codex diplomaticus ævi saxonici*, imprimé rais de la Société historique dont il est le fonr, il a réuni tous les monuments relatifs à iode saxonne.

Kemble est, en outre, rédacteur en chef ecueil littéraire qui paraît depuis 1835, *the h and foreign Review*, et à l'aide duquel il a ;é de tout son pouvoir la langue et la littéallemandes. — Il est mort le 27 mars 1857.

IBLE (Frances-Anna, dite Fanny), tragéanglaise, sœur du précédent, née en 1811, à s, fut destinée à soutenir la gloire dramatila famille. Formée par son père et par sa la célèbre mistress Siddons, elle débuta à Garden (octobre 1829), par le rôle de Ju-u'elle joua avec une grâce touchante. En le donna, sur les principaux théâtres des nis, une série de représentations, qui ne n'ajouter à sa réputation. Ce fut vers ce u'elle épousa M. Pearce Butler, riche pro- de Philadelphie, dont elle se sépara en rès avoir perdu, par son éloignement de, le fruit de ses premiers triomphes. Dele époque, mistress Kemble n'a plus joué ; mais toujours passionnée pour l'art dra-, elle a fait à Londres et même à Paris des de Shakspeare. Ses plus belles créations s rôles de Juliette, de Portia dans l'anrtoire, de Bianca dans le *Fazio* du rév. et de Julia dans le *Bossu*.

elle quelques ouvrages en vers et en prose ignent un goût pur et de nobles sentirançois I[er] (Francis the first; 1830), traelle a écrite à dix-sept ans; *l'Étoile de* e Star of Seville; 1832), drame; un *Jour-éjour aux États-Unis* (Journal of a re- the United-States; 1835), un volume de *iverses* (1842); et, sous le titre *d'une consolation* (a Year of consolation), le impressions durant un voyage qu'elle alie avec sa sœur Adélaïde.

, miss Adélaïde Kemble, plus tard rtoris, née à Londres, vers 1820, a ène comme actrice et comme chanteuse. galement au drame et à l'opéra, elle a llé dans ce dernier genre sur la scène Garden.

' (Sigismond, baron), journaliste et hongrois, né en 1816, dans la Transyls études dans un collége catholique, m collége réformé. En 1834, lors de Clausenbourg, il se rendit dans cette ia avec les principaux personnages on hongroise. Dès 1830, il prit la die feuille très-libérale de la Transylalée *Erdelye-hirado*, et fut nommé, née, député à la diète, où il devint M. Denys Kémény et le républicain s, l'un des représentants les plus le l'opposition. En 1842, il se retira res pour se livrer exclusivement à littéraires et fit paraître, l'année s le titre de *Brigue et opposition* (Korteskedés és ellenszerei, 1843), un livre à la fois sévère pour les libéraux et le pouvoir, et qui lui fit beaucoup d'ennemis, mais assura sa réputation comme écrivain politique. En même temps, il obtenait un succès de vogue avec un roman, *Gyulai Pal* (Pesth, 1844-1846, 5 vol.). A la fin de 1847, le baron Kémény se rendit à Pesth et inséra des articles dans le journal *Pesti Hirlap*, dont il devint bientôt l'un des rédacteurs ordinaires.

Nommé, en 1848, député à l'Assemblée nationale de Hongrie, il s'y tint un peu à l'écart et n'eut d'autorité que comme journaliste. En avril 1849, il fut appelé, comme conseiller, au ministère de l'intérieur; en même temps, il entrait, avec Csengery, au journal de Szemere, *Respublica*. Mais après la catastrophe de Vilagos, il se tourna contre le gouvernement et lui fit une vive opposition, qui se résuma dans deux pamphlets : *Après la révolution* (Forradalom utan; Pesth, 1850) et *Encore un mot sur la révolution* (Megegyszoa forradalom utan; Ibid., 1851). Mis en liberté par les conseils de guerre après une courte arrestation, il fut encore quelque temps un des collaborateurs les plus actifs du *Pesti-Napto*.

On a du baron Kémény, outre ses articles dans les publications nationales, des esquisses biographiques très-estimées : *Caractères des deux Vesseleny* et du *comte Étienne Szecheny* (Pesth, 1850); un roman de mœurs : *Homme et femme* (Ferj és no; Ibid., 1852, 2 vol.), etc.

KENDALL (Georges-Wilkins), publiciste américain, né vers 1810, dans l'État de Vermont, fut élevé à New-York, où il résida jusqu'en 1835. A cette époque, il alla prendre, à la Nouvelle-Orléans, la rédaction du *Picayune*, un des journaux les plus populaires de l'Union et suivit, comme volontaire, l'expédition du Texas ainsi que la guerre du Mexique. Il a publié la relation de ces deux entreprises sous le titre de : *Narrative of Texan expedition* (New-York, 1844, 2 vol.) et *History of the war between the United States and Mexico* (Ibid., 1850, 2 vol.). On lui doit aussi plusieurs ouvrages d'imagination.

KENNEDY (John-Pendleton), romancier américain, né le 25 octobre 1795, à Baltimore, prit ses grades au collége de cette ville, en 1812, et embrassa la carrière du droit. Il publia pendant deux ans (1817 et 1819), avec quelques amis, une sorte de pamphlet périodique : *le Livre rouge* (Thered book). Ce ne fut qu'en 1832 qu'il donna son premier roman : *la Grange aux hirondelles*, ou *le Séjour en Virginie* (Swallow baron, etc), où il décrit l'état des mœurs et de la société, dans ce pays, au commencement de ce siècle. Viennent ensuite : *Robinson Fer-à-cheval* (Horse shoè Robinson 1835), récit des aventures d'un vieux soldat dans la Caroline du Sud, pendant les guerres de l'indépendance; *Rob of the Bowl* (1838), tableau des querelles entre protestants et catholiques dans le Maryland. Ces romans de M. Kennedy qui rappelle, par son style facile et son humeur douce et sereine, la manière de M. Washington Irving, ont été réimprimés plusieurs fois, notamment, en 1852, à New-York, en 3 volumes in-12, avec illustrations.

M. Kennedy est aussi connu comme homme politique. Il a occupé, au Congrès, une place importante, comme l'un des principaux membres du parti whig. Il a publié, en 1840, une satire politique : *the Annales of Quodlibet*, et en 1844, une apologie de son parti : *a Defence of the Whigs*. Il a écrit une *Vie de William Wirt*, son ami politique, avec des extraits de sa correspondance (2 vol. in-8, 1849). On cite avec éloges plusieurs de ses adresses et discours.

KENNEDY (Tristram), député irlandais, né en 1805, à Donagh (comté de Donegal), et fils d'un ministre protestant, fut élevé au collége de Foyle, étudia la jurisprudence, fut chargé de la gestion des domaines du marquis de Bath et se fit admettre en 1834, au barreau de Dublin. Quelques années auparavant, il avait été haut shérif du comté de Londonderry. C'est un libéral, qui s'est beaucoup préoccupé des améliorations agricoles; il siége au Parlement pour le bourg de Louth (1852). On lui doit un établissement fort utile, une sorte d'école de droit (*Law Institute*), qu'il a fondé à Dublin et dont il est le directeur.

KENRICK (Francis-Patrick), archevêque catholique américain, né à Dublin (Irlande), le 3 décembre 1797, entra, en 1815, au collége de la propagande, à Rome et fut ordonné prêtre en 1821. La même année, il alla aux États-Unis, et devint professeur au collége de Saint-Joseph, à Bardstown (Kentucky). Il fut consacré évêque en 1830, et alla s'établir à Philadelphie, comme coadjuteur de l'évêque de ce diocèse, auquel il succéda douze ans après. Enfin, il a été appelé, en 1851, au siége archiépiscopal de Baltimore.

Dès 1828, il s'était fait connaître, comme polémiste spirituel et mordant, par ses *Lettres d'Omicron à Oméga*, en réponse à une série d'articles sur l'Eucharistie, du président du collége presbytérien de Danville (Kentucky) et signés *Oméga*. Il a publié, depuis, plusieurs ouvrages de théologie: *Theologia dogmatica* (1839-1840, 4 vol. in-8); *Theologia moralis* (Philadelphie, 1841-43, 3 vol. in-8); *sur la Suprématie du saint-siége et l'autorité des conciles généraux* (On the Primacy of the Holy See, 1839), réimprimé avec de nombreuses additions en 1845 et traduit en allemand; *sur la Justification* (On the Justification; 1841, in-12); *sur le Baptême* (On Baptism, 1843); une traduction en anglais des *Quatre Évangiles* (1849), et du *Nouveau Testament* (1851), avec des notes philologiques; une compilation latine: *Concilia provincialia Baltimori habita ab anno* 1829 *usque ad annum* 1850 (Baltimore, 1851); enfin, une série de lettres sous ce titre: *l'Église catholique vengée* (A Vindication of the Catholic Church, 1856), etc.

KENYON (Lloyd KENYON, 3[e] baron), pair d'Angleterre, né en 1885, à Gredington-Hall (comté de Flint), est petit-fils d'un magistrat élevé, en 1788, à la pairie. Il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, en 1855, la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. De son mariage avec une fille de lord Walsingham (1833), il a neuf enfants, dont l'aîné, Lloyd KENYON, est né en 1835.

KEOGH (William), magistrat et député irlandais, né à Galway, en 1817, fit, à l'université de Dublin, d'excellentes études, fut admis au barreau en 1840, et se signala par un ouvrage sur *les Usages de la cour de Chancellerie en Irlande* (the Practice of the court of Chancery in Ireland; 1 vol.). Il était membre des conseils de la reine (1849) lorsque, au retour du parti whig aux affaires, il reçut les fonctions d'avocat général (décembre 1852), puis de procureur général (février 1855) pour l'Irlande. Envoyé au Parlement par le bourg d'Athlone (1847), M. Keogh y soutint d'abord la politique conservatrice, en donnant toutefois son adhésion aux réformes économiques de sir R. Peel. Réélu en 1852, il s'est complétement rallié aux libéraux et a demandé avec eux l'extension des droits électoraux, le vote au scrutin, l'admission des juifs au Parlement, les courtes législatures, etc. On a encore de ce magistrat: *l'Irlande* sous l'adminis[tration du]
comte de Grey (Ireland under earl de Gr[ey])
embrasse une des périodes les plus [...]
ce pays (1838-1844), et plusieurs autres [...]
litiques.

KEPPEL (George-Thomas), officier [...]
anglais, né en 1799, du second mariage [...]
d'Albemarle, entra à seize ans au se[rvice mili-]
taire, assista à la bataille de Waterloo [...]
ques campagnes dans l'Inde et devint [...]
colonel d'infanterie, en 1841. Il a fait [...]
la maison de la reine et, sous l'adm[inistration]
de lord Russell (1846), il a été un [...]
secrétaires de ce ministre. Élu député [...]
pour Norfolk, puis pour Lymington [...]
au Parlement, avec les libéraux, de [...]
et y est rentré de 1847 à 1852. On a [...]
livres de voyages: une *Excursion* [...]
kans (Journey across the Balkan [...]
terre aux Indes (Journey from [...]
gland), etc.

KEPPEL (Henri), marin anglais [...]
cédent, né le 14 juin 1809, en[...]
en 1832 et fut promu, en 1833 [...]
mandeur et, en 1837, à cel[...]
1841 à 1845, il commanda la [...]
de la flotte envoyée contre les [...]
détruisit plusieurs repaires de [...]
expéditions qu'il fit (1843-1844 [...]
James Brooke, sur les côtes [...]
de Bornéo. On a de lui: *Exp[édition]*
sur les côtes de Bornéo (The exp[...]
of H. M. S. Dido; Londres, 1846 [...]
in-8), traduit en hollandais, et [...]
à l'archipel indien (A visit to the [...]
lago in H. M. S. Maeander; [...]
in-8). Ces deux ouvrages renferment [...]
du journal personnel de sir [...]
ce nom), dont M. Keppel a to[...]
rateur et qu'il a défendu contre [...]
sionnées auxquelles il a été en butte [...]

KÉRATRY (Auguste-Hilarion [...]
litique et littérateur français, né [...]
octobre 1769, et fils d'un gent[ilhomme qui pré-]
sida la noblesse aux états de Bre[tagne, ...]
fut destiné à la magistrature, et [...]
en sortant du collége de Quimper [...]
idées de la révolution, il adres[sa ...]
tuante, au moment où il venait [...]
père, une pétition en faveur d[e l'éga-]
lité dans le partage des successi[ons ...]
vint à Paris, s'y lia avec Le[...]
de Saint-Pierre, et publia, à titre [...]
un recueil de *Contes et Idylles* [...]
spirés de Gessner. Sous la Terr[eur ...]
ordre de Carrier, une détention [...]
à Nantes, et fut réclamé par [...]
qui se portèrent caution de son [...]

Depuis cette époque jusqu'à [...]
M. de Kératry vécut éloigné des [...]
se contentant de faire imprimer [...]
tre, des aperçus philosophiques [...]
entre autres: *le Voyage de* [...]
(1800); *Lusus et Cydippe* [...]
Mon habit mordoré (1802, [...]
derne; *Ruth et Noémi* (1811) [...]
Dieu et de l'immortalité de l'[âme ...]
tions morales et philosophiques [...]
plus remarquables par la [...]
ments que par la profondeur [...]

Élu député du Finistère [...]
grossir, à la Chambre, les [...]
nos libertés, et se vit fortement [...]
trempé dans la conspiration [...]

20); il fut même désigné comme complice par
procureur général de Poitiers, et dut publier
c le concours de Benjamin-Constant, une apo-
ie de sa conduite. En 1822, écarté de la Cham-
nationale par les influences ministérielles, il
tinua, dans le *Courrier-Français*, dont il avait
l'un des fondateurs, de prendre la plus vive
à la lutte du parti libéral contre la réaction.
articles lui attirèrent deux procès en cour
sises, où, grace à l'habileté de ses avocats,
I. Mérilhou surtout (1825), il fut deux fois ac-
té. Jusqu'en 1830, M. de Kératry, à qui les
tions de 1827 avaient rendu son mandat lé-
tif, montra la même ferveur dans le libéra-
e: il vota l'Adresse des 221, signa la protes-
n des députés de la gauche contre les ordon-
es de Juillet et se mêla aux négociations
ives à l'avénement de la nouvelle dynas-
Aussi, après la révolution, fut-il appelé un
premiers au conseil d'État, dont il ne tarda
devenir un des vice-présidents, et, plus
à la Chambre des Pairs, où il soutint jus-
dernier moment, la politique conserva-
En 1848, il fit éclater une vive indignation
les circulaires de M. Ledru-Rollin, et
é ses quatre-vingts ans, il se jeta aussi ré-
ent qu'autrefois au milieu des luttes et des
ications politiques de l'époque; il réussit,
avoir échoué aux élections de la Consti-
, à obtenir un siége à la Législative (1849).
e doyen d'âge, il présida cette assemblée
out de ses travaux et prononça, à cette oc-
le discours le plus hostile aux institutions
icaines. Le coup d'État du 2 décembre mit
a carrière politique.

e les ouvages cités, on a encore de M. de
y: *du Beau dans les arts d'imitation* (1822,
qui a pour complément *le Guide de l'ar-
de l'amateur* (1823); *Examen philosophique
t* (1823, in-8), et plusieurs romans oubliés:
ier des Beaumanoir (1824); *Frédéric Styn-
327)*; *une Fin de siècle* (1820); *Saphira
etc.* Il a été aussi l'un des plus actifs col-
urs du *Dictionnaire de la conversation*.

UDREN (Pierre-François), médecin fran-
embre de l'Académie de médecine, né à
e 16 mai 1769, fit ses classes à Quimper,
ça l'étude de la médecine, dans sa ville
s'engagea dans le service de santé de la
Après avoir parcouru divers grades, il
France, fut nommé professeur à l'École
de la marine et compléta ses études à
il fut reçu docteur en janvier 1804. Il
te désigné comme médecin en chef de
avale équipée à Rochefort, organisa le
e l'expédition du capitaine Baudin, re-
806, le titre de médecin en chef consul-
marine, puis, à la suite d'importantes
dans les ports français, belges et hol-
inspecteur général du service de santé
rine; fonctions qu'il n'a résignées que
dernières années. M. F. Keraudren a été
Académie de médecine (section d'hy-
lique), en 1821. Il a été créé comman-
Légion d'honneur en avril 1835.

e lui: *Réflexions sur le scorbut* (1804,
*bservations sur la syphilis dégénérée
ch.)*; *sur les Causes des maladies des
817)*, traduit en russe; *de la Fièvre
Antilles et sur les vaisseaux du roi
moire sur le choléra de l'Inde* (1831), etc.,
breux articles fournis à divers recueils
périodiques.

LAY (Florian-Henri, comte DE), dé-
is, né en 1801, à Paris, est le fils aîné
d'un des pairs de la Restauration, mort en 1856. Agronome distingué, il se retira, après la révolution de Juillet, dans le département de la Manche et y fonda une ferme-modèle dirigée par un élève de Grignon. Candidat officiel au Corps législatif en 1852 et en 1857, il siége pour la circonscription de Saint-Lô; il fait partie du conseil général des hôpitaux et hospices de Paris. En 1849, il a reçu la croix d'honneur.

Son frère, le vicomte Louis-Gabriel-César DE KERGORLAY, né à Paris, en 1804, entra, en 1820, à l'École polytechnique, servit dans l'artillerie et fut réputé démissionnaire en 1830, pour refus de serment. Il fut mêlé aux complots légitimistes sous le dernier règne, notamment à l'affaire du *Carlo Alberto*, en 1832. Il a fondé, en 1848, avec M. Arthur de Gobineau, la *Revue provinciale*.

KERN (J. Conrad), homme d'État suisse, né en 1808, au bourg de Berlingen, près d'Arenenberg (canton de Thurgovie), fit ses études à Diessenhofen et à Zurich et alla suivre les cours de théologie à l'université de Bâle. Mais il se tourna bientôt vers la science du droit qu'il étudia successivement à Berlin, à Heidelberg et à Paris. Rentré dans son pays, avec le titre de docteur en droit, il remplit, depuis 1837, dans le canton de Thurgovie les fonctions de président du tribunal suprême et celles de president du conseil de l'instruction publique. A la même époque, il concourut activement à la réorganisation des institutions cantonnales et se distingua dans cette circonstance par son esprit libéral et son talent oratoire. Il se fit aussi remarquer par les mêmes qualités dans la diète et dans l'Assemblée nationale, comme représentant de son canton, avant et depuis la nouvelle Constitution fédérale.

M. Kern eut un rôle très-honorable dans les complications que suscita, en 1838, entre la France et la Suisse la demande d'extradition du prince Louis-Bonaparte (voy. NAPOLÉON III), par le gouvernement français. En présence des demandes et des menaces de notre ambassadeur, le duc de Montebello, M. Kern, en sa qualité de député du canton de Thurgovie, dans lequel était située la commune de Salenstein qui avait donné au prince des titres de bourgeoisie, prit sur lui de défendre avec énergie le droit d'hospitalité de ce canton et la liberté du proscrit. Le grand conseil de Thurgovie, auquel il rendit compte ensuite de sa conduite, l'approuva par un vote unanime, et la nation entière s'apprêtait à défendre le droit d'asile contre les armes françaises, lorsque l'éloignement volontaire du prince mit fin à toute cette affaire.

En 1848, M. Kern prit une part active à la réforme libérale qui s'accomplit en Suisse. Membre de la commission chargée d'élaborer la Constitution fédérale, il en fut nommé le rédacteur et le rapporteur, de concert avec M. Druey, chargé de la rédaction française. La nouvelle Constitution dut en grande partie à l'autorité de ces deux rédacteurs d'être adoptée plus facilement des autorités cantonnales et des populations. En 1850, M. Kern fut nommé président du tribunal fédéral, à l'organisation duquel il avait également contribué. Le canton de Thurgovie l'a élu ensuite député au conseil national et au conseil des États. Il faut lui rapporter en grande partie la création de l'École polytechnique de Zurich: président du conseil de cette école, c'est à lui qu'elle doit la plupart des professeurs distingués qu'elle a pu réunir.

Dans ces derniers temps, M. Kern est venu à Paris comme envoyé extraordinaire de son gouvernement à l'occasion du conflit amené entre la Suisse et la Prusse par l'affaire de Neufchâtel. Grâce à ses anciennes relations d'amitié avec l'empereur, il détermina le gouvernement français qui avait

déjà pris une attitude hostile contre son pays, à remplir le rôle de conciliateur. Sur la simple assurance qu'il rapporta de l'appui promis par la France au gouvernement suisse contre les prétentions de la Prusse, l'Assemblée fédérale, qui avait récemment préparé la guerre, consentit à faire les premiers sacrifices à la paix, en mettant en liberté les prisonniers neuchâtelois.

KERNER (André-Justin) poëte et médecin allemand, né le 18 septembre 1786, à Loudwigsbourg en Wurtemberg, étudia la médecine à l'université de Tubingue, de 1804 à 1808. Il pratiqua son art pendant plusieurs années à Gaildorf, se fixa en 1818 à Édinsberg, où il fut durant trente-trois ans médecin supérieur officiel. Privé de la vue, il reçut une double pension du gouvernement de Wurtemberg et du roi Louis de Bavière, ami et protecteur des lettres.

M. Kerner occupe, comme poëte, un rang honorable. L'un des fondateurs de l'école moderne de Souabe, il a publié plusieurs recueils de poësies, dont quelques-unes empreintes d'une fantaisie rêveuse et mélancolique, ont dû aux mélodies que M. Robert Séhumann (voy. le nom) a faites pour elles, un charme et une popularité de plus. Elles sont toutes réunies dans les recueils suivants : *Almanach poétique* (Poetischer Almanach; Heidelberg, 1812), *Poesies allemandes* (Deutscher Dichterwald; Tubingue 1813); *Poésies romantiques* (Romantische Dichtungen; Carlsbad 1817) et *Poésies* (Gedichte; Stuttgart, 1826; 4e édit., 1848) : ce dernier recueil a reparu, considérablement augmenté; sous le titre : *les Dernières fleurs* (der letzte Blütenstrauss; Stuttgart et Tubingue, 1853).

Parmi les ouvrages en prose de M. Kerner, on cite en première ligne la célèbre histoire de *la Visionnaire de Prevorst* (Die Seherinn von Prevorst; Stuttgart, 1829; 4e édit., 1846. 2 vol.), récit des faits extraordinaires qui eurent lieu, en 1846, sous les yeux de l'auteur; puis plusieurs ouvrages de médecine ou relatifs au magnétisme animal : *l'Acide sébacique et son influence sur l'organisme* (die Fettsaeure und ihre Wirkungen auf etc.; Ibid. 1822); *les Bains de Wildbad dans le royaume de Wurtemberg* (das Wildbad; Tubingue, 1811; 4e édit., 1839); *Histoire de deux somnambules* (Geschichte zweier Somnambulen; Carlsruhe, 1824); *Comptes rendus sur Prevorst* (Blaetter aus Prevorst; Carlsruhe, 1831-1834. 5 livraisons); avec M. Eschenmayer: *Histoire de quelques possédés des temps modernes* (Geschichte Besessener neuerer Zeit; Carlsruhe, 1834; 2e édit., 1835); *un Phénomène naturel mystérieux* (Eine Erscheinung aus dem Nachtgebiete der Natur; Stuttgart, 1836); enfin une *Histoire de la prise de Weinsberg dans l'année* 1525 (Geschichte der Bestürmung der Stadt Weinsberg, etc.; Heilbronn; 2e édit., 1818), faite d'après les sources authentiques, et des *Souvenirs de ma jeunesse* (Bilderbuch aus meiner Knabenzeit; Brunswich, 1839), contenant de gracieuses pages. — Un fils du célèbre médecin poëte, M. Théobald Kerner, s'est aussi fait connaître par la publication de quelques poésies.

KERVYN DE LETTENHOVE (Joseph-Marie-Bruno-Constantin), historien et littérateur belge, né à Saint-Michel, dans la Flandre occidentale, le 17 août 1817, est, depuis 1850, correspondant de l'Académie royale de Belgique. Son mérite n'est pas moins apprécié en France qu'en Belgique, et l'Académie française a couronné, en 1856, une *Étude sur les Chroniques de Froissart*, œuvre remarquable de ce savant écrivain.

On a de lui : *Histoire de Flandre* (Bruxelles, 1847-1850, 6 vol. in-8; 2e édit., Bruges, 1853-1854, 4 vol. in-8), qui a obtenu en Belgique le
prix quinquennal d'histoire; [illegible]
Milton (Paris, 1839, in-8, [illegible]
nouvelle avec texte en regard. Il a publié
éditeur : *les Cronikes des contes de* [illegible]
ges, 1849, in-8); *Mémoires de Jean de* [illegible]
souverain bailli de Flandre, [illegible]
Gand, etc. [1431-1481] (Ibid., 18[illegible]
et a fourni différents travaux aux [illegible]
Bulletin de l'Académie royale de Belg[illegible]

KESTNER (Charles), industriel [illegible]
cien représentant du peuple, né en [illegible]
sace, est depuis plus de vingt ans à la
grande fabrique de produits [illegible]
fondée à Thann. Employant des [illegible]
vriers dont il a su en tout temps [illegible]
sympathie, il a obtenu plusieurs [illegible]
expositions nationales de l'industrie
une médaille d'or en 1849 et une [illegible]
neur à l'Exposition universelle de [illegible]
partie, de 1849 à 1851, de la cham[illegible]
merce de Mulhouse. Envoyé à l'Ass[illegible]
stituante par 50 873 suffrages, [illegible]
les onze représentants du Haut-[illegible]
mentit pas les principes démocra[illegible]
toujours professés et vota cons[illegible]
Montagne. Il ne fut point réélu [illegible]

KETTELER (Wilhem-Emman[illegible]
prélat catholique allemand, né en [illegible]
fit ses études avec l'intention de [illegible]
rières de l'État, fut admis au [illegible]
encore que référendaire, lorsqu'il [illegible]
brusquement au monde pour se [illegible]
glise. Après avoir reçu l'ordina[illegible]
dans la paroisse de Hopster. en [illegible]
1848 il fit partie, de l'Assemblée
Francfort et s'y fit remarquer [illegible]
qu'il prononça après le meurtre [illegible]
nowski. A cette époque, il fit à [illegible]
mons célèbres (*Die grossen* [illegible]
Gegenwart). L'année suivante, il [illegible]
ministrer une paroisse catholique [illegible]
là passa, en 1850, à Mayence. [illegible]
comme évêque, à M. Kaiser. Il [illegible]
futer dans un mandement la [illegible]
Ronge. La ville de Munster lui [illegible]
ciale de théologie.

KEYSER (Nicaise DE), peint[illegible]
Sandvliet (province d'Anvers).
simple berger lorsqu'il manifesta [illegible]
les arts. Placé, aux frais d'une [illegible]
cadémie d'Anvers, il y reçut les le[illegible]
cobs-Jacobs et Van Brée, et, en [illegible]
un *Christ en croix*, destiné à un [illegible]
lique de Manchester et qui est [illegible]

En 1836, il donna *la Bataille* [illegible]
en 1839, le plus célèbre de ses [illegible]
taille de Woringen, placé aujour[illegible]
de la Nation à Bruxelles (18[illegible]
lui : *le Calvaire*, *saint Dom*[illegible]
des Éperons d'or, *Charles-Quint* [illegible]
l'Antiquaire, *la Bataille de Se*[illegible]
port, le *Portrait du roi Guillaume* [illegible]
envoyé un *Portrait* à l'Expositi[illegible]
Paris en 1855. Dans les dernier[illegible]
gligé la grande peinture histori[illegible]
bleaux de genre. Il a donné dan[illegible]
manière : *sainte Élisabeth* [illegible]
(1851), qui appartient au roi Lé[illegible]

M. Nicaise de Keyser est [illegible]
nouvelle école belge, qui se ra[illegible]
ment à l'école moderne française [illegible]
roche. Mais sous cette influence [illegible]
reusement quelque chose du [illegible]
maîtres flamands.

-CHAN, oncle de l'empereur de la Chine, est
l mandarin et ancien ministre de l'empire.
me capable et résolu, il fut envoyé à Canton
Tao-Kouang, précédent empereur, pour rem-
r le gouverneur Lin, qui avait maltraité les
is. Ceux-ci, lésés dans leur commerce d'o-
, venaient de remonter la rivière de Canton,
ardant les deux rives, et de s'emparer de
ipel de Tchou-san. Ki-chan comprit à quels
nis il avait affaire et dans quels périls l'im-
nce et la présomption de son prédécesseur
it mis le gouvernement. Il n'hésita pas à
ter l'*ultimatum* posé par les barbares, c'est-
qu'il évita une guerre désastreuse, au prix
nditions assez dures, une forte indemnité
aux Anglais, la cession de Hong-Kong, etc.
orsque le traité fut soumis à la sanction de
reur, le Fils du ciel le rejeta avec colère.
n fut rappelé ignominieusement et subit
éclatante disgrâce. Il fut dégradé publi-
nt, ses biens furent confisqués, ses concu-
rendues, sa maison rasée, lui-même fut
fond de la Tartarie, à Lassa. C'est là qu'il
ncontré par MM. Huc et Gabet, qui ont
lans leur *Voyage au Thibet* d'amples dé-
r ce personnage.
53, l'empereur actuel, Hien-foung (voy.
, abattu par les succès de la grande in-
on (voy. TIEN-TÉ), rappela Ki-chan et l'en-
qualité de commissaire impérial dans
provinces de Kouang.

ERICH (Paul), peintre allemand, né à Co-
en 1810, fit ses études à l'Académie de
orf et débuta par une toile de grande di-
, *Charles-Quint au couvent de Saint*
spirée de deux vers de Platon, et donna
entre autres toiles d'histoire ou de genre
te, d'une exactitude poussée jusqu'à la
e : *le Grand maître de Malte Lavalette
sur son lit de mort*, *les chevaliers de
in au courage et à la concorde*; *la Reine
te pleurant devant la tête du duc de Suf-
'eintre mort*, tableau de genre où l'ar-
représenté lui-même; *une Prison*, etc.
lessins et des portraits historiques, entre
ux de *l'empereur Henri V*, de *Philippe
Charles le Hardi*, du *duc de Bourgogne*.

ministre de l'empire chinois, membre
lle impériale, fut envoyé par l'empe-
Kouang, prédécesseur de l'empereur ac-
foung (voy. ce nom), conclure avec les
traité de Nankin. Ce traité signé et ra-
in fut nommé gouverneur des deux
vint occuper le poste difficile de Canton.
stant, il eut une grande influence sur
Mou-tchang-Ha (voy. ce nom), le pre-
tre, et, grâce à son intervention, les dif-
s'élevèrent encore entre les Occiden-
Chinois n'eurent rien de grave. L'at-
s actes des conservateurs progressistes
population de Canton et des milliers
signalèrent le nom de Ki-in à la haine
geances populaires. Ces mécontente-
ent alors aucune influence sur le ca-
tique de Ki-in. L'empereur, satisfait
ces, le rappela à Pékin, lui conféra
dignités, l'éleva à de plus hautes
t le donna pour collègue à Mou-
Ki-in commença à réaliser quelques
mprenant que les soldats chinois, ar-
t de flèches, ou embarrassés de vieil-
es à mèche, ne pouvaient lutter contre
uropéennes, il essaya de changer cet
grotesque, et fit remplacer l'arque-
par le fusil à piston.

Ki-in, avant d'avoir subi aucune disgrâce, fai-
sait souvent l'éloge des gouvernements de l'An-
gleterre, des États-Unis et de la France. Il pos-
sédait toute la confiance de l'empereur Tao-Kou-
ang, dont il était le proche parent. Au faîte des
grandeurs, il avait reçu de lui la plus haute
marque d'estime : il avait été désigné pour pré-
sider aux funérailles de l'impératrice douairière.

A l'avénement de l'empereur actuel (1850), Ki-in fut une des premières victimes de la réaction. Il fut révoqué et accusé d'avoir favorisé les Anglais. Mais, au milieu des dangers dont les triomphes de la grande insurrection chinoise menace son trône, l'empereur Hien-foung a rappelé cet homme d'État et l'a envoyé en mission dans le Kiang-si (1853).

KIEPERT (Henri), géographe allemand, né à Berlin, le 31 juillet 1818, fit toutes ses études dans cette ville et se distingua de bonne heure par son aptitude pour les travaux géographiques. Élève du célèbre Ch. Ritter (voy. ce nom), il entreprit, en 1841, avec les professeurs Schœnborn et Loew, un voyage d'exploration scientifique dans l'Asie Mineure. Appelé, en 1845, à Weimar, en qualité de directeur technique du grand Institut géographique de cette ville, il exerça ces fonctions durant sept ans, et retourna se fixer dans sa ville natale à la fin de l'année 1852.

M. Kiepert débuta par la publication d'un *Atlas de la Grèce et de ses colonies* (Atlas von Hellas und den hellenischen Colonien; Berlin, 1840-1846, 24 feuilles; 2ᵉ édit. 1851), beau travail auquel M. Ritter avait collaboré. Il donna ensuite : cinq cartes sur la Palestine dans la *Palæstina* de Robinson et Smith (Halle 1843, 3 vol.); un *Atlas biblique* (Berlin, 1846; 3ᵉ édit. 1854, 8 feuilles), dressé d'après les dernières recherches scientifiques et accompagné de notes explicatives; *l'Asie Mineure* (Ibid., 1843-1845, 6 feuilles), travail non moins estimé en France et en Angleterre qu'en Allemagne; *l'Empire turc en Asie* (Karte des türkischen Reiches in Asien; Ibid. 1844, 2 feuilles), d'après ses propres recherches et celles du baron Vincke, de MM. Fischer, Moltke, Schœnborn et Koch; *la Carte murale de l'ancienne Grèce* (Wandkarte von Altgriechenland; Weimar, 1847, 9 feuilles); *Atlas historique géographique du monde ancien* (Historisch-geographischer Atlas der alten Wel; Ibid., 1848, 16 feuilles, planches et texte, 1851; 9ᵉ édit.), ouvrage fort répandu en Allemagne; *la Carte murale de l'ancienne Italie* (Wandkarte von Altitalien; Ibid., 1858, 12 feuilles); *les Environs de Rome* (Umgebungen von Rom; Ibid., 1850, 4 feuilles); *Atlas du globe terrestre entier, à l'usage des écoles* (Schulatlas der ganzen Erde; Ibid., 3ᵉ édit. 1850, 25 feuilles); *Carte murale de l'empire romain* (Wandkarte des rœmischen Reiches; Ibid., 1852, 12 feuilles); *Atlas de l'Asie* (Atlas von Asien; Berlin, 1853), faisant partie de l'*Erkunde* de Ritter; etc.

On a, en outre, de M. Kiepert de très-intéressants articles dans *le Journal de géographie universelle* et quelques brochures et mémoires sur des points de la science géographique. En 1844, ses *Commentaires historiques géographiques des guerres entre l'empire d'Orient et les rois persans de la dynastie des Sassanides*, envoyés par l'auteur à un concours ouvert par l'Institut de France, lui valurent le premier prix.

KIERS (Pierre), peintre hollandais, né à Graeneveld près de Meppel, dans la Dreuthe, en 1807, étudia sous le peintre Douwe de Hoop, mort si jeune, et cultiva comme son maître et ami le genre et les intérieurs. Il s'est fixé à Amsterdam

et y a exécuté ses différents sujets, dans lesquels il cherche à varier indéfiniment les mêmes effets. Sa spécialité pour ce moment est celle des reflets le lampes. On a de lui : *une Dame sortant de chez elle le soir*, heureux effet de lanterne ; *une Dame lisant la Bible*, *Intérieur d'une maison hollandaise*, *le Peintre dans son atelier*, trois effets de lampe qui ont été très-remarqués à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, etc.

KIESER (Dietrich-George), médecin et naturaliste allemand, né le 24 août 1779, à Harbourg (Hanovre), étudia la médecine à Würtzbourg et à Gœttingue, où il obtint, en 1804, le diplôme de docteur, et pratiqua la médecine jusqu'en 1812 à Winsen et à Lühe. Il fut ensuite, pendant deux ans, professeur extraordinaire à l'université d'Iéna, puis suivit l'armée allemande, assista aux campagnes de Belgique et de France, et devint, après la bataille de Waterloo, directeur des hôpitaux militaires de Liége et de Versailles. De retour à Iéna, il ouvrit de nouveau ses cours de médecine et acquit promptement, comme professeur, une grande réputation. Professeur ordinaire de médecine depuis 1824, directeur d'une clinique privée, de médecine, de chirurgie, et surtout d'ophthalmologie depuis 1831 jusqu'à 1847, médecin de l'université depuis 1838, directeur de l'hôpital public des aliénés depuis 1846, et fondateur, l'année suivante, d'un établissement particulier de psychiatrie, appelé *Sophronisterium*. M. Kieser a été nommé, en outre, conseiller de la cour de Prusse, et conseiller intime de la cour de Saxe-Weimar. De 1831 à 1848, il a représenté l'université de Iéna à l'assemblée des États de Weimar, où dans les quatre dernières années, il a occupé la place de vice-président. Il a fait ensuite partie du parlement de Francfort qui précéda l'Assemblée nationale.

M. Kieser dont le programme, comme professeur, embrasse la pathologie et la thérapeutique particulières et générales, l'histoire de la médecine, l'anatomie et la physiologie des plantes et le magnétisme animal, a aussi traité, dans plusieurs ouvrages, ces divers sujets, auxquels il a joint, dans ces dernières années, l'étude des maladies mentales. Nous citerons : *Études d'anatomie comparée* (Beitraege zur vergleichenden Anatomie ; Bamberg, 1806), avec Oken ; *Aphorismes de la physiologie des plantes* (Aphorismen aus der Physiologie der Pflanzen ; Gœttingue, 1808) ; *des Causes du diagnostic et de la guérison de la cataracte* (über die Ursachen, Kennzeichen und Heilung des schwarzen Staars ; Ibid., 1808) ; *Mémoire sur l'organisation des plantes* (Harlem, 1812), dissertation couronnée par l'Académie de Harlem ; *Éléments de pathologie et de thérapeutique de l'homme* (Grundzüge der Pathologie und Therapie des Menschen ; Iéna, 1812) ; *Système de médecine* (System der Medicin ; Halle, 1817-1819, 2 vol.) ; *de Febris puerperarum indole, varia forma et medendæ ratione* (Iena, 1825-1829, 7 vol.) ; *Système du magnétisme tellurique ou animal* (System des Tellurismus oder, etc. ; Leipsick, 2e édit., 1826, 2 vol.) ; *Éléments de psychiatrie* (Elemente der Psychiatrick ; Breslau et Bonn, 1855) ; etc. Il a fourni en outre un grand nombre de dissertations et de mémoires aux *Programmes* de l'université d'Iéna et rédigé, depuis 1817, avec MM. Eschenmayer, Nasse et Nees von Esenbeck, les *Archives de magnétisme animal* (Archiv für thierischen Magnetismus ; 12 vol.) et de 1842 à 1848 la partie scientifique de la *Nouvelle revue littéraire de Iéna*.

KILIAN (Hermann-Frédéric) médecin allemand, né à Leipsick, le 5 février 1800, et fils du médecin et auteur distingué de ce nom, fut emm[...] enfant, par son père à Saint-Pétersbo[...] mença ses études de médecine en 18[...] il fréquenta ensuite plusieurs univer[...] magne, d'Angleterre et d'Écosse, [...] Russie en 1820, avec le diplôme de [...] fut nommé professeur suppléant à l'[...] médecine de Saint-Pétersbourg et m[...] pital d'artillerie. En 1825, il revint en [...] et, après avoir séjourné quelque temps [...] heim, il fut appelé à l'université de [...] devint, en 1828, professeur adjoint de [...] en 1831, professeur titulaire d'obst[...] recteur de la clinique obstétricale [...] doyen de la Faculté. Le roi de Prus[...] féré le titre de conseiller intime de [...]

M. Kilian s'est surtout occupé de [...] stétricale. Ses principaux écrits [...] sont : *la Circulation du sang de l'[...] pas encore respiré* (Ueber den K[...] tes im Kinde, etc ; Carlsruhe 18[...] *obstétricale* (die Operationslehre [...] Bonn ; 2e édit., 1844-1853, 3 vo[...] *Science et l'art de l'obstétriqu[...]* von Seiten der Wissenschaft [...] fort, 2e édit., 1852, 3 vol.) ; *A[...]* burtshülflicher Atlas ; Dusseldo[...] *de l'Étude de la science obstétr[...]* hülfliches Studium ; Bonn, 18[...] *Lucinae novum* (Ibid., 1856, [...] tenant une collection considérable [...] struments anciens et nouveaux [...]

On cite parmi les autres trav[...] *Recherches anatomiques sur le* [...] *nerfs du cerveau* (Anatomische [...] uber das neunte Hirnnervenpa[...] sick, 1822) ; *les Universités de* [...] *point de vue des sciences naturelle*[...] *cine* (die Universitaeten Deutsch[...] wissenschaftlicher und medic[...] Heidelberg, 1828) ; *Études sur l'[...] les femmes* (Beitraege zu einer ge[...] der allgemeinen Knochenerweich[...] Bonn, 1829) ; *Description de* [...] *bassin*, etc. (Schilderung neuer Beck[...] Mannheim, 1854), etc. ; puis de [...] tions, notamment : *de Spondylolis[...] pelvan gustiæ causa nuper detect*[...]

KIMBALL (Richard B.), roma[...] né en 1815, à Lebanon (New-Ham[...] études au collége de Dartmouth [...] en 1834, puis commença de [...] qu'il vint, un an après, continu[...] courut ensuite l'Europe et, à so[...] Unis, il se fit homme de loi à W[...] New-York, où il il a séjourné [...] nouveau voyage en Europe en [...]

M. Kimball a collaboré activem[...] sieurs années, au *Knickerbocker* [...] publié son principal ouvrage [...] *Fils de la vie* (Saint-Leger [...] the life ; 1849, in-12), roman [...] posant le travail d'un esprit [...] la vérité et mêlant des scènes [...] observations originales. On a [...] intéressante étude sur Cuba [...] (Cuba and Cubans ; New-York [...] recueil de contes et d'esquisses [...] *Roman de la vie d'étudiant* [...] mance of Student Life abroad [...]

KIND (Charles-Théodore), [...] né à Leipsick, le 7 octobre [...] dans sa ville natale, et y de[...] avocat, docteur en droit, et [...] de la Faculté de droit (183[...]

eiller de justice et membre de la chambre lée *Spruch collegium.*

Kind s'est occupé spécialement de la Grèce rne et a beaucoup contribué à répandre en agne la connaissance de la langue, de la ature et de l'état politique et social de ce Parmi les ouvrages composés dans ce but, marque : *Chrestomathie grecque-moderne* griechische Chrestomathie; Leipsick, 1825); *original et traduction allemande de chants aires de la Grèce moderne* (Neugriechische lieder im Original und mit deutscher Ueberg; Grimma, 1830, formant le tome III de *mia* d'Iken); *Études pour servir à la connce de la Grèce moderne* (Beitraege zur n Kenntniss des neuern Griechenland; Neuur l'Orla, 1831); une édition du *Panorama rèce* d'Alexandre Soutsos, avec des commen-t un dictionnaire; Leipsick, 1835); la tra-1 allemande du roman politique du même : *l'Exilé de* 1831 (der Verbannte von 1831; 1837); un *Dictionnaire allemand et grec e* (Handwœrterbuck der deutschen und chischen Sprache; Leipsick, 1841); une *gie grecque-moderne* (Neugriechische An-; Ibid., 1841); un second recueil de *populaires de la Grèce moderne* (Neuche Volkslieder; Ibid., 1849); enfin un ombre d'articles critiques et littéraires ers recueils, notamment dans le *Journversation littéraire* de Leipsick.

(Charles), publiciste américain, né à k, le 16 mars 1789, et second fils de *ing*, mort en 1853, vice-président des is, suivit son père qui venait d'être ninistre à Londres (1796), et fut élevé *erre*, puis à Paris, et placé ensuite dans de banque Hope et Cie, à Amsterdam. n Amérique à la fin de 1806, il se livra rce dans sa ville natale (1810-1823), ser-e volontaire, dans la guerre de 1812, é à la législature de l'État de New-3-1823), et fonda, en 1819, un journal le *New-York American*, qui devint, rection, le principal organe du parti ue de cette ville et se fondit, en 1847, *w-York Courier*. En 1848, M. King fut ésident du collége de Columbie (New-eu, pendant vingt ans, une grande mme publiciste, et a constamment uni dance, une modération trop rare dans me américain. Il a pris aussi un cer-n littérature, par ses articles de cri-omadaire.

E (Alexandre-William), littérateur à Taunton, en 1802, étudia au col-et à l'université de Cambridge, et se au barreau en 1837. Il partit alors t et, durant son voyage, écrivit à is une correspondance fort enjouée récit de ses impressions et de ses la réunit, à son retour, pour la pu-l ne trouva ni libraires, ni directeurs qui acceptassent son manuscrit et, ses tentatives littéraires, il se remit 1849, ce même voyage parut, sous anonyme, par lettres; le succès en que des éditions multipliées n'ont uisé la curiosité publique en An-Amérique. Ce livre, tout à coup ue et qui a donné lieu à une série lus ou moins heureuses, avait pour rec *Eothen* (d'Orient); il a été tra-plupart des langues européennes. ur, qui avait ainsi gagné le renom de charmant et spirituel conteur, il n'a plus rien écrit depuis, si ce n'est des articles politiques dans la *Quaterly Review*. Établi à Londres, il plaide près la cour de la Chancellerie.

KINGSLEY (rév. Charles), littérateur anglais, né le 12 juin 1819, au village d'Holne (comté de Devon), fit ses hautes classes à l'université de Cambridge. Ayant abandonné l'étude du droit pour embrasser l'état ecclésiastique, il obtint la cure d'Eversley dans le Hampshire et se maria. Son premier essai littéraire fut un drame lyrique, *la Tragédie de la Sainte* (the Saint's tragedy; 1848), où il mit en scène, avec une certaine puissance, la vie d'Élisabeth de Hongrie. Entraîné par le mouvement démocratique socialiste de l'époque, il écrivit, sous le titre d'*Alton Locke* (1850, 2 vol.), l'histoire imaginaire d'un tailleur poëte qui lui servit de cadre pour tracer une peinture énergique des abus et des vices de la société moderne. Ce livre produisit une grande sensation, et l'auteur, vivement critiqué et surnommé *le prêtre chartiste*, lui donna pour pendant non moins hardi *la Fermentation* (Yeast, a problem; 1851): discutant le problème de la misère, il en place la solution dans le christianisme régénéré et devenu l'unique code moral de l'humanité. Les romans d'*Hypatie* (1852; 2ᵉ édit., 1856), et de *Phaeton* (1852), appartiennent au même genre de critique sociale; mais le sentiment pratique s'y perd au milieu de digressions mystiques.

Non content de poursuivre avec éloquence le désordre social, le rév. Kingsley a essayé d'y porter remède en venant au secours des classes ouvrières. Unissant ses efforts à ceux de quelques philanthropes, il a organisé des secours, ouvert des cours publics, fondé des écoles, propagé par la presse et la parole ses théories d'amélioration, qui rappellent la maxime de Fourier : « Associer le capital, le travail et le talent, » avec la morale évangélique pour base et pour règle. Comme application, une association des ouvriers tailleurs de Londres fut organisée en grande partie par ses soins, et, grâce à un emprunt qui défraya son premier établissement, elle réussit. D'autres associations industrielles furent entreprises sur ce modèle avec plus ou moins de succès. Le rév. Kingsley est chanoine honoraire de Midleham.

Citons encore de lui : un traité sur *l'Association appliquée à l'agriculture* (Application of associative principles to agriculture, 1852), qui reproduit la plupart des idées de l'économiste Stuart Mill sur ce sujet; *Sermons de village* (Twenty five village sermons, 1852), où il ne ménage pas l'orgueil et l'égoïsme des nobles et du haut clergé; *Vers l'Ouest!* (Westward ho! 1854, 3 vol.; 2ᵉ édit., 1855), voyages et aventures d'un chevalier anglais du temps d'Élisabeth; *Alexandrie et ses écoles* (Alexandria and her schools; 1854, in-8), exposition philosophique du gnosticisme; *Glaucus ou les Merveilles de la mer* (Glaucus, 1855) et *les Héros* (the Heroes; 1855), livres d'éducation populaire; un nouveau volume de *Sermons* (1856), etc.

KINGSTON (Robert King, 4ᵉ comte de), pair d'Angleterre, né en 1796, descend d'une famille irlandaise élevée, en 1821, à la pairie. Connu d'abord sous le nom de King, il fit ses études à l'université d'Oxford et siégea quelque temps à la Chambre des Communes. En 1839, il passa à la chambre haute, où son vote continue d'être acquis au parti libéral. Ne s'étant pas marié, il a pour héritier présomptif son frère, James King, né en 1800.

KINKEL (Jean-Godefroy), poëte et écrivain

allemand, homme politique, né le 11 août 1815, à Obercassel, est fils d'un ministre protestant. Élevé au sein d'une famille pieuse, il eut lui-même une jeunesse fervente et alla, en 1831, à Bonn, pour y étudier la théologie, puis il suivit, à Berlin, les leçons des professeurs Marheineke, Neander et Hengstenberg. Agrégé à la Faculté théologique de Bonn, en 1837, il ouvrit des cours de théologie historique et d'art chrétien qui eurent beaucoup de succès, et lui firent une réputation d'orateur distingué. Aussi, au bout de deux ans, il fut appelé à exercer, dans une des églises protestantes de Cologne, les fonctions de prédicateur. C'est là qu'il fit la connaissance de Mme Johanna Mockel, séparée depuis quelques années de son premier mari, libraire de cette ville, et qui appartenait à la religion catholique. En 1843, il l'épousa, malgré la vive opposition de la Faculté théologique de Bonn et du clergé protestant. Cet événement jeta M. Kinkel hors de la carrière ecclésiastique. Il se livra spécialement à des études historiques sur l'art moderne, fit quelques voyages d'exploration, et, après avoir pris de nouveaux grades à la Faculté philosophique de Bonn, il fit, en 1845, un cours public d'histoire asiatique et de littérature dramatique, qui attira un auditoire nombreux, et lui fit conférer, au bout de quelques mois, le titre de professeur adjoint par l'université.

D'un caractère mobile et enthousiaste, M. Kinkel se jeta tout entier dans le mouvement révolutionnaire de 1848. La fondation d'un club d'ouvriers, la publication d'une brochure : *Artisans, sauvez-vous!* (Handwerk rette dich! Bonn, 1848), ses professions de foi dans la *Gazette de Bonn* (Bonner Zeitung), et dans le journal *le Spartacus*, qu'il fonda lui-même, le désignèrent bientôt comme un des chefs de la démocratie socialiste des provinces rhénanes. La ville de Bonn l'envoya comme député à la seconde Chambre de Berlin; mais, après la prise à main armée de l'arsenal royal de Siegbourg, M. Kinkel, qui avait pris part à cet événement, fut forcé de s'enfuir de la Prusse. Il se rendit dans le Palatinat, se mêla au soulèvement du grand-duché de Bade et fut fait prisonnier par les troupes prussiennes en juin 1849. Condamné à la détention perpétuelle par le conseil de guerre de Rastadt, il fut, deux ans plus tard (avril 1850), appelé devant la Cour d'assises de Cologne, dans le procès relatif à la prise de l'arsenal. Il présenta sa défense lui-même, et, par un discours brillant qui se répandit dans toute l'Allemagne, il obtint du jury d'être déclaré non coupable dans cette affaire. Transféré à la fameuse forteresse de Spandau, pour y subir la peine à laquelle il avait été condamné dans le duché de Bade, il parvint, dès le mois de novembre de la même année, à s'évader, et se réfugia en Angleterre. Cet événement, entouré de circonstances romanesques et de mystères, causa, en Allemagne, la plus grande sensation, la prison de Spandau ayant toujours passé pour rendre, par sa construction même, toute évasion impossible. M. Kinkel dut particulièrement son salut au dévouement d'un de ses anciens élèves, M. Charles Schurz, qui, après avoir combattu dans le duché de Bade, avait été aussi condamné à la peine capitale et qui, s'étant échappé, par la fuite la plus extraordinaire, au moment même de l'exécution, avait bravé de nouveau la mort en traversant toute l'Allemagne pour délivrer son maître et son ami. Nouveau Blondel, il s'était mis en communication avec lui en jouant, sous les fenêtres de la prison, des airs composés par la femme du détenu. Un jugement relatif à cette affaire, encore énigmatique, a été rendu, à la fin de 1856, contre le docteur en médecine

Falkenberg, déjà détenu
M. Kinkel passa en Amér
en Angleterre, il occupe u
dans un établissement d'en

Parmi les ouvrages qui o
place importante dans la l
on cite en première ligne
le tireur, histoire rhéna
(Otto der Schütz, eine rh
zwœlf Abentheuern; Stutt
1852), et un recueil très-
ques (Gedichte; Ibid., 1843
nent ensuite plusieurs ouv
contrée, histoire et vie pop
schaft, etc.; Bonn, 1846);
de la sculpture et de l'art
chrétiens (Geschichte der
den christlichen Vœlkern;
Contes (Erzaehlungen; Stu
1851), en collaboration avec
le Guide à travers de la val
tion des villes Linz, Re
Führer durch das Ahrthal
1851). M. Kinkel a rédigé
littéraire du Rhin, *Vom R*
collaboré à plusieurs jour
diques. Il a été publié sur l
un ouvrage considérable, G
bourg, 1860, 2 vol.).

Sa femme, Mme Johann
pour unir à l'énergie du
de l'esprit, s'est fait conna
tion active à la vie polit
littéraires de son mari. M
elle a publié, pendant le
mariage, sous le nom de
plusieurs compositions qui
taine popularité. Sous le no
elle a écrit, outre les *Con*
mun avec son mari : *Huit*
ment du piano (Acht Brie
unterricht; Stuttgart, 1852)

KINNAIRD (Georges-W
9e baron), pair d'Angleterre
d'une ancienne famille éco
en 1826, aux honneurs de
sous l'administration de l
héréditaire (1831), sous le
Il a rempli, auprès de la
grand écuyer (1840-1841)
partie du Conseil privé. Ses
De son mariage avec la fil
(1827), il a deux enfants do
KINNAIRD, est né en 1841.

KINNOUL (Thomas-Rob
10e comte DE), pair d'Ang
descend d'une ancienne fa
en 1711, à la pairie hérédi
en 1804, aux honneurs de
majorité son siége à la Cha
s'est toujours associé aux
teur. Il est lord-lieutenant d
son mariage avec la fille d'u
a sept enfants dont l'aîné, G
PLIN, est né à Londres en 1

KINSKY (*Ferdinand-Bon*
chef actuel de la maison p
établie en Autriche et en B
octobre 1834; il a succédé
Rodolphe, comme prince de
nitz et Tettau, sous la tutel
mine-Élisabeth de Colloredo
oncle le comte Joseph. Déc
1855, il s'est marié, le 5 av

e *Charles*-François-Antoine de Liechten- le 19 septembre 1835.

...RE (François-Alexandre KEITH-FAL- comte DE), pair d'Angleterre, né en ...adley-House (comté de Berks), descend ...mmes de l'ancienne famille écossaise des ...1849, il prit, à la Chambre des Lords, ...le son père, qui, en 1838, avait obtenu ... héréditaire. Il est député-lieutenant des Aberdeen et de Kincardine. De son ma... sa cousine, miss Hawkins (1851), il a ...lgernon-Hawkins-Thomond lord INVE-... en 1852.

...DE (Charles-Frédéric), peintre suédois, ...holm, vers 1815, eut pour maître l'ar-...ndais Henning, se voua à la peinture ...t au paysage et vint de bonne heure à ... il s'est fixé depuis une douzaine d'an-...surtout exposé : *Hallali de cerf* (1844) ; *...s au piége* (1846) ; *Chiens de Tartarie*, *...rotteurs sur un lac en Suède*, *Surprise* ..., *Nature morte*, *un Terrier*, à l'Expo-...erselle de 1855, et au Salon de 1857, *...ony*, et des *Chiens de relais* de la ...ériale. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en ... 2ᵉ en 1846.

...liam-Ingraham), théologien américain, ...Californie, né à New-York, le 3 oc-... d'une ancienne famille hollandaise, ...oit, puis la théologie, et fut ordonné l'Église épiscopale, en 1835. Après ...charge de plusieurs églises de New-...lbany, il fut consacré, en 1853, évê-...nnaire de Californie et, depuis cette ...habite San-Francisco.

...st fait, par plusieurs ouvrages de re-... théologie, une réputation d'érudit et *le Jeûne du carême, histoire, objet ... observance du carême* (the Lenter ...1843, in-12; New-York, 6 édit.); *le ...in de l'Église* (the Double witness of ...id., 1844, in-12, plusieurs édit.), ...ate l'Église épiscopale, terme moyen ...holicisme et les sectes protestantes, ...sédant seule la vérité; *les Fêtes de ...e* (the Christmas Holidays in Rome; ..., 1845), souvenirs d'un voyage en *...remières missions des jésuites dans ... du Nord* (Early jesuit missions in ...ica; Ibid. in-12, 1846, avec cartes), ... spécialement des *Lettres édifiantes* ...s originaux des missionnaires jésui-*...miers conflits du christianisme* (the ...ts of christianity; Ibid., in-12, 1851); *...es de Rome* (the Catacombs of Rome; ..., 1854); etc. Il a fourni aussi un ...re d'articles aux revues religieuses.

...D (Caroline STANSBURY, mistress), ...méricaine, née à New-York, et fille ...e de cette ville, a épousé un théolo-...que distingué, M. William Kirkland, ...une résidence de quelques années à ...t de New-York), la conduisit dans le ...lle y habita trois ans. En 1847, elle ...-York, la direction d'une revue, qui ...e à Philadelphie, et qu'elle dirigeait, ...niers temps, avec le professeur Hart, ...de *Sartain's Magazine*.
...aux écrits, remarquables de vivacité, ...t et de verve un peu satirique, sont: *...foyer* (New home; 1339, in-12), où ...a vie et ses impressions dans l'Ouest ...lonyme de Mary Clavers; *la Vie des forêts* (Forest Life, 2 vol. in-12, 1842) et *les Clairières de l'Ouest* (Western Clearings; in-12; New-York, 1846); *Essai sur la vie et les écrits de Spenser* (in-12; Ibid., 1846); *Vacances à l'étranger, ou l'Europe vue par une habitante de l'Ouest* (Holidays abroad or Europe from the West; 2 vol. in-12; Ibid., 1848); *le Livre du soir, ou Causeries du foyer sur la vie et les mœurs de l'Ouest* (the Evenings book; 1852, grand in-8 illustré); *un Livre pour le cercle du foyer, ou Pensées familières sur divers sujets littéraires, sociaux et moraux* (A Book for the Home circle), etc., plus spécialement destinés aux enfants.

KIRWAN. Voy. MURRAY.

KISS (Auguste), sculpteur prussien, né à Pless (Haute-Silésie), le 11 octobre 1802, commença son éducation artistique à l'école de Gleiwitz. A vingt ans, il vint suivre, sous Rauch, les cours de sculpture à l'Académie de Berlin et débuta par des bas-reliefs pour des églises ou d'autres édifices publics, des groupes de nymphes, des tritons et des ornements pour une fontaine à Charlottenhof, d'après des dessins de Sehinkel. En 1839, parut le modèle en plâtre de son fameux groupe de l'*Amazone luttant contre une panthère*. L'enthousiasme qui l'accueillit fut général en Allemagne, et son œuvre fut coulée en bronze au moyen d'une souscription ouverte jusque dans les églises. Elle prit place au musée de Berlin en 1845. L'artiste en envoya à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, un plâtre qui eut un premier prix et fut acheté par l'Amérique.

On lui doit encore: *Frédéric le Grand*, statue équestre en bronze pour la ville de Breslau; deux statues de *Frédéric Guillaume III*, l'une avec attributs héroïques et quatre *Allégories* aux angles du piédestal, avec des bas-reliefs représentant *les Victoires de la Prusse; saint Michel terrassant le dragon*, souvenir de la pacification de Bade, dont il a fait présent au roi Frédéric Guillaume IV. La ville de Carlsruhe en possède une copie en zinc. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, un *saint Georges*, groupe équestre, dont les dimensions colossales ont surtout frappé les regards. En France, M. Kiss, comme beaucoup d'artistes allemands, passe pour perdre parfois, sous le rapport du goût, ce qu'il gagne sous celui de l'énergie. Il est membre de l'Académie des arts de Berlin.

KISSELEFF (Paul-Dmitrévitch, comte DE), général et diplomate russe, né à Moscou, en 1788, d'une famille noble et ancienne, entra, à seize ans, au corps des chevaliers-gardes; il fit ses premières armes dans la guerre que termina le traité de Tilsitt et combattit à Eylau, à Friedland, et plus tard à la Moskowa. Devenu, pendant la campagne de France, aide de camp de l'empereur Alexandre, il l'accompagna au Congrès de Vienne et à la seconde entrée des alliés à Paris. Chargé, durant cet intervalle, de plusieurs missions délicates, il s'en acquitta avec distinction, et, de retour dans sa patrie, il reçut, avec le grade de général-major, le poste important de chef d'état-major de la deuxième armée, commandée par le maréchal de Witgenstein (1816). Sa faveur continua sous le czar Nicolas, et, en 1828, il fut appelé à concerter, avec le comte Diebitch, le plan de la seconde campagne contre les Turcs; il y prit lui-même une part active, dirigea le passage du Danube sous le feu de l'ennemi et mérita le grade de lieutenant général. Chargé, l'année suivante, du commandement des troupes cantonnées en Valachie, il s'avança en Bulgarie, pour couvrir les flancs de l'armée

principale, et s'arrêta sur la nouvelle de la signature des préliminaires de la paix (septembre 1829).

Le général de Kisseleff qui, pendant son séjour dans les principautés, avait fait une étude spéciale de l'histoire et de la situation de ces pays, succéda alors au titre et aux fonctions du comte Pahlen et du général Zottouchin, présidents plénipotentiaires des divans de Valachie et de Moldavie, pour la confection des règlements organiques. Chargé en même temps du commandement en chef du corps d'occupation, il réunit entre ses mains tous les pouvoirs civils et militaires et exerça durant cinq ans (1829-1834) une véritable dictature dans les principautés. Il les quitta, au commencement de 1834, après la promulgation des règlements organiques et l'élection des nouveaux hospodars, Michel Stourdza et Alexandre Ghika (voy. ces noms). Il avait espéré dit-on, faire ériger, à son profit, les deux provinces en un grand-duché de Dacie, sous la protection de la Russie. Malgré les sympathies personnelles qu'il sut inspirer aux Moldo-Valaques et les bienfaits incontestables de son gouvernement, il ne réussit pas à rendre la Russie populaire chez eux.

A son retour à Saint-Pétersbourg, le général de Kisseleff reçut les titres de général en chef d'infanterie et de membre du Conseil supérieur de l'empire, avec la mission de coloniser les paysans de la couronne affranchis. Lors de la création du ministère des domaines impériaux, en 1838, il en fut le premier titulaire. Son administration lui a valu le titre de comte et la place de directeur en chef de la 5ᵉ section de la chancellerie privée du czar. Il a été nommé, en 1856, après le rétablissement de la paix, ambassadeur de Russie en France, poste longtemps occupé, avant la guerre, par son plus jeune frère (voy. ci-après) avec lequel il a été alors confondu par les journaux.

KISSELEFF (Nicolas, comte DE), frère du précédent, conseiller privé et conseiller d'État en service ordinaire à la cour de Russie, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de cette puissance près le saint-siége (1856), est né en 1800. D'abord secrétaire de légation à Berlin, il passa, avec la même qualité, à Paris, en 1829, peu de jours avant l'avénement du ministre Polignac. En 1838, il suivit le comte Pozzo di Borgo à Londres, comme conseiller d'ambassade, et revint, l'année suivante, à Paris, avec le même titre. Après le rappel du comte Pahlen, il fut placé à la tête de la légation, en qualité de chargé d'affaires, et servit d'intermédiaire dans l'affaire du prêt que l'empereur de Russie fit à la Banque de France, en 1847. Quand la révolution de Février éclata, M. de Kisseleff, sur les instructions secrètes de son gouvernement, se renferma vis-à-vis de la nouvelle République dans un rôle passif, se bornant à une politique d'expectative. Élevé au rang de ministre plénipotentiaire après l'élection du prince Louis-Napoléon à la présidence, accrédité plus tard auprès de l'empereur Napoléon III, en qualité d'ambassadeur (janvier 1853), le comte de Kisseleff assista à tous les pourparlers qui précédèrent la rupture entre la Russie et les cours alliées. Le 4 février 1854, il reçut ses passe-ports et quitta Paris trois jours après. Il a été, depuis, accrédité, en qualité d'ambassadeur extraordinaire de la cour de Russie près le saint-siége. Il est, quoique dans un âge encore peu avancé, le doyen du corps diplomatique de Russie.

KITTL (Jean-Frédéric), musicien allemand, né le 8 mai 1809, au château de Worlik (Bohême), où son père était grand bailly et justice
études de droit et fut, jusqu'en 18
du gouvernement à Prague. Il quitta
vice de l'État pour se livrer entière
musique, qu'il avait toujours culti
pour l'harmonie et le contre-point.
chek, il se fit connaître par quelques
tions, remarquées par Spohr et Mende
fut nommé au concours (1843) directeu
servatoire de musique de Prague. Il
de la Société royale de Stockholm et
sociétés musicales de l'Europe.

On cite de M. Kittl trois opéras
à Nice (19 février 1848), dont une
venue populaire; *Fleur des bois* (
vrier 1852), et *les Iconoclastes*
avril 1854); puis des *Morceaux de*
cueils de *Chansons*, une *Ouverture*
trois *Symphonies*, entre autres
Messe solennelle, etc.

KLAGMANN (Jean-Baptiste-
français, né à Paris, le 1ᵉʳ
sous Ramey fils, suivit de 182
de l'École des beaux-arts, et
de cinq *statuettes* au Salon de
à tour de la sculpture monum
et médaillons-portraits, et,
années, est devenu fondeur.
artiste : *le Dante*, *Machiavel*,
neille, *Byron*, statuettes (
femmes au tombeau, *le Saint*
Nymphe endormie (1842); *Enfa*
(1844); *Petite fille effeuillant*
les Attributs de la Passion,
glise Saint-Cyr, à Issoudun
médaillons, groupes, etc.; les
de l'épée offerte par la ville de
de Paris (1842); quatre *Cariat*
commandé par le duc d'Orléans
sculptures décoratives et monum
tre-Historique (1846-48). M. Jules
décoré en 1853.

KLAPKA (Georges), général
Temeswar, le 7 avril 1820.
dix-huit ans, fut d'abord attaché
tillerie et passa, en 1842, dans
grois des gardes du corps.
Vienne, il compléta ses études
Envoyé, en 1847, dans le 1ᵉʳ
tières, il se dégoûta bientôt
donna sa démission. Il se
prendre un voyage à l'étranger.
révolution de 1848. Le jeune
épée, pour la tourner contre
d'enthousiasme pour la cause
hongroise, il se mit à la dispos
présidé par le comte Batthian
chargé d'une mission en Trans
Szeklers, qu'il entraîna dans
gyares. Puis, quand la diète
par Kossuth (voy. ce nom),
en masse, il prit le commande
pagnie de *honveds* et se distingua
engagée contre les Serbes
nube. A la fin de 1848, il était
du général Kis; après la
(4 janvier 1849), il fut chargé
saros à la tête de son corps

Comme général, M. Klapka
jeunesse, autant de prudence
sut donner à ses soldats
nécessaire pour tenir tête aux
trichiennes, et, avec des recru
défendit la ligne de la Theiss
gouvernement national s'éta

put cependant arracher la victoire aux Im- ux dans la bataille des trois jours livrée près ıpolna (26-28 février 1849) : mais, quand les rois reprirent l'offensive, il décida, comme lu premier corps d'armée, le succès des ba- ; d'Isassegh (6 avril) et de Najysarlo (19 avril). avril, il commanda l'aile gauche dans le ıt livré devant Komorn aux Autrichiens, siégeaient cette place. Cette brillante cam- d'avril, qui amena la retraite de Win- raetz (voy. ce nom), fit le plus grand hon- ux armes hongroises. Les Magyares étaient e marcher sur Vienne.
elé à Debreczin par Kossuth, qui venait de ner l'indépendance de la Hongrie et la dé- e de la maison de Habsbourg, le jeune gé- ut nommé ministre de la guerre et entra tement dans les vues du gouvernement ré- nnaire. Acceptant, dans toutes ses consé- s, le principe de la souveraineté du peu- ssociant à la cause de la nationalité celle erté universelle, il suivit les inspirations uth, et, dans le plan qu'il dressa pour la ne d'été, il assigna une place importante ours fournis par la démocratie polonaise. s les chefs de l'armée ne partageaient pas ments; Gœrgey (voy. ce nom), trouvant la révolution allait trop loin, refusa de guerre hors de la Hongrie et de marcher triche avant d'avoir repris la ville d'Ofen. eut lieu malgré les avis de M. Klapka et ux impériaux le temps de réparer leurs ı attendant l'intervention russe. Après la fen, M. Klapka quitta le ministère et prit ındement de la place de Komorn. Il essaya ıt de rétablir la concorde entre Kossuth y, qui, frappé de destitution, persistait trer ses forces autour de Komorn, au ̣passer la Theiss et de se replier sur Sze- ı le gouvernement s'était réfugié. Après nts combats du 2 et du 11 juillet, l'ar- groise fut enfin contrainte d'abandon- ositions et opéra sa retraite vers Arad.
ıent où se concluait la malheureuse ca- de Vilagos (13 août 1849), M. Klapka se t héroïquement à Komorn. Par de cou- orties, il avait jusqu'alors continuelle- ı en haleine l'armée assiégeante; le avait débloqué la place, jeté les Autri- ıs le Danube, renouvelé les approvi- ts de la citadelle et poussé les avant- u'à Raab. Il menaçait l'Autriche et la nd il apprit la défection de Gœrgey. renfermer dans Komorn, il résolut de e jusqu'à la dernière extrémité. Tandis ı Hongrie faisait sa soumission, il vou- seul tout l'effort des armées impé- ant plusieurs semaines, l'Europe tout les regards fixés sur Komorn, et le ɔka, jusqu'alors peu connu hors de sa nt aussi célèbre que ceux de Bem et Enfin, le 27 septembre 1849, une fut conclue entre les derniers défen- lace et le maréchal Haynau. La cour qui d'abord avait exigé que les « re- ndissent sans condition, se résigna er la vie sauve et la liberté.
partit aussitôt pour l'exil et se rendit e. De Londres il passa en Italie et puis quelques années, il vit à Ge- est fait naturaliser. Aux élections de caux l'ont fait entrer au conseil et ur collègue à M. Fazy (voy. ce nom). Leipsick ses *Mémoires* (1850), sui- *re nationale en Hongrie et en Tran-* , 2 vol.). Plus récemment, la guerre fourni l'occasion de revendiquer, dans un écrit remarquable, les droits de sa patrie opprimée. Dans une pièce de vers récente, M. Ponsard a mêlé l'éloge de Klapka à celui du maréchal Canrobert, qui a vivement applaudi à l'hommage rendu au défenseur de Komorn.

KLEIN (Jean-Adam), peintre et graveur allemand, né à Nuremberg, le 24 novembre 1792, étudia le dessin sous Ambroise Gabler, suivit, de 1811 à 1815, les cours de l'Académie de Vienne, et puisa dans le tumulte militaire de ces quatre années de nombreux sujets pour ses albums et ses tableaux. Après avoir visité la Styrie, la Hongrie et la plupart des villes des bords du Danube, il revint, en 1815, à Nuremberg, et débuta, par quelques toiles dont le produit lui permit de parcourir les bords du Rhin, du Mein et du Necker. Il suivit pendant trois nouvelles années (1816-1819) les cours de l'Académie de Vienne, et partit pour l'Italie, où il eut part aux libéralités du prince Louis, héritier du trône de Bavière, et aborda enfin la grande peinture. De retour à Nuremberg, en 1822, il y peignit un grand nombre de tableaux pleins de vie et de mouvement, qui représentent pour la plupart des *Scènes de bivouac*, des *Transports*, des *Trains militaires* et des *Épisodes de bataille*. Il excelle à reproduire les types populaires et comme peintre de chevaux il jouit de la plus grande réputation en Allemagne. Il est aussi au premier rang parmi les peintres classiques de son pays, par ses paysages, qui se distinguent surtout par la composition et l'harmonie, ainsi que par ses portraits, qui ont du style et de l'expression, quoique les uns et les autres pèchent par la couleur. M. Klein, habile graveur, a reproduit la plupart de ses compositions et celles d'un grand nombre d'artistes. Ses planches sont très-goûtées par les Allemands pour la finesse et la perfection. — Il avait un plus jeune frère, George KLEIN, né en 1805, et mort à vingt-deux ans, qui a laissé dans la gravure plusieurs essais remarquables.

KLEIN (Charles-Auguste, baron DE), compositeur allemand, né à Manheim, en 1794, et fils d'un écrivain distingué, reçut une éducation très-variée et étudia particulièrement les sciences naturelles et la musique. Doué d'une véritable vocation pour cette dernière, il composait, dit-on, à sept ans. En 1809, il fit une ouverture et plusieurs morceaux pour un mélodrame de son père, intitulé : *Appel à la jouissance de la vie*. Encouragé par les éloges qu'il reçut, il se livra avec ardeur à des études musicales que sa santé le força souvent d'interrompre. En 1817, il vint à Paris, où il reçut de Méhul mourant les plus vifs encouragements, auxquels Beethoven lui-même joignit ensuite les siens. On cite, parmi les ouvrages assez nombreux, de M. de Klein : des *Sonates* pour piano et violon, une *Fantaisie* pour le piano intitulée : *le Printemps*; des *Symphonies*, des *Quatuors*, des *Trios*, une *Ouverture* pour concert, des *Chansons*, et surtout une ouverture pour la tragédie d'*Othello*, qui fut exécutée à Berlin avec le plus grand succès. Ces compositions se distinguent par des effets d'orchestration puissants, mais dont la bizarrerie a soulevé, dans la critique allemande, diverses polémiques.

KLEIN DE KLEINENBERG (Georges-Charles-Benjamin), général français, né à Fortschwihr (Haut-Rhin), le 6 septembre 1781, d'une ancienne maison allemande, s'enrôla volontairement, en 1796, au 3[e] de hussards et fit la guerre en Hollande et sur le Rhin. Il comptait déjà dix campagnes lorsqu'il fut nommé sous-lieutenant en 1806. Blessé au genou et décoré à Friedland, il passa à l'armée d'Espagne où, de 1808 à 1811, il

le Jeu de cartes, au musée de Dusseldorf, *l'Instituteur et ses Abeilles*, *la Fête de village*, qui le fit nommer membre de l'Académie d'Amsterdam, et *le Convoi funèbre*, qui lui valut une médaille d'or à Berlin (1852). M. Knaus, qui s'est fixé à Paris depuis plusieurs années, a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, *le Matin après une fête de village*, *un Campement de Bohémiens*, et *l'Incendie de la ferme;* et au Salon de 1857, *un Convoi funèbre* et *les Petits fourrageurs*. Il a obtenu, comme peintre de genre, une 2ᵉ médaille, en 1853, une médaille de 1ʳᵉ classe en 1855 et le rappel de cette dernière en 1857.

KNIGHT (Charles), libraire et littérateur anglais, né à Windsor, vers 1790, et associé de bonne heure au commerce de librairie de son père, lui succéda et commença à se faire connaître par la fondation de *l'Etonian*, revue littéraire qui avait pour collaborateurs d'anciens écoliers du collége d'Eton. Il s'établit à Londres, où son premier soin fut d'éditer, sur un plan plus large, un journal auquel, suivant l'usage anglais, il attacha son nom : *the Knight's Quarterly Magazine*, et où Macaulay fit insérer ses premiers essais. Ensuite, sous le patronage de la Société des connaissances utiles, il entreprit des publications à bon marché, dont la circulation immense n'a été dépassée que par celles des frères Chambers (voy. ce nom); le *Penny Magazine* et la *Penny Cyclopædia* (1827) peuvent être cités comme des modèles du genre.

D'autres livres populaires, édités par M. Knight, ont obtenu du public le plus favorable accueil; de ce nombre sont ses beaux ouvrages à gravures, *l'Histoire d'Angleterre*, la *Bible pittoresque*, le *Shakspeare pittoresque*, la bibliothèque des volumes à vingt-cinq sous (*Shilling volumes*), et surtout l'*Encyclopédie anglaise* (English Cyclopædia), vaste répertoire des connaissances modernes terminé à la fin de 1857. Lorsque le droit de poste fut substitué au timbre des journaux, il établit, sous le titre de *Knight's Weekly*, *newspaper*, une feuille destinée, par un arrangement ingénieux, à supprimer les frais de la presse provinciale, mais qui n'eut pas le succès qu'il en attendait.

M. Knight s'est aussi fait un nom honorable en littérature par quelques écrits sur l'impôt exorbitant qui frappe le papier, et par une *Vie de Shakspeare* (1852), une des meilleures qui aient paru, placée en tête de l'excellente édition qu'il a donnée des *OEuvres* de ce poëte. Plus récemment il a fait paraître, sous ce titre : *Savoir c'est pouvoir* (Knowledge is power; 1855, in-8), un aperçu des forces productives de la société résultant du travail, du capital et du talent; et *le Vieil imprimeur et la presse moderne* (the old Printer and the modern press), choix d'articles insérés dans différents recueils périodiques.

KNIGHT (John-Prescott), peintre anglais, né en 1803, à Stafford, et fils d'un comédien distingué, fut placé d'abord chez un commerçant; il étudia ensuite sous de G. Clint et débuta par deux toiles à la *Bristish institution*. A l'Exposition universelle il a envoyé : *les Naufrageurs* et *John Knox cherchant à arrêter la violence du peuple*. Son talent sobre, élégant, harmonieux est très-apprécié de ses confrères. Comme peintre de portraits, il a aussi une grande réputation. Cet artiste, élu membre associé de l'Académie anglaise en 1836, est devenu, en 1844, membre titulaire.

KNOWLES (James-Sheridan), célèbre auteur dramatique anglais, né en 1784 à Cork (Irlande), fut élevé sous la direction de son père, qui était professeur de grammaire, vint à Londres en 1792, et manifesta de bonne heure un goût très-
vif pour le théâtre. Sa charmante
Barde gallois (the Welsh harper,
restée populaire, a été composée
de quatorze ans. Introduit alors auprès
litt, qu'il nomme lui-même « son
tuel, » il fut aussi guidé par Ch.
ridge, se forma un goût sûr à
livra tout entier à l'étude des
et surtout de Shakspeare.

De retour en Irlande vers 1806,
gré les efforts de ses parents,
Il échoua devant le public de
dans une troupe nomade (180
alors le fameux Edmond Kean,
celui-ci son premier drame,
the gypsy), qui fut représenté avec
terford. L'année suivante, afin de
frais de voyage, il publia par
volume de *Poésies diverses*
Bientôt las d'une existence si
à Belfast et y ouvrit des cours de
déclamation. Ce fut là pourtant
secret le drame de Brian Bor
que le précédent, ne figure pas
œuvres imprimées.

La tragédie de Caius Gr
1815, et qui fut reprise à Co
commença la fortune dram
Knowles. Cinq ans plus tard,
celle de *Virginius* (1820), qu
devint, par une circonstance
grands triomphes de Macrea
nous ajoutons *Guillaume*
1834), un des beaux rôles de
comédie du *Bossu* (the Hu
Fanny Kemble a été fort
de Julia, et celle de la *Chasse*
chase, 1836), écrite au retour
États-Unis, on aura l'ensem
pièces de cet auteur. Il les
rence pour se montrer au pub
tion de Shakspeare qu'il avait
il jouait lui-même ses propres
surtout à rendre les caractères
Mais, quoiqu'on l'ait toujours
avec une extrême bienveillance
lui, n'a jamais été à la hauteur

Le théâtre de Sh. Knowles
gédies, des comédies et des dra
aux tragédies déjà citées : *Alfre*
la Fille du naufragé (the W
1837); *Jean de Procida* (18
tendu massacre des Français
d'*Aragon* (the Rose of Arag
Haymarket; à ses comédies :
nal Green (the Beggar of B
d'*une femme, ou les Déguisem*
Woman's wit, 1838), pièce
lies; *la Vieille fille* (the Old
tère finement observé;
cretary, 1843), qui fut sa
dramatique. Ses mélodrame
Wife, 1833); *la Fille* (the
présentées l'une et l'autre à
de Marienbourg (the Maid
1838), etc. Son théâtre a été
lois (*Knowle's the Dramat*
dernière édition).

Le jugement des critiques
cet auteur se résume à p
vant le théâtre anglais
dence, il a continué,
d'originalité, les trad
de la scène et en particulier
personnages vivent, ont
et l'auteur les fait mouv
de suite; son style est en

ıe; son dialogue, vif et facile. Ses caractères ımmes ont surtout été remarqués. On pourrait eprocher une certaine précipitation et des in- es défectueuses. La plupart de ses ouvrages ıatiques sont restés au répertoire courant héâtres de Londres.

rs 1845, M. Sheridan Knowles, dont un travail assidu avait ruiné la santé, dut renoncer à ène; il paraît que des scrupules religieux nt l'affermir dans cette résolution. Le roman, dans lequel il s'essaya à soixante-trois ans, ı réussit nullement, et les deux ouvrages publia, *Georges Lovell* (1847, 3 vol.) et *Henry scue* (1848), imprimés par le *Sunday Times*, ent tout à fait indignes de lui. Les nouvelles ces de vers éparses dans les journaux litté- ont fait l'objet d'un recueil intitulé : *l'Im- ateur* (the Elocutionist). En 1848, il reçut ıvernement, à la requête des auteurs dra- ıes, une pension de 200 livres (5 000 fr.) qui à vivre, et la sinécure de conservateur de son où naquit Shakspeare à Stratford-sur- Les idées mystiques s'étant emparées de lui, associé à une communauté de Baptistes et ıé en public avec une certaine abondance. ecrudescence du sentiment religieux a in- s derniers livres contre les pratiques du isme, tels que : *le Rocher de Rome* (the Rome) et *l'Idole détruite par son propre* the Idol demolished by its own priest).

LL (François DE), minéralogiste et poëte d, né à Munich, le 19 juillet 1803, fils isconsulte mort en 1838, et petit-fils du paysagiste Ferdinand Kobell, fit ses études ville natale, où sa famille était très-ho- ıt y obtint, dès l'âge de vingt-trois ans, ire de minéralogie, en qualité de pro- adjoint. La publication de sa *Caracté- des minéraux* (Nuremberg, 1830-1831, lui mérita ensuite sa nomination de pro- itulaire de minéralogie à l'université de Dès lors il fit paraître une suite de rages spéciaux : *Tableaux pour servir à er les minéraux à l'aide de simples expé- himiques* (Tafeln zur Bestimmung der n, etc.; Munich, 5e édit., 1853), traité ande utilité pratique, traduit en plu- gues; *Éléments de minéralogie* (Grund- Mineralogie; Nuremberg, 1838); *Miné- bid., 1847); *Esquisse du règne minéral* us dem Mineralreich; Munich, 1850): *ure minéralogique* (die Mineralnamen mineralogische Nomenclatur; Ibid., *lvanographie* (Ibid., 1842; 2e édit., l'auteur expose une méthode, inventée our obtenir par la galvano-plastie des ravées.

npense de ces travaux scientifiques, ll, décoré de plusieurs ordres, devint l'Académie des sciences de Bavière, ır en chef de la collection minéralo- unich, etc. Mais il a acquis à un autre ularité dont son nom jouit en Alle- a doit aux poésies qu'il a écrites dans s de Bavière et du Palatinat, suivant onné par Hebel, d'introduire dans la atois particuliers de l'Allemagne. Il ontredit, un des auteurs qui ont le i dans ce genre, et, grâce à la fraî- ées et à la naïveté vraie du langage, nagne a accueilli avec faveur ses *atois de la Bavière supérieure* (Ge- berbayerischer Mundart; Munich,); ses *Poésies en patois du Palatinat* pfalzischer Mundart; Ibid., 3e édit., *ictons et sentences* (Schnadahüpfle und Sprüchle; Ibid., 2e édit., 1852), et ses trois poëmes dans le dialecte de la Bavière supérieure: *der Hansle vo' Finsterwald; der schwarzi Veitl*, et *D'Kranzner Resei* réunis en un volume (Munich, 1852). On cite aussi de M. Kobell un recueil de *Poésies* en allemand pur (Hochdeutsche Gedichte; Ibid., 1852).

KOCH (Jean-Baptiste-Frédéric), officier et écrivain militaire français, né à Nancy, en 1782, est le neveu de Guillaume de Koch, membre des assemblées de la République et auteur des *Révolutions de l'Europe* et des *Traités de paix*. Admis, en 1800, dans la garde consulaire à cheval, il passa, bientôt après, dans l'infanterie et fit à la grande armée les premières campagnes de l'Empire. En Espagne, il eut plus d'une fois l'occasion de mettre au service de ses chefs ses connaissances stratégiques; il y gagna les grades de capitaine (1809) et de chef de bataillon (1811). Envoyé en Saxe en 1813, il y fut attaché au 3e corps d'armée et devint, après la bataille de Lutzen, l'aide de camp du général Jomini (voy. ce nom), avec lequel il noua des relations fondées sur la conformité de leurs goûts pour l'étude de l'histoire militaire. Mais il ne le suivit pas dans sa défection et combattit jusqu'à Waterloo.

A la seconde Restauration, M. Koch se rendit en Russie auprès du général Jomini et prépara avec lui la troisième édition de son *Histoire des campagnes de la Révolution* (Paris, 1819-1824, 15 vol. in-8). Ayant obtenu sa réintégration sur les cadres de l'armée française, il rentra en France (1817) et fut attaché quelque temps à l'École d'application d'état-major; mais son cours fut suspendu pour cause de tendances bonapartistes. Le gouvernement de Juillet lui donna enfin l'avancement auquel il avait droit depuis longtemps et le nomma colonel en 1834, et général de brigade le 1er septembre 1841. La loi sur les limites d'âge l'a fait placer dans la section de réserve de l'état-major général. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 10 août 1813.

Outre sa collaboration au grand ouvrage de M. Jomini, M. Koch a écrit différents livres estimés, entre autres des *Mémoires pour servir à l'histoire de la campagne de* 1814 (1819, 2 vol. in-8 avec atlas), qui font autorité; et un *Examen raisonné de l'ouvrage intitulé:* la Russie dans l'Asie Mineure (1840), où il signale les fautes du maréchal Paskewitsch dans les campagnes de 1828 et 1829. Il s'était d'abord fait connaître par la traduction d'un ouvrage renommé en Allemagne, les *Principes de stratégie* du prince Charles (1818, 3 vol. in-8), et par de nombreux articles critiques dans le *Bulletin des sciences militaires*, dont il était le principal rédacteur. Plus récemment, il a recueilli et publié en les annotant les *Mémoires de Masséna* (1849, 4 vol. in-8).

KOCH (Charles-Henri-Emmanuel), naturaliste et voyageur allemand, né en 1809, à Weimar, étudia les sciences naturelles et la médecine à Wurtzbourg et à Iéna, et obtint, vers 1833, les grades de docteur et d'agrégé à l'université de cette dernière ville. En 1836, il entreprit dans les provinces méridionales de la Russie un voyage d'exploration scientifique, à la suite duquel il publia son intéressant *Voyage à travers la Russie à l'isthme du Caucase* (Reise durch Russland nach dem kaukasischen Isthmus; Stuttgart, 1842-1843, 2 vol.). A son retour à Iéna il fut nommé professeur adjoint de botanique, mais en 1843, il repartit pour aller puiser dans la Turquie, l'Arménie, les montagnes du Pont, la Grusie, la mer Caspienne et le Caucase, les matériaux d'un nouvel ouvrage intitulé: *Voyages en Orient* (Wan-

Rome (die *Perduellio* unter den rœmischen Kœnigen; Tubingue, 1841); *Nouvelle révision des principes du droit public* (Neue Revision der Grundbegriffe des Staatsrechtes; 1844, 2 vol.); *des Diverses formes de l'instruction criminelle en Allemagne au* XIX*e siècle* (der Mendepunkt des deutschen Strafverfahrens, etc.; 1849); *Système du droit criminel* (System des deutschen Strafrechts; Tubingue, 1855). Il a donné, sous le nom de Chr. Rheinold, des *Contes et Nouvelles* qui ont été réunis en 3 vol. en 1847. — M. Kœstin est mort le 14 septembre 1856.

KOHL (Johann-Georg), voyageur et écrivain allemand, né le 28 avril 1808, à Brême où son père était commerçant, étudia ensuite le droit aux universités de Gœttingue, de Heidelberg et de Munich, et obtint, en 1832, une place de précepteur dans la famille du baron de Manteuffel et, plus tard, dans celle du comte Medem. Il habita la Courlande, puis parcourut la Livonie, visita Dorpat, Saint-Pétersbourg, Moscou, le midi de la Russie, et retourna, en 1838, en Allemagne. Il se fixa à Dresde, d'où il a fait des excursions dans toutes les parties de l'Europe.

Parmi les ouvrages qui sont le résultat de ses voyages et que recommandent également la solidité des connaissances, le talent d'observation et le mérite du style, on remarque : *Esquisses et tableaux de Saint-Pétersbourg* (Petersburg in Bildern und Skizzen; Dresde et Leipsick, 1841, 2 vol.; 2e édit., 1846, 3 vol.); *Voyages dans l'intérieur de la Russie et de la Pologne* (Reisen im Innern von Russland und Polen; Ibid., 1841, 3 vol.); *Voyages dans la Russie méridionale* (Reisen in Sudrussland; Ibid., 1841, 2 vol.; 2e édit., 1846-1847, 3 vol.; *Cent jours dans les États autrichiens* (Hundert Tage auf Reisen in den œster. Staaten.; Ibid., 1842, 2 vol.); *Voyage en Hongrie* (Reise in Ungarn.; Ibid., 1842, 2 vol.); *Voyages dans la Styrie et dans la Haute-Bavière* (Reisen in Steiermark und dem Bair. Hochlande; Ibid., 1842); *Voyage en Angleterre* (Reisen in England; Ibid., 1844, 3 vol.); *Voyage en Écosse* (Reisen in Schottland; Ibid., 1844, 2 vol.); *Voyage en Irlande* (Reisen in Irland; Ibid., 1843, 2 vol.); *les Iles Britanniques et ses habitants* (Land und Leute der britischen Inseln.; Ibid., 1844, 3 vol.); *Voyage dans le Danemark et dans les duchés de Schleswig et de Holstein* (Reisen in Danemark und den Herzogthümern; Leipsick, 1846, 3 vol.); *Rapports des nationalités et langues germaniques et danoises dans le Schlesvig* (Bemerkungen über die Verhaeltnisse der danischen und deutschen Nationalitaet und, etc.; Stuttgart, 1847); *Voyages dans les Alpes* (Alpenreisen; Leipsick, 1849-1851, 3 vol.); *Voyages dans les Pays-Bas* (Reisen in den Niederlanden; Ibid., 1850, 2 vol.); *Voyages en Istrie, Dalmatie et Monténégro* (Reise nach Istrien, Dalmatien und Montenegro; Dresde, 1851, 2 vol.); *Voyage dans le sud-est de l'Allemagne* (Reisen im sud-œstlichen Deutschland; Leipsick, 1852, 2 vol.)

On a de M. Kohl d'autres écrits d'un intérêt plus scientifique : *Influence du climat sur l'homme* (Der Verkehr der Menschen in seiner Abhaengigkeit zu der Erdoberflaeche; Dresde, 1841); *le Rhin* (Leipsick, 1851, 2 vol.); et *le Danube* (Trieste, 1853), ouvrages sérieux de géographie et d'histoire; puis quelques livres d'études psychologiques : *Esquisses de la vie de la nature et des peuples* (Skizzen aus Natur und Volkerleben; Dresde, 1851, 2 vol.); *Mes Cabanes* (Aus meinen Hütten; Leipsick, 1852, 2 vol.) Depuis plusieurs années, il rassemble les matériaux d'une *Histoire de la découverte de l'Amérique*.

KRAFT (Jens-Edvard), savant norvégien, né le 22 décembre 1784, à Christiansand, fit ses études à l'université de Copenhague, passa, en 1808, l'examen de droit, et fut nommé en 1811 interprète juré auprès du tribunal des prises dans sa ville natale. Après avoir occupé diverses places au ministère norvégien, il devint juge de première instance du district de Mandal. Il est membre de la Société des sciences de Throndhjem, de la Société de statistique universelle de Paris, etc., et chevalier de l'ordre suédois de Wasa.

M. Kraft a publié avec Nyerup : *Dansk-Norsk Literatur-Lexicon* (Copenhague, 1818-1819, 2 part. in-4), excellente bio-bibliographie danoise-norvégienne, qu'il complète jusqu'à nos jours pour la partie norvégienne (Norsh Forfatter-Lexicon; Christania, 1857, in-8, liv. V-I). M. Erslev (voy. ce nom) a déjà donné une suite à cet ouvrage pour ce qui concerne le Danemark. On doit aussi à M. Kraft : *Documents statistiques sur les cures norvégiennes* (Statistiske Efterretninger om norske Præstekald, 1828, in-8) et la meilleure et la plus complète : *Description topographique du royaume de Norvége* (Topographisk-Statistisk Beskrivelse over Kongeriget Norge, 6 forts vol. in-8; Christiania, 1820-1835; édit. refondue 1838-1842), dont il a donné un abrégé, sur le même plan, sous le titre de : *Manuel historique-topographique* (Historisk - topographisk Haandbog over Kongeriget Norge, 1845-1848, in-8). Le gouvernement et la Société des sciences de Throndhjem ont contribué par des subventions à cette utile publication.

KRAGH (Pierre), missionnaire danois, né le 20 novembre 1794, à Gimming près Randers, entra en 1817 au séminaire groenlandais et fit de tels progrès dans l'étude de la langue groenlandaise qu'au bout d'un an il fut envoyé comme missionnaire à Egedesminde. Non content de prêcher dans l'idiome du pays, il se mit à traduire, pour l'usage de ses pauvres paroissiens, plusieurs parties de l'Ancien Testament, des sermons, des traités de religion, des chansons et des cantiques, des nouvelles, des fables, enfin un traité d'astronomie. Un grand nombre de ces traductions ont été plus tard imprimées. M. Kragh a aussi publié en danois et en groenlandais *les Entretiens du soir de Hans Egède avec ses disciples* (Hans Egedes Aftensamtaler med sine disciple; Copenhague, 1837, in-8). Plusieurs de ses lettres se trouvent dans les *Relations mensuelles de la Société biblique de Danemark*, rédigées par Mœller (1822-1829), et dans le *Dansk Religions Aftenblad*, de Rœnne (1825-26-27, 1829). M. Kragh releva en 1825 la mission de Uppernivik, abandonnée depuis quarante ans. Rentré dans sa patrie, en 1828, il y remplit les fonctions de pasteur.

KRASZEWSKI (Joseph-Ignace), littérateur et poëte polonais, né à Varsovie, le 26 juillet 1812, fit ses études à Wilna, et compléta son éducation par les voyages. De retour dans sa patrie, il vécut à la campagne, en dehors de tout mouvement politique. Ses ouvrages ne forment pas moins de 120 volumes, et embrassent la critique, la géographie, l'histoire, la poésie et le roman.

Nous citerons : *Études littéraires* (Studya literackie; Wilna, 1842); *Nouvelles études littéraires* (Nowe Studya literackie; Varsovie, 1843, 2 vol.); *Voyage en Pologne, en Volhynie et en Lithuanie* (Wspomnienia, Polesia, Wolynia i Litwy; Wilna, 1840; 2 vol.); *Voyage à Odessa* (Wspomnienia Odessy; Ibid., 1845-1846; 3 vol.); *Histoire de Wilna depuis* 1750 (Wilno od poczatkow jego do 1750; Ibid., 1840-1842, 4 vol.); *la Lithuanie* (Litwa; Varsovie, 1847-1850, 2 vol.), etc.; puis, parmi les romans ou les volumes de poésie qui

ainsi à développer le sens politique des Hongrois. Le gouvernement en défendit bientôt la publication, et fit arrêter, à Bude, Scheneyi, Wesselényi et Kossuth, qui furent condamnés par la chambre des septemvirs à un emprisonnement de quatre années (1839). L'amnistie de 1840, arrachée à l'Autriche par l'opposition de la diète hongroise leur rendit la liberté, et, dans l'enthousiasme populaire, on ouvrit, en faveur de Kossuth, une souscription nationale.

En 1841, M. Kossuth fonda, pour un libraire de Pesth, le *Pesti Hirlap* (Journal de Pesth), qui eût bientôt 4000, puis 7000 abonnés, et devint le seul organe des idées libérales, en Hongrie. Les réclamations de cette feuille pour la publicité des débats judiciaires, emportèrent le vote de la diète en 1842. Enrichi par sa plume, l'habile publiciste put acheter, à Grân, un domaine de 30 000 florins. Cependant, sur le refus que fit son éditeur d'augmenter son traitement, en raison du nombre toujours croissant des abonnés, il quitta la rédaction du journal. On dit qu'à cette époque Kossuth, sollicitant du prince de Metternich l'autorisation de fonder une feuille rivale, reçut de lui l'offre d'une subvention, pour rédiger un journal conservateur. Repoussant ces tentatives de séduction, il s'occupa, de 1844 à 1847, d'industrie, de commerce, d'affaires de crédit particulier. Il créa, au capital de 500 000 florins, une société commerciale qui ne fit que des pertes et une société nationale de secours mutuels, dont la cotisation était de 5 0/0 du revenu. Cette dernière eut des succursales dans toute la Hongrie; et s'il est douteux qu'elle ait enrichi son fondateur, elle lui valut, du moins, une grande popularité.

En 1847, le comitat de Pesth envoya M. Kossuth à la diète, où, avec une éloquence qu'on ne lui connaissait pas encore, il dressa aussitôt le programme de ses réclamations politiques : affranchissement des paysans, suppression des corvées civiles, liberté de la presse. La révolution française en février 1848, vint exalter le parti démocratique dont il fut dès lors le chef reconnu. Le 3 mars, il prononça un discours fougueux qui contribua à provoquer, à Vienne, l'insurrection du 13 mars, et, le lendemain du triomphe des insurgés, il alla les féliciter à la tête d'une députation de la jeunesse hongroise. C'est alors que le gouvernement autrichien donna la vice-royauté de Hongrie à l'archiduc Étienne, et arrêta que ce royaume aurait une administration séparée, et sous la présidence du comte Batthyany, un ministère distinct où M. Kossuth eut le portefeuille des finances (17 mars). Celui-ci, se défiant de ces concessions, réclama une déclaration complète d'indépendance qui fut refusée, et s'occupa, dès lors, par l'émission de billets de banque que le comte Esterhazy garantit sur son trésor particulier, de préparer des ressources à la Hongrie, dans l'éventualité d'une guerre qu'il prévoyait.

Le soulèvement de la Croatie, de la Dalmatie, de l'Esclavonie et du Banat, provoqué par l'Autriche contre la Hongrie, et dirigée par le ban Jellachich, amena une série de complications favorables au gouvernement autrichien. Après avoir essayé vainement de se le concilier par l'abandon solennel de la cause italienne, dans une déclaration qui lui coûta une partie de sa popularité, M. Kossuth ne chercha plus de secours que dans sa propre énergie, et dans l'exaltation du sentiment national. A la suite de différends très-vifs avec lui, les membres modérés du cabinet, Batthyany et Messaros, donnèrent leur démission (septembre 1848), et sous le titre de président du Comité de défense nationale, M. Kossuth devint le véritable dictateur de la Hongrie. Il alla dans

chaque district encourager lui-même
des volontaires, lança quatre armées
pousser l'invasion autrichienne et
après la prise de Pesth, le siége du
ment à Debreczin, où fut rédigée la
du 14 avril 1849, qui proclamait l'indé
de la Hongrie, l'établissement de la
et la déchéance perpétuelle de la mai
bourg.

M. Kossuth fit une entrée triomphale
reconquise, avec le titre de chef pr
l'État, et envoya des ambassades, qu
infructueuses, pour réclamer le secou
sances occidentales. Il prêcha contre
la Russie une véritable croisade, pour
peuple hongrois partit avec enthou
eurent lieu les campagnes victorieuse
en Transylvanie, et de Gœrgei dans
Les succès de ce dernier inspirèrent
une confiance illimitée, qui
de sa cause. Placé entre le besoin
son talent, et la crainte qu'il avai
tère et de son influence sur l'élém
il chercha à le gagner et ne réus
dre. Au lieu de punir son insub
refus d'obéir au Comité de dé
confié, en janvier 1849, le
corps d'armée de Dembinski.
Pesth, il le choisit pour minis
Quand l'indiscipline de Gœrg
tant de faiblesse, ne connut
qu'au lieu de se retirer sur la
plan de M. Kossuth, il s'obstina
le dictateur lui retira un instan
ment, pour le lui rendre pres
autre fois, Kossuth marcha à la
mes contre le général indocile
jusqu'au bout à l'ascendant de
défaite de Temeswar et les né
tueuses entamées avec le prince
donner la couronne de Hongrie
il se déchargea sur lui de l'inév
de Vilagos, lui transmettant,
formelle, tous ses pouvoirs.
désespérés de Bem, M. Kossuth
lutte possible, gagna la fronti
but de s'embarquer à Constant
gleterre. Il était suivi des gé
binski, Perczel, Guyon et de
mes. Arrêté par les autorités
d'abord menacé d'être livré
consentait à se faire sujet otto
l'islamisme. Il refusa énergiq
terné, avec quelques-uns de
Widdin, en Serbie, puis à K
neure et ne fut relâché que
suite de réclamations très-pres
ments anglais et américain. Il
tembre, toucha à Gênes, o
ovation, débarqua à Marseill
le ministère, l'autorisation
reprit la mer, reçut les plu
Gibraltar, à Lisbonne, et ar
le 28. On l'accueillit en A
vif enthousiasme. Avant la
sur *le Humboldt*, pour les E
où l'attendaient les mêmes
des discours publics très-
principe de non-interventi
par la Russie avait été s
son pays, et y recueillit de
veur de la nationalité h
Londres, en 1852, il vit s
dont Milan fut le théâtre
l'année suivante; mais
participation qu'on lui att
d'armes dont les auteurs

ıg, délivré par lui, à une autre époque, et s des circonstances toutes différentes. Cepen-t, sur le bruit qu'il faisait, à Londres, des paratifs pour un soulèvement général de la igrie, des perquisitions eurent lieu, mais sans un résultat, et M. Kossuth, sommé de s'ex-uer, déclara ouvertement qu'il était prêt à mmencer la guerre contre l'Autriche, mais ses dépôts et ses approvisionnements n'étaient en Angleterre. Il forma, avec MM. Mazzini et u-Rollin, une sorte de triumvirat démocra-: et il a signé, avec eux, divers manifestes nés à entretenir ou à réveiller, dans toute ope, le sentiment révolutionnaire, plutôt en-que le sentiment national.

Kossuth vit à Londres, avec une fortune in-dante, au sein de sa famille; sa femme pu le rejoindre, dès l'époque de sa captivité tahia, et le gouvernement autrichien lui a ré spontanément sa fille et ses deux fils. n homme de petite taille et de grêle appa-avec une physionomie expressive et d'une e mobilité. On ne peut nier qu'il n'ait mon-ns les circonstances décisives où il s'est un courage civil extraordinaire, et quant que de fermeté qu'on lui a reproché dans uite avec les chefs militaires, il ne nous nt pas de dire jusqu'à quel point il lui ssible de poursuivre son œuvre d'affran-ent, sans s'appuyer sur eux.

ses publications ont été faites sur M. Kos-ous citerons celle qui a paru en Allema-ce titre : *Louis Kossuth* (Leipsick, 1851-volumes). Il a été publié aussi un *Choix ours de Kossuth*, par M. F. W. Newmann kectches of K., 1853, in-8).

CHID-pacha. Voy. Guyon.

-**SINGH** [le lion], chef indien, issu de *ıle*, est né à la fin du dernier siècle, petite cité des bords du Gange. Dans es mémoires, publiés à Bénarès en 1850, *te que* son père était un homme dur et ıi lui préférait de beaucoup sa panthère Sa mère le mit au monde, pendant la s Indes, alors qu'elle fuyait, de soli-olitude, devant les conquérants euro-jeune Kour-Sing, auquel les souvenirs nfance inspirèrent de bonne heure la Anglais et le désir de la vengeance, art active, pendant le premier tiers de le, à toutes les guerres soutenues par aîns indigènes contre la Compagnie.), une feinte soumission valut au re-pension considérable de la part du gou-de Calcutta. Il se lança alors dans tions, et fonda une vaste fabrique d'ar-l'aide d'un ancien ouvrier des manu-*Liége*. Après plusieurs faillites, l'en-ussit, et Kour-Sing ne tarda pas à de-onnaire. En 1851, il envoya des armes *l'Expos*ition universelle de Londres, et médaille d'honneur.

mesures irritantes de la Compagnie Kour-Sing à la révolte, dans le même le rajah de Cawnpore, Nana-Saïb, il était étroitement lié. Bientôt, celui glais appelaient, avant la guerre, « le fut un des chefs les plus redouta-urrection, surtout après le massacre eut une telle influence, dans la par-de la péninsule, qu'il lui suffisait er à la tête de quelques hommes, later la révolte. C'est un de ceux qui ujourd'hui (1858) la lutte contre les ises.

KRAFT (Jens-Edvard), savant norvégien, né le 22 décembre 1784, à Christiansand, fit ses études à l'université de Copenhague, passa, en 1808, l'examen de droit, et fut nommé en 1811 interprète juré auprès du tribunal des prises dans sa ville natale. Après avoir occupé diverses places au ministère norvégien, il devint juge de première instance du district de Mandal. Il est membre de la Société des sciences de Throndhjem, de la Société de statistique universelle de Paris, etc., et chevalier de l'ordre suédois de Wasa.

M. Kraft a publié avec Nyerup : *Dansk-Norsk Literatur-Lexicon* (Copenhague, 1818-1819, 2 part. in-4), excellente bio-bibliographie danoise-norvégienne, qu'il complète jusqu'à nos jours pour la partie norvégienne (Norsh Forfatter-Lexicon; Christania, 1857, in-8, liv. V-I). M. Erslev (voy. ce nom) a déjà donné une suite à cet ouvrage pour ce qui concerne le Danemark. On doit aussi à M. Kraft : *Documents statistiques sur les cures norvégiennes* (Statistiske Efterretninger om norske Præstekald, 1828, in-8) et la meilleure et la plus complète : *Description topographique du royaume de Norvége* (Topographisk-Statistisk Beskrivelse over Kongeriget Norge, 6 forts vol. in-8; Christiania, 1820-1835; édit. refondue 1838-1842), dont il a donné un abrégé, sur le même plan, sous le titre de : *Manuel historique-topographique* (Historisk-topographisk Haandbog over Kongeriget Norge, 1845-1848, in-8). Le gouvernement et la Société des sciences de Throndhjem ont contribué par des subventions à cette utile publication.

KRAGH (Pierre), missionnaire danois, né le 20 novembre 1794, à Gimming près Randers, entra en 1817 au séminaire groenlandais et fit de tels progrès dans l'étude de la langue groenlandaise qu'au bout d'un an il fut envoyé comme missionnaire à Egedesminde. Non content de prêcher dans l'idiome du pays, il se mit à traduire, pour l'usage de ses pauvres paroissiens, plusieurs parties de l'Ancien Testament, des sermons, des traités de religion, des chansons et des cantiques, des nouvelles, des fables, enfin un traité d'astronomie. Un grand nombre de ces traductions ont été plus tard imprimées. M. Kragh a aussi publié en danois et en groenlandais *les Entretiens du soir de Hans Egède avec ses disciples* (Hans Egedes Aftensamtaler med sine disciple; Copenhague, 1837, in-8). Plusieurs de ses lettres se trouvent dans les *Relations mensuelles de la Société biblique de Danemark*, rédigées par Mœller (1822-1829), et dans le *Dansk Religions Aftenblad*, de Rœnne (1825-26-27, 1829). M. Kragh releva en 1825 la mission de Uppernivik, abandonnée depuis quarante ans. Rentré dans sa patrie, en 1828, il y remplit les fonctions de pasteur.

KRASZEWSKI (Joseph-Ignace), littérateur et poëte polonais, né à Varsovie, le 26 juillet 1812, fit ses études à Wilna, et compléta son éducation par les voyages. De retour dans sa patrie, il vécut à la campagne, en dehors de tout mouvement politique. Ses ouvrages ne forment pas moins de 120 volumes, et embrassent la critique, la géographie, l'histoire, la poésie et le roman.

Nous citerons : *Études littéraires* (Studya literackie; Wilna, 1842); *Nouvelles études littéraires* (Nowe Studya literackie; Varsovie, 1843, 2 vol.); *Voyage en Pologne, en Volhynie et en Lithuanie* (Wspomnienia, Polesia, Wolynia i Litwy; Wilna, 1840; 2 vol.); *Voyage à Odessa* (Wspomnienia Odessy; Ibid., 1845-1846; 3 vol.); *Histoire de Wilna depuis* 1750 (Wilno od poczatkow jego do 1750; Ibid., 1840-1842, 4 vol.); *la Lithuanie* (Litwa; Varsovie, 1847-1850, 2 vol.), etc.; puis, parmi les romans ou les volumes de poésie qui

ont le plus contribuée à sa réputation : *Swiati poeta*, *Ulana* (Wilna, 1843); *Latarnia czarnochiezka* (Varsovie, 1843, 4 vol.; 2ᵉ édit., 1844); *Pod wloskiem niebem* (Leipsick, 1845); deux poëmes épiques souvent réimprimés : *Anafielas* (Wilna, 1840-1843, 3 vol.) et *Szatan i Kobietæ* (Wilna, 1841); etc.

KRAUT (Guillaume-Théodore), jurisconsulte allemand, né à Lunebourg, le 15 mars 1800, étudia le droit à Gœttingue et à Berlin, sous la direction de Hugo, K. F. Eichorn et Savigny. En 1825 il devint assesseur auprès du collége de justice de Gœttingue, puis professeur adjoint dans la même ville (1828) et enfin professeur titulaire (1836). L'année suivante, lorsque sept professeurs de l'université furent menacés de destitution à cause de leurs opinions politiques, il crut de son devoir, sans être compromis comme eux, de protester en leur faveur. M. Kraut a siégé, de 1850 à 1853, dans la première Chambre hanovrienne, comme député de l'université.

On a de lui, outre de nombreuses *Dissertations* dans des journaux scientifiques, plusieurs ouvrages importants : *Plan d'un cours de droit privé allemand, y compris le droit féodal* (Grundriss zu Vorlesungen über das deutsche, etc.; Gœttingue, 1830; 3ᵉ édit. 1845); *la Tutelle, d'après les principes du droit allemand* (die Vormundschaft, etc.; Ibid., 1845-1847, 2 vol); *l'Ancien droit municipal de Lunebourg* (das alte Stadtrecht von Lüneburg; Ibid., 1845), etc.

KREBS (Charles-Auguste MIEDKE), compositeur allemand, né le 16 janvier 1804, à Nuremberg, où ses parents avaient une place au théâtre, orphelin de bonne heure, et adopté par la famille du régisseur de l'opéra de Stuttgart, dont il prit le nom. Il reçut une éducation musicale soignée : à l'âge de sept ans il joua déjà en public, et entreprit la musique d'un vaudeville de Kotzebuë : *Feodora*. Trois ans plus tard, il écrivit plusieurs quatuors et sonates. Après avoir abandonné pendant deux ans la musique pour se préparer à l'état ecclésiastique, auquel son père adoptif le destinait, il obtint d'y revenir et fit de tels progrès qu'à l'âge de quinze ans il était un des bons professeurs de Stuttgart. Il se rendit à Vienne, où il se signala comme pianiste et comme compositeur, et obtint la place de maître de chapelle à l'opéra de la cour. Il la quitta pour celle de directeur de musique au théâtre de Hambourg. C'est à lui que l'Opéra de cette ville doit sa réputation actuelle. En 1833, il fonda une institution pour le chant et pour l'enseignement musical qui a produit un grand nombre d'excellents élèves. Il est passé depuis à Dresde, où il remplit avec M. Reissiger, les fonctions de maître de chapelle. Il a épousé Mlle Michalesi, qui, sous le nom de Mme Michalesi-Krebs, est connue aujourd'hui comme une des cantatrices les plus distinguées de l'Allemagne.

Parmi les meilleures compositions de M. Krebs on remarque deux opéras, *Sylva ou le pouvoir du chant*, et *Agnès*, puis un assez grand nombre de *Romances* et de *Mélodies*.

KREHL (Auguste-Louis-Dieudonné), philologue et théologien protestant allemand, né à Eisleben (Prusse), le 2 février 1784, acheva ses études à Leipsick, fut pendant trois ans précepteur, obtint, en 1810, une chaire de philologie à l'École des pages de Dresde, et passa, en 1814, à l'académie des Chevaliers, comme professeur de langues anciennes. Il avait donné son édition des *Institutiones grammaticæ* de Priscien, avec un commentaire et des notes (Leipsick, 1819-1820,

2 vol.). Peu après, il fut nommé minist
des paroisses protestantes de Meissen
seur de langue hébraïque à l'école de
M. Krehl n'a plus fait paraître des
ouvrages de théologie, qui lui ont va
la fête séculaire de la Confession d'Aug
titre de docteur en théologie, et, en
chaire de théologie à l'université de
dirige aussi dans cette ville l'école
sacrée, et il occupe avec distinction
prédicateur de l'université. On cite
lui sa traduction libre de *l'Imitation
Christ* (Leipsick, 1844; 3ᵉ édit. 1853
due dans toute l'Allemagne et sur
pays où se trouvent des émigrants
puis un *Livre de sermons pour tous
et pour les jours de fête* (Predigt
Sonn-und Festtage; Meissen 18
augmentée, Leipsick, 1841); *Vie de
Jésus-Christ* (Leben im Geiste Chr
2 vol.), autre recueil de sermons
Nouveau Testament, etc. (Neue
Handwœrterbuch, etc.; Ibid. 18
taire de *l'Épître aux Romains*
ques livres de piété et de prières
— M. Krehl est mort le 14 août

KREIL (Charles), astronome
mand, né, le 4 novembre 1
Autriche, étudia le droit, les
supérieures et l'astronomie à
Vienne, et fut attaché successivem
vatoires de Vienne, de Milan et
Il devint, en 1845, directeur de
dernière ville. Les travaux qu'il
l'exercice de ses fonctions, lui
la place de directeur de l'établiss
météorologie et de magnétisme
occupe encore aujourd'hui.

Nous citerons parmi les écrits
Tables historiques et théoriques
(Cenni storici e teoretici sulle
1832); *Observations sur le mouve
tion de la lune* (Osservazioni
della luna; Ibid. 1836); *de l'Infl
sur l'état atmosphérique de la t*
Einfluss des Mondes auf...zu er
1841); *Observations sur la g*
1843 (über den grossen Cometen
(1843); *de la Nature et du mouve*
(Ueber die Natur und Bewegu
Ibid. 1843); *Études géographiques
en Bohême* (Magnetische und ge
sbestimmungen in Bœhmen;
géographiques et magnétiques
chien (Magnetische und geogr
stimmungen im œsterreich. Kai
1846-1851, 5 vol.); *de l'Influe
la manifestation de la force ma*
(über den Einfluss der Alpen auf
*Influence de la lune sur la d
tique*, etc. (Einfluss des Mon
Ibid. 1852-1853, 2 vol.); *Compt
blissement central de météoro
gnétisme terrestre* (Berichte
stalt fur Meteorologie, etc.;
Observations magnétiques à
aus den magnetischen Beobac
Vienne, 1855).

M. Kreil a publié en outre de
servations faites à l'observatoire
magnétisme terrestre (1836-18
Supplément des *Effemeride* ast
Il a fourni enfin à divers rec
notamment aux *Observations*
Prague (1839-1850), aux *Com
Mémoires* de l'Académie imp

:nne, des travaux dont plusieurs ont été nés à part. Depuis 1852, il rédige, à Vienne, *nales* de l'Établissement central autrichien éorologie et de magnétisme terrestre.

EYER (Henri-Nicolas), naturaliste danois, »penhague, le 22 mars 1799, s'occupa d'a- ie médecine, puis de philologie et d'his- 'ar enthousiasme pour l'antiquité classique prendre rang parmi les défenseurs de la 'enaissante. Bientôt de retour à Copenha- 23), il fut nommé professeur adjoint à l'é- .ine de Stavanger (1826), et se livra avec à l'étude de l'histoire naturelle qu'il en- *plus* tard dans diverses écoles de Copen- 1831-1834). Il entreprit plusieurs voyages, 34 à 1836, visita les côtes du Danemark partie de la Suède. Appelé à faire partie mmission française du Nord dirigée par iimard (1838-1840), il prit part à l'explo- es côtes de la Norvége, et fut chargé de es poissons, crustacés, mollusques, aca- :cueillis ou observés dans le cours de l'ex- . En 1840, il reçut la mission de former ections d'histoire naturelle pour les mu- oi, et se rendit dans l'Amérique du Sud i1). A son retour, il fut nommé inspec- iusée royal d'histoire naturelle (1842) et ;é d'inspecter les pêcheries du golfe de ng (1843). La même année, il fut envoyé, de l'État, à l'assemblée des naturalistes, s et médecins, tenue à Graetz, et reçut ersité de Kiel le diplôme de docteur en ie (1843). M. Krœyer, membre de l'A- les sciences de Danemark, a été décoré .on d'honneur (1841).
uelques ouvrages élémentaires qui ont ırs éditions, il a publié : *les Bancs du Danemark* (De danske Œsterbanker; ie, 1837, avec carte); *Description des u Danemark* (Danmarks fiske beskrevne, , 3 vol. gr. in-8); et des mémoires *raités* de l'Académie des sciences, dans *s de* Riise, et surtout dans la *Revue naturelle* (Natur historisk Tidsskrift), depuis 1843, avec le concours des plus ıturalistes.

(Gérard-Christophe DE), général da- 1785, reçut à cinq ans, en vertu des le la noblesse, le brevet de cornette, lui de lieutenant. En 1807, il prit part de Copenhague contre les Anglais, et aine. Colonel en 1840, il eut un com- sédentaire dans la capitale et remplit nps à la cour les fonctions de cham- is 1847, il était général-major, lors- il fut placé à la tête de l'armée da- mplacement du général Hedemann. *llet,* il commença ses opérations, en s insurgés à Itstedt; la bataille dura Au mois de septembre, il contribua re le général Willisen devant Eckern- aix, M. de Krogh reçut le comman- uchés. Il est aujourd'hui au nombre enants généraux de l'armée.

François), peintre allemand, né à 796, n'eut d'autres maîtres que lui- ture, et débuta par des aquarelles re- paysages ou des animaux. Il vint à our vivre, des portraits auxquels il grande promptitude d'exécution et saisir la ressemblance. Une com- pereur de Russie le mit tout à fait en : c'était *la Parade d'un régiment prussiens*, son premier tableau à l'huile, dans lequel il sut éviter la monotonie et la roideur inhérentes à un pareil sujet. Devenu dès lors le peintre de toutes les cours d'Allemagne et le portraitiste de toutes les familles royales ou princières, il peignit et même à plusieurs reprises : *l'Empereur d'Autriche à cheval avec sa suite; le Roi Frédéric-Guillaume IV*, avec sa suite et les membres de sa famille; *le Roi de Hanovre*, et sa famille; *l'Empereur de Russie*, etc. Voué aux tableaux officiels, il sait sauver par l'intérêt de la composition l'ennuyeuse gravité des cérémonies allemandes. Son *Serment de l'année* 1840, auquel il travailla quatre années, est un modèle en ce genre. M. Krüger envoya à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, quatre tableaux résumant les qualités de sa peinture : *le Portrait de S. A. R. le grand amiral prince Adalbert de Prusse, un Intérieur d'écurie, deux Chiens de chasse.* Il a obtenu une médaille de première classe. Il est officier de l'Aigle-Rouge, commandeur de l'ordre de Sainte-Anne, officier de l'ordre de Saint-Wladimir et chevalier de plusieurs autres ordres. — M. Krüger est mort le 21 janvier 1857.

KRUSE (Frédéric-Charles-Hermann), historien allemand, né à Oldenbourg, le 21 juillet 1790, étudia la théologie et le droit à Leipsick. Mais bientôt il céda à son goût pour l'histoire, dont il s'occupa exclusivement. Agrégé en 1813, il obtint une place dans une école libre de Leipsick. Il occupait une chaire à Breslau, lorsqu'il publia ses premiers ouvrages : *sur la Mesure du Pont-Euxin par Hérodote* (über Herodot's Ausmessung des Pontus Euxinus; Berlin, 1818); *Budorgis, ou l'ancienne Silésie avant l'établissement de la religion chrétienne* (Budorgis, oder das alte Schlesien, etc.; Dresde, 1819). Ce dernier travail fut le point de départ d'une suite de publications sur les antiquités de la Silésie et des autres provinces de l'Allemagne, notamment : *Archives d'histoire et de géographie anciennes et d'antiquités* (Archiv fur die alte Geschichte, Geographie, etc.; Breslau et Leipsick, 1821-1823, 3 vol.). Cet ouvrage le fit appeler comme professeur d'histoire et de géographie ancienne et du moyen âge à l'université de Halle, où il devint secrétaire de la Société saxo-thuringienne. En cette qualité, il a publié : *Tabula Germaniæ imprimis secundum Tacitum et Ptolemæum* (Leipsick, 1823), et *les Antiquités allemandes* (Deutsche Alterthümer; Halle, 1824, 4 vol.). Quelque temps après, il donna son grand ouvrage intitulé : *Hellas* (Leipsick, 1825-1827, 3 vol.), où tant de savants de divers pays ont puisé les matériaux de leurs propres livres sur la Grèce et ses antiquités.

Nommé, en 1828, professeur titulaire d'histoire russe et d'histoire universelle à l'université de Dorpat, M. Kruse apprit, en un an, la langue russe et l'ancienne langue slave et écrivit bientôt dans tous les journaux scientifiques de l'empire : *les Annales de Dorpat* (1833-1835), *le Journal pour l'instruction du peuple, le Bulletin* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, et dans *les Mémoires* de l'Académie danoise. Il fondait en même temps, avec plusieurs de ses amis, des sociétés savantes à Dorpat, à Riga et à Revel, et publiait de nouveaux travaux très-importants, notamment sur les provinces de la mer Baltique : *Necrolivonica* (Dorpat, 1842); *Antiquités russes* (Ibid., 1844-1845, 2 vol.); *Histoire des origines des provinces de la mer Baltique* (Moskou, 1846); *Chronicon Nortmannorum* (Dorpat, 1850), etc. M. Kruse est rentré en Allemagne depuis 1853.

KRUSEMAN (Cornélis), peintre hollandais, né à Amsterdam, en 1797, fut envoyé de bonne heure à l'Académie des beaux-arts de cette ville et eut

ensuite Daiwaille pour maître. Il se livra d'abord au genre et aux intérieurs; mais un voyage en Italie, vers 1820, et l'étude des chefs-d'œuvre de l'école romaine, le convertirent à la grande peinture historique. Il a donné lui-même une relation de son séjour en Italie : *Antekeningen betreffend eene konstrui en verblijf in Italie* (la Haye, 1826). Nous citerons parmi ses toiles historiques ou religieuses les plus estimées : *la Prédication de saint Jean*, tableau de dimensions colossales; *Madeleine*, *l'Ensevelissement*, un *Ecce homo*, *le Départ de Philippe II*, *une Scène de la guerre de* 1831, *le Prince d'Orange blessé à Bautersem*. Dans ces derniers temps, il est revenu à la peinture de genre et a cultivé le portrait. Il a obtenu la médaille d'or à la grande exposition de Bruxelles en 1851. — Il est mort le 14 novembre 1857.

KRUSEMAN (Jean-Adam), frère du précédent, né à Harlem, en 1804, a également étudié sous C. H. Hodget et J. Daiwaille. Il a été plusieurs années sous-directeur de l'Académie d'Amsterdam et s'est fixé à Driebergen, où il s'est fait une réputation de portraitiste distingué. Il s'est de plus livré à la peinture de genre et d'histoire et a surtout exécuté : *Élisée et la Sunamite*, *Jeune fille au repos*, tous deux au musée de Harlem; *la Méridienne*, qui a paru à l'Exposition universelle de Paris en 1855, etc. Il est chevalier du Lion néerlandais, et correspondant de plusieurs académies allemandes.

Un neveu des précédents, M. Frédéric Kruseman, né à Harlem, en 1817, a étudié sous Jean Reekers, à Harlem, ainsi que sous M. Kœk-Kœk; il cultive exclusivement le paysage.

KÜCKEN (Frédéric-Guillaume) musicien allemand, né le 10 novembre 1810, à Bleekede (Luneboug), attira par ses premières compositions l'attention du grand-duc de Schwérin et devint, à l'âge de dix-neuf ans, professeur de musique du prince héréditaire, qu'il accompagna à Berlin. Il y prit les leçons de Rombach et publia son premier opéra : *la Fuite en Suisse* (die Flucht nach der Schweiz) qui eut un très-grand succès dans toute l'Allemagne. Après avoir vécu pendant quelque temps à la cour du roi de Hanovre, il se rendit à Vienne (1838) où quelques-unes de ses romances, d'une richesse de mélodie remarquable, telles que : *la Fille de Judée* (das Maedchen aus Juda); *la Sérénade maure* (das maurisahe Staendchen), eurent une grande popularité. De 1843 à 1846, il vint à Paris où il prit de M. Halévy des leçons d'instrumentation et où il composa son opéra, *le Prétendant* et un grand nombre de romances, six entre autres sur des paroles de son ami Henri Heine. La réputation que ces compositions firent dès lors à M. Kücken, lui attira des offres très-avantageuses. Un éditeur anglais s'est engagé par un traité à lui payer, pour huit romances par an, 5000 fr. de rente à partir de 1851. M. Kücken, après avoir séjourné dans différentes grandes villes, a été appelé à remplir à Stuttgart, les fonctions de maître de la chapelle du roi de Wurtemberg.

On cite parmi ses compositions, cinq *Sonates pour piano et violon*; et près de cent-vingt *Romances*. Les paroles d'un grand nombre de ses mélodies ont été traduites en français et en anglais. Plusieurs ont été réunies dans un recueil intitulé : *les Échos de l'Allemagne* (Paris 1856-1857, 2 livraisons). Les œuvres de M. Kücken se distinguent surtout par les chants. Il a obtenu, en 1848, aux fêtes philharmoniques de différentes villes allemandes, tous les premiers prix et, en 1852, les trois prix de chant décernés par le comité de la fête musicale d'Anvers.

KUHN (Otton-Bernard) chimiste allemand
Leipsick, le 6 mai 1800, et fils d'un
comme auteur de plusieurs ouvrages
dans cette ville, à Dondorf, à Grimma
gue. Agrégé à la Faculté de médecine de la
en 1825, il y obtint, en 1828, le
teur et deux ans après, avec le titre de
titulaire, la chaire de chimie qu'il occupe
aujourd'hui. On cite de lui : *Essai d'une*
chimie (Versuch einer Anthropochemie
1824); *Chimie pratique à l'usage des*
(Praktische Chemie fur Staatsaerzte
Instructions pour les recherches chim
litatives (Anleitung zu qualitativen
Untersuchungen; Ibid., 1830);
chiométrie (Lehrbuch der Stœ
Système de chimie inorganique
ganischen Chemie; Gœttingue, 18

KÜHNE (Gustave), littérateur
Magdebourg (Prusse), le 27 décem
ses études à l'université de Berlin
de docteur en philosophie et
à Leipsick où il rédigea, jusqu
du monde élégant (Zeitung für
Depuis 1845, il est rédacteur
Chronique du monde littérair
M. Kühne a écrit des nouvel
ouvrages de peinture de mœur
mes. Dans ces différents genres
un style élégant et pur, semble
seur qu'un écrivain. Sa pré
de l'idée lui a fait surtout nég
au succès de ses ouvrages
ques. Les œuvres de critique
vont mieux à la nature de son
On remarque parmi ses
Nouvelles (Berlin, 1831); *les*
le Retour de Russie (die beiden
etc.; Leipsick, 1833; *une Quaran*
son des fous (Eine Quarantaine
(Ibid., 1835); *Nouvelles du couvent*
(Ibid., 1838, 2 vol.), les plus
récits; *Isaura de Castille*, et
drames (1838); *Caractères d'hom*
(Weibliche und maennliche
1838, 2 vol.); *les Rebelles d'Irla*
3 vol.); *Sospiri*, *histoires*
ter aus Venedig; Brunswick,
silhouettes (Hanovre, 1843, 2
à Berlin (Brunswick, 1843;
de l'Allemagne, le plus fort de
tiques et psychologiques (Deuts
Frauen; Leipsick, 1851;
tinuation de sa doctrine
Fortbestand seiner Lehre;
quisses des villes et paysages
deutscher Staedte und Lands
naire prosélyte, roman tiré de
milles allemandes et italiennes.

KUHNEN (Pierre-Louis),
gine allemande, né à Aix-la
a cultivé avec succès le paysa
1840, à Bruxelles. Ses princip
guré au Salon de cette ville et
cite avec éloge : *Effet de*
à Paris (1846); *Incendie*
l'Approche de l'orage dans
pen; *la Vallée de l'Ahr*;
Mare, effet de crépuscule
de forêt, admis à l'Expos
Paris, en 1855, etc. Il a obten
à Bruxelles, en 1845, et une
en 1846. — Il a épousé la
sous le nom de Mme K
aussi comme paysagiste.

;ÜHNER (Raphaël), grammairien allemand, à Gotha, le 22 mars 1802, et fils du peintre déric Kühner, conseiller intime de la cour de ha, alla, en 1821, suivre à Goettingue les ns de Guill. Mitscherlich, Ottfr. Müller et sen. A peine reçu docteur, il fut nommé, en , professeur au lycée de Hanovre. Il s'occupa iculièrement de grammaire, et ses livres pour seignement du grec et du latin, traduits en ieurs langues, sont très-repandus en Allene, en Angleterre, en Suède et Norvége et l'Amérique du Nord.

ous citerons de lui, pour l'étude du grec : *i d'un arrangement logique de la syntaxe que* (Versuch einer Anordnung der griech. ax., Hanovre, 1829); *les Anomalies du grec* (Ibid., 1831); et sa *Grammaire com- de la langue grecque* (Ausführliche Gram- der griech. Sprache, Ibid., 1834-35, 2 vol.), il a tiré une *Grammaire grecque pour les* (Schulgrammatik, etc., 3e édit., 1850), et *Grammaire grecque élémentaire* (Elementar- natik, etc., 13e édit., 1852), etc.; pour l'étude langue latine, une *Grammaire élémentaire*, 1841, 13e édit., 1855); une *Grammaire d e des classes supérieures* (Schulgrammac. für die obern Gymnasialclassen, 4e édit., et l'*Introduction à l'étude de la langue la-* ateinische Vorschule, 7e édit., 1855).

en outre de M. Kühner une dissertation *M. T. Ciceronis in philosophiam merita* ourg, 1825), couronnée par l'Académie de gue, et quelques éditions estimées.

NHOLTZ (Henri-Marcel), médecin fran- é le 28 janvier 1794, à Cette (Hérault), fit pellier ses études spéciales et y reçut en diplôme de docteur. En 1828, il fut chargé léer le professeur Lordat et devint, peu s après, bibliothécaire de la Faculté. De- 6, il est correspondant de première classe démie de médecine.

marque parmi les ouvrages de M. Kühn- *Idée d'un cours de physiologie appli- la pathologie* (1829, in-8); *de l'En- ystématique de la médecine judiciaire* n-8); *Cours d'histoire de la médecine liographie médicale* (1837, in-8), pro- Montpellier l'année précédente; *Éloge de* 38, in-8); *Considérations générales sur ration des parties molles du corps hu-* 41, in-8); *Paris et Montpellier* (1844, s le rapport de la philosophie médi- Il a fourni de nombreux articles à divers aux *Annales de médecine clinique*, à *la édicale*, aux *Éphémérides médicales*, au *Journal de la Société pratique* de r. Philosophe distingué, M. Kühnholtz en outre, au *Dictionnaire de la lan- ie* de Raynouard, aux *États généraux g*. Bernard, aux *Lettres missives des* ux *Historiens des Gaules*, etc. Il a la publication des *Manuscrits inédits* Turin, 1838), et son dernier travail de très-développée sur *les Spinola de 2*, in-8), accompagnée de plusieurs tes et d'un grand nombre de notes.

M. Barthélemy-Achille KÜHNHOLTZ, ellier, le 4 mars 1828, a pris part à de quelques journaux de la province il est auteur de l'*Histoire de l'uni- Montpellier* (1840 in-8), extraite du *Écoles*.

(François-Théodore), esthéticien al- le 19 janvier 1808, à Stettin (Prusse), diverses universités, la philologie et les beaux-arts, et devint, en 1833, professeur à l'Académie et agrégé à l'université de Berlin. En 1835, il entreprit, avec le poëte Gaudy, un voyage en Italie, durant lequel il recueillit les matériaux de son *Manuel de la peinture depuis Constantin le Grand jusqu'aux temps modernes* (Handbuch der Geschichte der Malerei von, etc.; Berlin, 1837, 2 vol.). Cet ouvrage, dont une nouvelle édition, augmentée et corrigée, fut faite sous les yeux de l'auteur par M. Jac. Burckhardt (Berlin, 1842), et qui a été traduit en anglais par sir Charles Eastlake, passe pour l'une des meilleures compilations du même genre. Quelques années plus tard, parut le *Manuel de l'histoire des arts* (Handbuch der Kunstgeschichte; Stuttgart, 1841-1842; 3e édit., 1854-1855), œuvre plus élevée dans laquelle M. Kugler donne un aperçu du développement des beaux-arts en général et cherche les rapports qui existent entre leur histoire et l'histoire générale d'une époque.

A la suite de ces publications, M. Kugler devint, en 1842, membre du sénat de l'Académie des beaux-arts de Berlin. Appelé, l'année suivante, dans le ministère, pour y surveiller les services relatifs à ses études, il fut, peu après, chargé de la mission d'explorer les divers musées, collections et monuments historiques de l'Allemagne, de la France et de la Belgique. De retour à Berlin, il publia le compte rendu de ses observations sous ce titre : *des Institutions et établissements de France et de Belgique, qui ont pour but le progrès des arts et la conservation des monuments* (über die Anstalten und Einrichtungen zur Fœrderung der bildenden Künste, etc., in Frankreich und Belgien; Berlin, 1846). En 1849, M. Kugler fut attaché à l'administration du ministre Ladenberg, comme conseiller référendaire et prépara, en cette qualité, une organisation générale des beaux-arts, qui n'a pas été réalisée. Depuis 1856, il est conseiller intime supérieur du gouvernement.

Outre les ouvrages déjà cités, on a de cet écrivain : *Esquisses* (Skizzenbuch; Berlin, 1830); *Monuments du moyen âge en Prusse* (Denkmaeler, der bildenden Kunst im Miltelalter, etc.; Ibid., 1830, inachevé); *la Polychromie de l'architecture et de la sculpture grecques*, etc. (über die Polychromie der griechischen Arch., etc.; Ibid., 1835); *Description et histoire de la chapelle du château de Quedlinbourg* (Beschreibung und Geschichte der Schlosskapelle, etc.; Ibid., 1838), avec M. F. Ranke; *Description des œuvres d'art de Berlin et de Potsdam* (Beschreibung der Kunstschaetze von, etc.; Ibid., 1838, 2 vol.); *K. F. Schinkel et ses œuvres* (Schinkel, eine Characteristik seinen künstlerischen Wirksamkeit; Berlin, 1842); *de l'Art dans ses rapports avec les gouvernements, et surtout au point de vue de l'administration en Prusse* (über die Kunst als Gegenstand der Staatsverwaltung mit, etc.; Ibid., 1847); *Leçons sur les différents systèmes d'architecture religieuse* (Vorlesungen über die Systeme des Kirchenhaus; Ibid., 2e édit., 1852); *Essais sur les beaux-arts* (Kleine Schriften und Studien zur Kunstgeschichte; Ibid., 1853-1854, 3 vol.); *Histoire de l'architecture* (Stuttgart, 1855-1856 et suiv.). Une grande partie de ces livres ont été traduits en anglais et en italien.

M. Kugler est aussi auteur de quelques écrits historiques et littéraires, tels que : *Chansons des artistes allemands* (Liederbuch für deutsche Künstler; Berlin, 1833), avec M. Reinick; *Poésies* (Gedichte; Stuttgart et Tubingue, 1840); *Histoire de Frédéric le Grand* (Geschichte Friedrich der Grossen; Leipsick, 1840; 3e édit., 1848. Nouvelle édit., grand in-4, illustrée par Adolphe Menzel; Ibid., 1856), traduite en plusieurs langues;

Histoire moderne de la Prusse depuis le grand électeur jusqu'à nos jours (Neuere Geschichte des preussischen Staates und Volkes von der Zeit, etc.; Berlin, 1844. Tome I); *Mélanges littéraires* (Belletristrische Schriften; Stuttgart, 1852-1854, 8 vol.), comprenant deux drames: *Jacobaea* et *le Doge de Venise*, qui ont été représentés avec succès sur plusieurs théâtres, etc., etc. Il a, en outre, collaboré et il collabore encore activement à plusieurs revues, notamment au *Journal artistique* d'Eggers. Il a dirigé lui-même *le Musée* (Museum, 1833-1838), et avec M. Fœrster le *Journal artistique* (Kunstbatt) fondé par Schorn.

KUHLMANN (Charles-Frédéric), chimiste français, né à Colmar, le 22 mai 1803, étudia la chimie à la Faculté de Strasbourg et dans le laboratoire de Vauquelin. Il fut autorisé, en 1823, par décision ministérielle, à fonder, à Lille, une chaire de chimie appliquée aux arts et à l'industrie, et l'occupa jusqu'en 1854, époque de la création de la Faculté des sciences de Lille. Il possède, dans le Nord, un grand nombre d'établissements industriels dont le plus important est la fabrique de produits chimiques de Loos. Il est président de la chambre de commerce et directeur de la monnaie de Lille, membre du conseil central de salubrité et du conseil général du Nord, et officier de la Légion d'honneur depuis 1854. Il a pris part à toutes les discussions économiques qui intéressent son département, telles que la question des sucres, celle des céruses, etc.

Les travaux scientifiques de M. Kuhlmann se trouvent dans les *Mémoires* et les *Comptes rendus de l'Académie des sciences*, les *Annales de chimie et de physique*, les *Mémoires de la Société des sciences de Lille*, et dans plusieurs ouvrages spéciaux, tels que: *Expériences chimiques et agronomiques* (1847); *Expériences concernant la théorie des engrais* (1843); *Application des silicates alcalins solubles au durcissement des pierres calcaires poreuses, à la peinture et à l'impression* (1855). Ses principaux mémoires concernent la fabrication de l'acide sulfurique (1826), les applications de la garance (*Ann. de ch. et de ph.*, tome IV), la théorie de la fermentation des alcools, des éthers (1830, 1838), la fabrication des sucres (1832, 1834, 1835, 1840), la formation de l'acide nitrique et de l'ammoniaque sous l'influence des corps poreux (1837, 1839), la préparation des chaux hydrauliques et des ciments (1840, 1841), la fixation des couleurs et des mordants dans la teinture (1856), etc. On lui doit encore une application des carbonates alcalins en vue d'éviter les incrustations des chaudières à vapeur.

KULLAK (Théodore), pianiste et compositeur allemand, né le 12 septembre 1818, à Krotoczyn (duché de Posen), dut à la protection du prince Antoine Radziwill de faire d'excellentes études musicales sous la direction du professeur Agthe, à Posen, de MM. Taubert et Dehn, à Berlin, et de Czerny, à Vienne. A onze ans il débuta, comme pianiste, dans un concert donné à Posen devant la cour. Après avoir suivi, pendant cinq années, les cours de l'université de Berlin, il alla, en 1842, donner à Vienne et dans toute l'Autriche des concerts qui eurent du succès. Rappelé à Berlin, l'année suivante, comme professeur de musique de la maison royale, il fut nommé, en 1846, pianiste du roi de Prusse et, en 1854, décoré de l'Aigle-Rouge.

Virtuose et professeur éminent, M Kullak a formé un grand nombre d'élèves distingués et contribué à la fondation de plusieurs établissements à Berlin, tels que l'Association des musiciens (*Tonkünstlerverein*, 1846); le Conservatoire de musique (1850), dont il fut, pendant [illegible]
un des directeurs, et la nouvelle [illegible]
musique (1855), qui compte, avec lui, [illegible]
professeurs, les musiciens les plus [illegible]
la capitale. M. Kullak a donné [illegible]
breuses compositions: des *Transcriptions* [illegible]
piano de mélodies nationales allemandes [illegible]
gnoles, russes et hongroises; divers [illegible]
tels que: *la Gazelle, Perles d'écume*, [illegible]
Psyché, les Arpéges, etc., etc.; *l'École* [illegible]
octaves (Schule des Octavenspiels), [illegible]
des pianistes; plusieurs *Sonates* [illegible]
Concerto pour piano avec accompagnement [illegible]
chestre; des *Études, Romances*, etc. [illegible]

KURANDA (Ignace), publiciste [illegible]
en 1812, à Prague, fonda, en 1841 [illegible]
voyagé en Allemagne et en Belgique [illegible]
sager des frontières (die Grenzboten [illegible]
litique hebdomadaire qu'il rédigea [illegible]
sick, tantôt à Berlin. Lors de la [illegible]
1848, il en céda la propriété à M. [illegible]
Schmidt. Député de Vienne [illegible]
Francfort, il fit partie du comité [illegible]
et fut un des trois envoyés qui [illegible]
ment de ramener la Bohême à la [illegible]
A la fin de l'année, il fonda à [illegible]
journal, l'*Ostdeutsche Post*, [illegible]
aujourd'hui rédacteur en chef. [illegible]
Nouvelles (Novellenalbum; Leipzig [illegible]
et *la Belgique depuis sa révolution* [illegible]
seiner Revolution; Ibid., 1846).

KURRER (Jacques-Guillaume [illegible]
industriel allemand, né le 8 juin [illegible]
branden (Wurtemberg), entra [illegible]
dans une fabrique de toiles teintes [illegible]
ses études particulières, une connaissance [illegible]
fondie de l'art de blanchir et de [illegible]
et dirigea ensuite, pendant près [illegible]
plusieurs grandes fabriques. Il [illegible]
Prague, pour se consacrer exclusivement [illegible]
travaux scientifiques, qui lui ont [illegible]
docteur en sciences économiques [illegible]
de Landshut.

Les principales publications [illegible]
pose la réputation de M. de Kurrer [illegible]
et à l'étranger sont les suivantes [illegible]
chir des étoffes végétales, etc. [illegible]
bilische, etc. Stoffe zu bleichen [illegible]
1831); *les Dernières expériences* [illegible]
blanchir les étoffes (die neuesten [illegible]
der Bleichkunst; Ibid., 1838; [illegible]
d'imprimer sur étoffes (Gesch [illegible]
druckerei; Ibid., 1840; 3e édit. [illegible]
primer sur étoffes et de teindre [illegible]
toute son étendue (die Druck [illegible]
in, etc.; Vienne, 1848-1850. 3 [illegible]
nière de blanchir la toile, etc. [illegible]
chen der Leinewand, etc.; Brun [illegible]
Il a traduit en allemand l'ouvrage [illegible]
l'Art de teindre (Grundriss der [illegible]
avec M. Dingler: *l'Art de teindre* [illegible]
notes, de nouvelles observations [illegible]
(Faerbebuch; Augsbourg, 18 [illegible]

Il a aussi collaboré activement [illegible]
nologiques de Hermbstaedt [illegible]
gische Schriften); au *Dictionnaire* [illegible]
(Paris, 11e vol., 1827; à l'*En* [illegible]
Gruber, etc. Enfin il a réuni [illegible]
d'autres techniciens la *Nouv* [illegible]
d'imprimer sur l'indienne et [illegible]
Journal für die Indien, etc. [illegible]
1817, 4 vol.); *Magasin de* [illegible]
étoffes (Magazin für Druck und [illegible]
1818-1820, 3 vol.); et la *Jour* [illegible]
de Dingler.

URTZ (Jean-Henri), théologien allemand, né 809, à Montjoie (Prusse rhénane), acheva ses les théologiques à Halle et à Bonn, fut attaen 1835 au gymnase de Mittau, et alla occuen 1850 la chaire d'histoire ecclésiastique à iversité de Dorpat. Ses nombreux écrits, qui en grande faveur dans la communion luthéie, embrassent à la fois le dogme et l'his; nous citerons notamment : *la Bible et l'asomie* (Bibel and Astronomie; Mittau, 1842; it., 1843), où il s'efforce de concilier le texte avec les découvertes scientifiques; *Cours toire sainte* (Lehrbuch der heiligen Geschichte; igsberg, 1843; 7ᵉ édit., 1855); *de l'Unité du teuque* (die Einheit des Pentateuchs; Ibid., ; *de l'Unité de la Genèse* (die Einheit des sie; Berlin, 1846); *Histoire biblique* (Bi Geschichte; Ibid., 1847; 3ᵉ édit., 1854); *d'histoire ecclésiastique* (Lehrbuch der engeschichte; Mittau, 1849; 3ᵉ édit., 1853); *olique du tabernacle* (Symbolik der Stifts; Leipsick, 1851); *Abrégé de l'histoire de l'É-* (Leitfaden der Kirchengeschichte; Mittau, 3ᵉ édit., 1856), à l'usage des établissements ux; etc.

tZ (Henri), littérateur allemand, né en à Paris, fut élevé en Allemagne, et après tudié la théologie à Leipsick, revint en 1827 dre les langues orientales à Paris. Fixé à ourg en 1832, il fut chargé de la rédaction *nps*, journal d'opposition démocratique, et ondamner par la hardiesse de ses articles à ns de prison. A l'expiration de sa peine il passa en Suisse et occupa la chaire de ure allemande d'abord à Saint-Gall, et de-39 à Aarau.

de M. H. Kurz : *Mémoire sur l'état ue et religieux de la Chine, 2300 ans otre ère* (Paris, 1830), en français; la tra allemande d'un roman chinois (1836); *des poëtes allemands* (Handbuch der poe-Nationalliteratur; Zurich, 1840-1843, complément, le *Manuel des prosateurs* deutschen Prosa; Ibid., 1845. 3 vol.); arquable *Histoire de la littérature alle-* (Geschichte der deutschen Literature; , 1851-1855, 2 vol.), etc.

NER (Karl-Théodore DE), intendant généhéâtres royaux de Berlin, né à Leipsick, vembre 1784, étudia le droit à l'univera ville natale et de Gœttingue, et, après yagé quelque temps dans les principaux Europe, prit, en 1810, le grade de docroit. En 1813, il s'engagea dans le corps e des Saxons, sous les ordres du prince Cobourg, et à la paix il fut nommé consa cour. Fixé à Leipsick, il prit en 1817 on du théâtre de cette ville, dont il fit eilleurs de l'Allemagne. Il l'administra nze années. En 1833, après avoir dirigé n an le théâtre de Darmstadt, il devint de celui de Munich, lui rendit la pros reçut du roi Louis de Bavière, pour es, des titres de noblesse et la croix de eur de l'ordre de Saint-Michel.

, M. de Küstner quitta Munich et passa n qualité d'intendant général des théâx. Il remplit ces fonctions au milieu de grandes difficultés, surmonta les embarras causés par l'incendie du grand Opéra en 1843, et traversa avec honneur les années, si pénibles pour les théâtres, de 1848 et 1849. Il a pris sa retraite en 1851, et le roi de Prusse lui donna à cette époque la croix de seconde classe de l'ordre de l'Aigle-Rouge.

C'est à M. de Küstner que les écrivains dramatiques doivent l'introduction en Allemagne de l'usage de donner à chaque représentation une certaine partie de la recette à l'auteur de la pièce ou à ses héritiers. Il a fondé aussi des caisses pour les acteurs hors de service, formé le *Buhnenverein*, société de trente-deux théâtres allemands, ayant pour but de garantir les droits réciproques des directeurs et des artistes, et il s'est montré en toute rencontre le protecteur éclairé des intérêts de l'art dramatique.

M. de Küstner est auteur de quelques écrits : *Bagatelles dramatiques* (Dramatische Kleinigkeiten; Leipsick, 1815); *le Théâtre de Leipsick* (Rückblick auf das Leipzigen Stadttheater, 1831), compte rendu de sa direction; *les Deux frères* (Die beiden Brüder; Darmstadt, 1833), tragédie.

KÜTZING (Frédéric-Traugott), naturaliste allemand, né le 8 décembre 1807 à Rittebourg (Thuringe), étudia d'abord la pharmacie et alla compléter, à l'université de Halle, ses études d'histoire naturelle. Une découverte scientifique qu'il fit, en 1834 et qu'il communiqua à M. A. de Humboldt, le fit charger, en 1835, par l'Académie de Berlin, d'une mission scientifique dans l'Europe méridionale. De retour de ce voyage, dont il rapportait des observations précieuses sur les plantes aquatiques de la Méditerranée et de l'Adriatique, il fut nommé professeur de sciences naturelles à l'École polytechnique de Nordhausen.

Depuis cette époque, M. Kützing a publié toute une suite de travaux relatifs aux plantes aquatiques, et dont la plupart ont une grande importance scientifique : *Synopsis Diatomearum* (Halle, 1833); *Transformation d'algues inférieures en algues supérieures et en genres de familles et de classes entièrement différentes, de cryptogames supérieurs.* (die Umwandlung niederer Algenformen in hœhere, sowie auch in Gattungen, etc.; Harlem, 1839), savante dissertation couronnée par l'Académie des sciences de Harlem; *Phycologia generalis* (Leipsick, 1843); *les Bacillariées ou diatomées à enveloppe siliceuse* (die Kieselschaligen Bacillarien oder Diatomeen; Nordhausen, 1844, avec 30 planches); *de la Transformation d'infusoires en algues inférieures* (über die Verwandlung der Infusorien in niedere Algenformen; Nordhausen, 1844); *Phycologia germanica* (Ibid., 1845); *Tabulæ phycologicæ* (Ibid., 1845-1855, 50 livraisons avec plus de 200 planches); *Species Algarum* (Leipsick, 1849), etc.

On cite encore du même auteur : *Éléments de la botanique philosophique* (Grundzüge der philosophischen Botanik; Leipsick, 1851-1852, 2 vol.); *Manuel d'histoire naturelle* (Compendium der Naturgeschichte; Nordhausen, 1837); *la Chimie et ses applications à la vie pratique* (die Chemie und ihre Anwendung auf das praktische Leben; Ibid., 1838); *les Sciences naturelles dans les écoles*, etc. (die Naturwissenschaften in den Schulen; Nordhausen, 1850); *Éléments de géographie* (Elemente der Geographie; Nordhausen, 2ᵉ édit., 1853), etc.

L

LABANOFF DE ROSTOFF (Alexandre, prince), général russe, né en 1788, fils du prince Jacques Labanoff, membre du conseil et grand chambellan de la cour impériale de Russie, mort en 1831, et neveu du prince Dmitri, ministre de la justice, mort en 1838, appartient à l'une des trente familles qui prétendent descendre, en ligne mâle, directe et légitime, de Rurik, premier fondateur de l'empire russe. Il a été, de 1817 à 1828, aide de camp d'Alexandre, puis de Nicolas. Sa santé l'ayant obligé à quitter le service militaire, il se retira, en 1828, avec le grade de général-major et se consacra tout entier à des travaux littéraires. Il a voué une sorte de culte à la mémoire de la reine Marie Stuart et s'est appliqué à découvrir dans toutes les bibliothèques d'Europe les documents relatifs à son héroïne. Ses patientes recherches en Angleterre, en France, en Italie, en Espagne, ont eu pour résultat la publication d'un recueil considérable : *Lettres, instructions et mémoires de Marie Stuart*, etc., (Paris et Londres, 1844, 7 vol. in-8), sur lequel M. Mignet a écrit de nombreux articles dans *le Journal des savants*, et qui restera comme un des monuments de l'histoire du XVI^e siècle.

LABARRE (Théodore), compositeur et harpiste français, né à Paris, le 5 mars 1805, reçut des leçons de harpe de Cousineau, de Bochsa et de Naderman, de 1812 à 1820. Entré au Conservatoire en 1818, il y eut successivement pour maîtres de composition Dourlen, Éler, Fétis et Boïeldieu. En 1823, il obtint le second grand prix, avec une cantate intitulée : *Pyrame et Thisbé*. L'année suivante, il quitta le Conservatoire pour aller chercher en Angleterre des succès plus fructueux, comme harpiste et comme compositeur: puis il parcourut la Suisse et l'Italie. En 1837, il se maria et se fixa à Londres, où ses concerts et son enseignement ont également soutenu sa réputation.

On a de M. Labarre plusieurs opéras, entre autres : *les Deux familles*, en trois actes, joué à la salle Ventadour en 1831 ; *l'Aspirant de marine*, en deux actes, au théâtre de la Bourse en 1834; puis un ballet, *la Révolte au sérail*, qui a eu beaucoup de succès à l'Opéra en 1833. Mais M. Labarre a surtout montré un mérite original dans la romance, dont il s'est fait une sorte de spécialité; ses compositions les plus célèbres en ce genre sont : *le Contrebandier*, *la Jeune fille aux yeux noirs*, *la Pauvre négresse*, *la Fille d'Otaïti*, *Méphistophélès*, *la Tartane*, *Cora ou la Vierge du soleil*. Il compte aussi environ deux cents œuvres instrumentales, parmi lesquelles il faut citer comme très-connus : *Souvenirs de la Dame blanche*.

LABARRE (Louis), littérateur et journaliste belge, né en 1810, à Dinant (province de Namur), dirigeait à vingt ans l'école primaire de cette ville, lorsqu'il publia dans un journal, contre le ministre hollandais Van Maanen, une lettre qui le fit destituer; mais, quelques jours après, éclata la révolution. Dévoué à la cause de l'indépendance et se déclarant contre les concessions que la royauté croyait devoir faire à l'Europe, il se jeta dans les rangs de la démocratie républicaine. En 1836, il fit paraître un volume : *Satires et Élégies*, qui eut du succès, puis quelques autres pamphlets, *les Journées de septembre* en 1839,
plaires furent enlevés en quel
alors la direction du *Charivari*
redoutable opposition. En 1840
ayant mis au concours la ques
pernicieuse du journalisme sur
le jury, composé d'artistes, co
mité le mémoire présenté pa
reçut pour prix le *Patrocle*, pr
de M. Wiertz.

Après avoir fait représente
Monnaie *une Révolution pour*
trois actes, qui réussit, M. La
et fut accueilli au *National*,
quelques mois, une revue mens
la Comédie parisienne. Il fit ac
du Théâtre-Français une pièce
emprunté à l'histoire de 1792.
sure empêcha la représentati
de la grande levée de bouclie
contre le cabinet catholique,
du *Charivari belge* devint réd
la Tribune de Liége : mais, ap
libéraux, il resta dans les ran
la plus avancée et soutint, d
publicain *la Nation* de Bruxe
polémique contre ses alliés de
les restes du parti vaincu.

Après le 2 décembre 1851, ce
hautement contre le coup d'É
gane aux réfugiés de Bruxelles
violence de ses attaques contre
personne même du Président d
clamations de l'ambassade fran
comparut devant le jury qui l'ac
loi Faider, qui vint protéger con
souverains étrangers, sans les
le força de changer le ton de ses
tion cessa de paraître, et fut re
National, dont M. Labarre a é
plus ardents collaborateurs. Il
1855, ses meilleures pages sous
que de : *Souvenirs du drapeau*

LABAT (Jean-Baptiste), com
né à Verdun (Tarn et Garonne
et fils d'un marchand de grain
son goût pour la musique,
louse, à Verdun et en dernier
avoir passé quelque temps au C
les classes de MM. Benoist et
en 1828, à la direction de l
trise de Montauban. Il est
cette ville, où il s'est efforcé
musicales. A défaut d'une
munale, qu'il n'a pu obtenir
gratuit d'harmonie (1838)
philharmonique, qui n'a pas

M. Labat a publié, de 18
breuses compositions : un
Adorations, un *Oratorio* p
Sion, une *Messe solennelle*
comme travaux littéraires
des sur les Noëls et sur
quisse de l'histoire de l'orgue
losophique et morale sur l
(Paris, 2 vol. in-8). Il a
cueils spéciaux.

LABBÉ [de la Moselle],

: français, né dans l'arrondissement de en 1801, fit son droit, s'établit à Metz, : notaire, puis se démit de sa charge pour r maître de forges. Gendre de M. Genot, député de l'opposition, affilié lui-même, Restauration, à plusieurs sociétés secrètes, :ssa de tout temps des opinions très-radi- Il accueillit avec enthousiasme la révolu- : 1848. Membre du conseil municipal de :t du conseil général de la Moselle, plus de quinze ans, il fut élu représen- ı peuple, le troisième sur onze, par :uffrages et prit place au comité du com- :t de l'industrie. Il vota d'abord avec le ı général Cavaignac; mais, après l'élec- 10 décembre, il se rapprocha de la soutint le ministère présidé par M. Odi- rot, admit la proposition Rateau, ap- 'expédition de Rome, etc. Non réélu à la ve, il retourna dans la Moselle et reprit ıtion de ses forges. Il n'a pas cessé de tie du conseil général du département.

DOLLIÈRE (Émile GIGAULT DE), journa- littérateur français, né à Paris, vers veu du comte L. Gigault de La Bédollière ont, dont il prit le second nom, débuta ittérature, en 1833, par une *Vie politi- ıarquis de La Fayette* (broch. in-8), qui :t aussitôt l'accès d'une foule de jour- le publications, auxquels il a fourni, pen- s de vingt ans, des articles de tous les ›rose ou vers, traductions, études histo- ıouvelles, etc. Attaché au *Siècle* avec le ›ibliothécaire, il y rédige, depuis 1850, er quotidien de ce journal. En 1857, il é sans succès candidat de l'opposition ions du Corps législatif.

.e principalement de M. de La Bédol- *oirées d'hiver* (1838, in-12); *Beautés ›ires et conquêtes des Français* (1841, -8, nouv. édit., 1847, 2 vol. in-8); *triels* (1841 et 1846); *la Sirène* (1845); *des mœurs et de la vie privée des* (1847, 3 vol. in-8); *Histoire de la ıtionale* (1848, in-18); *le Panthéon, Paris anecdoctiques* (1853, in-32); *Kin- la mer Noire, le Congrès de la paix* -4); une traduction, presque complète i, des *OEuvres* de Fenimore Cooper, en populaires (1849-1855); *la Case de n, le Compagnon de l'oncle Tom*, traduc- n, un nombre considérable de volumes, , articles dits de librairie et d'actualité, :nt tout au moins beaucoup d'activité et e variété de connaissances.

:KI (Xavier, comte), poëte russe, né en *vers* 1790, s'est fait connaître par des s vers français écrits avec correction et ıne douceur. Citons : *Poésies* (Paris, *Vision d'Empédocle* (Paris, 1829), re- :gies amoureuses; *Érostrate*, poëme jue en six chants (1840), la première il ait signée de son nom; les autres ıru sous le pseudonyme de *Jean* M. Labenski, longtemps attaché à la sse de Londres, a occupé un haut em- hancellerie de Pétersbourg. Il était 'État et secrétaire du cabinet de M. de lorsqu'il mourut, en décembre 1855.

: (Eugène-Marin), vaudevilliste fran- Paris, le 5 mai 1815, fit ses classes Bourbon (lycée Bonaparte) et entra droit, où, en prenant ses diplômes, déjà à la littérature. Il débuta, dès 1835, par des nouvelles dans les petits journaux de l'époque, *l'Essor*, *le Chérubin*, *la Revue de France*, etc. En 1838, il publia un roman, *la Clef des champs*, et écrivit, en collaboration avec MM. Marc Michel et Lefranc, *M. de Coyllin ou l'Homme infiniment poli*, pour les débuts de M. Grassot au Palais-Royal. Malgré le succès douteux de cet essai, M. Labiche se voua dès lors à ce genre de vaudeville excentrique, tant exploité depuis, qui, sous un titre extraordinaire et en vue d'un acteur comique, entasse, dans un imbroglio continuel, les quiproquos les plus invraisemblables et les situations les plus risquées. Il mit toute l'originalité bouffonne que ce genre réclame, au service de MM. Ravel, Grassot et Sainville. Il eut pour fidèles collaborateurs MM. Marc Michel et Lefranc, sans compter, à l'occasion, MM. Varin, Eug. Nyon, Dumanoir, Clairville, etc. Sous le pseudonyme de *Dandri*, M. Labiche a collaboré, avec M. Ancelot, à *l'Article* 960.

Les pièces qu'il a fait jouer au Palais-Royal, au Vaudeville, aux Variétés, au Gymnase et aux théâtres des boulevards, s'élèvent à plus de 75; parmi les plus applaudies figurent : *Deux papas très-bien* (1845); *Frisette* (1846); *Mme Larifla* (1849); *Embrassons-nous, Folleville* (1850); *un Garçon de chez Véry* (1850); *une Femme qui perd ses jarretières*, *un Chapeau de paille d'Italie* (1851), la pièce préférée de M. Ravel; *Edgard et sa bonne* (1852); *Otez votre fille, s'il vous plaît* (1854); *Si jamais je te pince!* (1855); *la Perle de la Canebière* (1856); *l'Affaire de la rue de Lourcine* (1857), etc.

LABINTZOFF (Jean), général russe, né dans le gouvernement de Toula, en 1800, entra, en 1826, à l'armée du Caucase, dans laquelle il a conquis tous ses grades. Pendant la guerre de 1828 contre la Turquie, il n'était encore que lieutenant des chasseurs à pieds. Sa brillante conduite à la prise de Kars, où il enleva deux canons et trois drapeaux, attira sur lui l'attention du général en chef, qui lui confia plusieurs missions difficiles. En 1838, il fut promu au commandement des chasseurs de Kabarda et devint bientôt général-major (1839). Lors de l'expédition du prince Woronzoff contre Dargo, résidence de Schamyl, il rendit des services signalés qui lui valurent le grade de lieutenant général (1845). Il fit alors élever, au pied des montagnes, dans le plus proche voisinage des tribus indépendantes, le fort de Tchir-Jourta, sur le Soulak, position importante qui assure la plaine de Chamhal contre les invasions des Circassiens.

LABLACHE (Louis), chanteur italien, est né à Naples, le 6 décembre 1794, d'un père français qui fut dépouillé par la révolution italienne, en 1799, et mourut de chagrin. A l'âge de douze ans, il entra au Conservatoire de Naples, par la protection de Joseph Bonaparte, y étudia le chant et quelques instruments, entre autres le violoncelle. Élève intelligent mais indocile, il se sauva cinq fois du Conservatoire, pour aller s'engager sur les théâtres de Naples ou de Salerne et il fallut recourir aux gendarmes pour le ramener à ses études.

Il débuta enfin au théâtre de San Carlino, comme *buffo napoletano* (1812) et l'année suivante, après avoir épousé la fille de l'acteur Pinotti, alla remplir le même emploi à Messine. Bientôt engagé au théâtre de Palerme, comme première basse chantante, il y fit un début éclatant dans l'opéra *Per Marc Antonio*. En 1817, la Scala de Milan s'ouvrit à lui, et sa renommée commença à se répandre. Mercadante écrivit pour lui

l'opéra d'*Elisa e Claudio*. Pendant cinq ans, il parcourut l'Italie et eut, à Milan, à Venise et à Turin, le même succès. Il vint à Vienne en 1824, et, dans leur enthousiasme, les Viennois lui offrirent une médaille d'honneur. Il y avait douze ans que M. Lablache avait quitté sa patrie, quand le roi de Naples, Ferdinand Ier, l'y rappela avec le titre de maître de chapelle et lui procura un engagement au théâtre Saint-Charles. C'est dans les œuvres de Rossini et de Bellini, particulièrement dans *Semiramide* et dans *Zaïra*, qu'il se fit applaudir de ses compatriotes.

M. Lablache vint, en 1830, chercher à Paris un succès décisif. Il débuta aux Italiens dans *il Matrimonio segreto*. Ce fut le commencement d'une suite de triomphes. Il réussit également dans le genre bouffe et dans le genre sérieux. En 1833, il retourna à Naples jouer l'*Elisir d'amore*, mais il revint à Paris l'année suivante et consacra dès lors à cette ville tous ses hivers, comme à Londres tous ses printemps.

M. Lablache possédait une voix de basse merveilleusement souple, la plus belle à la fois et la plus forte qu'on ait jamais entendue au théâtre Italien. Les pièces où il a été le plus applaudi sont, avec celles que nous avons déjà citées : *Anna Bolena*, *la Gazza ladra*, *la Cenerentola*, *I puritani*, *la Norma*. Comme Tamburini, son compatriote, cet artiste a su se faire estimer dans la bonne compagnie et y tenir sa place. En Angleterre, il a donné des leçons à la reine Victoria. Malgré le temps qu'il a consacré, dit-on, à la passion du jeu, il a pu ajouter à son talent musical des connaissances littéraires. Il vécut depuis retiré aux environs de Naples.

LA BOISSIÈRE (Paul Tramier de), ancien député et représentant du peuple français, né à Pernes (Vaucluse), le 4 mars 1799, d'une ancienne famille de notaires, prit du service sous la Restauration et entra dans la garde royale. Mais, plus dévoué à la Charte qu'aux Bourbons, il accepta la révolution de Juillet et en voulut toutes les conséquences. En 1831, il fut nommé à la Chambre des Députés, et siégea sur les bancs de l'extrême gauche. Impliqué dans les affaires des 5 et 6 juin 1832, il fut poursuivi et éloigné de France. Il y rentra après l'amnistie de 1839, et se livra à des entreprises industrielles, surtout à l'exploitation de carrières d'albâtre et de plâtre. Après la révolution de Février, il fut chargé d'administrer le département de Vaucluse, et, dans ses fonctions de commissaire, se concilia les suffrages des républicains modérés. Élu par 38 934 voix, le premier des six représentants du département, il fit partie du comité de l'intérieur à l'Assemblée constituante, et vota, en général, avec la fraction du parti démocratique qui soutenait le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il se rallia plus étroitement à la gauche, et ne fut pas réélu à la Législative.

LABORDE (Étienne), officier français, ancien représentant, né à Carcassonne, le 3 décembre 1782, s'enrôla dans un régiment d'infanterie, devint lieutenant en 1811, fit les campagnes d'Allemagne et de Russie, où il fut deux fois blessé. Il était adjudant-major lorsqu'il accompagna Napoléon à l'île d'Elbe. Il assista à la bataille de Waterloo et fut, à la Restauration, relégué dans les compagnies sédentaires. Nommé lieutenant-colonel du 45e de ligne, en 1830, il prit part à la campagne de Belgique, eut ensuite le commandement de la place de Cambrai, et fut admis, en 1838, à la retraite. Dévoué au parti bonapartiste, il prit part à la tentative de Boulogne, en 1840, et fut condamné par la Cour des Pairs à deux années d'emprisonnement [...]
de subir à Chaillot, dans une maison [...]
Après avoir échoué, en 1848, aux élect[...]
l'Assemblée constituante, il fut élu [...]
la Charente-Inférieure, et vint siéger à l[...]
lative, dans les rangs de la majorité [...]
institutions républicaines. Toutefois [...]
dispersion de l'Assemblée (2 décembre [...]
se retira de la vie publique. Officier de [...]
d'honneur depuis 1814, il a été promu [...]
au rang de commandeur.

On a de lui, sous le titre de *[...]*
garde (1814; 2e édit., 1840), une [...]
sante du voyage de Fontainebleau à [...]
du séjour de l'Empereur dans cette [...]
retour en France.

LA BORDE (Léon-Emmanuel-[...]
comte de), archéologue et voyag[eur] [...]
membre de l'Institut, né à Paris [...]
est fils d'Alexandre de La Borde [...]
nom par ses travaux sur les [...]
un rôle politique sous la Restau[ration] [...]
monarchie de Juillet. Comme [...]
débuter par des voyages. Il [...]
à l'âge de vingt ans et entrep[rit] [...]
ration de l'Arabie Pétrée, de [...]
nant (voy. ce nom). Habile des[sinateur] [...]
plit ses portefeuilles et compl[...]
déjà fort solide. De retour en Fr[ance] [...]
il commença, sous le titre de *Vo[yage] [...]*
Pétrée, la publication de ses [...]
pays. Le succès de cet ouvrage [...]
étaient exécutées par d'habiles [...]
in-fol.), engagea M. L. de La Borde [...]
une publication analogue, le [...]
(1838-1855, livraisons 1-36) [...]
même luxe, mais qui, comme la [...]
nombreux ouvrages, n'est pas enc[ore] [...]
terminée.

L'histoire des arts attirant [...]
il commença, en 1839, une *Hi[stoire de la gra]*-
vure en manière noire, annoncée [...]
d'une *Histoire de l'impression* [...]
six ans auparavant le spécimen [...]
cation abandonnée dès son [...]
rure, 1833, in-4, 1re livraison [...]
l'année suivante, des *Recherches* [...]
de l'imprimerie (1840, in-4).

La mort de son père (1840) [...]
La Borde la succession de tous [...]
quels il avait été élevé. Il [...]
député de la ville d'Étampes, dont [...]
toral le préféra à M. Bethmont [...]
position (1841). L'année suivante [...]
place à l'Académie des inscrip[tions] [...]
tres. Mais, pour justifier les [...]
lui assurait, il avait publié [...]
un *Commentaire géographique* [...]
Nombres (1842, in-fol.), dans [...]
résumés les résultats de ses [...]
phiques sur la Palestine et l'A[...]
a particulièrement remarqué [...]
magie, dont l'auteur paraît [...]

M. L. de La Borde, à la Cham[bre] [...]
resta assez étranger à la [...]
vota, en toute circonstance [...]
Mais il s'intéressa vivement à [...]
de la translation de la Bib[liothèque] [...]
commença alors la publication [...]
les bibliothèques (1845, in-8 [...]
tres, avec pl.), qu'il n'a pas [...]
d'elles, la quatrième, *sur le P[...]*
frait un véritable intérêt [...]
furent l'occasion d'un ouvrage [...]
plus vaste : *les Monuments de P[...]*
vraison parut en 1846, mais [...]

ıe autre publication somptueuse, tout à fait en rmonie avec les études favorites de M. L. de La rde, *le Parthénon*, commencée en 1847, n'est :ore arrivée qu'à sa sixième livraison.
:es travaux, quoique inachevés, marquaient ınmoins la place de M. de La Borde dans l'un nos établissements artistiques. En 1847, à la rt de M. de Clarac, Louis-Philippe l'appela à la servation du Musée des antiques au Louvre, ition que lui enleva la révolution de 1848. Il fut rtant chargé par le gouvernement provisoire, oncert avec MM. Mérimée et Chalons d'Argé, de ercher dans les Tuileries les objets qui méri- ient le plus d'être conservés. Rentré, après :tion du 10 décembre, en possession de sa : de conservateur au Louvre, il eut sous sa e les monuments de la Renaissance et de la ıture moderne. Il a rédigé un *Catalogue rai- des émaux* qui appartenaient à son départe- (1852, in-12).
de La Borde revint alors à ses recherches sur ›ire des arts et, à la suite d'un voyage en ıue, les documents inédits qu'il recueillit cour des ducs de Bourgogne lui fournirent d la matière d'un *Essai de catalogue des s des Pays-Bas* (1849, in-8). Il commença ne temps sous le titre : *les Ducs de Bour-*, une publication destinée à faire connaître es arts et de l'industrie dans la France et ys-Bas, au XVe siècle. Les trois premiers es publiés forment la deuxième partie de ıge et comprennent les pièces justificatives. 50, parut aussi le tome Ier de *la Renais- des arts à la cour de France* (in-8), qui doit endre quatre volumes. M. L. de La Borde a à la *Revue archéologique* de nombreux ar- ıui ont été réunis sous le titre de *Mémoires ›rtations* (1852, in-8). Il a collaboré à di- ıtres recueils, notamment à *la Revue des Mondes*.
. de La Borde a été, en 1851, membre de la ssion de l'Exposition universelle de Lon- *t*, en 1855, de celle de l'Exposition univer- Paris. En 1854, à la suite de dissenti- dministratifs, il a donné sa démission de ateur du Louvre. Il est officier de la Lé- ıonneur depuis le 25 avril 1847.

›RDE (Henri, vicomte DE), peintre fran- à Rennes, le 21 mai 1811, et fils du gé- ce nom créé comte en 1808, étudia ıl Delaroche et exposa un certain nom- ıbleaux d'histoire et de paysages : *Agar désert*, au musée de Dijon (1836) : *la on de saint Augustin*, acquis par l'État *Prise de Damiette, les Chevaliers de ın-de-Jérusalem*, pour les galeries de (1841 et 1845); *Dante à la Verna*, pay- ıtenant au palais de Saint-Cloud (1847); *ın du Christ*, à la cathédrale d'Amiens *Mort de Monique* (1838), qui a reparu à on universelle de 1855; etc.
le Laborde, dont la gravure et la litho- nt reproduit les toiles principales, a ob- 2e médaille en 1837, une 1re en 1847. é des articles estimés à plusieurs re- otamment à la *Revue des Deux-Mondes*, enu, en mars 1855, conservateur ad- . Bibliothèque impériale, au cabinet des

›ÈRE [de la Somme], ancien repré- peuple français, né à Villeneuve d'A- t-Garonne), en 1798, fit ses études de tra dans la magistrature. Avant la ré- Février, il était président du tribunal ›mière instance de la ville d'Amiens et faisait partie de l'opposition libérale. Nommé représentant du peuple par 83 326 voix, le treizième sur quatorze, dans le département de la Somme, il fit partie du comité de législation, et vota ordinairement avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il y fit partie de la majorité hostile à la République. M. Labordère a été décoré au mois de mai 1843.

LABOUCHÈRE (Pierre-Antoine), peintre français, né à Nantes, vers 1818, étudia la peinture à Paris sous Paul Delaroche et débuta au salon de 1844. Il a particulièrement traité des sujets de l'histoire protestante, et a exposé : *Henri de Saxe, Marino Sanuto, Charles-Quint à Londres* (1844); *Mélanchton, Pomeranus et Cruciger traduisant la Bible* (1846); *Richelieu et le père Joseph* (1847); *Colloque de Genève en 1549* (1850); *Luther à Wittemberg, Érasme chez Thomas Morus*, à l'Exposition universelle de 1855; *Luther à la diète de Worms* (1857). Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1844 et une 2e en 1846.

LABOUCHÈRE (sir Henry), homme d'État anglais, né en 1798, à Highlands (comté d'Essex), prit ses grades universitaires à Oxford et représenta, de 1826 à 1830, le bourg de Saint-Michel au Parlement, puis celui de Taunton pour lequel il siége encore (1857). Homme d'une grande expérience, il a dans le parti des whigs, auquel il appartient, une certaine autorité pour tout ce qui concerne l'industrie et le commerce. En 1832, il entra au Conseil de l'amirauté, et, en 1835, au Conseil privé. Son nom se retrouve dans les diverses combinaisons ministérielles qui ont amené ses amis au pouvoir; sous l'administration de lord Melbourne, il occupa le poste de sous-secrétaire d'État des colonies (1839-1841); sous celle de lord J. Russell, il fut d'abord secrétaire d'Irlande, puis présida le Bureau du commerce, dont il avait déjà fait partie de 1846 à 1852. Au mois de novembre 1855, il a été appelé par lord Palmerston au ministère des colonies, rendu vacant par la mort subite de sir W. Molesworth.

LABOUÈRE ou **LABOUHÈRE** (Tancrède DE), peintre français, né à Angers, en 1801, vint étudier à Paris sous C. Brune et M. Picot, visita ensuite le Dauphiné, la Suisse et l'Italie, et débuta au salon de 1827. Plus tard il visita de nouveau l'Italie et poussa ses excursions jusqu'en Orient. Il a principalement exposé, jusqu'en 1852 : *Études du Dauphiné, Sites des Pyrénées, Vues d'Italie, Vue de Pierrefite, Campagne de Rome, la Moisson, Désert de Suez, la Vallée des tombeaux ou Moïse sauvé du Nil* (1829-1851); des *Paysages*, quelques sujets de genre, etc. Il a été décoré en avril 1843.

LABOULAYE (Édouard-René LEFEBVRE-), jurisconsulte français, membre de l'Institut, né, à Paris, le 18 janvier 1811, étudia le droit dans cette ville, et se fit d'abord connaître par une *Histoire du droit de propriété foncière en Europe depuis Constantin jusqu'à nos jours* (1839, in-8), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. On vit, non sans quelque surprise, sur le titre de cet ouvrage, l'auteur qualifié de fondeur de caractères. M. Laboulaye a, en effet, exercé pendant quelque temps cette profession, mais sans cesser toutefois de se livrer à ses études. Il publia ensuite un *Essai sur la vie et les doctrines de Frédéric-Charles de Savigny* (1842, in-8), dans lequel il montra toute l'importance des principes de l'école historique. La même

année, il devint avocat à la Cour royale de Paris. A peu d'intervalle, il fit paraître des *Recherches sur la condition civile et politique des femmes, depuis les Romains jusqu'à nos jours* (1843, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques; un *Essai sur les lois criminelles des Romains concernant la responsabilité des magistrats* (1845, in-8), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Admis alors au nombre des membres de cette dernière compagnie, M. Laboulaye est, en outre, depuis 1849, professeur de législation comparée au Collège de France. Quoiqu'il n'ait pas le grade de docteur en droit, il est un des hommes dont l'enseignement et les livres, grâce à l'alliance d'une clarté élégante et d'un savoir réel, sont les plus propres à régénérer, en France, l'étude de l'histoire du droit.

Parmi ses autres écrits, il faut citer : *Histoire politique des États-Unis, depuis les premiers essais de colonisation jusqu'à l'adoption de la Constitution fédérale*, 1620-1789 (1855, in-8, t. Ier); l'ouvrage complet aura trois volumes. On doit à cet écrivain plusieurs traductions : *Histoire de la procédure civile chez les Romains*, par Ferd. Walter (1841, in-8); *OEuvres sociales de Channing*, précédées d'un *Essai sur sa vie et ses doctrines* (1854, in-18); *de l'Esclavage*, par le même, précédé d'une *Préface* et d'une *Étude sur l'esclavage aux États-Unis* (1855, in-18). Il a donné, avec M. Dupin, une nouvelle édition, enrichie de notes savantes, des *Institutes coutumières* de Loisel, suivies d'un *Glossaire du droit ancien* (1845, 2 vol. in-12). Il a fourni, en outre, de nombreux articles à la *Revue de législation et de jurisprudence;* il est l'un des directeurs de la *Revue historique de droit français et étranger*, et collabore au *Journal des Débats*. Sous le titre d'*Études contemporaines sur l'Allemagne et les pays slaves* (1855, in-18), il a réuni les articles qu'il avait publiés dans cette feuille sur la question d'Orient. N'oublions pas un recueil de gracieux contes, intitulé *Souvenirs d'un voyageur* (1857, in-16).

LABOULAYE (Charles-Pierre LEFEBVRE-), fondeur français, frère du précédent, né à Paris, en 1810, suivit, de 1831 à 1833, les cours de l'École polytechnique et fit partie de l'artillerie de terre, dont il sortit lieutenant démissionnaire en 1836. Il se tourna vers l'industrie, étudia la fonte des caractères dans l'ancien établissement d'Henri Didot, créa lui-même une fonderie et s'appliqua à obtenir toutes sortes de matrices à l'aide de gravures sur cuivre et sur bois. On lui doit, entre autres inventions spéciales, un moule pour lettres d'affiches et diverses machines-types, composées d'alliages aussi économiques qu'ingénieux. Différents *spécimens* ont paru aux expositions industrielles depuis 1839 et mérité à l'inventeur trois médailles d'or successives, de 1839 à 1849.

M. Ch. Laboulaye, qui s'est occupé des questions scientifiques et des intérêts de la librairie, a publié : *Organisation du travail* (1848, broch. in-12); *Traité de cinématique* (1849, in-8); *à Messieurs les actionnaires de la Fonderie générale* (1849); des *Lettres*, *Rapports*, etc. Il a été éditeur et collaborateur de l'important *Dictionnaire des arts et manufactures*.

LABOULIE (Joseph-Balthazar-Gustave DE), homme politique français, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 25 août 1808, reçu avocat en 1828, fit, sous la Restauration, un chemin rapide dans la magistrature. Substitut à Draguignan (1822), puis à Marseille (1825), procureur du roi (1827), et avocat général à Riom, il venait d'être
par M. de Chantelauze aux fonctions d'
avocat général près de cette Cour
lorsque la révolution de 1830 vint
rière. Le 10 août, il donna sa démission
retira à Aix, où, pendant dix-huit ans
consacrer son talent à défendre les
les accusés légitimistes du Midi. Élu
1837) par la ville de Marseille, il
Chambre dans les rangs des vingt-cinq
tants de l'extrême droite, parla en
réforme électorale et de la colonisation
gérie, et attaqua les lois de septembre
le monopole universitaire.

M. de Laboulie, qui avait repris
barreau d'Aix, depuis 1837, parut
trop de répugnance la République.
Constituante par les électeurs
Rhône, le sixième sur dix, il
de la rue de Poitiers, et n'en
une certaine indépendance contre
des journaux et pour l'abolition
mort. Réélu le cinquième
tement à la Législative (18
siéger à droite. Dans la dis
la loi du 16 juillet 1850 sur
bua, par ses efforts réitérés
l'amendement de M. de Tinguy
ture des articles politiques
Son nom resta attaché avec
à cet article de législation qui
de moraliser la presse, change
conditions du journalisme.
du 2 décembre 1851, M. de
place au barreau, et se tint
cart de la carrière politique.

LABOULLAYE (Ferdinand
tique français, né vers 1810,
ration un certain nombre de
drames. Nous citerons de lui
médies représentées avec succès
Français et à l'Odéon : *Molière*
(1844), en vers; *Corneille et R*
prose; et *Corneille chez Poussin*

LABOURT (L. A.), économiste
français, né en 1793, à Montr
fit ses études de droit et entra
trature sous la Restauration.
du roi à Doullens, il résigna ces
la révolution de Juillet et se
d'archéologie et d'économie po
bre de plusieurs sociétés savantes
On a de lui : *Essai sur l'origine*
cardie (1840, in-8), couronné
antiquaires d'Arras; *Recherches*
ladreries et léproseries (18
Lettres ou *Notices* sur les anti
sérées dans divers recueils
primées à part; un choix de
publié sous le titre de *Biblioth*
des *Recherches sur l'intempérance*
borieuses et sur les enfants tr
livre excellent, où l'auteur a
moires sur cette double question
en 1846; *l'Eau de mort* (18
d'une manière saisissante les
l'ivrognerie.

LABROUSSE (Émile), ancien
peuple français, né à Cahors,
d'un patriote de 1792, et
orphelin, fit au collège de sa
lantes études, vint à Paris
fut pendant plusieurs années
cole polytechnique, et prit

pensionnat. Après la révolution de 1830, il fut ıé payeur à l'armée du Nord; mais il donna ît sa démission, et en 1832, il passa en Belgi- Suspect de propagande républicaine, il fut :d interné à Bruges, mais, sur les réclama- de MM Gendebien, Brouckère, etc., qui pro- ent à la tribune des députés belges contre ce l'hospitalité, il obtint la permission de résider xelles. Il fonda, avec l'aide des libéraux, une centrale de commerce et d'industrie. Après olution de Février, il rentra en France, et fut é dans les départements du Lot de la Cor- :t du Cantal, avec le titre de commissaire ıl de la République. Élu représentant du : dans le Lot, le dernier sur sept, par voix, il fit partie du comité de l'instruction ue et vota ordinairement avec l'extrême :. Il adopta toutefois l'ensemble de la Con- ɔn. Après l'élection du 10 décembre, il com- rès-vivement la politique de l'Élysée. Réélu 452 suffrages, il s'associa aux principaux le la Montagne, protesta contre la loi du et s'opposa à la révision de la Constitution. : coup d'État du 2 décembre, il fut com- ıs le décret d'expulsion et se réfugia de ı en Belgique.

OUSSE (Fabrice), auteur dramatique fran- vers 1810, débuta dans la carrière des ɔar rédiger *les Annales du théâtre* avec :ty et Blaisot. En même temps il s'essaya drame et fit représenter en collaboration [. Albert et F. Laloue, ses amis, une cin- ıe de pièces, dans le nombre desquelles erons : *Fleurette* (1833); *Juliette* (1834); *al Marceau* (1837); *Don Pèdre le men- 338)*; *la Nuit du meurtre* (1839); *Pau- 1)*; *le Chien des Pyrénées* (1842); *le Pa- al et la Bastille* (1843); *un Enfant du 1847)*; *Rome* (1849), défendue à la qua- :présentation par l'autorité, etc. Mais c'est enre militaire qu'il a travaillé de préfé- la plupart de ses ouvrages ont alimenté ɔire du Cirque : *la Ferme de Montmirail lurat* (1841); *le Prince Eugène* (1843); *le (1843)*; *l'Empire* (1845); *la Révolution (1847)*; *la Prise de Caprée* et *Bona- 52)*; *le Consulat et l'Empire* (1853); *l'Ar- ient* (1855), etc.

USTE (François-Marie-Théodore), ar- rançais, né à Paris, le 21 mars 1799, fit au collége Sainte-Barbe et entra en- les ateliers de Vaudoyer et de M. Hip- ; il suivit en même temps les cours de beaux-arts, et remporta le grand prix ure au concours de 1827, sur ce sujet : *n d'histoire naturelle*. Pendant son sé- villa Médicis il envoya le *Temple de ivoli*, *les Tombeaux étrusques* de Cor-) et le *Temple d'Hercule*, à Corée (1832), la commission de l'Institut pour figurer tion universelle de 1855. De retour à 333, il exécuta des travaux particuliers es années plus tard, les nouveaux bâti- collége Sainte-Barbe, sur la place du Parmi les nombreuses constructions gées on cite encore la *Maison* dite *du aire*, dans la rue de Rivoli (1854). a remplacé Visconti aux bâtiments de que impériale, dont il poursuit la re- n, ainsi qu'au dépôt des marbres. Labrouste est architecte du gouver- taché à la bibliothèque de l'Arsenal nent de Louis XIII (place royale), ar- collége Sainte-Barbe, dirigé par son ıg. Labrouste, et membre du jury de l'École des beaux-arts. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1854 et promu officier en 1856.

LABROUSTE (Pierre-François-Henri), architecte français, frère du précédent, né à Paris, le 11 mai 1801, suivit le même collége et les mêmes ateliers et entra en 1819 à l'École des beaux-arts, où il remporta le second prix d'architecture en 1821, le prix départemental en 1823 et le grand prix en 1824, sur ce sujet : *une Cour de cassation*. Après son retour de Rome, où son séjour fut marqué par l'envoi de neuf dessins du *Temple de Neptune à Pæstum*, en 1829, il surveilla comme inspecteur, sous M. Duban, les travaux du nouveau Palais des beaux-arts; il fut nommé (1838) architecte de la bibliothèque Sainte-Geneviève, chargé, en 1840, de l'organisation des funérailles de Napoléon Ier, et, en 1843, de la construction de la nouvelle bibliothèque Sainte-Geneviève, terminée en six années. M. Labrouste a développé dans cette construction des idées nouvelles et un mode d'architecture qu'on a voulu nommer romantique; le système de charpente est visible, et le fer, qui a depuis joué un si grand rôle dans les constructions, y est déjà employé avec bonheur. Si on a critiqué le goût des ornements, tout le monde a applaudi à l'habileté avec laquelle l'édifice a été approprié à sa destination.

Dans le même temps il obtenait, à la suite d'un double concours (1837 et 1840), l'exécution des travaux de l'hospice de Lausanne et de la prison cellulaire d'Alexandrie; il construisait aussi le collége préparatoire de Sainte-Barbe à Fontenay-aux-Roses.

En 1848, M. Henri Labrouste fut appelé au conseil de perfectionnement des manufactures de Sèvres et des Gobelins et chargé par le ministère de l'intérieur des funérailles des victimes de juin. Les dessins de cette décoration ont été exposés par M. Mauguin au salon de 1849. Membre des jurys électifs des Beaux-Arts de 1848 à 1855, il est en outre architecte du diocèse de Rennes, vice-président de la Société centrale des architectes, attaché aux monuments historiques et, depuis 1854, au conseil des bâtiments civils. Il a obtenu une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855, où figurait son envoi de 1829. Il avait reçu précédemment une médaille d'or au concours de Versailles, en 1842, la décoration en 1841 et la croix d'officier en janvier 1852.

LACABANE (Jean-Léon), paléographe français, né à Fons (Lot), le 21 novembre 1798, se livra de bonne heure aux études historiques, fut admis à l'École des chartes lors de la fondation de cet établissement, en 1821, et entra quelques années plus tard comme employé au département des manuscrits de la Bibliothèque royale, dont il est aujourd'hui conservateur adjoint. Lors de la réorganisation de l'École des chartes, en 1847, il y fut nommé professeur. En 1841, il fut élu membre de la Société des antiquaires de France et il a été le premier président de la Société de l'École des chartes (1839). Il a reçu la décoration le 11 juin 1845.

Très-versé dans notre histoire nationale, M. Lacabane a cependant peu produit. On cite de lui une brochure intitulée : *de la Poudre à canon et de son introduction en France* (1845); des mémoires estimés insérés dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, notamment *sur la Mort d'Étienne Marcel* (t. I), et quelques articles dans le *Dictionnaire de la conversation*. Il prépare depuis longtemps une édition de Froissart.

LACAZE (Bernard), ancien représentant du peuple français, conseiller d'État, né à Vic de Bigorre

(Hautes-Pyrénées), en 1799, fut à seize ans envoyé par sa famille en Amérique, où il resta sept ans (1815-1822). Il passa quelque temps au *Champ d'Asile* (Texas), dans la colonie fondée par le général Lallemand, se rendit à New-York, où il étudia le droit américain, puis alla s'établir comme avocat à la Nouvelle-Orléans. De retour en France, il se fit recevoir avocat à Toulouse, se fixa à Pau et y plaida avec un certain succès. Un des chefs de l'opposition libérale, il fut élu en 1841 conseiller général des Hautes-Pyrénées. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, comme candidat démocrate, par 23 356 voix, le quatrième sur six, et fit partie, à la Constituante, du comité de législation. Il vota presque constamment avec la droite mais approuva l'ensemble de la Constitution républicaine. Attaché au comité de la rue de Poitiers, il appuya, surtout dans l'Assemblée législative, où il fut envoyé par 24 652 suffrages, toutes les lois contre-révolutionnaires. Après le coup d'État du 2 décembre il entra au conseil d'État. M. Lacaze est depuis 1839 chevalier de la Légion d'honneur.

LACHAISE (Claude), médecin français, né à Mâcon, en 1791, était chirurgien militaire sous l'Empire. Il compléta à Paris ses études spéciales et reçut en 1820 le diplôme de docteur. Élève d'Esquirol, il fut attaché pendant huit ans à une maison d'aliénés. En 1839, il figura au nombre des candidats portés par l'Institut pour faire partie de l'expédition scientifique qui devait explorer l'Algérie. Il exerce aujourd'hui sa profession à Batignolles.

Collaborateur assidu de la *Revue médicale*, de la *Gazette des hôpitaux*, du *Dictionnaire des dictionnaires* de Fabre, le docteur Lachaise est auteur des ouvrages suivants : *Topographie médicale de Paris* (1822, in-8), examen des causes qui peuvent avoir une influence sur la santé des habitants; *Hygiène physiologique de la femme* (1825, in-8); *Précis sur les courbures de la colonne vertébrale* (1827, in-8); *les Médecins de Paris jugés par leurs œuvres* (1845, in-8), statistique biographique et critique publiée sous le pseudonyme de Sachaile. On lui attribue aussi la rédaction d'ouvrages importants sur la folie et sur les maladies des femmes, signés par quelques-uns de ses confrères.

LACHAMBEAUDIE (Pierre), fabuliste français, né en 1806, à Sarlat (Dordogne), et fils d'un petit cultivateur, reçut une instruction élémentaire, entra chez un commerçant de Lyon en qualité de teneur de livres, et revint trois ans plus tard à Sarlat, où il publia, en 1829, son premier recueil de vers, modestement intitulé *Essais poétiques* (in-12). Des revers de fortune ayant frappé sa famille, il accepta un emploi dans l'administration du chemin de fer de Roanne et rédigea en même temps *les Échos de la Loire*, revue poétique à laquelle travailla M. Fialin de Persigny. En 1832, il se laissa séduire par les prédications des saint-simoniens, qu'il suivit à Paris, assista aux réunions de la rue Montigny et fut au nombre des solitaires de Ménilmontant. Dénué de ressources, il mena quelque temps une existence errante, vivant au jour le jour, mais ajoutant sans cesse de nouvelles pièces à son recueil, qu'il portait partout avec lui. Grâce à M. Enfantin, qui lui porta intérêt, il put faire paraître ses *Fables populaires* (1839, in-18; 7e édit., augmentée, 1849); elles justifièrent leur titre par le succès, et obtinrent de l'Académie française le prix de 2000 fr. fondé par M. de Maillé.

Lors de la révolution de Février, il se trouva, un peu malgré lui, lancé dans la vie politique, fit
partie du bureau dans les clubs [illegible]
et Esquiros, fut arrêté [illegible]
juin et relâché sur l'intervention [illegible]
Arrêté de nouveau après le 2 décembre [illegible]
fut interné sur le ponton [illegible]
colonie de Cayenne [illegible]
M. de Persigny, qui fit commuer [illegible]
en exil. M. Lachambeaudie [illegible]
où il vécut péniblement [illegible]
qu'il composait. Poète de second ordre [illegible]
d'un style plus correct et plus [illegible]
sont pour la plupart des [illegible]
moyen d'exemples : on cite [illegible]
la Goutte d'eau, *le Cheval et* [illegible]
Rossignol, *l'Étoile et le feu* [illegible]

LACHAUD (Charles-Alexandre [illegible]
né le 25 février 1818, à [illegible]
scrivit, après avoir fait ses [illegible]
Tulle. Le fameux procès Lafarge [illegible]
réputation. Mme Lafarge, qui [illegible]
entendu plaider, frappée de [illegible]
promis d'avance d'y recourir [illegible]
évidence par cette affaire, il [illegible]
vince quelques causes impo[illegible]
celle de Jacques Besson dans [illegible]
lange. En 1844, M. Lachaud [illegible]
où il épousa, la même année [illegible]
micien Ancelot, qui acheva [illegible]
dans la direction du Vaudeville [illegible]
sement au secours de son beau-père [illegible]
tisfit tous les créanciers. Après [illegible]
d'efforts pénibles pour percer [illegible]
barreau parisien, il parvint [illegible]
premières places, surtout devant [illegible]
Sa parole facile, naturellement [illegible]
nuante et sympathique, a [illegible]
fluence sur le juge et sur [illegible]
criminelles. A celles déjà rappelées [illegible]
affaires Bocarmé, Pavy, de Prem[illegible]
Lescure et, plus récemment, [illegible]
— M. Lachaud vient d'être élu [illegible]
de l'ordre, en remplacement de [illegible]
Ange, devenu procureur général [illegible]

LACHNER (François) musicien [illegible]
Rain sur le Danube, le 2 avril [illegible]
organiste, apprit la musique [illegible]
quinze ans, il se faisait remarquer [illegible]
leté sur l'orgue, le piano et le [illegible]
ter à Munich, et d'Heisenhofer [illegible]
rapports d'amitié avec Schubert [illegible]
pénétra de leur genre, et écrivit [illegible]
cès des symphonies. Après avoir [illegible]
l'église protestante de Vienne (18[illegible]
tre au théâtre de la Porte de Carinthie [illegible]
tre de chapelle à Manheim (18[illegible]
cour de Bavière, et nommé, en [illegible]
néral de la musique du roi. Dans [illegible]
positions, il se fit remarquer [illegible]
pour son art, fondant des [illegible]
concerts, et produisant beaucoup [illegible]

M. Lachner, plus renommé [illegible]
chef d'orchestre que comme com[illegible]
au théâtre de Munich quatre [illegible]
put s'y soutenir : *Caterina* [illegible]
pour l'*Œdipe roi* de Sophocle [illegible]
est regardée comme une de ses [illegible]
Parmi ses oratorios, on cite [illegible]
l'homme, et *Moïse*; parmi ses [illegible]
fonia passionata, qui obtint [illegible]
Vienne, dans un concours [illegible]
le second; puis des Sonates [illegible]
Variations sur l'[illegible]

Deux de ses frères, Ignace [illegible]
ont été successivement [illegible]
l'église réformée de Vienne [illegible]

plusieurs cours et théâtres d'Allemagne ; le
ier est surtout renommé comme professeur,
is les deux ont écrit un certain nombre de
ositions musicales estimées.

COMBE (Joseph-Félix LEBLANC DE), ancien
er français, né à Lorient (Morbihan), le
ars 1790, colonel à vingt-cinq ans, vit au-
'hui retiré à Tours (Indre-et-Loire), après
renoncé volontairement, en 1830, à une car-
qui promettait d'être brillante. Il s'est fait
itre par ses travaux sur l'illustre dessina-
Charlet, avec lequel il était particulièrement
a publié sa correspondance et le catalogue
œuvre dans un livre plein d'intérêt, inti-
Charlet, sa vie, ses lettres, description
nnée de son œuvre (Tours, 1856, in-8).

COMBE (Francis), journaliste français, né à
ise, en 1817, y étudia d'abord la médecine,
même temps, ses premières armes dans *la*
e du Languedoc, et vint, en 1837, à Paris ;
ailla successivement à *l'Écho de France*, à
Français, à *la Patrie*, etc. ; fonda ensuite
ats industriels, que les susceptibilités d'Ar-
Bertin firent changer en *Vigie industrielle*.
8, il fut attaché à *l'Assemblée-Nationale*
raiter l'économie politique et la bibliogra-
es attaques incessantes contre M. Louis
ui attirèrent, avec le frère de celui-ci,
nond Blanc, un duel au pistolet, dans le-
reçut une balle qui fut amortie par une
e cinq francs. Il continua de collaborer au
eur, titre nouveau de *l'Assemblée-Natio-*
a de lui : *de l'Organisation générale du*
(1848, broch., 4 éditions), et, sous le
Études sur les socialistes modernes (1851,
n recueil de ses articles.

MBE (Louis), pianiste français, né à
, en 1818, parut tout enfant en public,
it de bonne heure dans l'improvisation.
en 1829, au Conservatoire, il remporta
er prix de piano, en 1831, et alla se faire
en Belgique, en Allemagne et dans le
la France. Fixé à Paris depuis son retour,
it un nom estimé d'exécutant et de com-
Nous citerons seulement, parmi ses
connues ou récentes : *les Harmonies de*
e, *les Adieux à la patrie*, *le Retour des*
, *la Polonaise*, *le Grand galop*, *la Ronde*
ue : des *Trios*, des *Quintettes*, et des
ies, entr'autres celles de *Manfred* et

DAIRE (Jean-Baptiste-Henri), célèbre
ir français, fondateur d'un nouvel ordre
cains, est né à Recey-sur-Ource (Côte-
18 mai 1802. La mort de son père, qui
ecin, le laissa de bonne heure, avec
s, à la charge de sa mère, qui s'attacha
ner une éducation catholique. Pourtant
Henri fut à peine mis au collége de Di-
suivant l'impulsion générale de réac-
imait la jeunesse contre les tendances
auration, il se signala par l'ardeur de
s voltairiennes, en même temps que
treté de son caractère. Il n'en fit pas
ortes études et les termina, dès 1819,
es honneurs universitaires. A dix-sept
vit les cours de la Faculté de droit
t continua de se faire remarquer à la
n intelligence et ses tendances anti-
Membre d'une société littéraire de
, la Société de l'Étude, il s'y signalait
casion par ses attaques contre le ca-
Son droit terminé, il vint à Paris,
travailla pendant dix-huit mois chez un avocat à la Cour de cassation et débuta au barreau comme stagiaire.

Tout à coup, en 1824, il entre au séminaire de Saint-Sulpice, et, trois ans après, sans que les orages intérieurs qui l'y ont jeté soient bien calmés, il est ordonné prêtre. D'abord aumônier d'une communauté de religieuses, il le devient ensuite du collége de Juilly, où il fait connaissance avec l'illustre auteur de *l'Essai sur l'indifférence*. Lamennais le subjugue par l'ascendant du caractère et du talent, et se prépare en lui un des plus brillants défenseurs de ses doctrines.

La révolution de Juillet 1830 trouva l'abbé Lacordaire aumônier du collége Henri IV et encore inconnu. Lamennais et M. de Montalembert se l'associèrent pour la fondation de *l'Avenir*, qui parut le 18 octobre suivant, avec cette devise « Dieu et la liberté, » qui s'expliquait par cette autre : « le pape et le peuple. » Le journal réclamait hautement, avec la liberté religieuse, toutes les libertés civiles et politiques. La véhémence de son langage et l'audace de ses théories le conduisirent en Cour d'assises (janvier 1831), où l'abbé Lacordaire plaida lui-même et se fit acquitter et applaudir. Il avait vainement tenté quelques mois auparavant de cumuler le titre d'avocat avec les fonctions de prêtre ; le conseil de l'ordre, malgré l'éclat donné à sa demande, avait refusé de l'inscrire au tableau.

M. Lacordaire eut bientôt une autre occasion de paraître devant la justice. Non content de revendiquer, comme publiciste, la liberté d'enseignement promise par la Charte de 1830, il ouvrit, sans demander d'autorisation, avec MM. de Montalembert et de Coux, dans la rue des Beaux-Arts, une *École libre*, qu'ils refusèrent de fermer, malgré les sommations de l'autorité, et qu'ils n'évacuèrent que devant l'intervention de la force publique. La mort du père de M. de Montalembert, en appelant celui-ci à la pairie, enleva l'affaire aux tribunaux ordinaires, et la Chambre des Pairs devint pour les illustres maîtres d'école, condamnés au *mininum* de la peine, cent francs d'amende, le théâtre du plus solennel triomphe.

Il fut bientôt troublé. Au milieu de l'incertitude que jetait dans le clergé de la France et de l'Europe la nouveauté des doctrines soutenues avec tant de talent, survint la fameuse *Lettre encyclique* de Grégoire XVI (18 septembre 1832), effrayé de l'étrange concours de « ses terribles amis. » Repoussant à la fois tous leurs dogmes, il déclarait « toute idée de régénération de l'Église, absurde ; — la liberté de conscience, un délire ; — la liberté de la presse, funeste ; — la soumission inviolable au prince, une maxime de foi ; etc. »

Les trois chefs de *l'Avenir* étaient allés solennellement à Rome pour prévenir cette condamnation. Lamennais sortit frémissant de la ville papale et répondit à *l'Encyclique* par les *Affaires de Rome* et les *Paroles d'un croyant*. M. Lacordaire se prosterna sur le tombeau de saint Pierre et se releva soumis et transformé.

De retour à Paris, il se livre à la prédication. Il débute avec éclat au collége Stanislas par des sermons qui lui attirent les censures archiépiscopales, à cause de l'influence Lamennaisienne dont ils sont encore pénétrés (1834). L'année suivante, il ouvre ses conférences de Notre-Dame et appelle autour de sa chaire la foule mondaine par des séductions que ne connaissait pas la parole sacrée. Traitant de toutes choses, sous prétexte de religion, il entretient la génération moderne des intérêts et des émotions du moment, de nationalité, de liberté, de politique et d'industrie, des chemins de fer et de Napoléon. La nouveauté et

l'éclat de son langage, l'audace de ses mouvements, le souvenir récent des luttes et des orages qu'il avait traversés, tout, en lui, répondait à la fermentation inquiète de l'époque et captivait les esprits. La question sociale se posait à Notre-Dame, et, du même coup, le romantisme y triomphait. L'autorité supérieure, alarmée de ces succès mêmes, se faisait remettre inutilement d'avance le plan et le cadre de ces insaisissables improvisations.

M. Lacordaire, cherchant déjà un point d'appui hors de la hiérarchie ecclésiastique française, fit alors un second voyage de Rome (1836) et reçut du pape un bon accueil. Il y écrivit sa *Lettre sur le Saint-Siége* qui ne fut publiée qu'en 1838; c'était la rétractation solennelle des doctrines de *l'Avenir* et une véritable déclaration de guerre contre la raison humaine, « cette fille du néant, » cette puissance « qui vient du démon, » inconciliable avec la foi « qui vient de Dieu. »

Il revint prêcher à Notre-Dame le carême de 1838, eut le même succès auprès du public, excita, dans le clergé conservateur, les mêmes inquiétudes, et repartit pour Rome une troisième fois. Sortant enfin de la dépendance de l'épiscopat, il entra au couvent de la Minerve, et, le 6 avril 1840, il prit l'habit de dominicain, en ajoutant à ses prénoms le nom du fondateur de l'ordre. C'est alors qu'il écrivit la *Vie de saint Dominique* (Paris, 1840, in-8, avec portrait), ouvrage qui contient la justification plus poétique qu'historique de l'Inquisition, et qui, traduit en plusieurs langues, excita généralement au moins un vif intérêt de curiosité.

L'année suivante (15 février 1841), le nouveau frère prêcheur reparut, la tête rasée et en robe blanche, dans la chaire de Notre-Dame, où, exaltant encore la nationalité française, il s'écriait : « Glorifiez-vous d'être baptisés et surtout d'être baptisés Français.... Je suis bien long; c'est votre faute. C'est votre gloire que je raconte. Allons! il vous faut boire jusqu'à la lie ce calice de gloire!» Tel était le ton ordinaire de son éloquence. Il alla prêcher à Bordeaux, à Nancy, à Lyon, à Grenoble et dans plusieurs autres villes, où la nouveauté de sa manière et de ses sujets partageait les esprits entre l'admiration et la surprise.

Lorsque la révolution de Février éclata, le P. Lacordaire parut se ressouvenir de ses anciennes doctrines républicaines. Envoyé à la Constituante par les Bouches-du-Rhône, il vint prendre place, sous son froc blanc, au sommet de la Montagne, deux bancs au-dessus de Lamennais. Il aborda, dès les premiers jours, mais sans beaucoup de succès, la tribune, et prétextant que les débats parlementaires, plus périlleux d'ailleurs que les plaidoyers sans réplique de la chaire, ne convenaient pas à sa robe et à son caractère sacré, il se hâta de donner sa démission (15 mai). Depuis, un seul discours du P. Lacordaire a eu un certain retentissement, d'ailleurs promptement étouffé. C'est un sermon prononcé à Saint-Roch, en 1853, et dont les allusions politiques ont donné lieu à des débats qui l'ont fait éloigner momentanément de la prédication. « L'abbé Lacordaire, a-t-on dit, aime toujours à marcher au bord du précipice d'où il est sorti. » Le célèbre orateur, dont la voix s'est beaucoup affaiblie, a pris la direction du collége libre de Sorrèze (Tarn).

On a de M. Lacordaire, outre les ouvrages que nous avons eu occasion de citer : *Considérations philosophiques sur le système de M. de Lamennais* (1834, in-8); *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des frères prêcheurs* (1840, in-8); *Conférences de Notre-Dame de Paris* (1835-1850, 3 vol. in-8); *Conférences du R. P. Lacordaire, prêchées à Lyon et à Grenoble* [illegible]
in-8); un certain nombre de [illegible]
les *Éloges funèbres* de M. de [illegible]
général Drouot et d'O'Connell [illegible]

Parmi les études [illegible]
dont il a été l'objet, nous citerons [illegible]
ont consacrées M. Loménie [illegible]
contemporains illustres, et M. Sainte-B[illegible]
ses *Causeries du lundi* [illegible]

LACORDAIRE (Jean-Théodore [illegible]
français, frère aîné du précédent [illegible]
vrier 1801, à Recey-sur-[illegible]
ses classes au lycée de D[illegible]
dans la même ville; mais [illegible]
prononcé pour l'histoire naturelle [illegible]
1825 à 1832, quatre voyages [illegible]
ridionale, sur lesquels, à son [illegible]
de nombreux articles dans [illegible]
Mondes et *le Temps*. En 18[illegible]
vernement belge la chaire [illegible]
puis celle d'anatomie compar[illegible]
le doyen de cette université.

Outre une foule de travaux [illegible]
journaux français et belges [illegible]
duction à l'entomologie (18[illegible]
pl.), comprenant les princip[illegible]
tomie et de la physiolog[illegible]
résumé des systèmes de cl[illegible]
Faune entomologique des [illegible]
(1835, in-18), rédigée avec [illegible]
et dont il n'a paru qu'un [illegible]
additions, en 1854, dans l'H[illegible]
insectes; Monographie des [illegible]
de la famille des coléoptères [illegible]
l'anatomie comparée (184[illegible]
duit de l'allemand de Ch. de [illegible]

Des quatre frères de ce [illegible]
ingénieur civil à Dijon et le [illegible]
dron au 6e hussards.

LACORNÉE (Jacques), ar[illegible]
Bordeaux, le 22 septembre 17[illegible]
deste tailleur de pierres. [illegible]
sa ville natale, les premiers [illegible]
thématiques, du dessin et de [illegible]
vint à Paris en 1800. Élève d[illegible]
nard, il suivit, jusqu'en 18[illegible]
des beaux-arts et en sortit [illegible]
mental, après avoir obtenu [illegible]
avoir été admis deux fois en [illegible]
après, il fut attaché à l'inspe[illegible]
palais du quai d'Orsay (1810 [illegible]
générale des travaux de la m[illegible]
(1817). Nommé, en 1818, à [illegible]
architecte en chef du palais [illegible]
miné la construction; on cite [illegible]
conseil d'État comme un des [illegible]
des monuments modernes de [illegible]
a exécuté seul et sur ses pro[illegible]
à 1854, le nouveau palais du [illegible]
étrangères, dans un style p[illegible]
diose, et avec une heureuse [illegible]
les dépendances. Dans l'inter[illegible]
plans ou dirigé les travaux des [illegible]
factures de tabacs de France [illegible]
bâtiments et magasins de ce [illegible]

On doit encore à M. Lacor[illegible]
de plusieurs châteaux et [illegible]
duc Decrès, au cimetière de [illegible]
une collection précieuse de [illegible]
et d'objets d'art, destinée à [illegible]
Décoré de la Légion d'hon[illegible]
M. Lacornée a été fait offi[illegible]
1854. — Il est mort à Paris [illegible]

LA COUR (DE). Voy. DE LA [illegible]

CRESSONNIÈRE (Louis), acteur français le vrai nom serait, suivant l'auteur de la ce littéraire, LE SOT DE LA PENNETERIE, est né 317, à Chauny (Haute-Marne). Il fit ses clasu collége de cette ville, entra dans le come, joua ensuite quelques mois à la Gaîté, et une année au Conservatoire. Successivement gé aux théâtres de Bourges, de Nevers, d'Oret de Belleville, il fut attaché, en 1842, à bigu, d'où il passa, en 1847, au Théâtre-Hisue, et fut dans toute cette période l'artiste égié de MM. Al. Dumas et Fr. Soulié, qui lui rent les premiers rôles de leurs pièces prins. C'est alors qu'il épousa Mme Perrier (voy. sous). Engagé ensuite à la Porte-Saint-Marentra, en 1849, à la Gaîté, qu'il quitta monément, en 1851 et 1855, pour paraître au ville et au Cirque-Impérial. Les rôles qui plus popularisé le nom de cet acteur sont e Monteclain et de Georges dans *la Closerie iéts;* de Charles Ier dans *les Mousquetaires;* d Didier dans *les Bohémiens*, et le double nage de Lesurques et de Dubosc dans *le er de Lyon.*

ESSONNIÈRE (Marie-Marguerite GERIMER, PERRIER, puis dame), actrice française, du précédent, née à Lyon, vers 1822, pa-jeune au théâtre, fut tour à tour engagée béry, à Lyon, à Poitiers, à la Rochelle, on, et joua une première fois à la Gaîté, *Belle écaillère*, en mai 1842. Après cinq ées au théâtre de Marseille, elle fut enga-l'ouverture du Théâtre-Historique, et se n 1847 avec M. Lacressonnière, sous le quel elle fut dès lors connue. Le Théâtreue fermé, elle rejoignit son mari à la Gaîté, qu'en 1855, elle a créé, dans le même e, Louise dans *la Closerie des genêts*, e de France dans *les Mousquetaires*, ans *le Courrier de Lyon*, etc. Depuis, elle enu au Cirque et à l'Odéon, et a joué *Reine Margot*, *la Jeunesse*, *l'École des* etc.

TELLE (Charles-Joseph DE), dit *Lacre-*, historien français, né à Metz en 1766, uîné de l'avocat de ce nom, membre des s révolutionnaires, vint fort jeune à ébuta, sous le patronage de son frère, au *es Débats*, comme rédacteur du compte séances de l'Assemblée constituante. En ps, il fournissait des articles à plunaux du parti modéré, entre autres au . Proscrit au 13 vendémiaire (an IV) des chefs du mouvement contre la , il ne fut pas plus heureux après la du 18 fructidor (an V) et, successiveu à la Force et au Temple, il ne sortit u'au 18 brumaire (an VIII). Sous l'Em. de Lacretelle fut nommé membre du la presse, obtint, en 1810, le brevet et fut ensuite appelé à la chaire d'his-Faculté de Paris, où son cours fut longes plus suivis. Déjà ses premiers ount eu du succès et son *Histoire de lant le* XVIIIe *siècle* (1806, 6 vol in-8), iée autant pour le talent et le goût it déployés que pour l'impartialité. emplaça Esménard à l'Académie franprononça, en qualité de président, de s discours. Rallié, avec empresseourbons, en 1814, il reprit sa chaire Cent-Jours. Son dévouement à la e conduisit pas à s'associer aux excès jours de la Restauration, et, lorsque t présenta sa loi dite de justice et la police de la presse, il prononça, au sein de l'Académie, une harangue éloquente, qui provoqua, de la part de ce corps littéraire, une adresse au roi en faveur de la presse menacée. Cette opposition fit perdre à l'académicien les fonctions de censeur dramatique, qu'il exerçait depuis quelques années. Sous la royauté de Juillet, M. Ch. de Lacretelle fut successivement suppléé dans sa chaire d'histoire par MM. du Rozoir et Rossew Saint-Hilaire, et n'y reparut lui-même que rarement et dans des circonstances solennelles. Il ne prit sa retraite qu'en 1853. Dès 1848, il s'était retiré à Mâcon, où il est mort, le 2 mars 1855. Décoré par Napoléon Ier de l'ordre de la Réunion en 1813, il était, depuis le 24 avril 1845, commandeur de la Légion d'honneur.

Outre l'ouvrage que nous avons cité, les principaux travaux historiques de Lacretelle sont : *Précis historique de la Révolution française* (1801-1806, 6 vol. in-8); *Histoire de France pendant les guerres de religion* (1814-1816, 4 vol. in-8); *Histoire de la Révolution française* (1821-1826, 8 vol. in-8), faisant suite à son *Histoire de France pendant le* XVIIIe *siècle*, mais écrite dans un tout autre esprit et avec moins de talent; *Histoire de France depuis la Restauration* (1829-1835, 4 vol. in-8); *Histoire du Consulat et de l'Empire* (1845-1846, 6 vol. in-8), malheureuse concurrence d'un vieillard contre l'ouvrage de M. Thiers. On a encore de lui les éloges de *Florian* (1812), et de *Bailly* (1836); un *Recueil de discours, rapports*, etc. (1841, in-4); *Testament philosophique et littéraire* (1840, 2 vol. in-8); *Dix années d'épreuves pendant la Révolution* (1842, in-8); plusieurs *Discours* prononcés à la Faculté des lettres ou à Mâcon, etc. Il a aussi collaboré à plusieurs publications, notamment au *Voyage pittoresque de Constantinople et des rives du Bosphore* (1807); à la *Biographie universelle* où l'on distingue ses articles *Henri IV* et *Louis XV;* à *l'Art de vérifier les dates*, au *Spectateur politique et littéraire*, etc.

LACROIX (Paul), littérateur français, connu sous le pseudonyme de *bibliophile Jacob*, est né à Paris, le 27 février 1806. Au sortir de ses études, il débuta dans *le Figaro* et *la Psyché;* puis il se fit connaître par une longue série de romans qui empruntent surtout leur intérêt aux curieux détails qui les remplissent. Ceux qui sont consacrés à la peinture des mœurs ont eu moins de succès. Nous citerons dans l'un et l'autre genre, de 1829 à 1835 : *l'Assassinat d'un roi* (2 vol.); *le Couvent de Baians; Soirées de Walter Scott à Paris; les Deux fous* (2 vol.); *Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants* (2 vol.); *Vertu et tempérament, histoire du temps de la Restauration* (2 vol.); *Convalescence du vieux conteur* (2 vol.); *Suite de la convalescence du vieux conteur; Quand j'étais jeune, souvenirs d'un vieux* (2 vol.); *le Bon vieux temps, suite des Soirées de Walter Scott* (2 vol.); *la Folle d'Orléans, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.), etc.; de 1836 à 1840 : *Pignerol, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.); *Mon grand fauteuil* (2 vol.); *l'Homme au masque de fer*, où il soutient la thèse que cet homme fut le surintendant Fouquet; *une Femme malheureuse, fille-femme* (2 vol.); *Aventures du grand Balzac* (2 vol.); *les Adieux des fées; de Près et de loin* (2 vol.); *la Sœur du Maugrabin, histoire du temps d'Henri IV* (2 vol.); *le Roi des Ribauds, histoire du temps de Louis XII* (4 vol.); *un Divorce, histoire du temps de l'Empire* (2 vol.); *la Danse macabre, histoire fantastique du* XVe *siècle* (2 vol.); *Médianoches* (4 vol.); *les Francs-taupins* (6 vol.); *le Vieux conteur* (2 vol.); *le Marchand du Havre, la Chambre des poisons, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.); *Amante et mère* (2 vol.); *la Marquise de Chatillard* (2 vol.); *Pe-*

tites histoires pour la jeunesse; Lettres d'Abélard et d'Héloïse, etc.; enfin, de 1841 à nos jours : *la Comtesse de Choiseul-Praslin, histoire du temps de Louis XV* (2 vol.); *le Chevalier de Chaville; le Singe, histoire du temps de Louis XIV* (2 vol.); *un Duel sans témoin* (2 vol.); *la Nuit des noces* (2 vol.); *le Siége de Gênes* (2 vol.); *les Va-nu-pieds* (2 vol.); *une Bonne fortune de Racine, Récits historiques à la jeunesse, le Fils du notaire, le Ghetto ou le Quartier des Juifs, la Dette de jeu* (2 vol.); *Simples récits*, etc., en tous plus de 80 volumes.

M. Paul Lacroix est aussi auteur d'un drame en cinq actes et en vers: *la Maréchale d'Ancre* (1840), reçu à l'Odéon, en 1828, et arrêté par la censure, ainsi que d'une traduction d'un drame célèbre de Werner, *le 24 Février* (1849).

Pour justifier son pseudonyme de bibliophile, M. Paul Lacroix a publié de nombreux travaux d'histoire et de philosophie, sciences pour lesquelles il montre une extrême aptitude. Il faut citer de lui de très-paradoxales *Dissertations sur quelques points curieux de l'Histoire de France et de l'Histoire littéraire* (1834-1838, 2 vol.); *une Histoire du* XVI*e siècle en France* (1834); *l'Origine des cartes à jouer* (1836); avec Henri Martin : *Histoire de la ville de Soissons depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1837-1838, 2 vol. in-8); *le Moyen âge et la Renaissance* (1847-1852, 5 vol. in-4); *Continuation de l'Histoire de France d'Anquetil* (1860, 4 vol.); enfin *une Histoire politique, anecdotique et populaire de Napoléon III* (1853, in-8); etc. Il a publié aussi une série très-nombreuse de catalogues à l'usage des bibliophiles, fondé et dirigé avec Thoré, de 1842 à 1848, *le Bulletin de l'alliance des arts*, donné des éditions assez estimées, de *Marot*, de *Rabelais*, de *Beroalde de Verville*, de *Marguerite de Navarre*, de *Dangeau*, de *Calvin*, etc., collaboré à une foule de journaux et de recueils, parmi lesquels il faut citer *les Annales du commerce, le Garde national, le Journal des Demoiselles, la Revue de Paris, le Mercure du* XIX*e siècle*, qu'il dirigea longtemps en société avec M. Amédée Pichot, etc. Enfin, il s'est fait connaître, comme naturaliste, par un *Petit Buffon illustré* (1831, 4 vol. in-32), et comme économiste, par une *Histoire de la prostitution chez tous les peuples du monde* (1854-1856, 6 vol.), publiée sous le pseudonyme de Pierre Dufour et qui fut l'objet de poursuites judiciaires.

M. Paul Lacroix, décoré de la Légion d'honneur depuis 1835, est actuellement conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal.

LACROIX (Jules), littérateur français, frère du précédent, né à Paris, en 1809, est aussi auteur d'un grand nombre de romans, parmi lesquels nous citerons les plus remarqués : *une Grossesse* (1833); *Corps sans âme* (1834, 2 vol.); de 1834 à 1840 : *une Fleur à vendre* (2 vol.); *le Tentateur, le Flagrant délit* (2 vol.); *les Parasites* (2 vol.); *les Premières rides ou la Vicomtesse de Florestan* (2 vol.); *le Neveu d'un lord* (2 vol.); *le Bâtard* (2 vol.); *la Rente viagère* (2 vol.); *le Banquier de Bristol* (2 vol.); de 1840 à 1857 : *Quatre ans sous terre* (3 vol.); *Lucie* (2 vol.); *l'Honneur d'une femme* (2 vol.); *le Château des Atrides* (2 vol.); *les Folles nuits* (2 vol.); *la Vipère* (2 vol.); *le Voile noir* (2 vol.); *la Poule aux œufs d'or* (2 vol.); *l'Étouffeur d'Édimbourg* (2 vol.); *le Masque de velours; une Liaison dangereuse; Mémoires d'une somnambule ou les Mille et une nuits parisiennes* (5 vol.); *un Grand d'Espagne* (2 vol.); *Histoire d'une grande dame* (2 vol.); *le Mauvais ange* (3 vol.), etc.

M. Jules Lacroix a donné au Théâtre-Français
deux drames en cinq actes, en vers, ...
ment de César, (1849) et *Valéria* (18...
boration avec M. Auguste Maquet, ...
Mlle Rachel. On lui doit, en outre, ...
poésies, *les Pervenches* (1838), et une ...
de *Macbeth*, en vers français.

LACROIX (Gaspard-Jean), paysagiste ...
né vers 1820, à Turin (Piémont), ...
M. Corot et s'est fait remarquer par ...
étude de la nature. Ses principales ...
sont: *la Campagne de Rome, Vue ...*
(1841); *Pêcheurs catalans à Port-...*
d'Auvergne (1842); *Promenade sur ...*
l'Avare qui a perdu son trésor (18...
prises à Bougival (1848); *Érigone*, ...
(1850); *Mercure endormant Argus* ...
du Morin (1853). Il a envoyé ...
l'Exposition universelle de 1855, ...
le Chemin vert près de Meaux; ...
de 1857. Il a obtenu une 3e médaille ...
deux secondes, en 1843 et 18...

LACROIX (Paul-Joseph-Eug...
français, né à Paris, le 19 mars ...
nourrice du prince Louis-Napoléon ...
empereur, suivit, de 1836 ...
beaux-arts, sous la direction ...
Dufeux. Au retour d'un voyage ...
désigné pour restaurer l'hôtel ...
Quentin. Nommé, en 1852, ...
impérial, dont il entreprit ...
structions, il fut associé à M. ...
chitecte adjoint des Tuileries ...
châteaux de la couronne. Il a ...
salons divers dessins et projets ...
Pape Adrien V à Viterbe, (1841 ...
rie pour le Xe arrondissement ...
monument national, à la mémoire ...
(1845); un *Projet de temple* ...
place de l'Europe; la *Restauration* ...
Vitry-sur-Seine, pour le ministre ...
(1846); *l'Hôtel de ville de S...*
XVIe *siècle* (1847); la *Tribune* ...
de cette ville (1848), et un *Projet* ...
la rue de Sèvres (1849). Il a obtenu ...
daille en 1849, et reçu la décoration ...

LACROSSE (Bertrand-Théobald ...
DE), sénateur français, ancien ...
sentant du peuple, ancien ministre ...
est le fils du célèbre contre-amiral ...
Lacrosse, créé baron sous l'Empire ...
même dans la marine en 18..., ...
puis passa en 1813 dans la ...
1815, il fut compris dans le licenciement ...
mée de la Loire. Retiré à Brest ...
1830, colonel de la garde nationale ...
envoyé à la Chambre des Députés ...
1848, il fit partie de la gauche ...
tint en 1840 le ministère Thiers ...
pendant la longue administration ...
dans l'opposition. Les attaques ...
journal ministériel, *le Globe*, ...
son père amenèrent, entre ...
Cassagnac, un duel dans lequel ...
qui lui fractura la cuisse et ...
la vie. M. de Lacrosse prenant ...
travaux de la Chambre et surtout ...
qui intéressaient la marine. ...
à faire voter, pour la réorganisation ...
ce crédit extraordinaire de ...
millions dont le ministère ...

En 1848, il fut élu représentant ...
le septième sur quinze, ...
l'Assemblée constituante, ...
bannissement de la famille ...

Chambres, il vota avec la droite. Après l'é-
ı du 10 décembre il fut appelé au ministère
avaux publics, dans le premier cabinet de
-Napoléon, et le garda jusqu'au message
octobre. Réélu à la Législative, le premier
ı département, il continua de soutenir la
que intérieure et extérieure de l'Élysée, et
u coup d'État du 2 décembre, il fit partie
commission consultative. Le décret du 25 jan-
352 le comprit parmi les premiers sénateurs,
e titre de secrétaire du Sénat. Le baron de
se, promu officier de la Légion d'honneur
mars 1851, est aujourd'hui commandeur.

ENBERG (Adalbert DE), homme d'État
n, né à Ausbach, le 18 février 1798, fit ses
au collége Frédéric-Guillaume de Berlin,
ea, en 1815, dans les dragons de la garde,
n congé, l'année suivante, comme lieute-
et après avoir achevé ses études de droit à
à Heidelberg et à Gœttingue, entra dans
stration. Assesseur, de 1818 à 1824, au-
s tribunaux de Cologne et de Coblentz, il
en 1830, directeur des finances dans les
ements de Kœnigsberg et de Mersebourg,
eur de Trèves, en 1834, enfin, en 1839,
division au ministère de l'instruction pu-
: des cultes, conseiller intime et membre
eil d'État. Ministre par intérim de l'in-
ı publique, de mai à octobre 1840, il
sous M. Eichhorn, la direction de l'in-
ı publique, avec le titre de plénipoten-
après de l'université de Berlin. Les dé-
successives de M. Eichhorn, Schwérin
rtus, en 1848, firent peser sur lui, pen-
atre mois, tout le poids d'un redoutable
jusqu'à ce qu'il entrât lui-même, le 8
e, dans le nouveau ministère formé par
de Brandenbourg. On lui doit la fonda-
onseil évangélique, la révision de la loi
eignement, et la réorganisation des mu-
. Prusse. En 1850, il donna sa démission,
de la convention d'Olmutz qui rendait à
: sa prépondérance, et le roi le nomma
intime et président de la chambre des
vec le titre d'excellence. — M. de Laden-
nort le 15 février 1855.
lui : *Examen du système des hypothè-
Prusse et en France* (Uebersicht der
ıd Franz. Hypothekenverfassung; Colo-
); et *Procédure civile et criminelle de*
(Preussens gerichtliches Verfahren der
criminalsachen; Ibid, 3e édit., 1842).

ETTE (Louis-Napoléon-Lætitia-Char-
DE), sénateur français, né à Paris, en
e fils aîné de l'ancien député de la Mo-
t sous l'Empire, mort en 1848. Élève
péciale militaire de Saint-Cyr, il donna
n d'officier de cavalerie, en 1837, pour
onseil d'État; il était devenu maître des
sque la révolution de Février lui en-
position. Repoussé aux élections de la
e, en 1848, il obtint, à celles de la
le mandat de représentant de la Mo-
loucette, qui avait par avance accepté
ne parlementaire du parti conserva-
utenu par ses votes jusqu'à la disso-
assemblée. Il a été appelé au Sénat
nvier 1852. Il est chevalier de la Lé-
eur depuis le mois de juillet 1851.
M. Eugène-Dominique-François DE
né, en 1809, est député au Corps
s le règne de Louis-Philippe, il était
carrière administrative. Il a quitté,
ous-préfecture de Saint-Étienne pour
avec l'appui du gouvernement, de-
vant les électeurs de Rethel, qui lui ont renouvelé leur mandat, en 1857. Il a été décoré en 1844.

LAEMLEIN (Alexandre), peintre d'origine allemande, naturalisé français en 1848, est né le 9 décembre 1813, à Hohenfeld-sur-le-Mein, en Bavière; fils unique d'un pauvre journalier de la campagne, il vint, à l'âge de dix ans, à Paris, chez son oncle Alexandre Laemlein, joueur savant dont on a une *Encyclopédie des échecs* et une *Collection de problèmes*, et qui tenait l'hôtel de l'Échiquier dans le quartier Feydeau. Il fut placé chez un graveur, puis suivit les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de Regnault (1829) de M. Picot, chez lequel il exécuta plusieurs esquisses conservées dans son atelier. De 1825 à 1839, M. Laemlein exécuta, avec M. Alaux, sa restauration de la galerie du Primatice, à Fontainebleau, et divers travaux à Versailles et au palais de Saint-Cloud. Il débuta au salon de 1836 par *un Portrait*, et donna aux salons suivants : *la Chasteté de Joseph*, *le Réveil d'Adam*, *Tabitha ressuscitée par saint Pierre*, à l'église de Saint-Pierre de Gobert, près Agen; *la Charité*, *l'Échelle de Jacob*, *la Vision de Zacharie*, au musée de Rochefort, trois sujets qui ont reparu à l'Exposition universelle de 1855; et au salon de 1857, *Diane et Endymion*, un *Portrait*.

M. Laemlein a fait aussi des lithographies, des essais d'eaux-fortes, des peintures sur émail, des compositions pour la manufacture de Sèvres, des *Portraits* pour le palais de Versailles, entre autres ceux de *Philippe le Hardi*, de *Jean sans Peur*, du *maréchal de Boucicault* et celui de *Raymond Dupuy*; enfin des copies, dont quelques-unes ont reproduit les toiles originales avec assez de fidélité pour tromper l'œil même des auteurs. Cet artiste a été chargé, en 1855, du plafond du salon dit de Louis XIV à Baden-Baden, et nommé, la même année, professeur à l'école spéciale de dessin. Il a obtenu, pour le genre historique, une 3e médaille en 1841, une de seconde classe en 1843, et une mention en 1855.

LAFAGE ou **LAFASGE** (Juste-Adrien DE), compositeur français, né à Paris le 27 mars 1805, prit, comme enfant de chœur à Saint-Philippe du Roule, un tel goût pour la musique religieuse, que ses parents, malgré d'autres projets, durent l'abandonner à son penchant. Élève du savant professeur Perne, puis de Choron, il étudia, avec le plaint-chant, l'harmonie et le contre-point, et commença des recherches sur la musique de l'antiquité et du moyen âge. En 1828, un subside de la liste civile lui permit de faire le voyage d'Italie. A Rome, il s'exerça, avec l'abbé Baini, à l'ancien style fugué; à Florence, il fit représenter une petite farce intitulée : *I Creditori*. Dans un second voyage, en 1833, il s'occupa plus spécialement de recherches sur la musique religieuse et son histoire. Il avait été nommé en 1829, maître de chapelle à Saint-Étienne du Mont.

On a de M. Lafage qui a consacré à l'enseignement une grande partie de sa vie, la continuation du *Manuel de musique* de Choron (1836-1838); une *Semiologie musicale ou Exposé des principes élémentaires de la musique* (Paris, 1837); des articles didactiques dans *la Revue musicale*, *les Tablettes universelles*, *la Revue encyclopédique*, *la Revue et Gazette musicale* dont il est un des principaux rédacteurs, etc. Il a donné une édition des *OEuvres complètes* de Choron.

Comme compositeur, il a écrit plusieurs *Messes*, deux livres de *Motets* (1832-1837); un *Ordinaire de l'office divin* (Paris, 1832-1835); un *De profundis* et des *Psaumes*, et comme musique profane, des *Fantaisies*, des *Variations*, des

Romances et un recueil de *Chansons morales à deux voix* (1829).

LA FARELLE (Félix DE), économiste français, né à Anduze (Gard), le 7 mai 1800, d'une ancienne famille noble, quoique obscure, entra, sous la Restauration, dans la magistrature, donna sa démission en 1830 et se livra plus librement à son goût pour les études économiques. Il avait déjà publié l'année précédente : *du Progrès social au profit des classes populaires non indigentes ou Études philosophiques et économiques sur l'amélioration matérielle et morale du plus grand nombre* (Nîmes, 1839, 2 vol. in-8; 2e édition, Paris, 1847, in-8), ouvrage dont le titre indique assez les tendances et qui obtint un des grands prix Montyon. Il a donné depuis : *Histoire des institutions municipales de la ville de Nîmes*, imprimée aux frais du conseil municipal de cette ville; *Plan d'une réorganisation disciplinaire* des classes industrielles de la France (in-12, 1842, réimprimé dans la seconde édition du *Progrès social*), où l'auteur réclame des institutions analogues aux anciennes corporations; des *Études statistiques sur l'industrie de la soie en France*, qui ont beaucoup servi aux ouvrages ultérieurs sur cette industrie; *Coup d'œil sur le régime répressif et pénitentiaire des principaux États de l'ancien et du nouveau monde* (1844, grand in-8), etc.

Élu député de l'arrondissement d'Alais en 1842, M. de La Farelle, assez étranger à la politique proprement dite, fit partie de la grande commission chargée de préparer une loi sur le régime pénitentiaire (1843), dont M. de Tocqueville fut le rapporteur : sous-rapporteur lui-même, il coordonna tous les documents officiels, dans un travail qui fut imprimé et distribué par ordre de la Chambre. Il s'occupa spécialement, dans les sessions suivantes, des questions relatives aux cours d'eau, et fut rapporteur, en 1847, de la loi sur le chemin de fer de Lyon à Avignon, et prit une part active à tous les travaux législatifs qui rentraient dans ses études spéciales. Depuis 1838, M. de La Farelle vit retiré dans l'Aveyron. Il a donné un certain nombre d'articles à la *Revue des économistes*.

LA FARINA (Joseph), littérateur et homme politique italien, né à Messine, en 1815, avait treize ans à peine, quand il partagea, pendant onze mois, la captivité de son père, détenu pour cause politique. A l'âge de dix-neuf ans, il reçut le diplôme de docteur en droit civil et ecclésiastique à l'université de Catane. En 1837, il figura parmi les chefs du mouvement sicilien, et s'expatria après la défaite de son parti. Rentré dans son pays, en 1839, il se fit avocat criminel, sans renoncer à la politique. Il fonda plusieurs journaux, *le Spettatore Zancleo*, *le Phare* et *la Sentinelle du Phare*, qui furent tour à tour supprimés. Le gouvernement lui interdit enfin la rédaction de toute feuille publique et même la publication de ses œuvres, notamment de ses *Souvenirs de Rome et de la Toscane*. Il se décida alors à quitter de nouveau son pays et s'établit à Florence, où il trouvait plus de liberté. Il y publia d'abord les deux volumes de son *Étude sur le* XIIIe *siècle*, puis une série d'éditions illustrées : *l'Italie* (1 vol.); *l'Allemagne rhénane* (1 vol.); *la Suisse* (2 vol.); *la Chine* (4 vol.), et commença l'*Histoire d'Italie racontée au peuple*, aujourd'hui terminée. Il écrivit aussi deux drames historiques, *Matteo Palizzi* et *l'Abandon d'un peuple*, accueillis avec faveur.

Lorsque les mouvements de réforme commencèrent en Italie, M. La Farina eut une grande part à celui de la Toscane, où il fonda le premier journal démocratique et anti-[illegible] Il rédigea une pétition relative à [illegible] tionale, qui fut signée par 40 000 pe[illegible] quand la révolution eut éclaté en Sici[illegible] hâta d'y retourner et fut nommé [illegible] mité de la guerre, puis représentant [illegible] où il prit l'initiative de mesures impor[illegible] déchéance du roi de Naples ayant été [illegible] le 8 mai 1848, il obtint qu'avant de [illegible] l'élection d'un nouveau roi, on [illegible] stitution nouvelle. Au mois de juin, [illegible] ment provisoire l'envoya, en qualité [illegible] saire, d'abord à Rome et en Toscane, [illegible] de Charles-Albert. A son retour [illegible] M. La Farina fit partie du ministère [illegible] cumula les portefeuilles de l'instruction [illegible] des travaux publics et de l'intér[illegible] prise de Messine par les troupes [illegible] il osa prendre en main le ministère [illegible] qu'il garda jusqu'en février 18[illegible] moment de la lutte, il proposa [illegible] nergie, qu'il s'offrit, sous sa [illegible] lité, à exécuter; mais ses a[illegible] valu, il repartit pour l'exil [illegible] Turin, du travail de sa plume [illegible]

M. Jos. La Farina a encore [illegible] *révolution de Sicile en* 1848 [illegible] *toire d'Italie*, *de* 1815 *à* 18[illegible] complet et dont on a loué l'[illegible] *des controverses entre le pou*[illegible] *voir ecclésiastique*, plus [illegible] science que par le style. Il [illegible] *Revue encyclopédique italienne* [illegible]

LAFAYE (Benjamin LAFAY[illegible] français, né vers 1810, ancien [illegible] normale, reçu agrégé pour les [illegible] phie en 1832, professa cette [illegible] d'Orléans jusqu'en 1838, puis [illegible] jusqu'en 1849. Passant dans l'en[illegible] rieur, il devint professeur de [illegible] Faculté des lettres d'Aix dont [illegible] M. Lafaye est chevalier de la Lé[illegible]

Étudiant depuis vingt-cinq [illegible] çaise, sous un même point de vue [illegible] 1841, sous le titre de *Synonymes* [illegible] *nymes grammaticaux* (Paris, [illegible] vant ouvrage sur les lois de la [illegible] les mots à radical identique. [illegible] stitut a décerné le prix de lingu[illegible] a été fondu par l'auteur dans son [illegible] *synonymes de la langue française* [illegible] à 2 col., 1100 pages, avec une [illegible] vrage philosophique et philolo[illegible] plus considérable peut-être qu[illegible] sur le même sujet, dans aucun [illegible] d'obtenir un des grands prix de [illegible] çaise. On a encore de M. Lafaye [illegible] nom a induit en erreur les [illegible] deux thèses pour le doctorat [illegible] *atomistique* et *de Definition*[illegible]

LAFAYE (Prosper LAFAY[illegible] çais, né à Mont-Saint-Sulpice [illegible] étudia sous M. Auguste Couder [illegible] paysagiste au salon de 1833 [illegible] à la peinture historique et [illegible] *le Tambour de village* (1833 [illegible] *vines* (1835); *le Choléra à Pa*[illegible] *part*, *Combat de Céramo*, [illegible] *Bataille d'Ascalon*, pour les [illegible] *Intérieur de magasin*, [illegible] *la Salle des Croisades* (18[illegible] *Vitraux* (1852), et à l'Exp[illegible] 1855, sous le titre de : *Cara*[illegible] deux tableaux inspirés de [illegible] teur. M. Lafaye a obtenu [illegible]

A FAYETTE (Oscar DE), ancien représentant peuple français, né à Paris, en 1816, est petit-du général La Fayette et fils de Georges de Fayette, mort en 1849. Il entra, en 1833, à l'École polytechnique, passa à l'École d'application Metz, fut nommé officier d'artillerie et fit plurs campagnes en Algérie, où il obtint les llettes de capitaine et la décoration de la ion d'honneur. En 1847, il s'associa au mouent des banquets réformistes. Après la révon de Février, le gouvernement provisoire le ma commissaire général de la République dans épartement de Seine-et-Marne, où il fut élu ésentant, le second sur neuf, immédiatement essous de son père, par 43 652 voix. A la ituante, il vota ordinairement avec le tiers républicain, et, après l'élection du 10 déce, fit une opposition modérée à la politique lysée. Il fut reélu par le même département, e dernier de la liste, à la Législative.

FAYETTE (Edmond DE), ancien représenu peuple français, né à Chavignac (Haute-, en 1818, petit-fils du général et frère du ent, fut élevé dans les idées libérales. a révolution de Février, il se présenta aux es les électeurs de la Haute-Loire et fut à l'Assemblée constituante, le troisième it, par 33 356 voix. Il vota constamment droite jusqu'à l'élection du 10 décembre. approcha alors du parti démocratique et ivent avec la gauche jusqu'à la dissolution semblée. Le parti démocratique de la oire n'en fit pas moins échouer sa candi-à l'Assemblée législative. Depuis lors, il reparu sur la scène politique.

RRIÈRE (Louis-Firmin-Julien), jurisconnçais, membre de l'Institut, né à Jonzac e-Inférieure), le 5 novembre 1798, devint, avocat à la Cour royale de Bordeaux. En fut nommé professeur de droit adminisa Faculté de Rennes, puis, en 1847, ingénéral des Facultés de droit. En 1849, conseiller d'État par l'Assemblée législacteur de l'Académie départementale de Oise sous l'empire de la loi du 15 mars ut ensuite chargé de l'administration de ie de Toulouse. Il a été appelé, par le 14 avril 1855, à faire partie de la sixième le section de l'Académie des sciences moolitiques. M. Laferrière est officier de la honneur depuis le 6 mai 1846.
lui : *Essai sur l'histoire du droit fran-*-1838, 2 vol. in-8), ouvrage qui a parrix Gobert en 1839; *Cours de droit puministratif* (Rennes, 1839, in-8; 4e édit., 4, 2 vol. in-8); *Notice sur J. M. Lehué* in-8); *Histoire du droit civil de Rome t français* (1846-1853, tom. I-IV : l'ouer aura 6 volumes); *Essai sur la réothécaire et sur le développement du* ier (1848, in-8); *de l'Enseignement tif dans les Facultés de droit* (1849, *oire des principes, des institutions et dant la Révolution française, depuis à 1804* (1850, in-12; 2e édit., 1852). e, qui a collaboré à la *Revue de léde jurisprudence* et à la *Revue de is et étranger*, est un des directeurs le *Revue critique de législation et de* e.

RE (Adolphe), acteur français, né à s la fin du dernier siècle, commença lycée Bonaparte. Mais des revers de échèrent de les continuer. Comme il avait une belle voix, Choron l'admit à son école et le fit débuter avec M. Duprez au Théâtre-Français dans les chœurs d'*Athalie*. Puis, il déserta la musique pour le drame, débuta à Montmartre, parut avec succès à l'Ambigu, dans *Calas*, de Victor Ducange, et obtint, grâce à M. Frédérick-Lemaître, un engagement à la Porte-Saint-Martin, où il joua dans *Marino Faliero*. Picard lui prédit alors un bel avenir et *Schœnbrunn*, *Schylock*, *l'Homme du monde*, *la Première affaire*, ne tardèrent pas à justifier la prophétie. Engagé aux Français, il y joua les rôles de Séide dans *Mahomet*, de Saint-Mégrin dans *Henri III*; mais s'étant vu refuser celui d'*Hamlet*, il quitta notre première scène et n'y reparut que pour remplir le rôle d'Arthur dans *Téresa* de M. Alex. Dumas. Il passa peu après en Suisse, puis en Russie, où il excita, dans *l'Escroc du grand monde*, l'enthousiasme de l'empereur; il fut comblé de présents. Revenu en France, il entra à la Gaîté en 1837, y remplit le rôle de Georges dans *Pauvre mère*, et joua successivement *Marcel*, *le Pauvre idiot*, *le Sonneur de Saint-Paul*. Il parut encore au Vaudeville, dans *Marguerite* et au Théâtre-Historique, dans *le Chevalier de Maison-Rouge*, où le rôle de Maurice lui fit une grande popularité. Au retour d'une longue tournée dans les principales villes de France et d'Espagne (1853), M. Ponsard lui confia le rôle de Georges de *l'Honneur et l'argent*, et l'acteur, habile à se rajeunir, contribua pour sa part au succès de cette belle œuvre, à l'Odéon, où il a créé, depuis, un second Georges dans la *Conscience* (1855), et Léon, dans *la Bourse* (1856). Dans les intervalles, M. Laferrière a paru sur la scène de la Gaîté et a repris ou créé divers rôles dans *le Médecin des enfants*, *la Fausse adultère*, *Fou par amour*, etc. (1853-1857).

LAFITTE (Jean-Baptiste-Pierre), littérateur français, né vers 1805, vint de bonne heure à Paris et se jeta dans la carrière du journalisme. Il se fit connaître par quelques comédies : *l'Amitié des femmes* (1831), en un acte et en vers; *Jeanne Vaubernier* (1832), et *Voltaire et Mme de Pompadour* (1833), en trois actes. Il travailla aussi pour les théâtres de genre et collabora à plusieurs drames et vaudevilles, tels que : *Naissance et mariage* (1835); *Valérie mariée* (1837); *Lauzun* (1840); *l'Angélus* (1846), etc. Après avoir été chargé de revoir en 1835 les *Mémoires* du comédien Fleury, il se mit à écrire des romans historiques et fit paraître successivement : *les Trois Maries* (1841, 2 vol. in-8); *le Docteur rouge* (1844, 3 vol. in-8); *le Gage du roi* (1845, 2 vol. in-8); *le Gantier d'Orléans* (1845, 3 vol. in-8), etc. En 1852, il a fait représenter, avec M. Eug. Nyon, à l'Odéon, *le Pour et le contre*, comédie en prose, reprise aux Français l'année suivante.

LAFOND [DE LURCY] (Gabriel), voyageur et publiciste français, né le 25 mars 1802, à Lurcy-Lévy, dans l'Allier, fils aîné d'un officier et petit-fils, par sa mère, du voyageur Guy de Mayet, perdit son père en 1806 et fut destiné à faire partie des pages de Murat. Il commença ses études au lycée de Nantes. En 1818, la lecture des *Relations de voyages* le décida à partir, comme pilotin, sur *le Fils de France*. Second capitaine un an après, lieutenant en 1820, commandant en 1822, il fut ensuite capitaine armateur du *Candide* et du *Pinto*. Il passa successivement sur une quinzaine de bricks ou navires, et visita tour à tour le Pérou, la Colombie, la république de l'Équateur, le Chili, les îles Sandwich, les Philippines, la Chine, les Moluques, les Célèbes, le Guahani et les Mariannes. Résidant parfois longtemps et à divers intervalles dans les mêmes lieux, il re-

cueillit d'assez précieux documents maritimes, géographiques ou historiques.

De retour à Paris en 1833, M. Lafond y créa une direction maritime et commerciale, destinée à faciliter les relations entre les ports et le commerce parisien. Plus tard (1836), il fonda *l'Union des ports*, société anonyme, ayant le même but et prit une part active à la formation de diverses sociétés de prêt et d'armements maritimes. Choisi par Costa-Rica pour consul en 1849, il émit dès lors le projet de la communication des deux Océans, à travers cette république, entre les deux baies du Golfo-Dolce et de Boca-Réal-Toro. Il devint, peu après, son seul chargé d'affaires. M. Lafond a été, avec MM. Ad. Blanqui, Fix, Percier, etc., l'un des fondateurs de la Société des Économistes en 1835. Il est membre de la Société de géographie de Paris et correspondant de l'Institut de Londres. Décoré de la Légion d'honneur en 1845, il a reçu, en 1838, l'ordre d'Isabelle la Catholique et la croix de Grégoire le Grand en 1854. Il est commandeur dans l'ordre américain du Soleil et décoré de toutes les distinctions de la Colombie et du Pérou.

M. Lafond avait commencé à publier les observations et les notes, rapportées de ses courses lointaines, sous le titre de : *Quinze ans de voyages autour du monde* (1839, 2 vol. in-8). Cet ouvrage reparut plus tard, continué et considérablement augmenté, sous le titre plus général de : *Voyages autour du monde et naufrages célèbres* (1842, 8 vol. in-8). Citons ensuite : *des Iles Marquises et des Colonies de la France* (in-8) ; *un Mot sur l'émancipation de l'esclavage et du commerce maritime de la France* (in-8) ; *Étude sur l'Amérique espagnole, sous le rapport des intérêts de la France et de sa navigation* (in-8, daté de l'Équateur) ; *Guide général de l'assureur et de l'assuré en matière d'assurance maritime*, le premier ouvrage pratique en ce genre (2e édition refondue, 1845, in-8) ; des *Cartes* de l'Amérique centrale et de l'Amérique espagnole.

LAFONT (Charles), auteur dramatique français, né en 1809, écrivit d'abord dans les journaux de 1830 et aborda ensuite le théâtre où il obtint d'honorables succès sans recourir à la collaboration. Ses principaux drames sont : *la Famille Moronval* (1834) ; *François Jaffier* (1836) ; *Jarvis l'honnête homme* (1840), remis en trois actes sous le titre du *Marchand de Londres* ; *le Séducteur et le mari* (1842) ; *la Folle de la Cité* (1843) ; *la Marquise d'Aubray* (1848) ; *Madame de Laverrière* (1850). Au Théâtre-Français il a donné : *le Chef-d'œuvre inconnu* (1837), drame fort bien interprété par M. Beauvallet ; *un Cas de conscience* (1839), qui servit de début à Mlle Doze ; et à l'Odéon : *Ivan de Russie* (1841), tragédie en cinq actes ; *un Dernier Crispin* (1854), comédie en un acte et en vers. M. Lafont est bibliothécaire à Sainte-Geneviève ; il a été décoré en 1847.

LAFONT (Pierre-Chéri), artiste dramatique français, né à Bordeaux, en 1801, fut d'abord chirurgien de marine et fit deux voyages dans les Indes. Venu à Paris en 1822, pour concourir pour le prix d'opéra au Conservatoire, il s'exerça chez Doyen et fut engagé, la même année, au Vaudeville par Desaugiers. Il y remplaça le fameux Gonthier, eut du succès dès ses débuts et passa aux Nouveautés, en 1832. Depuis quelques années déjà, il allait jouer régulièrement quelques mois en Angleterre, où il avait, en 1829, épousé Jenny Colon. Les Nouveautés ayant fermé, il revint au Vaudeville, qui brûla peu après ; il entra alors aux Variétés (1839) et y compta, pendant dix ans, de nombreuses créations, notamment dans

l'Amour, *le Chevalier de Saint-Georges*,
la Nuit aux soufflets, *les Deux* [illegible]
Chevalier du Guet, *le Lion empaillé*, [illegible]
au Vaudeville, en mai 1855, il s'y [illegible]
dans les comiques élégants et les rôles [illegible]

LAFONTAINE (Joseph-Pierre), [illegible]
ancien représentant du peuple, est né
le 21 mars 1792. Élève de l'École [illegible]
Saint-Cyr, il fut attaché comme sous-[illegible]
au 12e de ligne (1811) et fit ses premières [illegible]
en Russie ; plusieurs actions d'éclat [illegible]
lurent coup sur coup durant cette [illegible]
grades de lieutenant et de capitaine. [illegible]
du général Gérard en 1813. Il [illegible]
Ligny, et, après s'être distingué dans [illegible]
de Saxe, de France et de Belgique, [illegible]
non-activité au second retour [illegible]
octobre 1815). Établi à Dijon, il [illegible]
mit à la tête de l'opposition [illegible]
pouvoir avec une ardeur qui [illegible]
sortes de rigueurs : prison, [illegible]
grosses amendes. A la révolution [illegible]
accourut reprendre du service [illegible]
l'aide de camp du maréchal [illegible]
pagne d'Anvers lui fit donner [illegible]
de bataillon. En 1837, il passa [illegible]
manda le 62e de ligne et [illegible]
de la Tafna, ainsi qu'à celles [illegible]
maréchal de camp en 1841. [illegible]
rétablir sa santé, épuisée par [illegible]
guerre sans relâche. Il était [illegible]
la tête du département de la [illegible]
représentant du peuple à l'Assemblée [illegible]
Peu de jours après (12 juin [illegible]
grade de général de division. [illegible]
vota guère avec la gauche [illegible]
Chambres, et dans presque tou[illegible]
politiques ou sociales, il s'associa [illegible]
de la droite. Il paya de sa personne [illegible]
de juin et reçut une blessure. [illegible]
du 10 décembre, il soutint le [illegible]
Président et appuya la proposition [illegible]
ce nom) ; mais il ne fut pas ré[illegible]
Législative. Le général Lafontaine [illegible]
du Comité supérieur d'infanterie [illegible]
depuis 1854, la première division [illegible]
Lyon. L'année précédente, il [illegible]
de grand officier de la Légion [illegible]

LAFONTAINE (Louis-Marie-[illegible]
artiste dramatique français, [illegible]
29 novembre 1826, d'une famille [illegible]
partenu l'auteur des *Éloges*. [illegible]
trise et mis au séminaire ; [illegible]
audace et habileté, vécut [illegible]
bond, comptant sur son savoir [illegible]
des ressources, puis s'embarqua [illegible]
A dix-sept ans, il était comédien [illegible]
une ville de province, lorsqu'il [illegible]
dans *la Tour de Nesle*, sous le [illegible]
Bientôt il vint à Paris, avec [illegible]
deux, sur la route, se firent [illegible]
l'Éclat de rire au théâtre de [illegible]
suite engagé à la Porte-Saint-[illegible]
Gymnase. *Brutus, lâche César* [illegible]
qui trompe son mari, *le* [illegible]
Philiberte, *le Pressoir*, *le* [illegible]
de Lys, lui ont fourni ses [illegible]
consacré sa réputation. Il [illegible]
quitté pour débuter au Théâtre [illegible]
obtenir d'engagement, il [illegible]
où il a joué *Dalila*, en 185[illegible]

LA FORCE. Voy. CAUMONT [illegible]

LAFOREST (Démophile [illegible]

peuple français, né à Mâcon (Saône et Loire), 1796, et fils d'un maître de pension, étudia le it et s'établit à Lyon, comme notaire. Sous le ne de Louis-Philippe, il professa des opinions -libérales et eut dans sa ville une grande innce politique. Après la révolution de Février, arti populaire le mit à la tête de l'administra- municipale. Il montra beaucoup d'habileté s ces circonstances difficiles, se concilia les rs partis, et fut envoyé à l'Assemblée natio- par 126 743 voix, le premier sur la liste des orze élus du Rhône. Pendant toute la durée Constituante, il fut fréquemment en congé prit part qu'à un petit nombre de votes. é dans le parti républicain non socialiste, il a l'ensemble de la Constitution. Il ne fut éélu à l'Assemblée législative, et continua riger à Lyon son étude de notaire. Nommé lier de la Légion d'honneur, le 16 août 1850, aujourd'hui membre de la Commission mu- le de Lyon et conseiller général du dé- nent du Rhône.

ACHE (Célestin), ancien représentant du français, né à Courcelles-Epayelle (Oise), août 1809, fut attaché, en 1830, au ser- nographique du *Moniteur officiel*, et de- n 1834, sténographe réviseur. Après la ion de Février, candidat du parti avancé, département de l'Oise, il fut élu par voix, le quatrième sur dix, et fut secré- Comité de l'administration départemen- communale. Il vota en général avec la t ne fut pas réélu à la Législative.

ARDE [de la Gironde], ancien représen- peuple français, né en 1803, à Bordeaux, avocat sous la Restauration, et acquit au de sa ville natale la réputation d'un ora- llant, et d'un jurisconsulte habile. Il ap- it à l'opposition dynastique, lorsqu'en 1848 voyé, par 88 000 suffrages, le sixième sur à l'Assemblée constituante, où il prit fré- nt la parole. Il y vota habituellement avec . Après l'élection du 10 décembre, il se a de l'opposition démocratique et se pro- ontre les deux Chambres, la proposition l'augmentation du traitement présiden- maintien des impôts de consommation et ion d'Italie. Rapporteur du projet de loi uppression de l'impôt du sel, il conclut éduction des deux tiers (27 décembre ne fut pas réélu à l'Assemblée législa- reprit sa place au barreau de la Cour le Bordeaux.

EAU (Louis-Vivant), médecin français, lons-sur-Saône, le 8 novembre 1781, a locteur, à Paris, en 1803. Pendant les le l'Empire, il devint chirurgien-major rde impériale, fut décoré en 1808, et membre de l'Académie (section de méde- atoire) en 1823. Il a dû sa réputation à lémentaire, mais remarquable pour le il parut : *Exposé des symptômes de la énérienne, des diverses méthodes de qui lui sont applicables, et des modi- u'on doit leur faire subir.* D'abord se inaugurale, ce traité, successive- enté, eut cinq éditions, de 1803 à octeur Lagneau a encore publié : *de la on et de la contagion des accidents se- la syphilis* (1853).

NGE (Adélaïde-Édouard Le Lièvre, sénateur français, membre de l'In- e 17 décembre 1796, d'une vieille famille de noblesse parisienne, est fils d'un lieutenant général qui perdit un bras à la bataille d'Essling. Entré au service militaire en 1813, il était capitaine d'état-major en 1815. Quelques années plus tard, il donna sa démission pour embrasser la carrière diplomatique, où la faveur dont jouissait son père, à la cour, lui procura un rapide avancement. De 1821 à 1830, il fut attaché à Madrid, secrétaire de légation à Carlsruhe et d'ambassade à Vienne, chargé d'affaires en Hollande. A la révolution de Juillet, M. de La Grange, par fidélité à la dynastie déchue, rentra dans la vie privée. Cependant, après avoir été sans succès, le candidat de l'opposition dans l'Eure (1834), il obtint l'appui du gouvernement, trois ans plus tard, pour se faire élire député dans la Gironde. Il soutint la politique ministérielle, vota constamment avec la majorité, et garda son siége au palais Bourbon jusqu'en 1848. Rejeté, par la révolution de Février, dans les rangs de l'opposition, il fit partie de la Législative, s'associa aux principaux actes de la majorité monarchique, et fut un des trente-sept représentants de cette Assemblée que le chef du pouvoir introduisit au Sénat, en janvier 1852. Il est grand officier de la Légion d'honneur.

M. de La Grange a été élu, en 1846, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Cette nomination est due à diverses notices de numismatique et à la publication des *Mémoires authentiques de Jacques Nompar Caumont, duc de La Force* (1843, 4 vol. in-8), dont l'éditeur est un des descendants. Il a aussi fait paraître, en français, *les Pensées de Jean-Paul Richter*, extraites de ses différents ouvrages (1836, 2ᵉ édit., in-8), ainsi que quelques brochures politiques.

LAGRANGE (Charles), homme politique français, ancien représentant du peuple, né à Paris, en 1804, servit d'abord dans l'artillerie de marine, où il se signala, en 1823, pendant l'expédition d'Espagne. Ayant pris son congé en 1829, il entra dans le commerce. Il combattit dans les journées de Juillet 1830, et, en 1834, fut l'un des plus ardents promoteurs de l'insurrection lyonnaise. Traduit, l'année suivante, devant la Cour des Pairs, il se fit remarquer entre tous les accusés par la violence et l'exaltation de sa défense. Condamné à la détention perpétuelle, et enfermé à Sainte-Pélagie, il parvint à s'échapper, se réfugia à l'étranger, et rentra en France, après l'amnistie générale de 1839. Nous retrouvons M. Ch. Lagrange parmi les chefs de l'insurrection, en février 1848; on lui attribue même une part importante dans le dénoûment de la lutte.

Dans la soirée du 23 février, alors que la chute du ministère Guizot et le triomphe de la réforme avaient causé une satisfaction générale, et que tout s'illuminait, un coup de pistolet, tiré sur le commandant du poste du ministère des affaires étrangères, au boulevart des Capucines, provoqua de la part de la troupe une décharge meurtrière sur la foule rassemblée devant l'hôtel; ce fut le signal d'un soulèvement nouveau qui aboutit à la proclamation de la République. Suivant une version très-répandue, ce coup de pistolet aurait été tiré par M. Lagrange, qui s'est défendu énergiquement de cet attentat. Du reste, homme d'action, il s'empara, le lendemain, avec M. Marchais, de l'hôtel de ville, et c'est entre ses mains que tomba l'acte d'abdication de Louis-Philippe. Nommé, mais pour quelques jours à peine, gouverneur de l'hôtel de ville, il fut élu colonel de la 9ᵉ légion, puis, aux élections partielles du 4 juin, représentant du peuple à la Constituante pour le département de la Seine, à une majorité de 78 683 voix. A la Constituante et à la Législa-

tive, où il fut réélu, l'année suivante, il siégea à la Montagne, vota ordinairement avec l'extrême gauche et se fit remarquer plusieurs fois à la tribune par sa faconde originale. Expulsé de France, après le coup d'État du 2 décembre 1851, M. Lagrange se réfugia en Belgique, où il fut interné à Bruges, et dut passer ensuite en Angleterre. Il est revenu depuis sur le continent et s'est fixé en Hollande.

M. Lagrange a publié son *Discours* prononcé devant la Cour des Pairs en 1835 (1835, in-8), et un *Discours sur l'amnistie*, extrait de la *Revue démocratique et sociale* (1849, in-8).

LAGRENÉ ou **Lagrenée** (Théodore-Marie-Melchior-Joseph DE), diplomate français, ancien pair de France, né près d'Amiens, le 14 mars 1800, fit ses études au séminaire de Saint-Acheul, et se destina à la carrière diplomatique. Successivement secrétaire d'ambassade en Russie, où il se maria, ministre à Darmstadt, ministre plénipotentiaire en Grèce (1826-1842), il fut chargé, en 1844, de diriger l'importante mission envoyée en Chine, et sut habilement sauvegarder les intérêts du commerce français. A son retour, il fut créé, en juillet 1846, pair de France, et il siégea au Luxembourg jusqu'en 1848. Rentré alors dans la vie privée, il est devenu depuis l'un des membres du conseil d'administration du chemin de fer du Nord. M. de Lagrené est grand officier de la légion d'honneur depuis le 8 juillet 1846.

LA GUÉRONNIÈRE (Louis-Étienne-Arthur, vicomte DE), publiciste et homme politique français, né en 1816, d'une famille noble de Poitiers, n'appartint jusqu'en 1848 au journalisme que par quelques articles publiés dans diverses feuilles de la province; ses sentiments personnels et les traditions de sa famille le rattachaient à l'opinion légitimiste et, dès 1835, il publia dans *l'Avenir national* de Limoges, quelques pages qui marquaient ces premières tendances, et qui attirèrent l'attention sur lui. Ce fut vers cette époque qu'il contracta avec M. de Lamartine cette liaison à laquelle il dut tant de relief.

Lorsque la révolution de Février éclata, celui-ci voulut le faire nommer préfet de la Corrèze; M. de La Guéronnière refusa; il préféra rester à Paris auprès de son illustre ami sans aucune position officielle. Bientôt le journal politique *le Bien public*, fondé à Mâcon en 1846 par M. de Lamartine, tenta de prendre rang dans la presse parisienne. M. de La Guéronnière soutint de sa fortune et de sa plume cette feuille qui cessa de paraître vers la fin de la même année. Il appartint ensuite pendant quelques mois à la rédaction de *la Presse*, et enfin, se séparant de M. de Girardin dont il ne pouvait suivre les transformations politiques, il retourna en 1850 à M. de Lamartine, qui lui confia la rédaction en chef de son nouveau journal, *le Pays*.

Quelque temps avant le 2 décembre 1851, M. de La Guéronnière entreprit une série de *Portraits politiques* qui s'ouvrit par une étude sur le Président de la République et s'arrêta, pour le moment, au deuxième *portrait*, celui du comte de Chambord. L'étude sur Louis-Napoléon eut un grand retentissement; M. de Lamartine désapprouva publiquement le rédacteur en chef de son journal. La situation que faisait dans l'opinion publique, à M. de La Guéronnière, sa scission avec ses anciens amis politiques, présageait l'accueil qu'il fit bientôt au coup d'État du 2 décembre. Il en prit hautement la défense et fut un des hommes les plus importants proposés, aux élections de 1852, comme candidats au Corps législatif. Nommé député du Cantal, il résigna son mandat pour entrer au consei[l] [...] Décoré au mois d'août 1852, il [...] Légion d'honneur.

Comme écrivain, M. de La G[uéronnière] tient à l'école de M. de Lamarti[ne] [...] briand. Dans les journaux où il [...] tions politiques du premier, [...] large et exubérante de son mai[tre] [...] *Hommes d'État d'Angleterre* (1 [...] *des et portraits politiques* con[...] in-8), suite d'esquisses comp[...] deux portraits insérés, en 18[...] l'empereur Nicolas Ier, le r[...] prince de Joinville, M. Thi[ers] [...] Morny et le général Cavaignac [...] ticles au *Moniteur*.

LA HITTE (Jean-Ernest Du[...]) général français, sénateur, [...] à Bessières (Haute-Garonne). [...] sortit de l'École polytechniqu[e] [...] voyé en Espagne comme lie[...] et y fit cinq campagnes, pe[...] se distingua à Cadix, à Vitto[ria] [...] à la Bidassoa et au blocus [...] vint en France avec le grade [...] Restauration, il prit part à l' [...] qui lui valut le grade de colo[nel] [...] Morée (1828) et d'Alger (183[...]) [...] l'artillerie. Nommé maréchal [...] attaché à la personne du Dau[phin] [...] dans sa carrière par la révolu[tion] [...] fut qu'après avoir passé deux [...] la suite des combats de la M[...] qu'il obtint le brevet de lie[utenant] [...] juin 1840).

M. de La Hitte devint prési[dent] [...] tillerie, dont il dirigea les tr[...] avec une habileté reconnue. [...] nement provisoire vint le met[tre] [...] Il se rangea dès cette époque [...] nien, et, bien qu'il ne fît poi[nt] [...] blée, il fut choisi par le Prési[dent] [...] comme ministre des affaires é[trangères] [...] 1849), en remplacement de [...] acceptant. Il garda ce portefe[uille] [...] vier 1851, époque où une m[...] rielle fit entrer au conseil M [...] Cette année même, M. de [...] échoué aux élections partie[lles] [...] à Paris, vint représenter le [...] à l'Assemblée législative. Apr[ès] [...] fut élevé à la dignité de séna[teur] [...] promotion (janvier 1852). [...] vision, il fait partie de la [...] le 27 avril 1846, grand o[fficier] [...] d'honneur.

LAHODDE (Lucien DE), [...] phlétaire français, plus célèb[re] [...] fit son nom en 1848 que par [...] 1808, prit aux conspirations [...] Louis-Philippe, une part do[...] Février devait révéler les secr[...] rédacteurs du *Charivari* et [...] faisait remarquer dans cette [...] cale par la violence et l'exag[ération] [...] cles. Ces antécédents lui per[...] s'installer comme secrétaire [...] ture de police, auprès de M. [...] brier. Mais bientôt on recon[...] démocrate avait été payé [...] 300 fr. par mois pour adresser [...] ports hebdomadaires sur ses [...] républicain. Ceux-ci, réunis [...] Luxembourg, condamnèrent [...] lui-même immédiatement à [...]

fermé à la Conciergerie, où il resta jus-
› mai. M. Lucien de Lahodde se vengea en
: son fameux pamphlet : *la Naissance de*
›lique en 1848 (1850, in-12), qu'il fit sui-
ıe *Histoire des sociétés secrètes et du parti*
ain de 1830 *à* 1848 (1850, in-8). — On a
.e lui : *Chansons* (1831), *Strophes et chan-*
itiques (1844-45), quelques satires : *les*
s, *le Suicide*, etc.

RE (Auguste-Charles), imprimeur fran-
ì Paris le 26 février 1809, et fils de M. La-
taire honoraire, ancien membre du conseil
et municipal de la ville de Paris, sortit
›fficier, de l'École de Saint-Cyr. Après
ıté le service en 1836, il entra comme
ans la célèbre imprimerie que dirigeait
let. A la mort de ce dernier (1843), il
ıvec M. Crapelet fils, et devint enfin le seul
ı maison qui porte aujourd'hui son nom.
ure lui a donné les plus larges dévelop-
Il a porté à dix-neuf les presses mues
ıeur, et dont plusieurs sont d'une di-
inconnue jusqu'ici. Il a réuni dans ses
us les accessoires de l'imprimerie : fon-
'éotypie, galvanoplastie, assemblage des
primées, etc. Il a fréquemment reproduit
en langues étrangères, et les ouvrages
; qui présentent le plus de difficultés au
ıe typographique. Imprimeur de la So-
histoire de France, du Sénat et de la
ssation, il s'est chargé de l'impression
grande partie des publications classi-
res de MM. Hachette, et a associé son
r, comme éditeur de quelques-unes.
pellerons spécialement le *Journal pour*
, publication tentée dans un moment
qui, atteignant les dernières limites
rché, a donné au roman illustré une
inouïe : traitée d'abord d'entreprise
t folle, cette feuille populaire se tirait,
quelques mois, à plus de 100 000
, et avait suscité une foule d'imita-
ipart serviles. Citons encore : *la Se-*
Enfants, magasin d'images et de lec-
ıctives et amusantes ; le *Moniteur*
, journal hebdomadaire des associa-
ablissements et des intérêts agricoles ;
ndes collections des chefs-d'œuvre lit-
ciens et modernes, français et étran-
›rises de concert avec MM. Hachette
ı). Notre *Dictionnaire des contempo-*
mé chez M. Lahure, est une preuve de
ıortance des ressources de cette mai-
ıu le faire composer avec la rapidité
quotidien, et s'est engagée à conserver
la composition de toutes les feuilles,
pareille absorption de caractères et du
ssoire ait ralenti aucun de ses services.

erre-Jean-Honorat), marin français,
entant du peuple, né le 4 décembre
en 1812 à l'École navale de Brest.
ine, il se signala par son courage
lie qui éclata à Smyrne le 18 no-
Enseigne en 1817 et lieutenant en
art aux opérations de la flotte contre
spagne, se distingua à l'attaque du
tri (1823), et reçut la croix d'hon-
: capitaine de vaisseau en 1831, il
amiral le 30 avril 1840, puis com-
rieur de la marine à Alger (1841) et
rondissement de Cherbourg (1842).
ommandé, de 1843 à 1846, la station
sil et de La Plata, il fut élevé au
amiral le 27 mars 1847. Aux élec-
; de 1849, il fut nommé, le troisième
des représentants de la Gironde, à l'Assemblée législative, où il vota habituellement avec la droite; il y fit partie des Commissions relatives au nouveau régime politique des colonies et à l'enquête parlementaire sur la marine. M. Lainé, qui a siégé depuis au conseil d'Amirauté, est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 29 décembre 1849.

LAING (Samuel), homme politique anglais, né vers 1813, à Kirkwall en Écosse, fit ses études au collége de Saint-Jean, à Cambridge, y donna quelque temps des leçons de mathématiques, et, ayant embrassé la carrière du barreau, fut reçu, en 1840, avocat par l'école de Lincoln's Inn. Bientôt après, il devint secrétaire particulier de M. Labouchère, qui présidait alors le bureau du commerce, et fut attaché par lui à la division nouvelle des chemins de fer. On lui doit le remarquable *Rapport sur les chemins de fer anglais et étrangers* (A Report on british and foreign railways; 1844), et celui de 1845, où il proposait une série de mesures qui auraient peut-être prévenu la crise industrielle de cette époque. En 1846, M. Laing résigna ces fonctions et revint exercer au barreau. Deux ans après, la compagnie de Brighton le plaça à la tête de son railway, dont il est parvenu à doubler la circulation. Il a aussi présidé la Société du Palais de cristal, qui doit à ses efforts l'ouverture, en 1854, de l'exposition permanente de Sydenham. Enfin son nom se rattache aux grandes opérations des chemins de fer du continent, tels que ceux du Centre en France, d'Anvers et de Rotterdam aux Pays-Bas, du Great Western au Canada. Aux élections générales de 1852, M. Laing a obtenu le mandat représentatif du comté de Wick; il est libéral et partage les vues politiques et financières de M. Gladstone.

LAISNÉ (Jean-Charles), architecte français, né à Fontenay-aux-Roses, près Paris, le 3 janvier 1819, étudia l'architecture sous Huvé et M. Lenormand, et remporta un second prix au concours de 1844. Il fut attaché peu après à la Commission des monuments historiques, pour laquelle il a dessiné diverses études et restaurations exposées depuis 1852. Nous citerons : *Notre-Dame d'Étampes*, *l'Abbaye d'Ourscamp* (1852), admis ensuite à l'Exposition universelle de 1855; *le Pont du Gard*, avec M. Questel; des aquarelles, entre autres *Saint-Pierre de Caen*, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1852 et une mention en 1855.

LAISSAC (Gustave), publiciste français, ancien représentant du peuple, né à Montpellier, le 2 août 1809, d'une famille d'artisans, reçut une éducation libérale et vint à Paris suivre les cours de droit. En 1830, il obtint la croix de juillet et fut nommé sous-préfet à Château-Chinon (Nièvre). Mais il ne tarda pas à se faire destituer, revint à Paris, et fut quelque temps secrétaire de M. Mauguin. En 1832, il retourna dans sa ville natale et y fut impliqué dans un procès politique. Acquitté par le jury après trois mois de prévention, il acheva ses études de droit à la Faculté de Toulouse, puis il se fit inscrire au tableau des avocats de Montpellier. Il acquit rapidement de la réputation et fut dans le Midi un des défenseurs ordinaires du parti républicain. Il participait en même temps à la rédaction de plusieurs journaux démocratiques, tels que la *Révolution de la Tribune;* mais il ne se borna point à la polémique et publia, dans *le Journal des Économistes*, un travail remarquable sur la question viticole; on lui doit encore des études intéressantes sur Barbeyrac et sur le droit public européen au XVIIe siècle. En 1842, il obtint comme candidat à la dépu-

tation, à Narbonne, un grand nombre de voix. Nommé par le gouvernement provisoire de 1848 procureur général près la Cour d'appel de Montpellier, il fut élu représentant de l'Hérault à la Constituante, et son élection ayant été annulée pour quelques vices de forme, il fut réélu le 17 septembre. Jusqu'à fin de son mandat, il vota, en général, avec la gauche, et, après l'élection du 10 décembre, combattit la politique du Président. Il ne fut pas renvoyé à la Législative.

LAITY (Armand-François-Ruperch), officier français, sénateur, né à Lorient, en 1812, fut admis, à dix-neuf ans, à l'École polytechnique, d'où il sortit dans l'artillerie de terre. En 1836 il était, comme lieutenant de pontonniers, en garnison à Strasbourg lorsqu'il s'associa avec enthousiasme à la tentative du prince Louis-Napoléon Bonaparte, et, au jour dit (30 octobre), il réussit à faire déclarer son bataillon pour le neveu de l'Empereur. Traduit avec ses complices devant la Cour d'assises de Strasbourg, il fut acquitté avec eux, et fut particulièrement l'objet des ovations de la foule, qui criait : « Vivent les opinions du lieutenant Laity ! » Il donna sa démission l'année suivante. Mais, en 1838, la publication d'une brochure intitulée : *Relation historique des événements du 30 octobre* 1836 ; *le Prince Napoléon à Strasbourg* (Strasbourg, 1838, in-8), le fit condamner par la Cour des Pairs, malgré les sympathies du parti libéral et la plaidoirie de Michel (de Bourges), à cinq ans de prison et à 10 000 francs d'amende. Après l'élection de Louis-Napoléon à la présidence, M. Laity reprit son grade dans l'armée. Il était capitaine au 7e régiment d'infanterie légère, lorsqu'il donna sa démission en 1852. Il est devenu, en 1854, préfet des Basses-Pyrénées, et en 1857 sénateur. Nommé chevalier de la Légion d'honneur le 2 décembre 1849, il est commandeur de cet ordre depuis le 31 décembre 1855.

LAJARD (Jean-Baptiste-Félix), archéologue français, membre de l'Institut, né à Lyon, le 30 mars 1783, fit à Paris de brillantes études et dut à la protection de son oncle, le célèbre chimiste Chaptal, son admission dans la diplomatie. Il fut attaché en qualité de secrétaire à l'ambassade envoyée en Perse en 1808 ; de là il passa comme secrétaire de légation à Dresde, puis à Varsovie. A son retour en France en 1814, il eut un différend avec M. de Talleyrand et quitta la carrière diplomatique. Après la seconde Restauration, il obtint l'emploi de percepteur des finances à Marseille et passa, en 1825, à la recette particulière de Saint-Denis (Seine). Il se livra dès lors à l'étude des antiquités orientales, dont il avait puisé le goût en Perse, et réunit une collection de monuments asiatiques. Guidé par les conseils d'Abel Rémusat et de Saint-Martin, il entreprit sur les religions de l'Orient de vastes recherches, auxquelles l'Académie des inscriptions vint donner une direction plus spéciale, en mettant au concours l'origine et l'histoire du culte de Mithra. M. Lajard obtint le prix en 1829, et se vit même admis, l'année suivante (7 mai), dans cette compagnie, quoiqu'il n'eût encore rien publié.

Apportant dès lors une nouvelle ardeur à ses études mythologiques, il préluda, par de nombreux mémoires sur des monuments mithriques, à la publication des deux grands ouvrages dans lesquels sont exposées ses vues sur les religions de l'Asie occidendale : *Recherches sur le culte, les symboles et les monuments figurés de Vénus* (1837, in-4, non encore terminé), et *Recherches sur le culte public et les Mystères de Mithra* (1847, in-4). Ces mémoires ont paru séparément et dans *le Journal asiatique*, *les Nouvelles annales de l'Institut archéologique de Rome* et les [illegible] *de l'Académie des inscriptions*. Il a [illegible] l'exécution des tomes XX et XXI de l'*His*[illegible] *téraire de la France*.

Après la révolution de Juillet, M. Laj[illegible] gna ses fonctions administratives. [illegible] ses travaux, il se chargea de publier [illegible] que Rémusat et Saint-Martin avaient [illegible] dits. Partisan décidé des origines [illegible] de toutes les religions de l'antiqu[illegible] un système d'exégèse mythologique [illegible] fendit contre des adversaires [illegible] que Letronne, les principes et les [illegible] La découverte des monuments de [illegible] Nimroud et de Koioundjik l'a [illegible] dans ses opinions. L'un de ses [illegible] res, intitulé : *Recherches sur le* [illegible] *pyramidal chez les peuples* [illegible] *quité*, forme à lui seul le [illegible] *moires* de la nouvelle série de [illegible] inscriptions et belles-lettres. I[illegible] retiré à Tours, a été un des [illegible] Société asiatique de Paris [illegible] à diverses académies étrangères.

LAKEMAN (sir Stephen-[illegible] glais, né en 1825 à Dartmo[illegible] fut élevé au collége Louis[illegible] entra de bonne heure au [illegible] une campagne dans l'Inde [illegible] rejoignit, en 1852, le général [illegible] gagé au milieu d'une lutte [illegible] tribus de la Cafrerie. A la tête [illegible] cent cinquante hommes, qu'il [illegible] nommé *Waterkloof rangers*, il [illegible] breux coups de main et fit, [illegible] excursions chez l'ennemi qui, [illegible] de ses soldats, leur avait [illegible] *Chasseurs de la mort*. Les [illegible] durant cette guerre furent [illegible] titre de chevalier, en 1853. [illegible] passa en Turquie, prit du service [illegible] ottomane et fit, avec Iskender-bey [illegible] du Danube et de la Valachie. Il a [illegible] le titre de Misa-pacha.

LALAING D'AUDENARDE ([illegible] comte DE), général français, [illegible] 1780, appartient à une famille [illegible] Écuyer cavalcadour de Napoléon [illegible] pagne de 1806, comme chef d'es[illegible] rassiers, fut décoré en 1807 [illegible] 1809 et passa aux lanciers [illegible] impériale. Après la campagne [illegible] nommé général de brigade [illegible] distingua à la bataille de Dresde [illegible] en Belgique. Complétement [illegible] il suivit le roi à Gand et reçut [illegible] commandement de la compagnie [illegible] corps sous les ordres du duc [illegible] part à la guerre d'Espagne. [illegible] de lieutenant général (1823), [illegible] fut employé à l'intérieur, [illegible] militaires, soit dans les [illegible] M. Lalaing d'Audenarde, [illegible] 1852, est grand officier de la [illegible] il siége au Sénat depuis la cré[illegible]

LA LANDELLE (Guillaume-[illegible] littérateur français, né à [illegible] 1812, d'une ancienne famille [illegible] études au collége de Strasbourg [illegible] élève, à seize ans, dans la [illegible] lieutenant de frégate en 18[illegible] démission, après onze ans de [illegible] en Portugal, à la Guadeloupe [illegible] debuta alors dans la [illegible]

les gens de mer, dans les *Français peints par mêmes* et le *Prisme* (1840-1842), et se fit peu à une réputation comme romancier maritime. 841, il concourut à la fondation du journal *Flotte* et devint ensuite rédacteur de l'*Union ...lique* et du *Commerce*. Après la révolution 848, il travailla à plusieurs feuilles politiques ...-révolutionnaires, *la Liberté*, *l'Avenir na...l*, *la Mode*, et surtout à ces petits journaux ...nères, *le Pamphlet*, *le Lampion*, qui eurent grande publicité.

...uis 1840, M. de La Landelle a publié, dans ...sorte de journaux et de recueils, un nombre ...dérable de nouvelles et romans dont la plu... se distinguent par la vérité des scènes de la ...aritime et l'intérêt du récit. Il s'est parti...ement inspiré de Cooper et de Marryat. Les importants de ses romans ont paru en ...es et en forment environ soixante. Quel...ns ont été traduits dans diverses langues, ...ment en espagnol, au Chili et au Pérou. ...qui ont eu le plus de vogue sont : *la Gor...* (1844, 6 vol. in-8); *une Haine à bord* (1843); ...*ronne navale* (9 vol. in-8, 1848); *les Iles ...e* (4 vol. in-8, 1850); *les Princes d'Ebène* ... in-8, 1852); *le Dernier des flibustiers* (5 vol. in-8). M. de La Landelle a aussi ...quelques poésies, *la Vie du Marin*, poëme ...et *le Gaillard d'avant*, chansons mari... En 1844, il a publié une réponse à la note ...ce de Joinville *sur l'État des forces na...e la France*.

...ANNE (Léon-Louis CHRÉTIEN-), ingénieur ..., né à Paris, le 3 juillet 1811, fut, de 1831, élève de l'École polytechnique, et ...ns le service des ponts et chaussées, où ...jourd'hui ingénieur en chef de seconde ...l s'est surtout occupé de théories scienti... de leurs applications, et a écrit sur di...ets des ouvrages et mémoires fort nom... est de plus l'inventeur d'une *balance à* ...d'un *arithmoplanimètre*, au moyen du... ...ccomplit, sans calcul, une foule d'opé... ...l'une *balance algébrique*, et autres in... ...d'une utilité pratique, qui résout les ...jusqu'au septième degré inclusivement. ...u pour ces inventions l'approbation de ...e des sciences, et pour les *Mémoires* où ...exposées, plusieurs médailles d'or de ...des ingénieurs. M. Lalanne a été avec ...x (voy. ce nom), un des constructeurs ...de fer de Paris à Sceaux (1846).

...de mai 1848, il fut appelé à prendre ...des ateliers nationaux, au moment où ...isation donnait de si grandes craintes. ...des journées de juin, la commission ...endit hautement hommage à son cou... ...gé, en 1852, de la direction des tra... ...s de la Valachie, il quitta Bucharest, ...vasion des Russes auxquels il refusa ...s. Il fut renvoyé sur le Danube, en ...e gouvernement français, et y perça ...ans la Dobrutcha. Il dirige, depuis ...avaux du chemin de fer de l'Ouest... ...ré de la Légion d'honneur en avril ...é promu depuis au grade d'officier.

...i : *Essai philosophique sur la tech*... ...ait de l'*Encyclopédie nouvelle* (1840, ... *nouvelles pour abréger divers cal*... ...erie royale, 1840, in-8, 7 plan... ... *graphiques; Nouvelles tables gra*... ...*sage des chemins de fer* (1842 à 1843, ...*ption et usage de l'abaque ou comp*... ... (1845, in-32); *Instruction sur les* ...*il* (1851, in-12), etc.; des *Notes*, ...*moires*, *Petits traités*, fournis aux *Annales des ponts et chaussées*, à l'*Encyclopédie moderne*, à *l'Instruction populaire*, à *Patria*, aux *Cent Traités*, etc.

LALANNE (Marie-Ludovic CHRÉTIEN-), archiviste et littérateur français, frère du précédent, né à Paris, le 23 avril 1815, fut, de 1839 à 1841, élève pensionnaire de l'École des chartes. Il fut attaché, en 1846, à la commission des travaux historiques et se mêla dès lors avec activité au grand mouvement de la librairie parisienne. Il a été un des experts désignés dans l'affaire Libri (voy. ce nom). De 1852 à 1856, il a été rédacteur en chef et directeur de l'*Athenæum français* jusqu'à la fusion de ce recueil avec la *Revue contemporaine*. Il fonda alors avec M. P. Pougin une revue mensuelle, *la Correspondance littéraire*.

M. Ludovic Lalanne a publié : *Recherches sur le feu grégeois et sur l'introduction de la poudre en Europe* (1841 et 1845, in-4), couronné par l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Curiosités littéraires*, *Curiosités bibliographiques*, *Curiosités biographiques*, *Curiosités des traditions*, *des mœurs et des légendes*, *Curiosités militaires*, dans la *Bibliothèque de poche* (5 vol. in-16, 1845-1847); *Dictionnaire de pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de France*, avec M. Bordier (1851-1853, in-8), etc.; des *Notes*, *Mémoires*, *Examens critiques* et articles, fournis à la *Bibliothèque de l'École des chartes*, au *Million de faits*, à *Patria*, à la *Biographie portative universelle*, aux *Archives de l'art français* et à *l'Athenæum*.

LA LOYÈRE (Pierre-Joseph-Armand-Jean-Baptiste-Marie-Catherine DE BEUVERAND, comte DE), général français, né à Dijon, le 26 février 1782, issu d'une ancienne famille de la Bourgogne, s'enrôla comme volontaire au 10e de chasseurs à cheval (an X), fit avec ce corps la campagne de 1805 et se distingua à la bataille d'Austerlitz, où son intrépidité lui valut la croix d'honneur. Aide de camp de son oncle le général de Nansouty, il se signala de nouveau dans les campagnes de Prusse et de Pologne, notamment à Friedland, où il eut deux chevaux tués sous lui. Capitaine en 1809 et chef d'escadron de cuirassiers en 1811, il prit une part active à la guerre de Russie, fut blessé à Lutzen, passa, en 1814, dans la garde en qualité de chef d'état-major de cavalerie, et fut admis à la paix dans la maison militaire du roi, où il eut le commandement d'une compagnie de mousquetaires.

Promu au grade de maréchal de camp le 19 mars 1815, il exerça les fonctions d'inspecteur de son arme et fut tour à tour placé à la tête des subdivisions de Saône-et-Loire et de la Côte-d'Or. Durant la campagne de 1824 en Espagne, il commanda la brigade suisse à Madrid. La révolution de Juillet le mit en non-activité et il figure, depuis 1853, dans la section de réserve. Il était commandeur de la Légion d'honneur (1er mai 1821). — M. de La Loyère est mort en 1857.

LAMARCHE (Hippolyte DUMAS DE), journaliste français, né le 28 février 1789, à Trévoux (Ain), entra à quinze ans dans la marine et se signala, à l'époque du siége de Stralsund, dans une bataille contre les Suédois. En 1810, il passa dans l'armée de terre et fut promu en Espagne au grade de capitaine, que lui ôta la Restauration et qui lui fut restitué à la révolution de Juillet. Après le licenciement de l'armée de la Loire, dont il faisait partie, M. de Lamarche, retiré dans sa famille, s'occupa d'abord de travaux industriels, notamment de la fabrication du sucre; mais son goût pour l'étude l'entraîna vers la littérature et, le 3 juin

1830, il fit représenter à l'Odéon une imitation en trois actes et en vers du *Marchand de Venise* de Shakspeare, qui eut du succès. Les événements de 1830 l'éloignèrent de la carrière dramatique. Il alla prendre part à la révolution de Belgique avec son jeune frère, qui mourut en combattant auprès de M. de Mérode. Nommé chef du bureau de la cavalerie au ministère de la guerre, il conserva ces fonctions jusqu'en 1831. A son retour en France, il traita avec autorité la question belge dans le *Messager des Chambres;* puis il passa au *Commerce* et de là au *Siècle*, où il a été successivement le collaborateur de MM. Chambolle, Perrée et Havin. Il s'y occupe spécialement de la politique étrangère; on l'a appelé le diplomate du *Siècle*, et plusieurs fois les événements ont témoigné de la sûreté de ses prévisions. M. de Lamarche a écrit des chansons restées inédites, qui ont reçu, dit-on, l'approbation de Béranger. Il a publié, en 1854, *les Turcs et les Russes* (in-4).

LA MARMORA (Alphonse, marquis DE), général piémontais, ministre de la guerre, né le 17 novembre 1804, est l'avant-dernier des seize enfants du marquis Célestin Ferrero de La Marmora et de Mlle de Berzé. Sa mère, restée veuve en 1805, le confia à une de ses filles aînées, qui veilla avec beaucoup de soin sur son éducation. Admis, en 1816, à l'Académie militaire, il en sortit, en 1823, lieutenant d'artillerie, devint quelque temps après adjudant-major, s'occupa surtout de l'équitation, de la gymnastique, du tir, et organisa des écoles normales pour les sous-officiers et soldats. Capitaine en 1831, il visita durant ses congés les établissements militaires de l'Europe et de l'Orient, et fut chargé à plusieurs reprises de la remonte des chevaux en Autriche et en Italie. Il était major depuis 1845 lorsque éclata la guerre de l'indépendance. Il eut des mentions honorables aux affaires de Monzambano, Borghetto, Valleggio, Peschiera, et reçut une médaille d'or; il se distingua spécialement, le 2 avril 1848, sur les hauteurs de Pastrengo par l'heureuse diversion qu'il sut faire contre les derrières de l'armée autrichienne et qui permit aux Piémontais en désordre de se reformer et de débusquer l'ennemi. Ce fait d'armes lui rendit les bonnes grâces de Charles-Albert, qu'il ne s'était point conciliées jusque-là par ses tentatives de réforme militaire.

Sa fermeté au milieu de l'agitation populaire qui faillit mettre en péril la personne du roi à Milan, fit nommer M. de La Marmora général de brigade (27 octobre 1848) et chef d'état-major de Chrzanowski, fonctions qu'il résigna bientôt. Lorsque l'armistice fut dénoncé (20 mars 1849), il commanda un corps de réserve, tenta d'abord une intervention en Toscane, puis reçut l'ordre de coopérer aux efforts de l'armée sarde, qui venait de passer le Tessin. Mais son éloignement du théâtre de la guerre l'empêcha d'arriver assez tôt pour entrer en ligne : la bataille de Novare venait d'être perdue. Mais il put reprendre la place forte de Reta à la division lombarde, qui s'y était jetée afin de donner la main aux révoltés de Gênes.

Nommé lieutenant général par le nouveau roi, il fut peu de temps après chargé du ministère de la guerre (3 novembre 1849), qu'il avait passagèrement occupé deux fois, du 27 octobre au 15 novembre 1848 et du 2 au 9 février 1849. L'armée sarde n'existait guère plus que de nom; il prit à tâche de la réorganiser à tout prix, d'en éliminer les réfugiés et surtout d'épurer l'état-major général en dépit des plaintes qui s'élevèrent de tous côtés contre lui.

A la suite du traité du 29 janvier 1855, qui admettait la Sardaigne dans le concert des puissances occidentales, M. de La Marmora résigna le portefeuille de la guerre et prit le comm[...] la division envoyée en Crimée [...] serve, il ne put seconder les alliés [...] efficace qu'au passage de la Tchernaïa [...] rabiniers repoussèrent les Russes [...] plus nourris. A la fin de la guerre [...] du Bain et la grand'croix de la Lé[...] et rentra avec les mêmes fonctio[...] présidé par M. de Cavour.

LA MARMORA (Albert, comte [...] du précédent, né en 1789, servit [...] çaise, fit les dernières campagnes [...] parvint ensuite dans son pays [...] général (1840) et de lieutenant [...] a de lui un ouvrage très-estimé [...] çais : *Voyage en Sardaigne* (Par[...] 1840, in-8, 2ᵉ édit. et atlas [...] tistique, physique et politique [...]

LA MARMORA (Alexandre [...] des précédents, né en 1799, [...] dans le service militaire. [...] fit avec honneur la première cam[...] triche, fut élevé, en 1849, [...] général et commanda la divi[...] tant joint au corps expédition[...] chef son frère Alphonse. [...] peu de temps après son arriv[ée] [...]

L'aîné des frères de cette [...] Charles, marquis de La Mar[mora] [...] Masserano, né en 1788, et [...] mort en 1854.

LAMARRE (Achille-Joseph [...] teur français, né le 11 févrie[r] [...] tinction les guerres de l'Empi[re] [...] sie, le grade de capitaine et [...] campagne de Saxe, la croix [...] gion d'honneur (juillet 1813) [...] bons, il passa dans le corps [...] devint chevalier de Saint-L[ouis] [...] Charles X le titre de comte, [...] nières créations nobiliaires de [...] donna sa démission de lieutena[nt] [...] cupa de l'amélioration de la rac[e] [...] dant quelques années, il prés[...] Par décret du 31 décembre 18[...] la dignité de sénateur.

LAMARTINE (Marie-Louis-A[lphonse] [...] illustre poëte français, membre [...] provisoire de 1848, est né à M[âcon] [...] 1790. Son nom de famille est [...] Lamartine, qu'il a pris, était [...] maternel. Son père avait été [...] de cavalerie sous la monarchie [...] petite-fille de Mme des Roy[...] des princes d'Orléans. Pendant [...] mille vivait retirée dans sa pro[...] il fut élevé au sein d'une [...] qu'il se plaît à décrire dans [...] prenant à lire dans la Bible [...] innombrables gravures. Il ache[va] [...] Belley, chez les Pères de la foi [...] que séjour à Paris et à Lyon [...] voyage en Italie. C'était vers [...] toute son âme éprouvait [...] institutions d'alors cette haine [...] plus tard dans la *Préface* [...] gloire ne le consolait pas de [...] et la défaveur jetée sur les [...] mettait en révolte contre les [...] chaînes de la pensée. « A son [...] esprit, incertain et tourmenté [...] théâtre, et Talma accueillit [...] promesses d'avenir, ses prem[...]

3, le jeune homme retourna en Italie entrete-
ses rêves de poésie et abriter des mystères
iour: Elvire, la voisine de campagne et d'en-
e, l'inspiratrice des premiers sentiments et
premiers chants s'était transformée en Gra-
a. En 1814, le poëte revint en France, pour
ir le roi légitime, et entra dans les gar-
du corps, qu'il ne quitta qu'à la fin des Cent-
s.
rès quatre années nouvelles de rêveries, de plai-
et de voyages, M. de Lamartine prit enfin rang
la poésie par un premier recueil simplement
ılé: *Méditations poétiques* (1820, in-18): ce mo-
volume, qui eut tant de peine à trouver un
ur, et qui contenait *l'Isolement*, *le Désespoir*,
c, etc., mettait au monde un genre nouveau
éait la poésie lyrique française du siècle. Il
ccueilli par une admiration universelle et
la, par le succès comme par l'inspiration re-
se, *le Génie du christianisme;* 45 000 exem-
s s'en répandirent en moins de quatre ans.
uvrit à l'auteur la carrière diplomatique.
é à la légation de Florence, M. de Lamar-
pousa, dans cette ville, une jeune et opu-
nglaise qui avait reçu une brillante édu-
artistique et littéraire, et qui apportait au
comme une double dot, son enthousiasme
chesses. Il devint successivement secrétaire
ssade à Naples et à Londres, puis chargé
es en Toscane. Une fortune considérable,
ant de son mariage et du produit de ses
, permettait à M. de Lamartine toutes les
urs de l'existence aristocratique, conforme
oûts, mais sans lui faire oublier la poésie.
3, parurent les *Nouvelles Méditations*, qui,
les beautés de l'*Ode à Bonaparte*, de *Sa-*
Poëte mourant, etc., furent lues avec
l'empressement que leurs aînées. Elles fu-
ivies de deux petits poëmes remarquables,
ier par la profondeur philosophique, le se-
r le mouvement: *la Mort de Socrate* et *le*
chant de Child-Harold. Dans ce dernier,
nirable, mais sévère tirade sur l'Italie, se
nt par ces deux vers:

chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
mes, et non pas de la poussière humaine. »

es susceptibilités patriotiques du colonel
ui provoqua le poëte en duel et le blessa
usement. En 1825, M. de Lamartine écri-
ant du sacre, à l'occasion duquel il fut
alier de la Légion d'honneur. Après di-
oésies détachées, il publia, en 1829, le
les Harmonies poétiques et religieuses,
caractère avait quelque chose de plus in-
e plus rêveur encore que toutes ses poé-
ies, et où le trône et l'autel, comme on
rs, trouvaient leur plus brillant et leur
ué défenseur. Le poëte, rentré en France
année, fut élu membre de l'Académie
en remplacement du comte Daru.
e éclata la révolution de 1830, il venait
nmé ministre plénipotentiaire en Grèce.
hie de Juillet lui fit des avances qu'il re-
espect pour lui-même et pour la cause
servie. Cependant, se sentant dans un
tion, il songeait à agir, sans se lier.
regretter le passé, disait-il, mais il ne
rdre le jour à pleurer inutilement.... Il
s prendre gratuitement la part d'une
l'on n'a pas commise.... Il faut
ns les rangs des citoyens, penser,
combattre avec la famille des familles,
ès lors, les préoccupations politiques,
Lamartine, l'emportèrent, sans la tuer
la poésie. Il se présenta, comme
ı députation, successivement à Toulon
et à Dunkerque; il échoua et fut, à cette occasion, l'objet d'une des plus violentes attaques de la *Némésis*. Sa réponse au poëte Barthélemy lui donna, sur son adversaire, tous les avantages de la dignité, de la poésie et du bon goût.

Repoussé, pour le moment, de la vie publique, M. de Lamartine entreprit, en 1832, un voyage en Orient, le pays de ses aspirations et de ses rêves. Au mois de mai, il s'embarqua à Marseille, avec sa femme et sa fille, Julia, sur un vaisseau qu'il avait équipé et armé lui-même. Il emportait une bibliothèque, tout un arsenal, une collection de présents princiers pour les chefs des pays qu'il devait visiter. Le poëte, l'émir français (*Émir frangi*), comme disaient les Arabes, voyageait en souverain, achetant des maisons pour y descendre, et ayant à son service des caravanes de chevaux à lui. Un jour, il luttait d'improvisations poétiques avec un des premiers bardes de l'Asie; un autre jour il était accueilli chaleureusement par la célèbre visionnaire, lady Stanhope, qui lui annonçait, en termes incroyablement prophétiques, un grand cataclysme européen et le rôle de sauveur qui l'attendait dans son pays. Ce voyage, qui dura seize mois, fut signalé par une grande douleur, la mort de Julia, qui succomba à Beyrouth, et dont le corps fut ramené tristement en France sur ce même vaisseau où sa gracieuse jeunesse avait répandu tant de joie et inspiré tant de poésie. Il eut, du moins, pour fruit, un beau livre: le *Voyage en Orient, souvenirs, impressions, pensées et paysages* (1835, 4 vol. in-8), œuvre splendide de forme et souvent hardie de pensée, mais dont les négligences de composition et les inexactitudes géographiques, exagérées encore par la critique, ont compromis le succès: elle contient tout, ou, si l'on veut, de tout: religion, histoire, philosophie, politique, poésie, et sur tout, des aperçus nouveaux et pleins de grandeur.

Pendant son absence, M. de Lamartine avait été élu député à Dunkerque. Il ne prit de place, à la Chambre, dans aucun des partis qui la divisaient, et, lorsqu'il parut à la tribune, dès les premiers jours de 1844, dans la discussion de l'Adresse, il ne sut parler que de choses supérieures ou étrangères à la politique, de justice, de morale, de tolérance et de charité. Le poëte, le philosophe et le chrétien qui se trahissaient dans ses essais oratoires, se révélèrent tout entiers, l'année suivante, dans le grand et beau poëme de *Jocelyn* (1835, 2 vol. in-8). Annoncé, sous la forme décousue d'un journal trouvé chez un curé de village, comme un épisode, comme un simple fragment d'un vaste poëme humanitaire qui devait embrasser tous les âges de la nature et toutes les époques de la civilisation, c'était un poëme complet en lui-même, débordant de vie et de passion, unissant au lyrisme le mouvement dramatique et au sentiment des problèmes éternels de la philosophie, la peinture des luttes sanglantes de la société ou des orages du cœur. *Jocelyn* fut accueilli d'abord, dans le monde littéraire, avec étonnement. « Il se fit, autour de ce livre, dit M. J. Janin, un grand silence. » Mais bientôt, après les premières hésitations de la critique, il apparut à la plupart des esprits, comme le premier modèle ou la première ébauche de la seule épopée qui convienne à notre temps. Deux ans plus tard, *la Chute d'un ange* (1838, 2 vol. in-8), autre épisode antédiluvien du grand poëme universel, fut accueilli avec une froideur que justifiaient les négligences de la forme et les exagérations de la pensée. L'année suivante, paraissaient encore les *Recueillements poétiques* (1839, in-8 et in-18), dernier essai de poésie intime, en tête duquel l'auteur mettait sous forme de lettre, une *Préface* qui déclarait, au nom du devoir social,

imposé à tous, la poésie vassale de la politique.

Dans le même temps, M. de Lamartine faisait, à la Chambre, comme orateur, de remarquables progrès. La question d'Orient, l'abolition de la peine de mort, la défense des études littéraires, attaquées par Arago, divers projets de loi relatifs à l'assistance sociale, etc., lui fournirent le sujet de discours qui charmaient les députés, sans entraîner les votes, et étaient ensuite lus avidement dans tout le pays. Conservateur progressiste, il se plaçait entre le ministère et les oppositions, blâmant l'immobilité de l'un sans s'associer aux rancunes des autres. Sous le ministère du 15 avril (1837 1839), il prit parti pour M. Molé contre la coalition et combattit avec une extrême vivacité une ligue d'intérêts qui révoltait sa conscience. A partir de cette époque, M. de Lamartine forma, dans la Chambre, pendant quelques années, un parti peu nombreux, qui s'appelait le *parti social*, dénomination alors très obscure, devenue depuis si claire et si redoutée. Laissant de côté les questions purement politiques et mêlant des réminiscences saint-simoniennes à l'orthodoxie religieuse, il avait pour but le progrès universel du pays et pensait y atteindre « en législatant le christianisme. » A l'extérieur, M. de Lamartine, à qui l'on reprochait de manquer du sens pratique, proposait de remplacer l'empire ottoman, dont la chute lui semblait imminente, par une vaste [illegible]

[illegible]

provisoire. Il mit ensuite [illegible] l'Eure au fauteuil de la prés[illegible] par M. Sauzet, dicta aux [illegible] mière liste de noms parmi [illegible] et se rendit à l'hôtel de ville [illegible] membres du nouveau gouver[illegible] derniers frémissements de l'[illegible] un peu la composition.

M. de Lamartine prit, dans [illegible] tèrent aussitôt entre ses [illegible] modérateur, et son nom [illegible] le pays, un symbole d'ordre [illegible] Pendant plusieurs jours, [illegible] protection de l'hôtel de ville [illegible] alors de forces physiques [illegible] quence, de courage, de [illegible] vable. On se rappelle sa répo[illegible] aux bandes formidables qui [illegible] drapeau rouge. « Pour ma par[illegible] jamais. Car le drapeau trico[illegible] monde, avec la République [illegible] libertés et vos gloires, et le dra[illegible] que le tour du champ de M[illegible] flots de sang du peuple. » [illegible] heureux pour empêcher la [illegible] diate de la République. A ce[illegible]

[illegible]

juin, après avoir fait de vains efforts pour
:enir, et pour écarter, dans la personne
.is-Napoléon Bonaparte, un autre danger
yait déjà se préparer contre la République.
:é sur les bancs de l'Assemblée, M. de
ine prit une part indépendante à ses tra-
: à ses votes; mais il ne reconquit, dans
ats publics et encore moins dans les in-
qui souvent les dominaient, aucune pré-
.uce. Au moment de l'élection pour la pré-
, il y eut à peine quelque agitation autour
om dans la presse. Malgré les efforts du *Bien*
son journal de Mâcon qui l'avait suivi à
t ceux du *Pays* où sa cause était défendue
t de talent et de dévouement par MM. Pel-
le La Guéronnière, M. de Lamartine prouva
: de plus, et avec plus d'évidence que
combien les hommes s'usent vite en France
les temps de révolution. Aux élections de
our la Législative, il ne se trouva pas un
rtement, même celui de sa ville natale,
epter ou soutenir sa candidature. Il fallut
élection partielle, un département auquel
été jusque-là étranger, celui du Loiret,
: d'un tel oubli et de tant d'ingratitude,
le fondateur de la République trouvât
: obscure dans la dernière Assemblée ré-
e. Le coup d'État du 2 décembre le ren-
ie privée et à la littérature.
Lamartine y rentra avec toute la dignité
e l'indépendance. Seulement, malgré la ri-
isoire des concessions territoriales que lui
es le sultan, malgré l'exploitation de ses
ar une société financière, malgré une
ganisation de souscriptions françaises et
s, la ruine de sa fortune, au milieu des
: publiques et des dissipations insoucian-
vie d'artiste et de grand seigneur, l'avait
é à une sorte de travaux forcés littéraires,
t avec courage, mais dans lesquels il a
en une foule de productions éphémères,
rce et plus d'intelligence qu'il ne lui en
u, en se concentrant, pour produire trois
grandes œuvres immortelles.
préciation générale du caractère poli-
me du génie littéraire de M. de Lamar-
inutile, après le récit et les indications
ent. On peut dire de toute sa vie ce qu'on
de tous ses livres, il y a vingt ans: « Ce
t, ce qui est toujours en relief, c'est le
iez lui, en effet, c'est dans le poëte que
, l'orateur, le publiciste, le révolution-
nent se confondre. De là sa faiblesse et
Nature chevaleresque, esprit large et
honnête, il n'a rien des qualités ou
qui font les politiques. Placé entre
mes contraires, tels que la monarchie
cratie, l'ordre et la liberté, la religion
ophie, l'Église et l'État, il comprend
t respecte trop l'élément de vérité ou
justice qui réside dans chacun d'eux,
uivre le triomphe de l'un par l'exter-
u l'asservissement de l'autre. Oubliant
i sont les nécessités du présent, pour
sera peut-être la réalité de l'avenir,
le trop haut un débat contradictoire,
duire, et, à part ces heures de crise
ge personnel et le génie exercent une
immédiate, son éloquence a eu pres-
l'inutilité que d'éclat. Mais quelles res-
ur les créations de l'art, dans cette ri-
ique d'organisation! En dehors des
re qui ont doté la France d'une poésie
velle et d'un genre nouveau d'épopée,
es plus imparfaites ébauches de M. de
un grand courant d'inspiration au
el chaque passion, chaque idée, s'a-
nime de la vie, ou s'éclaire de la lumière qui lui est propre. Dieu et l'homme, la société et la nature, la religion et la politique, tous les objets de la pensée et du sentiment viennent alimenter tour à tour ce foyer resplendissant de la poésie universelle.

Reprenons la suite de ses publications depuis *les Girondins*. Voici les principales: *Trois mois au pouvoir* (1848, in-8), dont les *Pages d'histoire de la révolution de Février* 1848, de M. Louis Blanc ne sont que la réfutation; *Histoire de la révolution de 1848* (1849, 2 vol. in-8); *les Confidences* (1849, in 8); *Toussaint Louverture*, poëme dramatique en cinq actes et en vers, joué à la Porte-Saint-Martin (6 août 1850); *les Nouvelles confidences* (1851, in-8), publiées par la *Presse*; *Geneviève*, mémoires d'une servante (1851, in-8), inséré dans *le Constitutionnel*; *le Tailleur de Saint-Point* (1851, in-8); *Graziella* (1852, in-32); *Histoire de la Restauration* (1851-1853, 6 vol. in-8); *Nouveau voyage en Orient* (1853, 2 vol. in-8); *Visions* (1852, in-32), fragment d'un poëme dont le sujet devait être l'histoire de l'âme humaine et de ses transmigrations à travers des existences et des épreuves successives, depuis le néant jusqu'à la réunion au centre universel, Dieu; *Histoire de la Turquie* (1854, 6 vol. in-8); *Histoire de la Russie* (1855, 2 vol. in-8), publications données en prime par les journaux, etc.; puis une suite d'improvisations périodiques, tour à tour politiques et littéraires, sous les titres de *Conseiller du peuple* (1849-1850); *le Civilisateur* (1851) et *familier Cours de littérature* (1856 et suiv.), dont tant d'*Entretiens* ont conquis une juste popularité malgré quelques défaillances de doctrine, vivement relevées par M. Pelletan (voy. ce nom); enfin un nombre considérable de *Discours*, de brochures, d'extraits et de réimpressions, qui ne peuvent trouver ici leur place. Rappelons seulement que la plupart des productions de M. de Lamartine ont été traduites dans toutes les langues européennes, et qu'en France, sous le titre d'*OEuvres complètes* elles sont l'objet, dans divers formats, d'éditions perpétuelles.

LAMBERG (Gustave-Joachim, prince DE), chef actuel d'une maison princière autrichienne, né le 21 décembre 1812, a succédé, le 11 mai 1831, à son père le prince Charles-Eugène, comme grand chambellan et grand veneur dans l'archiduché au-dessus de l'Ems, grand écuyer en Carniole, magnat de Hongrie, grand d'Espagne, etc. De son mariage avec Catherine *Hradeck*, née le 8 décembre 1824, il a une fille et sept fils, dont l'aîné est le comte Gustave-Guillaume-Émile, né le 13 septembre 1841.

LAMBERT-bey (Charles-Joseph), ingénieur français, ex-fonctionnaire égyptien, né en 1804, à Valenciennes (Nord), entra, à l'âge de dix-huit ans, à l'École polytechnique et fut admis, à la suite de brillants examens, dans le corps des mines. Vers 1829, il embrassa avec ardeur la doctrine de Saint-Simon, à laquelle il est demeuré fidèle, et, après la dispersion des sectaires (1832), il partit avec leur chef (voy. ENFANTIN) pour l'Égypte, dans le dessein de coopérer à la grande entreprise de la canalisation de l'isthme de Suez. Depuis cette époque jusqu'en 1851, il seconda puissamment, par ses divers travaux et par les fonctions qu'il remplit, le mouvement civilisateur que Méhémet-Ali avait imprimé à l'Égypte, fut employé au barrage du Nil, voyagea à diverses reprises dans le désert arabique, en Nubie, dans le Kordofan, pour l'exploration des mines, fit de nombreuses excursions dans le Delta pour la topographie, et fut chargé de l'organisation et de l'inspection de plusieurs

écoles. Le talent dont il fit preuve dans ses diverses missions lui concilia de plus en plus la faveur et l'estime du vice-roi, qui le nomma directeur de l'École polytechnique et de l'observatoire de Boulac, et, au mois d'avril 1847, lui conféra le titre de bey. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843. En retraite de ses fonctions égyptiennes depuis le commencement de 1851, M. Lambert s'est retiré à Paris, où il s'occupe encore de travaux scientifiques.

LAMBINET (Émile), peintre français, né à Versailles, vers 1808, étudia sous Drolling et sous M. Hor. Vernet et débuta comme paysagiste au Salon de 1833. Il fit ensuite plusieurs voyages dans les contrées du Midi, en Orient, en Algérie et en Hollande, et exposa principalement : *Vue de Senlisse, près Dampierre* (1833); *Sites de Dauphiné* (1837); *Vallée de Chevreuse, les Balmes, près Grenoble* (1839); *le Torrent* (1843); *Cimetière des Palmiers nains, à Bouzaréah* (1846); *les B*[illegible], commandé par le ministère d'État (1849); *une Châtaigneraie, la Plaine de Malvoisine* (1853); *Avant la pluie, le Matin, Sous bois, Chemin creux, les Seigles*, à l'Exposition universelle de 1855; et au Salon de 1857 : *Environs de Delft, la Ferme, Au mois de mai*. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1843, une 2e en 1853, et une mention en 1855.

LAMBQUIN (Estelle GUÉNARD, dame), actrice française, née à Briare (Loiret), en 1811, fut attachée, presque enfant, à la chapelle du roi, débuta, en 1830, au théâtre de Belleville et, en 1833, à la Gaîté. Partie peu après pour la province, où elle épousa l'acteur Louis Lambquin, elle revint à Paris en 1838, joua successivement au Panthéon, à l'Ambigu, au Cirque (1839-1842) et obtint au concours la place laissée vacante par la mort de Julienne au Gymnase. Elle reparut encore sur les scènes de la Gaîté et du Vaudeville (1850-1853), et fut appelée, en mai 1854, aux Français, où elle tient avec supériorité l'emploi des duègnes et le rôle de Mme Pernelle, que lui a donnés la retraite de Mme Thénard.

LAMBRUSCHINI (l'abbé Raphaël), écrivain pédagogique italien, né à Gênes, le 14 août 1785, fut élevé, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, dans la maison paternelle, et alla à Rome, en 1805, pour y faire ses études ecclésiastiques, qu'il continua à Orvieto, sous la direction de son oncle, évêque du diocèse et plus tard cardinal. En 1812, il fut obligé d'émigrer pour quelque temps en Corse. En 1816, il se rendit à Florence, avec sa famille, et s'établit avec elle, l'année suivante, dans une maison de campagne, près Figline, où il passa douze ans dans l'étude des sciences naturelles, de l'agriculture et de l'économie politique. A partir de 1830, il se voua tout entier à la cause de l'éducation, qu'il servit, en Toscane, par son influence personnelle et par ses ouvrages.

L'abbé Lambruschini s'est fait connaître, dès 1820, par sa collaboration à l'*Anthologie italienne*, au *Journal toscan d'agriculture*, au *Guide de l'instituteur*, fondé par lui-même en 1836, et qui parut jusqu'en 1844; enfin aux *Actes de l'Académie des Georgophiles*, dont il est membre. Son principal ouvrage pédagogique est intitulé : *De l'Éducation* (Florence, 1849); un *Traité de l'instruction*, qu'il avait entrepris, est resté inachevé. Ses écrits se recommandent par l'élévation des sentiments et la clarté élégante du style.

Bien qu'étranger à la politique, l'abbé Lambruschini n'en a pas moins été élu membre de l'Assemblée toscane de 1848, où il siégea parmi les libéraux modérés. Il prit alors une certaine part à la rédaction du [illegible] de nouveau à la campagne [illegible] sivement d'agriculture et [illegible]

LAMÉ (Gabriel), mathématicien [illegible] bre de l'Institut, né [illegible] l'École polytechnique, [illegible] des mines, et passa [illegible] du gouvernement russe [illegible] le génie des voies de [illegible] tour en France, il fut [illegible] sique à l'École polytechnique [illegible] tions jusqu'en 1844 et [illegible] à la même école. En [illegible] chaire de calcul des [illegible] sciences de Paris. [illegible] des sciences (section de [illegible] cement de Puissant [illegible] nières années.

On a de lui surtout les [illegible] l'élasticité, qu'il a [illegible] spécial : *Leçons sur la* [illegible] *l'élasticité* (1852, in-8). [illegible] outre, inséré divers mém[illegible] thématique, d'analyse [illegible] les principaux recueils sc[illegible] le *Journal de mathématiques* [illegible] de M. Liouville (1837 et [illegible] *dus* des séances de l'Acad[illegible] le *Journal de l'École polyt*[illegible] M. Lamé a publié, sous [illegible] *sique de l'École polytechn*[illegible] 3 vol. in-8), un des [illegible] estimés que nous possé[illegible]

LAMENNAIS (abbé [illegible] à Saint-Malo, vers [illegible] teurs récemment [illegible] prêtre révolutionnaire [illegible] ses premiers pas dans [illegible] D'un esprit plus calme [illegible] ulter, il tenta [illegible] dant que lui donnait [illegible] propres sentiments [illegible] Lorsque celui-ci, après [illegible] dant sa jeunesse [illegible] foi catholique, il [illegible] *de l'Église sur l'institution* [illegible] 3 vol. in-8), et *Réflexions* [illegible] *en France pendant* [illegible] 3 vol. in-8).

Dévoué aux œuvres [illegible] même l'ordre [illegible] consacrés à l'éducation [illegible] Saint-Brieuc et [illegible] nôtierie de France [illegible] Lamennais est aujourd'hui [illegible] diocèse de Rennes. [illegible] *seignement mutuel* [illegible] *de la Providence* [illegible] 1847, in-32), etc.

LAMI (Louis-Eugène [illegible] çais, né à Paris, [illegible] ateliers de Gros et [illegible] tra, en 1817, à [illegible] resta trois années. [illegible] gravure sur pierre [illegible] tues, et aborda [illegible] n'a jamais abandonné [illegible] tard aux enfants [illegible] voyages en Russie [illegible] Angleterre, [illegible] (1854), est [illegible] mières. Après [illegible] par des *Études* [illegible] *de Miranville*, [illegible]

·g, il a exposé depuis, comme tableaux de ·e et d'histoire : le *Combat de Trameced; une ·e dans la campagne du Balkan; Charles Ier ·ant une rose en se rendant à sa prison*, au ·e du Luxembourg; *les Manœuvres russes au ·de Nicolas Ier*, au marquis de Vogué; un *age rustique;* une *Course au clocher*, et un *t de bravoure moscovite*, tous deux à la ga- Demidoff; *une Voiture de masques; Crom-* la *Scène du sonnet* du *Misanthrope;* et, en- ·utres portraits, *le maréchal de Hohenloë enstein;* la *Bataille de l'Alma*, commandée Empereur, à l'Exposition universelle de 1855. principales aquarelles sont : *un Bal aux ries;* une *Course à Chantilly;* la *Prise de intine; la Revue des chasseurs; un Bal de a;* les *Palais Durazzo* et *San Lorenzo; Via ima*, à Gênes; le *Lever de la reine*, à Saint- , et *l'Orgie* (1853) admises aussi à l'expo- de 1855; enfin, quatre aquarelles histori- au Salon de 1857. On voit de lui, dans eries de Versailles : la *Bataille de Cas-* a *Prise de Maëstricht*, les *Combats d'Hond-* de *Watignies*, l'*Affaire de la Claye*, la *ation d'Anvers*, etc. M. Lami a fourni aux ·ions illustrées, vers 1828, une foule de ·, et donné divers recueils de lithogra- ·le genre, entre autres : le *Voyage en ·re et en Écosse*, et *les Contre-temps*. Il a ·ne médaille de deuxième classe en 1855. coré depuis janvier 1837.

·RICIÈRE (Christophe-Léon-Louis Ju- de), général français, ancien ministre ·sentant du peuple, né à Nantes, le 1806, d'une famille légitimiste, fut élève e polytechnique, de 1824 à 1826, passa à 'application de Metz, d'où il sortit dans et lieutenant en 1830, il dut aux cam- 'Afrique, une des fortunes militaires les *des*. Aussitôt après l'expédition d'Alger, mmé capitaine des zouaves, lors de la même de ce corps, et se fit bientôt remar- *son intelligence* et son audace. En 1833, Avizard lui confia la direction du premier ·abe et, la même année, il devint chef de des zouaves, dont il fut promu lieute- nel en 1835 et colonel en 1837, à la ·iége de Constantine, où il s'était signalé ·é blessé par l'explosion d'une mine. En fut rappelé à Paris; mais, de retour en 1840, il se distingua encore à Mouzaïa, é, la même année, maréchal de camp, *énéral* de division, en 1844 comman- Légion d'honneur, et gouverneur de ar intérim, en 1845. Le général de La- *n'a pas fait*, en Afrique, moins de dix- agnes. A la suite des affaires de Tag- de Mascara, il avait reçu les plus vifs *général* Bugeaud (5 juin 1841), qu'il pas avec moins d'éclat dans les cam- fficiles qui suivirent et à la bataille *août 1845)*. Il termina sa carrière mili- n double bonheur : il organisa l'expé- fit tomber aux mains du duc d'Aumale *d'Abd-el-Kader* (1847) et, enveloppant nir lui-même, le força de se rendre au ·e. Il fut alors promu grand officier de *'honneur*.

commencement de 1848. Le général ière était déjà entré, deux ans au- ans la carrière parlementaire. Envoyé ·e des Députés par le collége de Saint- he), deux mois après avoir échoué, idat, dans le premier arrondissement *t 1846)*, il prit place sur les bancs de dynastique, et fut désigné comme ministre de la guerre dans les combinaisons Thiers, Molé ou Barrot, essayées inutilement par la monarchie de Juillet aux abois. Le 24 février 1848, il parut sur le théâtre de l'émeute, en uniforme de colonel de la garde nationale, proclamant l'abdication du roi et la régence de la duchesse d'Orléans; mais son cheval fut tué, lui-même fut blessé, et il ne dut son salut qu'à l'intervention de quelques ouvriers qui l'arrachèrent à la fureur de leurs camarades. Il refusa, des mains du gouvernement provisoire, le portefeuille de la guerre ainsi que tout commandement militaire à l'intérieur, et fut élu représentant du peuple dans la Sarthe, le sixième sur douze. Pendant les journées de juin, il se mit à la disposition du général Cavaignac, combattit l'insurrection au faubourg Poissonnière et à la Bastille, et accepta, le 28, le ministère de la guerre qu'il garda jusqu'au 20 décembre 1848. Fidèle à la politique et à la fortune du général Cavaignac, il se rattacha par ses votes, comme par ses actes, à la fraction la plus modérée du parti démocratique, ne se prononçant avec la gauche, jusqu'au 10 décembre que dans la question des deux Chambres. Il y parla plusieurs fois avec beaucoup d'habileté et même d'éloquence, notamment lorsqu'il développa le plan de l'exonération militaire qu'il proposait de substituer au remplacement.

Après l'élection présidentielle, le général de Lamoricière ne fit aucune opposition systématique au nouveau pouvoir, tout en désapprouvant la direction donnée aux affaires d'Italie. Réélu à la Législative par les départements de la Seine et de la Sarthe, et le premier sur la liste de celui-ci pour lequel il opta, il s'y montra un des plus fermes défenseurs de la Constitution républicaine. En juillet 1849, au moment de l'intervention des armées russes en Hongrie, il fut chargé, par le Président, d'une mission extraordinaire à la cour de Russie; il y arriva après la chute de la nationalité hongroise, et se vit parfaitement accueilli par le czar. Mais il demanda son rappel aussitôt qu'il apprit le renvoi du ministère Odilon Barrot. M. de Lamoricière usa dès lors de son influence sur l'Assemblée, dont il fut élu plusieurs fois vice-président, pour combattre la politique et prévenir les desseins de l'Élysée. Il vota, le 19 juillet 1851, contre la révision de la Constitution, et le 17 novembre, pour le projet qui devait soumettre à l'Assemblée la puissance militaire, en cas d'événement. Arrêté dans la matinée du 2 décembre, il fut d'abord enfermé à Ham, puis conduit jusqu'à Cologne par les agens de la police. Quelques mois après, soumis comme officier inscrit dans les cadres de l'activité, au serment exigé par la nouvelle Constitution, il le refusait avec éclat par une lettre publiée dans tous les journaux. Depuis cette époque, il a résidé soit en Allemagne, soit en Belgique, soit en Angleterre. A la fin de 1857, à l'occasion de la mort presque subite d'un de ses enfants, qui se trouvait en France avec sa mère, l'Empereur accorda spontanément au général l'autorisation d'y rentrer.

LAMOTHE (Léonce de), économiste et antiquaire français, est né à Bordeaux, le 21 septembre 1811. Après avoir été reçu avocat, il entra, vers 1837, à la préfecture de la Gironde où, en sa qualité de chef de bureau, il adressa au préfet un grand nombre de rapports sur les travaux de la Commission des monuments historiques du département. Il a donné sa démission pour se livrer exclusivement aux recherches archéologiques; il est secrétaire général de l'Académie de Bordeaux, et inspecteur des établissements de bienfaisance.

On doit à ce laborieux écrivain, outre plusieurs *Notices* sur les églises de la Gironde et des arti-

cles nombreux insérés dans *le Journal des Économistes*, *la Semaine*, *le Mémorial bordelais* et des revues locales : *Choix des types les plus remarquables de l'architecture* (1846, in-fol.); *Statistique de la Gironde* (1847, in-4), avec M. Gust. Brunet : *Nouvelles études sur la législation charitable* (1849, in-8), etc.

LANCE (Étienne-Adolphe), architecte français, né à Littry (Calvados), le 3 août 1813, suivit, de 1832 à 1835, les cours de l'École des beaux-arts, sous la direction de Blouet; il fut ensuite un des élèves et des dessinateurs de Visconti. Au sortir de ces études, il se livra également aux travaux d'architecture et aux publications relatives aux beaux-arts, et fut un des premiers membres de la Société centrale des architectes, fondée en 1842. En 1837, il remporta le premier prix au concours sur le projet d'un abattoir public pour Rambouillet. Il fut ensuite attaché comme inspecteur ordinaire au conseil des bâtiments civils et nommé, en 1850, inspecteur des travaux de restauration de l'abbaye de Saint-Denis.

M. Adolphe Lance a publié : *du Concours comme moyen d'améliorer l'architecture et la situation des architectes* (1848, in-8); deux *Notices* sur Achille Leclère et sur Abel Blouet (1854, broch. in-8); plusieurs *Rapports*, notamment celui sur l'*Assainissement des habitations insalubres* (1851, in-8), et divers articles dans *le Siècle*. Il a encore fondé et dirigé, pendant un an, *le Moniteur des Architectes*, et rédige depuis six ans la partie critique ou historique et descriptive de l'*Encyclopédie d'architecture*, fondée par M. Victor Calliat, en 1850. Depuis 1854, M. Adolphe Lance fait partie de la Commission des monuments historiques, pour laquelle il est architecte diocésain de l'Yonne.

LANCE (George), peintre anglais, né le 24 mars 1802, à Little-Easton, village près de Colchester, débuta, dès 1828, à l'Académie royale de Londres, dont il est l'élève et, depuis 1835, exposa tous les ans, ainsi qu'à la société dite la *British Institution*. On cite parmi ses bonnes toiles : *la Toque rouge*, à la Galerie nationale; *Melanchthon*, qui obtint un prix à Liverpool, et la restauration d'une belle *Chasse au sanglier* de Vélasquez, pour lord Cowley. Mais il a surtout peint d'une manière brillante et sous mille formes les fleurs, les fruits et la nature morte. On a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : des *Fruits*, *la Coquette du village*, et, sous le titre de : *la Vie et la Mort*, un amas de choses disparates, dont le rapprochement bizarre paraît plaire au public anglais.

LANCEREAU (Édouard), orientaliste français, né à Sedan en 1819, vint de bonne heure à Paris, y fut reçu licencié ès-lettres et étudia le sanscrit sous la direction de MM. Langlois et Burnouf. Professeur suppléant au collége Charlemagne, il a renoncé à ces fonctions en 1847, pour se livrer exclusivement à l'étude des langues orientales. Il a composé, à l'usage des élèves de l'École des langues orientales vivantes, une *Chrestomathie hindie et hindouie* (1849), fourni, de 1847 à 1855, au *Journal asiatique* et à l'*Encyclopédie du* XIX*e siècle* des mémoires et des articles sur l'Inde et les contrées voisines, et publié, en 1855, la traduction de l'*Hitopadésa* (Instruction salutaire), recueil d'apologues, d'après les textes de Calcutta, de Serampour et de la Bibliothèque impériale.

LANCRENON (Joseph-Ferdinand), peintre français, né en 1791, au village de Lods (Doubs), a étudié sous Girodet-Trioson et peint quelques
sujets d'histoire et allégories : *Tobie* [illegible]
vue à son père (1817); *la Paix*, *la* [illegible]
bondance; *Alphée et Aréthuse* (18[illegible]
fille venant trouver le fleuve Scamandre [illegible]
musée du Luxembourg; *un Enfant* [illegible]
son chien (1845). Les tableaux d'[illegible]
Jeune fille ont reparu à l'Exposition [illegible]
de 1855. M. Lancrenon habite [illegible]
obtenu une 1re médaille en 18[illegible]

LANDELLE (Charles), peintre [illegible]
Laval (Mayenne), vers 1815, étu[illegible]
roche et débuta par un *Portrait* [illegible]
Salon de 1841. Il s'est depuis cons[illegible]
et aux sujets religieux et à [illegible]
milieu de voyages souvent [illegible]
de Fiesole (1842); *la Charité* [illegible]
(1844); *Fleurette abandonnée* [illegible]
Vierge et les saintes femmes [illegible]
mandé par le ministère de l'[illegible]
Petits Bohémiens, *Jeune Égyptienne* [illegible]
sainte Cécile, *Eucharis*, [illegible]
la République, pour le minist[illegible]
blics (1849); *l'Antiquaire*, [illegible]
sance, pour le Louvre (1850) [illegible]
Vierge, à l'État; huit por[illegible]
universelle de 1855 : *la Je*[illegible]
fille finlandaise, *Femme* [illegible]
à M. Ach. Fould, au Salon [illegible]
portraits et pastels, entre [illegible]
de Musset (1855), etc. M. [illegible]
une 3e médaille en 1842, [illegible]
en 1848, une de troisième [illegible]
à la suite de l'Exposition [illegible]

LANDOR (Walter-Savage) [illegible]
en 1775, à Ipsley-Court (com[illegible]
ses études à Rugby, puis à [illegible]
bridge; maître d'une immense [illegible]
de bonne heure à courir [illegible]
qu'en 1806, dans un accès [illegible]
une de ses résidences qu[illegible]
400 000 fr. En 1808, à la nouvelle [illegible]
espagnole, il leva un corps de [illegible]
et entretint à ses frais, [illegible]
position de Blake qui [illegible]
faisait passer en même [illegible]
somme importante. La junte [illegible]
lui adressa des remerciments [illegible]
après, le brevet de colonel [illegible]
Plus tard, lorsque Ferdinand [illegible]
Constitution de 1812, M. [illegible]
Cavallos remerciments et [illegible]
paroles : « qu'il s'était [illegible]
triotes qui voulaient la libe[illegible]
qu'il n'avait rien de com[illegible]
parjure et traître. »

Après avoir épousé [illegible]
français (1811), il alla [illegible]
palais des Médicis, puis à [illegible]
magnifique villa du comte [illegible]
quelques années, il s'est [illegible]
Angleterre, à Bath, a pa[illegible]
entre ses trois enfants. [illegible]
une vive admiration pour [illegible]
Blessington le dépeint, [illegible]
comme un *gentleman* [illegible]
l'esprit le plus franc.

Comme écrivain, M. [illegible]
gédie, *Le Comte Julien* [illegible]
sujet, comme *la Roderick* [illegible]
tion des Maures en Espagne [illegible]
l'intimité des deux poëtes [illegible]
poëme d'abord écrit en [illegible]
Wordsworth a fait des [illegible]
ses *Œuvres poétiques*, [illegible]
une comédie, a paru [illegible]

Landor, malgré les éloges donnés à sa
e, a plus de mérite comme prosateur. Ses
gues imaginaires (Imaginary conversations
eeks and Romans; nouvelle édition, 1853,
, où il met en scène des hommes célèbres de
juité, ont eu une grande vogue, grâce à un
incisif, à l'originalité des idées ou des pa-
es et à la vivacité des caractères. Vers 1850,
ıblié sous ce titre : *Dernier fruit d'un vieil*
(the Last fruit of an old tree), un recueil
isses philosophiques qui atteste encore une
grande vigueur d'esprit. On lui doit, en
beaucoup d'articles insérés dans la presse
e, et notamment dans l'*Examiner*.

DRIN (Armand-Pierre-Émile), avocat fran-
ıcien représentant du peuple, né le 19 mai
Versailles, fut élevé par un savant ec-
ique, manifesta une sorte de vocation
barreau, fut reçu avocat et exerça pendant
s années près le tribunal civil de sa ville
Après y avoir, en juillet 1830, renouvelé la
sion municipale, il vint, la même année,
inscrire au tableau de la Cour royale de
ollabora fréquemment à la *Gazette des*
ux, et ne s'occupa, jusqu'en 1848, que des
péciales de sa profession. Nommé, après
ier, procureur de la République près le
le la Seine, il déploya beaucoup de zèle,
ter les ateliers de composition de *l'As-*
Nationale et de *la Presse*, et, d'un autre
t part aux réunions politiques tenues au
de l'intérieur, en vue d'imprimer au
ment provisoire une action plus révolu-
. Plus tard, dans l'instruction relative à
du 15 mai, il agit de concert avec
is et parut ne se préoccuper que de re-
les coupables sans acception de per-
hargé de demander à l'Assemblée natio-
orisation de poursuivre M. Louis Blanc,
ésavoué par M. Crémieux, ministre de
et donna, avec un éclat fâcheux pour
sa démission de magistrat (3 juin).
ı avait été élu le 23 avril représentant
et-Oise, le troisième sur douze, par
rages; il vota en général avec le parti
ue modéré, et résigna son mandat le
49; depuis cette époque, il a repris sa
arreau de Paris. Il a été porté candidat
tion aux élections de 1857 pour le Corps
ans son departement.

ER (sir Edwin), un des plus célèbres
l'école anglaise contemporaine, né à
n 1803, est le second des trois fils d'un
stingué, mort en 1852, dans un âge
. Destiné à la carrière des arts, il ap-
n sous la direction de son père, ma-
la reproduction des objets des dispo-
ıordinaires, et, au lieu de suivre les
Académie, il n'eut en quelque sorte
tre que la nature et sa propre imagi-
ondée par les efforts d'une volonté
Encore enfant, il maniait les pinceaux
lextérité surprenante, et, lorsqu'il
1819, à seize ans, son *Combat de*
ttira sur lui l'attention des amateurs,
esquissé ou peint bon nombre de
ınimaux, chiens, chevaux et chats.
nposition des *Chiens du mont Saint-*
21) le plaça sans débat au premier
stes contemporains. Mais, au lieu de
ivrer par le succès, il suivit les avis
aydon, qui lui conseillait de faire de
imale une étude plus approfondie.
temps, on le vit fréquenter les cours
des beaux-arts.

A dater de cette époque, la manière de cet artiste se modifia sensiblement; sans cesser d'apporter un soin extrême à sa peinture, il s'attacha davantage aux accessoires et mit plus de relief dans le dessin. Reçu membre associé de l'Académie dès 1827, et membre titulaire en 1830, il exposa successivement plusieurs études de lions, une suite de belles scènes tirées des mœurs de la haute Écosse, puis *la Chasse aux faucons* (1832); *sir W. Scott et ses chiens* (1833); *l'Abbaye de Bolton* (1834); *le Départ des bestiaux* (1835); *le Retour de la chasse* (1837); *un Honorable membre de la société humaine* (1838), qui n'est autre qu'un magnifique terre-neuve; *la Maison du berger* (1842); *la Loutre* (1844); *la Paix* et *la Guerre* (1846), deux admirables pendants de la galerie Vernon; *Van Amburgh et ses animaux* (1847); un beau portrait de son père (1848); *la Famille du forestier* (1849); *un Dialogue à Waterloo* (1850); *le Rêve d'une nuit d'été* (1851); *la Nuit* et *le Matin* (1853); *Sauvé!* (1856); etc. A l'Exposition universelle de Paris, en 1856, il avait envoyé neuf tableaux, parmi lesquels on a beaucoup remarqué : *les Animaux à la forge*, *Jack en faction*, *les Chiens au coin du feu* et *le Déjeuner*.

Peintre favori de l'aristocratie, M. Landseer a rapidement gagné une fortune considérable qui rappelle celle du fameux Lawrence. Tous les genres de son art lui sont familiers; il a signé beaucoup de portraits, de fresques, de paysages, de toiles d'intérieur et d'histoire; mais c'est à reproduire les scènes de la vie des animaux qu'il excelle et nul encore n'a déployé dans ce genre si restreint autant de finesse, de sentiment, de variété et d'exactitude. Anobli en 1850, il a obtenu du jury international de Paris, en 1855, une des grandes médailles d'honneur.

LANDSEER (Charles), peintre anglais, né vers 1805, frère cadet du précédent, fréquenta l'atelier de Haydon, exposa pour la première fois en 1828 et devint, en 1845, membre de l'Académie, qui lui confia, en 1851, les doubles fonctions d'administrateur et de professeur. C'est un artiste qui a du savoir-faire; bon coloriste, soigneux et correct dans ses compositions, qu'il emprunte d'habitude au genre historique ou familier. Nous citerons de lui : *Clarisse Harlowe en prison*, *Paméla*, *la Bataille de Langside* (1837); *les Moines de Melrose* (1843); *le Retour de la fête de l'arc* (1844), etc.

Le frère aîné des précédents, Thomas Landseer, a reproduit par la gravure un grand nombre de tableaux de sir Edwin avec beaucoup de succès; il est aussi connu par une série d'eaux-fortes gravées d'après ses propres dessins et dont les singes forment le sujet habituel. En 1855, il a commencé à graver *le Marché aux chevaux* de Mlle Rosa Bonheur.

LANE (Richard-James), lithographe anglais, né en 1800, est fils d'un ecclésiastique d'Hereford. Élève de Charles Heath dès 1816, il fit, en 1824, quelques essais de lithographie qui lui procurèrent en peu de temps la réputation d'un artiste consciencieux autant qu'habile. Depuis 1827, il fait partie de l'Académie anglaise des beaux-arts. Les nombreux dessins qu'il a envoyés à l'Exposition universelle de 1855 lui ont valu une mention.

LANESBOROUGH (George-John-Danvers-Butler Danvers, comte de), pair représentatif d'Irlande, né en 1794, à Londres, descend d'une ancienne famille royaliste. Il hérita des titres de son cousin en 1847 et fut élu membre à vie de la Chambre des Lords en 1849; il est libéral.

LANGALERIE (Pierre-Henri GÉRAUD DE), prélat français, né en 1810, à Sainte-Foy (Gironde), d'une ancienne famille de la Guienne qui avait été protestante avant la révocation de l'édit de Nantes, fut d'abord professeur de physique et de mathématiques au grand séminaire de Bordeaux, préfet des classes au petit séminaire, secrétaire général de l'archevêché, puis professeur de droit canonique à la Faculté de théologie. Il occupa ensuite quelque temps la cure de sa ville natale. Nommé vicaire général de l'archevêque de Bordeaux 1852, depuis longtemps désigné pour l'épiscopat et il a été appelé, le 14 février 1857, à remplacer M. Devie sur le siége de Belley.

LANGENBECK (Maximilien), médecin allemand, est fils d'un chirurgien très-connu par ses travaux d'anatomie, et mort en 1851. Il étudia la médecine sous la direction de son père et devint professeur à l'université de Gœttingue. Il a écrit entre autres ouvrages : *Recherches cliniques de chirurgie et d'ophthalmologie* (Klinische Beiträge aus dem Gebiete der Chirurgie und der Ophthalmologie; Gœttingue, 1840-1850, 2 vol.); *de la Police médicale* (über die Wirksamkeit der medicinischen Polizei; Ibid., 1847).

LANGENN (Frédéric-Albert DE), jurisconsulte et homme d'État allemand, né à Merseburg, en Saxe, le 26 janvier 1798, s'occupa spécialement de droit et d'histoire à l'université de Leipsick. Reçu professeur en 1820, il passa presque aussitôt dans la magistrature, et, après avoir été un an conseiller de la haute Cour royale, devint, en 1823, conseiller à la Cour d'appel de Dresde, et conseiller de régence en 1829. Plein de zèle et de dévouement, il fit partie, après les mouvements populaires de 1830 et 1831, de diverses commissions, s'occupa de l'organisation de la garde communale, et fit le plan de la loi sur le rachat du service militaire. Commissaire provisoire du gouvernement à Leipsick en 1831, il fut nommé directeur du cercle en 1834, et, l'année suivante, gouverneur du prince Albert de Saxe, conseiller intime et membre du conseil d'État. En 1836, il présenta la loi sur la procédure à la Cour de justice d'État, dont il fut nommé membre en 1837. En 1845, il déposa ses fonctions de gouverneur du prince Albert, et fut nommé conseiller secret titulaire, et directeur du ministère de la justice. Il devint, en 1849, premier président de la haute Cour d'appel de Dresde.

On a de M. Langenn plusieurs ouvrages de jurisprudence et d'histoire : *Examen de quelques questions pratiques de droit* (Erœrterungen praktischer Rechtsfragen; Dresde et Leipsick, 1829, 3 vol.); *Vie d'Albert le Brave* (Leben Herzog Albrecht's des Beherzten, 1838); *Maurice, duc et prince électeur de Saxe* (Moritz herzog, etc., 1841, 2 vol.), etc., et des dissertations dans les revues et journaux scientifiques de l'Allemagne.

LANGERON (Gaspard-Louis, chevalier DE), général français, né à Landau (Bas-Rhin), le 1er janvier 1772, appartient à la même famille que le comte de Langeron, qui devint lieutenant général au service de la Russie. Il partit, comme volontaire, en 1792, servit aux armées des Alpes, du Rhin et d'Italie sous la République, et fut employé plusieurs années en Corse. Il était chef de bataillon lorsqu'il passa, en 1808, en Allemagne où il se distingua, et de là en Espagne et en Portugal. Il fut élevé au grade de général de brigade vers la fin de la campagne de France (26 février 1814). Sous la Restauration, M. de Langeron séjourna longtemps en Corse avec les fonctions d'inspecteur-adjoint de l'infanterie. Le gouvernement de Juillet l'admit dans la 2e section

et de chansons, et se fit uelques poëmes du moyen es du gay sçavoir (1828) et ur (1829). Mais il est plus ation dramatique et il a fait Romieu, Dittmer, de Courcy, urs pièces et vaudevilles : Biograph (1826); un Tour Tailleu Fée (1831); 833); la J. querie (1839), de J. Mainzer; un Bas-bleu t (1845); le Sourd (1853), s la pièce de Desforges; une . Son fils, Anatole Langlé, omédie en vers de *Murillo.*

), ancien représentant du ans le département de l'Eure, et s'inscrivit comme avocat . Il publia dès lors sur des tives plusieurs mémoires, *titutions locales et munici*is, 1833, in-8); *Observations* s 1831, *relative à la garde* 3); *Traité des droits des so*tires *étrangers dans les en*s *de la France*, etc. Sous le ppe, il prit part aux luttes de contre le ministère Guizot, et ncipal adversaire de M. Chararvint à faire annuler l'élection de Février, il fut élu reple dans le département de sur neuf, par 51482 voix. de l'agriculture et du crédit linairement avec le parti dé. Après l'élection du 10 déocha de la gauche et combatrieure et extérieure de l'Élyproposition Rateau, et ne fut blée législative.

geait à la Constituante, il fit marquable, intitulé : *du Cré*société *moderne, et de la ré*doivent *le constituer*, *réforme* caire, *projet de crédit foncier* Paris, 1848, in-8, extrait du u *droit français et étranger*).

-Charles, dit *le colonel*), offintre de batailles, né à Beauvados), le 22 juillet 1789, entra nique en 1806: il en sortit en l'état-major d'infanterie, et se itôt à la peinture, qu'il étudia e *Girodet*, du baron Gros et de Ses premiers tableaux, représ les de l'Empire, furent exposés Nommé peu après capitaine maréchal Gouvion Saint-Cyr, guerre d'Espagne, pendant la le grade de chef de bataillon d'état-major. Bien que depuis talogne, où il s'était arrêté quella cessation des hostilités, les s l'aient plus occupé que le serne prit sa retraite qu'en 1849.

alle, M. Langlois avait fréquemdifférents salons, mais depuis sagiste Pierre Prévost (1833), il lent adopté le genre des tableaux ui est en quelque sorte une créaer. Établi d'abord dans un vaste des Marais, il transporta plus ion permanente dans la Rotonde hamps-Élysées, devenue en 1855 s du Palais de l'industrie. Pour la composition de ces toiles immenses, toutes exécutées sous son active direction, il entreprit plusieurs voyages, notamment celui d'Afrique (1829) et celui de Crimée (1855).

Les panoramas les plus connus et les plus estimés de M. Charles Langlois sont : la *Bataille de la Moskowa* (1835); *l'Incendie de Moscou* (1839); la *Bataille d'Eylau* (1843); le *Combat des Pyramides* (1849). En dehors de ces sujets populaires, couronnés chacun d'un succès de quatre années, il a particulièrement exposé, de 1822 à 1850, la *Bataille de Sedinam*, le *Paysage du Lech* et celui du *Larsobispo*, *une Cascade du Mont-Dore*, *la Traversée de la Bérésina*, le *Combat de Navarin*, commandé par le ministère de la marine, la *Bataille de Montereau*, plusieurs *vues d'Alger*, le *Combat de Sidi-Feruch* (1834); l'*Entrevue du général Maison et d'Ibrahim-pacha à Navarin*, le *Passage de la Linth*, commandé par le ministère de l'intérieur; et à l'Exposition universelle de 1855 : les *Ruines de Karnac*, *l'Incendie de Smolensk* et la *Bataille de la Moskowa*.

Parmi les nombreuses commandes de la maison du roi, exécutées par M. Ch. Langlois et placées la plupart dans les galeries de Versailles, nous citerons les *Batailles de Potosk*, de *Benouth*, de *Castella*, de *Campo d'Arenas*, et la *Prise du château de Morée*. Cet artiste a obtenu, à la suite des salons, une 2e médaille en 1822, et une 1re en 1834. Décoré en 1823 pour ses services militaires, il a été fait officier de la Légion d'honneur en novembre 1832.

M. Ch. Langlois a publié, de 1826 à 1830, le *Voyage pittoresque et militaire en Espagne et en Catalogne*, accompagné de notes et d'explications sur les batailles, et dédié au maréchal Gouvion Saint-Cyr (in-fol., orné de 40 planches); il est l'auteur de *Notices* ou *Explications* de ses divers panoramas (1835-1849, brochures in-8) et de la *Relation de la bataille des Pyramides*, extraite en partie des dictées de l'Empereur à Sainte-Hélène et des pièces officielles (1853, 2e édit., 1854). Il a aussi donné à la *France départementale*, vers la fin de 1848, *Gustave IV, roi de Suède, pendant les premières années de son exil*.

LANJUINAIS (Victor-Ambroise, vicomte), homme politique français, né en 1801, est le second fils du célèbre conventionnel de ce nom qui présida, en 1815, la Chambre des Représentants. Après avoir terminé, à Paris, ses études de droit, il fut reçu avocat en 1822 et se fit inscrire au tableau de la Cour royale. Nommé, en 1830, substitut près le tribunal civil de la Seine, il fut destitué, en 1831, à cause de ses opinions avancées. En 1837, il entra à la Chambre des Députés pour l'arrondissement d'Ancenis et fut réélu en 1842 et en 1846; il prit dans les rangs de l'opposition une place honorable, fit partie des 213, vota pour les incompatibilités et l'adjonction des capacités, contre les dotations princières, les fortifications, le recensement et l'indemnité Pritchard, et fit connaître à la tribune les déprédations commises par le commis Benier à la manutention des vivres de l'armée. En 1845, il se rendit acquéreur, avec MM. de Tocqueville, de Beaumont et Combarel, du journal *le Commerce*, où il traita lui-même les questions agricoles et maritimes.

Après la révolution de Février, M. Lanjuinais fut élu représentant à l'Assemblée constituante par la Loire-Inférieure et s'associa constamment aux actes politiques de la droite modérée : il attacha son nom à l'amendement qui modifiait la proposition Rateau (voy. ce nom) dans ce sens que les lois à faire et la date précise de la dissolution de l'Assemblée étaient désignées. Repoussé d'abord aux élections générales de la Législative,

il passa le premier à Paris, grâce à l'appui de l'Union électorale, lors des élections complémentaires du 13 juillet 1849. Depuis le 2 juin, il avait pris au ministère du commerce la succession de M. Buffet et remplacé par intérim M. de Falloux à celui de l'instruction publique. Deux actes, entre autres, marquèrent son passage au pouvoir, la diminution des quarantaines pour les bâtiments venant du Levant, et l'autorisation accordée aux évêques de se réunir librement en conciles ou synodes. Partisan des formes parlementaires, il se retira le 31 octobre, avec M. Odilon Barrot, devant les premières tentatives de gouvernement plus personnel de la part du Président, et tint dès lors dans l'Assemblée une ligne de conduite qui le rapprocha davantage de la minorité républicaine.

Rendu à la vie privée par le coup d'État, M. Lanjuinais s'est présenté, comme candidat de l'opposition, aux élections du Corps législatif, en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1837. On a de lui plusieurs brochures politiques, entre autres : une *Notice sur la vie et les ouvrages de son père* (1832, in-8; deuxième édit., 1855).

Son frère aîné, M. Paul-Eugène comte Lanjuinais, né à Rennes le 6 avril 1789, prit, en 1827, la place de son père à la Chambre des Pairs où il siégea jusqu'en 1848. Ses votes en général étaient favorables au gouvernement. Il est officier de la Légion d'honneur.

LANNO (François-Gaspard-Aimé), sculpteur français, né à Rennes, le 7 janvier 1800, suivit, en 1818, l'atelier de Fréderic Lemot, puis celui de Cartellier et entra, la même année, à l'École des beaux-arts, où il remporta le seul prix de sculpture décerné en 1825, sur le sujet de *Prométhée enchaîné*, et le grand prix au concours de 1827, sur celui de *Mutius Scévola*. Pendant son séjour à Rome, il envoya *Pandore chez Épiméthée*, bas-relief en plâtre remarqué au Palais des beaux-arts (1831). De retour à Paris, en 1833, M. Lanno a principalement exposé : *Lesbie*, statue en marbre (1834) ; les statues de *La Chalotais* (1836), de *Montaigne* (1838), de *Fénelon* (1840), ces deux dernières commandées par la ville de Périgueux ; *le maréchal Brune*, statue en bronze inaugurée à Brives-la-Gaillarde en 1843 ; un buste de *Montaigne*, commandé par le ministère de l'intérieur (1849), et une troisième statue de *Montaigne*, modèle en plâtre (1853) ; le buste de *M. Dubois* et divers autres. Le *maréchal Brune* de 1843 et le *Montaigne* de 1849 ont été les seuls envois de cet artiste à l'Exposition universelle de 1855. Il a paru au salon de 1857 avec un *Buste*. M. Lanno a obtenu une 2e médaille en 1843, et une médaille de troisième classe en 1855, en même temps que la décoration.

LANNOY (Marie-Antoine de), architecte français, né à Paris, le 28 juin 1800, étudia sous Vaudoyer, Delespine et M. Hip. Lebas, remporta un second prix en 1826, et le grand prix de Rome au concours de 1828, sur ce programme : *une Bibliothèque publique*. Son séjour en Italie fut signalé par les envois du *Temple d'Antonin et de Faustine*, et *l'Étude de l'Ile Tibertine* (1832), qui a figuré à l'Exposition universelle de 1855. Depuis son retour, attaché aux travaux publics, il a été architecte de la Banque, jusqu'en 1849, et a exécuté diverses constructions particulières. Il a fait plusieurs voyages artistiques en Allemagne, en Italie, en Algérie, et repris ses envois aux salons, parmi lesquels il faut rappeler : *Projet d'agrandissement de la Bibliothèque royale* (1827) ; *Études architecturales en Italie* ; *Études artistiques dans la régence d'Alger* [illegible] *Tombeau de Robert de Naples* [illegible]

LANOUE (Félix-Hippolyte), peintre [illegible] né à Versailles, le 14 octobre 18[illegible] 1830, dans l'atelier de Victor Ber[illegible] celui de M. Horace Vernet, suivit [illegible] l'École des beaux-arts, où il rempor[illegible] perspective en 1832, un second pr[illegible] historique en 1837 et le grand prix [illegible] de 1841, sur ce sujet : *Apollon gardant* [illegible] *peaux d'Admète*. Son séjour officiel [illegible] avait fait déjà un premier voyage [illegible] jusqu'en 1847 ses envois aux salons [illegible] de 1833. A son retour en France [illegible] vallées de l'Isère et les contrées [illegible] plus tard la Hollande (1850) [illegible]

M. Lanoue a principalement [illegible] *Rouen*, de *Sassenage*, de *Versailles* [illegible] *Fontainebleau*; des sites de [illegible] *les Hauteurs de la vallée de la* [illegible] *Gardon*, *la Vallée de Bièvre* [illegible] des *Vues de Terracina*, de [illegible] *les Tombeaux étrusques* [illegible] Tivoli, *la Villa de Quintilius* [illegible] *Villa Médicis*, du *Parc* [illegible] *Haye*; des paysages animés [illegible] *animaux*, *Apollon chez Admète* [illegible] coup d'autres encore (1831 [illegible] tion universelle de 1855, un [illegible] *Rousseau*, près de Nantes [illegible] *Newa*. M. Lanoue a encore [illegible] tère de l'intérieur : *les* [illegible] *beau*, divers tableaux pour [illegible] l'église Saint-Étienne du M[illegible] *dant ses monastères dans* [illegible] (1853). Il a obtenu une 2e [illegible] une mention en 1855.

LA NOURAIS (Prosper-[illegible] économiste français, né à [illegible] d'Épiniac (Ille-et-Vilaine) [illegible] occupé d'agriculture et d'étude[illegible] financières. Il est membre [illegible] ture et des arts de Seine-et-[illegible] *Chemins de fer et les* [illegible] in 8); *l'Association des* [illegible] *passé, son avenir*, avec [illegible] in-8); *de l'Association* [illegible] *et la Belgique* (1842, in-8 [illegible] l'*Histoire des Assassins* [illegible] M. Hellert, etc., et des [illegible] *nuaire d'économie politique* [illegible] *nomistes*, à l'*Encyclopédie* [illegible] la *Revue germanique* [illegible] principal rédacteur (Strasbourg [illegible]

LANSAC (François-Émile [illegible] çais, né en 1805, à Tulle [illegible] MM. Langlois et Ary Scheffer [illegible] genre historique, et exp[illegible] *Missolonghi*, *la Jeune fille* [illegible] *de courage du commandant* [illegible] *jet tiré des Confessions* [illegible] des *Chasseurs au marais* [illegible] puis plus spécialement [illegible] tout au portrait équestre [illegible] *Olivier de Clisson*, pour les [illegible] *le duc d'Orléans*, le [illegible] *l'Aumônier du régiment* [illegible] des, à l'Exposition unive[illegible] *anglais*, *Chevaux en* [illegible] 1857. Il a obtenu une 3e [illegible] en 1838, et une mention [illegible]

LANSDOWNE (Henry [illegible] 3e marquis de), homme [illegible]

re, né en 1780, à Londres, est issu d'anciens rons irlandais élevés, en 1760, à la pairie héritaire. Il fit ses études à Westminster, à Édimbourg et à l'université de Cambridge qui, en ..1, lui conféra le diplôme de docteur ès lettres. 1802, il devint membre du Parlement et fut lu par différents bourgs jusqu'en 1809, époque où il quitta le nom de lord Petty pour prendre les titres et le siége de son beau-frère à la mbre des Lords. Dévoué aux doctrines des gs, il débuta dans la carrière politique en ant, comme chancelier de l'Échiquier, dans inistère dit *de tous les talents*, présidé par (1806-1807). Mais la longue administration ories l'éloigna pendant vingt ans des affaires réduisit au rôle d'orateur de l'opposition de les pairs, rôle qu'il tint avec beaucoup de té et de persévérance, et qui lui acquit son parti une influence considérable.

ès la mort de Canning, lord Lansdowne fit , comme secrétaire de l'intérieur, du mi Goderich, qui n'eut que quelques mois ence (1827). Depuis cette époque, son nom à chaque rentrée des whigs au pouvoir. Grey lui remit la présidence du conseil 834), qu'il déposa à l'avénement de sir R. x affaires, et reprit, avec lord Melbourne, la fin de 1841. Il s'associa de la manière la ive à la politique générale de ses collègues aux mesures d'amélioration intérieure, ue les bills de la réforme parlementaire, orporation municipale, de la réforme ecque, de la taxe unique des lettres, qui nt votés qu'avec la plus extrême répupar l'aristocratie. Lorsque lord J. Russell difficile mission de continuer la réforme que commencée par sir R. Peel (1846), il cabinet sous la présidence du marquis de ne; ce dernier n'a pas cessé, si l'on en 'année 1852 où lord Derby eut la direcaffaires, de conserver ce poste d'honneur. eurs circonstances critiques, notamment 854 et en février 1855, il a été mandé ne pour concourir à la composition d'un cabinet. Aujourd'hui, il est regardé chef le plus accrédité de l'ancien parti puis 1806, il fait partie du Conseil privé 36, il a reçu les insignes de l'ordre de la

mariage avec la fille de comte d'Ilches, il a deux enfants, dont l'aîné, Henry, SHELBURNE, né en 1816, à Londres, à Cambridge et siége, depuis 1837, nbre des Communes pour le bourg il a été lord de la trésorerie de 1846

)NNET (Frédéric), général français, né uc (Meuse), le 19 mai 1788, fut élève militaire de Fontainebleau (1806), en ualité de sous-lieutenant aux chasseurs e distingua dans la campagne de 1809, Wagram et attaché, en 1813, au génans. Au 20 mars 1814, il se porta, lron qu'il commandait, au-devant de jusqu'à Fontainebleau. Nommé colonel ernement provisoire, il ne fut pas rece grade par Louis XVIII et resta en jusqu'en 1825. Mais la dynastie de uelle il se dévoua, lui donna le comdu 1er de hussards qu'avait occupé léans, puis le brevet de maréchal avril 1841), et l'employa en cette livers départements. M. Lanthonnet 349, placé dans le cadre de réserve. romu, le 16 novembre 1846, com Légion d'honneur.

LAPEYRE (Junius-Germinal), général français, est né le 6 avril 1794, à Villeneuve (Haute-Garonne). Entré au service militaire en 1813, il fit les campagnes de l'armée du Nord; à Waterloo, il reçut plusieurs coups de feu, fut percé de six coups de baïonnette et tomba au pouvoir de l'ennemi. Après être resté deux ans en congé illimité, il fut rappelé en 1818, gagna sa première épaulette en 1823, et devint capitaine lors de la campagne d'Anvers. Chef de bataillon en 1840, il partit, en 1842, pour l'Afrique et fut cité trois fois à l'ordre du jour de l'armée pour sa brillante conduite pendant les opérations exécutées dans la province de Constantine, de mars à septembre 1843, notamment dans les montagnes de l'Edough et aux environs de Collo.

Promu, en 1847, colonel du 41e de ligne, il se fit remarquer par beaucoup d'activité et un zèle extrême pour les intérêts du soldat. Le 10 mai 1852, il fut élevé au grade de général de brigade et appelé en même temps au commandement de la Charente-Inférieure, puis à celui de la Marne. Il exerça ces dernières fonctions jusqu'à son admission au cadre de réserve (mars 1856). Il est, depuis le 11 avril 1850, commandeur de la Légion d'honneur.

LAPIERRE (Louis-Émile), peintre français, né à Paris, vers 1818, étudia le paysage sous Victor Bertin, débuta au salon de 1845 et fit ensuite un voyage en Italie. Il a exposé entre autres paysages historiques ou animés : *Daphnis et Chloé*, *l'Abbaye de Thélème* (1845-47); *le Jardin Boboli*, à Florence, *A quoi rêvent les jeunes filles*, *le Soleil couchant* (1848); *la Fontaine Égerie*, *les Saisons* (1850); *Soleil couchant*, *Sous les Chênes*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 2e médaille en 1848.

LAPITO (Louis-Auguste), paysagiste français, né à Saint-Maur près Paris, en 1805, passa quelque temps dans une étude de notaire, entra en 1820 chez M. Watelet et compléta ses études artistiques par des voyages dans la France, l'Italie, la Suisse, l'Allemagne et la Hollande. Ses deux premiers tableaux furent une *Vue du Simplon* et un *Site d'Auvergne* (1827). Parmi ceux qui suivirent, on remarqua : *un Chalet* (1831); *le Lac Majeur* (1833); *les Andelys* (1836); *les Cascatelles* (1842); *le Calvaire*, *Sisteron* (1852); *le Golfe Rapallo*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Vallée de Royat* (1857), etc. M. Lapito, qui est un coloriste habile, s'est aussi exercé avec goût dans l'aquarelle. Beaucoup de ses paysages sont dans les galeries royales, à Saint-Cloud, au Luxembourg, aux Tuileries, au palais d'Orsay, dans divers musées de France, ou dans les cabinets d'amateurs distingués de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne.

Cet artiste s'est fréquemment distingué aux expositions étrangères. Il a donné : à Bruxelles (1842 et 1848), une *Vue de Ventimiglia*, qui obtint une médaille d'or, et fut placée depuis dans la galerie du roi de Hollande, et une *Vue de Savonne* aujourd'hui dans le musée de Léopold; à Anvers, en 1855, un *Site des montagnes de Grasse*, qui lui mérita l'ordre de Belgique. Il a obtenu, en France, une 2e médaille en 1833, une 1re en 1835, la croix d'honneur en 1836, et une mention en 1855.

LA PLACE (Charles-Émile-Pierre-Joseph, marquis DE), général français, sénateur, né à Paris, le 5 avril 1789, est le fils de l'illustre astronome que l'empereur avait créé comte et Louis XVIII marquis. Ancien élève de l'École polytechnique et de l'École de Metz, il entra, en 1809, au

2e d'artillerie, fit les guerres d'Espagne, de Russie, d'Allemagne et fut nommé chef d'escadron pendant la campagne de France. Il se rallia à la Restauration et soutint le gouvernement par ses votes dans la Chambre des Pairs où il était entré par hérédité en 1817. Il fut alors nommé colonel hors cadre. Après 1830, il fut chargé d'organiser à Douai le 1er d'artillerie et reçut, en 1837, le grade de maréchal de camp avec le commandement de l'École de La Fère, qu'il quitta, en 1840, pour prendre celui de Vincennes. Lieutenant général depuis le 9 avril 1843, M. de La Place a été plusieurs fois chargé d'inspections générales et de missions relatives à l'arme qu'il représente. Dévoué au gouvernement du 2 décembre, il a été employé à l'intérieur, conservé au sein du comité d'artillerie dont il est un des plus anciens membres et élevé, le 31 décembre 1852, à la dignité de sénateur. Il est, depuis le 26 avril 1846, grand officier de la Légion d'honneur.

LA PLACE (Cyrille), marin français, né en mer, le 7 novembre 1793, entra, à l'âge de seize ans, comme élève dans la marine impériale, et devint successivement enseigne (1812), lieutenant de vaisseau (1819) et capitaine de corvette (1828). Ses connaissances particulières le firent désigner, après la révolution de Juillet, pour accomplir deux importantes expéditions scientifiques, dont il donna la relation dans les ouvrages suivants : *Voyage autour du monde par les mers de l'Inde et de la Chine* (Imprim. roy., 1833-1839, 5 vol. in-8 avec atlas), exécuté sur la corvette de l'État *la Favorite* pendant les années 1830, 1831 et 1832; et *Campagne de circumnavigation de la frégate* l'Artémise *pendant les années* 1837, 1838, 1839 *et* 1840 (1845-1848, 4 vol. in-8 avec planches). Cette dernière mission, accomplie avec un rare bonheur, lui valut le grade de contre-amiral le 12 juillet 1841. Après avoir commandé, de 1844 à 1847, la station navale des Antilles, il fut nommé vice-amiral (11 juin 1853), siégea au Conseil d'amirauté et devint, en 1857, préfet de l'arrondissement maritime de Brest. M. La Place est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 7 mai 1851.

LAPLANE (Henri-Pierre-Félix DE), archéologue français, ancien magistrat et député, né à Sisteron (Basses-Alpes), le 28 février 1806, a fait ses études à Forcalquier et à Aix. Après avoir été inscrit comme avocat au barreau de Grenoble, il fut, en 1826, attaché au tribunal de Tarascon. Retiré en 1830, il vint plus tard s'établir dans le Pas-de-Calais et se consacra, comme l'avait fait son père, à l'étude des anciens monuments de notre histoire. Il publia divers travaux qui le firent admettre dans la Société des antiquaires de la Morinie, entre autres : *Notices bibliographiques sur deux ouvrages imprimés au XVe siècle* (1845, in-8), et *l'Église de Sisteron* (1846). A cette époque, il remplaça à la Chambre des Députés le général Lamet et fit partie de la majorité sous le dernier ministère de la monarchie constitutionnelle. Après la révolution de 1848, il reprit ses travaux historiques; son dernier ouvrage est une monographie sur *les Abbés de Saint-Bertin* (Saint-Omer, 1854, in-8).

LAPOINTE (Savinien), ouvrier poëte français, est né à Sens (Yonne), en 1812. L'invasion de 1814 obligea ses parents de se réfugier à Paris. Le père, qui était cordonnier, commençait à assurer par son travail le pain de la famille, lorsqu'une grave maladie le força d'entrer à l'hôpital. Le jeune Savinien travailla dès lors du même état, et fut reçu dans une chambrée où il mena quelque temps la vie [illegible] ces sortes d'associations [illegible] la société de dangereux [illegible] résolution de vivre en [illegible] honnête homme. [illegible] et à l'étude des [illegible] labeur ingrat et [illegible] tres Jean-Jacques Rousseau [illegible] juillet 1830, il [illegible] se contenter d'un [illegible] renonça point à la [illegible] de Louis-Philippe. La [illegible] rections républicaines [illegible] son. Il retrouva [illegible] de Béranger et [illegible] compléter son instruction [illegible] miers essais poétiques [illegible] *che populaire*, journal [illegible] des ouvriers. La forme [illegible] martelée, souvent [illegible] quait ni d'originalité [illegible] Rodrigues (voy. ce nom) [illegible] pointe un véritable [illegible] de ses pièces dans [illegible] *les des ouvriers* [illegible] donnier, qui [illegible] sarde de la rue [illegible] rale les plus [illegible] Victor Hugo, Eugène Sue [illegible] tation, et, grâce à leur [illegible] paraître un premier [illegible] *d'en bas* (1844, in-8, [illegible]

Après le 24 février, [illegible] présenta sans succès [illegible] blée constituante. [illegible] plus avancée, il publia [illegible] et dans l'*Organisation* [illegible] res par les passions [illegible] satires, *les Prolétaires* [illegible] jours avant les journées [illegible] *Baraque à Polichinelle* [illegible] sociale et politique [illegible] l'*Annonce* et *les* [illegible] br. in-8). Plus tard, [illegible] importante, *les* [illegible] poésies dédiées à Béranger [illegible] foyer, sous ce titre [illegible] Forcé par les événements [illegible] la satire et ne trouvant [illegible] pour l'art de suffisantes [illegible] a fondé un journal [illegible] corroyeurs et aux [illegible] prise n'a point réussi [illegible] mée, il n'a point [illegible] tune. Honoré de l'amitié [illegible] ses derniers moments [illegible] de *Mémoires sur Béranger* [illegible] rempli des plus intéressants [illegible]

LAPPE (Charles), poëte [illegible] 1774, à Wüsterhausen [illegible] méranie (Prusse), et [illegible] tant, obtint, en 1801, [illegible] une place de professeur [illegible] seize ans. Depuis, il [illegible] sund, dans le calme [illegible] vrages, qui [illegible] témoignent de la [illegible] on cite surtout son [illegible] *Mélanges* (Vermischte [illegible] *Couronnes mortuaires* [illegible] sund, 1831), recueil [illegible] mandes sur la mort [illegible] *merveilleux de Klim* [illegible] Gulliver's wunderbare [illegible] *Frisenbourg* (Die Insel [illegible] 2e édit., 1834), sorte [illegible]

rs de la vieillesse (Blüten des Alters; Stral-
1, 1841), etc. On a publié ses *OEuvres poé-
es complètes* (Saemmtliche poetische Werke;
ock, 1836 et 1840, 5 vol. in-8).

PPENBERG (Jean-Martin), historien et ar-
logue allemand, né à Hambourg, le 30 juil-
794, fut envoyé par son père, qui était mé-
, à Édimbourg, pour y étudier la médecine,
oire et les sciences politiques. Après un long
r dans la Grande Bretagne, il fit son droit à
1 et à Gœttingue, et fut reçu docteur en
Envoyé à la cour de Prusse, avec le titre
inistre résident, par le gouvernement de
ays, il prit part au congrès de Troppau.
23, il obtint la direction des archives du
de Hambourg, et eut le bonheur de retrou-
grand nombre de mémoires précieux. Il
llit aussi, en visitant le nord de l'Europe,
nportante collection de notes diplomati-
Après le changement de la constitution de
urg, en 1848, M. Lappenberg fit partie du
u sénat. En 1850, il assista, comme plé-
ntiaire, aux négociations de Francfort,
ent pour résultat la pacification de l'Alle-
par la convention d'Olmutz.
ppenberg, comme historien, a particu-
nt reconstruit, au moyen des sources pri-
tout le passé de sa ville natale. Ses prin-
uvrages sont: la continuation de l'*His-
s origines et de la fondation de la Hanse
de*, de Sertorius (Urkundliche Geschichte
rungs der deutschen Hansa; Hambourg,
vol.); l'*Histoire d'Helgoland* (Geschichte
nds; Ibid., 1831); *la Carte de l'Elbe de
Lorichs* (Die Elb-Karte..., Ibid., 1847);
*e du comptoir de la Hanse à Londres
es Origines de Hambourg* (Hamburgisches
nbuch; Ibid., 1842, t. I^{er}); *Antiquités
de Hambourg* (Hamburger Rechtsal-
r; Ibid., 1845, t. I^{er}), etc., sans compter
de journaux, d'éditions et de traduc-
nciens auteurs hambourgeois, des ar-
s l'*Encyclopédie générale* allemande, etc.
857). Mais son œuvre la plus remarqua-
la clarté à la fois et l'érudition, est l'*His-
ngleterre* (Geschichte von England; Ham-
834-1853, 3 vol.), traduite en anglais
horpe (Londres, 1845 et suiv.).

DE (Pierre-Marin-Richard-Victor DE),
nçais, membre de l'Académie française,
janvier 1812, à Montbrison (Loire), fit
s études à Lyon et débuta, en 1839,
oëme intitulé: *les Parfums de Made-
*nt le tour harmonieux et mélancolique
un nouveau disciple de Lamartine. Re-
des inspirations plus élevées, il puisa
cture des livres sacrés des sujets vrai-
naux, tels que *la Colère de Jésus* (1840),
légende spiritualiste de *Psyché* (1841).
nsuite les pièces disséminées dans la
Lyonnais, la *Revue Paris* et la *Revue
Mondes*, et en forma le recueil des
èmes (1844, in-18). L'année suivante,
M. de Salvandy une mission en Italie
d'y faire, dans les bibliothèques, des
historiques. Décoré à son retour
nt appelé, en 1847, à la chaire de
rançaise qu'il occupe encore à la Fa-
tres de Lyon.
rs recueils: *Poëmes évangéliques*
2^e édit., 1853) et *les Symphonies*
marquent un progrès réel sur les
lles lui assignaient une place à l'A-
aise, où après plusieurs candida-
l'être élu (1858).

LARABIT (Marie-Denis), homme politique français, sénateur, né le 15 août 1792 à Roye (Somme), fit ses classes au lycée Napoléon. Admis, en 1810, à l'École polytechnique, il en sortit dans l'arme du génie militaire, prit part aux campagnes de Saxe et de France, accompagna à l'île d'Elbe l'Empereur, auquel il avait voué une admiration sans bornes, et assista à presque tous les engagements de la campagne de 1815. Il était capitaine lorsque l'armée fut licenciée. En 1818, il reprit du service, fut employé aux fortifications de Rocroy, de Bayonne et de Soissons, fit partie de l'expédition d'Espagne contribua à la prise du Trocadéro et de l'île de Léon, et fut attaché, en 1826, au comité des fortifications.

Après la révolution de juillet 1830, qui l'avait compté au nombre des combattants populaires, M. Larabit entra dans la vie politique et fut élu député de l'arrondissement d'Auxerre, qui, jusqu'en 1848, ne cessa de lui renouveler son mandat. Sa conduite à la Chambre suivit toutes les variations du parti de l'opposition dynastique. Patriote et enthousiaste des institutions impériales qu'il aurait voulu associer à des tendances démocratiques, il était moins éloigné de la monarchie que du gouvernement républicain; mais il ne pouvait pardonner aux conservateurs leur attitude devant l'étranger. Orateur un peu diffus, sa parole honnête et loyale était au service des nationalités opprimées, et rappelait le pouvoir dans les affaires du dehors à l'énergie et à l'honneur. Il refusait, à l'intérieur, de s'associer au mouvement réformiste et aux propositions radicales qui venaient de l'extrême gauche.

Élu, après 1848, représentant du peuple à la Constituante, le second sur neuf, par le département de l'Yonne, où il jouit d'une grande considération, M. Larabit prit une part active aux travaux de l'Assemblée et se rattachant au parti modéré, vota presque toujours avec la droite, avant et après l'élection du 10 décembre. Pendant les journées de juin, tombé aux mains des insurgés, il se chargea de transmettre leurs propositions à l'Assemblée; sa mission ayant échoué, il retourna par respect de la foi jurée, se reconstituer prisonnier. A la Législative, où il fut renvoyé par le même département, il se rapprocha de plus en plus du parti de l'Élysée; mais, fidèle aux traditions parlementaires, il ne donna pas son approbation au coup d'État du 2 décembre, et fit partie de la réunion des représentants qui eut lieu sous la présidence de M. Daru à la mairie du X^e arrondissement. Rallié plus tard au nouveau régime, il accepta le 4 mars 1853, un siége au Sénat. Officier de la Légion d'honneur depuis 1851, il a été élevé, le 8 juillet 1855, au rang de commandeur.

LARCHEY (François-Étienne), général français, né, le 20 janvier 1795, à Cambrai, où son père commandait l'artillerie, fit de brillantes études aux lycées de Rennes et de Besançon, passa comme élève d'artillerie au prytanée militaire de La Flèche, puis à l'École de Saint-Cyr, d'où il sortit, le 1^{er} avril 1814, avec l'épaulette de lieutenant au 6^e d'artillerie à pied. Mis en demi-solde à la rentrée des Bourbons, il servit, en 1815, au corps réuni sous Paris et dut regagner ses foyers, lors du licenciement général de l'armée. Deux ans plus tard, il reprit sa place dans son ancien régiment, dont il devait un jour devenir le chef, et fit, en 1823, la guerre d'Espagne pendant laquelle il commanda l'artillerie à Burgos. Depuis cette époque, il fut tour à tour employé aux arsenaux comme capitaine d'une compagnie d'ouvriers à l'École d'application de Metz et dans l'état-major du duc de Montpensier.

L'avancement de M. Larchey fut peu rapide : capitaine en 1828, major en 1843, il organisa le parc de siége de l'armée des Alpes, à la fin de 1848, et fut chargé, en avril 1849, de diriger l'artillerie de la division expéditionnaire de la Méditerranée. Il assista à la prise de Rome et occupa quelque temps le château Saint-Ange. Rentré en France, comme colonel du 6e d'artillerie, il fut promu deux ans après au grade de général de brigade. En cette qualité, il fut, le 13 novembre 1854, appelé au commandement militaire de Constantinople, Varna et Gallipoli, commandement considérable qu'il devait exercer, non-seulement sur les troupes, mais sur l'administration, les hôpitaux, la justice militaire et les divers services que comprenaient nos grands dépôts de l'armée d'Orient. Il sut, dans ce poste difficile, déployer un esprit assez ferme et assez conciliant pour faire aimer et respecter le nom français chez un peuple si éloigné de nos usages.

Rappelé, en avril 1856, après la conclusion définitive de la paix, M. Larchey, qui était général de division depuis le 3 mai 1855, a été pourvu d'un commandement dans la garde impériale. Le sultan, qui l'estimait d'une façon toute particulière, lui remit dans son audience d'adieu les insignes du Medjidié de deuxième classe et un magnifique sabre d'honneur estimé 25 000 fr. Promu officier de la Légion d'honneur en 1846, il est aujourd'hui commandeur.

LARCY (Charles-Paulin-Roger Jubert, baron de), homme politique français, né le 20 août 1805 au Vigan (Gard), est fils d'un sous-préfet de la Restauration. Il fit ses études au collége Henri IV, fut reçu, en 1826, avocat à Paris, entra l'année suivante dans la magistrature, en qualité de juge auditeur, et fut nommé, en 1829, substitut du procureur du roi à Alais. La chute de la branche aînée ayant amené sa démission, il prit place au barreau de Nîmes, où il se distingua bientôt par sa parole brillante et incisive dans les affaires politiques dont il fut chargé. Une brochure de lui, *la Révolution et la France* (1831), lui valut les félicitations de Chateaubriand. Élu, en 1833, membre du conseil général du Gard, dont il n'a cessé de faire partie jusqu'en 1848, il fut envoyé à la Chambre des Députés, en 1839, par les électeurs de Montpellier, qui lui renouvelèrent leur mandat à la législature suivante. Avec M. Berryer et ses amis de l'extrême droite, M. de Larcy fit au ministère Guizot une guerre incessante, et combattit d'une manière aussi vive que spirituelle le système de corruption et d'abaissement qu'on lui attribuait. Il fut, à la fin de 1843, un des cinq députés qui firent au comte de Chambord la fameuse visite de Belgrave-Square, se virent *flétris* dans l'Adresse au roi, au mois de janvier suivant, donnèrent avec éclat leur démission et furent réélus, en dépit de tous les efforts contraires.

Aux élections de 1846, la candidature de M. de Larcy, ardemment combattue par le préfet, M. Roulleaux-Dugage, échoua. Porté candidat, au commencement de 1848, dans une élection partielle, il venait d'être élu, le 24 février, lorsque l'on apprit la chute de la monarchie de Juillet. Dans sa profession de foi, comme candidat à la Constituante, il n'hésita pas à accepter la République à titre d'expérience, et la popularité que lui avait faite sa constante opposition, lui valut une double élection dans l'Hérault et le Gard. Il opta pour ce dernier département où il avait été nommé le quatrième sur dix, prit une part active aux discussions de l'Assemblée, et vota constamment avec la droite. Réélu à la Législative, il appuya toutes les mesures réactionnaires proposées ou adoptées par la majorité, se prononça pour la loi
électorale du 31 mai et la révision de la
tution, sans vouloir servir toutefois
particulière de l'Élysée. Aussi, lors du
tat du 2 décembre 1851, il s'associa à
tation de ses collègues, dans la réunion
rondissement. Depuis 1852, il est rentré
vie privée.

LARDNER (Dionysius), un des savants
distingués de l'Angleterre, né à Dublin
1793, reçut dans les écoles de son pays
tion insuffisante de cette époque, et
années dans l'étude de son père,
près de la haute Cour; mais, ne se sentant
goût pour cette profession, il suivit
en 1812, les cours de l'université
remporta, en peu de temps, une quantité
de sciences physiques et mathématiques
lier ès arts en 1817, il resta jusqu'
ché à l'enseignement du collège

Dans cette période de dix ans, il
par plusieurs ouvrages sur les
pures, entre autres le traité de
brique (Treatise on algebraic
celui du *Calcul différentiel*
differential and integral calculus
commentaires des six premiers
suivis de la géométrie des
s'accrut encore lorsqu'il publia
laire de la navigation à vapeur
on the steam-engine, 1827
très-fréquentées qu'il fit devant
de Dublin, et qui lui valut
frappée à cette occasion. Dans
plusieurs fois corrigé et augmenté
and its uses; 1856, dern. édit.
quoiqu'on ait prétendu le contraire
bilité d'appliquer la vapeur à la
atlantique. En même temps, il
ment à l'*Encyclopédie d'Édimbourg*
à l'*Encyclopédie métropolitaine*
(1815 et ann. suiv.), à la *Revue*
et écrivit pour *la Bibliothèque*
utiles, une série de traités sur
ches de la physique, notamment
taillée des travaux de Newton

En 1828, M. Lardner, qui
versité de Dublin le diplôme
prendre, sur l'invitation de
chaire de philosophie naturelle
l'université récemment fondée
époque, il conçut le plan d'une
populaire ou plutôt d'une collection
parés sur toutes les branches
humaines, et l'exécuta avec
maison Longman et Cie. Des
vains de premier ordre furent
chargés de la rédiger : W. Scott,
tosh, Th. Moore, Lindley,
Sir John Herschel (voy. ce
célèbre *Discours sur l'étude*
naturelle, ainsi qu'un Traité
réimprimé, et sir D. Brewster
tique. Quant au fondateur
mécanique (avec Kates),
métrie, l'arithmétique,
tricité, le magnétisme et
seconde édition de cette collection
encore incomplète, a paru
Cabinet cyclopædia, 135 vol.
en abandonna la direction
sion des lois sur les chemins
dans la presse et auprès des
la défense des compagnies
leurs intérêts.

A la suite d'un scandaleux
l'enlèvement de la femme

Digitized by Google

, il fut obligé de quitter l'université de Lon-
paya au mari outragé une somme de 8000 li-
terling (200000 fr.), et se retira d'abord en
e, puis aux États-Unis. Là, pendant quatre
fit de ville en ville et jusqu'à Cuba, sur la
e et la pratique des sciences, des lectures
ues, qui, éditées ensuite à New-York, en
gros volumes, n'eurent pas moins de quinze
ns successives. En 1845, il revint en Europe
tinua à Paris le cours de ses travaux. Il y
t-on, le correspondant d'un journal démo-
ie, *the Daily News*.
ni les nombreux ouvrages qu'il a fait pa-
encore, et qui font partie des meilleurs
élémentaires des temps modernes, on re-
: *de la Chaleur* (Treatise on heat, 1844);
d'optique (Handbook of optics); *Écono-
chemins de fer* (Railway economy, 1850),
l'un exposé des résultats pratiques obtenus
eterre, sur le continent et en Amérique;
'e l'Exposition universelle de Londres (the
xhibition reviewed, 1852), série de lettres
s au *Times*; *Manuel de philosophie natu-
l'astronomie* (Handbook of natural philo-
d astronomy; 1852, 6 vol.; 2e édit., 1855),
énérale de tout ce qui a été écrit sur ces
; *de la Physique animale* (On animal
1854); *les Phénomènes ordinaires* (Com-
ngs explained, 1855); *Traité d'électri-
e magnétisme* (Handbook of electricity
gnetism, 1855); etc. Plusieurs *Mémoires*
s à la Société royale de Londres ont été
dans les *Transactions*. Les écrits de ce
i essentiellement vulgarisateur, se dis-
tous par la clarté de l'exposition et par
amilier qui ne nuit en rien à la solidité
gnement.
3, M. Lardner a commencé, sous le titre
des sciences et des arts (Museum of
nd Art; 1856, t. X. in-12), la publica-
n *penny* la livraison, d'une série de pe-
sur les diverses parties de la science et
ications aux arts et à l'industrie.

[...]TEAU (Charles-Louis), astronome fran-
mbre de l'Institut, né à Mouilleron-en-
ndée), le 22 juillet 1791, débuta dans
scientifique par une active collabora-
onnaissance des temps et à divers *Re-
mathématiques pures*. En 1832, il fut
n qualité d'astronome adjoint, au Bu-
ongitudes, où il est encore aujourd'hui.
de Pariset, en 1847, il le remplaça à
omme membre libre de l'Académie des
a reçu en juin 1837, la décoration de
l'honneur. — M. Largeteau est mort
mbre 1847.
lui que des *Tables*, *Notes* et *Tableaux
ns astronomiques et scientifiques*, four-
naissance des temps et aux *Mémoires
ie des sciences* (1833-1856).

[...]IÈRE (Charles-Honoré BASTON, comte
ar français, ancien député et pair de
Fougères (Ille-et-Vilaine), le 21 septem-
fils d'un général d'artillerie anobli par
it admis, en 1807, à l'École polytech-
enant dans l'arme de l'artillerie, qu'il
il assista à la bataille de Wagram,
attaché à son père comme aide de
retour de Russie où il eut les pieds
nommé chambellan, et, en 1815, of-
nance de l'Empereur. Après Water-
sa démission de capitaine; mais il
r dans la société secrète des carbo-
tendances n'étaient pas en harmo-
pinions aristocratiques.

Élu plusieurs fois député par l'arrondissement de Fougères (1829-1835), il vota avec l'opposition l'Adresse des 221, puis se montra dévoué à la politique inaugurée par la monarchie de Juillet. A la Chambre des Pairs, où il siégea depuis 1835, il soutint par son vote la politique ministérielle. Il commandait alors, dans la garde nationale, la cinquième légion, qui passait pour la plus démocratique de Paris. La révolution de Février le rendit à la vie privée jusqu'aux élections de l'Assemblée législative (mai 1849), qui le compta dans les rangs de la minorité dévouée à la politique napoléonienne. Après le 2 décembre, M. de Lariboisière fut élevé à la dignité de sénateur dès le 25 janvier 1852. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 14 décembre 1850.

LARIVE (Auguste DE), chimiste suisse, né à Genève, en 1801, et fils du célèbre physicien mort en 1834, se signala d'abord, de 1827 à 1830, par un grand nombre d'expériences faites en société avec Marcet et occupa, à la même époque, la chaire de physique à l'académie de sa ville natale. A la suite de l'agitation démocratique de Genève, en octobre et décembre 1830, il dut s'exiler quelques années en Angleterre, où il partagea les travaux de la Société royale de Londres. De retour en Suisse, il dirigea, de 1836 à 1841, la *Bibliothèque universelle de Genève* et reprit ensuite, lors de l'application de l'électricité à la métallurgie, l'exercice à peu près exclusif de ses manipulations chimiques, auxquelles il avait dû, dès ses débuts, une certaine célébrité. M. A. Larive est aujourd'hui correspondant de l'Institut de France (Académie des sciences), membre de la Société royale de Londres et de différentes Académies de l'Europe.

On a surtout de lui : *Mémoires sur les caustiques* (1824, in-4); *Théorie de la pile voltaïque* (1836, in-8); *Archives de l'électricité*, supplément à la *Bibliothèque universelle de Genève*, ainsi que des *Mémoires* et des *Notices* sur plusieurs savants de ses compatriotes (1817-1854).

LARIVIÈRE (Philippe-Charles, dit DE), peintre français, né à Paris, le 31 septembre 1798, reçut les premières leçons de son père, entra à quinze ans dans l'atelier de Paulin Guérin, puis suivit ceux de Girodet et du baron Gros et, en 1813, l'École des beaux-arts; il y obtint successivement le second prix de peinture en 1819, une médaille spéciale d'encouragement en 1820, et le grand prix au concours de 1824, dont le sujet était *la Mort d'Alcibiade*. Pendant son séjour à Rome, il exposa au Salon de 1827 *un Prisonnier du Capitole visité par sa famille*, et fit en 1830, comme envoi de cinquième année, *la Peste de Rome sous le pontificat de Nicolas V*, admis au salon de l'année suivante et placé plus tard au musée du Luxembourg. De retour en 1831, il envoya au salon de cette année et à ceux qui suivirent : *Le Tasse malade à Saint-Onufre*, acquis par la comtesse de Fourcroy; *Deux religieux en méditation* (1831); plusieurs *portraits et Têtes d'étude* (1833-1840); les portraits en pied du *maréchal Magnan*, de *l'amiral Mackau*, du *général Charon* (1853). Il a envoyé à l'Exposition universelle de 1855, avec la *Peste* de 1831, le portrait du *maréchal Leroy Saint-Arnaud*, *la Pentecôte*, carton des vitraux peints d'après cet artiste pour la chapelle de Dreux; et au Salon de 1857, *saint Vincent martyr*, ainsi que de nouveaux portraits officiels.

M. Charles Larivière a exécuté pour le musée de Versailles : les *Batailles d'Ascalon*, de *Mons en Puelle*, de *Cocherel*, de *Castillon*, la *Prise de Bologne*, avec M. Naigeon; l'*Assaut de Brescia*, l'*Entrevue de François Ier et de Clément VII*, avec

M. J. Dupré; la *Levée du siége de Malte*, le *Siége de Dunkerque*, la *Bataille des Dunes*, *l'Arrivée du duc d'Orléans à l'hôtel de ville en juillet* 1830, l'*Entrée des Français en Belgique;* et les portraits de *Vauban*, des maréchaux *Gérard*, *Rochambeau*, *Trévise*, *Mouton*, *Lobau*, *Mortier*, *Drouet*, *Bugeaud*, de *l'amiral Roussin*, du *Bey de Tunis* et d'*Ibrahim-pacha*. La plupart de ces sujets ont figuré aux salons de 1834 à 1847. Cet artiste a obtenu une 1re médaille en 1831, et une médaille de première classe en 1855. Il a été décoré en février 1836.

LA ROCHEFOUCAULD (famille DE), ancienne maison ducale française, qui a réuni successivement, depuis 1517, les titres de baron, comte, duc et pair, avec le nom de Liancourt, héréditaire pour le fils aîné du chef de la maison. Elle se compose aujourd'hui de trois branches : la branche aînée des ducs de LA ROCHEFOUCAULD, et celles des ducs d'ESTISSAC et de DOUDEAUVILLE.

La branche ducale de La Rochefoucauld a pour chef actuel le duc *François*-Marie-Auguste-Émilien, né en 1794. Il a trois fils : le comte François, né le 14 avril 1818, Alfred, né le 5 septembre 1820, et Georges, né le 8 mars 1828. — Frères du duc : le comte Olivier, né à Altona, en 1796, Frédéric, né le 9 juin 1802, et Hippolyte, né le 13 août 1804. L'oncle du duc, le marquis Fr. Gaëtan, né le 5 février 1799, était député du Cher avant 1848.

La branche ducale d'Estissac a pour chef le duc *Roger*-Paul-Louis-Alexandre, né le 17 mai 1826, marié en 1853 à la fille du comte Paul de Ségur. — Il a deux sœurs et un frère : le comte Arthur, né le 1er mai 1831. Sa mère, fille du marquis d'Essoles, née le 17 juillet 1803, est veuve depuis avril 1856. — Il a deux oncles : les comtes Wilfrid, né le 8 février 1798, et François-Joseph, né le 15 mai 1820.

La branche des ducs de Doudeauville a pour chef Louis-François-*Sosthènes*, né le 15 février 1785, grand d'Espagne. Marié deux fois (1807 et 1851), il a du premier lit : le vicomte Stanislas, né le 9 avril 1822, et le comte Sosthènes, duc de Bisaccia, né le 1er septembre 1825.

LAROCHE-LAMBERT (Henri-Michel-Scipion, marquis DE), sénateur français, né le 30 décembre 1789, à Paris, appartient à une ancienne famille d'Auvergne. Sous la Restauration, il fit partie des gentilshommes honoraires de la chambre. Il vivait depuis 1830 dans la vie privée lorsqu'un décret du 9 juin 1857 l'éleva à la dignité de sénateur. C'est le seul membre du Sénat qui n'ait point reçu de décoration.

LA ROCHEJAQUELEIN (Marie-Louise-Victoire DE DONNISSAN, marquise DE), fille unique du marquis de Donnissan, née à Versailles, le 3 octobre 1772, reçut une éducation distinguée de sa mère, dame d'atours d'une des tantes de Louis XVI. A dix-sept ans, elle épousa le marquis de Lescure, son cousin germain, qu'elle suivit en 1792 en Vendée, où elle distribua les premières cocardes blanches; à la fois secrétaire et aide de camp, elle expédiait les dépêches et les portait elle-même. Son zèle la soutint jusqu'à la bataille de Cholet, où son mari fut blessé mortellement. Enceinte et tenant dans ses bras un enfant de dix mois, exposée à toutes les privations d'une armée en déroute, elle quitta ses compagnons après la défaite de Savenay, se réfugia au milieu des bois et y accoucha de deux filles au mois d'avril 1794. L'année suivante, elle profita de l'armistice pour se rendre aux environs de Bordeaux dans son château de Citran, d'où la révolution du 18 fructidor
la força quelque temps de s'éloigner [illegible]
épousa en secondes noces le marquis [illegible]
Rochejaquelein, qui fut tué le 4 juin [illegible]
des Mathes, à la tête d'une colonne [illegible]
Douée d'une âme aussi ferme que [illegible]
n'eut de cette double perte d'autre [illegible]
que celle de retracer les événements [illegible]
avait pris part; son ouvrage, simplement [illegible]
Mémoires (1815, in-8), a eu plusieurs [illegible]
a été traduit à l'étranger. Mme de La [illegible]
lein, qui a eu huit enfants de son [illegible]
riage, s'était depuis longues années [illegible]
léans, où elle est morte en 185[illegible].

LAROCHEJAQUELEIN (Hen[illegible]
ges DU VERGIER, marquis DE), né [illegible]
1805, est le fils de la précédente [illegible]
déen, général en chef de l'armée [illegible]
les armes à la main, le 4 juin [illegible]
jeune marquis reçut, des mains [illegible]
de Prusse, à Paris, une m[illegible]
offraient les officiers de l'armée [illegible]
hommage de leur admiration [illegible]
et la fidelité héréditaires de [illegible]
Saint-Cyr, puis officier de [illegible]
l'armée russe, en 1828, la c[illegible]
en qualité de volontaire. Dès [illegible]
pair de France; mais la rév[illegible]
riva avant que l'âge lui eût p[illegible]
siége à la Chambre haute. [illegible]
compromit dans le soulèvement [illegible]
fut condamné à mort par co[illegible]
il se jeta dans les entreprises [illegible]
tacha surtout son nom à cel[illegible]
de la Loire. En 1842, le dép[illegible]
han l'envoya à la Chambre d[illegible]
tout d'abord, dans le parti [illegible]
l'attitude qui convenaient [illegible]
l'intervalle de la session de 18[illegible]
de *Belgrave-Square*, et donn[illegible]
ses collègues légitimistes, [illegible]
trissure que la majorité, sou[illegible]
nistère Guizot, leur infligea [illegible]
24 janvier 1844. Renvoyé à [illegible]
électeurs, il prit la parole [illegible]
sur le recrutement de l'arm[illegible]
prisons, la réforme électorale [illegible]
religieuses, etc. Partisan de [illegible]
noude qui s'efforçait d'allier [illegible]
timité monarchique avec la [illegible]
ple, il vota constamment ave[illegible]

Après la révolution de Fé[illegible]
jaquelein donna, en son [illegible]
Vendée tout entière, une a[illegible]
aux événements accomplis. E[illegible]
semblée constituante par [illegible]
trième sur douze, il y vota [illegible]
la droite; il se prononça [illegible]
contre le cautionnement des [illegible]
bolition de la peine de mort [illegible]
Grévy, et pour la suppress[illegible]
A la Législative, où il fut [illegible]
partement, il arbora avec [illegible]
en face des institutions ré[illegible]
le drapeau de son parti. Il [illegible]
sition tendante à appeler le [illegible]
par *oui* et par *non* entre la [illegible]
narchie. Après le coup d'É[illegible]
prêta serment au nouveau [illegible]
dent du conseil général de [illegible]
semaines après le rétabliss[illegible]
décembre 1852), il accep[illegible]
Il a été nommé officier [illegible]

On a de M. La Roche[illegible]
chures : *Considérations* [illegible]
in-8); *Opinion sur le pr*[illegible]
forme des prisons (même [illegible]

iis (1848, in-8); *Situation de la France* (1849, et plusieurs discours.

ROCHEJAQUELEIN (Auguste, comte DE), ıl français, né vers 1783 dans le Poitou, est ılu précédent. Emmené en émigration à Saint-gue, il revint en France en 1801 avec son frère et, bien qu'il fût, par les traditions de sa :, attaché à la cause des Bourbons, il prit du : dans les armées impériales. Couvert de bles-ı la bataille de la Moskowa, il tomba au r des Russes qui, à la recommandation du de Provence, le traitèrent avec beaucoup *s. En 1814*, il entra dans la garde royale, a Vendée durant les Cent-Jours et y reçut nandement du 4e corps; blessé au combat *ıes*, où son frère fut tué, il se retrancha ɔays insurgé et sut s'y maintenir. Sa fidélité M. de La Rochejaquelein le grade de co-ı 1er régiment des grenadiers à cheval, et, , celui de maréchal de camp. Il fit en cette a guerre d'Espagne (1823), commanda en-e brigade de cavalerie de la garde et prit ns les rangs de l'armée russe, à la cam-: 1828 contre les Turcs. Admis à la re-rès la révolution de Juillet, il fut accusé, d'avoir fomenté les troubles de la Vendée; é à mort l'année suivante, il purgea sa :e en 1835 devant la Cour de Versailles *son* alibi d'une façon si précise que son 'hilippe Dupin, n'eut pas besoin de pren-:ole. En 1857, à l'occasion de la mort de *eur*, il reçut du comte de Chambord une :ondoléance publiée par les journaux lé-, et où ce prince faisait un éloge enthou-: « héroïques exploits » de la Vendée. Rochejaquelein a été nommé, en 1823, :ur de la Légion d'honneur.

NAT (Charles ROUVENAT, dit), littéra-ais, né en 1819, fit ses classes à Char-t se tourna vers la littérature. En 1848, *ıns le* mouvement révolutionnaire, il re de la Commission du Luxembourg. ıomme de lettres, il aborda le théâtre *laboration* de nombreux et lestes vau-ıi eurent du succès. Au 1er juillet 1856, u directeur du théâtre de l'Odéon. On 'ec MM. Montjoie et Siraudin : *les As-*ı); *le Mariage de Poissy* (1850); *les ureux, une Bonne qu'on renvoie* (1851); *:ntre deux airs*, *Pulcriska et Léontine* *'ile de Volta* (1854); *une Panthère de* pièces légères, en un acte, jouées ou au Palais-Royal; puis, sous son ne comédie : *les Vainqueurs de Lodi* Gymnase, 1856), et un roman : *la 'amour.* Il a écrit dans divers jour-*eils*, notamment dans la *Revue de* .857).

Hippolyte), médecin français, mem-émie de médecine, né vers 1810, et :tre Larrey, mort en 1842, entra le service de santé de l'armée, où il oncours, différents grades, et fut à Paris en 1832; il fut chargé du :o-chirurgical de l'hôpital Picpus, ɔléra. Il assista, comme aide-major, ers, après lequel il fut nommé che-re de Léopold. En 1841, il obtint, s, la place de professeur de patho-:ale au Val-de-Grâce. Chevalier de ɔnneur depuis 1843, il a été créé 'mbre 1851.

publié : *Relation chirurgicale des Juillet à l'hôpital militaire du Gros-Caillou* (1830), dont la deuxième édition contient un rapport de Dupuytren; *Histoire chirurgicale du siége de la citadelle d'Anvers* (1831, in-8); *du Meilleur traitement des fractures du col du fémur* (1835), thèse d'agrégation; un discours sur *la Méthode analytique en chirurgie* (1841); plusieurs notices sur la chirurgie et l'hygiène militaire, et un grand nombre d'articles dans *la Clinique*, *la Gazette médicale* et *la Gazette des Hôpitaux*.

LARRIEU (Amédée), ancien représentant du peuple français, né à Brest (Finisterre), en 1807, et fils du propriétaire d'un des premiers vignobles bordelais, le Haut-Brion, se consacra de bonne heure à l'étude des questions vinicoles, et, bien qu'il eût suivi à Paris les cours de droit, il préféra la culture de la vigne à la profession d'avocat. Élevé par sa famille dans les idées légitimistes, un séjour de deux ans aux États-Unis changea complétement ses sentiments politiques. En 1846, il fut, dans le collége électoral de Bordeaux, le concurrent de l'économiste Blanqui, candidat ministériel, qui ne l'emporta qu'après trois jours de ballottage, avec quatre voix de majorité. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple par 51 962 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, jusqu'à l'élection du 10 décembre, s'associa ensuite aux attaques de la gauche contre le gouvernement du président, rejeta la proposition Rateau, qui congédiait l'Assemblée et ne fut point réélu à l'Assemblée législative.

LASAULX (Ernest DE), philologue et archéologue allemand, né le 16 mars 1805, à Coblentz, et fils de l'architecte de ce nom, étudia, de 1824 à 1830, aux universités de Bonn et de Munich et habita successivement Vienne, Rome, Athènes, Constantinople et Jérusalem. De retour en Allemagne, en 1835, il obtint une chaire de philologie à Wurtzbourg, d'où il passa, neuf ans après, à l'université de Munich, en qualité de professeur titulaire de philologie et d'esthétique. Malgré la vogue de ses cours, il perdit sa place, en 1847, à la chute du ministre Abel, auquel il avait voulu faire voter par l'académie un témoignage d'estime. Député à l'Assemblée nationale de Francfort, il y vota dans les questions religieuses avec la fraction catholique, et dans les questions politiques avec le parti grand-germanique. En 1849, il fut rétabli dans sa chaire. Il a été nommé en outre membre de la seconde Chambre de Bavière.

On a de M. Lasaulx une série de travaux originaux et savants, tels que : *l'Oracle de Dodone* (Wurtzbourg, 1841); *du Sens de la fable d'OEdipe* (über den Sinn der Œdipussage; Ibid., 1841); *les Sacrifices de propitiation des Grecs et des Romains* (die Sühnopfer der Griechen und Rœmer; Ibid., 1841); *la Complainte de Linus* (über die Linosklage; Ibid. 1842); *les Prières des Grecs et des Romains* (die Gebete der Griechen und Rœmer; Ibid., 1842); *la Fable de Prométhée et sa signification* (Prometheus : die Sage und ihr Sinn; Ibid., 1843); *de l'Imprécation chez les Grecs et les Romains* (über den Fluch bei Griechen und Rœmern; Ibid., 1843); *le Serment chez les Grecs* (der Eid bei den Griechen; Ibid., 1844); *le Serment chez les Romains* (der Eid beiden Rœmern; Ibid, 1844); *l'Étude des antiquités grecques et romaines* (über das Studium der griechischen und rœmischen Alterthümer; Munich, 1846); *de la Marche progressive de la vie romaine et grecque et de l'état actuel de la vie allemande* (über den Entwickelungsgang des griech. und rœmisch. etc.; Ibid.,

1847); *les Livres du roi Numa* (die Bücher des Kœnig Numa; Ibid., 1847); *la Géologie des Grecs et Romains* (die Geologie der Griechen und Rœmer; Ibid., 1851); *Études sur l'histoire et la philosophie du mariage chez les Grecs* (Zur Geschichte und Philosophie der Ehe bei den Griechen; Ibid., 1852); *la Chute de l'Hellénisme*, etc. (der Untergang des Hellenismus; Ibid., 1854); *Étude sur l'antiquité classique* (Studien des klassischen Alterthums; Ratisbonne, 1854, in-4), recueil de dissertations académiques, etc., etc.

Deux frères du précédent, Othon DE LASAULX et Hermann DE LASAULX, se sont fait connaître comme architectes. Le premier, après avoir vécu pendant longtemps à Elberfeld, émigra, en 1850, pour le Texas; le second s'est fixé à Coblentz.

LA SAUSSAYE (Jean-François de Paule Louis PETIT DE), antiquaire français, membre de l'Institut, né à Blois, le 6 mars 1801, d'une très-ancienne famille de l'Orléanais, qui compte saint François de Paule parmi ses membres, entra d'abord dans la carrière militaire et servit dans les gardes du corps du roi. Fixé ensuite dans sa ville natale comme percepteur des contributions, il se livra à l'archéologie et fit exécuter des fouilles dans les environs. Plus tard, encouragé par son compatriote Pardessus, membre de l'Académie des inscriptions, il soumit à cette compagnie un mémoire manuscrit intitulé : *Histoire de la Sologne blaisoise*, où étaient exposés les résultats de ces fouilles. Il obtint, en 1835, une médaille au concours des antiquités nationales.

La révolution de Juillet brisa la carrière administrative de M. de La Saussaye qui, mis en possession d'une grande aisance par un récent mariage, se consacra tout entier à l'archéologie et surtout à la numismatique. Il fonda, à Blois, en 1836, de concert avec un de ses amis, habile antiquaire, M. Cartier (d'Amboise), la *Revue de numismatique*, qu'il n'a pas cessé de diriger, et dans laquelle il a inséré un grand nombre de dissertations. Ce recueil, qui le mit en relation avec tous les antiquaires de France, fut le point de départ de sa réputation. Ayant sous les yeux, dans son pays, deux monuments historiques des plus remarquables, les châteaux de Blois et de Chambord, il entreprit d'en écrire l'histoire et le fit avec le plus grand succès : l'*Histoire du château de Chambord* (1837, in-4), a eu six éditions; celle *du château de Blois* (1840, in-4), qui en a eu trois, obtint une médaille d'or de l'Académie des inscriptions, qui avait choisi l'auteur, l'année précédente, pour correspondant.

Plus spécialement versé dans l'étude de la numismatique gauloise, M. de La Saussaye conçut le projet d'une description complète des monnaies de la Gaule et fit paraître, à Blois, en 1842, sous le titre de *Numismatique de la Gaule narbonnaise* (in-4), la première partie de ce grand travail, qu'il n'a malheureusement pas continué, et qui lui ouvrit, néanmoins, en 1845, les portes de l'Institut. Il essaya alors de se fixer à Paris; mais l'amour du sol natal le rappelait souvent dans le Blaisois. Grâce à ses soins, la bibliothèque publique de la ville de Blois s'enrichit d'une foule d'ouvrages importants. Distrait de ses études par diverses fonctions locales, il ne s'est plus guère occupé que de la réimpression et de l'amélioration de ses premiers ouvrages. En 1855, M. de La Saussaye, qui cherchait, depuis 1848, à rentrer dans la carrière administrative et qui, comme conseiller général du Loir-et-Cher, avait pris une part active aux affaires du département, fut nommé recteur de l'Académie de Poitiers, dont l'importance venait d'être accrue par la réorganisation des circonscriptions universitaires. Chevalier de la Légion d'honneur depuis [...] actuellement officier de cet ordre.

On a encore de lui : *Antiquités [...] blaisoise* (1848, in-4, avec atlas); [...] *ville de Blois* (Blois, 1846, in-12) [...] *torique du voyageur à Blois* (in-12) [...] anonyme en 1855. Il a aussi fourni [...] sertations aux *Annales de l'Institut [...] de Rome* et aux *Mémoires de la Soc[...]* quaires de France, dont il a été pr[...] l'année 1846.

LASSAGNE (Alphonse), acteur fr[...] 1805, débuta, sans beaucoup de [...] théâtres de société, parcourut [...] rut, en 1840, au Palais-Roya[l] [...] *de troupiers*. De là il fut engag[é] [...] matiques, puis aux Variétés. [...] tées. *Drin-drin*, *le Voyage* [...] *mour, qué qu'c'est qu'ça?*, [...] *Mystères de l'été*, la repr[...] *ques*, etc., ont mis tour à tour [...] pour recueillir l'héritage des [...] et des Odry.

LASSAIGNE (Jean-Louis) [...] né vers 1798, se consacra [...] tude et à la pratique des [...] professa successivement le [...] cole spéciale du commerce [...] d'Alfort. Depuis 1854, il [...] été attaché, comme chimiste [...] de première instance de la Sei[ne] [...] puis 1827, de la Société d'enc[ouragement] [...]

On a surtout de lui : *Abré[gé de] chimie organique et inorgan[ique]* [...] in-8; 4e édit., 1846, avec [...] *naire des réactifs chimiq[ues]* [...] *toutes les expériences* (1839) [...] *de l'histoire naturelle et* [...] *employées dans la médecine* [...] *tiques* (1841, in-8), en société [...] des *Observations*, des *Rapp[orts]* [...] articles fournis au *Journal* [...] au *Bulletin de l'Académie de* [...]

LASSALLE (Émile), lithogr[aphe] [...] Bordeaux, en 1813, y étu[dia] [...] M. Pierre Lacour, vint ensu[ite] [...] par un premier cadre de litho[graphies] [...] 1834. Il concourut, à cette [...] tion de publications popul[aires] [...] *Cimetières de Paris*, une [...] *Lachaise*, etc. S'attachant [...] tion des tableaux importants [...] il a donné une suite d'œuvre[s] [...] riées dont la plupart ont [...] 1841 à 1855. Nous citero[ns] [...] M. Rodolphe Lehmann; [...] *filles*, de M. C. Landelle; [...] de M. Alfred Dedreux [...] rias; *Érigone*, de M. [...] *parte* et *Napoléon*, de M. [...] *patre*, de M. Gigoux; plu[sieurs] [...] quelques-uns de ces sujets [...] tion universelle de 1855, [...] M. A. Dedreux; *l'Angé[lus]* [...] *taine*, de Léopold Robert, [...] M. Landelle, et *une Fem[me]* [...] doit encore à M. Ém. La[ssalle] [...] salons : *la Vierge à la* [...] *le Dernier soupir du* [...] *la Médée poursuivie*, [...] *au sabbat*, de M. Ary Sc[heffer] [...] une 3e médaille en 1847. [...]

LASSABRE [de la Creu[se]] [...]

:u peuple français, né dans le département
Creuse, vers 1803, exerça, jusqu'en 1821,
fession d'avocat, et fut alors nommé sub-
, puis procureur du roi près le tribunal de
t, en 1839. Il soutint sans succès, en 1846,
: M. Boutmy, accusé de corruption électo-
in procès qui fit grand bruit. Après la révo-
de Février, il se rallia au nouveau gouver-
t et devint procureur de la République. En-
ar les électeurs modérés de la Creuse à la
uante, le dernier sur sept représentants, et
e du comité de la justice, il vota constam-
vec la droite dans toutes les questions po-
: ou sociales. Néanmoins, il adopta l'en-
de la Constitution républicaine et déclara
général Cavaignac avait bien mérité de la
Après l'élection du 10 décembre, il soutint
que de l'Élysée, et approuva l'expédition
e. Non réélu à l'Assemblée législative, il
mé par le gouvernement, juge au tribu-
uéret.

N (Christian), célèbre orientaliste alle-
é à Berghen, en Norvége, le 22 octobre
ses études à Christiania, et, après la
on père, à Heidelberg et à Bonn, où il
maître Guillaume de Schlegel, qui l'en-
ris et à Londres, copier et collationner
scrits pour son édition des *Râmâyana*.
il connut Eugène Burnouf, et publia
aux frais de la Société asiatique, un *Es-
Pali* (1826). Reçu docteur à Bonn, en
: une thèse intitulée : *Commentatio geo-
atque historica de Pentapotamia In-*
it ses licences pour l'enseignement, et
1830, professeur adjoint de langue et
ure indiennes, puis titulaire en 1840.
en, outre des éditions critiques de nom-
uscrits indiens ou persans, a publié
ls ouvrages : *les Antiquités indiennes*
Altherthumskunde; Bonn, 1844-1858,
les Vieilles inscriptions cunéiformes de
e altpersischen Keilinschriften; Ibid.,
ni ses autres travaux, il faut citer un
fables, *Hitopadesa* (Ibid., 1831,
blié avec Schlegel; une édition du
; de Jayadeva (Ibid., 1837); le *Gym-
sive Indicæ philosophiæ documenta*
); *Anthologia sanscrita*, avec notes
8); *Institutiones linguæ pracriticæ*
), l'un des premiers ouvrages sur
une savante *Introduction à l'histoire
s et indo-scythes de la Bactriane, du
l'Inde* (Zur Geschichte der griech.
thischen Kœnige, etc.; Ibid., 1838);
critique d'une partie du *Vendidad*
Enfin, M. Ch. Lassen a fourni des
s-importants au *Journal de l'Orient*
ir Kunde des Morgenlandes), dont
tant la direction, à l'*Encyclopédie*
la *Bibliothèque indienne* (Indische
u *Musée du Rhin* (Rheinisches Mu-
ivers autres recueils.

ean-Baptiste-Antoine), architecte
Paris, le 19 mars 1807, étudia sous
Vaudoyer et entra, en 1828, à
ux-arts, où il resta jusqu'en 1830.
s à diverses études d'archéologie,
comité historique des arts et mo-
ssina plusieurs *Projets de restau-
s gothiques* ou de la renaissance.
, il exécuta et exposa : une *Vue des
4, la Sainte-Chapelle au* XV^e *siè-
t les Détails de la cathédrale de*
ents de son grand ouvrage, et la
*onastère et du réfectoire de l'an-
cienne abbaye de Saint-Martin des Champs* (Conservatoire des arts et métiers), faisant partie de la *Statistique monumentale de Paris*. Ces dessins ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec ceux de l'*Église Saint-Aignan* (Loir-et-Cher), et les détails de la *Châsse de sainte Radegonde*, demandée, en 1854, par l'évêché de Poitiers.

En 1840, M. Lassus fut chargé, conjointement avec M. Viollet-Le-Duc, de l'inspection des travaux de la Sainte-Chapelle, terminés en 1856. Vers la même temps, lorsqu'il s'agit de rendre au culte l'église Saint-Germain l'Auxerrois, il en dessina et dirigea la restauration. Il obtint encore, avec M. Viollet-Le-Duc, à la suite d'un concours, la restauration de Notre-Dame de Paris, et la construction de la nouvelle sacristie (1845). En 1854 il commença l'église paroissiale de Belleville.

M. Lassus a publié plusieurs ouvrages, dont le plus important est la *Monographie de la cathédrale de Chartres, architecture, sculptures et peintures*, avec MM. Amaury Duval et Didron, publiée par ordre du roi et du ministère de l'instruction publique (Imprimerie royale, 1843, in-fol.). Il a donné de nombreux et sérieux articles aux *Annales archéologiques*, et s'est mêlé aux discussions artistiques qui eurent lieu, en 1845, par une petite brochure : *Réaction de l'Académie des beaux-arts contre l'art gothique* (1846, in-8).

Outre les titres qui se rattachent aux travaux précédents, M. Lassus est chargé du service des édifices diocésains, pour les diocèses de la Sarthe et de l'Eure-et-Loir, et partage celui de la Seine avec M. Viollet-Le-Duc. Il a été décoré en août 1850. — M. Lassus est mort subitement aux eaux de Vichy, le 14 juillet 1857.

LASTEYRIE (Ferdinand, comte DE), homme politique français, né en 1810, est fils du philanthrope de ce nom, mort en 1849, et qui avait épousé la fille de La Fayette. Après avoir étudié, de 1827 à 1830, à l'École des mines, il servit, pendant la révolution de Juillet, d'aide de camp à son grand-père, et fut successivement employé dans les ponts et chaussées jusqu'en 1837, au ministère de l'instruction publique et à celui de l'intérieur. Nommé député du quatorzième arrondissement de la Seine (1842), il se rangea, dans l'opposition de gauche, sous la bannière de M. Odilon Barrot, contribua de tous ses efforts au mouvement réformiste, et assista, en 1847, à plusieurs banquets. Après la révolution de Février, il représenta la ville de Paris à la Constituante et à la Législative et prit une part des plus actives aux discussions de ces deux assemblées. Il fut membre du comité de constitution et rapporteur de plusieurs projets de loi, vota, en général, avec la fraction des représentants modérés et repoussa les plus importantes mesures de la majorité réactionnaire, telles que la loi électorale du 31 mai et la révision du pacte fondamental. Lors du coup d'État, il protesta dans la réunion du X^e arrondissement, et fut quelque temps retenu en prison. Il ne reparut sur la scène politique qu'en 1857 : sa candidature, aux élections du Corps législatif, réunit alors plusieurs milliers de voix de l'opposition à Paris.

Appartenant à différentes compagnies savantes, entre autres à la Société des antiquaires de France, M. de Lasteyrie a coopéré à la fondation de la Société d'encouragement ainsi qu'à la propagation de l'enseignement mutuel. Il a publié les ouvrages suivants : *Histoire de la peinture sur verre d'après ses monuments en France* (1837-1856, in-fol.), couronné en 1841 par l'Institut; *Rapport sur les manufactures de Sèvres et des Gobelins* (1850); *Théorie de la peinture sur verre* (1853, in-8); *la Cathédrale d'Aoste* (1854, in-8),

qui ouvre une série d'études archéologiques sur les églises des Alpes; etc.

LASTEYRIE (Jules, comte DE), homme politique français, né en 1810, au château de la Grange (Seine-et-Marne), est cousin du précédent et beau-frère de M. de Rémusat. Entré de bonne heure au service de dona Maria, il prit part à l'expédition qui chassa, en 1832, don Miguel du Portugal. En 1842, il fut envoyé à la Chambre des Députés par les électeurs de La Flèche, vota avec le centre gauche et fut, en 1845, chargé du rapport du projet de loi sur le régime des colonies; il se montrait fort assidu à suivre les travaux parlementaires et savait se faire écouter de la majorité. La révolution de 1848 le jeta complétement dans l'opposition contre-révolutionnaire; représentant de Seine-et-Marne, il se prononça, à la Constituante, en faveur des deux Chambres, du vote à la commune, de la proposition Rateau et de l'expédition d'Italie, fut réélu le premier de son département et prit, à la Législative, une attitude des plus hostiles à la République et au président tout ensemble. Il fut un des dix-sept membres choisis par le ministère, en 1850, pour préparer la loi électorale du 31 mai contre le suffrage universel. Mais, à la session suivante, il devenait l'organe habituel des adversaires du pouvoir exécutif, attaquait la Société du 10 décembre, posait la candidature du prince de Joinville et protestait énergiquement contre le coup d'État. Expulsé du territoire français en 1852, il fut compris dans le décret d'amnistie du 7 août de la même année. On a de lui quelques articles historiques et économiques, publiés, de 1841 à 1847, dans la *Revue des Deux-Mondes*.

LA SUSSE (Louis-Frédéric REGNAULT, baron DE), marin français, né le 3 juillet 1788, s'engagea, dès l'âge de quinze ans, à bord des vaisseaux de l'État et se distingua par son courage dans plusieurs combats des mers de l'Inde. Nommé lieutenant de vaisseau le 7 mai 1812, il commanda, quelque temps après, la goëlette *la Lyonnaise*, à la station du Brésil. Appelé à siéger au conseil des travaux en 1833, il eut, pendant plusieurs années, le commandement du vaisseau *le Montebello*, devint contre-amiral le 30 mai 1837 et reçut la mission de rétablir dans le Levant la station chargée de veiller à la protection du commerce français (1838-1841). Élevé au grade de vice-amiral (2 juin 1844), il inspecta les équipages de ligne en 1846 et présida le conseil des travaux en 1847, et le Conseil d'amirauté en 1851. L'année suivante, il a commandé en chef l'escadre d'évolution de la Méditerranée. Admis en 1855 dans le cadre de réserve de l'état-major général, M. de La Susse est depuis 1843 grand officier de la Légion d'honneur.

LATENA (Nicolas-Valentin DE), magistrat français, né à Ancy-le-Franc (Yonne), le 5 juillet 1790, d'une très-ancienne famille militaire du canton de Fribourg, étudia le droit à la Faculté de Paris, et fut chargé en 1815 de la sous-direction des bureaux du comité des gardes nationales de France, présidé par le comte d'Artois. Ce prince le fit nommer, en 1819, conseiller référendaire de deuxième classe à la Cour des comptes, et, en 1829, le promut à la première classe, sur la présentation de cette cour. M. de Latena, qui a souvent été appelé à faire partie de commissions importantes, est devenu conseiller-maître en 1837, bien qu'il n'ait jamais déguisé son attachement à la branche aînée des Bourbons. Au mois de juillet 1848, il fut chargé, par une délégation de l'Assemblée constituante, de faire une enquête sur
l'administration et la comptabilité des [illegible]
tionaux. Magistrat voué de bonne heure [illegible]
rieuses études littéraires, il a publié [illegible]
un ouvrage philosophique intitulé [illegible]
l'homme (1854, in-8; 2ᵉ édit. corrigée [illegible]
le style sévère et l'observation fine et [illegible]
été dans la presse l'objet d'unanimes [illegible]

M. de Latena avait un frère, Pierre-
Jules DE LATENA, né en 1797, mort [illegible]
entra, en 1814, dans les gardes [illegible]
Louis XVIII et suivit ce prince à Gand [illegible]
volution de Juillet, il donna sa démission
d'escadron pour se livrer à la littérature [illegible]
laboré à la *Biographie universelle* [illegible]
ainsi qu'à l'*Encyclopédie des gens du* [illegible]

LATHAM (Robert-Gordon), phil[illegible]
né en 1812, à Billingsborough [illegible]
coln), où son père était vicaire [illegible]
nités au collége d'Eton, et pas[illegible]
Cambridge où il prit tous ses [illegible]
taires; il y reçut également le [illegible]
en médecine. Sans abandonner [illegible]
dernière science, il se livra [illegible]
lologiques et fit, en 1832, [illegible]
mark et en Norvége dans l'[illegible]
idiomes scandinaves. A son [illegible]
traduction anglaise du poëme [illegible]
Frithiof, et des esquisses de [illegible]
les Norvégiens (Norway and N[illegible]

Reportant dès lors ses efforts [illegible]
gue, M. Latham, qui en pos[illegible]
canisme et les lois, tenta d[illegible]
dans l'alphabet; le *Précis de* [illegible]
les sifflantes (Abstract of Rasi[illegible]
lants), et l'*Appel aux écrivains* [illegible]
cains (An Address to the auth[illegible]
America) n'eurent pas d'au[illegible]
grecque, dont il publia une [illegible]
(*Grammatical sketch* on the gr[illegible]
en quelque sorte le modèle [illegible]
compatriotes. Ces travaux, qu[illegible]
savants, le désignèrent, en 18[illegible]
de langue et de littérature an[illegible]
sité de Londres.

Les ouvrages suivants, plus [illegible]
vue de la philologie, appart[illegible]
dre d'idées: *de la Langue angl*[illegible]
glish language, 1841; 4ᵉ édit., [illegible]
faisant usage des travaux alle[illegible]
tableau historique du dévelop[illegible]
grès de la langue; *Grammai*[illegible]
mentary grammar; 1843, nou[illegible]
Histoire et origine de la langu[illegible]
and etymology of the engl[illegible]
traité plein de curieuses remar[illegible]
plété par les *Essais de logique* [illegible]
maire et à l'étymologie ([illegible]
plied, etc., 1847); etc. Le [illegible]
anglaise (Handbook of the e[illegible]
a paru en 1851, est un excel[illegible]
vaux que nous venons d'ind[illegible]

En même temps qu'il donna [illegible]
Germania de Tacite (1850), [illegible]
riques et linguistiques, ce la[illegible]
dans une voie tout à fait no[illegible]
une question très-controve[illegible]
un ouvrage original, de l[illegible]
humaines (Natural history [illegible]
1850), et un recueil de co[illegible]
verpool, *l'Homme et ses* [illegible]
migrations, 1851): il cherch[illegible]
cord avec les théologiens [illegible]
main et à ramener toutes [illegible]
au couple primitif de la tra[illegible]

M. Latham est un des [illegible]
philologique de Londres. [illegible]

hes ont d'abord été insérées dans les *Rap-* de la Société pour l'avancement des sciences, *ilosophical Magazine*, le *Philosophical jour-* Edimbourg et divers recueils littéraires. En il a entrepris une édition nouvelle du grand *nnaire* de Johnson et, en 1854, il a été chargé ssement de la section ethnologique au pa- e Sydenham. Ces occupations nombreuses pas fait négliger à M. Latham l'exercice de lecine : il a été successivement attaché à la i de secours (*dispensary*) de Saint-James et ieorges, à l'hôpital du Middlesex, etc.

IL (Mathieu-François-Vincent), peintre s, né à Aix, le 8 février 1796, vint étudier dans l'atelier de Gros, suivit l'École des irts et débuta au Salon de 1824. Il a sur- :cuté et exposé, entre autres tableaux d'his- : sujets religieux : *Byrane abandonnant* (1824); *le Lavement des pieds*, commandé ille de Paris (1827); la *Tunique de Joseph;* *' du peuple en l'absence des lois, en juillet* *30)*; *la Fille du vétéran* (1838); *Episode* *oire des naufrages* (1841); *Jésus-Christ* *nt un possédé; saint Paul en Macédoine* *a Mission des apôtres* (1847); *saint Jean* *seur* (1849); des *portraits*, etc. (1832- a obtenu une 2e médaille en 1827, et n 1847.

tiste a épousé, en 1833, Mlle Eugénie irtiste peintre, née à Moscou, en 1808, fait connaître comme portraitiste, et a ne 2e médaille en 1831.

R (Antoine DE), poëte et littérateur fran- Saint-Yrieix (Haute-Vienne), en 1808, naître, au collége de Dijon, M. Daveluy, ui directeur de l'École française d'Athè- ui inspira le goût de l'enseignement. En ıtra à l'École normale, où il suivit par- ent la direction de M. Michelet. Agrégé : supérieures, il occupa quelque temps au collége Bourbon, puis au collége Le roi Louis-Philippe lui confia l'édu- duc de Montpensier, auprès duquel il nême après 1848, comme secrétaire des nents, et dont il partage fidèlement : décoré d'un grand nombre d'ordres t officier de la Légion d'honneur.

Latour a débuté, en poésie, par un vers qui respirent une douce et vague : *la Vie intime* (1833, in-8; 2e édit., augmentée de pièces nouvelles, 1835). *complètes* (1841, 2 vol. in-18) com- ıvec *la Vie intime*, *Loin du foyer*, seul indique le même genre de poé- délicate. Comme prosateur, il a pu- :ur *l'étude de l'Histoire de France au* 835, in-8), traçant nettement les li- ›le symbolique, représentée par M. Mi- ıivi de notices remarquables sur *la* sur *la Chronique de Saint-Séverin;* *: historique* (1835, in-12), livre cu- 00 exemplaires et fort recherché au- ıis, dans la *Revue des Deux-Mon-* es sur Malherbe et Racan, des notices 'ertot, Saint-Réal, etc., réunis sous *its chefs-d'œuvre historiques* (1846, ; *la Relation du voyage en Orient* . *le duc de Montpensier*, sous forme ı7, in-8, avec un album de 30 pl. essiné par M. de Sinety), écrite à excursion avec son royal élève à pte, en Turquie et en Grèce.

our est connu surtout comme tra- *vio* Pellico, dont il a contribué à France le nom et les écrits. Sa traduction de *Mes Prisons* a été souvent réimprimée. On lui doit en outre la traduction des *Mémoires d'Alfiéri* (1840); du *Théâtre* et des *Poésies* de Manzoni (1841); de *la Colonne infâme* du même auteur (1843), etc. Depuis qu'il a quitté la France, il a fait paraître des *Études sur l'Espagne* (1855-1857, 3 vol. in-8), fruit de plusieurs années d'observation personnelle.

LATOUR [DE SAINT-YBARS] (Isidore LATOUR, dit), auteur dramatique français, né à Saint-Ybars, village de l'Ariége, vers 1809, fit ses études, à Toulouse, où il fut reçu avocat, et se fit inscrire au barreau. Depuis 1834, on rencontre fréquemment son nom soit dans les journaux littéraires du Midi, soit parmi les concurrents des Jeux Floraux. Son premier essai dramatique, *le Comte de Gowrie*, fut même représenté à Toulouse avec succès (1836). Il se rendit ensuite à Paris, publia un recueil de poésies catholiques, *Chants du néophyte* (1837, in-8), qui passa à peu près inaperçu, et fit recevoir au Théâtre-Français la tragédie de *Vallia* (1841). Marchant sur les traces de M. Ponsard, il se voua à la tâche difficile de ressusciter la tragédie classique, et donna successivement sur la même scène : *Virginie* (1845), qui ne réussit guère, malgré le concours de Mlle Rachel, et *le Vieux de la montagne* (1847), qui réussit encore moins. Il a fait aussi représenter : à l'Odéon, *le Tribun de Palerme* (1842), en prose; *le Syrien* (1847), en vers; et, à la Porte-Saint-Martin, *les Routiers* (1851), drame en vers. En 1857, M. Latour (de Saint-Ybars) s'est porté inutilement candidat de l'opposition aux élections du Corps législatif. Il est, depuis 1846, chevalier de la Légion d'honneur.

LATOUR-DUMOULIN (Henri), publiciste français, député au Corps législatif, né à Besançon, en 1822, fit ses études à Paris, au collége Saint-Louis, puis suivit les cours de droit et se fit recevoir avocat. Livré à l'étude de l'économie politique et du droit administratif, il publia, en 1846 et 1847, quelques articles dans *le Courrier-Français* et dans *le Commerce*. De 1848 à 1851, il fut successivement rédacteur du journal *l'Assemblée-Nationale*, rédacteur en chef du *Courrier-Français* et directeur du *Bulletin de Paris*. Il avait fondé, en 1849, le comité de la presse modérée et il fit partie, comme délégué de ce comité, de la réunion politique que présidait le comte Molé. Adhérant aux événements de décembre 1851, il fut nommé, au ministère de la police générale, le 6 avril 1852, directeur général de l'imprimerie, de la librairie et de la presse. Une élection partielle, en 1853, le porta au Corps législatif comme député du Doubs, où il a été réélu en 1857. De 1852 à 1855, M. Latour-Dumoulin a été successivement promu aux grades de chevalier et d'officier de la Légion d'honneur. Il est grand commandeur du nombre extraordinaire de Charles III d'Espagne.

LATRADE (Louis CHASSAIGNAC DE), représentant du peuple français, né à Paris, en 1812, fut admis à l'École polytechnique, en 1831, mais quitta le service de l'État en 1833, prit une part active aux manifestations républicaines de cette époque et fut impliqué dans plusieurs procès politiques. Il fit longtemps partie de la rédaction du *National*. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma commissaire dans la Gironde. Les habitants de Bordeaux méconnurent son autorité, et il passa avec le même titre dans le département de la Dordogne, qui le choisit pour représentant à la Constituante. Élu en même temps par la Corrèze, il opta pour ce dernier département, où il

avait été nommé le second sur huit. Il suivit dans l'Assemblée la ligne politique du *National* et contribua de toutes ses forces à placer et à maintenir le pouvoir dans les mains du général Cavaignac. Membre du comité de l'intérieur et des travaux publics, il prit souvent la parole dans les bureaux et dans l'Assemblée. Réélu à la Législative par 37000 suffrages, il se rapprocha de la Montagne et fit au gouvernement de Louis-Napoléon une opposition très-vive. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut porté le cinquième sur la liste des représentants expulsés du territoire français, et se retira en Belgique.

LAUBE (Henri), littérateur et poëte allemand, né à Sprottau, en Silésie, le 18 septembre 1806, acheva ses études à Halle et à Breslau. Professeur dans cette dernière ville, il se décida à céder à sa vocation littéraire et passa à Leipsick, en 1831. En 1834, il fit le voyage d'Italie, avec M. Gützow : compromis à son retour, dans une affaire de société secrète, il fut éloigné de la Saxe, arrêté à Berlin et condamné à neuf mois de prison. Après sa mise en liberté, il fit de nouveaux voyages. En 1836, il se maria avec la veuve du professeur Haenel, qui partagea la captivité nouvelle qui lui fut infligée quelques mois après. En 1839, M. Laube visita la France, puis revint se fixer à Leipsick, d'où il fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée de Francfort par le cercle d'Elnbogen, ville de la Bohême. Il prit place au centre, parmi les conservateurs modérés, et donna sa démission, en 1849, à la suite d'un dissentiment avec quelques-uns de ses collègues sur la question de l'empire. La même année, il fut nommé directeur du théâtre de Vienne, et ses fonctions administratives ont ralenti depuis, son activité littéraire.

On a de M. Laube un grand nombre de romans et de nouvelles, écrits dans un style vif et original, avec une grande habileté de narration. Nous citerons : *l'Actrice* (die Schauspielerin; Manheim, 1835); *Lettres d'amour* (Liebesbriefe; Leipsick, 1835); *le Bonheur* (das Glück; Manheim, 1837); *le Prétendant* (der Praetendent; Leipsick, 1842); *la Comtesse de Chateaubriand* (die Graefin Chateaubriand; Ibid., 1843, 3 vol; 2ᵉ édit., 1846); *les Femmes de George Sand* (George Sand's Frauenbilder; Bruxelles, 1844); *Trois villes royales dans le Nord* (Drei Kœnigsstaedte im Norden; Leipsick, 1845, 2 vol.); *le Comte belge* (der belgische Graf; Manheim, 1845); *Paris en 1847* (Paris, 1848), etc.: puis des œuvres historiques ou politiques telles que : *le Nouveau siècle* (das neue Jahrhundert; Leipsick, 1832-1833, 2 vol.); *la Jeune Europe* (das junge Europa; Manheim, 1833-1837, 4 vol.); une *Histoire de la littérature allemande* (Geschichte der deut. Litteratur; Stuttgart, 1840, 4 vol.); un livre important sur *le Premier parlement allemand* (das erste deutsche Parlament; Leipsick, 1849, 3 vol.), etc.; enfin des œuvres de critique humoristique, entre autres des *Impressions de voyage* (Reisenovellen; Manheim, 1834-1837, 6 vol.; 2ᵉ édit., 1847), qui rappellent, avec encore plus d'aigreur contre la mère patrie le ton des *Reisebilder* de Henri Heine; *Caractères modernes* (Moderne Charakteristiken; Ibid., 1835, 2 vol.), galerie de portraits que l'on a trouvés fort piquants; *les Châteaux de plaisance français* (die Franzœsische Lustschlœsser; Ibid., 1840, 3 vol.); *le Bréviaire du chasseur* (das Jagdbrevier; Leipsick, 1841).

M. Laube a aussi abordé le théâtre et y a réussi particulièrement dans ces derniers temps. Son *Gustave Adolphe* est une œuvre de jeunesse; mais on a beaucoup applaudi son *Monaldeschi*, sa *Sorcière* (die Bernsteinhexe); son *Struenzée* et les comédies *Rococo*, *Gottsched et* [illegible] *prince Frédéric*, etc. Ses Œuvres dr[illegible] (Dramatische Werke, ont paru à Le[illegible] 1848, 6 vol.). Il a dirigé avec succès pend[illegible] (1832-1844) *la Gazette du monde élégant* [illegible] für die elegante Welt), transformée [illegible] *Gazette élégante* (Elegante Zeitung) [illegible] la direction anonyme du Journal de [illegible] ternachtszeitung). Il a donné [illegible] *OEuvres complètes* (Saemmtliche Werk[illegible]) (Leipsick, 1838, 10 vol.).

LAUDER (Robert-Scott), peintre [illegible] en 1803, près d'Edimbourg, [illegible] Walter Scott de pouvoir embrasser [illegible] des arts pour laquelle il se sentait [illegible] décidé. Il étudia quelque temps [illegible] d'Édimbourg, puis au British In[illegible] dres. Un séjour de cinq années [illegible] 1838) acheva de mûrir son talent [illegible] fort apprécié chez ses compatriotes [illegible] couleur que pour l'exécution [illegible] bleaux de genre sont empruntés [illegible] Walter Scott : *la Fiancée de* [illegible] *Jugement d'Effie Deans*, [illegible] *house faisant fusiller* [illegible] au prix de 10000 francs; [illegible] Ajoutons en seconde ligne [illegible] deux grandes toiles de sainte[illegible] *gnant l'humilité* et *le Christ* [illegible] *eaux*, exposés l'un et l'autre [illegible] cours de Westminster-Hall. [illegible] tient à la société écossaise [illegible] l'encouragement des arts. [illegible] 1826, membre de l'Académie [illegible] 1849, il est revenu habiter [illegible]

LAUDERDALE (James Maitland [illegible]) pair d'Angleterre, né en l'an [illegible] tient à une ancienne famille [illegible] 1806, à la pairie héréditaire. [illegible] le nom de lord Maitland. Il [illegible] place de son père à la Chambre [illegible] vote avec le parti conservateur [illegible] tenant du comté de Berwick. [illegible] il a pour héritier de ses titres [illegible] sir Anthony MAITLAND, [illegible] ral depuis 1854.

LAUGÉE (Désirée-François), [illegible] né à Maronne (Seine-inférieure) [illegible] 1823, entra en 1840 dans [illegible] et suivit cette même année [illegible] des beaux-arts; il débuta en [illegible] 1845, et aborda à la fois l'[illegible] Outre des *Portraits* (18[illegible]) entre autres œuvres remar[illegible] *Van Dick à Savelthem*, *le* [illegible] *Mort de Zurbaran*, commandé [illegible] de l'intérieur (1850); *le* [illegible] *la Mort de Guillaume le* [illegible] *Lesueur chez les Chartreux* [illegible] *teur Leroux*, à l'Exposition [illegible] *sainte Élisabeth de France* [illegible] *sonneur*, *sur le Pas de la* [illegible] tiste a obtenu une 3ᵉ médaille [illegible] daille de deuxième classe en [illegible]

LAUGIER (Ernest-Paul-[illegible]) français, membre de l'Insti[illegible] Paris, sortit, en 1834, de [illegible] pour entrer, comme élève [illegible] vatoire de Paris. Il a pris [illegible] une part active aux travaux [illegible] Il est aujourd'hui membre [illegible] tudes et examinateur de [illegible] l'École navale. En 18[illegible]

ıdémie des sciences en remplacement de Sa-. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

a de lui : *Recherches sur la rotation du so- utour de son centre de gravité* (1841) ; *Cal- les éléments paraboliques de la comète dé- rte en octobre 1840 par M. Bremiker* (*Comp- endus* des séances de l'Académie, 1840) ; *werte d'une nouvelle comète, le 28 octobre* (Ibid., 1842), qui obtint la grande médaille fondation de Lalande; *sur les Taches du* (Ibid., 1842, et *Recueil des savants étran-*; *Recherches sur le pendule* (1845) ; et un nombre de notes et communications pré- s à diverses époques à l'Académie des es, notamment *sur la Construction d'un méridien portatif pour la détermination itions géographiques* (1852).

GIER (Stanislas), chirurgien français, e de l'Académie de médecine, né à Pa- 1798, et fils d'un ancien professeur de remporta en 1825 la médaille d'or des in- es hôpitaux, fut reçu docteur en 1828 et, suivante, agrégé de la Faculté. En 1831, tie du bureau central et devint, quelque près, chirurgien consultant du roi Louis- Attaché à l'hôpital Necker en 1832, et al Beaujon en 1836, il est actuellement n de l'Hôtel-Dieu et professeur de clini- urgicale de la Faculté à l'hôpital de la est entré à l'Académie de médecine en st chevalier de la Légion d'honneur.

t à M. Laugier une série d'écrits et de mé- nt la plupart sont insérés dans un recueil lui, *le Bulletin chirurgical*. Nous cite- *moire sur la physiologie pathologique du iatique* (1832) ; *Appareil à extension per- pour les fractions obliques du corps et du ur* (1833) ; *Nouveau signe des fractures énétrant dans la caisse du tympan* (1839); *ur l'amputation des membres dans le cas es comminutives et de plaies des articu- Mémoire sur la compression des parties ans les tumeurs blanches; Comparaison ges et des inconvénients respectifs de la ation du bras et de son amputation à la érieure* (1840) ; *Notice sur un nouveau amputation circulaire de l'avant-bras; n de la cuisse dans l'articulation coxo-* (1841) ; trois thèses de concours : *des mes et des opérations qu'ils réclament*); *des Varices et de leur traitement* 8); *des Lésions de la moelle épinière*; *Nouvelle aiguille à lame mobile pour nt de la cataracte* (1852). Il a donné en le docteur Richelot, une traduction *Traité des maladies des yeux* de Mac-).

(Jean-Nicolas), graveur français, né en 1785, étudia tout enfant l'art de et s'appliqua de préférence aux sujets débuta au salon de 1817 et attacha nom à un grand nombre de collec- vrages illustrés. Retiré à Corneille- plus tard à Argenteuil, il fit à dif- l'envoi de ses œuvres les plus es- incipalement gravé, parmi les sujets ncaise : *Léonidas aux Thermopyles*, d'après David ; *Héro et Léandre*, *la dre*, d'après Delorme; *Zéphyr se eaux*, d'après Prud'hon; *la Mort este de Jaffa*, d'après le baron Gros; l'après Gérard; *Pygmalion*, d'après *nis et Chloé*, d'après M. Hersent; *antique*; *le portrait de Wasing-* . Léon Cogniet, etc. Ces œuvres se succédèrent de 1817 à 1840. Après une interrup- tion de neuf ans, causée en partie par un long séjour de l'artiste au milieu des musées d'Italie, il a envoyé aux derniers salons (1849-1852) *la Belle jardinière*, de Raphaël, et *la sainte Cécile*, de Stella. Ces deux dernières planches ont paru à l'Exposition universelle de 1855, avec *le Zéphyr* et *la Peste de Jaffa*. On a encore de lui : *la Sainte-Famille*, de Léonard de Vinci, et d'après Girodet, les gravures d'*Hymen et Naissance*, recueil poë- tique dédié aux M. M. I. I. (1812 in-4, Imprimerie impériale), ainsi que les vignettes d'un *Don-Qui- chotte* illustré (1820, in-8). Il a obtenu une mé- daille d'or au salon de 1817, une 1re médaille en 1831, et la décoration au mois de janvier 1835.

LAUGIER (César DE BELLECOUR, comte DE), général toscan, né, le 5 octobre 1789, à Porto- Ferrajo (Ile d'Elbe), et fils d'un officier supérieur, fut placé au collége ecclésiastique de Monte-Oliveto, où il apprit fort peu de chose. Il en sortit en 1805 et, après avoir fait, pendant un an, quelques études de mathématiques, il entra, comme ca- det, dans les troupes du grand-duc de Toscane. Bientôt un malheureux duel l'en fit sortir et, en 1807, il s'enrôla comme soldat dans le corps des vélites de la garde impériale. Il se distingua en Espagne, reçut plusieurs blessures et gagna la croix d'honneur au combat d'Esquirols. Lieute- nant adjudant-major en 1811, capitaine en 1813, il se signala encore en Russie ainsi qu'au service du prince Eugène, et finit par tomber aux mains des Autrichiens. A la chute du royaume d'Italie, M. de Laugier, au lieu d'être renvoyé comme les autres prisonniers, se vit placé, avec son grade, dans le nouveau régiment de Wimpfen. Il refusa de servir sous l'uniforme autrichien, et fit accepter, non sans peine, sa démission. Il se rendit à Na- ples pour entrer dans l'armée de Murat, fut nommé, le 1er mars 1815, chef de bataillon, et, par ses services contre Radetzky, mérita la déco- ration des Deux-Siciles.

Après être resté quelque temps prisonnier de guerre en Hongrie, M. de Laugier rentra en 1816 en Toscane, et ne fut admis dans l'armée qu'en 1819, comme simple capitaine. Chef de bataillon en 1835, il parcourut alors assez vite les grades supérieurs, et fut enfin, le 26 mai 1848, nommé commandant en chef du corps de troupe destiné à opérer contre l'Autriche. Trois jours après, il se trouvait à Curtatone, près de Mantoue et, ayant attendu en vain l'appui de Charles-Albert, il soutenait, pendant six heures, avec moins de 5000 hommes, dont la plupart n'avaient jamais vu le feu, et six petites pièces de canon, le choc de 30000 Autrichiens, secondés par une artillerie formidable et commandés par Radetzky en per- sonne. Forcé à la retraite, il fut jeté à terre, foulé aux pieds par sa propre cavalerie. Étant parvenu à remonter à cheval, il réussit à ramener, à Goïto, les restes de son corps d'armée. Cette belle conduite lui valut la médaille de Savoie et les insignes de commandeur de l'ordre de Saint- Étienne. Après la capitulation de Milan (5 août 1848), il parvint à rentrer en Toscane sans per- dre un seul homme, et avec toute son artillerie et ses bagages.

Dans la révolution qui éclata dans son pays, l'an- née suivante, M. de Laugier prit parti pour le grand- duc, qui s'était enfui à Gaëte, contre le gouver- nement provisoire présidé par Guerrazzi (voy. ce nom). Déclaré traître à la patrie et mis au ban de la Toscane, il réunit une petite armée qui ne tarda pas à l'abandonner et, suivi d'une tren- taine d'hommes, il alla se réfugier en Piémont. Il se rendit de là auprès de Léopold II et rentra avec lui en Toscane. Chargé du ministère de la

guerre, il se mit en devoir de réorganiser l'armée, fonda des écoles, créa trois arsenaux sur le modèle de celui de Vincennes et poursuivit tout un plan de réformes; mais contrarié par l'opposition continuelle de ses collègues et faiblement soutenu par le grand-duc, il donna sa démission le 12 octobre 1851. Léopold ajouta alors le titre de commandeur de l'ordre de Saint-Joseph, à ceux de lieutenant-général et de commandeur de l'ordre de Saint-Louis de Parme qu'il lui avait conférés pendant son ministère.

Le général de Laugier compte parmi les meilleurs et les plus féconds écrivains militaires de l'Italie. Il a donné aussi plusieurs écrits littéraires, même des œuvres dramatiques. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons : *Règlements pour le service et pour l'exercice et les évolutions des troupes toscanes* (Florence, 1817, 5 vol.); *les Italiens en Russie* (Ibid., 1825-1826, 4 vol.); *l'Art de ne pas se faire tuer ni blesser en duel* (Ibid., 1828); *Côme et Lavinia* (Ibid., 1829), roman historique; *Fastes et vicissitudes des peuples italiens, de* 1801 *à* 1815 (Ibid., 1829-1832, 13 vol.); *les Italiens à Montevideo* (Livourne, 1846); *Aperçu sur la campagne des troupes toscanes en Lombardie* (Pise, 1849); *Nouveaux règlements pour toute espèce d'instruction et de service, à l'usage des troupes toscanes* (Florence, 1850, 5 vol.); *Récit historique de la bataille de Curtatone et Montanara, le* 29 *mai* 1848 (Ibid., 1854), etc.

LAUNOIS (Auguste), ancien représentant du peuple français, né à Bar-le-Duc (Meuse), le 16 janvier 1806, entra, en 1824, à l'École militaire de Saint-Cyr, servit successivement dans le 11ᵉ régiment de dragons et au 55ᵉ de ligne et fit plusieurs campagnes en Afrique; mais, parvenu au grade de capitaine, il donna sa démission, en 1838. Après avoir rempli quelque temps à Bone les fonctions d'ingénieur civil, il retourna dans la Meurthe pour se consacrer à l'exploitation de ses propriétés et accepta les fonctions gratuites d'inspecteur des écoles primaires dans son arrondissement. Dans les dernières années du règne de Louis-Philippe, il prit part aux luttes de l'opposition libérale contre le ministère. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple, le premier de la liste, de son département par 47 569 voix. Membre du comité de la guerre, il vota, dans un grand nombre de questions avec l'extrême gauche, avant comme après l'élection du 10 décembre. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et retourna dans ses propriétés, où il vit, depuis le coup d'État du 2 décembre, en dehors des affaires publiques.

LAURE (Jean-François-Hyacinthe-Jules), peintre français, né à Grenoble, le 14 mai 1806, entra en 1824 dans l'atelier de M. Hersent et suivit, de 1825 à 1829, les cours de l'École des beaux-arts. Après avoir visité ensuite l'Italie et l'Espagne, il débuta au salon de 1834. Il a traité l'histoire et le portrait. Ses principaux sujets exposés sont : *Lelia*, *Sténio*, *Magnus* d'après le roman de *Lelia; Hamlet*, *Horatio*, *le Fossoyeur*; une *Paysanne de Rome*, *le Moine en prière*, *la Méditation*, *la Mélancolie*, *les Couvents d'Aréquipa*, *Mozart et Clément XIV*, *la Seine*, allégorie; une *Tête de Christ*, tableau de cire; les portraits de *MM. Massol*, *Carnot*, *Fortune*, *Charton*, *Reybaud*, *Richard Owen*, *Ph. Benoist*, de *Mmes Laure*, sa mère, *Flora Tristan*, *Fanny Cerrito*, *Frezzolini*, de *Mlles Daras*, *Lola Montès*, *Madel*, *Brohan*, *Siona Lévy*, et de nombreuses *Esquisses* ou *Têtes d'études* (1834-1853); *Mignonnette et Champrosé*, à l'Exposition universelle de 1855; des *Portraits*, au salon de 1857. Il a exécuté, pour le ministère de l'intérieur, l'Assomption de *la Vierge* (1842); Milton dictant le Paradis perdu *à ses filles;* et pour la préfecture ... *saint Pomnole* guérissant un lépreux ... d'après M. Schnetz, la copie d'Aix ... *Charlemagne*, placée dans les galeries de Versailles, et avec M. Alb. Lenoir, Louis ... *les reliques* d'Orient dans la Sainte ... tableau dont il a fait les figures et qui ... 1836, a reparu en 1855. Il a obtenu ... daille en 1836.

LAURENCE (Justin), administrateur ... ancien député, né le 28 août 17.. Marsan (Landes), fit à Paris ses ... revint, vers 1820, dans sa ville ... au barreau une certaine réputation ... septembre 1830, les fonctions ... près la Cour royale de Pau. En ... de-Marsan en 1831, il siégea ... Chambre et prit une part impor... vaux et à ses discussions : d'ab... réformes et destitué par Casimir ... de ses votes patriotiques ... faire partie des deux commissions ... fut chargé, en qualité de pr... organiser la justice : rallié ... vatrice, il soutint la politique ... rieure du ministère Guizot ... aux intérêts de la colonie al... beaucoup à y établir un syst... ministration. Ce fut lui qui ... législation actuelle sur les ... amena l'abolition du monopo...

Lorsque la direction des ... créée au ministère de la gu... M. Laurence y fut appelé ... temps conseiller d'État en ser... Remplacé par le général Dau... direction des contributions di... jusqu'à la révolution de Févr... la Légion d'honneur depuis le ...

LAURENCIN (Auguste-Fran... PELLE, dit), auteur dramatique ... 1810, débuta, après 1830, ... puis vingt-cinq ans, fait représ... nombre de pièces, sous les ps... *rencin*, d'*Aurray*, de *Léonard* ... c'est le premier qu'il a le plus ... seul, soit dans sa collaborati... Varin, Paul Duport, etc. La ... devilles ont été joués au Gym... terdiction dont cette scène ... Société des auteurs dramati... longea jusqu'à la retraite de ...

Parmi ses ouvrages, on ... *et mon parapluie* (1835), com... par Vernet; *Lestocq* (1836); ... (1837); *Mateo ou les Deux F...* *Père Pascal* (1837); *Bocquet* ... *l'Abbé Galant* (1841), un ... M. Bouffé; *Quand l'amour* ... *rette* (1844); *le Vicomte* ... *aux millions* (1847); *les Car...* (1849); *J'ai marié ma ...* *pleure et Paris qui rit* (18..); *maris* (1854); *le Beau-pèr...*

LAURENÇOT (Charles-H... dramatique français, ... d'un assez grand nombre ... sous le pseudonyme de L... entre autres : *la Nouvelle* ... *deurs* (1833); *un Roman* ... *Mensonge* (1838); *le Marq...* *Attendre et courir* (1840, ...

!le à Nicolas (1846); *une Position délicate* ; *le Bonheur sous la main* (1847); *un Dé-* gement (1848); *les Guérillas* (1849), drame; ile de dentelle (1854). Ses collaborateurs ha- s étaient MM. Petit, Lubize, E. Nus, Mo- etc. Il a aussi écrit, pour l'Odéon, quelques lies : *un Rêve* (1846), en un acte, et *un sans livrée* (1850), en un acte; et pour le e-Français, *le Gendre d'un millionnaire* rier 1846), en cinq actes, qui rencontra, art du public, une violente opposition.

RENS (Jean-Baptiste), littérateur et artiste s, né le 14 juillet 1811, à Carpentras ise), fut d'abord employé de l'administra- s finances. Il est, depuis longtemps, omptable de la Faculté de médecine de lier. Après avoir collaboré aux *Voyages ques dans l'ancienne France* de Taylor et il publia, avec son ami Just Renouvier, e de monographies monumentales (1835- ur les vieilles maisons de Montpellier, de Valmagne, les églises de l'Hérault, etc. ore de lui : *Souvenirs d'un voyage d'art ajorque* (1840, in-8); *Exemple d'archi- ittoresque* (1841), choisis dans le Bas- oc; *Promenades à Lavalette* (1841); *de Méditerranée* (1854, in-8); etc.

NS (Joseph-Auguste-Jules), peintre et li- français, né à Carpentras, en 1825, et récédent, reçut de lui ses premières le- suivit l'atelier de P. Delaroche. Il a cul- it l'aquarelle et la lithographie et a dé- plusieurs *dessins* et *sépias* au salon de ans plus tard, il reçut du gouvernement, mmaire de Hell, la mission de parcourir , la Perse et l'Asie Mineure, et dirigea s Portes de Fer ce voyage, pendant udia et releva des sites et des costumes u près inconnus. Il a entrepris, en 1856, on de ces dessins dans un volumineux ntitulé : *Voyage en Turquie et en* divers fragments ont figuré dans *l'Il- t* au salon de 1857 (gr. in-fol.; 1856, l faut encore citer de cet artiste, eaux : *la Vue de la grande Char- Environs de Vaucluse* (1840-1845); *les anube*, *Téazich* (1850); *sur la Route* , à l'Exposition universelle de 1855; *e Téhéran*, *Près Marlotte* (1857); et ographies : *Méditation*, *Chiens*, d'a- z; *le Christ au tombeau*, etc. Il a 3e médaille en 1853, une mention rappel en 1857.

(Paul-Marie), dit LAURENT DE L'AR- ie politique et publiciste français, déol, le 4 septembre 1793, fut avo- le Grenoble, puis à Privas, et se fit tres, en 1824. Il se livra d'abord à echerches historiques sur les com- t les progrès de la révolution dans et annonça, dès 1825, sur ce age qui n'a pas encore vu le jour. 29, par les doctrines saint-simo- fit, dans le Midi, l'ardent propa- se retira de l'école nouvelle, en ion des réformes introduites alors n (voy. ce nom). Deux ans plus es défenseurs des accusés d'avril. barreau pour la magistrature, il de première instance à Privas, la révolution de 1848, il fut gouvernement provisoire com- publique dans le département de élu représentant du peuple, le cinquième sur neuf, et prit, dès lors, le nom de Laurent de l'Ardèche. A la Constituante et à la Législative, il siégea et vota constamment avec l'extrême gauche. Sorti de la carrière politique, en 1851, il se renferma d'abord dans ses travaux philosophiques ou littéraires. En 1854, il a été nommé conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal.

Parmi ses publications, nous citerons : *Résumé de l'histoire du Dauphiné* (1825, in-18); *Résumé de l'histoire de la philosophie* (1826, in-18); *Histoire de Napoléon* (1828, in-18; 2e édit., 1838, in-8; 3e édit., 1849), sa principale œuvre historique et littéraire, illustrée par MM. Horace Vernet et Hipp. Bellangé; *du Principe d'autorité en politique, des causes de sa décadence et des moyens de le relever* (1844); *de la Prescription en matière de partage d'ascendants* (1846); *Coup d'œil philosophique sur la révolution du 2 décembre* (1852); *Réfutation des Mémoires du duc de Raguse* (1857, in-8); etc. M. Laurent avait donné, dès 1828, sous le pseudonyme d'Ibranet Deleuze, *une Réfutation de l'abbé de Montgaillard*, dont il a signé, en 1843, la troisième édition de son vrai nom. Cet ouvrage est l'un des premiers de notre siècle, où l'on ait tenté d'expliquer et de réhabiliter Robespierre. Il a collaboré au journal *le Globe*; fondé, avec M. Crépu, *l'Organisateur*, « journal de la doctrine saint-simonienne » (1829-1830), et écrit une partie des *Prédications* (1832, 2 vol. in-8). Il a travaillé ensuite au *Producteur*, feuille méridionale de 1830, au *Progressif du Gard* (1834), et, en 1848, à *l'Almanach républicain* et à *la République*, pendant les premiers mois qui suivirent la révolution de Février. Il a été décoré en mars 1847.

LAURENT (Aimé), ancien représentant du peuple français, avocat, né dans le département de la Haute-Loire, en 1801, et fils d'un ancien membre des assemblées républicaines, étudia le droit et se fit inscrire au tableau des avocats du Puy. Nommé conseiller de préfecture après la révolution de Juillet, ses opinions libérales le firent destituer en 1834. Il rentra au barreau, que lui fit quitter, encore une fois, en 1848, son élection à l'Assemblée constituante. Membre du comité de de législation, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré, qui soutenait le général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il combattit, sur plusieurs points, la politique du Président, mais sans s'associer à aucune opposition systématique. Le parti démocratique socialiste fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative, et il reprit sa place au barreau du Puy.

LAURENT (Jules), artiste français, né à Epinal, vers 1798, et fils du peintre d'histoire Jean-Antoine Laurent, mort en 1833, le remplaça comme directeur du musée départemental des Vosges. Porté par ses goûts vers la sculpture, il fit quelques envois aux salons, notamment en 1839, où sa *Jeune fille jouant avec un chevreau* obtint une 3e médaille. Il s'est surtout occupé de travaux d'archiviste et a donné, en 1848, *le Catalogue des monnaies, médailles anciennes et modernes du musée des Vosges* (in-8). Il avait précédemment publié, avec son père et M. P. Laurent, son frère, ancien professeur à l'École forestière de Nancy, et connu par ses travaux scientifiques : *le Cours du dessin linéaire à l'usage des écoles des beaux-arts et de celles des arts mécaniques* (1827, in-fol., et pl.).

LAURENT (Marie LUGUET, dite Marie-), artiste dramatique française, née à Tulle, en 1826, d'une famille vouée au théâtre, monta tout enfant sur la scène, joua, à Rouen, *Paul et Virginie*,

avec son frère René, parut, à l'Odéon, dans le rôle de Tullie, de *Lucrèce* (1843), et fut engagée, en 1846, pour les premiers emplois au théâtre de Bruxelles. Elle s'y maria avec le chanteur Laurent, mort en 1852; joua à Marseille, en 1846, sous le nom de Marie-Laurent, et revint à Paris, où elle a été attachée successivement à l'Odéon, à l'Ambigu et à la Porte-Saint-Martin. Elle a trouvé dans *François-le-Champi* (1849), *Maître Favilla*, *la Poissarde*, *la Case de l'oncle Tom* (1853), *le Fils de la Nuit*, *les Chevaliers du brouillard* (1857) etc., les rôles qui conviennent le mieux à la sonorité de son organe et à la forte accentuation de ses traits.

LAURENT-PICHAT (Léon), littérateur français, né à Paris, le 12 juillet 1823, fut élevé à Saint-Mandé, dans l'institution Chevreau, puis suivit les classes du collége Charlemagne; accueilli de bonne heure dans la maison de M. Vict. Hugo, il montra pour la poésie des dispositions précoces. A dix-huit ans, une belle fortune lui permit d'entreprendre, avec son ami, M. Henri Chevreau (voy. ce nom), le voyage d'Italie, de Grèce, d'Égypte et de Syrie. Un volume de vers, où éclatent toutes les ardeurs de l'adolescence heureuse, *les Voyageuses* (1844), composé par les deux amis, fut le fruit de ce voyage. En 1847, M. Laurent-Pichat publia seul les *Libres paroles*, recueil de poésies politiques et sociales. Après avoir travaillé au *Propagateur de l'Aube*, dirigé par M. Louis Ulbach, il est devenu rédacteur-propriétaire de la *Revue de Paris*, en 1854; il n'a pas cessé jusqu'au moment de sa suppression (janvier 1858), d'y publier des vers, des nouvelles, et d'y faire de la critique avec un talent sobre, original et une grande liberté d'esprit. Il a réuni, en 1855, sous le titre de *Cartes sur table*, les récits déjà parus dans cette revue: *le Bourgeois fantôme*, *la Villa de Piétro*, *le Secret de Polichinelle*. En 1850, parut la *Chronique rimée*, composée de trois parties : *les Légendes*, *la Chronique de Jacques Bonhomme*, *les Heures de Patience;* cette trilogie a valu à l'auteur les applaudissements de tous ceux qui aiment que la poésie se transforme au contact des idées nouvelles, et qu'elle aborde franchement les problèmes obscurs, mais souvent si poétiques de la philosophie sociale. En 1857, M. Laurent-Pichat a publié un nouveau roman, *la Païenne*, qui accuse, dans les idées et le style de l'auteur, à la fois plus de force et de mesure.

LAURENTIE (P... S...), publiciste français, est né à Houga (Gers), le 21 janvier 1793, le jour même de la mort de Louis XVI, et cette date, dit-on, n'a pas été sans influence sur la direction de ses idées. Fils d'un grainetier, il fut élève, puis professeur au collége de Saint-Sever. Il fit, en 1814, une profession de foi royaliste et fut nommé régent de rhétorique après les Cent-Jours. Venu à Paris en 1816, il fit ses premières armes dans *la Quotidienne*, et bientôt il devint propriétaire d'un tiers du journal. Professeur de rhétorique au collége Stanislas en 1817, et professeur d'histoire à l'École polytechnique de 1818 à 1822, il accepta, à cette dernière date, une place de chef de bureau à la préfecture de police; mais il la quitta, l'année suivante, pour les fonctions d'inspecteur général des études. Il fut mêlé, en cette qualité, aux persécutions dirigées contre le collége de Sorrèze par M. de Frayssinous.

De retour à Paris, M. Laurentie fit dans son journal une opposition très-vive au ministère Villèle. Inquiété pour ce fait, il se retira de *la Quotidienne* en vendant sa part de ce journal au omte d'Artois. Cette retraite ayant été exploitée ar l'acquéreur dans l'intérêt d'une feuille monarchique rivale, il en résulta un proc[illegible]
lequel M. Berryer plaida pour M. Lau[illegible]
la suite duquel ce dernier qui le ga[illegible]
tué brutalement (1826). Il revint alors [illegible]
nal et fit, en 1827, une très-vive op[illegible]
ministère Martignac. Le cabinet Polig[illegible]
réaliser son idéal politique. Toutef[illegible]
voir, le 29 juillet 1830, porter quelq[illegible]
aux Tuileries, où sa présence faillit l[illegible]
vie. Après avoir abandonné la Quotidi[illegible]
Brion, il fonda, en 1831, *le Courrier* [illegible]
puis *le Rénovateur*, qui finirent par [illegible]
l'ancienne *Quotidienne*, dont il rep[illegible]
sous l'inspiration constante de M. Ber[illegible]
cette époque que le publiciste le[illegible]
à développer son paradoxe de la [illegible]
le droit divin. A la suite de plus[illegible]
la Quotidienne se transforma [illegible]
narchique, puis devint simplement [illegible]
nion, journal qui fut soutenu [illegible]
feu duc de Montmorency, et qu[illegible]
continue de diriger aujourd'hui [illegible]

Outre ses articles remarqua[illegible]
de la pensée et l'élégance du [illegible]
a publié un grand nombre d'o[illegible]
politiques ou philosophiques [illegible]
litique, de son influence d[illegible]
populaires et représentatifs [illegible]
littéraires et morales sur [illegible]
(1822, 2 vol. in-8): *de la* [illegible]
(1822, in-8); *Introduction* [illegible]
Traité de l'origine et de la [illegible]
sances humaines (1826, in-8 [illegible]
les Constitutions démocratiqu[illegible]
l'Étude et de l'enseignemen[illegible]
in-8); *Methodus nova* [illegible]
(1827, in-8); une traduction [illegible]
(1829); *de la Légitimité et de* [illegible]
in-8); *Histoire des ducs d'*[illegible]
in-8); *de la Révolution en* [illegible]
Lettres sur l'éducation (183[illegible]
France, divisée par époques[illegible]
gauloises jusqu'au temps [illegible]
8 vol. in-18); *Théorie catholique* [illegible]
troduction à l'Encyclopédie [illegible]
in-8; 4e édit., 1846); deux [illegible]
berté de l'enseignement (184[illegible]
mocratie et des périls de la [illegible]
de l'Esprit chrétien dans les [illegible]
complément à son *Histoire* [illegible]
in-8), et quelques autres op[illegible]
profession de foi, *A mon pays* [illegible]

LAURIANO (Augustin Trib[illegible]
philosophe roumain, né en [illegible]
1815, compléta ses études à [illegible]
où il resta jusqu'en 1844. Ap[illegible]
de Saint-Sava, à Bucharest, [illegible]
philosophie, il commença, [illegible]
colas Balcesco, la publicatio[illegible]
rique de la Dacie, recueil de [illegible]
ques concernant les pays [illegible]
plus tard celle de *l'Univers*[illegible]
et littéraire, continuée dep[illegible]
En mars 1848, il quitta Buch[illegible]
sylvanie où il prit une part [illegible]
vements politiques. Après la [illegible]
grois, il retourna à Vienne. [illegible]
ardeur ses travaux histori[illegible]
rappelé en Moldavie par le [illegible]
comme inspecteur des école[illegible]

Les principaux ouvrages [illegible]
Tentamen criticum in lingua[illegible]
ne, 1840), ouvrage très [illegible]
et dans lequel l'auteur s'e[illegible]
l'idiome actuel des Mold[illegible]
plus directement au latin [illegible]

latine; le *Magasin historique de la Dacie* azinu historicu pentra Dacia; Bucharest, 1844-, 4 vol. in-8); *Coup d'œil sur l'histoire des* ains des deux Dacies (Ibid., 1846), publié ltanément en français, en roumain, en alle- et en latin; *Histoire des Roumains, en* vres (Istoria Romanitor; Jassy, 1843), pré- émentaire, à l'usage des écoles, depuis les les plus reculés jusqu'en 1834; etc.

USSEDAT (Louis), ancien représentant du : français, né à Moulins (Allier), en 1809, la médecine, et, reçu docteur, s'établit a ville natale. Après la révolution de Juillet, adopta les principes avec ardeur, il y de- n des membres les plus actifs de l'opposi- t acquit, par son talent médical, une nom- clientèle. Chirurgien de l'hôpital général lusieurs établissements de charité, il fut , en 1845, au congrès des médecins fran- ır ses confrères de l'Allier. Rédacteur du de Moulins, conseiller municipal, il à la campagne des banquets réformistes. , il fut nommé représentant du peuple, ıe sur huit, par 47 922 voix. Membre du le l'instruction publique, il parut quel- la tribune pour soutenir diverses pro- démocratiques, et vota ordinairement lontagne. Après l'élection du 10 décem- combattit très-vivement la politique de et appuya la demande de mise en accu- ésentée par M. Ledru-Rollin contre Louis- et ses ministres, à l'occasion du siége . Repoussé néanmoins, aux élections de tive, par les démocrates socialistes de reprit l'exercice de sa profession. Après État du 2 décembre, il reçut l'ordre de France, et alla se fixer à Bruxelles.

NNE DE VAUXROUSSEL (Augustin- chevalier DE), vaudevilliste français, elle (Seine-et-Marne), le 4 novembre e ancienne famille de Bretagne, débuta ır au théâtre par une parodie, en vers , du drame d'*Hernani*, ce nouveau ɔle romantique. Grâce à l'esprit et à la que qui l'animaient, *Harnali, ou la* nar cor, interprété par Arnal, eut une e de représentations. M. de Lauzanne lors le collaborateur intime de M. Du- e nom), dont il a épousé la fille. Des breux, dus à cette communauté de réuni leurs noms d'une façon insépa- citerons parmi les pièces les plus ap- *Chapolard* (1831); *l'Assassin* (1833); (1834); *M. et Mme Galochard* (1836); *ménage* (1839); *Riche d'amour*, *Beau* *pitaine de voleurs* (1846); *la Poésie* 1849); *A la Bastille*, *le Pont cassé*, e *Tantale* (1850).

E (Théophile), historien français, né tra, en 1838, comme répétiteur civil iale de Saint-Cyr. A cette époque, il ınaître par un excellent traité de *ysique, historique et militaire de* 36, in-18; 4ᵉ édit. corrigée, 1853), 'enseignement des écoles militaires en 1851, d'un *Atlas* in-folio. Peu de l fit paraître par livraisons son *His-* *ais* (1838-1839, 3 vol. in-8; 10ᵉ édit., -18), un des meilleurs abrégés de nationale, et qui, conçu avec une n d'esprit, obtint un légitime suc- l devint professeur titulaire d'his- rature à l'École militaire de Saint- en 1854, la croix d'honneur.

On a encore de M. Th. Lavallée : *Histoire de Paris* (1851, gr. in-8, fig.); *Histoire de la maison royale de Saint-Cyr* (1853, gr. in-8), depuis sa fondation jusqu'en 1793, où elle fut supprimée; *Histoire de l'empire ottoman* (1854, gr. in-8, fig.), ouvrage de circonstance. En 1854, M. Lavallée a entrepris la publication des *OEuvres complètes de Mme de Maintenon*, qui doivent former 10 volumes, et, de 1855 à 1857, il a refondu et mis au courant de la science la *Géographie universelle de Malte-Brun* (6 vol. gr. in-8).

LA VALETTE (N..., marquis DE), diplomate français, sénateur, né vers 1810, appartient à la famille du directeur des postes de l'Empire, dont la femme, célèbre par son dévouement conjugal, est morte en 1855. Il entra dans le corps diplomatique, sous le dernier règne, et devint secrétaire d'ambassade à Stockholm en 1837, consul général à Alexandrie en 1841, et ministre plénipotentiaire à Hesse-Cassel en 1846. Rappelé en 1849, il fut nommé, au commencement de 1851, envoyé extraordinaire à Constantinople et occupa ces difficiles fonctions jusqu'au moment où, paraissant être, à cause de ses antécédents dans la question des lieux-saints, un obstacle personnel au succès d'une conciliation, il demanda à rentrer en France, et fut remplacé, le 17 février 1853, par M. Delacour. Le 23 juin de la même année, il fut élevé à la dignité de sénateur. M. de La Valette est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 15 avril 1852.

LA VALETTE (Adrien, vicomte DE), journaliste français, né à Paris, en 1815, d'une famille connue par ses sentiments légitimistes, s'occupa, pendant la monarchie de Juillet, de l'étude des sciences et de leurs applications et aida MM. Bailly de Merlieux et Jullien (de Paris) dans leurs publications périodiques. Après les journées de Février 1848, pendant lesquelles il passe pour avoir sauvé le jeune duc de Chartres, il envoya, le 26, à *la Gazette de France*, qui ne l'inséra pas, une protestation contre l'adoption de la forme républicaine avant la convocation d'une assemblée. Le 29 du même mois, il créait au parti royaliste un organe politique important, dans le journal *l'Assemblée-Nationale*, feuille qui, entre les mains d'illustres hommes d'État en retraite, s'est dévouée au système de la fusion entre les deux branches de la maison de Bourbon. Plusieurs fois poursuivie, avertie ou suspendue (1852-1856), *l'Assemblée-Nationale* s'était transformée récemment sous le titre du *Spectateur* (juin 1857), lorsqu'elle a été définitivement supprimée à la suite de l'attentat du 14 janvier 1858.

LAVARANDE (Louis-Léopold DE PECQUEULT DE), général français, né en 1813, fut admis, en 1831, à l'École spéciale de Saint-Cyr, partit, en 1840, pour l'Algérie et y conquit, pendant treize ans, tous ses grades. Cité douze fois à l'ordre du jour, il se distingua surtout à El-Bordj, devant Mascara, dans la première expédition de Kabylie, à Zaatcha, et devint successivement capitaine (1843), chef de bataillon (1848), et colonel (1853); ce fut seulement à cette date qu'il rentra en France. Envoyé en Orient en 1854, il s'élança, au passage de l'Alma, à la tête des zouaves à travers la mitraille, devint commandeur de la Légion d'honneur et fut promu, en mars 1855, au grade de général. Il était chef d'une brigade d'infanterie au deuxième corps lorsqu'il contribua puissamment à la prise des ouvrages blancs (8 juin) qui prirent son nom; mais, le lendemain, en opérant une reconnaissance, il eut la tête emportée par un boulet (9 juin 1855).

LAVERGNE (Alexandre-Marie-Anne DE LAVAISSIÈRE DE), romancier et auteur dramatique français, né à Paris, le 17 mars 1808, d'une ancienne famille noble d'Auvergne, fit ses études au collége Henri IV, où il eut pour camarade de classes le duc d'Orléans. Orphelin de bonne heure, il eut pour tuteur M. Mauguin, fit son droit, puis entra au ministère de la guerre, où M. Martineau Deschenez, son oncle maternel, était secrétaire général. Depuis 1846, il y occupe le poste de chef de bureau aux affaires de l'Algérie. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

M. A. de Lavergne débuta dans la littérature, en 1836, par des traductions et des nouvelles publiées dans le journal *le Commerce*, et donna ensuite, dans *le Siècle*, des feuilletons qui furent remarqués et des romans qui eurent de la vogue; les principaux sont : *le Comte de Mansfeld* (1840); *la Pension bourgeoise* (1841; 2e édit., 1843); *la Duchesse de Mazarin* (1842, 2 vol. in-8; 2e édit., 1846); *la Recherche de l'inconnu* (1843, 2 vol. in-8), traduit en allemand en 1844; *Il faut que jeunesse se passe* (1851, 3 vol. in-8); etc. Citons encore : *Châteaux et ruines historiques en France* (1845, gr. in-8 illustré). M. de Lavergne dont la *Littérature française contemporaine* fait deux écrivains, a aussi écrit plusieurs pièces de théâtre, dont quelques-unes tirées de ses romans : *le Comte de Mansfeld*, en quatre actes (1841); *Mlle Aïssé*, en cinq actes, au Théâtre-Français, avec M. Paul Foucher; etc.

LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce GUILHAUD DE), littérateur et économiste français, membre de l'Institut, né le 24 janvier 1809 à Bergerac (Dordogne), fut élevé à Toulouse, devint un des principaux rédacteurs de la *Revue du Midi*, et fournit des mémoires au recueil de l'Académie scientifique de cette ville; ses travaux littéraires, qui lui avaient valu une certaine célébrité locale, le firent élire au nombre des maîtres et mainteneurs des Jeux floraux. S'étant dévoué à la politique des doctrinaires, il vint à Paris, entra au conseil d'État, en qualité de maître des requêtes (1842), devint ensuite sous-directeur du ministère des affaires étrangères, et fut élu, par la protection de ses patrons ministériels, député de l'arrondissement de Lombez en 1846. Resté fidèle au système renversé en 1848, il reprit la plume et continua sa collaboration à la *Revue des Deux-Mondes*, où, depuis 1840, il a inséré beaucoup d'articles sur l'histoire contemporaine et les relations extérieures ainsi que des études de littérature, de voyages et d'économie politique. Ces divers travaux, sa collaboration au *Journal des Économistes* et son *Essai sur l'économie rurale en Angleterre, en Écosse et en Irlande* (1854, in-8), ont été des titres suffisants pour lui faire obtenir, en 1855, la place que la mort de Léon Faucher avait laissée vacante à l'Académie des sciences morales et politiques. Sous le pseudonyme de *Ch. Saint-Laurent*, il a fait paraître, en 1841, un *Dictionnaire encyclopédique usuel* (gr. in-8), avec le concours de plusieurs professeurs de Toulouse.

LAVIEILLE (Jacques-Eugène-Adrien), graveur français, né à Paris, en janvier 1818, fit quelques études au lycée Bourbon et apprit ensuite, chez son père, l'état de tapissier. A dix-huit ans, il suivit l'École des beaux-arts avec Tony Johannot, dont il resta l'ami, entra dans l'atelier de M. Porret et alla passer une année à Londres, en 1837, auprès de Williams. Il cultiva dès lors la gravure sur bois. En 1842, il accompagna M. Horace Vernet en Russie, dans l'intention d'y vulgariser cet art nouveau, et de se faire une position à l'académie moscovite; la condition
expresse de naturalisation lui fit [illegible]
et abrégea son voyage. Il a fait depuis [illegible]
sions en Angleterre. On a de lui : [illegible]
bois, destinés à l'*Histoire des Peintres* [illegible]
hollandais, d'après Van-Ostade; les [illegible]
la forêt, d'après M. Charles Jacque. [illegible]
veaux sujets, admis à l'Exposition [illegible]
1855, d'après Mlle Rosa Bonheur. [illegible]
Millet et Jacques, entr'autres les [illegible]
les Six derniers mois de l'année, [illegible]
ferme (1857), etc. En dehors des [illegible]
artiste a gravé nombre de sujets [illegible]
gène Lavieille, son frère, ou d'après [illegible]
Doré, notamment dans les *Contes* [illegible]
Balzac, illustrés et édités en [illegible]
une médaille d'or en 1849.

LAVILLE (Gaétan-Joseph-Prosper [illegible]
DE), général piémontais d'origine [illegible]
Turin, le 31 août 1775, entra [illegible]
dans les dragons du roi de Sardaigne [illegible]
mars 1791, et devint sous-lieutenant [illegible]
lieutenant en 1796. Dans [illegible]
les murs de Vérone (an VII) [illegible]
armes à un bataillon autrichien [illegible]
un régiment français, et, [illegible]
die fut fait capitaine. Chef [illegible]
hussards piémontais (an [illegible]
camp du maréchal Bessière [illegible]
armée, les campagnes d'Autriche [illegible]
passa ensuite dans l'état-major [illegible]
l'emmena en Hollande. Après [illegible]
Essling et à Wagram, il fut [illegible]
juillet 1809) et envoyé, en [illegible]

L'année suivante, M. de Laville [illegible]
de Russie et se signala aux [illegible]
de la Moskowa, de Malojaroslavetz [illegible]
sage de la Bérésina. Promu, [illegible]
général de brigade, il fut attaché [illegible]
13e corps d'armée, en qualité [illegible]
jor, et reçut, à l'attaque du [illegible]
un coup de feu qui le mit hors [illegible]
rant les Cent-Jours, Davoust le [illegible]
taire général du ministère de la [illegible]
disponibilité après Waterloo, [illegible]
1819, d'une inspection générale [illegible]
retraité en 1826. — M. de Laville [illegible]
ville natale, y est mort au mois [illegible]

LA VILLEGILLE (Paul-Arthur [illegible]
archéologue français, né à Paris [illegible]
1803, entra d'abord dans le service [illegible]
il parvint au grade d'officier [illegible]
la retraite depuis quelques années [illegible]
travaux d'archéologie et a pris [illegible]
reprises, la Société des antiquaires [illegible]
dont il est un des plus anciens [illegible]
attaché au comité des publications [illegible]
ments historiques. Il a reçu [illegible]
avril 1846.

On lui doit principalement [illegible]
patibulaires de Montfaucon [illegible]
le *Journal historique et anecdotique* [illegible]
Louis XV (1847-1854, 3 vol. [illegible]
d'après les manuscrits de [illegible]
cès-verbaux des séances du [illegible]
avec M. Taranne (Impr. nationale [illegible]
Esquisse pittoresque du département [illegible]
(1853) et un grand nombre de [illegible]
et *Mémoires*, surtout dans [illegible]
Société des antiquaires de France [illegible]

LA VILLEMARQUÉ [illegible]
comte DE), érudit français [illegible]
tagne, s'est distingué par [illegible]
ques ouvrages sur la langue [illegible]
tonnes. Nous citerons : [illegible]

, chansons populaires recueillies et imprí-
avec une traduction française, des arguments,
otes et les mélodies originales; *Contes popu-*
s des anciens Bretons (1842, 2 vol. in-8), pré-
d'un essai sur l'origine des épopées cheva-
jues de la Table ronde; *Nouvelle grammaire*
ıne (1849, in-8); *Poëmes des bardes bretons*
° siècle (1850, in-8), traduits pour la pre-
fois. Il a aussi collaboré à *la Bretagne an-*
: et moderne, et publié, après la mort de Le-
ec, son *Dictionnaire français-breton* (Saint-
;, 1847, in-4). M. de La Villemarqué vient
élu membre libre de l'Académie des in-
ons (1858). Il a été décoré en 1846.

'OCAT (Gaspard), député français, né en
fut nommé, en sortant de l'École de Saint-
ous-lieutenant au 5e des tirailleurs de la
et assista aux dernières campagnes de
:e. Démissionnaire, en 1818, il était, deux
ıs tard, rentré comme sous-officier aux
iers de Berri lorsqu'il fut impliqué dans
piration militaire du 19 août 1820 et con-
à mort par la Cour des Pairs. En 1824,
une part active à un nouveau complot
le gouvernement et fut l'objet, par con-
d'une seconde condamnation à mort.
outefois sur un rapport de M. de Pey-
ju'il avait su intéresser en sa faveur
l fonda à Paris une tannerie, qu'il ex-
ısqu'en 1833. Après la révolution de Juil-
était devenu lieutenant-colonel de la
n de la garde nationale qu'il commanda
le 1846 à 1848, et avait été chargé de
à Ham les anciens ministres de Char-
ı lui confia, en 1833, la direction de la
ure des Gobelins. Élu député de l'arron-
t de Vouziers en 1834, il le représenta
nbre pendant quatorze ans. M. Lavocat
ıandeur de la Légion d'honneur depuis
llet 1837.

LÉE (Paul-Aimé), administrateur fran-
à Dammartin (Seine-et-Marne), le 25
5, fut élevé au collége de Juilly et
1815, dans l'administration des doua-
s avoir parcouru les divers degrés de
hie, il fut appelé, en 1831, à l'inspec-
inances. Il fut chargé, en 1837, d'une
ı Italie, à Malte, en Grèce, en Tur-
Égypte, ayant pour objet l'organisa-
rvice des paquebots-postes du Levant,
39, d'une mission aux Antilles et aux
(1839) pour l'étude de diverses ques-
iales. A son retour, il passa, en qua-
ıs-directeur, à l'administration des
ımé, en 1843, directeur du commerce
u ministère de l'agriculture et du
il prit sa retraite en 1848, lorsque
fut appelé à ce département. Rallié,
tion du 10 décembre, à la politique
ne, il a été nommé, en 1852, conseil-
à la Cour des comptes. Officier de la
nneur depuis 1845, il est comman-
dres de Saint-Wladimir de Russie et
de l'ordre de François Ier de Naples.
sieurs articles insérés dans diverses
ans le *Dictionnaire de l'administra-*
blié : *Notes sur les cultures et les pro-*
la Martinique et de la Guadeloupe
; *Questions de douanes* (1839, in-8);
i et la prohibition en France et en
1851, in-8), etc.

E (Charles-Hubert), littérateur fran-
du précédent, né à Paris, le 11 oc-
fit partie, en 1843, de la mission
envoyée en Chine sous les ordres de M. de Lagrenée. A son retour (1846), il fut décoré et entra au ministère du commerce. En 1855, il passa au ministère de l'intérieur, où il est maintenant chef de bureau. Depuis 1846, il a collaboré successivement à la *Revue nouvelle*, à la *Revue de l'Orient*, à *l'Assemblée-Nationale*, à *l'Illustration* et surtout à la *Revue des Deux-Mondes*, où il traite spécialement de questions commerciales et économiques ou de sujets se rattachant à son voyage en Chine et dans les Indes. Son principal ouvrage est : *Voyage en Chine* (1852, in-8).

LAVOYE (Anne-Benoite-Louise), cantatrice française, née à Dunkerque, vers 1818, suivit les cours du Conservatoire de Lille et de celui de Paris, où elle fut élève de Mme Damoreau et d'où elle sortit en 1842, avec le premier prix d'opéra-comique. L'année suivante elle débuta à la salle Favart dans *l'Ambassadrice*, créa ensuite *la Syrène* et *Haydée*, et parut dans *le Domino noir*, *la Part du Diable*, *les Diamants de la couronne* et autres pièces ou reprises de cette époque. Depuis 1849, elle a quitté Paris et voyage à l'étranger ou dans les départements. Elle a joué le grand opéra et l'opéra-comique à Genève, Bruxelles, Marseille, Lyon, Bordeaux et Rouen.

LAW. Voy. ELLENBOROUGH.

LAWOESTINE (Alexandre-Charles, marquis DE), général français, sénateur, né en 1782, est issu d'une famille noble d'Allemagne. Sous-lieutenant de cavalerie en 1805, il fit les campagnes de la grande armée, passa en Espagne où il devint aide de camp du général Sébastiani, et fut rappelé en 1812 pour prendre part à la guerre de Russie. Sa brillante conduite à cette époque lui valut coup sur coup les grades supérieurs de chef d'escadron après la Moskowa et de colonel après le combat d'Arcis-sur-Aube. A Waterloo, il commandait le 3e de chasseurs. Retiré volontairement du service sous la Restauration, M. de Lawœstine fut remis en activité en 1830 et reçut le brevet de maréchal de camp. Apres avoir été employé à l'intérieur, il fut nommé lieutenant général (1841). Admis d'office à la retraite en 1848, réintégré en activité l'année suivante, il s'attacha à la fortune politique du parti napoléonien et fut mis à la tête de la garde nationale de Paris quelques jours avant le coup d'État. Il a été compris dans la première liste des sénateurs (janvier 1852). Il est, depuis le 24 avril 1847, grand officier de la Légion d'honneur.

LAWRENCE (Abbott), homme politique et philanthrope américain, né à Groton (Massachussets), le 16 décembre 1792, reçut l'instruction élémentaire des écoles de district et entra, en 1808, chez son frère Amos, commerçant à Boston. En 1814, il forma avec lui une association pour la vente des marchandises étrangères, fit plusieurs voyages en Europe, et, grâce à l'essor général de l'industrie, donna à sa fortune les bases les plus solides. S'occupant ensuite de la production nationale, il établit plusieurs usines. Après 1830, il fonda dans le comté d'Essex un nouveau centre de population auquel il donna son nom; aujourd'hui Lawrence est une petite ville, qui doit sa prospérité naissante aux bienfaits de son fondateur. Celui-ci a développé ses projets à cet égard dans une série de *Lettres*, publiées en 1846 dans les journaux de Richmond.

Deux fois membre du Congrès (1834 et 1839), il remplit, en 1849, les fonctions d'ambassadeur en Angleterre, après avoir refusé d'entrer dans le ministère du président Taylor. On doit à M. Law-

rence un grand nombre d'établissements de charité, de religion et d'enseignement : nous citerons entre autres la *Lawrence University* (1849), à Appleton, et la *Lawrence scientific school*, à Cambridge, pour laquelle il a donné plus de 500 000 francs. — Il est mort à Boston en août 1855.

LAWRENCE (William), chirurgien anglais, né vers 1785, fit des études spéciales à l'hôpital Saint-Barthélemy de Londres, et, dès qu'il eut reçu son diplôme, s'appliqua avec ardeur à l'étude de l'anatomie et de la physiologie. Admis, en 1813, à la Société royale, il occupa, de 1815 à 1819, la chaire de médecine opératoire au collège des chirurgiens et donna sa démission pour être attaché à l'hôpital Saint-Barthélemy, puis à l'hôpital Ophthalmique. Dans sa jeunesse, il se fit, en mainte circonstance, l'ardent avocat des réformes médicales, qui sont en partie consacrées aujourd'hui par l'opinion ; les articles qu'il envoya à ce sujet à *la Lancette* furent remarqués. Un de ses premiers ouvrages fut l'*Introduction à l'anatomie comparée* (Introduction to comparative anatomy ; Londres, 1810). Peu de temps après, parurent ses *Leçons de physiologie* (Lectures on the physiology, zoology and natural history of man ; 1834, 6e édit.), qui donnèrent lieu à des discussions animées avec ses confrères et contribuèrent surtout aux progrès de l'enseignement scientifique en Angleterre, par la forme claire et agréable du style : à une époque où la physiologie n'était encore qu'un amas de généralités vagues et confuses, il eut le mérite d'essayer de lui faire une place parmi les sciences d'induction. Il y a, dans ces premiers travaux, des opinions souvent hasardées, que plus tard il s'est empressé lui-même d'écarter ou de mieux établir.

M. Lawrence a beaucoup écrit, et sur des parties très-diverses de la science médicale ; voici ses principaux ouvrages : *Manuel d'anatomie comparée* (Manual of comparative anatomy ; Londres, 1827), traduit de Blumenbach et augmenté d'observations particulières ; *Descriptions anatomico-chirurgicales* (Anatomico-chirurgical descriptions ; in-fol.), comprenant le nez, la bouche, le larynx et la gorge ; *Traité des maladies vénériennes de l'œil* (Treatise on venereal diseases of the eye ; 1830, in-8) ; *Traité des fractures* (Treatise on ruptures ; 1838, in-8) ; *Traité des maladies de l'œil* (Treatise on diseases of the eye ; 1841), un de ses travaux les plus estimés. Il a également consigné un grand nombre d'articles dans *la Lancette*, où l'on trouve complets ses cours de chirurgie, et dans les *Mémoires* de la Société médicale et chirurgicale de Londres. M. Lawrence est, depuis quelque temps, président du Collège des chirurgiens ; il appartient à plusieurs compagnies savantes du continent et compte au nombre des associés étrangers de l'Académie française de médecine.

LAYA (Alexandre), avocat et littérateur français, né à Paris, en 1806, est fils de Jean-Louis Laya, l'auteur de *l'Ami des lois*, mort en 1833, et de Mlle Arabelle Dagonville, aujourd'hui Mme Achille Comte (voy. ce nom). Jeune encore, il entra, sous M. de Montalivet, au ministère de l'intérieur, où il devint chef de bureau, donna ensuite sa démission et alla passer quelque temps en Angleterre. A son retour, il s'inscrivit au barreau de Paris. En 1849, il a été plusieurs mois rédacteur en chef de *l'Ordre*, qui venait d'être fondé par M. Chambolle.

On a de M. Alexandre Laya : le *Guide municipal*, ou *Almanach quotidien des maires, adjoints, curés*, etc., pour 1843 (1842, tableaux in-plano) ; *Droit anglais*, ou *Résumé de la législation anglaise, sous la forme de codes* (1845, 2 [illegible]) ; *Études historiques sur la vie privée*, [illegible] *littéraire de M. Thiers*, histoire de sa [illegible] 2 vol. in-8), la plus complète [illegible] cet homme politique ; *de la Présidence* [illegible] *publique* (1848, in-12) ; *les* [illegible] *publique* (1850, in-8) ; de nombreux [illegible] nis au *Bien-être universel*, au *Siècle*, [illegible] *parlementaire et administratif*, etc. [illegible] avec M. Léon Laya, une édition des [illegible] *J. L. Laya*, avec *Notice* (1836, [illegible] publié, en 1854, sous le titre de [illegible] *M. Alexandre Laya*, les pièces [illegible] *Jeanne Shore*, *Corinne*, [illegible] suite de mésaventures que [illegible] ont jusqu'ici écartées de la scène.

LAYA (Léon), littérateur français [illegible] précédent, né à Paris, en 18[illegible] quelques années, bibliothécaire [illegible] Fontainebleau et s'est principalement [illegible] théâtre. Après avoir collaboré [illegible] teurs et signé quelques [illegible] prénom, il a obtenu, dans [illegible] de complets et brillants succès [illegible] de lui : *la Liste de mes* [illegible] *Mari du bon temps* (1841), [illegible] avec M. Regnault ; *la* [illegible] tes, avec M. Ancelot ; *le* [illegible] *l'Œil de verre*, *Je connais* [illegible] vaudevilles en un acte ; *le* [illegible] un acte ; *une Maîtresse* [illegible] actes ; *la Peau du Lion* [illegible] *l'Étourneau*, en trois actes, [illegible] en deux actes ; *Rage d'amour* [illegible] acte ; ces quatre derniers [illegible] 1849) ; *Emma ou un Ange* [illegible] tes (1844) ; *le Poisson d'avril* [illegible] *un Coup de lansquenet* [illegible] *Léonie* (1848), mélodrame [illegible] *d'or* (Gymnase, 1854), en trois [illegible] Prémaray ; *les Jeunes gens* [illegible] trois actes, imitation originale [illegible] Térence ; *les Pauvres d'esprit* [illegible] trois actes, paradoxe [illegible] lettres de profession ; etc.

LAYARD (Austen-Henry), [illegible] que anglais, né à Paris, [illegible] tient à une de ces familles [illegible] révocation de l'édit de Nantes [illegible] gleterre. Après avoir terminé [illegible] étudia quelque temps la [illegible] bandonna pour voyager [illegible] Il parcourut l'Asie Mineure [illegible] l'automne de 1839 et l'hiver [illegible] dit la rive droite du Tigre [illegible] été l'emplacement de l'antique [illegible] il avait traversé une seconde [illegible] cette époque, il y avait [illegible] France, M. Botta (voy. ce nom) [illegible] niqua les dessins des sculptures [illegible] des bas-reliefs dont il venait [illegible] ler l'existence au monde savant.

Après avoir obtenu de sir [illegible] ambassadeur d'Angleterre à [illegible] moyens nécessaires pour [illegible] travail de découvertes, M. [illegible] Turquie d'Asie au mois d'oc[illegible] soin de garder le secret [illegible] de son voyage. De Mossoul [illegible] du Tigre sur un frêle radeau [illegible] che après quelques heures [illegible] prendre à sa solde un groupe [illegible] et commença les fouilles [illegible] à vingt minutes de chemin [illegible]

nt le nom caractéristique de Nemroud. Dès mier jour, elles produisirent d'importants ats, et la conviction fut pour lui acquise venait de découvrir l'ancienne Ninive. Les reux bas-reliefs, sculptures, inscriptions, en a exhumés, furent promptement transpor- *British museum* de Londres.

ites les découvertes de ce voyageur ont été es et publiées dans un atlas in-folio; de il les a décrites lui-même avec un soin ileux dans son ouvrage intitulé *Ninive et ines* (Nineveh and its remains; 1849, in-8), eu plusieurs éditions. Au reste, cette ion ne diffère point sensiblement de celle musée du Louvre doit à M. Botta.

ı retour, M. Layard fut nommé, en récom- le ses travaux, attaché d'ambassade à Con- ople. Lors de la retraite de lord Palmer- ı 1852, il fut appelé, par lord J. Russell, te éminent et lucratif de sous-secrétaire au département des affaires étrangères, et a même année, à la Chambre des Commu- mme représentant d'Aylesbury. Il ne tarda prendre une position brillante parmi les es du parti libéral; ce fut lui qui, par ses réitérés, fit passer la motion de M. Rœ- ur l'enquête des événements de Crimée. ıssit pas de même, en 1855, lorsqu'il se ıne des plaintes générales contre l'admi- on civile et qu'il exposa ses plans pour mer les parties défectueuse. En même repoussait formellement l'offre des lords t Aberdeen, d'accepter une place dans inet, préférant rester fidèle à ses convic- litiques. En 1854, il a suivi en amateur ations de l'armée alliée jusqu'en Crimée, 856, après la conclusion de la paix, il a Constantinople une banque nationale, dont ésident. M. Layard est correspondant de . de France.

.E (Marie-Jean-François), marin et admi- r français, né en 1803, à Tarbes, fut l'École navale de Brest, et obtint suc- ent les grades de lieutenant de vaisseau capitaine de corvette (1837) et de capi- vaisseau (1843). L'année précédente, il epté les fonctions de gouverneur de la française (1842); puis, il passa, en la alité, à la Guadeloupe. Rappelé après la ı de Février, il quitta le service actif er dans l'administration et devint di- u personnel et des mouvements de la vier 1849). Sous le gouvernement impé- été promu, par décret du 21 juin 1853, e conseiller d'État ordinaire hors sec- Layrle est commandeur de la Légion depuis le 28 avril 1847. — De ses deux Charles-Louis-Marie, né en 1831, est ieur maritime; l'autre, Charles-Jules, , est enseigne de vaisseau.

:FF (Jean et Christophe, comtes DE), ıs de l'empereur de Russie et conseillers els, curateurs de l'institut Lazareff des entales de Moscou, sont les chefs d'une ustres familles arméniennes de Russie. Joachim, fonda, en 1815, le célèbre porte le nom de sa famille, et dans jeunes Arméniens, de toutes les par- pire, reçoivent une instruction propre ır l'accès de toutes les carrières, mili- , politique, religieuse même. Cura- institut, ils en ont élevé la dotation ı million de roubles (4 millions de troisième frère, Lazareff, général-ma- s tingué dans les guerres de la Russie contre la Perse et la Turquie en 1828 et 1829. Un quatrième, Artémi, est mort la même année que son père, à la bataille de Leipsick.

LAZERGES (Jean-Raimond-Hippolyte), peintre français, né à Narbonne, le 5 juillet 1817, et fils d'un boulanger de cette ville, ne put suivre qu'à vingt ans les goûts d'artiste qu'il avait manifestés dès l'enfance. Il vint à Paris en 1837, étudia quelque temps sous David d'Angers, puis sous François Bouchot, et débuta par un *Portrait* au salon de 1840. Il a principalement exécuté depuis cette époque : une *Descente de croix*, pour la chapelle du château d'Eu; *Jésus aux Oliviers*, pour l'hôpital de Beaune; *la Mort de la Vierge*, pour la chapelle des Tuileries; *le Génie éteint par la Volupté*, au musée de Carcassonne; *Suzanne au bain*, *l'Albane dans son atelier*, tous deux à M. Ach. Fould (1841-1853); une nouvelle *Descente de croix*, un *Ecce Homo*, *saint Sébastien mis au tombeau*, acquis par l'État, et tous trois envoyés à l'Exposition universelle de 1855. M. Lazerges a obtenu une 3e médaille en 1843, et une 2e en 1848. Le gouvernement lui a commandé, en 1856, *l'Empereur distribuant des secours aux inondés de Lyon*, exposé en 1857.

LEAKE (William-Martin), officier et voyageur anglais, né vers 1780, est peut-être le plus exact et le plus véridique des auteurs qui ont traité de la Grèce moderne. Il a consacré cinq années à parcourir ce pays en tous sens (1804-1800) alors qu'il se débattait sans secours contre la domination turque. Le résultat de ses patientes études se retrouve dans les ouvrages suivants : *Topographie d'Athènes* (1821; 2e édit., 1841, 2 vol.); *Voyages en Morée* (Travels in the Morea; Londres, 1830, 3 vol.); *Voyages dans le nord de la Grèce* (Travels in northern Greece; 1835, 4 vol.). Étendant ses excursions jusqu'à l'Asie Mineure et aux îles de l'Archipel, il publia encore : *Voyage en Asie Mineure* (a Tour in Asia Minor, 1824); *Mémoire sur l'île de Cos*, publié, en 1843, dans les *Transactions* de la Société royale, dont le colonel Leake est membre. Dans ces derniers temps, à la suite d'une nouvelle exploration, il a écrit : *la Grèce après vingt-trois ans de protectorat* (Greece at the end of twenty three years of protection, 1851), tableau favorable de la situation politique et sociale d'un pays généralement assez maltraité par ses historiens. Ces divers ouvrages joignent la sagacité du critique à une érudition et à un talent d'exposition remarquable.

LE BARBIER DE TINAN (Marie-Charles-Adelbert), marin français, né le 30 août 1803, fut admis, à l'âge de quinze ans, à l'École navale de Brest. Après avoir fait, comme enseigne, partie de l'expédition maritime contre les côtes d'Espagne (1823), il devint successivement lieutenant de vaisseau (1829), capitaine de corvette (1837) et capitaine de vaisseau (1843); il siégeait au Conseil d'amirauté lorsque, le 3 février 1851, il fut nommé contre-amiral. Au début de la guerre d'Orient, il prit le commandement de la station navale du Levant et s'associa au débarquement des troupes françaises à Gallipoli, ainsi qu'au blocus des ports de la Grèce. Ses constants services lui valurent le rang de vice-amiral (7 juin 1855), et une place au comité consultatif de l'Algérie. Il est, depuis 1849, commandeur de la Légion d'honneur.

LEBARILLIER (Louis-Constant), représentant du peuple français à l'Assemblée constituante de 1848, né à Lebisey, près de Caen (Calvados), le 2 octobre 1805, et fils d'un agriculteur, se des-

tina d'abord à l'état ecclésiastique, auquel il renonça pour obéir à sa famille. Bientôt après il faisait une guerre très-vive au parti du trône et de l'autel et devenait à Caen l'un des plus ardents agitateurs de la jeunesse libérale. Après la révolution de 1830, il continua de défendre les principes de 1789. Riche propriétaire, il mettait toute l'influence que lui donnait sa fortune au service de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, il fut nommé, conjointement avec M. Auguste Marie, commissaire du gouvernement provisoire dans le département du Calvados. Il se concilia les suffrages de tous les partis par la modération de son caractère, et fut élu représentant du peuple, le troisième sur douze, par 80832 voix. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota ordinairement avec la gauche, tout en soutenant le gouvernement du général Cavaignac, et se prononça contre le rétablissement du cautionnement des journaux, contre le maintien de l'état de siége, etc. Il s'abstint de voter sur l'impôt progressif et sur le droit au travail, et rejeta l'amendement Grévy (voy. ce nom). Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition constante à la politique présidentielle et appuya la proposition tendant à mettre en accusation Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il s'est retiré en Touraine, où il a entrepris l'exploitation d'un vaste domaine agricole.

LE BAS (Philippe), helléniste et archéologue français, membre de l'Institut, né à Paris, le 17 juin 1794, est fils du conventionnel de ce nom. Après avoir fait ses études chez les oratoriens, il s'engagea dans la marine, à seize ans, et passa, trois ans après, dans l'armée de terre, où il devint maréchal des logis de la garde impériale. Il fit les campagnes de 1813 et 1814, puis quitta le service et occupa, pendant six ans, un emploi dans les bureaux de la préfecture de la Seine. Choisi, en 1820, par la reine Hortense pour faire l'éducation du prince Louis-Napoléon, aujourd'hui Napoléon III, il ne rentra en France qu'en 1828. Reçu presque immédiatement licencié et docteur ès lettres (1829) et agrégé des classes supérieures, il fut chargé d'une division au collége Saint-Louis. Il prit une part active à la révolution de Juillet et est cité comme ayant rétabli le premier sur le fronton du Panthéon l'inscription primitive. La même année, il devint maître de conférences à l'École normale, où il a enseigné l'histoire jusqu'en 1834 et, depuis cette époque, la langue et la littérature grecques.

M. Le Bas a été élu, en 1838, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où ses connaissances en épigraphie et en numismatique lui marquaient une place. De 1843 à 1851, il a exécuté un double voyage archéologique en Grèce et en Asie Mineure. Il a été décoré le 25 avril 1847. Bibliothécaire administrateur à la bibliothèque de la Sorbonne, il y a établi une classification nouvelle des livres et dressé, par le dépouillement de toutes les collections et publications périodiques, une précieuse table analytique, par noms d'auteur, d'écrits qui, sans cela, resteraient perdus dans un immense dédale.

Nous citerons d'abord de M. Le Bas les travaux qui se rapportent plus particulièrement à l'épigraphie : sa thèse française pour le doctorat, *Dissertation sur l'utilité de l'épigraphie pour l'intelligence des auteurs anciens* (1829, in-8); *Explication des inscriptions grecques et latines trouvées par l'armée d'Afrique*, etc. (1836, in-8); *Explication des monuments d'antiquité figurée recueillis en Grèce par la commission de Morée* (1835-1837, in-8); *Antiquités grecques et romaines*, etc. (1836,

in-12); *Restitution* et explication des [...]
grecques de la grotte de la Vipère, de [...]
(1840, in-8); enfin son *Voyage arch*[...]
Grèce et en Asie Mineure (184[...] et [...]
avec atlas), ouvrage encore inachevé [...]
formera pas moins de 12 volumes.

M. Le Bas a donné aux *Classiques lat*[...]
sard un *Commentaire de Tite Liv*[...]
pittoresque de MM. Didot : *Allemagne*
3 vol. in-8); *Suède et Norvège* [...]
neure (1856); *Autriche et Bohême* [...]
rigé pour les mêmes éditeurs [...]
sur la France, comprenant les [...]
ques (2 vol. in-8, avec 33 cartes [...]
naire encyclopédique de l'histoire de F[...]
in-8, avec 620 planches). Il a tra[...]
lection des *Mémoires dramatiques* [...]
de *Brandes* et d'*Iffland* (182[...]
la *Bibliothèque anglo-française* [...]
Marchand de Venise et *Othello* [...]
dans les *Romanciers grecs* de [...]
et *Nicétas* (1828-1841, in-18[...]
la traduction de l'*Atlas histor*[...]
péens, de Kruse (1834, in-f[...]
aussi divers articles à la *Re*[...]
la *Revue des Deux-Mondes*, [...]
struction publique, etc.

On lui doit enfin un très[...]
blications élémentaires sur le [...]
et latine, sur la langue [...]
toire, etc., la plupart avec [...]
notamment : avec M. Regn[...]
Cours complet de langue alle[...]
7 vol. in-12); *Cours de term*[...]
Cours de Thèmes grecs (184[...]
lyglotte (1835, in-8); *Précis* [...]
dge (1838, in-12); *Précis d'*[...]
Précis d'histoire de France [...]
d'histoire moderne (1841, 2 [...]
ductions interlinéaires de class[...]

LE BAS (Louis-Hippolyte), [...]
membre de l'Institut, né en 17[...]
père a été conseiller à la Cou[...]
ateliers de Vaudoyer, Percier [...]
cours de l'École des beaux-arts [...]
18 médailles, le prix départem[...]
cours de 1806, un second grand [...]
alors l'exempter du service [...]
quelques années après, inspect[...]
la Bourse, puis de ceux de la [...]
du Roule, il entreprit, en 182[...]
Malesherbes au Palais de Jus[...]
projeté en l'honneur de Louis [...]
Bourbon et exécuta plusieurs [...]
dans les départements. Il expo[...]
valle (1808-1828) : *Intérieur* [...]
pour musée, dans le style de [...]
des quatre grands cimetières [...]
de Paris; *Fontaine monument*[...]
la Bourse; et des *Fragments* [...]
mencé avec Debret, sous le t[...]
plètes de Jacques Barozzi et [...]
in-8). Ces *dessins* et ces étud[...]
médailles d'or en 1808 et 181[...]
lyte Le Bas obtint, à la suite [...]
les travaux de la prison [...]
Roquette, pour les jeunes dét[...]
glise Notre-Dame de Lorette [...]
œuvres capitales de cet archi[...]
ces deux édifices, entrepr[...]
treint, qui n'a guère été dé[...]
lique italienne, exécutée, d'[...]
cielles, sur le modèle de S[...]
Rome, avec un luxe de dé[...]
d'ailleurs à cette riche et m[...]

M. Hip. Le Bas dirige, depuis [...]

ierqui a continué celui de Debret et d'Huyot, compte peu d'interruptions dans ses succès s à l'Académie. Cet architecte a encore exé- s bâtiments nouveaux de l'Institut, la salle nces particulières de l'Académie française, stauré ou plutôt repris la salle des séances adémie de médecine (1832-1843). Admis à ut (section des beaux-arts), en 1825, comme eur de Delespine, il a été longtemps, jus- 854, membre du conseil des bâtiments ci- est encore aujourd'hui architecte des tra- iblics, chargé de l'entretien de l'Institut et ument Henri IV, professeur à l'École des rts, pour le cours de l'histoire de l'archi- officier de la Légion d'honneur depuis 47, etc.

ls, M. Gabriel-Hippolyte Le Bas, peintre ges et d'aquarelles dans le genre Charlet, mment figuré aux salons et obtenu une ille en 1845.

AU (Jean-Louis-Joseph), homme d'État é à Huy, le 2 janvier 1794, d'une famille ant à la classe moyenne, fut d'abord avocat d'appel de Liége, où il se lia avec MM. De- Rogier. Ils fondèrent ensemble, dans e libérale, un journal intitulé *Mathieu* , qui s'appela plus tard le *Politique*, et s organes les plus énergiques de l'oppo- itionale contre l'administration hollan- Lebeau publia vers le même temps un *olitique et administratif de la province* et plus tard, ses *Observations sur le pou- il*, qui rendirent son nom populaire. Il e époque un des fondateurs de l'asso- ationale, dite *l'Union*, qui réunissait le *olique* et le parti libéral dans les mêmes ntre la domination étrangère.

e la révolution de 1830 éclata, le gou- t provisoire confia à M. Lebeau le poste énéral près la Cour de Liége. Il fut en- yé au Congrès par le district de sa ville en devint un des membres les plus in- ec MM. Devaux et Royer, il forma entre ques et les libéraux fidèles à *l'Union* un iste milieu, qu'on appela le parti doc- t dont il fut l'orateur. Au nom de ce prononça hautement contre tout pro- nion à la France et combattit la can- duc de Nemours. Après avoir voté en luc de Leuchtemberg, il contribua de forts à l'élection du prince Léopold de rg. M. Lebeau était alors ministre des angères (1831). En cette qualité, il di- gociations engagées entre la Belgique et ce de Londres. La diplomatie euro- onnut la dissolution du royaume des mais elle rendit à la maison d'Orange urg insurgé. Le Congrès national re- ord les arrangements adoptés par la sous le nom de *Traité des dix-huit* ur vaincre l'obstination des patriotes voix de M. Gendebien, protestaient ndon du Luxembourg, M. Lebeau eut indre à la modération et à l'habileté nate une véritable éloquence. Le old n'acceptait la couronne de Bel- ant que le Congrès accepterait de son huit articles. Dans ces circonstances majorité, entraînée par M. Lebeau, ire d'acheter l'appui de l'Angleterre cessions les plus dures, et ratifia le et 1831).

victoire de la politique modérée, uitta volontairement le pouvoir. Ses le choisirent pour représentant, et ns la Chambre une incontestable au-torité. Lorsque l'invasion des Hollandais en Belgique et la défaite de Louvain contraignirent le roi Léopold d'invoquer le secours d'une armée française, M. Lebeau, malgré ses préventions contre la France, se réjouit de voir sa patrie qui ne pouvait se défendre elle-même, sauvée par nos armes; il rentra au ministère et conserva, de 1832 à 1834, le portefeuille de la justice; c'est alors qu'eurent lieu le mariage du roi des Belges avec Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe (9 août 1832), la remise de la citadelle d'Anvers à la Belgique (1er janvier 1833), et la conclusion de la Convention de Londres (21 mai 1833), qui établit pour cinq ans le *statu quo* et donna raison à la politique de ménagements et de termes moyens suivie depuis 1831 par M. Lebeau.

En 1834, à la suite de quelques manifestations orangistes, le peuple de Bruxelles saccagea, pendant les journées du 4 au 6 avril, les maisons de plusieurs partisans de l'étranger. Le ministre de la justice fut accusé de faiblesse envers l'émeute, et presque rendu complice des désordres qu'il n'avait pas su prévenir. Quelque temps après, le cabinet doctrinaire dont il faisait partie fut remplacé par un ministère mixte catholico-libéral. M. Lebeau était gouverneur de la province de Namur, lorsqu'au mois de mars 1840, le cabinet de Theux donna sa démission. Il rentra au pouvoir avec M. Rogier, et prit le portefeuille des affaires étrangères. Le nouveau ministère ne dura qu'un an. Il se retira devant l'opposition violente du parti catholique qui dominait dans les deux Chambres. Les hommes d'État les plus modérés du parti libéral et les doctrinaires les plus conciliants parmi lesquels s'était distingué jusqu'alors M. Lebeau, se virent conduits à faire alliance avec les radicaux et les démocrates pour défendre ou reconquérir les libertés de la nation. La coalition triompha en 1847; M. Lebeau fut, dès lors, le ferme appui du cabinet Frère et Rogier. Il compte depuis parmi les principaux adversaires du parti clérical.

LEBER (Jean-Michel-Constant), littérateur français, né à Orléans, le 8 mai 1780, avait fait de bonnes études et avait visité l'Angleterre et l'Italie, lorsqu'en 1807, il entra, comme surnuméraire, dans les bureaux du ministère de l'intérieur. Longtemps chef du bureau du contentieux des communes, et mis à la retraite en 1839, il alla se fixer dans sa ville natale. D'abord membre titulaire de la Société des antiquaires de France, il en est encore correspondant. Aussi estimé comme érudit que comme administrateur, il a publié : *des Cérémonies du sacre, ou Recherches historiques et critiques sur les mœurs, les coutumes, les institutions et le droit public des Français dans l'ancienne monarchie* (1825, in-8); *Histoire critique du pouvoir municipal* (1829, in-8): *de l'État de la presse et des pamphlets depuis François Ier jusqu'à Louis XIV* (1834, in-8), réfutation d'un opuscule de Charles Nodier *sur la Liberté de la presse avant Louis XIV; Code municipal annoté*, (1838, in-8), en société avec M. de Puibusque; etc.

M. Leber a aussi édité, avec MM. J. B. Salgues et J. Cohen, une *Collection des meilleures dissertations, notices et traités particuliers relatifs à l'histoire de France* (1826-1842, 20 vol. in-8) et inséré des dissertations dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des sciences morales et dans les *Mémoires* de la Société des antiquaires, etc. L'un des collaborateurs du *Bulletin du Bibliophile*, il s'était formé une nombreuse et riche bibliothèque, dont il a publié le catalogue (1839-1852, 4 vol. in-8), et qu'il a vendue à la ville de Rouen.

LEBERT (Hermann), médecin français, né vers 1810, a étudié la médecine en Allemagne. Reçu docteur, en 1834, par l'université de Zurich, il vint s'établir à Paris, où, en 1847, il obtint l'autorisation d'exercer. Depuis peu de temps, il est retourné en Allemagne et s'occupe d'enseignement. On a de lui : *Physiologie pathologique* (1845, 2 vol. in-8 et atlas), recherches expérimentales faites à l'aide du microscope sur l'inflammation, les tumeurs, les tubercules, etc.; *Traité pratique des maladies scrofuleuses et tuberculeuses* (1849, in-8), couronné par l'Académie de médecine, dans les *Mémoires* de laquelle il avait déjà paru (t. XIV) sous un titre différent; *Traité pratique des maladies cancéreuses* (1851, in-8), auxquelles il a ajouté les affections curables confondues avec le cancer.

LEBLANC (l'abbé V...), ancien représentant du peuple français, né à Lorient (Morbihan), le 9 novembre 1813, fut chargé, à la fin de ses études, de professer la rhétorique au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray. Il se livra ensuite à la prédication; mais l'état de sa santé l'obligea d'y renoncer; il revint à Sainte-Anne, et y professa les mathématiques. En 1848, l'influence du clergé, prépondérante dans le Morbihan, le fit inscrire, avec son collègue, M. l'abbé Daniélo (voy. ce nom), sur la liste des candidats à l'Assemblée constituante. Nommé par 61 000 suffrages, il fit partie du comité de l'instruction publique. Il vota, avec une assez grande indépendance, contre le bannissement de la famille d'Orléans, contre le maintien de l'état de siége pendant la discussion de la Constitution, pour la sanction de la Constitution par le peuple, et pour la suppression complète de l'impôt du sel. Partisan des deux Chambres et du vote à la commune, il adopta cependant l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Elysée. Non réélu à la Législative, il reprit ses fonctions de professeur.

LEBLANC (Urbain), vétérinaire français, membre de l'Académie de médecine, né à la Commanderie, près de Bressuire (Deux-Sèvres), le 26 novembre 1796, et fils d'un cultivateur, fut élève de l'École d'Alfort et se fit remarquer aux expositions de 1821 et 1823, par l'envoi de quelques appareils utiles et ingénieux pour la pratique de la médecine vétérinaire. Il est, depuis 1832, vétérinaire de la préfecture de police de la Seine. Il a été répétiteur à l'École d'Alfort, et a fondé un atelier de maréchalerie dans lequel il s'est associé son fils. Il a été admis à l'Académie de médecine en 1852. Il est membre de la Société médicale d'émulation et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1847.

On a de lui : *Traité des maladies des yeux observés sur les animaux domestiques, principalement sur le cheval* (1823, in-8), couronné par la Société d'émulation; *Atlas ou Dictionnaire de médecine et de chirurgie vétérinaires*, avec M. Trousseau (1829, 27 pl. in-fol.); *Recherches expérimentales sur les caractères physiques du sang*, avec le même (1832, in-8); *sur les Effets de l'inoculation du pus et du mucus morveux* (1839); *Traité de pathologie comparée, ou Éléments de médecine et de chirurgie comparées dans l'homme et les animaux* (1855, 2 vol. in-8), avec M. Follin; un certain nombre de brochures sur les diverses maladies du cheval et des animaux domestiques; puis des articles sous les titres de *Notices*, *Réflexions*, etc., dans les recueils spéciaux; etc. Il a dirigé et rédigé, de 1843 à 1847, la revue zooiatrique intitulée : *la Clinique vétérinaire* (5 vol. in-8).

LEBLANC DE PRÉBOIS ... français, ancien représentant ... 1804, à Yverdun (Suisse), ... supérieur d'artillerie. ... militaire de Saint-Cyr, il ... tard, dans le corps d'état-major ... en 1830, en qualité de lieutenant ... d'Alger, devint capitaine ... part honorable aux événements ... colonie jusqu'en 1843, époque ... en France, pour avoir émis ... de cette contrée, des idées ... à celles du gouvernement. ... effet, dans les ouvrages ... sont suffisamment explicites ... *tuer le gouvernement civil* ... *litaire* (1840, in-8); ... *progrès en Algérie* (1840, in-8) ... *au sérieux* (1842, in-8); ... *riens* (1844, in-8). En outre, ... fendre cette thèse de l'ass... l'Algérie à la France, une ... qui passa bientôt entre les ... ciples de Saint-Simon.

Lors des élections de 1848 ... bois ne fut pas oublié par ... appelés, pour la première ... droits politiques, et à la ... foi très-républicaine, il ... quatre, représentant à l'As... Il y vota néanmoins en gé... soutint, après l'élection de ... tique intérieure et extérieure ... réélu en 1849, il fut promu ... grade de chef d'escadron ... du gouverneur général de ...

On a encore de lui : ... *et de sa solde* (1848), par ... réaliser 150 millions d'... la guerre.

LEBLEU (Philippe-... tant du peuple français, né ... le 30 décembre 1804, et ... gué, fit de bonnes études ... fut reçu à l'École polytechnique ... en 1826, comme officier ... plication de Metz. En 1830, ... 2e régiment du génie en ... première nouvelle des ordonnances ... se prononça ouvertement pour ... voyé à Lyon comme officier ... il manifesta des sympathies ... En 1833, il fut attaché au ... guerre, et envoyé à Dunkerque ... à la fondation d'un journal ... De Dunkerque, il fut envoyé ... à Oran. Son ancienneté ... en Afrique lui valurent ... De retour en France, il ... place de Béthune. En 1848 ... cratiques, bien connues ... Pas-de-Calais, le firent nommer ... peuple, le onzième sur ... Membre du comité de la ... rement avec la fraction ... Cavaignac. Il ne fut point ... gislative, et, en 1850, ...

LEBLOND (Désiré-Fréd... cien représentant du peuple ... et fils d'un ancien conse... étudia le droit, s'inscrivit ... se fit la réputation d'un ... Ses opinions démocratiques ... choisi pour conseil par ... vrières et par les journaux ...

ecue nationale. Il défendit un grand nom-
ccusés politiques, et quand il ne gagnait
es causes, ses plaidoiries étaient citées
d'éclatantes apologies du parti radical. En
lès le lendemain de la révolution, il fut
substitut du procureur général près la
appel de Paris. Il se présenta au suffrage
teurs de la Marne et fut nommé repré-
du peuple, le huitième sur neuf, par
oix. Avant d'entrer à l'Assemblée, il ré-
s fonctions judiciaires. Membre du comité
il, il vota ordinairement avec la fraction
modérée du parti Cavaignac. Il fut l'auteur
position tendant à faire nommer le pré-
la République par l'Assemblée nationale.
lection du 10 décembre, il fit peu d'oppo-
gouvernement de Louis-Napoléon, ne
réélu à l'Assemblée législative, et reprit
au barreau de Paris. M. Leblond fait au-
partie du conseil de l'ordre des avocats

-DESMOTTES (Louis), général français,
'89, entra, en 1806, dans les gendarmes
nce de la garde impériale et fit avec
npagne de Prusse. Incorporé, après le
nt de ce corps, dans les chasseurs à
passa en Espagne (1808), fut blessé à
d'un coup de sabre et rejoignit la
mée en Allemagne avec le grade de
enant (1809). Il prit part jusqu'en 1814
s grandes guerres de l'Empire, reçut
lessures à Bautzen, Goldberg et Muhl-
ssista à la bataille de Waterloo en qua-
de camp du général de Saint-Laurent.
lemi-solde en 1815, M. Le Bon-Des-
replacé au 5e de chasseurs, avec lequel
spagne de Catalogne en 1823. Son in-
l'affaire de Martorel, où il comman-
t-garde du général Achard, le fit
la garde royale, par décision parti-
luc d'Angoulême. Chef d'escadron du
s (1828), il fut, en 1838, nommé colo-
iment de carabiniers, et maréchal de
avril 1846. Employé en cette qualité
, il devint, en 1851, général de di-
vait reçu, deux ans auparavant, la
mandeur de la Légion d'honneur.

(Aimé-Ambroise-Simon), composi-
, né à Bruxelles, le 29 décembre 1797,
artiste dramatique, fit ses premières
cales à l'école gratuite de Versailles,
1811 au Conservatoire, où il reçut
e composition de Chérubini, obtint
de l'Institut un second grand prix en
mier en 1820. Au bout de ses quatre
our en Italie comme pensionnaire du
t, il se fixa à Paris et fit représenter
nique, *le Camp du drap d'or* (23 fé-
uvrage qui, malgré la collaboration
n et Rifaut, ne trouva qu'un froid
du public. Dans la même année, il
es morceaux dans *la Violette*, opéra
Plus tard il donna au même théâtre
ence (1833), en deux actes, et *Lequel?*
acte. Successivement répétiteur de
nservatoire (1816), puis professeur
sse (1820), il a été, le 13 août 1836,
placer Reicha comme professeur
n. Sous le dernier règne, il a eu le
hécaire de la chapelle du roi.

oseph-Louis), peintre français, né
13 juin 1796, suivit, de 1812 à
de l'École des beaux-arts et l'ate-
r Regnault. Il se livra à la fois à la peinture de paysage historique et à la lithographie, et exposa fréquemment jusqu'en 1840. Depuis cette époque, il est conservateur du musée de Nancy. Il faut rappeler de cet artiste, dont les envois sont devenus rares : *Méléagre tuant le sanglier de Calydon*, *Vue prise en Savoie*, deux tableaux qui ont été très-remarqués et reproduits par la gravure.

LEBOUTEUX (Denis), architecte français, né aux Batignoles-Saint-Denis, près Paris, le 6 août 1819, entra en 1833 à l'École des beaux-arts, suivit successivement les trois ateliers d'Adhémar, d'Huyot et de M. Hypolyte Lebas et remporta le grand prix de 1849, sur ce sujet : *une École des beaux-arts*. A la suite de son séjour en Italie, il passa dix-huit mois en Grèce et releva (1852) le *Temple d'Apollon*, à Phigalie; cet envoi a figuré, en 1854, au Palais des beaux-arts, et l'année suivante à l'Exposition universelle. De retour en 1855, M. Lebouteux a été aussitôt attaché comme sous-inspecteur à la ville de Paris pour la section des Écoles.

LE BOYS DES GUAYS (J... F... E...), auteur religieux français, né vers 1807, à Saint-Amand (Cher), fit son droit, s'inscrivit au barreau de sa ville natale et devint substitut; mais il quitta la magistrature pour se consacrer entièrement à la propagation d'une ancienne secte religieuse dont il est le chef et qui s'appelle *Société des membres de la nouvelle Église du Seigneur Jésus-Christ*. Sa doctrine est une application des rêveries mystiques de Swedenborg, que du reste il s'est efforcé de répandre avec un entier désintéressement.

M. Le Bois des Guays a, depuis 1842, traduit du philosophe suédois qui, comme on sait, écrivait habituellement en latin : *Doctrine de la nouvelle Jérusalem sur l'Écriture sainte* (1842); *du Divin amour* (1843); *de la Foi* (1845); *de la Nouvelle Église* (1847); *la Vraie religion chrétienne* (1852-1854, 2 vol. in-8), contenant toute la théologie de la secte; *de la Divine Providence* (1855); etc. Tous ces ouvrages ont été imprimés à Saint-Amand aux frais du traducteur.

LEBRALY (Charles-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Ussel (Corrèze), en 1802, se livra d'abord à ses goûts littéraires, concourut plusieurs fois pour le prix de poésie aux Jeux floraux à Toulouse, et obtint l'églantine d'or. Sous le règne de Louis-Philippe, il fut nommé conseiller de préfecture de la Corrèze, puis sous-préfet de Boussac (Creuze). En 1848, il fut élu représentant à la Constituante dans la Corrèze, le dernier sur huit, par 24 244 voix. Membre du comité de l'administration départementale et communale, il vota ordinairement avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et retourna à Ussel. Membre du conseil général de la Corrèze, il a été décoré en 1853.

LEBRETON (Charles-Louis), ancien représentant du peuple français, né à Ploermel (Morbihan), le 15 décembre 1807, et fils d'un percepteur des contributions, étudia la médecine et fit quelques voyages comme chirurgien de marine. Il compléta son instruction à la Faculté de Paris et obtint le diplôme de docteur (1829). Établi comme médecin à Pleyben, résidence de sa famille, il y propagea les doctrines démocratiques et fut le correspondant du *National*. En 1848, les républicains du Finisterre le choisirent pour candidat à la Constituante. Nommé, le cinquième sur quinze, par 99 416 voix, il fut se-

crétaire du comité de la m·rine. Il vota ordinairement avec le parti du *National*. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, et désapprouva l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit l'exercice de la médecine.

LEBRETON (Eugène-Casimir), général français, ancien représentant du peuple, député, né en 1791, à Nogent-le-Rotrou, s'enrôla comme volontaire, en 1813, et fit les dernières campagnes de l'Empire. En 1828, il fut attaché, comme capitaine-rapporteur, au conseil de guerre de Paris, et ses réquisitoires, empreints d'idées libérales, furent souvent cités avec éloge. Chef de bataillon au 53e de ligne (1830), il fut employé en Bretagne lors des troubles royalistes, puis en Algérie (1836), où il commanda le premier à Mascara, l'ancienne capitale de l'émir. Il remplissait, depuis 1837, les fonctions de directeur des études à l'École militaire de La Flèche, lorsqu'il fut nommé colonel au 22e de ligne (1840). De retour en Afrique, il prit avec son régiment une part brillante aux expéditions de 1841 à 1846, et son nom se rattache à tous les souvenirs glorieux de cette époque.

Général de brigade en 1847, M. Lebreton vit s'ouvrir devant lui, après le 24 Février, la carrière parlementaire à laquelle il avait vainement aspiré l'année précédente. Élu représentant du peuple, le cinquième sur sept, dans le département d'Eure-et-Loir, sous les auspices du parti républicain, il devint un des questeurs de l'Assemblée constituante. Il vota généralement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique. A la Législative où il fut réélu, il fit partie de la majorité hostile à la République, et se rallia, lors du coup d'État, à la politique napoléonienne. L'année précédente il avait été élu au grade de général de division et à la dignité de grand officier de la Légion d'honneur. Au Corps législatif où il est entré, en 1852, comme candidat du gouvernement et a été réélu en 1857, il représente une des circonscriptions de la Vendée.

LEBRETON (Théodore), poëte français, ancien représentant, né à Rouen, en 1803, et fils d'un journalier et d'une blanchisseuse, entra, à l'âge de sept ans, faible et maladif, dans une fabrique d'indiennes, en qualité de *tireur*, et dut, pour un salaire de 50 cent., travailler quatorze heures par jour à étendre de la couleur dans les châssis. Il apprit tout seul à lire, puis à écrire, et enfin, sans trop se préoccuper de l'orthographe, il fit des vers naïfs, touchants, harmonieux, que Mme Desbordes-Valmore la première a loués. Grâce à elle, un journal rouennais inséra deux pièces : *l'Impiété* et *le Délire poétique*. Bientôt Chateaubriand, MM. Victor Hugo, Lamartine, Béranger, témoignèrent au poëte prolétaire leurs sympathies, et, en 1837, un éditeur s'offrit pour publier un premier recueil : *Heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, in-18). Dès lors, sa réputation fut faite, et David d'Angers moula son médaillon en bronze.

En 1840, la ville de Rouen tira son poëte des ateliers, en le nommant conservateur de la bibliothèque Leber, et, en 1848, 150 000 suffrages le nommèrent, le quatrième sur vingt, représentant à l'Assemblée constituante, où il vota habituellement avec le parti démocratique modéré. Il ne fut pas réélu à la Législative.

M. Théodore Lebreton, membre ou correspondant de plusieurs Sociétés savantes, a publié, outre ses *Heures de repos*, qui ont eu trois éditions : *Nouvelles heures de repos d'un ouvrier* (Rouen, 1842, in-8); *Espoir*, recueil de nouvelles poésies (Ibid., 1845, in-18) ;
revue maçonnique, recueil ...
maçonnerie rouennaise (1843-1846).

LEBRUN. Voy. PLAISANCE (duc de).

LEBRUN (Pierre-Antoine), p...
membre de l'Académie française, ...
à Paris le 29 novembre 1785. ...
sais poétiques très-précoces, entre ...
tragédie de *Coriolan*, l'attention ...
Neufchâteau, un des ministres ...
qui le nomma élève du Prytanée ...
Louis-le-Grand) en 1797. ...
une *Ode* dédiée à la grande ...
sujet la campagne d'Austerlitz ...
pension de 1 200 francs. Toutefois ...
point parmi les poëtes officiels ...
ans publie-t-il deux ou trois ...
Prusse, *la Colère d'Apollon* ...
près la chute de l'Empire ...
ses gloires, dans *Jeanne d'*...
le Vaisseau de l'Angleterre ...
Poëme sur la mort de l'Em...
d'énergie et de grandeur ...
ment exprimés, lui firent ...
lière qu'il avait au Har...
tions, et un peu plus tar...

Rendu tout entier à la ...
brun aborda le théâtre ...
la tragédie d'*Ulysse*, qui ...
dit dans le tumulte des ...
Une autre tragédie, *Pallas* ...
posée en 1806, resta dans ...
qu'en 1822. C'étaient des ...
chez l'auteur, un sentiment ...
tiquité. Après avoir partagé ...
poésie avec M. Saintine ...
mique, dont le sujet était ...
et dans lequel figuraient ...
gne, M. Lebrun fit représenter ...
au Théâtre-Français, *Marie Stuart* ...
gédie de cette époque qui ...
répertoire. Grâce aux emprunts ...
à Schiller, au pathétique ...
un certain degré d'innovation ...
suré, cette pièce fut accueillie ...
cole romantique dont elle ...
cès. En 1825, M. Lebrun ...
Cid d'Andalousie, que la ...
dacieux. Il se vengea ...
composant son *Voyage de* ...
M. Thiers, alors journaliste ...
position pleine de charme ...
grande vogue. L'année même ...
M. Lebrun entra à l'Académie ...
placement de François de ...
mier protecteur.

La révolution de 1830 ...
carrière de la haute ...
jusqu'en 1848 l'Imprimerie ...
rares écrivains que Louis ...
siége à la Chambre des Pairs ...
la Légion d'honneur le ...
pelé, le 8 mars 1853, à ...

La publication des Œuvres ...
commencée en 1844 ...
volume doit comprendre ...
miques et beaucoup de ...

LEBRUN (Pauline ...
de Camille), femme de ...
1815, est auteur d'un ...
femme (1843, in-8) ; de ...
histoires vraies (1844) ...
deleine (1851) ; *Contes* ...
toire descriptive et ...

n-8), et de diverses traductions de l'an-
ollaboratrice du *Musée des Familles*, de la
ritannique et de la *Nouvelle Biographie*
:, elle a fondé, sous ce titre : *le Miroir de*
ce (1849-1855, 2 vol. in-8), un recueil de
: historiques.

NU (Louis-René), pharmacien français,
de l'Académie de médecine, né à Paris,
y fut reçu docteur, en 1837, avec une
le Sang considéré sous le rapport de ses
constitutifs. Ancien chef des travaux chi-
u collége de France et membre du con-
lubrité, il fait, depuis plus de vingt ans,
de pharmacie, en qualité de professeur
des leçons solides et très-suivies. Il est
de la Légion d'honneur.
cupé de la science que de la pratique,
é, avec M. Bussy, un excellent *Cours*
pharmacie (1842, 2 vol. in-8), et in-
différents recueils scientifiques, parti-
it dans le *Journal de Pharmacie*, un
ıbre de mémoires, de notices, d'obser-
le rapports dont les principaux sont :
sur le sang, couronnées à la fois par
de médecine et par l'Institut ; *Recher-*
corps gras (1834, in-8); *Documents*
s et administratifs concernant l'emploi
es d'oxydes, etc. (1843, in-8); etc.

TELIER (Louis), ingénieur français,
ris, au mois de février 1815. Élève de
technique de 1834 à 1836, il en sortit
ice des mines et y remplit aujourd'hui
is d'ingénieur en chef de deuxième
. de lui plusieurs ouvrages pratiques
mins de fer : *Recherches expérimen-*
machines locomotives, publiées avec
Chemins de fer de l'Allemagne (1845,
ption statistique, système d'exécution,
issement, etc.; *Études sur la stabilité*
s locomotives en mouvement (1849,
e du mécanicien constructeur et con-
machines locomotives (1851, in-8, et
ollaboration avec MM. Eug. Flachat,
etc. Il a aussi concouru à la rédaction
des mines et de *Patria*.

E [DE CAEN] (Auguste), sculpteur
à Caen, vers 1818, vint à Paris étu-
quer la sculpture et se fit connaître,
l'exécution de la frise de la Maison
troduit, dans l'ornementation monu-
moyen de branchages animés de
imaux, beaucoup de richesse et de
de lui, outre de nombreux travaux
s divers hôtels et constructions par-
es études et des modèles envoyés au
1848, tels que : *Amour et jalousie*,
eaux (1848); *Pendant le sommeil*,
ombat (1849); *Chasse au sanglier*,
rayeur, *Victoire et reconnaissance*
groupes de *Dénicheurs*, à l'Exposi-
lle de 1855, en plâtre; les mêmes,
ı salon de 1857. Ces divers sujets ont
iste une 2e médaille en 1848, et la
novembre 1855.

élix), ancien représentant du peuple
Aubusson (Creuse), en 1808, fit ses
tit séminaire d'Ajain, suivit à Paris
troit, et revint s'inscrire au barreau
itale. Il n'exerça pas longtemps la
ıvocat. Après avoir rédigé, pour
ze, quelques rapports sur l'état de
Espagne, sur les paquebots trans-
tc., il envoya des articles au journal *le Siècle*, et fit, dans *l'Album de la Creuse*, une opposition assez modérée à la politique du ministère Guizot, auquel il ne tarda pas à se rallier. Nommé en 1848, commissaire de la République dans le département de la Creuse, il excita des réclamations qui lui firent donner pour collègue un républicain de la veille, M. Guizard. Il fut choisi pour candidat à la Constituante par le parti modéré, et élu, le quatrième sur sept, par environ 19 000 voix. Secrétaire du comité des finances, il vota ordinairement avec le parti du général Cavaignac, et se rapprocha de la droite après l'élection du 10 décembre. Non réélu à la Législative, il obtint un emploi au ministère des finances. Depuis les événements du 2 décembre, il a été nommé payeur à Rodez.

LECLERC [de la Meurthe], ancien représentant du peuple français, né à Nancy (Meurthe), en 1800, et fils d'un artisan, était, en 1848, maître serrurier dans sa ville natale, lorsque les clubs républicains le choisirent pour candidat à l'Assemblée constituante, et 75 065 voix sur 100 106 votants le nommèrent représentant du peuple, le neuvième sur onze élus. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, sans aller jusqu'à appuyer les demandes de mise en accusation contre le Président et ses ministres. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative, et retourna à sa modeste boutique de serrurier.

LE CLERC (Joseph-Victor), érudit français, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des lettres de Paris, né, dans cette ville, le 2 décembre 1787, fit ses études au lycée Napoléon, obtint deux fois, aux concours de 1806 et 1807, le prix d'honneur de rhétorique, ainsi que le prix dit de l'Institut, et entra, l'année suivante, comme maître d'études à son ancien lycée. En 1809 et en 1810, il y fit un cours public de langue grecque et de poésie latine, y fut, en 1811, chargé de la classe de troisième et succéda, en 1815, à M. Villemain, comme professeur de rhétorique au lycée Charlemagne. Nommé depuis peu, maître de conférences à l'École normale, lors de son licenciement (1822), il devint, en 1824, professeur titulaire d'éloquence latine à la Faculté des lettres de Paris, chaire dans laquelle il a d'abord été suppléé par M. Ern. Havet, puis par M. Berger. M. Leclerc, doyen de la Faculté des lettres depuis 1832, conseiller ordinaire du Conseil de l'instruction publique depuis 1843, et haut dignitaire de l'Université, a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en 1834, en remplacement de Pougens. Décoré de la Légion d'honneur en 1826, il a été promu au rang de commandeur en avril 1847.

On a de lui : *Éloge de Messire Michel, seigneur de Montaigne*, suivi de *Brennus*, dithyrambe, et de *la Mort de Rotrou*, poëme et chant lyrique (1812, in-8), morceaux honorés de trois mentions de l'Académie française; l'*Éloge* a reparu en tête des *Essais* édités par M. J. Lefèvre (1826); *Chrestomathie grecque* (1812, in-4), souvent rééditée; *Lysis*, poëme trouvé par un jeune Grec, suivi du *Pervigilium Veneris* (1814, in-8), traduits en vers français; *Pensées de Platon* (1818, in-8), rééditées en 1824, avec une *Histoire du platonisme; Nouvelle rhétorique française* (1822; 10e édit., 1848); *OEuvres complètes de Cicéron*, en latin et en français (1821-1825, 30 vol. in-8; 1823-1827, 35 vol. in-18), avec une recension du texte adoptée dans toutes les éditions postérieures de cet écrivain; *des Journaux chez les Romains* (1838, in-8), un des livres les plus curieux de

[illegible] un grand nombre d'éditions [illegible] *Grammaire latine de Port-Royal*, des *Jansénistes*, des *Mémoires* [illegible] des articles fournis [illegible] *Biographie universelle* de Michaud et à la *Nouvelle biographie générale* de Didot, au *Journal des Débats*, etc. M. Victor Le Clerc, [illegible] pour la continuation de la grande *Histoire littéraire de la France*, [illegible] il est le président [illegible] (1840) et a publié en 1856 le tome XXIII, qui s'arrête au XIII[e] siècle.

LECLERC [illegible] économiste français, né à [illegible] fut d'abord employé dans les [illegible]

[illegible]

[illegible] et [illegible] la [illegible] Pendant cette [illegible] de la justice. Il fut [illegible] fonctions de procureur [illegible] prême de Bruxelles.

M. Joseph Leclercq [illegible] tion, de l'Académie [illegible] grand officier de [illegible] de plusieurs [illegible]

LECLÈRE [illegible]

[illegible]

isodes de la Vie de sainte Geneviève, à och, et *l'Ile Saint-Denis*, dans la gale- du Département, à l'hôtel de ville de [. Ch. Lecointe a obtenu une 3e médaille , et une médaille de troisième classe en

MTE (Jules), littérateur français, né à e-sur-mer, le 20 juin 1812, et fils d'un of- marine, fut embarqué à quinze ans, pilotin, sur un navire allant à la Martini- ès six années de voyages au long cours, parvenu au grade de lieutenant lorsqu'il na la navigation pour les lettres. Il vint à y consacra exclusivement à la littérature alors en vogue et débuta par un petit itulé : *Pratique de la pêche de la ba- les mers du Sud* (1833, in-8) ; et la *Rela- naufrage sur la côte d'Afrique* (broch.). Il fonda *le Navigateur* (1834), recueil puis la *Revue maritime*, et concourut, dacteur en chef, aux trois premiers vo- *la France maritime* (1837-1840), publi- bdomadaire illustrée, où il donna un mbre d'articles. Il mit encore à profit ses ices techniques en publiant un *Dic- ittoresque* (1836, in-4), les *Chroniques ne française de* 1793 à 1815 (1836-37), avec M. Fulgence Girard ; et des ro- times : *l'Abordage* (1835, 2 vol. in-8), *Tortue* (1837), 2 vol. in-8).

ecomte aborda ensuite le roman de feuilletons ou en volumes, le théâtre. a critique, le journalisme, et fit preuve souple et d'un assez grand esprit d'ob- à partir de 1848, il prit une part active tion politique et littéraire du journal *ance belge;* il y créa le feuilleton du *e Paris* dont les piquantes révélations hoses eurent bientôt un retentissement les causeries, qu'il écrivit pendant près , parurent d'abord signées d'un N.; sir de donner satisfaction au prince qui s'y trouvait offensé (1851), fit lever voile de l'anonyme. A la fin de 1856, it le tribunal correctionnel de Paris, que l'*Inpépendance belge*, dont il rs de faire partie, a reproduite dans étails. M. J. Lecomte a donné plu- s ouvrages sous le nom de *Du Camp* elui de sa mère, et publié sous le de *Van Engelgom*, des *Lettres sur s français* (1832), qui ont fait un . Grâce à ses relations en Belgique, cé de contribuer à la conclusion du ational qui a mis enfin un terme à on belge.

aussi divers que nombreux ont été, rtie, réimprimés et forment une col- lus de 50 volumes in-8. A ceux que déjà cités, nous ajouterons : *le Capi- d* (1839, 2 vol. in-8; 1844, 4 vol. in- *fer* (1840, 2 vol. in-8; 1844, 4 vol. *es parisiennes* 1840, 2 vol. in-8.) ; *la visible* (1843), 2 vol. in-8) ; *l'Italie monde*, *Venise*, *description littéraire, artistique*, etc. (1844, in-8), traduit en allemand ; *la Femme pirate* (1846, *les Pontons anglais* (1850-52, 5 vol. s en feuilletons sous le nom de Jules insi que l'*Histoire de la Révolution usques et y compris le siége de Rome* Il prépare depuis longtemps, sous *moires du Temps*, une grande revue les lettres et des arts. Il a collaboré *Monde illustré*, sous le pseudonyme s au *Figaro*. M. J. Lecomte est dé- eurs ordres étrangers.

LECOMTE (Hippolyte), peintre français, né à Puyseaux (Loiret), en 1781, étudia, jeune encore, dans l'atelier de Regnault, s'exerça ensuite au genre du paysage sous la direction de Pierre Mongin et débuta, dès 1804, au salon. Il devint presque aussitôt un des peintres privilégiés de la liste civile et fournit au Musée historique de Versailles une trentaine de toiles de la plus grande dimension, sans parler de celles qu'il exécuta avec M. Alaux (voy. ce nom). M. Hip. Lecomte avait épousé une sœur de M. Horace Vernet; mais ce mariage aboutit à une séparation si complète que celle-ci, dans les dernières années de la monarchie de Juillet, fut appelée à recevoir une pension du ministère, à titre de veuve d'artiste. Depuis la chute de Louis-Philippe, cet artiste n'a plus reparu aux salons. De nouveaux voyages en Suisse, en Italie et dans d'autres pays qu'il avait déjà visités, occupent une partie de ses loisirs.

M. Hippolyte Lecomte a principalement exposé, depuis 1804 : un *Départ de croisés*, au château de la Malmaison; une *Vue de Mantoue; Henri IV et le paysan; Blondel racontant les exploits de Richard*, au Luxembourg; *l'Évasion de Marie-Stuart; une Vue de Neuilly; les Quatre époques de la Vie d'un cheval;* quatre sujets tirés de l'histoire de *Cinq-Mars* (1833-34) ; des *Convois*, des *Marches*, des *Épisodes* et des *Types* nombreux de la vie militaire; quelques paysages, tels que : *la Marche des animaux au soleil couchant* (1827) : *la Chute d'une avalanche au mont Saint-Bernard*, etc. Il a également envoyé aux salons la plupart des tableaux qui lui ont été achetés ou commandés pour Versailles, entre autres : les *Prises de Landrecies*, d'*Oppenheim*, de *Baccarach*, de *Creutznach :* les *Redditions de Mayence*, *Callioure*, *Bingen*, les *Combats du Pas de Suze* et de *Nordlingen*, *la Bataille de Cassel*, *la Levée du siége d'Arras*, dans les guerres de Louis XIII et de Louis XIV : *l'Entrée de Louis XV à Anvers*, *la Prise de Bréda*, celle de *Gertruydemberg*, *le Combat de Salo*, *le Bivouac d'Ostérode*, *Napoléon rendant à Astorga la liberté aux captifs anglais*, reproduit par MM. Alaux et Baillif; *la Prise des retranchements de la Corogne, en 1823; le général Laharpe*, *Richelieu faisant à Louis XIII le don du Palais-Royal*, etc. Parmi les sujets traités avec M. Alaux, on remarque : *le Passage du mont Saint-Bernard*, *les Deux attaques de la bataille de Montebello*, *le Traité de Ratisbonne* et *la Fondation de l'Académie française*.

LECOMTE (Charles-Hippolyte-Émile), peintre français, né à Paris, en 1821, étudia dans l'atelier de M. Léon Cogniet la peinture de genre et d'histoire et débuta au salon de 1838. Nous citerons de cet artiste : un *Ecce Homo*, *der Abschied* (le Départ), inspiré d'une ballade allemande; des *Études* et *Souvenirs* d'un double voyage fait en Italie et en Styrie, vers 1844; *l'Aria Cattiva* (1846) ; *l'Aurore*, *la Nuit*, *le comte Ugolino et ses enfants*, *la Visitation*, *jeune Styrienne jouant avec une panthère*, *Orphée et Eurydice*, *sainte Catherine d'Alexandrie*, commandé par le ministère de l'intérieur (1843-1853) ; un sujet de genre, *la Reine de Navarre*, admis à l'Exposition universelle de 1855; des *Pifferari* et plusieurs *portraits* (1857), etc. M. Ém. Lecomte a obtenu, pour l'histoire, une 3e médaille en 1843.

LECOMTE (Narcisse), graveur français, né à Paris, le 7 avril 1794, et fils d'un employé au ministère de la police générale, qui le laissa libre à quinze ans de choisir sa carrière, entra à l'École des beaux-arts en 1801, y remporta jus-

qu'en 1810 les diverses médailles, entre autres la première de perspective et étudia dans le même temps le dessin et la gravure dans les ateliers du chevalier Regnault, de Pauquet et de Frédéric Lignon. Il adopta la gravure d'histoire au burin et débuta au salon de 1822. Il a gravé et exposé depuis cette époque une foule d'œuvres très-estimées, entre autres : *l'Éducation d'Achille*, *Six petits Amours*, *Marius à Minturnes*; *la Vierge* dite *au coussin vert*, *la Vierge à l'oiseau*, *la Sainte-Famille*, de Raphaël; *le Tintoret*, peint par lui-même; *Lamennais*, *la Bohémienne annonçant la tiare à Sixte-Quint enfant*. Plusieurs des sujets précédents ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Vierge au voile*, de Raphaël, et *Dante et Béatrice*, d'après M. Ary Scheffer. M. Narcisse Lecomte a gravé de plus un grand nombre de portraits et vignettes pour des publications illustrées. Il a obtenu une 3e médaille en 1833, et une 2e en 1846.

LECOMTE (Aubry). Voy. AUBRY-LECOMTE.

LECONTE (John), naturaliste et voyageur américain, né à New-York, en 1825, entra au Collége des médecins, prit une connaissance approfondie des diverses branches de l'histoire naturelle et reçut, en 1846, le diplôme de docteur. En 1844, il entreprit d'explorer les territoires éloignés de l'Union et commença par le lac Supérieur, qu'il remonta jusqu'aux sources du Mississipi. Après s'être aventuré, l'année suivante, dans les montagnes Rocheuses, il fit un second voyage au lac Supérieur, qu'il visita une troisième fois, en 1848, en compagnie du savant Agassiz. Les résultats de ses diverses explorations ont été consignés dans le *Voyage au lac Supérieur* du botaniste suisse. De 1849 à 1851, il parcourut, dans l'intérêt des mêmes recherches scientifiques, la Californie méridionale; il reconnut, au milieu des plus grands périls, les rives du rio Colorado depuis sa jonction avec le Gela jusqu'à la mer, et fut le premier Européen qui ait pu remonter le cours de cette rivière à une si grande distance. Les écrits de ce jeune savant, en grande partie relatifs à l'entomologie, sont disséminés dans le *Journal de l'Académie des sciences*, les *Annales du Lycée d'histoire naturelle* de New-York, le *Journal d'histoire naturelle* de Boston, etc.

LECONTE DE LISLE (Charles-Marie), poëte français, est né en 1820, à l'île Bourbon. Attiré de bonne heure vers la France, il y fit d'abord plusieurs voyages et vint enfin se fixer à Paris en 1847. Après s'être jeté, un instant, dans la politique révolutionnaire en 1848, il se tourna tout entier vers les lettres et se fit connaître, en 1853, par ses *Poëmes antiques* (in-12), publiés d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes*, et, en 1855, par ses *Poëmes et poésies* (in-12). Ces deux volumes suffirent pour donner rang à M. Leconte de Lisle parmi nos poëtes. Il est de cette école, amoureuse de la forme, qui travaille le vers comme une sculpture. Dédaigneux du présent, il prend pour sujets les plus antiques légendes de la Grèce ou de l'Inde et néglige assez volontiers, pour la peinture des magnificences extérieures de l'Orient, le sentiment et l'analyse des passions humaines.

LECOQ (Henri), naturaliste français, né le 14 avril 1802, à Avesnes (Nord), étudia la pharmacie à Paris, reçut le diplôme de docteur en 1827, et alla s'établir à Clermont-Ferrand. Depuis plus de vingt ans, il est professeur d'histoire naturelle à l'École préparatoire de médecine de cette ville en même temps que conservateur du cabinet de minéralogie et
botanique. Il a aussi présidé la
merce. Il est, depuis 1850,
d'honneur.

Membre de plusieurs sociétés
a beaucoup écrit sur la chimie,
géologie et l'agriculture; ses
travaux sont : *Éléments de chimie*
sciences (1826, 2 vol. in-8),
Précis de botanique (1828,
raisonné des termes de botanique
Traité des plantes fourragères
des prairies naturelles et
raisonné des plantes vasculaires
tral de la France (1847,
l'horticulture (1849, in-8),
magne; *Études de la géographie*
l'Europe (1854-1855, 4 vol. in-8

Comme géologue, il a
coupes des principales formations
Dôme (1828, in-8 et atlas),
let, ouvrage complété par
tement; *Éléments de géographie*
météorologie (1836-1837,
troduction à l'étude de la
géologie et d'hydrographie
qui complètent le précéd
Climats (1847, in-8),
diluviennes et les phénom
tique; *Observations météo*
in-8), faites pendant les
Clermont. M. Lecoq a
général de *Description pitto*
plusieurs notices topograph
quemment chargé de rapp
d'économie rurale et
presque seul les *Annales*
in-8), recueil qu'il a fondé

LE COURTIER (l'abbé F.
çais, né vers 1800, a été
Paris, curé des Missions Étrangères
distingué, il a prononcé
sermons reproduits en partie
catholiques. Il est aujourd'hui
chanoine théologal de Notre-Dame
de la Légion d'honneur. On a
la messe (1835, in-12; 3e édit.
des messes de l'Eucologe de
2 vol. in-18); *le Dimanche*
1849), etc.

LE CROM (l'abbé Mathurin
présentant du peuple français
bihan), le 27 septembre 18
séminaire, et, ordonné prêtre
de théologie. En 1849, il
de la cathédrale de Vannes
gitimiste le fit élire représentant
législative. Il suivit la ligne
loux et Montalembert,
et mesures répressives,
ment à la politique de l'Empereur
d'État du 2 décembre, il a
pitre de Vannes.

LÉCURIEUX (Jacques-J
çais, né à Dijon, le 13 août
à l'école de Dijon, sous
Devosge, puis vint suivre
lon Lethière et les cours
arts, de 1822 à 1826. Il
et figura depuis à presque
annuelles. Vers la fin de
placer son maître Devosge
musée de Dijon. Cet
exposé, comme peintre de

s Ier au tombeau de *Jean sans Peur à* *aint Louis à Damiette*, *les Derniers mo-* *'e Louis XI*, *les Brigands travestis en* *Jeune fille donnant ses cheveux aux* , *la Résurrection de la fille de Jaïre*, *l'A-* *'s fleurs*, *les Fiançailles de Rébecca*, *le* *aperon rouge*, *Salomon de Caus à Bi-* 27-1852); comme portraitiste : *Marie de* *ne*, *Martin Luther*, *MM. Bouchet*, *Ger-* *lavigne fils*, *Dentu*, *Rabou*, *Villeneuve*, *ıcornet*, etc. Il a encore exécuté : *saint* *fondant Clairvaux*, *saint Vincent de* *nant les fers d'un forçat;* un *saint Guil-* our le ministère d'État; *saint Bernard* *à Vézelay la croisade; la Glorification* *Geneviève*, à l'église des Blancs-Manc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, en 1846.

ER (Louis-Victor-Alfred), ancien repré- ı peuple français, né à Corbeil (Seine-et- 11 décembre 1814, et fils d'un menuisier, école mutuelle les premiers éléments de on. Après avoir travaillé dans une fabri- ennes, il apprit le métier de serrurier, 1834, il entra comme ouvrier mécani- les ateliers de construction de la fabri- antemerle (Essonne), où il resta jus- . Devenu secrétaire, puis président de de secours mutuels de Chantemerle, t Corbeil, et signalé par le courage ra dans plusieurs sinistres, il entra, le 1848, au conseil municipal de Corbeil, si par les clubs républicains pour can- Assemblée nationale. Nommé le qua- ıt le duc de Luynes, Pagnerre et M. Re- 69,925 suffrages, il fit partie du co- ravail. Il vota ordinairement avec le cratique modéré. Non réélu à la Légis prit ses travaux de mécanicien.

R (Léopold - Charles - Guillaume - Au- historien allemand, né à Berlin, le 2 , n'eut guère d'autre maître que lui- ommencement de 1816, il entra dans t d'infanterie de la garde, devint lieu- cond à la fin de l'année, premier lieu- 327, et prit sa retraite, comme capi- 328. Lors de la fondation du nouveau Berlin, il fut nommé directeur de la des arts, du musée des antiquités et des collections ethnographiques.

M. Ledebur un certain nombre de oriques importants, tous publiés à *ays et le peuple des Bructères* (das olk der Brukterer, 1827); *Notes et nts sur les campagnes de Charlema- s Saxons et les Slaves* (Kritische einiger Punkte in den Feldzügen ıssen, etc., 1829); *les Cinq campagnes les sept pays de la Frise* (die fünf Gaue und die sieben Seelande Fries- *la Littérature des dix dernières connaissance de la Germanie entre Weser* (Blicke auf die Literatur des hends, etc., 1837); *Preuves trouvées de la mer Baltique de relations com- l'Orient* (über die in den Baltischen ndenen Zeugnisse, etc., 1840); *la Mayence* (der Maiengau, etc., 1842); *Nord et Hermondures ou Thurin-* ringen und die Hermundurer, etc., *Coup d'œil sur les armoiries royales* reifzüge durch die Felder des kœ- ppens, 1842); *le Comte de Valkens* (1847); *les Antiquités païennes du am* (die heidnischen Alterthümer des Regierungsbezirks Potsdam, 1852); *Recherches dynastiques* (Dynastische Forschungen, 1853-1856); *Dictionnaire de la noblesse prussienne* (Preuss. Adelslexikon, 1854); *Souvenirs de la guerre de* 1806 *et* 1807 (Erlebnisse aus den Kriegsjahren 1806 und 1807; 1855). M. Ledebur a aussi donné une très-importante édition des *Archives générales de l'histoire de Prusse* (Allgemeine Archiven für die Geschichtskunde des preuss. Staates, 1830-1836, 21 vol.).

LEDHUY (Carle), romancier français, né vers 1804, à Coucy-le-Château (Aisne), termina ses études au collége Bourbon, entra, sous les auspices de Chateaubriand, dans la presse royaliste et collabora successivement à *la Quotidienne*, à *l'Union catholique* et à *la Mode*. Cette feuille est la seule qui, grâce à lui, ait publié le compte rendu de la dernière séance de la Chambre des Pairs (24 février 1848), où il occupait un emploi de sténographe. Il est aujourd'hui attaché au ministère de l'instruction publique.

Dans l'espace de dix ans (1834-1844), il a écrit une douzaine de romans, parmi lesquels il suffit de citer : *Comment meurent les femmes* (1836, 2 vol. in-8); *la Belle Picarde* (1837, 2 vol. in-8); *les Mémoires de la Mort* (1838, 4 vol. in-8), et *les Sires de Coucy* (1844, in-12), étude historique qui ne manque pas de vérité. La connaissance qu'il a de la littérature allemande lui a permis de populariser les productions de quelques écrivains d'outre-Rhin, entre autres les dramatiques récits de Spindler : *le Jésuite* (1835, 3 vol. in-8); *les Trois As*, *la Nonne*, *la Danse des Esprits*, etc. Il a aussi fondé, en 1840, un recueil hebdomadaire, à l'imitation des *Guêpes* d'Alph. Karr, intitulé *les Pichenettes*, et dont il a paru quelques numéros. Après un long silence, il a donné un nouveau roman, *le Capitaine d'Aventure* (1853, in-8).

LEDRU-ROLLIN (Alexandre-Auguste, dit Ledru), avocat, jurisconsulte et homme politique français, né à Paris, le 2 février 1808, est fils du médecin Jacques-Philippe Ledru, membre de l'Académie de médecine et de la Société des antiquaires, et petit-fils du physicien Nicolas-Philippe Ledru, si connu, comme prestidigitateur, sous le nom de Comus, et professeur de physique des enfants de France, sous Louis XV. Destiné à la carrière du barreau, le jeune Ledru, après avoir fait de bonnes études, suivit le cours de droit, fut reçu avec distinction licencié et docteur, et prêta serment, comme avocat, en 1830. Peu après, pour se distinguer, au palais, d'un confrère homonyme, M. Charles Ledru, il ajouta à son nom celui de Rollin, nom de sa bisaïeule maternelle.

M. Ledru-Rollin commença à se mettre en évidence après l'insurrection de juin 1832, en rédigeant contre l'état de siége une consultation qui contribua à le faire lever par la Cour de cassation. Les journées d'avril 1834 lui fournirent ensuite l'occasion d'attirer encore davantage sur lui l'attention, par la publication d'une brochure intitulée *Mémoire sur les événements de la rue Transnonain* (1834, 2e édit.), et qui fut vendue à 4000 exemplaires en six jours. Il mit dès lors son talent et son ardeur au service de tous les républicains poursuivis. Il défendit tour à tour devant le jury *la Nouvelle Minerve* (1835), *le Charivari*, le *Journal du Peuple* (1838), etc., et, devant la Cour des Pairs, Marc Caussidière, dans le procès de Lyon; Lavaut et Dupoty accusés, l'un de complicité directe, l'autre de complicité morale dans les tentatives de régicide de Meunier et de Quénisset (voy. Dupoty). La hardiesse de ses déclarations politiques, les élans de sa parole, la vi-

gneur de son argumentation faisaient à M. Ledru-Rollin une place à part au barreau de Paris.

Il se livrait en même temps à des travaux spéciaux de jurisprudence. En 1837, il prenait en main la direction du *Journal du Palais* et donnait, en outre, une nouvelle édition des 46 années précédentes de cet ancien et complet recueil (*Journal du Palais; Recueil*, etc., *de* 1791 *à* 1837; 3ᵉ édit., 27 vol. gr. in-8; — de 1837 à 1847, 17 vol. in-8). Il faisait aussi rédiger parallèlement à ce recueil, sous le titre de *Jurisprudence française ou Répertoire du Journal du Palais*, un important ouvrage dogmatique qui en était comme la table générale et qui contenait, avec la jurisprudence de 1791 à 1845, l'histoire du droit, la législation et la doctrine des auteurs (1843-1848, 8 vol. in-4). Une remarquable *Introduction*, sortie de sa plume, traite de l'influence de l'école française sur le droit au XIXᵉ siècle. Il faut ajouter encore à ces ouvrages: la *Jurisprudence administrative en matière contentieuse de* 1789 *à* 1831 (1844-1846, 9 vol. in-8). Il fut aussi à la même époque rédacteur en chef du journal *le Droit*. En 1838, il avait acheté une charge à la Cour de cassation, auprès de laquelle semblaient l'appeler ses titres comme jurisconsulte.

M. Ledru-Rollin s'était présenté, en 1839, comme candidat à la députation, devant le collége de Saint-Valery-sur-Somme, sous le patronage de M. Odilon Barrot, qui, malgré la distance de leurs opinions, n'hésitait pas à grossir d'un appoint républicain la fameuse coalition contre le ministère Molé, composée déjà de tant d'éléments hétérogènes. Mais son refus d'adoucir sa profession de foi, qui fut trouvée trop avancée par des électeurs influents, le fit échouer de 11 voix. Deux ans plus tard, il fut désigné aux électeurs républicains du second collége du Mans, comme digne de remplir le vide que la mort de Garnier-Pagès laissait dans le parti. M. Ledru-Rollin fit au Mans une profession de foi ouvertement républicaine, qui fut un des événements de l'époque. Tandis que les électeurs l'envoyaient à la Chambre à l'unanimité moins 3 voix, le gouvernement le poursuivit pour le langage qu'il avait tenu devant eux, et, se défiant du jury de la Sarthe, le traduisait devant la Cour d'assises d'Angers. Il y parut assisté de MM. Odilon Barrot, Berryer et Marie. La défense, si fière qu'elle fut, ne put détourner du nouveau député une condamnation à quatre mois de prison et à 3000 fr. d'amende, condamnation qui fut annulée, pour vice de forme, par la Cour de cassation.

Comme on s'y attendait, M. Ledru-Rollin devint l'orateur de l'extrême gauche. Les diverses phases de son procès avaient encore mis en relief son éloquence de tribun, passionnée, véhémente, parfois trop ambitieuse. On a beaucoup cité cette apostrophe au procureur général de la Cour de cassation, que nous voulons reproduire parce qu'elle donne bien l'idée des mouvements oratoires auxquels il aimait alors à se livrer: « Procureur général, qui vous donne l'investiture? Le ministère. Moi, électeur, je chasse les ministres. Au nom de qui parlez-vous? Au nom du roi. Moi, électeur, l'histoire est là pour le dire, je fais et défais les rois. Procureur général, à genoux! à genoux donc devant ma souveraineté! Discuter mon impartialité, c'est porter la main sur ma couronne électorale. » Genre d'éloquence plus fait pour frapper les masses que pour conduire des assemblées délibérantes.

M. Ledru-Rollin eut bientôt à lutter contre la gauche dynastique aussi bien que contre les centres. Isolé, avec la minorité républicaine, au milieu de partis divisés entre eux par des intérêts particuliers, mais réunis contre lui par un intérêt

commun, celui de la conservation de la [illegible]
monarchique, il n'avait pas [illegible]
pour se prêter aux tactiques changeantes [illegible]
litions et recevoir, contre les ministres [illegible]
d'hui, le mot d'ordre des [illegible]
Aussi eut-il de la peine à se faire [illegible]
Chambre. Doué d'autant de force que [illegible]
Pagès l'était d'habileté, il lui fallait [illegible]
garder la parole de haute lutte, et [illegible]
avaient le plus grand retentissement [illegible]
Pendant les sept dernières années de la [illegible]
chie il ne laissa passer aucune occasion [illegible]
battre et de flétrir, au nom de son parti [illegible]
tème de politique condamné, avec [illegible]
d'énergie, par toutes les fractions de [illegible]
Nous ne pouvons qu'indiquer ici les [illegible]
jets sur lesquels s'est exercé le [illegible]
de M. Ledru-Rollin : le budget, [illegible]
ment le chapitre des fonds secrets [illegible]
1842, 1ᵉʳ mars 1843, 1ᵉʳ juin 18[illegible]
traitements infligés aux prisonniers [illegible]
mont Saint-Michel (23 mai 18[illegible]
mins de fer (3 mai 1842); les [illegible]
Paris, dirigées, disait-il, [illegible]
étrangère, mais contre la liberté [illegible]
la loi de régence, qu'il [illegible]
usurpation (1842); le projet [illegible]
naies, à propos duquel il [illegible]
dance de l'État à absorber [illegible]
privées (10 mars 1843): [illegible]
(12 avril 1844): la *flétrissure* [illegible]
mistes dont il excusait les [illegible]
du présent (27 janvier 184[illegible]
l'abolition de l'esclavage, [illegible]
M. Berryer pour adversaire [illegible]
juin 1847): les restrictions [illegible]
(12 mars 1847); la question [illegible]
bund (26 juin 1847); le droit [illegible]
1848); les questions de politique [illegible]
22 janvier 1846, 9 février 18[illegible]
tions sociales (26 juillet 18[illegible]
1847, etc.), dans lesquelles [illegible]
le défenseur officiel des classes [illegible]

Abandonné, dans la Chambre [illegible]
fractions de l'opposition, M. Le[illegible]
pas mieux soutenu dans la presse [illegible]
les journaux de MM. Thiers et [illegible]
souvent aux feuilles ministérielles [illegible]
le seul journal républicain, le [illegible]
qui avait dès l'origine com[illegible]
auprès des électeurs du Mans [illegible]
suite pour son organe [illegible]
dement sa prépondérance. [illegible]
s'associer à ses manifestations [illegible]
laborieuses. Général sans [illegible]
lait la gauche dynastique, [illegible]
cha des appuis en dehors [illegible]
tiques, et fonda une nouv[illegible]
cée, *la Réforme*, qu'il [illegible]
plume, de sa parole devant [illegible]
Là se développèrent librement [illegible]
et aussi ses principes, [illegible]
réforme sociale. On y [illegible]
le manifeste publié à la [illegible]
et où l'homme que plus [illegible]
proprement dites [illegible]
dain, comme un démocrate [illegible]
mait ainsi, au [illegible]
ment politiques : « [illegible]
res; ils ont été [illegible]
il faut tendre [illegible]
ciés.... L'État [illegible]
émancipés, [illegible]
Au citoyen [illegible]
travail: [illegible]
protection [illegible]
tiques [illegible]

[illegible]ouvoir endormi dans une sécurité trompeuse, M. Ledru-Rollin se faisant le chef du mouvement nouveau qui devait, à un jour donné, dévorer la monarchie et bouleverser tous les intérêts et toutes les situations politiques.

En 1846, pour se livrer plus librement à son rôle public, M. Ledru-Rollin vendit sa charge d'avocat à la Cour de cassation, qu'il avait achetée 300 000 francs, et sur laquelle il subit une perte de 90 000 francs : dépréciation qui valut d'amères ironies de la part des journaux conservateurs au soi-disant organisateur du travail. La fortune personnelle de M. Ledru-Rollin était en effet compromise de jour en jour par ses préoccupations politiques, malgré le surcroît de ressources que lui avait apporté un mariage [illegible] et quelque peu romanesque. Dès sa seconde année de législature, son attitude comme chef du parti républicain, l'éclat de son talent oratoire, avaient excité une vive sympathie chez une jeune et riche personne, fille d'un Français et d'une Anglaise, et élevée en Angleterre. A la suite d'une entrevue ménagée, au salon de peinture, par des amis communs, le mariage fut décidé. La cérémonie religieuse eut lieu dans la chapelle de la Chambre des Députés, avec Arago et M. de Lamartine pour témoins (5 mai 1843).

En dehors de la Chambre et de son journal, M. Ledru-Rollin prenait part à toutes les manifestations de l'opinion républicaine. Il faut rappeler son discours au banquet [illegible] National en l'honneur d'O'Connell [illegible] si rudement les sympathies [illegible]; l'allocution pathétique prononcée sur la tombe de Godefroy Cavaignac [illegible] le jury, ou la défense de [illegible] dans les superbes protestations [illegible] et surtout ses communications [illegible] du Mans, à la fin de [illegible] listes électoraux, notamment [illegible] la seconde réélection [illegible] de plus en plus le caractère [illegible] prendre la révolution. [illegible] la Réforme, sous le [illegible] s'adressait, en dehors [illegible] à 200 francs, à la [illegible] leur misère une peinture [illegible] pompeusement [illegible] le suffrage universel.

[illegible]ractère de la politique [illegible] non moins [illegible] des banquets [illegible] forme électorale. [illegible] de la gauche [illegible] les rangs que [illegible] propagande [illegible] tromper [illegible] cette [illegible] promptement [illegible]

moment où la majorité des députés, acceptant la régence de la duchesse d'Orléans, se disposait à proclamer la royauté du comte de Paris, [illegible] l'opposition de MM. Marie, Crémieux [illegible] Lamartine, [illegible] M. Ledru-Rollin, qui avait [illegible] les phases de la [illegible] dans la rue, [illegible] Chambre pour empêcher à tout prix [illegible] ment monarchique. [illegible] occupe la tribune [illegible] [illegible] sur [illegible] pour [illegible] la [illegible] une [illegible] Pen [illegible] au[illegible] [illegible] clique de [illegible] par les[illegible] [illegible] différentes [illegible] la reste [illegible] chef de la [illegible] un grand [illegible] d'O'Connell [illegible] selon les [illegible] malheureux de [illegible] orateur, plus [illegible] plus puissant [illegible] il n'a pas eu [illegible] pu conquérir. En [illegible] intrépide dans [illegible] suffrage universel, par [illegible] subitée. Au milieu [illegible] qui travaillait, depuis [illegible] il a compris toute [illegible] politique pouvait trouver [illegible] dans le sentiment [illegible] répugnant par nature [illegible] d'organisation radicale [illegible] d'autres remèdes à la situation [illegible] laborieuses et souffrantes, [illegible] institutions de protection et d'assistance [illegible] changement d'assiette de l'impôt [illegible] équitable de toutes les charges [illegible] possibles peut-être, [illegible] avant tout l'ordre dans la rue, [illegible] dans les ateliers et la confiance dans les [illegible]. Le caractère de M. Ledru-Rollin explique [illegible] force dans l'opposition, son insuffisance [illegible] pouvoir, ses alliances diverses et les défections dont elles ont été suivies, tout l'enthousiasme et toutes les haines qu'il a excités.

Aux publications de M. Ledru-Rollin que nous [illegible], il faut ajouter, outre ses principaux *Discours* et *Plaidoyers*, imprimés à part, les [illegible] suivants : *Lettre à M. de Lamartine, sur l'État, l'Église et l'enseignement* (1844, in-8); *du Paupérisme dans les campagnes et des réformes qui nécessite l'extinction de la mendicité*, et diverses brochures sur le gouvernement direct, dans lesquelles il se sépare nettement des écoles socialistes qui attendent tout de l'État.

LEDUC (Pierre-Étienne-Denis Leduc, dit [illegible] (GERMAIN)), littérateur français, né à Paris [illegible] janvier 1799, fils d'un sculpteur et [illegible] douze ans, fut élevé à Saint-Ger[illegible] de ses tantes et prit le nom de [illegible] Destiné au notariat, il fut clerc dans [illegible] il ne tarda pas à se tour[illegible] il traduisit d'abord, avec [illegible] professeur, *les Antiquités* [illegible]; puis il écrivit, avec [illegible] géographie intitulé *le* [illegible] *Atlas de la France* pour [illegible] il collabora aux jour[illegible] *le Corsaire*; publia, [illegible] une édition des [illegible] *Saint-S*[illegible] De 1834 [illegible] *révolution*-

connaissance du droit au travail, l'abolition de l'esclavage, l'organisation de la commission des travailleurs qui eut son siége au Luxembourg, la réduction des heures de travail, l'abolition de l'exercice sur les boissons et d'une partie des droits d'octroi, l'abolition de la contrainte par corps, l'établissement de l'impôt général des 45 centimes à la place duquel il demandait un impôt particulier de 1 franc 20 centimes sur les riches, etc.

Comme ministre de l'intérieur, il eut une part toute spéciale dans l'organisation du suffrage universel qu'il avait si longtemps revendiqué et dans l'exécution de l'immense travail qui en facilita l'application. Il fit battre le rappel dans la journée du 16 avril et empêcha le renversement du gouvernement provisoire. Il alla protéger lui-même contre le pillage les presses de M. de Girardin qui avait donné, dans son journal, le signal des attaques contre les actes de ses collègues et surtout contre les siens. Ce fut à son influence sur les masses que l'on dut le retour de l'armée dans Paris. Deux choses encore appartiennent à M. Ledru-Rollin et lui ont été amèrement reprochées : ce sont les circulaires (voy. Jules Favre) et les commissaires extraordinaires de la République. Les pouvoirs illimités de ceux-ci, les distinctions alarmantes établies par celles-là entre les vainqueurs et les vaincus de Février, entre les hommes de la veille et ceux du lendemain, causèrent dans le pays une émotion que la parole modératrice de M. de Lamartine eut plus d'une fois besoin de calmer. Mais les effets ne répondirent pas aux menaces, et jamais administration sortie d'une semblable révolution, non-seulement n'exerça moins de vengeances, mais ne fit moins de destitutions et ne respecta autant les positions et les intérêts de ses adversaires et de ses ennemis. Une faute plus grave du gouvernement provisoire, à laquelle M. Ledru-Rollin eut une grande part, est le retard apporté aux élections pour l'Assemblée constituante qui, quelques semaines plus tôt, n'eût compté que des membres dévoués à la République. Les candidatures réactionnaires ne se produisirent que dans les derniers jours.

Il en fut le premier puni. Poursuivi par les attaques de la presse, chargé d'accusations contradictoires, M. Ledru-Rollin perdait chaque jour en autorité devant le pays ce que gagnait M. de Lamartine. Porté, comme ce dernier, candidat dans un certain nombre de départements, il ne fut élu que dans celui de Saône-et-Loire, où l'illustre citoyen de Mâcon n'avait pas voulu que leurs deux noms fussent séparés, en Algérie et à Paris, où la liste du gouvernement provisoire passa tout entière. Il n'eut, dans cette dernière ville, sur près de 300 000 électeurs, que 132 000 suffrages. L'Assemblée constituante une fois réunie, M. Ledru-Rollin, comme tous ses collègues, rendit compte de ces deux mois de pouvoir, et reçut un accueil dont la froideur contrastait avec les applaudissements enthousiastes prodigués à quelques-uns des fondateurs de la République. Il fut néanmoins admis à faire partie de la Commission exécutive; mais il vint le dernier sur la liste des cinq membres, et n'obtint que 458 voix sur environ 800 votants. Encore fallut-il, pour le faire passer, l'intervention toute-puissante de Lamartine, qui porta lui-même, par là, une première atteinte à sa popularité. La journée du 15 mai tourna encore contre lui. Comme la manifestation du 16 avril, elle avait pour but de faire triompher le parti violent dont il était désigné comme le chef. M Ledru-Rollin fit pourtant les plus grands efforts pour calmer le peuple, et prévenir l'invasion de l'Assemblée, et après cet attentat contre la représentation nationale, il se rendit, aussi promptement que M. de Lamartine, à l'hôtel de ville, pour y représenter, contre toutes les [illegible] de l'émeute, le gouvernement légal [illegible] sait partie, malgré le conseil qui lui [illegible] par quelques représentants éperdus [illegible] la présidence pour les sauver de l'anarchie [illegible]

M. Ledru-Rollin resta au pouvoir, [illegible] d'une suspicion constante, jusqu'au 24 [illegible] ne se signala, dans cet intervalle, que [illegible] hément discours contre l'admission de Louis-Napoléon dans l'Assemblée et [illegible] mière défense de MM. Louis Blanc et [illegible] dont on demandait la mise en accusation [illegible] casion de l'attentat du 15 mai (3 juin [illegible] la Commission exécutive eut cédé la [illegible] dictature du général Cavaignac, M. Le[illegible] fut heureux de sortir d'une situation [illegible] reprenant son titre de simple représentant [illegible] défendre plus librement, contre les [illegible] sans cesse renouvelées, sa personne, [illegible] amis et les intérêts ou les principes [illegible] mocratique. On retrouvera au Moniteur [illegible] comme les annales de toutes ces [illegible] desquelles M. Ledru-Rollin [illegible] comme orateur, aux yeux mêmes [illegible] vaient trouvé le plus faible [illegible] tion ou comme homme d'État [illegible] ici son apologie personnelle dans [illegible] d'enquête (voy. Bauchart); [illegible] de MM. Caussidière et Louis Blanc [illegible] nouvelle demande d'autorisation [illegible] (25 août); son discours contre [illegible] du cautionnement des journaux [illegible] rappelait, en défendant la liberté [illegible] tous les outrages dont celle-ci l'avait [illegible] discours contre l'état de siége [illegible] le droit au travail (12 septembre); [illegible] tion sur l'entrée au ministère de M. [illegible] Vivien (16 octobre); ses explications [illegible] nées de juin, dans le grand procès [illegible] fait au général Cavaignac (25 novembre); [illegible] sa première protestation contre le [illegible] vention à Rome, déjà conçu et à [illegible] le général Cavaignac, à la veille [illegible] sidentielle (30 novembre).

M. Ledru-Rollin était lui-même [illegible] dats à la présidence. Mais, malgré [illegible] rapprochement au banquet des [illegible] et le parti socialiste, les chefs des [illegible] tèmes, entre lesquels il évitait de [illegible] lui gardaient toujours rancune. [illegible] d'une vive querelle entre la Voix du [illegible] *Révolution démocratique et sociale* [illegible] ture de M. Raspail fut préférée à la [illegible] à ses seules forces, le parti montagnard [illegible] M. Ledru-Rollin 370 119 suffrages.

Après l'élection du 10 décembre [illegible] Montagne combat avec une vivacité [illegible] politique de moins en moins [illegible] tenue par la majorité de la Constituante [illegible] à plusieurs reprises contre les [illegible] néral Changarnier (25 décembre [illegible] 1849); il combat l'ensemble de la [illegible] rieure du cabinet (8 janvier); il [illegible] cation rétroactive de la juridiction [illegible] Cour nationale à l'attentat du 15 [illegible] vier); il soutient la liberté d'association [illegible] fend la légalité de la *Solidarité républicaine* [illegible] et 31 janvier); il reproduit, en face [illegible] Barrot, le discours véhément [illegible] contre sa politique, au banquet [illegible] jour de l'anniversaire de la révolution [illegible] (3 mars); il est ramené, dans les [illegible] clubs, par les accusations de [illegible] tifier une fois de plus sa conduite [illegible] bre du gouvernement provisoire [illegible] et les violents débats de ces deux [illegible] suivis d'un duel entre lui et son [illegible]

es plus nombreuses et les plus violentes batailles arlementaires de cette période se livrent à propos de l'expédition de Rome ; elles remplissent rès de dix séances de la Constituante (20 février, 2, 30 et 31 mars, 16 avril, 9, 10 et 11 mai, etc.), font pressentir les luttes suprêmes, au bout esquelles il va bientôt succomber dans l'Assemée législative.

L'infatigable tribun portait cependant dans les épartements une nouvelle agitation électorale. s banquets du Mans, de Châteauroux, de Mouis, réunissaient autour de lui des milliers d'aueurs et attestaient toute l'influence qu'il ressissait au sein des populations ouvrières. A la te de celui de Moulins, au sortir des plus iyantes ovations, il faillit être, sur la place me de l'hôtel de ville et par les mains de plus 150 hommes de la garde nationale, la victime n horrible assassinat. Sa voiture fut toute perdes coups de baïonnettes, de sabres ou d'épées es projectiles de toutes sortes, auxquels lui es amis n'échappèrent que par miracle. Le ré le cet attentat, fait à l'Assemblée par M. Le- Rollin, avec une extrême modération de lan- , y causa une sensation profonde (2 mai).

s élections de la Législative mirent au grand le revirement de l'opinion publique en fade M. Ledru-Rollin. Cinq départements : la , l'Allier, le Var, Saône-et-Loire et l'Hél'élurent à la fois comme représentant, compter les nombreux suffrages qu'il réunit la Gironde, la Haute-Garonne, les Boucheshône, la Seine-Inférieure, le Gard, le Gers, e et la Sarthe.

ne jouit pas longtemps de la puissance que iit lui donner dans la Législative cette ple élection. Après une nouvelle sortie congénéral Changarnier (30 mai), il se hâta prendre en mains la cause de la république ne. Le 11 juin, sa protestation au nom de le 5 de la Constitution se terminait par ces s : « La Constitution est violée, nous la déons par tous les moyens, même par les ar- Une demande de mise en accusation du ent et de ses ministres, accompagnait cette ision menaçante. Le surlendemain, 13 juin, f de la Montagne, poussé par quelques fou meneurs, descendait dans les rues de Paour tenter, sans confiance, la fortune des auxquelles il avait fait appel. Mais cet apvait pas été entendu. Le choléra remplis ors Paris de cadavres, et le vent n'étai l'insurrection. Un petit nombre de représ, une centaine d'artilleurs, commandés . Guinard (Voy. ce nom), une poignée nes du peuple, lui font cortége jusqu'au vatoire des arts et métiers, où il est bienné par les troupes. Refoulés de cour en ar des soldats qui les couchent en joue, présentants sont ensuite laissés quelque seuls dans l'intérieur, d'où il leur est facile ir par la porte du jardin. M. Ledru-Rollin aché, pendant vingt-trois jours, dans la e, puis gagna la Belgique et passa de là en rre, d'où il adressa une protestation conrêt qui le traduisait devant la haute Cour le ; celle-ci le condamna par contumace portation.

edru-Rollin vécut, à Londres, des restes fortune et du produit de sa plume. Il a d'abord le récit des derniers événements titre : *Le 13 juin* 1849 (In-18), puis deux s plus étendus : *de la Décadence de l'An-* (Paris 1850, 2 vol. in-8, avec pièces tives et des tableaux), et *la Loi anglaise* in-8). Il a été aussi l'un des principaux rédacteurs de *la Voix du proscrit*. Car, au milieu de la défaite de son parti, il a employé jusqu'au bout ce qui restait d'influence à son nom. Uni tour à tour aux principaux proscrits des divers pays où la république a succombé, MM. Kossuth, Mazzini, Ruge, etc., il forma avec eux un comité révolutionnaire destiné à centraliser les efforts de la démocratie européenne. En 1857, impliqué avec M. Mazzini, dans un obscur complot contre la vie de l'empereur Napoléon III, il fut poursuivi devant la Cour d'assises de la Seine, et, malgré ses protestations dans la presse anglaise, condamné une seconde fois, par contumace, à la déportation.

Après avoir reproduit, sans passion et sans autre guide que les événements, la vie publique de M. Ledru-Rollin, avec les aspects divers par lesquels elle reflète successivement les différentes phases de la révolution elle-même, il nous reste à la résumer sinon à la juger. L'ancien chef de la Montagne nous paraît être avant tout un grand agitateur révolutionnaire, une sorte d'O'Connell républicain. Continuateur légitime, selon les uns, selon les autres, imitateur malheureux de Danton avec lequel il a, comme orateur, plus d'une ressemblance, il s'est montré plus puissant pour détruire que pour fonder, et n'a pas eu le don d'organiser après avoir su conquérir. En politique, il a une foi également intrépide dans la république et dans le suffrage universel, par lequel la république s'est suicidée. Au milieu du mouvement socialiste qui travaillait, depuis 1830, la France et l'Europe, il a compris toute la force que l'opposition politique pouvait trouver contre un gouvernement dans le sentiment du malaise social ; mais, répugnant par nature aux utopies, aux systèmes d'organisation radicale, il ne concevait d'autres remèdes à la situation des classes laborieuses et souffrantes, avec quelques institutions de protection et d'assistance, qu'un changement d'assiette de l'impôt et une répartition équitable de toutes les charges de la société : seuls remèdes possibles peut-être, mais qui exigent avant tout l'ordre dans la rue, le travail dans les ateliers et la confiance dans les esprits. Le caractère de M. Ledru-Rollin explique sa vie, sa force dans l'opposition, son insuffisance au pouvoir, ses alliances diverses et les défections dont elles ont été suivies, tout l'enthousiasme et toutes les haines qu'il a excités.

Aux publications de M. Ledru-Rollin que nous avons citées, il faut ajouter, outre ses principaux *Discours* et *Plaidoyers*, imprimés à part, les écrits suivants : *Lettre à M. de Lamartine, sur l'État, l'Église et l'enseignement* (1844, in-8) ; *du Paupérisme dans les campagnes et des réformes que nécessite l'extinction de la mendicité*, et diverses brochures sur le gouvernement direct, dans lesquelles il se sépare nettement des écoles socialistes qui attendent tout de l'État.

LEDUC (Pierre-Étienne-Denis Leduc, dit Saint-Germain), littérateur français, né à Paris le 1er janvier 1799, fils d'un sculpteur et orphelin à douze ans, fut élevé à Saint-Germain par une de ses tantes et prit le nom de cette ville. Destiné au notariat, il fut clerc dans différentes études ; mais il ne tarda pas à se tourner vers les lettres. Il traduisit d'abord, avec J. A. Buchon, ancien professeur, *les Antiquités de la Grèce* (2 vol. in-8) ; puis il écrivit, avec M. Bailleul, un traité de géographie intitulé *le Bibliomappe* et fit un *Atlas de la France* pour l'éditeur Baudoin. En 1829, il collabora aux journaux *la Pandore*, *le Figaro* et *le Corsaire* ; publia, en 1830, avec J. A. Buchon, une édition des *Mémoires de Saint-Simon* (20 vol. in-8). De 1834 à 1847, il fournit des articles au *Paris révolution-*

naire et plusieurs feuilletons au *National*, rédigea une douzaine de volumes pour la collection de *Maître Pierre ou le Savant du village*, et publia : *Vacances en Suisse* (1836, 2 vol. in-12); *l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande* (1837, 3 vol. in-12); *Sir Richard Arkrwight*, étude de mœurs anglaises (1840); *Campagnes de Mlle Thérèse Figueur* (1842); *les Religions de l'Amérique et de l'Océanie* (1844, gr. in-8), dans l'*Histoire universelle des religions*; *le Nouvel ami des enfants* (1847), écrit pour le comte de Paris; etc.

Depuis 1848, M. Saint-Germain Leduc s'est beaucoup occupé d'agriculture et a publié sur ce sujet, outre un assez grand nombre d'articles dans l'*Illustration*, trois essais dans les *Cent traités* (1849); *Curiosités des inventions et découvertes* (1855); *Conservation, assainissement et commerce des grains* (1855, in-12; etc.).

LEE (R. Bowdich, mistress), femme auteur anglaise, née vers 1800, accompagna en Afrique son premier mari, M. Bowdich, chargé d'une mission pacifique auprès des chefs de la Cafrerie et, durant son séjour à la colonie du Cap, recueillit les matériaux de son intéressant recueil des *Contes étrangers* (Stories of strange lands, 1825) dont les mœurs des tribus sauvages étaient le principal sujet. Il fut suivi des *Voyageurs africains* (the African wanderers; 3[e] edit., 1854), récit d'aventures, écrit avec autant de charme que de fidélité et qui est devenu populaire. Cette dame vint ensuite habiter Paris, où elle vécut dans la société de littérateurs et de savants, de Cuvier entre autres, sur lequel elle a écrit un excellent *Mémoire* (1831). Cultivant par goût les sciences naturelles, elle a publié plusieurs traités souvent réimprimés : *Éléments d'histoire naturelle* et *la Taxidermie*, adoptés par le Comité d'éducation nationale; une *Histoire naturelle à l'usage des familles* (Familiar natural history, 1852); une *Histoire des poissons d'eau douce* (History of fresh-water fishes), dont elle a dessiné les illustrations elle-même; *Mœurs et instincts des oiseaux, reptiles et poissons* (1854), etc.

LEE (Frédéric-Richard), paysagiste anglais, né vers la fin du dernier siècle, à Barnstaple (comté de Devon), entra d'abord au service militaire, reçut de bonne heure un brevet d'officier au 56[e] régiment d'infanterie et fit la campagne de Waterloo. A la paix, il donna sa démission, étudia la peinture et réussit en peu de temps à se faire remarquer du public. Un de ses premiers paysages obtint des directeurs de la *British institution* un prix de 50 liv. (1250 fr..) En 1824, il fut admis aux expositions de l'Académie; dix ans plus tard, cette société lui donnait le titre de membre associé et, en 1838, celui d'académicien. On a surtout de lui, entre autres tableaux, très-goûtés de l'aristocratie et disséminés dans les galeries particulières : *Brise de mer*, site emprunté aux côtes du Lincolnshire, au Musée national; *l'Avenue du parc de Sherbrooke*, à lord Lansdowne; *l'Orage sur un lac*; *les Eaux argentées*, *la Cabane du pêcheur* (1854), *le Braconnier*, qui a figuré à l'Exposition universelle de Paris en 1855, à l'alderman Salomons. En 1848, cet artiste a peint une série de paysages avec M. Sydney Cooper.

LEECH (John), dessinateur anglais, né à Londres vers 1816, fut élevé à la grande école de Charterhouse. Il suivit le cours de dessin de l'Académie royale et exposa quelques tableaux de genre. Il a fourni au journal satirique, *le Punch*, un grand nombre de dessins et caricatures sur les questions du jour; c'est un des meilleurs élèves de Cruikshank. Un de ses plus amusants recueils est intitulé *Esquisses d'intérieur* (Pictures of life and character). En 1856, il a illustré un compte rendu critique de l'Exposition universelle de Paris.

LEEDS (Francis-Godolphin d'Arcy Osborne, 7[e] duc de), pair d'Angleterre, né en 1798, descend de l'ancienne famille des Osborne élevée en 1509 à la pairie et en 1674 à la dignité ducale. Connu d'abord sous le nom de lord Carmarthen, il fit ses études à l'université d'Oxford, entra à la Chambre des Lords du vivant de son père et hérita de ses titres en 1838. Il appartient au parti libéral. N'ayant pas d'enfants de son mariage avec lady Hervey (1828), il a pour héritier son cousin lord Godolphin (voy. ce nom).

LEEMANS (Conrad), archéologue hollandais, né à Zalt-Boëmel, dans la Gueldre, le 28 avril 1809, et fils d'un médecin qui s'était retiré à Leyde, étudia, à l'université de cette ville, la théologie et l'archéologie. En 1829, il vint à Paris explorer les richesses de nos musées; mais, pendant les deux années suivantes, il interrompit ses études pour se joindre en volontaire à la guerre contre la Belgique. Il partit ensuite pour l'Angleterre, où il a fait, depuis, deux autres voyages scientifiques. Spécialement occupé des monuments égyptiens, il donna à Leyde, en 1835, l'année même où il fut reçu docteur, une riche édition des *Hieroglyphica* d'Hérapollo et commença la grande publication des *Monuments égyptiens du Musée des antiques de Leyde*, qui ne fut terminée qu'en 1852. A la mort de Reuvens, son maître, il devint directeur provisoire du musée des antiques, et bientôt premier conservateur. Il a fait tous ses efforts pour enrichir les collections et recueillir les monuments épars dans toutes les villes de la Hollande. En 1838, parurent ses *Monuments égyptiens portant des légendes royales*, qui lui valurent la place de directeur du musée. Il a donné depuis : *Description raisonnée des monuments égyptiens de Leyde* (1840); *Animadversiones ad musei Lugduni Batavensis inscriptiones græcas et latinas*; *Description des antiquités asiatiques et américaines du musée de Leyde* (1842); *Antiquités romaines de Maëstricht*; *Papyri græci musei Lugduni Batavensis* (1843); *Mémoire sur la peinture des anciens* (1854); etc.

LEESER (Isaac), hébraïsant américain, né en 1806 à Neukirch (Westphalie), fut élevé au gymnase de Munster et passa, en 1825, aux États-Unis, où il se livra au commerce. Depuis 1829, il est rabbin de la synagogue de Philadelphie. Ses principaux ouvrages sont : *les Juifs et la Loi mosaïque* (the Jews and the mosaic law; 1833); *Discours religieux* (Discours argumentative and devotional, 1836-1840, 2 vol.); *Formulaire de prières d'après le rite portugais* (Portuguese form of prayers, 1837, 2 vol.), avec le texte hébreu en regard; *le Pentateuque* (Pentateuch; 1846); *Géographie physique et historique de la Palestine* (a Descriptive geography of Palestine; 1852), traduite de l'allemand; des petits livres d'éducation et de morale; etc. Depuis 1843, il rédige *le Jewish advocate*, recueil destiné à défendre les intérêts de ses coreligionnaires dans le nouveau monde.

LEFAUCHEUX (Émile), armurier français, est fils de l'industriel inventeur des pistolets et carabines dits *revolvers Lefaucheux*, et a poursuivi l'application du système de son père dans quelques nouvelles armes par lui récemment imaginées. A la suite d'expériences, faites en 1855 sur des revolvers Colt, Adams et Lefaucheux, celui de ce dernier a été adopté pour la marine. [illegible]

arrêté de septembre 1856. Le même procédé avait valu à son auteur, en 1855, une médaille d'honneur à l'Exposition universelle.

LEFÉBURE DE FOURCY (Louis-Étienne LEFEBVRE), mathématicien français, né à Paris, en 1787, suivit de 1803 à 1805 les cours de l'École polytechnique, et fit à sa sortie partie de l'artillerie de terre. Il entra ensuite dans le corps des ingénieurs des mines, dont il parcourut les divers grades jusqu'à celui d'ingénieur ordinaire de première classe, et se consacra à l'instruction. Il fut successivement nommé examinateur d'admission à l'École polytechnique (1831), et professeur à la Faculté des sciences (1838), pour les cours de calcul différentiel et intégral. Il fait en outre partie de toutes les commissions d'examen pour les brevets de capacité et l'admission dans les écoles du gouvernement, et son enseignement est très-suivi. Il a été décoré en mai 1849.

On a de lui : *Leçons d'algèbre* (1826; 5e édit., 1844); *Leçons de géométrie analytique* (1827; 5e édit. 1847), comprenant la trigonométrie rectiligne et sphérique, les lignes et surfaces des deux premiers ordres; *Traité de géométrie descriptive* (1832; 5e édit., 1847, in-8 et atlas); *Éléments de trigonométrie* (1847, in-8), et autres travaux de mathématiques pures et transcendantes édités par Mallet-Bachelier.

LEFÉBURE-WÉLY (Louis-Alfred-Alfred), organiste-compositeur français, né à Paris, le 13 novembre 1817, et fils d'un organiste de Saint-Roch, qui lui donna une éducation musicale précoce, joua, dès l'âge de huit ans, sa première messe à l'orgue de cette église. Quelque mois après, il remplaça son père devenu paralytique, en exécutant aux offices les compositions préparées exprès pour ses petites mains par la prévoyance paternelle. Après la mort de son père (1831), il conserva, grâce à la reine Amélie, sa place d'organiste à Saint-Roch, et commença en même temps des études sérieuses sous MM. Séjan, Mérault et Rigel. Reçu, en 1832, au Conservatoire, il suivit tour à tour la classe d'orgue de M. Benoist, celles de piano de MM. Laurent et Zimmermann, et celle de composition de Berton. Il remporta successivement les deux seconds et les deux premiers prix d'orgue et de piano (1833-1835). Après avoir reçu aussi les leçons de M. Halévy, il ne tarda pas à venir grossir les rangs de nos compositeurs. En 1847, il quitta l'orgue de Saint-Roch pour entrer à la Madeleine, où il a, jusqu'à la fin de 1857, attiré la foule, soit par ses improvisations, soit par l'exécution de morceaux classiques, ou de ses compositions personnelles. M. Lefébure-Wély est, depuis 1850, chevalier de la légion d'honneur.

Il est auteur de plusieurs *Messes*, dont une à grand orchestre. On lui doit aussi un grand nombre de morceaux de salon estimés, deux *Symphonies*, un *Quatuor*, un *Quintette* pour instruments à cordes, des *Études* pour orgue et piano, des *Cantiques* et douze *Offertoires*. C'est à M. Lefébure-Wély, dont le jeu se recommande par la grâce et par une certaine coquetterie d'expression, que l'on doit, en quelque sorte, la révélation de *l'Orgue expressif*, créé par MM. Cavaillé-Coll, sous le nom de *Poïkilogue*, et connu depuis sous ceux de *Melodium*, *Harmonium* et *Harmonicorde*. Dans ces derniers temps il s'est beaucoup occupé de photographie, et a été associé quelque temps, pour l'exploitation de cette industrie artistique, à MM. Nadar jeune et H. Lefort.

LEFEBVRE (Armand-Édouard), conseiller d'État français, membre de l'Institut, né en Hollande, en 1807, et fils d'un ministre plénipotentiaire de France alors à Hambourg, fut, dès la Restauration, employé superieur au ministère des affaires étrangères. Écarté de ses fonctions par la révolution de Juillet, il ne rentra dans la carrière diplomatique qu'en 1850 et fut alors nommé ministre plénipotentiaire à Calsruhe et, l'année suivante, à Berlin. Il fut compris, en janvier 1852, dans la première liste des membres du nouveau conseil d'État. Il a été créé commandeur de la Légion d'honneur au mois de décembre de la même année, et, en 1855, nommé d'office membre de l'Institut dans la nouvelle section de l'Académie des sciences morales et politiques.

On a de lui : une *Histoire des cabinets de l'Europe pendant le Consulat et l'Empire* (1845-1847), écrite avec les documents réunis aux archives des affaires étrangères, et dont le tome III s'arrête en 1808; et de nombreux articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, entre autres : *la Crise d'Orient* (1838); *Méhémet-Ali* (1839); *les Bourbons d'Espagne* (1847), etc.

LEFEBVRE (Charlemagne-Théophile), voyageur français, né vers 1805, fut élève de l'École de marine. Il était lieutenant de vaisseau lorsqu'il reçut du gouvernement, en 1839, avec MM. Petit, médecin, Dillon, naturaliste, et Vignaud, dessinateur, la mission d'étudier les mœurs, les usages, les institutions civiles et religieuses de l'Abyssinie, et de rechercher les moyens d'ouvrir quelques relations à notre commerce dans ce pays. Les résultats de cette expédition, qui dura cinq ans, ont été publiés sous les auspices du ministre de la marine : *Voyage en Abyssinie exécuté de* 1839 *à* 1843 (1845-1850, 6 vol. in-8 et 200 pl. in-fol.). La partie botanique (t. IV et V) a été confiée aux soins du savant Richard, de l'Institut. Ce voyage, un des plus consciencieux qui aient été faits en Afrique, coûta la vie à trois membres de la commission, et M. Lefebvre revint seul en France avec de riches collections. Il est retourné, en 1854, en Abyssinie pour essayer d'y développer quelques éléments de colonisation française.

LEFEBVRE (Charles), peintre français, né à Paris, vers 1798, étudia sous Gros et M. Abel de Pujol et débuta au salon de 1827. Il a traité particulièrement l'histoire et le portrait et a exposé, à la suite de divers voyages en Espagne, en Suisse et en Allemagne : *le Prisonnier de Chillon* (1827); *la Madeleine repentante* (1831); *Louis XI refusant la grâce de Nemours* (1833); *la Vierge miraculeuse* (1838); *Souvenirs de Normandie* (1841); *Jésus-Christ aux limbes* (1845); *Guillaume le Conquérant*, *Jeune bacchante*, acquis par le ministère de l'intérieur (1850); un *Ecce Homo*, *la Femme de Candaule*, *le docteur Adelon*, tous trois à l'Exposition universelle de 1855; et au salon de 1857, *le Triomphe d'Amphitrite*, *une Bohémienne*, des *Bretons*, le portrait de M. Al. Goria, etc. Cet artiste a obtenu une 2e médaille en 1833, une 1re en 1845, et une de troisième classe en 1855.

LEFEBVRE (Mlle Constance-Caroline), cantatrice française, née à Paris, en 1830, se destinait à l'enseignement et donnait des leçons de musique dans une famille où le hasard la fit connaître de M. Auber. Entrée d'après ses conseils au Conservatoire, elle y obtint le prix de chant en 1851, et débuta l'année suivante à l'Opéra-Comique. Admise dans un rang inférieur, elle doubla Mme Ugalde ou joua des rôles secondaires jusqu'à *la Chanteuse voilée*, qui fut une complète révélation de son talent. Elle a repris ou créé sans interruption, depuis ce premier succès, les grands rôles du *Val d'Andorre*, du *Songe*

d'une nuit d'été, du *Toréador*, celui de Catherine dans *l'Étoile du Nord*, de *la Dame de Pique*, et en dernier lieu celui de Psyché, dans la pièce de ce nom (mars 1857.) Mlle Lefebvre, qui joint une savante méthode à une voix très-agréable, est particulièrement recherchée pour l'exécution des cantates couronnées par l'Institut.

LEFEBVRE (Charles-Aimé), littérateur belge, né à Cambrai, le 18 décembre 1811, fit partie de l'Université de France, puis passa en Belgique et fonda un collége libre à Saint-Josse-ten-Node, près Bruxelles. Il est auteur de plusieurs ouvrages qu'il a souvent signés du pseudonyme de Jean-Paul Faber : *Scènes de la vie privée des Belges* (Bruxelles, 1833, in-8) ; *Méthode mutuelle simultanée* (Ibid., 1836, 2 part. in-8), qui doit embrasser tout le cercle des connaissances humaines ; *Préliminaires des sciences* (Ibid., 1839, 2 vol. in-12) ; *Revue du musée de Bruxelles* (1840, in-8), qui a paru en partie dans le feuilleton du *Courrier belge ; la Littérature et les Littérateurs de la Belgique* (1841, in-12) ; *l'Art du style* (1841 ; 2[e] édition, 1845) ; *Notes d'un voyageur sur la Hollande* (1842, in-8) ; *le Cardinal Giraud* (Paris, 1851, in-8) ; *Van der Burch, archevêque de Cambrai* (1852, in-8), extrait des mémoires de la Société d'émulation de cette ville, où M. Lefebvre est revenu résider depuis quelque temps.

LEFEBVRE DE BÉCOUR (Charles), diplomate français, né à Abbeville (Somme), le 25 septembre 1811, fit son droit à Paris, entra en 1834 dans les bureaux du ministère des affaires étrangères, fut envoyé à Buenos-Ayres en 1840 et y resta jusqu'en 1842. Il fut ensuite consul à Manille, à Macao et à Calcutta. Rentré en 1851 dans les bureaux du ministère comme sous-directeur à la division politique, il est devenu, au commencement de 1856, ministre plénipotentiaire de la Confédération argentine. M. Lefebvre de Bécour est officier de la Légion d'honneur et commandeur de l'ordre du Danebrog.

Il a publié : *la Belgique et la révolution de Juillet* (1835, in-8), avec M. L. Bellaguet. Il a traduit de l'italien du général Coletta, *Histoire du royaume de Naples depuis Charles VII jusqu'à Ferdinand IV*, 1734 à 1825 (1835, 4 vol. in-8). Il a collaboré à la *Revue des Deux-Mondes*, au *Constitutionnel*, à *l'Impartial* et au *Journal des Débats*, dans la rédaction duquel il avait remplacé M. de Bourqueney.

LEFEBVRE-DURUFLÉ (Noël-Jacques), manufacturier français, ancien ministre, sénateur, né à Pont-Audemer (Eure), le 19 février 1797, doit sa fortune à l'industrie. Vers 1824, il fonda à Elbeuf une fabrique de draps, qui prit une extension rapide et considérable. Sous Louis-Philippe, sa candidature à la députation fut opposée plusieurs fois et toujours sans succès, par l'opposition dynastique, à celle de M. Ern. Hébert (voy. ce nom). M. Lefebvre-Duruflé, dont le second nom est celui de sa femme, faisait partie du conseil général de l'Eure lorsque ce département l'envoya à l'Assemblée législative (1849). Il appartint longtemps à la majorité, dont il ne se détacha que pour soutenir la politique particulière de l'Élysée. Lors du coup d'État de décembre 1851, il fut appelé à la Commission consultative, et plus tard au ministère de l'agriculture, du commerce et des travaux publics (25 janvier 1852). Il a quitté ces fonctions élevées, où son passage fut trop court pour être marqué par aucune mesure saillante, pour entrer au Sénat, par décret du 28 juillet 1852. Le 5 janvier de la même année, il avait été promu officier de la Légion d'honneur.

LEFEUVE (Charles), littérateur français, né à Paris à la fin de 1818, et fils d'un directeur de théâtre, fit ses études au collége Bourbon et fournit d'abord des articles littéraires à divers journaux de Paris et des départements. Il a écrit de plus trois volumes de *Poésies* (1842-1844) ; un *Éloge historique* du médecin Bordeu ; l'*Histoire de Sainte-Geneviève* (1842), et l'*Histoire de Saint-Germain l'Auxerrois* (1843) ; d'intéressantes monographies du *Lycée Bonaparte* (1851) et du *Collége Rollin* (1853) ; *Interlaken*, roman ; et un drame en vers sous le titre de *Léa* (1851), qui n'a point été représenté.

LEFÈVRE (Jacques), éditeur français, né à Neufchâteau (Vosges), en 1779, fut d'abord apprenti dans l'imprimerie Didot. Enrôlé à seize ans dans l'artillerie de marine, il parvint au grade de sergent-major, se formant et s'instruisant au milieu de ses campagnes. De retour à Paris en 1803, il ouvrit une librairie qui a publié, pendant une période de cinquante-trois ans, une collection de *Classiques français*, regardée jusqu'ici comme l'une des plus *irréprochables* ; la première série, publiée sous la *Restauration*, comprend 73 volumes in-8, soigneusement imprimés chez MM. Didot ; quelques auteurs, Corneille, Molière, Racine, etc., ont été particulièrement édités avec luxe et toujours sous la surveillance immédiate de cet éditeur, à la fois habile libraire et savant bibliophile.

LEFÈVRE (Désiré-Achille), graveur français, né à Paris, en 1798, et fils de Sébastien Lefèvre, étudia sous son père et traita, comme lui, la gravure d'histoire et les vignettes. Après avoir fourni des œuvres nombreuses à une foule de publications illustrées, il s'est plus spécialement occupé de lithographie. Nous citerons de lui : *le portrait du général Foy* (1827) ; *l'Empereur Napoléon*, d'après Steuben (1829) ; *l'Enfant endormi*, de Proud'hon (1831) ; *J. J. Rousseau dans sa jeunesse, la Bataille d'Aboukir*, d'après Gros ; *la duchesse d'Orléans et le comte de Paris*, d'après M. Winterhalter (1835-1843) ; *l'Annonciation*, de Murillo ; *la reine Amélie*, etc. (1844-1849) ; les vignettes de nombreux classiques (1832-1853). Ce graveur a obtenu une 2[e] médaille en 1831, une 1[re] en 1843, et la décoration en mai 1851.

LEFEVRE (Charles-Shaw), homme politique anglais, né en 1794, fut élevé au collége de la Trinité à Cambridge et embrassa la carrière du barreau (1819), où il s'est distingué, en plusieurs occasions, par une grande connaissance des affaires litigieuses. En 1830, il entra au Parlement et n'a cessé jusqu'à présent d'y siéger avec les membres du parti libéral. Nommé président (*speaker*) en 1839, lors de la retraite de M. Abercromby, il continua de remplir ces importantes fonctions pour les législatures de 1841, 1847 et 1852. M. Lefevre est un des proprietaires de la grande brasserie de Whitbread à Londres. En quittant la présidence des Communes (1857), il a, suivant l'usage, reçu un siége à la Chambre des Lords avec le titre de vicomte Eversley, sous lequel il est maintenant connu.

LEFÈVRE-DEUMIER (Jules LEFÈVRE, dit en suite), littérateur français, né vers 1814, débuta dans les lettres par quelques volumes de poésies et travailla ensuite à des publications historiques ou illustrées. Marié, en 1848, à Mlle Rouilleau-Dugages (voy. ci-après), il obtint, l'année suivante, le poste de bibliothécaire particulier de Louis-Napoléon et, au rétablissement de l'Empire, le titre de bibliothécaire de l'Élysée et des

Tuileries, avec la décoration de la Légion d'honneur. — M. Lefèvre-Deumier est mort en 1857.

On a de lui : *Confidences* (1833, in-8), poésies; *Sir Lionel d'Arquenay* (1834, 2 vol. in-8); *les 86 Départements de la France et ses colonies* (1835, in-18); *la Résurrection de Versailles*, poëme lyrique (1837); *les Martyrs d'Arezzo* (1839, 2 vol. in-8); *OEuvres d'un désœuvré; les Vespres de l'abbaye du Val* (1842, 2 vol. in-8), rééditées en 1845; *Lettre à Louis-Napoléon Bonaparte* (brochure in-12, 10 décembre 1848); *Oui ou Non? Projet d'organisation morale et pratique du droit à l'assistance* (1849), avec M. Marion; *OEhlenschlæger* (1854), le poëte national du Danemark; *A la reine Victoria* (1856) et autres poésies de circonstance.

LEFÈVRE-DEUMIER (Marie-Louise ROULLEAUX-DUGAGES, dame), artiste sculpteur française, femme du précédent, née à Argentan (Orne), vers 1824, appartient à une famille aujourd'hui connue dans la carrière diplomatique. Portée par goût vers la sculpture, qu'elle avait étudiée comme art d'agrément, elle débuta, en 1850, au salon, sous le nom de son mari, et a continué depuis ses envois, accueillis de la presse avec une faveur marquée. Elle a coopéré, vers la fin de 1855, au journal intitulé *le Travail universel*. Il faut rappeler de cette dame, non moins connue comme femme du monde que comme artiste : *Jeune pâtre de l'île de Procida* (1850); *le Prince président*, buste (1852); *Mgr Sibour* (1853); *Portrait du fils de l'auteur*, exposé en 1853 et 1855. *Virgile enfant*, statue; *Matrone romaine*, *le général Paixhans*, bustes (1857), etc. Elle a obtenu une 3e médaille en 1853, et une mention en 1855.

LE FLAGUAIS (Joseph-Alphonse), poëte français, né le 19 mars 1805, débuta de bonne heure dans la carrière littéraire par deux recueils intitulés : *Poésies élégiaques* et *Mélodies françaises* (1826, 2 vol. in-18), qui se ressentaient de l'influence romantique. Il publia ensuite : *les Neustriennes* (1835, in-8; 2e édit., 1847), chroniques et ballades rimées; *Poésies d'un jeune aveugle* (1839, in-18); *Marcel* (1843, in-12), poëme; *Guillaume et Mathilde* (1855, in-8), légendes; et différents morceaux, insérés dans les *Mémoires* de l'Académie de Caen et *l'Art en province*. En 1850, il a commencé la réimpression de ses *OEuvres complètes*, qui formera quatre volumes. M. Le Flaguais est un des conservateurs de la bibliothèque de Caen.

LE FLO (Adolphe-Charles-Emmanuel), général français, ancien représentant du peuple, né à Lesneven (Finisterre), en 1804, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, passa en Afrique comme lieutenant, en 1831, y fut fait capitaine, puis chef de bataillon, après sa brillante conduite devant Constantine. Élu représentant du Finisterre à la Constituante, aux élections supplémentaires du 17 septembre 1848, il ne prit aucune part aux travaux de l'Assemblée avant la fin de mars 1849, et remplit, dans l'intervalle, une mission diplomatique à Saint-Pétersbourg. A son retour, il prit place dans les rangs de la droite et soutint la politique de Louis Napoléon. Réélu, le deuxième, à la Législative, il y fit partie de la majorité hostile à la République, jusqu'au moment de la scission entre la droite parlementaire et l'Élysée. Il prit alors parti contre la politique napoléonienne, et fut, comme questeur de l'Assemblée, un des plus vifs adversaires des projets du pouvoir exécutif. Aussi, dès le matin du coup d'État du 2 décembre, fut-il arrêté à l'hôtel même de la Présidence, puis compris dans le premier décret d'expulsion du 9 janvier 1852. Il se retira en Belgique. Le général Le Flo, aujourd'hui rentré en France, est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 23 janvier 1848.

LEFORT (Pierre-Alexandre-Francisque), ingénieur français, né à Paris en 1807, fut, de 1827 à 1829, élève de l'École polytechnique et fait, depuis cette époque, partie du corps des ponts et chaussées, où il est parvenu au grade d'ingénieur en chef de première classe. Il a dirigé diverses constructions sur les lignes de chemins de fer du Nord et a été chargé d'étudier de nombreux projets. Il a été décoré en avril 1846. On a de lui : une *Notice sur les travaux de fixation des dunes* (1832, broch.); des *Études relatives à la construction des ponts biais* (1839, in-8); plusieurs *Rapports*, entre autres celui sur la ligne de Valenciennes à Mézières; etc.

LEFRANC (Pierre-Joseph), ancien représentant du peuple français, né à Montmirey-la-Ville (Jura), en 1815, et fils d'un ancien volontaire de 1792, fut occupé, dans sa première jeunesse, aux travaux des champs. Il entra à seize ans dans une étude de notaire et apprit, presque sans maître, les langues classiques. Après avoir suivi les cours de la Faculté de droit de Paris, il écrivit en 1844 dans la *Revue indépendante*, où il signait ses articles du nom de Jacques Bonhomme. En 1846, la famille Arago le choisit pour rédacteur en chef du journal qu'elle fonda à Perpignan, *l'Indépendant des Pyrénées-Orientales*, organe de l'opposition démocratique qui fit une guerre sans relâche à l'administration et au général Castellane, et auquel la vivacité de sa polémique attira un grand nombre de procès. Après la révolution de Février, M. Pierre Lefranc fit partie de la commission administrative du département et fut envoyé à la Constituante, le quatrième sur cinq, par 14 794 voix. Membre du comité des finances, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il fit une opposition très-vive au gouvernement de Louis-Napoléon et appuya la demande de mise en accusation présentée par la Montagne contre le Président et ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Réélu le quatrième à la Législative, il s'associa à tous les efforts tentés par le parti démocratique, protesta contre la loi du 31 mai et s'opposa à la révision de la Constitution. Le coup d'État du 2 décembre a mis fin à sa carrière politique.

LEFRANC (Pierre-Charles-Joseph-Auguste), auteur dramatique français, né le 2 février 1814, à Bussières près Mâcon, se fit recevoir avocat à Paris et se mêla activement au mouvement de la presse parisienne. Il rédigea *les Papillottes*, *l'Audience* et *les Coulisses*, créa *la Chaire catholique*, journal de la prédication, et donna des articles au *Chérubin*, à *la Vogue*, au *Journal de Paris*, à la *Revue de France*, à *l'Époque*, à la *Revue des théâtres*, à la *Galerie des artistes* de 1853, etc. Comme vaudevilliste, il est auteur d'un grand nombre de pièces en collaboration avec M. Labiche. Nous citerons : *une Femme tombée du ciel* (1836); *l'Article* 960 (1839); *le Fin mot* (1840); *un Grand criminel* (1841); *une Femme compromise* (1843); *une Existence décolorée* et *l'Enfant de quelqu'un* (1847); *une Idée fixe* et *les Roués innocents* (1850); *En manches de chemise* (1851), *un Ut de poitrine* (1853); *un Mauvais coucheur* (1854), etc. La plupart de ces pièces ont été applaudies sur la scène du Palais-Royal.

LEFUEL (Martin-Hector), architecte français, membre de l'Institut, né à Versailles, le 14 no-

vembre 1810, étudia l'architecture sous son père, puis sous la direction d'Huyot, entra en 1829 à l'École des beaux-arts, y remporta le second prix d'architecture en 1833 et le grand prix en 1839, sur ce sujet : *un hôtel de ville pour Paris*. Son séjour en Italie fut marqué par l'envoi des *trois Temples de la Piété*, *de l'Espérance* et *de Junon Matuta*, envoyés par la commission de l'Institut à l'Exposition universelle de 1855. A son retour, M. Hector Lefuel ouvrit un atelier d'élèves, dirigea plusieurs travaux particuliers et dessina, pour le palais de Florence, une *Cheminée monumentale*, exécutée par M. Ottin (1848). Nommé vers cette époque architecte du château de Meudon, il remplaça ensuite Abel Blouet au palais de Fontainebleau et fut chargé, à la mort de Visconti (1854), de l'achèvement de la réunion du Louvre aux Tuileries, terminée en août 1857. Les plans et dessins laissés par ce dernier architecte ont été sérieusement modifiés, dans l'aménagement, les détails et les motifs d'exécution.

M. Hector Lefuel a enfin conduit, comme architecte en chef, les travaux du Palais des beaux-arts, pour l'exposition universelle ee 1855, et commencé en 1856, pour M. Achille Fould, un grand hôtel dans le faubourg Saint-Honoré.

Membre de l'Institut depuis 1855, en remplacement de M. Gauthier, il est aujourd'hui architecte en chef du Louvre et des palais impériaux, et membre du jury d'architecture à l'École des beaux-arts. Il a obtenu une médaille de troisième classe à la suite de l'exposition de 1855. Décoré en mai 1854, il a été promu au grade d'officier le 15 août 1857.

LEGEARD DE LA DIRIAYS (Joseph-Prudent), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Rhétiers (Ile-et-Vilaine) en 1788, fut élevé dans les idées religieuses et monarchiques, entra dans la magistrature en 1816, fut procureur du roi à Saint-Brieuc jusqu'en 1823, et devint ensuite conseiller à la Cour d'appel de Rennes. Après la révolution de Juillet, il reconnut le nouveau gouvernement et fut nommé président de chambre en 1838. En 1848, le gouvernement provisoire le maintint dans ce poste, et les électeurs d'Ille-et-Vilaine l'envoyèrent à la Constituante, le neuvième sur quatorze, avec 78 937 voix. Président du comité de la justice, il vota constamment avec la droite et adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique intérieure et extérieure de l'Élysée. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit son siége de président de chambre à la Cour d'appel de Rennes. Il est membre du conseil général d'Ille-et-Vilaine, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 30 avril 1821.

LEGENDRE (R.), ancien député et représentant du peuple français, né à Pont-Audemer (Eure), en 1782, étudia le droit et s'établit, comme avocat, dans sa ville natale. Ami de Dupont (de l'Eure), dont il partagea toujours les opinions politiques, il s'associa à toutes ses luttes contre la Restauration. En 1829, le collége électoral de Pont-Audemer l'envoya à la Chambre des Députés, où il fut un des plus fermes adversaires du ministère Polignac. Après l'établissement de la monarchie de Juillet, il suivit Dupont (de l'Eure) dans l'opposition. Non réélu, en 1834, à Pont-Audemer, où il eut pour concurrent M. Hébert, il le fut à Mamers. En 1837, il échoua complétement, et ne rentra à la Chambre qu'en 1842, comme député de Brionne. Il s'associa aux attaques de l'extrême gauche contre le ministère Guizot, ne fut pas réélu en 1846, et prit une part chaleureuse à la campagne des banquets réformistes. Après la révolution de Février, le gouvernement provisoire le nomma commissaire général de la République dans le département de l'Eure; il y fut élu représentant du peuple par 91 264 voix. Membre du comité de législation, il vota ordinairement avec la gauche et, après l'élection du 10 décembre, fit une vive opposition à la politique de l'Élysée. Il vit échouer sa candidature à l'Assemblée législative, mais, dans le conseil général du département de l'Eure, il continua de défendre les institutions républicaines et protesta, en 1850, contre les projets de révision. Après le coup d'État du 2 décembre, il resta en dehors des affaires publiques.

LEGENTIL (Charles), industriel français, ancien pair, né à Rouen, le 9 mars 1783, suivit d'abord la carrière du haut commerce, où il acquit une fortune considérable et fut appelé, à plusieurs reprises, à faire partie du jury des expositions de l'industrie. En 1828, il devint membre honoraire du comité consultatif des arts et manufactures, et par la suite il siégea trois fois au tribunal du commerce de la Seine. Désigné par le conseil général du commerce pour lui présenter un *rapport* sur la question des laines étrangères, il contribua à faire réduire d'un quart les droits d'importation. Il a toujours parlé, agi et écrit dans le sens de la plus grande extension de la liberté commerciale sans pousser jusqu'au libre échange l'application de ses principes. Sur la demande de ses collègues, il reçut, en 1831, la croix d'honneur.

Élu député par le 3ᵉ arrondissement de Paris, M. Legentil se fit remarquer par son activité dans les travaux intérieurs de la Chambre; attaché à la dynastie de Juillet, il en soutint les divers ministères et, au renouvellement de 1842, il dut céder la place à M. Billault, porté par l'opposition. Le 4 juillet 1846, une ordonnance royale l'éleva à la dignité de pair de France. Depuis 1848, il n'avait conservé de ses anciennes fonctions que celles de président de la chambre du commerce de la Seine et de régent de la Banque de France. En 1855, il les résigna pour se retirer tout à fait dans la vie privée et mourut peu après. Le 17 octobre 1851, il avait été promu au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

LE GLAY (André-Joseph-Ghislain), archéologue français, né le 29 octobre 1785, à Arleux (Nord), vint étudier la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en 1812, et alla s'établir à Cambrai. Le goût des travaux d'archéologie qui se manifesta de bonne heure chez lui le fit à peu près renoncer à l'exercice de sa profession. Ses premières recherches, qui se portèrent sur les antiquités de son pays natal, furent insérées dans le recueil de la Société d'émulation, dont il fut tour à tour secrétaire et président; elles traitent *de l'Étude du grec dans les Pays-Bas*, *des Duels judiciaires*, *des Fêtes et cérémonies publiques de l'Église métropolitaine de Cambrai*, etc. Nommé, vers 1825, bibliothécaire de cette dernière ville, il devint, après 1830, archiviste du département du Nord et correspondant de l'Académie des inscriptions. Il a été décoré de la Légion d'honneur en 1835.

On doit encore à cet érudit, qui passe pour un des plus distingués de la province : *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Cambrai* (1831, in-8), qui contient plus de mille articles; *Mélanges historiques et littéraires* (1834, in-8); *Analectes historiques* (1839-1852, 2 vol. in-8), documents inédits pour servir à l'histoire des faits, des mœurs et de la littérature; *Maximilien Iᵉʳ et Marguerite d'Autriche* (1840, in-8), esquisses biographiques complétées par la *Correspondance* (2 vol. in-8) de ces deux personnages, publiée la même année; *Négociations diplomatiques entre la France*

et l'Autriche (1845, 2 vol. in-4) durant les trente premières années du XVIe siècle; *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de Lille* (1848, in-8), *Cameracum christianum* (1849, in-4), histoire ecclésiastique du diocèse de Cambrai; *Glossaire topographique de l'ancien Cambrésis* (1849, in-8); *Archives des églises et des maisons religieuses* (1852, in-8); *Vies des Saints* (1855-1857, 6 vol. in-8), nouvelle édition de Butler et de Godescard. M. Le Glay a fourni en outre un très-grand nombre de notices et d'articles aux *Archives historiques*, aux *Mémoires* de la Société de Lille, à la *Revue numismatique*, à l'*Annuaire du Nord*, aux *Mémoires* de la Société des antiquaires, etc.

LE GLAY (Edward-André-Joseph), fils du précédent, né à Cambrai, le 6 mars 1814, s'est aussi occupé d'archéologie. Élève de l'École des chartes, il fut quelque temps conservateur-adjoint des archives de Lille, puis passa dans l'administration, en qualité de conseiller de préfecture. Depuis 1848, il a été sous-préfet de Gex, de Moissac et de Libourne (août 1857). M. Le Glay fils a été décoré en 1852.

Il a édité des romans du moyen âge, collaboré à quelques revues du Nord, et publié: *Fragments d'épopées romanes du XIIe siècle* (1838, in-8), traduits et annotés; *Histoire de Jeanne de Constantinople, comtesse de Flandre* (1841, in-8), et *Histoire des comtes de Flandre* (1843-1844, 2 vol. in-8), qui s'étend jusqu'à l'avénement de la maison de Bourgogne.

LE GORREC (Claude-Jean-Marie), ancien député et representant du peuple français, membre du Corps législatif, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 5 mai 1800, fit ses études de droit, se fixa à Pontrieux, fut nommé maire de cette commune, où il possède de grandes propriétés, et devint, après 1830, membre du conseil général des Côtes-du-Nord. Durant les législatures de 1839, de 1842 et de 1846, il représenta, à la Chambre des Députés, l'arrondissement de Guingamp, et prit place sur les bancs de l'extrême gauche. En 1848, 89873 suffrages l'envoyèrent à l'Assemblée constituante, le sixième sur la liste des seize élus des Côtes-du-Nord. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota presque constamment avec la droite. Il adopta toutefois l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint la politique de l'Élysée. Réélu à l'Assemblée législative, il continua de faire partie de la majorité, vota la loi du 31 mai, et se prononça pour la révision de la Constitution. Après le coup d'État du 2 décembre, il se présenta, sous les auspices du gouvernement, comme candidat au Corps législatif, et fut nommé dans la circonscription de Guingamp, où il a été réélu en 1857. Il fait également partie du conseil général des Côtes-du-Nord, pour le canton de Pontrieux.

LEGOUVÉ (Ernest-Wilfrid), littérateur français, né à Paris, le 15 février 1807, et fils de l'auteur du *Mérite des femmes*, débuta par une pièce de vers sur *la Découverte de l'imprimerie*, qui obtint le prix de l'Académie française en 1827. Il publia ensuite des romans qui ne furent pas très-remarqués: *Max* (1833); *les Vieillards* (1834); *Édith de Falsen* (1840), l'un de ses meilleurs ouvrages. En 1847, il fit, au collége de France, sur *l'Histoire morale des femmes*, des leçons gratuites qu'il publia l'année suivante. Mais M. Ernest Legouvé doit surtout sa réputation à un certain nombre d'ouvrages dramatiques qui lui ont ouvert, en 1855, les portes de l'Académie française, où il a remplacé Ancelot.

Il a jusqu'ici donné au théâtre, avec M. Prosper Dinaux: *Louise de Lignerolles*, drame en cinq actes et en prose, qui a fourni à Mlle Mars un de ses derniers bons rôles et est resté au répertoire du Théâtre-Français; avec M. Scribe, trois œuvres capitales: *Adrienne Lecouvreur* (1849), *Bataille de dames* (1851), *les Contes de la reine de Navarre* (1851), qui furent représentées au Théâtre-Français, et dont la première dut un succès soutenu au talent de Mlle Rachel. Il avait écrit pour cette tragédienne une pièce en cinq actes, *Médée*, qu'après de longues tergiversations, elle refusa décidément de jouer: il en résulta un assez long procès que M. Legouvé gagna et dont il abandonna les dommages-intérêts à la Société des gens de lettres et à la Société des auteurs dramatiques. *Médée*, traduite en italien par M. Montanelli, a été jouée en 1856, au Théâtre-Italien, et ensuite dans toutes les capitales de l'Europe, avec le plus éclatant succès, par Mme Ristori. Citons encore trois comédies: *Par droit de conquête*, qui a réussi en 1855; *le Pamphlet*, satire à l'adresse de certains biographes, et qui a échoué, malgré son à-propos (octobre 1857), et *les Doigts de Fée*, en cinq actes, avec M. Scribe (mai 1858). On trouve dans toutes ces pièces de l'esprit, de la verve, un style pur, sans être académique, et de la finesse d'observation.

On a encore, de M. Legouvé, une tragédie non représentée, *Guerrero ou la Trahison* (1845); une traduction du *Prométhée enchaîné* d'Eschyle; *les Morts bizarres*, poëmes dramatiques (1832), ainsi que des articles dans *la Presse*, dans *l'Illustration*, dans *le Dimanche des enfants*, dans la *Galerie historique des hommes célèbres d'Italie*, dans le *Royal keepsake*, dans *le Keepsake Paris-Londres*, etc.

LEGOYT (Alfred), économiste et statisticien français, né à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme), le 28 novembre 1815, fit ses classes au collége de cette ville et vint à Paris suivre les cours de droit. Secrétaire de M. Tissot, de l'Académie française, de 1836 à 1839, il prit part à la préparation de plusieurs de ses publications littéraires, puis il entra au ministère de l'intérieur, où il remplit les fonctions de chef de bureau de l'administration générale et de secrétaire de la commission permanente des archives. Depuis 1849, plusieurs mesures administratives importantes furent dues à son initiative, entre autres le décret de 1850, qui met au concours la nomination aux emplois d'archivistes départementaux, et l'organisation nouvelle du dénombrement de la France, en 1851, sorte de vaste enquête sur la population, considérée sous les points de vue les plus divers.

Appelé, au mois de mars 1852, à remplacer M. Moreau de Jonnès, dans la direction du bureau de la statistique générale de France, M. A. Legoyt provoqua aussitôt (1er juillet) l'organisation, dans chaque canton de l'Empire, d'une commission permanente non rétribuée, chargée de dresser, *tous les ans*, la statistique de la production agricole, et, *tous les cinq ans*, celle de l'industrie. Puis il prépara l'instruction ministérielle du 24 septembre 1853, qui régularisa et étendit les opérations du bureau de la statistique générale. En décembre 1854, il a fait paraître le tome XIV de la grande *Collection de la statistique générale de France*, précédé d'une *Introduction*.

On doit encore à ce laborieux économiste: *la France statistique* (1843, gr. in-8), qui obtint, en 1845, l'un des prix de statistique décernés par l'Académie des sciences et où les faits, coordonnés dans une série de tableaux, sont accompagnés de toutes les déductions auxquelles ils peuvent donner lieu; *le Livre des chemins de fer, ou Es-*

sai statistique sur les chemins de fer français et étrangers (1845, in-12); *Recherches sur la charité officielle et privée à Londres* (1847, in-8), étude et statistique complète du paupérisme et des moyens employés inutilement pour le détruire; *Essai sur la centralisation administrative* (1849, in-8), panégyrique exclusif d'un système dont on fait ressortir les avantages sans en laisser voir les défauts. Citons encore : *Introduction à l'étude du mouvement de la population en France et dans le reste de l'Europe*, destinée au quinzième volume de la *Statistique de France; Rapport au ministre sur le mouvement de la population en France en 1843* (in-4); *Notices historiques et statistiques sur les chertés anciennes et modernes*, sous presse (in 8); *Matériaux pour une histoire de la statistique* (in-8). La plupart des recueils et publications générales d'économie politique, de statistique et de science administrative comptent M. Legoyt parmi leurs collaborateurs.

LEGRAND (Pierre), publiciste français, député, né à Lille, le 2 juin 1804, étudia le droit à Paris, se fit inscrire, en 1830, au barreau de sa ville natale, dont il devint bientôt conseiller municipal, puis fut nommé, en 1840, conseiller de préfecture. Membre de la Société des sciences et des arts de Lille, il a collaboré aux *Annales de législation et de jurisprudence* et publié : *le Bourgeois de Lille* (1831), tableaux de mœurs flamandes; *Voyages en Hollande, en Suisse et dans le midi de la France* (1833); *Législation des portions ménagères* (1850, in-8), où est traitée la question des biens communaux dans le Nord, etc. Après le coup d'État du 2 décembre, il se présenta, comme candidat non officiel, aux électeurs de Lille et fut envoyé au Corps législatif par les républicains et les légitimistes réunis. Il prêta le serment exigé et fit partie de la législature. Il a pris une part assez active aux travaux de l'Assemblée, notamment à l'élaboration de la nouvelle législation militaire, sujet sur lequel il avait déjà publié, en 1835, de très-sérieuses *Études*. Il a été réélu en 1857. Il est décoré depuis le 8 février 1850.

LEGRAND [DE L'OISE] (Léon-Victorin), administrateur français, ancien député, né à Saint-Just (Oise), le 20 janvier 1791, d'une famille de cultivateurs, fut destiné à suivre la carrière des finances, obtint, à l'aide de protecteurs puissants, un avancement rapide, et devint inspecteur en 1821. Il se démit de ses fonctions à l'arrivée de M. de Villèle au ministère (1824), et il s'occupait de travaux agricoles lorsqu'aux élections générales de 1831, il fut envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Clermont. Son mandat lui a été renouvelé jusqu'à la révolution de Février. M. Legrand fit d'abord partie de l'opposition, mais il se rapprocha bientôt du ministère qui le nomma conseiller d'État, puis directeur général de l'agriculture et des haras. M. d'Argout le plaça ensuite à la tête de l'administration des forêts qu'il réorganisa avec autant de zèle que d'intelligence. Mais il donna sa démission en même temps que ses amis politiques quittaient le ministère (1838) et rentra dans les rangs de l'opposition dynastique. M. Dumon l'appela, en 1840, à la direction générale des contributions directes, d'où il passa ensuite à celle des forêts. Il soutint, comme député, la politique du dernier ministère de Louis-Philippe. Il a laissé, comme administrateur, une grande réputation de justice et de régularité. M. Legrand a été promu, en juin 1844, au rang de commandeur de la Légion d'honneur.

LEGRAND [D'AMIENS] (A....), médecin français, né à Amiens, vers 1800, reçu docteur, à Paris en août 1827, s'est signalé par ses tentatives pour substituer l'or au mercure dans le traitement de la syphilis et des maladies de la peau; est médecin du bureau de bienfaisance du Ier arrondissement et décoré depuis 1846. On a de lui : *de l'Or, de son emploi dans le traitement de la syphilis, etc.* (1825; 2e édit., 1832); *de l'Or dans le traitement des scrofules* (1837); *de l'Hydropisie* (1843); *de l'Analogie et des différences entre les tubercules et les scrofules* (1849), honoré d'une mention au concours Portal; *sur le Traitement des maladies scrofuleuses des os* (1850), et divers *Rapports*, *Notes*, *Mémoires* et *Extraits* de recueils spéciaux.

LEGRAND (Charles-Dominique, dit PAUL), artiste dramatique et pantomime français, né à Saintes, le 4 janvier 1820, vint très-jeune à Paris, et fut successivement bijoutier, commis voyageur, courtier, tout en jouant successivement au théâtre Bonne-Nouvelle, au Luxembourg et sur la scène de la Madeleine, créée et inaugurée en 1840. Engagé l'année suivante aux Funambules pour doubler Deburau, il y resta jusqu'en 184., et prit le prénom de *Paul* pour se distinguer de nombreux homonymes. En 1848 il fit à Londres un court séjour, puis vint reprendre avec M. Ch. Deburau le répertoire resté libre depuis la mort de Deburau père. Il passa, en 1852, aux Folies-Mayer, devenues les Folies-Concertantes et les Folies-Nouvelles, et représenta sur cette scène tous les types de Pierrot dans de nombreuses pantomimes, faites pour lui par les chefs de l'école réaliste et souvent par lui-même, et donna à ce muet personnage un costume moins uniforme que la classique casaque blanche. En 1856, il a pris part à l'organisation du pré Catelan, et y a monté sur une grande échelle, au milieu de décors et de feuillages naturels, une série de danses et de grandes pantomimes.

LE GUILLOU (l'abbé Corentin-Marie), compositeur et théologien français, naquit à Quimperlé (Finisterre) le 31 janvier 1804. Après avoir étudié chez les jésuites, il reçut la prêtrise en 1829 et fut placé par M. de Quélen à l'hôpital de la Charité en qualité d'aumônier. Il a composé beaucoup de musique religieuse, ne demandant, dit-il, d'inspirations qu'à une piété franche. On a de lui une *Messe solennelle* (1838), divers *Motets*, *Psaumes* et *Offertoires*, plus de deux cents cantiques, et même des albums de romances pieuses, telles que *Fleurs de bruyères*, *Branches d'aubépine*, etc. L'abbé Le Guillou a publié des livres nombreux, presque tous relatifs à la dévotion, aux saints ou à la Vierge.

LEHARIVEL-DUROCHER (Edmond-Victor), sculpteur français, né à Chanu (Orne), le 20 novembre 1816, étudia la sculpture sous Ramey fils et M. Dumont, suivit, de 1838 à 1844, l'École des beaux arts, y remporta les prix de tête d'expression et de figure modelée, et débuta au salon de l'année suivante. Il a principalement exposé : *le Rédempteur et la Vierge*, groupe en plâtre; *la Cène*, bas-relief, acquis par le ministère de l'Intérieur (1849); *la Rêverie*, statuette; *un Miracle de Jésus-Christ enfant*, bas-relief acheté par l'État. La *Cène* de 1849 a reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec une *sainte Geneviève* et *saint Théodechilde*, statues commandées par la ville de Paris pour l'église Sainte-Clotilde; un *Médaillon* en marbre, et le *Monument des trois frères Eudes*, destiné à la ville d'Argentay. Cet artiste a encore exécuté un *Groupe d'anges*, placé dans l'église Saint-Sulpice, le *buste de Racine*, à l'École normale, plusieurs *bustes* et *statuettes*.

au salon de 1857. Il a obtenu une 3e médaille en 1849, une mention en 1855, et une 2e médaille en 1857.

LEHMANN (Charles-Ernest-Rodolphe-Henri), peintre allemand naturalisé français, né à Kiel (duché de Holstein), le 14 avril 1814, et fils d'un peintre distingué, reçut de son père les premières leçons de dessin, vint ensuite en France, où il entra dans l'atelier de M. Ingres, et débuta au salon de 1835, avec un tableau religieux, *Tobie et l'ange.* Il exposa ensuite : *la Fille de Jephté*, *le Cid*, au musée de Lyon; *le Pêcheur* (1837), au musée de Carcassonne; *sainte Catherine, portée au tombeau par les anges*; *la Vierge avec l'enfant Jésus* (1840); *les Filles de la source* et *Mariuccia* (1842); *les Créanciers*, *Hamlet et Ophélia* (1846); *Léonide* (1849), au musée de Nantes; *la Consolation des affligés*, *Prométhée* (1851), au Luxembourg; une *Pieta* et une *Assomption.*

M. Henri Lehmann s'est fait aussi, à côté de MM. Ingres et Flandrin, une grande réputation de portraitiste. On cite surtout les portraits de *Liszt*, de *la marquise de Bedmar*, de *la comtesse d'Agoult*, de *la princesse de Belgiojoso*, de *Mme la comtesse Lehon*, du *comte de Nieuwerkerque*, d'*Alphonse Karr*, de *Mme Arsène Houssaye;* enfin, au château de Versailles, le portrait de *Hugues de Payers.* On lui doit encore des peintures murales, entre autres celles de chapelles dans l'église Saint-Merry, où il a représenté *l'Annonciation*, *le Baptême du Christ*, *la Pentecôte*, et *la Confession.* Il fut décoré par Louis-Philippe, à la suite de ce grand travail. Chargé par l'Empereur, en 1852, de décorer la galerie des fêtes à l'hôtel de ville, il y exécuta, en dix mois, cinquante-six compositions, qui lui valurent la croix d'officier et qui ont été reproduites par la photographie. Il vient d'achever les peintures des deux hémicycles de la nouvelle salle du Trône, au palais du Sénat, et les six murs qui forment le transsept de la nouvelle église Sainte-Clotilde.

Nous citerons, à part les envois de M. Lehmann à l'Exposition universelle de 1855 : *l'Enfant Jésus et les mages*, *l'Adoration*, *Jérémie*, *Vénus Anadyomène*, *Ondine*, *le Rêve d'Erigone*, projet de plafond, *le Lai d'Aristote*, toile de genre semi-historique, et plusieurs portraits non désignés.

Cet artiste, qui s'est inspiré tour à tour des livres saints, d'Eschyle, de Shakspeare, de Gœthe et de Victor Hugo, unit ordinairement à un dessin soigné un grand éclat de couleur, qui n'exclut pas toujours une certaine poésie rêveuse. Il a obtenu, outre les décorations citées plus haut : comme peintre d'histoire, une 2e médaille en 1835, une 1re en 1840; comme portraitiste, une 1re médaille en 1848, et une des médailles de première classe en 1855.

LEHMANN (Rodolphe), peintre allemand naturalisé français, frère du précédent, né à Hambourg, le 19 août 1819, fut élève de son père et de son frère, et s'est fait à côté de ce dernier un nom distingué. Depuis longtemps, à part quelques voyages en Allemagne et en Angleterre, il réside à Rome, où son atelier est le rendez-vous des plus illustres voyageurs. La plupart de ses toiles, qui retracent les mœurs, les costumes ou le ciel de l'Italie, ont paru à nos salons, de 1842 à 1855. Nous citerons : *la Fileuse*, *une Pèlerine des Abruzzes dans la campagne de Rome*, *la Faneuse*, *Grazia*, *Mater amabiles*, *le pape Sixte-Quint bénissant les marais Pontins* (Musée de Lille); *Haydée, une Chevrière des Abruzzes*, *Graziella*, et quelques *portraits.* Il a répété plusieurs fois chacun de ces tableaux pour satisfaire aux demandes des amateurs; aussi ses œuvres sont-elles plus nombreuses que ses sujets. Il a obtenu une 3e médaille en 1843, deux secondes médailles en 1845 et 1848, et une mention en 1855.

LEHMANN (Pierre-Martin-Orla), homme politique danois, né à Copenhague, le 19 mai 1810, passa, en 1833 et 1835, l'examen de fonctionnaire judiciaire et se montra de bonne heure propagateur ardent des idées libérales, qu'il a toujours soutenues. Il acheva ses études de droit romain à Berlin. Mêlé activement au mouvement politique que fit naître l'institution des États provinciaux, il fournit à *la Poste de Copenhague* et à *la Patrie* (Fædrelandet) de remarquables articles sur les finances, l'industrie, la liberté de la presse, les affaires du Schleswig, et fut nommé, en 1840, député aux États des Iles. Traduit devant la haute Cour pour un discours prononcé à Nykjœbing, il fut condamné, en 1842, à trois mois de prison. Sa *Défense* (Forsvarstale; Copenhague, 1842), fut deux fois éditée dans la même année et traduite en allemand (Kiel, 1842, in-8). Après avoir voyagé en France, en Italie, en Allemagne et en Suisse (1842-1843) il se fit recevoir avocat à la haute Cour. Lorsque le parti du *Danemark jusqu'à l'Eider* (Eider danske) parvint aux affaires (22 mars 1848), M. Lehmann, qui en était l'un des chefs les plus populaires, fut nommé ministre sans portefeuille. Il se retira, avec la plupart de ses collègues, le 15 novembre 1848. Appelé à faire partie de la haute Cour d'État chargée de juger le ministère Œrsted, il fut récusé par les inculpés. Il remplit les fonctions de préfet (*amtmand*), et continue à exercer une grande influence dans les Assemblées législatives.

LEHON (Charles-Aimé-Joseph, comte), homme politique belge, né en 1792, à Tournay, embrassa la carrière du barreau et s'établit comme avocat, à Liége. Son habileté et aussi le brillant mariage qu'il contracta avec Mlle Mosselmann, fille du plus riche propriétaire de houilles de la Belgique, lui acquirent bientôt une telle influence que, dès 1835, il fut chargé, par ses concitoyens, de les représenter à la deuxième chambre des États généraux, qui se réunissaient à la Haye. Il s'y fit remarquer par plusieurs excellents discours relatifs à l'agriculture, aux douanes ou à l'industrie, et prit rang parmi les adversaires les plus prononcés de l'administration hollandaise. Lors de la révolution de septembre 1830, il vint siéger au Congrès national, concourut puissamment à l'élection du duc de Nemours (3 février 1831), et fut un des membres chargés de faire agréer sa candidature au roi Louis-Philippe. Nommé ministre plénipotentiaire à Paris, par le régent Surlet de Chokier (mars 1831), il se maintint dans ces difficiles fonctions pendant douze ans, eut une grande part aux négociations relatives au mariage du roi Léopold avec la princesse Louise d'Orléans et fut mêlé à toutes les questions débattues entre les deux pays limitrophes. Le roi Léopold le récompensa de ses services par le titre de comte, malgré les reproches que lui adressait l'opposition, de déférer trop facilement aux vœux du gouvernement français. En 1842, M. Lehon se vit forcé, à la suite de l'immense retentissement des affaires de son frère, notaire à Paris, depuis 1826, de donner sa démission. Sa femme, qui continua de résider en France, a jeté le plus grand éclat dans les salons parisiens. Pour lui, il se retira à Tournay et siégea, jusqu'en 1856, à la Chambre des Représentants, où il seconda les efforts du parti modéré. Les relations de sa famille avec le pouvoir issu, en France, des événements de décembre, furent exploitées par l'opposition libérale contre sa popularité. M. le comte

Lehon, commandeur de l'ordre de Léopold, est grand officier de la Légion d'honneur.

Son fils aîné, Louis-Xavier-Léopold **Lehon**, auditeur, puis maître des requêtes au conseil d'État français, était, lors du coup d'État, chef du cabinet de M. de Morny. Il est entré, depuis, par une élection partielle (1856), au Corps législatif, où il a remplacé M. Benoit-Champy, député de l'Ain; il a été réélu en 1857.

LEHOUX (Pierre-François), peintre français, né à Paris, vers 1808, étudia sous M. Hor. Vernet, fit ensuite un voyage en Orient, et débuta au salon de 1831. Il a surtout exposé : *Vue d'Alexandrie*, *Ruines de Thèbes* (1831); *Camp d'Arabes*, *Mosquée d'Alexandrie* (1833); *la Mort d'un fils*, *Bedouins*; *les Adieux de l'hôtesse arabe*, *le Port de Beyruth*, *Halte d'Arabes*, *Ruth*, *Ermites du mont Liban*, *la Vallée du Jourdain*, *l'Improvisateur nubien* (1834-1853); *le Réveil*, *la Visite du médecin* (1857), etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1833.

LEICESTER (Thomas-William **Coke**, 2ᵉ comte **de**), pair d'Angleterre, né en 1822, à Holkham, est fils d'un député qui, après avoir siégé cinquante-huit ans à la Chambre des Communes, fut élevé, en 1837, à la pairie héréditaire. Il entra, en 1842, à la Chambre haute, où il vote avec le parti libéral, et fut nommé, en 1846, lord-lieutenant du comté de Norfolk. De son mariage avec miss Whitbread (1843), il a huit enfants, dont l'aîné, Thomas-William, vicomte **Coke**, est né en 1848.

LEIGH (William-Henry **Leigh**, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1824, à Adlestrop-House, appartient à une branche de la famille éteinte des comtes de Chichester. Élevé à l'université de Cambridge, il prit, en 1850, la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associe aux votes du parti libéral. Il est député-lieutenant du comté de Warwick. De son mariage avec une fille du marquis de Westminster (1848), il a quatre enfants, dont l'aîné, Gilbert-Henry-Chandos **Leigh**, est né à Londres en 1851.

LEIGH HUNT. Voy. **Hunt**.

LEININGEN. Voy. **Linange**.

LEINSTER (Auguste-Frédéric **Fitz-Gerald**, 3ᵉ duc **de**), pair d'Angleterre, né en 1791, à Londres, descend des barons d'Offaley, très-ancienne famille d'Irlande, élevée au rang ducal, en 1766, et à la pairie héréditaire, en 1747. Il succéda, en 1804, aux honneurs de son père, et se distingua, à la Chambre haute, par ses opinions libérales; en 1831, il fut nommé membre du Conseil privé. Il a, dans la noblesse irlandaise, le rang de seul duc (*sole duke*), de premier marquis et de premier comte. De son mariage avec la fille du comte d'Harrington (1818), il a quatre enfants, dont l'aîné, Charles-William, marquis de **Kildare**, né en 1819, à Dublin, a fait ses études à Oxford, et a siégé, de 1847 à 1852, à la Chambre des Communes, parmi les libéraux.

LEISNIER (Nicolas-Auguste), graveur français en taille douce, né à Paris, en 1787, étudia, sous Halbou, la gravure des ornements, des figures et de l'architecture pittoresque. Il débuta, par un premier cadre de planches, au salon de 1822 et travailla, depuis, à un grand nombre de publications artistiques. Il fit ensuite plusieurs voyages, notamment en Allemagne et à Genève, dont il rapporta plusieurs de ses sujets les plus estimés. Il a exposé, depuis 1822, outre les planches principales tirées de diverses publications : *le portrait de Rabelais* (1824); *le Porche intérieur de la cathédrale de Cologne*, des *Vases étrusques* et d'autres de différents styles, commandés par le roi de Prusse (1827-1834); *la Chapelle de la Vierge*, à Saint-Sulpice (1831); le *Marc-Antoine et la Fornarina*, de Raphaël; une *Église*, d'après Peter Neels (1839 et 1846); le *Michel Cervantes*, de Velasquez (1853), donné, avec *Ptolémée Philadelphe et Arsinoé*, d'après un camée du cabinet de l'empereur d'Autriche, à l'Exposition universelle de 1855, etc. — Cet artiste a particulièrement attaché son nom aux *Cérémonies du sacre de Charles X*, au *Voyage en Nubie*, aux *Souvenirs du golfe de Naples*, à la *Description de l'Égypte*, à celle de *la Morée*, et à l'*Iconographie grecque et romaine*. Il a obtenu une médaille d'or en 1824, une 1ʳᵉ médaille en 1831 et la décoration en mai 1834.

LEITRIM (William-Sydney **Clements**, 3ᵉ comte **de**), pair d'Angleterre, né à Dublin, vers 18[illegible], appartient à une ancienne famille irlandaise. Connu d'abord sous le nom de *lord Clements*, il servit dans l'armée et se retira avec le grade de lieutenant-colonel, en 1855, lorsqu'il prit la place de son père à la Chambre des Lords. De 1839 à 1847, il avait représenté le bourg de Leitrim à la Chambre basse, où il votait déjà avec le parti libéral. Il n'est pas marié et a pour héritier présomptif, son frère puîné, Charles-Skeffington **Clements**, né en 1807, et député pour la législature de 1847.

LEJEUNE (Alexandre-Louis-Simon), botaniste belge, né à Verviers, près de Liége, en 17[illegible], fit ses études médicales, fut reçu docteur, et se livra à la botanique et aux sciences naturelles. Il se lia avec le célèbre Decandolle, pendant le séjour que celui-ci fit en Belgique en 1803, et plus tard de 1806 à 1812; il prit, aux recherches du naturaliste genevois, une part avouée par celui-ci. Il a été nommé, dès la création de l'Académie royale de Belgique, membre effectif de la classe des sciences. On a de lui deux ouvrages estimés : *Flore de Spa* (Liége, 1811-1816, 3 vol. in-8), et *Choix des plantes de Belgique* (Ibid., 18[illegible]-1830, 2 vol. in-4).

LELEUX (Adolphe), peintre de genre français, né à Paris, en 1812, embrassa la carrière des arts sans autre guide ni maître que la nature. Il fit d'abord, pour vivre, de la gravure, de la lithographie, des vignettes, et, après plusieurs années de luttes et de labeurs, débuta au salon de 1835, par *un Voyageur*, aquarelle qui fut remarquée. Il put faire alors une première tournée artistique qui lui fournit trois études : *Chasseur des côtes de Picardie* (1836); *Gardeur de porcs*; *Joueur de musette* (1837). Il étudia ensuite à loisir la nature âpre et sauvage de la basse Bretagne et cette variété de costumes qu'il a souvent reproduite avec bonheur. De 1838 à 1842, parut une série de scènes bretonnes : *un Marché en basse Bretagne*, *un Mendiant dans son intérieur* (1838); *Braconniers bretons* (1839); *Bûcherons bretons*, *Jeunes Bretonnes* (1840); *le Rendez-vous de chasse breton* (1841); *la Danse bretonne*, acheté par le duc d'Orléans; *le Paralytique breton* (1842), etc. A la suite d'excursions dans les Pyrénées aragonaises et, plus tard, en Algérie (1847), il continua d'exposer : *le Chanteur espagnol à la porte d'une posada* (18[illegible]), au duc de Montpensier; *les Cantonniers espagnols* (1844), en Angleterre; *Départ pour le marché*, *un Chariot de bœufs*, *les Contrebandiers espagnols* (1846), au duc de Saxe-Cobourg; *le Départ*

d'un contrebandier espagnol, aquarelle, à la duchesse de Montpensier; *les Jeunes pâtres espagnols* (1847), au musée de Toulouse: *les Bergers des Landes*, *le Retour du marché; les Pêcheurs picards*, *Deux petits pâtres bretons*, au duc d'Aumale; *les Faneuses bretonnes*, *l'Improvisateur arabe*, pour le ministère de l'intérieur (1848); *la Danse des djinns* (1849), etc.

Les événements de 1848 jetèrent M. Ad. Leleux dans une voie nouvelle; il donna : *le Mot d'ordre*, scène de juin 1848; *la Sortie*, autre scène de juin; *une Patrouille de nuit à cheval*, scène de Février, au musée de Lyon; *une Promenade publique à Paris*, appartenant à l'Empereur; *un Convoi de prisonniers de juin*, à la Société de Boulogne-sur-mer (1849-1852). Ce tribut payé à la politique, *la Forge et l'étable*, *le Chemin creux de Bretagne*, *les Bedouins attaqués par des chiens*, *les Petits Bedouins à une source*, *la Demande en mariage de Jean Bonnin*, scène de *François le Champi*, marquèrent son retour à ses premières études. Il a encore exposé, en 1851 : *un Suicide breton*, *Petits marchands de hannetons*, *un Jeune marchand de chiens;* en 1852, *un Paysage bourguignon*, *un Chien tourmenté par des dindons*, *Place du marché de Dieppe*, à l'Empereur; en 1853, *le Dépiquage des blés en Algérie*, au ministère de l'intérieur: *les Terrassiers après le repas*, au musée de Marseille; *l'Arrivée au champ de foire*, à l'Empereur; enfin, à l'Exposition universelle de 1855 : *Poules et coqs*, *Enfants conduisant des oies*, *un Portrait de jeune fille*, *Deux jeunes pâtres conduisant leurs bêtes aux champs*; et au salon de 1857, *la Petite Provence à Paris*, *une Cour de cabaret*, *Jeunes tricoteuses*, etc. Ajoutons encore aux œuvres de ce fécond artiste : *la Jeune fille au piano*, *le Meunier affûtant ses outils*, *la Rentrée du troupeau*, *Effet du soir*, *les Bœufs au labour*, *Deux têtes d'enfant*, et quinze sujets à l'aquarelle, divisés en trois parties : *la Vache*, *la Prairie* et *la Laiterie*; etc.

Les œuvres de M. Adolphe Leleux, dont on a voulu faire un des chefs de l'école réaliste, à cause de son exactitude à reproduire la nature, n'appartiennent à aucun système exclusif; elles sont au moins aussi populaires en province qu'à Paris. Plusieurs villes, Amiens, Rouen, le Havre, ont ses tableaux dans leurs musées et lui ont décerné des médailles. A nos salons de Paris, il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1842, deux secondes en 1843 et 1848, et la décoration en novembre 1855.

LELEUX (Armand), peintre de genre, frère du précédent, né à Paris, en 1818, entra en 1832 dans l'atelier de M. Ingres et le suivit à la villa Médicis, en 1834. Mais deux ans en Italie ne purent changer son goût pour le genre familier. A son retour en France, il exposa à la fois, au salon de 1839, une petite *Scène bretonne* et un *saint Jérôme lisant la Bible*, et se tourna définitivement vers la peinture de genre dans laquelle son frère s'était déjà fait un nom. Il donna dès lors : *le Retour de chasse* (1840); un *Intérieur d'étable* (1841); un *Intérieur d'atelier* (1842); deux *Scènes de la Forêt-Noire*, *Repos de Montagnards*, *Laveuse à la fontaine* (1844); *les Zingari*, un *Intérieur de forge* (1845); *Danse suisse*, un autre *Intérieur d'atelier*, *Villageoise*, *Chasseur des Alpes* (1846). Au milieu de ces travaux, M. Leleux avait fait deux nouveaux voyages en Italie et un voyage en Allemagne. En 1846, le gouvernement l'envoya en mission artistique à Madrid.

Il a donné depuis : une *Mendiante espagnole*, *le Guitarero*, *Arriero andaloux*, *un Intérieur* (1847); *le Contrebandier*, *la Fileuse*, *la Fenaison*, l'une de ses meilleures œuvres, au musée de Grenoble (1848); *les Lavandières* (1849); *une Posada*, *les Forgerons*, effet de nuit; *un Guide du Saint-Gothard*, acquis en 1850 par le Président de la République; une *Tricoteuse suisse* (1853), à la maison de l'Empereur; *la Manola*, *Arrieros*, etc. (1853); *Fontaine suisse*, *Amoureux dans les bois*, *Récréation maternelle*, *Scène d'intérieur*, *l'Entretien*, à l'Exposition universelle de 1855; et au salon de 1857, *le Bouquet de la moisson*, *le Grand-père*, *une Dévideuse*, *Sabotier*, *la Rencontre*, etc. Cet artiste a obtenu une 3ᵉ médaille en 1844 et deux secondes en 1847 et 1848.

LELEWEL (Joachim), homme politique et historien Polonais, né à Varsovie, le 21 mars 1789, d'une famille noble, commença ses études au collége des Piaristes; il alla les achever au collége de Krzemieniec (Volhynie), où il devint maître d'histoire en 1809. Nommé professeur suppléant d'histoire universelle à l'université de Vilna en 1814, il fut, en 1816, appelé à occuper la même chaire, avec le titre de professeur ordinaire, à l'université de Varsovie, où il remplit également les fonctions de conservateur à la bibliothèque nationale. Quelques années plus tard, il retourna à l'université de Vilna. Ses leçons sur l'ancienne histoire nationale furent si suivies que le gouvernement russe prit ombrage de la popularité du professeur, et l'exila de Vilna après l'avoir destitué, en 1824. Cette persécution ne fit que grandir le vertueux patriote dans l'estime de la nation polonaise. Député à la diète en 1828, il contribua, par ses discours et ses écrits, à faire éclater la révolution de 1830, et fut successivement appelé à faire partie du comité exécutif, du gouvernement provisoire, et enfin du gouvernement national, après la chute du dictateur Chlopicki, dont il avait été l'adversaire. Le club patriotique le choisit pour son président. Malgré ses convictions républicaines, M. Lelewel ne montra pas assez d'énergie et compta trop sur l'intervention étrangère. Lorsque la Russie eut triomphé, il s'éloigna de sa patrie, et vint chercher un asile en France (octobre 1831) où il fut nommé président du comité de l'émigration polonaise. Le gouvernement de Louis-Philippe ne tarda pas à l'exiler de Paris, à raison des diverses proclamations qu'il avait signées, et finit par le bannir du territoire français, à la prière de l'ambassadeur de Russie (mars 1833). M. Lelewel s'est retiré à Bruxelles, où il fit pendant quelque temps, des leçons à l'université nouvellement érigée. Le désintéressement dont il a toujours fait preuve, lui a valu l'estime même de ses adversaires politiques.

On a de lui un très-grand nombre d'ouvrages écrits en polonais et en français : on se contentera de citer les suivants : *l'Edda des Scandinaves* (Wilna, 1807); *Coup d'œil rétrospectif sur les antiquités du peuple lithuanien* (1808); *Recherches sur le chroniqueur Mathieu Cholewa* (1811); *Recherches sur la géographie ancienne* (Varsovie, 1818); *Découvertes des Carthaginois et des Grecs dans l'Océan Atlantique* (1821); *Ancienne bibliographie polonaise* (1823-1826, 2 vol.) : *Monuments de la langue et de la Constitution de Pologne et de Masovie aux* XIIIᵉ, XIVᵉ *et* XVᵉ *siècles* (1824); *Essai historique sur la législation polonaise civile et criminelle, de 730 à 1430* (Varsovie, 1828, en polonais; Paris, 1830, en français); *Histoire de Pologne* (Dzieje polski; Varsovie, 1829), dont il a donné en français une édition remaniée (Lille, 1844, 2 vol. in-8 avec atlas in-4); *Histoire de la Pologne sous Stanislas-Auguste* (trad. en allemand par Drake; Brunswick, 1831); *Analyses et parallèle des trois Constitutions polonaises de 1791*,

1807 *et* 1815 (Varsovie, 1831, trad. française; Paris, 1832, in-32); *Numismatique du moyen âge* (Paris et Bruxelles, 1835, 2 vol. in-8 avec un atlas et des planches in-4); *Petits écrits géographiques et historiques* (trad. en allemand, par Neu; Leipsick, 1836); *Pythéas de Marseille et la Géographie de son temps* (Paris, 1836, in-8); *Histoire de la Lithuanie et de la Petite-Russie jusqu'à leur union avec la Pologne* (1839); *Études numismatiques et archéologiques, type gaulois ou celtique* (Bruxelles, 1840, in-8 avec un atlas in-fol.); *Traités critiques* (Rozbiory dziet; Posen, 1844); *la Pologne au moyen âge* (Ibid., 1846-1851, 3 vol.), considérée sous le rapport archéologique, juridique, bibliographique; *Géographie du moyen âge* (Berlin, 1852, 4 vol., avec un atlas gravé par l'auteur); *Géographie des Arabes* (Paris, 1851, 2 vol.). Plusieurs de ces ouvrages ont été traduits en russe, en allemand, etc. Il a donné des articles à la *Revue numismatique belge*, fait imprimer plusieurs des discours prononcés par lui en diverses occasions, et édité en français et en polonais des *Fragments des Voyages de Guillebert de Lannoy* (1846).

LELOIR (Jean-Baptiste-Auguste), peintre français, né à Paris, le 27 juillet 1809, entra dans l'atelier de M. Picot, vers 1827, et l'année suivante à l'École des beaux-arts. A la suite d'un voyage en Italie, il débuta par un *Portrait* au salon de 1835. Il a surtout exposé : *Ruth et Noémi*, *la Parabole des dix Vierges*, *le bon Ange*, *sainte Cécile*, *Marguerite en prison* (1839); *Jeunes paysans au bas de la Voie sacrée*, *Homère* (1842), au musée du Luxembourg; *la Cène*, pour le ministère de l'intérieur; *Famille chrétienne livrée aux bêtes*; *le Christ et la Samaritaine*; *la Nuit de la Toussaint*; *les Chrétiens aux catacombes*; *les Athéniens captifs à Syracuse*; de nombreux *portraits*, la plupart en pied, des *Études d'enfants*; *la Vierge et saint Jean après la mort du Christ*, à l'Exposition universelle de 1855; et au salon de 1857, *le Départ du jeune Tobie*. Il a exécuté aussi différents travaux de décoration, notamment aux églises Saint-Germain l'Auxerrois et Saint-Merry. Il a obtenu une 3e médaille en 1839, et une 2e en 1841.

Sa femme, Héloïse Colin, née à Paris, vers 1820, s'est également fait un nom dans la peinture de genre et dans le portrait. Connue aux salons, dès 1835, par des aquarelles envoyées de Nîmes, où demeurait alors sa famille, et où elle avait étudié sous son père, elle a continué d'exposer, depuis 1843, époque de son mariage, sous le nom de Mme Leloir. Elle a traité aussi la miniature et les sujets allégoriques, et a obtenu une 3e médaille en 1844 pour l'aquarelle.

LÉLUT (Louis-Francisque), médecin et philosophe français, membre de l'Institut, député, né à Gy (Haute-Saône), le 15 avril 1804, d'une famille où la profession de médecin était presque héréditaire, vint faire ses études spéciales à Paris. La disposition philosophique de son esprit le tourna vers la branche psychologique de la médecine, et il se livra à la clinique des maladies mentales. Deuxième médecin des hôpitaux, et attaché à l'hospice de Bicêtre, il se fit connaître d'abord par quelques *Mémoires*, un, entre autres, intitulé : *Recherches des analogies, de la folie et de la raison*, publié en 1834, dans *la Gazette médicale*. En 1835, dans son ouvrage intitulé : *Qu'est-ce que la Phrénologie?* il déclara la guerre à la doctrine de Gall, dont il démontra plus vigoureusement l'inanité, huit ans plus tard, dans un autre écrit intitulé : *Rejet de l'organologie phrénologique* (1843).

En 1836, M. Lélut
du *Démon de Socr*
philosophe avait été
critiques auxquelles
branlèrent pas l'aut
édition, l'a reprodu
guments. Il a fait
Pascal ce qu'il avait
trant dans la vie et
de ce grand penseu
mentale à laquelle il
l'Amulette de Pasc
d'une théorie sur la
exposée avec une re
M. Lélut a publié
Mémoires sur divers
siologique, de méde
saire du matérialism
sais, il se place pa
purement physiologi
Il a été élu, en 184
tion de la part de l'
l'Académie des scien
La considération
son département l'
candidat à la Consti
neuf, il vota consta
se déclara pour la c
gnac, mais se rattac
cembre à la politiqu
l'Assemblée législati
de conduite. Lors du
il fut compris dans
Son département l'a
gouvernement au Co
en 1857. M. Lélut da
à un certain nomb
montré surtout le d
tème pénitentiaire
sujet divers écrits e
d'aliéniste est d'un
relatifs aux effets ph
ment des détenus. Q
de l'hospice de la Salp
ans, M. Lélut ne pr
il en a repris momen
pendant l'épidémie
tement. Il est depui
la Légion d'honneur

LEMAIRE (de l'O
Nanteuil-le-Haudoin
mille de cultivateurs
l'Empire, et a cons
emploi. Maire de s
conseil général du d
1832, à la Chambre
rard, qui venait d'ê
fut constamment ré
jusqu'à la révoluti
soutint dans cette lo
les divers ministères
reparut à l'Assemblé
de la majorité compo
rallia ensuite à la po
coup d'État, il fut
ciel, aux élections d
encore une fois dépu
réélu en 1857. M. Le
d'honneur en 1836, a

LEMAIRE (Augu
le 11 janvier 1802.
neveu du latiniste d
fit ses études à l'ins
en 1823, le diplôme
seigna la rhétorique

Digitized by Google

Il a préparé pour la *Collection des classiques latins* de son oncle les éditions de Properce, Térence, Velleius, Paterculus, Silius Italicus, Pline le jeune, et surtout de Lucrèce (1838, 2 vol.), exclu d'abord par ordre de Louis XVIII. Il a augmenté la *Grammaire des Grammaires* de Girault-Duvivier (15ᵉ édit. 1853, 2 vol.). On a aussi de lui un poëme, *de l'Affranchissement des Grecs*, qui remporta, en 1827, le prix de poésie à l'Institut. M. Lemaire a été décoré en 1845. — Son frère, M. Hector LEMAIRE, qui a aussi travaillé à la grande *Collection des classiques latins*, est professeur de rhétorique au lycée Charlemagne; il a reçu la croix d'honneur en 1850.

LEMAIRE (Philippe-Henri), sculpteur français, membre de l'Institut, député, né à Valenciennes (Nord), en 1797, fut élève de Cartellier et obtint le grand prix de Rome au concours de 1821, sur ce sujet : *Alexandre chez les Oxydraques*. Il débuta au salon de 1831 par la *Jeune fille effrayée par un serpent*, placée au musée du Luxembourg. En 1836, il fut chargé, à la suite d'un concours, de décorer le fronton de la Madeleine. Cette vaste composition, son œuvre capitale, lui ouvrit les portes de l'Académie des beaux-arts, qui le choisit, en 1845, comme successeur de Bosio. M. Lemaire a exécuté, pour les galeries de Versailles, les statues de *Kléber* et de *Louis XIV;* un bas-relief en bronze (1843), un *saint Marc*, pour la Madeleine, quelques bustes d'hommes politiques et un *Archidamas se préparant à lancer le disque* (1847). Il a exécuté, en 1856, pour sa ville natale, l'important *Monument de Froissard*, statue et bas-relief dont les modèles ont figuré au salon de 1857, avec ceux d'autres statues faites pour la même ville et une *Tête de Christ*, sa dernière œuvre. Aux expositions, il a successivement obtenu une 1ʳᵉ médaille dès 1828, la décoration de la Légion d'honneur en 1834, et le rang d'officier de cet ordre en 1842. En 1852, il est entré dans la vie politique comme candidat officiel au Corps législatif, où il a été envoyé par le département de l'Oise et réélu en 1857.

LEMAÎTRE (Augustin-François), graveur français, né à Paris, en 1797, fut élève de Michallon et de Fortier, et débuta au salon de 1822 par des *Vues* de monuments français et des *Paysages* de Claude Lorrain. Les années suivantes, il exposa les *Ruines du théâtre de Taormine*, d'après Forbin, des *Vues* de Naples et de la Sicile, d'après M. T. Turpin de Crissé, *l'Enlèvement de Proserpine*, de Rémond, *la Chapelle des Feuillants*, d'après Daguerre. Quelques lithographies, datant de cette époque, notamment *l'Église de Rueil*, accrurent sa réputation.

Depuis lors les nombreuses planches de M. Lemaître appartiennent à d'importantes publications et ne forment qu'une faible partie des œuvres exécutées par lui ou sous sa direction. Citons : *Naples et la Sicile*, l'*Expédition scientifique de Morée*, *l'Algérie*, la *Description de la Perse*, *Rome au siècle d'Auguste*, les *Documents inédits* du comte Delaborde sur l'Acropole et le Parthénon, le *Dictionnaire encyclopédique de l'histoire de France* (Didot, 1842), etc. Il a surtout traité les sujets d'histoire naturelle et les formes végétales; mais dans ces vastes collections, les dessins et les gravures propres de M. Lemaître ressortent généralement peu de celles des artistes dont il a su s'entourer. M. Lemaître, qui dans ces derniers temps s'est occupé activement du commerce des estampes, a gravé *la Revue* et *le Bivouac*, *le Port d'Alger*, sujets exposés en 1850 et 1853. Il a obtenu une mention à l'Exposition universelle de 1855, où figurait *le Berger et la mer*, d'après M. Turpin de Crissé, déjà exposé en 1839. Il avait reçu précédemment une 2ᵉ médaille en 1824, et une 1ʳᵉ en 1831.

LEMAÎTRE (Anne-Clara), aujourd'hui Mme CLÉMENT, fille du précédent, née à Paris, vers 1827, fut élève de son père, et partagea de bonne heure ses nombreux travaux. Elle s'est appliquée surtout aux sujets d'architecture et a donné un grand nombre de planches à la *Description de l'Arménie et de la Perse*, à *Rome au siècle d'Auguste*, au *Voyage en Grèce et en Asie* et à d'autres publications pittoresques. La plupart ont figuré aux salons depuis 1846. Mariée en 1851, elle a exposé depuis sous le nom de Mme Clément et obtenu une mention en 1855.

LEMAITRE (Frédérick), célèbre acteur français, né au Havre, en juillet 1798, d'une famille d'artistes, fit ses études dans sa ville natale, et entra au Conservatoire où il reçut, deux ans, les leçons de Lafon. Il se présenta à l'Odéon, où il ne put débuter, malgré le suffrage de Talma, et se résigna à figurer sur les derniers théâtres de Paris. Engagé à l'Odéon, en 1826, il joua dans *Narcisse et Théramène*, et entra, l'année suivante, à la Porte Saint-Martin. Une pièce restée célèbre, *Trente ans ou la Vie d'un joueur*, rendit son nom populaire. Dès lors sa vie d'artiste fut comme une promenade d'un théâtre à l'autre. En 1830 il joue à l'Ambigu *les Comédiens*, et *Peblo* avec Mme Dorval. En 1831, il reparaît à l'Odéon dans *le Maréchal d'Ancre*, *le Moine*. Il crée ensuite aux Folies-Dramatiques, ce type fameux de Robert-Macaire, dans la pièce de ce nom, dont il était lui-même, avec MM. Antier et Saint-Amand [Amand Lacoste], un des auteurs (1834, in-8.), et qui eut un si grand succès de scandale. Bientôt MM. Alexandre Dumas et V. Hugo lui confièrent *Richard d'Arlington* et *Lucrèce Borgia*.

En 1835, M. Frédérick Lemaître fit une tournée en Angleterre et fut à son retour engagé aux Variétés, où le drame avait fait invasion avec le *Kean* de M. Dumas. A l'ouverture de la Renaissance, *Ruy-Blas* fit à la fois le triomphe de l'artiste et la fortune du nouveau théâtre. Après des réapparitions passagères à l'Ambigu, à la Porte-St-Martin, il fut engagé aux Français en 1842, il joua dans *Brunehaut et Frédégonde* et dans *Othello;* mais il fut peu goûté par un public trop délicat et revint aux boulevards. A la Porte-St-Martin, il créa *Don César de Bazan*, *la Dame de St-Tropez*, *les Mystères de Paris*, et surtout *le Chiffonnier* de M. Félix Pyat. Il y joua encore *Michel Brémond*, *le Docteur noir*, *Mlle de La Vallière*, *Tragaldabas*, etc. En 1845, il était retourné à Londres et y avait fait réussir *Robert-Macaire*. Il refusa, en 1848, un engagement que M. Bocage lui offrait à l'Odéon. Depuis, il a joué *Paillasse* à la Gaîté (1850); *le Roi des drôles* aux Variétés (1852); *Toussaint Louverture* (1851) et *le Vieux caporal* (1853) à la Porte-St-Martin; *la Bonne aventure*, *Henri III*, à la Gaîté (1854-1855); *André Gérard*, à l'Odéon (1856).

Frédérick Lemaître, qui dans ces derniers temps suppléait à sa voix usée par les effets de la pantomime, est vraiment l'acteur du drame romantique. Le bouffon et le tragique vont également à son talent. Il a été appelé le « Talma du boulevard. » — Il a un fils, M. Charles-Frédérick LEMAÎTRE, qui a joué le vaudeville et écrit quelques pièces, entre autres, *Fais la cour à ma femme*, en un acte (Ambigu, 1850).

LEMAOUT (Emmanuel), naturaliste français, né à Paris, vers 1812, prit, en 1842, le grade de docteur en médecine et, se tournant vers l'étude de l'enseignement des sciences naturelles, fut at-

1784, et fils d'un orfèvre, suivit les cours de l'École des beaux-arts, obtint une mention au concours de 1808, et débuta par un *Groupe* au salon de 1814. Quelques années après, il fit un premier voyage à Rome, où il exécuta différents travaux et revint à Paris, à la suite d'un séjour de neuf années en Italie. Il y est retourné vers 1840, s'est fixé à Rome, où il est devenu professeur de sculpture à l'Académie des beaux-arts, conseiller de l'Académie pontificale de Saint-Luc et enfin correspondant de l'Institut de France, pour la section des beaux-arts (1847).

Il faut citer de cet artiste, dont les premières œuvres sont plus connues que les dernières : *Jeune fille jouant avec un enfant; Galathée sur un dauphin; Bacchante et jeune faune; l'Espérance; Jeunes chevriers; sainte Juliette; Médée; Jeune femme sur une tombe*, statues et groupes exposés à Paris (1814-1837); *la Vierge et l'enfant Jésus; la Nymphe Écho;* des *Allégories*, figures et bas-reliefs pour monuments et tombeaux, etc., exécutés à Rome (1818-1848). Il a obtenu une médaille d'or en 1817 et la décoration en août 1837.

LENEPVEU (Jules-Eugène), peintre français, né à Angers, en 1819, étudia sous M. Picot, débuta par une *Idylle* au salon de 1843 et remporta le grand prix de Rome au concours de 1847 (sujet du programme : *Mort de Vitellius*). De retour d'Italie en 1853, il a continué aux salons ses envois, parmi lesquels nous citerons : *Portrait d'un enfant* (1844); *saint Saturnin* (1847); *les Martyrs aux catacombes, Pie IX à la chapelle Sixtine, la Fête-Dieu à Venise*, à l'exposition universelle de 1855; *Noce vénitienne*, acquis par M. Em. Pereire, au salon de 1857. Il a obtenu une 3e médaille en 1847, et une de seconde classe en 1855.

LENGLET (Lucien), magistrat français, ancien représentant du peuple, né à Arras (Pas-de-Calais), le 9 mars 1796, et fils d'un membre du Conseil des anciens, fut élevé dans les idées démocratiques. Après avoir terminé ses études de droit, il s'établit, comme avocat, dans sa ville natale, et devint un des principaux rédacteurs du *Progrès du Pas-de-Calais*. Après la révolution de 1830, il entra dans la magistrature, mais il resta dans les rangs de l'opposition, et prit même une part active à la campagne des banquets réformistes. En 1848, le gouvernement provisoire le nomma procureur général près la Cour d'appel d'Amiens, et les électeurs du Nord l'envoyèrent à la Constituante, le vingt-deuxième sur vingt-huit, par 118 013 voix. Membre du comité de l'instruction publique, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, en votant contre l'interdiction des clubs et pour l'amnistie des transportés, et en condamnant l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il est aujourd'hui conseiller à la Cour impériale de Douai.

LENGLET (Émile-Eugène), ancien représentant du peuple français, né à Arras (Pas-de-Calais, le 1er avril 1811, d'une famille de négociants, fit ses études au collège de sa ville natale, vint à Paris en 1829 pour suivre les cours de la Faculté de droit et prit part, l'année suivante, à l'insurrection de juillet. Reçu avocat, il se fit inscrire au barreau d'Arras, où il professa ouvertement des opinions radicales. Il fut le défenseur habituel et l'un des rédacteurs du journal républicain *le Progrès du Pas-de-Calais*. Membre du conseil municipal d'Arras et premier adjoint, il fut désigné, le 27 février 1848, pour porter au gouver-

nement provisoire l'
puis nommé représ
dernier sur dix-sept
sur les bancs de la
fois la parole pour s
cipes démocratiques
gauche non socialist
cembre, il cessa de
de l'Assemblée et do
1849. Il ne fit point
lative et reprit place

LENNÉ (Pierre-Jo
tecte allemand, né à
et fils d'un jardinier
des études de botani
de sa ville natale,
Paris, Genève et Vie
ingénieur des jardin
d'embellir celui de L
à Bonn en 1815. Il a
de travaux analogue
l'embellissement des
lité qui l'a rendu p
fut donné à une plac

L'œuvre capitale d
différentes résidence
seau de Potsdam. Il
sécutives, de 1833 à
dont quelques-uns a
sont l'assainissement
blentz, la prison de
Hardenberg à Potsda
de Sans-Souci, où
1848; Charlottenhofe
1833); Charlottenbou
formation de la ména
blic (1832-1840); le
d'un canal au sud d
ture, l'école d'archite

LENNEP (Jacob VA
landais, né à Amster
d'un poète distingué
avancé, reçut, sous l
excellente éducation
barreau, ne tarda pas
tation par ses connais
à différentes reprises
rables. Sans négliger
s'est acquise, il a, de
succès divers genres
le roman, et a mérité
nom de Walter Scott
ce dernier, avec leq
ressemblance, il a int
dans le domaine de l
gant, sa fable intéres
reproché de prendre
modèles exclusifs.

Il débuta dans la
avant 1830, par un
Légendes nationales
Amsterdam, in-8), et
tions et les fastes hér
belge lui fournit l'occa
dans deux comédies po
coup de vogue, *le Vil*
die Grenzen, 1830),
frontière (Het dorp o
liste de ses romans s'
les principaux sont : N
longue série de récits
revue toute l'histoire
Dekama, traduit en
plus populaires; et *le*
Très-versé dans la co

Digitized by Google

anglaise, il a traduit des poëmes de Southey et de Tennyson, ainsi que plusieurs des drames de Shakspeare, entre autres *Roméo et Juliette* et *Othello* (1852), qui, transportés sur la scène d'Amsterdam, n'ont reçu du public qu'un assez froid accueil. La *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers* a donné de lui, en français, *les Aventures de Ferdinand Huyk*.

On a encore de M. van Lennep une *Histoire de la Hollande septentrionale*, racontée aux enfants; une *Description des vieux châteaux de la Hollande*, des opéras, des comédies, et un annuaire littéraire, *la Hollande*, qu'il a édité en 1850. Ses œuvres dramatiques ont été réimprimées avec luxe à Amsterdam (1852-1855). Il travaille, depuis quelques années, à une édition complète du poëte hollandais Vondel.

LENNOX (lord Arthur), homme politique anglais, né en 1806, est frère du cinquième duc de Richmond (voy. ce nom). A l'âge de dix-sept ans, il entra au service militaire comme enseigne, et en 1842 il avait le grade de lieutenant-colonel. Député de Chichester à la Chambre des Communes (1831-1846), il représenta quelques mois Yarmouth en 1847, et renonça alors à la vie politique. Après avoir appuyé le bill de la réforme parlementaire et d'autres mesures libérales, il passa au parti conservateur et fit partie de l'administration de sir R. Peel comme lord de la Trésorerie (1844-1845), et comme directeur du dépôt de la guerre (1845-1846).

LENNOX (lord Henry-Charles-George GORDON), homme politique anglais, né en 1821 à Goodwood (comté de Sussex), est le second fils du cinquième duc de Richmond. Élevé au collége de Westminster et à l'université d'Oxford, il fut d'abord attaché au cabinet du comte d'Aberdeen, alors ministre des affaires étrangères (1841-1846), et succéda à son oncle dans la représentation électorale de Chichester à la Chambre des Communes (1846). Il appartient au parti de la conservation. Sous le ministère de lord Derby, il a fait partie de la Trésorerie (1852).

Son frère, lord Alexandre-Francis-Charles GORDON), né en 1825, est capitaine de la garde à cheval. Il siége, depuis 1849, à la Chambre des Communes pour le bourg de Shoreham.

LENOIR (Adolphe), médecin français, né à Meaux en 1804, reçu docteur à Paris en 1833, a successivement obtenu aux concours les places d'interne, d'aide d'anatomie et de prosecteur. Attaché, comme chirurgien, au bureau central des hôpitaux, il a suppléé le docteur Sanson à la Pitié, et fut enfin chargé du service chirurgical à l'hôpital Necker. Il subit avec succès, en 1835 et 1840, les épreuves de l'agrégation et du concours de médecine opératoire. Il a été décoré le 1er mai 1846.

On a surtout de lui : *des Lieux et des cas de l'amputation de la jambe* (1832, in-4); *de la Bronchotomie* (1835, in-4); *Recherches sur la lithotritie* (1837); *des Opérations qui se pratiquent sur les muscles de l'œil* (1840); *Note sur une modification de la méthode circulaire appliquée à l'amputation de la jambe* (1840); *Nouveaux éléments de pathologie médico-chirurgicale*, avec MM. Roche et Sanson (1843-1844, 5 vol. in-8); un *Atlas* complémentaire de tous les *Traités d'anatomie* (100 pl. gr. in-8, 1854-1857); des articles, *Notes*, *Analyses*, fournies à divers recueils, entre autres aux *Annales de la Société de chirurgie*, dont il est un des fondateurs.

LENOIR (Alexandre-Albert), architecte français, né à Paris, le 2 octobre 1801, et fils d'Alexandre Lenoir, le fondateur du musée des Augustins, fit ses classes au collége Bourbon (lycée Bonaparte), étudia l'architecture sous Debret et partit en 1830 pour l'Italie, où il resta deux années. Il parcourut ensuite le midi de la France et diverses contrées de l'Europe et fit un voyage en Orient, en 1836. M. Lenoir, qui avait exposé, en 1833, une aquarelle ayant pour titre : *Projet d'un musée historique*, formé par la réunion du palais des Thermes et de l'hôtel de Cluny, fut chargé d'exécuter ce projet, en qualité d'architecte du musée de Cluny et devint, en même temps, membre du comité des monuments historiques près le ministère de l'instruction publique. Il s'est surtout occupé de plans et de travaux archéologiques, destinés soit à la *Statistique monumentale de Paris*, dont il est directeur, soit à la collection des *Documents inédits pour l'histoire de France*. Il exécute à l'hôtel de Cluny, des travaux complets d'agrandissement et de restauration.

Dessinateur habile et savant archéologue, M. Lenoir a publié, indépendamment des *Rapports* par lui rédigés pour les divers comités dont il est membre, de nombreux ouvrages, entre autres : *Projet d'un musée historique*, texte et dessins du sujet exposé en 1835; *Atlas* du Rollin (1835, 88 pl. in-4); *des Monuments antérieurs à l'établissement du christianisme dans les Gaules; Architecture militaire au moyen âge; Monuments religieux du moyen âge* (1840-1847); *Rapport sur l'introduction de l'art dans les étoffes par les procédés Despréaux* (in-8, 1858); *Architecture*, *Archéologie* (Instruction pour le peuple, 1849, in-8); *Architecture monastique* (Documents inédits, 1852, in-4); *Notice et dessins du tombeau de Napoléon Ier* (1855, in-4). Il a collaboré au *Palladio* édité par MM. Corréard et Chapuy, de 1825 à 1842, aux *Monuments anciens et modernes* de M. Jules Gailhabaud, à la *Revue générale d'architecture*, aux *Annales archéologiques*, et il continue, avec M. Berty, le *Plan archéologique de Paris*. Il a aussi exécuté avec M. Jules Laure, un tableau de *la Sainte-Chapelle au* XIIIe *siècle*, admis à l'Exposition universelle de 1855, ainsi que quatre dessins de *l'Hôtel de Cluny* appartenant aux archives des monuments historiques. Décoré depuis le mois de mai 1845, il a obtenu, à la suite de cette exposition, une mention honorable.

LENORMANT (Charles), archéologue et historien français, membre de l'Institut, né à Paris, le 1er juin 1802, d'une ancienne famille de notaires de l'Orléanais, dut au mariage qu'il contracta de bonne heure avec la nièce de Mme Récamier, des protecteurs et des amis dans la haute société. Attiré vers l'archéologie et les arts, il se fit connaître par quelques essais et fut, à peine âgé de vingt-trois ans, attaché, en qualité de sous-inspecteur des beaux-arts, à l'intendance de la maison du roi, puis, en 1827, élevé au grade d'inspecteur, fonctions qui lui permirent de continuer ses études artistiques. Il fournit vers cette époque au *Journal des Débats* des articles de critique musicale. Ayant obtenu du gouvernement d'accompagner Champollion en Égypte, il étudia avec lui les monuments des bords du Nil. A son retour en France, il porta la curiosité naturelle de son esprit sur les différentes branches de l'archéologie et de l'histoire.

La révolution de Juillet lui donna dans M. Guizot un nouveau protecteur. Il fut nommé conservateur à la bibliothèque de l'Arsenal, passa, en 1832, à la Bibliothèque royale en qualité de conservateur adjoint du cabinet des médailles,

et, en 1834, suppléa M. Guizot à la Sorbonne. M. Lenormant y professa avec succès. S'occupant d'abord des origines des populations asiatiques, il exposait les théories exégétiques de l'Allemagne qu'il adoptait alors en partie. Son premier cours a été publié sous le titre d'*Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale* (1837, in-8). Appelé, en 1837, à remplacer M. van Praet comme conservateur administrateur du département des imprimés à la Bibliothèque royale, il dressa pour cet établissement un projet de catalogue; mais, deux années après, il succéda à M. Letronne, dans le poste de conservateur-administrateur au cabinet des médailles et en partagea, avec Raoul-Rochette la direction. Les nombreux mémoires que M. Lenormant avait publiés dans les *Annales de l'Institut archéologique de Rome*, *la Revue de numismatique* et divers autres recueils, et surtout la part active qu'il avait prise à la publication du *Trésor de numismatique*, dirigé par lui de concert avec MM. P. Delaroche et Henriquel-Dupont (1836-1850, 5 vol. in-fol.) lui ouvrirent, le 25 janvier 1839, les portes de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, où il remplaça Amaury Duval.

L'activité scientifique du nouvel académicien ne fit que s'accroître. Il publia toute une suite de mémoires ou dissertations spéciales, puis prépara, avec l'antiquaire belge M. J. de Witte, un recueil archéologique important publié, quelques années après, sous le titre : *Élite des monuments céramographiques*, et contenant la description et l'explication des plus célèbres peintures de vases grecs et italiotes (3 vol. in-4, 1844-1857). En même temps il poursuivait, dans plusieurs dissertations, les recherches hiéroglyphiques qu'il avait commencées en Égypte. Il faisait aussi paraître le *Musée des antiquités égyptiennes* (1841, in-fol.), en collaboration avec un autre élève de Champollion, Nestor Lhôte, qui l'avait accompagné dans son voyage.

En 1841, M. Lenormant, de retour d'un voyage de Grèce où diverses circonstances, qui lui parurent tenir du miracle, avaient fortement impressionné son esprit, entra dans une nouvelle ligne d'idées et d'études. Il embrassa les principes de l'orthodoxie catholique la plus sévère et partagea désormais ses travaux entre les recherches archéologiques et la défense de la foi. Ses cours qu'il a publiés depuis sous le titre de *Questions historiques* (1845, in-8), prirent une teinte d'ultramontanisme très-prononcée. Dans une brochure *sur les Associations religieuses* (1844), il défendit et loua les institutions monastiques, et il fut un des fondateurs et des directeurs du journal *le Correspondant*, consacré à la défense du catholicisme. Il a inséré un grand nombre d'articles sur les sujets les plus divers dans ce recueil, dont il a conservé la direction jusqu'en 1855. Son cours devint bientôt, à raison des opinions qu'il y défendait, l'occasion de troubles et de désordres et, lors de la retraite définitive de M. Guizot, comme professeur, la Faculté des lettres de Paris refusa de présenter M. Lenormant comme son successeur, malgré l'éclat de son enseignement pendant dix années. Mais, à la fin de 1843, la mort de Letronne, en laissant vacante la chaire d'archéologie au collége de France, permit de réparer cette sorte de passe-droit. M. Lenormant y fut chargé de l'enseignement hiéroglyphique moins brillant, mais moins périlleux que celui de l'histoire. Depuis, il n'a pas cessé de mener de front des recherches sur toutes les branches de l'archéologie, de l'histoire, de l'esthétique, et de la critique littéraire. Esprit prompt et facile, servi par une prodigieuse mémoire, il porte partout des vues au moins ingénieuses, une érudition étendue et variée, et

une vivacité d'imagina
jours permis de se te
terprétations hâtives o
Il a été décoré le 18 j

M. Lenormant a enc
tants mémoires dans le
inscriptions (tomes XIX
remarqués sur l'expos
Revue des Deux-Monde
ressante *Notice sur F.*
pendant huit ans (1844-
cours des antiquités na

Lenormant (Franço
à Paris en 1835, s'est
encore par des recher
d'archéologie entrepris
la direction de son pè
un *Essai sur la classi*
Lagides (1856) et a fou
Revue de numismatique
für Philologie de Bonn
dans *le Correspondant*,
couverte du prétendu
saint Éloi, de l'authent
contribué beaucoup à p
ques autres savants.

LENSTROEM (Charle
né à Gefle, en 1811,
obtint une chaire d'h
Atterbom. Après de gra
nemark et en Allem
ordres, puis fut nomm
phie au collége de sa
1835, par des articles
le *Journal* de la Socié
et fonda lui-même une
Eos (Upsal, 1839-1840)

Outre une foule d'art
dans beaucoup d'autre
un très-grand nombre
de littérature, entre a
romantique française (
lan i Frankrike; Upsa
tique (Førsøk till Læ
holm, 1836); *Thorild's*
sal, 1837); *Lars Forn*
théories de l'art (Kon
Upsal, 1839, 2 vol.);
doise (Svenska Poesien
1840); *Manuel de l'his*
bock i Poesiens Hist
du dialecte de l'Helsing
singe-Dialecten; Upsal
térature et de l'art en
Och konst-historia;
suédoise (Svensk Anth
vol.); *de l'Art dans ses*
(Om Koustens førhalla
1842), etc.; puis des tr
de l'histoire du dogme (
Orebro, 1843); *Histoir*
et en Suède (Lærobok
1843); *Histoire de l'Égl*
suédoise (Lærobok i all
Historien; Gefle, 1843)
Sigurd et Brynhilda (
sal, 1836), poëme épiq
des *Chants lyriques* (L
1837); un drame, *Nero*

LEO (Henri), célèbr
à Rudolstadt, le 19 m
études au gymnase d
dix-sept ans, a la étu
sité de Breslau. Sur le
il renonça à cette car

Digitized by Google

plupart des jeunes libéraux d'alors, à l'enseignement, se rendit à Iéna, puis à Gœttingue, et se livra à de sérieuses études sur l'histoire de l'antiquité et du moyen âge.

Reçu docteur à Iéna, en 1820, il préluda à ses nombreux travaux sur l'Italie, par son traité de la *Constitution des villes lombardes* (über die Verfassung der Lombard. Staedte, 1820), puis passa à Berlin, où il fut l'auditeur et le fervent disciple de Hegel, dont il devait plus tard déserter avec éclat et combattre les doctrines: contradiction qui domine toute la carrière de M. Leo, et qui conduit à diviser ses ouvrages en deux catégories distinctes, les uns empreints de l'esprit hégélien et libéral, les autres de l'esprit diamétralement opposé.

Cet antagonisme a été expliqué par les phases diverses de l'existence de l'historien : d'abord de rudes nécessités, une vie de luttes et de labeurs; puis le succès, la fortune et toutes les faveurs officielles. Un voyage d'Italie, que la protection de la princesse douairière de Schwarzbourg-Rudolstadt lui permit d'exécuter, lui fournit les documents historiques nécessaires pour continuer les travaux qu'il avait entrepris, et à son retour en Allemagne, il fit paraître le complément de son premier ouvrage sur l'Italie, sous ce titre : *Développement de la constitution des villes lombardes* (Entwickelung der Verfassung der Lombard. Staedte; Hambourg, 1824). Nommé ensuite professeur adjoint et sans traitement, il se vit dans la nécessité, en 1826, d'accepter un modeste emploi à la bibliothèque de Berlin. Mais il le quitta à la fin de l'année suivante, pour aller demander à l'enseignement, dans d'autres villes, une position meilleure. Après avoir encore rempli à Iéna, pendant deux ans, les fonctions de professeur extraordinaire, il fut enfin, en 1830, appelé comme professeur ordinaire d'histoire à Halle, et dès lors il put se consacrer librement aux travaux qu'il aimait.

C'est de cette époque que date son *Manuel de l'histoire du moyen âge* (Handbuch der Geschichte des Mittelalters; Halle, 1830), qui eut un succès mérité. Il avait donné, presque en même temps, dans la collection Heeren-Uckert, une *Histoire des États italiens* (Geschichte der Ital. Staaten; Hambourg, 1829-30, 5 vol.), qui avait également réussi. Deux ans plus tard, il publia une autre œuvre considérable : douze livres de *l'Histoire des Pays-Bas* (Zwœlf Bücher niederlaend. Geschichten; Halle, 1832-35, 2 vol.).

Déjà le professeur de Halle se tournait peu à peu contre le libéralisme; il l'attaqua bientôt ouvertement, dans divers écrits, tels que : *M. le Docteur Diesterweg et les universités allemandes* (Herr Dr Diesterweg und die deutschen Universitaeten; Leipsick, 1836); *Lettre à Gœrres* (Sendschreiben an J. Gœrres; Halle, 1838), plus agressive encore; *les Hégéliens* (die Hegelingen; Ibid., 1838; 2e édit., 1839), où l'ancien disciple de Hegel ne garde plus aucun ménagement. Les récriminations les plus vives furent le résultat de ce démenti donné par M. Leo à son passé. Ce fut une *tempête* (ein Sturm), pour nous servir des expressions des biographes allemands.

A cette seconde période de sa vie et de ses doctrines appartiennent les ouvrages suivants : *Études et Esquisses pour servir à l'histoire naturelle de l'État* (Studien und Skizzen zur Naturgeschichte des Staats); *Guide pour servir à l'enseignement de l'histoire universelle* (Leitfaden für den Unterricht in der Universalgeschichte; Halle, 1838-40, 4 vol.). Dans ces dernières années, M. Henri Leo est revenu à des travaux plus calmes et dégagés de toute polémique; tels sont les ouvrages ayant pour titre : *les Preuves de la langue des anciens Saxons et des Anglo-Saxons* (Altsaechs. und Angelsachs. Sprachproben); Halle, 1829; *Beowülf*, poëme en dialecte anglo-saxon; Ibid., 1839; *Rectitudines singularum personarum*; Ibid., 1841). On peut rattacher à ces études la dissertation, qui date d'une autre époque, *sur le Culte d'Odin en Allemagne* (über Odin's Verehrung in Deutschland; Erlangen, 1822).

M. Leo est un historien érudit, curieux des sources; son style a plus de sobriété que celui de beaucoup d'écrivains allemands; il est clair, mais parfois il manque d'animation.

LÉONCE. Voy. LAURENÇOT.

LEONHARD (Charles-César DE), géologue et minéralogiste allemand, né le 12 septembre 1779, à Rumpenheim près Hanau (Hesse électorale), étudia aux universités de Marbourg et de Gœttingue, et, après quelques voyages d'exploration à travers l'Allemagne, exerça, jusqu'en 1814, diverses fonctions importantes dans l'administration du duché de Hanau. S'étant retiré alors du service de l'État pour se livrer exclusivement à l'étude, il devint, en 1816, membre de l'Académie des sciences de Bavière et, en 1818, professeur ordinaire de minéralogie et de géologie à l'université de Heidelberg.

Parmi les ouvrages de M. Leonhard, aussi estimés que nombreux et particulièrement remarquables par le talent d'exposition, nous citerons : *Minéralogie topographique* (Topographische Mineralogie; Francfort, 1805-1809, 3 vol.); *Éléments d'oryctognosie* (Grundzüge der Oryktognosie; Heidelberg, 2e édit., 1833); *Manuel d'oryctognosie* (Handbuch der Oryktognosie; Ibid., 2e édit., 1826); *Caractères des espèces rocheuses* (Characteristik der Felsarten; Ibid., 1824); *les Formations basaltiques* (die Basaltgebilde; Stuttgart, 1832); *Agenda geognostica* (Heidelberg; 2e édit., 1839); *Éléments de géognosie et de géologie* (Grundzüge der Geog., etc.; Stuttgart, 2e édit., 1849); *Géologie ou Histoire naturelle de la terre* (Geol. oder Naturgeschichte der Erde; Ibid., 1836-1845, 4 vol.), ouvrage qui doit son origine à des leçons populaires publiques, et qui a été traduit dans les principales langues de l'Europe; *Histoire naturelle du règne minéral* (Naturgeschichte des Steinreichs; Ibid., nouv. édit., 1853), etc., etc. Ce savant rédige en outre, depuis 1830, avec le docteur H. G. Bronn, l'*Annuaire de minéralogie, de géologie, de géognosie et de la science des pétrifications* (Jahrbücher für Mineralog., Geolog., Geogn. und Petrefactenkunde; Ibid.), un des meilleurs recueils de ce genre. Plus récemment il s'est associé aux savants naturalistes : Agassiz, Bronn, Perty, Quitzmann et Seubert, pour publier une *Histoire naturelle populaire des trois règnes* (Volksnaturgeschichte der drei Reiche; Stuttgart, 1856, tomes I-IV).

Son fils, Gustave LEONHARD, né à Munich, le 22 novembre 1816, s'est livré aussi à l'étude de la géologie, et s'est fait connaître par plusieurs travaux relatifs, en général, à l'état géognostique du grand-duché de Bade : entre autres : *Dictionnaire de minéralogie topographique* (Handwœrterbuch der topogr. Mineralogie; Heidelberg, 1843); *Esquisse géognostique du grand duché de Babe* (Geognostische Skizze des Grossh. Baden; Stuttgart, 1846); *Études sur l'état minéralogique et géognostique du grand-duché de Bade* (Beitraege zur mineralog. und geognost. Kenntniss des Grossh. Baden; Ibid. [illegible]); *Description géognostique et minéralogique de la [illegible] montagnes en Bade* (Geogn. mineralog. Beschreibung der bad. Bergstrasse; Ibid. [illegible]); *les Minéraux de Bade* (die Mineralien Badens; Ibid.,

2e édit., 1854), etc. Il a aussi traduit plusieurs ouvrages géologiques anglais.

LÉOPOLD Ier (Georges-Chrétien-Frédéric), roi des Belges, né à Cobourg, le 16 décembre 1790, est le fils du duc François de Saxe-Cobourg Saalfeld. Une excellente éducation scientifique et littéraire lui avait fait la réputation d'un des princes les plus instruits de l'Europe, lorsque le mariage de sa sœur Juliane avec le grand-duc Constantin le détermina à entrer au service de la Russie. Dès 1808, il accompagnait l'empereur Alexandre à Erfurt, en qualité de général. Mais la volonté souveraine de Napoléon, qui disposait de sa principauté, le contraignit, en 1810, à quitter Moscou, et à se renfermer dans l'administration de Saxe-Cobourg. En 1811, le prince Léopold conclut un traité de frontières avec la Bavière, puis voyagea à l'étranger jusqu'au jour où le mouvement de 1813 lui permit de rentrer dans l'armée russe. Général de cavalerie, il déploya beaucoup de bravoure et de talent dans les campagnes de Saxe et de France, à Lutzen, à Bautzen, à Kulm et surtout à Leipsick, puis à Brienne, à Arcis-sur-Aube, et à La Fère Champenoise, et à la suite de ces affaires il reçut les insignes des ordres de Saint-Georges et de Marie-Thérèse. Après être entré à Paris, il accompagna l'empereur Alexandre en Angleterre, où il fixa l'attention de la princesse Charlotte, fille du prince de Galles et héritière du trône de la Grande-Bretagne, alors fiancée au prince d'Orange. Il quitta Londres pour aller faire valoir ses droits au congrès de Vienne, et, rappelé subitement à l'armée par le retour de l'île d'Elbe, rejoignit son corps sur les bords du Rhin. Après la bataille de Waterloo, il retourna en Angleterre, se fit naturaliser anglais le 27 mars 1816, et épousa, le 2 mai, la princesse Charlotte. Il recevait en même temps une pension annuelle de 50000 livres sterling, le titre de duc de Kendal, et le rang de prince du sang. Les Anglais semblaient avoir fondé sur cette union de grandes espérances, lorsque la princesse mourut subitement en couches, le 5 novembre 1817. Retiré à Claremont, Léopold conserva la haute sympathie du roi qui le nomma feld-maréchal et membre du Conseil privé.

La proclamation de l'indépendance des Grecs le tira de sa retraite. Au commencement de février 1830, les représentants des puissances alliées lui offrirent le trône de Grèce, qu'il accepta d'abord conditionnellement sous certaines garanties de frontières et de politique, et qu'il finit par répudier avec franchise devant le mauvais vouloir des puissances. Ce rare désintéressement le désigna presque immédiatement au choix des Belges, qui venaient d'accomplir leur révolution, et à l'acceptation des puissances, qui ne voulaient point du duc de Nemours. Le 26 juin 1831, le prince Léopold reçut officiellement à Londres la députation du congrès national belge, et réclama l'adhésion de ce congrès au traité préliminaire de paix, dit des dix-huit, puis des vingt-quatre articles, proposé par la conférence de Londres. Après de longs débats, la nécessité de la paix, et la triple hostilité de la Hollande, de l'Angleterre et de la Russie firent consentir les Belges au partage de la dette et du Luxembourg. Léopold fit son entrée à Bruxelles, le 21 juillet 1831. A dater de cette époque il renonça à la pension que lui faisait l'Angleterre, à condition qu'on entretiendrait son domaine de Claremont et qu'on acquitterait les legs de sa femme.

En 1832, fut conclu son mariage avec la princesse Louise d'Orléans, fille de Louis-Philippe (9 août). La même année, la Hollande ayant recommencé les hostilités, le roi paya de sa personne dans cette lutte, qui eut pour résultat la prise de la citadelle d'Anvers par les Français. Un traité de *statu quo*, conclu pour cinq ans, permit à la Belgique d'organiser son gouvernement et de développer les éléments de sa prospérité intérieure. Le roi créa, malgré une certaine opposition, l'ordre de Léopold, destiné à récompenser les services civils et militaires. Bientôt il eut à protéger le *statu quo* et contre l'exaltation belge et contre les prétentions hollandaises. A la suite d'armements considérables et d'hostilités insignifiantes, qui durèrent quatre années, le traité des vingt-quatre articles fut enfin ratifié par les deux pays, le 16 avril 1839. Il n'arrêta point les conspirations orangistes, dont la dernière, celle des généraux Vandermeer et Vandersmissen, montra en 1841, ce que conservaient encore d'influence en Belgique les partisans de la maison de Nassau.

Cependant cette constitution si libérale, qui fait la gloire de la Belgique, avait été votée et promulguée en 1833. Égalité civile et politique, droit d'association et de réunion, liberté des cultes et de l'enseignement, liberté de la presse, séparation absolue de la société civile et de la société religieuse, pouvoir exécutif confié à un *roi héréditaire*, pouvoir législatif remis à *deux chambres* élues presque au suffrage universel, *juridiction* absolue du jury : tels en sont les principes fondamentaux. Modèle du roi constitutionnel, Léopold a dû s'occuper plutôt, dans tout le cours de son règne, de concilier les partis que de s'en défendre. Esclave de l'opinion publique, il est aussi habile à la connaître que prompt à la satisfaire. Deux grands partis se partagent la Belgique depuis qu'elle a conquis son indépendance, le parti catholique et le parti libéral. Un instant l'union, officiellement constituée, régna entre eux, sous le ministère Lebeau-Nothomb. Mais une majorité catholique dans les Chambres força le roi à former le ministère de Theux-Nothomb, qui jouit d'une souveraineté de six années (1834-1840), et se signala surtout par deux lois, l'une, qui imposait à l'enseignement un système unitaire, l'autre, qui consacrait l'indépendance des conseils communaux. La chute éclatante du ministère de Theux laissa la place au cabinet libéral Rogier-Lebeau, qui, après avoir accordé une amnistie générale et négocié un emprunt de 90 millions, destiné à de grandes entreprises industrielles, se vit contraint de demander au roi la dissolution d'une Chambre dont la majorité appartenait au parti clérical. Le roi refusa, le ministère tomba, et l'*Union* revint au pouvoir avec M. Nothomb (1841-1845). Ici se placent deux années de tâtonnements et d'hésitations. Le roi choisit un nouveau ministère libéral, M. Van de Weyer, puis le remplace tout à coup par l'ancien chef des catholiques, M. de Theux (1846-1847). L'opinion publique protesta par des élections radicales, qui eurent pour résultat de ramener au pouvoir M. Rogier, assisté d'un homme nouveau, M. Frère-Orban. Tous deux déployèrent beaucoup de zèle pour le bien public et d'énergie contre le clergé. Le roi traversa avec eux la tempête de 1848. A la suite de mouvements républicains, qui n'avaient trouvé d'ailleurs que peu de partisans dans la population, Léopold se présenta tout à coup au peuple de Bruxelles, et lui offrit sa démission de roi. Mais la loi des incompatibilités et la réforme électorale semblait même au parti radical des satisfactions suffisantes. Le désintéressement ou la savante tactique du roi avait consolidé son trône.

Cependant une scission affaiblissait le ministère, qui, malgré d'éclatantes manifestations populaires, crut devoir se retirer devant l'opposition du sénat (1852). Un cabinet mixte, composé par M. de Brouckère, céda la place, en 1855, à un cabinet catholique, où entrèrent MM. de Decker et Vi-

ête des *Esquisses* de cet écrivain; *la* ·*temporaine* (in-8 et in-16); *l'Écho de la* 354): *les Iles d'Aland* (in-16); *la Bel-* 16): *l'Empereur Alexandre II* (mai 1855), ›gétique à l'occasion de l'avénement du :zar; des traductions du suédois, etc.

E (Henri), historien français, fixé depuis environ à Nancy, où il est archiviste du nt, a publié jusque dans ces derniers grand nombre d'annuaires, mémoires, et fragments relatifs à l'histoire de la Nous citerons principalement: *Histoire* (1838); *Fleurs lorraines* (1842); *le Dé-* *de la Meurthe*, statistique historique ıtrative (1843, 2 parties); *le Départe-* *Vosges* (1847), avec M. Charton; *Sept* · *l'histoire de Lorraine* (1848); *Pierre* (1849), extrait d'études sur le théâtre ıe; *Rôle des habitants de Nancy pendant* *s de Henri II* (1854); *les Communes de* *e* (1855); *Jeanne d'Arc* (1856, broch.).

.E ou LÉPAULLE (Guillaume-François- peintre français, né à Versailles, le 1804, suivit les ateliers de Regnault, 'ernet et de V. Bertin, et étudia tour à oire, le genre et le paysage. Entré en ıps à l'École des beaux-arts, il débuta le 1824. Il a figuré depuis à toutes les s annuelles, malgré de nombreux voya- ıagne, en Italie, en Flandre, en Afrique ıie. Nous citerons parmi ses envois, qui ent à tous les genres: *l'Invention de la* ; *un Intérieur d'appartement Louis XIV* *Coquette* (1835): *Frascatane en habits* *:e de Paris* (1839); *la Rêveuse italienne* *Mandoline*, *Au bal de l'Opéra* (1842); *ez soi*, scène flamande (1845); *les Oda-* *bain*, *l'Intérieur du harem* (1846); *ıvorite* (1847); *l'Indécision* (1852); les *:s barons Léonel Rothschild*, *Frossard*, · *Choiseul*, *Plaisance*, *Ossuna*, *d'Infan-* *comtes Lanjuinais*, *Montesquiou*, *Ri-* *›bello*, *Breteuil*, des *marquis Maison*, *nas*, des *généraux Rouyer*, *Cavaignac*, *icéri*, *Dupin*, *Paulin*, *Poncelet*, *Le-* *ɔul-Anglès*, *Frum. Halévy*, *Grevedon*, *:e*, *Lévy Alvarès* (1831-1853): *la reine* Espagne, *l'empereur Napoléon III*, exécuté, comme portraitiste, une lon- d'acteurs en pied et souvent dans leurs vu de lui à l'Exposition universelle de *maréchal Leroy Saint-Arnaud*; et au 57, *le Rêve d'amour*, *une Chasse*, une et le *portrait de Mme Miolan Car-* ns encore: des *Oiseaux*, des *Rendez-* *sse*, *l'Attaque*, *l'Accompagnée*, *le Hal-* *rée*, acquis par les princes de Wagram nce, *Chevaux effrayés par un épervier*, ıasc, etc. Il a enfin envoyé à la Société s arts de Lyon une *Ariane abandonnée* travaillé à la décoration intérieure de '. Il a obtenu une 2e médaille en 1831.

; DE BOURJOLLY (Jean-Alexandre), ıçais, sénateur, né à Saint-Domingue, : 1791, de parents français, vint à le Consulat et fut emmené en Hol- Louis Bonaparte et placé parmi ses 1807, il fut nommé sous-lieutenant , suivit en qualité d'aide de camp le e Bessières en Espagne, en Russie ıagne, puis le maréchal Soult aux Toulouse et de Waterloo. Il était dron en 1814 lorsqu'il fut mis en au second retour des Bourbons. Il

Paris, en 1814 et 1815, et passa, en qualité de sous-lieutenant d'artillerie, à l'École de Metz, d'où il sortit en 1818. Il fit l'expédition d'Espagne (1823), et fut incorporé, en 1826, dans la garde royale. Licencié après la révolution de Juillet, il fut remis en activité, fit les campagnes de Belgique, se distingua au siége d'Anvers, et obtint la croix de la Légion d'honneur (19 janvier 1833). Nommé capitaine en premier, le 5 juillet 1834, il fut envoyé, en 1839, à la Chambre des Députés, par le collége électoral de Pontivy, qu'il représenta jusqu'en 1848. Il vota constamment avec le parti conservateur, et devint successivement chef d'escadron, en 1843, et lieutenant-colonel, en 1846. Appelé aux fonctions de sous-directeur d'artillerie à Paris, le 21 décembre 1847, il fut mis en disponibilité par le gouvernement provisoire (1er mars 1848), obtint, sous la présidence du général Cavaignac, la place de sous-directeur à Strasbourg; puis, le commandement en second de l'École d'application de Metz, avec le grade de colonel (30 mai 1850). Au mois de novembre 1853, il fut nommé général de brigade et commandant titulaire de l'école. Il était promu, depuis le 16 juin 1856, à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur, lorsqu'il mourut au mois de mars 1857.

M. de Boblaye a écrit quelques mémoires relatifs à l'art militaire, et donné une traduction du traité de Congrève sur les *Fusées de guerre*, avec des notes sur les perfectionnements de ces projectiles.

LEQUESNE (Eugène Louis), sculpteur français, né à Paris, le 15 janvier 1815, entra à l'École des beaux-arts, en 1841, comme élève de Pradier et remporta le grand prix de sculpture en 1844, sur ce sujet : *la Mort de Priam*. Dès 1842, pendant un premier voyage à Rome, il avait envoyé au salon une *Tête de saint Joseph*, et exposé, l'année suivante, un *Buste* et une *Jeune fille jouant avec une coquille*.

De retour en 1850, il reparut au salon, avec le modèle en plâtre du *Faune dansant*, sujet devenu bientôt populaire. Il exposa ensuite, cette même année et les suivantes, les bustes de *Mlle Léry*, de *Portalis*, celui d'*Étienne*, commandé par le ministère d'État pour le foyer de l'Opéra. Le *Faune* de 1850, acquis par la direction des musées, a figuré de nouveau à l'Exposition universelle de 1855, avec le buste d'*Hippolyte Guérin*, le buste du *maréchal Saint-Arnaud*, demandé par sa famille, celui de *Visconti*, appartenant à M. Achille Fould au salon de 1857. Il a envoyé *Lesbie*, *une Baigneuse*, statuettes, *le maréchal Saint-Arnaud*, pour Versailles; *Soldat mourant*, d'après une esquisse de Pradier. M. Lequesne, qui avait obtenu une médaille en 1851, a reçu une médaille de première classe en 1855, et la décoration au mois de décembre de cette même année.

LEQUEUTRE (Hippolyte-Joseph), peintre français, né à Dunkerque, en 1793, étudia la peinture sous Périn Granger, la miniature sous Aubry et J. B. Isabey et débuta au salon de 1824. Après avoir essayé et produit une foule de compositions à l'aquarelle, à l'estompe, au crayon lithographique, il se renferma, dès 1830, dans le genre du portrait à l'aquarelle et de la miniature. Ses portraits les plus connus sont ceux de *la duchesse de Berri*, du *duc de Bordeaux*, de *la princesse de Nassau*, de personnages pris à peu près dans toutes les classes, et de son maître *Isabey*; quatre de ses miniatures ont figuré à l'Exposition universelle de 1855. La lithographie la plus heureuse de cet artiste est le portrait de *Casimir Périer*, publié en 1828. Il a obtenu une [illegible] pour la miniature, en 18[illegible].

LEQUEUX (abbé J.-F.-M. [illegible]), [illegible] français, né vers 1800, a été [illegible] vicaire général des diocèses de Soissons et de [illegible] est aujourd'hui docteur en théologie [illegible] de Paris et supérieur du séminaire de [illegible] sons. Il a publié des ouvrages de [illegible] et de philosophie, adoptés pour l'enseignement ecclésiastique : *Manuale compendium [illegible] nici* (1840-1844, 4 vol. in-8, [illegible] éd.); *Synopsis juris canonici communis* [illegible] rédigé sous forme de tableaux avec [illegible]; *Selectæ quæstiones* [illegible]; *Institutiones philosophicæ* (1846-1847, 4 vol. in-12), [illegible] la psychologie, la théodicée, la [illegible] l'histoire de la philosophie.

LEQUEUX (Paul-Eugène), architecte [illegible] né à Paris, le 10 août 18[illegible], entra, en [illegible] l'École des beaux-arts, sous la direction de [illegible] nepin, y suivit douze ans les cours d'architecture et remporta le grand prix [illegible] 1834, dont le sujet était [illegible] puis quelques années à la [illegible] tard et attaché déjà, comme [illegible] ville de Paris, il renonça [illegible] nées à la villa Médicis : c'est [illegible] que les élèves martres ont [illegible] des grands prix. Les travaux de M. Lequeux sont à peu près renfermés dans [illegible] de Sceaux et de Saint-Denis, dont il a été longtemps l'architecte. Il a construit [illegible] fecture de Saint-Denis, la mairie de [illegible] l'église de la Villette, divers [illegible] liers, et récemment [illegible] l'église [illegible] Villetaneuse et la mairie de Pa[illegible].

LERCHENFELD (Gustave, baron de), [illegible] d'État allemand, fils du baron [illegible] chenfeld, né à Munich, en 18[illegible] études de droit, et devint [illegible] Palatinat, puis conseiller à la Cour [illegible] Haute-Franconie. Après la mort [illegible] héritier de son titre et de ses [illegible] la magistrature pour les affaires [illegible] partie des chambres bavaroises [illegible] Dévoué aux idées libérales, M. Lerchenfeld accepta le portefeuille des finances [illegible] après la chute du ministère Wallerstein [illegible] dication du roi Louis. En novembre [illegible] l'intérieur. Il s'opposa de tout son pouvoir à la reconnaissance, par la Bavière, de la [illegible] tion de Francfort, et à la rentrée [illegible] des États. Devenu dès lors très-[illegible] donna sa démission, au mois de [illegible] conserva qu'une place au conseil [illegible] pension de retraite. Depuis, M. Lerchenfeld [illegible] toujours compté parmi les représentants [illegible] constitutionnel, à la Chambre des Députés.

LERDO DE TEJADA (N...), économiste mexicain, est connu surtout par la publication [illegible] grand ouvrage de statistique, [illegible] genre, au Mexique, et intitulé : *Tableau [illegible] tique de la république mexicaine en [illegible]* [illegible] san des idées démocratiques et de la [illegible] tion des biens du clergé, il est entré [illegible] dans le ministère du général Comonfort [illegible] nomme, comme ministre des finances, en remplacement de M. Manuel Payno.

LEREBOURS (Nicolas-Marie Paymal), [illegible] français, né à Paris, en 1794, et fils du [illegible] ingénieur Noël-Jean Lerebours, l'auteur de [illegible] d'admirables instruments, aujourd'hui à l'[illegible]

)n a de lui : *de Possessione analytica savianeæ doctrinæ expositio*, thèse (1827, in-8); *roduction générale à l'histoire du droit* (1829, 8); *Philosophie du droit* (1831, 2 vol. in-8); *luence de la philosophie du* XVIII[e] *siècle sur législation et la sociabilité du* XIX[e] (1833, 8); *Lettres philosophiques écrites de Paris à Berlinois* (1833); *Au delà du Rhin, tableau l'Allemagne depuis Mme de Staël* (1835, 2 vol. 8); *Études d'histoire et de philosophie* (1836, vol. in-8); *Cours d'histoire des législations nparées* (1837, in-8); *Dix ans d'enseignement* 339); *Histoire des législateurs et des constitu-ns de la Grèce antique* 1852 (2 vol. in-8); de mbreux *Essais*, *Études*, etc., publiés en broures, sur des questions politiques, littéraires philosophiques, et des articles fournis, dans intervalle de près de trente années, au *Globe*, la *Revue des Deux-Mondes*, et en dernier lieu, la *Revue Contemporaine*.

LEROUX (Pierre), philosophe et économiste ançais, ancien représentant, né en 1798, à ennes, fit ses études dans cette ville et vint à ris où il fut d'abord typographe et correcteur épreuves. En 1824, M. P. Dubois, son ancien ndisciple, l'ayant rencontré dans l'imprimerie i il se proposait de faire paraître *le Globe*, l'asocia à son œuvre, et M. P. Leroux fut dès lors le ollaborateur de MM. de Broglie, Guizot, Couin, Jouffroy, etc. En janvier 1831, il adhéra au aint-simonisme, et détermina la transformation iu *Globe*, qui devint l'organe de la doctrine nouelle. Il fit partie de la communauté de la rue Monsigny, jusqu'au mois de novembre de la même innée. Mais quand M. Enfantin posa la question le l'émancipation des femmes et du couple prêtre, l protesta avec M. Bazard et se sépara de la comnunauté. Après avoir pris quelque temps la direction de la *Revue encyclopédique*, qui n'eut pas le succès, M. Leroux, pour utiliser ses connaissances universelles, fonda avec M. Jean Reynaud, en 1848, l'*Encyclopédie nouvelle*, vaste recueil auquel il fournit des articles nombreux et remarquables sur les questions les plus diverses. Cette publicaion, où toutes les lettres de l'alphabet étaient enamées à la fois, est demeurée inachevée.

Après l'interruption de ce travail, M. Pierre Leroux collabora à la *Revue des Deux-Mondes*. Puis reprochant à cette revue d'abandonner ses tendances démocratiques pour se convertir à l'optimisme ministériel, il fonda en 1841, la *Revue indépendante*, avec M. Viardot et Mme George Sand, qui y inséra plusieurs romans socialistes. A cette époque, M. Pierre Leroux poursuivait avec ardeur ses attaques contre la religion et la philosophie régnantes. Déjà en 1839, il avait publié à part un long article de l'*Encyclopédie nouvelle*, sous le titre de *Réfutation de l'éclectisme, où se trouve exposée la vraie définition de la philosophie*, etc. (in-18); en 1843, un article de la *Revue indépendante*, publié aussi à part, et intitulé : *de la Mutilation d'un écrit posthume de Théodore Jouffroy*, etc. (in-8), attaqua la loyauté même de l'éditeur et de l'illustre philosophe qui l'avait conseillé. Mais l'œuvre capitale de M. Pierre Leroux, fut le livre intitulé : *de l'Humanité, de son principe et de son avenir* (1849, 2 vol. in-8; 2[e] édit., 1845), où il s'efforce de mettre en lumière l'universalité de la philosophie, et oppose à la psychologie, à l'éclectisme, l'étude de l'esprit humain dans l'histoire, « la doctrine de la vie ». L'ouvrage est dominé par la conception du progrès continu de l'homme et de la nature, vers la perfection, à travers des formes changeantes; mais à côté de ces idées apparaît la tendance habituelle de M. Pierre Leroux à emprunter au passé une

partie de ses doctrines, à mêler la théologie à la métaphysique : pour lui la perfection consiste dans une sorte de trinité; c'est la *Triade* mystérieuse, loi universelle, triple harmonie de la sensation, du sentiment et de la connaissance.

A partir de 1843, M. P. Leroux se montre préoccupé de philosophie appliquée, de socialisme. Il prend, en 1845, la direction d'une imprimerie à Boussac (Creuse), compose et édite lui-même plusieurs petits traités et fonde la *Revue sociale*, où il continue l'exposition de ses idées *humanitaires*, et où il répondra plus tard aux vives attaques de M. Proudhon, qui, dans *la Voix du peuple*, se déclarera l'implacable adversaire de sa doctrine. En 1848, aux élections partielles du 4 juin il fut envoyé à l'Assemblée nationale par le département de la Seine; il y vota constamment avec la Montagne, et prononça plusieurs discours sur la fixation des heures du travail, sur la triade, sur l'émancipation politique et sociale de la femme, etc. Mais le socialisme spéculatif de M. Leroux, qui s'adresse aux idées plutôt qu'aux passions, n'était pas de nature à être compris ni discuté dans les assemblées politiques, et des railleries accueillirent plusieurs fois ses discours. Il remporta cependant un triomphe oratoire; réélu à la Législative, en 1849, il parvint, par un amendement qui porta son nom, à faire inscrire la condamnation pour cause d'adultère parmi les causes qui font perdre l'exercice des droits politiques. Le coup d'État du 2 décembre 1851 a ramené M. P. Leroux aux lettres et à la philosophie.

Nous ajouterons aux ouvrages déjà cités : *Sept discours sur la situation actuelle de la société et de l'esprit humain* (1 discours, 1841, in-8); *d'une Religion nationale, ou du culte* (Boussac, 1846, in-18); *Discours sur la situation actuelle de la société*, etc. (1847, 2 vol. in-16); *de l'Humanité, solution pacifique du problème du prolétariat* (Boussac, 1848, in-8); *Projet d'une constitution démocratique et sociale* (Ibid., 1848, in-8); *le Carrosse de M. Aguado; de la Ploutocratie ou du gouvernement des riches* (1848, in-16); *du Christianisme et de ses origines démocratiques* (1848, in-16); *de l'Égalité* (1848, in-8); *Malthus et les économistes, ou Y aura-t-il toujours des pauvres?* (1849, in-16), réimpression d'articles de la *Revue sociale; Assemblée nationale législative* (Paris, 1849, in-4), etc.

M. Leroux a encore donné, avec le secours d'un anonyme, une remarquable traduction du *Werther* de Gœthe (1843, in-12; plusieurs édit.), avec une préface de George Sand.

LEROUX (Émile), ancien représentant du peuple français, né à Beauvais (Oise), en 1804, fut reçu avocat vers la fin de la Restauration, se fit inscrire au barreau de sa ville natale, devint bâtonnier de son ordre, prit part aux luttes de l'opposition libérale contre la monarchie de Juillet et fut élu membre du conseil général de l'Oise. En 1848, il devint maire de Beauvais et fut envoyé à l'Assemblée constituante, le troisième sur dix par 77 131 suffrages. Secrétaire du comité de la justice, il monta souvent à la tribune, comme rapporteur, et prit dans l'assemblée une position assez importante pour un homme nouveau. On remarqua ses rapports sur la loi relative au jury, sur la peine de mort, dont il réclama hautement le maintien, et sur la question du timbre des effets de commerce. Il votait ordinairement avec le parti du général Cavaignac. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le ministère Odilon Barrot, et appuya la proposition Rateau (voy. ce nom). Réélu, le sixième, à l'Assemblée législative par 37 082 suffrages, il prit place au centre, et suivit la ligne de M. Dufaure en combattant le socialisme et la démagogie, avec les seules [illegible] la Constitution. Le 2 décembre 1851, il [illegible] contre le coup d'État. Retiré de la vie [illegible] il est actuellement avocat à la Cour de [illegible] et au conseil d'État.

LEROUX (Hippolyte), auteur dramatique [illegible] çais, né vers 1805, aborda le théâtre en [illegible] collabora à plusieurs pièces de MM. Bayard [illegible] celot, etc. Seul il a écrit les vaudevilles [illegible] *le Petit tambour* (1829); *le Soupçon* (183[illegible]) [illegible] *mille de la future* (1835); *le Client* (184[illegible]) [illegible] *et pénitence* (1845); *une Chaise pour deux* [illegible] *les Bloomèristes* (1852), etc.

LEROUX (Charles-Marie-Guillaume), [illegible] français, né à Nantes, vers 1808, [illegible] à Paris, dans l'atelier de M. Corot et [illegible] salon de 1834. Après avoir habité quelque [illegible] Paris, il s'est fixé, depuis 1842, dans sa [illegible] natale, d'où il a envoyé aux salons : [illegible] *de Fontainebleau*, *Marais de la Sèvre*, [illegible] *mes* (1834 et 1842); *Fête du Haut-Poitou*, [illegible] *Mare* (1843); *une Lande* (1846); [illegible] *meaux*, *les Dunes d'Escoublac*, [illegible] *du Croisic*, *un Terrain* (1848); [illegible] *Souvenir de Pornic* (1853); *le* [illegible] *nière*, *un Vallon*, *Lisière de bois*, à l'Exposition universelle de 1855; *l'Erdre pendant l'hiver*, [illegible] *rais de Gorion*, *Bords de la Loire* (1857). Il a [illegible] tenu une 3e médaille en 1840 et une [illegible]

Son fils, M. Célestin Leroux, [illegible] Nantes, où il est né, a étudié sous [illegible] sous Rousseau et a débuté, comme paysagiste au salon de 1853.

LEROUX (Jean-Marie), graveur et dessinateur français, né à Paris, le 6 janvier 1788, [illegible] Louis David et suivit l'École des beaux-arts [illegible] gravures qu'il publia à partir de cette époque [illegible] figuré la plupart aux salons et forment [illegible] œuvre importante. Nous citerons, parmi [illegible] breux sujets empruntés aux maîtres des [illegible] écoles : *François Ier*, *la Madeleine* [illegible] (1822); *la Léda* (1835); *la Vierge* dite [illegible] (1838); *saint Jérôme*, *la Dame à l'éventail* [illegible] *la Vierge à l'étoile* (1841); *la Vierge au* [illegible] (1845); *la Vierge à l'auréole* (1848); *la* [illegible] *roses* (1850); *la Vierge à la chaise*, [illegible] *ragon*, d'après Raphaël (1852); et parmi [illegible] l'école contemporaine : *le Rendez-vous* [illegible] *de Bianca Capello*, *les Costumes du Sacre* [illegible] *Thérèse*, de Gérard, dans deux réductions [illegible] rentes; *la comtesse de Souza*, le [illegible] *La Fayette*, *la Marseillaise*, *la Libération* [illegible] *dérés*, d'après M. A. Scheffer; *le* [illegible] *général Foy*, *sainte Cécile* et *le Fronton du Panthéon*. Il a gravé en outre une véritable [illegible] d'illustrations, d'après MM. Horace Vernet [illegible] senne, Hersent, Devéria, notamment [illegible] *Œuvres* de Molière, de Boileau, de Voltaire [illegible] de J. J. Rousseau. Il a obtenu, à la suite [illegible] lons, une 2e médaille d'or en 1824, une [illegible] 1831, la décoration en août 1838; et dans [illegible] vinces ou à l'étranger, une médaille [illegible] à Douai, en 1829, deux médailles à l'Académie [illegible] Cambrai (1827 et 1829), et une médaille [illegible] cadémie de Naples (1826). Il est, depuis [illegible] correspondant de l'Institut des États-Unis.

LEROUX (Paul-Louis), acteur français [illegible] Saint-Quentin, le 29 juin 1819, entra [illegible] au Conservatoire, dans la classe de Michelot [illegible] tint en 1848 un second prix de comédie [illegible] 26 mai 1841, débuta par le rôle de Dorante [illegible] *le Menteur*, à la Comédie-française. Reçu [illegible] pensionnaire et quatre ans après sociétaire [illegible]

trative. — M. Pierre Le Roy, ancien préfet de ›ne-et-Loire et du Calvados est mort en 1857.

LEROY (Pierre-Joseph-Jean-Baptiste-Onésime), érateur français, né à Valenciennes, le 30 juil- 1788, vint terminer ses classes à Sainte-Barbe au lycée Napoléon, et se tourna de bonne heure :s le théâtre. De 1822 à 1830, il habita Senlis, is Passy, où ses relations avec Raynouard, le rtèrent vers les recherches historiques. En ›me temps, il s'occupait de diverses fondations ns sa ville natale, où son frère Aimé-Nicolas roy (mort en 1848), était alors bibliothécaire. contribua activement et efficacement, en 41, à y organiser une « bibliothèque de prêt, » i a pris un grand développement. M. O. Leroy, le fait mourir, à tort, *la Littérature française ntemporaine*, a été décoré en avril 1838.

On a de lui : *le Méfiant*, en cinq actes, en vers rançais, 1813); *l'Esprit de parti*, en trois actes, vers (Odéon, 1817), avec Bert, pièce suspen- :e, par ordre, à la 26e représentation; *l'Irré- lu*, en un acte, en vers (Français, 1819); *la mme juge et partie*, en trois actes, en vers id., 1821), arrangée d'après Montfleury; *les ux candidats*, en trois actes, en prose (Odéon, 21); *le Fantasque et le Méfiant*, en un acte, en ose (Français, 1825), dont l'insuccès écarta ur longtemps l'auteur du théâtre; *les Femmes us Caton le censeur* (1853, in-8), comédie en nq actes et en vers, reçue, mais non encore uée aux Français, où M. Leroy avait présenté, ›s 1823, un acte intitulé : *Caton le censeur ou Guerre d'Espagne*. Citons, comme travaux histoire : *Études sur la personne et les écrits de ucis* (1832 et 1834), couronnées par l'Académie ançaise; *Études sur les mystères, monuments istoriques et littéraires, ..., et sur divers ma- uscrits de Gerson*, etc. (1837), couronnées par Académie des inscriptions; *Corneille et Gerson ans l'Imitation de J. C.* (1841); *Époques de l'his- ›ire de France en rapport avec le Théâtre Fran- ›is* (1843 et 1844), et un certain nombre d'ar- cles dans *les Cent-et-un*, la *Biographie univer- ›lle*, le *Journal général de France*, etc.

LEROY (Alphonse), graveur français, né à ille, vers 1820, a étudié sous M. P. L. Cousin et 'est consacré particulièrement à la reproduction es dessins des anciens maîtres. Il a exposé, de- uis ses débuts au salon de 1847 : *la Mère de ouleur*, d'après Van Dyck; *la Vierge et l'enfant ésus*, de Raphaël; *la Vierge à l'écuelle*, du Cor- ège; *le Christ au tombeau*, et neuf dessins de Raphaël, au musée de Lille, commandé par le luc de Luynes (1847-1853) : la plupart des mêmes njets, à l'Exposition universelle de 1855; *la Sainte-Famille*, de Jules Romain (1857). Ces œu- vres appartiennent à la Chalcographie du Louvre. M. A. Leroy a obtenu une 3e médaille en 1853, et une de troisième classe en 1855.

LEROY DE SAINT-ARNAUD (Louis-Adolphe), conseiller d'État français, né à Paris, en 1802, et frère du maréchal Saint-Arnaud mort en Crimée, à la fin de l'année 1854, fit ses études de droit et s'inscrivit au barreau de la Cour royale en 1825. Il exerçait la profession d'avocat, lorsque la posi- tion éclatante que prit son frère aîné en ces der- niers temps, le tira lui-même de l'obscurité. Nommé, en 1851, maire du Xe arrondissement de Paris, il a été appelé, par décret du 28 jan- vier 1852, à faire partie du conseil d'État (sec- tion des finances). En 1855, il a réuni et publié la correspondance privée de son frère : *Lettres du maréchal de Saint-Arnaud* (2 vol. in-8). Il est, depuis 1852, officier de la Légion d'honneur.

LEROY D'ÉTIOLLES (Jean-Jacques-Joseph), médecin français, l'un des inventeurs de la lithotritie, est né à Paris, le 5 avril 1798, d'une famille originaire de Bretagne qui habitait le village d'Étiolles, près Corbeil. Il fit ses classes à Paris au lycée Impérial aujourd'hui Louis-le-Grand. Il s'engagea pendant les Cent-Jours dans les volontaires royalistes et fut désigné comme officier d'ordonnance du général Lamotte-Piquet, chargé de diriger l'expédition. Mais le général fut arrêté, et le lycéen revint finir son cours de philosophie; après quelques incertitudes sur le choix d'une carrière, il embrassa la médecine. Son aptitude pour les études médicales fut telle que, deux ans avant d'être reçu docteur, en 1822, il présentait à l'Académie de médecine des instruments nouveaux dont il s'était déjà servi pour détruire les calculs urinaires dans la vessie, sans recourir à l'opération de la taille. L'honneur de cette découverte lui fut vivement disputé par M. Civiale, devant l'Académie des sciences, et un rapport de M. Percy donna à la méthode de M. Leroy le nom de *méthode Civiale*. Après bien des réclamations de part et d'autre, après une série de rapports plus ou moins explicites, émanés des membres les plus distingués du corps médical et de prix décernés aux deux concurrents, au nom de l'Institut, la question de priorité d'invention semble avoir été tranchée d'une manière décisive dans un rapport du baron Larrey et de M. Roux, présenté à l'Académie des sciences le 16 août 1836. « Il est probable, dit ce rapport, que ces deux habiles lithotritistes, sans avoir connaissance des instruments l'un de l'autre, ont eu la même idée et l'ont mise à exécution chacun de son côté. Mais enfin il ne reste aucun doute pour vos commissaires que M. Leroy d'Étiolles l'a émise le premier. »

Déjà, en 1825, une commission de l'Institut avait tâché de faire la part de ces deux compétiteurs et d'un troisième, M. Amussat (voir ce nom), en accordant à chacun d'eux une mention honorable ainsi motivée : « A M. Amussat, pour avoir mieux fait connaître la structure de l'urètre, ce qui a rendu plus facile l'emploi des instruments de lithotritie ; à M. Civiale pour avoir fait sur l'homme l'application de ces instruments ; et à M. Leroy d'Étiolles, pour les avoir imaginés et avoir fait connaître successivement les perfectionnements que ses essais lui ont suggérés. » Trois ans plus tard, en 1828, une autre commission, à propos de perfectionnements dus à un quatrième praticien, M. Heurteloup (voy. ce nom), rappelait encore le titre d'inventeur de M. Leroy, dont M. Heurteloup lui-même, l'année précédente, dans une lettre à l'Académie des sciences avait proclamé les découvertes comme le point de départ des travaux de M. Civiale et des siens. Aussi, après diverses récompenses accordées à plusieurs reprises à M. Leroy d'Étiolles par l'Académie, le prix de 6 000 fr. lui fut décerné en 1831, à la suite du rapport le plus favorable.

M. Leroy d'Étiolles fut alors accusé d'avoir pris son invention aux anciens, et l'on prétendit retrouver sa fameuse pince à trois branches chez un vieil auteur arabe. Il eut ensuite à se défendre de la réputation de spécialiste, c'est-à-dire d'homme étranger à toutes les recherches scientifiques en dehors d'un point particulier. De là sa vive polémique contre les médecins encyclopédistes, exposés malgré leurs connaissances générales à n'avoir, par horreur des spécialités, de supériorité sur aucun point. Il écrivit contre eux sa brochure intitulée : *Moralité de la présentation à l'Académie des sciences pour la place vacante en chirurgie*, avec cette dédicace satirique : « A mes confrères qui ne sont rien ». M. Leroy d'Étiolles a prouvé du reste par la diversité des applications de son esprit que l'épithète de spécialiste ne lui co… qu'improprement, quoique ses principales … cations appartiennent à l'urologie.

Nous rappellerons ici : *de Hydrocele tun… ginalis* (1828), thèse pour le concours d'a… gation ; *Traité de Lithotritie* (1836, in-8) ; … la *Dissolution des calculs urinaires* (1837) ; … *Fistules vésico-vaginales* (1838) ; *sur les F… les urinaires* (1839) ; *Étude anatomique et c… gicale sur la prostate* (1840) ; *Traité des ang… et rétrécissements de l'urètre* (1845) ; *sur le C…* (1846) ; *Thérapeutique des rétrécissements* (1… *Traitement des anévrismes par la coagulatio… sang* (1853) ; *sur les Corps étrangers existan… la vessie* (1854), etc. ; puis divers *Mémoires* a… sés à l'Académie, notamment sur le dange… l'insufflation des poumons des asphyxiés. — … trouvera d'ailleurs dans l'*Exposé des titres sci… tifiques de M. Leroy d'Étiolles* (1855, in-4), a… la liste de ses ouvrages, la description des instr… ments chirurgicaux qu'on lui doit. Il compte … même parmi ses plus utiles inventions celle d… bourrelet à réseau élastique pour les enfants, … dans des ordres d'idées bien différents, une ch… rue perfectionnée, divers engins de guerre o… d'industrie : boulets à mitraille, bombe éclata… par le choc contre le but, système de locomotio…

Amateur passionné de peinture, le célèbre li… thotritiste possède une des plus riches gale… particulières de Paris, dans laquelle sont rep… sentés, par une ou plusieurs belles œuvres, … premiers maîtres des écoles italiennes, de l'é… française et surtout de l'école flamande.

Décoré de la Légion d'honneur et de quelq… ordres étrangers, M. Leroy d'Étiolles est mem… de plusieurs sociétés médicales des départeme… et d'une foule d'académies des sciences ou … médecine à l'étranger ; mais il n'est membre n… l'Institut, ni de l'Académie de médecine de Fran… Il est médecin du bureau central pour les … urinaires et membre honoraire du conseil de s… lubrité. — Son fils, M. Raoul LEROY (d'Étiolle… reçu docteur en 1850, poursuit la même spécia… lité et a publié, en 1857, des *Études sur la gra… velle* (in-8).

LEROY-DUVERGER (Philippe-Alexis-Marc-An… toine), général français, né à La Flèche (Sarthe… le 25 septembre 1784, s'engagea, en 1806, … 25ᵉ de chasseurs à cheval, fit les campagnes … l'Empire, devint capitaine à la bataille de Fried… land, chef d'escadron après celle de Hanau … reçut un coup de feu au passage de la Bérésina. Colonel en 1831, puis chef d'état-major de l'armée d'Afrique, il fit partie de plusieurs expéditions, … commanda la place de Bone, et fut souvent ci… avec éloge dans les rapports officiels. Il obtint le grade de maréchal de camp (24 août 1838) et bien… tôt après la subdivision militaire du Var, où il se trouvait encore en février 1848, époque à laquelle il fut destitué et placé dans la deuxième sectio… (réserve) de l'état-major général. Le général Le… roy-Duverger est commandeur de la Légi… d'honneur (30 avril 1834).

LESBROS (Joseph-Aimé), officier français … le 3 juillet 1790, à Vynes (Hautes-Alpes), fit se… classes au lycée de Grenoble et entra à l'âge de dix-huit ans à l'École polytechnique. Nommé à sa sortie (1810), officier de génie, il prit part aux campagnes de 1812 à 1815. Capitaine depuis 1812, il devint chef de bataillon au siége d'Anvers en 1832, lieutenant-colonel en 1840, et e… 1844 colonel et commandant en second de l'École polytechnique. En 1848, il fut chargé par le maréchal Dode de la Brunerie de la partie scienti…

la Colonne (1830); *Émotions* (1833, in-8); *Napoléon au camp de Boulogne* (1847), poëme: *le Télescope* (1852), poëme couronné aux Jeux floraux; et le recueil de dithyrambes en l'honneur du nouvel Empire, *la Poésie à Napoléon III* (1852, gr. in-8). Citons encore des mémoires en prose : *la Camaraderie* (1853), *les Devoirs de l'homme de lettres* (1854), couronnés dans les départements, et *la Musique* (1856), poëme lyrique.

LESGUILLON (Hermance SANDRIN, Mme), femme du précédent, née vers 1810, et mariée en 1836, a publié plusieurs volumes de vers, où l'on a relevé, au milieu de jolies strophes, des traces d'une facilité et d'une précipitation malheureuse. Nous citerons : *Rêveuse* (1833, in-18); *Rosées* (1837, in-8); *Rayons d'amour* (1841, in-8); *le Midi de l'âme* (1842, in-8); *le Prêtre au XIXe siècle* (1845, in-8); des pièces de vers adressées à la République et à l'Empire; *Contes du cœur* (1855, in-18). Elle est également l'auteur de romans : *Rosane* (1843), *les Mauvais jours* (1846), de *Nouvelles* disséminées dans les petits journaux, et de livres d'enfants : *les Sept vertus* (1838), *les Anges de Noël* (1851), etc.

LESLIE (miss Elisa), femme de lettres américaine, née à Philadelphie, le 15 novembre 1787, cultiva de bonne heure la poésie; mais ses premiers ouvrages appartiennent à un ordre d'idées plus humble, mais que plus d'une femme célèbre par ses talents littéraires aux États-Unis, n'a pas jugé indigne de sa plume; ils traitent de cuisine et d'économie domestique et ils ont eu tous une circulation extraordinaire. Elle n'en a pas moins conquis un rang honorable parmi les écrivains de son pays par ses travaux purement littéraires. On cite d'elle de nombreuses nouvelles : *Kitty's Relation*, *Leonilla Lynmore*, etc.; un ouvrage de plus longue haleine : *Amelia or A young Lady's vicissitudes*, *Pencil Sketches* (3 vol.), recueil de récits publiés dans les *Magazines;* puis des livres pour les enfants, récits de voyages et ouvrages d'imagination, entre autres : *the American Girl's Book* (1831), l'une des meilleures publications de ce genre; et *the Behaviour Book* (1853), où sont réunies toutes les qualités de l'écrivain, l'intérêt des peintures de mœurs et une morale douce et aimable, relevée par une humeur enjouée et quelque peu sarcastique.

LESLIE (Charles-Robert), célèbre peintre anglais, frère de la précédente, né à Londres, en 1794, de parents d'origine américaine, fut élevé à Philadelphie, où sa famille s'était établie en 1799. Il revint en Angleterre en 1811, étudia sous la direction de Benjamin West et de W. Allston, s'essaya d'abord à de grandes compositions, telles que *Saül et la Pythonisse d'Endor*, et abandonna le genre historique pour se livrer exclusivement à l'illustration des scènes de Shakspeare, qui offraient une plus large part à la fantaisie. Il s'inspira ensuite de Cervantes, Sterne, Fielding, Smollett, des conteurs et des historiens, interprétant les uns et les autres avec autant d'esprit que d'imagination, et mérita d'être appelé le poëte par excellence des mœurs domestiques. Il n'a jamais visité l'Italie, aussi le regarde-t-on comme le représentant le plus fidèle de l'esprit anglais.

Dès ses premiers débuts, M. Leslie sut attacher le succès à presque toutes ses œuvres. Nous rappellerons d'abord : *Sancho chez la duchesse* (1824), peint pour lord Egremont, et reproduit, à vingt ans de là, pour la galerie Vernon; *Slender et Anne Page* (1825), qui le fit admettre à l'Académie royale; la gravure a rendu ces deux sujets populaires; *Don Quichotte dans la Sierra Morena* (1826); *la Dulcinée* (1838); *Colère du*

chapelain à la table du duc (1849); *Sancho et le docteur* (1855). Mais il a emprunté à Shakspeare les meilleures pages de son œuvre, en le commentant toutefois avec la plus extrême liberté: *les Joyeuses commères de Windsor* (1831): *Petruccio et le tailleur* (1832); *Antolycus* (1836); *Perdita* (1837); *sir Toby et sir André* (1842); des scènes tirées de *Henry VIII* (1842); *Wolsey découvrant le roi au bal* (1849); *Catherine écrivant au roi* (1850); *Falstaff jouant le rôle du roi* (1851); *Juliette* (1852), etc. Interprétant aussi Molière et les humoristes anglais du dernier siècle, il en a tiré: *sir Roger de Coverley et les bohémiennes* (1829), excellente toile de genre: *l'Oncle Tobie et la veuve Wadmann* (1831), à la Galerie nationale; un chapitre du *Vicaire de Wakefield* (1843); *le Bourgeois gentilhomme*, *les Femmes savantes* (1845); *Tom Jones et Sophie* (1850), etc.

M. Leslie s'est signalé dans le genre intime par quelques productions touchantes: *la Mère et l'enfant* (1833), gravé par Robinson; *la Récréation* (1847); *les Écailles* (1848). Parmi ses portraits, on remarque ceux de *Walter Scott* (1825), de la famille *Grosvenor* (1832), de la famille *Holland* (1841), du *Couronnement de la Reine* (1843). Enfin il a signalé aussi quelques grandes toiles: *Jane Grey acceptant la couronne; Marthe et Marie* (1838); *le Pharisien et le publicain* (1847); la fresque de *Comus* (1844), qui accusent plus de savoir-faire que d'originalité.

Nommé professeur de dessin à l'École militaire de West-Point aux États-Unis (1833), M. Leslie résigna cet emploi au bout de cinq mois; mais il a repris la carrière de l'enseignement à l'Académie royale de Londres, et le cours de peinture qu'il y a fait de 1848 à 1851 a été publié avec des additions sous le titre: *Manuel des jeunes peintres* (Handbook for young painters, 1853). On a aussi de lui une *Notice biographique sur Constable* (Life of Constable, 1845), qui passe pour un bon morceau de critique d'art. A l'Exposition universelle de Paris, il a envoyé une dizaine de tableaux choisis parmi ses meilleurs: *Catherine et Petruccio*, *Sancho et la duchesse*, etc. Il a obtenu une médaille de première classe.

LESPÈS (Napoléon, dit Léo), littérateur français, né en 1811, entra, comme conscrit, en 1832, au 55e de ligne, signa alors une boutade en vers de son titre de « fusilier », et débuta, après sa libération, en 1840, dans les petits journaux. Sous le titre du « Commandeur », et sous l'anagramme de Lepsel, avec son prénom abrégé, Léo, il publia, dans *l'Audience*, des romans tels que *les Yeux verts de la morgue;* puis il fonda divers organes secondaire de littérature ou de publicité. Parmi ses productions, plusieurs fois remaniées, nous citerons: *Histoires roses et noires* (1842, in-32); *les Mystères du grand Opéra* (1843, in-8); *Histoires à faire peur* (1846, 2 vol. in-8); *les Esprits de l'âtre*, petit roman (1848, in-8); *les Soirées républicaines* (1848, in-folio); *Histoire républicaine et illustrée de la révolution de Février 1848* (1848); *Paris dans un fauteuil* (1854); *les Veillées de la Saint-Sylvestre* (1856); etc.; sans compter une foule d'articles et feuilletons fournis aux journaux qu'il a fondés ou dirigés, tels que la *Revue des marchands de vin*, *le Magasin des familles*, *le Journal des loteries*, *la Presse théâtrale*, *le Journal-Monstre*, etc. Il a collaboré, dans ces derniers temps, au *Figaro*.

L'ESPINAY (l'abbé Henri-Victor DE), ancien représentant du peuple français, né à Sainte-Cécile (Vendée), le 26 juillet 1808, mena quelque temps la vie du monde, avant d'entrer, en 1836, au séminaire de Saint-Sulpice. En 1842, il fut nommé curé de la commune des Essarts (Vendée), et, quatre ans après, appelé au vicariat général du diocèse de Luçon. En 1848, il se présenta aux suffrages de ses compatriotes, et fut envoyé à la Constituante, le premier sur neuf, par 50 072 voix. Membre de l'extrême droite, il se rapprocha de l'extrême gauche, dans quelques questions, notamment en votant contre le maintien de l'état de siége, pour l'abolition de la peine de mort, etc. Partisan des deux Chambres, il adopta néanmoins l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint, au dedans et au dehors, le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu le premier à l'Assemblée législative, et continua de s'associer à toutes les lois et mesures adoptées par la majorité: mais il se prononça contre la politique particulière de l'Élysée, et le 2 décembre 1851 protesta contre le coup d'État. Depuis le rétablissement de l'Empire, il est resté étranger aux affaires politiques, et a repris ses fonctions ecclésiastiques à Luçon.

LESSEPS (Ferdinand DE) diplomate et ingénieur français, né à Versailles, en 1805, entra dans la diplomatie, dès 1825, comme attaché au consulat général de Lisbonne (Portugal). Employé, en 1827, sous le comte de La Ferronays, dans les bureaux de la direction commerciale au ministère des affaires étrangères, il fut nommé, le 19 octobre 1828, élève consul, puis attaché au consulat général de Tunis. Quelques mois après la conquête d'Alger, il remplit, auprès du maréchal Clausel, une mission relative à la soumission de la province de Constantine, et passa en Égypte, en 1831, pour y exercer, jusqu'en 1833, les fonctions d'élève consul et de vice-consul. Promu, le 12 novembre 1833, au grade de consul de deuxième classe au Caire, il se trouva chargé deux fois de la gestion du consulat général d'Alexandrie, notamment pendant la grande peste de 1834-1835, qui enleva le tiers de la population. Il fut récompensé de cette gestion par la croix de la Légion d'honneur, en 1836. Appelé le 1er mai de cette année, à une nouvelle gestion du consulat général et de l'agence diplomatique en Égypte, il fit, pendant dix-huit mois, l'intérim dans des circonstances politiques importantes. Il profita de l'occupation de la Syrie par Ibrahim-pacha, pour assurer ainsi une protection efficace à nos religionnaires, et contribua au rétablissement des bons rapports du vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali avec le sultan. Revenu en congé, à Paris, il fut désigné, le 17 juillet 1838, pour aller gérer le consulat de France à Rotterdam. Le 8 juillet 1839, il fut nommé au consulat de Malaga, et enfin, le 24 mai 1842, au consulat de Barcelone, où sa carrière diplomatique devait avoir tant d'éclat. Au milieu du bombardement de cette ville, en novembre 1842, et des événements qui suivirent, placé dans une situation fort délicate, il prit de si bonnes mesures pour la sûreté et les intérêts de nos nationaux, donna si impartialement asile, sur les bâtiments de l'État, aux Espagnols dont la vie était en péril, et fit des démarches si fructueuses pour détourner d'une ville populeuse, les plus effroyables malheurs, que tous les gouvernements lui prodiguèrent des récompenses et des honneurs. Le 30 décembre, il fut promu officier de la Légion d'honneur; la chambre de commerce de Marseille lui envoya une adresse des plus flatteuses: les Français, résidant à Barcelone, lui firent frapper une médaille; la chambre de commerce de Barcelone lui adressa des remercîments publics, et commanda son buste en marbre, et l'évêque s'associa à ces hommages. Les rois de Sardaigne,

le l'opinion bonapartiste. Il y fit une guerre contiuelle au gouvernement, surtout à propos de la oi des fortifications qu'il combattit avec la plus grande vivacité. En 1845, il passa à *l'Esprit public*, journal d'opposition démocratique, et réussit, aux élections générales de l'année suivante, à se faire nommer député par l'arrondissement de Villeneuve-d'Agen. Il siégea, à la Chambre, à l'extrême gauche, parla sur les mariages espagnols, et donna sa démission quelques jours avant la révolution de Février. Ce fut à son instigation que le gouvernement provisoire publia le décret qui abolissait la peine de mort en matière politique. Compris dans la liste des conseillers d'État, choisis par l'Assemblée constituante, il en fut écarté, en 1849, par la Législative, se rapprocha de la Montagne et rédigea, de concert avec MM. Bertholon et J. Brives, *le Vote universel*, fondé en novembre 1850, pour remplir le vide laissé par la suppression de *la Réforme*, et qui fut à son tour supprimé après le coup d'État du 2 décembre. Depuis 1852, M. Lesseps surveille la réimpression de *la Biographie universelle*, qui porte le nom des frères Michaud.

LESSING (Charles-Frédéric), peintre allemand, né à Wartenberg, en Silésie, le 15 février 1808, est le petit-neveu du célèbre Éphraïm-Gottlob Lessing, l'un des réformateurs de la littérature allemande. Son père, employé supérieur de l'administration, voulut le pousser vers l'étude des sciences naturelles; mais l'enfant trouvait plus d'attrait aux formes des choses qu'aux lois qui les régissent et négligeant toute autre étude pour s'occuper de paysages, il arracha enfin à son père la permission d'aller étudier à l'Académie des arts de Berlin. Il y fit de rapides progrès sous deux maîtres célèbres, Rösel et Döhling. Toutefois, son père, redoutant pour lui les mécomptes de la vie d'artiste, voulait qu'il se contentât de l'honorable et lucrative profession d'architecte. Un coup d'éclat triompha de cette dernière résistance : *le Cimetière en ruines* valut à l'artiste de dix-sept ans (1825) le prix de l'Académie, qu'on doubla pour lui en cette circonstance. C'est alors que M. Schadow l'appela auprès de lui et l'aida de ses conseils et de ses leçons. Pendant trois années, l'artiste put, grâce à cette protection éclairée, mûrir son talent. En 1829, il exécuta, pour le comte de Spée, une *Bataille d'Iconium;* puis, avec une verve de production qui fut à peine ralentie par la nécessité du service militaire, *le Couple royal en deuil*, *le Brigand et son fils* (1830-1831); *Léonore;* etc.

Le hasard qui lui mit entre les mains une *Histoire de la Bohême* fournit à M. Lessing des sujets dramatiques, entre autres *le Sermon des Hussites*, exposé à Paris en 1836, et qui valut à l'artiste la croix de la Légion d'honneur. Mais ces succès soulevèrent contre lui des inimitiés nombreuses en Allemagne, où tout ce qui se rapporte aux Hussites a le privilége d'exciter la plus vive passion (voy. Maurice Hartmann). Il répondit à leurs attaques par deux toiles empruntées aux mêmes événements : *Jean Huss devant le concile de Constance*, *Jean Huss marchant au bûcher*, qui excitèrent l'indignation de l'école d'Overbeck. Vinrent ensuite : *le Tyran Ezzelin repoussant dans sa prison les exhortations des moines*, *la Bataille des Mongols près de Legnitz*, *les Pèlerins allant au tombeau de N. S. Jésus-Christ*, *le pape Pascal II prisonnier de Henri V*, et plus récemment *Luther brûlant la bulle du pape* qui, ainsi que le *Jean Huss marchant au bûcher*, a été acheté par la ville de New-York. Un grand nombre des productions de M. Lessing sont au musée de Francfort-sur-le-Mein.

Parmi ses paysages, il faut citer : *le Cloître dans la neige*, *une Vue prise dans l'Eifel*, des *Rochers*, un *Lac au fond d'un cratère*, surtout ses fameux *Chênes de mille ans*, gravés par Steifenhand : en un mot, presque tous les sites pittoresques, couvents en ruines, châteaux gothiques, antres sauvages de la forêt de Soleny.

M. Lessing, également renommé dans le paysage et dans la peinture historique, a le grand mérite d'avoir accepté, tout en la dominant, l'influence que la poésie romantique a exercée sur l'école de Dusseldorf et, à part même les sujets qu'il a créés, d'être resté original jusque dans les sujets empruntés, suivant la mode, aux ballades sentimentales d'Uhland et de Bürger. Comme coloriste, il l'emporte de beaucoup sur la plupart des maîtres de son pays, avec lesquels il partage les qualités ordinaires de la nouvelle école allemande; grandeur de style, profondeur et énergie, sans tomber dans la philosophie prétentieuse ou subtile, si chère à ses compatriotes. Il est membre de l'Académie des beaux-arts de Berlin.

LESTIBOUDOIS (Thémistocle), homme politique français, publiciste et naturaliste, né à Lille en 1797, est fils d'un botaniste distingué. Reçu, en 1818, docteur en médecine à Paris, il alla exercer à Lille, professa la botanique à l'école secondaire de cette ville et devint plus tard correspondant de l'Académie des sciences. Il est l'auteur de plusieurs mémoires scientifiques et d'un ouvrage estimé : *Études sur l'anatomie et la physiologie des végétaux* (1840, in-8 et pl.). En 1839, il fut élu député du Nord comme candidat de l'opposition. Il vota constamment avec la gauche pour les incompatibilités et l'adjonction des capacités à la loi électorale, contre la dotation, le recensement, l'indemnité Pritchard, etc. En 1844, il demanda la suppression de l'impôt du timbre qui pèse sur les journaux et les écrits périodiques. Il s'était occupé, en 1841, d'une exploitation de charbon au sujet de laquelle il dut soutenir un procès qui eut quelque retentissement. Nous devons rappeler le dévouement dont il fit preuve lors du désastre arrivé le 8 juillet 1846 sur le chemin de fer du Nord : jeté dans une des tourbières de Fampoux, blessé lui-même, il n'échappa à la mort qui le menaçait, que pour prodiguer aux victimes les premiers secours de la médecine.

La révolution de Février jeta M. Lestiboudois dans la réaction. Envoyé à l'Assemblée législative, en 1849, par le département du Nord, il vota avec la majorité monarchique, se rallia à la politique de l'Élysée, et fut appelé, le 2 décembre 1851, à faire partie de la Commission consultative. Lors de la réorganisation des pouvoirs (janvier 1852), il fut nommé maître des requêtes de première classe et parvint, en 1856, au rang de conseiller d'État.

Il faut citer encore de M. Lestiboudois deux écrits dirigés contre les doctrines de la liberté commerciale : *des Colonies sucrières et des sucreries indigènes* (1839, in-8), et *Économie politique des nations* 1847, in-8), dont la conclusion est que la protection doit durer un temps qui sera déterminé par la position relative des nations; et sous le titre de *Voyage en Algérie* (1853, in-8), des études sur la colonisation civile.

LESUEUR (Cicéron-Jean-Baptiste), architecte français, membre de l'Institut, né à Claire-Fontaine, près de Rambouillet (Seine-et-Oise), le 5 octobre 1794, entra à l'École des beaux-arts en 1811, comme élève de Percier et plus tard de Famin, remporta le second prix d'architecture en 1816 et le grand prix au concours de 1819, dont le sujet était : *un Cimetière ou Champ de repos*. Son séjour à Rome fut signalé par l'envoi [illegible] sur *la Basilique ulpienne* (1822). De [illegible] Paris en 1826, il exécuta peu après [illegible] paroissiale de Vincennes (1828-1830). [illegible] il fut associé à M. Godde (voy. ce nom) [illegible] chèvement et l'agrandissement de l'hôtel [illegible] de Paris ; œuvre importante à laquelle [illegible] préparé par une étude spéciale de [illegible] nées. Il lui revient donc une grande part [illegible] donnés à la moderne disposition du palais [illegible] cipal, à l'habileté avec laquelle l'ancien [illegible] a été encadré complétement dans un [illegible] plus vaste, aux heureuses dispositions [illegible] comme à l'harmonie générale de l'édifice.

M. Lesueur a encore construit [illegible] sieurs maisons particulières et fa[illegible] de Genève (1854-1857) un conser[illegible] sique, qui avait d'abord été d[illegible] Callet, mort en 1854. Admis à l'Institut [illegible] 11 juillet 1846, comme successeur [illegible] il est, en outre, professeur de théorie [illegible] des beaux-arts, depuis la mort [illegible] (1852), membre du jury d'architecture [illegible] école et attaché au service de la ville [illegible] comme architecte commissaire voyer [illegible] arrondissement. Il a été décoré en [illegible]

Ce savant architecte a publié, com[illegible] gue et dessinateur : avec P. Alaux, [illegible] *des monuments antiques de Rome* [illegible] Félix Callet, l'*Architecture italienne* [illegible] *maisons et édifices de l'Italie* [illegible] 1829 et suiv.), et la *Chronologie* [illegible] *gypte*, mémoire couronné par l'Aca[illegible] scriptions et belles lettres, en 1846 [illegible] par ordre du gouvernement (1848-1[illegible]

LESUEUR (François-Louis) artiste [illegible] français, né à Paris, d'une famille [illegible] d'abord apprenti chez un papetier [illegible] vint à figurer sur des théâtres de société [illegible] quelque succès et fut engagé au théâtre [illegible] nasse où il joua *les Brodequins de L*[illegible] dant, pour ne point déplaire à son père [illegible] resté dans la papeterie et avait même [illegible] engagement pour Rouen. En 1842, il [illegible] dément acteur, et parut successivement [illegible] tres Saint-Marcel, du Panthéon, de la [illegible] Cirque. Il est passé de là au Gymnase, [illegible] plus quitté depuis et où il a épousé [illegible] Chéri (voy. ce nom). *Mercadet*, *un Sou*[illegible] *jamais perdu*, *Moricette*, *l'Échelle des fem*[illegible] *Fils de famille*, *le Pressoir*, *Diane de* [illegible] ont fourni les rôles qui ont établi sa répu[illegible]

LÉTANG (Georges-Nicolas-Marc, baron [illegible] néral français, sénateur, est né à Meulan (S[illegible] Oise), le 2 mai 1788. Élève de l'École mili[illegible] Fontainebleau, il entra dans un régiment [illegible] lerie comme sous-lieutenant (1807), et servi[illegible] années en Espagne où il enleva deux [illegible] l'affaire d'Ocagna et fut atteint d'un coup de [illegible] Talaveira. Sa conduite à Dresde et à Leipzig [illegible] mérita le grade de chef d'escadron au 7ᵉ de d[illegible] gons. Colonel en 1829, il fut envoyé en Afrique [illegible] se distingua dans plusieurs expéditions, [illegible] autres à celle de Mascara où il fut blessé. [illegible] maréchal de camp en 1835 et lieutenant général en 1845, il a commandé plusieurs divisions [illegible] taires et fait partie du Sénat depuis la promo[illegible] du 31 décembre 1852. Ce brave officier jouit [illegible] assez grande autorité dans toutes les questions qui se rattachent à la cavalerie : il est inspecteur général de cette arme et membre du Comité supé[illegible] rieur. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis mars 1851.

Son frère M. Philippe-Éléonore DE LÉTANG, ancien maire, employé au ministère des travaux

Prusse (Beleuchtung der preussischen Eherechtsreform; Francfort-sur-l'Oder, 1842); *la Société provinciale et la police dans les provinces orientales de la Prusse* (die laendliche Gemeinde und Polizeiverfassung, etc.; Berlin, 1848); *Loi sur l'application des cours d'eau propres à l'irrigation* (die Gesetzgebung über Benutzung der Privatflüsse; Ibid, 1850); un grand ouvrage sur la *Législation agricole de la Prusse* (die Landesculturgesetzgebung, etc.; Ibid., 1853-1854, 3 volumes), avec M. de Rœnne; *la Constitution prussienne* (über die Verfassungszustaende in Preussen; Ibid., 1857), etc. M. Lette a collaboré au *Journal de droit criminel* de Hitzig et au *Dictionnaire politique* (Staatslexicon) de MM. Welcker et Rotteck.

LEULLIER (Louis-Félix), peintre français, né à Paris, le 14 novembre 1811, étudia dans l'atelier de Gros et débuta au Salon de 1839. Il s'est consacré presque exclusivement à la peinture d'histoire et a surtout exposé : *les Chrétiens livrés aux bêtes* (1839); *Héroïsme de l'équipage du Vengeur* (1841); *Daniel dans la fosse aux lions* (1844), répété en 1846; *Chasse aux caïmans* (1847); *Chasse aux nègres* (1849); *l'Homme entre le vice et la vertu* (1850); *les Chrétiens*, de 1839, à l'Exposition universelle de 1855; quelques *pastels*, etc. M. F. Leullier a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839, et une 2ᵉ en 1841.

LEUPOLDT (Jean-Michel), médecin et écrivain allemand, né le 11 novembre 1794, à Weissenstadt, en Bavière, acheva ses études à l'université d'Erlangen, et devint, dans cette même ville, professeur adjoint (1821), puis titulaire de médecine. Adversaire déclaré des principes de l'école matérialiste, il a fait de la psychologie le sujet principal de ses recherches, et le soin avec lequel il étudie les divers états de l'âme humaine, autant et plus peut-être que ceux du corps, ferait autant d'honneur à un théologien qu'à un médecin.

Voici quelques-uns des nombreux travaux de cet écrivain, très-accrédités auprès des défenseurs du spiritualisme en médecine : *Médecine thérapeutique, traitement des maladies mentales et magnétisme animal* (Heilwissenschaft, Seelenheilkunde, etc.; Berlin, 1821); *Éléments de physiologie de l'homme* (Grundriss der Physiologie des Menschen; Ibid., 1822); *Éléments de pathologie générale et de thérapeutique* (Grundriss der allgemeinen Pathologie und Therapie; Ibid., 1823); *Histoire universelle de la médecine* (Allgemeine Geschichte der Heilkunde; Erlangen, 1825); *de la Vie et de l'action, et Clinique psychiatrique dans un hôpital d'aliénés* (über Leben und Wirken und über psychiatrische Klinik in, etc.; Nüremberg, 1825); *Païeon, ou Philosophie populaire de la médecine et de son histoire* (Paieon oder Popularphilosophie der Heilkunde und ihrer Geschichte, Erlangen, 1826); *Eubiotique, ou Hygiène de la vie physique et psychique* (Eubiotik oder Diaetetik, etc.; Berlin, 1828); *une Nouvelle Alexandrie et un nouveau Galien* (Von einem neuen Alexandria und einem neuen Galen; Munich, 1828); *Anthropologie générale comme base de la médecine dans l'esprit de la science germanique-chrétienne* (die gesammte Anthropologie, etc.; Erlangen, 1834, 2 vol.); *Traité de psychiatrie* (Lehrbuch des Psychiatrie; Leipsick, 1837); *Histoire de la santé et des maladies* (Geschichte der Gesundheit und der Krankheiten; Erlangen, 1842) : *des Caractères de la médecine de l'époque* (zur Characteristik der Medicin der Gegenwart; Ibid., 1846); *Théorie de la médecine, ou Biologie, anthropologie, hygiène*,

image
not
available

érita, en 1820, des titres de son père, et fut ommé, après 1830, membre de la Chambre des ords, où il vote avec le parti conservateur. Marin epuis son enfance, il a pris part aux guerres ontre la France et s'est retiré du service, en 846, avec le grade de contre-amiral. De son ma-iage avec la fille de sir A. Campbell (1824), il a inq enfants, dont l'aîné, Alexandre, vicomte BALGONIE, né en 1831, dans le comté de Fife, a été nommé, en 1854, capitaine aux gardes.

LÉVÊQUE (Jean-Charles), littérateur français, né à Bordeaux, le 7 août 1818, fit ses classes au collége de cette ville, y fut deux ans maître d'études suppléant, et entra à l'École normale en 1838. Agrégé de philosophie en 1842, il professa cette science aux colléges d'Angoulême et de Besançon (1841-1847), fit partie de l'École française d'Athènes (1847-1848), lors de sa création, et obtint à son retour la chaire de philosophie de Toulouse. Reçu docteur ès lettres en 1852, il fut d'abord chargé de la suppléance de M. Peyron, à la Faculté de Besançon, et devint l'année suivante professeur titulaire à Nancy. Mais il fut appelé aussitôt à Paris et attaché comme délégué à la Sorbonne, d'où il passa, en 1856, au collége de France, comme chargé du cours de philosophie grecque et latine.

On a de M. Lévêque : ses deux thèses, *le Premier moteur et la nature dans le système d'Aristote*, et *Quid Phidiæ Plato debuerit* (in-8); toute une série de *Leçons sur Albert le Grand et saint Thomas*, rédigées pour la *Revue des cours publics* (1856); des articles de philosophie et plus particulièrement d'esthétique, dans la *Revue des Deux-Mondes* et le *Journal général de l'instruction publique :* plusieurs de ces derniers, notamment une *Notice sur la vie et les œuvres de Simart* (1857, in-8), ont été tirés à part.

LEVÊQUE (Louis-Auguste-Edmond), ou LEVECQUE, sculpteur français, né à Abbeville (Somme), le 1er juillet 1814, vint à Paris en 1830, suivit l'atelier de Sébastien Guersant, en même temps que les cours de l'École des beaux-arts et fit ses débuts au salon de 1833. Il a principalement exécuté et exposé : *un saint Sébastien*, *la Danseuse canadienne*, *le Jeune faune courant sur un lézard*, *la Lesbie* d'Horace (*odi et amo*), *les Bacchanales*, bas-relief en terre cuite; les bustes de *MM. Lesueur*, *Pongerville*, *Guyon*, le médaillon en bronze de *M. Duhousset*, des *Têtes de femmes*, des *Études* et divers essais de sculpture légère par lesquels il s'est fait un renom spécial. En 1855, il a envoyé au Palais de l'industrie, où les exposants avaient la faculté d'indiquer les prix de vente, une *Bacchante renversée* d'une grande hardiesse d'idée et d'exécution.

LEVER (Charles-James), romancier anglais, né à Dublin, le 31 août 1806, et fils d'un riche entrepreneur, étudia la médecine à Dublin, où il fut reçu docteur et vint se perfectionner à Paris. En 1832, lorsque le choléra sévit dans son pays natal, il fit partie du comité médical de Londonderry, et combattit courageusement le fléau. Plus tard, il fut envoyé à Bruxelles, en qualité de médecin de l'ambassade anglaise. C'est là qu'il a écrit le roman de *Harry Lorrequer*, dont la verve joyeuse et l'esprit de satire firent la popularité. Suivant la carrière où le succès venait à lui si facilement, il a publié, depuis 1836, dans les recueils périodiques les romans suivants, consacrés à la peinture des mœurs irlandaises: *Charles O'Malley*, *Jack Hinton*, *le Commissaire* (the Commissioner); *les O'Donoghe*, que l'on présente comme un des plus intéressants; *Notre pension* (Our Mess); *la Fon-*

ministre de la guerre, au nom d'une commis-n mixte, un rapport sur l'enseignement de te école, et, en 1854, il fut désigné comme embre de son conseil de perfectionnement. Ses ées trouvèrent parmi ses confrères de l'Institut nombreux adversaires, et l'opposition des opi-ons de toute nature qui existait entre lui et ago donna lieu plusieurs fois à des discus-ons vives et prolongées. Cependant, l'influence l'illustre astronome tendait à diminuer, et Le Verrier se mit en mesure de recueillir son ritage. Par ses relations avec les principaux vants de l'Europe, il se fit en France le centre une vaste correspondance astronomique dont communiqua fréquemment à l'Académie des iences des extraits ou les résultats. Ses nou-lles positions officielles n'avaient point d'ailleurs lenti ses travaux scientifiques. En 1849 et 1850, avait lu à l'Académie des sciences de nouvelles cherches sur le mouvement des planètes, et, 1853, présenté à ce corps savant des tables du ouvement apparent du soleil, déduites de la mparaison de la théorie avec les observations ites depuis 1850 jusqu'à nos jours; puis des nsidérations sur l'ensemble du système des etites planètes situées entre Mars et Jupiter.

Malgré le rang élevé qu'il avait pris dans les ciences, M. Le Verrier conservait encore son imple titre d'astronome-adjoint au Bureau des ongitudes, établissement qui avait, plutôt de nom que de fait, la direction de l'Observatoire. a mort d'Arago, à la fin de 1853, fut l'occasion le changer cette situation. M. Le Verrier fut le promoteur de la nouvelle organisation qui, en laissant subsister le Bureau des longitudes où il remplaçait Arago comme astronome titulaire, lui donnait le titre et l'autorité de directeur de l'Observatoire. M. Le Verrier résolut aussitôt de réformer le mode et la nature des observations, et présenta au gouvernement un rapport exposant tout le système qu'il se proposait d'établir. Les travaux ne tardèrent pas à commencer sous son impulsion et, en 1855 et 1856 il en fit paraître les premiers résultats dans les *Annales de l'Observatoire de Paris* (2 vol. in-4). Cet ouvrage remarquable, dans lequel a été imprimé le *Rapport* au gouvernement, renferme un code complet de calculs astronomiques. Malheureusement, les difficultés qui s'élevèrent souvent entre le successeur d'Arago et les savants qu'il s'était adjoints, n'ont pas permis la réalisation de tous ses projets. M. Le Verrier est actuellement commandeur de la Légion d'honneur.

LEVET (Henri), avocat français, ancien représentant du peuple, né dans le département de la Loire en 1795, d'une famille influente, fut lui-même, dès 1835, conseiller de préfecture et secrétaire général à Montbrison. Connu par ses opinions libérables, il fut élu représentant de son département à l'Assemblée constituante, le neuvième sur onze, par 34797 suffrages, et à la Législative par 37045. Il fit partie du comité de la rue de Poitiers et vota avec la droite. Sorti de la politique, il a pris place comme avocat au barreau de sa ville natale. — On a de lui plusieurs brochures administratives, entre autres : *Observations sur le transfert de la préfecture de la Loire à Saint-Étienne* (1834), et *Conséquences du déplacement projeté de la préfecture de la Loire à Saint-Étienne* (1849).

LEVI (Leone), économiste anglais, d'origine italienne, né en 1820, à Ancône (États-Romains), exerça d'abord le commerce dans sa ville natale, vint s'établir à Liverpool en 1844, et reçut, trois ans plus tard, des lettres de naturalisation. Une

image
not
available

gne, de France ou d'Espagne aussi bien que ıx de son pays et cache volontiers, sous le ba- ıage du style, une assez profonde philosophie. Nous citerons en première ligne parmi ses ıdes littéraires : *Lope de Vega et Calderon*, ›osition critique du drame espagnol, et *la Vie Gœthe* (1856, 2 vol. in-8), qui lui a coûté dix nées de recherches. Viennent ensuite : une *stoire biographique de la philosophie* (Biographical history of philosophy), une traduction an- ıise de *la Philosophie positive* d'Auguste Comte ›y. ce nom) que s'est aussi efforcée de popula- er au delà du détroit miss Martineau; *la Vie Robespierre* (Life of R.); des romans agréa- ›s, tels que *Ranthorpe*, et *Rose*, *Blanche et olette;* enfin la tragédie, *un Noble cœur* (the ›ble Heart).

Comme journaliste, M. Lewes a collaboré aux andes *Revues d'Édimbourg*, *de Westminster*, à *Foreign quarterly*, à *l'Atlas*, aux *Magazines* Fraser et de Blackwood, au *Monthly chro- :le*, ainsi qu'à des feuilles politiques du parti ıéral. En 1849, il fonda le *Leader* (le Guide), ırnal radical qui s'est rapidement élevé au pre- er rang de la presse hebdomadaire; il en con- rva la direction jusqu'au mois de juillet 1854. Lewes prépare une édition anglaise des *OEu- es de Spinosa*, et un ouvrage original où il se opose d'exposer le plus simplement possible, s découvertes de la physiologie.

LEWIS (Taylor), savant américain, né, en 302, à Northumberland (État de New-York), ıudia le droit et exerça la profession d'avocat ıns un petit bourg de sa province natale. Là, ıns ses loisirs, il se livra à l'étude de l'hébreu : à des travaux litéraires et philosophiques. n 1833, il abandonna le droit pour l'enseigne- ıent et devint plus tard professeur de grec au ›llége de l'université de New-York, puis au ›llége de l'Union à Schenectady (New-York).

M. Lewis a beaucoup écrit pour les revues ıéologiques et littéraires et publié des confé- ences et des discours sur des sujets de philoso- hie et de morale religieuse. On cite de lui : *sur a Nature et les bases de la pénalité* (1844), où le roit est subordonné à la philosophie; *Plato ontra Athæos* (New-York, 1845, in-12), écrit en nglais et contenant une analyse du dixième ivre des *Lois*, commenté et comparé avec les Écritures; le *Théetetes* de Platon, traduction vec commentaires où l'auteur essaye d'appro- ›rier à notre époque les théories platoniciennes; *es Six jours de la Création* (the Six days of Creaion or Scriptural Cosmology; 1855, in-12), où es rapports des traditions bibliques avec les dé- ›ouvertes géologiques et astronomiques modernes ›ont traités avec science et originalité; *la Science et la Bible* (Science and the Bible or the World Problem; New-York, 1856), réponse aux criti- ques suscitées par le livre précédent; etc. M. Lewis ıraite en outre dans le *Harper's Magazine* les questions sociales, politiques et philosophiques à l'ordre du jour.

LEWIS (sir George-Cornewall), écrivain et homme politique anglais, né en 1806, étudia au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, fut reçu avocat par la société de Middle-Temple (1831) et attaché à plusieurs commissions d'enquête sur l'Église d'Irlande, les affaires de Malte, etc. En 1839, il succéda à son père dans les fonctions de commissaire de la taxe des pauvres. Devenu membre du Parlement pour le comté d'Hereford (1847), il a été appelé, sous l'administration des whigs, à occuper divers emplois politiques; ainsi il a été tour à tour secrétaire du bureau des

image
not
available

ıannissement à perpétuité de la famille d'Or-ıs, il s'associa à tous les votes de la droite, ırouva les deux Chambres, le vote à la com-ne, la proposition Rateau, l'expédition de Rome, loi du 31 mai, la révision immédiate de la ıstitution, etc. Mais, partisan du régime par-ıentaire, il vit avec regret se produire le ıp d'État du 2 décembre 1851, et se tint dès s à l'écart des affaires publiques.

LHÉRIE. Voy. BRUNSWICK.

LHÉRITIER (S... D...), médecin français, né vers)5, fit à Paris ses études spéciales et y fut reçu cteur en 1834. Il est inspecteur-adjoint des eaux nérales de Plombières. On a de lui les ouvrages vants : *Traité complet des maladies de la femme* 38, in-8); *Traité de chimie pathologique* (1842, 8), recherches sur les solides et les liquides du ps humain; *Traité des altérations du sang* 40, in-8), avec M. Piorry; *Éléments populaires chimie agricole* (1847, in-12); *du Rhumatisme de son traitement* (1853, in-8); *Hydrologie de mbières* (1855, in-8), avec M. Ossian Henry.

LHÉRITIER (Paul THOMAS dit), artiste drama-ue français, né à Paris, en septembre 1809 fit études au collège Bourbon, entra à dix-huit s chez un banquier, et joua comme amateur ez Doyen, puis, vers 1830, à la salle Chante-ıne et à Tivoli. Après une courte apparition à salle Molière, en 1831, il débuta au mois d'oc-ore au théâtre du Palais-Royal, qu'il n'a pas ıitté depuis. Cet acteur, bien accueilli dans un and nombre de rôles les plus divers, a long-mps essayé plusieurs types avant de trouver n emploi dans ce qu'on nomme, au théâtre, ganaches prématurées. » Ses principales créa-ıns comiques en ce genre, ont été dans la *Pile Volta*, *le Célèbre Vergeot*, *la Rue de la Lune*, *Noces de Bouche-en-Cœur*.

LIADIÈRES (Pierre-Chaumont), littérateur et ımme politique français, est né en 1792, à Pau, ı son père était commerçant. Élevé au collège cette ville, puis au lycée Napoléon à Paris, fut admis, en 1810, à l'École polytechnique, et, ı 1812, dans l'arme du génie. Après avoir as-sté à la bataille de Leipsick, il tomba, en 1814, ıx mains de l'ennemi par suite de la capitulation, Gorcum en Hollande. Comme il avait repris du ervice, durant les Cent-Jours, dans le corps du énéral Clausel, il se vit placé quelque temps sous surveillance de la haute police; rappelé, en 318, à l'activité avec le grade de capitaine, il ıt employé dans les places de Bayonne, de Gre-oble, de Saint-Omer et d'Amiens.

Dès cette époque, il consacrait ses loisirs de gar-ison à des études littéraires. Partisan des doc-ines classiques, il composa d'après les anciennes ègles plusieurs tragédies qui furent jouées avec n succès médiocre à l'Odéon et au Théâtre-Fran-ais, telles que : *Conradin et Frédéric* (1820); *ean sans Peur* (1821); *Jane Shore* (1824) et *Wal-tein* (1829). Il écrivit aussi un poëme dithyram-ique, *Dioclétien aux catacombes de Rome* (1824), uquel l'Académie d'Amiens décerna un prix.

M. Liadières était employé à Paris, lors de la ré-olution de Juillet, dont il embrassa la cause avec nthousiasme. Devenu, peu après, officier d'ordon-ıance du nouveau roi, il fut, pendant dix-huit ans, ın des familiers les plus en faveur aux Tuileries. l entra à la Chambre, en 1833, comme député l'Orthez et fit partie, jusqu'en 1848, de la majorité onservatrice ou plus particulièrement de ce ju'on appelait le parti de la cour. Ne se bornant as à voter pour les divers ministères, il défendit

Digitized by Google

image
not
available

grand-croix du Lion néerlandais, officier de la Légion d'honneur, etc.

LIEVEN (Dorothée de BENKENDORFF, princesse DE), princesse russe, née en 1784, d'une des plus anciennes familles de la Livonie, fut élevée à Saint-Pétersbourg, dans l'institution des filles nobles. Elle fut mariée, à seize ans, par l'impératrice Marie, qui la protégeait, au comte de Lieven (1800), alors ministre de la guerre. Après deux années de séjour à Berlin, où son mari avait été envoyé, en 1810, comme ambassadeur, elle le suivit à son nouveau poste en Angleterre, et, de 1812 à 1834, fut citée comme une des reines de la société de Londres. Ce n'était pas seulement la faveur du monde qui la mettait en vue; elle se plaça au premier rang dans l'estime des hommes d'État qui se disputaient le pouvoir, lord Liverpool, lord Grey, M. Canning, Lord Aberdeen. A l'attrait du plus noble bon ton se joignaient en elle une justesse d'esprit toute virile, une grande finesse d'observation, un langage vif et précis, une largeur de vues singulière. Vers 1830, l'empereur Nicolas, qui en faisait beaucoup de cas, l'éleva au rang de princesse et d'altesse.

En revenant à Saint-Pétersbourg (1834), où son mari venait d'être rappelé, en qualité de gouverneur du grand-duc Alexandre, elle trouva à la cour l'accueil le plus empressé. Mais la perte subite de ses deux plus jeunes enfants, âgés l'un de treize ans, l'autre de huit, lui rendit insupportable le séjour de la Russie. Elle vint s'établir à Paris, où elle a depuis presque constamment résidé, sauf quelques excursions en Angleterre, en Belgique et sur les bords du Rhin. A Paris, comme à Londres, son salon était devenu le rendez-vous du corps diplomatique, et surtout des chefs du parti doctrinaire, dont elle passait pour être l'oracle trop docilement écouté. — Mme de Lieven est morte à Paris, le 27 janvier 1857.

LIGIER (Pierre), artiste dramatique français, né à Bordeaux, en 1797, d'une famille pauvre, exerça quelque temps la profession de vitrier, puis, cédant à sa vocation, débuta dans des rôles secondaires au théâtre de sa ville natale. Il consacra ses appointements à faire le voyage de Paris et débuta, en 1819, au Théâtre-Français, sous les auspices de Talma. En 1825, il entra à l'Odéon et, quelque temps après, à la Porte-Saint-Martin, où il put déployer toute l'ampleur de son talent dans le drame de *Marino Faliero*. Ses succès dans les pièces de l'école moderne le firent admettre au Théâtre-Français, en 1831. Il y resta vingt et un ans, jusqu'en 1852, et y créa, au milieu d'une foule d'autres rôles, Louis XI, Glocester dans *les Enfants d'Édouard*, Frédéric de Hohenstaufen dans *les Burgraves*. C'est lui qui joua Triboulet à l'unique représentation de *Le Roi s'amuse*. Il réussit également dans l'ancien répertoire et brilla, à côté de M. Beauvallet, dans *Nicomède*, *Andromaque*, *Britannicus*, etc. Quand il quitta le Théâtre-Français, il renonça à sa pension, pour se réserver le droit de jouer sur d'autres théâtres. Il reparut à la Porte-Saint-Martin, de 1852 à 1854, et eut encore du succès dans *Richard III* et dans *les Noces vénitiennes*. De 1854 à 1856, il donna des représentations à l'Odéon, où il joua notamment *Tartufe*, puis en province, et même à l'étranger; il fut très-applaudi en Italie. Citons encore parmi les pièces où il parut : *le Masque de fer*, *Kernok le fou*, *Christine à Fontainebleau*, *Don Juan d'Autriche*.

M. Ligier, qui semble aujourd'hui complétement retiré de la scène, frappait surtout par la sombre énergie de son jeu et par le masque de laideur effrayante qu'il savait imprimer à son

image
not
available

onts et chaussées et ingénieur en chef du canal e Suez. Promu au rang de bey, en 1847, M. Liant est décoré de la Légion d'honneur et des rincipaux ordres de Turquie, de Grèce, d'Auriche, d'Espagne, de Hollande, etc.

LIND (Jenny), cantatrice d'origine suédoise, est née à Stockholm, le 6 octobre 1821, de parents qui tenaient un pensionnat, dont les ressources suffisaient à peine à les faire vivre, et qui ne pouvaient lui donner l'éducation musicale que semblaient réclamer ses précoces et merveilleuses dispositions; car elle fut, comme tant d'autres, un enfant prodige. Remarquée heureusement par une actrice retirée du théâtre, elle put entrer, à neuf ans, au Conservatoire de Stockholm, où elle reçut les excellentes leçons des professeurs Crœlius et Berg, et du compositeur Lindblad. Bientôt elle fut produite à la cour, où elle réussit, moins par les agréments de sa voix que par son entrain dans les rôles comiques. A seize ans, elle débuta au théâtre et obtint un succès d'enthousiasme, dans le rôle d'Agathe du *Freyschütz*. Plus sévère pour elle-même que le public, elle sentit qu'il lui restait encore beaucoup à faire, et résistant à l'enivrement d'un premier triomphe et aux prières de ses compatriotes, elle vint chercher à Paris, en 1841, les leçons de Garcia, qui, effrayé du peu d'étendue de sa voix, fonda sur elle peu d'espérances. Soutenue par M. Meyerbeer, elle obtint de M. Léon Pillet une audition à l'Opéra, puis un début. Soit défaillance chez l'artiste, soit indifférence du directeur ou du public, soit, comme on l'a dit, rivalité jalouse d'une prima donna, alors toute-puissante, ce début passa presque inaperçu (1843). Les blessures que reçut alors l'amour-propre de la cantatrice furent telles qu'elle jura de ne jamais reparaître devant le public français et, lorsque sa renommée fut faite, il n'y a point eu d'instances ni d'offres qui pussent la décider à donner à Paris, même une représentation. Il faut dire pourtant que, dans les dernières négociations entre Mlle Jenny Lind et l'Opéra français, ce ne sont pas des répugnances d'artiste froissée qui ont motivé son refus, mais des exigences pécuniaires exorbitantes qui ont rendu son admission impossible. M. Meyerbeer, qui avait plus attendu de son talent, lui fit obtenir, après cet échec, un magnifique engagement pour Berlin, où elle ne consentit à se rendre que deux ans plus tard (1845). En attendant, elle recueillit à Stockholm des bravos frénétiques dans *Robert le Diable*.

De Berlin, où elle excita le même enthousiasme, elle passa à Vienne et fit fureur dans *Norma*, *le Camp de Silésie* et *la Fille du régiment*. En 1847 et 1849, elle se rendit à Londres, où jamais on n'avait vu pareils triomphes et pareilles recettes. En 1850, elle contracta, avec le fameux Barnum, un engagement qui lui valut de bien autres ovations dans l'Amérique du Nord, et une moisson de dollars. Les places partout se vendaient aux enchères. Mlle Jenny Lind s'y maria l'année suivante avec un pianiste compositeur distingué, M. Otto Goldschmidt. De retour en Europe (1852), elle se fixa à Dresde, où elle emploie en bonnes œuvres et en fondations pieuses une partie de son immense fortune.

Mme Jenny Lind est encore plus comédienne que cantatrice. On a été jusqu'à la comparer à Mlle Rachel. On lui reproche même d'exagérer quelquefois les situations pathétiques et de donner à son jeu une violence nerveuse, qui, du reste, contribua à son succès auprès des Anglais. Sa voix, contralto léger et facile, ne rivalise ni d'étendue ni de puissance avec nos célèbres contraltos modernes, Mmes Alboni, Falcon, Viar-

image
not
available

rouvé auprès du public toute la faveur qu'il mé-ite. A la fin de ses études qu'il fit à l'université l'Oxford, il partit, suivant l'usage de ses com-›atriotes, pour visiter le continent, et parcourut 'Égypte, l'Arabie et la Syrie. Au retour, il pu-›lia, sous forme de lettres, ses impressions de ›oyage (*Letters on Egypte, Edom and the Holy Land;* Londres, 1838), peinture aussi agréable ›ue fidèle des mœurs orientales. Ses ouvrages ›ostérieurs sont d'un caractère plus élevé : *de l'Évidence du christianisme* (1841) ; *le Progrès fondé sur l'antagonisme* (1846), théorie ration-›elle dont la liberté fait la base et qui renferme les considérations sur l'état et la destinée po-›itique de l'Angleterre ; un *Précis de l'histoire de l'art chrétien* (1847), qui prouve des études ›rchéologiques assez étendues.

En 1849, lord Lindsay a publié l'histoire de ses ›ncêtres (*Lives of the Lindsays*) ; il y raconte, dans ›n style, souvent enjoué ou poétique, la vie agitée des membres de cette famille normande dont le nom se retrouve à chaque instant dans les annales de l'Écosse.

LINDSAY (William Shaw), homme politique et industriel anglais, né en 1816, à Ayr (Écosse), et orphelin de bonne heure, fut, à quinze ans, obligé de se créer, par son travail, des moyens d'existence. Admis, comme mousse, à bord d'un bâtiment marchand de Liverpool, il navigua trois ans, faillit périr dans un naufrage, et obtint, en 1836, la conduite d'une barque qui trafiquait dans les parages de l'Inde. Dès qu'il se vit posses-seur d'un petit pécule, il renonça à la mer (1840) et devint le principal agent d'une compagnie houil-lère d'Angleterre. En 1845, il s'établit à Londres pour y jeter les bases d'une des plus considérables maisons de commission de cette capitale. Tout en préparant l'édifice de sa fortune, il n'avait pas un seul instant négligé son instruction personnelle et, grâce à sa persévérance, il fut bientôt en état de prendre une part active au mouvement poli-tique, en écrivant plusieurs lettres, brochures ou articles sur les questions du moment. Son écrit intitulé : *Notre marine marchande et les lois qui la régissent* (Our navigation and mercantile marine laws; 1842, in-8), contient une critique de la confusion du droit maritime de l'Angleterre.

En 1842, M. Lindsay épousa la fille du lord-prévôt de Glascow. Après avoir inutilement dis-puté les suffrages des bourgs de Monmouth et de Dartmouth, il réussit, en mars 1854, à emporter, de quelques voix seulement, le mandat parlemen-taire de Tynemouth. C'est un des membres les plus capables du parti réformiste à la Chambre des Communes et il s'est mêlé très-vivement à l'agita-tion qui, en 1855, s'était formée contre les abus de l'administration civile. M. Lindsay possédait, en 1852, vingt-deux bâtiments de premier rang et avait, l'année suivante, assuré contre les risques maritimes, la valeur de 70 millions de francs.

LINDSEY (Georges-Auguste-Frédéric-Albemarle Bertie, 10e comte de), pair d'Angleterre, né en 1814, à Uffington-house (comté de Lincoln), ap-partient à une ancienne famille élevée, en 1626, à la pairie héréditaire. Il succéda, en 1818, aux honneurs de son père et vota comme lui avec le parti conservateur. Il n'est pas marié et a pour héritier présomptif, son frère, Montaigu-Pere-grine Bertie, né en 1815.

LINNELL (John), peintre anglais, né à Londres, en 1792, fut élève de John Varley et exposa pour la première fois à l'Académie en 1807 ; l'année sui-vante, il envoya, à la *British Institution*, *les Pê-cheurs*, scène d'après nature, et se représenta,

image
not
available

luels, M. Lireux vint chercher à Paris la fortune ittéraire, et fut, en 1841, l'un des fondateurs de *a Patrie*, qui s'annonçait alors comme un journal l'opposition. A la même époque, il fut chargé de a direction de l'Odéon, et contribua à la résurrection soudaine de la tragédie, en accueillant la *Lucrèce* de M. Ponsard (1843). Bientôt il dut abandonner une direction malheureuse et entra, comme feuilletoniste dramatique, au *Charivari*. En 1848, M. Véron lui offrit, pour trois ans, le feuilleton du *Constitutionnel*, où il fut remplacé, en 1851, par M. Fiorentino. M. Lireux a, en outre, collaboré au *Courrier-Français* (1846), à la *Revue comique* (1848), à la *Revue et Gazette des théâtres*, au *Messager des théâtres*, à *la Séance*, etc. Aujourd'hui il appartient aux affaires plutôt qu'à la littérature, et dirige, avec MM. Xavier Eyma et Amédée de Césena le *Journal des chemins de fer*, fondé par M. Mirès.

LISKENNE (François-Charles), littérateur français, né à Nantes le 12 octobre 1795, fit les dernières campagnes de l'Empire, devint officier et, après s'être retiré du service à la Restauration, collabora aux journaux de l'opposition. Il a été décoré en 1840. On a de lui : *Lettres à Palmyre sur l'astronomie* (1824, in-8; 2e édit., 1828); *Résumé de l'histoire des Jésuites* (1825, in-8); *Histoire de Louis XI* (1830, 2 vol. in-8); *Bibliothèque militaire* (1836-1846, 6 vol. in-8, atlas), avec M. Sauvan; *Atlas des principales batailles de la République et de l'Empire* (1853, in-4); *Crécy, Poitiers, Azincourt et Waterloo* (1855, in-8), parallèles historiques, etc.

Son frère, M. Louis LISKENNE, né à Nantes, le 19 mars 1799, a publié, seul ou en société avec M. Parisot, plusieurs ouvrages grecs ou latins, traduits ou annotés à l'usage des classes. Dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, il a été chargé de la version de *Pline* (1829).

LISMORE (Cornélius O'CALLAGHAN, 1er vicomte), pair d'Angleterre, né en 1775, appartient à une famille irlandaise. Héritier de la baronnie de son père en 1797, il fut nommé conseiller privé en 1835 et membre de la Chambre des Lords en 1838, avec le titre anglais de baron Lismore. Il fait partie de la minorité conservatrice. De son mariage avec une fille du comte d'Ormond (1808) il n'a qu'un fils, Georges-Ponsonby O'CALLAGHAN.

LISZT (François), célèbre pianiste hongrois, est né à Rœding, le 22 octobre 1809. Son père, employé dans l'administration des biens du prince Esterhazy, qui cultivait lui-même la musique, voulut tirer parti de ses dispositions précoces, et le mit à six ans au piano. Mais dès lors se manifesta chez l'enfant cette sensibilité maladive qui a influé sur son caractère et sur la conduite de toute sa vie. La lecture passionnée de René en fut le premier symptôme, et lui fournit un nouvel aliment. A neuf ans, il donna un premier concert et ses parents commencèrent à le promener en Allemagne. A Presbourg, il trouva deux grands seigneurs qui lui assurèrent pendant six ans, une pension de 600 florins pour continuer ses études. Il reçut dix-huit mois, à Vienne, les leçons de Czerny, et fit des progrès miraculeux. Dès l'abord, il dédaigna comme trop facile la musique de Clementi, et ne trouva bientôt plus de difficultés dans Hummel et Beethoven. Après un brillant concert à Vienne, ses parents l'emmenèrent à Paris (1823); mais le jeune étranger ne put entrer au Conservatoire, malgré les recommandations de M. de Metternich. Il s'en consola en donnant des concerts à l'Opéra, et quelques mois après on ne parlait plus que du

image
not
available

ıtra à l'École des beaux-arts, en 1828. Il exposa ême, bien qu'à d'assez longs intervalles (1838, 348), plusieurs tableaux de genre, *un Sujet ca-lan*, *C'est la foi qui sauve*, etc.; livré de préfé-ence à la lithographie, il a produit, depuis 1825, n nombre infini de compositions dans ce genre, quelques-unes avec une rapidité qui répond ıieux aux besoins du commerce qu'aux intérêts e l'art. Ses principales lithographies sont celles ont il a fait lui-même un choix assez heureux our les expositions annuelles; nous rappellerons ı *Déclaration de la Chambre des Députés au duc 'Orléans*, de M. Heim (1835): *une Vierge* et *la eligion chrétienne*, de M. Signol (1839); *la Reine es cieux*, d'après M. Cazes; *la Mère du divin Sau-eur*, de Raphaël, *le bon Pasteur*, de Ziégler; *portrait du Régent*, de Santerre; celui du *baron 'esnoyers*, d'après M. Dubufe, et ceux enfin du *icomte pair de Caux*, de *MM. Tamburini*, *San-'ni*, et d'autres artistes de toutes les classes. [. Llanta a obtenu une 3ᵉ médaille en 1839.

LOBE (Jean-Christian), musicien allemand, né Weimar, en 1797, reçut de son père ses pre-ıières leçons de musique. et acquit, dès l'âge de nze ans, un talent de flûtiste qui engagea la rande-duchesse à faire les frais de son éduca-ıon. Admis, en qualité de violoniste, à la cha-elle de la cour, il y étudia seul la composition. :n 1819 et 1820, il se fit applaudir, comme flû-iste, à Vienne et à Berlin. De retour à Weimar, l y donna son premier opéra : *Witikind* (1821) lont il avait lui-même composé le libretto, puis *a Cage*. *le Flibustier* (1830); *la princesse de Gre-ıade* (1833); *le Domino rose* (1837), qui furent ›ien accueillis d'abord à Weimar, et ensuite sur es principales scènes de l'Allemagne, et *le Roi 't le Fermier* (1844), qui consacra définitivement ;a réputation.

M. Lobe qui avait quitté, en 1842, sa place à la :hapelle de Weimar, pour entrer, comme profes-ıeur à l'institut musical nouvellement fondé, ›assa à Leipsick en 1846, et y dirigea pendant leux années le *Journal musical* fondé par Roch-ıtz, en 1798. Les articles qu'il y inséra, font ›reuve d'une grande science et d'une excellente néthode. Il a, comme professeur, peu de rivaux ›armi ses compatriotes. On a encore de lui des *Concertos*, des *Variations* et des *Fantaisies*.

LOBECK (Chrétien-Auguste), philologue alle-mand, né à Naumbourg (Prusse), le 5 juin 1781, fit de bonnes études au collége de sa ville natale, sous la direction de son père, pédagogue distin-gué, fréquenta ensuite différentes universités et, après avoir obtenu ses grades, et fait, pendant plusieurs années, des cours particuliers de philo-logie classique, devint, en 1807, co-recteur, en 1806, recteur du lycée de Wittemberg, et un peu plus tard professeur adjoint à l'université de cette ville. En 1814, lors de la suppression de cette ancienne et célèbre université, M. Lobeck dont la réputation s'était déjà répandue en Alle-magne, fut appelé à Kœnigsberg, où il occupe encore aujourd'hui la chaire de littérature an-cienne et d'éloquence classique. Il y a célébré le cinquantième anniversaire de sa promotion au grade de docteur.

Distingué parmi les hellénistes par son érudi-tion et la sagacité de sa critique, il a exercé, du-rant les longues années de son professorat, une influence heureuse sur le développement des études classiques dans les provinces orientales de la Prusse. Il a obtenu le titre de conseiller intime supérieur du gouvernement et diverses distinc-tions honorifiques.

Ses travaux les plus estimés sont : *Ajax So-*

image
not
available

ment régisseur du théâtre royal de Vienne. Il a joué sur presque tous les théâtres de l'Allemagne, à la fois dans la comédie et dans le drame. Ses principales créations furent dans *Hamlet* et *Macbeth*. La plupart des bons acteurs allemands contemporains ont reçu ses leçons;

François-Louis-Feodor LŒWE, neveu du précédent, né à Cassel, en 1816, depuis 1847 régisseur du théâtre de Stuttgart, où, après avoir joué dans plusieurs autres villes, il a déployé, dans les rôles de Leicester, de Posa, de Tasso et d'Hamlet une énergie savante et contenue, une belle diction et une majesté d'attitudes qui l'ont rendu célèbre. Il s'est aussi fait connaître comme poëte lyrique par plusieurs recueils : *les Chansons de Francfort* (Frankfurter Lieder); *Sonnets vénitiens* (Venetianische Sonette). Il a donné une édition complète de ses poésies, en 1855.

Sophie LŒWE, cantatrice, sœur du précédent, née à Oldenbourg, en 1815, élève de Cicemarra, engagée, en 1832, au théâtre de la porte de Carinthie et, en 1838, au théâtre royal de Berlin. Elle eut une grande vogue dans *le Domino noir* et *le Barbier*. Après avoir visité la France, l'Angleterre et l'Italie, elle a épousé, en 1840, un prince de la maison de Liechtenstein.

Sa sœur, Lilla LŒWE, après avoir paru avec éclat à Vienne, comme jeune première, a aussi quitté la scène, pour épouser le baron livonien de Küster.

LOISET (Alexandre-Benoît), vétérinaire français, ancien représentant du peuple, né à Lille (Nord), le 18 février 1797, d'une famille d'ouvriers, fut admis, comme élève, à l'École d'Alfort, où il étudia avec beaucoup d'ardeur et de succès la médecine vétérinaire. En 1819, il fut nommé vétérinaire du département du Nord. Bientôt après, il entra à l'Académie des sciences de Lille. Membre du conseil central de salubrité, depuis sa fondation, membre fondateur de la société centrale de médecine du département, de l'École préparatoire de médecine de Lille, correspondant de diverses sociétés savantes, il publia de nombreux mémoires sur les questions relatives à sa profession, et reçut plusieurs médailles d'or et d'argent de la Société centrale d'agriculture de Paris. Outre des articles importants, insérés dans les *Mémoires de la Société royale des sciences de Lille*, il a fait paraître un *Résumé analytique des faits de police médicale et des observations de médecine vétérinaire*, recueillis dans le département du Nord en 1839 (Lille, 1840, in-8); un *Rapport sur les travaux du conseil de salubrité du département du Nord pendant les années* 1841 *et* 1842 (Lille, 1844, in-8), etc.

Connu depuis longtemps par ses opinions très-libérales, lorsque la révolution de Février éclata, il fut nommé représentant du peuple par 170 719 suffrages, le onzième des vingt-huit élus du Nord, fit partie du comité de l'agriculture et du crédit foncier, et vota ordinairement avec la gauche non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, sans s'associer à la demande de mise en accusation du Président et des ministres. Réélu, le seizième, à l'Assemblée législative, il fut atteint du choléra, et les journaux annoncèrent sa mort; mais il se rétablit complétement et reprit ses travaux législatifs et scientifiques. Membre de la minorité républicaine, il défendit contre tous les partis la Constitution, et, après le coup d'État du 2 décembre, renonça à la vie politique.

Il a publié depuis des mémoires importants : *de l'Affection typhoïde de l'espèce chevaline et de ses rapports avec la fièvre typhoïde de l'homme* (Lille, 1853, in-8); *de l'Enzootie foudroyante*,

image
not
available

versité de Cambridge, où il fit aussi partie du corps enseignant. Après avoir professé deux ans à l'université de la Virginie, il entra, en 1826, à celle qui venait d'être créée à Londres, y occupa la chaire de langue et de littérature grecques jusqu'en 1831, et celle de langue latine, de 1842 à 1846. Reçu avocat en 1837, il fit quelque temps des cours de droit (1846) à la société de Middle-Temple, puis rentra dans l'enseignement classique, en 1849, comme professeur d'humanités au collége de Brighton.

Membre actif de la Société pour la propagation des connaissances utiles, M. Long a édité, sous son patronage : le *Journal d'éducation* (1831-1835); l'*Encyclopédie à un sou* (Penny Cyclopædia; 1832 1846, 29 vol. in-4), qui fut un des ouvrages les plus populaires en ce genre, et commencé un *Dictionnaire biographique universel* (the Biographical Dictionary; 1842-1844), dont il ne parut que la lettre A. Citons encore une traduction des *Vies des grands hommes* de Plutarque (Lives; 1844, 5 vol.); *les Révolutions de France* (France and its Revolutions; 1850), histoire pittoresque; quelques éditions classiques et de nombreux articles dans les *Dictionnaires* du docteur W. Smith.

LONGCHAMPS ou LONGCHAMP (Mlle Henriette), femme peintre française, née à Saint-Dizier (Haute-Marne), vers la fin de 1818, s'est consacrée au genre des fleurs et des fruits, qu'elle a souvent traité à l'aquarelle. On a vu d'elle, depuis ses débuts au salon de 1841 : des *Paniers de fleurs*, des *Groupes de fruits*, des *Légumes; Offrande à la Vierge* (1841-1847); une *Croix de chemin* (1848); *Camélia*, *Guirlandes de roses* (1849-1853); plusieurs des sujets précédents ont reparu à l'Exposition universelle de 1855; *Roses blanches* (1857), etc. Elle a obtenu une 3e médaille en 1847, et une 2e en 1848.

LONGET (François-Achille), médecin et physiologiste français, né à Saint-Germain en Laye, en 1811, montra de bonne heure un goût prononcé pour les études anatomiques, et s'y livra tout entier, à partir de l'année 1838. Il dirigea plus spécialement ses investigations sur le système nerveux, et publia une suite de travaux très-importants, entre autres son *Traité d'anatomie et de physiologie du système nerveux de l'homme et des animaux vertébrés* (Paris, 1843-1846); et son *Traité complet de physiologie* (1850-1855), un des meilleurs ouvrages de ce genre dans notre langue; l'auteur y remonte des phénomènes fonctionnels aux lois, suit les développements de la vie dans toute l'échelle zoologique, consolide et confirme, par de nouveaux modes d'expérimentation, la belle découverte de Charles Bell sur le rôle différent des cordons antérieurs et des cordons postérieurs de la moelle épinière, relativement à la sensibilité et au mouvement.

M. Longet s'est aussi livré à de savantes recherches sur les lois de l'excitabilité dans les nerfs, sur l'irritabilité propre et directe de la fibre musculaire dépouillée du filet nerveux, qui, pendant la vie, lui transmet les ordres de la volonté; sur l'existence des nerfs mixtes et la classification des nerfs crâniens; sur l'action de l'électricité sur le système nerveux. Il a publié, en 1840, les expériences qu'il a faites sur ce dernier sujet, avec M. Matteucci. Adversaire de l'école appelée électro-nerviste, il croit avoir démontré que l'irritabilité est une propriété inhérente aux muscles vivants, sur laquelle le courant électrique agit seulement comme un excitateur spécial, sans pouvoir la remplacer quand elle est épuisée. Dans un travail publié en 1847, M. Longet a établi que le principe moteur de la respiration a son siége

image
not
available

novembre 1845 et ne consentit, en 1852, lors du ministère Derby, à s'associer à sa politique qu'en acceptant la présidence sans portefeuille. Depuis 1828, il fait partie du Conseil privé. Il ne s'est pas marié et a pour héritier de ses titres et dignités son frère cadet, Henry-Cecil LOWTHER (voy. ce nom).

LONSDALE (rév. John), pair ecclésiastique d'Angleterre, né vers 1793, est fils d'un recteur de Darfield. Élevé au collége du Roi à Cambridge, où il a pris ses degrés universitaires, il reçut, en 1818, la prêtrise, devint, en 1822, chapelain particulier de l'archevêque de Canterbury, et, de 1831 à 1843, fut attaché à la cathédrale de Saint-Paul, comme chanoine prébendier. Pendant plusieurs années, il a été chargé de prêcher à l'École de droit de Lincoln's Inn. Il venait d'être nommé archidiacre du Middlesex lorsqu'il fut élevé à l'évêché de Lichfield (1843), un des siéges qui donnent droit à la pairie, et dont le revenu est de 4500 liv. par an (112500 fr.). Le rév. J. Lonsdale appartient au parti conservateur. On a de lui plusieurs traités de piété et surtout un recueil de *Sermons* fort estimé.

LOOMIS (Elias), mathématicien américain, élevé à Yale-Collége (Connecticut), puis professeur de mathématiques et de physique à Western-Reserve-College (Ohio), occupe, depuis 1844, la même chaire à l'université de la ville de New-York. Il est auteur d'un grand nombre de mémoires scientifiques, et de divers ouvrages qui, grâce à leur clarté et à leur exactitude, sont devenus de véritables manuels classiques, et ont eu un grand nombre d'éditions : *Elements of algebra* (in-12, New-York); *Elements of geometry and Conic sections* (in-8); *Trigonométrie et tables de logarithmes* (Trigonometry and tables, in-8); *Éléments de géométrie analytique et de calcul intégral et différentiel* (Elements of analytical Geometry and of the differential and integral Calculus; New-York, in-8); *Introduction à l'astronomie pratique, avec un recueil de tables astronomiques* (an Introduction to practical Astronomy, with a collection of astronomical tables; New-York, in-8); *Progrès récents de l'astronomie, spécialement aux États-Unis* (Recent progress of astronomy, especially in the United-States (in-12, 1850; nouv. édit., 1856), revue sérieuse des grandes découvertes astronomiques modernes; *Traité d'arithmétique théorique et pratique* (a Treatise on arithmetic theoritical an practical; New-York, 1856, in-12), que l'on cite comme un ouvrage d'une haute portée scientifique.

LOOZ-CORSWAREM (*Charles*-François-Guillaume-Ferdinand, duc DE), chef actuel d'une famille belge, ci-devant souveraine, est né le 9 mars 1804. Il a épousé, le 15 octobre 1829, *Mina*-Anne-Gertrude-Jacqueline, née le 31 octobre 1802, fille du chevalier van Lockhorst, baron de Bonlez. Il a deux filles et deux fils, *Charles*, né le 25 février 1833, officier d'artillerie dans l'armée belge, et *Ernest*, né le 5 septembre 1834; une de ses sœurs, *Caroline*-Arnoldine-Irène, née le 28 juin 1807, s'est mariée, le 26 juillet 1826, à don José Mariano, marquis de la Riva-Aguero, de Monte-Alegre d'Aulestia, ancien président de la république du Pérou.

LOPEZ (Bernard), auteur dramatique français, né vers 1815, débuta au théâtre par un drame, *le Tribut des cent vierges* (1839). Sans compter un certain nombre de vaudevilles, il a donné en collaboration plusieurs pièces applaudies sur nos premières scènes, notamment : *Regardez, mais*

journal de cette ville, puis son rédacteur en chef, usqu'en 1841. Dans cet intervalle, il avait appris a gravure sur bois. Il se mit alors au nombre des élèves de l'académie de dessin de New-York et eut bientôt fait assez de progrès pour qu'on lui onfiât la direction et les illustrations du *Family lagazine* de New-York. Dessinateur à New-York t journaliste à Poughkeepsie, M. Lossing écrivit, n outre, pendant l'hiver de 1840 à 1841, un petit olume qui fut accueilli avec estime : *An outline istory of the Fine Arts* (New-York, in-18), et ui fut suivi d'importants ouvrages sur la révoluon américaine: *Seventeen hundred and Seventy x* [1776] (1846, grand in-8, de plus de 500 pages), lustré de 70 gravures de la main de l'auteur; *ves of the signers of the declaration of Indendance* (1847, in-12); *Pictorial Field-Book of e Revolution* (1848-1852, 2 grands vol. in-8, avec us de 1000 gravures), publication monumentale stinée à illustrer, par la plume et le crayon, les ux, les hommes et les grandes scènes de la réution, et préparée par quatre années de voyages. milieu du succès qui accueillit ce bel ouvrage, cendie qui détruisit l'immense établissement ses éditeurs, les célèbres Harper, de New-k, anéantit la plus grande partie de la prere édition, à peine terminée. Une seconde, fectionnée par l'auteur, fut mise sous presse mars 1855.

n a encore de M. Lossing : *Histoire illustrée États-Unis*, destinée aux écoles (1854); *Nos patriotes* (Our Countrymen, 1855, illustré), e de notices biographiques avec portraits. Il a né plusieurs pamphlets historiques et biograues, et collaboré, par des études de biogra- historique et par des dessins, à divers eils, notamment au *Harper's Magazine*. ossing prépare ou exécute, en ce moment, ouble pendant du *Pictorial Field-Book*, une de *Histoire illustrée de la guerre des États-en* 1812, et une *Histoire de la domination aise en Amérique*, ainsi qu'une série de vos relatifs à l'histoire des premiers établisses au delà des Alleghanys et à la biographie lus anciens colons de l'Ouest.

THIAN (William-Schomberg-Robert KERR, rquis DE), pair d'Angleterre, né en 1832, l'Édimbourg, descend d'une ancienne faécossaise élevée, en 1701, au marquisat et, 21, à la pairie. Après avoir fait ses études à ersité d'Oxford, il prit, en 1841, la place père à la Chambre des Lords.

TIN DE LAVAL (Réné-Victorien LOTTIN, dit), voyageur français, né à Laval (Mayenne), 5, débuta comme romancier et puisa dans noires et les chroniques la matière d'un nombre de volumes qu'il produisit jus-842. Dès 1835, ses goûts se tournèrent vers ages scientifiques, et il entreprit une prometravers l'Italie, la Sicile, l'Illyrie, la Grèce, Mineure, puis en 1844, une excursion dans occidentale. Il dessina et moula les curio- pays, d'après des procédés nouveaux et les, qui composent la méthode qu'il a api-même *lottinoplastie*. Trois ans plus tard, ficiellement envoyé en Égypte et au Sinaï. ode a été récemment acquise par l'État. décoré en mars 1847.

le lui : *les Truands* (1832, 3 vol. in-12); *Médicis* (1834, 2 vol. in-8); *Robert le ue* (1835, 2 vol. in-8); *le Comte de Néty* vol. in-8); *Andalousia, ou la Perle des ses* (1842. 2 vol. in-8); *les Comtes de ery* (1843, 2 vol. in-8); *Un an sur les* (1837, 2 vol. in-8); *Manuel complet de*

image
not
available

is, membre de l'Académie de médecine, né
37, à Aï (Marne), fut reçu docteur à Paris en
Il voyagea en Russie et entra ensuite, sans
t sans fonctions à l'hôpital de la Charité, où,
nt plusieurs années, il poursuivit, malgré
igences d'une nombreuse clientèle, ses étu-
e diagnostic et d'anatomie pathologique. Il
ença assez tard à écrire. Ses premiers tra-
Recherches anatomico-pathologiques sur la
ie (1825, in-8), *sur la membrane muqueuse*
stomac, *le croup*, *les abcès du foie*, etc.
, in-8), le firent nommer, en 1826, membre
cadémie de médecine (section de pathologie).
utation comme praticien était déjà faite à
époque et lui avait assigné une place remar-
e dans cette école dont Bayle et Laënnec étaient
efs. En 1828, il fit partie de la commission
ale envoyée à Gibraltar pour observer la
jaune, et concourut avec ses confrères,
Chervin et Trousseau, à la publication des
nents (1832, 2 vol. in-8) sur cette épidémie;
déclare partisan du principe de la contagion.
31, M. Louis se présenta sans succès au con-
pour la chaire de clinique interne à la Fa-
Médecin de la Pitié et de l'Hôtel-Dieu, il
etiré, en 1854, après avoir déployé, pendant
g exercice de ses fonctions, une perspicacité
prudence qui lui ont acquis une grande
té dans le corps médical.
avant médecin, créé officier de la Légion
neur le 20 décembre 1842, a encore écrit:
rches sur la fièvre typhoïde (1828, 2 vol. in-8;
. augmentée, 1840), comparée avec les mala-
iguës les plus ordinaires; *Examen de l'exa-*
e Broussais (1834, in-8), où il démontre par
its irrécusables dans quelle erreur était
ce dernier en, traitant comme de simples
sies la phthisie pulmonaire et l'affection ty-
e; *Recherches sur les effets de la saignée dans*
ies maladies inflammatoires (1835, in-8);
des mémoires et dissertations dans le *Re-*
de la Société médicale d'observation, qui
décerné le titre de président perpétuel.

JIS (Charles-Auguste), ex-roi de Bavière,
25 août 1786, du premier mariage du roi
ilien-Joseph, étudia aux universités de
hut et de Gœttingue, et prit part aux cam-
s contre l'Autriche en 1809. Se livrant en-
tout entier à son goût pour les beaux-arts,
it à l'écart des affaires publiques, et s'im-
a plus stricte économie, afin de consacrer
argnes à l'acquisition d'objets d'art et à la
uction de la *Glyptothèque*, magnifique musée
ulpture. Il succéda à son père, dont il était
aîné, le 13 octobre 1825. Son gouvernement
d'abord les plus belles espérances. La cen-
ut abolie pour les écrits non politiques, des
es économiques eurent lieu dans l'adminis-
n; mais bientôt l'influence toujours crois-
du clergé, la fondation de nouveaux cou,
dont le nombre doubla en moins de dix ans-
e système de réaction que le roi suivit à par-
1830, causèrent des alarmes aux amis de la
. Plusieurs de ces derniers, tels que Behr,
nan, Volkhardt furent détenus arbitraire-
exilés ou forcés de prendre la fuite. Plus
fois les protestants se virent privés de la
nce des droits que leur accorde la consti
L'influence de l'ultramontanisme ne cessa
our faire place à celle d'une courtisane,
ontès, qui avait captivé le cœur du vieux
que (1846). L'ex-danseuse fut créée com-
e Landsfeld et reçut un fief dont les re-
s'élevaient à 125,000 francs. Elle fit ren-
, en 1847, le ministère Abel, tout dévoué
gé. Mais quoiqu'elle fît profession de favo-

image
not
available

bonhomie. Doué en outre d'un talent inimitable pour interpréter, en lisant, ses propres écrits, et sentant sa vue affaiblie par le travail, il imagina de faire des lectures publiques de ses contes en vers et en prose. Cette idée originale et éminemment anglaise, fut couronnée d'un plein succès à Londres, puis dans les principales villes du Royaume-Uni, et enfin dans celles de l'Amérique du Nord. Les derniers écrits de M. Lover, qu'il a également lus en public, datent de 1848 : c'est un recueil de *Poésies* et de *Nouvelles* sur l'Angleterre et une relation de son *Voyage littéraire aux États-Unis.*

LOVY (Jules), journaliste français, né en 1801 à Furth, en Bavière, d'une famille israélite, vint terminer ses études à Paris, commença son droit, puis se jeta dans la petite presse, qui faisait à la Restauration une guerre si vive. Sa verve anonyme s'y est montrée intarissable. Entré, en 1826, à l'ancien *Figaro*, il fut tour à tour ou à la fois, rédacteur de l'ancien et du nouveau *Corsaire*, du *Vert-Vert*, de *l'Entr'acte*, du *Charivari*, du *Pamphlet*, de *la Comédie*, du *Journal du plaisir*, du *Journal pour rire*, et d'une foule d'autres publications de ce genre. En 1840, il rédigea avec M. Commerson, le *Tam-tam*, et fonda plus tard avec lui le *Tintamarre*. On lui attribue une bonne partie des excentriques boutades qui ont paru depuis sous le nom de son collaborateur, et qui, souvent, sont passées au théâtre.

Il faut citer à part la collaboration de M. Lovy au premier journal de musique hebdomadaire qui ait paru en France, le *Ménestrel* (1833), dont il fut quelque temps directeur, et dont il est encore le rédacteur en chef. Sa critique musicale se fait remarquer par un caractère général de bienveillance qui contraste avec l'esprit mordant qu'il a porté depuis plus de trente ans dans le petit journalisme.

LOWE (Robert), homme politique anglais, né en 1811, à Bingham (comté de Notts), où son père était curé, fit au collége de Winchester ses premières études et, après avoir pris ses degrés à Oxford, donna dans les divers colléges de cette université des répétitions particulières, de 1836 à 1842. A cette époque, il fut admis au barreau sous les auspices de la société de Lincoln'Jun; puis il partit pour l'Australie, où il ne tarda pas à acquérir, comme avocat, une belle clientèle. Élu, un an après son arrivée, membre du conseil législatif, il prit une part active à toutes les discussions importantes, entre autres au plan d'éducation nationale qui a été adopté par tous les membres de la colonie, Sydney excepté, et à la suppression de la peine de l'emprisonnement pour quitter les frais d'un procès.

M. Lowe était de retour en Angleterre depuis deux ans, lorsqu'aux élections de 1852, il obtint un siége à la Chambre des Communes pour un des bourgs du Worcestershire qui l'a réélu en 1857. Il a pris place dans les rangs de l'opinion libérale. Dans le courant de 1855, il a successivement été nommé conseiller privé, vice-président du conseil de commerce (*Board of trade*) et enfin trésorier en chef ou *paymaster-general.*

LOWELL (James-Russel), poëte américain, né en 1819, à Boston, et fils d'un ecclésiastique distingué de la secte des congrégationnalistes, fit ses études à l'université d'Harvard et fut reçu avocat. Mais il préfera se consacrer aux travaux littéraires pour lesquels, dès le collége, il avait manifesté un goût décidé. Après ses premiers vers, *la Vie d'une année* (a Year's life; 1841), qui passèrent presque inaperçus, un bon accueil fut fait à son second volume (1844), qui contenait, entre autres

image
not
available

comme chez tous ses confrères, beaucoup plus grande. Avec Théaulon, il a donné : *le Spectacle à la cour* et *une Assemblée de créanciers* (1840); avec MM. Cogniard; *le Conseil de discipline*; avec M. Varin, *le Gamin* (1833), *le Muet de Saint-Malo* (1837); *les Trois péchés du diable* (1844); avec M. P. Vermond, *la Tasse cassée* (1849); avec MM. Labiche et Siraudin; *le Misanthrope et l'Auvergnat* (1852); *La femme doit obéissance à son mari!* (1855); *Obliger est si doux* (1856); etc. Il a encore eu pour collaborateurs MM. Brisebarre, Paul de Kock, Grangé, Desvergers, Delaporte, Salvat, etc.

LUCAN (Georges-Charles BINGHAM, 3e comte), général et pair d'Angleterre, né en 1800 à Londres, appartient à une famille irlandaise élevée, en 1795, au rang de comte. A l'âge de seize ans, il obtint un brevet d'enseigne dans l'armée, et venait d'être promu au grade de major général (1853), lorsqu'il fut envoyé en Crimée, avec le commandement d'une division de grosse cavalerie; il fut blessé au siége de Sébastopol, et nommé, à son retour, lieutenant général (1855). Élu pair représentatif d'Irlande, en 1840, il vote à la Chambre haute avec le parti conservateur.

De son mariage avec la fille du comte de Cardigan (1839), le comte Lucan a cinq enfants, dont l'aîné, Georges, lord BINGHAM, né en 1830 à Londres, a suivi également la carrière militaire, et a été nommé major de cavalerie à l'issue de la guerre d'Orient.

LUCAS (Jean-Marie-Charles), économiste français, membre de l'Institut, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 3 mai 1803, se fit recevoir avocat à la Cour royale de Paris en 1825, et plaida avec distinction et succès dans un certain nombre d'affaires intéressantes, telles que celle de *l'Évangile* de Touquet, celle de l'abrogation du règlement de 1723, si funeste au commerce de la librairie, etc. A la même époque, il se signala par diverses pétitions adressées aux Chambres, sur l'instruction primaire, sur le système pénitentiaire, etc., puis se livra spécialement à des études relatives à la peine de mort, dont il réclamait l'abolition, et aux divers systèmes de pénalité. Il fut, en 1833, attaché au ministère de l'intérieur, avec le titre d'inspecteur général des prisons, qu'il a gardé jusqu'ici. Admis à l'Institut en 1836, comme successeur du comte Rœderer, à l'Académie des sciences morales et politiques, il est en outre correspondant ou associé des Sociétés des prisons de Philadelphie, de Londres, de Dublin, de la Société phrénologique, président de la Société de patronage des jeunes détenus, etc., etc. M. Charles Lucas a été promu officier de la Légion d'honneur en janvier 1852.

On a de lui : *du Système pénitentiaire en Europe et aux États-Unis* (1826-1830, 3 vol. in-8), honoré, en 1831, du prix Montyon de 6000 francs; *du Système pénal en général et de la peine de mort en particulier* (1827, in-8), couronné à Genève et à Paris; *Recueil des débats législatifs sur la peine de mort* (1830, in-8); *Dissertation sur ...ure* (1830); *de la Réforme des prisons, ou de la théorie de l'emprisonnement* (1836-38, 3 vol. ...); *Appendice* au même (1838); *des Moyens et des conditions d'une réforme pénitentiaire en France* (1848); *de la Ratification donnée par l'Assemblée nationale au décret d'abolition de la peine de mort*, d'après le résumé des débats législatifs, ...-1848 (1848, in-8); des *Plaidoyers*, des *Lettres* et divers articles fournis à *la Presse*, sous le ... de *Martin*, etc.

LUCAS (Hippolyte-Julien-Joseph), littérateur

image
not
available

ıtion du pays. Son souverain et l'empereur utriche lui témoignèrent leur satisfaction par tes sortes d'honneurs. Dès le début de la rre d'Orient, le général Lüders fut mis sous ordres du prince Gortschakoff, opéra sur le ıbe, exécuta une marche périlleuse vers Si-ie, mais se vit forcé par la maladie de quitter armée. A peine guéri, il prit, en mars 1855, ommandement de l'armée du Sud, établit son rtier général à Odessa, puis à Nicolaïeff, et cette ville, après la prise de Kinburn (17 oc-e 1855), à l'abri de toute attaque. Au mois anvier suivant, le nouvel empereur Alexan-II lui confia, avec le titre de chef du régi-t d'infanterie de Prague, le commandement rieur en Crimée. Il se préparait activement utenir la lutte contre les alliés, lorsque conclu le traité de Paris (30 mars 1856). sé de fatigues et menacé d'une cécité com-, le général Lüders obtint peu après sa re-. En 1857, il a visité une partie de l'Allema-la France et l'Italie.

DWIG (Otto), littérateur allemand, né en à Eisfeld (duché de Meiningen), cultiva de heure les beaux-arts, dirigea dans sa ville une troupe d'amateurs et se livra à des s de composition musicale, que sa santé le d'interrompre. Il s'occupa alors de littéra-et publia des tragédies: *le Droit des cœurs*, *Bernauer*, *les Macchabées*, (1855), etc.; cueil de contes humoristiques (*die Heite-*); *Entre ciel et terre* (Zwischen Himmel und Francfort, 1856, in-8), etc.

ARDON (Jean-Léonard), peintre suisse, Genève, en 1801, vint suivre à Paris les ate-le Gros et de M. Ingres et débuta au salon 31. Habitant tour à tour Paris et Genève, il , à nos expositions annuelles, des envois nts et s'est attaché à mettre en scène les ıirs de l'indépendance helvétique. On a vu , depuis ses débuts jusque dans ces der-temps: *un Criminel* (1831); *le Serment du i*, plusieurs fois répété; *Guillaume Tell ıt Baumgartner*, *Arnold de Melchtal* (1841); *rist et la Vierge*, *Ruth et Booz*, *le Dernier 'un condamné*, *les Regrets*, de nombreux *its*, quelques sujets d'intérieur (1833-*le Christ sur la croix*, *Ruth*, admis à l'Ex-n universelle de 1855; *la Visite au couvent* (1857), etc. — M. L. Lugardon a obtenu médaille à Paris, en 1831.

NOT (Joseph), général français, né à Cha-y (Haute-Saône), le 12 décembre 1780, é de 14 ans, quand il rejoignit son père à du Rhin; il assista aux siéges de Luxem-t de Mayence, puis au blocus de Mantoue, ıite les campagnes de l'Ouest, d'Italie, ne et de Russie, se distingua brillam-Girone (1808), devant Polotsk et à Mag-, et fut nommé chef de bataillon en Grièvement blessé et abandonné sur le le bataille de Waterloo, il subit une courte en Angleterre. M. Lugnot prit une part le à l'expédition de 1823, à la prise d'Al-ıx premières campagnes d'Afrique. Nom-1833, colonel du 21e léger, il a été pro-27 février 1841, au grade de maréchal de investi, en cette qualité, de divers com-ents à l'intérieur. Depuis 1849, il faisait la réserve. — Le général Lugnot est mort Il était, depuis le 31 janvier 1852, grand e la Légion d'honneur.

ET (Henri), acteur français, né à Péri-

image
not
available

a été choisi, en 1854, pour diriger *le Catalogue* longtemps projeté de la Bibliothèque impé-ale. Il est officier de la Légion d'honneur.

LUZARCHE (Victor), bibliophile français, né à ours (Indre-et-Loire), le 20 juillet 1805, a été, ins les dernières années du règne de Louis-Phi-ppe, maire de cette ville, où il comptait parmi s membres actifs du parti libéral. Conservateur onoraire de la bibliothèque municipale, vaste épôt où s'étaient entassés pêle-mêle, sous la Ré-olution, les livres et les manuscrits des nom-reux couvents de la Touraine, il en prépara le atalogue, et publia quelques-uns de ses manus-rits inédits, avec un soin et une élégance d'exé-ution qui témoignent encore moins de la richesse ue du bon goût d'un amateur de livres.

On lui doit : *la Chape de saint Mesme de Chinon* (Tours, 1851), qui a donné lieu à une po-émique avec M. Ch. Lenormant (2e édition, 1853, vec *Réponse à M. Lenormant*); *Petri filii Bechini Chrenicon Turonense*, revu sur les ma-uscrits du Vatican et de la bibliothèque natio-ale (Tours, 1851, in-8); une édition du *Dis-ours de la méthode* de Descartes, à l'occasion de l'inauguration de la statue de ce philosophe, à 'ours (1852, in-16). *Journal historique de Pierre 'ayet sur les troubles de la Ligue* (1852, in-12, vec commentaire); *Adam, drame anglo-normand lu XIIe siècle* (1854, in-8), édition *princeps* du remier drame écrit en langue française, honorée l'une mention de l'Académie en 1854; *l'Office de Pâques ou de la Résurrection*, avec la notation musicale (Tours, 1856, introduction et notes); *Vie du pape Grégoire le Grand, légende française* (1857, in-18, avec *Introduction* et Glossaire), enfin, quelques *Mémoires* dans le recueil de la Société archéologique de Touraine.

LYAUTEY (Hubert-Joseph), général français, sénateur, né en 1789, fut admis, en 1804, à l'École polytechnique et, en 1807, à l'École d'application de Metz. Entré dans l'artillerie, où il a passé par tous les grades de la hiérarchie militaire, il prit part aux guerres de l'Empire, fut nommé chef d'escadron dans la garde royale et se trouvait, en 1830, directeur du matériel à Vincennes. Promu colonel la même année, il fut envoyé à Brest, placé ensuite à la tête du 12e régiment de l'arme (1834) et chargé du commandement supérieur de l'artillerie en Afrique (1841); en même temps il recevait le grade de maréchal de camp et les insignes de commandeur de la Légion d'honneur. De retour en France en 1843, il dirigea, de 1844 à 1846, l'École de Vincennes et vint siéger, en 1847, au comité consultatif d'artillerie. Le 10 juillet 1848, il passa général de division. Élevé, le 19 juin 1854, à la dignité de sénateur, il ne tarda pas à être mis dans la section de réserve de l'état-major général. M. Lyautey est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 26 décembre 1852.

LYELL (sir Charles), célèbre géologue anglais, né en 1797, à Kinnordy (comté de Forfar), est le fils d'un botaniste distingué, mort en 1849, et dont le nom a été donné par R. Brown à une famille de plantes d'Australie. En sortant de l'université d'Oxford (Exeter college), où il a été élevé, il étudia le droit et fut admis au barreau de Londres; mais il abandonna bientôt l'exercice de cette profession pour se consacrer exclusivement à l'étude des sciences naturelles, et notamment à celle de la géologie. En 1824, il entreprit un voyage dans les parties montagneuses de la France, de l'Allemagne et de l'Italie, et inséra

image
not
available

ı rencontre une action dramatique, des des-
ptions pittoresques et un style plein de vigueur;
choix de ses *Discours politiques* (Speeches,
53, in-8), etc.

MACCHI (Mauro), publiciste italien, né à Mi-
ı en 1815, était professeur de rhétorique à
ıgt-quatre ans, lorsque, désigné à la police
trichienne par la liberté de ses opinions, il
t arrêté, jugé sommairement, destitué de sa
aire et privé même du droit de donner des le-
ns particulières. Il débuta, comme écrivain,
ns la rédaction du *Politecnico;* puis il entreprit
i-même une revue mensuelle, *Spettatore indus-
iale*, destinée à répandre en Italie le goût des
iences physiques et économiques. Il fut nommé
crétaire de la Société d'encouragement des
iences, des lettres et des arts, fondée à Milan
r le célèbre Ugo Foscolo. Inquiété de nouveau,
put prendre la fuite, et chercha un asile en
émont où il collaborait avec M. Brofferio, au
ssagiere torinese, quand la révolution de Milan
i rouvrit les portes de la Lombardie. Il se ren-
: à Milan où il combattit avec beaucoup d'ar-
ur la fameuse proposition giobertienne, l'*Italia
ra da se*, comme fatale à l'Italie. Partisan de
lliance française, il prédit les revers auxquels
patriotisme étroit et jaloux exposait la cause
l'indépendance.
En 1849, il rentra en Piémont et fonda, à Turin
ıe association d'ouvriers auxquels il fit des
urs gratuits d'histoire, de politique et de mo-
le. Contraint, après le désastre de Novare, de
ssoudre cette association et de suspendre son
ırs, il défendit, dans le journal de Turin, le
roletario, le parti républicain, accusé de tous
s malheurs de l'Italie, et fit paraître un écrit
titulé : *la Politique de M. Massimo d'Aze-
lio*. En 1850, il fonda à Gênes le journal *l'Ita-
a*, nouvel organe de la révolution qui le fit ex-
ılser du Piémont. Il se réfugia dans le canton
ı Tessin, y fonda un *Moniteur bibliographique*
prit part à la rédaction des *Archives triennales
: la révolution italienne* publiées par la typo-
raphie de Capolago. En 1851, le gouvernement
émontais lui permit de revenir à Gênes, où il
attacha, comme journaliste à défendre la France,
ısultée par la presse libérale étrangère, et com-
attit cette formule de M. Brofferio : « La France
'est plus, l'Italie sera, » dans sa brochure
: *Coup d'État et la démocratie européenne*. Il fit
ısuite paraître un volume sous ce titre : *les
ontradictions de M. Vincent Gioberti;* puis des
tudes politiques (1853), nouvelle protestation
ɔntre la maxime *Far da se; le Armi et le idee*
855), dont le but est d'appeler sur les ques-
ons sociales l'attention des révolutionnaires, etc.
. M. Macchi s'est associé à la tentative du prêtre
ıtionaliste Ausonio Franchi (voy. ce nom).

MACCLESFIELD (Thomas-Auguste-Wolsten-
ɔlme PARKER, 6e comte de), pair d'Angleterre,
é en 1811 à Londres, descend d'un chancelier
evé en 1716 à la pairie héréditaire. Connu d'a-
ɔrd sous le nom de lord Parker, il représenta,
e 1837 à 1841, le comté d Oxford à la Chambre
es Communes et prit en 1850 la place de son père
la Chambre haute. Il appartient à l'opinion libé-
ıle. Marié deux fois, en 1839 et en 1842, il a six
ıfants dont l'aîné, Georges-Auguste, vicomte
ARKER, est né en 1843 à Londres.

MAC CONNEL (John), romancier américain, né
ans l'Illinois, le 11 novembre 1826, entra, à la
uite de ses études, à l'École de droit de Lexing-
on (Kentucky), où il reçut ses degrés. A l'âge de
ingt ans, il prit part, comme volontaire, à la

image
not
available

romans moraux, la plupart en un seul volume, qui ont eu d'assez nombreuses éditions en Amérique et en Angleterre, et dont quelques-uns ont été traduits en français à Genève : *Conquest and Self-Conquest* (New-York, 1844, in-18); *Woman an Enigma* (1844, in-18); *Praise and Principles* (1845, in-18); *The Cousins* (1845, in-18) nouvelle pour les enfants; *To Seem and to Be* (in-12, 1846); *Charms and counter Charms* (1846, in-12); *the Lofty and the Lowly* (1853, 2 vol. in-12), esquisse sur les mœurs du sud des États-Unis; *Violet, ou la Croix et la couronne* (Violet, or, etc., Boston, 1856, in-12) etc., elle a publié en outre un recueil d'articles écrits à diverses époques et rattachés les uns aux autres par un léger fil : *Evenings at Donaldson Manor* (New-York, 1847, in-12), et une étude philosophique et morale sur le rôle de la femme en Amérique : *Womann in America* (Ibid., 1850, in-12).

MAC-IRVAINE (Charles-Petit), théologien américain et évêque de l'Ohio, né à Burlington (New-York) vers la fin du dernier siècle, fut reçu docteur en théologie au collége de Princeton. Ordonné ministre, il passa sept ans à l'école militaire de West-Point, en qualité de chapelain. Chargé pendant quelque temps d'une paroisse de Brooklyn (New-York), il fut nommé en 1832 évêque de l'Ohio, et réside depuis cette époque à Cincinnati. Il jouit d'une réputation méritée comme prédicateur et comme polémiste. On a de lui un grand nombre de brochures et d'adresses principalement dirigées contre les doctrines puséistes, et réunies en deux volumes sous le titre de *Discourses* (New-York, 2 vol. in-8); puis *Evidences of Christianity in their external or historical division* (New-York, 1832, in-12); un recueil de vingt-deux sermons : *la Vérité et la Vie) The Truth and the Life* New-York, 1855, in-8), etc.

MACKAU (Ange-René-Armand, baron DE), amiral français, ancien ministre de la marine et des colonies, est né à Paris, le 19 février 1788, d'une ancienne famille originaire d'Irlande. Destiné d'abord à la diplomatie, il entra dans la marine, en 1805, sur l'invitation du prince Jérôme, dont il avait été le compagnon d'études, et sous les ordres duquel il fit une campagne, comme aspirant provisoire, sur le vaisseau *le Vétéran*. Après une nouvelle expédition dans la mer des Antilles, il fut attaché à l'état-major du contre-amiral François Baudin et passa en 1810, sur le brick *l'Abeille*, chargé d'une mission pour la Corse; il rencontra, le 26 mai 1811, le brick anglais *l'Alacrity*, et le força d'amener son pavillon, action d'éclat qui lui valut le grade de lieutenant de vaisseau et la décoration de la Légion d'honneur. Nommé commandant du vaisseau dont il venait de s'emparer, il fut chargé de protéger le commerce français contre les corsaires de la Méditerranée. Le 7 février 1812, il fut promu au grade de capitaine de frégate, et eut sous ses ordres la flottille de Livourne. Il concourut à la défense de cette ville assiégée par les Anglais. Lorsqu'en 1813 les Français durent évacuer l'Italie, il contribua à ramener à Toulon le matériel des ports de Livourne et de Gênes et la garnison de Corfou.

Après la chute de l'Empire, il fut embarqué, comme second, sur la frégate *l'Eurydice*, et fit, avec le capitaine Meynard de La Farge, vingt-six mois de navigation dans les mers du Nord, dans les Antilles, aux États-Unis et à Terre-Neuve. Il partit de Brest, le 11 avril 1818, sur la corvette *le Golo*, toucha à l'île Bourbon, reconnut divers points de l'île de Madagascar, se rendit ensuite à Cayenne et dans les Antilles et étudia la situation politique de la Nouvelle-Grenade, du Vénézuéla

image
not
available

(1847); *le roi Alfred au camp des Danois* (1852), etc. Il a exécuté, pour le nouveau palais du Parlement, deux grandes allégories, *la Chevalerie* et *la Justice*, et *les Fiançailles de Strongbow et de la princesse Eva* (1854).

On a vu de lui, à l'Exposition universelle de Paris, en 1855 : *le Manoir du baron*, *l'Epreuve du toucher*. Cet artiste a illustré un grand nombre d'*Annuaires*, d'*Albums*, de *Keepsakes*, de romans même; il a aussi travaillé pour les arts industriels, et l'on cite de lui les dessins d'une magnifique table de marqueterie pour le duc de Northumberland, et ceux d'une table de jeu en porcelaine, représentant les *Sept âges*. Il est, depuis 1840, membre titulaire de l'Académie royale.

MACLURE (sir Robert-John Le Mesurier), navigateur anglais, célèbre par la découverte du passage du N. O. dans les mers polaires, est né le 18 janvier 1807 à Wexford (Irlande). Fils d'un capitaine d'infanterie, il fut, par les soins du général Le Mesurier, élevé au collége d'Éton, puis à l'École militaire de Sandhurst, et obtint un brevet de midshipman à bord du vaisseau *la Victoire*. Après six ans de navigation dans les eaux de l'Amérique et des Indes, il fit avec le capitaine G. Back son premier voyage aux mers Arctiques, et le zèle qu'il y déploya lui valut le grade de lieutenant. De 1837 à 1846, il fut employé au service des côtes du Canada. En 1848, il accompagna, en qualité de second, sir J. C. Ross dans sa périlleuse expédition à la recherche de Franklin.

La troisième campagne de sir J. Maclure, qui venait d'être promu lieutenant de vaisseau, devait résoudre un problème dont la solution n'avait jusqu'alors pu être trouvée par les efforts multipliés de tant de navigateurs. *L'Investigator* et *l'Enterprise*, qui la composaient sous les ordres du capitaine Collinson, quittèrent Plymouth le 20 janvier 1850, et firent voile de conserve jusqu'au détroit de Magellan, où une tempête les sépara. Resté seul, M. Maclure, persistant à remplir la mission de l'Amirauté qui était encore de rallier l'équipage de Franklin, gagna les mers du pôle, doubla les caps Bathurst et Parry, et découvrit à 50 milles au nord une terre couverte de hautes montagnes et de vallées verdoyantes qu'il nomma île Baring. Un peu plus loin, sur l'île du Prince-Albert, il rencontra une peuplade d'indigènes qui n'avaient jamais eu de communications avec les Européens. Traversant ensuite le détroit du prince de Galles, il pénétra dans celui de Barrow, c'est-à-dire dans l'Océan atlantique, et reconnut alors qu'il venait de découvrir le passage du nord-ouest (26 octobre 1850).

Malgré cette découverte inespérée, il continua ses explorations dans ces hautes latitudes, et consacra les deux hivernages forcés qu'il fit au milieu des glaces à reconnaître et à relever exactement la géographie des endroits inconnus où, le premier, il avait mis le pied. De retour en Angleterre en 1853, il fut nommé capitaine, reçut, en 1855, du Parlement une somme de 5 000 livres (125 000 fr.) à titre de récompense publique, et fut créé chevalier à vie. On peut consulter sur les résultats de cette expédition la *Relation* rédigée par le capitaine Osbor, d'après les documents de sir Maclure (*A Narration of the discovery of the North-West passage;* Londres, 1856, in-8).

MAC-MAHON (Marie-Edme-Patrice-Maurice de), général français, sénateur, né vers 1807, à Autun (Saône-et-Loire), descend d'une ancienne famille catholique irlandaise qui s'attacha à la destinée des Stuarts. Fils d'un pair de France,

image
not
available

zèle de ses opinions conservatrices. En 1841, il essaya une seconde fois d'élever la voix pour signaler au pays les tendances réactionnaires du pouvoir, se repentit de les avoir encouragées par ses votes, pencha vers le parti légitimiste, qualifia le gouvernement de Juillet « d'épouvantable abus de pouvoir, » et fut un des fondateurs, en 1846, du journal *l'Esprit public*, qui représentait les oppositions réunies. Le 19 avril 1848, pour protester contre des atteintes portées au principe de l'inamovibilité des magistrats, il donna avec éclat sa démission de la charge qu'il remplissait depuis dix-sept ans à la Cour de cassation. M. Madier a reçu la croix d'honneur en 1818.

MADOU (Jean-Baptiste), peintre et lithographe belge, né à Bruxelles, en 1796, étudia sous Célestin François, cultiva, comme son maître, la peinture de genre et dut sa renommée à la correction de son dessin et au choix heureux de ses sujets. Il fit aussi de la lithographie, et concourut, dès 1825, à un grand nombre de publications illustrées. Il est membre effectif de l'Académie royale de Belgique, associé de l'Académie d'Anvers, professeur à l'École royale de Bruxelles, professeur de dessin du comte de Flandre et de la princesse Charlotte, et chevalier de l'ordre de Léopold.

M. Madou a principalement exécuté, comme peintre, *les Musiciens ambulants*, *le Marchand de bijoux*, *le Proscrit*, *les Pages à la ferme*, *Beaucoup de bruit pour rien* (1835-1850); *les Trouble-fête*, acquis par le gouvernement belge; *la Fête au château*, admis tous deux à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; comme lithographe : *Voyage pittoresque dans les Pays-Bas* (1821-1828); *Dessins et costumes belges, anciens et modernes*, avec M. Eeckout (1825-1827); *Scènes de la vie des peintres de l'école flamande et hollandaise* (Bruxelles et Paris, 1840, in-fol., 120 pl.). Il a illustré, en 1835, l'ouvrage intitulé : *Physionomie de la société en Europe, de Louis XI à nos jours*. Cet artiste a obtenu chez nous, en 1855, une médaille de seconde classe.

MADOZ (Pascal), homme politique espagnol, né à Pampelune, le 17 mai 1806, fut envoyé, à quatorze ans, à l'université de Saragosse, pour étudier le droit, prit, malgré sa jeunesse, une part active au mouvement libéral, et fut, en 1823, du nombre des défenseurs du château de Monzon; tombé aux mains des Français, qui l'assiégèrent, il fut jeté en prison et y passa plusieurs mois, avant d'être relâché. Ayant repris le cours de ses études, il obtint son diplôme de docteur en droit, à la suite d'un brillant examen; mais à peu de temps de là, on l'expulsa de l'université, sous prétexte qu'il professait des opinions jansénistes, et comme il lui était interdit, d'après un arrêté du ministre Calomarde, de pratiquer le barreau avant l'âge de vingt-cinq ans, il se trouva dénué de ressources. Ce fut alors qu'il se retira en France et qu'il résida à Tours, jusqu'à l'édit d'amnistie rendu par la régente Marie-Christine. S'étant établi à Barcelone, la cité la plus littéraire de l'Espagne, il prit la direction d'un *Dictionnaire géographique universel* (Diccionario geografico universal; Barcelone, 1829-1834, 10 vol. in-8), commencé par Bergnes et continué par lui depuis la lettre R. Puis il édita un autre ouvrage de moindre importance, quoique plus étendu, intitulé : *Recueil universel des causes célèbres* (Coleccion de causas celebres; Ibid., 20 vol. in-8); la partie consacrée à l'Espagne comprend le tiers de l'ouvrage. Il dirigea aussi *le Catalan*, journal d'opposition.

En 1835, M. Madoz se fit inscrire au tableau

image
not
available

et des étudiants. Comme homme politique, il s'est attaché à propager les idées favorables à l'union scandinave. En 1848, il se montra l'un des plus ardents radicaux, et comme tel, partisan de la guerre contre les grands-duchés. Au mois de novembre de la même année, il reçut le portefeuille des cultes, et le garda, même après que ses collègues eurent été tous successivement éliminés. Il dut enfin se retirer au mois de janvier 1852, et reçut en échange la direction générale de l'instruction publique.

MAEDLER (Johann Heinrich), astronome allemand, professeur d'astronomie et directeur de l'observatoire à Dorpat, en Russie, est né le 29 mai 1794, à Berlin, où il fit ses premières études, et où il obtint plus tard, dans la direction de de l'École normale, une place qu'il occupa jusqu'en 1830. Pendant ce temps, il fit avec Beer, le frère aîné de M. Meyerbeer (voy. ce nom), des observations astronomiques et ils publièrent ensemble la grande *Carte de la lune*, en quatre feuilles (Berlin 1829-1836), la meilleure de toutes celles qui existaient encore et à laquelle la *Sélénographie générale* (Allgemeine vergleichende Selenographie, 1837, 2 vol.), servit de commentaire. Ce travail valut à M. Maedler, en 1836, une place à l'observatoire de Berlin, et en 1840, la direction de l'observatoire de Dorpat en Russie. Il s'y occupa particulièrement de la détermination du déplacement des étoiles fixes, problème capital de l'astronomie moderne. Ses observations le conduisirent à une hypothèse sur le système de l'univers qui était au moins d'une rare hardiesse. Il déduisit du mouvement uniforme et général des étoiles fixes la conclusion qu'il existe un grand corps céleste appelé par lui *le soleil central*, autour duquel toutes les étoiles fixes tournaient avec leurs systèmes planétaires, comme les planètes tournent autour de notre soleil, et il regarda ce soleil comme le centre de l'univers, et peut-être même, comme le séjour de la divinité. M. Maedler publie, comme directeur de l'observatoire de Dorpat, des observations annuelles dont les résultats sont consignés en grande partie dans ses *Recherches sur les systèmes des étoiles fixes* (Untersuchungen über das Fixsternsystem). Les beaux instruments donnés à son observatoire par le gouvernement russe, fournissent à M. Maedler tous les moyens de faire avec une grande exactitude les déterminations les plus délicates.

Parmi les autres écrits de ce savant, on remarque : *Astronomie populaire* (Berlin, 4ᵉ édition, 1849), ouvrage très-répandu en Allemagne ; un mémoire sur l'*Existence d'un soleil central* (Dorpat, 2ᵉ édition, 1846) ; *Éléments de géographie mathématique et physique* (Leitfaden zur mathematischen und allgemeinen physischen Geographie ; Stuttgart, 1844) ; *Lettres sur l'astronomie ;* Mitau, 1845-1847) ; plusieurs *Mémoires* qui contiennent des calculs importants sur les mouvements de quelques étoiles doubles et de deux satellites de Saturne.

MAGENDIE (François), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Bordeaux, le 15 octobre 1782, était fils d'un médecin qui vint peu après se fixer à Paris, et il suivit dès l'âge de 15 ans, les cours de médecine et les hôpitaux. D'abord prosecteur sous Boyer, dont il était l'élève particulier, il devint par le concours interne des hôpitaux, aide d'anatomie, prosecteur à l'École pratique (1804) et fut reçu docteur à Paris en mars 1808. Exempté, par un décret spécial, presque unique à cette époque, de la conscription qui le rappelait en 1812, il continua ses études scientifiques, et s'attacha surtout à l'observation des phénomènes de la vie

image
not
available

urg, lors de la création du nouveau Sénat 2 janvier 1852). Il fut investi de la charge de and-veneur, en 1854, en remplacement du maréchal Saint-Arnaud.

MAGNE (Pierre), sénateur français, ministre, à Périgueux, en 1806, et d'abord expéditionaire à la préfecture de cette ville, vint étudier droit à Paris, et retourna, en 1831, s'inscrire tableau des avocats de Périgueux. Sous l'administration de M. Romieu, il devint conseiller préfecture, puis, lors de la démission de de Marcillac, en 1843, il reçut de ses compatriotes le mandat de député, qu'il remplit jusqu'en 848. Dans cet intervalle, pendant lequel il eut rec M. Bugeaud d'utiles relations, il se signala ar divers *Rapports* sur les crédits de l'Algérie. Il it choisi pour secrétaire de la commission du udget, puis désigné comme secrétaire général, t même comme ministre au département des affaires d'Algérie, projeté par M. Guizot.

Rentré dans la vie privée, en 1848, M. P. Magne it nommé, en novembre 1849, sous-secrétaire 'État aux finances, et reçut, dans la combinaison u 10 avril 1851, le portefeuille des travaux publics, qu'il garda jusqu'au 26 octobre. Rappelé au même ministère, le 1er décembre de la même année, il se démit à l'occasion du décret sur les biens e la famille d'Orléans, le 22 janvier 1852; mais l reprit son poste cinq mois après. En 1854, il assa au ministère des finances, qu'il n'a plus uitté. M. Magne a été nommé conseiller d'État, ans la première promotion de janvier 1852, uis sénateur le 31 décembre suivant. Commandeur de la Légion d'honneur depuis le 29 octobre 1851, il est aujourd'hui grand officier.

MAGNE (Jean-Fleury), vétérinaire français, né à Sauveterre (Aveyron), le 15 juillet 1804, suivit, de 1824 à 1828, les cours de l'École vétérinaire de Lyon, d'où il sortit avec le premier rang, et fit quelques mois partie du service militaire dans un régiment de dragons. En mai 1829, il obtint, au concours, la place de chef de service à l'École de Lyon, puis celle de professeur adjoint au cours de physique et de matière médicale (1832) et de professeur titulaire d'agriculture, d'hygiène vétérinaire et de botanique (1838). Il a été appelé, en 1843, à occuper la même chaire à l'École d'Alfort. Il a reçu la décoration en mai 1856.

On a de lui : *des Principes d'hygiène vétérinaire* (1842, in-8, 2e édit., 1844), traduit en allemand; *Traité d'hygiène vétérinaire appliquée* (1843, 2 vol. in-8, 2e édit., 1847); *Choix des vaches laitières* (1850, in-12; 2e édit., 1853); *Choix du cheval* (1854, in-12); plusieurs *Notices* (1839-1845), entre autres celle sur Grognier, dont il a revu et complété l'*Agriculture* (1839), et des articles dans les *Annales de la Société d'agriculture de Lyon*, le *Moniteur agricole*, qu'il a dirigé plusieurs années, et le *Journal des économistes*, etc. (1847-1855).

MAGNE (Pierre-Charles-Alexandre), médecin français, né à Etampes, en 1818, fit à Paris ses études médicales, fut reçu docteur en juin 1842, avec une thèse sur l'oculistique en général, et se consacra à la spécialité des maladies des yeux. Il est oculiste des indigents du premier arrondissement. Il a été, jusqu'en 1851, chirurgien-major de la garde nationale, et a reçu la décoration en août 1852. M. Al. Magne, qui a continué la méthode de son maître et ami le docteur Sanson, a publié plusieurs travaux pratiques estimés : *Nouveau procédé pour guérir l'ectropion; de l'Existence réelle de la cataracte noire; des Moyens de guérir le leucoma et l'albugo; sur les Tumeurs de*

image
not
available

gne et en Pologne. Ramené à Paris par les nements de 1814, il y reprit l'exercice de sa fession, et occupa pendant plusieurs années, s la Restauration, la place de juge-suppléant tribunal de première instance.

I. Mailher de Chassat, qui avait débuté en tra-sant de l'allemand *la Guerre de trente ans* de iller, et *l'Histoire de la paix de Wesphalie* de de Woltmar (1820, 2 vol. avec notes), a donné nme jurisconsulte: *Traité de l'interprétation lois* (Impr. roy. 1822, in-8, 2ᵉ édit. avec des *pléments*, 1825, in-8); *Commentaire appro-di du Code civil* (1832, 2 vol. in-8); *Traité des tuts* (*lois personnelles, lois réelles*) *d'après le oit ancien et le droit moderne* (1845, in-8), et articles dans divers recueils.

MAILLART (Louis-Oscar), acteur français, né rs 1815, et fils d'artistes dramatiques de pro-ice, parut enfant sur la scène, puis fut un in-nt typographe, et s'essaya dans les rôles d'a-oureux sur les théâtres de la banlieue et du ulevard. Après un premier séjour de trois ans x Français (1838-1841), il parut aux Variétés, et ıtra en 1846 à la Comédie-Française; il fut reçu ciétaire à la fin de la même année. Au milieu ces vicissitudes, il avait dirigé les théâtres du nthéon, de la Porte-Saint-Antoine, et écrit, sous n prénom d'*Oscar*, quelques pièces, entre au-es un à-propos en un acte, intitulé : 18 *coups canon*!!! (1838). M. Maillart a créé, avec un ccès marqué, le chevalier d'Aubigny dans *Ma-emoiselle de Belle-Isle*, Rodolfo dans *Angelo*, le ievalier d'Haydée dans *Aïssé*, Agrippa d'Aubi-né dans la pièce de ce nom, etc. (1838-1854).

MAILLE-SAINT-PRIX (Louis-Saint-Prix, dit), eintre français, né à Paris, vers 1802, étudia sous IM. Bidault, Hersent et Picot et débuta comme aysagiste au salon de 1827. Il se produisit en ième temps aux expositions départementales, et t plusieurs voyages, entre autres une longue xcursion en Orient (1849-52). Il a exécuté prin-ipalement : *Vue du pont de Breuil*, *les Ruines e Saint-Jean-de-l'Ile* (1827); *le Hameau de Soisy* 1831); *le Pont d'Olivet*, *le Matin*, effet de brouil-ard (1835-41); *la Vallée de Corbeil* (1844); *Sou-enirs du Mont-Dore*, *les Bords du Rhin*, *Souve-ir de Mayence* (1845-48); *Intérieur d'une maison urque*, à Damas *la Première cataracte du Nil*, e *Village de Zoldoni* (1857), etc. Il a obtenu une 3ᵉ médaille en 1841, et une 1ʳᵉ en 1844.

MAILLET (Jacques Léonard), sculpteur fran-çais, né à Paris, vers la fin de 1823, étudia la sculpture sous Pradier, concourut avec succès à l'École des beaux-arts, obtint un second prix en 1841, et remporta le grand prix de Rome en 1847, sur ce sujet : *Télémaque rapportant les cendres d'Hippias à Phalante*. Pendant son sé-jour à la villa Médicis, il exécuta *Agrippine et Caligula*, groupe en marbre. De retour en 1853, il exposa, avec ce dernier envoi, *une Novice de Vesta*, et un buste ou *Portrait de jeune fille*. Les deux premières œuvres ont reparu à l'Exposi-tion universelle de 1855, avec *la Primavera della vita*, modèle de statue en plâtre.

M. Maillet a concouru à plusieurs décorations monumentales. Il a exécuté, à Saint-Séverin, un *Saint Martin* dans le tympan d'une des portes latérales; à Sainte-Clotilde, *saint Césaire* et *saint Doctrovée*, et au nouveau Louvre, deux groupes et deux statues : *la Science* et *Gérard Audran*, dont les modèles ont figuré au salon de 1857, avec une *Jeune Syracusaine*. Il a obtenu une 1ʳᵉ médaille en 1853, et une médaille de deuxième classe en 1855.

image
not
available

, il appuya le ministère Odilon Barrot; mais, de la scission entre l'Élysée et la majorité liste parlementaire, il se rapprocha du tiers -républicain. Depuis le coup d'État du 2 dé- ›re, il n'a point reparu dans les assemblées iques; mais il a conservé sa place au conseil ral de la Haute-Garonne. Il a reçu la croix Légion d'honneur le 18 octobre 1852.

ALEVILLE (Léon DE), homme politique fran- ancien député et représentant, ancien mi- e, né en 1802, appartient à une bonne fa- du Midi. Après avoir fait ses études de droit Faculté de Paris où il fut reçu avocat en , il était attaché au cabinet de M. Henne- , lorsqu'en 1828 il accompagna, en qualité crétaire particulier, son oncle, M. de Preis- qui venait d'être nommé préfet du Gers i donna sa démission à l'avénement du mi- e Polignac. Après la révolution de Juillet, Preissac fut appelé à la préfecture de Bor- : et M. L. de Malevile occupa près de lui les ons de secrétaire général jusqu'en 1833. A date, il donna sa démission et, ayant l'an- iivante obtenu le mandat des électeurs de ade (Tarn-et-Garonne), il vint siéger à la bre des Députés dont il était le plus jeune re (1834). Il vota contre les lois de septem- ppuya le cabinet du 22 février 1836, rentra 'opposition en 1837, et fut un des adversai- s plus décidés de M. Molé. En 1840, lors de mation du cabinet du 1er mars, il en fit par- mme sous-secrétaire d'État au département ntérieur, et reçut, quelques jours avant sa , la croix d'officier de la Légion d'honneur ctobre 1840).

dévoué de M. Thiers et partisan d'une mo- ie constitutionnelle et progressive, M. de lle s'associa à tous les efforts de la gauche tique contre la politique des doctrinaires, eprocha avec une indignation véhémente nnité Pritchard et le système de corruption rale ; faisant allusion à des faits connus de a Chambre, il s'écriait un jour, en pré- de la majorité silencieuse : « Ne connais- ous pas le tarif des consciences que vous tes récemment attachées? » Orateur disert, pirituel, il savait se faire écouter des cen- ii connaissaient sa probité politique et qui èrent même, en 1846, sa candidature à la ésidence de la Chambre, en remplacement Hébert. Durant le mouvement réformiste , il prit une part active à la campagne des ets, dont il devait bientôt regretter l'issue. yé à l'Assemblée constituante de 1848, le des six représentants de Tarn-et-Garonne, 319 suffrages, M. de Maleville n'apporta à ssement de la République qu'un concours ıs tièdes. A part la question du bannisse- perpétuité de la famille d'Orléans, il vota nment avec la droite et soutint la politique révolutionnaire du comité de la rue de s. Le 20 décembre il fut invité à prendre premier cabinet de Louis-Napoléon le uille de l'intérieur, que, dix jours plus) décembre), il céda à M. Léon Faucher. aite, qui était attribuée à une demande f du pouvoir relative aux dossiers des af- e Strasbourg et de Boulogne, causa une ısation, et M. de Maleville fut appelé à à la tribune des explications. Non réélu département, il fut envoyé à la Législa- celui de la Seine, dans l'élection par- 13 juillet 1849 et continua de faire par- a majorité hostile à la République. Fidèle incipes de tiers-parti, il se sépara d'elle, , pour s'opposer, d'accord avec la gau-

image
not
available

re orientale turque, *arabe, persane* (Févaydi-
·giyè, 1853).
ı 1854, pendant la campagne de Crimée,
allouf devint premier secrétaire interprète du
ral commandant en chef le contingent anglo-
nan, et fut chargé, en cette qualité, de faire
ɔurs de langue turque aux officiers anglais.
is la paix, il a été appelé à Londres. Il est
é de l'ordre du Medjidiè de Turquie, et
ɔre de la Société asiatique de Londres.

LMESBURY (James-Howard HARRIS, 3e comte
homme d'État et pair d'Angleterre, né à
es, le 26 mars 1807, est petit-fils du célèbre
nate James Harris, élevé en 1788 à la pairie
itaire sous le titre de vicomte Fitz Harris; il
études au collége d'Oriel à Oxford, et repré-
de juillet à septembre 1841, le bourg de
ı à la Chambre des Communes. A cette der-
late, il prit le titre et le nom de son père
nait de mourir, et entra à la Chambre haute
continua de soutenir la politique du parti
Vers 1839, il se lia d'amitié avec le prince
Bonaparte, alors réfugié à Londres.
principes conservateurs le firent appeler,
ministère Derby, à tenir le portefeuille des
étrangères (février 1852). Lors de la pro-
on de l'Empire en France, il mit une telle
ation à reconnaître un ordre de choses que
n en Angleterre considérait comme une
, qu'il eut beaucoup de peine à se justifier
le Parlement. Quelques jours plus tard,
istration des tories purs ayant été ren-
il venait à Paris offrir ses félicitations
elles au nouvel empereur. Le 25 février
a repris le même portefeuille dans le nou-
nistère Derby. On doit à lord Malmesbury
cation des intéressants *Mémoires* de son
ère (*Diaries and correspondence of James*
1846, 2 vol. in-8), qui abondent en ma-
précieux pour l'histoire des cours euro-
et des partis politiques. A ce sujet, on
roché d'avoir mis au jour un grand nom-
cuments sans avoir obtenu l'autorisation
les qu'ils concernaient. — De son mariage
fille unique du comte de Tankerville
l n'a pas d'enfants, et l'héritier présomp-
ıairie est son frère puîné, Édouard HAR-
ce nom).

(Thomas-Gaspard), ancien représentant
français, né à Dunkerque (Nord), le
1804, et fils d'un marin qui s'était si-
son audace, comme corsaire, dans les
ntre les Anglais, entra de bonne heure
ırine marchande, puis s'établit comme
et constructeur de navires dans sa ville
1832, associé avec son frère, il mit à
on de don Pedro et des libéraux portu-
vaisseaux qui transportèrent à Oporto
et des munitions destinées à combattre
de Don Miguel. Les deux frères s'en-
ıême dans la légion étrangère et furent
et l'autre dans un combat contre les
Après le triomphe du parti libéral,
Malo revint à Dunkerque, décoré de
a Tour et l'Épée, mais sans recevoir
ro les indemnités convenues. De re-
nce, il fut chargé d'importantes con-
naritimes pour le compte du gouver-
soin de ses intérêts ne l'empêcha
fesser les doctrines les plus libérales,
contre la politique du ministère
assister, en 1847, au banquet démo-
Lille. Après la révolution de Février,
résentant du peuple par 174 527 voix.
omité de la marine, il vota ordinai-

image
not
available

rnier concours, une grande médaille d'hon-
ur. (Voy. FOURNIER).

MAMIANI (Terenzio DELLA ROVERE, comte),
ite, philosophe et homme politique italien, né
s 1802, dans les États de l'Église, se mêla, au
tir des études, aux mouvements révolution-
res que l'avénement de Grégoire XVI provoqua
Italie, prit une part très-active au soulève-
nt de la Romagne, et, après la formation du
vernement provisoire de Bologne, fut choisi,
; Amaroli, Bianchetti, Armandi, Orioli, pour
un des membres du pouvoir exécutif. Bolo-
ayant été pris, et la révolution comprimée,
me à l'ordinaire, par les Autrichiens, M. Ma-
ni passa en France et forma à Paris un co-
de propagande, dont il eut la présidence,
eopardi fut un des membres les plus ac-
M. Mazzini (voy. ce nom) y adhéra, quoique
ntre-cœur, et dès cette époque s'élevè-
entre MM. Mamiani et Mazzini, des dissen-
nts graves que mit à jour, plus de quinze ans
, la révolution romaine de 1848. En atten-
qu'elle éclatât, M. Mamiani, esprit indé-
nt et modéré, mais moins mystique que
rti, tentait de relever le courage de ses
atriotes, en répandant les principes d'une
ophie qui était un compromis entre la rai-
le sentiment, la science et la foi, et où le
se laissait facilement sentir.
in, l'avénement de Pie IX et les troubles
écédèrent la révolution le ramenèrent en
Il refusa d'accepter le bénéfice d'une amnis-
réclamait de lui le désaveu du passé, et
sentit à rentrer que sans aucune condition
Au commencement de 1848, il reparut à
et prit place aussitôt parmi les membres
s actifs du parti libéral modéré. Après les
nents du mois de mars, et la promulgation
onstitution, lorsque déjà toute l'Italie était
il accepta, non sans avoir hésité quelque
la présidence du cabinet où avaient déjà
es cardinaux Gizzi, Ferretti, Bofonti et
li (voy. ce nom). Il s'y trouvait dans une
n difficile et que sa popularité ne suffisait
auver, entre les répugnances ou les ter-
pape et les exigences de la démocratie,
itant un parti modéré qui n'existait guère
ue forcé, pour combattre les intrigues
lu parti absolutiste, d'accepter les avances
pération de la faction mazzinienne. Son
cipal était l'indépendance de l'Italie, et
: former une ligue sérieuse entre Rome,
nt, la Toscane et Naples, contre l'Au-
n politique, il était pour la monarchie
onnelle. Le pape, qui ne pouvait se ré-
en appliquer les principes, lui fit, au sein
assemblées représentatives, une guerre
mander au prince de Canino (voy. ce
le discours du trône était la pensée du
amovible, ou le programme du prince
De son côté, le cabinet refusait au pape
des deux portefeuilles des affaires ex-
(ecclésiastiques et laïques). De Paris,
ces du journal *l'Univers* envenimè-
erelle, et, à la suite d'une manifesta-
ueuse, à laquelle prit part un de ses
M. Mamiani se retira du cabinet, im-
mal vu de la cour, suspect au parti
avait échoué dans les questions géné-
vait du moins préparé d'excellentes
elles que l'introduction dans l'État
hes, du système décimal, des livrets
et de domestiques, etc. Il alla à Tu-
onda, avec Gioberti et quelques au-
iété de l'union italienne, dont il ne
être nommé président.

image
not
available

plaider. Il les consacra à de nouvelles études, et particulièrement à la traduction d'ouvrages de droit romain. Il ne commença à exercer la profession d'avocat qu'en 1830, et y acquit promptement la réputation d'un orateur habile et d'un savant jurisconsulte. En même temps son attitude politique en présence des exigences cruelles ou vexatoires de la domination étrangère le fit reconnaître pour un des chefs du parti national. En 1847, au milieu du mouvement général communiqué à toute l'Italie par les réformes de Pie IX, M. Manin fut, avec M. Tomaseo, un des promoteurs de l'agitation réformiste à Venise. Dans les premiers jours de janvier 1848, l'état des esprits inquiétant la police autrichienne, M. Manin fut prié par le directeur général, Call, d'intervenir pour les calmer; toutes les concessions qu'il demanda dans cette circonstance lui furent promises. Mais les espérances de réforme furent bientôt dissipées, et à la suite du massacre exécuté le 9 janvier par les soldats de Radetzky (voy. ce nom) dans les rues de Milan, M. Manin et ses amis se préparèrent à une lutte décisive. Le 18 janvier, les réclamations que MM. Manin et Tomaseo avaient adressées au gouvernement autrichien au sujet de l'indépendance du royaume lombardo-vénitien, servirent de prétexte pour les arrêter tous deux. Pendant qu'on prolongeait leur détention par des interrogatoires sans résultat, l'agitation croissait dans la ville où l'on apprenait coup sur coup les révolutions successives de Paris, de Naples, de Toscane, enfin de Vienne. Le 17 mars, les deux prisonniers furent relâchés et portés en triomphe. M. Manin réclama et obtint immédiatement du gouverneur Palffy la formation d'une garde civique à l'aide de laquelle il s'empara adroitement, dès le 22, de l'arsenal et en chassa les Autrichiens sans effusion de sang. Il proclama la république de Saint-Marc aux applaudissements enthousiastes de toute la population. Après avoir recommandé aux Vénitiens, au nom de l'amour qu'ils avaient pour lui, « d'agir avec la dignité qui convient à des hommes qui méritent d'être libres, » il organisa le gouvernement à la tête duquel il fut placé avec Tomaseo, forma un comité de défense, créa dix bataillons de garde mobile, improvisa une artillerie et entretint avec les autres nations, surtout avec la France, des relations diplomatiques qui le convainquirent bientôt que Venise ne devait compter, dans une lutte quelconque, que sur elle-même.

Pendant la courte période de la fusion entre la Lombardie et le Piémont, les deux chefs du gouvernement républicain abdiquèrent; mais, après la première défaite des Lombards, ils proclamèrent de nouveau la république de Venise et en reprirent le gouvernement. Ils le gardèrent pendant toute la durée du siége, qui, commencé le 13 août 1848, se prolongea jusqu'à la fin du même mois de l'année suivante. L'honneur militaire de cette héroïque et nouvelle défense revient au général Ulloa (Voy. ce nom), mais c'est à l'influence des deux dictateurs et à l'affection universelle des Vénitiens pour Manin, surnommé alors *le père du peuple*, qu'il faut attribuer cette longue patience avec laquelle toute une population étrangère à la guerre en a soutenu jusqu'à la dernière extrémité toutes les horreurs.

Lors de la capitulation, M. Manin fut naturellement du nombre des quarante principaux défenseurs de Venise exclus de l'amnistie accordée par l'Autriche. Il s'embarqua avec ses compagnons d'exil et vint se réfugier à Paris. Sans fortune et trop fier pour accepter des libéralités qui ne pouvaient manquer de venir au-devant de lui, il donna, pour vivre, des leçons d'italien. En 1855, la mort de sa fille, âgée de dix-sept ans et douée

image
not
available

Manteuffel a eu l'initiative de presque toutes les nesures conservatrices prises par le gouvernement prussien, et de toute la correspondance diplomatique avec les puissances étrangères. Après ıvoir penché pour la guerre dans la question d'Orient, il dut subir l'inaction et accepter la neuralité. Son habileté au Congrès de Paris, où il eprésenta la Prusse, contribua du moins à relever ce pays de l'effacement que lui avait imposé 'alliance de la Russie (1856). « Le sombre et ustère Manteuffel, un ministre d'avant le déluge » (ainsi l'appelait un des chefs de l'opposiion), est le représentant des idées modérées en 'russe. Sa politique consiste à tenir la balance gale entre le libéralisme avancé des uns et les pinions féodales des autres. Dans ces derniers emps il a eu surtout à lutter contre le parti de la roix, dont l'influence a paralysé et paralyse enore son action dans les conseils intimes du roi. ude et impopulaire, peu fait pour être aimé, ême de ceux qu'il défend, M. de Manteuffel a du oins l'estime de tous les partis.

MANTEUFFEL (Karl-Othon, baron DE), homme litique allemand, frère du précédent, est né à ıbben, le 9 juillet 1806. Il fit, comme son frère, a Schulpforta et à Halle des études à la suite squelles il devint assesseur au tribunal de ancfort-sur-l'Oder. Nommé, en 1841, conseiller ovincial à Luckau, en remplacement de son re aîné, il devint, en 1850, vice-président du uvernement de Kœnigsberg, et, en 1851, présiıt du gouvernement de Francfort. Depuis le is d'août de la même année, il occupe à Berlin poste de sous-secrétaire d'État au ministère de térieur.

IANUEL (Jacques-André), sénateur français, ien député et représentant du peuple, né à 'ers, le 8 juin 1791, servit sous le premier Em-, et se retira, en 1815, avec le grade de capiıe d'infanterie et la décoration. Pendant la tauration, il dirigea une maison de banque s sa ville natale. Il professait alors des opiıs très-avancées et faisait une vive opposition gouvernement des Bourbons. Après la révolude Juillet, il fut nommé conseiller de la préure de la Nièvre, et, en 1839, envoyé par les teurs de Nevers, à la Chambre des Députés, l fit partie du centre gauche, soutint M. Thiers ombattit le ministère Guizot. En 1848, élu ésentant de la Nièvre par 42175 suffrages, il vice-président du comité de l'administration rtementale et communale, vota ordinairement la droite, et adopta toutefois l'ensemble . Constitution républicaine. Après l'élection) décembre, il soutint la politique de l'Élysée térieur et dans la question de Rome. Il ne 'éélu à la Législative qu'aux élections pars du 8 juillet 1849. Il y fit partie de la ma- monarchique, puis se sépara du parti parıtaire pour s'attacher à la cause de Louisléon. Après le coup d'État du 2 décembre, il ompris dans la première promotion de sérs (26 janvier 1852); depuis le rétablissede l'Empire, il a été nommé officier de la n d'honneur.—M. Manuel est mort à Nevers nmencement de 1857.

NVERS (Charles-Herbert PIERREPONT, ıte DE), pair d'Angleterre, né, en 1778, à ıond, descend d'une branche cadette des le Kingston. Sous le nom de lord Newark, il à la Chambre des Communes de 1801 à 1816, ıvoir navigué quelque temps sur les bâtide la marine royale. A cette dernière date, la place de son père à la Chambre haute, ote avec le parti conservateur. De son ma-

image
not
available

Avec le concours de plusieurs personnes charitables, M. Marbeau organisa en peu de temps la remière crèche, qui fut ouverte, le 14 novemre 1844, à Chaillot. L'année suivante, le livre u'il écrivit pour propager cette institution : *des rèches* (1845, in-18; 4e édit., 1846), fut jugé igne, par l'Académie française, d'un prix Mon'on de 3000 fr. De la crèche-mère de Chaillot aquirent, sur le même modèle, en 1845, les rèches de Saint-Louis d'Antin et de Saint-Phippe du Roule, de Belleville, de Saint-Pierre 1 Gros Caillou, de Saint-Vincent de Paul. En 346, on en créa sept à Paris et dans la banlieue; nq en 1847; deux en 1848; deux en 1849; deux ı 1851; une en 1852. Enfin, en 1856, le déparment de la Seine compta vingt et une crèches; c'était à peu près le même nombre d'asiles qu'il posdait en 1837, au moment où cette institution t constituée en service public. Grâce aux efforts la société, fondée en 1847, sous la présidence M. Dupin, le nombre des crèches organisées jourd'hui en France peut être évalué à quatreıgts, réparties entre trente-deux départements. puis leur origine, les crèches de la Seine ont u 17 000 enfants, et compté près de 1 700 000 rnées de présence. En mai 1856, les crèches été déclarées établissements d'utilité publique, ılacées, à ce titre, sous l'administration et la veillance de l'État.

)utre les ouvrages déjà cités, on doit encore à Marbeau : *du Paupérisme en France et des yens d'y remédier* (1847); *de l'Indigence et des ours* (1850), et divers mémoires, articles et chures sur des questions d'économie charile. Son *Traité des crèches* a été traduit dans sque toutes les langues de l'Europe, et l'instion appliquée dans un grand nombre de villes ; le même succès qu'à Paris.

ARCEL (Étienne), général français, est né à ı (Loiret), le 30 janvier 1792. Il était employé ; les bureaux de la préfecture d'Orléans, lorsl fut nommé, à l'élection, capitaine dans la le nationale du Loiret (1809), puis envoyé à née du Nord. Bientôt après, il passa dans la le impériale avec le grade de lieutenant, et, 810 à 1814, prit part aux pénibles guerres de éninsule; il se distingua à la bataille de Sa.e, où il reçut une blessure grave. Capitaine ıis 1813, il fit la campagne de Waterloo, et au second retour des Bourbons, compris au bre des officiers licenciés.

taché à la légion du Loiret, devenue le 48e gne, M. Marcel obtint le grade de chef de llon, et fut envoyé, en cette qualité, à la Guaıpe (1823). Après plusieurs campagnes en ue, il fut mis à la tête du 15e de ligne, qui ıt sous ses ordres un des meilleurs régiments ırmée. Nommé maréchal de camp (22 oc- 1845), il fut employé à l'intérieur et promu rade de général de division le 28 dére 1852. — Le général Marcel, qui est mort 56, était commandeur de la Légion d'hon- depuis le 2 décembre 1850.

RCELLIN (Jean-Esprit), sculpteur français, Gap, vers 1822, vint étudier à Paris sous la ion de Rude et débuta par un *Buste* au de 1847. Il a depuis exécuté et exposé : *le Cyparisse* (1848), modèle en plâtre, exn marbre au salon de 1851; *Couronnement es* (1849); *Avant l'hymen*, portrait (1852); *allaitant l'Amour*, acquis par M. A. Fould ; *le Retour du printemps*, envoyé, avec le précédent, à l'Exposition universelle de *Zénobie retirée de l'Araxe* (1857), et un ı nombre de bustes, de médailles et de

image
not
available

'Anjou (Paris, 1855-1856, 2 vol. in-8), avec [. Salmon; *Cartulaire du Ronceray d'Angers* ıngers, 1856, in-8); et *Archives du Bas-Poitou* bid., 1856, in-8). Il a inséré un grand nombre 'articles et de documents dans la *Bibliothèque ? l'École des chartes*, dans la *Revue de l'Anjou* . autres recueils de nos provinces de l'Ouest. Il réuni les principaux, sous le titre de *Notices et ›cuments historiques* (1857, fort in-8).

MARCHESI (Pompée, chevalier), sculpteur ita- ·n, né en 1790, reçut les leçons de Canova et se d'abord connaître en exécutant sous sa direc- ·n plusieurs travaux remarquables; puis il ob- t des commandes pour son propre compte et ne 'da pas à acquérir un certain renom. Parmi ses tues, il faut citer une *Terpsichore*, une *Vénus anie*, une statue colossale de *saint Ambroise*, ; autre du *roi Charles-Emmanuel*, à Novare; les de *Volta*, à Côme, de *Beccaria*, de *Bellini*; marbre de *Gœthe*, commandé par trois riches ticuliers pour la bibliothèque de Francfort, et représente le poëte vêtu à l'antique et dans ;itude de la méditation. Il fut ensuite chargé deux statues de *l'empereur François I*er, la nière, avec Manfredoni, pour la Styrie, la se- de, de lui seul, pour le château de Vienne. Il ɜncore celle de *Philibert-Amédée de Savoie*, r le roi de Sardaigne, et douze statues de ma- ıaux italiens pour la façade du château de Mi- On lui doit un grand nombre de bustes histo- es et des groupes de genre ou d'histoire. Les cipaux sont : le *buste de Zuccala*, à l'Athe- m de Bergame, un *Monument* pour la Mali- ı, les bas-reliefs de la voûte du Simplon, et ;roupe colossal en marbre, *la Bonne mère ou ;pos du vendredi-saint*, placé, en 1852, dans ise Saint-Charles de Milan. Cet artiste distin- a négligé de représenter son pays à l'Exposi- universelle de Paris, en 1855.

ıRCY (William-Larned), homme d'État amé- ı, né à Sturbridge (État de Massachussets), décembre 1786, fit ses études à l'université 'own, puis se livra à l'étude et à la pratique 'oit dans la ville de Troy (New-York). Lors- ırvint, en 1812, la guerre contre l'Angle- . il s'enrôla sous les drapeaux et se distin- ar son courage. Depuis 1816 jusqu'en 1831, ıplit plusieurs fonctions judiciaires et admi- tives dans l'État de New-York, à Troy et à y, où il vint s'établir en 1821.

ımé sénateur des États-Unis en 1831, il sa démission l'année suivante, pour accep- poste de gouverneur de l'État de New-York. , en 1834 et en 1836, le parti whig fit ɜr, en 1838, sa quatrième candidature. rcy resta éloigné des fonctions publiques ɜn 1845, année où le président Polk l'appela ıistère de la guerre; la guerre du Mexique, nait d'éclater et dont il eut, en grande la conduite, montra qu'il était à la hau- ɜs événements. Il se démit de ses fonctions), lors de la nomination du général Taylor ɜsidence.

élections de 1852, il a été lui-même un ıcipaux candidats démocrates à la prési- mais M. Franklin Pierce ayant réuni la ẻ des suffrages de son parti, M. Marcy se ɔur ne pas diviser les voix. Chargé par le ı chef de l'État du portefeuille de l'inté- s'est surtout fait remarquer par son atti- ·me et habile dans l'affaire des enrôle- ›endant la guerre d'Orient, et dans la non moins délicate de l'Amérique cen- l'occasion des entreprises de Walker, e par sa déclaration au sujet du droit

image
not
available

a publié divers ouvrages et surtout des mémoires et des articles de journaux. En 1816, dans les *Notes* d'une édition des ouvrages de son père, publiée à Alexandrie, il soutint, contre les *Annales de médecine* de Omodei et la *Biblioteca italiana* de 1817, une polémique très-vive sur les maladies vénériennes. Ses principaux écrits sont : *Réflexions sur l'usage et l'efficacité du sulfate de quinine* (Alcune indagini intorno all'uso ed efficacia del solfato di chinina ; 1822) ; *Observations sur l'usage du sulfate de quinine* et *Notice sur plusieurs fièvres intermittentes* (Osservazioni sulla pratica del solfato di cinconina, etc. ; 1829) ; un mémoire *sur un Électro-moteur voltaïque*, *nommé* *atoscopio*, appliqué comme agent thérapeutique ; es *Observations* sur la galvanoplastie, sur l'élec-ographe, sur le daguerréotype et sur le magnésme ; un mémoire sur la création d'un *Code sanitaire universel*, et des articles de médecine et e chirurgie dans la plupart des journaux scienfiques italiens, notamment sur le choléra et ses 'opriétés contagieuses.

MARIE (Alexandre-Thomas), avocat français, cien représentant du peuple, ancien ministre, le 15 février 1795, à Auxerre (Yonne), fit ses isses avec succès au collége de cette ville, vint idier le droit à Paris, et se fit inscrire au barreau la Cour royale en 1819. Remarqué dès ses débuts palais, comme avocat stagiaire, dans plusieurs aires criminelles, il songea un instant à la carre de l'enseignement du droit ; mais ses opins politiques l'ayant fait échouer, malgré de llantes épreuves, au concours pour une chaire la Faculté, il revint tout entier à sa profession. btint, surtout après 1830, de grands succès is les procès politiques. Il fut un des avos des accusés de juin (1832), et défendit l'ansuivante M. Cabet, député, poursuivi pour livre de la *Révolution de* 1830, avec un talent lui mérita les encouragements de Dupont de e. Il fut aussi le défenseur de Pépin, comde Fieschi. M. Marie, envoyé à la Chambre Députés, en 1842 et en 1846, par le 5e arronement de Paris, se plaça dans les rangs de osition, mais combattit par ses votes plus par ses discours la politique ministérielle. prit un rôle plus important à la révolution évrier 1848. C'est lui qui, le premier, dans la e du 24, déclara illégale la régence propoet mit en avant la nomination d'un gouvernt provisoire, dont il devait lui-même faire . Chargé du ministère des travaux publics, anisa les ateliers nationaux, dont l'extension dente et la suppression immédiate, plus dente encore, furent pour la république et iété même un si grand danger. M. Marie entait néanmoins dans le gouvernement le épublicain modéré. Aux élections générales a Constituante, il fut élu le sixième sur ıte-quatre représentants du département de e, entre MM. Crémieux et Marrast, à une té de 225 276 voix. Accueilli par l'Assemtionale avec une faveur marquée et nommé e de la Commission exécutive par 702 sufil fut renversé avec elle par l'insurrection . Mais aussitôt après la victoire, l'Assemchoisit pour son président, en remplace- M. Senart, appelé par le général Cavai- ministère de l'intérieur. Bientôt après, e était appelé lui-même par le général au e de la justice (15 juillet), qu'il occupa élection présidentielle. A la Constituante, appartenait à la fraction la plus modérée républicain. Il appuya les diverses dede poursuites contre MM. Louis Blanc et ère, et renonçant, suivant son expression

image
not
available

Sermon sur la montagne, de Pietro Brassine; *l'Immaculée Conception*, de Morelli; *le Christ sur la croix, la Vengeance divine poursuivant le crime*, de Prud'hon; *la Madone et l'enfant Jésus*, de M. Émile Signol; les *Batailles de Marengo*, d'*Eylau*, d'*Austerlitz*, d'après M. Hipp. Bellangé; *le Vieux berger d'Italie*, d'après M. Schnetz; *le Sac de Missolonghi*, d'après M. C. Langlois; *le Chien du pêcheur, la Retraite de Moscou, l'Éducation normande, le Tasse à Ferrare* et *le Tasse en prison, les Chiens du Saint-Bernard*, le portrait de *M. Berryer*, d'après M. H. Scheffer, et une foule de sujets d'après MM. Victor Adam, Beaume, Colin, Grenier, Monten, Wattier (1824-1853). Nous citerons encore de lui : les *Funérailles des rois chez les anciens Égyptiens*, composition originale, et *Gaspard Notscher et sa fille*, dans la *Galerie de Dresde*. M. Marin Lavigne a obtenu une 2e médaille en 1840.

MARINUS (Jean-Romuald), médecin belge, né à Tubize (Brabant), en 1800, se fit recevoir docteur à Bruxelles, et fut, dès l'origine, un des membres titulaires de l'Académie de médecine de Belgique; il en est secrétaire adjoint. Il est correspondant ou associé de l'Institut historique de France et d'autres sociétés savantes.

M. Marinus a fondé le *Bulletin médical belge* et l'*Encyclographie des sciences médicales* (1834-1839); puis le *Journal de médecine de Bruxelles* (1843-1846). Il a publié entre autres mémoires : *Recherches sur le ténia* (1830, in-4); *Mémoires sur les moyens d'arrêter la propagation de la syphilis* (1836), couronné par le congrès médical; *Tableau analytique de l'art des accouchements* (1837, in-folio); *Hygiène du soldat* (1840); *de la prostitution à Bruxelles* (1857, in-8); etc., des *discours* académiques et des articles insérés dans les journaux et recueils spéciaux.

MARIO (Joseph, marquis DE CANDIA, dit), chanteur italien, né à Turin, en 1810, reçut, comme fils de famille, une excellente éducation musicale, entra, en 1830, avec le grade d'officier, dans le régiment des chasseurs sardes, caserné à Gênes. Exilé, pour méfait de jeunesse, à Cagliari, il donna sa démission, qu'on n'accepta point, et se réfugia à Paris, où son admirable voix de ténor lui valut, dans les salons, des succès qui déterminèrent M. Duponchel à lui offrir, à l'Opéra, un premier engagement de 1500 francs par mois. Le marquis de Candia, qui avait des dettes, accepta, changea son nom en celui de *Mario* et, après deux ans d'études au Conservatoire, sous la direction de MM. Ponchard et Bordogni, débuta le 2 décembre 1838, dans *Robert le Diable*. Il réussit à souhait; mais, dès l'année suivante, il fut enlevé à l'Opéra par le Théâtre-Italien, où il devint l'émule de Rubini. M. Mario a fait partie de cette pléiade vraiment unique, où brillèrent à la fois Rubini, Tamburini, Lablache, Mmes Malibran, Persiani, Sontag et Grisi. Il est le seul, avec cette dernière, qui poursuive encore la carrière de l'art, et les liens de l'intimité la plus étroite réunissent ces deux débris d'une sorte d'époque héroïque. Après avoir consolé le Théâtre-Italien de la perte de Rubini, qui s'était fixé à Saint-Pétersbourg, M. Mario alla lui-même passer cinq années en Russie, de 1845 à 1850. Depuis cette époque, il chanta alternativement l'été à Londres et l'hiver à Paris, aux théâtres italiens, à raison de 15 000 francs par mois.

M. Mario a repris tout l'ancien répertoire : *Otello, le Barbier, la Gazza ladra, la Cenerentola, Mathilde de Sabran, Moïse*, et tout Rossini; *Il Pirate, la Somnambule, les Puritains*, et *la Straniera*, de Bellini; *Lucie, la Fa-*

image
not
available

iteur Onslow, son compatriote, il fut amené à ᵓaris par son grand-père en 1827, présenté à :herubini, et accueilli sur-le-champ au Conser-atoire, dans les classes de Zimmermann et d'A-nédée. Après quatre ans d'études et de succès 1828-32), il en sortit et dut se livrer à l'enseigne-nent particulier, Sa première élève fut la fille le M. Victor Hugo, celle qui périt plus tard, u Havre, d'une manière si tragique. M. Mar-nontel traversa plusieurs années de travail, de ›rivations et de luttes, donna des concerts, écri-it des études de contre-point et de fugue, qu'il nit sous le patronage de M. Halévy, et remporta le nouveaux prix au Conservatoire, où il fut ıommé, en 1836, professeur adjoint de solfége. Titulaire de cette chaire en 1844, il fut chargé en 1847, après le départ de M. Henri Herz pour 'Amérique, de sa classe de piano, qu'il échan-gea, l'année suivante, contre celle de Zimmer-mann, admis à la retraite. Depuis cette époque, sa classe compte environ 30 nominations au con-cours, dont 10 premiers prix.

M. Marmontel a publié un grand nombre de romances, mélodies, morceaux de piano, noc-turnes, valses, mazurkas, etc., qui attestent un rare talent d'harmoniste. Mais sa *Grande sonate*, ses trois cahiers d'*Études pour piano*, et quelques *Nocturnes* sont les seules productions qui jouis-sent d'une certaine notoriété et qui aient ajouté quelque chose à la réputation de l'éminent pro-fesseur et de l'excellent artiste.

MARNIER (Ange-Ignace), jurisconsulte fran-çais, né à Paris, le 29 juillet 1786, étudia le droit dans cette ville, devint avocat à la Cour impériale, et, en 1823, bibliothécaire de l'ordre, place qu'il occupe encore aujourd'hui. Il est peut-être le premier de nos jours qui se soit occupé de la pu-blication des monuments de l'ancien droit fran-çais. On a de lui: *Établissements et coutumes, as-sises et arrêts de l'échiquier de Normandie au* XIIIᵉ *siècle*, 1207 *à* 1245 (1839, in-8), ouvrage auquel la rareté des documents judiciaires anté-rieurs à 1250 donne de l'intérêt; *Ancien coutu-mier inédit de Picardie, contenant*, etc., *de* 1300 *à* 1323 (1840, in-8); *Conseil de Pierre de Fon-taines, conseiller de saint Louis, ou Traité de l'ancienne jurisprudence française* (1845, in-8; nouvelle édition, avec notes explicatives, varian-tes, etc.; *Anciens usages inédits d'Anjou, publiés d'après un manuscrit du* XIIIᵉ *siècle* (1853, in-8). M. Marnier a rédigé en outre le *Catalogue* de la bibliothèque confiée à ses soins; ce travail biblio-graphique important, encore manuscrit, forme 4 vol. in-folio.

MARNIX (Gustave-Ghislain-Marie-Charles, comte DE), diplomate belge, né à Bornhem, en 1807, fut tour à tour chargé d'affaires de Belgique en Danemark, puis en Espagne, et eut, en 1847, le titre de ministre plénipotentiaire. Il a été nommé, l'année suivante, maréchal de la cour du roi Léo-pold. Le comte de Marnix, un des représentants de l'ancienne noblesse des Pays-Bas, est cheva-lier de l'ordre de Léopold, grand-cordon de la Couronne de Fer, et grand-croix ou grand officier de plusieurs ordres étrangers.

MAROC (Empereur du). Voy. ABD-ER-RHAMAN.

MAROCHETTI (Charles, baron), sculpteur fran-çais, né à Turin, en 1805, de parents naturalisés Français, fit ses études au lycée Napoléon, puis fut placé dans l'atelier de Bosio. Il n'obtint aux concours de l'École des beaux-arts qu'une men-tion et fit à ses frais le voyage d'Italie. Il revint en France dès 1827 et exposa, la même année,

image
not
available

publiés sous le voile de l'anonyme, que, malgré la faveur du public, elle persiste à garder encore. Ce livre, où l'on se plaît à reconnaître de la chaleur, de l'originalité et un grand talent de description, fut suivi des *Contes des bois et des champs* (Tales of the woods and fields; 1836), et des *Triomphes du jour* (Triumphs of time), recueils de nouvelles qui n'eurent pas le même accueil. L'auteur donna ensuite ses deux meilleurs romans : *Mount Sorel* (1843) et *Emilia Wyndham* (1846), très-souvent réédités. En 1846 parurent en outre *la Réforme en France* (the Protestant reformation in France), morceau d'histoire, et le *Père Darcy* (Father Darcy), épisode de la conspiration des poudres.

Dès lors mistress Marsh produisit, avec une rapidité dont on reconnaît la trace, volumes sur volumes : *la Fille de l'amiral* (Admiral's daughter) : *Norman Bridge* (1847), qui embrasse trois générations; *Angela*, histoire touchante, au début surtout; *Mordaunt Hall*, *Lettice Arnold*, *les Wilmingtons*, dont le princip l caractère a inspiré *le Temps est un vengeur* (Time the a venger); *Ravenscliffe*, *Castle Avon*, *Aubrey* et *l'Héritière d'Haughton* (Heiress of Haughton; 1855), etc.

MARSHALL (William-Calder), sculpteur anglais, né en 1813, à Édimbourg, vint à Londres, reçut les conseils de Chantrey et de Baily, et gagna, aux concours de l'Académie royale, la médaille d'or qui lui permit d'aller passer deux années à Rome. Il a été admis à l'Académie en 1852. Voici la liste de ses œuvres principales : *la Cruche cassée* (1842); *Rébecca* (1843); *le Premier chuchotement de l'amour* (1845); *la Danseuse au repos* (1846), qui lui valut un prix de 12 500 fr. de l'Union des Arts et dont on a fait des réductions en marbre de Paros; *Sabrina* (1847), espèce de naïade romantique; *l'Amour captif* (1848); *Zéphyr et l'Aurore* (1849); *la Jeune indienne* (1852); *Pandore* (1853); *la Concorde* (1855), groupe symbolique en plâtre, représentant l'alliance de la France et de l'Angleterre; et *Imogène endormie* (1856). Il a exécuté, pour le nouveau palais du Parlement, les statues très-vantées des *lords Clarendon* et *Somers*, ainsi que celles de *Robert Peel*, pour la ville de Manchester, du célèbre *Jenner*, et des poëtes *Cowper* et *Campbell* (1849).

MARSTON (Westland), poëte et auteur dramatique anglais, né à Boston (comté de Lincoln), le 30 janvier 1819, et fils d'un pasteur de l'Église dissidente, entra chez un de ses oncles qui avait à Londres un office d'avoué; mais il abandonna le droit pour la littérature. Depuis 1843, il a travaillé pour le théâtre; c'est un des rares auteurs anglais qui, dédaignant l'imitation servile des ouvrages étrangers, s'efforcent de créer un genre national, tenant à la fois du classique et du romantique. Ses efforts ont été presque toujours couronnés de succès. Il a fait représenter, jusqu'en 1856, plusieurs tragédies ou drames en 5 actes : *la Foi jurée ou la Rivale d'elle-même* (Plighted Troth); *la Fille du patricien* (the Patrician's daughter); *le Cœur et le Monde* (the Heart and the World); *Strathmore*, *Philippe de France* et *Anna Blake;* une comédie en 2 actes; *la Politique au village;* et, en collaboration, *Trevanion ou une Fausse position;* etc.

Peu de temps après l'apparition de *la Fille du Patricien*, une de ses bonnes pièces, M. W. Marston fit paraître un poëme, *Gérald*, suivi de poésies diverses. Il a également fourni à l'*Athenæum* anglais quelques pièces de vers d'un grand mouvement lyrique, entre autres, *la Promenade de la mort à Balaklava* (1855).

image
not
available

meure, sous toutes ces transformations, une des œuvres les plus consciencieuses et les plus honorables du siècle. Depuis longtemps déjà l'auteur a résumé, sous ce titre : *De la France, de son génie et de ses destinées* (1847, in-12), les idées philosophiques qui ressortent à ses yeux de toute l'histoire de notre pays.

En 1848, M. Carnot, ministre provisoire de l'instruction publique, avait chargé M. H. Martin du cours d'histoire moderne, à la Sorbonne. Le professeur prit pour sujet *la Politique extérieure de la Révolution*; ses leçons, interrompues par les événements, n'allèrent pas au delà du premier semestre. Il a encore publié un certain nombre d'articles et de nouvelles historiques dans divers journaux et recueils, appartenant en général à l'opinion libérale : *l'Artiste*, *le Siècle*, *le Monde*, *le National*, *la Revue indépendante*, *la Liberté de penser*, *la Revue de Paris*, *l'Encyclopédie nouvelle*, etc.

MARTIN (Thomas-Henri), philosophe français, né, le 4 février 1813, à Bellesme (Orne), fut admis, en 1831, à l'École normale, et professa la philosophie dans divers colléges. Docteur ès lettres depuis 1836, il est aujourd'hui professeur de littérature ancienne et doyen de la Faculté des lettres de Rennes. Il est correspondant de l'Académie des sciences morales et politiques.

M. H. Martin a publié divers ouvrages qui portent le cachet d'une érudition aussi profonde que variée; entre autres : *Études sur le* Timée *de Platon* (1841, 2 vol. in-8), précédées du texte grec avec la traduction; *Theonis Smyrnæi platonici liber de astronomia* (1849, in-8); *Histoire des sciences physiques dans l'antiquité* (1849, 2 vol. in-8), ouvrage considérable dont il n'a encore donné que l'introduction; *la Vie future* (1855, in-12), apologie de la doctrine chrétienne sur l'autre vie; et de nombreux mémoires scientifiques dans la *Revue archéologique*.

MARTIN (Nicolas), littérateur français, né à Bonn sur le Rhin, le 7 juillet 1814, d'un père français, et neveu par sa mère du poëte allemand Karl Simroch (voy. ce nom), fut élevé dans un village frontière de la Flandre belge. A dix-huit ans, il entra comme surnuméraire dans la division des douanes de Dunkerque, qu'il quitta, en 1838 pour venir à Paris où il est devenu chef de bureau à la direction centrale.

Ses premiers essais poétiques datent de son séjour à Dunkerque, où il inséra dans le journal quelques pièces de vers, réunies sous le titre : *les Harmonies de la nature* (Lille, 1837, in-8). Il donna ensuite *Ariel* (Paris 1841, in-8), sonnets et chansons; *Louise* (1842, in-8), poëme; *les Cordes graves* (Lille, 1845, in-12); puis *les Poëtes contemporains de l'Allemagne*, suite d'études critiques et biographiques qui avaient d'abord paru dans l'*Artiste et la Revue de Paris*. A la suite de cette publication, M. N. Martin fut chargé par le ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy, d'une mission littéraire en Allemagne pour y faire des recherches, concernant les cycles épiques de ce pays; il publia sur ce sujet dans le *Journal général de l'instruction publique* et *le Moniteur universel* des articles qui ont formé le livre de *France et Allemagne* (1852, in-8).

On lui doit encore une traduction des *Contes de la famille* des frères Grimm (1846-1847, 2 vol. in-8); et de nouvelles œuvres poétiques : *une Gerbe* (1849, in-16); *l'Écrin d'Ariel* (1853, in-18); *la Guerre* (1854, in-18); et *le Presbytère* (1856, in-18), épopée domestique et familière; etc. Il a été chargé de la critique littéraire au *Moniteur universel*, de 1842 à 1852.

image
not
available

(Illustrations of political economy; 1832), publication qui obtint une vogue immense et fut traduite en français avec notes par B. Maurice (1833-1841, 8 vol. in-8). Dans les éditions postérieures, on y a ajouté les *Contes sur l'impôt* (Illustrations of taxation), et sur *la Loi des Pauvres* (Poor law and paupers), qui datent de la même époque. L'auteur doit principalement son grand et légitime succès à des qualités de romancier, à une observation fine et spirituelle et à un style plein de naturel et de sentiment. Parmi ses contes, qui abondent en charmants détails d'intérieur, les plus jolis sont : *la Colonie isolée*, *l'Irlande*, *la Mer enchantée*, *la Voisine Marshall* et *la Coalition des ouvriers*. Elle a tiré le meilleur parti possible d'un genre ingrat et a bien mérité son double renom de conteur ingénieur et de savant professeur d'économie politique.

En 1835, miss Martineau visita les États-Unis, où ses écrits lui avaient concillié des sympathies nombreuses, et rapporta de cette excursion deux ouvrages remarquables : *de la Société américaine* (Society in America; 1837, 2 vol. in-8), et *Souvenirs d'Occident* (Retrospect of a western travel; 1838, 2 vol.), traduits l'un et l'autre par B. Laroche, et où elle juge avec beaucoup d'impartialité l'état social, politique et religieux de l'Amérique, ainsi que ses plus illustres citoyens. Après avoir inséré dans un des recueils de l'éditeur Ch. Knight d'excellentes pages sur *le Talent d'observer* (How to observe), elle essaya du roman d'imagination : *Deerbrook* (1839), et du roman historique, *l'Heure et l'homme* (the Hour and the man; 1841), dont le héros est le nègre Toussaint-Louverture, tentative malheureuse qui ne servit qu'à montrer la faiblesse de ses moyens d'invention. Elle revint alors à ces cadres plus restreints où elle met en lumière un principe ou une règle de morale, et publia pour la jeunesse, une série de contes qui ont été réunis sous le titre du *Compagnon de plaisir* (the Play-fellow).

Cependant cette production incessante, qui suffisait à peine à ses besoins, avait altéré sa santé; une fièvre d'épuisement qui lui ôtait jusqu'à la force de penser, la tint plus de trois ans entre la vie et la mort. Au debut de sa maladie (1839), lord Melbourne, chef du ministère, lui fit renouveler l'offre, déjà faite par lord Grey en 1832, d'une pension annuelle de 150 livres (3750 francs). Elle répondit une seconde fois qu'elle ne pouvait bénéficier d'un système d'impôts qu'elle avait blâmé dans ses écrits. Abandonnée en 1843 par les médecins, elle dut ou crut devoir son rétablissement complet au magnétisme, ainsi qu'elle l'a raconté elle-même dans l'*Athenæum*. Reprenant avec une nouvelle ardeur le cours de ses travaux, elle donna successivement : *la Vie d'une malade* (Life in a sick-room; 1844), qui retrace ses impressions personnelles; *le Braconnage et la Chasse* (Forest and game laws tales; 1845, 3 vol.), suite de tableaux familiers où elle oppose, sur cette matière, les temps modernes aux temps anciens; *la Vague et le Rocher* (1846); *l'Orient d'autrefois et d'aujourd'hui* (Eastern life past and present; 1848), récit d'un voyage qu'elle y fit en 1846, en compagnie de son frère, le rev. J. Martineau, et de quelques amis intimes.

Dans ces derniers temps, l'activité de miss Martineau, qui, malgré la surdité dont elle est affligée, passe pour être d'un caractère aimable et enjoué, a paru se ralentir, et nous n'avons à signaler d'elle, avec une traduction abrégée de *la Philosophie positive* d'Aug. Comte, laquelle n'a eu aucune espèce de succès, qu'une *Histoire d'Angleterre durant la paix de trente ans* (History of England during the thirty years' peace; 1850), que l'on dit être fort impartiale. En 1851, elle a publié

image
not
available

du siècle (Espèritu del siglo; Madrid 1835-1841, 10 volumes qui semblent n'être qu'un remaniement de celle de M. Thiers, l'homme politique français, auquel il a été le plus souvent comparé. Un recueil de ses *OEuvres diverses* a paru dans *la Bibliothèque espagnole* de M. Baudry (Paris, 1844-1846, 6 volumes). — M. Martinez de la Rosa est secrétaire de l'Académie royale d'Espagne, et président du conseil de l'université.

MARTINS (Charles-Frédéric), botaniste et météorologiste français, né à Paris, le 6 février 1806, d'une famille de savants d'origine allemande, étudia la médecine à Paris, et reçut, en 1834, le diplôme de docteur. Après avoir rempli à la Sorbonne les fonctions d'aide naturaliste, il y fit, en qualité d'agrégé, un cours de sciences naturelles. Décoré, en mai 1846, il obtint, peu de temps après au concours, la chaire de botanique de la Faculté de Montpellier. Ce savant, qui s'est principalement consacré à l'étude de la météorologie et de la botanique, a disséminé ses nombreux mémoires dans les recueils académiques, tels que les *Annales des sciences naturelles*, la *Bibliothèque de Genève*, la *Revue médicale*, le *Bulletin de la Société géologique*, les *Annales de chimie et de physique*, la *Revue botanique*, etc.; il en a rédigé quelques-uns en commun avec M. Bravais.

Les travaux suivants nous semblent mériter une mention spéciale : *OEuvres d'histoire naturelle* (1837, in-8), traduites de Gœthe; *Causes générales des syphilides* (1838, in-8); *du Microscope et de son application à l'étude des êtres organisés* (1839); *Délimitation des régions végétales sur les montagnes du continent* (1841, in-8); *Cours complet de météorologie* (1843, in-18), traduit de Kaemtz et annoté; *Météorologie et botanique de la France* (1845), insérées dans *Patria; de la Tératologie végétale* (1851, in-4); *Terrains superficiels de la vallée du Pô* (1851, in-4); *le Jardin des plantes de Montpellier* (1854, in-4), essai historique et descriptif. En 1848, M. Martins a fondé, avec MM. Haeghens et Bérigny, un *Annuaire météorologique*, qui continue de paraître sous sa direction. Il fait partie de plusieurs compagnies savantes, notamment de la Société de géologie.

MARTIUS (Charles-Frédéric-Philippe DE), célèbre voyageur et naturaliste allemand, né en 1794, à Erlangen (Bavière), et fils du pharmacien de la cour, étudia, dès sa jeunesse, les sciences naturelles, et, après avoir suivi les cours de médecine à l'université d'Erlangen, où il prit le grade de docteur, fut attaché à l'expédition scientifique que les gouvernements d'Autriche et de Bavière envoyèrent au Brésil, de 1817 à 1820. Chargé spécialement de la partie botanique, il s'occupa également de l'ethnographie, de la statistique et de la géographie du pays qu'il parcourait. A son retour, il fut nommé professeur de botanique et directeur du Jardin des plantes de Munich. Depuis 1842, il est secrétaire de la classe de mathématiques et de physique de l'Académie des sciences, et président de la Société de botanique de Ratisbonne; il a reçu aussi le titre de conseiller de la cour de Bavière.

M. de Martius a publié un grand nombre d'ouvrages, dont la plupart ont rapport à son voyage au Brésil. Nous citerons : *Plantarum horti Erlangensis enumeratio* (Erlangen, 1814); *Flora cryptogamica Erlangensis* (Ibid., 1817); *Voyages au Brésil* (Reisen nach Brasilien; Munich, 1824-1831, 3 vol.), avec Spix, son compagnon de voyage; *Nova genera et species plantarum* (Ibid., 1824-1832, 3 vol. avec 300 pl. coloriées); *Icones plantarum cryptogamicarum* (Ibid., 1828-1834; 76 planches coloriées); *Flora Brasiliensis*, publiée depuis

image
not
available

›résentants de la musique facile, légère et fran-
;aise : *les Noces de Jeannette*, en un acte, dont presque tous les airs sont devenus populaires (1853); *Galathée*, en trois actes (1854), l'une de ses meilleures œuvres; *la Fiancée du Diable*, en trois actes; *miss Fauvette*, en un acte (1855); *la Dame de pique*, en trois actes; *les Saisons*, en trois actes (1856); toutes ces pièces à l'Opéra-Comique; *la Reine Topaze*, en trois actes, au Théâtre-Lyrique (1856), l'un des grands succès de ce nouveau théâtre; *la Favorite et l'esclave* (la Favorita è la schiava), joué à Vienne, au théâtre de la Canobbiana, en 1855, et plus récemment, un petit opéra donné aux fêtes de Bade (1857).

MASSEREENE (John FOSTER SKEFFINGTON, 10e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1812 à Dublin, appartient à une famille irlandaise élevée en 1821 à la pairie héréditaire. Il hérita, en 1831 de sa mère le vicomté de Massereene et remplaça son père, en 1843, à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il est auteur d'un poëme *O'Sullivan, chef de brigands* (O'Sullivan, the bandit chief), dont le sujet est emprunté à une légende de Killarney. De son mariage avec miss Grady (1835) il a huit enfants, dont l'aîné, Clotworthy-John-Eyre-Foster SKEFFINGTON, est né à Dublin en 1842.

MASSEY (William-Nathaniel), membre du Parlement britannique, né vers 1804, admis en 1826 dans la société d'Inner-Temple, remplit longtemps, à Portsmouth, l'office de *recorder* (archiviste) et fut reçu avocat en 1844. Au mois d'août 1855, il est entré au ministère de l'intérieur en qualité de sous-secrétaire d'État avec un traitement de 1500 livres (37 500 fr.). C'est un libéral, favorable à l'extension du suffrage et au scrutin secret. Le bourg de Newport l'a élu député en 1852. On a de lui quelques ouvrages estimés, entre autres : *Sens commun et droit commun* (Common sense versus common law), et une *Histoire d'Angleterre sous le règne de George III.*

MASSEY (Gerald), poëte anglais, né en mai 1828 près Tring (comté de Herts), et fils d'un pauvre batelier, eut une chétive et misérable enfance, travaillant dans les fabriques, treize heures par jour pour un shelling par semaine; le dimanche, il fréquentait l'école à un sou (penny school). Ne connaissant encore que la Bible et Robinson Crusoé, il vint à Londres à l'âge de quinze ans, s'y fit commissionnaire et consacra à l'étude tout le temps qu'il put dérober à ses pénibles travaux : puis s'étant avisé d'écrire des vers, il s'y exerça pendant quatre ans et se fit connaître du public par un petit poëme sur *l'Espérance* (Hope, in-8), où il plaçait dans l'instruction la grandeur future du peuple : et par un volume de *Chansons et poésies* (Poems and chansons; 1847), qui fut imprimé par souscription. Il fonda ensuite, avec des ouvriers, *l'Esprit de la Liberté* (the spirit of Freedom; 1849), journal républicain qui parut onze mois et dont le mauvais renom lui fit perdre cinq emplois successifs. Revenu à la poésie, il écrivit la touchante ballade de *Babe Christabel* (the Ballad of Babe Christabel; 1853; 5e édit., 1855), qu'il accompagna d'une esquisse autobiographique. En 1855, il est allé s'établir à Édimbourg où il a publié son nouveau recueil de vers : *Craigcrook Castle*. Les admirateurs de ce poëte parti de si bas placent en lui de grandes espérances.

MASSIMINO (Frédéric), ancien professeur de chant à Paris, né à Turin, en 1786, étudia sous l'abbé Ottani le chant et la musique et vint à

image
not
available

'ocat, s'attira, par l'omission de la cravate anche, cette fameuse adm nestation du prédent Séguier : « Jeune stagiaire, allez vous abiller. » Il était chargé, au mont-de-piété, es affaires contentieuses, lorsqu'il abandonna et emploi en 1838, pour devenir administrateur u *Siècle*, dans lequel son beau-frère, Louis errée, qui prit la direction en 1840, lui cona les comptes rendus des petits théâtres. Éloiné depuis 1849, par ses opinions légitimistes, e l'administration politique du journal, il se hargea de la rédaction exclusive de la critique ramatique, qu'il garda jusqu'en 1856. Ses feuiletons hebdomadaires composent une revue comlète et des plus consciencieuses de l'art draatique pendant les quinze dernières années. I. Matharel de Fiennes, qui a longtemps signé, ans *le Siècle*, du simple nom de Matharel, a ussi travaillé à quelques autres journaux, *le Chaivari*, *le Voleur*, *le Dimanche*, *l'Entr'acte*, *la emaine* et *l'Illustration*. Il a aussi fait reprénter, sans se nommer, quelques vaudevilles.

MATHÉ (Félix), ancien représentant du peuple ançais, né dans le département de l'Allier, en 808, fit ses classes au collége de Moulins, et son roit à Paris, combattit en Juillet, puis conspira ontre la nouvelle dynastie, et subit plusieurs ondamnations politiques. Compris dans le procès 'avril 1834, il parvint à s'échapper et se réfugia n Belgique. Revenu peu après à Moulins, où le ouvernement toléra sa présence, il s'enrichit lans le commerce des bois, tout en continuant le professer les doctrines démocratiques. Il était, en 1848, un des actionnaires et des correspondants du journal *la Réforme*. Après le 24 février, il se mit, avec M. Laussedat, à la tête de l'administration départementale, fut confirmé dans ce poste par le gouvernement provisoire, appliqua rigoureusement les principes des circulaires de M. Ledru-Rollin. Nommé représentant du peuple par 51 989 voix, le cinquième sur huit, il fit partie de la Montagne, et, après l'élection du 10 décembre, combattit très-vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, dont il demanda la mise en accusation à l'occasion de l'expédition de Rome. Lors du voyage de M. Ledru-Rollin dans l'Allier, M. Mathé fut exposé, avec lui, à des violences dont ils faillirent être victimes (voy. LEDRU-ROLLIN). Il n'en fut pas moins réélu, le premier, à l'Assemblée législative, où il continua de s'associer à tous les actes de l'opposition républicaine. Le coup d'État du 2 décembre mit fin à la carrière politique de M. Mathé, qui est mort en 1857.

MATHEW (le P. Théobald), prêtre irlandais, surnommé *l'apôtre de la tempérance*, né le 10 octobre 1790, à Thomastown (comté de Tipperary), et orphelin de très bonne heure, fut adopté par une de ses tantes, lady Élisabeth Mathew, qui confia son éducation au R. Denis O'Connell et l'envoya ensuite au collége catholique de Kilkenny. Il passa, sept ans après, au séminaire de Maynooth, où il fit d'excellentes études théologiques, reçut en 1814 la prêtrise à Dublin, entra dans l'ordre des capucins, et alla exercer son ministère à Cork. Témoin de la misère et des excès qu'entraîne à sa suite l'abus des liqueurs fortes, le P. Mathew s'efforça de le combattre de tout son pouvoir, et s'occupa sans relâche d'améliorer la situation des classes pauvres et de les moraliser. Il établit une association religieuse pour assister les malades et les indigents, sur les plans des sociétés de Saint-Vincent de Paul et recrutée parmi tous les jeunes gens du commerce et de la bourgeoisie. Il obtint ainsi une influence qu'aucun prêtre catholique n'avait obtenue jusque-là en Irlande, et, en 1834, le comité de la loi des

image
not
available

nt-Laurent de Nuremberg, acquis par l'État 53) : *Vue générale de la place de Prague, le medi à Nuremberg*, à l'Exposition universelle 1855 ; etc. Cet artiste a obtenu une 2e médille en 1842.

MATHIEU (Adolphe-Charles-Ghislain), littéraır belge, né le 22 juin 1804, à Mons, où son re était notaire, étudia aux universités de Louin et de Gand, prit le diplôme de docteur en oit, et dirigea quelque temps l'étude de son re. Il fut chargé, lors de la révolution de 1830, sommer la garnison hollandaise de Charleroi mettre bas les armes; cette mission lui valut, 1835, la croix de Fer. Conservateur de la biiothèque publique de Mons de 1840 à 1842, il été nommé, en 1852, conservateur adjoint de bibliothèque royale de Bruxelles. Il est meme de plusieurs sociétés savantes et correspon nt de l'Académie de Belgique. Il a coopéré sucssivement à la rédaction d'un grand nombre de uilles politiques et littéraires, *l'Écho du Haiut*, *la Sentinelle*, la *Revue belge* (1835-1843), *Messager de Gand*, et s'est surtout fait une putation poétique.

Dans le grand nombre des œuvres de M. Maieu, où la philosophie et le sentiment sont sez heureusement unis, nous signalerons : *asse-temps poétiques* (Mons, 1830, in-12; nouv. lit., 1838), dont *Quatre-vingt-treize*, *Waterloo*, *Mort de David*, sont les pièces principales; *la rance et la Belgique* (Ibid., 1831, in-8), poëme; *eux Mariages pour un* (1836), comédie en un cte; *Roland de Lattre* (Mons, 1838; 2e édit., 840), poëme dédié à Victor Hugo; *Olla Podrida* bid., 1839, in-18), recueil où sont réunis à peu rès tous les genres; *Mons et ses environs* (Ibid., 842, in-8), description anonyme; *le Guersillon* Ibid., 1848, in-18), recueil satirique; *Poésies du locher* (Ibid., 1847, in-12); *les Mémoires d'Outre-Tombe* (Ibid., 1849), poëme contre la tyrannie de a presse; *Givre et gelées* (Bruxelles, 1852, in-8), ouveau recueil; et quantité de morceaux de cironstance. Parmi les écrits en prose de M. Mahieu, on remarque une *Biographie montoise* 1848, gr. in-8), des recherches archéologiques t des articles de critique littéraire.

MATHIEU (Joseph-Lambert), peintre belge, né Bure, près de Namur, en 1804, étudia sous I. Van Brée et cultiva la peinture d'histoire et es sujets religieux. Il s'est fixé à Louvain, et pluieurs de ses tableaux sont au musée de cette ille et à celui de Bruxelles. Nous citerons : *la Mort de Marie de Bourgogne*, *le Christ au ombeau*, qui a figuré à l'Exposition universelle le Paris, en 1855, avec une *Vierge à l'enfant*. Sa principale toile de genre représente *une Jeune fille vénitienne à son balcon*. M. L. Mathieu est directeur de l'Académie de peinture de Louvain, et chevalier de l'ordre de Léopold.

MATHIEU DE LA REDORTE (Joseph-Charles-Maurice, comte), ancien pair de France, né en 1804, est fils du général de ce nom qui fut anobli sous l'Empire. Admis, en 1820, à l'École polytechnique et classé à sa sortie dans l'artillerie de terre, il prit part à la campagne de Morée, reçut la croix d'honneur en 1828 et fut attaché, en 1833, à la personne du duc d'Orléans, en qualité d'officier d'ordonnance. L'année suivante, il se démit de son grade de capitaine pour remplacer M. Mahul à la Chambre des Députés, où l'avaient envoyé les électeurs indépendants de Carcassonne. Tout d'abord, il adopta avec empressement la politique de M. Thiers, mais il repoussa les lois de septembre. Il fit partie de la coalition

image
not
available

A peu de jours de là, M. Maupas fut mis à la tête du ministère de la police générale, qui venait d'être rétabli (22 janvier 1852), avec la mission officielle « de faire parvenir jusqu'au prince la vérité, qu'on s'efforce trop souvent de tenir éloignée du pouvoir. » Surveillant tout, sans rien administrer, M. Maupas s'acquitta de sa tâche avec beaucoup d'activité, donna quatre-vingt-onze avertissements aux journaux politiques, et étendit la juridiction des commissaires de police à toutes les communes des cantons où ils devaient être établis. Néanmoins son ministère fut supprimé au bout d'une année (10 juin 1853), l'expérience d'une « organisation défensive » ayant été jugée complète et l'institution superflue.

Envoyé à Naples avec le titre d'ambassadeur, M. Maupas y resta peu de temps, fut remplacé par M. Delacour au mois d'avril 1854, et vint reprendre son siége au Sénat, où il avait été élevé par décret du 21 juin de l'année précédente. Chevalier de la Légion d'honneur en 1849, il a été nommé commandeur le 2 mars 1852.

MAUPAS (M.. . R.... DE), député français, né à Bar-sur-Aube (Aube) en 1796. Maître d'une grande fortune que son père avait acquise lors de la vente des biens nationaux, il ne s'était occupé, avant le rétablissement de l'Empire, que des intérêts de l'arrondissement où il est né. Dans les différentes fonctions auxquelles il fut appelé, il ne se montra hostile ni à la monarchie de Juillet ni à la République; mais il s'attacha plus étroitement au gouvernement qui a fait de son fils un des premiers hommes de l'État. M. de Maupas est arrivé pour la première fois aux affaires en 1852, comme représentant d'une circonscription de l'Aube au Corps législatif. Il a été réélu en 1857. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

MAURER (Georges-Louis, chevalier DE), jurisconsulte et homme d'État allemand, né à Erpolsheim, dans le palatinat bavarois, le 2 novembre 1790, fils d'un pasteur protestant, fit ses études au collége et à l'université de Heidelberg, où il fut reçu docteur en droit et exerça quelque temps la profession d'avocat. En 1812, il vint à Paris, fit, dans nos bibliothèques, de nouvelles études sur le droit, les mœurs et les constitutions de l'Allemagne, et de retour dans son pays, en 1814, entra dans la magistrature. Grâce à sa connaissance du droit français, il fut placé, comme substitut du procureur général, dans des villes à moitié françaises, Mayence, Spire et Landau. Après avoir occupé diverses autres places, il devint, en 1824, procureur à Frankenthal. La même année, il fit paraître son premier ouvrage : *Histoire de l'ancienne procédure orale en Allemagne et surtout en Bavière* (Geschichte des altgerman. und namentlich altbair. mündlichen Gerichtsverfahren; Heidelberg, 1834), qui lui valut le premier prix de l'Académie de Munich et le titre de membre de cette société. Deux ans plus tard, il obtint une des principales chaires de droit à l'université de Munich. En 1829, il remplaça Eichhorn à Gœttingue, et reçut le titre de conseiller intime. A la même époque, il devint membre ordinaire de l'Académie des sciences de Gœttingue, conseiller d'État, et enfin conseiller de l'empire à vie.

En 1832, le roi de Bavière envoya M. Maurer en Grèce, comme conseiller de régence, avec le comte Armansperg, le major général de Heidegger et M. d'Abel. D'abord il suivit la ligne politique du président, M. Armansperg, mais bientôt il se sépara de lui sur plusieurs points importants, tels que le degré de liberté qu'on devait laisser au pays. Ce fut grâce à M. Maurer que la Grèce obtint une révision de son code pénal, l'établissement d'une

image
not
available

graves événements dont la Grèce fut le théâtre au printemps de 1854, et qui amenèrent l'occupation du Pirée par une division anglo-française, le roi rappela M. Maurocordato pour le mettre à la tête de ses conseils (26 mai 1854); c'était comme un engagement qu'il prenait de se prémunir désormais contre des entraînements dangereux. Mais M. Maurocordato jugea que l'engagement était mal tenu, et quitta encore une fois le ministère avec ses principaux collègues.

MAURY (Louis-Ferdinand-Alfred), érudit français, membre de l'Institut, né à Meaux (Seine-et-Marne), le 23 mars 1817, fut destiné par son père, ingénieur des ponts et chaussées, à l'étude des mathématiques, et se prépara pour l'École polytechnique; mais en 1836, cédant à son goût pour l'érudition, il se fit attacher à la Bibliothèque royale, qu'il quitta, au bout de deux années, pour se livrer plus librement aux études les plus diverses. Tout en s'occupant de préférence d'archéologie et de langues, tant anciennes que modernes, il étudia la médecine et se fit recevoir avocat. Mais, en 1840, les conservateurs de la Bibliothèque royale, qui avaient apprécié ses connaissances bibliographiques, l'y rappelèrent, et il y resta employé jusqu'en janvier 1844. A cette époque il fut élu par l'Institut sous-bibliothécaire. M. Maury occupa près de ce corps savant ces fonctions, dans lesquelles sa mémoire universelle rendait des services si précieux aux amis des savantes recherches, jusqu'à ce qu'en 1857, il fut élu lui-même membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de Dureau de la Malle. Il est, depuis l'année précédente, chevalier de la Légion d'honneur.

Cet actif et laborieux écrivain, dont les connaissances ne sont pas moins précises que variées, a déjà publié : *Essai sur les légendes pieuses du moyen âge* (Paris, 1843); *les Fées du moyen âge* (1855, in-12); *Histoire des grandes forêts de la Gaule et de l'ancienne France* (1850, in-12), à laquelle se rattache son mémoire sur la *Topographie des anciennes forêts de la France*, inséré dans le *Recueil des savants étrangers* de l'Académie des inscriptions (1856), et qui valut à l'auteur une médaille d'or au concours des antiquités nationales en 1854; *la Terre et l'homme* (1856, in-12), sorte de résumé des plus récentes connaissances géographiques, ethnographiques, philologiques, pour servir d'introduction à la collection de l'*Histoire universelle* de M. Duruy (voy. ce nom); *Histoire des religions de la Grèce antique* (1857-1858, t. I-III, in-8), première partie d'une *Histoire du polythéisme gréco-romain*, qui paraît devoir être l'œuvre principale de l'auteur.

Continuateur du *Musée de sculpture ancienne et moderne* de son ami le comte Clarac, M Maury a été le collaborateur de M. Guigniaut (voy. ce nom) pour les deux derniers volumes des *Religions de l'antiquité*. Il a donné en outre un grand nombre de mémoires et d'articles dans une foule de recueils, tels que les *Mémoires de la Société impériale des antiquaires de France*, société dont il a été président en 1843; la *Revue archéologique* (1844-1852); l'*Encyclopédie moderne*, rééditée par MM. Didot; l'*Athenæum français* (1852 et suiv.); le *Moniteur universel* (1849-1855); la *Revue des Deux-Mondes* (1850-55); les *Annales médico-psychologiques* (1846-1855), etc. Secrétaire général de la Société de géographie de Paris, il en dirige le *Bulletin*, dans lequel il a inséré divers travaux de géographie et d'ethnographie.

MAURY (Matthew F.), hydrographe et astronome américain, né dans l'État de Virginie, le 14 janvier 1806, d'une famille pauvre qui passa dans

image
not
available

in-8), tribulations d'une lady à la recherche d'une bonne servante; *Lequel épouser?* (Whom to mary); *C'est le portrait de son père* (the Image of his father); *les Modèles* (Model men and women); *le Paysan philosophe* (the Peasant-boy philosopher); *les Merveilles de la science* (the Wonders of Science, 1851): *la Magie de l'industrie* (Magic of industry), etc.

On doit à cet écrivain un ouvrage sérieux: *Londres travailleur et Londres mendiant* (the London labour and the London poor, 1849), qui parut d'abord sous forme de lettres adressées au *Morning Chronicle;* c'est le fruit d'une enquête particulière de deux années sur les causes et les effets du paupérisme, exécutée avec autant de courage que de sagacité.

M. Henry Mayhew a quatre frères qui se sont aussi fait un certain nom en littérature.

MAYHEW (Thomas), né vers 1810, à Londres, s'est fait connaître, après les frères Chambers, par ses efforts pour mettre la presse et la librairie à la portée des classes pauvres. Entre autres journaux, il a fondé le *Poor man's Guardian*, dont le ministère essaya, dit-on, d'acheter le silence, lors du bill de la réforme parlementaire. Plus tard, il commença la *National Library*, vaste encyclopédie à un *penny* le volume, qui coûta plus de 250 000 fr. à ses actionnaires.

MAYHEW (Edward), né en 1813, a dirigé pendant sa jeunesse une troupe d'acteurs ambulants. Il collabore depuis plusieurs années au *Morning Post*, ainsi qu'à d'autres journaux et *Magazines*. Il a écrit des farces amusantes et s'est fait une sorte de spécialité dans la littérature du *sport*. En 1854, il a donné une nouvelle édition de *l'Art du vétérinaire* de Blaine.

Deux derniers frères, MM. Horace et Auguste MAYHEW, ont fourni des articles au *Punch*, depuis sa fondation; ils ont signé, avec Henry, plusieurs de ces petites histoires comiques auxquelles leur nom a donné tant de vogue.

MAYNARD (Henry MAYNARD, 3e vicomte), pair d'Angleterre, né en 1786, appartient à une famille élevée en 1766 à la pairie. En 1824, il hérita des titres de son oncle et de son siége à la Chambre des Lords, où il suit les principes du parti conservateur. De son mariage avec miss Rabbett (1810), il a cinq enfants, dont l'aîné, Charles-Henry MAYNARD, né en 1814, a servi quelque temps aux gardes à cheval.

MAYO (Robert BOURLE, 5e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1797, à Dublin, descend d'une branche de la famille irlandaise des Clanricarde. Il a, en 1849, hérité des titres de son oncle et a été élu pair représentatif d'Irlande en 1852; il appartient au parti libéral. Son fils aîné est lord NAAS (voy. ce nom).

MAYO (William-Starbuck), romancier américain, né à Ogdensburg (État de New-York), en 1812, étudia la médecine au collége médical de New-York, reçut son diplôme en 1833 et exerça pendant plusieurs années. Mais, poussé par le goût des aventures, il entreprit un voyage d'exploration dans l'intérieur de l'Afrique: il ne pénétra pas au delà des États Barbaresques, et, après une excursion en Espagne, retourna dans son pays. Il publia, en 1849, sous le titre de *Kaloolah; or Journeyings to the Djebel Kumri* (New-York, in-12; 2e édit. 1851), un récit d'aventures fabuleuses, sorte d'utopie satirique, aussi étrange qu'intéressante, qui a été traduite en français dans la *Revue britannique*. Il a donné depuis: *the Berber, or the Mountaineer of the Atlas* (New-York, 1850, in-12, plusieurs éditions), roman dra

image
not
available

lan, y organisa des clubs révolutionnaires, entre autres le *Circolo nazionale*, et, au nom de ses principes républicains, s'opposa de toute son influence à l'annexion de la Lombardie au Piémont. Son journal, l'*Italia del popolo*, sema entre les patriotes une division qui précipita la ruine de l'indépendance lombarde. Après la prise de Milan par Radetzky, il s'enrôla dans les bandes de Garibaldi (voy. ce nom), puis se retira à Lugano, où il annonça, dans une brochure fameuse, que la guerre des rois était finie, que celle des peuples allait commencer. De Lugano, il se rendit à Florence, où M. Guerrazzi lui refusa toute participation aux affaires.

Après le meurtre de Rossi et la fuite du pape à Gaëte, le parti mazzinien, représenté par l'orateur populaire Cicernacchio, étant devenu dominant dans les États de l'Église, M. Mazzini parut tout à coup à Rome et demeura maître de la situation. Il fut aussitôt nommé représentant par 9 000 suffrages. Le 18 mars 1849, il fit un appel à la concorde et exhorta « Rome républicaine » à s'allier au « Piémont monarchique ». Le 23 mars, sa dictature fut réellement proclamée par la réorganisation du tribunat qu'il partagea avec Armellini et Saffi. Il conserva toutes les anciennes formes religieuses et fit célébrer en grande pompe les fêtes de Pâques. Le 17 avril, la nouvelle constitution républicaine fut promulguée pour ainsi dire sous ses auspices. Il conduisit toutes les négociations relatives à l'intervention française avec l'ambassadeur de France M. d'Harcourt, et l'envoyé spécial, M. de Lesseps, auquel il finit par faire accepter des conditions que le général Oudinot et le gouvernement français refusèrent de ratifier. Après avoir soutenu la défense de Rome aussi longtemps que possible, il proposa de porter la guerre dans les provinces, et sur le refus de l'Assemblée constituante donna, en termes violents, sa démission de triumvir.

Lors de l'entrée des Français dans Rome, M. Mazzini se réfugia en Suisse, où il rétablit, avec une partie des représentants exilés, un simulacre d'assemblée nationale et de gouvernement italien qui, malgré son impuissance, ne fut pas longtemps toléré par les gouvernements européens. Obligé de repasser en Angleterre, il devint, à Londres, président du Comité national italien, et adressa, en cette qualité, à l'Assemblée nationale française une lettre où il protestait énergiquement contre les faits accomplis. Placé avec MM. Kossuth et Ledru-Rollin (voy. ces noms), à la tête du Comité révolutionnaire international, il contracta, en 1851, ce fameux *emprunt mazzinien*, qui avait pour but et qui eut pour résultat une nouvelle insurrection italienne. Elle éclata à Milan, le 6 février 1853, et se termina par la victoire des Autrichiens et la mise du pays en état de siége. M. Mazzini, à qui on a reproché de payer rarement de sa personne, parvint à s'échapper, malgré les infinies précautions de la police autrichienne, et regagna Londres, où il continua son œuvre révolutionnaire. Au mois de juillet 1857, il parut tout à coup à Gênes, avec un plan d'insurrection générale, et excita un soulèvement promptement comprimé, dans cette ville, et à Livourne, pendant que son chef d'état-major, le colonel Pisacone excitait une révolte, un instant redoutable, dans le royaume de Naples. En même temps, M. Mazzini se trouva impliqué, avec M. Ledru-Rollin, dans une conspiration d'assassinat contre l'empereur des Français. Jugé au mois de septembre par la Cour d'assises de Paris, il fut condamné par contumace à la déportation perpétuelle. Il n'a pas cessé de trouver, en Angleterre, un asile.

M. Joseph Mazzini a été, de la part même des

image
not
available

cessivement officier de la garde-robe (1830); chambellan (1832), et général de brigade (*liva*). Chargé en cette qualité, lors de la dernière guerre avec l'Égypte, d'une mission conciliatrice, la défaite de l'armée ottomane à Nezeb (juillet 1839), lui fit d'autres devoirs : il rallia les fuyards et il était parvenu à former, avec les débris de l'armée, un corps de réserve assez puissant pour inquiéter Ibrahim dans sa marche sur Constantinople. Il apprit à Kutahié la mort du sultan Mahmoud. Sa faveur continua sous le nouveau règne. Général de division en 1840, grand maître de l'artillerie en 1844 avec le grade de *muchir* (maréchal), il épousa, le 28 mars de l'année suivante, la plus jeune sœur d'Abdul-Medjid, Adilé-sultane, et reçut une dotation qui le plaça au nombre des plus riches particuliers de la Turquie. A partir de cette époque, Méhémet-Ali a occupé successivement les postes les plus élevés de l'empire : capitan-pacha, ministre de la guerre, enfin grand vizir (octobre 1852). La manière dont il résigna ses hautes fonctions, le 13 mai de l'année suivante, quelques jours avant que le prince Mentschikoff quittât Constantinople, témoigne d'une indépendance de caractère peu ordinaire chez un ministre ottoman. Rappelé quelques jours après au séraskiérat, ou ministère de la guerre, il se montra, dans les grands conseils qui furent tenus à cette époque, l'un des plus ardents partisans de la résistance. Dans toute sa carrière politique, il s'était fait remarquer par son opposition constante à la Russie; ce fut lui qui refusa, en 1849, aux risques d'une guerre que la Turquie eût été seule alors à soutenir, de livrer à l'Autriche et à la Russie les réfugiés hongrois et polonais.

Méhémet-Ali-pacha fut l'adversaire politique de Réchid. Cet antagonisme a donné naissance à plusieurs écrits, entre autres, *Confidences sur la Turquie* (1855), sous le pseudonyme de *Destrilhes*. Méhémet-Ali est présenté par des amis trop zélés comme la personnification la plus éclatante et la plus pure de la réforme, et ses adversaires le disent ignorant, fanatique, brutal. La vérité est sans doute entre ces deux extrêmes.

Le fils aîné de Méhémet-Ali, Ethem-pacha, général de brigade, a été fiancé, le 22 février 1854, à Refihé-sultane, fille cadette du sultan Abdul-Medjid.

MÉHÉMET-ALI-pacha, dernier né des enfants de Méhémet-Ali, né au Caire, l'an 1250 de l'hégire (1833), fut élevé par un précepteur français. Bien que n'ayant que peu d'influence dans sa famille, il imita ses autres parents lors de leurs démêlés avec Abbas (voy. AHMET-RIFAAT-pacha), et partit avec eux pour Constantinople; nommé pacha et officier supérieur dans la garde du sultan, Méhémet-Ali fit, à diverses reprises, des voyages en Égypte et finit par se rallier à Abbas, dont il devint un des favoris. Après l'avénement de son frère Mohammed-Saïd, il devint un des serviteurs des traditions et des idées du grand pacha.

MÉHÉMET-DJEMIL-bey, diplomate ottoman, né en 1823, à Constantinople, et fils aîné de Rechid-pacha, accompagna son père dans ses diverses ambassades à Paris et à Londres, de 1834 à 1845, et reçut une éducation toute européenne. Lorsque son père fut appelé à la direction des affaires étrangères et au grand vizirat, il fut nommé membre du bureau du protocole, et peu après, ayant épousé une sœur de Méhémet-Ali-pacha, beau-frère lui-même du sultan, il fut attaché au palais impérial en qualité de secrétaire du sultan (1849). Il ne quitta ces fonctions que pour venir représenter la Porte à Paris (février 1855); il assista, l'année suivante, Ali-pacha, comme second

image
not
available

l'École polytechnique. Licencié en 1814, il embrassa la carrière de l'enseignement et devint professeur de mathématiques au lycée Napoléon. Il a publié : *Leçons d'arithmétique* (1831, in-8; 6e édit., 1852), résumé d'un cours fait aux ouvriers : *Cours de géométrie* (1832, in-8); *Notions de chimie et de physique* (1835, 2 vol. in-8).

MEISSAS (Achille DE), frère du précédent, né vers 1800, a été un des élèves de l'abbé Gaultier, dont il a propagé par ses écrits la méthode d'enseignement. Il a occupé une chaire d'histoire au collége Henri IV. Auteur, avec M. Michelot (voy. ce nom), d'un grand nombre de publications élémentaires fréquemment réimprimées, nous citerons de lui : *Manuel de grammaire avec tableaux* (1834, in-18); *Manuel d'histoire de France* (1834); *Nouvelle géographie méthodique* (1827; 36e édit., 1856), adoptée par l'Université; *Atlas et cartes* (1841, grand in-8); *Cartes murales* (1842), muettes et écrites; *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne* (1847, in-8; nouvelle édit. augmentée, 1854); *Géographie ancienne* (1855); etc.

MEISSAS (Nicolas de), frère des précédents, a professé la cosmographie au collége Charlemagne; il a dirigé ensuite une des institutions du collége Bourbon. Il a publié principalement : *Éléments de cosmographie* (1837, in-12; 2e édit., 1849); *Nouveaux éléments de physique* (1838-1839, 2 vol.); *Nouveaux éléments de chimie* (1839-1840, 2 vol.); *Résumés d'histoire naturelle* (1839-1841, 5 vol.); *Tableau de l'harmonie universelle* (1843, in-8), et beaucoup d'abrégés.

MEISSNER (Alfred), poëte allemand, né à Teplitz, le 15 octobre 1822, étudia la médecine, reçut en 1846, le grade de docteur et passa une année à Paris. Après avoir changé plusieurs fois de résidence pendant les mouvements révolutionnaires de 1848 et 1849, il se fixa, en 1850, à Prague. Représentant, avec son compatriote, M. Maurice Hartmann (voy. ce nom) la poésie slave de l'Allemagne contemporaine, il professe les mêmes tendances politiques. Ses vers sont mélodieux et élégants, son poëme épique *Ziska* (Leipsick, 1846; 7e édit., 1856), passe pour une œuvre très-remarquable. Ses dernières productions sont empreintes d'une grande mélancolie.

Nous citerons de M. Meissner : *Poésies* (Gedichte; Leipsick 1845; 7e édit., 1856); *Études révolutionnaires faites à Paris* (Revolutionaere Studien aus Paris; Francfort, 1839. 2 vol.); *l'An de grâce* 1848 (Im Jahre des Heils 1848. Ein Gedicht; Leipsick, 1848); *le Fils d'Atta Troll* (der Sohn des Atta Troll; Ibid., 1850); *la Femme d'Urie* (das Weib des Urias, tragédie en cinq actes; Ibid., 1851); *Reginald Armstrong ou le Monde de l'argent* (Reginald Amstrong oder, etc.; Ibid., 1853), autre tragédie; *le Pasteur de Grafenried* (der Pfarrer von Grafenried; Hambourg, 1855, 2 vol.); *Souvenirs de la vie de Henri Heine* (Henrich Heine, Erinnerungen; Hambourg, 1856), etc.

MEISSONIER (Jean-Louis-Ernest), peintre de genre français, né à Lyon, vers 1813, vint jeune à Paris, entra quelque temps dans l'atelier de M. Léon Cogniet. Il mit en relief son originalité naturelle, en cherchant un genre que personne, en France, n'avait abordé avant lui, et fit de la peinture microscopique. Son *Petit messager*, exposé en 1836, attira d'abord quelques amateurs curieux, puis la foule qui s'étonnait qu'on pût allier tant de précision à tant de finesse.

M. Meissonier exposa depuis : *Religieux consolant un malade* (1838); *le Liseur* (1840); *la Partie d'échecs* (1841); *le Peintre dans son atelier* (1843); *le Corps de garde*, *un Jeune homme regardant des dessins*, *la Partie de piquet* (1845); *la Partie*

image
not
available

oléon la mission de réorganiser la jeune garde, e distingua par des prodiges de courage à la née de Waterloo. Pendant la Restauration, tint à l'écart et s'occupa de littérature et de tique. La révolution de 1830 le fit rentrer ; la vie active. Il organisa une troupe de voaires pour secourir les Belges insurgés, se gea sur Maestricht et fit le blocus de cette . A la suite d'une collision qui éclata à Naentre les volontaires et les troupes de ligne, gent Surlet de Chokier lui retira son commlement. Après être resté quelque temps à nai en disponibilité, le général Mellinet reà Bruxelles, et s'unit étroitement avec le radical. Son nom se trouva gravement comis en 1848 dans l'affaire de *Risquons-tout*, et 'y le frappa d'une condamnation rigoureuse. mé dans la citadelle d'Anvers, l'énergique ard subit la réclusion avec courage. Lors-1850, à la prière du prince Jérôme, le mie consentit à lui rendre la liberté s'il preengagement de quitter la Belgique, il refusa miner sa vie loin de sa patrie adoptive.

.VILL VAN CARNBÉE (Pierre, baron), phe hollandais, né à Aix-la-Chapelle, le 1816, fut destiné à la marine et étudia e de Medemblick. Il fit son premier voyage les orientales, de 1835 à 1837, comme ende vaisseau. Lieutenant de seconde classe), il fit une seconde fois le même voyage placé au bureau hydrographique de Bata-1845, il regagna l'Europe par les Indes es et fonda, avec Siebold, le *Moniteur des rientales et occidentales* (Aix-la-Chapelle, 49, 3 vol.). Lieutenant de première classe, , il retourna à Batavia, comme adjudant ral van den Bosch, et prit la direction du hydrographique. En 1854, le gouvernechargea de publier un *Atlas général des erlandaises* (Algemeenen Atlas van Nech Indie); mais il mourut, le 24 octobre ns un hôpital de Batavia, avant que ce it achevé.

ıvaux de M. Melvill, de la plus haute var les hommes spéciaux, embrassent l'as-, l'orographie, l'hydrographie et la sta-Outre un grand nombre de cartes de s parties de l'Inde, regardées comme rieures à celles de l'amirauté anglaise, é encore : *le Guide du marin* (Zeemans terdam, 1842 ; 2ᵉ édit., 1849) ; une sorte l, intitulé : *Renseignements sur les Inndaises* (Tijdschrift voor nederlandsch augmenté, en 1849, d'une *Carte gé; possessions maritimes de la Hollande* ie statisticke kaart) ; une *Carte hydrole l'archipel des Indes* (1843), etc.

.LE (Hermann), romancier américain, York, le 1ᵉʳ août 1819, et fils d'un néıt élevé dans le Massachussets. Entraîné ion des voyages, il s'embarqua à dix-comme simple matelot à bord d'un frété pour Londres. En 1841, il se joiipage d'un baleinier. Après une croi-huit mois, dégoûté de cette vie morofita d'une relâche à Noukahiva (1842) ıdre à terre en compagnie d'un jeune gagner en hâte l'intérieur de l'île; les mains de la tribu des sauvages esta quatre mois leur prisonnier. Le t amené un bâtiment de Sydney dans il monta à son bord, visita Taïti et wich, passa en 1843 sur une frégate États-Unis, et revint à Boston après s d'un voyage semé d'accidents ex-

image
not
available

m Tode Friedrichs II; Berlin, 1824-1825, 2 vol.); la continuation, au point de vue monarchique, l'*Histoire universelle* de Becker. On cite à rt son *Histoire moderne des Allemands* (Neuere schichte der Deutschen von der Reformation bis r Bundesacte; Breslau, 1826-1854, tom. I-XV), l'on trouve réunis la connaissance et le savant nploi des sources, la science politique et théogique, une marche vive et pittoresque. M. Menl a donné plus récemment : *Documents historiques relatifs au mouvement politique et religieux* (Historische Lehrstücke für Religions und aatsthums Kunde; Breslau, 1851); *Histoire politique et religieuse des royaumes d'Israël et de uda* (Staats-und Religionsgeschichte der Kœnigiche Israel und Juda; Ibid., 1853).

Un autre écrivain allemand de ce nom, C.- . MENZEL, s'est fait aussi connaître par plueurs ouvrages très-estimés, concernant l'hisire des arts dans l'antiquité et dans les temps odernes : *les Ouvrages d'art depuis l'antiquité squ'à nos jours* (die Kunstwerke von dem Alrthume bis, etc., texte et planch.; Leipsick, 853); *Manuel d'architecture* (Handbuch zur eurtheilung und Ausfertigung von Bauanschlaen; Halle, 1853). Le premier de ces ouvrages été traduit en français par M. Paul Niboyet.

MENZEL (Wolfgang), critique et littérateur almand, né à Waldenbourg (Silésie), le 21 juin 1798, fils d'un médecin distingué, perdit son père de onne heure et vint avec sa mère à Breslau, où il ommença ses études. Il les interrompit pour ire, comme volontaire, la campagne de 1815, uis alla suivre les cours d'Iéna, d'où l'éloignent des causes politiques. En 1820, il gagna la uisse, obtint une place de professeur à l'école unicipale d'Aarau, où il fit ensuite des cours articuliers. En 1824, il retourna en Allemagne, abita quelque temps Heidelberg, puis se fixa à tuttgart. De 1830 à 1838, il joua un certain ôle politique aux états de Wurtemberg, où il it réélu presque chaque année. Il y défendait s principes du gouvernement constitutionnel odéré.

M. W. Menzel, connu surtout comme critique t littérateur, débuta, en 1823, par un ouvrage ntitulé : *Streckverse* (Heidelberg), et remarqué our ses aperçus nouveaux et ingénieux sur l'art t la littérature. En même temps il était un des ondateurs des *Feuilles européennes*, journal de ritique qui attaqua violemment l'ancienne école llemande, ainsi que les plus fervents disciples e Gœthe et Gœthe lui-même. Cette publication ui fit beaucoup d'ennemis; il n'en donna pas noins son *Histoire des Allemands* (Geschichte der Deutschen; Zurich 1824-1825; 4e édition, Stuttart, 1843), conçue également à un point de vue atirique, puis se jeta dans la querelle élevée ntre Voss et publia : *Voss et la symbolique* Voss und die Symbolik; Stuttgart, 1825). Enfin arut sa *Littérature allemande* (die deutsche Lieratur; Ibid., 2 vol., 1828; 2e édit., 4 vol., 836), ouvrage très-remarqué et qui partagea es lecteurs en deux camps. M. Menzel répondit ux attaques dont il fut l'objet, par des articles irulents, et quelquefois anonymes, dans divers ournaux, surtout dans la *Feuille littéraire* fonlée par lui dès 1825.

Après la révolution de Juillet, il se mit à diriger ses attaques contre l'influence française, qui ommençait à renaître en Allemagne, ce qui lonna lieu à l'écrit satirique de Bœrne : *Menzel, e mangeur de Français* (Menzel der Franzosenresser; Paris, 1837), et plus tard aux mordantes laisanteries de Henri Heine, renouvelées, en oute occasion, avec une verve toujours crois-

image
not
available

MERCX (Maurice DE), général belge, né à Bruxelles, le 17 février 1781, d'une ancienne famille patricienne, fut emmené à Vienne par son père, conseiller de Brabant, qui ne voulut pas reconnaître la domination française, et entra au service de l'Autriche, comme soldat, au régiment des hulans de Merveldt (1800). Quelques mois après, il fut nommé sous-lieutenant sur le champ de bataille de Hohenlinden où il avait été blessé. De nombreux traits de courage lui valurent un avancement rapide. Chef d'escadron à vingt-huit ans, il fit toutes les campagnes de l'empire contre la France, entra, en 1814, dans l'armée des Pays-Bas, devint lieutenant-colonel de carabiniers à Waterloo et colonel du même corps en 1825. Rallié au gouvernement issu de la révolution de septembre 1830, il passa général-major en avril 1831, et fut, pendant dix-huit mois, ministre plénipotentiaire à la cour de Berlin. Membre de la haute Cour militaire jusqu'en 1849, il fut promu en juillet 1844 au grade de lieutenant général. — Il est mort à Bruxelles au mois d'août 1856.

MÉRIEL (Paul), compositeur français, né à Mondoubleau (Loir-et-Cher), le 4 janvier 1818, et fils d'acteurs, fit quelques études au milieu des voyages de sa famille, eut pour maître, à Lisbonne, Alessandro Napoleone, à Perpignan le maestro Somma, devint à Amiens deuxième chef d'orchestre au théâtre, et fit représenter le petit opéra de *Cornélius l'argentier*. Après un court passage à Avignon, il se fixa, vers 1847, à Toulouse, où il a composé et publié une grande symphonie, *le Tasse*, un oratorio *Caïn*, et divers morceaux de musique de chambre. Il y a même fait jouer un grand opéra en quatre actes et cinq tableaux, *l'Armorique*.

MÉRILHOU (Joseph), homme politique et magistrat français, ancien ministre, né le 15 octobre 1788 à Montignac (Dordogne), fit ses études à Périgueux, suivit les cours de droit à Paris et y fut reçu avocat en 1810. Deux ans plus tard, il devenait conseiller auditeur à la Cour impériale. Rapporteur dans l'affaire du célèbre *Mémoire au Roi* de Carnot (1814), il présenta des conclusions tendant à une ordonnance de non-lieu. A la seconde Restauration, il n'attendit pas l'avis officiel du garde des sceaux pour cesser ses fonctions de substitut du procureur général qu'il avait reçues de l'Empire (11 mai 1815). Il reprit sa place au barreau et partagea avec les avocats les plus éminents de l'époque le rôle de défenseur dans les nombreux procès politiques auxquels aboutissaient les agitations des partis. Champion courageux de la liberté de la presse, il plaida, en 1817, pour *le Censeur européen* et, en 1825, pour *le Courrier-Français* dont il obtint l'acquittement; il défendit aussi le sergent Bories, et se chargea du pourvoi du général Berton.

Envoyé à la Chambre des Députés, depuis 1828, par l'arrondissement de Sarlat, M. Mérilhou, qui ne s'associa pas toujours aux votes du parti libéral, se trouva néanmoins porté au pouvoir par les événements de Juillet; il devint successivement secrétaire général de la justice (29 juillet 1830), conseiller d'État, ministre de l'instruction publique et des cultes (2 novembre 1830), et garde des sceaux (27 décembre 1830, mars 1831). Dans ces dernières fonctions, où il succédait à Dupont (de l'Eure), il suivit d'assez près les mêmes principes, et il donna sa démission, parce qu'il ne voulut pas autoriser les poursuites commencées par M. Persil contre M. Ch. Comte, un de ses amis politiques. Toutefois son opposition assez modérée n'empêcha pas le gouvernement de lui accorder un siége à la Cour de cassation (1832) et

image
not
available

cette mission le détermina à quitter le ministère. Depuis, il n'a pas cessé de faire partie des assemblées législatives de Belgique jusqu'à sa mort, arrivée le 7 février 1857. Le comte de Mérode était commandeur de l'ordre de Léopold, grand-croix de l'ordre du Christ. décoré de la croix de Fer, officier de la Légion d'honneur, etc.

On a de lui : *un Mot sur la conduite politique des catholiques belges*, etc. (Bruxelles, 1829); *A M. Thiers* (Avesnes, 1844); *Liberté d'enseignement; Réponses aux rapports de M. Thiers* (1845, in-18), et quelques autres brochures politiques.

Un de ses fils, Karl-Werner Ghislain de MÉRODE, né le 13 janvier 1816, a fait partie du Corps législatif en France, dans la session de 1852.

Le second, Frédéric-Xavier Ghislain de MÉRODE, né le 25 mars 1820, servit quelque temps comme officier dans l'armée belge. Il est aujourd'hui camérier secret du pape.

Le chef actuel de la famille est le comte Charles-Antoine Ghislain de MÉRODE, neveu du comte Félix, né le 1er août 1824. Il est marquis de Westerloo, comte de Rubempré et grand d'Espagne. Depuis 1850, il est membre de la Chambre des Représentants. La famille de Mérode est alliée aux Rohan-Montauban, aux Nassau, aux d'Aremberg, aux Grammont, aux Hohenzollern, aux Montalembert, aux Talleyrand, aux Grimaldi, etc.

MERRUAU (Charles), administrateur français, né vers 1805, fit de bonnes études au petit séminaire de Paris, et embrassa la carrière de l'enseignement : il enseigna les humanités à Tulle, la rhétorique à Évreux (1830), et l'histoire à Metz, à Louis-le-Grand et à Bourbon (1833). Peu de temps après, il quitta l'université et devint rédacteur en chef du *Temps*, auquel il collaborait déjà; puis il passa, en la même qualité, au *Constitutionnel*, à la tête duquel il se trouvait encore en 1849. Lors de la formation du cabinet du 1er mars 1840, il avait été appelé par M. Cousin à remplir les fonctions de secrétaire général du ministère de l'instruction publique. Depuis 1850, il occupe celles de secrétaire général à la préfecture de la Seine. Décoré le 10 décembre 1850, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

Son frère, M. Paul MERRUAU, qui a été longtemps un des rédacteurs du *Constitutionnel*, a traduit de Whas. Irving (voy. ce nom) les *Voyages et aventures de Christophe Colomb* (1833, in-12), et publié *les Convicts en Australie* (in-16).

MERSON (Louis-François), écrivain militaire français, né vers 1795, fit, dans la cavalerie, les dernières guerres de l'Empire; parvenu au grade de major dans un régiment de dragons, il exerça jusqu'en 1855 les fonctions de commissaire impérial près le conseil de guerre de la 18e division militaire. Il a été décoré en 1841. On a de lui deux volumes de vers : *Scholies militaires* (1838), et *Poésies militaires* (1841); une *Étude sur l'art de la guerre du grand Frédéric* (1851), et de nombreux articles de critique ou d'histoire dans le *Moniteur de l'armée*.

MÉRY (Joseph), poëte français, né aux Aygalades et non à Marseille, le 21 janvier 1798, commença le latin sous un vieux prêtre, dans la maison paternelle, et acheva ses études à Marseille. Il y fut témoin des massacres qui signalèrent la rentrée des Bourbons, et se jeta dans le parti bonapartiste, confondu, sous la Restauration, avec le parti libéral. Une satire en vers, publiée, vers 1820, contre l'abbé Eliçagaray, le fit connaître en lui attirant quinze mois de prison. Après un premier voyage à Paris, il devint, à Marseille, sous la direction d'Alphonse Rabbe, un des plus actifs ré-

image
not
available

quarante ans : empire fédératif et protectorat catholique de l'Autriche, neutralité armée, droit divin et irresponsabilité des rois, annihilation de toute initiative nationale, et partout et toujours *statu quo* absolu. L'immobilité lui a semblé l'unique condition de durée pour un empire aussi hétérogène que l'Autriche. Il a dominé la Hongrie par la rivalité des races; l'Italie, par la crainte du Spielberg. Une telle politique, maintenue pendant près de quarante ans, et surtout au milieu de telles crises, dénote au moins une science profonde des hommes et du temps. Mais « l'autorité, dit Chateaubriand, vient du génie du gouvernant ou de la médiocrité du gouverné. C'est ce qui reste à démêler dans M. de Metternich. »

Duc de Portella, seigneur de Johannisberg, grand d'Espagne de première classe, M. de Metternich a reçu des pensions et des croix de presque tous les souverains de l'Europe. L'empereur d'Autriche lui a donné le droit de porter dans ses armes les armes de la maison de Lorraine. — Il a été marié trois fois. Sa première femme, morte en 1819, lui a donné trois filles. Il épousa, en 1827, la baronne de Leykam-Beilstein, qui mourut deux ans après, lui laissant un fils, M. Richard de Metternich, qui est devenu, à vingt-cinq ans, ambassadeur d'Autriche à Dresde. Enfin il épousa, en 1831, la comtesse Mélanie de Zichy-Ferraris. morte en 1854, et dont il eut deux fils, MM. Paul et Lothaire de Metternich.

MEUNIER (Victor), publiciste français, né vers 1810, débuta dans *l'Écho du monde savant*, et prit part à diverses publications scientifiques et sociales. Il dirigea, en 1842, le *Dictionnaire élémentaire d'histoire naturelle*, et peu après la *Revue synthétique*, travailla ensuite à *la Phalange* et à *la Démocratie pacifique*. Il a rédigé jusqu'en 1855, le feuilleton scientifique de *la Presse*. A cette époque, il fonda *l'Ami des sciences*, auquel il a joint depuis, avec le concours de Mme Meunier, *la Presse des enfants*.

On a encore de lui : *Embryogénie comparée* (1837, in-4); rédigé avec M. Gerbe, d'après un cours de M. Coste; *Histoire philosophique des progrès de la zoologie générale* (1839, in-8); *Jésus-Christ devant les conseils de guerre* (1848; 3e édit., 1849), simple extrait de *la Démocratie pacifique*, qui a fait le bruit d'un volume, a été traduit en plusieurs langues, et expressément interdit à Gênes par l'autorité ecclésiastique; un grand nombre d'articles ou extraits, tels que : *Union démocratique et sociale*, *les Cités ouvrières*, *les Tables tournantes et parlantes* (1854).

MEUNIER (Louis-Arsène), écrivain pédagogique français, né vers 1805, entra de bonne heure dans l'instruction primaire, devint directeur de l'École normale d'Évreux, et vint diriger à Paris, en 1845, un pensionnat qu'il quitta, en 1848, pour se livrer à la politique.

On a de lui : *Grammaire française* (Évreux, 1838); *Enseignement simultané* (Ibid., 1841); *Caractères et portraits des enfants* (1846); *Défense des institutions laïques contre les attaques du clergé* (1847); *les Frères de l'école chrétienne devant la loi* (1848); *Aux curés de campagne* (1850); *du Rôle de la famille dans l'éducation* (1856), etc.

MEURICE (François-Désiré-Froment), artiste orfèvre français, né à Paris, le 31 décembre 1802, travailla dans différents ateliers et puisa le goût de l'orfèvrerie artistique dans les collections et les musées. Établi lui-même à Paris, en 1832, il débuta à l'exposition de 1839, et exécuta dès lors des travaux qui ont mérité d'être classés dans l'art plus que dans l'industrie. M. Victor

image
not
available

›résenté à Munich en 1812. La musique en était grave et sévère, mais froide et sans mouvement; :'était plutôt celle d'un oratorio que celle d'un drame, et elle fut plus estimée qu'applaudie. L'année suivante, M. Meyerbeer eut à Vienne plus de succès, mais comme pianiste, et passant à volonté de l'école de Clémenti à celle de Hummel, il se fit tour à tour applaudir par des traits nouveaux et brillants et par la grâce et la pureté de son jeu. Mais à ses triomphes éphémères du virtuose il préfère la gloire plus solide du compositeur, et écrit un opéra-comique, *Abimelech ou les deux Califes* (Vienne, 1812). Malheureusement l'élève de Vogler y porta encore la gravité et la froideur de la musique religieuse, et l'œuvre savante, goûtée du maître et de l'école, n'eut auprès du public aucun succès.

M. Meyerbeer reçut alors de Salieri, l'auteur des *Danaïdes* et de *Tarare*, le conseil d'aller chercher en Italie une autre méthode et d'autres modèles; il s'y rendit en passant par Paris (1815). Rossini, avec sa musique encore toute italienne, régnait alors sans partage; *Tancrède* surtout avait porté l'enthousiasme au comble. M. Meyerbeer resta plus de deux ans sans trouver un libretto ni une scène; mais, grâce à sa fortune, il attendit patiemment et étudia à loisir cette musique si vive, si légère, si peu allemande. Enfin, il put faire représenter à Padoue, au mois de juillet 1818, son premier opéra italien, *Romilda e Constanza*. La Pisaroni chantait le principal rôle; une mélodie gracieuse s'unissait à une instrumentation large et brillante: le succès fut complet. Il donna à Turin, en 1819, *Semiramide riconosciuta*, et, au commencement de 1820, la ville de Venise, dont les théâtres avaient repoussé ses premières œuvres italiennes, accueillant en même temps son *Emma di Resburgo* et l'*Eduardo e Cristina* de Rossini, fit aux deux maestros les mêmes ovations.

M. Meyerbeer revint alors en Allemagne s'offrir aux applaudissements de ses compatriotes; mais il fut traité à Berlin comme un déserteur de la musique nationale, et à Vienne, comme un plagiaire de Rossini. Un accueil meilleur dans quelques provinces le consola un peu des sévérités des deux capitales. Après avoir écrit pour l'opéra de Berlin *la Porte de Brandebourg*, qui ne fut pas représentée, il se hâta de retourner en Italie, où la Scala de Milan s'ouvrit à *Marguerite d'Anjou* (1822), jouée plus tard à Paris, sur la scène de l'Odéon. Vinrent ensuite l'*Esule di Grenata*, dont le succès fut enlevé de haute lutte par Lablache et la Pisaroni, malgré les cabales, et *Almanzor*, écrit pour Rome, mais qu'une maladie de Mme Bassi empêcha de jouer. Enfin en 1825, fut représenté à Venise le chef-d'œuvre de sa manière italienne, *il Crociato in Egitto*. Le succès fut immense; applaudie sur tous les théâtres de l'Italie, la pièce fit promptement le tour de l'Europe; elle triompha, en Allemagne, des vieilles rancunes, et vainquit, même en France, le dédain des admirateurs exclusifs de Rossini.

Ici se place dans la vie de M. Meyerbeer une période de repos pendant laquelle son génie se prépare à une transformation nouvelle. Marié en 1827, il eut deux enfants qu'il perdit presque aussitôt. Au milieu de son recueillement et de sa tristesse, il revint à la musique religieuse, et écrivit un *Stabat*, un *Miserere*, un *Te Deum*, *Douze Psaumes* et ses *Huit cantiques de Klopstock*. Mais il se faisait chez lui, en silence, un travail plus fécond; l'inspiration qui le débordait put enfin se donner carrière dans un poëme qui offrait pour sujet, sous toutes les fantaisies d'une légende merveilleuse, la grande, l'éternelle lutte du bien et du mal, et le 21 novembre 1831, *Robert le*

image
not
available

lui : un *Tableau historique et raisonné des premières guerres de Bonaparte*, plusieurs articles signés de son nom dans la *Biographie universelle*, et des *Notes* ou *Préfaces* pour divers ouvrages qu'il a édités.

MICHEL (Adolphe), littérateur français, né à Moulins, en 1801, rédigea, dans les dernières années de la Restauration, *la Gazette constitutionnelle de l'Allier*. Après 1830, il fut nommé chef de bureau à la préfecture du Cher. On a de lui : l'*Annuaire de l'Allier* (1832 et ann. suiv.), puis l'*Annuaire du Berry* (1840), des brochures, et un magnifique ouvrage sur *l'Ancienne Auvergne et le Velay* (Moulins, 1843-1851, 3 vol. in-fol.), qui comprend l'histoire, l'archéologie, les mœurs et la topographie de ces deux provinces. Il a aussi pris part à la continuation de *l'Ancien Bourbonnais* (1833-1837, 2 vol. in-fol).

MICHEL (Francisque), archéologue français, né à Lyon, le 18 février 1809, et fils d'un ancien professeur, fit ses études à Lyon et vint à Paris, où il fournit des articles littéraires au *Cabinet de lecture* et à divers journaux et publia, en 1832, deux nouvelles historiques, *Job* et *Audefroi le Bâtard* (in-8). Mais ce fut surtout aux travaux philologiques qu'il consacra son activité et, de de 1830 à 1833, il se fit l'éditeur d'un grand nombre d'opuscules de la littérature française du moyen âge, parmi lesquels nous citerons : *la Chronique de Duguesclin* (1830); *les Chansons de Coucy* (1830): *Mahomet* (1831), et *le Lai d'Havelok le Danois* (1833). En 1835, il fut chargé par M. Guizot, alors ministre, de faire des recherches sur les monuments de l'histoire et de la littérature française dans les bibliothèques de l'Angleterre. Décoré de la Légion d'honneur, en 1838, il fut nommé, l'année suivante, professeur de littérature étrangère à la Faculté de Bordeaux. Il est correspondant de l'Institut, membre du comité des monuments historiques, de la Société des antiquaires et autres sociétés savantes.

De 1834 à 1842, M. Michel ne fit pas paraître, à Paris ou à Londres, moins d'une trentaine d'ouvrages, écrits entre le XIe et le XIVe siècle en français, en saxon et en anglais, revus d'après les manuscrits originaux et dont la plupart voyaient le jour pour la première fois. Voici les plus importants au point de vue archéologique : *le Roman d'Eustache Lemoine* (1834 in-8), pirate fameux du treizième siècle; *Tristan* (Londres, 1835, 2 vol. in-12), recueil des poëmes de ce trouvère; *Chronique anglo-normande* (Rouen, 1836-1840, 3 vol. in-8), extraits et écrits relatifs à l'histoire de Normandie et d'Angleterre pendant les onzième et douzième siècles; *Lais inédits des* XIIe *et* XIIIe *siècles* (1836, in-8); *la Chanson de Roland* (1837, in-8); *Chronique des ducs de Normandie* (Imprim. roy., 1837-1844, in-4), par le trouvère Benoît; *Roman du roi Flore et de la reine Jeanne* (1838, in-8); *Théâtre français au moyen âge* (1839, in-8), recueilli avec M. de Monmerqué; *Chanson des Saxons* (1839-1840, 2 vol. in-8), histoire héroïque de Witikind; *Histoire des ducs de Normandie et des rois d'Angleterre* (1840, in-8); etc. En ces derniers temps il a édité les poëmes de *Mellusine* (1854, in-8) et de *Gérard de Rossillon* (1856, in-8).

En dehors de ces travaux de recherches, M. Michel a donné, comme auteur, quelques ouvrages d'une profonde érudition, tels que l'*Histoire des races maudites de la France et de l'Espagne* (1847, 2 vol. in-8); *le Livre d'or des métiers* (1851-1854, 2 vol. in-8), histoire des hôtelleries, cabarets, restaurants et cafés, avec M. Édouard Fournier; *Histoire des tissus de soie au moyen âge* (1852-1854, 2 vol. in-4), qui a été couronnée par l'In-

image
not
available

erdu sa première femme, s'est remarié, et, tout n continuant, dans la retraite, la publication de es ouvrages historiques, il se console des amertumes ou des mécomptes de la vie par des travaux noins austères et dans lesquels une poésie graieuse et symbolique rencontre ensemble, dans une phère sereine, la nature et la liberté : tels sont *'Oiseau* (1856, in-16) et *l'Insecte* (1857, in-16), ui comptent déjà plusieurs éditions.

Comme historien, M. Michelet appartient, pour a pensée, à l'école philosophique : à ses yeux, individu n'est rien, les multitudes sont tout; 'est leur mouvement qui constitue les lois de histoire. Elles débutent par l'immobile fatalité e l'Inde, pour arriver, au moyen d'un progrès ont la civilisation inquiète des États européens 'est qu'une étape, à un état de liberté complète t absolue. Pour la forme, il ne relève que de luinême. Il est le fondateur et le premier peintre de école dite pittoresque. Il obtient, par le relief des étails, de puissants effets dramatiques. Par la ivacité de sa phrase, par la chaleur de ses récits ù éclate à chaque pas un ardent amour de l'humanité, il séduit et entraîne ceux mêmes qui ondamnent dans son style des exagérations et es bizarreries, et dans son système, trop de failité à l'induction et à l'hypothèse. Personne ne ui conteste une vaste et profonde érudition.

Voici la liste des principaux travaux historiues de M. Michelet : *Tableau chronologique de 'histoire moderne* (1825); *Histoire de France* 1833-1857, 12 vol. in-8), dont les diverses parties orment, en volumes détachés et sous leur seond titre, autant d'études distinctes; *Introducion à l'histoire universelle* (3ᵉ édit., 1843, in-8); *'récis de l'histoire moderne* (1833, in-8), livre levenu classique et comptant aujourd'hui plus le vingt éditions; *Précis de l'histoire de France usqu'à la Révolution française* (7ᵉ édit., 1842, n-8); *Origines du droit français cherchées dans es symboles et formules du droit universel* (1837, n-8); *Histoire de la Révolution française* (1847-853, 6 vol. in-8); *les Femmes de la Révolution* 2ᵉ édit., 1855); une imitation de la *Scienza nuova* le Vico, intitulée: *Principes de la philosophie de 'histoire* (1831, 2 vol. in-8); une traduction des *Mémoires de Luther* (1835, 2 vol. in-8); une colection de documents inédits sur le *Procès des Templiers* (1841-1852, 2 vol. in-4); des *Rapports* lans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences morales, des articles dans la *Revue des Deux-Mondes*, dans l'*Encyclopédie des gens du monde* et dans divers autres recueils.

MICHELET (Charles-Louis), philosophe allenand, né à Berlin, le 4 décembre 1801, d'une famille rançaise établie en Prusse à la suite de la révocaion de l'édit de Nantes, fit ses humanités au collége le la colonie française et son droit à l'université. Devenu, en 1822, auditeur dans un des tribunaux de Berlin, il abandonna bientôt cette place pour continuer ses études de philosophie et de philologie. Il fut reçu docteur en philosophie, en 1824, avec une thèse sur un sujet de droit : *de Doli et culpæ in jure criminali notionibus*, où il exposait de larges principes de morale, qu'il a développés lui-même dans son *Système de morale philosophique* (das System der philosophischen Moral; Berlin, 1828). En 1825, il obtint au collége français une chaire de philologie qu'il a conservée jusqu'en 1850. Agrégé de la Faculté de philosophie en 1826, il y fut nommé professeur en 1829. Dans l'intervalle, il vint faire à Paris des études spéciales sur Aristote, qui lui paraissait rigoureusement le prince de la philosophie. A cette époque se rapportent son *Éthique d'Aristote dans ses rapports avec l'ensemble*

image
not
available

président, et chevalier de la Légion d'honneur depuis le 6 mai 1846.

On n'a de lui que quelques mémoires, entre autres : *des Opérations que nécessitent les fistules vaginales* (1841, in-8), et *des Tumeurs synoviales de l'avant-bras, du poignet et de la main* (1851, in-8, avec planches).

MICKIEWICZ (Adam), le plus célèbre des poëtes polonais contemporains, né en 1798 à Nowogrodek (Lithuanie), d'une famille noble appauvrie par les révolutions, fit ses premières études dans sa ville natale et au lycée de Minsk, puis fréquenta l'université de Wilna où il acquit des connaissances très-étendues dans la littérature générale, les langues modernes, et surtout la physique et la chimie. Affilié à plusieurs sociétés secrètes d'étudiants polonais en même temps qu'épris d'une passion malheureuse pour une jeune personne de haute naissance, il sentit la vocation poétique naître en lui sous la double influence de l'amour et du sentiment national. Il était professeur de littérature latine et polonaise à Kowno, en Lithuanie, lorsqu'il publia ses premiers vers : *Græzyna*, poëme héroïque sur les temps fabuleux de la Pologne; et *la Fête des Morts* (Dziady), suite de ballades où l'on trouve de la grâce et de l'originalité (Wilna, 1821-1822, 2 vol. in-18). Ces deux ouvrages avaient commencé la révolution romantique dans la littérature slave, lorsque le poëte fut mandé à Wilna, appréhendé comme conspirateur et jeté en prison. Exilé quelque temps après à Saint-Pétersbourg, il lança audacieusement de cette capitale sa fameuse *Ode à la jeunesse* qui émut, dit-on, jusqu'aux Russes et eut pour résultat de le faire reléguer en Crimée. Il composa à Odessa une série de *Sonnets* (1826), qui lui valurent de hautes sympathies et déterminèrent son rappel à Saint-Pétersbourg, où il publia un second poëme héroïque et national, *Conrad Vallenrod* (1828).

Redoutant ses succès mêmes, M. Mickiewicz sollicita un passe-port pour l'étranger et visita successivement la France, où parurent ses *Poésies* (Paris, 1828, 3 vol.); et l'Allemagne, où il lia connaissance avec Gœthe. Il était en Italie, quand éclata la révolution de Pologne, et revint assister au douloureux spectacle de la ruine de sa patrie. Après la prise de Varsovie, il se réfugia à Dresde où il publia plusieurs pièces patriotiques, puis en France où il était déjà célèbre (1832). Il y donna, la même année, un quatrième volume de poésies, et, l'année suivante, un ouvrage intitulé : *le Peuple et les Pèlerins polonais* (Ksieginarodu polskiego i pielgrzymstwa polskiego), et destiné à réconcilier les divers partis de l'émigration. Ce beau livre écrit dans le genre de prose biblique employée quelque temps après par Lamennais, et traduit en 1834 par M. de Montalembert, est empreint d'un caractère religieux qui domina les œuvres comme la vie de M. Mickiewicz. Un troisième poëme héroïque, *le Sieur Tadée* (Pau Tadeuz; Paris, 1834, 2 vol.) fut aussi très-goûté et la critique française, stimulée par George Sand, n'eut pas assez de louanges pour le grand poëte polonais.

En 1839, M. Mickiewicz alla occuper une chaire de littérature latine à Lausanne; mais l'année suivante, M. Cousin, ministre de l'instruction publique, créa pour lui au collége de France une chaire de langue et de littérature slaves qu'il garda jusqu'en 1843. La popularité et l'intérêt des matières qu'il traitait, auraient sans doute fait passer longtemps sur les difficultés de sa parole et son défaut de méthode, si, à la fin, sous l'inspiration de Towianski (voy. ce nom), son cours n'eût pris un caractère de mysticisme et d'excen-

image
not
available

ettres pour le meilleur mémoire sur cette question : *de l'État du gouvernement et de la législation en France à l'époque de l'avénement de saint Louis et des institutions de ce prince.* Encouragé par ce succès, il s'abandonna à sa vocation littéraire, et partit pour Paris, où M. Thiers ne tarda pas à le rejoindre.

Les opinions libérales de M. Mignet le recommandèrent à Manuel, qui le fit entrer à la rédaction du *Courrier-Français*, dirigé par Châtelain. Il y resta plus de dix ans. Il commença en même temps à l'Athénée des cours d'histoire qui eurent le plus grand éclat. En 1824, parut son *Histoire de la Révolution française* de 1789 *à* 1814 (2 vol. in-8), si souvent réimprimée chez nous, qui passa bientôt dans toutes les langues, et qui compte, en Allemagne seulement, jusqu'à six traductions différentes. Ce n'était pas un récit complet et détaillé; c'était un tableau animé et rapide, un résumé brillant où l'art de condenser les faits ne servait qu'à mettre en relief les conclusions philosophiques. La popularité de l'historien ajouta à l'importance du journaliste, et les rancunes du gouvernement le jetèrent plus avant dans la lutte. Traduit devant les tribunaux pour avoir publié les discours prononcés sur la tombe de Manuel, il se vengea en faisant servir ses leçons de l'Athénée à la cause de l'opposition. Enfin, au commencement de 1830, il coopéra avec M. Thiers et Armand Carrel, à la fondation du *National* et fut, le 26 juillet, un des signataires de la protestation des journalistes.

Après la révolution, M. Mignet se tint à l'écart des fonctions politiques, auxquelles son passé le désignait. Il n'accepta du nouveau roi, avec le titre de conseiller d'État, que la place de directeur des archives, au ministère des affaires étrangères, si favorable aux travaux historiques dans lesquels il voulait désormais se renfermer. Pourtant, en 1833, il fut chargé d'une mission de confiance en Espagne, à l'occasion de l'avénement de la reine Isabelle. Ce fut la seule part qu'il prit à la politique, sous Louis-Philippe. La révolution de Février lui fit perdre ses fonctions au ministère et au conseil d'État, et, après le 2 décembre 1851, il résigna son titre de président d'un des comités historiques.

Membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis sa réorganisation (1832), M. Mignet remplaça, à la fin de 1836, M. Raynouard à l'Académie française. L'année suivante, il devint secrétaire perpétuel de la première de ces compagnies, et eut ainsi l'occasion de prononcer ces *Éloges* qui sont restés des modèles du genre. Il est, depuis le 5 mai 1840, commandeur de la Légion d'honneur.

Outre les ouvrages déjà cités, M. Mignet a publié : *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, avec une *Introduction* tirée à part (1836-1842, 4 vol. in-8), véritable histoire du règne de Louis XIV, sous la forme d'une simple publication de documents historiques; *Notices et mémoires historiques lus à l'Académie des sciences morales et politiques de* 1836 *à* 1843 (1843, 2 vol. in-8, 1re série); on remarque, parmi les *Notices*, celles de Sieyès, Broussais, Destutt-Tracy; *Antonio Perez et Philippe II* (1845, in-8), épisode historique ayant tout l'intérêt d'un roman; *Vie de Franklin*, un des meilleurs *Petits traités* publiés par l'Institut, en 1848; *Histoire de Marie Stuart* (1851, 2 vol. in-8), etc. Il a, en outre, fourni de nombreux et intéressants articles au *Journal des Savants*, à *la Revue des Deux-Mondes*, etc. Il travaille depuis plus de trente ans à une *Histoire de la réformation*, pour laquelle il a réuni des centaines de volumes de correspondance manuscrite.

Les ouvrages historiques de M. Mignet se re-

image
not
available

parti libéral. Après la révolution de Juillet, il resta dans l'opposition, et passa peu à peu au parti de la République. En 1847, il fit avec ardeur la campagne des banquets réformistes, et après l'interdiction de celui du XII[e] arrondissement, à Paris, prit part à la lutte pendant les journées de Février. Porté comme républicain de la veille, sur la liste des candidats à la Constituante dans le département de l'Aube, il fut élu, le second, par environ 46000 voix. Il se plaça dans les rangs de la gauche, et vota avec le parti démocratique non socialiste. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement la politique de l'Élysée, et se signala dans les débats relatifs à l'expédition de Rome, dans laquelle il refusait de voir une conséquence des mesures de précaution prises par le général Cavaignac pour assurer la liberté du saint-père. Il signa la demande d'accusation contre le président et ses ministres (11 mai 1849). Au nom de M. Millard se rattachent la discussion et le vote du 14 mai, sur la fameuse dépêche télégraphique adressée aux préfets par M. Léon Faucher, ministre de l'intérieur. Celui-ci annonçant, dans l'Aube, que la majorité avait repoussé la proposition faite par M. Jules Favre de déclarer que le ministère avait perdu la confiance du pays, ajoutait : « Ce vote consolide la paix publique. Les agitateurs n'attendaient plus qu'un vote de l'Assemblée, hostile au ministère, pour courir aux barricades et pour renouveler les journées de juin. Paris est tranquille. Ont voté contre l'ordre du jour et contre le gouvernement MM. Millard, Gerdy, de La Porte. » Sur la proposition de M. Millard, l'Assemblée nationale, à l'unanimité moins cinq voix, infligea au ministre un blâme sévère. Mais le coup était porté, et quelques jours après eurent lieu les élections pour l'Assemblée législative, et M. Millard, signalé officiellement, comme un complice des insurgés de juin, ne fut pas réélu. Il n'est plus rentré dans la carrière politique.

MILLAUD (Moïse, dit longtemps Polydore), banquier français, né à Bordeaux, le 27 août 1813, et fils de modestes marchands israélites, entra d'abord chez un huissier, et organisa, avec les jeunes gens de la ville, un petit théâtre, puis avec M. Lireux, un journal intitulé *le Lutin*. En 1834, il vint à Paris et créa plusieurs journaux, d'après des idées plus tard heureusement exploitées : *le Gamin de Paris* (1835), le premier journal vendu dans les théâtres; *le Glaneur* (1836), qui donna naissance au *Voleur; le Négociateur* (1838), la première feuille traitant exclusivement d'affaires, et la fameuse *Audience*, « seul journal des tribunaux paraissant le lundi, » qui eut six années de joyeux succès (1839-1845). Le 24 février 1848, il fonda *la Liberté*, qui se tira, pendant quatre mois, jusqu'à 122000 exemplaires, et fut supprimée après l'insurrection de juin comme feuille bonapartiste.

C'est alors seulement que M. Millaud se lança dans les spéculations financières. Avec M. Mirès il aborda, en octobre 1848, les entreprises de chemins de fer et exploita avec lui *le Conseiller du peuple*, de M. de Lamartine. En 1849, il conçut la pensée d'associer les petits capitaux, et ouvrit la Caisse des actions réunies qui contenait en germe le Crédit mobilier et qui donna, en deux ans, 90 % à ses actionnaires, puis, encore avec M. Mirès, la Caisse des chemins de fer, à la tête de laquelle ce dernier resta seul en 1853, après avoir partagé avec son collègue trois millions de bénéfices. En 1854, M. Millaud essaya d'organiser en commandite une compagnie générale immobilière, ayant pour objet l'achat, dans Paris, d'immenses terrains destinés à être revendus par

image
not
available

tures : une *Bacchante*, *Narcisse*, *le Docteur A. Richard*, *Gay-Lussac*, *Jeune fille couronnée de fleurs* (1845-1853), ces trois derniers sujets à l'Exposition universelle de 1855; enfin *Ariane*, aussitôt acquise pour le musée du Luxembourg (1857). M. A. Millet a obtenu à ce dernier salon une 1re médaille.

MILLET-ROBINET (Cora-Élisabeth Robinet, dame), femme auteur française, née à Paris, le 28 novembre 1798, et retirée depuis longtemps dans le Poitou, s'est consacrée particulièrement à l'étude de l'agriculture et à l'économie domestique. Elle est membre correspondant de la Société centrale d'agriculture de Paris et de l'Académie royale d'agriculture de Turin. Elle a obtenu, à l'Exposition universelle de 1855, une médaille de 1re classe pour ses travaux agricoles et ses écrits.

Ses principaux ouvrages, empreints d'un remarquable caractère d'utilité pratique, sont: *Conseils aux jeunes femmes sur leur condition et leurs devoirs de mère pendant l'allaitement* (1841, in-18), un des meilleurs livres sur ce sujet spécial; *Maison rustique des dames* (1844-1845, 2 vol. in-12; 3e édit., 1856, in-12); *le Jardinier des fenêtres, des appartements et des petits jardins* (4e édit., 1854, in-12). Elle a donné dans la *Bibliothèque du cultivateur* les traités intitulés : *Économie domestique*, et *Oiseaux de basse-cour; Lapins;* et dans les *Cent traités sur les connaissances les plus indispensables*, celui qui a pour titre : *Économie domestique*, *Soins à donner à la première enfance*. Elle a inséré un grand nombre d'articles dans le *Journal d'agriculture pratique* et dans le *Journal de l'agriculture de l'Ouest*. Enfin, elle a pris, pendant quinze années, une part très-active aux travaux sur l'industrie de la soie, publiés par M. Millet, son mari, et M. Stéphane Robinet, son frère.

MILMAN (révérend Henry-Hart), littérateur et poëte anglais, né à Londres, le 10 février 1791, et fils du médecin de George III, fit ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford. En 1817, il entra dans les ordres et fut nommé vicaire d'une paroisse de Londres. Grâce à la liberté dont jouissent les ministres de l'Église protestante, il put satisfaire pleinement ses goûts pour la littérature profane et débuta par une tragédie, *Fazio* (1817), traduite en français en 1835 et qui obtint un succès d'estime au théâtre de Covent-Garden. L'année suivante parut *Samor*, poëme héroïque en douze chants que la *Quarterly Review* exalta comme l'œuvre la plus extraordinaire de l'époque. La mode était aux grands poëmes, et M. Milman, qui sentait en lui une verve intarissable et une puissance d'invention peu commune, sacrifia largement à la mode, et prenant tour à tour pour sujet la religion, l'histoire et la légende, donna successivement *la Chute de Jérusalem* (Fall of Jerusalem; 1820), d'après le récit de l'historien Josèphe; *Anna Boleyn*, *le Martyr d'Antioche* (Martyr of Antioch) et *Balthazar*. Les meilleurs fragments de ces poëmes ont été publiés à part (*Poetical works;* Londres, 1829, in-8).

Les ouvrages en prose du révérend Milman ont concouru pourtant d'une manière plus efficace à sa réputation d'écrivain. Outre un grand nombre d'articles insérés dans la *Quarterly Review*, on a de lui : une *Histoire des Juifs* (History of the Jews); une bonne *Histoire du Christianisme* (History of Christianity; 1840, 3 vol. in-8), conduite jusqu'à l'extinction de l'idolâtrie païenne dans l'Empire; une *Vie de Gibbon* ainsi qu'une édition de son grand ouvrage augmentée de notes critiques et d'observations (*Notes and illustrations to Gibbon's Decline and fall;* 1840, 8 vol.); enfin une

image
not
available

à Pitre. Après avoir servi à la station navale des Antilles, il fut attaché au *Prince-de-Galles*, à bord duquel il assista à la prise de la Trinité et de Surinam. Nommé lieutenant, il eut un violent engagement avec la frégate française *la Sémillante*, contribua à l'occupation de la Martinique, et fut promu, pour son intrépidité à cette occasion, au grade de capitaine (juin 1809). Lors de la guerre d'Amérique, il commanda le vaisseau *le Herald*, s'empara de plusieurs navires ennemis et prit une part active à l'expédition qui fut tentée sans succès contre la Nouvelle-Orléans (1815). Il fut nommé contre-amiral en réserve le 1er octobre 1846.

MIMEREL (Antoine-Auguste-Édouard), sénateur français, né vers 1785, est l'un des plus riches manufacturiers de Roubaix, où il a fondé une filature de coton qui occupe plusieurs centaines d'ouvriers et que dirige aujourd'hui son fils. Élu, en 1849, représentant du Nord à l'Assemblée législative par 92 982 suffrages, il vota constamment avec la majorité jusqu'à la scission entre celle-ci et l'Élysée, et fit partie de la Commission consultative, à la suite du coup d'État de décembre 1851. Dès le mois de janvier 1852, il fut élevé à la dignité de sénateur. Il est membre du conseil général des manufactures et en a été plusieurs fois président. M. Mimerel a été nommé commandeur de la Légion d'honneur le 7 août 1852.

MIMEY (Étienne-Maximilien), architecte français, né à Paris, le 23 février 1826, étudia sous M. Henri Labrouste, suivit un instant les cours de l'École des beaux-arts et accepta, à la fin de 1852, du gouvernement du Pérou, la place d'architecte en chef à Lima. Quoiqu'il n'ait quitté que récemment cette ville, il n'en a pas moins figuré à nos salons depuis 1852. On a surtout vu de lui : *Études sur le château de Fontainebleau*, *Projet d'un monument à la mémoire de Napoléon II sur les hauteurs de Chaillot*, *Restauration de Saint-Jean-aux-Bois près Compiègne*, projet (1852-1854), et un *Projet de trophée*, en mémoire de la défense de Silistrie, à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu une 3e médaille en 1852, et une 2e en 1853.

MINAL (P. Frédéric), ancien représentant du peuple français, né à Héricourt (Haute-Saône), le 31 août 1789, entra de bonne heure au service militaire, et fit treize campagnes, depuis le camp de Boulogne jusqu'à la bataille de Waterloo. Trois blessures honorables et plusieurs actions d'éclat lui valurent le grade de chef de bataillon dans la vieille garde impériale, et la décoration d'officier de la Légion d'honneur (15 octobre 1814). Mutilé de la main droite, il demanda sa mise en retraite dans les premières années de la Restauration, et rentra dans son pays natal, où sa famille possédait des établissements de filature et de tissage. Attaché à l'opposition libérale jusqu'à la proclamation de la République, en 1848, il fut nommé représentant du peuple par 75 648 électeurs de la Haute-Saône, fit partie du comité de la guerre, et vota ordinairement avec la droite. Le parti démocratique fit échouer sa candidature à l'Assemblée législative.

MINARD (Charles-Joseph), ingénieur français, né en 1781, fut admis, en sortant de l'École polytechnique, dans l'administration des ponts et chaussées (1800). Inspecteur divisionnaire en 1839, il a pris rang en 1846 parmi les inspecteurs généraux, et s'est retiré en 1851. Pendant dix ans, il a été chargé du cours de constructions et de la direction des études à l'École des ponts et chaussées. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages :

image
not
available

Mais, à la suite des troubles de 1848, pendant lesquels périt son frère Adolphe, diplomate et jurisconsulte distingué, il donna sa démission et se tint quelque temps à l'écart des affaires. Au mois de mars 1851, il devint consul général de Prusse en Espagne et en Portugal, et, en cette qualité, il a beaucoup agrandi les relations commerciales de son pays avec ces deux puissances.

Le baron Minutoli a recueilli dans les bibliothèques et les archives espagnoles ou portugaises des documents précieux pour ses trois ouvrages intitulés : *l'Espagne et son développement progressif* (Spanien und seine fortschreitende Entwickelung; Berlin, 1852); *les Iles Canaries, leur passé et leur avenir* (die Canarischen Inseln, ihre Vergangenheit und Zukunft; Ibid., 1854); et *le Portugal et ses colonies en* 1854 (Portugal und seine Colonien im J. 1854; Stuttgart, 1855). Il a donné, en outre, *du Système de pénalité et de correction en Europe* (über das Straf-und Besserungssystem Europas; Berlin, 1843); *État de Berlin au* XV^e^ *siècle* (über die Zustaende Berlins im 15; Jahrh); ainsi que quelques brochures.

MINUTOLI (Alexandre, baron DE), archéologue allemand, né à Berlin, en 1807, de la même famille que le précédent, étudia le droit et l'administration à Gœttingue, mais témoigna surtout des goûts pour les recherches historiques. Nommé assesseur au ministère des finances, il y fit preuve de connaissances spéciales. En 1844, il devint commissaire de police du gouvernement à Reichenbach et y déploya une grande activité. Consacrant ses loisirs à des recherches d'art et de littérature, il usa de son influence pour faire construire des musées dans plusieurs villes de la Silésie. Il est passé conseiller du gouvernement à Liegnitz.

M. de Minutoli a publié plusieurs ouvrages d'un style facile et d'une solide érudition : *Monuments de l'architecture du moyen âge dans le Brandebourg* (Denkmaeler mittelalterlicher Baukunst in dem brandenb. Marken; Berlin, 1836); *la Cathédrale de Drontheim et l'architecture chez les Normands scandinaves* (der Dom zu Drontheim und, etc.; Ibid., 1853), etc.

MIOLAN (Mme). Voy. CARVALHO-MIOLAN.

MIRECOURT (Eugène JACQUOT, dit DE), littérateur français, né à Mirecourt (Vosges), le 19 novembre 1812, fut élevé au séminaire et alla s'établir maître de pension à Chartres. Ayant quitté cette profession, il se fit homme de lettres, prit le nom retentissant de sa ville natale et débuta par des feuilletons dans les petits journaux, et par des nouvelles, dont une seule, à cause de son titre, *les Inconvénients d'un vilain nom* (*la Silhouette*, 1841), mérite d'être rappelée. Dans le même temps, il donnait avec M. Leupol (Fr. E. Leloup de Charroy) un ouvrage pittoresque, *la Lorraine* (Nancy, 1839-1840, 3 vol.). Bientôt, il voulut frapper un grand coup en s'attaquant à la plus grosse ou à la plus grossie des renommées littéraires du temps, et publia sous le titre de *Maison Alexandre Dumas et compagnie, fabrique de romans* (1845), un livre où il reproduisait, avec preuves à l'appui, les reproches auxquels avaient donné lieu les emprunts de notre trop fécond romancier : ce pamphlet lui valut l'éclat d'un dernier procès. Vinrent ensuite plusieurs romans, entre autres, *les Confessions de Marion Delorme* (1848, 4 vol.) et les *Mémoires de Ninon de Lenclos* (1852), dont il se donnait seulement comme l'éditeur, et qui étaient précédés d'un *Avant-propos* signé de M. Méry; puis un drame, joué aux Français, *Mme de Tencin*, en collaboration avec M. Marc Fournier.

image
not
available

éle 7 janvier 1794, à Neuende près Jever (grand-uché d'Oldenbourg), eut pour précepteur l'histo-ien Schlosser, alors professeur au collége de Je-er, et qui l'emmena plus tard à Francfort. Il issa, en 1811, à Heidelberg, pour étudier iistoire et la philologie, vint suivre à Paris, ndant un an, les cours de langues orientales, de retour en Allemagne (1814) fit à Gœttin-e des recherches sur l'histoire des peuples urides et karachitayens. L'ouvrage qu'il en-prit sur ce sujet est resté inachevé et il n'en a publié qu'un fragment intitulé : *Mirchondi toria Thaheridarum* (Gœttingue, 1815).

.es études de M. Mitscherlish prirent en effet tout autre direction; il partit pour Berlin, 1818, et se livra entièrement à l'étude des nces naturelles et plus particulièrement de la nie. Il débuta dans cette nouvelle carrière la découverte de la loi de l'isomorphisme. Le bre chimiste suédois Berzélius, visitant Ber-n 1819, apprécia du premier coup d'œil e la portée de cette nouvelle loi et tout le it du jeune chimiste; il l'invita à le suivre ckholm pour prendre part aux travaux de aboratoire. M. Mitscherlich passa près de ans en Suède. Quand il revint en Allemagne nommé aussitôt (1821) membre de l'Acadé-es sciences de Berlin et professeur de chi-l'université de cette ville.

re un grand nombre de mémoires insérés les *Annales* (Abhandlungen) de l'Académie ciences de Berlin et dans les *Annales de ndorf*, on doit à M. Mitscherlich un excellent *de chimie* (Lehrbuch der Chemie; Berlin, 831, t. I, 2 parties; 1835-1840, t. II; ., 1856).

sa loi de l'isomorphisme, M. Mitscherlich de nouvelles bases pour la théorie de la ution moléculaire des corps. D'après cette forme cristalline des corps composés pa-ujours être en relation avec la nature des ants et le poids de leurs équivalents; de rte que, dans un grand nombre de corps és, en vertu des analogies de composition, principes constituants peut être remplacé autre, sans que ces composés éprouvent tion dans leur forme extérieure. Cette rte, si fertile en déductions et dont on i fréquent usage pour établir la consti-s corps composés, fut complétée par une découverte de M. Mitscherlich, celle du *isme* du soufre, c'est-à-dire de sa pro-cristalliser, dans des circonstances dis-es, sous deux formes différentes.

de cristallographie, le savant et ingé-miste perfectionna les instruments qui mesurer les angles des cristaux, et à n nouveau goniomètre, il parvint à dé-objection qui avait été faite contre sa e. On avait nié, en effet, l'isomor-s cristaux à cause de l'inégalité des respondants. M. Mitscherlich démontra omalies ne sont pas rares même dans ıx de même composition chimique. Il aussi l'action inégale que la chaleur certains cristaux, en suivant des di-férentes.

erches de M. Mitscherlich sur les cris-*iels*, comme il s'en forme, par exem-s hauts fourneaux, jettent une nou-e sur la formation des cristaux *natu*-tata en effet, pendant son séjour en ntité de ces deux espèces de cristaux férente. Cette découverte, ainsi que ions sur le point de fusion des ro-articulier du granit, ont des consé-:-importantes pour la géognosie. La

image
not
available

l'Espagne *Jean-Charles*, second fils de don
:.

:BIUS (Auguste-Ferdinand), astronome al-
d, né, le 17 novembre 1790, à Schulpforte,
Naumbourg (Prusse), fut élevé à la célè-
ole de cette ville, passa plusieurs années
niversités de Leipsick, de Gœttingue et de
fut un des meilleurs élèves de Gauss et de
t vint se fixer, en 1819, à Leipsick. Sa
de Computandis occultationibus fixarum
netas (Leipsick, 1815), attira l'attention de
lté des sciences sur lui et, dès l'année sui-
âgé seulement de vingt-cinq ans, il fut
professeur adjoint d'astronomie. En même
le gouvernement saxon, pour encourager
vaux, se chargea des frais d'un voyage
que, à la suite duquel M. Mœbius fit exé-
ı Leipsick, sur les plans que lui avait sug-
comparaison des principaux observatoires
emagne, le nouvel observatoire de cette
18-1821). Deux ans après, le jeune savant
, comme premier résultat de ses opéra-
atiques: *Observations faites sur l'Obser-*
de Leipsick (Leipsick, 1823). M. Mœbius
quitté la ville de Leipsick, où il est de-
k professeur titulaire de mécanique su-
et d'astronomie.
doit plusieurs ouvrages qui lui assurent
e à côté des premiers mathématiciens de
: *Calcul barycentrique, nouveau moyen*
· *la géométrie analytiquement* (Barycen-
'alcul, ein neues Hülfsmittel, etc.; Leip-
), livre que l'on a regardé comme fai-
ue dans l'histoire de la géométrie; *Ma-*
statique (Lehrbuch der Statik. Ibid.,
les rapports intimes entre la statique et
rie ont été démontrés avec une profon-
nouvelle; *Éléments de la mécanique cé-*
iente der Mechanik des Himmels; Ibid.,
l'auteur essaye de développer la théorie
s des perturbations des mouvements cé-
:s avoir recours aux théorèmes supé-
'analyse mathématique; *Principes d'as-*
Hauptsaetze der Astronomie; Leipsick;
853). M. Mœbius a fourni, en outre,
; importants au *Journal de mathémati-*
relle, et aux *Revues* et *Recueils* publiés
mie des sciences de Leipsick, dont il
!.

Théodore Mœbius, né en 1821, à
'est livré aux études philologiques et a
des *Recherches sur l'ancienne Saga*
über die aeltere islaendische Saga;
852) : cette dissertation, lui ouvrant
académique, lui a valu la place d'a-
iversité de sa ville natale.

. (Pierre-Louis), poëte et critique da-
18 avril 1814, à Aalborg (Jutland),
es premiers écrits, en 1848, un sub-
: pour voyager à l'étranger. Se trou-
magne lorsque la diète prit le parti
;-Holstein contre le Danemark, il dé-
se danoise dans le *Nordischer Tele-*
sick, 1848-1849) et dans plusieurs
mands. Il publia aussi en allemand
ıtopie de Biedermann (Biedermann
Berlin, 1850), ainsi qu'un grand
ortraits littéraires, et prit part à la
emande des *Œuvres* de H. Ch. Œr-
ien, de Schouw et de Chr. Winther.
le 1851, il réside à Paris. Très-versé
ture française, il a fourni au *Kjœ-*
au *Berlingske tidende*, etc., des
os diverses publications, des es-
vie parisienne, des comptes rendus

image
not
available

ıschaften; Erlangen, 1855, tom. I). M. de a, en outre, fourni de nombreux articles *ıats-Lexicon* de Rotteck et Welker, à la *Re-'s sciences économiques de Tubingue*, et aux ls les plus accrédités de l'Allemagne.

IL (Hugues DE), botaniste allemand, frère écédents, né à Stuttgart, vers 1801, étudia lecine et les sciences naturelles à Tubin-t y devint plus tard professeur et directeur din botanique. Il est, depuis 1843, corres-ıt de l'Institut (Académie des sciences mo-et depuis 1848, membre correspondant de ›mie de Vienne.

!ugues de Mohl occupe une place distinguée les botanistes physiologistes de l'époque, recherches sur la structure et le dévelop-t de la cellule végétale ont particulièrement son nom célèbre. Ses principaux ouvrages *Recherches sur les plantes grimpantes* len Bau und das Winden der Ranken und ;pflanzen; Tubingue, 1827); *des Pores du ellulaire des plantes* (über die Poren des ınzellgewebes; Ibid., 1828); *Recherches ınatomie et la physiologie des plantes* 1834); *sur les Rapports qui existent entre aux de Liebig et la physiologie des plantes* 's Verhaeltniss zur Pflanzenphysiologie; ue, 1843); *Micrographie, manuel pratique servir du microscope* (Mikrographie oder ng zur, etc.; Ibid., 1846): *Éléments de mie et de la physiologie de la cellule végé-*rundzüge zur Anatomie und Physiologie etalischen Zelle; Brunswick, 1857), etc.; mpter un grand nombre de mémoires insé-s les journaux scientifiques de l'Allemagne iés à part.

L (Maurice DE), homme politique et écono-lemand, frère des précédents, né en 1802, ;art, fit ses classes au collège de cette udia l'économie politique à l'Université de ıe et à l'Académie de Hohenheim, et de-n 1826, référendaire au ministère des de Stuttgart. De 1826 à 1848, il remplit tes fonctions administratives dans le Wur-, et plusieurs missions diplomatiques. Il inq ans en France, où il étudia sérieuse-gouvernement et les institutions. En 1848, la aux affaires politiques, devint membre ment et de l'Assemblée nationale de Franc-plus tard de la seconde Chambre de Wur-, et se distingua dans ces assemblées par :hement ferme et éclairé aux principes . En 1851, il s'associa à l'extrême gauche ambre de Wurtemberg, où il avait été malgré les modifications restrictives des torales. Il faut citer, parmi les écrits de ce Mohl, des *Observations faites en France industriel de ce pays* (Aus den gewerbs-haftlichen Ergebnissen einer Reise nach :ich; Stuttgart et Tubingue, 1845, avec ures).

IO (l'abbé François-Napoléon-Marie), ançais, né à Guémené (Morbihan), le 1804, d'une ancienne famille noble de la , fit ses études au collége de Pontivy et ésuites de Sainte-Anne d'Auray. En 1822, u séminaire de Montrouge où, durant obligatoires de théologie, se révéla sa scientifique. La Compagnie de Jésus, à l était lié par ses vœux, lui donna, en ͻ chaire de mathématiques dans la mai-rue des Postes, à Paris. Dès lors com-ur l'abbé Moigno une vie très-active et ; travaux les plus variés. Il menait tout

image
not
available

et fut nommé de nouveau conseiller d'État.
ęgré dans la pairie, le 17 août 1815, il vota
a majorité dans le procès du maréchal Ney;
l fit ensuite de louables efforts pour arra-
à la réaction quelques autres victimes. Il
, en 1817, dans le ministère de Richelieu,
e portefeuille de la marine et prit une part
aux lois et mesures de modération ou de
r qui caractérisèrent la politique d'alterna-
Louis XVIII (voy. DECAZES). Tombé du
ir avec ses collègues (29 décembre), il
ttit en toute rencontre, devant la Chambre
irs, les excès de la réaction qui devaient
la monarchie.
s la révolution de Juillet, le comte Molé,
, dès le 11 août, par Louis-Philippe, au
ère des affaires étrangères, travailla à faire
aître le nouveau roi par les puissances eu-
nes, et proclama le principe pacifique de
tervention. Mais son impopularité et quel-
ssentiments avec ses collègues, le forcèrent,
ovembre suivant, de résigner son porte-
Après la crise ministérielle du 6 septembre
l fut chargé de former un nouveau mi-
et reprit, avec la présidence du conseil,
feuille des affaires étrangères. Il négocia
age du duc d'Orléans, et appuyant la po-
de clémence et de conciliation, fit rendre
amnistie pour les condamnés politiques
1837); mais il eut à lutter contre la fa-
oalition dont MM. Thiers et Guizot, écartés
istère, le 15 avril 1837 et s'alliant avec la
, étaient les chefs les plus ardents. Les pro-
opulaires de dotation du duc de Nemours
sjonction, la direction donnée au procès de
urg, etc., amenèrent le triomphe de la coa-
la retraite de M. Molé, malgré le secours
lu de l'éloquence de M. de Lamartine, le
1839. Éloigné dès lors du premier plan de
que, il fut élu, l'année suivante, à l'una-
moins une voix, membre de l'Académie
e. Son nom fut souvent mis en avant dans
s crises, et, en février 1848, Louis-Phi-
nomma président d'un de ces derniers
es qui ne purent se constituer.
volution de 1848 consommée, M. Molé,
é comme candidat à la Constituante, dans
tion partielle du département de la Gi-
7 septembre), et élu par 23 224 suffrages.
tte assemblée et à la Législative, où il fut
n 1849, il se plaça parmi les chefs de la
t, sans prendre souvent la parole, n'en eut
ns d'influence. Membre de la commission
sept qui prépara la loi du 31 mai, contre
ge universel, il appuya toutes les mesu-
signalèrent, l'accord du gouvernement
majorité. Mais quand la politique de l'É-
mmença à devenir contraire aux anciens
monarchiques, il passa dans l'opposition,
lécembre, il figure parmi les représen-
protestèrent à la mairie du X[e] arrondis-
contre le coup d'État. Rentré dans la vie
l est mort, le 25 novembre 1855, d'une
e foudroyante, à son château de Cham-
. Il était, depuis le 17 octobre 1837,
oix de la Légion d'honneur.
les *Essais* cités plus haut, on n'a de
qu'un *Éloge de Mathieu Molé*, placé en
e deuxième édition des *Essais*, qui date
e de 1809; puis quelques *Mémoires*, et
n nombre de *Discours*.

GENTILHOMME (Paul-Henri-Joseph),
r français, né à Paris, le 9 décembre 1814,
ıdes au collége Henri IV, et à vingt et un
ta dans *le Siècle* par des nouvelles. Il de-
ôt un des feuilletonnistes ordinaires de

image
not
available

bestiaux (1853, in-4) ; des *Rapports* sur ses voyages officiels, des articles et des travaux fournis aux journaux et recueils spéciaux.

MOLTENI (Giuseppe), peintre italien, né en 1800, à Alferi, près de Milan, suivit les cours de 'Académie de cette ville, se consacra à l'histoire :t au portrait et débuta en 1829. Ses tableaux nt figuré depuis cette époque aux expositions de lilan, de Vienne et de Venise. Ses œuvres prinipales sont : *la Confession*, acquis pour le mu-ée de Vienne (1836) ; *la Mendiante*, au comte de oldi Pezzoli; *la Délaissée*, au duc Ant. Litta, eux sujets qui ont paru à l'Exposition univer-:lle de Paris, en 1855. M. G. Molteni a obtenu ne médaille d'or à Milan, en 1836, et des déco-.tions de divers ordres.

MOLLOT (François-Étienne), magistrat fran-is, né en 1794, fit son droit à Paris, s'inscrivit mme avocat au barreau de cette ville, en 1813, fut successivement attaché à la Cour royale et a Cour d'appel. En juillet 1849, il est devenu ;e au tribunal de première instance de la Seine. . fait partie, de 1839 à 1846, du conseil de l'or- des avocats, dont il a été aussi archiviste. Mollot a été décoré en novembre 1842.
'n a de lui : *Bourse de commerce, agents de nge et courtiers*, etc. (1831, in-8; 3e édit., 3, 2 vol. in-8); *Règles sur la profession d'avo- suivies des lois et règlements qui la concer-t*, etc. (1842, in-8), dont un abrégé a été im-né sous le même titre (1852, in-12), *de la ipétence des conseils de prud'hommes*, répandu frais du conseil de l'ordre (1842, in-8); *le trat d'apprentissage* (1845, in-12); *le Contrat ouage d'ouvrage et d'industrie* (1846, in-12); *a Justice industrielle des prud'hommes*, etc. 6, in-12), etc.

)LTKE (Adam Guillaume, comte DE), homme ique danois, né le 25 août 1785, occupa le : de ministre des finances sous le règne de ;tian VIII, et eut une grande influence au- de ce monarque. Malgré la faveur de M. de :nfleth, sous Frédéric VII, M. de Moltke ı son portefeuille, fit partie du comité chargé ire un projet de constitution et fut même né président du ministère libéral du 24 mars Il resta à la tête des affaires, lorsque ses ;ues se retirèrent, le 15 novembre 1848, et gea le portefeuille des finances contre celui :xtérieur. Il le céda, en octobre 1851, à ıhme, et bientôt se démit également de la ence du cabinet (12 janvier 1852). Les lit-ırs et les artistes trouvent en M. de Moltke n évalue la fortune à plus de dix millions, ɔtecteur généreux et éclairé.

.TKE (Charles, comte DE), homme poli-lanois, cousin du précédent, né le 15 no-ɘ 1800, fut d'abord conseiller au tribunal :ur de Glückstadt dans le Holstein et par-a haine des nobles de ce duché contre la ıtion danoise. Mais s'étant rendu à Co-ue, il modifia complétement ses idées, l'un des chefs du parti absolutiste, et fut . en 1841, ministre d'État et président de ıcellerie allemande ou des duchés. Ce re-ıt le rendit odieux au peuple et à la diète tein, qui, en toute occasion, lui mani-t leur antipathie. En 1848, on obtint du éloignement des affaires. Mais le nou-ɔnarque, qui lui avait déjà témoigné sa e, en l'appelant à faire partie du co-ırgé de préparer une constitution (28 jan-8), le nomma (17 octobre) membre du

image
not
available

image
not
available

image
not
available

ɜnu, en 1852, chef de division. Il est officier a Légion d'honneur. On a de lui plusieurs rages qui concernent les différentes branches 'a science agricole, tels que : *Encyclopédie cole* (1842, 7 vol. in-18), comprenant des uels du cultivateur, du vigneron, de l'éle-', du forestier, etc., publiés antérieure-t dans la *Bibliothèque des arts et métiers* 7-1839), et *Pratique et législation des irri-ɔns dans l'Italie supérieure et quelques États Allemagne* (1844, gr. in-8), rapport au gou-ement.

ɔNOD (Frédéric-Joël-Jean-Gérard), ministre ɜstant français, né le 17 mai 1794, à Monnaz ton de Vaud), appartient à une nombreuse lle suisse, dont plusieurs membres ont ɜé les fonctions sacerdotales. Fils de Jean ɔd, qui présida le Consistoire calviniste de ce jusqu'en 1834, il embrassa, en 1820, ecclésiastique et fit partie, pendant quelque s, de l'Église réformée de Paris; en 1832, vint pasteur de la secte protestante connue le nom d'évangélistes libres, et se démit de ınctions en 1849. Auteur de brochures et de ɔns, il a rédigé, depuis 1824, les *Archives ristianisme.*

NOD (Adolphe), un des frères du précédent, rs 1800, fit ses études de théologie à Genève t ordonné pasteur en 1824. Après avoir été ɹr à Naples, puis à Lyon (1827), il enseigna à tour le dogme, l'hébreu et l'exégèse à la té de Montauban de 1836 à 1852, et fut at-, en 1853, à l'Église réformée de Paris. Re-ɪé, dans le monde protestant, comme mo-e et comme prédicateur, il a écrit un grand re de brochures et de discours; une partie s *Sermons* ont été imprimés en 1844. — ɔnod est mort à Paris en 1857, et un re-de ses derniers écrits et discours a été pu-ɔus le titre d'*Adieux d'Adolphe Monod à ses et à l'Église* (1857, in-8).

NRAD (Ditler-Gothard), ecclésiastique da-né à Copenhague, le 24 novembre 1811, est ɪn fonctionnaire norvégien qui, en 1814, les vicissitudes de sa patrie. Pour lui, il pré-ster sujet du roi de Danemark. Il passa, en l'examen de fonctionnaire ecclésiastique, ɹu docteur en théologie en 1838, et nommé, 6, pasteur de Vester-Ulsler, dans le dio-e Laaland, dont il devint évêque en 1850. les chefs du parti national (*Eiderdansk*), ıommé ministre du culte, le 24 mars 1848, ɜtira, avec la plupart de ses collègues, en bre de la même année; mais il continua à artie des diètes, et prit constamment la ! des libertés conquises pendant les années ; 1849.

; connu comme publiciste par son mémoire *rganisation des écoles dans plusieurs gran-es protestantes* (Om Skolevæsenets ordning store protestantiske Stæder; Copenhague, et ses *Feuilles politiques volantes* (Fly-ɔolitiske; Blade, 1839-1842).

ROSE (Louis), acteur français, né à Pa-1809, et fils aîné du célèbre Louis Barri-. *Monrose*, mort en 1843, fut d'abord clerc ı avoué et débuta deux fois, mais sans à la Comédie-Française, en 1833 et 1837. e nouvelles tentatives pour prendre place cène où régnait son père, il alla jouer en e, puis s'engagea, en 1841, à l'Odéon, t à la fois, jusqu'en 1844, acteur et au-près une nouvelle tournée en province urt passage au Vaudeville, il reparut, en

image
not
available

prononcer à la Chambre des Pairs ses trois discours sur la liberté de l'Église, la liberté d'enseignement et la liberté des ordres monastiques. Dans ce dernier, il prenait ouvertement la défense de la Société de Jésus. En 1847, il fonda le comité de la Société religieuse, en faveur du Sonderbund. Par une autre conséquence de ses principes libéraux, il réclamait en faveur des nationalités opprimées, pour la Pologne (1831, 844, 1848), pour l'Irlande. Le 10 février 1848, fit célébrer à Notre-Dame un service funèbre la mémoire d'O'Connell. A la même époque, ans un discours *sur le Radicalisme politique*, prophétisait la République à trois mois de date; le n'attendit même pas cette échéance.

M. de Montalembert parut se rallier franchement au nouvel état de choses et offrit ses ser-
es à la démocratie, dans un manifeste qu'on a souvent rappelé. Il se présenta aux élec-
ns de la Constituante, dans le département du ubs, où sa famille avait de grands biens, fut , le dernier de la liste, par 22 000 suffrages, vint siéger à l'extrême droite. Membre du coé électoral de la rue de Poitiers, il vota, en éral, avec le parti modéré. Toutefois il se nonça avec la gauche contre le rétablisset du cautionnement des journaux et contre aintien de l'état de siège pendant la discusde la Constitution, s'opposa à l'admission de s Bonaparte, et refusa d'approuver l'ensemle la Constitution. Mais, à la fin de la ses-, il subordonna singulièrement l'un de ses principes, la liberté, à l'autre, l'autorité; ya, dans un discours remarquable, le proe loi restrictif de la presse, présenté par Dufaure, et donna toute son adhésion à dition de Rome.

Élu à l'Assemblée législative par le départe-du Doubs, et, en même temps, par celui ôtes-du-Nord, M. de Montalembert y dégancore plus vivement sa haute personnalité. par l'éloquence rivale de M. Victor Hugo, evint comme son adversaire naturel, il y a un remarquable talent d'orateur. Cette ommença entre eux à propos du *motu pro*-ı pape, et se poursuivit, avec un caractère fait personnel dans la discussion du proloi organique de l'enseignement. Membre ommission qui prépara la loi du 31 mai, le suffrage universel, M. de Montalembert qu'il fallait entreprendre « l'expédition ie à l'intérieur ». Au commencement de l'époque des premières récriminations de olée contre le président de la République, ara souvent de son parti, pour prendre se de ce dernier, en déclarant qu'il n'éson conseiller, ni son confident, mais *in* et en protestant « contre une des ines les plus aveugles et les moins justifiées nps-ci ». Il se fit alors charger du rapla loi » pour l'observation du dimanche it pas votée. Sa dernière grande lutte . Victor Hugo eut lieu, en juin 1851, rojet de révision de la Constitution.

ı coup d'État du 2 décembre, M. de bert protesta contre l'incarcération des l fit néanmoins partie de la seconde n consultative, et fut élu au Corps lé- le département du Doubs, en 1852. Il ait presque seul l'opposition. En 1854, ı d'une lettre confidentielle écrite par pin, publiée, contre sa volonté, dans x belges, et colportée à Paris, l'Astorisa contre lui des poursuites, qui à une ordonnance de non lieu. Aux ections de 1857, M. de Montalembert, lgré tous ses efforts, par le candidat

image
not
available

berland. De son premier mariage il a eu sept enfants dont l'aîné, Stephen-Edmond SPRING-RICE, est né en 1814, à Limerick.

MONTEBELLO (Napoléon LANNES, duc DE), diplomate français, ancien pair et ministre, né à Paris, le 30 juillet 1801, est fils du maréchal Lannes, mort si glorieusement à Essling. Créé pair de France, en 1815, par Louis XVIII, en considération des services de son père, il ne siégea au Luxembourg qu'après la révolution de uillet. D'abord il parut, par ses votes, se rattacher à l'opposition légitimiste; puis, se ralliant à ı nouvelle monarchie dont la cour lui faisait le ıeilleur accueil, il appuya sans réserve la politiıe du système conservateur, et prit la parole ıns un grand nombre de discussions. Après oir débuté dans la diplomatie par une mission la cour de Copenhague (1833), il fut nommé ıbassadeur en Suisse (1836-1838) et obtint de ıtorité fédérale l'internement des réfugiés poques qui pouvaient troubler la sécurité des ts voisins; mais la manière dont cette demande it été présentée faillit amener la guerre entre ieux pays. Chargé ensuite de représenter la ıce à Naples (1838), M. de Montebello fit paren qualité de ministre des affaires étrangères, :abinet du 1er avril 1839, dissous le 12 mai ınt, reprit son poste en Italie, et fut chargé, 344, de négocier le mariage de la princesse line de Salerne avec le duc d'Aumale. Le 9 1847, il revint au pouvoir en remplaçant, au stère de la marine, l'amiral de Mackau. Il pré- quelques projets de loi relatifs aux colonies prononça, dans un rapport au roi, contre ortunité de l'affranchissement des esclaves. ersé par la révolution de Février, il fut en- à la Législative (1849) par le département de rne. Après le coup d'État du 2 décembre, int quelque temps à l'écart des affaires po-s. Au commencement de 1858, il a été é ambassadeur à Saint-Pétersbourg. Grand-le la Légion d'honneur depuis le 30 août il a le même rang dans plusieurs ordres ers.

ıc de Montebello a épousé, en 1830, miss ;on, fille d'un baronnet anglais, dont il a t enfants; l'aîné, Napoléon DE MONTE- né en 1835, sert dans la marine.

TEBELLO (Gustave-Olivier, LANNES, comte ıéral français, frère du précédent, né en Paris, s'engagea en 1830 dans un régiment erie et prit part à l'expédition d'Alger. Il t rapidement les grades inférieurs, detaine aux spahis réguliers, avec lesquels ngua au combat de Ten-Salmet, et renance, en 1840, en qualité de chef d'es-)écoré en 1843, il fut nommé colonel du ;seurs à cheval en 1847 et général de bri- ! décembre 1851; pendant toute la du- présidence, il fut un des aides de camp Napoléon. Mis à la tête de la cavalerie le impériale, en 1854, il a été promu, nbre 1855, au rang de général de divi- 347, il a épousé Mlle Adrienne de Vil- rgemont, aujourd'hui dame du palais trice. M. de Montebello est comman- Légion d'honneur.

ème frère, M. Alfred Lannes, comte ELLO, s'est marié avec la fille d'un étaire de vignobles, et c'est particu- son nom qu'est attachée l'exploitation vin de champagne appelé dans le *Montebello*.

)NT (Albert), littérateur français, né

image
not
available

sence of the Deity; 1828, in-12; 28e édit., 1855), qui eut, en huit mois, huit éditions, et dont le produit permit à l'auteur d'aller étudier la théologie à l'université d'Oxford. Ordonné prêtre, il devint vicaire à Whettington et, en 1838, à Glasgow. Fixé ensuite à Londres, il prêcha avec une certaine vogue, à Percy-Chapel. — M. Montgomery est mort à Londres le 3 décembre 1855.

Ses nombreux poëmes, qui ont tous été reçus u public avec une faveur marquée, se distinguent par une correction élégante et la sagesse de pensée. On cite, comme le meilleur, celui de *ıther* (1842), qui, en Allemagne, a reçu les *ɔges* de Neander et de Tholück. Nous mentionrons ensuite ceux de *Satan* (1830); *le Messie* 332); *Oxford*, *la Vie chrétienne* (the Christian ·), et en dernier lieu *Wellington* et *les Funélles d'un héros* (1852). Ses *OEuvres poétiques* etical works) ont été recueillies en 1853.

Quant aux livres en prose de M. Montgomery, ne traitent que des sujets théologiques, ils ɔignent d'une grande tendance à la polémique. *angile devant le siècle* (the Gospel in advance ıe age, 1844; 3e édit., 1848) est regardé ne une de ses meilleures dissertations relises. On a aussi publié la plupart de ses *Ser-*, qui passent plutôt pour l'œuvre d'un littér que d'un prêtre.

ɪNTGOMERY-MARTIN (Robert), économiste torien anglais, né dans le comté de Tyrone ıde), en 1803, étudia la médecine à Dublin ensuite, comme chirurgien de marine, de reux voyages à bord des vaisseaux de l'État -1830). Depuis son retour en Angleterre, il loyé une grande activité littéraire et a pues livres ou des brochures sur toutes les ons importantes à l'ordre du jour. Ses ousur les colonies, pour lesquels le gouvert anglais lui a fourni des documents présont particulièrement estimés : *Histoire onies anglaises* (History of the british Co- Londres, 1834-1835, 5 vol. in-8), qui a ieurs éditions; *la Bibliothèque coloniale* tish colonial Library; 1838-1843, 10 vol.), chesse des matériaux atteste de conscienrecherches; *Politique du gouvernement à l'égard de ses colonies* (the Colonial the british Empire); *l'Inde* (3 vol.) sous rt de l'histoire, de la topographie et de ique.

encore citer de cet écrivain : une *Hisistique de l'Angleterre* (the Statistical f England); *l'Irlande avant et après nion* (Ireland before and after union t-Britain, 1843, in-8; 3e édit., 1848), ontre que cet acte a été en somme très-x à l'Irlande; une édition des *Dépêtires du marquis de Wellesley*, depuis ngton (5 vol.), etc. M. Montgomeryi, en 1843, était agent comptable au is de Hong-Kong, a repris son poste

NY. Voy. LEMOINE-MONTIGNY.

UR (Joseph-Eugène DE VILLARDI, littérateur français, né à Paris, le 815, d'une famille italienne, connue par ses collections et son goût pour st livré à divers travaux économiques . Il est membre de la Société d'agri-'Allier, et a été récemment décoré. : *Portraits, paysages et impressions*); *de l'Agriculture en France* (1845); *italienne* (1846), brochures; *Giadi* (1845); *de l'Ordre social* (1850);

image
not
available

Montpellier (Hérault), le 7 mai 1804, fit ses études dans sa ville natale, s'appliquant de préférence aux sciences naturelles et suivant les cours de botanique et de zoologie. Élève de Duval, de Decandolle et d'Auguste Saint-Hilaire, il fut reçu docteur ès sciences à vingt-deux ans, et docteur en médecine deux ans plus tard (1828); sa thèse avait pour titre : *Essai sur la phthisie laryngée syphilitique*. D'abord professeur de physiologie comparée à l'Athénée de Marseille (1829), il fut appelé, en 1833, à la Faculté des sciences de Toulouse comme professeur de botanique. Chargé en même temps de la direction du Jardin des plantes de cette ville, il occupa ces fonctions pendant vingt ans. Il fut aussi, pendant douze ans, secrétaire de la Faculté, dont il fut, pendant trois ans, le doyen.

Le séjour de M. Moquin-Tandon à Toulouse fut marqué par des préoccupations littéraires qu'il est assez étonnant de le voir associer à ses recherches scientifiques. L'un des quarante de l'Académie des Jeux floraux, il devint un des hommes les plus versés dans la littérature et la langue méridionales. Il écrivit même en provençal plusieurs pièces de vers insérées dans divers recueils du ..., et se permit une assez piquante supercherie littéraire en publiant, comme simple éditeur, une légende provençale : *Carya Magalonensis* (le Noyer de Maguelonne; Toulouse, 1836, ..., œuvre supposée d'un ancien troubadour ... tira à 50 exemplaires, lithographiés, ... coloriés de sa main, avec un prétendu fac-... du manuscrit original. Les plus habiles y ... pris; le savant Raynouard écrivit à l'édi... pour le remercier de cette utile publication ... annoncer qu'il y avait recueilli plusieurs ... qui entreraient dans son *Lexique roman*. ...quin-Tandon donna ensuite une seconde ... de sa légende, avec la traduction en re... texte (Montpellier et Toulon, 1844, in-12, ...gnettes). Un avertissement de M. H. For...élait au public cet ingénieux mensonge. ...50, M. Moquin-Tandon fut chargé par le ...ement d'une mission spéciale en Corse ...rminer la *Flore de la Corse*, en colla... avec M. Montagne. Après la mort de ...rd, en 1853, il fut nommé à la chaire ... naturelle de la Faculté de Paris, et di... du Jardin des plantes de cette faculté. ...uivante, il fut reçu à l'Institut (section ...que), en remplacement d'Auguste de ... a été décoré en avril 1843.

... lui, dans un ordre tout spécial de re... *Manière dont les sangsues officinales ... a peau et blessures qu'elles produisent*, ...s les *Mémoires* de l'Académie de Tou...rie, t. IV, 1837) : *Mémoire sur la sang...al ou hœmopée chevaline*, dans le ... *médecine et de chirurgie* de Toulouse ...), et surtout la *Monographie de la fa... irudinées*, dont la nouvelle édition, ...ement augmentée (Paris, 1846, in-8, ...e 44 planches gravées et coloriées), ...ut un volume nouveau *sur l'Emploi ... en médecine, sur la pêche de ces an... leur conservation, leur multiplica... aladies*, etc.; enfin une note *sur la ...n des sangsues médicales en France* ... l'Académie de Toulouse, 3e série, ... puis, dans la zooologie et l'anato...e, de curieuses *Recherches anato...giques sur l'Ancyle* [ancylus fluvia...et une *Histoire naturelle des mol...res et fluviales* de France (1855, ...8, avec atlas); dans la botanique : ... *dédoublements ou multiplications ...s les végétaux* (Montpellier, 1826,

image
not
available

MOREAU [DE TOURS] (Jacques-Joseph), médecin français, né à Montrésor (Indre-et-Loire), en 1804, commença la médecine à Tours, sous M. Bretonneau, vint, en 1826, à Paris, où il fut reçu docteur en juin 1830, et fut, jusqu'en 1832, interne à Charenton, sous Esquirol. Il fit ensuite, avec plusieurs riches malades du célèbre aliéniste, un long voyage en Europe et dans l'Orient, et en rapporta une foule d'observations relatives à l'aliénation mentale. Il fut à son retour, en 1840, nommé, par concours, médecin adjoint au service des aliénés de Bicêtre. Peu après, il fut appelé par M. Mitivié, le fondateur, à diriger l'établissement d'Ivry, dont il est aujourd'hui propriétaire et directeur avec M. Baillarger (Voy. ce nom).

On a de lui : *de l'Influence du physique relati-*:*vement au désordre des facultés intellectuelles*, hèse inaugurale (1830); *les Facultés morales onsidérées au point de vue médical* (1836); *Études physiologiques sur la folie* (1840, in-8 bro-ıure); *Recherches sur les aliénés en Orient* 843, in-8); *du Hachisch et de l'aliénation men-le* (1845. In-8); *de l'Étiologie, de l'épilepsie et leur traitement* (1854); des articles fournis à la *vue indépendante*, à la *Revue de l'Orient* et x *Annales médico-psychologiques*, dont il a été des fondateurs.

IOREAU (Mathurin), sculpteur français, né à on, vers 1824, vint étudier à Paris, sous Ray fils et M. Dumont, et débuta au salon de 8. Il a depuis exécuté et exposé : *la Fée aux rs*, groupe, acquis pour la maison de l'Em-:ur; *l'Élégie*, statue (1848-53); *l'Été*, statue, Exposition universelle de 1855; un groupe *ıfants endormis* (1857), etc. Il a obtenu une aille de seconde classe en 1855.

OREAU (Élise). Voy. GAGNE.

)REAU-CHRISTOPHE, Louis-Mathurin), écoste français, né à Loches (Indre-et-Loire), 00, se destina d'abord à la carrière du barpuis entra dans l'administration, fut nomıus-préfet et devint inspecteur général des ıs. Il a conservé ces dernières fonctions jus-1848. Il est, depuis le 2 novembre 1833, ier de la Légion d'honneur.

isan du système cellulaire, M. Moreau-ophe a publié sur les questions péniten- un grand nombre d'écrits : *de l'État ac-s prisons en France* (1837, in-8); *de la e des prisons en France, basée sur la docu système pénal et le principe de l'isole-dividuel* (1838, in-8); *de l'État actuel de ·me aux prisons de la Grande-Bretagne* n-8); *Rapport sur les prisons de l'Angle-le l'Écosse, de la Hollande, de la Bel-de la Suisse* (Imp. roy., 1839, in-4, avec ; et dessins); *de la Mortalité et de la Fo-le régime pénitentiaire, et spécialement s-Unis et en Suisse* (1839, in-8); *Défense de loi sur les prisons contre les attaques versaires* (1844, in-8); *Documents offi-le pénitencier de Cherry-Hill à Phila-*1844, in-8); *Code des prisons*, de 1670 à 5, in-8; nouv. édit., 1856); *Polémique ire* (1840, in-8); *Revue pénitentiaire des ıs préventives* (1844 et suiv., in-8); etc. :ore, en dehors des questions péniten-ux ouvrages importants : *du Droit à t de l'organisation du travail servile épubliques grecque et romaine* (1849, *u Problème de la misère et de sa solu-es peuples anciens et modernes* (1851,

image not available

soire le nomma commissaire général dans le département du Finisterre. Envoyé à la Constituante, le premier des seize représentants des Côtes-du-Nord, par 62 270 voix, il vota ordinairement avec l'extrême gauche, et après l'élection du 10 décembre, s'associa aux attaques de la Montagne contre la politique napoléonienne, et fut un des signataires de la demande de mise en accusation contre le président et ses ministres à l'occasion des affaires de Rome. Non réélu à la Législative, il retourna dans les Côtes-du-Nord, où il s'occupa activement, comme président du comice de Loudéac, du progrès agricole de ce département.

MORIER (David-Robert), diplomate anglais, né vers 1790, et frère d'un romancier distingué mort en 1849, entra dans la carrière diplomatique et fut, pendant plusieurs années, envoyé plénipotentiaire en Suisse; il a été rappelé en 1849. On a de lui : *Nécessité de la religion en politique* (What has religion to do with politics; 1848), et quelques œuvres littéraires, entre autres un roman grec *Photo le Souliote* (Photo the Suliote; 1857, vol. in-8).

MORIN (Étienne-François-Théodore), homme olitique français, né le 10 novembre 1814, à Dieu-Fit (Drôme), est fils d'un fabricant de drap qui iégea à la Chambre des Députés. Il était avocat t membre du conseil général lorsque son dépar-ment l'envoya, en 1848, à l'Assemblée constiante, le septième sur huit, avec 30 398 suffrages. y vota avec la droite et vit d'abord échouer sa ndidature à la Législative, où il ne put entrer u'au mois de juillet 1849. Il continua d'y appuyer politique de la majorité, puis se prononça pour lysée, et lors du coup d'État du 2 décembre t de la Commission consultative. Il devint en-ite député de Die au Corps législatif, en 1852 et 57. Il est chevalier de la Légion d'honneur. Morin a publié : *Essai sur l'esprit de la législion municipale en France* (1841, in-8), et *Esi sur l'organisation du travail* (1845, in-8).

MORIN (Arthur-Jules), général et mathématin français, membre de l'Institut, né en 1795, , de 1813 à 1817, élève de l'École polytechue et de l'École d'application de Metz et sortit is l'artillerie de terre. Il est aujourd'hui général rtillerie et directeur du Conservatoire des arts nétiers. Connu par un grand nombre d'imports travaux de mécanique expérimentale, il est, c le général Poncelet, un des savants qui ont plus contribué aux rapides progrès de cette nce, depuis une vingtaine d'années. Admis à adémie des sciences en 1848, comme succesr de Coriolis, il a été créé commandeur de la ion d'honneur en août 1847. Il a été président i commission impériale de l'Exposition univer- de 1855.

n doit à M. Morin : *Mémoire sur la pénétration projectiles et sur la rupture des corps solides le choc* (*Comptes rendus* des séances de l'Acaie des sciences, 1835), et un *Mémoire sur les ules balistiques* (Ibid., 1839), tous deux avec iobert; deux *Mémoires sur les roues hydraus* (Ibid., 1835 et 1839); un *Mémoire sur di- appareils chronométriques et dynamomées*, qui a obtenu, en 1837, le prix Montyon , 1836); des *Expériences sur le tirage des res* (Ibid., 1838 et 1840), travaux qui, sur pports les plus favorables, ont été imprimés le *Recueil des savants étrangers*.

Morin est encore auteur des *Leçons de méca- pratique* (3 vol.), ouvrage qui traite succes-ent de la cinématique, c'est-à-dire de la

image
not
available

Louis-Philippe. Écarté du grand vicariat, mais soutenu par *l'Ami de la religion* et les autres feuilles du même parti, il refusa, à plusieurs reprises, les fonctions de curé, n'accepta que la place de chanoine, publia, dans les journaux, sous le titre de *Remontrance*, une censure des actes de l'évêque et fut l'âme des diverses démarches à la suite desquelles le prélat donna sa démission et fut nommé chanoine au Chapitre de Saint-Denis (1837). On trouve dans plusieurs notices de la *Biographie du clergé contemporain*, par un solitaire, tout le détail de cet épisode curieux de l'histoire des premières relations du clergé avec la monarchie de Juillet.

Deux ans plus tard, M. Morlot fut nommé évêque d'Orléans et sacré par l'abbé Forbin-Janson, le 18 août 1839. Il reçut la croix de la Légion d'honneur à l'occasion du baptême du comte de Paris et, le 28 juin 1842, fut élevé à l'archevêché de Tours. Créé cardinal le 7 mars 1853, il prit place, en cette qualité, au nouveau Sénat, et, le 24 janvier 1857, il fut appelé à remplacer l'infortuné M. Sibour, comme archevêque de Paris. La même année, il fut placé à la tête de la grande aumônerie de l'Empire (13 août), et au commencement de 1858, il a été désigné pour faire partie du Conseil de régence et du Conseil privé. Le cardinal Morlot, promu officier de la Légion d'honneur le 11 décembre 1849, est aujourd'hui commandeur de cet ordre.

Outre des *Mandements* et *Circulaires*, écrits avec une grande simplicité, nous ne connaissons de M. Morlot que des éditions revues par lui de *Explication de la doctrine chrétienne, en forme de lectures* (2 vol. in-12), du *Catéchisme du diocèse de Dijon* (in-18), des *Heures choisies* de la marquise d'Andelarre (1825, in-12, nombreuses éditions), et un *Mémoire* sur un autel votif, présenté à l'Académie de Dijon.

MORMONS. Voy. Brigham.

MORNAND (Félix), littérateur français, né à Mâcon, le 12 juillet 1815, et fils d'un ancien avocat qui devint ensuite receveur des finances, fut élevé à Lyon et débuta dans les lettres en 1836. Trois ans auparavant, il avait suivi, comme secrétaire, la commission d'enquête composée de députés et de pairs de France, envoyée en Algérie par le gouvernement. Entré au ministère de la guerre, en 1834 (département des affaires d'Algérie), il donna sa démission dix ans après, et, en 1848, fut secrétaire du gouvernement provisoire, puis commissaire à Grenoble et, enfin, envoyé de la République en Savoie, à l'occasion de l'invasion de Chambéry par les *Voraces* et les ouvriers lyonnais. M. Mornand a collaboré successivement au *Journal du commerce*, à la *Revue de Paris*, au *Siècle*, à tous les petits journaux parisiens, à la plupart des Revues et particulièrement à l'*Illustration*, où il a fait pendant quinze ans la *Chronique littéraire*, depuis la fondation de ce journal jusqu'en 1857. A cette époque, il devint rédacteur en chef du journal politique quotidien le *Courrier de Paris*, où il établit, sur des bases nouvelles, un vaste système de correspondances. Obligé, au bout de quelques mois, par des considérations politiques, à se borner à la direction littéraire de ce journal, il le quitta bientôt tout à fait. M. Mornand a publié : *la Belgique* (1853, in-16), la *Bibliothèque des chemins de fer* : *la Vie des eaux* (1853, in-18) ; *la Vie de Paris* (1855, in-16) ; *Un peu partout* (in-16) ; etc. Il a donné, avec M. Aubert, le *Tableau historique, politique et pittoresque de la Turquie et de la Russie* (1854, in-...) et traduit, avec M. L. de Wailly, *l'Esclave blanc*, de Hildreth.

image
not
available

ırrection et le soin de la forme que par l'é-
.ion lyrique et l'enthousiasme.

ORSE (Samuel-Finley-Breese), peintre améri-
, inventeur du télégraphe électrique, né le
ril 1791, à Charlestown (Massachussets), est
e l'auteur des premiers ouvrages de géogra-
qui aient été publiés en Amérique. Il fit ses
es à Yale-College (Connecticut) et en sortit
810 pour se livrer à la peinture. En 1811, il
ıdit en Angleterre pour se perfectionner dans
rt et exposa quelques tableaux aux exhibitions
Académie royale. A son retour en Amérique, il
a successivement Boston, le New-Hampshire
ıarlestown (Caroline du Sud), et vint, en
, s'établir à New-York. En 1829, il fit un se-
voyage en Europe, où il resta trois ans. Sur
isseau qui le ramenait aux États-Unis une
ersation fortuite attira son attention sur l'u-
qu'on pouvait faire de l'électricité pour la
mission des nouvelles, et il conçut, pendant
versée même, le plan de son télégraphe.
principe de cet instrument consiste à tracer
ne bande de papier, au moyen d'un méca-
: mis en mouvement par l'agent électrique,
oints ou des lignes dont le nombre ou la di-
ion forme des caractères conventionnels. Il
ffit, pour cela, avec un mouvement d'hor-
e pour faire glisser la bande de papier sur
tit cylindre, d'un électro-aimant qui attire,
nt le passage du c urant, un petit levier de
mé de pointes; celles-ci, s'enfonçant légè-
ıt dans le papier, y laissent des points ou
gnes, suivant le temps du contact, c'est-à-
lu passage du courant. Le télégraphe Morse,
el on reproche seulement d'employer un peu
le temps que les autres systèmes (voy. Bré-
, offre l'avantage d'écrire lui-même la dé-
et de laisser entre les mains un moyen de
:ation.
1835, M. Morse construisit un modèle de
légraphe et l'exposa à l'université de New-
mais il ne prit de brevet qu'en 1837, à peu
ers le temps où deux autres procédés, dif-
s du sien, étaient inventés, l'un par Wheat-
en Angleterre, l'autre par Steinheil, en
e. Toutefois, en 1841, le procédé de
rse fut préféré, du consentement de Stein-
i-même, par une réunion de commissaires
tats germaniques, chargée d'adopter un
ıe uniforme de télégraphie électrique pour
l'Allemagne. Ce procédé, qu'il avait déjà
tionné en 1840, en prenant un nouveau
, a été mis en œuvre, dès 1844, en Amé-
et il s'étend aujourd'hui sur une étendue
'on 25000 kilomètres. Il a été adopté par
nistration des télégraphes français depuis le
le décembre 1856 et, tout récemment, les
gouvernements d'Europe se sont concertés
ffrir à l'inventeur un témoignage de recon-
ıce digne de ses services (août 1858).
rère de cet inventeur, S. E. Morse, s'est
ıé à la géographie et a publié plusieurs
es, entre autres un *Atlas de l'Amérique du*
North-American Atlas; New-York, in-fol.).

TEMART (Casimir-Louis-Victurnien de
:houart, prince de Tonnay-Charente,
), général français, sénateur, né à Paris,
mars 1787, appartient à l'illustre maison
hechouart et est le chef de la branche du
Mortemart, qui remonte, dit-on, au
:cle. Emmené en émigration par sa famille,
a en France en 1801, obtint, en 1806, une
:utenance au 1er régiment de dragons et
mpagne de Prusse et de Pologne. Décoré
land (1807), pour la fermeté avec laquelle

image
not
available

MOSCHELÈS (Ignace), pianiste et compositeur allemand, né à Prague, le 30 mai 1794, et fils d'un négociant israélite, fit ses premières études dans sa ville natale sous Denis Weber, directeur du Conservatoire, et exécuta bientôt avec autant de facilité les œuvres de Mozart, de Handel, de Bach, que celles de Clementi. Déjà applaudi dans les concerts, il prit encore les leçons d'Albrechtsberger et de Salieri, puis parcourut l'Allemagne et la Hollande. Il vint à Paris en 1820, mais l'année suivante il alla se fixer à Londres, où on lui donna une place de professeur à l'Académie. Il la garda jusqu'en 1846, tout en faisant des voyages d'artiste en Allemagne et en France. Il prit alors la direction du Conservatoire de Leipsick où il rendit de grands services à l'enseignement médical. M. Moschelès est un des fondateurs de l'école moderne de piano. Sa manière à la fois savante et élégante passe pour la vraie manière classique. Avant MM. Thalberg et Liszt on ne lui opposait. en Allemagne, que Hummel et Kalkbrenner. Dans les salons, dans les concerts, on applaudit surtout ses improvisations faciles et brillantes. Il n'en a pas moins écrit des compositions importantes, des concertos, des sonates, des fantaisies et des études pour le piano. On cite particulièrement ses variations sur *le Clair de la lune*, et son *Hommage à Haendel*. Comme auteur didactique, il a collaboré à la *Méthode des méthodes du piano*. Il compte parmi ses élèves MM. Thalberg et Mendelssohn.

MOSEN (Julius), poëte allemand, né à Mariency, village de la Saxe, le 8 juillet 1803, et fils d'un maître d'école d'un esprit au-dessus de sa position, reçut une première éducation solide et variée, et acheva ses études à l'université d'Iéna en 1822. La mort de son père et la nécessité de soutenir sa famille retardèrent ses travaux. De Leipsick, où il avait repris ses études, à la suite d'un voyage en Italie, il passa à Dresde, où il s'établit comme avocat, et dut, autant à ses essais littéraires qu'à son éloquence, une prompte réputation. En 1840, l'université d'Iéna lui accorda le grade de docteur en philosophie. En 1844, il fut appelé au théâtre de la cour, à Oldenbourg, comme dramaturge ordinaire, avec le titre de conseiller. Cette distinction était justifiée par une suite d'œuvres lyriques et dramatiques, d'un mérite inégal, mais où l'on trouve une imagination vive, une rare perfection de style et des caractères rigoureusement tracés.

Nous citerons parmi les œuvres poétiques de M. Julius Mosen : *Chant du chevalier Wasa* (Lied von Ritter Wasa; Leipsick, 1831), son poëme de début; *Ahasverus* (Dresde et Leipsick, 1838), épopée d'un mysticisme obscur et pompeux; des *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 1836; 2e édit., 1843), empreintes d'un vif enthousiasme pour la cause de la liberté; *André Hofer*, et *les Dix derniers du quatrième régiment* (die letzten Zehn vom vierten Regiment), productions devenues populaires; puis au théâtre, après un certain nombre de tentatives infructueuses, une foule d'œuvres estimées en Allemagne : *Nicolas Rienzi*, *les Fiancées de Florence* (die Braeute von Florenz); *l'Empereur Othon III*, *Wendelin et Héléna*, imprimées dans son *Théâtre* (Stuttgart, 1842); *Bernard de Weimar*, *le Fils du prince* (der Sohn des Fürsten); *Jean d'Autriche*, ainsi qu'une comédie, *la Gageure* (die Wette), etc.

M. Julius Mosen s'est aussi fait un nom comme conteur. Parmi ses récits, qui se distinguent par une fine ironie, le sentiment de la nature et une expression originale de la vie populaire en Allemagne, les plus remarquables sont : *George Veulot* (Leipsick, 1831); *le Congrès de Vérone*

image
not
available

2); *Histoire des quatre premiers siècles du* *·istianisme* (Geschichte der ersten vier Jahr-
ıderte, etc.; 1842); *Histoire de Jérusalem* schichte von Jerusalem; 1844, 2 vol.); *His-* *·e de l'Église russe* (Geschichte der russ. Kir-
; Saint-Pétersbourg; 2e édit., 1845); *Descrip-* *ı de l'Arménie* (Schilderung Armeniens; 1848, olumes).

'n frère aîné des trois précédents, Alexandre ıRAWIEFF, a pris sa retraite comme colonel, ın de leurs cousins est actuellement lieute-t général et, depuis 1848, gouverneur de la ·rie orientale.

'OURLON (Frédéric), jurisconsulte français, ·ers 1814 à Chambon (Creuse), et fils d'un no-:, ancien officier de l'Empire, fit ses premiè-études sous la direction d'un ecclésiastique. ·s s'être fait recevoir licencié en droit et at à Paris (1836), il ne put, par suite de l'in-sance de son instruction latine, prendre part concours du professorat. Toutefois, sous la :tion de M. Valette dont il redevint l'élève u, l'exercice de l'enseignement libre déve-ı son aptitude pour la science juridique. Il en une année les deux examens du doctorat ·), et remporta le second des prix fondés par de Beaumont.

nnée suivante, M. Mourlon commença la pu-tion de ses *Répétitions écrites sur le Code ci-* .847 et suiv., 3 vol. fort in-8; 4e édit., 1856), spécial pour les examens de l'École de droit aris, dont il est en quelque sorte l'écho. Il nné depuis des ouvrages d'une plus grande ır: *Traité théorique et pratique des subroga- personnelles*, *suivi d'un appendice sur la* *ıgation à l'hypothèque légale de la femme*); *Examen critique et pratique du Commen-* *de M. Troplong sur les priviléges* (1856, . in-8), véritable traité sur la matière. ourlon, qui a beaucoup écrit dans les revues I. Valette et Wolowski, fonda lui-même avec Démangeat, Émile Ollivier et Ch. Ballot, *levue pratique de jurisprudence* (1856).

·USTAFA-pacha, prince égyptien, dernier ·ois fils d'Ibrahim, né au Caire, en l'an 1250 égire (1832), est le seul de sa famille qui n'ait ·çu une éducation européenne. Pourvu d'une ıction incomplète, il se montre très-attaché lées orientales. Dans les premières années ·gne d'Abbas-pacha, il se lia intimement ce prince dont il demeura un des favoris 'au moment (1852) où, sans cause appa-il rompit avec lui pour se rallier au parti inces. Devenu, par cette défection, l'objet ıaine de son maître, il a été nommé à l'avé-ıt de Saïd-pacha, membre du conseil d'É-ıx travaux duquel il ne prend qu'une très-·re part.

:STAFA-NAÏLI-pacha, grand vizir ottoman, ılbanie, vers 1796, fut appelé de bonne heure ·pte près de son compatriote Méhémet-Ali, ıit déjà à son service trois de ses oncles pater-près avoir fait ses premières armes dans le . il accompagna en 1821 son oncle Has-cha, chargé du commandement des forces ·nnes dans l'île de Candie; et, après sa ·jui arriva deux ans après, il lui succéda ın commandement et dans son titre. En l fut nommé gouverneur général de l'île. ıu dans ce poste en 1841, lorsque Candie ous la domination de la Porte, il fut ap-Constantinople en 1850 et devint successi-membre du conseil d'État et de justice, ıt de ce conseil, enfin grand vizir du

image
not
available

n, le 8 novembre 1806, s'essaya dans plu-
s carrières, avant de se livrer à des travaux
aires. L'esprit d'opposition qui perça dans
remiers écrits, notamment dans *la France*
: derniers Bourbons (Frankreich und die
n Bourbonen; Berlin, 1831), *l'Angleterre et*
éforme (England und die Reform; Leipsick,
et *la Censure en Prusse* (die Censurver-
nisse in Preussen; Ibid., 1845), lui attira
démêlés de la part de la police prussienne, et
rma l'accès des fonctions publiques. Il écri-
ans la *Gazette du monde élégant*, publia
rand nombre de nouvelles, des romans et
isses de voyages, et fut, en 1850, un des
ateurs du journal libéral de la Prusse, *Na-*
il Zeitung, dont il rédigea, pendant quelque
s, le feuilleton littéraire.
rmi les nombreux ouvrages de M. Mügge,
ite, comme le meilleur, le roman historique:
saint Louverture (Stuttgart, 1840, 4 vol.),
nant toute la lutte qui précéda, dans l'île
ïti, l'émancipation des noirs. Ses principales
elles, *Angélica*, *les Émigrants*, *Rosalie*, *les*
: fiancées, *Paul Jones*, etc , etc., ont été réu-
en quatre recueils : *Nouvelles et Contes* (No-
n und Erzaehlungen; Brunswick, 1836, 3
; *Nouvelles et Esquisses* (Novellen und Skiz-
Berlin, 1838. 3 vol.): *Nouvelles complètes*
ammelte N.; Leipsick, 1842-43, 6 vol.). *Nou-*
s Nouvelles (Neue N.; Hanovre 1845-47, 6 vol.).
a a encore de M Mügge, dans le roman : *Ta-*
ux de la vie (Bilder aus dem Leben. Berlin,
); le *Chevalier* (Leipsick, 1835); *la Vendéenne*
lin, 1837, 3 vol.); *Danseuse et Comtesse*
nzerin und Greefin; Leipsick, 1839, 2 vol.);
Prévôt de Sylt (der Voigt von Sylt; Berlin,
l, 2 vol.); la *Soirée de Noël* (der Weihnachts-
nd, 1853); *l'Aîné de la famille* (der Majo-
herr; 1853, 2 vol.); *Afraja* (1854), scènes de
ie de Laponie, etc.; puis, comme récits de
ages : *Esquisses du Nord*, *Voyage en Scandi-*
ie (Skizzen aus dem Norden. Reise durch; Ha-
re, 1844, 2 vol.); *Excursions dans le Schleswig*
: Holstein (Streifzüge in Schl.; Francf., 1846,
ol.); *la Suisse* (Hanovre, 1847, 3 vol.); etc.
Mügge rédigea, depuis 1850, le *Vielliebchen*,
de ces annuaires littéraires. très-communs en
magne. sous le nom de *Taschenbücher*. — Son
nan d'*Afraja* a été traduit en français dans la
lection des meilleurs romans étrangers (1857).

MULÉ (Bernard), ancien représentant français,
à Toulouse, le 13 novembre 1803, et fils d'un
nelier, entra, à l'âge de quatorze ans, dans
maison de commerce. Il fit partie des socié-
secrètes, sous la Restauration, prit une part
ive à la révolution de 1830, puis fut un agent in-
nt des comités radicaux de l'opposition, et le
ncipal organisateur du banquet réformiste de
ulouse. A la nouvelle de la chute de Louis-Phi-
pe, il se mit à la tête du peuple et monta au
pitole pour dissoudre l'administration locale
proclamer la République. Élu représentant de
Haute-Garonne à l'Assemblée constituante, le
itième sur dix-sept, par 46 577 suffrages, il fit
tie du comité de l'Algérie et des colonies, vota
nstamment avec la Montagne, et appuya la de-
nde de mise en accusation du président et de
ministres à l'occasion de l'expédition de Rome.
puis 1849, il est rentré dans l'industrie.

MÜLLER (Charles-Louis), peintre d'histoire
ançais, né à Paris, le 27 décembre 1815, suivit
telier de M. Léon Cogniet et, en 1832, les cours
l'École des beaux-arts. Il débuta au salon de
37 et cultiva depuis, avec le même succès,
peinture d'histoire et le portrait. En 1850, il

image
not
available

ındlungen über die Larven und, etc., grand Ibid., 1840); *Recherches sur les restes fos- des zeuglodontes de l'Amérique du Nord et : rapports avec les restes européens de cette :lle* (über die fossilen Reste der Zeuglodon- von Nordamerika, etc.; Ibid., 1848, avec ravures in-fol.); *Recherches sur les larves et ıétamorphose des holothurides et des astéries* andlung über die Larven und die Metamor- e der H. und A.; Ibid., 1858, avec 7 gravures d in-4); *De la* Synapta digitata *et de la for- ion de gastéropodes dans des holothurides* r Synapta digitata und über die Erzeugung Schnecken in Holothurien; Ibid., 1852, avec ravures in-fol.), etc.

. Müller a dirigé en outre, à Berlin, de ı à 1847, la rédaction des *Archives d'anato- et de physiologie* et collaboré à plusieurs re- ls et revues scientifiques, notamment au *Dic- naire encyclopédique des sciences médicales* yclopaediches Wœrterbuch der med. Wis- chaften; Berlin, 1828-1846, 9 vol.) et à l'ou- ;e de K. F. Burdach : *la Physiologie expéri- tale* (die Physiologie als Erfahrungswissen- ft; Leipsick, 1823-1840, six vol.), auquel il a urni surtout des documents importants sur propriétés du sang.

:ÜLLER (Jean), physicien allemand, profes- : de physique et de technologie à l'université Fribourg en Brisgau, s'est fait connaître par ublication de quelques ouvrages scientifiques, ourd'hui très-répandus dans toute l'Allemagne connus et appréciés à l'étranger, tels que : *res sur la physique* (Physikalische Briefe; ttgart, 1848, 3 vol.), avec M. Leonhard Euler; *npte rendu sur les derniers progrès des sciences ysiques* (Bericht über die neusten Fortschritte ler Physik; Brunswivck, 1851 et suiv., 2 vol.), e pratique qu'une société savante de Boston ait traduire en anglais; *Éléments de physique érimentale* (Grundriss der Experimentalphysik; d., 3ᵉ édit. avec 532 gravures sur bois, 1852); *ıité de physique et de Météorologie* (Lehrbuch Physik und Meteorologie; Ibid.; 5ᵉ édit. aug- ntée, 1856, 2 vol. avec 1500 gravures et plu- urs planches coloriées), fait d'après l'ouvrage nçais de M. Pouillet et auquel se rattache un ité supplémentaire de *Physique médicale* (die dicinische Physik; Ibid., 1856) du docteur Fick; *Traité de physique cosmique* (Lehrbuch kosmischen Physik; Ibid., 1856, 1 fort vol. ec 281 gravures et atlas de 27 feuilles), etc.

MÜLLER (Charles), peintre allemand, né à rmstadt, en 1818, étudia dans l'atelier de son re, peintre estimé, et à l'Académie de Dussel- rf sous M. Schadow. Après quelques tableaux ns le goût de l'école, il fut chargé par le mte de Fürstemberg de décorer, sous M. Deger, glise de Saint-Apollinaire à Remagen. On cite rmi ses principales fresques : *la Naissance* et *Mariage de Marie*, *l'Annonciation*, *la Visita- n*, *le Couronnement*, *l'Adoration de l'Agneau*, ot compositions représentant *les sept Sacre- nts*. M. Charles Müller a envoyé à l'Exposition iverselle de Paris, en 1855 : *la Cène*, *la sainte erge et l'enfant Jésus*, *l'Annonciation*.

Un autre peintre du même nom, André MÜLLER, à Cassel, en 1811 et élève de la même école, ıussi contribué par des fresques à la décoration la même église de Remagen.

MÜLLER (Charles-Guillaume), peintre sur por- laine allemand, né à Munich, vers 1819, s'est it dans sa spécialité une réputation qui a dé- ssé les limites de l'Allemagne, et a reproduit

image
not
available

sité de Christiania et depuis 1830, employé
ibliothèque de cette ville, a publié trois re-
de poésies, qui témoignent d'une vive ima-
ion et d'une grande facilité de versification :
, *gamle og nye* (Christiania, 1848); *Nye digte*
., 1850); *Sorg og træst* (Ibid., 1852).

ÜNCH-BELLINGHAUSEN (Eligius-François-
ph, baron DE), poëte et auteur dramatique
nand, connu sous le pseudonyme de *Frédéric*
n, est né à Cracovie, le 2 avril 1806. Fils
magistrat, conseiller d'État au service de
riche, il reçut une éducation solide et va-
et fut destiné à la carrière politique. La vo-
n littéraire l'emporta, et, sur les conseils
e d'un de ses professeurs, il fit représenter
héâtre royal de Vienne, en 1834, son premier
e, *Griseldis*, qui obtint un succès d'enthou-
ne. Il donna successivement, avec des chan-
diverses, tant en vers qu'en prose : *le Ca-*
s (1838); *Imelda Lambertazzi* (1839); *un*
arrêt (Ein mildes Urtheil; 1849); *le Fils*
désert (der Sohn der Wildniss, 1842), qui
le meilleur accueil et fut traduit dans
que toutes les langues de l'Europe; *Maria de*
na (1847), imité d'un drame espagnol, et *le*
iateur de Ravenne (1856), dont le succès re-
ssant finit par trahir l'auteur, qui avait d'a-
cherché à garder l'anonyme; sans compter
reproductions de chefs-d'œuvre des théâtres
ngers, tels que *le Roi et le paysan*, de Lope de
a, *Cymbeline*, de Shakspeare (1841-1842), etc.
ne tentative de Frédéric Halm dans la tragé-
classique, *Sampiero* (1844), réussit également.
lui doit aussi plusieurs comédies dont une sur-
, *Défense et ordre* (Verbot und Befehl, 1848),
eure une des bonnes productions du théâtre
mand.
omme écrivain dramatique, Frédéric Halm,
a donné un recueil de *Poésies* (Gedichte, 1850),
arquable par l'abondance et la verve lyrique,
pourtant à peu près le seul des auteurs alle-
ds qui ait su conserver aux pièces de théâtre
véritable caractère, en évitant de substituer
sentiments de ses héros ses sentiments per-
nels. Les Allemands lui reconnaissaient, pour
lité principale, l'objectivité. Il possède, du
ns, à un haut degré la science toute française
effets et des combinaisons dramatiques.
Nommé conseiller du gouvernerment, en 1840,
Münch-Billinghausen devint, en 1845, grand
seiller d'État et premier conservateur de la
liothèque impériale. Dans cette position, il
ccupa de recherches littéraires dont il a consi-
les résultats dans un ouvrage *sur les Vieilles*
ections des drames espagnols (über die aeltern
mlungen span. Dramen; Vienne, 1852). M. le
on Münch-Bellinghausen est un des membres
plus influents de l'Académie impériale.

IUNDT (Théodore), écrivain allemand, un des
fs de l'école littéraire dite *la Jeune Allema-*
, né le 19 septembre 1808, à Potsdam, étudia
philologie et la philosophie à l'université de
lin, et se fixa en cette ville, où il se fit bientôt
nom parmi le grand nombre d'écrivains qui
itaient alors ce centre littéraire de l'Allema-
. Mais, lorsque M. W. Menzel (voy. ce nom)
dénoncé, en 1835, la jeune Allemagne comme
école littéraire, « pervertie par l'irréligiosité
nçaise et vouée à la destruction de toutes les
titutions sociales, politiques et religieuses, »
dut voyager pendant quelque temps, pour se
straire aux persécutions dont pluseurs écri-
ins libéraux furent alors l'objet. Il revint à Ber-
en 1839, et y résida jusqu'en 1848. Après la
olution, il fut, pendant deux ans, professeur

image
not
available

ın métal mixte, moins cher que le cuivre, et i a été adopté pour doubler et cheviller la ıue des navires.

MURAT (Napoléon-Lucien-Charles, prince), ıateur français, né à Milan, le 16 mai 1803, le second fils de Joachim Murat, alors géné-, et de Caroline, troisième sœur du premier ısul. Élevé à Naples, dont son père occupait trône depuis 1808, il suivit, après les événe-nts de 1815, sa mère aux environs de Trieste, ida ensuite à Venise et s'embarqua, en 1824, ur aller rejoindre, aux États-Unis, son oncle seph Bonaparte et son frère aîné Achille; mais ı vaisseau ayant fait naufrage sur les côtes Espagne, il fut conduit en prison et il éprouva grandes difficultés pour recouvrer sa liberté. 1827, il épousa miss Carolina Georgina Fra-; peu de temps après ce mariage, il fut ré-it, par suite de faillites commerciales, à une ıation si précaire qu'il n'eut, pendant plusieurs nées, d'autres ressources pour subsister que produit d'une école de jeunes filles tenue par femme. A deux reprises, en 1839 et en 1844, vint en France, où le gouvernement ne lui mit de séjourner que peu de temps.

M. Murat, qui venait d'hériter des titres de ı frère aîné, apprit aux États-Unis la pro-mation de la République de 1848; il s'em-essa de gagner l'Europe, présenta immédia-nent sa candidature aux électeurs du Lot, et élu représentant à la Constituante, le pre-er sur sept, par 45 000 suffrages. Membre du mité des affaires étrangères, il vota en général ec la droite, excepté dans la question des deux ıambres. Il servit de tout son pouvoir, après lection du 10 décembre, à la politique du pré-lent. Réélu par le Lot et la Seine, il opta pour second département, fut nommé, le 3 octobre 49, ministre plénipotentiaire à Turin, et rem-acé, en 1850, par M. Ferd. Barrot; cette même ınée, une légion de la garde nationale de la ınlieue de Paris le choisit pour colonel. Devenu nateur, à la suile du coup d'État, par décret ı 25 janvier 1852, il obtint, en 1853, le titre prince, en vertu duquel il a droit aux qua-fications de Monseigneur et d'Altesse. Dans ces erniers temps, surtout en 1855, on a beaucoup ırlé des prétentions du prince à la couronne es Deux-Siciles et d'un parti libéral italien qui erait disposé à les soutenir; mais aucun fait 'est venu donner quelque autorité à ces bruits, dans une lettre adressée au fils de sa sœur, comte Pepoli, le prince Murat déclina toute ııtiative, laissant aux Italiens liberté complète 'action. De son côté, le gouvernement français 'a rien fait pour encourager de telles espérances.

De son mariage avec miss Fraser (1827), il a u cinq enfants : *Caroline*, née en 1830, et ma-ée, en 1856, au baron de Chassiron; *Joseph-oachim-Napoléon* MURAT, né en 1831, aujour-hui sous-lieutenant dans le régiment des gui-es; *Achille*, né en 1835; *Anna*, née en 1838; et *ouis-Napoléon*, né en 1852.

Ses deux sœurs sont encore vivantes : l'une, *etilia-Joséphine*, née le 25 avril 1802, a épousé comte Pepoli, de Bologne; l'autre, *Louise-Ju-e-Caroline*, née le 22 mars 1805, est femme du omte Rasponi, de Ravenne.

MURAT (Joachim-Joseph-André, comte), dé-uté français, né le 12 décembre 1828, descend 'un frère du roi de Naples, André Murat, qui eçut de l'empereur le titre de comte. Fils de 'ierre-Gaëtan, ancien député du Lot, mort en 847, il fut élevé à Paris, se maria en 1854 et emplaça, la même année, M. Lafon de Caix

image
not
available

l'*Artiste*, de gracieux sonnets : *le Balcon de Juliette* et *le plongeur*, qui furent à peine remarqués, puis, en 1845, *l'Adieu à Nini*, *Après le carnaval*, *les Amour d'un grillon et d'une étincelle*, conte fantaisiste; et enfin, en 1848, les *Ballades allemandes*. Il passa alors au *Corsaire* où il donna *Orbassan le confident* (1848), nouvelle; *Scènes de la vie de Bohème* (1848), mémoires de sa jeunesse, qui décidèrent enfin de sa réputation.

M. Murger publia ensuite *le Requiem d'amour*, poésie, dans *l'Artiste; les Amours d'Olivier*, récit autobiographique, dans *l'Événement; le Souper des funérailles*, nouvelle, dans *le Dix-décembre*. Il donna avec MM. Vitu, Banville et Fauchery, *la Résurrection de Lazare*, roman par lettres, faisant suite aux *Amours d'Olivier*. Il arrangea pour le théâtre *la Vie de Bohême*, et en fit, avec M. Th. Barrière, une pièce en cinq actes qui fut représentée aux Variétés, en 1851, avec un éclatant succès. L'année suivante, il fit jouer avec moins de bonheur, au Théâtre-Français, une comédie en un acte, *le Bonhomme Jadis*. Le succès de *la Vie de Bohême* avait ouvert à M. Murger *la Revue des Deux-Mondes*, où il publia : en 1851, *Claude et Marianne*, épisode de la vingtième année; en 1852, *le Dernier rendez-vous*, roman; *le Pays latin*, scènes de la vie d'étudiant; en 1853, *Adeline Protat*, scènes de campagne; en 1854, *les Buveurs d'eau*, nouvelles scènes de la vie de Bohême; etc.

M. H. Murger, qui par ce retour fréquent sur les mêmes sujets, ne témoigne peut-être pas d'une grande fécondité d'invention, y porte du moins toujours de la verve, de l'enjouement et ce mélange de la fantaisie et du sentiment de la réalité qui donne à son style un charme particulier. Il a publié encore, depuis 1853 : *Scènes de la vie de jeunesse*, *le Dessous du panier*, *Ballades et fantaisies*, *Propos de ville et propos de théâtre*, *le Roman de toutes les femmes*, *Scènes de la vie de campagne* (1856), etc.

MURHARD (Karl), publiciste allemand, frère cadet de Frédéric Murhard, l'un des chefs de l'opposition en Westphalie, de 1815 à 1848, mort en 1853, est né à Cassel, le 23 février 1781. Après avoir fait ses études à Gœttingue et à Marbourg, il fut reçu docteur en droit, et entra en 1800, aux archives de Cassel, dont il devint directeur en 1804. Il fit partie du conseil d'État du roi Jérôme, fut nommé, en 1810, chef de division au ministère des finances de Westphalie, et deux ans après, liquidateur de la dette publique. En 1812, il publia, avec Hassel, un journal intitulé : *la Westphalie sous Jérôme Napoléon*. Maintenu dans sa place, après la Restauration, il renonça, en 1818, sous l'inspiration de son frère, à toute fonction publique, alla habiter Francfort, fut compromis dans les affaires de 1823, se cacha à Wetslar, et revint dans la suite habiter Cassel.

On doit à M. Karl Murhard : *Idées sur l'économie sociale et sur l'économie politique* (Ideen über wichtige Gegenstaende aus dem Gebiete der Nationalœconomie, etc.; Gœttingne, 1808); *sur l'Argent et les monnaies* (über Geld und Münze; Cassel et Marbourg, 1809); *Théorie de l'argent et de la monnaie* (Theorie des Geldes und der Münze; Leipsick, 1817); *Théorie et politique du commerce* (Theorie und Politik des Handels; Gœttingue, 1831, 2 vol.); *Théorie et politique de l'impôt* (Theorie und Politik der Besteuerung; Ibid., 1834). Il a repris, après son frère, la continuation du grand *Recueil des traités* de Martens (t. XII, 1854).

MURRAY (Nicolas), théologien américain, né

en Grèce, lors de l'avénement de Capo d'Istria à la présidence et fut nommé par lui directeur de l'instruction publique. Démis de cette fonction après la mort de son protecteur, il se retira à Corfou et s'y consacra tout entier à des travaux historiques et littéraires, au premier rang desquels l'on doit compter l'Ἑλληνομνήμον, recueil périodique de dissertations sur le moyen âge de la Grèce, et une grande *Histoire des îles Ioniennes*, entreprise par ordre du gouvernement, et non encore publiée.

Philologue distingué, M. Mustoxidis a découvert et publié, pour la première fois en entier, le discours d'Isocrate (Περὶ τῆς ἀντιδόσεως; Milan, 1812); puis, avec M. Demétrios Schinas, le *Recueil des fragments inédits des auteurs grecs*, d'après les manuscrits de la bibliothèque Ambroisienne (Venise, 1816-1817). Dans ces dernières années, il a été l'un des collaborateurs les plus actifs de *la Pandore*, revue littéraire fort accréditée en Grèce.

M. Mustoxidis est membre correspondant de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres), et décoré des ordres de divers pays.

MUSURUS (Constantin), diplomate ottoman, né en 1807, à Candie, d'une famille grecque ancienne, que l'on fait descendre de Marc Musurus, un des plus célèbres érudits du XVIe siècle, vint, dès sa jeunesse à Constantinople et entra, comme maître de langues, dans la maison du prince Vogoridis (voy. ce nom), dont il devait plus tard épouser la fille, et qui le chargea à plusieurs reprises de missions importantes dans son gouvernement de Samos. Plus tard, il entra au service direct de la Porte et fut nommé, par le crédit de son beau-père, ministre de Turquie à Athènes (1845 ou 1846). Rappelé à Constantinople (janvier 1847), à la suite d'un incident qui amena une rupture des relations diplomatiques, pendant onze mois, entre la Grèce et la Porte ottomane, il retourna à son poste, le 21 février de l'année suivante, et faillit, deux mois après, être victime d'une tentative d'assassinat de la part d'un grec de Turquie. L'habileté et l'énergie dont le jeune diplomate fit preuve dans une situation difficile lui valurent, à la fin de cette même année, la charge de ministre à Vienne, et plus tard (avril 1851) celle d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Londres. Il rendit, dans ce nouveau poste, de grands services à la Porte, qui l'en récompensa en lui conférant, en 1855, le grade de fonctionnaire de premier rang, et l'année suivante (1856) le titre d'ambassadeur.

MUTEL (Mlle Herminie), peintre miniaturiste française, née à Reims, vers 1817, et élève de Mme de Mirbel, a exposé presque sans interruption, de 1839 à 1857, une longue série de portraits de personnages, plus ou moins dissimulés sous des initiales. On ne peut citer, avec authenticité, que les généraux *Naudet* et *Dwernicki* (1845); *le général Carbuccia*, *MM. Oudot*, *Charles*, *Louis* et *Réné Dancla* (1853 et 1855). Cette artiste a obtenu une 3e médaille en 1839, une 2e en 1841, et une 1re en 1845.

MYLIUS (Ferdinand-Frédéric-Henri DE), général français, né à Louisbourg (Wurtemberg), le 6 février 1784, et fils d'un officier supérieur, fut, dès l'âge de huit ans, porté sur les cadres de la légion belge, reçut, dans les camps, une éducation toute militaire, devint lieutenant (1800), au corps des Francs du Nord, puis au 21e de ligne, et fut nommé capitaine à Iéna, où un coup de feu l'atteignit grièvement au côté. De 1808 à 1813, il prit part aux guerres de l'Espagne, reçut

image
not
available

trionale (1843-1844, 3 vol. in-8 et atlas), ouvrage considérable qui forme un traité complet des irrigations, envisagées sous les divers points de vue de la production agricole, de la science hydraulique et de la législation; *Cours d'agriculture et d'hydraulique agricole* (1853-1856, 4 vol. in 8), etc.

NAIGEON (Jean-Guillaume-Elzidor), peintre français, né à Paris, le 8 avril 1797, et fils d'un peintre d'histoire estimé, mort en 1836, étudia d'abord sous lui et suivit plus tard l'atelier du baron Gros. Entré à l'École des beaux-arts en 1815, il y remporta le second prix au concours de 1824. Après un voyage en Italie, il débuta au salon de 1831. A la mort de son père, en 1836, il lui succéda dans le poste de conservateur du musée du Luxembourg, qu'il occupe encore.

Il a principalement exposé : *Madeleine dans le désert*, *la Berceuse napolitaine* (1836), qui a reparu à l'Exposition universelle de 1855; *l'Adoration des bergers*, commandé par le ministère de l'intérieur (1845); *Glaneuse des environs de Naples*, *Jeune Italienne priant pour son enfant malade*, *Vendanges d'Amalfi;* des portraits : *le docteur Amussat*, *l'abbé Grivel*, *M. Didelot*, etc., ainsi que de nombreuses *Têtes d'étude;* une répétition des *Vendanges à Amalfi* (1857), etc.

M. Elzidor Naigeon, qui a aussi exécuté pour les galeries de Versailles le *Portrait de Henri II*, a obtenu une 2e médaille en 1833. Il a été décoré en avril 1843.

NAJEAN (Véridique), ancien représentant du peuple français, né à Neufchâteau (Vosges), en 1795, servit sous l'Empire et devint, en 1813, lieutenant au 1er régiment de la garde, quitta le service après Waterloo, et revint dans son pays natal. Poursuivi comme bonapartiste, il fut contraint de s'expatrier, mais pour peu de temps. S'étant mis à étudier le droit, et reçu avocat, vers 1820, il prit, sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, une part active aux luttes de l'opposition libérale. Conseiller municipal de Neufchâteau, membre du conseil d'arrondissement, président du conseil de la Caisse d'épargne, commandant de la garde nationale et bâtonnier de l'ordre des avocats, il était un des chefs du parti démocratique dans le département des Vosges. En 1848, le gouvernement provisoire lui confia l'administration de l'arrondissement de Neufchâteau. Élu représentant du peuple par 39 278 voix, le sixième sur onze, il fit partie du comité de la justice, vota, en général, avec le parti démocratique non socialiste, et fit, après l'élection du 10 décembre, une opposition assez vive à la politique napoléonienne. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative, et reprit sa place au barreau de Neufchâteau.

NANTEUIL (Charles-François LEBŒUF, dit), sculpteur français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1792, entra, jeune encore, chez Cartelier et remporta le premier grand prix de sculpture en 1817, sur ce sujet : *Agis mourant sous les armes*. A Rome, il exécuta l'*Eurydice mourante*, exposée au salon de 1824, et achetée par Louis XVIII pour le jardin de Trianon; œuvre remarquable de sentiment et de mouvement, qui lui fit une grande réputation. En 1827, il reçut la commande d'une *Sainte Marguerite* pour l'église de ce nom. On lui doit encore : les figures de *Saint Jean* et de *Saint Luc*, exécutés en bronze; le buste de *Prud'hon*, pour le musée du Louvre; une *Naïade*, pour le palais de Saint-Cloud, et le fronton de Notre-Dame de Lorette.

M. Nanteuil est entré à l'Académie des beaux-

image
not
available

sponibilité, il fut nommé major général et gou-
:rneur de la colonie du Cap (1837), où son ad-
inistration fut signalée par de nombreuses amé-
orations civiles, et par des succès contre les
oërs et les Cafres. De retour en Europe en 1844,
refusa, en 1849, le commandement de l'armée
émontaise qui lui avait été offert et fut, peu
orès, promu au grade de lieutenant général.—
est mort à Genève, le 15 septembre 1855.

NAPIER (Francis, baron), diplomate anglais,
é le 15 septembre 1819, est le chef de l'an-
enne famille d'Écosse, à laquelle se rattachent
s précédents. Ayant embrassé la carrière diplo-
atique, il fut attaché d'ambassade à Vienne
840), à Téhéran (1842) et à Constantinople
843); il se trouvait, depuis 1846, à Naples,
rsque, pendant la révolution de 1848, il fit, en
 qualité de chargé d'affaires par intérim, de
uables efforts pour ramener le gouvernement à
ne politique plus libérale vis-à-vis de la Sicile.
près avoir résidé ensuite en Turquie, il a été
ommé, le 16 mars 1857, envoyé extraordinaire,
inistre plénipotentiaire aux États Unis.

NAPOLÉON III (Charles-Louis-Napoléon-Bona-
arte), empereur des Français, né à Paris au
hâteau des Tuileries, le 20 avril 1808, est le
oisième fils du frère de l'Empereur, Louis-Na-
oléon-Bonaparte, roi de Hollande, ce prince
rop honnête homme pour rester roi, et « qui,
uivant les paroles de son fils, descendit du
rône, sans regret, le jour où il ne jugea plus
ossible de concilier avec les intérêts de la France
s intérêts du peuple, qu'il avait été appelé à
ouverner. » Par la reine Hortense, sa mère, il
tait le petit-fils de l'impératrice Joséphine et de
on premier mari, le vicomte de Beauharnais. Des
rois fils du roi Louis, l'aîné, Napoléon-Charles,
tait mort l'année précédente, à la Haye, à l'âge
e cinq ans. Le second était le prince Napoléon-
ouis, cet aimable et généreux jeune homme,
ont nous indiquerons plus tard la fin malheu-
euse. La naissance du troisième fut célébrée dans
out l'empire, comme celle d'un héritier du
rône, car la loi de succession des 28 floréal an XII
 5 frimaire an XIII, soumise à l'acceptation du
euple, n'attribuait les droits d'hérédité, à défaut
e descendants directs de l'empereur, qu'aux
ls de Joseph et de Louis, et ni Napoléon ni son
ère Joseph n'avaient d'enfants. Par une pre-
nière application de cette loi, le jeune prince
harles-Louis-Napoléon fut inscrit en tête sur le
egistre de famille de la dynastie napoléonienne,
onfié à la garde du Sénat. Il fut baptisé, le
0 novembre 1810, au palais de Fontainebleau,
ar le cardinal Fesch, et eut pour parrain l'Em-
ereur et pour marraine la nouvelle impératrice,
larie Louise. Napoléon avait pour les deux en-
ints de son frère Louis beaucoup d'affection et
urtout pour le jeune Louis Napoléon, qui s'at-
acha, de son côté, vivement à son oncle, et l'on
e plaît à raconter que, lorsqu'il le vit, pour la
ernière fois, à la Malmaison, pendant les Cent-
ours, on eut beaucoup de peine à l'arracher aux
mbrassements de l'empereur et à l'apaiser, après
 séparation.

Au rétablissemant des Bourbons, la reine Hor-
ense partit pour l'exil, emmenant avec elle ses
eux fils. Elle était déjà séparée depuis 1810, de
ex-roi Louis, à la suite d'une union que « des
orts réciproques » (tel est du moins le jugement
e l'Empereur) avaient rendue malheureuse. Éloi-
né de son père par des discordes intérieures,
e son pays par les malheurs publics, le prince
ouis-Napoléon eut une éducation qui devait
romptement le mûrir. La reine Hortense, qui

re 1837) ses derniers soupirs. L'année suivante, affaire de Strasbourg eut un nouveau retentissement : le lieutenant Laity (voy. ce nom) ayant publié, de l'aveu de Louis-Napoléon, une relation es événements du 30 octobre 1836, fut poursuivi evant la Chambre des Pairs, et, malgré la éfense de Michel (de Bourges), condamné à inq ans d'emprisonnement et à dix mille francs 'amende.

Craignant quelque nouvelle conspiration, le gouvernement français demanda à la Suisse l'éloignement de Louis-Napoléon, et M. Molé enjoignit à M. de Montebello, notre ambassadeur, de réclamer ses passe-ports en cas de refus. De là une grande agitation : le canton de Thurgovie et le gouvernement fédéral voulaient tout braver plutôt que de chasser un citoyen; car le grade de Louis-Napoléon dans l'armée suisse lui donnait les droits attachés à ce titre. Déjà 20 à 25 000 hommes étaient réunis sur nos frontières, lorsque l'illustre proscrit dont la cause était si bien servie par ces bruyantes persécutions et les marques d'affection et d'estime qu'elles avaient provoquées, annonça que, pour épargner à la Suisse de plus grands troubles, il s'éloignait volontairement de sa seconde patrie.

Il se réfugia en Angleterre. Installé à Londres, avec les amis fidèles à sa fortune, il y fut l'objet des prévenances de l'aristocratie et quelquefois même des sympathies populaires. Il assistait aux fêtes de la société anglaise, suivait les représentations du théâtre italien et d'une scène française, et se montrait accessible à de nombreux visiteurs. C'est à Londres qu'il publia l'année suivante son principal livre : *des Idées napoléoniennes* (Paris in-8), qui eut en France de nombreuses éditions, et qui fut traduit dans la plupart des langues de l'Europe. C'était une apologie de la monarchie de Napoléon, émanant de la souveraineté du peuple et consacrant tous les faits et toutes les idées légitimes de la Révolution, dont Napoléon n'était pour ainsi dire que *l'exécuteur testamentaire*. L'amélioration continue des sociétés, conséquence forcée d'un besoin indestructible de perfectionnement, était présentée comme dépendant moins de l'initiative des peuples que de l'action constante du gouvernement. « Un gouvernement, dit l'auteur, n'est pas, comme l'a dit un économiste distingué, un ulcère nécessaire; c'est plutôt le moteur bienfaisant de tout organisme social. » On trouve dans tout le livre, selon l'expression d'un juge, d'ailleurs très-favorable, « comme une odeur d'autocratie militaire, et un mélange de principes libéraux et de domination prétorienne. » En même temps, Louis-Napoléon se créait en France un organe nouveau, *le Capitole* qui aidait le *Journal du Commerce*, déjà exclusivement dévoué à sa cause, à répandre ses idées et à rappeler son nom.

Les événements de 1840 le déterminèrent à une nouvelle tentative pour rentrer en France. Le gouvernement de Louis-Philippe y ramenait les cendres de l'Empereur, en qui M. Thiers déclarait reconnaître un souverain légitime, et par un triste contraste, la France subissait dans le traité du 15 juillet, qui l'excluait du concert européen, un de ses plus graves échecs diplomatiques. Le moment parut favorable au neveu et à l'héritier de l'Empereur, pour demander au pays de se prononcer, par le suffrage universel, entre la dynastie de Juillet et la dynastie napoléonienne. Cette fois surtout, il ne voulut demander le succès qu'au grand principe de la souveraineté nationale et à la popularité de son nom, sans s'être même assuré sur les côtes de France le concours qu'il s'était ménagé dans la ville de Strasbourg. Il rédige et fait imprimer les proclamations qui doivent rap-

image
not
available

un homme dévoué au chef du pouvoir, M. Boulay de la Meurthe, et tout le monde applaudit à ces gages d'union. Mais le vote, malgré les réclamations des ministres, de la réduction immédiate de l'impôt du sel (1er janvier 1849), qui sera suivie de la suppression de celui des boissons (18 mai), témoigne de la difficulté de marcher longtemps de concert. Par un double sentiment de défiance et de conservation personnelle, la Constituante décide qu'elle prolongera sa propre existence, en énumérant les dix lois organiques qu'elle entend promulguer; puis, sous la pression d'un énorme pétitionnement, elle admet la fameuse proposition Rateau (voy. ce nom), et cède volontairement la place à une Assemblée qui devra se montrer plus confiante dans le pouvoir. L'expédition d'Italie, surtout, est l'occasion de nombreux conflits, qui deviennent plus violents encore après la réunion de la Législative (28 mai 1849). Le siége de Rome, regardé par le parti démocratique comme une violation de la Constitution, provoque, de la part de la Montagne, une demande de mise en accusation contre le président et ses ministres, et la prise d'armes du 13 juin (voy. Ledru-Rollin).

La majorité modérée de la Législative avait obtenu de nouveaux représentants au ministère, dans la personne de MM. Dufaure, de Tocqueville et Lanjuinais (2 juin), et le premier message du président (6 juin) reprenait, pour les confirmer, toutes les promesses de son manifeste électoral. La pensée propre de Louis-Napoléon, relativement aux affaires de Rome, s'exprima nettement dans la lettre au colonel Edgard Ney, sorte de programme politique, auquel répondit imparfaitement le *motu proprio* de Pie IX, et qui fut, de la part de M. Thiers et des chefs de la droite, l'objet des hostilités les plus dédaigneuses. L'harmonie entre le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif étant tout à fait rompue, le président rend à l'autorité toute son indépendance, par son message du 31 octobre, et M. Ferdinand Barrot compose, avec MM. d'Hautpoul, Lahitte, Fould, Bineau, Dumas, de Parieu, Desfossés, Rouher, un ministère, parlementaire encore, mais plus dévoué à l'initiative présidentielle.

Le gouvernement obtient néanmoins le rétablissement de l'impôt des boissons (13 décembre), et une loi relative aux instituteurs qui les soumet à l'autorité du préfet (20 décembre), et qui, complétée le 12 janvier suivant, est le prélude de la loi organique, du 15 mars 1850, sur l'enseignement (voy. de Parieu). Cependant, des élections partielles ont été favorables au parti socialiste (15 mars, 19 avril) : la majorité et le ministère, fortifié par l'adjonction de M. Baroche (voy. ce nom), y répondent, de concert, par la fameuse loi du 31 mai, qui restreint le suffrage universel et qui doit devenir le plus grand sujet de guerre entre l'Assemblée et le président. En attendant, elle est un des principaux actes de ce qu'on appelle l'expédition de Rome à l'intérieur. La majorité accorde encore la loi sur la déportation à Noukahiva (8 juin), un crédit de 2 560 000 francs pour les frais de la présidence (24 juin), une loi rigoureuse sur la presse, avec rétablissement du timbre, élévation du cautionnement et la signature obligatoire (16 juillet).

La prorogation de l'Assemblée, du 11 août au 11 novembre, est l'occasion de nouvelles discordes. Tous les partis s'agitent : les montagnards lancent leurs manifestes ; les royalistes font des pèlerinages à Claremont, où vient de mourir Louis-Philippe, et à Wiesbaden, où le comte de Chambord tient une véritable cour, et l'on parle tout haut de la fusion. De son côté, le président visite une partie des départements, inaugure des chemins de fer, assiste à des banquets officiels,

image
not
available

graphe électrique par toute la France et
vice des particuliers; une fièvre univer-
entreprises commerciales et industrielles,
côté de catastrophes, la création de for-
colossales; enfin, un développement inouï
dit public qui, à part ses conséquences
'avenir, multiplie à l'infini les forces et
n du présent.
diverses œuvres que nous avons citées dans
urs de cette notice, ainsi que plusieurs
écrits, brochures, fragments, lettres,
rs, proclamations et messages, ont été plu-
fois réunis. L'édition la plus récente et la
complète a pour titre : *OEuvres de Napo-
III* (1854-1857, in-8, tomes I-IV). On a,
tre, sous le titre d'*OEuvres militaires de
éon III*, un volume à part, comprenant
lement les écrits et fragments relatifs à
lerie (1856, in-8).

POLÉON (Napoléon-Joseph-Charles-Paul Bo-
RTE), prince français, général de division,
n représentant du peuple, né le 9 septembre
à Trieste (Illyrie), est le second fils de l'ex-
rôme et de la princesse Frédérique de Wur-
erg. Il se trouvait à Rome, auprès de son
e, Mme Lætitia Bonaparte, lorsque l'insur-
on de la Romagne, où deux de ses cousins
nt compromis, le força, en 1831, d'émigrer
orence; en 1835 il passa en Suisse, resta deux
en pension à Genève et entra, en 1837, à l'É-
militaire de Louisbourg (Wurtemberg). Son
cation terminée (1840), il refusa de porter les
es pour un pays qui n'était pas la France, et
nit à voyager; pendant cinq ans il parcourut
emagne, l'Angleterre et l'Espagne, où il fit
assez long séjour sous la régence d'Espartero.
ès des tentatives infructueuses, il obtint du
istère Guizot, en 1845, l'autorisation de
ter Paris sous le nom de comte de Mont-
; mais ses relations avec le parti démocrati-
et ses opinions avancées ne tardèrent pas à le
dre suspect au gouvernement, qui, au bout de
tre mois, lui intima l'ordre de quitter sur-le-
mp le territoire. Quelque temps après, la
ambre des Députés ayant accueilli favorable-
nt une pétition de l'ex-roi Jérôme (voy. ce
n), il lui fut permis de rentrer provisoirement
France avec son père (1847).
Le jour même de la chute de la dynastie de
llet, le prince Napoléon accourut à l'hôtel de
le (24 février) et, deux jours plus tard, il
rivit une lettre, rendue publique, où il se met-
t au service du gouvernement provisoire, en
clarant que « le devoir de tout bon citoyen était
se réunir à la République. » Il se rallia d'une
anière plus explicite au principe républicain
ns sa profession de foi aux électeurs de la
rse, comme candidat à la Constituante. Il y
açait le programme d'un gouvernement aussi
volutionnaire au dehors, que libéral au de-
ns. Élu, le premier, par 39 229 suffrages, il se
ngea d'abord, à l'Assemblée constituante, parmi
s républicains modérés et vota en général avec
droite : pour l'impôt proportionnel, les deux
hambres, l'institution de la présidence, l'expé-
ition d'Italie, la proposition Rateau, pour le
aintien de la peine de mort, etc.; il se pro-
onça, avec la minorité, contre le bannissement
e la famille d'Orléans.
Nommé, le 10 février 1849, ministre plénipo-
entiaire à Madrid, il fut révoqué peu de temps
près pour avoir quitté son poste sans y avoir été
utorisé, et remplacé par M. de Bourgoing. Cet
cte de sévérité le jeta plus avant dans l'opposi-
ion démocratique, et, durant le cours de la Lé-
islative, où il représenta encore la Corse, il sié-

image
not
available

ses airs de dictateur irritèrent même ses anciens partisans. Les conservateurs dissidents se prononcèrent en faveur de la légalité, trop souvent violée par les ministres; enfin, une intrigue de palais achevant l'ouvrage de l'opposition, Narvaez fut renversé le 10 février 1846. Maintenu à l'écart des affaires pour la reine mère, pendant les négociations relatives aux mariages espagnols, il fut ensuite envoyé à l'ambassade de Paris. Il fut replacé à la tête d'un nouveau cabinet, le 4 octobre 1847; mais bientôt des dissentiments avec Marie-Christine le forcèrent de donner sa démission. Il revint encore au pouvoir le 21 octobre 1849 et y resta deux ans, soutenu par la majorité que lui donnèrent les élections de 1850. Après sa retraite, il refusa l'ambassade de Paris pour celle de Vienne, que la cour lui faisait confier pour l'éloigner.

Les nouveaux mouvements révolutionnaires qui agitèrent l'Espagne de 1854 à 1856, ne lui permirent ensuite de prendre aucun rôle. Mais à mesure que l'influence d'O'Donnell l'emportait sur celle d'Espartero, le remplacement d'O'Donnell lui-même par Narvaez, qui fut d'abord désigné pour l'ambassade de Paris, devenait imminent. Aussi, après la contre-révolution du 14 juillet, qui fit rentrer violemment dans l'ordre le parti libéral, une contre-révolution pacifique appela Narvaez à en développer les conséquences. Il reçut de la reine la présidence du conseil, sans portefeuille, le 12 octobre 1856, avec MM. de Pidal, Nocedal, les généraux Urbistondo et Lersundi pour principaux collègues. Il travailla résolûment à la restauration pleine et entière de l'autorité royale, effaça les dernières traces de la révolution de juillet 1854 dans les lois, épura l'administration, rendit la condition des journaux plus dure, et remit en vigueur, sur le conseil royal, sur l'administration communale et provinciale, les anciennes lois qui semblaient le complément de la constitution de 1845. M. Narvaez ne rencontra dans le pays aucune résistance matérielle; mais par l'effet des rancunes de ses prédécesseurs ou de l'ambition de ses rivaux, il se forma contre lui, à la cour de la reine, une suite d'intrigues au milieu desquelles, après bien des tentatives de combinaisons ministérielles avortées, il laissa la place au cabinet Armero-Mon (novembre 1857).

NASH (*Joseph*), peintre et dessinateur anglais, né vers 1813, a concouru à de beaux ouvrages illustrés; *l'Architecture au moyen âge* (the Architecture of the middle ages, 1838); *les Habitations anciennes de l'Angleterre* (Mansious of England in the olden time; 1839-1849), etc. Quoiqu'il soit presque uniquement connu comme peintre d'architecture, on a pourtant de lui des scènes de Shakespeare et de W. Scott; *la Visite de la reine à Lincoln's-Inn-Hall* (1845), etc. Mais on cite particulièrement : *Abbeville*, *la Galerie des cartons de Knowle*, un *Escalier monumental*, des vues de Venices, etc. Quatre grandes aquarelles exposées à Paris en 1855, lui ont valu une mention.

NASSAU (Famille de), comprend deux lignes, toutes deux souveraines; la ligne aînée, dite de Walram ou de NASSAU, qui règne sur le duché de Nassau, et la ligne cadette, dite d'Othon ou NASSAU-ORANGE.

NASSAU (Maison ducale de), ligne aînée de la maison de Nassau. — Duc régnant : ADOLPHE-Guillaume-Charles-Auguste-Frédéric, né le 24 juillet 1817. Il succéda à son père, le duc *Guillaume*, le 20 avril 1839. Il est général de cavalerie au service de Prusse et chef du 5e régiment de uhlans. Marié, en premières noces, à *Élisabeth-Mikhaïlowna*, fille du feu grand-duc Michel, morte le 28 juillet 1845, il s'est remarié le

image
not
available

image
not
available

ɔhilosophiques et politiques, tels que : *Système le philosophie spéculative* (System der speculati-en Philosophie; Glogau, 1841, t. 1er); *la Mo-archie démocratique* (die demokratische Monar-hie; Berlin, 1848); *la Vérité du christianisme ɔsitif dans le catholicisme chrétien* (die Wahrheit ɛs positiven Christenthums im Christcatholicis-us. Leipsick, 1848); *la Révélation de la rai-n*, etc. (die Offenbarung der Vernunft, etc.; id., 1851); *la Vie dans la religion* (das Le-n in der Religion: Rastenbourg, 1853); *Obser-'ions et recherches sur le magnétisme animal* :obachtungen und Betrachtungen auf dem Ge-te des Lebensmagnetismus; 1853), etc.

EFFTZER (Auguste), journaliste français, né ɔlmar (Haut-Rhin) en 1820, vint à Paris faire droit et suivit d'abord le barreau, qu'il ta bientôt pour le journalisme. Il entra à *la se* en 1844 et, pendant plusieurs années, na cette feuille en qualité de gérant. C'est à re qu'en 1851, il fut poursuivi et condamné e année de prison pour une des plus cu-ɛs supercheries que la littérature politique mmises. On attendait avec anxiété le der-nessage du président de la République; *la* prit les devants, et donna en tête de ses ıes, avec toutes les apparences d'une pièce le, une suite d'extraits des *OEuvres* du Louis-Napoléon. Ce message apocryphe, :ouleur démocratique très-prononcée, émut ment toutes les opinions; la Bourse se ı et traduisit à sa manière, par une baisse les alarmes des partis hostiles à la Répu-Le gérant de *la Presse* était, dit-on, lui-l'auteur de cet artifice, dont il porta la abilité et la peine.

rticles de M. Nefftzer, dans le journal de irardin, roulaient, en général, sur la po-trangère et la philosophie. C'est lui qui, ue le fondateur de *la Presse* ne la rem-plus de son nom, rédigeait et signait oir le bulletin politique de la journée; il dans ce travail spécial une lucidité re-e. Comme philosophe, il traitait de pré-ɛs questions religieuses et se montrait, urnalisme français, un des rares repré-de la métaphysique néo-hégélienne. ɛr a quitté *la Presse* en novembre 1857 peu après la *Revue germanique.*

R (André-Charles), officier français, an-sentant, né en 1788, admis, en 1806, ılytechnique, et en 1808 à l'École d'ap-ɛ Metz, fit, dans le génie, les campa-npire, et commanda en second, après régiment de cette arme. Promu au ɔlonel en 1842, il passa deux ans à qualité de directeur d'artillerie, et mêmes fonctions à Lille, de 1844 à ait d'être retraité, lorsqu'il fut appelé ɔre, par la reconnaissance des Lillois, à l'Assemblée constituante le général dans les journées de juin: il n'avait c ce dernier rien de commun que le ɛ du comité de la guerre, il fit partie modérée du parti républicain, re-ɛux Chambres et la proposition Ra-nom), et approuva l'expédition d'I-t pas réélu en 1849, et se retira à de la Légion d'honneur en 1842, commandeur depuis 1847.

Constantin), poëte moldave, né en cienne famille roumaine, reçut dans ɛrnelle des leçons de langue fran-ré, M. Bancovitz, qui, étant passé

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

ɜs deux drames d'*Arnaud de Brescia* et
'e *Strozzi*, trop hardis pour être repré-
nême imprimés en Toscane, où ils n'en
oins devenus populaires. M. Niccolini
rit des poésies lyriques très-estimées,
s un poëme en trois chants, *la Pietà*.
en 1847, d'une affection grave, le poëte
, dans le mouvement réformiste de cette
rôle que lui assignaient d'avance son
la nature de ses écrits et ses relations
les célébrités de l'Italie libérale. De-
de sa santé a fait espérer la publica-
: *Histoire de la maison de Souabe*, à
a longtemps travaillé, et de divers
s inédits. Il a laissé publier, en 1855,
.es *Leçons de mythologie*.

(J... P...), astronome écossais, né vers
ntrose, petite ville où son père était
ıt, à seize ans, une école dans le voi-
s étudia la théologie et se prépara au
.cerdotal. Mais ses goûts scientifiques
:ent, et lord Melbourne lui donna une
:ronomie à l'université de Glasgow,
)ccupe encore. M. Nichol a publié de
uvrages d'astronomie populaire, tels
itecture des cieux, *le Système solaire*,
)lanétaire, *la Planète Neptune*, etc.,
ement écrits, et, malgré la préoccu-
ı clarté, aussi complets que possible;
s éditions multipliées.

)N (John), général anglais, né le 11 dé-
, est fils d'un médecin irlandais. En-
au service de l'armée des Indes, il
dès cette époque dans la guerre de
ı et resta quelque temps prisonnier
: la capitulation de Ghaznî. Il était
gent politique à Ferozepour lorsqu'il
t active aux campagnes contre les
a seconde surtout, où son activité lui
nercîments publics du général en
ꜱta au siége de Moultan et aux ba-
llianwallah et de Goudjerate. Promu
najor, il fut mis à la tête du 27ᵉ ré-
nterie indigène et commanda, pen-
:ction de 1857, une des divisions qui
ɜlhi, avec le rang de général. Quel-
près la prise de cette ville, il suc-
ombreuses blessures qu'il avait re-
mbre 1857.)

OT (Louis), littérateur français,
ıte-d'Or), en 1824, d'une famille de
fit ses études au collége de Plom-
ɜminaire de Dijon. Au moment d'en-
ɔrdres, il vint à Paris pour y suivre
ɜs lettres. Après avoir publié, en
titre d'*Études sur les grands hom-*
ier essai qui resta inconnu, il s'at-
.s grande renommée du XVIIIᵉ siè-
et, puisant largement dans les écrits
lle, de Nonotte, de Patouillet, etc.,
ne des caricatures du temps, il pu-
itre de *Ménage et finances de Vol-*
-8), un pamphlet de 700 pages ten-
« que Voltaire n'était qu'un avare
Ce livre, dont personne ne songea
ıtation sérieuse, fut la manifesta-
'die de la réaction alors à l'ordre
le XVIIIᵉ siècle.

ıguste), écrivain catholique fran-
nmencement du siècle, fit d'abord
:eçu avocat et entra dans la ma-
841 à 1849, il fut juge de paix à
t ensuite appelé par M. de Fal-

image
not
available

giment des hussards d'Alexandre; chef de
on des pionniers de la garde et du 6e ba-
le sapeurs; propriétaire du 2e régiment
ards autrichiens, et chef du 5e régiment
assiers prussiens. Il a épousé, le 6 février
grande-duchesse *Alexandra*-Petrowna, ci-
Alexandra-Frédérique-Wilhelmine, fille
e, prince d'Oldenbourg, née le 2 juin 1838.

LE (Joseph), architecte français, né à
ay (Côte-d'Or), le 3 mars 1810, entra à
s à l'École des beaux-arts, comme élève
ard, puis de M. Jacques Duban et débuta
n de 1833, par un *Projet de fontaine pu-*
Il fit alors un voyage en Italie, où il étu-
lessina des fragments de peinture archi-
le. Attaché, à son retour, au chemin de
Lyon, il fut nommé, en 1852, dessinateur
f de la manufacture de Sèvres. M. Joseph
a exposé, depuis 1833, des *Vues* des églises
Clément et Saint-Laurent, près de Rome
et un choix de décorations ou peintures
nentales (1852). Il a obtenu une 2e mé-
à ce dernier salon.

OLLE (Henri), journaliste et littérateur
is, né à Paris, le 30 octobre 1819, fit ses
au collége de Cherbourg, débuta dans le
des familles, en 1841, puis collabora aux
petits journaux du temps et écrivit dans
it public, sous le pseudonyme de *Lucien de*
npré. En 1846, il alla rédiger à Perpignan,
le ministère, le *Journal des Pyrénées-Orien-*
Après la révolution de 1848, il prit une part
à la rédaction de plusieurs feuilles contre-
utionnaires, *la Liberté*, *la Propriété*, *le Pam-*
, *le Dix décembre*, *le Pouvoir;* il donna aux
les articles politiques, aux autres des romans-
letons qui furent remarqués. M. Nicolle est
orteur à la commission permanente du col-
ge.
a de lui : *Jacques Callot* (1849, 3 vol.), ro-
historique, publié dans *le Dix décembre*; *les*
c-Bonnes (1851, in-12), ouvrage qui a ob-
une médaille particulière de l'impératrice;
es invraisemblables (1853); *Courses dans les*
nées (1854; 2e édit., 1855), etc.

ICOLOPOULO (Constantin-Agathophron), éru-
grec, né à Smyrne, en 1786, d'une famille
grée originaire d'Arcadie, commença ses étu-
dans sa ville natale, les acheva, en Valachie,
s la direction de Lampros Photiodès, et vint en
nce, où il se fit connaître comme helléniste en
liant, dans les journaux scientifiques, plu-
rs dissertations sur la philologie, la littéra-
et surtout la musique des Grecs anciens. Il
rofessé la littérature grecque à l'Athénée de
is. Il est membre de la Société philotechni-
, associé correspondant de l'Institut archéolo-
ue de Rome, et appartient à plusieurs autres
iétés savantes.
On lui doit une édition de l'*Introduction à la*
orie et à la pratique de la musique ecclésias-
ue de Chrysanthe de Madyte, et des *Doxastika*,
ueil d'hymnes notées de l'Église grecque (Pa-
, 1821, in-8), ainsi qu'une édition du *Traité*
musique d'Aristoxène, avec une traduction
nçaise et un commentaire. Il a donné aussi,
mme compositeur, un *Chant religieux des Grecs*,
divers morceaux de musique à la fois religieuse
nationale.

NIEDERMEYER (Louis), compositeur français,
à Genève, en 1803, fils d'un professeur de
usique de cette ville, alla achever à Naples ses
udes musicales, et y fit représenter son pre-

image
not
available

image
not
available

image
not
available

; décembre 1849, M. de Noailles fut élu
e de l'Académie française; il succédait à
ıbriand. Ses titres à cette haute distinc-
réduisaient alors à un simple essai *sur*
on royale de Saint-Cyr (1843, in-8), qui
pas été mis dans le commerce, et à l'*His-*
madame de Maintenon (1848, 2 vol. in-8),
ıleur originale très-contestée. Depuis, il
: plus d'extension à son premier travail
t-Cyr (1856). Il a prononcé quelques dis-
lans les séances solennelles de l'Acadé-
sein de laquelle il forme avec MM. Pas-
e Montalembert, de Broglie et de Falloux,
a malignement surnommé *le parti des*
de Noailles est chevalier de la Toison-
rié, en 1823, avec Mlle Alix de Roche-
sœur du général duc de Mortemart, il
le deux fils, Jules, duc d'AYEN, né en
Henri DE NOAILLES, né en 1830.

:K (Charles-Auguste), économiste alle-
é à Kœlleda (Thuringe), le 18 juin
dia les sciences physiques et mathéma-
entrant à l'école de commerce fondée
ıère à Erfurt, y enseigna, à deux re-
:ndant près de 20 ans. Dans l'intervalle
3), il fut trois fois professeur d'écono-
trielle à Leipsick. En 1843, il fonda à
vec son frère (voy. ci-dessous) et sur
de celle d'Erfurt, une école de com-
e la crise de 1848 l'obligea à fermer.
se retira à Hambourg, puis en Autri-
a obtenu, en 1852, la place de secré-
chambre de commerce de Budweis.
:écédente, il avait fait partie du jury
tion universelle de Londres.
ui des ouvrages de statistique et d'in-
érale : *de l'Association dans le com-*
Handel in Compagnie; Weimar 1842);
du cercle d'Erfurt (Beschreibung des
bezirks Erfurt; Erfurt, 1840); *l'In-*
toiles en Allemagne (die Leinenindus-
chl.; Hambourg, 1850), où il professe
du libre échange; *Statistique indus-*
ımerciale du cercle de Budweis (Ge-
Handelsstatistik des Kr. B.; 1853).

'Frédéric-Édouard), frère du précé-
réfeld (Prusse), le 28 février 1815,
son frère, des études relatives au
En 1849, après la fermeture de leur
t de Berlin, il passa à Chemnitz, où
ıle industrielle de la ville.
sur le commerce quelques livres
s que : *le Commerçant apprenti*,
f (der Kaufmann, als Lehrling, etc.;
42-1844, 2 vol.); *des Lettres de*
(über Wechsel und Wechselrecht;
; *Manuel systématique du commerce*
es Lehrbuch der Handelswissen-
1848-1849), etc. Il a surtout donné
e réimpression de l'ouvrage de son
des systèmes monétaires, *des poids*
es rentes sur l'État, etc. *dans tous*
:aendiges Taschenbuch der Münz-,
ewichtsverhaeltnisse, etc., 1833;
2 vol.), ouvrage utile et très-ré-
ı abrégé a été publié en 1853.

çois-Jean-Baptiste), jurisconsulte
rançais, né à Nancy, le 7 juillet
rd notaire dans cette ville, puis
· impériale. Il s'est livré avec ar-
e l'histoire de son pays, sans que
ses travaux. On lui doit, en effet,
ombre d'écrits relatifs à la Lor-
.tres : *des Domaines et de l'état*

image
not
available

t à l'université de Cambridge, et obtint, ı'il fut majeur, le mandat des électeurs de rough à la Chambre des Communes (1818). irement aux traditions de sa famille qui oujours voté contre les doctrines des whigs, allia, fit son premier discours sur la néces- manciper les catholiques d'Irlande, et alla plus loin que lord J. Russell en développant ion de réforme parlementaire proposée par ier. Par respect pour son père, dont il iait singulièrement les idées, il abandonna e politique (1820), alla voyager en Italie, n retour, se mit à écrire des brochures en le la réforme. De cette époque de sa jeu- ate aussi la publication de plusieurs nou- où l'imagination s'allie au bon goût : *Oui* (Yes and no), *Clorinde*, *Mathilde*, *le te* (the Contrast), *le Prophète de Saint-* tc.

é en 1822 au Parlement, lord Mulgrave y ıta les bourgs de Higham-Ferrars (1826) lton (1827-1830), et ne cessa de com- ec énergie pour le remaniement de la loi e; il fit aussi une motion formelle contre ures et les emplois inutiles, et réussit à la suppression de la sous-direction géné- postes. En 1831, il hérita des titres de et de son siége à la Chambre haute, où prendre plusieurs fois la défense du ca- lord Grey. L'année suivante, il fut gouverneur de la Jamaïque au milieu de nces difficiles : la population noire, lasse e les améliorations sans cesse promises, s'y révolter et d'y commettre les plus sordres. Sa conduite, ferme et modérée mble, rétablit la paix que l'acte d'éman- es esclaves, rendu peu de temps après, de peine à affermir. A son retour en e, lord Melbourne lui confia, dans son ninistère, le sceau privé, qu'il garda de ovembre 1834.

les whigs reprirent le pouvoir en 1835, grave fut appelé au gouvernement de qui, pour la première fois depuis bien , entra dans une situation tranquille et Il n'hésita point à nommer des catho- fonctions les plus importantes, à faire ne stricte impartialité à la distribution e, à déclarer une guerre impitoyable dministratifs et à réprimer l'insolence otestant. Une ordonnance rendue par 36, supprima même les associations Il fut le plus populaire des vice-rois, ll put dire de lui avec raison que meilleur Anglais que l'Irlande eût ja- Il venait d'être nommé marquis de lorqu'il quitta l'Irlande pour entrer net Melbourne, en qualité de secré- lonies (1839), puis de secrétaire de 1840-1841). A la chute de sir R. Peel, à Paris comme ambassadeur (août econnut la République et demanda son que temps après le coup d'État du Il a eu pour successeur lord Cowley 2).

mois de décembre 1854, lord Nor- sente son pays à la cour du grand- ne. Il fait partie du Conseil privé et 47, la grand'croix de l'ordre du Bain les insignes de la Jarretière. En 1856, tre un journal ou plutôt une histoire et trop partiale des hommes et des le 24 février, ayant pour titre : *une lution* (A year of revolution, 2 vol. mariage avec la fille de lord Ra- 18), il n'a qu'un fils, lord Mulgrave .

image
not
available

Nostitz (Aus dem Nachlasse, etc.; Leip-
:53).

IOMB (Jean-Baptiste, baron), homme
elge, né à Messancy (grand-duché de
ourg), le 3 juillet 1805, de parents ob-
commença ses études à l'Athénée de
ourg, et les termina à l'université de
ù il fut reçu docteur en droit, en 1826,
aucoup d'éclat. Deux ans après, il fut
au *Courrier des Pays-Bas*, organe du
éral en Belgique, attaqua vivement l'ad-
tion hollandaise, déclara impossible
longue réunion des deux royaumes, et
ceux qui contribuèrent le plus à la ré-
de 1830. Quand elle éclata, il était en
dans le Luxembourg : il accourut à
, dès le 28 septembre, et fut nommé,
uvernement provisoire, membre du co-
onstitution, dont il devint secrétaire.
:i la période la plus brillante peut-être
de M. Nothomb. Malgré sa jeunesse, il
quelques amis, comprendre la position
le la Belgique, conjurer tous les dan-
oment, manœuvrer habilement au mi-
puissances européennes, ouvertement
ment hostiles à la nation nouvelle, en-
r de la crainte d'une guerre univer-
t la Belgique affranchie menaçait
notif ou le prétexte, pour la constituer
nent, à côté de la Hollande jalouse, de
ombrageuse, de la France agitée et

ux de produire ses talents, il obtint,
t résolue la convocation d'un congrès
qu'on abaissât à vingt-cinq ans l'âge
et put ainsi en faire partie. Il fut élu
stricts de la province de Luxembourg,
sitôt, dans l'Assemblée, une des pre-
es, comme orateur et comme homme
but constant de ses efforts fut la con-
la nationalité belge. Il avait à com-
'intérieur, le parti républicain, qui,
guerre inévitable, demandait la réu-
rance, puis à l'extérieur, la conférence
, qui voulait imposer à la Belgique,
n de médiation, un arbitrage injuste
lès le 16 novembre, il exposa un plan
tion nationale d'abord avec MM. Le-
ux, Charles Rogier et Van de Weyer.
monarchie constitutionnelle. Dans la
rapports entre le pouvoir civil et le
gieux, la question capitale de la po-
e depuis vingt-cinq ans, il se pro-
la séparation complète et absolue des
rs, qu'il crut favorable à la liberté,
libéral, se rencontra sur ce point
rité du parti catholique. Enfin, pour
liéner la France, il émit, pour le
i, un vote favorable au duc de Ne-
vrier 1831, quand une régence rem-
ernement provisoire, il devint, dans
de MM. de Weyer et Lebeau, se-
ral des affaires étrangères.
conférence eut tranché, contre la
n faveur de la Hollande, la question
des frontières, les ministres réso-
mener à eux les puissances euro-
l'élection d'un roi qui fût reconnu
out le monde, et Léopold de Saxe-
hoisi à une grande majorité. M. No-
lors pour Londres et obtint de la
fameux traité des dix-huit articles,
n réalité à la Belgique le Luxem-
mbourg, et partageait la dette avec
Accepté par l'Assemblée belge,
dit à Bruxelles, et reçut des mains

image
not
available

il est auteur d'un certain nombre de vau-
, tels que : *M. Jouvenot* (1838); *les Deux*
(1842); *la Baronne de Blignac* (1846);
Luc (1847); *la Rose de Provins* (1848); *le*
c l'étrier (1850); *Drinn drinn* (1851); *le*
d'un nègre (1852); *Histoire d'une femme*
1853), drame; *M. de La Palisse* (1854);
l'un homme marié (1855), etc. Il a aussi
our la librairie Mame, plusieurs livres
e et d'éducation, et il a fourni quelques
x *Français peints par eux-mêmes*.

ROEM (Per-Axel), architecte suédois, né
olm, le 23 février 1793, étudia à l'Aca-
s beaux-arts et fut nommé, en 1819, ar-
de la cour. L'Académie lui ayant accordé
de de voyage, il vint à Paris, travailla
Hipp. Le Bas (1819-1821), puis suivit
le statuaire Fogelberg. Pendant trois ans
i les monuments les plus remarquables.
ans sa patrie en 1825, il traça le plan
illa la construction d'un grand nombre
ments, d'édifices ou de maisons sei-
s, entre autres le *Monument de Gus-*
Upsal, celui d'Ansgar à Bjorkœ, le pa-
opal de Lund (1839). Professeur à l'Aca-
beaux-arts depuis 1836, il est en outre,
38, architecte de la ville de Stockholm.
valier de Wasa (1837), membre de l'A-
les beaux-arts, et secrétaire de l'Union
depuis sa fondation (1832).

inde, qui n'eut d'action prépondérante
a mort du grand orateur. Cependant
devoir user de prudence et, en 1846,
brochure intitulée *Reproductive employ-*
il indiquait quels remèdes convenaient
du pays, il recommandait de s'abstenir
écipitation.
éclata la révolution de Février, M. S.
rendit sur-le-champ à Paris, reçut un
accueil du gouvernement provisoire,
se borna à des vœux et à des paroles
es. Déçu de cette espérance, il n'en
as moins à Dublin une Convention na-
300 membres, dont la réunion, prohi-
t, fut regardée comme un acte de tra-
voix, on s'émeut de toutes parts, on
piques, on attaqua des postes isolés,
les orangistes. A Dublin, la panique
ord Clarendon passa trois nuits à at-
que des insurgés. L'*Habeas corpus* fut
les protestants fidèles furent armés et
s d'amener lancés contre S. O'Brien et
nts. Mais le chef du parti, sans illusion
l'une insurrection annoncée avec fra-
plusieurs mois, s'enfuit vers l'ouest,
ne centaine de paysans à Ballingarry
848), et, vaincu à la suite d'un court
avec une poignée de *policemen*, il
que temps à se cacher dans les mon-
té deux mois après, il fut traduit en
Meagher et Mitchell, et condamné à
mort (9 octobre). La peine ayant été
la clémence de la reine en celle du
nt perpétuel, il passa huit ans à la
an Diémen, fut compris dans l'am-
5 et put rentrer dans ses foyers.
sir Lucius), député anglais, né en
moland (comté de Clare), frère aîné
, termina son éducation à Cambridge
1826, à la Chambre des Communes.

image
not
available

oque, à des études agricoles et part'culiè-
à la viticulture. Il a formé, depuis plus
t-cinq ans, une curieuse collection de cé-
e tous les pays. En 1839, il fut chargé
gouvernement d'une mission œnologique
grie. Ses efforts pour introduire ou multi-
usieurs arbres ou plantes utiles, la décou-
le différents procédés agricoles, et surtout
vaux sur la culture de la vigne, lui ont
décoration en 1849.
ni ses écrits relatifs à l'œnologie, où il op-
vec bonheur l'autorité des faits et de la pra-
aux théories souvent hasardées de la science
que, nous citerons : *Essai des divers mo-
e la culture de la vigne* (Tours, 1837,
*Ampélographie universelle ou Description
épages les plus estimés* (Ibid., 1841, in-8),
ge d'une importance reconnue et dont l'au-
prépare une 4e édition; *Manuel du vigneron*
, 1845, in-12), etc.

DONNELL (Léopold), comte DE LUCENA,
ne politique espagnol, né en 1808, entra de
e heure au service militaire. Capitaine à dix-
ans, colonel à vingt-cinq, il se déclara,
la mort du roi Ferdinand VII (1832), pour
uvelle loi de succession et la régence de la
mère; et, alors que ses frères se trouvaient
ni les partisans de don Carlos, il combattit
distinction dans les rangs de l'armée consti-
onnelle. Il gagna le titre de comte de Lucena
orçant Cabrera de lever le siége de cette ville
à la fin de la guerre, fut promu lieutenant
éral. Fidèle à la personne de Marie-Christine,
s ses revers, il s'efforça, à la tête de l'armée
centre, de contre-balancer l'influence d'Es-
tero, et sembla redoubler de zèle et de dévoue-
nt pour une cause de plus en plus compromise.
in, lorsque la reine mère eut été forcée d'ab-
uer la régence (1846), il veilla à sa sûreté, et
tégea sa retraite jusqu'à la frontière. L'éléva-
d'Espartero à la régence le força de déposer
commandement et de quitter lui-même l'Es-
gne pour passer en France, cette terre de re-
e ouverte tour à tour à tous les héros de ces
tes éternelles.
De l'exil, le général O'Donnell fomenta en Es-
gne l'agitation contre Espartero, et, lorsqu'en
41, éclatèrent de toutes parts des conspirations
litaires, il courut se mettre lui-même à la tête
la révolte de Pampelune. Vaincu, il se réfugia
nouveau en France, et reprit, sans se décou-
ger, toutes ses démarches contre le régent, qui
mba enfin, en 1843. Le général O'Donnell fut
voyé, comme capitaine général, à Cuba, où l'on
t qu'il fut loin d'être hostile au commerce des
claves. Il y acquit une fortune considérable.
son retour, il entra au sénat, et se rallia à
opposition contre le ministère Bravo-Murillo.
arvaez, en revenant au pouvoir, lui confia
poste de directeur général de l'infanterie,
u'il garda jusqu'en 1851. Au milieu de toutes
s intrigues de cour, qui tiennent tant de place
ans l'histoire de l'Espagne à cette époque,
passa du parti de la reine Christine au parti
es modérés, et se montra à la fois l'adversaire
e la cour et des divers ministères qui succédè-
ent à celui de Bravo-Murillo, sous la présidence
es généraux Roncali, Lersundi et du comte San-
uis. Impliqué, au commencement de 1854, dans
ne conspiration, il put échapper au décret d'ar-
estation rendu contre lui, et resta caché, pen-
ant quelques mois, soit à Madrid, soit dans le
oisinage, à Canaligo. Enfin, au milieu des sou-
èvements que l'emprunt forcé excita contre le
gouvernement, il sortit de sa retraite, le 28 juin,
e mit à la tête de la révolte, soutint contre les

image
not
available

s marques d'opposition, exprimèrent au roi, le mars 1854, la défiance que leur inspirait le ministère. Les mesures réactionnaires prises par ce rnier, la sympathie qu'il montra pour la Rus-, les dépenses occasionnées par des armements utiles, les entraves mises à la liberté de la esse et à celle de réunion, les destitutions arbiires portèrent le Rigsdag à une mesure plus ergique. Le roi ayant promulgué, par simple donnance, une constitution commune au yaume et aux duchés (26 juillet), l'Assemblée argea un comité d'examiner si le ministère ne vait pas être mis en accusation, pour excès de uvoir (14 octobre). La Chambre du peuple fut ssitôt dissoute; mais celle qui la remplaça se ontra plus hostile encore, et le ministère prit le rti de se retirer (3 décembre 1854). Peu de mps après, ses membres furent traduits devant tribunal composé de 8 députés du Landthing de 8 juges de la haute Cour. L'accusateur puc requit contre MM. Hansen (guerre), de Sponck (finances) et Steen-Bille (marine) la peine de mprisonnement et la restitution de 540 736 rigsler banco (1 530 282 francs), dont ils avaient dissé en dépit de l'opposition des Chambres. L'acsation était moins grave contre MM. Œrsted, Tillisch, Bluhme et Scheel, coupables, en tte affaire, de n'avoir pas protesté contre les tes inconstitutionnels de leurs collègues. Deux ntences opposées, émises par le tribunal à un mbre égal de voix, entraînèrent l'acquittement s accusés (27 février 1856).

Depuis cette époque, M. Œrsted s'est tenu à cart des affaires politiques. Il vient d'achever publication des mémoires intitulés : *Ma vie et histoire de mon temps* (Af mit Livs og Min Tids istorie; 1851-1856, 4 vol. in-8), ouvrage d'une cture plus instructive qu'attrayante, et il a nné la première partie d'un écrit *sur la Poliique scandinave, dans les temps modernes* (Til lysning af den myeste Tids skandinaviske Poli-; 1857, in-8).

OERSTED (Anders-Sandœe), naturaliste danois, veu du précédent, est né le 21 juin 1816, à udkjœbing (île de Langeland), où son père faiit le commerce. Élevé dans la maison de son cle, il se tourna vers l'étude de l'histoire narelle et fut nommé professeur de cette science 1837. L'université lui décerna, en 1841, une édaille d'or pour son mémoire intitulé : *Annutorum danicorum conspectus* (1843). Reçu doc ur en 1844, il commença, l'année suivante, un yage aux frais de l'université, visita les Anles et le Nicaragua et rentra à Copenhague ns l'année 1848.

On a de lui : *Histoire naturelle du règne végél* (Planterigets Naturhistorie; Copenhague, 39. in-8); *de Regionibus marinis* (1844, in-8); 2 *Planches relatives à l'histoire naturelle des antes*, avec une explication (1852); *Groenlandiæ nulata dorsibranchiata*, dans le tome X des *émoires* de l'Académie des sciences du Danerk, et des mémoires dans plusieurs recueils ou urnaux danois, allemands et anglais.

OESTERLEY (Charles), peintre et esthéticien lemand, né à Gœttingue, en 1805, fit ses preières études à l'école de dessin de sa ville nale et prit dans les vieux cloîtres le goût de la ande peinture religieuse. Ses dispositions préces ainsi que les instances de l'architecte Mülr déterminèrent son père à lui laisser suivre carrière des arts. Il fit toutefois d'excellentes udes littéraires à l'université de Gœttingue, où fut reçu docteur en philosophie dès 1824.

Il se rendit alors à Dresde, où il travailla sous

image
not
available

›HM (Martin), mathématicien allemand, né le
ıai 1792, à Erlangen, fit toutes ses études
s cette ville, y devint, en 1811, agrégé à la
ulté des sciences, y fit, pendant six ans, des
's particuliers de mathématiques, fut nommé
esseur au gymnase académique de Thorn, et
re ans après s'établit à Berlin. Il y ouvrit
i des cours particuliers, qui eurent un grand
ès, et, outre quelques bonnes dissertations
athématiques supérieures (Berlin, 1823), et
avail sur *le Maximum et le minimum* (Lehre
Grœssten und Kleinsten; Ibid., 1825), il
ıença la publication de son grand *Traité de
ématiques analytiques*. Signalé à l'attention
niversité de Berlin, il fut nommé, en 1824,
seur adjoint et devint titulaire de la chaire
thématiques en 1839.

lehors de son enseignement à l'université,
fatigable savant a fait encore plusieurs
de mathématiques, à l'académie d'archi-
, à l'École d'artillerie et du corps de génie
in, et, depuis 1826 jusqu'à ce jour, à l'É-
ilitaire de cette même ville. En 1849,
élu député à la seconde Chambre. Il a
t aux séances de cette Assemblée jusqu'en
ıtant avec le parti libéral modéré.

le grand ouvrage que nous avons déjà
ıé, et qui a pour titre complet : *Essai
'ème conséquent des sciences mathémati-*
rsuch eines vollkommnen consequenten
der Mathematik; Nuremberg, 1822-1852,
(; 3e édit., 1853 et suiv.), on a en-
I. Ohm : *Traité élémentaire des mathé-
pures* (Reine Elementarmathematik;
826, 3 vol.; 3e édit., 1844); *Précis des
ıathématiques élémentaires* (Kurzes Lehr-
den gesammten mathematischen Ele-
terricht; Leipsick, 1836; 4e édit., 1848);
mécanique (Lehrbuch der Mechanik;
336-1838); *Traité de mathématiques
s* (Lehrbuch für die gesammte hœhere
k; Leipsick, 1839, 2 vol.); *Esprit de
ıathématique* (Geist der mathemati-
ysis; Berlin, 1842-1845, 2 vol.), etc.

(Constantin, baron D'), diplomate et
ıédois, né vers 1789, à Constantino-
père, Mouradjea d'Ohsson, d'origine
, était ministre plénipotentiaire de
ès du divan, s'appliqua de bonne
ıde des langues orientales, sans né-
des littératures européennes, de la
et de l'histoire. En 1807, il entra
matie. Envoyé d'abord à Berlin, puis
1808), il fut attaché, de 1810 à 1812,
ı de Paris. En 1816, il passa à la
ambassadeur. En 1834, il fut nommé
potentiaire à Berlin. Il présenta, en
rs notes au gouvernement prussien
s du Schleswig et du Holstein.
, au milieu de sa carrière diplo-
'echerches sur l'histoire de l'Asie,
issance des langues orientales lui
les sources, M. d'Ohsson a publié
ıu *Tableau de l'empire ottoman*,
putation de son père, et plusieurs
rtants : l'*Histoire des Mongols*,
ouv. édit., 1834-1835, 4 vol.); *les
case au Xe siècle* (Paris, 1828).

Voy. ŒCONOMOS.

ı (Nicolas-Frédéric-*Pierre*, grand-
ctuel du second rameau de la
le Holstein-Gottorp, né le 8 juil-
lé, le 27 février 1853, à son père
guste, comme grand-duc sou-

image
not
available

iné. Ses principaux travaux sont : *Essais histo-ques sur la ville de Valence* (1831, in-8); *Mé-pires sur les anciens peuples de la Drôme* (1837, 8); *Mélanges biographiques et bibliographiques latifs à l'histoire littéraire du Dauphiné* (1837-41, in-8). Il s'occupe depuis plusieurs années la rédaction d'une *Bibliothèque historique du uphiné*, qui formera 2 vol. in-4.

OLMSTED (Denison), savant américain, né à ist Hartford (Connecticut), en 1791, prit ses grés au collége d'Yale, où, après avoir pro-ssé pendant sept ans la chimie à l'université la Caroline du Nord, il est revenu occuper ccessivement, depuis 1824, les chaires de ma-ématiques, de physique et d'astronomie.

Outre de nombreux mémoires dans les jour-ux scientifiques, M. Olmsted, qui est plutôt vulgarisateur qu'un savant, a publié : *Intro-iction à l'étude de la physique* (Introduction natural philosophy; 1832); *Introduction à stronomie* (1839), refondue l'année suivante, forme de lettres à une dame; *Éléments de phi-sophie naturelle et d'astronomie* (Rudiments natural philosophy and astronomy; 1843), ou-age écrit avec tant de simplicité et de clarté, 'il a été imprimé en caractères repoussés, pour isage d'un asile d'aveugles au Massachussets, qu'il a été également choisi pour l'éducation s sourds-muets; puis le récit d'une explora-on géologique dans la Caroline du Nord, et aucoup d'articles philosophiques et scientifi-ies dans les revues des États-Unis.

OLOZAGA (don Salustiano), homme politique pagnol, né à Logrono, vers 1803, fit ses étu-es dans cette ville, et s'y établit comme avocat. n 1831, il fut mêlé, comme membre d'une so-été secrète, à une conspiration contre Fer-nand VII et emprisonné. Mais il s'évada, se fugia en France et, à la mort du roi, rentra Espagne (1833). Nommé député aux Cortès, . Olozaga commença, dès lors, d'y déployer tte activité presque fiévreuse qui lui fait une ace à part parmi les hommes politiques de l'Es-igne. Orateur habile et plein de ressources, il it l'avocat de l'opposition contre le ministère Is-iriz (1835). L'année suivante, il se rallia au mi-stère Mendizabal, et, après que celui-ci eut été nversé par l'émeute de la Granja, il devint le ief de l'opposition monarchique. Rapporteur de commission de constitution de 1837, il in-sta, tout en restreignant le pouvoir royal, sur conservation du Sénat. En même temps, sur n initiative, les Cortès votaient la suppression es établissements monastiques, la réforme élec-rale, l'abolition de la dîme ecclésiastique et mnistie. En 1838, redoutant l'ambition d'Es-irtero, il refusa de voter l'accusation de arvaez et de Cordova qui faisaient ombrage au aréchal. Celui-ci, devenu tout-puissant, se ntenta d'exiler M. Olozaga à l'ambassade de iris, qu'il garda trois années (1840-1843).

Après la déclaration de majorité de la reine et chute du ministère Lopez, il fut rappelé de iris, pour composer un nouveau cabinet, qui put se maintenir entre l'opposition ouverte es Cortès et les intrigues secrètes d'une cama-lla dirigée par Narvaez. Cependant M. Olozaga ait fait preuve d'une grande décision de carac-re, en se rendant de nuit au palais pour ire signer d'autorité à la reine un décret de dis-lution des Cortès. Abandonné d'Isabelle II, il enfuit sur la route du Portugal, pendant qu'on irlait à la seconde Chambre de le fusiller, mme coupable de haute trahison. Du Portu-il, peu hospitalier pour lui, il passa en Angle-

image
not
available

Bruxelles, 1842, in-8); *Précis élémentaire de* *éologie* (Paris, 1843, in-8); *Abrégé de géologie* (Bruxelles, 1853, in-12); puis de nombreux avaux dans le *Journal des mines*, le *Journal* *physique*, les *Annales des mines*, les *Mémoires la Société géologique de France* et le *Bulletin* l'Académie royale de Bruxelles. Il a extrait ce dernier recueil et publié séparément : *des ces humaines ou Éléments d'ethnographie* (Paris, 15, in-8; nouv. édit., Bruxelles, 1850, in-12). d'Omalius, l'un des esprits les plus distingués la Belgique, est membre de l'Académie royale Bruxelles, dont il avait été président en 1850, respondant de l'Académie des sciences de nce et membre de la Société géologique de is, qu'il a présidée en 1852.

MANNEY (sir John-Ackworth), marin an-; né en 1773, fils d'un contre-amiral de ce , fut inscrit à l'âge de dix ans sur les cadres a marine, et, après quelques années d'un ce pénible, devint lieutenant et commanda *on* (1792), bâtiment qui servit à transporter Macartney en Chine. Capitaine en 1794, il ec distinction la campagne du Helder. A la le navale de Navarin, il montait le vaisseau *on*. Il reçut pour ses services militaires ttres de noblesse et les ordres d'Angleterre, ance et de Russie. — Élevé en 1849 au rang 'al, il est mort le 8 juillet 1855.

ER-pacha (Michel Lattas, aujourd'hui), e général ottoman, est né à Plaski, village , au commencement de 1806. Ses parents, ppelaient Lattas, appartenaient à la religion e orthodoxe, et même un oncle du futur était prêtre de cette religion. Le jeune Lat-it à sa naissance le nom chrétien de Michel. e, lieutenant administrateur du cercle d'O-dont Plaski dépendait, l'envoya d'abord à ormale militaire de son village natal, où il gua par sa belle écriture, qui fut plus tard n de sa fortune. Il alla ensuite étudier les atiques à Thurm, près de Karlstadt, et, s terminé, il fut enrôlé, comme cadet, égiment d'Ogulini. Mais bientôt il passa ministration des ponts et chaussées et crétaire d'un officier ingénieur, dont il a l'affection par son intelligence et son suivit dans ses tournées d'inspection en puis il fut, grâce à son patronage, en 1826, sous-inspecteur des ponts et à Zara.
oup, par une résolution dont on con-es motifs, il quitta le service de l'Au-ssa en Bosnie. Il y fut employé comme livres par un marchand turc; puis, embrassé le mahométisme, il devint des enfants de Hussein-pacha, l'ex-r des janissaires, gouverneur de Wid-en 1834, l'envoya à Constantinople. as, qui avait pris dès lors le nom e titre d'effendi, sut se faire des re-s et des protecteurs puissants. Grâce ain, il trouva une place de professeur ans une école militaire. En même eux séraskier Kosrew-pacha le prit le présenta au sultan Mahmoud, qui apprendre à écrire au jeune prince !, aujourd'hui sultan; puis il le ma-e héritière, le fit nommer capitaine turque et lui ouvrit ainsi tous les fortune.
a dès lors quels services la Tur-ttendre de ses connaissances euro-t part, sous Mahmoud, à la réor-l'armée et à des travaux topogra-

image
not
available

tudes à la Rochelle et vint, en 1827, à Paris, ù il suivit les cours de médecine et fut secré-ire de l'ingénieur académicien Brochant de illiers. En 1832, il se tourna spécialement vers s sciences naturelles, et devint en 1835, aide-turaliste au Muséum d'histoire naturelle, où il t encore. Il est membre de diverses Sociétés ou adémies de France, décoré depuis 1854, et ho-é de plusieurs distinctions étrangères.

)n a de lui : *Tableau synoptique du règne vé-il (1834)*: *Dictionnaire universel d'histoire na-ılle* (1839-1849, 13 vol. in-8), qu'il a dirigé jointement avec son frère; *Dictionnaire abrégé stoire naturelle*, avec M. de Wegmann (1842); *Diverses couches de terrains nouvellement uvertes près Paris* (1848); *Tableau général terrains et des principales couches du bas-ıarisien (1849)*; *Géologie appliquée aux arts*, *mines et à l'agriculture*, *comprenant l'en-le des révolutions du globe* (1855, in-8); et s *Mémoires*, *Fragments* et articles insérés les recueils savants et périodiques.

)ENER (*Michel*, comte), général français, ır, né le 3 avril 1787, à Huningue (Haut-, est le fils du général de ce nom. Engagé, 2, comme volontaire dans un régiment de rie, il entra, la même année, à l'École spé-e Metz, servit d'aide de camp à son père et éral Duroc, auprès desquels il fit les cam-de Pologne, d'Espagne et de Portugal, et en 1809, avec le grade de chef d'escadron, ınde armée qui opérait en Allemagne. Du-s campagnes de Russie, de Saxe et de, il eut de nombreuses occasions de se ıer, devint colonel de dragons et assista à le de Waterloo. Licencié en 1815, il se cart jusqu'à la révolution de Juillet. Rentré service, il fut nommé maréchal de camp 1831. A différentes reprises, il fut chargé :ions générales. Après avoir commandé temps le département de Maine-et-Loire, ıelé à la tête de la division militaire de ıromu en même temps au rang de lieu-néral (22 avril 1846). Atteint par le dé-a limite d'âge, il fut, en 1852, placé adre de réserve. Le 22 janvier de cette avait été élevé à la dignité de sénateur. r est grand officier de la Légion d'hon-is le 24 octobre 1848.

(*Conradin*), philologue suisse, frère ɔhilologue de ce nom, mort en 1849, urich, le 6 novembre 1788. Destiné à ;iastique, il se voua plus tard à l'en-public, devint, en 1819, professeur 'rançaise à l'école urbaine de Zurich, professeur de philosophie au collége professeur de langue française à l'école de cette ville.

M. Orelli une *Grammaire de vieux* tfranzoesische Grammatik; Zurich, 3), et une étude sur *la Vie et la doc-noza* (Spinoza's Leben und Lehre; lit., 1850). Il a dirigé l'impression ɛrnières éditions de la *Grammaire* Hirzel (Aarau, 16ᵉ édit., 1852), si ; toute l'Allemagne.

Francisco), marquis d'ALBAÏDA, ıue espagnol, né vers 1820, fit ses es dans le journalisme. En 1851, il n du *Clamor publico* et combattit ıinistère Bravo-Murillo. Il était pré-démocratique des Variétés, quand ıtion de juillet 1854. Il prit part à drid et fut, le 28 août, le chef de

image
not
available

la cavalerie de l'armée d'Italie, sous les ordres du vice-roi, et contribua puissamment au gain de cette journée. Grièvement blessé pendant la retraite, il ne dut son salut qu'à la générosité de l'Empereur, qui lui accorda une place dans la seule voiture qui lui restait. A la tête des dragons de la garde, il prit une part active à la campagne de France ainsi qu'à la défense de la capitale.

Maintenu dans son commandement par le roi Louis XVIII, en 1814, M. d'Ornano, qui avait adhéré au retour de l'Empire, fut, en 1815, emprisonné, puis exilé en Belgique. Lorsqu'il rentra dans ses foyers (1818), il se tint à l'écart, se rallia, en 1830, au nouveau gouvernement, qui le nomma successivement commandant de la quatrième division militaire (Tours) et pair de France (11 octobre 1832). Révoqué en 1848, il vint siéger à l'Assemblée constituante, à la suite d'une élection partielle dans le département d'Indre-et-Loire, où son nom et son titre d'allié du président servirent de ralliement à tous les partisans de la politique napoléonienne (7 janvier 1849). Il revint à l'Assemblée législative, en tête de la liste des représentants du même département et vota constamment sous l'inspiration de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre 1851, il fit partie de la Commission consultative. Jusque-là grand chancelier de la Légion d'honneur, il fut appelé au Sénat dès la création (janvier 1852). Il est, en outre, gouverneur de l'hôtel des Invalides. M. d'Ornano, qui figure sur le tableau de l'activité comme le premier et le plus ancien des généraux de division, a reçu, en 1850, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur.

Son fils, le vicomte, aujourd'hui comte Rodolphe d'ORNANO, a publié à Tours, où il a habité pendant assez longtemps, quelques essais de poésie. Peu de temps avant le coup d'État du 2 décembre, il fut chargé de l'importante préfecture de l'Yonne. Il a été nommé député au Corps législatif par ce département, qui l'a réélu en 1857. Il est officier de la Légion d'honneur.

ORSINI (Mathieu), ecclésiastique français, né vers 1805, entra dans les ordres sous la Restauration, fut attaché au clergé de Paris et remplit, depuis l'Empire, les fonctions de chapelain à l'hôtel des Invalides. En 1837, il dirigea *le Conservateur de la foi*, puis *le Moniteur de la religion*, et, en 1849, la *Revue de l'éducation nationale*. Il fut un des nombreux candidats de la Seine aux élections de l'Assemblée constituante. On a de lui : une traduction des *Lettres de saint Jérôme* (1839, in-8); *la Vierge* (1837; nouvelle édition augmentée, 1844, 2 vol. gr. in-8), histoire de la mère de Dieu et de son culte; *les Fleurs du Ciel* (1839, in-8), imitation des saints; *le Conseiller du peuple* (1842, in-8); *Histoire de saint Vincent de Paul* (1842, in-8; 2e édit., 1852); *la Bible des familles* (1842-1843, in-18), texte corrigé de la Bible de Sacy; *Considérations sur Napoléon* (1853), etc.

ORSINI (famille), maison princière italienne, divisée en deux branches : ORSINI-GRAVINA et ORSINI DE PIÉMONT.

ORSINI (Dominique, prince), chef de la maison Orsini-Gravina, né le 23 novembre 1790, a succédé aux titres et dignités de son père, le 3 novembre 1824. Il est lieutenant général, prince-assistant au saint-siége, sénateur de Rome, et 18e duc de Gravina dans le royaume de Naples. Marié le 6 février 1823 à Marie-Louise, fille de Jean Torlonia, il a deux filles et un fils, le prince comte héréditaire Philippe, né le 10 décembre 1842.

ORSINI (Joachim-Marie-Innocent), comte de Rivalta et d'Orbassano, seigneur de Trana, chef

image
not
available

sique, à négliger toute autre étude que celle du piano. Il apprit presque tout seul, puis passa sur le continent, et reçut en Belgique, du prince de Chimay, l'accueil le plus favorable, une généreuse hospitalité, et tous les moyens de se perfectionner par l'étude des maîtres classiques. Venu à Paris en 1826, M. Osborne prit des leçons de piano de Pixis, et d'harmonie de M. Fetis. Devenu ensuite l'élève de Kalkbreuner, il recommença sous sa direction toute son éducation, et prit bientôt à Paris, comme virtuose et comme professeur une des premières places.

M. Osborne a souvent exécuté sa musique, qui consiste particulièrement en *Duos* pour piano et un autre instrument, le violon surtout. Plusieurs ont été écrits en société avec Beriot sur des thèmes de *Moïse*, de *Guillaume Tell*, et des principaux ouvrages de M. Auber. Il a aussi publié quelques *Fantaisies*, *Rondos*, *Variations*, qui ont été accueillis avec faveur.

OSCAR Ier (Oscar-Joseph-François BERNADOTTE), roi de Suède et de Norvége, des Goths et des Wendes, fils unique du général français Bernadotte, roi de Suède sous le nom de Charles XIV Jean et d'Eugénie Clary (voy. EUGÉNIE), est né à Paris, le 4 juillet 1799. Il eut pour parrain le général Bonaparte, qui, dans son admiration pour Ossian, lui donna le nom de l'un des héros de ce poëte. Le jeune Oscar fut, à l'âge de neuf ans, placé au lycée impérial aujourd'hui Louis-le-Grand, où l'on voyait encore naguère son nom inscrit sur les murs, au-dessous de ce vers latin :

« Vivitur hic trippis, lentillis atque carottis. »

Il interrompit ses études pour suivre en Suède son père qui venait d'être élu héritier présomptif du roi Charles XIII (1810), et reçut une éducation conforme à sa nouvelle position. Bernadotte, qui ne put jamais parler le suédois, eut soin de faire apprendre cette langue à son fils; il lui donna pour gouverneur le comte Aderstrœm et pour précepteurs M. Tannstrœm et le poëte Atterbom. Le prince abjura le catholicisme pour embrasser le luthéranisme, et fut créé duc de Sudermanie. Il reçut le titre de chancelier de l'université d'Upsal, l'année même où il y entra (1818). Les sciences militaires, l'économie politique, le droit et la musique furent les principaux objets de ses études. Il eut du succès comme compositeur d'hymnes, de marches, de valses, et il écrivit même la partition d'un grand opéra. Il a publié en français un mémoire *sur l'Éducation à donner au peuple* (Stockholm, 1839), et en suédois un *Essai sur les lois pénales et les établissements de répression* (Ibid., 1841), traduit immédiatement en allemand et, l'année suivante, en français (1842, in-8); ces ouvrages renferment d'utiles conseils pratiques.

Entré dans l'armée en 1811 avec le grade de lieutenant-colonel, il eut naturellement un rapide avancement. Il fut successivement nommé grand amiral de Suède et de Norvége, lieutenant général, et commandant général du quatrième corps d'artillerie. En 1824 il fut nommé vice-roi de Norvége, et en 1828 il exerça la régence durant la maladie de son père. Il épousa, en 1823, Joséphine-Maximilienne-Eugénie, fille du prince Eugène de Beauharnais, duc de Leuchtemberg, née le 14 mars 1807. Le choix qu'il fit d'une princesse, qui, avec toutes ses qualités, n'était pas de souche antique, donna à supposer que la famille royale de Suède n'était pas encore traitée sur le pied d'égalité par les autres souverains. Depuis, les circonstances ont bien changé. Le prince Frédéric d'Orange n'a pas cru déroger en mariant une de ses filles au prince royal de Suède, Charles-Louis

image
not
available

: que les enfants qui naîtraient devaient être evés dans la religion grecque orthodoxe.

Le jour même où les deux époux débarquèrent ı Pirée (14 février 1837), le roi signa un décret ui supprimait la charge d'archichancelier et déıettait le comte d'Armansperg de son titre de résident du conseil; puis la langue grecque fut ıbstituée à la langue allemande dans la rédacon des actes officiels. C'était un commencement e satisfaction donné à l'opinion; mais les abus e la *xénocratie* ne cessèrent pas pour cela et accrurent même par les rivalités d'influence es puissances protectrices et leur immixtion dans s affaires intérieures du royaume. Malgré l'aoption de quelques mesures utiles, comme l'étalissement de la banque nationale (1841), le maıise intérieur croissait de jour en jour, et avec lui ıgitation des esprits. De toutes parts on demanaıt le renvoi des étrangers et l'établissement de constitution qui avait été promise par le roi de avière et les trois puissances, avant même l'arvée du roi. C'est au milieu de ces conjonctures ı'éclata la révolution du 3/15 septembre 1843, la suite de laquelle le roi, contraint d'accepter programme de M. Kalergis, forma un nouveau ıbinet sous la présidence de M. A. Metaxas (voy. :s noms), et convoqua, dans le délai d'un mois, ıne assemblée nationale chargée d'arrêter la conıtution définitive du royaume.

Le roi fit l'ouverture du congrès, le 8/20 noembre, et en mars 1844 eut lieu la promulgation e la nouvelle constitution, modelée presque enıèrement sur la charte française de 1830. Les ıavarois furent renvoyés, et le 3 septembre fut éclaré fête nationale. Une ère nouvelle semlait s'ouvrir pour la Grèce. Mais bientôt on reint aux anciens errements. La cour, mal inspirée ar ses rancunes, ne parut plus occupée qu'à oursuivre les auteurs de la révolution de sepembre et à retirer ou à amoindrir les concessions u'elle avait faites. Les partis recommencèrent à agiter avec fureur, et l'instabilité du pouvoir, uı passait par quatre ou cinq ministères en ıoyenne, chaque année, paralysa tout progrès à intérieur. L'administration de Colettis, qui seule ıt plus de durée, érigea ce que nous appelons abus des influences en système de gouverneıent. Au commencement de 1847, une insulte ublique adressée par le roi au ministre de la orte ottomane à Athènes, M. Mussurus (voy. e nom), amena entre les deux États une interıption des relations diplomatiques et commeriales qui dura jusqu'au mois de janvier de l'anée suivante, et qui compromit également les inérêts de la nation et la dignité du trône. Deux nnées après (1850), l'affaire Pacifico amena pour ı Grèce une nouvelle épreuve (voy. PALMERSTON). ssaillie tout à coup, sous prétexte de réclamations ɔrı contestées, par des forces navales anglaises onsidérables, elle n'échappa au blocus qui, depuis rois mois (11 janvier-27 avril), paralysait son comıerce, en tenant fermés tous ses ports, qu'en payant e montant des indemnités réclamées par l'Angleerre (330 000 drachmes). La conduite du roi dans ette circonstance ne manqua ni de dignité ni 'énergie et, sous l'empire du ressentiment causé ar une agression injuste et violente, un certain approchement s'opéra entre la nation et son chef. e contre-coup produit en Grèce par la guerre 'Orient, et les événements qui en furent la suite, ontribuèrent à resserrer ce lien. Dans cette lutte ngagée entre la Russie orthodoxe d'une part, et, e l'autre, ses vieux ennemis les Turcs, unis aux eux puissances contre lesquelles elle nourissait e récents griefs, les sympathies de la Grèce ne ouvaient pas être douteuses. Des bandes armées organisèrent à Athènes, sous les yeux et peut-

image
not
available

kermann (1855); la médaille du *général Boinod;* les médailles de *Cambacérès*, de *Berthollet*, le *Type des monnaies* de la République (1848); le *Type en pied* de la même figure; l'*Apothéose de Napoléon Ier*, d'après le plafond de M. Ingres; la médaille de *Dumont-d'Urville*, une médaille de *Cérès*, pour le comice agricole de Cognac; la médaille des *Assurances maritimes*, les *Types* du Timbre, et les médaillons de la plupart des bustes ci-dessus mentionnés.

M. Oudiné a obtenu, en 1837 et en 1848, deux secondes médailles pour la sculpture; en 1839, une 1re médaille pour la gravure; en 1843, une 1re médaille pour la sculpture, deux prix au concours des monnaies de 1848, et une médaille de deuxième classe en 1855.

OUDINOT (Nicolas-Charles-Victor), duc DE REGGIO, général français, ancien représentant du peuple, né le 3 novembre 1791, à Bar-le-Duc (Meuse), est fils aîné du maréchal de ce nom, créé duc par Napoléon Ier et mort en 1847. Il avait déjà fait, avec son père, la campagne de Zurich lorsqu'en 1805 il entra dans les pages de l'Empereur, qui, satisfait de son courage au passage du Danube, lui donna un brevet de lieutenant au 5e de hussards (1809). Malgré sa jeunesse, il devint aide de camp de Masséna et fut, à ses côtés, témoin des vicissitudes de l'expédition de Portugal; de retour à l'état-major général (1811), il passa dans les chasseurs à cheval de la garde et gagna en Russie les épaulettes de capitaine et la croix d'honneur. Durant les campagnes suivantes, il se signala par la plus brillante valeur à Leipsick, à Hanau, à Montmirail, où il fit mettre bas les armes à un bataillon prussien, et à Craonne; grièvement blessé dans cette dernière affaire, il fut nommé chef d'escadron (1814).

Promu colonel par Napoléon après son abdication, M. Oudinot fut, quelques jours plus tard, confirmé dans ce grade par le comte d'Artois, reçut la mission d'organiser le régiment des hussards du roi et ne se laissa point aller, durant les Cent-Jours, à l'entraînement général. Aussi sa fidélité à la monarchie légitime fut-elle récompensée par le commandement des hussards du Nord, qu'il échangea, en 1822, contre celui du 1er des grenadiers à cheval de la garde royale. Deux ans après, il avait le rang effectif de maréchal de camp (1824) et était chargé de réorganiser sur de plus larges bases l'École de cavalerie de Saumur, dont il conserva la direction jusqu'à la révolution de Juillet. « Plein de respect pour de hautes infortunes, » comme il l'écrivit au ministre de la guerre, il donna sa démission et ne fut rappelé à l'activité qu'en 1835, quelques mois après la mort de son frère, tué en Afrique dans un combat d'avant-garde. Mis à la tête de la première brigade du corps expéditionnaire de Mascara, il s'empara d'un camp arabe sur le Sig et eut la cuisse traversée d'une balle au combat de l'Habra. Obligé de rentrer en France pour rétablir sa santé, il fut promu, le 31 décembre 1835, au grade de lieutenant général; puis il fit partie des inspecteurs généraux de la cavalerie.

Aux élections de 1842, M. Oudinot enleva à M. Benjamin Delessert le mandat électoral de Saumur, où il avait laissé de bons souvenirs, mandat qui lui fut renouvelé en 1846; il siégea au centre gauche, vota avec l'opposition dynastique, et prit la parole dans les questions relatives à l'armée, à l'Algérie, aux haras et au code militaire. Lors de la révolution de Février, il adhéra à la République et fut élu représentant de Maine-et-Loire à la Constituante, le sixième sur treize. Il prit peu de part aux travaux de cette assemblée et s'associa à la ligne politique de la fraction modérée

dans l'église des Saints-Anges à Assises, lui appartiennent presque entièrement. Parmi ses tableaux à l'huile, nous citerons : *l'Entrée de Jésus-Christ à Jérusalem* (église de Notre-Dame à Lubeck); *le Christ sur la montagne des Oliviers* (à Hambourg); *le Mariage de la Vierge Marie*, plusieurs *Saintes-Familles*, *la Mort de saint Joseph* et *l'Influence de la religion sur les arts*. On a aussi de lui des dessins remarquables : *Jésus bénissant les enfants*, *Saint Jean-Baptiste dans le désert*, *la Résurrection du jeune homme de Naïm* et *la Récolte de la manne*. La plupart de ses œuvres ont été reproduites par la gravure ou la lithographie.

De tous les fondateurs de l'école romantique, M. Overbeck est le seul qui soit resté strictement fidèle à ses premiers principes. Tandis que les autres, et notamment M. Cornélius, travaillaient à animer l'idéalisme de Pérugin et à traduire avec le pinceau les hautes idées de la philosophie allemande, il professa toujours une admiration exclusive pour les vieux maîtres et continua de renier Raphaël, tout en l'imitant. Aussi sa position dans l'art contemporain devient-elle de plus en plus solitaire. Il se préoccupe peu du dessin, encore moins de la couleur. Pâle et incorrect, son intelligence profonde de la peinture religieuse se manifeste surtout par l'harmonie de la composition, la vérité et l'expression des figures. M. Overbeck est, depuis 1844, associé étranger de l'Institut de France. Il a publié à Paris une édition splendide de la *Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1842-1843, in-8, 10 livr.).

OVERSKOU (Thomas), auteur dramatique danois, né le 11 octobre 1798, à Copenhague, d'une famille d'artisans, ne fréquenta que l'école élémentaire et entra bientôt en apprentissage chez un menuisier. La lecture des comédies d'Holberg et des poëmes d'Œhlenschlæger lui avait inspiré une autre vocation et, à la suite d'une maladie qui l'avait forcé à quitter son atelier, il postula longtemps un emploi au théâtre. Au milieu de privations de tout genre, il sut se donner à lui-même l'instruction qui lui manquait et apprit seul plusieurs langues étrangères. Enfin par la protection de l'acteur Fryxendahl qu'il intéressa par sa persévérance, il obtint, en 1818, de paraître dans des rôles de peu d'importance, mais sans recevoir d'appointements. Il vivait du produit de ses copies et de ses traductions. L'extrême facilité de mémoire dont il était doué le fit admettre, en 1823, au nombre des comédiens du roi. La même année, il fit jouer *Pierre et Paul*, drame traduit du français de La Marsollière. Un drame original en cinq actes, *les Jours de péril* (Farens Dage), représenté en 1826, eut beaucoup de succès à la scène, mais excita des critiques si passionnées que l'auteur résolut de ne plus signer désormais ses œuvres de son nom. Il en écrivit un grand nombre sous les pseudonymes de *l'Auteur de Trois mois après la noce* et de *l'Auteur de Malentendu sur malentendu*, deux pièces qui avaient été bien accueillies en 1828. En 1843, il abandonna la carrière d'acteur. Une pension lui fut accordée en même temps que sa démission était acceptée. En 1846 il établit à Copenhague le théâtre populaire (Folketheater). En 1849, il fut nommé régisseur du Théâtre-Royal, et trois ans après professeur.

Les principales comédies de M. Overskou sont : *la Rue de l'Est et la rue de l'Ouest* (Œstergade og Vestergade; 5 actes, 1828; traduite en allemand); *les Hommes de notre temps* (Vor Tids Mensker; 5 actes, 1830); *les Fatalités d'un jour de noce* (En Bryllupsdags Fataliteter; 2 actes, 1840); *la Canaille* (Pak; 5 actes, 1845). Il est auteur de quelques vaudevilles : *l'Anniversaire du jour de*

image not available

s connaissances spéciales. Il a constamment it partie des commissions de salubrité instituées plusieurs reprises par le Parlement. En 1851, ımmé membre de la commission pour l'Exposi- in universelle de Londres, puis président de la :tion des substances animales et végétales em- ıyées dans l'industrie, il présenta, en cette ılité, à la Société royale des arts, un travail i a été imprimé sous ce titre : *Rapport sur matières brutes tirées du règne animal, em- ịées à la grande Exposition des produits de ıdustrie de toutes les nations* (Londres, 1852). I. Owen est actuellement professeur d'anato- e et de physiologie au Collége des chirurgiens docteur de l'université d'Oxford. Il est cheva- r de l'ordre du Mérite de Prusse et il a reçu la reine Victoria, pour l'habiter toute sa vie, ôtel, situé à New-Green, qui appartenait au roi de Hanovre. Ces honneurs répondent à lmiration enthousiaste des Anglais pour ce ant naturaliste, qu'ils n'ont pas craint souvent :omparer à Georges Cuvier.

ıtre les deux ouvrages cités plus haut, et des ıoires insérés dans divers recueils, M. Owen blié encore à Londres : *Mémoire sur le nau- à perles* (1832); *Odontographie, ou Traité atomie comparée des dents et de la struc- microscopique chez les animaux vertébrés* ol., 1840); *Mémoire sur une espèce éteinte aresseux gigantesques* (1842); *Leçons d'ana- e comparée des animaux invertébrés* (1843); *ıire des mammifères et des oiseaux fossiles de írande-Bretagne* (1846); *Leçons d'anatomie ɔarée des animaux vertébrés* (1846); *de l'Ar- ịpe et des analogies du squelette chez les ver- 's* (1848); *de la Nature des membres* (1849); *ɪ Parthénogénésie ou génération successive lividus procréateurs provenant d'un seul œuf* ı); *Histoire des reptiles fossiles de la Grande- ıgne* (5 parties, 1849-51).

VENSON (miss S.) Voy. MORGAN (lady).

ɛ de Hesse. Il fonda, à Darmstadt, sans le rs de l'État, une école d'agriculture, à la- ɛ il annexa la terre de Kranichstein, comme pratique. En 1839, il fut appelé à la direc- le l'académie rurale d'Eldena. Les services rendit à l'agriculture dans ses diverses ons attirèrent sur lui l'attention du gou- nent autrichien. En 1850, il fut appelé au ère de l'empire comme chef de la section :ulture. En cette qualité il a organisé l'en- ment agricole à l'école, aujourd'hui très-flo- :e, d'Altenbourg en Hongrie.

'abst a publié de nombreux ouvrages; parmi s importants il faut citer : *Études sur l'é- ɔn perfectionnée des brebis* (Beitraege zur n Schafzucht; Stuttgart, 1826); *Guide de tion des bêtes à cornes* (Anleitung zur ehzucht; Stuttgart, 1829), et *Traité d'éco- rurale* (Lehrbuch der Landwirthschaft; adt, 1833, 2 vol. in-8; 4ᵉ édit., 1853).

:ARD (Alexis), architecte français, né à le 19 janvier 1813, et fils du comédien, li- ɛt littérateur Edme Jean Paccard, entra à des beaux-arts en 1830, fut élève d'Huyot, M. Hippolyte Le Bas, remporta le second 1835 et le grand prix en 1841, sur ce *Palais d'ambassadeur à l'étranger*. Il ne e quatre ans à Rome, et profita le pre-

*

image not available

image
not
available

image
not
available

le Rossi, une fille : *Thérèse*-Wilhelmine, née le !4 janvier 1824, mariée le 21 mars 1849 à Fréléric, comte de Schaaffgotsche, et trois fils : *'aul*-Joseph-Nicolas, né le 27 juin 1827, chamellan et capitaine de cavalerie en retraite au serice de l'Autriche; *Antoine*-Joseph-Nicolas, né le 0 juin 1829, lieutenant en retraite; et *Nicolas*, é le 28 janvier 1831, capitaine au 3ᵉ régiment de ussards. La comtesse *Anne*-Marie, sœur du rince régnant de Pallfy, née le 19 avril 1804, est mariée le 12 avril 1825 au comte *Adolphe* : Schoenfeld.

PALMERSTON (Henry-John-TEMPLE, 3ᵉ viımte), un des principaux hommes d'État contemırains de l'Angleterre, né le 20 octobre 1784, à ·oadlands (comté de Southampton), descend de branche cadette d'une illustre maison, qui fait monter son origine à l'époque de la conquête; il mpte, parmi ses aïeux, sir William Temple, le neux ambassadeur de Charles II, et appartient à noblesse d'Irlande. Après avoir été élevé au cole d'Harrow, il fut envoyé à Édimbourg, puis à nbridge, et donna dans le cours de ses études : opinion si haute de son intelligence, qu'à ıe majeur il fut choisi comme candidat tory r représenter cette dernière université en ıplacement de M. Pitt qui venait de mou-(1806); cet honneur échut à lord Lansdowne, , vingt-cinq ans plus tard, lord Palmerston ıit rejoindre sous la barrière des whigs. Toujs, après avoir été la même année nommé dé: à Newport, il obtint à son tour le mandat si ıerché de Cambridge, depuis 1811 jusqu'en l, époque à laquelle ses commettants l'élimiınt parce qu'il avait déserté la vieille politique tocratique. Réélu aussitôt par Bletchingley, il ea, lors de la suppression de ce bourg, pour .i de South-Hants (1832-1834), fut de nouveau ·té par la rancune du parti conservateur, et nt, au mois de juin 1835, l'élu de Tiverton ; le Devonshire, où son mandat a été renoudepuis sans interruption et même sans au: opposition.

ėvoué dans sa jeunesse au torysme, alors à son ;ée, lord Palmerston, qui, dès l'âge de dixans, était entré en possession des titres et de ·tune de son père, fut appelé, en 1807, au eil de l'amirauté, et, en 1809, au secrétariat guerre; il occupa ce dernier poste, un des ces secondaires du gouvernement, pendant ngues années, et traversa successivement les ;tères Portland, Perceval, Castlereagh, Can-, Goderich. Avec une supériorité évidente, il t volontairement au second rang, malgré le 'efforts que, de l'aveu unanime, il lui aurait faire pour passer au premier rang. Mais sans ion encore, sa réputation de galant homme ffisait, et il visait moins à des succès de triɥu'à des succès de salons. Canning, qui renustice à ses mérites, se plaignait de lui, et l'une fois quand il était harcelé par l'oppo-, on l'entendit s'écrier : « Ah! si j'avais pu iter sur l'ennemi mon trois-ponts Palmers-Enfin, ce dernier secoua son indifférence, à ; d'une question qui passionnait le pays, cipation des catholiques; il la traita d'une i élevée et avec des arguments si péremptoi- ses discours furent l'objet d'une réimpresıart; celui de 1829 surtout est regardé comme ıument oratoire. A la suite d'un désaccord ı entre lui et lord Wellington, qui l'avait ıu au département de la guerre, il résigna rtefeuille (1828) et, après avoir hésité : temps, passa dans le camp des libéraux. ›n se rangeait de leur côté. ntre-coup de la révolution de Juillet ayant

image
not
available

romaine (Hyperboreisch-rœm. Studien fur Archaeologie; Berlin, 1833, t. I), et il a fondé, en 1843, avec le même, la Société archéologique de Berlin, qui aujourd'hui compte parmi ses membres les savants les plus autorisés de l'Allemagne et des pays du Nord.

PANOFKA (Henri), violoniste et compositeur allemand, né à Breslau (Silésie), le 2 octobre 1808, d'une bonne famille, fit au collége Frédéric d'excellentes études, fut destiné au barreau, et n'apprit d'abord la musique que comme art d'agrément. Il eut pourtant d'habiles maîtres, et étudiant le violon avec sa sœur, il avait déjà obtenu, avant de sortir du collége, les applaudissements du public dans des concertos de Rose et de Viotti. Son père lui ayant enfin permis de laisser l'étude du droit pour se livrer tout entier à la musique, il prit des leçons d'Hoffmann et de Mayseder et, à partir de 1827, il parcourut avec succès les principales villes de l'Allemagne, donnant des concerts à Vienne, à Munich, à Berlin, à Dresde, à Prague et à Varsovie. A Berlin, il écrivit dans la *Gazette musicale* publiée sous la direction de Marx, et se fit remarquer par une critique judicieuse et originale. En 1834, il vint à Paris et habita alternativement les capitales de la France et de l'Angleterre. M. Panofka réussit brillamment au Conservatoire de Paris, dans ses concerts particuliers et dans ceux de M. H. Berlioz, puis il se tourna bientôt plus spécialement vers l'enseignement et la critique musicale, et écrivit à la fois dans la *Gazette musicale* de Leipsick, fondée par MM. Schumann et Schundke, et dans celle de Paris, ainsi que dans *l'Impartial*, *le Messager* et *le Temps*. — Il s'est fait connaître comme compositeur par des *Thèmes variés*, des *Rondos*, plusieurs grands *Morceaux de concert*, des *Études*, des *Ballades* et des *Rêveries*. Il a traduit en allemand la nouvelle *Méthode de violon* de M. Baillot.

PANSERON (Auguste), musicien français, né à Paris, le 26 avril 1795, et fils d'un professeur de chant et d'harmonie, intimement lié avec Grétry, entra tout enfant au Conservatoire et obtint, en 1806, le prix de solfége, en 1809, celui d'harmonie, en 1811 et 1812, ceux de violoncelle et de fugue. Il se livrait en même temps à l'étude du piano. Ayant remporté le grand prix de composition, il partit pour l'Italie en 1813. Il fit entendre à Rome, où il eut pour compagnons d'étude Garcia et Siboni, sa première messe, en 1814; il y composa un grand nombre de morceaux de musique, deux autres messes à grand orchestre et un opéra italien, *i Bramini*. De retour à Paris, il obtint la prolongation de sa pension pour deux années, qu'il employa à de fructueux voyages en Allemagne et en Russie. Il fit exécuter avec succès, dans le premier de ces deux voyages, un *Requiem*, un *De profundis* et une *Messe* écrite pour le prince Esterhazy, qui lui offrit la direction de sa chapelle.

En 1819, M. Panseron donna, sur un libretto d'Ancelot, un premier opéra-comique, *la Grille du parc*, suivi de deux autres du même genre, qui n'eurent qu'un médiocre succès. Il se livra alors à l'enseignement, et acquit une brillante réputation comme professeur. Ses compositions musicales se bornèrent à des romances, dont quelques-unes ne manquaient pas d'originalité et eurent de la vogue. Parmi celles avec paroles, nous rappellerons : *Petit blanc*, *la Ballade du cor*, *la Nouvelle Nina*, *le Songe de Tartini*, *Appelez-moi je reviendrai*, *Vogue ma nacelle*, *Au revoir*, etc., etc. Ses romances pour cor, hautbois, flûte, clarinette, violon, violoncelle, étaient

image
not
available

tamment celle des *Lettres de Pline le Jeune*, qui eut cinq éditions (Venise, 1830-1837; Turin, 1834-1856).

Après avoir été successivement officier de la délégation royale, et du gouvernement vénitien, au service de l'Autriche, M. Paravia fut appelé par le roi Charles-Albert à la chaire d'éloquence italienne de l'université de Turin, en 1832, créé chevalier en 1834, nommé professeur de mythologie à l'Académie des beaux-arts et à l'Académie albertine, professeur d'histoire nationale aux mêmes académies; enfin membre du conseil royal. Il a publié le résumé de ses cours pendant sept années, sous les titres: *des Relations du christianisme* (Delle Relazioni del Cristianesimo); *le Sentiment national et la littérature* (Sentimento patrio colla letteratura); *le Système mythologique de Dante* (Sistema mitologico del Dante; 1837-1839). — M. Paravia, qui était correspondant de l'Institut de France, est mort en 1857.

Parmi ses autres ouvrages, il faut citer: *Mémoires de littérature et d'histoire vénitiennes* (Memorie veneziane di Letteratura et Storia; Turin, 1850); *Traité de l'épigraphie vulgaire* (Trattato dell' Epigrafia volgare; Ibid., 1854); *Mémoires de littérature et d'histoire piémontaises; Leçons d'histoire subalpine;* un recueil des plus beaux morceaux de toute la poésie italienne, sous le titre de *Canzoniere;* des articles sur les langues ou les littératures française et espagnole; une traduction du poëme de *la Danse* (la Danza), de Quintana; et un certain nombre de pièces dans le *Dictionnaire esthétique* de M. Tommaseo.

PARCHAPPE (Charles-Jean-Baptiste), général français, député, est né à Épernay (Marne), le 4 avril 1787. Issu d'une famille anoblie par Henri IV au siége d'Épernay, il fit ses études militaires à l'École de Fontainebleau (1804). Sous-lieutenant d'infanterie en 1806, il se trouva aux siéges de Stralsund et de Colberg, à l'expédition du Danemark, aux batailles de Ratisbonne et d'Ebersberg; décoré à Essling, capitaine de voltigeurs en 1811, il fut blessé à Wagram et en Russie, et sa conduite durant la retraite fut digne des plus grands éloges. En 1814, plusieurs actions d'éclat lui valurent le grade de chef de bataillon; en 1815, il prit part à la campagne de Waterloo.

Renvoyé dans ses foyers, M. Parchappe rentra bientôt au service et fit la campagne de 1823, en Espagne; il venait d'être mis à la tête du 51ᵉ de ligne et allait s'embarquer pour la Guadeloupe lorsque la révolution de 1830 éclata. Il se mit aussitôt à la disposition de La Fayette, prit possession de la Bourse, qu'il fit évacuer, et fut un des commissaires envoyés, le 1ᵉʳ août, à Saint-Cloud pour traiter de l'abdication de Charles X. A son retour, il prit le commandement du 15ᵉ de ligne. Il contribua, sous les ordres du général Aymard, à réprimer la sanglante insurrection de Lyon (1834) et fut promu, l'année suivante, au grade de maréchal de camp (1835). Après avoir été longtemps employé dans le département des Bouches-du-Rhône, M. Parchappe a été créé général de division le 12 juin 1848 et atteint, en 1851, par la loi sur la mise à la retraite. En 1852, il s'est présenté comme candidat du gouvernement aux électeurs d'Épernay, qui l'ont nommé député au Corps législatif et l'ont réélu en 1857. Il a été promu, en décembre 1851, grand officier de la Légion d'honneur.

PARCHAPPE (Max), médecin français, né vers 1800, suivit les cours de la Faculté de Paris, qui lui conféra, en 1827, le diplôme de docteur. Il exerçait son art à Rouen, où il était professeur de physiologie à l'École secondaire lorsque, vers

image
not
available

Dissertation sur les romans des douze pairs (1832, in-8), et joignit à la traduction d'*Hector Fieromasca*, roman de d'Azeglio, *un Essai sur les romans historiques du moyen âge* (1833). Le caractère et l'origine de ces épopées chevaleresques ayant soulevé des discussions, il soutint une polémique assez vive contre M. Michelet et inséra un examen critique du système de Fauriel dans son édition de *Garin le Loherain* (1833, 2 vol. in-12). La même année il donnait son *Romancero français* (1833, in-12), qui fut suivi d'une édition des *Grandes Chroniques de Saint-Denis* (1836-1838, 6 vol. in-12).

La mort de Raynouard, dont les études sur les troubadours avaient ouvert la voie à celles de M. Paris, lui marqua, pour ainsi dire, sa place à l'Institut. Élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres le 2 juin 1837, il fut attaché peu de temps après à la commission chargée de continuer l'*Histoire littéraire de la France*. Il continua ses publications personnelles, notamment celles du catalogue raisonné qu'il avait commencé en 1836 sous le titre : *les Manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, et qui comptait déjà sept volumes. Il édita *la Chanson d'Antioche composée au* XII^e^ *siècle par Richard, renouvelée par Graindor de Douai* (1848, 2 vol. in-12), lut à l'Académie de curieuses recherches sur l'auteur du *Songe du Vergier* insérées au tome XI de son *Recueil* (1842), et fournit aux journaux de nombreuses dissertations sur des points contestés ou obscurs de notre histoire. On le vit particulièrement soutenir des polémiques au sujet du catalogue des manuscrits de la Bibliothèque royale, prendre part à la discussion sur la découverte supposée du cœur de saint Louis et engager avec M. F. Génin (voy. ce nom), comme lui un des interprètes de la vieille langue française, une contestation qui dégénera en une véritable querelle. Les journaux et recueils auxquels il a particulièrement collaboré, appartenant en général à l'opinion légitimiste, sont *l'Universel*, *la Vieille France* et *la Jeune France*, *la Quotidienne*; etc.

M. Paris est devenu successivement premier employé et conservateur adjoint des manuscrits de la Bibliothèque royale. En 1851, une chaire de langue et de littérature du moyen âge fut créée pour lui au Collége de France. Il est, depuis le 2 juin 1837, chevalier de la Légion d'honneur.

PARIS (Antoine-Louis), archiviste français, frère du précédent, né à Épernay, le 14 août 1802, a longtemps été archiviste de la ville de Reims et attaché à la commission des monuments historiques. Il a publié ou édité un certain nombre d'ouvrages et de documents inédits, entre autres : *Reims pittoresque, ancien et moderne* (1836); *Chronique de Reims* (1837); *Négociations, lettres et pièces relatives au règne de François II* (1841); *Mémoires de F. Maucroix, chanoine de l'église de Reims*, avec *Notes* (1842, 2 vol.); les *OEuvres* du même (1854, 2 vol.); les *Toiles peintes et tapisseries de la ville de Reims* (1843, 2 vol. in-4, avec planches); *Catalogue des imprimés de la bibliothèque de Reims* (1843-44, 2 vol.); *Remensiana* (1845); *le Livret de la bibliothèque de Reims* (1846); *Résumés séculaires de l'histoire du peuple de Dieu* (1852), et de nombreux articles dans divers recueils.

PARIS (Claude-Joseph), musicien français, né à Lyon, en 1810, fut admis au Conservatoire de Paris, comme élève de Le Sueur et remporta le grand prix en 1825, avec une cantate intitulée *Herminie*. En Italie, il fit jouer à Venise un opéra bouffe en un acte, *le Billet de logement*

image
not
available

s en session extraordinaire à l'occasion de Exposition universelle de 1855, et qui comptait ors dans son sein les botanistes les plus distinués de l'Europe, le nomma, par acclamation, on président. Il était venu en France pour reueillir, au nom du grand-duc, les riches colections léguées à la Toscane par son ami le otaniste Webb.

PARME, PLAISANCE ET ÉTATS ANNEXÉS maison ducale de), branche cadette de la maion de Bourbon (voy. ce nom). Duc régnant. ROBERT Ier (Charles-Louis-Marie de Bourbon), inant d'Espagne, né le 9 juillet 1848, successeur e son père Charles III, sous tutelle maternelle.

Mère et régente : la duchesse *Louise*-Marie-Thérèse de Bourbon, née, le 21 septembre 1819, ille du feu prince Charles-Ferdinand d'Artois, luc de Berri, mariée, le 10 novembre 1825, au rince Ferdinand-*Charles III* de Bourbon, duc e Parme. Demeurée veuve, le 27 mars 1854, lle a pris, le même jour, les rênes du gouverement des États de Parme, au nom de son fils aineur Robert Ier.

Le jeune duc a deux sœurs et un frère, le rince Henri-Charles-Louis-Georges-Abraham-Paul, comte de Bardi, né, le 12 février 1851. Grand-père et grand'mère : le duc *Charles*-Louis de Bourbon (voy. CHARLES II); la duchesse Marie-*Thérèse*-Ferdinande-Félicie-Gaëtane-Pie, née, le 19 septembre 1803, fille de feu Victor-Emmanuel, roi de Sardaigne (voy. SARDAIGNE).

PARRY (sir William-Edward), navigateur anglais, né, le 19 décembre 1790, à Bath, où son père exerçait la médecine, étudia au collége de cette ville; il entra dans la marine royale et se fit connaître comme cadet sur le vaisseau *la Ville-de-Paris*, qui, de 1803 à 1806, fut employé au blocus du port de Brest. Il servit ensuite sur *la Tribune* et prit part à l'engagement du *Vanguard* avec la flottille danoise (1809). Au milieu de la guerre, il cultivait les sciences mathématiques, l'astronomie, la nautique et dressait ou corrigeait des cartes marines. Afin de protéger les bâtiments baleiniers, il pénétra, en 1811, jusqu'au 76e degré de latitude N.; dès ce premier voyage aux terres arctiques, il établit des règles pour fixer la hauteur du pôle par l'observation des étoiles fixes. De 1813 à 1817, il croisa, comme lieutenant de *la Hogue*, dans les eaux américaines, et contribua à la prise de trois corsaires et à la destruction du matériel de Pettigage.

De retour en Angleterre, il fut chargé d'accompagner, à bord de *l'Alexander*, le capitaine John Ross (1818). Dès lors, il se voua exclusivement aux intérêts de la science et accomplit, en l'espace de dix ans, quatre expéditions aux mers polaires, dont les résultats ont été des plus remarquables. En 1819, il traversa le 110e degré de longitude O., tentative hardie qui fut récompensée d'un prix de 1000 liv. (25 000 fr.) par le gouvernement. Son second voyage (1821-1823), le plus fécond en découvertes et celui où il dut déployer tant d'énergie et d'imagination pour entretenir ses équipages en santé et en bonne humeur, fut fait avec les bâtiments *l'Hecla* et *la Fury*; il eut pour résultat la détermination de la presqu'île Melville entre la baie d'Hudson et le détroit du Prince-Régent. Le troisième (1825) ne dura qu'une année et fut employé à parcourir l'espace septentrional entre le cap de Glace et la Mackenzie. Durant l'expédition par terre qui fut la dernière (1826), il s'avança bien au delà des lacs arctiques jusqu'au 84e degré de latitude N.

Créé chevalier à vie (*knight bachelor*) pour les services rendus à son pays (1829), sir Edward

image
not
available

ıskewitsch ramène la victoire. Il fait arriver ses oupes sur la rive gauche de la Vistule au moyen une manœuvre hardie que ne peut empêcher rmée polonaise placée en face de lui. Les Poloıis sont repoussés jusque sous les murs de Varvie, qui est obligée de capituler le 8 septembre 31, après deux jours d'une héroïque mais inue résistance. Paskewitsch y fut blessé d'un bout au bras et à la poitrine. Il fut alors décoré du om de Wurzawski.

La révolution de Hongrie en 1849 le trouva ıssi devant elle, à la tête des armées russes. ude venait d'être occupée par les Hongrois; la onarchie autrichienne chancelait; la monarchie ısse pouvait être ébranlée du contre-coup. Paswitsch marcha avec 200 000 hommes au secours l'Autriche. Malgré ses fautes stratégiques et s lenteurs, il n'en obtint pas moins, en définive, un succès complet. Uni aux Autrichiens, accabla les Hongrois sous le nombre et reçut ur soumission. Après la victoire, il sollicita, par ne lettre rendue publique, l'indulgence de l'emreur d'Autriche pour les révoltés.

Lorsqu'éclata la dernière guerre d'Orient, en 54, l'heureux Paskewitsch fut mis à la tête de rmée du Danube. Son commandement s'annça sous des auspices favorables. Il franchit Danube, pénétra dans la Dobrutscha, prit les aces d'Isatchaé et d'Hirsowa et fit une entrée lennelle dans Jassi le 14 avril 1854. La France l'Angleterre venant alors prendre leur part la lutte, le général Paskewitsch voulut se orter en avant, réunit ses forces sur la droite es bouches du Danube, le passa et commença siége de Silistrie (14 mai). Il y fut blessé et ut se retirer avec son armée après avoir essayé ainement pendant plusieurs mois de vaincre la ésistance héroïque de la place. C'était le plus érieux échec qu'il eût éprouvé dans sa longue arrière. Il la termina peu après dans son gouernement de Varsovie, le 1er février 1856.

PASQUIER (Étienne-Denis duc), homme d'Étt français, ancien ministre, ancien président e la Chambre des Pairs, ancien chancelier de rance, membre de l'institut, est né à Paris, le 2 avril 1767, d'une famille célèbre de magistrats, ui compte parmi ses membres, au XVIe siècle, jurisconsulte et historien Étienne Pasquier. Il vait à peine fini ses études au collége de Juilly, u'en qualité d'aîné d'une famille parlementaire, fut admis, à vingt ans, avec dispense d'âge, à iéger au Parlement à côté de son père comme onseiller des requêtes. Pendant la tourmente évolutionnaire, son père, ancien conseiller de la rand'chambre, fut arrêté après le 10 août, et, ıalgré les démarches de son fils, périt sur l'éhafaud, le 21 avril 1794, avec un certain nombre e ses collègues, entre autres le père de M. Molé. eté à son tour en prison, M. Pasquier fut délié par le 9 thermidor. En 1804, sur la présenıtion de Cambacérès, il fut nommé maître des equêtes, en même temps que MM. Molé et Porılis. Distingué par l'Empereur, il devint rapideıent conseiller d'État et procureur général du ceau des titres, reçut lui même celui de baron vec la croix d'officier de la Légion d'honneur, t fut enfin appelé, en remplacement de M. Duois, aux fonctions délicates de préfet de police.

M. Pasquier crut pouvoir se rendre plus tard témoignage de les avoir remplies avec toute honnêteté et tout le respect de la liberté des itoyens que le temps comportait. Déchargé d'ailurs d'une partie de la surveillance politique ar la coexistence d'un ministère de la police, se renferma volontiers dans son rôle d'adminisateur et s'occupa activement de la sûreté, de

image
not
available

PASSOT (Gabriel-Aristide), peintre miniaturiste ançais, né vers 1798, à Nevers, apprit d'abord ı peinture comme art d'agrément, fit quelues essais de tableaux à l'huile et adopta enuite le genre et les portraits miniature. Il travailla quelques années sous M. Miller et Mme de irbel, lut les livres de Lavater et suivit les leons de Gall. Depuis 1824, époque de son début, a produit et exposé un nombre infini de miniaıres : *MM. de Jouy*, *Rossini*, *Passot père*, *Arıud*, *Jousselin*, *Michaud*, *Devaux*, *Roche*, *Lottin e Laval*, *Véro fils*, *Lenfant*, *Ballard*, *Étienne*, *ubuffe père et fils*, *Dupin*, *Sauzet*, *Lherbette*, *arrast*, *Lamartine*, *Serizier*, *Galimard*, *Drouyn e Lhuys*, *Baroche; Mme Houry*, *MMlles Conti*, *lante*, *Julia Grisi*, *Rosine Delrou;* les princes *aritzin* et *Troubeskoï;* et une foule de memres des grandes familles nobiliaires. Plusieurs e ces miniatures ont figuré à l'Exposition unierselle de 1855, avec quelques nouvelles spéialement commandées par ordre impérial : *l'Emereur* et *l'Impératrice*, d'après M. Winterhalter, *ı reine Hortense*, d'après Gérard: *Louis-Napoon roi de Hollande*, *Napoléon Ier*, et divers *pecimens* de portraits destinés aux présents dilomatiques.

M. Passot a traité à l'aquarelle quelques sujets e genre, tels que : *la Jeune femme à la harpe*, *tudes de baigneuses*, *Après le bal*. Il a obtenu ne 3e médaille en 1834, deux secondes en 1837 ı 1848, une 1re en 1841, et une mention en 1855. On cite de M. Passot un certain nombre d'essais oétiques, mais qui n'ont pas suffi à lui faire rendre rang dans la littérature.

PASSY (Hippolyte), homme politique français, ncien pair et ministre, membre de l'Institut, st né le 16 octobre 1793, à Garches-Villeneuve rès Saint-Cloud (Seine-et-Oise). Destiné d'abord suivre la carrière des armes, il fut admis, en 809, à l'École de cavalerie de Saumur, devint ieutenant de hussards, en 1812, et prit part aux ernières campagnes de l'Empire. Démissionnaire, près le désastre de Waterloo, il écrivit dans lusieurs journaux de l'opposition, notamment e *National*, et publia une étude *sur l'Aristocratie* 1826, in-8), considérée dans ses rapports avec es progrès de la civilisation.

Élu député de Louviers, en 1830, il apporta à a Chambre ces opinions libérales modérées qui aractérisaient ce qu'on appelait le *tiers parti*. hargé du rapport des budgets de 1831 et 1832, l s'acquitta de cette mission avec plus d'honnêteté que de vigueur, et combattit la politique ninisérielle dans quelques questions de détail. ans être orateur, il devint l'économiste du cenre gauche, qui l'opposait avec orgueil à M. Duhâtel, et il fut appelé, dans le cabinet éphémère u duc de Bassano, à prendre le portefeuille des nances (11-14 novembre 1834). A cette époque il e rapprocha de M. Thiers, lia étroitement sa forune à la sienne, le soutint dans la présentation es lois de septembre et arriva avec lui au pouvoir n qualité de ministre du commerce (22 février-5 août 1836). S'étant retiré, en même temps que es collègu s, sur le refus du roi d'intervenir dans es affaires d'Espagne, il fit cause commune avec opposition la plus avancée, et combattit, penant deux ans, l'administration Molé; mais, au noment où la lutte était le plus acharnée, on le it avec surprise se détacher de la coalition et ccepter de Louis-Philippe la mission de former n ministère (janvier 1839).

Après avoir échoué, M. Passy renouvela, au nois d'avril suivant, cette tentative, et de ses iborieux efforts sortit le cabinet du 13 mai, esentiellement hétérogène et transitoire; sous la

image
not
available

et premier président de chambre à la Cour royale d'Aix. Nommé conseiller à la Cour de cassation le 27 octobre 1841, il siégea à la chambre des requêtes et s'y fit remarquer par une vivacité toute juvénile et une infatigable ardeur au travail. Ses votes à la Chambre des Députés et son attachement aux principes du juste-milieu lui attirèrent les épigrammes de la presse d'opposition. Depuis quelques années, il est resté en dehors de la vie politique. Sa carrière judiciaire s'est terminée à la fin de 1856. Mis à la retraite après cinquante ans de services, il a été nommé conseiller honoraire et remplacé par M. Debelleyme. Il avait été nommé officier de la Légion d'honneur le 29 avril 1846. — M. Pataille est mort en octobre 1857.

PATIN (Henri-Joseph-Guillaume), littérateur français, membre de l'Institut, né à Paris, le 21 août 1793, entra, comme élève, à l'École normale, où il devint, en 1815, maître de conférences de littérature ancienne et moderne. Il venait de se faire recevoir docteur ès lettres. On remarqua sa thèse française : *de l'Usage des harangues chez les historiens* (1814, in-4). En 1818, il obtint la chaire de rhétorique au collége Henri IV. Sans négliger les travaux de l'enseignement, il brigua les couronnes académiques et se fit connaître dans les concours littéraires par ses *Éloges de Bernardin de Saint-Pierre* (1816), *de Lesage* (1822), *de Bossuet* et par un *Discours sur la vie et les ouvrages de de Thou* (1827). En 1830, il fut choisi pour suppléer M. Villemain à la Sorbonne. Après la mort de Lemaire (1833), la Faculté lui confia la chaire de poésie latine, qu'il occupe encore aujourd'hui. Il y a montré une connaissance approfondie des littératures anciennes et une très-vive prédilection pour les auteurs du siècle d'Auguste, surtout pour Horace, que peu de modernes ont aussi bien connu.

Collaborateur du *Globe* sous la Restauration, puis de la *Revue encyclopédique*, de la *Revue des Deux-Mondes*, etc., M. Patin a réuni, en 1840, ses meilleurs articles et plusieurs de ses leçons sous le titre de *Mélanges de littérature ancienne et moderne* (1840, in-8). Il donna ensuite un ouvrage plus important, où, sans aucune prétention littéraire, il a accumulé de véritables trésors d'érudition : les *Études sur les tragiques grecs, ou Examen critique d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, précédé d'une histoire générale de la tragédie grecque* (1841-1843, 3 vol. in-8; nouv. édit., 1858). Pendant qu'il publiait ce livre, il fut élu membre de l'Académie française, comme successeur de Roger; sa réception eut lieu le 5 janvier 1843. Étranger aux agitations de la carrière politique, M. Patin partage sa vie entre la Sorbonne et l'Institut. Il a été promu, le 25 avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

PATISSIER (Philibert), médecin français, membre de l'Académie de médecine, né à Saint-Amour, près Mâcon, en 1791, fit le service comme interne dans les hôpitaux de Paris et fut reçu docteur en 1815. A la suite de plusieurs voyages, il publia des travaux spéciaux sur les eaux minérales, entre autres : *Manuel des eaux minérales de France* (1818, in-8; 2e édit., 1837); *Nouvelles recherches sur l'action thérapeutique des eaux minérales* (1839); *Rapport sur les eaux minérales naturelles* (1841); *Rapport sur le service médical des établissements thermaux* (1852), etc. On a en outre de lui un *Traité des maladies des artisans et de celles qui résultent des diverses professions* (1822, in-8), ouvrage imité de Ramizzini. M. Patissier est chevalier de la Légion d'honneur depuis le mois de novembre 1849.

image
not
available

Parmi les écrits de Th. Paur, nous citerons encore l'*Enseignement de l'histoire de la littérature allemande* (1844); la *Caractéristique des chants populaires et principalement des chants silésiens* (1846); *l'Empereur Charles-Quint et l'Afrique septentrionale*, d'après les documents du XVI^{e} siècle (1848), et des *Études comparées sur Dante, Milton et Klopstock.*

PAUTET (Jules), littérateur français, né à Beaune, le 9 novembre 1799, acheva ses études à Paris et se consacra de bonne heure à la littérature. Outre ses poésies : *la Grèce sauvée*, chant lyrique (Genève, 1828, in-8); *Chants du soir*, suivis du *Jaloux imaginaire*, comédie en 5 actes et en vers (Paris, 1838, in-8); *Abdul-Medschid*, chant lyrique (1840, in-8), etc., il rédigea, pour l'*Encyclopédie Roret*, un *Manuel d'économie politique* (1834, in-18), et un *Nouveau manuel complet du blason* 1843, in-18). On cite aussi de lui des notices : *Gaspard Monge* (1838-1839, br. in-8); *Vergniaud* (1843, 2 vol. in-8); puis des nouvelles et mélanges : *au Coin de l'âtre* (1844, in-8); *le Railway pittoresque de Bourgogne*, et de nombreux articles dans les *Mémoires de l'Académie de Dijon*, dans le *Dictionnaire de la conversation*, etc.

M. Pautet débuta, comme journaliste, en 1832, dans *l'Opinion*, organe du parti napoléonien. Devenu rédacteur en chef du *Patriote de la Côte-d'Or*, il soutint, pendant deux ans, une ardente polémique contre le gouvernement de Louis-Philippe, fut traduit deux fois devant le jury, et deux fois acquitté. Lors de son second procès, qui eut lieu à la suite des événements de Lyon (avril 1834), il se défendit lui-même. « Me voici, dit-il, obligé de reparaître devant *messieurs de la Cour*, mais aussi, grâces à Dieu, devant *messieurs du peuple.* » Après les lois de septembre, il renonça au journalisme politique et fonda un recueil littéraire, la *Revue de la Côte-d'Or* (1836-1837). Il fut nommé conservateur de la bibliothèque de Beaune et décoré de la croix de la Légion d'honneur (30 mai 1838). En 1851, il entra dans la carrière administrative comme sous-préfet de Marvejols, d'où il passa à Sisteron en 1854.

PAUTHIER (Georges), orientaliste français, né vers 1800, à Besançon, fut d'abord sergent-major dans la garde royale. Il débuta dans la carrière des lettres par deux volumes de poésies intitulés : *Mélodies et Chants d'amour* (1825, in-18), et *Helléniennes* (1825, in-18), élégies sur la Grèce; il traduisit aussi en vers le *Pèlerinage de Child-Harold* (1828), et remporta, en 1829, une médaille d'or, à Besançon, pour son poëme sur *le Dévouement de Desèze*. S'étant, après 1830, adonné à l'étude des langues orientales, il publia, entre autres résultats de ses travaux : *Doctrine du Tao* (1831), réimprimée et augmentée en 1838; *le Ta-Hio* (1837, in-4), code moral de Confucius, avec double version latine et française; *la Chine* (1837, in-8), qui fait partie de l'*Univers pittoresque* de MM. Didot; *les Livres sacrés de l'Orient* (1840, in-8), comprenant le chou-king, les sse-chou, les lois de Manou et le Koran de Mahomet; *Documents statistiques sur la Chine* (1841, in-8); *les Quatre livres de philosophie morale et politique des Chinois* (1841, in-18; 4^{e} édit., 1852); *Sinico-Ægyptiaca, essai sur la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne* (1842, in-8), composé principalement d'après les écrivains indigènes; etc. Ce savant, qui est membre de la Société asiatique de Paris, a également fourni beaucoup d'articles au *Journal asiatique*, au *Dictionnaire des sciences philosophiques* et à l'*Encyclopédie des gens du monde.*

image
not
available

ıs les *Comptes rendus* de l'Académie, ils ont réunis par l'auteur dans un grand ouvrage .uellement en cours de publication, *Traité rganogénie végétale comparée*. Il a publié en-re une *Botanique cryptogamique ou Histoire familles naturelles des plantes inférieures* -8, avec figures), a édité le *Cours élémentaire istoire naturelle* (1845, 2 vol. in-18), de Adanson, en y ajoutant une introduction et s notes et les *Familles naturelles des plantes* 847, in-8), du même auteur.

PAYERNE (Prosper-Antoine), inventeur fran-.is, né à Theys, près de Grenoble, en 1806, udia la médecine. Reçu docteur après 1830, il rigea ses études sur les moyens de purifier l'air cié et de le revivifier dans les lieux clos hermé-quement. Après avoir mis en pratique son pro-édé dans des cloches à plongeur, il fit con-ruire, en 1846, à Paris, un *bateau sous-marin* tôle de fer, qui, après divers essais heureux its sur la Seine, fut envoyé à Brest où il servit l'extraction d'un rocher granitique et au creu-ment d'un chenal. Il a été employé depuis avec ccès, à Paris, à Cherbourg, pour des travaux une difficile exécution. Mû à la vapeur et à élice, cet ingénieux appareil alimente d'air, r un procédé mécanique et chimique, l'équi-ıge qui ne s'en trouve pas moins toujours en ntact avec le milieu dans lequel il navigue. On 'a de M. Payerne qu'une brochure intitulée : *'erfectionnement des modes de construction des ravaux hydrauliques* (1852); il y émet l'idée de 'établissement d'un chemin de fer sous-marin ntre Douvres et Calais.

PAYS-BAS (maison royale des), dynastie de Nassau-Orange. Roi : Guillaume III (voy. ce nom). Reine : *Sophie*-Frédérique-Mathilde, née le 17 uin 1818, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg. Fils : le prince héréditaire *Guillaume*-Nicolas-Alexandre-Frédéric-Charles-Henri, prince d'Orange, né le 4 septembre 1840, lieutenant-colonel au régiment des grenadiers; Guillaume-*Alexandre*-Charles-Henri-Frédéric, né le 25 août 1851.

Le frère du roi, Guillaume-Frédéric-*Henri*, prince des Pays-Bas, né le 13 juin 1820, est vice-amiral, commandant en chef de la flotte et protecteur de l'Académie de Delft, lieutenant du roi dans le grand-duché de Luxembourg; il est marié à la princesse *Amélie*-Marie-de-Gloria-Auguste, née le 20 mai 1830, fille du duc Bernard de Saxe-Weimar Eisenach. Sa sœur, *Sophie*, est elle-même mariée au grand-duc régnant de Saxe-Weimar-Eisenach (voy. ce nom).

Reine mère : *Anna*-Paulowna, née le 18 janvier 1795, fille de feu Paul Ier, empereur de Russie, mariée le 21 février 1816 à Guillaume II, roi des Pays-Bas, veuve le 17 mars 1849 (voy. RUSSIE). — Oncle : Guillaume-*Frédéric*-Charles, prince des Pays-Bas, né le 28 février 1797, feld-maréchal et amiral de la flotte, chef du 15e régiment d'infanterie prussien, marié le 21 mai 1825 à *Louise*-Auguste-Wilhelmine-Amélie, née le 1er février 1808, fille de feu Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, dont il a deux filles.

PÉAN (Émile), ancien représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né en 1806, suivit les cours de droit, fut reçu avocat et acheta, en 1836, une charge d'avoué à la Cour royale de Paris. Collaborateur du *National* et correspondant du *Journal du Loiret*, il comptait par son activité et sa vivacité d'esprit au rang des notabilités républicaines, lorsque éclata la révolution de Février. Nommé adjoint

image
not
available

tat de l'intérieur (1828), puis lord de la Tré-
erie (1830). Il reprit ces dernières fonctions
que son frère prit la direction des affaires en
4. Il fait partie depuis cette époque du Conseil
vé.

PEEL (Jonathan), général anglais, né en 1799, e du précédent, et élevé au collége de Rugby, brassa la carrière militaire (1815), qu'il a honolement suivie en s'élevant de grade en grade qu'à celui de major général (1854). Il est plus nu par ses travaux parlementaires et son actie à seconder les plans de sir R. Peel qui, dut son second ministère, lui confia les fonctions nspecteur général de l'artillerie (1841-1846). Il a trente ans qu'il soutient à la Chambre des mmunes les principes du parti conservateur odéré; après avoir siégé pour Norwich (1826), représente, depuis 1831, Huntingdon, où il a réélu en 1857. En février 1858, il a pris, dans ministère Derby, le portefeuille de la guerre.

PEEL (sir Robert), homme politique anglais, en 1822, à Londres, fils aîné du ministre ce nom et neveu des précédents, fut élevé l'école d'Harrow et à l'université de Camdge, débuta, en 1844, dans la carrière dimatique comme attaché d'ambassade à Madrid déploya beaucoup d'activité à l'occasion des aria ges espagnols. Il passa, en 1846, en Suisse, mme secrétaire de légation et y devint, au bout quelques mois, chargé d'affaires (1846-1850). cette dernière date, il succéda à son père dans représentation du bourg de Tamworth, qui l'a élu en 1852 et en 1857; c'est un des membres s plus distingués du parti conservateur dont ses otes libéraux tendent chaque jour à le séparer. a reçu de lord Palmerston, lors de sa rentrée ıx affaires (février 1855), un siége au Conseil de amirauté. Il a accompagné lord Granville aux érémonies du couronnement d'Alexandre II à oscou, et a prononcé à ce sujet, dans plusieurs ieetings, des discours mordants contre les mœurs l'administration de la Russie (janvier 1857).

PEEL (Frédéric), homme politique anglais, né n 1823, à Londres, frère du précédent, élevé ussi à l'école d'Harrow et à Cambridge, fut admis u barreau, en 1849, par la société d'Inner-Temle. Envoyé la même année à la Chambre des Communes par le bourg de Leominster, il prit lace parmi les libéraux et fut réélu, en 1852, ar le bourg de Bury. Il a déjà rempli de hautes onctions dans le gouvernement, où l'appelaient les connaissances variées et une expérience préoce des affaires; nommé sous-secrétaire d'État ux colonies (novembre 1851), il résigna cette harge à l'arrivée du cabinet Derby (1852), la emplit de nouveau sous lord J. Russell et lord Aberdeen jusqu'en février 1855, et passa alors, en la même qualité, au département de la guerre. Il n'a pas été réélu en 1857.

PEISSE (Louis), littérateur français, né à Aix, en 1802, fut d'abord conservateur des objets d'art au Mont-de-Piété de Paris, puis conservateur du musée des études à l'École des beaux-arts. Il a publié des articles de critique et de philosophie dans *le Producteur*, *le National*, la *Revue des Deux-Mondes*, les *Salons*, de 1841 à 1844, dans ce dernier recueil, etc. Il a traduit de l'anglais les *Fragments de philosophie* de sir W. Hamilton (1840, in-8); les *Éléments de la philosophie de l'esprit humain* de Dugald Stewart (1844, 3 vol.), ainsi que les *Lettres philosophiques* de Galuppi. M. Peisse est, depuis le 6 juin 1843, chevalier de la Légion d'honneur.

PELET (Jean-Jacques-Germain, baron), géné-

image
not
available

ıit agi que d'après ses ordres positifs et le rit de sa responsabilité.

ılgré tout ce bruit, M. Pélissier fut promu ːchal de camp l'année suivante et mis à la ɔsition du gouverneur général (22 avril 1846). 848 à 1851, il commanda la province d'Oran, à cette dernière date, élevé au grade de général ivision et succéda par intérim à M. d'Hautpoul, ; le gouvernement de l'Algérie; à la nouvelle :oup d'État, il mit la colonie en état de siége, arant dans une proclamation qu'il était « ré- à maintenir l'ordre par tous les moyens en pouvoir, au dedans comme au dehors. » De ır à Oran, le 31 décembre 1851, il fut chargé ganiser la première expédition de la Kabylie :e fut à ses combinaisons militaires que l'on , en 1852, la prise importante de Laghouat.

ppelé, au mois de janvier 1855, à l'armée rient, M. Pélissier, que recommandaient au- ; du chef de l'État l'énergie et l'audace de son ıctère, ne tarda pas à obtenir le commande- ıt supérieur, que lui abandonna M. Canrobert, ɔrenant sa place à la tête de la première divi- ı (16 mai). Se conformant aux instructions en- ées de Paris, il se mit aussitôt à l'œuvre pour niner par un coup de vigueur le siége de Sé- topol, enleva, le 22, une place d'armes entre ner et le bastion central, occupa la ligne de la ıernaïa, s'empara, le 7 juin, du mamelon Vert int échouer, le 18, contre Malakoff; cette atta- ː prématurée nous coûta d'assez grandes per- . Après les avoir réparées et avoir repoussé les sses au combat de Traktir, il emporta d'assaut ɔastopol, le 8 septembre, et fut créé, le 12, maré- al de France, en même temps que MM. Randon et nrobert. Rappelé lors de la conclusion de la paix ars 1856), il fit opérer l'évacuation complète de Crimée, avant de s'embarquer, et reçut de l'Em- reur les plus hautes marques de faveur; il en- ı au Sénat avec le titre de duc de Malakoff et e dotation viagère de 100 000 francs, votée par Corps législatif. Au mois d'avril 1858, au mi- u des difficultés diplomatiques auxquelles donna u la question des réfugiés français en Angle- re, il remplaça M. de Persigny à l'ambassade Londres. Il est grand-croix de la Légion d'hon- ur depuis le 24 décembre 1853.

PELLARIN (Charles), médecin et économiste so- ıliste français, né en 1804, à Jugon (Côtes-du- ɔrd), exerça, de 1824 à 1832, les fonctions de ıirurgien de marine. Rallié à cette époque à ːcole sociétaire fondée par Charles Fourier, il ı soutint avec beaucoup de vivacité les applica- ons pratiques dans *l'Impartial* de Besançon, urnal qu'il rédigea de 1834 à 1839, dans *le lobe*, *la Réforme industrielle*, *la Phalange* et *la émocratie pacifique*. En 1840, il se fit recevoir octeur en médecine à Paris, avec une thèse *sur ı Myélite*, et alla s'établir hors Paris. On a de ıi : *Fourier, sa vie et sa théorie* (1843, in-18; ' édit., 1850); *le Mal de mer* (1851, in-8), et des *lémoires* insérés dans les *Annales d'hygiène* et *Union médicale*.

PELLAT (Charles-Auguste), jurisconsulte fran- ais, professeur et doyen de la Faculté de droit e Paris, né le 6 octobre 1793, à Grenoble, où on père était commerçant, fit ses classes et son ıroit dans cette ville, y fut reçu licencié en 1819, t nommé, au concours, professeur suppléant. l fit, pendant un semestre, le cours de code ivil; mais, à la suite d'une certaine agitation ɔolitique, les cours de cette école ayant été sus- ɔendus, M. Pellat, qui s'était, avec d'autres pro- esseurs, refusé à des révélations, passa pour en- aché de libéralisme et ne fut point réintégré

image
not
available

a de lui : *Annales algériennes* (1836-1839, l. in-8), dont il a paru une nouvelle édition 354, continuée jusqu'à la chute d'Abd-el-Ka- *Mémoires historiques et géographiques* (1845, , faisant partie de l'*Exploration scientifique Algérie*, publication à laquelle l'auteur a pris part très-active et où il a inséré aussi sa uction d'une *Histoire d'Afrique* arabe (1845, ; *Description de la régence de Tunis* (1853,), etc.

ELOUZE (Théophile-Jules), chimiste français, ıbre de l'Institut, né à Valognes (Manche), 6 février 1807, fut dix-huit mois élève en rmacie à la Fère, vint en 1827 à Paris, et ·a dans le laboratoire de M Wilson, dirigé MM. Gay-Lussac et Lassaigne. En quittant, x ans plus tard, le laboratoire où il avait ıvé dans Gay-Lussac un ami autant qu'un tre, il se présenta avec succès au concours de ternat de pharmacie et, attaché à l'hospice la Salpêtrière, mena de front les devoirs de emploi et ses études favorites; sa santé le ;a de se borner à ces dernières et il ne quitta s le laboratoire de son illustre maître qui, ›n sa modeste expression, *le fit assister* à ses ıarquables découvertes sur les essais d'or et rgent, l'alcalimétrie, la chlorométrie, etc.

In 1830, M. J. Pelouze fut appelé à Lille pour ›ccuper la chaire de chimie, créée par la mu- ıpalité. Il put alors se livrer à des recherches ıctes sur la composition et les propriétés du :re indigène qu'on croyait inférieur par nature celui des colonies, et il démontra jusqu'à l'é- lence que cette infériorité n'existe que par suite ıne culture ou d'une fabrication mal entendues, betterave contenant en moyenne 10 0/0 de su- cristallisable identique à celui de la canne, pas un atome de glucose ou sucre de fruits. ıppelé bientôt à Paris, il fut nommé à l'unani- té répétiteur de chimie et suppléant de M. Gay- ıssac à l'École polytechnique. Les nombreux et téressants mémoires qu'il publia dès lors le pla- rent au premier rang des chimistes contempo- ins. Dans le voyage qu'il fit en Allemagne vers 36, il entra en relations avec M. Justus Liebig, Munich. Ils firent de concert, sur les corps ganiques, des recherches dont un des résul- ts les plus remarquables fut la découverte de ther *œnanthique*, à la présence duquel est dû *bouquet* des vins.

Au mois de juin 1837, M. Pelouze fut admis l'Académie des sciences, en remplacement de eyeux. A la même époque, il suppléait M. Thé- ard au Collége de France, remplaçait momen- ınément M. Dumas comme titulaire à l'École olytechnique et optait, quelques années après, our la chaire de M. Thenard, dont il se démit n 1851. Dès 1833, il avait été nommé, par con- ours, essayeur à la Monnaie; il y devint en- uite vérificateur des essais, et enfin, en 1848, résident de la commission des monnaies. De- uis 1849, il fait partie du conseil municipal de 'aris. Toutefois, en quittant la carrière du haut nseignement public, il n'avait pas renoncé à aire des élèves. Il avait fondé, en 1846, un labo- atoire-école encore florissant aujourd'hui. Il est nembre des Académies de Berlin, de Turin, etc., ommandeur de la Légion d'honneur et de l'or- lre du Christ du Portugal, etc.

Les travaux personnels de M. Pelouze, que ıous ne pouvons entreprendre d'énumérer, et ›armi lesquels il est difficile de choisir, ont ›r sque tous résolu ou du moins vivement éclairé quelque grande question. Nous signale- 'ons les mémoires qu'il publia lorsqu'il n'était encore que répétiteur à l'École polytechnique, et

image
not
available

se réfugia à Barcelone, puis successivement Lisbonne, à Londres et à Madrid, s'occupant former un corps de volontaires étrangers pour service de la liberté italienne. Pendant qu'à ıples on le condamnait encore une fois à mort, épousait à Londres une riche héritière anglaise. est le général Guill. Pepe qui à la suite de la ıblication du *Dernier chant de Child-Harold* 325), se battit en duel avec M. de Lamartine oy. ce nom). Pendant son exil, il a aussi séurné à Paris.

L'amnistie de 1848 lui ayant rouvert son pays, rentra à Naples et reçut également les homages du peuple et de la cour. Sous l'influence la première émotion révolutionnaire, le roi ıi confia le commandement du corps napolitain nargé d'aller prendre part, sous Charles-Albert, la guerre de l'indépendance dans la haute .alie. Lorsque, croyant la réaction possible, roi rappela ses troupes, Guillaume Pepe, au eu de revenir, les conduisit de sa propre autoıté à la défense de Venise. Chefs et soldats se ouvrirent de gloire pendant tout le cours du iége, mais surtout à l'héroïque défense du fort Ialghera. Après la capitulation il s'enfuit à Corou sur un vaisseau français, puis vint s'établir uelque temps à Paris. Une antipathie pour le aractère français, qui datait de la guerre d'Esagne, le détermina à se fixer enfin à Nice où il st mort le 9 août 1855.

Ce héros de deux révolutions a laissé plusieurs uvrages : *Relation des événements politiques et nilitaires de Naples en* 1820 *et* 1821; *Mémoires istoriques, politiques et militaires sur la révoution du royaume de Naples* (Londres, 1823); *Mémoires et continuation des Mémoires du génėral Guillaume Pepe* (Turin, 1850, 6 vol., italien et français).

PEPE (Florestan), général italien, frère du précédent, né au même lieu, en 1780, et déjà lieutenant lors de l'entrée des Français à Naples en 1799, entra aussi au service de la république parthénopéenne dont la chute le força à fuir. Rentré à Naples en 1806, il alla bientôt servir en Espagne comme chef d'état-major de la brigade napolitaine. Général de brigade en 1811, il fit l'année suivante la campagne de Russie et conduisit un corps de troupes italiennes à Dantzick. Pendant la retraite il couvrit, à la tête de la cavalerie napolitaine, la marche de l'arrière-garde française; malade et grièvement blessé, il tomba, après d'héroïques faits d'armes, au pouvoir de l'ennemi. Rendu à la liberté, il rentra en Italie et fut chargé par Murat de comprimer un commencement d'insurrection dans les Abruzzes en 1814. L'année suivante, il combattit les Autrichiens dans la haute Italie et reçut de Murat le grade de lieutenant général. Après la fuite du roi, il commanda seul à Naples jusqu'à l'arrivée des Autrichiens. Le roi Ferdinand lui laissa son grade, dont il se servit, comme son frère Guillaume, pour préparer la révolution de 1820. Quand elle eut triomphé à Naples et que la Sicile se révolta contre le nouveau gouvernement, il fut envoyé dans l'île avec 5000 hommes. La capitulation qu'il signa avec Palerme ne fut pas agréée du parlement napolitain, qui le destitua et ne lui rendit son grade qu'à l'approche des Autrichiens. Ceux-ci, vainqueurs, le lui enlevèrent pour toujours. Le général Florestan Pepe voyagea à l'étranger, puis revint vivre à Naples comme simple particulier. Pour prouver qu'il entendait rester étranger à la révolution de 1848, il donna sa démission de pair du royaume et de général en service actif.

PEPE (Gabriel), officier italien, frère des pré-

image
not
available

'es batailles qui consommèrent la ruine de la ıgrie (août 1849). Après la capitulation de Vi-›s, il se retira, avec les autres chefs hon-ıs, sur le territoire turc et fut interné succes-ment à Widdin et à Schumla, pendant qu'on endait à Pesth en effigie. Libéré en 1851, il na l'Angleterre, puis se fixa à l'île de Jersey. f de bandes aussi indiscipliné qu'énergique, Perczel n'a cessé d'accuser jusque dans l'exil nollesse de Kossuth.

'ERDIGUIER (Agricol), ancien représentant peuple français, né à Morières, près d'Avi-›n, le 3 décembre 1805, et le septième enfant ne famille nombreuse, dont le chef, ancien dat de la République, était menuisier et culti-eur, ne reçut qu'une très-médiocre éducation, sortit de l'école sachant à peine lire, pour exer-: toutes sortes de métiers rustiques, puis entra ns un atelier de menuiserie. En 1815, il fut noin et presque victime, avec toute sa famille, s sanglantes réactions royalistes du Midi. Après ›ir travaillé pendant deux ans à Avignon, il nmença son tour de France, qu'il fit complé-ıent en quatre ans et demi. Reçu en 1823 com-gnon du devoir libre, sous le nom d'Avignon-s-la-Vertu, il passa par tous les degrés de 'dre, et fut reçu dignitaire à Lyon. M. Perdi-ier sentait en lui un profond besoin de s'in-uire. Après treize heures de travail manuel, il ıdiait le soir le dessin linéaire, lisait le *Théâtre* Voltaire, s'essayait à faire des vers, et com-ısait des chansons de compagnonnage, dont plu- eurs furent imprimées dans la suite. Venu à aris pour la seconde fois, en 1829, il redoubla activité, et publia dix ans plus tard *le Compa-ıonnage, rencontre de deux frères* (1839, in-18), t le *Livre du compagnonnage* (1839, in-18; ' édit. 1857, tome I). La franchise avec laquelle y exposait l'histoire des corporations ouvrières, eur force par l'association, leur faiblesse par la ivalité et l'isolement, lui attira des insultes et es persécutions. En 1841, parut une 2e édition u livre, et, en 1843, l'*Histoire d'une scission* in-18), et la *Biographie de l'auteur* (in-18).

Après la révolution de 1848, M. Perdiguier, élu . la fois par les départements de Vaucluse et de a Seine, opta pour le dernier où il avait obtenu 17 200 voix. Il fut réélu à la Législative, et, lans les deux Chambres, vota constamment avec 'extrême gauche. Arrêté et incarcéré le 2 décem-›re, il fut exilé en Belgique et interné à Anvers, l'où il passa en Suisse, en 1853. Dans ces deux ›ays, il écrivit ses *Mémoires d'un compagnon* (Genève, 1854). Dans cette autobiographie, après les détails assez puérils sur son enfance, il pré-sente un tableau intéressant de sa vie d'ouvrier, les luttes du compagnonnage, qui l'ont souvent agitée, et de ses efforts pour réformer et pacifier une association dont il connaît également les vices et les avantages. Dans ces derniers temps, M. Perdiguier, qui jouit d'une grande estime comme homme privé, est rentré en France.

PERDONNET (Albert-Auguste), ingénieur français, né en 1801, fut admis en 1821 à l'École polytechnique et classé, à sa sortie, dans le service des ponts et chaussées. Devenu ingénieur en chef, il donna sa démission et s'occupa de travaux civils; il a dirigé le matériel du chemin de fer de Versailles et fait aujourd'hui partie du conseil d'administration de celui de Strasbourg. Chevalier de la Légion d'honneur depuis le 15 août 1851, il a eté nommé officier en septembre 1857.

Outre un grand nombre d'articles fournis au *Journal de l'industrie* et au *Dictionnaire de l'industrie*, il a publié, avec MM. Élie de Beaumont

image
not
available

dernes; *du Progrès matériel et du renoncement chrétien* (1850, in-8), recueil d'articles adressés au *Correspondant*, et écrits dans le même esprit, qui doit être aussi celui d'un autre livre que prépare l'auteur : *de la Richesse dans les sociétés chrétiennes*.

PÉRINON (Auguste-François ou PERRINON), ancien représentant du peuple français, né le 30 septembre 1812, à Saint-Pierre de la Martinique, est un homme de couleur. Grâce à la protection d'un colon de l'île, il fut envoyé en France, fit ses classes au collége de Rouen, et fut admis, en 1832, à l'École polytechnique, et, en 1834, à l'École d'application de Metz. Lieutenant dans l'artillerie de marine, il fut employé, en 1841, au ministère de la guerre, passa l'année suivante à la Guadeloupe et y resta jusqu'en 1845; à cette époque, il vint prendre la sous-direction de la fonderie de Ruelle avec le grade de chef de bataillon (17 avril 1847) Après avoir été, en 1848, commissaire général de la Martinique, il fut un des trois députés qui représentèrent la Guadeloupe dans une assemblée française; admis le 20 octobre, il prit place à l'extrême gauche, fut chargé du rapport du budget de la marine, et repoussa toutes les mesures contre-révolutionnaires. Réélu à la Législative avec son ami M. Schœlcher, il vit son élection annulée sous prétexte de violences et d'intimidation, et n'en obtint pas moins une troisième fois, en 1850, le renouvellement de son mandat. En 1853, il donna sa démission d'officier supérieur et se retira dans la vie privée.—On a de lui un *Aperçu sur l'artillerie de la marine* (1838, in-8); des *Observations sur les dépenses de la marine* (1849, in-4), et quelques brochures.

PERNETY (Joseph-Marie, vicomte DE), général français, sénateur, né à Lyon le 19 mai 1766, ancien élève de l'École de Metz, fut nommé lieutenant d'artillerie au régiment de la Fère (1783) et gagna dans cette arme tous ses grades militaires. Il prit une part glorieuse aux batailles de Rivoli et de Marengo, devint colonel en 1802, général de brigade en 1804 et fit, à la grande armée, les campagnes de 1805 à 1807, pendant lesquelles il conduisit avec beaucoup d'activité les siéges de Breslau et de Neiss. Nommé général de division (1807), il commanda l'artillerie sous les ordres de Masséna à Essling et à Wagram. En 1812, à la Moskowa, on dut à l'habile direction de son feu la prise des redoutes russes; enfin, l'année suivante, il rendit des services signalés aux sanglantes luttes de Lutzen, de Dresde et de Hanau. Après plus de quarante années de campagnes, le général Pernety, créé baron par Napoléon et vicomte par Louis XVIII, devenu président du comité consultatif d'artillerie et conseiller d'État, fut admis à la retraite (1824). Il vivait depuis cette époque éloigné des affaires, lorsque Napoléon III l'éleva à la dignité de sénateur. M. Pernety était grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 11 décembre 1849. — Il est mort en 1856.

PERNOT (Alexandre-François), peintre français, né à Vassy (Haute-Marne), en juin 1793, d'une famille alliée à celle de Diderot, fut destiné à entrer dans le corps des géomètres du cadastre. En 1812, il devint élève de M. Hersent pour la figure et de Victor Bertin pour le paysage. Il exposa son premier tableau en 1819 et devint, sous Charles X, professeur de dessin des pages de la maison du roi. Après 1830, il entreprit des voyages en France, en Allemagne, en Suisse, en Écosse, sur les bords du Rhin, dans le duché

image
not
available

image
not
available

image
not
available

ıents; il succéda, le 22 janvier 1852, à M. de ny en qualité de ministre de l'intérieur, consigna les décrets relatifs aux biens de la fale d'Orléans, cause de la retraite de quatre ıistres, dirigea les premières élections du ps législatif, et résigna, par raison de té, son portefeuille au mois d'avril 1854. Après ıir siégé quelque temps au Sénat, où il était ré le 31 décembre 1852, il fut envoyé à Lons comme ambassadeur (mai 1855). Il est resté e poste, jusqu'au commencement de 1858. Le mai 1852, M. de Persigny a épousé la fille ique du feu prince de la Moskowa et a reçu cette occasion de son souverain le titre de nte et un cadeau de noces de 500 000 francs. mmé chevalier de la Légion d'honneur en 1849, est grand-croix de l'ordre depuis le 16 juin 1857.

PERSIL (Jean-Charles), homme politique franis, ancien pair et ministre, est né le 13 octoe 1785, à Condom (Gers). Destiné au barreau, il nt à Paris de bonne heure, passa ses examens droit en une année, et fut reçu docteur en 306. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il publia n *Régime hypothécaire* (1809, in-8; 4e édit. ıgmentée, 1833, 2 vol.), excellent ouvrage pour époque, bientôt suivi des *Questions sur les pri-iléges et les hypothèques* (1812, 2 vol. in-8). près avoir inutilement concouru pour une chaire ux Facultés de Grenoble et de Paris, il se livra ntièrement à la pratique du barreau, où son taent de discussion dans les principes du droit ivil lui valut une des premières places. Libéral rdent, il se montra pourtant peu dans les affaires olitiques, et plaida deux fois devant la Cour des Pairs, où il défendit son ami M. Bavoux.

Élu député de Condom en juin 1830, M. Persil fut l'un des premiers à critiquer les actes du ministère Polignac, protesta contre les fatales ordonnances, et poussa de toutes ses forces à la résistance. Il accompagna à Neuilly M. Dupin, chargé d'offrir au duc d'Orléans la lieutenance générale du royaume. En abordant la scène politique en qualité de procureur général près la Cour royale de Paris, il se rattacha de la manière la plus éclatante aux idées d'ordre et de conservation, et se rangea au nombre des plus véhéments adversaires des opinions libérales. « Furieux de modération », suivant l'expression de La Fayette, il attaqua les associations, les clubs, les journaux, poursuivant partout des conspirations républicaines; jamais les procès de presse ne furent plus nombreux, et le jury refusait assez souvent de s'associer aux sévérités du pouvoir.

M. Persil eut, en politique, une haute fortune. Appelé par le choix personnel de Louis-Philippe à remplacer M. Barthe au ministère de la justice (13 novembre 1834), il conserva son portefeuille jusqu'en 1836, et le reprit pendant quelques mois en 1837 dans le cabinet Molé. Lorsqu'il donna sa démission motivée sur le refus de M. Molé de dissoudre la Chambre (15 avril), il reçut en dédommagement la direction de l'hôtel des monnaies. Mais peu de temps après, son entrée dans la coalition et la guerre acharnée qu'il fit au président du conseil, forcèrent celui-ci au commencement de 1839, de le destituer. La coalition ayant triomphé, M. Persil adressa au *Journal des Débats* son *Mea culpa* (25 avril), et déclara qu'il se ralliait plus étroitement que jamais au parti conservateur. Quelques mois après il fut élevé à la dignité de pair de France (7 novembre 1839), et réintégré presque en même temps dans ses fonctions à l'hôtel des monnaies. Son fils, Eugène PERSIL, mort en 1841, avait hérité de son mandat législatif. La révolution de 1848 fit rentrer M. Persil dans la vie pri-

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

nt : *Isambert*, *don Miguel*, *Jacques Bresson*, nri *Prévost*, *Louis Monrose*, *Mme Eugénie Gar-ı*, tous exposés de 1835 à 1853, avec divers *rtraits* en pied et quelques miniatures à l'huile ılement estimés. Il a aussi exécuté des sujets ıistoire et des tableaux religieux : *Saint Bar-lemy; Saint Martin partageant son manteau; Christ à la Colonne;* une *Vierge aux Anges;* e *Immaculée Conception; Adam et Ève* (1836); *int François recevant les stigmates* (1838); *la ıe*, commandée pour la cathédrale d'Amiens 46), et dont une réduction figurait à l'Exposi-n universelle de 1855; *Saintes femmes au tom-u* (1848); *Repos de la Sainte-Famille* (1857); en dehors des salons, *l'Évêque saint Sulpice ignant un incendie, dans une église du Loiret; ioi breton saint Judicaël prononçant des vœux*, château de Careil en Bretagne; les peintures rales de la chapelle Sainte-Geneviève, exécu-s en 1854 à l'église Saint-Eustache. M. Pichon btenu, pour le portrait, une 3ᵉ médaille en 3, une 2ᵉ en 1844, et, pour l'histoire, une en 1846.

ICHOT (Amédée), littérateur français, né à ɛs le 5 novembre 1796, fit ses études au col-: de Juilly, puis sa médecine à Montpellier ı Paris, où il se fixa en 1819, mais ne tarda à se consacrer aux lettres, aux langues et sciences. En 1822 et 1824, il visita l'Angle-e et l'Écosse, rapporta des connaissances spé-es sur ces contrées, se familiarisa avec leur :rature et prit part dès lors à différents re-ils littéraires. Il appartient à l'école libérale, léré en politique et en littérature. En 1843, il céda à M. L. Galibert comme rédacteur en f de la *Revue britannique*, dont il n'a plus :té la direction.

n a de lui : *Vues pittoresques d'Écosse*, avec e (1825, petit in-fol.); *Voyage en Angleterre n Écosse* (1825, 3 vol. in-8); *Essai sur lord on* (1825); *Histoire de Charles-Édouard* (1830, ıl. in-8; 4ᵉ édit., 1846); *Monsieur de l'Étin- ou Arles et Paris* (1837, 2 vol.); *les Beautés ord Byron*, galerie de 15 tableaux tirés de euvres (1838, in-4); *Galerie des personnages hakspeare* (1843); *Sir Charles Bell* (1846); *ernier roi d'Arles* (1848, in-12); *Charles-t* (1853), étude historique; les *Morm ns* 4), dans la *Bibliothèque des chemins de fer; es du bord et de la terre ferme* (1857), tra-s du D. Hall, pour la même collection, etc.; rentes traductions, notamment celles du *Dia-t de famille* et des *Snobs* de Thackeray, pour *llection des meilleurs romans étrangers;* en-ın grand nombre d'articles dans divers re-s, la *Revue universelle classique*, le *Supplé-au Dictionnaire de la conversation* et sur-la *Revue britannique*.

:KERSGILL (Frederick-Richard), peintre ıis, né à Londres, en 1820, étudia d'abord le paysagiste Witherington, son oncle ma-l, et devint, en 1839, élève de l'Académie e. Après avoir donné *l'Age d'airain*, le *Com-l'Hercule et d'Acheloüs*, *OEdipe maudissant ls Polynice*, compositions peu remarquées, ; plus heureux avec *la Mort du roi Lear*), qui obtint un second prix, et *Amoret la chaumière de Sclaunder* (1845), scène poëme de Spencer, qui, de la collection de ɛrnon, a passé à la Galerie nationale. Dans ɛque, il échoua complétement. En 1847, *l'En-nent de Harold à l'abbaye de Waltham* rem-le premier des trois prix fondés par la ıission royale d'encouragement; ce sujet, ıent rendu, et qui a figuré à l'Exposition

:tiré a Gaëte, il nomma deux fois, pour admi-
:trer en son nom, une commission exécutive qui
'usa de gouverner en son absence, et il repoussa
ıtes les invitations qui lui furent faites de ren-
:r dans Rome. Quelque temps après, il protesta
ıtre le gouvernement provisoire établi par la
ambre. Mamiani donna sa démission, et la Cham-
ǝ elle-même se déclara dissoute, en convo-
ant le peuple au suffrage universel pour l'élec-
n d'une Constituante. Cette assemblée nouvelle
réunit à Rome le 6 février 1849, et prononça,
a majorité de 143 voix contre 11, la déchéance
pape, avec garantie de son indépendance spi-
uelle, et proclama, comme forme du gouverne-
ɜnt romain, la république démocratique. Un
mité exécutif, composé de trois membres, fut
ıbli, et le ministère modifié dans le sens répu-
cain. Le pape répondit à ces actes de vigueur,
faisant demander par le cardinal Antonelli le
:ours des quatre grandes puissances catho-
ues, la France, l'Autriche, l'Espagne et le
yaume de Naples (18 février). Cependant, Maz-
ıi, arrivé à Rome et nommé triumvir, faisait
ébrer les cérémonies religieuses, en l'absence
pape, par l'aumônier d'un régiment, avec une
mpe encore plus solennelle que de coutume.
Le pape n'hésita plus devant une restauration
r le moyen des armes étrangères. En vain l'am-
ssadeur français, M. d'Harcourt, négocia-t-il sa
conciliation avec le parti constitutionnel ro-
ıin; Mamiani et ses amis se déclarèrent impuis-
nts à le rétablir. C'est alors que la France en-
ya une armée, afin de prévenir du moins
utriche, qui, selon l'expression du général
ımoricière, aurait fait à Rome une contre-
volution complète. L'intervention du diplomate
ançais, M. de Lesseps, au milieu de la lutte, ne
ıt empêcher le bombardement et la prise de
ome. La nouvelle constitution venait d'être
'omulguée par l'assemblée, lorsque le général
ıdinot entra dans la ville. La réaction commença.
ː pape, au lieu de rentrer immédiatement à
ome, y envoya d'abord trois commissaires, les
rdinaux Della Genga, Vannicelli et Altieri,
nnus pour leurs opinions conservatrices, qui
prirent possession du pouvoir en son nom; ils
moignèrent une grande défiance contre les
'ançais, organisèrent les représailles contre les
toyens, et établirent, en présence de nos trou-
:s, une sorte d'inquisition.
Sur ces entrefaites, la lettre fameuse du prési-
ɜnt de la République au colonel Edgar Ney vint
propos rappeler au pape le caractère et les con-
tions de l'intervention française; amnistie gé-
ɜnale, sécularisation de l'administration, Code
ıpoléon et gouvernement libéral. Le pape sembla
rendre à ces avertissements, promit, dans un
otu proprio, du 19 septembre, une amnistie
'esque complète, ainsi qu'une réorganisation
lministrative et judiciaire, et rentra à Rome le
avril 1850. Le *motu proprio* fut à peu près éludé
ır le cardinal Antonelli, qui exerça, surtout
ıns les légations, une répression rigoureuse. Il
troduisit des réformes dans les départements
inistériels, établit un conseil d'État, et réor-
ınisa l'administration des municipes.
Dans l'état actuel des choses, le conseil d'État
t composé de prêtres et de laïcs; mais ces der-
ers n'ont jamais une influence proportionnée
leur nombre. Le gouvernement presque entier
opartient au ministre secrétaire d'État qui ne
ɜut être qu'un cardinal. Les municipes, que
ur organisation présente fait rétrograder au
ɜlà de 1816, sont gouvernés par une magistra-
ıre spéciale nommée par le pape, et des con-
ɜillers municipaux, élus par diverses catégories
électeurs. Les historiens contemporains qui ont

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

les *Dangers que présentent les chemins de* , etc., *sur l'Emploi du coton-poudre* (1846). I. Piobert est, en outre, auteur d'un *Traité rtillerie théorique et pratique* (2 vol. in-8), ıtenant, dans la partie théorique (tom. II), des ıériences sur la force et les effets de la poudre. *Leçons d'artillerie*, professées à l'École d'appliion de Metz, avaient été déjà rédigées et édis par MM. Didion et de Saulcy.

'IOGER (Frédéric DE), ancien représentant du ıple français, né à Saint-Vincent (Morbihan), 1er août 1816, fit ses études au collége de Pont-Voy, et son droit à Rennes. Reçu licencié en 38, il n'exerça point la profession du barreau. elques articles insérés dans des journaux ultraholiques le firent connaître dans le parti légiiiste. En 1848, il fut élu le dernier sur douze, résentant du peuple, prit place au comité de struction publique, et vota en général avec la ite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint olitique de l'Élysée, fut réélu à l'Assemblée slative, et continua de combattre par ses votes institutions républicaines, mais sans se ral- à la politique particulière de l'Élysée. Depuis oup d'État du 2 décembre 1851, il est resté en ors de la vie politique.

IOMBINO (*Antoine Ier*, prince DE), chef actuel a maison de Buoncompagni-Ludovisi, né le août 1808, a succédé, le 9 mai 1841, à son e, le prince Louis, comme possesseur de la ıcipauté de Piombino en Toscane, de la plus nde partie de l'île d'Elbe, du duché de Monteondo, etc., dans les États romains; du duché Sora, etc., dans le royaume de Naples; et du rquisat de Vignola dans le duché de Modène. Il chambellan du roi des Deux-Siciles. Marié, le ctobre 1829, à Wilhelmine, sœur de Marius de Massimo, il a cinq enfants, dont l'aîné, *lolphe*, duc de Sora, né le 6 février 1832, ma- le 31 mai 1854 à Agnès Borghèse.

la même famille appartient la branche de ıncompagni-Ludovisi-Ottoboni, dont le chef ıel est *Marc*, duc de Fiano, né le 21 septem- 1832.

IORRY (Pierre-Adolphe), médecin français, nbre de l'Académie de médecine, né à Poitiers enne), en 1794, étudiait la médecine à seize lorsque, réclamé par la conscription, il par- comme chirurgien pour l'armée d'Espagne. De ur à Paris en 1814, il suivit les leçons de quier et la clinique de Roux à l'hôpital de harité. Reçu docteur en juin 1816, il s'atta- d'abord à l'école de Broussais et commença études personnelles sérieuses. Les cours de endie, qu'il suivait avec assiduité, modifièrent à peu ses opinions et, le ralliant à l'école des ıniciens, le convainquirent de toute l'impor- e de l'anatomie pour la connaissance des fonc- s de l'homme sain ou malade. C'est alors qu'il vit un certain nombre de mémoires, *sur les ıpathies*, *sur les Vomissements*, *sur l'Innce de l'estomac sur les autres organes*, etc., et articles dans le *Journal de la Société des mé- ns*, le *Dictionnaire des sciences médicales*, le *rnal complémentaire*, etc. Reçu agrégé en ; et médecin des hôpitaux en 1827, il s'occupa eusement des altérations des liquides, dont ıde avait été jusqu'alors fort négligée, et com- ça à recueillir les matériaux de son *Traité altérations du sang* (1833).

ers cette époque, Laennec, qui venait de pu- r les résultats de ses recherches sur l'auscul- n, remarqua le zèle avec lequel M. Piorry sui- son service à l'hôpital de la Charité, et le

critique français, né à Paris, le 16 février 1808, d'excellentes études au collége Bourbon et sista à la volonté de son père, qui espérait avoir ı lui un successeur dans son officine de pharacien, pour s'occuper exclusivement de beauxts et de littérature. A vingt-deux ans, il fit ses 'emiers essais critiques dans *l'Artiste* qui venait être fondé, entra ensuite à la *Revue des Deuxondes*, sous les auspices de M. de Vigny, et y ndit compte du salon de 1831. Depuis, il s'est plusieurs reprises tenu éloigné de ce recueil; ais il y est toujours revenu et y a publié un 'and nombre de revues de salons et d'appréciaons littéraires et musicales. Un peu après, il fut taché pendant quelque mois à la rédaction du urnal des Débats. En 1836, il fut un des preiers collaborateurs de *la Chronique*, recueil que ılzac venait de fonder. Deux ans plus tard, il .rtit pour l'Italie où il passa près de huit anes à étudier les chefs-d'œuvre de l'art, et où dépensa tout son patrimoine. A son retour, en 46, il reprit la plume du critique à la *Revue s Deux-Mondes*, puis il s'occupa de réunir en lumes ses divers travaux qui forment aujourıui un véritable cours de critique d'art et littérature. M. G. Planche, dont la vue s'était s-affaiblie depuis plusieurs années, est mort le septembre 1857, des suites d'un abcès au pied.
Outre les services qu'il a rendus à la littérature r ses appréciations écrites, toujours formulées un style précis et net, plus solide que brillant, regrettable critique a été aussi très-utile par s conseils privés, par les leçons de sa convertion substantielle, à un grand nombre d'écriins contemporains. Son indépendance lui avait it des ennemis et sa tenue négligée avait susté des railleurs, qui se sont toujours plu néanoins à rendre justice aux qualités sérieuses de n talent et de son caractère.
On a de lui : *Portraits littéraires* (1836-1849, vol. in-18); *Portraits d'artistes* (2 vol. in-18); *ouveaux Portraits littéraires* (1854, in-18); *udes sur l'école française de* 1831 *à* 1852 (1855, vol. in-18); *Études sur les arts* (1855, in-18); *ouvelles Études sur les arts* (1856, in-18); des *otices* pour des éditions d'*Adolphe* (1853) et *Manon Lescaut* (1855), etc.
Son frère, M. Louis-Augustin PLANCHE, s'est fait nnaître par des travaux d'économie politique, tamment par des traductions d'ouvrages anais : *Principes d'économie politique*, par Mac ılloch (1851, 2 vol. in-8), dans la *Collection des onomistes contemporains*; *de la Découverte s mines d'or en Australie et en Californie*, par J. Stirling (1853, grand in-18); *Introduction un cours d'économie politique*, par le docteur hately, archevêque de Dublin (1857).

PLANCY (Charles, baron DE), homme poliue français, né en 1811, et petit-fils de l'ari-trésorier de l'Empire, M. Lebrun, était, deis 1842, auditeur au conseil d'État et sousfet de l'arrondissement de Clermont (Oise), sque la révolution de Février le rendit à la vie ivée. En 1849, il fut élu représentant du peuà la Législative et soutint avec zèle la politique l'Élysée. En 1852, il est entré au Corps législif, comme candidat du gouvernement pour le partement de l'Oise, qui l'a réélu en 1857. est chevalier de la Légion d'honneur depuis le juin 1843.

PLANCY (COLLIN de). Voy. COLLIN DE PLANCY.

PLANTÉ (Francis), pianiste français, né à Orez (Basses-Pyrénées), le 2 mars 1839, a fait, ıs Mme de Saint-Aubert et M. Tilmans aîné.

né à Strasbourg, en 1792, et fils d'Ignace Pleye
connu comme auteur de compositions classique
étudia sous la direction de son père et sous cel
de Dusseck, se distingua par son goût comr
virtuose, et composa lui-même des morcea
d'ensemble, des sonates, des fantaisies, etc. Aya
pris. en 1824, la direction de la grande fabriq
fondée par son père en 1807, il fut l'associé
M. Kalkbrenner et apporta dans l'industrie
piano des perfectionnements continus qui s'éte
dirent à tous les détails de la construction,
barrage en fer, au filage et à la traction des cord
au choix des bois favorables, etc. Il fit d'heure
emprunts au mécanisme de la fabrication anglai
On lui doit l'invention des pieds à X, destinés
mettre d'aplomb le piano carré. Sa fabrique, q
occupa bientôt plus de 400 ouvriers, produisi
par an, près de 1500 pianos. M. Pleyel a obten
depuis 1827, des médailles à toutes les expos
tions; hors de concours depuis 1849, il obtint,
1855, une des médailles d'honneur. Il est mort
mai de la même année.

Parmi ses compositions, on remarque : u
Quatuor pour piano, violon, etc.; *trois Trios pou
piano, violon*; *Duo pour harpe et piano*; etc.

Son nom et la raison sociale de sa maison ont
été perpétués par l'association de sa fille, Mlle Louise
Pleyel, morte elle-même depuis, et du pianiste
Auguste-Désiré-Bernard Wolf. Celui-ci, né à
Paris le 3 mai 1821, élève de Zimmermann e
d'Halévy, remporta, en 1839, le premier prix d
piano au Conservatoire et y professa cinq ans
depuis longtemps associé à M. Camille Pleyel,
s'était préparé, sous sa direction, à le remplace

PLON (Philippe-Henri), imprimeur français,
vers 1805, et fils d'un habile typographe, s'associ
en 1832, ainsi que ses deux frères, avec M. B
Tarne, et se chargea, peu après, de la publicati
du *Dictionnaire de la conversation* (52 vol.
in-8, 2 col.). Resté depuis seul directeur, il agra
et son établissement au point de vue de la typ
graphie de luxe des impressions en gravure ou
couleur, et accrut sa fonderie de caractères
tous les nouveaux types de Jules Didot. Il a pri
en 1854, le titre d'éditeur-libraire et particulièr
ment celui d'éditeur des *OEuvres de Napoléon II*
Il a figuré aux expositions industrielles depu
1844 et a obtenu une médaille d'or en 1849, u
Price medal (Londres, 1851), une médaille d'ho
neur à l'Exposition universelle de Paris, en 185
et la décoration en 1851.

PLOUGOULM (Pierre-Ambroise), magistra
français, né à Rouen, en 1796, étudia le droit
Paris et se fit inscrire, en 1821, au barreau de l
Cour royale. Après avoir, l'année suivante, plaid
pour un des accusés de la conspiration de la Ro
chelle, il prit une part active au mouvement libé
ral de cette époque, reçut la croix d'honneur e
septembre 1830 et fut chargé de la rédaction offi
cielle de tous les traits d'héroïsme et d'humanit
qui avaient illustré les journées de Juillet; cett
relation n'a jamais reçu de publicité. Nommé sul
stitut du procureur général à Paris à la fin d
1834, il devint avocat général en 1835 et port
la parole devant la Cour des Pairs dans le procè
d'Avril et celui de Fieschi. Il obtint la croix d'of
ficier de la Légion d'honneur (1838) et les fonc
tions de procureur général près la Cour d'Amien
(1839). Le 10 décembre de la même année, i
passa en la même qualité à Toulouse, où pen
dant les troubles causés par le recensement de
1841, il montra une fermeté qui fut d'abord mé-
connue. Après la retraite du préfet, M. Mahul
(9 juillet), des agressions violentes le forcèrent
à s'éloigner de Toulouse où il était rentré depuis

ux jours lorsqu'il fut frappé de destitution
) juillet).
Après une disgrâce passagère, M. Plougoulm
; envoyé successivement à Nîmes (1842) et à
nnes (1843), où, dès 1845, il fut appelé à la
ésidence de la cour. Élu député par l'arrondis-
nent de Vannes (1846), il siégea à la Chambre
r les bancs du centre et fut rapporteur des pro-
s de loi relatifs à l'instruction secondaire et à
ıstruction primaire. Lors de la révolution de
vrier, il se démit de ses fonctions judiciaires;
is, en 1849, il fut appelé à la Cour de cassation
bord en qualité d'avocat général, puis comme
ıseiller (1854). Il est commandeur de la Légion
ıonneur depuis 1845.
On a de M. Plougoulm quelques brochures po-
ques : *l'Hérédité de la pairie* (1831); *Événe-
nts de Toulouse* (1841), etc., et la traduction
Traité de la vieillesse de Cicéron (1832) et des
*rangues d'Eschine et de Démosthènes sur la
ıronne* (1834).

PLOUVIER (Édouard), littérateur français, né
Paris, le 2 août 1821, fut d'abord ouvrier cor-
eur et débuta, comme littérateur, par des
ısies et des feuilletons dans *le Musée des Fa-
lles*. En 1850, il obtint un premier succès au
âtre, avec une comédie en 2 actes, *une Indis-
tion* (Français, août). L'année suivante, le
r de la première représentation à l'Ambigu de
ı drame en cinq actes, *les Vengeurs* (12 juin
ı1), il épousa Mme Lucie Mabire (voy. ci-après).
On a encore de lui : *la Chanvrière*, vaudeville
ılies-Dramatiques, 1852); *le Songe d'une nuit
iver*, comédie en deux actes (Français, juin
ı4); *le Sang mêlé*, drame en cinq actes (Porte-
nt-Martin, 1856); *le Pays des amours*, vaude-
e en cinq actes (Variétés, 1858); plusieurs vau-
illes, en société avec M. J. Adenis, tels que : *Ne
chez pas à la hache! Trop beau pour rien faire*
54 et 1855); des romans, notamment : *Contes
ır les jours de pluie* (1854, in-18); *la Bûche de
l* (1854, in-18); *le Livre du bon Dieu*, avec
Darcier (1855); *les Refrains du dimanche*, avec
Charles Vincent, etc.
a femme, Mlle Rose-Françoise-Lucie Mabire,
à Rueil, près Paris, en 1822, d'abord figu-
te à l'Ambigu, puis jeune première à Beau-
chais et à la Renaissance, et revenue, en
ı, à l'Ambigu, où elle eut son premier succès
s *le Facteur* et où elle reparut dans *les Ven-
rs*, en 1851, avait appartenu dans l'inter-
e au Théâtre-Historique. Elle était depuis trois
à la Porte-Saint-Martin, lorsqu'à la suite d'une
te qu'elle fit sur la scène, elle mourut presque
itement en août 1856.

LUMRIDGE (sir James-Hanway), amiral an-
s, né, en 1787, à Londres, est fils d'un ar-
ecte. Élevé à l'Académie navale de Chelsea,
ıtra, à l'âge de douze ans, dans la marine
ıle et assista à l'expédition d'Égypte ainsi
la bataille de Trafalgar. Lieutenant en 1806,
distingua, durant les guerres de l'Empire,
son caractère aventureux et l'audace de ses
ques. Après avoir pris part à la prise de
es en 1814, il fut employé successivement
; les stations de l'Inde, de Sainte-Hélène et
'Irlande; il devint ensuite capitaine inspec-
à Falmouth et commissaire général de la
ine. De 1841 à 1847, il siégea au Parlement
ota avec le parti libéral. Devenu contre-ami-
il fit les deux campagnes maritimes contre
ıussie dans la mer Baltique (1854-1855) et
ribua à la destruction de Bomarsund et au
bardement de Sweaborg. En 1855, il a reçu
arge d'amiral surintendant de Devonport.

image
not
available

'emière promotion du nouveau Sénat (26 janvier ;52). il est, depuis le 6 mai 1846, grand officier · la Légion d'honneur.
M. Poinsot est l'un des géomètres les plus pronds de l'Europe; esprit philosophique supérieur, a introduit dans la science de nouvelles méodes d'investigation; ses travaux sont conçus ec lucidité, exposés avec une rare élégance et ibarrassés le plus souvent du langage abstrait : l'algèbre. Nous rappellerons : *Mémoire sur ipplication de l'algèbre à la théorie des nombres à la recherche des racines primitives* (*Journal l'École polytechnique*, 1820), travail analytiie remarquable, dans lequel l'auteur a fait conître la méthode trouvée par M. Gauss pour résoue l'équation trinôme; *Théorie générale de l'équiıre et du mouvement des systèmes* (Ibid., 1806); *émoire sur les cônes circulaires roulants*, préıté à l'Académie des sciences en 1853; *Théorie uvelle de la rotation des corps*, contenant xposé d'une méthode purement géométrique, plicable à la résolution des questions les plus nplexes de la mécanique. On cite surtout avec ge les *Éléments de statique*, ouvrage classique l'auteur a mis en lumière sa belle *Théorie des ıples* et ses applications aux conditions d'équire des machines.

POINTE (J. P.), médecin français, né à Lyon 's 1787, et fils d'un praticien distingué mort en 37, étudia la médecine à Paris, fut reçu docteur 1812 et alla exercer dans sa ville natale. Il est, puis de longues années, professeur à l'École de :decine de Lyon, correspondant de l'Académie périale et chevalier de la Légion d'honneur.
On a de lui : *Notice historique sur les médecins l'Hôtel-Dieu de Lyon* (1826); *Histoire topoıphique et médicale du grand Hôtel-Dieu de on et du service des hôpitaux en général*; 342); *Notice sur l'hôpital de Guy à Londres et · l'hospice des aliénés d'Auxerre* (1842); *Loisirs dicaux et littéraires* (1844); *Hygiène des coles* (1846); *de l'Enseignement clinique* (1850); *nseils au sujet du choléra* (1854), et un grand mbre de *Notices*, *Relations*, *Mémoires*, etc.

POIRSON (Auguste-Simon-Jean-Chrysostome), torien français, né à Paris, le 20 août 1795, de brillantes études, entra à l'École normale et outa dans l'enseignement comme professeur de torique au collége Henri IV. Il fut nommé proseur d'histoire aussitôt que cet enseignement organisé par Royer-Collard et fit acquérir à élèves une supériorité attestée par les annales concours. Nommé, en 1834, proviseur du cole Saint-Louis, il y avait déjà élevé le niveau des des quand il fut appelé avec le même titre au lége Charlemagne, auquel il contribua beaucoup onner, de 1837 à 1853, le premier rang entre colléges de Paris. Au moment où il le quitta, ycée Charlemagne avait une avance de quatregt-quatre prix au concours général sur celui lycées qui le suivait de plus près. M. Poirson it en outre rendu son administration populaire s tout ce quartier laborieux de Paris, en instint parmi ses élèves une quête annuelle, dont roduit, environ de 5000 francs, était consaà placer en apprentissage des enfants d'ouers et à faire, aux meilleurs d'entre eux, une nière mise à la Caisse d'épargne. Aussi sa rete excita-t-elle une assez grande émotion : elle it pour cause les dissentiments du vieux provir avec l'administration nouvelle sur la réorgaıtion de l'enseignement. Il avait siégé, en 1847, s le conseil supérieur de l'Université.
n a de lui plusieurs ouvrages : *Tableau chronolo- ue pour servir à l'enseignement de l'histoire an-*

'église Sainte-Clotilde; un groupe d'*Achille et Déidamie*, acquis pour le Luxembourg (1855); le *Buste de l'Impératrice* (1857); des *Cariatides*, des *Œils-de-bœuf*, le tympan d'un des pavillons, au iouveau Louvre; enfin, un *Buste de Mlle Rachel*, in nouveau *Buste de l'Impératrice*, qui lui a commandé l'ornementation d'une grande cheminée, e *Buste de l'Empereur*, et trois répétitions de '*Heure de la nuit*, dont la première épreuve est au palais de Saint-Cloud. Il a fait partie du jury l'admission pour l'Exposition universelle de 1855, la suite de laquelle il a reçu une médaille de leuxième classe. Il avait obtenu une 3ᵉ médaille en 1847, une 2ᵉ en 1848, et une 1ʳᵉ en 1850.

POLLET (Victor-Florence), dessinateur et graveur français, né à Paris, en 1809, fut élève le Paul Delaroche et de Richomme et suivit les ours de l'École des beaux-arts, où il remporta e grand prix de gravure en 1838. Il s'était déjà ait connaître à cette époque par quelques dessins t vignettes gravés d'après MM. Tony Johannot, henavard et Émile Wattier, ainsi que par les ortraits de *Mme Dorsay*, de *Jean Bart*, et *les lanches* d'une *Imitation de Jésus-Christ*, puliée en 1836. Son séjour à la villa Médicis fut onsacré plutot à l'étude de l'aquarelle qu'à celle e la gravure, qui lui était déjà très-familière.

Les principaux sujets qu'il rapporta de son oyage, et qui furent exposés aux salons, sont : la *'énus* du Titien, *l'Amour profane* et *l'Amour saré*, du même maître, le *Teobaldino jocatore di iolino*, de Raphaël, quatre sujets reproduits en quarelles, ainsi que *la Naissance de Vénus* d'arès M. Ingres, et le *Portrait de Mlle Lefebvre* dans *a Fée aux roses*. Ses gravures les plus imporantes sont : l'*il Jocatore*, la *Jeanne Darc* de I. Ingres, *Bonaparte en Italie*, d'après M. Raft, *le sultan Abdul-Medjid*, et d'après M. Winerhalter, les *Portraits de l'Empereur* et de *l'Impératrice* placés en tête de l'*Almanach impérial* e 1855. Ces dernières gravures, réunies à pluieurs portraits à l'aquarelle, ont été exposées, uelques-unes pour la seconde fois, à l'Exposition niverselle de Paris en 1855. Cet artiste a obenu une 3ᵉ médaille, pour l'aquarelle, en 1845, ne 1ʳᵉ, pour la gravure, en 1849, et une menion en 1855.

POLTIMORE (George-Warwick BAMPFYLDE, ᵉʳ baron), pair d'Angleterre, né en 1786, est ls d'un baronnet. Élevé à la pairie par le miistère Grey (1831), il vote avec le parti libéral. l a rempli auprès de la reine les fonctions de hambellan. Marié deux fois, en 1807 et en 1836, a un fils, Auguste-Frédéric-George-Warwick AMPFYLDE, né en 1837 à Londres.

POLTORATZKY (Serge), bibliophile russe, né Moscou, le 4 février 1803, termina ses études u lycée Richelieu à Odessa, fut admis en 1820 l'École militaire de Moscou et en sortit, trois ns après, comme officier d'état-major. Il quitta 1 1827, la carrière des armes pour se vouer à ndustrie et surtout à son goût pour les recheres littéraires et bibliographiques. Il possède à sa sidence d'Avtchourino, près Kalouga, une biiothèque remarquable où il a rassemblé tout ce ii concerne la littérature russe et la Russie en néral, pour s'aider dans la composition d'un *ictionnaire bibliographique de tous les auteurs isses*, véritable monument national auquel il availle depuis plusieurs années. Il est conservaur honoraire de la bibliothèque impériale de int-Pétersbourg.

On a de lui une foule d'articles ayant pour obt l'histoire et les écrivains de son pays et insé-

image
not
available

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

image
not
available

de général de brigade (1852). Désigné pour commander une brigade active de la garde impériale, il partit, en 1855, pour la Crimée et, après avoir reçu plusieurs blessures légères, il fut frappé mortellement, le 8 septembre, devant Sébastopol en conduisant une colonne d'assaut à l'attaque du redan du Carénage.

PONTIN (Magnus-Martin DE), médecin et littérateur suédois, né le 20 janvier 1781, à Askeryd, reçu docteur en médecine en 1806 fut, une première fois, médecin de la cour, jusqu'au moment où la famille royale partit pour l'exil (1809). Le nouveau roi Charles XIII se l'attacha en la même qualité et l'éleva, en 1825, au rang de premier médecin. Conseiller ordinaire de médecine depuis 1841, chevalier des ordres de Wasa et de l'Étoile polaire, il est membre de l'Académie d'agriculture (1817) et de l'Académie des sciences de Suède, qu'il présida en 1821, et dont il fut secrétaire, en 1819, pendant l'absence de Berzélius. Anobli en 1817, il a assisté à toutes les diètes, en sa qualité de chef de famille noble.

M. de Pontin, qui introduisit, dès 1800, la vaccine dans le district de Calmar, s'est beaucoup occupé de l'hygiène des classes laborieuses, et a publié plusieurs traités à l'usage du peuple, notamment une *Instruction sur le choix des médicaments* (Anvisning till Valet af Lækemedlen; 1815). L'un des premiers horticulteurs de Suède, il a fait de nombreux voyages dont il n'a publié qu'une relation, celle d'un voyage en Allemagne (1830), sous le titre de *Remarques sur la nature, l'art et la science* (Antockningar œfver Natur, etc.; 1831, traduit en allemand; Hambourg, 1832). Outre ses mémoires dans les *Transactions* (Handlingar) de l'Académie des sciences et de celle de médecine, il a publié quelques poésies (*OEstergœthland;* 1829; *Album poétique*, 1831), et des traductions de l'allemand et du français. Il a paru un *Recueil de ses œuvres* (Samlade Vœrker (1850-53 in-8, 2 part.).

PONTMARTIN (Armand-Augustin-Joseph-Marie DE), critique et littérateur français, né à Avignon (Vaucluse), le 16 juillet 1811, fit avec succès ses études à Paris, au collége Saint-Louis, et commença son droit. Attaché, par tradition de famille, à la branche aînée, il retourna dans sa province, après la révolution de Juillet, et rejoignit sa mère, née Cambis d'Orsan, qui se trouvait en relations d'alliance et d'amitié avec les premières maisons de la noblesse méridionale. Il s'inspira des idées et des ressentiments de cette société toute légitimiste contre les écrivains de l'ancienne école encyclopédique ou du libéralisme moderne. M. de Pontmartin débuta dans la *Gazette du Midi* (1833-1838) et, après avoir fondé une revue mensuelle, *l'Album d'Avignon*, il envoya des *Causeries provinciales* à *la Quotidienne* (1839-1842). Il donna ensuite, dans *la Mode*, des nouvelles et des romans qui eurent de la vogue, puis écrivit successivement dans la *Revue des Deux-Mondes*, *l'Opinion publique*, la *Revue contemporaine* et *l'Assemblée Nationale* (1843-1856). Pendant quatre ans, il publia, dans ce dernier journal, des *Causeries littéraires*, auxquelles la vivacité de certaines attaques contre les gloires du parti libéral, notamment de celles dirigées contre Béranger, donnèrent un assez grand retentissement.

Ses articles et feuilletons ont paru en volumes, sous les titres suivants : *Contes et rêveries d'un planteur de choux* (1845, in-18); *Mémoires d'un notaire* (3 vol.); *Contes et Nouvelles* (1853, in-18); *Causeries littéraires* (1854, in-18); *le Fond de la coupe* (1854, in-18); *Réconciliation* (1855, in-18); *la Fin du procès* (1855, in-18); *Dernières causeries*

image
not
available

ninistre de la marine, partit comme grenadier ıu 1er bataillon de volontaires du Lot en 1792, passa la même année à l'armée de Mayence, reçut leux blessures, devint sous-lieutenant et capitaine au 7e d'infanterie en 1793 et fut envoyé ıux Pyrénées-Orientales. Aide de camp du général Pérignon, il monta un des premiers à l'assaut le la redoute Montesquiou et fut, pour ce fait d'armes, promu chef de bataillon par les représentants du peuple en mission à l'armée. Mis à la retraite par le Directoire, avec le grade de chef de brigade (an IV), M. Portal fut néanmoins employé dans la 20e division militaire jusqu'à l'an XII; à cette époque, ses nombreuses blessures qui s'étaient rouvertes, l'obligèrent à prendre du repos. En 1812, il commanda une des cohortes de l'arrière-ban; il fut mis à la tête du département de la Mayenne en 1813, et, l'année suivante, chargé du dépôt des réfugiés espagnols. Définitivement retraité en 1815, il reçut le grade honorifique de maréchal de camp en récompense de ses services. — Le général Portal est mort à Montauban en avril 1856.

PORTAL (Pierre-Paul-Frédéric), archéologue français, né à Bordeaux, le 5 novembre 1804, d'une famille protestante très-connue dans les guerres de religion, a publié sous ce titre : *des Couleurs symboliques dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes* (1837, in-8), un ouvrage dont l'introduction a été traduite en anglais et pour lequel il reçut, comme homme de lettres, la croix de la Légion d'honneur (29 avril 1838). On lui doit encore : *les Symboles des Égyptiens comparés à ceux des Hébreux* (1840, in-8).

PORTALIS (Joseph-Marie, comte), magistrat et homme politique français, ancien ministre, membre de l'Institut, né à Aix (Bouches-du-Rhône), le 19 février 1778, suivit son père, membre du conseil des anciens, proscrit le 18 fructidor, à cause de ses opinions monarchiques, et se réfugia avec lui en Danemark. Pendant son séjour dans le Holstein, il épousa la comtesse de Holk, nièce du comte de Reventlow. Rentré en France, après le 18 brumaire, il fut attaché au corps diplomatique, assista aux négociations qui eurent pour résultat la paix d'Amiens, suivit à Londres, et plus tard à Berlin, le général Andréossy, et résida quelque temps à Ratisbonne comme ministre plénipotentiaire près le prince archichancelier. Son père, devenu l'un des premiers personnages de l'Empire, l'appela près de lui au ministère des cultes, et le nomma secrétaire général. De là, le jeune Portalis passa au conseil d'État, et, en 1810, il devint directeur général de la librairie. Mais, ses ménagements vis-à-vis de l'abbé d'Astros, dans la lutte entre le pape et l'Empereur, excitèrent chez celui-ci la plus vive colère, et il fut exilé, en 1811, à 40 lieues de Paris. Après deux années d'éloignement, il fut nommé premier président de la Cour impériale d'Angers.

La première Restauration le maintint dans ce poste et le réintégra au conseil d'État. Pendant les Cent-Jours, il se rallia au gouvernement impérial, et s'associa aux manifestations des fédérés. Après Waterloo, il recouvra la faveur de Louis XVIII, et obtint successivement, en 1816, une place de conseiller à la Cour de cassation; en 1818, une mission à Rome; en 1819, la dignité de pair de France; en 1824, la présidence d'une des chambres de la Cour de cassation. A l'avénement du ministère Martignac, il fut chargé du portefeuille de la justice, qu'il échangea contre celui des affaires étrangères. Durant son passage au pouvoir, il proposa plusieurs mesures de conciliation, entre autres l'abrogation de la censure.

image
not
available

ter; *Rapport d'un ministre ami de sa patrie et u attaché à son portefeuille, au roi des Pays-s, sur la disposition actuelle des esprits et la uation des choses en Belgique* (Bruxelles, avril 29); *Lettres de Démophile au roi*, sur le projet loi contre la presse, *et au ministre de l'inté-eur*, sur la liberté des Belges (1829).

M. de Potter fut illégalement retenu en capti-té, après l'abrogation de la loi en vertu de la-ıelle il avait été condamné. Un nouvel article ı'il publia dans les journaux (*Projet d'associa-on pour réaliser les libertés écrites dans la loi ndamentale des Pays-Bas*) lui attira un second ocès à la suite duquel il fut condamné à huit ıs de bannissement et à huit ans de surveil-nce (30 avril 1830). La Prusse et la France lui fusèrent un asile. Mais au mois d'août 1830, il rendit à Paris, d'où il écrivit au roi des Pays-ıs (24 août), pour lui conseiller de constituer la elgique en État séparé, dont il continuerait à re le roi. Peu de jours après éclata la révolu-on belge. M. de Potter, d'après le conseil de ses nis, s'abstint d'abord de retourner à Bruxelles, ur ne pas compromettre un arrangement pos-ble encore. Mais voyant que les négociations ec le roi n'aboutissaient pas, il partit pour la elgique, où il fut reçu comme un triomphateur. ppelé à faire partie du gouvernement provi-ire (25 septembre), il se montra partisan des esures les plus énergiques et proposa d'établir ne république sur des bases très-libérales. Mais s collègues ne se prêtèrent pas à ce projet, qui ıt également repoussé dans le Congrès national, ar 187 voix contre 13. Lorsque le gouvernement rovisoire eut déposé le pouvoir, M. de Potter, ıt forcé, à la suite d'une émeute dirigée contre on parti, de se réfugier en France. Depuis cette poque il n'a plus joué de rôle politique, mais il continué à défendre dans des écrits les causes uxquelles il s'était voué.

Ses ouvrages sont très-nombreux. Le plus connu st l'*Histoire philosophique et critique du chris-ianisme et des églises chrétiennes depuis Jésus-Christ jusqu'au* XIX^e^ *siècle* (Paris, 1836-1837, vol. in-8); c'est une édition refondue de deux uvrages publiés précédemment : *Considérations ur l'histoire des principaux conciles* (Bruxelles, 816; Paris, 1818, 2 vol. in-8) et *Esprit de l'É-glise* (Paris, 1821, 6 vol. in-8). L'auteur y a re-ueilli tous les arguments et réuni des extraits ou des analyses de tous les documents qui peu-vent servir à combattre le christianisme; on ne peut lui dénier ni la science, ni la sincérité, mais son style, lourd et parfois incorrect, a nui au succès de son ouvrage. On a encore de lui : *Vie de Scipion de Ricci, évêque de Pistoie et Prato*, à la fin du XVIII^e^ siècle, qui introduisit dans son diocèse les principes de l'Église gallicane (Bruxel-les, 1825, 3 vol. in-8; édition augmentée, 1826, 3 vol. in-18; 3^e^ édit. refondue, 1857, 1 vol. in-12); une contrefaçon, tronquée par ordre de la police, a été publiée à Paris (1826, 4 vol. in-8); *Épître à saint Pierre* (Bruxelles, 1826, in-12); *Lettres de saint Pie V sur les affaires religieuses de son temps en France* (Paris, 1826; édition beaucoup plus complète, Bruxelles, 1827, in-8); *Saint Na-poléon au paradis et en exil*, poëmes (Bruxelles, 1825, in-12, 1827, in-18); *Lettre à mes conci-toyens* (2^e^ édit., en novembre et décembre, 1830); *de la Révolution à faire, d'après l'expérience des révolutions avortées* (Paris, 1830, in-8); *Lettres à Léopold, roi des Belges* (Ibid., 1839, in-8); *Ré-volution belge de 1828 à 1839, souvenirs person-nels avec des pièces à l'appui* (Ibid., 1839, 2 vol. in-18); *Études sociales* (Ibid., 2 vol. in-18).

Un des fils de M. de Potter est médecin et au-teur de divers ouvrages philosophiques.

image
not
available

on, *histoire, poésie* (Tours, 1843, in-8). Il a ssi donné des articles dans la *Revue des Deux-ondes*, le *Musée des Familles*, et dans *les Senives, album des salons*. Il est un des collaboteurs du *Correspondant*.

Après la révolution de 1848, M. Poujoulat fut mmé représentant à l'Assemblée constituante, ns une élection partielle du 4 juin, par les ouches-du-Rhône, et renvoyé par le même département à l'Assemblée législative. Dans l'une et utre assemblée, il vota presque constamment ec la droite. Il publia même une brochure intilée : *la Droite et sa mission* (1848, in-32).

POULAIN DE BOSSAY (Auguste-Prosper), professeur français, né vers 1800, à Preuilly (Indre-Loire), embrassa de bonne heure la carrière de nseignement et, après avoir occupé, de 1836 1839, une chaire d'histoire au collége Henri IV, evint successivement recteur de l'Académie d'Orans (1840), membre du conseil de l'instruction ublique et proviseur du lycée Saint-Louis (1849); 1852, il a pris sa retraite. Il est auteur d'ouages destinés à l'enseignement universitaire : *las de géographie historique* (1833, in-4); *Atlas géographie moderne* (1840, in-4); *Histoire de rance* (1853, in-18); *Nouvel abrégé de géographie* 8ᵉ édit., 1854), etc. M. Poulain a été, en 1847, omu au rang d'officier de la Légion d'honneur.

POULETT (John POULETT, 5ᵉ comte), pair Angleterre, né en 1783, à Londres, appartient une branche cadette des marquis de Winchester levée, en 1627, à la pairie héréditaire. En 1819, a pris la place de son père à la Chambre des ords et s'est toujours associé à la politique du arti conservateur. Pendant plus de trente ans, il commandé la milice du Somerset. De son maiage avec miss Portman (1820), le comte Poulett deux enfants dont l'aîné, Vere, vicomte HINTON, st né en 1822.

POURTALÈS (Louis-Auguste DE), officier allemand, né à Neufchâtel, le 17 mars 1796, apparient à une des plus anciennes familles du canton; émigra, en 1845, par dévouement à la famille oyale de Prusse et ne revint dans la principauté de Neufchâtel, avec le titre de conseiller État et le grade de lieutenant-colonel d'artillerie, que pour tenter de la rendre à ses anciens naîtres. Le 3 septembre 1856, il attaqua subitenent le château, vit la population se tourner contre lui et fut fait prisonnier. Mis en accusaion, il dut la liberté aux considérations politiques qui rétablirent la concorde entre le gouvernement prussien et la république helvétique.

Son frère, Charles-Frédéric DE POURTALÈS, né à Neufchâtel, le 10 juin 1799, prit part au coup de main du 3 septembre, et, après un engagement avec les républicains de La Chaux de Fond, fut contraint de s'enfermer dans le château. Blessé grièvement, il dut la vie au colonel Danzler et recouvra sa liberté en même temps que son frère aîné. Il a naturellement perdu sa place d'inspecteur général des milices prussiennes dans la principauté de Neufchâtel.

Un troisième frère, Joseph-Alexandre DE POURTALÈS, né à Neufchâtel, le 9 octobre 1810, était, avant la dernière révolution, major dans l'artillerie prussienne du duché de Neufchâtel. La famille de Pourtalès, riche et influente, compte des branches nombreuses et possède des domaines considérables en Prusse, en Bohême, en Suisse et en France.

POWELL (Baden), savant anglais, né à Londres, vers 1798, fut élevé à Oxford et embrassa

image
not
available

ines et sur la lutte éternelle entre le bien et mal, Dieu et Satan. Là se succèdent et sount se mêlent, sous le luxe inépuisable d'une raséologie éclatante et sonore, le drame et popée, l'ode et la satire, la pensée religieuse Manzoni, l'élan patriotique de Niccolini et idées fatalistes de Byron et de Leopardi. ommé, par Charles-Albert, *poeta cesareo* de la aison de Savoie, M. Prati vit à Turin depuis 1849.

PRÉAULT (Auguste), sculpteur français, né à ris, en 1809, et fils d'artisans, fut d'abord desié au commerce, puis placé, à seize ans, chez sculpteur d'ornements et enfin chez David. jetant dans le mouvement romantique de 1828, se signala, dans ses travaux, par l'exubérance la fougue. Il débuta, au salon de 1833, par *la mine* et *Gilbert mourant à l'hôpital*, bas-refs, *la Misère*, groupe, et plusieurs médailles. clu des salons pendant quinze ans (1833-1848), crut s'en venger par des bons mots et par des uvres nombreuses, *la Tuerie*, *les Parias;* deux édaillons énormes d'*Empereurs romains*, *Tête Juif arménien* (1834); *l'Ondine; la Rivière des nazones* et *la Reine de Saba*, deux grands basliefs; *Hécube*, statue couchée (1835); *Charleagne*, statue colossale (1836); *Carthage*, statue 838); *Adoration des Mages*, bas-relief; un *Christ*, l'église Saint-Gervais (1839); *l'abbé de L'Épée*, our la façade de l'hôtel de ville (1844); *la Douur*, au cimetière des Juifs (1847).

Les œuvres longtemps proscrites de M. Préault irent une grande place au salon de 1849. Deis, il a figuré à toutes les expositions, sauf à elles de 1855 et 1857. Il a donné dans cette seonde période: *Clémence Isaure*, au Luxembourg; *aint Gervais* et *Saint Protais*, avec Antonin oine, à l'église Saint-Gervais (1848); *Ophélie*, as-relief (1849); *l'abbé Liautard*, buste funéire, dans l'église des Carmes; *Tombeau de abbé de L'Épée*, à Saint-Roch (1849); *le général arceau*, à Chartres (1850); *la Comédie humaine*, atuette; *Dante* et *Virgile*, médaillons, à l'Emereur; *Cavalier gaulois*, sur le pont d'Iéna; *ainte Valère*, à l'église Sainte-Clotilde (1853); *ristide Olivier*, avec bas-relief; *la Mort cueilint une fleur* (1855); *Mansard* et *Le Nôtre*, pour ersailles (1856), etc. M. Préault a obtenu une médaille en 1849.

PRÉMARAY (Jules REGNAULT, dit DE), littéateur français, né en 1809, s'était fait connaître ar quelques odes de circonstance et des vaudeilles, lorsque, à la suite de la mise en interdit u Gymnase, en 1844 (voy. DELESTRE-POIRSON), devint, pendant trois ans, le fournisseur prinipal de cette scène. Après la révolution de Férier, M. Delamarre confia la rédaction en chef e *la Patrie* à M. Jules Prémaray. Celui-ci, après voir transformé le journal en organe contre-réolutionnaire, se démit de la direction politique, la fin de 1849, et se renferma dans le feuilleton ittéraire, qu'il a conservé depuis.

On a de lui : *les Cendres de Napoléon* (1840); *e Drapeau de la République* (1848), et autres odes t couplets; puis *le Docteur Robin* (1842); *Part à eux* (1844), vaudeville en un acte; *Bertrand l'horoger ou le Père Job* (1843); *les Deux favorites ou Anneau du roi; Manon ou un Épisode de la ronde* (1843); *une Femme laide* (1846), vaudeville n 2 actes; *la Marquise de Rantzau ou la Nouelle mariée* (1843); *le Tailleur de la place Royale* 1844); *la Comtesse de Moranges* (1846), drameaudeville en 3 actes; *le Chevalier de Saint-Remy* 1847), drame en 5 actes, avec M. Varner, joués a plupart au Gymnase: *les Droits de l'homme*, omédie en 2 actes (Odéon, 1849); *les Cœurs d'or*,

ıteur français, né à Paris. le 8 août 1829, est ls d'un chef de bataillon de génie maritime en etraite et de Mme Prévost-Paradol, sociétaire de a Comédie-Française. Il fit de brillantes études u collége Bourbon, remporta au concours génél, en 1848, le premier prix de discours français t le prix d'honneur de philosophie l'année suiante, et entra aussitôt à l'École normale. Il en ortit en 1851 et resta en congé à Paris, se livrant lus librement à des travaux littéraires. La même nnée il obtint à l'Académie française le prix d'éoquence pour l'*Éloge de Bernardin de Saint-Pierre*. Au mois d'août 1855, il se fit recevoir locteur ès lettres, et fut nommé à la chaire de ittérature française de la Faculté d'Aix, qu'il i'occupa qu'une année; car à la fin de 1856, le *Journal des Débats* se l'attachait comme un de es rédacteurs ordinaires.

On a de M. Prévost-Paradol, outre ses deux hèses pour le doctorat, *Élisabeth et Henri IV* et *Jonathan Swift* (la seconde en latin): *Revue de l'histoire universelle* (1854, gr. in-8), tableau raoide du mouvement général de l'humanité; et *du Rôle de la famille dans l'éducation* (1857, in-8), ouvrage couronné par l'Académie des sciences norales et politiques.

PRIEUR (Romain-Étienne-Gabriel), peintre rançais, né à la Ferté-Gaucher (Seine-et-Marne), vers 1805, étudia le paysage sous Victor Bertin et remporta le grand prix de Rome en 1833. De retour d'Italie en 1836, il a depuis exploré les contrées les plus pittoresques et a surtout exposé depuis ses débuts, en 1831 : *Métabus roi des Volsques*, paysage historique, *la Récolte des foins* (1831-33); *la Voie des Tombeaux*, près de Rome (1836): *les Ruines de Sassenage*, *Moïse protégeant les filles de Jethro*, *la Porte aux Vaches*, *la Fontaine Désirée*, dans la forêt de Fontainebleau (1837-39); *le Parc de Versailles*, *Souvenir d'Italie* (1840); *les Murs de Rome*, *Bougival*, *la Tour des Esclaves*, *le Moulin de Saint-Ouen* (1842-45); *l'Approche de l'orage*, *la Statue de Démosthènes*, *le Mont Palatin*, *la Moisson*, *Chevaux en halage* (1846-48); *la Fête des Loges*, *Ruines d'un tombeau antique* (1849-53): *le Nid de l'aigle*, *les Gorges d'Apremont*, à l'Exposition universelle de 1855; *le Marché des Innocents* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1842 et une 2e en 1845.

PRIM (don Juan), comte DE REUS, général espagnol, né à Reus (Catalogne) en 1811, fit ses premières armes comme officier dans la guerre civile qui suivit l'avénement d'Isabelle au trône d'Espagne (1833). Dévoué aux intérêts de la régente Marie-Christine, il fut promu en 1837 au grade de colonel. Après la fuite de celle-ci, il s'associa aux hostilités dirigées par le parti progressiste contre la dictature d'Espartero, et fut décrété d'arrestation comme coupable d'avoir trempé dans le soulèvement de Saragosse du mois de novembre 1842. Il échappa à une condamnation en se réfugiant en France, où il s'occupa auprès de Marie-Christine elle-même de préparer une restauration. Nommé en 1843 député aux Cortès par la ville de Barcelone, il put revenir en Espagne et entrer dans l'alliance formée contre Espartero par les christinos et les progressistes réunis. Dès le mois de mai, il souleva Reus, sa patrie, dont il rédigea lui-même le *pronunciamento*. Chassé de cette ville par Zurbano, lieutenant d'Espartero, il trouva dans Barcelone un asile d'où il put propager le soulèvement. La chute d'Espartero et la victoire de Marie-Christine lui valurent le grade de général avec le titre de comte de Reus et le gouvernement de Madrid.

Cependant l'alliance entre les modérés et les

image
not
available

mploi de 1843 à 1847, et refusa, malgré les méliorations importantes qu'il y avait apportées, de partager les bénéfices des opérations. Poursuivant néanmoins le cours de ses travaux hilosophiques, il faisait paraître à Paris deux de es principales productions : *de la Création de ordre dans l'humanité* (1843, in-12; 2e édit., 848), exposé d'une théorie d'organisation poitique, et *Système des contradictions économiques* (1846, 2 vol. in-8; dernière édition, 1854), où il bat en brèche, en les opposant les uns aux utres, les réformateurs utopistes aussi bien que es économistes de l'école anglaise. Il travaillait à a publication d'un ouvrage de longue haleine relatif à la *Solution du problème social* (1848, n-8) par l'organisation du crédit et de la circuation monétaire, lorsque la révolution de Février vint brusquement le jeter dans des luttes plus ardentes.

Surpris et hésitant d'abord, et n'accordant aux chefs du mouvement qu'une médiocre confiance, M. Proudhon se contenta pendant un mois d'observer les événements et prit, au 1er avril, la rédaction du *Représentant du peuple*, journal quotidien, suspendu au mois d'août suivant, et dans lequel ses articles, rédigés dans un style vigoureux, brutal même, attirèrent rapidement l'attention. Sa popularité grandit si vite que, lors des élections complémentaires du 4 juin, il fut nommé représentant de la Seine par 77 094 suffrages. Trois semaines après, il détourna de lui les poursuites, auxquelles aurait pu donner lieu sa présence dans le faubourg Saint-Antoine pendant les journées de juin, par cet étrange aveu, qu'il y allait « admirer la sublime horreur de la canonnade. » A l'Assemblée constituante, affectant le plus grand dédain pour les formes politiques, il se posa hardiment en chef de secte et n'intervint dans les discussions que pour en faire ressortir de la façon la plus tranchante le vide ou la puérilité. Après avoir voté avec la droite contre l'abolition de la peine de mort, il développa, le 31 juillet, sa fameuse proposition relative à l'impôt sur le revenu, par laquelle il demandait que l'État s'emparât du tiers des fermages, des loyers et des intérêts du capital, afin d'arriver, par la gratuité du crédit, à la fondation sérieuse de la République. C'était, en d'autres termes, exiger, au nom du prolétariat, la liquidation immédiate de la propriété, qu'il transformait, d'après, son système, en possession transitoire et individuelle. Cette proposition, dont la lecture souleva les interruptions les plus violentes, fut repoussée par 691 votants, dans un ordre du jour motivé, comme étant « une atteinte odieuse aux principes de la morale publique et un appel aux plus mauvaises passions. » Un seul membre, M. Greppo, parut protester, par un vote d'adhésion, contre ce blâme universel. A quelque temps de là, M. Proudhon s'abstint d'appuyer l'amendement de M. Félix Pyat en faveur du droit au travail (2 novembre), pour ne pas soutenir « une théorie dans laquelle les conséquences détruisaient les prémisses, » et il vota contre l'ensemble de la Constitution (4 novembre), qu'il regardait, avec son cortége d'institutions monarchiques, « comme un péril pour la liberté. » Sur les autres questions, politiques ou sociales, ses votes furent acquis au parti démocratique.

Après avoir reconnu l'impossibilité de propager ses idées à la tribune, M. Proudhon reprit la plume et fonda tour à tour trois journaux quotidiens, *le Peuple* (23 novembre 1848—avril 1849), *la Voix du peuple* (1er octobre 1849—16 mai 1850), et *le Peuple de 1850* (15 juin—13 octobre 1850), accablés de condamnations et supprimés tous les trois. Ce fut dans ces feuilles qu'il engagea une polémique passionnée avec les divers chefs d'école ou de

image
not
available

s plus solitaires du Conservatoire. On a de cet
tiste une grande quantité d'œuvres de fantai-
ɜ, de *Rondos* et de *Thèmes variés* pour la harpe.

PRUSSE (maison royale de), dynastie de Ho-
nzollern (voy. ce nom). Chef actuel: le roi FRÉ-
:RIC-GUILLAUME IV (voy. ce nom), marié le 29
vembre 1828 à la reine *Élisabeth*-Louise, née
13 novembre 1801, fille de feu Maximiliens-
s-ph, roi de Bavière.

Frères du roi : *Guillaume*, prince de Prusse
ɔy. GUILLAUME);—Frédéric-*Charles*-Alexandre,
le 29 juin 1801, feldzeugmestre-général
commandant supérieur de l'artillerie, chef
12e regiment d'infanterie prussienne, pro-
iétaire du 8e régiment de cuirassiers autri-
iens, chef du 4e régiment des mousquetaires
sses; marié le 26 mai 1827 à la princesse *Ma-*
-Louise-Alexandrine, fille de feu Charles-Fré-
ric, grand-duc de Saxe-Weimar, née le 3 fé-
er 1808; de ce mariage sont issus : 1° Ma-
-*Louise*-Anna, née le 1er mars 1829, mariée
27 mai 1854 à *Alexis*-Guillaume, landgrave
Hesse-Philippsthal-Barchefeld; 2° Marie-*Anne*-
édérique, née le 17 mai 1836, mariée le 27 juin
3 au prince de Hesse, *Frédéric*-Guillaume;
Frédéric-Charles-Nicolas, né le 20 mars 1828,
ıtenant général et commandant de la 1re bri-
le de cavalerie de la garde, chef du 9e régi-
nt de hussards russes, marié le 29 novembre
4 à la princesse *Marie*-Anne, fille du duc ré-
ınt d'Anhalt-Dessau; le prince Frédéric-Henri-
ert, né le 4 octobre 1809, général de cava-
ie, commandant du 1er régiment de dragons,
ɘf du 7e régiment des cuirassiers russes, ma-
le 14 septembre 1830 à la princesse Wil-
mine-Frédérique-Louise-Charlotte-*Marianne*,
ɘ de feu Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, née
9 mai 1810, dont il s'est séparé par un di-
ce le 28 mars 1849 après avoir eu d'elle deux
ants : le prince Frédéric-Guillaume-Nicolas-
ert, né le 8 mai 1837, lieutenant au 1er régi-
nt de la garde à pied, et la princesse Frédé-
ıe-Wilhelmine-Louise-Élisabeth-*Alexandrine*,
le 1er février 1842.

œurs du roi : l'impératrice douairière de Rus-
, *Alexandra*-Feodorowna, veuve de l'empe-
r Nicolas (voy. RUSSIE); la grande duchesse
ıairière de Mecklembourg-Schwérin, *Alexan-*
ne, veuve du grand-duc Paul-Frédéric (voy.
:KLEMBOURG); la princesse *Louise*-Auguste-
lhelmine-Amélie, mariée à Frédéric, prince
Pays-Bas (voy. PAYS-BAS).

ousins germains du roi : le prince *Frédéric*-
llaume-Louis, né le 30 octobre 1794, fils de
le prince *Louis* Frédéric-Charles, mort en
3, et de feue *Frédérique*-Caroline, née prin-
ɜe de Mecklembourg-Strélitz; général de ca-
ɪrie, chef du 1er régiment des cuirassiers
ssiens et du régiment des lanciers russes de
rkoff, marié le 21 novembre 1817 à la prin-
ɜe Wilhelmine-Louise, fille de feu *Alexis* duc
ıhalt-Bernbourg, née le 30 octobre 1799,
t il a deux fils : le prince Frédéric-Guil-
ne-Louis-*Alexandre*, né le 21 juin 1820, gé-
l-major au service de Prusse; et le prince
léric Guillaume-*Georges* Ernest, né le 12 fé-
r 1826, colonel du régiment des gardes du
s; — le prince *Adalbert* (voy. ce nom); — la
cesse Marie-*Élisabeth* Caroline-Victoire, née
3 juin 1815, fille de feu Frédéric-Guillaume-
-les, sœur du prince Adalbert, mariée le 22
bre 1836 à Charles-Guillaume-Louis, prince
ı Hesse grand-ducale; la princesse Frédéri-
Françoise-Auguste-*Marie*-Hedwige, née le
ctobre 1825, sœur de la précédente, mariée
ximilien II, roi de Bavière.

s, il se fit remarquer parmi les orateurs de l'op-
ɪsition. Il fit partie, en qualité de secrétaire, de
commission impériale chargée d'élaborer un
ıuveau code pour la Hongrie. Non réélu aux
ètes de 1843 et de 1847, il soutint activement
ıns les journaux allemands la cause des idées li-
ɪrales. Marié à Vienne, en 1845, il acheta de
ands domaines dans les environs de sa ville na-
le, et s'occupa quelque temps d'études sérieu-
s sur l'économie agricole.
A la première nouvelle des mouvements de 1848,
se rendit à Pesth, et fut nommé sous-secrétaire
Etat au ministère des finances dans le cabinet
ıtthyanyi. Peu de temps après, le prince hon-
ois Esterhazy, ministre des affaires étrangères
Vienne, l'appela auprès de lui et lui confia le
ême poste. M. Pulszky eut alors sur les affaires
Hongrie une influence à laquelle on a attribué
grande partie les mouvements du mois d'oc-
bre. Surveillé et menacé par la police de Win-
sch-Graetz, il parvint cependant à s'échapper et
gagner la Hongrie, où il fut nommé aussitôt
embre du comité de défense nationale. L'appro-
e de Windisch-Graetz le força de se refugier en
licie, d'où il passa en France. En mars 1849, il
rendit en Angleterre, où M. Kossuth le nomma
ıbassadeur, en l'exhortant à veiller aux intérêts
la cause hongroise. Après la catastrophe de
ilagos, et la délivrance de l'ex-dictateur, il l'ac-
mpagna dans son voyage en Amérique. Il a donné,
collaboration avec sa femme (voy. l'article sui-
nt) une relation de ce voyage, intitulé : *Blanc,
uge, noir* (White, red, black; Londres, 1852,
vol.: traduit en allemand, Cassel, 1853, 5 vol.).
On doit encore à la plume éloquente et facile de
Pulszky : *les Jacobins en Hongrie* (die Jako-
ner in Ungarn; Leipsick, 1851, 2 vol.), et *Phi-
ɪophie de l'histoire de Hongrie* (Ideen zur Philo-
phie der Geschichte Ungarns), travail des plus
marquables inséré dans l'*Athenæum* hongrois.
PULSZKY (Thérèse-Walter, dame), femme du
écédent, née à Vienne, en 1815, était la fille
ın riche marchand, qui lui fit donner la meil-
ıre éducation. Depuis son mariage, elle partagea
nstamment la destinée de son époux; elle passa
ec lui en Angleterre en 1849 et, après la con-
cation de leurs biens, contribua de sa plume à
ır existence commune. Outre la grande relation
voyage à laquelle elle a collaboré avec son
ıri, elle a écrit en anglais des ouvrages d'un
le élégant et d'un intérêt soutenu : *Mémoires
ıne dame hongroise* (Memoirs of a Hungarian
dy; Londres, 1850, 2 vol.); et *Récits et tradi-
ns de la Hongrie* (Tales and traditions of Hun-
ry; Ibid., 1851, 2 vol.), tous les deux traduits
allemand.

PUREUR (Pierre-Joseph), ancien représentant
peuple français, né à Condé-sur-Escaut (Nord),
7 mai 1798, fit son droit, s'établit comme no-
re dans sa ville natale, et fit partie de l'oppo-
ion radicale sous Louis-Philippe. En 1848, il
élu représentant du peuple dans le Nord, le
itième sur vingt-huit, par 177 669 voix. Mem-
du comité de l'administration départementale
communale, il vota ordinairement avec le parti
nocratique non socialiste, fit après le 10 dé-
nbre, une opposition très-vive à la politique de
lysée, et appuya la demande de mise en accu-
ion, présentée contre Louis-Napoléon et ses
nistres. Il ne fut pas réélu à la Législative.

PUSEY (Édouard), théologien anglais, né en
10, fit de bonnes études à l'université d'Oxford,
brassa la carrière ecclésiastique et occupa avec
ccès une chaire de théologie. D'accord avec plu-
ırs de ses collègues, comme lui professeurs ou

e d'un vif engagement (16 janvier 1798). Cette
on d'éclat lui valut le grade de capitaine (1802),
le commandement de *l'Atlas*, de 74 canons ; à
l de ce vaisseau, il servit dans la Manche, la
du Nord, l'océan Pacifique et vint rallier
adre de sir J. Duckworth, avec laquelle il prit
au combat livré devant Saint-Domingue (6 fé-
r 1806). En 1809, il contribua, à bord du *Si*-
, à la prise de Saint-Paul (île Bourbon) ; en-
en 1814, après une chasse de quatorze heu-
il réussit à s'emparer d'un corsaire américain
2 canons. Compagnon de l'ordre du Bain en
et chevalier grand-croix en 1839, sir Pym
promu au rang de contre-amiral en 1837, et
plit, de 1841 à 1846, les fonctions d'inspec-
général maritime de Plymouth. Il a été nommé
-amiral le 12 février 1847.
n frère aîné, sir William Pym, médecin, né
796, élevé à l'université d'Édimbourg, entra
l'armée comme chirurgien, servit en Es-
e, aux Indes et en Sicile, et fut créé cheva-
en 1830, pour les services qu'il avait rendus
braltar durant une épidémie. Inspecteur gé-
des hôpitaux en 1816, il a pris depuis plu-
s années sa retraite et n'a gardé que les
ions de directeur général des quarantaines
oyaume-Uni. On a de lui un traité estimé sur
èvre jaune.

NE (B. James), paysagiste anglais, né à
ol, le 5 décembre 1800, fut d'abord placé
un procureur, qu'il quitta à l'âge de 20 ans,
donna des leçons de dessin et restaura de
tableaux. Il ne put venir compléter ses étu-
Londres qu'en 1835. Dix ans après, la pro-
on de quelques riches amateurs lui permit
siter l'Italie, la Suisse et l'Allemagne. A son
r (1847), un éditeur de Manchester lui com-
a une série de trente *Vues* prises dans les
ons de cette ville ; il travailla trois ans à
œuvre, rapidement répandue par la litho-
ie. De 1851 à 1854, il parcourut une seconde
Italie. On a vu de lui à l'Exposition univer-
le Paris, en 1855 : *le Lac Derwent*, *le Col-
'Eton* et une *Vue d'Heidelberg*. Il est vice-
lent de la Société libre des artistes anglais
cemment, il a écrit quelques articles dans
Journal de Londres.

ion ; de retour en Allemagne, il se livra
ntier à l'étude des œuvres d'art et com-
, ces belles collections d'estampes et de
es, qu'il a travaillé constamment à enri-
endant plus de cinquante ans. Elles sont
d'hui assez complètes, pour que le *Cata-*
qu'il en a publié en 1853 (Verzeichniss
r Kupferstichsammlung ; Leipsick) soit
un manuel complet de l'histoire de la
e. La galerie de tableaux qu'il possède
on hôtel à Dresde, et qui est ouverte aux
ers et aux artistes, le place également
les plus judicieux et les plus riches ama-
le l'Allemagne. Membre du conseil des Aca-
, des beaux-arts de Leipsick et de Dresde,
t plusieurs fois des cours publics d'esthé-
l'Académie de Dresde et en a publié le ré-
sous le titre de : *Leçons d'esthétique* (Vor-
über Æsthetik ; Leipsick, 1844). Depuis
rs années, il s'est retiré dans ses proprié-
s de Stolpen, en Saxe.
uandt s'est fait connaître comme critique,
sieurs ouvrages, *Excursions dans le do-*

image
not
available

auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plares et des éditeurs infidèles de la littérature ıçaise pendant les quatre derniers siècles; *les ivains pseudonymes* (1854-1857, tome I, in-8), ıellement en cours de publication, et où la bioɔhie prend encore de plus en plus de place. Il ıt aussi projeté une *Encyclopédie du biblioaire*, vaste répertoire bibliographique de tous temps et de tous les pays, qui, faute d'un ıbre suffisant de souscripteurs pour couvrir frais énormes de l'impression, en est resté à remière livraison.

. Quérard a aussi collaboré à une *Revue biographique* (1839), au *Bibliothécaire* (1844), : M. Poltoratzky (voy. ce nom), au *Moniteur a Librairie* (1843-1844), etc. Il a écrit luiıe, avec beaucoup de détails sa propre vie ; ses *Écrivains pseudonymes* (t. I, p. 588-), sous le pseudonyme anagrammatique de . *Jozon d'Erquar.*

JESNET (Eugène), peintre français, né à Pavers 1808, étudia sous M. Dubufe et se livra, ne son maître, à la spécialité du portrait. Il ɔuté au salon de 1833 et exposé depuis de ɔreux et hauts personnages, dont les diss initiales ne permettent que de citer: *le e Excelmans*, *MM. Chaumeil de Stella*, *me Du Camp*, *Géraldy*, *Jacques Hertz*, *y*, etc. (1834-1849); quelques pastels et sujets ənre, *la Convalescente* (1836); des *Têtes d'é-et Groupes d'enfants* (1843-1857). Il a obtenu 3e médaille en 1838, et une 2e en 1843.

TESTEL (Charles-Auguste), architecte frannée à Paris, le 18 septembre 1807, étudia Peyre, Blouet et M. Duban et entra, en à l'École des beaux-arts, dont il sortit en Dix ans après, à la suite du concours ouın 1835, pour la cathédrale à construire à s, il vit adopter son *Projet* qu'il mit aussitôt ːcution. Cette église, l'église Saint-Paul, ıencée en 1838, a été terminée en 1849. La .e fontaine de l'Esplanade, dans la même fut également élevée sur ses dessins en et inaugurée le 1er juin 1851. Comme arte attaché à la commission des monuments iques, M. Questel releva et dessina *l'Amphie d'Arles*, avec projet de restauration, et, laboration avec M. Laisné, *le Pont du Gard.* essins ont figuré aux salons de 1846 et 1852, que *l'Église Saint-Paul* et la *Fontaine de ınade*, et ont tous reparu à l'Exposition 'selle de 1855.

ənu depuis architecte des châteaux de Veret de Trianon, M. Questel y a dirigé les l'août 1855, pour la visite de la reine d'An-'e. Il fait maintenant partie du conseil des ːnts civils et dirige, depuis juin 1856, ır abandonné par M. Gilbert. Il a successiveɔbtenu une 3e médaille en 1846, une 1re en une médaille de première classe en 1855, et oration en août 1852.

T (N....), physicien français, né le 18 octo-10, à Nîmes, sortit de l'École normale en fut nommé professeur de physique au col-ıyal de Grenoble et chargé en même temps, ː suppléant, du cours de mathématiques puappliquées à la Faculté des sciences. En 1 fut appelé à la chaire de physique du et à celle de l'école normale primaire de les. Pendant six années (1840-45), il joignit fonctions celles d'examinateur pour l'adı aux Écoles de marine, de Saint-Cyr et re, et passa en 1849 au lycée Saint-Louis. ı, époque de la réorganisation des acadé-

image
not
available

évrier et ne les quitta que pour « inaugurer :publique au Collége de France, dans la chaire *lecteur du roi.* » Nommé colonel de la égion, il fut élu par son département, re- ɜntant à l'Assemblée constituante, où il siégea xtrême gauche, et fut renvoyé à la Législa- où il suivit la même ligne politique. A l'oc- n de l'expédition de Rome, M. Quinet, qui publié, l'année précédente, son livre des *Ré- 'ions d'Italie* (1848, in-8), fit paraître, sous re de *Croisade autrichienne, française, na- aine et espagnole contre la république ro- e*, un opuscule qui eut cinq éditions coup oup, et fut suivi de *l'État de siége* (1849); *Enseignement du peuple* (1850), et de la bro- e intitulée *Révision* (juillet 1851). Expulsé de :e par le décret du 9 janvier 1852, M. Quinet :tira à Bruxelles, où il épousa une jeune e moldave, la fille du poëte Assaki.

puis cette époque, il a publié : *les Esclaves* :elles, 1853, in-18), poëme dramatique en actes et en vers, dont Spartacus est le héros ; *ıtion de la république des Provinces-Unies* , in-18), et *Philosophie de l'histoire de* :e (*Revue des Deux-Mondes*, 1855), sorte el à tous les écrivains de ce siècle, que l'au- :onjure de rétracter, dans une sorte de nuit e du 4 août, toutes les erreurs au service elles ils ont mis leur talent. Deux éditions ; *OEuvres complètes* sont en cours de publi- ı (1857, 10 vol. in-8 et in-18).

INET (Benoît), poëte belge, né à Mons en s'est acquis dans le parti catholique une ne réputation par la vivacité avec laquelle taqué les doctrines libérales, philosophiques 'olutionnaires. Ses principaux écrits en vers *la Voix d'une jeune âme* (1839); *la Prière ıe* (1844), et le recueil de ses *OEuvres*, qui à eu trois éditions (1854, 2 vol.). Sous le le *Souvenirs de la presse* (1849, in-8), il a les articles de critique et de discussion qu'il 'nis aux feuilles quotidiennes de son pays.

INETTE DE ROCHEMOND (baron), homme ıue français, conseiller d'État, né à Paris,)1, est fils du conventionnel de ce nom qui t plus tard ministre et sénateur. Emmené, 14, à Bruxelles par son père, qui venait exilé, et élevé sous ses yeux, il rentra en e cinq ans après. Sa vie politique date de la ıtion de Juillet. Maire de Soissons en 1832, plaça en 1835 le général Sébastiani comme e de Vervins, et obtint, pendant quatorze e renouvellement de son mandat. Il vota mmment avec la gauche et traita avec un ı talent les questions administratives; c'est ıu'on doit l'établissement des trottoirs dans ındes villes. Élu, en 1848, le second sur e des représentants de l'Aisne, il ne fit à la tuante, où il se prononça pour le bannis- t de la famille d'Orléans, qu'une courte tion, fut nommé, le 15 juin, ministre plé- ntiaire en Belgique, et remplit ces fonc- usqu'à la fin de 1851. Remplacé par le duc sano, il resta quelque temps à l'écart. En il a pris place au conseil d'État. M. Qui- est, depuis 1850, officier de la Légion ıeur.

NTANA (don Manuel-Joseph), célèbre poëte ol, né à Madrid, le 11 avril 1772, fut en- e bonne heure à l'université de Salaman- étudia la philosophie et le droit, fut reçu en 1795 et nommé presque en même temps iscal de la junte de commerce. A cette épo- se faisait connaître par quelques compo-

veau roi, Victor-Emanuel, les désastreuses conditions d'une paix définitive. Puis, sans perdre de temps, il marche contre Venise, avec Haynau, son chef d'état-major (27 mars) et la somme de se rendre, sous peine de bombardement. L'héroïque défense du fort de Malghera le détermina à proposer des conditions de paix avantageuses, qui parurent peu sincères et ne furent point acceptées. La ville tomba, après vingt-quatre jours de bombardement (27 août), et l'Autriche domina de nouveau dans la haute Italie tout entière. Le vainqueur fut nommé gouverneur général et commandant militaire de tout le pays.

En 1850, lorsque la guerre faillit éclater entre la Prusse et l'Autriche, il fut appelé à Vienne pour préparer un plan d'opérations. Il retourna bientôt à Milan. En 1856, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il a enfin sollicité sa retraite, qui lui a été accordée. Décoré de tous les ordres de l'Europe, le général Radetzky laissa la réputation d'un soldat intrépide, d'un tacticien consommé et d'un des caractères militaires les plus énergiquement trempés de l'Europe. Son dévouement absolu aux idées réactionnaires a imprimé à différents actes de sa vie militaire un caractère d'impopularité dans toute l'Europe libérale. — Le général comte Radetzky est mort le 2 janvier 1858. Les plus grands honneurs ont été rendus à sa mémoire dans son pays et en Russie, et l'on a dit à ce sujet, que l'Autriche avait perdu son Wellington. — De son mariage avec la comtesse Franziska Strassoldo Grafenberg, morte en 1854, il a eu huit enfants, cinq fils et trois filles, dont les seuls survivants sont le comte Théodore de Radetzky, colonel autrichien, et la comtesse Wenkheim.

RADIGUET (Maximilien-René), littérateur français, né en 1818, à Landerneau (Finistère), accompagna, à l'âge de vingt ans, les plénipotentiaires français chargés de traiter les questions d'indemnité avec la république d'Haïti. De 1841 à 1845, il fit, en qualité de secrétaire de l'amiral Dupetit-Thouars, la campagne de *la Reine Blanche* dans l'Océanie, rapporta un travail artistique considérable en trois atlas in-fol. et reçut à cette occasion la croix d'honneur. Depuis 1847, il a fourni divers articles de voyage et de littérature à la *Revue des Deux-Mondes*, à *l'Illusration*, au *Magasin pittoresque*, au *Musée des familles*, et des poésies à la *Revue de Paris*. On a encore de lui : *Souvenirs de l'Amérique espagnole* (1856, in-18); *Études de mœurs sur l'Amérique du Nord* (1857), et un volume de promenades en Bretagne.

RADNOR (William PLEYDELL-BOUVERIE, 3e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1779, à Londres, appartient à une famille élevée en 1747 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Folkestone, il débuta fort jeune dans la vie politique et prit, de 1802 à 1828, une part active aux luttes parlementaires comme député de Salisbury. A cette dernière date, il occupa à la Chambre des Lords la place de son père et continua d'y défendre les principes du parti whig. Marié deux fois, en 1800 et en 1814, il a cinq enfants, dont l'aîné, Jacob, vicomte FOLKESTONE, est né en 1815, à Londres (voy. BOUVERIE).

RADOULT DE LAFOSSE (Pierre-Thomas), général français, ancien représentant, né en 1784 à Villeneuve d'Agen (Lot-et-Garonne), et fils d'un receveur de finances, fut admis, en 1803, à l'École polytechnique et, en 1806, à l'École d'application de Metz. Il servit dans l'arme de l'artillerie. Il prit part à toutes les campagnes de l'Empire jusqu'à Waterloo et fut laissé dans l'inactivité par la

image not available

secrétaire militaire. Son intrépidité le fit signaler en maintes circonstances, notamment à Salamanque, Vittoria, Orthez et Toulouse. A Waterloo, blessé au bras, au commencement de la bataille, il resta néanmoins à la tête de son régiment et ne subit l'amputation que dans la soirée.

A la paix, il quitta quelque temps le service et fut élu, en 1818, député à la Chambre des Communes, où il se rangea parmi les tories modérés. Nommé ensuite secrétaire de l'artillerie, il remplit les mêmes fonctions auprès du commandant en chef de l'armée. Successivement général-major et lieutenant général, il était, depuis longtemps, directeur de l'artillerie lorsqu'en récompense de ses nombreux services, il fut levé à la pairie héréditaire avec le titre de baron Raglan (1852). Appelé par lord Aberdeen commander l'armée expéditionnaire d'Orient, fut promu au grade exceptionnel de feld-maréchal (1854) et déploya autant de fermeté dans conseil que de prudence dans l'exécution. On connaît la part décisive qu'il prit à la victoire l'Alma, où, selon l'expression du maréchal Saint-Arnaud, il se montra « d'une valeur antique. » Devant Sébastopol, il a soutenu le poids commandement avec dignité, sinon avec éclat. — Lord Raglan est mort d'une attaque de choléra à son quartier général, au mois de juin 55. De son mariage avec la nièce du duc de Wellington (1814), il avait eu deux enfants.

RAGLAN (Richard-Henry FITZ-ROY SOMERSET, baron), pair d'Angleterre, né en 1817, à Pa-, est fils aîné du précédent. Il a succédé aux honneurs héréditaires en 1855 et il jouit d'une pension de 2000 liv. st. (50,000 fr.), accordée r le Parlement en récompense des services de son père. Il appartient au parti conservateur.

RAGON (F....), historien français, né vers 1795, entra, en 1813, à l'École normale et fut longtemps professeur d'histoire au collége Bourbon, puis inspecteur de l'Académie de Paris. De 1849 à 52, il remplit les fonctions d'inspecteur général des études. Il est, depuis 1844, chevalier de la Légion d'honneur.

Ses ouvrages historiques, exacts et consciencieux, ont été adoptés pour l'enseignement universitaire : *Abrégé de l'histoire générale des temps modernes* (1824-1826, 3 vol. in-8), depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à la mort de Louis XIV, ; *Précis élémentaire de l'histoire de France* (1835, in-18; 14ᵉ édit., 1852); *Histoire générale du XVIIIᵉ siècle* (1836, in-8); *Précis de l'histoire moderne* (1846, in-12). L'*Abrégé* et *le XVIIIᵉ siècle* ont été réimprimés, sous le titre : *Histoire générale des temps modernes* (1846, 3 vol. in-8; 6ᵉ édit. augmentée, 1855). On doit encore à cet auteur diverses traductions, quelques-unes en vers : *Horace* (1831-1832); *Child-Harold* (1833); *les Lusiades* (1842); *Essai de poésies bibliques* (1849).

RAHDEN (Guillaume, baron DE) écrivain militaire allemand, né le 10 août 1793, près Bres-, fut élevé à l'École militaire de Kalisch, entra en 1809 dans l'armée prussienne, obtint en le grade de lieutenant et fit en cette qualité campagnes de Saxe, de France et de Belgique. Plus tard, fatigué de la vie de garnison, il prit successivement du service en Russie, en Hollande et en Espagne. Dans ce dernier pays, où il avait embrassé la cause du carlisme, il combattit sous les ordres de Maroto et de Cabrera et devint rapidement général de brigade (1837-1840). Grièvement blessé, il revint en Allemagne, où il publia deux livres d'un grand intérêt historique : *Cabrera* (Francfort, 1840), et les *Excursions d'un*

image
not
available

Au milieu de ses travaux d'art et de ses voyages, M. Ramée entreprit de nombreuses publications. Après avoir traduit en français les *Monuments d'architecture, de sculpture et de peinture allemandes*, d'Ernest Forster (1836, in-4); il donna : *Cours de dessin* (1840. in-4, texte et planches): *Manuel général de l'histoire de l'architecture chez tous les peuples, et particulièrement de l'architecture en France au moyen âge* (Paris, 1843, 2 vol. in-8), ouvrage traduit par l'auteur lui-même en anglais et en hollandais, et qui se réimprime en ce moment avec luxe (1858, 2 vol. in-4); *Introduction au Moyen âge monumental et archéologique* (1843, in-folio); la traduction française du texte de l'*Ornementation au moyen âge*, de Handeloff (1846, 2 vol. in-4); *l'Ornement* (1848, texte et planches); *Théologie cosmogonique* (1853), livre philosophique et révolutionnaire moins remarqué pour la nouveauté des idées que pour la hardiesse du langage; *Histoire des carrosses* (1856), etc.

M. Ramée a écrit, en 1848, quelques articles dans *le Peuple* de M. Proudhon, entre autres histoire du drapeau rouge, et s'est trouvé mêlé divers événements politiques de cette année. es recherches qu'il fit alors sur toute la premiere révolution, lui ont fourni des documents écieux sur l'architecture française des derers temps. Il a encore donné des articles à *Revue britannique* (1845-1846); une série *Notices* dans les *Monuments anciens et modernes*, de M. Jules Gailhabaud (1845-1849); des *rtes d'Orient* (1855), ainsi que le texte et les is d'un *Résumé d'histoire de l'architecture*, ur le *Nouveau Journal des connaissances utiles*.

RAMUS (Marius-Joseph), sculpteur français, né Aix, le 19 juin 1805, obtint dans sa jeunesse is les prix à l'académie de cette ville, vint à ris en 1822, suivit, comme élève de Cortot, cours de l'École des beaux-arts, et remporta second grand prix en 1830. Une mission spéle du gouvernement lui permit de visiter l'Ital il était chargé de mouler, dans les galeries Florence, tous les morceaux précieux du xv^e^ le et de la Renaissance, pour le musée des ustins, devenu le Palais des beaux-arts. M. Ras débuta au salon de 1831 par le buste du *te de Forbin*, et exposa ensuite les statues de *Fontaine* et de *Séguier*, les bustes de *Tourville* e *Tournefort*, destinés au musée de Versailles: tatue de *Portalis*, placée dans l'hémicycle de cienne Chambre des Pairs; *Anne d'Autriche*, le jardin du Luxembourg; *Daphnis et Chloé*, *nocence*, *Céphale et Procris*, *les Arts*, *la Bienance*, *une Première pensée*, acheté par le gouement pour le musée de Marseille. D'autres ux nombreux ont contribué à populariser nom, surtout dans le midi de la France; sont : le *fronton* du palais de justice de Montr, les statues de *Portalis* et de *Siméon*, pour le d'Aix; le buste de *Vauvenargues*, pour sa thèque; un *Gassendi* en bronze, à Digne; *t et Belzunce*, pour Marseille, et le *Monu d'Adam de Craponne* à Salon (1854). Dans ces ers temps, M. Ramus a exécuté la statuette *r Sibour*, une statue de *Philippe de Cham-*, un buste de *Carbonel* (1850-1853): un *Jean*, admis, avec sa statue de *Puget*, à sition universelle de 1855; *les Marguerites*, *e en marbre*; *le docteur Rayer* (1857); *Saint l et Saint Gabriel*, pour Saint-Eustache, etc. btenu une 2^e^ médaille en 1831, une 1^re^ en la décoration en octobre 1852, et une men- n 1855.

CÉ (Alexandre-Nicolas POLANGIE DE), offi-

image
not
available

Nouvelles histoires de la forêt de Bohême (Neue Geschichten aus dem Bœhmerwald; Vienne, 1845), où des défauts de forme étaient rachetés par l'intérêt des détails. Il donna ensuite : *Fleurs d'aubépine* (Weissdornblüten; Leipsick, 1846); *une Mère de campagne* (Eine Mutter vom Lande; 1848); *Florian* (Ibid., 1853); *Histoire de pauvres gens* (Geschichten armer Leute; Stuttgart, 1853); *la Belle Minna* (Schoen Minnele; Leipsick, 1854); *les Amis* (die Freunde; Prague, 1854, 2 vol.); *Goton* (das Hofer-Kätchen; Leipsick, 1854), etc., et diverses nouvelles et histoires populaires réunies dans un nouveau recueil intitulé : *De la Forêt de Bohême* (Aus dem Bœhmerwalde; Ibid., 1851, 3 vol.).

M. Rank, qui excelle dans la peinture de la vie agreste de la Bohême, dont il s'est fait comme une spécialité, est moins heureux dans la création de ses personnages d'imagination, et prête volontiers à ses paysans un héroïsme de sentiments et de langage dont le moindre défaut est l'invraisemblance. — En 1848, il fit partie du parlement de Francfort, où il vota avec la fraction démocratique modérée.

RANKE (Léopold), célèbre historien allemand, l'aîné des cinq frères de ce nom, né à Wiche, en Thuringe, le 21 décembre 1795, obtint, au sortir de l'université, une place de professeur au collège de Francfort-sur-l'Oder, et consacra tout son temps à l'étude de l'histoire. Dans un premier ouvrage intitulé : *Critique de quelques historiens modernes* (Kritik neuerer Geschichtschreiber; Berlin, 1824), il les rappelait à l'étude des sources, à la nécessité d'une méthode exacte et de vues philosophiques. Nommé professeur d'histoire à l'université de Berlin, en 1825, il y fit des cours qui eurent le succès le plus retentissant. En 1827, il entreprit un voyage scientifique de quatre années à Vienne, à Venise, à Rome et Florence. A son retour, il fonda son célèbre *Journal historique et politique* (Historisch politische Zeitschrift; Berlin et Hambourg, 1832-1836, 2 vol.), où il examinait et jugeait, avec une grande impartialité, les différentes formes de gouvernement. Professeur titulaire à l'université de Berlin, depuis 1834, et historiographe du roi depuis 1841, M. Ranke se partage entre ses cours, ses voyages scientifiques dans toute l'Europe, et ses grands travaux d'histoire.

En 1848, il fut nommé, par un cercle de la Prusse, député à l'Assemblée nationale de Francfort, et fit partie de la commission qui alla offrir le vicariat de l'empire à l'archiduc Jean. S'efforçant de rester fidèle tout à la fois aux intérêts de la Prusse, à la nationalité allemande et à la liberté, il vota le plus souvent avec le parti de M. de Gagern (voy. ce nom).

Consciencieux jusqu'à la minutie, porté aux considérations philosophiques, très-original de style et d'idées, M. Ranke réunit, à divers degrés, dans ses ouvrages, les différents mérites qui font la gloire des historiens français contemporains. Parmi ses travaux, qui embrassent l'histoire universelle, il faut citer à part quatre œuvres magistrales : *Les Papes romains, leur Église et leur État au* XVI^e *et au* XVII^e *siècle* (die rœm. Pæpste, ihre Kirche und ihr Staat, etc.; Berlin, 1834-1836, 3 vol.; 2^e édit., 1844-1845), ouvrage impartial, traduit dans un grand nombre de langues; *Histoire de l'Allemagne au temps de la réforme* (Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation; Ibid., 1839-1847, 6 vol.; 3^e édit., 1851-1852), contre-partie, non moins impartiale, du précédent; *Neuf livres de l'histoire de Prusse* (Neun Bücher preuss. Geschichte; Ibid., 1847-1848, 3 vol.), et l'*Histoire de France aux* XVI^e *et* XVII^e *siècles* (Franz. Geschichte vornehmlich

image
not
available

voulu introduire dans l'enseignement ses idées démocratiques et s'étant laissé aller à des diatribes passionnées contre les corps savants et l'administration, dont il demandait la réorganisation complète, il vit accueillir ses nouveaux travaux par le dénigrement, le silence ou des insinuations malveillantes.

En 1830, M. Raspail, un des combattants de la révolution, reçut un coup de feu à la prise de la caserne de la rue de Babylone. Quoiqu'il eût refusé de prêter serment à Louis-Philippe comme décoré de Juillet et qu'il comptât parmi les chefs du parti républicain, on mit à sa disposition de hauts emplois; on alla même jusqu'à vouloir créer exprès pour lui une place de conservateur général des collections du Muséum. Il ne s'entendit pas à ce sujet avec G. Cuvier, qui répugnait à une réforme radicale, écrivit une lettre d'adieux aux places et se réunit au comité de rédaction des Amis du peuple. Devenu président de cette société, il collabora activement à son journal ainsi qu'à ses nombreux écrits de propagande révolutionnaire. Alors commença contre lui une série de procès, notamment celui des Vingt-sept (1834), qui, en augmentant sa popularité, lui valurent presque coup sur coup six ou sept années d'emprisonnement. Telle était la passion avec laquelle il exposait ses convictions républicaines que, portant un jour la parole pour ses compagnons, il osa dire au tribunal : « Il faudrait enterrer vivant dans les ruines des Tuileries le citoyen qui demanderait à la pauvre France quatorze millions pour vivre. » La cour punit immédiatement cette audace de quinze mois de prison et de 500 francs d'amende. Les feuilles radicales prétendirent que, transféré alors de Sainte-Pélagie à la maison d'arrêt de Versailles, on le fit marcher, les fers aux mains, en tête d'une chaîne de soldats des compagnies de discipline. Au mois d'octobre 1834, il avait pris la rédaction en chef du *Réformateur*, qui, pendant une existence de quinze mois, eut à subir près de vingt condamnations et à payer cent mille francs d'amende: outre beaucoup d'articles scientifiques que contient de lui ce journal, il y donna une suite de lettres sur les prisons de Paris, imprimées à part sous le titre de *Réforme pénitentiaire* (1839, 2 vol. in-8).

Cependant M. Raspail, travailleur infatigable et dont la vie privée était un modèle de rigidité stoïque et de sobriété pythagoricienne, ne sacrifiait pas entièrement aux agitations politiques ses études favorites. De cette époque si tourmentée date la publication de grands ouvrages composés en bonne partie sous les verrous. Nous rappellerons les suivants : *Coups de fouet scientifiques* (1830, in-8), polémique avec Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire; *Essai de chimie microscopique* (1831, in-8), appliquée à la physiologie; *Cours élémentaire d'agriculture et d'économie rurale* (1831-1832, in-18; 2e édit., 1837), à l'usage des écoles primaires; *Nouveau système de chimie organique* (1833, in-8, pl.), dont il donna plus tard une édition complètement refondue (1838, 3 vol. in-8 et atlas), et qui traite principalement de la manipulation, de la chimie descriptive et de la chimie générale ou analogie; *Nouveau système de physiologie végétale et botanique* (1837, 2 vol. in-8, et atlas), fondé sur les méthodes d'observation développées dans le précédent traité. Les découvertes consignées dans ces ouvrages résultent moins encore de l'emploi du microscope que du point de vue aussi neuf que hardi sous lequel il s'est placé. Sa méthode consiste à suivre l'être organisé depuis sa naissance jusqu'à sa mort, pour noter toutes ses transformations et les fonctions de toutes ses parties, et à faire cette étude,

voir, et se rangea parmi les chefs intelligents du centre gauche, qui demandaient avec modération de nouvelles réformes. Il devint vice-président, puis président de la Chambre (1852). Un peu plus tard il rentra, avec le portefeuille de la justice, au ministère, où il eut pour collègue son ancien adversaire M. de Cavour, président du conseil (1854). Aujourd'hui M. Ratazzi, qui n'a mis son talent au service de partis opposés que pour sauver ce que le Piémont pouvait garder de liberté au milieu de la ruine universelle des constitutions libérales, jouit, à Turin et dans tout le Piémont, d'une popularité qui a été hautement consacrée dans les dernières élections (1857).

RATEAU [de la Charente], ancien représentant du peuple français, né à Angoulême, en 1800, fut reçu licencié en droit à la Faculté de Toulouse, se fit inscrire, en 1824, au tableau des avocats de Bordeaux et s'y distingua par une grande habileté de parole. Sous Louis-Philippe, il faisait partie de l'opposition libérale qui réclamait la réforme électorale et parlementaire, et il fut élu membre du conseil général de la Gironde. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, dans la Charente, le septième sur neuf, par 37 839 voix. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la droite, et soutint, après l'élection du 10 décembre, le gouvernement de Louis-Napoléon. Il donna son nom à la fameuse proposition qui avait pour objet de dissoudre la Constituante avant la rédaction des lois organiques qu'elle s'était réservé de voter, et de hâter la convocation de la Législative, pour délivrer le pouvoir exécutif de l'opposition qu'il rencontrait dans la majorité républicaine. La proposition Rateau, qui donna lieu aux plus vives discussions (12 janvier 1849), fut adoptée par 400 voix contre 396. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, M. Rateau, continuant de se montrer hostile à la République, vota la loi du 31 mai et se prononça pour la révision de la Constitution; mais il resta attaché au système parlementaire, et refusa de servir jusqu'au bout la politique particulière de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre 1851 le fit rentrer dans la vie privée, et il reprit sa place au barreau de Bordeaux.

RATHERY (Edme-Jacques-Benoît), littérateur français, né à Paris, le 19 novembre 1807, étudia le droit, se fit recevoir, en 1830, avocat à la cour royale et suivit le palais pendant un certain nombre d'années. Ses études sur l'ancien droit public et privé de la France, l'histoire de nos institutions judiciaires et la biographie des magistrats et des jurisconsultes, lui fournirent le sujet de plusieurs articles dans *le Droit*, la *Gazette des tribunaux*, la *Revue de législation et de jurisprudence*. En même temps il travaillait à la *Revue française*, à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à la *Nouvelle Revue encyclopédique*, etc. Puis il fit paraître des *Recherches sur l'histoire du droit de succession des femmes* (1843, in-8), fragments d'un mémoire auquel l'Académie des sciences morales et politiques avait, l'année précédente, accordé une première mention honorable; et une *Histoire des États généraux de France* (1845, in-8) qui lui valut le prix au concours de la même Académie.

Attaché, en 1844, à la bibliothèque du Louvre, où il obtint, en 1849, le titre de bibliothécaire, M. Rathery joignit à ses précédents travaux des études de bibliographie et d'histoire littéraire, et publia sous ce titre : *de l'Influence de la littérature et du génie de l'Italie sur les lettres françaises, depuis le* XIIIe *siècle jusqu'au règne de Louis XIV* (1853, in-8), un ouvrage qui avait

image
not
available

mes; il parvint même à déchiffrer la grande inscription de Darius à Behistoun, résultat d'une certaine importance pour la philologie persane. En 1844, il reçut l'ordre du Bain et fut envoyé, sur sa demande, à Bagdad en qualité de consul et avec toute latitude de poursuivre ses études archéologiques. Lors de la découverte des monuments de Ninive, M. Rawlinson, qui avait assisté aux fouilles faites par M. Layard, écrivit à ce sujet une dissertation, non moins ingénieuse que savante, intitulée : *des Inscriptions assyriennes* (On the inscriptions of Assyria and Babylonia; 1850). Au mois de novembre 1850, il fut nommé consul général toujours en résidence à Bagdad, où il reprit le cours de ses recherches sur les peuples de l'Asie ancienne, et, en 1856, il devint un des directeurs de la Compagnie des Indes. Il a rang de lieutenant-colonel dans l'armée anglaise.

RAYER (Pierre-François-Olive), médecin français, membre de l'Institut et de l'Académie de médecine, né à Saint-Sylvain (Calvados), le 8 mars 1793, étudia la médecine à Paris, où il fut reçu docteur en avril 1818. Élève et protégé de M. Duméril, il se destina d'abord au professorat, auquel il dut renoncer, sous le régime de la Restauration, par suite de son mariage avec une protestante. Le choix que fit alors de lui, comme médecin, le riche banquier Aguado, assura la rapide extension de sa clientèle. Nommé, en 1832, médecin en chef à la Charité, il fut ensuite attaché au corps consultant de la maison du roi et il a été compris, en 1852, dans le service médical de la maison de l'Empereur. M. Rayer a été admis à l'Académie de médecine (section de thérapeuthique) en 1823, et à l'Académie des sciences (section d'économie rurale) en 1843, comme successeur de Morel-Vindé. Il est commandeur de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Sommaire d'une histoire abrégée de l'anatomie pathologique* (1818) : *Mémoire sur le delirium tremens* (1819); *Histoire de l'épidémie de suette miliaire, qui a régné en* 1821 *dans l'Oise et le Seine-et-Oise*, avec divers *Aperçus et Tableaux* (1822); *Traité théorique et pratique des maladies de la peau* (1832, 3 vol., avec *Atlas*); *de la Morve et du Farcin chez l'homme* (1837); *Traité des maladies des reins et des altérations de la sécrétion urinaire* (1839-1841. 3 vol. in-8), étudiées en elles-mêmes et dans leurs rapports avec différentes maladies; *Archives de médecine comparée* (1842), etc.; et de nombreux *Mémoires* fournis au *Recueil de l'Académie*, au *Journal de médecine*, etc.

RAYLEIGH (John-James STRUTT, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1796, à Londres, fit ses études universitaires à Oxford. En 1836, il hérita la pairie de sa mère à qui elle avait été conférée en 1821, en souvenir des services militaires de son mari. Il appartient au parti conservateur. Marié avec miss Vicars (1842), il a cinq enfants dont l'aîné, John-William STRUTT, est né en 1842.

RAYMOND (l'abbé D...), ecclésiastique français, né vers 1805, entra dans les ordres sous la Restauration et exerça son ministère dans le Midi. Il est aujourd'hui vicaire général du diocèse de Chalons, chanoine de Mende et docteur en théologie. On a de lui : *Entretiens de l'ermite du mont Liban* (1836, in-8), sur la philosophie, le prêt à usure, etc.; *Poésies diverses* (1836. in-8); *du Catholicisme dans les sociétés modernes* (1842, in-8), considéré dans ses rapports avec les besoins du XIXe siècle; *Manuel des devoirs du sol-*

image
not
available

est ministre plénipotentiaire d'Autriche près la Confédération germanique et président de la diète fédérale de Francfort depuis le 12 octobre 1855.—Son cousin germain, le comte Louis DE RECHBERG, né le 15 janvier 1814, est chambellan, lieutenant-colonel et aide de camp du roi de Bavière.

RÉCHID-pacha (Mustapha-Mehemed), homme d'État turc, grand vizir, né à Constantinople, l'an de l'hégire 1216 (1802), et fils d'un honorable effendi, administrateur des fondations pieuses du sultan Bajazet, fut confié par sa mère mourante à son beau-frère, Ali-pacha, qui se l'attacha comme secrétaire. A la mort d'Ali, Izzed-pacha le fit entrer dans les bureaux du divan, où son talent comme poëte plus encore que ses capacités administratives lui attirèrent l'amitié du ministre des affaires étrangères, Perthew-effendi, à la fois homme d'État et poëte. En 1829, Réchid assista, comme secrétaire des plénipotentiaires turcs, à toutes les négociations du traité d'Andrinople. A son retour, il fut nommé *amedji* ou rapporteur du divan. Attaché, en 1833, à la mission de Khalil-pacha auprès du vice-roi d'Égypte, il fut spécialement chargé de discuter à Kutahia les conditions de l'armistice qui suivit la victoire d'Ibrahim-pacha à Konieh.

Élevé à la dignité de pacha, en 1834, Réchid fut envoyé à Paris avec le titre, rétabli pour lui, d'ambassadeur. Son séjour en France, où il se pénétra des idées et de la civilisation européennes, fit une vive sensation. Il y noua des relations avec tout ce que la politique, les arts, la littérature avaient de plus distingué. Il passa ensuite une année à Londres, comme ambassadeur, et fut rappelé à Constantinople par son protecteur Perthew, qui succédait, comme grand vizir, à Khorew-pacha. Mais avant son arrivée, Perthew était renversé par une intrigue de palais et mourait étranglé par l'ordre de Mahmoud. Ce fut la dernière victime du fatal cordon. Mahmoud n'en accueillit pas moins bien le protégé de Perthew, il le confirma dans les fonctions du ministre des affaires étrangères qui lui étaient destinées, et lui donna le rang de mouchir.

Réchid mit aussitôt la main aux projets de réforme qu'il avait conçus chez nous. Il créa deux conseils de l'empire et, sous le titre de conseil d'utilité publique, un véritable conseil d'État. Ces réformes lui suscitèrent de nombreux ennemis, et il dut quitter une première fois le ministère. Il revint dans l'Occident, comme ambassadeur, s'arrêta à Vienne, à Berlin, dans les grandes villes de l'Allemagne, et reprit son poste à Londres et à Paris. Il consacra une partie des années 1838 et 1839 à préparer la quadruple alliance qui devait, l'année suivante, avec ou sans le concours de la France, sauver Constantinople de la révolte victorieuse de Méhémet-Ali.

A la mort de Mahmoud (juillet 1839), Réchid courut à Constantinople pour soutenir le jeune sultan Abdul-Medjid (voy. ce nom), au milieu des malheurs publics de toute sorte qui menaçaient de faire disparaître prochainement l'empire ottoman. Pour sauver son trône, il le poussa résolûment dans la voie des réformes et, le 27 novembre 1839, il publiait, devant une foule immense, dans la plaine de Gulkhané, ce fameux hatti-chérif qui proclamait tous les principes d'une constitution libérale et fondait en Turquie un droit nouveau.

Depuis, toute la vie de Réchid a été consacrée au développement de ces principes et c'est à lui que revient, pour la plus grande part, l'honneur de toutes les réformes comprises sous le nom de tanzimat, et dont nous avons rappelé les principales dans l'article consacré au sultan. Pour les

image
not
available

Erwerbs-und Verkehrsstatistik des Kœnigstaates
'reussen; Ibid., 1853-1854, 3 vol.); *l'Europe
rientale* (Ost Europa, etc.; Francfort, 1854) et
ı Destinée de la Russie, son passé et son avenir
Russlands Naturbestimmung, seine, etc.; Ibid.,
854), exquisses statistiques. publiées à l'occasion
e la guerre d'Orient, dans lesquelles il essaya de
ophétiser, en s'appuyant sur des faits positifs,
ıvenir de la Russie.

REDESDALE (John-Thomas FREEMAN-MITFORD,
baron), pair d'Angleterre, né en 1805, en Ir-
nde, est fils d'un magistrat élevé en 1802 à la
ırie héréditaire. Après avoir fait ses études uni-
rsitaires à Oxford, il prit, en 1830, la place de
n père à la Chambre des Lords, où il s'associa à
politique du parti conservateur. En 1851, il
appelé à présider les travaux des comités. Il
st pas encore marié et n'a point d'héritier pré-
nptif de sa pairie.

REDGRAVE (Richard), peintre anglais, né à
ıdres, le 30 avril 1804, et fils d'un manufac-
ier, fut d'abord l'associé de son père et con-
ıua par ses dessins à la prospérité de la fabri-
. A dix-neuf ans, il fit des études spéciales et
it, en 1826, les cours de l'Académie royale.
revers de fortune réduisirent bientôt sa fa-
le à la pauvreté, et lui-même dut chercher
ressources précaires dans l'enseignement du
sage. Après une pénible lutte de huit années,
eprit la peinture, se mit deux fois sur les
ɡs pour les concours de l'Académie et attira
ention par un *Episode des aventures de Gul-
r* (1837). Ses premiers essais dans la peinture
ɡenre furent : *Ellen Orford* (1838), tiré des
ies de Crabbe ; *Quintin Maetsys* et *le Retour
ıria* (1839); *la Fille du seigneur* (1840). L'A-
mie lui conféra alors le titre d'associé.
rmi les tableaux qu'il produisit ensuite et qui
ɥuent un progrès constant de composition
sentiment, nous citerons : *le Fondateur du
au* (1841); *le Pauvre maître d'école* (1843);
ıturière et *le Départ de la noce* (1844): *la
ernante* (1845); *le Dimanche matin* (1846);
sclaves de la mode (1847); *les Cousins de
nce* (1848); et, dans le paysage : *le Petit
au* (1846) ; *la Retraite des poules d'eau*
ı; *la Mare déserte* (1849); *le Bois d'Evelyn*
); *le Ravin des poëtes* (1851); *l'Entrée de la*
(1853); *un Vieux château anglais* (1854);
ıines du manoir (1855). Cependant, quel-
oiles, comme *la Fuite en Égypte* (1851), té-
ent du désir de cet artiste de ne pas renon-
x études historiques. On a vu de lui à Pa-
ı 1855 : *le Ravin des poëtes*, *le Miroir de
t*, *Ophélie effeuillant des fleurs* et *la Fille
ıvre gentilhomme.*
ıbre de l'Académie depuis 1851, M. Red-
a été nommé inspecteur des beaux-arts,
ıouvellement créée. Il est, avec M. Cole,
de l'enseignement artistique à l'École de
rough-House.

WITZ (Oscar, baron DE), poëte allemand,
8 juin 1823, à Lichtenau, près Anspach,
classes à Spire et au collége français de
ıbourg, et vint à l'âge de dix-huit ans à
sité de Munich où il étudia, durant
ıs, la philosophie et la jurisprudence. Il
nsuite dans une administration publique
ère, qu'il quitta plus tard pour se livrer
ement à l'étude des belles-lettres. En
publia une épopée romantique, *Ama-*
Mayence, 1849; 17ᵉ édit., 1854), qui,
es tendances catholiques et réactionnai-
partie de l'Allemagne, obtint un succès

image
not
available

›st aujourd'hui ingénieur en chef des mines, di-
ecteur de la Manufacture impériale de porce-
aines de Sèvres (1854), professeur de physique
u Collége de France et de chimie à l'École
olytechnique. Membre de l'Académie des scien-
es depuis 1840, en remplacement de Robi-
uet, il est correspondant des Académies de Ber-
n, de Saint-Pétersbourg, etc. Il a été promu en
écembre 1850 officier de la Légion d'honneur.

Le premier travail qu'on doit à M. Regnault
it un mémoire de chimie organique, traitant de
Action du chlore sur l'éther chlorhydrique (*An-
ales de physique et de chimie*, tome LXXI); l'au-
ur y confirme ce fait, antérieurement établi par
urent, que le chlore est capable de se substi-
er, équivalent pour équivalent, à l'hydrogène
s composés organiques; il y décrit en outre
ec le plus grand soin tous les dérivés chlorés
l'éther chlorhydrique. C'est comme physicien
utefois que M. Regnault s'est placé au premier
ng dans la science. Il le doit à l'exactitude mi-
tieuse de la méthode d'observation qu'il a
bstituée aux généralisations un peu trop
omptes, et par suite souvent arbitraires, des
ateurs de la physique moderne. Parmi les gran-
lois de la nature découvertes à la fin du der-
r siècle ou au commencement de celui-ci,
les formulées par Mariotte et Charles sur les
ports des volumes des gaz et des fluides élas-
ues avec les pressions qu'ils supportent ou
c l'élévation de la température, jouissaient
la plus grande autorité. Les expériences de ces
ysiciens, faites dans des limites assez restreintes,
ient été l'objet des travaux de vérification et
généralisation exécutés par Dulong, Petit,
go, Gay-Lussac, etc. Mais, égarés par cette
e préconçue que toutes les lois de la nature
vent être d'une extrême simplicité, ces hom-
s de génie, tenant trop peu de compte des ré-
ats directs de leurs propres observations, attri-
ent à des erreurs de manipulation les faibles
rences qu'ils trouvèrent entre ces résultats et
qu'ils attendaient de la simplicité des lois
s se proposaient de confirmer. Des doutes ne
èrent point à s'élever. M. Despretz reconnut
la Loi de compressibilité n'était point la
e pour deux gaz différents; M. Rudberg que
oefficient de dilatation de l'air trouvé par
Lussac, et vérifié par Dulong, était inexact.
it donc nécessaire de contrôler de nouveau
un ensemble de résultats qui avaient paru
itivement acquis à la science. M. Regnault y
cra tous ses efforts; il montra que les lois
les, admises jusqu'alors, ne donnent qu'une
ière approximation de la mesure des phéno-
s et qu'elles ne peuvent s'appliquer à un
nble de corps pris dans des conditions
ques tout à fait différentes; reconstruisant
te toute cette partie de la science, il dé-
na par des expériences d'une admirable
ion, toutes les constantes numériques qui
it dans le calcul des effets de la chaleur et
compression.

travaux de M. Regnault ont été publiés
es *Annales de chimie et de physique*; des
ts en ont été donnés dans les *Comptes-ren-
s* séances de l'Académie. La plupart d'en-
x ont été réunis dans le volume XXI des
res de l'Académie des sciences sous ce titre :
*on des expériences entreprises par ordre de
inistre des travaux publics, et sur la pro-
n de la commission centrale des machines
ur*, etc. Ce volume de 748 pages comprend
moires traitant des dilatations des fluides
ies; de la détermination de la densité des
la mesure des températures; de la den-
de la dilatation absolue du mercure; de

image
not
available

une lumière vacillante; mais il n'y a que les ersonnes qu'il appelle *sensitives* qui soie: t capables de subir l'influence odique et fort peu de nimistes et de physiciens appartiennent à cette tégorie. Aussi la doctrine de l'*Od* a été assez il accueillie par les savants, contre lesquels de Reichenbach n'a pas craint d'engager les is vives polémiques. Il a aussi publié, sous le re de *Foi de charbonnier et fausse science* (Kœhlglaube und Afterwissenschaft), une réponse au neux écrit, *Foi de charbonnier et science*, de arles Vogt (voy. ce nom).

I. de Reichenbach possède de très précieuses lections scientifiques installées, pour la plupart, is son château de Reisenberg, qu'il habite orairement. Celle de météorites surtout est fort narquable et l'une des plus belles que l'on naisse. Il a acheté aussi le grand herbier de ier, dans lequel se trouvent réunies des plande toutes les parties du globe.

EICHENBACH (Henri-Théophile-Louis), naliste allemand, fils du lexicographe de ce mort en 1839, est né à Leipsick, le 8 jan-1793. Après de fortes études à l'université i ville natale, il obtint, dès 1815, le diplôme octeur en philosophie, et, en 1817, celui de eur en médecine. Nommé presque aussitôt sseur adjoint à Leipsick, il alla, en 1820, per la chaire d'histoire naturelle à l'Académie urgico-médicale de Dresde, qu'il n'a plus ée. Il est conseiller de la cour de Saxe, diur du musée d'histoire naturelle, et membre usieurs académies.

Reichenbach s'est d'abord spécialement ocde botanique, et c'est à cette science que pporte le plus grand nombre de ses ouvra-Le principal est sa grande *Flora germanica* npagnée d'une *Iconographia botanica* (Leip-1823-1854, 17 vol.). La direction de cette œut confiée, depuis 1850, à son fils (voy. ci-. Citons ensuite : *Conspectus regni vegeta-* Leipsick, 1828) : *le Botaniste allemand* (der che Botaniker; Ibid., 1841); *Icones floræ nicæ et Helaesicæ* (Ibid., 1842); *Flore alle-* (Deutschl ndsFlora; Ibid., 1843); plusieurs *raphies* (Ibid.) et le *Traité d'un système l des plantes* (Handbuch des natürlichen ensystems; Dresde et Leipsick, 1837), où r, développant une théorie indiquée ins plusieurs autres écrits, divise, d'a-e développement des organes, tout le végétal en huit classes, et arrive, au nom ncipes différents à des résultats analogues du système de Jussieu et de Decandolle.

ces dernières années, M. Reichenbach ntièrement tourné vers l'étude de la zoo-qu'il avait déjà abordée dans son *Regnum e* (Leipsick, 1834-1836, tome I), resté in-: et suivi, en 1842, d'une *Faune allemande* hlands Fauna; Leipsick, 1842, 2 vol.). Il : depuis un *Coup d'œil sur la vie des ani-comparée à celle des hommes* (Blicke in en der Thierwelt verglichen mit, etc.; 1843) et commencé son *Traité complet re naturelle* (Vollstaendigste Naturge-; Leipsick, 1844 et suiv.), vaste et conuse publication qui n'embrasse encore, ns les plus petits détails, que les mammiles oiseaux.

ère, Antoine-Benoît REICHENBACH, né Leipsick, en 1807, est professeur à l'École nique de cette ville. Il a publié plusieurs , notamment une *Botanique pour les eipsick*; 2e édit., 1854).

s, Gustave REICHENBACH, né à Dresde, er 1822, étudia sous sa direction et en-

image
not
available

s historiens Jean de Müller et Schroeckh; des éologiens Eichhorn, Schleusner, de Wette; des rivains et poëtes : Gellert, Gœckingk, Lavater, emeyer, Ramler, Sulzer, de Thümmel, Wieıd, Zimmermann, Zollikofer, Chamisso; du thématicien Gauss, etc.

Jn nombre considérable de célébrités contem-aines ont fait paraître des ouvrages dans te même librairie; nous citerons : J. Bekker, ıeke, Dindorf, les frères Grimm, Haupt, ıdt, Dahlmann; les poëtes Grün et Rückert; théologiens Hagenbach et Schweizer; le 'sicien Weber; le technicien J. Weisbach, etc. y. ces différents noms.)

EIMER (Georges-Ernest), frère du précédent, le 25 novembre 1804, a repris, en 1842, la son fondée à Berlin, en 1800, par son père rges-André Reimer. C'est cette maison qui a é les *OEuvres* de Hoffmann, Guillaume de ıboldt, H. de Kleist, de Lenz, de Novalis, ı-Paul, Fieck, Niebuhr, Lachmann, Jacobi, eland, Fichte, Schleiermacher; le Shakspeare nand de Schlegel, etc. Nous citerons parmi ontemporains les plus célèbres, dont les prin-ıx ouvrages ont paru chez G. Reimer: les his-ns Ranke et Varnhagen von Ense; le géographe les Ritter; les philologues Bœckh et Meinecke; rchéologues Gerhard et Panofka; le mathé-cien Crelle; le physicien Dove, les natu-tes Ehrenberg et Burmeister; les chimistes ten et Rose (voy. ces divers noms), etc.

ı troisième frère, M. Thierri REIMER, né mai 1818, a fondé, en 1845, à Berlin, une irie qui publie spécialement des cartes, des ures, etc., et qui a édité les grands travaux M. Berghaus, Mohlmann, Ziegler, Zimmer-ı, Hornisch, Kolbe, etc., etc. (Voy. ces noms).

INAUD (Joseph-Toussaint), orientaliste fran-membre de l'Institut, né à Lambesc (Bou-du-Rhône), le 4 décembre 1795, et destiné à ecclésiastique, entra au séminaire; mais, ıné par son goût pour les études orientales, t suivre à Paris les cours de Silvestre de et étudia l'arabe, le turc et le persan; atta-n 1818 et 1819, au comte Portalis, mi-plénipotentiaire près du saint-siége, il con-en Italie, ses travaux philologiques. De à Paris, il obtint, en 1824, par la protec-u comte, une place d'employé au départe-des manuscrits de la Bibliothèque royale. à qu'au milieu des secours de toute nature à ses études, il entreprit une suite de pu-ons qu'il n'a cessé de poursuivre. Le 16 no-e 1832, il fut élu membre de l'Académie des tions, en remplacement de Chézy; nommé, ıe année, conservateur adjoint des manu-rientaux, il a été appelé, en 1855, aux fonc-e conservateur administrateur. A la mort estre de Sacy (1838), M. Reinaud hérita de re d'arabe à l'École des langues orientales s. Depuis 1847, il a été constamment élu nt de la Société asiatique, dont il avait été ondateurs. Il a été décoré le 29 avril 1836. ıit à M. Reinaud, outre un grand nombre rtations et de traductions insérées dans *al asiatique*, les ouvrages suivants: *Mo-arabes, persans et turks du cabinet de ıc de Blacas et d'autres cabinets, consi-décrits d'après leurs rapports avec les s, les mœurs et l'histoire des nations mu-s* (Impr. roy., 2 vol. in-8); *Extraits des ıs arabes relatifs aux guerres des croi-*npr. roy., 1829, in-8); *Invasions des Sar-n France et de France en Savoie, en et dans la Suisse pendant les* VIII^e^, IX^e^ *et*

ıéra (Dresde, 1828); *Turandot*, opéra romanti-
ıe (Dresde); *Adèle de Foix*, opéra; le *Naufrage*
la Méduse (Dresde, 1846); des *Grand'Messes*
ur la chapelle du roi de Saxe; une *Symphonie*
grand orchestre, en *mi* bémol; *David*, orato-
», etc.; sans omettre la célèbre mélodie, appelée
Dernière pensée de Weber, qui, par une singu-
re particularité, n'est pas de l'auteur du *Frey-*
ıütz, mais de son ami, M. Reissiger. Cet artiste
aussi regardé comme un des meilleurs chefs
rchestre de son pays.
Son frère, M. F. A. REISSIGER, né en 1804, est,
uis 1843, directeur de musique à Christiania,
s'est fait connaître par diverses compositions.

ELLSTAB (Louis), littérateur allemand, né le
avril 1799, à Berlin, y fit ses études, entra
très-bonne heure dans l'armée prussienne, et
quelque temps professeur de mathématiques
'histoire à l'École militaire. En 1821, il quitta
service, se fixa, en 1823, à Berlin et y de-
, en 1826, rédacteur du journal le plus ré-
du, *la Gazette de Voss* (Voss'sche Zeitung). Il
is une place très-importante dans la critique
icale. Il la doit à la sûreté de son jugement
la vivacité de sa polémique. Il a soutenu
re Spontini, qui dirigea l'Opéra de Berlin
ı'en 1842, une lutte de douze ans, et ses in-
ves contre cet artiste lui ont valu six se-
es de prison. En 1827, une brochure, inti-
: *Henriette, la belle cantatrice*, dirigée
e Mme Sontag, lui avait attiré plusieurs
de la même peine. La critique de M. Rellstab
du depuis longtemps de son aigreur, sans
e de son autorité.
cite, parmi ses nombreux travaux litté-
s, deux romans historiques : *Alger et Paris*
n, 1830, 3 vol.), et 1812 (Leipsick, 1834;
it., 1854, 4 vol.), l'ouvrage le plus connu
uteur; plusieurs œuvres dramatiques : *les*
iens, *Eugène Aram*, *François de Sickin-*
etc.; enfin, un grand nombre de nouvelles
s artistiques, esquisses, etc., dont la plu-
nt été réunies sous le titre de : *Gesammelte*
'ten (Leipsick, 1843-1844, 12 vol.; nouvelle
Ibid., 1846-1848, 8 vol.).

IACLE (Bernard-Benoît), économiste fran-
ıé le 19 août 1805, à Avignon, où il a fait
emières études, fut reçu docteur en droit
culté d'Aix, en 1825, et rédigea, la même
un *Rapport au ministre de l'intérieur sur*
ınticides et les mort-nés (Imp. roy, 1825),
bleau statistique. Substitut au parquet de
en 1827, il exerça ces fonctions jusqu'en
l fit paraître, en 1838, son important ou-
des Hospices d'enfants trouvés, couronné
adémie du Gard, par la Société académique
ences et belles-lettres de Mâcon et par la
des établissements charitables de Paris
vec atlas). L'année suivante, il reçut du
ıement une mission scientifique en Alle-
et donna, à son retour, un intéressant ou-
titulé : *des Prisons du midi de l'Allemagne*
n-4). Retiré en Provence depuis la révolu-
Février, il a été nommé maire de la ville
en 1850 et, aux élections de 1852, il fut
au Corps législatif par le département des
-du-Rhône.

LIEUX (Pierre-Étienne), peintre fran-
: à Vienne (Isère), vers 1815, étudia à
e Lyon sous Bonnefond et M. Thierriat,
a au salon de 1841. Il a adopté le genre
rs et des fruits, et a principalement
Groupe de fleurs dans une fontaine, *Cor-*
fruits (1841); *Hommage à la princesse*

image
not
available

image
not
available

image
not
available

sai de classification des églises d'Auvergne , br. in-8). Vinrent ensuite des *Notes sur les* *ments gothiques de quelques villes d'Italie, Florence, Rome et Naples* (Caen, 1841, in-8), collaboration avec M. Ad. Ricard, *des Mai-e pierre et des autres artistes gothiques de* *ɔellier* (Montpellier et Paris, 1844, in-4, avec Il publia, en outre, divers articles dans les ›ires de la Société archéologique de Mont-r et autres recueils spéciaux. Grâce à ces ıx, M. Renouvier fut nommé inspecteur di-ınaire des monuments historiques, membre Société des antiquaires de France et corres-ant du ministère de l'instruction publique les travaux historiques.

ılgré ces titres officiels, il ne cessa point de esser des opinions très-radicales. Candidat de osition dans le département de l'Hérault, il ı, en 1844, au conseil municipal de Montpel-mais sollicita vainement le mandat législa-dans l'arrondissement de Lodève, en 1846. 1847, il se signala, au banquet réformiste idé par M. Garnier-Pagès, en réclamant l'éta-ement du suffrage universel. Le 25 février ;, il fit partie de la commission administra-qui s'installa à la préfecture et proclama la ublique. Quelques jours après, il fut nommé, M. Ledru Rollin, commissaire général dans ıépartement. Il abandonna aussitôt son traite-ıt à l'État et, le 3 avril, il donna sa démis-ı pour se présenter aux suffrages des électeurs. nmé par 34 566 voix, le cinquième sur dix, ıt membre du comité de l'intérieur, et vota or-airement avec le parti démocratique non socia-e. Après avoir fait partie de la gauche modérée ıs l'administration du général Cavaignac, il ssocia aux attaques de l'extrême gauche contre politique de Louis-Napoléon et vota pour la se en accusation du président et de ses minis-s à l'occasion des affaires de Rome. Il ne fut int réélu à l'Assemblée législative et revint à ses vaux archéologiques. — Il a publié, en 1853, ouvrage intitulé : *des Types et des manières* *s maîtres graveurs, pour servir à l'histoire de gravure en Italie, en Allemagne, dans les Pays-ıs et en France au* xv^e^ *siècle* (Montpellier, in-4); suite de cet ouvrage, relative aux siècles pos-rieurs, a paru plus récemment.

RENOUVIER (Charles-Bernard), publiciste ançais, né en 1815, entra à l'École polytech-que en 1834, en sortit en 1836, sans pouvoir re classé dans un service de son choix et re-ɔnça à toutes fonctions publiques. De l'étude es sciences mathématiques, il passa à celle de philosophie et de l'économie sociale. Partisan es idées émises par les réformateurs contempo-ıins, il prit rang dans le parti radical et se fit 'abord connaître par la publication d'un *Manuel e philosophie moderne* (1842, in-12), et d'un *lanuel de philosophie ancienne* (1844, 2 vol. n-12). Après la révolution de Février, il fit pa-aître, sous les auspices de M. Carnot, ministre e l'instruction publique, un *Manuel républicain le l'homme et du citoyen* (1848, in-18). Cette bro-hure, qui contenait quelques propositions socia-istes, fut dénoncée à l'Assemblée constituante, et l'approbation officielle qu'elle avait reçue fut a cause ou le prétexte de la chute du ministre.

En 1851, M. Ch. Renouvier rédigea, avec plu-sieurs démocrates socialistes, un projet d'orga-ıisation communale et centrale de la République, qui parut, sous le titre de *Gouvernement direct* (10 livraisons in-8). En même temps, il com-battait la politique de l'Élysée dans les journaux de l'opposition, et particulièrement dans *la Li-berté de penser*. Depuis le coup d'État du 2 dé-

image
not
available

main, d'une série de dessins qui doivent représenter la campagne d'Annibal. On vante beaucoup, parmi ceux qu'il a jusqu'à présent terminés, *le Passage des Alpes*.

RETZIUS (Magnus-Christian), médecin suédois, né à Lund, le 28 mars 1795, élevé à l'Institut Carolin, où son père était professeur, passa, en 1815, ses examens de médecine et de chirurgie, et fut nommé médecin à l'hôpital général de la garnison de Stockholm. Il devint, en 1824, directeur de la maison d'accouchement de la Société royale *Pro Patria* et, en 1830, chirurgien-major dans la garde royale. En 1843, le Collége de santé l'appela à faire partie du comité chargé de composer une nouvelle pharmacopée militaire. Il a voyagé en France, en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. M. Retzius, médecin honoraire du roi depuis 1819, est chevalier de l'Étoile polaire (1842), membre de l'Académie royale des sciences militaires (1821) et de l'Académie des sciences de Suède (1836), associé de l'Académie de médecine de Paris et correspondant d'un grand nombre de sociétés étrangères.

On a de lui : *Manuel d'hygiène militaire* (Fœrsœk till en Handbok i militær Hygienen; Stockholm, 1821); des *Rapports* sur la maison qu'il dirige, dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences militaires (1823-1843), et, dans plusieurs autres recueils suédois et norvégiens, des mémoires, dont quelques-uns ont été traduits en diverses langues étrangères, et notamment en français dans la *Gazette médicale* de Paris.

RETZIUS (Anders-Olof), médecin suédois, frère du précédent, est né à Lund, le 3 octobre 1796. Il étudia la médecine à Londres et à Copenhague et remplissait les fonctions de médecin suppléant à l'Académie de Marienberg lorsqu'il fut reçu docteur en 1819. Entré comme maître à l'Institut vétérinaire de Stockholm en 1820, il y devint professeur en 1823. L'année suivante, le gouvernement lui confia la mission de chercher les moyens d'arrêter une maladie contagieuse qui faisait périr un grand nombre de chevaux dans le district de Kopparberg. M. Retzius est professeur d'anatomie à l'Institut Carolin depuis 1824 et à l'Académie des beaux-arts depuis 1839. Il a plusieurs fois parcouru l'Allemagne, la France, l'Angleterre et la péninsule scandinave. Il est chevalier de l'Étoile polaire (1836) et du Danebrog, membre de toutes les académies de médecine et de la plupart des sociétés savantes de l'Europe et des États-Unis. En 1844-1845, il présida l'Académie des sciences de Suède, qui l'avait choisi pour représentant à la diète de 1840.

Ses écrits consistent en mémoires relatifs à la médecine, à l'art vétérinaire, à l'ethnographie et à l'histoire naturelle. On les trouve dans le recueil (*Handlingar*) de l'Académie des sciences depuis 1822; dans les *Rapports annuels de la Société suédoise de médecine de* 1822 *à* 1832 (Svensl a Lækare Sællskapets arsberættelser); dans la *Revue pour les médecins et les pharmaciens* (Tidsskrift fœr Lækare och Pharmaceuter), et dans plusieurs autres recueils suédois ou étrangers.

RETZSCH (Moritz), dessinateur allemand, né à Dresde, le 9 décembre 1779, entra d'abord dans l'administration des domaines et forêts, puis étudia la peinture à l'Académie de Dresde. En 1816, il devint membre de l'Académie et professeur en 1824. Se livrant de bonne heure à l'illustration de la poésie romantique, il n'a guère produit de sujets originaux, et sa réputation est surtout fondée sur ses séries de dessins pour les œuvres de Gœthe. En 1812, parut le *Faust*, dont les vingt-six gra-

image
not
available

image
not
available

es voyages. Vers la fin de la Restauration, il rédigea *le Précurseur de l'Ouest* à Angers et vint à Paris après la révolution de 1830. Tout en se mêlant à la propagande saint-simonienne, il devint rédacteur du *Pour et le Contre* et de *la Révolution*, puis en 1833 gérant du *Constitutionnel;* il concourut quelques années après à organiser l'agence Havas et fut attaché en 1846 à *la Patrie*. Il renonça au journalisme en février 1848 et se tint à l'écart jusqu'en 1852. Nommé à cette dernière date agent du Brésil, il a publié, d'après des données et des documents officiels, des *Lettres sur le Brésil* (1856, in-8) et des articles dans les *Débats* sur l'Amérique. On a encore de lui une édition des *Mémoires authentiques de Maximilien Robespierre* (1830, tom. I-II, in-8, inachevé).

REYBAUD (Henriette Arnaud, dame Charles), romancière française, femme du précédent, née à Arles, vers 1800, connut dans cette ville, lors de leurs débuts, MM. Thiers et Mignet. Mariée à M. Charles Reybaud, elle le suivit à Angers et à Paris, écrivit, pendant qu'il était gérant du *Constitutionnel* des feuilletons dans ce journal, et fournit à divers recueils littéraires, notamment à la *Revue des Deux-Mondes*, des romans publiés ensuite en volumes. Depuis quelques années, elle a abordé plus spécialement, en dehors de l'influence et des relations de son mari, les études de mœurs et le roman historique.

On a surtout de Mme Ch. Reybaud : *les Aventures d'un renégat* (1836, 2 vol.); *Pierre* (1839); *le Château de Saint-Germain* (1836); *Deux à deux* (1837); *Espagnoles et françaises* (1837); *Mézélie* (1839); *Valdepeyras* (1839); *Thérésa* (1840); *Georges et Fabiana* (1840, 2 vol.); *Gabrielle et Lucie* (1842, 2 vol.); *le Moine de Chaalis* (1843); *Mademoiselle de Chazeuil* (1844); *Rose* (1844); *Géraldine* (1844, 2 vol.); *Sans dot* (1845, 2 vol.); *les Deux Marguerites* (1845); *les Anciens couvents de Paris* (1848, 2 vol.); *Mademoiselle de Malepeire* (1854); *la Dernière Bohémienne* (1856); *Faustine et Sydonie* et *le Cadet de Colobrières* (1857, in-16; *Bibliothèque des chemins de fer*).

REYNAUD (Jean-Ernest), littérateur et philosophe français, ancien représentant, né à Lyon, en 1806, fit ses études avec succès au collége de Thionville et fut admis, en 1824, à l'École polytechnique. Après avoir obtenu le titre d'ingénieur de seconde classe dans les mines, il donna sa démission en 1848 et fut rayé des cadres en 1851. Après la révolution de 1830, M. Reynaud, tourmenté par les aspirations mystiques de l'époque, adhéra au saint-simonisme; il collabora à *l'Organisateur*, au *Globe*, au livre des *Prédications saint-simonniennes* (1832, 2 vol. in-8), et aux *Missions de province*, où il inséra des articles sur la *Société saint-simonnienne*, sur la *Cérémonie du 27 novembre*, etc. Lié depuis longtemps avec M. Pierre Leroux, il dirigea avec lui la *Revue encyclopédique*, en 1835. Après la chute de cette publication, les deux collaborateurs entreprirent, en 1836, l'*Encyclopédie nouvelle*, vaste recueil dont il n'a été exécuté que des parties, mais qui ne témoigna pas moins de la variété et de l'étendue de leur érudition.

La révolution de Février 1848 appela M. Reynaud à jouer un rôle politique. Nommé, dès l'origine, président du comité des hautes études scientifiques et littéraires, il prit, avec MM. Renouvier et Charton, une part importante aux travaux de M. Carnot, alors ministre de l'instruction publique. Il résigna ses fonctions lorsque M. Carnot, après une orageuse discussion à l'Assemblée nationale, se retira du ministère, et il redevint alors simple représentant à la Consti-

image
not
available

cherché à devenir un personnage politique. Créé duc de Rianzarès, grand d'Espagne de première classe et chevalier de la Toison d'or, il a reçu, en 1847, de Louis-Philippe, à l'occasion des mariages espagnols, les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur et le titre français de duc de Montmorot (voy. CHRISTINE).

RIAUX (Françis-Marie), littérateur français, né à Rennes, le 2 décembre 1810, fit ses classes au collége de cette ville, entra à l'École normale en 1830, fut reçu agrégé de philosophie en 1834, docteur ès lettres en 1840. Professeur de philosophie au collége puis à la Faculté de Rennes, vint à Paris professer le même cours aux lycées Charlemagne (1846) et Bonaparte (1856). M. Riaux a publié plusieurs travaux de philosophie ou de littérature : une traduction des *Niebelungen* (1837, 2 vol. in-8), d'après Mme La Metre, avec introduction et notes; un savant *Essai sur Parménide d'Élée* (1840, in-8), thèse pour le doctorat; une traduction nouvelle des *OEuvres philosophiques de Bacon* (1842, 2 vol. in-8); une édition des *Mémoires de Mme de Motteville* (1855, vol. in-18). Il a fourni un certain nombre d'articles au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, au *Plutarque français*, au *Siècle*, de 1849 à 1851, au *Constitutionnel*, depuis 1853.

RIBEAUPIERRE (Alexandre DE), diplomate russe, né le 21 avril 1783, est issu d'une famille alsacienne que la révocation de l'édit de Nantes contraignit de quitter la France. Fils d'un brigadier général, il devint l'un des aides de camp de Paul I^er, fut chargé de quelques missions diplomatiques en 1806 et 1807, et prit ensuite la direction générale des banques de l'empire. Nommé en 1823 ambassadeur à Constantinople, il fut un des négociateurs du traité d'Akjerman qui rétablit les relations entre la Porte et la Russie, intervint plusieurs fois dans les affaires de Grèce et demanda ses passe-ports en décembre 1827, lorsque la guerre éclata. Après la victoire de Navarin, il reprit son poste à Constantinople et sut avec beaucoup d'habileté rendre de plus en plus prépondérante l'influence de la Russie. De 1831 à 1839, il fut accrédité auprès de la cour de Berlin et, de retour à Saint-Pétersbourg, il vint siéger au conseil suprême, et obtint auprès de Nicolas la charge de grand chambellan.

RIBERA (Charles-Louis), peintre espagnol, né à ..., vers 1812, et fils d'un artiste distingué, étudia d'abord sous son père, et vint suivre l'atelier de Paul Delaroche. Résidant souvent à Paris, il a figuré, depuis 1839, à la plupart de nos salons. On y a surtout vu de lui : *Vierge adorant l'Enfant*, *l'Apocalypse de saint Jean*, *Don Rodrigue Calderon conduit au supplice* (1839); *la Madeleine au sépulcre*, *M. Gomez*, *M Toca*, ..., *l'Assomption de la Vierge* (1840-42); ... *contre les Maures de la Sagra de Tolède*, *Vue des bas côtés de Notre-Dame de Paris*, *l'Origine de la famille de Los Girones*, ... *canices*, *Lopez Mollinedo*, à l'Exposition universelle de 1855, etc. Il a obtenu une 3^e médaille en 1839, une 2^e en 1845, et une mention ...

RIBEROLLES (Barthélemy-Jean DE), magistrat et ancien député, est né à Thiers (Puy-de-Dôme), le 4 février 1787. Après avoir fait ses études au collége de Juilly et son cours de droit ..., il entra au conseil d'État (1810), où il fut ... au conseil des prises, passa en 1818 à la cour des comptes et y devint conseiller maître en

image
not
available

image
not
available

image
not
available

cée du roi de Garbe, *Érigone*, des *Vues de Rome et des environs*, à la suite d'un voyage en Italie (1850-1852); *Mendiante italienne*, *Jésus-Christ guérissant le paralytique*, acquis par l'État (1853); *le Christ guérissant un malade*, à l'Exposition universelle de 1855; *Saint Nicolas sauvant des matelots*, acquis par le ministère d'État, *M. Leroy de Saint-Arnaud* (1857); une foule de *portraits*, etc. Cet artiste a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e en 1842, et une mention en 1855.

RICHTER (Émile-Louis), jurisconsulte allemand, né le 15 février 1808, à Stolped en Saxe, fit des études de philologie et de jurisprudence à l'université de Leipsick, ouvrit en 1831 un cours particulier de droit ecclésiastique dans cette ville et publia, bientôt après, deux ouvrages de droit ecclésiastique : *Corpus juris canonici* (Leipsick, 1833-1839), et *Documents pour servir à l'étude des sources du droit canon* (Beitraege zur Kenntniss der Quellen des Kanonischen Rechtes; Ibid., 1834), qui lui valurent le titre de docteur en droit et, en 1835, la place de professeur adjoint à l'université de Leipsick. En 1838, il fut appelé à Marbourg, où il occupa pendant huit ans les chaires de droit canon et de procédure civile, et, en 1846, à Berlin comme professeur titulaire de droit canon. Il y devint en outre en 1850, membre du conseil supérieur au ministère des affaires ecclésiastiques. En 1852, il fut nommé conseiller supérieur du consistoire de Prusse. Plusieurs souverains de l'Allemagne lui ont envoyé des décorations en récompense de ses travaux qui ont beaucoup contribué à fixer les bases du droit canon évangélique.

Les principaux ouvrages de ce jurisconsulte sont : un *Manuel du droit canon catholique et évangélique* (Lehrbuch des katholischen und evangelischen Kirchenrechts; Leipsick, 1841-1842, 2 cahiers; 4e édit., 1853); *les Ordonnances ecclésiastiques évangéliques au* XVIe siècle (die evang. Kirchenordnungen des XVIten Jahrh.; Weimar, 1846, 2 vol.); *Histoire de la constitution de l'Église évangélique* (Geschichte der evang. Kirchenverfassung; Berlin, 1851); une édition des *Canones et decreta concilii Fridentini* (Leipsick, 1853), etc. Il a rédigé en outre, pendant plusieurs années, les *Annuaires critiques de jurisprudence allemande* qu'il avait fondés en 1836.

RICHTER (Herman-Evrard), médecin allemand, né le 14 mai 1808, à Leipsick, s'établit en 1831 à Dresde, et devint, en 1838, professeur de l'Académie de chirurgie et de médecine de cette ville. En 1849, accusé d'avoir pris part à l'émeute de mai, il fut mis en disponibilité. Le procès intenté contre lui à cette époque se termina néanmoins, après deux années de procédure, par un acquittement complet.

M. Richter appartient à l'école naturaliste moderne qui a introduit un si grand nombre de réformes dans les sciences médicales, et il doit sa réputation aux ouvrages principaux qui suivent : *Manuel à l'usage des médecins de la Saxe* (Arznei-Taschenbuch für saechs. Aerzte; Dresde et Leipsick, 1842; 2e édit., 1855): *de la Réforme à introduire dans la médecine* (über Medicin. Reform.; 1844); *la Gymnastique en Suède*, etc. (die schwed. Gymnastik; 1845); *de la Gymnastique au point de vue physiologique et médical* (über das Turnen vom physiologisch-aerztlich. Standpunkte; 1846); *de l'Enseignement public des sciences naturelles* (der naturwissenschaftliche Unterricht auf Gymnasien; 1847), avec M. H. G. L. Reichenbach; *la Beauté de la femme au point de vue médical* (über die weibliche Schœnheit, etc.; 1849); *Chlorose et*

image
not
available

olérance ; en politique, il a incliné vers cette démocratie évangélique dont quelques prêtres de a nation se sont épris; mais aujourd'hui, M. Ridervold s'est rallié définitivement au parti conservateur.

RIDIER (Antoine), agronome français, né à Castries (Hérault), en 1820, et fils d'agriculteurs qui cultivaient leurs terres en même temps que celles des ducs de Castries, sortit en 1837 du collége de Montpellier et entra à l'École de Saumur en 1840. Compromis dans l'affaire de Boulogne, il dut renoncer à la carrière militaire et se rejeta dès lors dans les travaux agricoles. En 1848, il fut maire de Castries. De 1843 à 1847, il fut chargé par la compagnie Richstenstein, de Montpellier, de surveiller l'élève du bétail sur le domaine de Mandirac, où il fut rappelé en 1852. Il le quitta pour se livrer exclusivement à la culture de la garance. A la suite d'un voyage de Paris, entrepris dans un intérêt agricole, il fonda à Castries une petite association dont il a publié les comptes rendus, en 1850, sous le titre de *Bataillon agricole* (in-8, Montpellier).

RIDOLFI (Côme, marquis DE), célèbre agronome italien, ancien ministre de Toscane, né à Florence, en 1794, perdit son père de bonne heure et fut élevé à la campagne, par sa mère, sous la direction de maîtres habiles, et alla compléter ses études au musée de Florence, avec son ami Taddei; il créa dans son palais un laboratoire de physique et de chimie, et entra en relation avec les plus illustres savants de l'Italie.

A vingt-six ans, il visita la France et revint s'occuper, auprès de sa mère, dans sa villa de Bibbiani, d'études et d'expériences agricoles. En 1825, nommé par le grand-duc directeur de la Monnaie, il entreprit, à ses frais, des voyages d'études et tenta, à son retour, mais en vain, d'introduire en Toscane le système décimal. Il fut chargé, en 1828, de la direction de la maison de travail et s'installa, avec sa famille, au milieu des condamnés; mais, contrarié dans ses réformes par le chef de la police, Ciantelli, il dut après deux ans de luttes, donner sa démission.

C'est alors qu'il fonda, dans sa propriété de Meleto, un *Institut agronomique*, qui fournit à toute l'Italie des élèves et des maîtres. M. de Ridolfi, président depuis quelques années de l'Académie des géorgophiles, le fut aussi du troisième congrès scientifique, réuni à Florence en 1843. Sur ses propositions, le grand-duc Léopold II créa à Pise un institut et une chaire d'agriculture, et confia au marquis l'éducation de ses deux fils. En 1847, il le nomma ministre de l'intérieur et, l'année suivante, président du conseil des ministres. Mais M. de Ridolfi céda bientôt ce poste au marquis Capponi, pour aller, en qualité de ministre plénipotentiaire, à Paris, à Londres et à Bruxelles. A l'avénement du ministère Montanelli (voy. ce nom), il donna sa démission. Il fit tous ses efforts, en 1849, pour empêcher le grand-duc de se rendre à Gaëte et pour sauver en Toscane les institutions constitutionnelles. Après s'être éloigné quelque temps de son pays, il ne voulut plus accepter aucune charge publique. Il revint à Paris en 1855, comme commissaire de la Toscane à l'Exposition universelle.

Le marquis de Ridolfi a encore servi, par ses écrits l'agriculture et l'industrie toscanes. Il a donné beaucoup d'articles à diverses publications, au *Journal d'agriculture*, fondé par lui-même en 1827, avec Ricci, Lambruschini et Vieusseux, à l'*Anthologie italienne*, etc. Son institut de Meleto est toujours un établissement modèle, qu'aucun voyageur ne néglige de visiter.

image
not
available

au lycée Napoléon. Il occupa ensuite les chaires de seconde et de rhétorique au lycée de Versailles (1850-1853) et revint à Paris, en 1853, comme titulaire de rhétorique à Louis-le-Grand. A la fin de 1856, il fut appelé à remplir, comme suppléant de M. Havet, la chaire d'éloquence latine au Collége de France, prit pour sujet de ses leçons l'éloquence des Pères de l'Église, et eut, dans ce haut enseignement, un très-grand succès. Mais, l'année suivante, forcé d'opter entre ces fonctions et la rédaction du *Journal des Débats*, à laquelle il était attaché depuis 1853, il préféra rester fidèle à cette feuille, éminemment littéraire, dont il est un des écrivains les plus goûtés.

En dehors des journaux et revues, M. Rigault n'a publié que ses deux thèses de doctorat, dont la seconde est, pour l'étendue comme par l'intérêt, un véritable ouvrage : *Luciani Samosatensis quæ fuerit de re litteraria judicandi ratio*, et *Histoire de la querelle des anciens et des modernes* (1856, in-8). Il a été, pendant plusieurs années, l'un des rédacteurs ordinaires de la *Revue de l'instruction publique*, dont il a eu quelque temps la direction littéraire.

RIGAULT DE GENOUILLY (Charles), marin français, né le 12 avril 1807, fut admis en 1825 à l'École navale. Nommé enseigne en 1830, lieutenant en 1834 et capitaine de frégate en 1841, il publia à cette époque la quatrième édition du *Routier des Antilles*, de Chaucheprat (1842, 2 vol. in-8), corrigée d'après celle du dépôt de Madrid, et augmentée de documents anglais, et donna des soins à la seconde édition du *Dictionnaire universel et raisonné de marine* de M. de Montferrier (1846, in-4). Après avoir siégé, en 1853, au conseil des travaux de la marine, il fut nommé contre-amiral, le 2 décembre 1854, et envoyé en Crimée, où, durant le siége de Sébastopol, il commanda un détachement de marins. En 1856, il a été mis à la tête de la division navale de l'Indo-Chine et a coopéré avec les Anglais, l'année suivante, à la prise et à l'occupation de Canton. M. Rigault de Genouilly est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 2 octobre 1855.

RIGNY (Alexandre GAULTIER, vicomte DE), général français, né en 1790, est fils d'un ancien officier de cavalerie et d'une sœur de l'abbé Louis. Après avoir fait ses premières études à Bruxelles, il fut envoyé à l'École militaire de Fontainebleau; sous-lieutenant d'infanterie en 1807, il prit part aux campagnes de Prusse, de Pologne et d'Autriche et suivit, en qualité d'aide de camp, le maréchal Suchet en Espagne (1810), où il devint capitaine et chef d'escadron. Envoyé en 1813 en mission près de l'Empereur, il fut attaché à l'état-major du prince de Neufchâtel, et reçut une grave blessure à la tête lors de la retraite de Leipsick; par la suite, il tomba aux mains de l'ennemi, et demeura prisonnier jusqu'au retour de la paix. Nommé lieutenant-colonel en 1814 et colonel de cavalerie en 1818, il fit à la tête du 2ᵉ hussards la guerre de 1823 en Espagne et fut promu au grade de maréchal de camp le 25 octobre 1830; ce fut en cette qualité qu'il fut deux fois employé en Belgique.

Au mois d'octobre 1836, il alla prendre à Bone le commandement de l'avant-garde de l'expédition destinée à agir contre le bey de Constantine sous les ordres du maréchal Clausel. On sait quel en fut le malheureux résultat; affaiblie de moitié, l'armée fut obligée de lever le siége et de rentrer à Alger à marches forcées, au milieu des attaques presque continuelles des tribus arabes. M. de Rigny, chargé de l'arrière garde, supporta

image
not
available

française ne furent pas étrangers au succès de sa rivale. Le nom de la Ristori fut dans toutes les bouches; ses portraits se vendirent à profusion; M. de Lamartine lui adressa des vers: le gouvernement lui fit les offres les plus brillantes pour l'attacher à la Comédie-Française. Elle eut le bon sens ou le patriotisme de rester Italienne.

Depuis trois ans, Mme Ristori a donné régulièrement au Théâtre-Italien de Paris une saison dramatique, ainsi qu'un certain nombre de représentations dans les départements. En 1856, M. Legouvé lui confia sa *Médée* que Mlle Rachel s'était refusée à jouer, et que M. Montanelli traduisit pour elle en italien. Ce dernier écrivit aussi pour sa compatriote une pièce originale, *Camma*, qui lui valut un succès de plus. Les triomphes de Mme Ristori en France ne paraissent pas avoir ajouté à la faveur dont elle avait pu jouir jusque-là en Italie; mais ils lui ont fait une popularité européenne, et elle a recueilli tour à tour dans toutes les capitales les applaudissements dont Paris avait donné le signal. A la fin de 1857, elle reçut en Espagne l'accueil le plus enthousiaste. Dans sa saison de 1858 à Paris, elle a enfin osé lutter, dans une traduction italienne de *Phèdre*, contre les plus puissants de nos souvenirs.

Le talent de Mme Ristori est riche et varié, mais sans analogie avec celui de Mlle Rachel, à laquelle on s'est tant plu à l'opposer. L'actrice italienne a autant de vivacité et d'expansion que la tragédienne française a de concentration et de profondeur. Sans manquer d'énergie, elle a particulièrement cette sensibilité sympathique que les Italiens appellent *affetto*. Douée surtout d'une merveilleuse souplesse, elle passe dans la même soirée du drame à la comédie, de la haute tragédie au vaudeville. On dit que, simple et modeste dans la vie privée, la célèbre tragédienne est de plus une excellente mère de famille.

RITCHIE (Leitch), littérateur anglais, né à Greenock, au commencement du siècle, entra d'abord dans les bureaux d'un banquier écossais et s'occupa longtemps d'affaires de commerce à Londres. Ses derniers patrons, riches marchands de Glasgow, ayant fait banqueroute, il aborda la carrière littéraire. Après avoir essayé ses forces dans le *Wanderer*, journal de Glasgow, il publia deux recueils de contes en prose : *Vignettes et fleurons* (Head pieces and tail pieces; 1828); *Contes et confessions* (Tales and confessions). En même temps, il collabora activement aux plus importantes revues de l'époque, *Foreign quarterly Review*, *Westminster Review*, et notamment à la *London Review*, dont il prit même la direction avec son ami Auguste Saint-John (voy. ce nom).

Vers 1830, M. Ritchie s'établit en Normandie avec sa famille et y écrivit le roman du *Jeu de la vie* (the Game of life, 3 vol.), ainsi que les *Chroniques de l'histoire de France* (Romance of the french history; 1832), le premier ouvrage qui attira sur lui l'attention du monde littéraire. Quelque temps après, il fonda *le Magasin anglais* (the Englishman's Magazine), dont le mauvais état de sa santé, affaiblie par un labeur excessif, le força d'abandonner la rédaction. Plusieurs années de sa vie furent employées ensuite à alimenter un genre tout nouveau alors, la littérature de voyages; il publia, coup sur coup, une douzaine de volumes illustrés, sur les diverses contrées de l'Europe, sous les titres généraux de *Turner's Annual tour* et de *Heath's Picturesque annual*. L'auteur, qui, en vue de ces publications pittoresques, avait parcouru tous les endroits qu'il décrivait, en fit pour lui-même une espèce de résumé intitulé : *Voyage d'un piéton* (a Pedestrian tour), d'une lec-

image
not
available

le borner le rôle du géographe à recueillir des faits isolés et à présenter des descriptions sans aucun lien logique, il s'est efforcé de découvrir partout les rapports naturels et intimes qui existent entre la terre et ses habitants; s'appuyant sur toutes les notions que l'histoire et les sciences naturelles fournissent, il en a tiré des conclusions qui font aujourd'hui de la géographie une sorte de physiologie de la terre. Il est membre associé étranger de l'Institut de France (Académie des inscriptions et belles-lettres).

RITTER (Henri), peintre américain, né à Montréal (Canada), le 24 mai 1816, vint de bonne heure en Allemagne, étudia à Dusseldorf et s'adonna à la peinture de genre et aux épisodes de la vie maritime. On remarqua parmi ses premières toiles : *Enfants attendant leur père sur le bord de l'Océan*, *Rencontre de con rebandiers avec des dragons anglais*, *Marins sur les côtes de Hollande*, *la Déclaration d'amour d'un vieux matelot*, *l'Histoire d'un mariage sur les côtes de Normandie*, sorte de petit roman complet; *le Départ du vaisseau*, *le Repos de midi*, etc. (1835-1845). Dans une manière plus large, il donna : *le Dimanche au bord de la mer*, avec cette petite légende : *Comme les vieux chantent, les jeunes sifflent; le Noyé*, *le Braconnier pris à l'affût et conduit devant le propriétaire*, scène de mœurs anglaises; *l'Incendie de la prairie*, tiré de Cooper; *le Vieux matelot fumant sa pipe; un Jeune étudiant qui s'est fait mousse prêchant la sobriété à trois matelots en goguette*, etc. — M. Ritter a en outre illustré le *Journal mensuel* de Dusseldorf, l'*Album des artistes*, les *OEuvres* de Washington-Irving, etc.

RIVAS (duc DE). Voy. SAAVEDRA.

RIVERS (Georges PITT RIVERS, 4ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1810, descend d'un diplomate élevé en 1802 à la pairie héréditaire. En 1831, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Chambellan de la reine sous le ministère R. Peel (1841-1846), il est rentré en fonctions depuis 1853. Marié avec une fille du comte Granville, (1833). Il a dix enfants, dont l'aîné, William-Frederick PITT RIVERS, est né en 1845 à Londres.

RIVET (du Rhône), ancien député et représentant du peuple français, né en 1802, entra dans la carrière administrative après la révolution de Juillet, et fut nommé successivement sous-préfet, secrétaire du ministère de l'intérieur, préfet du Rhône et conseiller d'État. En 1839 il fut envoyé à la Chambre des Députés par le collége électoral de Brive (Corrèze). Il fit partie du centre gauche et combattit le ministère Guizot. En 1842 il fit le rapport sur le budget et soutint la conversion des rentes. Après la révolution de Février sa candidature échoua aux premières élections; il ne fut envoyé à la Constituante que le 17 septembre 1848 et n'obtint dans le département du Rhône que 41 850 suffrages. Membre du comité du commerce et de l'industrie, il vota avec la droite, et après l'élection du 10 décembre, soutint entièrement la politique de l'Élysée. Élu conseiller d'État, il donna sa démission de représentant le 20 avril 1849 et conserva ses nouvelles fonctions jusqu'au 2 décembre 1851. Il a été décoré le 30 avril 1836.

RIVET (Marie-Constant-Alphonse), général français, né en 1810, fut admis en 1829 à l'École polytechnique et en 1831 à l'École d'application de Metz. Dès 1833, il passa en Algérie où il fit

image
not
available

fant-Dieu (1846); *Houdon*, buste pour les
es du Louvre (1852); *le comte de Persigny*,
r la ville de Roanne; les généraux *Pajol* et
lly, pour Versailles (1853); *Phryné*, les bustes
MM. Rouville père et fils, à l'Exposition uni-
elle de 1855: *la Fortune*, *le docteur Chaus-*
, buste; quatre *Cariatides* monumentales,
r l'Opéra de Philadelphie, au salon de 1857;
rance couronnant l'art et l'industrie, groupe
ssal surmontant le fronton du palais des
nps-Élysées (1855); *Rabelais*, *Jacques Cœur*,
cience, *l'Industrie*, statues placées au nouveau
re (1856); *Isidore Geoffroy Saint-Hilaire*,
Orléans (1857), etc. M. Élias Robert a obtenu
3e médaille en 1847.

)BERT (Henri), horloger français, né à Mâ-
le 29 mars 1795, frère de Mlle Clémence
rt (voy. ci-dessus), abandonna en 1824 une
ge d'avoué, qu'il exerçait depuis plusieurs an-
, près le tribunal civil de Mâcon, pour venir
ris étudier l'horlogerie, comme simple ou-
, chez Bréguet. Dès 1829, il s'établit pour
propre compte, et, cinq ans plus tard, à
sition de 1834, il obtint une médaille d'ar-
pour ses compteurs à secondes et ses pen-
perfectionnées. Depuis lors, il s'est voué
particulièrement à l'horlogerie nautique.
né horloger de la marine royale, il reçut en
une nouvelle médaille d'argent et, en 1844,
médaille d'or, puis, peu après, la croix de
gion d'honneur et la grande médaille d'or
Société d'encouragement.
1850, M. Henri Robert construisit, pour
ignement élémentaire de la cosmographie,
ppareils démontrant les principaux phéno-
s astronomiques. L'un des plus ingénieux
lui qui est relatif à la précession des équi-
et qui non-seulement donne une représen-
exacte du phénomène, mais en fait encore
la cause avec la plus grande facilité. On a
plusieurs ouvrages et mémoires spéciaux:
sur diverses questions d'horlogerie (in-8,
l.); *Description d'une nouvelle montre à*
es; *Description d'une nouvelle montre ma-*
l'Art de régler les pendules et les mon-
n-12 avec pl.); *Considérations pratiques*
huiles employées en horlogerie; *Descrip-*
usage des nouveaux appareils construits
faciliter l'étude des principaux phénomènes
; etc.

ERT (Alexandre), peintre belge, né à Fra-
, dans le Hainaut, vers 1816, étudia à
mie de Bruxelles, sous la direction de
ez, débuta au salon de 1845, et séjourna
jusqu'en 1848 en Italie. Il a notamment
et exposé depuis son retour: *Luca Si-*
faisant le portrait de son fils expiré; *les*
s, *Jeune mendiant*, *Souvenirs de Rome*
ples, *le Dolce far niente* (1848-1852); un
t, à l'Exposition universelle de Paris, en
Portrait de Mme Stevens (1857). M. Alex.
a obtenu une médaille de vermeil en
ne d'or en 1848, à Bruxelles, et une mé-
troisième classe à Paris, en 1855.

RT-FLEURY (Joseph-Nicolas-Robert
dit), peintre français, membre de l'In-
né à Cologne (alors département de la
8 août 1797, vint étudier à Paris sous
aîtres, se tourna vers l'école romantique,
a en 1824. Il a donné aux expositions suc-
: *le Tasse au monastère de Saint-Onuphre*
une Scène de la Saint-Barthélemy (1833),
mbourg; *Henri IV rapporté au Louvre*
es Derniers moments de Montaigne, *l'En-*

image
not
available

're des *Français*, de Sismonde de Sismondi
344, in-8, tome III); puis dans la collection de
'urope de Langlois et Leclercq : *France* (1845,
ol. in-12); *Angleterre* (1846, 2 vol. in-12); *Rus-*
, *Pologne*, *Suède et Norwége* (1847, in-12), etc.

ROBINSON (le révérend Édouard), orientaliste
éricain, né en 1794, à Southington (État du
mecticut), fit ses études au collége Hamilton
New-York et y professa trois ans le grec et
mathématiques. En 1821, après la mort de sa
mière femme, il entra au séminaire d'An-
er, y reçut les ordres et fit ensuite un voyage
le continent, dans le but de se perfectionner
s la connaissance des idiomes et des littéra-
s de l'Orient (1826). A Halle, il épousa la fille
professeur allemand Jacobi, déjà connue
; les lettres sous le pseudonyme de *Talvi*
. ci-après). A son retour aux États-Unis, il
nommé professeur suppléant et bibliothécaire
dover et. plus tard, professeur de littérature
e au séminaire théologique de New-York.
ur se préparer à ces fonctions, le révér. Ro-
n alla passer deux années en Syrie, étu-
la topographie et la physionomie des lieux
; et éclaircissant à l'aide de la Bible, les
gnages du passé par les mœurs et les mo-
nts du présent. Le résultat de ces patientes
igations a été publié sous le titre de :
rches bibliques en Palestine, au mont Sinaï
ns l'Arabie pétrée (Biblical Researches in
ina....; New-York, 1841, 2 vol. in-8); la
é royale de géographie de Londres lui ac-
une médaille d'or. Cet ouvrage, qui faisait
narché des traditions catholiques, souleva
ngues discussions; l'auteur, pour y ré-
e plus pertinemment, entreprit de nouvelles
'ches sur les lieux mêmes. Ce second
e, entrepris en 1851, a donné lieu aux *Der-*
recherches en Palestine (Further researches
estina, 1854). On doit encore à M. Robin-
s travaux moins importants, publiés isolé-
ou dans les journaux américains, sur les
s branches de la littérature sacrée.

INSON (Thérèse-Albertine-Louise VON JA-
iistress), femme de lettres allemande, née
nvier 1797, à Halle, est la femme du pré-
Fille d'un économiste distingué, elle l'ac-
na, en 1806, en Russie, où elle se fami-
avec les idiomes slaves, revint dix ans
Halle et compléta son éducation par l'é-
s langues anciennes. Dès lors, elle four-
recueils littéraires un grand nombre de
t de nouvelles, imités ou originaux, dont
'tie fut réunie sous le titre de *Psyché*
ce volume, ainsi que tout ce qu'elle a li-
tard à la publicité, fut signé du pseudo-
lvi, composé des lettres initiales de ses
prénoms. L'année suivante, sous la di-
le Karadjich et de Kopitar, elle traduisit
't des légendes recueillies par le premier
vants : *Chants serbes* (Serbische Lieder:
1826, 2 vol.; dern. édit. augmentée,
ntative encouragée par Gœthe et qui la
correspondance suivie avec les frères
Humboldt, de Savigny, Ch. Ritter, etc.
e, en 1828, la femme du professeur
, elle l'accompagna deux ans plus tard
que et fit encore, dans ce pays, une
née des langues aborigènes. Sa dernière
Europe eut lieu en 1832.
terons encore de mistress Robinson,
e un rang honorable parmi les femmes
e l'Union : *Idiomes indiens* (über die
rachen; Leipsick, 1834), traduits de
Chants populaires des nations de race

image
not
available

end du célèbre amiral qui défit le comte de
se. Il servit quelque temps aux gardes et
en 1846, la place de son oncle à la Chambre
.ords. Il s'est marié en 1850.

)DRIGUEZ DE EVORA Y VEGA (Charles-Jo-
-Marie-Ghislain), marquis de Rodes, baron
eirlegem, homme politique belge, né à Gand,
juin 1790, d'une ancienne famille espagnole,
ommé en 1815 chambellan de Guillaume I^er^,
es Pays-Bas. En 1830, il fit décider par la
ilité de Gand la convocation des États pro-
iux, lesquels installèrent un comité provi-
de conservation. Élu député au Congrès
ıal, il vota pour l'exclusion du duc de Nas-
; appuya la candidature du duc de Leuch-
'g. Quand celle-ci eut été repoussée, il fit
de la commission qui offrit la couronne au
e Nemours. Rallié enfin au nom de Léopold
e-Cobourg, il fait partie du Sénat depuis
ıoût 1830. Commandeur de l'ordre de Léo-
il est décoré de la Légion d'honneur.

BUCK (John-Arthur), homme politique
, né en 1801, à Madras, est petit-fils d'un
n distingué de Birmingham. Emmené fort
u Canada, où il fut élevé, il vint en 1824
le droit à Londres, fut admis au barreau
et profita de la réforme parlementaire en
pour briguer avec succès le mandat élec-
e Bath. A la Chambre des Communes il
ce à côté de J. Hume (voy. ce nom), com-
vement la politique conservatrice et donna
gages au parti radical qu'en 1835, il fut
omme l'agent de la chambre électorale du
ıada, alors en lutte avec le gouvernement
ıétropole. Peu de temps après, il com-
la publication d'une série de *Brochures*
res (Pamphlets for the people), où il at-
avec beaucoup de franchise la conduite
de certains journaux du pouvoir. Sa per-
te opposition aux doctrines des whigs
ɟardait comme les adversaires du progrès
lui ayant fait perdre son siége en 1837,
ıgna en 1841, fut battu de nouveau aux
; générales de 1847 et ne rentra aux
ıes qu'au mois de mai 1849 pour le bourg
eld qui l'a réélu en 1852 et en 1857.
ın du scrutin secret, de l'extension du
de la liberté religieuse et de l'éducation
:, M. Rœbuck a forcé, en 1855, le minis-
'deen à donner sa démission, en présen-
emande d'enquête au sujet de la conduite
rre en Crimée, demande appuyée par une
de majorité. Dans la même année, il a
es plus courageux promoteurs de la ré-
ninistrative. En 1857, s'élevant avec force
ıvasion nouvelle de la Chine, il a provo-
ssolution de la Chambre. Une de ses der-
ɔtions (juin 1858), a eu lieu en faveur du
t de l'Isthme de Suez.
ɔuck est un des publicistes des plus ac-
e son parti; outre sa collaboration aux
: Westminster et d'Édimbourg, il a
Colonies anglaises (the Colonies of En-
l'*Histoire du parti whig en* 1830 (His-
ıe whig party in 1830; 1853, 2 vol.
lui a valu beaucoup d'éloges.

RER (Antoine-Marie, baron), ancien
ınce, né à Metz, le 14 mai 1782, est fils
:ur général de ce nom qui mourut en
:hé à dix-sept ans au ministère des af-
ngères, il entra en 1805, comme audi-
onseil d'État, et rejoignit l'année sui-
père à Naples, où il fut chargé de diri-
tributions directes jusqu'au départ du

image
not
available

1824 le grand séminaire de cette ville et, 1830 celui de Strasbourg, avec le titre de chaine. Nommé coadjuteur de Strasbourg en qual'évêque *in partibus* de Rhodiopolis (1840), uccéda au titulaire de ce diocèse, M. Lepappe Trevern (27 août 1842). Il a été décoré dans ces nières années.

:crivant l'allemand comme le français, ce préa fait passer, de chacune de ces deux langues s l'autre, une foule d'ouvrages religieux édipresque tous à Mayence. Parmi ses propres its, nous citerons : *la Doctrine catholique*, *les os chrétiens sous la Terreur* (1821); des *Esses de sermons* (1838); des brochures *sur la version des protestants* (1836), etc. Il a fondé, c l'abbé Weiss, *le Catholique* (1821), revue bibliographie ecclésiastique, et fourni de ıbreux articles à l'*Encyclopédie catholique*.

OETING (Jules), peintre allemand, né à sde, le 13 septembre 1822, fit ses études à l'Aèmie de Dusseldorf sous M. Bendemann, et uta par un *Christophe Colomb devant l'univerde Salamanque*. Il donna ensuite *Cromwell lit de mort de sa fille*, *Christ en croix*, les raits de *Lentze* et de *Lessing*. A l'Exposition erselle de Paris, en 1855, il a envoyé deux *traits d'homme* qui lui ont valu une médaille roisième classe.

OETSCHER (Henri-Théodore), poëte dramae allemand, né à Mittenwalde, dans le duché Brandebourg, le 20 septembre 1804, et fils ı pasteur de la maison d'orphelins de Berlin, lia de bonne heure et avec prédilection les tes grecs de l'école classique, Sophocle en ticulier. Plus tard, il fit de la philologie et de hilosophie à Berlin et à Leipsick sous Hegel Hermann. Après avoir passé ses examens et re fait recevoir professeur, il se consacra tout er à la critique et à l'esthétique dramatiques, ébuta par un premier ouvrage intitulé : *Arisıane et son époque* (Berlin, 1827). Appelé queltemps après comme professeur au collége de mberg, il publia un grand ouvrage, *Disserons sur la philosophie de l'art* (Abhandlungen Philosophie der Kunst; Berlin, 1837-1842, ol.), où il analyse avec beaucoup de talent sieurs ouvrages de Gœthe et de Shakspeare, resque en même temps, l'*Art de la description matique* (Kunst der dramatischen Darstellung; lin, 1841-1846, 3 vol.). S'étant rendu à Berlin 846, il s'y lia avec un grand nombre d'acteurs, es auteurs renommés, Eichhorn, Tieck, etc., conçut avec eux le plan d'un conservatoire natique, dont il devait être directeur, mais t les événements de 1848 ont ajourné indéfiniıt la création.

armi ses ouvrages, il faut encore mentionner : *uisses et critiques dramatiques* (Dramaturgie Skizzen und Kritiken; Berlin, 1847); des ervations sur le *Manfred* de Byron (Ibid., 4); une dissertation *sur le Drame* (das Schaulwesen; Ibid., 1843); *la Vie et l'influence de delmann* (Seydelmann's Leben und Wirken; , 1845), et des feuilletons très-nombreux dans *ournal de Spener* (die Spener'sche Zeitung).

OGER [du Nord] (Édouard, comte) homme poue français, né en 1802, entra, sous la Restaura-, dans le corps diplomatique et fut secrétaire ıbassade à Constantinople. Décoré en 1831, il fut ımé, en 1834, député de Dunkerque et réélu u'à la révolution de Février. D'abord dévoué à olitique doctrinaire, il soutint les administras du 13 mars et du 11 octobre et ne passa à l'opposition de gauche qu'en 1837, à l'époque

image
not
available

être reporté au pouvoir par le triomphe de l'opion qu'il représente sur le parti clérical, dont il t le brillant et constant adversaire.

Son frère, M. Firmin ROGIER, né à Cambrai en 91, professeur à Liége, de 1811 à 1814, entrent des relations étroites avec les promoteurs de révolution belge, et entra, en 1830, dans la rrière diplomatique. Après avoir été attaché à mbassade de Paris, sous le comte Lehon et le ince de Ligne, comme secrétaire, puis comme nseiller de légation, il a été nommé, en 1848, énipotentiaire de la Belgique, auprès du gournement républicain, et accrédité, avec le ême titre, le 7 décembre 1852, auprès de l'empereur Napoléon III. Il est grand officier de la gion d'honneur.

ROGNETTA (Filippo), médecin italien, né vers 05, fit ses études médicales à Naples, où il fut çu docteur en 1828. Forcé de se réfugier en ance, il obtint en 1832 l'autorisation d'exercer Paris, où il se livra aussi à l'enseignement puic. En septembre 1857, il retourna à Naples ur la première fois depuis son exil. A peine arré, il mourut subitement le 11 octobre.

On a de lui de nombreux ouvrages et mémoires, tre autres : *Cours d'ophthalmologie ou Traité nplet des maladies de l'œil* (1839, in-8), réédité ec complément en 1844; *Nouvelle méthode de itement de l'empoisonnement par l'arsenic* 840), en opposition aux opinions d'Orfila ; *aité philosophique et clinique d'ophthalmologie sé sur les principes de la thérapeutique dynaique* (1844, in-8); *Traité de matière médicale thérapeutique* (1849, in-8). Il avait fondé en 42 un recueil important, les *Annales de thépeutique et de toxicologie*.

ROGRON (J.... A....), juriste français, né vers 95, inscrit sous la Restauration comme avocat barreau de Paris, puis aux conseils du roi et la Cour de cassation, devint en 1840 secrétaire chef du parquet de cette dernière cour. Il a décoré en mai 1845. Nous citerons parmi ses avaux : *Législation ancienne et nouvelle, et risprudence sur les domaines engagés* (1826), ec M. Piet; *Étude du crédit hypothécaire* 849), avec plusieurs collaborateurs, et surtout s dix *Codes français expliqués par leurs motifs, r des exemples et par la jurisprudence*, avec lutions, définitions, formulaires, etc, publiés r parties qui se vendent encore séparément et unis pour la première fois en 1838 (gros in-8; édit., 1856); ce sont les plus populaires et plus commodes, sinon les plus savantes annoions de nos codes.

ROGUET (Christophe-Michel comte), général ançais, sénateur, né à San-Remo (Piémont) 28 avril 1800, est fils du général Roguet, mte de l'Empire qui mourut en 1846, fut élevé Prytanée militaire de Saint-Cyr et admis en 15 dans les pages de l'Empereur. En 1821, il tra au service comme sous-lieutenant du génie; ais son avancement ne date que de la révolution Juillet, qui remit en faveur les anciens serteurs de Napoléon. Son père devint alors pair France, et lui-même, se dévouant comme à la nouvelle dynastie, fut successivement mmé chef de bataillon, colonel du 41e de ligne 840) et maréchal de camp (20 avril 1845). Il gna cette dernière promotion par cinq années campagnes en Algérie. Après avoir rempli divers commandements à l'intérieur, M. Roguet t choisi pour aide de camp par le président de République, qui, en récompense de ses serces, l'éleva après le coup d'État au grade de

image
not
available

ROLLAND DE VILLARGUES (Jean-Joseph-ançois), jurisconsulte et magistrat français, né 3eaumont-sur-Oise le 27 novembre 1787, et des-.é au notariat, fit son droit à Paris. En 1806, il blia, sous le titre de l'*Esprit du notariat* (1806, 8), une brochure qu'il supprima, parce que préface, trop libérale pour l'époque, déplut à chambre des notaires. Il commença en 1810 ·édiger le *Journal des notaires* et travailla en-:te au *Journal de la Cour de cassation*. En 16, il devint substitut près le tribunal de Me-ı, dont il fut bientôt l'un des juges. Appelé 1821 au tribunal de la Seine comme juge-sup-:ant, il y devint juge, puis fut nommé en 1831 ıseiller à la Cour royale de Paris. — M. Rol-ıd de Villargues est mort le 18 mars 1856.

On a encore de ce laborieux magistrat: *des Ca-ctères auxquels on doit reconnaître les substi-:ions prohibées par le Code civil* (1820, in-8), nt la 3e édition est intitulée : *des Substitutions ohibées par le Code civil* (1833); *Jurisprudence notariat* (1828 et ann. suiv., ouvrage pério-ıue, 1 vol. in-8 par année); *Code du notariat les droits de timbre, d'enregistrement, d'hypo-:que et de greffe* (1836, 2 vol. in-8); *Répertoire la jurisprudence du notariat* (1827 et années v., 7 vol. in-8; 2e édit., 1840-1845, 9 vol. 8), etc. M. Rolland de Villargues a été colla-:ateur du *Journal du palais*, de 1820 à 1830.

ROLLEAU (Étienne-Théodore DE), prêtre fran-s, né à Verdun (Haute-Garonne) en 1799, fit ; études élémentaires et sa théologie à Tou-ıse, passa une année dans la maison des Laza-tes et dirigea un des petits séminaires de Paris ınt d'être ordonné prêtre (1826). Attaché tour à ır aux églises de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle de Saint-Étienne du Mont, il devint enfin curé Notre-Dame de Lorette (1833) et contribua à re de cette église, qui n'était point encore ache-:, le temple le plus riche et le plus coquet de capitale. La mode la prit sous son patronage la baptisa du titre mondain de « boudoir. » s *mois de Marie* y furent surtout remarqua-:s par le luxe des décorations et de la mu-ıue. M. de Rolleau, administrateur habile, sse pour un esprit distingué et un orateur élé-nt; son nom n'a jamais été mêlé à la politique.

ROLLER (Jean), peintre français, né à Paris, :s 1812, étudia sous le portraitiste Gautherot. débuta au salon de 1836 par l'envoi de plusieurs *rtraits*, au nombre desquels était le sien. Il st exclusivement consacré à ce genre, et a fait x salons des envois irréguliers, parmi lesquels remarque : *MM. Vandemare, Coriolis, Du-ıs, Cauchy, Lepère, Hittorff, Thénard, Olivier, ongniart* (1842-1851); des études de dessin, tre autres, *la Jeune femme en prière* (1843); e série de dix *Portraits* à l'Exposition univer-le de 1855; *M. Léon Halévy* (1857), etc. Cet iste a obtenu une 3e médaille en 1840, une 2e 1842, une 1re en 1843, une mention en 1855 la décoration en juillet 1844.

ROLLINAT [de l'Indre], ancien représentant peuple français, né à Châteauroux (Indre), 1804, suivit à Paris les cours de droit, passa brillants examens et, reçu avocat, s'inscrivit barreau de sa ville natale. Il s'y plaça bientôt premier rang et fut par son talent le seul ap-i d'une nombreuse famille. L'opposition radi-e le comptait parmi ses chefs dans le départe-:nt de l'Indre. Après la révolution de Février, fut élu représentant du peuple le cinquième r sept, par 24 374 voix. Membre du comité des aires étrangères, il vota ordinairement avec

image
not
available

ırité s'est retirée de son nom, mais sans le faire
ɜnoncer à l'espérance de voir l'Allemagne reve-
ɪr au néo-catholicisme et à la démocratie.

RONJAT (Joseph-Antoine), ancien représen-
nt du peuple français, né à Saint-Marcel-d'Eyzin
ière) le 14 juillet 1790, et d'abord employé au
dastre en qualité de géomètre, étudia le droit
la Faculté de Grenoble, et, reçu avocat, fut
ndant trois ans secrétaire de M. Berriat Saint-
ix. Après la révolution de 1830, il se vit appelé
x fonctions de juge de paix; mais il fut bientôt
stitué à cause de ses opinions démocratiques.
squ'en 1848, il fit partie du conseil municipal de
ɜnne, et appartint constamment à l'opposition
licale. Deux mois avant la révolution de Fé-
er il portait, dans un banquet réformiste, un
st « à la régénération du sentiment philosophi-
ɛ, humanitaire et civilisateur qui a inspiré les
ncipes proclamés en 1789. » L'un des candidats
ɔocrates de l'Isère, il fut nommé représentant du
ple, le treizième sur quinze, par 74 858 voix, et
place parmi les membres de la Montagne, avec
ıelle il vota dans les questions sociales et poli-
es. Après l'élection du 10 décembre, il com-
it le gouvernement de Louis-Napoléon et si-
la demande de mise en accusation présentée
re le président et ses ministres à l'occasion
iége de Rome. Réélu, le neuvième, à l'Assem-
législative, il continua de s'associer à tous
ıctes de l'extrême gauche, fut compromis
ı l'affaire du 13 juin, protesta contre la loi du
ai et s'opposa à la révision de la Constitution.
ıis le coup d'État du 2 décembre, il restait
ıger aux affaires publiques, lorsqu'il mourut
les derniers jours de 1857.

)QUEPLAN (Louis-Victor-Nestor), littérateur
ːais, né à Malemort (Bouches-du-Rhône) en
, fit d'abord son droit à Paris, tenta, vers
ı de la Restauration, quelques essais litté-
ʒ et prit la rédaction en chef du *Figaro*,
partagea avec M. de Latouche. Mêlé aux
reux procès que subit cette feuille sati-
, et l'un des signataires, en 1830, de la pro-
ion des journalistes, il se retira vers la fin
32 et n'occupa, pendant quelques années,
ıtion publique que par son assiduité aux
s de l'Opéra, dans la loge infernale, et ses
s critiques à l'adresse de tous les actes de
nistration. Vers 1840, le ministère le mit
ême à l'œuvre en lui confiant la direction du
e des Variétés, qui, grâce à de joyeux vau-
ɜs, à une troupe bien choisie et à des bals
d'entrain, compta sous lui l'une de ses
époques de prospérité.
[estor Roqueplan fut moins heureux à l'O-
lont il obtint pour dix ans le privilége, en
47, lors de la retraite de M. L. Pillet. D'a-
djoint à M. Duponchel, puis seul à partir
0, il eut à traverser l'époque de crise
vit la révolution de Février, et pendant la-
l planta l'arbre de la liberté qui ombragea
s la cour de l'administration. Il fit jouer
le Prophète, qui avait été reçu par son
sseur. Il reçut ou monta lui-même, *l'En-
ɔdigue*, *Sapho*, *le Juif errant*, *Louise Mil-
Fronde*, *la Nonne sanglante*, *Gemma*, *les
Siciliennes* et *la Fonti*, ces deux dernières
eulement après sa retraite. Il introduisit
émie de musique les œuvres de M. Verdi
oms de Mmes Alboni, Cruvelli, etc. En
e 1854, il résigna entre les mains de
ıier une administration qui revint alors
me de régie par l'État. Trois ans après,
embre 1857, il a été nommé directeur de
Comique, comme successeur de M. Per-

image
not
available

uvages unitaires ! et ce ne fut point là une vaine
enace. La guerrre devint une boucherie. Outre
on armée, qui ne faisait point de prisonniers, le
ictateur avait à ses ordres une bande d'assassins,
rganisés en société populaire (*la Mazorca*), et
oujours prêts à frapper tous les suspects. Servie
ar de tels instruments, la dictature de Rosas fut
ne longue et sanglante terreur, et comme le
ègne d'un chef de brigands.

Quelques améliorations matérielles, compensées
l'ailleurs par l'émission démesurée d'un papier-
monnaie sans hypothèque, ne suffisent point à
expliquer la durée de sa tyrannie. Rosas dut sa
véritable force à son attitude en face de l'Angleterre et de la France. Il s'est grandi aux yeux de
toute l'Amérique dans cette *affaire de la Plata*,
où, durant plusieurs années, l'habileté de sa diplomatie et l'énergie de sa volonté ont tenu en
échec deux grandes puissances européennes. Les
satisfactions qu'il sut donner à l'orgueil national firent trêve à l'indignation, et, sans absoudre
ses crimes, elles en ajournèrent le châtiment.

Rosas avait enveloppé dans ses vengeances contre le parti libéral un certain nombre de Français établis sur les bords de la Plata. Aux réclamations du gouvernement de Louis-Philippe, il répondit par des arguties. Une flotte française vint mettre le blocus devant Buenos-Ayres (23 mars 1838). Le dictateur apparut alors comme le défenseur de l'indépendance américaine contre l'étranger. Il lassa par sa fermeté le cabinet des Tuileries qui craignait de s'engager dans une entreprise lointaine. Après deux années de tergiversations et d'incertitudes, une transaction fut conclue le 29 octobre 1840. La France obtint la promesse d'une indemnité pour ses nationaux, et le traitement de la nation la plus favorisée sur le territoire. Mais on abandonna aux ressentiments de Rosas ses alliés de la veille, les débris du parti unitaire et le gouvernement de Montevideo.

Le général Lavalle tenta de continuer la lutte. Vaincu à Famalla (1841), il périt bientôt misérablement. Sa mort fut suivie de massacres presque journaliers. Le parti unitaire fut complétement anéanti. En même temps, Rosas et Oribe tenaient Montevideo étroitement assiégé. Après une résistance héroïque, cette ville allait succomber, lorsque, sur les instances de nos résidants, la France, unie à l'Angleterre, intervint comme médiatrice et entama des négociations amiables avec Buenos-Ayres. Rosas repoussa les propositions anglo-françaises. La médiation devint alors coercitive; les alliés mirent le blocus devant Buenos-Ayres (18 septembre 1845), et occupèrent l'île de Martin-Garcia. L'année suivante, un agent anglais, M. Samuel Hood, renouvela les négociations. En 1847, après une troisième mission de M. Walewski et de lord Howden, l'Angleterre leva le blocus et se retira du concert avec la France, pour traiter en son nom personnel avec Rosas. Le 24 novembre 1849, elle conclut, sur les bases Hood, un traité très-favorable au dictateur. De son côté, la France rappela sa flotte, et l'amiral Le Prédour signa le traité connu sous son nom (1849). L'Assemblée nationale refusa de le ratifier. Les Montévidéens n'avaient plus à attendre de secours de notre pays. Ils furent sauvés par l'intervention d'une puissance américaine : Rosas, qui avait résisté à l'Angleterre et à la France, tomba devant une insurrection des provinces, soutenue par le Brésil.

Élevé au pouvoir par le parti fédéraliste, le gouverneur de Buenos-Ayres avait trop oublié son origine, et méconnu souvent les droits des provinces. Rivadavia avait voulu donner l'unité pour base à la liberté; Rosas, l'exterminateur des unitaires, étendit son despotisme à toutes les parties de la république. Par une alliance nouvelle, les fédé-

image
not
available

angues et réimprimé seize fois en France; *le Livre des communes* (1837, in-8; 3ᵉ édit. augmentée, 1842), où il prétend arriver à la régénération du pays par l'accord de ces trois puissances, le presbytère, l'école et la mairie; *de la Mort avant l'homme et du péché originel* (1841, in-8; 3ᵉ édit. augmentée, 1847); *de la Femme et du Serpent* (1842, in-8); *la Croix dans les deux mondes* (1844, in-18; 3ᵉ édit., 1852); *Christophe Colomb* (1856, 2 vol. in-8), où il fait à la religion une part assez nouvelle et attribue la découverte de l'Amérique à une inspiration divine.

ROSEN (Georges), orientaliste allemand, né à Detmold, le 24 septembre 1821, et fils d'un orientaliste distingué, étudia à Berlin et à Leipsick, sous Rückert, Bopp et Fleischer, et publia, en 1843, un premier ouvrage, *Rudimenta persica* (Leipsick, 1843). Envoyé en mission en Orient par le gouvernement prussien, avec le professeur Koch, il devint, à Constantinople, second drogman de l'ambassade prussienne. Au commencement de 1853, il fut nommé consul prussien à Jérusalem. On a encore de M. Rosen une dissertation *sur la langue des Lazes* (über die Sprache der Lazen; Lemgo, 1844) et une *Grammaire ossète* (Ossetische Grammatik; Lemgo, 1846). Il a fourni à M. Bopp une foule de notes dont le savant linguiste s'est servi pour son livre *sur les Membres caucasiques du rameau des langues indogermaniques*.

ROSEN (Georges, baron DE), poëte russe, né à Saint-Pétersbourg, vers 1805, d'une ancienne famille russe, débuta en 1837 par trois poëmes qui eurent du succès. Deux années après, il donna *le Mystère* et *Djewa semi Angelow*, deux poëmes nouveaux, et, en 1830, une épopée lyrique intitulée : *la Naissance de Jean le Terrible*. On sent dans ces différentes pièces l'imitation de Puschkin, dont l'auteur était l'intime ami. En 1830, il publia, avec Kouschin, l'almanach poétique, *Zarskojeselo*, et, de 1832 à 1833, *Alciona*. Ces recueils renferment plusieurs pièces de lui, où l'on trouve des pensées fines et un style d'une grande pureté; mais l'originalité fait défaut. Comme poëte dramatique, M. de Rosen s'est signalé par plusieurs pièces empruntées pour la plupart à l'histoire nationale. On cite surtout : *Jean le Terrible* (1833); *la Russie et Bathory* (1834), le plus important de ses drames; *Basmanoff* (1836); *la Fille de Jean III* (1839); un opéra (1837), et des impressions de voyage à Rome.

Il existe deux autres barons russes du même nom : Alexis DE ROSEN, lieutenant général, né à Saint-Pétersbourg vers 1800, directeur de l'École d'artillerie de Saint-Pétersbourg depuis 1823, et membre du conseil supérieur d'instruction militaire; et Théodore DE ROSEN, conseiller d'État, président du comité chargé des affaires des colons allemands établis dans la Russie du Sud.

ROSENBERG (Ferdinand D'ORSINI ET), chef actuel de la maison princière de ce nom, né le 7 septembre 1790, a succédé, le 4 août 1832, à son père, le prince François-Séraphin, comme altesse sérénissime, grand maître héréditaire de la cour pour la Carinthie, etc. De deux mariages il a eu deux filles et deux fils, dont l'aîné est le comte Henri, né le 25 juin 1848.

ROSENHAIN (Jules), compositeur et pianiste allemand, né à Manheim (Bade), le 2 décembre 1813, débuta à dix-huit ans par un opéra en un acte, *la Visite à l'hôpital des fous* (der Besuch im Irrenhause), représenté dans plusieurs villes de l'Allemagne, notamment à Weimar, sous la

image
not
available

l'Église écossaise. Inscrit dès l'âge de neuf ans sur les cadres de la marine royale (1786), il remplit longtemps le poste de *midshipman* et ne fut promu qu'en 1801 au grade de lieutenant. Il servit activement durant la guerre avec la France, reçut treize blessures et se distingua notamment devant Bilboa, où il coula à fond un bâtiment espagnol (1806), et dans la Baltique, où il captura plusieurs navires armés en course (1812). De 1814 à 1818 il commanda *l'Acteon* et *le Driver*. En 1818, il s'associa, ainsi que son neveu (voy. ci-après), à l'expédition de sir Ed. Parry ayant pour objet d'explorer la baie de Baffin, et d'arriver, s'il était possible, à la découverte d'un passage à travers les mers polaires. Les résultats de ce voyage furent consignés par lui, en ce qui le concerne comme capitaine de *l'Isabella*, dans son *Voyage de découverte à la recherche du passage du Nord-Ouest* (Voyages of discovery in search of a North-West passage; Londres, 1819, in-4).

Le gouvernement ayant refusé de faire les frais d'une nouvelle entreprise fondée sur les vues particulières de J. Ross, ce dernier avec l'aide d'un de ses amis, M. Booth, ancien shériff de Londres, se chargea des dépenses qui, pour cette campagne, furent considerables. Il équipa un bateau à vapeur *la Victoire* qui lui occasionna une foule de mésaventures dont il ne se tira que par ses connaissances spéciales dans ce genre de navigation, emmena pour second son neveu James et sortit de la Tamise en mai 1829. Il passa quatre hivers consécutifs au milieu des glaces, et l'on avait envoyé à sa recherche le capitaine Back (voy. ce nom), lorsqu'il revint en Angleterre sur l'*Isabella* en octobre 1833. Il avait constaté que le prétendu détroit du prince Régent est fermé et que la pointe nord-est de l'Amérique se termine en une péninsule rattachée au continent par l'isthme qu'il nomma Boothia, au 70e degré de latitude. On peut consulter sur ces découvertes l'intéressante relation publiée par lui en 1835 : *Second voyage à la recherche d'un passage au Nord-Ouest* (Narrative of a second voyage in search of a North-West passage; grand in-4), et l'appendice édité en 1836.

Cette laborieuse expédition lui valut des honneurs de toute sorte : il fut créé chevalier à vie (1834), et reçut les décorations des ordres de France, de Suède, de Russie, de Prusse et de Belgique, ainsi qu'une épée d'honneur, le droit de cité dans plusieurs villes d'Angleterre, des médailles d'or des Sociétés de géographie de Londres, de Paris, de Vienne, de Copenhague, etc. De 1838 à 1844, il remplit à Stockholm les fonctions de consul général britannique. Enfin quand le sort de sir J. Franklin inspira les plus vives craintes, il voulut tenir la promesse qu'il lui avait jadis faite d'aller à sa recherche s'il s'égarait dans les mers polaires, et entreprit à l'âge de soixante-treize ans un dernier voyage d'exploration (1850) sur un petit bâtiment qu'il avait frété. Plus tard, il alla jusqu'à offrir son traitement et ses pensions pour payer de nouvelles recherches. A son retour, il fut nommé contre-amiral et mis dans la réserve (1851). — Sir J. Ross est mort le 30 août 1856.

Outre les ouvrages cités, on a encore de ce navigateur : *Lettres aux jeunes officiers de marine* (Letters to young sea officers; in-8); un *Traité sur la navigation à vapeur* (Treatise on navigation by steam-engine; 1828, in-4), un des meilleurs qui ait été fait sur cette matière; *Mémoires de l'amiral de Saumarez* (Memoirs of lord de Saumarez) sous les ordres duquel il avait servi; enfin la relation de sa dernière expédition polaire, publiée sous le titre de *Sir J. Franklin* (1855, in-8).

image
not
available

t des protestants (Kirchenrecht der Katholiken nd Protestanten; Heidelberg, 1850, 2 vol.); *le 'roit civil général de l'Allemagne* (das gemeine eutsche Civilrecht; Heidelberg, 1840-1841, omes I-V); *Exposé sommaire du droit civil fran- ɔis et badois* (Grundriss des franz. und bad. Ci- ilrechts: Ibid., 1851); *Histoire dogmatique du roit civil* (Dogmengeschichte des Civilrechts; oid., 1853), etc.

ROSSIGNOL (Jean-Pierre), érudit français, ıembre de l'Institut, né vers 1805, fut reçu grégé des classes supérieures et docteur ès let- 'es en 1830, et attaché, jusqu'en 1835, comme ıppléant au lycée Charlemagne. Après une lon- ue interruption dans sa carrière universitaire, fut appelé, en 1845, à la suppléance de M. Bois- ɔnade, et nommé titulaire, en 1855, du cours e langue et littérature grecques au Collége de 'rance. En 1853, M. Rossignol a été nommé ıembre de l'Académie des inscriptions et belles- ettres, en remplacement d'Eugène Burnouf. Il st chevalier de la Légion d'honneur.

On a de lui: *Fragmenta Bionis Borysthenitæ hilosophi*. *Dissertation sur le drame que les recs appelaient satirique* (1830), thèses; *Tétra- ɡie de l'orateur* (1833): *Vita scholastica* (1836), oëme latin en 4 livres; *Explication historique et rchéologique des vues de la Grèce dessinées par de tokelberg* (1838); *Recherches sur les classes ou- rières et les classes bourgeoises de l'antiquité* 1839); *Virgile et Constantin le Grand* (1846); *'raité du vers dochmiaque* (1845); *des Services que eut rendre l'archéologie aux études classiques* 1852); *Gygès, Lydien qui passe pour avoir intro- uit la peinture en Égypte* (1856); un nombre as- ez grand d'annotations et récensions des tragi- ues grecs, de travaux et de mémoires insérés ıans la *Revue des Deux-Mondes*, le *Journal de 'Instruction publique*, la *Revue archéologique*, le *ournal des savants*, etc.

ROSSINI (Joacchino), le plus célèbre des com- ɔositeurs italiens contemporains, semble, après ılus de vingt-cinq ans de silence et de re- raite, appartenir à la postérité. Surnommé « le ;ygne de Pesaro, » il naquit dans cette petite ille de l'État de l'Église, le 29 février 1792. ;on père et sa mère étaient de simples musi- iens ambulants que le maestro suivit d'abord le foire en foire, s'associant le plus tôt qu'il put ı leur profession. Vers l'âge de dix ou douze ıns, la beauté de sa voix engagea ses parents à ui faire donner une éducation musicale plus ré- ;ulière, et bientôt il put remplir dans les théâtres le plusieurs petites villes l'emploi de maître des :horistes. Mais la mue de sa voix l'obligea d'y 'enoncer, et, en 1807, il entra au lycée de Bo- ogne, où il eut l'abbé Mattei pour maître de :omposition. Il ne voulut apprendre de lui que uste ce qu'il fallait d'harmonie pour écrire des ɔpéras, et, laissant avec dédain la théorie du :ontre-point et de la fugue, il se forma lui-même ılus rapidement par des exercices pratiques, en nettant en partition des quatuors et des sym- ɔhonies de Haydn et de Mozart.

A l'âge de seize ans (1808), il fit exécuter à 3ologne une symphonie et une cantate intitulée: *'l Pianto d'armonia*. Deux ans après, grâce à 'appui de la famille Perticari, de Pesaro, il fai- ıait recevoir au théâtre de San-Mose de Venise, ın premier opéra en un acte, *la Gambiale di ma- rimonio*, qui n'obtint, comme début, qu'un ;uccès ordinaire; son second, *l'Equivoco strava- ɡante*, joué à Bologne l'année suivante (1811), ı'en eut aucun; mais, dans la même année, son *Demetrio e Polibio*, écrit, dit-on, deux ans au-

image
not
available

ıichte der Erde; Francfort, 1856); *les Quatre* *sons* (1856, avec grav.), etc.

ROSSMORE (Henry-Robert WESTENRA, 3ᵉ ba-ı), pair d'Angleterre, né en 1792, dans le ıté de Tipperary, est petit-neveu du général Cuninghame, élevé en 1838 à la pairie. Après oir fait ses études à l'université de Dublin, il gea au Parlement, sous le nom de Westenra, 1818 à 1830 et de 1835 à 1842; à cette époque, prit la place de son père à la Chambre des rds, où il soutient la politique du parti libéral. est lord-lieutenant du comté de Monaghan. rié deux fois, il a trois enfants, dont l'aîné, nry-Craven WESTENRA, est né en 1851.

ROST (Valentin-Chrétien-Frédéric), philologue lexicographe allemand, né à Fredericsroda, le octobre 1790, passa du collége de Gotha, en 10, à l'université d'Iéna, et ses études termi-es, fut quelque temps précepteur. En 1814, il tra comme professeur au collége de Gotha, enseigna pendant longtemps les langues an-nnes, et en fut nommé directeur en 1842, avec titre de conseiller supérieur de l'instruction.
M. Rost a publié un grand nombre d'ouvrages mentaires, qui ont eu en Allemagne beaucoup vogue. Il s'est occupé spécialement de ré-ıdre et d'améliorer dans les colléges l'ensei-ment de la langue grecque, et son nom est pulaire parmi les écoliers d'outre-Rhin. A part *Grammaire grecque* qui, depuis 1816, a eu de mbreuses éditions, on cite de lui des *Principes ur traduire l'allemand en grec* (Anleitung zum bersetzen aus dem deutsch. in das griech.; édit., 1836, 2 vol.) qui n'ont pas obtenu moins de ccès, ainsi que ses *Dictionnaires grec-allemand* vol., 4 édit.), et *allemand-grec* (2 vol., 6 édit.). lui doit encore une nouvelle édition du *Novum ricon græcum* de Duncan (Leipsick, 1836); le emier volume d'une nouvelle édition du *Dic-nnaire grec-allemand* de Passow (Ibid., 1841), le premier cahier d'un *Dictionnaire complet la grécité classique* (1840). M. Rost est un des incipaux collaborateurs de la *Bibliothèque grec-e* de Gotha.

ROSTAN (Louis-Léon), médecin français, né aint-Maximin (Var), le 16 mars 1790, fut reçu cteur à Paris, en 1812, avec une thèse sur *le arlatanisme*. Élève de Pinel à la Salpêtrière, devint, dès 1823, membre de l'Académie de decine (section de pathologie médicale), et, 1833, professeur à la Faculté, avec une chaire clinique médicale à l'Hôtel-Dieu. M. Rostan officier de la Légion d'honneur depuis 1849. Ses principaux ouvrages, écrits avec précision élégance, sont: *Recherches sur le ramollissement cerveau* (1819, in-8; 2ᵉ édit., 1823); *Traité mentaire de diagnostic ou Cours de médecine nique* (1826-1827, 3 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1829), quel l'Institut décerna une médaille d'or; *Base érale et plan d'un cours de médecine clinique* 31); *Cours élémentaire d'hygiène* (1828, 2 vol. 8; 2ᵉ édit., 1838); *Exposition des principes de rganicisme* (1846, in-8); puis, une série de mé-ires importants : *sur la Rupture du cœur* 20); *le Magnétisme animal* (1825); *l'Asthme vieillards, la Distinction des anévrismes, Transposition des viscères, la Fracture spon-ıée du fémur*, etc.; enfin des articles dans le *urnal de médecine, de chirurgie et de phar-cie*, dans le *Dictionnaire de médecine*, etc.

ROSTOLAN (Louis DE), général français, séna-r, est né à Aix (Bouches-du-Rhône) le 31 llet 1791. En sortant de l'École militaire de

image
not
available

OUGET (Georges), peintre français, né à Pa- en 1781, entra, en 1802, à l'École des beaux-s, où il remporta, la même année, le second x de peinture; il suivit en même temps l'atelier David, sur les conseils duquel il renonça aux cours de l'Académie, et aida ce maître dans écution de la plupart de ses grands tableaux. rapporte qu'il fit, de mémoire, en 1816, une ie de celui du *Sacre*, coupé et caché au re- r des Bourbons; la toile originale, rejointe et arée, a reparu depuis au musée de Versailles, a copie de M. Rouget, signée par David, pen- it son exil à Bruxelles, fut exploitée en Amé- ue jusque dans ces derniers temps.

I. G. Rouget, qui avait déjà débuté au salon 1812, par l'*Hommage des princes français au ceau du roi de Rome* et le portrait d'*Eugène rid*, a exposé depuis, entre autres tableaux més : *Œdipe et Antigone* (1814); *la Mort de nt Louis*, au Luxembourg (1817); un *Ecce mo*, à Saint-Gervais (1819); *François Ier par- nant aux révoltés de la Rochelle* (1822); *ri IV au siége de Paris*, *le Christ aux Oli- s* (1824); *l'Abjuration de Henri IV* (1832); *poléon recevant la députation du Sénat et te constitutif de l'Empire*, *le Mariage de Na- éon et de Marie-Louise*, pour le musée de Ver- les (1825 et 1838); *la Mort de Napoléon*, des- (1846); *les Chrétiens aux bêtes* (1847); *ri IV et ses enfants* (1850); des portraits, no- ment ceux de *Louis XVIII*, de *Charles X et sa famille*, du *maréchal de Coigny*, du *doc- r Moreau*, de *Napoléon Ier*, du *maréchal lt*, de *l'Auteur*, et de beaucoup d'autres. Il a oyé à l'Exposition universelle de 1855 douze leaux choisis parmi ses œuvres précédentes. itons en dehors des salons: *Louis IX rendant ustice sous le chêne de Vincennes*, *l'Assemblée notables à Rouen*, et les portraits de *Trivulce*, *uharnais*, *Hanchard*, *Kellermann*, *Clauzel*, *oerré*, *Miranda*, *Victor*, *Marmont*, *Gouvion- nt-Cyr*, etc.; enfin, des cartons pour la ma- acture des Gobelins, surtout de 1832 à 1839. Rouget a obtenu une 1re médaille en 1814, une laille de première classe en 1855, et la déco- on, en juillet 1822.

OUHER (Eugène), homme politique français, istre, sénateur, né, en 1813, était, avant 8, un des avocats les plus distingués du bar- 1 de Riom. Gendre de M. Conchon, l'ancien re de Clermont, et connu par quelques pro- de presse, dans lesquels il avait soutenu talent la cause libérale, il vit échouer, en 6, sa candidature à la Chambre, où il se pré- tait sous les auspices de M. Guizot. Après la olution de Février, il fut envoyé, par le dé- tement du Puy-de-Dôme, à la Constituante, quatorzième sur quinze représentants, par 82 voix, et réélu, le second, l'année suivante, 54 115 suffrages, à la Législative. Dans la mière de ces Assemblées, il vota constam- it avec la droite, et ne s'en sépara que pour uyer l'abolition de l'impôt du sel.

ors de la retraite du premier ministère de is-Napoléon, présidé par M. Odilon Barrot, Rouher succéda à celui-ci, au département de ustice, et fut un des principaux instruments a politique annoncée par le message du 31 oc- e 1849. Il dessina nettement son attitude dans semblée, en appelant à la tribune la révolution Février une catastrophe, et fut un des défen- s de la loi du 31 mai, qui restreignait le suf- e universel. Sorti du ministère, le 18 juillet , à la suite d'un blâme de l'Assemblée contre le cabinet, il y rentra, le 24, avec MM. Ba- e, Fould, etc. Il en sortit encore une fois,

image not available

aliste français, né en 1788, à Belleville (Seine), té chef des travaux anatomiques du Muséum istoire naturelle. Reçu docteur à Paris en 0, il s'est occupé surtout d'histoire naturelle a plus d'une fois éclairé les questions douses de physiologie et de pathologie humaine des faits empruntés à la physiologie ou à l'aomie comparée. Il a reçu la croix de la Lén d'honneur en 1841.

es principaux écrits sont : *de la Dentition* 20, in-4), dissertation complétée par *l'Anaie comparée du système dentaire chez l'homme les principaux animaux* (1827, gr. in-8; nouv. t. augm., 1839), travail bien accueilli de l'Alémie des sciences; *du Cresson de Para* (1825); *Chinchilla et de son organisation* (1832); *des rpents venimeux, de la Chauve-souris comne, de la Pathologie comparée* (avec atlas 4), mémoires isolés auxquels l'Académie des ences a accordé deux mentions honorables; *de lémorragie par piqûres de sangsues* (1846), etc. puis quelques annees, M. Rousseau s'est occupé photographie, et a collaboré dans ce genre ec M. Riffaut (voy. ce nom).

Son fils, Louis Rousseau, aide-naturaliste au iséum, pour la section des mollusques et zooytes, est auteur des *Promenades au Jardin des intes* (1837).

ROUSSEAU (Philippe), peintre français, né à ris, vers 1808, étudia sous le baron Gros et is Victor Bertin, se livra, comme ce dernier aître, au genre du paysage, et débuta au san de 1831. On a vu de lui, depuis cette époque, grand nombre de sites, natures mortes et oupes ou jeux d'animaux, toutes œuvres devenes promptement populaires. Nous rappellens : *Site d'Auvergne* (1831); *les Côtes de Granlle, Vue de Normandie, Saint-Martin près Girs, Vue de Freleuse, la Chaise de poste* (1833-44); *le Rat de ville et le Rat des champs* (1845); *Chat et le vieux Rat, la Taupe et le Lapin, leurs et papillons* (1846-1847); *une Basseur, Fruits et gibier* (1848); *le Chat et la Sous, Intérieur de ferme, Part à deux, un Imporn; le Rat retiré du monde, la Mère de famille, ygargue chassant au marais* (1849-1853); *deux rtistes de chez Guignol, Cigogne en sieste près un bassin, Chevreau broutant*, admis, avec *le at de ville*, à l'Exposition universelle de 1855; *hiens couplés au chenil, Lièvre chassé par des issets, la Récréation, Perroquets, le Déjeuner* 857), etc., etc. M. Philippe Rousseau a obtenu ne 3ᵉ médaille en 1845, une 1ʳᵉ en 1848, une de conde classe en 1855, et la décoration au mois e juillet 1852.

ROUSSEAU (Théodore), peintre français, frère u précédent, né à Paris, vers 1810, a cultivé, omme lui, le paysage, et s'est surtout formé ar des voyages à ce genre exclusif. Il a princialement exposé depuis ses débuts, au salon de 834 : *Lisière d'un bois, une Avenue, Terrains us en automne, Effet du matin, Vue de Belleoix, Fête de Barbison* (1834-1849); *Effet de soil, Après la pluie* (1852); *Marais dans les andes* (1853); *Côtes de Grandville, l'Avenue de Isle-Adam, Sorties de forêt, Groupes de chênes*, dmis, avec plusieurs des sujets précédents, à Exposition universelle de 1855; *Bords de la oire au printemps, Matinée orageuse, un Haeau du Cantal, Effet du crépuscule, Prairie oisée, au couchant*, etc. (1857), etc. Il a obtenu ne 3ᵉ médaille en 1834, une 1ʳᵉ en 1849; puis, omme son frère, une médaille de première classe n 1855, et la décoration en juillet 1852.

Rousseau (Edme), un des nombreux artistes

image
not
available

rendre part à la vie politique. — M. Roux-Caronnel est mort en 1857.

ROUX-LAVERGNE (Pierre-Célestin), publiciste français, ancien représentant, est né le 19 mars 1802, à Figeac (Lot). Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, il ne se sentit pas, malgré son penchant pour les études religieuses, une vocation assez forte et vint à Paris fortifier une éducation incomplète; il s'y lia d'une étroite amitié avec M. Buchez (voy. ce nom), dont les doctrines démocratiques et religieuses le séduisirent, et il lui servit de principal collaborateur dans la publication de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française* (1833-1838, 40 vol. in-8). En 1834, il prit part à la discussion ardente soutenue au Congrès historique de l'hôtel de ville par MM. Dain et Considérant sur le but et l'avenir politiques du catholicisme. Mais il ne tarda pas à revenir à l'orthodoxie, embrassa la carrière de l'enseignement et publia en 1847 ses thèses pour le doctorat, où il déterminait les points qui l'avaient éloigné de son maître. Il se trouvait, au moment de la révolution de 1848, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Rennes.

Porté aux élections de la Constituante par le département d'Ille-et-Vilaine, sa candidature fut combattue par M. Buchez lui-même, qui jugeait ainsi son ancien disciple : « Homme mobile, impressionnable, qui peut s'exalter au plus haut degré pour tomber ensuite au plus bas, tout à fait impropre à la fonction de représentant.» Élu cependant, le douzième sur quatorze par 75,914 suffrages, il prit une part honorable aux travaux de l'Assemblée, se montra d'abord favorable au gouvernement républicain en repoussant les deux Chambres, l'institution de la présidence et la proposition Rateau (voy. ce nom). Puis il se rallia plus intimement au parti modéré, appuya la politique de l'Élysée, approuva l'expédition d'Italie, etc. Il ne fut pas réélu à la Législative, et reprit sa chaire à la Faculté de Rennes.

En 1851, M. Roux-Lavergne donna sa démission pour entrer à la rédaction de *l'Univers*, où pendant quelque temps il se chargea des articles de critique. En 1855, revenant à sa vocation première, il embrassa l'état ecclésiastique et fut ensuite appelé à enseigner la théologie au séminaire de Nîmes.

Il a encore écrit : *de la Philosophie de l'histoire* (1850, in-18), ouvrage connu par l'exagération du rôle prêté à la Providence dans la génération des faits. Il a édité la *Philosophia juxta divi Thomæ dogmata* (1850-1851, 4 vol. in-12) dont il a extrait un *Compendium* en 1856.

ROVRAY (Jules DE). Voy. FIORENTINO).

ROXBURGHE (James-Henry-Robert INNES-KER, 6e duc DE), pair d'Angleterre, né en 1816, à Floors-Castle, descend d'une ancienne famille écossaise élevée en 1707 à la dignité ducale. Il succéda en 1823 aux titres de son père et obtint en 1837 un siége héréditaire à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il a quatre enfants dont l'aîné, James-Henry-Robert, marquis de BOWMONT, est né en 1839.

ROY (Just-Jean-Étienne), littérateur français, né en 1791, à Marnay (Haute-Saône), fit ses études à Paris et fut successivement professeur au collége Rollin et au collége de Pont-Levoy. Il est auteur d'une soixantaine d'ouvrages d'éducation publiés par les imprimeries religieuses de Tours, Lille et Limoges, et fréquemment réimprimés : *Drames moraux* (1840); *Histoire de Fénelon* (1838); *Charlemagne et son siècle* (1839), etc.

image
not
available

tifs à l'art militaire. Le sultan Mahmoud ayant ntendu parler du *soldat traducteur*, comme on avait surnommé dans l'armée, se le fit présenter et le nomma chef de bataillon. Colonel d'étatmajor à Nezib (1839), il fut à la paix attaché omme aide de camp ou plutôt comme conseil au eraskier Moustafa-pacha, chargé de la pacification et de l'organisation du Liban (1840-43). A on retour à Constantinople, il devint membre u conseil de la guerre sous le ministère de Riza et eut une grande part en cette qualité à la éorganisation de l'armée ottomane. Chargé spéialement de l'organisation du *rédif* (réserve), il eçut bientôt après le commandement général u nouveau corps avec le grade de *scrik* (général le division). En 1853, enfin, il fut nommé minisre de la guerre, et combattit avec énergie dans e divan les prétentions du prince Mentschikoff, Peu après la déclaration de guerre, il céda son oste à Riza, et reçut le commandement en chef u corps d'armée de la garde impériale. Le 2 juin 855, il fut remis en possession du ministère. Bon général, meilleur administrateur, Ruchdiacha est aussi renommé pour son intégrité.

Il a traduit un assez grand nombre d'ouvrages u français, ce sont pour la plupart des traités oncernant la tactique et l'art militaire; le recueil es ordonnances, le Code militaire français, etc. Décoré de l'ordre du Medjidié de la première lasse, il est revêtu de divers ordres étrangers.

RÜCKERT (Frédéric), poëte et orientaliste allemand, né à Schweinfurth (Bavière), le 16 mai 1789, acheva ses études à l'université d'Iéna où il prit ses grades comme professeur en 1811. Il quitta bientôt l'enseignement pour la littérature, et de 1815 à 1817 il fut à Stuttgart l'un des rédacteurs principaux du *Morgenblatt*. En 1818 il fit un voyage en Italie, s'arrêta quelque temps à Rome, et fit une étude spéciale des chants nationaux. De retour en Allemagne il se fixa à Cobourg, s'y maria et se vit dans une position de fortune qui lui permettait de se consacrer à la famille et à la poésie avec indépendance. S'étant mis à étudier les langues orientales, surtout l'arabe et le persan, il accepta en 1826 une chaire à l'université d'Erlangen. Frédéric-Guillaume l'appela en 1830 à Berlin, où il eut jusqu'en 1849 le double titre de professeur et de conseiller intime. En 1849 il rentra dans la vie privée.

M. Frédéric Rückert est un des poëtes les plus élégants et les plus harmonieux de l'Allemagne. S'abandonnant au courant de ses impressions, de ses pensées, de ses images avec un gracieux désordre, il manie la rime, l'assonance et l'allitération avec une dextérité qui tient du prodige, et joue avec les plus grandes difficultés de la langue et du rhythme. Dans son premier recueil de *Poésies allemandes* (Deutsche Gedichte; Heidelberg, 1814), qui parut sous le pseudonyme de *Freimund Reinmar*, c'est-à-dire le poëte à la bouche libre, les *Sonnets cuirassés* (Geharnischte Sonette) respirent une haine patriotique contre l'étranger. On y remarque *l'Allemagne géante*, *le Manteau de fête de l'Allemagne*, *le Chant du Cosaque en hiver*. Après la victoire, le poëte, comme on l'a dit, retrancha de sa lyre la corde d'airain, et donna la *Couronne du temps* (Kranz der Zeit; Stuttgart, 1817), œuvre gracieuse et toute pénétrée d'amour. Puis vinrent les *Roses orientales* (Œstliche Rosen; Leipsick 1822), imitation libre des *gasiles* persanes; les *Contes et récits d'Orient* (Stuttgart, 1837, 2 vol.); les *Prières et méditations orientales* (Berlin, 1837, 2 vol.); *Rostem et Surah*, histoire héroïque (Erlangen, 1838; Stuttgart, 1846); *la Sagesse des Brahmanes* (Leipsick, 1839), etc. Toutes ces œuvres ont été inspirées à

image
not
available

ıerre contre les Turcs et forma l'avant-garde ı corps de Rudsewitch. Le 24 juin, il s'em-ıra de la forteresse de Kustendjé; continuant . marche, il soutint près de Iénibasar un com-ıt meurtrier et occupa Kosludjé. Après l'arri-:e du corps principal à Schumla, chargé d'in-ıiéter les derrières de l'armée turque, il la ɔursuivit avec sa cavalerie et la division d'in-ıterie du général Iwanow, se rendit maître Eski-Stamboul et vainquit l'ennemi près de jœtesch; surpris par des forces supérieures, il ıt contraint de battre en retraite. Lorsque l'ar-ée russe recula vers le Don, il resta en arrière Busardschik pour maintenir les communica-ons avec la garnison de Varna. Au printemps ɜ 1829, il prit le commandement par intérim du ' corps d'infanterie, formant l'aile droite de ırmée dans la marche sur les Balkans; il battit, 18 juillet, un détachement turc près de Kupri-ɔi, s'empara du passage du Kamtschik, prit urgas et Jambol et contribua puissamment à la ctoire de Sélimno (12 août 1829).

Pendant la guerre de Pologne, le succès cou-ınna ses habiles manœuvres. Après avoir re-ɔussé sur la frontière autrichienne le corps ɔlonais qui avait envahi la Podolie, il entra ıns le royaume de Pologne, défit, le 19 juin 331, près de Lisobyki, les généraux Turno et Jan-ɔwski, traversa le 17 août la Weichsel près de ɔsefow, mit en déroute le corps de Rozycki et de aminski et fit son entrée à Cracovie le 27 sep-ɜmbre. Le czar Nicolas le nomma alors général e cavalerie et commandant du 3e corps. Il lui ɔnféra le titre de comte en octobre 1847.

En 1835, M. Rudiger commanda le camp russe Kalisch; en 1846, il occupa pour la seconde fois racovie, lorsque cette ville, dont les traités de 'ienne garantissaient l'indépendance, fut incor-orée à l'empire d'Autriche. Les troupes des trois ıissances coalisées contre les derniers débris e la nationalité polonaise, consommèrent sans éril un acte qui souleva beaucoup d'indigna-on dans toute l'Europe, mais que les gouver-ements d'Angleterre et de France laissèrent mpuni. Le général Rudiger était destiné à com-attre encore une fois pour l'Autriche contre la iberté d'une autre nation. Il prit part en 1849 à ı guerre de Hongrie, assista aux batailles de Vaisen et de Debreczin et poursuivit Gœrgey ans sa retraite vers l'Arad. Ce fut à lui que fut ıvrée la Hongrie par la capitulation de Vilagos 13 août 1849).

Là se termine sa vie militaire. De retour en 'ologne, il déposa au mois de septembre 1850 le ommandement du 3e corps. Son âge avancé le endait impropre aux fatigues d'un service actif. 'omblé d'honneurs, de titres et de décorations ıar le gouvernement d'Autriche, il reçut de Ni-olas le titre de conseiller d'État. Au mois de nars 1854, il quitta Saint-Pétersbourg pour rem-ɔlacer à Varsovie le prince Paskiewitch dans ses onctions de gouverneur. Après l'avénement d'A-exandre, il succéda à ce prince dans le com-nandement du corps de la garde et des grena-liers. — Il est mort le 22 juin 1856.

RUETE (Chrétien-Georges), médecin-oculiste ıllemand, né à Scharmbeck, dans le pays de Brême, le 2 mai 1810, étudia la médecine à Gœt-ingue. Reçu docteur en 1833, il commença leux ans après à exercer et ouvrit en 1836 un :ours public à l'université. Il fut nommé profes-eur adjoint en 1841 et titulaire en 1847. Après ıvoir dirigé quelque temps la clinique à Gœttin-gue (1851), il s'établit à Leipsick en 1852. Le gouvernement saxon lui donna le titre de con-seiller de cour, la direction de la clinique générale

image
not
available

ıx travaux de l'enseignement, il unit le culte ı poésie et de la littérature. Les Suédois le ndiquent comme un de leurs premiers écris. La plupart de ses *Poésies*, écrites en lan- suédoise, ont été traduites en allemand et ıies en deux volumes (Helsingfors, 1851). En , il a publié un ouvrage, intitulé : *Smærre ırttelser.*

epuis 1841, M. Runeberg touche, sur la se de la province de Finlande, une pension nille roubles-assignats; car ses compatriotes nt en lui, malgré la langue qu'il a adoptée, de leurs gloires nationales.

UOLZ (François-Albert-Henri-Ferdinand, te DE), chimiste français, né en 1810, fut, 1827 à 1829, élève de l'École polytechnique ntra dans le corps du génie, où il parvint au le de capitaine. Il donna bientôt sa démission r se consacrer aux sciences et particulière- ıt aux manipulations chimiques. L'un des niers inventeurs de la dorure et de l'argen- : sur métaux par l'action de la pile voltaïque, nom est resté attaché à ses procédés, et il même à désigner aujourd'hui toutes les es et économiques applications qu'on doit à recherches. M. le comte de Ruolz a été décoré 7 avril 1846.

UPPELL (Guillaume-Pierre-Édouard-Simon), ageur allemand, né à Francfort-sur-le-Mein, 0 novembre 1794, et destiné d'abord au comrce, dans lequel son père avait acquis une tune considérable, abandonna les affaires et se : à voyager. Il visita l'Italie et, de là, partit, 1817, pour l'Égypte. De 1818 à 1821, il se pré- ·a, par de sérieuses études d'astronomie et istoire naturelle, à un grand voyage de décou- ·tes en Afrique et, de 1822 à 1827, il parcou- . la Nubie et le Sennaar, le Kordouan et l'Ara- :. Au retour, il publia : *Voyages en Nubie, au rdouan et dans l'Arabie Pétrée* (Reisen in Nu- ın, K. etc.; Francfort 1829); *Atlas pour un 1age dans le Nord de l'Afrique* (Francfort, 31), et plusieurs ouvrages d'histoire naturelle. rès un séjour de quelques mois en France 329-1830), il s'embarqua, vers la fin de 1830, à vourne et, par l'Égypte, se rendit en Abys- ııe. Au mois de février 1833, il arriva dans la le de Gondar. Son exploration terminée, il re- ıt en Europe, et publia successivement son pré- :ux *Voyage en Abyssinie* (Reisen in Abyssinien; ·ancfort, 1838-1840, 2 vol.); la *Nouvelle Faune l'Abyssinie, Vertébrés* (Neue Wirbelthiere zur ıuna Ab., etc.; 1835-1840), et la *Classification stématique des oiseaux du nord et de l'est de 1frique* (Systemat. Uebersicht der Vœgel N.- ıd Ostafricas; Francfort, 1845).

M. Ruppell a rassemblé, dans ses divers voya- ·s, de nombreuses collections d'histoire natu- ·lle, dont il a fait don, moyennant une rente ınuelle de mille florins, au musée de Senken- ·rg à Francfort. Il a donné, en 1828, à la bi- iothèque de la même ville, un grand nombre : médailles et d'antiquités égyptiennes et, plus rd, après son voyage en Abyssinie (1834), une ›llection très-précieuse de manuscrits éthiopiens. es services rendus par M. Ruppell aux sciences ıturelles et à la géographie, lui ont fait décer- ·r, par la Société géographique de Londres, une rande médaille d'honneur.

RUPRICH-ROBERT (Victor-Marie-Charles), ar- hitecte français, né à Paris, le 18 février 1820, e livra dès 1836 à l'architecture sous la direc- on de M. Constant-Dufeux, concourut en même emps à l'École des beaux-arts, où il passa cinq

image
not
available

e majorité de 109 voix. Mais les lords refu-
it deux fois de le sanctionner et il ne fallut
moins, après une seconde adoption par les
nunes, que l'intervention directe de Guil-
:e IV et l'attitude menaçante du peuple pour
:re leur obstination. Trois jours après, le bill
devenu loi constitutionnelle (7 juin 1832).
la réforme le nombre des députés ne fut pas
nenté, mais celui des électeurs se trouva
à un million, et le droit de représentation,
vé à cinquante-six bourgs pourris, fut attri-
à des villes importantes qui en étaient totale-
t privées. Le principal résultat de cette me-
, dont tout l'honneur revint aux libéraux et
out à lord John Russell, fut de replacer les
chises électorales dans les mains des classes
ennes et d'étendre aux détenteurs de biens
éables (*copyholders*), aux fermiers, aux in-
riels, un privilège réservé jusqu'alors aux
s propriétaires de francs-aleux (*freeholders*).
u au Parlement de 1831 par le riche comté
evon, lord John Russell, dont les dernières
s avaient accru l'importance politique, fut
pté par toutes les fractions du parti libéral
ne leur chef (*leader*) à la Chambre des Com-
es. Ce fut encore lui, qui, dans la même ad-
stration, fut l'auteur du bill sur la réforme
'Église protestante d'Irlande (*Irish church*
, qui abolit les taxes ecclésiastiques, diminua
evenus des bénéfices, afferma les propriétés
ières des évêchés et supprima un certain nom-
de diocèses et de cures reconnus inutiles. Il
une part non moins sérieuse à la discussion
lois sur l'abolition du privilége de la Compa-
des Indes, la transformation des dîmes en
evances pécuniaires et la clause d'appropria-
, qui devint la cause occasionnelle de la re-
te de lord Grey en décembre 1834. Six mois
tard, au milieu des débats relatifs à un autre
des dîmes, il proposa d'y ajouter la clause
ppropriation et fit tomber, par l'adoption de
amendement, le ministère tory. Aussi obtint-
ette fois, dans le cabinet Melbourne, le porte-
lle de l'intérieur (avril 1835), qu'il échangea,
mois d'août 1839, contre celui des colonies.
'artisan déclaré de la liberté civile et reli-
use, lord J. Russell chercha à réorganiser l'ad-
nistration municipale, qui, abandonnée à elle-
me, se trouvait dans le plus déplorable état;
résenta dans ce but, en 1835, un bill qui, sou-
ttant les corporations municipales à la libre
tion des populations, conférait le droit de
e à quiconque payait un impôt municipal, et,
1836, un autre bill de réforme pour les mu-
ipalités de l'Irlande, au sein desquelles exis-
nt des abus plus criants encore. Ces deux pro-
rencontrèrent une extrême résistance à la
ambre haute, qui, malgré les violentes dé-
nstrations populaires, refusa de les sanction-
. Il fut plus heureux avec la loi des pauvres
r l'Irlande, qui passa, dans l'une et l'autre
ambre, à une grande majorité (1837). Comme
nistre des colonies, il simplifia cette partie de
ministration, favorisa l'émigration, et eut la
ficile tâche de mettre un terme aux troubles du
nada et de la Jamaïque, ainsi qu'au différend
c les États-Unis, relatif à la délimitation des
ntières du Nouveau-Brunswick. Sous la pres-
n de l'agitation qui se manifestait contre les
céréales, il proposa, en 1841, l'établissement
n droit fixe de 8 shillings par *quarter* de blé,
is cette attaque tardive contre un des mono-
es de l'aristocratie fut suivie d'un vote négatif
détermina la chute du cabinet (septembre 1841).
Appelé de nouveau à la tête du parti whig, de
ucoup affaibli par les élections générales, qui
rent lieu la même année, lord John Russell,

image
not
available

rie et en 1703 à la dignité ducale. Après fait ses études universitaires à Cambridge, ra en 1837 à la Chambre des Communes au du bourg de Stamford, s'associa à la politi- lu parti conservateur et fut réélu en 1852 e comté de Leicester, qu'il représenta jus- 1857. A cette époque, il prit les titres et la de son père à la Chambre des Lords. De à 1846, il a été chambellan du prince Albert. st pas encore marié.

DQVIST (Jean-Erik), critique et littérateur ois, né à Gothembourg, le 20 octobre 1800, abord destiné au commerce, avait près de ans lorsqu'il commença à étudier les lan- anciennes. Après avoir passé l'examen de en 1826, il travailla dans divers ministères, il entra à la bibliothèque royale, où il est au premier bibliothécaire en 1843. L'Acadé- suédoise, qui lui a déjà décerné plusieurs l'élut en 1843 pour succéder à Berzélius. a de M. Rydqvist : *les Hauts faits littérai- les jours passés* (Framfarna Dagars vitra er; Stockholm, 1828); *Les plus anciennes s de théâtre du Nord* (Nordens ældsta Ska- el ; Upsal, 1836); *les Employés civils en Suède* civila Embetsmænnen i Swerige; 1838); *J. Wallin* (1839), esquisse biographique et lit- re; *Voyage en Allemagne, en France et en e* (Resa i Tyskland, Frankrike och Italien;); *les Lois de la langue suédoise* (Svenska kets Lagar; 1850-1852-1857, 2 vol. in-8), é philologique fort détaillé, fruit de longues erches ; puis diverses traductions du grec et anglais; enfin des articles dans *Heimdal*, re- critique qu'il a dirigée à Stockholm (1828-) et dans plusieurs autres recueils.

YK (Jules-Constantin), marin hollandais, né nsterdam, le 14 janvier 1787, d'une riche fa- e bourgeoise, entra au service de la marine 799, commanda une canonnière en 1803, eut à plusieurs engagements contre les Anglais, nommé en 1806 lieutenant et, en mars 1807, ribua à la prise d'un brick de guerre anglais, *Ferretter*, enlevé à l'abordage près de l'em- chure de l'Ems. Après avoir été aide de camp 'amiral de Winter, il passa sous les ordres de iral Verhuell (1812), qui commandait l'esca- du Texel, resta fidèle au pavillon français et, la fin de 1813, après l'entrée des Russes en ande, il suivit son chef au fort Lasalle et au ler. En février 1814, il s'aventura sur une que de pêcheur pour venir chercher en France ordres de Napoléon, déjoua heureusement la veillance des croisières anglaises, arriva sain sauf jusqu'à Paris, s'acquitta de sa mission rès de l'Empereur et retourna par le même min au fort Lasalle où l'amiral l'attendait. Cette édition audacieuse, qui lui mérita la croix de égion d'honneur, a été racontée par M. Alexan- Dumas dans les *Souvenirs de l'Empire*.
près l'abdication de Fontainebleau, M. Ryk ra au service des Pays-Bas comme lieutenant vaisseau (1816), fit une campagne de quatre ées dans la Méditerranée, devint capitaine de gate (1821) et s'occupa pendant quelque temps travaux scientifiques, dressa des cartes hydro- phiques et publia un ouvrage sur *les Construc- is navales*. En 1825, le gouvernement lui con- e commandement d'une corvette d'instruction, nt à bord un grand nombre d'officiers et d'as- ants. En 1828, il partit sur *la Nehallennia*, ta dans les parages de Java jusqu'à la fin de la erre soutenue par les Hollandais dans leurs co- ies et revint en Europe en 1830.
Pendant la révolution de Belgique, il servit

image
not
available

'une exégèse libre et philosophique; *Lettres sur union des deux Églises évangéliques* (Briefe über ie Union der beid. evang. Kirchen; Essen, 823), sans nom d'auteur, dictées par un esprit onciliant et libéral; des *Sermons* (Predigten; ionn, 1835; Berlin, 1850), où l'on trouve plus 'onction que de vigueur, et moins de dogme ue de morale; *l'Église d'Écosse* (die Kirche von chottland; Heidelberg, 1844-1845, 2 parties), ublié à la suite d'un voyage dans ce pays; etc.

SACY (Samuel-Ustazade SILVESTRE DE), journaiste, membre de l'Académie française, est né à 'aris, le 17 octobre 1801. Il fit de brillantes tudes au lycée Louis-le-Grand, se fit recevoir vocat et plaida pendant quelques années. En 836, il fut nommé conservateur à la bibliothèue Mazarine, dont il est devenu administrateur epuis 1848. Il a été décoré le 26 juin 1837.

Élu, en 1854, membre de l'Académie française n remplacement de M. Jay, M. de Sacy s'est fait n nom comme écrivain avant d'avoir publié aucun ouvrage. Son seul livre est, pour ainsi dire, *Journal des Débats*, auquel il a constamment availlé depuis 1828. Pendant plus de vingt ans, a fourni à cette feuille plus des deux tiers de s articles politiques. Depuis le 2 décembre, ıns abandonner entièrement les questions poliques, il a donné de préférence des articles de ritique littéraire. Il appartient, comme publiiste, à l'école constitutionnelle; comme philoophe, il se rattache aux traditions de Port-Royal, t comme écrivain, malgré son culte pour les uteurs du grand siècle, c'est plutôt un disciple e Voltaire. Sous la modération qui fait le caracre général de ses écrits, on sent une force conenue et, à travers sa réserve, perce la haine u faux en politique, en littérature et en morale.

Un recueil de ses meilleurs articles, choisis ar lui-même, annoncé depuis quelque temps, ient de paraître sous le simple titre de: *Variétés ttéraires, morales et historiques* (1858, 2 vol. ı-8), et a été accueilli avec beaucoup de faveur. . de Sacy a publié, en outre, une édition de la aduction de l'*Imitation de Jésus-Christ*, par Miıel de Marillac (1854); une édition de l'*Introducon à la vie dévote* de saint François de Sales 855), et une édition des *Lettres spirituelles* de énelon (1856, 3 vol. in-16.)

SADYK-pacha. Voy. CZAYKOWSKI.

SAGRA (don Ramon DE LA), économiste espaıol, né à la Corogne (Espagne), en 1798, acheva s études à Madrid et fut nommé, en 1820, dicteur du Jardin botanique de la Havane et prosseur de botanique agricole. Il dirigea, en ême temps, une ferme-école. Douze années us tard, il fit un voyage aux États-Unis, puis revint en Europe en 1835, visita plusieurs catales et s'arrêta surtout à Paris, où il fut ommé membre correspondant de l'Académie des iences morales et politiques.

Son premier livre a pour titre: *Histoire éconoique, politique et statistique de l'île de Cuba* listoria economica, politica y estadistica de la la de Cuba; la Havane, 1831, in-4); vint enite, comme appendice, la *Breve idea de la adinistracion del comercio y de las rentas y gastos Cuba, durante los anos de* 1826 à 1834 (Paris, 36, in-8). M. Ramon de la Sagra a refondu ces ux ouvrages dans son *Historia fisica, politica natural de la isla de Cuba* (Paris, 1837-1842, vol. in-fol. avec fig.), traduite par MM. A. d'Orgny, A. Lefebvre, etc. (1838 et ann. suiv., livraisons in-8, avec pl. in-4), et abrégée par Sabin Berthelot, sous le titre d'*Histoire phy-*

image
not
available

arthe) l'envoyèrent à la Chambre des Députés. i il siégea à l'extrême gauche jusqu'en 1848. Il rla sur la réforme électorale, le code d'instruc-on criminelle, les fonds secrets et les condi-ons d'admission et d'avancement dans les fonc-ons publiques. Élu membre de l'Assemblée con-ituante dans le même département, le quatrième ır douze, par 87 114 suffrages, il vota en géné-ıl avec le parti démocratique modéré. L'incom-atibilité des fonctions de conseiller à la Cour 'appel de Paris qu'il obtint alors, avec le man-at de député, ne lui permit pas de rentrer à Assemblée législative. Il est encore membre du onseil général de la Sarthe.

M. Hortensius de Saint-Albin est auteur de *'oésies lyriques* dont plusieurs ont été mises en ıusique, de deux *Odes* sur La Fayette, d'une *His-ıire de Sulkowski* et d'une *Logique judiciaire* 841, in-18, 2e édit.), suivie d'une *Logique de ı conscience* (1844).

SAINT-AMAND (Amand Lacoste, connu sous nom de), auteur dramatique français, né à aris le 1er novembre 1797, débuta en 1823 par le ıélodrame fameux de *l'Auberge des Adrets*, dont principal personnage, interprété par M. Fré-éric-Lemaître, devint plus tard dans la pièce e *Robert-Macaire* (1835), un des types les plus udacieux du théâtre moderne. Il travailla ensuite un grand nombre de drames et de vaudevilles, ont voici les plus connus : *la Chaise de poste* 825); *Quatre heures* 1828; *Peblo* (1830); *l'O-aison de saint Julien* (1834); *Philippe II, roi 'Espagne* (1846), etc. Citons aussi une comédie n prose, *la Paix ou la guerre*, représentée en 841 à l'Odéon. — Il est mort en 1856.

SAINT-AMOUR (Jules), ancien représentant du euple français, né à Zutkerque (Pas-de-Calais, 5 juin 1800, et fils d'un ancien membre des ssemblées de la République et de l'Empire, fut levé dans les principes de la Révolution. Après es journées de Juillet, il professa ce qu'on appe-ait les doctrines du centre gauche, inséra des rticles politiques dans plusieurs journaux de Pa-is, et collabora au *Dictionnaire de la conversa-ion*, au *Dictionnaire du notariat*, au *Diction-aire des sciences usuelles*, etc. En 1835, le ainistre de la guerre le chargea de rédiger un apport sur l'érection d'une colonne commémora-ive au camp de Boulogne. En 1848, il fut élu, ans le Pas-de-Calais représentant à la Con-tituante, le douzième sur dix-sept, par 75 591 oix. Membre du comité de l'intérieur, il vota rdinairement avec la droite et ne fut pas réélu la Législative.

SAINT-ARNAUD. Voy. Leroy de Saint-Arnaud.

SAINT-CHAMANS (Vicomte Auguste de), ıomme politique et publiciste français, né dans e Périgord, en 1777, d'une ancienne famille ori-inaire du Limousin, se trouva de bonne heure ans les rangs des adversaires de la Révolution, t compromis dans divers complots royalistes, ourut plus d'une fois de sérieux dangers. Le ouvernement impérial, que servaient le comte et e baron de Saint-Chamans, ses deux frères, elui-ci comme préfet, celui-là comme officier de avalerie, le trouva encore dans l'opposition. La Restauration eut toutes ses sympathies que di-erses brochures d'actualité exprimèrent. Il fut hargé de présider en 1816 et 1817 le collége lectoral d'Épernay, puis nommé maître des re-uêtes en service ordinaire. Élu en 1824 député e la Marne, et appelé trois ans après aux fonc-ions de conseiller d'État, il devint un des servi-

image
not
available

De ses cinq enfants, l'aîné, Edward-John-Cornwallis, baron ÉLIOT, né en 1827, à Londres, a embrassé le métier des armes et a été en 1852 nommé capitaine des gardes. Le troisième, William-Gordon-Cornwallis ÉLIOT, né en 1829, est depuis 1853 attaché d'ambassade à Berlin.

SAINT-HERMIDAD. Voy. THISTED.

SAINT-HILAIRE (Émile-Marc HILAIRE, plus connu sous le nom de MARCO DE), littérateur français, né vers 1790, fut admis de bonne heure au nombre des pages de l'Empereur. Rejeté par la Restauration dans la vie civile, il se mit à écrire pour le compte des libraires une foule de petits livres anonymes ou pseudonymes, dont les sujets n'étaient rien moins que littéraires; c'étaient des recettes « pour faire fortune, fumer et priser, mettre sa cravate, dîner en ville, patiner avec grâce, payer ses dettes et réussir en amour, » formant toute une collection d'in-18 et d'in-32 (1821-1830). Il fit aussi de petites biographies quelque peu risquées sur les préfets, les prêtres, les nobles, les acteurs et même les nymphes du Palais-Royal. Il raconta, en termes assez mesurés la vie de la Dauphine, du duc d'Orléans et de la duchesse de Berri. A cette époque appartiennent encore les deux romans suivants: *le Donneur d'eau bénite* (1825, 2 vol. in-12) et *les Mémoires d'un forçat* (1828-1829, 4 vol. in-8), ce dernier avec M. Raban.

La révolution de 1830 permit à M. Saint-Hilaire d'exploiter une veine nouvelle de publications à peu près historiques, et dont les hommes et les événements du premier Empire lui offrirent l'inépuisable sujet. A part quelques nouvelles œuvres d'imagination qui ne réussirent pas, telles que: *Cazilda* (1832, 5 vol. in-12), histoire contemporaine attribuée à M. Alboize; *les Mémoires d'une célèbre courtisane* (1833, in-8); *Lieutenant et comédien* (1844, 2 vol. in-8), il n'écrivit plus rien qui ne se rapportât au règne de Napoléon, illustré par lui de toutes les manières. Voici, en abrégé, la liste de ces ouvrages souvent réimprimés: *Mémoires d'un page de la cour impériale* (1830, 2 vol. in-8); nouv. édit., 1847); *les Petits appartements des Tuileries, de Saint-Cloud et de la Malmaison* (1831, 2 vol. in-8); *Souvenirs de la vie privée de Napoléon* (1838, 2 vol. in-8); *Entretiens sur la vie privée de Napoléon* (1839, 2 vol. in-18), pour *la Bibliothèque populaire de maître Pierre*; *Souvenirs intimes du temps de l'Empire* (1838-1840, 6 vol. in-8); *les Aides de camp de l'Empereur* (1841, 2 vol. in-8); *l'Hôtel des Invalides* (1841, 2 vol. in-8); *l'École militaire, le bivouac et les Tuileries* (1842, 2 vol. in-8); *Histoire populaire de Napoléon et de la grande armée* (1842, grand in-8, fig.), *Napoléon au conseil d'État* (1843, 2 vol. in-8); *les Habitations napoléoniennes* (1844, 2 vol. in-8); *Napoléon en campagne* (1844, 2 vol. in-8); *la Veuve de la grande armée* (1845, 2 vol.), réimprimée en 1853; *Histoire de la garde impériale* (1845-1847, gr. in-8 fig.; 2e édit., 1849); *Deux Conspirations sous l'Empire* (1846, 2 vol. in-8); *Histoire de la campagne de Russie* (1846-1848, 4 vol. in-8 fig.); *Anecdotes du temps de Napoléon Ier* (1854, in-16), pour *la Bibliothèque des chemins de fer*.

Dans ces dernières années, M. Marco de Saint-Hilaire a publié une longue *Histoire des conspirations et des exécutions politiques* (1849, 4 vol. gr. in-8, fig.) dont la France, l'Angleterre, l'Espagne et la Russie ont été le théâtre; une continuation jusqu'en 1850 de l'*Histoire de France* d'Anquetil (1850); *les Deux Empereurs* (1853, in-18); *Histoire de Napoléon III* (1853, in-8);

image
not
available

en 1801, d'une famille de commerçants. Il fit ses études au collége Napoléon, plus tard Henri IV, comme élève de l'institution Hallays-Dabot. Il eut des succès dans ses classes et, au sortir du collége, quoiqu'il se destinât à l'instruction publique, il fit son droit et se fit recevoir avocat, en même temps qu'il était nommé agrégé des classes supérieures au concours de 1823; il avait eu le premier accessit du prix d'éloquence, à l'Académie française, en 1822, pour l'*Éloge de Lesage*. Jusqu'en 1826, il n'obtint de chaire dans aucun collége, à cause de ses opinions libérales. En 1827, il reçut de l'Académie française le prix pour l'*Éloge de Bossuet*, et fut chargé de la classe de seconde au collége Louis-le-Grand; la même année aussi, il débutait, comme journaliste, dans les *Débats*, par un article anonyme sur les troubles de la rue Saint-Denis, dont l'éclat le força de s'avouer l'auteur; à quelque temps de là, il prit part, dans ce journal, à la polémique politique. En 1828, il fut encore une fois couronné par l'Académie française pour son *Tableau de la littérature française au* XVI^e *siècle;* il partagea le prix avec M. Philarète Chasles.

En 1830, M. Saint-Marc-Girardin, qui avait déjà, en 1822, visité l'Italie, fit un voyage en Allemagne et passa trois mois à Berlin, où il se lia avec Gans et vit souvent Hegel. Il revint en France peu de jours avant la révolution de Juillet.

Sous le nouveau gouvernement, il fut chargé de remplacer M. Guizot, comme professeur d'histoire, à la Faculté des lettres et nommé maître des requêtes au conseil d'État. Il fut appelé à la chaire de poésie française, en 1834, en remplacement de M. Laya, qui venait de mourir. En 1833, il parcourut l'Allemagne méridionale jusqu'à Vienne, pour étudier les établissements d'instruction intermédiaire; il a consigné, dans un de ses ouvrages, le résultat de ses observations. Élu député, en 1834, par le collége électoral de Saint-Yrieix (Haute-Vienne), il a continué de représenter ce collége jusqu'en 1848, sauf une interruption de dix-huit mois, après la coalition qu'il avait combattue. Rapporteur du projet de loi sur l'instruction secondaire, en 1837, il a été plusieurs années de suite rapporteur de l'adresse. Il a pris plusieurs fois la parole sur les questions étrangères, notamment sur celle d'Orient.

M. Saint-Marc-Girardin ne s'est pas livré toutefois à la vie politique, au point de cesser d'être professeur. Il n'a jamais interrompu ses cours en Sorbonne, malgré son titre de député et malgré les hautes fonctions qu'il eut bientôt à remplir dans l'administration supérieure de l'enseignement. A la fin de 1837, en effet, il fut nommé membre du conseil royal de l'instruction publique, et, comme tel, il fut particulièrement chargé des destinées de l'enseignement historique, qui prit alors une importance toute nouvelle. Il fut en même temps nommé conseiller d'État en service extraordinaire. Aux journées de Février 1848, il fut désigné comme ministre de l'instruction publique, dans la dernière combinaison ministérielle de la monarchie.

Resté à l'écart de la politique active sous la République, il garda son influence au *Journal des Débats* et ses fonctions dans l'Université. La loi du 15 mars 1850, qui porta un si grand coup à cette dernière, lui laissa, ainsi qu'à M. Cousin, sa position au conseil : il en est resté membre jusqu'à ce jour, au milieu des nouveaux remaniements dont l'instruction publique a été l'objet, mais, cette fois, à titre gratuit et comme membre de l'Institut. Il était entré à l'Académie française, en 1844, en remplacement de Campenon.

M. Saint-Marc-Girardin est un des hommes qui ont porté dans l'Université le progrès ou le mou-

image
not
available

127 422 suffrages, le premier sur la liste des quinze élus du département, il fit partie du comité de l'intérieur, fut un des membres les plus actifs de la gauche, et monta souvent à la tribune. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon et signa la demande de mise en accusation présentée contre le président et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Réélu, le deuxième, à l'Assemblée législative, il continua de défendre les institutions républicaines contre la coalition monarchique et contre la politique de l'Élysée. Le coup d'État du 2 décembre 1851 mit fin à sa carrière politique.

SAINT-SAENS (Camille), pianiste et compositeur français, né à Paris, en 1834, perdit son père à l'âge de quelques mois et fut élevé par sa mère, artiste peintre connue par divers envois aux salons, qui le laissa libre de suivre son penchant pour la musique. Il étudia le piano sous M. Stamaty, entra au Conservatoire, où il remporta à quinze ans le premier prix de fugue. Organiste de Saint-Merry dès 1852, il fit entendre l'année suivante à la salle Sainte-Cécile une première *Symphonie* qui fut favorablement accueillie. Il a fait un voyage d'Italie en 1856, et à la fin de 1857 il a succédé à M. Lefébure-Vély comme organiste de la Madeleine.

Ce jeune compositeur dont les débuts sont si brillants, a donné encore plusieurs *Ballades* de M. Victor Hugo mises en musique; *la Cloche*, romance; six nouvelles *Mélodies ;* une *Messe* exécutée par la Société philharmonique de Bordeaux (décembre 1856), etc.

SAINT-SIMON (Henri-Jean-Victor DE ROUVROY, marquis DE), général français, sénateur, né le 11 février 1782, à Préreuil (Charente), appartient à une branche cadette de la célèbre famille de ce nom. A l'âge de dix-huit ans, il s'engagea dans un régiment de hussards volontaires qui fut licencié en 1801, passa dans la même année au 2e de carabiniers avec le grade de sous-lieutenant, devint aide de camp du maréchal Ney et l'accompagna en Espagne, où il fit à ses côtés deux campagnes en qualité de chef d'escadron. Autorisé en 1809 à prendre du service auprès du roi Joseph, il commanda un des régiments de sa garde, prit une part brillante à la guerre de Catalogne, et reçut une balle dans la poitrine au combat de Vic (1813). Aussitôt que la déchéance de l'Empereur fut prononcée, il se rallia avec empressement à la cause des Bourbons et obtint presque immédiatement la croix de Saint-Louis, le ruban d'officier de la Légion d'honneur et le grade de maréchal de camp (15 mai 1815) : cette dernière faveur lui fut accordée à Gand, où il avait suivi le roi Louis XVIII.

Après la seconde Restauration, M. de Saint-Simon commanda successivement les départements de la Manche et du Loiret, hérita, à la mort de son grand-oncle (janvier 1819), de la grandesse d'Espagne et fut créé pair de France avec le titre de marquis au mois de mars suivant. Nommé bientôt après ministre plénipotentiaire à Copenhague (11 octobre 1820), il garda ce poste pendant plus de dix ans, malgré l'éclat de quelques excentricités. Il fut rappelé le 22 mars 1831, resta sans fonctions jusqu'au 6 septembre 1834, époque où, grâce à la bienveillance de Louis-Philippe pour sa famille, il partit pour Pondichéry comme gouverneur général des possessions françaises dans l'Inde. Après son retour en France (1840), il fut promu lieutenant général le 18 décembre 1841, siégea au Luxembourg parmi les soutiens de la politique ministérielle, inspecta en 1842 et 1843 le cinquième arrondissement de cavalerie,

image
not
available

ıcadémie des sciences; un travail sur les *Mo-ficalions qu'éprouve le soufre sous l'influence de chaleur et des dissolvants* (1852, *Annales de imie et de physique*), etc.

SAINTE-CLAIRE DEVILLE (Henri), chimiste ınçais, frère du précédent, né en 1818, à Saint-ıomas (Antilles), fit ses études littéraires en ance. A la sortie du collége, il construisit à ses ıis un laboratoire de chimie et s'y livra pendant uf années entières, sans maître et sans élèves, le patientes études d'abord, puis à de savantes cherches. En 1844, il fut chargé d'organiser la culté des sciences de Besançon, dont il fut mmé doyen et professeur l'année suivante; en 51, il succéda à M. Balard dans la chaire de imie de l'École normale. Il a suppléé M. Dumas la Faculté des sciences de Paris, pendant les nestres d'été des années 1853, 1855 et 1856.
.es premiers travaux de M. Sainte-Claire Deville t relatifs à diverses essences et résines, et plus importants sont du domaine de la mie minérale. En 1849, il fit connaître la pré-ation et les propriétés de l'acide nitrique an-re composé, dont on avait jusqu'alors ignoré istence (*Comptes rendus de l'Académie des nces*, t. XXVIII); en 1852, il publia, dans les *ales de chimie et de physique*, un important *ıoire sur les carbonates métalliques et leurs binaisons;* et, en 1853, il fit connaître une velle méthode d'analyse minérale, dite par la *moyenne*, proposant l'emploi exclusif des gaz es réactifs volatils, contre les erreurs aux-les donne lieu l'usage du filtre.
est à peu près à la même époque que remon-les premières recherches de M. Sainte-Claire *lle* sur l'*Aluminium*, métal découvert, en , par M. Wœhler, de Gœttingue, et encore imparfaitement connu. Il en mit en relief les *riétés* spéciales. Chargé, par l'Empereur, de ercher les moyens de produire l'aluminium à narché, il exécuta, avec M. Debray, de nom-r essais dans l'usine de Javel, et parvint à ıir, dans l'espace de quelques mois, plusieurs ts métalliques qui ont figuré à l'Exposition ·rselle de 1855. Les propriétés de l'aluminium résultats des expériences de l'usine de Javel té décrits par M. Sainte-Claire Deville dans *ınales de chimie et de physique* (Tomes XLIII .VI). On cite encore de lui plusieurs notes ıtées à l'Académie des sciences, entre au-*sur les Trois états moléculaires du silicium; émoire sur la production des températures s* (*Annales*, février 1856), etc.

NTE-CROIX (Louis-Marie-Philibert-Edgard :NOUARD DE), administrateur français, est mer, à bord d'un navire français, le 22 mai Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il en 1832, au corps royal d'état-major et sa démission de lieutenant en 1838, pour e soin de ses propriétés situées aux colo-la suite de fréquents voyages aux Antilles, ia le résultat de ses observations pour ap-attention publique sur l'industrie presque ve de ces îles, la fabrication du sucre. ɜs brochures suivantes: *Manière d'estimer ment des cannes en sucre* (1841); *Question es* (1842); *Fabrication du sucre aux colo-43*); *Principes fondamentaux d'agricul-46*); *Question des sucres en* 1847, résumé aux précédents.
:cembre 1848, M. de Sainte-Croix, appuyé elques représentants de la droite, fut préfet de la Dordogne; il y donna, après d'État, des preuves énergiques de son ıent à la cause napoléonienne et fut mis

image
not
available

levint, avec les titres de généralissime et de chef le l'état-major, l'un des conseillers intimes du oi don Pédro. Il conçut et exécuta avec le duc e Terceira cette brillante expédition des Algarves ui débuta par plusieurs victoires et se termina ar l'assaut victorieux de Lisbonne. Il mit en- uite le siége devant Santarem et signa avec don iguel la décisive capitulation d'Evora (1834).

Devenu seul chef de l'armée par la démission u duc de Terceira et nommé maréchal, le duc e Saldanha, dont l'inconsistance politique appar- ent depuis longtemps à l'histoire, crut ajouter son importance en se mettant à la tête de pposition et reçut le portefeuille de ministre la guerre, le 27 mai 1835, avec la présidence ı conseil. Des démêlés avec ses collègues, et ncertitude d'une majorité suffisante dans les ıambres le déterminèrent à donner sa démission. la suite de la révolution de septembre 1836, il mit à la tête d'un soulèvement réactionnaire, orisé secrètement par la reine et comprimé, lgré elle, par son général das Antas. Odieux septembristes, il s'exila dix années en Angle- re ou en France et ne reparut qu'à l'appel de eine, lors de la terrible émeute de 1846, qui lit renverser en même temps et la dictature de ta-Cabral et la royauté de dona Maria. Après tervention de la quadruple alliance, il re- illit les fruits de la victoire et composa à son le ministère de 1847 auquel succéda, en 9, la seconde dictature de Costa-Cabral. Celui- désireux d'exploiter la popularité du vieux échal, lui offrit le ministère. Mais le duc, sa naissance indisposait contre le tout- sant plébéien, n'accepta pas, et battit en he son pouvoir. Ses attaques déjouées par le istre, et condamnées par la reine avec un ain mépris, aboutirent en fin de compte à révolution. L'appui des troupes et le concours 'Angleterre lui permirent de faire un coup at à son profit (1851). Costa-Cabral fut banni, aréchal sut conserver le pouvoir pendant ans, au milieu des difficultés d'une minorité une régence. Le respect du nouveau roi don o II pour les Cortès occasionna enfin sa chute 1856). Depuis, le vieux maréchal a donné émission de chef de l'armée pour prendre uveau place à la tête de l'opposition.

LICETI (Aurèle), jurisconsulte italien, né les Abruzzes, le 16 mai 1804, fit ses études a direction de son père, médecin et mathé- ien distingué, auteur d'un ouvrage très-cu- : *le Calcul appliqué à la médecine*. A dix- ns il avait subi tous les examens des aspi- à la magistrature; mais, trop jeune pour y , il se fit avocat. Il obtint, par la voie du ırs, la chaire de droit civil au lycée de Té- (1828), puis, à l'université de cette ville , et l'occupa avec honneur jusqu'en 1848, où il fut destitué. Pendant son professo- avait rempli les fonctions de juge au tri- civil et de conseiller de la Cour suprême de . Il avait été aussi chargé quelque temps de ecture de la province de Salerne.

848 commença pour lui la vie politique. 'une constitution eut été promulguée à Na- 'opinion publique imposa Saliceti au roi ministère de la justice. Mais ayant voulu son rôle constitutionnel au sérieux, il y rester que dix jours. Appelé une se- ois au ministère dans une crise nouvelle, nda pour la liberté de Naples et l'indé- e italienne des garanties que le roi refusa, usa lui-même son concours. Dans la jour- 5 mai, il faillit être assassiné et ne trouva t que dans la fuite. Retiré à Rome, il fut

s d'incorporer à l'Empire la petite principauté Salm en 1811 et priva ainsi le titulaire de la ıalité de membre de la Confédération du Rhin. Après la chute de l'Empire, le prince de Salm-rbourg quitta le service de la France. Il re-nnaît, depuis 1815, la souveraineté du roi de usse, dans les armées duquel son fils unique, prince Frédéric, né en 1823, a le titre de ca-aine. Quoiqu'il ait cédé, en 1825, ses domaines Bocholt et Aahaus à la maison de Salm-Salm, ıui reste plusieurs principautés et seigneuries Allemagne, en Hollande et en Belgique. Il bite tantôt Aahaus (Westphalie), tantôt Or-ısson, près Paris.

SALMON (Charles-Auguste), ancien représen-ıt du peuple français, né à Riche (Meurthe), 27 février 1805, suivit à Paris les cours de oit et se fit recevoir avocat. Après la révolution 1830 il entra dans la magistrature, sans éner l'indépendance de ses opinions. Il s'oc-pa surtout de l'instruction primaire, organisa, ıs le département de la Meuse, des conférences ır les instituteurs, et publia, sur les devoirs maitres chargés d'instruire les enfants du ıple, un livre remarquable qui fut couronné par cadémie française. En 1848 il était procureur roi près le tribunal de Saint-Mihiel. Après la volution de Février, il fut nommé représentant 47 207 suffrages, le second sur la liste des it élus de la Meuse. Il fit partie de plusieurs nmissions et fut secrétaire du comité de l'in-uction publique, vota ordinairement avec la oite, adopta l'ensemble de la Constitution ré-blicaine, ne fit point d'opposition après l'élec-n du 10 décembre à la politique de l'Élysée, fut réélu, le troisième, à l'Assemblée législ-ive. Il prit place au centre et suivit la politique ıstitutionnelle de M. Dufaure. Il resta quelque nps dans la vie privée après le coup d'État du lecembre. Depuis il a été nommé successive-nt procureur impérial au tribunal de Charle-e, avocat général à la Cour impériale de Metz conseiller à cette même Cour (1855).

SALMON (Louis-Adolphe), graveur français, à Paris, en 1806, suivit, en 1827, les ateliers MM. Ingres et Henriquel Dupont et, concou-ıt en même temps à l'École des beaux-arts, ıporta le second prix de gravure en 1830, et grand prix en 1834. De retour de Rome, en 38, il s'est consacré depuis à la reproduction maîtres de la peinture italienne et a exposé différents salons, depuis celui de 1847, des ies de quelques œuvres capitales de Raphaël, ıci, Del Sarto, etc., exécutées tour à tour au sin, à l'aquarelle et au burin.

Nous citerons de cet artiste estimé : parmi ses ıarelles, *la princesse Victoria Colonna*, d'après hel-Ange; *André Doria*, d'après Sébastien mbo; une *Vierge*, d'après Léonard de Vinci; *rodiade*, d'après Pordenone; *la Fortune*, d'a-s le Guide; *Galathée*, *Bartholde Baldus*, *Violino*, d'après Raphaël; parmi les gravures, re plusieurs des sujets précédents, *la Madone Foligno*, d'après Raphaël; *la Poésie*, *la Théo-ie*, *la Justice*, allégories du même, et le *Por-it d'Andrea del Sarto* par lui-même. La plu-t de ces compositions ont figuré à l'Exposition verselle de 1855.

ALOMON (Dieudonné), théologien israélite mand, né à Sandersleben (Anhalt-Dessau), er novembre 1784, étudia la théologie au col-de Dessau, devint professeur en 1802, et resta ıze ans dans l'enseignement. En 1819 il vint Hambourg comme prédicateur du nouveau

image
not
available

électoral, « une pâture livrée à l'émeute par trois cents députés, condamnés la plupart de leur conscience. » La brochure intitulée : *Paris, Nantes et la session* (1832), quoique inspirée par le même esprit, dénonçait hautement les uabus de la juridiction militaire et accusait le ministère du 11 octobre, « d'illégalité et de violence. »

En 1833 M. de Salvandy rentra à la Chambre, où, jusqu'en 1848 il représenta successivement les collèges de Lectoure, de Nogent-le-Rotrou et d'Évreux. Il se dévoua entièrement à la politique de résistance, vota les lois de septembre, et rédigea le rapport de la loi de *disjonction* qui transformait les conseils de guerre en tribunaux politiques et qui fut rejetée le 7 mars 1837. Le vote de la Chambre détermina la chute de M. Guizot. M. de Salvandy lui succéda, comme ministre de l'instruction publique, dans le cabinet du 15 avril, présidé par M. Molé. Il conserva le portefeuille pendant deux ans, et s'occupa de fortifier et de généraliser l'enseignement supérieur par le rétablissement de plusieurs facultés des sciences et des lettres, supprimées en 1815. Il créa plusieurs chaires à la Faculté des sciences de Paris et au Collège de France, introduisit dans les Facultés de droit l'étude comparée des législations pénales et celle du droit administratif, pésenta un projet de loi sur la propriété littéraire et publia deux ordonnances importantes, l'une sur les salles d'asile (22 décembre 1837), l'autre sur les collèges communaux (29 janvier 1839). Mais son activité, son zèle même embarrassèrent quelquefois le président du conseil, qui alla jusqu'à en exprimer ses plaintes au roi (22 décembre 1837). M. de Salvandy ne succomba pourtant qu'avec M. Molé lui-même sous les coups de la coalition, le 8 mars 1839.

Tombé du pouvoir, il se retira quelque temps dans la vie littéraire. En 1836 l'Académie française l' avait appelé au fauteuil de Parseval-Grandmaison. En qualité de directeur, il prononça plusieurs discours remarquables, et se fit applaudir à la réception de Victor Hugo. Il assista, comme délégué des quarante, à l'inauguration de la statue de Gutenberg. Malgré l'extrême éloignement qu'il avait d'abord témoigné pour la politique du ministère du 29 octobre, il accepta de M. Guizot, sur les instances du roi, l'ambassade de Madrid. Espartero (voy. ce nom) était alors le véritable souverain de l'Espagne. M. de Salvandy ne fit pas un long séjour à Madrid. Il voulut remettre ses lettres de créance, non pas au régent qui les demandait, mais à la reine elle-même. Il dut reprendre le le chemin de Paris (1841) et resta quelque temps ambassadeur *in partibus*. Il obtint, comme une sorte de dédommagement, la vice-présidence de la Chambre et l'ambassade de Turin. Il se sépara de M. Guizot, dans la question du droit de visite et refusa de voter la *flétrissure* des pèlerins de Belgrave-Square (1844). Cet acte d'indépendance lui attira les mécontentements de la cour et l'ordre de repartir immédiatement pour son poste. Il répondit en donnant sa démission. Toutefois, au moment où le cabinet du 29 octobre, était si gravement compromis par l'affaire Pritchard, il accepta la succession de M. Villemain (1er février 1845).

Comme ministre de l'instruction publique, M. de Salvandy eut à ménager en même temps les universitaires et le parti clérical dont les querelles troublèrent les dernières années du règne de Louis-Philippe. Il essaya de satisfaire des intérêts opposés; il montra le plus vif désir d'améliorer la condition de ses administrés, particulièrement celle des maîtres d'études et des professeurs d'his-

image
not
available

voulurent nommer M. Samson, un des membres les plus actifs de leur association, président de leur comité à la place de M. Taylor, et le porter comme candidat à la représentation nationale. L'artiste déclina ce double honneur avec beaucoup de tact et de bon sens.

SAN-LUIS (comte DE) Voy. SARTORIUS.

SAN-MIGUEL (don Évariste), général espagnol, né en 1780, dans les Asturies, entra au service en 1808, et, pendant la guerre de l'indépendance espagnole, devint, en peu d'années, lieutenant-colonel. Officier de l'armée de Cadix lors du soulèvement de 1812, il fut également membre des Cortès de cette ville jusqu'au triomphe de l'indépendance espagnole. Après la restauration définitive de Ferdinand, le général San Miguel s'attacha à la rédaction d'un journal libéral, l'*Espectador*, où il déploya un remarquable talent de publiciste. Dévoué à la cause de la liberté, il seconda puissamment Riego, comme chef d'état-major, dans son expédition d'Andalousie, en 1820. C'est lui qui est l'auteur d'un des chants nationaux de l'Espagne, le célèbre *Hymne de Riego*. Il fut aussi l'une des premières victimes de la réaction renaissante, et dut s'exiler à Zamore en 1821. Lors des émeutes victorieuses qui signalèrent le commencement de l'année suivante, désigné au choix du roi par la faveur publique, il reçut le portefeuille des affaires étrangères, et déploya contre la pression des cabinets étrangers et le mauvais vouloir du roi une fermeté toute militaire. L'invasion française le détermina à se rendre à l'armée de Catalogne, où il consentit à servir comme chef d'état-major de Mina. Il s'y distingua dans la guerre de guérillas. Couvert de blessures dans un engagement avec la cavalerie française en 1826, il fut fait prisonnier et relâché quelque temps après, à la condition de se tenir éloigné de l'Espagne. Il demeura en Angleterre jusqu'à l'amnistie générale qui signala la régence de Marie-Christine (1834).

Nommé gouverneur militaire de l'Aragon, et élu membre des Cortès, il se distingua dès lors par son attachement aux principes libéraux et son dévouement chevaleresque aux deux reines. Honoré de tous les partis, il se fit au milieu d'eux une popularité exceptionnelle, qui survécut à toutes les révolutions. Ennemi de la régence d'Espartero, de 1840 à 1843, il fit également de l'opposition aux dictatures de Narvaez et San Luis. Quand éclata le mouvement vicalvariste de juillet 1854, il fut nommé président de la fameuse junte révolutionnaire de Madrid. La reine, abandonnée de tous, se confia à sa vieille loyauté et le nomma capitaine général de la ville et ministre de la guerre, ou plutôt ministre universel, en attendant l'arrivée d'Espartero. Celui-ci dut compter avec la junte San-Miguel, qui lui opposa O'Donnell et devint le noyau de l'*Union libérale*. Confirmé dans son grade de capitaine général, M. San-Miguel fut en outre nommé inspecteur de la milice nationale. Élu député aux Cortès, il en demeura quelque temps le président provisoire, et y vota solennellement pour le maintien de la monarchie. Ni le coup d'État du général O'Donnell (14 juillet 1856), ni le retour de Narvaez (septembre 1857) n'ont ôté au général San-Miguel la confiance de la reine, qui l'a conservé comme capitaine de ses hallebardiers. Non réélu à la Chambre des Députés de 1857, il est de droit membre du Sénat, où il a eu l'occasion de s'associer à O'Donnell pour défendre la révolution de 1854.

On doit au général San-Miguel : *Relation de l'expédition de Riego* (Paris, 1820, in-8); *Eléments de l'art de la guerre* (Londres, 1826, 2 vol. in-8);

image
not
available

Suivant de nombreux exemples, George Sand a ublié en 1854 dans *la Presse* ses mémoires intitlés : *Histoire de ma vie*. Le public y a trouvé, u lieu des révélations piquantes qu'il pouvait y hercher, l'histoire exubérante de son développement intime et philosophique, peu d'anecdotes, point de scandales, beaucoup de psychologie.

Le talent de George Sand est incontesté. Tous es romans ne sont pas d'égale valeur, plusieurs enferment trop de théories philosophiques et de iscussions sociales, les unes et les autres souent aventureuses; la fin de quelques-uns et des neilleurs est brusquée, il y a des personnages trop bstraits; mais certaines parties des œuvres même es moins parfaites et des œuvres entières excellentes lui ont créé une renommée durable. On lui econnaît un don particulier d'observation intéieure pour suivre les progrès de la passion, une magination puissante qui crée en se jouant des ables, des scènes et des personnages, tout un nonde divers et charmant; une inspiration spiriualiste, même mystique; un profond sentiment le la nature et de l'art, de la musique surtout lont elle parle en maître; enfin une langue pure, orte, éclatante et harmonieuse, libre dans ses llures, malgré le soin de la perfection; elle est pour le talent et pour l'influence un des premiers crivains de notre temps.

Quant aux doctrines qui peuvent être considérées comme les siennes propres, au milieu de toutes celles dont elle s'est faite tour à tour l'éloquent interprète, elle les a plus ou moins fidèlement résumées elle-même dans ce passage de *l'Histoire de ma vie* (IIIe partie, chap. IV): « Ma religion n'a jamais varié quant au fond; les formes du passé se sont évanouies pour moi comme pour mon siècle à la lumière de la réflexion; mais la doctrine éternelle des croyants, le Dieu bon, l'âme immortelle et les espérances de l'autre vie, voilà ce qui a résisté à tout examen, à toute discussion et même à des intervalles de doute désespéré. »

Il faut citer encore : *le Château des Désertes*, *Adriani*, *Histoire du véritable Gribouille*, *le Diable aux champs*, *Evenor et Leucippe*, sorte d'excentricité cosmogonique; *la Daniella*, œuvre des plus risquées pour la morale et pour la politique; *les Beaux messieurs de Bois-Doré* (1856-1858); des *Préfaces* aux *Confessions de J. J. Rousseau*, à *Obermann*, à *Werther*, etc.; des *Notices* sur divers auteurs, des *Essais* et articles de critique dans divers recueils, surtout dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1833 à 1840; une revue littéraire dans *la Presse* sous le titre d'*Autour de la table* (1857); un *Courrier du Village*, dans *le Courrier de Paris* (1857), etc.

SANDEAU (Jules), littérateur français, né à Niort, en 1810, vint à Paris pour étudier le droit. Ses relations avec la jeune Mme Dudevant le tournèrent vers la littérature. Ils y débutèrent en commun, vers 1831, par le roman de *Rose et Blanche*, signé d'abord *Jules Sand*, et classé plus tard dans les *Œuvres* de George Sand, qui lui prit dès lors la moitié de son nom. La vie de M. Jules Sandeau est restée depuis spécialement consacrée aux travaux littéraires qui lui ont ouvert récemment les portes de l'Académie française. En 1854, il est devenu, d'employé de la Bibliothèque impériale, un des conservateurs de la bibliothèque Mazarine. Il a été décoré en avril 1847.

On a de lui : *Madame de Sommerville* (1834, 2e édit., 3 vol. in-12); *les Revenants* (1836, 2 vol.); *Marianna* (1839, in-8; 2e édit., même année, 2 vol.); *le Docteur Herbeau* (1841, 2 vol.); *Vaillance et Richard* (1843); *Fernand* (1844); *Catherine* (1845); *Valcreuse* (1846, 2 vol.); *Mlle de*

image
not
available

image
not
available

image
not
available

toire des choses et des hommes de Juillet (1832, 2 vol., deux éditions); *Louis-Philippe et la contre-révolution* de 1830 (1834, 2 vol. avec quatre fac-simile); *de la Décadence de l'Angleterre et des intérêts de la France* (1829, in-8); *Histoire de Bernadotte, Charles XIV Jean, roi de Suède et de Norwége* (1845, 2 vol.); etc. On a annoncé depuis longtemps comme devant paraître : une *Histoire de l'Empire français*, une *Histoire politique et littéraire de La Fayette*, une *Histoire de la liberté de la presse en Angleterre*, etc.

SARRUS (P... F...), mathématicien français, né à Sainte-Affrique (Aveyron), vers la fin du siècle dernier, est professeur d'analyse mathématique à la Faculté des sciences de Strasbourg, dont il a été pendant quelques années le doyen. Il a été décoré de la Légion d'honneur le 5 mai 1840.

On lui doit un théorème remarquable longtemps compris dans les programmes de l'enseignement classique sur la résolution des équations numériques à plusieurs inconnues. En 1835, il présenta à l'Académie des sciences, sous le titre de *Théorie des différentielles exactes*, une généralisation des résultats qu'il avait publiés, en 1824, dans *les Annales mathématiques* de Gergonne. Un travail non moins important sur *les Intégrales multiples* lui valut en 1842 le grand prix de mathématiques à l'Académie des sciences. Citons encore parmi les travaux insérés par M. Sarrus dans les *Comptes rendus* de l'Académie : *Mémoire sur la détermination des orbites des comètes* (1843) : *Méthode pour trouver les conditions d'intégrabilité d'une fonction différentielle* (1847).

SARRUT (Germain), publiciste français, né à Toulouse, le 20 avril 1800, étudia d'abord la médecine, et fut quelque temps prosecteur au Val-de-Grâce et préparateur de M. Ségalas. En 1822 il devint professeur et, trois ans après, directeur au collége de Pont-Levoy, où il se signala par sa résistance aux envahissements des jésuites. Il se tourna ensuite vers les travaux littéraires et, après 1830, se jeta tout entier dans le mouvement de la révolution. Publiciste ardent et directeur de *la Tribune*, il fut impliqué dans les cent quatorze procès que cette feuille subit en quelques années, prit lui-même près de soixante-dix fois la parole pour se défendre, et céda enfin devant l'impossibilité de continuer la lutte, après avoir souvent payé de sa bourse et de sa liberté. Pendant toute cette période de lutte, cherchant des auxiliaires au parti républicain dans toutes les causes populaires, il exprimait les plus vives sympathies pour les hommes et les choses de l'Empire. Ses relations avec le parti du prince Louis-Bonaparte amenèrent même une perquisition à son domicile à l'occasion du procès de Strasbourg (1836). C'est aussi pour servir la cause démocratique que M. Germain Sarrut entreprit, avec M. Saint-Edme, son immense *Biographie des hommes du jour* (1835-1842, 12 parties, 6 vol. in-4) dont beaucoup de notices, malgré la devise générale : « Justice, vérité, impartialité, » tournent, selon l'opinion politique des personnages, ou selon leurs relations avec les auteurs, en panégyriques ou en pamphlets.

En 1848 M. Germain Sarrut fut nommé commissaire de la République dans le Loir-et-Cher, où il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le troisième sur sept élus, par 35 000 suffrages. Il y prit place à la gauche, dont il soutint par ses votes et par ses discours les propositions les plus radicales. Réélu, le second, à la Législative par le même département, il fut un instant écarté par la majorité, sous le prétexte d'une ancienne faillite dans laquelle il avait

image
not
available

ue, *tirée des textes sacrés et profanes* (1858, ı. — M. de Saulcy est, depuis le 25 avril 1847, ier de la Légion d'honneur. Il a épousé, en ndes noces, Mlle de Billing, fille du diplo- : de ce nom et actuellement dame du palais impératrice.

ıUMAREZ (révérend James SAUMAREZ, 2ᵉ ba- DE), pair d'Angleterre, né en 1789, à Guerne- est fils d'un illustre amiral que ses services .t élever, en 1831, à la pairie héréditaire. :s avoir fait ses études à l'université d'Oxford, :çut les ordres, épousa, en 1814, la fille du -amiral Lechmere et prit, en 1836, la place ;on père à la Chambre des Lords, où il vote : le parti conservateur. Il se mêle peu aux ussions politiques et est encore chargé du orat de Huggate. N'ayant pas d'enfants, il a r héritier de sa pairie son frère John-Saint- :ent SAUMAREZ, né en 1806, à Guernesey, et qui : retiré en 1855 du service militaire avec le le de colonel.

ıUVAGE (Thomas-Marie-François), auteur natique français, né à Paris, le 5 novembre ı, débuta en 1814 au théâtre par le vaude- : de *Mademoiselle Hamilton*, qu'il signa avec le Lurieu, et fut dès lors le collaborateur as- ı de nos plus féconds dramaturges. A la mort ?. Dupetit-Méré (2 juin 1827), il obtint le pri- ge de l'Odéon, qu'il résigna le 12 juillet de née suivante, sans avoir pu relever la fortune :e théâtre; il s'est dès lors borné aux travaux :raires avec une infatigable activité.

Íous citerons parmi les pièces nombreuses de T. Sauvage: *le Portefeuille, ou le Lord im- mptu*, en un acte (1820); *le Petit Ramoneur*, me en trois actes (1826); *Marguerite d'Anjou*, ra en trois actes (1826), traduit de l'italien; *Folle de Glaris*, drame lyrique (1827); *l'Ivro-*, drame grivois, en deux actes (1830); *le Co- r de Napoléon*, vaudeville (1831); *Père et ci- en, ou le Patriote de Modène*, drame en cinq :s (1832); *un Panorama, une Conspiration de rince*, en un acte (1832); *le Serf et le boyard*, me en trois actes (1834); *Pauvre Albert*, drame, *s Annette*, comédie (1836); *l'Eau merveilleuse*, :ra bouffon en deux actes, *Jaspin, ou le Père l'enfant trouvé, un Cordon bleu*, vaudevilles 39); *Premier début de Bazincourt* (1840), *le ıut de Cartouche* (1842), vaudevilles; *Éloi l'in- ent*, drame en deux actes, *Angélique et Médor*, :ra bouffon en un acte (1843); *l'Amazone* (1846), *les ravisseur* (1848), opéras-comiques en un e; *le Caïd, le Toreador, ou l'Accord parfait*, ras bouffes en deux actes (1849); *les Porche- s, le Père Gaillard*, opéras-comiques en trois es (1850 et 1852); *Madelon, la Tonelli*, opéras iffes en deux actes (1852 et 1853); *le Carnaval Venise*, opéra-comique en 3 actes (1858); enfin, nombre considérable de pièces écrites en col- oration, et des articles de critique théâtrale rnis, de 1825 à 1846, au *Journal général de ınce* et au *Moniteur*.

In second auteur dramatique de ce nom, Élie SAUVAGE, après avoir débuté dans la lit- ıture, en 1835, par un recueil de vers intitulé *Rayons du matin* (in-18), s'est tourné vers le âtre, où son nom a été associé le plus souvent :lui de M. Fr. Duhomme. Il a signé seul : *Ju- ı l'Évangéliste*, drame en cinq actes, en vers 36): puis, en collaboration avec divers auteurs: *Vestale*, tragédie en cinq actes (1846): *le comte ien, ou le Château maudit, le Roi Lear, la ır de Ferrare, Jeanne d'Arc en prison* (1846- 9); *Boudjali, un Mari brûlé*, comédies en acte (1851-1852); *la Servante du roi*, drame

image
not
available

image
not
available

image
not
available

ɔssant de pensées morales, économiques et
ɜu politiques, léguées par la longue expé-
e paternelle.
ı fils, M. Jean-Baptiste-Léon Say, né en 1826,
nt les traditions de sa famille, s'occupe aussi
nomie politique. Il a publié une petite *His-
de la Caisse d'escompte* (1848), et divers ar-
dans l'*Annuaire de l'économie politique* et
le *Journal des économistes*.

YE ET SELE (rév. Frédéric Twisleton Wy-
m Fiennes, 13e baron), pair d'Angleterre,
1799, à Gaydon (comté de Northampton),
nd d'une ancienne famille élevée, en 1447,
›airie. Connu d'abord sous le nom de Twis-
, il fit ses études à Winchester et à Oxford,
ıt trésorier de la cathédrale d'Hereford (1832),
chanoine résidant (1840) En 1847, il hérita
tres de son cousin et prit sa place à la Cham-
les Lords, où il soutient la politique libé-
De son mariage avec une fille du vicomte
rscourt (1827) il a sept enfants, dont l'aîné,
Fiennes, est né en 1830, à Walton.

YOUS (Pierre-André), littérateur français,
Genève, le 9 novembre 1808, d'une famille
fugiés protestants, fit ses études à l'Acadé-
de Genève et fut nommé principal du col-
de cette ville. En 1846, il succéda à M. Top-
son parent, dans la chaire de belles-lettres
Faculté des lettres, qui fut supprimée en
En 1852, il vint à Paris, et entra dans les
ıux du ministère de l'instruction publique.
a de M. Sayous : *Voyage dans les Alpes.
ie pittoresque des voyages de de Saussure*
ève, 1834, in-8); *Études littéraires sur Cal-*
(Ibid., 1838, in-8), travail refondu dans
*tudes littéraires sur les écrivains français
réformation* (Paris, 1841, 2 vol. in-8); *His-
de la littérature française à l'étranger*
., 1853, 2 vol. in-8), couronnée par l'Acadé-
française. Il a recueilli et mis en ordre les
*oires et correspondance de Mallet du Pan,
servir à l'histoire de la Révolution française*
, 2 vol. in-8), traduits en anglais l'année
.nte, et a fourni des articles de critique et
toire littéraire à la *Bibliothèque universelle*
nève, au *Semeur*, à la *Revue des Deux-Mon-*
it à la *Revue contemporaine*.

ARBOROUGH (John Lumley-Savile, 8e comte
›air d'Angleterre, né le 18 juillet 1788, descend
général élevé, en 1681, à la pairie hérédi-
. Connu d'abord sous le nom de lord Lumley,
présenta le comté de Nottingham au Parle-
de 1826 à 1835. A cette dernière date, il prit
Chambre haute la place de son père et con-
d'y soutenir la politique du parti libéral. —
t mort le 29 octobre 1856. Non marié, il
pour héritier de sa pairie son cousin, Ri-
l-George Lumley.

ARLETT (sir James-York), général anglais,
ı 1799, et second fils du jurisconsulte lord
ger, fut élevé au collége d'Eton et à l'uni-
té de Cambridge. Entré, en 1818, au 18e
ıussards, avec le brevet de sous-lieutenant,
›fita du licenciement de ce corps pour suivre
cadémie de Sandhurst un cours de fortifica-
. Il passa bientôt dans le 5e de dragons et,
rade en grade, s'éleva peu à peu jusqu'à
de colonel en 1852. Tandis qu'il n'était que
enant-colonel, il reçut, après une inspection
rale des troupes, une lettre très-flatteuse du
de Wellington. Nommé brigadier général en
, lorsque éclata la guerre avec la Russie, il
ıis à la tête de la grosse cavalerie et envoyé

image
not
available

: publiés depuis son séjour aux États-Unis, ts simultanément en anglais, paraissent à dans les deux langues. Nous devons citer : *hé contre le Saint-Esprit* (die Sünde wider eil. Geist; Halle, 1841); *Jacques, le frère igneur et Jacques le Mineur* (Berlin, 1842), exégétique et historique; *le Principe du tantisme dans ses rapports avec l'état actuel glise* (Chambersburg; 1845; la traduction se avec introduction est du docteur Nevin, es collègues de l'auteur; *Qu'est-ce que l'his- le l'Église?* (What is Church History; Phi- hie, in-12, 1846); *Histoire de l'Église apos- e avec une introduction générale à l'histoire glise* (Geschichte der apostol. Kirche; en an- Mercersburg, 1851; en allemand, Leipsick, gr. in-8); *Vie et actes de saint Augustin* -York et Berlin, 1854); *État politique, so- t religieux des États-Unis de l'Amérique du* (America. die politisch. social. und kirchlich œsen Zustaende der Vereinigten Staaten; 1, 1854; New-York, 1855), le premier livre and qui ait fourni sur l'état religieux de rique des notions sûres et précises.

docteur Schaff, dont les divers travaux sont stimés en Allemagne pour la double con- ınce des faits et du dogme dont ils témoi- , a encore publié une grande quantité de ures et de discours, ainsi que des articles les principales publications religieuses d'Al- ;ne et d'Amérique. Il a aussi dirigé et rédigé, 48 à 1853, un journal religieux écrit en al- ıd et paraissant à Philadelphie : *der Deutsche enfreund.*

IALDEMOSE (Frédéric-Julien), littérateur s, né le 15 février 1782, à Wedelsborg, dans le Fionie, s'enrôla dans la milice en 1807; risonnier par les Anglais, il fut délivré par empête qui le jeta sur la côte de Hollande, agea au service de ce pays, et, comme se- ire d'un officier supérieur, parcourut l'Al- gne, la Suisse et l'Italie. Il prit part à la e d'Espagne et obtint son congé en 1812. ublié lui-même la relation de ses *Voyages et ures dans les pays étrangers* (Reiser og Even- fremmede Lande; Copenhague, 1826-1830, . in-8). De retour dans sa patrie, il eut le e de lieutenant en second dans le régiment gien de la garde. En 1816, il devint pro- ır à l'école de la cathédrale à Nykiœbing, a retraite en 1825, rentra l'année suivante rvice de l'État et y resta jusqu'en 1839. Il ılors la profession d'homme de lettres avec lle il échangea ou cumula celles de mar- 1 de grains, puis de cafetier à Copenhague. publications de M. Schaldemose compo- plus de deux cents volumes; mais la plu- ne sont que des traductions de poésies, de s de théâtre, de voyages et de romans an- , allemands, français, latins, grecs, espa- , italiens, suédois et anglo-saxons. Parmi crits originaux on remarque, outre celui cité haut, plusieurs volumes de vers, des fa- des livres d'étrennes; *Manuel du fleuriste* ndbog for Blomsterelskere; Copenhague, 1836; 2e édit., 1840, 2 vol. in-8); *Descrip- l'Elseneur et du château de Kronborg* (Besk- e over Kjœbstad Helsingœer og Slottet Kron- ; 1840, in-8); *Description du Schleswig et lstein* (1848); *Chants héroïques danois, an- et nouveaux* (Dantzke Kjœmpeviser; 1846). Schaldemose a publié aussi plusieurs jour- qui tombèrent bientôt devant la censure ou fférence du public; l'*Helsingœrspost* seul a sté pendant plusieurs années à Copenhague -1834, in-4).

image
not
available

d'abord, comme œuvres poétiques, deux
eils de *Poésies* (Berlin 1811 et 1813), publiés
le prince de Pückler-Muskau; puis : *Mélanges
ques* (Kleine lyrische Werke; Francfort, 1828);
res célestes de Mahommed (Mahommeds tür-
he Himmelsbriefe; Berlin, 1840); *Vigiles*
ilien; Ibid., 1843): *Poésies* (Gedichte; Ibid.,
dit., 1847); *le Prêtre séculier* (der Welt-
ster; Nuremberg, 1846): *Hafis dans l'Hellade*
nbourg, 1853); *Sermons domestiques* (Haus-
n; Dessau, 1854, 2 vol); *le Coran de l'amour*
an der Liebe; Hambourg, 1854).
iennent ensuite quelques œuvres dramati-
s telles que : *Mohammed II*, *Euphrosine*, *Ma-
na Laura*, *les Mendiants*, et plusieurs con-
nouvelles et romans en prose : *Nouvelles*
vellen; Leipsick, 1825-1829, 5 vol.): *Nouvel-
Nouvelles* (Neue Novellen; Ibid., 1831-1835,
ol.): *Coupe de lave* (Lavabecher; Stuttgart,
, 2 vol.); *Petits romans* (Kleine Romane;
zlau, 1837-1839, 5 vol.); *la Divine Comédie
ome* (Gœttliche Komœdie in Rom; Leipsick,
); *le Comte Promnitz* (Ibid., 1846): *Genevion
Toulouse* (Ibid., 1846); *la Sibylle de Mantoue*
Sibylle von Mantua; Hambourg, 1853): *le
e Nicolas, ou la Croisade des enfants alle-
ds, dans l'année* 1212, *d'après les chroniques*
Hirtenknabe Nikolas oder der deutsche Kin-
reuzzug, etc.; Leipsick, 1857). On publie ac-
ement une édition des *OEuvres choisies* de
Schefer (Ausgewaehlte Werke; Berlin, 1857;
aura 12 volumes).
. Schefer s'est distingué aussi comme musi-
. Excellent organiste, il a composé un grand
bre de *Romances*, plusieurs *Symphonies* et
ques *Ouvertures* et *Caprices* pour piano.

CHEFFER (Ary), peintre français, né à Dor-
ht (Hollande), en 1794, débuta, à douze ans,
un tableau d'histoire, qui fut admiré à l'expo-
n d'Amsterdam. Venu à Paris, après la mort
on père, il acheva ses études artistiques sous
re Guérin, et fit son apparition, chez nous,
alon de 1812, avec *Abel et Thirza chantant
ouanges du Seigneur.* Il exposa ensuite : *la
de saint Louis* (1817); *Dévouement patrio-
des six bourgeois de Calais*, *Socrate défen-
Acibiade à Potidée* (1819). Après avoir né-
l'histoire pour traiter quelques sujets de
e populaires, tels que *la Veuve du soldat*,
eunes orphelins, *le Baptême*, *l'Incendie de la
e*, *la Sœur de charité*, etc., il chercha bien-
dans un ordre différent, un idéal et des
s morales, qui donnent à sa peinture un ca-
ère philosophique. Il a donné, dès lors : *le
e Eberhard pleurant son fils mort*, *Fem-
souliotes se jetant dans le précipice;* puis,
suite de tableaux empruntés aux créations
grands poëtes : *Faust tourmenté par le doute*,
uerite à son rouet, *Marguerite à l'église*,
ra attendant le retour de Conrad, *le Giaour*
1-34); *Françoise de Rimini*, une de ses
es les plus célèbres (1835); *le Christ conso-
r*, *le Christ au jardin des Oliviers*, *Margue-
sortant de l'église*, *le Roi de Thulé*, *Mignon
ttant la patrie*, *Mignon aspirant au ciel*
); *les Bergers guidés par l'ange*, *les Rois
s*, *Mignon retrouvant son père*, *le Christ
nt sa croix*, *le Christ enseveli* (1837-1845);
uerite au jardin, *Marguerite au sabbat*,
Augustin et sainte Monique, qui furent son
er envoi au salon (1846). Il a exécuté de-
: *Dante et Béatrix*, *les Saintes femmes reve-
du tombeau*, *le Christ juge*, *les Quatre âges
vie* (1847); *Madeleine au tombeau*, *le Christ
ant sur Jérusalem*, *Mater dolorosa*, *les
ites de la jeune fille* (1848); *Saint Jean*

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

image
not
available

ıt une lutte ardente contre les anciens pos-
ırs d'esclaves. Outre *la Vérité aux ouvriers ltivateurs de la Martinique* (in-8, 1850), ılia une *Protestation des citoyens français ; et mulâtres contre des accusations ca- euses* (1851); *le Procès de Marie-Galante* , et plusieurs articles dans la *Liberté de* ·, où il dénonça les crimes commis dans ıats-Unis contre les hommes de couleur. président de la réunion de la Montagne, ıœlcher vota toujours avec l'extrême gau- ors de la discussion sur les chemins de fer, asser un amendement qui oblige les com- ·s à fournir aux voyageurs des wagons de se couverts et fermés. Avec le colonel Char- présenta une proposition pour l'élection iciers dans l'armée. Une proposition de lui, t à l'abolition de la peine de mort était à du jour lorsque le coup d'État supprima ıblée. Le 2 décembre, M. Schœlcher parut, n écharpe de représentant, aux barricades ɔourg Saint-Antoine. Expulsé du territoire, ira en Angleterre où il publia, en 1852, ıt très-véhément contre le gouvernement (Londres, 2 vol.), et plus recemment une ·e en anglais sur l'alliance anglo-française.

ELL (Adolphe), écrivain allemand, né . en Brünn, en Moravie (Autriche), étudia, vement, à Stuttgart, Tubingue et Gœt- vint ensuite à Berlin, fut agrégé à l'uni- ·t obtint une place de professeur à l'Aca- es beaux-arts. Il la quitta, en 1839, pour on ancien professeur, Ottfried Müller, et en Grèce. De retour en Allemagne, oir occupé quelques mois, à l'université , une chaire d'archéologie, il fut nommé · des musées de Weimar (1823).

it à M. Schœll, outre de bons articles ıque et d'archéologie, dans le *Muséum* de le *Journal des arts* de Tubingue (Kunst- autres recueils semblables, les ouvra- ıts : *Recherches sur la poésie tragique* (Beitraege zur Kenntniss der tragischen r Griechen ; Berlin 1839) : *la Vie et les · Sophocle* (Sophocles, sein Leben und Francfort, 1842); *Recherches archéologi- Grèce* (Archaeologische Mittheilungen henland ; Ibid., 1843); *Weimar* (Wei- ·), excellent guide des voyageurs, pour s qui se trouvent sous la direction de etc. M. Schœll a encore donné la traduc- lemand, d'*Hérodote* (Stuttgart, 1832, 2 elle de *l'Ajax* de Sophocle (Berlin, 1842). *des Lettres et dissertations de Gœthe, · années* 1766-1786 (Briefe und Auf- Gœthe, etc.; Weimar, 1846), et *Let- the à Mme de Stein* (Gœthe's Briefe an stein. Ibid., 1848-1851, 3 vol.).

ANN (*Georges*-Frédéric), philosophe et e allemand, né à Stralsund, le 28 juin ·it, à l'université d'Iéna, les cours En 1813, il entra dans l'enseignement, esseur titulaire à l'université de Greis- ɔthécaire et conseiller privé du duché. travaux académiques, il s'est occupé la législation des Athéniens, et, par ·péciales, il a répandu sur différentes e sujet, une grande lumière. On re- ucoup d'érudition, de clarté et de ns ses divers écrits : *de Comitiis Athe- ·eifswald*, 1819); *la Procédure attique* · Process; Halle, 1824), en collabora- E. Meyer; *Antiquitates juris publici ·reifswald*, 1838).

, en outre, une traduction allemande

image
not
available

image
not
available

image not available

ı, le 16 juin 1815, fit ses études à l'Académie sseldorf, et débuta par quelques toiles emées aux mœurs orientales: *une Sultane dans osque*, *Égyptiens et Grecs sur le bord de la ttendant l'embarquement*, *Trois odalisques t de la musique dans le harem*, etc. Il encore donné, sans beaucoup de succès, *une t ses enfants sur le théâtre d'un incendie*, *mme sur le bord de la mer*, *une Jeune fille ant son père sur le champ de bataille*, etc., 'il se fit enfin connaître par une grande toile que, *la Tentative d'empoisonnement du lier Pierre de Vignes sur son maître l'emperédéric II*. Il exécuta ensuite *Cenci devant re VII*, qui lui valut de la cour de Be- subside pour un séjour de trois années e. A peine arrivé en Italie, il ajouta à sa ion par une nouvelle toile historique de dimension, *Édouard III, roi d'Angleterre, nt aux prières de sa femme le pardon des ens* (1853). M. Schrader a envoyé à l'Exposiiverselle de Paris, en 1855, *la Mort de l de Vinci*, *Milton dictant à sa fille le s perdu*, et au salon de 1857 *la Tentation*. enu une médaille de deuxième classe à la ᵉ l'Exposition universelle. Cet artiste, qui té en Allemagne, malgré une vive opposiméthode d'un chaud et brillant coloris, ait toute une jeune et ardente école d'éı d'imitateurs.

AMM (Jean-Paul-Adam, baron, puis général français, ancien ministre, sénaà Arras (Pas-de-Calais) le 1ᵉʳ décembre t fils du général de ce nom créé baron npire. Entré au service à quatorze ans l fut décoré et nommé lieutenant d'inaprès Austerlitz; un acte de courage au Dantzick lui valut en 1807 le grade de calans la garde impériale. A peine remis p de feu qui l'avait atteint à Heilsberg, en Espagne (1808), assista l'année suiε batailles de Wagram et d'Essling, re-Espagne et s'y comporta de telle sorte pereur le nomma chef de bataillon du 2ᵉ eurs. Il fit à la grande armée les campa-Russie et de Saxe; il venait d'être promu lorsqu'à Lutzen il parvint à enlever, au arge et à la baïonnette, le camp retran-Prussiens; pour ce hardi coup de main a du gain de la bataille, il reçut le tiaron. Blessé deux fois dans cette afde façon à faire craindre pour sa vie, l Schramm rejoignit l'armée devant se plaça à l'avant-garde, mit l'ennemi déroute et s'empara d'une partie de s. Puis il conduisit son régiment à de couper les Autrichiens en retraite. ıs cette ville que Napoléon le nomma brigade (26 septembre 1813); il n'avait vingt-quatre ans. Employé dans le 14ᵉ dant le blocus de Dresde, il dirigea en en novembre deux sorties qui firent Russes beaucoup de monde, et fut Hongrie comme prisonnier de guerre le la violation de la capitulation con-Gouvion-Saint-Cyr. De retour en France n'accepta pas d'emploi sous la première on. Durant les Cent-Jours, il comlépartement de Maine-et-Loire et convement à la défense de Paris. Fidèle père aux souvenirs de l'Empire, il la retraite jusqu'en 1830, occupant ı des études approfondies sur l'art de t sur l'administration militaire.

ce brave officier fit partie de l'expéelgique pendant laquelle il fut élevé

image
not
available

t des muscles se fait indépendamment de l'ac-
des nerfs, et que l'extension et la contrac-
des fibres musculaires sont des fonctions *ac-*
; il a publié, sur cette question : *le Rajeu-*
ment dans le règne animal, etc., *et compte*
de la découverte d'un mouvement propre,
le des fibres musculaires (die Verjüngung im
reiche, etc.; Berlin, 1854).
autres ouvrages de M. Schultz-Schultzen-
traitent, en grande partie, les mêmes points
ysiologie animale. Nous citerons les titres
nts : *des Phénomènes de la vie dans le sang*
den Lebensprocess im Blute; Berlin, 1822);
cherches de Hewson sur les vésicules du
et sur la lymphe plastique du sang (über
wson'schen Untersuchungen der Blutblaes-
etc.; Leipsick, 1825); *Éléments de physiolo-*
rundriss der Physiologie; Berlin, 1834); *de*
ntorum concoctione experimenta nova (Ibid.,
Traité de nosologie générale (Allgemeine
heitslehre; Ibid., 1844-1845, 2 vol.); *Sys-*
aturel de pharmacologie générale (Natür-
System der allgemeinen Pharmakologie;
1846); *des Effets des médicaments* (die
rkungen der Arzneien; Ibid., 1846); *Clas-*
on des maladies en familles naturelles, et
itements qui correspondent à ces familles
natürlichen Familien der Krankheiten
tc.; Ibid., 1851); l'*Esprit organisateur de*
tion (der organisirende Geist der Schöp-
bid., 1851); *Nouveau système de psycho-*
eues system der Psychologie; Ibid., 1855),
au système physiologique de l'auteur.
chultz-Schultzenstein a porté aussi ses
sur l'histoire de la médecine, et a publié :
cine homœobiotique de Théophraste Pa-
, considérée dans son contraste avec la
e des anciens (die homœobiotische Medi-
Theoph. Paracelsus, etc.; Berlin, 1831),
ontribué beaucoup à faire juger la vé-
aleur scientifique de l'homœopathie. Il a
é à plusieurs recueils et revues scienti-
notamment aux *Comptes rendus* (Tages-
de Froriep, où il a inséré les résultats
echerches sur l'électricité animale.

Z (Guillaume), écrivain politique alle-
é le 13 mars 1797, à Darmstadt, entra,
, dans l'armée du grand-duc de Hesse,
, en qualité d'officier, aux campagnes
1814 et 1815 contre la France. Plus tard,
ation d'une brochure politique libérale,
terdire la carrière militaire, après une
détention préventive à Giessen. Il étu-
le droit, se fit journaliste, et vécut à
g, à Munich et à Stuttgart. En 1832,
: *la Représentation nationale, consi-*
me moyen pour arriver à l'unité alle-
eutschlands Einheit durch National-
tion; Stuttgart, 1832), le fit con-
r un conseil de guerre à cinq ans de
près avoir passé quelque temps en
se fixa à Zürich. Lors de la révolution
l rentra en Allemagne, fut nommé dé-
arlement de Francfort, et, après la
de cette assemblée, retourna en
il a les droits de citoyen.
M. Schulz, entre autres écrits : *la*
inistre docteur F. C. Weidig (der Tod
s Dr F. C. Weidig; Zürich et Winters-
; *Mouvement de la production* (Bewe-
roduction; Ibid., 1843); *l'Inquisition*
heime Inquisition; Carlsruhe, 1845),
elcker; *Correspondance d'un prison-*
avec sa libératrice (Briefwechsel eines
genen und seiner Befreierin; Mann-
, etc. Il a collaboré, en outre, au

image
not
available

bout de deux ans, il recouvra sa liberté, et se
ira à Dresde.

)utre les ouvrages déjà cités, on a de lui: *rl Gutherz* (Vienne, 2ᵉ édit., 1846), roman qui . du succès; *Progrès et réaction en Autriche* streichs. Vor-und Rückschritte; Hambourg, ;7), ouvrage que la police autrichienne pro- a avec tous ceux qui avaient été publiés par liteur Hoffmann de Hambourg; *Allemand ou sse* (Deutsch oder Russisch) brochure relative a guerre de Hongrie; *le Sort de la Turquie et Grandes puissances* (das türkische Verhaengs und die Grossmaechte; Leipsick, 1853); *Poque de la Russie*, *tableaux historiques* (Russd's Politik in geschichtlichen Bildern; Dresde, ol. in-8); *l'Autriche et la Russie* (Œsterreich d Russland; Leipsick, 2ᵉ édit., 1855, in-8); *la usse comme grande puissance* (Preussen als ssmacht; Ibid., 1855, in-8); *Fragment de istoire de Russie* (Ein Stück Geschichte aus ssland; Dresde, 1857, in-8).

I. Schuselka a épousé en 1849, Mlle Ida JNNING, actrice distinguée, née à Kœnigsberg. 3 joua successivement sur les théâtres de Saintersbourg, Hambourg, Hanovre, enfin à Paris 52), où elle eut du succès. Elle excelle dans rôles de soubrette, et ses compatriotes la con- èrent comme la Déjazet de l'Allemagne. On doit quelques pièces de théâtre.

CHWARTZE (Gotthilf-Guillaume), médecin :mand, né à Weissenfels, en Saxe, le 13 février 7, étudia d'abord les belles-lettres en même ips que la médecine et obtint, en 1811, le le de docteur en philosophie, et en 1812 ıi de docteur en médecine. Agrégé à la Faculté médecine de Leipsick, il ne s'occupa plus que cette dernière science, acquit bientôt une le réputation comme professeur et comme ticien, et en 1827 fut nommé professeur adıt. — M. Schwartze est mort le 11 octobre 1855. ıutre une dissertation philosophique: *Scholæ icæ, imprimis pythagoricæ, cum recentiorum natura philosophantium placitis comparatio* ipsick, 1811, in-4), et plusieurs articles et noires insérés dans les *Annuaires de médecine* Schmidt, on a de ce savant d'utiles *Tableaux ırmacologiques* (Ibid., 1819-25; 2ᵉ édit. augıtée et corrigée, 1833, gr. in-folio); puis, mi ses écrits de moindre dimension: *de Symhia inter cerebrum et hepar* (Ibid., 1811), surtout *de Belladonna scarlatinæ præsidio* d., 1827), qui a provoqué, en France, d'in- ssantes expériences.

CHWARZ (Jean-Charles-Édouard), théologien estant allemand, né le 20 juin 1802, à Halle, e des écoles et de l'université de cette ville, int, en 1825, professeur au collége de Notreıe de Magdebourg, puis pasteur d'un village in, et en 1829, il fut appelé à Iéna, comme licateur, intendant ecclésiastique supérieur rofesseur ordinaire de théologie pratique. Il fit remarquer comme un savant professeur et ɔrateur distingué. Depuis 1836, il dirige le inaire homilétique et catéchistique d'Iéna. 1849 il fut nommé premier membre du comité ésiastique de Weimar. Différentes villes, telles ɔdenbourg (1833) et Heidelberg (1849), ont yé en vain, par des offres avantageuses, d'enr M. Schwarz à la commune à laquelle il prédepuis trente ans.

ı cite de lui: *Recueil de sermons et de discours iels* (Predigten, etc.; Iéna, 1839-1837, 6 livr.); *Mémoires* (Denkschriften) dans lesquels il compte de sa direction du séminaire, etc. fourni une collaboration très-remarquée aux

image
not
available

érité. Le public, au milieu de ce grand mouvement des idées et des choses, s'était refroidi sur ces petites intrigues qui sont le fond d'un vaudeville. M. Scribe, qui avait déjà débuté aux Français avec des pièces du Gymnase déguisées, *Valérie* (1822) et *le Mariage d'argent* (1827), essaya sur cette scène de la satire politique; il donna son coup d'épingle au système nouveau dans *Bertrand et Raton ou l'Art de conspirer* (1833). Vinrent ensuite au même théâtre : *la Passion secrète* (1834); *l'Ambitieux*, *la Camaraderie ou la Courte échelle* (1837), la plus applaudie de ses comédies politiques; *le Fils de Cromwell*, seul échec au milieu de tant de succès; *la Chaîne* (1841); *le Verre d'eau* (1842); *Adrienne Lecouvreur* (1849); *les Contes de la reine de Navarre*, *Bataille de dames* (1851), ces trois pièces avec M. Legouvé; *Mon étoile* (1853); *la Czarine* (1855), dont Mlle Rachel n'a pu conjurer la chute. *Feu Lionel*, avec M. Potron (janvier 1858), et *les Doigts de Fée*, avec M. Legouvé (mai 1858).

La position que M. Scribe se faisait sur notre première scène dramatique l'avait désigné depuis longtemps au choix de l'Académie française; il fut élu en 1836, en remplacement du poëte Arnault, et fut reçu par M. Villemain. L'académicien revint encore de temps en temps au vaudeville: *la Loi salique* (1845), *Geneviève* (1846), *Maître Jean ou la Comédie à la cour* (1847), *l'Amitié* (1848), *les Filles du docteur* (1849), *Héloïse et Abeilard* (1850), et d'autres encore vinrent, jusqu'au milieu de nos révolutions, grossir la liste des œuvres légères de sa jeunesse.

Il est un autre genre où l'illustre vaudevilliste n'eut pas non plus de rival, c'est le drame lyrique et le libretto d'opéra. M. Scribe, avec ses divers collaborateurs, a desservi, pendant plus de trente ans, toutes nos scènes lyriques à la fois et a eu sa part dans tous les grands succès de la musique moderne. C'est lui qui a écrit *la Neige* (1823), *la Dame blanche* (1825), *la Muette* (1828), *Fra Diavolo* (1830), *Robert le Diable* (1831), *la Juive* (1835), *le Cheval de bronze* (1835), transformé d'opéra-comique en ballet, en 1857; *les Huguenots* (1836), *l'Ambassadrice* (1837), *le Domino noir* (1841), *le Prophète* (1849), *la Tempesta*, pour l'Angleterre et Jenny Lind (1851), *l'Étoile du Nord* (1854), *Jenny Bell*, *les Vêpres siciliennes* (1855), et une cinquantaine d'autres opéras en trois ou en cinq actes, pour fournir de saison en saison à la verve intarissable des Adam, des Auber et des Halévy. M. Scribe est le plus souple des librettistes et le moins exigeant des poëtes, mutilant volontiers l'œuvre entière, selon les caprices du musicien et accommodant le vers à tous les besoins de la mélodie.

Du vaudeville et de la comédie d'intrigue au roman il n'y a qu'un pas: M. Scribe a donné plusieurs nouvelles; *Carlo Broschi*, *la Maîtresse anonyme*, *Judith*, *le Roi de carreau*, *Maurice*, histoire véritable, où l'auteur a lui-même un rôle, et *Piquillo Alliaga*, que *le Siècle* a payé ...000 francs.

M. Scribe a, en effet, trouvé dans les lettres la richesse avec la popularité. Plusieurs fois millionnaire, il se fait gloire de l'origine de sa fortune; il a pris pour armoiries sa plume avec cette devise : *Inde fortuna et libertas*. Son magnifique château de Séricourt, près de la Ferté-sous-Jouarre, porte cette inscription, plus claire pour le visiteur parisien que pour l'indigène :

Le théâtre a payé cet asile champêtre;
Vous qui passez, merci! je vous le dois peut-être.

Il faut dire aussi que ce seigneur du vaudeville use noblement de sa fortune princière. L'on cite de lui des traits d'une bienfaisance ingénieuse et

image
not
available

· *de l'église Saint-Sébastien*, en Espagne (1840); *enir des Alpes, la Chapelle de Windsor, la* *)elle de Neuilly*, acquis par le roi (1844); *les* *beaux d'Eu, l'Alhambra, la Mosquée de Cor-* (1848); *la Distribution des drapeaux en* ! 1848, commandé par le ministère de l'in-ur (1849); *Vue de Broadway, la Nouvelle-* *ɔns*, à l'Exposition universelle de 1855; *le* *ıis de Sydenham, le Niagara* (1857); des *Por-* *s, Pastels*, etc. M. H. Sebron a obtenu une .édaille en 1838, deux secondes en 1849 et , et une 1re en 1844.

:CHAN (Charles), peintre décorateur français, Paris, vers 1812, s'est fait un nom par de breux travaux exécutés avec goût et avec de savoir artistique que n'en comportent ent les décorations de monuments ou d'inté-rs. Après avoir contribué, avec plusieurs tes de premier ordre, aux décors des grands :res et aux fêtes publiques, il a été chargé, 349, de la *Restauration* de la galerie d'Apol-au Louvre, et, peu après, des peintures ar-cturales de l'église Saint-Eustache. Égale-estimé comme dessinateur, il a esquissé, ıai 1855, un *Ameublement* pour le sultan ıl-Medjid, et travaillé, la même année, aux eaux salons de Baden-Baden. M. Séchan a lécoré en septembre 1849.

:COND (Albéric), littérateur français, né 1812, débuta en 1826 par un vaudeville en ıcte, *Trichemont fils*, et signa, seul ou en .boration, un certain nombre de pièces. ques œuvres de littérature légère ont donné ite une assez grande notoriété à son nom. ous citerons de lui, au théâtre: *un Dragon* *ɪrtu*, folie en un acte (1839), avec M. Marc-ıel; *un Neveu, s'il vous plaît*, en un acte)), avec M. Bergeron; *le Droit d'aînesse*, en :'e (1842), avec M. Lurine; *English spoken*, en :te (1855), avec M. Joltron; puis, en dehors du tre: *Lettres cochinchinoises sur les hommes* *s choses du jour* (1841); *les Mémoires d'un* *son rouge* (1842); *les Petits Mystères de* *'ra* (1844); *la Jeunesse dorée par le procédé* *z* (1851); *A quoi tient l'amour!* (1856); *Contes* *prétentions* (1857, in-18); enfin, sous le titre eux de *la Comédie parisienne*, une revue suelle dont les douze premières livraisons ormé un volume (novembre 1857).

DGWICK (rév. Adam), géologue anglais, né 1785, à Dent (comté d'York), fit ses études au ge de la Trinité de Cambridge, reçut l'ordina-sacerdotale et resta attaché au corps ensei-t de cette université, d'abord comme agrégé *)w*) et, depuis 1818, comme professeur de géo-. Il jouit, comme savant, d'une autorité con-able, quoiqu'il la doive plus à son expérience re qu'à des traités populaires ou à un système nal. L'ouvrage le plus important et presque le que le rév. Ad. Sedgwick ait publié à part, ıtitulé: *Classification des roches paléozoïques* *ıngleterre* (a Synopsis of the classification of ritish palæozoic rocks; 2 vol. in-4); un pro-ɪr de Melbourne, M. M'Coy, y a collaboré. is les articles qu'il a communiqués à divers :ils scientifiques sont fort nombreux; on entre autres un remarquable mémoire inti-*Vestiges of the natural history of creation*, i a paru sans nom d'auteur, dans la *Revue* *mbourg*. Comme théologien, il a écrit un urs sur l'enseignement universitaire à Cam-e (*Discourse on the studies of the university* *ımbridge*, 5e édit., 1850), qui, à force mentations, est devenu un volumineux ré-

image
not
available

, conseiller à la Cour royale, que présidait ›ère. A la mort de celui-ci, il se démit de onctions pour se livrer exclusivement à des ıux de mécanique. Doué d'une grande adresse une rare aptitude, il passe pour un des homles plus versés dans la connaissance des mas et des procédés mécaniques de l'industrie. e baron Séguier a été élu membre libre de .démie des sciences, le 21 janvier 1833, en placement de Rosily-Mesros. Il est, depuis ore 1851, officier de la Légion d'honneur.
ı a de lui : *Mémoires sur les appareils proeurs de la vapeur* (1832, in-8); *Perfectionnets dans la navigation à vapeur* (1848, in-4), lan du nouveau système, en fer et en bois, sé à bord de la goëlette *la Persévérance;* ene nombreux *Rapports*, *Observations*, *Comications*, jugeant ou indiquant divers perfonnements dans la photographie, la vapeur s sciences physiques ou mécaniques.

GUR (Philippe-Paul, comte DE), général et rien français, membre de l'Institut, né à ;, le 4 novembre 1780, est fils du grand re des cérémonies de l'ancienne cour impé. Élevé sous les yeux de son oncle, littéradistingué, il fut admis de bonne heure dans union chantante des *Dîners du Vaudeville*, fit entendre quelques bluettes et s'engagea, ne simple hussard, dans la garde des Con-L'un des premiers nobles qui se rallièrent ouveau pouvoir, il obtint d'emblée le brevet sous-lieutenant. A Hohenlinden, il devint e de camp de Macdonald, entra ensuite dans t-major de Bonaparte, remplit, à la suite de aix de Lunéville, des missions diplomatiques des rois de Danemark et d'Espagne, et fut gé de l'inspection des côtes de la Manche ;) et de celles de la Calabre (1806). Attaché, tte époque, au service du roi Joseph, il as- au siége de Gaëte et rejoignit la grande aravec le grade de chef d'escadron. Ce fut en ité d'aide de camp de Napoléon qu'il prit une brillante à la campagne de Pologne, où il blessé deux fois, fait prisonnier et envoyé au de Moscou; il fut compris dans les échanges suivirent la paix de Tilsitt.
ı 1808, M. de Ségur passa en Espagne, en-, au combat de Somo-Sierra, quinze pièces illerie et reçut plusieurs blessures; ce fait nes, accompli sous les yeux de l'Empereur, 'alut le grade de colonel et l'honneur de porau Corps législatif soixante-quatre drapeaux à l'ennemi. Après avoir rempli, en 1810, ieurs missions, il devint général de brigade, 2 février 1812 et fut témoin de l'expédition .ussie, à l'issue de laquelle il eut la direction ›ages. En 1813, il organisa le 5ᵉ régiment gardes d'honneur, corps qui contribua puisnent au salut de l'armée à Hanau, défendit gne du Rhin, de Landau à Strasbourg, et ne t pas moins remarquer pendant la guerre de ; à l'affaire de Reims, il attaqua l'ennemi tant d'à propos qu'il détruisit six cents cheet emporta un des faubourgs.
s en disponibilité, en 1815, pour avoir ac-é un commandement pendant les Cent-Jours, e Ségur fut porté de nouveau à l'activité en , mais sans être employé. Ce ne fut qu'à la lution de Juillet, qu'il reparut sur la scène ique; dans la même année (1831), il fut mé lieutenant général et pair de France. De-1848, il s'est retiré dans la vie privée et n'a erché, sous le nouvel Empire, aucune des fas auxquelles ses anciens services lui donnaient de prétendre. Chevalier de la Légion d'hondès la création de l'ordre (1804), il fut suc-

image not available

i. Il se rendit en Angleterre et il jouit bien-
l'une grande influence à l'Académie royale de
boroughhouse. Il y a écrit deux livres esti-
: *sur l'Industrie, la science et l'art* (über In-
rie, Wissenschaft und Kunst; Brunswick,
), et *les Quatre éléments de l'architecture*
vier Elemente der Baukunst; 1851).

:NARMONT (Henri, HURRAU DE), minéralo-
: et physicien français, membre de l'Institut,
Broué (Eure-et-Loir), le 6 septembre 1808,
e famille qui compte parmi ses membres le
ral baron de Sénarmont, mort glorieusement
ége de Cadix, reçut une éducation très-soi-
et fut admis en 1826 à l'École polytechni-
d'où il sortit dans le corps des mines. Rappelé
:ôt à Paris en qualité d'ingénieur ordinaire
nines, il fut promu au grade d'ingénieur en
le 22 mars 1848.
; travaux l'ont fait choisir comme examina-
de physique à l'École polytechnique, puis
ne professeur de minéralogie à l'École des
s et lui ont ouvert, après la mort de Beu-
(5 janvier 1852), les portes de l'Académie
:iences.
de Sénarmont a porté ses études sur la cris-
;raphie, la physique et la zoologie, et il a sou-
l'Académie des sciences différents mémoires
nt été fort remarqués et qui ont paru, soit dans
ınales des mines, soit dans les *Annales de phy-
et de chimie*. Il faut notamment citer: *sur les
fications que la réflexion spéculaire sur un
ir métallique imprime aux rayons de lumière
·isée* (1840); *sur la Géologie des départements
·ine-et-Oise et Seine-et-Marne* (1843); *sur la
tion et la double réfraction de la lumière
les cristaux doués de l'opacité métallique*
); *sur la Conductibilité des substances cris-
ées par la chaleur* (1847); *sur la Conductibi-
uperficielle des corps cristallisés pour l'élec-
! de tension* (1850).

NART[1] (Antoine-Marie-Jules), avocat fran-
président de l'Assemblée constituante en
né à Rouen, le 9 avril 1800, est fils d'un ar-
:te. Après de brillantes études classiques, il
faire son droit à Paris et retourna en 1821
sa ville natale, où il prit bientôt au barreau
es premières places. En 1830, il se mit à la
du mouvement insurrectionnel excité à
n par les ordonnances de Juillet, et contri-
ıinsi à l'établissement de la monarchie de
-Philippe. Mais il ne tarda pas à être rejeté
l'opposition, devint le chef des libéraux de
ine-Inférieure et anima de son esprit la
: de son département. Le 24 décembre 1847,
sida le banquet réformiste de Rouen. A l'a-
ıent de la République, il fut nommé par le
rnement provisoire procureur général à la
d'appel de cette ville. Élu représentant à la
ituante l'avant-dernier sur dix-sept, il crut
: se démettre de sa charge et vint prendre
à l'Assemblée. Il n'était pas encore rem-
comme procureur général, que le parti des
licains extrêmes, mécontent du résultat des
ons, se souleva à Rouen. M. Sénart y re-
a aussitôt, reprit les fonctions dont il était
: légalement chargé et les remplit avec
ırmeté intelligente qui fut pour beaucoup
a compression de l'émeute.
retour à l'Assemblée, il fut accusé par
·bès d'avoir opposé la force aux volontés du
:. L'Assemblée répondit à cette attaque en
ssant M. Sénart pour son président. Pen-
es journées de juin, il seconda de tout son
r le général Cavaignac et tous les deux
ttirent de concert l'anarchie au nom de la

image
not
available

entier à l'étude de cet instrument, entra au
ervatoire de Bruxelles, où ce maître ensei-
:, remporta le premier prix la même année,
levint bientôt répétiteur. Il obtint ensuite
place à l'orchestre du théâtre, et continua
tudes avec persévérance. Après la révolution
30, il quitta la Belgique et vint en France,
des recommandations de M. Fétis. Il se vit
amé à Paris le premier violoncelliste de son
re. A partir de 1834 il se mit à voyager en
terre, en Hollande, en Allemagne, en Bel-
, obtint à Saint-Pétersbourg un succès
iousiasme, et s'y maria en 1842. Depuis il
né des concerts dans la plupart des grandes
de l'Europe, étudiant toujours et perfec-
int toujours son talent. De retour en Belgi-
ers 1845, il s'est fixé à Bruxelles, où il se
icore entendre quelquefois dans des con-
solennels. Le roi l'a nommé son premier
celliste et décoré de l'ordre de Léopold.
ime la plupart des virtuoses hors ligne,
vais a composé pour son instrument un
nombre de morceaux hérissés de difficultés
pour les plus forts violoncellistes, tels que
ncertos, *Fantaisies* et *Airs variés*.

ICEN, médecin arménien, né à Constan-
, en 1815, d'une famille originaire de la
isie, appartient à cette première généra-
rientaux que les réformes du sultan Mah-
portèrent à quitter leur pays pour venir
en Europe, surtout en France, notre civi-
. Entraîné par ses goûts vers la médecine,
t alors l'unique carrière ouverte aux chré-
et déjà familiarisé avec notre langue, il
de venir à Paris. L'amiral Roussin, am-
ur à Constantinople, aplanit les difficultés
famille opposait à son départ, et, recom-
à M. Serres, le jeune Arménien fut admis
rs de l'amphithéâtre de Clamart. Il reçut
une pension de la Porte, poussa ses études
i bout et prit tous ses grades.
etour à Constantinople en 1842, après
sité l'Angleterre et l'Italie, il fut nommé
ordinaire et, bientôt après, médecin en
l'hôpital du Séraskiérat. En 1846, il fut at-
vec le même titre, à l'état-major de l'É-
itaire et fut appelé à la chaire nouvelle
cine légale à l'École impériale de méde-
Galata-Seraï, où plus tard il fut encore
e l'enseignement de la physique, ainsi
cours spécial de pathologie interne. En
docteur Servicen reçut de l'*hekimbachi*
en chef de l'empire) Abdulhaq-effendi
: lui présenter le programme d'une ga-
licale en langue française, dont la pu-
commença aussitôt sous sa direction
2). Lors de la création de la Société mé-
Constantinople (août 1856), fondée par
: Pincoffs, médecin hollandais au ser-
Angleterre, avec le concours des méde-
armées alliées, M. Servicen en fut un
ers membres.
nnaire civil de la première classe du
rang, décoré du Nichan-Iftikhar et de
périal du Medjidiè, le docteur Servicen
usieurs ouvrages en langue arménienne,
s estimé est son *Traité de l'éducation
: morale des enfants* (Mangadazoutune;
l. in-8).

RE [de la Gironde], ancien représen-
iple français, né à Bazas (Gironde), en
it, après avoir terminé ses études de
ire inscrire au barreau de sa ville na-
rça avec succès la profession d'avocat.
i libérale le fit entrer au conseil gé-

image
not
available

ıgea le jeune officier de hussards propre à vues et se l'attacha. M. Sèves ne trompa t l'attente du vice-roi: en moins de douze il lui créa une armée organisée et discisée à l'européenne, qui débuta avec honneur : la campagne de Morée. Devenu colonel et ılman, sous le nom de Soliman-bey, il était de l'état-major d'Ibrahim-pacha. Nommé ral de brigade, puis major général de l'armée tienne, durant la première campagne de : (1831-1833), il prit une part active aux ba-'s de Homs, de Beylan et de Koniéh. Général livision en 1834. il remplit avec zèle les ions d'inspecteur général des écoles jusqu'au ent où les nécessités du service le rappe-t en Syrie, à l'époque de la seconde guerre l'Égypte et la Porte ottomane (1839-1840), ›ntribua grandement au gain de la bataille ezıb, dont il a donné une relation détail-.e duc de Raguse, dans ses *Souvenirs de 'es*, juge Soliman-pacha comme un homme ieur dont les facultés se sont développées à 'e que s'étendait son autorité, et ajoute: : enfin un général consommé et qui serait qué dans tous les états-majors. »

'ARD (William-Henry), homme politique :ain, né à Florida [État de New-York], le i 1801, étudia le droit, se fit bientôt con-comme avocat, et devint homme de loi à k (New-York). Il se mêla de bonne heure à tique, et en 1830 fut élu au Sénat de l'État v-York, où il resta quatre ans. Il visita 'Europe. Candidat du parti whig pour le le gouverneur de l'État. il fut élu en 1838; lministration souleva les oppositions les ves, par l'appui qu'il donna aux réclama-les catholıques, relatives au système des Réélu toutefois en 1840, il se retira en Auburn, sans cesser de s'occuper de po-En 1849, il entra, en qualité de sénateur, grès des États-Unis et fut renommé en l se distingua par ses discours contre l'es-, notamment lors du rappel de la mesure sous le nom de *Compromis du Missouri*. 353, on a donné une édition complète des : M. Seward (*Speeches, State papers and neous Works;* New-York, 3 vol. in-8), preııd ses di‹ers discours, ses lettres d'Eu-bliées d'abord dans un journal et un sa correspondance publique; on y trouve ɔus le titre de *Notes on New-York*, une téressante sur les progrès des arts, des et de la littérature dans l'État de New-estinée à servir d'introduction à un ou-ır l'histoire naturelle de New-York pu-a législature de l'État en 1842.

ıUX (Jean-Jacques-Étienne-Charles), dé-ıçais, né, vers 1795, dans le départe-Nord, est manufacturier au Cateau, où une belle fabrique de mérinos. Il était ıel de la garde nationale et membre du énéral, lorsqu'il fut nommé, sous les lu parti de l'ordre, représentant du Nord slative (1849); il s'y associa à tous les a majorité, se rallia, en 1850, à la po-l'Élysée, et donna son appui au coup lécembre, en acceptant une place dans ssion consultative. En 1852, candidat -nement, pour la circonscription de il a été élu député au Corps législatif, é renvoyé par la même ville en 1857. x, qui est, en outre maire du Cateau et u conseil supérieur du commerce, a le 13 juillet 1855, au rang d'officier de l'honneur.

image
not
available

glais et anglais-hindoustani du docteur Hun-, révisé et refondu (1820, 2ᵉ édit. augm.; 4ᵉ t., 1849); *Introduction à l'étude de l'hindouni* (1845), demandée par la Compagnie; etc. :e savant a publié, en outre, dans l'*Introducn aux antiquités arabes de l'Espagne* de :. Murphy (1816), un choix des morceaux les s intéressants de l'*Histoire des arabes d'Esıne* d'El-Makkari, et fourni des articles au *rnal* de la Société asiatique de l'Angleterre, t il est membre depuis sa fondation.

HALLER (Louis), sculpteur allemand, né à ıne, en 1804, et fils d'un peintre d'histoire t en 1847, apprit le dessin dans l'atelier de *père*, et suivit plus tard les cours de l'Acadé-, où il remporta le grand prix, sur une ue de *Persée tenant la tête de Méduse*. En ?, il vint à Munich où le roi de Bavière lui les commandes importantes, les frises de : salles de la Pinacothèque, quatre bas-re-pour le palais de l'Académie, à Carlsruhe; ise représentant *les Jeux olympiques*, etc. que temps après, il exécuta le *Fronton* du eau musée de la ville de Pesth. Le *Monu- de l'empereur François Iᵉʳ*, pour lequel tint le prix mis au concours, passe pour euvre capitale. Parmi les autres composi-, on cite : les statues de *Prométhée* et *de ias*, à l'extérieur de la Glyptothèque; un l nombre de *Bustes*, de *Monuments funé-r*, une série de *Statuettes* très-originales, sentant les poëtes les plus connus, une *Stae Herder*, en bronze, solennellement érigée imar, en 1850; etc.

ANNON (Richard BOYLE, 4ᵉ comte DE), pair leterre, né, en 1809, dans le comté de appartient à une branche cadette des s de Cork et Orrery, élevée, en 1786, à la Après avoir terminé ses études universi-à Oxford, il prit possession à la Chambre rds de la place de son père, vacante depuis *Il vote* avec le parti conservateur. Marié :2, il a deux enfants dont l'aîné, Henry-ck, vicomte BOYLE, né en 1833, à Lona été attaché de légation à Vienne.

W (Henry), architecte anglais, né vers tudia le dessin à l'Académie de Londres, tra-quelque temps sous la direction de Pugin : connaître par la publication d'ouvrages *ues : l'Histoire et les antiquités de la cha-Luton-Park* (the History and antiquities of pel at Luton-Park; Londres, 1829, in-fol.); *'ornements* (Illuminated ornements; 1833,), ouvrage des plus curieux, composé avec Madden et d'après les manuscrits et les *livres*; *l'Ameublement au moyen âge* (Spe-of ancient furniture; 1836, in-4), porte-le 74 planches: *l'Architecture du règne eth* (Details of Elisabethan architecture; -4), etc. En 1855, à l'Exposition univer-Paris, M. H. Shaw a envoyé deux des-it pour sujets : *une Coupe allemande* et *funèbre appartenant à la Compagnie hands de poissons de Londres*. Il a ob-mention.

ELD (George-Auguste-Frédéric-Charles 2ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en ndres, descend d'une famille irlandaise 1802 à la pairie héréditaire. En 1821, il ce de son père à la Chambre des Lords, avec le parti conservateur. De son ma-une fille du comte d'Harewood (1825) afants, dont l'aîné, Henry-North, vi-

image
not
available

cueil de règlements (Digne, 1845, 2 vol.), ou-
ige dans lequel il réclame à la fois plus d'auto-
: pour les chapitres, et plus de liberté pour le
rgé inférieur. Il a laissé, dans les huit dernié-
années de sa vie, d'utiles institutions, créé
certain nombre de paroisses et d'écoles dans
quartiers populeux de Paris, développé sé-
isement les études ecclésiastiques, contribué
: énergie à la réorganisation de la Faculté de
ologie, et cherché à concilier, auprès de la
iesse, l'esprit du siècle et la foi antique par
titution de la fête annuelle des Écoles.

BOUR (Léon), ecclésiastique français, ancien
ésentant du peuple, cousin du précédent, né
.res (Bouches-du-Rhône), le 9 février 1807,
estiné de bonne heure à l'état ecclésiastique,
:s études à Aix, et entra au grand séminaire.
s avoir rempli pendant dix ans les fonc-
de secrétaire de l'archevêché, il fut appelé
:haire d'histoire ecclésiastique, vacante à la
lté de théologie d'Aix, et reçut la croix de la
on d'honneur le 27 avril 1845. Il professait
des opinions politiques très-avancées, et se
:hait au parti radical. Après la révolution de
er, il se présenta aux suffrages des électeurs
rdèche et fut nommé représentant du peu-
r 33840 voix, le cinquième sur neuf élus.
re du comité de l'instruction publique, il
ouvent avec le parti démocratique, notam-
:ontre le maintien de l'état de siége et pour
tion de la peine de mort. Il s'abstint de se
icer sur un certain nombre d'importantes
ons, comme sur l'ensemble de la Constitu-
publicaine. Après l'élection du 10 décembre
ipprocha de la droite, admit la proposition
i, qui mit fin à la Constituante, et ne fut
réélu à la Législative. Il resta auprès de
:vêque, qui le nomma curé de Saint Tho-
Aquin, puis le choisit pour auxiliaire. Sacré
nvier 1855, évêque de Tripoli *in partibus*
um, il est aujourd'hui chanoine du pre-
dre au chapitre impérial de Saint-Denis.

RD (François), écrivain militaire français,
le 6 juillet 1787 à Thionville [Meurthe].
n colonel d'infanterie, il s'enrôla, à l'âge
ze ans, dans le 62e de ligne, devint, en
ous-lieutenant et prit part aux campagnes
d'Allemagne, de Saxe, de France et de
:. Attaché, en 1818, à l'état-major de la
Thionville, il porta dès lors son inves-
dans toutes les parties de la science mi-
·eçut pour ses travaux historiques la croix
ır en 1829 et fut nommé capitaine à la
30. Mis en demi-solde en 1834, il fut em-
isieurs années au dépôt de la guerre.
e ce savant officier, qui a contribué à la
de la Société de la statistique univer-
9) et de l'Académie de l'industrie (1830),
l nombre d'articles remarquables sur
militaire, répandus dans plusieurs re-
riodiques, notamment le *Journal des
militaires*, *le Spectateur militaire*, le
encyclopédique, *le Magasin universel*,
naire de la conversation et *l'Armée*, dont
n 1837 la rédaction en chef. Ses prin-
vrages sont: *Histoire des institutions
des Français* (1830-1831, 4 vol. in-8
fruit d'immenses recherches et abon-
:tails historiques du plus grand intérêt;
historique, militaire et statistique
, 2 vol. in-8): *Tableaux chronologiques
:s, siéges et batailles* (1845-1849) pour
de l'armée de M. Adrien Pascal. En
fourni de nouveaux matériaux à une
on de ce dernier ouvrage.

image
not
available

image
not
available

s la carrière littéraire; il y débuta, en 183:, un roman, *la Tavernière de la cité*, suivi peu :s de *l'Hôtel du Peteau-Diable* (1836, 2 vol.) et de *l'Évêque d'Autun* (1838, 2 vol. in-8), .e des mœurs du moyen âge, au triple point ue de la vie populaire, chevaleresque et cléri- . La coïncidence de la mort de Talleyrand la publication de cet ouvrage lui valut, à anger surtout, une certaine vogue.

:e; te fervent de l'école romantique, il a pu- des poésies : *les Dithyrambes* (1840); *les Au- s* (1841); *Napoléon III* (1854), odyssée en e chants, qu'il augmenta l'année suivante de hants relatifs aux affaires de Crimée. De à 1852, il a préparé une trilogie épique, chaque partie comprend vingt-quatre chants :visage successivement l'homme dans ses rts avec les puissances *inférieures*, *morales érieures*. On a encore de M. Siméon Chau- plusieurs *Discours* prononcés aux séances lles de l'Institut historique, dont il est re, et plusieurs travaux lus au comité cen- es artistes, dont il est président, entre : *Coup d'œil sur l'art religieux* (1855).

MS (William-Gilmore), poëte et romancier ain, né le 17 avril 1807, à Charleston ne du Sud), montra de bonne heure des tions pour la poésie; il avait à peine quinze e les journaux de sa ville natale inséraient s. En 1825 parut son premier recueil de , *Lyrical and other poems*, suivi de trois avant 1830. Avocat, puis propriétaire du politique, *the Charleston city Gazette*, il toute sa fortune à soutenir cette feuille. t s'éloigner de Charleston après la mort mme, qu'il y perdit en 1832, il alla vivre ham (Massachussets), où il écrvit son il ouvrage de poésie, *l'Atlantide* (Ata- a Story of the sea).

ndonna ensuite la poésie pour le roman raître *Martin Faber* (1833), récit drama- sombre, dont le succès l'engagea à ex- ongtemps la même veine, et suivi de *Guy a tale of Georgia*, qui eut autant de vogue. diviser en quatre catégories les romans iteur : ceux qui se rapportent au temps olution américaine, *the Partisan*, *Melli- Catharine Walton*, trilogie; *the Scout* ur), etc.; ceux qui racontent la vie des : *Guy Rivers; Richard Hurdis, a tale ma; Border-Beagles, a tale of Missis- uchampe, a tale of Kentucky*; les ro- toriques : *Yemassee, a romance of Ca- he Damsel of Darien*, etc.; enfin, les le pure imagination : *Martin Faber; ner; Marie de Bernières*, etc. Chacun vrages, publiés successivement depuis été réimprimé en un volume in-12, à , de 1854 à 1856. Un des chefs-d'œuvre r est une collection de nouvelles réu- e titre de *the Wigwam and the Cabin* , 1845, in-12).

ans de M. Simms sont pleins d'action, tures dramatiques au milieu des tribus es Peaux-Rouges, les bouleversements ire, les tempêtes, les ouragans, lui le fond d'une foule de scènes pitto- une source puissante d'émotion et d'in- a accusé l'auteur américo-allemand 'avoir mis largement l'auteur de *Guy* atribution.

s a encore publié, à différentes épo- ouzaine de volumes de poésie, dont es pièces ont été réunies sous ce ti- , *descriptive, dramatic, legendary lative* (New-York, 1853, 2 vol. in-12).

…tion du premier tiers, il n'y fut pas [illegible] par l'Assemblée législative. Éloigné de la [illegible] litique et de l'enseignement public [illegible] a été appelé à deux reprises (18[illegible] et [illegible]) [illegible] gique pour y faire, dans les principales [illegible] Gand, à Liége, à Anvers, des conférences [illegible] losophie qui ont excité le plus vif [illegible]

Quelques-uns des divers écrits de M. [illegible] mon attestent de sérieuses études [illegible] tous se sont fait remarquer par le talent [illegible] l'indépendance et l'élévation de la pensée [illegible] voici la liste : *du Commentaire de Proclus [illegible] Timée de Platon* (1839, in-8), l'une de ses thèses pour le doctorat, signées toutes [illegible] son nom patronymique : *Étude sur la [illegible] de Platon et d'Aristote* (18[illegible], in-8); *[illegible] l'école d'Alexandrie* (1844-4[illegible], 2 vol. [illegible]) trois ouvrages d'enseignement écrit [illegible] sorte de trilogie philosophique : *le [illegible]* in-8; 5e édit., 1857, in-12); *la Religion [illegible]* (1856, in-8; 4e édit., 1857, in-12), et *la [illegible] conscience* (1857, 2e édit. in-12), résumé [illegible] nières conférences faites en Belgique [illegible] teur; *la Religion naturelle* a été tra[illegible] fois en anglais. — M. Jules Simon a [illegible] tre dans *la Bibliothèque Charpentier* [illegible] d'œuvres philosophiques avec d'[illegible] troductions : *Œuvres de Descartes* ([illegible]); *Œuvres philosophiques de Bossuet* ([illegible]); *Œuvres de Malebranche* (1842-47, 2 [illegible]); *Œuvres philosophiques d'Antoine Arn[illegible]* in-12). Il a collaboré au *Manuel de [illegible]* (1847, in-8), avec MM. Jacques et [illegible] *Dictionnaire des sciences philosophiques* [illegible] par M. Franck. Il a fourni aussi un [illegible] bre d'études de critique philosophique [illegible] *des Deux-Mondes* depuis 1840, et a [illegible] un des principaux fondateurs de la [illegible] *penser*. Il a fourni à celle-ci de nombreux [illegible] cles, notamment une chronique [illegible] le titre de *l'Assemblée-Nationale*, pendant [illegible] la durée de la Constituante.

SIMON (Victor), magistrat et archéologue [illegible] çais, est, depuis vingt-cinq ans, [illegible] bunal de Metz, où il a été successivement [illegible] juge (18[illegible]), vice-président (18[illegible]) et [illegible] (1852). Chargé, lors de la création du [illegible] monuments historiques, de l'inspection [illegible] Moselle, il est membre de l'Académie [illegible] la Société géologique de France, etc. [illegible] cure en avril 1847.

On a de lui : *Mémoires sur le [illegible] ment de la Moselle* (18[illegible]); *Rapport sur [illegible] ciens monuments existant dans la Moselle* [illegible]; *Notice sur Metz et ses environs* (18[illegible]); [illegible] *sur l'emplacement du palais des rois d'[illegible]* (1843); *Notice sur le Sablon* (18[illegible]); *[illegible] Metz à Sarrelouis* (1850), etc., et un nombre grand de *Documents*, *Notices*, *Observations*, *[illegible]cherches*, fournis, comme la plupart des [illegible] précédents, aux *Mémoires de l'Académie* [illegible]

SIMON-LORIÈRE (Pierre), général [illegible] à Blois, le 18 octobre 1786, s'engagea [illegible] comme mousse, puis comme soldat [illegible] dition de Saint-Domingue (1802), [illegible] tenant, fut attaché comme aide de camp [illegible] néraux Bruyère et Sénécal, et fit avec [illegible] les campagnes de l'Empire en Allemagne, [illegible] pagne, en Russie et en France. Napoléon [illegible] colonel quelques jours avant sa première [illegible] tion (1814). Condamné sous Louis XVIII [illegible] avoir tenu des réunions politiques, et [illegible] contrôles de l'armée, il adressa [illegible] tion sur pétition aux Chambres. [illegible] Juillet lui rendit son rang, [illegible]

maréchal de camp (11 novembre 1837) et le chargea du commandement militaire des Deux-Sèvres. Il est placé, depuis 1848, dans la deuxième section (réserve) de l'état-major général de l'armée. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 13 novembre 1857.

SIMONIN (Edmond), médecin français, né à Nancy, vers 1812, est fils d'un médecin distingué de cette ville, M. Jean-Baptiste SIMONIN, qui, sans avoir rien écrit que des mémoires dans les *Annales* de la Société des sciences et arts de Nancy, a été choisi, dès 1836, pour correspondant de première classe de l'Académie de médecine. S'étant fait recevoir lui-même docteur à Paris en 1839, il se fixa dans sa ville natale; il y occupe à l'école de médecine la chaire de clinique chirurgicale.

On a de lui différents travaux, notamment : *Décade chirurgicale ou Observations de chirurgie pratique* (1838, in-8); *du Strabisme* (1841, in-8, broch.); *sur le Virus vaccin* (1841); *de l'Emploi de l'éther sulfurique et du chloroforme à la clinique chirurgicale de Nancy* (Paris et Nancy, 1849-1855, 2 vol. in-8); des *Mémoires*, des *Opuscules*, etc.

SIMONIS (Eugène), sculpteur belge, né à Liége, vers 1818, étudia successivement à l'école belge de Bologne, puis à Rome, sous Finelli, et revint se fixer en Belgique, où il est devenu membre de l'Académie royale (1845), officier de l'ordre de Léopold, etc. Il a fait partie, en 1855, du jury de l'Exposition universelle de Paris. Nous citerons de lui : le *Mausolée du chapelain Triest*, à Sainte-Gudule; la statue équestre de *Godefroid de Bouillon*, sur la place Royale de Bruxelles; *l'Innocence*, au musée national; *Pepin d'Héristall*, au palais des Chambres (1837-1848); *une Levrette*, *le Bambin malheureux*, exposés à Paris en 1840 et 1843; etc.

SIMONIS-EMPIS. Voy. EMPIS.

SIMONNIN (Antoine-Jean-Baptiste), auteur dramatique français, né à Paris, le 11 janvier 1780, entra, sous le Directoire, dans l'administration des domaines, devint premier commis et exerça pendant plusieurs années l'emploi de receveur de l'enregistrement dans le Saône-et-Loire. Dès l'âge de treize ans il faisait des vers, insérés dans les recueils lyriques annuels; il mit plus tard la *Grammaire française en vaudevilles* (1806, in-16) et parodia *le Mérite des femmes* (1825). Il avait une grande facilité à tourner les couplets, et son dernier ouvrage est un recueil de chansons intitulé : *Sacrées et profanes* (1856, in-18). Le nombre des pièces qu'il a données à toutes les scènes de genre s'élève à plus de deux cents, depuis *Jeannot tout seul* (1801) jusqu'aux *Mémoires de ma tante* (1853); il a eu pour collaborateurs presque tous les hommes d'esprit qui ont fait des vaudevilles depuis cinquante ans : A. Gouffé, Désaugiers, Rougemont, Dumersan, Brazier, Merle, etc. — M. Simonnin est mort à Paris le 4 mai 1856.

SIMPSON (sir James), général anglais, né en 1792, à Édimbourg, fit ses études à l'université de cette ville, obtint, à l'âge de dix-neuf ans, un brevet d'enseigne dans les gardes, fit la campagne de 1812 en Espagne et prit part à la défense de Cadix ainsi qu'à l'attaque de Séville. Capitaine en 1813, il reçut une blessure grave au combat des Quatre-Bras en Belgique. Ensuite il servit quelque temps en Irlande, et passa comme chef des forces militaires à l'île Maurice, où il acquit la réputation d'un officier utile et plein de zèle. En 1842, il alla combattre aux Indes sous les ordres de sir Ch. Napier, assista à la bataille de Miani et à la prise

Digitized by Google

image
not
available

nalyse philosophique et ont été confirmées par l'expérience ou ne tarderont pas à l'être. Chacune des opérations qu'il a proposées, dans les cas les plus difficiles que puissent rencontrer la science de l'obstétrique et la thérapeutique spéciale des maladies des femmes, honoreraient une vie entière de labeur (extraction préalable du placenta, version substituée à la craniotomie, emploi de la sonde et des pessaires intro-utérins). Elles soulevèrent d'abord les plus violentes attaques; mais leur efficacité, éprouvée depuis dix ans, est aujourd'hui reconnue avec respect par la majorité des médecins. »

Outre les nombreux travaux relatifs à ses découvertes, le docteur Simpson a publié les mémoires suivants, qui témoignent de la variété de ses connaissances : *Notices archéologiques sur la lèpre et les léproseries en Écosse et en Angleterre* (Antiquarian notices of Leprosy; Edimbourg); *Caractères contagieux du choléra* (On the contagiousness of cholera) : *Anciennes empreintes romaines relatives à la médecine* (Ancient roman medicine stamps); *l'Armée romaine était-elle pourvue d'officiers médicaux?* (Was the Roman army provided with medical officers?); *Notes sur quelques anciens vases grecs destinés à contenir du lykion, et sur l'usage moderne de la même drogue dans les Indes orientales* (Notes on some ancient greek vases for containing Lykion, etc.); etc.

Aussi érudit qu'habile, M. Simpson est consulté chaque jour sur des questions d'archéologie et de bibliographie médicales, comme sur les difficultés de son art. Amis, savants étrangers, artistes, s'empressent autour de lui; mais ils ne peuvent le voir qu'au moment de son déjeuner, alors que le reste de sa maison est littéralement envahi par les clients. Rien de plus curieux que le spectacle que présente durant cette courte audience sa salle à manger : l'infatigable docteur, qui souvent, avant de commencer ses travaux du jour, a passé la nuit auprès du lit d'une duchesse ou du grabat d'une pauvre femme, adresse à chaque visiteur, tout en dictant une réponse à un billet pressé, soit un mot gracieux, soit une solution savante. C'est un homme de petite et large stature, à la tête énorme et chevelue, à la physionomie douce et énergique. Nature forte et généreuse, il prête son concours à toute idée grande et utile, avec autant de dévouement que de science.

En 1849, le docteur Simpson a été élu président du Collége royal des médecins, et, en 1832, président de la Société chirurgicale d'Edimbourg. Il est accoucheur de la reine Victoria pour l'Écosse. Associé étranger des Académies de médecine de Paris et de Belgique, il est membre des Sociétés de chirurgie et de biologie de Paris, et des Sociétés médicales de Norvége, de Stockholm, de Copenhague, de Gand, du Massachussets, et membre honoraire du King et Queen's college des médecins en Irlande; etc.

SIMROCK (Charles), poëte et érudit allemand, né à Bonn, le 28 août 1802, s'est spécialement consacré à l'interprétation et à la propagation des vieilles poésies germaniques. Après avoir été élevé au lycée français établi alors à B nn, il étudia le droit à l'université de cette même ville, et alla, en 1822, à Berlin, où il resta, jusqu'en 1830, employé dans l'administration publique comme auditeur, puis comme référendaire. Une pièce de vers que lui inspira notre révolution de Juillet 1830, le fit destituer par le gouvernement prussien, et il se livra dès lors exclusivement à la poésie et à ses études de *germaniste* qu'il avait jusque-là menées de front avec ses fonctions. En 1850, il a repris des fonctions en rapport avec son talent et ses travaux, en acceptant la [illegible] chaire de langue et de littérature allemande [illegible]

M. Ch. Simrock a de bonne heure [illegible] nom, comme interprète des antiques [illegible] tionales, aux plus célèbres de toutes, [illegible] *lungen*, dont sa traduction, publiée à [illegible] 1827, compte aujourd'hui d[illegible] éditions [illegible] complétée par celle des *Vingt chants des* [illegible] *gen*, restitués d'après les indicatoins de [illegible] (Zwanzig lieder. d. Nieb. nach Lachmann [illegible] deutungen wieder hergestellt; Bonn [illegible] puis 1830, il n'a cesse de traduire [illegible] chants les plus intéressants pour l'Allemagne [illegible] de les éclaircir par des notes savantes. [illegible] rons parmi ses publications : *Sources* [illegible] *speare, dans les nouvelles, contes et* [illegible] (Quellen des Shakspeare in Novellen. [illegible] und Sagen; Berlin, 1831, 3 vol.), avec [illegible] meyer et Henschel; *Trésor des nouvelles* [illegible] *nes* (Novellenschatz der Italianer; Ibid. [illegible] *Poésies de Walther von der Vogelweide* [illegible] Walther's, etc.; Ibid., 1833, 2 vol.), [illegible] commentaires, avec M. Wackernagel; [illegible] *forgeron*, poëme épique (W. der Schm[illegible] sche Heldensage; Bonn, 1835); *Tra*[illegible] *Rhin, recueillies de la bouche du* [illegible] *poëtes* (Rheinsagen, aus dem Munde [illegible] kes, etc.; Bonn, 4[e] édit., 1850), livre [illegible] classique du voyageur, et dont l'agré[illegible] sition explique le succès; près d'une [illegible] de recueils de proverbes, de chants na[illegible] publiés successivement sous le titre [illegible] *Livres populaires de l'Allemagne* (Deutsche [illegible] bücher; Berlin et Francfort, 18[illegible] et [illegible] parmi lesquels les *Marionnettes du docteur* [illegible] (Puppenspiel von Doct. F., 1846), ont eu [illegible] grand succès; *le Livre des héros* (das Hel[illegible] développement poétique de toute la lég[illegible] mande, au moyen de légendes tradu[illegible] tiquement recomposées par M. Simrock [illegible] 1855); *Poésies* (Gedichte; Leipsick, 18[illegible] original de romances, ballades et autr[illegible] personnelles de l'auteur, qui ont été [illegible] au milieu de toutes ces anciennes [illegible] M. Simrock s'est particulièrement plu à [illegible] ter. On cite encore de ce savant conna[illegible] l'antiquité poétique de la Germanie un *Ma*[illegible] *mythologie allemande* (Handbuch d. deut[illegible] Bonn, 1853), et un *Livre de lecture* [illegible] *allemand en allemand nouveau* (Altd[illegible] Lesebuch in, etc.; Stuttgart et Tubingue[illegible]

SIMSON (Martin-Édouard), homme po[illegible] magistrat allemand, né le 10 novembre [illegible] Kœnigsberg, fit ses études dans cette [illegible] tint, en 1829, le grade de docteur en [illegible] fesseur adjoint dès l'âge de vingt-trois ans [illegible] vint, en 1836, professeur titulaire et fut [illegible] en 1846, conseiller du tribunal supér[illegible] timé, comme jurisconsulte et comme pro[illegible] M. Simson se fit surtout une réputation par [illegible] qu'il prit durant le mouvement révolu[illegible] de 1848. Représentant de la ville de Kœn[illegible] au parlement de Francfort, il s'y distin[illegible] la clarté et la précision de son esprit et [illegible] successivement, dans le cours de l'ann[illegible] fonctions de secrétaire, de vice-présid[illegible] président. Il dirigea l'Assemblée avec une [illegible] et une impartialité qui lui valurent d'être [illegible] la presque unanimité des voix. En 1849, [illegible] chargé de la direction de la fameuse dépu[illegible] qui se rendit à Berlin pour offrir la couronne [illegible] périale au roi de Prusse. Ayant échoué dans [illegible] mission, il déclina l'honneur de présider plus [illegible] temps l'Assemblée nationale, qu'il quitta [illegible] avec MM. Gagern, Dahlmann et les autres [illegible] du parti libéral modéré.

image
not
available

1853), il se prononce contre la promulgation d'un Code civil dans le royaume de Saxe.

SIRAUDIN (Paul), vaudevilliste français, né, vers 1815, a travaillé, dès 1835, pour le théâtre, auquel il a donné, seul ou en collaboration, le plus souvent avec M. Delacour, un grand nombre de pièces. Quelques-unes ont été jouées avec succès sur les scènes du Palais-Royal et des Variétés. Nous rappellerons : *une Faction de nuit* (1842); *un Voyage en Espagne* (1843) et *le Tricorne enchanté* (1845), avec M. Th. Gautier; *une Histoire de voleurs* (1846); *Lorettes et artistes* (1849); *la Société du doigt dans l'œil* (1850); *Claudine* (1851); *le Misanthrope et l'Auvergnat* (1852), où Sainville a créé l'un de ses derniers rôles; *le Bourreau des crânes* (1853); *le Télégraphe électrique* et *un Mari qui ronfle* (1854); *Sous un parapluie* et *le Gendre de M. Pommier*, parodie de la pièce de M. Ém. Augier (1855); *la Queue de la poêle* (1856); *la Gammina*, parodie en quatre actes de *la Fiammina* (1857), etc.

SIRET (Adolphe), littérateur belge, né à Beaumont, dans le Hainaut, vers 1805, attaché depuis longtemps aux bureaux du gouvernement à Namur, a publié, à la suite de voyages et de recherches dans les musées d'Europe, un ouvrage des plus importants pour l'histoire de la peinture: *Dictionnaire historique des peintres de toutes les écoles...., précédé d'un abrégé de l'histoire de la peinture, suivi de la nomenclature des peintres modernes*, etc. (1848, grand in-4). Il est devenu, en janvier 1855, membre de l'Académie de Belgique. On a encore de lui : *les Genêts* (1836); *le Dernier jour du Christ* (1838); *Gloires et misères* (1840); *Rêves de jeunesse* (1843); *Chants nationaux* (1855), poëmes et poésies; *le Fils d'un empereur* (1840), essai dramatique en vers; *Anne de Boleyn* (1841), tragédie; *la Florentine*, drame en trois actes (1842); *les Trois marquis*, comédie (1844); *Parallèle entre Raphaël et Rubens* (1847); *Revue du salon* (1848), etc.

SIVRY (Alphonse DE), sénateur français, ancien député, né à Milan, le 17 mars 1799, fils d'un payeur général de l'armée d'Italie, entra, après la révolution de Juillet, dans la carrière politique. Élu député, en 1831, par l'arrondissement de Ploërmel, il fit sans interruption partie de la Chambre jusqu'en 1842 et y représenta les opinions du centre gauche. Remplacé par M. de La Rochejaquelein, dont la candidature fut secrètement appuyée par le préfet du Morbihan, il se retira dans la vie privée jusqu'au 24 février. Il travailla de toutes ses forces à l'élection présidentielle du 10 décembre et revint bientôt aux affaires : le prince Louis Napoléon le nomma préfet d'Indre-et-Loire (31 décembre 1848), puis de la Meurthe (11 mai 1850). Le zèle de M. de Sivry pour la politique inaugurée par le président a été récompensé par son admission dans le Sénat, le 19 juillet 1854; il avait été promu, le 1er janvier 1853, officier de la Légion d'honneur. Il est membre, depuis longtemps, du conseil général du Morbihan.

SJOEGREN (André-Jean), linguiste russe, né, le 25 avril 1794, dans le gouvernement de Nyland, membre de l'Académie des sciences de Pétersbourg depuis 1829, s'est livré à l'étude des dialectes finnois et de l'ancien russe. La plupart de ses ouvrages sont écrits en allemand; nous citerons : *de la Langue et de la littérature de la Finlande* (über die finnische Sprache und ihre Literatur, 1831); *de la Population finnoise du gouvernement de Saint-Pétersbourg* (über die finnische Bevölkerung des [illegible] vernements, 1833); *de l'Ouvrage* [illegible] *danois Magnussen*, intitulé [illegible] (über das Werk des Magnussen [illegible]); *Grammaire ossète* (Ossetische Sprachlehre [illegible]), vocabulaire en ossète et en allemand [illegible] aussi beaucoup de dissertations [illegible] dans les *Mémoires* de l'Académie [illegible]. — M. Sjœgren est mort à Saint-Pétersbourg, 18 janvier 1855.

SKAU (Laurids-Bedersen), [illegible] Schleswig, qui s'est fait un [illegible] populaire, dans l'agitation du Schleswig-[illegible] (1842-1843), né, en 1817, à [illegible] de Haderslev), ne fréquenta pas [illegible] que celle de sa ville natale, [illegible] pasteur. Issu d'une famille originaire [illegible] mark, il s'est prononcé en faveur de [illegible] contre les prétentions des Allemands [illegible] qui voulaient annexer le Schleswig à la [illegible] tion germanique, et, après l'extinction [illegible] la famille royale, former du Schleswig-[illegible] État indépendant. Doué d'un rare talent [illegible] il le fit tourner au triomphe de la cause [illegible] danoise. Les discours qu'il prononça [illegible] banquets, dans les fêtes populaires, et [illegible] dans la réunion qui eut lieu, en 1843, [illegible] nence de Skamling, n'ont pas peu [illegible] entretenir le zèle des partisans du [illegible] parcourait les campagnes pour [illegible] paysans et leur expliquer des passages [illegible] *Kirke* et de l'*Ugeblad*, journaux [illegible] nissait lui-même des articles. Son [illegible] ressentait un peu du goût du public [illegible] s'adressait : il n'épargnait pas l'injure [illegible] versaires, qui l'appelaient *orateur de* [illegible] tandis que les Danois le surnommaient [illegible] *de leur parti*, *le sauveur de la* [illegible] discours ont été publiés à Copenhague, [illegible] (*L. G. Skau og hans taler*).

Secrétaire de la Société du Schleswig, [illegible] en 1843, d'une députation chargée de [illegible] au roi que la langue danoise fût employée [illegible] jointement avec l'allemand, aux séances [illegible] États provinciaux des duchés. Il retourna [illegible] plusieurs occasions à Copenhague avec [illegible] sions analogues et, à chaque fois, il reçut [illegible] et des hommes politiques, l'accueil le [illegible] tingué. Il est chevalier du Danebrog. [illegible] ne mentionne pas son nom dans l'affaire [illegible] chés en 1848; sans doute, à cette époque [illegible] fracas des armes couvrit la voix de l'orateur.

SKELMERSDALE (Édouard BOOTLE-WILBRAHAM, 2e baron), pair d'Angleterre, né, [illegible] dans le Lancashire, est fils d'un membre [illegible] lement. Il fit son éducation au collége d'[illegible] prit, en 1853, à la Chambre des Lords, [illegible] de son grand-père qui, en 1828, y avait [illegible] un siége héréditaire. Il appartient au parti [illegible] servateur.

SKODA (Joseph), médecin allemand, [illegible] 10 décembre 1805, à Pilson, en Bohême, [illegible] à partir de 1825, les cours de médecine [illegible] versité de Vienne. Docteur depuis 1831, [illegible] la médecine en Bohême pendant que le [illegible] sévissait, et fut nommé, en 1833, [illegible] decin de l'hôpital général de Vienne. [illegible] Joseph Heine et Gutbrod à l'usage du [illegible] scope de Laennec, il résolut, sous l'influence [illegible] ses liaisons avec Kolletschka et Rokitansky, [illegible] livrer particulièrement à l'étude de l'[illegible] pathologique et des nouvelles méthodes d'[illegible] tation et de percussion. Ses cours pratiques [illegible] commencés en 1835, eurent un grand [illegible]

image
not
available

avaient pour objet la liberté de la navigation du Weser. Il fit conclure des conventions de commerce dans l'intérêt de Francfort et de Brême avec plusieurs États étrangers, l'Angleterre, les États-Unis et le Brésil, qui envoyèrent des consuls dans ces deux villes. Nommé bourgmestre de Brême en 1821, il n'a cessé de remplir ces fonctions que pendant la période révolutionnaire de 1849 à 1852. M. Smidt a reçu le titre de docteur en droit de l'université d'Iéna en 1831, seule distinction que lui permette d'accepter la loi républicaine de son pays.

SMIRKE (sir Robert), architecte anglais, né vers la fin du dernier siècle, fut élevé par son père, peintre distingué, et s'est fait lui-même une certaine réputation par ses solides connaissances. Nous citerons, entre autres monuments construits d'après ses dessins : le *British museum*, commencé en 1823, et *l'Hôtel des postes* (New-Post-Office), qui date de 1829. Cet architecte, anobli en 1831, est membre de l'Académie des beaux-arts.

Son fils, M. Sidney Smirke, a étudié aussi l'architecture et adopté le genre gothique qui est celui de l'école moderne. Il a été chargé d'élever les nouveaux bâtiments du Temple et le club Carlton à Londres. En 1855, il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris le *Modèle d'un salon de lecture pour le Musée britannique*. Depuis 1847, il est membre associé de l'Académie royale.

SMITH (Robert-Vernon), homme politique anglais, né en 1804, à Londres, fut élevé à l'université d'Oxford et entra, en 1829, à la Chambre des Communes, où il a été constamment réélu, soit par le bourg de Tralee, soit par celui de Northampton. L'un des membres les plus distingués du parti libéral, il prend une part active aux travaux politiques. A diverses reprises, il a rempli des charges importantes dans les ministères whigs : lord de la Trésorerie sous lord Grey (1830-1834), il fut nommé par lord Melbourne secrétaire du bureau des Indes (1835-1839) et ensuite sous-secrétaire d'État aux colonies (1839-1841). Quoique adversaire de sir R. Peel, il n'en appuya pas moins ses réformes économiques. Après avoir occupé quelques semaines le secrétariat de la guerre (février 1852) dans l'administration chancelante de lord J. Russell, il fut appelé par lord Palmerston à présider le bureau des Indes (1855), charge qui lui donne voix de délibération et place au cabinet. Depuis 1841, M. Vernon Smith fait partie du Conseil privé.

SMITH (sir Henri-George Wakelyn), général anglais, né en 1788, à Whittlesea (comté de Cambridge), où son père exerçait la profession de médecin, entra en 1805 au service militaire, avec le grade de lieutenant en second, fit les campagnes de la Péninsule et se trouva à Waterloo. Après vingt ans de paix, il fut envoyé aux Indes, où il rendit des services signalés, qui, à deux reprises, lui valurent les remercîments publics du Parlement. Adjudant général à la bataille de Maharadjpour, il commanda la première division d'infanterie dans le corps d'armée du Sutledje et prit part aux sanglants combats de Ferozecha et de Moudki, livrés en 1845 contre les Sikhs. Le succès de la journée d'Aliwâl (1846), où il fut placé à la tête des troupes de la Compagnie, le fit élever au rang de grand-croix de l'ordre du Bain avec le titre de baronnet. En 1847 il revint en Europe, après avoir contribué au gain de la bataille décisive de Sobraon. Dans l'automne de la même année, sir Smith fut nommé gouverneur du cap de Bonne-Espérance; mais la guerre désastreuse qu'il eut à soutenir contre les Cafres [illegible] laquelle il perdit beaucoup de [illegible] occasion au ministère de le rappeler [illegible] réside aujourd'hui à Devonport avec les [illegible] de général des comtés de l'Ouest.

SMITH (Albert), littérateur anglais [illegible] mai 1816, à Chertsey, où son père exerç[illegible] decine, étudia lui-même cette science [illegible] de Middlesex, et après avoir été admis [illegible] des chirurgiens (1838), vint suivre à [illegible] clinique de l'Hôtel-Dieu. De retour dans [illegible] natale, il écrivit pour le *Medical Times* [illegible] d'esquisses littéraires intitulée : *Jasper* [illegible] *ou Confessions d'un garçon d'amphithé*[illegible] 1841 il s'établit à Londres et, en [illegible] qu'il collaborait à différents *Magazines* [illegible] les romans qui suivent : *le Bol de p*[illegible] wassail bowl), recueil de nouvelles e[illegible] *Aventures de M. Ledbury* (Adventures [illegible] *la Famille Scattergood* (the S. family [illegible] *quise de Brinvilliers* (the Marchioness [illegible] *Christophe Tadpole ; l'Ambassade P*[illegible] Pottleton legacy), et une quantité [illegible] de contes, nouvelles, esquisses, bou[illegible] de théâtre, farces et parodies.

Après avoir publié un volume d'imp[illegible] l'Orient (a *Month in Constantinople*; [illegible] édit., 1854), il fit, le 12 août 1851, l'asc[illegible] mont Blanc et entreprit de l'expliquer [illegible] de Londres à l'aide de dioramas et [illegible] en relief. Cette *lecture* illustrée, répé[illegible] jours à Egyptian-Hall depuis le 15 [illegible] a rapporté plus de 200 000 francs à [illegible] qui abandonna la littérature. Son *H*[illegible] *mont Blanc* (the Story of mount Blanc [illegible] in-8; 2e édit., 1854), n'est qu'une [illegible] logue à l'usage des visiteurs d'Egyptian[illegible]

SMITH (Alexandre), poëte anglais, [illegible] gow, le 31 décembre 1830, était [illegible] une des fabriques de Glasgow à une [illegible] analogue à celle de contre-maître [illegible] paraître son premier recueil : *Poems* [illegible] 1853, in-8), qui obtint tout d'abord un [illegible] extraordinaire ; il contient un poëme, *l*[illegible] *de la vie*, des pièces fugitives et quelques [illegible] Tiré tout d'un coup de l'obscurité, l'ou[illegible] vrier fut nommé, en 1854, secrétaire [illegible] versité d'Edimbourg.

SMITH (William), érudit anglais, est [illegible] à Londres, où il a fait d'excellentes étu[illegible] lant d'abord suivre la carrière du barreau [illegible] les degrés ordinaires de la Société de Gr[illegible] puis, ayant acquis une connaissance pr[illegible] fondie des langues anciennes, il obtint [illegible] léges de Highbury et de Homerton, [illegible] d'humanités qu'il remplit plusieurs ann[illegible] la plus grande distinction. En 1850, [illegible] détermina la réunion de ces deux collé[illegible] celui de Coward sous le nom de *Nouv*[illegible] *lége de Londres*.

Au milieu de ses travaux d'enseigne[illegible] entreprit des ouvrages qui lui ont fait [illegible] dans le monde savant : *les Antiquités* [illegible] *et latine* (Dictionary of greek and roman [illegible] quities; Londres, 1842, in-8), et le *Dict*[illegible] *biographique et mythologique de l'antiqu*[illegible] tionary of greek and roman biography and [illegible] logy; 1841-1849, 3 gros vol. in-8), deux [illegible] tions intelligentes mises au niveau de l'ér[illegible] moderne.

En 1850, le professeur W. Smith [illegible] une série d'ouvrages à l'usage des collé[illegible] les éditions se sont multipliées rapide[illegible] *Lexiques* (School dictionaries, 1850-185[illegible]

image
not
available

(Kort begrip eener geschiedenis, etc.; Anvers, 1849), réimprimés à Gand en 1850, avec un titre légèrement modifié et devenus classiques dans les colléges; ainsi qu'une biographie anecdotique de Willems (Gand, 1847) et quelques travaux secondaires sur la littérature des Pays-Bas.

SOHN (Charles-Ferdinand), célèbre peintre allemand, né à Berlin, le 10 décembre 1805, fit ses premières études dans sa ville natale sous la direction de M. Schadow, qu'il ne tarda pas à suivre à Dusseldorf. Il y forma avec MM. Hildebrandt, Lessing, Hübner et quelques autres, ce premier noyau d'élèves remarquables qui sont aujourd'hui devenus célèbres comme artistes et comme professeurs. Lui-même est actuellement un des maîtres les plus populaires de l'école.

M. Sohn, qui peut être rangé parmi les peintres de genre historique, a d'abord pris ses sujets à l'antiquité grecque; plus tard il les emprunta de préférence aux poëtes de la Renaissance. Parmi ses premières toiles on cite : *l'Enlèvement d'Hylas*, *Diane au bain*, *le Jugement de Pâris*, et quelques autres tableaux grecs, où éclatent, aux dépens de la composition, l'amour des belles formes et la science du nu, comme si le sujet ne servait que de prétexte à l'artiste pour exhiber de beaux torses et de riches académies.

Parmi les tableaux de M. Sohn empruntés à Shakspeare, au Tasse et à Gœthe, où le sujet est plus étudié et la pensée en général plus approfondie, il faut mentionner : *Renaud et Armide*, *Roméo et Juliette*, *les Deux Léonore*, *le Tasse composant ses vers*, ces deux derniers d'après le *Torquato Tasso* de Gœthe; puis des tableaux de moindre importance : *Joueur de luth*, *Madone*, etc.

Mais c'est comme peintre de portraits que M. Sohn s'est acquis le plus de réputation. Il en a exécuté un grand nombre, qui sont souvent des tableaux de genre. Grâce, finesse, distinction, caractère, style et ressemblance, tels sont les mérites qu'ils réunissent presque toujours. Les femmes surtout sont réussies par son pinceau délicat; ses portraits d'hommes n'ont été égalés en Allemagne que par ceux de son ami, M. Hildebrandt. Il apporte dans ce genre de peinture les qualités fondamentales qui distinguent ses autres tableaux : un dessin correct sans sécheresse, une élégance soutenue, une couleur remarquable de vigueur, de fraîcheur et de coquetterie; une richesse de carnations qui rappelle celle de Rubens; un sentiment de la beauté qui sauve du commun ce peintre amoureux de la vie et de la santé. M. Sohn a formé de nombreux élèves.

SOIRON (Alexandre DE), homme politique allemand, né à Manheim, en 1805, d'une famille flamande émigrée dans le Palatinat, fit ses études de droit à Bonn et à Heidelberg, et exerça comme avocat à Heidelberg, puis à Manheim. Élu, dans cette dernière ville, député à la seconde Chambre badoise, il prit place parmi les membres les plus ardents de l'opposition. L'un de ceux qui contribuèrent le plus aux mouvements de l'année 1848, il exerça une certaine influence sur le parlement de Francfort. Son but était de réconcilier l'Assemblée nationale avec les diverses puissances, et il agit dans ce sens avec beaucoup de fermeté comme président du comité des Cinquante. Il refusa une place dans le ministère badois, et renferma son action au sein de l'Assemblée nationale, où il prit une grande part à la rédaction de la constitution. Dévoué à l'unité allemande, il voulait rétablir la dignité d'empereur d'Allemagne, et n'était pas éloigné de voter pour le roi de Prusse. Il prononça aussi plusieurs discours dans cet esprit à l'assemblée partielle d'Erfurt. Lorsque toutes les espérances d'union allemande [illegible]rent été trompées, M. Soiron resta encore [illegible] année à l'Assemblée des États de Bade, puis retourna à Manheim, où il occupe une place d'avoué auprès du tribunal. Il a laissé, comme homme politique, la réputation d'un esprit [illegible] et d'un caractère conciliant.

SOITOUX (Jean-François), sculpteur français, né à Besançon, vers 1824, vint étudier à Paris sous Feuchère et David d'Angers, et débuta par une *République* au salon de 1850. Depuis cette première commande officielle il a exécuté [illegible]rents travaux au nouveau Louvre : *le Génie des combats*, *Montaigne*, *Denis Papin*, statues [illegible] Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1850.

SOLEIL (N....), constructeur français d'instruments de physique, né à Paris, en 17[illegible] pour maîtres deux habiles ingénieurs, MM. [illegible]reing et Palmer. En 1823, Fresnel, occupé de l'établissement des phares à lentilles annulaires, le chargea de la construction des mécanismes destinés à les faire mouvoir. Depuis cette époque jusqu'en 1830, M. Soleil fut associé aux travaux de l'illustre physicien, fut le témoin de [illegible] ses découvertes et exécuta la plupart des appareils qui servirent à ses recherches.

Durant ces sept années, il se trouva sans cesse en contact avec tous les savants qui [illegible]taient engagés, à la suite de Fresnel, dans le vaste champ de l'optique moderne, et [illegible] dès lors la résolution de consacrer tous ses [illegible] à l'avancement de cette branche de la [illegible]que. Aidé des conseils d'Arago, Babinet, [illegible]zenne, Rudberg, Nœrremberg, M. Soleil construisit une série d'instruments à l'aide desquels il répéta, dans les cours publics, toutes les expériences de Fresnel. Son *banc de diffraction*, [illegible]reil classique, permet de projeter avec [illegible] grande facilité tous les phénomènes d'interférence et de diffraction produits par la lumière [illegible] et d'étudier à la loupe ces mêmes phénomènes obtenus à l'aide de la lumière d'une lampe.

Il serait trop long d'énumérer ici tous les instruments dont le dispositif est dû à M. Soleil; nous devons signaler deux appareils importants construits par lui; l'appareil destiné à [illegible] l'angle des axes dans les cristaux bi-axes [illegible] *saccharimètre optique*, fondé sur certaines propriétés de la lumière, découvertes par M. [illegible] et que l'introduction de la *plaque à deux rotations* due à M. Soleil, a rendu d'un usage facile [illegible]

Ce savant et modeste praticien, après [illegible] fourni une longue et utile carrière, s'est retiré [illegible] 1849, en laissant la succession de ses affaires [illegible] de ses travaux à M. Dubosq, son gendre et [illegible] élève. Il a reçu en 1848, une médaille d'or [illegible] Société d'encouragement, des récompenses [illegible] diverses expositions de l'industrie, notamment [illegible] médaille d'or à celle de 1849, et, le 7 [illegible] de la même année, la décoration de la Légion d'honneur.

SOLIMAN-pacha. Voy. SÈVES.

SOLLOHUB (Vladimir-Alexandrowitch, comte), littérateur russe, né en 1815, à Saint-Pétersbourg, d'une ancienne famille de Lithuanie. [illegible] conseiller intime, reçut une brillante éducation dans une des principales institutions de la capitale, fut admis dans le service diplomatique, [illegible] envoyé à Vienne en qualité d'attaché d'ambassade. Il y a quelques années, il est entré [illegible] titre de conseiller dans l'administration des provinces transcaucasiennes. En 1841, il [illegible] deux volumes de nouvelles intitulés [illegible]

image
not
available

physique (Physical geographie ; 1848, 2 vol.), où l'on trouve, au lieu d'une aride nomenclature, une intéressante histoire scientifique du globe terrestre.

Une science étendue et profonde, une grande force de raisonnement, les vues morales les plus élevées et un style élégant caractérisent les ouvrages de Mme Somerville. Membre honoraire de la Société royale d'astronomie de Londres depuis 1835, elle reçoit de la liste civile une pension de 300 livres sterl. (7500 fr.). Elle réside aujourd'hui, avec son mari et ses deux filles, à Florence, où son esprit aimable n'est pas moins apprécié que son savoir.

SOMMER (Jean-Édouard-Albert), humaniste français, né à Nancy, le 6 avril 1822, fit ses classes à Charlemagne, entra, en 1841, à l'École normale, où il ne resta qu'une année, et fut reçu agrégé des classes supérieures en 1846. De 1844 à 1845, il avait rempli au collége de Pau les fonctions de professeur de troisième ; il s'est renfermé depuis dans des travaux d'humaniste et de grammairien. Nous citerons : *Manuel de style, ou Exercices gradués sur l'art d'écrire*, etc. (1848, 2 vol. in-18) ; *Manuel de l'art épistolaire* (1848-1849, 2 vol. in-18) ; *Petit dictionnaire des synonymes français* (1849, in-18) ; *Petit dictionnaire des rimes françaises* (1850, in-18) ; *Lexique français-latin*, *Lexique latin-français* (1851-1858, 2 vol. in-8), extraits des *Dictionnaires* de M. Quicherat : la traduction des *Fables de Babrius* (1845, in-12), et des sommaires, notes, arguments, fournis à des éditions de *César*, *Cicéron*, *Ésope*, *Horace*, *Tite Live*, *Virgile*, *saint Basile*, *Démosthènes*, *Eschine*, *Homère*, *Socrate*, *Pindare*, *Platon*, *Thucydide*, etc.

SOMMIER (Antoine), ancien représentant du peuple français, né vers 1825 à Lons-le-Saulnier, professa de bonne heure des opinions républicaines, et combattit vivement le gouvernement de Louis-Philippe. Son premier ouvrage a pour titre : *Pamphlet jurassien*, *Salmigondis* (Lons-le-Saulnier, 1841, in-18) ; cet écrit de circonstance, oublié aujourd'hui, fut suivi d'une intéressante *Histoire de la révolution dans le Jura* (Paris, 1846, in-8). En 1848, M. Sommier se rangea parmi les partisans de M. Ledru-Rollin, et soutint avec talent, dans le journal *la Démocratie jurassienne*, le programme des radicaux. Un article véhément sur la peine de mort et le bourreau lui attira des poursuites judiciaires. Nommé représentant du peuple à la Législative, en 1849, il vota constamment avec la Montagne et signa la demande de mise en accusation présentée contre Louis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du siége de Rome. Il se prononça également contre les actes de la politique personnelle de l'Élysée, et contre la majorité royaliste. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut au nombre des représentants éloignés de France par mesure de sûreté générale. Depuis, il est rentré dans son pays, où il vit en dehors de la politique.

SONDERLAND (Jean-Baptiste), peintre et graveur allemand, né à Dusseldorf en 1804, étudia sous M. Schadow, et se tourna vers la peinture de genre. On cite, parmi les plus estimés de ses tableaux : *le Rendez-vous troublé ; l'Hôtelier faisant le compte ; le Marché au poisson ; le Bateau du Rhin ; le Départ et le Retour du guerrier ; les Passagers ; le Petit cordonnier ; le Chasseur sauvage*, d'après Burger. Il a en outre illustré un grand nombre de publications, parmi lesquelles nous mentionnerons : *Jeannot et Margot ; les Galants ; le Calme du soir ; les Trois petites roses ; la Dot ; Pauvre Pierre ; la Laitière ; la Cabaretière*, d'Uhland ; *le Gant*, d'après ... *Lénore*, d'après Burger ; *l'Apprenti* ... d'après Gœthe ; *le Chasseur de rats ; la* ... *du tailleur*, et autres sujets d'après ...

SONDES (George-John MILLES, 4e baron), pair d'Angleterre, né en 1794, descend ... branche cadette des barons Monson, ... 1760 à la pairie héréditaire. En 183. ... possession de la place de son frère à la Chambre des Lords, où il s'est associé à la politique ... conservateurs. Il a été autorisé à substituer le nom de Milles à celui de sa famille ... Marié en 1823, il a six enfants, dont ... George-Watson MILLES, né en 1824, ... aux gardes à cheval.

SONNET (Hippolyte), mathématicien français, né vers 1800, entra en 1819 à l'École ... et fut agrégé en 1822. Compris dans le ... ment dont elle fut alors l'objet, il eut ... contre les difficultés d'une existence pr... voyagea à l'étranger. Rentré en France ... docteur ès sciences, il devint, après av... fessé dans divers colléges, répétiteur à l'École centrale des arts et manufactures, puis ... de l'Académie de Paris. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 11 avril 1847.

On a de lui : *Polymnie* (1839, in-4), ... Quicherat ; *Nouvelle géométrie* (1839, ... *cherches sur le mouvement uniforme* ... *dans les tuyaux de conduite*, etc. (184. ; *Notions de physique et de chimie* (184. ; *Algèbre élémentaire* (1848, in-8), et autres ... pour les classes, qui ont eu plusieurs éditions ... vient de publier sous le titre modeste de ... *mes et exercices d'arithmétique et d'algèbre* ... 2 vol. in-8), un livre important et ... les principales questions relatives au ... à la banque, aux fonds publics, aux ... ments de prévoyance, à l'industrie, aux ... appliquées.

SOUBEIRAN (Eugène), pharmacien français, membre de l'Académie de médecine, est né à Paris, le 24 mai 1797. Connu très-jeune par ... vrages remarquables et agrégé de la Faculté de Paris, sans être reçu docteur, il devint su... vement pharmacien en chef de l'hôpital de ... tié, directeur de la pharmacie centrale des hôpitaux et hospices civils de Paris, enfin professeur à l'École de pharmacie. Admis à l'Académie de médecine en 1835, décoré en 1838, il est ... ou correspondant de plusieurs académies de France ou de l'étranger.

On a de M. Soubeiran : *Manuel de pharmacie théorique et pratique* (1826, in-18) ; ... *traité de pharmacie théorique et pratique* ... 1853, 2 vol. in-8) ; *Précis élémentaire de physique* (1841, in-8) ; *Applications de la ... à la pharmacie* (1854, in-4) ; *de la Vipère*, *son venin et de sa morsure* (1855, in-1.) ... que des *Mémoires* remarquables sur les eaux ... zeuses, les eaux minérales, les camphres ... sangsues, ou sur des substances chimiques ... articles dans le *Journal de pharmacie*, le ... *naire de médecine* et *le Codex*, *pharmacopée française*, dont il est un des fondateurs.

SOUCHON (François), peintre français ... Alais (Gard), en 1786, suivit d'abord, avec ... et quelques autres artistes, l'École de dessin de Montpellier, vint ensuite à l'atelier de ... pendant la deuxième période de l'enseignement du maître, et se lia avec Géricault. Il fit ... nombreuses et belles copies, la plupart ...

image
not
available

révolution d'Avignon et du comtat venaissin (1844, 2 vol. in-8); *une Vie de garçon* (1844); *Nouveau Dictionnaire de musique illustré* (1855); *Annuaire musical de* 1855 (2 vol. gr. in-8); des brochures, des poésies de circonstance, etc.

SOULOUQUE (Faustin Ier, plus connu sous le nom de), empereur nègre d'Haïti, né en 1789, au sud de l'île Saint-Domingue, était, en venant au monde, l'esclave d'une famille mulâtre. Affranchi par le décret de 1790, il prit part, en 1803, au soulèvement des nègres contre les Français, alla ensuite guerroyer au môle Nicolas et servit d'aide de camp à plusieurs généraux; nommé capitaine à l'avénement de Boyer au pouvoir (1820), il fut, dit-on, un des officiers favoris du président, qui l'investit du commandement de Plaisance en qualité de chef d'escadron. Élevé au grade de colonel sous le gouvernement d'Hérard (1844), il devint en peu de temps général de brigade sous celui de Guerrier; il venait d'être promu général de division (1846) lorsqu'une maladie subite emporta le président Riché.

L'opinion s'étant partagée entre deux candidats noirs, les généraux Souffran et Paul, le Sénat résolut, pour sortir d'embarras, d'élire un troisième général, auquel personne n'avait songé, et ce fut ainsi que, le 1er mars 1847, Soulouque se vit, avec effroi, porté à la première place de la République. Par ses antécédents il appartenait au parti mulâtre; mais, par son affiliation au *vaudoux*, sorte de franc-maçonnerie africaine, il ralliait au pouvoir la plus dangereuse espèce de population. Timide à l'excès, ayant un sentiment exagéré de son incapacité et de son ignorance (car il lisait la lettre moulée et savait signer son nom), il commença par justifier les espérances des gens éclairés et se montra d'abord assez docile aux idées de civilisation; mais ses superstitions africaines ne tardèrent pas à tout perdre, et, devenu un objet de risée pour la bourgeoisie des villes, il en conçut contre elle une haine sourde qui le poussa à n'écouter que les rancunes et les préjugés de la multitude. Cette tendance ayant été dénoncée dans la *Feuille du commerce* du 29 août 1847, l'auteur de l'article, Courtois, fut condamné à mort, malgré son titre de sénateur. Le 16 avril 1848, Soulouque, qui ne voyait que conspiration, fit battre la générale dans Port-au-Prince et assembla sa garde, qui, obéissant aux suggestions les plus absurdes, procéda pendant plusieurs heures au pillage et à l'extermination des mulâtres; ce coup d'État avorta en partie à cause de l'énergique intervention de notre consul, M. Reybaud, secondé par l'équipage de *la Danaïde*. Puis le président, toujours suivi de sa garde, partit pour les districts du sud, fit fusiller les généraux Pyrrham et Lelièvre, sema la terreur et la proscription aux Cayes et prolongea pendant plus d'un mois sa terrible expédition contre les bourgeois.

Il était à peine rentré triomphalement dans sa capitale, qu'une *humble supplique* fut présentée aux Chambres comme la libre manifestation du peuple, demandant la restauration de l'empire de Jacques Ier. Élu empereur par un vote presque unanime (26 août 1849), Soulouque prit le nom de Faustin Ier, institua une famille impériale, un ordre militaire de Saint-Faustin et un ordre civil de la Légion d'honneur, créa de grandes charges de la couronne et quatre cents nobles, dont quatre princes, cinquante-neuf ducs et deux marquis; il s'adjugea, à titre de liste civile, près de 800000 francs, c'est-à-dire le septième des revenus publics, sans compter un supplément annuel de deux à trois millions prélevés sur la récolte du café. Enfin il promulgua une constitution, sorte d'amalgame de toutes les chartes passées, et à laquelle il se réserva de substituer, en toute occasion, son bon plaisir [illegible] née suivante, il se débarrassa par une [illegible] instruments de son élévation, les [illegible] plus fanatiques, entre autres du comman[illegible] sa garde, le féroce Similien (avril 1849).

Libre désormais, le souverain se livra sans contrôle à tous les écarts de son imagina[illegible] prêtèrent longtemps à rire aux journaux [illegible] Après avoir tenté inutilement la conquête [illegible] République dominicaine, située à l'est [illegible] eut de nombreux démêlés avec ses [illegible] taires, destitua le prince Bobo, et lorsqu[illegible] lébra avec une pompe extraordinaire la c[illegible] de son sacre (18 avril 1852), pour laque[illegible] de Napoléon Ier servit de modèle. Sa [illegible] préoccupation était la réunion des deux p[illegible] l'île sous une même domination: malgré [illegible] montrances réitérées de l'Angleterre [illegible] France, il regrettait de ne pouvoir a[illegible] prestige d'une autorité sans bornes la [illegible] chef d'armée victorieux. A la suite de lon[illegible] ratifs il réunit toute son armée, compo[illegible] dizaine de mille hommes, mal armés [illegible] disciplinés, entra en campagne au mo[illegible] cembre 1855 et se fit battre honteusement [illegible] poignée de Dominicains commandés pa[illegible] Anna. La déroute fut si complète que les [illegible] munitions, les bagages, le trésor de l'E[illegible] couronne impériale tombèrent aux mains [illegible] nemi. Quant à Soulouque, il ne put [illegible] qu'en se jetant dans un chemin de traver[illegible] rent ralliés les fuyards. Battu une second[illegible] revint dans sa capitale en février 1856 [illegible] avoir au préalable fait fusiller plusieurs [illegible] supérieurs, notamment le général Voltaire [illegible] un des chefs des massacres de 1848. Pour [illegible] distraire l'opinion publique, il donna des [illegible] ries aux villes de l'empire et fonda les [illegible] dres de Sainte-Marie-Madeleine et de Saint[illegible] Cependant, grâce à l'intervention fran[illegible] s'engagea, le 17 février 1857, à ne pas [illegible] ses voisins pendant deux années.

Au rebours de ses prédécesseurs, Chr[illegible] Boyer, Pétion, Riché, l'empereur [illegible] jusqu'ici fait aucun effort pour civiliser [illegible] raliser la race dont il est issu: il n'a pas [illegible] conserver les éléments de prospérité [illegible] habitants actuels par les anciens colo[illegible] de développement matériel, point d'am[illegible] d'aucune espèce: il semble favoriser [illegible] dence, ce retour vers la barbarie. Toutes [illegible] lations le présentent comme un tyran [illegible] sanguinaire, uniquement occupé d'enri[illegible] des soldats, qui exploitent gratuitement [illegible] priétés, et de parader aux yeux de ses su[illegible] veillés. Marié à une négresse, Adelina, [illegible] titre et remplit assez pompeusement le [illegible] pératrice, Soulouque n'en a eu que deux [illegible]

SOUMET (Gabrielle). Voy. Altenheim.

SOUTH (sir James), astronome anglais [illegible] Londres, vers la fin du siècle dernier, e[illegible] droguiste, étudia la médecine, fut admis [illegible] lége des chirurgiens et pratiqua quelques [illegible] dans la capitale. Il se livra à de nombr[illegible] servations astronomiques qui le firent [illegible] il en publia le résultat dans les *Mémoires [illegible] phiques* (1825) et l'accompagna d'une des[illegible] minutieuse des petits télescopes, dont [illegible] l'usage familier. Ce savant a voué une gra[illegible] tie de sa fortune aux progrès de l'astr[illegible] mais il a peu écrit; son principal titre scie[illegible] est le catalogue des étoiles doubles, qu[illegible] de 1822 à 1823, avec sir John Herschel [illegible] observé 380. Il prêta aussi à lord Rosse [illegible] nom) son concours pour la construction [illegible]

ux télescope d'Oxmantown. Il est un des fon-.eurs de la Société royale d'astronomie (1820), l'a présidée plusieurs fois. Créé chevalier en 30, il jouit d'une pension annuelle de 300 livres 500 fr.), en récompense des services qu'il a ren-s. On a de sir J. South un ouvrage instructif itulé : *les Curiosités de la science* (the Curio-ies of science; in-8).

SOUTHAMPTON (Charles FITZ-ROY, 3e baron), ir d'Angleterre, né en 1804, à Londres, appar-nt à une branche cadette des ducs de Grafton, vée, en 1780, à la pairie héréditaire. Il prit, 1810, possession de la place de son père à la ambre des Lords, où il vote avec le parti con-rvateur. Marié en 1826, il a pour héritier de sa irie son frère Henry FITZ-ROY (voy. ce nom).

SOUTHWORTH (Emma NEVITTE, mistress), mme de lettres américaine, née à Washington, 26 décembre 1818, perdit son père en 1822, et sa ère se remaria quelque temps après à Boston, où ss Nevitte reçut son éducation. Mariée en 1841 restée veuve, en 1843, avec deux enfants, elle mba dans la misère, d'où sa plume la fit sortir. 1846 elle envoya au *National Era* de Washing-n un article anonyme qui fut remarqué; le di-cteur en rechercha l'auteur et l'engagea à écrire. r ses conseils, mistress Soutworth publia, en 49, son premier roman, *Retribution*, dont le ccès commença sa fortune. Cet ouvrage fut rapi-ment suivi de plusieurs autres qui se recom-andent par la puissance dramatique et la fidélité s peintures de la vie et des pays du Sud : *la mme abandonnée* (the Deserted Wife; 1850); *annon dale; la Belle-mère* (the Mother law; 51); *les Enfants de l'île* (the Children of the le); *les Sœurs de lait* (the Foster Sisters; 1852); *Malédiction de Clifton* (the Curse of Clifton); *ieux voisinages et nouvelles colonies* (Old neigh-orhoods and new Settlements); *Mark Sutherland* 853); *l'Héritière perdue* (1854); *Hickory Hall* 855), etc.

SOUTZO, famille grecque du Phanar, origi-aire de la Bulgarie, qui joue un certain rôle dans s relations diplomatiques de la Porte à partir du ilieu du XVIIIe siècle, et qui a fourni plusieurs ospodars à la Valachie et à la Moldavie. Elle est ivisée en deux branches, l'une qui a conservé la ationalité roumaine, l'autre qui est devenue hel-ène. Ses principaux représentants sont, en Mol-avie, Nicolas SOUTZO, et en Grèce, Michel OUTZO (voy. ci-après).

SOUTZO (Nicolas), grand-logothète de la prin-ipauté de Moldavie, né à Constantinople, en 1799, migra en Transylvanie lors de l'invasion des rincipautés par Hypsilantis (1821). A son retour l épousa une fille de Constantin Cantacuzène et levint peu après secrétaire d'État, pendant l'ad-ninistration du général Kisseleff. Depuis, il a oc-upé successivement la plupart des ministères et a ait preuve d'une rare aptitude pour les affaires. Non moins remarquable comme publiciste, il a omposé plusieurs opuscules d'économie et de sta-istique, qui sont très-appréciés : le plus impor-ant est une *Statistique de la Moldavie* (Jassy, 1850), qui a paru simultanément en français, en rou-nain et en grec, et qui renferme des notions ex-rêmement précieuses sur l'état économique de cette province. M. Nicolas Soutzo est commandeur les ordres de Saint-Stanislas et de Saint-Vladimir le Russie, du Sauveur de Grèce, du Nichan-Iftikhar de Turquie, etc.

SOUTZO (Michel), ancien hospodar de Molda-vie, né vers 1792, à Constantinople, cousin du précédent, occupait, depuis deux années en-viron, le poste de grand interprète du divan lors-qu'il fut appelé à succéder au prince Charles Cal-limachi, en qualité d'hospodar de la Moldavie (1819). Peu d'incidents, à part la fondation d'une école d'enseignement secondaire (en grec) à Jassy, dont il confia la direction au savant Cléobule de Philippopoli, signalèrent son règne brusquement interrompu par l'invasion d'Hypsilantis (1821), auquel Michel Soutzo, initié à l'hétairie, avait lui-même préparé les voies. Mais l'attitude hostile des boyards moldaves contraignit l'hospodar à quitter brusquement sa capitale et à se réfugier en Bessarabie. De là il voulut se rendre en Italie, reçut du comte de Nesselrode ses passe-ports, ob-tint de l'Autriche l'autorisation de traverser ses États et n'en fut pas moins arrêté à Brünn et con-duit à Goritz, où il subit une détention de quatre années. Devenu plus tard citoyen de la Grèce, il remplit à plusieurs reprises les fonctions de mi-nistre plénipotentiaire à Paris et à Saint-Péters-bourg. En 1854, répudiant les traditions de sa fa-mille, attachée de longue main à la politique française en Orient, il a figuré au premier rang des adversaires des puissances occidentales, en formant et en présidant à Athènes le fameux co-mité de salut public, qui fomenta le mouvement insurrectionnel de la Thessalie et de l'Épire.

Le prince Michel Soutzo a trois fils, dont l'un, Constantin, capitaine de frégate dans la marine royale de Grèce, est sorti de l'École navale de Brest et a fait l'expédition de Saint-Jean d'Ulloa, avec le grade d'enseigne au service français.

SOUTZO (Alexandre), poëte et historiographe grec, de la même famille que les précédents, mais d'une autre branche, né au commencement du siècle, à Constantinople, fit ses premières études au collége de Chio, et les compléta dans les uni-versités de France et d'Italie. Arrivé en Grèce, au commencement de la révolution, il débuta, en 1824, dans la carrière poétique par la publi-cation d'un recueil de satires contre les hommes et les choses du jour, et suscita de telles animo-sités qu'il dut quitter le pays. Il se rendit à Paris, où il publia son *Histoire de la révolution grecque* (1829, in-8). De retour en Grèce sous le gouver-nement du comte Capo d'Istria, il composa contre lui une série de satires, *le Compte rendu*, *la Cir-culaire*, *Discours au conseil des ministres*, *Péti-tion d'un citoyen au président*, étincelantes de verve et d'originalité, et qui furent accusées d'exciter jusqu'au crime les passions déjà soulevées contre le président. Après l'arrivée du roi il entreprit la publication d'une gazette satirique en vers, *la Balance grecque*, sur le modèle de la *Némésis* de M. Barthélemy. Elle n'alla pas au delà du sixième numéro. A chaque changement politique M. Soutzo fit entendre son cri de guerre, s'attaquant tour à tour à tous les partis : ainsi parurent successi-vement *la Ménippée*, *le Portefeuille poétique*, *la Révolution du 3 septembre*, *le Miroir de 1845*, *le Panorama de l'Assemblée nationale*, *la Véritable phase de la question d'Orient*, etc. Retiré, pen-dant les derniers événements à Odessa, il y com-posa un poëme, *la Guerre d'Orient*, dans lequel il poursuit avec une extrême passion les puis-sances alliées de la Turquie et exalte les hauts faits des armées russes. Ce poëme eut un succès prodigieux en Russie et dans les provinces grec-ques de la Turquie, où il en fut répandu près de dix mille exemplaires.

On a encore de M. Alexandre Soutzo, qui est considéré comme le plus grand poëte de la Grèce moderne, mais dont le caractère est loin d'être loué à l'égal de son talent, un roman en prose,

publié en 1831, *l'Exilé*, plusieurs pièces de théâtre assez médiocres, *le Prodigue*, *le Premier ministre*, *le Poëte indompté*, etc., et deux essais d'épopée, *l'Errant* (ὁ Περιπλανώμενος; 1839-1852), et *la Grèce combattant les Turcs* (ἡ Τουρκομάχος Ἑλλάς; 1850), arrêtés au quatrième chant.

SOUTZO (Panayote), poëte grec, frère puîné du précédent, et élevé avec lui, se rendit aussi, dès le début de la révolution, en Grèce, où il a occupé, à diverses époques, des fonctions administratives et politiques importantes, telles que celles de préfet et conseiller d'Etat. Comme écrivain, il a publié des odes, des drames et des romans; mais quel qu'en soit le cadre, sa poésie est toujours essentiellement lyrique. Au nombre de ses meilleures compositions il faut compter *le Voyageur*, drame qui rappelle celui de *Manfred;* le poëme du *Messie*, qui renferme d'incontestables beautés de style; l'*Ode sur la mort de l'amiral Miaoulis;* etc. On a également de lui un recueil de poésies publiées en français sous le titre d'*Odes d'un jeune Grec* (Paris, 1828).

SPACH (Édouard), naturaliste français, né à Strasbourg, en 1801, fut attaché, dès 1826, au Jardin du roi avec les fonctions d'aide-naturaliste, qu'il remplit encore aujourd'hui. Il a été, de 1848 à 1853, archiviste du département du Bas-Rhin, et a reçu la décoration en avril 1847.

On a de lui: *les Plantes phanérogames*, dans les *Suites à Buffon* (1835-1837, 2 vol. in-8); *Henri Farel* (1834, 2 vol. in-8), roman alsacien; *le Nouveau Candide* (2 vol. in-8), sous le nom de L. Lavater (1835); *Histoire naturelle des végétaux* (1834 et suiv., 14 vol. in-8, et 15 livr. de fig.); *Illustrationes plantarum Orientalium, ou Choix de plantes nouvelles et peu connues de l'Asie occidentale* (1842-1851, 5 vol. in-4), avec M. Jaubert; la partie botanique dans le *Dictionnaire* de M. d'Orbigny, et des articles dans divers recueils.

SPARKS (Jared), littérateur américain, né vers 1794, à Willington (État du Connecticut), de parents pauvres, fut, dans sa jeunesse, garçon de ferme, ouvrier charpentier, maître d'école. Par la protection d'un ecclésiastique, que sa précoce intelligence avait frappé, il obtint une bourse à l'académie d'Exeter, puis à l'université d'Harvard, où, en suivant le cours de théologie, il fut chargé d'une classe de philosophie naturelle. Consacré ministre, en 1819, et attaché à la secte des unitaires de Baltimore, il connut, dans cette ville, le célèbre réformateur Channing, embrassa chaudement ses théories et se mêla à la polémique religieuse engagée, à cette époque, avec les protestants épiscopaux et autres. La théologie, qu'il abandonna ensuite, lui est redevable des travaux suivants: *Doctrines des protestants épiscopaux* (Letters on the doctrines of the protestant episcopal church; Baltimore, 1820, in-8); *Mélanges unitaires* (the Unitarian miscellany; 1820-1822), revue mensuelle; *Tendances morales des doctrines unitaires et trinitaires* (Comparative moral tendency of trinitarian and unitarian doctrines; Boston, 1823, in-8); *Recueil d'essais et de dissertations théologiques* (Collection of essays and tracts in theology; Ibid., 1822-1826, 6 vol. in-12), tirés de divers auteurs, avec notes biographiques et critiques.

Sorti du ministère, M. Sparks consacra plus spécialement ses loisirs à des travaux littéraires et historiques. Après s'être rendu, en 1828, acquéreur de la *North American Review*, à laquelle il collaborait, depuis 1817, il se rendit, la même année, en Europe pour compléter, dans les archives de Paris et de Londres, les nombreux documents qu'il s'occupait de réunir sur Washington. L'excellent ouvrage, qu'il consacra [illegible] grand homme, lui coûta plusieurs années [illegible] cherches et parut, par volumes détachés [illegible] le titre: *Vie et écrits de Washington* [illegible] and writings of G. Washington; Boston, [illegible] 12 vol.); il a été traduit en partie par [illegible] Raumer et Guizot. Nommé, en [illegible] seur d'histoire ancienne et moderne à [illegible] M. Sparks occupa, dix ans plus tard, [illegible] tions de président de cette université et [illegible] de les résigner, en 1852, à cause de l'[illegible] ment de sa santé; il réside, depuis cette [illegible] à Cambridge (États-Unis).

Outre les ouvrages déjà cités, on a [illegible] lui: *Correspondance diplomatique de la [illegible] tion américaine* (Diplomatic correspondence [illegible] the american revolution; Boston, [illegible] vol. in-8), vaste et précieuse collection [illegible] avec l'aide du gouvernement; *Annuaire [illegible] Unis* (the American almanac; 1830, [illegible] il céda la propriété au bout d'une année [illegible] *gouverneur Morris* (the Life of Governor [illegible] Boston, 1832, 3 vol.), traduits en français [illegible] M. Gandais (1842, 2 vol. in-8); *Œuvres [illegible] de B. Franklin* (Works of B. Franklin, [illegible] vol.); *Correspondance officielle de la [illegible] américaine* (the Correspondence of [illegible] volution; 1854), renfermant toutes [illegible] d'un intérêt public, adressées à [illegible] *Bibliothèque de biographie américaine* [illegible] of american biography), l'une de ses [illegible] les plus populaires, et qui a paru en deux [illegible] la première: de 1834 à 1838 (10 vol. in-[illegible] conde, de 1844 à 1848 (15 vol.): elle [illegible] soixante biographies détaillées, dont [illegible] été rédigées par M. Sparks lui-même. [illegible] jourd'hui la dernière main à une [illegible] histoire de la Révolution américaine.

SPARRE (Gehr-George), romancier [illegible] né, le 4 mai 1790, à la fabrique de [illegible] (près Kronoberg), fut destiné à la carrière [illegible] taire qu'avaient suivie avec distinction [illegible] de ses ancêtres. Entré à l'armée, en 18[illegible] le grade d'enseigne, il reçut une grave [illegible] durant la campagne de Finlande, et mérita [illegible] daille de la valeur militaire. Nommé [illegible] en 1814, après la prise de Gluckstadt, [illegible] longtemps au quartier des troupes suédoises [illegible] Belgique, fut ensuite envoyé en Norvège [illegible] vint colonel en 1832, et obtint, en 184[illegible] mandement de la place de Carlscrona, [illegible] titre de chevalier de l'Épée.

M. Sparre a consacré ses loisirs à la culture [illegible] lettres et obtenu quelques succès au théâtre [illegible] cite de lui: *le Dernier des corsaires* (De[illegible] Friseglaren; Stockholm, 1832, 3 part.), [illegible] leur de ses romans; *Thora* (Nykœping [illegible] *Adolphe Findling, ou Trois années sous [illegible] de Christine* (1835, 3 part.); *l'Étendard* [illegible] daret; 1847, 2 vol.); *le Cadet de marine* [illegible] Kadetten; 1850); quelques nouvelles dans [illegible] *polaire* (Nordstjernan; 1846), et dans la *[illegible] thèque originale* (1847). Le mérite de l'inven[illegible] et l'exactitude historique sont des qualités [illegible] tinctives de ces écrits.

SPENCER (Frédéric SPENCER, 4e comte [illegible] d'Angleterre, né, en 1798, à Londres, [illegible] d'une ancienne famille élevée, en 1761, à [illegible] rie héréditaire. Connu d'abord sous le [illegible] Spencer, il entra fort jeune dans la marine [illegible] royale, devint capitaine en 1822 et comman[illegible] *le Talbot* à la bataille de Navarin; il [illegible] aussi à la prise du château de Morée (182[illegible] ans après, il fut envoyé à la Chambre des [illegible]

image
not
available

magne délivrée (das befreite Deutschland); plusieurs *Grandes symphonies*, dont une pour deux orchestres; un *Ottetto* et un *Nonetto* célèbres; des *Doubles quatuors*, pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles; deux *Symphonies concertantes pour deux violons*; un grand nombre de *Concertos pour violon*, des *Quintetti*, des *Quatuors*, des *Duos*, des *Pots-Pourris pour violon*, avec accompagnement d'orchestre ou de quatuors; des *Sonates* pour harpe et violon; des *Rondeaux*, des *Fantaisies pour la harpe*, etc., etc.

SPONNECK (Wilhelm-Carl-Eppingen, comte DE), homme d'État et économiste danois, né, le 16 février 1815, à Rinkiœbing, d'une famille originaire de Silésie, entreprit, à la fin de ses études de droit (1837), un voyage à l'étranger et fit un séjour de près d'une année à Paris, où il étudia l'économie politique et surtout la question des douanes. Nommé, à son retour, auditeur à la chambre générale des douanes et au collége du commerce, élevé, en 1842, au rang de chef de section, il a pris part à toutes les lois relatives aux douanes qui ont été promulguées jusqu'en 1848. On cite son ouvrage *sur les Douanes en général, et en particulier sur les douanes en Danemark* (Om Toldvæseni Almindelighed; Copenhague, 1840, 2 vol. in-8; traduit en suédois en 1843), comme le premier traité systématique qui ait paru en Europe sur cette matière. Il lui valut une médaille d'or du gouvernement suédois. Membre de la commission du *Tableau statistique*, il en a publié huit volumes (Statistisk Tabelværk, tom. VIII-XV). Le roi le nomma, en 1848, commissaire aux états provinciaux des Iles et à ceux du Jutland, puis membre de l'Assemblée constituante. Le 16 novembre, il l'appela au ministère des finances, dont les attributions furent très-étendues.

M. de Sponneck se maintint dans ce poste, malgré la chute des divers ministères Moltke, Bluhme, Œrsted. Les opinions dont il était d'abord à peu près le seul représentant, prenaient de jour en jour plus de force dans les conseils du roi, et à chaque nouvelle combinaison, les hommes du parti du Danemark jusqu'à l'Eider, cédaient la place à ceux du parti de l'intégrité. M. de Sponneck, l'un des chefs de ce dernier, faisait preuve d'ailleurs de beaucoup d'habileté, et rendait de véritables services aux finances de son pays. Mais la majorité de la nation ne voyait en lui que le soutien des idées réactionnaires. Aussi, lorsque le ministre Œrsted fut traduit devant la haute Cour, l'accusateur public requit une aggravation de peine contre le ministre des finances, comme coupable d'avoir ordonnancé, à l'insu de l'Assemblée nationale, des sommes non allouées par les lois. M. de Sponneck fut acquitté purement et simplement, aussi bien que ses collègues (27 février 1856).

SPRAGUE (Charles), poëte américain, né à Boston, le 26 octobre 1791, entra, en 1816, dans le commerce, et devint, en 1825, caissier d'une maison de banque de Boston. Après avoir débuté dans la littérature, par un prologue en vers pour l'ouverture d'un théâtre, il donna un poëme didactique, *Curiosity*, rempli de passages satiriques; mais il se fit connaître avec plus d'avantage dans les peintures animées des joies et des chagrins de la vie domestique, et dut surtout, au ton pur et élevé de sa poésie, à l'harmonie de son style, la popularité dont il jouit en Amérique. Une nouvelle édition de ses œuvres, à laquelle on a joint quelques discours de circonstance, a paru en 1850 à Boston, sous ce titre: *Poetical and prose writings*

(in-12). Il a entrepris récemment [illegible] importante des *Annales de la* [illegible] (the Annals of the amer. [illegible] 1856, gr. in-8, t. I^er^), contenant [illegible] bre de notices biographiques et [illegible] plus célèbres *clergymen* des États-[illegible]

SPRENGEL (Charles), agronome [illegible] en 1787, à Schillerslage, près [illegible] d'abord pendant dix ans de grandes [illegible] Saxe et en Silésie. En 1817 il visita [illegible] les Pays-Bas, la France et la Suisse [illegible] à Gœttingue, où il étudia, de [illegible] sciences naturelles et où il ouvrit [illegible] qualité d'agrégé, un cours d'écono[illegible] de chimie. En 1831, il fut nommé [illegible] d'agronomie à Brunswick. Devenu [illegible] crétaire général de la Société d'agri[illegible] Poméranie, il s'établit à Regenwalde [illegible] plusieurs écoles pratiques des scien[illegible] miques. Il a reçu du roi de Prusse [illegible] conseiller des sciences économiques.

M. Sprengel, qui est dans cette [illegible] des savants les plus distingués de [illegible] s'est un des premiers occupé de l'[illegible] la chimie à l'agriculture. Il a inventé [illegible] instruments et écrit une série d'[illegible] tiques ou théoriques, parmi lesquels [illegible] *Chimie des agriculteurs* (Chemie für [illegible] Brunswick, 1831-1832); *la Science* [illegible] (die Lehre vom Boden; Leipsick, [illegible] *la Science des engrais* (die Lehre [illegible] Ibid., 2^e^ édit., 1845); *la Science du* [illegible] (die Lehre von der Urbarmachung; [illegible] 1845); *Expériences de la culture* [illegible] *ciale* (Erfahrungen im Gebiete der [illegible] und speciellen Pflanzencultur; Ibid [illegible] 3 vol.), etc. Il rédige aussi, depuis [illegible] *Journal universel d'agriculture* ([illegible] wirthschaftliche Monatschrift; [illegible] 1844, et Berlin, 1844 et années [illegible] mensuelle très-répandue parmi les [illegible] et agriculteurs allemands.

SPRENGER (Aloys), orientaliste [illegible] à Nassereni, dans le Tyrol, le 3 septe[illegible] passa du collége d'Inspruck à l'[illegible] Vienne, où il s'occupa de médecine [illegible] naturelles et surtout de connaissance [illegible] En 1836, il se rendit à Londres, où [illegible] au grand ouvrage du comte de [illegible] *Sciences militaires chez les* [illegible] barqua pour Calcutta en 1843, fut [illegible] l'année suivante, directeur du [illegible] s'efforça d'y introduire les méthodes [illegible] et acquit bientôt une grande influence [illegible] pays. Il traduisit plusieurs ouvrages [illegible] dans la langue hindoue, établit une [illegible] graphique et fonda un journal. En [illegible] envoyé à Lucknow, pour faire un [illegible] la bibliothèque de cette ville. Le [illegible] de cet ouvrage parut en 1854. [illegible] Sprenger est devenu examinateur [illegible] Fort-William, interprète [illegible] crétaire de la Société asiatique du [illegible]

M. Sprenger a écrit ou traduit [illegible] autres ouvrages: *Termes techniques* [illegible] Abd-ur-Razzak's [illegible] en arabe; Calcutta, [illegible] [illegible] Selections from [illegible] 1845, tome I. [illegible] [illegible] grammar of the [illegible] [illegible] Delhi, 1845. [illegible] [illegible] in arabic; Delhi [illegible] Life of Mohammed [illegible]

image
not
available

l'anéantissement du Sunderbund et déclara la guerre aux sept cantons séparatistes. M. Staempfli y exposa hautement les vœux du parti radical pour une constitution militaire et une organisation centrale plus puissante qu'une simple fédération, et l'expulsion des jésuites. Nommé trésorier de guerre pendant cette campagne rapide, qui se termina par la ruine du Sunderbund, il fit preuve de beaucoup d'activité et d'économie.

M. Staempfli se prononça, en 1848, contre la nouvelle constitution, soit qu'il désirât plus de liberté qu'elle n'en offrait, soit qu'il voulût des avantages commerciaux pour le canton de Berne. Cette opposition faillit l'empêcher d'être élu membre du conseil national et attira sur lui les attaques de M. Ochsenbein, qui lui reprocha surtout de vouloir introduire le libre échange dans le pays. Cette tactique réussit en partie et M. Staempfli fut repoussé du conseil. Mais il se releva promptement de cette atteinte d'impopularité et fut nommé l'année suivante, à vingt-neuf ans, président du canton de Berne. Après la chute du gouvernement radical, en 1850, il reprit la profession d'avocat, sans cesser d'écrire dans la *Gazette de Berne* et de se mêler activement à la politique. Dès l'année suivante, les élections donnèrent de nouveau la majorité à son parti, et lui-même fut nommé par la diète président du conseil national. Orateur vif et pressant, homme d'État plein de ressources, M. Staempfli semble appelé, par sa jeunesse et son talent, à jouer un rôle important dans son pays. Il vient d'être nommé président fédéral à la suite d'une élection très-disputée (31 juillet 1858).

STAFFORD (Henry-Valentin Stafford-Jerningham, 3[e] baron), pair d'Angleterre, né en 1802, descend d'une famille élevée en 1640 à la pairie héréditaire. En 1851, il prit possession de la place de son père à la Chambre des Lords, où il fait partie des conservateurs modérés. Il est député-lieutenant du Norfolk. Marié en 1829, il a pour héritier de ses titres son neveu, Auguste-Frédéric Fitz-Herbert, né en 1830.

STAHL (P. J.). Voy. **Hetzel**.

STAHR (Adolphe-Guillaume-Théodore), écrivain allemand, né le 22 octobre 1805, à Prenzlau (Prusse), prit ses grades à Halle, et professa dix ans à l'Institut pédagogique de cette ville. En 1836 il passa au lycée d'Oldenbourg dont il fut un des administrateurs. Forcé par sa santé de se retirer du professorat, il se fixa, en 1854, à Berlin, où il poursuit ses travaux de philosophie, d'archéologie et d'esthétique. Il a épousé dernièrement Mme Fanny Lewald (voy. ce nom).

M. Stahr a abordé des genres très-différents, et son principal ouvrage paraît être celui qu'il a publié assez récemment sous ce titre : *Torso, ou l'art, les artistes et les monuments d'art des anciens* (Torso, oder Kunst, Künstler und Kunstwerke der Alten ; Brunswick, 1854-1855, 2 vol.) et qui traite de l'art antique au double point de vue de l'esthétique et de l'archéologie. Parmi ses autres livres, plusieurs fois réimprimés, on cite : *Aristotelia* (Halle, 1830-1832, 2 vol.) : *Aristote chez les Romains* (Leipsick, 1834) ; une édition avec traduction allemande et notice critique de la *Politique* d'Aristote (Ibid., 1836-1838, 3 livraisons) : *Caractéristique d'Immermann* (Hambourg, 1842), étude littéraire et biographique ; *Revue du théâtre d'Oldenbourg* (Oldenbourg, 1845, 3 vol.) ; *Une année en Italie* (Ein Jahr in Italien ; Ibid., 1847-1850, 3 vol. ; 2[e] édit., 1853) ; *les Républicains à Naples* (die Republikaner in Neapel ; Berlin, 1849, 3 vol.), roman historique ; *la Révolution en Prusse* (Oldenbourg [illegible] édit., 1852) ; *Deux mois à Paris* (Zwei [illegible] Paris ; Ibid., 1851, 2 vol.) ; [illegible] (Ibid., 1852, 2 vol. ; nouvelle édit. [illegible]), sans compter un nombre considérable [illegible] de critique littéraire dans divers journaux [illegible] revues périodiques de l'Allemagne.

STAIR (North Hamilton-Dalrymple [illegible] de), pair d'Angleterre, né vers 1796 [illegible], descend d'une famille écossaise élevée [illegible] la pairie héréditaire en la personne du général Stair. Connu d'abord sous le nom [illegible] Dalrymple, il fit ses études universitaires [illegible] bourg ; son frère étant mort sans [illegible] 1853, il prit possession de sa place à [illegible] des Lords. Marié deux fois, il a six [illegible] l'aîné, John, vicomte Dalrymple, [illegible] siégé au Parlement de 1841 à 1856, comme libéral ; il a épousé une fille du duc de [illegible]

STALLBAUM (Godefroi), philologue [illegible] né à Zaach, près de Delitsch, le [illegible] 1793, fit toutes ses études à Leipsick [illegible] professeurs à l'université de cette ville [illegible] bres philologues Beek, Hermann [illegible] 1817 il obtint une place de professeur [illegible] mais il ne tarda pas à revenir à Leipsick [illegible] plusieurs années d'une position [illegible] nommé, en 1835, recteur d'une des [illegible] écoles du gouvernement. Il s'y [illegible] publique en associant aux études litté[illegible] études scientifiques et même des [illegible] les, qui renouvelèrent l'établissement [illegible] soins et en firent une institution [illegible] en Allemagne. Il a exposé ses principes [illegible] tion dans plusieurs ouvrages, dont [illegible] sont : *de l'Alliance de l'instruction* [illegible] *les études littéraires* (über den [illegible] menhang musikalischer Bildung der [illegible] dem Gesammtzwecke des Gymnasiums [illegible] 1842) : *le Latin et le grec dans nos* [illegible] *leur importance à l'époque actuelle* [illegible] sche und Lateinische in unsern [illegible] Ibid., 1846) : *l'École Thomas à Leipsick* [illegible] *grès et son développement* (die Thomas[illegible] Ibid., 1839). Quelque temps après [illegible] de ce dernier ouvrage, l'auteur [illegible] fesseur à l'université.

Comme érudit, M. Stallbaum [illegible] tain nombre d'ouvrages qui figurent [illegible] rang des travaux philologiques [illegible] entre autres : des commentaires [illegible] cun des traités philosophiques de Platon [illegible] éditions du *Philèbe* (Leipsick, [illegible] 1826), de l'*Eutyphron* (1823), [illegible] une révision de l'édition du [illegible] (1828) : une édition générale des [illegible] *ton* (1821-1825, 12 volumes) ; et [illegible] cissements du texte de ce philosophe [illegible] *bliothèque grecque* de Gotha [illegible] 1827 et suiv., 9 vol.) ; une [illegible] *nide* (1839), avec une longue introduction [illegible] d'aperçus ingénieux et de savantes [illegible] sur l'histoire assez obscure de [illegible] sophie grecque ; enfin une révision [illegible] *taire d'Eustathe sur Homère* [illegible] 1830, 5 vol.).

On doit encore à M. Stallbaum [illegible] bel ouvrage de Ruddiman, *Institutiones* [illegible] *ticæ latinæ* (Leipsick, 1823, [illegible] de *Térence* de Westerhov [illegible] 6 vol.). Il s'est d'ailleurs [illegible] fait cicéronien dans les programmes [illegible] l'occasion de publier ou les [illegible] nonces dans les cérémonies [illegible] versités allemandes.

image
not
available

gna, avec huit de ses collègues, une protestation revendiquant les droits antérieurs des duchés à une nationalité séparée. Il était, en cela, l'organe d'une opinion puissante, et, durant les troubles qui suivirent, il se montra tout dévoué au parti allemand. Ayant contribué au mouvement séparatiste de Flensbourg (24 mars 1848), il fut chargé, par le gouvernement provisoire des duchés, d'une mission politique auprès de la République française, et, pour soutenir la légalité de la révolution des duchés, publia, en français, sa brochure : *Question du Sleswig-Holstein* (Paris, 1848). Après le triomphe des armes danoises, il fut une des premières victimes de la réaction. Suspendu de ses fonctions (1852), il fut obligé de s'éloigner et se rendit à Vienne, où il obtint une chaire d'économie politique à l'université.

M. Stein s'est depuis lors exclusivement consacré à ses travaux d'économie politique. Il est, en Allemagne, un des propagateurs les plus considérés de cette science, dans l'enseignement de laquelle il a pris partie pour les théories avancées du libre échange. Il a commencé, depuis plusieurs années, la publication d'un *Système d'économie politique* (System der Staatswissenschaften; Leipsick, 1854), où il essaye de ramener les principales idées, émises jusqu'à ce jour, à un corps homogène de doctrines.

STEINBRÜCK (Édouard), peintre allemand, né à Magdebourg, le 3 mai 1802, fut d'abord destiné au commerce, puis se rendit à Berlin, où il entreprit de sérieuses études, sous la direction de Wach. Il donna, dès lors, quelques essais de peinture religieuse : *la Faute du premier homme, Ange ouvrant la porte du paradis*. En 1829, il se rendit à Dusseldorf, où il peignit une *Agar dans le désert*, qui eut un grand succès, fit ensuite le voyage d'Italie, et, à son retour, se fixa à Berlin; mais il revint encore passer à Dusseldorf treize années (1833-46), consacrées au travail. Il dut, dès lors, ses succès au genre romantique, et a successivement donné : *Geneviève de Brabant dans la forêt*, sujet tiré de Tieck; *le Petit chaperon rouge, les Elfes, la Nymphe, les Elfes grimpant à un arbre, la Femme du pêcheur sur le rivage, l'Ondine en bateau*, d'après le comte Fr. de la Motte-Fouqué.

En 1846, M. Steinbrück revint à Berlin et s'y fixa définitivement. Il y exécuta une grande toile mythologique, *Pyrame et Thisbé*, puis divers sujets de peinture religieuse : *Marie agenouillée aux pieds de son fils*, pour l'église Saint-Jacques de Magdebourg; *la Parabole du bon grain*, et celle du *Festin nuptial, la Jeune fille en prière*, et plusieurs scènes naïves de la vie de l'enfance. A l'exposition de Berlin, en 1852, il envoya un *Épisode du sac de Magdebourg*. On cite aussi de lui des *Paysages*, etc.

STEINHEIL (Louis-Charles-Auguste), artiste français, né à Strasbourg, le 26 juin 1814, étudia sous Decaisne et débuta au salon de 1836. Il a cultivé, avec succès, les divers genres de peinture et a traité, dans ces derniers temps, l'aquarelle architecturale ou décorative. Nous citerons de lui : *Consolations* (1836); *Léonore* (1837); *Jeune vierge présentée au Christ* (1840); *Sainte Philoxène* (1841); *Mon petit doigt me l'a dit, la Mère de famille* (1845); *Fruits et liqueurs, Intérieur* (1846); *une Mère, les Bulles de savon* (1847); *le Matin, une Jeune mère* (1848); *Femme et son enfant, Giroflées* (1849); *Fleurs* (1850); *le Matin* (1855); *des Portraits* (1848-1852); *État des peintures de la Sainte-Chapelle* (1855); *Christ du* XII^e^ *siècle, au musée de Cluny* (1855); etc. M. de Steinheil, a obtenu, dans la peinture [illegible] daille en 1847, une 2^e^ en 1848, et [illegible] chitecture, une 3^e^ médaille en 18[illegible] est beau-frère de M. Meissonnier.

STEINLA (Maurice MULLER, dit), [illegible] mand, né à Steinla, dans le Hanovre [illegible] fit ses premières études à l'Académie [illegible] et exécuta plusieurs gravures au trait [illegible] remarquables. Il voyagea ensuite [illegible] çut à Florence les leçons de Morghen [illegible] et débuta par la réproduction du Christ [illegible] tien. De retour à Dresde, il y exécuta [illegible] *des Innocents*, d'après Raphaël [illegible] la place de professeur à l'Académie [illegible] gravé : *la Vierge* d'Holbein, de la [illegible] Dresde, exposée au salon de Paris [illegible] *Vierge de Saint-Sixte*, d'après Raphaël [illegible] M. Steinla entreprit le voyage d'Espagne [illegible] ver *la Vierge au poisson*, du même [illegible] œuvre a figuré à l'Exposition univers[illegible] ris, en 1855. Cet artiste est chevalier [illegible] de l'Aigle-Rouge de Prusse. Il a obtenu une 3^e^ médaille en 1842, et une [illegible] classe, en 1855.

STEINLE (Jean-Édouard), peintre [illegible] né à Vienne, en 1810, fit ses études à [illegible] de cette ville, s'attacha de bonne heure [illegible] d'Overbeck et aux peintres italiens [illegible] primitive. Les leçons de Cornélius, [illegible] Rome, vers 1838, ne purent modifier [illegible] trop exclusif, qui a inspiré : *la Lutte avec l'ange* (1839); une *Madone*, *[illegible] à cheval*; les fresques du château [illegible] cutées sur la commande de Bethmann [illegible] celle de la cathédrale de Cologne [illegible] *Jugement de Salomon*, dans la salle [illegible] de Francfort (1844). En 1850, M. Steinle [illegible] nommé professeur de peinture historique [illegible] tut Staedel de cette ville, et depuis [illegible] un certain nombre de *portraits* [illegible] reproduits par la gravure ou la lithographie.

STÉPHANIE (grande-duchesse). Voy. [illegible]

STEPHEN (sir James), historien [illegible] vers 1790, étudia le droit, fut admis [illegible] au barreau, sous les auspices de [illegible] et partagea son temps entre la pratique [illegible] ciaire et les recherches historiques [illegible] à la *Revue d'Édimbourg*, et prit un [illegible] gué parmi les *essayists*; ses articles [illegible] *toire ecclésiastique*, ont été recueillis [illegible] volumes. Sous l'administration Melbourne [illegible] il fut nommé sous-secrétaire d'État aux [illegible] fonctions que la situation extérieure [illegible] très-pénibles à remplir. Il y déploya [illegible] d'expérience et mérita, quand il [illegible] mission, en 1848, d'être anobli et [illegible] conseil du commerce. Depuis 1849, [illegible] l'université de Cambridge, où il a [illegible] chaire d'histoire moderne. De son cours [illegible] un esprit libéral, il a publié séparément [illegible] ties qui concernent la France (*History* [illegible] 2 vol).

STEPHEN DE LA MADELAINE (Jean [illegible] Nicolas), littérateur et musicien fran[illegible] Dijon, le 16 avril 1801, fit ses études [illegible] vint à Paris, en 1825, pour passer les [illegible] du doctorat ès sciences. La voix de [illegible] peu commune dont il était doué [illegible] ment de sa destinée. Les ducs de [illegible] Blacas, gentilshommes de la chambre [illegible] l'ayant entendu, le firent recevoir [illegible] citant dans la musique particulière [illegible]

image
not
available

où le ramena bientôt l'amnistie accordée sur les instances du gouvernement français. Il fut dès lors un des agents les plus actifs de la *Jeune Italie*. Découvert à la fin, il put s'enfuir, habita la Corse quelque temps, puis vint à Marseille, où il exerça la médecine jusqu'à l'avénement de Pie IX (1846). Il retourna alors dans son pays, pour prendre part au nouveau mouvement de réforme. Principal rédacteur, pendant près de trois ans, du journal *il Contemporaneo*, il fut président du cercle populaire, député à la Chambre, et enfin imposé, comme ministre, à Pie IX, par l'opinion, lors des événements de novembre (1848). Chargé du portefeuille du commerce et des travaux publics, il le garda après la fuite du pontife et sous la République, à la proclamation de laquelle il contribua puissamment comme membre de l'Assemblée constituante. Au mois de mars 1849, après la démission du ministère, M. Sterbini fut nommé conservateur des musées, bibliothèques et archives publiques. Il prit bientôt une part active à l'organisation de la défense de Rome et par ses discours à l'Assemblée et par ses harangues auprès du peuple. Ce fut lui qui entraîna la garde nationale à partager les périls de la garnison. Après la chute de la République romaine, il émigra en Sicile, d'où il passa plus tard en France.

Enveloppé, depuis, dans le procès intenté aux meurtriers de Rossi, M. Sterbini qui prétend, au contraire, avoir tout fait pour empêcher les excès, publia, dans les journaux de Paris, une protestation commençant ainsi : « Une cause qui a recours à l'assassinat est une cause perdue, » et il offrit de se constituer prisonnier, à la condition d'être jugé dans les formes usitées chez les peuples policés. M. Sterbini s'est occupé depuis, à Paris, de littérature. Il a publié un poëme sur la prise de Sébastopol (1855), et on annonce de lui un important ouvrage de philosophie. Ses *Poésies complètes* avaient déjà été imprimées en France en 1835.

STERN (Marie DE FLAVIGNY, comtesse D'AGOULT, dite Daniel), femme de lettres française, née à Francfort-sur-le-Mein, en 1805, de parents français, fut élevée au couvent du Sacré-Cœur de Paris et épousa, en 1827, le comte d'Agoult. Après un long séjour en Suisse, en Italie et en Allemagne, elle consentit, sur les sollicitations de ses amis, à publier dans le journal *la Presse* deux charmantes nouvelles, *Hervé* (1841) et *Valentia* (1842), puis une critique des *Salons* de 1842 et 1843. Ce début littéraire fit quelque sensation, quoiqu'on l'ait opposé avec trop d'empressement à celui de George Sand. La *Revue des Deux-Mondes* inséra de *Daniel Stern* (pseudonyme que Mme d'Agoult n'a pas quitté) plusieurs études sur l'état politique et intellectuel de l'Allemagne, qui furent achevées dans la *Revue indépendante* (1847). Le roman passionné de *Nélida* (1845) est resté jusqu'à présent le meilleur ouvrage de cet auteur, qui, après la révolution de Février, n'a pas hésité à faire une incursion dans le domaine de la politique. Elle publia à cette époque des *Lettres républicaines*, dans *le Courrier-Français*; puis, *Esquisses morales et politiques* (1849; nouv. édit., 1856); *Histoire de la révolution de* 1848 (1851, 2 vol.), et plus récemment *Trois journées de la vie de Marie-Stuart* (1856).

STERNBERG (Alexandre), baron D'UNGERN, écrivain allemand, né le 22 avril 1806, au château de Noistfer, près Revel (Esthonie), fit ses études à Dorpat en Russie, où il resta jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. En 1830 il entreprit de visiter toute l'Allemagne, en partie avec le comte Otto de Stackelberg. A Dresde il se lia avec Tieck. Après [illegible] résidé à Manheim, à Weimar, etc., il s'est [illegible] en 1841, à Berlin.

M. de Sternberg, l'un des conteurs les plus [illegible]conds de l'Allemagne, écrit avec [illegible] pureté; il esquisse d'une main légère la [illegible]nomie de ses personnages et raconte d'une [illegible]nière piquante; mais il recule devant l'étude [illegible]chologique d'un caractère, comme devant [illegible] développement sérieux d'une idée morale. [illegible] plus grand nombre de ses nouvelles et [illegible] contes, ont été disséminés dans les recueils [illegible]riodiques et les annuaires littéraires de [illegible]magne et réunis en partie dans les publications suivantes : *Nouvelles* (Novellen; Stuttgart, [illegible] 1834, 5 vol.); *Contes et Nouvelles* (Erzaehlungen und Novellen; Dessau, 1844, 4 vol.), et *le [illegible] des Trois Sœurs* (das Buch der drei Schwestern; Leipsick, 1847, 2 vol.).

Parmi ses romans de plus longue haleine [illegible] citerons : *les Blasés* (die Zerrissenen; Stuttgart, 1832); *Lessing* (Ibid., 1834); *Molière* (Ibid. [illegible]); *Saint-Sylvain* (Francfort, 1839, 2 vol.); [illegible] (Stuttgart, 1840); *Alfred* (Dessau, 1841) [illegible] contre les littérateurs et les libraires; *le [illegible]naire* (2 vol., 1842); *Diane* (Berlin, 1842, [illegible]) qui passe pour le meilleur ouvrage de l'auteur; *Iéna et Leipsick* (Berlin, 1844, 2 vol.); [illegible] (Leipsick, 1845, 3 vol.), où dominent les [illegible]dances aristocratiques; *la Comtesse jaune* ([illegible] gelbe Graefin; Berlin, 1848), etc.

En 1848, M. de Sternberg se lia avec les [illegible]dacteurs de *la Gazette de la Croix*, organe de la réaction extrême en Prusse. On lui [illegible] la partie littéraire de ce journal, où [illegible] blia diverses nouvelles : *les Royalistes* ([illegible] 1848); *les Deux chasseurs* (1849); *l'Électeur [illegible] l'Empereur* (1850), œuvres de fantaisie et [illegible]litique, dont les doctrines étaient fort [illegible]pathiques à une grande partie de l'Allemagne. [illegible] abandonna ensuite cette littérature de parti [illegible] retourner au genre léger qui convenait [illegible] sa nature et écrivit depuis 1850 : *les [illegible] bruns* (Braune Maehrchen; Brême, 1850); [illegible] *Blas allemand* (Berlin, 1852, 2 vol.); *un Carnaval à Vienne* (Vienne, 1851); *un Carnaval à [illegible]* (Leipsick, 1852); *Macargan* (1853); *le Château de Marienbourg* (1853); *la Maison silencieuse* ([illegible] Stille Haus; Berlin, 1854), roman fantastique.

Il faut encore citer un ouvrage à prétentions philosophiques, *la Physiologie de la S[illegible]*, [illegible] l'auteur, adoptant les principes des *Maximes* [illegible] Larochefoucauld, et des *Lettres* de lord Chesterfield, développe tous les paradoxes d'un [illegible]réisme aristocratique. Un historien très-[illegible] de la littérature allemande, M. Julien [illegible] qui lui reproche d'avoir traité avec une [illegible] blâmable les plus sérieuses questions [illegible] ajoute qu'il a écrit des récits dont l'immoralité [illegible] beaucoup nui à sa réputation.

STEUBEN (Charles), peintre d'histoire [illegible] traitiste français, est né à Manheim (Allemagne) en 1791. Son père, officier au service du W[illegible]berg, ayant dû s'exiler peu après son [illegible] sa femme le rejoignit à Smolensk, et de là [illegible] à Saint-Pétersbourg, où M. Steuben reçut [illegible] enfant les conseils et les leçons du [illegible] Lagrenée, alors directeur de l'Académie [illegible] de peinture. Envoyé en 1802 à Weimar [illegible] entrer dans les pages, il dut à l'intervention [illegible] Schiller de venir l'année suivante à Paris [illegible] se présenta chez le baron Gérard muni de [illegible] du poëte allemand et de Mme de Staël. Il [illegible] toutefois ces ateliers qu'en 1808, c'est-[illegible] après trois ans d'études sous la direction [illegible] traitiste Robert Lefèvre et sous celle de Prud[illegible].

image not available

d'architecture, où l'influence de ses leçons fut telle qu'on le considère comme le fondateur d'une nouvelle école d'architecture, dite l'école moderne de Berlin. Parmi ses travaux on cite les *Plans* du palais d'hiver de Saint-Pétersbourg (1837), de la cathédrale de Berlin (1842-1843), de la Chambre de Pesth et enfin le *Projet* de l'Athenæum de Munich (1851-1852), couronné dans le concours provoqué par le roi Maximilien.—M. Stier est mort à Berlin le 19 septembre 1856.

STIÉVENART (J... F...), helléniste français, né vers 1800, fut, de 1818 à 1821, élève de l'École normale. Il a professé depuis la littérature grecque à Nancy, Strasbourg et Dijon, où il est encore aujourd'hui professeur titulaire et doyen à la Faculté des lettres. Il a été décoré de la Légion d'honneur en décembre 1842.

On a de lui de nombreuses traductions, notamment des *Odes* d'Horace (1827), des *OEuvres complètes* de Démosthènes et d'Eschine (1842), du VI[e] chant de l'*Iliade* (1845), de l'*Histoire* de Thucydide (1850); puis des études de critique, *Considérations sur les dieux d'Homère*, thèse (Strasbourg, 1827); *Examen de cinq comédies d'Aristophane* (1848); *Étude sur le comique Eupolis* (1850); *Idée du théâtre de Ménandre et de la Société athénienne* (1856), etc.

STIFTER (Adalbert), littérateur allemand, né le 23 octobre 1806 à Oderplan, en Bohême, est fils d'un tisserand; élevé par les soins du curé de la paroisse qu'il habitait, il fut envoyé à l'âge de douze ans au couvent des bénédictins de Kremsmünster, et de là, en 1826, à Vienne, pour suivre les cours de droit. Il ne tarda pas à les négliger pour étudier l'économie politique, puis il se consacra à la philosophie et à l'histoire, et enfin aux mathématiques et aux sciences naturelles. Ayant quitté l'université, il fut placé auprès du prince Richard Metternich en qualité de professeur de mathématiques et de sciences naturelles. Mais il devait se faire connaître plutôt comme écrivain que comme savant. Nommé, en 1849, conseiller de l'instruction publique de l'Autriche supérieure, M. Stifter habite Linz depuis cette époque.

Il a beaucoup écrit, mais des ouvrages de peu d'étendue, et dont la plupart ont été insérés dans des revues et les annuaires littéraires. Il en a publié lui-même un grand recueil sous le titre d'*Études* (Studien; Pesth, 1844-1851, 2 vol.), qui fut suivi des *Pierres variées* (Bunte Steine; Ibid., 1852, 2 vol.). M. Stifter est actuellement un des meilleurs prosateurs de son pays, et comme poëte, il est presque regardé comme un chef d'école. Il unit, dans tous ses ouvrages, à un enthousiasme presque religieux pour la nature, un soin extrême des détails et une manière simple d'écrire qui a paru une salutaire réaction contre le romantisme emphatique moderne; mais la beauté extérieure, les arbres, les fleurs lui font oublier l'homme, qui ne devient pour ainsi dire qu'un accessoire de ses paysages, et il perd de vue le véritable idéal de la poésie.

STILKE (Hermann), peintre allemand, né à Berlin, en 1803, étudia dans cette ville, puis à Dusseldorf, sous la direction de Cornélius, travailla d'abord à la grande toile inachevée du *Jugement dernier*, dans la salle des assises de Coblentz; puis il suivit son maître à Munich, où il exécuta à fresque le *Couronnement du roi Louis* et le *Sac de Godesberg par Ernest de Bavière*. Au retour d'un voyage en Italie, il se fixa définitivement à Dusseldorf et devint membre de l'Académie du Rhin. C'est alors qu'il exécuta une série de tableaux religieux, dont les sujets sont empruntés pour la plupart au moyen âge, entre autres: *les Pèlerins dans le désert*, *les Deux chrétiens de Syrie chassés par les Turcs*, *Chrétiennes prisonnières au harem*, *la Fée du matin*, *le Chevalier blessé*, et *le Chevalier parmi les moines*.

On cite encore de cet artiste deux grands tableaux sur un sujet français : *Jeanne d'Arc en prière devant une madone*, et *Jeanne d'Arc victorieuse à la bataille de Patay*; puis, *Saint Georges portant l'étendard de la victoire*, *Renaud prenant congé d'Armide*, *le vieux Jean de Bohême aveugle, se faisant conduire à la bataille par deux chevaliers*; etc. Depuis plusieurs années M. Stilke a quitté Dusseldorf pour exécuter au château de Stolzenfels, pour le roi de Prusse, la décoration à fresque de la salle des chevaliers. Il y a peint les allégories de la Foi, de *la Bravoure*, de *l'Amour*, du *Chant*, de la *Reconnaissance* et de *l'Équité*. Dans le paysage et le portrait, il s'est fait également une place honorable.

STIRBEY (Barbo-Démètre BIBESCO, prince), ex-hospodar de Valachie, né à Craiova, au mois d'août 1801, est le frère aîné du prince Bibesco (voy. ce nom), son prédécesseur dans l'hospodarat. Son grand-oncle maternel, le vornik Barbo Stirbey, qui appartenait à la première classe des boyards, l'institua son héritier, à la condition qu'il prendrait son nom. Élevé avec son frère au collége de Bucharest, il vint en 1817 à Paris, et y consacra quatre ans à l'étude du droit et des sciences morales et politiques. Il retournait en Valachie (1821) au moment où éclata dans ce pays la tentative d'Hypsylantis; il alla rejoindre en Transylvanie les grandes familles valaques qui s'y étaient réfugiées, et épousa, la même année, à Hermanstadt, la princesse Élisabeth, issue des Cantacuzène et des Brancovano. La Valachie pacifiée, le prince Stirbey y rentra et remplit, sous l'hospodar Alex. Ghika, diverses fonctions, notamment celle de directeur de la Vestiari, ou de receveur général des contributions. Il fut en même temps secrétaire du comité moldo-valaque, chargé, en vertu du traité d'Andrinople, de réorganiser les principautés (1829), et il prit une grande part à la rédaction dn *Statut organique*, qui était à la fois une constitution et un code. Sous l'administration provisoire russe, il fut l'un des trois membres du divan exécutif, et chargé du département de l'intérieur. Nommé, en mai 1831, secrétaire d'État, il échangea ses fonctions, en 1835, contre le portefeuille de l'instruction publique. Mais sa santé le força bientôt de s'éloigner des affaires; il vint à Paris, d'où le prince Ghica le rappela, en lui offrant le ministère de la justice. On lui dut alors, entre autres améliorations judiciaires, l'établissement d'un Code de commerce, sur le modèle du Code français. Ramené encore à Paris par sa santé, en 1841, il retourna en Valachie à l'approche des élections qui suivirent la déchéance d'Alex. Ghika. Sa candidature, opposée à celle de son frère, réunit 90 voix contre les 131 qui assurèrent l'élection de ce dernier (janvier 1843).

Sous l'hospodorat du prince Bibesco, le prince Stirbey reçut, en 1845, le portefeuille de l'intérieur et attacha son nom à quelques grands travaux, tels que les quais du port de Braïla, le pont monumental de la Slatina, etc. En 1847, il se retira encore une fois des affaires et revint de nouveau à Paris. Peu après, la révolution de 1848 amenait, par son contre-coup dans les principautés, déjà si tourmentées, de plus graves complications qui forcèrent son frère à quitter le pouvoir.

Au mois de juin de l'année suivante le prince Stirbey fut appelé à son tour par le sultan

image
not
available

cupé plusieurs chaires subalternes dans de petites villes, fut nommé, en 1839, professeur au collége et à l'école municipale de Mulhouse et y fit, comme pasteur, des sermons qui eurent du succès. Préoccupé, comme son frère aîné, des vieilles légendes alsaciennes, il a publié des *Poésies* (Gedichte; Hanovre, 1846), où il a imité avec talent le patois primitif de l'Alsace. On a aussi de lui des *Esquisses de voyages en Suisse* (Reisebilder aus der Schweiz; Saint-Gall, 1830).

STOEKHARDT (Jules-Adolphe), chimiste allemand, né le 4 janvier 1809, à Rœhrsdorf, près Meissen (Saxe), commença ses études sous la direction de son père, ministre protestant, fit ensuite de la pharmacie et fréquenta, pendant plusieurs années, l'université de Berlin. A la suite d'un voyage en Angleterre et en France il travailla dans le laboratoire de Struve à Dresde, et en 1838, il entra dans la carrière de l'enseignement, professa la chimie et les sciences naturelles à l'institut de Blochmann de Dresde, et à l'École des arts et métiers de Chemnitz (1839-1847), et devint enfin professeur de chimie à l'Académie d'économie rurale de Tharand. Ses travaux relatifs à la chimie agricole le font placer en Allemagne à côté de M. Liebig. Il a surtout contribué à vulgariser les résultats pratiques des découvertes de la science par ses voyages, ses cours et ses écrits.

Les plus importants de ces derniers sont : *de la Composition, de l'usage et des caractères distinctifs des couleurs, surtout des couleurs vénéneuses* (über die Zusammensetzung, Erkennung und Benutzung der Farben, etc.; Leipsick, 2ᵉ édit., 1844); *Chimie organique* (Organische Chemie; Brunswick, 1846); *École de chimie* (Schule der Chemie; Brunswick, 1846; 7ᵉ édit., Leipsick, 1854); *Discours de chimie à l'usage des agriculteurs allemands* (Chemische Feldpredigten für deutsche Landwirthe; Ibid., 5ᵉ édit., 1852-1853, 2 vol.), traduits deux fois en anglais (Londres, 1853 et 1855); *du Guano* (Guanobüchlein; Leipsick, 3ᵉ édit., 1854), etc. M. Stœkhardt publie depuis 1840, avec M. Schober, le *Journal des agriculteurs allemands* (Zeitschrift für deutsche Landwirthe).

STOLLE (Louis-Ferdinand), littérateur allemand, né le 29 septembre 1806, à Dresde, étudia le droit à Leipsick, puis, se jetant dans la carrière littéraire, se retira à Grimma, petite ville du royame de Saxe. Il a donné d'assez nombreux romans historiques et comiques, qui ont eu du succès, entre autres : *Elbe et Waterloo*, *le Nouveau César* (der neue Cæsar); *Napoléon en Égypte*, *le Cosmopolite* (der Weltbürger); *les Pickwicks allemands* (die deutschen Pickwickier); *l'Héritage de Caboul* (die Erbschaft in Kabul), etc., réunis dans ses *OEuvres* (Stolle's Werke; Leipsick, 1847, 25 vol.), et réimprimés sous le titre d'*Écrits choisis du Barbier du village* (des Dorfbarbiers ausgewaehlte Schriften; Ibid., 1853-1857 et suiv.). Il a publié en outre deux recueils de poésies lyriques : *Poésies* (Gedichte; Grimma, 1847, 3ᵉ édit.); *Palmes de la paix* (Palmen des Friedens; Leipsick, 1857). Depuis 1844, M. Stolle rédige un journal, *le Barbier du village* (der Dorfbarbier), petite gazette traitant avec esprit et bon sens les questions politiques du jour, et très-répandue en Allemagne. Un choix de ses articles de son *Barbier* est intitulé : *Bibliothèque populaire humoristique* (Humoristische Volksbibliothek; Plauen, 1851, 2ᵉ édit.).

STOLTZ (N...., dite Rosina), cantatrice française, née en Espagne, le 13 février 1813, vint de bonne heure en France, et dut à la coïncidence du jour de sa naissance avec celui de la mort du duc de Berri, la protection de sa veuve. [illegible] au couvent des Bénédictines de la rue du [illegible] elle suivit en même temps, d'après le [illegible] la duchesse, les cours du Conservatoire [illegible] classe de Choron, et prit part, de 1829 à [illegible] aux concerts de la rue de Vaugirard. Son [illegible] dans le rôle de Rosine lui valut le prénom [illegible] a depuis adopté. En 1833 elle fit un voyage [illegible] Belgique et en Hollande, et, après d'heureux [illegible] buts dans *Robert le Diable*, elle contracta [illegible] premier engagement dramatique au théâtre [illegible] Monnaie à Bruxelles; elle y obtint, de [illegible] 1837, une série de succès qui la firent [illegible] l'Opéra de Paris, où elle débuta le 25 avril [illegible] Avant de quitter Bruxelles, elle avait [illegible] M. A. Lécuyer, de Rouen, mais à la [illegible] garder son nom et la liberté de son talent.

Mme Stoltz choisit pour ses débuts le [illegible] Rachel dans *la Juive* et les continua dans [illegible] tine des *Huguenots*, et la dona Anna [illegible] *Juan*. Depuis elle a créé ou repris : Ascanio [illegible] *Benvenuto Cellini*, Marguerite dans *le Lac* [illegible] Léonor dans *la Favorite*, Odette dans Charles [illegible] Zaïda dans *Dom Sébastien de Portugal*. [illegible] dans *l'Étoile de Séville*, Desdémone dans [illegible] Marie Stuart, etc. (1838-1847). Mais après [illegible] joui pendant neuf années auprès de l'administration de notre première scène, dirigée [illegible] M. Pillet, d'une autorité sans exemple [illegible] sans partage, elle reçut du public, dans [illegible] Lazzarone, de *Robert Bruce*, le 1ᵉʳ mai [illegible] plus violent et le plus injurieux accueil [illegible] ses adieux au public dans le rôle de Léonor [illegible] sa retraite amena celle de la direction.

Mme Stoltz ne s'est attachée depuis [illegible] théâtre. Engagée seulement pour quelques [illegible] sentations, sur la plupart des scènes de [illegible] vince ou de l'étranger, elle y a presque [illegible] vement chanté ce rôle de Léonor, qui est [illegible] un de ses triomphes et qu'elle a été appelée [illegible] prendre encore une fois à l'Opéra en 185[illegible]

STOLZE (Heinrich-August-Wilhelm), [illegible] graphe allemand, né à Berlin, le 20 mai [illegible] fut laissé par la mort de son père dans une [illegible] tion très-précaire et forcé de travailler [illegible] jour pour soutenir sa mère et continuer [illegible] des. Conduit ainsi à s'occuper de sténographie [illegible] pour gagner du temps, il étudia le système [illegible] Mosengeil, suivit avec attention tout ce [illegible] publié sur cet art et élabora, de 1838 à 184[illegible] nouvelle méthode. Il publia le résultat [illegible] travaux dans son *Manuel théorique et pratique de la sténographie allemande*, etc. (Theoretisch-practisches Lehrbuch der deutschen Stenographie, etc.; Berlin, 1841, 2 vol.), qui a [illegible] que dans cet art, en Allemagne, et qu'il [illegible] du *Cours complet de sténographie* ([illegible] cher Lehrgang, etc.; Berlin, 1852, avec [illegible]

De 1844 à 1846, M. Stolze fut chargé [illegible] Société polytechnique de Berlin et par la [illegible] palité de cette ville, de faire un cours [illegible] sa méthode, qui a pour base la formation [illegible] sons et des mots de M. R. F. Becker [illegible] dent du bureau sténographique de la [illegible] Chambre de Prusse.

STONE (Frank), peintre anglais, né [illegible] peignit d'abord à l'aquarelle et contribua [illegible] qu'en 1846, en sa qualité de sociétaire, [illegible] bitions annuelles de l'ancienne Compagnie [illegible] aquarellistes, par des scènes tirées de [illegible] peare et des toiles de genre : *l'Esquisse* [illegible] *Promenade du soir*, etc. En même temps [illegible] voyait quelques tableaux à l'huile aux [illegible] de l'Académie royale : des *Portraits* [illegible] *Légende de Montrose* (1840); *l'Entrevue* [illegible]

image
not
available

et la Norvége (1er septembre 1854), avec la Belgique (9 septembre 1854), etc.

STOURTON (Charles Stourton, 18e baron), pair d'Angleterre, né en 1802, descend d'une ancienne famille élevée en 1447 à la pairie héréditaire. En 1846 il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il suit la politique du parti libéral. De son mariage avec une fille de lord Clifford (1825), il a trois enfants, dont l'aîné, Alfred Stourton, est né en 1828.

STOWE (Harriet Beecher, mistress), célèbre romancière américaine, née le 15 juin 1814 à Litchfield (Connecticut), est la fille du docteur Lyman Beecher (voy. ce nom), aujourd'hui pasteur presbytérien à Boston. Son père la destinait à l'enseignement et lui fit donner une éducation solide. Dès l'âge de quinze ans, elle alla seconder sa sœur Catherine dans la direction d'une grande école pour l'éducation des femmes à Hartford (Connecticut), puis à Cincinnati, jusqu'en 1825, époque à laquelle elle se maria avec le docteur Calvin Stowe. Celui-ci, un des théologiens les plus distingués des États-Unis, après avoir pris ses degrés au collége de Bowdoin et ses grades théologiques à Andover, avait été nommé professeur de littérature biblique à Dartmouth. En 1832, le professeur Stowe fut appelé par son beau-père au séminaire de Cincinnati. Mistress Stowe y accompagna son mari et vécut à Cincinnati jusqu'en 1850. MM. Beecher et Stowe, persécutés comme abolitionnistes, furent alors obligés de quitter le séminaire, où ils ne pouvaient plus vivre, et de chercher un refuge dans les États de l'Est. Après un court séjour dans le Maine, M. Stowe accepta la chaire de littérature biblique à Andower, et il l'occupe encore aujourd'hui.

Jusque-là mistress Stowe n'avait écrit que des contes ou nouvelles, réunies en 1849, sous ce titre : *Fleur de Mai* (Mayflower, nouvelle édition augmentée, en 1855) : il en a paru plusieurs traductions françaises. Mais ces dix-huit années de séjour à Cincinnati avaient développé son talent et agrandi sa pensée. Elle prit dans sa vie même, et dans les scènes dont elle avait été témoin, le sujet d'une suite d'esquisses, qui parurent d'abord dans un journal abolitionniste de Washington, *the National Era*, et furent bientôt réunis en deux volumes sous ce titre : *la Case de l'Oncle Tom* (Uncle Tom's cabin; Boston, 1852, 2 vol. in-12). Jamais livre ne fut aussi populaire dans les deux parties du monde : il a été traduit dans toutes les langues, et plusieurs fois dans chaque pays; en Amérique seulement, il a été tiré, la première année, à 305 000 exemplaires.

L'impression universelle que produisit l'ouvrage s'explique par l'intérêt du sujet, et la vivacité avec laquelle l'auteur peignit et flétrit un système honteux qu'admet encore une partie de l'Amérique. La critique littéraire lui reprocha bien des défauts d'ordre et de composition; mais le public les pardonna à un livre écrit avec le cœur pour le service d'une noble cause. Cependant un procès fut intenté à mistress Stowe au nom des lois établies, qui ne s'accommodent pas toujours des protestations de la philosophie et de l'humanité. Quelque temps après l'auteur publia sous ce titre : *Clef de la cabine de l'Oncle Tom* (a Key to Uncle Tom's cabin; Boston, in-8), un commentaire qui prouve que son ouvrage était emprunté tout entier à la réalité.

Dans l'été de 1853, mistress Stowe visita l'Europe avec son mari et son frère Charles Beecher. Elle fut accueillie avec enthousiasme, surtout en Angleterre. A son retour, elle rendit compte de son voyage dans un agréable récit intitulé *Souvenirs heureux des terres étrangères* (Sunny memories of foreign lands; Boston et Londres, 1854, 2 vol. in-12). Ce volume a été traduit en français par M. Eugène Forcade, sous ce titre : *Souvenirs heureux* (2 vol. in-12). Un livre plus récent de mistress Stowe, *Dred* (Boston et Londres, 1856, in-12), également traduit en français, est aussi une satire contre l'esclavage, qui a le tort de venir après *l'Oncle Tom*, mais où se trouve encore ce christianisme philanthropique et cette sensibilité pénétrante qui a donné tant de succès à son premier roman.

On a enfin de mistress Stowe quelques écrits religieux, un entre autres *sur l'Observation du dimanche* (Four ways of observing, etc. [illegible] tion, Liverpool, 1853); des *Cantiques*, etc. Pour ses frères et sœurs, voy. Beecher.

STRACK (Jean-Henri), architecte allemand, né à Bückebourg (Prusse), en 1806, apprit de son père, artiste distingué, les premiers éléments du dessin, et se voua de bonne heure à l'architecture. De fortes études sur l'antiquité [illegible] lui fournirent le sujet d'un ouvrage fort [illegible] *la Construction des théâtres dans l'ancienne* [illegible] (über das Theatergebaeude der alten Griechen; Potsdam, 1843). Il a aussi collaboré activement avec le peintre Meyerheim aux *Monuments d'architecture de l'ancienne marche de Brandebourg* (Architektonische Denkmaeler der Altmark Brandenburg; Berlin, 1834 et suivants), dont le texte est de Kugler, et, avec M. Stuler, son [illegible] son ami, aux *Modèles d'ébénisterie* (Vorlegeblaetter für Mœbeltischler, 1835 et suivants).

On doit à M. Strack un certain nombre de constructions, palais, églises, habitations particulières qui appartiennent à l'architecture [illegible] tique; on cite particulièrement, le château de Frédériksbourg, pour le roi de Danemark, la décoration intérieure du château de Babelsberg et de la résidence grand-ducale de Schwerin, la nouvelle église de Saint-Pierre à Berlin, dans le style gothique, l'église de Saint-Nicolas à Hambourg, l'atelier de Cornélius à Berlin. La plupart de ses plans sont consignés dans l'*Album de la Société prussienne d'architecture* (Album des preuss. Architektenvereins; 1830 et suiv.).

STRADBROKE (John-Edward-Cornwallis [illegible], 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 17[illegible], à Darham-Hall (comté de Suffolk), est fils d'un baronnet élevé en 1796 à la pairie. En 18[illegible] il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti conservateur. Il est lord lieutenant du Suffolk. N'étant pas marié, il a pour héritier de sa pairie son frère, Henry-John Rous, né en 1795, député de Westminster de 1841 à 1846 et contre-amiral depuis 18[illegible].

STRAFFORD (John Byng, 1er comte), [illegible] pair d'Angleterre, né vers 1775, à Londres, [illegible] par alliance du célèbre comte de ce nom, [illegible] en 1641. Entré comme enseigne dans un régiment d'infanterie (1793), il fit ses premières armes en Flandre et en Irlande sous le [illegible] Byng; puis il prit part aux expéditions de [illegible] vre et de Copenhague. Mais ce fut dans la Péninsule que se passa la plus brillante période de sa vie militaire : il commanda en qualité de [illegible] général à Vittoria, Nivelle, Orthez, [illegible] fois les remercîments du Parlement et [illegible] bataille de Waterloo. Nommé en 182[illegible] [illegible] de Londonderry, il fut appelé en 18[illegible] au [illegible] privé. De 1831 à 1835, il représenta à la Chambre des Communes le bourg de Poole et [illegible] litique du parti libéral. A cette dernière [illegible]

image
not
available

de tout son pouvoir le développement intellectuel et commercial de la Turquie; ayant une connaissance approfondie des hommes et des choses de ce pays, il jouissait à la cour du sultan d'une influence qui s'étendit même à la direction des affaires intérieures. L'usage qu'il en faisait, dans l'intérêt de la politique exclusive de son pays, fut plus d'une fois de nature à porter ombrage aux autres puissances européennes. En 1852 il a été créé vicomte de Redcliffe et il siége maintenant en cette qualité à la Chambre haute.

STRATHALLAN (William-Henry DRUMMOND, 7ᵉ vicomte), pair représentatif d'Écosse, né en 1810, à Londres, appartient à une famille anoblie par Charles Iᵉʳ. Après avoir hérité des titres de son père, il fut porté, par élection, à la Chambre des Lords en 1853, et réélu, selon l'usage, pour la législature de 1857. Il professe les opinions conservatrices.

STRATHMORE (George-Thomas LYON-BOWES, 12ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1822 dans le comté de Herts, descend d'une famille écossaise qui date du XVᵉ siècle. Après avoir servi dans les gardes, il fut élu en 1852 pair représentatif d'Écosse et, selon l'usage, réélu en 1857. Il appartient au parti conservateur modéré.

STRAUSS (Abraham), musicien français, né à Strasbourg, en 1809, d'une famille d'israélites, vint à Paris, vers 1827. Plein d'ardeur pour la musique et déjà violoniste habile, il organisa des quatuors avec plusieurs de ses compatriotes, et exécuta les œuvres de Haydn, de Beethoven et de Mozart, auxquelles il joignait de la musique de danse de sa composition. Bientôt il se vit recherché dans les salons du faubourg Saint-Germain, où il jouait tour à tour, avec son modeste orchestre de chambre, les symphonies des maîtres ou des valses et des contredanses : c'étaient celles-ci surtout qui, alors, le faisaient vivre.

M. Strauss voulut cependant concourir pour entrer dans une classe de violon au Conservatoire, et fut admis. Quelques semaines plus tard, une place de premier violon se trouva vacante à l'orchestre du Théâtre-Italien; il l'emporta d'emblée sur ses concurrents. Il occupa pendant quinze ans, cette position qui ne l'empêchait pas de diriger les orchestres de la plupart des grandes fêtes de cette époque. Pendant l'été, il organisa et dirigea les concerts et les bals des salons d'Aix en Savoie. En 1844, il fut nommé par le ministre du commerce, directeur des bals et concerts de Vichy, et depuis cette époque il contribue chaque année à la vogue de cet établissement thermal.

Les compositions de M. Strauss ne sont pas à la hauteur de sa réputation comme chef d'orchestre de bal. A part toute collaboration anonyme, on lui reproche des emprunts à l'Allemagne, dont quelques-uns ont été signalés avec éclat par une lettre publique de nos premiers pianistes et de plusieurs membres de l'Institut (mars 1855). Homonyme du célèbre compositeur de valses, Strauss de Vienne, il a été redevable à cette identité de nom, d'une partie de ses succès dans les salons du monde parisien. Aujourd'hui chef d'orchestre des bals de la cour, il dirige aussi, depuis 1852, les bals masqués de l'Opéra.

STRAUSS (David-Frédéric), célèbre théologien protestant allemand, né à Ludwigsbourg, dans le Wurtemberg, le 27 juin 1808, acheva à Tubingue ses études théologiques, commencées dans un établissement de la petite ville de Blaubeuren. Admis dans le ministère ecclésiastique, en 1830, il devint, l'année suivante, professeur au séminaire de Maulbronn, [illegible] prendre ses cours à Berlin, [illegible] dié, pendant six mois [illegible] et entendu le célèbre [illegible] vint à Tubingue et [illegible] titeur, au séminaire [illegible] vant les cours de philosophie [illegible] jeune docteur était [illegible] 1835, lorsque, tout à coup, [illegible] de théologie qui peut-être [illegible] dans ce siècle, la *Vie de Jésus* [illegible] *de son histoire* (das Leben Jesu [illegible] beitet; Tubingue, 1835, 2 vol.). [illegible] faisait jouer un rôle [illegible] mythique dans la vie du Christ et [illegible] de sa doctrine, aboutissant [illegible] tion absolue de sa personne [illegible] substitution de symboles et [illegible] cipaux faits de son histoire. [illegible] en année, en Allemagne, [illegible] plupart des langues de l'Europe. La [illegible] çaise qui en a été donnée par [illegible] 1839-1840, 4 vol. in-8; 2ᵉ édit. [illegible] trouver sous la synthèse [illegible] allemande, une foule d'[illegible] pas échappé à la sagacité des [illegible] çais du XVIIIᵉ siècle.

Au milieu des discussions [illegible] leva la *Vie de Jésus*, l'auteur [illegible] ses fonctions de répétiteur. Il fut [illegible] professeur au lycée de Ludwigsbourg, [illegible] vint bientôt à Tubingue, pour [illegible] retraite et l'étude. Dans les années [illegible] il publia ses *Écrits polémiques* [illegible] Ibid., 1837), et ses *deux Feuilles* [illegible] friedliche Blaetter; Altona, 1839), qui apportaient des adoucissements [illegible] trine. En 1839, le conseil de [illegible] Zurich l'appela à l'université, comme [illegible] de dogmatique et d'histoire de l'Église [illegible] mination parut un scandale et [illegible] lèvement que la prompte retraite [illegible] ne suffit pas à calmer (6 septembre [illegible] bientôt après un autre grand ouvrage [illegible] *matique chrétienne dans son développement his-* *torique et dans sa lutte avec la* [illegible] (die christliche Glaubenslehre, [illegible] Tubingue, 1840-1841, 2 vol.), [illegible] critique et l'histoire étaient présentées [illegible] points de vue nouveaux; sa [illegible] *Schleiermacher et Daub* (über Sch[illegible] sick, 1839), en forme la préface.

Pendant l'année révolutionnaire 1848 [illegible] fut candidat à l'Assemblée nationale [illegible] mais les animosités qu'on excita [illegible] dans les campagnes, le firent [illegible] occasion, il fit paraître ses *Discours* [illegible] sur la théologie et la politique (Sechs [illegible] politische Volksreden; Stuttgart, [illegible] 1848). La même année, sa ville natale [illegible] à la diète wurtembergeoise, où il [illegible] grand étonnement des divers partis [illegible] servateurs; les manifestations [illegible] ses électeurs lui firent donner presque [illegible] sa démission (décembre 1848).

M. Strauss n'a publié depuis [illegible] biographiques : *Vie de Schubart*, [illegible] *lettres* (Schubart's Leben in seinen [illegible] Berlin, 1849, 2 vol.), accompagnée [illegible] de la correspondance du poète; [illegible] *klin, ou un type moderne* [illegible] Lebens-und Charakterbild aus der [illegible] Manheim, 1851), où l'auteur a [illegible] autobiographiques; *Vie et écrits de* [illegible] *Frischlin* (Leben und Schriften des [illegible] Philologen N. Fr.; Francfort, [illegible] l'Allemagne savante du XVIᵉ siècle

image
not
available

embrassé la carrière militaire et publié sous le titre de *Vingt-sept ans dans l'ouest du Canada* (Twenty seven years in Canada west; 2 vol.), un ouvrage qui n'est pas dépourvu d'intérêt.

STRINHOLM (Anders-Magnus), historien suédois, né le 25 novembre 1786 à Umea (Westerbothnie), prit en 1810 la direction d'une imprimerie à Stockholm et se livra dès cette époque avec ardeur à l'étude de l'histoire de sa patrie. Son *Histoire du peuple suédois sous les rois de la maison de Wasa* (Svenska Folkets historia; Stockholm, 1819-1824, t. I-III, in-8), exécutée sur un plan trop vaste peut-être, fut si froidement accueillie qu'il en interrompit la publication. Il accepta en 1825 la place de secrétaire aux archives statistiques, dont il se démit pour reprendre ses études. Il entreprit alors une *Histoire du peuple suédois depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours* (Svenska Folkets historia fran ældsta till, etc.; Stockholm, 1834-1854, tom. I-V; abrégé en 2 vol. 1858), les deux premiers volumes ont été traduits en allemand par Frisch (Hambourg, 1839-1841). Cet ouvrage, un peu trop chargé de détails et écrit dans un style agréable et facile, quoique un peu prolixe, est le fruit de recherches considérables et tient une place honorable dans la littérature de son pays. L'Académie suédoise a décerné à l'auteur, en 1834, une pension de 300 rixdalers-banco, et le roi lui en a accordé une de 1000 (2130 fr.), qui, en 1854, a été portée à 1500.

M. Strinholm a encore publié une *Vie du feld-maréchal Stenbock* et des descriptions de plusieurs châteaux historiques. Il est chevalier de l'Étoile polaire (1843), membre de l'Académie des belles-lettres, histoire et antiquités (1834), de l'Académie suédoise, de l'Académie des sciences (1845), et docteur en philosophie (1842).

STROGANOW ou STROGONOFF (Grégoire-Alexandrowitsch, comte), homme politique russe, né à Moskou en 1770, fut d'abord ambassadeur à Madrid, puis à Stockholm. En 1822, il fut envoyé à Constantinople, où il défendit les intérêts religieux et politiques des Grecs avec une fermeté qui appela sur lui l'attention de toute l'Europe. Plus tard, pour ne pas servir le système d'influence employé avec les Grecs, il donna sa démission et alla voyager à l'étranger. Après avoir parcouru la France et la Hollande, il revint en 1825 à Saint-Pétersbourg et fut nommé comte par l'empereur Nicolas. Il rentra dans le service actif, en 1827, devint conseiller d'État, et grand envoyé de l'empereur. Ce fut lui qui, en 1838, assista comme ambassadeur de la Russie au sacre de la reine Victoria. Depuis 1846 il remplissait les fonctions de grand chambellan. — Privé de la vue depuis plusieurs années, il est mort, à Saint-Pétersbourg le 7/19 janvier 1857.

STROGANOW (Serge, comte), fils aîné du précédent, né à Saint-Pétersbourg vers 1803, reçut, grâce à son mariage avec une héritière de la branche aînée de sa famille, le titre de comte, même avant son père. Nommé en 1831 gouverneur de Riga, il s'acquit une popularité véritable par sa bienfaisance et son courage pendant le choléra. De 1835 à 1847, il fut curateur de l'université de Moscou, lieutenant général, général adjudant de l'empereur et sénateur. Il fut promu en 1852 au grade de général de cavalerie. Président de la Société des antiquaires russes, il a fait éditer un certain nombre d'importants travaux archéologiques. Il a en outre beaucoup contribué au développement du commerce et de l'industrie russe, soit comme armateur, soit comme possesseur de

mines et de fa…
en Sibérie.

STROGANOW …
comte Grégoire…
vers 1805, pri…
contre la Polog…
membre du cons…
de Pologne et g…
1839 à 1841, il …
de l'intérieur. Il …
reur, lieutenant …
bre du *conseil* …
verneur général d…
Bessarabie, il est …
la Crimée et de la …
Il a un fils, Grég…
lonel de la garde, …
et marié morganat…
Nicolajewna, veuve …
Un troisième fils …
STROGANOW, né à …
remplit les fonctions …
rin, puis celles d'…
1841 à 1848. Il est c…
pereur de Russie, et …
siégeant à Saint-Péters…

STROMEYER (Georg…
rurgien allemand, né …
fils de l'introducteur de …
magne, commenca ses …
stitut de sa ville natale …
universités de Gœttingue …
1826), et, après avoir obte…
en médecine, visita les …
l'Europe. Appelé, en 18…
durant dix ans les fonctions …
Cour royale et de profes…
gicale. De 1838 à 1848, il …
chaires aux universités …
et de Fribourg. En 1848 …
fesseur de chirurgie, …
assisté aux campagnes de …
de médecin en chef de …
devint directeur des affaires …
de Holstein. En 1854, il fut …
avec le titre de médecin …
On doit à M. Stromeyer …
estimés, entre autres : *Com…*
officiel à Danzick en 1831, …
(Skizzen und Bemerkungen …
Danzig, etc.; Hanovre, 18…
muscles de respiration (über …
rationsmuskeln; Ibid., 18…
dique chirurgicale, ou …
sous-cutanées de muscles …
zur operativen Orthopaedik …
l'auteur donne le premier …
strabisme; *de Combination…*
motoriorum et sensorioru…
pressionibus musculorum …
mentatio. (Erlangen, 1839) …
instrument servant à la …
pupilles et à l'extraction …
rektom, ein neues, etc.; Aug…
de chirurgie (Handbuch de…
1844-50, 2 vol.); *des Lési…*
des coups de feu (über …
vorkommenden Knochenve…
1850); *du Typhus* sous …
lation méthodique (über de…
unter dem Einfluss einer …
tion; Hanovre, 1855), etc.

STROOBANT (François) …
Bruxelles, en 1819, est élè…

image
not
available

sieurs années les grands travaux astronomico-géographiques entrepris par l'état-major de l'empereur de Russie.

On cite de ce savant, à côté des travaux de son père, plusieurs belles observations astronomiques. Il a calculé le premier la quantité du mouvement de translation de notre système solaire dans l'espace, découvert plus de 500 nouvelles étoiles doubles et un satellite d'Uranus, et publié sur Saturne et son anneau, sur l'orbite de certaines comètes et sur plusieurs étoiles doubles, des écrits estimés pour la rigoureuse exactitude des observations. Il a dirigé aussi plusieurs explorations scientifiques, notamment les grandes expéditions chronométriques qui eurent pour résultats la détermination de la longitude de l'observatoire central de Russie et de quelques positions géographiques importantes de l'empire russe. Les comptes rendus de ces travaux se trouvent insérés dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg et dans quelques écrits publiés à part et dont les titres rappellent l'objet : *Expédition chronométrique exécutée par ordre de l'empereur Nicolas Ier entre Altona et Greenwich pour la détermination de la longitude géographique de l'observatoire central de Russie* (Saint-Pétersbourg, 1846); *Expéditions chronométriques de* 1845 *et* 1846 (1853, gr. in-4); *Observations de la comète de Biela dans l'année* 1852 (Ibid., 1853), etc.

STUART DE DECIES (Henry Villiers-Stuart, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1803, à Londres, appartient à la famille des marquis de Bute. De 1826 à 1830, il siégea à la Chambre des Communes dans les rangs du parti libéral, devint membre du Conseil privé en 1836 et fut élevé en 1839 à la pairie, avec le titre de baron. Il est lord-lieutenant du comté de Waterford. De son mariage avec Mme de Olt il a deux enfants, dont l'aîné, Henry Stuart, né en 1827, a embrassé l'état ecclésiastique.

STUDER (Bernard), géologue suisse, né en 1794, à Buren sur l'Aar, et fils d'un ministre protestant, fut destiné à l'état ecclésiastique, d'où le détourna son goût pour les sciences exactes. Il se livra avec ardeur à l'étude des mathématiques et les enseigna dès 1815 au collége de Berne. Mais, l'année suivante, il voulut aller compléter ses études à Gœttingue, auprès des Gauss, des Stromeyer et des Hausmann. De nouveaux voyages lui permirent de se lier avec quelques naturalistes distingués, tels que Férussac, Brongniart, le comte Bourmont, de Boué et Léopold de Buch, qu'il accompagna dans plusieurs excursions dans les Alpes, et qui le détermina à s'occuper particulièrement de la constitution géologique des montagnes de sa patrie. A la suite de la publication de sa *Monographie du terrain de Molasse* (Berne, 1825), qui donnait une idée de ses travaux, le gouvernement suisse créa pour lui, à l'Académie de Berne, une chaire de géologie, la première consacrée à cette science spéciale en Suisse. Depuis cette époque, M. Studer a entrepris annuellement, dans les diverses parties de l'Europe, des voyages scientifiques, dont il a rendu compte dans les *Bulletins de la Société géologique* de France, les *Annuaires* de Leonhard et Bronn, et autres recueils.

Son œuvre principale est la *Carte géologique de la Suisse* (Winterthur, 1853), qu'il publia en commun avec M. Arnold Escher von der Linth. Dressée sur la *Carte géographique de la Suisse* de Ziegler, elle est accompagnée d'un *Index* complet des noms et de notices historiques et statistiques. On cite encore de ce savant deux ouvrages de géologie : *les Alpes occidentales de la Suisse* (die westlichen Schweizeralpen; Bern, 1834); *Géologie de la Suisse* (Berne, 1851-1853, [illegible] vol.); [illegible] vrages géographiques : *Traité de géographie mathématique* (Berne, 1836; 2e édit. [illegible]); *Traité de géographie physique* (Ibid., [illegible], 2 vol.), etc.

STÜLER (Auguste), architecte allemand, [illegible] Berlin, en 1800, suivit de bonne heure [illegible] Schinkel, d'où il ne sortit qu'à l'âge de [illegible]. Il publia alors avec M. Strack les *Modèles pour ébéniste* (Vorlegeblætter für Mœbeltischler [illegible]) qui eurent le mérite de ressusciter en [illegible] un art presque perdu, et donna ensuite [illegible] *bum* de la Société d'architecture de Berlin [illegible] suite de plans et de projets, palais, [illegible] musées, constructions d'utilité publique, [illegible] que tous, ont été adoptés et exécutés [illegible] tenu par la protection spéciale du roi [illegible] passionné pour l'architecture, il entreprit [illegible] à 1850, une série de constructions [illegible] tantes que nombreuses. Outre une foule [illegible] tions particulières, on lui doit le plan [illegible] du conseil de Perleberg, dans le style [illegible] moyen âge; le nouveau palais d'hiver [illegible] Pétersbourg, la Bourse de Berlin, la [illegible] Francfort, l'église catholique de [illegible] châteaux, le nouveau musée de Berlin, [illegible] principale, où il a su approprier chaque [illegible] d'architecture à la destination de chacune [illegible] les; les portiques et les parcs qui [illegible] sée à tant d'autres monuments; la [illegible] une partie de la décoration de la chapelle [illegible] (1854); l'église de Saint-Mathieu à la [illegible] Berlin, dans le style italien; la nouvelle [illegible] Saint-Georges, l'église Saint-Jacques, [illegible] salles nouvelles au château de Potsdam [illegible] niement des jardins de Sans-Souci; le [illegible] grand-duc de Mecklembourg-Schwerin [illegible] imité de Chambord, etc., sans compter [illegible] de dessins pour l'orfévrerie et pour la [illegible]. M. Stüler appartient à l'école dite [illegible] réussit mieux encore dans l'ornementation [illegible] dans la construction de ses édifices.

STURM (N....), mathématicien [illegible] membre de l'Institut, ancien professeur [illegible] et de mécanique à la Faculté des sciences [illegible] et à l'École polytechnique, a été pendant [illegible] sieurs années rédacteur de la partie [illegible] tique du *Bulletin de Férussac*. Il a été [illegible] bre de l'Académie des sciences en 18[illegible] [illegible] mort à Paris le 18 décembre 1855.

Les plus importants travaux de M. Sturm [illegible] rapportent aux mathématiques pures et [illegible] sique mathématique. En algèbre élémentaire [illegible] lui doit un des plus beaux théorèmes [illegible] compose la théorie de la résolution des [illegible] tions numériques, et qui a été introduit [illegible] l'enseignement classique sous le nom [illegible] auteur. La démonstration simple et élégante [illegible] donna M. Sturm lui fit décerner la [illegible] Copley par la Société royale de Londres.

Le *Journal de mathématiques* de M. Liouville contient la plupart des mémoires d'analyse [illegible] thématique publiés par M. Sturm; les autres [illegible] insérés dans les *Comptes rendus* de l'Académie. On cite particulièrement : *Mémoire sur [illegible] d'équations à différences partielles*, qui, [illegible] dans l'analyse une route nouvelle, a [illegible] d'importantes découvertes en physique [illegible] matique (1836) : *sur le Développement des [illegible] en séries* (1837); *sur Quelques propositions [illegible] mécanique rationnelle* (1841); *sur l'[illegible] des équations générales de la dynamique* [illegible]

Parmi les travaux de physique mathématique de M. Sturm, nous rappellerons : *Mémoire sur [illegible] détermination des surfaces* [illegible]

r les intersections successives des rayons émanés n même point, etc. (1838); *Théorie de la ion* (1845). Il faut signaler aussi les expériences es par M. Sturm avec Colladon *sur la Vitesse son dans l'eau du lac de Genève*, et leurs cherches *sur la compressibilité des liquides*.

TURTZENBECHER (Oscar-Patrick), journa-e suédois, né à Stockholm le 28 novembre 1, étudia à Upsal l'islandais et les principales gues et littératures modernes de l'Europe. rsqu'il eut passé l'examen de philosophie, ses es rationalistes lui firent refuser d'entrer dans ordres; il obtint une place de secrétaire à la ncellerie royale; mais la part qu'il prit à la action de *l'Aftonbladet*, journal libéral, la lui perdre. Cette destitution ne fit qu'exalter son ralisme. Il visita alors (1838-1839) l'Allemagne urtout la France, qui a exercé la plus notable uence sur son esprit. Il est Français pour les f dixièmes, comme il le dit lui-même.

'artisan de la réunion des trois États scandi-es sous un gouvernement démocratique, il endit en 1844 à Copenhague pour travailler à éalisation de cette idée. Il y fit des leçons sur stoire de la littérature suédoise moderne, pu-es en 1845 (*Sex literærhistoriska Forelæs-jar*) et rédigea la partie suédoise du *Nordisk ratur-Tidende* (Journal de littérature septen-nale; 1846, in-4). En 1847, il alla établir à neur une imprimerie, où il publie des pam-ets et *la Poste du Sund* (*OEresunds-posten*), rnal destiné à préparer la fusion des trois ples scandinaves en un seul.

. Sturtzenbecher est auteur d'un assez grand bre de nouvelles et de brochures littéraires politiques, dont plusieurs ont paru sous le donyme de *Orvar Odd*. Il a écrit le texte de *alerie de portraits scandinaves* (Scandinaviskt rætgalleri; 1847).

TÜVE (Jean-Charles-Bertram), homme poli-e allemand, né à Osnabrück le 4 mai 1798, ls du bourgmestre de cette ville, alla achever études aux universités de Berlin et de Gœt-ue. Inscrit avocat au barreau d'Osnabrück en , il se livra à des recherches sur l'histoire a ville natale et donna, entre autres travaux iaux, un supplément à *l'Histoire d'Osnabrück* ustus Mœser (Berlin, 1824), et la continua- de *l'Histoire de la ville d'Osnabrück d'après des ments originaux* (Geschichte der Stadt Osna-k aus Urkunden; Osnabrük, 1826, 3 vol.), mencée par un de ses frères, avec le secré- d'État Fredérici. Il écrivait, en même temps, divers journaux.

1830 il commença à prendre part aux res politiques en publiant une brochure *sur éduction de l'impôt foncier dans le royaume de ovre* (über die Lasten des Grundeigenthums Verminderung derselben, etc). Nommé, en , membre des États de Hanovre, il ne cessa réclamer une constitution nouvelle, fut le orteur du projet de rachat et le président de mmission chargée d'examiner l'ordonnance chat (Ablœsungsordnung). Il développa, dès époque sur le commerce et les finances, la rt de ses idées économiques, fut membre commission spéciale chargée d'élaborer une itution et marqua ses tendances libérales une brochure intitulée : *État actuel du ume de Hanovre* (über die gegenwaertige des Kœnigreichs Hanover; Iéna, 1832). Dé- de la ville d'Osnabrück à la seconde Chambre Hanovre, lors de l'avénement du roi Ernest-iste, en 1838, il réclama énergiquement ésion du nouveau roi à la Constitution de 1833, et publia, sa *Défense de la Constitution de l'État* (Vertheidigung des Staatsgrundgesetzes); il protestait en même temps, avec la magistrature d'Osnabrück, pour le maintien des anciennes franchises des États, et le retrait des ordonnances nouvelles. Il fut réélu aux États de 1838, malgré les efforts combinés du gouvernement et d'une fraction du parti libéral. Partisan déclaré de la liberté individuelle et de la liberté communale, il défendit en toute occasion, contre le pouvoir central, les magistrats, les maires, les bourg-mestres et tous les officiers publics, et employa tout, discours, brochures, pétitions et menaces, pour obtenir du roi la réunion des deux chambres des États. Poursuivi plusieurs fois devant la justice, il fut constamment acquitté par le jury.

La révolution de 1848 le porta aux affaires. Chargé, au mois de mars, de constituer un nou-veau cabinet, il choisit pour collègues MM. Ben-nigsen, Düring et Braun (voy. ces noms), et commença la destruction de toutes les œuvres d'une réaction de onze années. Une foule de pri-viléges furent supprimés, l'administration ré-formée, l'indépendance des communes reconnue, la liberté de la presse consacrée, le serment aboli. Mais sur beaucoup de points de la politique gé-nérale, il se séparait du parti libéral. Fédéra-liste, il n'approuvait point la Constituante alle-mande, encore moins l'idée de la suprématie de la Prusse, et il ne signa qu'à contre-cœur l'alliance du 26 mai 1849 avec cette dernière puissance. Il s'appuyait du consentement de l'Autriche pour demander l'indépendance réciproque des divers États allemands. Il fut renversé par la réaction de 1850, mais après avoir mis le pays dans une voie de politique libérale, où ses successeurs devaient eux-mêmes se maintenir, M. Stüve, réélu à l'assemblée des États, a depuis consacré tous ses efforts à défendre son œuvre, et a conservé toute sa popularité.

SUBERVIE (Jacques-Gervais, baron), général et ancien ministre français, né le 1er septembre 1776, à Lectoure (Gers), s'enrôla, comme volon-taire, à l'âge de quinze ans, au 2e bataillon du Gers (1792) et fut nommé lieutenant un mois après. Capitaine l'année suivante, il fit avec dis-tinction les campagnes des Pyrénées-Orientales, passa en Italie où il devint aide de camp du gé-néral Lannes et prit part à l'expédition d'Égypte; mais il resta à Malte jusqu'à la reddition de cette place aux Anglais. Il se signala à la prise d'Ulm et à Austerlitz, où sa bravoure lui valut le grade de colonel de chasseurs (1805).

Il partit pour l'Espagne en 1808, après avoir été blessé à Eylau; il contribua à la dispersion du corps anglais du général Blake dans la province de Murcie (1810-1811), fut promu général de brigade avec le titre de baron (6 août 1811), prit une part brillante à la bataille de Sagonte et ne rentra en France qu'à la malheureuse issue de la campagne de Portugal. Passé à la grande armée, il fut atteint à la Moskowa de deux éclats d'obus qui le forcèrent à prendre du repos; néanmoins il fit les campagnes de Saxe et de France, com-battit bravement à Brienne et jusque sous les murs de Paris, où il fut percé de trois coups de lance. Le 3 avril 1814, il fut nommé général de division. A Ligny et à Waterloo, il commanda une division de cavalerie de réserve.

Compris dans le licenciement général de l'armée en 1815, M. Subervie fut du petit nombre des offi-ciers qui ne voulurent rien accepter de la Restau-ration. Après la révolution de Juillet, il occupa pendant quelques jours le commandement de la 1re division militaire; mais ses opinions avancées le firent écarter des emplois publics. Élu en 1831

député de l'arrondissement de Lectoure, il siégea à la Chambre pendant dix-sept années consécutives et s'associa à la politique de l'opposition. En 1848, il fut chargé, du 25 février au 19 mars, du ministère de la guerre. Dans les deux assemblées où il a représenté son département, il a secondé toutes les mesures propres à assurer l'établissement de la République. Depuis le coup d'État, il s'est retiré à son château de Parenchères (Gironde), où il est mort le 10 mars 1856.

SUC (Nicolas), sculpteur français, né à Lorient, en 1802, s'occupa d'abord, dans sa ville natale, de travaux d'ornementation, vint à Nantes en 1825, s'y maria et ne quitta cette ville que pour faire à Paris deux ans d'études, de 1827 à 1829, sous la direction de M. Lemaire. Il est mort à Nantes le 17 mars 1855. Ses œuvres, dont quelques-unes ont figuré aux salons, recueillies avec soin, doivent former dans cette ville un musée spécial. Citons : *Pêcheur breton jouant avec un crabe*, *le Docteur Guépin*, *M. Dumoustier* (1834); *le Général Belliard* (1835); *l'Enfant prodigue*, *l'Aveugle breton* (1839); *l'Innocence*, *la Mélancolie* (1840-42); *la Vierge* (1845); *Chien pleurant son maître* (1848); la statue de *La Chalotais*, pour la ville de Rennes (1849); les bustes et médaillons de *MM. Billaud*, *Ligier*, *Enfantin*, *Bouffé*, *Cœur*, *Litz*, de *Mmes Dorval*, *Rachel*, etc. (1836-1852); *Ève*, statue inachevée, et *la Germanie se levant pour la conquête de l'ancien monde, ou le Guerrier germain*, sa dernière œuvre. M. Nic. Suc avait obtenu une 3e médaille en 1838.

SUCHET. Voy. ALBUFERA.

SUCKAU (W. DE), grammairien et traducteur français, né en Allemagne, professeur de l'Académie de Paris, aujourd'hui en retraite, est particulièrement connu par ses travaux sur la langue allemande, parmi lesquels nous citerons : *Tableaux synoptiques de la langue allemande* (1827, in-8); *Exercices gradués pour apprendre l'allemand par la méthode naturelle* (1833, in-8) : *Dictionnaire étymologique des racines allemandes avec leur signification française* (1840, in-12), avec M. Eichoff; *Dictionnaire allemand français et français-allemand* (1846, 2 vol. in-12).

M. de Suckau a encore traduit : de Schlosser, l'*Histoire des révolutions politiques et littéraires de l'Europe au* XVIIIe *siècle* (1825, 2 vol. in-8); de Heeren, *la Politique et le commerce des peuples de l'antiquité* (1829-1844, 7 vol. in-8); de Mme Pfeiffer, les deux *Voyages d'une femme autour du monde* (1857 et 1858, in-12); de Mügge, *Afraja* (1857, in-12); enfin divers ouvrages ou fragments de Zschokke, Gœthe, Schoppenhauer, Aug. Lafontaine, etc.

SUDELEY (Charles HANBURY-TRACY, 1er baron), pair d'Angleterre, né en 1777 dans le comté de Monmouth, appartient à la même famille que les barons Bateman. Il fit ses études au collège de Rugby et siégea, sous le nom de Hanbury, de 1831 à 1837, à la Chambre des Communes; l'année suivante, il fut élevé à la pairie avec le titre de baron Sudeley. Il est d'opinions libérales. De son mariage avec la fille du vicomte Tracy (1798), il a sept enfants, dont l'aîné, Thomas-Charles TRACY, est né en 1801 à Londres.

SUDRE (Théodore-Rose-Léon-Alfred), publiciste français, né à Paris, le 5 février 1820, a débuté avec éclat dans la carrière littéraire par une *Histoire du communisme, ou Réfutation historique des utopies socialistes* (1848, in-12), ouvrage auquel l'Académie a decerné, en 1849, le grand prix Montyon. Publiée, quelques [illegible] après les événements de Février, cette [illegible] fut regardée comme une courageuse défense [illegible] principes de la propriété, de la famille [illegible] rédité, au moment où ils paraissaient [illegible] nacés. M. Sudre a donné, en 1854, la [illegible] partie d'une *Histoire de la souveraineté* [illegible]

SUDRE (Jean-Pierre), lithographe fran[illegible] à Alby, le 19 septembre 1783, reçut [illegible] centrale de cette ville, les leçons de [illegible] celles de Suau, à l'Académie de Toulouse [illegible] à Paris, en 1802, pour entrer chez [illegible] M. Ingres père, qu'il avait connu dans [illegible] le mit en relation avec son fils, [illegible] du même atelier, et dont lui-même [illegible] tard reproduire à peu près toutes les [illegible] Aussitôt que la la lithographie eut été [illegible] chez nous par Ferdinand de Lasteyrie [illegible] M. Sudre se voua à cet art nouveau [illegible] 1823, il fit, pour la collection du *Panthéon français*, 120 portraits, et publia, d'après [illegible] ceux de *Lanjuinais* et de *Chaureau-Lagarde* [illegible] envoya au salon de 1827, avec ces [illegible] traits, ceux de *Michel-Ange*, de *Raphaël* [illegible] *sin*, pour les *Peintres* de la libraire [illegible] deux *Odalisques*, d'après M. Ingres. [illegible] *Alain Chartier*, d'après M. Beaume : les [illegible] *ses*, de Rioult (1831) ; *la Chapelle Sixtine* [illegible] M. Ingres, la plus grande planche [illegible] qu'ici ; en 1837 et 1838, divers *Portraits* [illegible] le même ; *Roger et Angélique* (1839) ; [illegible] *la Vierge* (1842) ; *Chérubini et la* [illegible] *le comte de Rambuteau*, d'après M. [illegible] fer (1845) ; *OEdipe*, *la Muse de la* [illegible] *Chérubini*, d'après M. Ingres, et *la Vierge* [illegible] *chaise*, d'après Raphaël (1850) ; *OEdipe* [illegible] *Sphynx*, *Angélique*, dessins d'après [illegible] (1853). La seule œuvre de M. Sudre à l'exp[illegible] universelle de 1855 fut *la Vierge* [illegible] d'après A. Carrache, réunie aux envois [illegible] précédents. Plusieurs anciens dessins [illegible] figuré, en outre, dans la section de [illegible] 27 aquarelles ont été comprises dans [illegible] tecture. Il a obtenu, aux salons de Pa[illegible] médaille de deuxième classe en 1828 et [illegible] mière en 1834. Hors de concours depuis [illegible] il a été, de la part du jury de 1853, l'ob[illegible] mention spéciale et d'un rapport [illegible] culier inséré au *Moniteur*. Il lui a été décerné [illegible] outre, une médaille d'or à Toulouse, et [illegible] la grande médaille de Prusse, en 1848.

SUE (Eugène), célèbre romancier fran[illegible] à Paris le 10 décembre 1804, appartient [illegible] famille originaire de la Provence et dans [illegible] la profession médicale semble avoir [illegible] taire. Fils d'un chirurgien en chef de [illegible] impériale, il fut tenu sur les fonts baptismaux par l'impératrice Joséphine et le prince [illegible] suivit les classes du lycée Bonaparte, et [illegible] vœux de son père, étudia la médecine [illegible] attaché, avant même d'être reçu docteur, [illegible] des compagnies des gardes du corps avec [illegible] d'aide-major, il prit part, sur sa demande [illegible] campagne de 1823 en Espagne, et assista [illegible] de Cadix et à la prise du Trocadéro. [illegible] temps de là, il passa dans le service de [illegible] la marine, navigua quelques années et [illegible] en 1828, à la bataille de Navarin. Son père [illegible] mort en 1829, il hérita d'un revenu de [illegible] vres, renonça à l'exercice de sa profession [illegible] vint à Paris, où il s'adonna en même temps [illegible] peinture et aux lettres.

Après avoir collaboré à quelques [illegible] bientôt oubliés, M. Eug. Sue trouva sa [illegible] voie dans les romans maritimes, genre [illegible]

iconnu en France, et écrivit coup sur coup : *ernock le pirate* (1830, in-8), *Plick et Plock* 831, in-8), *Atar-Gull* (1831, in-8), *la Salamanre* (1832, 2 vol. in-8), *la Coucaratcha* (1832-834, 4 vol. in-8), et *la Vigie de Koat-Ven* (1833, vol. in-8), ouvrages imprimés en partie à ses rais, mais qui sont devenus promptement popuires, grâce à des tableaux très-colorés de la vie aritime; mais l'*Histoire de la marine française u XVIIe siècle* (1835-1837, 5 vol. in-8), remplie 'erreurs et de détails inutiles, prouva son inaffisance comme historien. Il prit la revanche de et échec dans *Cécile* (1835, in-12) et *le Marquis e Létorières* (1839, in-8), deux des meilleures ouvelles contemporaines, et dans le grand roman de *Jean Cavalier* (1840, 4 vol. in-8), tiré es traditions de la secte des Camisards.

Jusque-là, M. Eug. Sue avait affiché dans la lupart de ses ouvrages un scepticisme outré, un édain profond des classes populaires, un culte xclusif pour les formes de l'ancien régime; exaérant les tendances byroniennes d'un certain monde littéraire, il se plaisait à glorifier le vice légant et à persifler toute idée généreuse. Chaneant subitement d'opinions, il se jeta avec une rdeur de néophyte dans les utopies sociales et olitiques, sans s'interdire les récits et les taleaux les plus risqués. Ses romans de mœurs, *Iathilde ou Mémoires d'une jeune femme* (1841, vol. in 8), *les Mystères de Paris* (1842, 10 vol. n-8), et même *le Juif errant* (1844-1845, 10 vol. n-8), achetés par *la Presse*, *les Débats* et *le Contitutionnel* à des prix fabuleux, accueillis par ne vogue immense, le placèrent au premier rang es écrivains d'imagination; s'il péchait sous le apport du style, il y déployait à un haut degré 'art de raconter, de développer les caractères, e préparer les effets, ainsi que le don de l'obserration et la puissance dramatique. Dans la multitude d'œuvres qui vinrent ensuite et que les ournaux se disputèrent à l'envi, nous signaleons : *le Morne au Diable* (1842, 2 vol. in-8), *Martin l'enfant trouvé* (1847, 12 vol. in-8), *les Sept péchés capitaux* (1847-1849, 16 vol. in-8), mise en pratique des singuliers axiomes de la héorie sociale de Fourier; *les Mystères du peuple* (1849-1856), histoire invraisemblable d'une amille de prolétaires à travers les âges, conlamnée et supprimée en 1857, comme immorale et séditieuse, par la Cour d'assises de Paris; *les Enfants de l'amour* (1850, 4 vol. in-8), *la Bonne aventure* (1851, 6 vol. in-8), *Fernand Duplessis* 1852, 6 vol. in-8), mémoires d'un mari.

En 1848, M. Eugène Sue, républicain fraîchement converti et socialiste de sentiment, voulut 'adresser plus directement au peuple et publia, ous formes d'entretiens familiers, une espèce de atéchisme démocratique, intitulé *le Berger de Kravan*, qui n'obtint qu'une médiocre attention. Écarté de l'Assemblée constituante, il réussit, grâce au concours des comités révolutionnaires, à représenter le département de la Seine à la Législative, lors de l'élection unique du 28 avril 850. Il prit place au banc le plus élevé de la Montagne, s'associa à tous ses actes et fut expulsé du territoire français à la suite du coup d'État du 2 décembre. Il se retira alors en Savoie, à Annecy, où il est mort de la rupture d'un anévrisme, e 3 juillet 1857.

Dans ces dernières années, il a fait paraître dans *le Siècle*, qui s'était assuré sa collaboration exclusive : *la Marquise d'Amalfi* (1853, 2 vol. in-8), *Gilbert et Gilberte* (1853, 7 vol. in-8), *la Famille Jouffroy* (1854, 7 vol. in-8), *le Fils de famille* (1856), *les Secrets de l'oreiller* (1857), roman posthume; etc. Cet auteur a transporté, sans grand succès, quelques-uns de ses plus dramatiques sujets à la scène, entre autres : *Latréaumont* (1840) et *les Mystères de Paris* (1843), avec son ami M. Goubaux; *Mathilde* (1842), avec M. Pyat; et seul, *Martin et Bamboche* (1847), *le Morne au Diable* (1848) et *le Juif errant* (1849). Presque tous ses romans ont eu des réimpressions multipliées et ont été traduits à l'étranger.

SUÈDE ET NORVÉGE (maison royale de), dynastie de Bernadotte. — Roi : OSCAR Ier (voy. ce nom). — Reine : *Joséphine*-Maximilienne-Eugénie, née le 14 mars 1807, fille d'Eugène, duc de Leuchtenberg; mariée le 22 mai 1823. — Enfants : le prince royal *Charles*-Louis-Eugène, duc de Scanie, né le 3 mai 1826, vice-roi de Norvége, lieutenant général, chef de la brigade de la garde, grand maître de l'artillerie et colonel d'un régiment de hussards; marié le 19 juin 1850 à la princesse Wilhelmine-Frédérique-Alexandrine-Anne-Louise, princesse d'Orange, fille de Guillaume-*Frédéric*-Charles, oncle du roi des Pays-Bas, née le 5 août 1828, dont il a une fille, Louise-Joséphine-Eugénie, née le 31 octobre 1851; *Oscar*-Frédéric, duc d'Ostrogothie, né le 21 janvier 1829, major général et contre-amiral; *Nicolas*-Auguste, duc de Dalécarlie, né le 24 août 1831, major dans la garde à cheval et au régiment de Dalécarlie, ainsi que dans le corps des chasseurs norvégiens de la 2e brigade d'infanterie; *Charlotte-Eugénie*-Auguste-Amélie-Albertine, née le 24 avril 1830. — Mère du roi : la reine *Eugénie*, veuve de Bernadotte (voy. EUGÉNIE).

SUFFIELD (Charles HARBORD, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1830, dans le comté de Norfolk, descend d'un député élevé en 1786 à la pairie héréditaire. En 1853, il prit la place de son frère à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral. Il a servi quelque temps dans la cavalerie. Marié en 1854, il a un fils né l'année suivante.

SUFFOLK (Charles-John HOWARD, 17e comte DE), pair d'Angleterre, né en 1804, à Charlton-House, appartient à une branche cadette des ducs de Norfolk, élevée en 1603 à la pairie héréditaire. Connu d'abord sous le nom de lord Andover, il entra en 1832 à la Chambre des Communes, y vota avec le parti libéral et ne fut pas réélu lors du renouvellement de 1841. Dix ans plus tard, il prit possession du siége de son père à la Chambre des Lords (1851). De son mariage avec une fille de lord H. Howard (1829), il a sept enfants, dont l'aîné, Henry-Charles, vicomte ANDOVER, est né en 1833.

SUIN (Marie-Alfred DE), marin français, né le 15 avril 1796, entra, à l'âge de seize ans, au service maritime et passa successivement par les grades d'enseigne (1817), de lieutenant de vaisseau (1822) et de capitaine (1837). Chargé, en 1848, de la préfecture de Lorient, il devint contre-amiral le 1er mai 1849, commanda en chef, de 1851 à 1854, la division navale du Brésil et de la Plata, contribua à l'organisation de ce dernier pays après la retraite de Rosas et fut, le 7 juin 1855, élevé au rang de vice-amiral. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 11 août 1850.

SULEAU (Louis-Ange-Antoine-Élysée, vicomte DE), administrateur français, sénateur, né à Saint-Cloud (Seine-et-Oise), le 11 mars 1793, fut élève de l'École militaire de Saint-Cyr, et entra, en 1812, dans un régiment de cavalerie avec le grade de sous-lieutenant. Il prit part à l'expédition de Russie, et, malgré ses blessures, aux campagnes de Saxe et de France. Retiré du ser-

vice à la première Restauration, il embrassa la carrière administrative, où la fermeté de ses principes monarchiques lui procura un avancement soutenu : sous-préfet à Gannat (1816), il passa en la même qualité à Forcalquier et à Compiègne, puis il administra, comme préfet, la Corse (1822), la Vendée (1823) et la Moselle (1828). Sous le ministère Polignac, il fut nommé conseiller d'État et directeur de l'enregistrement et des domaines (avril 1830). La révolution de Juillet brisa la carrière politique de M. de Suleau, qui, par dévouement à la dynastie déchue, crut devoir se tenir à l'écart des affaires pendant dix-huit ans. Après la révolution de Février il se rapprocha du parti napoléonien, et reçut du président, en 1849, la préfecture d'Eure-et-Loir, puis celle des Bouches-du-Rhône (1852). Un décret impérial du 4 mars 1853 lui conféra, en récompense de ses services administratifs, la dignité de sénateur. Il est, depuis le 10 décembre 1847, commandeur de la Légion d'honneur.

SUMNER (Charles), orateur et homme politique américain, né à Boston le 6 janvier 1811, prit ses degrés au collége de Harvard en 1830 et entra à l'École de droit de la même université. Dès cette époque, il écrivit dans un recueil judiciaire, *the American Jurist*, dont il devint bientôt le rédacteur en chef. Admis au barreau de Boston en 1834, il fut chargé des comptes rendus judiciaires par la Cour de circuit des États-Unis, l'une des neuf cours supérieures de justice; ce qu'il en a rédigé forme trois volumes. Il fit aussi paraître, trois années de suite, à la requête de la Faculté, des conférences sur le droit, qu'il avait faites à l'École de Cambridge. En 1836, il donna une édition du *Traité sur la pratique des cours d'amirauté dans les causes civiles de juridiction maritime*, par Andrew Dunlap, avec un *appendice*. L'année suivante, il vint en Europe, où il resta trois ans, et, pendant son séjour à Paris, il écrivit, sur la demande du général Cass, alors ambassadeur des États-Unis en France, une défense des droits des États-Unis sur la frontière du nord-est, avec une netteté et une force de logique qui furent fort remarquées. Ce rapport sur un sujet tout national contribua beaucoup à sa réputation. En 1843, il reprit ses leçons à l'université de Cambridge et annota l'importante compilation judiciaire intitulée : *Vesey's Reports* (1844-1846, 20 vol.).

Dans les affaires publiques, M. Charles Sumner se fit connaître par son opposition à l'annexation du Texas et par l'appui qu'il prêta, en 1848, à la candidature de Van Buren. En 1851, il fut nommé, pour six ans, au Congrès des États-Unis, en remplacement de Daniel Webster. Ses *Discours* ont paru, en 1850 (*Orations and Speeches*; Boston, 2 vol. in-12). Il a aussi publié un ouvrage contre l'esclavage, sous ce titre : *l'Esclavage [illegible]* (White slavery in the Barbary states; Boston, in-12). M. Sumner [illegible] des hommes politiques les plus [illegible] des États-Unis [illegible]

SUMNER (John-Bird), [illegible] [illegible]

Canterbury, qui, avec le [illegible], est à la tête de l'Église anglicane. [illegible] soutient, comme prélat, [illegible] ou parti évangélique; [illegible] docteur Philpotts, l'évêque d'Exeter [illegible] les principes aristocratiques [illegible]. Ces dissidences religieuses [illegible] graves débats et divisent [illegible] membres du clergé. [illegible] du primat à 62 000 liv. st. [illegible]

Le docteur Sumner a publié [illegible] piété, parmi lesquels nous [illegible] *dication des apôtres* [illegible] sidered); *Démonstration [illegible] tianisme* (Evidences of Christianity); [illegible] *des Évangélistes*, qui [illegible] Luc, saint Mathieu, saint [illegible] les Apôtres, etc.; *de la [illegible]*; des *Sermons* sur la Foi, la [illegible] de Dieu, etc.

SUMNER (rév. Charles-[illegible]) [illegible] Winchester et pair d'Angleterre [illegible] Kenilworth, est frère du précédent. [illegible] études au collége de la Trinité [illegible] il reçut les grades universitaires [illegible] diplôme de docteur en théologie. [illegible] embrassé l'état ecclésiastique [illegible] temps chanoine de Canterbury [illegible] don. Nommé évêque de Llandaff [illegible] l'année suivante au siége de Winchester, [illegible] donne droit à la pairie. À la Chambre [illegible] son vote, comme celui de son frère, [illegible] au parti conservateur. Le revenu de [illegible] est estimé par an à [illegible] On a de lui quelques livres religieux.

SUNDEVALL (Charles-Jacques), [illegible] suédois, né le 22 octobre 1801 à [illegible] mina ses études à l'université de Lund, [illegible] reçu docteur en philosophie [illegible] intitulée : [illegible] 1823. Il visita, de 1827 à 1830, [illegible] de la Suède et le Danemark, [illegible] orientales en 1827. À son retour [illegible] de docteur en médecine. [illegible] toire naturelle à Lund, en [illegible] en 1835, nommé directeur du musée [illegible] naturelle. Il est membre de la Société [illegible] graphique de Lund, de l'Académie [illegible] Suède, de celle de Moscou, [illegible] de l'École [illegible] de la Légion d'honneur.

On remarque parmi ses écrits [illegible] [illegible] [illegible] Stockholm, 1835-[illegible] [illegible] [illegible] Stockholm, 1836; [illegible] 1833; des traités élémentaires, etc.

SURVILLE [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

image
not
available

la science, il fonda et entretint, à ses frais et à l'aide de souscriptions, un hôpital particulier, où il fit un cours de clinique pendant quatre ans.

Cependant deux de ses plus importants ouvrages qui datent de cette époque : *Traité de l'excision des articulations malades* (o Treatise on the excision of diseased joints; 1831), et *Principes de chirurgie* (Principles of surgery; 1832), ainsi que des *Mémoires* sur des opérations difficiles et exécutées avec succès, le plaçaient déjà au premier rang. En 1833, à la recommandation de lord Jeffrey, fondateur de la *Revue d'Édimbourg*, il fut élu professeur de clinique chirurgicale à l'université de cette ville, et bientôt après chirurgien à l'hospice royal. C'est alors que Liston, dont l'humeur difficile s'était déjà aliéné la plupart de ses collègues, mécontent de la faveur accordée à son élève, quitta Édimbourg en 1834, et alla remplir à l'université de Londres la chaire de clinique chirurgicale. Il s'était toutefois réconcilié avec M. Syme, depuis six ans, quand il mourut en 1847.

M. Syme, appelé à lui succéder à Londres, accepta cet honneur, malgré la supériorité du traitement qu'il abandonnait et l'incertitude d'une position nouvelle en échange de la sécurité d'une position toute faite. Entré en fonctions en février 1848, il fut très-goûté des élèves, mais mal accueilli par ses collègues. Le président du Collége des chirurgiens alla jusqu'à se démettre de sa chaire de chirurgie, en dépit de son diplôme anglais. En dépit ou à cause de son incontestable supériorité, le professeur écossais fut traité d'intrus. Surchargé de cours accessoires qui auraient fini par étouffer le savant et l'homme sous le professeur, M. Syme donna sa démission au bout de six semaines, et retourna à l'université d'Édimbourg, où sa place était restée vacante. Il l'a toujours occupée depuis et il est, en outre, membre de la Société royale d'Édimbourg.

Opérateur habile et souvent heureux, M. Syme a surpassé Liston, surtout comme écrivain. Aux deux grands ouvrages que nous avons déjà cités de lui, il faut en ajouter trois non moins importants : *Traité sur les maladies du rectum* (a Treatise on the diseases of the rectum; 1838-1846); *Études de pathologie et de pratique chirurgicale* (Contributions to the pathology and practise of Surgery; 1847); *Traité sur le rétrécissement de l'urètre et sur la fistule au périnée* (Treatise on the structure of the uretra and fistula in perineo; 1849). On cite encore de lui un certain nombre de mémoires, entre autres celui *sur les Blessures par incision* (Incised Wounds), et deux lettres *sur la Réforme médicale* (the Lancet 1851, et *l'Athenæum anglais* de 1848).

Dans la pratique, la Grande-Bretagne lui doit l'introduction de la méthode Chopart d'amputer partiellement le pied, l'excision appliquée à l'os maxillaire supérieur, le traitement par un régime doux de la gangrène sénile, un mode perfectionné d'amputation du cou-de-pied et surtout, dans une foule de cas, la substitution de l'excision à l'amputation, c'est-à-dire la simplification ou la suppression même des opérations les plus douloureuses.

SZALAY (Ladislas de), publiciste et homme d'État hongrois, né à Ofen le 18 avril 1813, fils d'un secrétaire du tribunal de cette ville, étudia le droit et la philosophie à l'université de Pesth de 1826 à 1831, se lia avec MM. Razinczy et Szemere, rivalisa avec eux d'activité littéraire, et se jetant comme eux dans la politique, devint un des représentants les plus considérables du parti national. Reçu avocat en 1833, il poursuivit ses études de droit, d'histoire et d'économie sociale et chercha à populariser dans le Pesti journal judiciaire, les nouveaux principes [illegible] aperçus des jurisconsultes européens. Il [illegible] appelé à faire partie de l'Académie hongroise.

En 1840, à la suite d'un voyage de [illegible] dans les différents pays de l'Europe, M. de Szalay publia un ouvrage très-sérieux intitulé : *la Procédure criminelle, avec des considérations particulières sur les tribunaux criminels* (A [illegible] eljaratrol, Kūlonos tehintülkel az esküttszékre; Pesth, 1840), qui le fit nommer membre et secrétaire de la commission chargée par la diète hongroise du remaniement du code pénal. Il eut avec M. Deak, la plus grande part à la rédaction de ce code, que M. Mittermeier a déclaré le meilleur de l'Europe. A la même époque, M. de Szalay fonda *la Revue de Pest et de Bude* (Budapesti szemle), où il développa ses théories politiques et [illegible]; puis, en 1844, il prit, après la retraite [illegible] de M. Kossuth, la rédaction en chef du *Pesti Hirlap*, qu'il ne garda qu'une année; mais il y resta attaché comme collaborateur jusqu'au milieu de l'année 1848. Ses articles dans ce journal où il réclamait la centralisation de l'administration et la suppression des comitats, ont paru avec plusieurs discours qu'il prononça comme député à la diète pendant la session 1843-1844, sous ce titre : *Travaux d'un publiciste* (Publicistai dolgozatok; Pesth, 1847, 2 vol.). Il faut encore citer parmi ses ouvrages : *le Livre des hommes d'État* (Statusférfiak Konyve), qui contient des biographies des principaux hommes d'État de l'Europe, avec des appréciations inspirées par une philosophie élevée, cosmopolite, impartiale.

Dans l'été de 1848, les opinions larges autant que modérées de ce publiciste le firent choisir par le gouvernement hongrois pour ambassadeur auprès du gouvernement de Francfort, et plus tard auprès du gouvernement anglais, qui refusa toutefois de le reconnaître. Après la défaite et la ruine complète de la révolution, il se retira en Suisse, où il publia les pièces de son ambassade à Francfort (Zurich, 1849). Depuis il s'occupe tout entier des recherches que réclame son importante *Histoire de Hongrie* (Magyarország története; Leipsick, 1850-1853, tom. I-III), véritable monument élevé à la gloire de son pays.

SZATMARY. Voy. Szigligeti.

SZÉCHÉNYI (Étienne, comte de), homme politique hongrois, né à Vienne, le 21 septembre 1792, appartient à une vieille famille magyare qui se signala dans les guerres contre les Turcs. Son père, François de Széchényi, mort en 1820, était le fondateur du musée national de Pesth. Pour lui, il servit d'abord comme volontaire dans les bandes hongroises, pendant la campagne de Wagram, puis entra dans l'armée autrichienne régulière et assista aux désastres qui marquèrent la fin de l'Empire. De 1815 à 1825, il compléta son éducation politique par des voyages dans les diverses contrées de l'Europe. Depuis cette époque, il fit partie de toutes les diètes hongroises qui se succédèrent jusqu'en 1848. D'abord libéral avancé, il modifia peu à peu ses opinions dans le sens constitutionnel, et compta sur la noblesse plus que sur le peuple, pour opérer la résurrection de la nationalité hongroise. A la diète de 1830, qui fut dissoute, il demanda que les débats eussent lieu, non plus en latin, mais en langue magyare. En 1834, un emprisonnement commun le mit pour la première fois en rapport avec M. Kossuth, dont les principes démocratiques l'effrayaient déjà. Pendant que le célèbre agitateur révolutionnait la Hongrie avec sa Pesti *Hirlap*, le comte Széchényi se contentait

image
not
available

et de ses mœurs, et elles sont à peu près l'unique répertoire de la scène hongroise et défrayent les troupes de province comme celles de la capitale. Depuis quelques années, M. Szigligeti occupe la place de secrétaire et d'administrateur du théâtre national.

T

TADOLINI (Adam), sculpteur italien, né à Bologne, en 1789, fut d'abord destiné au commerce. La protection du prince Ercolani lui fournit les moyens d'étudier, sous Demaria, à l'Académie de Bologne, où il remporta plusieurs prix. L'*Ajax mourant*, qu'il exécuta en 1812, à Rome, obtint au concours le grand prix institué par Canova. Devenu élève de ce maître, il exécuta, sous sa direction, de 1813 à 1820 : *Vénus et Mars;* une statue colossale de *la Religion;* le modèle de la statue équestre de *Charles III* à Naples: les statues de *Washington* et de *Pie VI;* le *Tombeau des derniers Stuarts*, etc. Il ouvrit ensuite à Rome un atelier pour son propre compte et exécuta successivement : *Vénus et l'Amour*, pour le prince Ercolani; *l'Enlèvement de Ganymède*, pour le prince Esterhazy; le *Tombeau du cardinal Lante*, pour la ville de Bologne; et une admirable statue de *Saint François de Sales*, pour l'église Saint-Pierre de Rome (1841). Ses derniers ouvrages sont : *Hébé* (1849); un *Pêcheur* (1853); un groupe d'*Enfants romains* (1856). M. Tadolini est professeur à l'Académie des beaux-arts de Bologne. — Sa femme s'est fait connaître avantageusement par ses gravures sur camées.

TADOLINI (Jean), compositeur italien, né à Bologne, en 1793, reçut des leçons de Mattei et Babini, vint à Paris, à l'âge de seize ans, et fut accompagnateur au Théâtre-Italien, sous la direction de Spontini, de 1811 à 1814. Il écrivit ensuite pour Rubini, Zamboni et la Marcolini *la Fata Alcina*, qui fut accueillie avec enthousiasme. Plus tard il donna à Venise, à Bologne, à Rome, à Milan et à Trieste un certain nombre d'opéras, dont la plupart obtinrent un très-grand succès : *la Principessa di Navarra*, *il Credulo deluso*, *il Tamerlano*, *Moctar*, *il Mithridate*, *Almanzor*, etc. De 1830 à 1845, M. Tadolini, à qui son talent n'avait pas apporté la fortune, reprit son ancien emploi au Théâtre-Italien de Paris, tout en continuant de se livrer à la composition. Il a produit, jusque dans ces derniers temps, des romances, des cantates et des rondos.

TADOLINI (Eugénie), cantatrice italienne, femme du précédent, née à Florence, vers 1810, se fit d'abord entendre dans cette ville, puis à Venise, et enfin au Théâtre-Italien de Paris. Séparée de son mari en 1834, elle retourna en Italie, où elle a joui d'une grande vogue sur les principales scènes jusqu'en 1850, surtout dans les rôles écrits pour elle par M. Mercadante et Donizetti. A une grande facilité de vocalisation, qui lui était naturelle, elle réussit à joindre le sentiment et le goût.

TAGLIONI (Marie), célèbre danseuse suédoise, souvent appelée la grande Taglioni, est née à Stockholm, en 1804, d'une famille où l'illustration chorégraphique semble héréditaire. Son père, Philippe TAGLIONI, né à Milan, en 1777, fut premier danseur et maître de ballets au théâtre de Stockholm, au temps de Gustave III, puis maître de ballets à Cassel, sous le roi Jérôme, enfin maître de ballets à Varsovie, où il resta jusqu'en 1853. Marié avec Mlle Karsten, fille du premier tragédien de la Suède, il alla, en 1853, célébrer avec elle en Italie le second mariage de la cinquantaine. Sa fille reçut ses leçons et dansa à Vienne, à Stuttgart et à Munich de 1822 à 1826. Son succès à l'Opéra de Paris fut immense de 1827 à 1832. En 18[illegible] elle alla danser à Berlin, dans *la Bayadère*, et [illegible] ensuite suffire aux engagements qui lui [illegible] d'Allemagne, de France, d'Italie, d'Angleterre [illegible] de Russie. Mariée, en 1832, avec le comte [illegible] de Voisins, elle resta à la scène jusqu'en 18[illegible] se retira ensuite en Italie, où elle a de magnifiques résidences à Venise et sur le lac de Côme. Les principaux ballets illustrés par le talent de Marie Taglioni sont : *Cendrillon*, *Flore et Zéphire*, *Guillaume Tell*, *Nathalie*, *la Révolte au sérail*, mais surtout *la Sylphide* et *la Fille du Danube*.

TAGLIONI (Paul), frère de la précédente, né à Vienne, en 1808. Après avoir étudié à [illegible] au collège Bourbon, il reçut au Conservatoire les leçons de danse de Coulon, débuta avec éclat à Paris, à Vienne et à Stuttgart, puis obtint un brillant engagement à Berlin, où il se maria avec la première danseuse du théâtre, Mlle [illegible] Golster. Après avoir été pendant nombre d'années maître de ballets à Londres, il a accepté la même place au théâtre Saint-Charles de Naples [illegible] M. Paul Taglioni jouit d'une triple réputation comme danseur, comme organisateur et comme compositeur de ballets. Les principales œuvres où le talent de sa femme et le sien ont brillé dans diverses capitales des deux hémisphères, sont *l'Ondine*, *don Quichotte*, *les Flibustiers*, *les Pêcheurs*, *Théa ou la fée aux fleurs*, *Coralie*, *le Lac des amazones*, *Électre*, *Satanella*, etc. M. Paul Taglioni a formé d'excellents élèves, tels que L[illegible] Müller et Ebel du théâtre de Vienne.

Sa fille, Marie TAGLIONI, débuta à Londres en 1847, avec un brillant succès, et dansa ensuite à Berlin. Elle a obtenu depuis un engagement au théâtre Saint-Charles de Naples.

TAÏ-PING-WANG. Voy. TIEN-TÉ.

TAILLANDIER (Alphonse-Honoré), magistrat et jurisconsulte français, né le 10 mars 1[illegible] à Paris, y fit ses classes et son droit. A peine reçu avocat, il devint collaborateur de *la Thémis*, [illegible] des articles littéraires au *Lycée*, et s'était fait un nom lorsqu'il s'attacha au barreau de la Cour de cassation (1823).

En 1830, ses opinions libérales connues le firent nommer par M. Dupont (de l'Eure) conseiller à la Cour royale de Paris. L'année suivante, les électeurs d'Avesnes (Nord) l'envoyèrent à la Chambre des Députés : il siégea dans les rangs de la majorité constitutionnelle et prit une part active, surtout comme rapporteur, aux travaux législatifs. Aux élections suivantes (1834), le ministère parvint à faire échouer sa candidature, mais il rentra à la Chambre en 1837, élu par deux collèges. Député de Cambrai en 1839, il le devint, en 1842 et [illegible] d'un arrondissement de Paris. Il renonça, en mars 1848, à toute candidature. Au mois de juillet suivant, il accepta les fonctions de secrétaire général au ministère de la justice dirigé par M. Marie, qui, avant de se retirer (novembre 18[illegible]) le nomma conseiller à la Cour de cassation. M. Taillandier a été décoré le 30 mai 1849.

On lui doit : *Réflexions sur les lois pénales de France et d'Angleterre* (1823), étude de législation

image
not
available

réserve avec le grade de contre-amiral. A la Chambre des Communes, où il a vivement combattu la politique libérale et le libre échange, il a siégé de 1830 à 1833 et de 1837 à 1849. A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre haute. En 1852, il a été au nombre des chambellans de la reine. De son mariage avec une fille du marquis de Waterford (1828) il a huit enfants, dont l'aîné, Charles-John, vicomte Ingestre, né en 1830, a fondé, en 1853, une revue intitulée *Meliora* (4 vol.).

TALFOURD (Thomas Hoon-), avocat et auteur dramatique anglais, né en 1795, publia au sortir du collége son premier essai poétique, *Poems on various subjects* (1811, in-8), puis se tourna vers la jurisprudence et prépara les matériaux du grand *Répertoire de droit criminel* de Chetty. Il écrivait de temps à autre des vers ou des notices pour le *New Monthly Magazine* et l'*Edinburg Review*. Reçu avocat en 1821, il se fit, par son intelligence des affaires et ses talents oratoires, un certain renom au barreau de Londres. Sa ville natale, Reading, l'envoya deux fois au Parlement (1835 et 1839), où il présenta, en faveur de la propriété littéraire, différentes propositions qui n'eurent aucun résultat. En 1841, il refusa le mandat de ses électeurs.

On a encore de l'avocat Talfourd trois pièces : *Ion*, *le Captif athénien* et *le Massacre de Glencoe;* deux volumes de récits de voyage (*Vacation rambles and thoughts;* Londres, 1845); enfin des articles de revues et quelques poésies. La tragédie d'*Ion*, imitée d'Euripide et jouée en 1836, grâce à l'auteur Macready, obtint un succès d'enthousiasme, quoiqu'elle n'ait, avec un style élégant et des situations pathétiques, qu'une vie apparente et qu'elle ne soit, comme le dit l'auteur lui-même, qu'un fantôme de tragédie.

TALHOUET (Auguste Bonamour, marquis de), député français, né vers 1810, est issu d'une ancienne famille de Bretagne. Nommé, en 1842, auditeur de seconde classe au conseil d'État, il passa dans la première en 1846 et fit plusieurs fois partie du conseil général du département de la Sarthe, où il possède des propriétés considérables. En 1849, il y fut élu le troisième des représentants de ce département à l'Assemblée législative et s'associa par ses votes aux principaux actes de la majorité, qu'il ne suivit pas toutefois dans ses dernières luttes contre la politique de l'Élysée. Après le coup d'État du 2 décembre, il fut porté, comme candidat du gouvernement, aux élections pour le Corps législatif, où il n'a pas cessé de représenter la circonscription de La Flèche.

TALLEYRAND (Augustin-Marie-Élie-Charles de), duc de Périgord, général français, grand d'Espagne, ancien pair de France, né à Paris, le 10 janvier 1788, est le neveu à la mode de Bretagne du feu prince de Talleyrand. Il fit ses premières études en Allemagne et les termina à Paris. Nommé sous-lieutenant au 7e de hussards (1809), il se trouva à la bataille de Wagram et fit auprès du général Nansouty, dont il devint l'aide de camp, les campagnes de Russie et de France. Il était chef d'escadron à la Restauration, qui lui donna, en 1815, le 1er régiment de cuirassiers de la garde et le promut, en 1824, au grade de maréchal de camp. Entré à la Chambre des Pairs par droit de succession (1829), il a fait partie de plusieurs commissions. Mais le rôle politique de M. de Talleyrand a été terminé en quelque sorte à la révolution de Juillet. Gentilhomme de la chambre sous la branche aînée, il s'est abstenu de paraître à la cour de Louis-Philippe; comme général de brigade, il a, depuis longues années, été admis à la retraite. Il est [illegible] deur de la Légion d'honneur ([illegible]).

M. de Talleyrand a épousé, en [illegible] Choiseul-Praslin, dont il a eu deux fils [illegible] prince de Chalais, né le 22 novembre [illegible] Paul de Talleyrand, comte de Périgord [illegible] 28 novembre 1811.

TALON (Jules), ancien représentant du [illegible] français, né le 8 juillet 1800, à Valenc[illegible] (Nord), fut admis, en 1829, à l'École poly[illegible] nique. Après avoir servi quelque temps [illegible] l'arme de l'artillerie, il donna sa démission [illegible] 1836, pour se livrer exclusivement à des [illegible] d'agriculture et jusqu'en 1848 se tint à l'écart [illegible] luttes politiques. Élu le premier des [illegible] sentants des Ardennes à l'Assemblée consti[illegible] il fit partie du comité d'agriculture et [illegible] général avec la droite sous l'inspiration [illegible] de la rue de Poitiers. A la Législative, [illegible] pour le même département, il suivit la [illegible] gne de conduite, appuya toutes les mesures [illegible] révolutionnaires, tout en refusant son [illegible] à la politique particulière de l'Élysée. Le [illegible] d'État l'a rendu à la vie privée.

TALVI. Voy. Robinson (mistress).

TAMBURINI (Antonio), chanteur italien [illegible] Faenza, le 28 mars 1800, et fils d'un habile [illegible] mentiste, directeur de musique militaire [illegible] d'abord le cor, et à neuf ans faisait sa partie [illegible] chestre. A la suite d'une maladie grave, [illegible] donna son instrument et se tourna [illegible] vers le chant. Il y fit de rapides progrès [illegible] de douze ans fut engagé dans les chœurs [illegible] péra de sa ville natale. Au théâtre il eut [illegible] d'entendre d'habiles chanteurs, et, sans [illegible] de leçons, s'inspira par instinct de leur [illegible] Il eut bientôt de la réputation, et toutes les [illegible] se disputèrent sa belle voix.

Mais les goûts de M. A. Tamburini l'appe[illegible] au théâtre. A dix-huit ans il quitta furtivement [illegible] maison paternelle, et débuta à Bologne avec [illegible] dans un opéra de Generali. Dès lors il par[illegible] toute l'Italie, trouvant partout les mêmes [illegible] à Mirandola, à Corregio, à Plaisance [illegible] Naples, où il triompha des préventions [illegible] et resta jusqu'aux troubles de 1820. Une [illegible] sition grave lui enleva à Florence son talent [illegible] succès habituels. Il prit sa revanche à Livourne [illegible] à Turin et à Milan. La ville de Trieste l'av[illegible] gagé pour le carnaval de 1823; mais [illegible] passait à Venise, où se trouvaient les empereurs [illegible] d'Autriche et de Russie, il fut arrêté par [illegible] supérieur, avec tous les égards dus à son [illegible] et contraint de se faire applaudir par Le[illegible] jestés. De Trieste il passa à Rome et à Pa[illegible] En 1825 le célèbre impresario Barbaja l'[illegible] pour six ans à ses théâtres de Naples, de [illegible] et de Vienne. Enfin en 1832, après avoir [illegible] l'Angleterre, il vint à Paris, et débuta au [illegible] tre-Italien dans le rôle de Dandini de la *Cenerentola*. Pendant plus de vingt ans, il a fait le[illegible] ces du dilettantisme parisien, et dans ces der[illegible] années (1854), il chantait encore le *Don Ju*[illegible] Mozart avec cette voix sonore, cette [illegible] vocalisation, ce talent dramatique qui [illegible] valu le surnom de « Rubini des basses-[illegible] Malheureusement l'homme, sinon l'artiste [illegible] vieilli et ne portait plus aussi bien la jeunesse [illegible] rôle. Dans l'intervalle des saisons qu'il [illegible] la France, il a revu l'Italie et a reçu [illegible] en Russie un brillant accueil. Comme [illegible] artistes dramatiques italiens, M. Tamburini [illegible] fait estimer dans le monde et a acquis [illegible] tune honorable. Il vit retiré à Sèvres, [illegible]

image
not
available

fessées l'année précédente; *Selecta praxis medico-chirurgica, quam mosquæ exercet A. Aubert* (1848-1850, in-8); *Supplément au Dictionnaire des dictionnaires de médecine français et étrangers* (1851, gr. in-8); *des Voieries et cimetières de Paris* (1852); *Dictionnaire d'hygiène publique et de salubrité, ou Répertoire de toutes les questions relatives....*, avec les lois, arrêtés, etc. (1852-1854, 3 vol.); *Étude hygiénique sur la profession de monteur en cuivre* (1855); *Mémoire sur l'empoisonnement par la strychnine* (1857); *Étude médico-légale sur l'attentat aux mœurs* (1858, in-8), etc.

Son frère, M. Eugène-Amédée TARDIEU, né à Paris, le 18 août 1822, licencié ès lettres, élève de l'École des chartes de 1839 à 1842, ensuite attaché, comme son père, au ministère des affaires étrangères, en qualité de géographe, et, depuis 1857, sous-bibliothécaire à l'Institut, a contribué, jusqu'en 1851, à diverses publications officielles, ainsi qu'à l'*Atlas universel* d'Ambroise Tardieu, dont il rédigea le texte (1842, in-fol.). Il a collaboré à l'*Univers pittoresque*, à l'*Encyclopédie moderne*, etc.

TARDIEU DE SAINT-AUBANET (Jean-Gabriel-Alexandre), général français, né aux Pilles (Drôme), le 22 mars 1784, entra au service comme vélite dans les grenadiers de la garde (1804). Décoré pour sa belle conduite à la journée de Heilsberg, il assista aux batailles de Friedland, de Rio-Seco et d'Essling, où il fut grièvement blessé; il venait de gagner l'épaulette d'officier; il fit ensuite la campagne de Russie, fut honorablement mentionné à Lutzen et à Leipsick, devint chef de bataillon après l'affaire de Bar-sur-Aube (1814) et combattit avec une glorieuse opiniâtreté jusque sous les murs de Paris.

Mis d'abord en non-activité, M. Tardieu entra en 1815 dans la légion de la Côte-d'Or, prit part à l'expédition du duc d'Angoulême en Espagne, et fut nommé colonel en 1828. Lors de l'entrée des troupes françaises en Belgique (1831), il ouvrit la tranchée au siége d'Anvers, sous les ordres immédiats du duc d'Orléans. Il fut promu à cette occasion au grade de maréchal de camp (1832), et envoyé dans la subdivision militaire d'Ille-et-Vilaine. Depuis quelques années il a pris sa retraite. Il est, depuis le 14 septembre 1831, commandeur de la Légion d'honneur.

TARDIF (Alexandre), littérateur français, né en 1801, fit ses classes au collége Bourbon. Après avoir collaboré, de 1823 à 1828, à quelques pièces de théâtre, il cultiva la poésie et publia plusieurs recueils: *Essais dramatiques* (1835, in-8); *Derniers essais dramatiques* (1837, in-18); *Distiques et quatrains* (1837) sur les tableaux du musée de Versailles; *les Pas de clerc* (1838, in-18), chansons rééditées et augmentées sous le titre de *Momus l'ancien* (1847); *les Voyages d'un parisien* (1838), itinéraire poétique; *Variétés poétiques* (1841, in-12); *Nouvelles variétés poétiques* (1844, in-12); *les Lauriers et les Myrtes* (1847, in-12), poëmes. Il a traduit en vers *l'Art d'aimer* (1839) et *le Remède d'amour* (1846) d'Ovide, et sous le titre: *l'Allemagne poétique* (1840, in-8), diverses pièces de Klopstock, Schiller, Gœthe, etc. Depuis 1846, il est inscrit au tableau des avocats de la Cour d'appel de Paris.

TARENTE (Alexandre-Charles MACDONALD, duc DE), député français, né à Paris, le 11 novembre 1824, est fils du maréchal Macdonald, qui mourut en 1840 et de sa troisième femme, Mlle Ernestine de Bourgoing. Il fut tenu sur les fonts baptismaux par Charles X et la Dauphine, et épousa, en 1849, sa cousine Sidonie Weltner. Lors de la création de la maison de l'Empereur, [illegible] 1852, il fut nommé chambellan et [illegible] Légion d'honneur. Il a été fait officier [illegible] ordre en 1855. Envoyé au Corps législatif [illegible] 1852, comme candidat du gouvernement [illegible] circonscription de Gien, dont il est [illegible] riches propriétaires, il a été réélu en 1857. Il [illegible] également depuis la même époque au conseil général du Loiret.

TARGET (Léon), ancien représentant [illegible] français, né à Rochefort (Charente-Inférieure) le 30 mars 1805, entra, en 1819, dans les chantiers du port, comme apprenti charpentier, [illegible] admis en 1824 à l'École de maistrance [illegible] obtint le premier prix. Nommé contre-maître [illegible] les ateliers de l'État, il se fit remarquer [illegible] chefs par d'utiles inventions. Connu de ses camarades par la vivacité de ses convictions démocratiques, il fut, après la révolution [illegible] vrier, choisi pour candidat à l'Assemblée nationale par les nombreux ouvriers de [illegible] fut nommé représentant, le sixième [illegible] par 81 553 voix, fit partie du comité de [illegible] rine, et vota ordinairement avec le parti [illegible] cratique modéré. Après l'élection du 10 décembre il s'unit à la gauche pour combattre la [illegible] de l'Élysée, et appuya la demande de [illegible] accusation présentée contre Louis-Napoléon [illegible] la Montagne. Non réélu à la Législative [illegible] rentré dans l'industrie.

TARNOW (Fanny), femme de lettres allemande, née le 17 décembre 1783, à [illegible] (Mecklembourg-Schwérin), eut une jeunesse [illegible] et maladive, puis devint institutrice [illegible] famille noble, résidant à Rugen. [illegible] ses sentiments, elle quitta cette place et [illegible] en 1804, à Mecklembourg, où elle publia son premier roman: *Natalie*. Après la mort de [illegible] (1816), elle habita successivement Saint-Pétersbourg et Dresde, et, en 1828, s'établit [illegible] vement à Weissenfels près Merseboug [illegible]

Les nombreux ouvrages de Mme Tarnow [illegible] ceux d'une femme désabusée de bonne heure de ses illusions de jeune fille et qui, ayant beaucoup réfléchi, veut transmettre aux autres [illegible] son expérience. Les meilleurs ont été réunis [illegible] deux collections, formant 19 volumes: [illegible] *écrits de Fanny Tarnow* (Ausvahl, etc.; Leipzig, 1830, 15 volumes), et *Recueil de Contes* [illegible] melte Erzaehlungen; Ibid., 1840-1842, [illegible] On lui attribue le roman anonyme [illegible] *Deux ans à Saint-Pétersbourg* (Zwei Jahre [illegible] tersb; Ibid., 1833), qui contient un tableau [illegible] ressant de l'état de la Russie vers la [illegible] règne d'Alexandre I^er^. Depuis plusieurs [illegible] Mme Tarnow traduit des romans français [illegible] anglais, sans publier d'ouvrages personnels.

TARTAS (Émile), général français, ancien représentant du peuple, né en 1796 à [illegible] Garonne), entra, à dix-huit ans, dans les [illegible] du corps de Louis XVIII (1814) et, [illegible] dans un régiment de cavalerie avec le grade de sous-lieutenant. Après avoir rempli plusieurs années les fonctions de capitaine [illegible] l'École de Saumur, il fut nommé lieutenant-colonel (1840) et passa en Algérie, où, pendant [illegible] campagnes, il prit une part active à [illegible] expéditions, notamment à la dernière campagne contre Abd-el-Kader et à la répression de la révolte des Kabyles sous Bou-Maza. Colonel du [illegible] régiment de chasseurs d'Afrique depuis [illegible] fut promu en 1846 maréchal de camp, en récompense de ses brillants services, et revint en France, où il fut employé au commandement de [illegible]

image
not
available

tour au village, le Vieux musicien, la Rentrée du bal, Madeleine au désert, le Christ aux Oliviers, le Doute et la Foi, la Vierge allaitant Jésus, la Tentation de saint Antoine, le Ciel et l'Enfer, plusieurs *Portraits* d'artistes, d'enfants, etc. (1831-1853), et à l'Exposition universelle de 1855, outre plusieurs des sujets précédents, *le Sommeil de l'enfant Jésus, le Fils de Louis XVI dans la tour du Temple, la Triste nouvelle* et *Sarah la baigneuse.*

Plusieurs de ces sujets ont été popularisés par la gravure ou la lithographie, quelques-uns ont été reproduits dans l'*Artiste*. M. Tassaert a obtenu, pour le genre historique, une 2ᵉ médaille en 1838, et une 1ʳᵉ en 1849.

TASSEL (Hippolyte), ancien représentant du peuple français, né à Lannion (Côtes-du-Nord), en 1802, d'une famille libérale, étudia le droit et se fit recevoir avocat sous la Restauration; il professait des opinions avancées. En 1830, le gouvernement de Juillet le nomma secrétaire général de la préfecture du Finisterre. Ses sentiments démocratiques le portèrent bientôt à donner sa démission, à l'exemple du préfet, M. Billiard. Il se fit inscrire au barreau de Lannion (Côtes-du-Nord), et y plaida avec succès jusqu'en 1848. Après la révolution de Février, il fut élu, le huitième sur quinze, représentant du département du Finisterre, tandis que son parent, M. Yves Tassel, que plusieurs biographies ont confondu avec lui, était nommé dans celui des Côtes-du-Nord. Membre du comité de l'agriculture et du crédit foncier, il vota avec le parti démocratique non socialiste, fit partie de l'opposition après l'élection du 10 décembre, et repoussa la proposition Rateau. Non réélu à l'Assemblée législative, il reprit sa place au barreau de Lannion.

TASSEL (Yves), ancien député français et représentant du peuple, né dans le département des Côtes-du-Nord, en 1803, était notaire à Perros-Guirec, près de Lannion, et professait, sous la monarchie de Juillet, des opinions radicales. Les électeurs de son arrondissement l'envoyèrent au conseil général, puis, en 1846, à la Chambre des Députés, en remplacement du général Thiard, qui, élu en même temps à Chalons-sur-Saône et à Lannion, avait opté pour le premier collége. Le succès de sa candidature était dû surtout à l'appui que lui avaient prêté les légitimistes et le clergé, par opposition à son concurrent, M. Jules Simon (voy. ce nom). Malgré cette alliance momentanée avec la droite, le député de Lannion s'associa aux efforts de l'extrême gauche contre le ministère Guizot. Après la révolution de Février, il fut élu représentant du peuple dans le même département, le huitième sur seize, par 95 551 voix. Membre du comité de la justice, il vota ordinairement avec la fraction modérée du parti démocratique; après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée et repoussa la proposition Rateau, qui hâtait l'avénement de la Législative, à laquelle il ne fut pas réélu.

TASTU (Sabine-Casimir-Amable VOÏART, dame), femme de lettres française, née à Metz (Moselle), le 31 août 1795, est fille de l'artiste J. Ph. Voïart et d'Élisabeth Petitpain, connue sous le nom de Wouters. Après une première jeunesse ignorée, elle vivait modestement, s'occupant d'éducation, lorsqu'en 1816 elle épousa M. Joseph Tastu, imprimeur. Quatre ans après, elle débuta par *la Chevalerie française*, petit volume composé de pièces en vers et en prose. De 1821 à 1823, elle remporta trois couronnes aux Jeux floraux et fixa enfin l'attention publique par *les Oiseaux du Sacre* (1824), poëme de [illegible] lution de Juillet et la crise [illegible] suivit, en compromettant la [illegible] détournèrent Mme Tastu des [illegible] elle les reprit en 1840, année [illegible] prix à l'Académie française, [illegible] *Mme de Sévigné*. Elle s'est [illegible] depuis vers les livres d'éducation.

On a d'elle : *la Liberté*, [illegible] *Suisses*, inspiré du tableau [illegible] *Poésies* (1826); *Poésies nouvelles* [illegible] *poétiques* (1837); *Chroniques* [illegible] *Soirées littéraires de Paris* [illegible] *maternelle* (1835, in-4), [illegible] mère à ses enfants; *le Livre* [illegible] 1837, 2 vol.), contes choisis [illegible] *de France* (1836-1837, 2 vol.) [illegible] chroniques et des mémoires [illegible] *vallée d'Andlau, ou Notions* [illegible] *religion*, etc. (1836, 2 vol.); [illegible] *Lectures pour les jeunes filles* [illegible] *dèles de littérature*, en prose et [illegible] 2 vol.); *le Bon petit garçon* [illegible] *maître d'école* (1841); *l'Honnête* [illegible] *des Andelys au Havre*, illustré [illegible] (1842); *Tableau de la littérature* [illegible] *Tableau de la littérature allemande* [illegible] *en France* (1845); plusieurs tra[illegible] ges anglais, des *Voyages*, *Excursions* [illegible] *raux* (1833-1849), et dans ces [illegible] des rééditions ou remaniements [illegible] ouvrages sous de nouveaux titres [illegible]

Son fils, M. Eugène TASTU, [illegible] 1848, vice-consul à Malte, où sa [illegible] gné et a séjourné quelque temps [illegible] passé à Larnaca (Chypre). Il a été [illegible]

TAUCHNITZ (Charles-Chrétien-[illegible] braire allemand, dirige la maison [illegible] sick, vers la fin du dernier siècle, [illegible] Charles-Christophe-Traugott TAUCHNITZ [illegible] en 1836, et qui doit surtout sa [illegible] éditions d'auteurs classiques, [illegible] gré leur prix modéré, par la correction [illegible] la beauté typographique. Outre la [illegible] cette collection, M. Tauchnitz a aussi [illegible] ques publications de haute science [illegible]

Une seconde librairie du même [illegible] fondée par M. Chrétien-Bernard [illegible] cousin du précédent. C'est cette maison [illegible] cette collection d'ouvrages anglais [illegible] *british authors*), aujourd'hui très-[illegible] Allemagne et à l'étranger, et dont [illegible] environ ont paru dans l'espace de douze [illegible]

TAULIER (Marc-Joseph-Frédéric, [illegible] français, né à Grenoble, le 15 décembre [illegible] ses études de droit dans cette ville, [illegible] avocat et devint tour à tour suppléant [illegible] culté (1832), professeur de Code civil [illegible] doyen (1856). En 1843 il reçut la croix [illegible] On a de lui un ouvrage estimé : *Théorie* [illegible] *née du Code civil* (1840-1844, 6 vol. in-[illegible]

Son frère, M. Henri-Joseph-Jules TAULIER, [illegible] Grenoble, le 6 novembre 1808, se des[illegible] ment au barreau, lorsqu'il renonça à cette [illegible] pour entrer dans l'enseignement; après [illegible] seigné la rhétorique dans divers colléges [illegible] à 1837, il acquit à cette date une [illegible] plein exercice dans l'Isère. Il est auteur [illegible] ques ouvrages d'éducation et d'une *Hi*[illegible] *Dauphiné* (1854, in-8).

TAYLER (John-William), minéralo[illegible] glais, né vers 1822, et fils de l'amiral J. [illegible] ler, s'était déjà fait connaître par quelques [illegible] vaux sur la chimie inorganique lorsque, [illegible]

image
not
available

considérées sous leur aspect historique, archéologique, descriptif et pittoresque; *Pèlerinage à Jérusalem* (1841); *Voyage en Suisse, en Italie, en Sicile, en Angleterre, en Écosse, en Allemagne, en Grèce*, etc. (1843); les cinq pièces de théâtre dont nous avons parlé plus haut, drames et comédies : *Bertram, ou le Château de Saint-Aldobrand, le Délateur, Ismaïl et Marie, le Chevalier d'Assas, Amour et étourderie* (1815-1822); les *Annuaires* des cinq associations qu'il a fondées, publiés régulièrement sous sa direction; etc.

M. Taylor a été nommé membre libre de l'Académie des beaux-arts en 1847. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1822, il a été promu officier en 1833 et commandeur en 1837. Il a obtenu, comme dessinateur, une médaille d'or au salon de 1827.

TAYLOR (Bayard), voyageur et littérateur américain, né en avril 1825, dans l'État de Pensylvanie, où il a passé sa jeunesse, manifesta de bonne heure ses penchants littéraires et débuta à dix-huit ans par un long poëme tiré de l'histoire chevaleresque de l'Espagne. En 1844, il visita l'Angleterre, la Suisse, l'Allemagne, l'Italie et la France, et publia le récit de ses voyages sous le titre de : *Views a-foot* (1846). A la même époque il s'établit à New-York et devint un des rédacteurs habituels de *la Tribune*, feuille démocratique, à laquelle il adressa, en 1848 et 1849, une correspondance sur les mœurs et l'état politique de la Californie.

Touriste infatigable, M. Taylor, à peine âgé de trente ans, avait exploré presque tous les points du globe : en 1851, il a fait le tour de la Méditerranée; en 1853, il a visité l'Inde, la Malaisie, la Chine et le Japon avec l'escadre d'expédition du commodore Perry; l'année suivante, il était de retour dans l'ancien monde et allait explorer la Syrie, l'Arabie, la haute Égypte. Il remonta le cours du Nil bien au-dessus des rapides, et pénétra dans l'Afrique centrale jusqu'à la petite mer verte connue sous le nom de lac des Gazelles. *La Tribune* de New-York a reçu la primeur des relations exactes, mais un peu sèches de ces voyages; l'auteur les a réimprimées à bas prix sous les titres suivants : *l'Eldorado* (1850), qui n'est autre que la Californie; *Vie et paysages de l'Égypte, Tableaux de Palestine, Voyage au centre de l'Afrique* (1854), *l'Inde, la Chine et le Japon* (1855), etc. M. Taylor, qui n'a pas perdu le goût de la poésie, a encore écrit un volume d'*Orientales* (Eastern poems).

TAYLOR (Isaac), écrivain religieux anglais, né dans le comté d'Essex, vers la fin du XVIII[e] siècle et fils d'un ministre de l'Église dissidente, fut élevé sous sa direction, et commença l'étude de la théologie afin d'entrer dans les ordres. Il l'abandonna pour celle du droit et finit par se retirer à la campagne, où il se livra à des travaux littéraires. Vers 1825, il fit paraître l'*Histoire naturelle de l'enthousiasme* (the Natural History of enthusiasm), ouvrage anonyme qui causa une vive sensation sur les esprits religieux des diverses communions indépendantes et qui fut suivi du *Christianisme primitif* (Ancient Christianity), exposant de nombreuses dissidences qui semblent faire des premiers Pères de l'Église autant d'écrivains hétérodoxes; des *Éléments de psychologie* (Elements of thought), espèce de catéchisme philosophique à l'usage des étudiants en théologie; et de la *Démonstration physique d'une autre vie* (the Physical Theory of another life), où l'auteur passe en revue les transformations matérielles de l'homme et des êtres créés, postérieures à la mort terrestre.

Nous citerons encore de lui : *Fanatisme* (Fanaticism); *du Despotisme religieux* (Spiritual despotism); *Loyola et les jésuites; Wesley et le méthodisme*, études conçues au point de vue [illegible] penseur; une série de méditations [illegible] sous ce double titre : *les Soirées du* [illegible] turday evening) et *l'Éducation domestique* [illegible] education). M. Taylor n'appartient, comme [illegible] vain, à aucune des sectes de la religion [illegible] cane; remontant aux sources mêmes du [illegible] nisme, il s'efforce de démontrer [illegible] tes les communions exclusives. Il [illegible] retirée et ascétique, et, quoique laïque, [illegible] quelquefois en chaire pour traiter des [illegible] de morale et de charité.

TAYLOR (Tom), littérateur anglais [illegible] 1817, à Sunderland (comté de Durham [illegible] élevé à l'université de Glasgow, où il [illegible] trois médailles d'or, et à celle de Cam[illegible] (1837), qui lui conféra le grade de maître [illegible] Il entra quelque temps après dans l'ense[illegible] ment, occupa deux ans la chaire de [illegible] littérature anglaise au Collége de l'Univers[illegible] Londres, puis étudia le droit et fut [illegible] barreau sous les auspices de la société [illegible] Temple (1845). Il était secrétaire adjoint [illegible] de santé lorsque, à la réorganisation [illegible] institution en 1854, il obtint les fonctions [illegible] crétaire.

M. Taylor a fait représenter plusieurs [illegible] dramatiques, qu'il a écrits seul ou en [illegible] tion avec M. Charles Read, drames, [illegible] pièces diverses, dont quelques-unes [illegible] manqué de succès. Il a fourni au *Punch* [illegible] remarquables par leur entrain. En 18[illegible] la curieuse *Autobiographie du peintre* [illegible] *don* (Autobiography, 3 vol. in-8), [illegible] extraite du volumineux journal que [illegible] tint pendant toute sa vie.

TCHAMOURDGIAN ou TCHAMOU[illegible] (Jean), dit *Badvéli* (honorable), érudit [illegible] ciste arménien, né à Brousse (Turquie), [illegible] exerça pendant longtemps les fonctions [illegible] seur au village arménien d'Adapazar. [illegible] 1830 à Constantinople par le patriarche, [illegible] de l'enseignement de l'arménien à l'école [illegible] tari, il entra peu après dans les bureaux [illegible] raskiérat en qualité de traducteur. En 18[illegible] devint professeur à Scutari, où venait [illegible] blie une haute école arménienne, qui, [illegible] 1842 par suite de dissensions, fut rouverte [illegible] 1848, sous la direction même de M. Tcham[illegible] gian. Mais ses tendances catholiques [illegible] rent de nouveaux troubles, qui amenèrent [illegible] pression de l'école. Il vit aujourd'hui [illegible] dans une modeste retraite.

Profondément versé dans les langues et [illegible] ratures grecque, latine, turque, [illegible] italienne, française, M. Tchamourdgian [illegible] Constantinople, comme savant et [illegible] vain, d'une réputation à laquelle les [illegible] adressés par ses coreligionnaires à la [illegible] de ses opinions politiques et religieuses [illegible] porté atteinte. On cite de lui un grand [illegible] d'ouvrages pour l'enseignement, entre [illegible] une *Grammaire arménienne* (1840, [illegible] des écrits de polémique ou d'histoire [illegible] la plupart en arménien : *Abrégé d'his*[illegible] *cienne; Histoire de l'Église* (inédit); [illegible] *du bonheur, Réfutation du protestan*[illegible] turc, etc.; plusieurs traductions d'ouvr[illegible] liens et français, comme les *Principes* [illegible] *litesse* de Gioja (4 vol.); la *Logique* [illegible] les *Pensées* de Pascal, l'*Essai sur l'indif*[illegible] Lamennais (inédit); enfin la première [illegible] ménienne spéciale qui se soit publiée [illegible] tinople, le *Haïasdan* (l'Arménie), qui, [illegible]

46 par M. Tchamourdgian et rédigée par lui, de ncert avec M. Agathon, succomba, en 1852, x dissentiments que nous avons rappelés. Il la mplaça, en 1854, par une nouvelle revue bi-ensuelle, *Zohal*, traitant presque uniquement controverses religieuses et écrite en langue rque avec des caractères arméniens.

TCHE-TA-KAI, est second ministre dans le rps d'armée de l'insurrection chinoise. D'une ande maigreur et le teint fortement basané, il une réputation de laideur physique incontestée; ais on lui attribue une grande supériorité d'in-ligence. C'est un lettré, et on affirme qu'il est uteur de la plupart des proclamations qui ont publiées dans ces derniers temps. Cette cir-nstance ferait supposer que c'est un Chinois llié aux mêmes doctrines de protestantisme rétien que le prétendant (voy. TIEN-TÉ).

TCHIHATCHEF (Pierre DE), géologue et natu-liste russe, né en 1812, à Gatchina, près de int-Pétersbourg, d'une famille noble de la hême, qui émigra au XIVe siècle en Pologne, destiné à la carrière diplomatique, éprouva, bonne heure, la passion des voyages d'explo-tion et de découvertes. Entré fort jeune au inistère des affaires étrangères, il fut attaché à mbassade de Russie à Constantinople, où il de-eura trois ans (1841-1844), et songea dès lors à ire de l'Orient le théâtre de ses futures explo-tions scientifiques. En 1844, il quitta la diplo-atie pour se livrer à l'étude des sciences natu-lles et, après deux années passées à l'Académie s mines de Freiberg, il retourna à Saint-Péters-urg, où il fut chargé par le gouvernement d'une ission scientifique dans l'Altaï. Il en a publié la lation sous ce titre : *Voyage scientifique dans ltaï et dans les contrées adjacentes* (Paris, 46, in-4, avec *Atlas*).

Au retour, M. de Tchihatchef s'occupa de réa-er le projet d'explorer en grand l'Asie Mineure, pour être plus libre, il renonça à toute position icielle, se démit de sa charge de gentilhomme dinaire de la chambre de l'empereur et vendit utes les propriétés dont il avait hérité du chef ternel; une partie de sa fortune fut employée ns les préparatifs de cette expédition. Il partit suite sans nulle protection officielle, sans in-prète, sans guide même, accompagné seu-nent d'un Tatar et d'un domestique français, i succomba bientôt aux fatigues du voyage. Il rcourut toute cette contrée qui n'était connue e sous le rapport archéologique, et, après six nées de labeurs et de dangers, il put entre-endre d'en publier le tableau physique le plus mplet. Son bel ouvrage intitulé: *l'Asie Mineure, scription physique, statistique et archéologique cette contrée*, se divise en quatre parties, qui ivent embrasser successivement : 1° la géo-aphie physique, 2° la climatologie et la bota-que; 3° la geologie; 4° la statistique et l'archéo-gie. Les deux premières seules ont paru (Paris, 53-1856, 2 vol. gr. in-8, avec *Atlas* et planches), ont suffi pour faire apprécier l'immensité des atériaux recueillis par l'auteur ainsi que l'ha-leté avec laquelle ils ont été mis en œuvre.

Une foule d'autres travaux ont été publiés éga-ment à Paris, par M. de Tchihatchef, sous forme mémoires dans les *Comptes rendus* et *Bulletins* s diverses sociétés savantes dont il est mem-e, notamment ceux de l'Académie des sciences, *nnuaire météorologique*, *le Journal asiati-e*, etc. Nous mentionnerons seulement : *Lettres M. Mohl sur les antiquités de l'Asie Mineure; nsidérations historiques sur les phénomènes de ngélation dans le Pont-Euxin et dans la mer d'Azof; sur la Chèvre d'Angora et sa naturali-sation en Europe* (1853-1856).

M. de Tchihatchef réside habituellement à Paris pendant les intervalles de ses longs voyages. Parmi les sociétés savantes dont il est membre, citons encore celle de géographie de Londres, où il remplaça Léopold de Buch; la Société minéra-logique et des naturalistes de Moscou, l'Institut de Philadelphie, l'Académie des sciences de Berlin. Il est commandeur des ordres de Sainte-Anne, de Saint-Stanislas et de Saint-Wladimir de Russie, grand officier de l'Aigle-Rouge de Prusse, grand cordon du Lion et du Soleil de Perse, chevalier de la Légion d'honneur, etc.

TECHENER (Jacques-Joseph), libraire français, né à Orges (Haute-Marne), en 1802, et fils d'un chirurgien militaire, commença ses études au col-lége de Langres, et entra dans le commerce. Venu jeune à Paris, il fut attaché au Cercle encyclo-pédique, fondé par Martainville-Delaage, et en eut la direction pendant le long procès qui suivit la mort du propriétaire. En 1827, il ouvrit à son compte une librairie, qui, grâce à ses connais-sances et à ses goûts bibliographiques, est deve-nue la première de France, soit pour les pièces rares et curieuses, livres ou autographes, soit pour les *Catalogues* et les ouvrages dits paléo-graphiques.

M. Techener a fondé, en 1834, le *Bulletin du bibliophile*, recueil mensuel (24 vol. gr. in-8), auquel il a fourni de fréquents articles. Il a en outre publié : *Considérations sérieuses à propos de la Bibliothèque royale, suivies d'un plan pos-sible pour faire le catalogue en trois ans* (1847); *de l'Amélioration des bibliothèques, au point de vue du perfectionnement moral du peuple* (1848), etc.

TEDESCO (Ignace-Amédée), pianiste allemand, né en 1817, à Prague (Bohême), dut son édu-cation musicale à Triebensee et à Tomaschek, et commença à se produire dans les concerts pu-blics, où il parut avec avantage à côté du violon-niste Lafont. En 1835 il joua à Vienne et fit en-suite une tournée artistique dans le midi de la Russie. De retour à Pesth en 1847, il visita le nord de l'Allemagne, puis, après avoir donné quelques soirées à Londres en 1856, il vint l'année suivante se faire entendre à Paris. Parmi ses compositions originales on remarque : *Adieu à Vienne*, *l'Étoile du soir*, *le Chant de la fileuse*, *Podolia*; etc.

TEGOBORSKI (Louis DE), économiste russe, né à Varsovie (Pologne) en 1793, entra de bonne heure dans l'administration du royaume de Po-logne et fut employé à la haute Cour des comptes. De là il passa à la Chambre des domaines de l'État. Il devint, en 1818, auditeur au conseil d'État, en 1822 maître des requêtes, en 1828 con-sul général de Russie à Dantzick. En 1834, il passa quelques mois à Paris en qualité de ministre plénipotentiaire de l'empereur. Il résida ensuite douze ans à Vienne et mena à bonne fin diverses négociations. En 1848, il fut rappelé en Russie et prit place au conseil de l'Empire; plus tard il a été admis au Conseil privé et siégea au dépar-tement de l'économie politique. — M. de Tego-borski est mort en avril 1857.

Outre un certain nombre de brochures sur des matières politiques et financières, il a publié, pendant son séjour à Vienne, trois ouvrages inté-ressants : *de l'Instruction publique en Autriche*, par un diplomate étranger (Paris, 1841, in-8); *des Finances et du crédit public de l'Autriche*, Ibid., 1843, 2 vol. in-8); *Coup d'œil sur le com-*

merce de l'Autriche (Uebersicht des Œsterreich Handels; Vienne, 1844, in-8). Son œuvre la plus importante a pour titre : *Études sur les forces productives de la Russie* (Paris, 1852-1854, 4 vol. in-8). Citons encore : *Essai sur les conséquences éventuelles de la découverte des gîtes aurifères en Californie et en Australie* (Paris, 1853, in-8).

TEICHMANN (Jean-François-Théodore), homme politique belge, né à Venloo, en 1788, fit ses études en France, fut, de 1806 à 1808, élève de l'École polytechnique, et alla se fixer en Belgique, où il devint rapidement inspecteur général des ponts et chaussées. Après la révolution belge, il occupa quelques semaines le ministère de l'intérieur (août à sept. 1831), siégea, de 1832 à 1835, à la Chambre des Représentants et fut nommé, le 10 décembre 1845, gouverneur de la province d'Anvers, qu'il a administrée jusqu'à présent. M. T. Teichmann est commandeur de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur et commandeur de divers autres ordres étrangers.

TEISSERENC (Pierre-Edmond), dit TEISSERENC DE BORT, administrateur et publiciste français, né à Châteauroux en 1814, entra à l'École polytechnique en 1833, en sortit en 1835, pour entrer dans les contributions indirectes et fit d'abord partie de l'administration des tabacs. Appelé, dès l'origine, à concourir à l'organisation des chemins de fer, il fut secrétaire général de la commission établie pour leur surveillance en 1842, quelques années après commissaire général du gouvernement auprès des compagnies autorisées, et enfin spécialement attaché comme administrateur au chemin de fer de Lyon à la Méditerranée (1852). Au milieu de cette carrière administrative, M. Teisserenc fut élu député, en 1846, par le département de l'Hérault. Il a été chargé, en outre, de diverses missions relatives à l'étude des voies ferrées en Angleterre, en Belgique et en Allemagne. Il a été décoré en avril 1846.

On a de lui : *les Travaux publics en Belgique et les chemins de fer en France* (1839) ; *Lettre adressée au ministre des travaux publics sur sa mission en Angleterre* (1839, in-8) ; *de la Politique des chemins de fer et de ses applications diverses* (1842) ; *Études d'un chemin de fer de Paris à Toulouse et à Bordeaux* (1842) ; *des Principes économiques qui doivent présider au choix des tracés de chemins de fer* (1843) ; *Statistique des voies de communication en France* (1845) ; *Études sur les voies de communication perfectionnées et sur les lois économiques de la production du transport*, suivies de *Tableaux*, *Statistiques*, etc. (1847, 2 parties ou vol. in-8) ; *de la Perception des tarifs sur les chemins de fer* (1856), etc.

TELL (Christian), général révolutionnaire roumain, né en 1808 à Cronstadt, en Transylvanie, servit dans le corps des *dorobantz* (troupes irrégulières), avec le rang de capitaine, entra dans l'armée régulière lors de sa formation (mars 1830), et parcourut lentement les grades inférieurs. La révolution de 1848 trouva M. Tell chef de bataillon. Confiants dans ses talents et son dévouement à la cause nationale, les chefs de l'opposition, décidés à agir, n'hésitèrent pas à s'ouvrir à lui. Il mit aussitôt son bataillon à la disposition de l'insurrection, et signa avec MM. Héliade et Stephan Golesco la proclamation du camp d'Islaz, signal de la révolution (9/21 juin 1848). Membre du gouvernement provisoire, qui lui conféra le grade de général, et ensuite de la lieutenance princière, il mit inutilement au service de la révolution, une grande fermeté de caractère. Après l'entrée des Russes et la chute du gouvernement national, il s'était retiré à Smyrne, où il [illegible] la Porte la solde d'inactivité de son grade [illegible] tré en Valachie, en 1857, le général Tell [illegible] député au Divan *ad hoc*, et a été [illegible] questeur du bureau.

TEMME (Jodocus), jurisconsulte allemand [illegible] à Lette (Westphalie), le 22 octobre 1[illegible] successivement dans cinq grandes [illegible] Munster, Gœttingue, Heidelberg, Bonn [illegible] bourg. Après avoir passé par plusieurs [illegible] subalternes, il fut appelé, en 18[illegible] comme second président du tribunal [illegible] place qu'il perdit en 1844, pour s'être [illegible] trop ouvertement contre le nouveau projet [illegible] sur le mariage. Connu par ses opinions [illegible] il devint, en 1848, premier président [illegible] supérieure de Munster et fut élu député [illegible] semblée nationale prussienne, où il [illegible] l'extrême gauche. Le gouvernement [illegible] sa charge, mais il fut alors nommé par [illegible] districts membre du parlement de Franc[illegible] réélu à l'Assemblée de Prusse. Il resta [illegible] jusqu'à la dernière séance de Stuttgart [illegible] revint à Munster, où il fut arrêté et mis [illegible] sation. Après une prévention qui dura [illegible] le tribunal l'acquitta, en le déclarant [illegible] incapable de fonctions publiques. De 18[illegible] M. Temme dirigea la *Nouvelle gazette* [illegible] Puis il donna des consultations de droit [illegible] dans ces derniers temps, il a obtenu [illegible] professeur à l'École de droit de Zurich.

Jurisconsulte et littérateur éminent, [illegible] a publié : *Traité du droit civil prussien* [illegible] des preuss. Civilrechts ; Berlin, 2[e] édi[illegible] *Archives de droit pénal* (Archiv für die [illegible] lichen Entscheidungen, etc. ; 1853-18[illegible] *du droit pénal prussien* (Lehrbuch des [illegible] Strafrechts ; Berlin, 1853) ; *Traité du dr*[illegible] *suisse, d'après la nouvelle législation* [illegible] (Lehrbuch des schweiz. Strafrechts, etc. [illegible] 1854) ; *Introduction à la procédure* [illegible] tung zur Civilprocess-praxis ; Schaffouse [illegible] *les Malfaiteurs* (die Verbrecher ; Leipsick [illegible] la relation de son procès (Brunswick, 18[illegible]

TEMPLE (sir William), diplomate anglais [illegible] le 19 janvier 1788, à Londres, est frère [illegible] présent vicomte Palmerston (voy. ce [illegible] ses études à l'université de Cambridge [illegible] Saint-Jean) et y reçut en 1808 le diplôme [illegible] maître ès arts. Destiné à la carrière diplomatique [illegible] il fut d'abord attaché à l'ambassade de [illegible] (1814), s'acquitta la même année d'une [illegible] particulière au Congrès de Vienne et [illegible] légation de Suède en qualité de secrétaire [illegible] avoir rempli le même emploi à Francfort [illegible] et à Berlin (1823), il passa en 1828 à Saint-Péters[illegible] bourg comme secrétaire d'ambassade. [illegible] 1832 ministre plénipotentiaire à la cour [illegible] sir W. Temple n'y fit qu'un séjour de peu [illegible] et se rendit la même année à Naples, où [illegible] stamment résidé depuis. On a remarqué [illegible] ration active qu'il a donnée à sir W. [illegible] lorsque ce dernier, en 1848, essaya de ramener [illegible] roi Ferdinand à des sentiments plus doux [illegible] ses sujets. — Sir W. Temple est mort à [illegible] le 24 août 1856.

TEMPLEMORE (Henry-Spencer C[illegible] 2[e] baron), pair d'Angleterre, né en 18[illegible] tient à une branche cadette des marquis [illegible] gall, élevée à la pairie en 1831. Il servit [illegible] temps aux gardes et prit à sa majorité [illegible] de son père, vacante depuis 18[illegible], à la Chambre des Lords. Marié en 1842 avec une [illegible] A. Paget, il a un fils né en 1854 à Londres.

image
not
available

quis de Chaves, partisan de don Miguel, et fut récompensé par le grade de maréchal. Don Miguel, devenu régent, le lui ôta, et, devant les persécutions dont il fut l'objet, le général Villaflor dut s'enfuir du Portugal sur un vaisseau anglais. Au mois de juin 1828, il essaya vainement de ravitailler la ville d'Oporto, pressée par les troupes royales. Mais l'année suivante il rejoignit les patriotes de l'île de Terceira, et fut nommé général en chef de l'armée constitutionnelle. Il s'empara successivement de toutes les Açores (1831), puis commanda l'expédition dirigée contre Oporto. Nommé alors duc de Terceira, il s'embarqua sur les vaisseaux de l'amiral Napier pour cette aventureuse expédition des Algarves, qui décida la chute de don Miguel. Maître de toutes les provinces du Midi, et vainqueur des Miguelistes à Cacilhas, il entra à Lisbonne sans coup férir et signala son pouvoir par une amnistie et une diminution d'impôts qui rallièrent un grand nombre de partisans à la royauté constitutionnelle. L'année suivante, aidé de Saldanha, il prit Santarem et força l'usurpateur à accepter la décisive capitulation d'Evora, en 1834.

Ce fut la fin de sa carrière militaire. Le chef de l'armée passa chef de parti. Appelé à la présidence du conseil, au mois d'avril 1836, il fut renversé par la révolution de septembre, contre laquelle il prit les armes avec l'assentiment secret de la reine. Vaincu avec les autres généraux chartistes par les troupes du nouveau ministère, il s'effaça pendant le règne constitutionnel des septembristes (1836-1842). Il aida Costa-Cabral, en 1842, à s'emparer du pouvoir, et fut lui-même ministre de la guerre pendant quelque temps. Sa chute, suivie de celle du comte de Thomar et de la terrible insurrection de 1846, le rattacha plus étroitement à la reine. Envoyé contre Oporto avec un corps d'armée, il fut fait prisonnier par les insurgés, mais rendu à la liberté par le triomphe définitif du parti chartiste, il devint encore une fois, avec Saldanha, le maître de la situation, et rentra au ministère. S'apercevant qu'il était dominé par l'influence de M. Costa-Cabral, il donna sa démission, et ne consentit pas, malgré des offres successives, à reprendre son portefeuille. En 1851 la reine, menacée par la révolte du duc de Saldanha, l'appela trop tard à son secours. Ennemi personnel de Saldanha, adversaire politique des constitutionnels, il est, depuis ce temps, demeuré dans l'opposition.

TERNAUX (Mortimer), ancien représentant du peuple français, né en 1808, et neveu du célèbre manufacturier de ce nom, fit ses études au collège Bourbon, fit partie, en juillet 1830, de la commission des récompenses nationales, entra ensuite au conseil d'État et prit part à ses travaux, en qualité de maître des requêtes, de 1837 à 1848. Il était déjà membre du conseil général de la Seine, lorsqu'au mois de mai 1842 il recueillit à Rethel la succession parlementaire du maréchal Clausel. Il vota d'abord avec le ministère, passa, en 1845, dans les rangs de l'opposition, et fit, en plusieurs occasions, preuve de connaissances étendues en matière d'administration, de commerce et d'industrie. En 1848, il accepta la République et représenta le département des Ardennes à la Constituante, ainsi qu'à la Législative; il y prit une part active aux discussions et aux travaux préparatoires des comités; membre de la majorité, il soutint, avec la droite, les deux Chambres, l'expédition de Rome, la loi électorale du 31 mai et la révision de la Constitution; mais il refusa de s'associer jusqu'à la fin à la politique de l'Élysée, protesta contre le coup d'État et rentra dans la vie privée. Il est chevalier de la Légion d'honneur. — On cite de M. Mortimer Ternaux [illegible] ques rapports et des brochures.

TERQUEM (Olry), mathématicien fran[illegible] en 1783, ancien élève de l'École polytechnique [illegible] docteur ès sciences, professeur aux Écoles [illegible] riales d'artillerie, bibliothécaire au dépôt [illegible] d'agriculture, s'est consacré pendant tout [illegible] à répandre dans la jeunesse le goût des [illegible] mathématiques. Il publia, avec M. Gerono [illegible] recueil périodique ayant pour titre : *Nouvelles annales de mathématiques*, journal des [illegible] aux Écoles polytechnique et normale, [illegible] paraître, en 1842, des *Exercices de mathématiques élémentaires* à l'usage des [illegible] écoles du gouvernement. Depuis le 26 [illegible] 1852, il est officier de la Légion d'honneur.

On a encore de lui de nombreuses notes [illegible] verses questions de mathématiques [illegible] insérées dans les *Nouvelles annales de mathématiques*, dans le *Journal de mathématiques* [illegible] M. Liouville, etc., ainsi qu'une Notice [illegible] *manuscrit hébreu du Traité d'arithmétique* [illegible] *Esra* (*Journal* de M. Liouville, 1840).

TERREBASSE (Louis-Alfred Jacquier [illegible] térateur français, né à Lyon, le 16 décembre [illegible] fit ses études au collège Louis-le-Grand [illegible] De 1834 à 1842, il siégea dans les rangs de [illegible] sition à la Chambre comme député de l'[illegible] sement de Vienne et fut remplacé par M. [illegible] s'est spécialement occupé de recherches [illegible] ques et biographiques, et a publié [illegible] *Histoire de Pierre Bayart, seigneur de* [illegible] (1828, in-8; dern. édit., 1855), excellent [illegible] qui a fait oublier la relation incomplète et [illegible] qu'avait laissée Guiart de Berville; *De* [illegible] *Lyon* (1829); *le Tombeau de Narcissa* [illegible] belle-fille d'Young. Il a aussi donné [illegible] quelques éditions d'anciens manuscrits [illegible] français : *Histoire de Palanus*, comte [illegible] (1833, in-8); *Histoire du chevalier Paris* [illegible] *belle Vienne* (1835, in-8); *Aymarii Rivalli Delphinatis de Allobrogibus libri novem* [illegible] in-8), etc.

TESSIÉ-DELAMOTTE (Eugène), ancien représentant du peuple français, né en 179[illegible] [illegible] l'âge de dix-huit ans dans les gardes [illegible] qu'il fut obligé de quitter à cause de ses [illegible] libérales. Il prit part à la conspiration [illegible] du général Berton (1820), fut condamné par contumace et résida plusieurs années [illegible] tranger. Combattant de juillet en 1830 [illegible] en 1831, la croix d'honneur, devint maire [illegible] commune aux environs de Saumur, et fut [illegible] bre des volontaires qui s'opposèrent au [illegible] ment royaliste de la Vendée. Élu, en 18[illegible] puté de Doué, il siégea à la Chambre jusqu'à la révolution de Février et vota constamment [illegible] l'opposition de gauche. Aux élections [illegible] de 1848, il fut nommé le second sur les [illegible] représentants de Maine-et-Loire. À la [illegible] tuante il vota constamment avec la droite [illegible] ne fut pas réélu à la Législative en 1849.

TESTE (François-Antoine, baron), général fran[illegible] çais, né le 19 novembre 1775, à Bagnols [illegible] est le frère aîné de l'ancien ministre de [illegible] Philippe. Engagé volontaire à dix-sept ans [illegible] bientôt forcé de s'éloigner du service et [illegible] en 1796, avec le grade de chef de bataillon [illegible] Marengo il fut nommé colonel (1800). Il [illegible] tingua par son intrépidité dans la campagne [illegible] 1805, lors de l'attaque des redoutes de [illegible] et fut proclamé général de brigade par [illegible] sur le champ de bataille; il prit ensuite [illegible]

image
not
available

des à Paris, aux colléges Stanislas et Bourbon. A dix-neuf ans, il publia, avec Félix Ménard, un volume de poésies, intitulé : *En avant!* (1835, in-8), puis il se tourna vers le journalisme et se jeta avec ardeur dans la petite presse libérale. Le *Figaro*, le *Charivari*, la *Revue parisienne*, *le Corsaire* le comptèrent au nombre de leurs rédacteurs habituels (1839-1843). Il donnait en même temps, sous différents noms, des feuilletons au *Temps*, au *Commerce*, au *Globe* et publiait la *Physiologie du poëte*, par Sylvius (1841, in-32) et *l'Ane d'or*, par Pérégrinus (1842, in-32).

Après la révolution de 1848, M. Texier, qui appartenait à l'opinion républicaine modérée, fut attaché au *Crédit*, dirigé par M. Enfantin. A la chute de ce journal, il entra au *Siècle;* il y écrivit d'abord des articles sur des questions politiques du jour et des critiques littéraires, puis il y entreprit une chronique hebdomadaire qui a été très-remarquée. Quoique M. Texier soit bien connu aujourd'hui comme un écrivain plein de verve et d'esprit, sa réputation comme journaliste ne date guère que de 1850 : avant l'obligation de la signature, il avait toujours gardé l'anonyme dans la presse et s'était caché sous des pseudonymes dans la littérature.

Nous devons citer encore de lui : *les Journées illustrées de la Révolution* (1849, in-8), sans nom d'auteur ; *Biographie des journalistes* (1850, in-18), revue aussi piquante que juste de tous ses confrères; *Lettres sur l'Angleterre* (1851, in-18); *Critiques et récits littéraires* (1852, in-18) ; *Contes et voyages* (1853, in-18); *Tableau de Paris* (1853, 2 vol. in-4); une traduction de la *Cabane de l'oncle Tom* (1854, in-8); *la Grèce et ses insurrections* (1854, in-18); *les Hommes de la guerre d'Orient* (1854, 3 vol. in-18); *une Histoire d'hier* (1855, in-32); *une Duchesse* (Bruxelles (1855, in-32); *les Argonautes* (1856, in-18); *Guide sur les bords du Rhin* (1856, in-18); *Appel au Congrès* (1856); *Amour et finances* (1857). M. Texier est un des auteurs anonymes des *Mémoires de Bilboquet* (1854, 3 vol. in-18), parodie des *Mémoires d'un bourgeois de Paris;* des *Petits-Paris* (1855, 25 vol. in-32), etc.

TEYNHAM (George-Henry Roper Curzon, 16[e] baron), pair d'Angleterre, né vers 1800, descend d'un magistrat, John Roper, élevé en 1616 à la pairie héréditaire. En 1842, il prit la place de son frère à la Chambre des Lords, où il s'associe aux votes du parti libéral. De son mariage avec miss Joynes (1822), il a un fils, Henry-George Curzon, né en 1822.

THACKERAY (William-Makepeace), célèbre romancier anglais, né en 1811 à Calcutta, est fils d'un employé au service civil de la Compagnie des Indes. Envoyé fort jeune en Angleterre, il fit son éducation à l'École de Charterhouse, passa un semestre à Cambridge, où il ne concourut pour aucun grade universitaire, et alla étudier la peinture à Rome; à cette époque, il menait la vie d'un homme à la mode. Son père ayant, après 1830, essayé de créer à Londres un journal quotidien, *the Constitutional*, d'opinions très-libérales, il y débuta comme écrivain; mais l'entreprise ruina son fondateur, qui se retira à Boulogne-sur-mer. Jeté par un concours de circonstances malheureuses dans la carrière des lettres, il dut demander à sa plume et à son crayon des moyens d'existence. Dessinateur habile et écrivain plein de verve, il faisait à la fois des articles satiriques pour les feuilles radicales et des caricatures pour les éditeurs d'estampes.

Parmi les recueils du temps, ce fut principalement dans le *Fraser's Magazine* qu'il réussit à conquérir une certaine notoriété par [illegible] tant que par l'abondance de sa collabor[illegible] sais critiques, nouvelles, esquisses de [illegible] y écrivit à peu près de tout pendant [illegible] années. Son pseudonyme habituel [illegible] *Ange Titmarh*, sous lequel il a [illegible] *wives*, *Yellow plush papers*, Paru [illegible] (1840) : *Rebecca and Rowena*, *Journey fr*[illegible] *hill to Grand Cairo*, *Irish sketch-boo*[illegible] *the Second funeral of Napoleon*, *Chr*[illegible] *Drum;* etc. La plupart de ces product[illegible] res, accompagnées de dessins, ont été [illegible] lies plus tard sous le titre de *Mélang*[illegible] cellanies; 1855-1856, 2 vol. in-8), [illegible] trouve en germe l'observation sag[illegible] vif, le trait brillant, la gaieté satiriqu[illegible] meur raisonneuse. C'est *le Punch*, do[illegible] longtemps le principal rédacteur, qui [illegible] articles et à ses charges un comme[illegible] popularité; il y a publié la série de [illegible] et d'esquisses, intitulée : *le Livre des Sn*[illegible] papers; traduction française, 1856), [illegible] satire des préjugés du monde, surtout [illegible] du caractère anglais, l'idolâtrie hiérar[illegible] ce moment, il prit place dans la critique [illegible] même autorité que l'avaient fait avant [illegible] son et Steele, en se servant des mêmes [illegible] Rapportons encore à cette manière [illegible] philosophique tout à la fois : *le Diam*[illegible] *Hoggarty* (the Great Hoggarty diamo[illegible] plein de sympathie et de bonhomie [illegible] *Mrs Perkins' ball*, *Our street;* etc.

En 1847, M. Thackeray fit enfin parai[illegible] son véritable nom, *la Foire aux* vanit[illegible] fair; 3 vol. in-8; trad. française, 18[illegible] ouvrage rempli de tableaux et de cari[illegible] riés, et qui plaça d'emblée l'auteur au [illegible] rang des romanciers de l'Angleterre. [illegible] lamment soutenu sa réputation dans [illegible] vres suivantes : *Pendennis* (1850, 3 v[illegible] que l'on prétend être le roman de sa v[illegible] *Esmond* (the History of H. Esmond; 18[illegible] in-8); *les Newcomes* (the Newcomes [illegible] 1854, 3 vol. in-8), et les *Souvenirs d*[illegible] *Lindon* (Memoirs of Barry Lindon, [illegible] in-12), sorte d'autobiographie d'un parve[illegible] dais. En 1851, il fit une heureuse excursi[illegible] critique littéraire et donna un cours de [illegible] repris par lui en 1852 avec succès, dans [illegible] grandes villes des États-Unis; ce cou[illegible] sous le titre : *les Humoristes anglais du* [illegible] *cle* (1851, in-8; 2[e] édit., 1853). En 18[illegible] avait commencé un autre sur le temps [illegible] hommes de George IV.

Cet écrivain, qui, avec M. Charles D[illegible] a acquis dans le roman une célébrité euro[illegible] a des qualités de premier ordre dont [illegible] critiques lui ont reproché de ne pas t[illegible] complétement parti : une heureuse [illegible] grande veine satirique des maîtres du [illegible] verve britannique si incisive dans son ca[illegible] dié, l'observation minutieuse et impi[illegible] trait, et parfois une touche délicate. [illegible] style, peu de romanciers peuvent lui être [illegible] parés : il a le tour leste et vif, sa p[illegible] nette et limpide, et son élégance e[illegible] souvent sans recherche.

THALBERG (Sigismond), célèbre p[illegible] à Genève, le 7 janvier 1812, fils [illegible] comte Dietrichstein, eut pour mère u[illegible] spirituelle et distinguée, qui dirigea [illegible] tion. Il fut conduit de bonne heure à [illegible] il reçut, dit-on, des leçons de Hummel [illegible] remarquer par une précision de doigté [illegible] chez un enfant. A quinze ans comme[illegible] succès dans les salons et dans les co[illegible]

image
not
available

2 vol.); *Clementis XIV epistolæ et brevia* (Paris, 1852).

THÉNARD (Louis-Jacques), célèbre chimiste français, membre de l'Institut, né à la Louptière (Aube), le 4 mai 1777, et fils d'un pauvre cultivateur, vint à Paris, où il fut élève, puis préparateur de Fourcroy. Bientôt connu par d'utiles et importantes découvertes en chimie, il fut nommé professeur à l'École polytechnique, chargé d'un cours au Collège de France et membre ou rapporteur de la plupart des jurys des expositions quinquennales de l'industrie. Appelé, dès 1810, à l'Académie des sciences (section de chimie), en remplacement de son maître Fourcroy, il fut, sous la Restauration, créé baron par Louis XVIII et élu député de l'Aube. Sous le régime de Juillet, il a été créé pair en 1832, nommé vice-président du conseil de l'instruction publique, chancelier de l'Université et grand officier de la Légion d'honneur (1842). Président, depuis de longues années, de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, M. Thénard terminait à peine l'organisation de la Société des secours des Amis des sciences, fondée en vue des inventeurs ruinés par d'utiles recherches, et à laquelle il avait concouru le premier pour une somme de 20 000 fr., lorsqu'il mourut à Paris le 21 juin 1857.

Les travaux du baron Thénard sont généralement relatifs aux sciences et aux manipulations chimiques : l'un des premiers, il a complétement analysé et défini ce qu'on appelle la *force catalytique*, et rencontré, au milieu de ses incessantes recherches, une foule d'applications de la science à l'industrie, aux arts et aux choses de la vie usuelle. Nous rappellerons de lui, entre autres ouvrages qui ont fait jusqu'à ce jour autorité : *Traité de chimie élémentaire théorique et pratique*, avec un *Essai sur la philosophie chimique* et un *Précis sur l'analyse* (1813-1816, 4 vol.), fréquemment réédité et traduit dans diverses langues ; *de l'Emploi des corps gras* (1828) ; *Recherches physico-chimiques* (1811, 2 vol.), recueil de ses premiers mémoires, et une suite non interrompue de *Recherches*, *Observations*, *Analyses*, *Rapports*, fournis aux *Annales de chimie*, aux *Annales de physique et de chimie* et aux recueils des commissions de chaque jury central (1819-1850).

THÉNOT (Jean-Pierre), peintre et écrivain [illegible] français, né à Paris, le 21 avril 1803, fut élevé en Lorraine et vint, à l'âge de seize ans, suivre les cours de l'École des beaux-arts. En 1825, il ouvrit un cours de perspective qu'il résuma depuis dans ses divers *Traités*, avec le cours qu'il fit, en 1836, à l'École de médecine, sur l'anatomie appliquée à la peinture. Il envoyait en même temps aux salons des tableaux et des [illegible] de pastels, aquarelles et lithographies.

Ses principales toiles sont : *Chasse au sanglier* (1838) ; [illegible] *aux frontières espagnoles*, *Souvenirs du Rhône* (1839) ; *le Retour du bûcheron* (1840) ; [illegible] *le Repos des contrebandiers* (1842) ; [illegible] (1845) ; [illegible] (1848), commandé par le ministère de l'intérieur. Ses aquarelles et sépias représentent la plupart des sujets de chasse, des sites pittoresques, des forêts et des paysages ; [illegible] ses propres ouvrages. M. Thénot a obtenu, en 1838, une 3e médaille au salon, [illegible] 1844 pour une série d'[illegible] [illegible] l'exposition de l'industrie.

[illegible] il est auteur de nombreuses publications : *Cours de perspective* (1848, in-4, avec 60 pl.) ; *Cours complet* [illegible] in-4) ; *Traité de perspective pratique* [illegible] *d'après nature* (1834, in-4) ; *Perspective pratique* (1835, in-8 [illegible]) ; [illegible] *paysage* (1835) ; *Cours* [illegible] (1836, in-4 et pl.) ; [illegible] in-8 et pl.) ; *Essai sur* [illegible] *Morphographie* (1838, in-4) ; [illegible] *de dessin industriel* [illegible] *Traité de peinture à l'huile* [illegible] *le Pastel* (1856, in-18) [illegible] aussi donné de fréquents articles [illegible] *niteur*, *l'Écho français*, [illegible] *Nation*, *la Gazette de France* [illegible] *Revue de Saint-Pétersbourg* [illegible] de la Société de l'histoire de France. — [illegible] not est mort à Paris, en octobre [illegible]

THEORELL (Sven-Lorenz) [illegible] publiciste suédois, né le 3 [illegible] junga, où son père était pasteur [illegible] versité d'Upsal, fut quelque temps [illegible] particulier et passa en [illegible] devint copiste à la Chambre des [illegible] puis notaire. Il prit sa retraite en [illegible] en 1841, de la commission [illegible] nommé en 1845 conseiller à la [illegible] En 1848, les États du royaume [illegible] avec le titre de procureur de [illegible] veiller à l'exécution des lois [illegible] dence du comité était [illegible] liberté de la presse.

M. Theorell a publié [illegible] de *l'Esprit du gouvernement* [illegible] *sur la P*[illegible] 1840 [illegible] 1841 ; *Influence des* [illegible] [illegible] lettres de [illegible] [illegible]

THEORELL (Jean-Pierre) [illegible] frère du précédent [illegible] 1822. Devenu imprimeur [illegible] assez grand nombre d'ouvrages [illegible] amené à faire un journal [illegible] en 1833 avec *la Fr*[illegible] qu'il publiait séparément [illegible] où il passa à *la P*[illegible] journal démocratique [illegible] M. Theorell, outre diverses [illegible] deux essais historiques [illegible] *deux Roses*, l'autre sur [illegible] *Lombardie*, couronnés [illegible] sciences de Suède en [illegible] (1810 et 1815).

THÉRASSE (Victor) [illegible] Paris, vers 1800 [illegible] Bridan, et débuta au salon [illegible] [illegible] *Napoléon Ier* [illegible] de Versailles, les [illegible] *quesne*, *Latour*[illegible] et pour le nouveau Louvre [illegible] (1854-1856). Il a obtenu une 2e [illegible]

THÉRY (Augustin [illegible]

ministrateur français, né à Paris, le 15 octo- 1796, fut admis, le premier, à l'École normale en 1816, prit les grades de docteur ès lettres de licencié en droit, et entra dans l'enseignement en 1819. Professeur de seconde, puis de rhétorique au collége de Versailles, il y devint, 1826, censeur des études, et en 1831, proviseur. Après vingt-deux ans de service dans cet établissement, il passa dans la haute administration académique et fut successivement, depuis 44, recteur de Montpellier, Rennes, Caen et Clermont. Membre de plusieurs sociétés savantes, a été promu, en avril 1845, officier de la Légion d'honneur.

M. Théry débuta, comme littérateur, par deux morceaux qui obtinrent, l'un, le prix d'éloquence, l'autre, l'unique accessit de poésie, aux concours de l'Académie française de 1821 et de 1822 : *le ...nie poétique*, en prose, et *la Renaissance*, en vers. Il a donné depuis : *Histoire des opinions littéraires* (1844, 2 vol. in-8; 2ᵉ édit., 1849); *Conseils aux mères*, faisant partie du *Cours d'éducation des jeunes filles*, édité par la maison Hachette, et couronnés du prix Montyon en 1839; *Lettres sur la profession d'instituteur*, récompensées de la médaille de la Société d'instruction élémentaire (1854). On a encore de lui : *Satires de Perse*, traduction en vers; *les Origines du collége de Versailles* (broch.); *Précis d'histoire d'Angleterre*; *Choix d'oraisons funèbres*; des modèles de discours (1845-1856), et sous le titre modeste d'*Exercices de mémoire et de lecture* (1844) et de *Conciones français* (1846), d'excellents recueils littéraires avec notices sur les principaux écrivains de notre langue.

THESIGER (sir Frédéric), homme politique anglais, né à Londres en 1794, et destiné à la marine, assista, dès l'âge de treize ans, en qualité de *midshipman* d'une frégate de guerre, au bombardement de Copenhague (1807). A la paix générale, il quitta le service, étudia le droit, se fit admettre au barreau de Londres en 1818, eut peu à peu une nombreuse clientèle, et acquit, dans les affaires d'élection, une certaine notoriété. En 1834, il devint avocat des conseils de la couronne. Après avoir vainement essayé d'entrer à la Chambre des Communes, il réussit, en 1840, à y représenter le bourg de Woodstock et se signala, pour son début, par son opposition à la guerre avec la Chine.

Nommé avocat général (*solicitor general*), en 1844, sir F. Thesiger, de 1845 à 1846, fit partie de l'administration de sir R. Peel, dont il défend encore les principes politiques dans les rangs des conservateurs. En 1852, lord Derby, appelé au pouvoir, l'éleva au rang d'*attorney general* (procureur général), fonctions qu'il occupa toute cette année. De 1844 à 1852, il a siégé au Parlement pour Abingdon, et, à cette dernière date, il représenta le bourg de Stamford, qui l'a réélu en 1857. Il est rentré, comme lord chancelier, dans le nouveau ministère de lord Derby (25 février 1858).

THEUX DE MEYLANDT (Barthélemy-Théodore, comte DE), homme d'État belge, né au château de Schabroek, le 25 février 1794, d'une ancienne famille du Limbourg, étudia le droit à Liége. Député suppléant au Congrès national qui s'assembla après la révolution de 1830, il eut une part active à ses travaux, prit souvent la parole dans la discussion de la constitution belge, vota l'exclusion de la maison de Nassau, appuya les candidatures à la royauté du duc de Leuchtenberg et du prince Léopold, vota les dix-huit articles et combattit, en toute occasion, l'intervention et l'influence françaises. Membre de la Chambre des Représentants depuis l'origine (1831), il y devint l'un des chefs du grand parti catholique. M. de Theux a été trois fois ministre : de l'intérieur (1831-1832); de l'intérieur, puis des affaires étrangères (1834-1840); de l'intérieur (1846-1848), et ses trois ministères marquent les alternatives de puissance de son parti. Le second, qui comprend une période très-importante de l'histoire de la Belgique, fut signalé par une activité prodigieuse appliquée au développement matériel de la prospérité du pays et par la fameuse loi sur l'éducation.

En sortant du pouvoir, M. de Theux de Meylandt n'a pas perdu son influence. Le roi même l'a gardé parmi ses ministres d'État, et il a toujours été réélu à la Chambre des Députés. Il est grand officier de l'ordre de Léopold, officier de la Légion d'honneur, et décoré de plusieurs ordres étrangers.

THIBAULT (Charles-Thomas), prélat français, né à Beynes (Seine-et-Oise), le 24 février 1796, fit ses classes au collége Stanislas et sa théologie au séminaire de Saint-Sulpice, et reçut les ordres en 1820. M. d'Astros l'emmena la même année à Bayonne, en qualité de secrétaire. Quelque temps après, il prêcha avec un tel succès à Paris que M. de Quelen voulut l'attacher à son diocèse, en lui donnant un canonicat à Notre-Dame. Le 1ᵉʳ mai 1835, il fut nommé à l'évêché de Montpellier, en remplacement de M. Fournier de la Condamine. M. Thibault joint à un talent distingué de parole, des connaissances approfondies en théologie. En 1853, ce prélat a été désigné pour prononcer l'oraison funèbre de Napoléon Iᵉʳ, lors du projet de translation de ses restes à Saint-Denis, projet qui n'a pas reçu son exécution.

M. Thibault s'occupe activement de la restauration ou de l'agrandissement de ses établissements diocésains. Une loterie largement organisée, la loterie de Saint-Roch, lui a permis d'entreprendre la construction d'une église nouvelle, et la cathédrale de Montpellier est en train de devenir par ses soins un des plus beaux monuments du Midi. Il est officier de la Légion d'honneur.

THIBOUST (Lambert), auteur dramatique français, né vers 1826, embrassa d'abord la carrière dramatique, remporta au Conservatoire, en 1848, un prix de tragédie, et joua quelque temps à l'Odéon. Il se tourna peu après vers la littérature et débuta par *l'Homme au petit manteau bleu*, pièce en trois actes (Délassements, 1850). Il s'associa à la même époque avec M. Delacour, pour le vaudeville des *Trois Dondon*, et a signé depuis, soit avec lui, soit avec MM. Barrière, Clairville, Decourcelle, H. de Kock, etc., une trentaine de pièces dont la plupart ont eu, sur diverses scènes, le succès le plus soutenu. Nous rappellerons : *les Rubans d'Yvonne* (1850); *le Diable* (1851); *Paris qui dort* et *la Corde sensible* (1852); *les Filles de marbre*, *les Enfers de Paris*, *les Mystères de l'été*, *l'Amour qué qu'c'est qu'ça?* (1853); *les Oiseaux de la rue*, *le Cabaret du Pot cassé* (1854); *Diane de lys et de camélias* et *le Quart de monde* (1855), parodies; *un Bal d'Auvergnats* (1855); *le Tueur de Lions*, *Je dîne chez ma mère* (1856); *les Princesses de la rampe*, comédie en deux actes (Variétés, 1857; etc.

THIÉBAULT (Jean-Gabriel), général français, est né le 22 mars 1783 à Montmédy (Meuse). Après avoir passé quatre ans à l'École polytechnique et à l'École de Metz, il fut, en 1806, envoyé comme lieutenant à Luxembourg, et en 1809 en Espagne, où il devint prisonnier de guerre à Baylen. Quelques mois après il était capitaine et aide de camp du général Rogniat, conduisait successivement

les siéges de Sagonte, Tortose, Tarragone et Valence, rejoignait la grande armée en 1813 et gagnait à la bataille de Bautzen le grade de lieutenant-colonel. Il prit à cette époque la direction des travaux de défense de l'Elbe à Dresde et fut, à la prise de cette ville, emmené par les Russes en Hongrie. Rentré en France en 1814, il fit la campagne de Waterloo en qualité de chef d'état-major du génie au 3e corps. Ingénieur en chef de Verdun (1816), il présenta pour cette place des projets de fortifications qui reçurent un favorable accueil et lui méritèrent en 1825 le grade de colonel. Après avoir commandé à Verdun et à Metz, il accepta en 1837 la direction du génie en Afrique, prit part à l'expédition de Constantine, fut mis en 1838 à la tête des fortifications de Lyon, qu'il a fait construire en grande partie. Maréchal de camp depuis 1843, il est passé depuis dans la section de réserve. Il est, depuis le 21 mai 1832, commandeur de la Légion d'honneur.

THIELE (Just-Matthias), écrivain danois, né le 13 décembre 1795 à Copenhague, où son père, natif de Westphalie, était venu établir une imprimerie, entra comme copiste à la bibliothèque royale (1820) et y devint l'un des secrétaires. Nommé, en 1835, inspecteur de la collection d'estampes, puis secrétaire et bibliothécaire de l'Académie des beaux-arts et bibliothécaire aux manuscrits, il est conseiller réel de justice (1840), conseiller d'État (1851), chevalier du Danebrog (1835), et de l'ordre de Wasa (1847).

M. Thiele a publié, sur Thorwaldsen, une série d'écrits très-estimés: *Histoire de la jeunesse de Thorwaldsen* 1770-1804, d'après sa correspondance et ses papiers (Thorwaldsens Ungdomshistorie; Copenhague, 1851, in-8); *Thorwaldsen et ses œuvres* (Den danske Billedhugger Bertel Thorwaldsen og hans værker; Ibid., 1831-1850, 4 vol. in-4, avec 363 estampes), traduit en allemand (1832-1856, in-4); *Om den danske*, etc. (1837, in-4; 2e édit., 1849), traduit aussi en allemand (1837). On cite ensuite: *la Vallée du mineur* (Bjergmands'dalen; 1817); *Traditions populaires danoises* (Danske Folkesagn; Copenhague, 1818-1823, 2 vol. in-8); *Histoire de la collection royale des estampes de Copenhague* (Geschichte der K. Kupferstichsammlung zu Copenhagen; Leipsick, 1835, gr. in-8), avec C. F. Rumohr; puis des poésies détachées, *Pillegrimen*, tragédie (1820); *Kynast*, drame (1821); des *Lettres datées d'Angleterre et d'Écosse* (Breve fra England og Skotland; 1837), etc.

THIENEMANN (Frédéric-Auguste-Louis), naturaliste allemand, né le 25 décembre 1793, à Gleina, près Fribourg-sur-l'Unstrutt (Prusse), acheva ses études à Leipsick, obtint en 1819 le grade de docteur en médecine, et entreprit un voyage d'exploration scientifique dont il fit connaître les résultats sous ce titre: *Voyages au nord de l'Europe* (Reise im Norden Europas; Leipsick, 1821-1827, 2 vol.) Il se fixa ensuite à Leipsick, y ouvrit un cours de zoologie, et écrivit un *Manuel de zoologie* (Lehrbuch der Zoologie; Berlin, 1825). En 1825, il fut nommé inspecteur du cabinet d'histoire naturelle de Dresde, exerça ces fonctions quatorze ans, et fut, en outre, conservateur de la bibliothèque royale.

M. Thienemann, [illegible] pendant plusieurs années [illegible] et M. Brehm, [illegible] *Description* [illegible] *de l'Europe* [illegible] Fortpflanzungsgeschichte der [illegible] Ibid., 1845-1857, avec 100 [illegible] ouvrage important pour lequel il a [illegible] gnifiques collections de nids et [illegible] (Ibid., 1846-1848), autre ouvrage [illegible] une traduction latine des *Tableaux* [illegible] *natomie comparée* de Carus (Ibid., [illegible]

THIERRIAT (Augustin-Alexandre), [illegible] français, né à Lyon, en 1789, [illegible] voil, et débuta au salon de 1817. [illegible] ture d'histoire et le genre, il fit [illegible] breux envois, et fut, en 1823, nommé [illegible] à l'École des beaux-arts de sa ville [illegible] est devenu, en outre, directeur et [illegible] du Musée de tableaux et d'antiques. [illegible] peler de cet artiste, que l'âge et les [illegible] ont écarté depuis longtemps des salons [illegible] *du vieux cloître de Saint-André le Bas* [illegible] galerie d'Orléans); *Gerbe de fleurs*, [illegible] Forbin (1817-1822); *la Récréation*, [illegible] *battant en retraite*, *Fête religieuse*, [illegible] *d'un chartreux*, etc. (1824-1835). On lui [illegible] core un *Recueil lithographié de fleurs* [illegible] *ornements d'après nature* (1825), et la [illegible] *tableaux exposés dans le Musée de Lyon* [illegible]

THIERRY (Jacques-Nicolas-Augustin), [illegible] historien français, membre de l'Institut, [illegible] Blois le 10 mai 1795, d'une famille [illegible] brillantes études au collége communal [illegible] ville et puisa, dès cette époque, dans la [illegible] des *Martyrs* de Chateaubriand, le sentiment [illegible] vérité historique et de la couleur locale. [illegible] en 1811, à l'École normale et obtint [illegible] une chaire en province. Mais il [illegible] l'année suivante. Son âme s'était ouverte [illegible] pirations ardentes mais vagues de [illegible] quitta l'Université pour s'attacher à [illegible] mon, comme disciple et comme [illegible] resta auprès de lui trois ans (1814-[illegible] publièrent ensemble diverses brochures [illegible] ques: *de la Réorganisation de la* [illegible] *péenne* (1814, in-8) ou de la nécessité [illegible] moyens de rassembler les peuples de [illegible] en un seul corps politique, en conservant [illegible] cun sa nationalité; *sur les Mesures* [illegible] *contre la coalition de* 1815. Il publia, [illegible] pour son compte, mais dans le même [illegible] *Nations et de leurs rapports mutuels* [illegible]

Lorsque des divergences d'opinions [illegible] paré du réformateur, M. Aug. Thierry [illegible] à la rédaction du *Censeur européen*, [illegible] MM. Comte et Dunoyer, et y inséra des [illegible] de littérature, de politique et d'histoire [illegible] époque, tout entier aux doctrines [illegible] de M. Comte, il publia avec lui le [illegible] recueil intitulé: *l'Industrie, ou* [illegible] *litiques, morales et philosophiques* [illegible] in-8). Il joignait à son nom le [illegible] « fils adoptif de Saint-Simon. » En 1820, [illegible] au *Courrier-Français*. Une polémique [illegible] tenue contre les vieilles [illegible] blesse le conduisit à faire de plus [illegible] des historiques et à fouiller les [illegible] France. Bientôt il se passionna pour [illegible] recherches, abandonna la rédaction [illegible] *Français*, où il avait publié *Dix lettres* [illegible] *toire de France*, qui annonçaient déjà [illegible] notre histoire nationale, toute une [illegible] prépara, pendant cinq ans, [illegible] *quête d'Angleterre par les Normands*, [illegible] [illegible] parut en 1825 (3 vol. in-8), [illegible] vie, deux ans après, [illegible] *de France*, ou *Introduction à l'étude* [illegible] [illegible] (1827, in-8).

[illegible] remarquables travaux [illegible]

Google

ıense, mais ils coûtèrent la vue à leur au-
·. Il n'en continua pas moins ses études avec
le de jeunes secrétaires, dont le premier se
ıva être Armand Carrel. Mais, en 1828, une
re affection nerveuse s'étant jointe à la cécité,
Augustin Thierry dut quitter Paris et inter-
ıpre ses travaux. Il était aux îles d'Hyères
qu'il fut nommé, en 1830, membre de l'Aca-
nie des inscriptions et belles-lettres. L'année
rante il rencontra aux eaux de Luxeuil Mlle de
rangal, déjà connue par quelques écrits, qui
int sa femme et se consacra à soulager une
te et glorieuse existence. Il la perdit en 1844.
orsqu'il put reprendre ses travaux, il s'oc-
a de la révision définitive de son *Histoire de*
Conquête de l'Angleterre, dont les éditions ul-
eures eurent dès lors 4 vol. (in-8 et in-18,
c *Atlas*). Il réunit, en même temps, toutes les
herches de sa jeunesse sous ce titre : *Dix ans*
udes historiques (1834, in-8), avec une *In-*
duction qui est une des pages les plus élo-
entes de notre époque. Il donna aussi de nou-
ux articles d'histoire à la *Revue des Deux-*
ndes. Déjà il avait commencé, à Vesoul,
près de son frère, préfet de la Haute-Saône, les
its des temps mérovingiens, lorsque M. Gui-
, ministre de l'instruction publique le rappela
Paris en 1835 et le chargea, avec MM. Louandre
Bourquelot, de composer un *Recueil des mo-*
ments inédits de l'histoire du tiers état, qui pa-
t seulement de 1849 à 1856 (t. I-IV) : il fait
rtie de la collection des *Documents inédits sur*
istoire de France. En 1840, M. Aug. Thierry
blia enfin son livre des *Récits des temps méro-*
ıgiens, précédés des considérations sur l'his-
re de France (2 vol. in-8), qui maintinrent
uteur pendant quinze ans en possession du
and prix Gobert. Son dernier ouvrage original
un *Essai sur l'histoire de la formation et des*
ogrès du tiers état (1853, in-8), accompagné
deux fragments du grand *Recueil des monu-*
nts inédits de cette histoire.

M. Aug. Thierry, qui est mort à Paris, le
mai 1856, a joui pleinement pendant sa vie,
compensation de ses souffrances, de la popu-
rité qui était due à tant de science, de courage
de talent. Ses recherches persévérantes ont
té un grand jour sur les premiers siècles de la
onarchie mal connus avant lui. Il a fait cesser
es erreurs longtemps accréditées comme celles
latives à l'affranchissement des communes par
ouis le Gros. Fondateur de l'école pittoresque,
a prêté, par son style saisissant et son imagi-
ation poétique, un charme singulier aux ré-
ts minutieusement exacts du vieux temps. La
stinction des races victorieuses et des races
incues qui domine toute l'histoire moderne
été sa préoccupation constante ; il l'a établie
éfinitivement et peut-être exagérée. Aussi, à
art même la sympathie toute particulière vouée
ar les hommes de toutes les opinions à ce
artyr des recherches savantes, à cet Homère
e l'histoire, il occupe, à côté de MM. Thiers,
uizot et Michelet, une des premières places
armi les historiens français de l'époque, et il a
ontribué à la révolution historique qui sera une
es gloires du XIXe siècle. M. Augustin Thierry
tait depuis le 24 avril 1845 commandeur de la
égion d'honneur.

THIERRY (Amédée-Simon-Dominique), histo-
ien et administrateur français, membre de l'In-
titut, [illegible] du précédent, est né à Blois le
août [illegible] y avoir fait de bonnes étu-
es, [illegible], comme son frère, à la car-
[illegible], qu'il abandonna aussi
[illegible] plus particulièrement de littéra-
ture. Il donna des articles à la *Revue encyclopé-*
dique et se lia avec les rédacteurs du *Globe*.
En 1825 parut son *Résumé de l'histoire de Guyenne*,
et, en 1828, l'*Histoire des Gaulois* (3 vol. in-8),
son principal ouvrage, et qui lui valut, sous le
ministère Martignac, la chaire d'histoire à la Fa-
culté de Besançon ; mais la popularité du profes-
seur libéral déplut au ministère suivant, qui sus-
pendit son cours. Aussitôt après la révolution de
Juillet, M. Amédée Thierry fut nommé préfet de la
Haute-Saône et signala son administration par un
grand nombre d'importantes réformes dont la
Franche-Comté a gardé le souvenir. Appelé au
conseil d'État, comme maître des requêtes en 1838,
il a conservé ces fonctions après le 2 décembre,
et est passé depuis conseiller en service ordinaire.
Créé officier de la Légion d'honneur le 6 mai
1846, il est aujourd'hui commandeur.

De 1840 à 1842, M. Amédée Thierry publia son
Histoire de la Gaule sous l'administration ro-
maine, qui traite des origines celtiques et romai-
nes de notre pays et est à la fois une suite et un
commentaire de l'*Histoire des Gaulois*. Ces deux
ouvrages se distinguent par la science et par
l'esprit philosophique qui caractérisent les grands
travaux historiques de notre époque. M. Amédée
Thierry a été élu, en 1841, membre de l'Acadé-
mie des sciences morales et politiques, en rem-
placement du baron Bignon.

THIERRY (Édouard), littérateur français, né
à Paris le 14 septembre 1813, suivit avec succès
les cours du collège Charlemagne et publia, à
vingt ans, ses premiers essais poétiques, sous ce
titre : *les Enfants des anges* (1833, in-16). Il
donna ensuite, avec M. Henri Trianon, un petit
volume de contes : *Sous les rideaux* (1834, in-8).
En 1836 il fut chargé, dans la *Revue du théâtre*,
de la critique dramatique, à laquelle il s'est depuis
particulièrement consacré ; *la Charte de 1830*, *le*
Messager des Chambres, *le Moniteur du soir*, *la*
Chronique, *le Conservateur*, *le Monde musical*,
et, après 1848, *l'Assemblée-Nationale*, *la Vérité*,
enfin *le Moniteur universel*, où il écrit aujour-
d'hui la revue littéraire, sont les principaux
journaux où il a fait successivement, depuis
plus de vingt-cinq ans, les comptes rendus dra-
matiques. La réputation qu'il s'est acquise dans
ce genre, l'a fait nommer, en 1855 et 1856,
membre de la commission des primes à décerner
aux meilleures pièces de théâtre. L'un des bi-
bliothécaires de l'Arsenal, il est chevalier de la
Légion d'honneur depuis le 15 avril 1857.

Outre une foule d'articles dans la presse quo-
tidienne, M. Thierry a encore publié : *Notice sur*
M. Le Chanteur, commissaire principal de la ma-
rine (Cherbourg, 1849, in-16) ; *Histoire de Djouder*
le pêcheur, conte traduit de l'arabe, avec
M. Cherbonneau (1853, *Bibl. des chemins de fer*).
Il a aussi fait représenter *le Naufrage de la Mé-*
duse (1839), folie-vaudeville, avec M. Jouhaud.

THIERRY (Alexandre), médecin-chirurgien
français, né le 13 février 1803, est fils et petit-
fils de chirurgiens renommés. Distingué à la fin
de ses études par M. de La Romiguière, il était
désigné pour entrer à l'École normale ; mais le
vœu de ses parents et des traditions de famille
lui firent embrasser la carrière médicale. Élève
des hôpitaux de Paris et de l'École pratique, aide
d'anatomie de la Faculté, il fit des cours particu-
liers d'anatomie et de chirurgie. Reçu docteur
en 1828, il concourut en 1829 pour le bureau
central, avec une thèse sur *le tétanos*, et la même
année, écrivit une thèse en latin pour l'agréga-
tion de chirurgie. De 1830 à 1840, il publia, dans
le journal *l'Expérience* et dans d'autres feuilles.

de nombreux articles et mémoires sur d'importantes questions de chirurgie pratique, et présenta deux thèses remarquables pour le concours de la Faculté, l'une sur *la cure radicale des hernies*, l'autre sur *la lithotomie et la lithotritie*. Mais c'est moins comme écrivain que comme médecin et surtout comme opérateur qu'il occupe à Paris une place distinguée.

Ami particulier d'Armand Carrel, M. Thierry écrivit au *National* et devint, en 1832, chef d'escadron de la garde nationale, avec MM. Guinard et Bastide. En 1846, il fut élu membre du conseil municipal, par tous les partis, dans le IX[e] arrondissement. Le 24 février 1848, nommé président du conseil par les membres présents à l'Hôtel de ville, il prit en cette qualité une part active et courageuse à l'organisation de la révolution victorieuse et à la pacification de Paris. Délégué du gouvernement provisoire et chargé de l'administration des hôpitaux civils et secours publics, il mit, pendant les journées de juin 1848, à la disposition du général Cavaignac les approvisionnements des hôpitaux et resta trois jours et trois nuits à l'Hôtel-Dieu, dirigeant, en personne les distributions aux malades, aux blessés et aux soldats. Réélu membre du conseil municipal, il en fut plusieurs fois le premier vice-président et le présida souvent dans l'absence d'Arago. Au milieu des changements politiques qui suivirent, M. Thierry est resté un des membres influents de l'édilité parisienne.

THIERS (Louis-Adolphe), célèbre homme d'État et historien français, membre de l'Institut, est né à Marseille, le 16 avril 1797. Fils d'un pauvre ouvrier du port de cette ville, et parent d'André et de Marie-Joseph Chénier par sa mère, il dut à la famille de celle-ci d'entrer, avec une bourse, au lycée de Marseille. Après des études solides et brillantes, quoique compromises un instant par sa nature d'écolier turbulent, il alla à l'âge de dix-huit ans faire son droit à Aix. Il s'y lia avec M. Mignet d'une amitié inaltérable. Reçu avocat en 1820, M. Thiers s'aperçut bientôt qu'il était moins fait pour la carrière du barreau que pour celle des lettres, et se voua exclusivement à l'étude de l'histoire et de la philosophie. Protégé et encouragé par M. d'Arlatan de Lauris, magistrat libéral et membre de l'Académie d'Aix, il concourut la même année pour le prix proposé par cette Académie et dont le sujet était *l'Éloge de Vauvenargues*. Son discours fut trouvé le meilleur, mais les royalistes étaient en majorité parmi les juges, auprès desquels M. Thiers passait pour un jacobin. Le concours fut ajourné à l'année suivante. Il se vengea spirituellement de cette injustice : il renvoya son manuscrit sans y rien changer, mais en même temps, il composa un second discours qu'il data et faisait expédier de Paris par la poste. Il eut le prix avec ce mémoire nouveau et l'accessit avec l'ancien. Cette mystification fit rire toute la ville aux dépens de l'Académie.

M. Thiers vint alors chercher fortune à Paris à peu près dans le même temps que son fidèle compagnon d'études, M. Mignet (septembre 1821). Pauvres et sans protecteurs, [illegible] du passage Montesquieu, dans une petite chambre au quatrième étage, les deux amis travaillèrent [illegible] pour se frayer une voie. M. Thiers, le [illegible] des deux, alla frapper à la porte de Manuel, son compatriote. Le grand orateur libéral le recommanda à Laffitte, qui le recommanda à [illegible], et le [illegible] novembre 1821 le *Constitutionnel* ouvrit ses colonnes au jeune homme, [illegible] plusieurs fragments de son *Éloge de Vauvenargues*, [illegible] le talent qu'elles mettaient en lumière, [illegible] quelques pages [illegible] par la

feuille libérale, commencement [illegible] que et littéraire de M. Thiers [illegible] ment à la rédaction du *Constitutionnel* [illegible] pas à se faire remarquer par [illegible] sur tous les sujets [illegible] aperçus. Prompt à l'attaque [illegible] résolu, entreprenant, il avait [illegible] et sûr, et ses articles [illegible] parmi ses collaborateurs [illegible] mars 1822, sur le livre de [illegible] *Histoire française* [illegible] de l'homme d'État et [illegible]

Après la critique [illegible] aborda la critique d'art [illegible] compte rendu du Salon [illegible] précédés d'un aperçu [illegible] lettres de la peinture et [illegible] rales sur le goût et sur [illegible] parurent en un volume [illegible] 1822, in-8, orné de [illegible] dans en même temps [illegible] [illegible], notice du [illegible] Notice qui figure en tête des [illegible] [illegible], dans la collection des [illegible] *dramatiques*. Vers la fin de l'automne [illegible] d'un voyage dans le Midi [illegible] il en publia dans le *Constitutionnel* [illegible] [illegible] et pittoresque [illegible] le titre *Les Pyrénées* [illegible] pendant les mois de novembre [illegible] 1823, in-8 [illegible]

A cette époque M. Thiers était [illegible] pauvreté. Outre ses honoraires au [illegible] il [illegible] de la propriété [illegible] du journal, comme on le disait [illegible] du revenu de cette action [illegible] à Laffitte, comme on le [illegible] deux riches libraires allemands [illegible] [illegible] pour lui d'enthousiasme [illegible] littéraire. Déjà le *Constitutionnel* [illegible] à son activité. En 1823 [illegible] pagne et de la lutte entre [illegible] [illegible], il prit part à la rédaction [illegible] *historiques*, recueil politique [illegible] [illegible], MM. Dunoyer, de Rémusat [illegible]

Dans les salons de l'opposition [illegible] M. Thiers n'avait pas été moins [illegible] la presse. « Admis d'abord chez Laffitte, remarque », dit M. Loménie, [illegible] son esprit causeur et la vivacité [illegible] nation méridionale. La petitesse [illegible] l'expression commune des traits [illegible] dent caché sous une vaste [illegible] cadence singulière de son accent [illegible] continue auquel il se livrait [illegible] étrange de ses études [illegible] sage, tout contribuait [illegible] Rien ne lui semblait étranger [illegible] la guerre, ni l'administration [illegible] mensal de Laffitte [illegible] que l'opposition comptait [illegible] rent dans le salon [illegible]

M. Thiers travaillait des [illegible] *la Révolution française* [illegible] [illegible] entreprendre que par [illegible] Bodin, l'un de ses collaborateurs [illegible] qui en avait eu la première [illegible] invita son jeune [illegible] Mais à peine l'œuvre était-elle [illegible] mut que Félix Bodin [illegible] maître et se retira [illegible] d'un certain renom littéraire [illegible] les deux premiers volumes [illegible] disparut. Les deux premiers volumes [illegible] l'histoire de la Constituante [illegible] parurent dans l'automne de 182[illegible] marqués par la clarté du style [illegible]

ique du récit, ils trahissaient l'inexpérience 'auteur. M. Thiers le sentit et il se mit résoent à toutes les études spéciales que supposait plan. Il apprit du baron Louis, les finances; ;énéral Foy, et surtout de Jomini, l'art de la 're. Il avait des amis artilleurs à Vincennes l'initièrent à l'attaque et à la défense des pla- Cartes géographiques et stratégiques, jourx du temps, mémoires publiés ou inédits, :ès-verbaux, rapports officiels, il consulta ce qui pouvait l'éclairer sur les hommes et choses de cette grande époque, dont les sur-.nts, qu'il rencontrait dans les rangs du parti ral, lui fournirent, en outre, les renseigne-.ts les plus précieux. C'est ainsi préparé que Thiers écrivit son troisième volume, et alors ement il entra pleinement dans son sujet.

Histoire de la révolution française depuis 1789 *u'au* 18 *brumaire* (1823-1827, 10 vol. in-8), etée, dit-on, pour un prix modique par les eurs Lecointe et Durey, fut publiée par lisons. Elle excita les sympathies de tout ce qui t jeune et libéral, mais elle fut accueillie disement par les acteurs, les témoins ou les vices des événements. Elle n'eut, en somme, un succès assez lent jusqu'en 1830; mais, conrée en quelque sorte par la révolution nou-.e, elle se propagea rapidement et devint poaire. Depuis M. Thiers l'a retouchée et modi-: sous l'inspiration de ses diverses fortunes itiques. Répandue sous deux formats à plus de)000 exemplaires, elle compte près de quinze tions. Peu de livres ont exercé plus d'influence · les contemporains. On en comprit de bonne ıre les qualités et les défauts. La critique recha à l'auteur une sorte de fatalisme historique i fait de lui tour à tour l'homme du parti le s fort, et l'apologiste de quiconque triomphe: rabeau, Danton, la Gironde, Robespierre; une lulgence excessive pour les vices, la corruption même les crimes; un certain laisser-aller dans langage peu d'accord parfois avec la dignité de istoire. Mais tout le monde fut frappé de la rche rapide, soutenue, dramatique du récit, la connaissance approfondie de chaque question; de la clarté admirable qui semblait naître la simplicité même du style. L'ouvrage se renmandait en outre au parti libéral comme une ıabilitation des principes et des actes révolution-.res, réhabilitation assez nouvelle, et qui n'était ; sans courage, en face d'une royauté que la Réution avait décapitée, d'une noblesse qu'elle it nivelée, d'un clergé qu'elle avait dépouillé, is pouvoirs relevés alors et menaçants.

Après son *Histoire de la révolution*, M. Thiers : le projet d'écrire une *Histoire générale*, et réut de s'y préparer par des voyages. Une expéion de circumnavigation se préparait sous les dres du capitaine Laplace: il obtint de Hyde de uville d'en faire partie. Il allait s'embarquer and, le 5 août 1829, le ministère Polignac fut nstitué. M. Thiers resta pour combattre: les ertés publiques étaient chaque jour plus menaes; les royalistes poussaient ouvertement le roi ın coup d'État, tandis que de son côté la jeusse se jetait avec ardeur dans les luttes du libélisme. M. Thiers comprit que la vieille arme du *nstitutionnel* ne suffisait plus pour cette lutte cisive, et il fonda, avec M. Mignet et Armand rrel, *le National*. Chacun de ces trois écrivains vait être à son tour, pendant un an, rédacteur chef: M. Thiers commença. Si le ministère Pognac avait été créé pour renverser la Charte, *le ıtional* le fut pour renverser les Bourbons. Tout fut dirigé vers ce but, dès les premiers numéros ᵉʳ janvier 1830). M. Thiers y mit la Restaura-)n en état de siége, et fit de son journal une machine de guerre. L'article qu'il publia sur cette maxime constitutionnelle devenue si célèbre, *le roi règne et ne gouverne pas*, fut un événement et prépara les esprits à la résistance. *Le National*, ne portant pas alors au delà d'un changement de dynastie ses vues révolutionnaires, posa nettement dans son numéro du 9 février, la candidature du duc d'Orléans. Cette déclaration lui valut un procès et une condamnation: mais les sympathies lui vinrent en foule, et l'amende fut à l'instant couverte par des souscriptions.

A dater du mois de juillet, ses attaques prirent le caractère d'un défi. Chaque jour, il sommait le pouvoir de faire son coup d'État. Aussi, quand parurent les ordonnances, le 26 juillet, on se réunit, dans la journée même, au *National*. Journalistes et députés de l'opposition chargèrent M. Thiers de rédiger une protestation. Dès qu'elle fut faite, comme on parlait de la mettre dans les journaux: « Non pas, il faut des noms au bas, » répondit M. Thiers, « il faut des têtes au bas! » On signa. Dans la soirée, un commissaire de police se présenta au *National* pour lui interdire de paraître le lendemain. « Nous ne céderons qu'à la violence! » s'écria M. Thiers. Après avoir assisté, le 27 juillet, à une réunion où il s'efforça, mais en vain, de faire prévaloir le système de la résistance légale, M. Thiers se retira à Montmorency. Il reparut le 29 et se trouva à la réunion Laffitte, où il rédigea la proclamation qui appela l'attention du peuple sur le duc d'Orléans. Dans la nuit du vendredi au samedi, 31 juillet, il se rendit, de la part de Laffitte, à Neuilly, pour vaincre les scrupules manifestés par le prince, qui fut proclamé, le 1ᵉʳ août, lieutenant général du royaume. M. Thiers travailla à lui rallier des partisans. Il fut l'un des fondateurs de la royauté du 9 août, qui, à peine installée, le nomma conseiller d'État et secrétaire général au ministère des finances, sous le baron Louis. Après quatre mois d'administration, celui-ci céda la place à Laffitte (2 novembre 1830). M. Thiers voulut également se retirer, malgré les instances du nouveau ministre, et il ne fallut rien moins qu'un *commandement exprès du roi* pour le décider à garder son poste. Il fut nommé sous-secrétaire d'État au département des finances (4 novembre 1830).

Déjà M. Thiers avait été élu membre de la Chambre des Députés par le collége d'Aix. Homme du mouvement, il parlait alors de passer le Rhin et les Alpes, de sauver la Pologne, de délivrer la Belgique et l'Italie. Il était l'âme et le conseil de Laffitte, qui, chef du cabinet en même temps que ministre des finances, se reposait du soin de son administration sur l'habileté et l'activité de son jeune collaborateur. Quinze jours après l'installation du nouveau ministère, M. Thiers avait déjà fait face à la crise financière, en opérant de grands changements dans le mode de perception des impôts et dans l'administration des domaines. Cet heureux début fut attristé par des accusations qu'on fit remonter jusqu'à lui. On avait trafiqué de quelques places en son nom, « et l'homme qui se livrait à ce honteux métier, dit M. Loève-Veymars (*Revue des Deux-Mondes*, 15 décembre 1835), portait un titre qui touchait de trop près à M. Thiers pour que sa juste colère pût l'atteindre. »

Réélu député en janvier 1831, M. Thiers, à la chute du ministère Laffitte (13 mars), se retira avec son protecteur, et partit pour le Midi. A son retour, on s'attendait à le voir figurer dans l'opposition, dont Laffitte était redevenu le chef. Il prit la parole, le 5 avril, mais pour combattre ses anciens amis. Après avoir poussé à la guerre sous Laffitte, il prêcha la paix et la résignation aux traités de 1815 sous Casimir Périer. Il s'opposa à la réunion de la Belgique à la France, dans la

crainte de nous exposer à une guerre générale. A l'intérieur il soutint aussi diverses mesures illibérales et impopulaires. Il fut, dans la Chambre, le défenseur de l'hérédité de la pairie (1831). C'est à cette occasion qu'il adopta le genre d'éloquence qui convenait à sa personne et à son talent. Jusque-là il avait usé sans succès d'une parole pompeuse et déclamatoire, dont l'exiguïté de sa taille et sa voix perçante augmentaient le ridicule. Il essaya alors d'une sorte de conversation qui révéla son vrai talent. Il parla quatre heures, sans notes, persuada peu, amusa beaucoup, et apprit à se faire écouter, même de ses ennemis.

Aux 5 et 6 juin 1832, jours difficiles pour la royauté de Juillet, M. Thiers fut l'un des premiers à conseiller au gouvernement l'emploi des mesures de vigueur contre les républicains et les légitimistes. Aussi, après la mort de Casimir Périer, désigné par la majorité au choix du roi, il prit place, comme ministre de l'intérieur, dans le cabinet du 11 octobre. La situation était des plus alarmantes : la Vendée en feu, la Belgique menacée, les partis remuants. Disposant des fonds secrets, M. Thiers paya la trahison de Deutz, et, par l'arrestation de la duchesse de Berri (7 novembre 1832), mit fin à la guerre civile. Après cet acte, mémorable dans l'histoire de la police, il contribua à envoyer une armée à Anvers (29 novembre). La prise de cette citadelle (23 décembre), en sauvant la Belgique, vint rendre quelque dignité à la France et à la politique du ministère. Passant, le 25 septembre 1832, du ministère de l'intérieur au ministère du commerce et des travaux publics, M. Thiers avait commencé par demander aux Chambres un crédit de 100 millions qui fut voté et eut pour effet la reprise des grands travaux d'utilité publique. La statue de Napoléon est replacée sur sa colonne ; l'Arc de l'Étoile, l'église de la Madeleine, le palais du quai d'Orsay s'achèvent ; le monument expiatoire, érigé en mémoire du duc de Berri sur la place Louvois, fait place à une fontaine ; des routes, des canaux sont construits, l'industrie commence à renaître, et avec elle la prospérité publique. C'est la plus belle époque de la vie politique de M. Thiers (1843).

Au commencement de 1834, les clubs et les sociétés populaires menaçant le pouvoir, M. Thiers soutint la loi sur les associations. Bientôt, le danger pressant, il repasse au ministère de l'intérieur. L'insurrection lyonnaise a son contre-coup à Paris. M. Thiers paye de sa personne en marchant aux barricades, dans les journées du 12 et du 13 avril 1834. Cependant, quand il fut question de juger les insurgés, il repoussa, dans le conseil, l'intervention de la Cour des Pairs.

N'ayant pu s'entendre, pour la présidence du conseil, ni avec le maréchal Soult, ni avec le maréchal Gérard, ni avec Molé, M. Thiers donna sa démission (11 novembre 1834). Après une crise ministérielle et un ministère qui dura trois jours, sous la présidence du duc de Bassano, il reprit ses fonctions dans le cabinet présidé par le maréchal Mortier (18 novembre 1834), qui ne tarda pas à se retirer, ne voulant pas, disait-il, d'une présidence purement nominale. De là, nouvelle crise ministérielle, où les rivalités de M. Thiers et de M. Guizot commencèrent à éclater. Depuis quatre jours ces tristes débats fatiguaient le roi et la Chambre. Plusieurs députés intervinrent, et M. Thiers se résigna à accepter la présidence de M. de Broglie, proposé par M. Guizot. A quelques jours de là, le 13 décembre 1834, il fut reçu membre de l'Académie française.

Aux fêtes de juillet 1835, M. Thiers se trouvait à côté du maréchal Mortier quand celui-ci fut tué par l'explosion de la machine Fieschi (28 juillet). [illegible] se hâta de réunir les Chambres et le ministère présenta les lois sur la presse [illegible] dites *lois de septembre*, que M. Thiers [illegible] sans réserve, comme un moyen [illegible] retour de tels attentats [illegible]

Opposés de doctrine et [illegible] M. Guizot avaient pu se [illegible] diquer des tendances dont la [illegible] rivalité d'ambition et de talent [illegible] sonnifiait, dans le conseil, [illegible] sions de la majorité : M. Thiers [illegible] M. Guizot le centre droit. Tou[illegible] ges aux doctrinaires, qui sem[illegible] la Chambre, M. Thiers les [illegible] l'aide de Talleyrand. Quand [illegible] conversion des rentes [illegible] démission, comme ses collègues [illegible] gent d'une négociation qui [illegible] d'un cabinet centre gauche, [illegible] du conseil avec le portefeuille des [illegible] gères (22 février 1836). Il [illegible] plus libérale à l'intérieur, et à l'exté[illegible] Il tomba du moins dignement. [illegible] de la quadruple alliance, [illegible] Espagne ; mais le roi s'y opposa [illegible] retira (25 août 1836) et fut rem[illegible]

Dans l'été de 1837, M. Thiers [illegible] voyage artistique en Italie. A son [illegible] milieu de 1838, il prit part aux [illegible] sion. L'un des chefs de la coali[illegible] il dirigea contre le cabinet [illegible] de ses manœuvres, et [illegible] maître du champ de bataille [illegible] ne lui restait qu'à vaincre les [illegible] qui, ne pouvant l'éviter, [illegible] moindrir, en le subordonnant [illegible] refusa. Devenu enfin président [illegible] nistre des affaires étrangères [illegible] 1er mars 1840, il ne put [illegible] voyer entre les deux opinions [illegible] la majorité dans la Chambre. [illegible] de septembre et fit ajourner la [illegible] et parlementaire. Au dehors, [illegible] Europe, de Méhémet-Ali [illegible] projets contre la Turquie, il se [illegible] par les événements dans la [illegible] traité du 15 juillet, qui [illegible] la France du concert européen, [illegible] insu, sous les yeux de M. Guizot [illegible] ambassadeur à Londres, le [illegible] doute dans toute cette affaire [illegible] coalition qui menaçait la France [illegible] se réveiller ses instincts [illegible] rapprocha de l'opposition [illegible] ment à la guerre. De [illegible] à l'appel des classes de 1836 [illegible] sation des gardes nationales [illegible] des fortifications de Paris, [illegible] coup plutôt destinées à [illegible] la défendre (22 juillet-1 septembre) [illegible] comptait entrer en [illegible] vant ; on parlait d'une [illegible] effrayer l'Autriche. Mais [illegible] bre, ni la majorité du conseil [illegible] vues belliqueuses. Après six [illegible] de menaces stériles, après des [illegible] ment posés et restés sans effet, après [illegible] dement de Beyrout par les [illegible] du 8 octobre, suivi du [illegible] M. Thiers, dont la démission [illegible] donnée et deux fois [illegible] ment le 29 octobre [illegible] libre à M. Guizot [illegible] une situation [illegible] l'adresse, au risque de [illegible] s'excusa assez [illegible] le mauvais vouloir [illegible] remplacé le 1er mars, [illegible]

ovembre, c'est parce que le 1er mars n'a pu nir les mesures qu'il jugeait nécessaires. »
ombé du pouvoir, M. Thiers se réfugia dans lettres et reprit ses grands travaux d'histo-. Après avoir raconté comment le pays avait quis ses libertés pendant la Révolution, il lut montrer ce qu'il en avait fait sous le sulat et l'Empire. Il se prépara à cette se-le tâche comme à la première : il fit plusieurs ages en Allemagne, en Italie, en Espagne et Angleterre, soit pour explorer les champs de ille, soit pour puiser, dans les chancelleries, notes et des renseignements (1841-1845). A retour, il publia deux premiers volumes rs 1845), dont l'apparition était attendue, en nce et à l'étranger, comme un événement. Ja-s écrivain n'a eu à sa disposition un plus riche or de documents authentiques, de papiers inaux et n'a puisé de plus près l'histoire à ses rces. Divisé en livres dont chacun porte un ı, le nom du fait dominant, le nouvel ouvrage ore inachevé (1857, tome XVII, in-8), formera iron vingt volumes.
i le premier monument historique de M. Thiers l'œuvre d'une jeunesse déjà puissante, l'*His-e du Consulat et de l'Empire* (1845-1857, ı. I-XVII) est l'œuvre d'une maturité vigou-se. Pensée et écrite avec une haute modé-on, une impartialité calme et une noble erté d'esprit, elle est moins dramatique mais is majestueuse. La grande figure de Napo-n domine tout, mais sans tout absorber. On perçoit trop, toutefois, à l'infinité des détails, la multitude de matériaux que l'auteur a ras-nblés, et, malgré la rapidité de l'exposition, le sir d'être complet a entraîné à des longueurs. style, de plus en plus simple (M. Thiers est oureux de la simplicité), toujours aussi clair et ssi net, a encore de ces négligences qui sentent nprovisation.
Pendant trois ans, M. Thiers n'avait reparu à tribune que pour soutenir, en 1842, la loi de gence qui excluait la duchesse d'Orléans. Il itra dans la lutte à propos de la discussion l'adresse, en janvier 1844 : il fit une critique ière du ministère Guizot et lui reprocha son puissance. Chef du centre gauche, il essaya rallier l'opposition dynastique. Traitant tou-. les thèses populaires, il parla contre l'accrois-nent du pouvoir des Jésuites (2 mai 1845); sur droits de l'université, violés par une ordon-nce (21 février 1846), sur les incompatibilités s fonctions publiques avec le mandat législa-(16 mars 1846). Dans ce dernier débat surtout, s'éleva à une grande hauteur. « Serions-nous nc réduits, s'écria-t-il, à n'avoir que la fiction gouvernement représentatif! Ah! il fallait nous dire en juillet 1830! » Comme autrefois Laf-te, M. Thiers en était aux regrets.
Sans paraître aux banquets réformistes de 1847, n'en prit pas moins part à l'agitation. Il y exci-it par l'organe du *Constitutionnel;* il y con-ibua surtout par ses discours dans la session émorable de 1848, la dernière de la monarchie Juillet. Jamais il ne fut plus éloquent ni plus gressif. Il parla sur les finances, sur la politique térieure; il protesta, au nom de l'humanité, ntre les massacres de la Galicie, le bombarde-ent de Palerme, etc.; il reprocha au gouverne-ent une coupable condescendance à l'égard de Autriche et son indifférence à l'égard de l'Ita-: il critiqua sa politique dans l'affaire du Son-erbund et le mit au défi de demander à la rance un seul homme et un seul écu pour mar-er sur Berne; il déclara enfin « qu'il était du rti de la Révolution, en Europe, et qu'il ne ahirait jamais sa cause » (janvier-février 1848).

M. Thiers avait reconquis sa popularité. Dans les cercles, dans les cafés, on lisait à haute voix ses discours, comme en 1830 ses articles du *National*. Néanmoins, quand le ministère interdit le banquet du XIIe arrondissement, il fut d'avis qu'il fallait y renoncer. Il voulait que l'opposition donnât sa démission collective. Appelé aux Tuileries, dans la nuit du 23 au 24 février, il fut chargé par le roi de former, avec M. Odilon Barrot, un nouveau ministère. Après avoir donné l'ordre de suspendre le feu, il adressa aux citoyens de Paris une proclamation où il prenait pour devise : « Liberté! ordre! union! réforme! » Il était neuf heures. La veille, cette proclamation eût peut-être tout calmé. A ce moment, Paris se couvrait de barricades, et *la République!* était le mot d'ordre des insurgés. En butte aux violences et aux injures de la foule, et voyant qu'il ne suffisait plus à la situation, M. Thiers donna sa démission. Il ne parut à la Chambre que pour déclarer qu'il n'y avait plus rien à faire.

Après la proclamation de la République, croyant « la royauté bien finie, » il envoya son adhésion au gouvernement provisoire, et se présenta aux élections pour la Constituante, « ne voulant pas, disait-il, rester étranger aux destinées nouvelles de son pays. » Il échoua aux élections générales; mais le 4 juin suivant, il fut élu par quatre départements, la Seine, la Seine-Inférieure, l'Orne et la Mayenne. Il opta pour la Seine-Inférieure, qui l'avait nommé, en remplacement de M. de Lamartine, avec plus de 60 000 voix. Son élection fut regardée comme un danger pour la République. Cependant il mit au service du gouvernement sa haute raison, son bon sens pratique, et sa grande science des affaires. Il siégeait à droite. Aux journées de juin 1848, il vota pour la dictature du général Cavaignac. L'un des chefs du parti de l'ordre, qu'il sut rallier et discipliner, membre de la commission de constitution, rapporteur de la proposition Proudhon « pour la liquidation de la vieille société, » adversaire déclaré de toute idée dangereuse ou trop nouvelle, il combattit également la proposition Turk pour la création d'un papier monnaie, et le projet Lamoricière sur le remplacement militaire. Il paraissait chercher en toute rencontre auprès de la bourgeoisie une popularité en sens inverse de celle que l'agitation réformiste lui avait rendue quelques mois auparavant. Membre de l'Académie des sciences morales et politiques, il fut un des plus empressés à répondre à l'appel que le général Cavaignac, chef du pouvoir exécutif, fit à ce corps savant pour combattre le socialisme, et il publia sous ce titre : *du Droit de propriété* (1848, in-18), une œuvre d'à propos, écrite au courant de la plume, moins remarquable par l'originalité ou la force des doctrines que par la facilité et la lucidité du style.

Au 10 décembre, M. Thiers vota pour la présidence du prince Louis-Napoléon, dont il avait combattu d'abord la candidature. Les journaux lui imputèrent même longtemps d'avoir déclaré « qu'une telle élection serait une honte pour la France. » L'honorable M. Bixio ayant répété et affirmé ce propos devant l'Assemblée, M. Thiers lui répondit par une provocation, et le duel eut lieu avant la fin même de la séance. Réélu par la Seine-Inférieure à l'Assemblée législative, il y prit part à tous les débats importants; il vota pour l'expédition de Rome; pour la loi sur l'instruction publique du 15 mars 1850, comme pour la suppression des clubs et pour la loi électorale du 31 mai. Du sein de la coalition de tous les anciens partis, dont le centre était la fameuse réunion de la rue de Poitiers, il poursuivit la République de ce que M. de Lamartine appelait « des épigrammes sans péril, » et appuya contre elle,

au dedans et au dehors, toutes les mesures de réaction ou de rigueur.

Ses calculs ou du moins ceux de la majorité monarchique furent trompés. Car, pour lui, il y avait déjà plusieurs mois qu'il avait dit son fameux mot « l'Empire est fait, » lorsque après de longs conflits entre le parti parlementaire et l'Élysée, eut lieu le coup d'État. M. Thiers fut arrêté, chez lui, le matin du 2 décembre 1851, mais sans témoigner l'effroi et les faiblesses qu'on s'est plu à lui prêter. Conduit à la prison Mazas, il fut ensuite éloigné du territoire et accompagné jusqu'à Francfort. Il ne tarda pas à recevoir l'autorisation de rentrer à Paris, où, depuis cette époque, à part quelques voyages à l'étranger, il a vécu dans la retraite, livré au culte des arts, et achevant ses travaux historiques.

Caractère mobile, esprit souple, fin, délié, vif, actif, sans cesse en éveil, plein de ressources et d'expédients, M. Thiers a joué un rôle, ou plutôt plusieurs rôles importants dans les événements contemporains. Il a été et devait être l'objet de flatteries exagérées et de bien des injures. Celles-ci, comme il arrive, sont restées les plus populaires. Mais si son collègue, le maréchal Soult, l'a gratifié, dans un moment d'humeur, d'un sobriquet de caserne qui fit fortune, si l'opposition, quand il n'en était pas, le traitait de « Mirabeau-mouche, » de « Petit Poucet politique, » ses amis le surnommaient, avec quelque emphase, « le Napoléon du système représentatif. » Publiciste habile, historien populaire, orateur écouté et admiré malgré les désavantages de la taille et de la voix, ministre nécessaire dans les situations les plus difficiles, il ne lui a manqué, pour égaler les grands hommes d'État que le gouvernement représentatif a produits, qu'une plus grande fixité de principes. M. Thiers ne représentait pas une doctrine, un système, comme Benjamin Constant, Royer-Collard, ou M. Guizot lui-même. Esprit pratique avant tout, et toujours occupé de ce qui est et est possible, il était l'homme des expédients et des transactions; ce qui le rendit si précieux dans les temps de crise. Fils de ses œuvres, et l'un des types les plus brillants de cette classe bourgeoise émancipée par deux révolutions, et pour laquelle le régime de Juillet semblait fait, il s'est montré, par le goût des arts et [illegible] des jouissances de la vie, au niveau des plus hautes classes. Mais on lui a reproché l'orgueilleuse insensibilité des parvenus, et sans recourir aux indiscrétions de la biographie anecdotique, on a pu dire qu'en flétrissant à la tribune les classes populaires du nom de « vile multitude » [illegible] il est vrai qu'il ait pris ce mot dans le sens qu'on s'est plu à lui donner [illegible] il avait trop oublié que, grâce aux circonstances aussi bien qu'à ses talents, il en était lui-même sorti.

Outre les deux grands ouvrages historiques de M. Thiers, et les autres livres que nous avons déjà cités, on a encore de lui : *Law et son système de finances* (Paris, broch., 1826; nouv. édit., [illegible]); *la Monarchie de 1830* (broch. in-8, Paris, [illegible]), apologie de la révolution de Juillet; un grand nombre d'articles politiques ou littéraires dans *le Globe* [illegible], *l'Encyclopédie progressive* [illegible], *la Revue française* [illegible], *la Revue des Deux-Mondes* [illegible], etc., sans compter ses nombreux discours [illegible] au *Moniteur*, et dont plusieurs [illegible] à part. [illegible] — [illegible] *Thiers* [illegible] in-8. [illegible]

[illegible] Frédéric-Guillaume [illegible] allemand, [illegible] Kirchscheidungen, près de Fribourg sur l'Unstrutt, le 17 juin [illegible] bourg, suivit les cours de [illegible] aux universités de Leipzig et [illegible] prit ses grades dans cette [illegible] obtint une place de professeur [illegible] Il fut appelé, dès l'année [illegible] pour faire un cours au collége [illegible] fondé. C'est lui qui a donné [illegible] philologiques en Bavière. [illegible] en prenant la cause des étrangers [illegible] une coterie nationale. [illegible] occasion : *Dissentiments entre* [illegible] *de l'Allemagne* [illegible] Munich, 1810 [illegible] faillit même être assassiné. [illegible] attaques, il fonda, en 1812, [illegible] de Munich, qui ne tarda pas [illegible] nouvelle université. Il commença [illegible] la publication des *Acta philologica* [illegible] (Munich, 1811-1826, 3 vol.) [illegible] à la guerre de l'Indépendance.

Passionné pour toutes les [illegible] une apparence généreuse [illegible] et ne songea plus qu'à une [illegible] Grèce. Dès 1814, il vint à Vienne [illegible] et travailla à fonder, en [illegible] littéraire des Amis des muses [illegible] quelle a été fondée depuis [illegible] politique. Après le triomphe [illegible] nique, il fit un voyage en Grèce [illegible] et son caractère [illegible] de l'Allemagne, de la Bavière [illegible] disposèrent les esprits [illegible] ce pays. En 1833, M. Thiersch [illegible] *l'État actuel de la Grèce et des moyens d'arriver à sa restauration* (Leipzig, 2 vol.) [illegible] les Grecs modernes [illegible] baissés depuis.

D'autres préoccupations [illegible] Il s'était jeté dans les [illegible] sairement en Bavière [illegible] naissance des [illegible] l'Europe, et [illegible] depuis par [illegible] devait être [illegible] professionnelles. Il essaya [illegible] magne le système [illegible] depuis en France [illegible] du professeur [illegible] [illegible] Schulen [illegible] gne, 1826-1837, 3 vol.) [illegible] *Nouvelles* [illegible] [illegible] 1837; *État actuel de l'instruction* [illegible] *les États de l'ouest de l'Allemagne* [illegible] *en France et en Belgique* [illegible] [illegible] 1838, 3 vol.) [illegible] M. Thiersch [illegible] [illegible] 1830 à 1840 [illegible] dont il était l'âme [illegible] [illegible] de l'Allemagne [illegible] fut une sorte d'[illegible]

Comme philologue, M. Thiersch [illegible] recueils de l'Académie des sciences [illegible] *Grammaire grecque* [illegible] *d'Homère* [illegible] 3e édit., Leipzig, 1826 [illegible] *classes* [illegible] une édition de Pindare [illegible]

; deux ouvrages plus originaux : *des Périodes a sculpture chez les Grecs* (über die Epochen bildenden Kunst unter den Griechen; Leip-:, 1820, 2 vol.), où l'on trouve des aperçus veaux, tirés d'importants documents histoies, et des *Voyages en Italie* (Reisen in Italien; l., 1826, tom. I), où les idees sérieuses n'ex-ent pas la vivacité du style. Historien, criie, philologue, littérateur, réformateur de ucation, M. Fr. G. Thiersch jouit d'une grande ommée en Allemagne et ne la doit pas moins on talent qu'à son incessante activité. Il est seiller intime de Bavière.

n de ses frères, M. Ernest THIERSCH, admirateur forestier à Eibenstock, s'est fait con-re par des travaux spéciaux d'une certaine eur.

n autre frère, Bernard THIERSCH, d'abord fesseur à Halberstadt, puis directeur du col-: de Dortmund, est auteur de plusieurs ou-ges de philologie, entre autres : *le Siècle et atrie d'Homère* (über das Zeitalter und Vater-l des Homer; 2ᵉ edit., Halberstadt, 1832). Il ollaboré à la savante édition d'Aristophane en-orise par Ranke, et dont *le Plutus* et *les Gre-illes* forment deux volumes (Leipsick, 1830). Il est mort le 1ᵉʳ septembre 1855.

e fils de ce dernier, Henri-Guillaume-Josias ERSCH, neveu de Frédéric-Guillaume, actuel-ient professeur à Marbourg, est un orienta-e distingué. On a de lui : *Grammaire élémen-re de la langue hébraïque* (Erlangen, 1842); *Point de vue historique dans la critique du aveau Testament* (Versuch zur Herstellung des torischen Standpunkts für, etc.; Ibid., 1845); *ons sur le protestantisme et le catholicisme* orlesungen über, etc.; Ibid., 1846, 2 vol., édit., 1848).

THIESSÉ (Léon), littérateur français, né à uen, le 9 décembre 1793, fit ses études au lycée cette ville et partagea, à dix-huit ans, avec simir Delavigne, le prix proposé par M. Tissot ir la meilleure élégie sur la mort de Delille. ;u avocat, il se mêla activement à la lutte du 'ti libéral contre la Restauration, fournit un ez grand nombre d'articles à la *Revue encyclo-lique*, au *Diable boiteux*, au *Constitutionnel*, *Mercure*, écrivit des brochures politiques qui ent remarquées, et fonda, en 1820, l'ouvrage 'iodique intitulé : *Lettres normandes*, qui eut idant quelque temps beaucoup de faveur. A te époque se rattachent aussi les écrits suivants it quelques-uns sont anonymes : *les Catacombes Paris* (1815), poëme; *Zuleika et Selim* (1816), première traduction en vers français qui ait faite de Byron; *Manuel des braves* (1817 et v., 7 vol. in-12), ou victoires des armées fran-s sous la République et l'Empire, en colla-'ation avec M. Eug. Ballent; *Derniers moments : plus illustres personnages français condamnés nort* (1818, in-8); *le Tribunal secret* (1823), tra-lie jouée à l'Odéon; *Résumé de l'histoire de logne* (1824, in-18); *Nouvel almanach des gour-inds* (1825, in-12), avec Horace Raisson; *His-re de la Révolution française* (1826, in-18), etc. mme éditeur, il publia à la même époque : *les nstitutions françaises* (1821, 2 vol.); *la Collec-n des meilleurs ouvrages de la langue française* s frères Baudouin; les *OEuvres complètes de ltaire* (1829); *Débats de la Convention nationale* 328, 5 vol. in-8), etc.

La révolution de Juillet 1830 fit entrer M. Thiessé ns la carrière politique : il administra tour à ur les départements des Deux-Sèvres et des .sses-Alpes, et se retira en 1841; il avait reçu, ns l'exercice de ses fonctions, la croix d'officier de la Légion d'honneur (9 août 1833). On a encore de lui l'édition revue et complétée des *OEuvres d'Étienne* (1851-1853, 5 vol. in-8), qu'il a fait précéder d'un *Essai biographique et littéraire*, tiré à part en 1853.

THIOLLET (François), architecte français, né à Poitiers, le 23 septembre 1782, construisit divers édifices, tels que le gymnase Amoros, le monument funéraire de Reicha, etc. Il est, depuis longtemps, professeur de dessin au dépôt d'artillerie. Il a été decoré en avril 1842.

Membre de plusieurs sociétés artistiques, M. Thiollet a édité beaucoup d'ouvrages et de publications illustrées, notamment : *Traité d'ornements* (1819, in-folio); *Antiquités, monuments et vues pittoresques du haut Poitou* (1823-1824, in-fol.); *l'Art de lever les plans* (1825, in-12; 4ᵉ édit., 1834) : *Choix de maisons, édifices et monuments de Paris* (1830, in-4); *Recueil de décoration intérieure* (1832-1833, in-fol.) comprenant spécialement la serrurerie fondue; *Modèles de dessins pour la décoration* (1836-1837, in-fol.); *Recueil de machines employées dans les constructions* (1838, in-fol.); *Principes et études d'architecture* (1839, in-fol.); *Leçons d'architecture* (1842, in-4). Il a encore publié la *Collection des portes monumentales* (1837), de L. Donaldson, et la troisième édition du *Traité de l'art de la charpente* (1844, 2 vol. in-fol.), de Krafft.

THIRLWALL (rév. Connop), historien et pair ecclésiastique d'Angleterre, né en 1797, à Stepney (comté de Middlesex), fils d'un recteur du comté d'Essex, étudia au collége de la Trinité à Cambridge, y resta quelque temps comme répétiteur, puis embrassa la carrière du barreau et fut reçu avocat, en 1825, par la Société de Lincoln's-Inn. Après trois années d'exercice, il renonça à cette profession, étudia la théologie (1828) et devint ministre. Son premier rectorat fut celui de Kirby Underdale dans le Yorkshire. Il reprit ensuite goût à l'enseignement et fut nommé examinateur aux universités de Cambridge et de Londres. En 1840, le rév. Thirlwall fut élevé au siége épiscopal de Saint-Davids, qui donne droit à la pairie et dont le revenu annuel est de 4500 liv. (112 000 fr.). La même année il acheva de publier sa grande *Histoire de la Grèce* (History of Greece; 1840, nouv. édit., 1856, 8 vol. in-8), pour laquelle il a mis largement à contribution les travaux épars de l'Allemagne et qui lui a fait beaucoup de réputation dans son pays. A la Chambre des Lords, il vote ordinairement avec le parti libéral.

THISTED (Waldemar-Adolphe), poëte et romancier danois, connu sous le pseudonyme d'*Emmanuel de Saint-Hermidad*, né à Aarhuus, le 28 février 1815, est fils aîné d'un pasteur, auteur de nouvelles et de plusieurs ouvrages de religion. Après avoir passé l'examen théologique en 1840, il fonda à Skanderborg un établissement d'éducation qu'il dirigea jusqu'en 1844. Il fit ensuite un voyage en Allemagne et en Suisse, et à son retour il obtint une place de maître à l'École des arts et métiers de sa ville natale (1846). Grâce à un subside que lui accorda le roi en 1849, il visita de nouveau l'Allemagne et parcourut l'Italie, qu'il a décrite dans plusieurs de ses romans. Ses ouvrages, dont le premier parut en 1834, sous le titre d'*Étrennes* (Nytaarsgave), sont cités comme moraux et religieux.

Il a publié depuis deux poëmes : *le Cœur du désert*, en douze chants (Œrkenens Hjerte; Copenhague, 1850), et *la Fiancée*, en neuf chants (Bruden, 1851); des scènes dramatiques, sous le

titre : *le Danemark subsiste* (Danmark bestaaer ; 1849) ; enfin des romans et des esquisses de voyages : *une Excursion dans le Sud* (En vandring i Syden ; 1843) ; *la Femme de mer, épisode de la vie de mon grand-oncle* (Havfruen ; 1846) ; *Perdu et Gagné* (Tabt og vunden ; 1849, 2 vol.) ; *Contes, esquisses et traditions* (Eventyr, Skizzer og Sagen ; 1850), dont une partie avait déjà paru dans *Kjoebenhavnsposten*, et dans *Gæa*, en 1847 ; *Épisodes d'une vie de voyage* (Episoder fra et Reiseliv ; 1850, par lettres) ; *Mosaïques romaines*, lettres (Romerske mosaiker, 1851) : *Aquarelles napolitaines* (Neapolitaniske Aquareller ; 1853, 2 vol.) ; *Chez soi et en voyage* (Hjemme og paa Vandring ; 1854), récits ; *l'Ile des Sirènes* (Sirenernes Œ ; 1853, 2 vol.) ; *le Trésor de famille* (1854). La plupart de ces écrits ont été traduits en allemand. M. Thisted a lui-même traduit en danois plusieurs des romans de M. Alexandre Dumas et rédigé *le Nord, revue de la littérature française* (Copenhague, 1845).

THOMANDER (Jean-Henri), théologien suédois, né le 16 juin 1798, dans la province de Schonen, fut, à dix-sept ans, professeur à l'École de Karlshamm et prédicateur en 1821. Il s'occupa d'abord de travaux littéraires, traduisit plusieurs pièces de Shakspeare, ainsi que le *Manfred* de Byron (Upsal, 1826), et se livra à une fougue de caractère et d'imagination qui l'entraîna dans quelques écarts. Appelé, en 1826, à faire des cours de théologie au collége de Lund, il se distingua par une éloquence vive et impétueuse, qu'il a conservée toute sa vie ; mais il dit adieu à la littérature profane pour s'occuper exclusivement des saintes Écritures. En 1833, il devint professeur titulaire de théologie au collége de Lund et, en 1836, docteur en théologie à l'université de Copenhague. En 1838, il fut élu membre de la commission chargée de la révision du droit canon de l'Église danoise. Depuis 1850, il est pasteur de la cathédrale de Gothenbourg.

Les principaux ouvrages de M. Thomander sont des traités d'instruction religieuse et des recueils de sermons (1828-1855). Il a de plus rédigé, avec M. Reuterdahl *le Journal de théologie* de 1828 à 1832, puis, de 1836 jusqu'à nos jours. Il s'est fait aussi, en Suède, une certaine réputation comme homme politique et a mis son éloquence au service des idées libérales, mais sans être attaché à un parti déterminé.

THOMAS (Jean-Simon-Joseph), administrateur français, né le 19 mars 1789, à Lunéville (Meurthe), où son père était receveur des aides, fut nommé à vingt ans élève inspecteur du Trésor par la protection du baron Louis, et mérita par ses services un avancement rapide. Inspecteur de seconde classe en 1812 et de première en 1816, il était depuis deux ans inspecteur général (1828) lorsque la révolution de Juillet ayant ramené aux affaires son premier protecteur, il fut chargé par lui de porter à Charles X les 600 000 fr. que lui envoyait le nouveau pouvoir, puis d'aller revendiquer à Nice le chargement de deux bâtiments français qui avaient été signalés comme transportant une partie des trésors du dey d'Alger ; mais le mauvais vouloir du gouvernement sarde le fit échouer dans cette délicate mission. Appelé en 1831 à la direction du personnel des finances, il devint, sous le ministère Guizot, caissier-payeur central au Trésor public, place qu'il occupe encore. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1824, il a été en 1844 élevé au rang de commandeur.

THOMAS (Clément), ancien représentant du peuple français, né à Libourne, en [illegible] études à Paris et entra au service [illegible] taire : maréchal des logis dans le [illegible] il trempa dans le complot de Lunéville [illegible] procès d'avril (1835) et fut condamné [illegible] tion. Il s'échappa de Sainte-Pélagie [illegible] nard et quelques autres et se [illegible] terre. Ramené en France par l'amnistie [illegible] fut attaché à la rédaction du [illegible] révolution de Février, il fut envoyé [illegible] de commissaire, dans le département [illegible] ronde, où il fut nommé représentant [illegible] sur quinze, et par 56 000 voix seulement [illegible] ron 140 000 votants. Revenu à Paris [illegible] valle, il avait été élu colonel de la [illegible] garde nationale. Son attitude, lors de l'[illegible] 15 mai, lui valut le grade de général [illegible] la garde nationale de Paris, en remplacement [illegible] M. de Courtais. Mais bientôt après, [illegible] la tribune, au sujet de la croix de la Légion [illegible] neur, qu'il traita de « hochet de la vanité [illegible] pour lui le retentissement le plus fâcheux [illegible] journées de juin, il dut céder son commandement au général Changarnier. A l'Assemblée [illegible] stituante, il vota jusqu'à l'élection [illegible] cembre, avec le parti démocratique modéré [illegible] tard, il ne se sépara plus de la gauche [illegible] pas réélu à l'Assemblée législative.

THOMAS (Pierre-Émile), publiciste fr[illegible] né à Paris, en 1822, fut élève de l'École [illegible] des arts et manufactures, reçut, à sa [illegible] diplôme d'ingénieur civil, et professa [illegible] l'économie rurale à l'Athénée de Paris. [illegible] journées de Février 1848, il fut appelé par [illegible] rie à la périlleuse direction des ateliers [illegible] Le 27 mai, peu de jours après l'avénement [illegible] M. Trélat (voy. ce nom) au ministère des [illegible] publics, il se vit enlevé et conduit à [illegible] sous le prétexte d'une « mission » [illegible] que dans le *Moniteur* du lendemain. [illegible] de 1848, M. Émile Thomas fut chargé d'étu[illegible] dier la question du travail libre aux [illegible] rédigea ensuite le journal *le Dix-Décembre* [illegible] vint, en 1851, à ses travaux d'ingénieur.

On a de lui un volume important, sous [illegible] d'*Histoire des ateliers nationaux* (1848, [illegible] *Rapport sur la réorganisation du travail* [illegible] *l'immigration européenne aux Antilles* [illegible] *Conditions vraies de la science économique* [illegible] *théorie de la rente et du principe de* [illegible] (1850) ; la traduction de l'ouvrage de M. [illegible] sur l'*Organisation de l'industrie* (1852 [illegible] articles en faveur de la liberté commerciale [illegible]

THOMAS (Frédéric), avocat et littérateur [illegible] çais, né à Toulouse, le 5 janvier 181[illegible], [illegible] droit dans cette ville, et embrassa de bonne [illegible] la carrière des lettres. Lauréat de l'Académie [illegible] Jeux floraux, il collabora à divers recueils [illegible] que *la Revue du Midi* et *la France méridionale* [illegible] fonda un journal littéraire, *le Ga*[illegible] journal politique, *la Patrie*, qui lui [illegible] procès en Cour d'assises : il se défendit [illegible] par un plaidoyer en vers et fut acquitté [illegible] général prit le journaliste en affection et l'[illegible] à Carrel, avec une lettre de recommandation [illegible] M. Fr. Thomas vint à Paris en 1835, se [illegible] scrire au tableau de la Cour royale et [illegible] successivement dans *la Minerve*, [illegible] *Presse*, et dans les journaux de droit. Il [illegible] en collaboration une douzaine de pièces de [illegible] tre, et composa plusieurs romans parmi [illegible] nous citerons : *un Coquin d'oncle* (18[illegible] in-8), et *la Chanson des trois capitaines* [illegible] dans *la Bibliothèque des Feuilletons*. En 18[illegible] alla s'établir à Castres où il fonda l'[illegible]

rn. Il revint, en 1854, reprendre à Paris ses vaux littéraires et la profession d'avocat. De 1855 à la fin de 1857, M. Fr. Thomas a ré- é un recueil mensuel intéressant, *les Petites uses célèbres* (36 livr. in-32). Chargé aussi à la me époque, dans *l'Estafette*, de la chronique iciaire, il fait aujourd'hui *le Courrier du ais*, dans *la Presse*. Longtemps membre et porteur du comité de la Société des gens de res, il a été décoré de la Légion d'honneur le avril 1847.

THOMAS (Alexandre-Gérard), littérateur fran- s, né à Paris, le 21 février 1818, fit de brillantes des au collége Charlemagne, obtint des prix grands concours, professa, comme suppléant, stoire au collége Bourbon et la rhétorique collége Charlemagne, et se fit recevoir agrégé istoire en 1841. Nommé professeur à Dijon, ut reçu docteur ès lettres en 1844, et sa thèse français, *une Province sous Louis XIV*, obtint, 1845, une médaille extraordinaire de l'Aca- nie des inscriptions et belles-lettres. A cette oque commença sa longue collaboration à la *ue des Deux-Mondes* et au *Journal des Débats*; a suite d'articles remarqués en Allemagne, il envoyé à Berlin, en 1847, pour assister à uverture du premier parlement prussien. A n de l'année, eut lieu ce procès singulier, où Thomas gagna sa cause contre M. de Salvandy, nistre de l'instruction publique, qui l'avait vé de sa chaire sans aucun jugement. Déclaré te aux emplois universitaires par le conseil de nstruction publique, il professa successivement istoire au collége Henri IV et à Clermont- rrand, où il voulut jouir d'une vie retirée, int à Versailles, en 1850, et reprit *la Chronique litique* de la *Revue des Deux-Mondes*, qu'il ait interrompue. Après le coup d'État, M. Tho- s quitta volontairement la France, rédigea en lgique *le Bulletin français*, dont la suppression demandée au gouvernement belge par le pré- ent et, après avoir été acquitté par le jury lge, se fixa en Angleterre (1852), où il fit pa- tre des articles en langue anglaise pour la *Revue Édimbourg*. Il avait presque terminé, dans la me langue, un grand travail sur le huguenot plessis-Mornay, quand sa santé le força de re- ir à Bruxelles, où il mourut le 5 mai 1857. M. Thomas, qui n'a laissé d'autre ouvrage que thèse, a pris un rang important dans la litté- ure par son active collaboration à la *Revue Deux-Mondes*, où il a écrit *la Chronique de quinzaine* (1848-1849, 1850-1851), et inséré nombre considérable d'articles sur l'histoire litique, la littérature religieuse contemporaine, affaires de Pologne, et surtout sur le mou- ment des idées en Allemagne.

THOMAS (Charles-Louis-Ambroise), composi- ır français, membre de l'Institut, né à Metz, 5 août 1811, et fils d'un professeur de musique cette ville, avait déjà fait d'assez fortes études violon et de piano, lorsqu'il fut admis au Con- rvatoire en 1828. Élève de Zimmermann pour piano, de Dourlen pour l'harmonie et l'accom- gnement, de Lesueur pour la composition, il çut aussi les conseils de Kalkbrenner. En 1829 obtint le premier prix de piano, en 1880 le pre- ier prix d'harmonie, et en 1832 le premier grand ix de composition musicale. Après trois ans d'é- des en Italie, il revint en France et fit repré- nter successivement, à l'Opéra-Comique : *la ouble échelle* (1837); *le Perruquier de la Ré- nce* (1838); *le Panier fleuri* (1839); *Carline* 840); *le Comte de Carmagnola* (1841); *le Guer- llero* (1842); *Angélique et Médor* (1843); *le Caïd* (1849); *le Songe d'une nuit d'été* (1850); *Psyché* (1856); *le Carnaval de Venise* (1857); ainsi qu'un ballet avec M. Benoist, *la Gipsy*, représenté à l'Opéra en 1839.

Parmi toutes ces productions, dont quelques- unes ont paru accuser un peu de négligence, *le Caïd* se distingue surtout par la grâce des mé- lodies et la nouveauté des motifs. On doit encore à M. Ambroise Thomas plusieurs œuvres de mu- sique instrumentale, des *Fantaisies*, des *Noctur- nes*, des *Rondos*, un *Requiem* écrit à Rome, etc. Il a remplacé Spontini comme membre de l'Aca- démie des beaux-arts en 1851. Il est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845.

THOMAS (Félix), architecte et voyageur fran- çais, né à Nantes, le 29 septembre 1815, entra à l'École des beaux-arts en 1837, comme élève de M. Hippol. Le Bas. Il remporta diverses médailles et le grand prix d'architecture au concours de 1845, sur un *Projet de cathédrale*. Son séjour à la villa Médicis fut signalé par l'envoi du *Temple de Neptune*, étude faite à Pœstum en 1849, et admise à l'Exposition universelle de 1855. De retour à Paris en 1851, il fut chargé, avec M. V. Place, d'une mission scientifique et artistique en Babylonie. Il a rapporté de nombreux dessins et de précieux documents sur ces contrées in- connues, dont il prépare en ce moment la *Des- cription pittoresque*. Vers la fin de 1854, il a été attaché, comme sous-inspecteur, à la manufacture impériale des Gobelins.

THOMAS (Gabriel-Jules), sculpteur français, né à Paris en 1821, suivit l'atelier de M. Dumont et l'École des beaux-arts, où il remporta le grand prix au concours de 1848, sur ce sujet : *Philoc- tète partant pour Troie*. De retour de Rome en 1855, il a débuté au salon de 1857, avec *Orphée*, statue; *Soldat spartiate rapporté à sa mère*, bas- relief; *Attila*, tête d'étude; un *Buste*. Il vient d'exécuter *Saint Pierre* et *Saint Paul*, pour la façade de Saint-Sulpice. M. G. Thomas a obtenu une 3e médaille en 1857.

THOMAS (Frederick-William), romancier amé- ricain, né à Baltimore vers 1810, alla habiter en 1830 Cincinnati, et y débuta dans la carrière littéraire par un poëme intitulé : *l'Émigrant*, *ou Réflexions en descendant l'Ohio* (the Emigrant; 1833. Il fit paraître ensuite plusieurs romans, où sont décrites avec vérité et intérêt la vie et les mœurs de l'Ouest des États-Unis; les principaux sont : *Clinton Bradshaw* (1835); *Est et Ouest* (East and West; 1836); *Howard Pinckney* (1840), etc. Il a écrit encore un conte en vers : *le Hêtre* (the Beechen tree), et d'autres poésies estimées.

THOMAS (Alexandre), peintre belge d'origine allemande, né à Malmedy (Prusse), vers 1820, s'est fixé depuis quelques années à Bruxelles. Il y a exécuté, entre autre tableaux, commandés ou acquis par le gouvernement belge, *Judas errant pendant la nuit de la condamnation du Christ*, toile d'un grand caractère qui a été très- remarquée à l'Exposition universelle de Paris en 1855, et a valu à son auteur une médaille de troi- sième classe.

THOMASSY (Marie-Joseph-Raymond), littéra- teur français, né à Montpellier, le 10 mai 1810, est ancien élève de l'École des chartes. Il a successivement collaboré à *l'Encyclopédie catho- lique*, à la *Revue Maritime*, au *Correspondant*, aux *Nouvelles Annales des voyages* et à la *Revue Contemporaine*, et a été associé aux travaux que préparait Augustin Thierry pour la collection des

monuments inédits du tiers état. Il est auteur des ouvrages suivants: *l'Abbaye de Saint-Guilhem du désert* (1837), qui a reçu une mention honorable de l'Institut; *Essai sur les écrits politiques de Christine de Pisan* (1838, in-8); *de la Politique maritime de la France sous Louis XIV* (1841, in-8); *Jean Gerson* (1844, in-12); *le Maroc et ses caravanes* (1845, in-8), dont la première édition avait paru sous le titre: *Relations politiques et commerciales de la France avec le Maroc en* 1842; *Missions et Pêcheries* (1853, gr. in-8), politique religieuse et maritime de la France; etc.

Son frère, M. Édouard THOMASSY, a publié des poésies, parmi lesquelles nous mentionnerons: *le Jardin des plantes de Montpellier* (1839), poëme; *Fillion, ou l'Héroïne de la Régence* (1840), drame en cinq actes; etc.

THOMPSON (Daniel-Pierce), romancier américain né le 1[er] octobre 1795, à Charlestown (Massachussets), était encore dans la première enfance, lorsque son père se retira sur une ferme dans une partie sauvage et déserte du Vermont, près de la ville de Berlin. Il y fut élevé dans les travaux des champs, sans avoir ni le temps ni les moyens de se faire instruire. Mais il arriva par lui-même, grâce à une incroyable ténacité, qui ne reculait devant aucun sacrifice, à amasser assez d'argent et à acquérir assez de connaissances élémentaires pour pouvoir enfin entrer au collége de Middlebury (Vermont), où il prit ses degrés en 1820. Il fut ensuite précepteur en Virginie, trouva l'occasion d'y étudier le droit et revint exercer la profession d'homme de loi à Montpellier (Vermont). Il y a exercé différentes fonctions civiles et judiciaires, et a été nommé, en 1853, secrétaire d'État.

M. Thompson, qu'on appelle le romancier historique du Vermont, commença à publier, en 1835, sur l'histoire et les mœurs de ce pays, une série de romans devenus très-populaires et dignes, par l'intérêt des récits et l'originalité du style, de la grande vogue qu'ils ont obtenue en Amérique et en Angleterre: *May Martin, ou les Chercheurs d'or* (May Martin, or the Money diggers; 1835); *les Fils du Vermont* (the Green mountains Boys; 1840); *Locke Amsden, ou le Maître d'école* (Locke Amsden, or the School Master; 1847); *les Rangers du Vermont, ou la Fille du tory* (The Rangers, or the Tory's Daughter; 1850). M. D. P. Thompson a aussi écrit des nouvelles et différents articles dans les journaux littéraires.

On a confondu quelquefois avec lui un autre écrivain américain, M. John R. THOMPSON, poëte et publiciste, né à Richmond (Virginie), en 1823, et depuis 1847 rédacteur en chef du *Southern literary Magazine*.

THOMPSON (Thomas-Peyronnet), général anglais, économiste et homme politique, né à Hull, le 15 mars 1783, prit ses degrés à l'université de Cambridge, s'embarqua, en 1803, comme *midshipman* à bord de *l'Isis*, fit quelques campagnes, et quitta la marine militaire en 1806 pour entrer dans un régiment d'infanterie, avec le grade de lieutenant. Nommé gouverneur de Sierra-Leone, à la recommandation de Wilberforce (1808), il s'efforça par tous les moyens en son pouvoir de combattre la traite des nègres; mais ce zèle, jugé intempestif, déplut au gouvernement de la métropole qui s'empressa de lui désigner un successeur. Ayant repris du service dans l'armée active (1812), il eut part aux dernières luttes de la Péninsule et devint capitaine à la paix de 1814.

En 1815, M. Thompson partit pour les Indes, où sa connaissance de la langue arabe le fit attacher en qualité d'interprète à l'expédition contre les tribus rebelles du golfe Persique. [illegible] et bientôt lieutenant-colonel. Il se [illegible] hommes les plus distingués du parti [illegible] surtout avec Jérémie Bentham. [illegible] cles, imprimé en 1824, dans la *Westminster* [illegible] *view* dont il devint un des propriétaires [illegible] une grande sensation: c'était un essai [illegible] *strument des échanges*. Sa *Vraie théorie* [illegible] *rente* (Theory of rent; 1826), où il [illegible] contre Ricardo, les idées d'Adam Smith [illegible] coup sur coup neuf éditions. Avant [illegible] et Bright, M. Thompson avait battu [illegible] les lois des céréales, dont le résultat [illegible] l'augmentation artificielle du prix [illegible] fameux *Catéchisme sur le monopole* [illegible] *réales* (Corn-law catechism; 18[illegible]), plein [illegible] ments et de faits, fut dix fois réimprimé [illegible] ques années. Il avait en outre provoqué [illegible] mation de plusieurs associations à [illegible] Liverpool, à Manchester, etc.: ces [illegible] vaient pas été suivies de succès.

Lorsqu'en 1839, sous l'influence de M. [illegible] s'organisa la ligue anglaise (*anti-corn* [illegible] *gue*), M. Thompson s'empressa de prêter [illegible] seil l'appui de sa parole et de son [illegible] pulaire. Pendant huit ans que dura la [illegible] du libre échange, il se montra dans les [illegible] et banquets, où il savait revêtir d'une [illegible] ginale des pensées justes et profondes [illegible] peint comme un orateur plein de [illegible] propos et de grandeur, et on lui [illegible] bonne part du triomphe que remporta [illegible] 1846, lors de l'abolition du système [illegible] Il a siégé deux fois au Parlement: en 18[illegible] Hull et une autre fois pour le Yorkshire.

On a encore de lui: *Théorie de l'harmonie* [illegible] *sicale* (Enharmonic theory of music; 18[illegible]) avait déjà paru dans la *Westminster Review*; *Géométrie sans axiomes* (Geometry without [illegible] 1830); *Contre-enquête* (1834; 2[e] édit., 18[illegible]) il réfute les principes mis en avant par [illegible] commerciale de 1834 en France; *Catéchisme* [illegible] *la circulation monétaire* (1848).

THOMPSON (révérend Robert-Anchor), [illegible] religieux anglais, né en 1821, à Durham, reçut [illegible] première éducation scientifique dans sa [illegible] tale et vint la compléter en 1844 à Cambridge. Il entra dans les ordres, fut quelque temps [illegible] ché à l'observatoire de Durham, obtint [illegible] le vicariat de Louth et celui de Binbrook [illegible] dans le voisinage de Lincoln. On a de ce [illegible] un volume d'*Observations astronomiques* [illegible] publié aux frais de l'université de Durham [illegible] *Recueil de sermons* (1853) et un *Essai* [illegible] *phique* qui a mérité le premier des [illegible] Burnett, de la valeur de 1800 liv. (45 000 [illegible]

THOMPSON (William), industriel [illegible] en 1793 dans le Westmoreland, vint de [illegible] heure à Londres, et, après avoir [illegible] études à l'institution de Charterhouse, [illegible] dans les bureaux de son oncle, un des [illegible] ches marchands de fer de la capitale. En 18[illegible] fut élu *alderman*, et en 1828 lord-maire. [illegible] au Parlement depuis 1820 et y a représenté [illegible] politique libérale au nom des électeurs [illegible] lington, de Londres et de Sunderland. M. Thompson a rempli de hautes fonctions administratives; directeur de la Banque d'Angleterre, [illegible] présidé plusieurs grandes compagnies de [illegible] de fer, de mines, d'assurances et de docks, [illegible] que le comité des Lloyds et la Société de [illegible] sation des îles de la mer du Sud. C'est [illegible] plus grands propriétaires d'usines et de [illegible] fourneaux de l'Angleterre. Il est en outre [illegible] du gouvernement brésilien à Londres.

HOMS (William-John), antiquaire anglais, né /estminster le 16 novembre 1803, fut employé secrétariat de l'hospice de Chelsea, et dans loisirs traita divers points d'histoire dans la *rterly Review* et autres recueils littéraires. re plusieurs notices insérées dans les *Mémoi-* de la Société des antiquaires de Londres ou d'Ébourg, il a publié une *Collection des anciens ans en prose* (a Collection of early prose roices; 1828, 3 vol.); *Légendes de divers peu-* (Lays and Legends; 1834); *le Livre de la r* (Book of the court; 1838); une édition des *cdotes et traditions* (1839) et des réimpresis de manuscrits ou d'ouvrages anciens. Il a, s ces derniers temps, fondé à Londres une refort curieuse sous le titre de : *Notes et quesis* (Notes and queries). Nommé en 1838 mem- de la Société des antiquaires anglais, il est outre secrétaire de la Société de Camden et a associé à titre d'étranger aux Sociétés d'antiires d'Édimbourg et de Copenhague.

HOMSEN (Christian-Jürgensen), archéologue ois, né à Copenhague, le 29 décembre 1788, fut é pour le commerce, mais céda à son goût ir l'étude de l'histoire de la numismatique, antiquités et des beaux-arts, et devint sucsivement membre de la commission pour la iservation des antiquités (1827), directeur du isée fondée par elle (1816), inspecteur, puis ecteur du cabinet royal des monnaies et mélles (1842), inspecteur au musée des beauxs (1839) et au nouveau musée ethnographique 47). Il est membre de la Société royale d'hisre et langue danoises (1816), conseiller de tice en exercice (1839), commandeur du Daneog (1851), chevalier de l'Étoile polaire (1844) et l'ordre prussien de l'Aigle-Rouge (1845).
On cite avec beaucoup d'éloges, parmi ses ouiges, son traité *sur les Antiquités septentrioles* (Copenhague, 1831, in-8), deux fois réimmé dans le *Guide pour la connaissance des anuités du nord* (Ledetraad til Nordisk Oldkynghed; 1836 et 1850), et traduit en allemand et anglais; le catalogue du *Museum Münterianum* 35-1839, 3 part.). Il a publié des articles trèsimés dans les *Antiqvariske Aunaler* (t. III-IV) dans divers recueils danois, allemands, russes anglais.

THONISSEN (Georges-François), économiste lge, né à Hasselt, en 1817, étudia le droit et fut u avocat; après avoir été chargé de fonctions ministratives ou judiciaires, il est attaché deis 1847 comme professeur de droit criminel à niversité catholique de Louvain.
On a de lui : *le Socialisme et ses promesses* 350, 2 vol.); *le Socialisme dans le passé* (1851, ol.); *le Socialisme depuis l'antiquité jusqu'à Constitution française du 14 janvier 1852* 352, 2 vol.); *Principes d'économie politique* 354); *Histoire de Léopold et de la Belgique sous n règne* (1857 et suiv.)

THORBECKE (John-Rudolph), homme d'État publiciste néerlandais, né en 1796, à Zwolle, t reçu docteur à Leyde en 1820, et obtint un ibside pour aller étudier aux universités d'Alleagne. D'abord professeur particulier à Giessen, iis à Gœttingue, il fut appelé en 1825 à la iaire de politique de l'université de Gand. bligé de la quitter en 1830, il devint professeur e droit à l'université de Leyde. Il fut chargé en 344, avec sept délégués, de proposer un projet e constitution que le roi rejeta comme trop béral. Membre de la première Chambre deiis 1840, il ne fut pas réélu en 1845. Mais, le 18 mars 1848 il fut placé à la tête d'une commission de revision de la constitution, et réussit cette fois à faire voter un projet analogue à celui de 1844. Élu dans plusieurs districts membre des états généraux, il fut, le 30 octobre 1849, appelé à former un ministère, le composa des membres appartenant au parti constitutionnel progressiste, et introduisit successivement, avec le concours des Chambres, des réformes importantes. Mais l'opposition que rencontrèrent les projets relatifs à l'enseignement public et aux établissements de charité, les dissensions qui s'élevèrent entre les catholiques et les protestants occasionnèrent la dissolution du ministère (19 avril 1853) et la démission de M. Thorbecke, qui reprit ses fonctions à l'université de Leyde.
On cite de lui : *Opinions sur le droit politique* (Bedenkingen angaande het Regt an den staat; Amsterdam, 1826); *Remarques sur la loi fondamentale* (Aanteckenin op de Groonwet); *de la Révision de la constitution* (Proeve van herziene Grondwet).

THORBURN (Robert), peintre écossais, né à Dumfries, en 1818, fut à quinze ans envoyé à Édimbourg, où il étudia dans l'atelier de sir W. Allan; il remporta un des premiers prix de l'Académie écossaise et vint se faire inscrire en 1836 aux cours de l'Académie de Londres. En 1837, il débuta par deux *portraits* anonymes; en 1838, il envoya à l'exposition de l'Academie huit *miniatures*, toutes de personnages titrés. A peine âgé de vingt ans, il devenait le rival de Ross et de Newton, les peintres favoris du grand monde. Dès 1845, M. Thorburn obtint la commande d'un portrait du *prince Albert*; il peignit ensuite *la duchesse de Mecklembourg-Strélitz*, les *Enfants du roi des Belges* (1847), *la reine Victoria* (1848), ladies *Vane*, *Grosvenor*, etc. C'est dans les groupes qu'il déploie de préférence ses belles qualités d'agencement et de coloris; nous citerons : *la Famille de mistress Norton* (1844), *la marquise de Waterford et la vicomtesse Canning* (1845), *la duchesse de Buccleugh*, ladies *Scott*, *Balfour*, et on a vu de lui à Paris, en 1855, les admirables miniatures de *lady Lindsay et sa sœur*, et de *mistress Sydney Herbert et ses enfants*, qui ont valu une médaille de première classe à cet artiste si renommé dans son pays, par la grâce, la légèreté, le dessin correct et le sentiment profond de ses compositions.

THORÉ (Théophile), publiciste français, né vers 1810, s'attacha de bonne heure au parti démocratique, auquel il donna plus d'une fois des gages de l'énergie de ses convictions. Depuis 1830, il collabora successivement aux journaux les plus avancés : *la Revue républicaine*, *le Journal du peuple*, l'*Encyclopédie populaire*, *la Revue du progrès*, *la Revue indépendante*, *la Réforme*, *la Revue sociale*, et eut à subir, sous le dernier règne, deux condamnations politiques, l'une pour le prospectus de *la Démocratie*, feuille qu'il voulait fonder, l'autre pour la brochure intitulée : *la Vérité sur le parti démocratique* (1840). Après la révolution de Février, il créa *la Vraie République* (26 mars 1848), où il eut pour collaborateurs George Sand, Pierre Leroux et Barbès, et *le Journal de la vraie République* (9 mars 1849), qui en est la continuation, avec cette épigraphe : « Sans la révolution sociale, il n'y a point de vraie République. » Depuis le coup d'État de 1851, il vit à l'étranger.
Critique distingué, M. Thoré a donné sur les beaux-arts de nombreux articles à *l'Artiste*, au *Siècle*, au *Constitutionnel*. Il a dirigé la publication de *l'Art moderne* et a signé le compte rendu

des *Salons* de 1844 à 1847 (4 broch. in-8). On a aussi de lui un *Dictionnaire de phrénologie et de physionomie à l'usage des artistes* (1836, in-8).

THORIGNY (Tiburce LEULLION DE), magistrat français, sénateur, ancien ministre, est né en 1801. Ayant terminé ses études de droit à Paris, il se fit recevoir avocat en 1824; mais il s'abstint de plaider et ce ne fut qu'après la révolution de Juillet qu'il entra dans la magistrature. Attaché au parquet de la Cour de Lyon, il instruisit, en 1834, le procès des insurgés d'avril. Dix ans après, M. Hébert le désigna pour remplir à Paris les fonctions de substitut près la Cour royale; il les occupa un an et fut nommé avocat général, en 1845, près la même cour.

Destitué par le gouvernement provisoire, en 1848, M. de Thorigny reprit la robe d'avocat et défendit dans plusieurs procès politiques *la Gazette de France*. Il se rallia ensuite à la politique de l'Élysée et fit partie du dernier ministère qui précéda le coup d'État. Il ne connut les desseins du pouvoir exécutif qu'au moment de leur exécution même, en laissant à M. de Morny son portefeuille de l'intérieur. Il entra néanmoins dans la Commission consultative; puis, à la réorganisation des pouvoirs, il fut nommé conseiller d'État (25 janvier 1852). Le décret du 4 mars 1853 le fit entrer au Sénat. Il est depuis le 8 décembre 1852, commandeur de la Légion d'honneur.

THORNEYCROFT (Mary FRANCIS, mistress), femme sculpteur anglaise, née, en 1814, à Thornham (comté de Norfolk), fille d'un sculpteur, prit de bonne heure le goût des arts et présenta, dès l'âge de vingt ans, aux expositions de l'Académie royale, des *bustes*, une *Pénélope* et un groupe, *Ulysse reconnu par son chien*; la première œuvre qui attira l'attention sur elle fut la *Jeune fille à la fleur*, statue de grandeur naturelle. En 1840, elle épousa un sculpteur, T. Thorneycroft, ancien élève de son père, et l'accompagna bientôt en Italie (1849). A Rome, elle exécuta les modèles de *Sapho* et de l'*Enfant endormi*; ce dernier plut tant à M. Gibson qu'il obtint pour l'auteur la commande des statues de la princesse *Alice* (1843), de la *Princesse royale*, du prince *de Galles* et du prince *Alfred*, que l'artiste a représentés sous l'allégorie des quatre saisons. On a encore d'elle des *Études d'enfants*, une *Jeune fille sautant* (1854), un buste en bronze de *la reine*, qui a paru à l'Exposition universelle de 1855, deux statues en marbre, figurant, sous les traits de deux jeunes princesses de la famille royale, *l'Abondance* et *la Paix* (1856).

THORNTON (William), économiste anglais, né, en 1813, à Burnham (comté de Buckingham), employé depuis 1836 dans les bureaux de la Compagnie des Indes orientales, a écrit quelques ouvrages d'économie politique, plus estimés pour les documents qu'ils renferment que pour l'exposition: *Excès de population et moyen d'y remédier* (over Population and its remedy; Londres, 1846, in 8); ouvrage spécialement relatif à l'Angleterre; *Plaidoyer pour les cultivateurs propriétaires* (A plea for peasant proprietors; 1848, in-8), etc.

THORPE (Thomas B.), littérateur américain, né à Westfield (Massachussets), le 1er mars 1815, entra en 1833 à l'université méthodiste wesleyenne de Middletown (Connecticut), fut forcé par sa santé de passer dans la Louisiane, qu'il a habitée jusqu'en 1853. Adonné à la peinture, il exposa son premier tableau à l'âge de dix-sept ans; mais s'étant tourné vers les lettres, il se fit connaître par une série de contes [illegible] où il décrit d'une manière pittoresque [illegible] sauvage et la vie aventureuse du [illegible] publia dans différents journaux [illegible] *Tom Owen le chasseur d'abeilles*. [illegible] lièrement: *le Grand ours de l'Arkansas* [illegible] of Arkansas; New-York, 1835, [illegible] *tères du fond des bois* (the Mysteries [illegible] woods; 1846).

M. Thorpe a été longtemps le [illegible] d'un journal whig de la Nouvelle-[illegible] la guerre du Mexique, chargé de [illegible] pêches au général Taylor, il resta, [illegible] la campagne, le correspondant d'un [illegible] Nouvelle-Orléans, et après la prise de [illegible] il fit paraître *Notre armée sur le Rio-Grande* [illegible] army on the Rio-Grande; Philadelphie [illegible] in-12), et *Notre armée à Monterey* [illegible] Monterey; in-12). En 1853 il alla [illegible] York et y publia une collection de [illegible] sous ce titre: *la Ruche du chasseur* [illegible] (the Hive of the Bee-hunter; 1854 [illegible] fourni de nombreux articles au *Harper* [illegible] sur la Louisiane et sur le sud et le [illegible] général. A part une certaine trivialité [illegible] qui tient même à la couleur locale [illegible] réserve dans la manière de M. Thorpe [illegible] de verve unie à un grand caractère [illegible]

THORPE (Benjamin), philosophe [illegible] vers 1808, s'est surtout occupé de l'[illegible] glo-saxon. Il traduisit d'abord en [illegible] *maire anglo-saxonne* de Rask, pour [illegible] celle de Kemble, et donna ensuite [illegible] nombreuses d'ouvrages anglo-saxons [illegible] une paraphrase en vers de la bible [illegible] avec traduction et commentaires: *An-glo-saxonica* (1844, 2 vol.); *Version* [illegible] *de l'histoire d'Apollonius* (the Anglo-[illegible] sion, etc.; 1834); *Libri Psalmorum* [illegible] *qua latina, cum paraphrasi* [illegible] (1835); la grande collection des *Anciennes institutions de l'Angleterre avec glossaires* [illegible] *taires* (Ancient law and institutes of [illegible] 1848 et ann. suiv., tom. I-XI, in-8); [illegible] *niensis* (1842); *Mythologie du Nord* [illegible] thology (1852, 3 vol.), où il a réuni [illegible] des légendes du Nord; etc. M. Thorpe [illegible] gouvernement, pour ses travaux, un [illegible] nuel de 150 livres st. (3900 fr.).

THORSTENSEN (Jon), savant islandais [illegible] 7 juin 1794, dans le district de Hunavatn [illegible] études à l'université de Copenhague et [illegible] en 1819, dans sa patrie, où il exerce [illegible] cine. Docteur en philosophie de l'université [illegible] Marbourg (1847), il est membre de la Société [illegible] téraire islandaise, de l'Académie de médecine [illegible] Copenhague, etc. On lui doit des observations météorologiques faites en Islande de 18[illegible] qui forment la seconde partie des *Collectanea* [illegible] *teorologica* (1839, in-4), et dont M. [illegible] donné un extrait dans le *Voyage en Islande* [illegible] *Groënland* (1835-1836). Il a publié quelques [illegible] médicaux en islandais et fourni des [illegible] Recueil de l'Académie de médecine de Pa[illegible]

THORTSEN (Charles-Adolphe), littérateur [illegible] nois, né à Copenhague, le 22 décembre [illegible] prit les grades de maître ès arts (18[illegible]) [illegible] teur en philosophie (1836), et, après avoir [illegible] gné les langues anciennes dans différentes [illegible] devint recteur de l'École latine de Randers [illegible] sur laquelle il publie annuellement des [illegible] *ments* (Efterretninger). L'université de Copenhague [illegible] lui décerna, en 1821, le prix d'esthétique [illegible] ses travaux, parmi lesquels on remarque [illegible]

...étrique danoise (Forsœg til en dansk Metrik : ...nhague, 1833-1834, 2 vol. in-8) ; *Coup d'œil ...rique sur la littérature danoise jusqu'en* 1814 ...orisk Udsigt over den danske Litteratur ...l Aar 1814 ; 3e édit., Ibid., 1851). M. Thort... a publié aussi quelques poésies et fourni des ...les de critique à divers recueils.

...IOUAR (Pierre), écrivain italien, né à Flo...e, en 1809, d'une famille pauvre, entra dans ...rrière de l'enseignement. En 1848, sous l'ad...stration de M. Guerrazzi, il fut nommé di...eur de la maison de travail ; mais le 9 mai, ...s le rétablissement du pouvoir régulier, il fut ...itué, le professorat lui fut interdit et ses li... bannis des écoles.

...s écrits se composent, en grande partie, de ...es et *Nouveaux contes* pour la jeunesse et pour ...ance, où se réunissent la moralité et l'intérêt ... une élégante simplicité. Il a fourni en outre ...ournal de l'abbé Lambruschini, le *Guide de ...tructeur*, et une suite d'articles qui ont formé ... tard un excellent petit livre, les *Lectures pour enfants* (Milan, 1840). Il rédige à Turin le ...nal populaire *les Lectures de famille*.

...HOURET (Antony), publiciste français, ancien ...résentant du peuple, né à Tarragone, le 15 juil... 1807, de parents français, depuis longtemps ...niciliés en Espagne, rentra en France après ...acuation de la Péninsule, fit ses classes au ...lége de Douai, se maria à l'âge de dix-huit ... et vint suivre à Paris les cours de l'École de ...oit. Dès cette époque il signa de ses initiales un ...nd nombre d'articles politiques et littéraires ...s les organes du libéralisme. Reçu avocat ...lques jours avant la révolution de Juillet, il ...nbattit sur les barricades, puis, se jetant ...ns l'opposition la plus avancée, contribua, dès ...30 juillet, à la fondation de la Société des amis ... peuple et du journal de cette société, ainsi ...'à la création de *la Révolution de* 1830, qui ...s tard s'appela *la Tribune* ; les amendes ou les ...crifices personnels que lui coûtèrent ces publi...tions, s'élevèrent à plus de 100000 francs ; il eut ...subir plus de trente procès en Cour d'assises. Dans les prisons de la Force, de Sainte-Pélagie, ... la Conciergerie et de Saint-Waast, où il passa ...ès de cinq années, M. Thouret se livra à des ...avaux d'imagination et composa successivement : ...*oussaint le mulâtre* (1834, 2 vol. in-8) ; *Blanche ... Saint-Simon* (1825, 2 vol.), et *l'Enfant de Dieu* ...836, 2 vol.), romans historiques empreints de ...s idées démocratiques. Rendu à la liberté en ...835, il prit une part plus prudente, quoique ...ssi active, aux actes de l'opposition républicaine, ...ollabora à *la Réforme* et fit ensuite paraître le ...*oi des Frenelles* (1841, 2 vol. in-8), roman, et ...*Antiquaire* (1847), comédie en quatre actes et ...n vers représentée à l'Odéon.

Après le 24 février 1848, M. Thouret qui s'était ...té tout entier dans la lutte, fut nommé commis...aire général dans le Nord. Il sut, par une mo...ération inattendue, se concilier l'estime de tous ...es partis ; M. Ledru-Rollin, trompé sur son ...ompte, le révoqua. Au 4 juin, il fut élu repré...entant de ce département, en remplacement de ...l. de Lamartine, qui avait opté pour celui de la ...eine. Déjà l'Assemblée nationale, témoin de ...on attitude courageuse durant l'envahissement ...du 15 mai, l'avait nommé son délégué à l'hô...tel de ville. Ce fut là qu'il rédigea la proclama...tion qui appelait la garde nationale au secours de l'ordre menacé. Dans la Constituante, il ap...puya d'abord toutes les mesures gouvernemen...tales, les décrets sur les clubs, l'institution de la présidence, même le maintien *nécessaire* de l'état de siége, « faisant fléchir un principe devant un fait. » Après l'élection du 10 décembre, il se rapprocha de l'extrême gauche, tout en faisant appel en mainte occasion aux sentiments de concorde et de fraternité politique. Réélu à la Législative par 92000 voix, il protesta contre la substitution dans les comptes rendus du *Moniteur* de l'expression *monsieur* à celle de *citoyen*, et se signala par la vivacité de son opposition à la politique de l'Élysée. A la suite du coup d'État il fut compris au nombre des représentants éloignés momentanément du territoire français par le décret du 9 janvier 1852. — M. Thouret est mort à la fin de 1857.

THUILLIER (Pierre), peintre paysagiste français, né à Amiens, le 17 juin 1799, appartient par sa mère à la famille de l'académicien Delambre. Destiné d'abord à la magistrature, il fit dans cette vue des études complètes. Ce ne fut qu'en 1823, que, libre de se livrer à ses goûts, il suivit l'atelier de M. Watelet, puis celui de M. Gudin. Il se mit ensuite à voyager. La plupart de ses tableaux ont été en quelque sorte pris et calqués sur la nature. Outre plusieurs excursions dans tout le midi de la France, il a visité, de 1839 à 1843, l'Italie et la Sicile, et exploré trois fois l'Algérie pendant trois années successives (1845-1847).

M. Thuillier a exposé pour la première fois en 1831, et ne s'est abstenu qu'en 1840. Nous citerons entre autres paysages estimés : *un Moulin près de Beauvais* (1831) ; *Vue de Garches*, *le Lac des Quatre-Cantons*, *la Vallée de Bade*, au musée d'Amiens (1835) ; *le Château de Waltzin* (1837) : les vues du *Monte San-Liberatore*, de *Vietri*, d'*Amalfi*, de la *Voie Tibertine*, de la *Voie des Tombeaux*, etc. (1839-1843) ; le *Retour du marché*, la *Vallée de Gapeau*, le *Ravin de Thiers*, *la Route de la Kasbah*, *Vue de Constantine*, *le Pont el-Cantara*, *la Bruyère*, commandé par le ministère de l'intérieur ; *la Rosée*, *les Bords de l'Orne et du Loir*, *Vues de Harlem*, *d'Amsterdam*, etc. A l'Exposition universelle de 1855, cet artiste a donné, avec divers sujets précédemment exposés, *la Brèche de Constantine*, *le Lac d'Annecy*, déjà couronné à Genève (1854) et appartenant au musée de cette ville, et *le Coup de vent*, grand tableau de dix pieds ; et au salon de 1857 : *le Mont Blanc*, *le Pâturage*, etc. Les paysages les plus appréciés de M. Thuillier appartiennent aux musées d'Amiens, de Saint-Quentin, de Boulogne, de Genève. Un assez grand nombre ont été réunis dans celui de la petite ville du Puy-en-Velay, où ils sont l'objet d'une admiration toute populaire. Cet artiste a obtenu aux salons de Paris une 3e médaille en 1835, une 2e en 1837, une 1re en 1839, et un prix spécial du jury de 1848 ; puis une médaille d'or de la Société du Puy en 1836, et le premier prix de paysage à l'Exposition de Genève en 1854. Il a reçu la décoration en juin 1843.

THUILLIER (Mlle Louise), fille du précédent, née à Amiens, en 1829, fit avec sa famille, à l'âge de dix ans, un séjour de quatre ans en Italie, et plus tard accompagna son père dans les trois voyages qu'il entreprit en Algérie. Elle a exposé, de 1847 à 1850, *Lisière de bois*, divers sites algériens, tels que *le Pont el-Cantara*, *le Chemin maure*, *l'Entrée du désert* ; une collection de dessins ou *Portraits des sheiks arabes*, maintenant à Versailles, *Jeune Provençale à la fontaine*, *Rêverie*, des *Vues* de Normandie, et plusieurs portraits, notamment celui de *M. Bastion de Fontenay*, son grand-père. Elle a obtenu une 3e médaille en 1847.

THURLOW (Édouard-Thomas HOVELL THURLOW, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1814, descend d'un chancelier élevé en 1792 à la pairie

héréditaire. A sa majorité il prit à la Chambre des Lords la place de son père, vacante depuis 1829. Il appartient au parti conservateur. Marié à miss Hodson (1836), il a deux enfants, dont l'aîné, Édouard-Thomas Thurlow, est né en 1837.

THURMANN (Jules), géologue et botaniste suisse, né à Neufbrisach, le 8 novembre 1804, étudia à Porentruy et à Strasbourg et fut admis à l'École royale des mines de Paris. De retour en Suisse en 1828, il s'y fit naturaliser, entra dans le génie fédéral, puis dans l'enseignement, qu'il quitta en 1843 pour se livrer exclusivement à ses travaux scientifiques. On a de lui de nombreux traités et mémoires : *Essai sur les soulèvements jurassiques* (1832-1836), qui valut à l'auteur le nom de fondateur de la géologie des monts Jura; *Essai de phytostatique, ou Étude de la dispersion des plantes vasculaires* (1848); *Esquisses orographiques du Jura* (1852). — M. Thurmann, le principal fondateur de la Société jurassique d'émulation, qui compte aujourd'hui plus de cent cinquante membres, est mort le 25 juillet 1855.

TICKNOR (George), historien américain, né à Boston, le 1er août 1791, fut élevé au collége de Dartmouth, consacra trois années à l'étude des classiques anciens, puis embrassa la carrière du droit et se fit admettre, en 1813, au barreau. Ses goûts littéraires prévalurent cependant sur la pratique de sa profession, et, en 1815, il s'embarqua pour l'Europe avec le dessein de fortifier son éducation dans une université allemande. Il choisit Gœttingue, et, après deux ans de retraite, il parcourut différentes contrées et séjourna tour à tour à Paris, à Madrid, à Rome et à Édimbourg. Il porta particulièrement son attention sur les dialectes romans et la langue castillane. A son retour aux États-Unis, il prit possession de la chaire de littérature moderne qui venait d'être créée à Harvard et qu'on s'était empressé de lui offrir pendant son absence. Son cours fut un des plus fréquentés, et la manière neuve et originale dont il traita les écrivains français et espagnols, Dante, Gœthe, les poëtes anglais, exerça, au dire de M. Prescott, une influence notable sur la direction littéraire des études dans son pays.

Après quinze ans de professorat, M. Ticknor résigna ses fonctions en 1835, et se rendit en Espagne avec sa famille; il y utilisa son séjour en réunissant, avec le concours de l'orientaliste, don P. de Gayangos, de nombreux matériaux sur la littérature de la Péninsule. Le fruit de ses recherches fut l'*Histoire de la littérature espagnole* (History of spanish litterature: New-York, 1849, 3 vol. in-8; 2e édit., 1854), un des ouvrages les plus complets et les plus consciencieux qui aient paru sur ce sujet; elle se divise en trois parties : 1o du XIIe siècle au règne de Charles-Quint; 2o jusqu'à la fin du XVIIIe siècle; 3o le dernier siècle et les premières années du nôtre jusqu'à l'invasion française. Il en existe des traductions en espagnol et en allemand. On a encore de M. Ticknor : *Vie de La Fayette* (a Life of La Fayette: 1825); *Souvenir de N. A. Haven* (the Remains of N. H. Haven; 1837), et de nombreux articles d'histoire et de critique.

TICKNOR ET FIELDS. Voy. Fields.

TIDEMAND (Adolphe), peintre norvégien, né en 1816, à Mandal, ville de l'Amt (département) de ce nom, suivit d'abord les cours de l'Académie de Copenhague, étudia quelque temps à Dusseldorf, et retourna s'établir en Norvége, où il cultive le paysage et le genre historique. Nommé peintre de la couronne, il a décoré le château d'Oscarshall, situé près de Christiania. [illegible] à l'Exposition universelle de Paris, en 18[illegible], un paysage historique, ayant pour [illegible] *railles dans les campagnes de la N[illegible] tumes du siècle passé*, et qui lui a valu [illegible] daille de première classe. Il est [illegible] l'ordre norvégien de Saint Olaf, et membre [illegible] Académies des beaux-arts de Berlin, [illegible] hague, de Stockholm et d'Amsterdam.

TIEDEMANN (Frédéric), anatomiste [illegible] logiste allemand, né à Cassel le 2[illegible] étudia les sciences naturelles à [illegible] Marbourg, où son père, littérateur [illegible] pait la chaire de philosophie; il prit, en [illegible] grades universitaires, fut nommé professeur [illegible] natomie et de zoologie à l'université de [illegible] hut, passa onze ans après (1816) à l'université [illegible] Heidelberg où il fit pendant trente-qua[illegible] cours très-suivis d'anatomie, de phys[illegible] de zoologie. Retiré depuis 1849 à Franc[illegible] le-Mein, il y a célébré en 1854 le cinqu[illegible] anniversaire de sa promotion au grade [illegible] teur. M. Tiedemann est membre corres[illegible] de l'Institut de France et de plusieurs [illegible] grandes sociétés savantes de l'Europe.

On a de lui de nombreux et importants [illegible] ges : *Zoologie* (Landshut, 1808-1810, [illegible] *Anatomie du cœur du poisson* (Anat[illegible] Fischherzens: Ibid., 1809; *Anatomie et [illegible] naturelle du lézard volant* (Anatomie und [illegible] geschichte der fliegenden Eidechse: Nürn[illegible] 1811); *Anatomie des monstres sans tête* [illegible] kopflosen Missgeburten: Landshut, 181[illegible] *mie et histoire de la formation du cerv[illegible] le fœtus humain* (Anat. und Bildungs[illegible] des Gehirns im F., etc.; Nüremberg, 18[illegible] *tomie de la holothurie tubiforme, de l'[illegible] mer couleur d'orange et de l'hérisson* [illegible] (Anat. der Bohreuholothurie, etc.: He[illegible] 1820), savant mémoire auquel l'Institut [illegible] le prix de 3000 fr. proposé depuis 18[illegible] meilleur travail sur la construction des [illegible] rayonnés. *Tabulæ nervorum uteri* [illegible] *Tabulæ arteriarum corporis humani* [illegible] suivi d'un *Supplément* (Ergaenzungen [illegible] *Icones cerebri simiarum* (1822); *Expérien[illegible] la digestion* (die Verdauung nach [illegible] Heidelberg, 1826-1827, 2 vol.; 2e [illegible] avec M. L. Gmelin; *Physiologie de l'homme* [illegible] siologie des Menschen; Darmstadt, 18[illegible] t. I et III); *du Resserrement et de l'[illegible] artères dans certaines maladies* (über [illegible] und Schliessung der Pulsadern in Krank[illegible] Heidelberg, 1843); *Vers et insectes vi[illegible] les organes olfactifs de l'homme* (Von [illegible] Würmern und Insecten in den Geruch[illegible] nen; Manheim, 1844). *Histoire du tabac* (Geschichte des Tabacks, etc.; Fra[illegible] 1854), etc., etc. M. Tiedemann est [illegible] avec MM. Reinhold et Treviranus, un des [illegible] teurs du *Journal de phrénologie*.

TIELEMANS (Jean-François), juriscons[illegible] homme politique belge, né à Bruxelles, le [illegible] vembre 1799, fit de brillantes études à l'[illegible] sité de Liége, fut reçu docteur en droit [illegible] se mit avec ardeur au service de la ca[illegible] rale, devint l'ami de M. de Potter, [illegible] pendant quelques années *le Journal* [illegible] En 1827, il reçut du gouvernement [illegible] mission de visiter les universités d'Alle[illegible] d'étudier l'esprit et les méthodes de l'en[illegible] ment, particulièrement celui du droit [illegible] tique. A son retour il obtint une place [illegible] au ministère des affaires étrangères [illegible] n'en resta pas moins fidèle au parti libéral [illegible]

l'alliance entre les libéraux et les catholiques ıtre le gouvernement hollandais, il prêta l'ap- de son talent aux journaux de l'opposition, *Belge*, *le Catholique*, *le Courrier des Pays-s*. Le 30 avril 1830, traduit, avec Bartels et de tter en Cour d'assises, il fut condamné à sept s de bannissement pour excitation à la révolte ntre le gouvernement. Il se retira en France. La révolution de Juillet ayant eu pour contre-up, en Belgique, les journées de septembre et xpulsion des Hollandais, M. Tielemans rentra ns son pays, fut nommé administrateur génél de l'intérieur, et fit partie de la commission constitution. Dans une lettre au gouverneent provisoire (7 novembre 1830), il hasarda ie proposition qu'il soutint ensuite inutilement vant le congrès, et qui tendait à soumettre, bout de trois ans, à un nouveau congrès la iestion de la monarchie ou de la république, lon que le premier congrès aurait adopté l'une l'autre (art. 1 et 2). Pendant cet intervalle s choses de première nécessité seraient exemptes tout impôt. Le 26 février 1831, M. Tielemans çut le portefeuille de l'intérieur, qu'il ne garda un mois. Après avoir été successivement gouerneur des provinces d'Anvers et de Liége, il evint conseiller à la Cour d'appel du Brabant 9 octobre 1834). A l'avénement du ministère béral, en 1847, il rentra dans la carrière poliique, comme député de Bruxelles; il montrait a même énergie, lorsque la loi des incompatiilités le força de renoncer à son mandat.

M. Tielemans s'est associé très-activement à la ondation de l'université libre de Bruxelles, et y ait un cours très-suivi de droit administratif. Déjà il avait commencé, avec M. Ch. de Brouckère, la publication d'un recueil intitulé: *Réertoire du droit administratif de la Belgique*, qu'il a continué seul et qui fait autorité dans la science et dans la pratique.

TIEN-TÉ (c'est-à-dire *Vertu céleste*), prétendant à l'empire en Chine et chef de la grande insurrection, a pour nom dynastique TAÏ-PING-WANG (littéralement, *roi de la paix universelle*). On sait que l'insurrection a pris naissance en 1850, dans le Kouang-si, vaste province administrée par un gouverneur général et faisant partie de la vice-royauté des deux Kouangs; située au sud-ouest de l'Empire, elle confine, à l'ouest, avec le Kouang-toung, à l'est avec le Yun-nan, au sud avec le Tonkin et au nord avec le Hounan. C'est un pays de montagnes, où, après des siècles d'occupation, les Tartares n'ont pas soumis encore les districts les plus reculés. La misère des habitants devait être un puissant auxiliaire pour l'insurrection, et une armée d'aventuriers a pu se recruter facilement parmi ces populations sobres, intrépides, endurcies à la fatigue et animées de l'esprit d'indépendance.

Tien-té est né dans ce pays: il avait reçu de la nature de grandes dispositions que ses parents voulurent cultiver. La loi écrite en Chine offre au talent et au travail la plus brillante perspective: les écoles libres, les grades dus au mérite, les plus hautes dignités accessibles au plus pauvre, assurées au plus habile. Mais à la loi l'usage a substitué une monstrueuse vénalité. Le jeune Tien-té, qui avait plus de talent que de fortune, se présenta aux examens de Canton et échoua dans les études exigées pour le plus modeste des grades. Énergique et persévérant, il revint à la charge, mais toujours sans succès. Un vieillard converti, qui distribuait dans la cour du palais des examens, des livres chrétiens publiés par les missionnaires protestants, lui donna une traduction de la Bible. Cette lecture le jeta dans un état prolongé de fièvre et d'extase, d'où il sortit avec tout un système religieux et politique, fondé sur la Bible et mêlé d'idées chinoises et de quelques étranges conceptions personnelles.

Indigné de ses échecs et plein du dessein de venger les lois outragées de son pays, il alla se mêler aux Européens répandus dans l'extrême Orient; on dit qu'il passa les mers et descendit jusqu'à Batavia, où, pendant trois ou quatre ans, il aurait, par un petit commerce habilement conduit, amassé assez d'argent pour suffire, pendant plusieurs années encore, à une vie en apparence inactive. Quoi qu'il en soit de son séjour présumé à Batavia, le R. P. Feliciani, préfet apostolique à Hong-kong, où il a résidé pendant dix-huit ans, assure qu'à l'époque de la guerre faite par l'Angleterre contre la Chine, Tien-té vécut plus de deux ans au milieu de la colonie naissante des Anglais. Silencieux et comme muet, il observait tout; on le regardait comme un être bizarre. Il disparut et personne ne songea plus à lui. Il avait regagné ses montagnes, emportant avec lui ses observations sur les arts, les mœurs, la politique et les religions des Européens. Ses actes postérieurs prouvent incontestablement le fait de relations personnelles et durables, non-seulement avec des individus européens, mais encore avec des sociétés européennes.

Depuis des siècles que les Tartares ont envahi la Chine et qu'ils ont placé leur race sur le trône, ainsi que dans les hautes positions de ce vaste empire, il existe des sociétés secrètes de patriotes chinois, voués à la destruction de la domination mantchoue et nourrissant l'espoir d'arriver par le renversement de la dynastie à un gouvernement national. Ces sociétés se sont multipliées avec le temps. A Singapore, à Pinang, à Manille elles ont de nombreux adeptes; Tien-té s'introduisit dans plusieurs d'entre elles, notamment dans celle des *Trois-Unis*, et réussit en quelques années à les réunir en un seul faisceau.

Alors il commença la révolution à main armée; mais, après trois mois de lutte sans résultats, il prit le parti de rentrer encore pour un temps dans l'ombre. Ses premiers actes publics ayant attiré sur lui les regards de tous ceux des Chinois qui partageaient ses aspirations, il se vit, après une nouvelle période de conspiration secrète, en état de reparaître à la tête des mécontents de l'Empire et d'obtenir de grands succès. Les insurgés firent une manifestation qui équivalait à une déclaration de guerre à mort; ils renoncèrent à la coutume de se raser la tête, et de laisser croître seulement sur le sinciput un prolongement caudal, coutume tartare que les vainqueurs avaient imposée, comme pour les marquer, à leurs nouveaux sujets. C'était rompre sans retour avec la domination étrangère que de couper cette queue et laisser croître leur chevelure. Tous les adhérents quittèrent en outre la tunique tartare pour prendre la robe ouverte sur le devant, que leurs aïeux portaient du temps de la dynastie des Mings. Ce simple coup de ciseau dans la chevelure, qui constitue en Chine un acte de haute trahison, et ce changement de costume, symbole d'une résolution énergique, émurent vivement la cour de Pékin.

Ce fut au mois d'août 1850 que les journaux de cette ville parlèrent pour la première fois de l'insurrection chinoise. Selon la gazette officielle, cette troupe ne se composait que de pirates échappés à la mitraille des Anglais, sur les côtes du Fo-kièn. Les insurgés, au lieu de démentir ces bruits, continuèrent à recruter leur armée et attendirent patiemment que l'on envoyât contre eux les *tigres* du Céleste-Empire (c'est ainsi qu'on appelle les soldats impériaux). Après s'être tenu

quelques mois dans le sud-ouest du Kouang-si, ils se rapprochèrent, en exécutant des mouvements stratégiques insignifiants, des frontières du Kouang-toung. Les premières villes qui tombèrent en leur pouvoir furent la ville de Ho, l'une des plus commerçantes de la province, et le chef-lieu de Kiang-men, où trois mandarins de haut grade périrent en les combattant. Marchant toujours droit devant lui et s'emparant chaque jour d'un nouveau point qu'il abandonnait le lendemain, Tien-té traversa en vainqueur les provinces du Kouang-si, du Hou-nan, du Hou-pé jusqu'à ce qu'en 1853, Nankin tombât entre ses mains et devînt la capitale de la nouvelle dynastie. De là il se remit en marche avec son armée dans l'intention de faire une trouée jusqu'à la ville de Pékin. Dans un pays aussi fortement centralisé que la Chine, tant que Pékin est aux mains des Mantchoux, ils règnent toujours dans l'empire; mais le jour où le prétendant entrera dans la ville impériale, les provinces qu'il aura traversées et non conquises, reconnaîtront son droit et se soumettront à son autorité. Depuis la prise de Nankin, on démêle mal, au milieu des nouvelles contraires, les résultats positifs de la marche de l'insurrection, tour à tour vaincue et victorieuse.

Un des aspects les plus remarquables de cette révolution, c'est le caractère religieux que ses chefs ont voulu lui imprimer presque dès l'origine. On a été surtout frappé des doctrines nouvelles qui inspirent les proclamations et les manifestes du prétendant et de ses généraux. Elles contiennent un mélange bizarre des dogmes du christianisme avec la mission divine que s'est attribuée Tien-té. L'unité de Dieu y est formulée nettement, et, autour de ce dogme fondamental, se groupent une foule de notions empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament. L'insurrection a déclaré la guerre en même temps à l'idolâtrie et à la dynastie tartare, et, après avoir battu les troupes impériales et renversé l'autorité des mandarins, on s'empresse de détruire les pagodes et de massacrer les bonzes. Le gouvernement des insurgés est une théocratie. Ils regardent le chef suprême, qui les dirige comme investi par Dieu même des fonctions d'exécuteur de sa volonté sur la terre. D'après leurs idées, tantôt ce chef est appelé au ciel, et tantôt le Tout-Puissant descend lui-même auprès de lui. L'idée politique qui domine dans leurs proclamations, à côté de l'idée religieuse, est celle du fractionnement de l'Empire qui doit suivre aussitôt la prise de Pékin. Ils déclarent que ces contrées, aussi éloignées les unes des autres par les mœurs que par la distance, ne peuvent former un même corps et rester soumises aux mêmes lois. Leur gouvernement est administré avec une énergie et une discipline remarquables. Sous leur régime, le tabac, le vin et l'opium ont été prohibés.

Les divers corps de troupes sont commandés par cinq chefs indépendants qui prennent, sous la suzeraineté du prétendant, le titre de rois, et se partagent d'avance les provinces du Céleste-Empire. Ils passent tous pour des hommes éclairés, à la fois disciples de Confucius et protestants ou déistes. Nous avons réuni, sous le nom de chacun d'eux, ce que les relations les plus récentes ont pu nous fournir de détails. (voy. HOUNG-SIEOU-TSIUÈN, HIANG-TSIOU-TSING, SIAO-TCHA-KOUÉI, FOUNG-HIÈN-SAN, WEI-TCHINGI). L'organisation militaire des insurgés rappelle les centuries et décuries romaines; des commandements y sont donnés à des femmes qui prennent le titre de *Nin-tsiang* (capitaines-femmes). Dans cette armée il y a un corps administratif et un corps d'officiers d'élite : on les distingue à la couleur de leur écharpe et de leur coiffure. La masse des troupes ne port[...]
les insurgés qu[...]
tunique simple[...]
dats, officiers, [...]
rois reconnaissen[...]
chef suprême, T[...]

Celui-ci s'annon[...]
dynastie des Min[...]
l'ancienne bonne [...]
ministrative et com[...]
darins corrupteurs [...]
bileté d'un prétend[...]
politique de manièr[...]
nauté des intérêts. [...]
pour tous, il n'a q[...]
son père, un ancie[...]
ami? Nul ne le sait. [...]
rieux l'accompagne [...]
solidaires de sa fortu[...]
l'empereur lui-même [...]
tement l'état-major de [...]
dant que ses générau[...]
des villes et gagnant d[...]
cart, surveillant l'atti[...]
proportionner sa politiq[...]
assez près du théâtre de [...]
ennemis ne puissent sou[...]
assez loin pour que ses [...]
mer sa témérité. *Après* [...]
futurs vassaux, lui envoie[...]
pour lui rendre compte des [...]

Voici quelques *traits* [...]
thentique du prétendant. [...]
l'ont prématurément vieilli [...]
et sa physionomie *exprime* [...]
cette douceur propre à certains [...]
n'exclut pas la fermeté pousse[...]
nation. Son teint est *safran*[...]
Chinois des provinces mérid[...]
plus haute que celle de l'emp[...]
mais il paraît moins robuste[...]
impassible et pénétrant; [...]
il laisse deviner ses volontés [...]
exprime. Il vit fort retiré et [...]
qu'à ceux qui doivent prendre [...]
ordres. Ces habitudes de retraite [...]
à quelques-uns que ce chef suprê[...]
ne pas exister et qu'après la [...]
Chine par les cinq rois qui se serv[...]
on verrait peut-être s'évanouir [...]
imaginaire; mais des lettres récen[...]
naires parlent de prisonnières éch[...]
camp qui ont vu de près cet augu[...]

Fidèle à la haine qu'il a vouée [...]
Tien-té, pour écarter de ses p[...]
l'influence de leurs institutions, a [...]
rement la plupart des ouvrages [...]
actuellement les lettrés et il a établi [...]
mode d'examen littéraire, d'après [...]
didats devront être interrogés sur [...]
a traités dans ses écrits. Voici le [...]
cations qu'on lui attribue : *Livre d*[...]
ligieux de la dynastie de Tai-ping [...]
trimétrique; l'Ode pour la jeunesse[...]
Décrets célestes et des *Déclarations* [...]
impériale; le Livre des déclaration[...]
divine faites à l'occasion de la d[...]
céleste sur la terre; la *Déclaration* [...]
Tai-ping; les *Proclamations* pub[...]
de l'empereur par Hiang et Siao. [...]
dynastie Tai-ping sur la rédemption [...]

Dans ses écrits, Tien-té prohib[...]
les cérémonies superstitieuses de [...]
Bouddha et y substitue une pratiqu[...]
déclare que le grand Dieu est ve[...]
Christ, pour lui apprendre à porte[...]
gouvernement, pour accorder au[...]

…es autres aux peines de l'enfer. …eres soient accompagnées d'une …e thé, de riz ou d'animaux. Ses …sent les devoirs envers Dieu, …et les devoirs domestiques. …e impériale de Paris a reçu, de…es brochures imprimées à Nan…es de Tien-té. Une liste insérée …s comprend l'Ancien et le Nou…en les appelant des livres saints; …t textuellement les dix comman…alogue de Moïse. Dans une troi…stion de la création du ciel et de …uge, de la venue du Sauveur du …Jésus). La morale religieuse et la …taire sont étroitement associées …ients sur la police des camps. …ent on ne peut voir dans Tien-té …le Mahomet chinois cherchant à …sance par le fer et le feu. S'il est …itablement chrétien, il est encore …lu bouddhisme et de l'idolâtrie, et …iautés auxquelles le fanatisme reli…ie, il paraît aussi supérieur par les …le caractère au tartare Hien-foung.

…**URT** (Édouard DE), homme politique …en 1809 à Montfaucon (Aisne), et fils …eur, fit ses classes au collège Char…udia le droit, fut inscrit en 1831 au …la Cour de Paris, plaida avec talent …uses politiques, et se distingua sur…part qu'il prit, avec M. Marie, à l'af…alitions d'ouvriers. A la fin de 1834, …na le palais et se retira aux environs …-Thierry pour se livrer à l'exploitation …riétés. Après s'être en vain porté, en …idat de l'opposition dans cet arrondis…fut envoyé, en 1848, à l'Assemblée …te, le huitième sur quatorze, par 80420 … Il s'y fit surtout remarquer par un sens …pratique dans les discussions économi…fut lui aussi qui prit l'initiative d'une …on sur l'incompatibilité des fonctions pu…vec le mandat législatif. Républicain mo…ota souvent avec la droite, mais repoussa …Chambres, la proposition Rateau et l'ex…de Rome. Depuis quelques années il s'est …tête d'une filature centrale de soie grège …ploite à Chaillot.

…**ETTE DE CLERMONT-TONNERRE** (Pros…beville de MAUTORT, baron), homme poli…rançais, né à Abbeville (Somme), le 4 dé… 1789, s'engagea en 1809 au service mili…prit part aux dernières campagnes de l'Em…et donna, en 1818, sa démission de capi…l'infanterie. M. Tillette fut adopté en 1816 …on oncle maternel, le général comte de …ont-Tonnerre, dont il a le droit, par arrêt …Cour d'appel de Paris, de porter les noms …res. Il a siégé plusieurs fois dans nos assem…politiques: à la Chambre des Députés (1842-…), il a constamment voté avec l'opposition de …he, et, à la Constituante (1848), il s'est …tré favorable au développement des institu…s républicaines. En 1852, il est entré au …ps législatif comme candidat du gouverne…t pour la circonscription d'Abbeville, qui l'a …u en 1857. M. Tillette est un défenseur des …érêts agricoles : plusieurs sociétés d'agricul…e, entre autres la Société linnéenne du Nord, …nt eu longtemps pour président.

TIMBAL (Charles), peintre français, né à Paris, …rs 1822, étudia sous Drolling et débuta par un *…ortrait* au salon de 1847. Il a souvent traité les sujets chrétiens et bibliques, et a exposé : le *Christ mis au tombeau*, *la Vierge et Madeleine au Calvaire* (1848); *l'Agonie du Christ aux Oliviers*, *la Vieillesse de saint Jean*, *Résurrection de la fille de Jaïre*, *les Juifs à Babylone*, *la Vierge au prétoire pendant la flagellation* (1849-1853); *Jésus montant au Calvaire*, *Mgr Donnet*, à l'Exposition universelle de 1855; *la Vierge à la croix*, *Saint Jean à Éphèse*, *Savonarole* (1857), etc. Il a obtenu une 2ᵉ médaille en 1848.

TIMBS (John), littérateur anglais, né à Londres, le 17 août 1801, fut l'éditeur d'un recueil hebdomadaire à bas prix, *the Mirror* (le Miroir), l'un des premiers essais dans un genre qui s'est rapidement propagé. Cette tentative de presse populaire (*two pence paper*) lui valut les éloges de lord Brougham, qui ne craignit pas de la ranger parmi les découvertes utiles au progrès de l'humanité. M. Timbs est surtout connu par des compilations historiques dont quelques-unes ont eu du succès : *les Arcanes de la science; les Curiosités de Londres* (Curiosities of London; 1855, in-8), résumé de tous les travaux descriptifs et statistiques qui ont été faits depuis un demi-siècle dans cette capitale; un *Annuaire* exact de tous les événements qui peuvent intéresser la science, les lettres ou les arts, sous le titre : *Year-Book of Facts in science and art*, avec un nécrologe (Londres, 1839-1856, t. I à XVII, in-8), etc. M. Timbs est aujourd'hui l'un des rédacteurs-propriétaires du *London illustrated News*.

TIMMERHAUS (Charles-Frédéric-Théodore), écrivain militaire belge, né à Corbach en 1800, fut nommé, après la révolution de 1830, officier supérieur d'artillerie et inspecteur de la manufacture des armes de guerre à Liége. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, on cite un *Manuel pour la confection des artifices de guerre*, traduit du hollandais (Bruxelles, 1833, in-8); un *Traité sur les poudres* (1836, in-8), et un *Traité d'artillerie* (Liége, 1838, 2 vol. in-8).

TINGUY (Charles, marquis DE), ancien représentant du peuple aux assemblées républicaines, né en 1814 à Nantes, appartient à une ancienne famille de la Bretagne. Gendre de M. de Grandville, il faisait partie, sous Louis-Philippe, de cette fraction du parti royaliste qui prétendait allier le progrès et la liberté au principe de la légitimité, et il fonda à Bourbon-Vendée un journal, *le Publicateur*, pour en soutenir les opinions. Envoyé, en 1848, à l'Assemblée constituante par la Vendée, le septième sur neuf, il entra au comité des cultes et vota constamment avec l'extrême droite. Absent, lors du vote sur l'ensemble de la Constitution, il écrivit pour réclamer contre cette « œuvre illogique et illibérale. » En 1849, il vint siéger, le troisième du même département, à la Législative et s'y fit remarquer par le même esprit d'opposition au maintien des institutions républicaines. D'accord avec M. de Laboulie, il proposa, dans la discussion de la loi sur la presse, un amendement, plus important que la loi même, par lequel la signature des auteurs était exigée pour les articles de discussions politiques, philosophiques ou religieuses, insérés dans un journal. Cette disposition, inconnue jusqu'alors et qui fut étendue indistinctement à tous les articles publiés par la même voie, fut adoptée, après d'insignifiants débats, par 513 voix contre 281 (9 juillet 1850). Depuis le coup d'État M. de Tinguy est rentré dans la vie privée.

TISCHENDORF (Lobegott-Frédéric-Constantin), érudit allemand, né le 18 janvier 1815, à Len-

genfeld (Voigtland), étudia au collége de Plauen et à l'université de Leipsick, où il prit en 1838 ses licences, et donna une édition du *Nouveau Testament*, qui lui valut un subside du gouvernement pour se rendre à Paris, avec la mission d'explorer nos bibliothèques. Il visita ensuite l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Italie, Malte, l'Égypte, la Palestine, la Syrie, Constantinople, etc., etc., et rapporta en Allemagne des trésors de documents pour une nouvelle édition de la Bible. Ces excursions eurent pour résultat une foule de savantes publications, et en particulier le livre intitulé : *Voyage en Orient* (Reise in den Orient; Leipsick, 2 vol., 1845-1848), qui contient des notices bibliographiques très-intéressantes, notamment sur la bibliothèque du couvent du mont-Sinaï. L'université de Breslau envoya à M. Tischendorf, en 1843, le diplôme de docteur en théologie. En 1845, il obtint une chaire à l'université de Leipsick, où il devint, en 1850, professeur ordinaire de théologie. Depuis cette époque il a entrepris encore divers voyages, pour recueillir de plus amples secours pour une édition de la Bible, à laquelle il paraît avoir consacré sa vie.

Parmi ses travaux, tous édités à Leipsick, on remarque : *Codex Ephræmi syri rescriptus, sive fragmenta Vet. Testamenti* (1845), manuscrit déchiffré par l'éditeur à la Bibliothèque royale de Paris; *Codex Friderico-Augustanus* (1846), le plus ancien de toute l'Europe; ensuite les *Monumenta sacra inedita* (1846); *Evangelium Palatinum ineditum* (1847); *Codex Amiatianus* (1850 et 1854); *Codex Claromontanus* (1852); *Fragmenta sacra palimpsesta* (1854); *de Evangeliorum apocryphorum origine* (1850), ouvrage couronné par l'Académie de la Hollande : *Acta apostolorum apocrypha* (1851); *Evangelia apocrypha* (1853); *Apocalypses apocryphæ* (1854); enfin la précieuse édition, *Novum testamentum triglottum Graece, Latine, Germanice*, etc. (1854, gr. in-8), qui joint à l'exactitude de son triple texte d'excellentes notes critiques.

Chacun des trois textes a été publié à part, par le savant éditeur; l'édition allemande, *das Neue Testament. Deutsch von Dr. Martin Luther* (1844), contient plusieurs dissertations bibliographiques nouvelles. On cite encore une édition de la version des *Septante* (1840), accompagnée de notes critiques, et un certain nombre d'autres éditions du *Nouveau Testament*, avec deux textes en regard. Deux de ces éditions ont paru à Paris. A ces travaux spéciaux sur les textes sacrés, M. Tischendorf joint des études de paléographie et de patristique.

TISSERANT (Hippolyte), acteur français, né à Meudon, vers 1802, et fils d'un jardinier, apprit le métier de peintre sur porcelaine et vint à Paris, où il se lia avec M. Mélingue, alors sculpteur. Entraînés tous deux vers le théâtre par un penchant irrésistible, ils finirent par abandonner chacun leur art, pour s'engager dans une troupe ambulante qui exploita la Flandre, et menèrent quelques années une vie errante et malheureuse. Rentré à Paris, en 1837, M. Tisserant obtint un engagement au Gymnase, y débuta dans une de ses pièces favorites, *Michel et Christine*, et devint un des acteurs les plus utiles de ce théâtre.

Après une courte apparition à la Porte-Saint-Martin, dans *Pied-de-fer* (1844), il vint débuter à l'Odéon, dans *les Contes d'Hoffmann*. Là, entre autres créations, il a rempli avec le plus de succès les rôles de Rodolphe dans *l'Honneur et l'Argent*, de Reynold dans *la Bourse*, de Benvenuto dans *France de Simiers*, de Miller dans *Louise Miller*, etc. M. Tisserant a, dans le jeu et le débit, de la rondeur et de la verve; sa voix est incisive, excelle à lancer le trait, et [illegible] accentuation sauve l'ennui qui accompagne [illegible] vent les tirades de morale au théâtre [illegible] avec M. E. Nus, *le Vicaire de Wakefield* [illegible] cinq actes, jouée en 1856 à l'Odéon.

TISSIER (Jean-Baptiste-Ange), peintre [illegible] çais, né à Paris, le 6 mars 181[illegible], suivit [illegible] à 1837, les ateliers de MM. Ary Scheffer [illegible] laroche et les cours de l'École des beaux-[illegible] adopta l'histoire et le portrait et débuta [illegible] de 1838. Il a principalement exposé : [illegible] *dormie surprise par deux faunes*, [illegible] *la Jeune fille à l'oiseau*, *Tête de Vierge* [illegible] *lorosa* (1844); *le Christ portant sa croix* [illegible] breux portraits, entre autres ceux de [illegible] d'*Abd-el-Kader* et du *comte de Gegen* [illegible] dix *Portraits* anonymes, à l'Exposition [illegible] de 1855 : *le général Mayran*, *le comte* [illegible] (1857). M. Ange Tissier a obtenu, pour [illegible] une 3[e] médaille en 1845, et, pour le portrait [illegible] secondes médailles en 1847 et 1848, et [illegible] daille de troisième classe en 1855.

TISSOT (Claude-Joseph), littérateur [illegible] né vers 1800, fut reçu avocat à Paris [illegible] le barreau jusqu'en 1830. A cette époque [illegible] ses examens de docteur ès lettres et [illegible] carrière de l'enseignement. Après avoir [illegible] de 1834 à 1837, la classe de philosophie [illegible] royal de Dijon, il fut appelé à remplir [illegible] correspondante à la Faculté des lettres [illegible] ville, où son enseignement et ses travaux [illegible] valu une grande considération. M. [illegible] fait chevalier de la Légion d'honneur [illegible]

On a de lui : *Influence comparée* [illegible] *du paganisme et du christianisme* [illegible] (1828, in-18); *Parallèle du christianisme* [illegible] *rationalisme* (1828, in-8), sous le [illegible] matique; *Cours élémentaire de philosophie* [illegible] in-8; 2[e] édit. refondue, 1840); *sur l'*[illegible] *du dimanche* (1839), mémoire qui a [illegible] prix proposé par l'Académie de Besançon [illegible] *ou Science des mœurs* (1840, in-8); [illegible] *de la philosophie* (1840, in-8); *de la* [illegible] *suicide* (1841, in-8); *du Merveilleux* [illegible] (1842), etc. Il a aussi traduit de l'[illegible] certain nombre d'ouvrages philosophiques [illegible] autres, les plus importantes œuvres [illegible] (1830-1843, 5 vol. in-8); *l'Histoire de* [illegible] *sophie* (1835) de H. Ritter; *la Morale* [illegible] (1838) de W. Snell, et *l'Éducation* [illegible] *humain* (1856) de Lessing.

TITTMANN (Frédéric-Guillaume), [illegible] allemand, né à Wittemberg, le 28 [illegible] acheva ses études à Leipsick, où il [illegible] de docteur en droit. Appelé, en 18[illegible] chives de Dresde, il se livra tout [illegible] goût pour les études et les travaux [illegible] En 1811 il obtint le prix à l'Académie [illegible] pour une dissertation très-savante sur [illegible] *des Amphictyons*, imprimée l'année [illegible] Conseiller du haut consistoire, en 18[illegible] seiller secret des archives à Dresde [illegible] une maladie des yeux le força, en 18[illegible] donner ses fonctions et de vivre dans [illegible]

Les ouvrages historiques de M. [illegible] distinguent par la largeur des vues [illegible] cus philosophiques; on cite particulièrement [illegible] *Idées sur la politique et l'histoire de la* [illegible] *ropéenne* (Ideen zur Politik und Gesch[illegible] Europ. Staatsgesellschaft; Dresde, 1[illegible] *stitution de la Confédération allemande* [illegible] lung der Verfassung des deutschen Bu[illegible] sick, 1818); *Constitutions politiques* [illegible] (Darstell. der griech. Staatsverfassungen [illegible]

image
not
available

1792 à Berlin, y fit ses classes, puis embrassa la carrière dramatique et joua pendant plusieurs années aux théâtres de Strélitz, de Breslau, de Brünn et de Vienne; mais en 1832, il quitta la scène, pour se faire auteur, et se fixa à Hambourg. Il a donné un grand nombre de comédies, favorablement accueillies du public, entre autres : *le Meilleur ton* (der beste Ton); *une Cour selon les règles* (Freien nach Vorschrift); *Rosenmüller et Fincke; l'Ordonnance du Roi* (der Kœnigsbefehl); *la Lettre de recommandation* (der Empfehlungsbrief); *l'Homme riche* (der reiche Mann); *Simplicité champêtre* (die Einfalt vom Lande); *Charles XII*, *le Gamin de Paris* (der Pariser Taugenichts), etc., etc. Elles ont toutes paru dans les *Annales du théâtre allemand* (Jahrbuch deutscher Bühnenspiele), dans *l'Almanach* de Kotzebue et dans la collection intitulée : *Comédies* (Lustspiele; Berlin, 1830-1852, 7 vol.)

M. Tœpfer a écrit, en outre, *Esquisses de ma vie ambulante* (Zeichnungen aus meinen Wanderjahren; Hanovre, 1823), et *Contes et nouvelles* (Erzaehlungen und Novellen; Hambourg, 1842-1844, 3 vol.), et collaboré activement à plusieurs recueils littéraires.

TOLBECQUE (Jean-Baptiste), violoniste français, né à Paris, en 1797, entra de bonne heure au Conservatoire, où il étudia sous Rodolphe Kreutzer. Il obtint des succès, puis entra à l'orchestre des Italiens. Vers la fin de la Restauration, connu déjà comme excellent virtuose et comme habile arrangeur de contredanses, il fut chef d'orchestre à Tivoli et dans plusieurs autres bals et jardins publics, et jouit, avant M. Musard, de la vogue la plus absolue. Il dirigea, de 1835 à 1846, avec le concours de son frère, M. Julien Tolbecque, les bals de la cour. M. Tolbecque a publié, chez les principaux éditeurs, un nombre presque incalculable de *Quadrilles*, *Rondos*, *Valses à grand orchestre*, et *Variations* sur les opéras nouveaux.

TOLDY (Franz Schedel, dit), critique hongrois, né le 10 août 1805, à Ofen, où son père était employé du gouvernement, entra à l'université de Pesth en 1819, et fut reçu en 1829 docteur en médecine. Lié avec les meilleurs auteurs nationaux de la Hongrie et déjà connu comme écrivain, il fit en 1829 des cours sur la littérature hongroise à Berlin, où il était allé entendre Hegel. En 1830 il parcourut la Belgique, visita Londres, Paris, Ferney, traversa l'Italie supérieure, et, à son retour dans sa patrie, fut nommé membre de l'Académie hongroise, dont il est devenu premier secrétaire (1831). Il fonda avec Bugat, et rédigea jusqu'en 1833, l'*Orrosi Tar*, le premier journal médical qui ait été publié en hongrois, et remplit, comme professeur adjoint la chaire d'hygiène à l'université de Pesth (1838). Il composa alors quelques ouvrages de médecine, entre autres : les *Éléments de l'hygiène* (die Elemente der Diætetik; Pesth, 1839). Mais voulant concentrer ses études sur l'histoire de la littérature hongroise, qu'il fut plus tard chargé d'enseigner à l'université de Pesth, il donna sa démission de professeur de médecine en 1844 et fut nommé directeur de la bibliothèque de l'université. En 1848, M. Toldy ne prit aucune part au mouvement insurrectionnel, et reçut alors le titre de membre correspondant de l'Académie des sciences de Vienne. Il est depuis 1841 directeur de la Société Kisfaludy, dont il fut l'un des fondateurs.

Ses principaux ouvrages sont : *Lettres esthétiques sur les œuvres épiques de M. Vœrœsmarty* (Pesth, 1827); *Manuel de poésie hongroise* (Handbuch der ungarischen Poesie; Pesth et Vienne, 1828, 2 vol.), remanié sous le titre de [illegible] *der ungarischen Poesie* (Pesth, [illegible]; *la Poésie historique hongroise* avant [illegible] ungarische historische Dichtung [illegible] Vienne, 1850); une histoire de la [illegible] littérature hongroises, en hongrois, [illegible] gymnases, sous le titre de *A Magyar* [illegible] *dalom tœrtenete* (Pesth, 1851-18[illegible]) et en allemand sous celui de *Handbuch* [illegible] *rischen Sprache und Literatur* (Pesth, [illegible]. Il a rédigé, de 1837 à 1844, avec MM. [illegible] et Bajza, l'*Athenæum* et son appendice [illegible] mezœ), revues qui ont exercé une très-[illegible] fluence sur la littérature hongroise, [illegible] *Anthologie hongroise* (Blumenlese aus [illegible] Dichtern; Pesth et Vienne, 1828), et [illegible] *tomathie magyare* (Magyar Chrestomathia [illegible] 1853, 2 vol.). Il rédige les *Annales* de l'[illegible] hongroise et de la Société Kisfaludy, [illegible] 1850 le *Museum hongrois* (Uj Magyar [illegible].

On doit encore à M. Toldy un très-[illegible] bre d'éditions : celles des poëtes moder[illegible] (Pesth, 1833), Czuczor (1836), [illegible] 1845, 5 vol.); les *Œuvres complètes* [illegible] *Kisfaludy* (Saemmtliche Werke des [illegible] 1831, 10 vol.; 5e édit., 1855); *Restes* [illegible] *hongrois* (Reliquien ungarischer Dichter [illegible] 1828); *Légende rimée de saint Catherine* [illegible] *drie* (Gereimte Legende des alexandrin[illegible] ligen Catalin; Pesth, 1854), etc. En 18[illegible] mencé, sous le titre de *Nemzeti* [illegible] grand recueil de classiques hongrois, [illegible] ont déjà paru les œuvres du comte [illegible] avec biographie (1854, 2 vol.); celles de [illegible] Fanni, Czokonai, Vœrœsmarty, Jean [illegible] dre Kisfaludy, etc.

TOMMASEO (Nicolo), écrivain italien[illegible] chefs de la révolution de Venise, en [illegible] en 1803, à Sebenico en Dalmatie. Il [illegible] en Italie, et passa plusieurs années à F[illegible] il collabora à l'*Anthologie*. Suspect au [illegible] ment autrichien, il dut se retirer en F[illegible] 1833, et habita Paris quelque temps [illegible] Corse lorsque l'amnistie de 1838 lui [illegible] rentrer à Venise. Pendant près de dix a[illegible] renferma dans ses études historiques [illegible] res; mais à la fin de 1847, cédant au [illegible] général de l'Italie, il s'unit à M. Manin [illegible] clamer par une pétition à l'empereur [illegible] l'adoucissement de la censure. Il fut re[illegible] comme un des chefs du parti national [illegible] 1848, la popularité de MM. Tommaseo [illegible] amena leur arrestation; mais à la [illegible] soulèvement de Milan, le peuple de Venise [illegible] par ses menaces leur mise en liberté [illegible] Cinq jours après, l'armée autrichienne [illegible] cée de quitter la ville, la république [illegible] Marc proclamée et M. Tommaseo nommé [illegible] du gouvernement provisoire. Il se retira [illegible] lorsque le peuple exigea l'alliance avec [illegible] et la guerre offensive contre l'Autriche.

L'issue malheureuse de la première [illegible] et les besoins de la résistance ramenèrent [illegible] nin et Tommaseo au pouvoir (11 [illegible] dernier devint ministre du culte et de [illegible] tion publique, fit deux voyages à Paris [illegible] mander le secours de la République fra[illegible] revint, en janvier 1849, sans avoir [illegible] et dut, dès lors, s'effacer devant Manin [illegible] sentant de la résistance plus active. [illegible] pas moins exilé avec lui et trente-huit [illegible] après la capitulation de la ville. Il se retira [illegible] fou pour y reprendre ses anciens [illegible]

M. Tommaseo appartient, comme [illegible] tat et comme philosophe, à cette fraction [illegible] jeune Italie qui prétend concilier avec [illegible]

image
not
available

le 15 avril 1844, à *Luitpold*, prince de Bavière; Marie-*Isabelle*-Annonciade-Jeanne, née le 21 mai 1834, mariée, le 10 avril 1850, à *François* de Paule Louis-Emmanuel, prince des Deux-Siciles, comte de Trapani; et Marie-*Louise*, née le 31 octobre 1845.

Sœur du grand-duc : l'archiduchesse Marie-Louise-*Joséphine*, née le 30 août 1798. — Pour les oncles, tantes, etc. (voy. AUTRICHE).

TOTAIN (Nicolas), ancien représentant du peuple français, né à Ingerville (Manche), le 10 septembre 1790, fils d'un marin de la République, qui mourut des suites de ses blessures, entra lui-même au service à l'âge de quatorze ans et fit toutes les campagnes de l'Empire. D'Austerlitz à Waterloo, il avait assisté à plus de vingt combats et dix grandes batailles, reçu six blessures, et subi plusieurs mois de captivité en Espagne. En 1815, le licenciement de la garde impériale le laissa absolument sans ressources. Il se fit maçon. Établi à Metz, ville toute militaire, il y acquit, comme ancien soldat de la garde, une certaine popularité parmi les ouvriers, et en 1848, les clubs démocratiques le proposèrent pour candidat à l'Assemblée constituante. Élu par 91 470 voix, le septième sur onze, il vota ordinairement avec le parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre, il combattit la politique de l'Élysée, tout en témoignant ses sympathies pour la personne du président et sa famille. Non réélu à la Législative, il retourna à ses travaux.

TOTLEBEN (François-Édouard), général russe, né à Mittau (Courlande), le 20 mai 1818, d'une famille de négociants, fut élevé à Riga et reçu à l'Institut des ingénieurs de Saint-Pétersbourg, où brille aujourd'hui son nom gravé en lettres d'or, avec l'inscription : *Sébastopol*, 1854-1855. Lorsque la guerre d'Orient éclata, il était capitaine en second dans le corps des ingénieurs de campagne. S'étant distingué, sous le général Schilder, dans la campagne du Danube, il fut envoyé en Crimée, en 1855, et en moins d'une année, parcourut successivement les grades de capitaine, lieutenant-colonel adjudant, général-major et adjudant général. C'est lui qui par un admirable système de défense, fit d'une ville ouverte, sous le feu de l'ennemi, une forteresse redoutable, et l'énergique résistance de Sébastopol fut due en grande partie à ses travaux. Aussi, quoique simple général de brigade, il reçut la haute décoration de l'ordre de Saint-Georges, qui n'est conférée que pour des actions d'éclat, et sur la proposition du chapitre des chevaliers de l'ordre. Il n'a partagé cette distinction qu'avec le prince Wassilitchikof. Vers la fin du siége M. Totleben fut gravement blessé au pied. En 1856, il a parcouru l'Allemagne et une partie de l'Europe, pour étudier la construction des principales forteresses.

TOUGARD (Jérôme-François), administrateur et horticulteur français, né au Havre, le 30 septembre 1781, placé d'abord dans les bureaux de la marine, alla suivre à Caen les cours de droit et fut reçu avocat en 1809. Nommé juge d'instruction au Havre (1800), il donna sa démission, en 1815, s'établit à Rouen, en qualité d'avocat, plaida plusieurs fois avec succès devant la Cour d'assises, se déclara l'adversaire de la peine de mort et présenta aux Chambres, le 16 août 1830, une *Pétition* (in-8), qui fut prise en considération, lors de la réforme de la procédure criminelle, dès l'année suivante. En 1836, M. Tougard eut la plus grande part à la fondation de la Société centrale d'horticulture de la Seine-Inférieure, dont il n'a cessé d'être [illegible] après des accroissements [illegible] clarée, par décret impérial [illegible] établissement d'utilité publique [illegible] fecture depuis 1845 et chargé d'une [illegible] tante de l'administration départementale [illegible] M. Tougard, destitué par M. [illegible] mois après, rentra dans la vie privée [illegible] de plusieurs sociétés savantes. Il est [illegible] la Légion d'honneur depuis 18[illegible].

On cite de lui : *des Vices et des* [illegible] *struction criminelle en France et* [illegible] *remédier* (1820, in-8); *le Guide des* [illegible] *Soirées littéraires, ou Cours de* [illegible] *sage des gens du monde*, [illegible] *M. Ch. Durand, recueilli et* [illegible] *gard* (1828, 2 vol. in-12); de [illegible] dans le recueil franco-belge, l'[illegible] *ticien*, et les *Bulletins* de la Société d'[illegible] enfin, une *Monographie des fruits*.

TOULMIN (Mistress Camilla [illegible] connue sous le nom de Miss), femme [illegible] anglaise, née à Londres, vers 181[illegible] bonne heure son père, avocat, et [illegible] propres ressources, se tourna vers la [illegible] lettres, à laquelle une forte éducation [illegible] parée. Elle débuta par un petit poème [illegible] *Book of Beauty* de 1838. Depuis [illegible] elle collabora assidûment à divers [illegible] autres, au *Chambers'-Journal*; elle [illegible] pendant quelques années, une revue [illegible] *Ladies' Companion and Magazine*. Elle [illegible] en 1848, un négociant de Londres, M. [illegible]

Miss Toulmin a publié séparément [illegible] *de la vie anglaise* (Lays and Legends [illegible] of english Life); *les Associés*, *Prises* [illegible] *Lydia*, *Heldreth*, romans de mœurs [illegible] des contes de Noël, un volume de *Poésie* [illegible] *Dictionnaire biographique des femmes* [illegible] (Memorable Women). Ces divers écrits [illegible] thème principal les misères de la classe [illegible] et l'instruction politique et sociale du [illegible]

TOUPET-DESVIGNES (des Ardennes), [illegible] représentant du peuple français aux assemblées républicaines, né, vers 1810, à Givet, commandait la garde nationale de cette ville, et [illegible] regardé comme un des chefs de l'opposition, lorsqu'en avril 1848, il fut élu représentant à l'Assemblée constituante, le cinquième sur [illegible] Membre du comité de l'Algérie, qui le [illegible] pour secrétaire, il vota avec le parti républicain modéré contre les deux Chambres, la proposition Rateau et l'expédition d'Italie. A l'Assemblée législative, où il représenta aussi les Ardennes, il se maintint dans cette ligne et s'opposa aux [illegible] tes contre-révolutionnaires de la majorité [illegible] à la politique du pouvoir exécutif. Au 2 décembre il rentra dans la vie privée. De 1848 à 18[illegible] fait partie du conseil général de son département.

TOUPOT DE BEVEAUX (Henri-Camille [illegible] cien représentant du peuple français, né [illegible] avril 1800, à Chaumont (Haute-Marne), [illegible] d'un magistrat qui siégea longtemps à la Chambre des Députés dans les rangs de l'opposition. Nommé, en 1831, sous-préfet de Vassy, il [illegible] successivement les mêmes fonctions à Castelsarrasin, à Béthune, à Baume, et fut de nouveau transféré, en 1844, à Vassy. Il reçut, en [illegible] la croix d'honneur. En 1848, il donna sa démission et se présenta aux électeurs de la Haute-Marne, qui l'élurent représentant à la Constituante, le troisième sur sept, et le renvoyèrent à l'Assemblée législative. Appartenant au comité de la rue de Poitiers, il s'associa constamment

image
not
available

qu'on doit le projet sur l'enseignement professionnel agricole comprenant trois degrés : les fermes-écoles où tout était gratuit, les écoles régionales et l'Institut national agronomique. Ce projet, dont l'application partielle a amené les meilleurs résultats, fut adopté le 17 octobre. Par arrêté du 13 décembre suivant, fut établie une commission pour la révision annuelle des valeurs de douanes, laquelle fonctionne encore. M. Tourret suivit ses collègues dans leur retraite, le 20 décembre, et, refusant d'accepter un nouveau mandat pour la Législative, se consacra tout entier à ses travaux d'agriculture.

TOUSSAINT (François-Christophe-Armand), statuaire français, né à Paris, le 7 avril 1806, entra à l'École des beaux-arts en 1827, comme élève de David, y remporta toutes les diverses médailles des concours jusqu'en 1835, et le second prix de sculpture, en 1832, sur ce sujet : *Capanée renversé des murs de Thèbes.* Il débuta au salon de 1836 avec le *Jeune laboureur trouvant une épée*, et le modèle d'un *Bas-relief funéraire.* Il a exposé depuis : *Sujets tirés de l'histoire de France*, série de bas-reliefs en plâtre (1837 et 1838); les mêmes, en bronze (1845); *Jésus-Christ appelant à soi les petits enfants*, bas-relief (1839); *l'Immaculée conception*, statue en marbre (1840); *un Indien* et *une Indienne*, commandés en bronze par le ministère de l'intérieur (1847); *la Loi* et *la Justice*, pour la restauration de l'horloge du Palais de justice (1850).

En dehors des expositions, M. Armand Toussaint a exécuté un grand nombre de travaux particuliers ou de commandes officielles, entre autres : deux *Cariatides* monumentales pour la facade d'un hôtel du boulevart des Capucines (1843); quelques-uns des *Bas-reliefs* du tombeau de Napoléon I^{er} aux Invalides, avec M. Charles Simart; *la Mise au tombeau*, morceau gothique sculpté dans le tympan de la porte principale du portail de Notre-Dame de Paris (1856), etc. Cet artiste a obtenu une 2^{e} médaille en 1847 et la décoration en juillet 1852.

TOUSSAINT (Anna-Louise-Gertrude), romancière hollandaise, née à Alkmaar le 16 septembre 1812, débuta dans la carrière des lettres en 1827, avec un roman historique : *Almagro*, qui eut du succès, et qui fut suivi du *Comte de Devonshire* (De Graaf van Devonshire; 1838), et des *Anglais à Rome* (De Zugelsche in Rom; 1840). Elle publia ensuite : *Het Huis Lauernesse* (1841, 2 vol.; 3^{e} édit., 1851), roman emprunté à l'histoire et aux mœurs de la réforme, qui eut en Hollande un succès prodigieux et fut traduit dans presque toutes les langues de l'Europe, ainsi qu'une sorte de trilogie sur la vie et les aventures du comte de Leicester : *Leycester in Nederland*, *de Vrouwen van het Leyscester'sche*, *Tijdperk* et *Gideon Florensz* (1851-1854, 9 vol.). Les compatriotes de Mme Toussaint la comparent à Walter Scott pour ses qualités dramatiques. En 1845 sa ville natale lui conféra, par décision spéciale, les droits civiques. Depuis 1849 elle rédige l'*Almanach du beau et du bien* (Almanach für das Schœne und Gute), recueil très-remarquable. En 1851, elle a épousé à Aix-la-Chapelle, le peintre Bosboom, dont les tableaux de genre sont très-recherchés en Allemagne et aux Pays-Bas.

TOUSSENEL (Alphonse), publiciste français, né à Montreuil-Bellay (Maine-et-Loire), en 1803, s'occupa jusqu'à trente ans de travaux agricoles et devint en 1833 un des fervents disciples de Fourier. Mêlé dès la même époque à la presse doctrinaire, il soutint vivement la loi sur l'instruction primaire de 1833, fut rédacteur de *la Paix* en 1837, décoré de la Légion d'honneur en mai 1839, et nommé, deux ans après, commissaire civil à Boufarick; des conflits avec l'autorité militaire lui firent donner sa démission en 1842. De retour en France, il fut un des fondateurs et des soutiens de la *Démocratie pacifique*, fit partie, après la révolution de 1848, de la Commission du Luxembourg et rédigea ensuite *le Travail affranchi*, en société avec M. F. Vidal. Dans ces dernières années, il s'est tenu à l'écart du mouvement politique et s'est renfermé dans ses études d'histoire naturelle, où il porte, de l'avis des juges les plus compétents, une rare aptitude.

On a de lui : *les Juifs, rois de l'époque, histoire de la féodalité financière* (18.., 2^{e} édit., 1847, 2 vol.); *l'Esprit des bêtes, vénerie française et zoologie passionnelle* (184.); *Travail et fainéantise; Programme dém...* (1849), brochure; *le Monde des oiseaux, ornithologie passionnelle* (1852, in-8; 2^{e} édit.), et un certain nombre d'articles et fragments insérés dans la *Bibliothèque des feuilletons* et autres recueils ou journaux.

TOUSSENEL (Théodore), frère aîné du précédent, né au même lieu, le 30 avril 18.., a été pendant plus de vingt ans professeur d'histoire au lycée Charlemagne, avant d'entrer en qualité de censeur au lycée Bonaparte en 1857. Il a été décoré le 27 avril 1845.

M. Toussenel a traduit : *Wilhelm Meister* de Gœthe (1829); les *Contes d'Hoffmann* (... 2 vol.); les *Traditions allemandes* de Grimm, etc., et publié un *Précis chronologique de l'histoire de France* (1838, in-4), explicatif des gravures obtenues par le procédé Collas. Il a collaboré, surtout de 1830 à ..., au *Temps* et à la *Revue de Paris*.

TOWIANSKI (N....), philosophe et ... teur polonais, né vers 1800, en Lithuanie, fit toutes ses études à l'université de Wilna ... de naissance, mais doué d'une intelligence extraordinaire, il puisa dans le sentiment de sa situation une sorte d'exaltation mystique qu'il communiqua à la plupart de ses camarades de l'université. Ayant recouvré la vue d'une manière prodigieuse, il se maria, et bientôt commença ses visions et ses entretiens avec les esprits, les saints et la Vierge. Il se donna pour saint ... et sa femme pour sainte Philomèle. ... son étrange conviction par une sorte de métempsycose. Cette doctrine, renouvelée de ..., le fit renfermer dans un hôpital par le gouvernement russe. Bientôt relâché, parce que sa ... tation paraissait inoffensive, il se retira dans le domaine de sa famille et prit peu de part à la révolution de 1830, dont il prévoyait la ... rable issue. Quelque temps après, il se ... Posen, annonça qu'il était prophète, ... Dieu, et eut même des conférences avec l'archevêque Dunin. Après de vaines tentatives de prosélytisme en Pologne, en Saxe et en Belgique, il vint à Paris, où il séduisit Mickiewicz, se disant chargé par Dieu de lui confier une ... auprès de l'émigration polonaise, et en guérissant comme par miracle sa femme, atteinte de folie. Mickiewicz, alors professeur au Collège de France, essaya, du haut de sa chaire, de populariser, sous le nom de *messianisme*, la doctrine philosophique et sociale de T..., et publia même un ouvrage intitulé : *l'Église officielle et le Messianisme* (1842-1843). Un dimanche, après la messe, M. Towianski entra à Notre-Dame et s'écria qu'il était le Messie de la France et de la Pologne. Plusieurs autres excentricités...

image
not
available

vers 1838, à la Faculté des lettres de Caen, en qualité de suppléant et y fut chargé successivement du cours de littérature française (1842) et du cours de littérature latine (1844); il quitta cette dernière chaire, en 1856, pour prendre sa retraite. De 1847 à 1853, il y tint également l'emploi de secrétaire de l'administration. Il est membre de plusieurs compagnies savantes des départements, notamment de la Société des antiquaires de Normandie et de l'Académie de Caen.

Parmi ses travaux originaux, nous citerons : *Guilbert* (1823, in-8), poëme; *les Algériennes* (1827, in-8), poésies; *Sonnets* (1834, in-8); *les Distiques de Muret* (1834, in-8), imités en quatrains français; *de l'Instruction primaire* (1835, in-8); *de l'Avenir de la littérature française* (1837, in-8); *Deuil* (1837), poésies; *de l'Enseignement secondaire* (1841, in-8), mémoire qui a obtenu une médaille d'or de l'Académie de Falaise; *Rapports sur les travaux de l'Académie de Caen*, depuis 1834 jusqu'en 1845; *Guillaume le Conquérant* (1854, in-8). Il est aussi l'auteur de traductions d'Arnobe et de Végèce pour la *Bibliothèque latine-française* de Panckoucke, et l'éditeur des *Vaux de Vire d'Olivier Basselin* (1833, in-18) et des *OEuvres poétiques* de Boileau (dern. édit., 1853). Enfin il a dirigé la publication de *l'Écho de la Manche* (1829-1830), du *Bulletin de l'instruction publique* (1840-1843, 6 vol. in-8), des *Annuaires* de la Manche et du Calvados, et il a travaillé à l'*Encyclopédie des gens du monde*, à *la Normandie illustrée* (1852), etc.

TRAVIÈS DE VILLERS (Charles-Joseph), peintre français d'origine suisse, né en 1804, à Wullflingen (canton de Zurich), d'une famille d'émigrés, fit ses classes à Strasbourg, suivit quelque temps l'École des beaux-arts de Paris, sous la direction de M. Heim, et débuta, comme peintre de genre, au salon de 1823. Des fantaisies intitulées *Galerie des Épicuriens*, *les Contrastes*, *Tableaux de Paris*, obtinrent un succès de vogue; c'est alors qu'il inventa le type de *Mayeux*, devenu si populaire. Il fut, en 1831, l'un des fondateurs du *Charivari*, puis, en 1838, de *la Caricature* et prêta dès lors une active collaboration, comme dessinateur, à ces deux journaux et à divers autres. Il a multiplié les types et les scènes grotesques, dont les uns ont été réunis sous les titres de *la Vie littéraire*, *Comme on dîne à Paris*, etc.; les autres font partie des illustrations de *Balzac*, des *Français peints par eux-mêmes*, et d'une foule de publications.

M. Jos. Traviès a figuré aux derniers salons, depuis 1848, avec quelques *Portraits* (1848 et 1855) et avec un tableau religieux, *Jésus et la Samaritaine*, acquis par l'État (1853).

Son frère, M. Édouard TRAVIÈS, s'est fait un renom d'originalité, comme peintre et comme aquarelliste, dans le genre des animaux et la nature morte. Il a envoyé aux salons, depuis 1831, une foule de petits sujets variés qui sont très-recherchés des amateurs.

TRAYER (Jean-Baptiste-Jules), peintre français, né à Paris, vers 1806, a cultivé le genre et le paysage et exposé un assez grand nombre de toiles, depuis 1831. Nous rappellerons : *Environs de Grenoble*, *Entrée du village*, *la Moisson*, *Épisode de Rob-Roy*, *la Cathédrale d'Évreux*, *le Retour des champs*, *les Joyeux chasseurs* (1831-39); *Scènes d'intérieur*, *la Dernière grappe*, *le Panier vide*, *le Dernier regard* (1846-48); *Shakspeare s'écoutant juger au cabaret*, *Léonard de Vinci et ses élèves*, *Jeune fille cousant* (1850-53); *Atelier de couture*, *le Bain de pieds*, *Excès de travail*, à l'Exposition universelle de 1855; *les Deux parts*, *la Retenue*, *le Marché* [illegible] (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille [illegible] et une de deuxième classe en 18[illegible].

TRÉBUCHET (Adolphe), administrateur [illegible] çais, né à Nantes, le 11 décembre 18[illegible] d'un ancien préfet de l'Empire, [illegible] avocat et entra, après 1830, dans les bur[illegible] la préfecture de police, où il a été [illegible] de la section des établissements [illegible] aussi partie du comité supérieur d'[illegible] blique. On a de lui des ouvrages [illegible] més : *Code administratif des établissements dangereux, insalubres ou incommodes* [illegible] *Jurisprudence de la médecine, de la* [illegible] *de la pharmacie en France* (1834, [illegible] *veau dictionnaire de police* (1834-[illegible] in-8), recueil analytique et raisonné [illegible] donnances et règlements concernant [illegible] diciaire, rédigé en société de MM. Élou[illegible] *Dictionnaire d'administration usuelle* [illegible] in-8). Il a aussi fourni des articles [illegible] *naire de l'industrie*, aux *Annales d'hygiène publique*, au *Dictionnaire de médecine* [illegible] *Cent traités* et au *Dictionnaire de l'[illegible]tion* de M. Block. M. Trébuchet est [illegible] Légion d'honneur.

TRÉBUTIEN (Guillaume-Stanislas), [illegible] français, est né le 9 octobre 1800, à [illegible] Puceux (Calvados). Passionné pour les [illegible] orientales, il se livra, sans le secours [illegible] maître, à l'étude de l'arabe, de l'[illegible] turc et surtout du persan, et publia les [illegible] *extraits du Thouthi-Nameh* (1826, [illegible] recueil de *Contes inédits des Mille et une* [illegible] (1828, 3 vol. in-8), d'après le manuscrit [illegible] complet. Nommé conservateur adjoint [illegible] bliothèque de Caen, il quitta la traduc[illegible] poëme de Djami pour donner ses soins [illegible] blication d'anciens ouvrages français, [illegible] *les Recherches et antiquités de la Neustrie* [illegible] de Bourgueville; des pièces en vers du [illegible] cle, *le Dit du ménage* (1835), *le Pas de* [illegible] (1836), etc.; *le Roman de Robert le Diable* [illegible] *les Chansons de Maurice et de Pierre de* [illegible] (1843), poëtes anglo-normands. Il a [illegible] sous le titre de *Caen* (1847, in-8; 2e édit. [illegible] un précis de l'histoire, des monuments [illegible] commerce de cette ville.

TRÉHOUART (François-Thomas), [illegible] çais, né le 27 avril 1798, entra comme [illegible] dans la marine et assista aux derniers [illegible] de l'Empire. Nommé lieutenant de vaisseau [illegible] la bataille de Navarin (1829), il devint [illegible] en 1843 et contre-amiral en 1846; de [illegible] 1850, il remplit à Brest les fonctions de [illegible] général, fut élevé le 2 avril 1851 au [illegible] vice-amiral, et chargé en même temps [illegible] fecture maritime du 2e arrondissement. [illegible] il a été mis à la tête de l'escadre d'évolution [illegible] la Méditerranée. M. Tréhouart est depuis le [illegible] let 1849 grand officier de la Légion d'honneur.

TREITSCHKE (Charles-Georges), jurisconsulte allemand, né à Dresde, le 27 décembre 17[illegible] cupa divers emplois dans l'administration [illegible] vint, en 1829, assesseur à la Faculté de [illegible] Leipsick, et, en 1845, conseiller à la Cour [illegible] de Dresde.

On cite parmi ses ouvrages de jurisprudence : *Manuel du droit de change* (Handbuch des [illegible] selrechts; Leipsick, 1824); *Précis de la* [illegible] *tion juridique en Saxe* (Umriss der [illegible] sung in Sachsen; Ibid., 1829), avec [illegible] *Encyclopédie des droits et des lois du* [illegible]

image
not
available

mie des sciences de Berlin; et les plus importants ont été imprimés à part.

TRENTOWSKI (Ferdinand-Bronislas), philosophe polonais, né à Varsovie, en 1808, étudia d'abord dans un séminaire, puis à l'université de sa ville natale. Il était depuis une année professeur de langue latine, de littérature et de langue polonaises au collége de Szczuczyn quand éclata la révolution de 1830 : il prit les armes et dut s'exiler après la ruine des espérances nationales. Il résida successivement à Kœnigsberg, à Heidelberg et à Fribourg en Brisgau, où il fut reçu agrégé avec une thèse *de Vita hominis æterna* (1838). En 1843, il retourna en Pologne et écrivit une série d'ouvrages philosophiques. Lors du mouvement insurrectionnel de 1848, il alla faire des cours publics à Cracovie; mais il dut bientôt redemander un asile à l'Allemagne. Naturalisé Allemand et marié avec une Allemande, il vit aujourd'hui dans la retraite à Bade.

M. Trentowski est peut-être le premier Polonais qui ait proposé un système philosophique personnel. Le sien semble être l'éclectisme, et se rapproche beaucoup de la philosophie classique de nos colléges. On a de lui : *Principes de la philosophie* (Grundlage der universellen Philosophie; Carlsruhe, 1837); *Études préparatoires à la science de la nature* (Vorstudien zur Wissenchaft der Natur; Leipsick, 1840, 2 vol.); *Système d'éducation* (Chowanna czyli system Pedagogiki : Posen, 1842, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1846); *Traité de logique* (Myslini czyli Logika; Ibid., 1844, 2 vol.); *Rapports de la philosophie et de la politique* (Stosunek filosofii do cybernetyki; Ibid., 1843); et plusieurs dissertations, une, entre autres, intitulée *Demonomania*, dans le journal de Posen.

TRESCA (Henri-Édouard), technologiste français, né en 1814, fut, de 1833 à 1835, élève de l'École polytechnique et entra dans les ponts et chaussées, qu'il quitta peu après pour se livrer à l'étude des sciences. Choisi, en 1850, comme inspecteur principal de l'Exposition française à Londres, il a été chargé, quatre ans après, en qualité de commissaire général, du classement de l'Exposition universelle de 1855. Il est aujourd'hui sous-directeur du Conservatoire des arts et métiers, professeur suppléant, au même établissement, de mécanique industrielle, et chevalier de la Légion d'honneur depuis la fin de 1855.

On a de lui : un *Traité élémentaire de géométrie descriptive* (1851), d'après celui de Th. Olivier; *Visite à l'Exposition universelle de* 1855 (1855, fort in-12, *Bibliothèque des chemins de fer*), ouvrage rédigé en quelques semaines, avec la collaboration de plusieurs hommes spéciaux, et qui a dû au soin avec lequel sont pourtant expliqués tous les objets exposés, un légitime succès.

TRÉVENEUC (Henri-Louis-Marie DE), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Brieuc (Côtes-du-Nord), le 13 septembre 1815, d'une famille légitimiste, ne suivit point d'abord les mêmes traditions politiques, mais s'affilia au parti radical et fut renvoyé de l'École militaire de Saint-Cyr, à cause de ses relations avec la Société des Droits de l'homme. Il servit quelque temps comme simple soldat, mais bientôt il quitta l'armée pour suivre les cours d'architecture à l'École des beaux-arts (1836-1837). Il fit ensuite son droit et se fit recevoir licencié. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs des Côtes-du-Nord et fut nommé représentant, le quatrième sur seize, par 94 132 voix. Il fit partie du comité des affaires étrangères, et vota en général avec le tiers-parti républicain qui soutenait la politique du général Cavaignac. Le 30 [illegible] proposa sur l'expédition de Civita-Ve[illegible] du jour adopté par la Constituante [illegible] « L'Assemblée approuve les mesures [illegible] prises par le gouvernement pour assure[illegible] du saint-père et se réserve de prendre [illegible] sion sur des faits ultérieurs et encore [illegible] Après l'élection du 10 décembre il se [illegible] plétement du parti démocratique [illegible] gouvernement de Louis-Napoléon. [illegible] mier, à l'Assemblée législative, il se [illegible] plus en plus hostile aux institutions [illegible] caines; mais, aux approches du coup d'[illegible] se prononça contre la politique de l'É[illegible] le triomphe l'écarta de la scène politique.

TREVIRANUS (Ludolf-Chrétien), [illegible] lemand, né à Brême, le 10 septembre 17[illegible] puîné du naturaliste G. R. Treviranus, [illegible] rut en 1837, s'adonna de bonne heure à [illegible] des sciences naturelles et les professa suc[illegible] ment à Brême (1807), à Rostock (1812), [illegible] lau (1816), et enfin à Bonn, où il devint [illegible] du Jardin des plantes et professeur de b[illegible]

Son principal ouvrage est la *Phys[illegible] plantes* (Phys. der Gewaechse; Bonn, 18[illegible] 2 vol.), utile répertoire des travaux [illegible] ques antérieurs à ceux de l'auteur, dont [illegible] nions personnelles ont suscité beaucoup [illegible] sition; *de la Structure intérieure des* [illegible] (Gœttingue, 1806); et *de l'Application* [illegible] *vure sur bois à la représentation des plan*[illegible] der Anwendung des Holzschnittes zur [illegible] sick, 1855), histoire intéressante du [illegible] M. Treviranus a collaboré avec son frère [illegible] *langes anatomiques et physiologiques* (Ver[illegible] Schriften anatom. und physiolog Inhalts [illegible] tingue et Brême, 1816-1821, 4 vol.), au [illegible] *de physiologie*, et à divers autres recue[illegible]

TRÉVISE (Napoléon MORTIER, duc de), [illegible] teur français, né à Paris, le 7 août 18[illegible] du maréchal Mortier, tué, en 1835, par [illegible] chine infernale de Fieschi. Sous le dernier [illegible] il se montra très-dévoué à la monarchie [illegible] tutionnelle, remplit auprès de la duchesse [illegible] léans les fonctions de chevalier d'honneur [illegible] appelé à la pairie le 13 avril 1845. Écar[illegible] vie politique par la révolution de Février [illegible] été nommé par décret du 4 mars 1853, [illegible] du Sénat impérial. Il est officier de la [illegible] d'honneur depuis le 26 avril 1846.

TRÉZEL (Camille-Alphonse), général fr[illegible] ancien ministre et pair, né vers 178[illegible] [illegible] en 1801, au service militaire et obtint, [illegible] le grade de sous-lieutenant dans le corps [illegible] génieurs-géographes. Après avoir fait par[illegible] qualité d'aide de camp du général Gar[illegible] l'ambassade de France en Perse (180[illegible] fut appelé à la grande armée, et montr[illegible] grande bravoure à Waterloo, où un coup [illegible] lui enleva l'œil gauche, qu'il fut promu [illegible] de brigade par décret du 5 juillet 1815. [illegible] mination ayant été annulée le mois suivant [illegible] Bourbons, il reprit sa place dans l'état-[illegible] 1818 comme colonel, se distingua de nou[illegible] la guerre d'intervention en Espagne et [illegible] de Morée, et devint en 1829 maréchal de camp [illegible] 1830, il passa en Afrique, remplaça le gé[illegible] michels dans la province d'Oran et entrep[illegible] Abd-el-Kader une démonstration mili[illegible] aboutit aux désastres de Muley-Ismaël et de [illegible] Rappelé à la fin de 1835, il dirigea quel[illegible] l'administration du personnel au départe[illegible] la guerre, siégea aux comités supérieurs [illegible] major et de l'infanterie, et reçut en 18[illegible]

lieutenant général. Il venait d'être nommé pair France (4 juillet 1846), lorsque, l'année suinte, il succéda à M. Moline Saint-Yon comme nistre de la guerre (9 mai 1847) : à peu de temps là, la révolution de Février le forçait de dépor son portefeuille et de rentrer dans la vie prie. Admis à la retraite le 12 avril 1848, il fut pelé, vers la fin de 1853, à remplir auprès comte de Paris les fonctions de gouverneur, 'il a résignées en 1856, à l'époque de la majoé de ce prince. M. Trézel est grand officier de Légion d'honneur depuis le 13 janvier 1837.

TRÉZEL (Pierre-Félix), peintre français, né à ris, en 1782, fut élève de Lemire le jeune, et buta au salon de 1806. Il a surtout traité l'hisire et les allégories. De 1829 à 1833, il fit partie de xpédition de Morée. Nous citerons de lui : *la Mort Marc Aurèle* (1806) ; *le Premier né, la Mort de Zore, Phèdre jugée aux enfers*, au musée d'Angers 808-1810) ; *Fuite de Caïn après son crime* (1812) ; *s Adieux d'Hector et d'Andromaque, Fin tragique la mère et de la sœur de Gustave Wasa* (1814-822) ; *les Ames du purgatoire* (pour la cathédrale Toulouse), *Saint Jean écrivant l'Apocalypse, ircé sur le rocher* (à Versailles), *la Déposition Christiern II* (1824-1830) ; *l'Arrivée d'Armide camp des chrétiens* (1831) ; *Blonde et brune* 840) ; un certain nombre de *portraits* (1835-850) ; son *Caïn* de 1812 a seul figuré à l'Exposion universelle de 1855. M. Trézel, qui mourut ette même année, avait obtenu une 2e médaille n 1810, et la décoration en mai 1839.

TRIANON (Henri), littérateur français, né vers 810, débuta dans la presse parisienne par des arcles de critique artistique et littéraire ; son preier essai en ce genre fut un *Examen du sam de* 1833 (1833, in-8). Puis il publia, avec I. Ed. Thierry, un recueil de nouvelles, *Sous les ideaux* (1833, in-8), et abandonna quelque temps carrière des lettres pour suivre celle de l'enseinement. Il donna alors des éditions revues et orrigées des poëmes d'Homère (1841) et des œures de Xénophon (1846). Nommé sous-bibliothéaire à Sainte-Geneviève en 1843, il y remplit, epuis 1848, les fonctions de bibliothécaire. En 857, il a été associé par M. Nestor Roqueplan à 'administration de l'Opéra-Comique.

Outre des articles d'imagination et de critique nsérés dans le *Musée des familles, l'Artiste* et utres recueils périodiques, on a encore de lui : *e Combat des rats et des grenouilles* (1841), trauit d'Homère ; une nouvelle édition de l'*Iliade* t de l'*Odyssée* (1852) ; le ballet d'*Orfa* (1853), et eux livrets d'opéra : *le Maître chanteur* (1853) et *Pantagruel* (1855), l'un et l'autre en un acte.

TRICOUPIS (Spiridion), homme d'État et littérateur grec, fils d'un primat de Missolonghi, est né dans cette ville en 1791. Après avoir complété ses études en France et en Angleterre, il passa dans les îles Ioniennes, où il seconda activement lord Guilford dans la création de l'Université de Corfou (1820). Rappelé, l'année suivante, dans sa patrie par l'insurrection, il joua un rôle actif dans toute cette lutte mémorable dont il devait être un jour historien. Depuis 1821 jusqu'à ce jour, sauf pendant la présidence de Capo d'Istria, dont les principes politiques, trop différents des siens, ne lui permirent pas de conserver la place de secrétaire général du gouvernement, il ne cessa d'occuper les postes les plus importants dans l'administration et dans la diplomatie. Il fut successivement président du conseil avec son beau-frère Maurocordato et Colletti ; à l'avénement du roi Othon, envoyé extraordinaire à Londres à deux reprises différentes (1835-38 et 1841-43) : ministre des affaires étrangères et de l'instruction publique après la révolution du 3/15 septembre 1843, dont il avait été un des principaux moteurs ; vice-président du sénat, de 1844 à 1849, envoyé extraordinaire à Paris lors du blocus des ports de la Grèce par les forces navales de l'Angleterre (1850), et accrédité, la même année, pour la troisième fois, près la cour de Londres, poste qu'il a refusé d'échanger, lors de la démission du ministère Maurocordato (1855), contre la présidence du conseil et le ministère des affaires étrangères.

M. Tricoupis, à qui la constance et le désintéressement de ses opinions, ses talents politiques, son dédain pour les intrigues des partis ont mérité l'estime universelle, jouit encore d'une grande réputation comme écrivain et comme orateur. Son oraison funèbre de lord Byron, dont il avait été l'ami et le compagnon assidu, prononcée dans la cathédrale de Missolonghi quelques jours après la mort du grand poëte, et traduite dans toutes les langues, passe pour un modèle de dignité et de pathétique. Un grand nombre d'autres discours, d'un caractère à la fois religieux et politique, improvisés par M. Tricoupis, dans le cours de la révolution, ont été conservés et publiés en volume (Paris, 1836). On a encore de lui un poëme guerrier (ποίημα κλέφτικον), emprunté au caractère et aux mœurs des Klephtes (Paris, 1820) ; mais son principal titre littéraire est son *Histoire de la révolution grecque* (Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς ἐπαναστάσεως ; Londres, 1853-54, tom. I-II), remarquée pour l'exactitude et l'abondance des faits, l'impartialité des jugements et la simplicité du style.

TRINCHANT [de l'Aude], ancien représentant français, né en 1802 à Limoux, étudia le droit à Toulouse et fut reçu avocat. Ardent patriote, il fut aussitôt après la révolution de Février, nommé commissaire de l'Aude avec M. Sarrans, et en reconnaissance d'une administration ferme et conciliante, se vit porté le premier sur la liste des représentants de ce département à la Constituante. Membre du comité des affaires étrangères, il prit plusieurs fois la parole et se fit remarquer par l'indépendance de ses votes, en général favorables au maintien des institutions républicaines. L'affaiblissement de sa santé, qui le força, en 1849, de s'éloigner de Paris, l'empêcha de se représenter à la Législative. Peu de temps après, il se fit inscrire au barreau de Carcassonne, auquel il n'a pas cessé d'appartenir.

TRIP (Henri-Rudolphe), général hollandais, est né le 2 avril 1779 à Bois-le-Duc. Dès l'âge de douze ans, il entra comme cadet dans le corps d'artillerie de la république des Provinces-Unies, et eut un avancement rapide. Il fit les guerres de l'Empire sous les drapeaux français, servit en Allemagne, en Espagne et en Saxe, et se distingua particulièrement aux batailles de Talavera, d'Almonacid et de Bautzen. Fait prisonnier à Leipsick, il lui fut permis, en février 1814, de retourner dans son pays. L'année précédente, il avait été promu officier de la légion d'honneur. Chef de bataillon en 1810, et colonel en 1820, il commanda l'artillerie sous les ordres du prince d'Orange ; devint général-major en 1826, et assista à l'expédition de Belgique. Nommé en 1834 directeur général de la guerre, il quitta le service actif et échangea, en 1839, ces fonctions contre celles d'aide de camp général du roi et de membre de la première Chambre des États généraux. Il fut, en 1840, promu au grade de lieutenant général et envoyé, la même année, à

Berlin avec une mission particulière. Quelques temps après, il prit sa retraite.

TRIQUETI (Henri, baron DE), sculpteur français, né à Conflans (Loiret), en 1802, s'occupa d'abord de peinture et débuta au salon de 1831 par quatre tableaux de genre et d'histoire : *le Jugement de Galilée par l'inquisition*, *l'Assassinat du duc d'Orléans*, etc. ; il exposait en même temps *la Mort de Charles le Téméraire*, groupe en fonte, dont le succès le décida à se consacrer uniquement à la sculpture. Il travailla activement, vers cette époque, à la décoration intérieure de la Madeleine, et fit presque sans interruption des envois aux salons. Il faut citer de cet artiste, qui n'est plus connu que comme statuaire : *la Ville de Paris, sous les traits de la Charité, accueillant les cholériques* (1833) ; *la Vierge et l'Enfant* (1838) ; *Pétrarque lisant ses vers à Laure*, *Thomas Morus se préparant à la mort* (1839) ; *le Crucifiement*, *Jésus nourrissant des oiseaux*, *Bacchus enfant*, *le Dante aux Champs-Élysées* (1840-49) ; *la Sainte-Famille*, groupe ; *Mlles F. et S. Wellesley*, à l'Exposition universelle de 1850 ; *Moïse exposé*, *Suzanne au bain*, bas-relief pour fontaine, plusieurs *Portraits* (1857) ; un grand nombre de bustes, médaillons, groupes et bas-reliefs, servant de motifs pour des vases et des décorations (1836-54). M. H. de Triqueti a obtenu une 2e médaille en 1831, une 1re en 1839, et la décoration en juin 1842.

TROBRIAND (Jacques-Pierre-Romain-Marie-Denis KERDERN DE), général français, né à Pleubian (Côtes-du-Nord), le 29 février 1780, d'une famille très-ancienne, illustrée dans la marine, s'engagea à bord des vaisseaux de l'État, puis dans les hussards de Chamborand. Aide de camp du maréchal Davoust, il fut décoré à Austerlitz, nommé capitaine à Eylau, envoyé en 1811 en Espagne pour commander un corps de cavalerie légère, et après s'être vaillamment conduit en Russie et en France, promu au grade de colonel du 7e hussards (1814). En 1827, il se rendit en Colombie, auprès de Bolivar, et eut l'occasion d'être utile au commerce français, dans les troubles qui éclatèrent à Carthagène. Le gouvernement de Louis-Philippe le releva de la retraite à laquelle l'avait réduit M. de Bourmont, et lui donna le brevet de maréchal de camp (septembre 1830). M. de Trobriand, qui est aujourd'hui dans la section de réserve, a servi quatre années en Algérie et a longtemps commandé la subdivision militaire de la Haute-Vienne. Il est grand officier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1817.

TROLLOP (Francis). Voy. FÉVAL.

TROLLOPE (Frances MILTON, mistress), femme de lettres anglaise, née en 1791 à Heckfield, village du Hampshire, où son père exerçait des fonctions ecclésiastiques, reçut une excellente éducation et épousa, à dix-huit ans, sir Th. A. Trollope, avocat, qui, en 1835, la laissa veuve. Après avoir longtemps habité la ville d'Harrow, elle passa, en 1829, aux États-Unis, où trois années de résidence lui permirent de publier : *Mœurs domestiques des Américains* (Domestic manners of the Americans ; Londres, 1831, 3 vol. in-8), traduit l'année suivante en français par Defauconpret. Elle y traça, avec une partialité trop visible, un tableau satirique des défauts et des ridicules de la société américaine, qui, vivement applaudi en Angleterre, excita de l'autre côté de l'Océan, un véritable soulèvement de l'opinion publique.

Ce début éclatant encouragea l'auteur à exploiter la vogue qui s'attachait aux impressions de voyages ; elle se mit à écrire avec le [illegible] de dénigrement et la même verve [illegible] de compositions qu'on se plut à [illegible] des peintures fidèles, parce qu'elles [illegible] l'esprit d'exclusion de la nation [illegible] furent les publications suivantes : *Paris et les Parisiens* (Paris and the Parisians ; 18[illegible]) ; *la Belgique et l'Allemagne occidentale* (Belgium and the western Germany ; 1834, 2 vol.) ; *Vienne et les Autrichiens* (Vienna and the Austrians [illegible] 2 vol.) ; *un Tour en Italie* (a Visit to Italy [illegible] 2 vol.), et *Voyages et Voyageurs* (Travels and Travellers ; 1846, 2 vol.), etc.

Dans le domaine du roman, qu'elle aborda à un âge déjà assez avancé, mistress Trollope [illegible] preuve d'une fécondité plus grande [illegible] peut-être d'une originalité moins piquante [illegible] se maintint toutefois, par un talent [illegible] vation et de style, au premier rang des [au]thoresses de son pays. Elle essaya ses [illegible] ce genre dans *le Réfugié* (the Refugee in America ; 1823), et les *Aventures de Jonathan Jefferson Whitlaw* (Adventures of J. J. Whitlaw [illegible]) tableau en action des mœurs américaines [illegible] donna ensuite, avec le même succès, *le Vicaire de Wrexhill* (the Vicar of Wrexhill ; 18[illegible] nouv. édit., 1856), peinture d'un [illegible] testant, présentée avec une vivacité de [illegible] qui fit presque scandale ; *le Roman de Vienne* (the Romance of Vienna ; 1838), dirigé contre les préjugés de caste ; *Michel Armstrong* (18[illegible]) contre l'égoïsme et les vues étroites des [illegible] *une Faute* (One Fault), contre l'exagération [ro]mantique ; *Veuve Barnabé* (the Widow Barnaby ; 1839, 3 vol. ; nouv. edit., 1856), [illegible] récit des tribulations d'une petite bourgeoise [illegible] recherche d'un second mari ; *la Veuve mariée* (the Widow married ; 1840), qui en est [illegible] et qui, inséré d'abord dans les colonnes du *Monthly Magazine*, n'eut pas la même vogue.

Après *la veuve Barnabé*, mistress Trollope [n'a]vait rien à ajouter à sa réputation ; nous [illegible] pour mémoire quelques-uns des nombreux [ro]mans qu'elle a donnés depuis : *les Belles d'Angleterre* (the Blue belles of England [illegible]) *les Chesterfield* (1841), excursion [illegible] dans le champ des études historiques [illegible] *Combe* (1842), offrant de piquants portraits [illegible]ritiers ; *Hargreave* (1843), histoire des [illegible] sères d'un homme à la mode ; *les Laurin[gton]* satire des prétendues supériorités de [illegible] *[l'A]mour à vingt ans* (the Young love ; 18[illegible]).

A cette époque miss Trollope parut [illegible] à ses travaux littéraires et quitta le [illegible] son esprit railleur lui avait fait beaucoup [d'en]nemis, pour s'établir à Florence dans une [re]traite presque absolue. Elle a cependant [illegible] plume dans ces derniers temps et ajouté [illegible] veaux ouvrages à cette liste déjà longue, tels que *le Père Eustache* (the Father Eustace ; 18[illegible]) *[l'On]cle Walter* (the Uncle Walter ; 1852) ; *la Femme supérieure* (the Clever woman ; 1854) ; [illegible] (1855) ; *les Gens comme il faut* (the Fashionable life ; 1856), tableau récent des mœurs de la société de Londres et de Paris ; etc.

TROLLOPE (Adolphe), fils de la précédente, s'est fait connaître par la publication de [illegible] œuvres d'imagination et d'esquisses de [illegible] Irlande et en France : en 1856 il a fait pa[raître] *la Jeunesse de Catherine de Médicis* (the G[irlhood] of Catherine de Medeci ; in-8).

TROPLONG (Raymond-Théodore), juri[s]sulte et magistrat français, membre de l'In[stitut], sénateur, né le 8 octobre 1795 à Saint-Gaud[ens] (Haute-Garonne), fut reçu avocat peu après la seconde Restauration. En 1819, il débuta [illegible]

magistrature par l'emploi de substitut au tri-
unal civil d'Alençon, fut envoyé en qualité de
rocureur à Sartène, d'où il passa comme avocat
énéral à Bastia et vint, en 1830, remplir les
êmes fonctions à Nancy. C'est dans cette ville
u'il jeta les bases de sa réputation par son sa-
ant réquisitoire dans la question domaniale de
. souveraineté des ducs de Lorraine sur le Bar-
ois mouvant. Nommé président de chambre à la
ême cour (1833), il reçut, en 1835, la croix
'honneur et fut en même temps appelé à occuper
n siége de conseiller à la Cour de cassation. Le
juillet 1846, il était élevé à la dignité de pair
e France. La mort du baron Séguier ayant laissé
acante la charge de premier président à la Cour
e Paris, il y fut appelé par décret du 22 dé-
embre 1848. Récompensé de son dévouement et
e ses travaux par les divers gouvernements qui
e sont succédé depuis trente ans, M. Troplong a
té, sous le nouvel Empire, l'objet des plus hau-
es faveurs : compris dans la première promotion
u Sénat (25 janvier 1852), il en est devenu vice-
résident, puis président (1854), et a reçu, le 30
écembre 1854, le rang de grand-croix de la Lé-
ion d'honneur. Depuis 1852, il a été placé, comme
remier président, à la tête de la Cour de cassa-
ion en remplacement de M. Portalis, et plus ré-
emment appelé a faire partie du Conseil privé
1858). Il avait été élu, en 1840, membre de l'A-
adémie des sciences morales et politiques en
emplacement de M. Daunou.

Le principal ouvrage de M. Troplong est *le Droit civil expliqué* (1834-1856, 27 vol. in-8), con-
inuation du *Répertoire* commenté par Toullier
t qui comprend, entre autres commentaires, les
uivants, plusieurs fois réimprimés: *des Privilé-
es et hypothèques* (1853, 4 vol. in-8; 5e édit.,
850); *de la Vente* (1834, 2 vol.; 4e édit, 1841);
le la Prescription (1835, 2 vol.; 3e édit., 1841);
lu Contrat de mariage (1850, 4 vol.); *des Dona-
ions* (1855, 4 vol). On a encore de lui, en dehors
le ce véritable monument de jurisprudence : *de
'Influence du Christianisme sur le droit civil
les Romains* (1843, in-8; 2e édit., 1855): *du Pou-
oir de l'État sur l'enseignement* (1844, in-8),
l'après l'ancien droit public français; *de la Pro-
riété* (1848, in-8), qui fait partie des *Petits
Traités* publiés alors par l'Académie des sciences
morales et politiques; etc. M. Troplong a aussi
ourni des articles à *la Gazette des Tribunaux* et
à la *Revue de Législation*.

TROUBRIDGE (sir Thomas-Saint-Vincent Co-
CHRANE), officier anglais, né en 1817, fils de
l'amiral Edward Troubridge, et petit-fils d'un ma-
rin du même nom, qui prit une part glorieuse à
la bataille d'Aboukir, commença en Crimée sa
réputation militaire. Entré au service, en 1834,
avec un brevet d'officier, il était major au 7e fu-
siliers, lorsque son régiment fut incorporé à la
division d'infanterie légère de sir George Brown,
à la fin de 1854. Il se trouva au passage de l'Alma,
où il fit preuve d'autant de sang-froid que d'in-
trépidité. A Inkermann, il commandait les avant-
postes et une batterie de cinq pièces de canon;
quoique privé, dès le commencement de l'action,
de la jambe droite et du pied gauche, il soutint le
choc des Russes, de la manière la plus héroïque,
jusqu'au moment où l'on vint le dégager. Lord
Raglan rendit une éclatante justice à sa conduite.
Forcé, par la gravité de ses blessures, de revenir
en Angleterre, sir Th. Troubridge fut, à son ar-
rivée, promu au grade de lieutenant-colonel (12
décembre 1854), et reçut une pension annuelle de
584 liv. (4600 fr.). Depuis cette époque, il est de-
venu colonel et aide de camp de la reine.

On doit à cet officier la traduction d'un ou-
vrage français, de Lallemand, sur les opérations
d'une armée en campagne (*Principles of the mi-
nor operations of the war*).

TROUSSEAU (Armand), médecin français,
membre de l'Académie de médecine, né à Tours,
en 1801, fut élève du docteur Bretonneau, et
s'habitua, sous sa direction, à l'observation scru-
puleuse des faits. Reçu docteur à Paris, en 1825,
il concourut, dès l'année suivante, pour l'agréga-
tion, et fut nommé. En 1828, le gouvernement
lui confia la mission d'aller étudier les mala-
dies endémiques et épidémiques, qui sévissaient
dans quelques départements du centre de la
France. La même année, il fit partie de la com-
mission médicale envoyée à Gibraltar pour étu-
dier la fièvre jaune, et, à son retour, il fut dé-
coré. Il prit part, avec MM. Chervin, Louis et
Barry à la rédaction *des documents recueillis par
la commission française envoyée à Gibraltar
pour observer la fièvre jaune qui a régné dans
cette place* (Paris, 1830, 2 vol. in-8, avec cartes).
En 1831, il fut nommé, au concours, médecin
des hôpitaux, et en 1837, il remporta le grand
prix à l'Académie de médecine sur *la Phthisie
laryngée*. Enfin, en 1839, il obtint, par un con-
cours brillant, la chaire de thérapeutique et de
matière médicale. M. Trousseau se distingue,
comme professeur, par la facilité de sa parole, et
soutient par ses leçons sa réputation de praticien
sage et expérimenté.

De tous ses travaux, les plus importants sont :
*Traité élémentaire de thérapeutique et de matière
médicale*, publié avec M. Pidoux (Paris 1836; 2e
édit., 1841 et fort vol. in-8), et qui, aussi bien ac-
cueilli à l'étranger qu'en France, fut presque
aussitôt traduit en anglais, en espagnol et en ita-
lien, et *Nouvelles recherches sur la trachéotomie
pratiquée dans la période extrême du croup*
(1851), extrait de l'*Union médicale;* c'est le ré-
sumé des études et des observations de l'auteur
sur cette belle et hardie opération qu'il a prati-
quée le premier à Paris et qu'il y a popularisée
par la meilleure des démonstrations, l'exemple
du succès.

On trouve, en outre, dans *les Archives de mé-
decine*, de 1826 à 1832, un grand nombre de mé-
moires de M. Trousseau, parmi lesquels le plus
remarquable est celui qu'il a inséré dans le nu-
méro de janvier 1856, sur *la Fièvre typhoïde*, et
dans lequel il prouve que c'est à M. Bretonneau
que la science doit la désignation précise des élé-
ments anato-pathologiques de cette maladie, dont
il rapporte le siége directement aux glandes de
Brunner et qu'il reconnaît déjà pouvoir être
suivie de la perforation de l'intestin. En 1834,
M. Trousseau a fondé, avec MM. Henri Gouraud et
Jacques Lebaudy, *le Journal des Connaissances
médico-chirurgicales*.

M. Trousseau a été mêlé, en 1848, à la vie po-
litique. Élu représentant à la Constituante, dans
l'Eure-et-Loir, le sixième sur sept, par 25004 suf-
frages, il vota, avec indépendance, sans s'attacher
exclusivement à aucun parti, et sans se montrer
hostile aux nouvelles institutions républicaines. Il
ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Le doc-
teur Trousseau est, depuis le 30 avril 1827, offi-
cier de la Légion d'honneur.

TROUVÉ (Claude-Joseph baron), administra-
teur et littérateur français, né à Châlonnes-sur-
Loire, en Anjou, le 24 septembre 1768, de parents
pauvres et obscurs, était clerc de notaire à Paris
lors de la révolution; il travailla, en 1791, *au Mo-
niteur universel*, dont il devint, en 1794, rédac-
teur en chef. La protection de Larevellière-Lé-
peaux, ami d'André Thouin, dont M. Trouvé avait

épousé une parente, le fit envoyer à Naples, en 1797, comme premier secrétaire de légation et chargé d'affaires. L'année suivante, il fut nommé ambassadeur à Milan, puis à Stuttgart. Membre du Tribunat, il obtint, en 1803, la préfecture de l'Aude, qu'il conserva après la seconde rentrée des Bourbons. Remplacé, à la fin de 1816, il passa dans les rangs de l'opposition royaliste, devint rédacteur, puis éditeur responsable *du Conservateur*, organe passionné de ce parti, et exerça, pendant plusieurs années, la profession d'imprimeur à Paris. Le ministère Polignac le nomma maître des requêtes en service extraordinaire (1829), et, en février 1830, chef de division au ministère de l'intérieur. Baron de l'Empire, la révolution de Juillet le fit rentrer dans la vie privée.

Ses principaux écrits sont : *Essai historique sur les États généraux de la province du Languedoc, et description générale et statistique du département de l'Aude* (Paris, 1818, 2 vol, in-4), dédié au duc d'Angoulême ; *Jacques Cœur, commerçant, maître des monnaies, argentier du roi Charles VIII, et négociateur*, (Paris, 1840, in-8). M. Trouvé a inséré des poésies dans l'*Almanach des Muses*, et des articles dans divers recueils.

TROUVÉ-CHAUVEL (Ariste), ancien représentant du peuple français et ancien ministre, né à la Suze (Sarthe), en 1805, entra, après avoir achevé ses études, dans une maison de commerce du Havre, et fit ensuite un voyage de trois ans en Angleterre et en Écosse. En 1833, il revint au Mans et s'y livra au commerce des draperies. A ce premier établissement, il ajouta bientôt un comptoir d'escompte; puis il fonda la banque de la Sarthe, dont il fut nommé directeur avec des pouvoirs absolus. Cette banque donna une vive impulsion à l'industrie, et, sans rapporter de grands profits aux actionnaires, contribua, par la circulation de l'argent, au succès de plusieurs entreprises utiles. M. Trouvé-Chauvel fut nommé par élection maire de la ville du Mans. En 1843, une harangue officielle qu'il prononça devant le duc de Nemours, et qui, au lieu des félicitations accoutumées, prétendait offrir au prince l'expression des sentiments et des besoins du pays, le fit destituer, ainsi que tous ses collègues du conseil municipal et même les employés dépendant de la mairie. Malgré tous les efforts de l'administration, il fut réélu, quinze jours après, membre du conseil. En 1847, son intervention, comme adjoint au maire, arrêta les troubles causés dans la ville par la cherté des grains.

Après la révolution de Février, M. Trouvé-Chauvel se mit à la tête de l'administration municipale et fut confirmé dans ce poste par le gouvernement provisoire. Il fut nommé, en outre, commissaire général des départements de la Mayenne et de Maine-et-Loire. Aux élections pour la Constituante, le département le nomma le premier de ses douze représentants, avec 115 106 suffrages. Il se montra l'un des hommes d'ordre et d'organisation du parti républicain. Au lendemain de l'attentat du 15 mai, il fut appelé par la Commission exécutive à remplacer M. Caussidière à la préfecture de police (18 mai), et eut à traverser, dans ce poste, les cruelles journées de juin. Comme son prédécesseur et son successeur, il s'efforça de recourir le moins possible au crédit spécial des fonds secrets. Le 19 juillet, il laissa son poste à M. Ducoux, pour recevoir du général Cavaignac, le titre et les attributions, récemment rétablis, de préfet de la Seine, et l'Assemblée nationale applaudit à ce choix. Trois mois plus tard, lorsque le général voulut marquer ses tendances modératrices par le remaniement minis-
tériel, qui donna MM. Dufaure et [illegible]
cesseurs à MM. Senart et Recurt, [illegible]
Chauvel accepta de remplacer M. [illegible]
ministère des finances (25 octobre). [illegible]
qu'à l'expiration du pouvoir du [illegible]
semblée, il avait constamment [illegible]
tes, l'administration et la politique [illegible]
partir de l'élection présidentielle, [illegible]
aucune part aux travaux de la [illegible]
fut pas réélu à la Législative.

TROWER (Rév. Walter-John), évêque [illegible]
gow, né en 1804 à Londres, fit ses [illegible]
collége d'Eton et à l'université d'[illegible]
brassa l'état ecclésiastique et fut [illegible]
1829. Il a exercé son ministère dans le [illegible]
Sussex, et il était attaché à l'église [illegible]
ter en qualité de doyen rural, [illegible]
nommé, en 1848, évêque de Glasgow [illegible]
loway. On a de lui un certain nombre [illegible]
religieux, tels que des *Sermons sur l'E*[illegible]
the Exodus), une exposition raisonnée [illegible]
tres et Évangiles, et plusieurs livres [illegible]
pour la Société des connaissances utiles.

TROYA (Charles), historien italien [illegible]
ples, le 7 juin 1785, fils d'un médecin [illegible]
suivit, en 1798, les Bourbons en [illegible]
acheva ses études de mathématiques, à [illegible]
sous l'astronome Piazzi. En 1802, des [illegible]
famille le rappelèrent à Naples, où il [illegible]
dant quelques années la profession d'[illegible]
retour des Bourbons, en 1815, il [illegible]
avec son père, le palais du roi ; mais [illegible]
point les idées de la cour, et lorsque, [illegible]
le régime constitutionnel s'établit à [illegible]
s'associa très-activement aux efforts [illegible]
raux, comme rédacteur de *la Mine*[illegible]
politique supprimée en 1821. Exilé [illegible]
parcourut une grande partie de la Pé[illegible]
Rome, à Florence, à Bologne, il [illegible]
commerce intime avec les savants et [illegible]
vains les plus distingués de l'Italie. [illegible]
voyage, il composa *le Levrier allé*[illegible]
Dante (Il Veltro allegorico di Dante [illegible]
commentaire historique sur l'époque [illegible]
Divine Comédie. Cet ouvrage, publié [illegible]
1826, eut un grand succès. Rentré [illegible]
pour assister aux derniers moments de [illegible]
M. Troya, reprit, en 1828, le chemin [illegible]
employa plusieurs années à préparer [illegible]
duction à l'histoire du moyen âge (A[illegible]
minale alla storia dal medio avo, 18[illegible]
l'une des études ethnographiques les [illegible]
tantes dont le monde barbare ait été [illegible]
donna ensuite le *Code diplomatique des l*[illegible]
dont les cinq premiers volumes em[illegible]
période du roi Alboin à Charlemagne.

En 1848, M. Troya fut ministre [illegible]
nel et député au parlement napolitain. [illegible]
du conseil pendant quarante-deux [illegible]
de vains efforts pour sauver les liber[illegible]
pays et la cause de l'indépendance ita[illegible]

Après la dissolution de la Chambre [illegible]
toire de l'absolutisme, il rentra dans [illegible]
vée, et se consacra tout entier à ses tra[illegible]
toriques. Ses compatriotes vantent son [illegible]
et, malgré une abondance trop diffuse, [illegible]
de son style.

TROYON (Constant), peintre fran[illegible]
Sèvres, en 1813, passa une partie de [illegible]
à la manufacture royale de cette ville [illegible]
tinait même spécialement à la peinture [illegible]
celaine. Quelques années d'étude dans [illegible]
Riocreux et plusieurs voyages dans le[illegible]
de la France les plus pittoresques en [illegible]

premiers paysagistes et peintres d'animaux. tard il fit en Hollande un voyage qui eut is d'influence sur ses travaux que ses excurs dans son propre pays. Dès 1833, M. Troyon ya au salon ses premiers tableaux : *la Mai-Colas*, à Sèvres : *la Fête de Sèvres ; un Coin parc de Saint-Cloud*. Il continua dès cette ue à explorer divers sites des environs Paris, et les reproduisit dans une suite de ages, jusqu'ici non interrompue. Parmi les cipaux, possédés aujourd'hui par MM. Van t, Golsmith, Moreau, la comtesse Lehon, etc., t remarqué les *Vues* de Sèvres, de Saint-d, d'Argenton, de la Ferté-Saint-Aubin ; *la ée de Chevreuse, une Fontaine à Caudebec, des environs de Vannes* (1835-1846) ; *les En-s de la Haye et d'Amsterdam* (1848).

mme études variées de personnages et d'aux, la gravure a fréquemment reproduit : *la e limousine* (1838) ; *le Marché d'animaux*) ; *l'Abreuvoir* (1839) ; *le Braconnier* (1846) ; *aigneuses* (1842), et notamment les *Bœufs au ur* (à l'État) et *la Vallée de la Touque en nandie* (1853), tous deux exposés en 1855, les *Chiens courants au repos*, les *Chiens ants lancés*, les *Chiens d'arrêt* et deux études, *ache blanche* et *la Vache rouge*. Ces divers aux lui ont valu une 3e médaille en 1838, 2e en 1840, deux 1res en 1846 et 1848, le titre nembre de l'Académie d'Amsterdam en 1847, oix de chevalier de la Légion d'honneur en embre 1849, et une médaille de première se en 1855.

bonheur avec lequel M. Troyon représente animaux, l'a fait surnommer plus ou moins ement le « La Fontaine de la peinture. » Mais nérite ce surnom pour la vérité avec laquelle e la vie sur la toile, ce n'est pas toutefois par aïveté ou la bonhomie qu'il se distingue. ichesse des tons, la variété des effets, une he virile, forte, éclatante, font de lui un des nisistes les plus originaux et un des plus ants coloristes.

RURO (Thomas Wilde, 1er baron), juris-sulte et pair d'Angleterre, né le 17 juil-782, à Londres, et fils d'un avoué, exerça ord la profession de son père ; il l'abanna pour le barreau, auquel il fut admis 817 par la Société d'Inner-Temple. Il se fit tôt une nombreuse clientèle par son éloquence ureuse et sa connaissance approfondie du t civil. Son nom se rattache à la plupart des ds procès de ce temps, entre autres à celui de ccession du duc de Sussex. Son avancement apide : avocat du roi en 1827, il devint avo-général en 1839, procureur général en 1841, résident de la Cour des affaires civiles (*com-pleas*) en 1846.

us l'administration de lord J. Russell, il fut sti des fonctions de lord chancelier et en le temps élevé à la pairie héréditaire avec le de baron Truro (1850). Il a quitté les sceaux évrier 1852, et n'est plus revenu au pouvoir. Chambre des Communes, il a représenté bourgs de Newark et de Worcester, et a oyé dans la discussion des affaires les qua-solides qui ont fait de lui un des juris-ultes anglais les plus distingués. — Lord Truro nort à Londres le 11 novembre 1855.

Truro (Charles-Robert-Claude Wilde, 2e ba-, pair d'Angleterre, né à Londres, en 1816, ls aîné du précédent, est entré en 1855 à la nbre haute, où il défend les opinions libérales.

RYDE (Eggert-Christophe), pasteur et pré-teur danois, né le 8 décembre 1771 à Fens-mark, en Sélunde, passa l'examen de fonctionnaire ecclésiastique en 1804, et fut professeur à l'Institut Christianis, pasteur en différentes localités, et en dernier lieu à l'église de Notre-Dame à Copenhague (1838). Ses sermons, qui se distinguent moins par la science ou l'originalité que par l'esprit de charité, ont rendu son nom populaire, et lui ont concilié une affection et une confiance universelles. M. Tryde est codirecteur de la Société biblique de Danemark, membre de la commission du nouveau rituel (1839), professeur de théologie pratique au séminaire (1841) et a un grade supérieur dans l'ordre du Danebrog (1836-1840). Il a été imprimé une quarantaine de *Sermons* et environ douze *Discours* de circonstance de M. Tryde. Ses autres écrits, dont le plus ancien remonte à 1812, consistent en brochures et articles de théologie, philosophie, politique, philologie ou même de critique littéraire.

Tryde (Eggert-Christophe), neveu du précédent, né en 1797, près Randers, est imprimeur à Bœnne, dans l'île de Bornholm. Il publie depuis 1828, le *Bornsholm-avertissements-Tidende*, l'un des plus anciens journaux qui paraissent en Danemark.

T'SCHAGGENY (Charles-Philogène), peintre belge, né à Bruxelles, en 1815, étudia sous M. Eugène Verbœckhoven et adopta comme son maître la peinture d'animaux et de paysages. Nous citerons de lui : *le Laboureur au repos, un Convoi de chevaux en Hollande*, des *Vues du Brabant*, et les *Chevaux flamands* exposés en 1855 à Paris, où ils ont obtenu une mention.

Son frère, M. Edmond T'schaggeny, né à Bruxelles, en 1818, a étudié sous le même maître, choisi le même genre et obtenu une médaille d'or en 1848, et la croix de Léopold en 1854. On a de lui : *l'Empirique, la Contrition forcée*, épisode des troubles du XVIe siècle, *Giotto* (1852), et *Troupeau de moutons* (1855).

TSCHERNING (Antoine-Frédéric), homme d'État danois, né à Frederikswærk, en 1795, fit ses études à l'École des cadets d'artillerie et entra comme officier dans ce corps, en 1813. Plus tard il fut envoyé à Paris et à Metz, pour y acquérir une instruction plus forte, et retourna, en 1820, à Frederikswærk, où il resta plusieurs années inspecteur des fabriques du gouvernement. En 1828 il entra, comme volontaire, avec plusieurs autres officiers danois, dans le corps d'occupation français en Morée. Rentré de nouveau dans son pays, en 1830, il fut nommé professeur à l'École pratique royale d'artillerie. En 1833, il fut chargé de visiter les différents pays de l'Europe pour étudier les nouveaux systèmes d'artillerie et les meilleurs procédés de fabrication. Il employa cinq années à ce voyage, dont les résultats ont beaucoup contribué aux progrès de l'artillerie en Danemark.

En 1839, M. Tscherning repartit pour la France et fut mis par un particulier à la tête de l'exploitation d'une mine de charbon en Auvergne. La même année il fut chargé de diriger les travaux du chemin de fer de Cette à Montpellier. L'amour du sol natal le ramena encore une fois dans sa patrie en 1840 ; et il entra, en 1841, comme chef de batterie dans l'artillerie ; mais il ne tarda pas à donner sa démission et passa sept années à Copenhague dans la vie privée, s'occupant d'industrie, écrivant des brochures, s'occupant aussi de politique. Partisan du gouvernement représentatif, il fonda une société qui avait pour but de préparer une constitution pour le Danemark. Aussi la révolution de 1848 le porta aux affaires. Nommé ministre de la guerre dès le

24 mars, il déploya une extrême activité pour mettre l'armée sur un bon pied. Bientôt il put envoyer 40 000 hommes contre les grands-duchés. Il quitta le ministère en novembre, mais il conserva une influence prépondérante dans le comité de constitution, et fut nommé membre de la diète. Conservateur libéral, il soutint le ministère, tout en rappelant dans ses discours les intérêts et les droits du peuple, et se vit renié par un certain nombre de ses anciens amis politiques. Le gouvernement l'a nommé conseiller d'État en 1854.

TSCHERNYSCHEW (prince Alexandre-Iwanowitsch), général et homme politique russe, né en 1779, d'une des plus anciennes familles de son pays, entra de bonne heure au service et fit la plupart des campagnes contre Napoléon. Ambassadeur à Paris en 1811, dans les circonstances les plus difficiles, il corrompit plusieurs attachés au ministère de la guerre et parvint à connaître le plan de l'expédition de Napoléon. Lorsqu'on l'apprit, il était déjà à Strasbourg; bientôt il fut tout à fait hors de l'atteinte de la police française. Dans la retraite de Russie, il commandait cette troupe audacieuse qui délivra le général Winzingerode, prisonnier des Français. En mars 1813, il força Augereau à quitter Berlin, battit le général westphalien Ochs à Halberstadt et prit Cassel par un hardi coup de main. L'année suivante, il s'empara de Soissons. Nommé alors lieutenant général, il accompagna l'empereur Alexandre au Congrès de Vienne, plus tard à Aix-la-Chapelle et à Péronne, et fut employé à diverses missions délicates.

En 1825, il comprima par son énergie et sa modération l'insurrection du deuxième corps de l'armée, et en fut récompensé après l'avénement de l'empereur Nicolas, par le titre de comte. En 1828, il devint ministre de la guerre et chef de l'état-major de l'empire. Sous sa direction, l'armée russe fut réorganisée, l'effectif augmenté; un grand nombre d'abus disparurent. Aussi, Nicolas reconnaissant, éleva le comte Tschernyschew à la dignité de prince. En 1842 il le chargea de visiter les provinces du Caucase, pour surveiller l'administration de ces contrées lointaines, dresser un plan du pays, et chercher les moyens de faire une guerre plus efficace aux tribus indépendantes qui l'habitent. Enfin, en 1848, il fut nommé président du conseil d'État et du conseil des ministres, et garda quatre années cette haute position. En 1852, il a allégué son grand âge pour prendre sa retraite.

TSCHUDI (Jean-Jacques DE), voyageur et naturaliste suisse, né à Glaris, le 25 juillet 1818, descend d'une ancienne et illustre famille suisse qui compte parmi ses ancêtres plusieurs généraux et hommes politiques remarquables. Après avoir étudié les sciences naturelles et la médecine à Neufchâtel, à Leyde et à Paris, il s'embarqua, en 1838, sur un vaisseau français, dans l'intention d'accomplir un voyage autour du monde. Pendant la route le capitaine ayant vendu son bâtiment au gouvernement péruvien, M. de Tschudi resta cinq ans au Pérou, employa son temps à explorer ce pays en tous sens et revint en 1843 en Europe. Retiré depuis quelques années dans une propriété qu'il possède en Autriche, il y a écrit plusieurs de ses ouvrages.

Nous citerons de lui : *Recherches sur la Faune péruvienne* (Untersuchungen etc.; Saint-Gall, 1844-47, 76 planches); *le Pérou, esquisses de voyages durant les années* 1838-1842 (Peru, Reiseskizzen, etc.; Ibid., 1846, 2 vol.); *Antiguedades Peruanas* (Vienne, 1851, avec *Atlas*), publié en commun avec don [illegible] Rivera; *La langue kechua* (die [illegible] Vienne 1853, 2 vol.), etc.

Un de ses parents, M. Frédéric [illegible] en 1840, est auteur d'un remarquable [illegible] intitulé : *la Vie animale des* [illegible] (das Thierleben der Alpenwelt, [illegible] 2e vol., 1854 à 1855), traduit en français [illegible] bourg, 1858).

TUCKERMAN (Henry-Théodore), [illegible] ricain, né le 20 avril 1813, à Boston [illegible] dans cette ville, vint en 1833 en Europe [illegible] sida successivement en France et [illegible] y revint en 1837, visita l'Angleterre [illegible] Malte, la Sicile, Naples, etc. En [illegible] à New-York, d'où il n'est plus [illegible]

M. Tuckerman avait débuté dans [illegible] dès 1835, par un recueil de [illegible] *italian Sketch Book* (in-12, [illegible] Au retour de son second voyage, [illegible] *Isabel, or Sicily, a Pilgrimage* [illegible] New-York, 2e edition), étude sur [illegible] nature et les hommes en Sicile, [illegible] d'un roman; puis à un assez grand [illegible] autre livre de touriste sur l'Angleterre [illegible] *in England* (New-York, 1853, in-12

Mais c'est surtout par ses ouvrages [illegible] littéraire, artistique, historique, [illegible] kerman s'est fait connaître comme [illegible] habiles *essayists* de son pays. Nous [illegible] ce genre : *Thoughts on the poets* [illegible] d'essais sur divers poëtes anglais [illegible] américains : *Artist life, or sketches of* [illegible] *Painters* (1847); *Characteristics of* [illegible] *lustrated by the Genius of* [illegible] (1849-1851, deux séries), œuvre [illegible] le plan général consiste à prendre [illegible] littéraire ou artistique, et à suivre [illegible] loppement dans la vie et les produ[illegible] homme célèbre; *Mental portraits, or* [illegible] *character*, où la même idée est appliquée [illegible] hommes célèbres qui n'appartiennent [illegible] littérature; *the Optimist, a collection* [illegible] (1850, New-York, in-12); *the* [illegible] *diary of a dreamer* (in-16, 18[illegible] *Memorial of Horatio Greenough* (New-York [illegible] in-12); *la Vie du commodore Talbot* (New [illegible] 1850, in-12); un essai didactique en vers [illegible] *sprit of poetry* (in-12, Boston, 1851), etc.

TUCH (Jean-Christian-Frédéric), [illegible] orientaliste allemand, né à Quedlinbourg [illegible] 17 décembre 1806, fit à Nordhausen, où [illegible] avait été nommé inspecteur des [illegible] ses premières études de philologie, sous [illegible] tion de Kraft; puis il se livra plus [illegible] Halle, sous Gesenius, à son goût pour [illegible] gues orientales et la théologie. Docteur [illegible] losophie en 1830, il professa des cours [illegible] hébraïque et d'exégèse qui lui firent [illegible] orientaliste, une précoce réputation. [illegible] l'université de Zurich en 1839, il fut [illegible] année, professeur adjoint de philosophie [illegible] et deux ans plus tard, de théologie [illegible] En 1843, il y devint professeur titulaire [illegible] logie et reçut le diplôme de docteur [illegible] logie de l'université de Tubingue. [illegible] passa avec le titre de professeur et [illegible] chanoine à Zeitz. Il a représenté l'[illegible] Leipsick à la diète de Saxe pendant la [illegible] 1850-1851.

En dehors de ses cours, M. Tuch a [illegible] ouvrages où l'érudition et la connaissance [illegible] fonde des textes s'unissent à une [illegible] indépendante. Le principal est son *Commentaire sur la Genèse* (Commentar über die [illegible]

e, 1838), cité comme le modèle des travaux : genre. On a encore de lui un certain nom- le dissertations savantes, entre autres *de Nino* (Leipsick, 1845); une explication avec com- laire, des inscriptions du Sinaï dans le *Jour- le la Société orientale allemande ;* etc.

JERLINCKX (Joseph), statuaire belge, né à nes, en 1820, suivit, à l'Académie d'Anvers, ours de Van Brée et entra ensuite dans l'ate- de Guillaume Grefs. Il avait déjà donné plu- :s œuvres d'une certaine valeur, lorsqu'il à Paris et reçut des leçons de Paul Dela- e. De Paris, il se rendit à Rome, où il fit, ·ès l'antique, de sérieuses études. Il paraît ·fois avoir une prédilection pour la ma- : moelleuse de Canova. On a de lui un d nombre de bustes, des groupes et des sta- : *Daphnis et Chloé*, *le Berger Giotto s'es- :nt à dessiner*, une statue colossale de *Mar- ite d'Autriche*, érigée récemment sur la de place de Malines. Ces deux dernières œuvres ·èrent à l'exposition de Londres en 1851, où valurent à M. Tuerlinckx une médaille d'or; xposition universelle de Paris, en 1855, elles obtenu une mention.

JLASNE (Louis-René), naturaliste français, nbre de l'Institut, né vers 1815, fut reçu doc- à Paris en août 1843, et se consacra particu- :ment à l'histoire naturelle. Ses connaissances iales dans cette science l'ont fait admettre, gré le petit nombre de ses écrits, à l'Académie sciences en 1854, comme successeur de Jus- . Il a été décoré en 1856. On ne cite de lui, à quelques *Extraits* de recueils spéciaux, qu'une *oire et monographie des champignons hypo-* , en société avec M. Ch. Tulasne, son frère , in-fol. et planches).

LLOCH (révérend John), théologien écossais, n 1822, à Tibbermair (comté de Perth), pa- se que son père a longtemps administrée me pasteur de l'Église indépendante, fit ses es à l'université de Saint-André, fut consa- ministre en 1844 et attaché au clergé de la :e ville de Dundee. En 1849, il fut appelé : la comté de Fife et y exerça son ministère u'en 1854, où il succéda au révérend Haldam : les fonctions de principal du collége de te-Marie à l'université de Saint-André. Il y t aussi le diplôme de docteur en théologie. a de cet ecclésiastique des articles de criti- littéraire insérés dans la *Quaterly Review* et *rth british Review*, parmi lesquels on re- que ceux sur Carlyle, Bunsen et Vinet: des *ons*, et surtout un traité sur l'*existence et attributs de Dieu* (Being and attributes of , qui lui valut, en 1855, un des prix Burnett valeur de 600 livres (15 000 fr.)

JLOU (Jean-Louis), célèbre flûtiste français, Paris, le 12 septembre 1786, et fils d'un cho- de l'Opéra, entra à dix ans au Conservatoire, étudia la flûte sous Wunderlich, obtint le nd prix en 1799 et le premier en 1801. Dès , regardé comme le meilleur flûtiste connu, vint première flûte aux Italiens en 1804, et plaça en 1813 Wunderlich à l'Opéra. Depuis ortie du Conservatoire, la passion de la pein- avait arrêté ses progrès comme artiste; il se a par l'exécution du *Rossignol* de Lebrun), qui fut pour lui une victoire éclatante sur rival belge, M. Drouet. Sous la Restaura- , dans son enthousiasme pour le libéralisme, : démit de son titre à l'Opéra (1822). Quatre plus tard il y fut rappelé et fut en outre nommé professeur au Conservatoire, où il est encore aujourd'hui (1857).

M. Tulou a composé, surtout pour son instrument, des *Symphonies*, *Concertos*, *Fantaisies* et *variations*, notamment celles sur *la Muette* et *Tancrède*. Aujourd'hui il paraît tenir surtout à attacher son nom à une fabrique de flûtes qu'il a fondée, et il met la supériorité de ses produits sous le patronage de sa célébrité musicale.

TUPPER (Martin-Farquhar), littérateur anglais, né à Londres, en 1811, fut élevé au collége de Christ-Church, où il prit ses degrés de bachelier et de maître ès arts, puis étudia le droit dans la Société de Lincoln's-Inn, qui l'admit ensuite au barreau. Mais, au lieu de plaider, il s'est tourné tout entier vers la littérature. Il a réussi à captiver l'attention du public, et toutes ses productions excitent au même point l'empressement des lecteurs et les attaques de la critique.

M. Tupper a publié en prose : *Philosophie des proverbes* (Proverbial philosophy; plusieurs éditions; *Pyramide moderne en l'honneur de 70 héros*, *l'Esprit d'un auteur*, *le Pot d'or*, *le Cœur*, *les Deux jumeaux*, nouvelles, etc. En poésie, il a fait paraître un recueil intitulé : *un Millier de vers* (A thousand lines), et un grand nombre de pièces éparses dans les revues et *Magazines*.

TURCK (Louis), médecin français, ancien représentant du peuple, né à Nancy (Meurthe), en 1798, fit au collége de cette ville de bonnes études, puis suivit à Paris les cours de la Faculté de médecine, et se fit recevoir docteur. Ami de M. Buchez, il le seconda activement dans ses travaux de propagande libérale et contribua à fonder en Lorraine la Charbonnerie. En 1822, il entreprit la publication d'un *Almanach du peuple*, spécialement destiné à réclamer l'égalité devant la loi. Cet almanach continua de paraître jusqu'en 1835. Des articles dirigés contre la monarchie de Juillet firent traduire l'auteur devant la Cour d'assises. Établi comme médecin aux eaux de Plombières, il ne cessa point de combattre la politique du ministère Guizot et de professer ouvertement ses opinions républicaines. Aussi, après la révolution de Février, fut-il nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département des Vosges. Il donna sa démission pour protester contre les circulaires de M. Ledru-Rollin. Élu représentant des Vosges, le septième sur onze, par 59 021 voix, il fit partie du conseil de l'Algérie et des colonies, et vota ordinairement avec la gauche. A l'occasion de la loi sur les attroupements (7 juin), il demanda que les maires fussent nommés par le peuple. Il appuya l'amendement Grévy (voy. ce nom), et se prononça pour quelques-unes des propositions émanant du socialisme. Après l'élection du 10 décembre, il combattit vivement le gouvernement de Louis-Napoléon et vota même pour la mise en accusation du président et de ses ministres à l'occasion de l'expédition de Rome. Il ne fut point réélu à l'Assemblée législative et reprit ses fonctions de médecin à Plombières.

TURGOT (Louis-Félix-Étienne marquis DE), diplomate français, sénateur, ancien ministre, né le 26 septembre 1796, est issu d'une famille noble de Normandie dont le nom a été illustré par le ministre de Louis XVI. Élève de l'École militaire de Saint-Cyr, il donna sa démission d'officier de cavalerie le 26 juillet 1830. Le crédit de son beau-père le maréchal Lobau, le fit entrer à la Chambre des Pairs (1832), où il prêta un concours dévoué à la politique conservatrice. La révolution de Février le rejeta dans la vie pri-

vée. Bien qu'il eût pris peu de part aux affaires depuis cette époque, M. de Turgot, qui s'était rallié à la politique napoléonienne, fit partie du ministère du 2 décembre 1851 et s'associa tout entier au coup d'État. En juillet 1852, il céda le portefeuille des affaires étrangères à M. Drouyn de Lhuys et reçut la dignité de sénateur. Le 26 avril 1853, il fut accrédité auprès de la cour d'Espagne en qualité d'ambassadeur. En 1854, les provocations dont il fut l'objet de la part de M. Soulé, ambassadeur des États-Unis, aboutirent à un duel dans lequel il reçut une assez grave blessure. Il vient de passer en Suisse, avec le même titre. Créé le 7 février 1852 commandeur de la Légion d'honneur, il est aujourd'hui grand officier de cet ordre.

TURNER (Samuel H.), théologien américain, né à Philadelphie, le 23 janvier 1790, prit ses degrés à l'université de Pensylvanie, en 1807, étudia la théologie, et fut mis, en 1812, à la tête d'une église épiscopalienne de Chestertown (Maryland). Il retourna à Philadelphie en 1817, et l'année suivante fut nommé professeur de théologie historique au séminaire général de New-York. En 1831 il fut en outre choisi comme professeur d'hébreu à Columbia-Collége.

M. Turner a introduit l'un des premiers, aux États-Unis, par des traductions, les grands travaux critiques des théologiens de l'Allemagne. Il a donné, en 1827, avec M. Will. Whittingham, la traduction avec notes de l'*Introduction au Nouveau Testament*, de John, et, en 1834, celle de l'*Introduction à la critique et à l'interprétation des textes sacrés* de Planck. Parmi ses principaux ouvrages personnels qui attestent une grande érudition, et surtout une connaissance particulière de la littérature rabbinique, on cite les suivants : *Biographical notices of Jewish Rabbies, with translations and notes* (New-York, in-12); *Spiritual things compared with spiritual or parallel References* (1848, in-12); *Essay on our Lord's Discourse at Capernaüm, in John VI* (1851, in-12); *Thoughts on scriptural prophecy* (New-York, 1852, in-12); une série de *Commentaires critiques sur les Épîtres* du *Nouveau Testament* (New-York, 1852 et suiv., in-8), etc.

TURPIN (Étienne-Louis-Mathieu-Numa), ancien représentant du peuple français, né à Saint-Julien (Landes), le 29 mai 1804, fils d'un officier de la République, étudia le droit et se fit recevoir licencié. Sous la Restauration, il fit partie de la Société des *Carbonari*, et après la Révolution de 1808, continua de combattre la royauté, et représenta l'opposition radicale dans le conseil général du département des Landes. En 1848, il fut envoyé à l'Assemblée constituante par environ 36 000 suffrages, le dernier sur sept représentants. Il vota presque constamment avec la droite, et, après l'élection du 10 décembre, soutint le gouvernement de Louis-Napoléon. Réélu, le cinquième, à l'Assemblée législative, il fit partie de la majorité hostile à la République, sans être personnellement attaché à la politique de l'Élysée. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il n'a point reparu dans les assemblées politiques, mais il est maire de Lit-et-Mie et siége au conseil général des Landes.

TURPIN DE CRISSÉ (Lancelot-Théodore, comte), artiste français, membre de l'Institut, né à Paris, en 1782, et fils du marquis de Crissé, qui commandait, sous Louis XVI, les hussards de Berchini, perdit tous ses biens par suite de l'émigration de son père, chercha des ressources dans l'étude de la peinture, et put, avec l'aide de Choiseul-Gouffier, visiter la Suisse [illegible] salon de 1806, il reçut une médaille [illegible] peintre de paysage et d'architecture [illegible] 1809 à la maison de l'impératrice [illegible] le titre de chambellan, il resta à [illegible] jusqu'en 1814, époque où il [illegible] en amateur. Sous la Restauration [illegible] *Voyage à Naples*, fut nommé [illegible] l'Académie des beaux-arts en [illegible] de 1825 à 1830, les fonctions d'inspecteur [illegible] des musées et de gentilhomme [illegible] chambre. Depuis lors, M. Turpin [illegible] rentré dans la vie privée. Il a été [illegible] 1825. Il est auteur des *Souvenirs* [illegible] (1835, in-4, avec planches).

TURQUETY (Édouard), poëte français [illegible] 1801 à Rennes, où son père était [illegible] à Paris faire son droit. Reçu avocat, [illegible] suivre le barreau il s'adonna aux [illegible] se mit, en peu de temps, au rang [illegible] distingués de l'école romantique. [illegible] *quisses poétiques* (1829, in-8), il [illegible] *et Foi* (1833, in-8), qui obtint un [illegible] rité; *Poésie catholique* (1836, [illegible] *sacrées* (1838, in-8); *Primavera* [illegible] *Fleurs à Marie* (1845, in-12). Ces [illegible] réunis, en 1845, sous le titre de *P*[illegible] 1856, in-18), marquent la tendance [illegible] consacrer ses vers à l'expression [illegible] religieux; le premier, moins exclusi[illegible] est toujours cité comme ce qu'il a [illegible] élevé et de plus correct. Mentionnons [illegible] poëme politique en l'honneur du coup [illegible] décembre : *les Représentants en* [illegible] et *Poésies religieuses à l'usage de* [illegible] (1857, in-18). M. Turquety a été nommé [illegible] de la Légion d'honneur en 1847.

TURQUIE (maison impériale de [illegible] d'Osman depuis 1299. — Sultan [illegible] (voy. ce nom). — Enfants : sultan [illegible] *Mourad*, né le 21 septembre 1840, [illegible] né le 22 septembre 1842; *Mehemmed* [illegible] le 3 novembre 1844; *Ahmed-Kema*[illegible] 3 décembre 1847; *Mehemmed-Bahram* [illegible] le 23 mai 1849; *Nour-Eddin*, né le [illegible] sultane *Fatimé*, née le 1[er] novembre [illegible] le 11 août 1854 à Ali-Ghalib-pacha [illegible] fils de Réchid; sultane *Refigé*, née [illegible] 1842, fiancée le 22 février 1854 à [illegible] fils de Mehemmet-Ali-pacha; sultane [illegible] née le 11 août 1843, fiancée le 22 février [illegible] Mahmoud-Gelal-Eddin-pacha, fils d'[illegible] pacha; sultane *Muniré*, née le 9 décembre [illegible] fiancée le 22 février 1854 à Ilhami-[illegible] de feu Abbas-pacha, vice-roi d'Égypte; [illegible] *Behigé*, née le 16 juillet 1848; [illegible] née le 21 novembre 1851; sultane *F*[illegible] 26 janvier 1855; sultane *Chéhimé*, née [illegible] 1855. — Frère et sœur du sultan [illegible] effendi, né le 9 février 1830, héritier [illegible] sultane *Adilé*, née le 23 mai 18[illegible] 12 juin 1845 à Méhemmed-Ali-pacha.

TURTON (rév. Thomas), évêque d'[illegible] ecclésiastique d'Angleterre, né vers [illegible] son éducation à Cambridge. Après [illegible] grades universitaires, il y resta plus [illegible] attaché à l'enseignement des divers [illegible] y professa d'abord les humanités, [illegible] matiques (1822) et en dernier lieu [illegible] (1827). Nommé doyen de Péterborough [illegible] passa en la même qualité au chapitre [illegible] minster (1842); trois ans plus tard [illegible] pour occuper le siége épiscopal d'Ely [illegible] donne droit à la pairie; ses revenus [illegible]

és à 5500 liv. (137 500 fr.). On a de ce t, qui appartient au parti conservateur, s ouvrages de piété ou de théologie, des es critiques, des réimpressions d'auteurs iques et des sermons.

THILL (Louisa C. HIGGINS, mistress), femme ttres américaine, née à New-Haven (Connec-), vers 1800, d'une vieille famille de la elle-Angleterre, épousa, en 1817, un litté- r de cette ville, M. Cornelius Tuthill, qui ut en 1825. Elle écrivit, peu après, dans les *zines*, et commença bientôt la publication grand nombre de volumes, destinés aux its, et généralement consacrés à décrire un ou une profession. Elle y a porté une élé- littéraire et un bon sens pratique très- s de ses compatriotes. Elle réside aujourd'hui nceton (New-Jersey).

stress Tuthill est aussi l'auteur d'un roman : *Femme* (my Wife, in-12, 1846), et d'une *ire de l'architecture depuis les temps les reculés* (History of architecture from, etc. idelphie, 1848, in-8 avec planches).

VEEDDALE (George HAY, 8e marquis DE), ral et pair représentatif d'Écosse, né en , descend d'une ancienne famille qui fait re- ter son origine au XVe siècle. Il entra fort au service militaire et fit une partie des res d'Espagne en qualité d'aide de camp du de Wellington; il reçut un coup de feu à la ée de Busaco et remplit à Vittoria les fonc- d'aide-quartier-maître général. De 1842 à , il commanda la province de Madras, devint enant général en 1846 et fut, en 1854, élevé grade de général d'armée. A la Chambre des s, où il a été porté comme pair représentatif osse, il vote avec le parti conservateur. Son iné est lord GIFFORD (voy. ce nom).

LER (John), homme d'État américain, an- président de la République des États-Unis -45), est né en Virginie en 1790. Fils d'un planteur, il reçut une instruction plus plète que ne le comporte d'ordinaire l'édu- n américaine, et se livra à l'étude du droit e l'éloquence. Dès 1816, il fit partie de la ibre des Représentants où il prit, comme ur, un rang distingué. Nommé ensuite gou- eur de Virginie, il s'attira, par ses qualités nnelles, une popularité à laquelle la politi- avait peu de part, et fut envoyé au Sénat fois de suite (1827-1836).

rsqu'aux élections présidentielles de 1840, action contre l'administration démocratique ackson et de Van Buren fit triompher le ral Harrison, candidat des wighs, M. Tyler oposé comme candidat à la vice-présidence, uoiqu'il fût encore peu connu hors de l'État rginie, son nom associé à celui du général, de l'urne électorale avec une très-impo- majorité. Un événement inattendu lui a bientôt le premier rôle. Un mois après inauguration, le président Harrison mourut), et M. Tyler devint président de fait et de . Le cas était prévu par la constitution, c'était la première fois que l'application présentait. Les divergences d'opinions qui èrent tout à coup entre le nouveau président s whigs qui avaient fait l'élection, ame- nt des complications et des crises dont devait npher la puissance de vie et d'ordre inhé- à la constitution de l'Union.

prenant la politique condamnée dans la per- e de Van Buren, M. Tyler se montra l'ad- ire de deux mesures réclamées par les whigs, la restauration de la banque nationale et la répar tition du produit de la vente des terres de l'Union aux États particuliers. Cette dernière me- sure devait amener, dans les revenus, un déficit que l'on ne pourrait couvrir que par une augmen- tation des droits de douanes, particulièrement nuisible aux intérêts de la Virginie et des États agricoles du Sud. Le Congrès, par un premier acte d'initiative (1841), vota l'établissement d'une nouvelle banque. M. Tyler répondit à ce *bill* par un premier *veto*, et provoqua un soulèvement universel. Son ministère donna en masse sa dé- mission; l'agitation se manifesta jusque sur les places publiques où l'on brûla le président en effigie. Mais celui-ci, dont l'attachement à une résolution une fois prise était inébranlable, tint bon; il se servit à plusieurs reprises, notamment dans la question des tarifs, de son droit de veto, et fit constamment échec à la majorité whig de l'Assemblée.

Sa politique extérieure trouva, du moins, un assentiment plus général. Jaloux de rétablir l'har- monie entre les États-Unis et l'Angleterre, il ter- mina la longue et malheureuse affaire de l'incendie de la *Caroline*, en favorisant l'acquittement de l'Anglais Mac-Leood, et conclut, le 9 août 1842, un traité avec la Grande-Bretagne, pour la régu- larisation des frontières, l'abolition de la traite des esclaves et l'extradition des malfaiteurs. En 1844, il voulut conclure, avec le Zollverein, un traité de commerce que le Congrès refusa de ra- tifier parce qu'il entraînait une augmentation générale des tarifs de l'Union; mais en 1845 il fut assez heureux pour ajouter aux États-Unis de belles et importantes provinces, par l'incorpo- ration du Texas et l'annexion à la République des États indépendants de Jowa et de Floride. Il n'en dut pas moins quitter la présidence au mois de mars de la même année, après avoir vai- nement tenté de se faire réélire. Il avait pour concurrents son prédécesseur Van Buren, devenu le candidat des whigs et d'une partie des démo- crates réunis sous le nom de *Freesoilers*, et le président Polk, candidat du reste de la démo- cratie et qu'il eut pour successeur. M. Tyler se retira dès lors dans ses domaines de Virginie, et ne reparut plus sur la scène politique.

TYLER (sir George), marin anglais, né en 1792, dans le comté de Pembroke, et fils d'un amiral, fut élevé au collège royal de la marine, s'embarqua comme midshipman en 1806, et prit part aux sanglantes luttes de l'Empire; en 1811, il perdit un bras, en attaquant des bâtiments français jusque sous les batteries de Quiberon. De 1833 à 1840, il a gouverné l'île de Saint- Vincent aux Antilles et a été créé chevalier pour la modération qu'il a montrée lors de l'éman- cipation des esclaves. Envoyé à la Chambre des Communes, en février 1851, par le comté de Glamorgan, il y soutint la politique du parti con- servateur. Sir G. Tyler a obtenu, en 1852, le grade de contre-amiral.

TYNTE (Charles-John KEMEYS), littérateur et député anglais, né en 1800, dans le comté de So- merset, et fils d'un ancien membre du Parle- ment, fut élevé au collège d'Eton, et siégea à la Chambre des Communes, de 1832 à 1837, dans les rangs du parti libéral. Il a été réélu depuis 1847 par la ville de Bridgewater. Il est député-lieu- tenant des comtés de Somerset et de Glamorgan. Depuis plusieurs années il fait partie de la Société royale de Londres, et a publié divers mémoires sur des questions scientifiques. On a de lui, entre autres écrits : *Relation de la révolution de Juillet* (A sketch of the french revolution; 1831).

U

UBICINI (Jean-Henri-Abdolonyme), publiciste français, né à Issoudun, le 20 octobre 1818, d'une famille originaire de Lombardie, alla achever, de 1836 à 1838, ses études au lycée de Versailles, entra dans l'enseignement et professa, pendant plusieurs années, la rhétorique au collége de Joigny. En 1846, il se rendit en Italie; il passa de là en Orient, et visita la Grèce, la Turquie, les principautés danubiennes; il se trouvait à Bucharest, lors de l'insurrection de 1848. Lié avec la plupart des hommes que ce mouvement amena aux affaires, il y prit lui-même une part active, comme secrétaire du gouvernement provisoire et de la lieutenance princière. Il quitta la Valachie après l'entrée des troupes turco-russes, se rendit à Constantinople, et revint à Paris, où il s'est rapidement fait connaître par une série d'ouvrages historiques et politiques. Il est décoré de la Légion d'honneur.

On a de lui : *Lettres sur la Turquie* (1849-1851, 2 vol.; 2[e] édit., 1853), tableau statistique, religieux, politique, administratif et militaire de l'empire ottoman, depuis le hatti-chérif de Gulkanè : cet ouvrage, publié en partie dans le *Moniteur*, a été traduit en italien (Milan 1853), et en anglais (Londres, 1856); *la Question d'Orient devant l'Europe* (1854); la *Turquie actuelle* (1855, in-12, *Bibliohèque des Chemins de fer*); *Provinces roumaines* (1856, in-8), faisant partie de l'*Univers pittoresque*; *la Question des principautés danubiennes devant l'Europe* (1858); une *Introduction* aux *Ballades et chants populaires de la Roumanie* (1855), et des articles dans *la Presse*, *le Siècle*, le *Courrier de Paris*, la *Revue de l'Orient*, qu'il a dirigée deux ans, etc. Citons encore la traduction des *Saturnales* de Macrobe, liv. I-IV (1845), dans la *Bibliothèque latine-française* de Panckouke, une édition des *OEuvres de Voiture* 56, 2 vol. in-12), etc.

UCHARD (Toussaint-François-Joseph), architecte français, né à Paris, le 30 octobre 1809, étudia l'architecture sous Delannoy et Guenépin, et remporta le grand prix au concours de 1838, sur ce sujet : *une Cathédrale*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il envoya à Paris le *Temple de Mars vengeur* et le *Forum d'Auguste*, étude faite en 1844, et admise ensuite à l'Exposition universelle de 1855. Il est devenu depuis son retour (1844), auditeur au conseil des bâtiments civils, architecte de la ville de Paris. et l'un des trois spécialement chargés de la première section (préfecture, églises et maisons communales.)

UCHARD (Mario). Voy. BROHAN.

UGONI (Camillo), littérateur italien, né à Brescia, le 8 août 1784, d'une ancienne famille qui a compté parmi ses membres des diplomates et des jurisconsultes distingués, se mêla de bonne heure au mouvement littéraire dont sa ville natale était alors le centre et s'y lia avec Foscolo. Il débuta par les essais les plus divers : des poésies latines et italiennes, une traduction d'Horace, des dissertations littéraires et des mémoires d'agriculture et d'industrie. Sociétaire de l'Académie nationale de Brescia, il fut délégué par cette ville, en 1811, avec Carlo Monti et Giovanni Calini, pour féliciter l'Empereur de la naissance du roi de Rome. Il portait à Paris une traduction des *Commentaires de César*, dont Napoléon accepta la dédicace, et il [illegible] titre de baron. M. Ugoni voyagea [illegible] en Suisse, en Angleterre et en Allemagne [illegible] à Genève, avec Mme de Staël, et [illegible] fut nommé président de l'Académie de [illegible] et directeur du lycée royal. Il rendit [illegible] aux lettres italiennes d'importants [illegible] digea un grand nombre de mémoires [illegible] ques, fit distribuer des pensions aux [illegible] couragea la continuation du grand [illegible] graphique de Giammaria Mazzuchelli [illegible] *d'Italia*, et commença lui-même la [illegible] de celui qui a fait sa célébrité : [illegible] *littérature italienne dans la* [illegible] XVIII[e] *siècle* (Della litteratura italiana [illegible] cunda meta del secolo XVIII[e] (1820-18[illegible]

Cependant, dès 1821, M. Ugoni, compromis dans le mouvement carbonariste, avait [illegible] cution en se condamnant à l'exil. Il parcourut une seconde fois toute l'Europe, connut [illegible] mondi et Rossi, Moore à Dublin, [illegible] Édimbourg, à Londres lady Morgan [illegible] fait publier en Italie, sans nom [illegible] traduction française de l'*Essai sur* [illegible] Foscolo (Lugano, 1834), il vint se fixer [illegible] où il eut pour amis tous les hommes [illegible] qui se rattachaient alors à la rédaction [illegible] Il donna lui-même quelques articles à [illegible] et à la *Biographie universelle* de Michaud [illegible] une *Vie de Peschio*, l'économiste (Paris [illegible] donna, sur les ouvrages de Manzoni, [illegible] duction d'un article de Gœthe, une brochure [illegible] fut très-remarquée. Ce furent ses seules [illegible] tions littéraires pendant son séjour à Paris.

L'amnistie de 1838 lui permit de [illegible] Italie. Pendant les dernières révolutions [illegible] à l'écart des affaires et de la vie politique [illegible] été nommé une seconde fois président [illegible] démie de Brescia et membre de l'Institut [illegible] — M. Ugoni est mort au commencement [illegible] Son éloge funèbre a été prononcé et [illegible] Giuseppe Nicolini. Il avait achevé son [illegible] vrage sur la littérature italienne, dont [illegible] M. Philippe UGONI, a entrepris de [illegible] publication. Les tomes IV, V et VI ont [illegible] 1856. Un septième volume doit comprendre [illegible] tobiographie de l'auteur.

UECHTRITZ (Frédéric de) poète dramatique [illegible] écrivain allemand, né en 1800, à [illegible] Liegnitz, en Prusse, fit ses études de droit [illegible] niversité de Leipsick, et se destinant à la [illegible] trature, vint à Berlin, d'où il fut [illegible] 1829, comme assesseur, à Dusseldorf. [illegible] étudiant, M. Uechtritz avait débuté dans [illegible] rature dramatique par différents essais [illegible] sèrent inaperçus : *Chrysostomus* ([illegible] 1822), drame; *Rome et Spartacus* (Berlin [illegible] tragédie; *Rome et Othon III* (Ibid., 18[illegible] gédie d'*Alexandre et Darius* (Ibid., 18[illegible] bliée sous le patronage de Tieck et [illegible] dissertation de ce poëte, attira l'attention [illegible] blic en excitant l'enthousiasme des [illegible] Tieck et les violentes critiques de ceux [illegible]

M. Uechtritz donna ensuite deux [illegible] dies : *le Sabre d'honneur* (das [illegible] Berlin, 1817) et *Rosamonde* (Dusseldorf [illegible] beau poëme dramatique intitulé : [illegible] *à Jérusalem* (Dusseldorf, 1836) et un [illegible] *Poésies* (Vermischte Gedichte; Dusseldorf [illegible] On a de lui, en prose : *Esquisses de la* [illegible]

e à *Dusseldorf* (Blicke in das Dusseldœrfer -und Künstlerleben; Dusseldorf 1839-1841, , et *Albrecht Holm* (Berlin, 1851-53, 7 vol.) historique du temps de la Réforme, qui pour une œuvre remarquable.

LDE (Delphine BAUCÉ, dame), cantatrice ise, née à Paris, le 3 décembre 1829, reçut nère, excellente musicienne, ses premières de musique, débuta à la salle Chantereine, s auspices du prince de la Moskowa, se ma-n jeune musicien, M. Ugalde, et se fit en-dans plusieurs concerts. Plus tard, elle au Château des Fleurs, avec lequel elle ur le point de contracter un engagement, e sur la recommandation de M. Limnander, t agréée à l'Opéra-National, par MM. Adolphe et Mirecour, pour chanter le principal rôle *ontenégrins*. Mais la révolution de Février compromis la fortune du nouveau théâtre, nander porta sa pièce à l'Opéra-Comique, t engager la jeune cantatrice. Elle parut d dans *le Domino noir* (1848) et obtint un complet qu'elle soutint dans *l'Ambassa-le Caïd* (1849), *les Monténégrins*, *le To-*, *la Fée aux roses*, *le Songe d'une nuit d'été*, *ne de Pique*, *le Tableau parlant*, *la Tonelli*, in *Galathée*, celle de toutes ses créations le mieux à la nature de son talent. x subites extinctions de voix éloignèrent, reprises Mme Ugalde de la scène. Dans le d'une de ces retraites forcées, elle eut la sie de chanter pendant quelques semaines, âtre des Variétés, la comédie à ariettes des *sultanes*, de Favart. Après avoir fait un e dans le Midi, pour rétablir sa santé, elle à l'Opéra-Comique (23 décembre 1854), et ouva tout son ancien succès. Elle fut im-tement rengagée pour quatre ans. Sa der-création est celle de l'Amour, dans *Psyché*. En 1858, elle a été attachée au Théâtre-ne, pour la reprise des *Noces de Figaro*. ienne plutôt qu'actrice, Mme Ugalde possède prano d'une belle vibration : elle vocalise justesse et agilité et brille surtout par la de son chant et la hardiesse des traits.

LAND (Jean-Louis), célèbre poëte allemand, s chefs de l'école romantique, est né à Tu-e, le 26 avril 1787. Il fit ses études à l'uni-é de sa ville natale, et fut reçu avocat, puis ir en droit, en 1810. Ses premières poésies es datent de l'année 1804. De 1806 à 1813, il sur lui l'attention publique par une série ces, chansons, ballades ou romances, im-es dans l'*Almanach des Muses*, l'*Almanach rue* et la *Forêt des poëtes allemands* (Deut-Dichterwald). En 1810, à la suite d'un voyage ire à Paris, il se fixa, comme avocat, à gart, et y occupait un petit emploi au mi-e de la justice. La guerre de l'indépendance ande, de 1813 à 1815, hâta l'essor de son ta-et lui imprima ce caractère national qui ne toutes ses œuvres. En 1815, à propos de uvelle constitution que le roi de Wurtemberg ait à ses États, il publia un recueil de *Poésies* chte; 11e édit., 1850), qui, insérées dans les aux et vendues dans les rues, furent une pour le parti libéral. Ce livre est resté son ipal titre à la popularité. Ses ballades sont résurrection complète du moyen âge; ses ons ont pour sujet les joies de la jeunesse espérances politiques de son pays; le style vif, brillant, plein de chaleur et de couleur, ar surcroît, d'une rare clarté.
ns rival dans le genre de la ballade, M. Uh-a été moins heureux dans ses essais drama-tiques, parmi lesquels nous citerons seulement : *le duc Ernest de Souabe* (Heidelberg, 1817) et *Louis de Bavière* (Berlin 1819), réimprimés ensemble (Heidelberg, 1846). Vinrent ensuite des travaux de philologie, de critique ou d'histoire : *sur Walther von der Vogelweide* (Stuttgart, 1822); *sur le Mythe de la légende de Thor* (über den Mythus der nord. Sagenlehre von Thor (Stuttgart, 1836), et un *Recueil des vieux chants populaires en haut et bas allemand* (Alter hoch-und niederdeutscher Volkslieter; Stuttgart, 1844-45, 1 vol. en deux séries), fruit d'études profondes sur le moyen âge germanique.

La portée des poésies de M. Uhland, exagérée par ses compatriotes, lui ouvrit la carrière politique. Nommé en 1819, député du grand bailliage de Tubingue, à l'assemblée des États de Wurtemberg, il fut réélu quelque temps après par la ville de Stuttgart, et nommé par la Chambre rapporteur dans plusieurs commissions. En 1830, il devint professeur adjoint de langue et de littérature allemande à Tubingue; mais il donna sa démission, en 1833, pour siéger comme député du Wurtemberg, à la diète allemande, où il comptait parmi les membres les plus avancés de l'opposition constitutionnelle. En 1839, ne voulant pas se plier aux exigences du parti démocratique, il se retira de la vie politique; mais, en 1848, il sentit se réveiller son ancien enthousiasme, fit une profession de foi très-libérale, et fut élu député à l'Assemblée nationale de Francfort par le cercle de Tubingue. Il y prit place parmi les membres modérés de la gauche et vota dans le sens de la fédération allemande, non sans être très-effrayé des théories nouvelles émises par la jeune démocratie. Il vit aujourd'hui dans la retraite à Tubingue, où il vient d'être encore, dans un festival, l'objet d'une ovation (1857).

UHLICH (Leberecht), philosophe et théologien allemand, né à Kœthen, le 27 février 1799, étudia la théologie à l'université de Halle, fut professeur particulier à Kœthen (1820), puis pasteur à Diebzig, près d'Aix-la-chapelle (1824). Une biographie du prince d'Anhalt qu'il publia, lui attira l'inimitié du duc, nouvellement converti à la religion catholique. Destitué successivement de plusieurs emplois, il passa en Prusse, où il se fit dans une petite paroisse une certaine popularité. Les progrès des ultramontains en Allemagne le déterminèrent, en 1841, à établir, avec quelques penseurs rationalistes, des conférences théologiques d'où se forma bientôt la Société des *Amis du protestantisme*, qui compta tant de membres qu'il fallut créer des succursales : M. Uhlich en fut nommé président. Le gouvernement prussien fit dissiper les réunions, en 1845, et interdit à M. Uhlich de sortir de sa paroisse. Appelé, peu après, à Magdebourg, comme prédicateur, il déploya dans ces nouvelles fonctions un grand zèle; mais ses opinions sur le baptême lui attirèrent des démêlés avec le consistoire. Gêné dans son action par la police et suspendu enfin de ses fonctions par le consistoire, il se jeta dans l'Église libre de Magdebourg; depuis, il a eu souvent à se défendre devant les tribunaux qui, chargés de réprimer les manifestations illégales de son zèle, ont toujours rendu justice à son caractère, à ses mœurs et à son talent.

Nous citerons, parmi ses principaux ouvrages : *Confessions* (Bekenntnisse; Leipsick, 1845); *le Petit livre du royaume de Dieu* (das Büchlein vom Reiche Gottes, Magdebourg, 1845); *Sermons* (Predigten; 1846-1847); *le Nouveau livre des Cantiques de la cathédrale* (das neue Domgesangbuch; Ibid. 1852); *Essai sur la religion de la raison* (Aus der Vernunftreligion; 1855); *Dix ans d*

Magdebourg de 1845 *à* 1855 (Zehn Jahre in Magdeburg 1845-1855 ; Ibid., 1855) ; *le Procès de l'Église libre de Magdebourg* (der Process der freien Gemeinde in Magdeburg ; 1856).

ULBACH (Louis), littérateur français, né à Troyes (Aube), le 7 mars 1822, vint terminer ses études à Paris, où il remporta, en 1840, le premier prix de discours français au concours général. Reçu de bonne heure dans la maison de M. V. Hugo, il débuta par un volume de poésies, *Gloriana* (1844). Il appartint, de 1844 à 1848, à la rédaction de l'*Artiste et du Musée des Familles*. En mars 1848, il devint rédacteur en chef *du Propagateur de l'Aube*, et prit une part active et remarquée à la polémique du moment. Il eut l'idée de s'écrire à lui-même, sous le pseudonyme de *Jacques Souffrant*, ouvrier, une suite de lettres sur la politique générale, qui produisirent une vive sensation, et qui, réunies en un volume, eurent le même succès. Après la loi Tinguy-Laboulie, il dut renoncer à ce pseudonyme, et, prenant le rôle inverse, il publia des réponses à *Jacques Souffrant*. Une de ces lettres fut déférée au jury : M. L. Ulbach fut acquitté après une plaidoirie de M. Jules Favre. Ces nouvelles lettres furent aussi réunies en un volume (1851). Au 2 décembre, *le Propagateur de l'Aube* disparut, et le rédacteur, quelque temps inquiété, dut aussi interrompre une série de nouvelles, *les Contes tristes*, dont il avait commencé la publication. Il revint à Paris, entra à la rédaction de *la Revue de Paris*, dont il prit la direction au 1er juin 1853 ; il se chargea spécialement de la critique littéraire, où sa verve mordante fut vite remarquée. Sa polémique, avec l'*Univers* et M. de Montalembert, a montré tout ce qu'on peut attendre de son esprit plein de verve et de causticité.

M. L. Ulbach a encore donné : *Philosophie maçonnique* (1853) ; *Argine Piquet* (1852), nouvelle ; l'*Homme aux louis d'or*, publié dans *la Presse* (1854), et réimprimé depuis dans la collection Hetzel ; *Suzanne Duchemin*, roman par lettres, publié dans *la Revue de Paris* (1855), ouvrage d'un sentiment vrai, et traité avec délicatesse ; *les Roués sans le savoir* (1856, in-18) ; *Écrivains et hommes de lettres* (1857, in-18) ; l'*Amour et la Mort*, recueil de nouvelles, publiées en Belgique ; etc.

ULLIAC-TRÉMADEURE (Mlle Sophie), femme de lettres française, est née le 19 avril 1794, à Lorient (Morbihan). Fille d'un colonel du génie, elle commença, dès 1815, à traduire, sous le voile de l'anonyme, quelques-uns des romans d'Auguste Lafontaine, de Campe et de J. G. Muller. En même temps, elle coopéra activement à la rédaction *du Lycée armoricain*. Encouragée par l'accueil du public, elle écrivit des romans originaux, signés *S. U. Dudrezène : la Forêt de Woronetz* (1821, 4 vol.) ; *Henri* (1824, 4 vol.) ; l'*Oiseleur* (1825, 3 vol.) ; *Éliska* (1832, 5 vol.) ; *les Armoricains* (1833, 2 vol. in-8), recueil de nouvelles. Ne cultivant d'abord la littérature que par goût, elle donna peu à peu à ses études un but plus utile et s'occupa exclusivement de l'instruction de la jeunesse. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages de morale et de pédagogie, qui ont obtenu de fréquentes réimpressions et dont plusieurs, adoptés par le comité central des écoles de Paris, ont été l'objet de récompenses publiques. Mlle Ulliac-Trémadeure est directrice *du Journal des Jeunes personnes*.

Nous citerons encore parmi ses nombreux écrits : *Contes aux jeunes Agronomes* (1818, in-12 ; 6e édit., 1839) ; *Laideur et Beauté* (1833, in-12 ; nouv. édit., 1845) ; *Histoire de Jean-Marie* [illegible] in-12, nouv. édit., 1840) ; *le Petit bos*[illegible] qui a eu plus de cinquante éditions et [illegible] cadémie a décerné un des prix Montyon ; *la* [illegible] *de touche* (1835, in-8), couronnée par [illegible] pour l'instruction élémentaire ; *Émilie* [illegible] *fille auteur* (1836, in-12 ; nouv. édit. [illegible] *tes aux jeunes artistes* (1836 ; [illegible] *Étienne et Valentin* (1838) ; *Claude B*[illegible] (1840), couronné par l'Académie franç[illegible] *Contes de la mère l'Oie* (1842, in-[illegible] compter de nombreux articles dans le [illegible] (1830), *le Journal des Femmes* [illegible] *Journal de Paris* (1834), *le Journal des* [illegible] *personnes*, depuis 1835, etc.

ULLMANN (Charles), prélat évangélique [illegible] mand, né le 15 mars 1796, à Epfenbach [illegible] le Palatinat, fit ses études à Heidelberg [illegible] bingue, fut nommé vicaire à Kirchheim [illegible] en 1819, ses grades à l'université d'[illegible] où il suivit les cours de Hegel, [illegible] En 1821, déjà connu par ses écrits [illegible] titre de professeur adjoint de théolo[illegible] en 1829. En 1836, il retourna à [illegible] pendant dix-sept ans, il déploya [illegible] tivité comme professeur et écrivain [illegible] fut nommé prélat évangélique et m[illegible] seil supérieur des affaires ecclésias[illegible] cette position importante M. Ullmann [illegible] fenseur de l'union religieuse, qui [illegible] ment dans le grand-duché de Bade [illegible] contribué à l'exécution des réformes [illegible] ques qui y ont été introduites.

Nous citerons de lui : *de Hypsistarum* [illegible] berg, 1823) ; la monographie de *Grégoire* [illegible] *zianze le théologien* (Darmstadt, 18[illegible] *théologiques à l'occasion de l'attaque* [illegible] *nal évangélique contre le Rationalisme* [illegible] (Theolog. Bedenken, etc. ; Halle, 18[illegible] défend la liberté de l'enseignement [illegible] *Jean Wessel précurseur de Luther* [illegible] ein Vorgænger Luthers ; Hambourg, 18[illegible] estimé qui servit de base à l'ouvrage [illegible] *mateurs avant la Réforme*, particulièrement [illegible] *Allemagne et dans les Pays-Bas* (Reform[illegible] vor der Reformation, etc. : Hambourg, 18[illegible] vol.) ; *l'Histoire ou le mythe* (Ibid., 18[illegible] dirigé contre le livre célèbre de Strauss [illegible] *de l'Église évangélique en Allemagne* (Zu[illegible] kunft der evang. Kirche, etc. ; Stuttgart, [illegible] *des Droits égaux des confessions religieu*[illegible] die Gleichberechtigung der Confession[illegible] 1848) : *sur la Valeur des Majorités*, [illegible] die Geltung der Majoritaeten in der Kirche [illegible] bourg, 1850) : *sur l'Essence du Chris*[illegible] (über das Wesen des Christenthums [illegible] édit., 1855).

M. Ullmann a publié aussi plusieurs [illegible] avec d'autres écrivains connus en Alle[illegible] avec G. Schwab : *le Culte du génie* (Ham[illegible] avec Huber, à propos du curé Ronge [illegible] nom) : *du Christianisme allemand* [illegible] Deutschcatholicismus) ; avec T. Lucke [illegible] *fus de Rupp* (Hambourg, 1847), etc. [illegible] depuis 1828, avec M. Umbreit : *les Étu*[illegible] *ques théologiques*, revue fort estimée en [illegible] gne et dans laquelle on retrouve l'esprit [illegible] et conciliant de M. Ullmann. Parmi les [illegible] articles qu'il a insérés dans ce recueil, [illegible] *la Sainteté du Christ* (über die Sün[illegible] Christi), imprimé à part, a eu de [illegible] éditions. Presque tous les ouvrages de M. [illegible] ont été traduits en hollandais. Plusieurs [illegible] en français, en anglais et en danois.

ULLOA (Jérôme), général italien, né à [illegible]

810, d'une des familles les plus honorables ette ville, avait à peine vingt ans quand il eçu, le premier, au collége de la *Nunziatella*, le polytechnique du royaume des Deux-Si-; il en sortit, le premier aussi, en 1831, le grade d'enseigne d'artillerie. Arrêté, en , pour n'avoir pas révélé ce qu'il savait d'une piration, il fut détenu arbitrairement pen- six mois. Lieutenant en 1837, capitaine, 845, il fut souvent chargé de diriger les cices des écoles pratiques d'artillerie.

rsque le régime constitutionnel s'établit à es, en 1848, M. Ulloa fit prendre aux offi- de son régiment l'engagement public de ne is commander le feu contre le peuple, sinon maintenir, d'accord avec la garde nationale, ibertés que la Constitution consacrait. Les lités ayant commencé entre le Piémont et riche, il demanda un congé de six mois, afin er combattre dans la haute Italie pour l'in- ndance nationale. Il allait partir à la tête bataillon de volontaires qu'il avait lui-même nisé, quand il fut décidé qu'un corps d'ar- napolitain irait opérer contre l'Autriche, les ordres du général Guillaume Pepe. Ce ier s'empressa d'attacher M. Ulloa à son état- r, en qualité d'aide de camp, et, étant né malade, se reposa sur lui des préparatifs expédition. Mais le corps commandé par Pépé é à peine à Bologne, fut rappelé par le roi linand, et la plus grande partie des troupes nt à Naples, tandis que le général en chef, quinze cents hommes environ, marcha au urs de Venise. M. Ulloa le suivit et entra lui dans la ville, le 13 juin, décidé à n'en r qu'après avoir fait tout ce qui était humai- ent possible pour la défendre. Il se distingua, ffet, dans les plus brillantes rencontres et, mé successivement lieutenant-colonel, colo- général de brigade, il dut chacun de ses les à une action d'éclat : il eut particulière- t une grande part au succès obtenu, le 27 bre, par les assiégés. Le 27 avril 1849, Ve- étant déjà serrée de près par l'ennemi, on confia le commandement du fort Malghera. sa direction, la garnison qui n'était que de mille quatre cents hommes, tint un mois er contre dix-huit mille Autrichiens. Le 28 , il sut évacuer la forteresse presque entière- t démantelée, sans laisser un seul canon ni seul homme dans les mains des assiégeants. it, peu après, nommé membre de la haute mission militaire, investie dans la ville de voirs illimités. Quand les ravages du choléra, im et le manque de munitions forcèrent l'hé- ue Venise à se rendre, M. Ulloa partit pour l avec un grand nombre de ses intrépides dé- eurs. Au mois de mai 1848, il avait été, mal- son absence, nommé député au parlement de es, et, en janvier 1849, il fut élu membre de semblée nationale de Venise. Depuis 1849, il sidé à Paris.

. Ulloa compte aussi parmi les écrivains mili- s. On cite de lui, outre une série d'écrits pu- dans l'*Anthologie militaire* de Naples, de à 1848, les ouvrages suivants : *Tactique des armes* (Naples, 1838); *Naples considérée po- uement et militairement* (Ibid., 1848); *sur ganisation de l'armée napolitaine* (Ibid., 1848); *ruction sur le tir pour les sous-officiers d'ar- rie* (Ibid., 1847); *de l'Art de la guerre* (Turin, l), etc.

LRICH (Titus), poëte allemand, né le 22 t 1813, à Habelschwerdt, dans le comté de z (Prusse), fut élevé par son père, d'après les cipes des encyclopédistes français. Il termina ses études aux universités de Breslau et de Berlin, prit, en 1836, le grade de docteur en philosophie, et voulut embrasser la carrière de l'enseignement académique; mais la mort de son père, le laissant sans ressources, le réduisit à donner, pour vivre, des leçons particulières. C'est au milieu des privations, qu'il composa sa première épopée lyrique, *le Cantique des cantiques* (das Hohe Lied; Berlin, 1845), dans laquelle le poëte, suivant la destinée humaine, de l'enfance à l'âge mûr, soulève les questions philosophiques les plus hautes, et unit la beauté du langage à la profondeur de la pensée. Trois ans après, à la veille des événements révolutionnaires de 1848, M. Ulrich publia un autre grand poëme, *Victor* (Berlin, 1848); mais la hardiesse avec laquelle le poëte se prononçait contre les institutions politiques de son pays et en appelait le renversement, le fit d'abord interdire par la police. La révolution qui suivit, valut à cette œuvre, autant que les belles pages qu'elle contenait, un grand succès de popularité, qui laissa d'autre part, de fâcheuses impressions contre l'auteur dans la haute société allemande.

M. Ulrich est un des collaborateurs ordinaires du *National-Zeitung*, le principal organe de l'opposition en Prusse. Il y a publié notamment une série d'articles intéressants sur un voyage d'Italie, qu'il exécuta en 1854. On annonce de lui un recueil de poésies lyriques.

ULRICI (Hermann), philosophe allemand, né à Pfœrten, le 23 mars 1806, étudia à Leipsick, où son père avait un haut emploi dans les postes à Halle et à Berlin, et entra dans la magistrature pour obéir à la volonté paternelle. D'abord auditeur à Berlin, puis référendaire à Francfort-sur-l'Oder, il abandonna cette dernière place à la mort de son père pour se consacrer tout entier à la culture des belles-lettres, de l'histoire et de la poésie. Reçu professeur à Berlin, en 1833, il obtint, l'année suivante, une chaire à l'université de Halle, qu'il n'a plus quittée.

Parmi ses ouvrages auxquels on reconnaît plus de valeur littéraire que d'originalité philosophique, on cite : *Caractères principaux de l'historiographie des anciens* (Charakteristik der antiken Historiographie; Berlin, 1833); *Histoire de la poésie grecque* (Geschichte der hellenischen Dichtkunst; Ibid., 1835, 2 vol.); *Études sur l'art dramatique de Shakspeare* (über Shakspeare's dramatische Kunst; Halle, 1839; 2ᵉ édit., 1847), et une édition de *Roméo et Juliette*, avec des commentaires (Leipsick, 1853); *sur le Principe et la Méthode de la philosophie de Hegel* (über Princip und Methode der Hegel'schen Philosophie, Halle, 1841), où l'auteur renouvelle contre ce philosophe les arguments de Bachmann; *le Principe fondamental de la philosophie* (das Grundprincip der Philosophie; Leipsick, 1845-1846, 2 vol.); *Système de logique* (System der Logik; Ibid., 1852), etc.

UMBREIT (Frédéric-Guillaume-Charles), théologien protestant allemand, né le 11 avril 1795, à Sonneborne, en Saxe-Gotha, étudia à Gœttingue, où il fut reçu agrégé en 1818. Nommé, peu après, professeur adjoint de théologie et de philosophie à Heidelberg, il devint, en 1823 et en 1829, titulaire de cette double chaire.

Les études de M. Umbreit ont surtout pour objet l'exégèse biblique, qu'il envisage à la fois au point de vue critique et esthétique. Dans son grand ouvrage : *Commentaire pratique des prophètes* (Praktischer Commentar über die Propheten des alten Testamentes; Hambourg, 1841-1846, 4 vol.; 2ᵉ édit., 1846), il a essayé de concilier l'interprétation orientale philologique de l'Ancien Testa-

ment, avec l'interprétation théologique. Les autres écrits relatifs à l'Ancien Testament, et presque tous réimprimés, sont : *le Cantique de l'Amour, le plus ancien et le plus beau de l'Orient* (Lied der Liebe, das aelteste, etc.; Gœttingue, 1820); *Traduction et explication du livre de Job* (Uebersetzung und Auslegung des Buches Hiob; Heidelberg, 1824); *Commentaire philologique, critique et philosophique des proverbes de Salomon* (Phil. crit. und philosoph. Commentar über die Sprüche Salomons; Ibid., 1826); *Édification chrétienne; traduction et explication des plus beaux psaumes* (Christliche Erbauung, etc.; Hambourg, 1835) : *les Points fondamentaux de l'Ancien Testament* (Grundtœne des alt. Test.; Heidelberg, 1843); *le Péché, étude pour servir à la théologie de l'Ancien Testament* (die Sünde, Beitrag zur, etc.; Hambourg et Gotha, 1853) : *l'Épître aux Romains expliquée par l'Ancien Testament* (der Brief an die Rœmer auf dem Grunde des alt. Test., etc.; Gotha, 1856).

M. Umbreit a publié en outre, avec succès, dans des genres différents : *Commentatio, historiam Emirorum-al-Omrah ex Abulfeda exhibens* (Gœttingue, 1816); *le Serviteur de Dieu* (der Knecht Gottes; Hambourg, 1840), et un recueil de *Poésies nouvelles tirées de l'Ancien Testament* (Neue Poesien aus dem alt. Test.; Ibid., 1847); Depuis 1828, il rédige, avec M. Ullmann, *les Études et Critiques théologiques*, revue périodique, l'une des plus importantes de cette nature.

UNSGAARD (Ives Jean), homme d'État danois, né à Copenhague, le 4 septembre 1797, passa, en 1821, l'examen de fonctionnaire judiciaire, et entra, l'année suivante, comme copiste à la chambre des rentes, où il devint chef de la première section (1841). Il reçut le titre de commandeur du Danebrog en 1848, et la même année, fut nommé grand bailly d'Odensée. Élu membre de la seconde Chambre de l'Assemblée nationale (1850-51), il se fit connaître comme homme politique, et reçut le portefeuille de l'intérieur pour le Danemark proprement dit, dans le cabinet présidé par M. Bang (12 déc. 1854). Le 18 octobre 1856, il a remplacé ce dernier comme ministre de l'intérieur pour toute la monarchie.

UPHAM (Thomas C.), théologien et philosophe américain, est, depuis 1824, professeur de psychologie et de morale au collége Baudoin (Maine), et fait en même temps un cours de langue hébraïque. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de philosophie où le sens psychologique s'unit à l'esprit religieux : *Eléments de philosophie intellectuelle* (Elements of mental philosophy; New-York, 2 vol. in-12), dont un *Abrégé* sert de manuel classique dans les colléges : *Traité philosophique et pratique de la volonté* (Philosophical and practical treatise on the Will; Ibid., in-12), réfutation des doctrines empiriques sur le libre arbitre; *Aperçu sur les désordres et les imperfections de l'action mentale* (Outlines of imperfect and disordered mental action; Ibid., 1843, in-18) : puis, de plusieurs ouvrages sur le mysticisme chrétien : *Principes de la vie intérieure ou la vie cachée* (Principles of the interior, or, etc.; Ibid., in-12); *Vie de foi* (Life of faith; Ibid., in-12); *Traité de l'union divine* (Treatise of divine union; Boston, in-12); *Vie et opinions religieuses de Mme Guyon* (Life and religions opinions of Mme Guyon; New-York, 1855, 2 vol. in-12), étude approfondie sur les doctrines de cette femme célèbre, avec un appendice sur la vie et les écrits de Fénelon; etc.

UPPSTROEM (Anders), savant suédois, né le
29 juin 1806, à la forge de [illegible]
trikland, et fils d'un journalier [illegible]
sité du patron de la forge sa [illegible]
Il est professeur à l'École ca[illegible]
maître de langue gothique à l'[illegible]
ville. Ses travaux sur la langue [illegible]
connaître et estimer en Allema[illegible]
tout : *Aivaggeljo thairh Matth[illegible]*
l'évangile de saint Matthieu, [illegible]
compagné d'explications (Ups[illegible]
lèbre *Codex Argenteus sive [illegible]*
rum versionis Gothicæ fragme[illegible]
caractères latins. La première [illegible]
valu à l'auteur une médaille d[illegible]
cadémie de Suède, la seconde [illegible]
600 rixdalers banco (1278 fr.), [illegible]
ans par les États du royaume [illegible]
300 rixdalers banco donné par [illegible]
a fourni des mémoires et des [illegible]
aux recueils intitulés *Eos* et *[illegible]*

URE (Andrew), chimiste an[illegible]
1778), à Glasgow, fit ses étude[illegible]
sa ville natale, puis à celle d'É[illegible]
en 1800, le diplôme de docteur [illegible]
vint s'établir à Glasgow. En [illegible]
professeur d'histoire naturelle [illegible]
dersonian Institution, et con[illegible]
la fondation de l'observatoire qu[illegible]
1808. Il abandonna cette place [illegible]
Londres et consacra tout son [illegible]
breuses recherches scientifiques.

En 1818 M. Ure envoya à la S[illegible]
Londres ses *Nouvelles expérien[illegible]*
unes des principales théories [illegible]
experimental researches), suiv[illegible]
Analyse rigoureuse de substan[illegible]
animales (On the ultimate ana[illegible]
and animal substances). L'un et [illegible]
furent insérés aux *Transactions* [illegible]
Mais ce fut par son *Dictionnaire* [illegible]
tionnary of chimistry; Londres, [illegible]
1827) qu'il établit sa réputation [illegible]
vant; cet ouvrage, où les arts ind[illegible]
des notions fort utiles, a été tra[illegible]
langues, et notamment en fran[illegible]
(Paris, 1822-1824, 4 vol. in-8).

Ce savant chimiste a donné [illegible]
ments de teinture de Berthollet [illegible]
traduction annotée; la *Philosoph[illegible]*
(Philosophy of manufactures; [illegible]
impartiale du système industri[illegible]
rapport de la science, de la m[illegible]
merce; un traité *sur l'Industrie* [illegible]
coton manufacture of Great Brit[illegible]
in-8), qui a été traduit en allema[illegible]
le plus considérable est le *Diction[illegible]*
nufactures and mines (1839, in-8 [illegible]
classique en Angleterre et qui a [illegible]
Dictionnaire des arts et manufactu[illegible]
ris en 1845. Un *Supplément* y a [illegible]
mais l'édition la plus complète [illegible]
que l'auteur a entièrement re[illegible]
2 vol., et environ 1600 gravures [illegible]

On a encore de M. Ure de nomb[illegible]
insérés dans les recueils de la S[illegible]
la Société pharmaceutique, et[illegible]
portent soit à ses recherches su[illegible]
chaleur latente des vapeurs de [illegible]
recherches par lesquelles il a [illegible]
Dalton, soit à l'application des [illegible]
agents chimiques à toutes les [illegible]
dustrie, sa constante préoccup[illegible]
est mort le 2 janvier 185[illegible].

URQUHART (David), homme [illegible]
fameux adversaire de la polit[illegible]

à Braclanwell (comté de Cromarty), étudia ipalement l'économie politique et les lan- orientales à l'université d'Oxford, accompa- ord Cochrane en Grèce en 1827, et travailla améliorations intérieures de ce pays avec rdeur qui lui acquit alors beaucoup de con- ation. Après la paix d'Andrinople, il visita antinople et la Turquie, et, à son retour ngleterre (1841), publia un ouvrage remar- e : *Observations sur la Turquie d'Europe* rvations on European Turkey), où il s'efforce ouver, dès cette époque, que la politique tend à la destruction de la Turquie, et à blissement des autres puissances, surtout Angleterre, mais que l'empire ottoman a son sein des éléments de résistance et de ès. Bientôt après, M. Urquhart entreprit ong voyage en Allemagne, en Turquie, en , en Asie, surtout dans le but d'étudier ience politique et commerciale de la Russie. int son séjour à Constantinople, il publia *urquie et ses ressources* (Turkey and his irces), et plusieurs brochures : *l'Angleterre Russie* (England and Russia); *le Sultan oud et Méhémed-Ali-pacha* (the sultan, etc.). crits attirèrent l'attention par la hardiesse chaleur de conviction avec lesquelles l'au- exposait les projets de la Russie.

n que le Parlement anglais se montrât peu sé à modifier sa politique, M. Urquhart fut né par lord Palmerston, en 1835, secré- d'ambassade à Constantinople, quelque s après la publication du *Portefeuille mys- ux* (Portfolio), où il mettait à découvert les secrètes vues de la Russie. Mais n'ayant 'accorder avec l'ambassadeur Ponsonby, il t en Angleterre et se montra l'ardent adver- de lord Palmerston, qu'il accusa de ten- es russes. En 1840, lorsque la question ent fit craindre une rupture avec la France, rendit à Paris, où il soutint une politique qui t peu nationale et lui aliéna un grand nombre s concitoyens. C'est à cette époque qu'il pu- son remarquable écrit : *la Crise, ou la France nt les quatre puissances* (Paris, 1840). De ir en Angleterre, et après beaucoup d'efforts ictueux pour arriver au Parlement, il fut en 1847, par la ville de Stafford. Bientôt volution française et les agitations politiques Europe diminuèrent l'intérêt qu'avait excité iestion d'Orient, et M. Urquhart ne fut pas t en 1852. L'année suivante, la rupure avec ussie pouvait lui rendre un rôle important; son opiniâtreté à soutenir, malgré les faits raires, que le cabinet anglais, de concert avec Russes, ne travaillait qu'à la ruine de la quie, diminua de plus en plus le nombre de partisans, et, malgré le retentissement de ques publications récentes, il ne put rentrer Parlement.

utre les ouvrages déjà cités, on a de M. Ur- art : *Esprit de l'Est* (Spirit of E., Londres,): *Exposition des affaires de l'Asie centrale* position of the affairs, etc., 1840) : *les Colonnes rcule*, récit d'un voyage en Espagne et dans aroc (The pillars of Hercules, a narrative, etc.,) : *Progrès de la Russie dans l'ouest, le nord sud* (Progress of R., etc., 1843); *les der- s événements dans l'Est* (Recent events, etc.,), etc.

RQUHART (William Pollard), économiste lais, né en 1814, au château de Pollard nté de Westmeath), fut élevé au collège de Trinité, de l'université de Cambridge, et y ses grades. D'abord magistrat à Westmeath, à Aberdeen, il fut porté, en 1852, à la Chambre des Communes par le comté de Westmeath, se montra partisan des réformes politiques et administratives, et vota, en 1853, pour le scrutin secret. Il n'a pas été réélu en 1857.

Il a publié plusieurs ouvrages d'histoire et d'économie politique, tels que : *François Sforza et son époque* (Lif and Times of Francesco Sforza) : *Essais sur l'économie politique* (Essays on political économy); différents pamphlets sur la taxation et les impôts; etc.

URQUIZA (don Juste-Jose de), général péruvien, né en 1800, dans la province d'Entre-Rios, d'une famille de *gauchos* (paysans), commença à se faire connaître, sous Rosas, dans la lutte des campagnes contre les villes, des fédéraux contre les unitaires. Nommé, en 1842, gouverneur de la province d'Entre-Rios, il envahit l'Uruguay, sous les ordres du général Oribe, et vaincu, une première fois, par le général unitaire Ribera, le mit définitivement en pleine déroute en 1845, à la bataille d'Indiamuerta. Six années encore, il resta dévoué à Rosas, mais, en 1851, lorsque celui-ci renouvela une fois de plus la comédie de son abdication, il le menaça de de le prendre au mot, et bientôt publia, dans sa province, un manifeste contre la mauvaise foi du dictateur. Les gouvernements du Brésil et de l'Uruguay signèrent avec lui, contre Rosas et Oribe, un traité d'alliance qui porta son armée à 4000 hommes. Oribe fut réduit à capituler dès le 8 octobre, et le général Urquiza se trouva à la tête d'un corps de 28000 hommes, qui prit le nom d'armée de l'Indépendance. Il passa le Parana et atteignit l'ennemi le 3 février 1852 à Santos-Lugares. La supériorité de son artillerie lui donna une victoire facile, mais décisive, qui mit fin à la sanglante dictature de Rosas.

Il lui fallut, à son tour, gouverner au milieu des plus terribles embarras. Après avoir nommé don Vincent de Lopez, président provisoire de la république de Buénos-Ayres, il convoqua un congrès de tous les gouverneurs de province, pour donner une constitution définitive à la République argentine. Il resta cependant général en chef et ministre des affaires étrangères; et bientôt le congrès de Saint-Nicolas le reconnut, à son tour, pour gouverneur provisoire de la République. D'un autre côté, ses opinions fédéralistes et son dévouement aux provinces, lui avaient aliéné tout un parti qui se révolta à Buénos-Ayres, déclara la ville émancipée, et nomma Valentin Alsina, capitaine général (30 octobre 1852). Aidé du colonel Lagos, le général Urquiza mit le siége devant la ville pendant l'hiver de 1852-1853. Elle fut défendue avec vigueur par le parti unitaire et quelques réfugiés français. Elle allait toutefois céder à un blocus prolongé, lorsqu'une trahison du chef de sa petite escadre força le général de se retirer; il venait d'être nommé pour six années, directeur des treize autres États de l'Union par le congrès définitif de Santa-Fé (20 novembre 1853). Il employa sa puissance à rétablir les relations de navigation et de commerce détruits par le gouvernement de Rosas. Dès le 15 juillet 1852, la navigation avait été déclarée libre pour tous les États de la confédération sur le Parana, sur le Paraguay et sur la Plata. Un décret ultérieur l'ouvrit aussi aux nations étrangères. A la fin de l'année 1857, le général Urquiza exerçait encore un pouvoir constitutionnel et libéral sur la confédération argentine.

USSING (Tage-Algreen), homme d'État et jurisconsulte danois, né à Frédériksberg, en Seelande, le 11 octobre 1797, fils d'un pasteur protestant, alla suivre les cours de droit de l'université

de Copenhague. Fort jeune encore, il obtint une place dans les bureaux de l'administration; en 1836, il devint assesseur auprès de la Cour de justice royale et municipale de Copenhague; en 1841, assesseur extraordinaire auprès de la Cour suprême et bourgmestre de Copenhague; en 1846, conseiller d'État et député de la chancellerie danoise; en 1841, il obtint la place de procureur général du royaume de Danemark. En même temps il se faisait un nom comme professeur de droit, et une popularité comme homme politique. Il obtint une chaire à l'université de Copenhague en 1840. Dès 1830, il avait publié un certain nombre de brochures politiques qui eurent toutes du retentissement.

A la suite d'un voyage en France, en Allemagne et en Italie, dont il revint pénétré des idées les plus libérales, il fut élu aux états provinciaux de Roeskilde en 1834. Bientôt l'assemblée le désigna avec M. Bang, directeur de la Banque, pour rédiger sa gazette quotidienne. Ce travail n'empêcha pas M. Ussing d'être l'âme des comités et de présenter aux états plusieurs projets importants. Il réclama une meilleure organisation des finances, la réunion en une seule des deux Assemblées danoises, la publicité des séances, la complète liberté de la presse, etc. Cet ardent libéralisme ne l'empêcha pas de rester dans les meilleurs termes avec le gouvernement et d'être comblé de ses faveurs. Ses discours, très-applaudis pour les idées de progrès et de réformes qu'ils contenaient, n'allaient pas jusqu'à réclamer les garanties d'une constitution, ni à protester contre la fameuse *loi du roi* qui consacrait encore le régime du bon plaisir en Danemark. Cette prudente réserve, gardée également aux nouveaux états de Roeskilde en 1838, finit par inspirer de la défiance à ses amis politiques, qui se séparèrent enfin de M. Ussing, le jour où il se prononça, malgré la majorité de la Chambre, contre la nécessité d'une constitution.

Envoyé à la diète, en 1840, M. Ussing y vit décroître chaque jour son influence. Alors, comme pour donner le change à l'attention et la détourner des discussions passionnées de droit municipal et constitutionnel, il contribua à réveiller dans la nation de vieilles rivalités, et porta devant l'Assemblée la question des grands-duchés. Selon lui, la dignité nationale ne souffrait pas que le Schleswig-Holstein cessât de faire partie de la monarchie danoise, à l'extinction de la branche directe de la maison d'Oldenbourg; il combattit toutes les objections tirées de l'origine allemande des duchés, de leurs lois, de leur langage et de leurs mœurs, de la lettre des traités. Les discussions et les querelles diplomatiques auxquelles M. Ussing fut mêlé, durèrent quatre ans (1844-1848), puis la guerre éclata, et grâce à l'appui de l'Angleterre et de la Russie et à la neutralité de la France, le Danemark se maintint en possession des duchés, après deux ans d'une lutte acharnée (1848-1850).

M. Ussing, nommé député à la diète de 1848, s'était vu forcé par l'opinion publique de présenter un projet de constitution. Il le fit avec une mesure qui ne satisfit pas les exigences des libéraux, et bientôt le désaccord où il se trouva avec la majorité de son parti sur la loi d'élection, le força de se retirer. Pendant six années il vécut en dehors des affaires politiques. En 1854, le roi l'appela dans son conseil privé.

On a de M. Ussing deux ouvrages très-importants : *Manuel du droit pénal danois* (Haandbog il den danske criminaret; Copenhague, 2ᵉ édit. 1841, 2 vol.), et *Traité des servitudes* (Lœren om servituter; Ibid., 1846). Il est en outre éditeur depuis 1841 de la *Collection des résolutions et des rescrits royaux*, et, depuis 1850, [illegible] *des lois danoises*.

USSING (Jean-Louis), philologue [illegible] Copenhague en 1820, fit ses études [illegible] de cette ville et voyagea, de 1844 [illegible] lie, en Grèce et surtout en Thessalie [illegible] fut nommé professeur de philologie [illegible] logie à Copenhague. Il est auteur [illegible] ouvrages estimés : *Esquisses de* [illegible] *Sud* (Reisebilleder fra syden; [illegible] *de Nominibus vasorum græcorum* [illegible] *Inscriptiones græcæ ineditæ* (Ibid. [illegible]

UVAROW (Sergeï Lemenowitsch [illegible] homme d'État et savant russe, né [illegible] des plus anciennes familles du pays [illegible] en Allemagne et fit ses études [illegible] Gœttingue. De retour en Russie, il [illegible] grâce à son nom, à jouir de la faveur [illegible] pereur Alexandre, qui le fit, en 1811 [illegible] de l'Académie de Saint-Pétersbourg [illegible] à l'âge de trente-trois ans, président [illegible] mie des sciences. En 1821, il [illegible] de curateur et devint, l'année suivante [illegible] au département des manufactures [illegible] merce de l'intérieur. Conseiller [illegible] ministre de l'instruction du peuple [illegible] en 1856, élevé à la dignité de comte [illegible]

Cette haute et rapide fortune [illegible] ses services. Dès 1810, par son [illegible] *Projet d'une académie asiatique*, le [illegible] avait donné l'impulsion aux études [illegible] Saint-Pétersbourg. Une section spéciale [illegible] études fut créée à l'Académie, un [illegible] fut fondé, et deux chaires nouvelles [illegible] l'université. En 1824, une école spéciale [illegible] stituée, dépendant du ministère [illegible] étrangères, à l'effet de former des [illegible] auprès des cours orientales qui [illegible] du pays. Les résultats de cette création [illegible] inappréciables pour la Russie. M. Uvarow [illegible] aussi des chaires nouvelles pour toutes les [illegible] d'études, augmenta le personnel des [illegible] fonda des musées de toutes sortes, des [illegible] de physique, des jardins botaniques [illegible] thèques et des sociétés savantes dont [illegible] l'âme et le Mécène, combattant par [illegible] moyens l'ignorance invétérée de [illegible] 1848 il quitta le ministère, mais il garda [illegible] à l'Académie des sciences et au conseil [illegible] Le comte Uvarow est mort le 16 septembre [illegible]

On a de lui : *Essai sur les mystères* [illegible] un livre sur l'*Époque anté-homérique* [illegible] tion de *Nonnus de Panopolis* (Saint-Pétersbourg, 1817); un *Examen critique de la fable* [illegible] dirigé contre l'*Origine des cultes* de [illegible] une *Notice sur Gœthe*. Ces différents [illegible] parurent réunis sous ce titre : *Études* [illegible] *sophie et de critique* (Ibid., 18[illegible] et [illegible] *politiques et littéraires* (Paris, 1849).

Son fils, Alexis UVAROW, archéologue [illegible] fait connaître par ses voyages au [illegible] Noire. Il en a consigné les principaux [illegible] dans un ouvrage intitulé : *Is S*[illegible] *drewnostach Jushnoi Rossii i beregow* [illegible] *Morja* (Pétersbourg, 1852).

UWINS (Thomas), peintre anglais, [illegible] dres en 1788, fut d'abord placé [illegible] t[illegible]on de Smith, graveur de ce temps [illegible] 1805, les cours de l'Académie royale [illegible] 1811, fit partie de l'ancienne Société [illegible] tres à l'aquarelle, dont il fut [illegible] crétaire. C'est à son adroit burin [illegible] reproduction des tableaux de maîtres [illegible] collection de Tomkins, de Tresham [illegible]

été également chargé de tous les portraits ...inés à la grande bibliothèque des *Classiques ...lais* de Walker; après avoir passé deux ans ... Écosse, il partit en 1826 pour l'Italie, où il ...posa plusieurs sujets de genre qui furent ...etés par le roi des Belges, le musée de Naples ... Th. Lawrence, lord Breadalbane et autres ...teurs distingués. Nous signalerons parmi les ...s tableaux composés sous l'influence italienne: ... série de dessins sur Urbino, la patrie de ...haël; *l'Enfant et les brigands*, *la Mandoline*, ...ants endormis dans une vigne*, *le Sommeil ...e jeune paysanne*, *Préparatifs de fête*, etc. ... retour en Angleterre en 1831 il exposa *l'In...eur d'une fabrique d'images saintes à Na...*, rendu bientôt populaire par la gravure et ... lui valut en 1833 le titre d'associé de l'Aca...ie. Devenu titulaire trois ans plus tard, il ... nommé en 1842 conservateur des tableaux de ...eine et, en 1847, conservateur de la *National ...ery*. Ses dernières productions représentent ...out des sujets italiens: *Paysans revenant ...e fête*, *Chanson d'un pêcheur napolitain*, *les ...ants en prière*, *la Fête de la madone de l'Arc*. ...a vu de lui à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, *les Vendanges dans le Médoc*, à la galerie nationale; *le Sculpteur d'images*, *la Veuve napolitaine pleurant son enfant mort*.

UZÈS (Armand-Géraud-Victurnien-Jacques-Emmanuel DE CRUSSOL, duc D'), député français, né en 1808, appartient à une ancienne famille du Vivarais, élevée dès le XVIe siècle à la duché-pairie. Fils d'un pair de France, mort en 1838, il servit quelque temps dans un régiment de cavalerie, épousa en 1837 Mlle de Talhouet et siégea, de 1844 à 1848, à la Chambre des Députés, pour l'arrondissement de Bourbonne. Il s'y montra un des plus dévoués partisans de la politique conservatrice, et à propos de l'indemnité Pritchard, il soutint son opinion et son vote l'épée à la main contre le marquis de Calvière. Écarté de la politique par la révolution de 1848, il devint en 1852, un des candidats du gouvernement et représenta au Corps législatif la circonscription d'Uzès, où il possède de grands domaines. Il a retiré sa candidature aux élections de 1857. Il a été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1846. M. le duc d'Uzès a donné quelques articles aux *Annales de la charité*.

V

...ACHEROT (Étienne), philosophe français, ...à Langres, vers 1808, entra à l'École nor...e en 1827, professa la philosophie pendant ...sieurs années en province, se fit recevoir ...teur en 1836, et fut choisi l'année suivante ... M. Cousin, comme directeur des études à ...ole normale. Outre ces fonctions, il remplit ...es de maître des conférences de philosophie, ...suppléa, pendant l'année 1839, M. Cousin ...s sa chaire de la Sorbonne. Vers la fin du ...e de Louis-Philippe, et plus tard, dans les ...ières années de la République, l'indépen...ce et la franchise des doctrines philoso...ques exposées dans son *Histoire critique de ...ole d'Alexandrie* (1846-1851, 3 vol. in-8), ...rage couronné par l'Institut, donnèrent lieu ...s attaques très-vives de la part du clergé et ...iculièrement de celle de l'abbé Gratry, l'au...ier de l'École. Cette querelle finit, en 1851, ... la mise en disponibilité du directeur, déclaré ...issionnaire l'année suivante. M. Vacherot a ...lécoré le 28 avril 1844.

...n a de lui, outre le bel ouvrage cité plus ...t, ses deux thèses: *Théorie des premiers ...cipes suivant Aristote*, et *de Rationis auc...tate, tum in re, tum secundum Anselman ...sideratum* (1836, in-8); la rédaction de ...x volumes du *Cours d'histoire de la philo...hie au XVIIIe siècle*, professé par M. Cousin ...1819 et 1820; *École sensualiste* (1839, in-8); *...le écossaise* (1840, in-8), ce dernier volume ...collaboration avec son beau-frère, M. Danton; *Introduction au cours d'histoire de la philo...hie morale au XIXe siècle*, du même professeur ...1, in-8); une *Lettre à M. l'abbé Gratry*, en ré...se à l'*Étude sur la sophistique contemporaine*, ...e dernier (1851), etc. M. Vacherot a collaboré ... *Dictionnaire des sciences philosophiques* de ... Franck, et fourni, en 1855, au journal *...enir*, une série d'articles très-remarqués sur ...prit du XIXe siècle. Ces divers écrits se distin...nt par l'élévation du style, la conscience des ...herches et la fermeté de la pensée.

...ACQUERIE (Auguste), littérateur français, ... à Paris, vers 1818, est le frère de Charles Vacquerie, mort si malheureusement près du Havre, en 1843, peu après son mariage avec Léopoldine Hugo. Il fut lui-même, au sortir du collége, un des disciples les plus enthousiastes de l'école romantique, débuta, vers 1840, par des articles de critique dans *le Globe* et dans *l'Époque*, et fut, après la fondation de *l'Événement*, en 1848, un des actifs collaborateurs de cette feuille complétement faite en famille. Depuis la disparition du journal et la dispersion de ses rédacteurs, M. A. Vacquerie a tour à tour habité la France et Jersey, et accompagné les fils Hugo dans leurs tournées photographiques.

On a de lui, dans un genre grandiose qui touche au burlesque: *l'Enfer de l'esprit*, poésie (1840); *Demi-teintes*, poésies (1845); *Tragaldabas*, mélodrame incompris, qui eut à la Porte-Saint-Martin une chute complète, *Drames de la Grève*, en vers (1855, broch.); *Profils et grimaces* (1856), recueils d'articles, etc. Il a traduit, avec M. P. Meurice: *Antigone*, d'après Sophocle (1844), et *Paroles*, d'après Shakspeare (1845).

VAERST (Frédéric-Chrétien-Eugène, baron DE), littérateur allemand, né le 10 avril 1792 à Wesel, fils d'un officier prussien, fut élevé à l'École militaire de Berlin, entra, en 1810, dans l'armée et assista, en 1812, à la campagne contre la Russie et plus tard aux campagnes contre la France. En 1818 il quitta le service militaire et après avoir visité les principaux pays de l'Europe il s'établit à Breslau, où il prit la direction de la *Gazette de Breslau*, qui acquit alors une grande importance. Il devint en 1840 directeur du théâtre de la ville. Mais sa santé l'obligea de renoncer à ces fonctions. — Aveugle depuis 1853, il est mort le 6 septembre 1855.

On a de lui un certain nombre d'ouvrages, auxquels une spirituelle élégance a valu, lors de leur apparition, le meilleur accueil. Nous rappellerons les suivants: *Cent sonnets* (Hundert Sonette; 1825); *Étrennes politiques pour l'année* 1831 (Politisches Neujahrsgeschenk; 1831); *Perspectives de cavalier* (Cavalierperspective; Leipsick, 1836), sous le pseudonyme de chevalier de Lelly; *les Pyrénées* (die Pyrenaeen; Breslau,

1847, 4 vol.); *Gastrosophie, ou Traité des joies de la table* (Gastrosophie, oder die Lehre von den Freuden der Tafel; Leipsick, 1852, 2 vol.).

VAEZ (Jean-Nicolas-Gustave VAN NIEUWENHUYSEN, dit), littérateur français, né à Bruxelles le 6 décembre 1812, est surtout connu par sa constante collaboration avec M. Alph. Royer. D'abord destiné au barreau, il se tourna vers le théâtre, et fit jouer, de 1829 à 1834, plusieurs pièces à Bruxelles. Il vint ensuite à Paris, s'y lia avec M. A. Royer (voy. ce nom), et signa avec lui toute une série de comédies et d'opéras. En 1853, il lui fut associé comme directeur adjoint, dans l'administration de l'Odéon, et passa de là avec lui, en juin 1856, à l'Académie impériale de musique, où il a le titre de directeur de la scène. Il a entrepris en cette qualité un double voyage en Allemagne et en Italie, à la recherche toujours difficile des ténors. M. G. Vaez a été décoré de la Légion d'honneur en 1856.

Il faut citer de lui, en dehors de sa collaboration ordinaire: *le Cheval de Grammont*, *les Scènes de la vie privée* (Bruxelles, 1834-35); *il signor Bazili*, *les Brodequins de Lise*, *le Coffre-fort*, *mon Parrain de Pontoise*, *Nouvelles d'Espagne*, comédies et vaudevilles en un acte (1836-1847); *le Bourgeois des métiers, ou le Martyr de la patrie*, drame en cinq actes et six tableaux (1849, in-8); puis, avec M. Alph. Royer: *Lucie de Lammermoor*, *la Favorite*, *don Pasquale*, *Othello*, *Robert Bruce*, *Jérusalem*, grands opéras (1842-49); *le Voyage à Pontoise*, *le Bourgeois grand seigneur*, *Mlle Rose*, comédies; etc.

VAILLANT (Jean-Baptiste-Philibert, comte), maréchal de France et sénateur, ministre de la guerre, est né à Dijon, le 6 décembre 1790. Admis à dix-sept ans à l'École polytechnique, il passa quelque temps à l'École d'artillerie de Metz, eut rang de sous-lieutenant le 1er octobre 1809, et prit dès ce moment une part active aux dernières campagnes de l'Empire. D'abord lieutenant en premier dans le bataillon des sapeurs envoyés à Dantzick, puis capitaine en second dans les cadres de la grande armée, il fit preuve, pendant la campagne de Russie, d'une énergie et d'un sang-froid tels qu'il fut cité à l'ordre général de l'armée, et, le 8 août 1813, il reçut la croix d'honneur; mais à la fin du même mois (30 août), entouré d'ennemis dans un combat inégal, il fut fait prisonnier et sa captivité ne cessa qu'au rétablissement de la paix. Rentré aussitôt dans les rangs de l'armée, il se signala, durant la campagne de 1815, dans les travaux de défense de la capitale et par sa courageuse conduite à Ligny et à Waterloo.

Après la seconde Restauration, M. Vaillant continua, comme officier d'état-major, les sérieux travaux de son art. Nommé capitaine de première classe en 1816, il utilisa ses loisirs en traduisant de l'anglais un *Essai sur les principes et la construction des ponts militaires* (1823, in-8), et devint chef de bataillon en 1826. L'expédition d'Alger lui fournit l'occasion de mettre ses talents en lumière; ce fut lui qui dirigea les opérations du siége du fort l'Empereur, dont l'explosion détermina la capitulation du dey; renversé par un coup de biscaïen, il eut la jambe cassée, dut revenir en France, et fut nommé lieutenant-colonel pour ce brillant fait d'armes (1830). Deux ans plus tard, il assista au siége d'Anvers qui mit le comble à sa réputation et lui valut le rang de colonel (7 janvier 1833), ainsi que la croix d'officier de l'ordre de Léopold. Envoyé en Algérie, pour diriger les fortifications et commander les troupes du génie (1834), il couvrit en peu de temps ce [illegible] blockaus et de remparts fortifiés qui [illegible] les opérations militaires, et prit part [illegible] bats multipliés de cette époque. [illegible] France et promu au grade de maréchal [illegible] (21 octobre 1838), il fut chargé [illegible] commandement de l'École polytechnique [illegible] appelé, en 1840, à diriger une partie [illegible] fications de Paris (rive droite).

Devenu lieutenant général (20 octobre [illegible]) M. Vaillant présida le comité supérieur [illegible] tifications et participa à toutes les [illegible] cussions qui intéressaient la défense [illegible] français, jusqu'au moment où [illegible] l'armée expéditionnaire d'Italie en [illegible] commandant en second (11 mai 1849 [illegible]) siége de Rome, il sut, en peu de temps [illegible] les premières fautes commises [illegible] bonne ligne d'opérations, assura la [illegible] ville; le décret qui lui conféra le 11 [illegible] 1851 la dignité de maréchal de France [illegible] que, quoique placé dans un rang [illegible] il fut dans cette campagne le véritable [illegible] phateur. Sénateur de droit, il reçut [illegible] tres faveurs du nouveau régime, le [illegible] ainsi que la charge de grand maréchal [illegible] Lorsque le maréchal Saint-Arnaud [illegible] tête de l'armée d'Orient, il lui [illegible] nistère de la guerre (11 mars 1854 [illegible]) quitté, et il s'associa avec autant de [illegible] science à la conduite des mouvements [illegible] Le général Vaillant a rang de grand-[illegible] Légion d'honneur depuis le 12 juillet [illegible]

Il a été élu membre libre de l'Académie [illegible] sciences en 1853. On a encore de lui [illegible] *sur la situation de l'Algérie* (1855, [illegible]

VAILLANT (Auguste-Nicolas), [illegible] né le 2 juillet 1793, prit part, comme [illegible] marine à bord des vaisseaux de l'État [illegible] nières luttes de l'Empire contre [illegible] Nommé successivement enseigne (181[illegible] nant de vaisseau (1824), capitaine de [illegible] (1831) et capitaine de vaisseau (1838 [illegible] gua durant l'expédition d'Alger, le [illegible] Tage et les croisières de l'Océanie. De [illegible] il fit partie du Conseil des travaux de [illegible] et de la commission de perfectionnement [illegible] cole navale. Nommé contre-amiral le [illegible] il succéda à M. La Place dans le commandement [illegible] de la station des Antilles, en même [illegible] exerçait les fonctions de gouverneur [illegible] Martinique. Rappelé à la fin de 18[illegible] membre titulaire du Conseil d'amirauté [illegible] quel il siége encore. M. Vaillant est [illegible] depuis le 12 août 1854. Il a été créé [illegible] de la Légion d'honneur le 12 juin 1856

VAÏSSE (N.....), administrateur [illegible] ancien ministre, né vers 1806, dans [illegible] entra dans l'administration dès [illegible] années du règne de Louis-Philippe. D'abord [illegible] préfet de Saint-Quentin, il fut nommé [illegible] préfet des Pyrénées-Orientales et [illegible] de ce département jusqu'au mois de [illegible] Destitué par le gouvernement provisoire [illegible] rallia, en 1849, au parti de l'Élysée [illegible] préfecture du Nord, poste que [illegible] l'esprit hostile d'une partie des populations [illegible] fut appelé, le 24 janvier 1851, à prendre [illegible] tefeuille de l'intérieur dans ce cabinet [illegible] pris en dehors de l'Assemblée et de [illegible] politiques, pour l'expédition des affaires [illegible] retira le 10 avril suivant et reçut [illegible] la croix de commandeur de la Légion [illegible] Après le coup d'État, M. Vaïsse fit partie [illegible] Commission consultative, et, lors de la [illegible]

on du conseil d'État (janvier 1852), il y fut nis dans la section des travaux publics. Des l'Empire, il fut nommé d'abord inspecteur préfectures (1853), puis sénateur, par décret 4 décembre 1854. Il est chargé de l'administion du département du Rhône.

'AÏSSE (Marc-Antoine-Henri-Marius), magis- français, frère du précédent, né à Marseille, s 1805, étudia le droit à la Faculté d'Aix et rça quelque temps la profession d'avocat dans ille natale. Entré dans la magistrature après évolution de Juillet, il fut successivement stitut à Tarascon (13 août 1830), procureur à lon (1833), avocat général à Aix (1839), vicesident au tribunal civil de Marseille (1849) et cureur général à Nancy (1852). A la fin de cette ée, il entrait au parquet de la Cour de cassa-, où il est devenu conseiller en 1855 et présit le 23 novembre 1857, à la mort de M. Lagne-Barris. Il fait partie du conseil municipal la Seine. M. Vaïsse est commandeur de la Légn d'honneur depuis le 12 août 1853.

'AISSE (Léon), écrivain français, né vers 2, s'occupa d'abord de travaux historiques, occupa, à partir de 1835, de recherches reves aux sourds-muets. Il devint alors proseur à l'Institution royale des sourds-muets, it il est aujourd'hui sous-directeur. On a de : *le Mécanisme de la parole mis à la portée sourds-muets de naissance* (1838); *Essai de mmaire symbolique, ou Démonstration de alyse grammaticale au moyen d'un système caractères....* (1839); *des Conditions et des yens de l'instruction des sourds-muets* (1848); *la Pantomime comme langage naturel et yen d'instruction....* (1854), etc.

'ALENCE (duc DE). Voy. NARVAEZ.

'ALENCIENNES (Achille), naturaliste frans, membre de l'Institut, né à Paris en 1794, fit connaître, dès 1818, par des *Mémoires* insédans les *Annales du Muséum*, et peu après une traduction des *Observations de zoologie* M. de Humboldt. En 1830, il fut nommé proseur d'anatomie à l'École normale, puis titure au Muséum d'histoire naturelle, où il prose encore le cours des animaux inarticulés. mis à l'Académie des sciences, dans la section natomie et de zoologie, en 1844, comme succesir d'Étienne Geoffroy Saint-Hilaire, M. Valennnes avait été décoré en avril 1833.

On a de lui : *Histoire naturelle des poissons*, il a eu l'honneur de commencer avec Cuvier 29-1849, 11 vol. in-8), publiée aussi dans le mat in-4); *Histoire naturelle des mollusques, annélides et des zoophytes* (1833, in-8); de mbreux *Mémoires, Recherches et observations* istoire naturelle, fournis à divers recueils, et it ce qui touche à cette science dans le *Voyage tour du monde* de M. Dupetit-Thouars, le *Dicnnaire classique d'histoire naturelle* de M. d'Orgny, etc.

VALENTIN (Gabriel-Gustave), physiologiste emand, né le 8 juillet 1808, à Breslau (Prusse), il fit toutes ses études, obtint, en 1832, le ade de docteur en médecine. Élève favori de Purkinje, il publia avec son concours son preer écrit : *de phænomeno generali fondamentali tus vibratoris continui* (Breslau, 1835). Après oir exercé la médecine dans sa ville natale, squ'en 1845, il fut nommé professeur à l'univeré de Berne.

On remarque parmi les ouvrages de M. Valentin : *Manuel de l'histoire des phases du développement de l'homme* (Handbuch der Entwickelungsgeschichte, etc.; Berlin, 1835); *de Functionibus nervorum cerebralium et nervi sympathici libri quatuor* (Berne, 1839); *Traité de physiologie de l'homme* (Lehrbuch der Physiologie des Menschen; Brunswick, 1845, 2 vol.; 2ᵉ édit., 1847 et suiv.); *Précis de physiologie de l'homme* (Grundriss der, etc.; Brunswick, 1846, avec 619 grav. et 6 planches; 4ᵉ édit. augmentée, 1855), ouvrage très-répandu en Allemagne.

M. Valentin rédige depuis 1836 un *Répertoire d'anatomie et de physiologie* dans lequel il a inséré pendant dix ans ses excellents *Rapports annuels de phsyiologie*, qui, depuis 1846, paraissent dans les *Rapports de Canstatt-Eisenmann* (Wurtzbourg, jusqu'en 1855, 7 vol. gr. in-4), dont il est un des principaux collaborateurs.

VALENTIN-SMITH (Joannes-Erhard), magistrat français, né à Trévoux (Ain), le 16 septembre 1796, reçu avocat en 1819, plaida au barreau de Saint-Étienne jusqu'en 1830. Après les journées de Juillet, ses opinions libérales le firent appeler dans la magistrature. D'abord procureur du roi au tribunal de Saint-Étienne (1830), il fut nommé conseiller à la Cour royale de Riom (1837), puis à celle de Lyon (20 mars 1850). Il a fait partie du conseil général de la Loire. Son *Rapport sur le Chemin de fer de Saint-Étienne à Lyon* (1835), qui eut trois éditions, le désigna, en 1839, au choix de M. Dufaure, alors ministre des travaux publics, pour remplir les fonctions de secrétaire dans la commission supérieure des chemins de fer. Les procès-verbaux, imprimés en 1840 et auxquels il eut une grande part, constituent la première étude sérieuse et approfondie qui ait été faite de la question en France. Dix ans plus tard, M. Valentin-Smith fut rappelé par M. Dufaure au sein de la commission des enfants trouvés formée au ministère de l'intérieur (1849).

Il a publié : *Aperçu sur l'état de la civilisation en France* (1828); *Rapport sur les enfants trouvés de la Seine* (1838), suivi de documents officiels; un *Mémoire sur la Mendicité* (1848); *de l'Origine de la possession annale* (1854, in-8), avec des Études historiques et critiques sur les actions possessoires; *de la Statistique* (Lyon, 1854, in-8), extrait des *Mémoires* de l'Académie des belles-lettres de Lyon, dont l'auteur fait partie; etc.

VALÉRIE (Wilhelmine-Joséphine SIMONIN, dite), actrice française, née en 1834, a suivi, comme élève de M. Samson, les cours du Conservatoire, dont elle sortit, en 1852, avec le premier prix de comédie. Après d'heureux débuts à l'Odéon dans *l'Honneur et l'Argent*, elle parut, en juillet 1853, à la Comédie-Française, aborda le rôle de Lisette dans *les Jeux de l'amour et du hasard*, et fut, dès lors, pensionnaire de ce théâtre, où elle a surtout réussi dans les personnages comiques et les soubrettes. En 1857, Mlle Valérie, qui avait reçu des leçons de sculpture de M. Mathieu Meusnier, a envoyé au salon une *Tête de bacchante*, médaillon en marbre, première manifestation d'un talent plus gracieux qu'expérimenté.

VALÉRIO (Théodore), peintre et graveur français, né en 1819, aux forges d'Herserange, près de Longwy (Moselle), d'une famille dont le renom industriel remonte à deux générations, vint, jeune encore, faire ses études à Paris, se livra dès lors à divers essais de peinture et de lithographie, et entra, vers 1834, dans l'atelier de Charlet, dont il fut à la fois l'élève et l'ami.

En 1836, M. Valério fit ses premiers voyages, visita l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Sicile,

et rapporta de ces excursions un grand nombre de sujets qu'il lithographia à son retour. Il débuta au salon, en 1838, par un *Corps de garde flamand*, et exposa successivement des sujets de genre, des portraits et des dessins à la mine de plomb. On remarqua principalement de lui, en 1842, les portraits au crayon de *Charlet* et de *sa Fille;* en 1848, *la Position critique*, *la Pêche aux écrevisses;* plusieurs aquarelles : *les Apprentis forgerons*, *un Chenil*, *jeune Fille de Calabre*, *les Marais Pontins*, *une Rue de Rome*, *Souvenir de Naples;* etc.

Dès le début de la guerre d'Orient (1852), M. Valério suivit l'armée turque au milieu des principautés danubiennes, et parcourut avec elle la Hongrie, la Bosnie, les frontières militaires. Il commença ainsi la curieuse collection ethnographique dont les études à l'aquarelle ont figuré à l'Exposition universelle de 1855 et au salon de 1857, et qui présente les types les plus saisissants de populations asiatiques encore mal connues. A la première exposition M. Valério avait aussi envoyé six gravures à l'eau-forte, dont les sujets étaient également empruntés à l'Orient. Presque exclusivement livré depuis à ce genre de gravure, il a complété cette dernière collection par une nouvelle série de planches exécutées à l'eau-forte.

Les œuvres de M. Valério sont destinées à rendre des services à la science en facilitant et en assurant les recherches si souvent incertaines de l'ethnographie. Il a fréquemment travaillé pour les cabinets du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche, où sont plusieurs de ses travaux; M. Th. Gautier a donné, dans ses comptes rendus de l'Exposition universelle, des détails sur cet artiste et sur ses voyages, aussi féconds en péripéties dramatiques qu'en utiles observations.

VALETTE (Auguste), jurisconsulte français, né à Salins (Jura), le 15 août 1804, est fils d'un volontaire de la République, qui, officier à seize ans, combattit à Jemmapes, puis passa dans le corps de Hoche avec lequel il fut lié. Doué d'aptitudes très-diverses, M. Valette fut, à neuf ans, un brillant élève du Conservatoire, et il est encore un musicien distingué. Mais voulant lui ouvrir une autre carrière, sa famille le plaça l'année suivante au lycée de Versailles. Il fit son droit à Paris, fut reçu licencié (1827), puis docteur (1830), avec un grand éclat. En 1831 il publia une brochure assez vive contre la pairie héréditaire considérée commae corps politique et judiciaire, et il y indiquait un mode nouveau de nomination d'une seconde Chambre. Revenant promptement à la science, il fut nommé au concours, en 1833, professeur suppléant; puis, en 1837, titulaire de la chaire de droit civil qu'il occupe encore à l'École de droit de Paris. Depuis vingt années, malgré les limites d'un enseignement forcément élémentaire, M. Valette a uni à l'exposition de nos lois civiles toutes les notions historiques et philosophiques propres à les éclairer et à en montrer les origines tour à tour dans la tradition et dans la science. Aussi est-il, hors de l'École et jusqu'en Allemagne, un des plus brillants représentants du droit français. La connaissance des langues et surtout des législations de toute l'Europe lui permet de signaler les *desiderata* de notre code sans jamais en abandonner les principes. En 1840, il devint, avec M. Duvergier, un des directeurs de la *Revue de droit français et étranger*, fondée par M. Fœlix. En 1845, le savant professeur fut nommé par le ministre membre de la *Commission de réforme hypothécaire*, auprès de laquelle la Faculté de Paris le délégua comme son rapporteur.

Après la révolution de Février, M. Valette, dont les principes avancés s'[illegible] modération de caractère, [illegible] semblées nationales, [illegible] électeurs du Jura. Le [illegible] présentants de ce département [illegible] il fut membre de la commission [illegible] vice-président du comité de [illegible] teur de commissions importantes [illegible] sérieuse et toujours indépendante [illegible] législatives. Il votait, en général, [illegible] républicain modéré. Comme [illegible] chargé de repousser l'abolition [illegible] les majorats, réclamée par M. [illegible] mander la publicité des comptes [illegible] s'opposer à la suppression de la [illegible] ble, de demander la suppression [illegible] vail les dimanches, etc. Il prit [illegible] quelques occasions graves : [illegible] compte à l'Assemblée de [illegible] qu'il avait visitée sous le feu [illegible] avait reçu le général Damesme [illegible] bras. Il n'en réclama pas moins [illegible] gulière des lois aux insurgés, [illegible] et celle du jury aux délits de [illegible] aussi l'égalité dans la poursuite [illegible] soit des maîtres, soit des ouvriers, [illegible] la contrainte par corps selon [illegible] des procès criminels et la réhabilitation [illegible] damnés reconnus innocents, etc. [illegible] à la suppression des chaires de [illegible] tionnel et d'histoire du droit, [illegible] frais d'examen et de diplôme. M. [illegible] tout une part sérieuse à la loi [illegible] presque achevée, fut interrompue [illegible] bre 1851. Il perdit à la même époque [illegible] dat législatif.

Ses publications les plus [illegible] les divers articles insérés dans [illegible] celle de M. Wolowski, sont les [illegible] nies au *Traité de l'état des personnes* [illegible] (Paris, 3ᵉ édit., 1843, 2 vol. [illegible] doublant l'étendue de l'ouvrage, [illegible] et mis au courant de la doctrine [illegible] dence nouvelle et même des vues [illegible] ces dernières années : *Traité des* [illegible] (1846, in-8, tom. Iᵉʳ, 1ʳᵉ livraison, [illegible] propose de mettre à profit les [illegible] thécaires de l'Europe : une curieuse [illegible] *l'Effet ordinaire de l'inscription* [illegible] *vilége sur les immeubles* (1843, [illegible] modèle de logique et de clarté, [illegible] tière regardée jusque-là comme [illegible] *la Jurisprudence actuelle en matière* [illegible] *ment* (1843), sorte de satire très-vive [illegible] quante contre un vieil abus judiciaire.

VALLADIER (aîné) [de l'Ardèche], [illegible] présentant du peuple français, né [illegible] dissement de l'Argentière, le 20 [illegible] fils d'un membre du Conseil des [illegible] sorti d'une famille de magistrats, [illegible] et se fit recevoir avocat; mais il [illegible] der et se consacra tout entier à l'[illegible] ticulièrement à la culture du [illegible] cation des vers à soie. Partisan des [illegible] il fut nommé, après 1830, maire de [illegible] seiller général du département [illegible] 1845, il soumit au conseil la question [illegible] forme électorale. Après la révolution [illegible] il proclama la République, comme [illegible] lon, puis il donna sa démission, [illegible] sitôt replacé à la tête de sa municipalité [illegible] à l'Assemblée nationale. Il obtint les [illegible] tous les partis, et son nom sortit [illegible] l'urne. A la Constituante, il [illegible] de l'administration départementale [illegible] nale, vota d'abord avec le parti démocratique [illegible]

puis se rapprocha de la droite et soutint
ssivement la politique du général Cavaignac,
e de Louis-Napoléon. Non réélu à la Légis-
, il retourna à ses travaux agricoles. Il est
e aujourd'hui maire de Vallon.

LLAURI (Thomas), philologue italien, né à
a di Cuneo, dans le Piémont, le 23 janvier
fit ses premières études à Mondovi, et fré-
a ensuite l'université de Turin, où il eut pour
e de littérature grecque et latine Boucheron
monti. Nommé très-jeune encore professeur
étorique, il fut agrégé au collége des scien-
lettres en 1833. Cinq ans plus tard, il de-
professeur suppléant d'éloquence grecque et
à l'université de Turin, et professeur titu-
en 1843.
vait commencé deux années auparavant une
de publications qui ont rapport pour la plu-
à la littérature nationale ou à la littérature
. Nous citerons : *Histoire de la poésie en*
ont (Turin, 1841, 2 volumes); *de la Société*
aire du Piémont (Ibid., 1844 : *l'Histoire des*
rsités du Piémont (Ibid., 1846, 3 volumes);
édition refondue du *Dictionnaire latin-ita-*
de Bazzoni (Ibid., 1850-1854, inachevé); un
onnaire latin-italien à l'usage des classes
in, 1852-1854); une édition de l'ouvrage
sonius Pompa : *de Differentiis verborum*
2) : de l'*Aulularia*, et du *Miles gloriosus* de
te (1853-1854); des *Discours* (Orationes), etc.
ses deux travaux les plus importants dans
ilologie latine sont: une *Historia critica lit-*
rum latinarum (Turin 1849; 3e édit., 1852),
ne *Collection à bon marché des historiens clas-*
es latins (Ibid., 1850-1854, vol. I-XXVIII).
. Vallauri, renommé surtout comme lati-
, s'est fait aussi connaître comme historien
onal en publiant : *Fasti rerum gestarum à*
Carolo-Alberto (Turin 1843); *Fastes de la*
son royale et de la monarchie de Savoie (Ibid.,
-1846), et le *Cavalier marin en Piémont*
7), ouvrages dont on vante autant le style
la valeur historique.

ALLÉE (Louis-Léger), ingénieur français, né
794, entra en 1800 à l'École polytechnique
ut attaché, en 1803, au service des ponts et
ussées. Employé d'abord aux travaux de l'a-
t-port de Cherbourg, il devint ingénieur or-
aire en 1808, exécuta, dans le Nord, le des-
ement de la vallée de la Scarpe et le canal
a Gensée, passa six années dans le départe-
nt de Seine-et-Oise (1812-1818), fut promu, en
1, au grade d'ingénieur en chef, rédigea les
jets généraux de la navigation de la Meuse et
'Aisne (1822-1824) et dirigea, de 1825 à 1832,
anal du Centre. De 1833 à 1839, il étudia les
és des chemins de fer du Nord. Nommé ensuite
pecteur divisionnaire, il fut, à la fin de 1840,
rgé d'une mission en Suisse et présenta aux
orités de Genève un projet de réservoir à exécu-
au moyen du Léman pour l'alimentation du
ône. Après la révolution de Février, M. Vallée
ut le titre d'inspecteur général (1er avril 1848),
fut admis à la retraite, le 1er mai 1851; il a
gtemps fait partie du conseil général des ponts
chaussées. Il est, depuis 1840, officier de la
gion d'honneur.
Parmi ses nombreux travaux, on distingue :
aité de géométrie descriptive (1819, in-4, avec
as), augmenté, en 1825, d'un second volume;
aité de la science du dessin (1821, in-4, pl. : 2e
it., 1838); *Traité de la coupe des pierres* (1828,
4, pl.); *Exposé général des études faites pour le*
é du chemin de fer du Nord (1837, in-4); *du*
ône et du lac de Genève (1843, in-8); *Change-*
ments d'organisation des ponts et chaussées et de
l'École polytechnique (1848-1851, in-8), etc. Il est
aussi l'auteur d'une théorie de l'œil et de la vi-
sion, qui a donné lieu à un rapport favorable de
MM. Pouillet et Babinet devant l'Académie des
sciences et qu'il a développée dans son *Cours*
complet sur la vision de l'homme et des animaux
(1854, in-8).

VALLEIX (François-Louis), médecin français,
né à Paris, vers 1810, fut reçu docteur en 1835.
Ancien interne de l'hôpital des enfants trouvés,
il publia, en 1838, une *Clinique des maladies*
des nouveau-nés (Paris, in-8), qui le fit avanta-
geusement connaître. Son ouvrage le plus origi-
nal et le plus important est un *Traité des né-*
vralgies ou des affections douloureuses des nerfs
(1841, in-8). On lui doit encore : *Guide du méde-*
cin praticien, ou Résumé général de pathologie
interne et de thérapeutique appliquées (1842-
1848, 10 vol., in-8; 3e édit., 1853); une *Analyse*
étendue du *Traité de la prostitution dans la ville*
de Paris de Parent-Duchâtel, et des articles de
médecine dans plusieurs recueils. — M. Valleix,
médecin de l'hôpital de la Pitié et président de
la Société médicale d'observation, est mort le 12
juillet 1855.

VALLET de VIRIVILLE (Auguste), archéolo-
gue français, né à Paris, le 23 avril 1815, rem-
plit, pendant plusieurs années, les fonctions
d'archiviste à Troyes, et fut appelé, en 1847, à
l'École des chartes dont il avait été élève, pour
y professer en qualité de répétiteur.
On a de lui : *les Archives historiques du dépar-*
tement de l'Aube et de l'ancien diocèse de Troyes
(1841, in-8), ouvrage qui a obtenu une médaille
d'or de l'Académie des inscriptions, au concours
des antiquités nationales: *Mémoire sur la con-*
quête de l'Égypte (1842, in-8), traduit du latin
de Leibnitz; *Histoire de l'instruction publique*
en Europe et principalement en France (1849-
1852, gr. in-4, grav.), depuis le christianisme
jusqu'à nos jours; *Iconographie historique de la*
France (1853, in-8), *Recherches sur Jeanne Darc*
(1855) dont il a restitué le véritable nom, et sur
Agnès Sorel (1855 et 1856, in-8). Il a fourni en
outre de nombreux articles d'histoire, de philo-
sophie, d'art et de littérature à la presse pério-
dique, notamment à la *Bibliothèque de l'École*
des chartes, *à l'Encyclopédie nouvelle*, *au Maga-*
sin pittoresque, *à l'Artiste*, *à l'Athenæum fran-*
çais, *à la Revue de Paris*, etc.

VALLON (Paul-Louis-Marie-Athanase-Léonard),
administrateur français, né le 18 mars 1805, à
Saint-Dié-sur-Loire (Loire-et-Cher), fit ses études
aux colléges de Blois, de Clermont et d'Orléans,
suivit les cours de droit et fut reçu licencié, en
1827, à la Faculté de Caen. Entré dans l'adminis-
tration, en 1825, en qualité de secrétaire par-
ticulier du préfet du Calvados, il fut appelé, le
14 novembre 1835, à la sous-préfecture de Ro-
chechouart, et administra successivement les
arrondissements de Provins (1839), Bar-sur-Seine
(1840), Louviers (1842) et Saint-Omer (1847).
Maintenu à ce dernier poste, en 1848, il fut
nommé, la même année, préfet des Pyrénées-
Orientales, passa quelques mois après (1849) dans
l'Eure, et, en 1851, dans le Maine-et-Loire, où
il déploya beaucoup de sang-froid dans la répres-
sion des troubles d'Angers. Au mois d'octobre
1857, il a remplacé M. Collet-Meygret, comme
préfet du Nord. M. Vallon est, depuis 1837, che-
valier de la Légion d'honneur.

VALMY (François-Christophe-Édouard DE KEL-

LERMANN duc DE), homme politique français, né à Paris, le 16 avril 1802, est le petit-fils du célèbre général de la République, Kellermann, créé duc et maréchal par Napoléon. Après avoir fait ses études au collége Sainte-Barbe, et son cours de droit à l'université d'Heidelberg, il fut attaché, dès 1824, à l'ambassade de Constantinople. En 1828, il accompagna en Morée l'armée expéditionnaire, et fut chargé des affaires de Grèce jusqu'à la révolution de Juillet. En 1831, il partit pour Lucerne et conclut, à des conditions avantageuses, le traité qui réglait le licenciement des troupes suisses. Mais son dévouement à la légitimité le fit renoncer à la carrière diplomatique (5 février 1833). Cependant, à la mort du duc de Fitz-James, il se présenta aux électeurs de Toulouse qui lui confièrent leur mandat pour les législatures de 1842 et de 1846. M. de Valmy vota avec l'opposition de droite. Depuis 1848, il est rentré dans la vie privée, et son nom n'a plus reparu qu'à l'occasion d'un procès compliqué auquel a donné lieu la riche succession de la duchesse de Plaisance (1856), dont il est un des héritiers.

On doit à M. de Valmy plusieurs brochures politiques : *Pie IX* (1848), *Réponse à des questions que chacun se fait* (1851), etc., et deux ouvrages importants : *de la Force du droit et du Droit de la force* (1850, in-8), qui traite de la restauration du droit divin dans l'ordre politique, et *Histoire de la campagne de* 1800 (1854, in-8), écrite d'après des documents inédits laissés par le grand-père de l'auteur.

VAN CLÉEMPUTTE (Lucien-Tyrtée), architecte français, né à Paris, le 15 mai 1795, étudia d'abord sous son père, membre de l'ancienne École des beaux-arts et inspecteur des prisons, suivit l'atelier de Perrier, dès 1813, et remporta le grand prix d'architecture au concours de 1816, sur ce sujet : *Palais pour un Institut royal*. Pendant son séjour à la villa Médicis, il dessina et envoya : les *Temples de Vesta et d'Hercule*, le *Théâtre de Taormine*, en Sicile, exposés, en 1820, au Palais des beaux-arts, et les restaurations du *Forum de Trajan*, des *Temples de Vénus et de la Concorde*, destinées à la collection du duc de Blacas. Avant de rentrer en France, M. Lucien Van-Cléemputte avait fait, avec MM. Hackerblac et Forbin, de 1820 à 1822, le voyage de Sicile, dont ils ont publié depuis les détails. A peine de retour, il exécuta le *Tombeau du duc de Plaisance*, au cimetière de l'Est, et dessina plusieurs projets commandés par la préfecture de la Seine. De 1835 à 1837, il éleva la *Halle aux grains* de Dourdan, et, dix ans plus tard, les *Archives* de la Cour des comptes, dans la rue de Lille. Il a dirigé, à la même époque, les travaux de l'église Sainte-Élisabeth.

M. Lucien Van Cléemputte a plusieurs fois esquissé et exposé au salon des projets importants, notamment, en 1831, un *Plan général d'embellissement pour la place de la Concorde*, un *Palais pour l'Exposition des produits de l'industrie*, une *Salle de concerts*, dans l'ancien Tivoli, un *Projet de chaire pour Saint-Gervais*, etc. Il a été décoré en avril 1846.

VANDERBURCH (Louis-Émile), littérateur français, né à Paris, en 1794, et fils d'un peintre distingué, fut d'abord professeur d'histoire, puis se tourna vers la littérature, en 1816, et débuta, au théâtre, par la comédie en vers intitulée : *un Voisin de Gascons, ou C'est un des trois*. Il a signé, depuis près de quarante ans, seul ou en collaboration, une centaine de pièces, dont beaucoup sont restées au répertoire.

Nous citerons de lui, au théâtre, sous son nom : *le Procès, ou Racine* [illegible] en un acte (1822); *la Chaumière* [illegible] *Fête du roi*, en un acte (182[illegible]) [illegible] tableau vaudeville (1824); *Jean* [illegible] die en deux actes (1827); *Henri II* [illegible] bleau-vaudeville (1828); *Coulisses* [illegible] *chez Mme Dubarry*, en un acte [illegible] *dule*, *la Reine de dix ans*, [illegible] *le Procès du Cancan, ou la* [illegible] en un acte (1834); *Jacques II* [illegible] actes (Français, 1835); *Amour* [illegible] *Danube*, drame fantastique [illegible] *Quatre-vingt-dix-neuf moutons* [illegible] *le Rossignol*, en un acte (18[illegible]) [illegible] *mur*, en un acte, *les Camarades* [illegible] comédie en un acte, en vers [illegible] *Louvre*, drame en trois actes [illegible] *des Ardennes, ou le Spectre du* [illegible] cinq actes (Gaieté, 1854); *le* [illegible] médie-vaudeville en cinq actes [illegible]

En société avec MM. Alboize [illegible] zier, Dartois, Dupeuty, Clairville [illegible] Bayard, de Kock, Leuven [illegible] M. Vanderburch a donné : *la* [illegible] *l'Ennemi intime*, *le Barbier de* [illegible] *de la halle*, *la Maison du faubourg* [illegible] *mariée*, *le Petit souper*, *l'Enfant* [illegible] *un Premier amour*, *la Nappe* [illegible] *Tailleur et la Fée, ou les Chansons* [illegible] (1826-1834); *le Gamin de Paris* [illegible] *Taupin*, *les Trois portiers*, [illegible] *un Oiseau de passage* (184[illegible]) [illegible] (1850); *une Maîtresse femme* [illegible]

En dehors du théâtre et [illegible] différents, il a publié : *Louis II* [illegible] en vers (1824); *le Petit neveu de* [illegible] tre d'éducation (1825, 2 vol.); [illegible] (1826); *l'Épingle noire*, épisode de [illegible] vol.); *le Vieil Écossais*, [illegible] d'Écosse, etc. (1832); *les Plaisanteries* populaires et autres (183[illegible]) [illegible] *ou le Fénelon de village*, [illegible] (1838); *l'Armoire de fer* (2 vol.); [illegible] *Zaza* (2 vol.); *le Panier* [illegible] *Maison maudite* (2 vol.); *le* [illegible] *Alger* (2 vol.), publiés, [illegible] titre général : *les Enfants de Paris* [illegible] *d'invention* (2 vol.); *l'Homme* [illegible] *le Général Polichinelle* (2 vol.); [illegible] *teau* (2 vol.); *Lettre d'un Sergent* [illegible] *de campagne*, *Louis-Napoléon* [illegible] 1853, broch.); *le Mémorial* [illegible] *l'année*, avec M. Brainne (185[illegible]) [illegible] oratorio (1857), etc., etc.

VANDERBURCH (Jacques-H[illegible]) [illegible] français, frère du précédent, né [illegible] 1786, étudia d'abord sous son père, [illegible] comme paysagiste, au salon de 18[illegible] derniers temps, il s'occupait de [illegible] poésie. — Il est mort à Paris, en [illegible]

Nous rappellerons de cet artiste [illegible] *Cara* (1824); *Sites de Normandie* [illegible] *Cymodocée*, *la Jetée de Honfleur*, [illegible] *gnon* (1825-1832); *Vue prise sur* [illegible] *venir de la Sicile* (18[illegible]); [illegible] dessins et de lithographies, [illegible] avait obtenu une 2e médaille [illegible] sont : *Méthode nouvelle de* [illegible] (1835); *Essai sur le paysage* [illegible] *revue des différentes* [illegible]

VAN DER MAELEN (Philippe [illegible]) géographe belge, né à Bruxelles [illegible] 1795, fonda, il y a trente ans, [illegible] un établissement géographique [illegible]

:hes à Gotha servit de modèle, et où les spéciales, facilitées par de précieuses cols de livres, cartes et journaux, ont reçu ables développements. Il a reçu plusieurs tions honorifiques, des prix, la croix de d, une médaille d'or en 1841, etc. Il fait d'un grand nombre de corps savants, entres, de l'Académie royale de Belgique et stitut historique de France.
ni ses travaux, on remarque : *Atlas uni-* (Bruxelles, 1825-1827, 6 vol.), qui ren- en quatre cents feuilles la géographie ,ue, politique, statistique et minéralo- de toutes les parties du monde; *Atlas de* ·*pe* (1829-1830), en cent soixante-cinq feuil- es *Dictionnaires* géographiques spéciaux des ıces de la Flandre, du Hainaut, du Luxem- , du Limbourg, etc. (1831-1838), rédigés :iété avec M. Meisser; *une Carte de la Bel-* (1846), en quatre feuilles; *Dictionnaires des* ıes *de lettres, savants et artistes de la Bel-* (1847, in-8), etc.

NE (George-Henry-Robert-Charles VANE-EST, 2e comte), pair d'Angleterre, né en à Vienne (Autriche), est frère consanguin arquis de Londonderry (voy. ce nom), dont , à défaut de postérité, l'héritier présomptif. deuxième titre sous lequel il a été le plus .emps connu, est vicomte Seaham. Après fait ses études à Oxford, il servit, de 1845 ı8, dans les gardes, en qualité de lieutenant t nommé, en 1853, lieutenant-colonel de la :e de Durham. Il représenta ce comté à la nbre des Communes, de 1847 à 1854, époque ı mort de son père le fit arriver à la Chambre e; il y vote avec les conservateurs modérés. son mariage avec la fille de sir J. Edwards 5), il a un fils *Charles Stewart*, vicomte SEA-, né en 1852 à Londres.

ANGEROW (Charles-Adolphe DE), juriscon- e allemand, né à Schiffelbach, près Marbourg ;se-Électorale), le 5 juin 1808, étudia à l'uni- ité de Marbourg, devint, en 1830, docteur et ;gé à la Faculté de droit, et fut nommé, en 7, professeur titulaire, après avoir enseigné, tre ans, en qualité de professeur adjoint. De- ; 1840, M. de Vangerow occupe la chaire de it romain à l'université d'Heidelberg, où il :mplacé A. F. J. Thibaut. Il a été nommé suc- ;ivement conseiller et conseiller de la cour ı2-46) et enfin conseiller intime (1849).
.e principal ouvrage de M. de Vangerow est excellent : *Traité des Pandectes* (Lehrbuch Pandecten; Marbourg, 1851-52, 3 vol.), dont ;e édition, augmentée et corrigée, a paru en ı5, et qui avait été précédé d'un *Manuel pour* ı*ir au cours des Pandectes* (Leitfaden für Pan- :tenvorlesungen; Ibid., 1837, 3 vol.). On a outre de lui divers commentaires : *Ad. leg.* , § 1er *C. De jure deliberandi* (Ibid., 1830); *tini Juniani* (Ibid., 1833); *De furto concepto ex* ıe *XII tabularum* (Heidelberg, 1845), et plu- ;urs articles dans les *Archives de procédure ci-* ·*e* (Archiv für civilitische Praxis) qu'il rédige ec les jurisconsultes Francke, de Linde et Mit- :maier, et dans les *Annuaires*, de Richter.

VAN-HALEN. Voy. HALEN (Van).

VANHOVE (Victor), sculpteur belge, né à Re- ıix, vers 1825, s'est fait remarquer, à nos der- ers salons, par quelques envois estimables : *nfant jouant avec un chat* (1853); *Esclave nègre* ·*rès la bastonnade*, groupe, à l'Exposition uni- :rselle de 1855; *Mlle Amélie Gallait*, buste (1857), etc. Il a obtenu une médaille de troisième classe en 1855.

VAN HUEVEL (Jean-Baptiste), médecin belge, né à Bruxelles, le 24 septembre 1802, a fait ses études médicales à l'université de Liége, où il a obtenu le grade de docteur. Il est aujourd'hui professeur à l'université libre de Bruxelles, et chirurgien en chef de l'hospice de la Maternité de cette ville. On lui doit l'invention de deux instruments, propres à rendre des services dans les cas difficiles que présente la pratique des accouchements : le *Pelvimètre*, qui, au lieu des anciennes approximations, donne, avec une certitude mathématique, les dimensions du bassin, et *le Forceps-scie*, dont l'emploi se substitue heureusement, dans divers cas, à l'opération césarienne.
M. Van Huevel a écrit *un Mémoire sur la pelvimétrie et sur un nouveau mode de mensuration pelvienne* (Bruxelles, 1840, in-8), et dans *le Journal* de la Société des sciences médicales et naturelles de Bruxelles (année 1855), un article intitulé : *Pelvimètre universel : Nouvelle modification du pelvimètre géométrique.* Il a publié, comme éditeur, *le Traité théorique et pratique des accouchements*, de P. Cluzeaux (Bruxelles, 1846, in-8), augmenté de notes et d'un grand nombre de figures réunies en *Atlas*.

VAN MOER (Jean-Baptiste), peintre belge, né à Bruxelles, vers 1815, a traité surtout le paysage et les intérieurs. Il s'est fixé dans sa ville natale, et a exposé à Paris, à la suite de voyages en Italie et en France: *Intérieur de cour à Bruxelles, un Corridor à Bruxelles, un Atelier à Bruxelles* (1853); les deux derniers ont reparu à l'Exposition universelle de 1855, avec *la Cour d'un cocher* et *l'Église Sainte-Gudule, le Canal Saint-Jean-Saint-Paul, à Venise, la Porte du palais ducal*, et *Saint-Marc.* M. Van Moer a obtenu une 3e médaille en 1853, et une de seconde classe en 1855.

VAN MUYDEN (Alfred), peintre suisse, né à Lausanne, en 1818, étudia sous différents maîtres, et notamment à Munich, sous M. Kaulbach. Il s'est fixé depuis quelques années à Rome, après un court séjour en France. Il a envoyé à nos salons : *Chiaruccia, Gardeuse de moutons des Abruzzes* (1850); *Paysans romains à la moisson* (1853); *Réfectoire de capucins à Albano, une Mère et son enfant*, à l'Exposition universelle de 1855. Il a obtenu à cette dernière une médaille de seconde classe.

VAN SCHENDEL (Petrus), peintre belge, né à Breda, en 1806, étudia à l'Académie d'Anvers, comme élève de M. Ph. Van Brée, et traita l'histoire, le genre et le portrait. Il s'est fixé à Bruxelles, et a surtout exposé, tant dans cette ville qu'à Paris : *un Marché au clair de lune et aux lumières* (1844); *un Tonnelier*, effet de lune et de feu; *Intérieur de chaumière, Marchand sur un pont* (1845-47); plusieurs *Marchés hollandais*, toujours avec des effets de clartés combinées; *Marché à la Haye, Vue de Rotterdam, Paysage*, etc., admis à l'Exposition universelle de Paris, en 1855; *Clair de lune avec incendie, Steven Van den Bergh et sa fille lisant une lettre* (1857). M. P. Van Schendel a obtenu une médaille d'or à Bruxelles en 1845, et à Paris une 3e en 1844 et une 2e en 1847.

VAPEREAU (Louis-Gustave), littérateur français, né à Orléans, le 4 avril 1819, commença ses études assez tard, sous la direction d'un digne ecclésiastique, son oncle, qui lui fit faire trois clas-

ses en un an, et le plaça au séminaire d'Orléans. Il les acheva au collége et remporta, en 1838, le prix d'honneur de philosophie au concours extraordinaire établi par M. de Salvandy entre tous les colléges de France. Ce succès lui ouvrit l'École normale, où il se livra à des études très-variées, en se préparant plus spécialement à l'enseignement philosophique. A sa sortie de l'École, il resta une année encore à Paris, et fut, en 1842, secrétaire particulier de M. V. Cousin, qu'il aida dans ses travaux sur les *Pensées de Pascal*. Reçu agrégé de philosophie en 1843, M. Vapereau, qui professait depuis un an cette classe au collége de Tours, protesta, pour sa part, contre l'espèce de croisade dirigée alors contre la philosophie universitaire, et publia un discours intitulé : *du Caractère libéral, moral et religieux de la philosophie moderne* (Tours, 1844, in-8). Son cours devint dès ce moment l'objet de diverses attaques, malgré lesquelles il fut maintenu pendant dix ans dans sa chaire. Il avait professé, en outre, pendant cinq ans, au même collége, les cours d'allemand, et commencé des études de droit. Lors de la réorganisation des études, en 1852, M. Vapereau se mit à l'écart des fonctions universitaires, et vint à Paris, où, tout en se consacrant à l'enseignement libre, il acheva son droit, se fit recevoir avocat, et s'inscrivit au barreau en 1854.

Tandis qu'il débutait dans cette nouvelle carrière, MM. Hachette lui proposèrent la direction d'une publication à laquelle ils attachaient une grande importance, le *Dictionnaire universel des Contemporains*. Pendant quatre ans, M. Vapereau s'y est voué tout entier, exécutant ou dirigeant les dépouillements de livres et de journaux nécessaires pour vérifier, rectifier, compléter les renseignements déjà recueillis, entretenant, en France et à l'étranger, les relations et les correspondances exigées par l'universalité de l'ouvrage, rédigeant lui-même un grand nombre des notices les plus étendues, qu'il s'est abstenu de signer pour ne pas paraître décliner la responsabilité morale de l'ensemble, soumettant à plusieurs reprises les divers articles à une révision sévère, et souvent même les refondant en entier, pour donner à tous l'unité et la mesure ; en un mot, s'efforçant de placer et de maintenir toute l'œuvre dans une ligne invariable de désintéressement, d'indépendance et de modération que la biographie des vivants a rarement suivie.

M. Vapereau a fourni, en outre, à *la Liberté de penser* des études sur la *Colonie de Mettray*, *le Divorce*, *la Réforme pénitentiaire* (1847-49), et au *Dictionnaire des sciences philosophiques*, divers articles sur des questions qui touchent à la fois au droit et à la philosophie. En avril 1857, il a organisé sur un plan nouveau le *Bulletin international*, répertoire de bibliographie universelle, publié par M. Lahure, et dont ses autres travaux l'ont forcé de laisser, au bout de quelques mois, la direction.

VARENNES (BURIGNOT, baron DE), sénateur français, né vers 1800, entra, sous la Restauration, dans le corps diplomatique et devint ministre plénipotentiaire en Portugal, après 1830, mais il ne résida guère en ce pays et siégea, de 1842 à 1846, à la Chambre des Députés, où l'avaient envoyé les électeurs de Châlons-sur-Saône. Il y prit place dans les rangs de la majorité conservatrice. Destitué de ses fonctions diplomatiques, en 1848, il fut nommé, en 1852, ambassadeur à Berlin, rappelé l'année suivante et élevé à la dignité de sénateur (4 mars 1853). Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le mois d'octobre 1841.

VARENNES (Auguste-[illegible], marquis DE), littérateur français, né [illegible] 1801, à Coulommiers (Seine-et-Marne), [illegible] ancienne famille noble, fut d'abord [illegible] collége des Écossais, et suivit les cours des colléges Henri IV et Charlemagne [illegible] fut attaché au cabinet particulier [illegible] Sénonnes, secrétaire général de la [illegible] roi. Au bout de quelques années [illegible] retira à Coulommiers, où il exerça [illegible] tions municipales. Il a été nommé [illegible] la Légion d'honneur en 1837. Il est correspondant de l'Académie d'Arras [illegible] du comité de la Société des gens de lettres.

On a de lui un recueil de vers [illegible] *Simples fables* (1846, in-8, 2ᵉ édit. [illegible]) *Contes d'automne* (1853, in-8) ; *Pris* [illegible] man (1854, in-16) ; puis des [illegible] journaux et les revues. Un article sur [illegible] *monies ecclésiastiques*, dans *la* [illegible] *Renaissance*, lui a valu les félicitations [illegible]

M. de Varennes a aussi cultivé [illegible] la gravure à l'eau-forte. Il a exposé [illegible] de 1834 et de 1837 des tableaux [illegible] entre autres *la Synagogue des Israél*[illegible] *un jour solennel*.

VARNHAGEN VON ENSE (Charles-[illegible]) écrivain allemand, né le 21 février [illegible] Dusseldorf (Prusse), et destiné à [illegible] étudia simultanément les sciences [illegible] philosophie et la littérature jusqu'[illegible] cours des célèbres professeurs W. [illegible] et Fichte décidèrent de sa vocation [illegible] guerres de l'Allemagne contre Napoléon rompirent presque aussitôt ses travaux. Il entra, en 1809, dans l'armée [illegible] assista à plusieurs batailles, fut blessé [illegible] officier et devint aide de camp du [illegible] theim qu'il suivit, en 1810, à Paris. [illegible] Vienne, et l'alliance de l'Autriche avec [illegible] contre la Russie, lui firent quitter le [illegible] mais en 1813 il reprit les armes dans les [illegible] l'armée russe, et prit part, avec le grade de capitaine, aux campagnes de Saxe et de France. [illegible] la conclusion de la paix, il quitta [illegible] fois la carrière militaire, entra dans la [illegible] tie, et accompagna Hardenberg au [illegible] Vienne et plus tard à Paris. Après [illegible] quelque temps à Bade, il se fixa [illegible] Berlin. Le roi de Prusse le nomma [illegible] time de légation ; mais il n'accepta aucun [illegible] permanent, et consentit seulement à se [illegible] de missions diplomatiques extraordinaires [illegible] s'acquitta toujours avec talent.

M. Varnhagen von Ense, qui a débuté [illegible] ans dans la carrière des lettres, a [illegible] écrit, particulièrement sur les faits et les [illegible] de l'époque qu'il a traversée, si [illegible] pour l'histoire de l'Allemagne. Mêlé aux [illegible] événements de son temps, il a été en relation [illegible] les plus illustres personnages, et ce commerce [illegible] encore développé en lui l'esprit d'observation [illegible] de réflexion dont il était naturellement [illegible] ouvrages attestent, en effet, une [illegible] justesse de vues, surtout par la perfection [illegible] portraits. Son style, modelé sur celui de [illegible] est savant, élevé, extrêmement [illegible] cite de lui, en première ligne, deux publications, qui forment comme les [illegible] d'un même ouvrage : *Monuments biographiques* (Biographische Denkmale ; Berlin, 18[illegible] 5 vol. ; 2ᵉ édit., 1845-1846), et *Souvenirs* [illegible] *langes* (Denkwürdigkeiten und vermischte [illegible] ten ; Leipsick, 1842-1846, 7 vol.) [illegible] contiennent des études biographiques [illegible] mière, sur *le comte de Lippe*, [illegible]

ėodore, *Dorflinger, Léopold d'Anhalt-Des-*
Blücher, *Flemming, Canitz, Besser, Zin-*
f, etc., etc.; la seconde, sur *La Fayette,*
ann, *Fleury, Condorcet, Schleiermacher,*
legel, Guillaume de Humboldt, Louise du-
d'Orléans, A. de Chamisso, Charles de Nos-
tc. On trouve, en outre, dans les *Souvenirs*
anges, des études politiques, telles que :
en 1807, *Tubingue en* 1808-1809, *Prague en*
812, *Campagnes de* 1813 *et* 1814, *Séjour à Pa-*
1810, *Paris en* 1814, *Berlin et Vienne après*
grès de Vienne, le Retour des Bourbons à
erndorf, le Royaume des Pays-Bas en 1817,
grès de Vienne, etc.; des articles de cri-
sur *Dahlmann, Rosenkranz, Boeckh, Ro-*
e Wagner, Alex. von Humboldt, Fréd.
laumer, H. Laube, E. M. Arndt, Chateau-
d, etc., etc.; enfin plusieurs contes et nou-
: *Aventures de guerre* (Kriegsabenteuer); *les*
s d'une vie agitée (Drangsale eines unstaeten
ıs); *la Sylphide, la Soirée d'hiver* (der Win-
end), etc. Dans l'un et l'autre de ces recueils,
:tants au double point de vue de l'histoire
: la littérature, il y a des études qui sont
dées comme de véritables modèles.
a ensuite de M. de Vernhagen : un recueil
oésies (Gedichte, 1816), *Nouvelles allemandes*
:sche Erzaehlungen; Francfort, même date),
ire des événements de Hambourg (Geschichte
Hamburger Ereignisse; Londres, 1813); *His-*
de la campagne de Tettenborn (Geschichte
Kriegszug's Tettenborns; Vienne, 1814), gé-
l russe dont il a été l'aide de camp; une
ologie de *Sentences spirituelles* (Geistliche
che des Angel. Silesius; Berlin, 1822); une
velle série de biographies publiées séparé-
t : *le Général Seydlitz* (Berlin, 1835); *le Géné-*
Winterfeld (Ibid., 1836); *Sophie-Charlotte*,
e de Prusse (1887); *le Feld-maréchal comte*
vérin (Ibid., 1841); *le Feld-maréchal de Keith*
l., 1844); *Hans de Held* (Leipsick, 1845); *Char-*
Muller (Ibid., 1847); *le Général comte Bülow*
Dennewitz (Ibid., 1853); une brochure en fa-
r de l'autorité royale, en 1848 : *Simple dis-*
rs adressé aux Allemands (Schlichter Vortrag
die Deutschen); enfin une foule d'articles cri-
ıes, littéraires ou biographiques daus tous les
nds journaux d'Allemagne, dont un certain
nbre ont été réunis sous le titre : *Études his-*
ques et littéraires (Zur Geschichtschreibung
l Literatur; Hambourg, 1833).
I. de Varnhagen a aussi publié diverses œuvres
thumes de sa femme, Mme Rachel-Antoinette-
dérique Varnhagen, célèbre, à Berlin, par
esprit et son caractère, qui eut sur la carrière
eraire de son mari une grande influence, et
urut en 1833. Ces œuvres sont : *Rachel, sou-*
ir pour ses amis (Rahel, ein Buch des Anden-
ıs für, etc.; Berlin, 1833; 2e édit., 1884, 3 vol.) :
Société de Rachel, galerie de portraits (Galerie
ı Bildnissen, aus R.'s Umgang.; Leipsick, 1836,
vol.); *Angelus Silesius et saint Martin* (1834).

VASCONCELLOS (Francisco-Diego-Bernardo
REIRA DE) homme d'État brésilien, né dans
province de Minas-Geraes en 1794, fit ses
ıdes en Portugal, à l'université de Coïmbre, où
fut reçu avocat. De retour en Amérique, il ob-
ıt une place de président au tribunal de Fer-
mbouc. Nommé député au congrès brésilien
1830, il devint l'un des chefs de cette oppo-
tion, qui, avec l'aide du favori Barbacena,
ntraignit l'empereur don Pedro à abdiquer en
veur de son fils Appelé par la régence à faire
rtie comme ministre des finances du cabinet
ejo, il fut au Brésil l'un des créateurs du sys-
me dit de résistance, et s'aliéna tout le parti
radical, à l'aide duquel le sien avait triomphé. Le désarmement de la troupe de ligne et la formation d'une garde nationale semblaient toutefois répondre de ses intentions constitutionnelles, lorsqu'un dissentiment avec son collègue le père Tejo, sur l'opportunité d'une révision de la constitution le contraignit à sortir du ministère (1833). L'ardente opposition qu'il fit à son adversaire au sein de la Chambre, n'empêcha pas celui-ci de modifier la constitution en 1835, d'établir dans chaque province une assemblée législative investie de pouvoirs presque égaux à ceux de l'assemblée générale, enfin de se faire nommer régent (19 septembre 1837). M. de Vasconcellos revint au ministère à la chute de Tejo, et en sortit encore une fois en 1841, lorsque le nouvel empereur, don Pedro II, déclaré majeur avant l'âge, s'appuya d'abord sur le parti progressiste. Son gouvernement s'était signalé par une excessive rigueur. Nommé sénateur en 1838 et membre du conseil d'État en 1842, il déploya au sein de ce dernier corps beaucoup d'habileté et d'éloquence pendant dix années. Éloigné pendant quelque temps des affaires par une attaque de paralysie, il est rentré au ministère de la justice, en 1857, dans le cabinet conservateur présidé par M. d'Olinda.

VAST-VIMEUX (Charles-Louis, baron), général français, ancien représentant, député, né à la Rochelle le 26 octobre 1787, s'engagea volontairement dans un régiment de hussards en 1805 et gagna ses premiers grades dans les campagnes d'Allemagne. Trois ans après il était sous-lieutenant d'infanterie et passait en Espagne, où il fut blessé d'un coup de feu. Après avoir été attaché à l'état-major des généraux Roger et Dornès, il fit la campagne de Russie en qualité de capitaine au 5e de cuirassiers. Il devint chef d'escadron en 1823, durant l'expédition d'Espagne.

Après la révolution de Juillet, si favorable aux anciens serviteurs de l'Empire, M. Vast-Vimeux fut nommé successivement lieutenant-colonel au 12e de chasseurs (1833), colonel du 12e de dragons (1838) et maréchal de camp (novembre 1846). Ce fut en cette dernière qualité qu'il commanda la subdivision des Côtes-du-Nord. Mis à la retraite par le gouvernement provisoire, il fut rétabli sur les cadres en 1849 jusqu'à 1852, époque de son admission définitive dans la réserve.

En 1849, M. Vast-Vimeux a représenté la Charente-Inférieure à l'Assemblée législative, où il a constamment appuyé la politique napoléonienne. Depuis 1852, il siége au Corps législatif, qui l'a choisi pour un de ses deux questeurs. Il est, depuis 1841, grand officier de la Légion d'honneur.

VATKE (Jean-Charles-Guillaume), théologien protestant allemand, né le 14 mars 1806, à Behndorf, près Magdebourg (Prusse), fit ses études aux colléges de Helmstedt et de Halle et aux universités de Halle, de Berlin et de Gœttingue, et devint en 1830 agrégé, et en 1837 professeur de théologie à l'université de Berlin.

On cite de lui deux ouvrages importants : *la Religion de l'Ancien Testament* (die Religion des Alten Testaments; Berlin, 1835, tome I), et *la Liberté humaine considérée dans ses rapports avec le péché et avec la grâce divine* (die menschliche Freiheit in ihrem Verhaeltniss zur Sünde und zur gœttlichen Gnade; Berlin, 1841).

VATIMESNIL (H. LEFEBVRE DE), homme politique français, ancien ministre, né en 1789, fit avec distinction ses études de droit à Paris, et, à peine reçu avocat (1810), fut choisi par ses confrères, avec MM. Ducaurroy, Demante et Duranton, comme l'un des secrétaires de la conférence de

l'ordre. Conseiller auditeur à la Cour impériale en 1812, il vit, au second retour des Bourbons, s'ouvrir devant lui la carrière du ministère public, où sa parole claire et méthodique, son sens droit et son intelligente activité lui acquirent promptement de la réputation. Substitut au tribunal civil de la Seine (1815), puis à la Cour royale (1817), il fut surtout remarqué dans plusieurs procès politiques et requit de sévères condamnations contre les poëtes Barthélemy et Béranger. M. de Peyronnet, à son arrivée au ministère de la justice (1822), l'appela auprès de lui en qualité de secrétaire général, et lui fit donner bientôt les titres de maître des requêtes, puis de conseiller d'État.

Nommé, en 1824, avocat général près la Cour de cassation, M. de Vatimesnil, qui s'était dans l'exercice des fonctions précédentes concilié l'estime générale, se trouva en quelque sorte désigné par l'opinion à faire partie du cabinet conciliateur de M. de Martignac; il y prit le portefeuille de l'instruction publique (10 février 1828). En peu de temps il opéra dans ce département d'importantes modifications, dont quelques unes déplurent beaucoup au clergé; on lui dut surtout l'introduction de l'enseignement des langues vivantes, l'amélioration du sort des professeurs, en faveur desquels il établit un *boni*, maintenu jusqu'en 1850, et qui portait son nom, une amélioration en faveur des instituteurs primaires; ces derniers, lors de sa retraite, au mois d'août 1829, lui envoyèrent une médaille d'honneur en reconnaissance de la sollicitude qu'il leur avait témoignée. Élu député en juin 1830 par Saint-Flour et Valenciennes, il opta pour ce dernier collége, signa l'Adresse des 221, resta dans la Chambre après la révolution de Juillet, prit part aux travaux des commissions et quitta la vie politique lorsque la Chambre fut dissoute (mai 1834). Rentré au barreau, il y occupa une place honorable et lucrative, siégea constamment au conseil de l'ordre et fut mis par la chambre des avoués de Paris au nombre de ses conseils.

Après avoir échoué dans plusieurs élections parlementaires, M. de Vatimesnil fut, en 1849, élu représentant de l'Eure à l'Assemblée législative et s'associa à tous les votes de la majorité monarchique. Aux actes qui marquèrent son initiative ou son influence, il faut rapporter le projet de décret relatif à la naturalisation et au séjour des étrangers en France (13 décembre 1849), la loi électorale du 31 mai 1850, dont il prépara et défendit les bases, la loi sur la transportation, pour laquelle il réclamait la rétroactivité, la loi organique du 15 mars 1850 sur l'enseignement, etc. Rentré dans la vie privée à la suite du coup d'État, il s'est fait de nouveau inscrire au tableau des avocats de Paris. M. de Vatimesnil est décédé le [illegible] octobre [illegible], officier de la Légion d'honneur.

[illegible]

VATRY [illegible]

[illegible]

jusqu'à la révolution de Février [illegible] général avec le parti conservateur [illegible] arriva à la Législature en tête des [illegible] de la Meurthe; et, jusqu'au [illegible] lution de l'Assemblée, il fit partie [illegible] monarchique. M. de Vatry a [illegible] brochure *sur les Chemins de fer*.

VAUCHELET (Auguste [illegible]), [illegible] français, né à Passy, près Paris, [illegible] entra, vers la fin de 1822, à l'École [illegible] arts, et fut en même temps [illegible] de Pujol et Hersent. Il remporta [illegible] de peinture en 1827, et l'un des [illegible] de Rome au concours de [illegible] *Jacob refusant de laisser partir Benjamin* [illegible] de la pension de l'Académie [illegible] interverti des concours, il [illegible] au salon de l'année suivante. [illegible] *la Première Naissance* [illegible] *fille* (1833); *l'Assomption* [illegible] *Vierge* (1837); *la Mort* [illegible] *Rogatien*, commandé par le [illegible] rieur (1839); *la Charité* [illegible] nombreux *Portraits* (1831-18[illegible]) [illegible] *Vierge* a reparu à l'exposition [illegible] avec le portrait de *Louis* [illegible].

En dehors des tableaux [illegible] religieux, M. Th. Vauchelet a [illegible] de Versailles, la *Capitulation* [illegible] et le *Combat d'Ocaña*, dans [illegible] l'Empire, et, pour la galerie [illegible] lieutenants généraux français [illegible] pied du prince *Poniatowski*, [illegible] de *Joseph Lecourbe*, et divers autres [illegible] une 2e médaille en 1831, et une [illegible].

VAUCHELLE (André-Jean, [illegible]) [illegible] trateur français, [illegible] sailles (Seine-et-Oise) [illegible] vailla dans les bureaux [illegible] armées du Rhin, de [illegible] nommé en 179[illegible] [illegible] et devint en 18[illegible] l'un des [illegible] titulaires créés par [illegible] cette époque [illegible] il servit en Allemagne et [illegible] l'armée de Naples [illegible] de première classe [illegible] ordonnateur 18[illegible] inspecteur aux revues [illegible] roi Murat, il revint en France [illegible] Restauration [illegible] et avec le rang de sous-inspecteur [illegible] classe. De 182[illegible] à 18[illegible] [illegible] ministration militaire à l'École [illegible]

Sous le gouvernement de [illegible]

[illegible]

VAUDOYER [illegible]

[illegible]

rcs de *Trajan* à Ancône et à Bénévent, *la* *la Majeure*, la *Porte d'Auguste*, à Fano, *queducs de Claude* et les *Temples de Vénus Rome* (1830): ces deux dernières études ont é à l'Exposition universelle de 1855.

retour à Paris en 1832, il éleva, avec David gers, le monument national du général Foy epuis, de nombreux tombeaux particuliers. ensuite, avec son père, les travaux du Contoire des arts et métiers, qu'il continua seul 849, et qu'il dirige encore aujourd'hui. En, à la suite d'un concours où son *Projet* fut té, il entreprit la construction de la nouvelle édrale de Marseille.

t architecte a exposé, en 1855, outre les enchoisis par la commission de l'Institut dans rchives, une série d'*Études architecturales la Renaissance*, faites à Orléans pour le co- des monuments historiques; quinze dessins ésentant divers points existants ou détruits ette ville au XVe siècle, étaient rapprochés de ière à former une vue pittoresque: ils ont valu uteur une médaille de première classe.

. Léon Vaudoyer est attaché aux monuments oriques ainsi qu'à la commission des bâtiments ls, et chargé de l'achèvement du Conservae des arts et métiers, en même temps que du ice des portes Saint-Denis et Saint-Martin. Il é décoré en décembre 1849.

AUDREY (Claude-Nicolas), général français, ateur, né le 25 novembre 1784, à Dijon, fut nis, en 1802, à l'École polytechnique, et, en 4, à l'École d'application. Nommé lieutet d'artillerie en 1806, il fit ses premières nes en Calabre, fut quelque temps prisonnier guerre en Autriche (1809) et se distingua, dut la campagne de Saxe, aux affaires de Dresde, Pirna et de Grossen-Hagen, où il passa chefscadron (1813), ainsi que durant la campagne France qu'il fit tout entière, quoique souffrant le bras en écharpe. A Waterloo, il commanda tillerie de deux divisions du troisième corps. encié en 1815, il reprit du service deux ans s tard, mais il ne fut promu au grade de co-el qu'après la révolution de Juillet. En 1836, se trouvait à Strasbourg, à la tête du 4e d'arerie à pied; il entra en relation avec le prince uis-Napoléon Bonaparte, se dévoua à sa perne et à sa cause, favorisa ses projets et les en partie, réussir (voy. NAPOLÉON III). Trait devant la Cour d'assises de Strasbourg, il acquitté par le jury avec tous les accusés, is il fut mis d'office à la retraite et rentra dans vie privée. M. Vaudrey reparut, en 1848, à é du prince Louis-Napoléon qui, élu présint de la République, l'attacha à sa personne en alité d'aide de camp, et le nomma successivent gouverneur des Tuileries et du Louvre, ec les titres de général de brigade (31 janvier 52), membre du Sénat (31 décembre 1852), et and officier de la Légion d'honneur (7 septeme 1854). — M. le général Vaudrey est mort le mars 1857 au château de Cessey (Côte-d'Or). laisse deux fils, l'un ingénieur des ponts et aussées, l'autre capitaine d'artillerie dans la rde impériale.

VAUGHAN (le révérend Robert), publiciste et itérateur anglais, né dans les premières années ce siècle, docteur en théologie, d'abord desrvant d'une chapelle à Kensington, puis proseur d'histoire ancienne et moderne au collége l'université de Londres, dirige depuis une ngtaine d'années la *British Quarterly Review* l'il a fondée et qui se maintient à un rang hoorable dans la presse littéraire. Aujourd'hui il exerce à Manchester les fonctions de principal du collége indépendant du Lancashire.

M. Vaughan, outre les nombreux articles qu'il a fournis à sa revue, a écrit un grand nombre d'ouvrages d'histoire et d'éducation. Nous citerons parmi les premiers : *le Siècle et le Christianisme* (the Age and Christianity): *John de Wycliffe*, étude biographique; une *Histoire de l'Angleterre sous les Stuarts*, publiée aux frais de la Société des connaissances utiles; et *l'Age des grandes villes* (the Age of great cities; 1843, in-8), examen de la société moderne au point de vue de l'intelligence, de la morale et de la religion.

VAULABELLE (Achille TENAILLE DE) historien français, ancien représentant du peuple, ancien ministre, né à Châtel-Censoir (Yonne) en 1799, fut quelque temps employé, sous la Restauration, à la préfecture de son département; mais bientôt il quitta la bureaucratie pour le journalisme. Il vint à Paris, où il essaya, en 1824, de ressusciter *le Nain jaune*, et fut un des fondateurs du journal *le Pour et le Contre*, qui devint la *Révolution de* 1830. Après la chute de Charles X, il continua son opposition au système monarchique, sans se mêler activement à la démocratie militante. En 1838, il entra au *National*, dont il soutint les doctrines avec talent et avec mesure. Mais les travaux du journaliste n'étaient pas alors sa principale préoccupation. Après avoir fait paraître l'*Histoire de l'Égypte moderne de* 1801 *à* 1833 (1835, 2 vol in-8), il entreprit d'écrire l'*Histoire des deux Restaurations*. Il a consacré à cette œuvre plusieurs années de recherches consciencieuses et de travail rendu pénible par des difficultés de toute nature. L'abondance et la sûreté des renseignements, la bonne foi des appréciations, la chaleur communiquée au style par un vif amour du pays et de la liberté, et l'appui de toute la presse libérale, assurèrent à ce beau livre un légitime succès (1844 et suiv., 6 vol. in-8, 3e édition, 1857 et suiv.).

En 1848, M. de Vaulabelle se présenta, sous les auspices du gouvernement provisoire, comme candidat à la Constituante, dans le département de l'Yonne. Nommé représentant du peuple, le cinquième sur neuf, par 60 590 voix, il fit partie de la commission de Constitution, et fut élu président du comité de l'instruction publique. Il vota ordinairement avec la fraction la plus modérée du parti démocratique : pour le bannissement de la famille d'Orléans, contre les deux Chambres, contre l'amendement Grévy, contre le droit au travail, contre le crédit foncier, contre la réduction de l'impôt du sel, etc. Le général Cavaignac, dont il soutint constamment la politique, lui confia le portefeuille de l'instruction publique après la retraite de M. Carnot (voy. ce nom), et ne le remplaça par M. Freslon que pour satisfaire, par un changement de personnes, aux vœux de la majorité. Durant son passage au pouvoir, M. de Vaulabelle mit un esprit tout à fait gouvernemental au service du système de ménagement adopté par le général Cavaignac à l'égard des anciens conservateurs. Après l'élection du 10 décembre, il fit à la politique napoléonienne une opposition modérée, repoussa la proposition Rateau, vota contre l'interdiction des clubs et pour l'abolition de l'impôt des boissons, et désapprouva la direction donnée à l'expédition de Rome. Non réélu à l'Assemblée législative, il a depuis lors cessé de paraître sur la scène politique, et a consacré ses loisirs à publier une édition nouvelle de son *Histoire des deux Restaurations*.

VAULABELLE (Mathieu TENAILLE, dit Éléonore DE), vaudevilliste français, frère du précédent,

né à Châtel-Censoire, en octobre 1802, débuta, en 1825, par une *Épître à Sidi-Mahmoud*, signée de lui et de M. Méry, dont ce poëme était aussi le début. Il s'occupa ensuite, pendant près de dix ans, de journalisme, rédigea un *Courrier de la Jeunesse*, fut un des fondateurs du *Journal des Enfants*; il s'est depuis exclusivement consacré à la littérature dramatique.

Il a donné au théâtre, et tour à tour sous son nom et sous les pseudonymes d'*Ernest Desprez*, *Jules Cordier* : *la Tireuse de Cartes*, mélodrame en trois actes (1833), avec Alboize; *un Enfant*, drame en quatre actes (1835), avec Ch. Desnoyers; *Clémentine*, en un acte (1836), avec Ancelot; *Contre fortune, bon cœur*, en un acte (1838); *les Trois Dimanches*, vaudeville en trois actes (1838), avec MM. Coignard; *le Mari de ma fille*, en un acte (1840), avec Ancelot; *le Mari à l'essai*, en un acte (1842), avec Bayard; *la Polka en province*, en un acte (1844), avec A. de Comberousse; *la Propriété c'est le vol*, folie socialiste en trois actes et sept tableaux (1848), avec M. Clairville, etc. Il a encore écrit, en dehors du théâtre, un *Enfant* (1833, 3 vol.); les *Femmes vengées* (1834, 2 vol.); les *Jours heureux*, contes et morales (1836), et des articles et fragments dans divers recueils.

VAUTHIER (Louis-Léger), ingénieur français, ancien représentant, né en 1815, à Bergerac (Dordogne), où son père était ingénieur des ponts et chaussées, fut admis, en 1834, dans les premiers rangs à l'École polytechnique et en sortit dans le corps auquel appartenait son père. En 1839, il se rendit au Brésil, où il dirigea les travaux de route et de construction de la province de Fernambouc. De retour en France en 1846, il fut employé successivement dans les départements du Morbihan et du Cher. Partageant les opinions de l'école phalanstérienne, il accueillit la révolution de 1848 avec enthousiasme et fut envoyé, en 1849, par le département du Cher, comme député à l'Assemblée législative. Compromis presque aussitôt dans le mouvement du 13 juin 1849, et pris au Conservatoire des arts et métiers, il comparut, en octobre, devant la haute Cour de Versailles, fut du petit nombre des accusés qui consentirent à répondre, et se vit condamner à la déportation. Détenu successivement à Doullens et à Belle-Ile, il obtint, en 1852, d'être transféré à Sainte-Pélagie; il s'occupa dans le cours de cette détention de diverses publications scientifiques et littéraires dont quelques-unes parurent dans le *Magasin Pittoresque*. En 1855, M. Vauthier obtint son élargissement et passa en Espagne, où il fut employé comme ingénieur.

VAUTHIER-GALLE (André), sculpteur français et graveur de médailles, né à Paris, en janvier 1818, étudia, jeune encore, sous Galle, [illegible] et Petitot. A 21 ans, il remporta le premier prix de gravure à l'École des beaux-arts, et passa les cinq années d'usage à la villa Médicis (1839-1844). A son retour, il épousa, ainsi que M. [illegible], une des petites-filles de Galle, son premier maître, dont il joignit le nom au sien.

Pendant son séjour en Italie, M. Vauthier [illegible] quelques envois de médaillons et de [illegible] dans les cabinets de Rome et le [illegible]. Plus tard il exposa divers sujets [illegible] et des compositions originales, entre [illegible] le *Portrait de* [illegible] [illegible] *la* [illegible] [illegible] *Portrait de* [illegible] [illegible] en bronze et en [illegible] *de la République* [illegible] [illegible] de la même année; puis, de 1855

à 1855, *les Victoires d'*[illegible] le ministère de l'intérieur [illegible] ou *Médaillons* en bronze [illegible] de récompense du jury [illegible] modèles et médailles de [illegible] *Dombasle*, de *Mgr Sibour*, de M. *J. B. Jenn*, *Dufresne de la Chavanay*, *de Nieuwerkerke* [illegible] admis à l'Exposition universelle.

La seule statue remarquée [illegible] celle du *Printemps*, [illegible] Palais-Royal en 18[illegible] [illegible] tenu pour la gravure [illegible]

VAUX (George Mostyn, [illegible]) gleterre, né en 18[illegible] à [illegible] mère des anciens barons [illegible] 1838 à la Chambre des lords [illegible] rable aux mesures [illegible] mariage avec la fille [illegible] il a quatre enfants. [illegible] Mostyn, est né en 18[illegible]

VAUZELLES (Jean-Baptiste [illegible]) çais, né à Brioude [illegible] 1792, était procureur [illegible] Restauration, lorsque [illegible] ses devoirs au-dessus [illegible] une disgrâce par [illegible] l'invitation du ministre [illegible] struction criminelle [illegible] litaires du département [illegible] loisirs à des études [illegible] dans la magistrature [illegible] de Caen, en 18[illegible] même titre, à [illegible] venu, après 18[illegible] la Légion d'honneur [illegible] zelles a été [illegible]

On a de lui : [illegible] *universelle*, [illegible] Bacon, avec quelques [illegible] 1824, in-8; [illegible] 1836, in-8; [illegible] ver, contre M. [illegible] été partisan [illegible] (1833), in-8 [illegible] *vie et des œuvres* [illegible] traduction de quelques [illegible]

VAVIN [illegible] homme politique [illegible] en 1792, [illegible] Restauration [illegible] [illegible] [illegible] avec le [illegible] [illegible] Paris, et [illegible] gauche. [illegible] mars, par le gouvernement [illegible] [illegible] s'occupa [illegible] [illegible] [illegible] en 1848 [illegible] aux deux assemblées [illegible] ses [illegible] fut mise à [illegible] tres-[illegible] [illegible] [illegible] le coup d'État. [illegible] sorti de la vie privée.

CHTE ou **WECHTE** (Antoine), sculpteur et 'e français, né à Vire-sous-Bil (Côte-d'Or), 'ait, aux salons des beaux-arts ainsi qu'aux itions de l'industrie, le renom d'un artiste ent, et a donné, depuis dix ans, des œuvres iennent le premier rang parmi les objets On a surtout vu de lui : un *Vase allégo-*, en argent repoussé, figurant *les Passions ues*, *les Vices de l'homme*, etc. (1847); *l'Har- dans l'Olympe*, intérieur de coupe (1848); *'appement du rocher*, intérieur d'un plat); *Modèle de vase* (1855), etc. M. Vechte a u une mention à cette dernière exposition. té décoré en 1848.

HSE (Charles-Édouard), historien allemand, 18 décembre 1802, à Freiberg (Saxe), où père occupait un rang important dans l'in- ie et l'administration, fut élevé à l'École ines, puis alla ensuite étudier le droit à ick et à Gœttingue. Placé aux archives d'État resde en 1825, il y devint secrétaire, lors- eut obtenu le grade de docteur en droit en , et fut enfin nommé archiviste en 1833. Mais ssion des voyages lui fit quitter sa position 338. Il partit alors avec un de ses amis pour érique, où il ne resta guère plus d'une e. Depuis, il a visité différentes contrées de 'ope. Longtemps retiré à Dresde et fixé depuis à Berlin, M. Vehse s'est tenu à l'écart des ions publiques et a consacré ses loisirs à ez nombreuses publications.

ous citerons de lui : *Histoire de l'empereur n le Grand* (Geschichte Kaiser Otto's der sen; Zittau, 1828); *Tables de l'histoire uni- 'lle et de l'histoire de la civilisation* (Tafeln Welt und Culturgeschichte; Dresde, 1834); *'s d'histoire universelle* (Vorlesungen über tgeshichte; Dresde, 1842, 2 vol.); *Shakspeare 'ique, philosophe et poëte* (Shakspeare als Po- er, Psycholog ung Dichter; Hambourg, 1841, l.); enfin, le grand ouvrage auquel il doit out sa réputation : *Histoire des cours alle- des depuis la réformation* (Geschichte der schen Hœfe seit der Reformation; Hambourg, et suiv., plus de 40 volumes); la première ie (Prusse) comprend 6 volumes; la seconde riche), 11 volumes; la troisième (maison de nswick), 5 volumes; la quatrième (Bavière, temberg, Bade et Hesse) 5 volumes; la cin- me (maison de Saxe), 7 volumes. La dernière iendra l'histoire des petites cours ainsi qu'un endice formé par l'*Histoire et statistique de oblesse allemande* (Deutsche Adelsgeschichte Adelsstatistik).

EIT (Philippe), peintre allemand, né à Berlin, 3 février 1793, et beau-fils du célèbre Fré- c Schlegel, fut initié par lui aux théories de hilosophie allemande, et garda de cette pre- re éducation un penchant à l'idéalisme. de la guerre de l'indépendance, il quitta adémie de Dresde pour s'engager dans un corps volontaires et fit les campagnes de 1813 à 3. De retour dans sa patrie, il ne tarda pas à ir pour Rome, où l'école romantique alle- ide venait d'être fondée par Overbech et Cor- us, et travailla aux grandes fresques de l'*His- e de Joseph* dans la villa Bartholdy. Plusieurs grands tableaux qui ont fait sa réputation se portent à ce séjour de Rome; ce sont *les Sept ées d'abondance*, *le Triomphe de la religion* erie du Vatican), plusieurs scènes du *Paradis* Dante (villa Massimi), et la décoration du maî- autel de l'église de la Trinité-du-Mont.

entré en Allemagne, vers 1826, il fut nommé cteur de l'École des beaux-arts de Staedel à Francfort, et donna dès lors un grand nombre de travaux dont plusieurs sont comptés parmi les chefs-d'œuvre de la peinture allemande. Il faut citer : *Saint Georges*, *les Deux Maries au tombeau*; des *Portraits* et des fresques. Il ne négligea rien pour encourager ses élèves à se livrer à ce dernier genre, et peignit lui-même, dans la grande salle de l'école, *le Christianisme apportant à l'Allemagne l'art et la civilisation*; les figures allégoriques de l'*Allemagne* et de l'*Italie*, et *le Bouclier d'Achille*. En 1843, à la suite de dissentiments avec M. Lessing, M. Veit quitta l'école de Staedel, et ouvrit un atelier particulier à Francfort. Il termina en 1846 pour la cathédrale de cette ville une *Assomption*, et exécuta pour le roi de Prusse *la Parabole du bon Samaritain* et *les Ténèbres d'Égypte*; enfin, le dessin de la grande fresque de la nouvelle cathédrale de Berlin : *La glorification de la foi chrétienne dans son alliance avec la maison régnante de Prusse*.

VELA (Vincent), sculpteur italien d'origine suisse, né en 1822, à Ligurnetto (canton du Tessin), et fils de pauvres paysans, apprit, dès l'âge de douze ans, à tailler la pierre dans les carrières de Viggiu, et manifesta une grande disposition pour la sculpture. A quatorze ans il se rendit à Milan et fut employé aux travaux de restauration de la cathédrale. Il se mit à étudier le dessin avec ardeur, et son frère aîné qui, lui aussi, de simple tailleur de pierre s'était fait artiste à force de talent naturel, le plaça dans l'atelier du sculpteur Cacciatori. Pressé par la misère, il fut obligé de travailler, souvent la nuit, à faire des modèles pour les orfèvres. Il prit part, en 1848, au concours de sculpture ouvert à Venise, et obtint le prix. Le sujet était un bas-relief représentant *le Christ ressuscitant la fille de Jaïre*. Des bustes importants lui étaient déjà confiés, quand sa statue de *la Prière* vint achever sa réputation. Il se rendit à Rome, en 1847, et y fit le modèle de son *Spartacus*; mais il fut appelé tout à coup dans le Tessin, comme milicien suisse, par la guerre du Sunderbund. En 1848, il assista, comme volontaire, à la guerre de l'indépendance italienne, et il se distingua même au siége de Peschiera. La campagne finie, il reprit son ciseau et exécuta en marbre son *Spartacus*, grande statue qui diffère également par l'idée et la forme du *Spartacus* de M. Foyatier. Cette œuvre, acquise par le duc Antonio Litta, a figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, et a obtenu une mention.

Nommé membre de l'Académie des beaux-arts de Milan, M. Vela refusa ce titre et passa à Turin, où il exécuta plusieurs statues, entre autres *l'Espérance* et *la Résignation*, destinées aussi à être placées sur des tombeaux. En 1855, il a achevé, à Bergame, une *Harmonie en pleurs*, pour le monument de Donizetti.

VELPEAU (Alfred-Armand-Louis-Marie), chirurgien français, membre de l'Institut et de l'Académie impériale de médecine, est né à Briche, petit village situé près de Tours, le 18 mai 1795. Fils d'un honnête maréchal ferrant, qui devait, au besoin, comme tous ses confrères de la campagne, exécuter les pratiques les plus simples de l'art vétérinaire, le jeune Velpeau passa sa première jeunesse à aider son père dans son métier. Néanmoins, quoique privé de maître, il apprit presque seul à lire et à écrire. Il éprouvait, dans son humble condition, un irrésistible besoin de s'instruire. Pour tout sujet d'étude il avait trouvé chez son père un ancien *Traité d'hippiatrique* et *le Médecin des pauvres*; mais, comme il était doué d'un esprit réfléchi et observateur, il parvint

à acquérir quelques notions de médecine pratique, et se fit peu à peu une sorte de réputation par plusieurs cures heureuses opérées dans le village. Un jour vint pourtant où le futur docteur provoqua, chez un de ses malades, un accident assez grave par l'administration d'un médicament dangereux, l'ellébore noire. Un médecin du voisinage fut appelé, qui adressa à son malencontreux confrère une remontrance assez vive. Mais bientôt il découvrit dans le jeune homme une telle passion pour l'étude qu'il s'intéressa à lui et lui procura les moyens de la satisfaire. Les progrès de M. Velpeau furent rapides, et ses parents s'étant décidés, non sans beaucoup de peine, à se séparer de lui, il fut envoyé à Tours. Attaché à l'hôpital de cette ville, il dut prendre toutes ses études par la base et se mit à étudier à la fois le latin, le français, la géographie, l'histoire, l'anatomie, la physiologie et toutes les branches de la médecine, et cela au milieu des incroyables privations que lui imposait la modicité de ses ressources. A force de travail et d'application au service de l'hôpital, il se fit admettre comme élève interne, et, au bout de quinze mois, il fut reçu officier de santé.

Nommé premier élève, en 1818, avec 200 francs d'appointements, il y joignit le revenu d'une petite clientèle, qui lui permit de faire les économies nécessaires pour accomplir une grande résolution, celle d'aller à Paris. Il part avec 400 francs, s'installe le plus modestement qu'il peut, et vit avec une sobriété inouïe. Fréquentant sans cesse les hôpitaux, il se livre de plus en plus au travail. Cependant son léger trésor s'épuisait. Des amis vinrent à son secours. Mais l'épreuve touchait à son terme. Il est couronné au concours de l'École pratique, puis nommé aide d'anatomie, et fait plusieurs cours dont le succès augmente de jour en jour. Enfin, grâce à son infatigable activité, à sa volonté puissante, il passa sa thèse, en mai 1822, et eut le titre de docteur. Loin de s'arrêter dans cette voie laborieuse, il aborda successivement tous les concours. En 1830, il fut nommé chirurgien de l'hôpital de la Pitié; en 1835 il remporta, sur M. Lisfranc, la chaire de clinique chirurgicale. Enfin, en 1842, l'Institut l'appela à occuper le fauteuil laissé vacant par la mort du célèbre Larrey (1842). Il est, depuis le 26 septembre 1848, officier de la Légion d'honneur.

La clinique faite à la Charité par M. Velpeau est peut-être son principal titre comme médecin, et elle a contribué, autant que ses livres, à son influence. C'est, en effet, une des plus remarquables et des plus suivies. M. Velpeau, l'un des premiers de nos chirurgiens, diagnostique promptement et opère avec une grande habileté, malgré l'accident qui l'a privé de l'usage de l'index de la main droite. MM. Jeanselme et Pavillon, ses élèves, ont recueilli et publié trois volumes de ses *Leçons orales*, qui renferment des faits et dissertations de la plus haute importance.

M. Velpeau a publié lui-même un grand nombre de travaux : *Traité d'anatomie chirurgicale* (1825, 2 vol. avec atlas; 3e édit., 1833); *Exposition d'un cas remarquable de maladies cancéreuses, avec oblitération de l'aorte* (1825); *Anatomie des régions* (1825-1826), ouvrage refondu, en 1833, sous ce titre : *Anatomie chirurgicale, générale et topographique*, avec atlas; *Traité de l'art des accouchements* (1829, avec figures); *Mémoire sur les positions vicieuses du fœtus* (1830); *Recherches sur la cessation spontanée des hémorragies traumatiques primitives et la torsion des artères* (1830); *Nouveaux éléments de médecine opératoire*, avec atlas de 20 planches in-4, représentant les principaux procédés opératoires et les instruments (1832), l'un des ouvrages les plus complets et qui jouit de la plus [illegible]; *Embryologie ou ovologie humaine*, [illegible] *l'histoire descriptive et iconographique [illegible] humain* (1833), avec quinze planches [illegible] livre considéré comme l'œuvre la [illegible] ble du maître; *Traité de l'opération [illegible] dans les plaies de la tête* (1834); [illegible] *convulsions qui surviennent [illegible] après l'accouchement* (1834); *Traité des maladies du sein et des régions [illegible]* 1853), etc.; sans parler d'un grand [illegible] *Mémoires* sur les altérations du sang, [illegible] les hémorragies, la résorption [illegible] qui attestent la sûreté et la variété [illegible] sances de M. Velpeau dans tout le [illegible] de l'art chirurgical.

VENEDEY (Jacob), écrivain et homme [illegible] allemand, né à Cologne, le 24 mai 18[illegible] études à Bonn et à Heidelberg, [illegible] quelque temps de droit et d'affaires [illegible] chure *sur le jury* (über das Geschworenen[illegible] Cologne, 1832), et des rapports avec [illegible] secrètes déterminèrent son arrestation [illegible] en 1832. Mais il parvint à s'échapper [illegible] en France, à Strasbourg d'abord, [illegible] y fut inquiété par la police, [illegible] Havre à plusieurs reprises. Mais, [illegible] membres de l'Institut, entre autres [illegible] Mignet, qui faisaient grand cas de [illegible] résida presque constamment à Paris [illegible] volution de 1848, qui le ramena en [illegible] se mêla de nouveau à la politique; [illegible] esprit de modération qu'on n'attendait [illegible] banni. Membre du parlement [illegible] Francfort, de la commission des [illegible] lement de l'Assemblée nationale [illegible] siégea parmi les partisans modérés [illegible] cratie, se prononça ouvertement contre [illegible] tives insurrectionnelles de Hecker [illegible] envoyé comme commissaire dans le [illegible] avec mission de les réprimer. Il assista [illegible] nières séances tenues par l'Assemblée [illegible] à Stuttgart et alla ensuite offrir ses [illegible] Schleswig-Holstein, qui les refusa. [illegible] lin, puis de Breslau, il vécut deux [illegible] et passa en Suisse (1853), où il est [illegible] fesseur d'histoire à l'université de Zurich.

On doit à M. Venedey un certain [illegible] vrages importants : *Voyage et séjour en [illegible] die* (Reise und Rastage in der Normandie[illegible] sick, 1838, 2 vol.); *l'Idée romaine, [illegible] germanique* (Rœmerthum, Christenthum [illegible] nenthum; Francfort, 1840); *la France, [illegible] magne et les provinces rhénanes* (Paris [illegible] *la France, l'Allemagne* et la Sainte-[illegible] ris, 1842); *la Langue et les proverbes de la [illegible] et de l'Allemagne* (die Deutschen und [illegible] in Sprache und Sprichwort; Francfort [illegible] *John Hampden* (Bellevue, 1843); [illegible] (England; Leipsick, 1845, 3 vol.); [illegible] (Ibid., 1844, 2 volumes); *le Sud de la France* (das südliche Frankreich; Francfort, 1846); *le Schleswig-Holstein en 1850* (Leipsick [illegible] *Histoire du peuple allemand* (Geschichte [illegible] deutschen Volkes; Berlin, 1854-1858, [illegible]

VENTIGNANO César Della Valle, [illegible] célèbre auteur dramatique italien et [illegible] graphe, né à Naples, le 9 février 17[illegible] presque encore enfant, un poëme en [illegible] et en stances, *le Vésuve*, qui ne fut [illegible] qu'en 1810. Son poëme de *Lalagé* dans l'[illegible] *Canova*, publié en 1812, lui valut l'[illegible] grand sculpteur. Il se tourna alors vers le [illegible] et écrivit, jusqu'en 1830, une longue [illegible] tragédies : *Médée*, son chef-d'œuvre; [illegible]

: *Iphigénies*, *Jeanne Grey*, *Roméo et Ju-e*, etc., etc., toutes pièces composées sur un régulier et très-simple et écrites avec une ıde élégance de style. En 1820, le duc de tignano écrivit pour Rossini *Maometto*, de-ı notre *Siége de Corinthe*.

s'occupa ensuite d'économie politique et pu-, de 1830 à 1833, diverses brochures : *sur la réciation des principales denrées; sur le Pau-sme dans le royaume de Naples*, etc., et des *nents de statistique*. Il donna aussi, sous le d'*Essai*, deux premiers volumes de philoso-de l'histoire, commentaire inachevé de la *nce nouvelle* de Vico.

n 1843, le duc de Ventignano revint à la poé-Il publia un petit poëme en vers blancs, in-lé : *Souvenirs*, puis, en 1848, une satire po-ıne, *Quatre siècles en quarante ans*. Il écrivit e même année deux *Essais sur l'éducation de ıaute classe et des classes laborieuses*, ainsi de nombreux articles de journaux et des bro-ıres de circonstance.

Pour venir en aide, par des représentations à éfice, à l'institution des salles d'asile, il s'es-a dans la comédie, et donna 18 pièces, entre res : *Vingt-sept ans après*, *les Deux siècles*, *pinion publique*, *la Province et la capitale*, *le ète et l'économiste*, etc. Ces comédies ont cela particulier qu'elles s'attaquent surtout aux es et aux ridicules de la classe patricienne, à quelle l'auteur appartient. Le duc de Ventignano ıussi écrit quelques drames. En 1851 parurent poésies lyriques, réunies en un seul volume, ns lequel on remarque le poëme des *Pleurs Israël*, et, en 1853, son *Tableau philosophique l'histoire du genre humain*.

Le duc de Ventignano a constamment occupé, puis 1814, des charges publiques importantes, tre autres celles de surintendant général des éâtres et de conseiller à la Cour des comptes.

VENTURA (le R. Père. G. D. Joachim, orateur théologien italien, né à Palerme, le 8 décembre '92, est le fils de D. Gaud Ventura, baron de ıulica, et de D. Catherine Gatinelli. Il termina s études à quinze ans, et, par déférence pour désir de sa mère, il entra chez les jésuites de alerme, qui lui confièrent aussitôt leur chaire rhétorique. Quand cette maison eut cessé exister, l'abbé Ventura se fit théatin, reçut la rêtrise et débuta avec succès dans la carrière de prédication. Devenu secrétaire général de l'or-re, il contribua beaucoup à sa restauration, et ublia un premier écrit, *la Causa dei Regolari l tribunali del bon senso*, qui révéla chez lui ne rare aptitude pour la polémique. Il se fit en-uite connaître comme un des plus actifs collabo-ateurs de l'*Encyclopédie ecclésiastique* et fut ommé censeur de la presse et membre du conseil oyal de l'instruction publique du royaume de Naples, malgré la loi qui défendait aux Siciliens d'exercer de telles fonctions hors de la Sicile.

Le P. Ventura profita de son influence pour mporter en Italie la nouvelle philosophie catho-ique éclose en France; il encouragea la traduc-ion de l'*Essai sur l'indifférence en matière de eligion*, et traduisit lui-même *la Législation pri-mitive* de M. de Bonald, et *le Pape* de Joseph de Maistre. Cependant il continuait de se livrer à la prédication, et excellait particulièrement dans l'oraison funèbre. Son *Éloge mortuaire de Pie VII*, qui eut au moins vingt éditions, lui valut le sur-nom de Bossuet italien, au moment où son livre *sur l'Influence du XVIe siècle* était présenté comme le pendant de l'*Histoire des variations*.

Nommé, en 1824, gouverneur général de l'or-dre des Théatins, le P. Ventura s'établit à Rome. Le pape voulut lui confier la direction du *Journal ecclésiastique*, où il consentit seulement à donner quelques articles sur l'action civilisatrice de la France. Membre d'une commission de censure avec Mgrs Orioli et Michara, qui devinrent car-dinaux, et avec le R. P. Capellari, plus tard Gré-goire XVI, il fut promu, la même année, à une chaire de droit public ecclésiastique, puis aux fonctions d'aumônier de l'université. Le P. Ven-tura marchait dans la voie des honneurs de la prélature, quand d'odieuses accusations le déter-minèrent à se démettre du professorat. Il n'en resta pas moins cher au Souverain Pontife, qui lui confia dès lors les affaires politiques les plus difficiles et les plus délicates. Le concordat du saint-siége avec le duc de Modène; la réconci-liation du pape avec Chateaubriand, ambassadeur de France à Rome, que Sa Sainteté ne voulait point recevoir; la reconnaissance de Louis-Philippe par la cour de Rome, comme roi de fait sinon de droit, furent dus à son influence. Il fut question de le nommer évêque, à la prière du duc de Mo-dène; mais Léon XII voulut le garder près de lui.

Un livre d'érudition et de logique, *de Methodo philosophandi* (Rome, 1828, in-8, 800 p.), ayant pour objet la restauration de la philosophie chré-tienne, dite scolastique, souleva contre le P. Ven-tura le protestantisme et les gallicans. Lamennais, son ancien ami, l'attaqua, dans *l'Avenir*, avec aigreur. Ce qui n'empêcha pas le P. Ventura de conseiller au pape l'emploi des ménagements et de la douceur vis-à-vis du chef de l'ultramonta-nisme français « Toute autre conduite, disait-il, pourrait changer l'apologiste de Rome en fléau de Rome. » D'autres conseils ayant été suivis, il sut calmer encore les premières colères de La-mennais, et lui suggéra l'idée d'un livre sur *les Maux de l'Église et leurs remèdes*, dont trois cha-pitres, derniers chants du cygne catholique, « composés sous l'inspiration du ciel et presque dans le ciel même, » écrivait le P. Ventura, se conservent au dépôt des affaires de Rome.

Fatigué d'une lutte constante contre d'infati-gables ennemis qui calomniaient ses rapports avec Lamennais, le P. Ventura quitta la cour pontifi-cale pour vivre dans la retraite. Pendant dix an-nées, il se livra à l'étude de l'Écriture sainte, et des Pères de l'Église, de saint Thomas surtout, et publia en 1839 son ouvrage des *Beautés de la foi* (3 vol. in-8). C'est aussi l'époque de ses pré-dications solennelles dans l'église de Saint-André della Valle et à Saint-Pierre de Rome. Il prêcha onze ans de suite à Saint-André l'octave de l'épi-phanie. On compte de lui 150 *Homélies*, dont 75 éditées dans les principales villes d'Italie, for-ment 5 vol. in-8. C'est aussi dans le même temps que, pour christianiser l'éducation et empêcher les idées païennes de s'infiltrer dans le monde avec les chefs-d'œuvre de l'antiquité, le P. Ven-tura entreprit à Rome une publication imitée en France par l'abbé Gaume, celle d'un choix d'ex-traits des Pères de l'Église et des poëtes sacrés, sous le titre de *Bibliotheca parva, seu graciosa et elegantiora opera veterum SS. Ecclesiæ pa-trum, ad usum juventutis christianarum littera-rum studiosæ* (1839).

Une phase nouvelle s'ouvre dans l'existence du P. Ventura à l'avénement de Pie IX. Le cardinal Matei, élu pape, trouve l'émeute aux portes de Rome et se voit contraint de transiger avec elle. Croyant l'alliance possible entre la religion et la liberté, le P. Ventura prononce alors son *Orai-son funèbre d'O'Connel*, dont l'effet fut si grand, que la quête qui suivit produisit 100 000 francs. Les idées avancées de l'orateur lui donnèrent sur la multitude une influence prodigieuse, dont il se servit, au mois de juillet 1847, pour sauver l'é-

glise Saint-André du pillage. Quelque temps après, dans un service funèbre en l'honneur des victimes du siége de Vienne, le P. Ventura, à la prière des révolutionnaires modérés, sut encore émouvoir la foule en lui parlant du pape. La révolution marchait. Nul moyen de l'arrêter que d'octroyer une constitution au peuple romain. Le P. Ventura y poussait le pape, mais le pape se décida trop tard. En 1848 il fut nommé par le gouvernement populaire sicilien ministre plénipotentiaire et commissaire extraordinaire à la cour de Rome, et n'accepta ces fonctions des mains d'un gouvernement insurrectionnel qu'avec le bon plaisir du saint-père. S'occupant, d'un point de vue élevé, des intérêts respectifs de la Sicile et de Rome, il publia un mémoire *sur l'Indépendance de la Sicile*, un autre *sur la Légitimité des actes du parlement sicilien*, puis un gros volume in-8, intitulé : *Mensonges diplomatiques*. D'accord avec le célèbre abbé Rosmini et avec d'illustres représentants des divers États italiens, le P. Ventura préparait, vers le mois de mai 1848, une confédération italienne, à laquelle eût présidé le pape, mais que l'aveuglement de Gioberti et l'ambition de Charles-Albert firent échouer. Peu après, Pie IX prenait le chemin de l'exil. Le P. Ventura demeura à Rome, où il refusa, malgré l'autorisation du pape, la candidature à l'Assemblée constituante. La république romaine ne lui paraissait pas viable, et consulté par le général Oudinot sur l'opportunité d'une attaque contre Rome, il répondra : « Vous créerez à la république une force qu'elle n'a pas et vous rendrez le pouvoir papal à peu près impossible. »

Le P. Ventura sortit de Rome le 4 mai et se retira à Civita-Vecchia, sous la protection des armes françaises. Après avoir essayé vainement d'éclairer l'opinion publique sur l'état des esprits en Italie, ne pouvant plus rien, ni pour le pape, ni pour la nation, il partit pour la France, et vint habiter Montpellier, où l'amitié de quelques hommes d'élite le consola des attaques et des calomnies dont il devint l'objet. Sa plus grande douleur fut de lire, le 8 septembre, dans un journal, le décret de la congrégation de l'*Index*, qui condamnait son *Discours sur les morts de Vienne*. Il s'inclina devant ce coup de foudre, et, comme Fénelon, se rétracta. Il écrivit, à Montpellier, ses *Lettres à un ministre protestant* (1849, in-12), pour répondre à cette ancienne assertion, reprise alors par un ministre de Genève, que saint Pierre n'a jamais mis le pied dans Rome. Cet ouvrage ouvre toute une série d'ouvrages du P. Ventura écrits en français. Il s'exerça aussi, à Montpellier, à prêcher dans notre langue, et après deux ans de séjour et de prédication dans cette ville, il vint à Paris, où l'avait devancé depuis si longtemps sa réputation.

Le nom du P. Ventura y eut bientôt un grand retentissement, grâce aux curieuses conférences du R. P. théatin avec les savants de l'Observatoire et de l'Institut, grâce surtout à ses sermons et à ses livres. Pendant plusieurs années il sut attirer et retenir dans les églises de la Madeleine et de Saint-Louis-d'Antin un nombreux auditoire. L'originalité un peu étrangère de sa parole, les témérités parfois heureuses d'un style énergique et pittoresque, des mouvements vrais d'éloquence, une science théologique peu commune chez nous, tout contribuait au succès de sa prédication.

Le P. Ventura a publié à Paris des livres tour à tour sérieux et agréables : une intéressante *Histoire de Virginie Bruni* (1850, in-12); *les Femmes de l'Évangile* (1853, in-12); *la Raison philosophique et la raison catholique* (1852, in-8); *la Femme catholique* (1854, 3 vol. in-8); l'*Essai sur l'origine des idées* (1853, in-8); l'*École des miracles ou les Œuvres de la* [illegible] *grandeur de J.-C.* (1854-[illegible]); *le Pouvoir chrétien* (185[illegible], in-8 [illegible]) prononcés aux Tuileries, [illegible] de M. Louis Veuillot, etc. [illegible] tuels du P. Ventura [illegible] comme un hommage à [illegible] langue : « Par vos ouvrages [illegible] Mme Isabella Rossi, vous [illegible] vos ouvrages français vous [illegible]

VERBOECKHOVEN (Eugène [illegible]), né à Warneton (Flandre occidentale [illegible]) apprit seul le dessin et s'adonna [illegible] peinture des animaux. On a de lui [illegible] *pris par l'orage*, *Convoi de* [illegible] *des loups*, *Animaux à la prairie*, [illegible] *arabe*, qui obtinrent deux [illegible] Bruxelles, en 1824, et à Paris [illegible] position universelle de 1855. [illegible] *gerie campinoise*, *Brebis et* [illegible] *mère*, qui furent récompensés d'une [illegible] troisième classe, et au salon [illegible] *Souvenirs d'Écosse*. Il a fait aussi [illegible] ges, dont les plus remarquables [illegible] *pagne de Rome* et une *Vue* [illegible] portraits, notamment ceux d'[illegible] *Soliman-pacha* (peint en grisaille [illegible]) essayé dans la sculpture et a donné [illegible] en plâtre, *la Méditation*, qui [illegible] mérite. M. Eug. Verbœckhoven [illegible] l'ordre de Léopold. Il a été décoré de la [illegible] d'honneur en 1845.

VERBŒKHOVEN (Charles-Louis), [illegible] frère du précédent, né au même [illegible] fut élève de son frère; il fit d'abord [illegible] maux; mais bientôt il se consacra [illegible] lement à peindre des marines. Il [illegible] temps en Hollande, et y prit le sujet de [illegible] cipales toiles. On a de lui : *Bâtiments* [illegible] *séchant leurs voiles au mouillage*; [illegible] *tante*; *Navires pêcheurs en vue* [illegible] *près d'Amsterdam*, qui a paru à l'Exposition [illegible] verselle de Paris, en 1855, avec une *Vue* [illegible] *de Flessingue*. Il a obtenu, à Bruxelles [illegible] médailles de vermeil (1833 et 1836).

VERDÉ-DELISLE (Henri), médecin fran[illegible] né vers la fin du dernier siècle, fit ses [illegible] à Paris, où il exerce sa profession depuis [illegible] date de son admission au doctorat. [illegible] il publia un livre sur *la Petite vérole* [illegible] sidérée comme agent thérapeutique [illegible] tions scrofuleuses et tuberculeuses, [illegible] diquait les résultats funestes de la vaccine [illegible] veloppa cette théorie dans l'ouvrage [illegible] *la Dégénérescence physique de l'espèce humaine déterminée par le vaccin* (1855, in-8). [illegible] l'auteur, la petite vérole est une nécessité [illegible] l'homme, qui, ainsi que plusieurs espèces [illegible] males, doit subir une crise inévitable [illegible] dépuratoire au moment du passage de l'[illegible] à l'état adulte. Le vaccin, sans action [illegible] tique sur cette affection, se borne à la [illegible] et détermine la matière variolique à [illegible] manière la plus funeste; de là, la plus [illegible] la fièvre typhoïde, l'angine gangreneuse [illegible] scrofules, le cancer, la phthisie pulmonaire [illegible] diotisme, etc., etc. On doit donc renoncer [illegible] cin, selon M. Verdé-Delisle, qui demande [illegible] du moins permis d'entrer dans l'armée, [illegible] publiques, les salles d'asile, etc., sans cert[illegible] de vaccine, « contrainte, dit-il, digne des [illegible] barbares. » Il propose enfin de revenir à l'[illegible] lation, dans de bonnes conditions. Ces idées [illegible] ou moins paradoxales, ont produit une [illegible] grande sensation dans le public que [illegible]

rères. Il est attaché au service médical de la ·on de la princesse Mathilde. On cite encore :. Verdé-Delisle, *un Traite pratique et théo-e du choléra* (1848, in-8).

. femme, (Marie-Ève-Alexandrine Pérignon), à Paris, en 1805, cultive la peinture. Élève ·ros et de son père, elle s'est fait remarquer salons par quelques toiles de genre bien des-es : *la Lecture de la Bible*, *Charles VII et ès Sorel*, *Rubens enfant*, *Rendez-vous de ·se ; Pensée* et *Souvenir* (1844-1848), et un ıd nombre de *Portraits*.

ERDI (Giuseppe), compositeur italien, né le :tobre 1814, à Roncole (duché de Parme) ls d'un aubergiste de ce village, reçut d'un ıniste obscur ses premières leçons, et grâce ıe rares dispositions, eut bientôt dépassé maître. Par la protection d'Antonio Ba-ɛi, il put se rendre à Milan, où, de 1833 à 6, il étudia avec ardeur sous la direction de igna, qui se trouvait à la tête du théâtre de Scala. En 1839, il donna son premier ouvrage :ilan, c'était un drame musical intitulé : *Oberto San Bonifazio*. Après ce début, qui fut heu-ıx, il fit représenter *un Giorno di regno*, par-on écrite à la hâte, sur un libretto bouffe, et i eut une chute complète. Découragé, M. Verdi ·ta dix mois sans travailler; mais, l'année sui-nte, il se remit à l'œuvre, et écrivit son *Na-cco*, représenté à la Scala, dans le carnaval de ·42, avec un succès éclatant. Compté dès lors rmi les maîtres, du moins en Italie, il produisit ccessivement, en 1843 : *i Lombardi alla prima ɔciata;* de 1844 à 1845, *Ernani*, *i Due Fos-ri*, et *Jeanne d'Arc;* en 1845, à Naples, *Alzire*, .i n'eut point de succès; en 1846, au même éâtre, *Attila*, qui réussit complétement; en 47, *Macbeth* : cette partition, par laquelle le usicien osait s'attaquer à Shakspeare, fut écrite ·ur le théâtre de Florence. Le public rappela . Verdi plus de trente fois à chacune des trois ·emières représentations; une foule exaltée l'es-ırtait à la sortie du théâtre; on lui offrit une cou-ınne de lauriers en or. La même année, M. Verdi isait représenter à Londres : *i Masnadieri*, in-rprété par Jenny Lind, Gardoni, Lablache, etc. e fut à cette époque que la musique du nou-eau maestro fut introduite en France. MM. A. oyer et G. Vaëz, traduisirent le libretto d'*i ombardi*, qui, sous le titre de *Jérusalem*, fut eprésenté à l'Opéra, le 26 novembre 1847.

Dans l'automne de 1848, le *Corsaro* eut un chec complet à Trieste, et la *Battaglia di Le-nano*, représentée à Rome, fut interdite pour la ouleur politique du poëme. Vinrent ensuite, à es intervalles très-rapprochés : *Luisa Miller*, . Naples (1849); *Stiffelio*, à Trieste (1850); puis, l'après *le Roi s'amuse* de M. V. Hugo, *il Rigoletto*, ı Venise (1851), opéra que M. Verdi regarde :omme son chef-d'œuvre, et sur lequel la criti-ıue est très-partagée; *il Trovatore* (*le Trouvère*), oué à Rome, pendant le carnaval de 1853, et *la Traviata*, dont le sujet n'est autre que celui de *'a Dame aux Camélias*, et représentée à Venise, .a même année. En juin 1855, pendant l'Exposi-:ion universelle, l'Opéra de Paris a représenté *les Vêpres siciliennes*, écrites pour la scène fran-çaise, où a été encore transporté *le Trouvère*, en 1857, avec addition de musique nouvelle et ballet.

M. Verdi n'a donc pas écrit moins de vingt opéras en dix-sept ans, sans compter : *Aroldo*, *Simon Boccanegra*, *una Vendetta in domino*, joués en Italie, et *le Roi Lear*, que le composi-teur vient de terminer. Malgré tous ses succès sur les scènes italiennes, il a été difficilement accepté par le dilettantisme parisien, et ses par-titions rencontrèrent en France des préventions et des antipathies profondes. Ses adversaires lui reprochèrent et lui reprochent encore de nom-breux emprunts, de fréquentes réminiscences, surtout l'abus des effets, l'emploi de certains rhythmes extravagants pour suppléer à la mé-lodie absente; ils l'accusent de matérialiser tout, jusqu'à la fantaisie, d'assourdir le chant par le bruit de l'orchestre, d'attirer l'attention sur des parties secondaires, au détriment des parties principales; enfin, de n'être au fond qu'un anar-chiste violent, qui pousse une révolution musi-cale, commencée avant lui, jusqu'à l'excès des moyens extrêmes. Ses partisans et ses admi-rateurs lui savent gré de prendre son bien où il le trouve, de viser à l'effet, et de l'atteindre toujours, d'avoir la verve féconde, de trouver des mélodies neuves dans les palpitations du rhythme, de rester humain, même dans ses di-vagations fantastiques; d'étouffer au besoin, par le débordement d'une orchestration savante, l'expression souvent insuffisante de la parole et de la voix; de trouver encore des réformes à ac-complir après la révolution consommée. Quoi qu'il en soit, la grande vogue dont jouit M. Verdi a sa raison d'être : Rossini s'est endormi, au mi-lieu de sa gloire; Meyerbeer met des années à ciseler un chef-d'œuvre; on a donc dû accueillir un maestro fécond, un talent plein de richesse, sinon un génie créateur, qui vient répondre aux besoins, sans cesse renaissants, d'émotions nou-velles. Que M. Verdi égale ou non les grands maîtres, il fait autrement, et c'est ce qui importe à notre mobile dilettantisme.

VERDIER (Marcel), peintre français, né à Pa-ris, le 20 mai 1817, suivit, à quatorze ans, l'a-telier de M. Ingres et les cours de l'École des beaux-arts, débuta par des *Portraits* au salon de 1831, et se livra ensuite à la peinture d'his-toire et aux sujets religieux. Ses œuvres se ressentent de la précipitation de ces études, et accusent une certaine tendance à exploiter de tristes actualités. Il a principalement exposé : *la Première pensée du crime* (1837); *Sainte Madeleine répentante*, *Saint Philippe baptisant l'eunuque*, *Saint Laurent montrant les trésors de l'Église*, *la Mort d'Archimède*, *les Jeunes Sa-voyardes*, *le Jardinier Mazet*, inspiré de Boc-cace; *la Devineresse* (1848); *l'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses*, *la Laitière et le pot au lait*, *les Femmes et le secret*, tirés de La Fontaine; *le Découragement de l'artiste*, *une Mère après les événements de juin 1848*, *le Dé-part des conscrits*, *Scène de Jacquerie mo-derne*, épisode des événements de décembre 1851, à Clamecy (1852), toile qui ne frappe que par son exagération; de nombreux *Portraits*, dont les plus connus sont ceux de la famille *Goz-lan*, de *MM. Ém. de Labédollière*, *Flocon*, *Bres-sant*, de *Mme de Lucenay*, de *Mlles Henchon*, *Garrique*, etc. : plusieurs sujets de genre au pas-tel, et à l'Exposition universelle de 1855 de nou-veaux *Portraits*, ainsi que *la Pensée du crime*, de 1837. M. Marcel Verdier a obtenu une 3e mé-daille en 1837, et une 2e en 1848. — Il est mort à la fin de 1856.

VERDIER (Aymar), architecte français, né à Tours, vers 1818, s'est consacré, sous la direc-tion de M. H. Labrouste, à l'étude et au dessin de l'archéologie monumentale. Il a figuré hono-rablement à plusieurs salons, depuis 1846, avec des envois, parmi lesquels nous citerons : *Détails et restauration de l'abbaye de Saint-Leu d'Esse-rant* (1846); *Château de Pierrefonds*, *Cathédrale de Rouen* (1847); *Ferme de Meslay*, *Hôpital d'An-*

gers, *Maison de Provins*, *Maison de Cluny*, *Grande salle du château de Ribeauvillé*, et autres morceaux choisis dans le style gothique (1848); *Salle capitulaire de l'ancienne cathédrale de Noyon*, admis, avec plusieurs des précédents, à l'Exposition universelle de 1855. M. Aymar Verdier a obtenu une 1re médaille en 1848, et une mention en 1855.

VERGNES (Paul), ancien représentant du peuple français, né à Tonneins, en 1798, et fils d'un préfet de l'Empire, étudia le droit et se fit inscrire au barreau de Marmande. Il a été quelque temps maire de cette ville. Après la révolution de Février, il fut envoyé, le premier des représentants de Lot-et-Garonne, à la Constituante, par 43 631 voix. Il vota ordinairement avec la fraction non-socialiste de la gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, et ne fut pas réélu à l'Assemblée législative. Il reprit sa place au barreau de Marmande.

VERHAEGEN (Pierre-Théodore), homme politique belge, né à Bruxelles, vers 1800, était connu, en 1830, comme un avocat libéral. Il fut nommé député suppléant au Congrès national, par le district de Bruxelles. En 1837, il entra à la Chambre des Représentants. Adversaire déclaré des ministères mixtes et catholiques, il prit souvent la parole pour combattre les prétentions du clergé et pour défendre les droits de l'autorité civile. Il attaqua l'arrêté du 28 août 1838, qui donnait à l'archevêque de Malines un traitement supérieur à celui des ministres du roi. Fondateur et administrateur de l'université libre de Bruxelles, il s'opposa très-vivement à la personnification civile de l'université catholique de Louvain. Mais, en même temps, il demanda une augmentation de traitement pour le clergé subalterne. En 1839, il approuva l'abandon du Luxembourg imposé à la Belgique par la diplomatie européenne. Dans la discussion relative au jury, il demanda que tout citoyen, ne sachant ni lire ni écrire, fût rayé de la liste. Il demanda également que le vote secret n'eût pas lieu pour les crimes politiques et pour les délits de presse; mais ses deux propositions furent rejetées par la Chambre. Il réclama encore, avec insistance, l'augmentation du traitement des magistrats, surtout des juges de paix, et défendit vivement les libertés communales contre le ministère Nothomb.

En 1847, il prit part au Congrès libéral, et la victoire de son parti le porta à la vice-présidence de la Chambre. Il se sépara des radicaux et se montra très-attaché à la Constitution, quand le contre-coup de la révolution de Février parut un moment menacer le trône de Léopold. Il repoussa les idées républicaines, se prononça hautement contre le socialisme, et défendit le droit de propriété, avec autant de chaleur que M. F. de Mérode. Mais, dans les débats relatifs aux institutions de charité, il soutint les droits de l'État contre le parti catholique. Après la retraite de MM. Rogier et Frère-Orban, M. Verhaegen rentra dans l'opposition, et continua de combattre avec une véhémence que l'âge n'a point affaiblie, l'influence cléricale, redevenue un instant prédominante en Belgique.

VERLAT (Charles), peintre belge, né à Anvers, en 1824, entra, à dix-sept ans, chez M. Nicaise de Keyser, dans l'atelier duquel il étudia le genre historique. Il s'appliquait en même temps à la peinture des animaux et des groupes, qui lui firent plus tard un renom de fantaisiste. Il était déjà connu en Belgique par un double sujet de genre et d'histoire, *les Deux amis* [illegible] *instruisant sa fille*, lorsqu'après [illegible] ges, il vint se fixer à Paris en 18[illegible]. [illegible] vante, il envoya au salon: une [illegible] *deux Loups se disputant* une [illegible] *Buffle surpris par un tigre*; en 18[illegible] *Dow dans l'atelier de Rembrandt*; [illegible] universelle de 1855, *Godefroy* [illegible] *l'assaut de Jérusalem*, grande [illegible] commandée par le gouvernement [illegible] sujets de genre: *Buffles attaqués par* [illegible] *Chien et chat*, *Renard guettant* [illegible] *le Canard échappé*, ces deux [illegible] pendant, sous le titre d'*Espoir et* [illegible] au salon de 1857: un *Coup de* [illegible] *du matin*, *le Passage dangereux*. [illegible] tenu, outre un prix de première [illegible] les, une 3e médaille à notre [illegible] une de deuxième classe en 185[illegible]

VERMOND (Paul). Voy. [illegible]

VERNET (Émile-Jean-Horace), [illegible] français, membre de l'Institut, [illegible] 30 juin 1789, d'une famille déjà [illegible] arts. Son arrière-grand-père, [illegible] une réputation à Avignon: son [illegible] devenu le plus grand peintre de [illegible] temps; enfin, son père, Carle Vernet, [illegible] se rendit célèbre comme peintre de [illegible] batailles. Malgré son goût précoce [illegible] nel, le jeune Horace Vernet dut [illegible] des que comportait l'éducation [illegible] au collége des Quatre-Nations. Il fréquenta [illegible] les ateliers du dessinateur Moreau, [illegible] l'architecte Chalgrin, et du peintre [illegible] Mais son principal maître fut son père. [illegible] obéir, il présenta au concours une [illegible] thologique qui n'eut aucun succès; [illegible] temps il peignit *la Prise d'une* [illegible] montra l'artiste de vingt ans déjà [illegible] traditions contemporaines de David [illegible] L'école classique avait déjà reçu [illegible] des grands événements de l'époque, [illegible] résignée à habiller au moins de costumes [illegible] dernes des torses grecs; M. Horace Vernet [illegible] esprit de résistance ni de système, [illegible] seule tournure de son talent, [illegible] lution. Racheté deux fois du service [illegible] 1809 et 1815, il semblait avoir pour [illegible] peindre les batailles auxquelles il [illegible] point part. Déjà en faveur à la cour [illegible] il donna aux diverses expositions [illegible] bleaux commandés par Marie-Louise et [illegible] Westphalie, *le Chien du régiment*, [illegible] *du trompette*, rendirent dès l'abord son [illegible] pulaire, et il fut décoré en 1814. En 18[illegible] la *Bataille de Tolosa*, et en 1819 le [illegible] *mamelouks* (au Luxembourg). Ce dernier [illegible] dont la composition contrariait [illegible] rique, souleva de vives critiques. Les [illegible] *Jemmapes*, *de Valmy*, *de Hanau*, [illegible] *la Barrière de Clichy*, *le Soldat* [illegible] *Soldat de Waterloo*, *le Dernier* [illegible] *Mort de Poniatowski*, *le Déjeuner de* [illegible] *Joseph Vernet attaché à son mât*, [illegible] de 1820 à 1823. Toutes les batailles [illegible] furent refusées par le jury de la [illegible] mais l'artiste fut dédommagé par les [illegible] sements des journaux, du *Constitutionnel* [illegible] autres, qui en appelèrent au public [illegible] des juges. Bientôt M. H. Vernet fit [illegible] particulière dans son atelier, qui [illegible] tous les jours par les adversaires [illegible] ment. Il exposa en 1825 et 1826 [illegible] bleaux de *Mazeppa*, et alla donner [illegible] de Vaucluse, la patrie originaire des Vernet, [illegible]

:illit sa visite par un triomphe. Cependant uvernement, jaloux de la protection ostenaccordée à M. Vernet par le duc d'Orléans, it ramener l'artiste; on lui commanda les aits du *duc de Berri*, du *duc d'Angoulême*, ableau représentant *une Revue de Charles X hamp de Mars*, la décoration d'un plafond ouveau musée fondé par le roi. Enfin on lui it, en 1827, d'exposer *le Pont d'Arcole*. Au e salon parurent: *l'Évasion de M. de Laca-*, *la Dernière chasse de Louis XVI*, le *Por- du général Foy*, *Édith cherchant le corps rold*. Ce dernier tableau était un essai de la ture romantique qui, grâce à Géricault et à ug. Delacroix, prenait déjà le pas sur la peingrecque de David modifiée, mais non transiee par ses élèves. Il n'eut pas de succès.

. Horace Vernet, qui venait d'être nommé dieur de l'École de Rome, à la place de Guérin, it pour l'Italie. Il y étudia les maîtres du siècle et s'en inspira pour de nouvelles comtions: *le Combat des brigands contre les caniers du pape*, *la Confession du brigand* ruit à Neuilly en 1848); *le Départ pour la sse dans les Marais-Pontins*, *l'Arrestation princes au Palais-Royal par ordre d'Anne utriche*, (détruit à Neuilly), *Judith et Holorne*, *le pape Pie VIII porté dans la basilique Saint-Pierre*, *Rencontre de Raphaël et de hel-Ange au Vatican*, le *Portrait de Vittoria lbano*, etc. Ces divers tableaux, et *le duc rléans se rendant à l'hôtel de ville le 31 llet* 1830, envoyés aux expositions de 1829 à 33, eurent des fortunes différentes et furent uns très-admirés, les autres très-maltraités la critique. M. Horace Vernet, de retour en ince, exposa au salon de 1836 quatre épisodes ès des batailles d'*Iéna*, de *Friedland*, de *agram* et de *Fontenoy*. Peintre favori de la marchie de Juillet, il fut chargé par le roi de corer de ses toiles toute la galerie de Constane au musée de Versailles. Après avoir fait isieurs voyages en Afrique et étudié des sus sur les lieux mêmes, il commença son œuvre l'acheva en six ans. Trois épisodes du siége de nstantine, *l'Attaque de la citadelle d'Anvers*, *Occupation du col du Teniah de Mouzaïa*, *le mbardement de Saint-Jean-d'Ulloa*, *la Prise Bougie*, *l'Occupation d'Ancône*, *l'Entrée en Belque*, *la Flotte forçant l'entrée du Tage*, etc., etc., nt les principales scènes de cette véritable opée. Cependant M. Vernet produisait en même mps des tableaux de genre, la plupart emuntés aux mœurs ou à l'histoire de l'Orient, *braham renvoyant Agar*, *Rébecca donnant à ire à Éliézer*, *la Chasse aux lions*. Louishilippe, pour le récompenser, lui offrit la paie, mais l'artiste déclina cet honneur, et déjà familiarité du roi et du peintre s'était reoidie, lorsque M. Vernet refusa de faire mentir histoire et de peindre Louis XIV montant à assaut de Valenciennes. Il en résulta une brouille, la suite de laquelle M. Vernet partit pour la tussie. Il fut accueilli avec enthousiasme par 'empereur Nicolas qui, dit-on, alla jusqu'à lui emander des leçons de peinture. De retour en France, après la mort du duc d'Orléans, il se éconcilia avec le roi et peignit en huit mois *la Prise de la Smala* (1845), puis la *Bataille d'Isly* 1846), qui ont eu un succès populaire. En 1856, l envoya au salon un épisode du siége de Rome, *le Bastion n° 9*, qui fut reçu avec une certaine froideur. Outre cette foule de toiles historiques, M. H. Vernet a peint de nombreux portraits, entre autres ceux de *Napoléon Ier*, du *duc d'Orléans*, des maréchaux *Gouvion Saint-Cyr* et *Girard*, des *ducs de Tarente*, *de Reggio*, *Fitz-James*, de *Louis-Philippe* et de ses fils, et plus récemment celui de *Napoléon III*. Le portrait du *frère Philippe*, exposé en 1844, est resté un des meilleurs du peintre. A l'exposition universelle de 1855 il a pu réunir quelques-unes de ses plus grandes toiles, en y ajoutant *le Choléra à bord de la Melpomène*, le *Portrait du maréchal Vaillant*, *Intérieur d'atelier*, qui est un souvenir de la Restauration, *la Messe au camp*, et quelques autres tableaux de moindre importance. Le jury intertional lui a décerné une des grandes médailles d'honneur.

M. Horace Vernet est de tous les peintres français le plus actif et le plus fécond; voyageant sans cesse, travaillant jour et nuit, il a visité l'Europe et l'Afrique, et dispersé partout la multitude de ses ouvrages. Il possède deux qualités éminemment françaises, le mouvement et la clarté. Il excelle à grouper autour d'une action principale les différents épisodes d'une bataille, à rendre les diverses attitudes des combattants, à ranger les corps de troupes et à les faire manœuvrer. L'exactitude minutieuse de ses costumes plaît surtout à nos instincts militaires et ses toiles sont de véritables bulletins. Sans avoir le style de M. Ingres ou la couleur de M. Delacroix, il s'est fait, comme P. Delaroche, une route à part entre les deux écoles rivales et l'a suivie pendant quarante ans, sans avoir encore rien perdu de sa facilité et de sa verve. On l'a appelé le Scribe et l'Alexandre Dumas de la peinture. Ses œuvres ont eté reproduites par le burin des meilleurs graveurs, Jazet, Reynold, Charles Borjer, etc., ainsi que par la lithographie.

Commandeur de la Légion d'honneur depuis le mois d'août 1842, membre de l'Académie des beaux-arts depuis la mort de Le Barbier (1846), M. Vernet est décoré de tous les ordres du monde, et son pinceau lui a donné amplement la fortune. Avant de venir loger à l'Institut, il habitait à Versailles une somptueuse villa, où se réunissait souvent l'élite de la société parisienne. On vante sa bonté, son obligeance, et on cite de lui un grand nombre de généreuses actions. Malheureusement la dynastie des Vernet doit s'éteindre avec lui. Il avait marié sa fille unique à Paul Delaroche et le fils qui naîtrait de cette union devait s'appeler Vernet-Delaroche; mais la jeune femme est morte en 1845 sans laisser d'enfants.

VERNEUIL (Philippe-Édouard POULLETIER DE), naturaliste français, membre de l'Institut, né à Paris, le 13 février 1805, fit d'abord son droit, et fut ensuite attaché, jusqu'en 1833, au ministère de la justice. Il entreprit alors des voyages scientifiques, parcourut la Turquie et la Crimée (1836), la Russie (1840), et se fit rapidement une réputation de géologue et de paléontologiste des plus distingués. En 1854, M. de Verneuil est entré, comme membre libre, à l'Académie des sciences, en remplacement du vicomte Héricart de Thury. Décoré de la Légion d'honneur depuis mai 1846, il est président de la Société de géologie, membre de la Société philomatique et correspondant de la Société géologique de Londres.

On lui doit: *Mémoire sur les fossiles des bords du Rhin* (1842), avec M. d'Archiac; *Mémoire géologique sur la Crimée* (1837); le tome II de la *Géologie de la Russie d'Europe* (1845, 2 vol. in-4), avec Sir R. T. Murchison et le comte Al. de Keyserling; et un certain nombre de *Mémoires* et *Communications* insérés dans le *Recueil* et le *Bulletin de la Société de géologie*.

VERNHETTE (Maurice), ancien représentant du peuple français, né à Montjau, près de Milhau (Aveyron), le 7 octobre 1804, entra, sous la Res-

tauration, dans la magistrature; mais au début de sa carrière il fut arrêté par la révolution de Juillet, contre laquelle il protesta en donnant sa démission. Avocat à Milhau, il professa, sous le règne de Louis-Philippe, des opinions légitimistes. Après la révolution de Février, il fut nommé représentant du peuple, le neuvième sur dix, par 31 000 suffrages, et fit partie du comité de la justice. Il vota presque constamment avec la droite. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut réélu à l'Assemblée législative, et continua de se montrer hostile à la démocratie. Mais il se prononça contre la politique de l'Élysée et désapprouva le retrait de la loi du 31 mai. Après le coup d'État du 2 décembre, il reprit sa place au barreau de Milhau.

VERNINAC SAINT-MAUR (Raymond-Jean-Baptiste), marin français, ancien ministre, né le 11 juin 1794, est le fils d'un avocat qui fit partie du corps diplomatique sous la République. Entré, en 1812, au service maritime, il passa successivement par les grades d'enseigne (1819), de lieutenant (1824) et de capitaine de vaisseau (22 mars 1842). Étant capitaine de corvette, il fut chargé du commandement de l'expédition entreprise pour transporter de Thèbes à Paris un des obélisques de Sésostris, lequel fut déposé, le 11 août 1825, sur la place de la Concorde. Il publia à ce sujet: *Voyage du Luxor en Égypte* (1835, in-8, pl.). Après la révolution de Février, il remplit au ministère de la marine, le poste de sous-secrétaire d'État, du 6 juin au 17 juillet 1848, prit, à cette dernière date, la direction de ce département qu'il résigna, le 20 décembre suivant, et fit adopter par l'Assemblée l'indemnité de 90 millions accordée aux colons lésés par l'abolition de l'esclavage. Quatre jours avant de quitter le pouvoir, le général Cavaignac l'éleva au rang de contre-amiral (16 décembre 1848). Après avoir été gouverneur de la Réunion (1849), il fut envoyé en la même qualité dans les établissements français de l'Inde, rappelé quatre ans plus tard (1856) et admis dans la section de réserve. Il est commandeur de la Légion d'honneur depuis le 30 décembre 1854.

VERNOIS (Maxime), médecin français, né à Lagny (Seine-et-Oise), en 1809, fut reçu docteur à Paris en 1837. Interne et lauréat des hôpitaux de Paris, il fit à l'hôpital des *Enfants malades* et aux *Enfants trouvés* une étude spéciale des maladies du jeune âge. Il est actuellement médecin du bureau central, des salles d'asile et des salles communales du IIe arrondissement. M. Vernois est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1845.

On a de lui: *Études physiologiques et critiques pour servir à l'histoire des bruits des artères* (1837, in-4); *Analyse complète et raisonnée de la matière médicale de Samuel Hahnemann* (1837); *de l'État fébrile chronique* (1838); *du diagnostic anatomique des maladies du foie* (1844); *du Lait chez la femme* (1853), et plusieurs mémoires dans divers journaux, des articles dans *la Revue des spécialités* du docteur Vincent Duval. Enfin M. Vernois a rédigé, en 1844, le bulletin scientifique du journal radical *la Réforme*.

VERNON (George-John WARREN, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1803, à Stapleford-Hall, appartient à une famille élevée en 1762 à la pairie. Il a siégé quelque temps au Parlement sous le nom de Vernon et a pris en 1835 la place de son père à la Chambre des Lords, où il continue de s'associer aux votes du parti libéral. De son mariage avec miss Ellison (1834) il a trois enfants dont l'aîné, Auguste-Henry [illegible] né en 1829 à Rome, a servi aux [illegible]

VÉRON (Louis-Désiré), [illegible] docteur en médecine, ancien [illegible] péra, député au Corps législatif, [illegible] le 5 avril 1798. Fils d'un [illegible] il commença ses études dans [illegible] dirigée par un ex-prêtre, puis [illegible] élève externe le lycée impérial [illegible] ses classes en 1816. Il embrassa [illegible] de la médecine, eut pour professeurs [illegible] teurs Boyer, Roux, Dupuytren, [illegible] cherand, et pour condisciples MM. [illegible] Andral, Velpeau, etc. En 1821, il [illegible] premier interne des hôpitaux, [illegible] cessivement à la Charité, à l'hôpital [illegible] et à celui des Enfants malades. [illegible] surtout il se livra tout entier, [illegible] de M. Guersant, aux devoirs de [illegible] dans ses *Mémoires*, il fait ressortir [illegible] sance tout le contraste de ses [illegible] dans les salles des hôpitaux et [illegible] théâtres, avec celles qu'il devait [illegible] dans les coulisses de l'Opéra.

M. Véron fut reçu docteur [illegible] 1823. L'année suivante il voulut [illegible] blier sous la forme de *cahiers* [illegible] observations médicales. Le premier [illegible] a seul paru et traitait des maladies [illegible] nouveau-nés. Plus tard le docteur [illegible] le duc d'Orléans, très-préoccupé de [illegible] comte de Paris, questionnait un [illegible] des ouvrages publiés sur le muguet, [illegible] prince que le meilleur traité sur [illegible] des enfants était du docteur Véron, [illegible] l'Opéra. En 1824, le docteur Véron [illegible] médecin des musées royaux par M. [illegible] La Rochefoucauld, et subit à ce [illegible] mières attaques des petits journaux, [illegible] plus tard s'acharner sur sa célébrité. [illegible] cette place où il ne devait avoir, [illegible] réduire les fractures des statues, qu'[illegible] d'occasions de pratiquer la médecine. [illegible] même époque il fit connaissance du [illegible] Regnauld, l'inventeur de la pâte [illegible] porte ce nom. Celui-ci étant mort [illegible] aucune fortune, ses amis, dans le [illegible] quelques ressources à sa veuve et à ses [illegible] eurent l'idée de faire de la *pâte Regnauld* [illegible] objet de spéculation. M. Véron s'associa [illegible] entreprise, y appliqua 40 000 fr., qui [illegible] saient tout son patrimoine, et devint [illegible] taire de la maison de commerce dont [illegible] pharmacien, fut le gérant. Ses relations [illegible] journaux lui permirent de donner [illegible] une grande notoriété à ce médicament. [illegible] vogue fut extrême et dure encore. Tous [illegible] ciés y trouvèrent leur compte, et le [illegible] ron eut le double bonheur de concourir [illegible] bonne action et à une excellente affaire [illegible] l'origine de sa fortune.

En 1828, à la suite d'une saignée [illegible] docteur Véron renonça complétement [illegible] cine pour se jeter dans le journalisme. [illegible] admettre dans la rédaction de la *Quotidienne* [illegible] il écrivait, tous les lundis, une revue [illegible] A l'avénement du ministère Martignac [illegible] au *Messager des Chambres*, dont il [illegible] feuilletons de théâtres. En 1829, il fonda [illegible] *vue de Paris*. Ce recueil littéraire, [illegible] était de donner une grande publicité aux [illegible] talents encore obscurs comme à tous les [illegible] déjà célèbres, obtint un rapide succès. [illegible] en quitta cependant deux ans après la [illegible] pour prendre, en 1831, celle de l'Opéra. [illegible] la révolution de Juillet, ce théâtre était, [illegible]

t redevenu depuis, une sorte d'apanage de ison du roi, et la liste civile faisait chaque l'excédant des dépenses sur les recettes. uvelle monarchie voulut avoir un directeur nsable dont l'exploitation fut à ses ris- périls et fortune. Plusieurs candidatures roduisirent, mais grâce aux appuis que *evue de Paris* lui avait créés, celle de ron triompha : il obtint son privilége le ars 1831.

ndant son administration M. Véron eut le eur ou l'habileté d'ouvrir l'Opéra à plusieurs -d'œuvre, entre autres à *Robert le Diable* mbre 1831); *le Philtre*, *le Serment*, de uber, avaient heureusement inauguré la elle période. Le ballet de la *Sylphide*, un triomphes de Mlle Taglioni, fut monté en . Le libretto de *Gustave ou le Bal masqué*, actes, fut accepté par Rossini; mais M. Au- dut en écrire la partition, qui fut exécutée 334. Un dernier grand ouvrage, *la Juive*, de alévy, qui fut montée à la fin de 1835, un avant la retraite de M. Véron, fut comme eu au public du fortuné directeur.

Véron chercha dans la politique un nouvel ent à l'activité de son esprit. Il rêva la dépu- n et, en 1838, il se présenta à Landernau me candidat de l'opposition. Il obtint 65 voix re 104 données à M. de Las Cases. Dans ce s religieux, le titre d'ex-directeur de l'Opéra ait ombrage, et certaines histoires indiscrètes la malignité des petits journaux avait accrédi- sur son compte, ne contribuèrent pas médio- nent à faire échouer sa candidature. Cette ne année M. Véron fut fait chevalier de la Légion nneur. Un *veto* formel du duc d'Orléans l'a- toujours empêché d'être proposé pour cette inction comme directeur de l'Opéra, sorte service dont la rémunération par la croix eut produire un mauvais effet dans l'armée. Véron, qui connaissait cette consigne, s'a- ssa, recommandé par Orfila, alors doyen de la ulté de médecine de Paris, à M. Guizot, mi- re de l'instruction publique, qui le décora n qualité de médecin. »

attu sur le terrain électoral, M. Véron re- rna au journalisme et, sur les instances de Thiers, il se rendit acquéreur de deux actions *Constitutionnel*, dont il devint administrateur gérant signataire. Il prit, avec ce journal, part très-active à la coalition contre le cabi- du 13 mai. Quand M. Thiers arriva au pou- r, comme président du ministère du 1er mars 0, il voulut récompenser les services rendus son parti par M. Véron, et diverses positions furent offertes. Mais ici commença pour l'ex- ecteur de l'Opéra une série de mésaventures de déceptions qui réfrénèrent pour un temps pensées ambitieuses. Il fut sur le point d'ac- pter la sous-préfecture de Sceaux, mais il y nonça et resta au *Constitutionnel*, dont il se ndit unique propriétaire en 1844. Maître ab- lu de la direction de ce journal, M. Véron lui nna une vie et une prospérité nouvelles. Fidèle la pensée de M. Thiers, le journal resta l'or- ne presque officiel de cet homme d'État, pen- nt et après sa présence aux affaires. Il soutint us ses inspirations la politique des banquets squ'à la chute de la royauté.

Après la révolution de 1848, *le Constitutionnel*, i se hâta de souscrire en faveur des blessés de vrier pour une somme de 12 000 francs, lutta ntre les idées socialistes et les circulaires de . Ledru-Rollin. Il patronna plus tard de toute n influence la candidature à la présidence de uis-Napoléon Bonaparte, à laquelle s'était llié M. Thiers. Mais en 1849, au sujet du message du président, il rompit ouvertement avec l'ex-ministre, dont l'opposition au pouvoir nouveau commençait à se dessiner dans l'Assemblée législative. A partir de cette époque, M. Véron donna au *Constitutionnel*, empreint chaque jour davantage de sa personnalité, une allure politique qui le rapprocha de plus en plus du président. Au mois de mai 1851, dans une série d'articles tous signés de lui, il attaqua la loi du 31 mai 1850, qui restreignait le suffrage universel. Déjà se manifestaient les préoccupations les plus graves au sujet des réélections de 1852. M. Véron, dans cette conjoncture, fit ressortir avec beaucoup de netteté tout ce que cette loi avait d'illogique et de dangereux. Quelques mois après, *le Constitutionnel* publia contre les diverses nuances de l'opposition des articles agressifs qui firent sensation et semblaient préparer les esprits à de grands changements.

Le coup d'État du 2 décembre 1851, qui renversa l'Assemblée législative et la Constitution de 1848, fut vivement applaudi par M. Véron, qui, aux élections qui suivirent fut présenté comme candidat du gouvernement et fut nommé membre du Corps législatif par l'arrondissement de Sceaux, où il a été réélu en 1857. Il continuait cependant à diriger *le Constitutionnel*, lorsque quelques dissidences survenues entre cette feuille et le gouvernement attirèrent au gérant deux *avertissements* successifs. Cette grave situation décida M. Véron à accepter les offres brillantes qui lui furent faites pour la cession de son journal. Quelques actionnaires qui n'avaient point pris part au traité intervenu à cet effet, suscitèrent à M. Véron un long procès dont, après diverses péripéties, il sortit enfin victorieux (1856).

Tranquille possesseur de la fortune considérable acquise dans ses diverses entreprises, et officier de la Légion d'honneur depuis le mois de décembre 1852, M. Véron aspira à des triomphes littéraires: il écrivit ses souvenirs sous le titre de *Mémoires d'un bourgeois de Paris* (Paris, 1854, 6 vol. in-8). Cet ouvrage, dans lequel l'auteur raconte d'une manière souvent piquante les événements si divers qu'il a vus et dans lesquels il a joué un rôle, eut un grand succès de curiosité. M. Véron sollicita alors et obtint le titre de membre de la Société des gens de lettres. Il voulut donner à son admission dans cette Société un éclat inaccoutumé, et, sous le voile d'un anonyme qui ne pouvait être un secret pour personne, il fit don d'une somme importante pour être consacrée à la fondation de divers prix de poésie et de littérature, distribués chaque année par le comité de l'association. Une commission nommée à cet effet dans son sein, procède au choix des sujets à proposer et décide parmi les concurrents. La première distribution de ces prix a été faite en 1855 avec la plus grande solennité.

M. Véron a écrit encore un roman de mœurs intitulé : *Cinq cent mille francs de rente* (1855, 2 vol. in-8) et plus récemment un volume de politique intitulé : *Quatre ans de règne; où allons-nous ?* (1857).

VERPLANCK (Gulian-Crommalin), littérateur américain, né à New-York, vers 1785, fit ses études à Columbia-College, entra dans le barreau, et après avoir passé quelques années en Europe, fut élu membre de la législature de l'État de New-York. En 1818, il fit des conférences publiques d'histoire et de belles-lettres, auxquelles il doit une grande partie de sa réputation, et commença à écrire des pamphlets politiques, en prose et en vers, sur les questions du jour. Il était professeur au séminaire épiscopalien quand il fut

élu membre du Congrès par la ville de New-York (1825). Il en fit partie pendant huit ans.

On a de M. Werplanck un assez grand nombre d'ouvrages qui font reconnaître en lui de la conscience, du savoir et du goût : *Essays on the Nature and Uses of the Various Evidence of Revealed Religion* (New-York, 1824, in-8) ; *an Essay on the Doctrine of Contracts* (Ibid., 1825, in-8) ; *the Talisman* (Ibid., 1827-1829), annuaire littéraire en collaboration avec Sands et le poëte Bryant, réimprimé avec les noms des trois auteurs, sous le titre de *Miscellanies, first published under the name of the Talisman* (Ibid., 1833, 3 vol. in-8) ; *Discourses and Adresses on Subjects of American History, Arts and Literature* (Ibid., 1833, in-12), reproduction, avec additions diverses, de ses conférences. M. Verplanck a, en outre, attaché son nom à une belle édition des *Œuvres de Shakspeare* (1844-1847, 3 vol. gr. in-8, illustrés), enrichie de notes et de commentaires curieux, dont plusieurs tendent à justifier, comme étant de pure origine anglaise, certaines expressions de conversation que l'on appelle aujourd'hui en Angleterre des *américanismes*.

VERULAM (James-Walter Grimston, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1809, à Londres, descend, par les femmes, d'une ancienne famille anoblie en 1628. Connu d'abord sous le nom de lord Grimston, il fit ses études à l'université d'Oxford et siégea pendant quinze ans à la Chambre des Communes (1830-1845). A cette dernière date, il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il continua de s'associer aux votes du parti conservateur. Il fut, en 1852, chambellan de la reine. De son mariage avec miss Weyland (1844) il a quatre enfants, dont l'aîné, vicomte Grimston, est né en 1852 à Londres.

VERVEER (Samuel-Léonidas), peintre hollandais, né à la Haye, en 1813, étudia sous la direction de Barthélemy-Jean Van Hove, et se livra spécialement aux vues de ville et aux marines. Il s'est fixé dans sa ville natale, d'où il a fait quelques envois aux salons de Paris, et a principalement exécuté : *Vue prise à Dordrecht*, effet du matin (1844) ; *Vue d'Amsterdam*, *Départ pour le marché* (1846-1849) ; *Vue de Rotterdam*, *Pêche du saumon*, *Scènes de déménagement* ; ces trois derniers tableaux ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. Verveer est décoré de l'ordre de Léopold. Il a obtenu une mention en 1855. Il a reparu au salon de 1857 avec plusieurs sujets de genre.

VESIN (Émile), ancien représentant du peuple français, né à Monrepos, près de Milhau (Aveyron), au mois d'août 1803, fils d'un membre des anciennes assemblées législatives, étudia le droit et entra dans la magistrature sous le règne de Louis-Philippe. D'abord substitut du procureur du roi à Rodez, il était, en 1848, à la tête du parquet. Après la révolution de Février, il donna sa démission, qui fut refusée ; mais la véhémence avec laquelle il attaqua, dans un club, les mesures du gouvernement provisoire, le fit révoquer de ses fonctions, ce qui favorisa sa candidature à la Constituante. Nommé représentant du peuple par 60 407 suffrages, le second sur dix élus, il fit partie des comités du travail et de l'agriculture, et se fit remarquer par la vivacité de son opposition contre les hommes et les institutions de Février. Il vota pourtant avec la gauche, pour l'amendement Grévy (voy. ce nom) et pour le crédit foncier, et adopta l'ensemble de la Constitution républicaine. Après l'élection du 10 décembre, il soutint le gouvernement de Louis-Napoléon, fut

réélu à l'Assemblée [illegible] majorité [illegible] [illegible], au dernier moment [illegible] l'Élysée, et [illegible] de la vie politique. [illegible] reau de Rodez.

VETTER ([illegible]), né à Paris, vers 18[illegible] [illegible] [illegible] *Bavards* [illegible] *le barbier de P*[illegible] (1848), *Étude* [illegible] *de Rabelais*, *le Montre* [illegible] verselle de 18[illegible] *Fumeur* [illegible] (1857), etc. Il a obtenu une [illegible] deux secondes en 18[illegible] seconde classe et la décoration [illegible]

VEUILLOT (Louis), littérateur [illegible] français, né en 1813, à Boynes [illegible] ret, est fils d'un pauvre [illegible] manquant de travail [illegible] vir, en 1818, à Paris, [illegible] petit débit de vin. L'aîné [illegible] fut envoyé à l'école mutuelle, [illegible] ans, placé dans une étude [illegible] temps à lire de mauvais romans [illegible] les petits théâtres. Bientôt [illegible] littéraires s'éveiller ; mais tout [illegible] était à faire. Plein de courage [illegible] cepteur que lui-même, il [illegible] jour à son étude, la nuit [illegible] ans il avait acquis assez de [illegible] de sa plume ; il entra dans [illegible] prit public et s'engagea dans [illegible] *faire*. On l'envoya débuter, [illegible] ministériel, dans l'*Écho de* [illegible] (1832). Il s'y fit remarquer par [illegible] taient pour la polémique, et [illegible] avec un acteur, pour un [illegible] théâtrale, et l'autre avec l'un des [illegible] *Journal de Rouen*, feuille [illegible] fin de 1832, il passa à Périgueux [illegible] teur en chef du *Mémorial de la* [illegible] core il eut à soutenir par [illegible] agressif et acerbe de son journal [illegible] 1837 à Paris pour collaborer à [illegible] journal fondé par le gouvernement, [illegible] bientôt de paraître, il prit [illegible] en chef de *la Paix*, journal [illegible]

Étranger jusque-là, [illegible] propres confessions, à toute [illegible] M. Veuillot n'avait encore [illegible] comme écrivain que la vivacité [illegible] que et railleur, il s'était fait le [illegible] homme d'esprit, alors préfet [illegible] sissait à merveille dans la littérature légère, et ne reculant pas devant [illegible] ou les bouffonneries de la [illegible] plus de foi politique que de foi [illegible] sur le point de devenir « un de [illegible] la presse, » comme il le dit [illegible] de ses amis, M. Olivier Fulgence, [illegible] voyage en Italie (1838). M. Veuillot [illegible] pendant la semaine sainte. Les [illegible] pes religieuses de la Ville éternelle [illegible] vivement. Il se fit présenter au pape [illegible] revint à Paris, il avait découvert [illegible] Voué à la défense des intérêts catholiques [illegible] croyant pas seulement, il [illegible] des livres pieux ; il publia *les Pèlerinages de Suisse*, légendes, récits et [illegible] 8e édition, 1856) ; *Pierre Saintive*, [illegible] sous forme épistolaire (18[illegible] *médité*, petit livre de piété [illegible] même des cantiques, mais sa [illegible]

ıs rendu poëte; il s'en aperçut bien vite et à la prose. Il donna alors *Rome et Lorette*, ıir de son voyage en Italie, avec une *Intro-n autobiographique* (1841; 6e édit., 1855), *aès de Laurens ou Mémoires de sœur de Louis*, tableau d'un pensionnat de jeunes 1842).

ıdant son séjour à Périgueux, M. Veuillot lié avec le général Bugeaud, dont la ru-militaire s'accommodait de la nature âpre liqueuse du jeune écrivain. Le général en secrétaire et l'emmena avec lui en Afrique . C'est sans doute à ces relations et à ce e que M. Veuillot doit, outre son livre des *ais en Algérie* (1844), ses idées développées ; dans *l'Univers* sur le rôle du soldat, dont un des deux pivots, avec le moine, de son social catholique.

on retour d'Afrique, il fut nommé chef de u au ministère de l'intérieur; M. Veuillot cette place au bout de dix-huit mois, pour : à *l'Univers religieux* (1843). D'abord simple teur, il devint bientôt l'âme et la tête du al qui, sous sa direction, ne devint pas ment l'organe des mauvaises passions de se, mais une puissance avec laquelle il fallut ter. A propos du procès Combalot et de la ion sur la liberté d'enseignement, M. Veuil-éclara une guerre à mort à l'Université, et cette institution de l'État de manière à s'at-quelques mois de prison (1844). Dans la cam-e du Sonderbund, en 1847, il encouragea vi-ent la résistance des catholiques.

ıand éclata la révolution de Février, M. Veuil-salua comme un événement providentiel. Puis répudia et en poursuivit les actes et les hom-avec une ardeur qui lui valut, dans les jour-: de ses adversaires, la réimpression de ses ıières apologies. En 1848, il était devenu, la retraite de M. de Coux, rédacteur en chef *'Univers*; il marcha d'accord avec MM. de talembert et de Falloux, jusqu'au 10 dé-bre. Bientôt il s'en sépara. Déjà il avait fait ion avec *l'Ami de la Religion* et *l'Ère nou-*. Outre ses luttes de tous les jours dans la lle ultramontaine, il attaqua, dans diverses ications, les universitaires, les philosophes, évolutionnaires et les socialistes. Ainsi paru-successivement, en 1848, *les Libres penseurs*; 1849, *l'Esclave Vindex*, pamphlet plein de e, et *le Lendemain de la Victoire*, scènes so-stes; en 1850, *Petite Philosophie*, compre-t cinq nouvelles sur la charité chrétienne, : préface et épilogue; en 1852, *la Légalité*, dia-ues philosophiques; etc.

'n grand débat s'étant élevé entre les évêques sujet des classiques, M. Veuillot ne craignit de censurer les prélats qui ne se rangeaient à l'avis de *l'Univers*, adversaire implacable l'antiquité grecque et latine. Censuré à son r par l'archevêque de Paris, plus pour le ton sa polémique que pour ses doctrines mé-s, M. Veuillot crut devoir en appeler au pape. it plus, il alla plaider lui-même sa cause à me, plaçant ainsi le souverain juge de l'Église demeure de prononcer entre lui et ceux qui pprouvaient ni le langage ni les tendances de journal. M. Veuillot fut absous et *l'Univers* itinua sa guerre à outrance contre la liberté, raison, la science et le progrès. Son journal n fut pas moins interdit dans plusieurs dio-ses. En 1853, l'évêque d'Orléans, M. Dupan-ıp (voy. ce nom), en défendit expressément la cture à son clergé.

A quelque temps de là, M. Dupin s'étant avisé parler de certains droits du seigneur dans les nps féodaux, M. Veuillot prit à partie le célèbre avocat et lui répondit par un gros livre (*le Droit du Seigneur*, 1854), qui, sans justifier le moyen âge de ce que l'auteur appelle une calomnie, fit reconnaître en celui-ci une assez grande science du droit coutumier.

On a encore de M. Veuillot : *l'Honnête Femme*, roman moins édifiant que ne le fait croire le titre, publié dans *le Correspondant* en 1843, et en volumes en 1844 (2 vol. in-12); *les Nattes*, recueil de petites nouvelles (1844, in-12); *Corbin et d'Aubecourt*, essai de roman chrétien (1850); une *Histoire de la bienheureuse Germaine Cousin* (1854), etc.; puis un grand recueil d'articles sous le titre de *Mélanges religieux, historiques et littéraires* (1857, tom. I-VI, in-8).

M. Louis Veuillot occupe, il faut en convenir, une grande place dans le journalisme contemporain, et il la doit également à ses qualités et à ses défauts. Il manie la langue avec habileté et force. La précision, la netteté égalent chez lui la vigueur du trait. Mais cette dernière qualité n'a pas de bornes. Dans ses emportements chroniques de polémiste, il ne recule devant aucune injure ni devant aucune trivialité de langage : sans l'esprit de courtoisie inspiré aux gens du monde par leur éducation et la moderne tolérance, nos luttes littéraires couraient risque de prendre les allures de grossièreté dont cet éminent champion du passé donnait l'exemple. Quelque loin que soit allé dans ses violences contre lui l'auteur des *Orientales* et des *Contemplations*, M. Veuillot l'avait dépassé, en le provoquant. Il est peu de nos grands écrivains, depuis Molière jusqu'à Lamartine et Béranger qui n'aient subi ses injurieuses apostrophes. La religion au service de laquelle le nouvel apôtre met un tel langage, est assez voisine du système de Joseph de Maistre; elle a pour idéal politique la théocratie, pour idéal social le moyen âge. En un mot, M. Veuillot s'est fait, dans l'Église, le chef militant de ce parti intolérant, dont un homme dévoué aux idées catholiques, Ozanam, disait qu'il « perdrait Dieu, si Dieu pouvait être perdu. »

VEUILLOT (Eugène), écrivain français, frère du précédent, né en 1818, à Boynes (Loiret), eut le bonheur d'entrer au collége vers treize ans, et de faire ses études. Après avoir rédigé, comme son frère, des journaux en province, il l'avait suivi au ministère de l'intérieur; il en sortit comme lui, pour entrer, en 1844, à *l'Univers religieux*. Pendant la guerre du Sonderbund (1847), ce journal ayant ouvert, au profit des catholiques, une souscription qui s'éleva à plus de 100 000 francs, M. E. Veuillot fut chargé de la leur porter. A son retour il publia une *Histoire des guerres de la Vendée et de la Bretagne* (1790-1832). Cette œuvre, écrite au point de vue ultramontain, avait pour but d'encourager le Sonderbund, en lui proposant un illustre exemple. Chargé, en 1850, de porter à l'archevêque de Turin la croix offerte à ce prélat par une autre souscription, il sut tromper la surveillance de la police sarde et s'acquitter de sa mission. Il se rendit ensuite à Rome, où il fut présenté au pape, qui le nomma chevalier de Saint-Sylvestre.

M. Eugène Veuillot prit part à toutes les campagnes du journal de son frère contre l'Université, les philosophes, les classiques et les socialistes. Il porte sinon autant de talent, du moins autant d'intrépidité à l'attaque de ce qu'il appelle « les Sébastopols de l'impiété. »

VIALE-PRELA (Michele), diplomate et cardinal italien, est né le 29 septembre 1799, à Bastia (île de Corse), où sa famille jouissait d'une considération marquée. Venu fort jeune à Rome, il

fit ses études avec distinction au séminaire apostolique et les compléta en prenant part aux travaux de diverses congrégations. Après avoir reçu la prêtrise (1826), il débuta dans la carrière politique en suivant, en qualité d'auditeur, M. d'Angelis, nonce en Suisse : à son retour à Rome, il fut nommé rédacteur à la secrétairerie d'État. Sa capacité et ses travaux attirèrent l'attention du cardinal Lambruschini, qui lui fit donner les fonctions d'internonce, puis de nonce en Bavière.

En 1845, M. Viale-Prela, qui avait reçu le titre d'archevêque de Carthage, *in partibus*, fut envoyé à Vienne, et depuis cette époque il a été fort en évidence. On sait l'habileté qu'il lui a fallu déployer, en 1847 et 1848, alors que les circonstances créaient entre les deux cours une situation des plus délicates. Après les troubles de Vienne, il accompagna à Insprück la famille impériale. Dès que l'ordre fut rétabli, il s'occupa du projet de concordat qu'il est parvenu à signer en 1853. Le pape l'avait créé cardinal dans le consistoire du 15 mars 1852 ; mais, voulant le maintenir dans sa nonciature jusqu'à la consommation de l'œuvre importante à laquelle il travaillait, il ne rendit sa nomination publique que le 7 mars de l'année suivante. M. Viale-Prela resta néanmoins à Vienne en qualité de pro-nonce, présida et dirigea les conférences qui eurent lieu pour la mise à exécution du concordat, et vint recevoir en 1856 le chapeau des mains de Pie IX. Depuis le 18 septembre 1855, il est archevêque titulaire de Bologne.

VIARD (Louis-René, baron), député français, né à Pont-à-Mousson (Meurthe), en décembre 1795, est fils d'un ancien député aux états généraux, anobli sous l'Empire. Il entra d'abord dans les contributions indirectes, puis étudia le droit et fut reçu avocat en 1820 ; dès lors il ne consentit plus à remplir que des fonctions gratuites, fut suppléant au juge de paix, commandant de la garde nationale, conseiller municipal de Pont-à-Mousson. Élu représentant de la Meurthe à l'Assemblée législative (1849), il a d'abord voté avec les républicains ; mais des souvenirs de famille l'ont rallié aux idées napoléoniennes, et après le coup d'État du 2 décembre, il est entré, comme candidat du gouvernement, au Corps législatif, où il a été réélu en 1857. Il a été nommé, depuis 1852, chevalier de la Légion d'honneur.

VIARDOT (Louis), littérateur français, né à Dijon, le 31 juillet 1800, et fils d'un procureur général près la Cour d'appel de cette ville, perdit son père en 1817, vint à Paris achever ses études de droit et s'inscrivit au tableau des avocats. Un voyage qu'il fit en Espagne, en 1823, décida de sa vocation, et il laissa le barreau pour la littérature. Tout en écrivant ses premiers ouvrages, il collabora aux journaux d'opinion avancée, au *Globe*, au *National* et, à partir de 1836, au *Siècle*. En 1841, il fonda la *Revue indépendante*, avec M. Pierre Leroux et George Sand. En 1838, il avait été nommé, avec Robert, directeur du Théâtre-Italien, reconstruit après l'incendie de 1837, et était devenu seul directeur en octobre 1839. C'est lui qui attacha à ce théâtre le chanteur Mario. Il quitta la direction en 1840, à l'époque de son mariage avec Mlle Pauline Garcia, qu'il avait engagée dès le début de son administration. Dès lors, M. Viardot, accompagnant sa femme dans ses tournées musicales, visita toutes les contrées de l'Europe, et trouva dans ses voyages de riches sujets d'études. Il est membre de l'Académie espagnole et commandeur de l'ordre de Charles III.

On a de lui : *Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures d'Espagne* [illegible] *de mœurs arabes*, etc. [illegible] *l'histoire des institutions* [illegible] *Espagne* (1835, in-8) ; [illegible] *peintres d'Espagne* (1839 [illegible] de texte aux gravures de [illegible] *Origines traditionnelles* [illegible] *en Italie* (1840, in-8) ; *les* [illegible] in-12) ; *les Musées d'Espagne* [illegible] *Belgique* (1843, in-12) ; *les* [illegible] *et de Russie* (1844, in-12) ; [illegible] (1849, in-12 ; 6e édit., 1854, [illegible] *chemins de fer*) ; *Histoire des* [illegible] *d'Espagne* (1851, 2 vol. in-8) ; [illegible] *les rois, les évêques et les papes* [illegible]

M. Viardot a donné en outre [illegible] de traductions : celles de *Don* [illegible] des *Nouvelles de Cervantès* [illegible] in-12), de *l'Histoire du* [illegible] (par le comte de Toreno [illegible] *Nouvelles choisies* de Nicolas [illegible] Pouchkine (2e édit., 1853, [illegible] *mins de fer*), etc. Il a aussi [illegible] *des Deux-Mondes*, à la *Revue de* [illegible] *de penser*, au *Musée des familles* [illegible] nombre de recueils périodiques.

VIARDOT (Michelle-Pauline [illegible] cantatrice française, née à Paris [illegible] 1821, fille du célèbre Emmanuel [illegible] quina Sitchès, et sœur de M [illegible] ce nom), eut pour parrain le [illegible] vit ses parents en Angleterre, aux [illegible] Mexique, et revint en France en [illegible] au milieu de sa famille, apprit [illegible] s'en apercevoir. Après avoir [illegible] piano Meysenberg, et plus tard [illegible] elle fit l'essai de son talent [illegible] Mme Malibran, sa sœur. Après [illegible] père, en 1832, elle vécut quelques [illegible] les avec sa mère, et débuta, en [illegible] dres, dans *Otello* et *la Cenerentola* [illegible] vante elle parut aux Italiens [illegible] opéras, ainsi que dans *Tancrède* [illegible] *bier*, où elle remplit le rôle de [illegible] M. Louis Viardot (voy. ci-dessus [illegible] avec lui l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne [illegible] sie, et joua avec le même succès à [illegible] lin, à Saint-Pétersbourg, à Moscou [illegible] Dans cette dernière ville, *les Huguenots* [illegible] de ses plus beaux triomphes. Mme [illegible] ensuite à Paris, en mai 1848, pour [illegible] *Prophète* le rôle de Fides, où elle [illegible] grand succès. Elle a été spécialement [illegible] jouer ce rôle aux théâtres de Berlin [illegible] Pétersbourg et, en 1851, à celui de [illegible] moment de l'Exposition universelle [illegible]

Outre les opéras que nous avons [illegible] Mme Viardot joue encore tout le répertoire [illegible] sique et courant, et, sans s'être engagée [illegible] derniers temps, à aucun théâtre, [illegible] sur diverses scènes, d'assez fréquentes [illegible] tations. Son nom paraît souvent sur les [illegible] mes des concerts de charité.

Mme Viardot possède une des plus [illegible] de contralto, étendue et remarquablement [illegible] ple. Elle vocalise avec goût et [illegible] sentiment de l'expression musicale [illegible] parfaite. Elle parle avec facilité le français, l'ita- lien, l'espagnol, l'allemand et l'anglais [illegible] avec goût. Ses essais en ce genre [illegible] sieurs fois au salon. Dévouée aux [illegible] art, elle a facilité souvent aux [illegible] ques et aux compositeurs, comme à [illegible] et à M. Gounod, l'accès de leur carrière.

VIARDOT (Léon), peintre français, [illegible]

's 1804, et frère de M. Louis Viardot, a sous M. Picot, et s'est fait une réputation traitiste estimé. Il a surtout exposé, depuis buts au salon de 1831 : *Mme de Souza*, *. Ledru*, *D. Nisard*, *Leroy d'Étiolles*, *Do-*, *M. et Mme Louis Viardot* (1831-1848); es sujets de genre ou de chasse : *une Dame le Roi Cléphis*, *le Chien Sultan*, *l'Épée de lès*, *Jésus guérissant la parente de Simon* (1836-1850); des pastels, etc.; *le lieutenant-Vaissier*, peint de souvenir, *M. Alph. Karr* Il a obtenu une 2e médaille en 1835.

ARI (Hermann DE), prélat catholique allené le 13 mai 1773, à Aulendorf (Souabe), études à l'université d'Ingolstadt, et, après dination comme prêtre, devint chanoine lise Saint-Jean à Constance, et plus tard re du chapitre de cette ville. En 1827 il fut é chanoine de Fribourg en Brisgau et ren 1832, le titre d'évêque, en même temps pape lui donnait l'évêché *in partibus* de . Proposé par le haut clergé pour adminis- diocèse archiépiscopal du Rhin supérieur *Rhein*), il fut écarté par le gouvernement , qui connaissait l'exagération de ses théotramontaines. En 1842 on le porta de nout son élection fut confirmée. La conduite uvel archevêque de Fribourg fut d'abord modérée, et, quoiqu'il se montrât très-attases prétentions hiérarchiques, il se maintint a voie calme et régulière de ses prédéces- Mais lorsque, en 1848, les prélats alles eurent arrêté de concert le programme de griefs contre un prétendu envahissement ouvoirs politiques, il fut, malgré son grand e premier à commencer les hostilités. Voici nditions qu'il posait au gouvernement du -duc : nomination exclusive aux charges et ices ecclésiastiques, éducation et surveildu clergé, instruction religieuse dans les , droit de juger les prêtres ainsi que les s qui se rendraient coupables vis-à-vis de se, inspection des écoles et colléges, admition et maniement des fonds ecclésiastiques, tion de nouveaux couvents, etc. Toutes ces nations furent appuyées par les évêques gants du Rhin supérieur et formulées dans ettre adressée, en décembre 1851, au chef État. Une partie s'était déjà produite, et succès, vingt-cinq ans auparavant.
te affaire, déjà si grave, était en suspens u'un nouveau fait la compliqua encore et nima. En 1852, M. de Vicari se refusa forment à dire des messes pour le duc Léopold, tait mort dans la religion protestante. La se du ministère à ses exigences fut, comme it facile de le prévoir, négative presque sur les points; ce qu'on lui accorda parut insint à l'archevêque, qui s'empressa de protesnars 1853). Loin de s'en tenir là, il rédigea ouveau mémoire aussi impératif que le pre- , s'assura de l'approbation de la cour de e, et essuya un nouveau refus. Irrité de cet , il somma les membres du conseil supé- des affaires ecclésiastiques de donner leur ssion, les déclarant indignes d'administrer eniers de l'Église. Les conseillers gardèrent places, et le prélat les excommunia.
pendant l'opinion publique s'émut de tout ce ; des querelles passionnées s'engagèrent dans ournaux, et le clergé, qui s'y associait allait certains points jusqu'à refuser son ministère populations. Le gouvernement dut se montrer e et arrêter cette agitation toujours croise. Un décret fut rendu (novembre 1853) par el tous les actes de l'archevêque de Fribourg furent déclarés nuls, et un coadjuteur laïque lui fut adjoint pour administrer le diocèse; en outre on punissait de l'amende et de la prison les prêtres qui persisteraient dans leur état d'hostilité contre l'État. Les deux parties en appelèrent à la décision de la cour romaine, qui crut devoir donner raison au prélat rebelle sans refuser pourtant d'entrer en pourparlers avec le gouvernement badois. M. de Vicari ainsi encouragé ne fit que persister dans ce qu'il appelait la voie du martyre. Au printemps de 1854 il mit le comble à ses prétentions par un acte audacieux, s'il n'eût été puéril : il décréta à son tour la déchéance du conseil des affaires ecclésiastiques et le remplaça par une commission de prêtres et d'évêques, qu'il désigna de sa propre autorité. L'ancien ordre de choses n'en subsista pas moins. Mais comme il s'était placé dans un état ouvert de désobéissance aux lois du pays, on commença contre lui une information judiciaire; elle n'eut pas de suite, et à la fin de 1854, en traitant avec Rome, on obtint le complet apaisement de l'affaire.

VICAT (Louis-Joseph), ingénieur français, né à Grenoble, en 1786, entra, en 1804, à l'École polytechnique et en sortit dans le corps des ponts et chaussées, où il parvint rapidement au grade d'ingénieur de première classe. L'étude, encore dans l'enfance, des chaux de construction et des mortiers, attira surtout son attention et il fit connaître les premiers résultats de ses recherches persévérantes, sous le titre de : *Recherches expérimentales sur les chaux de construction, les bétons et les mortiers* (1818, in-4). Le succès l'encouragea, il se mit à étudier chimiquement la composition des mortiers que l'expérience lui signalait comme les meilleurs, et il découvrit qu'ils étaient formés de chaux hydraulique. Tous ses efforts tendirent dès lors à fabriquer de toute pièce et en grand cette espèce de chaux. Il y parvint, en même temps qu'il démontra que les propriétés des chaux hydrauliques naturelles dépendent de l'argile disséminée dans leur tissu. Ces découvertes furent exposées dans son *Résumé des connaissances actuelles sur les mortiers et les ciments calcaires* (Paris, 1828, in-4) et dans une série de mémoires communiqués la plupart à l'Académie des sciences et insérés en grande partie dans les *Annales de physique et de chimie* de 1820 à 1837. Elles eurent pour effet toute une révolution dans le mode de fondation adopté jusqu'alors pour les ponts en faisant prévaloir le procédé du bétonnement. M. Vicat le mit lui-même en pratique pour la première fois au pont de Souillac (Lot), achevé en 1822. Ce beau travail, et l'importance de l'innovation qu'il consacrait, firent à l'ingénieur une grande réputation. Chargé officiellement par l'administration des ponts et chaussées de poursuivre ses travaux au lieu même où il les avait si heureusement commencés, il eut pour mission spéciale de s'occuper à Souillac de la statistique des matériaux propres à la confection des mortiers. Mais, bientôt guidé par les indications de la géologie, il alla explorer la France dans tous les sens pour rechercher les gisements de chaux hydraulique naturelle et pour éclairer les jeunes ingénieurs dans la confection des chaux hydrauliques artificielles. Ses recherches sur la composition des substances propres à fournir des chaux hydrauliques et des ciments romains qui se trouvent dans les vingt-huit départements composant les bassins du Rhône et de la Garonne, lui firent décerner en 1837 le prix de statistique par l'Académie des sciences, qui, dès 1833, l'avait élu membre correspondant. Ce travail parut deux ans après (Paris, 1839, in-8).

La reconnaissance publique ne manqua point

à M. Vicat, elle ne fit que croître à mesure que l'expérience des ingénieurs de tous les pays confirmait davantage la réalité de ses découvertes. En 1841, le conseil municipal de la ville de Paris lui décernait un vase d'argent du prix de 2400 fr., portant cette inscription : *La ville de Paris à M. Vicat, en commémoration des services rendus par ses découvertes.* Cet ingénieur avait en effet livré généreusement au public des découvertes dont il eût pu se réserver les avantages. L'État voulut honorer tant de science et de désintéressement, et, sur le rapport d'Arago, la Chambre des Députés, dans sa séance du 26 mai 1843, décerna à M. Vicat, à titre de récompense nationale, une pension de 6000 francs, reversible sur la tête de ses enfants. En même temps les témoignages d'estime et de reconnaissance des États étrangers lui arrivaient de toutes parts. La Prusse, la Russie, le Piémont lui envoyaient des décorations, et il était bientôt élevé en France au grade de commandeur de la Légion d'honneur (1846). Dédaignant d'aspirer aux plus hauts grades du corps des ponts et chaussées, pour se livrer à ses travaux, il a pris sa retraite, en 1851, après avoir exercé pendant plus de vingt ans les fonctions d'ingénieur en chef et il s'est retiré dans sa ville natale.

En dehors de ses travaux sur les chaux, M. Vicat a fait une étude toute particulière des ponts suspendus, et inséré, en 1831, dans les *Annales des ponts et chaussées* un rapport lumineux sur les ponts en fil de fer du Rhône. Il a fourni au même recueil un mémoire *sur l'influence du mode d'attache des chaînes, sur la résistance des piliers des ponts suspendus* (1832), et aux *Annales de physique et de chimie* des considérations sur l'allongement progressif des fils de fer soumis à diverses tensions ainsi qu'un grand nombre de *Notes* et de *Rapports* sur différentes branches de la science de l'ingénieur.

VICENCE (Adrien-Armand-Alexandre de Caulaincourt, duc de), sénateur français, né à Paris, en 1815, est le fils aîné du général de Caulaincourt qui fut ministre et pair de France pendant les Cent-Jours. Il n'a pris avant 1852 aucune part aux affaires publiques. Héritier d'une grande fortune et d'un nom illustre dans les fastes de l'Empire, il avait en quelque sorte sa place marquée dans le nouveau Sénat, où il est entré dès la fondation (27 janvier 1852). Il a reçu depuis cette époque la décoration. M. le duc de Vicence a épousé en 1849 Mlle de Cypierre, veuve du vicomte d'Auteuil. Son frère M. de Caulaincourt (voy. ce nom) est député au Corps législatif.

VICTOIRE (duc de la). Voy. Espartero.

VICTOR-EMMANUEL II (Marie-Albert-Eugène-Ferdinand-Thomas), roi de Sardaigne, né le 14 mars 1820, est fils du roi Charles-Albert et de la reine Thérèse, fille du feu grand-duc Ferdinand de Toscane. Il reçut une éducation savante en même temps que guerrière, et n'étant encore que duc de Savoie, épousa, en 1842, l'archiduchesse Adélaïde d'Autriche. Nommé commandant de la brigade de Savoie quand éclata la révolution de 1848, il accompagna son père dans les campagnes contre l'Autriche, prit une grande part à la bataille de Goïto, où il reçut une balle à la cuisse, et se distingua par sa bravoure à la désastreuse journée de Novare (23 mars 1849). Charles-Albert, qui avait en vain cherché la mort dans la mêlée, abdiqua, le soir même de la défaite, en faveur de son fils, auquel Radetzky paraissait devoir faire des conditions moins dures. Victor-Emmanuel eut un triste avénement : il avait une guerre à soutenir, des factions [illegible] mer; le peuple voyait en lui l'époux [illegible] chienne et l'élève des jésuites. [illegible] veau roi s'est montré constamment [illegible] ment qu'il avait prêté à la constitution [illegible] *fondamentale* qu'avait juré son père [illegible] choisi d'intelligents ministres (voy. Cavour, [illegible]zeglio, etc.), il entreprit une réforme [illegible]nérale des finances, de l'armée, de l'[illegible] publique, conclut avec l'Angleterre [illegible] traités de commerce, signa avec l'[illegible] paix du 6 août 1849, et parut [illegible] de l'unité italienne, sans abdiquer [illegible] d'une prépondérance légitime. [illegible] cultés extérieures et les propositions [illegible] che, qui lui promettait Parme et [illegible] violation de son serment; [illegible] menaçait de son excommunication. [illegible] gouvernement représentatif, avec [illegible] qu'il comporte, et l'indépendance [illegible] vis-à-vis de la papauté. Les droits [illegible] sés aux priviléges du clergé, la [illegible] la nation, proposée et exécutée par [illegible] le monopole de l'enseignement [illegible] rations religieuses, enfin l'accès [illegible] giés, attirèrent sur le roi les [illegible] Mais, sans se laisser effrayer, [illegible] courageux *memorandum*, et [illegible] national aux trois couleurs, [illegible] comme son père, la croix de Savoie [illegible] vint la guerre d'Orient, en 1855. [illegible] entra, par le traité du 10 avril, [illegible] contre la Russie, et envoya en Crimée [illegible] commandement du général de La Marmora, [illegible] connu par la vigueur avec laquelle [illegible] primé l'insurrection de Gênes, [illegible] qui se distinguèrent par leur [illegible] Tchernaïa.

Cependant le roi était rudement [illegible] sa vie domestique. Sa mère, sa femme [illegible] son plus jeune enfant, moururent [illegible] et lui-même tomba dangereusement [illegible] parti ultramontain et ses principaux [illegible] Italie et en France, voyaient dans [illegible] une punition du ciel. Victor-Emmanuel [illegible] montra pas moins une noble fermeté [illegible] tionna la loi de réforme, déjà frappée [illegible] thèmes de Rome. Après le rétablissement [illegible] santé, il visita, en 1855, les cours de [illegible] Londres, et fut accueilli avec enthousiasme [illegible] les deux nations. Les élections [illegible] fin de 1857, malgré l'extrême abus [illegible] auquel eut recours le parti clérical, [illegible] tionné la politique du roi et raffermi [illegible] sa liberté constitutionnelle que ne [illegible] compromettre les concessions récentes [illegible] la loi Da Foresta (mai 1858) à la [illegible] verains alliés.

Victor-Emmanuel est roi titulaire de C[illegible] de Jérusalem. La reine d'Angleterre [illegible] l'ordre de la Jarretière en 1855. — Pour [illegible] royale, voy. Sardaigne.

VICTORIA I (Alexandrine), reine d'[illegible] née à Londres, le 24 mai 1819, est la [illegible] d'Édouard, duc de Kent, quatrième fils [illegible] ges III, et de Louise-Victoria, princesse [illegible] Cobourg et veuve en premières noces [illegible] héréditaire de Leiningen. Devenue, par [illegible] de son père, héritière de ses droits à la [illegible] elle fut élevée avec le plus grand soin [illegible] direction de la duchesse de Northumberland, [illegible] acquit des notions solides en histoire, [illegible] et dans les sciences naturelles. Plus tard [illegible] la volonté expresse du roi son oncle, [illegible] bourne familiarisa son esprit avec la [illegible] des principes politiques et le mécanisme [illegible]

ment constitutionnel. Aussi, lorsque, le vier 1837, elle succéda à Guillaume IV, nserva à ce ministre, au grand désappoint- t des tories, la direction des affaires. Son nement eut lieu le 20 juin 1838 et donna de magnifiques fêtes; deux ans après elle le prince Albert, de la maison de Cobourg rier 1840).

ce à la constitution anglaise et au sentiment erve qui a présidé à la conduite de la reine ia, il est inutile d'analyser les événements ègne qui se sont en quelque sorte accomplis iors de son influence personnelle. Quant aux e sa vie propre, ils sont peu nombreux; ce eux ou trois attentats sur sa personne, qu'on ès comme des actes de folie, la naissance de mbreux enfants et quelques visites de céré- faites aux souverains du continent, entre celle de 1843 au château d'Eu, celle de à Paris et celle de 1858 à Cherbourg. Elle a titres officiels ceux de reine du Royaume- e la Grande Bretagne et de l'Irlande, de seur de la foi, de protectrice des îles Io- ies et de souveraine des ordres de la Jarre- , du Chardon, de Saint-Patrick, du Bain, de -Michel et de Saint-Georges. — Pour les en- et toute la famille de la reine, voyez GRANDE- AGNE (maison royale de).

DAL (François), économiste français, ancien sentant, né à Coutras, près Libourne (Gi- e), en 1814, s'appliqua de bonne heure à le de l'économie politique et approfondit les ines de Saint-Simon et de Fourier. En 1835, paraître à la librairie sociétaire : *des Caisses rgne : I. les Caisses d'épargne transformées stitutions de crédit II; Création d'ateliers ravail au moyen d'avances fournies par la e d'épargne*. Rédacteur de la *Démocratie pa- ue* il se sépara sur beaucoup de points de le phalanstérienne et se rapprocha du com- isme en préconisant l'intervention de l'État les rapports du travail et du capital. Les ar- s qu'il publia dans *la Presse* et dans *la Re- indépendante*, se distinguent par la clarté tyle et par une modération de bon goût. Bastiat, en réfutant ses opinions, rendit plus e fois hommage à son talent. En 1846, t son ouvrage principal : *de la Répartition richesses, ou de la justice distributive en éco- ie sociale;* il contient l'examen critique des rses théories exposées par les économistes rement dits ou par les socialistes.

ndant quelque temps, M. Fr. Vidal avait employé, dans les bureaux de la préfec- de la Seine, aux travaux d'expropriation sionnés par la construction des fortifications Paris (1841). En 1848, M. Louis Blanc, dont rtageait les théories sur le rôle de l'État, le ima secrétaire de la commission du Luxem- rg. Il fit paraître, au mois de juillet, un écrit tulé: *Vivre en travaillant, projets, vues et yens de réformes sociales* (1848, gr. in-8). En vier 1849, il entreprit, avec M. Toussenel, la lication du journal hebdomadaire, *le Travail anchi*. Aux élections partielles du 10 mars 1850, it nommé représentant du peuple, avec MM. de tte et Carnot, par le département de la Seine. en même temps par les électeurs du Bas-Rhin, pta pour Paris. Jusqu'à la dissolution de l'As- blée il siégea sur les bancs de l'extrême che. En 1851, parut son *Organisation du cré- personnel et réel, mobilier et immobilier* -8), ouvrage où, malgré son attachement à la erté politique, il sacrifie encore le droit indi- uel à l'action de l'État. Depuis le 2 décembre Vidal a vécu loin de Paris, dans la retraite.

VIDAL (Auguste-Théodore), dit VIDAL DE CASSIS, médecin français, né à Cassis, en 1803, fut reçu docteur à Paris en 1828, agrégé de chirurgie en 1830, et de médecine en 1832. Il débuta dans la carrière médicale par la publication de différents mémoires dans des recueils spéciaux, entre autres un remarquable *Essai historique sur Dupuytren* (1835, in-8), et plusieurs lettres chirurgicales à M. Mayor de Lausanne. En 1838, il se plaça tout à coup au premier rang par son *Traité de pathologie externe et de médecine opératoire* (1838-1844, 5 vol. in-8), qui compte de nombreuses éditions. En 1844, il perdit avec M. Malgaigne, contre le docteur Guérin, à propos de la *Téotomie orthopédique*, un procès qui accrut, du moins, sa réputation scientifique. — Décoré en 1835, M. Vidal de Cassis, chirurgien de l'hôpital du Midi, est mort le 7 août 1856.

On a encore de lui : *des Indications et des contre-indications en médecine opératoire* (1844, in-4); *du Cancer du rectum et des opérations qu'il peut réclamer* (1842), et de 1828 à 1846 une série de mémoires sur la *Taille quadrilatérale; Quæ siint viabilitatis conditiones, de Morbis maxillaris inferioris, du Diagnostic différentiel des diverses espèces d'angines; de la Cure radicale du varicocele; des Hernies ombilicales et épigastriques;* etc., etc. Doué d'une activité prodigieuse, il a encore rédigé une partie considérable de la *Bibliothèque du médecin praticien*, de Fabre, et collaboré à la *Clinique*, à la *Gazette médicale de Paris*, à la *Presse médicale*, à la *Gazette des hôpitaux*, au *Bulletin thérapeutique*, surtout aux *Annales de la chirurgie française et étrangère* (1841-1845).

VIDAL (Vincent), dessinateur francais, né à Carcassonne, vers 1818, a été élève de Paul Delaroche, et s'est fait, malgré l'afféterie inhérente au genre, un renom distingué par ses dessins et ses pastels. Nous citerons de lui, depuis ses débuts au salon de 1843: *Saint Vincent de Paul, Portrait de l'auteur* (1843-1846); *le Parc de Pouancé* (1847); *l'Ange déchu, une Larme de repentir* (1849); *Polymmie* (1850); *le Fil rompu, Saison des épis* (1852); *Fantaisie* (1853); *les Amours des anges* (la Chute, le Récit), admis avec trois *Portraits*, également au pastel, à l'Exposition universelle de 1855; *le Braconnier breton, la Pluie en Bretagne*, etc. (1857). M. V. Vidal a obtenu, comme dessinateur, une 3e médaille en 1844, une 2e en 1849, et la décoration en juillet 1852.

VIDAURRI (Santiago), homme politique mexicain, né vers le commencement du siècle, est un des chefs de la révolution qui a renversé la tyrannie de Santa-Anna. Bien qu'il porte dans les veines du sang indien, malgré tous les obstacles qui entravaient son ambition, il obtint, par son énergie, unie à beaucoup de souplesse, le poste de secrétaire de l'État de Nuevo-Léon, qu'il sut conserver à travers toutes les révolutions. Dénoncé à Santa-Anna, il fut tout près d'être arrêté; mais il échappa aux émissaires du dictateur. Poussé, par le péril à prendre un parti décisif, il organisa un pronunciamento au nord du Mexique, tandis qu'Alvarez soulevait ses Indiens dans le sud. Bientôt il reparut à Monterey en triomphateur. Son programme était emprunté aux États-Unis; il proclamait le *Self-governement*, dépossédait l'Église et licenciait l'armée, dont les chefs devaient comparaître devant les autorités pour se soumettre, sous peine d'être traités comme rebelles. Il ne rompait pas entièrement avec les autres chefs de la révolution: mais il agissait avec une entière indépendance, et voulait,

dit-on, former au nord du Mexique une république séparée sous la protection des États-Unis. Quand la junte de Cuernacava eut rejeté sa candidature à la présidence, il ne se prononca point contre l'élu du pays. Mais après la retraite d'Alvarez, il ne reconnut pas Comonfort (voy. ce nom), refusa toute obéissance au gouvernement central, au lieu de lui porter secours contre les insurgés de Puebla. C'était peut être sacrifier à une ambition personnelle l'intérêt commun des démocrates du Mexique. Au mois de février 1856, il décréta de sa propre autorité la réunion des États de Coahuila et de Nuevo-Léon, et se proclama gouverneur et commandant général des deux États réunis. Le congrès de Mexico, évoquant l'affaire après la reddition de Puebla, annula le décret illégal, et M. Comonfort transmit au gouvernement de Nuevo-Léon les ordres formels de l'Assemblée. M. Vidaurri envoya au congrès des explications évasives et se prépara à se maintenir dans cette voie de politique séparatiste.

VIEILLARD (Narcisse), sénateur, né en 1791, sortit de l'École polytechnique officier d'artillerie, en 1810, fit les campagnes de Russie et de France, et rentra dans la vie privée en 1815. Bientôt la reine Hortense le chargea de l'éducation de son fils aîné, le prince Napoléon Bonaparte, frère de l'empereur actuel, qui fut tué sous les murs d'Ancône dans l'insurrection italienne de 1831. Élu en 1842 député de Carentan (Manche), en remplacement d'un député ministériel. M. Vieillard siégea sur les bancs de l'opposition, votant avec MM. Odilon Barrot et Dupont de l'Eure et modifiant dans le sens républicain ses opinions bonapartistes. Aussi, quand éclata la révolution de 1848 il fut nommé commissaire du gouvernement provisoire dans le département qui l'avait envoyé à la Chambre des Députés et qui l'envoya successivement, le second sur quinze, à la Constituante, et le troisième à la Législative. Après la rentrée des membres de la famille Napoléon, M. Vieillard, tout en continuant d'appartenir, par ses votes, à la république modérée, contribua beaucoup par ses conseils à l'élévation du frère de son ancien élève. On lui attribuait, du moins, dans les hautes régions de la politique, une influence que sa timidité à la tribune l'empêchait de prendre dans les assemblées. Après le 2 décembre, M. Vieillard eut naturellement sa place au Sénat. — Il est mort le 19 mai 1857.

VIEILLE (Jules), mathématicien français, élève de l'École normale, de 1833 à 1836, agrégé près la Faculté des sciences de Paris, maître de conférence à l'École normale, professeur de mathématiques au lycée Louis-le-Grand, décoré de la Légion d'honneur, a publié, dans le *Journal de mathématiques pures et appliquées* de M. Liouville, plusieurs mémoires d'analyse et de mécanique estimés (1845-1855), et, dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences (1841), une *Note sur la précession des équinoxes et sur le mouvement des nœuds de l'équateur lunaire*.

On doit aussi à M. Vieille, qui joint, comme professeur, un rare talent d'exposition à son profond savoir, deux ouvrages classiques: *Théorie générale des approximations numériques*, à l'usage des candidats aux écoles du gouvernement (2e édit., 1854, in-8), et *Cours complémentaire d'analyse et de mécanique rationnelle*, professé à l'École normale (Paris, 1851, in-8 avec pl.).

VIEL (Jean-Marie-Victor), architecte français, né à Paris, le 31 décembre 1796, et fils d'architecte, s'occupa d'abord de travaux particuliers, dans lesquels il montra beaucoup d'activité et de goût pour l'emploi des [illegible] En 1853, la compagnie chargée [illegible] des bâtiments de l'Exposition [illegible] lui confia l'étude et l'exécution [illegible] dustrie; c'est lui, qui, malgré [illegible] cessives, pendant lesquelles [illegible] M. Cendrier (voy. ce nom), acheva [illegible] cette construction gigantesque [illegible] l'architecte. Lors de l'inauguration [illegible] M. V. Viel a reçu la décoration.

VIEL-CASTEL (Horace, comte [illegible] français, né vers 1797, appartient [illegible] d'ancienne noblesse. Son premier [illegible] *Collection de costumes, armes et* [illegible] 3 vol. in-4; 2e édit., 1834 [illegible] toire de France, depuis le commencement [illegible] monarchie jusqu'à la Restauration [illegible] volution de 1830, il collabora [illegible] littéraires, *le Salmigondis*, [illegible] *par eux-mêmes*, *l'Encyclopédie* [illegible] *la Revue des Deux-Mondes*, [illegible] 1852, conservateur du musée de [illegible] Louvre. Il est chevalier de la [illegible]

On a de lui plusieurs ouvrages [illegible] dre les mœurs de la haute société [illegible] *Madame la Duchesse* (1836, 2 [illegible] *de Stolberg* (1837, 2 vol. in-8 [illegible] (1838, 2 vol. in-8); *Cécile de* [illegible] *Archambaud de Comborn* [illegible] *Saint-Pouange* (2 vol. in-8), etc. [illegible] il a publié un volume de *Pièces* [illegible] *les Statuts du Saint-Esprit* [illegible] a fondé, en 1855, une revue [illegible] l'Exposition universelle.

Un de ses parents, le baron [illegible] CASTEL, a été chargé, sous [illegible] sous-direction, et de 1849 à [illegible] des affaires politiques, au ministère [illegible] étrangères. Il est commandeur [illegible] d'honneur (1849).

VIENNET (Jean-Pons-Guillaume [illegible] et homme politique français, membre [illegible] démie française, ancien membre [illegible] des Pairs et de celle des Députés [illegible] ziers (Hérault), le 18 novembre [illegible] rière, traversée par dix [illegible] d'incidents et de péripéties [illegible] même, dans ses confidences [illegible] moins à la fortune qu'à son caractère [illegible] soldat, puis poète, homme de lettres [illegible] politique, dévoué à divers pouvoirs [illegible] cun pût jusqu'au bout compter [illegible] privilège de s'élever à toutes [illegible] et politiques en atteignant [illegible] aux dernières limites de l'impopularité [illegible]

Après avoir fait de bonnes études [illegible] sa ville natale, établissement [illegible] présidé, pendant les premiers [illegible] lution, le club des enfants [illegible] en 1796, comme lieutenant [illegible] marine. Il fut pris, l'année suivante [illegible] glais sur *l'Hercule*, et resta [illegible] prisonnier sur les pontons [illegible] à la liberté. Il rentra dans [illegible] franchise de ses votes contre [illegible] l'Empire nuisit à son avancement [illegible] l'artillerie de marine, [illegible] 1813, et assista aux batailles [illegible] décoré de la main de l'Empereur [illegible] Dresde et de Leipsick, [illegible] M. Viennet ne revint en France [illegible] ration, à laquelle il s'attacha [illegible] sement. Les Cent-Jours [illegible] au bonapartisme, et [illegible] l'acte additionnel aux [illegible]

lui coûter cher. Le ministre Decrès avait signé l'ordre de l'envoyer à Cayenne, qui ne :voqué que sur les instances de Cambacérès, le son père. Naturellement en faveur, après :ond retour des Bourbons, il fut admis par ion-Saint-Cyr dans le corps royal d'état-ma- ..'indépendance de ses vers et de sa conduite, iéna bientôt ses anciens protecteurs.

st à cette époque que se rapportent en effet ombreuses *Épîtres*, qui sont restées les plus ues de ses œuvres littéraires, et dont la plu- étaient de nature à lui faire des ennemis les rangs les plus opposés. Parmi les pre- 3s, empreintes d'un esprit monarchique, on rqua celle *A l'empereur Alexandre* (1815), et *au comte de Gouvion-Saint-Cyr, sur l'armée;* cette dernière, il traite, avec quelques ls, ceux qu'on appelait alors « Les brigands Loire. »

an est cependant qui peu faits à l'injure,
ont pas de la vengeance étouffé le murmure.
.is tu sauras les vaincre et ramener leur foi
l'amour de la France à l'amour de leur roi.

us tard vinrent *les Épîtres aux Grecs*, et s sur les Grecs, *A l'empereur Nicolas* et aux de la chrétienté (1821-1826), entre les- les se plaçait le poëme de *Parga*, imprimé énéfice des Parganiotes (1820, 3e édit.); puis *ître aux Muses sur les Romantiques* (1824), table déclaration de guerre contre les nova- s en littérature, et enfin, pour entrer dans la ique, l'*Épître aux chiffonniers sur les crimes ı presse* (1827), protestation, aussi hardie que ituelle, contre une législation ridicule et use. Cette épître fit rayer l'auteur, des ca- de l'état-major, mais lui valut, en compen- on, une popularité que raviva encore, en , son épître *aux Mules de don Miguel.*

on content de poursuivre, de ses vers sati- es, le despotisme et les Jésuites, M. Vien- voulut avoir une part plus directe à la lutte libéralisme contre la Restauration, et prit g parmi les écrivains du *Constitutionnel*. c l'appui du journal libéral et voltairien, grâce à l'influence que lui donnaient, dans arrondissement, les intérêts qu'il avait alors s une exploitation de mines et de forges, it élu député de l'Hérault (1827). Il alla siéger s les rangs de la gauche, soutenant de son : et quelquefois de ses discours, cette puis- te opposition parlementaire qui devait aboutir ne révolution. Fidèle à la cause libérale pen- t la lutte des trois journées de Juillet, il fut des premiers à proclamer Louis-Philippe à tel de ville. Sans recevoir du nouveau roi itre récompense personnelle que la restitution son grade de chef de bataillon, M. Viennet se oua tout entier au système de contre-révolu- ı adopté bientôt par le gouvernement. Mais avec vivacité méridionale de son esprit, il était ıme l'enfant terrible de son parti, et en disait t haut les projets, les espérances ou les mots rdre. Dans ces temps de débats orageux, il ırsuivait de ses sorties véhémentes les révolu- ınaires, qu'il appelait les stipendiés de l'é- ute, et ajoutait : « Je veux le repos de l'État, ce que le mien en dépend. » En 1833, accusé · *la Tribune*, de toucher sa part des fonds se- ts, il appela sur ce journal l'indignation de la ambre et les rigueurs de la justice. Dans la même sion, à propos de la loi sur la presse, il fit, ıtre la liberté de cette institution et contre les titutions plus ou moins républicaines dont on yait la promesse écrite dans la Charte, des at- jues qui parurent au moins étranges de la part l'auteur de l'*Épître aux chiffonniers*. En 1834, après les journées d'avril, il demanda la mise en état de siége. C'est alors le moment de la plus grande impopularité de M. Viennet. « On a compté, dit-il lui-même, jusqu'à cinq cents épi- grammes par année contre ma personne, ma fi- gure, mes poésies, mes discours de tribune, mon épi de cheveux rebelles et ma redingote verte. Tout échappé de collége qui entrait dans un feuilleton, essayait sa plume sur ma friperie et croyait me devoir son premier coup de pied. » En 1840, M. Viennet reçut de Louis-Philippe la di- gnité de pair de France, et cette élévation, qui pouvait le consoler des attaques et des injures dirigées, de tous les rangs de l'opposition, contre lui, eut pour résultat d'en redoubler la violence.

Aux griefs des partis politiques, se joignaient, de longue date, contre M. Viennet, ceux de toute la nouvelle école littéraire. Depuis, l'auteur de l'*Épître aux Muses*, était en effet, avec Baour- Lormian, un des chefs de la résistance absolue aux tentatives du romantisme, et son adversaire d'autant plus dangereux qu'il employait contre lui l'arme du persiflage. Il avait aussi essayé sa verve contre cette exploitation audacieuse de la littérature, par des écrivains qui, indifférents à la moralité et à la gloire :

Aiment mieux, se moquant de la postérité
Escompter en lingots leur immortalité.

La position que M. Viennet avait prise dans ces luttes mémorables, l'importance que lui don- naient les attaques même dont il était l'objet, dé- cidèrent l'Académie française à lui ouvrir ses portes. Il y fut admis à la fin de 1831, en rem- placement du comte de Ségur; il s'était présenté en concurrence avec Benjamin Constant. On a remarqué que c'est le quatrième immortel que la petite ville de Béziers ait produit.

A cette époque, outre ses *Épîtres*, M. Viennet avait d'ailleurs donné au public d'assez nom- breux ouvrages, entre autres : *Essais de poésie et d'éloquence*, contenant l'*Éloge de Boileau*, une tragédie et une comédie en vers, etc. (1803-1805, in-8); *l'Austerlide* (1808), sous le pseudonyme anagrammatique de *Pons de Ventine;* un poëme de *Marengo* (sans date); *Trois dialogues des morts* (1824); sa *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise* (1824, in-8, avec planche), revue biographique et satirique, en prose mêlée de vers; *le Siége de Damas*, poëme en cinq chants (1825, in-8); *Sédim ou les Nègres*, poëme en trois chants (1826, in-18): un grand poëme en vingt-quatre chants : *la Philippide*, dont le héros est Philippe Auguste (1828, vol. in-18, formant les tomes III et IV des *Œuvres* de l'auteur, 1827 et suiv.). M. Viennet avait en outre écrit pour le théâtre *Aspasie et Périclès*, opéra en un acte (1820); *Clovis*, tragédie en cinq actes (même année, 2 édit.); *Alexandre*, *Achille*, *Sigismond de Bourgogne*, *Arbogaste*, *les Péru- viens*, cinq tragédies en cinq actes (1813-1825); sans compter deux autres opéras non-représentés, *le Tournoi* (1820), et *Sardanapale* (1823), dont la musique était confiée à Rossini et dont le ta- bleau final, à grand effet, a été transporté dans *le Prophète*. Mais l'insuccès de M. Viennet, comme auteur dramatique, fut des plus complets. Deux de ses tragédies, *Clovis* et *Arbogaste*, furent seules jouées, et cette dernière, qui n'eut qu'une repré- sentation (1842), a défrayé, pendant des années, la critique railleuse de la petite presse.

M. Viennet a publié depuis : *les Serments*, co- médie en trois actes et en vers, représentée au Théâtre-Français en 1839; les romans : *la Tour de Montlhéry*, histoire du XIIe siècle (1833, 2 vol. in-8); *le Château Saint-Ange* (1834, 2 vol. in-8); divers *Discours* académiques ou politi-

ques: une nouvelle édition de sa *Promenade philosophique au cimetière du Père-Lachaise* (1855, in-18), où l'on trouve, au lieu des 99 notices de la première édition, des notices ou des jugements sur 280 personnages, appartenant aux arts, aux sciences ou à la politique; enfin, pour clore cette liste, un recueil de *Fables* (2e édit., 1855; *Bibliothèque des chemins de fer*), avec une préface autobiographique : ces dernières, dont la plupart ont des intentions politiques, communiquées à diverses reprises, au public et à l'Académie, semblaient former, dans la pensée de l'auteur, comme le pendant de ses anciennes *Épîtres*.

Il faudrait encore citer un certain nombre d'articles dans *les Annales des faits et des sciences militaires* (1817), *la Minerve littéraire*, *l'Abeille*, *le Dictionnaire de la conversation*, où M. Viennet s'est rédigé lui-même, et à la première personne, sa propre notice, etc., enfin l'*Histoire des guerres de la Révolution*, *Campagne du Nord*, *de* 1792 *et* 1793 (1827, in-18 et in-8), dans l'*Histoire militaire des Français par campagne*.

Les révolutions qui, chez nous, ont emporté tant d'hommes et tant de choses, ont émoussé aujourd'hui les haines politiques et littéraires, que M. Viennet avait provoquées. Depuis les événements de 1848, qui lui ont enlevé la pairie, il n'a plus fait de politique que par allusions et dans des fables. Il croit lui-même que sa vie publique a nui à sa carrière littéraire, et que son plus grand tort a été « de dire sa pensée à tout le monde, sans acception de parti ni de coterie. » Il appartient à ses lecteurs de juger si cette appréciation personnelle est exacte, et si, depuis près de trente ans, il a tourné contre tous les partis également ce qu'il possède de verve satirique. M. Viennet est, depuis le 4 janvier 1836, commandeur de la Légion d'honneur.

VIEUSSEUX (Jean-Paul), homme de lettres italien, est né le 29 septembre 1779, à Oneglia (États sardes), où son père, originaire de Genève, avait une maison de commerce. Sa jeunesse se passa au milieu des troubles et des ravages que la guerre porta alors dans la Suisse et dans l'Italie. De 1803 à 1819, il fit, dans l'intérêt du commerce de son père, de fréquents voyages qui tournèrent à son instruction et étendirent ses propres relations. Il s'établit à Florence en 1819, et l'année suivante il fonda ce cabinet scientifique et littéraire qu'il a constamment dirigé depuis, et qui est une des premières institutions de ce genre en Europe. En 1821, M. Vieusseux y ajouta l'*Anthologie italienne*, revue célèbre rédigée par l'élite des savants et des littérateurs de l'époque, et que fit supprimer, en 1832, une réclamation du gouvernement russe. La collection forme 48 volumes, dans lesquels se trouvent d'excellents articles de Giordani, Capponi, Leopardi, Libri, Tommasso, Montani, etc., M. Vieusseux fonda aussi, en 1827, avec l'abbé Lambruschini, Ricci et le marquis Ridolfi, le *Journal Toscan d'agriculture*, qui dure encore, et, en 1836, avec Lambruschini, *le Guide de l'instructeur*, qui parut huit ans. Enfin, en 1844, il entreprit la publication des *Archives historiques italiennes* (1re série 1844-1854, 10 vol., 2e série 1855 et suiv.), un des plus importants recueils de documents historiques inédits, et d'articles de critique, de biographie ou de bibliographie. Malgré son grand âge, M. Vieusseux déploie toujours une activité infatigable, ne cessant d'éditer des livres utiles, surtout des ouvrages populaires. Sa maison est toujours le rendez-vous des hommes les plus distingués de l'Italie et de l'étranger, et un des centres de réunion, en littérature et dans la science, d'une nation si divisée. Il n'a rien produit lui-même, bornant volontairement son rôle à provoquer, de [illegible] les meilleures productions.

VIEUXTEMPS (Henri), célèbre [illegible] né à Verviers, le 20 février 18[illegible], [illegible] ancien militaire, luthier et accordeur [illegible] ments. Ses dispositions précoces [illegible] intéressèrent un amateur, qui [illegible] et le confia au professeur de [illegible] huit ans il jouait en public [illegible] de Belgique, et Bériot, frappé de [illegible] donna des leçons pendant [illegible] aussi, pour la composition, [illegible] vie de M. Vieuxtemps ne fut [illegible] voyage à travers l'Europe. Il [illegible] Paris en 1830 et à Vienne [illegible] Londres son talent fut moins [illegible] veaux succès à Paris, en Hollande, [illegible] Bruxelles, le dédommagèrent [illegible] même temps il apprenait la compos[illegible] paraître ses premières œuvres [illegible] bourg et à Moskou il excita un [illegible] Il composa en Russie un concert [illegible] toutes ses autres productions [illegible] mérite même, en refusa quelque [illegible] attribuer. De 184[illegible] à 1843 il [illegible] Anvers et Paris, visita encore [illegible] l'Allemagne, et parcourut la [illegible] ensuite pour l'Amérique, où il [illegible] qu'en Russie, jusqu'en ces dernières [illegible] virtuose, M. Vieuxtemps se distingue [illegible] vité, l'énergie, l'ampleur, en [illegible] par l'élégance et la sûreté de [illegible] positions répondent à son jeu; elles [illegible] caractère classique avec les qualités [illegible]

VIGNE (Félix DE), peintre belge [illegible] en 1806, est le fils du peintre [illegible] mort dans cette ville en 1840, [illegible] la décoration des principaux théâtres [illegible] Il étudia à la fois sous son père [illegible] Paelinck, compléta ses études par [illegible] plusieurs années en Italie, et se fixa [illegible] natale, où il s'est fait un nom [illegible] dessinateur. Il faut citer de lui [illegible] *d'Abrecomme et de la belle Anthia*, [illegible] Bruxelles; *Espiéglerie d'enfants*, [illegible] Harlem, etc.; un recueil intitulé: [illegible] *moyen âge* (1832-1847); *l'Armurier*, [illegible] Paris, en 1855.

VIGNE (Édouard DE), peintre, frère [illegible] dent, né à Gand, en 180[illegible], étudia [illegible] son père et sous M. Paul Surmont, [illegible] patriote, et fit aussi le voyage de Rome [illegible] Gand et traite le paysage. On a [illegible] *Vue prise dans les Abruzzes*, [illegible] de nombreux *Sites d'Italie*, *Effet* [illegible] *les environs de Radicofani*, *Vue* [illegible] près de Rome, etc.; les deux derniers [illegible] à l'Exposition universelle de Paris [illegible]

VIGNE (Pierre DE), sculpteur, frère [illegible] cédents, né aussi à Gand, en 181[illegible] jeune dans l'atelier de Calloigne [illegible] 1832, à l'âge de vingt ans, le grand [illegible] ture à Gand, sur ce sujet de bas-relief [illegible] *de la Lys et de l'Escaut*. En 183[illegible] rir à Anvers sur ces autre sujet [illegible] [illegible] par ses amis. La [illegible] M. de Vigne parut si remarquable [illegible] de M. Geefs, qui obtint le premier [illegible] gouvernement lui donna une gratification [illegible] pour faire le voyage de Rome [illegible] quatre années, de 1837 à 1841, [illegible] sur les chefs-d'œuvre de l'antique [illegible] bustes nombreux, parmi lesquels [illegible] du docteur Kluyskens et du [illegible] [illegible] l'œuvre capitale de sa vie [illegible]

ction des statues qui décorent la salle des Perdus au Palais de justice de Gand. M. Pierre Vigne est membre de la Société royale des beaux-arts de cette ville.

VIGNES (Théodore), avocat français, ancien représentant, né en 1812, à Pamiers (Ariége), où son père était président du tribunal civil, étudia le droit à Toulouse. Il exerçait dans cette ville la profession d'avocat, lorsqu'en février 1848, recommandé par les traditions de sa famille et par son propre dévouement à la cause libérale, il fut nommé sous-commissaire du gouvernement dans son pays natal. Élu représentant de l'Ariége par ...00 suffrages, malgré une assez violente opposition, il fit partie, à l'Assemblée constituante, du comité d'agriculture et vota en général avec l'extrême gauche républicaine. A la Législative, où il siégea pour le même département, il ne se départit pas de cette ligne de conduite, fut arrêté lors du coup d'État, et put, après quelques jours d'emprisonnement, se retirer à Pamiers, où il a repris sa place au barreau.

VIGNY (Alfred-Victor, comte DE), poëte français, membre de l'Institut, est né à Loches, le 27 mars 1799, d'une famille de militaires originaire de la Beauce. Son père s'était distingué dans la guerre de sept ans, sa mère était petite-fille de l'amiral Baraudin et cousine de Bougainville. Venu tout jeune encore à Paris et entra vers la fin de l'Empire dans l'institution de M. Hix, où il puisa parmi ses camarades la passion de la guerre, qui enflammait alors tous les collégiens. Pour le soustraire à cette influence, sa mère lui donna chez elle un précepteur; mais, tout en faisant d'excellentes études, le jeune de Vigny rêvait toujours combats et conquêtes. A peine âgé de seize ans, lorsque arriva la Restauration, il fut placé dans les mousquetaires rouges de la maison du roi et accompagna Louis XVIII à Gand pendant les Cent-Jours. Il passa en 1816 dans l'infanterie de la garde. En 1823, il obtint d'entrer dans la ligne pour faire partie de l'expédition d'Espagne. Mais son régiment dut rester dans les Pyrénées, et il consacra ses loisirs forcés à l'étude et à la poésie. Désenchanté de la vie de soldat, il se décida, en 1828, à donner sa démission et à rester exclusivement poëte.

Dès 1815, M. Alf. de Vigny avait écrit deux pièces en vers, imitées de Théocrite : *la Dryade* et *Symétha*. En 1822, il publia sous le titre de *Poëmes : Héléna, la Somnambule, la Fille de Jephté, la Femme adultère, le Bal, la Prison*. Ses *Poëmes antiques et modernes : le Déluge, Moïse, Dolorida, le Trappiste, la Neige, le Cor, Eloa*, parurent de 1824 à 1826. L'inspiration biblique, que le poëte devait à une lecture constante de l'Écriture, anime la plupart de ces poëmes. *Eloa* eut un grand succès et fit à l'auteur une des premières places dans la nouvelle école de poésie.

C'est aussi en 1826 que M. Alfred de Vigny publia son premier roman historique, *Cinq-Mars* qui eut quatre éditions en trois ans et qui est resté un des modèles du genre. On admira beaucoup le style et l'action dramatique, mais on reprocha à l'auteur d'avoir faussé l'histoire et trop exalté Cinq-Mars aux dépens de Richelieu. En 1832, parut *Stello ou les Diables bleus*, et, en 1835, *Servitude et Grandeur militaires*. Ces deux ouvrages ne réussirent pas moins que *Cinq-Mars*, tout en provoquant les mêmes critiques : les grands événements et les principaux personnages de la République ou de l'Empire semblaient vus et représentés plutôt par un poëte que par un historien.

M. Alfred de Vigny s'est fait aussi un nom au théâtre. On joua de lui, aux Français, en 1829, un *Othello*, traduit de Shakspeare. C'était le premier drame romantique qui abordât la scène; il excita des attaques et des éloges également exagérés, et le succès en fut douteux. *La Maréchale d'Ancre*, représentée en 1830, ne réussit point non plus complétement. Mais, en 1835, le poëte détacha de son *Stello* l'épisode de *Chatterton* qui, remanié pour la scène, obtint une véritable vogue, et fit beaucoup de bruit : on contesta la vérité du caractère principal, et la moralité générale d'une pièce qui finit par un suicide; des députés protestèrent en pleine chambre contre la mise à la scène d'un pareil dénoûment; mais l'intérêt du drame, des rapprochements faciles avec la société actuelle, l'élégance du style, et le talent de Mme Dorval triomphèrent de toutes les critiques. *Chatterton* a été repris, mais avec plus de calme, en 1857.

Dans les nombreuses années qui suivirent, M. A. de Vigny n'a presque plus rien produit. En 1841, il adressa aux Chambres un opuscule sur *la Propriété littéraire*, où il demandait pour les héritiers d'un auteur un droit sur chaque nouvelle édition de ses œuvres. En 1843 il parut vouloir revenir à la poésie lyrique, en publiant dans *la Revue des Deux-Mondes* ses *Poëmes philosophiques : le Sauvage, la Mort du Loup, la Flûte*, qui ne renouvelèrent pas le succès de ses premières œuvres. Reçu à l'Académie en 1845, en remplacement d'Étienne, il n'a rien publié depuis que le recueil des *Consultations du Docteur noir* (1856). On dit pourtant qu'il se livre à un travail continu pour laisser des œuvres posthumes.

On accorde généralement à M. Alfred de Vigny l'élégance, la délicatesse du style, une sobriété chaste, qui n'est peut-être pas exempte d'un peu de recherche. On sent qu'il polit longtemps ses œuvres, et sa négligence même est laborieuse. Il charme par un certain vague et remue doucement l'âme, au lieu de la bouleverser. Passionné pour l'art, ami de la solitude et du recueillement, il a fait de la poésie le but unique de son existence, et n'a jamais cédé à aucune ambition politique. Décoré le 1er mai 1833, il est aujourd'hui officier de la Légion d'honneur.

VIGUIER (Adrien), littérateur français, ancien professeur, né à Paris en 1793, fut admis, en 1811, à l'École normale. Reçu docteur ès lettres en 1814, il professa d'abord la rhétorique en province et, pendant près de vingt ans, les classes de cinquième et de quatrième au collége Charlemagne à Paris. Décoré en 1847, il a pris sa retraite en 1855. M. Adr. Viguier a donné quelques pièces aux théâtres de genre, entre autres *Chérubin* (1835), et surtout écrit, sous le pseudonyme d'*Adrien Delaville*, un certain nombre de romans: *Roger* (1842, in-8), *Lore* (1843, in-8), *le Dernier des touristes* (1844, in-8), *Régine* (1845, in-8), etc. On a aussi de lui un volume de vers. Il a collaboré au livre des *Cent et Un*.

Le meilleur de nos recueils bibliographiques, *la France littéraire*, lui attribue la traduction du *Manuel de l'histoire de la philosophie* de Tennemann, publiée en 1829 par M. Cousin. Mais cette traduction, ou tout au moins la collaboration à cette traduction et à quelques autres travaux du célèbre philosophe, appartient au savant et modeste M. VIGUIER, ancien directeur des études à l'École normale, inspecteur général des études, aujourdhui en retraite.

VILAIN (Victor), sculpteur français, né à Paris, en 1813, suivit l'École des beaux-arts, et remporta le grand prix au concours de 1838, sur ce sujet : *David apaisant Saül*. De retour de Rome

en 1844, il a repris ses envois aux salons, où il avait débuté dès 1838. Nous citerons de lui : la *Statuette de d'Arcet* (1838); *Saint Jean*, *l'Automne*, *la Bienfaisance*, bas-relief (1845); *Hébé et l'Aigle de Jupiter*, le buste d'*Étienne*, pour l'Institut (1846); le même, pour les Français (1847): les bustes de *M. Victor Hugo*, de *Mlle Vilain*, du *général Jamin* (1849): le *Fronton* du Palais de l'industrie, aux Champs-Élysées (1854); quelques décorations de portes et tympans, au nouveau Louvre (1856), etc. M. V. Vilain a été décoré en novembre 1849.

VILAIN XIV (Charles-Ghislain-Guillaume, vicomte), homme politique belge, est né à Bruxelles, le 15 mai 1803, d'une ancienne famille bourgeoise, les Vilain, anoblis, dit-on, par Louis XIV, lors de son entrée à Gand. Son grand-père s'était fait en Belgique, après 1789, le promoteur des idées révolutionnaires. Son père, hautement protégé par Napoléon, servit ensuite Guillaume d'Orange, puis embrassa la cause de la nationalité belge en 1830, et devint vice-président du sénat. Il est mort en 1856. Le vicomte Charles Vilain XIV, étudia successivement au collége Charlemagne, puis aux Jésuites de Saint-Acheul, enfin à l'université de Liége avec MM. Nothomb, Tielemans, Dechamps, Ducpétiaux, etc. Vers 1828, il embrassa les doctrines de Lamennais, et devint un des collaborateurs de *l'Avenir*. Après la révolution de 1830, nommé membre du Congrès national par le district de Maëstricht, il en fut un des secrétaires. Ce fut lui qui, en cette qualité, lut, un an après, au roi Léopold, sur la place royale de Bruxelles, la constitution qu'il devait jurer. Il vota l'exclusion de la maison de Nassau, se prononça contre toute idée de république, et combattit le traité des dix-huit articles. Membre de la Chambre des Représentants, il reçut des missions qui l'empêchèrent, pendant plusieurs années, de prendre une part active aux travaux législatifs. En 1832, il fut nommé envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire près le saint-siége, le roi des Deux-Siciles et le grand-duc de Toscane; mais la fierté de son caractère ne plut pas au pape et il dut être rappelé en 1834. Il fut cependant accrédité près des diverses cours d'Italie de 1835 à 1839. Dans l'intervalle il avait été gouverneur de la Flandre orientale.

Membre influent du parti catholique, le vicomte Vilain XIV fut élu vice-président de la Chambre en 1833, et se montra l'un des plus fermes soutiens des deux cabinets de Theux. Après la chute des ministères libéraux Rogier et de Brouckère, il eut à son tour le portefeuille des affaires étrangères dans le cabinet mixte formé par M. de Decker le 30 mars 1855. Il en fut l'homme le plus populaire. Le catholique qui avait aimé Lamennais, protégé les saint-simoniens, donné l'hospitalité à Raspail (1854), fut respecté au milieu des plus violentes querelles des partis. Une fois même, il excita l'enthousiasme général de la Chambre et du pays, quand, interpellé sur les projets de réforme de la constitution qu'on attribuait au cabinet, sous la pression étrangère, il répondit son fameux : « Jamais! » Le vicomte Vilain XIV est tombé avec ses collègues, à l'occasion de la loi sur la charité en 1857; mais il est du petit nombre des membres du parti catholique qui ont été réélus aux élections générales suivantes. Il est décoré de la croix de Fer et officier de l'ordre de Léopold.

VILLAFLOR (duc DE). Voy. TERCEIRA.

VILLAIN DE SAINT-HILAIRE (Amable), auteur dramatique français, né vers 1795, écrivit de bonne heure pour les [illegible] et eut pour collaborateurs [illegible] peuty et Paul Dupont. En [illegible] directeurs du Cirque, puis [illegible] M. Dejean, en conservant [illegible] seur de la scène qu'il [illegible]

Dans le grand nombre des [illegible] part ne portent que son [illegible] drames suivants : *le* [illegible] (1821), un des plus [illegible] *Meurtrier* (1822); *Louise* [illegible] *Irène* (1827); *Deux jeunes femmes* [illegible] (1846). Aux scènes de vaudeville [illegible] *Chasse au renard* (1823); *le Château* [illegible] *les deux Cousins* (1825); [illegible] *Moine* (1835); *Revue et* [illegible] (1844); *Blanche et Blanchette* [illegible] *de Béranger* (1852), etc. On lui doit [illegible] ques pieces de vers et une *Petite* [illegible] *matique* (1821, in-12).

VILLECOURT (Clément), prélat [illegible] dinal, né à Lyon, le 9 octobre [illegible] manités et sa théologie au sém[illegible] Irénée et reçut la prêtrise en [illegible] vicaire à Roanne, curé de B[illegible] chef de l'hôpital général de Lyon [illegible] appelé à Meaux par M. de Cosnac et [illegible] chanoine et grand vicaire. En [illegible] prélat à Sens pour remplir [illegible] mêmes fonctions, et fut investi [illegible] direction de toutes les maisons [illegible] diocèse. Il se fit remarquer par ses [illegible] et ses retraites pastorales, et [illegible] à Paris rivaliser avec les prédicateurs [illegible] tingués. Nommé à l'évêché de la [illegible] octobre 1835, M. Villecourt prit [illegible] née suivante. Il a été créé cardinal [illegible] le 17 décembre 1855.

On lui doit un grand nombre d'[illegible] religion ou de controverse, entre [illegible] *Lettres inédites du Q. Roy* (18[illegible] *Carmélites de Compiègne conduites* [illegible] *sous la Terreur* (1835); *l'Oraison fun*[illegible] *dinal de Cheverus* (1836), et les *Lettres* [illegible] *tuelles de saint Liguori*, traduites de [illegible]

VILLEGARDELLE (François), publiciste [illegible] çais, né le 2 octobre 1810, à [illegible] Garonne), se rallia, après 1830, à [illegible] taire fondée par Ch. Fourier et fut [illegible] borateurs de *la Phalange*. Des [illegible] question de la distribution de la propriété [illegible] abandonner des phalanstériens pour [illegible] doctrines communistes. On a de lui : [illegible] *communes* (1835, in-8); *Accord des* [illegible] *l'association* (1844, 1 vol.), où il expose [illegible] thode analogue à celle que M. Louis B[illegible] lut appliquer plus tard aux ateliers [illegible] *Histoire des idées sociales avant la* [illegible] (1846, 1 vol.), où les socialistes modernes [illegible] cés et dépassés par les anciens philosophes [illegible] *quoi nous n'avons pas la République* [illegible] Il a aussi édité *le Code de la nature* [illegible] Morelli, et traduit du latin *la Cité du Soleil* de Campanella.

VILLEMAIN (Abel-François), célèbre [illegible] seur et écrivain français, secrétaire perpétuel de l'Académie française, ancien pair de France [illegible] cien ministre, est né à Paris, le 11 juin [illegible] suivit les cours du lycée impérial [illegible] lycée Louis-le-Grand), comme élève de [illegible] tenue par l'helléniste Planche. A peine [illegible] douze ans, il prenait part aux représentations [illegible] tragédies grecques organisées par ses [illegible] et l'on raconte que, plus de trente ans [illegible]

écitait encore en grec tout son ancien rôle ysse dans le *Philoctète* de Sophocle. Il eut r professeur de rhétorique Luce de Lancival, laissa, dit-on, plus d'une fois son jeune élève emplacer dans sa chaire auprès de ses condis-es. Malgré son étonnante supériorité, M. Vil-ain n'eut que d'insignifiants succès au con-rs général.

es classes terminées, il commença l'étude du it ; mais bientôt de Fontanes, qui le rencon-dans le monde, fut charmé de son esprit et lut lui ouvrir la carrière littéraire, en l'appe-: dans l'enseignement. Il le nomma, pour ses uts, professeur suppléant de rhétorique au ly-Charlemagne (1810), et, peu de temps après, tre de conférences de littérature française et versification latine à l'École normale. Lorsqu'en 1, l'usage du discours latin fut rétabli dans solennité du concours général, ce fut M. Vil-iain qui fut chargé de le prononcer, et il sut faire applaudir.

'année suivante s'ouvre la série de ses succès démiques. Son *Éloge de Montaigne*, couronné l'Académie française, le 23 mars 1812, obtint plus brillant accueil. Le jeune lauréat avait pour concurrents des lauréats émérites, tels e Victorin Fabre, Droz, Jay, etc. Mais il avait ployé dans ce premier essai, avec un sentiment quis des détails, une puissance déjà grande de néralisation et surtout ce don naturel d'une igue harmonieuse et forte qui promettait un and écrivain. Il se vit reçu et fêté dans tous les ons littéraires : Suard, le comte de Narbonne, princesse de Vaudémont, Benjamin Constant, disputèrent le jeune lauréat, qui eut, dès cette oque, comme causeur, un prodigieux succès. dit que le comte de Narbonne le recommanda 'Empereur.

Le second triomphe littéraire de M. Villemain t un bien autre éclat. Le sujet du nouveau scours couronné par l'Académie française était : *antages et inconvénients de la critique*. Par le dérogation extraordinaire, l'auteur fut admis lire lui-même son mémoire dans la séance so-nnelle de l'Institut. C'était le 21 avril 1814, au but de la première Restauration : toute l'élite la société royaliste et de l'armée des alliés as-stait à cette séance; le roi de Prusse et l'empe-ur Alexandre étaient aux premiers rangs. M. Vil-main préluda à sa lecture en adressant à ses igustes auditeurs de brillants éloges que plusieurs ses biographes lui ont amèrement reprochés omme un crime de lèse-nationalité, sans tenir sez de compte des dates et des différences qui istinguent, dans leurs caractères et dans leurs onséquences, la première et la seconde Restaura-on. Quoi qu'il en soit, les journaux de l'époque résentent cette solennité comme l'une des plus elles fêtes dont la France ait pu offrir aux étran-ers le spectacle.

Deux ans après, M. Villemain reçut encore de Académie française une couronne pour *l'Éloge e Montesquieu* (25 août 1816). Il occupait, dès ors, une chaire à la Sorbonne, la chaire d'his-oire moderne, comme suppléant de M. Guizot. Royer-Collard le fit passer à la chaire d'éloquence rançaise, qui lui convenait mieux et que, sauf quelques interruptions, il occupa pendant une remière période de dix années (1816-1826). Il raita amplement de la littérature française aux ɪvᵉ, xviᵉ et xviiᵉ siècles.

En 1819, le jeune professeur fit paraître son *Histoire de Cromwell, d'après les mémoires du emps et les recueils parlementaires* (2 vol. in-8), euvre sérieuse et accueillie et discutée comme elle ; car, malgré le dédain avec lequel il est de-venu plus tard de mode d'en parler, ce livre était impatiemment attendu du public et il fut aussitôt traduit dans diverses langues : il y régnait, avec le style simple et ferme que réclame l'histoire, une modération libérale qui valut à l'auteur à la fois de grands éloges et de vives critiques. M. Villemain, favorablement accueilli par le roi Louis XVIII, entra, à cette époque, dans la vie po-litique : appelé aux fonctions délicates de chef de la division de l'imprimerie et de la librairie, il devint en outre, sous le ministère de M. Decazes, maître des requêtes au conseil d'État. Il concourut, sous l'influence du parti doctrinaire auquel il s'é-tait attaché, à l'élaboration des lois sur la presse. Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1820.

Ses talents et ses travaux littéraires lui va-lurent bientôt une plus flatteuse récompense. En 1821, il se vit ouvrir les portes de l'Académie française : il y remplaça son ancien protecteur, de Fontanes. Reçu par l'académicien Roger, il fut chargé, l'année suivante, lui qui était de beaucoup le plus jeune de ses confrères, de rece-voir le vénérable Dacier, qui en devenait le doyen. Cette même année, M. Villemain donna sa tra-duction de la *République* de Cicéron, d'après le manuscrit récemment découvert par Angelo Maï, avec un discours préliminaire et de savantes an-notations (1822). Un peu plus tard, les événe-ments de la Grèce et les sympathies que le peuple de ce pays excitaient en Europe, tournèrent ses études vers l'histoire récente des Hellènes, et il publia successivement l'étude dramatique intitu-lée : *Lascaris, ou les Grecs du* xvᵉ *siècle* (1825, in-8), qu'on a appelée un bon ouvrage et une bonne action, et un *Essai sur l'État des Grecs depuis la conquête musulmane* (même année).

Vers la fin du ministère de Villèle, M. Ville-main, qui s'efforçait d'unir, dans ses livres et surtout dans ses cours, avec son dévouement au roi ses instincts de libéralisme, passa peu à peu dans l'opposition. En 1827, il fut chargé, avec Lacretelle et Chateaubriand, de rédiger la sup-plique adressée à Charles X par l'Académie fran-çaise contre le rétablissement de la censure (loi du 24 juin). Il se vit dépouillé de ses fonctions de maître des requêtes; mais sa popularité en aug-menta, et ses cours qu'il avait repris à la Sor-bonne, à côté de MM. Cousin et Guizot (voy. ces noms), donnaient lieu à de véritables ovations. *La Globe* appelait ses leçons « un des événements intellectuels les plus importants de l'époque. » Au commencement de 1830, il fut envoyé à la Chambre des Députés par le collège électoral d'É-vreux (Eure).

M. Villemain prit place dans les rangs du parti libéral et signa l'Adresse des 221. Il eut une part assez importante aux travaux et aux discussions parlementaires qui signalèrent la transformation de la monarchie constitutionnelle. Membre du co-mité de révision de la Charte, il combattit l'ar-ticle relatif au catholicisme déclaré religion de la majorité. Mais il siégea un an à peine à la Cham-bre, et n'obtint pas aux élections générales qui suivirent le renouvellement de son mandat. Nommé par Louis-Philippe, en 1831, membre du conseil royal de l'instruction publique, dont il devint vice-président en 1832, il fut, le 5 mai de cette même année, élevé à la dignité de pair de France. Il devenait presque en même temps secrétaire perpétuel de l'Académie française.

Au Luxembourg, M. Villemain, faisant acte d'indépendance, combattit vivement les lois de septembre (1835), et, au nom de ce principe que les délits de presse sont des délits d'opinion, se refusa à les soumettre à une juridiction extraor-dinaire. Mais il soutint le ministère Molé (voy. ce nom) contre la coalition. Au milieu des combi-naisons ministérielles qui suivirent la chute de

celui-ci, il fut lui-même appelé à prendre le portefeuille de l'instruction publique dans le cabinet improvisé, le 13 mai 1839, sous la présidence de Soult, pendant la dernière émeute républicaine. Ce cabinet fut remplacé, le 1er mars 1840, par le ministère Thiers, qui donna à M. Villemain M. Cousin pour successeur. M. Guizot le ramena au pouvoir et pour plus longtemps, le 29 octobre de la même année.

Une tâche des plus difficiles l'y attendait. Jeté au milieu des premières querelles qui éclatèrent alors entre l'Université et le clergé et des agitations propagées dans l'opinion publique au nom de la liberté de l'enseignement promise par la Charte, il se vit chargé de préparer la loi organique de l'enseignement secondaire, et de rapprocher, sur ce terrain étroit et brûlant, en conciliant tous les droits et tous les devoirs, les partisans de l'État et ceux de l'Église, les amis du gouvernement et ses adversaires de toute nature. Son fameux projet de loi, bien des fois remanié, ne pouvait, en dépit ou à cause même des concessions faites à la fois aux exigences les plus diverses, contenter personne, ni l'Université, ni le clergé, ni la droite, ni la gauche, ni le roi lui-même et le cabinet associé à ses vues. Au bout de quatre années de lutte, la santé de M. Villemain rendit sa retraite nécessaire, et, le 30 décembre 1844, le *Moniteur* inséra d'office sa démission. Peu de temps après, le maréchal Soult proposait aux Chambres un projet de loi pour accorder à l'ancien ministre, à l'écrivain national, une pension que M. Villemain refusa d'accepter. Rendu à la santé, l'illustre secrétaire de l'Académie française put reprendre ses études. Il n'est plus remonté dans sa chaire, où il avait eu pour suppléant M. Saint-Marc Girardin, qu'on a appelé « son plus brillant ouvrage; » mais il a témoigné de sa féconde activité par de nombreuses publications et par une incessante participation aux travaux de l'Académie. Il est, depuis le 29 octobre 1843, grand officier de la Légion d'honneur.

Tout le monde s'accorde à reconnaître dans M. Villemain un des écrivains les plus heureusement doués de notre temps. Il réunit, dans un style inimitable, avec la science des mots et des tours, la variété et l'étendue du savoir, les spirituelles saillies, l'intelligence des plus hautes idées et le sentiment des grandes choses. Il a l'éclat et la mesure. Indépendant et modéré, également éloigné des témérités de l'esprit d'innovation et des vulgarités de l'esprit de routine, il a su garder, par un sage équilibre entre l'imagination et la raison, la plus complète harmonie des facultés littéraires.

Parmi les écrits qu'il nous reste à citer de M. Villemain, il faut placer en première ligne le résumé de ses leçons des années 1828-1829, sous le titre de *Cours de littérature française, tableau du XVIIe siècle* (5 vol. in-8, plusieurs édit.). Rappelons ensuite : *Discours et mélanges littéraires* (1823, in-8); *Nouveaux mélanges historiques et littéraires* (1827, in-8); *Études de littérature ancienne et étrangère* (1846, in-8); *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle* (2e édit., 1849); *Études d'histoire moderne* (1846, in-8); *Choix d'études sur la littérature contemporaine* (1857, in-8); ainsi qu'un grand nombre d'*Essais*, *Études*, *Discours*, *Notices*, *Rapports* adressés à l'Académie française, *Préfaces*, et tant d'autres morceaux, marqués tous de la grande manière de l'auteur, et publiés à part ou insérés dans divers recueils, et ensuite réunis en volumes. Il y a près de vingt ans qu'on annonce que M. Villemain prépare et doit faire prochainement paraître une grande *Histoire de Grégoire VII*, qui doit être, ajoute-t-on, son principal ouvrage. En général, ses livres, imprimés [illegible] format in-8, ont reparu dans le format [illegible]

VILLEMESSANT (Jean-Hippolyte [illegible] DE), journaliste français, né à Rouen [illegible] 1812, porta jusqu'à quatorze ans [illegible] père, le colonel Cartier. [illegible] âge, il prit celui de sa mère. [illegible] messant, se maria à dix-huit ans [illegible] quelques années un commerce de [illegible] ville natale. Il passa ensuite [illegible] à Nantes, vint à Paris, en 1839 [illegible] dans le journalisme. En 1840, [illegible] frais, *la Sylphide*, et afferma [illegible] Louise de Saint-Loup, celui de [illegible] marraine, le feuilleton de modes [illegible] se lia en même temps avec le [illegible] Après la révolution de Février [illegible] le mois de mars avec MM. [illegible] L. Boyer, la feuille hautement [illegible] *Lampion*, qui fut supprimée [illegible] valut au gérant dix jours de prison [illegible] par *la Bouche de fer*, dont le [illegible] saisi dans les bureaux, et enfin [illegible] *de Paris* (1er janvier 1850), qui [illegible] juin 1852. M. de Villemessant [illegible] une grande verve satirique dans [illegible]

Au commencement d'avril [illegible] M. B. Jouvin, son gendre, il [illegible] sième fois le *Figaro*, tant de [illegible] condamné sous les divers régimes. [illegible] procès qu'il a subis depuis [illegible] ferait encore un volume. La plupart, [illegible] la politique, avaient pour cause [illegible] littérature trop légère ou des [illegible] mation. Dans cette feuille, aujourd'hui [illegible] madaire, le rédacteur en chef a [illegible] exploiter leurs accès de malignité. [illegible] cession d'écrivains et de chroniqueurs [illegible] de tout le bruit que vient de faire [illegible] duel de M. de Pêne, l'un de ses [illegible] dacteurs, M. Villemessant a cédé [illegible] nombreuses entreprises auxquelles [illegible] témoignent d'un esprit actif, entreprenant, [illegible] bile à flairer les goûts capricieux du [illegible]

On ne cite de M. de Villemessant, [illegible] du grand nombre d'articles fournis [illegible] journaux, et souvent signés, depuis [illegible] nées, *Villemessant* et *Jouvin*, que [illegible] petit album de la *Chronique de Paris* [illegible] *comte de Chambord et la France* [illegible] *Petit vocabulaire de la fidélité* [illegible]

VILLEMIN (Eugène-Henri), littérateur [illegible] decin français, né vers 1812, étudia [illegible] à la Faculté de Paris, où il reçut, [illegible] diplôme de docteur. Spécialement [illegible] vaux littéraires, il a collaboré à divers [illegible] périodiques et a remporté, en 1856, [illegible] prix de poésie proposés par la Société [illegible] lettres. Nous citerons de lui: *Dies iræ* traduit en vers; *l'Herbier poétique* [illegible] publié sous le pseudonyme d'[illegible] laire; *le Chevrier des Cévennes* [illegible] trois actes; *le Siècle d'Auguste* [illegible] tragique; *Gymnase dramatique* [illegible] in-8), intermèdes et comédies.

VILLENAVE (Théodore), littérateur français, né à Nantes, le 26 juillet 1798, est le fils [illegible] savant distingué, mort en 1846, et le [illegible] Mme Mélanie Waldor. Membre de plusieurs sociétés littéraires, il collabora de bonne heure à la presse parisienne et fit insérer un [illegible] nombre de pièces de vers dans *la Revue*, [illegible] *bum*, *le Courrier des Théâtres*, [illegible] *Muses*, etc. Parmi celles qui ont été [illegible]

t. nous citerons : *Aux Grecs* (1826); *Jeanne* : (1829), poëme; *Constantine* (1837), poëme; *endres de Napoléon* (1840). Il est aussi l'au- de deux drames en cinq actes, *Walstein*) et *Schneider* (1832), ainsi que d'une *His- du Saint-Simonisme* (1847, in-8), avec aud, et il a édité un poëme en dix chants, *léon* (1840, in-8), publié sous l'anonyme, à idelphie, en 1823, par le roi Joseph.

LLENEUVE (Louis-François DE), marquis DE ıs, historien, né le 8 août 1784, au château Saint-Alban (Var), s'appliqua, dès l'enfance, tude de l'histoire et de la littérature, et dé- par la publication anonyme d'un roman his- ue, *Lyonnet, ou la Provence au* XIIIe *siècle* 4, 5 vol. in-12). Il fit paraître ensuite, sous om de vicomte François de Villeneuve-Bar- ont, en 1825, l'*Histoire de René d'Anjou*, te de Provence, duc de Lorraine, roi de e, etc. (1815, 3 vol. in-8, avec portraits, vue, simile, etc.); *Chapelle ducale de Nancy* (1816,); *Monuments des grands maîtres de l'ordre de it-Jean de Jérusalem* (1829, 2 vol. in-8), avec ins, vues et inscriptions.

ette dernière publication, remarquée du pou- , fit nommer M. de Villeneuve gentilhomme oraire de la chambre de Charles X. Mais née suivante, la révolution du Juillet ferma la rière où il entrait, et parut même paralyser son vité littéraire. Il se borna pendant longtemps unir des matériaux, sans rien publier. En 7, il présida le congrès scientifique de France u à Metz et l'Académie de Stanislas de Nancy. evint dès lors le collaborateur, mais anonyme, n grand nombre de journaux politiques et lit- aires. Enfin, en 1847, il a fait paraître une *toire de saint Louis* (3 vol. in-8), qui, comme plupart des ouvrages de l'auteur, se recom- nde surtout par sa valeur historique et archéo- ique. M. de Villeneuve a acquis, en 1832, par e authentique, du dernier titulaire, le titre de rquis de Trans. Il est membre de plusieurs iétés savantes et chevalier de la Légion d'hon- ır depuis 1828.

VILLENEUVE (Théodore-Ferdinand VALLON), auteur dramatique français, né le 5 juin)1, à Boissy-Saint-Léger (Oise), débuta, à l'âge vingt ans, par un vaudeville écrit avec M. Du- ıty, et, malgré un premier échec, continua à vailler pour le théâtre, où il rencontra dans la te de beaux succès. En 1825, il fonda avec ses iis *la Nouveauté* et fournit ensuite des morceaux littérature légère à divers journaux ainsi que s poésies fugitives et des chansons. Depuis ente ans il a pris part à plus de 140 pièces et n a fait aucune seul; il a pour collaborateurs bituels MM. Dupeuty, Xavier, Masson, Ch. de vry, Étienne Arago. Nous citerons parmi les vrages qui portent son nom : *Fille et Garçon* 322); *l'Actrice* (1823); *Léonide* (1824); *Nicaise* 325); *Yelva* (1828), en société de M. Scribe; *Hussard de Felsheim, M. Botte* (1827); *les oletais* (1828); *Bonaparte à Brienne* (1830); *le cret d'État* (1831), avec M. Eugène Sue; *la erme de Bondy* (1832); *la Fille de Dominique* 833); *la Révolte des femmes* et *le Triolet bleu* 834); *Voltaire en vacances* (1836); *Mlle Dan- ville* (1838); *les Pages de Louis XII* (1840); *Almanach des 25 000 adresses* (1846); *Tout pour s filles, rien pour les garçons* (1847); *un Bas- leu* (1848); *Lorettes et Aristos* (1849); *la Femme trois maris* (1854), etc. etc.

VILLENEUVE DE CHENONCEAUX (René VAL- ET comte DE), sénateur français, né le 7 juin 1777, épousa, sous l'Empire, une demoiselle Guibert, qui lui apporta en dot le château de Chenonceaux. Il prit part à quelques-unes des campagnes de la grande armée, reçut le titre de comte, sous le nom de Villeneuve, et fut attaché, en qualité de chambellan, à la reine Hortense. A la suite de la guerre d'Espagne il obtint la croix d'officier de la Légion d'honneur (16 octobre 1823). Peu de temps après la restauration de l'Empire, il fut appelé à siéger au Sénat (31 décembre 1852). — Son fils, Septime, comte DE VILLENEUVE, a aussi servi. Il a épousé Mlle Sain de Bois-le-Comte.

VILLERMÉ (Louis-René), médecin et statisticien français, membre de l'Institut, né à Paris le 10 mai 1782, étudia d'abord la médecine, servit en qualité de chirurgien militaire pendant les guerres de l'Empire. Rentré dans la vie civile en 1814, il prit le grade de docteur. Il quitta en 1830 la carrière médicale, qu'il reprit momentanément en 1832, pendant l'épidémie du choléra. Il se livra dès lors tout entier aux travaux de médecine scientifique, de statistique et d'économie, qui l'avaient fait admettre à la Société de médecine et à l'Académie des sciences morales et politiques. En 1837, chargé par cette dernière de la mission d'étudier les classes ouvrières, il parcourut pendant un an les grandes villes et les principales localités industrielles, « en examinant, comme il l'écrivit à son retour, les effets de l'industrie sur ceux qu'elle emploie, interrogeant la misère sans l'humilier, observant l'inconduite sans l'irriter. » Confident ou témoin des vices et des vertus du peuple, il en a tracé le tableau dans divers ouvrages qui offrent autant d'exactitude que d'intérêt, et qui, empreints du sentiment optimiste, appartiennent à l'école de la protection.

Parmi les écrits de M. Villermé relatifs à la morale, à l'hygiène, à l'économie politique, il faut surtout mentionner : *des Prisons telles qu'elles sont et telles qu'elles devraient être* (1820, in-8), son premier ouvrage complété plus tard par le *Mémoire sur la mortalité dans les prisons* (1829, in-8); ses divers *Rapports*, imprimés dans la collection des *Mémoires* de l'Académie des sciences morales et politiques : *sur la Distribution par mois des conceptions et des naissances* (1829); *sur la Distribution de la population française par sexe et par état civil* (1834); *de l'Influence de la température sur la mortalité des enfants nouveau-nés*; le *Rapport sur la mortalité en France*, qui a paru dans le *Recueil* de l'Académie de médecine; *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers dans les fabriques de coton, de laine et de soie* (1840, 2 vol. in-8), résultat le plus important de ses observations et de ses voyages; *Notes sur quelques monopoles usurpés par les ouvriers de certaines industries*, avec des *Considérations sur le personnel des bassins houillers*, extraites du *Journal des économistes* (1847, in-8); *des Associations ouvrières*, faisant partie des *Petits traités* publiés par l'Académie à la prière du général Cavaignac (1848); *des Accidents produits dans les ateliers par les appareils mécaniques* (1850); *Considérations sur les tables de mortalité* (1853), à propos du travail que M. Quetelet (voy. ce nom) venait de publier; divers *Discours prononcés* aux séances annuelles de l'Académie des sciences morales. Statisticien avant tout, M. Villermé s'est particulièrement attaché aux questions d'économie politique et sociale qui se ramènent à des chiffres. Ses observations exactes, ses minutieuses recherches l'ont conduit lui-même à des conclusions nouvelles et ingénieuses. C'est lui qui a mis en lumière la loi de l'accroissement

moderne de la population, malgré la diminution des naissances, par la diminution plus grande encore des décès, c'est-à-dire par une augmentation réelle de la moyenne de la vie. Pour cet esprit précis, les faits bien observés sont la seule voie des solutions positives.

M. René Villermé est attaché au comité d'hygiène dont les *Annales* contiennent aussi plusieurs *Rapports* de lui, et est membre du comité des documents historiques inédits. Il a été décoré de la Légion d'honneur en avril 1833.

VILLERMÉ (Louis), publiciste et agronome français, fils du précédent, né à Paris en mai 1819, s'occupa un instant de médecine, fit ensuite aux frontières de France, particulièrement du côté de la Suisse et du Piémont, un voyage pendant lequel il approfondit la question des douanes, et se livra enfin aux études agricoles. Aujourd'hui à la tête d'une ferme importante aux environs d'Alençon, il est membre du conseil général de l'Orne.

On a de lui des articles insérés dans *le Journal des économistes* et publiés séparément : *le Droit au travail et le droit à l'assistance*, *Coup d'œil historique sur le papier-monnaie*, etc. (1848-1850); puis sous ce titre *les Douanes et la contrebande* (1851, in-8), un ouvrage présenté avec éloges par Blanqui à l'Institut, et qui est une monographie de la contrebande observée surtout près de Genève: l'auteur, qui l'attribue au système protecteur, l'envisage dans ses divers modes et ses nombreuses conséquences. Il prépare des travaux relatifs aux progrès et aux besoins de l'agriculture.

VILLIERS (Victor DE). Voy. DEVILLIERS.

VILLIERS (Georges-Auguste-Frédéric, vicomte), homme politique anglais, né en 1808 à Londres, est le fils aîné du présent comte de Jersey (voy. ce nom). Élevé à Oxford, où il prit ses grades universitaires, il entra en 1834 à la Chambre des Communes et siégea pour différents bourgs jusqu'en 1852, année où il ne fut pas réélu. Conservateur modéré, il s'est montré favorable à la liberté commerciale. En 1841 il a épousé une fille de sir R. Peel.

VILLIERS (Frédéric-William-Child), frère du précédent, né en 1845, s'est retiré du service avec le grade de capitaine (1847). A cette date il a représenté Weymouth au Parlement et n'a pas été réélu en 1852.

VILLIERS (Francis-John-Robert), frère des précédents, né en 1819 à Londres, fut élevé à Eton et entra en 1837 dans l'armée; il devint successivement aide de camp au Canada, secrétaire militaire à Madras et capitaine (1843). Retiré du service depuis 1847, il a obtenu en 1852 le mandat électoral de Rochester et a pris un rang parmi les conservateurs.

VILLIERS (Charles-Belham), magistrat anglais, né à Londres en 1802, est frère de lord Clarendon (voy. ce nom). Il fut élevé au collége de Saint-Jean à Cambridge et admis au barreau en 1827 par la Société de Lincoln's-Inn. Après avoir pendant vingt ans rempli auprès de la cour de la chancellerie l'office de juge d'instruction (*examiner of nitnesses*), il a été élevé au rang de juge-avocat général (décembre 1852), qu'il occupe encore. Il a aussi fait partie de la commission d'enquête à laquelle a dernièrement donné lieu le remaniement de l'impôt des pauvres. Envoyé en 1835 à la Chambre des Communes par le bourg de Wolverhampton, il s'est associé à la politique du parti libéral, et s'est fait jadis une sorte de popularité en proposant chaque année l'abaissement des droits sur l'importation des blés [illegible] gers. Il est entré en 1853 au Conseil privé [illegible] couronne.

VILLIERS (Henry-Montagu), évêque de [illegible] pair ecclésiastique d'Angleterre, né en [illegible], frère du précédent et du comte de C[illegible]. Après avoir terminé ses études [illegible] l'université d'Oxford, il embrassa [illegible] fut nommé recteur de la paroisse de [illegible] ges à Bloomsbury. En 1847, il est [illegible] noine résidant de Saint-Paul, et en [illegible] élevé au siége épiscopal de Carlisle, [illegible] droit à une place à la Chambre des lords [illegible] opinions sont liberales. On a de lui [illegible] vrages de piété et deux volumes de sermons.

VILLIERS DU TERRAGE (Paul-Étienne [illegible] comte DE), ancien pair de France, né à [Ver]sailles, le 24 janvier 1774, servit [illegible] armées de la République. Entré en [illegible] nistère de la police, il remplit les fonctions [illegible] commissaire général près de la [illegible] puis à Amsterdam, administra [illegible] fectures des Pyrénées-Orientales [illegible] Doubs (1818) et du Gard (1819), [illegible] d'État sous M. de Martignac et [illegible] tobre 1837 à la dignité de pair; [illegible] même année, il était créé commandeur [illegible] Légion d'honneur. Depuis 1848 [illegible] dans la vie privée. On a de lui : [illegible] *magistrat* (1834); *Poésies morales et* [illegible] (1836, 2 vol. in-8); *Résumé chronologique* [illegible] *l'histoire universelle* (1845, in-18), etc.

Son frère, René-Édouard DE VILLIERS [DU TER]RAGE, né à Versailles, le 27 août 17[illegible] [illegible] en 1796 à l'École polytechnique et fit [illegible] l'expédition d'Égypte; classé à son retour [illegible] les ponts et chaussées, il s'éleva jusqu'au [illegible] d'inspecteur général et prit sa retraite [illegible] Il a publié divers mémoires scientifiques [illegible] part, soit dans les *Annales des ponts et chaussées* et a collaboré à l'ouvrage sur l'[illegible] d'Égypte. — Il est mort à Paris le 21 [illegible]

VILMART (Auguste-Frédéric-Chr[illegible] homme politique allemand, conseiller du [consis]toire et du ministère de l'intérieur à Cassel [illegible] Solz, dans la Hesse, le 20 novembre 18[illegible] d'un pasteur protestant qui jouit d'une [illegible] position politique, commença ses études [illegible] maison paternelle et les acheva à l'université [de] Marbourg. Il enseigna quelque temps la [théolo]gie, comme professeur particulier, fut [illegible] recteur à l'école municipale de Rotenburg [illegible] en 1827, professeur au collége de Hersfeld.

Député en 1831, à l'assemblée des États [illegible] il fut nommé, peu après, membre de la [illegible] commission ecclésiastique et de la commission supérieure d'instruction publique. Rapporteur [de] cette dernière, il exerça comme tel, une [illegible] influence sur les études dans la Hesse. Il [illegible] professeur à Hanau en 1832, et prit, l'année suivante, la direction du collége de Marbourg [illegible] garda jusqu'à 1850, avec les titres de conseiller du consistoire et conseiller intime au ministère de l'intérieur. En 1851, il fut nommé [illegible] général des affaires de l'Église à Cassel, [illegible] place, à ce titre, en 1852, à la première chambre des États, où il soutint en matière religieuse [et] d'éducation, le parti conservateur.

M. Vilmar a publié : *Chronique* [illegible] *de Rodolphe d'Ems* (die Weltchronik [illegible] von Ems; Marbourg 1839); *Cours sur l'histoire de la littérature nationale allemande* (Vorlesun[gen] über die Geschichte der National[illegible] Ibid., 1845; 6e édit., 1853, 2 vol.); [illegible] *scolaires sur les questions du jour* (Schul[illegible]

Fragen der Zeit; 1846), etc. Il a aussi di-, de 1848 à 1851, une feuille très-réaction-e, *l'Ami du peuple hessois*, qui eut à soute-es plus violentes polémiques.

IMONT (Joseph), médecin français, né à n, le 27 mars 1795, fit ses études spéciales à 'aculté de Paris, y fut reçu docteur en 1818 consacra d'abord à des recherches sur l'a-omie et la physiologie du système nerveux. concours de 1827, il obtint une mention ho-able pour un mémoire sur le système des èbres. S'attachant aux doctrines de Gall, il se posa d'en étendre et d'en assurer les applica-s, et, après avoir fait un cours qui eut le s grand succès, il fit paraître son *Traité de énologie humaine et comparée* (1833-1836, ol. in-4); cette magnifique publication éditée même temps à Londres et à Paris et accom-née d'un *Atlas* contenant plus de 600 sujets, consacré d'une part à l'histoire de l'organisa- du crâne et du cerveau de l'homme et de principales vertèbres, et d'autre part aux ctions du système nerveux, avec les applica-s phrénologiques aux sciences naturelles et institutions civiles et politiques.

VINÇARD (Pierre), publiciste français, né s 1808, embrassa, après 1830, les idées saint-oniennes, fit partie de la retraite à Ménil-ntant en 1832 et publia des chansons sur di-s sujets socialistes. Puis il exploita à Paris un nmerce de librairie, fournit des articles aux rnaux populaires et devint, de 1853 à 1856, rétaire de la rédaction de *la Presse*. Il est teur d'une *Histoire du travail et des travail-urs* (1845, 3 vol. in-8), statistique conscien-usement faite des corps de métiers de Paris du *Banquet des sept gourmands* (1853, in-18), ation gastronomique.

VINCENDON-DUMOULIN (Clément-Adrien), génieur français, né le 4 mars 1811, fut ad-is 1831 à l'École polytechnique, et fit partie s 1833 du corps des ingénieurs hydrographes, il devint successivement sous-ingénieur (1835) ingénieur de troisième classe (1837). A cette oque il fit la campagne de *l'Astrolabe* et de *la lée* aux mers du pôle austral, revint en France rès une exploration qui dura trois années 840), et fut chargé de continuer la relation ientifique de cette importante expédition in-rrompue par la mort de l'amiral Dumont-d'Ur-lle. Il écrivit lui-même sur les pays qu'il avait sités : *les Iles Marquises* (1843, in-8), et *l'Ile aiti* (1844, 2 vol. in-8), en société de M. Des-az. Promu le 16 février 1853, au rang d'ingé-ieur de première classe, il est officier de la Lé-ion d'honneur.

VINCENT (Louis-Charles-Marie, baron DE), fficier et administrateur français, né le 8 sep-mbre 1793, au cap Français, à Saint-Domingue, it admis à seize ans à l'École militaire de Saint-ermain, rejoignit la grande armée en Russie en ualité de sous-lieutenant de chevau-légers, et rit part aux campagnes de Saxe, de France et e Waterloo. Capitaine en 1816, il fit la guerre 'Espagne et se retira en 1825 du service. Après a révolution de 1830, il fut attaché à l'état-ma-or de la 1re division militaire, passa dans l'ad-ninistration et devint sous-préfet de Toul en 835. Révoqué en février 1848, il ne tarda pas à tre réintégré dans une carrière où son esprit de onciliation lui avait gagné la sympathie publi-ue : d'abord sous-préfet du Havre (1848), il a irigé depuis les préfectures du Lot, du Jura (1849), du Rhône (1851). L'année suivante, il fut remplacé par M. Vaïsse et fut appelé au conseil d'État. M. de Vincent est commandeur de la Légion d'honneur (1850).

VINCENT (Alexandre-Joseph-Hidulphe), mathématicien et érudit français, membre de l'Institut, né en 1797, à Hesdin (Pas-de-Calais), fit ses études au collége de Douai et au collége d'Amiens, où il entra ensuite comme boursier de sa ville natale. Admis à l'École normale en 1816, il en sortit en 1820 avec le titre d'agrégé, et fut chargé des classes de physique, de chimie et d'histoire naturelle au collége royal de Reims. M. Vincent consacra à l'étude de ces sciences les loisirs que lui laissait encore l'enseignement, et publia, en 1824, dans les *Annales de mathématiques* de M. Gergonne des *Considérations nouvelles sur la nature des courbes exponentielles et logarithmiques*, qui le firent remarquer. L'année suivante un *Dialogue sur la loterie* lui valut de la Société de la morale chrétienne une mention honorable. Il devint alors professeur de mathématiques spéciales au collége de Reims, tout en restant chargé des cours de sciences physiques. A cette époque, son *Cours de géométrie élémentaire* (1826, in-8; 5e édit., 1844; édit. refondue, 1855), livre remarqué pour la généralité des vues et la diversité des détails, fut adopté par l'Université et traduit en plusieurs langues.

M. Vincent, appelé à Paris, professa successivement aux colléges Rollin (1826), Bourbon (1830), et Saint-Louis (1831) et devint enfin, dans ce dernier collége, professeur titulaire d'une division de mathématiques spéciales. Poursuivant ses travaux scientifiques, il aborda les questions les plus difficiles ou restées jusqu'à lui sans solution. Mathématiques, physique, musique, archéologie, philologie, prosodie, histoire, géographie, philosophie, critique littéraire et scientifique, rien ne paraissait étranger à son esprit, et partout où ses recherches se sont portées, il a simplifié ou completé, rectifié ou découvert.

Des travaux si nombreux et si divers de M. Vincent nous citerons : *Recherches sur les fonctions exponentielles et logarithmiques* (1832); *Mémoire sur la résolution des équations numériques* (*Journal* de M. Liouville, 1834 et 1835); *Théorie du parallélogramme de Watt et de la courbe à longue inflexion* (*Mémoires* de la Société de Lille, 1837); *Origine de nos chiffres* (1839), que l'auteur nie venir des Arabes; *sur le Nombre de Platon* (dans le journal *l'Institut*, 1839), éclaircissement d'un passage si controversé de la *République; Dissertation sur la position géographique du Vicus Helena* (1840); *sur un procédé de modulation, au moyen de trois accords*, *sur la Théorie mathématique de la gamme* et *sur la Musique des Grecs*, etc., mémoires insérés dans divers recueils scientifiques du temps (1832-1838) et formant une première série de travaux de M. Vincent sur la musique, sa théorie et son histoire, sur lesquelles il a depuis tant cherché et tant écrit. Une autre série, comprenant 600 pages du recueil des *Notices et extraits des manuscrits* publiés par l'Académie des inscriptions et belles lettres, se compose de traductions, entre autres de celle du *Traité du canon harmonique* de Bacchus l'ancien, de *Notes* et *Commentaires* sur les textes traduits, formant comme autant de monographies complètes sur les points les plus difficiles du texte grec, de divers *Fragments* cités et traduits comme pièces justificatives, tels que celui du *Traité d'harmonique* de Georges Pachymère, avec une *Introduction* pleine d'érudition. Ces recherches archéologiques sur la musique ont été accompagnées d'essais de construction d'instru-

ments propres à exécuter les mélopées antiques, et qui ont eu l'honneur d'une audition solennelle à l'Institut, dont M. Vincent fut, peu après, élu membre (mai 1850).

Nous rappellerons encore de ce savant auteur les écrits suivants : *sur les Signaux par les feux*, d'après un passage de Jules l'Africain (*l'Institut*, 1840); *Interprétation de deux passages d'Euclide* (*Nouvelles annales de mathématiques*, 1844); *sur la Musique dans la tragédie grecque*, à propos de la représentation d'*Antigone; sur l'Harmonie chez les Grecs; sur la Poésie lyrique grecque et le vers dochmiaque* (*Revue archéologique*, 1845); *sur le Système des notations scientifiques à l'École d'Alexandrie* (Ibid., 1846) : *sur des Fragments inédits de Proclus* (Ibid., 1847); *Essai d'explication de quelques pierres gnostiques* (*Mémoires* de la Société des antiquaires de France, 1849-1851); *Discours sur la musique des anciens Grecs*, lu au congrès scientifique d'Arras (1853); *Éloge de l'abbé Prévost*, son compatriote, lors de l'inauguration de son buste à Hesdin (même année); *sur l'Emploi du quart de ton au moyen âge*, d'après l'*Antiphonaire* de Montpellier (*Revue archéologique*, 1854); *Nouvelles considérations sur la musique et la versification au moyen âge* (*Correspondant* de juin, 1855); *Lettre sur un problème d'Archimède* (*Nouv. annales de mathématiques*, même année); *sur la Théorie de la gamme et des accords* (*Comptes rendus de l'Académie des sciences*, même année), etc., etc.

Outre les recueils que nous venons de mentionner, lesquels contiennent de M. Vincent un bien plus grand nombre de mémoires et de notices que nous n'en avons pu citer, cet infatigable écrivain a fourni des articles à presque toutes les autres revues et journaux scientifiques de l'époque. Nommé, au ministère de l'instruction publique, conservateur de la collection des *Mémoires des sociétés savantes*, il a donné à ce vaste répertoire d'histoire et d'archéologie une nouvelle extension. M. Vincent, décoré de divers ordres étrangers, est chevalier de la Légion d'honneur depuis le 27 avril 1845.

VINCENT (Hubert-Charles), dit Charles-Vincent, chansonnier français, né à Fontainebleau, le 15 avril 1826, sortit, à treize ans, de l'École supérieure de cette ville, et fut quelque temps clerc de notaire et d'avoué. Il vint à Paris en 1840 comme ouvrier tapissier, fut plus tard commis-voyageur, et, successivement chargé de représenter environ quinze maisons commerciales, il exécuta, de 1844 à 1849, de fréquents voyages. Après un séjour en Espagne, il rentra, en 1850, à Paris, où il s'était déjà fait un nom par quelques refrains populaires, s'occupa presque exclusivement de littérature, et devint un des rédacteurs du *Siècle*. Deux ans après il fonda l'*Innovateur ou Moniteur de la cordonnerie*, journal spécial, souvent signé des noms célèbres de la littérature, et qui a l'originalité de payer en chaussures ses collaborateurs. Outre de nombreux articles, moitié prose et moitié couplets, donnés au *Siècle* et presque tous reproduits dans plusieurs journaux français ou étrangers, M. Charles-Vincent a publié, dès 1848, un premier volume de *Chansons*, qui augmenta sa popularité et dont plusieurs intercalées dans quelques drames, notamment dans *la Marchande du Temple* et autres pièces de M. A. Luchet, ont été applaudies sur le théâtre. Il s'est mis lui-même récemment à travailler pour la scène, et a donné, comme auteur dramatique, *l'Enfant du tour de France*, drame en cinq actes, avec M. Lermite (théâtre Beaumarchais, avril 1857) et *la Crème des domestiques*, vaudeville en un acte (1858). Il a publié, en collaboration avec M. Édouard Plouvier, un second volume de poésies et de chansons, les *Refrains du dimanche* (Paris, 18[illegible]).

VINCHON (Auguste-Jean-Baptiste), [illegible] français, né à Paris, le 5 août 17[illegible]. [illegible] Serangeli, suivit les cours de l'École des beaux-arts, remporta le second prix de [illegible] 1813, et le premier grand prix en [illegible] sujet : *la Mort de Diagoras*. Les événements [illegible]tiques retardèrent son départ pour l'Italie [illegible] 1816. Dans l'intervalle, il se fit connaître [illegible] quelques tableaux et par un *Portrait du maréchal Brune*, donné à la ville de [illegible] mille de l'illustre victime. Pendant son séjour à Rome, il exécuta : *Cyparisse*, [illegible] *dieux*, *un Berger endormi sur les ruines d'un tombeau d'empereur*. Mais il s'adonna surtout à la peinture à fresque et fut même chargé par le gouvernement de faire des recherches sur [illegible] alors presque abandonné. On voit de lui dans l'église de la Trinité-du-Mont à Rome, une [illegible] fresque, *le Christ en croix*.

De retour en France, en 1818, il [illegible] mettre à profit ses études dans la [illegible] chapelle de Saint-Maurice, à l'église [illegible] de Paris. Il exposa, en 1822, un *Épisode [illegible] de Barcelone*, au Lazaret de [illegible] *la Mort de Coriolan*, *Jeanne d'Arc* [illegible] *d'Orléans*, au musée de Versailles. [illegible] époque, il exécuta en grisaille, au [illegible] commerce, *la Vigilance*, *le Travail*, [illegible]*ture*, *la Ville de Paris*, *les Tissus*, [illegible] et sur les plafonds, *l'Abondance* [illegible] *l'industrie*, *la Vérité dévoilant* [illegible] 1827, outre un *Vieillard grec sur les ruines de sa patrie* et un *Christ* destiné au tribunal de première instance de Paris, il exposa [illegible] bas-reliefs en grisaille, exécutés par lui [illegible] direction, dans quatre des salles du musée Charles X; puis *Properce et Cynthie* à [illegible] 1835, son esquisse de *Boissy d'Anglas* [illegible] Chambre des Pairs fut préférée à celle de [illegible] croix, et il exécuta ce grand tableau, [illegible] fait tant d'honneur. Il fit, en 18[illegible], la *Présentation de la Vierge au temple*, pour l'église Notre-Dame de Lorette. En 1838 et 1839 parurent [illegible] grandes toiles nouvelles, *le Sacre de Charles [illegible] à Reims* et *l'Entrée des Français à [illegible]* ont été placées depuis au musée de Versailles.

Il faut encore citer dans la foule de ses [illegible] *la Mort d'Henriette d'Angleterre* ([illegible]); *Épisode de l'histoire de Venise* (1847); *les Enrôlements volontaires*, (1850); *les Martyrs sous l'empereur Dioclétien* (1853). Il envoya à l'Exposition universelle de 1855, avec ses toiles les plus importantes, un tableau nouveau, *Achille de Harlay et [illegible] de Guise*, mais il mourut aux eaux d'[illegible] la clôture. M. Vinchon était chevalier de la Légion d'honneur depuis avril 1828.

VINCKE (Ernest-Frédéric-Georges, baron [illegible]), homme politique prussien, né le 15 [illegible] à Bucch, près de Hagen (dans le comté de [illegible]), est fils aîné du fonctionnaire et publiciste [illegible]ric-Louis-Guillaume-Philippe, mort le 2 [illegible] 1844. Il étudia le droit à Gœttingue [illegible] Berlin, fut nommé auditeur au tribunal [illegible]cipal de cette ville, en 1832, occupa deux [illegible] postes judiciaires, à Minden et à Münster, [illegible] élu prévôt, en 1837, par les États du [illegible] Hagen, charge dont il se démit en [illegible] puté de la noblesse du comté de Mark, [illegible] remarquer, en 1843 et en 1845, aux [illegible] vinciaux de Westphalie, et, en 184[illegible], [illegible] la diète prussienne, il combattit pour les [illegible] constitutionnelles anglaises contre la [illegible] féodale. Le cercle électoral de Hagen l'envoya [illegible]

à l'Assemblée nationale allemande. M. de
e y fut l'un des principaux chefs du parti
oulait une constitution avec un empereur
itaire. Il fit aussi partie de la Chambre du
e, dans le parlement qui siégea à Erfurt de
à mai 1850. La seconde Chambre prussienne
npta également parmi ses membres en 1849,
1852, 1852-1854. M. de Vincke, qui, au
nencement essaya d'y tenir un milieu entre
pinions démocratiques et les tendances con-
s, n'eut bientôt plus qu'à combattre la réac-
Ses discours éloquents, spirituels, incisifs,
nt mérité la réputation de l'un des premiers
urs parlementaires de l'Allemagne. Il a bé-
en 1846 du domaine d'Ostenwalde dans le
vre, où il fait sa résidence habituelle.

NGTRINIER (Artus-Barthélemy), médecin
onomiste français, né en 1796, fit de bonnes
es littéraires et scientifiques, fut reçu docteur
nédecine à Paris, en 1818, et alla s'établir à
en, où il fut nommé médecin adjoint puis
ecin en chef des prisons. Il s'occupa dès lors
ndes sur le système pénitentiaire et sur la ré-
e des lois pénales. Membre de la Société d'é-
ation (1826), de l'Académie des sciences, let-
et arts de Rouen (1828). Il a reçu de l'Acadé-
de médecine de Paris, de la Société de la
ale chrétienne, etc., diverses médailles.

n a remarqué parmi plus de trente brochures
icales du docteur Vingtrinier: *sur l'Opéra- de la pupille artificielle* (1818); *sur l'Action saignées locales et générales* (1826); *sur la orie de la vision* (1828); *de la Vaccine con- rée comme une véritable variole* (1838); *des nés dans les prisons et devant la justice* (1852);
raité *du Goître endémique dans le départe- t de la Seine-Inférieure* (Rouen, 1854), etc.;
, dans l'ordre philanthropique: *des Prisons et prisonniers* (1840, fort in-8), ouvrage d'un
isticien, d'un moraliste et même d'un juris-
sulte distingué; *Notice sur les Prisons de Rouen*
6, in-8); *sur la Réforme des lois pénales*
8); *des Pénitenciers des enfants* (1839); *Ré- ions sur les Sociétés de secours mutuels* (1852);
velles Observations sur la criminalité en nce (1854), tendant à prouver qu'elle n'aug-
nte pas, et *des Enfants dans les Prisons et ant la justice* (1855), etc.

INIT (Charles-Léon), peintre français, né à
is, le 9 septembre 1806, et fils d'un ancien
rétaire du Conservatoire de musique, plus tard
nt de l'École des beaux-arts, étudia l'archi-
ure sous Percier, la peinture sous Remond,
it ensuite un assez long voyage en Italie et en
ent. En 1832, il succéda à son père à l'École
beaux-arts, dont il est devenu secrétaire per-
uel en 1853.

On a vu de lui aux salons, depuis ses débuts:
es de la Cathédrale de Palerme (1838); *la pelle royale de Palerme; le Sphinx et les x Pyramides; la Parocchia, à Palerme; la ramide de Sakarah; le Chœur de Notre-Dame Victoires; le Bazar turc, au Caire; Cimetière abe* (1839-1843); *un Intérieur de Damiette; ntrée d'une mosquée*; deux *Vues de Venise* 845); *Vue de la seconde cour de l'École des ux-arts* (1850); *le Temple de la Concorde à rigente* (1852). M. Vinit a obtenu une 3e mé-
ille en 1838.

VIOLLET-LEDUC (Eugène-Emmanuel), archi-
te français, né à Paris, le 27 janvier 1814,
élève d'Ach. Leclère, s'occupa spécialement
l'architecture gothique, et commença de sé-
uses études sur les travaux du moyen âge,
sous le triple aspect des constructions civiles, religieuses et militaires. De 1836 à 1837 il étudia en Italie et en Sicile les vestiges de l'art grec et romain, notamment à Rome et à Taormine. Ses excursions les plus importantes eurent lieu ensuite dans le midi de la France, à Carcassonne, à Sens, à Toulouse, dont il dessina les principaux monuments. Nommé, dès 1840, inspecteur des travaux de la Sainte-Chapelle avec M. Lassus, sous la direction de M. Duban, il fut, la même année, chargé de la restauration de l'ancienne église abbatiale de Vezelay par la commission des Monuments historiques, dépendant alors du ministère de l'intérieur; puis, de 1840 à 1848, de celle des églises de Saint-Père, de Montréale (Yonne), de la construction de l'hôtel de ville de Saint-Trétonin (Tarn-et-Garonne), de la construction de l'hôtel de ville de Narbonne, de la réparation des églises de Poissy (Seine-et-Oise), de Saint-Nazare de Carcassonne, de l'église de Semur dans la Côte-d'Or. A la suite d'un concours ouvert en 1845, il fut chargé, de concert avec M. Lassus, de la restauration de Notre-Dame de Paris et de la construction de la nouvelle sacristie. Il a obtenu de compléter la restauration de cette basilique, en 1856, par des peintures intérieures. En 1846, il fut choisi comme architecte de l'abbaye de Saint-Denis; en 1849, il entreprit la restauration des fortifications de Carcassonne, les travaux de la cathédrale d'Amiens et ceux de la salle synodale de Sens. Enfin, nommé en 1853, un des trois inspecteurs généraux chargés par l'administration des cultes du service diocésain en France, il a conduit et dirigé, entre autres nouvelles restaurations, celles de Notre-Dame de Châlons-sur-Marne et de la cathédrale de Laon.

Dans le cours de ces nombreux travaux, M. Viollet-Leduc a complété ses premières recherches sur l'art du moyen âge, et recueilli d'immenses matériaux qu'il a classés dans divers ouvrages. Le plus important est le *Dictionnaire raisonné de l'Architecture française du XIe au XVIe siècle*, en publication depuis 1853. L'*Essai sur l'Architecture militaire au moyen âge* (1854, in-8), et un *Dictionnaire du Mobilier français, de l'époque Carlovingienne à la Renaissance* (1855, in-8), ne sont qu'une suite et un développement donnés au premier dictionnaire.

Outre les nombreux dessins composés pour ces derniers volumes, la plupart en simple perspective, ou au point de vue de la technologie, M. Viollet-Leduc a exposé des aquarelles et des dessins artistiques: les *Arcades des Tuileries*, du côté du jardin; une *Façade du XVe siècle*; une *Cheminée du XVIe siècle*; *Façade de la Chambre des comptes*, en 1572; *Vue de la Cathédrale de Palerme*, avant l'addition de la coupole; *Vue de Saint-Marc* et le *Forum de Trajan*, *Ancien théâtre de Taormime*, *la Ville* et *le Théâtre* pendant une représentation scénique, et la coupe d'une travée des *Loges*; 44 dessins appartenant aux archives des monuments historiques, et résumant ses principaux travaux (1833-1845). Quelques notices et sujets de M. Viollet-Leduc figurent dans les *Monuments anciens et modernes* de M. Gailhabaud. Artiste ou écrivain, il montre partout une sympathie exclusive pour le moyen âge. Il a obtenu une 3e médaille en 1834, une 2e en 1838, la décoration en 1849, et une médaille de première classe à l'Exposition universelle de 1855.

VIOLLET-LEDUC (N.), père du précédent, né à Paris en mai 1781, s'est fait connaître comme philologue et littérateur. Il a publié principalement des *Commentaires* sur Regnier et sur Boileau, de nombreux articles dans le *Dictionnaire de la conversation*, ainsi que dans divers *Recueils*, et, vers ces derniers temps, une édition de l'*Ancien*

Théâtre françois, publié dans la Collection elzévirienne de Jannet, 3 vol. in-12, Paris, 1855.

VIOLLET-LEDUC (Alexandre), frère et fils des précédents, né à Paris, en octobre 1817, est connu comme peintre paysagiste, et s'est fréquemment distingué aux alons depuis 1837. — Un autre membre de cette famille, B. Viollet-Leduc, longtemps conservateur du mobilier de la couronne, a traité à l'aquarelle des fantaisies d'un certain mérite, dont plusieurs sont à Versailles.

VIRGIN (Christian-Adolphe) navigateur suédois, né à Gothembourg, le 5 septembre 1797, fils d'un contre-amiral, fut admis, en 1812, à l'École royale des cadets, devint lieutenant à l'amirauté en 1814, capitaine de vaisseau en 1834, et capitaine-commandant ou commodore en 1843. Il avait déjà exécuté plusieurs voyages de long cours sur des corvettes, frégates ou vaisseaux de ligne, lorsqu'il reçut l'ordre de faire le tour de la terre sur la frégate *Eugénie*. Il visita la Terre de Feu, la Californie, les îles Sandwich, la Nouvelle-Hollande, la Chine, l'Hindoustan, l'île de France, le cap de Bonne-Espérance et l'île de Madère. Ce voyage dura trois ans (1851 à 1853), il en a paru deux relations : l'une du docteur N. J. Anderson, naturaliste attaché à l'expédition (*En Verldsomsegling;* Stockholm, 1853-1854, 2 part. in-8); l'autre publié par C. Skogman (*Fregatten Eugenia Resa omkring Jorden;* Ibid., 1854-1855, 2 vol. in-8 avec cartes et gravures; toutes deux ont été traduites en allemand (Leipsick, 1854, in-8, et Berlin, 1855-1856, 2 vol. in-8). M. Virgin a lui-même publié dans la *Gazette suédoise* (Svenska Tidning) un rapport sur l'état du commerce suédois dans les différents ports qu'il a visités.

A son retour il fut promu contre-amiral. Accrédité comme ministre de Suède auprès de la cour de Londres en 1854, il fut rappelé la même année. Il est membre de l'Académie des sciences de Suède, de l'Académie des sciences militaires (1846), et décoré de divers ordres.

VISINET (Auguste-Théodore), publiciste et économiste français, né à Paris, en avril 1797, élève de l'École de droit en 1815, s'enrôla parmi les fédérés parisiens. En 1822, il prit part à la défense des accusés de la Rochelle, d'Asnès et de Butron, qui furent acquittés. Membre actif des sociétés secrètes, il fut, en 1827, avec MM. Duvergier de Hauranne, de Rémusat, Vitet, Duchâtel, Renouard, un des fondateurs de la Société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* Ce fut lui qui rédigea, sous le titre de *Manuel de l'électeur dans l'exercice de ses fonctions*, la profession de foi de la société. A la fin de 1828, il fut chargé de la rédaction du *Journal de Rouen*, devenu, sous le ministère Martignac, l'organe du parti libéral. Quand parurent les ordonnances de juillet 1830, M. Visinet, le Code pénal à la main, se plaça à la porte de ses bureaux, et en interdit l'entrée à un commissaire de police qui venait arrêter l'impression du journal. Pendant tout le règne de Louis-Philippe, il demeura l'un des principaux rédacteurs de la même feuille, tout en dirigeant avec succès une grande entreprise industrielle. Nommé en 1848, lieutenant-colonel de la garde nationale de Rouen, il contribua énergiquement à étouffer l'insurrection du 27 avril. Lors des événements de juin, il accourut au secours de Paris. Le général Cavaignac le nomma préfet de l'Orne, le 7 juillet, et il resta dans ce poste, sous la présidence de Louis-Napoléon jusqu'à la chute du ministère Odilon Barrot et Dufaure (novembre 1849). Rentré dans la vie privée, M. Visinet reprit ses travaux de journaliste (février 1850). Aveugle et paralytique, il les continua malgré les infirmités d'une vieillesse [illegible], réuni, sous le titre d'*Aperçus* [illegible] 1849, in-8), ses principaux [illegible] commerciale et industrielle, qu'il [illegible] toute sa vie, malgré les [illegible] rouennais en faveur du système [illegible]

VISSHERS (Auguste), [illegible] né à Maëstricht, le 31 août 1804, [illegible] des classes laborieuses, en Belgique [illegible] tive et l'activité qu'il a deployées [illegible] questions spéciales de législation [illegible] tion. D'abord conseiller des mines, [illegible] de la section des mines au [illegible] publics, il s'est fait, à Bruxelles, [illegible] de six associations, comprenant [illegible] et a été rapporteur de la loi sur les [illegible] viles et ecclésiastiques, et [illegible] de la caisse de retraite et de [illegible] employés des chemins de fer de [illegible] ou vice-président de presque [illegible] sions administratives de Belgique [illegible] correspondant de nombreuses [illegible] sidé le Congrès des amis de la [illegible] en 1849, et pris part, comme [illegible] Congrès de Paris, Francfort et [illegible]

On a de lui : *de l'Établissement* [illegible] *prévoyance en faveur des ouvriers* [illegible] 1838, in-8), et différents *Mémoires* [illegible] le *Compte rendu du Congrès* [illegible] *tistique* (1856).

VITET (Ludovic ou Louis), [illegible] politique français, membre de l'[illegible] Paris, le 18 octobre 1802, est le [illegible] conventionnel de Lyon. Destiné à [illegible] l'enseignement, il fut admis, en [illegible] normale, professa quelque temps, [illegible] littéraires à la rédaction du *Globe*. [illegible] tard, il publia, sous le voile de [illegible] *Barricades* (1826, in-8; 4e édit., [illegible] dramatiques empruntées aux troubles [illegible] Cette introduction originale du drame [illegible] dans l'histoire, eut un grand succès [illegible] ouvrir une voie nouvelle à la littérature [illegible] s'empressa de faire paraître dans le [illegible] *les États de Blois* (1827, in-8) et la [illegible] *Henri III* (1829, in-8; 3e édit., 1849). [illegible] forma de ces différentes scènes d'une [illegible] que l'ouvrage intitulé *la Ligue* (2 vol. [illegible]

Quand la révolution de Juillet 1830 [illegible] affaires les rédacteurs du *Globe* et les [illegible] M. Vitet, qui avait appartenu à la société *Aide-toi, le ciel t'aidera!* obtint de [illegible] une place d'inspecteur des monuments [illegible] ques qui fut créée exprès pour lui. [illegible] 1834, il passa au secrétariat général [illegible] merce, sous le ministère de M. Duchâtel [illegible] en 1836, au conseil d'État, et, de [illegible] figura dans ce dernier corps au nombre [illegible] présidents (section des finances). Dès [illegible] gua le mandat de député. Élu à [illegible] Inférieure), il fut un des plus constants [illegible] du système conservateur, appuya de [illegible] politique extérieure de M. Guizot et [illegible] tes les réformes. Il fut rapporteur de [illegible] les patentes.

Continuant ses travaux littéraires [illegible] ces positions si diverses, M. Vitet publia [illegible] *toire de la ville de Dieppe* (1833, 2 vol. [illegible] essai malheureux d'une entreprise de [illegible] qui embrassait les annales de toutes [illegible] France; *Eustache Lesueur* (1843), [illegible] sante étude sur l'art, qui parut d'abord [illegible] *Revue des Deux-Mondes*; *Monographie* [illegible] *Notre-Dame de Noyon* (1845, in-4); *Fragments* [illegible] *Mélanges* (1846, 2 vol. in-18), qui [illegible]

icles de critique littéraire et d'archéologie.
ıembre libre de l'Académie des inscriptions
il entra en 1845 à l'Académie française en
cement de Soumet.
·évolution de 1848 dépouilla M. Vitet de
ctions et le rejeta dans les rangs de l'oppo-
réactionnaire. Écarté des élections de la
tuante, il réussit à représenter la Seine-In-
·e à la Législative, où il vota, avec la ma-
toutes les mesures hostiles aux institutions
icaines. Mais, attaché au gouvernement par-
taire, il fit partie, lors du coup d'État du
mbre, de la réunion de la mairie du Xe ar-
sement, qui le choisit même pour vice-pré-
. Le nouveau régime l'a fait rentrer dans
privée. M. Vitet est officier de la Légion
neur depuis le 30 avril 1843.
a encore de M. Vitet : *les États d'Orléans*
in-18), scènes historiques et dramatiques
;ues, mais inférieures à ses premières; *le*
e (1852, in-8), et des articles insérés dans
rnal des savants, la *Revue des Deux-Mondes*
Revue Contemporaine.

'U (Auguste-Napoléon), publiciste français,
7 octobre 1823, à Meudon près Paris, dé-
dans *le Corsaire* et fut un des principaux
teurs du *Portefeuille*. De 1844 à 1848, il
t plusieurs volumes de littérature légère :
l'été (1847), *les Bals d'hiver* (1848), quel-
pièces de théâtre, avec M. Faulquemont,
:ticles sous divers pseudonymes, et rédigea,
le nom de *Vidocq*, le roman des *Chauffeurs*
·rd (1845-1846, 5 vol. in-8). En 1848 il alla
ːr un journal politique en province, revint
ːe suivante à Paris et travailla successive-
au *Pouvoir* et au *Pays;* il est resté un des
›orateurs de cette dernière feuille. On a aussi
i : *Révision de la Constitution* (1851) et *His-*
de Napoléon III (1854, in-8).

VIAN (Charles-Crespigny Vivian, 2e baron),
d'Angleterre, né en 1808, à Truro, est fils
général distingué créé pair en 1828. Il entra
rvice militaire et devint major en 1834; puis
gea à la Chambre des Communes de 1837 à
A cette date il prit la place de son père à la
ıbre des Lords, où il continua de soutenir les
:ipes du parti libéral. Marié deux fois, il a
enfants, dont l'aîné, Hussey-Crespigny Vi-
, né en 1834, est attaché au ministère des
res étrangères.

VIEN de Saint-Martin (Louis), géographe
;ais, né vers 1800, se fit connaître par la pu-
tion d'une *Carte électorale et administrative*
3) et d'un *Atlas universel* (1825), un des plus
plets de cette époque. Il fonda ensuite avec
Iailleul *le Bibliomappe*, feuille spéciale qui
t de 1827 à 1830 et concourut à développer
ɔût des études géographiques, et publia des
es chronologiques (1827, in-4) et une *Géogra-*
de la France (1832, in-8). Peu de temps après
t chargé par les éditeurs Pourrat frères de di-
r un *Cours complet d'agriculture* (1834, 4 vol.
), de refondre le *Dictionnaire français* de Ver-
, et de donner une nouvelle traduction des
ıres de *Walter Scott* (1837 et ann. suiv.). Il
vit pour la même maison une *Histoire géné-*
: de la Révolution française (1841, 4 vol. gr.
), conçue dans un esprit libéral et qui s'étend
ɹu'à l'année 1840.
ıevenant à ses études premières, il prit en
in la rédaction des *Nouvelles Annales des voya-*
, qu'il n'a pas quittée, puis celle de l'*Athe-*
um français, et fit paraître les ouvrages sui-
ıts : *Histoire des découvertes géographiques des* *nations européennes dans les diverses parties du monde* (1845-1846, in-8), malheureusement interrompue au troisième volume; *Recherches sur les populations primitives du Caucase* (1847, in-8); *Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique* (1850-1854, 2 vol. in-8), ensemble de mémoires lus à l'Académie des inscriptions ou dans les Sociétés asiatiques, de géographie et d'ethnologie, auxquelles l'auteur appartient.

VIVIER (Auguste), musicien instrumentiste français, né en Corse, en 1821, d'une famille originaire de Normandie, fit quelques classes au collége de Brioude (Haute-Loire), et entra dans l'administration des finances, selon la volonté de son père, qui fut successivement receveur dans plusieurs départements. Il étudia en outre le droit à Poitiers et à Lyon. Mais la musique et l'étude du cor le préoccupaient plus que tout le reste. Venu à Paris, où il fut accueilli dans plusieurs cercles pour ses qualités sérieuses de corniste, il se fit tout d'un coup, vers 1843, une réputation des plus brillantes par la production sur le cor d'un phénomène d'acoustique jusque-là inusité, et qui consistait à tirer d'un même instrument plusieurs sons à la fois. La nouveauté du fait, plutôt que l'agrément ou l'utilité qui en résultait, excita un véritable enthousiasme. M. Vivier figura dès lors dans tous les grands concerts, notamment dans ceux qui furent donnés au château d'Eu à la reine d'Angleterre. Il a été attaché aux orchestres du Théâtre-Italien et de l'Opéra. Il a voyagé en Allemagne et en Angleterre et a recueilli partout des succès. M. A. Vivier a des amis indiscrets qui se sont plu à le présenter au public, dans les journaux, comme un esprit supérieur et universel, dont la riche organisation peut faire revivre à volonté Rabelais, Shakspeare ou Mozart.

VLEMINCKX (Jean-François), médecin belge, né à Bruxelles, en 1800, jouit, comme praticien, d'une grande réputation, et, comme savant, d'une grande autorité dans toute la Belgique. Il a publié sur diverses questions médicales un grand nombre de dissertations et de mémoires. Il est membre de plusieurs sociétés savantes, inspecteur général du service de santé de l'armée et président de l'Académie royale de médecine.

VOEROESMARTY (Michel), célèbre poëte hongrois, chef de la nouvelle école nationale, né à Nyeck (comitat de Weisseimbourg), en 1800, fit des études sérieuses au chef-lieu du comitat, et alla, en 1819, faire son droit à Pesth. Mais entraîné déjà vers la poésie, il publia, dès 1821, une tragédie, *le Roi Salomon*, et, en 1822, un drame, *le Roi Sigismond*, en même temps qu'un roman en vers, *la Victoire de la fidélité*. Ces trosi œuvres obtinrent le plus grand succès et le posèrent comme le rénovateur de la poésie hongroise. Reçu avocat en 1824, il quitta presque aussitôt le barreau pour se donner tout entier à la littérature. Trois épopées, *la Fuite de Zalau* (1824), *Cserhalom* (1826), *Eger* (1828), un drame, *Kout* (1825), un nouveau roman en vers, *le Vallon enchanté* (1827), furent accueillis avec enthousiasme et réveillèrent le goût de la littérature chez les Hongrois. La critique sembla naître de ce mouvement, et un grand nombre d'ouvrages parurent à propos des poésies de M. Vœrœsmarty, pour les défendre ou les combattre. On cite surtout : *Lettres esthétiques sur les épopées de Vœrœsmarty*, par Toldy (Pesth, 1827).

Nommé membre de l'Académie hongroise, en 1830, le poëte ne publia guère depuis cette époque que des *lieder* ou chansons, qui reçurent le même accueil, et qui sont compris dans ses *OEu-*

vres complètes (Pesth, 1845-1847, 10 vol.). En 1848, M. Vœrœsmarty fut nommé membre de l'Assemblée nationale, où il ne prit aucun rôle marqué. Poursuivi toutefois pour ses opinions libérales par les Autrichiens victorieux, il fut condamné par un tribunal, mais remis en liberté après quelques jours d'emprisonnement. Malade et découragé, il vécut plusieurs années dans la retraite, aussi éloigné de la littérature que de la politique. Les instances de ses amis parvinrent, en 1854, à le tirer de son découragement. Il commença une traduction de Shakspeare, mais la mort vint l'interrompre à la fin de l'année suivante (19 novembre 1855).

M. Wœrœsmarty a laissé un grand vide dans la littérature hongroise, qu'il a ressuscitée et presque créée. Quoiqu'il ait traité des sujets nationaux ou patriotiques, la pureté classique de ses œuvres, appréciée des hautes classes, l'a empêché de devenir tout à fait populaire. Un de ses *lieder* pourtant, *l'Appel*, a été chanté par toute la Hongrie. Il lui a été payé par l'Académie de Pesth à raison d'un ducat pour chaque vers. Autour de Wœrœsmarty s'était groupée une pléiade de poëtes remarquables, qui ont continué sa tradition, tout en faisant dans leurs œuvres une plus large part à l'idiome populaire, si différent en Hongrie de la langue aristocratique.

VOGEL (Adolphe), compositeur français, né en 1806, à Lille (Nord), est le petit-fils de Vogel, l'auteur de *Démophon*. Son père, habile professeur de violon, lui donna les premières leçons, et l'envoya à l'âge de seize ans à Paris, où il se perfectionna sur le violon et entra dans la classe d'harmonie et de composition de Reicha. Il étudia en même temps la musique libre sous la direction de Paër. La révolution de Juillet lui inspira son premier essai, le chant national *les Trois couleurs*, qui eut beaucoup de retentissement et fut traduit dans toutes les langues.

En 1832, M. Vogel fit représenter à l'Opéra-Comique *le Podesta*, en un acte. L'opéra en trois actes de *Marie Stuart*, qu'il écrivit l'année suivante, fut laissé par l'administration dans les cartons du théâtre. Le jeune compositeur, découragé, se mit à écrire de la musique de salon, des mélodies, des romances, dont quelques-unes furent fort goûtées, entre autres, de 1836 à 1838, *l'Ange déchu*, *l'Excommunié*, pour voix de basse, adopté par tous les chanteurs en vogue; *Manfred*, *Caïn*, *le Kabyle;* à la même époque son opéra biblique, *le Jugement dernier*, représenté au théâtre de la Renaissance, puis sur tous les théâtres de France.

M. Vogel partit ensuite pour la Hollande, dont le roi lui témoigna la plus grande faveur et le chargea d'écrire la musique du *Siége de Leyde*, sur un libretto de M. Hippolyte Lucas. Ce grand ouvrage, en quatre actes, fut représenté à la Haye, le 4 mars 1847, et fut accueilli avec enthousiasme. Le roi, en lui remettant de ses mains la croix du Lion néerlandais, lui dit : « Vous pouvez être fier de votre succès, monsieur Vogel, car vous avez su remuer le Hollandais, et ce n'est pas chose facile. » La partition du *Siége de Leyde* est restée au répertoire en Hollande.

A son retour à Paris, M. Adolphe Vogel espérait aborder une de nos premières scènes lyriques, mais, malgré les plus puissantes recommandations, il rencontra partout une invincible inertie. La scène du Grand-Opéra lui resta fermée, et la direction de l'Opéra-Comique possède depuis six ans deux ouvrages de lui qui, probablement, ne verront jamais le jour. Une scène lyrique secondaire fit cesser enfin cette sorte d'interdit. Le Théâtre-Lyrique représenta, le 3 septembre 1853, un opéra de M. Vogel, *la Moissonneuse* [illegible] Cet ouvrage, qui renfermait de [illegible] et des chœurs d'une excellente [illegible] une fois de plus, les qualités [illegible] une grande abondance mélodique, [illegible] mais un peu solennel, de l'habileté [illegible] masses musicales. On lui doit aussi quelques [illegible]*tettes* estimés.

VOGEL (Jean-Charles-Christoph), [illegible] dagogique allemand, né le 19 [illegible] Stadt-Ilm (Schwarzbourg-Rudolstadt), [illegible] études à l'université de Iena, [illegible] 1832, les fonctions de professeur [illegible] écoles, et devint, en 1832, directeur [illegible] urbaine de Leipsick. On lui doit la [illegible] des écoles urbaines de Saxe, et la [illegible] l'École urbaine polytechnique de Leipsick.

On cite de lui un certain nombre [illegible] tions destinées aux classes ou à [illegible] quelques-unes ont de très-nombreuses [illegible] un *Cours de lectures* (Lesebuch [illegible] Haus; Leipsick): *Lectures* [illegible] Lesebuch; Ibid.); *Atlas de la* [illegible] *derne* (Schulatlas der neuern [illegible] *Tableau de géographie historique* [illegible] tabellen auf geographischem [illegible] *Manuel de science géographique* [illegible] Belebung geographischer Wissenschaft [illegible] comprenant l'*Histoire naturelle*, [illegible] *Paysages*; *Germania*, *cours* [illegible] *mandes pour les classes supérieures* [illegible] Depuis 1852, M. Vogel rédige, [illegible] une revue pédagogique intitulée : [illegible] *supérieure*.

Mlle Élise VOGEL, sa fille, née [illegible] blié quelques recueils de nouvelles, [illegible] *Contes du musicien* (Musikalische [illegible] sick, 1852; 2e édit., 1855), qui [illegible] certaine réputation comme femme de [illegible] Son fils, M. Édouard VOGEL, né le [illegible] à Crefeld, était, depuis 1851, aide-astronome [illegible] Hind, à l'observatoire Bishop à Londres [illegible] que, en 1853, il fut chargé par le gouvernement anglais de diriger une expédition dans [illegible] centrale, dans le but de joindre celle de [illegible] chardson, Barth et Overweg.

VOGEL (Édouard), voyageur allemand [illegible] 7 mars 1829, à Leipsick, est fils du directeur [illegible] des grandes institutions de cette ville. [illegible] fait son éducation sous les yeux de [illegible] étudia l'astronomie à Berlin, où il [illegible] seils du professeur Encke. Il venait d'être [illegible] au doctorat, lorsqu'il fut attaché à l'observatoire de M. Bishop, à Londres, en qualité d'[illegible] passa deux ans et concourut activement [illegible] breuses découvertes astronomiques de [illegible] (voy. ce nom). Un de ses compatriotes, [illegible] Petermann, géographe distingué, l'ayant [illegible] à entreprendre un voyage d'exploration [illegible] que, il s'offrit au ministère des affaires [illegible] qui accepta sa proposition, pour aller [illegible] le docteur Barth (voy. ce nom), alors [illegible] pour Tombouctou, et que la mort avait [illegible] ses deux compagnons, Richardson et [illegible] Chargé des instructions les plus [illegible] MM. Hind, Sabine, W. Hooker et Robert [illegible] il quitta Londres le 20 février 1853, [illegible] poli, Mandara, Musgo, Zinder et [illegible] ville des Fellatahs, où nul Européen [illegible] nétré avant lui, et, après avoir recueilli [illegible] tantes observations astronomiques, [illegible] et trigonométriques, arriva, en janvier [illegible] les bords du lac Tchad. Ce ne fut pourtant [illegible] mois de décembre qu'il parvint à [illegible] teur Barth, qui s'en retournait en Europe [illegible]

de lui des instructions nouvelles et des let-de recommandation pour le sultan des Fella-, il poussa encore plus au midi ses explora-si heureusement commencées.

voyage allait se terminer lorsqu'on apprit les précieuses collections d'histoire naturelle octeur Vogel avaient été détruites dans un ndie en Egypte. Ce jeune savant, de retour Angleterre, en 1856, a communiqué divers oires sur ses découvertes aux recueils alle-ds l'*Ausland* et *Mittheilungen*. Il repartit tôt pour le centre de l'Afrique, où il a trouvé mort tragique en 1857.

OGEL DE VOGELSTEIN (Charles-Christian), tre allemand, né a Wildenfels, le 26 juin , et fils d'un peintre d'histoire, reçut de lui premières leçons de dessin, et suivit ensuite ours de l'Académie de Dresde. A l'âge de vingt il alla à Saint-Pétersbourg, où il vécut en fai-des portraits. En 1813, il partit pour l'Italie, a sept années à Rome avec les maîtres cé-es de l'école romantique et embrassa la reli-catholique, mais dans les arts il ne subit leur influence, et continua quelque temps à des portraits, parmi lesquels il faut citer i du pape *Pie VII*, pour le roi de Saxe Fré-c-Auguste.

n 1820, il fut appelé à Dresde comme profes-r à l'Académie des arts, et ne retourna à Rome en 1842, pour exécuter plusieurs commandes souverains de l'Italie. On a de lui des fres-s représentant les divers épisodes de la vie de Vierge, dans la nouvelle chapelle de Pillnitz, nombreuses toiles religieuses, parmi lesquelles plus remarquables sont : un *Christ en croix* une *Apparition du Christ à ses disciples après résurrection*, à l'église catholique de Leip-; deux grandes compositions qui tiennent de stoire et de l'allégorie, *la Divine Comédie* et *ust*, achetées toutes les deux par le grand-duc Toscane; des peintures architecturales, entre res celles du nouveau château de Pillnitz, t il avait lui-même dressé le plan. Mais M. Vo-est surtout resté célèbre comme peintre de traits. Il a fait ceux de *Thorwaldsen*, du *roi is de Hollande*, du roi de Saxe *Frédéric-Au-ste*, et plus de trois cents personnages célèbres. collection tout entière lui a été achetée par le uvernement pour le musée de Dresde. Cet ar-te, outre toutes les distinctions accordées aux istes, a reçu des lettres de noblesse.

VOGIN (Pierre-Auguste), ingénieur français, cien représentant du peuple, né à Dreuze eurthe), le 2 février 1809, entra à l'École po-echnique en 1828, et passa, en 1830, à l'École ponts et chaussées comme ingénieur; il a fait, Corse, des travaux assez importants qui lui va-rent la décoration de la Légion d'honneur le 29 ril 1847. En 1848, il se présenta, comme candidat nocrate, à ses compatriotes de la Meurthe et fut par 63401 voix, le huitième sur onze. Mem-e du comité des travaux publics, il vota ordi-irement avec la gauche; après l'élection du décembre, il fit une opposition énergique à la litique de l'Élysée et appuya la proposition de xtrême gauche tendant à mettre en accusation ouis-Napoléon et ses ministres à l'occasion du ège de Rome. M. Vogin ne fut point réélu à la égislative, et rentra dans les ponts et chaussées mme ingénieur ordinaire de première classe.

VOGL (Jean-Népomucène), poëte allemand, né Vienne, le 2 novembre 1802, entra, à l'âge de ans, dans la carrière administrative, sans sser de s'occuper de travaux littéraires. Il a obtenu, en 1845, de l'université de Iéna le titre de docteur en philosophie.

Ses principaux ouvrages, fréquemment réédités, sont : *Ballades et Romances* (Vienne); *Poésies lyriques* (Lyrische Dichtungen ; Ibid.); *Souvenirs de Hongrie*, *Mélodies et tableaux* (Klaenge und Bilder aus Ungarn ; Ibid); *Contes de la cathédrale* (Domsagen ; Ibid.); *Chansons de soldats* (Soldatenlieder; Ibid.); *Schnadahüpfla* (Ibid.), etc., etc. Il a travaillé à divers recueils littéraires : *l'Éloge des femmes*, *le Journal du matin*, *l'Almanach populaire de l'Autriche*, *l'Aurore*, etc. Ces diverses œuvres de M. Vogl, en particulier ses *Ballades* et quelques-unes de ses *Poésies lyriques* se distinguent par des sentiments calmes exprimés dans une forme très-gracieuse. Plusieurs pièces de lui ont été mises en musique.

VOGORIDIS (Stefanaki), ex-prince de Samos, prince titulaire de Valachie, est né vers 1775, d'une famille phanariste, originaire de Bulgarie, vint en Moldavie avec le prince Charles Callimachi, sous le gouvernement duquel il fut préfet du district de Galatz (1812-19). Nommé caïmacam de cette principauté après la déposition de Michel Soutzo, en 1821, il quitta la Moldavie l'année suivante, après la nomination des deux nouveaux hospodars Grégoire Ghika et Jean Stourdza (juillet 1822) et, de retour à Constantinople, passa au service de la Porte, malgré la défaveur qui pesait à cette époque sur les familles phanaristes. En 1834, l'hospodar de Moldavie, Michel Stourdza, son gendre, le choisit pour son fondé de pouvoirs à Constantinople, et, peu après, il reçut le gouvernement de l'île de Samos, érigée deux ans auparavant en principauté semi-indépendante. Il en confia l'administration à un caïmacam ou délégué. Quinze caïmacams successifs gérèrent tour à tour les affaires en son nom; mais le mécontentement des habitants alla toujours croissant avec les abus et les vexations de ses représentants, et, en 1849, des troubles éclatèrent à Samos, à la suite desquels le caïmacam et les agents du prince furent contraints de s'enfuir. La Porte remplaça M. Vogoridis par le prince Callimachi, et lui conféra le titre honorifique de prince de Valachie. Le prince jouit d'une grande renommée d'habileté, et passe pour être dévoué à la politique anglaise.

VOGORIDIS KONAKI (Nicolas), fils du précédent, caïmacam de la principauté de Moldavie en 1857, est né à Jassy, en 1821, pendant la caïmacamie de son père. Marié en 1846 à la fille du grand logothète Conaki, privé d'héritiers mâles, il joignit à son nom celui de son beau-père, et obtint le droit d'indigénat. Néanmoins il continua de demeurer étranger au pays, dont il ne parle pas même la langue. Jusqu'au moment où M. Theodorizza Balche, investi par la Porte des fonctions de caïmacam de Moldavie, pendant les négociations relatives à la réorganisation des principautés danubiennes, le choisit pour ministre des finances (18 décembre 1856). A la mort de M. Balche, il succéda à ses fonctions (7 mars 1857) et se signala par la partialité de son administration et l'ardeur de son zèle anti-unioniste. Des mesures violentes et arbitraires excitèrent des plaintes graves que la commission européenne pour la réorganisation des principautés reçut plus d'une fois et qui furent transmises à la Porte par l'ambassadeur de France. Mais l'influence combinée de l'Autriche et de l'Angleterre, dont M. Vogoridis sert la politique, réussit à le maintenir à son poste. Il reçut, dans le même temps, de l'empereur François-Joseph la grand'croix de la Couronne de Fer. Il est fonctionnaire turc du premier rang, et a le titre d'Excellence.

VOGT (Charles), célèbre naturaliste allemand, né à Griessen, le 5 juillet 1817, est fils d'un naraliste distingué, auteur d'écrits estimés sur la médecine, notamment d'un *Traité de pharmacodynamique*, souvent réédité. Élevé au gymnase et à l'université de sa ville natale, il y commença des études de médecine, puis suivit à Berne son père, nommé professeur de clinique dans cette ville. Il s'y livra, sous la direction de M. Valentin, à des travaux d'anatomie et de physiologie. Ayant pris ses grades, en 1839, il passa à Neufchâtel, où il se lia avec MM. Desor et Agassiz (voy. ce nom), et devint l'actif collaborateur de ce dernier. Il est particulièrement l'auteur de tout le premier volume de l'*Histoire naturelle des poissons d'eau douce*. Il publiait, pour son compte de nombreux mémoires dans divers recueils scientifiques et faisait paraître ses premiers ouvrages, tels que: *Montagnes et glaciers* (Im Gebirg und auf den Gletchern; Soleure, 1843); *Traité de géologie et des pétrifications* (Lehrbuch der geologie und Petrefactenkunde; Brunswick, 1846, 2 vol.); *Lettres physiologiques* (Physiologische Briefe; Stuttgart, 1845-46). Ces premiers écrits qui, par leur valeur scientifique, dénotaient un observateur éminent, annonçaient en outre, dans M. Charles Vogt un esprit singulièrement original, en qui la rapidité de conception et la sûreté d'observation s'unissaient à une verve satirique impitoyable.

De 1844 à 1846, M. Charles Vogt vécut à Paris, où il poursuivit ses travaux et fonda, avec quelques compatriotes, la société scientifique des médecins allemands de Paris, qui, à part une très-courte interruption, a subsisté jusqu'ici. Il visita l'Italie, s'arrêta à Rome et à Nice, et revint en Allemagne au milieu de 1847, pour prendre possession d'une chaire à l'université de Giessen. Sa carrière fut brisée par la révolution 1848. Il se jeta avec ardeur dans le mouvement démocratique, fut élu par la ville de Giessen colonel de la garde civique et député au parlement préparatoire, ainsi qu'à l'Assemblée nationale allemande. Il y prit place à l'extrême gauche, s'y distingua par la vivacité de son esprit, sa parole mordante et aussi, dit-on, par une rare aptitude à traiter les questions politiques. Il suivit le parlement à Stuttgart, et fut un des derniers soutiens du parti national. Destitué de sa chaire et forcé de quitter l'Allemagne, il se retira à Berne. En 1851, il alla reprendre à Nice ses recherches zoologiques, et fut appelé, l'année suivante, comme professeur, à Genève. En 1856, il fut invité à faire partie de l'expédition du prince Napoléon dans le Nord.

On cite encore de M. Charles Vogt: *Océan et Méditerranée* (Océan und Mittelmeer; Francfort, 1848, 2 vol.), relation de son premier voyage en Italie; *Recherches sur les sociétés d'animaux* (Untersuch. über Thierstaaten; Ibid, 1851), critique piquante des travers et des vices des sociétés humaines; *Scènes de la vie des bêtes* (Bilder aus dem Thierleben; Ibid., 1852), etc. Il faut mentionner à part l'écrit intitulé: *Science et superstition* (Kœhlerglaube und Wissenschaft; Giessen, 1855; 4e édition, 1856), véritable déclaration de guerre contre les partisans de l'intervention de la religion dans la science. L'auteur combat surtout les tendances de M. Rodolphe Wagner (voy. ce nom), et de son école; chef du matérialisme scientifique allemand, il soutient que la rigueur scientifique n'exclut pas moins le spiritualisme de la métaphysique que celui de la foi. Ces doctrines ont fait grand bruit en Allemagne, et ce petit livre a été l'objet de maintes réfutations.

VOGUÉ (Léonce, marquis DE), ancien représentant du peuple français, né à [illegible] 1805, entra au service en 1823, [illegible] tenant de cavalerie, prit part à l'[illegible] pagne et assista en 1830 au siège d'[illegible] révolution de Juillet, il donna [illegible] ne pas prêter serment à Louis-Philippe [illegible] dès lors tout entier à l'agriculture [illegible] Il établit dans le département du Cher [illegible] derie importante. En 1839, il fut [illegible] général, et quelque temps après il [illegible] congrès central d'agriculture. [illegible] cueillit la République, prit le [illegible] dans ses circulaires électorales [illegible] M. Félix Pyat (voy. ce nom), une [illegible] qui assura le succès de sa candidature [illegible] stituante. Nommé représentant [illegible] 14 321 voix, il fit partie du [illegible] il vota avec le parti démocratique [illegible] deux Chambres et pour l'abolition [illegible] de mort, mais se prononça avec [illegible] toutes les autres questions. Il [illegible] de la Constitution. Après l'élection [illegible] bre, il soutint, au dedans et [illegible] vernement de Louis-Napoléon, [illegible] position Rateau. Réélu à l'Assemblée [illegible] il fit partie de la majorité monarchique [illegible] loi du 31 mai. Mais il se sépara [illegible] de l'Élysée, et après le coup d'État [illegible] bre, se retira dans ses propriétés [illegible] toutefois entièrement étranger à [illegible] par la distribution d'exemplaires [illegible] comte de Chambord à ses partisans [illegible] procès dans lequel il fut défendu par [illegible]

VOIART (Anne-Élisabeth-Élise [illegible] dame), femme de lettres française, [illegible] en 1786, perdit de bonne heure son [illegible] organiste. Sa mère, restée sans [illegible] trois enfants, épousa en secondes noces [illegible] ters, grand manufacturier de Nancy [illegible] Voïart a plusieurs fois pris le nom [illegible] milieu d'un grand nombre de frères et [illegible] fut formée surtout au rôle de mère de [illegible] sa culture intellectuelle pourtant ne fut [illegible] gligée. L'évêque de Nancy lui fit [illegible] l'impératrice Joséphine une pension [illegible] Plus tard, elle épousa un homme de [illegible] M. Voïart, veuf et père de deux enfants [illegible] l'un est Mme Amable Tastu (voy. ce nom) [illegible] avoir complété, auprès de son mari, [illegible] cation littéraire, elle débuta par des [illegible] anonymes du romancier allemand Aug. [illegible] taine. Bientôt elle fut recherchée par les [illegible] les plus distinguées de la Restauration [illegible] dans les salons les plus célèbres. Elle [illegible] aux principaux recueils de l'époque et [illegible] très-grand nombre de romans.

Les deux les plus estimés sont: *la* [illegible] *duenne* (1820, in-8), où l'érudition [illegible] l'éclat du style, et *la Femme* [illegible] (1827-1828, 6 vol. in-12), dont la [illegible] décerner à l'auteur le prix Montyon. [illegible] Citons en outre parmi ses divers [illegible] *l'Algérien* (1816); *Notice sur* [illegible] *Fridolin* (1829, in-8); *le Mariage* [illegible] 1834, in-8); *le Livre des Enfants* [illegible] in-16, avec Mme Tastu); *Or*, [illegible] 2 vol. in-8); *Jacques Callot* (1841, 2 vol. [illegible] *la Petite chapelle* (1845, in-18), etc.

Mme Élise Voiart a donné, comme [illegible] Aug. Lafontaine, un grand nombre de [illegible] entre autres: *les Aveux du tombeau* [illegible] in-12); *Coralie* (1820, in-8), *les* [illegible] (1821, 4 vol. in-12); *la Croix du* [illegible] 4 vol. in-12), etc. Elle a traduit, de [illegible] *Petits livres roses*; de Wys: *le* [illegible] (1837, in-12); de miss Edgeworth, [illegible]

: *populaires* (1835, 4 vol. in-12), etc. Elle aboré au *Livre des Cent et Un*, à l'*Encyclo- des dames*, aux *Heures du soir*, aux ıes *de Shakspeare*, au *Dictionnaire de la rsation*, etc.

IGT (Jean), historien allemand, né à Bet-m, en Saxe, le 27 août 1786, fut destiné à rière médicale que suivait son père; mais, ;é à l'université d'Iéna, il étudia la philo-e et la théologie, et suivant en même temps ;oût pour l'histoire, explora les vieux docu-s des bibliothèques allemandes. Appelé, en comme professeur dans un établissement ılle, il se fit recevoir agrégé en 1812 et ne pas à publier un premier ouvrage impor-: *le pape Grégoire VII et son époque* (Hilde-d als Papst Gregor VII und sein Zeitalter; nar, 1815; 2e édit., 1846). Il y montre Gré-: VII comme une des plus puissantes indivi-ités du XIe siècle, et comme un des meil-; réformateurs de l'Église. Il eut ensuite ;ntion d'écrire une histoire des Hohenstau-mais il y renonça pour publier à Kœnigs-, où il avait été nommé l'année précédente esseur de sciences historiques, une *Histoire a ligue lombarde* (Geschichte des Lombar-ɔundes; Kœnigsberg, 1818). Il traça ensuite ɔlan d'une histoire de l'ordre teutonique, et nt, à cette occasion, un subside du gouver-ıent pour faire un voyage scientifique en Alle-;ne (1828). Dès l'année suivante, il publia une nière notice sur la *Société des lézards* (De la-orum societate), ordre de chevaliers qui va la Prusse occidentale aux chevaliers teu-; de Pologne. Nommé, en 1822, professeur stoire du moyen âge et moderne à l'univer-de Kœnigsberg, il publia avec Schubert *les ıales ou la chronique de Jean Lindenblatt* ırbücher oder die Chronik Joh. Lindenblatt's; :igsberg, 1824). Vinrent ensuite *l'Histoire Marienbourg* (die Geschichte von Marienburg; .., 1824), et son plus important ouvrage, *stoire de la Prusse depuis les temps les plus ılés jusqu'à la fin de la domination de l'ordre onique* (Geschichte Preussens von der aeltes-Zeiten bis zum Untergange der Herrschaft deutschen Ordens; Ibid., 1827-1829, 9 vol.). Voigt, pour ce beau travail, a consulté les rces les plus authentiques et découvert de ıbreux documents inconnus avant lui.

ıepuis, le savant historien a encore donné: *Tribunaux de Westphalie dans leurs rapports c la Prusse* (die Westf. Femgerichte in Be-ıung auf Preussen; Kœnigsberg, 1836); *Codes lomatiques prussiens* (Ibid., 1836-1853, 4 vol.); *Correspondance des savants les plus distingués l'époque de la réformation avec Albert de usse* (Briefwechsel der berühmtesten gelehten Zeitalten der Reformation mit Herzog Albrecht ı Preusseen; Ibid., 1849); *Manuel de l'histoire Prusse jusqu'à la réformation* (Handbuch · Geschichte Preussens bis zur Reformation; d., etc., 1842-1843, 3 vol.); *Table nominale fonctionnaires de l'ordre teutonique, grands ıitres*, etc. (Namenscodex der deutschen Or-ısbeamten, Hochmeister, etc.; Ibid., 1843); *le ırgrave Albert Alcibiade de Brandebourg Kulm-ch* (Berlin, 1852, 2 vol.), etc. On annonce ımme résumé de tous ces travaux, une *Histoire ıérale de l'ordre teutonique dans tous les pays l'Allemagne*.

VOILLEMIER (Léon), médecin français, né à aumont (Haute-Marne), fut reçu docteur à ris en 1842. Il s'était déjà fait connaître aupa-vant par un excellent mémoire sur *la Fièvre puerpérale* couronné par l'Académie en 1839, et par de nombreux articles dans le *Journal des connaissances médico-chirurgicales*. Agrégé de la Faculté de médecine en 1844, il est devenu depuis chirurgien à l'hôpital de La Riboisière. M. Voillemier est chevalier de la Légion d'honneur depuis 1848.

On a de lui des mémoires *sur les Luxations du poignet* (1839); *sur les Fractures des extrémités inférieures des radius* (1841); *sur l'Étranglement dans quelques hernies* (1844); *sur les Grosses extra-utérines, sur la claudication* (1844); *sur les Kystes du cou* (1851), etc.

VOÏNESCO (Jean), écrivain et homme politique roumain, né à Bucharest, vers 1810, fit ses études à Odessa, dans un pensionnat dirigé par un Français, entra dans la milice en 1830, et, grâce à son activité et à son savoir, fit rapidement son chemin. Il était, en 1840, major, aide de camp du prince Alexandre Ghika. Cédant à des goûts littéraires, il avait, jeune encore, publié dans les journaux roumains des essais de critique qui l'avaient fait remarquer. De 1836 à 1838 il traduisit avec succès pour le théâtre de Bucharest quelques pièces de Molière. Sous l'administration d'Alexandre Ghika, M. Voïnesco fut chargé de plusieurs travaux importants, entre autres du *Rapport* de la commission chargée d'examiner les empiétements de l'Autriche sur le territoire valaque. Sur le désir même du prince, et à ses frais, il publia la traduction d'un grand ouvrage allemand, *Tableau historique* (1842, in-folio), qui est restée la plus importante de ses œuvres. Après la chute de Ghika, M. Voïnesco quitta la milice pour entrer dans la magistrature. Il fut successivement, sous le prince Bibesco, procureur du divan civil (1843), procureur de la cour de révision (1846), et présenta au prince un projet de réforme judiciaire.

Appartenant, par ses principes politiques, au parti national, il devint ministre des affaires étrangères en 1848 sous le gouvernement provisoire et sous la lieutenance princière. Proscrit par la contre-révolution, il se réfugia à Paris, où il reprit ses études et publia, en 1852, *les Arabesques* (Arabescuri), recueil de petites nouvelles et de pensées politiques et morales; en 1855, *Doïnas*, poésies, traduites du poëte moldave Alessandri. — M. Voïnesco est mort encore exilé, à la fin de 1855.

VOISIN (Félix), médecin français, né en 1794, au Mans, fit ses études spéciales à la Faculté de Paris, où il fut reçu docteur en 1819. Élève d'Esquirol, dont il suivait assidûment les cours à la Salpêtrière, il s'associa, en 1821, avec M. Jean Pierre Falret pour fonder aux environs de Paris une maison de santé pour les aliénés; en 1831, il fut attaché au service de l'hospice de Bicêtre et reçut la croix d'honneur le 29 avril 1841. Adoptant pour méthode l'induction philosophique, le docteur Voisin appliqua à l'étude des maladies mentales le système phrénologique de Gall, et s'efforça de rattacher chaque genre de folie aux diverses conditions physiques et morales du cerveau au milieu desquelles elle se déclare.

Ses principaux ouvrages sont : *du Bégaiement* (1821, in-8), mémoire où il a l'un des premiers posé ce principe, dont il a fait sur lui-même une heureuse application, que le bégayement résulte moins d'un vice de conformation que d'un manque d'accord entre les organes vocaux et le cerveau; *des Causes morales et physiques des maladies mentales* (1826, in-8), notamment l'hystérie, la nymphomanie et le satyriasis; *de l'Homme animal* (1839, in-8); *de l'Idiotie chez les enfants*

(1843, in-8); *du Traitement intelligent de la folie* (1847, in-8); *Analyse de l'entendement humain* (1851-1857, 2 vol. in-8), qui traite du développement des facultés dans leurs rapports avec Dieu, la société et l'individu.

VOLGER (Guillaume-Frédéric), pédagogue allemand, né à Neetze, près Lunebourg, le 31 mars 1794, étudia à Lunebourg et à Gœttingue et obtint, en 1815, une place au Johanneum, collége de Lunebourg, dont il devint recteur en 1830, après avoir été pendant onze ans sous-recteur. Depuis 1839, il est, en outre, conservateur de la bibliothèque de la ville et directeur de l'École polytechnique.

Il a écrit à l'usage des écoles plusieurs ouvrages, dont les nombreuses éditions indiquent la popularité: *Connaissances des pays et des peuples* (Laender und Vœlkerkunde; Hanovre, 1820), dont un *Abrégé* (Leitfaden) compte plus de 15 éditions; *Manuel d'histoire* (Handbuch der Geschichte, 2 vol.; Ibid., 1835); *Manuel de géographie* (Handbuch der Geographie; Ibid., 5e édit., 1846-1847, 2 vol.). Ces deux *Manuels* se dédoublent chacun en *Cours élémentaire* et *Cours supérieur; la Guerre de trente ans dans la principauté de Lunebourg* (der dreissigjaerige Krieg im Furstenthum Luneb.; Lunebourg, 1847-54, 3 parties); *Tableau chronologique* (Geschichtstafeln, etc.; Hambourg et Leipsick, 1849-1855) comprenant l'histoire ancienne, celle du moyen âge et l'histoire moderne; etc.

VOLK (Guillaume), écrivain mystique prussien, né en 1804 à Berlin, fit ses études à l'université de Gœttingue. Devenu conseiller de régence à Erfurt en 1838, il a conservé jusqu'à ce jour ces fonctions. De bonne heure il s'occupa sérieusement de l'étude de la religion catholique et mit à profit dans ce but ses nombreux voyages en Italie et en Autriche, ainsi que ses relations intimes avec le docteur Philipps, qui avait abjuré la foi protestante. Lors des affaires de Cologne, il prit parti pour l'archevêque (1838); puis il publia *les Vierges extatiques du Tyrol*, où il essaye d'expliquer les phénomènes mystiques par des analogies tirées de la nature de l'âme humaine. Sous le nom de *Clarus*, dont il s'est servi depuis 1845, M. Volk a écrit: une *Histoire de la littérature espagnole pendant le moyen âge*, *la Suède ancienne et moderne*, un *Manuel de la littérature italienne* et deux brochures qui excitèrent de nombreuses répliques, *Aveux d'un protestant* et *l'Apprentissage de la foi*.

M. Volk s'est surtout efforcé, dans ces dernières années, de propager en Allemagne les auteurs mystiques du catholicisme; il a déjà traduit *les OEuvres complètes de sainte Thérèse*, *la Cité mystique* de Marie d'Agreda, deux volumes des Méditations de sainte Hildegonde, et il prépare la traduction des *Révélations spirituelles de sainte Brigitte*. Entraîné depuis longtemps vers le catholicisme, il a enfin abjuré la foi protestante dans l'église d'Aign, près Salzbourg (18 octobre 1855), en même temps que sa femme, fille d'un pasteur luthérien.

VOLKHARDT (Guillaume), peintre d'histoire allemand de l'école de Dusseldorf, né à Herdecke, sur la Roer, le 23 juin 1815, s'est essayé à la fois dans la peinture religieuse et historique et dans les tableaux de genre. Son premier ouvrage, *le Bon pasteur*, fut suivi de *Frithiof et Ingeborg*, *Herminie pansant Tancrède blessé*, *la Vierge de la roche au Dragon*, *la Promenade de Faust et de Wagener*, etc. Nous citerons entre autres tableaux d'histoire: *le Meurtre du chanteur Rizzio*, *l'Abdication de la reine au château de* [illegible], *Mort de Marie Stuart*, inspirée [illegible] Schiller, et la *Mort de l'amiral de Coligny*.

Pendant un séjour qu'il fit en Italie [illegible] hardt exécuta une *Scène des* [illegible] *les IX et Catherine de Médicis* [illegible] *Coligny*, *Marie Stuart et Jean* [illegible] *d'Albes et la comtesse de* [illegible] *stein*, *la comtesse de Helfenstein* [illegible] *grâce de son mari*. Il rapporta de [illegible] grand nombre de têtes d'étude [illegible] Alpes. Aujourd'hui il s'est fixé à [illegible] il s'occupe presque spécialement [illegible]

VOLKMANN (Alfred-Guillaume), [illegible] allemand, né en 1801, à Leipsick, [illegible] fils de l'écrivain Jean-Jacques [illegible] d'un administrateur distingué, [illegible] cole des Princes de Meissen, et à [illegible] Leipsick. Il se consacra, dès [illegible] sciences naturelles et à la médecine [illegible] 1826, il alla compléter ses études [illegible] taux de Paris et de Londres. En [illegible] à la Faculté de médecine de Leipsick [illegible] six ans plus tard, une place de [illegible] ordinaire. Il se fit avantageusement [illegible] sa collaboration aux *Archives de* [illegible] Müller et aux *Annales* de Poggendorf [illegible] blication d'une *Anatomia* [illegible] *lustrata* (Leipsick, 1831-1833) et d'un [illegible] vrage intitulé: *Recherches pour* [illegible] *de la physiologie de l'organe de la* [illegible] Beitraege zur Physiologie des [illegible] Leipsick, 1836). En 1837, il obtint [illegible] physiologie à l'université de Dorpat, [illegible] qu'il occupa jusqu'en 1843. Il y [illegible] vaux sur le système nerveux de [illegible] vue et commença ensuite de sérieuses [illegible] sur le mouvement du sang. Après [illegible] de nouveaux ouvrages tels que: *la* [illegible] *vie corporelle* (die Lehre vom leiblichen [illegible] Leipsick, 1837) et *l'Indépendance du* [illegible] *veux sympathique* (Ibid., 1842), il [illegible] en Allemagne en qualité de professeur [illegible] de physiologie à Halle, où il eut aussi [illegible] la chaire d'anatomie, et fut mis à la tête [illegible] sée anatomique de Meckel, qui, depuis [illegible] de ce savant, appartient à l'université.

Depuis cette époque M. Volkmann, [illegible] cipalement de travaux sur l'irritabilité [illegible] cles, a continué de collaborer aux divers [illegible] et revues scientifiques de l'Allemagne, [illegible] tres au *Dictionnaire physiologique* de [illegible] Il a fait paraître, en dernier lieu, une [illegible] *namique* (Leipsick, 1850), résultat de ses [illegible] ches sur le mouvement du sang.

VOLKMANN (Jules), frère du précédent, [illegible] consulte, né à Leipsick en 18[illegible], [illegible] Faculté de droit de cette ville, obtint, [illegible] le grade de docteur, et se fixa plus tard [illegible] jurisconsulte et avocat, à Chemnitz. [illegible] a écrit plusieurs ouvrages estimés, entre [illegible] *Traité du droit criminel du royaume de* [illegible] (Lehrbuch des im Koenigr. Sachsen [illegible] minalrechts; Leipsick, 1831, 2 vol.), et *Système de la procédure civile et administrative* [illegible] (System des saechsischen Civil-und [illegible] tivprocesses; Ibid., 1841-1845, 2 vol.).

VOLKMANN (Adalbert-Guillaume), frère [illegible] précédents, né à Leipsick en 18[illegible], étudia le droit à Leipsick, puis à Berlin, [illegible] 1845, dans sa ville natale. Il y exerça [illegible] sion d'avocat et il est chargé spécialement [illegible] procès de la Société des libraires. Il a [illegible] quelques écrits sur les droits d'auteur [illegible] teur et collaboré à plusieurs des [illegible] cueils de jurisprudence.

VOLNYS (Léontine Fay, dame), actrice française, née en 1811, débuta, tout enfant, au théâtre de Francfort, en 1816, dans la pièce *Adolphe et Clara*. Cinq ans après elle jouait au Gymnase *la Petite merveille*, *la Petite sœur*, *le Mariage enfantin*, au milieu d'un engouement général. Après de nouveaux succès en province, elle se maria, vers 1829, à l'acteur Charles ...y dit *Volnys*, elle revint à Paris, parut quelques mois à la salle Bonne-Nouvelle, et fut appelée, en 1835, aux Français, en même temps que son mari. Elle y obtint, dans *la Camaraderie*, *la Marquise de Senneterre*, qu'elle créa dès l'origine, de nombreux applaudissements, mais devant les jalousies qu'elle y excita, elle se retira et revint au Gymnase. En 1834, Mme Volnys quitta cette dernière scène et se rendit en Russie; elle est encore aujourd'hui première lectrice de l'impératrice douairière, qu'elle accompagne, par préférence, dans ses fréquents voyages. Elle a laissé au théâtre le renom d'une comédienne pleine de goût, de finesse et de vérité.

VRÉTOS (André-Papadopoulos) ou Vréto, littérateur grec, né à Théaki (Ithaque), en 1800, alla compléter ses études en Italie, et, à son retour dans sa patrie, occupa pendant plusieurs années la charge de bibliothécaire de l'université ionienne à Corfou. Il passa ensuite au service de la Russie, puis à celui de la Grèce, et remplit les fonctions de consul hellénique à Varna (1849-1851) et à Venise (1854-1855). Durant son séjour dans la première de ces villes, il découvrit auprès de Kustendjé, une inscription déposée aujourd'hui au musée du Louvre, qui fixe d'une manière positive le lieu de l'exil et de la mort d'Ovide.

M. Papadopoulos Vrétos a publié en grec, en italien et en français, un grand nombre d'écrits relatifs à l'histoire, l'archéologie et la bibliographie. Voici les principaux : *Ricerche storico-critiche su le tre città anticamente conosciute sotto il nome di Leucade* (Venise, 1830, in-8); *Mémoires biographiques-historiques sur le président Capo d'Istria* (Paris, 1837-1838, 2 vol. in-8); *Abrégé de la vie de Scanderberg* (Ἐπιτομὴ τῆς ἱστορίας Γεωργίου τοῦ Καστριώτου, κ. τ. λ., traduit de l'italien; Athènes, 1842, 2 vol. in-16); *Memoria su la scoperta di Tomi, e sulla antique iscrizione rinvenuta in Varna* (Ibid., 1853, in-8); *Littérature de la Grèce moderne, ou Catalogue raisonné* des ouvrages publiés par des Grecs, en grec ancien ou moderne, depuis la perte de Constantinople jusqu'à la fondation du royaume de Grèce en 1832 (Νεοελληνικὴ Φιλολογία, ...ου Κατάλογος, κ. τ. λ. Ibid., 1854-1857, 2 vol. in-8); *la Bulgarie ancienne et moderne* (Saint-Pétersbourg, 1856, in-8).

Vrétos (Marino), fils du précédent, littérateur et publiciste, né à Corfou, le 13 septembre 1828, alla aussi compléter ses études en Italie, et se fit recevoir docteur de l'université de Pise. Il vint en France à plusieurs reprises. En dernier lieu (1852-1855), il y collabora activement à plusieurs journaux et revues, tels que le *Moniteur universel*, *le Pays*, *l'Athenæum français*, la *Revue de Paris*, *l'Artiste*, *le Correspondant*, etc. Vers la fin de 1855, il retourna à Athènes pour y prendre la direction du nouveau *Moniteur grec*. M. Marino Vrétos a publié depuis deux ouvrages qui ont continué à appeler sur lui l'attention : *Contes et poèmes de la Grèce moderne*, avec une introduction, par M. P. Mérimée (Paris, 1855), et *Mélanges néohelléniques*, (Athènes, 1856).

VUATRIN (Édouard-Auguste), jurisconsulte français, professeur de droit administratif à la Faculté de Paris, né le 23 mars 1811, à Besançon (Doubs), et fils d'un officier, fit des études brillantes au lycée Louis-le-Grand et eut des succès au concours général. Reçu licencié en droit en 1833 et docteur l'année suivante, il fut nommé professeur suppléant à la suite d'un brillant concours, en 1844. Après avoir suppléé M. Rossi dans la chaire de droit constitutionnel, il obtint, au concours de 1851, celle de droit administratif, autrefois occupée par MM. de Gérando et Macarel. Il a relevé, par son zèle et son savoir cette partie de l'enseignement du droit avant lui très-négligée dans nos écoles.

VUILLAUME (Jean-Baptiste), industriel français d'origine étrangère, né vers 1798, en Belgique, vint s'établir en France sous la Restauration, et forma une fabrique de violons qui acquit rapidement une grande supériorité. Tous ses instruments, remarquables par la régularité des formes, le fini du travail, répondirent enfin aux lois longtemps négligées de l'acoustique, et durent leur qualité de son, non plus à des tâtonnements, mais à des procédés rigoureux. Il inventa lui-même une machine à façonner les tables et les fonds des instruments qui permet la reproduction exacte d'un bon modèle donné. M. Vuillaume a obtenu, à nos expositions, deux médailles d'argent (1827 et 1834), deux médailles d'or (1839 et 1844), une *council-medal* à l'Exposition universelle de Londres, en 1851, et une grande médaille d'honneur à celle de Paris, en 1855. Il a été décoré le 22 novembre 1851.

VUILLEFROY (Charles-Amédée), administrateur français, né à Soissons (Aisne), le 23 avril 1810, étudia le droit à Paris, et devint successivement auditeur de seconde classe au conseil d'État en 1832, auditeur de première classe en 1834, maître des requêtes en service extraordinaire en 1837, et en service ordinaire l'année suivante. Il fut élu conseiller d'État par l'Assemblée constituante, réélu aux mêmes fonctions par l'Assemblée législative, et rappelé dans le conseil réorganisé au commencement de 1852. Il est aujourd'hui président de la section des travaux publics, de l'agriculture et du commerce. Il fait, en outre, partie du comité consultatif des chemins de fer et du conseil supérieur du commerce, de l'agriculture et de l'industrie. Il a été décoré le 6 mai 1835.

Fonctionnaire instruit et laborieux, M. Vuillefroy a publié : *Principes d'administration extraits des avis du conseil d'État et du comité du ministère de l'intérieur* (Paris, 1837, in-8), en société avec M. Monnier; *Traité de l'administration du culte catholique* (Paris, 1842, in-8), etc.

VUITRY (Adolphe), conseiller d'État français, né en 1812, est fils de l'ancien député de l'arrondissement de Sens. Après avoir été reçu avocat à Paris, il fut nommé par M. Martin (du Nord) chef de la première section de l'administration des cultes (1841), emploi qu'il résigna en 1846 pour entrer au conseil d'État en qualité de maître des requêtes. Élu conseiller en 1849 par l'Assemblée nationale, il fut maintenu en fonctions par le décret du 25 janvier 1852; l'année précédente il avait accepté, sous le ministère de M. Fould, le sous-secrétariat des finances. Il est chevalier de la Légion d'honneur.

W

WAAGEN (Gustave-Frédéric), esthéticien allemand, est né à Hambourg, le 11 février 1794. Son père, qui était peintre, et son oncle, le célèbre Louis Tieck, l'encouragèrent à étudier les arts et à les cultiver. Il s'essaya lui-même à dessiner d'après Raphaël avant d'avoir reçu des leçons régulières de dessin. Entraîné par le mouvement de la nationalité allemande, il fit les campagnes de 1813 et 1814. De retour dans son pays, il étudia pendant trois ans, à Breslau, la philosophie et l'histoire, et se lia, soit dans cette ville, soit à Dresde et à Heidelberg, avec les professeurs, les esthéticiens et les artistes les plus distingués. Pour achever de se préparer à ses travaux sur l'esthétique, il entreprit, vers 1819, un voyage dans les Pays-Bas, et revint se fixer à Munich. C'est dans cette ville qu'il publia son premier ouvrage : *sur Quelques momies de la collection royale de Munich* (über einige in der Kœnigl. Sammlung zu München, befindliche œgypt. Mumien: Munich, 1820), suivi bientôt d'un autre plus important : *sur les Peintres Hubert et Jean Van Eyck* (Breslau, 1822). Nommé, en 1823, conservateur au musée royal de Berlin, il s'y lia avec Guillaume de Humboldt. En 1832, il devint conservateur de la galerie de portraits du nouveau musée, et en cette qualité, travailla très-activement au catalogue. Il fit ensuite à Londres et à Paris un voyage artistique, dont il consigna les résultats dans un grand ouvrage : *OEuvres et artistes en Angleterre et à Paris* (Kunstwerke und Künstler in England und Paris; Berlin, 1837, 3 vol.). Chargé, en 1844, d'enseigner l'histoire de l'art à l'université de Berlin, M. Waagen y fit un cours très-savant et qui fut très-suivi. Il a fait partie du jury international des récompenses à l'Exposition universelle de Paris en 1855.

On a encore de lui : *OEuvres et artistes en Allemagne* (Leipzick, 1843-1845, 2 vol.), ouvrage inspiré peut-être par un patriotisme trop exclusif : *les Trésors de l'art dans la Grande-Bretagne* (Treasures of art in Great-Britain; Londres, 1854, 3 vol.), complétant les travaux critiques de l'auteur sur ce pays, où ses jugements comme ses recherches ont excité le plus vif intérêt; deux dissertations remarquables, l'une insérée dans *l'Almanach historique* de Raumer, sur *Rubens* (1833) : l'autre sur les peintres *André Mautegna et Lucas Signorelli*, etc.

WACHSMUTH (Ferdinand), peintre français, né à Mulhouse (Haut-Rhin), en 1802, vint étudier à Paris dans l'atelier de Gros et, après un voyage en Algérie, débuta au salon de 1830. Il a exposé depuis un grand nombre de tableaux, la plupart commandés ou acquis par la liste civile : *Épisode de la prise d'Alger*, *Vue prise à Staoueli* (1833); *Louis XI et François de Paule*, *les Politiques de la barrière*, *Bonaparte à Valence*, *le Modèle et le rapin*, *le Suicide*, *une Régalade*, *une Inondation* (1834-1839); *Saint Thomas de Villaneva*, commandé par le ministère; *Baigneuse*, *la Siesta*, *Vivandière en Afrique*, *Saint Xavier prêchant dans les Indes*, *le Chien de l'ermite*, *un Caravansérail*, *Saint Louis de Gonzague* (1840-47); *la Jeunesse de Zurbaran*, *le Giorgione*, *Prise des Tuileries* (1848-49); *Salvator Rosa* (1850) : *Michel-Ange dans le jardin des Médicis* (1857), etc. On voit de lui au musée de Versailles : *Siége et prise du fort Saint-Philippe en 1756*; *Prise du fort l'Empereur à Alger*, etc. M. [illegible] a obtenu une 2e médaille en 1831.

WACHSMUTH (Ernest-Guillaume [illegible]), historien allemand, né à Hildesheim, le [illegible] 1784, fit ses premières études au [illegible] natale, puis suivit les cours de [illegible] philologie de l'université de Halle [illegible] pour l'histoire, surtout pour l'histoire [illegible] il apprit, pour mieux l'étudier, [illegible] langues européennes. Après avoir [illegible] temps à Magdebourg et à Zerbst, [illegible] chaire à l'École supérieure des [illegible] de Halle, puis enseigna l'anglais [illegible] niversité de cette ville. Dès cette [illegible] ses premiers ouvrages, une *Gramm*[illegible] (Grammatick des engl. sprache: [illegible] de nombreuses dissertations histori[illegible] journal, la *Gazette des belles-le*[illegible] tische Zeitschrift; Halle, 1816-18[illegible] 1818 il fut chargé de faire des [illegible] toire universelle, l'histoire roma[illegible] moderne, et publia bientôt *Histoi*[illegible] *l'empire romain* (Aeltere Geschichte [illegible] Reichs; Ibid., 1818), ouvrage plus [illegible] et où l'auteur a su mettre, même [illegible] des aperçus d'une critique origina[illegible] un des livres les plus philosophiques [illegible] l'*Essai d'une théorie de l'histoire* [illegible] Théorie der Geschichte; Ibid., 18[illegible] travaux valurent à leur auteur la [illegible] d'histoire à l'université de Kiel. Cinq [illegible] (1825), il alla prendre la même position [illegible] Il y fit des cours sur l'histoire et les [illegible] grecques et romaines, sur l'histoire [illegible] gne, sur l'histoire moderne, sur l'histoire [illegible] littérature et de la législation europ[illegible] l'histoire du moyen âge, l'histoire particu[illegible] la Saxe, l'histoire de la littérature [illegible]

Parmi ses ouvrages imprimés il faut [illegible] ter son grand travail sur les *Antiquit*[illegible] *ques* (Hellenische Alterthumskunde; [illegible] 1830; 2e édit., 1843-1846, 4 vol.); *Princi*[illegible] *paux de l'histoire générale des peuples* [illegible] (Grundriss der allgemeinen Geschichte [illegible] und Staaten; Leipsick, 1826; 3e édit., 18[illegible] *posés historiques modernes* (Historische [illegible] lungen aus der Geschichte der [illegible] Ibid., 1831-1833, 3 vol.); l'*Histoire des* [illegible] *européennes* (die europ. Sittengeschichte [illegible] 1831-1839, 5 vol.); *Histoire de la France* [illegible] *que de la révolution* (die Geschichte Frank[illegible] im Revolutionszeitalter; Hambourg, 18[illegible] 4 vol.); un ouvrage littéraire et biogra[illegible] titulé : *la Cour des muses à Weimar de* [illegible] (Weimars Musenhof in den Jahren [illegible] Berlin, 1844); *Histoire de l'époque de la* [illegible] *tion* (Geschichte des Zeitalters der [illegible] Leipsick, 1846-1848, 4 vol.); *Histoire gén*[illegible] *la civilisation* (Algemeine Culturgeschichte [illegible] sick, 1850-1852, 3 vol.); *Histoire des partis* [illegible] *tiques* (Geschichte der politischen Part[illegible] Brunswick, 1853-1855, 3 vol.).

WACHTER (Ferdinand), érudit et poète [illegible] mand, né à Renthendorf (Prusse), [illegible] droit à Iéna lorsque, cédant à son goût [illegible] recherches d'érudition, il résolut d'[illegible] carrière du professorat. La thèse qu'il [illegible] l'université d'Iéna (1820), sur l'importance [illegible] tradition de Siegfried, héros des *Nibelun*[illegible]

aux prises avec les sources des traditions sur dieux et les héros du Nord. Plus tard il entre- la traduction en vers des *Helgi-Lieder* (Altenrg, 1827-1830). Il faisait paraître en même ps son *Histoire de la Thuringe et de la Haute-e d'après les sources* (Thüring. und obersaechs. chichte, mit, etc.; Leipsick, 1826-1830, 3 vol.). [. Wachter a aussi abordé la poésie et écrit des mes : *Brunehild* (1821), *Rosemonde* (1823); des iédies : *les Amoureux*, *le Fratricide* (1821), et ers poëmes. Parmi ces derniers on cite un me héroï-comique, publié sous le pseudonyme ywind Skadaspillir, et intitulé *les Six rivaux* ;illage (die Sechs Nebenbuhler auf der Dorfnse; Leipsick, 1854). Depuis 1854 il a quitté sa ire d'Iéna et vit dans la retraite, tout entier travaux qui lui ont valu l'estime de l'Allegne savante.

VADDINGTON-KASTUS (Charles), philosophe içais, né vers 1819, d'une famille protestante, eva ses études au lycée de Versailles, entra, 1838, à l'École normale, fut agrégé de philohie en 1842, et professa cette classe dans dis colléges, notamment à Henri IV et à Louis-rand, comme suppléant. Après avoir été ître surveillant à l'École, il se fit recevoir, en 8, docteur ès lettres et agrégé des Facultés, s ouvrit des cours complémentaires à la Sorme sur la logique, science dont il s'est partiièrement préoccupé. Sa carrière étant entravée son culte, il a quitté l'enseignement philohique en 1856, pour entrer, comme profesr, à la Faculté théologique de Strasbourg. On a de lui d'abord ses deux thèses : *de la Psylogie d'Aristote*, et *de Petri Rami vita, scrip philosophia* (1848, in-8); de ce dernier tral, il a tiré en le développant, un ouvrage inti- *Ramus, sa vie*, etc. (1855, in-8), couronné l'Institut. Il a publié encore des *Essais de ique* qui viennent d'obtenir un prix Montyon 58); plusieurs discours prononcés à la Sorne : *Utilité des études logiques* (1851), *de la hode déductive* (1852), etc.; une traduction litle du *Criton* de Platon (1850, in-12), etc.

VAECHTER (Charles-Georges DE), célèbre juonsulte allemand, né le 24 décembre 1797, à bach sur le Neckar, étudia successivement lycées d'Esslingen et de Stuttgart, aux uniités de Tubingue et de Heidelberg, et fut ımé, en 1819, assesseur à la Cour d'appel sslingen. Un an après il résolut de se livrer à seignement académique, et fut nommé proeur suppléant à la Faculté de droit de Tubin-. En 1822 il y devenait professeur titulaire, en 1825, à l'âge de vingt-huit ans, recteur 'université de cette ville. Il occupa cette place iquelle il joignit, de 1829 à 1830, celle de -chancelier, pendant plusieurs années, passa, 1833, à Leipsick comme professeur de droit, s retourna à Tubingue, en 1836, avec le doutitre de professeur et de chancelier.
n cette dernière qualité, M. Waechter, membre états de Wurtemberg, se rendit à Stuttgart, il eut l'honneur d'être élu à deux reprises et que fois pour six ans, président de la Chamdes Députés (1819-1851). Lors des événements olutionnaires il se démit de ces fonctions. Il envoyé au parlement préparatoire de Francfort it partie de la commission des Cinquante. De our à Stuttgart, il fut nommé par le gouvernent de Wurtemberg président de la commission rganisation et après avoir dirigé encore en sepıbre 1848 l'assemblée qui se tint à Iéna et dans uelle les professeurs académiques discutèrent affaires des universités allemandes, il alla reprendre à Tubingue ses anciennes fonctions universitaires. En 1851 il renonça à sa place de chancelier et passa après à Lubeck en qualité de président de la Cour suprême d'appel des quatre villes libres. Mais il donna sa démission au bout d'un an, pour se livrer librement à ses travaux. Il obtint, en 1852, le titre de conseiller intime de la cour de Saxe et accepta en même temps la chaire de droit romain à l'université de Leipsick.

Parmi les ouvrages de M. de Waechter, qui joint à la connaissance exacte du droit wurtembergeois une science profonde du droit germanique en général, et de ses origines, il faut particulièrement citer : *Manuel du droit pénal romain-germanique* (Lehrbuch des rœmisch-deutschen Strafrechts; Stuttgart, 1825-1826, 2 vol.); *les Peines et les prisons du Wurtemberg* (die Strafarten und Strafanstalten des Koenigsreichs W.; Tubingue, 1832); *Dissertations de droit pénal* (Abhandlungen aus dem Strafrechte; Leipsick, 1835); *le Droit commun de l'Allemagne, plus particulièrement le droit pénal commun de l'Allemagne* (Gemeines Recht Deutschlands, etc.; Ibid., 1844); *Mémoires sur l'histoire de l'Allemagne, plus particulièrement sur l'histoire du droit pénal de l'Allemagne* (Beitraege zur deutschen Geschichte insbesondere zur Geschichte des deutschen Strafrechts; Tubingue, 1845); *Manuel du droit particulier du royaume de Wurtemberg* (Handbuch des im Kœnigr. Würtemb. geltenden Privatrechts; Stuttgart, 1845-1846); *Commentaires pour le droit particulier romain, germanique et wurtembergeois* (Erœrterungen aus dem rœmischen, deutschen und würtemb. Privatrecht; Ibid., 1845-1846, cahiers 1-3); *Critique du plan d'un Code civil pour le royaume de Saxe* (Beurtheilung des Entwurfs eines Civilgesetzbuchs fur das Kœnigr. Sachsen; Leipsick, 1853).

M. de Waechter a écrit en outre des articles fort estimés pour les *Archives de procédure civile* qu'il a rédigées depuis le 14e volume avec MM. Linde, de Lœhr, Mittermaier, Muhlenbruch et Thibault, et pour les *Nouvelles archives du droit pénal*, dont il est un des principaux collaborateurs. Il fonda aussi, en 1826, avec MM. Mohl, Rogge, et autres jurisconsultes, le *Journal critique de jurisprudence*.

WACKERNAGEL (Charles-Henri-Guillaume), érudit allemand, né à Berlin, en 1806, se livra de bonne heure à l'étude de la vieille langue allemande, et eut Lachmann pour maître. Il passa quelques années à Breslau et à Berlin, où il publia ses premiers ouvrages; mais en 1833, il fut appelé à Bâle, avec le titre de professeur de langue et de littérature allemandes. Le gouvernement prussien l'ayant privé de ses droits de citoyen, il reçut, en 1837, le titre de citoyen de Bâle et prit même place au grand Conseil.

Les études et les travaux de M. Wackernagel embrassent la littérature et la langue allemandes, l'histoire des mœurs et celle des arts, l'esthétique, la théologie, le droit et même la poésie. Il a fourni aux revues et aux journaux scientifiques de l'Allemagne et de la Suisse des articles innombrables, et a publié une série d'ouvrages importants, parmi lesquels on remarque : *Spiritalia theotisca*, son premier ouvrage (Breslau, 1827); *Histoire de l'hexamètre et du pentamètre allemands jusqu'à Klopstock* (Geschichte des deutschen Hexameters, etc.; Berlin, 1831); *les Services rendus par la Suisse à la littérature allemande* (die Verdienste der Schweizer um die deutsche Literatur; Bâle, 1833); *Histoire de la littérature allemande* (Gesch. des deutschen Lit., Ibid., 1848); *Pompéi* (Ibid., 1851) et *Sévilla* (Ibid., 1854), deux ouvrages qui sont le

fruit d'un voyage en France, en Italie et en Espagne, etc.

Comme œuvres poétiques, nous citerons de M. Wackernagel : *Poésies d'un écolier en voyage* (Gedichte eines fahrenden Schülers; Berlin, 1828) : *Poésies nouvelles* (Neuere Gedichte; Zurich, 1842); *Roses des Alpes* (Alpenrosen; Aarau, 1837-1839), et *Poésies du jour* (Zeitgedichte; Bâle, 1843). L'auteur a montré dans ces divers travaux un véritable talent littéraire, et ses ouvrages d'érudition se recommandent par une heureuse alliance du savoir et de la clarté.

Son frère aîné, Philippe Wackernagel, s'est fait connaître par ses fonctions dans divers établissements d'éducation publique et par un *Choix de poésies allemandes pour les écoles supérieures*, plusieurs fois réimprimé. Mais on estime surtout son recueil des chants religieux de l'Allemagne, publié sous ce titre : *das Deutsche Kirschenlied* (Stuttgart, 1841) et la *Bibliographie* de ces chants (Francfort, 1854).

WAGNER (Jean), horloger-mécanicien français, né à Pfalzel, près de Trèves, le 7 mars 1800, est le neveu de Bernard Wagner, le plus célèbre des membres de cette famille illustrée par les arts mécaniques. A l'âge de 13 ans il entra comme apprenti chez son oncle, étudia, presque seul et dans ses rares moments de liberté, la théorie des sciences appliquées à l'industrie, et fut plus de quinze ans, après la mort de Bernard, l'associé de son cousin. En 1836, diverses circonstances ayant rompu cette union, il fonda, pour l'horlogerie et les instruments de précision, un établissement qui s'accrut rapidement, et d'où sortirent, outre ses horloges et ses pendules estimées, des chronomètres, des marégraphes, des métronomes, des dynamomètres, des phares et autres appareils, qui supposent des connaissances d'un ordre plus élevé. Les jurys des diverses expositions ont décerné à M. Jean Wagner deux médailles d'argent, trois médailles d'or, une *council-medal* à l'Exposition universelle de Londres en 1851, et une médaille d'honneur à celle de Paris, en 1855. Décoré de la Légion d'honneur en novembre 1851, il est, depuis 1847, président du conseil des prud'hommes de Paris.

WAGNER (Rodolphe), physiologiste et anatomiste allemand, né en 1805 à Bayreuth, en Bavière, fit ses premières études au collége protestant d'Augsbourg, où son père était recteur, et alla suivre les cours de médecine aux universités d'Erlangen et de Wurtzbourg. Reçu docteur en 1826, il se rendit à Paris, assista aux leçons de Cuvier et, sous l'influence de ce grand naturaliste, commença à se livrer à l'étude de l'anatomie comparée, dont il a fait l'occupation principale de sa vie. Après un premier voyage d'exploration scientifique sur les côtes de la Normandie et dans le midi de la France, il partit, en 1826, pour la Sardaigne, où il découvrit un gisement très-curieux d'ossements fossiles. De retour en Allemagne, il chercha vainement à obtenir à Munich une chaire académique; il quitta bientôt cette ville et alla s'établir comme médecin à Augsbourg. En 1829, il fut attaché comme prosecteur à l'université d'Erlangen, où il fut nommé en 1832, professeur extraordinaire et, l'année suivante, professeur ordinaire de zoologie. Ses travaux et sa réputation le firent appeler à remplacer, en 1840, Blumenbach dans la chaire de professeur de physiologie de l'université de Gœttingue. Il est membre de l'Académie des sciences de cette ville. Forcé par sa santé d'aller passer les hivers de 1845 et 1846 en Italie, M. Wagner profita de ce séjour pour faire sur la raie électrique des études qui furent le [illegible] de ses recherches plus spéciales sur la [illegible] gie des nerfs et ses rapports avec la [illegible]

Parmi les nombreux traités et [illegible] M. Wagner on doit citer : *Étude d'anatomie [illegible] parée du sang* (Beitraege zur vergleichenden [illegible] tomie des Blutes; Leipsick, 1833); *[illegible] mentarium organorum, quæ [illegible] atque animalibus mensiones [illegible]* 1834); *Traité d'anatomie comparée* ([illegible] der vergleichenden Anatomie (Ibid. [illegible] 2 parties), réédité sous le titre de [illegible] *tomie* (Lehrbuch der Zootomie; ibid. [illegible] 2 vol.); *Prodromus historiæ [illegible] minis atque animalium*, etc. (Ibid. [illegible]) *de physiologie comparée* (Beitraege zur [illegible] chenden Physiologie; Ibid., 1838); *[illegible] logicæ tabulæ physiologiam [illegible] riam illustrantes* (Ibid., 1839-18[illegible]); nouvelle édition par Ecker; Ibid. [illegible] *sur l'encyclopédie et la méthodologie [illegible] médicales au point de vue historique* [illegible] der Encyclopaedie und Methodologie [illegible] cinischen Wissenschaften nach [illegible] Ansicht; Erlangen, 1838); *Traité [illegible]* (Lehrbuch der Physiologie; Leipsick, [illegible] 1854-1855); *Atlas d'anatomie comparée* [illegible] zootomicae; Ibid., 1841, in-fol.); [illegible] *struction de la pelagia noctiluca* [illegible] *sation des méduses* (über den [illegible] noctiluca und, etc. Ibid., 18[illegible]; *Rapports entre la physiologie*, [illegible] *siques et la médecine pratique* (über [illegible] haeltniss der Physiologie zu den [illegible] schaften, etc.; Gœttingue, 1842); [illegible] *de physiologie* (Handswœrterbuch der [illegible] logie; Brunswick, 1843 et suiv.), [illegible] vants les plus distingués ont collaboré [illegible] plusieurs articles sont considérés comme [illegible] pression la plus exacte de l'état [illegible] science; *de la Construction de l'organe [illegible] de la raie électrique* (über den [illegible] elektrischen Organs im Zitterrochen; [illegible] 1847); *Nouvelles recherches sur la [illegible] et la terminaison des nerfs* (Neue [illegible] gen über den Bau und die Endigung der [illegible] Ibid., 1848); *Recherches névrologiques* [illegible] gische Untersuchungen; Ibid., 185[illegible]).

M. Rodolphe Wagner est aujourd'hui [illegible] présentants éminents et comme le chef [illegible] ritualisme scientifique, en Allemagne. [illegible] hautement que le dualisme vivant dans [illegible] de l'âme et du corps, l'unité de la race [illegible] et tous les dogmes de la foi philosophique [illegible] théologique ne sont pas démentis par [illegible] des sciences naturelles. C'est lui qui [illegible] dans la 31[e] réunion des naturalistes allemands [illegible] été l'occasion de cette grande discussion [illegible] les savants spiritualistes et les savants [illegible] listes, dans laquelle tant d'esprits [illegible] sont jetés avec ardeur (voy. surtout [illegible] Moleschott, Fichte). Une foule d'ouvrages [illegible] été publiés dans les deux sens. Toute [illegible] mique a été résumée sous ce titre : *[illegible] uber Leib und Seele* (Hambourg, 18[illegible]).

WAGNER (Maurice), voyageur et [illegible] mand, frère du précédent, né en 18[illegible] reuth (Bavière), fut destiné d'abord [illegible] et entra dans une maison de Marseille. [illegible] qu'il fit à Alger, éveilla en lui le goût [illegible] ditions lointaines, et dès lors sa vie [illegible] qu'une suite de voyages et de publications [illegible] tinées à les raconter. Après avoir étudié [illegible] les sciences naturelles et surtout la [illegible] retourna, en 1836, à Alger, parcourut [illegible] toute la province et entra avec nos soldats [illegible]

antine. A son retour, il voulut se fixer à
oourg, mais il se lança bientôt dans un plus
l voyage et parcourut, de 1843 à 1846, les
du Caucase et l'Arménie. Il visita ensuite
e pendant plusieurs années; mais, en 1850,
ourna en Asie, explora la Perse et le pays
Kurdes. En 1852 il passa en Amérique, où
dia à loisir les pays du nord et du centre.
ci les ouvrages qui sont jusqu'à présent le
de toutes ces courses et qui se recomman-
par l'exactitude des descriptions autant que
a simplicité et l'intérêt du récit : *Voyages
la régence d'Alger de* 1836 *à* 1838 (Reisen
r Regentschaft Algier in, etc.; Leipsick, 1841,
.); *le Caucase et le pays des Cosaques* (der
asus und, etc.; Ibid., 1843, 2 vol.): *Voyage en
ride et dans les colonies allemandes du Cau-*
(Reise nach Kolchis, und, etc.; Ibid., 1850);
ige en Perse et au pays des Kurdes (Reise
Persien und, etc.; Ibid., 1852-1853, 2 vol.);
iges dans l'Amérique du Nord (Reisen in
lamerica; Ibid., 1854, 2 vol.). Cette dernière
ication, faite en commun avec M. Scherzer,
annoncée comme le commencement d'un plus
d ouvrage.

AGNER (Georges-Philippe-Éverard), philo-
e allemand, né le 19 mai 1794, à Schoenbrunn,
axe, fit ses études à l'École de Schulpforta et
iniversité de Lipsick, dirigea ensuite pendant
lque temps le collége de Guben et fut nommé,
817, professeur à la *Kreuzschule* de Dresde,
t il devint co-recteur en 1833. Remplacé par
Stillig en 1854, il rentra dans la vie privée.
n doit à M. Wagner, entre autres éditions
es ou savantes, la réimpression du *Virgile*
C. G. Heyne (Leipsick, 1838-1841, 5 vol.),
ichie d'un grand nombre d'intéressantes no-
s linguistiques; et une édition de l'*Elegia ad
'cum Valerianum Corvinum Messalam* (Ibid.,
5); puis un certain nombre de mémoires
stoire littéraire ou de critique philologique,
amment : *la Tragédie grecque et le Théâtre
thènes* (die griechische Tragœdie und das
ater zu Athen. Dresde et Leipsick, 1844).

VAGNER (Richard), compositeur allemand,
à Leipsick, le 22 mai 1813, d'une très-hono-
le famille, reçut à Dresde et à l'université de
ville natale une éducation académique com-
te. Cependant les premières leçons de musique
il avait suivies, avaient fait paraître de bonne
ire son goût et ses dispositions merveilleuses
ir cet art auquel il se consacra tout entier, dès
il eut fini ses études classiques. En 1836, il
int maître de chapelle au théâtre de Magde-
irg. Pendant quatre ans, il séjourna dans di-
ses villes, Kœnigsberg, Dresde, Riga, s'atta-
int aux orchestres de théâtre et poursuivant ses
des de composition. En 1841, il vint à Paris,
passant par Londres, et éprouva, dans la tra-
'sée, une tempête qui lui fournit quelques
pirations musicales. A Paris, au milieu d'em-
'ras et de privations de toute sorte, il acheva
i premier opéra, *Rienzi*, qu'il avait commencé
Riga, et en écrivit un second, *le Hollandais
lant*. Il retourna à Dresde, l'année suivante,
y fit représenter, en 1843, son *Rienzi*, qui
valut la place de maître de chapelle.
M. Wagner écrivit alors une ouverture pour le
ust de Gœthe, puis un *Hommage à Frédéric
bien-aimé*, et *le Banquet des Apôtres* (1844-45).
faisait jouer en même temps deux nouveaux
éras, *Tanhaeuser* et *le Tournoi poétique de Wart-
urg* (Saengerkrieg auf Wartburg; 1845), dont
premier est resté l'expression la plus complète
la révolution musicale tentée par M. Wagner.
Il lui donna pour pendant l'opéra de *Lohengrin*, qu'il écrivit et fit représenter en Suisse, en 1852. Il avait été obligé de se réfugier dans ce pays, à la suite des événements qui éclatèrent à Dresde, au mois de mai 1849, et auxquels il avait été activement mêlé. Accueilli avec empressement à Zurich, il y prit la double direction du cercle musical et de l'orchestre du théâtre. Il a écrit, dans cette ville, un dernier grand opéra: *les Niebelungen*.

La musique de M. Richard Wagner est présentée par lui-même et par tous les critiques allemands comme essentiellement révolutionnaire. D'après les prétentions, plus pompeuses que claires, de ses partisans, il a exercé sur l'art musical une influence décisive et lui a ouvert une ère nouvelle; il a fait cesser le scandale d'une esthétique qui condamnait l'opéra à être vide de pensées et à s'épuiser en tentatives infructueuses; il a secoué de sa molle apathie la médiocrité à la mode; il a créé la seule manière de traiter le drame lyrique qui aille à son essence, identifiant la musique au poëme, ou plutôt tirant lui-même l'une et l'autre d'une même pensée, il a réduit l'opéra à une déclamation notée, sacrifié la beauté classique à l'expression et confondu la musique et la poésie; il est « le musicien de l'avenir. » D'autres, moins enthousiastes, même en Allemagne, ne voient dans cette prétendue révolution qu'une tentative rétrograde; ils ne consentent pas à sacrifier, outre les grandes œuvres des maîtres contemporains, tout Gluck, tout Mozart, Beethoven lui-même, à part quelques productions excentriques de sa vieillesse, pour recommencer Lulli et, tout en constatant dans les drames lyriques de M. Wagner, la simplicité de la forme et la profondeur de la pensée, ils ne reconnaissent en lui qu'un musicien du passé. La France est restée jusqu'à ce jour assez étrangère à ces grands débats de l'esthétique allemande. Ce n'est guère qu'à la suite de l'entrevue des deux empereurs à Stuttgart, où *Tanhaeuser* s'est joué devant eux (septembre 1857), que les journalistes français, historiographes du voyage impérial, ont entretenu le public, avec quelque détail, de la nouvelle réformation musicale. Aujourd'hui certains fragments de M. Wagner circulent dans les concerts de Paris.

Poëte et critique, M. Wagner n'a pas seulement écrit lui-même ses librettos; il a aussi posé et défendu, dans quelques écrits ses théories personnelles. On cite particulièrement : *Opéras et Drames* (Oper und Drama; Leipsick, 1852), et *Trois librettos* (Drei Operdichtungen, etc.; Ibid.). Le célèbre Listz a publié, sous le titre : *Lohengrin et Tanhaeuser de M. Richard Wagner* (Leipsick, 1851, en français; Cologne, 1852, en allemand), une étude sur les principales œuvres et la méthode de ce compositeur.

WAGNER (Jeanne), cantatrice, nièce du précédent, a pris un des premiers rangs sur les scènes lyriques de l'Allemagne; elle excelle surtout dans les rôles héroïques. Elle avait déjà été engagée au théâtre de la cour de Dresde, lorsqu'elle vint à Paris suivre les leçons de Garcia. Elle revint à Dresde, puis passa à Hambourg et à Berlin. Dans cette dernière ville, elle fut nommée, en 1853, cantatrice de la chambre royale. Elle entra, par un mariage, dans la famille d'un riche banquier, et l'on craignit qu'elle ne fût perdue pour le théâtre; mais la crise financière de 1857, en ruinant son beau-père, aura peut-être pour effet de la rendre à l'art.

WAGRAM (Napoléon-Louis-Joseph-Alexandre-Charles BERTHIER, duc et prince DE), sénateur français, né à Paris, le 11 septembre 1810, est le

fils unique du maréchal-prince de Neufchâtel. Ayant hérité de la pairie à la mort de son père (1815) il ne put, à cause de son âge, siéger au Luxembourg qu'en 1836, et fut du petit nombre de ceux qui refusèrent, après l'affaire de Boulogne, de juger le prince Louis, aujourd'hui Napoléon III. Il a fait partie du conseil général de Seine-et-Marne, département dans lequel il possède la magnifique propriété de Grosbois, et, depuis que la révolution de Février l'a éloigné des fonctions publiques, il s'est occupé d'agriculture. Il a été appelé au sénat, dès la fondation (26 janvier 1852). M. de Wagram a épousé, en 1832, la fille du feu comte Clary, cousine germaine de la reine douairière de Suède. Il a été décoré de la Légion d'honneur, le 5 mai 1846.

WAHL (Christian-Albrecht) théologien protestant allemand, né à Dresde, le 1er novembre 1773, étudia dans sa ville natale et à l'université de Leipsick, et devint, en 1801, pasteur des communes de Friessdorf et de Rammelbourg. En 1808, il passa à Schneeberg. Il y resta pendant quinze ans, exerçant une influence salutaire sur les écoles, et obtint, en 1823, une place supérieure dans la ville d'Oschatz. Nommé docteur de la Faculté théologique de Leipsick, il fut appelé, en 1835, à Dresde pour faire partie du Conseil du consistoire et du comité des affaires ecclésiastiques et d'instruction publique.

Outre un ouvrage sur l'éducation : *Propositions et prières adressées aux parents, professeurs et précepteurs, touchant l'éducation de la jeunesse* (Vorschlaege und Bitten an Æltern, etc.; Leipsick, 1808), M. Wahl a publié divers ouvrages théologiques, philologiques et exégétiques : *Introduction historique à l'étude de la Bible*, etc. (Historische Einleitung in die saemmtlichen Bücher der Bibel, etc.; Ibid., 1802); *Quæstiones theologico-dogmaticæ candidatis theologiæ examini sese subjecturis propositæ* (Ibid., 1805); *Introduction historique-pratique à l'étude des Écritures bibliques* (Historisch practische Einleitung in die biblischen Schriften; Ibid, 1820, 2 vol.); *Clavis Novi Testamenti philologica* (Ibid, 1822, 2 vol.; 3e édit., 1843); *Clavis librorum Veteris Testamenti apocryphorum* (Ibid., 1853) : ces deux derniers ouvrages comptent parmi les meilleurs travaux destinés à servir à l'étude de la partie grecque des livres saints.

WAHLBERG (Pierre-Frédéric), naturaliste suédois, né à Gothenbourg, le 19 juin 1800, reçut des leçons d'un ancien disciple de Linné, prit le grade de docteur en médecine (1827), fut nommé professeur adjoint d'histoire naturelle à l'Institut Carolin et devint titulaire en 1828. Il a parcouru le Danemark, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, la France (1828-1829), et exploré, en botaniste, la partie septentrionale de la Suède (1843-1847). Il est chevalier de l'Étoile polaire (1842), et membre de diverses sociétés suédoises et étrangères. Il tient surtout à honneur d'avoir été appelé à remplacer Berzélius (1848), comme secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, dont il faisait partie depuis 1830. Plusieurs familles de plantes ou d'insectes portent son nom.

Ses principaux écrits sont : *Flora gothenburgensis* (1847); *Rapports annuels* (Arsberættelser), adressés à l'Union suédoise des jardins botaniques (1832 à 1839); des mémoires *sur les Fourrages de Suède, sur la Maladie des pommes de terre en Suède* (1845-1846), etc., dans les recueils de l'Académie des sciences de Suède, de l'Académie des sciences militaires, *la Revue des médecins et des pharmaciens*, etc., etc.

Son frère, le géomètre J. A. WAHLBERG, chargé, par le gouvernement suédois, [illegible] scientifique dans l'Afrique méridionale [illegible] séjour de huit ans (1838-1845), [illegible] que les Cafres l'avaient massacré [illegible] rentré dans sa patrie, avec une [illegible] tion zoologique. M. Ch. H. Boheman [illegible] description des insectes qu'il a [illegible] ce titre : *Insecta Caffraria* (Stockholm [illegible]

WAHLBOM (Jean-Guillaume-C[illegible] suédois, né à Calmar, le 16 octobre [illegible] mis, en 1824, à l'Académie [illegible] berg, suivit ensuite l'Académie [illegible] de Stockholm, sous MM. Ling et [illegible] grâce à une pension qu'il obtint [illegible] visita les musées d'Allemagne, [illegible] talie. De retour à Stockholm [illegible] nommé professeur de dessin à [illegible] suite d'une longue maladie, il [illegible] en Savoie, et a résidé depuis à [illegible]

On cite surtout de lui : *Portraits* [illegible] 1520 à 1632 (Fosterlændska [illegible] tions historiques de K. A. Nicander [illegible] *sins relatifs aux Ases* (Teckn[illegible] 1832); *Album lithographique* [illegible] l'un des collaborateurs du *M*[illegible] *historique*, publié par M. G. H. [illegible]

WAILLY (Barthélemy-Alfred [illegible] français, né à Paris le 10 décembre [illegible] petit-fils du savant grammairien [illegible] siècle dernier, Noël-François de [illegible] professeur de rhétorique au collège [illegible] jourd'hui lycée Napoléon), puis [illegible] proviseur du même établissement [illegible] dans l'enseignement, par les nombreuses [illegible] pressions qu'il a données du *Nouveau* [illegible] *naire latin-français* (1829, in-8), [illegible] *Dictionnaire français-latin* (1832, [illegible] *Nouveau Dictionnaire de versification* [illegible] *latines* (1839, in-8). On cite aussi de [illegible] médie, *l'Adjoint et l'Avoué*, en deux [illegible] une *Épître à J. J. Rousseau*, couronnée [illegible] cadémie française (25 août 1826); [illegible] d'auteurs latins, des traductions, etc.

WAILLY (Gabriel-Gustave DE), frère [illegible] cédent, né à Paris le 13 juin 18[illegible] maître des requêtes au conseil d'État [illegible] vement chef de la division centrale [illegible] tariat général, puis inspecteur général [illegible] cienne liste civile, s'est fait connaître [illegible] ture, comme auteur dramatique. Il a [illegible] *Mort dans l'embarras*, comédie en [illegible] (1825); *Amour et intrigue*, drame [illegible] ler, en cinq actes et en vers (1826); *la* [illegible] *le Testament d'une Anglaise*, comédie [illegible] actes (1827); *l'Attente*, drame en un [illegible] vers (1838), sous le pseudonyme de [illegible] *Sénan*; etc.

WAILLY (Armand-François-Léon [illegible] teur français, né à Paris, le 28 juillet [illegible] cousin germain des précédents. Il s'est [illegible] marquer par sa collaboration à nos meilleurs [illegible] cueils littéraires et par des traductions [illegible] glais. Nous citerons de lui, parmi ses [illegible] originales : *Angélica Kauffmann* ([illegible] in-8); *les Curiosités philologiques*, [illegible] *bliothèque de poche*; puis parmi ses [illegible] *Tom Jones*, de Fielding (1841, 2 vol.), [illegible] de miss Burney (1843); *Vie et opinions de* [illegible] *Shandy*, de Sterne (1848); *l'Histoire d'*[illegible] de John Lingard (1843-44, 6 vol.); [illegible] des *OEuvres* de Walter Scott (18[illegible] les *Poésies complètes* de Robert Burns [illegible] *Henry Esmond* et les *Mémoires de Barry* [illegible]

ıackeray; etc. Depuis le milieu de 1857, on de Wailly rédige dans l'*Illustration* la ıique littéraire.

ıILLY (Joseph-Noël, dit Natalis DE), érudit ıis, membre de l'Institut, né à Mézières, le ıi 1805, est aussi petit-fils du célèbre gram- en de ce nom. Après s'être fait recevoir avo- il entra aux Archives et y fut, après 1830, ıé chef de la section administrative. Se con- nt alors tout entier à l'étude des chartes et nciens diplômes, il fit paraître, en 1838, *léments de paléographie* (2 vol. gr. in-4), t exposée toute la science de l'archiviste graphe. Élu le 14 mai 1841, membre de l'A- nie des inscriptions et belles-lettres, il a osé, pour *les Mémoires* de cette compagnie, *la Bibliothèque de l'École des chartes* et *urnal des savants*, un certain nombre de rtations sur des points de paléographie et toire de France, entre autres : *sur des Frag- s de papyrus écrits en latin et déposés à la othèque royale et au musée de Leyde* (1842); *ıen de quelques questions relatives à l'ori- des chroniques de Saint-Denis* (1847): *sur 'ablettes de cire, conservées au Trésor des tes ; sur Geoffroy de Paris; sur un Opuscule yme, intitulé :* Summaria Brevis, etc. (1849), *nen critique de la vie de saint Louis*, par 'roy de Beaulieu (1844); *Notice sur Guil- ıe Guiart* (1846). Il a fourni aussi des arti- à *la Gazette littéraire* et à *l'Annuaire de la 'té d'histoire de France*. M. N. de Wailly, a . publié le tome XXIII de la grande collec- des Historiens de France.

la mort de M. Guérard, dont il avait été i, il fut appelé à le remplacer au département manuscrits de la Bibliothèque impériale. Il été nommé conservateur, par décret du 11 ı 1854. Il avait été décoré le 10 mars 1839.

AITZ (Georges), historien allemand, né, le 9 bre 1813, à Flensborg (Schleswig), passa, du ı de sa ville natale, aux universités de Kiel e Berlin, où il étudia le droit et l'histoire 32-36). Collaborateur actif des *Annales* de anke et des *Monumenta Germaniæ historica*, ıs par M. Pertz, il explora, pendant plusieurs ıes, les bibliothèques de Copenhague, de ı, de Montpellier, de Paris, de Luxembourg, 'rèves, etc., rentra dans son pays et fut mé, en 1842, professeur à Kiel.

ı 1848, M. Waitz prit part aux mouvements ıiques. Membre du gouvernement provisoire Rendsbourg, il fut envoyé à Berlin pour dé- re les intérêts des duchés de Schleswig et Hol- ı, et, plus tard, il fut nommé député à l'As- blée nationale de Francfort. Il s'y distingua ni les membres de ce parti qui tenta d'é- ir l'unité germanique par la voie des ré- ıes, et il quitta l'Assemblée avec MM. Gagern Dahlmann. Il accepta alors une chaire acadé- ue à l'université de Gœttingue.

. Waitz, considéré comme un des historiens nands les plus distingués de l'époque, appar- t à l'école de M. Ranke. Le but de ses efforts le mettre les faits dans tout leur jour, sans ıoser jamais son jugement au lecteur. Aussi 'e d'ornement littéraire que d'appréciation, la nte de l'emphase le conduit à manquer par- de chaleur et de vivacité dans le récit. Il faut r, parmi ses principaux ouvrages : *l'Histoire la Constitution allemande* (Deutsche Verfas- gsgeschichte; Kiel, 1843-1847, 2 vol.), qui ıse sur une étude sérieuse des sources, et t la disposition et l'exposition excellentes nent toute la mesure des progrès accomplis par les historiens allemands, depuis Eichhorn, et *l'Histoire du Schleswig et du Holstein* (Schleswig-Holsteinsche Geschichte; Gœttingue, 1851-1854), un des chefs-d'œuvre de ce genre d'étude historique. En recherchant les matériaux de ce travail, M. Waitz trouva tant de documents nouveaux sur le rôle de la ville de Lubeck pendant la Réforme, qu'il fut amené à publier un ouvrage, plus complet et plus spécial encore : *la Monographie de Wullenwever*, homme d'État des villes hanséatiques au XVIe siècle (3 vol.), cet ouvrage est d'un grand intérêt pour l'histoire de la bourgeoisie au XVIe siècle.

On a encore de M. Waitz, les deux ouvrages *sur la Vie et la doctrine d'Ulfilas* (über das Leben und die Lehre des Ulfilas; Hanovre, 1840), et *l'Ancien droit des Francs saliques* (das alte Recht der Salischen Franken; Kiel, 1846); puis divers travaux pour *les Monumenta Germaniæ historica*, entre autres, les éditions suivantes : *Widukind;* une série de *Biographies du temps des Saxons; Marianus Scotus, Ekkehardus Urangiensis, Annalista Saxo; Gesta Trevirorum, les Histoires épiscopales de Metz, Toul et Verdun*, les auteurs français *Ademar, Hugo de Fleury*, et enfin, l'édition *des Nordalbingischen Studien*, qu'il fit en commun avec Ratjen. Il a pris part à l'écrit de circonstance, *les Droits du duché de Schleswig* (das Staats- und Erbrecht des Herzogthums Schleswig; Kiel, 1849), qui fut publié à l'occasion de la guerre du Danemark et du duché de Schleswig-Holstein.

WAITZ (Théodore) philosophe allemand, né à Gotha, le 17 mars 1821, étudia à Iéna la philologie et les mathématiques qui n'étouffèrent pas son penchant pour la philosophie. De 1842 à 1843 il parcourut l'Italie et la France, recueillant les matériaux d'une nouvelle édition de la *Logique d'Aristote* (Organon; Leipsick 1844-1846, 2 vol.), et fut nommé, à son retour, professeur adjoint de philosophie à Marbourg.

Dans ses ouvrages M. Waitz, condamnant les théories idéalistes de Fichte, Schelling et Hegel, remonte à Kant et subordonne la philosophie tout entière à la science de l'âme. Il traite de préférence la psychologie et la pédagogie. On cite de lui : *Fondements de la psychologie* (Grundlegung der Ps.: Hambourg et Gotha 1846): *la Psychologie traitée comme science naturelle* (Lehrbuch der Psych. als Naturwissenschaft; Brunswick 1849): *Pédagogie générale* (Allgemeine Paedagogik; Ibid., 1852), etc.

WALDAU (Max). Voy. HAUENSCHIED.

WALDECK (Famille DE), maison souveraine d'Allemagne, élevée à la dignité comtale en 1193, et admise parmi les princes du saint Empire en 1712. Elle comprend deux lignes : celle des princes de Waldeck et Pyrmont, dont les États contiennent 58000 habitants dans les quatre cercles de Twiste, Eisenberg, Eder et Pyrmont, et celle des comtes de Waldeck, Pyrmont et Limpourg.

WALDECK (Maison princière et souveraine DE), Prince régnant : *George-Victor*, né le 14 janvier 1831, successeur (15 mai 1845) de son père le prince George-Fréderic-Henri, sous la tutelle de sa mère (*voy.* ci-après); majeur le 14 janvier 1853; marié le 26 septembre 1853 à la princesse *Hélène*, née le 12 août 1831, fille de feu Guillaume, duc de Nassau, dont il a deux filles : *Sophie*-Nicoline, née le 27 juillet 1854, et Pauline-Emma-Auguste-Herminie, née le 19 octobre 1855. Son frère le prince *Wolrad*-Melandre, né le 24 janvier 1832, est lieutenant au 4e régiment de cuirassiers dans l'armée prussienne. Il a deux sœurs : la princesse

Auguste-Amélie-Ida, mariée au comte régnant de Stolberg-Stolberg, et la princesse *Herminie*, mariée au prince héréditaire de Schaumbourg-Lippe. Sa mère, la princesse douairière *Emma*, née le 20 mai 1802, fille de feu Victor-Charles-Frédéric, prince d'Anhalt-Bernbourg-Schaumbourg, mariée au prince George-Frédéric Henri, le 26 juin 1823, veuve le 15 mai 1845, a été nommée, par le testament de son époux, tutrice de ses enfants et régente de la principauté jusqu'à la majorité de George-Victor. Ses pouvoirs, prorogés de quelques mois, ne cessèrent que le 17 août 1852, époque où fut inaugurée une nouvelle constitution donnée du consentement des États.

La famille princière de Waldeck comprend en outre la tante du prince régnant, *Ida*, princesse-régnante de Schaumbourg-Lippe (voy. Lippe); son oncle, le prince *Hermann*-Léon-Chrétien, né le 12 octobre 1809, colonel-commandant les troupes de Waldeck, marié le 2 septembre 1833 à la princesse Agnès, née le 2 octobre 1814, fille de François comte Teleki-Szék; et ses cousins Albert-Georges-Bernard-Charles, né le 11 décembre 1841, Erich-George-Hermann-Constantin, né le 20 décembre 1842, Henri-Charles-Auguste-Hermann; né le 20 mai 1844, tous trois fils de feu *Charles*-Chrétien, oncle de George-Victor, et de la princesse *Amélie*-Henriette-Julie, née le 4 avril 1814, fille de *Charles* comte de Lippe-Biesterfield, mariée le 13 mars 1841, veuve le 19 juillet 1846.

Waldeck (Branche cadette des comtes de). Comte régnant : *Adalbert*-Guillaume-Charles, né le 19 février 1833, comte de Waldeck, Pyrmont et Limpourg, comme successeur de son père le comte *Charles*, mort le 21 janvier 1849, lieutenant aux gardes du corps de l'électeur de Hesse. Son frère *Richard*-Casimir-Alexandre-Charles-Louis-Henri, né le 26 décembre 1835, lieutenant au 1er régiment de hussards de la Hesse-Électorale, a hérité d'une partie du comté de Limpourg-Gaildorf en Wurtemberg. Sa sœur *Mechtilde* a épousé le comte de Bentinck (voy. ce nom. Une autre sœur, *Agnès*-Ferdinande-Frédérique-Louise-Caroline, née le 23 juillet 1827, s'est mariée le 29 janvier 1853 à Curt-Charles-Louis-Frédéric-Ernest comte Puckler de Limpourg. La comtesse douairière *Caroline*, née comtesse Schilling de Constadt, née le 2 février 1798, mariée le 25 avril 1819 à *Charles* comte de Waldeck, veuve le 21 janvier 1849, et tutrice du comte régnant.

WALDECK-ROUSSEAU, ancien représentant du peuple français, est né à Rennes (Ille-et-Vilaine) en 1812. Après avoir achevé ses études de droit, il se fit inscrire au barreau de Nantes. Sous le règne de Louis-Philippe, il professait des opinions libérales et il fit même partie de la Société des Droits de l'homme. Après la révolution de Février, il se présenta aux suffrages des électeurs de la Loire-Inférieure et fut nommé représentant du peuple par 86,329 voix, le cinquième sur une liste de treize élus. Membre de la gauche modérée, il soutint la politique du général Cavaignac. Après l'election du 10 décembre, il combattit le gouvernement de Louis-Napoléon, réclama la liberté de la presse et des clubs, et se prononça contre l'expédition de Rome. Il ne fut pas réélu à l'Assemblée législative et reprit sa place au barreau de Nantes.

WALDEGRAVE (William Waldegrave, huitième comte de), pair d'Angleterre, né en 1788, à Navestock (comté d'Essex), appartient à une famille élevée en 1685 à la pairie héréditaire. Dans sa jeunesse il entra dans la marine royale, prit part aux guerres de l'Empire et commanda le vaisseau *la Revenge* au bombardement de Saint-Jean-d'Acre (1840). Nommé [illegible] il fut admis peu de temps après [illegible] 1846, il hérita des titres de [illegible] siége à la Chambre des Lords. [illegible] votes du parti libéral. De deux [illegible] sept enfants; l'héritier de sa pairie [illegible] fils, William-Frédéric, vicomte [illegible] 1851.

WALDOR (Mélanie Villenave [illegible] de lettres française, née à Nantes [illegible] 1796, fut élevée sous les yeux de [illegible] cond littérateur, mort en 18[illegible] Restauration, elle ne commença [illegible] 1830; son premier essai fut un [illegible] *l'Écuyer Daubernon* (1831, in-8 [illegible] donné, en 1835, un recueil de [illegible] *cœur* (in-8), qui attestait le [illegible] du goût, elle se remit à faire des [illegible] tacha à peindre de préférence les [illegible] poraines. Elle publia successivement [illegible] *la vie intime* (1836, in-8); *la* [illegible] in-8); *l'Abbaye de Fontenelle* [illegible] *la Coupe de corail* (1842, 2 vol. [illegible] *Vendéen* (1843, 2 vol. in-8); *le* [illegible] *berg* (1844, 2 vol. in-8); *Charles* [illegible] 2 vol. in-8); *les Moulins en* [illegible] in-8), etc. Elle a aussi écrit pour [illegible] *Heures de récréation* (1836), et [illegible] *l'École des jeunes filles* (1841) [illegible] actes et en prose qui n'a pas [illegible] ces derniers temps, elle a [illegible] sous le nom d'*un Bas-Bleu* et [illegible] pièces de vers à Louis-Napoléon [illegible] ratrice Eugénie (1853), à Napoléon [illegible]

WALDORP (Antoine), peintre [illegible] à T'Bosch, près de la Haye, en [illegible] cette dernière ville, et se consacra [illegible] villes et aux marines. Il a fait [illegible] salons de Paris, et a principalement [illegible] *Marine*, *Mer agitée* (1845); [illegible] *Ville en hiver*, au musée de Harlem [illegible] *dans le Zuiderzée* (1846-1850); [illegible] *Eau calme*, admis à l'Exposition [illegible] Paris, où il a obtenu une mention [illegible] Waldorp est chevalier du Lion [illegible] la Couronne de Chêne, de l'ordre de [illegible]

WALEWSKI (Florian-Alexandre [illegible] lonna, comte), homme politique [illegible] teur, ministre, est né le 4 mai 1810 [illegible] lonaise, après avoir montré, dans [illegible] cation, une précoce activité d'esprit [illegible] l'âge de dix-neuf ans, à Londres [illegible] gociations en faveur de la Pologne [illegible] mes d'État les plus éminents de l'[illegible] restèrent depuis en relation avec [illegible] volution de Juillet, honoré de [illegible] d'Orléans, il pouvait espérer, dans [illegible] devint capitaine du 4e régiment de [illegible] rapide avancement, lorsque, [illegible] sive des garnisons, il donna sa [illegible] vait arriver à la vie politique par [illegible] la littérature, et il se fit connaître [illegible] la société parisienne de cette [illegible] homme du monde, comme [illegible] auteur dramatique. On cite de [illegible] brochures : *un Mot sur la* [illegible] (1837, in-32), et *l'Alliance anglaise* [illegible] Il était un des fondateurs et des [illegible] *Messager*. Au théâtre, il passe pour [illegible] boré à *Mademoiselle de Belle-Isle* [illegible] Dumas (1839); il a donné ensuite [illegible] *l'École du monde, ou la Coquette* [illegible] comédie en 5 actes, à laquelle [illegible] Aubert, selon la *France littéraire* [illegible]

nne à celle-ci une qualification singulière, apporté une très-importante collabora- ·ette pièce, représentée au Théâtre-Fran- ; 8 janvier 1840, avec un luxe d'ameuble- ·eu ordinaire sur cette scène, n'eut qu'un uccès.

ıème année, M. Walewski entra dans la e diplomatique. M. Thiers, devenu prési- n cabinet du 1er mars, acquit *le Messager* ıa à son rédacteur une mission en Égypte. ; ministère de M. Guizot, M. Walewski ıussi diverses missions; il était attaché à la n de Buénos-Ayres, lorsqu'éclata la révo- de 1848.

·s l'élection du 10 décembre, d'anciennes ns avec quelques-uns des hommes les plus ·s au président, servirent sa fortune. Dès l se rendit, avec le titre de plénipotentiaire ıvoyé extraordinaire, à Florence, d'où il à Naples. En 1854, il devint ambassadeur . Grande-Bretagne. Au 7 mai 1855, il fut . à remplacer M. Drouyn de l'Huys, démis- ire, au ministère des affaires étrangères, ıt lui qui eut la mission délicate de régler nos relations avec les différentes puissances ırope, pendant la dernière période de la d'Orient, ainsi que l'honneur de présider, plénipotentiaire de la France, les confé- du Congrès de Paris, et de signer le traité ıvril 1856. Il présida aussi les nombreuses ınces qui ont eu lieu de nouveau à Paris égler les détails de l'application du traité 1858). M. le comte Walewski est entré au ·e 26 avril 1855. Il est, depuis le 3 décem- 52, grand officier de la Légion d'honneur.

LFERDIN (Henri), physicien français, né ·res (Haute-Marne), le 8 mai 1795, entra encore dans l'administration des douanes, ınt directeur du matériel des finances. Il ingua par d'utiles applications de la science trôle des produits soumis aux agents du . Il devait être toute sa vie un savant pra- Ami d'Arago, qui l'associa à plusieurs de vaux, il s'appliqua surtout à l'étude de la ue et de la géologie. Il contribua au suc- ı forage de ce fameux puits de Grenelle ·asion duquel la municipalité parisienne ı une si généreuse persévérance. Ce fut ·ette circonstance que M. Walferdin, se à des recherches opiniâtres, inventa son ·mètre *à maximâ* à déversement, et qu'il , avec Arago et Dulong, la loi de variation empérature croissante avec la profondeur rieur du globe. Le même principe du dé- ent, heureusement modifié, le conduisit ·momètre *à minimâ*, qui permet de consta- c précision les variations de la tempéra- ıx diverses hauteurs de l'atmosphère.

ıi les instruments inventés par M. Walfer- faut citer l'*hypsothermomètre* ou thermo- donnant les hauteurs des stations accessi- remplaçant avantageusement le baromètre; *baromètre* ou sonde marine, qui indique fondeurs verticales de la ligne de sonde; momètre *à maximâ* à bulle d'air; le ther- re *à minimâ* modifié de Rutherford; di- ıermomètres différentiels à alcool et mer- et des thermomètres métastatiques d'une e délicatesse.

848 M. Walferdin fut nommé commissaire vernement provisoire dans la Haute-Marne. nctions administratives l'empêchèrent de r ce mandat politique. Élu représentant du dans ce département, le quatrième sur ·ar 31 715 voix, il donna sa démission de e de chef aux douanes, et vint siéger à la Constituante, dans les rangs du parti démocratique modéré. Après l'élection du 10 décembre il se rapprocha de la gauche par ses votes et son opposition à la politique de l'Élysée. Il ne fut pas réélu à la Législative.

M. Walferdin ne s'enferme pas dans le domaine exclusif de la science; c'est un disciple fidèle du XVIIIe siècle, dont il aime autant les artistes que les écrivains. Sous la Restauration, il a publié une édition complète des *OEuvres* de Diderot, son compatriote. Il s'est formé une collection des meilleurs tableaux du peintre Fragonard.

WALKER (N....), aventurier américain, est né vers 1820, dans le Ténessee, d'une honorable famille d'origine écossaise. Destiné au barreau, il fut envoyé en Allemagne, où il apprit avec facilité l'allemand, le français, l'italien, l'espagnol. Il commença, à Heidelberg, l'étude de la médecine, puis vint à Paris suivre les cours de la Faculté et des hôpitaux. Il retourna aux États-Unis, sans être médecin ni avocat. En 1849, il s'établit à la Nouvelle-Orléans, et acheta une part de propriété dans le journal *the Crescent*, le principal organe des flibustiers. Il en devint bientôt rédacteur en chef, poussa vivement à l'envahissement de Cuba, et quitta le journal et la ville après l'échec de l'expédition et la misérable fin de Lopez.

En 1850, M. Walker passa en Californie et fut d'abord, à San-Francisco, rédacteur du *Herald*. Il se fixa ensuite, comme avocat, à Marysville et y eut un grand succès. Mais, en 1853, la révolte de la province de Sonora, contre Santa-Anna, réveilla ses instincts d'aventurier : il se jette dans le Mexique avec quelques hommes; mais il en est rudement repoussé par les forces du dictateur. Il revient en Californie, est arrêté et mis en jugement pour violation des lois de la neutralité; il se défend avec force et est acquitté. Peu après, il était délégué à la Convention démocratique de la Californie, et prenait en main la rédaction du *States-Journal* de Sacramento.

Toutes ses pensées le portèrent bientôt vers un plus grand dessein. On dit que ce fut la lecture du livre de M. Squier (voy. ce nom) sur le Nicaragua qui lui inspira de tenter dans cette province une entreprise audacieuse dont le succès devait tourner à la fois à sa fortune personnelle et à l'agrandissement des États-Unis. Après s'être assuré des intelligences dans le pays, il s'y rend avec soixante-cinq hommes déterminés, sur un brick, *la Vesta*, se donne, en débarquant, le titre de général, se joint au parti démocratique qu'il aide à reprendre le pouvoir sur le parti sacerdotal, et se trouve bientôt maître de tout le pays. Le parti démocratique se soulevant aussitôt contre son usurpation, Walker se retire dans le Honduras, s'y forme un parti grossi de gens qui viennent de la Californie, reprend l'avantage, le perd pour le reprendre encore, au milieu de luttes sanglantes. Rien de plus obscur et de plus contradictoire que les récits qui arrivent en Europe sur l'aventurier et son histoire. Tantôt il a formé un État nouveau; il a reconstitué l'ancienne république de l'Amérique du centre, pour l'annexer aux États-Unis; son pouvoir est reconnu, régulier, légitime; son administration puissante, prospère. Tantôt on annonce qu'il est renversé, poursuivi, chassé, qu'il a trouvé la fin misérable dont il est digne. Puis l'on parle des préparatifs d'une expédition nouvelle; la lutte recommence, plus incertaine et plus cruelle. A la fin de 1857, Walker, dénoncé publiquement, comme un audacieux perturbateur, à la surveillance et aux rigueurs du gouvernement, préparait, d'une façon plus au moins clandestine, une dernière tentative

d'envahissement, sur laquelle les journaux d'Europe accusaient l'ambition américaine de fermer volontairement les yeux.

Le général Walker est un des types les plus complets de ce qu'on a appelé le flibustérisme américain; il a de la résolution, du sang-froid, de l'énergie, de l'inhumanité. Mais il a gardé, assure-t-on, au milieu de sa vie sanglante d'aventurier, les allures et toute la distinction d'un gentleman.

WALLACE (sir John-Alexander Dunlop Agnew), général anglais, né le 10 avril 1775, appartient à une bonne famille d'Écosse. Entré à douze ans au service militaire (1787), il compta, ce qui est à peu près sans précédent, soixante-dix ans de présence sous les drapeaux. Il rejoignit d'abord le 74ᵉ régiment d'infanterie aux Indes et fut aide de camp de son oncle le colonel H. Maxwell, puis de lord Cornwallis; il fit ses premières armes dans la campagne contre Tippoo-Saïb et assista à la prise de son camp, ainsi qu'à trois batailles rangées. Après avoir fait partie de l'expédition de Minorque, en 1796, il fut attaché au corps d'armée de sir Ralph Abercromby, destiné à envahir l'Égypte, se distingua aux batailles d'Alexandrie, de Rosette et du Caire, et passa ensuite, en qualité de colonel, dans la Péninsule. A Busaco, ce fut à l'attaque vigoureuse qu'il sut faire à propos que les Anglais durent l'avantage, et lord Wellesley parla de sa conduite avec les plus grands éloges. Son intrépidité ne fut pas moins remarquable à Fuentes d'Oñor et à Salamanque. En 1815, il commanda une des brigades de l'armée d'occupation de Paris. Major général en 1817, sir A. Wallace fut nommé chevalier commandeur du Bain en 1833, et général d'armée en 1851. — Il est mort dans le comté de Wigton le 10 février 1857.

WALLON (Henri-Alexandre), historien français, membre de l'Institut, né à Valenciennes, le 23 décembre 1812, fut, de 1831 à 1834, élève de l'École normale, fut reçu agrégé d'histoire et suivit avec éclat la carrière de l'enseignement. Maître de conférences à l'École normale, en 1840, il devint, à la même époque, suppléant de M. Guizot à la Sorbonne. Après la révolution de Février, ses travaux sur l'esclavage et ses relations avec M. Schœlcher, devenu président de la commission pour l'abolition de l'esclavage, le firent choisir pour secrétaire de cette commission, et ces fonctions lui valurent, dans les élections de la Guadeloupe, le mandat de second suppléant à l'Assemblée constituante, où il ne fut pas appelé à siéger. Aux élections de 1849 pour la Législative, il fut porté sur la liste du parti modéré, dans le département du Nord, et élu le neuvième sur vingt-quatre, par 92290 suffrages. Il y fit partie de la majorité dévouée à la politique contre-révolutionnaire. Néanmoins, à l'occasion de la loi du 31 mai 1850, qui restreignait le suffrage universel, pensant que l'Assemblée, par cette loi, outre-passait les pouvoirs qu'elle avait reçus, il donna sa démission. M. H. Wallon, professeur titulaire d'histoire et de géographie moderne à la Sorbonne, a été élu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, comme successeur de Quatremère de Quincy en 1850. Il a été décoré au mois d'avril 1847.

On a de lui : *Géographie politique des temps modernes* (1839); *de l'Esclavage dans les colonies* (1847), servant d'introduction à l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* (1848, Imprim. royale, 3 vol.), couronnée par l'Institut, savant travail, l'auteur attribue la plus grande part à l'influence du christianisme sur l'abolition de l'esclavage; *la Sainte Bible résumée dans* [illegible] *enseignements* [*Ancien Testament* [illegible] *de la Croyance due à l'Évangile* [illegible]

WALPOLE (Spencer-Horace), [illegible] homme politique anglais, né en [illegible] à l'université de Cambridge, où il [illegible] loquence et un prix pour le meilleur [illegible] le caractère et la politique de [illegible] mis au barreau en 1831 par la Société [illegible] Inn, dont il est devenu bâtonnier [illegible] plaida bientôt avec un grand [illegible] cours de la Chancellerie. En [illegible] Conseil de la reine et fut envoyé à la [illegible] des Communes par le bourg de [illegible] naissances spéciales lui acquirent [illegible] torité auprès de ses collègues [illegible] tout dans les débats auxquels [illegible] 1849, les lois relatives à la [illegible] le bill des titres ecclésiastiques.

Lors de l'arrivée du parti [illegible] voir, M. Walpole sacrifia sa [illegible] reau de la Chancellerie pour [illegible] les fonctions de secrétaire d'[illegible] qu'il garda jusqu'aux élections [illegible] 1853); on lui doit le bill d'orga[illegible] lice des comtés. Il est rentré au [illegible] l'intérieur dans le nouveau [illegible] février 1858). Quoique placé [illegible] l'opposition, c'est un homme [illegible] pecté de tous les partis, mais [illegible] bienveillant répugne aux intrigues [illegible] politiques. Il est président du Great [illegible] way, une des plus considérables [illegible] l'Angleterre.

WALPOLE (John), diplomate [illegible] 1787, est frère du présent comte d'Or[illegible] nom). Ayant embrassé la carrière [illegible] les campagnes de la Péninsule et [illegible] blessé au siége de Burgos; il se [illegible] avec le grade honoraire de lieutenant [illegible] De 1827 à 1831 il siégea parmi les [illegible] Chambre de Communes, où il [illegible] parlementaire, devint secrétaire de [illegible] ston et fut envoyé au Chili en qualité [illegible] général (1833), puis de chargé d'affaires [illegible] est rentré en 1849 dans la vie privée.

Walpole (Frédéric), marin anglais [illegible] 1822, est fils du présent comte d'Orford [illegible] du précédent. Il est lieutenant de vaisseau [illegible] publié un ouvrage intitulé : *Cinq ans* [illegible] *tion dans le Pacifique* (Five years in the [illegible] in-8).

WALSH (Joseph-Alexis, vicomte [illegible] français, né le 25 avril 1782, au château [illegible] zant en Anjou, appartient à une [illegible] catholique originaire d'Irlande et [illegible] blir en France à la suite des Stuarts [illegible] tout jeune en émigration, il fit ses [illegible] lége des jésuites de Liége, rentra à [illegible] Consulat, et obtint peu de temps après [illegible] d'inspecteur de la librairie dans les [illegible] l'ouest. Lorsque cette branche d'[illegible] fut supprimée il fut nommé [illegible] près la monnaie de Nantes, puis [illegible] postes de la même ville. Démissionnaire [illegible] il est resté fidèle à ses convictions [illegible] pris une part active aux travaux de la [illegible] timiste; après avoir rédigé en chef la [illegible] *Normandie* et l'*Écho de la jeune France* [illegible] rigé l'*Encyclopédie catholique*, il [illegible] *Mode*, *la Gazette de France*, l'[illegible] *que*, etc.

Royaliste et catholique, M. Walsh [illegible] service de cette double cause, [illegible]

s, dont la plupart ont eu un grand succès
gue. Nous rappellerons : *Adam* et *la Fille*
ab, essais malheureux de poëmes en prose;
s vendéennes (1825, 2 vol. in-8), dont les pre-
s éditions furent aussitôt enlevées; *Lettres*
Angleterre (1830, in-8): *Exploration de la*
endie (1835, in-8); *Tableau poétique des fêtes*
ennes (1836, in-8; 8e édit. augmentée, 1857),
s meilleurs écrits de l'auteur, et pour le-
e *Génie du christianisme* lui a servi de mo-
Journées mémorables de la révolution fran-
(1839-1840, 5 vol. in-8); *Vie de Mme de*
ié (1841, in-18); *Souvenirs de cinquante ans*
in-8); *Versailles et le Palais-Royal* (1847,
les Paysans catholiques (1848, in-8); *Album*
âteau de Blois (1851, in-4). Comme littéra-
il a encore donné quelques romans histori-
des *Mélanges* (1832, in-8); *Histoires, con-*
nouvelles (1838, in-8); *Légendes* (1841, in-
Souvenirs et impressions de voyages (1856,
; *Histoires, contes et nouvelles* (1847,
etc.
vicomte Walsh a deux neveux, le comte
ald Walsh, né à Liége, en 1792, et auteur
cles de journaux et de *Notes sur la Suisse et*
e (1823, in-8), réimprimées en 1834 sous le
de *Voyage en Suisse, en Lombardie et en*
ont (2 vol. in-8), et le comte Olivier de
h, devenu, depuis 1853, chambellan de
éon III.

LSH (Robert), publiciste américain, né à
more (Maryland), en 1784, fut élevé au col-
atholique de cette ville, puis au collége des
es de Georges-Town (Colombie). Après un
er voyage en Europe, il commença à vingt-
ns la pratique du droit, qu'il abandonna
se jeter entièrement dans la carrière litté-
Il avait débuté déjà depuis assez longtemps
un recueil périodique de New-York, *the*
lio par des articles qui attirèrent l'atten-
et en 1809 il fit paraître une brochure contre
itique et le gouvernement de Napoléon, qui
quatre éditions successives en Angleterre.
11, il essaya de fonder la première revue
strielle des États-Unis, *the American Review*
tory and politics, qui ne vécut alors que
ans, et à laquelle il rendit plus tard une
lle existence de dix années (1827). Il a en-
ondé, en 1821, le journal *the National ga-*
qu'il rédigea quinze ans, et dirigé l'*A-*
an Magazine of foreign literature.
Walsh a publié dans le même temps diver-
ochures : *An appeal from the jugements of*
Britain, respected the united states of
ica (1819); *Essay on the future state of Eu-*
1821), etc., et un choix de ses principaux
s de journaux, sous le titre de *Didactics*
). Établi à Paris, depuis 1837 jusqu'à ces
res années, en qualité de consul des États-
M. Walsh est resté le correspondant en titre
tional intelligencer et du *Journal of com-*
de New-York.

LSIN-ESTERHAZY (Louis-Joseph-Ferdi-
, général français, né à Nîmes, le 18 mai
descend du comte Esterhazy qui commanda
ouis XV un régiment de hussards hongrois.
, en 1826, à l'École polytechnique, il en-
n 1831, au 5e d'artillerie, comme lieutenant
ond, et passa l'année suivante en Afrique.
écembre 1833, il fut cité au rapport du gé-
Desmichels pour son intrépidité dans l'af-
le Tamzouat et nommé, quelques semaines
ard, capitaine. Après dix ans de brillants
es il fut promu chef d'escadron au 2e des
(1842), dirigea les affaires arabes de la
province d'Oran (1844), se signala dans la répression de la révolte des Djaffras (1845) et fut mis à la tête du 2e de chasseurs d'Afrique (1847). Il ne rentra en France qu'en 1850. Général de brigade, le 10 mai 1852, il commanda les départements du Gard et de l'Eure. En 1855, il rejoignit l'armée d'Orient, battit l'ennemi aux environs d'Eupatoria (2 octobre), et reçut le commandement provisoire de la division de cavalerie du deuxième corps. Le 18 mars 1856 il fut élevé au rang de général de division et bientôt après appelé aux fonctions d'inspecteur général de cavalerie. Chevalier de la Légion d'honneur en 1836, il a été nommé commandeur le 28 décembre 1855. — Le général Walsin-Esterhazy est mort à Marseille le 1er septembre 1857.

WALSINGHAM (Thomas de Grey, 5e baron), pair d'Angleterre, né en 1804, à Chelsea, descend d'un magistrat élevé, en 1780, à la pairie héréditaire. Après avoir fait ses études à l'université de Cambridge, qui lui conféra, en 1842, le diplôme de docteur ès lettres, il fut admis en 1827 au barreau. En 1839 il prit la place de son père à la Chambre des Lords, où il s'associe aux votes du parti conservateur. Marié deux fois, en 1842 et 1847, il a trois enfants, dont l'aîné, Thomas de Grey, est né en 1843 à Londres.

WALTER (Ferdinand), jurisconsulte allemand, né à Wesslar, en Bavière, le 30 novembre 1794, fit ses études au gymnase de Cologne, où il s'occupa surtout des mathématiques et des sciences naturelles. Après avoir pris part à la guerre de l'indépendance allemande, il revint, en 1814, étudier le droit à Heidelberg. Docteur en 1818, il donna d'abord des conférences particulières, puis fut appelé comme titulaire à l'université de Bonn, nouvellement fondée. Il s'y acquit une grande réputation, tant par son enseignement que par une série d'ouvrages dans lesquels on trouve, avec une science toute allemande, une élégance et une clarté toutes françaises.

Nous citerons : *Leçons de droit canon* (Lehrbuch des Kirchenrechts; Bonn, 1822; 11e édit., 1854), ouvrage excellent, où il a établi avec plus d'exactitude qu'aucun auteur moderne les fondements du droit canonique et qui a été traduit en français (1840), en italien (1846), en espagnol (Madrid, 1852); *Corpus juris germanici antiqui* (Berlin, 1824, 3 vol.); *Histoire du droit romain jusqu'à Justinien* (Geschichte des rœm. Rechts bis auf Justinian (Bonn, 1840, 2 vol.; 2e édit., 1845-1846); *Histoire du droit allemand* (Deutsche Rechtsgeschichte; Ibid., 1853); *Système général du droit privé allemand* (System des gemeinen deutschen Privatrechts; Ibid., 1854).

Nommé député à la Chambre prussienne en 1848, réélu en 1849 et 1850, M. Walter fut le rapporteur de différentes commissions, et monta souvent à la tribune, où il émit des opinions modérées et conservatrices. Les idées de l'homme politique passent pour avoir aliéné au professeur l'affection des étudiants prussiens.

WALTER (John), publiciste anglais, né à Londres, en 1818, est le principal propriétaire du plus influent journal politique de l'Angleterre, le *Times*, dont le premier numéro fut édité le 1er janvier 1788 par un écrivain du nom de Walter. Le père du propriétaire actuel porta ce journal à un degré de prospérité inouï jusqu'alors dans les annales de la presse. Il joua un certain rôle au Parlement et laissa après sa mort (1857) la direction du *Times* à son fils John, élevé au collége d'Eton, et gradué à l'université d'Oxford. M. J. Walter étudia le droit dans la Société de Lincoln's-

Inn et fut admis au barreau en 1847. A la même époque il fut envoyé à la Chambre des Communes par les électeurs de Nottingham, et continua de défendre en leur nom cette politique libérale et conservatrice tout ensemble qui rallie sur les questions difficiles les hommes modérés du parti whig et tory.

Les paroles suivantes de sir Bulwer-Lytton (discours du 27 mars 1855) donneront une idée de l'importance d'un homme qui dispose d'un organe de publicité aussi puissant que le *Times* : « Si j'avais, dit l'orateur, à transmettre aux âges futurs une preuve de civilisation anglaise au XIXe siècle, je ne choisirais ni nos docks, ni nos chemins de fer, ni nos édifices publics, ni même le magnifique palais où nous sommes ; non, il me suffirait, pour donner cette preuve, d'un simple numéro du *Times*. » La prééminence de ce journal date surtout de ces dernières années. En 1838, son tirage quotidien n'était encore que de 38000 exemplaires ; dans le second semestre de 1854 il avait atteint le chiffre de 51000, et dépassé celui de 60000 en 1855. Les cinq autres grands journaux du matin, le *Morning Advertiser*, le *Daily News*, le *Morning Herald*, le *Morning Chronicle* et le *Morning Post* atteignent à peine ensemble un tirage de 25000 numéros.

WAPPERS (Gustave, baron), peintre belge, né à Anvers en 1803, reçut d'abord à l'Académie les leçons de Herreyns et de Mathieu Van Brée, puis vint à Paris, où il se passionna pour la manière nouvelle des romantiques. De retour en Belgique, il exposa, en 1830, *le Dévouement des Bourgmestres de Leyde*, qui rallia autour de lui toute une école. Après la révolution de 1830, à laquelle il prit part avec ardeur, il exposa successivement : *le Christ au tombeau*, *une Scène des journées de Septembre*, *l'Adieu de Charles Ier à ses enfants*, *Charles IX pendant la Saint-Barthélemy*, *la Tentation de saint Antoine*, *le Camoens*, *Geneviève de Brabant*, *Christophe Colomb*, *Pierre le Grand parmi les charpentiers de Saardam*, *le Supplice d'Anne de Boleyn*, *Guillaume le Beau sur son lit de mort*, *Jeune fille romaine faisant l'aumone à un mendiant*, *Boccace chez Jeanne de Naples*. A la prière du roi Louis-Philippe, il peignit *la Défense de l'île de Rhodes par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, pour le musée de Versailles, puis *la Grande pêche d'Anvers*, pour la reine Victoria. On a encore de lui de nombreux *Portraits*.

M. G. Wappers, s'inspirant à la fois des traditions nationales de Rubens et des tentatives romantiques françaises, réunit les qualités opposées de nos écoles rivales dans un éclectisme assez puissant. Il a été nommé, en 1846, directeur de l'Académie des beaux-arts d'Anvers.

Premier peintre du roi des Belges, il a reçu de lui en 1847 le titre de baron ; il a pris pour devise : *Rege et Arte*. En 1853, il a résigné ses fonctions de directeur de l'Académie et a été remplacé par M. N. de Keyser.

WARD (William WARD, 11e baron), pair d'Angleterre, né en 1817, appartient à une famille élevée en 1644 à la pairie héréditaire. Il fit ses études à l'université d'Oxford et prit, à sa majorité, la place de son père, vacante à la Chambre des Lords ; depuis 1835, il y vote avec le parti conservateur. En 1851 il a épousé miss de Burgh, morte la même année.

WARD (sir Henry-George), homme politique anglais, né vers 1796, est fils d'un littérateur distingué. Il débuta dans la carrière diplomatique et eut en 1825 la mission d'aller reconnaître la République mexicaine qui [illegible] joug de l'Espagne. Membre [illegible] 1832, il siégea jusqu'en [illegible] pour [illegible] puis pour Sheffield. En 1834, [illegible] projet de loi pour affecter une partie [illegible] de l'Église protestante en Irlande [illegible] nationale, projet qui servit de base [illegible] régla plus tard cette délicate question [illegible] ministère de lord J. Russell. Il [illegible] tions de secrétaire de l'Amirauté [illegible] mais, lorsqu'il les résigna, il refusa [illegible] senter aux élections. Il passa ensuite [illegible] Iles Ioniennes, en qualité de commissaire [illegible] (1849-1855), et fut ensuite nommé [illegible] merston gouverneur de l'île de Ceylan [illegible] appartient au parti libéral avancé [illegible] se déclarait partisan du vote secret [illegible] latures triennales, de l'extension [illegible] fondé un recueil hebdomadaire [illegible] *Chronicle*, dont la circulation est [illegible] qu'il céda en 1849. Il a pris aussi [illegible] active aux entreprises des chemins [illegible] est chevalier grand-croix de l'ordre [illegible] et Saint-Georges.

WARD (Mathieu-Édouard), peintre [illegible] à Pimlico, en 1816, fut admis aux [illegible] démie royale de Londres sous [illegible] peintre Wilkie. Après avoir exposé [illegible] assez original, il se rendit à Rome [illegible] courut les galeries d'Italie, reçut [illegible] conseils de Cornélius et ne [illegible] dans son pays. A l'exception de [illegible] (1839), et de *Bonaparte en prison* [illegible] acheté par le duc de Wellington, [illegible] mérite d'être signalé avant 1845 [illegible] des tableaux d'histoire ou plutôt [illegible] demi-historique : *le docteur Johnson* [illegible] *chambre de lord Chesterfield* (1845) [illegible] *Clarendon* (1846), tous deux à la [illegible] nale de Londres ; *Entrevue de* [illegible] *Netty Gwynne* (1848) ; *Daniel de* [illegible] *Robinson Crusoé* (1849) ; *Jacques II* [illegible] *barquement du prince d'Orange* [illegible] *royale de France au Temple* [illegible] *Corday conduite à la mort* [illegible] universelle de 1855, il a notamment [illegible] *Déceptions des actionnaires de* [illegible] acquis en 1847 par la Galerie nationale [illegible] *cution de Montrose* et *le Dernier* [illegible] deux des huit compositions qu'il [illegible] nouveau Parlement. Il a obtenu une [illegible] seconde classe. M. Ward a été nommé [illegible] de l'Académie la même année.

Sa femme, mistress WARD, fille [illegible] Ward, le doyen des membres de l'Académie [illegible] beaux-arts, a cultivé avec succès la [illegible] a remarqué à l'exhibition anglaise de [illegible] scène fort animée, *le Camp de Chobham*.

WARNER (Susan), romancière [illegible] de M. Henry Warner, avocat distingué [illegible] York, réside depuis quelques années [illegible] île de l'Hudson, dans le voisinage de [illegible] Elle a acquis tout d'un coup, en 1849 [illegible] réputation en Amérique et en Angleterre [illegible] publication, sous le pseudonyme de [illegible] *relle*, d'un roman : *le Monde*, [illegible] widwide World ; 2 vol. in-12 ; New [illegible] sieurs éditions, dont une illustrée. [illegible] tableau de la vie domestique américaine [illegible] quable par une grande élévation de [illegible] gieuse et morale, et écrit dans un [illegible] jusqu'à la diffusion ; le roman de [illegible] York, 2 vol. in-12), présente les [illegible] tères. Ils ont été traduits tous [illegible] çais. Un de ses derniers ouvrages : [illegible]

mue (The Hills of Shatemue; New-York, est présenté, par un critique français comme longue homélie. »

a encore de miss Susan Warner un traité ›gique assez important: *la Loi et le Témoi-* (The Law and the Testimony; New-York, in-8), et un *Essai sur les devoirs critiques femme américaine* (American Female Patrio- in-32).

RNER (Anna B.), sœur de la précédente, fait connaître assez honorablement sous le d'*Amy Lothrop*, par un roman sur la vie ɥue américaine: *Dollars et Cents* (Dollars ents; New-York, 1853, 2 vol. in-12), et par série de nouvelles pour l'enfance publiée e titre général: *un Rayon de la bibliothèque e Montgommery* (Anna Montgemery's Book : plusieurs volumes, entre autres: *les its de M. Rutherford* (M. Rutherford's Chil- New-York, 2 vol. in-18). *Carl Krinken* .), ont été traduits en français.

RNKOENIG (Léopold-Auguste), professeur oit canon catholique à l'université de Tu- e et conseiller privé du Wurtemberg, est 1794, à Bruchsal, dans le grand-duché de Après avoir terminé ses études à Heidel- il vint à Gœttingue, s'y fit recevoir docteur oit en 1816, chercha à s'y faire une place l'enseignement et les fonctions judiciaires, passa bientôt en Belgique, où il occupa suc- ement des chaires de droit à Liége, à Lou- et à Gand. Les événements de 1830 l'attei- it comme tous les professeurs étrangers, le gouvernement nouveau s'empressa de ndre, après quelques mois de retraite, à nseignement, et le nomma de plus membre commission chargée de publier les sources es de l'histoire de la Belgique. Son séjour les Pays-Bas marque une époque à part sa vie et dans ses travaux. Il se livra parti- ement à l'étude de l'histoire politique de la re et du droit flamand. Rentré en Alle- e en 1836, pour occuper d'abord une chaire oit à Fribourg, il fut appelé à Tubingue en et n'interrompit nulle part ses travaux et iblications.

: principales sont: *Institutiones sive ele- orum juris romani privati libri VI* (Liége, 3ᵉ édition, Bonn, 1844); *le Droit fondé in principe rationnel* (Versuch eiker Be- lung des Rechts durch eine Vernunftiden; , 1819); *Commentarii juris romani privati* , 1825-1829, 3 vol.); *Recherches sur la ation belge au moyen âge* (Gand, 1834); *ire de la Flandre et du droit flamand* (Flan- ie Staats-und Rechtsgeschichte; Tubingue, 1839, 3 vol.); *Histoire externe du droit in* (Bruxelles, 1836); *Histoire du droit belge int la période franke* (Bruxelles, 1837); *sophie du droit* (Fribourg, 1837); *Encyclo- du droit* (Jüristische Encyclopaedie; Er- n, 1853), etc., etc. Il a publié aussi en ›oration avec Stein une *Histoire de la France droit français* (Bâle, 1845-1848, 3 vol., .), et concouru à la publication de *la Thémis*, des professeurs de Paris.

Warnkœnig, par son enseignement en Belgi- par ses ouvrages écrits tour à tour en fran- et en allemand, par ses voyages et ses rela- , a rapproché, dans la jurisprudence, l'esprit ais et la science allemande et rendu à son et au nôtre de véritables services.

ARREN (Samuel), célèbre romancier et lé- anglais, est né le 23 mai 1807, à Racre té de Denbigh), où son père exerçait les fonctions ecclésiastiques. Il abandonna l'étude de la médecine qu'il avait commencée à Édimbourg pour celle de jurisprudence, vint à Londres en 1828, et fit des progrès si rapides qu'en 1831 il avait déjà une clientèle assurée comme *Special pleader*. Cette carrière ne fut pas un obstacle à son activité littéraire: après avoir écrit à dix-sept ans pour le *Blackwood's Magazine* l'historiette de *Blucher ou les aventures d'un chien de Terre-Neuve* (Blucher, or the adventures of a New foundland dog; 1824), il donna au même journal les premiers chapitres des *Mémoires d'un médecin* (Passages from a diary of a late physician; 1830), qui parurent complets en 1832 et furent traduits en français par M. Philarète Chasles; puis *Dix mille guinées de rente* (Ten thousand a year; 1839-1841, 3 vol.; trad. fr. par Guiffrey, 1855). Ces deux ouvrages si remarquables au point de vue de l'observation piquante et de la peinture des caractères, suffirent à sa réputation de romancier.

Jusque-là M. Warren avait cru prudent de dérober son nom au public dans la crainte d'éloigner de lui sa nombreuse clientèle qui avait recours à sa science et à son habileté de jurisconsulte; mais la connaissance même du droit et de la chicane, dont il savait tirer dans ses livres un amusant parti, finit par le dévoiler. Aussi laissa-t-il enfin de côté une inutile précaution, et signa de son nom le roman *Jadis et aujourd'hui* (Now and then; 1847, 3 vol.; 4ᵉ édit., 1853), qui, malgré une intrigue bien nouée, obtint moins de succès que ses œuvres anonymes. L'espèce d'allégorie, intitulée *le Lys et l'Abeille* (The Lilie and the Bee; 1851), écrite à l'occasion de l'inauguration du Palais de Cristal, a été à la fois traitée de composition rude et sans goût et d'une lecture maussade, et portée aux nues comme le chef-d'œuvre de la littérature moderne. Les *Mélanges critiques et littéraires* (Miscellanies critical and imaginative, in-8), qu'il a publiés en 1854, sont un recueil d'articles insérés antérieurement dans le *Blackwood's Magazine*.

Cependant M. Warren n'avait pas cessé de tenir son cabinet d'affaires, un des plus fréquentés de Londres. Admis au barreau en 1837, il devint avocat de la reine en 1851 et président de la corporation de jurisprudence d'Inner-Temple, où il avait fait ses études. Lord Derby, durant son court passage aux affaires, en 1852, lui donna l'importante charge d'archiviste (*recorder*) à Hull, et en 1853 l'université d'Oxford lui conféra le diplôme de docteur en droit civil. Parmi ses ouvrages de droit on remarque: *des Devoirs des procureurs et des avoués* (On the duties of the attorneys and solicitors), qu'il examine au triple point de vue de la société, de la morale et de la profession; *Observations sur la loi électorale de l'Angleterre* (On the parliamentary election law of the united kingdom, 2 vol.), véritable code sur la matière; *Introduction pratique à l'étude du droit* (Popular and practical introduction to law studies), etc. On a encore de lui une brochure intitulée *le Pape et la Reine* (The queen and the Pope; 1850), véhémente diatribe contre les prétentions de l'Église romaine; et deux discours, l'un sur le *Progrès moral et intellectuel du siècle* (1853), l'autre sur les *Avantages du travail* (1855). Une édition populaire des *OEuvres littéraires de Samuel Warren* a été faite en ces derniers temps (*Works*, 1853-1855, 18 vol.)

WARWICK (George-Guy GREVILLE, 4ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 1818 à Londres, descend d'un magistrat élevé à la pairie par la reine Élisabeth. Connu d'abord sous le nom de lord Brooke, il fit ses études à l'université d'Ox-

ford, et vint siéger à la Chambre des Communes de 1845 à 1853; à cette dernière date il prit à la Chambre haute la place de son père et continua d'y défendre les principes du parti conservateur et protectionniste. De son mariage avec une fille du comte de Wernyss (1852) il a deux enfants, dont l'aîné, lord BROOKE, est né en 1853.

WASA (*Gustave* prince DE), chef actuel du premier rameau de la branche cadette de Holstein-Gottorp (voy. ce nom), fils du roi de Suède Gustave IV, est né en Suède, le 9 novembre 1799. Destiné au trône par sa naissance, il a perdu ses droits de prince royal, par l'abdication de son père en 1809. Il s'est soumis à la volonté de la nation suédoise et n'a jamais protesté contre la révolution, qui a fait passer aux mains de Bernadotte et de sa famille, l'héritage de Gustave Wasa. Du vivant de son père, qui est mort en 1837, il a pris le titre de prince de Wasa (5 mai 1829). Il est aujourd'hui feld-maréchal lieutenant dans l'armée autrichienne et propriétaire du 60e régiment d'infanterie. Marié, le 9 novembre 1830, à la princesse *Louise*-Amélie-Stéphanie de Bade, dont il s'est séparé, le 14 août 1844, et qui est morte, le 19 juillet 1854, il a une fille, la princesse *Caroline*, mariée au prince royal de Saxe (voy. SAXE). Sa sœur, *Sophie*-Wilhelmine, est la grande-duchesse douairière de Bade (voy. BADE).

WASSIF-pacha, général ottoman, originaire du Guriel (Circassie), fut, dans son enfance, esclave du vieux Khosrew-pacha, qui se plut à faire sa fortune. Porté rapidement aux premiers grades militaires, à peine, dit-on, s'il sait lire et écrire, et il a plutôt la bravoure du soldat que les qualités du général. Nommé, en 1835, muchir de l'armée d'Anatolie, en remplacement de Zarif-Moustafa-pacha, il s'illustra par l'héroïque défense de Kars, dont il partagea la gloire avec le général anglais Williams (voy. ce nom). Après la capitulation de cette ville (27 novembre), il fut conduit, comme prisonnier de guerre à Tiflis, où le général Mourawief, qui l'avait connu en 1833, pendant le séjour d'un corps d'armée russe à Constantinople, le traita avec une grande courtoisie; après la conclusion de la paix, il revint en Turquie (1856) et fut nommé grand maître de l'artillerie, l'année suivante (sept. 1857).

WATELET (Louis-Étienne), paysagiste français, né à Paris, en 1780, cultiva de bonne heure la peinture et débuta au salon de 1799. Il parcourut ensuite les contrées du Midi, l'Italie, la Belgique, le Tyrol, dont il reproduisit les sites les plus variés. Il est un des peintres qui ont le plus produit et le plus exposé; nous rappellerons dans cette série d'œuvres, non interrompue pendant plus d'un demi-siècle: *le Moulin d'Essonne* (1802); *l'Offrande au dieu Pan*, *Arrivée de Napoléon à Louisbourg*, *Danse de bergers*, *Vue de la place Louis XV*, *Henri IV et le capitaine Michaud*, paysage historique, à Fontainebleau; *Cascade*, *Sites des Vosges* (1810-1820); *Saint Jérôme dans le désert*, *la Terrasse de Saint-Germain*, *le Lac Némi*, *Cours du Var*, *Cascatelles de Tivoli*, *Usine dans l'Isère* (1821-1830); *Vue de Rouen*, *le Cours de la Bléone*, *le Lac Albano*, *Village normand*, *Côtes de Calabre*, *Vue d'Abbeville*, *la Chute des feuilles*, *Vallée de Gisors* (1831-1840); *une Sapinière*, *la Fuite en Égypte*, *Canal près de Bruges*, *Vue de Civita Castellana*, *Terrasse à Richemond*, *Vue d'Inspruck*, *l'Inne dans la vallée du Tyrol* (1841-1850); *Vue du Tyrol*, ces deux derniers commandés par le ministère d'État (1853); *Effet d'orage* (1857), etc. M. Watelet a obtenu une 2e médaille, en 1810, une 1re [illegible] décoration en 1825.

WATERFORD (Henri DE LA Poer [illegible], 3e marquis DE), pair d'Angleterre [illegible] à Londres, descend d'une famille [illegible] vée, en 1786, à la pairie héréditaire [illegible] études à l'université d'Oxford, et [illegible] jorité, la place de son père vacante [illegible] des Lords depuis 1826. Il appartient à [illegible] conservateur. N'ayant pas d'enfants [illegible] riage avec une fille de lord Stuart [illegible] (1842), il a pour héritier de ses titres [illegible] le révérend John, lord BERESFORD [illegible]

WATHIEZ (François-Isidore, vicomte [illegible] français, né à Versailles, le 1er [illegible] n'avait pas encore atteint l'âge de [illegible] qu'il débuta dans la carrière des armes [illegible] 1793), comme ordonnance auprès [illegible] tants du peuple à l'armée des Alpes [illegible] ceux-ci sous-lieutenant au 25e de [illegible] cheval, il fit les campagnes, de [illegible] aux armées des Alpes et d'Italie [illegible] combat de Cairo, combattit vaillamment [illegible] rengo et passa sous les ordres [illegible] général, à l'état-major de cavalerie [illegible] armée, en qualité de capitaine [illegible] pour son courage aux affaires d'[illegible] lingen, de Vischau, d'Austerlitz [illegible] Chef d'escadron, en 1807, il [illegible] coups de lance à Heilsberg, en [illegible] corps le général Lasalle, son beau-[illegible] division duquel il passa, en 180[illegible] Il s'y distingua de nouveau à [illegible] Seco, à Burgos où il enfonça, au [illegible] un carré de gardes wallonnes, et à [illegible] ployé, en 1809, au 9e corps de l'armée [illegible] magne, M. Wathiez se trouva à [illegible] plit plusieurs fois les fonctions de [illegible] major, et, après avoir, en Russie, [illegible] l'avant-garde jusqu'à la Moskowa, [illegible] retraite avec les escadrons sacrés qu[illegible] d'escorte à l'Empereur. Général de [illegible] 4 juin 1813, il tint la campagne [illegible] s'empara d'une redoute à Leipsick, [illegible] à Hanau, et, à la tête de sa brigade [illegible] à cinq cents hommes, occupa Francfort [illegible] l'évacuation définitive des pays [illegible] non-activité en 1814, il reçut, en [illegible] dre de rallier l'armée du Nord et [illegible] avec beaucoup d'intrépidité aux Quatre-Bras [illegible] Waterloo.

M. Wathiez fut laissé en disponibilité [illegible] 1822, époque où il se rallia à la Restauration [illegible] qui lui conféra le commandement [illegible] ment de la Meuse et, en 1824, le [illegible] comte. Remis en disponibilité, après [illegible] à partir de 1832, employé de nouveau [illegible] rieur, promu au grade de lieutenant [illegible] 11 novembre 1837, et fut placé dans [illegible] de réserve, en 1845. — M. Wathiez [illegible] cier de la Légion d'honneur, depuis [illegible] 1843, est mort à Versailles, vers la fin [illegible] nom est inscrit sur l'arc de triomphe [illegible]

WATT (James-Henry), graveur anglais [illegible] Londres, en 1799, entra, à seize ans [illegible] lier de Ch. Heath, dont il rappelle [illegible] facilité. Son œuvre, très-nombreuse [illegible] sent, comprend presque exclusivement [illegible] productions de l'école anglaise [illegible] que: d'après sir Landseer, *le* [illegible] *chand de bestiaux*, *une Basse-cour* [illegible] *temps*, envoyés à Paris, en 1855, [illegible] hard; *la Procession de la flèche de* [illegible] Leslie; *le Premier mai au temps d'*[illegible]

rès sir Eastlake : *le Christ aux enfants* (1856); es *Portraits* pour les publications à vignettes.

'ATTEVILLE (Adolphe DU GRABE, baron DE), inistrateur et économiste français, né à Pa- le 25 avril 1799, s'est particulièrement oc- des questions de charité et d'assistance pu- ie. Membre de divers établissements de bien- nce, il a été nommé inspecteur de ces lissements, en 1833, et inspecteur général 838. Il est un des deux inspecteurs généraux remière classe, et, depuis le 7 août 1852, er de la Légion d'honneur. M. de Watte- est membre des Académies de Bordeaux et yon, et de l'Institut national de Washington. a de lui : *du Sort des enfants trouvés en ice* (1846, in-8); *Situation administrative nonts-de-piété* (1846, in-8); *Code de l'admi- ation charitable* (1847, in-8); *Législation itable* (1847, broch. in-8); *Essai statistique es établissements de bienfaisance* (même an- ; *du Patrimoine des pauvres* (1849, in-12); *port au ministre de l'intérieur sur le service enfants trouvés* (1849, in-4), couronné par itut; *du Travail dans les prisons et les éta- ements de bienfaisance* (1850, broch. in-12); *port au ministre de l'intérieur sur l'a mi- ation des monts-de-piété* (1850, in-4), et sur *lôpitaux et hospices* (1re partie, 1851, in-4). Watteville a collaboré à *l'Annuaire de l'é- nie politique*, aux *Annales de l'éducation ourds-muets et des aveugles*, au *Journal des mistes*, etc.

ATTIER (Charles-Émile), peintre français, Paris, le 8 novembre 1800, entra à l'École beaux-arts en 1823, suivit l'atelier de Nico- afond, puis celui de Gros, et débuta au sa- e 1830. Il a successivement exposé, depuis époque, des dessins et des tableaux de , la plupart reproduits et popularisés par avure, entre autres : *la Prière à l'église*, *rtie de l'église*, *Ninon de Lenclos et La e*, *l'Hymne des morts de Juillet*, *la Rêve- un Soir d'été*, *l'Entrée au bain*, *l'Embus-* , *la Dernière famille, ou l'anéantissement ordre social* (1849); *le Dîner sur l'herbe*); puis, de grandes aquarelles, *Béatrix de devant les inquisiteurs*, acquis par la du- e d'Abrantès (1836), *l'Adieu*, *le Premier de printemps;* enfin, d'importants dessins; *uronnement de la Vierge*, *Projets de dé- ion* pour des salons, *Titres* illustrés, et *etit souper sous la Régence* (1847), gravé *l'Artiste*. Il a encore exécuté pour le bou- le la princesse B. Galitzin, à Saint-Péters- : *le Midi*, *le Triomphe* et *les Quatre heu- i jour*, *le Brevet des récompenses du Salon*, iencé pour le ministère de l'intérieur (1850), thographies, etc.

TTS (Alaric-Alexandre), poëte et journaliste is, né à Londres le 16 mars 1789, d'une an- e famille de bourgeoisie, fut obligé, pour , de donner des leçons dans une institution et dans les familles, et passa plusieurs s comme précepteur, aux environs de Man- er. En 1822, il publia un volume d'*Essais ues* (Poetic sketches; in-8), dont cinq ns furent vendues en très-peu de temps, il gracieux dont plusieurs pièces, illustrées othard, devinrent très-populaires. Encou- ar les éloges des meilleurs auteurs, il se ré- à vivre de sa plume et embrassa la carrière très-lucrative du journalisme. Après avoir lans les feuilles provinciales, *Leeds intelli-* (1832), et *Manchester-Courier* (1824), il revint à Londres et dirigea le *Literary Souvenir*, de 1824 à 1834, avec le plus grand succès. Cette publication destinée à reproduire les œuvres re- marquables des peintres et des écrivains con- temporains et qui coûta, en dix ans, plus de 50 000 liv. (1 250 000 fr.), fut continuée en 1835 par le *Cabinet of modern Art*. En 1827, M Watts coopéra à la fondation du *Standard*, auquel il fournit plus tard de nombreux articles politiques et littéraires. Enfin en 1833, il établit *The United service Gazette*, journal qui s'adresse spécialement à la marine et à l'armée, et le dirigea aussi dix ans. Les services politiques que ce vétéran de la presse anglaise a rendus au parti conservateur, lui ont fait accorder par le gouvernement une pension annuelle de 100 liv. (2 500 fr.). Dans ces derniers temps il a donné, un second recueil de vers: *Chants du cœur* (Lyrics of the heart; 1850, in-8), mais dans lequel on n'a pas retrouvé la fraîcheur et la grâce de ses premiers essais.

WATTS (George-Frederick), peintre anglais, né en 1818, à Londres, fut élève de l'Académie royale des beaux-arts, et admis dès 1837 à ses expositions, où il envoya d'abord des portraits, puis des scènes de genre tirées de Boccace et de Shakspeare, et son carton de *Caractacus* (1843). En 1844 il partit pour l'Italie, et, durant un séjour de trois années, s'attacha surtout à l'école vénitienne qu'on l'a accusé de reproduire avec trop de servilité. A son retour il se présenta à Westminster-Hall avec deux grandes compo- sitions, *Écho* et *Alfred excitant les Saxons à une expédition maritime*, achetées pour les salles du nouveau Parlement (1847). En 1853, il acheva pour le même palais la fresque de *Saint Georges terras- sant le dragon*, qui a été placée dans la galerie des poëtes. Nous citerons encore de cet artiste: *Paolo et Francesca*, *la Fée Morgane* (1849); un portrait de *lady Holland*, *les Illusions de la vie* (1849) *le Bon Samaritain* (1850), offert par l'au- teur à la maison de ville de Manchester, etc. Tout récemment il a peint à fresque, dans une salle de l'École de droit de Lincoln's-Inn à Londres, une vaste scène allégorique représentant les princi- paux législateurs du monde.

WAUTERS (Charles-Augustin), peintre belge, né à Boom (province d'Anvers), en 1811, fit ses études à l'Académie de Malines, puis à celle d'Anvers, où il eut pour maître Matthieu Van Brée. On a de lui des tableaux de religion et d'histoire : *Pierre l'Ermite prêchant la croisade*, *le Passage de la mer Rouge*, *le Martyre de saint Laurent*, *le Giotto*, *l'Albane et sa famille*, *le Casino de Raphaël*; *Charles le Téméraire éta- blissant à Malines le grand conseil ou parlement*, *Mort de Marie de Bourgogne*.

Il s'est adonné aussi avec succès au portrait, et a fait quelques tableaux de genre dont les plus remarquables sont *la Prière* et *la Famille mal- heureuse*. Il avait envoyé à l'Exposition uni- verselle de Paris, en 1855 : *Lecture de l'arrêt de mort du baron de Montigny*, *Instruction religieuse donnée aux pâtres des environs de Rome*, *le Lendemain du bal*. M. Wauters est chevalier de l'ordre de Léopold et a obtenu à Bruxelles deux grandes médailles. Il a été quel- que temps directeur de l'Académie des beaux-arts de Malines. Il habite aujourd'hui Bruxelles, où il a ouvert un atelier.

WAUTERS (Alphonse-Ghislain), frère du précé- dent, né à Bruxelles, en 1821, archiviste com- munal, membre de la société de littérature de Gand, s'est fait connaître par différents ouvrages, dont la plupart concernent sa ville natale ou la Belgique tout entière : *Atlas pittoresque des che-*

mins de fer de Belgique (Bruxelles, 1840); *Guide du voyageur à la grotte de Han Lesse* (1847); *Histoire de la ville de Bruxelles*, en collaboration avec M. A Henne (1843, 3 vol. in-8); *Bruxelles et ses environs*, *Guide de l'étranger dans cette capitale* (1848). M. Wauters a écrit dans la plupart des journaux de la Belgique: la *Revue de Bruxelles*, le *Messager des sciences historiques*, *le Trésor national*, *la Belgique communale*, *l'Athénée historique*, *l'Émancipation*. Les articles sur les antiquités bruxelloises qu'il a insérés dans ce dernier journal, offrent des détails et des aperçus vraiment curieux.

WAYLAND (Francis), économiste américain, né à New-York en 1796, fit ses études à Union-College, à Schenectady (État de New-York), suivit les cours de médecine pendant trois ans et fut reçu médecin. Mais ses goûts le poussant vers la théologie, il entra, en 1816, au séminaire théologique d'Andover. Le manque de ressources le contraignit alors d'entrer, en qualité de répétiteur à Union-College, où il resta jusqu'en 1821, et où, cinq ans plus tard, après avoir été chargé d'une église baptiste de Boston, il revint professer la physique et les mathématiques (1826). Il le quitta, en 1827, pour recevoir la présidence de Browne University, à Providence (Rhode-Island), qu'il n'a plus quittée. Il organisa dans le collége une bibliothèque et un cabinet d'appareils scientifiques, et s'y distingua, en plus d'une occasion, par son zèle et son habileté.

En 1842, M. Wayland publia un *Projet de réforme dans l'enseignement et l'organisation des colléges des États-Unis* (Thoughts upon the Collegiat system of United Staty: Boston, 1842, in-12), qui fut l'occasion de grandes discussions. Ses idées, exprimées dans une nouvelle brochure en 1850, ont en grande partie prévalu depuis sur l'organisation officielle de l'enseignement. Il a publié plusieurs ouvrages qui ont été souvent réimprimés en Amérique et en Angleterre: *Éléments de science morale* (Elements of moral science: Boston, 1 vol. in-12), traduits en plusieurs langues; *Principes d'économie politique* (Principles of political Economy: Boston, in-12); *Éléments d'économie politique* (the Elements of political Economy: Londres, 1838, 1 vol. in-32); *Philosophie de l'intelligence* (Intellectuel philosophy: Boston, in-12); *Limites de la responsabilité humaine* (the Limitations of human responsability: New-York, in-12). Citons encore ses *Lettres sur l'esclavage* (Letters on Slavery: Boston, in-12), son étude sur le premier missionnaire américain dans l'empire Birman (*Memoirs of* [illegible] *Judson*: Boston, 1854, 2 vol. in-12), et enfin un volume de *Sermons* (Boston, in-12).

Les ouvrages économiques du docteur Wayland sont d'excellents manuels, clairs, exacts, [illegible] de l'autorité en Angleterre comme en Amérique. Il jouit, comme philosophe et comme orateur, d'une grande réputation et l'on vante la dignité de son caractère.

WEBBER (Charles-Wilkins), écrivain américain, né le 29 mai 1819, à Russellville (Kentucky), [illegible] à 19 ans partie de la fameuse compagnie organisée pour la défense des frontières et connue sous le nom de *Texan-Rangers*. [illegible] plusieurs années, engagé dans une foule d'aventures étranges et hasardeuses, d'où il a tiré le sujet de plusieurs de ses romans. Ce fut là [illegible] au milieu d'une de ses courses [illegible] le célèbre naturaliste Audubon, qui devint son ami, grâce à la similitude de leur goût pour l'histoire naturelle et de leur manière de la comprendre, ce qui eut une grande influence sur sa vie. M. Webber [illegible] habiter New-York, et l'un des [illegible] rateurs de différentes revues [illegible] publia ses premiers ouvrages [illegible] ont été dans la suite [illegible] *le vieux Guide* (Old Hicks the G[illegible] in-12); *Blessé à l'œil* (Shot in the [illegible] *frontières* (Adventures [illegible] Texas and Mexico), etc. [illegible] de nombreux articles sur ses [illegible] sonnelles en histoire naturelle.

En 1849, M. Webber [illegible] *Gold-Mines of the Gila* [illegible] dition tentée autrefois dans [illegible] certaines mines d'or que les [illegible] plaçaient à la source du Rio [illegible] occidental des montagnes R[illegible] après l'apparition de son [illegible] tête d'une compagnie pour [illegible] dition. Les indiens Comanches [illegible] vaux des nouveaux aventuriers [illegible] (Texas), firent échouer le projet [illegible] suite: *le Chasseur naturaliste* [illegible] turalist: Philadelphie, 1851 [illegible] illustrations sont dues à la [illegible] *Spiritual Vampirism* [illegible] rigée contre les théories [illegible] du jour; *Contes de la frontière* [illegible] of the Southern Bordes: 18[illegible] *et oiseaux chanteurs* [illegible] Boids: New-York, 1854 [illegible] au *Chasseur naturaliste* [illegible] la femme de l'auteur.

M. Webber n'est [illegible] mais un chasseur qui a [illegible] raconter et s'y complaît [illegible] il s'était joint à une expédition [illegible] Nicaragua. Après s'être [illegible] Massaya (11 octobre 185[illegible]) [illegible] des États-Unis. On n'a plus [illegible] et l'on a supposé que le [illegible] cier avait été assassiné.

WEBER (Frédéric), graveur [illegible] suisse, né à Bâle en août 18[illegible] en France, reçut les premières [illegible] et de dessin de M. [illegible] compléta ses études [illegible] par son séjour et ses travaux [illegible] M. Forster. Il se fixa [illegible] même temps que les [illegible] ses compatriotes [illegible] planches [illegible] *Versailles* [illegible] entre autres sujets [illegible] traits de [illegible] Sommerville [illegible] [illegible] d'autres [illegible] d'autres sujets [illegible] [illegible] traits d'Holbein [illegible] l'Exposition universelle de 18[illegible] [illegible]

WEBER [illegible] historien [illegible] allemand, né le 2[illegible] [illegible] l'âge de seize ans [illegible] [illegible] faire deux ans de [illegible] [illegible]

ntiellement mobile, il crut trouver le calme : les bénédictins de Marienberg, mais bientôt mpit ses vœux, revint à Inspruck chercher ; l'étude de la théologie de nouvelles solutions grands problèmes philosophiques, et, après resté quelque temps dans la société littéraire oétique de la jeunesse tyrolienne, il résolut iitivement de se faire prêtre, et entra au sé- aire. Ordonné en 1824, il obtint dans le dio- de Marienberg une petite cure qu'on lui va dès l'année suivante pour le nommer pro- eur au gymnase de Méran. C'était une dis- e motivée par les tendances humanitaires lémocratiques des sermons de M. Weber. gré de nombreux avertissements, il ne dissi- a pas davantage ses sentiments et se fit de sants ennemis; mais il eut pour lui toute la e, et une grande partie des prêtres de l'Al- agne du Sud, qui le soutinrent contre les asseries du parti aristocratique, et l'envoyè- en 1848, à l'Assemblée nationale de Franc- . Il vota presque constamment avec les députés raux de la droite, comme la plupart de ses ègues du Tyrol: mais il s'opposa au rétablisse- it de l'empire d'Allemagne au profit du roi de sse, s'accordant, en cela, avec le parti autri- n. Après la dissolution de l'Assemblée natio- :, il fut nommé membre du chapitre de Lim- rg et pasteur de la paroisse catholique de ncfort, avancement officiel qui l'éloignait du itre de sa popularité.

. Beda Weber a beaucoup écrit, et on cite de les livres d'histoire et de géographie : *le Tyrol* pruck, 1838, 3 vol.), abrégé sous ce titre: *uel des voyageurs dans le Tyrol* (Handbuch reisende in Tyrol; Ibid., 1842; 2ᵉ édit.,); *le Tyrol et la réformation* (Ibid., 1841); lescriptions d'Inspruck, de Méran, de Botzen; *ald de Wolkenstein et Frédéric à la poche* (Ibid., 1850); *André Hofer et l'année* 1809 l., 1852); puis des ouvrages de religion: *irs de recueillement religieux* (Blüten heiliger acht; Ibid., 1845); *Giovanna Maria dalla ce et son temps* (Botzen, 1850); *Sermons au ole tyrolien* (Predigten an das Tyroler Volk; ncfort, 1851); *les Caractères* (Characterbilder; ., 1853), etc. M. B. Weber s'est aussi acquis certaine réputation dans la poésie. Il a pu- de nombreux volumes de vers dans lesquels ichesse de son imagination se traduit par une ide abondance de lyrisme. Le plus remar- ble et le plus important est intitulé : *Chants Tyrol* (Lieder aus Tyrol; Inspruck, 1842).

VEBER (Guillaume-Édouard), célèbre physicien nand, né le 24 octobre 1804, à Wittenberg en , entra, en 1815, à l'institut des Orphelins de e. Il commença ses recherches scientifiques bonne heure, et à vingt et un ans, il publia : son frère son ouvrage classique sur la *Théo- des ondes* (Leipsick, 1825). Convaincus que périence doit précéder la théorie, ils s'atta- ent à observer et à décrire tous les phéno- es qui accompagnent les mouvements des s dans les liquides et dans l'air, et leur ou- e, ne contenant que des faits bien constatés, encore aujourd'hui la base de toute théorie ible sur cette matière. En récompense de cet reux début, M. Weber fut nommé, dès 1827, esseur adjoint à l'université de Halle, et ap- bientôt après comme professeur titulaire à tingue. Au mois de décembre 1837 le gouver- ent le révoqua de ses fonctions avec plusieurs es collègues pour avoir protesté contre la vio- on de la constitution. Il resta à Gœttingue et tinua d'enrichir l'acoustique par d'importan- lécouvertes, exposées dans les journaux scien- tifiques de l'Allemagne, tels que les *Annales de chimie, de physique* de Schweiger, les *Annales* de Poggendorf, la *Cæcilia*, etc., etc.). Il com- mença en même temps à s'occuper de l'électricité et du magnétisme et fit de cette double branche des sciences physiques l'objet de ses plus utiles travaux. En 1845 il fut nommé professeur de phy- sique à Leipsick, où il resta jusqu'en 1849; il fut alors réintégré, avec plusieurs de ses anciens col- lègues, à Gœttingue, dans son ancienne chaire.

Pendant son premier séjour dans cette ville, M. Weber avait déjà cherché avec l'illustre Gauss (voy. ce nom) à fonder une nouvelle théorie du magnétisme terrestre, qui renversait les théories admises et les méthodes de détermination de cette force. Tandis que le grand géomètre trouvait par ses recherches mathématiques la mesure absolue de l'intensité du magnétisme et une méthode exacte pour la déterminer, M. Weber s'occupait principalement de la partie pratique et purement physique. A l'instigation de ces deux savants, des observatoires magnétiques furent établis sur les principaux points du globe, pour marquer jour par jour la déclinaison de l'aiguille aimantée et pour fixer l'intensité du magnétisme terrestre. Les résultats de leurs recherches sont contenus dans l'ouvrage qu'ils publièrent ensemble sous le titre : « *Résultats des observations de la Société magnétique avec un Atlas de magnétisme terrestre* (Leipsick, 1840). M. Weber donna ensuite seul un ouvrage fort important : *Recherches sur la déter- mination des forces électro-dynamiques* (Electro- dynamische Massbestimmungen; Leipsick, 1846- 1852) : l'auteur y traite de quelques lois fonda- mentales de l'action des courants électriques, puis des méthodes servant à déterminer la résis- tance que les conducteurs opposent au courant électrique, enfin du diamagnétisme.

La physique doit à M. Weber la démonstration ex- périmentale de deux lois fondamentales qui avaient été supposées par Ampère, savoir : que la force électro-dynamique, avec laquelle deux fils, par- courus par des courants de même intensité, agis- sent l'un sur l'autre, est proportionnelle au carré de cette intensité, et que les influences élec- tro-dynamiques de deux rouleaux de fil l'un sur l'autre, à une certaine distance, suivent les mêmes lois que les actions mutuelles de deux ai- mants. Pour les démontrer, M. Weber se servit d'un instrument fort ingénieux que M. Gauss et lui ont introduit dans la physique, le magnéto- mètre bifilaire. Dans ses recherches sur le diama- gnétisme, M. Weber établit principalement l'in- fluence que les corps dans lesquels le diamagné- tisme est développé par l'action d'un aimant, exercent à leur tour sur des aimants, et il fonda sur ces observations une théorie qui lui est pro- pre, celle des courants moléculaires circulant dans les corps diamagnétiques.

Parmi les autres travaux de M. Weber nous cite- rons encore le *Mécanisme de la marche* (Mecanis- mus der menschlichen Gehwerkzeuge; Gœttin- gue, 1836), auquel son frère a collaboré.

WEBER (Ernest-Henri), frère du précédent, physiologiste et anatomiste, né à Wissemberg, le 24 juin 1795, étudia la médecine, obtint en 1815 le grade de docteur, et se fit agréger à la Faculté de médecine de Leipsick, où il ouvrit un cours particulier d'anotomie. La publication de son *Anatomia comparata nervi sympathici* (Leipsick, 1817), lui valut, l'année suivante, la chaire d'a- natomie comparée, avec le titre de professeur adjoint. Devenu, quelques années plus tard, pro- fesseur titulaire d'anatomie, il est, en outre, de- puis 1840, professeur de physiologie.

On a de M. Ern. Weber un travail fort remar-

quable, *De aure et auditu hominis et animalium* (Leipsick 1820); *Nouvelles recherches sur la constitution et les fonctions des organes sexuels* (Zusaetze zur Lehre vom Bau und von der Verrichtung der Geschlechtsorgane; Ibid., 1846); un grand nombre de dissertations et de mémoires d'anatomie et de physiologie, réunis en partie dans le recueil intitulé: *Annotationes anatomicæ et physiologicæ* (Ibid. 1851). Il a collaboré aux recherches de son frère sur la *Théorie des ondes* (Wellenlehre; Ibid., 1825), et dirigé la nouvelle édition du *Traité d'anatomie* de Rosenmüller (Ibid., 1834, 5ᵉ édit.) et du *Manuel d'anatomie* de Hildebrandt (Brunswick, 1830-32; 4ᵉ édit., 4 vol.).

Weber (Édouard-Frédéric), frère des deux précédents et savant distingué comme eux, né à Wittemberg, le 10 mars 1806, exerça pendant quelques années la médecine à Halle, à Naumbourg et enfin à Gœttingue, où son frère Guillaume-Édouard, dont il fut le collaborateur, occupait alors la chaire de physique. Il obtint vers la même époque (1835), la place de prosecteur à la Faculté de médecine de Leipsick.

On a aussi de lui plusieurs études physiologiques insérées dans les *Comptes rendus* de l'Académie des sciences du royaume de Saxe, et une dissertation très-importante sur le *Mouvement des muscles* (Muskelbewegung), dans le *Dictionnaire de physiologie* de M. Rod. Wagner.

WEBER (Philippe-Chrétien-Maximilien-Marie, baron de), fils du grand compositeur Charles-Marie de Weber, né en 1822, s'est fait connaître dans ces derniers temps par des publications de genres bien différents, un recueil de poésies : *Roland à la recherche du Saint-Gréal* (Rolands Graalfahrt; Dresde 1854), une brochure sur *l'Algérie et l'émigration* (Algerien und die Auswanderung dahin; Leipsick 1854). M. de Weber exerce à Dresde les fonctions de directeur de chemin de fer.

WEBSTER (Thomas), peintre anglais, né à Londres, en 1800, passa la première partie de sa vie à Windsor, où son père était attaché à l'établissement de George III. Ses envois aux expositions de l'Académie datent de 1823, et furent assez rares jusqu'en 1835. Ses premiers essais : *le Retour du soldat*, *les Dégustateurs*, *les Dénicheurs d'oiseaux*, furent peu remarqués. Il fut plus heureux avec *l'École de village* (1835), *l'Entrée à l'école* et *la Sortie de l'école* (1836), *le Jeu du ballon* (1839), *les petits Amis* (1841), qui réunissent une foule de types enfantins rendus avec beaucoup de grâce et de naturel. En 1840 sa jolie toile de *Punch* le fit élire associé de l'Académie. Aux expositions suivantes il a donné : *le Sourire et la Moue* (1841), que la gravure a rendus populaires; *l'École buissonnière* (1842), *le Colporteur* (1844), *l'École des dames* (1845). Nous signalerons comme œuvres plus récentes : *Bonsoir!* (1846), *un Chœur d'église de village* (1847), *la Glissade* (1849), *une Salle de récréation* (1852), *la Course* (1855), et, sous forme de simples esquisses, des études sur les paysans et les scènes d'intérieur.

M. Webster est un des peintres qui, à l'Exposition universelle de Paris (1855), ont le mieux représenté l'école anglaise. Il y a donné quatre tableaux, vrais modèles du genre expressif et fin : *le Jeu du ballon* et *le Chœur d'église* cités plus haut; *les Vents contraires*, représentant, sous ce titre qui est déjà un trait d'esprit, de jolis marmots qui font une tempête dans un baquet, et *la Marchande de cerises*, qui exprime avec bonheur toute la vivacité de sentiment que l'enfance porte dans les plus petites choses. Ces compositions, qui ont eu le privilége de captiver l'attention de la foule et la bienveillance [illegible] critique, ont fait obtenir à l'artiste [illegible] de seconde classe. Depuis 18[illegible] [illegible] l'Académie des beaux-arts de Londres.

WECKHERLIN (Auguste [illegible], [illegible]mand, né à Stuttgart en 179[illegible], [illegible] griculture sous la direction de [illegible] seur à l'Académie agricole de [illegible] pléta par divers voyages. A son [illegible] (1817), le roi de Wurtemberg [illegible] l'administration de ses domaines [illegible] chargea d'aller étudier d'une [illegible] profondie l'agriculture des [illegible] l'Europe, de la Saxe, de la Prusse [illegible] que, de la Hollande, de l'Italie [illegible] la France et de l'Angleterre. [illegible] fit partout des recherches [illegible] il publia le résultat dans des [illegible] qui ont amené plusieurs [illegible] M. Weckherlin fut nommé directeur [illegible] mie agricole et forestière de [illegible] le titre de conseiller intime de [illegible] cour de Wurtemberg. Depuis 18[illegible] chef de la direction des domaines [illegible] Hohenzollern, qui lui a donné [illegible] titre de conseiller intime ordinaire.

On cite de lui : *Description [illegible] domaines du roi de Wurtemberg* [illegible] schaftliche Beschreibung der [illegible] Kœn. von Würt.; Stuttgart, 18[illegible] *domestiques des domaines privés [illegible] temberg* (Abbildung der [illegible] Privatgütern, etc.; Ibid., 18[illegible] *de la race bovine en Wurtemberg* [illegible] zucht Würtembergs; Ibid., 18[illegible] *rurale en Angleterre* (über [illegible] schaft; Ibid., 3ᵉ édit., 18[illegible] *des animaux domestiques* [illegible] liche Thierproduction; Ibid., [illegible] 1851), etc.

WEDEKIND (Georges-Wilhelm [illegible] économiste allemand, fils d'un [illegible] né à Strasbourg, le 28 juillet 17[illegible] des scientifiques à la Faculté de [illegible] 1813, il venait d'obtenir, à [illegible] dans l'administration des eaux et [illegible] qu'il la quitta, pour s'enrôler [illegible] dans l'armée hessoise. Il reprit, après [illegible] fonctions pour quelque temps, puis [illegible] Gœttingue pour compléter ses études [illegible] il entreprit un grand voyage pendant [illegible] sita les principales forêts de [illegible] retour il fut appelé successivement [illegible] les plus importantes dans le service [illegible] l'administration supérieure des [illegible] Nommé conseiller intime, en 18[illegible] faire accepter qu'au bout de quatre [illegible] sion, qu'il avait donnée à diverses [illegible] est mort le 21 janvier 18[illegible].

M. de Wedekind appartenait [illegible] politiques au parti libéral. Il fut [illegible] fois député aux États de Hesse, [illegible] nement refusa constamment [illegible] congé nécessaire pour en remplir [illegible] En 1848 pourtant, il assista aux séances [illegible] *parlement*. L'intégrité de son caractère [illegible] en tout temps, une grande [illegible] pendant plusieurs années, directeur [illegible] d'horticulture, secrétaire général [illegible] des chemins de fer de Darmstadt [illegible] de la Société pour l'amélioration [illegible] des juifs; etc.

M. de Wedekind a écrit, sur [illegible] grand nombre d'ouvrages, parmi [illegible] marque : *Essai d'un système de* [illegible]

(Grundriss zu einem System der Forststa- ; Leipsick, 1818); *Documents pour la con-ance de l'état forestier en Allemagne* (Bei-e zur Kenntniss des Forstwesens in Deutsch- , Ibid., 1819-1821, 4 cahiers); *Essai d'un sys-forestier conforme à l'esprit de l'époque ac-* : (Versuch einer Forstverfassung im Geiste eit; Ibid., 1821); *Instruction pour l'adminis-on forestière* (Anleitung zur Forstverwaltung etc.; Darmstadt, 1831); *Instruction pour ré-iser le commerce de bois et pour estimer les us des forêts* (Anleitung zur Betriebsreguli- und Holzertragsschaetzung der Forsten; , 1834); *Précis de la Science forestière à l'u-des économistes politiques et des gens du le* (Umriss der Forstwissenschaft für, etc.; ıa, 1839); *Encyclopédie des Sciences forestiè-* Encyclopaedie der Forstwissenschaft; Stuttg., ; *Nouveaux annuaires des Sciences forestières* e Jahrbücher der Forstkunde; 1re série, Leip- et Darmstadt de 1828 à 1850; 2e série, Franc- 1851 et suiv.), etc. Il écrivit en outre un grand bre d'articles et de mémoires pour la *Gazette erselle des Forêts et des Chasses* (Allgemeine t und Jagdzeitung), et devint, en 1847, ré-eur en chef de cette feuille.

EEKES (Henry), sculpteur anglais, né en , à Canterbury, entra, en 1832, dans l'atelier ehnes et, cinq ans après, dans celui de Chan-, qui l'associa fréquemment à ses travaux. Sa ière œuvre importante fut une statue du duc *Vellington*, placée à l'East-India-House. On ensuite celles du *docteur Goedal* au collège on, de *Bacon* à l'université de Cambridge, et *Ionument* élevé au poëte Shelley dans le ıpshire. A l'Exposition universelle de Paris, 855, il a envoyé un *Berger*, qui a obtenu une tion. Il est, depuis 1852, membre associé de ıdémie des beaux-arts.

EGENER (Gaspard-Frédéric), savant historien ubliciste danois, né le 13 décembre 1802, à bjerg en Fionie, passa, en 1828, l'examen onctionnaire ecclésiastique, et, en 1836, prit rade de docteur en philosophie. Il s'acquit une ıde réputation de savoir par ses premiers ts : *De aula attalica, artium fautrice* (Co-hague, t. I, 1836); *sur Charles le Danois te de Flandre* (1839, in-4.), etc.; il exposa ıite avec talent les événements contemporains s le *Programme* (Indbydelse) *des Solennités brées à Soroë pour les funérailles de Frédé-VI* (Ibid., 1840, in-4), qui résume l'histoire du eloppement de l'esprit public en Danemark, lans la *petite Chronique du roi Frédéric VI lu paysan danois* (Liden Kroenike om kong , etc., 1843), qui contient l'histoire de l'éman-ıtion des paysans danois. Il obtint, en 1847, harge d'historiographe royal et en 1851, celle storiographe des ordres royaux.

ors de l'insurrection du Schleswig-Holstein, Wegener, pour contribuer à sa manière à la dé-se de la nationalité menacée, se mit à la suite armées danoises et pénétra avec elles dans les es conquises. Il fouillait les archives et en ti- des documents à l'appui des prétentions da-ses. Il publia ainsi : *Souveraineté sur le vieux ıdsborg dans l'île de l'Eider* (Om Landshœiden r det gamle Rendsborg, etc., 1849); *sur l'U-n politique inséparable du Slesvig et du Dane-rk* (Om den evige Forbin delse mellem, etc., 8); *le duc d'Augustenbourg et la révolte du stein, exposé authentique*, etc. (om Hertugen af gust., etc., 1849); *Documents authentiques rela- à l'histoire du Danemark au XIXe siècle* (Act-ssige Bidrag til Danmark Historie, etc., 1851). Tous ces écrits, qui se distinguent par beaucoup de vivacité et de clarté, ont eu plusieurs traductions allemandes; deux ont même été traduits en français, et ils ont eu une grande influence sur l'opinion publique dans ces questions compliquées. M. Wegener fit partie, en 1848-1849, de l'Assemblée nationale, comme député du roi.

Revenu aux archives nationales, dont il était devenu directeur depuis 1848, il conclut avec le gouvernement norvegien une convention relative aux documents concernant la Norvége. Il a commencé à publier, sous le titre de *Rapports annuels* (Aarsberetninger fra det K. Geheim Archiv; Copenhague 1855, in-4), un recueil de pièces historiques inédites. En 1852, il combattit, dans une remarquable brochure intitulée *un Manuscrit*, le message royal du 4 octobre, qui introduit dans la Constitution danoise le principe de la loi salique. Traduit devant les tribunaux par ordre du ministère Œrsted, il fut acquitté à tous les degrés de juridiction. A la suite de cet échec éprouvé par ses ministres, le roi adressa des réprimandes à M. Wegener, dans un acte public, qui donna lieu à des manifestations populaires en faveur du savant archiviste. Commandeur du Danebrog (1850) et de l'ordre norvégien de Saint-Olaf (1851), il est vice-président de la Société des antiquaires du Nord (1848), directeur de la Société pour l'histoire et la langue nationales (1851) et membre de l'Académie des sciences (1843), où il fait partie de la commission chargée de publier les *Regesta* et le *Diplomatarium*. Contrairement à l'usage des savants danois, M. Wegener n'a pas voyagé à l'étranger.

WEHLÉ (Charles), compositeur et pianiste allemand, né à Prague, en Bohême, le 17 mars 1825, fut destiné au commerce et travailla dans divers bureaux à Leipsick, puis à Marseille et à Paris. Muni de lettres de recommandation de Thalberg, qui le décida à suivre son goût pour la musique, il retourna à Leipsick, étudia, pendant trois ans, sous Moschelès et Richter; il se rendit ensuite à Berlin, où les leçons de M. Kullack l'initièrent à la manière de l'école moderne. Depuis 1853, il est à Paris, où il a pris une place distinguée parmi nos pianistes. Entre ses compositions, d'un rhythme très-original, on remarque : *les Bohémiennes*, *Marche cosaque*, *Fête bohémienne*, et une *Grande Sonate* en quatre parties, pour piano.

WEIDMANN (maison). Voy. REIMER.

WÉI-TCHING ou PÉ-WANG, le roi du Nord, un des chefs de l'armée insurrectionnelle en Chine, sous la suzeraineté de Tien-té, prétendant à l'Empire. Il est de très-haute taille, et a le teint foncé d'un Malais. Sa force physique, son intrépidité lui ont donné une très-grande autorité dans l'insurrection. On assure qu'il est natif du Konang-si, berceau de la rébellion (voy. TIEN-TÉ).

WEIL (Gustave), orientaliste et historien allemand, né le 24 avril 1808, à Sultzbourg, dans le grand-duché de Bade, avait pour grand-père le rabbin de Metz, qui l'appela auprès de lui et lui fit commencer des études sérieuses sur le Talmud, dans la pensée de faire de lui un théologien; il préféra devenir historien, philologue et orientaliste. En 1830, M. Weil vint à Paris, où les études vers lesquelles il se sentait porté, avaient pris une grande extension, sous la direction de Silvestre de Sacy. Il passa ensuite en Orient et, pendant cinq années de séjour au Caire, il reçut des leçons de persan, de turc et d'arabe de plusieurs personnages importants. Il occupait en même temps différents emplois dans les écoles publiques de

la ville, et rendait d'utiles services soit comme interprète, soit comme professeur de français.

De retour en Allemagne, vers 1836, il fut d'abord employé comme collaborateur à la bibliothèque de l'université d'Heidelberg, et, après avoir rempli quelques autres fonctions provisoires, fut définitivement nommé professeur de langues orientales en 1845. Il avait déjà publié des travaux très-importants; une traduction *des Colliers d'or* de Samachschari (Stuttgart, 1836); *la Littérature poétique des Arabes* (die poetische Literatur der Araber; Ibid., 1837), et une traduction des *Mille et une Nuits* (Ibid., 1837-1841, 4 vol.), ainsi que deux ouvrages historiques : *le Prophète Mohammed* (Ibid., 1843), et *Introduction historique et critique au Koran* (Historich-Kristische Einleitung in den Koran; 1844). Il donna depuis : *Légendes bibliques des musulmans* (Biblische Legenden der Muselmaenner; Francfort, 1845), et une très-remarquable *Histoire des kalifes* (Geschichte der Kalifen; Manheim, 1846-1851, 3 vol.). Tous ces ouvrages se distinguent par une connaissance exacte des sources orientales, jointe à des aperçus critiques ingénieux, et quelquefois d'une haute portée.

WEILL (Alexandre), littérateur français, né en 1813, en Alsace, d'une famille israélite, acquit de bonne heure une grande connaissance de l'hébreu. A l'âge de 15 ans, il passa en Allemagne où il poursuivit ses études au milieu des plus dures vicissitudes, et écrivit dans les journaux de Berlin, de Leipsick, de Cologne et de Stuttgart. Rentré en France en 1838, il collabora à la *Revue du progrès* de M. L. Blanc, au *Journal des écoles*, à *la Démocratie pacifique*, où il donna *la Guerre des paysans* (1847, in-18), étude historique que M. Quérard a indiquée par erreur comme traduite de Zimmermann. Sa première brochure politique est *Feu contre feu*, dirigé contre *Feu, feu!* de M. Cormenin. En 1848, attaché à *la Presse*, où il était chargé spécialement de la politique étrangère, il y publia, le 13 mars, contre les circulaires de M. Ledru-Rollin une première lettre qui fit sensation. Il passa ensuite à *la Gazette de France* où il s'efforçait de défendre, au point de vue légitimiste, la monarchie constitutionnelle. Il s'en retira après les conférences de Wiesbaden.

On a encore de M. Weill : *Feu et flamme* (1845); *le Génie de la monarchie* (1849, in-8); *Roi et président* (1851); *République et monarchie* (1848), qui eut six éditions; *Debout la province!* (1849); *le Livre des rois* (1852, in-8); *Histoires de village* (1852, in-18); *une Madeleine* (1853), drame en vers qui n'a pas été représenté; *les Mystères de la création* (1854, in-18), traduits de l'hébreu; *Schiller* (1854, in-8), étude historique; *l'Idéal* (1854, in-18), essai d'esthétique; *Gumper* (1855, in-18), nouvelles; *Contes d'amour* (1856, in-18); *Lettres fraternelles à M. Louis Veuillot* (1858), etc.

WEINLIG (Christian-Albert), naturaliste et économiste allemand, né à Dresde, en 1812, fils du musicien de ce nom, étudia, à Leipsick, les sciences naturelles et la médecine, se fit recevoir docteur et devint professeur particulier pour les sciences naturelles qu'il enseigna, à l'école du commerce. Nommé professeur à Erlangen, en [illegible], il passa l'année suivante au ministère de l'intérieur, comme conseiller, dans la section de l'industrie, du commerce et de l'agriculture. En [illegible] 1849, il reçut le portefeuille de l'intérieur, dans le ministère de transition, formé sous la [illegible] Held; mais il le résigna au mois de [illegible], et reprit, comme conseiller privé, la direction des affaires industrielles et commerciales.

On a de lui plusieurs traductions [illegible] taires, celles de *l'Introduction à l'étude des sciences naturelles*, d'Herschell (Leipsick [illegible]), de *la Chimie végétale*, de [illegible] in-8), etc.; puis divers ouvrages [illegible] *Leçons de chimie théorique* (Lehrbuch der [illegible] tischen Chemie; Leipsick, 1840-[illegible]); [illegible] *la mécanique naturelle* (Grundriss der [illegible] schen Naturlehre; Ibid., 1843), etc. [illegible] de 1835 à 1845, *la Feuille centrale* [illegible] *tique* et *la Feuille centrale polytechnique* [illegible]

WEIR (William), journaliste [illegible] vers 1802, à Édimbourg, [illegible] admis au barreau en 1826. [illegible] vers le journalisme. Chargé, [illegible] temps, du *Journal littéraire* [illegible] y déploya, dans les questions politiques, [illegible] de talent, et passa à la direction [illegible] *Glasgow*, feuille libérale; [illegible] sieurs années. Étant ensuite venu [illegible] entra au *Daily News*, où [illegible] mort de M. Hunt, les fonctions [illegible]

WEISBACH (Jules), mathématicien [illegible] nieur allemand, né le 10 août [illegible] miedeberg, près Annaberg, [illegible] conducteur des mines, suivit [illegible] Gœttingue et de Vienne, et [illegible] place de professeur de mathématiques [illegible] à l'Académie de Freiberg. [illegible] d'hydraulique et de [illegible] venu à des résultats [illegible] découverte de la contraction [illegible] et a introduit dans les formules [illegible] lique, le coefficient, appelé [illegible] tance. Ses écrits sur ce sujet [illegible] *ches de mécanique et d'hydraulique* [illegible] gen in dem Gebiete der Mechanik [illegible] se subdivisent en *Expériences* [illegible] *de l'eau par des vannes* [illegible] (Versuch über den Ausfluss [illegible] Schieber, etc.; Leipsick [illegible] *la contraction imparfaite* [illegible] *réservoir ou d'un tuyau* [illegible] kommene Contraction des [illegible]

On doit encore à M. Weisbach [illegible] *génieur mécanicien des mines* [illegible] Bergmaschinenmechanik; Leipsick [illegible] *Éléments de mathématiques* [illegible] terricht in der niedern Mathematik [illegible] *Tables des sinus et cosinus* [illegible] vielfacher Sinus und Cosinus [illegible] *Traité de mécanique pratique* [illegible] genieur- und Maschinenmechanik [illegible] 1854, 3 vol.; 3e édit. 1856-185[illegible] *recueil de tables, formules* [illegible] *tique, de géométrie et de* [illegible] nieur, Sammlung von Tafeln [illegible] Leipsick, 1848; *Manuel d* [illegible] *des mines* (die neue Markscheidekunst [illegible] wick, 1850, tom. I; [illegible] *exercée par la pression* [illegible] *l'eau, ou Expériences* [illegible] *roue de réaction* [illegible] des Wassers durch Druck [illegible] berg, 1851; *Traité d'hydraulique* [illegible] (Experimentalhydraulik; [illegible]

WEISS (Charles), littérateur [illegible] français, né le 15 janvier 17[illegible] livra de bonne heure [illegible] poésie, prit aux *Essais littéraires* [illegible] société de jeunes gens, [illegible] lut d'être admis à l'Académie de [illegible] En 1812, il fut nommé conservateur [illegible] teur de la bibliothèque de cette [illegible]

bibliothécaires de France les plus savants. Les res Michaud demandèrent son concours pour r *Biographie universelle*, à laquelle il fournit nombre d'articles presque incalculable ; Victor Leclerc, dans un article sur la dernière raison de ce grand ouvrage (*Débats*, 23 déc. :8), appelait l'actif collaborateur « l'Atlas de ce nde biographique. » En 1832, M. Ch. Weiss élu correspondant de l'Académie des incrip-ns et belles-lettres. Décoré, dès cette époque, la Légion d'honneur, il a été promu officier cet ordre, le 29 août 1850.

Outre des mémoires et des fragments commu-qués à des sociétés savantes et insérés dans rs recueils, M. Ch. Weiss, dont les recherches atigables ont fait espérer, depuis plus de gt ans, d'importantes publications, compte peu uvrages. Son œuvre principale est une édition s *Papiers d'État du cardinal de Granvelle* (Imp. rale, 1841-1851, tom. I-VIII, in-4), avec une tice. *La Biographie universelle*, publiée sous direction, par une société de gens de lettres vol. in-8), et réimprimée plusieurs fois, n'est 'une réédition de l'ancien *Dictionnaire histo-que* (1825 et suiv., 10 vol.), à la rédaction et à sprit duquel M. Weiss paraît être resté égale-nt étranger. On lui attribue par erreur, dans *Littérature française contemporaine*, les thèses autres publications de son homonyme (voy. rticle suivant).

WEISS (Charles), historien français, né à rasbourg, le 10 décembre 1812, termina, à ris, ses études, commencées dans sa ville na-le, entra, en 1833, à l'École normale, et de-nt successivement professeur d'histoire aux lléges royaux de Toulouse et de Strasbourg. taché, depuis 1839, au lycée Bonaparte, il y t aujourd'hui premier professeur d'histoire. . Weiss a le grade de docteur ès lettres. Il est, puis le 27 avril 1845, chevalier de la Légion honneur. Il a été aussi décoré de l'ordre espa-nol de Charles II.

Un de ses premiers ouvrages est : *l'Espagne, puis le règne de Philippe II jusqu'à l'avéne-ent des Bourbons* (Paris, 1844, 2 vol. in-8); t ouvrage, qui est le développement de sa thèse our le doctorat, a, selon M. Mignes, un but récis, une méthode excellente, une utilité in-ontestable; il a été traduit en espagnol. Depuis, . Weiss a fait paraître *l'Histoire des réfugiés rotestants de France, depuis la révocation de édit de Nantes jusqu'à nos jours* (Paris, 1853, vol. gr. in-18), un curieux et savant tableau de outes les funestes conséquences, au dedans et u dehors du royaume, d'une mesure aussi in-ensée que cruelle : ce livre a été traduit, l'an-ée même de sa publication, en Angleterre et ux États-Unis, et a obtenu de l'Académie des nscriptions et belles-lettres, en 1854, le grand rix Gobert, conservé à l'auteur l'année sui-ante. Des documents nouveaux, reçus d'Angle-erre, de Hollande, d'Allemagne et d'Amérique rouveront place dans la seconde édition.

M. Weiss a édité *les Sermons choisis*, de J. aurin, avec une *Notice biographique* et des otes (Paris, 1854, in-18). Il a inséré des articles e critique littéraire dans *le Journal général le France*, *l'Athenæum français*, *le Lien*, etc.

WEISSE (Chrétien-Hermann), philosophe al-lemand, né à Leipsick, le 10 août 1801, fils l'un jurisconsulte distingué, étudia à l'université le sa ville natale et devint, en 1823, agrégé et, en 1828, professeur adjoint de philosophie. En 1837, il donna sa démission pour se consacrer, dans la retraite, à l'étude de la philosophie et des belles-lettres. Rentré plus tard dans l'enseigne-ment, il fut nommé, en 1845, professeur titu-laire de philosophie. L'université de Iéna lui con-féra, en 1840, le titre honorifique de docteur en théologie. D'abord disciple de Hegel, M. Weisse s'est ensuite séparé de lui. Il fait partie de l'école philosophique allemande, qui a pour principal organe *la Revue philosophique et de théologie spé-culative* de Fichte (voy. ce nom).

On a de lui de nombreux travaux : *de l'Étude d'Homère et de son importance à notre époque* (über das Studium des Homer und seine Bedeu-tung, etc.; Leipsick, 1826); *de la Mythologie*, etc. (über den Begriff, die Behandlung und die Quel-len der Mythologie; Ibid., 1827); *de Platonis et Aristotelis in constituendis summis philosophiæ principiis differentia*; Ibid., 1828); *de l'État ac-tuel de la philosophie* (über den gegenwaertigen Standpunkt der philosophischen Wissenschaft; Ibid, 1829); *Système scientifique d'esthétique* (Sys-tem der Aesthetik als Wissenschaft von der Idee der Schœnheit; Ibid, 1830, 2 vol.); *l'Idée de Dieu* (die Idee Gottes; Dresde, 1833); *Doctrine secrète des phi-losophes sur l'immortalité de l'individu humain* (die philosophische Geheimlehre über die Unsterb-lichkeit des menschlichen Individuums; Dresde, 1834); *Éléments de métaphysique* (Grundzüge der Metaphysik; Leipsick, 1835); *Critique et com-mentaire du Faust de Gœthe* (Kritik und Erlaeu-terung des Gœthe'schen Faust; Ibid, 1837); *Études critiques et philosophiques sur l'histoire évangé-lique* (die evangelische Geschichte kritisch und philosophisch bearbeitet; Ibid., 1838, 2 vol.); *le Problème philosophique de notre époque* (das philosophische Problem der Gegenwart; Ibid., 1842); *la Christologie de Luther* (die Christologie Luther's; Ibid., 1852; 2e édit., 1854); *Dogmati-que philosophique ou la philosophie du christia-nisme* (Philosophische Dogmatik oder die Philoso-phie des Christenthums; Ibid., 1855, 2 vol.), etc.

M. Weisse a, en outre, traduit en allemand : *la Physique* et le traité *de l'Ame* d'Aristote (Leip-sick, 1829, 2 vol.), et inséré divers articles dans plusieurs journaux philosophiques et littéraires. On cite aussi de lui une brochure politique : *de la Légitimité de la dynastie française de* 1830 (über die Legitimitaet der gegenwaertigen fran-zœsischen Dynastie; Ibid., 1832).

WEITLING (Guillaume), écrivain socialiste al-lemand, né à Magdebourg, en 1808, reçut une éducation très-bornée et apprit le métier de tail-leur. Voyageant comme ouvrier, il vint à Paris, où il s'affilia à des sociétés communistes dont il adopta les principes. Il passa en Suisse, fonda des associations parmi les ouvriers et publia divers ouvrages qui firent du bruit : *Garanties d'har-monie et de liberté* (Garantien der H. und Freiheit; Vivis, 1842); *l'Humanité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être* (die Menschheit, wie sie ist, etc.; Berne, 2e édit., 1845), et *l'Évangile du pauvre pécheur* (das Evangelium des armen Sünders; Zurich, 1845). A propos de ce dernier ouvrage, M. Weitling, dont l'influence et les écrits peuvent faire juger quel travail s'opérait dans les masses populaires avant l'explosion de 1848, fut arrêté, poursuivi et expulsé de la Suisse. Ses idées, qui sont celles du communisme, n'ont rien de remar-quable que la chaleur et la vivacité avec les-quelles elles sont exposées. Repoussé de la Suisse, il s'est réfugié dans l'Amérique du Nord.

WEKERLIN (Jean-Baptiste), compositeur fran-çais, né à Guebviller (Haut-Rhin), en 1821, et fils d'un manufacturier, amateur de musique, qui lui communiqua de bonne heure ses goûts, partagea quelque temps les travaux industriels de

son père, puis vint à Paris et se fit admettre au Conservatoire. Bientôt, abandonné à lui-même, il dut chanter au cachet, et trouva, grâce à Mme Damoreau, un éditeur pour ses premières romances. En novembre 1847, il fit jouer au Conservatoire *Roland*, grande scène héroïque, et, six ans après, donna au Théâtre-Lyrique *l'Organiste*, opéra qui eut un certain succès (mai 1853). Le directeur, Jules Séveste, que la mort enleva peu après, lui confia alors la partition d'un libretto en trois actes, restée jusqu'ici dans les cartons du théâtre. En 1855, M. Wekerlin a épousé la fille de Mme Damoreau (voy. ce nom).

Vers la fin de 1853, il avait formé, avec M. Seghers, la Société sainte-Cécile, qui donna, pendant plusieurs années, des concerts de musique classique. M. Wekerlin, qui s'était réservé la direction de la partie chorale, a fait exécuter, entre autres œuvres personnelles : *le Jugement dernier*, pièce de Gilbert ; *Eloa*, scène de bohémiens ; *l'Aurore*, des *Ouvertures*, des *Symphonies*, etc. Il a encore composé : *les Revenants bretons*, *Tout est bien qui finit bien*, opéras de salon ; *Échos du temps passé*, série d'anciens airs du XII[e] au XVIII[e] siècle (1854-56).

WELHAVEN (Jean-Sébastien), poëte et littérateur norvégien, né à Bergen, le 22 décembre 1807, acheva ses études à l'université de Christiania, où le poëte Wergeland, avec ses vers patriotiques, était alors en grande faveur auprès des étudiants. Ne trouvant pas cette popularité entièrement méritée, il publia, contre le poëte en vogue, une brochure intitulée : *Art poétique de Henri Wergeland*, où il lui reprochait de circonscrire le domaine de la poésie, et de pousser jusqu'au fanatisme le sentiment de la nationalité. Cet écrit souleva des tempêtes, et l'auteur devint l'objet d'attaques violentes. Bientôt pourtant il se rangea autour de lui une pléiade de jeunes littérateurs, avec lesquels il fonda, pour la propagation de ses idées, un journal hebdomadaire, *le Widar*. Puis il publia un poëme polemico-didactique, *le Crépuscule* (Norges dæmring ; Christiania, 1834), qui émut singulièrement les cercles poétiques et littéraires, et eut, dès l'année suivante, une seconde édition.

Le Widar ayant disparu en 1835, M. Welhaven le remplaça par *le Constitutionnelle*, qui soutint, pendant dix années, la lutte la plus vive contre les débris de la vieille école classique. Il y publia pour son compte, de nombreux articles de polémique, d'une grande finesse et d'une grande verve. On cite, parmi ses écrits de cette époque : *sur la Révision de nos psaumes* (Christiania, 1840) ; *Opposition de l'école poétique norvégienne avec l'ancienne poésie d'Ewald* (1849) ; *Anthologie des poésies de Frimann*, avec commentaires (18[illegible]) ; *Biographie de Louis Holberg* (18[illegible]), etc.

Non content de plaider la cause d'une poésie nouvelle, qui agrandit le domaine de l'art, et accomplissant dans son pays la révolution romantique, il prêcha d'exemple et donna plusieurs recueils de vers pleins d'éclat et de mouvement, mais avec des exagérations systématiques et la subordination constante du goût et du sentiment à l'imagination. Ces recueils sont intitulés : *Digte* (Christiania, 1838) ; *Nye Digte* (ibid., 1844) ; *Halvhundrede Digte* (Copenhague, 1848) ; *Reiseb[illegible] de Digte* (Christiania, 18[illegible]).

[illegible] triomphe des idées de M. Welhaven lui a valu tous les honneurs et toutes les distinctions. Il est, depuis 18[illegible], professeur de philosophie à Christiania. Directeur de la Société artistique de cette ville, il exerce sur l'art et la littérature une double influence contre laquelle il ne s'est encore manifesté aucun symptôme de réaction. Quoiqu'il se soit peu occupé de politique [illegible] l'union des trois peuples scandinaves [illegible] pathies qui ont encore augmenté [illegible]

WELCKER (Frédéric-Gottlieb), [illegible] savants archéologues de l'Allemagne [illegible] vembre 1784, à Grünberg [illegible] Hesse, a consacré sa vie à l'étude [illegible] Il ne savait encore où tourner [illegible] esprit, lorsque le célèbre [illegible] Zoega, qu'il connut dans un voyage [illegible] 1806, décida de sa vocation. [illegible] différentes chaires, il fut [illegible] en 1819, à l'université de Bonn [illegible] seur de philologie, et nommé [illegible] néral. Ce fut une fortune pour [illegible] où, grâce à lui, se ranima [illegible] approfondies. Il y fonda un [illegible] ses voyages en Italie le [illegible]

Malgré quelques tracasseries [illegible] lui attira son caractère [illegible] son esprit, M. Welcker ne donna [illegible] à sa prodigieuse fécondité [illegible] ouvrages, il a publié dans les [illegible] vantes de l'Allemagne une foule [illegible] de dissertations, et il est [illegible] ans, un des rédacteurs [illegible] *philologique du Rhin*. Il vient [illegible] socié étranger de l'Institut [illegible]

C'est dans les *Études* [illegible] et de Creuzer (vol. IV, 18[illegible]) [illegible] mier travail de M. Welcker [illegible] *de l'art antique* (über die [illegible] Kunst). Quelque temps après [illegible] qui paraît avoir exercé sur [illegible] influence, un ouvrage tout entier [illegible] *Collection de ses lettres* [illegible] *ouvrages* (Zoega's Leben [illegible] 2 vol.). Mais c'est surtout [illegible] traducteur de l'antiquité qu'il [illegible] Parmi ses ouvrages, estimés [illegible] philologues, on remarque [illegible] *tophane* (1810-1811, 2 vol.) [illegible] la fidélité de la traduction [illegible] mentaires, mais qui malheureusement [illegible] prend que deux pièces [illegible] *Fragments* [illegible] 181[illegible] ; [illegible] *fragments* (Goettingue, 18[illegible]) [illegible] *à Thèbes* [illegible] (über eine Kretische [illegible] *la Trilogie d'Eschyle* [illegible] Bonn, même année [illegible] aux critiques d'Hermann [illegible] *dissertation sur le drame* [illegible] 1826) ; *Theognidis reliquiae* [illegible] *le Cycle épique ou les poètes* [illegible] epische Cyklus, oder etc. ; Bonn, 18[illegible]) ; *les Tragédies grecques* [illegible] *épique* (die griech. Trag. etc. ; Bonn, 18[illegible]) ; *Anciens monuments* (alte Denkmäler [illegible] 1849-51, 3 vol.). M. Welcker [illegible] divers ouvrages et commun[illegible] plus érudits de son temps. [illegible] *torum imagines et l'abattant* [illegible] Otfr. Müller, etc., etc. [illegible] ouvrages destinés à faire connaître [illegible] Bonn et les richesses [illegible] 1843-1845). — Il est inutile de dire [illegible] trouve de savoir solide [illegible] guide explorateur de l'antiquité [illegible] fauts de ses qualités [illegible] érudition, de longues digressions [illegible] mêmes lui voudraient plus de clarté.

WELLESLEY (lord Gerald [illegible]) anglais, né en 1806 à Dublin [illegible]

ıéritier présomptif du présent duc de Wel-
:ton (voy. ce nom). Il embrassa, en 1824, la
ière des armes, et devint, en 1851, colonel
ide de camp du général Hardine. En 1842, il
a à la Chambre des Communes pour le comté
Hants, vota avec le parti conservateur, et,
élections générales de 1852, obtint le mandat
Windsor. Au mois de février 1855, étant en
idence d'opinion avec ses commettants, il
t représenté devant eux et n'a pas été réélu.

ELLINGTON (Arthur-Richard-WELLESLEY, 2ᵉ DE), général et pair d'Angleterre, né le 3 ier 1807, à Londres, est le fils aîné du cé- e général élevé, en 1809, à la pairie, et créé en 1814 (deuxième titre, marquis de Douro). Il es études à l'université de Cambridge, dont il t le diplôme honoraire de docteur en droit, et rassa la carrière des armes; bien qu'il n'eût aucune campagne, il arriva rapidement aux les supérieurs, devint, en 1842, aide de camp on père et fut nommé, en 1854, major général ieutenant-colonel des carabiniers du Middle- Dès qu'il eut atteint l'âge requis, il entra ı Chambre des Communes pour Aldborough 29), puis représenta la ville de Norwich (1837). la mort de son père (1852), il prit siége à la mbre haute. Il n'a jamais, dans le Parlement, ; qu'un rôle fort secondaire, prenant rarement parole et ne se départant de ses rigoureux ıcipes de torysme qu'en faveur des mesures nomiques proposées par sir Robert Peel. Depuis 3, il remplit à la cour la charge de grand yer; sa femme, la fille du marquis de Tweed- e, qu'il a épousée en 1839, est dame d'hon- ır de la reine. Outre les titres anglais, il porte ore ceux de prince de Waterloo, duc de Ciu- l-Rodrigo et grand d'Espagne de première sse, marquis de Torres-Vedras, etc. Il fait par- du Conseil privé depuis 1853. N'ayant pas nfants, il a pour héritier présomptif son frère né, lord Charles WELLESLEY (voy. ci-dessus).

VELSCHOW (Jean-Matthias), historien danois, à Copenhague, le 22 novembre 1796, s'occupa bonne heure de recherches historiques. Cou- nné, pour ses premiers travaux, par l'univer- é de Copenhague (1818), et l'Académie des ences (1824), il passa, en 1822, l'examen de ctionnaire ecclésiastique et obtint, en 1831, grade de docteur, avec une thèse intitulée : *Institutis militaribus Danorum, regnante Val- maro secundo*. Au retour d'un voyage, fait à tranger aux frais de l'État (1831-33), il fut mmé professeur adjoint d'histoire et d'archéolo- e septentrionale à l'université de Copenhague, professeur titulaire en 1850. M. Welschow est evalier du Danebrog, membre de l'Académie s sciences de Danemark, etc. La connaissance profondie qu'il possède de l'histoire de ces du- és, l'a fait choisir pour membre de la commis- on chargée de déterminer les limites entre le hleswig et le Holstein (1851). Il a fait sur les rap- rts de ces pays entre eux et avec le Danemark, sur l'histoire des traités qui les régissent de- is 1459, les études les plus sérieuses, et publié s mémoires qui font autorité. Le principal est séré dans *les Anti-Sleswig-Holstenke Fragmen-* (1849), et a été traduit en allemand.

WEMYSS (Francis WEMYSS CHARTERIS DOU- AS, 3ᵉ comte DE), pair d'Angleterre, né en 96, descend d'une ancienne famille écossaise, evée en 1821 à la pairie héréditaire. Connu abord sous le nom de lord Elcho, il devint dé- té-lieutenant d'Édimbourg et prit, en 1853, la ace de son père à la Chambre des Lords, où il vote avec le parti libéral modéré. De son mariage avec une fille du comte de Lucan, il a trois enfants, dont l'aîné est lord ELCHO (voy. ce nom).

WENLOCK (Beilby-Richard LAWLEY, 2ᵉ baron), pair d'Angleterre, né en 1818, à Londres, siégea d'abord à la Chambre des Communes, sous le nom de Lawley. En 1852, il prit à la Chambre haute la place de son père, qui avait obtenu une pairie en 1839. Il appartient au parti libéral. De son mariage avec une fille du marquis de Westminster (1846), il a cinq enfants, dont l'aîné, Beilby LAWLEY, est né à Londres en 1849.

WERDER (Charles), philosophe allemand, né à Berlin, le 13 décembre 1806, acheva ses études dans l'université de cette ville, y enseigna la philosophie, d'abord comme maître répétiteur (1834), et, depuis 1838, comme professeur adjoint. Disciple indépendant de Hegel, il a eu, par la vivacité de sa parole et la valeur de ses idées, une influence considérable dans les Facultés de philosophie et de droit. Ses écrits philosophiques sont, du reste, peu nombreux : une dissertation latine sur *le Parménide de Platon* (Berlin, 1851), *une Logique* (1841), et un Discours prononcé, en 1849, à l'Institut de Frédéric-Guillaume, *sur les Notions positives que peut fournir la philosophie.*

M. Werder a aussi cultivé la poésie. Outre plusieurs pièces de vers dans *l'Almanach des Muses* de Berlin, il a donné une trilogie dramatique, *Colomb*, dont la première partie a été représentée devant la cour de Frédéric-Guillaume IV, au palais de Charlottenbourg; la pièce entière a été jouée avec succès sur plusieurs théâtres.

WERLAUFF (Éric-Christian), savant danois, né à Copenhague, en 1781, entra, à vingt ans, à la bibliothèque du roi, dont il est aujourd'hui directeur. Il s'adonna tout entier à l'étude des langues scandinaves et des antiquités de l'Islande. Après avoir publié, en 1812, un recueil d'anciens chants nationaux sous ce titre : *Vatnsdaela saga ok sagan af finnboga hinum rama*, il fit paraître, trois ans plus tard, des documents pour l'histoire du roi Sverre, et, de 1813 à 1826, en collaboration avec B. Thorlacius, les tomes IV, V et VI de *l'Histoire des rois de Norwége*, qui se termine à Snorre Sturleson. En 1834, il publia avec Engelstoft, le huitième volume des *Scriptores rerum Danicarum*. Il a éclairci l'histoire et la géographie du moyen âge, par un grand nombre de monographies très-estimées en Danemark et en Allemagne. Historien, géographe, philologue, archéologue et bibliophile, M. Werlauff est un des savants les plus laborieux et les plus distingués de son pays.

Outre ses articles remarquables, dans *le Scandinavisk Litteratur-Selskabs Skrifter*, dans *les Annales de l'Antiquaire*, dans *le Nordisk Tidsskrift for Oldkyndighed*, etc., il faut citer son *Essai sur l'histoire de la langue danoise dans le duché de Slesvig* (Copenhague, 1819) : *les Symbolæ ad geographiam medii ævi ex monumentis islandicis* (1821); *Det danske Selskab for Faederlandets Historie i dets Forste Aar-hundrede* (1847); *l'Université de Copenhague, depuis sa fondation jusqu'à la Réforme* (1850); *la Constitution de Waldemar* (1848); *De hellige 3 Kongers Kapel i Roskilde-Domkirke* (1849); *Historiske Efferretninger om det store Kongelige Bibliothek* (1847), etc.

WÉRY (Nicolas-Lambert), musicien belge, né en 1789, à Huy (province de Liége), fut atteint, au milieu de ses études musicales, par la conscription militaire (1807); il rejoignit son régiment à Metz et s'établit, l'année suivante, à Sedan, où on lui fit des offres avantageuses. Chaque

année il venait à Paris perfectionner son talent sur le violon en prenant des leçons de Baillot. En 1823, il obtint la place de premier violon du roi des Pays-Bas, qu'il a continué d'occuper, auprès du roi des Belges; il fut, en même temps, nommé professeur au Conservatoire de Bruxelles, et forma quelques bons élèves. M. Wéry a écrit une *Ouverture*, des *Concertos*, pour violon, des airs variés et des romances, et un grand nombre d'études progressives, adoptées en partie par le Conservatoire de Paris.

WEST (Charles-Richard, baron), officier anglais, né en 1815, à Londres, est le fils aîné du présent comte De la Warr (voy. ce nom). Entré, vers 1831, au service militaire, il servit aux Indes et y devint secrétaire du commandant en chef en 1845; en outre, il commanda le 21[e] régiment de ligne. En Crimée, où il prit part à la campagne de 1855, ses services lui valurent le brevet de colonel et la décoration du Bain. — Le baron West est mort le 15 septembre 1856.

West (Mortimer-Sackville), frère du précédent, né, en 1820, fit partie des grenadiers de la garde et se retira, en 1853, avec le grade de capitaine. Il a rempli plusieurs charges à la cour de la reine. Un de ses frères, *Lionel*, né en 1827, est entré dans la diplomatie; il est attaché, depuis 1853, à l'ambassade de Berlin.

WESTERCAMP [du Bas-Rhin], ancien représentant du peuple français, né à Wissembourg (Bas-Rhin), le 17 décembre 1799, suivit, à Strasbourg, les cours de la Faculté de droit et acheta, en 1825, une charge de notaire. Sous la Restauration et sous la monarchie de Juillet, il fit toujours partie de l'opposition radicale. Après la révolution de Février, il se présenta, comme candidat démocrate, aux électeurs du Bas-Rhin et fut nommé représentant du peuple, l'avant dernier sur quinze, par 50 415 voix. Membre du comité de la guerre, il vota ordinairement avec l'extrême gauche. Après l'élection du 10 décembre, il combattit très-vivement le gouvernement de Louis-Napoléon, et appuya la proposition tendant à décréter d'accusation le président et ses ministres, à l'occasion du siége de Rome. Réélu à l'Assemblée législative, il s'associa aux principaux votes de la Montagne, protesta contre la loi du 31 mai, et s'opposa à la révision de la Constitution. Depuis le coup d'État du 2 décembre, il est rentré dans la vie privée et a repris son étude.

WESTERGAARD (Niels-Louis), orientaliste danois, né le 27 octobre 1815, à Copenhague, fit ses études à l'université de cette ville. En 1838, il se rendit à Bonn pour apprendre le sanscrit. L'année suivante, il visita Paris, Londres et Oxford, puis, il partit pour l'Inde (1841). Le roi et l'université payèrent les frais de son voyage. Au retour (1844), il passa par Tiflis, Moscou et Saint-Pétersbourg. En 1845, il fut nommé professeur de langues orientales à Copenhague. La science n'a pas complétement éloigné M. Westergaard de la politique. Député à l'Assemblée constituante, au mois d'octobre 1848, il y remplit les fonctions de secrétaire.

Outre ses deux principaux ouvrages, *les Radices sanscritæ* (Bonn, 1841), et une édition critique du *Zendavesta* (Copenhague, 1852-1853), contenant, avec le texte et la traduction en anglais, une grammaire et un dictionnaire, on cite encore de lui: *le Formulaire sanscrit*, *la Lecture du sanscrit* (Copenhague, 1846), et *le Catalogue des manuscrits en langue sanscrite de la bibliothèque royale de Copenhague* (1846). Enfin, il a essayé de déchiffrer les inscriptions cunéiformes de Persépolis, dont il avait [illegible] 1844, des copies exactes.

WESTERMANN (Antoine), philologue [illegible] né à Leipsick, le 18 juin 18[illegible] [illegible] à l'université de Leipsick, y fut nommé [illegible] 1834, répétiteur, professeur adjoint [illegible] d'histoire et de littérature anciennes [illegible] un des fondateurs de la Société des [illegible]

Ses écrits sont très-nombreux. [illegible] capitale, *l'Histoire de l'éloquence* [illegible] *Rome* (Leipsick, 1833-35, 2 vol.), [illegible] *De publicis Atheniensium* [illegible] (1830); *Quæstiones Demosthenicæ* [illegible] *Callisthene olynthio* (1838-42); [illegible] *criticæ in scriptores græcos* (18[illegible]) [illegible] *larum scriptoribus græcis* (185[illegible]) [illegible] de bonnes éditions critiques [illegible] d'ouvrages grecs, tels que: [illegible] *teurs* (1833); le traité d'Étienne [illegible] *Urbibus* (1839); *les Mythographes* [illegible] *cours de Lysias* (1853); *les Œuvres* [illegible] *Philostrate* (1848), etc. Il a donné [illegible] considérablement augmentée [illegible] J. Voss, *de Historicis græcis* [illegible] duction allemande du livre de [illegible] *de l'Attique* (1840).

WESTMACOTT (sir Richard), [illegible] né à Londres, en 1775, fut élève [illegible] succéda à Flaxmann, comme professeur [illegible] ture à l'Académie royale (1827), [illegible] s'acquitte encore aujourd'hui [illegible] âge. Il serait trop long d'énumérer [illegible] œuvres de sa longue carrière: [illegible] *Douleur d'une mère* (1822), [illegible] *Euphrosine* (1837), au duc de [illegible] *don* et *Psyché*, au duc de [illegible] *d'Horace*. A l'Exposition universelle [illegible] 1855, il a envoyé une *Nymphe* [illegible] appartient au comte de Carlisle; [illegible] *dormi*, et *une Mère et son enfant*. — [illegible] cott est mort le 1[er] septembre 1856.

Westmacott (Richard), sculpteur [illegible] du précédent, né à Londres, en 17[illegible] son père, fit en Italie un séjour de [illegible] nées. Associé de l'Académie royale, en 18[illegible] devint titulaire en 1849. On cite [illegible] *le Joueur de cymbales* (1832-1856), [illegible] vonshire; *l'Ange gardien* (1842), [illegible] ture de la famille Ashburton, et [illegible] reliefs: *Vénus et Ascagne* (1831), [illegible] *don*, *la Jacinthe des bois*, dans la [illegible] Ellesmere: *Paolo et Francesca* (18[illegible]), [illegible] *ne péchez plus* (1850).

WESTMEATH (George-Thomas-John [illegible] 1[er] marquis de), pair d'Angleterre, [illegible] à Clonyn (comté de Westmeath), [illegible] une des plus anciennes familles d'Irlande [illegible] au collége de Rugby, il fut élu, en 18[illegible] [illegible] à vie de la Chambre des Lords, où il [illegible] parti conservateur. En 1822, il fut [illegible]

WESTMINSTER (Richard Grosvenor, [illegible] quis de), pair d'Angleterre, né en [illegible] dres, descend d'une ancienne famille [illegible] élevée, en 1761, à la pairie héréditaire [illegible] d'abord sous le nom de vicomte Belgrave [illegible] études au collége de Christchurch, [illegible] entra, en 1818, à la Chambre des Communes [illegible] siégea, comme député du comté de Chester, [illegible] 1835: il appuya de son vote la politique [illegible] En 1845, il prit à la Chambre haute [illegible] son père, qui, en 1831, avait été créé [illegible] de Westminster. Sous le ministère de lord [illegible] Russell, il a rempli les fonctions de grand [illegible]

stewart), de la maison de la reine (1850- Il fait à ce titre partie du Conseil privé. oousé, en 1809, une fille du duc de Suther- qui est auteur d'un *Récit de voyage dans la erranée* (Narrative of a yacht voyage in Me- anean; 1843). De ses six enfants, l'aîné est es-Loup, comte GROSVENOR (voy. ce nom).

:THERELL (miss). Voy. WARNER.

:Y (Francis-Alphonse), littérateur français, Besançon, le 12 août 1812, d'une famille de s commerçants, originaires d'Allemagne, une éducation incomplète au collége de Po- , et fut envoyé à Paris, en novembre 1830, le concourir pour l'École centrale des ma- :tures. Entraîné vers la carrière des lettres, labora successivement à *l'Artiste*, à *la Pha-* , à *l'Europe littéraire*, et travailla sans re- :, pendant deux ans, sous la direction de Nodier, à connaître les anciens et les mo- es. En 1834, il prit ses premiers grades levint élève pensionnaire de l'École des tes. Sa première œuvre remarquée fut le ro- *des Enfants du marquis de Ganges* (1838,), inséré dans *la Presse*, et qui, malgré les uts du style, obtint un succès de vogue; plus , il se chargea, dans la même feuille, de la que des livres. Dans les années suivantes il donna qu'une série de nouvelles : *la Balle de nb*, *le Diamant noir*, *Mme de Fresnes*, *Otta- Rinuccini* et *un Amour d'enfance*, à *la Revue Paris*; *le chevalier de Marsan*, au *Siècle*; *le inx* et *les Deux masques de fer*, à *la Presse*. ssant ensuite de côté les sujets d'invention, il igea le feuilleton des beaux-arts *au Globe* et *Courrier-Français*, et parcourut, de 1837 à 2, le plus souvent à pied, la Belgique, la Hol- de, la Provence, une partie de l'Italie et de la sse. On trouve le récit pittoresque de ses ages dans le livre intitulé : *Scilla e Cariddi* 43, 2 vol. in-8).

Deux ouvrages recommandent surtout M. Fran- Wey, comme écrivain et comme philologue : *Remarques sur la langue française au* XIX*e* *cle* (1844, 2 vol. in-8), et *l'Histoire des révo- ions du langage en France* (1848, in-8), qui coûta plusieurs années de travail. Ce furent titres principaux à la croix d'honneur et à nploi d'inspecteur général des archives natio- les qu'il obtint, en 1852, sous le ministère de de Persigny. Vers la même époque, il a été président de la Société des gens de lettres.

On cite encore de lui : *Vie de Charles Nodier* 344, in-8), *Manuel du citoyen* (1848, in-8); *le ouquet de Cerises* (1852, in-8), recueil de nou- lles; *Stella* (1852), comédie en quatre actes, i a obtenu un succès d'estime au Théâtre-Fran- is; *les Anglais chez eux* (1853, in-18), etc.

WEYER (Sylvain VAN DE), homme d'État belge, é à Louvain en 1802, étudia le droit dans cette lle et s'établit à Bruxelles, comme avocat. Mais cessa de plaider lorsqu'il eut été nommé biblio- écaire de la ville, conservateur de la Collection anuscrite des ducs de Bourgogne et professeur u Muséum. Membre du parti national et l'un des édacteurs du *Courrier des Pays-Bas*, il fut privé e ses fonctions par le gouvernement hollandais. I. de Potter (voy. ce nom) le choisit pour l'un e ses défenseurs. Lors de la révolution de 1830, laquelle il prit une part active, M. Van de Weyer 'efforça de prévenir l'anarchie, et fut nommé nembre du comité de sûreté, puis du gouverne- ment provisoire. Plusieurs missions diplomati- ues lui furent confiées. En novembre 1830, il se endit en Angleterre pour s'informer des inten- tions du gouvernement et fut de nouveau envoyé comme commissaire à la conférence de Londres. De retour dans sa patrie, il fut nommé ministre des affaires étrangères, et contribua beaucoup à l'élection du roi Léopold, qui, après son couron- nement, lui confia les fonctions d'ambassadeur à Londres. Après la retraite du ministère Nothomb, en 1845, M. Van de Weyer fut mis à la tête du nouveau cabinet avec le titre de ministre de l'in- térieur. Il donna sa démission en 1846, à l'occa- sion des discussions entre les libéraux et les ca- tholiques, sur l'enseignement public. Depuis 1851 il a repris son ancien poste à Londres, où il a épousé une riche Anglaise (1839). M. Van de Weyer passe pour un amateur intelligent des sciences et des arts.

WHARNCLIFFE (Edward-Montagu-Granville STUART WORTLEY, 3e baron), pair d'Angleterre, né en 1827 à Sandon (comté de Stafford), descend de l'ancienne famille écossaise des marquis de Bute. Après avoir servi quelques années aux gardes, il prit, en 1855, à la Chambre des Lords la place de son père, qui y avait été élevé en 1826. Il appar- tient au parti conservateur. En 1855 il a épousé une fille du comte d'Harewood.

WHATELY (Richard), théologien et économiste anglais, archevêque de Dublin, né en 1787, à Lon- dres, d'une famille originaire du comté de Surrey, est le neuvième enfant d'un pauvre ministre de campagne. Après avoir terminé ses études à Oxford, au collége d'Oriel, il y obtint, en 1811, un modeste emploi de professeur. Marié en 1821, il eut pen- dant quatre ans la direction d'une petite paroisse. En 1825, lord Grandville, chancelier de l'univer- sité d'Oxford, le nomma principal de *Saint-Al- ban's-Hall*. En 1830, il fut élu par l'université professeur d'économie politique, et, l'année sui- vante, promu à l'archiépiscopat. A la Chambre des Pairs, où cette dignité lui donnait un siége, le docteur Whately se tint avec prudence et ré- serve à l'écart des partis et prit pour devise : « les mesures et non les hommes. » Il soutint avec beaucoup de vigueur le bill ministériel qui ad- mettait les israélites au Parlement, non comme israélites, mais comme Anglais, et provoqua, mal- gré le ministère, des mesures en faveur des mal- heureux Irlandais.

Les publications du savant archevêque, relati- ves à la religion, sont consacrées à la défense du protestantisme libéral, et le placent à égale dis- tance des évangéliques et des *puséistes*. Tels sont : *Essais sur quelques-uns des caractères spéciaux du christianisme* (Londres, 1846; 5e édit., in-8); *Es- sais sur les difficultés qui se rencontrent dans les écrits de saint Paul et d'autres parties du Nou- veau Testament* (Ibid., 1847, 4e édit., in 8); *Es- sais sur les erreurs du romanisme qui prennent leur source dans la nature humaine* (Ibid., 1845, 3e édit., in-8); *le Royaume du Christ*; *Leçons faciles sur l'évidence du Christianisme*; *Introduc- tion à l'histoire du culte religieux* : trois ouvrages qui ont été traduits en français (Paris, 1843, Dieppe, 1849), et l'avant dernier en allemand, en italien et en turc.

Voici maintenant les titres du docteur Whately comme économiste : Professeur et écrivain, joi- gnant « à des habitudes philosophiques, selon M. J. Réville, son traducteur, une qualité bien précieuse, la clarté dans la concision et l'art de relever la pensée par d'ingénieuses comparaisons, » il a surtout le mérite d'avoir popularisé l'ensei- gnement de la science dans plus de 4000 écoles de l'Angleterre. On cite de lui : *Introduction à l'histoire de l'Économie politique* (Introductory lectures onpolitical economy; Londres, 1856,

4ᵉ édit.); *Leçons faciles sur la monnaie* (Easy Lessons on Monney millers; Ibid., 1856, 14ᵉ édit.), petit traité d'économie politique à l'usage de la jeunesse, tendant à démontrer que la religion n'est point contraire à la science économique; *Éléments de Logique; Éléments de Rhétorique; Leçons familières sur le Raisonnement; Synonymes anglais*, etc., etc. Nous citerons encore son remarquable *Discours sur l'utilité de l'enseignement de l'Économie politique*, prononcé dans la première séance annuelle de la Société de statistique de Dublin, et traduit dans le *Journal des économistes* (décembre 1848). M. Whately est correspondant de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques).

WHEWELL (Guillaume), mathématicien et philosophe anglais, né à Lancastre, le 24 mai 1794, fut élevé à l'université de Cambridge; il s'appliqua d'abord aux mathématiques et opéra, par ses leçons et par ses écrits, une réforme radicale dans l'enseignement des sciences en Angleterre. Ses *Manuels de statique et de dynamique* et son *Mechanical Euclid*, ont eu plusieurs éditions et ont été traduits en allemand. Nommé, en 1828, professeur de minéralogie, pour compléter ses connaissances dans cette partie des sciences naturelles, il visita l'Allemagne et fréquenta assidûment les écoles de Freyberg et de Vienne. Croyant ensuite que les investigations [illegible] [illegible]

M. Whewell [illegible]

[illegible]

ses études à [illegible] gnes d'Espagne et [illegible] Rodrigo, il fut [illegible] lington l'attacha [illegible] l'état-major [illegible] la fin de 1812. [illegible] et plus tard [illegible] pagna en [illegible] de Hambourg. [illegible] Parvenu au grade de [illegible] ponibilité en [illegible] travaux littéraires. [illegible] intitulé [illegible] sous le titre d'[illegible] bientôt après [illegible] mariés, qui ont eu [illegible] duction à l'étranger. [illegible] tient d'intéressantes [illegible] son père fut longtemps [illegible] En 183[illegible]. M. [illegible] volution de [illegible] marches, à l'élection [illegible] de l'Angleterre. [illegible]

WHITTIER [illegible]

Whittier, quaker de croyance, et abolition-
par religion et par principe politique, porte
sa lutte contre l'esclavage, une ardeur qui
nême à son talent. Sa poésie, alors pleine
et de vigueur, laisse beaucoup à désirer
la forme et la netteté de l'expression. « Ses
sont une épée, dit un critique, peu lui im-
qu'elle brille, pourvu qu'elle enfonce. »
en dehors de la polémique, son style ne
as défaut à la noblesse de ses sentiments.

CHERN (Jean-Henri), philanthrope allemand,
Hambourg, le 21 avril 1808, étudia la théo-
à Gœttingue et à Berlin (1830), puis se con-
tout entier au soulagement des misères so-
. Il commença par diriger, à Hambourg, une
libre du dimanche dans laquelle il donna
ruction gratuite à quatre ou cinq cents élèves.
tôt après, il prit part à l'établissement d'une
on de correction et de refuge, qui a servi,
artie, de modèle à notre colonie de Mettray
DEMETZ), et aux institutions analogues
ées en Angleterre et en Hollande. Il organisa
mission intérieure dont le comité central se
it au mois de septembre 1848. Cette société
itable, composée de protestants laïques, ri-
a de zèle et de dévouement avec les commu-
és religieuses de l'Église catholique. Elle ob-
l'appui des Chambres prussiennes et le pa-
age du roi. Mais c'est surtout à M. Wichern
revient l'honneur des bonnes œuvres accom-
à son instigation et sous sa direction intel-
nte. Infatigable apôtre de la charité, il visita
es les parties de l'Allemagne; à sa voix, s'é-
rent de toutes parts des sociétés et des asiles
r le soulagement et la moralisation des pau-
, des malades et des prisonniers. En 1849, il
osa ses principes sur l'exercice libre et actif
a charité chrétienne dans une brochure inti-
e : *la Mission intérieure de l'Église évangé-
ie allemande*. Les *Feuilles volantes de la mai-
Rauh* (Rauhes Haus), qu'il publie depuis
4, sont un incessant appel aux sentiments les
s généreux de la religion et de la philanthro-
M. Wichern a reçu de l'université de Halle
itre de docteur en philosophie.

VICHMANN (Louis-Guillaume), sculpteur al-
and, né à Potsdam, vers 1785, suivit les ate-
s des sculpteurs Boye et Unger et celui du
ntre Schadow. Il vint à Paris, vers 1818, et l'an-
suivante, partit pour l'Italie, avec son frère,
arles-Frédéric Wichmann, également sculp-
r, mort dans ces dernières années. De retour
Berlin en 1821, il s'y est fait une grande répu-
ion avec ses bustes, dont le nombre est très-
nsidérable. Il est aujourd'hui professeur et
mbre du sénat de l'Académie de Berlin. Ses
ncipaux ouvrages sont : les bustes de *Schleier-
acher*, *Théodore Kœrner*, du *prince de Hesse*
our le Walhalla), de *Hegel*, d'*Henriette Sontag*,
roi de Prusse, de *la comtesse de Liegnitz*, de
illaume de Kaulbach, etc.; plusieurs *groupes*
ur l'Opéra de Berlin; un *Saint Michel* pour l'é-
se de Werder, des *bas-reliefs* pour l'hôpital
int-Nicolas, enfin plusieurs *groupes* en marbre
acés sur le pont du château.

WICKLOW (William HOWARD, 4e comte DE),
ir représentatif d'Irlande, né en 1788, à Du-
in, descend de l'ancienne famille des ducs d'Ho-
rd. Il hérita en 1818 des titres de son père et
t élu, en 1820, membre à vie de la Chambre
s Lords; il y vote avec le parti conservateur. Il
t lord-lieutenant du comté de Wicklow.

WIED (Guillaume-Hermann-Charles DE), prince
allemand reconnu comme altesse sérénissime par
l'Autriche, la Prusse et le duché de Nassau, est
né le 22 mai 1814. Le 24 avril 1836, il a succédé
à son père Jean-Auguste-Charles, comme prince
de Wied. Il est colonel au service de Prusse et
chef du 29e régiment de la landwehr. Marié le 20
juin 1842 à Marie-Wilhelmine, née princesse de
Nassau, il a eu d'elle Guillaume, prince hérédi-
taire, et deux autres enfants. Sa résidence ordi-
naire est à Neuwied.

WIENBARG (Ludolf), publiciste allemand, né en 1803, et fils d'un forgeron hollandais, étudia à Kiel et à Bonn. Après avoir débuté dans la carrière de l'enseignement par un cours d'esthétique et de littérature allemande, il se rendit à Francfort-sur-le-Mein pour y publier, avec M. Gustzkow, la *Revue allemande*. Cet organe des idées libérales fut supprimé par la police, et M. Wienbarg dut se tenir quelque temps à l'écart. Appelé à Hambourg pour rédiger l'*Écho de la Bourse*, il fut, jusqu'en 1847, un des collaborateurs les plus actifs du *Nouveau journal de Hambourg*, du *Mercure d'Altona* et des *Feuilles littéraires et critiques*. Il se préparait à partir pour l'Amérique lorsque les duchés de Schleswig-Holstein se soulevèrent contre le Danemark. Il s'enrôla dans le corps franc et fit, comme adjudant-major, la campagne de 1848. Depuis la défaite du parti allemand il a vécu à Hambourg et à Altona.

A la vivacité du journaliste, M. Wienbarg joint la science de l'érudit. Il s'est particulièrement occupé de critique. Ses *Campagnes esthétiques*, publiées à Hambourg en 1834, et dédiées à la jeune Allemagne, furent suivies, en 1835, d'*Études sur la littérature moderne*, et, en 1838, de *Considérations historiques sur l'ancienne langue et l'ancienne littérature allemandes*. En 1840, il fit paraître à Altona un volume de *Mélanges*. Il se montre, dans tous ces ouvrages, l'admirateur passionné et exclusif de Gœthe. Il a publié des observations très-intéressantes sur *la Hollande en* 1831 *et* 1832 (Hambourg, 1833, 2 vol.); le *Journal d'Helgeland* (Hambourg, 1838); *le Défi au Danemark* (Hambourg, 1846); les *Campagnes de Schleswig-Holstein* (Kiel, 1850-1851, 2 vol.; *le Secret de la parole* (Kiel, 1852), etc.

WIERTZ (Antoine), célèbre peintre belge, né à Dinant, le 22 février 1806, termina ses études à l'Académie d'Anvers, sous Mathieu Van Brée, remporta le grand prix de peinture, fit le voyage de Rome, et, pendant son séjour dans cette ville, envoya à Anvers *un Patrocle*, toile homérique, dont les proportions effrayèrent, dit-on, les magistrats municipaux. M. Antoine Wiertz entra un des premiers dans la voie des artistes qui revenaient à Rubens, le maître national, et se posa tout d'abord comme un novateur. Convaincu que le commerce était mortel pour l'art, il prit l'héroïque résolution de ne vendre aucun de ses tableaux, faisant des portraits pour le pain quotidien et cherchant un atelier pour ses vastes toiles. Il ne put exécuter sa *Révolte des anges* qu'en déroulant peu à peu son canevas. Trois sujets de dimension moins grande lui firent alors plus d'honneur : *la Esmeralda*, *Quasimodo*, *l'Éducation de la Vierge*.

Cependant, les prétentions trop ouvertement avouées de M. Wiertz lui avaient attiré des ennemis et des envieux. Il leur répondit dans de petites feuilles volantes où la caricature commentait le texte, et peignait une charge hardie du plus ardent de ses adversaires, *don Quiblague*. En même temps, il exposait une *Carotte peinte au patientiotype*, offrait son *Patrocle* à celui qui démontrerait l'influence pernicieuse du journalisme

sur les arts, envoyait au salon de Paris un tableau original de Rubens, et triomphait de le voir refusé par la commission; enfin, il courait Liége, Anvers, Bruxelles, se multipliant pour le service de sa cause. C'est la première période de la vie de M. Wiertz. Elle dura jusqu'en 1847.

Alors le peintre s'établit dans une grande usine abandonnée, et il y exécuta son *Triomphe du Christ*, auquel applaudirent même ses adversaires. Puis il reprit la *Révolte des anges*, qui devint une de ses meilleures œuvres. Il eut part, dès lors, aux libéralités du gouvernement, et M. Rogier, le ministre de l'intérieur, fit construire, exprès pour lui et sur ses plans, un vaste atelier toujours ouvert au public. Il parvint, en outre, par un procédé dont il a jusqu'ici gardé le secret, à réunir les avantages de la fresque et de la peinture sur toile. S'abandonnant dès lors à sa fécondité, il exécuta, soit de petits drames : *l'Inhumation précipitée*, *l'Enfant brûlé*, *le Suicide*, *les Trois visions d'une tête coupée*, *Faim, folie et crime;* soit des toiles satiriques : *la Liseuse de romans*, *Lilliput;* soit enfin des sujets plus hardis : *la Puissance humaine atteignant les astres*, et *le Dernier canon*.

Il faut encore citer : un second *Patrocle*, plus grand que nature; trois panneaux : *le Christ au tombeau*, *Satan* et *Ève*, figures de grandeur naturelle; *le Martyre de saint Denis* (dans une église de Hollande); *Nymphes et satyres au bain*, *une Femme nue à sa toilette*, *la Jeune fille au rideau*, *la Belle Rosine*, *Vénus et Vulcain*, *la Fuite en Égypte*, *une Seconde après la mort*, *le Miroir du diable*, *un Brigand faisant feu*, *l'Apothéose de la reine*, esquisse d'un grand tableau officiel; *Lutte homérique*, *les Choses du présent devant les hommes de l'avenir*, *l'Orgueil inspirant les grandes entreprises*, figure de seize pieds sur le mur extérieur de l'atelier de l'artiste; *le Sommeil de la Vierge*, au crayon noir, et *une Jeune fille au bain*, grisaille; etc.

M. Wiertz, qui est aujourd'hui dans toute la maturité de son talent, se propose de publier un jour ses idées dans une *Grammaire de peinture*. Comme écrivain, il s'est déjà fait connaître par deux *Discours* dont on a beaucoup remarqué le style nerveux, ardent, original comme sa peinture, et dont l'un, *l'Éloge de Rubens*, lui valut le prix, proposé en 1840, par l'Académie des beaux arts d'Anvers. L'autre, est une *Étude sur Mathieu Van Brée*, son maître. M. Antoine Wiertz est chevalier de l'ordre de Léopold, depuis le 30 août 1840.

WIESELGREN (Pierre), critique et prédicateur suédois, né près de Wexiœ, le 1er octobre 1800, fit ses études à Lund, où il fut reçu docteur, en 1823, et où il devint répétiteur d'histoire littéraire, professeur adjoint d'esthétique (1824), puis bibliothécaire de l'université (1830). Mais il embrassa bientôt la carrière ecclésiastique, et fut nommé, en 1834, pasteur et doyen à Vester-[illegible], d'où il passa, avec les mêmes titres, à [illegible], en 1847. Adversaire zélé de l'ivrognerie, il parcourut la Suède, prêchant contre l'abus des liqueurs fortes, et fondant des sociétés de tempérance. Il a publié : *Histoire de la législation suédoise sur le brandevin* (Historik œfver svenska [illegible]; Lund, 1840), et plusieurs de ses sermons ont été traduits en allemand. Il a été un des fondateurs de l'Institut des missions, dont le siége est à Lund.

L'ouvrage principal de M. Wieselgren est une *Histoire des belles-lettres en Suède* (Sverges [illegible] Litteratur; Lund, 1833-35, 3 vol. in-8; 2e [illegible], 1847-49, 5 vol. [illegible]). On cite ensuite : *[illegible] Smaland* (Ny Smalands Beskrifning; Wexiœ, 1845-1847, 3 vol.); *le Droit d'ainesse chez les Scandinaves* [illegible] Fœrst-fœdslorætt; Upsal, 18[illegible] [illegible] rédacteurs, et, depuis 18[illegible], [illegible] *Dictionnaire biographique* [illegible] Lexicon œfver namnkunnige [illegible] 1857, 23 vol. in-8, commencé [illegible] a édité *De la Gardiska archivet* [illegible] 20 vol. in-8), recueil de documents [illegible] bibliothèque des comtes de La Gardie [illegible].

WIETERSHEIM (Édouard [illegible]) [illegible] et publiciste allemand, né [illegible] teresse de Luxembourg. [illegible] entra au service du gouvernement [illegible] comme officier, la campagne [illegible] les biens de sa famille fussent [illegible] sous la domination prussienne [illegible] et y remplit d'importantes fonctions [illegible] tives. Au mois de juin 18[illegible] nistre des cultes et de l'instruction [illegible] déploya, dans cette charge, [illegible] fonda la caisse des pensions [illegible] les orphelins des instituteurs [illegible] tua l'Académie royale des sciences [illegible] l'université de Leipsick. Il [illegible] en 1848, et conserva quelque temps [illegible] rection des établissements [illegible] 1853, il se retira complétement [illegible].

Les deux principaux écrits de [illegible] sont : *la Démocratie* (die Demokratie [illegible] et 1848), et *Études sur l'histoire* [illegible] *nation allemande* (zur Vorgeschichte [illegible] Nation; Ibid., 1852).

WIGAND (Paul), historien allemand [illegible] sel, le 10 août 1786, étudia [illegible] à Marbourg, et rédigea quelque [illegible] politique de Cassel, dont son [illegible] lége. Nommé juge de paix, à [illegible] vernement de Westphalie, il [illegible] *du juge de paix* (Handbuch für [illegible] Gottembourg, 1813. Après la [illegible] français, il se consacra tout [illegible] historiques. En 1819, parut son *[illegible] baye princière de Corvey* (Geschichte [illegible] stelen Reichsabtei Korvey). [illegible] fut appelé à Pyrmont, puis à [illegible] celier d'État Hardenberg, qui le [illegible] en ordre les archives prussiennes [illegible] fonda la Société des antiquaires [illegible] avec le recueil de ses *Archives* [illegible] *archéologiques* (Hamm, 18[illegible] 38). En 1833, il fut nommé [illegible] tice à Wetzlar, et fit partie [illegible] commission chargée par la [illegible] rechercher et de mettre en ordre [illegible] l'ancienne chambre impériale [illegible] dans la retraite.

M. Paul Wigand a encore [illegible] traités de droit historique : *le* [illegible] *Westphalie* (das Femgericht [illegible] *les Services* (die Dienste; Ibid. 18[illegible] *sion des biens de Corvey* (der [illegible] besitz; Lemgo, 1831); *le Droit* [illegible] *rapportés de Paderborn et de* [illegible] zialrechte der F[illegible], etc.; Leipsick, 18[illegible] *Droit provincial de la principauté* [illegible] *des comtés de Ravensberg et de* [illegible] *souveraineté de Rheda et de* [illegible] berg (die Prov[illegible] der Fürst[illegible] *Faits remarquables* (Denkwürdigkeiten [illegible] 1854), contenant des documents [illegible] l'histoire politique et judiciaire [illegible].

WIKSTRŒM (Jean-Emmanuel) [illegible] dois, né à W[illegible] [illegible] étudia la médecine, puis [illegible]

anique, et fut nommé par l'Académie des es de Suède, intendant du jardin botanique . Il le mit en ordre et le dota d'un riche r. Il fit plusieurs voyages d'exploration oute la Suède et se lia, à Copenhague et à , avec les savants les plus distingués. Il est, 1822, professeur au gymnase de Stoc. L'Académie des sciences, dont il était re depuis 1821, l'a député, en 1830, au ès des naturalistes et médecins tenu à ourg, et, en 1847, à celui des naturalistes rd, tenu à Copenhague. M. Wikstrœm est lier de l'Étoile polaire (1851), membre de ses sociétés savantes nationales et étran- Quelques naturalistes ont donné le nom de romia à quatre familles de plantes.

cite spécialement ses *Rapports annuels sur vaux et les ouvrages relatifs à la botanique*. 20 à 1850 (Arsberættelser om botaniska Ar- och Upptäkter; Stockholm, 1821-1854, 24 n-8), traduits en allemand dans *les Jahres- ite des K. Schwedischen Akademie der Wis- haften* (Bonn, 1826-47, tome I-XV). Parmi utres écrits on doit citer : *Dissertatio de ne* (Upsal, 1817); *Conspectus litteraturæ icæ in Suecia ab antiquissimis tempori-* etc. (Stockholm, 1831); *État des environs de holm* (Œfversigt af Stockholmstraktens Na- skaffenhet), formant l'introduction de *Stoc- ns Flora* (1839, 1re partie), etc.

ILBERFORCE (Samuel), prélat anglais, né 805, est le troisième fils du célèbre philan- pe de ce nom, qui plaida avec tant d'élo- ice l'émancipation des nègres esclaves. Élevé collége d'Oriel à Oxford, il entra dans les es, et, après avoir été recteur à Brightstone Alverstoke, il devint chapelain du prince rt. Il venait de recevoir le diplôme de docteur héologie de l'université d'Oxford, lorsqu'il élevé à l'épiscopat de cette ville (1845), di- é qui lui conféra, de plein droit, le titre de celier de l'ordre de la Jarretière. Ce prélat rit divers ouvrages religieux, tels que : *Aga- , Eucharistica, Tablettes d'un pasteur de pagne, l'Ile des Roches*, etc., et plusieurs vo- es de *Sermons* prononcés à Oxford ou devant eine. Il a la réputation d'un homme bon et esprit élevé. Il s'est abstenu dans les der- es querelles de l'Église anglicane.

ILBERFORCE (Robert-Isaac), théologien an- s, frère du précédent, né en 1800, fit ses les à Oxford et occupa longtemps une haute ition dans le corps enseignant de cette univer- . Il y renonça cependant pour se livrer tout ier aux modestes devoirs de desservant de npagne, et administra tour à tour les paroisses Farleigh et de Burton (1840); peu de temps ès, il était nommé archidiacre rural du comté ork. A cette époque, il se mêla activement débats qui amenèrent, au sein de l'Église glicane, des schismes regrettables, et publia livres qui lui attirèrent, à diverses reprises, blâme de ses supérieurs, entre autres : *de la scipline et des tribunaux ecclésiastiques* (the urch discipline and ecclesiastical courts, 1843), *l'Incarnation du fils de Dieu* (the Incarnation the son of God). Il publia ensuite des *Sermons*, ux traités *sur le Baptême* (On Baptisus), et *sur Eucharistie* (On the Holy Eucharist, 1853); une ssertation sur *les Principes de l'autorité reli- euse* (the Principles of church authority, 1855), il inclinait visiblement vers le catholicisme, etc. année suivante, il abjura la foi protestante, nt à Rome, où le pape l'invita à entrer dans les dres. Au moment où il allait le faire, il suc- comba à une fièvre bilieuse, le 3 février 1857, à Albano (États romains).

WILD (François), chanteur allemand, né en 1792, à Hollabrunn (Autriche), et remarqué de bonne heure pour la beauté de sa voix, chanta, pendant plusieurs années, dans la chapelle de la cour de Vienne et dans celle du prince Esterhazy, débuta, en 1811, sur un des théâtres de la capitale, et obtint, dès 1813, la place de premier ténor du grand Opéra impérial. En 1817, il passa au théâtre de Darmstadt, où sa réputation devint telle, que le gouvernement autrichien demanda formellement son extradition pour le rendre au public de Vienne. La cour de Darmstadt en fit presque une affaire d'État, refusa très-énergiquement, et garda encore pendant plusieurs années son chanteur. En 1826, M. Wild vint à Paris, où il eut de grands succès à l'Opéra-Italien. Après avoir passé quelque temps à Cassel, il revint, en 1830, à Vienne, où le public lui fit un accueil, que l'on a qualifié de véritablement fanatique. Il se soutint, pendant de longues années encore, à la hauteur de sa réputation et ne rentra dans la vie privée qu'en 1848. Il passe pour un des chanteurs les mieux doués que l'Allemagne ait possédés. Sa méthode était excellente, et sa voix, d'un timbre admirable, avait une force et une étendue extraordinaires; mais son jeu n'était pas toujours à la hauteur des qualités de son chant.

WILDA (Guillaume-Édouard), jurisconsulte allemand, né à Altona, le 17 août 1800, fut destiné au commerce; mais en 1816, il quitta le comptoir pour reprendre ses études, qu'il acheva à l'université de Gœttingue. Après y avoir suivi les cours de droit d'Eichhorn, il alla entendre, pendant deux ans, les leçons de Thibaut, de Mittermaier et de Schlosser à l'université d'Heidelberg et se fit recevoir docteur en droit. Enfin, il se rendit à Kiel et à Copenhague pour compléter son instruction par l'étude approfondie des législations scandinaves. En 1826, il visita l'Allemagne, la Suisse et la France. Il s'établit ensuite à Hambourg, comme avocat, mais il abandonna bientôt le barreau pour entrer dans la carrière de l'enseignement. Il a été successivement professeur à Halle (1831), à Breslau (1842) et à Kiel (1854). — Il est mort, le 9 août 1856.

M. Wilda, l'un des jurisconsultes les plus estimés en Allemagne, a publié : *Corporations au moyen âge* (das Gildenwesen im Mittelalter; Halle, 1831); *le Droit pénal allemand* (Strafrecht der Germanen; Ibid., 1842), première partie d'une grande *Histoire du droit allemand*. En 1839, il avait fondé, avec M. Reyscher : *la Revue de droit allemand*, où il a traité particulièrement du droit hypothécaire et de la liberté de conscience. Il a fourni plusieurs articles importants *au Lexique du droit* de M. Weiske.

WILIBALD-ALEXIS. Voy. HAERING.

WILKES (Charles), voyageur américain, né vers 1805, déjà connu dans la marine par sa science et son esprit d'investigation, reçut, en 1838, du gouvernement des États-Unis, le commandement d'une expédition destinée à explorer le littoral des océans Pacifique et Austral. Il avait alors le grade de capitaine. On lui donna deux sloops de guerre, un brick et deux tenders. Parti, le 18 août 1838, il doubla le cap Horn, parcourut la Polynésie, Van Diémen et l'Australie, s'avança jusqu'au 61e degré de latitude sud, où il resta plusieurs jours enfermé dans les glaces, visita ensuite les îles Fidji, Sandwich, Bornéo, et rentra, le 10 juin 1842, à New-York, après

avoir mouillé à Singapore et au cap de Bonne-Espérance. Il a raconté lui-même cette expédition mémorable, si fertile en observations utiles, dans un ouvrage sobrement écrit : *Relation du voyage d'exploration parti des États-Unis durant les années* 1838-1842 (Narrative of the United-States' exploring expedition; New-York, 1845, 5 vol. in-8). En 1848, la Société géographique de Londres lui décerna la médaille d'or. On a aussi de cet officier : *l'Amérique occidentale* (Western America; Philadelphie, 1849), renfermant de nombreux détails de statistique et de géographie sur la Californie et l'Orégon, et accompagné de cartes soigneusement dressées.

WILLARD (Emma Hart mistress), femme de lettres américaine, née à New-Berlin (Connecticut), en février 1787, est la fille de Samuel Hart, auteur de plusieurs ouvrages pour les enfants. Elle a travaillé elle-même toute sa vie, avec persévérance, à développer et à répandre l'éducation aux États-Unis, surtout parmi les femmes. Dès l'âge de seize ans, elle dirigeait l'école de district de sa ville natale, et, après avoir successivement présidé plusieurs académies enseignantes, elle se mit à la tête d'un institut à Middlebury (Vermont), où elle épousa, en 1809, le docteur John Willard. En 1821, elle fonda à Troy (État de New-York), un établissement longtemps célèbre sous le nom de *Troy Female Seminary*, et destiné à former des institutrices et des maîtresses d'école. En 1838, elle s'est retirée à Hartford (Connecticut).

A part un récit de voyage en Europe (1830), dont elle consacra le produit à la fondation d'une école d'institutrices en Grèce, les écrits de mistress Willard sont des manuels élémentaires, simples, précis, instructifs et qui ont été généralement adoptés dans les écoles des États-Unis : *Manual of American history; A Treatise on Ancient Geography*, etc; *Traité sur les puissances motrices qui produisent la circulation du sang* (A Treatise on the motive Powers which, etc., 1846); *Derniers feuillets de l'histoire d'Amérique*, comprenant l'histoire de la guerre du Mexique et de la Californie (Last Leaves of American History, etc.; New-York, 1849). On a aussi d'elle un petit volume de *Poésies* (1830), et des brochures sur l'éducation des femmes.

WILLEMS (Florent), peintre belge, né à Liége, vers 1812, étudia d'abord à l'Académie de Malines, et s'inspira, dans ses premiers tableaux, du genre des anciens maîtres hollandais. Venu en France, en 1339, il s'est dès lors fixé à Paris, et a fréquemment exposé des sujets qui se rapprochent du style moderne et familier. Nous citerons de cet artiste, soit avant, soit depuis son séjour en France : *les Arbalétriers, Huguenots après la Saint-Barthélemy, l'Après-dîner sous Louis XV, une Conversation, une Partie de musique* (1837-1844); *la Visite à la Nourrice* (1845); *une Vente de tableaux à Anvers en* 1660 (1853); *une Boutique d'autrefois, Coquetterie, l'Heure du duel*, à l'Exposition universelle de 1855 : *la Visite, J'y étais...!, le Choix de la nuance, les Adieux* (1857), etc. Il a obtenu une 3e médaille en 1844, une 2e en 1846, une de première classe en 1855, et la décoration en 1853.

WILLENT (Joseph), musicien français, né à Douai (Nord), le 6 décembre 1809, remporta les premiers prix à l'École de musique de Douai, fut admis au Conservatoire de Paris, et obtint, au concours de 1826, la première place dans le cours de basson. Sous la direction de Reicha et de M. Fétis, il acquit aussi de solides connaissances dans la science de la [illegible] fut engagé, comme premier [illegible] du roi à Londres et, en [illegible] de Paris. Puis il se mit à [illegible] New-York, une fille de [illegible] donna avec elle des concerts [illegible] villes de l'Europe. Après sept ans [illegible] made, il alla remplacer [illegible] de Bruxelles (1841). Cet artiste [illegible] œuvres remarquées pour la [illegible] d'instrumentation : une [illegible] des *Fantaisies*, une *Méthode* [illegible] *basson*. Il a fait représenter [illegible] *Moine*, opéra-comique en un acte [illegible]

WILLIAMS (William F[illegible] glais, né vers 1807, se destina [illegible] à la carrière militaire. Entré [illegible] tillerie, il atteignit, en [illegible] taine, et passa, à cette époque [illegible] Turquie. Ayant été envoyé à [illegible] part, avec les plénipotentiaires [illegible] aux conférences qui préparèrent [illegible] conclu, en 1847, dans cette [illegible] lieutenant-colonel. En 1848, [illegible] qualité de commissaire anglais [illegible] exacte des frontières de la [illegible] et reçut, pour prix de ses services [illegible] du Bain. Dès 1854, il fut [illegible] de lord Raglan, à qui sa [illegible] fut extrêmement utile. [illegible] rations de l'armée et fut, en [illegible] mois, nommé colonel et [illegible]

En 1855, le général W[illegible] turque qui guerroyait, avec [illegible] sur les frontières de l'Anatolie [illegible] Kars, dont le commandement [illegible] glorieuse victoire, gagnée [illegible] Mourawief, qui avait investi [illegible] quatre mois, mit pour la première [illegible] ses qualités stratégiques : [illegible] part du sultan, le titre de [illegible] en Turquie à celui de général [illegible] Russes, un moment découragés [illegible] des renforts, et le blocus de [illegible] plus de vigueur. La garnison, [illegible] jour, fut bientôt en proie aux [illegible] mine : beaucoup de soldats périrent [illegible] la viande de cheval fut réservée [illegible] un chat ou un chien était acheté [illegible] Le 14 novembre, Mourawief somma [illegible] anglais de se rendre, et celui-ci [illegible] quis la conviction qu'il n'avait [illegible] attendre de Sélim-pacha, qui [illegible] murs d'Erzeroum, capitula sans [illegible] Neuf pachas et ce qui restait de [illegible] bèrent au pouvoir du vainqueur [illegible] Williams, il fut conduit à Saint-P[illegible] à l'issue de la guerre, put [illegible] il fut accueilli avec de grandes [illegible] d'enthousiasme. Il reçut le [illegible] l'arsenal de Woolwich et fut [illegible] Chambre des Communes [illegible] sage à Paris, au mois de juin [illegible] vue particulière avec l'empereur [illegible] qui lui remit la croix de grand [illegible] gion d'honneur.

WILLIS (Nathaniel-Parker), [illegible] écrivain américain, né à Portland [illegible] Maine), le 20 janvier 180[illegible], fit ses [illegible] ton, écrivit au collège plusieurs [illegible] réunies, en 1823, sous le titre [illegible] *sketches*, et prit ses grades [illegible] en 1827. Aussitôt après, il reçut [illegible] la direction de deux recueils [illegible] par lui : *the Legendary* et the [illegible]

l'*American Monthly Magazine*, en céda, années plus tard, la propriété au *Mirror* de Yorck et se rendit à Paris, où M. Rives, tre des États-Unis, l'attacha au personnel légation. Puis il se mit à parcourir la e, l'Italie, la Grèce et l'Orient, séjourna ans en Angleterre et épousa, en 1835, la 'un commissaire général de Woolwich. Il a avec beaucoup de vivacité, le récit de ses ures de voyages, sous le titre de *Coups de au* (Pencillings by thy way, 1835, inséré rd dans *le Mirror*), et sous celui de *Désirs ature* (Inklings of adventure, 1836, imprimé n magazine de Londres).

venu dans son pays natal en 1837, M. Willis, hant le repos de l'esprit, acheta des terres la vallée de la Susquehanna et mena la vie fermier. Le seul livre sorti de sa plume, à époque, est une collection de *Lettres écrites un pont* (Letters from under a bridge). Forcé a faillite de son éditeur d'abandonner sa re-, il vint, en 1839, à New-York et y fonda, le docteur Porter, *le Corsaire*, journal hebdaire. Il passa une seconde fois en Angle-, où il fit paraître *Flâneries de voyage* (Loigs of travel; Londres, 1839, 2 vol.), mélange rs, de critiques, d'essais et de nouvelles; et *manières de mourir pour un mari* (Two of dying for a husband: Ibid., 1840), titre re qui comprend les deux drames de *Bianca onti* et de *Tortesa l'usurier*. A son retour, il ocia avec M. Morris (voy. ce nom), pour fon- *l'Evening Mirror* (1843), feuille quotidienne, s'appela plus tard *the Home Journal*. Il visita, née suivante, une dernière fois le conti-, devint attaché de la légation de Berlin e remaria, en 1846. Il n'a plus depuis interpu le cours de ses travaux littéraires.

. Willis est peut-être le plus infatigable et le varié des écrivains de l'Amérique: il appart à ce que ses compatriotes appellent l'école itienne, c'est-à-dire que, se préoccupant ns de la pensée que de la forme, il cherche tout l'effet, l'original, l'imprévu, le pittoque, les contrastes ou les images du style. nme M. Alexandre Dumas, avec lequel il a tains points de ressemblance, il dépense beaup d'esprit et de verve dans une multitude œuvres qui n'ont qu'un succès éphémère. Poëte, losophe, voyageur, critique, journaliste, roncier, auteur dramatique, il a traité sans ne tous les genres, mais sans obtenir une grande ériorité dans aucun; ses impressions de voyage stent jusqu'ici son meilleur titre à la célébrité. Nous citerons encore de lui: *Lettres de la mpagne* (Rural letters); *les Gens que j'ai vus* eople I have met); *la Vie en zigzags* (Life here d there); *Poésies* (Poems; 1840, in-8), *Coups de ume sincères* (Dashes at life with a free pencil; 44, 3 vol.); *Hurrygraphs* (1851), portraits, scriptions et scènes de mœurs contemporaines; e *Croisière d'été dans la Méditerranée* (a Sumer cruise in the Mediterranean), et *Excursion santé au tropique* (Health trip to the Tropics; 53); *Personnages et lieux célèbres* (Famous rsons and famous places; 1854), etc. Une édion de ses œuvres complètes a été commencée, 1855, à New-York. On a traduit en français M. Willis: *l'Amérique pittoresque* (2 vol.) et *le nada pittoresque* (2 vol.), ouvrages à gravures.

WILLISEN (Guillaume DE), général prussien, é à Strasfurth, dans le duché de Magdebourg, 1790, entra, à quinze ans, au service de la russe et fit, contre la France, la campagne de 806. Après la paix de Tilsitt, il quitta l'armée, se rendit à Halle pour y compléter ses études. En 1809, il fut compris dans le contingent militaire du nouveau royaume de Westphalie; mais il refusa de servir un prince étranger, et, par patriotisme, se fit réfractaire. Arrêté par la police du roi Jérôme, il parvint à s'échapper et se réfugia en Autriche. Là, il s'engagea dans un corps franc, et combattit contre les Français en Tyrol et en Italie. Au mois de juin 1811, il rentra dans l'armée prussienne. Pendant les campagnes de 1813, de 1814 et de 1815, il fut attaché, comme officier, à l'état-major de Blücher.

La guerre terminée, il fut chargé d'enseigner aux élèves de l'École militaire l'histoire et la stratégie. En 1831, il fit paraître, dans *la Feuille militaire hebdomadaire*, quelques articles sur la guerre de Pologne. Ses sympathies, peu déguisées pour la cause de l'indépendance, lui attirèrent une disgrâce de la part du gouvernement prussien, qui était loin de désavouer l'ambition moscovite. Mais il rentra bientôt en faveur. En 1840, il obtint le grade de colonel et fut nommé chef de l'état-major général du cinquième corps d'armée; en 1835, il devint général-major, et prit le commandement d'une brigade à Breslau.

Les événements de 1848 semblèrent ouvrir une vaste carrière à son activité. Lorsqu'après la révolution de Berlin, un grand mouvement national, dirigé par Miéroslawski, éclata dans la province de Posen, le roi Frédéric-Guillaume IV, afin de prévenir une insurrection redoutable, prit le parti de promettre à ses sujets polonais une constitution particulière, et le général Willisen, qui connaissait à fond la situation de la Pologne, fut envoyé à Posen avec de pleins pouvoirs pour réorganiser le grand-duché. C'était une mission délicate et difficile; M. Willisen y apporta trop de modération et d'impartialité pour ne pas soulever contre lui les colères des officiers allemands placés sous ses ordres; il fut accusé de connivence avec les révolutionnaires polonais, dénoncé au gouvernement et révoqué de ses fonctions. Il partit avec un congé pour la France, passa quelque temps à Paris, et, de là, se rendit en Italie. Il assista, comme simple spectateur, à la fin de la guerre entre l'Autriche et le Piémont, et vit la prise de Malghera. En 1849, ne prévoyant pas de terme à sa disgrâce, il demanda sa retraite. Sur ces entrefaites, le gouvernement des duchés de Schleswig-Holstein, révoltés contre le Danemark, lui offrit le commandement d'une armée, laissée sans chef par le rappel du général prussien de Bonin. Willisen accepta la proposition qui lui était faite au nom de la nationalité allemande: mais ses opérations furent malheureuses. Elles se terminèrent par la reddition d'Idstedt et par un échec à Friederichstadt. En butte à de vifs reproches, il donna sa démission et rentra définitivement dans la vie privée.

Le général Willisen a écrit plusieurs ouvrages; le plus important est sa *Théorie de la grande guerre, appliquée à la campagne de* 1831, *et à la campagne d'Italie de* 1848 (Theorie des grossen Kriegs, etc., 3 vol.; Berlin, 1840-1850). Il faut citer aussi ses *Actes et remarques sur ma mission dans le grand-duché de Posen, au printemps de* 1848 (Acten und Bemerkungen über meine Sendung nach, etc.; Kiel, 1850).

WILLMAR (Jean-Pierre-Christine, baron), général belge, ancien ministre, est né à Luxembourg, le 29 novembre 1790. Il fit ses études au prytanée de Saint-Cyr et au lycée de Mayence, puis fut admis à l'École polytechnique (1809), d'où il sortit avec le grade de sous-lieutenant dans l'arme du génie. Après avoir pris part à diverses affaires, il fut fait prisonnier à la bataille de Leipsick, devint capitaine sous la première Restauration

(1814), et ne tarda pas à quitter le service militaire pour revenir dans sa patrie.

A la révolution de septembre 1830, M. Willmar était ingénieur en chef des ponts et chaussées dans la province de Liége. Rentré dans l'armée, il concourut à l'organisation du corps du génie qui existait à peine en Belgique, et remplit les fonctions de directeur général des fortifications. Nommé colonel en 1831, et général-major en 1836, il fut appelé, à cette dernière date, au ministère de la guerre, qu'il conserva jusqu'en 1840; l'opposition parlementaire le força alors, ainsi que ses collègues, à donner sa démission. Dans la même année, le roi Léopold le choisit pour aide de camp et l'envoya en ambassade à Berlin, puis à la Haye (1845), où il se trouve encore. M. Willmar a, dans sa jeunesse, cultivé la poésie avec quelque succès : plusieurs pièces de lui sont insérées dans les recueils des Sociétés d'émulation de Liége et de Cambrai, ainsi que dans l'*Annuaire poétique* de Bruxelles. Il a aussi fait une traduction en vers français du *Don Carlos*, de Schiller, que ses travaux diplomatiques ne lui ont pas encore permis de publier.

WILLMORE (James Tibbits), graveur anglais, né à Handsworth (comté de Stafford), le 15 septembre 1805, s'est surtout attaché à reproduire William Turner, le peintre dont il a le plus étudié la manière. Nous citerons quelques-unes de ses plus belles planches : ***Mercure et Argus***, ***l'Ancienne Italie***, ***le Temple de Minerve***, ***le Vieux téméraire***, toutes quatre d'après Turner; ***le Passage du pont***, d'après Landseer; ***Vent contre marée***, d'après Stanfield. Ses plus récentes productions sont : ***la Moisson dans les montagnes d'Écosse***, d'après Landseer, et ***la Branche d'or***, d'après Turner. La plupart de ces gravures ont été exposées à Paris en 1855. M. Willmore est, depuis 1843, associé de l'Académie des beaux-arts de Londres.

WILLOUGHBY DE BROKE (Robert-John VERNEY, 9e baron), pair d'Angleterre, né en 1809, à Lighthorne (comté de Warwick), appartient à une branche cadette des Willoughby d'Eresby, élevée, en 1492, à la pairie. Fils d'un ecclésiastique nommé Barnard, il changea de nom en prenant, en 1852, la place de son oncle maternel à la Chambre des Lords. En 1842, il a épousé une fille du général Taylor; il a sept enfants, dont l'aîné, Henri VERNEY, est né en 1844 à Kineton.

WILLOUGHBY D'ERESBY (Pierre-Robert DRUMMOND WILLOUGHBY, 19e baron), pair d'Angleterre, né en 1782, à Londres, descend, par les femmes, d'une famille élevée, en 1313, à la pairie héréditaire. Nommé conseiller privé, en 1821, il entra, à la mort de sa mère (1828), à la Chambre des Lords, où il s'associa aux actes du parti conservateur. Il est lord-lieutenant du comté de Carnarvon. De son mariage avec la fille de lord Perth (1807) il a deux enfants, dont l'aîné, Albéric WILLOUGHBY, est né en 1821 à Londres.

WILLS (William-Henry), journaliste anglais, né à Plymouth le 13 janvier 1810, entra de bonne heure dans la carrière du journalisme politique et littéraire, et se distingua parmi ses confrères par la variété des connaissances et par l'élévation [illegible]. Il est beau-frère de MM. Chambers, les célèbres éditeurs d'Édimbourg, qui lui [illegible] la direction de leurs publications [illegible] journaux. Après avoir fait partie [illegible] du *Punch*, il fut appelé [illegible] *Daily News*, puis il rejoignit en 1850 [illegible] Dickens au recueil périodique des *Entretiens familiers* (*Household words*) [illegible] la fois directeur et collaborateur.

WILSON (sir Robert-Thomas [illegible]), né à Londres en 1777, et fils [illegible] distingué qui lui fit donner une [illegible] tion, entra au service militaire [illegible] ses premières armes en Hollande [illegible] du duc d'York, en qualité de [illegible] gons (1793). Il passa capitaine [illegible] pour avoir sauvé l'empereur [illegible] partie de hussards français [illegible] avoir servi en Irlande contre les [illegible] en Égypte avec le grade de [illegible] suivit en 1801 le général Baird [illegible] Espérance, et contribua à la [illegible] colonie. Dès lors il est difficile [illegible] à travers les missions secrètes [illegible] ments dont il est chargé. En [illegible] l'armée russe comme [illegible] ganise l'armée portugaise [illegible] version favorable aux [illegible] en 1812, il offre son épée [illegible] qui l'attache au corps d'armée [illegible] les services qu'il rendit [illegible] grade de général-major.

Sir Robert Wilson se trouvait [illegible] à l'époque où le comte de La [illegible] pour sa fidélité au régime [illegible] damnation à mort. D'accord avec Bruce et Hutchinson, il [illegible] la Conciergerie et lui [illegible] tir de France. Arrêtés par [illegible] les trois officiers anglais [illegible] mois de prison; à leur retour [illegible] peuple les accueillit avec [illegible]

Nommé membre du Parlement [illegible] néral Wilson prit place [illegible] ques actes politiques [illegible] dont il flétrit le scandaleux [illegible] Caroline, lui enlevèrent [illegible] Georges IV. Privé de son [illegible] il embrassa, en 1823, la cause [illegible] d'Espagne, qui le nomma [illegible] mais à peine eut-il [illegible] nécessaires pour [illegible] un siége contre une [illegible] duite, vivement [illegible] pouiller de toutes les [illegible] ques des souverains [illegible] il avait mis sa bravoure [illegible]

Ce général a publié divers [illegible] dont les événements [illegible] le sujet : *Histoire de l'Expédition* [illegible] *Égypte* (1802, in-4), qui [illegible] cessives ; *Recherches sur* [illegible] *militaires de l'empire* [illegible] *Puissance politique* [illegible] (1817, in-8); *Histoire de* [illegible] en 1806 et 1807 (1810, in-[illegible] intéressantes sur les [illegible] Wilson, qui s'était [illegible] de la scène politique, est [illegible] 1856, dans son château [illegible]

WILSON (sir John [illegible]) entra de bonne heure au [illegible] grade d'enseigne [illegible] née suivante, il fut [illegible] assista à la prise de [illegible] cent et suivit quelques [illegible] toune. Il demeura [illegible] duite durant [illegible] capitaine (1796). Après [illegible] dition d'Égypte (1801) [illegible] au moment où il [illegible] colonel; il y fit six campagnes [illegible]

ortugaise, tantôt avec les généraux Beres- . Wellington. Blessé grièvement à Vimeira, chargé, en 1809, de défendre Ciudad-Ro- et Almeida, et de s'opposer en 1810 à l'in- du Portugal par Masséna. En 1813, à la une brigade d'infanterie auxiliaire, il con- au siége de Saint-Sébastien et à la bataille velle : mais une blessure dangereuse, au le novembre, le força de prendre du repos. mu colonel après la paix (4 juin 1814), Wilson exerça quelque temps le comman- it militaire à Ceylan et fut placé par le duc ellington à la tête du 11e régiment d'infan- Ses grades supérieurs se rapportent aux suivantes : major général : 27 mai 1825 ; nant général : 28 juin 1838 ; général : 20 juin — Il est mort le 21 juin 1856. Il était com- eur de l'ordre du Bain depuis 1837.

LSON (Horace Hayman), orientaliste anglais, rs 1789, étudia la médecine et la chimie, , en 1808, au service de la Compagnie des , et profita de son séjour à Calcutta pour endre le sanscrit. En 1813, il publia une tra- on libre en vers anglais du poëme de Kali- , *Megha-dûta*. L'ouvrage qui fonda sa répu- a comme orientaliste, fut son *Dictionnaire crit* (Sanskrit Dictionary; Calcutta, 1819; ition, 1832). En 1820, la Compagnie des Indes hargea de réorganiser les anciennes écoles de arès. C'est dans cette ville qu'il publia, sous tre de *Théâtre indou*, la traduction de six nes complets et l'analyse de vingt-trois autres es (Calcutta, 1826-27, 3 vol.; Londres, 1835, ol.). Après avoir recueilli, comme secrétaire la Société asiatique de Calcutta, un grand abre de documents intéressants, particulière- nt sur l'histoire de Cachemire et sur les diffé- tes sectes religieuses de l'Inde, il revint en ope en 1832, et fut nommé professeur de sans- à l'université d'Oxford. Il est associé étranger l'Institut de France.

I. Wilson se distingue entre les orientalistes l'influence pratique qu'il a exercée dans indoustan en faveur des indigènes. Il a réveillé z eux le goût de leur propre langue et de leur pre littérature. Adversaire intelligent du parti veut l'assimilation complète des Indiens avec rs dominateurs, il s'est opposé à la prédomi- nce exclusive de la langue, des mœurs et des bitudes anglaises. Mais, tout en soutenant les oits de la race conquise, il s'est efforcé de lui re accepter les bienfaits de la civilisation eu- péenne. Son rôle a été celui d'un conciliateur. Depuis son retour en Angleterre, il a publié la aduction du *Sankya-Kdrika* (Londres, 1838), traduction du *Wishnu-Purdna* (1840), un re- eil de nouvelles, *Daça-Kumdra-Carita* (1845), ne *Grammaire sanscrite* (Sanskrit Grammar; ondres, 1847), et la traduction d'une partie du *igveda* (Londres, 1850, livre I). En même mps, il insérait dans l'*Ariana antiqua* (1842) dans le *Journal de la Société asiatique* des re- herches curieuses sur l'histoire de l'Orient. Son *istoire de l'Inde anglaise de 1805 à 1835* (His- ory of British India, etc.; Londres, 1846, vol.), est un ouvrage très-important. Il a encore onné un vocabulaire de termes de droit, d'ad- ministration, etc., en usage dans l'Inde.

WILSON (James), économiste anglais, né en 805, à Harwick en Écosse, fut destiné dès sa eunesse au commerce par son frère, fabricant ui même et membre de la Société des Amis quakers), et fonda d'abord une manufacture de hapeaux; mais le succès n'ayant pas couronné es efforts, il quitta sa ville natale pour venir à Newcastle tenter une meilleure fortune. Là non plus il ne réussit pas et, dégoûté des affaires, se fixa à Londres pour s'y livrer à l'étude de l'économie politique. Attiré par les doctrines hardies de l'école de Manchester, il prit une part importante à l'agitation organisée contre les vieilles lois céréales et fit dans les districts manufacturiers plusieurs campagnes en faveur de la ligue. Il a écrit d'après les principes de Cobden : *Influence des lois sur les céréales* (Influence of the cornlaws, 1839); *Variations de la circulation monétaire, du commerce et des manufactures* (Fluctuation of currency, commerce and manufactures, 1840); *le Revenu* (the Revenue, 1841), critique très-vive de l'exposé financier du chancelier de l'Échiquier. En 1843, il fit paraître l'*Economist*, revue qu'il dirige encore avec distinction. La plupart des articles qu'il y inséra, de 1845 à 1847, ont été réimprimés sous ce titre : *le Capital, la circulation monétaire et le système des banques* (Capital, currency and banking, 1847, in-8).

Aux élections générales de 1847, M. Wilson devint, grâce au concours du parti libéral, député du bourg de Westbury; ses premiers discours sur la crise commerciale et la motion de Georges Bentinck, relative au sucre des colonies, lui assurèrent à la Chambre une grande autorité et furent cause de sa nomination au poste de secrétaire du bureau des Indes (mai 1848), qu'il garda jusqu'à la chute des whigs en 1852. Réélu à cette époque, il fut rappelé dans l'administration par lord Aberdeen, qui lui donna les fonctions importantes et toutes pratiques de secrétaire de la Trésorerie; il les a conservées sous le ministère de lord Palmerston. M. Wilson est l'un des associés étrangers de l'Institut de France (Académie des sciences morales et politiques).

WILTON (Thomas Egerton, 2e comte de), pair d'Angleterre, né en 1799, à Londres, est le frère puîné du présent marquis de Westminster. Élevé à l'université d'Oxford, il hérita, en 1814, de la pairie de son grand-père maternel et prit place à la Chambre haute parmi les conservateurs. Sous le ministère de sir Robert Peel (1835), il remplit la charge de grand maître à la cour du roi, et fit partie du Conseil privé. En 1842, il fut chargé de porter au roi de Saxe les insignes de la Jarretière. De son mariage avec une fille de lord Derby (1821), il a cinq enfants, dont l'aîné, Arthur-Edward-Holland-Grey-Grosvenor, vicomte Grey de Wilton, né en 1833, est officier aux gardes.

WIMPFFEN (François-Émile-Laurent-Hermann de), général autrichien, né à Prague, le 2 avril 1797, entra au service comme sous-lieutenant en 1813, fit les campagnes de 1813 et 1814, dans la grande armée des alliés, et celle de 1815 en Italie, sous Frimont. Capitaine en 1822, major l'année suivante, il devint, en 1833, colonel commandant le régiment grand-duc de Bade. Major général et brigadier en garnison à Trieste en 1838, il fut chargé, en 1846, avec le grade de lieutenant feld-maréchal, d'une division du 2e corps de l'armée d'Italie. Il fit avec elle la campagne de 1848, se distingua à Vicence et fut décoré de l'ordre de Marie-Thérèse à la bataille de Custozza. Après l'armistice conclu avec le Piémont, il fut chargé du commandement du corps autrichien envoyé dans les États de l'Église; c'est lui qui prit Ancône et bombarda Bologne. En octobre 1849, il devint gouverneur civil et militaire de Trieste et des côtes de l'Adriatique. La marine autrichienne lui est en partie redevable de sa prospérité actuelle. Promu au grade de feld-maréchal, il a reçu, en 1854, le commandement du premier corps de l'armée autrichienne.

l'un des plus grands poëtes que le Danemark ait produits. Un de ses premiers écrits fut un chant pour les étudiants (1822), qui fut aussitôt accueilli par eux avec le plus grand enthousiasme. Pendant longtemps, les revues et les recueils suffirent à sa verve poétique. Mais, en 1828, il réunit en un volume ses premiers *Poëmes* (Digte, 4ᵉ édit., 1846). Divers autres recueils, publiés sous les titres suivants : *Nogle digte* (Quelques poëmes; Copenhague, 1835; 2ᵉ édit., 1852), *Sang og sayn* (Chant et tradition, 1840), *Haandtegninger* (Esquisses, 1840), *Digtninger* (Poésies, 1843), *Lyriske digter* (1849), *Nye digte* (1851), *Nye digtninger* (1853), témoignèrent de la fécondité du poëte et de la faveur croissante du public. Dans le genre du roman, M. Winther a donné avec succès : *Deux récits* (To fortællinger, 1839), réédités sous le titre de : *Trois récits* (Tre fort... 1851); et *Quatre nouvelles* (Fire noveller), qui, réunies avec l'ouvrage précédent, ont été plusieurs fois traduites en allemand. Il n'a pas dédaigné non plus de consacrer, à l'instruction et à l'amusement de l'enfance, quelques simples productions, moins propres à accroître sa réputation d'écrivain, qu'à être utiles.

M. Winther manie en maître la langue et la versification danoises. Par l'étude approfondie qu'il a faite de la littérature italienne, il a acquis plus de richesse d'expression, sans que son style ait rien perdu du caractère national. Il a traité toutes les variétés du genre lyrique : l'ode, l'idylle, l'élégie, la romance et la ballade. Un grand nombre de ses poésies ont été mises en musique par les meilleurs compositeurs.

A la poésie, il a joint les travaux d'érudition. Il a composé un *Dictionnaire* de l'idiome des îles Laaland, de Falster, etc., inséré dans le *Dialectlexicon*, de Molbech (1841), et donné plusieurs éditions, dont les plus remarquables sont : les *Cent romances de poëtes danois* (Hundrede romanzer af danske digter; Copenhague, 1836; 3ᵉ édit., 1851), et les *Chants héroïques* (Kæmpeviser, 1840). L'allemand lui est assez familier pour qu'il ait écrit dans cette langue *Judith*, fragment de poëme (1837), et quelques traductions d'ouvrages danois. Il a traduit en danois, de l'allemand et du français, des romans, des fables et des ouvrages de théologie. Jusque dans ce genre d'écrits, il a obtenu un rare succès, et plusieurs de ces traductions ont été réimprimées.

Le grand nombre de notices étendues publiées sur M. Winther en danois, en allemand, en suédois (*Aftonbladet*, mars 1846), l'importance des articles de critique et d'analyse consacrés à ses ouvrages, la reproduction fréquente de son portrait par la peinture, la gravure et la lithographie, attestent également la popularité de ce poëte. En 1851, la diète danoise voulut lui donner un témoignage éclatant de l'admiration publique, en décrétant qu'il recevrait de la nation une pension annuelle de mille rixdalers (5660 fr.).

WINTHROP (Robert-Charles), homme politique et orateur américain, est né à Boston, en 1809. A sa sortie du collége de Harvard, en 1828, il étudia le droit sous la direction de Daniel Webster. En 1834, il fut nommé à la Législature de l'État de Massachussets, et fut le président de la Chambre des Représentants de cet État, depuis 1838, jusqu'à son élection au congrès (1840), dont il devint aussi président, pour les sessions de 1848 et de 1849. En 1850, lorsque Webster se retira du Sénat des États-Unis, pour prendre le ministère de l'intérieur, sous le président Fillmore, M. Winthrop fut choisi pour son successeur. En 1851, il se porta candidat pour le poste de gouverneur du Massachussets, et obtint, sur deux autres concurrents, [illegible]. Mais la loi requérant la majorité [illegible], il ne fut pas élu. Il est président de la Société historique du Massachussets, membre [illegible] des antiquités américaines, et de plusieurs sociétés savantes. A part les postes qu'il a remplis et où il s'est [illegible] éminents du parti whig, M. Winthrop [illegible] rang distingué dans la [illegible] et ses *Adresses*, qui se distinguent [illegible] la méthode et le trait, [illegible] d'ampleur. On en a formé un volume [illegible] tre : *Addresses and speeches* [illegible] (Boston, 1852, fort in-8). [illegible] divers autres discours de lui [illegible] brochures séparées.

WIPPLE (Edwin-Percy), [illegible] né à Glocester (Massachussets) [illegible] fut élevé à Salem, où il publia [illegible] quelques articles de journaux [illegible] plusieurs années dans divers [illegible] merce et publié de temps à autre [illegible] sies, il attira l'attention [illegible] tique de l'historien anglais [illegible] dans une feuille littéraire de [illegible] la même année une conférence [illegible] mes de lettres considérée comme [illegible] à l'intelligence de leurs [illegible] comme *lecturer*, une nouvelle [illegible]

Les essais de critique [illegible] qui éclairent par la biographie [illegible] littérature proprement dite, [illegible] jet les écrivains classiques de [illegible] l'Amérique : ils se recommandent [illegible] des aperçus, l'indépendance [illegible] préoccupation constante des [illegible] l'intelligence. Ils ont paru dans [illegible] revues d'Amérique, et surtout [illegible] *American Review*. Ils ont été [illegible] de : *Essays and Reviews* (Boston, [illegible]). On a encore de lui : *Lectures* [illegible] *with literature and life* (Boston, [illegible]) tit volume intitulé : *Washington* [illegible] (Ibid., in-12).

WIRTH (Jean-Ulrich), philosophe [illegible] né à Dizingen (Wurtemberg), [illegible] étudia, comme élève de [illegible] à l'université de Tubingue, la [illegible] théologie. Revenu à Wurtemberg [illegible] les magnétiseurs et les [illegible] *Somnambulisme* (Theorie des Somnambulismus; Leipsick et Stuttgart, 1836). [illegible] vint, par élection, pasteur de la ville [illegible] gartach. Dans l'exercice de ses fonctions ecclésiastiques, il n'oublia point la [illegible] *Système de l'Éthique spéculative* (System der [illegible] Ethik; Heilbronn, 1841-1842), [illegible] en 1845, de l'*Idée spéculative de Dieu* [illegible] Idee Gottes; Stuttgart et Tubingue [illegible] importants dans diverses revues [illegible] puis 1852, M. Wirth publie avec [illegible] la *Revue de la philosophie et de* [illegible] *losophique*, organe de la doctrine [illegible]

WISE (Henry-Augustus), [illegible] né à Brooklyn (État de New-York), [illegible] fils d'un officier de la marine [illegible] tra, à quatorze ans, dans la [illegible] comme midshipman, et, [illegible] servit avec distinction et [illegible] dans la guerre du Mexique. [illegible] épousa la fille du célèbre [illegible] rett. Il n'a publié que deux [illegible] qui ont suffi à lui faire une [illegible] la verve originale et pittoresque [illegible]

ıs . ou *Vue intérieure du Mexique en passant Pérou, le Chili et la Polynésie* (Los Grinır an Inside view, etc.; New-York, 1849, , spécialement consacré au récit de ses avenpersonnelles, et *Contes pour les marins* for the marines; New-York, 1855, in-12), l d'histoires navales, tantôt plaisantes, tanamatiques, qui ont été mises sur la même que les récits du capitaine Marryat.

SEMAN (Nicolas), prélat anglais, cardinal, Séville, le 2 août 1802, appartient à une fairlandaise. Emmené de très-bonne heure en terre, il fut élevé au collége catholique de -Cuthbert, à Ushaw, près Durham, et fit ses s théologiques à Rome, où, après avoir été ıné prêtre, il resta plusieurs années attaché ıseignement de l'université. En 1835, il vint dre la direction du collége d'Ushaw et interde tout son pouvoir auprès du pape Gré XVI, pour faire augmenter le nombre des itaires du haut clergé catholique en Angle-; ce nombre fut doublé, et il reçut lui-même onctions de coadjuteur du docteur Walsh et rincipal du collége de Sainte-Marie à Oscott. ssant d'un grand crédit à Rome, il fit, en , de nouveaux efforts afin de décider Pie IX ne restauration complète de la hiérarchie reeuse en Angleterre, mesure qui, retardée par événements de 1848, s'accomplit en 1850, et sa dans son pays une irritation extrême. Nommé le pape pro-vicaire apostolique de Londres 48) et vicaire apostolique, en remplacement de Walsh (1849), il fut élevé, dans le consistoire 30 septembre 1850, à la dignité de cardinal et même temps promu archevêque de Westminr. Cette dernière fonction lui donna la haute ection des affaires catholiques du royaume.

On a du cardinal Wiseman un certain nombre de res de dévotion et d'instruction religieuse; entre tres : *Discours sur les rapports entre les scienet la religion révélée* (Twelve lectures on the nnection between science and revealed religion; ndres, 1836, 2 vol. in-8: 3ᵉ édit., 1849): traits en français (1841); *Conférences sur le protantisme* (Conferences on protestantismus; 39, 2 vol. in-8), dont une version française a été nnée par M. A. Nettement; *Doctrines et pratis de l'Église catholique* (1850, 2 vol. in-8); *Esis sur divers sujets* (Essays on various subjects; 53, 3 vol. in-8), etc. Un de ses derniers ouvrages t un roman sur les premiers siècles chrétiens, titulé *Fabiola* (1854, in-12).

WISLICENUS (Gustave-Adolf), théologien rérmateur allemand, est né le 20 novembre 1803, Battaune, près Eilenbourg (Prusse). Fils d'un inistre protestant, il fut destiné à la carrière clésiastique, et étudia la théologie à l'univerté de Halle. Compromis dans les affaires des soétés secrètes appelées *Burschenschaften*, qui ırôlaient alors presque toute la jeunesse acadéique, il fut condamné à douze ans de prison. près avoir été détenu pendant quatre ans, il obnt, en 1828, de rentrer dans la carrière ecésiastique. En 1834 il fut nommé pasteur au llage de Kleineichstaedt, et en 1841, à Halle.

A peine arrivé dans cette ville, M. Wislicenus e déclara ouvertement pour la secte rationaliste es Amis de la lumière (*Lichtfreunde*), qui s'était ırmée, au sein de l'Église protestante, pour comattre la constitution d'un dogmatisme orthodoxe, u profit de l'autorité des membres du haut clergé russien. M. Wislicenus, que son talent et sa ardiesse signalèrent plus particulièrement, fut ccusé par le théologien H. E. F. Guericke (voy. e nom) de travailler à renverser les bases mêmes de la religion protestante; il répliqua par une brochure : *la Lettre ou l'Esprit* (ob Schrift ob Geist? Leipsick, 1845, 4ᵉ édit.), profession de foi explicite qui peut être regardée comme le complément des *Confessions* d'Uhlich (voy. ce nom). C'était la substitution du déisme pur et simple au christianisme. Soumise à l'examen d'un conseil ecclésiastique, composé de Twesten, Snethlage, Heubner et Müller, sa doctrine fut condamnée, et lui-même fut destitué de ses fonctions de ministre. Alors la commune libre de Halle, qui avait succédé à la Société des *Lichtfreunde*, le nomma son président, et la séparation de M. Wislicenus avec l'Église officielle fut consommée.

Il rendit compte dans une brochure intitulée : *la Destitution du pasteur Wislicenus de Halle* (die Amtsentsetzung des Pfarrers W. in H.; Leipsick, 1846), de la procédure suivie contre lui. D'autres écrits irritèrent de plus en plus le haut clergé. En 1853, l'apparition de son opuscule, *la Bible du point de vue de notre époque* (die Bibel im Lichte der Bildung unserer Zeit; Leipsick), fut l'occasion de nouvelles poursuites, dont il jugea prudent de ne pas attendre l'issue. Il avait franchi les frontières de la Prusse, lorsqu'une condamnation à deux ans de prison fut portée contre lui. Il se retira dans l'Amérique du Nord, d'où il a adressé à ses compatriotes une brochure (*Aus Amerika*; Leipsick, 1854), exposant les raisons de son émigration.

WISZNIEWESKI (Michel), écrivain polonais, né à Firlejow, en Galicie, vers 1794, reçut dans son pays une instruction élémentaire, et alla suivre les cours de l'université d'Édimbourg. De 1818 à 1822, il voyagea en Italie et en France. De 1823 à 1824, il professa la philologie à Krzemienice, en Wolhynie. L'affaiblissement de sa santé le força, en 1825, de revoir l'Italie et le sud de la France. De retour dans son pays, en 1830, il fit des cours d'histoire littéraire à l'université de Cracovie. Plus tard il repassa encore une fois en Italie, et fonda une maison de banque à Gênes.

On a de lui plusieurs ouvrages de philosophie et d'histoire, qui ont beaucoup contribué à populariser en Pologne l'étude de ces deux sciences : *Bakoua metoda tlumazzenia natury* (Cracovie, 1834); *Pomniki do history, literatury polskiej*, en collaboration avec Czaeki (Cracovie, 1834, 4 vol.); *Charaktery rozumon ludzkich* (Cracovie, 1837). Mais son principal ouvrage est une *Histoire de la littérature polonaise* (History a literatury polskiej; Cracovie, 1840-1845, 7 volumes), qui reste, quoique inachevée, comme le seul monument de ce genre en langue nationale.

WITT (Ferdinand-Jean), homme politique allemand, connu sous le nom de DŒRRING, né à Altona en 1800, suivit les cours des universités de Kiel et d'Iéna. Nature fougueuse et indépendante, il se lia avec les membres les plus influents des sociétés secrètes, et se fit exiler en 1819. Il se retira en Angleterre, où il donna au *Morning Chronicle* des articles fort remarqués sur la situation politique de l'Allemagne. Il eut ensuite l'occasion de connaître le garde des sceaux, M. de Serre, par l'entremise de son oncle maternel, le baron d'Eckstein, et se lia avec les hommes politiques français de la Restauration. Dans leur commerce, il modifia ses idées politiques dans le sens conservateur et purement constitutionnel. Elles parurent encore dangereuses aux gouvernements du Piémont, de la Prusse, de l'Autriche, de la Bavière et du Danemark, car M. Witt ne put voyager dans ces différents pays sans faire plusieurs mois ou plusieurs années de prison. En 1828, il se maria avec une dame de

qualité fort riche. Retiré dans ses domaines, il devint, par une transformation complète, un des organes de la politique ultramontaine.

On a de M. Witt trois livres pleins de détails curieux : *Élucubrations d'un prisonnier d'État* (Lucubrationen eines Staatsgefangenen; Brunswick, 1827); *Fragments sur ma vie et mon époque* (Fragmente aus meinem Leben und meiner Zeit; Brunswick, 1827-1830, 4 vol.); *Ma Jeunesse et mes Voyages* (mein Jugendleben und meine Reisen; Leipsick, 1832).

WITTE (Charles), jurisconsulte et publiciste allemand, né à Lochnau, près de Halle, le 1er juillet 1800, reçut une éducation dont son père a raconté l'histoire (Leipsick, 1819, 2 vol.). Sa précocité vraiment surprenante excita l'étonnement de toute l'Allemagne. A l'âge de dix ans, il finit ses études de collége, et fut admis, après examen, à l'université de Leipsick. Jérôme, roi de Westphalie, pourvut aux frais de son instruction. Après avoir achevé à Gœttingue son cours de philosophie, il publia, en 1813, une thèse latine et se fit recevoir docteur à Giessen le 10 avril 1814. Pendant deux ans (1814-1816), il étudia le droit à Heidelberg; de là il se rendit à Berlin pour ouvrir un cours public; mais son extrême jeunesse ne lui permit pas d'y continuer ses leçons, troublées par les railleries des professeurs et des élèves. Le roi de Prusse le tira de cette situation en lui donnant une sorte de mission scientifique. M. Witte visita pendant deux ans en Italie les bibliothèques et les musées. A son retour, il avait vingt et un ans, il demanda et obtint une chaire de droit à Breslau. Répétiteur depuis 1821, il fut nommé professeur ordinaire en 1829. Cinq ans après, il obtint la même place à l'université de Halle. Il est membre de l'Académie della Crusca.

M. Witte a publié plusieurs ouvrages de jurisprudence dont le plus important est *la Loi prussienne sur les héritiers ab intestat, tirée du droit commun en Allemagne sur les successions* (das Preuss. Intestaterbrecht, etc.; Leipsick, 1838). On cite ensuite, comme travaux littéraires, outre une dissertation sur le *Décaméron* de Boccace, une traduction et commentaire des *Poésies lyriques* de Dante (Leipsick, 1842-1843, 2 vol. en italien), avec M. Kannegiesser.

WOCQUIER (Léon), littérateur belge, né vers 1815, a fait ses études universitaires à Louvain. Agrégé, depuis le 4 octobre 1850, à la Faculté philosophique de Gand, dont il est secrétaire, il professe la logique et l'anthropologie. Il publia d'abord les *Chroniques historiques et traditions populaires du Luxembourg* (Bruxelles, 1842, 2 vol. in-8), et *Souvenirs de la vie universitaire, ou Aimer sans savoir qui* (Liége, 1847, in-8), recueil de poésies. En 1854, il entreprit la traduction des œuvres d'Henri Conscience (voy. ce nom), et donna successivement : *Scènes de la vie flamande* (1854, 2 vol.); *Veillées flamandes* (1855); *la Guerre des paysans* (1855), etc. En 1856, il a fait paraître une version française des *Scènes de la vie hollandaise*, d'Hildebrand. Aujourd'hui, il traduit, sur le manuscrit même, les *Mémoires* d'Henri Conscience, qui paraissent simultanément en flamand et en français (1858).

WODEHOUSE (John WODEHOUSE, 3e baron), pair d'Angleterre, est né à Londres, en 1826. Après avoir fait ses études au collége d'Eton et à l'université d'Oxford, il épousa la fille aînée du comte de Clare, et prit à la Chambre des Lords le siége de son père, mort en 1834, dès qu'il eut atteint l'âge requis (1847). Ses opinions sont celles des whigs modérés et conciliateurs. [illegible] secrétaire au ministère des affaires [illegible] depuis décembre 1852, lorsque [illegible] le désigna, en juillet 1856, pour [illegible] de ministre plénipotentiaire, [illegible] nement du czar Alexandre II à [illegible]

WOEHLER (Frédéric), chimiste [illegible] le 31 juillet 1809, à Eschersheim [illegible] (Hesse-Électorale), et destiné à [illegible] étudia de bonne heure les sciences [illegible] aux universités de Marbourg [illegible] berg. Promu au grade de docteur [illegible] cida à se consacrer exclusivement [illegible] et se rendit, en 1824, en Suède, [illegible] leçons de Berzélius. De retour [illegible] fut, pendant plusieurs années, [illegible] cole des arts et métiers de Berlin, [illegible] 1832 à Cassel, où il obtint une chaire [illegible] et de technologie à la nouvelle [illegible] métiers qu'il avait concouru à [illegible] son séjour dans cette ville, M. [illegible] sieurs découvertes chimiques, [illegible] d'une nouvelle méthode pour obtenir [illegible] l'état de pureté. Il fonda, avec [illegible] une fabrique de ce métal. [illegible] Cassel, en 1836, pour occuper [illegible] une chaire de médecine et y [illegible] de l'Institut chimique. Il est le premier [illegible] dès 1827, le corps métallique, [illegible] obtenu en masse compacte par M. [illegible] Nommé, en récompense de cette [illegible] chevalier de la Légion d'honneur, [illegible] est décoré de plusieurs autres ordres, [illegible] général des pharmacies du royaume [illegible] membre correspondant de l'Académie [illegible] de Gœttingue, de l'Académie de Vienne, [illegible]

M. Wœhler a rendu compte des [illegible] dont il a enrichi la chimie, dans [illegible] *Mémoires*, insérés dans *les Annales* [illegible] *de pharmacie de Liebig*, *les Annales* [illegible] *et de chimie*, de Poggendorf; *les* [illegible] de l'Académie des sciences de Gœttingue [illegible] tres recueils scientifiques de l'Allemagne.

On lui doit aussi un excellent *Traité* [illegible] très-répandu en Allemagne et à l'étranger, [illegible] composé de deux parties : *Traité de chimie* [illegible] *ganique* (Grundriss der unorganischen [illegible] Berlin, 1831; 10e édit., 1854), et *Traité* [illegible] *organique* (Grundriss der organischen [illegible] Berlin, 1840; 5e édit., 1854).

Parmi ses autres travaux, nous [illegible] encore : *Sources sulfureuses de* [illegible] Schwefelwasserquellen zu Nenndorf; Cassel, [illegible] *Exercices pratiques d'analyse chimique* [illegible] tische Uebungen der chemischen Analyse, [illegible] 1854), et les traductions allemandes du *Traité* [illegible] *chimie*, de Berzélius (Lehrbuch der Chemie, [illegible] Dresde, 1825, 4 vol.; Dresde et Leipsick, [illegible] 1841, 10 vol.), et du *Rapport annuel des progrès* [illegible] *des sciences physiques* (Jahresbericht über [illegible] Fortschritte der physikal. Wissenschaften, [illegible] même auteur.

WOILLEZ (N..., dame), femme de lettres [illegible] çaise, née vers 1785, débuta par des romans [illegible] dans le genre anglais : *l'Enfant du* [illegible] (1819, 2 vol.); *Édouard et Mathilde* [illegible] vol.). Depuis 1830, elle a consacré sa [illegible] l'instruction ou à l'amusement de la jeunesse [illegible] parmi ses nombreuses productions, nous [illegible] rons : *Souvenirs d'une mère de famille* [illegible] in-12; 3e édit., 1843); *l'Orpheline* [illegible] (1856, nouv. édit.), etc.

WOILLEZ (Eugène), fils de la précédente, [illegible] dia la médecine à Paris, y fut reçu docteur [illegible] 1835, et fut d'abord médecin de l'asile des [illegible]

ermont (Oise). Il fait maintenant partie du au central d'admission aux hôpitaux de Pa- t est chevalier de la Légion d'honneur. On lui : *Recherches sur l'inspection et la men- ion de la poitrine* (1838, in-8); *Archéologie onuments religieux de l'ancien Beauvoisis*, is le v[e] jusqu'au XII[e] siècle (Clermont, 1839-, in-folio); *de l'Amélioration du sort de me aliéné* (1849, in-8). — Son frère, M. Em- iel WOILLEZ, membre de la Société des an- ires de Picardie, a publié des *Études ar- ogiques* (1843, in-8, atlas) sur les monuments ieux de cette province.

OIRHAYE (Charles-Louis), magistrat fran- ancien représentant du peuple, né à Metz, 798, étudia le droit et se fit recevoir avocat 818. Inscrit au barreau de sa ville natale, il it bientôt une place importante. Défenseur tuel des accusés politiques et du *Courrier de oselle*, il obtint déjà de brillants succès, de- les tribunaux de la Restauration. Après la olution de 1830, Dupont (de l'Eure) le nomma ureur général de la Cour de Metz. Mais il ne erva pas longtemps cette position et fut ré- é, en 1831, pour avoir inscrit son nom sur istes de l'association nationale contre le re- des Bourbons. L'opposition le choisit pour f, dans le département de la Moselle, et le fit e colonel de la garde nationale de Metz, nbre du conseil municipal et du conseil gé- al, etc. De son côté, le barreau de Metz le nma bâtonnier de l'ordre. En 1831, il pro- iça, en présence du roi Louis-Philippe, un cours chaleureux en faveur de la Pologne. En 5, il fut au nombre des défenseurs des accusés vril. Après la révolution de Février, le gou- nement provisoire lui rendit son ancien poste procureur général. Élu représentant du peu- de la Moselle, le premier de la liste, par 582 voix, c'est-à-dire à la presque unanimité s suffrages, il prit place au comité de l'inté- ur. Il vota d'abord avec le parti du général Ca- ignac, et adopta l'ensemble de la Constitution publicaine. Mais, après l'élection du 10 décem- e, il soutint le ministère présidé par M. Odilon rrot et la politique intérieure et extérieure de lysée. Comme orateur parlementaire, il se fit marquer à l'Assemblée, par une grande facilité parole. Homme nouveau, il sut attirer sur lui ttention et la bienveillance de la droite, et fut embre de la commission de constitution, et ce-président de la commission d'enquête sur les urnées de juin. Non réélu à l'Assemblée légis- tive, il rentra dans la magistrature. M. Woir- aye est aujourd'hui président de chambre à la our impériale de Metz.

WOLF (Ferdinand), philologue allemand, né à ienne, le 8 décembre 1796, fit de bonnes études e droit à l'université de Graetz, et revint à ienne, en 1819, pour se livrer au barreau, sui- ant le désir de ses parents. Mais son goût pour étude de l'histoire littéraire le porta à recher- her une place de bibliothécaire. Il entra, d'abord omme secrétaire, puis comme conservateur à la ibliothèque impériale, où il put se consacrer à e savantes recherches.

M. Wolf a particulièrement étudié la langue omane et les divers idiomes qui s'y rattachent. On cite au premier rang de ses travaux, ceux ui ont trait à la langue et à la littérature espa- gnoles : *Recherches sur l'histoire littéraire du Cas- illan* (Beitraege zur Geschichte der castiliani- schen Nationalliteratur ; Vienne, 1832); *Floresta de rimas modernas castellanas* (Paris, 1837, 2 vol.); *Rosa de romances* (Leipsick, 1846), formant le troisième volume du *Romancero* de Depping ; *des Romances espagnoles* (über die Romanzenpoësie der Spanier ; Vienne, 1847); *Recherches sur la bibliographie des Cancioneros et sur l'histoire de la poésie lyrique espagnole à la cour de Charles-Quint* (Beitraege zur Bibliographie der Cancioneros, etc. ; Vienne, 1853); *de la Comedia famosa de la reina Maria de Lope de Vega* (Ibid., 1845), etc.

On a du même auteur quelques écrits sur la langue provençale et sur l'ancien français : *les Derniers travaux des Français pour l'édition des poëmes épiques nationaux* (über die neuesten Leistungen der Franzosen für, etc.; Vienne, 1833), *les Romances et la poésie de cour en ancien français* (über altfranzoesische Romanzen und Hofpoesie ; Ibid., 1834), etc. Citons encore : *les Lais et Séquences* (über die Lais, Sequenzen und Leiche ; Heidelberg, 1841). Il a collaboré à la traduction allemande de *l'Histoire de la littérature espagnole*, de Ticknor (Leipsick, 1852), et publié, avec M. Endlicher, une édition de *l'Histoire de frère Rausch* (Sage des Bruder Rausch ; Vienne, 1835), destinée aux bibliophiles, et tirée seulement à cinquante exemplaires. Il a enfin fait paraître plusieurs dissertations dans *les Annuaires de littérature*, et dans les recueils de l'Académie de Vienne, dont il est secrétaire.

WOLF (Auguste). Voy. PLEYEL.

WOLFF (Émile), sculpteur allemand, né à Berlin, en 1802, fit ses études à l'Académie de cette ville, alla à Rome, en 1823, comme pensionnaire de l'Académie, et n'a plus guère quitté cette ville. Ses œuvres principales, qui se recommandent moins par l'énergie que par la grâce et le naturel, sont : *le Chasseur*, *la Bergère*, *le Petit berger*, *le Petit pêcheur*, *Thétis et les armes d'Achille*, *l'Amour vainqueur*, *la Néréide juge du combat des Amazones*, les bustes de *Niebuhr* et du *Prince Albert*, un des *Groupes*, en marbre, du pont du château de Berlin, une *Victoire racontant à un enfant les exploits des héros*. Il a envoyé à l'Exposition universelle de Paris, en 1855, une *Canéphore*, statuette, et une *Statue de femme*. M. Émile Wolff, membre de l'Académie de Berlin, est chevalier de l'ordre de l'Aigle-Rouge.

WOLFF (Édouard), pianiste polonais, né le 15 septembre 1816, à Varsovie, et fils d'un médecin, alla passer quatre années à Vienne, où il devint élève de Würfel pour le piano, revint en 1832 à Varsovie, et prit des leçons d'harmonie de Elsner. Le désir de perfectionner son talent l'amena à Paris en 1835; depuis cette époque, il ne l'a quitté que pour donner des concerts et y a publié un grand nombre de compositions. Le chiffre de ces dernières est considérable, et elles se font remarquer, dit M. Fétis, « par l'élégance du style qui a de l'analogie avec celui de Chopin. » On cite de grands *Concertos*, *des Études* de piano, plusieurs *Duos* originaux ou sur des thèmes d'opéra, pour piano et violon, quelques-uns en collaboration avec M. Bériot et Vieuxtemps, des *Fantaisies*, *Valses*, *Mazurkas*, etc., etc.

WOLKOFF (Mathieu), économiste russe, né à Porchoff, en 1802, servit d'abord dans le corps impérial des ingénieurs de la Russie, et prit une part active à l'exécution des grandes voies de communication que fit entreprendre Nicolas I[er]. Parvenu au grade de colonel, il prit sa retraite en 1853, et fit plus tard un assez long voyage, pendant lequel il se lia avec les principaux économistes de la France et des autres pays étrangers. Connu déjà par quelques ouvrages écono-

miques, il a continué depuis ses travaux et ses publications.

On a de M. Wolkoff : *des Reconnaissances statistiques dans les travaux relatifs à la rédaction des projets d'utilité publique* (Saint-Pétersbourg, 1839, en français et en russe); une *Table* des questions contenues dans les *Lettres sur la physiologie du cerveau humain* (1849, en russe); *Prémisses philosophiques de l'économie nouvelle des sociétés* (Paris, in-8, même année); *Opuscules sur la rente foncière* (Paris, 1854, in-8), études sérieuses sur la question des finances publiques: *le Salaire naturel et son rapport au taux de l'intérêt* (1857), traduit de Thunen; etc.

WOLOWSKI (Louis-François-Michel-Raymond), économiste français, d'origine étrangère, membre de l'Institut, né à Varsovie, le 31 août 1810, et fils de l'ancien président de la diète polonaise, vint terminer, de 1823 à 1827, ses études en France, et retourna ensuite à Varsovie, où ses manifestations patriotiques lui attirèrent les rigueurs de la police russe. Il prit une part active à la Révolution de 1830, fut capitaine d'état-major pendant la première lutte, puis vice-maître des requêtes au conseil d'État, et vint à Paris, en qualité de secrétaire de légation. Les désastres de la Pologne le retinrent en France. Il a reçu, en 1834, des lettres de naturalisation.

M. Wolowski se mêla aussitôt au mouvement intellectuel et économique de notre pays. Il fonda, en 1833, la *Revue de législation et de jurisprudence*, s'occupa spécialement des questions industrielles et financières, souvent avec Léon Faucher, dont il épousa la sœur, et devint, en 1839, professeur de législation au Conservatoire des arts et métiers, puis, en 1848, membre du conseil de cet établissement. A cette dernière époque, ses opinions libérales le firent élire représentant à l'Assemblée constituante, dans le département de la Seine, le seizième sur trente-six, par 132 353 suffrages. Il y vota, en général, avec le parti démocratique modéré, prit une part active à plusieurs discussions parlementaires, et fut réélu, le dix-neuvième, à la Législative, par 116 636 voix. Sa carrière politique se termina en 1851. L'année suivante, il fonda la première compagnie du Crédit foncier de Paris, qui, plus tard, a constitué le Crédit foncier de France, et reprit, au Conservatoire, ses cours qu'il n'a plus interrompus. M. Wolowski a été appelé à l'Académie des sciences morales et politiques en 1855, en remplacement de Blanqui. Il est officier de la Légion d'honneur depuis le 7 octobre 1851.

On a de lui : *des Sociétés par actions* (1838); *Mobilisation du Crédit foncier* (1839); *des Fraudes commerciales* (1843): *de l'Organisation du travail* (1844); *Études d'économie politique et de statistique* (1848); *de l'Organisation du Crédit foncier* (1849); *Henri IV économiste. Introduction de l'industrie de la soie en France* (1855), et un certain nombre de *Mémoires*, *Traités*, traductions, notamment celle des *Principes d'économie politique*, de M. Roscher (1856).

WOOD (George), romancier américain, né à Newburyport (Massachussets), fut élevé par un littérateur distingué, Samuel Knapp. Ses parents étant allés habiter le district de Colombie, il entra, en 1819, dans l'administration publique. En 1845, il alla vivre à New-York, d'où il est passé, en 1848, à Washington. Il est auteur de deux romans satiriques, où, sous un léger voile romanesque, il tourne en ridicule différents traits des mœurs américaines actuelles, et passe en revue les doctrines philosophiques, sociales et religieuses de notre temps. Ce sont : *Pierre Schlemihl en Amérique* (Peter Schlemihl in America; 1848, Philadelphie, in-12); [illegible] *modernes* (the Modern pilgrims: [illegible] in-12); *Marié trop tard* (Marrying [illegible] York, 1856, in-12), etc.

WOODS (Léonard), écrivain [illegible] fameux théologien de ce nom, [illegible] été nommé, en 1839, président [illegible] doin (Massachussets). Il a acquis [illegible] d'écrivain philosophique et de [illegible] rigeant les premiers volumes de la [illegible] *theological Review*, fondée par lui [illegible] en 1834. Il a en outre traduit une [illegible] politiques de Joseph de Maistre [illegible] *Essai sur le principe générateur des [illegible] politiques*.

WOOLSEY (Theodore-Dwight), [illegible] cain, né à New-York, en 1801, [illegible] tion au college d'Yale (Connecticut) [illegible] de Princeton, passa plusieurs années [illegible] et se perfectionna dans l'étude [illegible] l'allemand. Il fut nommé, à son [illegible] seur de langue grecque au collège [illegible] ce poste vingt ans (1831-1851). [illegible] joint à son titre de professeur [illegible] M. Woolsey passe pour un des [illegible] nistes des États-Unis, et pour [illegible] vain. Mais ses écrits se bornent [illegible] éditions du *Prométhée* d'Eschyle, [illegible] et de l'*Électre* de Sophocle, de l'[illegible] pide, et du *Gorgias* de Platon, [illegible] officielles très-vantées pour le style.

WORDSWORTH (rév. Charles), [illegible] glais, né en 1806, à Borking ([illegible] est neveu du célèbre poëte de ce nom, [illegible] chef de l'école des *Lakistes*. Après [illegible] une brillante éducation au collège [illegible] church, à Oxford, il fit, pendant [illegible] tie du personnel enseignant de cette [illegible] entra dans les ordres et fut appelé [illegible] la direction du collége de Winchester [illegible] de dix ans, il se démit de ses fonctions [illegible] s'associer au conseil d'administration [illegible] de Glenalmond, qui s'ouvrit, en 18[illegible] auspices du haut clergé de l'Écosse [illegible] remplaça le révérend Torry comme [illegible] Saint-André, et fut consacré l'année [illegible]

On a de lui des livres d'enseignement, [illegible] une *Grammaire grecque* (Græcæ grammaticæ [illegible] dimenta; 1839), *l'Enfance chrétienne* [illegible] *colléges* (the Christian boyhood at a public [illegible] des ouvrages de piété : *Instruction* [illegible] *les Synodes*, deux volumes de *Sermons* [illegible] verses brochures sur les questions du [illegible]

WORONZOFF (Michel), général russe, [illegible] Moscou, en 1782, et fils du diplomate de [illegible] fut élevé auprès de son père en Angleterre, [illegible] entra dans l'armée russe, fit ses premières [illegible] mes au Caucase, sous Zizianoff, et en [illegible] sous le général Kutusoff. Il prit part [illegible] pagnes de 1812 à 1815 contre la France [illegible] manda le contingent russe d'occupation [illegible] à 1818. Après avoir assisté au Congrès [illegible] Chapelle, il devint gouverneur de [illegible] et de la Nouvelle-Russie, où il fit faire [illegible] progrès à l'agriculture. Favori de l'empereur [illegible] Nicolas, il conduisit, de concert avec [illegible] pierre, lors des démêlés avec la Porte [illegible] ciations d'Ackerman. En 1828, il [illegible] Mentschikoff, blessé dans le commandement [illegible] siége de Varna, et eut le dessus dans [illegible] combats importants. L'empereur, [illegible] la fortune de ce général, le donna pour [illegible]

en 1844, à tous les commandants malheu-
le l'armée du Caucase. Le 18 juillet 1845,
d'assaut Dargo, la forteresse de Schamyl,
t qui lui valut la dignité de prince, s'em-
de Palti, en 1847 de Salti, en 1848, et
, par une politique de clémence, d'attirer
Russie les peuplades de la montagne. Il ne
outefois triompher de la résistance de Scha-
et, en 1853, la rupture avec la Turquie aug-
a encore les difficultés de sa position. Ma-
à Tiflis, il laissa le commandement à ses
nants, qui battirent l'ennemi en plusieurs
ntres. Forcé par sa santé de demander un
é, il reprit quelque temps encore son com-
lement, et obtint enfin sa retraite l'année
nte (1855). — Il est mort le 18 novembre
, quelques semaines après avoir reçu de
oereur Alexandre II, à l'occasion de son cou-
ement, la dignité de feld-maréchal.

n fils unique, Szemen Woronzoff, marié
comtesse Bronicka, fut d'abord chambellan
cour, puis entra, en 1847, dans l'état-ma-
le la garde et servit à l'armée du Caucase.
taine, en 1849, colonel commandant du ré-
ent Woronzoff, en 1850, il devint major gé-
l en 1852. Chargé d'une mission diploma-
e auprès du cabinet de Saint-James, en 1853,
obtenu, en 1854, le commandement de la
gade de réserve des gardes du corps.

VORSAAE (Jean-Jacques-Asmussen), archéo-
ue danois, né à Veile (Jutland), le 14 mars
1, commença ses études au collége de Hor
, et les acheva, de 1836 à 1838, à l'École de
isme de Copenhague. Il abandonna la théo-
ie et la jurisprudence, pour se consacrer tout
ier à l'histoire de son pays. De 1838 à 1842,
étudia, au musée royal, les antiquités scan-
naves, et fit plusieurs explorations archéolo-
ques en Danemark, en Suède et en Norvége.
1845, il visita l'Allemagne, avec la curiosité
n antiquaire, et rendit compte de ses re-
erches dans un écrit intitulé : *les Antiquités
tionales en Allemagne* (Copenhague, 1846).
ivant partout les traces de l'ancienne civilisa-
n scandinave, il fit, de 1846 à 1847, un
yage en Angleterre, en Écosse et en Irlande,
ntrées longtemps gouvernées, au moyen âge,
r des princes danois et norvégiens. Il visita
galement la Bretagne et la Normandie, pour y
trouver quelques vestiges de ses aïeux, les an-
ens Northmans. Inspecteur et conservateur des
ntiquités du Danemark, il a été nommé, en
854, professeur titulaire. La même année, il
artit pour l'Italie, fit quelque séjour à Rome à
aples, et rentra dans son pays, après avoir tra-
ersé le Piémont, la Savoie et la France.

M. Worsaae est un des premiers savants du
Danemark. Ses écrits, estimés de tous les archéo-
ogues, lui ont acquis une réputation européenne;
ls ont été presque tous traduits en allemand et
n anglais. Outre un grand nombre d'articles,
nsérés dans les revues historiques et archéolo-
giques du Nord, il a publié des dissertations et
les ouvrages considérables. Nous ne citerons que
les suivants : *Danemarks oldrid* (Copenhague,
1843; en anglais, Londres, 1849); *Blekingske
mindesmærker fra Hedeneld* (Copenhague, 1846;
zum Alterthumskunde des Norden; Leipsick,
1846); *Minder om de Danske og Nordmändene i
England, Scotland og Irland* (Copenhague et
Londres, 1852); *Aftbildninger fra det Kongelige
museum for nordiske oldsager* (Copenhague, 1854).

WORTLEY (James-Archibald Stuart-), homme politique anglais, né en 1805, à Londres, est le troisième fils du baron Wharncliffe. Après avoir été élevé à l'université d'Oxford où il a pris, en 1831, le grade de maître ès arts, il étudia la jurisprudence à l'école d'Inner-Temple, fut admis au barreau en 1831, et attaché au ressort judiciaire des comtés du Nord. De janvier à juillet 1846, il remplit, dans l'administration de sir Robert Peel, les fonctions de juge-avocat général. En 1850, il a été élu *recorder* (greffier) de la ville de Londres. Envoyé à la Chambre des Communes, par le bourg d'Halifax (1835-1837), il a siégé ensuite pour le comté de Bute (1842), qui l'a réélu jusqu'à présent; ses opinions sont conservatrices. Ce magistrat, qui jouit d'une grande réputation d'intégrité et de savoir, a été chargé des affaires contentieuses de la reine douairière, de 1845 à 1849. Depuis 1846, il fait partie du Conseil privé.

WRANGELL (Ferdinand, baron de), navigateur russe, né en Esthonie, vers 1795, fut élevé à l'École des cadets à Saint-Pétersbourg. Destiné de bonne heure à la marine, il fit quelques voyages dans la Baltique et dans les mers du Nord. En 1817, il partit, sous les ordres de Golowin, à bord du *Kamtschatka*, pour explorer la mer de Behring. Le rapport qu'il publia à son retour (1819), lui valut le commandement d'une nouvelle expédition. Il fut chargé de déterminer exactement la position du cap Schelagin, de lever les plans de la côte qui s'étend à l'est de ce cap jusqu'au détroit de Behring, de visiter les îles des Ours et les embouchures de la Kolyma, enfin, de vérifier s'il existait quelque terre au nord de la mer glaciale. Arrivé, le 2 novembre 1820, à Nischne-Kolymsk, il s'avança, en traîneau, jusqu'au cap Schelagin, explora les îles des Ours, et, pendant l'été de 1821, remonta le fleuve Kolyma. Après quelques mois passés dans le pays des Jakutes, il se remit en route avec le lieutenant Majuschkin et le pilote Kosmin. Il marcha pendant quarante-six jours sur les glaces, et parvint jusqu'au 72° 2' N. En 1823, il continua ses recherches. Contraint de s'arrêter à l'extrême bord des glaces solides, il rebroussa chemin, sans avoir découvert aucune trace de terre. Enfin, le 1er novembre 1823, il quitta Nischne-Kolymsk, et, le 15 août 1824, il rentra à Saint-Pétersbourg. Les *Observations physiques* qu'il avait recueillies pendant ce voyage, parurent d'abord en allemand (Berlin, 1827). La description détaillée de l'expédition ne fut publiée que beaucoup plus tard. Engelhard la rédigea d'abord en allemand, d'après le journal manuscrit de M. de Wrangell (*Reise laengs der Nordküste von Sibirien und auf dem Eismeere in den J.*, 1820-1824; Berlin, 1839, 2 vol.). Le texte russe a pour titre : *Puteschestwie po Sjewernym beregam Sibiri i po Ledowitomm Morju* (Saint-Pétersbourg, 1841, 2 vol.).

En 1825, M. de Wrangell fit, à bord du *Krotkoi*, un voyage autour du monde. De retour à Kronstadt (1827), il fut nommé gouverneur des colonies russes d'Amérique; il se rendit à son poste par la Sibérie et le Kamtschatka (1829), et conserva ces fonctions pendant cinq ans. Son administration fut signalée par des améliorations importantes; il propagea, dans l'Amérique russe, la culture de la pomme de terre, et fit, sur ces régions peu connues, un grand nombre d'observations géographiques et ethnographiques, qui ont été insérées en partie dans les *Nachrichten über die russischen Besitzungen an der Nordwestküste Amerikas* (Saint-Pétersbourg, 1839). Rappelé en Russie, il revint par l'isthme de Panama et par les États-Unis. La relation de son voyage parut en 1836 (*Otscherk puti is Sitchi w'S-Petersburg*).

En récompense de ses services, M. de Wrangell obtint le grade de contre-amiral et la direction

du département des forêts de la marine au ministère de la guerre. Il fut promu vice-amiral en 1847, et quitta le service, deux ans après, pour prendre la direction de la compagnie de commerce russo-américaine.

WREDE (Fabian-Jacob-Fabianson, baron), physicien suédois, fils du feld-maréchal Fabian Wrede, est né le 9 octobre 1802. Contrarié dans ses goûts pour l'étude de la physique et de la mécanique, il ne s'y livra qu'à l'insu de ceux à qui était confiée son éducation, et apprit seul les sciences, qu'il fut plus tard chargé d'enseigner, en qualité de directeur de l'École d'artillerie de Marienbourg (1836). Sous-lieutenant d'artillerie, en 1817, il fut nommé colonel, en 1848, et général-major, en 1854. Il est chevalier de la Légion d'honneur (1845), de l'ordre prussien de Saint-Jean (1843), commandeur du Danebrog (1848), et membre des Académies suédoises de musique (1847), des sciences (1836), et des sciences militaires (1829).

Le recueil (*Handlingar*), publié par ces deux dernières académies, renferme d'importants mémoires du baron de Wrede; quelques-uns ont été insérés dans les *Annales* de Poggendorf, ou traduits dans des recueils étrangers, et mis à profit par des savants français. Il a publié, en 1840 et 1841, des *Rapports annuels sur la physique* (Ærsberættelser i fysik).

WRIGHT (Thomas), antiquaire anglais, né vers 1810, sur les frontières du pays de Galles, fit son éducation au collége d'Édouard VI à Ludlow, puis à l'université de Cambridge, où il prit les degrés de bachelier et de maître ès arts. Il s'adonna, dès sa jeunesse, à l'étude des origines et des antiquités nationales, et fournit de nombreux articles sur ces matières au *Fraser's Magazine*, à la *Foreign quarterly Review*, ainsi qu'aux *Mémoires* de diverses compagnies savantes. Il fut l'un des fondateurs de la Société de Camden et de la *British archæological institution*. En 1842, il fut élu correspondant étranger de l'Institut de France (section des inscriptions et belles-lettres).

M. Wright a édité un grand nombre d'auteurs anciens, tels que : *les Contes de Chaucer*, *les Visites du laboureur Piers* (Visions of Piers, a ploughman); un *Poëme anglo normand sur la conquête de l'Irlande par Henry II* (1837); *la Vie de Merlin* (1838), écrite en latin par Geoffroy de Monmouth. Mais c'est surtout par les recueils de pièces rares ou inédites qu'il s'est placé au premier rang des archéologues de son pays; nous mentionnerons : *l'Ancienne poésie anglaise* (Early english poetry; 1836, 4 vol.); *les Anciens mystères* (Early mysteries; 1838, in-8); *la Reine Élisabeth et ses contemporains* (Queen Elizabeth and her times; 2 vol.), recueil de lettres originales; *Reliquiæ antiquæ* (1839-1843, 2 vol.), choix de poésies saxonnes et normandes; *Anciens traités populaires* (Treatises of science; in-8), composés au moyen âge; *Chants politiques* (Political songs; in-4), depuis le règne de Jean jusqu'à celui d'Édouard II; etc.

On ne cite ensuite de M. Wright qu'un seul ouvrage original: il est écrit en français et intitulé : *Coup d'œil sur les progrès de la littérature anglo-saxonne en Angleterre* (Paris, 1836, in-8); il formait une sorte de préface à un livre de M. Fr. Michel sur le même sujet. En 1856, il a découvert, au *Hunterian museum* de Glasgow, un manuscrit inconnu des *Cent nouvelles Nouvelles* de la reine de Navarre, dont il prépare une édition pour la *Bibliothèque elzévirienne*.

WROTTESLEY (John, baron), savant anglais, né en 1798, succéda en 1841 à son père en qualité de membre de la Chambre des Lords [illegible] tingué par ses profondes [illegible] nomie ainsi que dans les sciences [illegible] son *Catalogue des ascensions* [illegible] 1318 *étoiles*, a obtenu la médaille [illegible] Société royale d'astronomie. [illegible] attiré l'attention de ses collègues [illegible] les travaux qui intéressent la science [illegible] tesley a été élu président de la [illegible] Londres, en remplacement du [illegible] (30 novembre 1855).

WUNDER (Édouard), philologue [illegible] à Wittenberg, le 4 mai 1800, [illegible] au collége de sa ville natale (181[illegible]) [illegible] à l'École de Meissen. Élève d'H[illegible] (1818), il s'appliqua spécialement [illegible] Il entra dans la carrière de [illegible] comme professeur adjoint au collége [illegible] dont il fut nommé directeur en 18[illegible] gouvernement saxon réorganisa [illegible] chargé d'inspecter les établissements [illegible] tion publique, et fit un rapport [illegible] de l'enseignement dans le royaume [illegible]

Professeur savant et laborieux, [illegible] surtout connu comme éditeur de [illegible] publié un grand nombre de dissertations [illegible] mand et en latin, qui ont trait [illegible] au grand tragique grec : *Adversaria* [illegible] *Philoctetam* (1823); *sur la* [illegible] *l'Ajax par Lobeck* (1837); *de Scho*[illegible] *phoclis tragœdias auctoritate* (18[illegible]) [illegible] *Sophoclea* (1843), etc. Son excellente [illegible] Sophocle, en sept volumes (Gotha et [illegible]) compte déjà plusieurs réimpressions. [illegible] il a fait paraître une *Étude sur la* [illegible] *d'Eschyle*. Il a publié également [illegible] tique du discours de Cicéron *Pro* [illegible] sick, 1830) et *les Difficultés de la* [illegible] (die schwierigsten Lehren der [illegible] tax; Grimma, 1848), ouvrage destiné [illegible] gnement des colléges.

WUNDERLICH (Charles-Auguste), [illegible] allemand, né en 1815, à Sulz, [illegible] étudia à Stuttgart et à Tubingue, et, [illegible] obtenu le grade de docteur, fréquenta [illegible] autres universités de l'Allemagne et [illegible] Belgique et la France. De retour en W[illegible] il fut nommé (1838) aide-médecin à l'[illegible] Sainte-Catherine de Stuttgart; mais, [illegible] vante, il alla s'établir à Tubingue comme [illegible] seur particulier. Nommé bientôt (1841) [illegible] à la Clinique et directeur provisoire de [illegible] sement, il devint, en 1843, professeur [illegible] en 1846, directeur de la Clinique et [illegible] titulaire de médecine. Depuis 1850, [illegible] une chaire à l'université de Leipsick [illegible] nommé conseiller intime en 1857.

On a de M. Wunderlich un certain [illegible] d'ouvrages : *sur la Médecine française et* [illegible] *mande* (über die franz. und deutsche [illegible] Stuttg., 1841); *Essai d'une physiologie* [illegible] *gique du sang* (Versuch einer path. Phy[illegible] Blutes; Ibid., 1844) etc.; et surtout un [illegible] *pathologie et de thérapeutique* (Handb[illegible] Pathol. und Therapie; Stuttg., 1846-18[illegible]) [illegible] seconde édition commença à paraître [illegible] la première ne fût complétement publiée. [illegible] derlich a fondé, en 1841, avec M. W. Roser [illegible] *Archives de Médecine physiologique*, [illegible] important des nouvelles tendances de la [illegible] médicale en Allemagne.

WURM (Chrétien-Frédéric), écrivain [illegible] né en 1806, à Blaubeuren (Wurtemberg), [illegible] de l'astronome, et frère du mathématicien [illegible]

our lui, il étudia la théologie, mais, au suivre la carrière ecclésiastique, il se en 1825, en Angleterre, où il resta deux de là à Hambourg, où il rédigea, de 1828 à e journal anglais le *Glaneur* (Gleaner) et, de 1834, *la Revue critique de la Bourse* (Kri-Blaetter der Börsenhalle). En 1833, M. Wurm ommé professeur au collége académique de urg, et il n'a quitté cette place, en 1848, ur représenter, au parlement de Francfort, rict du royaume de Wurtemberg.

e de nombreux articles littéraires, politi-industriels et économiques, insérés dans ues et journaux de l'Allemagne, on a de ivain plusieurs ouvrages : *Essais critiques juridiction publique en Allemagne depuis* Kritische Versuche über die œffent. Rechts-ltnisse in, etc.; Leipsick, 1835); *le Droit du* (der Sundzoll. Hambourg 1838); *du Rôle lles hanséatiques* (die Aufgabe der Hanse-e; Ibid., 1847), avec Müller; *la Diplomatie, lement et la Confédération germanique* (die natie, das Parlement, etc.; Brunswick, ; *A letter to Viscount Palmerston concerning estion of Schleswig-Holstein* (Londres et Ham-, 1850), opuscule qui a été attribué au che-Bunsen; *Quatre Lettres sur la navigation du Danube* (Vier Briefe über die freie Do-hifffahrt; Leipsick, 1855), etc. On annonce i une *Histoire des villes hanséatiques*, fon-ır un grand nombre de documents.

RTEMBERG (maison royale de). Chef actuel : *Guillaume Ier* (voy. ce nom). Reine : *Pau-*Thérèse-Louise, née le 4 septembre 1800, e feu Louis-Frédéric-Alexandre duc de Wur-erg, oncle du roi, mariée le 15 avril 1820. e royal : *Charles*-Frédéric-Alexandre, fils de ne régnante, né le 6 mars 1823, lieutenant ral au service de Wurtemberg, commandant régiment de dragons russes, marié le iillet 1846 à la grande duchesse *Olga*-Nico-na, née le 11 septembre 1822, fille de l'em-ur de Russie Nicolas Ier. Filles du roi : 1° de premier mariage avec *Catherine*-Paulowna, de l'empereur Paul, morte le 9 janvier 1819 : princesses *Marie*, mariée au comte Alfred de perg (voy. ce nom), et *Sophie*, mariée au les Pays-Bas; 2° de son second mariage : les cesses *Catherine*-Frédérique-Charlotte, née le oût 1821, mariée le 20 novembre 1845, à son in le prince *Frédéric*-Charles-Auguste (voy. essous), et *Auguste*-Wilhelmine-Henriette, iée au prince *Hermann* de Saxe-Weimar (voy. s-WEIMAR).

eveux et nièces du roi : *Frédéric*-Charles-uste, né le 21 février 1808, lieutenant général service de Wurtemberg, commandant d'un ment de lanciers russes; marié à une fille du la princesse *Catherine* (voy. ci-dessus), dont un fils : *Guillaume*-Charles-Paul-Henri-Fré-c, né le 25 février 1848; Frédéric-*Auguste*-rard, né le 24 janvier 1813, lieutenant général service de Prusse, commandant de la cavalerie la garde; Frédérique-*Charlotte*-Marie, veuve grand-duc Michel.

a famille royale comprend encore :

° la duchesse *Henriette*, née le 22 avril 1780, du prince *Charles* de Nassau-Weilbourg, riée le 21 janvier 1797, au duc *Louis*-Frédéric-xandre, oncle du roi régnant: veuve le septembre 1817 et mère de la reine actuelle *uline* (voy. ci-dessus); sa seconde fille *Elisa-h*, mariée à *Guillaume*, margrave de Bade, le du grand-duc régnant, et son fils le duc *xandre*-Paul-Louis-Constantin, né le 9 sep-ıbre 1804, général de cavalerie au service d'Autriche, propriétaire du 11e régiment de hussards autrichiens; marié morganatiquement, le 2 mai 1835, à la comtesse Claudine de Hohenstein, dont il a deux filles et un fils, François, comte de Hohenstein, né le 12 novembre 1838;

2° le duc Frédéric-*Eugène*-Charles-Paul-Louis, né le 8 janvier 1788, fils du duc Eugène-Frédéric-Henri, et cousin germain du roi; général d'infanterie au service de Russie, marié en secondes noces, le 11 septembre 1827, à la princesse *Hélène* de Hohenlohe-Langenbourg, et ayant, de deux lits, six enfants;

3° le duc Frédéric-*Paul*-Guillaume, né le 25 juin 1797, second fils du feu duc *Eugène*-Frédéric-Henri, général-major de cavalerie au service de Wurtemberg, marié le 17 avril 1827 à la duchesse Marie-*Sophie*-Dorothée-Caroline, de la maison de La Tour et Taxis, née le 4 mars 1800, dont il a un fils, Guillaume-Ferdinand-*Maximilien*-Charles, né le 3 septembre 1828;

4° la comtese Joséphine-Antoinette-*Hélène*, de la maison de Festetics-Tolna, née le 1er juin 1812, mariée le 3 juillet 1832 à Chrétien-Frédéric-*Alexandre*, fils de *Guillaume*-Frédéric-Philippe, et cousin germain du roi régnant; veuve, avec quatre enfants, le 7 juillet 1844; remariée au baron du Bouget;

5° le comte Frédéric-*Guillaume*-Alexandre-Ferdinand, second fils du duc *Guillaume*-Frédéric-Philippe et cousin germain du roi, né le 6 juillet 1810, lieutenant général au service de Wurtemberg, commandant de la 1re brigade de la 1re division d'infanterie; marié le 8 février 1841 à la comtesse *Théodolinde*-Louise-Eugénie-Napoléone, fille de feu Eugène, duc de Leuchtenberg, née le 13 avril 1814, dont il a quatre filles; et sa sœur la comtesse Frédérique-*Marie*-Alexandrine-Charlotte-Catherine, née le 29 mai 1815, mariée le 17 septembre 1842 au baron de Taubenheim, grand écuyer du royaume;

6° *Marie*, duchesse douairière de Saxe-Cobourg-Gotha (voy. SAXE-COBOURG-GOTHA), fille du duc *Alexandre*-Frédéric-Charles, oncle du roi, et ses deux frères : le duc Frédéric-Guillaume-*Alexandre*, né le 20 décembre 1808, ancien général-major au service de Russie, veuf de la princesse *Marie* d'Orléans, fille du feu roi Louis-Philippe, dont il a un fils, le duc *Philippe*-Alexandre-Marie-Ernest, né le 30 juillet 1838; et le duc *Ernest*-Alexandre-Constantin-Frédéric, né le 11 août 1807, ancien général-major au service de Russie.

WURZBACH (Constant), poëte allemand, né à Laybach, en Illyrie, le 11 avril 1818, et fils d'un jurisconsulte, étudia de bonne heure le droit, s'engagea comme volontaire, en 1836, dans l'infanterie autrichienne, fit partie du corps d'occupation de Cracovie, puis, se trouvant caserné à Lemberg, obtint presque en même temps le grade de lieutenant et le diplôme de docteur en philosophie. En 1844, il quitta le service, et prit un emploi à la bibliothèque de la même ville. En 1848, il fut appelé simultanément à la bibliothèque de Vienne et aux archives du ministère de l'intérieur, et créa une bibliothèque administrative dont il est demeuré le directeur.

Très-versé dans la langue polonaise et dans les langues slaves, M. Wurzbach s'est fait une double réputation de savant et de poëte. Ses premiers poëmes, insérés dans les plus importants recueils de l'Autriche sous son prénom de Constant, ont été rassemblés sous le titre général de *Mosaïque* (Cracovie, 1841). Il donna ensuite : *une Ville morte* (von Einer verschollenen Kœnigstadt, 1850; 2e édit., Hambourg, 1857); *Napoléon* (1851); *le Page de l'Empereur* (der Page des Kaisers; Dusseldorf, 1854); *Perles* (Gemmen;

Hambourg, 1855); *Camées* (Cameen; Dusseldorf, 1856), etc.; puis un ouvrage humoristique qui fit grand bruit : *Parallèles* (Parallelen: Leipsick, 1849; 3ᵉ édit., 1852). Parmi ses travaux de critique, d'archéologie, d'histoire et de science, nous citerons : *Éléments de géométrie* (Lemberg, 1843); *Proverbes de la Pologne* (Sprüchwœrter der Polen; Lemberg, 1867; 2ᵉ édit., Vienne, 1852); *Chants populaires de la Pologne* (Volkslieder der Polen; Lemberg, 1846); *les Églises de Cracovie* (die Kirchen der Stadt Krakau; Vienne, 1853) et deux ouvrages très-répandus à l'étranger : *Coup d'œil bibliographique et statistique sur la littérature de l'empire d'Autriche* (Bibliographisch-statistische Uebersicht der Literatur, etc.; Vienne, 1854; 2ᵉ édit., 1856), et *Dictionnaire biographique de l'empire d'Autriche* (Vienne, 1857, t. Iᵉʳ). Depuis 1853, M. Wurzbach rédige la *Bibliographie autrichienne* dans les *Annales autrichiennes d'art et de littérature.*

WYATT (Matthew Digby), architecte anglais, né en 1820, à Rowde près Devizes, où il a été élevé, entra à seize ans dans l'atelier de son frère aîné, Th. H. Wyatt, et remporta un prix de dessin à la Société d'architecture. En 1844 il visita le continent, où pendant deux ans il étudia les antiquités et les monuments religieux de la France, de l'Allemagne et de l'Italie. En 1848 il fut chagé de la restauration complete du théâtre d'Adelphi à Londres. L'année suivante il lut à la Société des Arts un *Compte rendu* très-impartial de l'exposition de l'industrie, qu'il venait de visiter à Paris, et appelé, en 1851, à participer aux travaux de la commission royale de l'Exposition universelle de 1851, il y rendit de véritables services. En 1855 il fit partie du jury international à l'Exposition universelle de Paris.

M. Wyatt est principalement connu par les beaux ouvrages artistiques qu'il a publiés, tels que : *les Arts industriels au* XIXᵉ *siècle* (the Industrial arts of the nineteenth century; 1852, 160 planches, imprimé en or et en couleurs); *la Mosaïque géométrique du moyen âge* (the Geometrical mosaics of the middle ages; 1853, 120 planches), d'après des dessins rapportés de Sicile et d'Italie; *les Métaux et leurs dessins* (Metal work and its artistic design; 50 pl. col.); un portefeuille de *Vues du palais de Sydenham* (Views of the crystal palace and park at Sydenham; 1854, 1ʳᵉ série), palais qu'il a décoré en grande partie. Il a envoyé à Paris, en 1855 : *l'Arc de Titus à Rome;* trois *Vues du palais de Sydenham*, etc., qui lui ont valu une mention. Il a reçu en outre la croix de la Légion d'honneur.

WYNDHAM (Henry), général anglais, né en 1790, à Petworth (comté de Sussex), appartient à l'ancienne famille des comtes d'Egremont. Entré dans l'armée à seize ans comme cornette, il passa en 1808 en Espagne et fit quatre campagnes; il se distingua surtout à Vimiera et à Morales de Toro. A Waterloo il fut grièvement blessé. Nommé colonel de hussards en 1847, il est parvenu en 1854 au grade de général-major. Apres avoir plusieurs fois brigué sans succès l'élection, il a été envoyé à la Chambre des Communes par le bourg de Cockermouth, en 1852; ses opinions sont conservatrices et favorables au système protectionniste.

Son neveu, Henry Wyndham, né en 1830, à Brighton, représente les mêmes principes politiques au Parlement, où il a été élu en février 1854 par le comté de Sussex, et réélu en 1857.

WYNFORD (William-Samuel [illegible] pair d'Angleterre, né en 1[illegible] [illegible] gistrat élevé en 1829 à la pairie [illegible] Connu d'abord sous le nom de [illegible] études à l'université d'Oxford, [illegible] au barreau, et, après avoir échoué [illegible] parlementaires, prit, en 18[illegible] [illegible] père à la Chambre des Lords, [illegible] parti conservateur. Marié en 18[illegible] [illegible] fants, dont l'aîné, William-Draper-[illegible] né en 1826, a été nommé capitaine [illegible]

WYSOCKI (Joseph), général polonais [illegible] 1809, dans le gouvernement de [illegible] études au lycée de Krzemieniec, [illegible] dans l'armée du royaume de Pologne, [illegible] au corps de l'artillerie et se distingua [illegible] campagne de 1831. Chassé de son [illegible] France, où il consacra plusieurs [illegible] exil à l'étude approfondie de l'art [illegible] avoir été employé à la fonderie [illegible] Toulouse, il passa à l'École d'application [illegible] Il en sortit avec tous les talents [illegible] officier. Pour répandre parmi ses [illegible] les connaissances qu'il avait acquises [illegible] champs de bataille et dans les écoles [illegible] il publia, en polonais, un *Précis* [illegible] *taire* (Paris, 1842, 2 vol.), puis les [illegible] *d'infanterie, de cavalerie,* d'artillerie [illegible] Complétant son enseignement par [illegible] faisait en même temps pour les [illegible] très-estimé des juges compétents [illegible] s'était affilié, dès l'origine, à la Société [illegible] tique polonaise. En 1846, le [illegible] fut destiné par les patriotes de [illegible] projet d'insurrection que des circonstances [illegible] vues firent avorter. Pendant les [illegible] il fixa son séjour à Cracovie. Au mois [illegible] il se rendit en Hongrie auprès de [illegible] demanda l'autorisation de former [illegible] lonaise. Il ne l'obtint qu'au mois [illegible] mais il ne l'attendit pas. Le [illegible] avec un bataillon polonais, il repoussa [illegible] tenté par le colonel Mariachi contre [illegible] d'Arad. Le 5 mars 1849 il décida le [illegible] bataille livrée par Damianicz près de [illegible] Nagy-Sarlo (18 avril 1849), il [illegible] droite et le centre. De tels services [illegible] prit à la bataille de Comorn (26 avril [illegible] tèrent le grade de général. C'est [illegible] gion polonaise s'organisa définitivement [illegible] pour lui l'objet de soins assidus qui [illegible] tirent pas, même lorsqu'il eut reçu le commandement en chef du 9ᵉ et du 10ᵉ corps [illegible] l'armée de la Hongrie supérieure. [illegible] loyal et conciliant resta étranger aux [illegible] ments qui perdirent la cause [illegible] grave maladie l'empêcha de paraître [illegible] de Temeswar, si glorieuse pour sa [illegible] à peine rétabli, il couvrit, avec cette [illegible] lite, la retraite du gouvernement [illegible] Le 18 août 1849, il franchit à Orsova [illegible] de Turquie. La Porte l'interna à [illegible] suth, Dembinski, etc. En 1852 [illegible] l'Angleterre : de là il revint à Paris, [illegible] cement de 1853. Au début de la guerre [illegible] un grand nombre de ses compatriotes [illegible] voyé à Constantinople avec de pleins [illegible] pour représenter auprès du Divan les [illegible] les droits de la Pologne. Mais si les [illegible] politique ne lui ont pas permis d'atteindre [illegible] de sa mission, qui était la formation d'une [illegible] polonaise, il a, autant qu'il était en lui, [illegible] gardé la dignité de sa nation.

X

VIER. Voy. SAINTINE (J. X. BONIFACE).

XIVREY (BERGER DE). Voy. BERGER DE XIVREY.

Y

RBOROUGH (Charles ANDERSON WORSLEY AM, 2e comte D'), pair d'Angleterre, né en , à Londres, descend d'une ancienne famille e en 1794 à la pairie héréditaire. Connu d'a-sous le nom de lord Worsley, il entra en 1830 Chambre des Communes, y siégea pendant ans dans les rangs du parti libéral et prit en la place de son père à la Chambre des Lords, défend les mêmes principes. De son mariage une fille de lord Hawarden (1831), il a trois ıts, dont l'aîné, Charles, lord WORSLEY, est ı 1835, dans le comté de Lincoln.

ARREL (William), naturaliste anglais, né à ires, en 1780, s'est livré de bonne heure à .de des sciences naturelles, et a écrit quelques rages intéressants. Nous citerons surtout les *aux d'Angleterre* (British birds) et les *Pois- d'Angleterre* (British fishes), regardés à la comme des modèles de composition, de ty-raphie et d'illustration. Ce savant est tréso- de la Société Linnéenne de Londres, dont il partie depuis 1825; il appartient en outre à ociété de zoologie, aux travaux de laquelle il articipé activement dès son origine. En 1856, ajouté au *Sea-side book* de W. H. Harvey, chapitre sur les poissons et l'ichthyophagie. Il est mort le 6 septembre de la même année.

YATES (James) antiquaire et économiste an-is, né à Highgate, près de Londres, le 30 avril 39, était fils d'un pasteur estimé de la congré-ion dissidente de Liverpool. Pasteur lui-même lascow, à Birmingham, où il succédait au doc-r Riestley, et à Londres, il publia d'abord elques livres d'éthique et de théologie. Passant suite aux études les plus diverses, auxquelles vaient préparé les cours qu'il avait suivis à ascow, à Édimbourg et à Berlin, il écrivit un rtain nombre de *Traités* et de *Mémoires*, qui uchent indifféremment aux antiquités, à la lan-ie, à la botanique et à la géologie. Son principal ıvrage est intitulé : *Textrinum opus, ou Re-ierches sur l'art du tissage chez les anciens* (In-iiry in to the art of weaving among the ancients; ondres, 1845, 8 vol.). Il a collaboré activement ı *Dictionnaire des antiquités grecques et ro-iaines*, du docteur William Smiths (Dictionnary f Greck and Roman antiquities; Ibid., 1842).

Vers la fin de 1855, M. James Yates a pris une art utile au congrès de statistique tenu à Paris; y a vivement soutenu les idées d'internationa-té, et c'est sur son initiative que l'Association iternationale s'est formée, dans le dessein de faire dopter partout le système décimal pour les me-ures, les poids et les monnaies. Il en est le vice-résident. Il est correspondant des Sociétés Royale, innéenne et Géologique, membre de la Société ittéraire de Leyde, de la Société des antiquaires l'Augsbourg, etc.

YENDIS (Sidney). Voy. DOBELL.

YOUNG (sir Henry-Edward), administrateur anglais, est né en 1810, à Bradbourne (comté de Kent). Fils d'un officier supérieur d'infanterie, il fut élevé au collége de Bromley, étudia la juris-prudence à l'École d'Inner-Temple, à Londres, et avant d'être admis au barreau, entra dans l'ad-ministration civile des colonies (1834), où il n'a cessé d'être employé jusqu'à présent. Après avoir passé quelque temps à Sainte-Lucie, il passa à la Guyane anglaise en qualité de secrétaire du gou-vernement (1835), reçut à son retour des lettres de noblesse en récompense des services rendus au commerce de cette colonie (1847), et fut, dans la même année, chargé d'administrer une partie du cap de Bonne-Espérance, puis l'Australie mé-ridionale. En septembre 1854, il a été nommé gouverneur général de la Tasmanie (terre de Van Diémen), avec un traitement de 4000 liv. sterl. (100 000 francs). Il a la réputation d'un excellent administrateur, et son passage a été signalé au Cap et en Australie par de notables améliorations.

YOUNG. Voy. BRIGHAM (Young).

YSABEAU (Victor-Frédéric-Alexandre), mé-decin et agronome français, né à Rouen, le 14 mars 1793, de la famille des membres du Par-lement de ce nom, est le fils de Claude-Alexandre Ysabeau le conventionnel, mort en 1831. A douze ans, il suivit son père en Belgique, fit ses études à Liége, prit ensuite le grade de docteur en mé-decine et revint quelques années après à Paris. En 1813, il s'enrôla comme volontaire et fut blessé à Montereau. Il s'occupa ensuite à la fois d'études agricoles et littéraires. Esprit vif et facile, il écrivit des *Contes* et des *Chansons*, dont il publia un petit volume sous le titre de *l'Aiguillon* (1831). Pendant l'épidémie de 1832, il fut désigné comme docteur en chef du quartier Popincourt, et porté le second sur la liste des médecins récompensés.

A part cet exercice momentané de ses connais-sances médicales, M. Ysabeau s'est exclusivement appliqué, en théorie comme en pratique, à l'éco-nomie rurale. Il a donné sur toutes les questions agricoles des articles dans les feuilles spéciales, et les divers ouvrages suivants : *Entretiens sur la minéralogie* (Strasbourg et Paris, 1837, in-18) dans la collection intitulée *Maître Pierre; Guide manuel de l'épicier droguiste, ou Traité des sub-stances simples et composées, de leur valeur et de leur préparation* (Paris, 1827, in-12; dans la *Bibliothèque industrielle*); le Tome V de *la Mai-son rustique* (1838, in-8); *le Jardinage, ou l'Art de créer et bien diriger un jardin* (1854, in-12, dans la *Bibliothèque des chemins de fer*); *Leçons élémentaires d'agriculture* (1857, in-18), à l'usage de l'enseignement primaire. Il a dirigé près de douze ans, en Belgique, *la Sentinelle des campa-gnes*, et une feuille en langue populaire intitulée : *le Packeter, ou le Fermier*. Il a été un des prin-cipaux rédacteurs de la *Revue villageoise*. De 1848 à 1850, il a fourni une dizaine de petits vo-lumes à la Bibliothèque agricole qui fait partie de l'*Encyclopédie populaire*, publiée sous le patro-nage du roi des Belges.

YVAN (baron Melchior), médecin, littérateur et homme politique français, ancien député, né dans les Basses-Alpes, en 1803, et fils de l'ancien chirurgien en chef des Invalides créé baron sous l'Empire, fit sa médecine à Paris, où il fut reçu docteur en juillet 1828. D'abord chirurgien militaire, et attaché, sous son père, aux Invalides, en même temps qu'à l'hospice du Gros-Caillou, il se tourna en 1830 vers la pratique civile. En 1843, il fut nommé médecin de la mission conduite en Chine par M. de Lagrenée et reçut la décoration à son retour (juillet 1846). La révolution de 1848, jeta M. Yvan dans la politique. Candidat du parti démocratique aux élections de 1849 pour la Législative, il fut élu, dans son département natal, le deuxième, par 13 418 suffrages. Le coup d'État du 2 décembre le fit rentrer dans la vie privée. Il est médecin de l'administration des Postes, de l'Association des Artistes, et de plusieurs sociétés philanthropiques.

On a de M. Yvan : *la Chine et la presqu'île Malaise*, relation du voyage exécuté de 1843 à 1846 (1850, in-8), inséré d'abord dans *les Mille et un romans; l'Insurrection de Chine* (1853), avec M. Callery; *de France en Chine* (1855, *Bibliothèque des chemins de fer*), etc. Il a fait partie de la nouvelle rédaction de *la Presse*, pour laquelle il écrivait, alternativement avec M. Ad. Guéroult, le *Bulletin* du jour depuis le commencement de 1858, lorsqu'il a été attaché à la personne du prince Napoléon.

YVES [du Haut-Rhin], ancien représentant du peuple français, né à Sigolsheim, en 1803, et fils d'un magistrat de la République, acheva ses études à Strasbourg, se fit recevoir avocat et fut inscrit au barreau de Colmar. En 1830, Dupont de l'Eure le nomma substitut du procureur du roi. Son libéralisme avancé le fit destituer en 1832, et il reprit sa place au barreau. Après la révolution de Février, il fut commissaire de la République dans le Haut-Rhin, puis procureur général. Il donna sa démission avant d'entrer à la Constituante,
où l'envoyèrent, le second [illegible]
50 000 suffrages. Il fit partie [illegible]
térieur et vota ordinairement [illegible]
Après l'élection du 10 décembre [illegible]
opposition à la politique de l'É[illegible]
signataires de la demande de [illegible]
présentée par M. Ledru-Rollin [illegible]
poléon et ses ministres, à l'occas[illegible]
Rome. Il ne fut point réélu, en 18[illegible]
législative et reprit son ancienne [illegible]
de Colmar.

YVON (Adolphe), peintre franç[illegible]
willer (Moselle), en 1817, [illegible]
de ses classes, et étudia la pein[illegible]
Delaroche, contrairement au v[illegible]
qui le destinaient à l'administra[illegible]
fit un voyage en Russie, y reçut [illegible]
cueil et en rapporta une série de [illegible]
aux salons de 1847 et de 1848. [illegible]
au salon de 1842, avec un portrait [illegible]
lot, il a donné successivement [illegible]
général Neumayer (1844); *le Re*[illegible]
(1846); *la Bataille de Koulikovo* [illegible]
déchu (1852); *le Premier Consul* [illegible]
Alpes (1853), au palais de Compi[illegible]

En 1855, M. Yvon a envoyé à l'E[illegible]
verselle : *le maréchal Ney sout*[illegible]
garde en Russie, grande page d'[illegible]
les Sept péchés capitaux, suite d[illegible]
prétés d'après le Dante. A la suite [illegible]
en Crimée, où il fut le seul arti[illegible]
ciellement, M. Yvon a occupé la p[illegible]
salon de 1857, avec *la Prise de la* [illegible]
tableau commandé pour les galer[illegible]
et qui fut accueilli comme une [illegible]
de l'histoire des batailles moder[illegible]
à cet envoi les portraits de *M.* [illegible]
Cet artiste, qui a de la science, [illegible]
une touche puissante, a obtenu [illegible]
en 1848, une médaille de seconde [illegible]
la décoration le 20 décembre de [illegible]
et la médaille d'honneur en 1857.

Z

ZACCONE (Pierre), littérateur français, né à Douai, le 2 avril 1817, et fils d'un officier d'infanterie, fut élevé comme enfant de troupe à la suite du régiment, et n'en reçut pas moins l'éducation universitaire. Il eut pour professeur, à Brest, M. Émile Souvestre, et débuta sous son inspiration dans la carrière littéraire, en 1837, en insérant des vers et des nouvelles dans *la Vigie du Morbihan*, *l'Auxiliaire breton*, *l'Hermine*, la *Revue bretonne*, etc. Il fit jouer en même temps une petite pièce au théâtre de Brest, *Aurélie ou l'amant sous clef*, et publia ensuite, dans cette ville, un volume intitulé : *Époques historiques de la Bretagne* (1845). Entré à dix-huit ans dans l'administration des postes, il vint en 1843 à Paris, où il est resté attaché à la direction générale.

M. P. Zaccone s'est fait connaître par des romans feuilletons et par une active collaboration aux recueils populaires de littérature, si répandus dans ces derniers temps. On cite de lui en volumes : *Histoire des sociétés secrètes, politiques et religieuses* (1847); *les Ouvriers de Paris et les ouvriers de Londres* (1850, 2 vol.), avec M. P. Féval; *les Mémoires d'un roi* (1851, 4 vol.), avec M. de Foudras; *Marguerite et Béatrix* (2 vol.) avec M. P. Féval; *le Dernier rendez-vous* (1852, 2 vol.); *le Roi de la bazoche* (1853, 2 vol.); *Éric le mendiant* (id.); *les Mystères du vieux Paris*
(1854); *le Vieux Paris* (1855); *les P*[illegible]
le Nouveau langage des fleurs (mê[illegible]
Nouveau Paris (1856); *le Fils du* [illegible]
man chinois, etc. — Il a donné [illegible]
Vingt-quatre février, scène dram[illegible]
(1848), avec M. P. Féval, et *le C*[illegible]
vaudeville en un acte (1855), avec [illegible]
reux et Saint-Yves.

ZAHN (Jean-Charles-Guillaume)[illegible]
dessinateur allemand, né à Roden[illegible]
le 21 août 1800, et fils d'un peintr[illegible]
cadémie de Cassel. En 1822 il vin[illegible]
là il se rendit en Italie, à Naples [illegible]
étudia les débris des anciens mo[illegible]
chercha toutes les traces de l'art [illegible]
retour, il publia les *Peintures à fre*[illegible]
ment découvertes à Pompeï (Neuen[illegible]
gemälde in Pompeji); et les *Orneme*[illegible]
les plus remarquables de Pompeï, d'[illegible]
de Stabie (die schœnsten Orname[illegible]
Berlin, 1828-1830, 10 livraisons), [illegible]
les procédés lithographiques alors [illegible]

Nommé professeur à l'Académie d[illegible]
lin (1850), il obtint un congé et re[illegible]
lie. De 1830 à 1840, il vécut à Napl[illegible]
en Calabre et en Sicile, occupé à [illegible]
dessiner des tableaux, des terre[illegible]

des monnaies, des antiquités de toute
a recommandation de M. de Metternich,
orisé à mouler les plus beaux bronzes,
rgent, etc., du musée *Borbonico*, et de
musées particuliers, par exemple de ce-
ince Biscari à Cantiana. Il fit d'heureuses
Cumes, à Teglana (1838), à Torre dell'
ita, etc. En même temps, il dressait pour
s voyageurs anglais et américains des
maisons de campagne dans le style de
Depuis son retour à Berlin (1840), il a
Ornements choisis (Auserlesene Verzierun-
nements de tous les temps classiques (Or-
aller classischer Zeiten; Berlin, 1852,
rs), etc.

ELIOS (Jean), poëte et littérateur grec,
nte-Maure (Iles Ioniennes), en 1787, étu-
essivement en Italie et en France, et à
ur en Grèce entra dans l'Hétairie, dont il
des propagateurs les plus actifs. Après
s essais lyriques, il publia vers la même
1818) sa tragédie de *Timoléon*, représen-
un grand succès à Bucharest, et que
t bientôt d'autres pièces nationales, *Geor-
riotis* (Scanderbeg), *Rhigos*, *Constantin
ue*, *Karaïskakis*, *Botzaris*, *Capodistrias*,
tard, *Codrus*, *Christine*, *Médée*, etc.,
t fait considérer comme le créateur du
néohellénique. Les pièces de Zambelios
n vers blancs, abondent en tirades à effet,
t remarquer par l'élévation de la pensée
le; mais elles rappellent de trop près la
italienne et l'imitation d'Alfieri. On a éga-
e lui quelques ouvrages sur la grammaire
tique, et des *Mémoires*, encore inédits,
Pandore a publié des extraits intéressants.
mbelios est mort le 27 mai 1856.

LIOS (Spiridion), fils du précédent, né
lieu, en 1828, acheva ses études de
France, et, de retour dans sa patrie,
activement à plusieurs feuilles pério-
bérales qui parurent dans les Iles Ionien-
suite des événements de 1848. En 1852,
à Corfou ses *Chants nationaux de la*
écédés d'une étude historique *sur l'Hel-
u moyen âge*. On cite encore de lui une
la Poésie populaire en Grèce, insérée
pectateur d'Orient, en 1856.

LLI (André), historien italien, né à Lo-
nbardie), en 1794, fut nommé en 1820
r d'histoire universelle et autrichienne,
de Sainte-Catherine à Venise. Il obtint
chaire, en 1825, à l'université de Pavie,
ans après il fut chargé d'enseigner les
politiques. En 1842, il fut nommé mem-
stitut de Milan, et en devint président
Ces distinctions n'étaient encore justi-
par son enseignement. Mais alors il s'oc-
rire et particulièrement de rédiger ses
dee qui a présidé à tous ses travaux est
trer les différences profondes qui sépa-
euples anciens et les peuples modernes;
(2 vol.), *la Religion* (1 vol.), furent les
fruits de cette idée.
encore à M. Zambelli des *Considérations
nce de Machiavel* qui ont eu beaucoup
, et de nombreuses dissertations publiées
itut de Milan. Nous citerons : *Quelques
odernes*, *la Prostitution*, *les Causes des
s de l'histoire*. Ces divers travaux sont
our les qualités du style et la profon-
vues qu'ils renferment.

omalz), patriote polonais, né en 1791,
ovince de Nowogrodek, fit ses études à
l'école de Molodeczno et à l'université de Wilna. En 1820, avec l'approbation du recteur et de l'évêque, il fonda la Société littéraire et patriotique des *Promienisci* ou Rayonnants, bientôt dissoute par le gouverneur général Korsakow. Il la reconstitua secrètement sous un autre nom. Cette nouvelle société des Amis de la vertu ou Philarètes, dirigée par un comité de vingt Philomates, se composait des partisans les plus énergiques et les plus éclairés de l'indépendance polonaise. Elle ne put échapper entièrement à la surveillance de la police, et le prince Czartoriski, alors curateur de l'université, fit une enquête pour découvrir les étudiants et les professeurs qui en faisaient partie. Ses recherches n'ayant point eu de résultat, le gouvernement russe en ordonna de nouvelles, et en 1823, presque tous les étudiants de Wilna furent arrêtés. M. Zan crut les sauver, en se dénonçant lui-même comme fondateur et président de la société dissoute; mais son dévouement n'empêcha point la police de frapper de peines rigoureuses un grand nombre de jeunes gens signalés pour leur attachement à la liberté de leur patrie. Pour M. Zan, il fut envoyé en Sibérie. Après un long exil à Orenbourg, il obtint la permission de revenir en Pologne, où son nom n'a cessé d'être cité avec celui de Mickiewicz, son ancien compagnon d'études et son ami.

ZANTH (Charles-Louis), architecte allemand, né à Breslau, le 6 août 1796, vint étudier à Paris, où il séjourna fréquemment, et entreprit divers voyages en Italie et en Allemagne. Vers 1835, à la suite de travaux et de dessins fort remarqués, il fut appelé par le roi de Wurtemberg, pour lequel il exécuta d'importantes constructions, entre autres, le château de la Wilhelma à Cannstadt, près Stuttgart. M. Zanth est mort à Stuttgart, à la fin d'octobre 1857, au moment où l'entrevue des deux empereurs venait d'attirer sur son œuvre principale l'attention de toute l'Europe. Cet artiste avait figuré à plusieurs de nos salons, notamment en 1831 et 1845, avec l'*Intérieur de la basilique de Monreale*, en Sicile, les *Détails du château de la Wilhelma* et *le Parc de Rosenstein*, également dessiné par lui pour le roi de Wurtemberg. *Quatre Vues de la villa mauresque de la Wilhelma* ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855. M. L. Zanth avait obtenu une 2[e] médaille en 1831, une mention et la décoration en 1855.

ZEDLITZ (Joseph-Christian, baron DE), poëte allemand, né à Zohannesberg (Silésie autrichienne), vers 1789, fit ses classes au collége de Breslau, entra, en 1806, dans un régiment de hussards et fit la campagne de 1809 comme officier d'ordonnance du prince de Hohenzollern. Il quitta de bonne heure le service militaire, et vécut retiré dans ses domaines de Hongrie jusqu'en 1837, époque où il fut appelé en service extraordinaire au ministère des affaires étrangères.

Au milieu des fonctions diplomatiques, il a publié plusieurs volumes de vers : *Couronnes des morts* (Todtenkraenze); la *Vierge des bois* (Waldfraulein), etc. Parmi ses poésies lyriques, on cite surtout la *Revue nocturne* (die naethtliche Heerschau), si populaire en Allemagne et imitée en France par M. Victor Hugo: c'est l'apothéose de Napoléon, passant à minuit la revue de ses guerriers morts que le tambour a réveillés dans leurs tombes. M. Zedlitz dont les vers respirent l'amour de la liberté, est un des poëtes autrichiens qui ont le mieux interprété les idées françaises. *La Vierge des bois*, poëme romantique divisé en dix-huit chants, est une œuvre gracieuse, pleine de détails fins et délicats, mais parfois élégants jusqu'à l'afféterie.

M. Zedlitz a encore publié *le Livret du soldat* (Soldatenbüchlein) : *Tableaux de l'ancien nord* (Altnordische Bilder); la traduction du *Child-Harold* de Byron; une tragédie intitulée l'*Étoile de Séville* (der Stern von Sevilla), et *Cachot et couronne*, drame en 5 actes, qui est resté au répertoire des théâtres allemands.

ZELL (Charles), philologue allemand, né le 8 avril 1793, à Manheim (Bade), étudia dans sa ville natale, à Heidelberg, à Gœttingue et à Breslau, et obtint, dès 1814, une chaire au lycée de Rastadt, où il se fit aussitôt remarquer par une excellente méthode d'enseignement. La publication de quelques travaux, entre autres, son édition avec commentaire de l'*Ethica Nicomachea* d'Aristote (Heidelderg, 1820, 2 vol.), étendit sa réputation, et, en 1821, l'université de Fribourg l'appela comme professeur titulaire de philologie. M. Zell contribua beaucoup à y fortifier les études, par la fondation d'un séminaire philologique. Il publia une série de savantes dissertations sur l'antiquité : *Ferienschriften* (Fribourg, 1826-1833, 3 vol.), et une collection des *Auteurs classiques latins* (Stuttgart, 1827-1831, 17 vol.).

Durant le mouvement révolutionnaire de 1831, M. Zell se fit remarquer par ses opinions modérées, et fut envoyé par l'université de Fribourg à la première Chambre. Mais la vie politique lui convenait peu; il quitta la Suisse, en 1834, et alla prendre part aux débats du congrès de savants réunis à Carlsruhe pour s'occuper de reconstituer sur des bases rationnelles l'enseignement supérieur. Il fut remarqué du grand-duc qui lui offrit une place dans le conseil de l'instruction publique; il l'accepta et l'occupa douze ans avec distinction. En 1847, il voulut rentrer dans le professorat et alla occuper une chaire à l'université de Heidelberg. Il a plusieurs fois interrompu ses cours pour siéger, de 1848 à 1853, à la seconde Chambre des états badois, et pour présider, en 1852 et en 1853, les assemblées générales des catholiques allemands à Münster et à Vienne.

On cite encore de M. Zell un excellent *Manuel d'épigraphie romaine* (Handbuch der rœmischen Epigraphik, Heidelberg, 1850-51), et une traduction allemande de l'*Organon* d'Aristote (Stuttgart, 1836-40, 5 vol.).

ZESCHAU (Henri-Antoine DE), homme d'État allemand, né le 4 février 1789, à Jessen, dans le Lausitz inférieur, entra dans la magistrature de Saxe, puis dans l'administration, et fut chargé, en 1813, d'organiser la landwehr dans le cercle de Wittemberg. Devenu par les traités de 1815, sujet de la Prusse, il la servit quelques années comme conseiller du gouvernement, à Mersebourg et à Potsdam, puis se remit à la disposition de l'administration saxonne. Conseiller intime de finances, en 1822, membre de la chambre du commerce, en 1823, député à la diète de Francfort, en 1829, il fut nommé, en 1830, conseiller intime en exercice, et en 1831, ministre des finances. En 1835, il se chargea, en outre, des affaires étrangères. Instruit, actif et intègre, M. de Zeschau a inauguré l'ère nouvelle de la Saxe, réformé et simplifié le système financier, introduit un système décimal des monnaies, réduit les impôts et la dette publique, agrégé le pays au Zollverein, et décidé la construction du réseau des chemins de fer bavarois. Écarté du pouvoir, en 1848, il fut dès l'année suivante le plénipotentiaire saxon aux conférences de Berlin, et membre du conseil d'administration des gouvernements alliés. Depuis 1851, il occupe le ministère de la maison du roi. On doit à M. de Zeschau une brochure intitulée : *Influence du gouvernement et du royaume de Saxe* [illegible] *constitutionnelle* (das Wirken der [illegible]rung, etc.; Leipsick, 1834).

ZETLAND (Thomas DUNDAS, [illegible]) d'Angleterre, né en 1795, à Londres, [illegible] une famille écossaise élevée en [illegible] héréditaire. Connu d'abord sous [illegible] Dundas, il fit ses études à la [illegible]row et entra en 1818 à la Chambre [illegible] où il représenta York et Richmond [illegible] 1839; à cette époque il prit à la Chambre [illegible] place de son père, qui avait été [illegible] précédente. Il fait partie de la [illegible] Il a succédé à lord Sussex dans [illegible] grand maître des francs-maçons [illegible] son mariage avec une fille de [illegible] (1823), il n'a pas eu d'enfants; [illegible] titres est son frère puîné, Jean-[illegible] (voy. ce nom).

ZEUSS (Jean-Gaspard), historien [illegible] allemand, né à Vogtendorf (Bavière [illegible]) 1806, fit ses études à Bamberg et [illegible] cha à la nouvelle école d'histoire [illegible] de cette ville, et se livra sur l'[illegible] européens à des travaux sérieux [illegible] toire au lycée de Spire, en 1839, [illegible] l'université de Munich, en 184[illegible] passer au lycée de Bamberg, où [illegible]

Les principaux travaux de M. [illegible] pour la plupart d'après des manuscrits [illegible] bibliothèques de Munich de [illegible] Gall, Wurtzbourg, Milan, Turin, [illegible] et Oxford, sont : *les Allemands et* [illegible] *sins* (die Deutschen und die [illegible] Munich, 1837); *les Bavarois* [illegible] *comans* (die Herkunft der Baiern [illegible] komannen : Munich, 1839); *Tradi*[illegible] *nesque Wizenburgenses* (Spire, 18[illegible]) *Spire avant sa destruction* (die [illegible] Speier, etc. : Spire, 1843); *Gram*[illegible] (Leipsick, 1853, 2 vol.), etc.

ZETTERSTEDT (Jean-Guillaume), [illegible] suédois, né le 20 mai 1785, à [illegible] était arpenteur, prit, en 1808, le [illegible] teur en philosophie à l'université [illegible] successivement répétiteur de [illegible] professeur adjoint d'histoire naturelle [illegible] en 1839 professeur titulaire de [illegible]conomie à l'université de Lund, [illegible] teur de 1846-1847. Il a exploré les [illegible] et de Gothland, et publié la [illegible] voyages qu'il fit en Laponie, le [illegible] F. Fries (*Naturhistorisk resa*, etc. [illegible] 2 part. avec pl.), le second avec M. [illegible] (*Resa genom Umeæ Lappmarker*. [illegible] L'université de Lund a reçu de lui [illegible] ses collections d'histoire naturelle [illegible] de sa correspondance avec les plus [illegible] listes de l'Europe. Quelques [illegible] nom de M. Zetterstedt, qui est [illegible] dres de Wasa (1832), du Danebro[illegible] toile polaire (1851), membre de [illegible] graphique de Lund (1818), de [illegible] sciences de Stockholm (1831), de [illegible] mologique de France (1833), de [illegible] rienne, etc., etc.

On cite encore de lui : *de Fe*[illegible] *tarum* (Lund, 1810-1812, 3 p[illegible]) *Sueciæ* (Ibid., 1821); *Fauna ins*[illegible] (1828); *Monographia scatophag*[illegible] *riæ*; Paris, 1835, avec fig.); *Re*[illegible] *mœurs des hirondelles* (Anmært[illegible] svalornas Lefnadsætt : Christians[illegible] *spectus plantarum horti botanici* [illegible]

candinaviæ disposita et descripta (Lund, , in-8, t. I-XL), ouvrage d'une haute ce, à l'impression duquel le trésor pu- ntribué, et auquel l'Académie de Stoc- décerné un grand prix d'histoire natu-

T (Charles-Marie), littérateur français, rges, le 23 avril 1816, fut admis en 1836 normale (section des lettres). Nommé r de philosophie à Rennes, en 1839, il jet, de la part des adversaires de l'en- it laïque, des plus vives hostilités, et ec le même titre, au collége de Metz devint, en 1850, inspecteur de l'Acadé- Montpellier, d'où l'attitude qu'il prit, le ces conflits qui intéressaient la di- corps universitaire, le fit bientôt sor- avoir consacré quelques années à l'é- des enfants du duc d'Uzès, il est rentré iversité, en 1856, en acceptant les fonc- specteur d'académie à Aix.

d'une *Dissertation sur la vie et la doc- naxagore* (1843), M. Zevort avait donné avec M. Pierron, la traduction de la *ique* d'Aristote (1840-1841, 2 vol. in-8), re qui ait été essayée dans notre langue: enu de l'Académie un prix de 2000 fr. re traduit: les *Vies des philosophes de té* de Diogène Laërce (1848, 2 vol. in-18) *ire de la guerre du Péloponèse*, de Thu- 853, 2 vol. in-18).

AND (Georges-Frédéric), célèbre archi- emand, né à Rastibonne, le 7 février udia à Munich, où il eut pour maîtres aglio et Fischer. Au sortir de l'Acadé- cette ville, en 1824, il attira sur lui, s *Projets*, l'attention du roi Louis, aux quel il fit un voyage en Italie, pour r spécialement la construction des basi- préparer de longue main les plans de le roi voulait dès lors élever à Munich. ind étudia en outre, en Italie, les déco- murales de Pompeï et en fit exécuter, nême goût, à la villa Malta du roi de à Rome.

our à Munich, en 1829, il fut nommé aussitôt membre du comité d'architec- chargé de toute une suite de travaux des rtants, parmi lesquels nous citerons: conseil des taxes (1831); le monument hon, à Aibling, en vieux style germa- riche baldaquin, en bronze, du caveau es à l'église des Théatins de Saint-Caje- an, 1842-43); l'achèvement de l'église de e de Secours dans le faubourg d'Au, e par Ohlmüller; les agrandissements les du château Hohenschwangau, appar- prince royal Maximilien, aujourd'hui ait chargé M. Ziebland de la direction e tous les travaux d'art à exécuter dans ent.

uvre capitale de cet architecte est la de Saint-Boniface, dont la première posée le 12 octobre 1835 et qui fut à 1848. Cette église, avec son extérieur ut en briques, et dont la simplicité fait grandeur et la beauté des proportions, sa magnificence intérieure, les colon- bres qui séparent ses cinq nefs, ses murales, dont les principales sont dues de M. H. Hess, les ornements et les toute sa charpente, est un des monu- font l'orgueil de la Bavière. Elle se re- re de Saint-Boniface, et forme un même avec la Glyptothèque et le Palais de l'exposition des arts, dont la riche originalité et l'heureuse appropriation ne font pas moins d'hon- neur à l'imagination de M. Ziebland.

ZIÉGLER (Claude-Louis), peintre français, né à Langres, en 1804, l'un des élèves les plus bril- lants de M. Ingres, dirigea, comme lui, ses étu- des vers la grande peinture, et débuta au salon de 1831. Quatre ans plus tard, à la suite du *Portrait du maréchal de Saucerre*, qui avait fixé l'at- tention du roi dans une de ses visites au Louvre, il fut chargé, en remplacement de Paul Delaro- che, de la décoration de la coupole de la Made- leine; il y exécuta, de 1835 à 1838, une grande composition historique et allégorique qui figure, sur toute l'étendue de l'hémicycle, une sorte d'*Épopée du Christianisme*, œuvre grandiose restée l'un des beaux morceaux de la peinture moderne. A la suite de ce travail, qui l'avait familiarisé avec les procédés les plus variés de la peinture, M. Ziégler peignit et modela, pour le commerce, un grand nombre de vases, en terre et en grès, fort estimés. En 1852, il fut nommé directeur du musée de Dijon, où il est mort le 29 décembre 1856.

Nous citerons de lui parmi ses envois au salon: *Venise vue de nuit* (1831); *Giotto chez Cimabuë*, *la Mort de Foscari* (1833); *la Fin du combat* (1834); le *Portrait de Kellermann*, pour Versailles (1835); *le Prophète Daniel* (1838); *la Vision de saint Luc* (1839); *Notre-Dame des Neiges*, *la Rosée sur les fleurs* (1844); *le Songe de Jacob*, *Judith aux portes de Béthulie* (1847); *Charles-Quint dirigeant ses funérailles* (1848); *Pluie d'été*, *le Frappement du rocher*, *les Pasteurs* (1850); *la Paix d'Amiens*, pour la salle du congrès de cette ville (1853); *Notre-Dame de Bourgogne*, envoi posthume de cet ar- tiste, acquis par le ministère d'État (1857).

M. Ziégler a écrit: *Recherches des principes du beau dans l'art céramique, l'architecture et la forme en général* (1850, in-8, avec atlas). Il a ob- tenu deux secondes médailles, en 1833 et 1848, une 1re en 1848, et la décoration en octobre 1838.

ZIEM (Félix), peintre français, né à Beaune, vers 1822, vint à Paris étudier la peinture et fit, de 1845 à 1848, un voyage en Orient et en Italie. Il a débuté comme paysagiste au salon de 1849, et principalement exposé: *Vue du Bosphore*, *le Grand canal de Venise*, *le Bois sacré* (1849); *Vue de Meudon* (1850); *Chaumière à la Haye*, à la suite d'un voyage en Hollande (1852); *le Port de Marseille*, *le Soir à Venise*, acquis par M. de Morny (1853); *Fête à Venise*, *Vue d'Anvers*, ac- quis par l'État, à l'Exposition universelle de 1855; *Place de Saint-Marc pendant une inondation*, *Constantinople* (1857); des aquarelles, des- sins, tableaux de fruits, etc. (1850-1856). Cet ar- tiste a obtenu une 3e médaille en 1850, une 1re en 1852, une médaille de troisième classe à l'Ex- position universelle, et la décoration en 1857.

ZIMMERMANN (Charles), prédicateur protes- tant allemand, né en 1803, à Darmstadt, et frère puîné du théologien Ernest Zimmermann, mort en 1832, étudia dans sa ville natale et y pro- fessa les humanités pendant plusieurs années. En 1829 il fut nommé prédicateur adjoint à la cathédrale de Darmstadt. Il parcourut rapidement toute la hiérarchie ecclésiastique et reçut, en 1847, la distinction honorifique de la prélature. Il a prêché souvent à la cour, et le grand-duc de Hesse lui a confié, pendant quelque temps, l'é- ducation de ses enfants. Aujourd'hui il fait par- tie du conseil supérieur du Consistoire, où il jouit de beaucoup d'influence.

Mais ce qui attira notamment sur ce théologien l'attention publique, ce furent ses efforts, en

1841, pour relever l'association religieuse dite de Gustave-Adolphe, fondée, en 1832, par le théologien Grossmann. A la suite d'un *Appel aux protestants de l'Allemagne*, publié par la *Gazette universelle ecclésiastique* (31 octobre 1841), il convoqua les membres de cette société dans une assemblée générale à Wittenberg (1841), à Leipsick (1842) et à Francfort (1843). Cette agitation eut pour résultat la formation d'une foule de comités locaux reliés entre eux par un conseil central de vingt-quatre membres, puis l'établissement d'une revue spéciale : *le Messager de la Société évangélique de Gustave-Adolphe* (Bote des Gustav-Adolf Vereins; 1843), dont M. Zimmermann fut nommé directeur.

Orateur distingué, M. Zimmermann a publié plusieurs volumineux recueils de sermons, tels que : *le Sermon de la montagne* (die Bergpredigt: Neustadt, 1836-1837, 2 vol.); *la Prière du chrétien* (das Gebet des Christen; Ibid., 1837); *la Vie de Jésus* (das Leben Jesu; 1837-1839, 6 vol.); *les Paraboles et images de la sainte Écriture* (die Gleichnisse und Bilder der heiligen Schrift; Darmstadt, 1840-1851, 7 vol.); *Sermons pour les fêtes*, etc. (Festpredigten, etc.; Sondershausen, 1851, 2 vol.), etc.

On a encore de lui : *Relation historique de la Société de Gustave-Adolphe* (Geschichte des Gustav-Adolf Vereins); *la Vie d'Ernest Zimmermann*, son frère (Darmstadt, 1833); une édition de luxe des *Écrits sur la Réformation* (Reformatorische Schriften) de Luther, ainsi que les *Lettres de Luther adressées à des femmes* (Luthers Briefe an Frauen), etc. Il a fourni de nombreux articles théologiques à la *Gazette universelle ecclésiastique*, à la *Gazette des écoles*, à la *Fête du dimanche* et au *Journal de littérature théologique*. Il dirige encore ces deux derniers recueils.

ZINKEISEN (Jean-Guillaume), historien allemand, né à Altenbourg, le 11 avril 1803, et fils d'un conseiller prussien, étudia la théologie et l'histoire aux universités d'Iéna, de Gœttingue et de Dresde, prit ses licences en 1826, puis parcourut l'Europe. En 1831, il se fixa à Munich et publia quelque temps après son premier ouvrage, l'*Histoire de la Grèce* (Geschichte Griechenlands; Leipsick, 1832, t. Ier). De 1832 à 1834, il habita Paris, où il recueillit les matériaux d'un important travail sur la révolution française. En 1840, il devint à Berlin rédacteur de la *Gazette officielle de Prusse* (Preussische Staatszeitung). A la suite des événements de mars 1848, il voulut se retirer; mais on lui confia la tâche ingrate de contenir l'opinion publique, en y cédant. Il changea le titre du journal qui devint le *Moniteur prussien* (Preussischer Staatszeiger), et y développa les doctrines constitutionnelles. Le gouvernement lui demanda sa démission en 1851. Depuis, M. Zinkeisen s'est consacré tout entier, dans la retraite, à ses travaux historiques. On a de lui : *Histoire de l'empire des Osmanlis en Europe* (Geschichte des osmanl. Reichs in Europa; Hambourg et Gotha, 1840-1854, tom. I-II); *Histoire de la révolution grecque* (Geschichte der griech. Revolution; Leipsick, 1840, 2 vol.); *Histoire des partis et des mœurs politiques en temps de révolution* (Geschichte der Parteien und politischen Sitten im Revolutionszeitalter; Berlin, 1852-1853, 2 vol.), etc.

ZIVER-effendi, poëte turc et fonctionnaire du premier rang, né l'an 1208 de l'hégire (1793), reçut une éducation distinguée, entra dans les fonctions publiques peu après l'avénement de Mahmoud, et occupa successivement, dans la capitale ou dans les provinces, divers postes importants, tels que ceux de [illegible] tel des monnaies, de directeur [illegible] la marine, de membre du conseil [illegible] publique, de président du conseil [illegible] Il est devenu membre du conseil [illegible] justice. Il a composé un grand [illegible] qui sont extrêmement goûtés de [illegible] et qui lui ont valu le titre de [illegible] recueil ou *Divan* en a été publié [illegible] ple, il y a quelques années.

ZOEPFL (Henri-Matthieu), [illegible] mand, né à Bamberg, le 6 avril [illegible] conseiller à la Cour d'appel de [illegible] le droit à l'université de W[illegible] grades à Heidelberg, où il [illegible] professeur adjoint et, en 1842, [illegible] laire de droit politique. Nommé [illegible] l'université, au milieu des [illegible] déploya dans ces fonctions [illegible] et de fermeté. L'université le [illegible] première Chambre badoise, en [illegible]

On a de M. Zœpfl : *Principes* [illegible] *allemand et international* (Grun[illegible] meinen und deutschen Staatsrechts [illegible] 1839; 5e édit., 1856); *Histoire* [illegible] *tique de l'Allemagne* (Deutsche Rechts[illegible] geschichte; Ibid., 1834-1836, 2 vol. [illegible] 1847); *l'Ancien droit de Bam*[illegible] bamberger Recht; 1839); *Organis*[illegible] *bunaux de commerce par Charles*[illegible] liche Handelsgerichtsordnung, [illegible] des brochures politiques : la [illegible] *cession espagnole* (die Span. [illegible] 1839); *la Haute noblesse et l'égalité* [illegible] *au point de vue du droit politique* [illegible] hohen Adel und Ebenbürtigkeit, [illegible] *Démocratie en Allemagne* (die [illegible] Deutschland (1853, deux éditions).

ZOGRAPHOS (Constantin), homme d'État [illegible] né en 1797, à Calavryta (Morée), [illegible] cine en Italie et, à son retour en Grèce, [illegible] dans le mouvement insurrectionnel [illegible] ment, il eut une grande influence [illegible] mières assemblées, et fit partie de [illegible] l'ouverture du *Panhellénion* (18[illegible]) [illegible] plie par le président Capo d'Istria, [illegible] crétaire du gouvernement, sous la [illegible] administrative des Sept (avril 18[illegible]) [illegible] au coup d'État qui mit fin à la cinquième [illegible] blée nationale. Appelé à diverses reprises [illegible] nistère par le roi Othon, il négocia [illegible] la Turquie, un traité de commerce qui [illegible] ratifié et qui souleva contre lui les plus [illegible] accusations. Dans les débats qui eurent [illegible] sein de l'Assemblée nationale, en 1843 [illegible] ploya un talent de discussion reconnu de [illegible] versaires. Il a publié à Athènes une [illegible] *crit publié par M. Duvergier de Hauranne* [illegible] *ce titre : « de la Situation actuelle de la* [illegible] *de son avenir.* » Nommé, en février 18[illegible] nistre plénipotentiaire de Grèce à Saint-[illegible] bourg, il était encore investi de ces fonctions [illegible] moment de sa mort, arrivée en février 18[illegible]

ZORRILLA Y MORAL (don José), [illegible] gnol, né à Valladolid, le 21 février [illegible] études au séminaire des nobles de [illegible] voyagea à l'étranger. De retour [illegible] il alla étudier quelque temps le droit à [illegible] sité de Tolède, pour obéir à la [illegible] nelle; mais il n'y fit guère que [illegible] toutefois un petit emploi dans la [illegible] Valladolid, et il s'occupa plus [illegible] poésie. Ses débuts dans le journalisme [illegible] datent de cette époque (1836). [illegible]

paternelle, il s'enfuit, et, dépourvu de tou-
ources, arriva à Madrid, où la mort tragi-
les funérailles de l'infortuné poëte Larra lui
rent une élégie qui commença sa réputa-
sa fortune littéraire. D'autres essais poéti-
l'il fit alors paraître, trahissent une imita-
op complète de la nouvelle école romantique
se, surtout de Chateaubriand, ainsi que de
lle poésie espagnole, particulièrement du
poëte national Calderon.

orilla y Moral se montra vraiment original
es *Chants du troubadour* (Cantos del tro-
Coleccion de leyendas y tradiciones histo-
Madrid, 1840-41, 3 vol.); ce bel ouvrage
ivi de : *Fleurs perdues* (Floras perdidas;
l, 1843); *OEuvres complètes précédées d'une
phie par Ildefonso Oveias* (Obras completes,
idas de su biografia, etc; Paris, 1847, 2 vol.;
., 1853, 3 vol.). Dans ces dernières années,
te a habité alternativement Paris et Bruxel-
e plus important, parmi ses récents ou-
, est un grand poëme romantique intitulé:
*de, poëme oriental, avec la légende de Al-
r* Granada poema oriental, etc.; Paris,
854, 2 vol.), et qui passe pour son chef-
re.

Zorilla a également réussi dans la comédie.
te surtout de lui : *le Cordonnier et le roi*
patero y el rey); *A bon juge meilleur té-*
(A buen juez mejor testigo), deux pièces
s dans le vieux style espagnol, et *Don Juan
rio*. Ses essais de drame passent pour avoir
s de valeur.

MPT (Auguste-Guillaume), épigraphiste al-
ıd, né à Kœnisberg, le 4 décembre 1815,
ı du célèbre philosophe du même nom, qui
ut en 1849, fit, à Francfort-sur-l'Oder et à
n, de fortes études, à la suite desquelles il
, comme professeur, dans un collége de
ville (1837). Depuis 1851, il occupe une
e au collége Frédéric-Guillaume. Parmi ses
ux, on cite : une édition de *Rutilius numa-
is* (Berlin, 1840); *De Caji Cæsaris coloniis*
); *De Lavinio et Laurentibus Lavinatibus*
); *De Augustalibus et Seviris Augustalibus*
); *De fastorum Campanorum fragmento de-
o* (1853); *De fastorum Campanorum frag-
o ad C. B. de Rossium epistola cristica* (Ber-
1854), et surtout : *Commentationes epigra-
r ad antiquitates romanas pertinentes* (Ber-
1850-1854, 2 vol.). M. Zumpt prépare, comme
mé de tous ses travaux, un *Corpus inscrip-
um latinarum.*

NZ (Léopold), écrivain israélite allemand, né
août 1794, à Detmold, étudia, de 1815 à
, la philologie à l'université de Berlin, et
uccessivement prédicateur de la synagogue de
ville (1820-1822), rédacteur de *la Gazette
Spener* (1824-1832), un des grands journaux
Berlin, directeur de l'École communale juive
5-1829), et directeur de l'École normale (1839-
). Il est cité comme le premier, en Allemagne,
ait traité la littérature hébraïque d'une manière
ntifique, et la commune israélite de Berlin,
reconnaissance de ses travaux, lui a voté une
sion viagère.

On cite de lui : *de la Littérature rabbinique juive* (über die rabbinische Literatur; Berlin, 1818); *Discours religieux des Juifs* (die gottesdienstlichen Vortraege der Juden; Berlin, 1832); *les Noms des Juifs* (die Namen der Juden; Ibid., 1836); *Études historiques et littéraires* (zur Geschichte und Literatur; Ibid., 1845); *la Poésie synagogale du moyen âge* (die synagogale Poesie des Mittelalters; Ibid., 1855; etc.

ZWIRNER (Ernest-Frédéric), architecte allemand, né le 28 février 1802, à Jacobswald, en Silésie, a surtout attaché son nom à la continuation de la cathédrale de Cologne. Fils d'un inspecteur de forges, il fut destiné à la métallurgie, pour laquelle il ne manquait pas d'aptitude; mais son goût pour l'architecture l'emporta, et, après ses études classiques, il passa à l'école d'architecture de Breslau, d'où il sortit à dix-neuf ans. Ses premiers travaux lui procurèrent les ressources nécessaires pour reprendre, trois ans plus tard, des études plus sérieuses à l'Académie royale d'architecture et à l'université de Berlin. Il les continua pendant quatre ans, et fut enrôlé parmi les membres auxiliaires de l'administration supérieure de l'architecture (1828). L'habileté avec laquelle il exécuta la reconstruction de l'hôtel de ville gothique de Colberg, d'après les plans de Schinkel, le fit charger, par ses chefs, de missions importantes. Il concourut particulièrement à l'exécution des principaux plans de ce dernier, l'un des plus grands architectes des temps modernes (mort en 1841). Nommé, en 1833, architecte de la cathédrale de Cologne, il osa en concevoir et en entreprendre l'achèvement et la complète restauration. Il en dressa les plans et devis; il sut faire partager la foi qu'il avait lui-même dans l'accomplissement d'une œuvre déclarée impossible. L'élan fut général, des souscriptions furent ouvertes, au riche produit desquelles le roi de Prusse, Guillaume IV, ajouta un subside annuel de cinquante mille thalers (187 500 fr.). Donnant sans cesse des marques de son intérêt pour ce grand travail, l'un des plus mémorables de son règne, il posait lui-même solennellement, en 1854, la clef de voûte du portail du nord. De tant de restaurations entreprises à notre époque, celle de la cathédrale de Cologne restera l'une des plus remarquables, soit par l'importance historique du monument, soit par la science et l'habileté dont l'architecte y a fait preuve. Considérée, dans son ensemble ou dans les détails, depuis les grandes lignes des voûtes jusqu'aux ornements capricieux de l'imagination gothique, la nouvelle basilique de Cologne sera, au milieu du positivisme moderne, une véritable résurrection du moyen âge. Les dessins et les modèles en ont figuré à l'Exposition universelle de Paris, en 1855.

On doit encore à M. Zwirner, les plans ou l'exécution de divers autres monuments, tels que : l'église de Saint-Apollinaire à Remagen, le chœur de la chapelle du château de Schwérin, le château du comte de Furstenberg à Herdringen, et autres châteaux seigneuriaux des bords du Rhin. M. Zwirner, président du conseil d'architecture de la province de Cologne, a le titre de conseiller intime du gouvernement.

FIN DU DICTIONNAIRE DES CONTEMPORAINS.

ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

RECUEILLIES PENDANT L'IMPRESSION.

Les noms marqués ici d'un astérisque [*] sont déjà contenus dans le corps de l'[illegible]

A

AFFRE SAINT-ROMME * (L. H.). — Mort à Rodez, en janvier 1858.

AHMET-FETHI *, pacha. Mort à Constantinople, en février 1858.

ANSELME * (J. B. E. *Bert*, dit). — Mort à Auteuil, le 18 juillet 1858.

ARGOUT * (Antoine-Maurice-Apollinaire, comte D'). — Mort le 15 janvier 1858.

AUBRY-LECOMTE * (Hyacinthe-Louis-Victor-Jean-Baptiste). — Mort à Paris, à la fin d'avril 1858.

B

BALZAC (Laure DE). Voy. SURVILLE * (Mme.)

BARTHOLD * (Frédéric-Guillaume). — Mort le 12 janvier 1858.

BASSET (André-Alexandre), littérateur français, né à Nice (Alpes maritimes), en 1796, et fils d'un officier général de la République, fit ses classes au lycée de Marseille, entra au service, à la fin de l'Empire, comme lieutenant des gardes nationales mobiles du Var, et devint, en 1816, lieutenant dans les gardes du corps. Après avoir écrit, de 1820 à 1835, pour le théâtre, en gardant l'anonyme, il fut attaché à la commission d'examen des ouvrages dramatiques. Dix ans après il fut nommé directeur de l'Opéra-Comique, et garda ces fonctions jusqu'en 1848. En 1850, il entra à la rédaction de *la Patrie*, qu'il quitta, en 1856, pour devenir rédacteur en chef du *Pays*. M. Alex. Basset a été décoré en mai 1839.

On cite de lui : *Richard en Palestine*, *Simon Terre-Neuve*, *Duchesse*, *Heur et Malheur*, *le Cousin Frédéric*, *Reine de France*, *les Envies de ma femme*, *Veuve et Garçon*, *un Amour de Molière* (1821-1835), comédies et vaudevilles.

BASSET (Adrien-Charles-Alexandre), littérateur français, fils du précédent, né à Paris, le 12 juillet 1822, a commencé à se faire connaître en 1845, sous le pseudonyme d'*Adrien Robert*, qu'il a généralement adopté. Il a reçu, en 1854, la décoration de l'ordre de Charles III d'Espagne. Nous citerons de cet écrivain, qui a dû son succès à une forme hardie et originale de style : *le Veuf du Malabar* (1846), vaudeville en un acte ; *le Mauvais monde*, *Jean qui pleure et Jean qui rit*, *le Lord de l'Amirauté*, *les Amours mortels*, *Léandre et Isabelle*, *les Diables roses*, *la Vierge aux Pervenches* (1848-18[illegible]) : [illegible] *triques* (1854, dans la *Bibliothèque* [illegible] *de fer*), sous le nom de *Charles* [illegible] en 1858, d'un second volume ([illegible] *excentriques*) ; *la Tribu d'Éphraïm*, [illegible] *Taciturne*, etc.

BAUDENS * (Jean-Baptiste-Louis [illegible] ris, dans la nuit du 31 décembre [illegible]

BAYLE * (Antoine-Laurent-Fe[illegible] Paris, en mars 1858.

BEAUFFORT * (Louis-Léopold-[illegible] DE). — Mort à Bruxelles, le 29 [illegible]

BEBUTOFF * (V. O., prince). — [illegible] 22 mars 1858.

BERTIN * (Édouard-François). [illegible] Après la mort de son frère cadet, [illegible] Armand Bertin, qui avait, depuis la [illegible] père (1841), gouverné d'une manière [illegible] si ferme la rédaction politique et [illegible] *Journal des Débats*, M. Édouard [illegible] son tour la direction de cet [illegible] de publicité qui est ainsi resté, [illegible] tion, sous le même nom et dans [illegible] mille. Armand Bertin est mort en [illegible] hors des limites dans lesquelles [illegible] la rédaction de ce *Dictionnaire*.

BERNARD [DE RENNES] * (Louis-[illegible] — Mort à Paris, le 10 janvier 18[illegible]

BISSETTE * (Cyrille-Charles-Auguste [illegible] à Paris, le 22 janvier 1858.

BOIS (François-Victor), ingénieur [illegible] à Paris, en 1813, fut élève de l'École [illegible] Reçu ingénieur civil, il s'occupa des [illegible] vaux auxquels donna lieu la construction [illegible] premiers chemins de fer, et exécuta [illegible] le pont d'Oissel, sur la ligne de Rouen [illegible] qui perfectionna en France l'industrie [illegible] malléable, dont il a établi et dirigé [illegible] à Paris, la première fabrique. [illegible] manutention des vivres de la guerre [illegible] pendant huit ans, secrétaire de la Société [illegible] génieurs civils.

M. Victor Bois a publié : *la Télég*[illegible] *trique* (in-16) et *les Chemins de fer* [illegible] 16), ces deux ouvrages dans la *Bibl*[illegible] *chemins de fer*. Il a rédigé que[illegible] partie scientifique du journal *la P*[illegible] écrit dans *l'Estafette* une série d'articles [illegible] portants *sur les brevets d'invention*.

BOUCHEPORN (René-Charles-Félix [illegible] DE), ingénieur français, né à Paris, [illegible] 1811, fit de brillantes études littéraires [illegible] Henri IV, et se prépara en six mois [illegible]

que, où il fut admis avec éclat en 1831. à sa sortie, dans le service des mines, il essivement ingénieur à Villefranche et aux. Il a été décoré en 1844. — M. Bou-est mort au commencement de 1858.

rincipaux écrits sont : *Études sur l'his-La terre et sur les causes des révolutions rface* (1844, in-8), contenant une expli-originale sur le soulèvement des grandes de montagnes ; *du Principe général de osophie naturelle* (1853), très-loué par des brochures et *Rapports*. Vers la fin de il était arrivé à formuler, à la suite d'ex-es qui se continuent, cette loi de physique ttendue : « que la pesanteur varie, pour me point du globe, selon la marche des de l'année, et que cette variation est le carré de la vitesse de la terre. »

PLAND (Aimé) *. — Mort à Santa-Anna ice de Corientes), vers le milieu de l'année Sa mort avait été déjà plus d'une fois an-en Europe et démentie ensuite ; cette lle est confirmée par une lettre de son il-ami, M. Alex. de Humboldt, qui donne étails sur les travaux scientifiques aux-M. Aimé Bonpland s'est appliqué jusqu'au er jour.

ER * (Pierre-Paul-François-Xavier, baron). rt à Auxerre, le 19 mars 1858.

ER * (Philippe, baron). — Mort à Paris, vril 1858.

ZEUX * (Auguste). — Mort à Montpellier, i 1858.

WN * (Robert). — Mort à Londres, au encement de 1858.

C

RDINAUX *. — Est mort : Adrien *Fieschi*, ne, le 6 février 1858.

RLIER * (Pierre). — Mort le 28 mars 1858.

UVAIN * (Henri-Alexis). — Mort le 13 oc-1858.

YX * (Ch.). — Mort subitement aux envi-de Paris, le 5 septembre 1858.

RFBERR * (A. E.), publiciste et administra-français. — Mort à Précy (Oise), en septem-1858.

AUDESAIGUES * (Charles-Barthélémy). — dans les derniers jours de 1857.

INE (empereur de) : voyez TIEN-FOUNG *, de la grande insurrection ; voyez TIEN-TÉ *.

OMEL * (Auguste-François). — Mort à Pa-le 10 avril 1858.

CHELET * (Adrien-Louis). — Mort à Paris, mars 1858.

GHEN * (Jacques-André, comte). — Mort à xelles, le 16 mai 1858.

MBE * (George). — Mort au commencement ût 1858.

UVREUX-DAGUIN * (Auguste-Alfred). — t à Langres, en avril 1858.

REUZER * (George-Frédéric DE). — Mort à delberg, le 15 février 1858.

D

ARLING * (sir Ralph). — Mort en avril 1858.

ASSANCE * (l'abbé). — Mort à Bayonne, à la de janvier 1858.

EBROTONNE * (Albert) [de l'Aisne]. — Mort à rle (Aisne), au milieu de septembre 1858.

ELESSERT * (Gabriel). — Mort à Passy, le janvier 1858.

DELFOSSE * (Noël-Joseph-Auguste). — Mort à Bruxelles, le 19 février 1858.

DEMIDOFF DE SAN-DONATO * (Anatole). — Mort à Bade, le 13 juillet 1858.

DESNOYER * (Louis-François-Charles). — Mort à Paris, le 5 février 1858.

DESRUELLES * (Henri-Marie-Joseph). — Mort à Paris, à la fin de mai 1858.

DEVIENNE (N....), magistrat français, né en 1800, était, en 1858, procureur général à Lyon, lorsqu'il fut nommé, par décret du 24 juin 1858, premier président de la Cour impériale de Paris, en remplacement de M. Delangle (voy. ce nom), appelé au ministère de l'intérieur. Voici le relevé des services de M. Devienne, comme magistrat : juge auditeur à Lyon (15 juin 1825), puis à Saint-Étienne (3 mai 1827) ; substitut à Trévoux (27 septembre 1827), puis à Montbrison (20 février 1828) ; conseiller auditeur (6 septembre 1829), puis conseiller à Lyon (8 octobre 1830) ; président du tribunal de la même ville (18 juillet 1837), démissionnaire en mai 1848 ; procureur général à Bordeaux (11 février 1850), puis à Lyon (30 décembre 1852). Pendant les six dernières années, M. Devienne était président de la commission municipale de la ville. De 1844 à 1848, il représenta, à la Chambre des Députés, le quatrième collége électoral du Rhône ; il y soutint par ses votes et quelquefois par ses discours la politique conservatrice, et se distingua surtout par sa participation active aux travaux de diverses commissions. Créé officier de la Légion d'honneur le 13 février 1852, il est commandeur de cet ordre.

DEVONSHIRE * (duc DE). — Mort à Hardwick-Hall, le 18 janvier 1858.

DU BREUIL * (Alphonse). — Mort à Rouen, le 18 septembre 1858.

DUCHANT * (Claude-Théophile). — Mort à Bourges, en avril 1858.

DUMESNIL * (Louis-Alexis). — Mort à Paris, le 23 septembre 1858.

DU PAYS (Joseph-Augustin), critique français, est né à Paris, le 14 janvier 1804. Attaché, depuis 1845, à *l'Illustration*, il y a rédigé les comptes rendus des salons et des articles sur les beaux-arts qui lui ont acquis de l'autorité dans cette critique spéciale. Il a fourni, en 1850, aux *Cent Traités*, la partie intitulée : *Peinture-Sculpture-Gravure*, et, en 1855, à la *Bibliothèque des chemins de fer*, l'*Itinéraire descriptif, historique et artistique de l'Italie et de la Sicile* (2e édit., 1858, avec 25 cartes et plans), un des bons guides de la collection Joanne. Il a revu et publié, en 1857, le texte des *Édifices de Rome moderne*, laissé inachevé par Paul Létarouilly (voy. ce nom).

DUVAL * (Vincent). Plusieurs erreurs de typographie et de rédaction se sont glissées dans l'article qui lui est consacré. Reçu docteur en 1820, médecin du Bureau central en 1831, il fut lui-même, en 1822, avec M. Jalade-Lafond, l'un des fondateurs de l'établissement qu'il dirige seul depuis 1830. Le prix Montyon que nous avons mentionné lui a été décerné en 1839. Son premier ouvrage (*Aperçu*, etc., 1833) est signé de lui seul. Sa *Revue des Spécialités*, interrompue quelque temps, paraît encore.

E

ESTANCELIN * (Louis). — Mort à Eu, le 3 mars 1858.

F

FEUGÈRE * (Léon-Jacques). — Mort à Paris, le 14 janvier 1858.

FORBES * (sir John). — Mort à Londres, le 2 janvier 1858.

FOULD * (Benoît). — Mort à Paris, le 30 juillet 1858. — Le 20 avril précédent était mort son frère puîné Louis Fould, banquier.

G

GARELLA * (François-Napoléon). — Mort le 26 mai 1858.

GAUTIER * (Jean-Élie). — Mort à Paris, le 28 janvier 1858.

GAYRARD * (Raymond). — Mort à Paris, le 5 mai 1858.

GHIKA * (Grégoire). Ce prince, qu'il ne faut pas confondre avec l'ex-hospodar Grégoire Ghika (voy. ce nom), et l'un des cinq neveux d'Alexandre Ghika (voy. ce nom), caïmacan de Valachie, est mort tragiquement à Paris, dans les Champs-Élysées, le 22 septembre 1858, d'une chute de voiture.

GIROT-POUZOL * [du Puy]. — Mort au commencement de janvier 1858.

GORDON * (William).— Mort à Exmouth, dans les premiers jours de février 1858.

H

HAEBERLIN * (Charles-Louis). — Mort le 1er janvier 1858.

HALLEZ-CLAPARÈDE * (Théophile, comte), administrateur français. — Mort à la fin d'août 1858.

HARE * (Robert). — Mort à Philadelphie, le 15 mai 1858.

HAVAS * (Charles). — Mort à Bougival, le 21 mai 1858.

HERBERT * (William-Henri). — Mort à New-York, en avril 1858.

HOGAN * (John). — Mort à Dublin, en mars 1858.

HONORÉ * (Charles). — Mort à Paris, en mars 1858.

K

KI-ING *, ancien ministre de l'empire de Chine. Le *Friend of China*, annonce que ce vieillard a été condamné à mort et exécuté à Pékin, le 25 juin 1858, pour avoir abandonné les négociations de Tien-tsin et être retourné dans la capitale sans l'aveu de l'empereur.

KOEPPEN * (Frédéric).—Mort à Erlangen au commencement de septembre 1858.

KUGLER * (François-Théodore). — Mort à Berlin, le 16 mars 1858.

L

LABLACHE * (Louis). — Mort à Naples, le 23 janvier 1858.

LABROUSTE (Pierre-Victor-Alexandre), directeur du collége Sainte-Barbe à Paris, né dans cette ville, le 4 mars 1796, est le frère aîné des deux architectes Théodore et Henri Labrouste (voy. ces noms). Après avoir fait au collége Sainte-Barbe de brillantes études, il suivit le cours de l'École de droit et se fit recevoir avocat. A cette époque, il était l'élève et l'ami d'Andrieux, dont il devint plus tard le gendre. Dès l'âge de vingt-cinq ans, il prit un office d'avoué à la Cour royale de Paris et l'occupa jusqu'en 1837. Membre de la Chambre de l'ordre en 1832, il en fut président l'année suivante, et il en est resté membre honoraire. En 1838, le conseil [illegible] nistration du collége Sainte-Barbe [illegible] direction de cet établissement. [illegible] mort du fondateur, le respectable [illegible] (mai 1830), les événements [illegible] ner à la décadence. M. Labrouste [illegible] promptement une entière prospérité [illegible] des élèves s'éleva de 140 à [illegible], et [illegible] dite des Barbistes prit la plus grande [illegible] on compta les plus brillants succès [illegible] général et jusqu'aux trois premiers [illegible] neur en une même année; les bâtiments [illegible] reconstruits; l'école préparatoire pour [illegible] du gouvernement, bientôt si florissante [illegible] dée; une succursale fut ouverte à [illegible] Roses sous le nom de Sainte-Barbe des [illegible] premier exemple d'un collége d'enfants à [illegible] pagne, suivi deux ans après par [illegible] du lycée Louis-le-Grand. Dans ces [illegible] nées, le directeur de Sainte-Barbe [illegible] les études littéraires en presence de [illegible] ment de l'éducation professionnelle [illegible] ment où il y avait danger à défendre [illegible] tions auxquelles l'État est revenu; et [illegible] fut pour l'Université elle-même, [illegible] difficiles, une espérance ou un appui.

M. Labrouste, qui n'eut qu'en [illegible] avoir pris le grade de bachelier ès [illegible] titre officiel de chef d'institution, a [illegible] 1853, comme représentant de l'enseignement [illegible] bre, au conseil impérial de l'instruction [illegible] que. Il est président de la Société [illegible] stitution de Paris. Il a été décoré [illegible] d'honneur en 1849. Il n'a rien écrit [illegible] *cours* marqués d'une grande élévation [illegible] d'une grande fermeté de caractère, [illegible] insérés dans le recueil des distributions [illegible] de Sainte-Barbe.

LAFONTAINE * (Joseph-Pierre). — [illegible] Neuilly, en avril 1858.

LAISSAC * (Gustave). — Mort [illegible] 1858.

LAJARD. * (Jean-Baptiste-Félix). — [illegible] Saint-Symphorien (près Tours), le [illegible] 1858.

LANGSDORFF (Émile, baron de), [illegible] français, né en 1804 à Fumel (Lot-et-Garonne), d'une famille originaire de la Hesse, [illegible] quelle appartient le voyageur de ce nom [illegible] brillantes études au collége Henri IV, [illegible] cours de droit, entra, en 1827, au ministère [illegible] affaires étrangères, et débuta, l'année [illegible] dans la carrière diplomatique, comme [illegible] la légation de Florence. A l'époque de [illegible] tion d'Alger, il fut envoyé en mission [illegible] Égypte, auprès de Méhémet-Ali. Pendant [illegible] journées de Juillet 1830, il accompagna à [illegible] Cloud MM. de Vitrolles, d'Argout et de [illegible] ville, et en rapporta avec eux, mais trop [illegible] la révocation des ordonnances. Sous Louis-Philippe, il fut successivement secrétaire [illegible] sade à Rome, à Turin, à Munich, à Constantinople (1833), à Berlin et à Vienne, [illegible] ria à la fille de l'ambassadeur, le comte [illegible] Sainte-Aulaire. Premier secrétaire, puis [illegible] d'affaires dans cette ville, le baron de Langsdorff eut les meilleures relations avec M. de [illegible] nich. En 1841, il fut envoyé comme [illegible] plénipotentiaire au Brésil : c'est lui qui [illegible] le mariage du prince de Joinville avec [illegible] cadette de l'empereur; il obtint pour [illegible] diverses concessions territoriales, et [illegible] France avec lui. Nommé ensuite ministre [illegible] il venait d'être chargé de l'ambassade [illegible] Haye, lorsque la révolution de Février [illegible] trer dans la vie privée, dont il a [illegible] refusé de sortir. Il a été pendant de longues [illegible]

:mbre du conseil général de son départe-
[. de Langsdorff, grand-croix de la Légion
ur depuis le 20 novembre 1844, a le
rang dans divers ordres étrangers. Il a
dans la *Revue des Deux Mondes* plusieurs
sur la Hongrie et quelques autres pays,
un ingénieux pamphlet de circonstance,
titre : *des Lettres de Cicéron à propos de*
lution de Février.

THONNET * (Frédéric). — Mort à Com-
, au commencement d'octobre 1858.

EVELLIÈRE-LÉPEAUX (Ossian), littéra-
ançais, né à Paris, le 1er avril 1797, eut
stituteur son père, qui, ayant renoncé à ses
ns de membre du Directoire exécutif, ren-
ıs la vie privée et se consacra à l'éducation
fils. Il étudia le droit à Paris, et se pré-
en 1820, devant la Cour royale de cette
our prêter le serment d'avocat, mais le pre-
président Séguier et le procureur général
t s'opposèrent à son admission, sous le pré-
que son prénom ne pouvait se porter légale-
. Il se tourna alors vers l'étude des langues vi-
s et de l'histoire naturelle, notamment de la
ique et de la géologie, fit de nombreux
ges en Europe et visita l'Inde anglaise. Il a
boré au *Miroir*, à *la Pandore*, à *l'Impartial*,
é d'importants articles à l'*Encyclopédie des*
du monde, écrit la *Préface* de *la Belgique*
révolution de Juillet, de M. Lefebvre de
urt (1835, in-8), et publié la traduction
yme de deux ouvrages anglais de son ami
néral O'Connor, gendre de Condorcet : *Lettre*
énéral La Fayette, sur les causes qui ont privé
rance des avantages de la révolution de 1830
1, in-8), et *le Monopole, cause de tous les*
x (1849-1850, 3 vol. in-8). Il prépare la pu-
tion des *Mémoires* de son père, qui man-
it encore à l'histoire du gouvernement direc-
il.

ECOINTE * (Jean-François-Joseph). — Mort à
ailles, en avril 1858.

EFÈVRE * (Jacques). — Mort à Paris, le 5 jan-
1858.

OISET * (Alexandre-Benoît). — Mort dans les
iers jours de septembre 1858.

M

IARCHES * (le chevalier Pompée). — Mort à
an, le 6 février 1858.

IASSIMINO * (Frédéric). — Mort à Paris, le
mai 1858.

IAURICE-DESCOMBES (Jean-Charles-Fran-
s), auteur dramatique et critique français, né
'aris, le 26 mars 1782, était employé au mi-
tère des cultes lorsqu'il fit jouer, en 1805,
s le patronage de Picard, deux comédies en
acte et en vers, *les Consolateurs*, et *le Parleur*
rnel, dont la seconde dut à sa versification
rituelle un succès prolongé. Il avait déjà fait
résenter un essai dramatique en cinq actes,
itulé *Gibraltar*, et qui réunissait à la fois la co-
die, la tragédie, l'opéra, le vaudeville et le
ame. Il a encore écrit pour le théâtre : *la Ci-*
le et la Fourmi, en un acte et en prose; *la*
rrante maîtresse, en un acte et en vers; *Masca-*
lle ou la Sœur supposée, comédie en cinq actes
vers, imitée de *la Sœur* de Rotrou, et très-dé-
vorablement accueillie au Théâtre-Français
4 avril 1812); *la Fille mal gardée*, comédie en
ois actes et en vers libres (Odéon 1814); *les Co-*
édiens d'Angoulême, en un acte et en vers; *le*
isanthrope en opéra comique, comédie en un
te et en vers; *la Lettre anonyme*, en un acte et
prose (1823); *M. Benoît ou l'Adoption*, drame
historique en trois actes (1822), représenté déjà
en 1814 à l'Odéon, sous le titre de *la Partie de chasse*, etc.

M. Charles Maurice s'est aussi fait un nom dans la critique littéraire par un esprit vif, mordant, parfois acerbe, qui lui fit beaucoup d'ennemis. Il fonda en 1818 le journal *le Camp volant*, qui a pris successivement les titres de *Journal des Théâtres*, *Courrier des Théâtres*, *Nouvelles des Théâtres*. Il a aussi collaboré à plusieurs autres journaux et signé de divers pseudonymes, notamment de celui de *F. C. Tricotel*, des brochures et des feuilletons. Il vit depuis près de dix ans retiré à la campagne et y rédige ses *Mémoires*, dont il a paru une partie sous le titre d'*Histoire anecdotique du théâtre, de la littérature et de diverses impressions contemporaines*, etc. (1856, 2 vol. in-8).

MAURICE-DESCOMBES (Louis), frère aîné du précédent, né le 4 décembre 1780, a suivi aussi quelque temps la carrière littéraire. En 1820, il fut attaché au *Journal de Bruxelles* qui devint ensuite *la Gazette des Pays-Bas*, et, en 1830, *le Lynx*. Il y fit spécialement, de 1820 à 1836, la critique littéraire et les comptes rendus dramatiques avec toute l'indulgence et la mesure qui manquaient au talent de son frère. Il exerce depuis plus de vingt ans l'emploi de correcteur d'imprimerie.

MERCIER * (le baron Jacques). — Mort dans les premiers jours de mars 1858.

MICHAUD * (Gabriel-Louis). — Mort aux Ternes, (près Paris) en mars 1858.

MIGNARD (Thomas-Joachim-Alexandre-Prosper), littérateur français, né à Châtillon-sur-Seine, le 15 décembre 1802, appartient à la famille du célèbre peintre de ce nom. Après avoir exercé deux ans la profession d'avocat, il se consacra aux travaux d'érudition. Correspondant du ministère de l'instruction publique, et membre de l'Académie de Dijon, il a reçu de Pie IX la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand.

Ses principaux écrits, dont la plupart ont obtenu de l'Académie des inscriptions et belles-lettres une mention honorable, ont pour titres : *Histoire de différents cultes, superstitions et pratiques mystérieuses d'une contrée bourguignonne* (Dijon, 1851, in-4); *Éclaircissements sur les pratiques occultes des Templiers* (Ibid., 1851, in-4); *Preuves du manichéisme de l'ordre du Temple* (Paris, 1853, in-4); *Découverte d'une ville gallo-romaine, dite* Landunum (Ibid., 1854, in-4); *Histoire de l'idiome bourguignon et de sa littérature propre, ou Philologie comparée de cet idiome; suivie de quelques poésies inédites de Bernard de La Monnoye* (Dijon, 1856, in-8); *le Roman en vers de très-excellent, puissant et noble homme Girart de Rossillon, jadis duc de Bourgoigne*, etc. (Paris et Dijon, 1858, gr. in-8), avec de nombreuses notes philologiques, et des recherches sur le personnage réel de Girart et sur son rôle dans la politique du IXe siècle, etc.

MÜLLER * (Jean), physiologiste allemand. — Mort à Berlin, au commencement de mai 1858.

O

O'CONNELL * (John). — Mort à la fin de mai 1858.

P

PANOFKA * (Théodore). — Mort à Berlin, le 20 juin 1858.

PEEL * (William-Yates). — M. à la fin de mai 1858.

PELLISSIER * (Henri-Jean-François-Edmond). — Mort à Paris, le 16 mai 1858.

PETIET * (baron Auguste-Louis). — Mort dans les derniers jours de juillet 1858.

PÉTIGNY * (François-Jules DE). — Mort à Blois, en avril 1858.

POLIGNAC (Al. L. Ch., comte DE). — Mort à Bagnères de Bigorre, à la fin d'août 1858.

PORION * (L. René-Désiré). — Mort à Amiens, le 10 janvier 1858.

PORTALIS * (comte Joseph-Marie). — Mort à Paris, le 5 août 1858.

R

RAFFENEL * (Anne-Jean-Baptiste). — Mort à Madagascar, en juillet 1858.

RAVIGNAN * (J. A. DELACROIX DE). — Mort à Paris, le 26 février 1858.

RÉCHID * pacha. — Mort à Constantinople, le 5 janvier 1858.

REPELLIN * [de l'Isère]. — Mort à Moircens, en mars 1858.

RIZA-HASSAN * pacha. — Mort en avril 1858.

S

SALLES (Bertrand-Isidore), littérateur et administrateur français, né à Sainte-Marie (Landes), en 1821, fit de bonnes études au collége d'Aire, et vint à Paris en 1840. Il entra dans le journalisme et fournit pendant huit ans, à diverses feuilles, sous le pseudonyme d'*Isidore S. de Gosse*, des travaux scientifiques et littéraires. Un opuscule ingénieux et piquant, intitulé *Histoire naturelle, drôlatique et philosophique des professeurs du Jardin des Plantes*, etc. (1846, un vol. in-12), attira l'attention sur ce grand établissement scientifique et ne fut pas étranger aux réformes qui y furent depuis introduites. De 1846 à 1848, M. Salles fut [illegible] Fould (voy. ce nom), alors [illegible]

Au mois d'août 1848, il fut [illegible] de Dax, dans son département, [illegible] juin 1849, à la sous-préfecture de [illegible] (Haute-Garonne), et en juin 1852 [illegible] sur-Aube (Aube). Il est aujourd'hui [illegible] vision de la presse et de la librairie [illegible] de l'intérieur. Membre de la Société [illegible] lettres depuis 1845, M. Salles a été [illegible] Légion d'honneur le 15 août 1852.

SAPHIR * (Maurice). — Mort [illegible] Vienne, au commencement de septembre [illegible]

SEURRE * (Charles-Marie-Émile). — [illegible] ris, le 23 janvier 1858.

T

THIENEMANN * (Frédéric-[illegible] Mort à Trachenberg (près Dresde), [illegible] 1858.

V

VARNHAGEN VON ENSE ([illegible] Mort à Berlin, au commencement [illegible]

VINCENDON-DUMOULIN * ([illegible] la fin de mai 1858.

VILLENEUVE * (Ferdinand DE), [illegible] tique. — Mort à la fin d'août 1858.

W

WELLESLEY * (lord). — Mort à [illegible] les premiers jours d'octobre 1858.

WILLMAR * (baron Jean-Pierre-[illegible] Mort à la Haye, le 28 janvier 1858.

WINCHILSEA * (le comte DE). — [illegible] premiers jours de janvier 1858.

TABLE DES MATIÈRES.

TYPOGRAPHIE DE CH. LAHURE ET C^ie
Imprimeurs du Sénat et de la Cour de Cassation
rue de Vaugirard, 9

Digitized by Google